

Janvier 1894

N° 1

Prix : 30 cent.

REVUE MENSUELLE

RELIGIEUSE, POLITIQUE, SCIENTIFIQUE

COMPLÉMENT DE LA PUBLICATION

Le DIABLE au XIX^e SIÈCLE

CETTE REVUE MENSUELLE EST SPÉCIALEMENT UN ORGANE DE COMBAT CONTRE LA HAUTE-MAÇONNERIE ET LE SATANISME CONTEMPORAIN. — ELLE EST AUSSI CONSACRÉE A L'EXAMEN, SELON LA SCIENCE CATHOLIQUE, DES FAITS SURNATURELS DU PRÉTENDU SPIRITISME ET AUTRES MANIFESTATIONS DIABOLIQUES CONSTATÉES.

REDACTION ET ADMINISTRATION : 13, Rue de l'Abbaye, PARIS

ABONNEMENTS : France, 3 fr. pour Un An. — Etranger, 4 fr. pour Un An.

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. On s'abonne, sans frais, dans tous les bureaux de poste.

REMERCIEMENTS

Nous devons, avant tout, des remerciements aux nombreux abonnés du *Diable au XIX^e Siècle*, qui, avec une presque unanimité significative, nous aident à fonder cette *Revue Mensuelle*. Cette manifestation nous est un précieux encouragement; elle nous dicte notre devoir, nous n'y faillirons pas.

Dans la presse catholique, nous le constatons aussi avec grand plaisir, M. le docteur Bataille trouve chaque jour de nouveaux appuis; on comprend de plus en plus combien sa courageuse campagne est utile à la cause de l'Eglise. Donc, puisque notre ami a si bien réussi à créer « la question du diable », nous sommes fiers de marcher à sa suite, et nous assurons de nouveau que bon accueil sera fait dans ces colonnes à toutes les communications de cas authentiques et intéressants.

En particulier, nous avons à remercier M. le chanoine Mustel, qui, parmi nos confrères, s'est signalé par son zèle à se renseigner de toutes parts, et qui, recueillant partout des témoignages probants en faveur de la véracité de M. le docteur Bataille, a résolument entrepris la réfutation des diverses critiques mal fondées soit par erreur, soit par malveillance.

LA RÉDACTION.

LE 33^e HUMBERT I^{er}

Le descendant direct de l'antipape Amédée de Savoie, le roi de Piémont qui s'intitule roi d'Italie, le moustachu Humbert est-il vraiment franc-maçon, comme j'ai été le premier à le dire?

J'ai même affirmé qu'il appartient au Rite Écossais, qu'il a reçu l'initiation jusqu'aux plus

hauts grades de ce rite, qu'il possède le 33^e degré, qu'il a donc, en maçonnerie, le titre de Souverain Grand Inspecteur Général. Cela ne veut pas dire qu'il inspecte ce qui se passe dans les ateliers du rite; il n'inspecte rien du tout; c'est lui, au contraire, qui est inspecté, et qui a pour chef hiérarchique Adriano Lemmi. Ce roi est le subalterne d'un président de Suprême Conseil sectaire; comme maçon, il lui doit obéissance.

Voilà ce que j'ai affirmé, ce que j'ai déclaré à diverses personnes dès le début de ma publication, ce que j'ai imprimé il y a quelques mois.

J'ai dit cela, parce que je le savais.

Notez bien que je n'ai pas la prétention d'être seul en possession de ce secret. Les agents de Lemmi connaissent depuis longtemps, aussi bien que moi, la qualité et les titres maçonniques du roi Humbert; ils savent, comme moi, que le geôlier du Pape appartient de cœur et de fait à la secte excommuniée; ils n'ignorent nullement que son serment maçonnique l'oblige à obéir aux ordres du grand chef luciférien.

Mais cela, ils ne l'ont jamais dit, ils ne le disent pas, ils se gardent bien de le dire; car c'est là un des faits dont la connaissance doit être rigoureusement tenue cachée aux profanes. Lemmi leur a imposé l'obligation d'avoir là-dessus bouche close, et ils se taisent, esclaves de la consigne.

Or, après les attaques auxquelles j'ai été en butte, comme tout homme qui vient apporter au public la connaissance de choses se passant dans l'ombre, il est des catholiques, de bonne foi, mais trompés par des dénigrement systématiques, qui peuvent se poser cette question : « En qualifiant le roi Humbert de franc-maçon, en le donnant même pour un trente-troisième, le docteur Bataille ne s'est-il pas trompé? n'a-t-il pas exagéré? sur ce point particulièrement grave, sa sincérité n'est-elle pas en défaut? »

C'est là, en effet, une situation d'une gravité extrême. Si Humbert n'est au fond que le serviteur conscient d'une secte (puisqu'un trente-

Supplément au 14^e fascicule du *Diable au XIX^e Siècle* (n° de janvier 1894).

troisième ne saurait plaider l'ignorance des desseins poursuivis par la franc-maçonnerie), si ce roi est en réalité le sujet d'un pouvoir occulte, quelle garantie offre-t-il aux États européens, aux nations catholiques du monde entier, lorsqu'il se donne publiquement comme protégeant la Papauté contre les menaces toujours croissantes de la Révolution italienne? N'est-il point là, au contraire, pour tromper les puissances, les nations? Et, le jour où le chef suprême de la secte dira: « Le moment est venu de déchaîner contre le Vatican la lie de la populace que nous entretenons dans la haine de l'Eglise », le roi-maçon ne s'inclinera-t-il pas devant son grand-maître, et, par une hypocrite abstention gouvernementale, par un ordre de « laisser-faire » donné aux agents de la force publique, ne favorisera-t-il pas le dernier attentat rêvé par Satan?

Oui, si j'ai dit vrai, si Humbert I^{er} est bien franc-maçon de cœur et trente-troisième de fait, la Loi des Garanties n'est qu'une odieuse mystification imaginée pour endormir les inquiétudes des puissances catholiques, et la vie même du Souverain Pontife, se trouvant à la discrétion du vicaire du diable, renégat enjuivé et cabaliste à outrance, court incessamment les plus grands dangers.

Eh bien, j'ai dit vrai, comme dans tout ce que j'ai écrit. Et, à l'appui de mes affirmations concernant l'initiation du roi Humbert, non pas au grade d'Apprenti, mais jusqu'au trente-troisième degré, voici un document officiel, authentique, qui vient de m'être envoyé par un membre actif d'un des Suprêmes Conseils d'Europe, avec qui je suis en correspondance secrète régulière, dans l'intérêt même de ma cause. Le principal signataire de ce document est un homme connu; il vit encore: le docteur Timoteo Riboli habite Turin. Certes, il sera bien étonné d'apprendre que j'ai réussi à me procurer cette pièce; il en sera furieux sans doute (ce qui me vaudra probablement quelques nouvelles attaques du *Monde* et de la *Vérité*); mais il sera bien forcé de reconnaître la parfaite authenticité du document ci-dessous, qu'il a signé:

A. . . G. . . D. . . G. . . A. . . D. . . U. . .

GRANDE ORIENTE DI TORINO

SUP. . . CONS. . . DI RIT. . . SCOZZ. . . ANT. . . ED ACC. . .

solo ed unico riconosciute legale
per la giurisdizione mass. . . del Regno
d'Italia e sue colonie

Ai Ven. . . delle Loggie che sono sotto la sua obbedienza

NOTIFICAZIONE

Il Sup. . . Cons. . . dei 33. . . unitamente al Gr. . . Or. . . Simbolico di Spagna coi quali siamo uniti coi vincoli d'amicizia fraterna ci hanno dato recentemente una prova del come la Massoneria di quell' illustre paese prenda parte tanto alle sofferenze che ci affliggono quanto alle soddisfazioni, che lusingano il nostro amor proprio Nazionale. Essi infatti con offertz in danaro concorsero a migliorare il disastro di Casamicciola e il colera di Napoli

nell' anno decorso; e ora hanno inviato a questo Sup. . . Cons. . . d'Italia due diplomi destinati a Sua Maestà il Re d'Italia e a S. A. R. il Duca d'Aosta, coi quali la Mass. . . Spagnuola esterna la sua ammirazione per l'atto di pubblica carità compiuto dal nostro Sovrano e dal suo Augusto fratello quando si recarono a confortare i colpiti dal colera in Napoli e in altre località infette d'Italia.

Tanto sua Maestà il Re Umberto quanto Sua Altezza Reale il Duca di Aosta, che già era investito del Gr. . . 33. . . fino da quando salì al trono di Spagna, per unanime deliberazione presa dal detto Sup. . . Cons. . . il 18 Marzo 1885, E. . . V. . ., sono ascritti come Membri del medesimo Supr. . . Cons. . . Spagnuolo.

I diplomi suddetti recano le firme seguenti: Sovr. . . Gr. . . Comm. . . Gr. . . Mastro Manuel Becerra, ex-Ministro d'Oltre-Mare, ex-Senatore, Deputato alle Cortes, 33. . . — Istidoro Villarino del Villar, 33. . . — Don Juan Brovo, 33. . . Gr. . . Cancel. . . — Juan Utor Fernandez, 33. . .

Tutto questo crediamo opportuno che sia fatto conoscere ai nostri Fr. . ., colla speciale raccomandazione che la notizia non esca fuori delle nostre officine, cioè non si diffonda nel mondo profano, e nutriamo fiducia che riesca loro di gradimento il vedere come la Mass. . . Spagnuola sente fortemente i vincoli di fratellanza verso i Mass. . . italiani, e inoltre si noterà come non soltanto la Massoneria di Rito Scozzese, ma anche quella di Rito Simbolico ha preferito il tramite di questo Sup. . . Cons. . . per farsi interprete de i suoi sentimenti verso l'Italia e il suo Re.

Gradite, II. . . Carissimi, l'amplesso fraterno, e siate perseveranti nel mantenervi operosi sostegni della giustizia, della rettitudine e della carità in pro dell' umanità sofferente.

Il Sovr. . . Gr. . . Comm. . .

Signé: Dott. TIMOTEO RIBOLI, 33. . .

Il Seg. . . Gen. . . Gr. . . Canc. . .

Signé: GIOVANNI CECCONI, 33. . .

Ce qui précède est la fidèle copie de la notification secrète aux Loges d'Italie, faite en 1885 par le grand-maître Riboli (aujourd'hui à la retraite, avec le titre honorifique de *Souverain Grand-Commandeur ad Vitam*), pour leur annoncer que, le 18 mars 1885, le Suprême Conseil d'Espagne du Rite Ecossais avait inscrit comme membres de ce Suprême Conseil tant le roi Humbert que son frère le duc d'Aoste (aujourd'hui décédé).

Ainsi qu'on va le voir par la traduction, Riboli avait ordonné que la nouvelle ne se répandît jamais dans le monde profane.

A LA GLOIRE DU GRAND ARCHITECTE DE L'UNIVERS

GRAND ORIENT DE TURIN

SUPRÊME CONSEIL DU RITE ÉCOSAIS ANCIEN
ET ACCEPTÉ

Seul et unique reconnu légal
pour la juridiction maçonnique du Royaume
d'Italie et de ses colonies

Aux vénérables des Loges qui sont sous son obédience

NOTIFICATION

Le Suprême Conseil des 33^{es}, et conjointement le Grand Orient Symbolique d'Espagne, avec qui nous sommes unis par les liens d'une amitié fraternelle, nous ont donné récemment une preuve de la façon dont la Maçonnerie de cet illustre pays prend part tant aux souff-

frances qui nous affligent qu'aux satisfactions qui viennent flatter notre amour-propre national. De fait, ils ont concouru par des offrandes en argent à réparer le désastre de Casamicciola et le choléra de Naples dans le cours de l'année dernière; et voilà que maintenant ils viennent d'envoyer au Suprême Conseil d'Italie deux diplômes, destinés à **Sa Majesté le roi d'Italie et à S. A. R. le duc d'Aoste**, par lesquels la Maçonnerie espagnole exprime son admiration pour l'acte de charité publique accompli par notre Souverain et son auguste Frère, lorsqu'ils allèrent reconforter les malheureux frappés du choléra à Naples et dans les autres localités de l'Italie infectées du fléau.

Sa Majesté le Roi Humbert et Son Altesse Royale le duc d'Aoste (déjà investi du grade de 33^e depuis qu'il monta sur le trône d'Espagne), **sont donc inscrits, par suite d'une délibération unanime dudit Suprême Conseil, en date du 18 mars 1885 (ère vulgaire) comme Membres du même Suprême Conseil Espagnol.**

Les diplômes susdits portent les signatures suivantes :

Souverain Grand - Commandeur Grand-Maître, Manuel BECERRA, ex-ministre des Colonies, ex-sénateur, député aux Cortès, 33^e; — Isidore VILLARINO DEL VILLAR, 33^e; — Don Juan BROVO, 33^e, Grand-Chancelier; — Juan UTOR FERNANDEZ, 33^e.

Nous avons cru opportun de porter ce fait à la connaissance de nos Frères, **avec la recommandation spéciale de ne pas en laisser transpirer la nouvelle hors de nos ateliers, afin qu'elle ne se répande pas dans le monde profane**, et nous nourrissons la confiance qu'il leur sera particulièrement agréable de voir comment la Maçonnerie espagnole ressent fortement les liens de fraternité qui l'attachent aux Maçons italiens; en outre, on remarquera comment non seulement la Maçonnerie du Rite Ecossais, mais encore celle du Rite Symbolique, ont préféré la voie de ce Suprême Conseil pour en faire l'interprète de leurs sentiments à l'égard de l'Italie et de son roi.

Veuillez agréer, Très Chers Frères, l'embrassement fraternel, et persévérez à vous montrer les actifs soutiens de la justice, de la droiture et de la charité au profit de l'humanité souffrante.

Le Souverain Grand-Commandeur :

Signé : Docteur TIMOTEO RIBOLI, 33^e.

Le Secrétaire Général, Grand-Chancelier :

Signé : JEAN CECONI, 33^e.

Pour ceux de mes lecteurs qui ne sont pas au courant des usages et règlements de la franc-maçonnerie, il est bon d'expliquer que, si le

Suprême Conseil d'Espagne, ayant à décerner un titre maçonnique au roi Humbert, se servait de l'intermédiaire du Suprême Conseil d'Italie c'était parce que le titulaire appartenait au rite régi par cette dernière puissance, et que l'on ne peut pas nommer membre d'un Suprême Conseil quelconque une personne qui n'a pas déjà le 33^e degré. Ainsi, un Maître (3^e degré) ne pourrait pas, quels que soient les services qu'il ait pu rendre à la maçonnerie, être nommé, fût-ce à simple titre honorifique, membre d'un Chapitre, qui est l'atelier des Rose-Croix (18^e degré), ni un Rose-Croix être nommé membre d'un Aréopage, qui est l'atelier des Chevaliers Kadosch (30^e degré). En toutes circonstances, en maçonnerie, on suit l'ordre des degrés d'initiation; c'est une règle inviolable : il y a là une gradation formellement réglementée.

Le document que je viens de citer n'apprend rien au public en ce qui concerne feu le duc d'Aoste. On sait depuis longtemps qu'il appartenait à la secte; personne n'ignore que c'est Ruiz Zorilla, grand-maître d'Espagne, qui vint offrir à Amédée la couronne au nom de la franc-maçonnerie; le duc d'Aoste était un frère...; en même temps qu'on le plaça sur le trône, on le fit monter en grade maçonnique, et son règne fut des plus favorables aux Enfants de la Veuve.

Mais l'affiliation d'Humbert avait toujours été tenue secrète, précisément à cause de la gravité qu'elle avait, au regard des puissances catholiques d'Europe; la maçonnerie est aujourd'hui trop connue comme étant l'ennemie directe et acharnée de la Papauté, pour que ses chefs laissent savoir au monde que le soi-disant garant de la sécurité du Pape est précisément un des leurs, c'est-à-dire un de leurs compères.

On voit par là l'importance du document que je publie aujourd'hui.

On comprend pourquoi un établissement public, dont les directeurs sont des fonctionnaires de l'Etat italien (la Caisse d'Epargne de Milan), et qui avait été nommé séquestre des propriétés du prince Borghèse, a livré le palais Borghèse au Grand-Orient d'Italie.

On ne s'étonne plus que le ministre des finances Bernardino Grimaldi ait fait à Lemmi, avec l'autorisation du roi, un cadeau de six cent mille francs, pris sur le Trésor Public, pour aider la secte à s'installer au palais Borghèse, et pour participer aux frais de voyage des 77 délégués des triangles directeurs qui se sont rendus, le 20 septembre dernier, en Italie, dans le but de voter le transfert à Rome de la direction suprême de la Maçonnerie universelle.

On s'explique pourquoi l'affaire de la Banque Romaine s'est terminée en queue de poisson. Les quelques délégués américains qui se rebiffent contre le vote du 20 septembre, déclarent, dans leur « voûte de protestation », que Lemmi, pour enlever son élection, avait écarté tous les concurrents à prix d'or, avec les fonds de la Banque Romaine, et ils affirment que Carducci, notamment, a reçu plusieurs millions. Des renseignements précis qui m'ont été communiqués, il résulte que le total du crédit qui, sans aucun motif valable, a été ouvert par cette Banque à l'auteur de *l'Hymne à Satan* et dont il a usé,

dépasse « quatre millions » ; c'est un joli denier pour un monsieur qui n'est pas dans les affaires, qui n'a aucune fortune personnelle, qui est simple sénateur, sans autres appointements que ceux qu'il touche à raison de sa chaire de littérature à l'Université de Bologne. Veut-on le chiffre exact ? Eh bien, Giosué Carducci, sans donner à la Banque Romaine aucune garantie, a touché, en excédant de son compte, la somme énorme de 4 millions 549 mille 450 francs. Un aussi monstrueux abus a été commis par l'influence de Lemmi, et le roi, le 33^e Humbert, n'a eu qu'à s'incliner. Lemmi trône au palais Borghèse et ne sera pas poursuivi, et Carducci n'aura pas à rendre gorge.

Tout ceci encore n'est rien, auprès de la situation extrêmement périlleuse dans laquelle se trouve le chef de la catholicité, par suite de la connivence du roi Humbert avec le grand-maître suprême de la franc-maçonnerie.

Cette connivence devait être démasquée.

J'ai donc accompli mon devoir en fournissant les preuves qu'on vient de lire.

Dr Bataille.

LES MORTS DE LA HAUTE-MAÇONNERIE

dans le courant de l'Année 1893

La haute-maçonnerie a perdu, dans l'année qui vient de se terminer, trois de ses membres les plus importants :

1^o Bleichroëder, souverain délégué aux finances, l'un des deux chefs du Souverain Directoire Administratif de Berlin. Tout le monde connaît le rôle néfaste joué contre la France par le banquier juif Bleichroëder, qui indiqua au F.^r Bismarck jusqu'à quelle somme on pouvait taxer notre pays après nos défaites de 1870-71.

2^o Ruchonnet, inspecteur général en mission permanente pour la Suisse où il représentait spécialement le Suprême Directoire Dogmatique de Charleston, tout en étant en même temps grand-maître du Suprême Conseil du Rite Ecossais pour la Suisse. Le F.^r Ruchonnet était, d'autre part, vice-président de la confédération de la République Helvétique.

3^o Philéas Walder, membre du Sérénissime Grand Collège des Maçons Emérites, et l'un des propagandistes les plus acharnés du Palladisme dans le monde entier. Sa dernière mauvaise action a été de contribuer, par ses menées souterraines, à l'élection d'Adriano Lemmi comme nouveau Chef Suprême de la franc-maçonnerie universelle.

UNE LUCIFÉRIENNE

Sous ce titre, et dans l'*Echo de Rome* (numéro du 1^{er} janvier), M. Pierre Lautier a rendu compte d'une entrevue qu'il a eue avec M^{lle} Diana Vaughan, lors d'un récent séjour de celle-ci à Paris.

Voici l'article :

Il y a trois mois, lorsque nous avons parlé, non sans de nombreux détails très précis, du convent secret de la haute-maçonnerie, qui s'est

tenu à Rome le 20 septembre, nous avons insisté, nos lecteurs doivent se le rappeler, sur l'opposition faite par plusieurs délégués des triangles à l'élection du renégat enjuivé Adriano Lemmi, comme chef suprême de la secte. Nous avons, en passant, fait allusion à un incident très vif qui avait marqué la fin de la séance et qui avait provoqué une démission dans la délégation d'Amérique : « Il s'agirait même, disions-nous, d'une démission complète de la maçonnerie. »

Comme toujours, nos renseignements étaient d'une exactitude parfaite, et nous aurions pu même en dire davantage, si nous n'avions été tenu, sur quelques points, par une promesse de discrétion vis-à-vis du public. Aujourd'hui, nous ne sommes plus obligé de garder une aussi complète réserve ; les inconvénients qu'il y avait alors à nommer la personne démissionnaire dont il s'agit, n'existent plus.

Les délégués des triangles directeurs au convent secret du palais Borghèse étaient au nombre de soixante-dix-sept, avons-nous dit ; ce nombre comprenait soixante-huit frères des hauts grades et neuf sœurs, Maîtresses Templières. La personne démissionnaire est une de ces dernières et n'est autre que miss Diana Vaughan, la grande-maîtresse de New-York, présidente du Parf.^r Tr.^r *Phébé-la-Rose*, et l'une des plus actives propagandistes du palladisme aux Etats-Unis.

Miss Vaughan est certainement une des personnalités les plus originales de la haute-maçonnerie ; aussi sa démission a-t-elle causé un grand émoi parmi les chefs de la secte infernale, et plusieurs s'efforcent de la faire revenir sur sa décision.

Aussitôt après le convent du 20 septembre, la grande-maîtresse de New-York s'est rendue en Angleterre en compagnie des délégués fidèles au parti de Charleston, c'est-à-dire adversaires de l'élection de Lemmi ; c'est là que les opposants se sont concertés sur les moyens à employer en vue de la résistance, qu'ils basent sur l'indignité notoire du nouveau chef suprême et sur la corruption mise en œuvre par lui pour se faire élire. Nous tenons de la bouche de miss Vaughan elle-même que le sénateur italien Carducci, l'auteur tristement fameux de l'*Hymne à Satan*, aurait reçu plus de deux millions, à lui versés par la caisse de la Banque Romaine, sur l'ordre d'Adriano Lemmi, pour ne pas poser sa candidature palladiste en concurrence à celle de ce dernier ; c'est à prix d'or que le renégat de Livourne, passé à la juiverie, s'est fait élire sans concurrents.

Il y a peu de temps, miss Vaughan faisait un séjour à Paris. L'ayant appris par un de nos informateurs, nous n'avons pas hésité à demander une entrevue à l'ex-grande-maîtresse américaine, sans lui cacher certes nos titres et qualités et en lui faisant bien entendre qu'elle ne devait considérer notre démarche que comme celle d'un adversaire loyal et déplorant sincèrement l'erreur où elle est restée ; car, quoique démissionnaire de la secte, la sœur Vaughan n'en est nullement pour cela une convertie, nous l'avons bien vite vu, hélas ! Nous avons pensé qu'au cours de cette entrevue nous pourrions apprendre

SPÉCIMEN DES GRAVURES SERVANT A ILLUSTRER
le volume de M. A.-G. DE LA RIVE

LA FEMME ET L'ENFANT
DANS LA FRANC-MAÇONNERIE UNIVERSELLE
(ouvrage en ce moment sous presse)



MISS DIANA VAUGHAN

bien des choses dont profiterait la cause que nous servons ; c'est dans cet ordre d'idées que nous nous sommes imposé le tête-à-tête d'un catholique avec une luciférienne militante, et nous sommes convaincu que nos lecteurs ne nous en blâmeront pas.

Notre demande favorablement accueillie, miss Vaughan nous ayant fixé rendez-vous à son hôtel pour jeudi le 21 décembre à onze heures et demie du matin, nous avons été exact, comme bien on pense. Notre adversaire, qui est tenue à une certaine prudence à raison de son hostilité contre le nouveau chef suprême de la maçon-

nerie, n'avait exigé de nous qu'une promesse : celle de ne pas faire connaître l'endroit où elle séjourne désormais, quand elle vient à Paris. Nous croyons pouvoir dire toutefois que c'est un des premiers hôtels de la capitale, l'un de ceux fréquentés par l'aristocratie princière d'Europe. Ce détail a son importance ; car il prouve que les chefs de la haute-maçonnerie disposent d'un budget secret considérable, leur permettant de voyager avec tout le confort des favorisés de la fortune, qui n'ont rien à se refuser ; cette question de ressources pécuniaires formidables n'est peut-être pas étrangère à la résolution des par-

tisans de Charleston, ne voulant pas laisser Lemmi les déposséder d'un pareil gâteau. Nous donnerons plus loin quelques chiffres.

A l'hôtel de Miss Vaughan, dans le luxueux salon d'attente, nous avons la bonne fortune de nous rencontrer avec M. le docteur Bataille, l'auteur renommé du *Diabole au XIX^e Siècle*, qui, mieux que nous, connaît l'ex-grande-maîtresse de New-York, l'ayant vue plusieurs fois dans ses voyages et l'ayant étudiée d'une façon toute spéciale, tant comme médecin que comme catholique ; le docteur, qui a gardé avec miss des relations amicales et qui ne cesse de former des vœux pour sa conversion, nous parle d'elle en termes émus ; il lui rend visite presque quotidiennement, à chacun de ses séjours à Paris. Nous nous trouvons aussi avec deux autres antimaçons : On le voit, la démissionnaire du 20 septembre entre carrément en lutte contre le sire Lemmi.

Miss ne nous fait point attendre ; à peine lui a-t-on fait passer nos cartes qu'elle sort de son appartement et vient à nous, les mains tendues au docteur. Les présentations ont lieu. A un artiste dessinateur qui est là et qui est venu lui soumettre un croquis de sujet maçonnique, elle indique rapidement certaines retouches à faire, donne des renseignements précis sur quelques menus détails, fait rectifier, supprimer, ajouter, bref lui fait mettre son dessin au point.

Au docteur Bataille qui vient de lui glisser quelques mots en anglais, elle répond : « Mon cher ami, vous oubliez que, lorsque je suis en France, j'aime à ne converser qu'en français. » Et, en effet, elle parle très correctement, mais sans aucun accent, notre langue, que lui a apprise sa mère, qui était française.

C'est une jeune femme de vingt-neuf ans, jolie, très distinguée, d'une stature au-dessus de la moyenne, la physionomie ouverte, l'air franc et honnête, le regard pétillant d'intelligence et témoignant la résolution et l'habitude du commandement ; la mise est fort élégante, mais du meilleur goût, sans affectation, ni cette abondance de bijoux qui caractérise si ridiculement la majorité des riches étrangères. En voyant cette personne, si bien douée sous tous les rapports, nous nous sentons envahi par un sentiment de pitié profonde ; car nous nous disons en nous-même combien il est déplorable qu'une telle créature soit en proie à une aussi funeste erreur.

Nous sommes en présence de la luciférienne convaincue, de la sœur maçonnes de haute marque, de l'initiée aux derniers secrets du satanisme sectaire.

M. le docteur Bataille, dont nous avons eu grand plaisir à faire la connaissance ce jour-là, nous fait observer, tandis que miss Vaughan s'explique avec le dessinateur, l'étrange flamme que jettent ses yeux. A vrai dire, ces yeux-là sont peu communs, tantôt bleu de mer, tantôt jaune d'or très vif. Le docteur nous rapporte à voix basse quelques-unes de ses observations sur les lucifériennes qui jouissent, comme miss qui est là, de la faculté d'extase diabolique, qu'il ne faut pas confondre avec les crises d'hystérie, ni avec la possession ordinaire, telle qu'elle est

bien connue par les cas officiels d'exorcisation ; ces démoniaques-là, paraît-il, font une simple invocation à leur « daimon protecteur » (celui de la sœur Diana serait Asmodée), et aussitôt elles tombent comme mortes ; elles restent dans cet état jusqu'à quatre heures consécutives, vivant d'une autre vie, disent-elles lorsqu'elles se raniment : cela est pour elles un jeu, une volupté, nous ajouterons, une joie vraiment infernale ; et c'est là, nous dit le docteur, une caractéristique de la possession dite à l'état latent. Le docteur affirme même que ces lucifériennes s'élèvent souvent à une certaine distance du sol, durant l'extase diabolique, et semblent soutenues, bercées dans l'espace par des esprits invisibles.

Mais nous sommes venu, non pour assister à des expériences de satanisme, qui d'ailleurs n'ont lieu qu'en présence d'initiés, mais pour recueillir des informations sur la grande querelle entre Adriano Lemmi et les partisans de Charleston.

Justement, miss Vaughan prie les diverses personnes qui se trouvent dans le salon d'accepter une invitation à déjeuner avec elle. « Ce sera, nous dit-elle, le meilleur moyen de causer, tous ensemble. » Nous acceptons.

Dans ce déjeuner-interview, nous n'avons pas appris tout ce que nous aurions voulu savoir ; mais nous connaissons maintenant, du moins, les bassesses et la complète indignité du pape des francs-maçons. Malgré toute son habileté, qui nous semble hors de pair, miss Vaughan, pressée de questions, a laissé échapper devant nous bien des mots qui nous ont donné la clef de plusieurs mystères.

Nous savons ainsi que, d'après la statistique la plus récente dressée par le Directoire Administratif de Berlin, l'effectif général de la maçonnerie universelle a augmenté de plus d'un demi-million d'adeptes en douze ans (de 1880 à 1892), et que, là-dessus, l'augmentation des frères maçons est de 404.044 individus, et celle des sœurs maçonnes, de 149.096 individus ; ce qui témoigne une recrudescence énorme dans les ateliers androgynes. Nous en concluons donc qu'il y a là un très grand danger.

En 1880, le nombre total des loges existant sur la surface du globe, s'élevait à 137.065 ; pour 1892, le Directoire Administratif de Berlin a constaté, cette année-ci, d'après les rapports des Suprêmes Conseils et Grands Orients, que ce nombre total des loges s'est élevé à 141.425. Il n'y a donc eu, en douze ans, qu'une augmentation de 4.320 ateliers-souches, et, comme l'augmentation par adeptes (chiffres exacts) est de 553.140 individus, il s'ensuit qu'en moyenne les loges existantes sont très prospères, en dehors même des nouvelles loges créées.

Tout en étant démissionnaire (et encore l'est-elle bien irrévocablement ?), miss Vaughan mettait un certain orgueil à citer ces chiffres. Le docteur Bataille, qui l'a revue après nous, n'a pas eu de peine à se faire donner le détail de la statistique des adeptes en état d'activité, pour l'année 1892, et il a bien voulu nous communiquer le tableau suivant, résumant les relevés officiels de la secte :

Nombre des Frères Maçons :

Etats-Unis d'Amérique.....	5.805.320
Autres républiques américaines et Canada.....	4.581.208
Cuba et Porto-Rico.....	19.717
Asie et Océanie.....	675.953
Afrique, y compris l'Égypte.....	87.882
Europe.....	7.966.148
Total des Frères.....	19.136.228
Nombre des Sœurs Maçonnes.....	2.725.556
TOTAL GÉNÉRAL DES ADEPTES.....	21.861.784

Sur la question des capitaux dont la secte dispose, nous avons eu plus de difficultés à arracher à miss Vaughan quelques chiffres. Evidemment, elle s'était fixé, au préalable, jusqu'où iraient ses confidences et tenait surtout à nous armer contre Lemmi. « Les ennemis de Lemmi sont mes amis », tel avait été son premier mot quand nous engageâmes la conversation. Aussi, cherchait-elle à se dérober, chaque fois que nous voulions l'entraîner sur un autre terrain.

« — Non, messieurs ! Sur ceci, je n'ai rien à vous dire. »

Nous insistions, notamment au sujet du palladisme ; mais en vain.

« — Vous n'obtiendrez rien de moi. Je vous en prie, parlons d'autre chose... On m'a dit que le Pape désire acquérir le palais Borghèse, pour en expulser Lemmi ; il fera bien. Je voudrais le voir chassé de partout, sans feu ni lieu ; cet homme est la honte de l'humanité. »

Lemmi peut se vanter d'avoir en miss Diana quelqu'un qui le déteste cordialement. Chaque fois qu'elle prononce son nom, c'est avec un mépris indéfinissable.

Par contre, elle ne parle de feu Albert Pike qu'avec une véritable vénération.

« — Était-il bien, de sa personne ? » lui demandons-nous.

« — Oh ! oui, répond-elle ; un grand et beau vieillard. Et la belle tête ! avec sa grande barbe blanche et ses beaux longs cheveux blancs ! une tête de patriarche !... Et pas un exploiteur, lui ! tout à sa mission ! l'homme de tous les dévouements !... »

En disant cela, elle renversait la tête en arrière et levait ses yeux, comme si elle plongeait son regard dans une vision qui nous échappait.

« — Vous regardez vers le ciel ? » lui disons-nous brusquement.

« — Mon ciel n'est pas le vôtre ! » nous riposte-t-elle avec la même brusquerie.

Nous revenons sur la question des « métaux ». Le docteur essaie de la faire parler, en la piquant par l'ironie.

« — Voyons, miss, lui dit-il, qu'est-ce que ça peut vous faire de causer de cela ? Nous savons bien à peu près ce qu'il en est. Dans la scission projetée par les partisans de Charleston, le fond du sac, c'est le un-pour-cent du prélèvement général qui est attribué à la direction suprême. Vos amis ne veulent pas abandonner le droit au maniement des millions qui vont au Sanctum Regnum ?... Allons, avouez-le, c'est cela, rien que cela ! »

Elle ne répond rien et se contente de sourire.

« — Le total des collectes annuelles, continue le docteur, s'adressant à nous, s'élève parfois jusqu'à quatre millions... »

« — *Et plus !* » fait miss Vaughan, se décidant à parler cette fois.

« — Là-dessus, poursuit le docteur, les Suprêmes Conseils et les Grands Orients perçoivent en moyenne le trente-pour-cent sur les ateliers de leur juridiction, et dans quelques pays ils n'en sont guère plus riches pour cela. Mais le un-pour-cent que les chefs de centres prélèvent pour l'envoyer à la direction suprême, à l'insu des loges, tout en passant inaperçu dans les comptes particuliers de chaque juridiction, forme un total énorme, puisqu'il frappe la recette générale brute... Trente-six millions par an pour le budget du palladisme... Voyons, miss, n'est-ce point cela ? Je le répète : trente-six millions. »

« — *Et plus !* » murmure encore l'ex-grande-maîtresse de New-York.

C'est tout ce que nous avons pu obtenir d'elle sur ce chapitre.

Heureusement, sur d'autres points, miss Vaughan a été plus loquace, et nous pourrions, de temps en temps, jeter la lumière sur bien des événements qui parfois paraissent incompréhensibles. La sœur Diana ne nous a demandé le secret sur rien de ce qu'elle nous a dit.

« — Les coquinerie de Lemmi n'ont pas à être protégées par le serment de discrétion, nous déclare-t-elle ; si ce sont-là des armes pour vous, peu m'importe ! La probité avant tout ! »

Nous lui disons encore :

« — Vous êtes l'ennemie jurée du Vatican ; pourtant, vous ne le connaissez pas. »

« — En effet, je ne suis allée à Rome que deux fois, *pour affaires (sic)*, et le Vatican ne m'a certes point attirée. Du reste, je n'aime pas l'Italie ; à chacun de mes deux voyages, j'ai eu hâte d'en partir le plus tôt possible. J'aime la France, et l'Italie hait la France. Un peuple de mendiants, les Italiens ! Mais New-York et Paris, voilà les deux villes que j'aime. »

Prévoyant le cas où elle aurait à retourner à Rome et où nous nous y trouverions en même temps, nous nous risquons à lui proposer de rendre visite à quelque prince de l'Eglise, espérant que la curiosité pourra l'amener à vaincre ses préjugés. Nous lui nommons un cardinal, qui nous honore de son amitié.

« — Me rencontrer avec un cardinal ! nous réplique-t-elle ; moi, aller chez un cardinal ?... Oh ! non, cela, jamais ! »

Lorsqu'on nous eut servi le café, miss Vaughan fit apporter des liqueurs ; elle demanda de la fine champagne et de la chartreuse. Détail significatif : elle ne toucha pas à cette liqueur et prit même plaisir à nous en servir, comme une malice d'enfant espiègle ; quant à elle, elle but du cognac dont le velouté dénonçait l'extrême vieillesse. L'hostilité envers l'Eglise, poussée jusqu'à l'abstention de la liqueur des Chartreux, voilà qui est typique.

Nous en fîmes l'observation, en riant.

« — Une liqueur adonaïte, dit la luciférienne ; cela n'est pas pour moi. »

En résumé, cette longue entrevue nous a laissé perplexe. Il nous paraît évident qu'une scission

dans la haute-maçonnerie est inévitable; mais qu'en résultera-t-il?...

Il n'y a pas lieu non plus de nous réjouir de la démission de miss Vaughan, même si elle est maintenue jusqu'au bout. Les scissionnistes organiseront un palladisme indépendant; la sœur Diana fera une chapelle luciférienne à part; mais Satan continuera son horrible moisson d'âmes.

Quant à nous, nous avons voulu voir, et nous avons vu; nous connaissons à présent l'état d'esprit d'une luciférienne; nous savons ce qu'est, hors triangle, une sœur de la haute-maçonnerie. Voilà une femme supérieure, certes; eh bien, elle n'en est que plus dangereuse. Nous avons eu en face de nous, pendant plus de deux heures, l'erreur sous sa forme la plus contraire à notre foi, c'est-à-dire une adepte fanatique du culte secret rendu à Lucifer, considéré comme esprit de lumière, comme vrai Dieu, comme principe du bien!

Ce n'est pourtant pas à la table d'une folle que nous nous sommes assis; c'est bien avec une personne en pleine possession de ses facultés mentales que nous avons conversé. Mais, s'il n'y a pas folie, dans le sens médical du mot, il y a, par contre, au sens religieux, aveuglement complet, renversement absolu de toutes les idées admises. Aussi, n'est-ce pas sans terreur que nous voyons couvrir dans l'ombre cette religion infernale des arrière-loges, ce culte du gnosticisme néo-manichéen, attendant l'occasion propice pour s'épanouir au soleil à la suite de quelque atroce bouleversement social.

Les périodes de tempête irréligieuse ont toujours été précédées de signes précurseurs, semblables à ceux que nous constatons aujourd'hui. Faisons la veillée des armes, le rosaire à la main.

En ce qui concerne particulièrement cette pauvre Diana Vaughan, nous ne saurions mieux conclure qu'en rapportant les paroles de M. le docteur Bataille, alors que nous revenions ensemble :

« — Elle a, du moins, un grand mérite, nous disait-il : elle n'est pas gangrenée, comme la plupart des autres; son erreur provient de l'éducation insensée qu'elle a reçue de son père, protestant haineux. S'il est vrai qu'il faille un miracle pour la convertir, ce miracle, Dieu le fera peut-être. Jamais, dans un triangle palladique, elle n'a voulu consentir à profaner une hostie, et ses chefs, qui tenaient à elle comme propagandiste, ont dû la dispenser des épreuves sacrilèges. Sans doute, il lui sera tenu compte de cela là-haut. »

Commandeur PIERRE LAUTIER,
Président général de l'ordre des Avocats de St-Pierre.

LA SUCCESSION D'ALBERT PIKE

Nos lecteurs savent que, dans ces derniers temps, on a cherché à créer une confusion dans les esprits, au sujet des hautes fonctions maçonniques remplies par l'illustrissime F. . . Albert Pike, décédé en Lucifer le 2 avril 1891.

Cependant, il n'y avait pas à s'y tromper.

A cet égard, notamment, la *Croix de Reims*, peu après l'élection de Lemmi à la suprême grande-maîtrise de la secte, publia (numéro du samedi 21 octobre 1893) des renseignements on ne peut plus clairs et précis. Les voici :

Feu Albert Pike cumulait trois fonctions dans la haute-maçonnerie, et sa succession a été répartie entre trois personnes :

1° Comme souverain pontife de la maçonnerie universelle, chef suprême du directoire dogmatique luciférien, Pike a eu pour successeur le sieur Albert-Georges, ingénieur, fils naturel du docteur Gallatin Mackey, lequel passe aux yeux des initiés pour le neveu du docteur et porte abusivement le nom de Albert-Georges Mackey. Cette nomination comme successeur à ce poste, a été connue de S. G. Mgr Meurin, qui l'a révélée au public profane bien avant la publication de l'ouvrage du docteur Bataille, et son renseignement, très fidèle, n'a jamais été contesté. Albert-Georges, luciférien incapable, vient d'être remplacé par Lemmi.

2° Comme souverain directeur du grand consistoire central pour l'Amérique du Nord, Pike a eu pour successeur le sieur Macdonald Bates, rentier, qui était auparavant son directeur-adjoint à ce même consistoire et qui était entré au sérénissime grand collège des maçons émérites en remplacement du sieur Thomas Tullock. — Macdonald Bates est aussi luciférien ou palladiste.

3° Comme grand commandeur grand-maître du suprême conseil du rite écossais pour les Etats-Unis d'Amérique (juridiction sud), Pike a été remplacé par le sieur James Cunningham, dit James Batchelor, médecin; entré au suprême conseil écossais en 1859. — James Batchelor n'est pas luciférien, bien qu'il ait fait partie de la loge Eureka de la Nouvelle-Orléans, au sein de laquelle il y a un triangle.

Voilà qui est clair et doit empêcher désormais tout quiproquo.

RHEMUS.

Ces lignes terminaient un article intitulé *l'Anti-Pape Luciférien* et consacré en grande partie à Lemmi. C'est dans cet article que Rhemus a donné, le premier, l'extrait d'acte de baptême du renégat enjuivé, aujourd'hui vicaire de Satan.

Cet article fut reproduit par toute la presse catholique, et notamment par la *Croix Angevine* d'Angers.

Veut-on savoir comment la *Vérité* s'y prit pour mettre à profit les renseignements de Rhemus concernant l'acte de baptême d'Adriano Lemmi, tout en cherchant à entretenir la confusion au sujet de la succession d'Albert Pike?

Elle employa un « truc » où éclate toute sa mauvaise foi.

L'article de Rhemus fut scindé en deux. La première partie, celle relative au baptême de Lemmi, fut servie aux lecteurs comme reproduction de la *Croix de Reims*, sous le titre F. . . *Lemmi Le Converti*. La seconde ne fut pas donnée telle qu'on vient de la lire ci-dessus (ce qui aurait permis aux lecteurs de se rendre exactement compte des trois fonctions si distinctes de feu Pike); mais, dans un autre article, intitulé *Polémiques sur le DIABLE*, on feignit d'attribuer à la *Croix Angevine* ce que Rhemus avait dit de Batchelor, on laissait croire que Batchelor fut le seul et unique successeur d'Albert Pike, et, comme l'article de Rhemus contenait en passant un mot désagréable pour M. Georges Bois, celui-ci tança vertement la *Croix Angevine*,

qui cependant n'avait fait que reproduire la *Croix de Reims* et qui le disait expressément en tête de sa reproduction.

Les deux articles *Polémiques sur le DIABLE* et *F. Lemmi Le Converti* sont tous les deux, l'un à la suite de l'autre, dans le même numéro de la *Vérité*, numéro portant la date du jeudi 26 octobre ; et comme ils proviennent tous deux de coupures faites dans la *Croix Angevine*, expliquant qu'elle reproduit la *Croix de Reims*, il est absolument certain que M. Georges Bois, signataire des deux articles de la *Vérité*, savait très bien qu'il attaquait à tort la *Croix Angevine* ; mais il recourait à ce procédé digne de lui, pour perpétuer le quiproquo sur la question Pike-Mackey-Batchelor, tout en utilisant le document de Rhemus sur le baptême de Lemmi.

Le lendemain, la *Vérité* (numéro portant la date du vendredi 27 octobre) feignait de s'être trompée la veille et publiait la note suivante sous la signature de son directeur :

Nous avons attribué hier à la *Croix Angevine* un article que, sans doute, elle avait fait sien, mais qui a paru tout d'abord dans la *Croix de Reims*. **Une petite note, qui nous avait échappé à première lecture, en avertissait le lecteur.**

C'est donc à la *Croix de Reims* qu'il convient de rendre la paternité d'un article où l'on accuse si délibérément de mauvaise foi habituelle notre excellent ami et collaborateur, M. Georges Bois, parce qu'il a l'audace grande, avec une entière sincérité et selon son droit, de discuter sérieusement la véracité de certains récits extraordinaires.

Quand on a l'honneur d'écrire dans un journal qui porte le crucifix en tête de ses colonnes, il semble que la contemplation de ce divin modèle devrait préserver de si discourtois et iniques procédés.

AUGUSTE ROUSSEL.

Quiconque voudra constater la parfaite déloyauté du journal la *Vérité* n'aura qu'à se procurer les deux numéros en question (ceux du 26 et du 27 octobre 1893) et demander, en même temps, à la *Croix Angevine*, le numéro où elle reproduisait l'article de la *Croix de Reims*.

M. Georges Bois et son directeur sont ainsi pris la main dans le sac.

Et c'est la *Vérité* qui ose parler de procédés discourtois et iniques?... Franchement, c'est de l'aplomb !

FIL A RETORDRE

Le nouveau chef suprême de la franc-maçonnerie universelle n'est, sans doute, pas aussi triomphant qu'il affecte de le paraître. Les opposants restés fidèles au parti de Charleston, sont en train de lui donner par mal de fil à retordre ; de jour en jour la scission s'accroît dans la haute-maçonnerie.

Déjà, bien avant son élection si habilement préparée, un certain nombre d'ateliers italiens s'étaient retirés de l'obédience du Suprême Conseil de Rome, et, renonçant aux hauts grades, avaient constitué, grâce à l'initiative de la loge *Archimède*, de Palerme, une fédération dissidente sous le titre de : *Fédération italienne des Francs-Maçons*.

Nous publierons, in-extenso, le texte de sa

Constitution fondamentale dans notre prochain numéro. Pour aujourd'hui, bornons-nous à en donner le « considérant » qui la précède et qui est significatif :

« Les Francs-Maçons italiens, voulant s'affranchir du joug tyrannique de l'autorité romaine, incarnée dans la personne d'Adriano Lemmi, illégalement délégué à la suprême direction de l'Ordre en Italie,

« Considérant que Lemmi et consorts ont frauduleusement violé les lois de l'Ordre Maçonnique, comprises et exprimées dans le mot triangulaire, base et fondement de la Franc-Maçonnerie : *Liberté, Fraternité, Égalité*, soit en faisant servir la grande famille à leurs ambitions personnelles, soit en la transformant en vulgaire boutique, en en reniant continuellement les vues élevées et humanitaires, et en en falsifiant le but final... »

Comme on le voit, ces séparatistes sont des aveugles quant au discernement du but secret de la maçonnerie ; croyant aux mots ronflants dont la secte enfle ses boniments publics, ils ont fini par se dire que Lemmi et autres chefs se moquaient d'eux ; en tout cas, ils n'ont pas voulu se laisser plus longtemps exploiter.

Mais c'est dans les sommets de l'organisation que la scission a été plus dangereuse pour le pouvoir du nouvel antipape. Là, le détraquement n'est pas restreint à l'Italie ; dans la haute-maçonnerie même, ça se décolle.

Tous les triangles directeurs n'acceptent pas le vote du 20 septembre 1893. Les opposants se sont réunis à Londres, où ils ont constitué un Comité de Permanence. Albert-Georges Mackey, le successeur d'Albert Pike, l'antipape américain démissionnaire, ou, pour mieux dire, dépossédé au profit de Lemmi, a été appelé en Angleterre et s'y est rendu, non pour diriger l'opposition sans doute — car c'est un caractère faible et un esprit indécis, — mais pour servir de paravent, puisque les partisans de Charleston ne considèrent pas sa démission comme régulière et préfèrent, à tout prendre, un incapable à un escroc publiquement déconsidéré.

Le 15 décembre dernier, les opposants ont donc rédigé une « voûte de protestation », qui a été aussitôt adressée à tous les triangles. N'en ayant eu d'abord qu'une copie incomplète, nous préférons attendre un peu ; car nous nous sommes assuré le moyen d'avoir le document en entier. Cette publication sera donc faite dans notre prochain numéro ; par ce que nous connaissons déjà, nous pouvons dire qu'elle sera du plus grand intérêt.

Il a fallu cette circulaire de protestation, véritable déclaration de guerre, pour émouvoir sérieusement Lemmi. On le menaçait du refus des contributions affectées à la direction suprême de la haute-maçonnerie (c'est la conclusion formelle de la voûte) ; aussi, Lemmi, qui est avant tout désireux d'avoir le maniement des quarante millions annuels du Palladisme, a-t-il abandonné sa morgue superbe et manifesté un subit désir de conciliation.

Pour négocier une transaction avec le Comité de Londres, il a choisi Sophia, qui, personnellement, est en bons termes avec Mackey, et sur l'habileté de qui il sait qu'il peut compter. Sophia, qui se console du deuil paternel par de nouvelles intrigues, a accepté cette mission délicate ;

malheureusement, elle s'est heurtée à une résistance énergique; c'est dire que le soi-disant neveu du docteur Gallatin n'y est pour rien.

Nous devons à l'obligeance de notre ami et collaborateur A.-C. de la Rive la communication de deux pièces importantes, qui constatent le mandat donné par Lemmi à la fille Walder et son échec. Notre ami n'a pas à dire comment il est parvenu à se procurer de pareils documents, mais il nous affirme avoir les originaux entre les mains.

Pour que nos lecteurs puissent s'expliquer ces textes, il est nécessaire de dire d'abord que la signature « Vernon » est le nom trimestriel de Sophia, nom qu'elle a adopté pour la période allant du 1^{er} décembre 1893 au 28 février 1894. Quant au nom de « Simon », il sert à désigner Adriano Lemmi dans la correspondance secrète des chefs palladistes.

La première dépêche a été envoyée de Paris, le 5 janvier à l'antipape démissionnaire.

Elle est ainsi conçue :

Albert-George Mackey, Londres.

« Suis chargé par Simon traiter avec dissidents. Acceptez-vous entrevue ? Réponse télégraphique. Puis partir demain.

« Signé : VERNON. »

Mackey a répondu, après consultation du comité des opposants, par le télégramme suivant :

« Inutile venir. Voite protestation est maintenue par Comité. Dites mes regrets personnels. Opposants sont unanimes contre toute transaction proposée par Simon. »

On remarquera la phrase d'Albert-Georges : *Dites mes regrets personnels*. Il ménage Lemmi et se fait excuser auprès de lui par Sophie. Ces quatre mots peignent bien l'homme, et l'on comprend facilement que le juif de Livourne ait si bien réussi à le jouer et à le supplanter.

Ainsi, l'opposition ne désarme pas, et nous allons assister à une belle lutte entre les deux factions de la secte, aujourd'hui ennemies. Le Sanctum Regnum de Charleston contre l'intrus du palais Borghèse de Rome, en avant ! La discorde est au camp de Lucifer.

Enfin, la révolte contre Lemmi a gagné déjà jusqu'à l'Ecosisme italien.

Un Suprême Conseil du Rite Écossais Ancien et Accepté s'est établi à la Vallée de l'Oreto (Palermo), créant l'indépendance pour la maçonnerie de Sicile, dont les Aréopages, chapitres et Loges dépendantes secouent à leur tour le joug de Lemmi. En outre, en Italie même, l'opposition gagne du terrain; à Naples et en Toscane, d'importants maçons des hauts grades, suivant le mouvement imprimé par les protestataires, refusent de reconnaître la prétendue autorité suprême d'Adriano-Simon.

Quivis.

RÉCIT D'UNE ENTREVUE

Avec l'auteur du « *Diable au XIX^e Siècle* »

Le *Nouvelliste de l'Ouest*, qui paraît à Nantes, a publié, dans son numéro du 12 janvier, une intéressante lettre que son directeur dit tenir « d'une personne très sérieuse

qui est allée interviewer le docteur Bataille ». Nous reproduisons à notre tour cette lettre, à titre de document, ainsi que l'a fait le journal catholique nantais.

Monsieur le Rédacteur,

Je crois que vous seriez agréable à un certain nombre de vos lecteurs en leur faisant connaître le témoignage que je viens vous apporter en faveur du docteur Bataille, l'auteur de la publication si répandue déjà et si critiquée, *Le Diable au XIX^e Siècle*. Un de mes amis m'ayant rendu compte d'un entretien qu'il avait eu avec ce docteur, à un voyage qu'il eut occasion de faire à Paris, je lui ai demandé la permission de livrer sa lettre à la presse, ce qu'il m'a permis. Voici donc sa lettre telle qu'il l'a définitivement retouchée :

J'arrivai, non sans peine, à découvrir l'adresse du docteur. A la librairie Delhomme et Briguët, où il reçoit le lundi dans la matinée, on m'avait répondu qu'il était pour le moment absent de Paris. Je sus là son nom sans la moindre difficulté. Ayant vu ensuite un ecclésiastique éminent du clergé de Paris (le chanoine Brettes), qui me parla en termes enthousiastes de l'ouvrage et de l'auteur, lequel il connaissait très bien et auquel il avait même communiqué quelques renseignements, je conçus plus que jamais le désir de voir le docteur lui-même.

Le lendemain de ce jour, j'eus l'occasion de me convaincre qu'à Paris, le clergé connaît très bien, au moins de son nom véritable, le docteur Bataille. J'arrivai aussi à connaître son adresse, et je pus le voir lui-même dès le soir, car il était de retour de son voyage.

Je crois bon de vous dire que, les circonstances ayant voulu que j'attendisse quelque temps à la porterie, j'en profitai pour demander quelques renseignements à la portière, personne distinguée, et ne répondant point au type reçu.

Elle me dit que le docteur était un homme très religieux, que même elle s'était demandée plusieurs fois comment il ne s'était pas fait prêtre (*sic*), que beaucoup d'ecclésiastiques venaient le voir, qu'il avait beaucoup voyagé dans sa vie, qu'il écrivait dans un journal illustré. Attendant vainement qu'elle touchât à la question du *Diable au XIX^e Siècle*, j'en dis un mot. Elle n'en avait point entendu parler.

Enfin, le docteur arrive. Ce n'est pas sans émotion que je vois paraître cet homme qui, à en croire ses récits, avait été mêlé à tant de manifestations surnaturelles. C'est un homme grand, à l'apparence robuste, un peu grassouillet. Il vous reçoit avec bonté et avec beaucoup de simplicité. On est à l'aise avec lui et il vous parle en ami. On voit que c'est un marin, qui a l'habitude d'y aller rondement. Son langage manifeste une foi vive et chevaleresque. Il y a dans son caractère un touchant mélange d'intrépidité et de candeur dans la docilité à l'égard de l'Eglise. C'est un homme à l'imagination puissante, mais, en même temps, j'en suis convaincu, doué d'un sens très droit, d'un grand discernement et d'une très belle intelligence.

Je lui fais observer qu'on regrette qu'il ait adopté pour sa publication une forme si romantique et familière aux plus vulgaires productions de la presse. Il m'a répondu qu'il avait préci-

sément choisi ce mode de publication pour répandre plus sûrement, parmi toutes les classes de lecteurs, la connaissance du Palladisme. « Si j'avais fait une œuvre de savant, je n'aurais point été lu ».

« — Pourquoi persistez-vous à cacher votre nom ? »

« — Eh ! m'a-t-il répondu, c'est le secret de Polichinelle ; mon nom, tout le monde le connaît ; voyez vous-même comme vous avez su le trouver. On persiste à me le demander, et je m'obstine à ne pas le publier. »

(On m'a expliqué ailleurs que le docteur redoute d'être assiégé par les curieux.)

Je lui dis encore :

« — Vous ouvrez un nouvel horizon aux études maçonniques. »

Il m'a répondu simplement :

« — Non ; j'apporte seulement des faits qui prouvent l'existence de ce qui n'avait été jusqu'ici que soupçonné. »

Dans le cours de l'entretien, le docteur me montre des pièces constatant qu'il est inscrit comme médecin aux Messageries maritimes. Il me fait voir également un article d'une revue scientifique traitant d'un animal qu'il a découvert au moyen de dragages dans le cours de ses voyages, et auquel on a donné son nom.

Il ne paraît pas s'inquiéter beaucoup de l'accueil que reçoit son ouvrage. Il sait que penser de ceux qui le combattent dans le *Monde* et la *Vérité*. Une seule attaque l'a peiné, c'est celle qui venait de la part d'un membre du clergé (1). Il a la conviction de rendre service à la religion en portant la lumière sur les agissements d'une association ténébreuse qui tend à se substituer à la franc-maçonnerie vulgaire, et dont la malice et l'impiété atteignent les dernières limites.

Voici, je crois, quelques-unes des raisons pour lesquelles tant de bons esprits ont de la peine à ajouter foi aux récits du Dr Bataille :

D'abord, il s'agit de faits surnaturels, et, par suite de l'influence rationaliste, on est porté, dans les questions de ce genre, à mettre un excès de réserve ; pour ce qui concerne le diable particulièrement, on est, je crois, peu instruit, dans le public, sur la nature et la grandeur de sa puissance ; on ne sait pas assez combien il affectionne les formes grotesques et baroques dans ses manifestations.

D'un autre côté, les drames principaux de cette œuvre se passent dans des pays aux mœurs tellement différentes des nôtres, que l'esprit du lecteur judicieux est mis en défiance contre l'exaltation produite dans son imagination par des tableaux plus ou moins fantastiques.

« — A Paris, on s'étonne de tout, me disait le docteur. Dans les Indes, la vie d'un homme ne compte pour rien, pas plus, hélas ! que sa damnation éternelle. »

Ajoutons que le style de l'ouvrage est dans le genre « fin de siècle » ; que l'auteur n'use guère de précautions et de ménagements pour corriger l'in vraisemblance de ses récits, qu'au contraire,

(1) Il s'agit de la critique si injuste et si déplacée de M. Delassus, directeur de la *Semaine Religieuse de Cambrai*, qui, à la parole du docteur Bataille, n'a pas craint d'opposer, comme celle d'un honnête homme, la parole de l'assassin F. Cadorna. Note de la *Revue mensuelle*.)

il se complaît à exagérer et à accentuer, pour les mettre en relief, les parties les plus étranges de ses tableaux.

Je conviens encore qu'il y a plus d'un défaut dans la composition de l'ouvrage ; des longueurs et même des digressions qui paraissent être des hors-d'œuvre. Mais tous ces défauts de la forme doivent-ils faire rejeter la vérité du fond ? donnent-ils le droit de mettre en doute la sincérité de l'auteur ?

Pour moi, j'avoue que j'ai désormais toute confiance en lui ; et je suis convaincu que, sous ces apparences un peu étranges et exotiques, il y a dans cet homme une trempe de chrétien peu commune.

On ne peut s'étonner, il me semble, qu'un médecin de marine, qui a beaucoup voyagé et beaucoup vu, ait sa physionomie littéraire un peu à part.

Agréez, monsieur le Rédacteur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

PAR EXPLOITS D'HUISSIER

Voici la sommation que M. Georges Bois nous a adressée à la suite de notre numéro-spécimen de la *Revue mensuelle* :

L'an mil huit cent quatre-vingt-treize, le trente novembre, à la requête de M. Georges Bois, demeurant à Paris, rue d'Arcole, 11, élisant domicile en mon étude, J'ai, Marie Vincent, huissier près le Tribunal civil de la Seine, demeurant à Paris, 68, rue de Rivoli, sous-signé, fait sommation à M. F. Delhomme, gérant de la *Revue mensuelle*, religieuse, politique, scientifique, complément de la publication le *Diabte au XIX^e Siècle*, dont le siège et les bureaux sont à Paris, 13, rue de l'Abbaye, où étant et parlant à une femme à son service, ainsi déclarée,

D'avoir à insérer dans le plus prochain numéro de la *Revue mensuelle*, complément de la publication le *Diabte au XIX^e Siècle*, la lettre suivante :

Monsieur F. Delhomme, gérant de la *Revue mensuelle*, religieuse, politique, scientifique, complément de la publication le *Diabte au XIX^e Siècle*.

Monsieur,

En réponse aux articles qui me mettent en cause dans le premier numéro, daté de novembre 1893, de la *Revue mensuelle*, complément de la publication le *Diabte au XIX^e Siècle*, et, depuis moins de trois mois, dans le bulletin annexé au *Diabte au XIX^e Siècle*, j'ai l'honneur de vous déclarer :

1^o Que vous faites erreur en me supposant franc-maçon. Je ne le suis pas et ne l'ai jamais été ;

2^o Que je n'ai aucune espèce de relations, directes ou indirectes, avec le Grand-Orient de France, ni avec une autre Société secrète quelconque, maçonnique ou autre, française ou étrangère ;

3^o Qu'il n'existe, que je sache, au nombre des personnes que j'ai coutume de voir, aucun émissaire de Lemmi, grand-maître du Grand-Orient d'Italie.

Je vous requiers d'insérer cette courte réponse à la même place et avec les mêmes caractères

que les articles auxquels je l'oppose, faisant d'autre part toutes réserves quant au délit de diffamation que je conserve le droit de rechercher dans lesdits articles.

Veillez agréer, Monsieur, mes salutations.

GEORGES BOIS,
11, rue d'Arcole.

Paris, 29 novembre 1893.

Déclarant au sus-nommé que, faute par lui de satisfaire à la présente sommation, mon requérant se pourvoira, ainsi que de droit, pour le contraindre et obtenir tels dommages-intérêts que de droit.

Sous toutes réserves.

Et, afin que le sus-nommé n'en ignore, je lui ai, parlant comme dessus, laissé cette copie.

Coût : huit francs trente. Timbre pour une feuille à soixante centimes.

Signé : VINCENT.

Nous n'avons pas été les seuls à recevoir, par huissier, la prose de M. Georges Bois.

A Avranches, l'huissier Ernest Sauvageot, sommais le vénéré chanoine Mustel d'avoir à insérer la lettre suivante :

Monsieur le Directeur de la *Revue Catholique de Coutances*,

En réponse à ce qui me concerne nommément dans votre article de la *Revue Catholique* du 1^{er} décembre 1893, voulez-vous avoir l'obligeance de faire accueil à la déclaration suivante :

1^o Je ne suis pas franc-maçon et ne l'ai jamais été ;

2^o Je n'ai aucune espèce de relations avec le Grand-Orient de France, ni avec aucune autre fédération maçonnique ou Société secrète française ou étrangère, ni directement ni par personne interposée.

Je suis obligé de vous faire signifier la présente lettre et d'en requérir de vous l'insertion dans les conditions prévues par la loi, avec les mêmes caractères et à la même place que l'article où je suis mis en cause.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, mes respectueux sentiments.

GEORGES BOIS.

Cette sommation est du 16 décembre.

Le 1^{er} du même mois, à Reims, l'huissier Alfred Darras, avait signifié au gérant de la *Croix de Reims* une autre sommation d'avoir à insérer une lettre ainsi conçue :

Monsieur le Gérant de la *Croix de Reims*,

En réponse aux articles que, depuis moins de trois mois, vous avez publiés sur mon compte, à propos de ma discussion avec le docteur Bataille, je vous prie de bien vouloir insérer les déclarations suivantes :

1^o Je ne suis pas franc-maçon et ne l'ai jamais été. Mes réponses au docteur Bataille ne me sont pas apportées par un émissaire de Lemmi. Je n'ai de relations, directes ou indirectes, ni avec la franc-maçonnerie, ni avec aucune Société secrète quelconque, française ou étrangère ;

2^o Ayant eu le regret de constater qu'un de vos collaborateurs, dans un article publié à Paris, mais signé de son titre de rédacteur à la *Croix de Reims*, avait fait usage d'une correspondance adressée par moi à une tierce personne, je suis obligé de vous faire la défense légale la plus formelle de ne divulguer, ni par citation, ni par allusion, aucune espèce de correspondance émanée de moi et adressée à de tierces personnes.

Je requiers l'insertion de la présente rectification à la même place et mêmes caractères que les articles auxquels elle répond, faisant d'ailleurs toutes réserves quant au délit de diffamation qui pourrait être contenu dans lesdits articles.

Veillez, Monsieur le Gérant, agréer mes salutations.

GEORGES BOIS.

Aux termes de la loi, nous n'étions tenu de publier que la lettre nous concernant. Nous avons voulu néanmoins faire à M. Georges Bois large mesure, en reproduisant toutes ses som-mations, du moins celles à notre connaissance.

La dernière, est, surtout, assez curieuse. Dans un de ses articles, de la *Vérité*, M. Bois, faisant allusion à ce qui avait été dit ici au sujet de ses lettres particulières contre M. le docteur Bataille et l'un de ses amis, envoyées aux quatre points cardinaux, déclarait crânement qu'il n'avait rien à en retirer. Or, en même temps, il faisait, par huissier, défense d'en rien publier ! On avouera que le procédé est étrange. M. Bois veut bien lancer des calomnies à tort et à travers sous le couvert d'une correspondance privée ; mais s'il voit que la publication de tout ou partie de ces factums, remplis d'odieux mensonges depuis la première ligne jusqu'à la dernière, peut se retourner contre lui, il s'empresse de s'y opposer, d'en faire défense légale.

Cet façon d'agir suffirait, à elle seule, à faire juger M. Bois. Il sait très bien que pas un journal, — pas même celui dans lequel il écrit, — n'oserait prendre la responsabilité des diffamations calomnieuses dont il a alimenté sa correspondance particulière. Et il a l'audace de nous menacer de procès, parce qu'il a été imprimé dans cette revue qu'il est pour le Grand-Orient de France un auxiliaire dévoué ! il met en mouvement les huissiers ! il parle de dommages-intérêts !... Mais, s'il venait à exécuter ses menaces, il suffirait, pour qu'il sortit de son instance couvert de confusion, de lui intenter une action reconventionnelle et de montrer au Tribunal de quelles armes il s'est servi, ne se contentant pas des attaques publiques ; car ce qu'a fait-là M. Bois est une action indigne d'un journaliste, une action que rien ne saurait excuser, une de ces vilenies qui ne se commettent pas, même entre adversaires appartenant aux camps les plus opposés.

Loin de recourir à de tels moyens, M. le docteur Bataille a toujours agi en adversaire loyal, publiquement, se défendant au grand jour contre des attaques injustifiables, sans fiel ni acrimonie, sans colère même, quoiqu'en ait dit M. Georges Bois ; car, dans cette polémique, où notre ami n'a pas été l'agresseur et où il a fait preuve d'une grande patience, c'est M. Bois, et non lui, qui a été violent, colère, furibond, comme tous ceux qui ont tort.

Harcelé par d'incessants articles de la plus insigne mauvaise foi, multipliés avec une rage que les personnes même les plus indifférentes ont trouvée incompréhensible, M. le docteur Bataille a riposté à peine deux ou trois fois, dans des termes extrêmement mesurés, dédaigneux même ; et, franchement, si nous ne nous devons pas aux écrivains catholiques qui ont pris fait et cause pour cette publication, nous ne consacrerions aujourd'hui à M. Bois pas une ligne de réponse. En tout cas, cette réponse sera la dernière, nos lecteurs ayant exprimé en masse le désir de ne pas voir l'œuvre du docteur Bataille détournée de son but.

Qu'importe, en effet, que M. Bois et les trois ou quatre sires de même importance qui lui ont

fait écho, crient ou ne crient pas, clabaudent ou non ! En vérité, on leur a fait beaucoup d'honneur en s'occupant d'eux. Qu'importe qu'ils nient ce qu'ils ne savent pas ou feignent d'ignorer ! Chaque jour apporte une preuve à l'appui des révélations du docteur Bataille. Quand sa compagne antiluciférienne et antimaçonnique sera terminée, le public catholique tout entier sera bien obligé de constater que c'est lui qui a fait connaître l'exacte vérité.

Donc, que ceci soit bien entendu, c'est pour la dernière fois que nous nous occupons aujourd'hui de M. Georges Bois, et nous le laisserons, désormais, sans lui faire aucune réponse, débiter à sa fantaisie tout ce qui lui passera par la tête.

LE DIABLE AU XIX^e SIÈCLE

DOUTES, CRITIQUES & CONTRADICTIONS

Dans le bulletin qui sert de couverture à la publication de M. le Dr Bataille (fascicule de décembre 1893), il a été annoncé que la *Revue Mensuelle* rectifierait quelques erreurs d'interprétation, — commises de très bonne foi, nous hâtons-nous d'ajouter, — par M. le chanoine Ribet. Ce bulletin venait à peine de paraître, lorsque M. le chanoine Mustel a entrepris, dans la *Revue Catholique de Coutances*, une série d'articles sous le titre ci-dessus.

Nous reproduisons donc très volontiers ces articles qui nous facilitent singulièrement notre travail, tant de rectification des erreurs involontaires de personnes qui n'ont pas su bien lire M. le Dr Bataille, que de réfutation des mensonges que les malveillants ont imaginés, faisant dire au docteur ce qu'il n'avait pas dit, pour le faire paraître en contradiction avec lui-même.

Voici, donc les articles de M. le chanoine Mustel, parus les 22 et 29 décembre 1893 et 12 janvier 1894.

I

(Numéro du 22 décembre 1893)

L'ouvrage du docteur Bataille ne pouvait passer inaperçu et il devait naturellement rencontrer bien des doutes et bien des incrédulités. Comment, en effet, l'opinion publique aurait-elle pu admettre sans protestation et sans défiance, à une époque où le scepticisme, le matérialisme et l'athéisme, prêchés au nom de la science et du progrès, ont ou détruit ou notablement affaibli toutes les croyances spiritualistes, surnaturelles et religieuses, non seulement que Lucifer, l'Ange révolté devenu Satan, l'Ennemi de Dieu et des hommes, reçoit un culte, a des adorateurs fervents et nombreux, mais qu'il intervient personnellement pour diriger ses adeptes et exercer par eux sur le monde une action aussi étendue et suivie que néfaste et monstrueuse ?

Cependant les écrivains catholiques ou antimaçonniques ne pouvaient révoquer en doute le fait, attesté par des documents et des témoignages indiscutables, et avoué par les auteurs maçonniques les plus autorisés, des relations entre certaines arrière-loges spéciales et les esprits infernaux. Rien n'est mieux établi ni plus universellement admis par les hommes compétents en cette matière, et, sur ce point, il y a entre eux accord parfait. MM. Bois et Rosen reconnaissent ou proclament l'intervention diabolique aussi expressément que Mgr de Ségur, le

P. Deschamps, Mgr Fava, M. le chanoine Delassus, M. Léo Taxil, Dom Benoît ; — aussi bien que les FF. : Jonquière, Léchaut, Albert Pike, etc., etc.

Plus et mieux que personne avant lui Mgr Meurin, évêque de Port-Louis (île Maurice), a pénétré et révélé le fond de ce commerce infernal par lequel Satan prend possession de ses victimes volontaires, se les asservit, se les assimile par degrés et en fait les instruments dociles et fanatiques de sa haine contre l'Eglise et l'humanité. Dès le premier pas qu'il fait dans une loge, l'apprenti-maçon, s'il est clairvoyant et attentif, peut apercevoir l'ombre de l'Esprit du mal qui transparaît à travers le voile de plus en plus clair de symboles de plus en plus expressifs. Mais c'est seulement pour ceux qui sont parvenus au sommet de la hiérarchie, ou plutôt au fond de l'abîme maçonnique, que tous les voiles tombent et que Lucifer se montre à ses adeptes, qui l'adorent et lui offrent les abominables sacrifices qu'il exige. Or, ce qui était connu et démontré par des documents certains, par des pièces authentiques, par des aveux indiscutables, le docteur Bataille nous l'expose, le fait passer devant nos yeux, dans le *Diable au XIX^e Siècle*, en une suite de tableaux vivants, ou plutôt de scènes dramatiques d'une saisissante et effrayante horreur. Ce que d'autres, nous dit-il, ont deviné d'abord, puis découvert à force de recherches et d'études attentives, moi, je l'ai vu, de mes yeux vu, et je le raconte, ou plutôt, je le peins, au naturel et au vif, je le photographie. Mes récits et mes descriptions sont les dépositions d'un témoin oculaire.

Un ouvrage de ce genre ne pouvait manquer de frapper les imaginations et d'éveiller l'attention. Cependant, selon leur habitude, les matérialistes et tous ceux qui, de parti-pris, sans examen, nient obstinément le surnaturel, qu'ils redoutent, devaient écarter le témoin importun d'un ordre de faits qu'ils ont déclarés fabuleux et impossibles. Mais comme ils se sentent impuissants à soutenir leur scepticisme par des arguments sérieux, ils devaient se réfugier ou dans le silence ou dans le sarcasme. Cependant, même dans le monde des incroyants, les questions de l'*au-delà* sont posées depuis quelque temps et passionnent un certain nombre d'esprits curieux, dont le naturalisme brutal blesse l'intelligence et le cœur. Ces pauvres esprits, privés de la vérité et affamés d'idéal et d'immortalité, cherchent au hasard et courent à tous les oracles qui prétendent connaître et promettent de révéler les secrets de l'autre vie. De là les succès stupéfiants obtenus, auprès de milliers d'hommes ignorants du vrai Dieu ou rebelles à la foi, par les doctrines insensées du spiritisme, de l'ésotérisme, du bouddhisme, etc. On ne veut croire ni Moïse, ni les Prophètes, ni le Verbe de Dieu, lumière du monde, ni l'Eglise catholique ; mais on jure par Allan-Kardec, par Taylor, Albert Pike ou Jules Bois.

Le docteur Bataille a certainement trouvé, parmi ces esprits dévoyés, des lecteurs auxquels il pourra faire du bien en leur montrant la source impure de leurs folles erreurs.

Autrefois, parmi les catholiques, beaucoup

auraient pu, comme aujourd'hui, tenir en suspicion les témoignages de l'auteur et les soumettre à un examen sévère. Tous auraient, sans hésitation, reconnu la possibilité, sinon de chaque fait en particulier, du moins de l'ensemble, parce que tous croyaient d'une foi vive à l'intervention du Démon dans le monde, sur lequel, depuis le péché, son action s'exerce dans une mesure variable que règlent la justice et la miséricorde de Dieu. Mais aujourd'hui, que d'âmes encore chrétiennes par la volonté subissent les atteintes du scepticisme ambiant, faute d'une instruction sérieuse et, plus encore, faute de savoir réfléchir sur ce qu'elles ont appris et tirer les conclusions des doctrines qu'elles croient et professent !

Il y a donc eu, dans ce vaste milieu de catholiques peu sérieux, illogiques et irréfléchis, des étonnements et des répulsions très considérables, si on les compte, mais qui manquent de poids et qui sont, par rapport à la discussion, une quantité négligeable.

Quand nous arrivons aux hommes sérieux, qui ont un nom et une autorité parmi les catholiques, nous les trouvons partagés, par rapport aux révélations du docteur Bataille, en plusieurs opinions qui se peuvent ramener à quatre groupes principaux.

Les uns admettent ce qu'il affirme, non pas à l'aveugle et sans examen, mais après s'être livrés à une critique et à des enquêtes qui leur ont permis de se faire une conviction motivée.

Le nombre de ces convaincus s'accroît chaque jour. Il suffirait, pour s'en convaincre, de lire, dans l'*Espérance du Peuple* de Nantes, du 20 octobre, l'article sur le *Palladisme*, signé R. Malleville ; dans l'*Union catholique de Rodez*, du 4 octobre, et dans le *Messager de Millau*, du 7 octobre, le compte rendu de la conférence faite à Millau, le 1^{er} octobre dernier, devant un auditoire aussi nombreux que distingué et sympathique, par le R. P. Fuzier ; dans la *Semaine religieuse* de Mende, l'article plein de mesure et de sens critique publié, le 6 octobre, par cette feuille excellente. Le P. Monsabré a, nous a-t-on affirmé, donné son témoignage au docteur Bataille ; mais nous n'avons pu contrôler cette affirmation (1). Quant à nous, nous avons reçu, de vive voix et par écrit, un grand nombre de témoignages favorables au même auteur, émanés de prêtres, de religieux, et même d'évêques. Il est donc impossible de ne pas prendre au sérieux un ouvrage qui trouve créance auprès de tant d'hommes supérieurs et compétents. Nous avons donné, d'ailleurs, les raisons qui ont déterminé notre conviction personnelle.

A la suite de ceux qui croient viennent ceux qui doutent, qui font des objections et qui demandent, pour être convaincus, des éclaircissements et des explications. M. le chanoine Ribet, qui a consacré à cette question, dans l'*Univers*, deux articles remarquables, les représente excellemment.

D'autres, non seulement doutent, mais refusent de croire et repoussent le *Diable au XIX^e Siècle* comme une œuvre sans valeur au point de vue de la crédibilité, et doublement dangereuse : parce qu'elle surexcite les imaginations impres-

sionnables et parce que, quand la fausseté en aura été établie, elle servira d'argument à la franc-maçonnerie pour nier toutes les accusations, même les mieux fondées, dont elle est l'objet, et gagner, devant l'opinion publique, le procès qui se plaide entre elle et les catholiques. Elle se fera acquitter comme victime d'autant de calomnies que nous avons émis contre elle de griefs légitimes, et ses pires méfaits seront absous, parce qu'on aura chargé son dossier de crimes imaginaires.

Telle est, si nous ne nous trompons, l'idée, ou la crainte, ou l'impression qui a dicté les appréciations défavorables de l'éminent directeur de la *Semaine religieuse de Cambrai*, M. le chanoine Delassus, appréciations auxquelles la haute valeur de l'auteur et l'estime si bien méritée dont il jouit, ont donné une autorité exceptionnelle.

Enfin, le docteur Bataille a été l'objet, de la part de plusieurs auteurs antimaçonniques, spécialement de M. Paul Rosen et de M. Georges Bois, d'attaques radicales, puisqu'elles ont mis en cause sa bonne foi, par conséquent son honneur, et qu'elles représentent son œuvre comme une *fumisterie*, un *roman*, une pure *entreprise de librairie*.

Laissant de côté ceux qui croient, comme nous croyons, par les mêmes motifs que nous ou par des motifs plus convaincants encore, nous voudrions examiner avec calme et discuter, avec netteté et précision, les objections principales de ceux qui doutent, et le poids des incriminations de ceux qui accusent et condamnent. Soyons bref.

M. le chanoine Ribet, dont la critique est un modèle d'urbanité, de modération et de loyauté, reproche d'abord au docteur Bataille de se cacher sous un pseudonyme. Tout témoignage, dit-il en substance, ne vaut que par le témoin. Pour vous croire, il faut d'abord vous connaître.

A cette fin de non recevoir, il avait été déjà répondu — non pas, comme l'a compris M. Ribet, que l'abbé Mustel ou tout autre se faisait garant du docteur Bataille — mais, ce qui est bien différent, que le docteur était connu de plusieurs centaines de personnes, catholiques militants, officiers de marine, francs-maçons des Hauts-Grades, qu'il avait fait une conférence en présence d'une centaine de personnes, sous la présidence de M. de Beaucourt, que MM. de Marolles, Georges Bois, presque tout le comité antimaçonnique de Paris l'avaient vu et entendu, qu'il donnait audience une fois chaque semaine chez ses éditeurs, qu'il ne refusait de se mettre en relations avec aucun homme sérieux, et qu'enfin les francs-maçons des Hauts-Grades n'avaient pas le plus léger doute sur sa personnalité. Dans ces conditions, le docteur Bataille n'était pas un inconnu.

Mais pourquoi ne pas livrer son vrai nom ?

Ce n'était pas pour se cacher des francs-maçons. Jamais ce prétexte, qui eût été ridicule, n'a été allégué. Mais l'auteur du *Diable* avait des raisons, dont il ne nous appartient pas de rendre compte, de laisser ignorer à certaines personnes, qui le connaissaient sous son nom véritable,

qu'il était l'auteur d'un ouvrage antimaçonnique. Le bruit qui s'est fait, les indiscretions qui ont été commises, ont rendu vaines ses précautions et fait échouer son dessein, ce qui est fâcheux (2). En tout cas, l'objection de M. le chanoine Ribet a disparu depuis qu'un journal catholique a publié récemment deux fois le nom qu'on demandait au docteur de donner et qu'il avait toujours eu l'intention de faire connaître, au moins quand son œuvre serait achevée.

M. le chanoine Ribet reproche à l'auteur du *Diable au XIX^e Siècle* d'avoir démesurément grossi sa publication, en ajoutant aux révélations personnelles qui en devaient être l'objet des dissertations sur l'hystérie, la possession, etc., et surtout des relations de faits démoniaques anciens, spécialement d'un grand nombre de cas de possession, ce qui rompt l'unité de l'œuvre et amalgame plusieurs sujets différents en une seule compilation. Au point de vue de l'art, cette critique est juste et nous avons d'abord regretté vivement ces superfétations, malgré l'intérêt qu'elles pouvaient présenter. A la réflexion, nous sommes moins sévère. L'auteur, vivement attaqué — peut-être surpris de ces attaques — a voulu se défendre, lui et son œuvre, en montrant dans le passé des faits historiques, rigoureusement contrôlés, et que l'ignorance et la mauvaise foi peuvent seules contester, faits semblables ou analogues à ceux qu'il rapporte. Ce motif n'est-il pas de poids? Quant aux études sur l'hystérie et la possession, elles s'imposaient dès que le docteur Bataille voulait, non pas seulement raconter, mais apprécier les faits dont il avait été témoin. A examiner le résultat, si la composition de son livre est moins simple et moins une, n'y a-t-il pas avantage à présenter comme en un faisceau et à traiter d'ensemble toute la question du *Diable*?

Quant au fond, M. le chanoine Ribet a trouvé confuses les notions sur l'hystérie. Notre impression a été contraire, mais c'est un sujet sur lequel nous ne pouvons être juge, étant trop incompetent. Un reproche plus grave est adressé à l'étude sur la possession, et ce reproche n'atteint pas uniquement le docteur Bataille, mais le théologien (un religieux) qui reçoit son travail pour en corriger, s'il y a lieu, les erreurs théologiques. Une simple explication suffit, ce nous semble, à donner satisfaction à M. le chanoine Ribet. Le mot *possession* peut, comme tant d'autres termes employés en philosophie et en théologie, être pris en deux sens, dans le sens strict et précis, ou dans un sens plus large et plus général : *lato vel stricto sensu*. M. le chanoine définit exactement le sens strict; M. le docteur emploie le mot possession dans un sens large, l'appliquant à l'état de toute personne qui agit sous l'empire du démon; et l'on peut alors distinguer la possession physique, qui est la vraie possession, dans l'acception propre du mot; la possession spirituelle, qui consiste, pour ainsi dire, en une transformation de l'âme sous l'influence persévérante de l'Esprit mauvais; lequel lui communique sa malice et sa haine et la module à son image, non pas précisément de la même sorte que l'Esprit-Saint s'empare des âmes les plus dévouées et les plus privilégiées

pour les diviniser, mais d'une manière analogue à ce travail de la grâce. De même, en effet, qu'il y a des âmes que leurs vertus placent évidemment au-dessus de l'humanité, tant Dieu vit et se manifeste en elles, de même, il y a des êtres dont la dépravation n'a plus les caractères des vices humains, mais reproduit la monstrueuse perversité des démons, qui mettent toute leur activité à faire le mal pour le mal. — Enfin, les agents directs et conscients de Satan, ceux qui l'évoquent et qui deviennent les instruments de ses opérations et de ses prestiges, ne peuvent-ils pas être aussi appelés légitimement, ne sont-ils pas réellement, quoique dans un sens différent de celui de l'Ecole, des possédés? Et faut-il tenir rigueur à un homme du monde d'employer des termes inusités, quand sa pensée est claire et juste?

Les autres critiques de M. Ribet nous paraissent moins graves. Il y en a plusieurs sur lesquelles nous sommes d'accord avec lui, et nous en ajouterions quelques autres. Ainsi l'auteur du *Diable* étend trop le domaine auquel s'applique l'infailibilité de l'Eglise et du Pape; il pousse trop au noir, de temps en temps, ses tableaux et ses jugements; il généralise à l'excès, etc. Mais ce sont là les défauts de l'écrivain, qui n'infirmement en rien la sincérité du témoin et laissent à son œuvre toute la portée, toute la valeur que M. le chanoine Ribet lui reconnaît.

Un dernier mot encore : Dans son premier article, celui-ci s'étonnait, — et il n'est pas le seul, — que le merveilleux le plus extraordinaire se produisît incessamment dès que le docteur Bataille entrait en scène. Ce n'est là qu'une erreur d'optique. Il suffit, pour la rectifier, de constater que l'auteur a groupé, dans son récit, les faits les plus frappants qui, dans la trame de sa vie, se trouvent dispersés sur un espace de dix ou onze ans (3).

II

(Numéro du 29 décembre 1893)

Nous nous proposons de nous occuper, cette semaine, des motifs de défiance que font valoir contre les révélations du docteur Bataille M. le chanoine Delassus, M. Rosen et M. Georges Bois. Deux lettres que nous avons reçues, l'une de M. Delassus, l'autre de M. G. Bois nous aideront à préciser et à éclairer la question.

Voici d'abord ce que nous écrit M. le directeur de la *Semaine religieuse* de Cambrai :

Lille, rue Nègrier, 30, le 24 décembre 1893.

Monsieur et vénéré confrère,

Assez souvent vous m'avez fait l'honneur de m'appeler comme témoin dans la question du « Diable au XIX^e siècle » pour que vous me permettiez de venir relever dans votre *Revue* toujours si vivante une erreur de quelque importance dans le débat. Cette rectification pourra expliquer à vos lecteurs les sentiments que vous m'attribuez et que j'ai relativement à la publication du docteur Bataille.

Vous répondez à la question : pourquoi le docteur Bataille n'a-t-il pas livré son nom?

« Ce n'était pas pour se cacher des francs-maçons, jamais ce prétexte, qui eût été ridicule, n'a été allégué. »

Voici ce que le docteur Bataille m'a écrit, non pas dans une lettre privée, mais dans une lettre qu'il voulait me faire publier dans la *Semaine religieuse* du diocèse

de Cambrai, sous peine de poursuites : « Si ma lettre n'est pas publiée dans les 48 heures, je ne vous la renverrai pas par huissier, mais vous recevrez immédiatement une assignation en diffamation devant le tribunal de police correctionnelle. »

Que disait cette lettre ? dont vous avez la primeur. « Bien qu'un adversaire de la franc-maçonnerie est tenu de prendre certaines précautions, surtout lorsqu'il révèle les manœuvres de cette société anticatholique et internationale, l'auteur est mis en demeure (dans la *Semaine* de Cambrai), de publier son nom... » « Je n'ai pas à hésiter. Il me devient indifférent de paraître céder à une pression, en réalité injustifiable. » « Je me borne à vous déclarer responsable de ce qui pourra arriver. Si les nouvelles mesures que je vais prendre pour me garantir n'étaient pas suffisantes... » « Si je vais prendre de nouvelles mesures de précaution, c'est par utilité et non par peur. La mort ne m'a jamais effrayé, mais je ne tiens pas à risquer ma vie inutilement. »

Il était impossible au docteur Bataille de dire plus clairement que dans cette lettre faite pour la publicité, qu'il n'avait pris un pseudonyme que « pour se cacher des francs-maçons » et pour éviter leur vengeance, qui irait jusqu'à l'assassinat.

Voilà, vénéré confrère, l'erreur que je voulais signaler dans votre article. Vous y dites encore : « Les francs-maçons des Hauts-Grades n'avaient pas le plus léger doute sur sa personnalité. » Je le crois comme vous, d'autant plus que le docteur, assez inconséquent ou trop oublieux, avait fait connaître lui-même, dans sa publication et avant la lettre que je viens de citer, ses rapports avec Sophia la luciférienne.

A vous, vénéré confrère, de rapprocher ces paroles et ces faits, et d'en tirer les conclusions.

Veuillez agréer mes sentiments d'affectueux respect et de religieux dévouement.

F. DELASSUS, chanoine honoraire.

Nous connaissions, à peu près en même temps que notre vénéré confrère, la pièce qu'il cite et dont il croit nous donner la primeur.

Nous avions même échangé, à cette occasion, avec l'auteur, quelques lettres qui se résumaient, de notre côté, dans ce conseil, lequel fut alors gracieusement accepté : « Ne tirons pas sur nos troupes. » (4)

M. le docteur Bataille se trouvait exposé, à ce moment, à un danger très réel, très sérieux, mais non de la part des francs-maçons. Il est vrai que la secte était furieuse contre lui et « qu'un adversaire de la franc-maçonnerie est tenu, comme il le disait, de prendre certaines précautions, surtout lorsqu'il révèle les manœuvres de cette société anticatholique et internationale. » Mais, en émettant cette vérité indiscutable dans une lettre destinée à la publicité, M. Bataille prenait, en réalité, une mesure pour se garantir du côté d'où il avait spécialement à craindre. Quant à la Haute-Maçonnerie, elle avait du premier coup, comme me l'écrivait, dès le 21 février, Sophie Walder, reconnu dans le docteur Bataille, « celui qui fut notre Fr. H. C. »

Et celui-ci, en répondant à la sœur luciférienne, se reconnaissait lui-même dans cette désignation. Bien plus : en publiant plus tard les noms des « inspecteurs en mission permanente, » il s'inscrivait, sous le pseudonyme qu'il avait adopté, au rang naguère occupé par lui dans ce tableau. Il lui était impossible de se faire reconnaître des initiés d'une manière plus éclatante et plus catégorique, parce que, en effet, de ce côté, il n'avait rien à cacher. Bien plus, le bruit fait

autour de son nom lui devenait une protection, et, d'autre part, des éclats de colère comme ceux que venait de faire entendre la Grande-Maîtresse de la Loge-Mère de Paris apportaient à ses œuvres un témoignage de la plus haute valeur. Il aurait fallu que l'auteur du *Diable au XIX^e Siècle* eût perdu le sens pour se contredire d'une façon aussi pitoyable. Mais tout s'explique et devient clair, si l'on admet que, courant une autre aventure, il veut indiquer que la révélation de son nom l'exposerait à un danger qu'il ne peut préciser, sans se livrer lui-même. L'évocation des vengeances maçonniques, auxquelles il n'a peut-être pas définitivement échappé, lui sert et lui suffit pour faire entendre qu'en livrant trop tôt son nom à la publicité, il peut « risquer sa vie ».

J'avoue qu'en s'exprimant comme il l'a fait, le docteur Bataille créait une confusion, donnait lieu à une méprise, engageait sur une fausse piste. Cependant je m'étonne que M. Delassus s'y soit laissé prendre. La nature même du sujet, d'une part, et, de l'autre, la forme vague et nuageuse dont l'auteur, ordinairement affirmatif et précis, enveloppait sa pensée, n'aurait-elle pas dû frapper son attention et éveiller sa perspicacité ? Quoiqu'il en soit, je sais depuis longtemps de quel danger il s'agissait, et, je le répète, il ne venait pas, du moins directement, des francs-maçons. Indirectement, au contraire, ils auraient eu, s'ils avaient été avertis à temps, une excellente occasion de se venger, sans se compromettre, en frappant par d'autres mains, d'autant plus discrètes qu'elles auraient ignoré de quelle haine elles étaient les instruments. Aucun de mes lecteurs, je l'espère, ne me reprochera de proposer des énigmes. Je crains déjà de n'avoir pas suffisamment gardé la discrétion nécessaire en une matière où donner l'éveil c'est exposer la sécurité et la vie d'un homme de cœur. Les deux officiers français qui viennent d'être condamnés à Leipzig ne sont-ils pas victimes de quelque coup de plume imprudent, et n'y a-t-il pas, dans ce fait et dans d'autres semblables, une leçon à la curiosité publique et à ceux qui veulent la satisfaire en levant tous les voiles et en dissipant toutes les ombres, même les ombres protectrices ?

Du reste, nous nous trompons fort, ou c'est d'une autre cause, toute différente, que procède le jugement porté par M. le chanoine Delassus sur l'œuvre de M. le docteur Bataille. Le livre ne lui a pas plu, l'a choqué, parce qu'il y avait, entre lui et l'auteur, un contraste, une opposition violente dans l'esprit et le caractère. Homme d'étude, de règle, de réflexion, habitué à peser mûrement ses idées, ses impressions et ses paroles, marchant dans la pleine lumière de la science et de la piété, dans la sécurité et la paix de devoirs nettement tracés et fidèlement remplis, l'éminent directeur de la *Semaine de Cambrai* tient naturellement, nous dirions volontiers instinctivement en suspicion tout ce qui sort des voies ordinaires, tout ce qui lui paraît irrégulier, excessif, tout ce qui s'écarte, à son estime, de la ligne droite et de la juste mesure. C'est ainsi qu'il blâmait sévèrement, il y a quelques années, les comptes rendus des

guérisons de Lourdes, parce qu'il les jugeait prématurés et dépourvus d'autorité. Il trouvait également très mauvais le bruit fait autour du voyage à Lourdes du romancier Zola, à qui l'on faisait ainsi une réclame, sur laquelle il avait compté.

Cette prudence, pleine de réserve et même de défiance, fait éviter beaucoup d'erreurs ; mais, comme tout homme, si bien doué qu'il soit, a plus ou moins les défauts de ses qualités, elle expose aussi à mal apprécier les hommes et les actes qui relèvent d'une autre inspiration. Ainsi nous croyons que le Père Marie-Antoine, le célèbre capucin de Toulouse, et M. Delassus, ne s'entendraient qu'à force de vertu et d'abnégation réciproque. Non pas, certes, que ce dernier manque d'énergie et de flamme ; il en est pétri au contraire, mais chez lui l'énergie est disciplinée, et la flamme comprimée et réglée ; enfin, il doit avoir plus d'inclination pour saint François de Sales que pour saint François d'Assise.

Si ce jugement n'est pas erroné, nous comprenons que M. le chanoine Delassus ne fût pas disposé à juger favorablement l'auteur du *Diabole au XIX^e Siècle*. Les deux natures sont, en effet, tout à fait dissemblables. Tous ceux qui ont lu Le Tasse se rappellent ce bataillon d'élite, formé de chevaliers errants, que commandait, au commencement du siège de Jérusalem, le sage et vaillant Dudon, et au milieu duquel brillait le bouillant Renaud, l'Achille du poème chrétien ; troupe facile à enlever, affamée de gloire, de combats, de hauts faits, mais difficile à conduire et encore plus à retenir.

Quelle différence avec les Flamands et les Lorrains, dont Godefroy de Bouillon tenait dans sa main, pour en régler tous les mouvements, le courage ferme et calme !

La comparaison peut paraître ambitieuse ; et nous pouvons donner à notre pensée une forme plus prosaïque et plus moderne. Il suffit de se représenter les traits, qu'il a si vivement dépeints, auxquels Mgr Dupanloup reconnaissait les vocations à la marine : natures qu'il faut comprendre pour les apprécier équitablement et pour les aimer ; violentes, mais dévouées, malaisées à gouverner, promptes à subir un entraînement sympathique, impatientes du joug, du frein, du repos, avides d'aventures, de dangers et d'héroïsme. Ce sont des hommes de cette trempe qui tentent d'aborder le Pôle Nord ou qui traversent les déserts de l'Afrique. Parmi eux encore prennent rang un publiciste comme Drumont, qui ferait tant de bien s'il était assez chrétien pour discipliner sa vaillance sous la loi de l'obéissance et du respect, mais surtout un apôtre tel que Combalot, auquel on peut préférer les Ravignan et les Félix, mais dont il faut estimer la vertu et bénir l'influence.

M. le docteur Bataille est de cette phalange. Il s'est peint lui-même de ces couleurs, sans y songer ; et quand même il n'aurait pas pris la peine de nous dire ce qu'il est, il se révèle à travers son style, plein, comme lui-même, de fougue, tout en mouvement et en relief. Ne fallait-il pas qu'il eût ce tempérament pour se jeter dans les hasards qu'il a témérairement affrontés, et chez lui n'y a-t-il pas, entre l'écri-

vain et le héros des faits qu'il raconte, une harmonie frappante, qui a presque une force probante ?

Nous croyons inutile d'insister, mais nous devons toucher un autre point.

Nous ne doutons pas que M. le chanoine Delassus n'ait été froissé du ton qu'a pris envers lui M. le docteur Bataille.

Nous savons, d'autre part, que celui-ci se plaint amèrement de n'avoir pas trouvé, chez le directeur de la *Semaine religieuse de Cambrai*, la loyauté sur laquelle il comptait comme sur un droit strict entre écrivains, à plus forte raison entre catholiques. Il ne peut comprendre qu'en lui opposant le général Cadorna, M. Delassus ait négligé de reproduire la déclaration par laquelle celui-ci, rappelant l'attaque et la prise de Rome, à laquelle il présidait, s'en faisait un titre d'honneur, parce qu'il avait rendu service au Pape en le déchargeant de son pouvoir temporel. Par là, en effet, le général Cadorna donnait sa mesure. A plus forte raison, selon le docteur Bataille, ceux qui, comme la *Semaine religieuse de Cambrai*, lui avaient opposé le témoignage de ce personnage, auraient-ils dû faire connaître ce qu'il a été et ce qu'il est, quand la lumière s'est faite sur lui et ses actes : franc-maçon avéré, envahisseur de la Ville éternelle et, de ce fait, excommunié, assassin de soldats désarmés, de blessés et, presque certainement, de sœurs de charité, éditeur des pamphlets contre le Pape et l'Église laissés par son frère, après les condamnations réitérées de l'Index, Cadorna ne pouvait inspirer confiance à aucun catholique, même avant le télégramme par lequel, le 20 septembre dernier, il s'associait aux sectaires qui fêtaient, à Rome, la ruine du pouvoir temporel des Papes. Certainement, sur ce point, M. Delassus pense comme le docteur Bataille ; mais celui-ci prétend — est-ce vraiment à tort ? — qu'après lui avoir opposé le témoignage de Cadorna, il fallait dire ce que vaut ce témoin ; que la justice enfin et la bonne foi défendaient de laisser peser sur lui, devant le public, devant les catholiques, une accusation à laquelle on a donné crédit en l'acceptant, quand le témoin qu'on a produit, s'il était connu, la rendrait méprisante.

D'autre part, pour ne rien laisser dans l'ombre, M. Delassus affirme que le jugement porté par lui sur le *Diabole au XIX^e Siècle* provient uniquement de l'examen qu'il a fait de l'ouvrage, en dehors de toute influence extérieure. Là-dessus, la parole de notre vénéré confrère fait foi.

Il n'en est pas moins vrai qu'un ennemi de l'auteur est allé de Paris à Lille colporter ses attaques, mal fondées, s'est efforcé d'entrer en relation avec le directeur de la *Semaine religieuse*, et avait chargé un intermédiaire, que nous pourrions citer, de propager les renseignements erronés et malveillants qu'il débitait contre le docteur Bataille.

Est-il étonnant que celui-ci ait attribué à ces manœuvres, au moins dans une certaine mesure, la condamnation que lui infligeait un juge sur la bienveillance duquel il comptait ?

Si nous entrons dans tous ces détails, ce n'est certes point par esprit de contention, mais en

esprit de paix et d'union, dans le désir de dissiper des malentendus, de provoquer un nouvel examen, et de faire cesser, si, comme nous le croyons, la vérité et la justice le demandent, une polémique irritante et regrettable entre des hommes qui sont d'accord sur le fond de la question si grave qu'ils traitent avec un si vif intérêt, et que nous croyons appelés, non à se combattre, mais à se comprendre et à se soutenir.

Que M. Delassus veuille bien nous permettre de profiter de cette occasion pour le prier de donner au public, le plus tôt possible, son travail extrêmement remarquable sur la *Question religieuse et la Franc-Maçonnerie*, en réunissant en volume les articles parus sous ce titre dans la *Semaine de Cambrai*, du 17 juin au 28 octobre.

Ce sera, pour le temps présent, avec plus de développements, des vues plus vastes et des détails nouveaux, plus complets et plus précis, ce que fut, au moment où il parut, l'opuscule de Mgr de Ségur sur le même sujet. Quiconque lira avec attention ces pages, dont la lecture est d'ailleurs très facile et très entraînante, connaîtra parfaitement l'esprit, l'organisation générale, les ressources, les moyens de combat de la secte infernale; mais, en même temps, il sera plein de confiance dans le triomphe de l'Eglise, et plein d'ardeur pour y contribuer par la prière et par l'action.

— L'espace nous manque pour terminer ce travail. Nous prions M. Georges Bois de nous excuser si nous ajournons à la semaine prochaine l'insertion de sa lettre, qui paraîtra plus utilement en même temps que les remarques dont nous la ferons suivre.

III

(Numéro du 5 janvier 1894)

Cette semaine-là, M. le chanoine Mustel, se trouvant indisposé, s'excusa auprès de ses lecteurs de ne pas pouvoir continuer sa série d'articles et se borna à publier la lettre de M. Georges Bois, dont il est question plus haut. M. Bois s'étant servi de l'huissier vis-à-vis de M. le chanoine Mustel, comme il l'avait fait vis-à-vis de nous et de la *Croix de Reims*, le directeur de la *Revue Catholique de Coutances* avait inséré tout le contenu du papier timbré en plaisantant le hargneux requérant sur ses procédés. D'où la réplique suivante de M. Bois, que M. le chanoine Mustel accompagne de quelques lignes :

Nous ne pouvons faire attendre plus longtemps M. Georges Bois. Voici la lettre de lui, que nous annoncions la semaine dernière, elle appelle d'assez nombreuses remarques qui éclaireront, nous l'espérons, de plus en plus la question sur laquelle il a pris position, à l'opposé de notre conviction chaque jour plus affirmée. Mais nos observations auront une certaine étendue. Il faut les remettre à plus tard.

Monsieur le Directeur,

Pourquoi je me suis servi de l'huissier? C'est sans aucune intention offensante. C'est une nécessité de la situation qui m'est faite, non par vous, mais par la discussion dans laquelle vous êtes intervenu.

A ce propos, il y a dans votre réponse une supposition contre laquelle je demande à protester. Vous parlez du refus opposé par vous à un homme dont je me suis fait un compagnon d'armes et une caution devant le

public. J'ignore cette affaire. Il n'y a personne près de moi dans cette situation. Je n'ai d'autres compagnons d'armes que mes amis et collaborateurs de la *Vérité*.

Ce serait abuser du droit de réponse que d'entrer dans la discussion même du *Diable*. Mais vous avez raison d'observer que je ne m'écarte pas de la tradition. Je pose la question comme vous-même. Ce qui est en doute, ce n'est pas l'existence au milieu de nous d'un monde spécial voué au diabolisme. Ce monde existe. Il s'agit seulement de savoir si le docteur Bataille en a été l'historien fidèle ou s'il n'en a fait que le roman.

Vous tenez pour la première opinion. Moi pour la seconde. Ce n'est pas une différence de doctrines. Ce sont des jugements divers sur une question de fait. Voilà ce qu'il était toujours utile de préciser puisque l'occasion s'en présente.

Veillez, Monsieur le Directeur, agréer mes sentiments de respect en N.-S.

G. Bois.

IV

(Numéro du 12 janvier 1894)

M. Paul Rosen s'est montré, dès le premier jour, l'adversaire le plus acharné du docteur Bataille. C'est de lui qu'on peut dire : « Pour le perdre, il n'est pas de ressort qu'il n'invente. » Tantôt, comme à Lille, il s'abouche avec les hommes dont il espère que l'opinion, s'il peut l'inspirer, s'infiltrera naturellement dans l'esprit des catholiques militants : il donne le nom véritable de l'auteur, en insinuant que ce doit être un docteur allemand, si tant est qu'il soit docteur ; qu'en tout cas il n'est qu'un prête-nom, un homme de paille, et que le véritable auteur du *Diable au XIX^e Siècle* est Léo Taxil, lequel, bien entendu, au dire de M. Rosen, ne mérite aucune créance, ne veut que gagner de l'argent en exploitant les catholiques *per fas et nefas*, de sorte que l'ouvrage qui paraît sous le nom du docteur Bataille n'est qu'un roman absurde, faux de tous points.

Tantôt il écrit, sous n'importe quel prétexte, aux hommes qui s'occupent des questions maçonniques, dans le but évident et bientôt avoué de combattre auprès d'eux, par des moyens analogues, les révélations du docteur et tout ce qui s'y rapporte.

Malheureusement pour lui, M. Paul Rosen est aussi maladroit qu'audacieux. Il m'en a amplement fourni la preuve.

Le premier prétexte qu'il imagina pour m'écire était d'une absurdité enfantine. Je me serais présenté en m'autorisant de son nom, — à lui, Paul Rosen que je ne connaissais pas du tout, — chez M. Léo Taxil, avec lequel j'entretenais depuis plus de deux mois une correspondance suivie, intime, confidentielle !

Il avait tout simplement appris que, dans une visite à M. Léo Taxil, j'avais parlé de lui et obtenu la confirmation, avec références dignes de toute confiance, des renseignements que j'avais recus du comité anti-maçonnique de Paris.

Néanmoins, cet intrépide avertisseur s'empressa de m'envoyer coup sur coup quatre nouvelles lettres, — que j'ai gardées, — pour me prévenir : 1^o Que Sophia Walder n'existait pas, et que j'étais le jouet d'un « fumiste mâle », lequel était, — il fallait s'y attendre, — M. Léo Taxil. — 2^o Que « le Suprême Directoire Dogmatique » de Charleston « n'existe pas ». — 3^o Que « le Grand Collège des Maçons Emérites n'existe pas ». — 4^o Que « le Rite Palladique n'a aucun rapport

avec la F. . . Mac. . . et est un groupement où, sous couleur de Spiritisme, on fait du naturalisme, et qui est conduit par des fumistes qui en tirent profit (pornographiquement et autrement). » — 5° Enfin que « le seul Mackey ayant eu des rapports avec Pike et avec le Rite Écossais de la Juridiction Sud des États-Unis est le défunt docteur-médecin qui a été Grand Secrétaire Général du Suprême Conseil depuis 1844 jusqu'à sa mort, et pas autre chose que Grand Secrétaire ».

De plus, je savais que, d'après M. Paul Rosen, le seul successeur d'Albert Pike était le F. . . Batchelor, et que les lettres de Sophia Walder, reçues par moi, étaient de l'écriture de Léo Taxil. C'est, du reste, ce qu'il a dit à un de mes amis que j'avais chargé de consulter chez lui, 9, rue Chappe, les « documents probants », les « preuves faisant foi », qui n'étaient pas, me faisait-il remarquer « des simples dires, mais des réelles preuves matérielles authentiques », qu'il mettait chez lui à ma disposition.

Je n'avais besoin de consulter aucun des « documents » de M. Rosen pour savoir que celui-ci me prenait pour un imbécile, ou, si l'on veut, pour un naïf et un ignorant *di primo cartello*. Je n'étais, grâce à Dieu, ni si bête ni si mal renseigné qu'il me faisait l'injure de le croire. Je n'en demandai pas moins à l'un de mes amis, très intelligent et que j'avais prévenu, d'aller chez lui et de lui demander la production de ses fameuses « preuves matérielles authentiques ».

Je savais à l'avance ce qu'elles étaient, M. Rosen n'ayant pu prendre sur lui d'en dissimuler le caractère. C'étaient purement et simplement les livres et cahiers plus ou moins secrets — en tout cas, connus depuis longtemps, — du Rite écossais, — l'un des Rites les plus importants de la franc-maçonnerie, mais simplement l'un des Rites. Or, comme tous les autres, ce Rite dépend du Suprême Pontificat maçonnique, tel que l'a établi Albert Pike, et il est absolument distinct et différent du Palladisme, qui, sans être composé uniquement de Francs-Maçons, domine et gouverne, non seulement l'Écossisme, mais tous les Rites et toutes les Puissances dont se compose la Franc-Maçonnerie universelle. C'est ce que je savais longtemps avant les révélations du docteur Bataille. J'avais suivi avec attention et j'avais compris, du moins en grande partie, les précieuses révélations données naïvement par le F. . . Hubert, dans la *Chaîne d'Union*, — que les francs-maçons ont tuée, parce qu'elle nous instruisait trop; — j'avais lu le beau livre de Mgr Meurin. Je savais donc : 1° que Albert Pike n'était pas seulement un des chefs de l'Écossisme, — Président de la Juridiction Sud, — mais le chef de la Franc-Maçonnerie Universelle, ayant sous son obédience tous les Rites, même le Rite français qu'il avait excommunié, — et je connaissais le texte de son excommunication que j'avais publié, aussi bien que la fameuse encyclique par laquelle il défendait de donner à Lucifer, le Dieu Bon, le nom maudit de Satan, l'Ange déchu. Je savais donc que M. Paul Rosen ou était, quoique 33^e, dupe des mensonges de ses FF. . ., — ce qui me semblait difficile à admettre, — ou mentait avec l'effronterie d'un arracheur de dents.

J'en avais une autre preuve matérielle, aussi

claire que le jour. Il prétendait, nous l'avons dit, que les lettres de Sophia avaient été écrites par M. Léo Taxil, et que *les deux écritures se ressemblaient*. Or, il est impossible d'émettre une assertion plus évidemment fausse. Il n'y a entre les deux écritures pas la plus légère ressemblance, ou bien il faut dire que les caractères d'imprimerie des éditions Lebel, de Versailles, sont des caractères elzéviriens, ou encore qu'il n'y a nulle différence, quant à l'impression, entre les éditions liturgiques de Pustet, de Ratisbonne, et celles de Tournai, de Malines ou de Reims. Il suffit d'émettre et plus encore de soutenir une affirmation de ce genre pour être complètement disqualifié.

Or, toutes les assertions de M. Rosen, que nous avons rapportées, en nous servant de ses propres termes, sont aussi manifestement mensongères et insoutenables. Ainsi : 1° Il est *avéré* que, depuis la mort du docteur-médecin Mackey, un autre personnage, *fils naturel* du premier, mais que celui-ci faisait passer pour son neveu, Albert-George, dit Mackey, a fait partie du « Sérénissime Grand Collège des Maçons Émérés » (lequel existe parfaitement, quoiqu'en dise M. Rosen), puis est devenu, à la mort d'Albert Pike, son successeur, non pas, il est vrai, comme chef du Suprême Conseil du Rite Écossais pour la Juridiction Sud des États-Unis, ni comme Président du Grand Directoire central pour l'Amérique du Nord, mais comme Président du Suprême Directoire Dogmatique de Charleston, ou comme Pape de la Franc-Maçonnerie Universelle. C'est en cette qualité qu'il avait envoyé à Rome sa démission avant la réunion du 20 septembre au Palais Borghèse. Cependant nous croyons savoir qu'Albert-George, dit Mackey, qui vit, et dont nous avons eu l'adresse entre les mains, il y a quelques jours, ne se serait pas rallié au nouveau Souverain-Pontife maçonnique, Adriano Lemmi. Lui et les autres dissidents feront parler d'eux prochainement; nous le savons encore et nous pouvons l'annoncer en toute certitude.

Quant à Batchelor, le prétendu successeur du Pape maçonnique Albert Pike, il ne remplaça celui-ci que dans la moindre de ses trois charges, ainsi que nous l'avons dit. Il est mort au mois de juillet dernier. Voici la note que lui consacre le *Bulletin* du Suprême Conseil : « James Cunningham Batchelor descendait d'une famille écossaise établie à Québec (Canada). Il naquit dans cette ville, le 18 juillet 1818. — Le Suprême Conseil de la juridiction Sud (États-Unis), le choisit pour Lieut. . . Gr. . . Comm. . . le 22 juillet 1878, en remplacement du T. . . Ill. . . F. . . Jean-Robin-Mac Daniel, décédé le 14 mai précédent, et le 18 octobre, Batchelor fut élu Lieut. . . G. . . Comm. . . *ad vitam*.

« Quand l'Ill. . . F. . . Albert Pike, Gr. . . Comm. . . du Sup. . . Cons. . . depuis le mois de novembre 1851, sentit venir la mort, il appela le F. . . Batchelor et lui remit la direction de l'Obédience; il remplit cette fonction jusqu'à la mort du regretté Pike, au mois d'avril 1891; et le 17 octobre 1892, il fut élu Gr. . . Comm. . . *ad vitam* (septembre-octobre 1893, p. 163). »

James Cunningham, dit Batchelor, médecin, n'était pas luciférien ni palladiste. Le Souverain

Directeur du Directoire central de l'Amérique du Nord, — un des quatre Directoires centraux entre lesquels se partage le gouvernement de la Maçonnerie universelle, sauf la Maçonnerie chinoise, est, depuis la mort d'Albert Pike, le F. . . Mac-Donald Bates, membre du sérénissime Collège des Maçons Emérites (lequel, selon M. Rosen, n'existerait pas), et par conséquent luciférien et palladiste.

Nous ne suivrons pas M. Rosen sur tous les points que nous avons signalés. Cette question ne prend déjà que trop de développements. Il nous suffira de montrer comment il essaya de se donner raison auprès de notre obligeant mandataire. Ce fut très simple, et nous l'avions prévu. Pour prouver qu'il n'y a pas de Triangles palladiques dans la Franc-Maçonnerie, il exhiba les livres, peu secrets, du Rite Ecossais. C'était enfantin. Autant vaudrait produire les statuts de la Confrérie du Rosaire pour établir que l'Ordre des Franciscains n'a jamais existé dans l'Eglise. Mais aujourd'hui, nier le Palladisme ou prétendre qu'il est étranger à la Franc-Maçonnerie, après les révélations de Mgr Meurin, celles de Rhémus, et les aveux des feuilles maçonniques, ce serait tellement audacieux, que M. Rosen lui-même ne l'oserait plus. Qu'il nous suffise d'emprunter à une note du *Bulletin maçonnique* d'octobre 1891, citée par Rhémus dans le premier numéro de la *Revue mensuelle*, l'indication suivante relative aux progrès de la secte en Espagne : « Au moment de la constitution du G. . . Conseil actuel, elle (la Franc-Maçonnerie) comptait 8 Loges supérieures, 135 ateliers avec 2,966 maçons. Depuis cette époque, elle s'est accrue considérablement par l'admission de : 1 Chambre de 30^{es}, 12 Chapitres, 30 Loges symboliques, 2 Loges d'adoption et dix-huit Triangles. » — Les Loges symboliques comprennent les francs-maçons ordinaires, jusqu'au grade de Maître ; — les Chapitres sont les ateliers de Rose-Croix ; — les Chambres, que l'on nomme en France les Aéropages sont les ateliers de Kadosch ; — les Loges d'adoption sont celles où les Sœurs maçonniques travaillent avec les Frères ; — quant aux Triangles, composés de Frères et de Sœurs, ce sont les réunions palladiques. Sur ce point, aucun doute n'est possible.

Il nous resterait, pour faire la pleine lumière, à dire ce qu'est M. Rosen. Mais la question est scabreuse. M. Rosen a publié sous son nom deux ouvrages antimaçonniques, *Satan et compagnie* et *l'Ennemie sociale*. Ces ouvrages sont pleins de documents que l'on peut, pour la plupart du moins, regarder comme authentiques. Auparavant, un ecclésiastique distingué de Paris avait publié, sans nom d'auteur, mais avec des documents fournis par le même personnage, un ouvrage très incomplet, mais important et véridique, sous ce titre : *La Franc-Maçonnerie pratique*, en deux volumes. Enfin, nous savons que, toujours par les soins de M. Paul Rosen, un nouvel ouvrage, contre lequel nous sommes en grande défiance, doit paraître prochainement. Le titre en sera, dit-on *les Kadosch-Kadoschim*. Ces maçons d'un grade secret, complètement inconnu, auraient, comme les Palladistes, des relations sataniques. M. Rosen n'écrit pas et,

cela dans le sens le plus rigoureux du mot. Ses amis même n'ont jamais vu, paraît-il, son écriture ; nous avons essayé en vain de nous en procurer un spécimen. Y a-t-il là, comme on le croit volontiers, quelque mystère ?

En quel pays M. Rosen a-t-il vu le jour ? Le nom qu'il porte est-il celui de son acte de naissance ? Ces questions ont été publiquement faites, mais en vain.

Dans les lettres qu'il nous a adressées, M. Rosen écrit pieusement : « Notre T. S. P. le Pape » ; « Notre Mère la Sainte Eglise » ; il se montre très honoré et tire grand argument de ce qu'il a obtenu un Bref pontifical et une lettre du cardinal Rampolla pour ses livres ; mais un homme qui le connaît fort bien, l'a fréquenté et le fréquente encore, quoiqu'il se défende d'avoir jamais eu avec lui d'autres rapports que ceux d'un client avec un marchand de livres, m'écrivait récemment : « Je sais qu'il est juif, que lui-même s'en vante très volontiers, et qu'il vend ses livres à ceux qui les paient, catholiques ou non. »

Tous ceux, et ils sont nombreux, auxquels j'ai parlé de M. Rosen, membres du comité antimaçonnique, ecclésiastiques, laïques, ceux même qui ont collaboré avec lui, m'ont donné la même note, que l'un d'eux résumait ainsi, tout dernièrement, chez moi : « Je ne connais personne qui ait confiance en lui. »

On prétend encore qu'après avoir subi une condamnation maçonnique, suivie de son exclusion des loges, il serait rentré en possession de ses insignes ; ce qui ne pourrait s'expliquer que par une infraction à toutes les règles. Quel en serait le motif ?

M. Rosen a conservé des relations fréquentes avec M. Pétrot, député de Paris et encore conseiller municipal, une des colonnes de la franc-maçonnerie. Je sais que d'autres auteurs antimaçonniques continuent de voir quelques-uns de leurs anciens amis qu'ils ont connus dans les Loges, et je ne veux tirer de ce fait aucune conclusion.

Un dernier mot : Un de mes amis, un prêtre distingué du clergé de Paris, membre actif du comité antimaçonnique, ayant proposé d'abord au docteur Bataille, puis à M. Rosen, un colloque chez lui, le docteur accepta de suite, avec un vif empressement. M. Rosen refusa net et se répandit, selon son habitude, en violentes injures contre l'auteur du *Diable au XIX^e Siècle*, dont il prononce toujours le nom avec un accent de haine extraordinaire. (5)

M. Rosen protestera peut-être contre ces informations. Pour obéir à la loi, nous publierons sa protestation, à laquelle nous ne répondrons pas. Mais nous maintenons à l'avance ce que nous venons d'écrire d'après des sources que nous avons sérieusement contrôlées.

L.-M. MUSTEL.

Quelques observations sont encore utiles ; mais nous n'avons pas voulu interrompre la dissertation si judicieuse de l'éminent directeur de la *Revue Catholique de Coutances*.

Nous avons donc, tout simplement, introduit des numéros d'appel de note au cours des articles qu'on vient de lire, et nous donnons ici les observations qui

nous semblent nécessaires. Le lecteur n'aura, pour chaque observation, qu'à se reporter au numéro d'appel correspondant.

(1) La personne qui a cité le R. P. Monsabré à M. le chanoine Mustel était bien renseignée. Le R. P. Monsabré est parfaitement avec M. le docteur Bataille contre ses contradicteurs.

(2) Ici, M. le chanoine Mustel commet un petit oubli. En dehors des sectes strictement maçonniques, M. le docteur Bataille a entrepris, non pas une enquête, *mais deux enquêtes*. Voir le bulletin-couverture du *Diable*, fascicule 10, daté du 5 septembre 1893, page 2, dernier alinéa de la 1^{re} colonne, et jusqu'à la 20^e ligne de la 2^e colonne. L'une de ces deux enquêtes a dû être abandonnée par M. le docteur Bataille, à la suite de la polémique soulevée dans plusieurs journaux catholiques, lors de la reproduction de l'article de M. Delassus. A raison d'une indiscretion commise (conséquence de cette polémique), le docteur a dû, par prudence, se retirer de la Société à laquelle il s'était affilié, mais à celle-ci sous son vrai nom ; il était même parvenu à se faire élire président d'un des groupes étrangers. C'est tout ce que nous pouvons dire pour le moment, en rappelant que M. le docteur Bataille fait ses enquêtes dans un but d'étude en vue de l'intérêt de la cause catholique, et non pour servir de délateur policier contre de malheureux égarés qui, personnellement, ne sont pas francs-maçons, mais sont menés, sans le savoir, par les chefs occultes de la franc-maçonnerie. Quant à la deuxième enquête, elle se poursuit, et, jusqu'à présent, dans le milieu dont il s'agit, personne n'a eu connaissance de la récente indiscretion commise volontairement et malhonnêtement par le journal la *Vérité* au sujet du véritable nom de M. le docteur Bataille. Nous n'en disons pas davantage, sachant un de nos adversaires absolument capable de prévenir les groupes de la société en question.

(3) A propos de M. le chanoine Ribet, il est utile d'insister sur l'erreur commise par ce vénérable ecclésiastique, croyant à une contradiction de M. le docteur Bataille sur le fait des divers noms que celui-ci a adoptés. Nous prions M. Ribet de vouloir bien relire avec soin les pages 479 et 480 du *Diable au XIX^e Siècle* (1^{er} volume), et il verra qu'au contraire tout concorde parfaitement avec ce que l'auteur a toujours dit.

1^o M. le docteur Bataille, dans des conditions dont il n'a pas publié le détail (car il serait vraiment naïf d'indiquer à Pessina comment il s'y est pris pour le jouer, le moyen pouvant servir encore), a réussi, moyennant les métaux voulus, à obtenir dudit Pessina un diplôme des hauts grades. C'est ainsi, et par le concours de diverses autres circonstances racontées dans la première partie de l'ouvrage, que le docteur a pu, les hauts grades du rite de Memphis et Misraïm étant déjà nettement diaboliques, obtenir, sans nouvelle enquête, l'affiliation au Palladisme.

2^o Comprenant à merveille que son rôle d'examineur dévoué au catholicisme pourrait un jour être découvert, et voulant se ménager les moyens de continuer sa surveillance, même après une radiation du Palladisme, M. le docteur Bataille, sans attendre d'être soupçonné, s'est

procuré, sous un nom étranger, des titres maçonniques équivalant à ceux qu'il possédait déjà.

Aussi, quand survint l'incident de New-York, auquel il a déjà fait allusion plusieurs fois et qu'il a promis de raconter (voir 1^{er} volume, page 157, dernier alinéa), le docteur n'eut qu'à rire en lui-même de la confiscation de ses premiers titres, puisqu'il avait pris ses précautions.

Voilà ce qu'aurait compris M. le chanoine Ribet s'il avait lu attentivement les divers passages où M. le docteur Bataille parle de ses titres maçonniques, de ses divers noms et de la triple personnalité qu'il s'est créée ; et il n'aurait vu en tout cela aucune contradiction. M. le chanoine Mustel et la presque unanimité des lecteurs ne s'y sont point trompés.

Le vrai nom du docteur Bataille, les Lemmi et consorts l'ont toujours connu, cela coule de source ! Ce qu'ils ignorent, c'est à quel nom sont les seconds titres maçonniques qui lui permettent, à cette heure encore, de pouvoir aller dans les triangles où il n'est entré précédemment qu'à titre de visiteur et où il peut passer de nouveau inaperçu. Cette situation, les chefs occultes de la haute maçonnerie l'ont devinée par la publication du *Diable au XIX^e Siècle*, où ils ont reconnu, EUX, des récits de faits postérieurs à l'affaire de New-York ; mais il leur est matériellement impossible de mettre un terme à cette situation dont ils enragent. Une seule personne sait ce secret-là ; car il a bien fallu la connivence de quelqu'un pour délivrer les titres dont il s'agit et faire faire l'inscription réglementaire où cela est indispensable ; mais cette personne ne peut pas trahir le docteur, qui la tient, de son côté, par un autre secret.

Est-ce compris cette fois ? et surtout a-t-on bien saisi que ce qui vient d'être dit dans cette observation n° 3 n'a aucun rapport avec les deux enquêtes complémentaires, dont l'une n'a pu se poursuivre et dont l'autre se continue jusqu'à présent sans encombre ?

(4) M. le chanoine Delassus ayant un peu trop taillé à coups de ciseaux dans la lettre que M. le docteur Bataille lui adressa le 9 août dernier (à la suite de l'article où il lui opposait le F. . général Cadorna), il est utile de donner cette lettre en entier.

Bien entendu, le lecteur est prié de faire la part de la légitime émotion de l'écrivain, qui, indifférent aux attaques des Bois, Rosen et Aigueperse, avait été véritablement *suffoqué* quand il vit qu'un ecclésiastique s'était joint à ces gens-là pour l'outrager dans son honneur.

Heureusement, il eut la bonne pensée de transmettre, aussitôt envoyée, copie de sa lettre à plusieurs autres ecclésiastiques qui lui ont souvent témoigné leur amitié ; ceux-ci le calmèrent, aucune suite ne fut donnée à l'incident, et le docteur se borna à publier la lettre très modérée qu'on a pu lire sur le bulletin-couverture du 5 septembre.

En cette circonstance, toutes les personnes consultées furent d'avis que le moment n'était pas venu pour le docteur de publier son nom et que la prudence exigeait encore qu'il fût connu seulement des personnes sûres et ecclésiastiques.

D'autre part, M. le chanoine Delassus n'inséra pas la lettre, et quand il eut de nouveau à parler du docteur, tout en continuant à lui être hostile, il eut l'honnêteté, — pour laquelle il faut lui rendre justice, — de ne pas livrer son nom à la publicité, malgré qu'il eût pu le faire, puisqu'il y avait été autorisé ; mais il avait compris que cette autorisation n'avait été donnée que dans un moment d'émotion où le docteur n'avait pas pesé toute la gravité de sa résolution.

Aussi, malgré même son opposition absolument injuste, M. le docteur Bataille et ses collaborateurs de la *Revue Mensuelle* tiendront toujours compte à M. le chanoine Delassus de cette discrétion qui l'honore.

Ces explications fournies, ce n'est nullement — M. le chanoine Delassus le comprendra — pour faire acte d'hostilité contre lui que nous publions en entier cette lettre dont ses récentes coupures ont donné un aperçu forcément défiguré. Mais, puisque M. le directeur de la *Semaine religieuse de Cambrai* a cru devoir en faire imprimer des extraits, nous croyons qu'elle devient dès lors un document nécessaire à l'histoire de cette polémique ; il ne sera pas peu intéressant pour nos lecteurs, nous en avons la certitude, de leur faire connaître quel a été l'état d'esprit de notre ami quand il s'est vu outragé par un ecclésiastique.

D'autre part, le docteur Bataille étant revenu, grâce aux conseils de ses amis, sur son premier mouvement qui avait été de publier son nom, on comprendra que dans la reproduction d'aujourd'hui nous le remplaçons par des initiales.

Voici cette lettre :

Paris, le 9 août 1893.

Monsieur le Gérant de la *Semaine religieuse de Cambrai*,

J'ai appris que tout récemment vous avez publié dans votre journal un article où, sous prétexte de critiquer un ouvrage que je fais paraître sous le titre le *Diable au XIX^e Siècle*, vous me prodiguez la calomnie et l'outrage. D'autre part, je viens de voir deux journaux reproduire complaisamment votre insertion injurieuse et diffamatoire.

Dans cet article, rédigé avec une perfidie insigne, je suis présenté au public comme un imposteur. Bien que le rédacteur de l'article sache très bien qu'un adversaire de la franc-maçonnerie est tenu de prendre certaines précautions, surtout lorsqu'il révèle les manœuvres de cette société anticatholique et internationale, l'auteur du *Diable au XIX^e Siècle* est mis en demeure de publier son nom, que de graves raisons l'obligeaient à ne faire connaître exclusivement et à titre confidentiel qu'aux éminents chefs de l'Eglise qui ont bien voulu le lui demander et à quelques autres honorables ecclésiastiques.

J'aurais le droit de dénoncer purement et simplement le piège et de refuser de me prêter à une machination dont l'inspirateur est facile à deviner. Mais, d'autre part, je tiens, de source certaine, que les directeurs occultes de la franc-maçonnerie, se réjouissant de ce que cette inqualifiable campagne produite tout à coup contre la sincérité de mes révélations a eu pour premier résultat d'endormir la vigilance des bons catholiques, reprennent confiance, viennent d'ourdir un complot des plus abominables contre l'Eglise, et espèrent que, plutôt que de leur fournir le moyen de m'atteindre, je renoncerai à ma lutte contre eux.

Dans ces conditions, je n'ai pas à hésiter. Il me devient indifférent de paraître céder à une pression, en réalité injustifiable. Je me borne à vous déclarer responsable

de ce qui pourra arriver, si les nouvelles mesures que je vais prendre pour me garantir n'étaient pas suffisantes. Mais, quoiqu'il advienne, je remplirai mon devoir de catholique jusqu'au bout, en continuant à mettre en pratique ce conseil, cet ordre du grand Pape Léon XIII : « En premier lieu, arrachez à la franc-maçonnerie ce masque dont elle se couvre, et faites-la voir telle qu'elle est. »

Puisque vous tenez tant, Monsieur, à ce que le public sache qui est le docteur Bataille, soyez satisfait.

L'auteur du *Diable au XIX^e Siècle* n'est ni comte ni sénateur, comme le général Cadorna dont la parole a tant d'autorité à vos yeux et dont vous garantissez à vos lecteurs la loyauté catholique, l'honnêteté chrétienne, les croyances antimacroniques. L'adversaire de Cadorna n'a ni titre ni dignité reçus de l'usurpateur piémontais en récompense du sacrilège commis le 20 septembre 1870 par le fait de l'odieuse envahissement de Rome, en récompense de la canonnade de la porte Pia, en récompense du pillage et de l'incendie de la ville sainte, et de l'assassinat des zouaves pontificaux.

Non, Monsieur, l'auteur du *Diable au XIX^e Siècle* n'est pas un grand personnage ; c'est un obscur chrétien, un médecin catholique qui ne demandait qu'à passer ignoré après avoir combattu pour la cause de Dieu. Il s'appelle tout simplement le docteur H.-C. ; il a très réellement effectué les voyages qu'il raconte, pénétré dans les loges, arrière-loges et triangles palladiques où il dit être allé, et, pas plus halluciné qu'imposteur, il a vraiment vu ce qu'il affirme avoir vu, en dépit de votre incrédulité sur tous ces points. Il appartient très authentiquement au personnel médical de la Compagnie des Messageries Maritimes, la première du monde ; s'il est à cette heure en état de non-activité, c'est de son plein gré, et il peut reprendre sa place à bord, sur sa simple demande.

Le nom du docteur H.-C. est celui d'un honnête homme, Monsieur, d'un homme dont la conscience est tranquille, qui a toujours et partout fait son devoir, à qui nul n'a rien à reprocher, — comme l'ouvrage du docteur Bataille est un livre de vérité et de bonne foi, n'ayant pas une ligne qui ne soit catholique et irréprochable.

S'il a plu au docteur H.-C. de prendre pour son livre un pseudonyme selon l'usage, c'est parce qu'il avait des raisons très sérieuses de le faire pour pouvoir mener son œuvre de divulgation jusqu'au bout. Mais ce n'était nullement par peur ; car quiconque le veut trouver n'a qu'à se présenter chez ses éditeurs le lundi matin, et cela depuis le commencement de la publication. Et, en outre, chaque fois que cela a été nécessaire pour l'édification de personnages non suspects de macronisme, on a su et vu chez lui qui est le docteur Bataille. Sur la foi des faux renseignements que vous avez trop facilement accueillis, vous avez donc trompé vos lecteurs en imprimant, non que je ne publiais pas, mais que je ne donnais pas mon vrai nom ; tour de phrase imaginé pour faire croire que je refusais absolument de me faire connaître.

Aujourd'hui encore, si je vais prendre de nouvelles mesures de précaution, c'est par utilité et non par peur. La mort ne m'a jamais effrayé, mais je ne tiens pas à risquer ma vie inutilement.

Le gouvernement piémontais a décoré le franc-maçon Cadorna pour avoir été le premier géolier de Pie IX ; le gouvernement français m'a décoré pour avoir fait mon devoir en temps de choléra. Cadorna a votre estime, et j'ai votre mépris. Dans l'intérêt de la cause catholique, je souhaite que l'intervention se fasse dans votre esprit ; mais si vous devez persévérer dans vos sentiments, soyez convaincu que je n'en serai nullement désolé.

J'espère vous avoir assez répété mon nom pour que vous l'ayez bien retenu. Maintenant, si votre rédacteur désire faire avec moi plus ample connaissance, vous

n'avez qu'à ne pas insérer cette lettre ; car alors je n'hésiterai pas à vous traduire, ainsi que votre rédacteur, comme diffamateurs, comme calomniateurs, devant le tribunal correctionnel, où je vous dirai publiquement et encore mieux qui je suis, avec mes états de service à l'appui. C'est ce que je ferai également, si vous vous permettez de recueillir dans votre journal le moindre nouveau mensonge à mon propos.

Je vous somme donc, ainsi que les journaux qui ont reproduit vos attaques perfides, d'insérer intégralement ma protestation indignée ; nous allons voir si votre admiration des Cadorna et *tutti quanti* ira jusqu'à refuser de faire connaître à vos lecteurs ma défense, dont je déclare ici au surplus, pour vous ôter tout prétexte, prendre l'entière responsabilité.

J'ai l'honneur de vous saluer.

DOCTEUR H.-C.

Médecin de la Compagnie des Messageries-Maritimes,
(actuellement en non-activité).

On voit par là qu'il s'en est fallu de bien peu que le nom du docteur Bataillen'ait été publié avec son consentement ; cette divulgation n'a dépendu que de M. le chanoine Delassus, à qui nous savons gré ici, nous le répétons, de n'avoir pas voulu assumer cette responsabilité.

(5) Nous croyons que M. le chanoine Mustel a donné à M. Paul Rosen un peu trop d'importance comme auteur antimacornique.

Dans ses deux livres, M. Rosen n'a nullement fait œuvre d'auteur, mais uniquement travail de compilateur, sans même adjoindre à ses coupures le fruit de ses observations personnelles.

Et pourtant M. Rosen aurait pu dire et raconter beaucoup de choses. Il ne faut pas oublier qu'il a reçu l'initiation jusqu'au 33^e degré du Rite Ecossais. Bien qu'il soit un initié *avec l'anneau*, c'est-à-dire un membre des hauts-grades à qui l'accès des triangles est fermé, il a certainement assisté en personne à des séances dont la narration aurait été du plus vif intérêt pour les catholiques.

M. Rosen, sauf erreur, doit avoir bien près d'une soixantaine d'années, et, mêlé de bonne heure aux conspirations et aux sociétés secrètes, il a de trente-cinq à quarante ans de maçonnerie. Il aurait donc pu être, s'il l'avait voulu, un témoin révélateur de premier ordre.

Il s'est, au contraire, borné à rassembler en deux volumes des extraits de divers bulletins officiels maçonniques. Il a fait en cela ni plus ni moins ce que les auteurs profanes antimacorniques ont fait ; avec cette différence que ceux-ci ont été obligés de passer des années entières à recueillir des documents, — l'œuvre du R. P. Deschamps représente trente ans de recherches patientes et minutieuses, — tandis que M. Rosen n'avait qu'à aller au Suprême-Conseil ou au Grand-Orient, à y copier à la bibliothèque et aux archives ce qui lui convenait, et à acheter dans les librairies maçonniques les livres qui ne sont pas vendus aux profanes. Le mérite, on le voit, n'est pas grand ; encore faudrait-il que M. Rosen ait publié précisément ce qui gêne la secte, tandis qu'il n'a mis au jour que des reproductions de recueils maçonniques et de bulletins sur ce que les Enfants de la Veuve ne cachent plus depuis longtemps.

Sur l'importante question des sœurs maçonniques, M. Rosen n'a absolument rien dit, si ce n'est un chiffre général sans aucune explication.

Cependant, lui, *trente-troisième*, ne pouvait ignorer les innombrables documents que notre ami A.-C. De la Rive va publier incessamment dans son volume *la Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie Universelle* (sous presse).

Sur l'Italie, M. Rosen a servi au public français des coupures de la *Rivista della Massoneria Italiana*, bulletin officiel que les profanes se procurent sans grande difficultés, et où, à raison de cela, Lemmi n'imprime que ce qui peut ne pas demeurer caché. Presque tout ce que M. Rosen a divulgué (?) en fait d'extraits de cette revue avait déjà été publié, en Italie même, par la *Civiltà Cattolica*, journal des RR. PP. jésuites. Bien mieux, il nous semble que, puisque M. Rosen, dans son dernier livre, était si prodigue de reproductions de circulaires de Lemmi, outrageantes au plus haut degré pour la personne du Souverain Pontife Léon XIII (nous le ne blâmons pas d'avoir fait connaître ces infamies), il aurait dû, en même temps, démasquer Lemmi et publier dans son livre le texte du jugement le condamnant pour vol, — texte que M. Rosen ne pouvait pas ignorer, puisque les francs-maçons hostiles à Lemmi l'ont envoyé à tous les 33^{es} résidant en Italie, en Espagne et en France.

Donc, sur la question des révélations de M. Rosen, il est avéré qu'elles sont loin d'avoir l'importance que quelques organes de la presse catholique leur ont attribué, par manque de réflexion, en oubliant de se dire que l'auteur en question aurait pu apporter à l'Eglise autre chose que des coupures, mais un témoignage de faits vus et vécus.

Quant à dire que M. Rosen est encore juif, nous n'irons pas jusque-là. En effet, le détracteur acharné du docteur Bataille, l'homme qui s'est posé dès le début comme son ennemi personnel, a raconté à plusieurs personnes que le Saint-Père Léon XIII, heureux au plus haut point de sa conversion, avait tenu à lui administrer lui-même le sacrement du baptême, et qu'après cette cérémonie, qui avait eu lieu au Vatican, le Souverain-Pontife lui avait fait cadeau d'un magnifique chapelet, chef-d'œuvre de joaillerie artistique, d'une valeur de plusieurs milliers de francs.

Il est vrai que M. Rosen, quand il raconte son baptême par Léon XIII, ajoute ceci : — Tandis qu'il se retirait, un des prélats de la Maison du Pape, le félicitant, lui apprit que ce superbe chapelet avait souvent été demandé, mais en vain, au Saint-Père par une princesse romaine, que le monsignor lui nomma. « Vous comprenez qu'alors, conclut carrément M. Rosen, je n'ai fait qu'un saut chez la princesse, et que je lui ai vendu le chapelet, dont elle a été, ma foi, enchantée ! »

Ce trait peint bien M. Rosen, et c'est par des récits de ce genre, dépouillés de tout artifice, qu'il a vu peu à peu s'éloigner de lui les catholiques clairvoyants.

Mais cela n'empêche pas que nous serions bien curieux de voir l'extrait de baptême !

Quivis.

Une Manœuvre Odieuse

A la suite de l'article consacré à M. Paul Rosen, par la *Revue Catholique de Coutances*, et qui a été reproduit plus haut, M. Léo Taxil a adressé au vénéré directeur de ladite revue la lettre suivante :

Paris, le 15 janvier 1894.

Monsieur le chanoine,

Je vous remercie d'avoir bien voulu dénoncer publiquement la manœuvre inqualifiable dont M. Paul Rosen s'est rendu coupable contre moi, en essayant de me faire passer pour faussaire à vos yeux ; car cet homme a eu beau se donner comme vous découvrait ce qu'il appelait « une fumisterie », en fait il m'a bel et bien accusé d'avoir commis un *faux en écriture privée* (crime puni de la réclusion), puisqu'il me représentait comme ayant fabriqué des lettres portant faussement la signature de Mlle Walder.

Je connaissais depuis longtemps cette manœuvre, et je sais que non seulement M. Rosen, mais aussi un de ses amis, l'ont employée pour me nuire auprès de nombreuses personnes. Elle ne m'a pas nuï auprès de vous, parce que fort heureusement il s'est trouvé que vous connaissiez mon écriture ; par contre, d'autres ont pu accorder créance à cette calomnie, *d'autant plus odieuse qu'elle était répandue sous le couvert d'une correspondance plus ou moins confidentielle*.

J'attendais impatiemment que cette perfidie sans nom fût démasquée par un des destinataires des lettres en question.

Sitôt après avoir pris connaissance de votre article, j'ai consulté un homme de loi ; mais, paraît-il, pour qu'une action contre le coupable eût quelque poids, il me faudrait établir que ladite manœuvre n'a pas été employée isolément auprès d'une seule personne.

Je vous prie donc de publier la présente lettre, en invitant mes confrères à la reproduire. J'aime à croire qu'alors les autres personnes, en possession de preuves semblables de cette calomnie, voudront bien à leur tour me fournir les moyens d'en obtenir une sévère répression, devant les tribunaux qui auront le droit et le devoir de commettre des experts.

Veuillez agréer, Monsieur le chanoine, l'hommage de mes sentiments dévoués et très respectueux.

LÉO TAXIL.
Rue Paturel, 8, Paris,

Nous reproduisons à notre tour cette lettre, parce que des procédés tels que ceux employés par M. Rosen ne doivent pas être tolérés. C'est une chance vraiment providentielle que M. le chanoine Mustel ait connu l'écriture de M. Léo Taxil, au moment où il recevait la communication calomnieuse de l'ennemi du docteur Bataille. Mais combien d'autres personnes ont reçu une communication semblable, et, n'ayant pas les moyens de comparer les écritures, ont dû croire à cette accusation de faux, pour peu qu'elles aient eu des préventions contre M. Léo Taxil !

Il importe donc que justice soit faite de pareils procédés, qui n'appartiennent certes pas au domaine de la discussion loyale entre adversaires. Il serait trop commode vraiment qu'un homme, ayant fait litière de tous scrupules, pût porter dans l'ombre des accusations si graves et si perfides contre un autre homme, et s'en tirât avec une pirouette, une fois son coup manqué.

M. Rosen et son ami, après la publication de la lettre ci-dessus, adresseront sans doute aux personnes à qui ils ont écrit leurs mensonges

confidentiels une défense, par voie d'huissier, d'avoir à communiquer à M. Léo Taxil les lettres ainsi envoyées. Mais nous aimons à espérer qu'aucun de ces correspondants ne tiendra compte de cette défense ; ce n'est point ici le cas où une lettre doit rester secrète entre l'envoyeur et le destinataire. C'est un véritable délit, un délit d'une gravité exceptionnelle, qui a été commis. Il ne suffit pas d'avoir fait prévenir discrètement le calomnié, sans se faire connaître de lui, ou en le liant par l'obligation de ne pas user de l'avis donné. Il est nécessaire, au contraire, que chacun de ceux à qui M. Rosen et son ami se sont adressés fasse son devoir comme l'a fait M. le chanoine Mustel et fournisse à M. Léo Taxil les moyens de faire punir le ou les coupables, en lui confiant les documents de cette correspondance inavouable et en l'autorisant formellement à en faire usage en justice.

La répression de telles manœuvres est d'autant plus nécessaire, qu'au moment de mettre sous presse nous apprenons que M. Paul Rosen, qui, dans ses lettres plus ou moins confidentielles, accusait de faux M. Léo Taxil auprès des personnes qu'il pensait ne connaître ni l'écriture de celui-ci ni celle de Mlle Sophie Walder, est dans les meilleurs termes avec cette dernière personne, dont il osait nier l'existence ! Un de nos amis, homme des plus circonspects et des plus méticuleux, mais patient et tenace dans ses recherches, vient d'acquérir la preuve certaine d'un voyage, remontant à moins d'un an, effectué par M. Paul Rosen et Mlle Sophie Walder ensemble.

Le Cas de M. Georges Bois

M. Georges Bois m'ayant fait intervenir dans la mauvaise querelle que, depuis neuf mois environ, il cherche au docteur Bataille, dont je m'honore d'être l'ami, j'ai prié celui-ci de vouloir bien me permettre de prendre à ma charge le soin de faire connaître son étrange et obstiné contradicteur.

Ce sera mon entrée à la *Revue mensuelle*, puisque le docteur m'a demandé d'y collaborer.

Tout d'abord, pour que les fidèles abonnés du *Diable au XIX^e Siècle* ne s'étonnent pas outre mesure de me voir ainsi marcher aux côtés du docteur, quoique ayant sur un point (la question antisémite) des idées diamétralement contraires aux siennes, je dois dire qu'il a été bien entendu entre nous que ma collaboration n'impliquerait aucunement mon adhésion à sa manière de voir là-dessus ; je laisserai absolument de côté cette seule question qui nous divise, et je m'occuperai uniquement de maçonnerie, dans le sens strict.

Je ne pouvais pas, du reste, refuser de venir combattre aux côtés de mon ami. Bataille est un ancien camarade d'enfance, dont j'ai toujours aimé la loyauté et admiré le caractère chevaleresque.

C'est sur lui que j'écrivais ces lignes, bonnes à rappeler, dans les *Confessions d'un Ex-Libre-Penseur*, en décembre 1886 ; on ne dira pas qu'elles ont été publiées à l'époque pour les besoins de la cause actuelle.

Je racontais les années d'exil que j'ai dû passer à Genève pour m'éviter de subir des condamnations de presse, dont j'avais été frappé au temps de l'état de siège, après la Commune, et je disais que j'avais connu là la misère et son pain noir.

« Ma détresse, écrivais-je donc dans les *Confessions* (page 176), fut soupçonnée de loin par un camarade

d'enfance, qui, bien que conservateur, m'affectionnait au point de se compromettre pour moi. Notre liaison l'avait brouillé avec bien des personnes qu'il fréquentait.

« Lors donc — c'était pendant le régime du 16 mai — mon ami H^{***}, aujourd'hui l'un des médecins les plus distingués de Marseille, m'écrivit pour me démontrer « l'absurdité de mon entêtement à défendre « une cause qui, tant par elle-même que par ses adhérents, ne m'offrait, disait-il, qu'ingratitude et désillusions ».

« Il déploya toute son éloquence pour me convaincre.

« Un important journal conservateur allait être fondé dans le Midi. H^{***} m'offrait une place de 6,000 francs par an, et les directeurs de l'organe se faisaient fort d'obtenir, de toutes les congrégations religieuses qui m'avaient poursuivi, la renonciation aux jugements de condamnation prononcés contre moi.

« Je remerciai très cordialement mon ami ; mais je lui répondis que « j'aimais mieux mourir de faim en « exil plutôt que d'abandonner la cause de la République ».

Quand, dans cette autobiographie fort incomplète, je fis le court récit de ce petit incident, je n'avais en vue que de montrer quelle fut ma folle obstination dans mes années d'égarement.

J'aurais pu raconter bien d'autres traits de ce camarade, alors inconnu du public, qui devait devenir un jour le docteur Bataille et avoir tout à coup une renommée dans le monde entier.

A la triste époque que je viens de rappeler, presque tous mes anciens amis de collège m'avaient tourné le dos, et je ne dis pas qu'ils eurent tort. Bataille fut un des rares qui continuèrent à me voir, essayant de me ramener dans le droit chemin, et, comme il est plus âgé que moi de quelques années, il me parlait avec une sorte d'autorité affectueuse.

Il avait aimé la mer dès son plus jeune âge et avait ce sans-façon, cette rondeur qui caractérise si bien les marins.

Il lui arrivait de tomber chez moi à l'improviste, de grand matin.

« — Je viens de prier pour toi aux pieds de la Bonne-Mère de la Garde, impie ! me disait-il... Faut-il que tu sois fou pour ne pas comprendre que tu t'es fourré, comme un imbécile, entre les griffes du diable ! et tu sais, méfie-toi, tu as le cou court ; une attaque d'apoplexie peut t'enlever un de ces quatre matins, et je te réponds que messire Lucifer, que tu sers avec tant de zèle, ne te lâchera pas alors !... Enfin, Dieu est si bon qu'il écoutera sans doute les prières de tes vrais amis ; il te ramènera à lui, malgré toi... J'ai confiance. »

Je l'invitais à ne pas me casser la tête avec ses exhortations et à me parler d'autre chose.

Un jour, il se trouva me rendre visite au moment où un de mes collaborateurs, nommé Henri Leloup, venait de m'apporter un article dont il m'achevait la lecture. C'était une diatribe violente contre un Père jésuite, qui avait depuis longtemps quitté la ville, mais y avait laissé de nombreuses œuvres et une réputation de saint, le R. P. Tissier. En entendant les dernières phrases de l'article, au moment où il entrait, Bataille ne put maîtriser son indignation. Hors de lui, il arracha à mon collaborateur les feuillets du manuscrit, en s'écriant :

« — Mais c'est abominable, d'écrire de pareilles choses ! c'est une infamie ! Le Père Tissier est un saint prêtre ; on n'a pas le droit de parler de lui de la sorte !... Eh bien, je suis heureux d'être venu ici ; comme cela, cet abominable article ne paraîtra pas. »

Ainsi qu'on pense bien, Leloup protesta, disant que le docteur n'avait pas à se mêler de notre journal et qu'il avait commis un attentat à sa propriété, puisqu'il était l'auteur de l'article si brusquement arraché de ses mains et déchiré.

« — Ah ! c'est vous qui avez écrit ces horreurs ?

riposta Bataille, c'est vous qui vilipendez un religieux irréprochable ? c'est vous qui trouvez que mon ami n'est pas assez égaré et qui l'excitez encore, qui lui fournissez des turpitudes pareilles pour augmenter le scandale qu'il donne ?... Eh bien, vous allez avoir affaire à moi ! »

Et, en disant cela, Bataille, hors de lui, avait pris mon collaborateur au collet ; il lui tordait la cravate, ma foi, à l'étrangler, et déjà il commençait à lui allonger quelques coups de poing. Je me précipitai ; la lutte était trop inégale, car le docteur est un robuste gaillard, pouvant aisément assommer un homme en le boxant à l'anglaise. Bref, mon intervention nécessaire mit fin à la scène, et Bataille s'en alla, en nous lâchant une véritable bordée de reproches des plus indignés. Quant à Henri Leloup, il ne voulut jamais refaire son article et me déclara que, tant que je recevrais chez moi des amis de ce genre, il ne collaborerait plus au journal ; et, de fait, peu après il m'envoya sa démission.

Je n'ai pas besoin de dire, d'autre part, que cette mésaventure survenue à Leloup chez moi me mit en froid, pendant quelque temps, avec mon bouillant ami.

Lui, il continuait à prier pour moi, et, dans le monde des honnêtes gens qui se scandalisaient de mes écrits, il me défendait.

« — Il n'est pas mauvais, au fond, disait-il de moi partout ; il est détraqué, il s'est perdu par des fréquentations d'impies, mais il reviendra ; vous verrez qu'il reviendra. J'en suis sûr, il a fait une bonne première communion. »

J'y insiste, Bataille est un de ceux qui n'ont jamais désespéré de ma conversion.

J'ai tenu à retracer ces quelques traits de lui pour que le public catholique comprenne bien que cet homme a vraiment un caractère à part.

Lorsque les sectaires qu'aujourd'hui nous combattons tous deux réussirent pour la première fois à imposer à ma ville natale une municipalité ennemie de l'Eglise, le premier acte des édiles radicaux et libres-penseurs fut d'interdire les processions. Ils supprimèrent jusqu'à la procession de la fête du Sacré-Cœur, qui était plus qu'une cérémonie traditionnelle, car elle avait pour cause, à titre de reconnaissance populaire, un vœu solennel fait par l'évêque Mgr de Belzunce, le chevalier Roze et les échevins de 1720, lors de la terrible peste qui désola la ville ; et ce vœu, on le sait, avait désarmé la colère du ciel et fait miraculeusement cesser le fléau ; c'était donc, de la part de la ville, une dette sacrée.

Les catholiques furent consternés, en présence d'une telle audace des sectaires. Interdiction étant faite au clergé de sortir des églises, quelques jeunes gens des diverses classes, aristocratie, bourgeoisie, artisans et ouvriers, résolurent, pour protester contre l'arrêté impie de la municipalité radicale, de porter des couronnes, le jour de la fête votive, aux pieds de la statue de l'évêque Belzunce. On annonça alors que la manifestation serait réprimée, que la police, qui, à Marseille, est sous les ordres du maire, disperserait les groupes catholiques, et tout le monde s'attendait à une vraie bagarre, si nos jeunes gens donnaient suite à leur généreux dessein. Elle eut pourtant lieu, la manifestation, calme, mais prête à résister aux violences des usurpateurs du pouvoir. Je vois encore, parmi les manifestants, mon ami Bataille, sa couronne à la main et un revolver à la ceinture. Un abîme séparait nos opinions alors ; mais j'admirais tout de même sa cranerie. La police municipale n'osa pas engager la lutte, le sang aurait coulé, et elle n'aurait peut-être pas été la plus forte ; car, s'il y avait eu conflit, la population tout entière se serait sans doute laissé entraîner par ces jeunes gens. Le peuple, nul ne l'ignore, aime les vaillants.

Il serait facile de raconter bien d'autres épisodes de la vie si mouvementée de Bataille, épisodes que je connais et qu'il laissera dans l'ombre, soit parce qu'ils ne se rapportent pas directement à sa mission anti-

luciférienne, soit par modestie ; mais j'offenserais, précisément, sa modestie si j'en disais davantage, et je dois me faire.

Je n'ajouterais donc que ceci : c'est que mon brave et loyal ami a laissé le meilleur souvenir dans les familles catholiques de Marseille et partout où il a vécu. Je n'en veux pour preuve qu'une lettre d'un de ses confrères marseillais, le docteur R^{***}, lui écrivant, il y a quelques mois :

« Bien que la suscription de ma lettre porte le nom de... Bataille, je sais que j'écris au docteur H^{***}, bien connu ici... Le docteur G^{***} et sa famille, avec qui je suis en relations suivies, vous ont connu chez l'abbé Laugier ; et à la *Croix de Marseille*, comme en maintes bonnes places, vous ne manquez pas de solides amitiés. »

Aussi n'est-ce pas dans les journaux marseillais, qui défendent la cause de Dieu, que les calomnies de M. Georges Bois trouveront jamais un écho.

Maintenant, les lecteurs de la *Revue Mensuelle* comprendront sans peine quelle agréable surprise me causa Bataille, lorsqu'au cours de l'année 1892 il vint me confier le secret de son enquête, qui, pensait-il alors, n'avait plus besoin que d'un an pour être complètement terminée ; sur ce qui l'intéressait concernant la franc-maçonnerie, il était déjà, disait-il, entièrement fixé ; il lui restait uniquement à finir son étude sur deux organisations secrètes, antisociales comme la maçonnerie, mais dans un autre sens.

J'étais le premier laïc à qui il révélait la mission qu'il s'était donnée onze ans auparavant ; seuls, quelques ecclésiastiques, des religieux, en nombre très restreint, avaient reçu ses confidences. Comme ami, devant en partie à ses prières mon retour à la vérité, et comme auteur antimaçonnique, j'étais tout naturellement désigné pour le seconder, le jour où il jugerait le moment venu de publier son enquête. Mais il se produisit ceci, qui était inévitable : étant donné qu'il nous annonçait (avec preuves à l'appui) que la lutte de la secte maçonnique contre l'Eglise allait avant un an entrer dans la période aiguë, les personnes qui étaient dans la confiance furent unanimes à déclarer que le docteur commettrait une fausse manœuvre en retardant plus longtemps ses révélations qu'il voulait rendre publiques, selon le conseil de Léon XIII dans l'Encyclique *Humanum Genus*.

Les éditeurs MM. Delhomme et Briguet consentirent volontiers à se charger de cette publication ; mais ils exigèrent que Bataille soumettrait son manuscrit à un théologien, dont le concours s'est trouvé être une constante approbation. En outre, ils me prièrent, vu qu'une publication en livraisons illustrées était chose nouvelle pour eux, de me charger de la partie matérielle (direction des dessinateurs, spécialement), puisque j'avais une longue expérience de ces sortes d'éditions populaires.

Pendant ces pourparlers, Bataille et moi nous nous étions expliqué sur nos sources d'informations maçonniques. On comprendra que je me taise sur les moyens dont mon ami dispose pour avoir des renseignements, même aujourd'hui. De mon côté, j'avais un petit noyau de correspondants sûrs. Aussi, fût-il convenu que, sans nous faire connaître l'un à l'autre nos informateurs réciproques, un contrôle sévère serait établi, attendu que Bataille comptait ne pas se servir uniquement des notes prises au cours de son enquête.

C'est ainsi que l'œuvre du docteur a pu lui être absolument personnelle, sans aucune collaboration dans le sens propre du mot, mais avec un concours de surveillance amicale tant au point de vue théologique qu'au point de vue des faits strictement maçonniques. Dire, comme on l'a dit, que l'œuvre a trois auteurs, c'est émettre une contre-vérité ; autant vaudrait dire que les divers et nombreux abonnés qui ont signalé à Bataille soit un texte à citer soit un fait surnaturel

produit en dehors des triangles sont tout autant de collaborateurs.

La publication, par son caractère et l'ampleur du sujet qu'elle traite, est certainement exceptionnelle, constitue un ouvrage tout à fait à part ; mais elle n'en constitue pas moins un travail rigoureusement personnel, résultat d'une enquête personnelle. Les lecteurs, du reste, ne s'y trompent pas.

Si donc un ouvrage paraissait ne pas devoir être attaqué, c'était bien celui-là. Certes, chacun avait le droit de le discuter, et Bataille ne s'est jamais formalisé d'une discussion. Il est quatre personnes qui, vis-à-vis de lui, se sont posées non comme des critiques, mais comme des adversaires, allant jusqu'à l'outrager dans son honneur.

Une discussion loyale a été, par exemple, celle de M. le chanoine Ribet. Mais, pour ne citer ici que M. Georges Bois, parmi les quatre adversaires du docteur, il est impossible de ne pas voir dans ses attaques le parti-pris, le désir d'insulter quand même. Il semble que ce journaliste, voyant la vogue de l'ouvrage d'un inconnu, conquérant du premier coup la notoriété par son talent et l'énergie de son caractère, se soit dit : « Tiens ! pourquoi n'essaierais-je pas de paraître être quelqu'un, en combattant à outrance et avec éclat cet auteur nouveau qui éclipsa ma nullité ? » C'est ce sentiment qui inspirait un abonné du docteur, lorsqu'il lui écrivait : « Cette levée de quelques boucliers rouillés contre vous, c'est la grande colère des bouquins qui ont fait four. » Mais ce n'est peut-être pas rien que cela.

Or, puisque j'ai dit que Bataille est estimé et aimé de tous ceux qui le connaissent, il me faut, étant avant tout impartial, citer l'appréciation de quelqu'un qui a déclaré publiquement se porter garant pour M. Georges Bois.

M. de Marolles a, en effet, fait publier dans la *Vérité* le certificat que voici, daté du 7 décembre 1893 :

« Absent de Paris, je n'avais pu lire avant aujourd'hui, dans la publication mensuelle du *Diable au XIX^e Siècle*, les attaques dirigées contre M. Georges Bois. Je ne veux aucunement prendre parti sur les questions de fond qui divisent M. Bois et M. le docteur Bataille. Ayant l'honneur de présider le comité antimaçonnique en l'absence d'un président titulaire, j'ai toujours demandé que la plus grande réserve fût apportée dans ces matières délicates. Mais, comme président de la corporation des publicistes chrétiens, il m'est impossible de ne pas rendre publiquement hommage à l'honorabilité et à la dignité de caractère de notre secrétaire et confrère M. Georges Bois.

« Les attaques dont il est l'objet ont un caractère personnel étranger à une polémique de doctrine, et dire de lui qu'il est l'auxiliaire du Grand Orient, après le remarquable ouvrage dont il est l'auteur sous le titre de « *Franco-maçonnerie nouvelle du Grand-Orient* », c'est lancer une calomnie qui appelle une énergique protestation de la part de ses amis. En la formulant, je suis persuadé que je réponds à la pensée de tous ceux qui connaissent et estiment M. Georges Bois. »

Nous avons donc, en face l'un de l'autre, deux hommes déclarés parfaitement honorables, et me voici bien à l'aise. Cependant, il est nécessaire de constater que, dans son certificat, M. de Marolles commet une grosse erreur de fait : il dit que M. Bois est attaqué. Ou la langue française n'a plus aucun sens, ou « attaquer quelqu'un » signifie « faire contre lui acte d'agression » ; et il faut que le garant de M. Georges Bois n'ait jamais lu la *Vérité*, puisqu'il lit d'autre part le *Diable*, pour donner au docteur le rôle d'agresseur. En bon français, celui qui engage un combat, une polémique violente, attaque, et celui qui riposte, se défend. Or, l'agression de M. Bois date du lundi 19 juin 1893, elle a été suivie d'autres attaques multipliées, et le

premier mot désagréable écrit par le docteur contre M. Bois, a paru le 5 septembre; M. Bois, ce jour-là, a été qualifié d'« aboyeur »; il y avait environ trois mois qu'il traitait publiquement Bataille d'« imposteur », et si fréquemment qu'il serait trop long de faire le compte de ses articles insultants. Du reste, il l'a reconnu expressément. Dans je ne sais plus laquelle de ses diatribes de la *Vérité* (je m'y perds, tant il en a été prodigue), il écrivait en parlant du docteur : « Il est vrai, dès le début, j'ai traité son œuvre d'imposture et de supercherie ». Je cite de mémoire, mais je suis certain de ne pas me tromper; cet aveu narquois m'avait frappé.

Par conséquent, voici d'abord un point qui est au-dessus de toute contestation, malgré même le certificat de M. de Marolles : ce n'est pas le docteur qui a attaqué, c'est lui qui a été attaqué. Et il faudrait qu'il descendît bien bas dans l'injure, pour dégringoler au degré des grossièretés de M. Bois; et je parle ici seulement des dénigrements publics.

Voyons, à présent, lequel des deux a trompé le public.

..

L'une des rengaines de M. Georges Bois est celle-ci :

Il prétend que, jusqu'à une certaine conférence faite dans le local du Salon Bibliographique par le docteur Bataille, celui-ci ignorait la mort du F. . Mackey (celui qui fut le secrétaire du Suprême Conseil du Rite Écossais, siégeant à Charleston pour la juridiction sud des États-Unis d'Amérique), et il soutient cela parce que, dit-il, le docteur a révélé, dans le *Diable au XIX^e Siècle*, que le successeur immédiat d'Albert Pike comme Souverain Pontife de la Maçonnerie Universelle, président du Suprême Directoire Dogmatique, également siégeant à Charleston, a été le F. . Albert-Georges Mackey (aujourd'hui démissionnaire et remplacé par Lemmi).

Et, partant de là, M. Bois dit, s'adressant à Bataille :

— C'est moi qui vous ai appris, A CETTE CONFÉRENCE, que Mackey est mort dix années avant Pike, c'est-à-dire en 1881, et que le successeur de Pike a été Batchelor. Au lieu de reconnaître votre erreur, vous avez ALORS mis en avant un certain Albert-Georges Mackey, lequel n'existe pas et n'a jamais existé, et dont vous avez fait un prétendu neveu de l'autre Mackey.

Appelé à la rescousse, M. Paul Rosen, à qui la *Vérité* ouvre largement ses colonnes en qualité d'ami intime de M. Bois, écrit :

— Albert-Georges Mackey ? c'est un mythe, un personnage imaginaire; il n'y a jamais eu qu'un seul et unique Mackey, le docteur Gallatin Mackey, décédé le 20 juin 1881. Albert Pike est mort le 2 avril 1891; donc, aucun Mackey n'a pu lui succéder.

De la part de M. Rosen, cette affirmation est au moins étonnante. L'existence d'Albert-Georges Mackey est mentionnée par lui : 1^o Dans le *Cours de Maçonnerie pratique*, ouvrage dont il a fourni les documents à M. le chanoine Brettes, qui l'a écrit, au premier volume, pages 178, 179, 180, 183, 187, 207, 209, 210, 211, 212, 213, 273, 279, 375, 376, 377, 378, et au deuxième volume, page 3; soit dix-huit mentions bien claires, bien précises, avec le nom en toutes lettres, et ces mentions sont dues justement à M. Paul Rosen; 2^o dans le volume *l'Ennemie sociale*, qui est uniquement de M. Rosen, page 257, mention du même frère haut-gradé.

Mais, en parlant d'Albert-Georges Mackey dans les deux ouvrages en question, M. Rosen commet une erreur : il lui attribue le *Lexicon of Freemasonry*, qui est du docteur Gallatin.

Cette erreur est-elle involontaire ?

Une telle question n'est pas sans importance, on va le voir. M. Rosen connaissait-il réellement le *Lexicon of Freemasonry* ? Ce qui est constaté, c'est que M. Rosen a fait de ce livre plusieurs citations très exactes; ce qui est constaté aussi, c'est qu'il a toujours, dans ses

ouvrages, passé sous silence la question des sœurs maçonnes, si irritante pour les frères trois-points, qu'il n'en a jamais publié les rituels, même les plus anodins, qu'il n'a jamais fait la moindre allusion à leur fonctionnement ni même à leur recrutement, et qu'à quiconque lui demande un renseignement à ce sujet il répond qu'aucune organisation de maçonnerie féminine n'existe, qu'il n'y a pas de loges androgynes, et que ceux qui parlent de sœurs maçonnes sont des menteurs; et lorsqu'on lui met sous les yeux les preuves de l'existence de la maçonnerie féminine, M. Rosen répond : « Il y a peut-être des sœurs maçonnes en Espagne; mais c'est tout, et en France il n'en existe pas. » Or, le *Lexicon of Freemasonry* est un des rares ouvrages de la secte, qui avouent l'existence des loges androgynes; le docteur Gallatin Mackey y mentionne même des grades très curieux, tel celui intitulé « l'Héroïne de Jéricho »; en outre, il reconnaît formellement que la maçonnerie féminine fonctionne en France. Donc, les citations exactes que M. Rosen fait de ce livre donnent à penser qu'il le connaît; mais alors c'est bien volontairement qu'il omet de parler des sœurs maçonnes, et son attitude, qui va jusqu'à la négation parfois, est au moins bizarre.

Interrogé, M. Rosen a répondu qu'il connaissait parfaitement le livre, qu'il l'avait eu souvent entre les mains. Eh bien, pourquoi alors créer une confusion entre les deux Mackey ? L'auteur du *Lexicon* donne, dès le début de son ouvrage, son prénom de Gallatin en toutes lettres; partout, sa biographie le donne aussi, et ce prénom-là est assez peu commun pour ne pas être oublié.

Quoiqu'il en soit, ces diverses bizarreries de la conduite de M. Rosen l'avaient rendu suspect à mon ami Bataille; si bien que, l'occasion s'étant fortuitement présentée de voir si notre homme était de bonne foi ou non en créant un quiproquo sur les deux Mackey, le docteur ne la laissa point échapper.

C'était dans les premiers jours de mars 1893. M. le chanoine Mustel venait de publier son premier article sur Sophie Walder. L'*Univers* fit prévenir Bataille qu'il allait le reproduire, et le docteur, qui n'avait point encore des relations avec ce journal, passa à la rédaction. On lui montra les épreuves. M. le chanoine Mustel, ignorant la mort d'Albert Pike, avait commis une erreur; il parlait de lui comme du chef suprême alors vivant. Bataille, qui, à ce moment, avait déjà publié son 4^e fascicule (livraisons 31 à 40), dit au secrétaire de la rédaction : « Le grand-maître du souverain directoire dogmatique de Charleston est actuellement Albert-Georges Mackey. » — « Rédigez-vous-même la note », fit le secrétaire. Et c'est alors que Bataille, sachant que M. Rosen était reçu assez souvent à la rédaction de l'*Univers* (on ne se défiait pas de lui à cette époque), qu'il y donnait parfois des renseignements maçonniques, eut l'idée de rédiger la note exactement comme M. Rosen l'aurait rédigée lui-même. En d'autres termes, il écrivit : « Actuellement, le grand-maître du souverain directoire dogmatique de Charleston est le F. . Albert-Georges Mackey, précédemment vice-président du sérénissime grand collège des maçons émérites », et il ajouta : « Auteur du *Lexicon of Freemasonry* », attendu que M. Rosen, fournisseur de renseignements maçonniques à l'*Univers*, avait toujours qualifié Albert-Georges Mackey d'auteur du *Lexicon of Freemasonry*, et que, pour le public du journal, l'addition de ces cinq mots n'avait pour le moment aucune importance.

La personne visée par cette erreur intentionnelle était M. Rosen. Ceci se passait le 11 mars, ainsi que M. Bois l'a rappelé exactement, à plusieurs reprises.

M. Paul Rosen tomba en plein dans le panneau qui lui avait été tendu. Lorsqu'il vit l'article et la petite note quelques jours après, il oublia tout à fait qu'il avait dix-neuf fois mentionné publiquement l'existence d'Albert-Georges Mackey; il se concerta avec M. Georges

Bois, croyant tous deux qu'ils allaient écraser le docteur Bataille, à qui ils avaient voué une haine que tout le monde s'accorde à trouver incompréhensible. Aussi, lorsqu'eut lieu la conférence du Salon Bibliographique, M. Bois, qui n'avait rien dit encore et qui croyait faire éclater une bombe foudroyante, s'écria : « Monsieur le docteur, voulez-vous me permettre de vous apprendre que le F. . . Mackey, dont vous faites le successeur d'Albert Pike, est mort en 1881, soit dix ans avant Pike, et que le successeur de Pike est le F. . . Batchelor ? » Bataille haussa les épaules, faisant observer qu'il était question du Palladisme, de la haute-maçonnerie, de la direction suprême de tous les rites, et non du Rite Ecossais, et que, par conséquent, il ne s'occupait pas et n'avait pas à s'occuper de Batchelor, non palladiste. M. Bois brandit le n° de l'*Univers* du 11 mars, en disant : « Et votre note ? elle contient alors une erreur. » — « Parfaitement, répondit Bataille avec son flegme habituel, imperturbable ; une erreur absolument intentionnelle, monsieur, et, si vous ne comprenez pas ce que je vous dis là, lisez plus attentivement le *Diable au XIX^e Siècle*. »

M. Bois n'a pas suivi ce conseil ; et c'est pourquoi il s'est, à son tour, fourvoyé ; il a répété à satiété, que c'était lui qui avait appris à Bataille, le soir de sa conférence, la mort du docteur Gallatin Mackey, et que l'auteur du *Diable*, ennuyé de s'être ainsi trompé, mais ne voulant pas reconnaître son erreur, avait dès lors imaginé un second Mackey, le nommé Albert-Georges.

Et M. Bois a tant et si bien écrit ces balourdises, qu'aujourd'hui il ne peut plus les retirer, et que, si l'homme-plastron du Comité des Opposants de Londres vient à lire ce numéro de la *Revue Mensuelle*, il sera bien étonné d'apprendre qu'il n'existe pas.

Comment qualifier, à mon tour, la maladresse de M. Georges Bois, dans cette question Pike-Mackey-Batchelor ? Il a voulu, lui aussi, créer un quiproquo, parce que, marchant d'accord avec son ami Rosen, il tient à laisser ignorer au public le Palladisme, la haute-maçonnerie.

Il prétend avoir appris à Bataille la mort de Gallatin Mackey !... Pauvre garçon ! la rage l'aveugle-t-elle au point de l'empêcher de savoir lire ?...

Qu'il se rappelle donc que la conférence du Salon Bibliographique a eu lieu au mois de mai 1893, et qu'il ouvre le 4^e fascicule du *Diable au XIX^e Siècle*, mis en vente le 5 mars, et fini d'imprimer le 28 février. Qu'il lise le chapitre intitulé *Albert Pike et son œuvre*, lequel commence dans ce fascicule à la livraison 39.

Il y lira ces lignes :

« Cet important ouvrage (le *Lexicon of Freemasonry*) a pour auteur, non pas l'ingénieur Albert-Georges Mackey, mais son oncle le docteur Gallatin Mackey, que j'ai eu l'avantage de connaître personnellement à Charleston, environ trois mois avant sa mort. » (Page 311.)

«... Albert Pike approuva ce plan, et l'architecte dut s'y conformer après la mort du docteur Mackey ; car le cher homme ne vit pas l'exécution du plan qu'il avait rêvé. » (Page 318.)

«... Le jour où je vis Albert Pike pour la première fois, c'était donc le 10 mars 1881. J'étais allé faire d'abord la connaissance du docteur Gallatin Mackey, mon confrère en médecine, dont la résidence était fixée à Charleston, tandis que le chef suprême habitait Washington. » (Page 319.)

Les trois passages ci-dessus, je le répète, font partie des livraisons qui ont été tirées à la fin du mois de février 1893. A cette époque, précédant de plus de deux mois la conférence du Salon Bibliographique, le docteur Bataille imprimait donc, dans sa publication, qu'il avait fait la connaissance du docteur Gallatin Mackey, le 10 mars 1881, et il parlait à deux reprises de sa mort, disant qu'elle avait eu lieu environ trois mois après (le

docteur Gallatin est décédé le 20 juin). Bataille n'a pas attendu non plus la sortie ridicule de M. Bois pour parler de deux Mackey ; car il est on ne peut plus explicite à ce sujet, page 311. Enfin, il est clair qu'avant d'écrire la fameuse note reproduisant l'erreur de M. Rosen, le docteur Bataille savait à merveille de qui était le *Lexicon of Freemasonry* ; cela est l'évidence même. L'erreur était donc bien intentionnelle, c'est-à-dire cachait un piège, et M. Bois a eu grandement tort de rire de cette explication, puisqu'il est lui-même tombé dans le piège, entraîné par son ami Rosen.

M. Bois, ne pouvant plus répliquer en présence de ce fait matériel, prendra sans doute la tangente, en disant que l'*Univers* a lieu de se plaindre du docteur Bataille. Ceci est affaire d'appréciation. Le docteur entrerait à peine en relations avec le secrétaire-rédacteur de ce journal, et il ne lui était certes pas possible de dire : « Vous recevez chez vous M. Rosen, vous feriez bien d'être défiant. » Ce sont là des choses bien délicates à exprimer, quand on n'a encore que des soupçons, quand on ne possède pas des preuves certaines. Sachant par expérience qu'avec les maçons il faut ruser, Bataille a risqué un coup assez malicieux, pour prendre son homme la main dans le sac ; il a réussi, et maintenant qu'on commence, par suite de tout cela, à être édifié sur le compte de M. Rosen, il est certain, — du moins il me le semble, — que Bataille a rendu un vrai service à l'*Univers*.

Que M. Bois lise encore le 5^e fascicule de la publication du docteur, fascicule paru le 5 avril, c'est-à-dire cinq semaines avant la conférence, et il y lira la date exacte de la mort de Gallatin Mackey, page 322, et toute sa biographie, de la page 335 à la page 340. Bataille connaissait si bien ce que M. Bois croyait lui apprendre, en mai, au Salon Bibliographique, qu'il donnait, page 340, le compte rendu des obsèques du docteur Gallatin.

Quant à la triple succession d'Albert Pike, qui a été si explicitement donnée par Rhemus dans la *Croix de Reims*, le docteur Bataille l'avait clairement indiquée, sans entrer dans les détails, page 395 de ce même 5^e fascicule, du 5 avril, au second alinéa. Et si M. Georges Bois a créé une confusion au sujet des trois parts de cette succession, c'est qu'il l'a bien voulu.

Et maintenant, si ce n'est pas Albert-Georges dit Mackey qui a été le successeur immédiat d'Albert Pike comme chef suprême de la maçonnerie universelle, M. Georges Bois peut-il nous le nommer, ce successeur ?

Pike est mort le 2 avril 1891 ; Adriano Lemmi a été élu chef suprême le 20 septembre 1893. Ce n'est pas Batchelor qui, dans cet intervalle, a dirigé la haute-maçonnerie, puisque le chef suprême doit forcément appartenir au rite suprême, au rite qui est au-dessus de tous les divers rites, au Palladisme, et que Batchelor n'était pas palladiste. Alors, si ce n'est pas le Batchelor si cher à M. Bois, qui est-ce ?

M. Bois répondra qu'il n'y a pas de Palladisme, pas de rite suprême, pas de directoire suprême, pas de souverain pontife de la maçonnerie universelle. Cette audacieuse négation, on la sent depuis longtemps sous les réticences de la *Vérité*.

Comme son ami Rosen, M. Bois se prévaut du *Bulletin officiel du Suprême Conseil de Charleston* ; mais ce qu'il se garde bien de dire, c'est que ce bulletin est exclusivement consacré aux affaires du Rite Ecossais dans la région sud des Etats-Unis.

Cependant, le *Bulletin Officiel du Suprême Conseil de Charleston* laisse échapper parfois des aveux, des mots révélateurs, pour qui sait lire.

Ainsi, le 6 mars 1888, Adriano Lemmi, ayant rédigé une circulaire destinée aux chefs de la franc-maçonnerie en Europe, la soumettait à l'approbation d'Albert Pike,

et l'accompagnait d'une formule extrêmement respectueuse, où on lisait :

« Vous qui gouvernez avec sagesse et amour les centres supérieurs de la Confédération maçonnique universelle. » (Lignes 5 et 6 de la page 439 de la II^e partie du VIII^e volume du *Bulletin officiel du Suprême Conseil de Charleston*.)

Dans une autre adresse du même Lemmi à Albert Pike, en date du 21 novembre 1888, on lit encore :

« Vous savez, Très Illustre Frère, combien le Pape s'efforce partout de miner le progrès, aidé par ses Evêques, qui, sous le manteau de la Religion, organisent la rébellion et le parricide. Vous savez que, lorsque les Italiens luttèrent pour la liberté et l'unité de leur Patrie, le Pape, son poignard planté dans le cœur de l'Italie, avait des gibets et des bagnes pour ces héros, et que, maintenant que le Vatican conspire pour rendre la Patrie asservie et divisée, il veut l'impunité pour ce crime et proteste contre l'Italie.

« Aidez-nous à lutter contre le Vatican, vous dont l'autorité est suprême, et, sous votre initiative, toutes les loges d'Europe et d'Amérique épouseront notre cause ». (*Bulletin Officiel du Suprême Conseil de Charleston*, volume IX, pages 64 et 66.)

M. Paul Rosen osera-t-il dire que ces deux citations ne sont pas exactes ? M. Bois, à son tour, les contestera-t-il ?

Mais c'est perdre son temps que discuter sur une telle question. La haute-maçonnerie, MM. Bois et Rosen ne la voient pas, parce qu'ils ne veulent pas la voir.

..

On a vu plus haut que M. de Marolles, se portant garant de M. Georges Bois, lui fait un titre de son ouvrage *Franc-Maçonnerie nouvelle du Grand-Orient de France*, et M. de Marolles s'indigne de ce que M. Bois — qui, depuis neuf mois, traite d'imposteur, et sans apporter l'ombre d'une preuve, le docteur Bataille — ait été appelé « auxiliaire du Grand-Orient ».

Or, qu'est-ce qu'un *auxiliaire* ? C'est celui qui aide, celui dont on tire un secours, celui qui vous rend service.

La question est donc celle-ci : — M. Georges Bois gêne-t-il ou aide-t-il le Grand-Orient de France ? est-il pour cette branche de la maçonnerie un adversaire redoutable, ou au contraire lui rend-il service ?

Je soumettrai à l'examen du public un fait, un seul, parce qu'il est brutal et facile à contrôler.

Si je dis : « M. Bois révèle uniquement ce que la maçonnerie aujourd'hui ne cache plus », M. Bois me répondra : « Je divulgue tout ce qui est, et ce que je ne divulgue pas n'existe pas. »

Il s'agit, par conséquent, de le prendre en flagrant délit d'extinction de lumière, si l'on peut s'exprimer ainsi ; il s'agit de montrer M. Bois faisant de parti-pris l'obscurité sur un point bien connu de lui, alors que le Saint-Siège dit : « Parlez, démasquez, » et que le Grand-Orient dit : « Taisez-vous, cachez. »

Sur la question des noms des francs-maçons, le Grand-Orient, comme toutes les autorités de la secte, a le commandement formel. On ne doit pas révéler aux profanes les noms des adeptes ; la société doit rester secrète, non seulement quant à son but et à ses actes, mais encore quant à ses membres. Individuellement, un franc-maçon peut se faire connaître comme tel au public, c'est son affaire ; mais il lui est expressément défendu de divulguer les noms de ses collègues sans leur consentement ; c'est un cas d'expulsion. Les règlements l'interdisent ; nombreux sont les décrets du Conseil de l'Ordre et les votes des Convents rappelant cette obligation de mutisme absolu. Aussi, les journaux, destinés à être achetés par n'importe qui et qui publient un bulletin maçonnique, sont-ils à ce sujet d'une réserve

extrême ; ce n'est pas dans leurs colonnes qu'on trouve à recueillir beaucoup de noms de francs-maçons.

Par contre, le Saint-Siège prescrit l'obligation générale de dévoiler les noms des francs-maçons et particulièrement ceux des chefs, des coryphées, des militants. La bulle *Apostolica Sedes* prononce l'excommunication contre ceux qui négligent de dénoncer les chefs occultes, les coryphées de la maçonnerie. Ainsi, au Grand-Orient de France, les chefs sont les membres du grand collège des rites et ceux du Conseil de l'Ordre, et l'on doit tenir comme certainement les plus militants les délégués des Ateliers dont la réunion forme les Convents.

L'obligation (sous peine d'excommunication) de dénoncer les chefs et les sectaires militants est générale ; elle incombe à tous les fidèles soumis aux lois de l'Eglise. Chacun doit faire cette dénonciation de la façon qui lui est possible : le prêtre à son évêque, le laïc à un prêtre. « Arrachez à la franc-maçonnerie ses masques, » a dit Léon XIII. Il ressort de là, — la dénonciation étant une obligation personnelle, — que le publiciste catholique doit divulguer les noms des chefs et des sectaires militants, chaque fois qu'il en a l'occasion. Il faut que l'ennemi de l'Eglise soit connu des fidèles, afin que chacun puisse se garer de lui.

Même en France, où la franc-maçonnerie est considérée comme société régulière par le pouvoir civil, l'obligation de dénoncer les francs-maçons s'impose. La consultation bien connue du Saint-Office, en réponse à une lettre de l'évêque de Bayonne, ne laisse prise à aucun doute à cet égard :

« 1^o La dénonciation est obligatoire, non seulement dans le cas où les chefs ne seraient pas connus comme appartenant aux sociétés condamnées, mais encore dans celui où, francs-maçons avérés, ils ne seraient pas connus comme chefs des sectes ;

« 2^o La dénonciation est obligatoire même dans les pays où la franc-maçonnerie est tolérée par le pouvoir civil, où ses membres sont assurés de l'impunité et où l'Eglise ne peut user de son pouvoir de coercition. » (Voir l'excellente revue fondée par Mgr Fava, *la Franc-Maçonnerie démasquée*, n^o de juin 1893, page 177 ; rappelons que cette revue est l'organe du Comité antimaçonnique de Paris, dont M. de Marolles est le président.)

Voyons donc, à présent, ce livre que M. de Marolles nous cite comme étant la preuve que M. Georges Bois, loin d'être, pour le Grand-Orient, un auxiliaire, est, au contraire, son plus terrible gêneur.

Dans ce livre de M. Bois, sont insérés des documents officiels de la secte, non pas des documents maçonniques manuscrits, rigoureusement gardés aux archives de la rue Cadet, et au sujet desquels le détracteur acharné du docteur Bataille pourrait contester ce que je vais dire, mais bien des documents imprimés, qu'il est très difficile de se procurer, je le reconnais, mais dont un exemplaire authentique pourrait être mis par moi sous les yeux de M. Bois, s'il osait nier.

« Je n'ai pas cherché les documents dont j'ai fait usage, écrit M. Bois dans sa préface. J'étais journaliste ; ils m'ont été offerts. »

Notons cet aveu. On les a offerts à M. Bois, parce que M. Bois est journaliste, et, par conséquent, pour qu'il en publiât ce qu'il jugerait utile de publier. Dans son bulletin mensuel du 5 octobre dernier, couverture de son 11^e fascicule, Bataille a plaisanté M. Bois à ce sujet (page 7), et M. Bois a feint de ne pas comprendre qu'on le raillait. Il ne dit pas, dans son livre, qui lui a remis ces documents. « C'est, on le devine sans peine, écrivait Bataille, un bon catholique comme lui, qui a eu la patience de les recueillir un à un, par-ci par-là, à droite et à gauche, et qui les lui a généreusement offerts (à lui Bois), pour qu'avec son merveilleux talent il s'en serve dans l'intérêt de l'Eglise. »

Eh bien, cessons le badinage et parlons net. La personne qui a remis à M. Georges Bois ces documents, c'est un 33^e, et non pas un 33^e démissionnaire. Bien

entendu, je ne blâme pas M. Bois d'être en relations avec un 33^e, ni même avec plusieurs chefs de la secte, si c'est lui qui réussit à obtenir, par ce moyen, des armes pour combattre et démasquer la franc-maçonnerie et les francs-maçons.

Comment s'est-il servi de ces documents? est-ce en se conformant aux ordres du Saint Siège qui commande aux fidèles, sous peine d'excommunication, de dévoiler les chefs et les sectaires militants? Toute la question est là.

Or, quelle que soit la surprise que je vais causer au bon M. de Marolles, garant de M. Georges Bois, j'ai le regret de constater que ce dernier, pour mieux enfreindre les ordres du Saint-Siège, a carrément falsifié les documents qu'il a reproduits. Il n'a pas coupé les passages où se trouvaient des noms de chefs ou de sectaires militants; il a remplacé ces noms par des qualifications qui font la nuit sur la personnalité des francs-maçons dont il s'agit.

On sait que, dans la fédération du Grand-Orient de France, les Convents annuels ont une importance de premier ordre; bien que les frères prenant part à ces assemblées suivent, sans le savoir souvent, les inspirations des 33^e du grand collège des rites établi au sein de ce Grand-Orient, ils n'en sont pas moins des chefs, représentant avec des pouvoirs spéciaux toutes les loges de l'obédience, dont ils sont les mandataires, les délégués; c'est dans ces convents que ces délégués délibèrent chaque année sur les mesures à prendre pour miner la religion et la détruire, si c'était possible. Aussi, est-il du plus haut intérêt, pour les catholiques, de connaître les noms de ces délégués, qui sont tout autant d'ennemis mortels de l'Eglise, qui comptent au nombre des sectaires les plus militants, chefs et coryphées, selon l'expression de la bulle *Apostolica Sedis*. Pas un seul de ces délégués n'est Apprenti ni même Compagnon; il faut être au moins Maître pour représenter une loge au Convent; beaucoup sont des Rose-Croix, des Kadosch, des 33^{es}.

Voici quelques exemples des falsifications commises par M. Georges Bois :

CONVENT DE 1889

M. Bois, dans son volume, consacre à ce Convent les pages 166 à 177. Il est censé reproduire le procès-verbal officiel des séances, procès-verbal qui est imprimé, je le répète, et qui figure dans le *Bulletin officiel du Grand-Orient de France*.

Page 168, M. Bois imprime : « *Le délégué de la loge de Tarbes* vient exposer le but dans lequel avait été déposé ce vœu, etc. »

L'imprimé officiel porte : « *Le F. Fourcade* vient exposer le but dans lequel, etc. »

Même page 168, M. Bois imprime : « *Un membre du Conseil de l'Ordre* relit le vœu en question et fait observer, etc. »

L'imprimé officiel porte : « *Le F. Francolin* relit le vœu en question et fait observer, etc. »

Page 170, M. Bois : « *Un frère conseiller municipal de Paris, délégué de la loge Droit et Justice* : MM. FF., il y aurait peut-être autre chose à faire que de renvoyer ce vœu, etc. »

L'imprimé officiel : « *Le F. Pétrot, Orateur* : MM. FF., il y aurait peut-être autre chose à faire, etc. »

Page 171, M. Bois : « *Le F. rapporteur* : Le vœu 44 sur la protection des fonctionnaires républicains a été déposé, la commission est favorable, etc. »

L'imprimé officiel : « *Le F. Conty, rapporteur* : Le vœu 44 sur la protection des fonctionnaires républicains, etc. »

Page 173, M. Bois : « *Le F. président de la commission des requêtes* : Vous avez pu trouver dans le *Bulletin* l'indication d'une commission qui, etc. »

L'imprimé officiel : « *Le F. Francolin* : Vous avez pu trouver dans le *Bulletin* l'indication d'une commission qui, etc. »

Même page 173, M. Bois : « *Le F. délégué de Constantinople* : Je saisis cette occasion pour vous exposer la situation, etc. »

L'imprimé officiel : « *Le F. Michalowski, de l'or. de Constantinople* : Je saisis cette occasion pour vous exposer, etc. »

Et ainsi de suite, jusqu'à la page 177.

CONVENT DE 1890

Les pages consacrées par M. Bois à la reproduction des documents de ce Convent vont de 197 à 242.

Page 199, M. Bois imprime : « *Le F. rapporteur de la commission spéciale nommée par le Conseil de l'Ordre* présente le rapport de cette commission sur une proposition à soumettre à l'assemblée, etc. »

L'imprimé officiel porte : « *Le F. Boucheron*, au nom de la commission spéciale nommée par le Conseil de l'Ordre, présente le rapport, etc. »

Page 204, M. Bois : « *Le F. Président* : Je donne la parole au F. que la commission des vœux a chargé de rapporter les questions, etc. »

L'imprimé officiel : « *Le F. Président Fernand Faure* : Je donne la parole au F. Bertrand, que la commission des vœux, etc. »

Même page 204, M. Bois : « *Le F. Rapporteur* : La R. L. la Triple Union et Amitié, de l'or. de Voiron (Isère), etc. »

L'imprimé officiel : « *Le F. Bertrand* : La R. L. la Triple Union et Amitié, etc. »

Même page 204, M. Bois : « *Le délégué de la loge de Voiron* : MM. FF., je viens vous demander une modification aux conclusions du F. rapporteur, etc. »

L'imprimé officiel : « *Le F. Dumas, de Voiron* : MM. FF., je viens vous demander une modification, etc. »

Page 206, M. Bois : « *Le F. Rapporteur* : Comme il s'agit d'un projet financier, etc. »

L'imprimé officiel : « *Le F. Bertrand* : Comme il s'agit d'un projet financier qui ressemble, etc. »

Même page 206, M. Bois : « *Le délégué de Montluçon* : J'ai eu la faveur d'être le vénérable de la loge de Voiron, et c'est à ce titre que je viens prendre la parole, etc. »

L'imprimé officiel : « *Le F. Devaldez* : J'ai eu la faveur d'être le vénérable de la loge de Voiron, etc. »

Page 207, M. Bois : « Les avis sont partagés. Un frère veut que l'on encourage les Maçons de l'Isère. Un autre, plus avisé, songe à ce que cette assistance peut coûter à la caisse, etc. »

L'imprimé officiel donne, comme toujours, les noms que M. Bois cache. « Un frère », c'est le F. Jourdan. « Un autre », c'est le F. Doumer.

Pages 223-224, M. Bois : « *Le délégué de la loge Liberté de Conscience, de Paris*, trouve que la Chambre manque de vigueur anticléricale... Laissons-lui la parole : « Nous sommes un certain nombre de Maçons qui voudrions pousser à fond l'analyse de cette question, etc., etc. »

L'imprimé officiel : « *Le F. Fernand Maurice* : Nous sommes un certain nombre de Maçons qui voudrions, etc. »

Page 226, M. Bois : « *Le F. B.*, toujours actif et plein d'initiative, soumet le vœu suivant, etc. »

« *Le F. B.* », c'est le F. Benoit-Lévy, ainsi que le porte l'imprimé officiel.

Et ainsi de suite, jusqu'à la page 242.

CONVENT DE 1891

Les pages consacrées par M. Bois à la reproduction des documents de ce convent vont de 254 à 311.

Au hasard, prenons encore le détracteur de Bataille en flagrant délit de falsification.

Page 274, M. Bois imprime : « *Le délégué de Limoges* : Vous venez d'entendre la lecture du compte rendu des travaux du Conseil de l'Ordre, etc. »

L'imprimé officiel porte : « *Le F. Dumas-Guilin* : Vous venez d'entendre la lecture, etc. »

Page 275, M. Bois : « *Le président du Conseil de l'Ordre* : Mon F. . . , nous avons été saisis de différentes plaintes, et parmi elles la vôtre, etc. »

L'imprimé officiel : « *Le F. . . Thulié, président du Conseil de l'Ordre* : Mon F. . . , nous avons été saisis de différentes plaintes, etc. »

Page 277, M. Bois : « *Le F. . . M., délégué de la loge de Calais* : On vient de vous parler de la manière dont se comporte parfois le gouvernement, etc. »

L'imprimé officiel : « *Le F. . . Merchier, de Calais* : On vient de vous parler de la manière dont se comporte, etc. »

Page 281, M. Bois : « *Le délégué de la loge de Bourg* : Ce n'est pas le renvoi devant le Conseil de l'Ordre qu'il faut voter aujourd'hui, etc. »

L'imprimé officiel : « *Le F. . . Bourgueil* : Ce n'est pas le renvoi devant le Conseil de l'Ordre, etc. »

Page 282, M. Bois : « *Un membre du Conseil de l'Ordre* rappelle la révocation de l'édit de Nantes. Nous négligerons ce hors-d'œuvre. »

L'imprimé officiel donne, en entier, ce discours très violent et en même temps très astucieux, avec le nom du frère qui l'a prononcé, *le F. . . Poullé*; c'est un président de Chambre à la Cour d'appel de Poitiers, ayant le 33^e degré de l'initiation maçonnique.

Page 283, M. Bois : « *Un autre membre du Conseil* veut qu'on exclue les candidats cléricaux (des fonctions publiques) et qu'on refuse l'avancement aux cléricaux déjà en place, etc. »

L'imprimé officiel nomme ce forcené; c'est *le F. . . Albert Pétrot*, alors Rose-Croix et conseiller municipal de Paris. Voilà plusieurs fois que M. Bois cache son nom au public catholique qu'il sollicite pour lecteur. Il est vrai que *le F. . . Pétrot* est un ami de MM. Paul Rosen et Georges Bois.

Page 284, M. Bois imprime : « *Le délégué de la loge Les Droits de l'Homme*, de Paris, est partisan de l'exclusion des cléricaux et de la destruction de l'enseignement congréganiste, quelles qu'en soient les conséquences. »

C'est du *F. . . Edmond Lepelletier* qu'il s'agit, d'après l'imprimé officiel.

Page 285, M. Bois cache le nom du *F. . . Laffont* sous cette qualification : « *le délégué de la Renaissance* ».

Page 286, *le F. . . Fernand Faure* devient, sous la plume de M. Bois : « *le délégué des Neuf Sœurs* » (nom d'une loge de Bordeaux). Page 292, M. Bois dit simplement : « *Un orateur* conjecture que, par la vertu du vœu Pochon, les mères de famille réactionnaires et cléricales deviendront républicaines, parce que l'avenir de leurs enfants y sera intéressé »; cet orateur est *le F. . . Blatin, de Clermont-Ferrand*, est-il dit dans l'imprimé officiel.

Et ainsi de suite, jusqu'à la page 311.

Partout, c'est la même chose, tout le long du volume. Chaque fois que M. Bois cite des documents (notamment encore de la page 427 à la page 489), il les falsifie; car c'est une falsification que supprimer un nom qui est imprimé sur le document même, pour le remplacer par une appellation cachant la personnalité.

A son chapitre XIII, M. Bois donne l'état des ateliers de la fédération du Grand-Orient de France en 1891; ces renseignements sont empruntés à *l'Annuaire du Grand-Orient*. Cet annuaire donne, non seulement les titres des ateliers, mais les noms et adresses de tous les vénérables, très sages (présidents de chapitres) et grands-maitres (présidents d'aréopages de Kadosch). M. Bois publie les titres d'ateliers; mais silence complet sur les individus, absence totale des noms.

Tel est le fait brutal qu'il y avait nécessité de faire connaître. Je mets M. Georges Bois au défi de nier. Il ne fera croire à personne qu'on a fabriqué, exprès pour lui, un exemplaire du *Bulletin officiel du Grand-Orient de France* et un exemplaire de *l'Annuaire officiel*, avec suppression des noms.

Tous ces noms, il les a eus sous les yeux; et ce n'est

pas par défaut de place qu'il les a supprimés, puisque la qualification dont il se sert en remplacement du nom est toujours plus longue que le nom.

Et, ce qui est un comble, M. Bois, dans la conclusion de son livre, félicite (page 514) un journal catholique de province, qui avait publié quelques noms de francs-maçons de son arrondissement. Ah! voilà la bonne guerre, s'écrie M. Georges Bois; nous ne devons prêter notre appui, surtout dans la vie politique et publique, à rien de ce qui est franc-maçon. Voilà comment la lutte sera efficace, et pour cela il faut publier les noms.

« — Continuez le bon combat, dit-il au journal catholique auquel il fait allusion. Publiez, si vous pouvez, la liste entière de toute la loge, afin que nous sachions qui nous avons devant nous. » (Textuel.)

Et c'est M. Georges Bois qui traite de « fumisterie » l'ouvrage du docteur Bataille!

Et le bon M. de Marolles certifie que le livre de M. Bois a porté un coup terrible au Grand-Orient de France!... Ah! comme on a dû rire, à la rue Cadet, en lisant le certificat de M. de Marolles!

Non, voyez-vous, ce 33^e qui offre à M. Bois des documents pour qu'il les publie, M. Bois qui les imprime en en retranchant précisément ce qu'il reconnaît lui-même être le plus gênant pour la secte, en supprimant ce que le Saint-Siège ordonne de dévoiler sous peine d'excommunication, c'est-à-dire les noms, et là-dessus, M. de Marolles, président du Comité anti-maçonnique, qui déclare que M. Bois est tout le contraire d'un auxiliaire du Grand-Orient de France, non, voyez-vous, cela fait rêver!

Encore je suis obligé de m'arrêter, car la place me manque; Bataille a étalé devant moi les innombrables lettres de ses abonnés qui le supplient de laisser M. Bois brailler, sans lui répondre; et je vous assure que la plume semble se galvaniser d'elle-même entre mes doigts.

M. Georges Bois veut-il autoriser les personnes à qui il a écrit des lettres privées contre Bataille et contre moi-même à m'en laisser reproduire seulement une ou deux, et à y répondre? Ou bien la *Vérité* veut-elle les publier et en prendre toute la responsabilité?

Alors, on pourra faire constater authentiquement, officiellement, qui dit vrai et qui ment. Et je vous réponds que, pour le coup, ce sera bien fini.

Léo Taxil.

Le docteur Bataille est-il médecin ?

Une des manœuvres les plus perfides du journal *la Vérité*, — qui, chaque fois que M. Bois y écrit, devrait beaucoup plus logiquement s'appeler *le Mensonge*, — a été de répandre le bruit que l'auteur du *Diable au XIX^e Siècle* s'intitulait faussement « docteur » et n'était même pas médecin.

Dans des lettres particulières, adressées à diverses personnes, l'auxiliaire du Grand-Orient de France a commencé par prétendre s'être renseigné officiellement, en ce qui concerne le service de notre ami dans la marine, et avoir appris ainsi que celui-ci avait tout au plus navigué quelques mois aux Messageries Maritimes. Cette seule allégation donne la mesure de la mauvaise foi de M. Bois : pour ne citer que le Japon, le docteur Bataille y a été en station pendant près de deux ans, sous le pavillon des Messageries Maritimes et comme docteur de bord.

Passant des mensonges multipliés en des confidences épistolaires aux insinuations calomnieuses publiques, M. Georges Bois a tenté de faire croire aux abonnés du journal où il écrit que notre ami n'est nullement docteur

en médecine. Pour arriver à faire pénétrer dans les esprits cette impudente fausseté, il n'est sorte d'artifices auxquels M. Bois n'ait eu recours. Tantôt, comme dans ses lettres particulières, il fait suivre d'un injurieux point d'interrogation entre parenthèses le titre de *docteur* (?); tantôt, il affecte, ostensiblement, de la façon la plus marquée, de lui refuser ce titre qui est pourtant le sien et bien légitimement acquis par examens, diplôme et long exercice d'une honorable profession; tantôt enfin, sachant parfaitement que le docteur a cessé d'exercer, si ce n'est accidentellement et pour se rendre utile à quelques personnes en nombre restreint qui veulent bien le consulter (spécialement pour les maladies nerveuses), M. Georges Bois déclare solennellement que le vrai nom de l'auteur du *Diable au XIX^e Siècle* ne se trouve ni dans l'*Annuaire Médical de Paris* ni dans le *Bottin*, où il l'a, dit-il, vainement cherché à la nomenclature des docteurs-médecins de la capitale.

Tous ces procédés sont bien misérables, et, dans cet acharnement à calomnier, il est fort difficile de voir l'appréciation d'un critique jugeant un livre; jamais, dans les annales de la presse, un critique littéraire, si hostile qu'il fût à un ouvrage, n'est descendu à de semblables manœuvres.

Eh bien, pour qu'une démonstration éclatante soit faite de la basse déloyauté de M. Georges Bois, les amis de M. le docteur Bataille l'ont instamment prié de consentir à oublier qu'il est, comme médecin, avant tout un homme d'études scientifiques, et de vouloir bien reprendre, au moins pendant quelque temps, le public exercice de sa profession. Notre ami a accepté.

C'est pourquoi, tous les lundis dans la matinée, de 9 heures et demie à 11 heures et demie, M. le docteur Bataille recevra, dans un cabinet (rue de l'Abbaye, 13), toute personne qui désirera le consulter sur un cas de maladie ou pour avoir une prescription de régime à suivre. M. le docteur Bataille donnera également des consultations par correspondance, à titre exceptionnel, bien entendu, et pour une seule fois. *Les consultations seront signées de son titre de docteur et de son vrai nom.*

Si M. Georges Bois a dit la vérité, l'auteur du *Diable au XIX^e Siècle* se sera donc mis dans le cas délictueux d'exercice illégal de la médecine. Et, la jurisprudence nécessitant que le délinquant ait réellement fait métier, c'est-à-dire se soit fait rémunérer de son office de médecin et ne se soit pas borné à donner des conseils, notre ami, afin de n'être pas accusé d'avoir usé d'un subterfuge de nature à laisser la loi impuissante contre lui, fixe à ses consultations un prix modique, mais suffisant pour ne pas lui permettre d'échapper aux effets d'une dénonciation.

En conséquence, le prix de la consultation, soit dans le cabinet mis à la disposition du docteur Bataille chez ses éditeurs, soit par correspondance, est fixé à « cinq francs ».

Maintenant, voilà M. Georges Bois et ses garants de sincérité mis au pied du mur. Ils n'ont plus à se dérober, ni lui ni ceux qui impriment ses mensonges et leur donnent de la publicité. Il leur est facile de faire demander consultation à M. le docteur Bataille par cinq ou six personnes, pour s'assurer que notre ami se soumet réellement à l'expérience qui vient d'être indiquée; et, pour la modique somme de 25 à 30 fr., ils auront en main les titres nécessaires pour le faire punir avec toute la rigueur des lois, s'il est un faux docteur.

Allons, Messieurs, vous n'avez pas le droit de refuser cette expérience décisive. Vous avez calomnié un homme et fait ainsi le jeu de ceux que loyalement il combat et démasque; vous avez répandu sur lui des insinuations perfides; vous avez l'obligation de ne pas en demeurer là, il vous faut à présent, aller jusqu'au bout.

Vous devez faire constater que notre ami exerce la

médecine et le dénoncer au procureur de la République. Le docteur Bataille vous met tous les atouts en main, si M. Georges Bois a dit vrai.

Et si l'expérience se retourne contre M. Bois, s'il est ainsi démontré que ce monsieur a menti, si c'est lui qui, de cette façon, est pris en flagrant délit d'imposture, nous aimons à croire que M. Auguste Roussel, que nous persistons à ne pas rendre solidaire de son collaborateur, aura l'honnêteté de désavouer celui-ci, de reconnaître qu'il a été trompé par lui, et de dégager, par une déclaration publique, sa responsabilité dans cette série d'attaques qu'il a eu tort de laisser produire dans ses colonnes. Son amitié pour M. Bois l'a rendu aveugle. Dans l'intérêt même de son journal, nous croyons qu'il est temps, pour M. Roussel, d'ouvrir les yeux.

Quant à nous, nous affirmons la réalité des nombreux voyages de M. le docteur Bataille, l'authenticité de ses diplômes, son honorabilité au-dessus de tout soupçon; nous le savons sincère et le déclarons tel. Et tous ceux qui écrivent dans cette revue se proclament ses amis, l'estiment comme tous ceux qui le connaissent. Tous, nous nous déclarons hautement solidaires de lui.

LA RÉDACTION

La nécessité de répondre aux attaques indignes, dont M. le docteur Bataille a été l'objet, nous a empêché d'insérer les articles suivants, lesquels sont reportés au 2^e numéro de notre REVUE MENSUELLE :

1^o La Révélation de Baal-Zéboub, prétendue prophétie diabolique, expliquant dans le sens luciférien la concordance entre le *Livre Apadno* et la *Prophétie de saint Malachie*; la généalogie de l'Ante-Christ, d'après le *Livre Apadno*; extraits importants du *Livre des Révélations*, ou mémorial secret d'Albert Pike.

2^o La messe noire à Fribourg, par M. A.-C. de la Rive; justification d'une curieuse information de Rhemus dans la *Croix de Reims*.

3^o Le Magnétisme Satanique, démontré par le cas du Baron Dupotel; très intéressante étude d'un collaborateur des plus érudits, qui signera « LE CAPITAINE PIERRE ».

A la dernière heure, nous recevons le texte complet de la VOUTE DE PROTESTATION des adversaires de Lemmi dans la haute maçonnerie. Nous le publierons également dans notre 2^e numéro, qui paraîtra du 10 au 15 février au plus tard.

PETITE CORRESPONDANCE

AU DOCTEUR RATHÉLOT. — Mille remerciements, d'abord, et beaucoup d'excuses. Pas une minute à moi. Mais c'est tout entendu, certes! Usez de la permission, pour résumer, comme vous dites. Pourquoi ne collaboreriez-vous pas à la *Revue Mensuelle* ou au *Médecin de la Famille Chrétienne*?

A M. ELIE-LÉON DUFOUR. — Certainement, j'en parlerai; il y a déjà une allusion dans le 14^e fascicule; mais, il me faut recevoir de là-bas des renseignements complets et sûrs.

A celui qui ne signe pas d'un pseudonyme emprunté aux romans de Jules Verne. — Eh bien, et la rectification promise? Je ne l'ai pas encore vue. Cependant, votre ami a traité d'immoral ce que mes adversaires eux-mêmes reconnaissent être hautement moral. Il faut qu'il avoue son erreur, là même où il l'a fort peu chrétiennement commise.

Au prochain numéro, suite de la Petite Correspondance en retard.

P. Peyre

REVUE MENSUELLE

RELIGIEUSE, POLITIQUE, SCIENTIFIQUE

COMPLÉMENT DE LA PUBLICATION

Le DIABLE au XIX^e SIÈCLE

CETTE REVUE MENSUELLE EST SPÉCIALEMENT UN ORGANE DE COMBAT CONTRE LA HAUTE-MAÇONNERIE ET LE SATANISME CONTEMPORAIN. — ELLE EST AUSSI CONSACRÉE A L'EXAMEN, SELON LA SCIENCE CATHOLIQUE, DES FAITS SURNATURELS DU PRÉTENDU SPIRITISME ET AUTRES MANIFESTATIONS DIABOLIQUES CONSTATÉES.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 13, Rue de l'Abbaye, PARIS

ABONNEMENTS : France, 3 fr. pour Un An. — Etranger, 4 fr. pour Un An.

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. On s'abonne, sans frais, dans tous les bureaux de poste.A VOUTE DE PROTESTATION
des Adversaires de Lemmi

Nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'importance du document qu'on va lire. Il fait connaître, avec une clarté et une précision remarquables, l'intrigue si habilement conduite par le grand-maître italien Adriano Lemmi pour arriver à se faire élire chef suprême de la Franc-Maçonnerie universelle.

C'est un mémoire des plus complets que ses adversaires ont rédigé.

On sait déjà que Lemmi en a été ému et a tenté de calmer les hauts-maçons qui refusent de reconnaître son élection ; il a même essayé de négocier avec eux : mais il en a été pour ses avances, jusqu'à présent du moins. Le conflit prend, de jour en jour, les proportions d'un véritable schisme.

Quant aux catholiques, ils ne peuvent que se réjouir de l'événement. Il a fallu ces fraudes inouïes commises par l'intrus du palais Borghèse, pour faire éclater la colère des délégués américains au Convent secret du 20 septembre et mettre ainsi en lumière les dessous mystérieux de la haute-maçonnerie. Il est certain que, jusqu'à ce jour, à part quelques hommes d'étude, chercheurs obstinés et perspicaces, la masse du public et les neuf dixièmes des francs-maçons même ignoraient l'existence de cette formidable organisation occulte qui domine et dirige tous les rites si divers, souvent si disparates en apparence, de la secte internationale ; et l'on s'étonnait que ces groupements divisés en coterie concurrentes, parfois opposées les unes aux autres, pussent marcher si merveilleusement vers le même but.

Aujourd'hui, les voiles sont levés ; le Rite Suprême, dans son déchirement bruyant, s'est mis à découvert. Un franc-maçon qui viendrait nier maintenant le Palladisme, ne réussirait qu'à faire rire autour de lui ou hausser les épaules.

A cet égard, de tels incidents sont vraiment providentiels.

Voici donc le document in-extenso. L'original est en anglais. Nous nous sommes attaché à le traduire de la façon la plus fidèle, sans nous préoccuper de donner au lecteur un style plus ou moins élégant.

Dei Optimi Maximi Ad Gloriam

Aux Très Illustres, Très Puissants et Très Eclairés Frères en Notre Divin Maître Excelsus Excelsior, composant, à titre d'Anciens et membres inamovibles, le Sérénissime Grand Collège des Maçons Emerites ;

A tous les Nobles Seigneurs Grands-Maîtres, présidant les Parfaits Triangles des Mages Elus ;

A tous les Vrais Elus et Parfaits Initiés, ayant la connaissance réservée des nombres mystérieux 77 et 666, Mages Elus et Maîtresses Tempières Souveraines, Hiérarques et Maîtresses Tempières de la Digne Révélation, ainsi qu'aux Chevaliers Kadosch du Palladium et Chevalières Elues Palladiques, répandus sur la surface du globe ;

Salut sur tous les points du triangle !

Santé ! Stabilité ! Pouvoir !

VOUTE DE PROTESTATION

Contre les faits accomplis en la vallée de Rome le 20^e jour du 7^e mois, an 000893 de la Vraie Lumière.

Les faits, dont le redressement (*redressing*) est réclamé par la présente voute, sont connus aujourd'hui de tous les Vrais Elus, ayant été signifiés aux Parfaits Triangles, Grands Triangles et Triangles par le nouveau Suprême Directoire Dogmatique du Palladium en sa lettre encyclique (*encyclical letter*) datée du 29^e jour du 7^e mois, an 000893 de la Vraie Lumière, scellée en la vallée de Rome et transmise hiérarchiquement en copie conforme

par les messagers des Directoires Centraux ; mais l'entière vérité n'a pas été dite.

Les protestataires, au nombre de vingt-six, comprenant vingt-cinq délégués souverains présents à l'accomplissement des faits, et un délégué souverain qui ne put être présent, mais dont le suppléant s'est sagement et prudemment abstenu au premier scrutin et a voté par bulletin blanc au second scrutin, exposent donc les actes et la situation qui en résulte désastreusement (*disastrously*) pour notre sainte cause.

La présente voûte de protestation vise les deux scrutins et demande qu'il soit procédé avec urgence en vue de leur annulation. Les vingt-six protestataires ont constitué un Comité de Permanence en la vallée de Londres pour recevoir les acquiescements à leur opposition, et ils prennent la responsabilité de chacun et de tous ensemble (1).

Premier scrutin : Transfert

ATHOÏM (2). — *Il était inutile de transférer le Suprême Directoire Dogmatique.*

Les Frères de Charleston, tant le président que les membres du pouvoir suprême en fonctions avant le vote attaqué, n'ont pas démerité de la Maçonnerie universelle ; ils avaient et ils ont encore l'entière confiance des Directoires et des Triangles. La direction a eu toujours une conduite irréprochable et a multiplié constamment les preuves de sa prévoyance, de sa concorde, de sa sagesse et de sa discrétion parfaite. Aucun acte du deuxième Souverain Pontificat n'a été l'objet d'une plainte, ni de la plus minime réclamation, et la longue gestion précédente avait été l'objet de l'unanime admiration, pendant toute sa durée, même de la part des Frères incomplètement initiés, à qui la prudence nécessite de tenir cachées les forces motrices (*the motive powers*) de l'Ordre.

Nul n'aurait eu l'audace d'accuser les Frères de Charleston ; à cause de cela, on a prétendu des raisons de pays, au lieu de personnes, pour solliciter le vote préparatoire des Triangles qui a autorisé la tenue du Convent Souverain. On a ainsi obtenu le vote préparatoire des Triangles, et les mêmes prétendues raisons de pays ont été seules produites afin d'obtenir les suffrages des délégués souverains pour la décapitation de Charleston (*for the beheading of Charleston*).

Or, le fonctionnement avait toujours été très excellent à Charleston ; aucun dommage n'a été

causé à l'Ordre par le fait que le Suprême Directoire Dogmatique était établi à Charleston. La cité du Palladium pouvait donc, sans nul inconvénient, continuer à être le siège de la très haute et très vénérable direction.

BEÏNTHIN. — *Il était injuste de transférer en Europe le Suprême Directoire Dogmatique.*

La Maçonnerie américaine des Etats-Unis est la plus importante sur la surface du globe, tant sous le rapport du nombre des adeptes que sous le rapport de la prospérité des Ateliers. Ses contributions constituent la plus grande part de la richesse des sept Directoires (1) ; elles donnent la vie à l'action de la souveraineté dans l'Ordre et à la haute propagande aujourd'hui si puissante.

L'Europe, si elle ne possédait pas le siège de la Suprématie Dogmatique, possédait les deux Souverainetés Exécutive et Administrative.

Transférer en Europe le siège du Directoire Dogmatique est un acte d'inique dépossession ; car, en conséquence du vote attaqué par les protestataires, les trois plus hauts pouvoirs de l'Ordre se trouveront réunis en Europe, parmi lesquels deux de ces souverains pouvoirs dans un seul pays, dans une seule ville, et, en quelque sorte, dans les mains d'un seul individu. Or, cela est contraire à la vénérée tradition, et une imprudence s'ajoute à l'injustice, si le vote du transfert n'est pas annulé bientôt. C'est le schisme que l'on créerait fatalement, attendu que la nombreuse, prospère et puissante Maçonnerie américaine ne se laissera pas déposséder, pour devenir la stupide vache à lait (*stupid milch-cow*) de l'usurpateur de ses droits.

GOMOR. — *Il est dangereux d'avoir transféré en Italie le Suprême Directoire Dogmatique.*

En particulier, le choix de l'Italie pour le nouveau siège de la Suprématie est mauvais, surtout par la raison que l'avenir politique de ce pays est tout à fait très incertain.

Le siège de la Souveraineté Exécutive suffisait à l'orient de Rome, parce que ce siège ne comporte pas une installation autre que celle d'un Suprême Conseil de moyenne importance. La principale fonction de l'Exécutif est concentrée dans la vigilance ; il n'agit pas comme une haute police s'inspirant d'elle-même, ordonnant et mettant tout en mouvement avec des effectifs considérables placés directement sous son autorité ;

(1) Dans le document, la phrase anglaise, non traduite mot à mot, équivaut à : « Ils se déclarent solidaires les uns des autres. »

(2) En style palladique, on se sert des lettres de l'alphabet des Mages pour numéroter les subdivisions d'une voûte. De même qu'on mettrait : (A), (B), (C), (D), etc., les hauts-maçons mettent : *Athoïm*, *Beïnthin*, *Gomor*, *Dindin*, *Eni*, *Ur*, *Zain*, etc., noms des lettres de leur alphabet secret, placées dans l'ordre suivant : A, B, G, D, E, U-V, Z, H, Th, I-J-Y, C-K, L, M, N, X, O, F-P, Ts, Q, R, S ; en tout, vingt-deux lettres.

(1) La « voûte » parle ici : 1° du Suprême Directoire Dogmatique, objet du transfert ; 2° des deux Souverains Directoires, l'un Exécutif, à Rome, l'autre Administratif, à Berlin ; 3° des quatre Grands Directoires Centraux, établis à Washington, pour l'Amérique du Nord, à Montevideo, pour l'Amérique du Sud, à Naples, pour l'Europe, et à Calcutta, pour l'Asie et l'Océanie. Il y a encore, à Port-Louis, un Sous-Directoire pour l'Afrique, dépendant du Grand Directoire de Calcutta. Tous ces directoires sont alimentés par la caisse du Rite Suprême, approvisionnée elle-même par le un-pour-cent des contributions de tous les Ateliers du globe.

mais il fonctionne en surveillant l'ennemi, pour communiquer avec promptitude au chef suprême un avis bien net sur l'opportunité des décisions à prendre. Il est à la fois la sentinelle avancée de l'Ordre et le futur exécuteur des souverains décrets ; à cause de cela, dans un tel poste, il n'a aucun besoin d'un nombreux état-major, ni des archives d'un ministre.

Au contraire, si le Palladium est transporté à l'orient de Rome et si cet orient devient le siège définitif du Suprême Directoire Dogmatique, voilà les archives centrales et les plus saintes choses en péril d'un coup de main dans le cas d'une conflagration subite.

Le transfert à Rome de la Suprématie de l'Ordre et de tout ce qui est inhérent à son organisation si complexe ne pourrait être effectué sans danger, que si l'Europe entière avait tous ses divers États républicains et unis par les liens d'un pacte de paix générale, enraciné dans les esprits de chacun. Avant l'accomplissement de cette évolution politique, qui sera la base de l'action décisive de la Maçonnerie, il y a réel danger à opérer le transfert de la Suprématie en Europe, surtout en Italie. Si des raisons majeures s'imposaient pour que le siège de la très haute et très vénérable direction fût enlevé aux États-Unis d'Amérique, c'est-à-dire si la nécessité survenait de le rapprocher du siège central de l'ennemi, il faudrait du moins le placer en pays non catholique, soit en Prusse, soit en Angleterre de préférence. Or, ainsi que cela est démontré dans l'Atthoim qui précède, la nécessité, ni même l'utilité du transfert, quel qu'il soit, n'existe pas.

Quant au danger de l'installation de la Suprématie à l'orient de Rome, il apparaît avec la plus grande clarté (*in the clearest manner*) ; car les puissances européennes n'ont jamais reconnu formellement la légitimité de l'occupation du territoire romain par le roi d'Italie ; cette abstention des puissances est regrettable, mais le chagrin que nous en éprouvons n'empêche pas ce fait d'être. Aussi, il est sage de prévoir la soudaineté d'une grande guerre européenne, qui serait autant prompte dans ses résultats que terrible dans ses batailles ; il faut donc envisager la lamentable perspective, qui serait une cause d'immense douleur pour tous les hommes de progrès, c'est-à-dire la possibilité d'une restauration, par certains vainqueurs, du royaume temporel du Pape de la Superstition ! (1)

Vraiment alors, du jour au lendemain, tout ce qui est pour nous le plus sacré se trouverait subitement au pouvoir d'un ennemi haineux et barbare, qui détruirait les choses saintes ; et qui, en s'emparant de nos archives, mettrait la main sur tous les rouages de notre machine humanitaire.

(1) Avez bon à retenir ! Les chefs de la Maçonnerie savent fort bien (mais ils ne le disent qu'entre eux) que l'abolition du pouvoir temporel de la Papauté n'est pas reconnue par les puissances.

Deuxième scrutin : Election

DINAÏN. — *L'élection est entachée (1) de tromperie originelle.*

Les deux scrutins peuvent paraître distincts l'un de l'autre, aux yeux de qui ne les examine pas ou ignore la perfide trame de l'Élu. Au nom de la vérité, il faut dire qu'ils étaient liés ; mais ils ont été présentés aux Triangles comme distincts et n'influant aucunement l'un sur l'autre.

Les circonstances qui ont provoqué le vote préparatoire sont présentes encore au souvenir de tous. On a fait valoir uniquement des motifs, plausibles d'aspect, qui, disait-on, militaient en faveur du transfert à Rome de la très haute et très vénérable direction, et les instigateurs de ce mouvement (on comprend aujourd'hui qu'ils obéissaient à un mot d'ordre) affirmaient avec énergie que la pétition italienne en demande du transfert ne cachait aucune intrigue d'ambition personnelle ; car, déclaraient-ils, le grand-maître du Souverain Directoire Exécutif ne présenterait pas sa candidature au Pontificat de la Maçonnerie universelle.

Maintenant, les protestataires interrogent la conscience des Parfaits Initiés. Est-ce qu'il n'y a pas eu là une indigne manœuvre, la plus traîtresse supercherie ?... Lorsque le premier scrutin (sur le transfert) a été dépouillé et son résultat proclamé, il n'a été présenté qu'une seule candidature : celle du grand-maître du Souverain Directoire Exécutif.

ENI. — *L'élection est entachée de corruption (2).*

Le grand-maître du Souverain Directoire Exécutif avait fait dire partout qu'il ne serait pas candidat à la suprême grande-maîtrise ; une fois le transfert à l'orient de Rome obtenu, il s'est déclaré candidat, et non seulement cela a été ainsi avec cynisme (*cynically*), mais aucun autre Frère italien ou résidant en Italie ne s'est déclaré candidat. Il est évident qu'il y a eu là : soit une entente préalable entre les Frères italiens ; soit une abstention générale des compétiteurs, imposée à eux par une pression illégitime du grand-maître du Souverain Directoire Exécutif ; soit une manœuvre depuis longtemps préparée et dont le résultat a été acquis avec de l'argent.

Dans l'un quelconque de ces trois cas, le scrutin lui-même est vicié.

Ces trois aspects de la question ont été examinés d'une façon attentive par une rapide enquête ; cette recherche des causes a fait découvrir que l'abstention des compétiteurs de l'Élu avait été l'objet d'un marché entre celui-ci et eux. Nous savons même quel est l'argent avec lequel le grand-

(1) Le mot employé dans le document original est plus dur. Textuellement : *L'élection est infectée* (INFECTED). Les protestataires américains n'ont pas mâché les mots désobligeants pour le F.^r Adriano Lemmi.

(2) Même observation que ci-dessus,

maître du Souverain Directoire Exécutif a payé la retraite des Frères dont les candidatures avaient été annoncées, au temps du vote préparatoire dans les Triangles. C'est la caisse de la Banque Romaine qui a été mise à contribution forcée, tant le gouvernement italien secondait les projets de l'indigne personnage (*worthless wretch*) qui a trompé tous les honnêtes Frères pour assouvir son ambition : or, le gouvernement italien a agi de la sorte, parce que son intérêt personnel est que la suprême direction de la Maçonnerie universelle soit à Rome, au lieu de Charleston ; et cette immixtion d'une autorité politique, même amie et non profane, dans l'action rigoureusement secrète réservée aux adeptes parfaits initiés du Palladium, est un argument de plus à ajouter au Gomor qui précède, pour prouver que le scrutin du transfert à Rome n'a pas été une œuvre d'intérêt général.

Sur le fait de l'achat des compétiteurs, payés pour s'abstenir après avoir laissé annoncer leurs candidatures dans les Triangles, nous avons la certitude qu'une somme totale de dix millions de lires a été dépensée à cet effet, extorquée à la Banque Romaine ; le principal compétiteur a reçu, à lui seul, plus de quatre millions de lires (1).

C'est là un cas manifeste de corruption (*a clear case of bribery*).

UR. — *L'Elu n'est pas orthodoxe.*

L'Elu ne tient pas son hérésie dans le secret ; il lui a donné plus d'une fois une fâcheuse publicité.

La vénérée tradition, commentée souvent et avec science par le tant regretté premier chef suprême, sublime législateur du Rite Palladique Réformé Nouveau, et créateur de notre organisation universelle, exige que le mot « Satan » ne soit pas employé, n'étant pas le nom du Dieu-Bon, et étant au contraire le mot usité par les prêtres de la superstition, dans les blasphématoires imprécations que leurs bouches vomissent sans cesse calomnieusement.

Cependant, le grand-maître italien emploie l'expression proscrite et condamnée, et il en autorise l'emploi, ainsi que cela est constaté par des relations officielles de banquets et même d'agapes. Et il y a plus, dans une assez récente cène triangulaire, il a remplacé le *Goddæil-Mirar*, obligatoire pourtant sans exception, par l'hymne où l'Excelsior est appelé du nom contraire à l'orthodoxie.

Par de tels agissements, le grand-maître italien s'est classé lui-même hérétique.

(1) Il s'agit du sénateur Giosué Carducci, dont la candidature avait des chances de succès, puisque, au scrutin du 20 septembre, bien qu'il se soit refusé à la dernière heure à se porter en concurrence à Adriano Lemmi, il a eu néanmoins 13 voix sur 77 votants. Le compte de Carducci à la Banque Romaine, compte qui lui a été ouvert sans raison sérieuse et par la seule influence de Lemmi, s'est trouvé, lors de la découverte du pot-aux-roses, en excédant de 4 millions 549 mille 450 francs ; on sait que le gouvernement italien a étouffé l'affaire.

Or, il est tout à fait inadmissible que la Chaire suprême du Dogme ne soit pas orthodoxe ; ce serait le bouleversement de toute la vénérée tradition, conservée pure par le premier et le second Pontificats, la ruine du Temple, ou tout au moins le retrait de la protection divine pendant les années de l'hérésie dogmatisante.

ZAÏN. — *L'Elu est indigne sous le rapport de la vulgaire probité.*

Les protestataires ont sommé vainement le grand-maître italien, devenu chef suprême grâce à la fraude, de se justifier des graves accusations qui ont été portées contre sa probité. Les sommations ont été faites, de vive voix et par voûte en message régulier, avant et après le scrutin de l'élection. Les preuves de l'indignité, telles qu'elles sont produites par les accusateurs, sous forme de documents authentiques photographiés, ont été mises devant l'accusé ; et aussi on les trouvera annexées à la présente voûte, avec les pièces témoignant la véracité des protestataires sur les autres points soulevés ou dénoncés en ce litige.

L'Elu s'est contenté de nier avec colère, et il n'a pas voulu s'expliquer d'une façon complète par des preuves authentiques qui lui ont été demandées en vue de l'anéantissement de celles de ses accusateurs.

L'une des accusations est relative à une condamnation profane (1) ; une autre, consistant en une plainte de nombreux Frères, aurait occasionné bien certainement un jugement du premier Pontificat, si elle était parvenue jusqu'à son tribunal suprême (2). L'affaire est un placement d'une somme importante au nom personnel du grand-maître italien, alors que cette somme appartient à la Maçonnerie. En Angleterre et aux Etats-Unis, les adeptes de la parfaite initiation ont toujours désiré la prospérité de la Maçonnerie italienne ; d'autre part, la pauvreté de cette Famille est notoire dans l'Ordre, et c'est pourquoi les maçons anglais et américains ont transmis au grand-maître italien de forts subsides, souvent réitérés, afin qu'il multipliât les loges dans le pays où le Pape de la Superstition trône orgueilleusement. Or, les accusateurs de l'Elu soutiennent qu'il a gardé pour lui une notable part de l'argent ainsi reçu ; ce serait là un vol commis au détriment de l'Ordre. En outre, il a frappé d'un impôt les pauvres loges

(1) Il s'agit de la condamnation pour vol à un an et un jour de prison et cinq années de surveillance de la haute police, prononcée contre Adriano Lemmi, le 22 mars 1844, par le Tribunal Correctionnel de Marseille. Nous avons publié in-extenso le texte de ce jugement dans le numéro-spécimen de la *Revue Mensuelle, religieuse, politique, scientifique*.

(2) Les adversaires du nouveau chef suprême de la Maçonnerie, affirment, d'autre part, que toutes les plaintes envoyées à Charleston contre Lemmi étaient confisquées et supprimées par le F. Philéas Walder, un de ses plus dévoués complices, et qu'ainsi elles ne parvinrent jamais à Albert Pike.

SPÉCIMEN DES GRAVURES SERVANT A ILLUSTRER
le volume de M. A.-G. DE LA RIVE

LA FEMME ET L'ENFANT
DANS LA FRANC-MAÇONNERIE UNIVERSELLE
(l'ouvrage vient de paraître)



DONA MARIA-DEL-OLVIDO DE BOURBON

GRANDE-MAÎTRESSE EN ESPAGNE

Fille du Duc de Séville (tué en duel par le Duc de Montpensier)

italiennes, impôt qu'elles sont obligées de lui payer, sous peine de radiation, après trois avertissements. Les accusateurs de l'Elu avancent, avec des preuves consolidant leur dire, qu'en 1890 (ère vulgaire) le total de ces détournements sur les fonds anglais et américain de propagande et des extorsions aux pauvres maçons italiens s'élevait à quatre cent mille livres, que l'accusé plaça à son nom personnel. Les accusateurs ajoutent enfin que c'est dans cette conduite abusive et méprisante

(*wrong and contemptible*) que se trouve la seule cause des nombreuses défections et scissions en Italie, beaucoup de maçons de ce pays étant très mécontents et à un degré tellement haut qu'ils n'ont pas craint de le dire, même dans le monde profane.

L'attitude du nouveau chef suprême, élu grâce à la fraude, prouve qu'il lui est impossible de se disculper ; mais il a l'impudence tout à fait cynique (*very cynic sauciness*). En présence de la marée

montante des accusations, il apparaît avoir pris pour devise : « Il faut payer d'audace ! » (*We must put a bold face on the matter !*) Ce qui est absolument révoltant surtout, c'est le mot annuel qu'il a imposé aux Triangles, en réjouissance de son avènement, et que les adeptes de la parfaite initiation seront contraints de dire jusqu'au 29^e jour du 7^e mois de l'an 000894, sous peine de voir les portes du Temple rester fermées pour eux. Ce choix inconvenant d'un tel mot annuel montre que l'Élu brave le mépris des maçons honnêtes. Les protestataires se demandent si les Frères et Sœurs qui honorent la probité comme une des premières vertus naturelles peuvent accepter plus longtemps une si pesante humiliation. On n'a aucune bonne raison de dire que ce mot secret a été imaginé en esprit d'opposition au traître justement mis à mort ; non, le mot annuel en cours n'est rien autre qu'une impudente glorification d'un historique voleur.

HÉLÉTHA. — *L'Élu a supprimé tout contrôle de ses opérations, dès le lendemain de son avènement.*

Le Souverain Pontife de la Maçonnerie universelle est vraiment le chef suprême, c'est-à-dire qu'il est le plus élevé dans la hiérarchie ; aucun Frère n'a le pouvoir de lui commander un acte, et ce qu'il ordonne doit être accompli. Néanmoins, s'il est sans contre-poids pour la solution des questions de dogme, il est entouré de conseillers d'une très grande sagesse, doués d'une longue expérience, dont le choix lui appartient, mais qui, choisis toujours parmi les vétérans maçons résidant à proximité de son siège, forment un contrôle bienveillant pour lui et une garantie pour l'universalité des adeptes en ce qui concerne la direction des œuvres matérielles. C'est pour remplir cette noble mission que le Sérénissime Grand Collège des Maçons Émérites a été institué : son existence donne par elle-même tout repos à l'esprit des adeptes de la parfaite initiation.

Le nouveau chef suprême, élu grâce à la fraude, a eu d'abord à procéder aux nominations des membres de son Sérénissime Grand Collège, au nombre de dix, conformément aux Statuts, en même temps qu'il nommait son remplaçant au Souverain Directoire Exécutif. Il a déclaré que les Très Illustres, Très Puissants et Très Éclairés Frères Anciens, composant le précédent Sérénissime Grand Collège de Charleston, conserveront leur dignité, avec le titre de membres honoraires *ad vitam* ; dans cela, il n'y a pas de reproche à formuler contre lui. Mais, pour nommer les membres actifs de son Sérénissime Grand Collège, il a agi avec une véritable ruse. Au lieu de choisir dix hauts maçons parfaits initiés résidant en Italie et pouvant contrôler ses actes par conséquent, il a distribué ces dix nominations dans tout autant de pays, comme si la dignité si importante de

cette fonction était un titre simplement honorifique, un diplôme ou une médaille flattant la vanité de celui à qui cette marque de haute estime du chef suprême est décernée.

Les adeptes de la parfaite initiation ont donc appris les noms des dix d'entre eux que l'Élu par fraude place le plus haut dans sa considération ; mais maintenant ils ne possèdent plus aucune garantie de la gestion des intérêts matériels de l'Ordre tout à fait les plus graves.

Cette situation est particulièrement insupportable, quand une telle autorité sans contrôle se trouve exercée par un homme autant suspect et déjà coupable de nombreuses malversations.

THÉLA. — *L'élection est irrégulière, et son irrégularité est aggravée par une réunion exceptionnelle de circonstances motivant les plus légitimes soupçons.*

Pour le premier Pontificat, il n'y eut pas élection ; car le premier chef suprême fut créateur de l'organisation : il institua tout, et son autorité fut reconnue. Pour le deuxième Pontificat, il y eut désignation par le prédécesseur, confirmée par le suffrage unanime du Sérénissime Grand Collège ; en vertu de la Constitution fondamentale du Palladium, c'est de cette façon que l'élection du chef suprême de la Maçonnerie universelle doit être effectuée. Uniquement, dans le cas où, onze jours s'étant écoulés, les membres du Sérénissime Grand Collège ne se seront pas mis d'accord pour élire à l'unanimité l'un d'eux ou un parfait initié du plus haut degré pris en dehors d'eux, alors les directeurs des soixante-dix-sept Provinces Triangulaires convoquent les Parfaits Triangles, les Grands Triangles et les Triangles à tenir séance pour le choix des délégués (1) dont la réunion formera le Convent Souverain secret. Là, le candidat à la suprême grande maîtrise doit obtenir, pour être légitimement élu, un nombre de voix équivalant au moins aux trois quarts des votants. Telle est la loi.

Or, la loi a été transgressée.

Afin que tout eût été régulier, il aurait fallu tenir deux séances du Convent Souverain, et non pas une séance unique. Dans la première, le scrutin sur le transfert aurait eu lieu ; et puisque le transfert du siège suprême a été adopté, il aurait fallu, malgré l'iniquité de ce vote, que la majorité qui l'avait émis et le considérait donc valable suspendît la session du Convent et mandat à Char-

(1) Un délégué par Province Triangulaire. Vingt-deux provinces ont le privilège de pouvoir déléguer indifféremment un Frère ou une Sœur, pourvu que celle-ci soit Maîtresse Templière Souveraine ; neuf seulement ont délégué une Sœur au Convent secret de Rome, du 20 septembre 1893. Les Frères délégués à un Convent Souverain doivent avoir le grade de Mage Élu. Les simples Triangles ne participent pas à l'élection des délégués, quant au vote ; mais c'est dans leur Atelier que se tient la réunion préparatoire, et les Frères et Sœurs du premier degré palladique ont voix consultative.

est on le résultat, par la voie immédiate, ainsi que le nom des candidats au Souverain Pontificat. En effet, les Anciens, membres du Sérénissime Grand Collège, possédaient la plénitude de leurs pouvoirs et se trouvaient réunis à Charleston, sauf un seul qui était présent à Rome ; celui-ci pouvait, par la voie immédiate, faire connaître à ses Très Illustres, Très Puissants et Très Éclairés collègues à quel candidat il donnait son vote pour la suprême grande-maîtrise. Après quoi, si l'accord unanime n'avait pas pu se faire, après les onze jours écoulés, le Convent Souverain aurait repris séance et procédé au deuxième scrutin, en tenant compte des trois quarts des voix des votants, nombre nécessaire pour avoir une légitime élection.

Voilà comment cette grave affaire aurait dû se passer, en régularité et loyauté, puisque la Constitution fondamentale du Palladium n'a pas prévu le fait du transfert du siège suprême hors de Charleston. Les membres du Sérénissime Grand Collège pouvant élire à la Chaire du Dogme un parfait initié du plus haut degré pris en dehors d'eux, c'était à eux d'abord que revenait le premier exercice des droits de Grands Électeurs, même le siège suprême ayant été voté transféré à Rome. Au Convent Souverain, ces sages observations furent présentées entre les deux scrutins par plusieurs des protestataires rédacteurs de la présente voûte ; mais la voix de la raison fut étouffée (*but the voice of reason was drowned*).

D'autre part, le nombre nécessaire des suffrages pour la légitime élection n'a pas été atteint ; c'est pourquoi la proclamation déclarant élu le titulaire actuel de la suprême grande-maîtrise n'a aucune valeur.

Au premier scrutin (sur le transfert), la moitié plus une des voix des votants suffisait ; cela avait été convenu, lors de la réunion préparatoire des Triangles. A ce scrutin, quatre délégués souverains s'abstinrent. Mais il n'a été dit nulle part, dans aucun Triangle, au temps de la réunion préparatoire, que l'on pourrait se contenter, pour le deuxième scrutin, d'une majorité inférieure aux trois quarts des votants ; car, si un projet semblable avait été proposé aux Triangles, il aurait eu contre lui la réprobation de tous les hauts-maçons sincères et honnêtes, qui défendent et défendront toujours la Constitution comme une arche sainte. Or, au deuxième scrutin, les soixante-dix-sept délégués souverains votèrent, sans une seule abstention. Il fallait donc *cinquante-huit voix au minimum* pour être légalement proclamé élu.

Il résulte du procès-verbal même du Convent que le grand-maître du Souverain Directoire Exécutif a obtenu en tout *quarante-six voix*. Audacieusement, le faux Élu (*the falsely Elected*) falsifie les chiffres, dans sa lettre encyclique annonçant son élection : il prétend avoir obtenu quarante-six voix *sur cinquante-neuf votants* ; mais c'est là un mensonge monstrueux (*a glaring untruth*). Voici la vérité : les *trente-et-un* délégués souverains, qui

furent opposés à l'exaltation suprême de cet homme se divisèrent ; afin de mettre un nom dans l'urne, *treize* votèrent pour un Frère qui avait retiré sa candidature ; *dix-huit*, tenant ce Frère pour non-orthodoxe autant que l'unique candidat, et indignés de toutes ces perfides manœuvres, protestèrent significativement (*significantly*) en votant par bulletins blancs. Transformer dix-huit bulletins blancs en dix-huit abstentions est une indigne tricherie.

Enfin, les protestataires signalent surtout ce fait fort étrange (*passing strange*) : quatorze délégués souverains tombèrent malades au moment de se mettre en route ; cinq purent être remplacés par un vote prompt de leurs mandants ; pour les neuf autres, les Parfaits Triangles et Grands Triangles représentés furent obligés, étant surpris inopinément, d'envoyer leurs mandats à des Frères habitant l'Italie, et ces mandataires suppléants leur étaient connus d'une façon insuffisante. Or, les électeurs des Parfaits Triangles et Grands Triangles, qui furent remplacés en ce cas de force majeure par des suppléants italiens, s'étaient prononcés contre le transfert à Rome, et leurs vrais délégués auraient refusé, à plus forte raison, leurs suffrages au meneur de l'intrigue s'imposant soudain comme unique candidat. Un seul des neuf suppléants italiens s'abstint au premier scrutin et vota au deuxième par bulletin blanc, agissant ainsi correctement et avec sagesse ; les huit autres votèrent pour le transfert et pour l'exaltation suprême du grand-maître leur compatriote, foulant ainsi aux pieds les sentiments de leurs mandants.

C'est pourquoi cette élection est frauduleuse dans son essence, dans sa préparation, dans sa manipulation, dans son accomplissement, dans sa proclamation et dans sa notification.

Conclusion

Le premier scrutin se rapportait à un changement inutile ; en outre, ses conséquences sont dangereuses, même seulement quant au choix de la ville choisie pour le siège suprême transféré. Il doit être annulé ; car il est le résultat d'une intrigue qui avait l'unique but de rendre obligatoire le deuxième scrutin, par conséquent de satisfaire une ambition personnelle, et aucunement de servir la cause sainte. Il y a plus, les premiers choix de délégués souverains dans le vote préparatoire des Triangles prouvent avec évidence que quarante-trois Provinces Triangulaires voyaient défavorablement le projet de transfert du siège suprême hors de Charleston.

Le deuxième scrutin, conséquence du premier, est tout à fait désastreux pour la cause sainte. Il est le fruit du mensonge, de la vénalité, de la fraude ; il livre la Chaire du Dogme et la plus haute autorité à un homme indigne et turbulent qui méconnaît l'orthodoxie ; parmi les probes

adeptes de la parfaite initiation, aucun ne voudra tolérer que le fonds central de propagande soit à la disposition d'un déprédateur invétéré (*inveterate depredator*) dont le premier acte a été de supprimer tout contrôle autour de lui. Ce deuxième scrutin est nul et non avenue de plein droit (*null and void by right*).

En principe, les votes proclamés à Rome le 20^e jour du 7^e mois de l'an 000893 et notifiés aux Triangles, n'étant point vraiment légaux, n'engagent aucunement la conscience des Vrais Elus et Parfaits Initiés.

En pratique, jusqu'au redressement des illégalités commises, la suprême autorité légitime réside dans le Sérénissime Grand Collège des Maçons Émérites, dont les seuls membres réguliers sont les Anciens et inamovibles Frères en Notre Divin Maître, actuellement au nombre de neuf, vu le récent décès du dixième, siégeant à Charleston. Attendu que le dernier chef suprême légitime maintient sa démission et déclare se renfermer dans une impartiale abstention en ces tristes circonstances, les protestataires invitent les Parfaits Triangles, Grands Triangles et Triangles à manifester hautement et d'urgence leurs sentiments sur la situation et à en faire parvenir l'expression, en double voûte, au Sérénissime Grand Collège, à Charleston, et au Comité de Permanence de la Protestation, à Londres, afin que, la majorité des Provinces Triangulaires intervenant bientôt, les Anciens et inamovibles Frères en Notre Divin Maître proclament l'annulation définitive des deux scrutins attaqués, complètent leur Collège vénéré et élisent un nouveau Souverain Pontife et grand-maître du Suprême Directoire Dogmatique, en se conformant aux prescriptions de la Constitution fondamentale du Palladium.

Jusqu'à la solution, les Parfaits Triangles, Grands Triangles et Triangles ont le devoir de signifier aussi bien au Souverain Directoire Administratif qu'ils s'opposent à ce que le prélèvement ordinaire sur les contributions des Ateliers soit remis à l'usurpateur du suprême pouvoir.

Dans le cas où le faux Élu donnerait l'ordre XIX, les protestataires, tous Mages Élus et Maîtresses Templiers Souveraines, prononcent dès à présent le « Veto » et déclarent être en état de légitime défense (*in a state of self-defence*).

La voûte est signée par 26 Délégués Souverains :

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE : le délégué provincial de Baltimore; la déléguée provinciale de Boston; le dél. pr. de Buffalo; le dél. pr. de Charleston; le dél. pr. de Chicago; le dél. pr. de Cincinnati; le dél. pr. de Détroit; le dél. pr. de Louisville; le dél. pr. de New-York; la déléguée provinciale de New-York et Brooklyn (1); le dél. pr. de la Nouvelle-Orléans; le dél. pr.

(1) Les Provinces Triangulaires ne correspondent ni aux États, ni aux divisions administratives ou ecclésiastiques

de Philadelphie; la déléguée provinciale de Pittsburgh; le dél. pr. de Providence; le dél. pr. de Saint-Louis; le dél. pr. de San-Francisco; le dél. pr. de Washington. — CANADA : le dél. pr. de Montréal. — MEXIQUE : le dél. pr. de Mexico; la déléguée provinciale de Guadalajara. — BRÉSIL : le dél. pr. de Rio-de-Janeiro. — URUGUAY : le dél. pr. de Montevideo. — RÉPUBLIQUE ARGENTINE : la déléguée provinciale de Buenos-Ayres; le dél. pr. de Tucuman. — ROYAUME BRITANNIQUE : la déléguée provinciale de Birmingham. — ÎLE-AURICIF : le dél. pr. de Port-Louis.

La présente voûte de protestation a été faite et conçue, écrite et donnée avec respect et vénération des nombres mystérieux 77 et 666, et l'original déposé sous la Clef d'Or, en la Vallée de Londres, le 15^e jour du 10^e mois de l'an de la Vraie Lumière 000893. Les adhésions devront être envoyées au Comité de Permanence, siégeant au local de la Loge-Mère *le Lotus d'Angleterre*, temple secret d'Oxford-Street.

Copie délivrée au Triangle....., vallée de..... province de....., certifiée conforme à l'original.

Le Comité de Permanence de la Protestation :

ALEX. GRAVESON, Mage Élu, grand-maître du Parfait Triangle *God's Love*, délégué provincial de Philadelphie.

VICENTE FELIZ PALACIOS, Mage Élu, grand-maître du Parfait Triangle *Fiat Lux*, délégué provincial de Mexico.

DIANA VAUGHAN, Maîtresse Templière Souveraine, grande-maîtresse du Parfait Triangle *Phébé-la-Rose*, déléguée provinciale de New-York et Brooklyn.

On voit que, si Adriano Lemmi a été habile, comme un vieux renard qu'il est, par contre il se trouve avoir affaire à des adversaires qui ne paraissent pas disposés à se laisser déposséder par lui. Le Palladium (lisez : le Baphomet) n'est pas près d'aller à Rome.

De fait, les hauts-maçons américains ont été supérieurement roulés par le forban du palais Borghèse; on comprend leur grande colère.

Depuis la mort d'Albert Pike, premier souverain-pontife de la Maçonnerie universelle, Lemmi convoitait la place, laquelle donne droit au maniement des quarante millions annuels qui forment le budget du Palladisme. S'il est arrivé à ses fins, il en a pris la peine. Il a fait ressortir par ses émissaires, qui pendant deux ans ont chauffé les Triangles, que le moment était venu d'engager la lutte décisive contre la Papauté et que, pour cela, il fallait placer à Rome le vicaire du Grand-Architecte. « Oh ! ajoutait-on, l'illustre F. ! Adriano Lemmi ne réclame le transfert du Suprême Directoire Dogmatique que dans le seul

d'un pays; il y a là une division toute spéciale à la haute maçonnerie, basée sur le nombre et l'importance des Ateliers palladiques. C'est ainsi qu'en Europe, par exemple, la Hollande, le Hanovre et le Danemark constituent une seule Province Triangulaire, dite province de Hambourg, tandis qu'aux États-Unis d'Amérique l'état de New-York comporte trois Provinces Triangulaires, dites 1^e de New-York, 2^e de New-York et Brooklyn, 3^e de Buffalo.

intérêt de la cause ; il ne briguera pas le titre et la fonction de chef des chefs ; il y a Carducci, il y a Bovio, le prince Sciarra Ettore Ferrari et bien d'autres hauts-maçons italiens, dont les candidatures sont prêtes à être posées ; lui, Lemmi, il demeurera l'Exécutif comme devant. »

Les Triangles ont fini par s'y laisser prendre. Le parti de Charleston, se croyant sûr de la majorité et voulant en finir une bonne fois avec cette question du transfert à Rome que l'on ne cessait d'agiter depuis la mort de Pike, a poussé de bonne grâce à l'étude de l'affaire dans les réunions préparatoires ; les vieux bonzes du Sérénissime Grand Collège et leur incapable président ont signé le décret autorisant l'élection des soixante-dix-sept délégués au Convent Souverain ; les hauts-maçons américains se méfiaient si peu, qu'ils ont accepté (faute énorme) que le Convent secret se tiendrait en Italie même ; on ferait un petit voyage d'agrément, pensaient-ils, on trinquerait au palais Borghèse en narguant le Pape, et l'on s'en retournerait chacun chez soi, en disant à Lemmi : « Vous voyez, très illustre Frère, c'est toujours Charleston qui tient la corde, pour la direction suprême de notre sainte Maçonnerie. »

En effet, les partisans du *statu quo* ont eu la majorité dans les Triangles ; quarante-trois provinces sur soixante-dix-sept ont élu, pour leurs délégués au Convent Souverain, des frères qui n'étaient pas favorables au transfert. Malheureusement, les délégués n'avaient pas un mandat absolument impératif, et les Charlestoniens comptaient sans l'astuce et le manque total de scrupules de Lemmi.

Le 20 septembre 1893, le vote sur la question du transfert a été, rappelons-le, celui-ci :

Pour le transfert.....	48 voix.
Contre.....	25 —
Soit : 73 votants.	
4 abstentions.	
Total : 77 délégués.	

Comment la majorité, favorable au *statu quo* dans les Triangles, s'était-elle changée en minorité au Convent?... La voûte de protestation vient de nous le dire.

Voici, néanmoins, quelques détails complémentaires :

Pour avoir exactement les Provinces où la discussion préparatoire n'a pas été concluante dans le sens du transfert, il faut ajouter les dix-sept suivantes aux vingt-six dont on a lu les noms au bas du document ci-dessus ; c'est-à-dire :

Les Provinces Triangulaires de : Hamilton, en Canada ; Cleveland, Memphis, aux États-Unis ; la Havane, à Cuba ; Port-au-Prince, à Haïti ; Guatemala, en Amérique Centrale ; Caracas, chef-lieu provincial des quatre États formant l'ancienne Colombie ; Bahia, au Brésil ; Lima, au Pérou ; la Paz, en Bolivie ; Valparaiso, au Chili ; Treinta-y-Très, dans l'Uruguay ; Liverpool, Manchester, Glasgow, dans le Royaume Britannique ; Munich, Leipzig, en Allemagne.

Les partisans de Charleston comptaient donc sur les voix de quarante-trois délégués, dont cinq délégués européens.

Ces cinq-là ont été « convertis » au transfert, soit par leurs collègues d'Angleterre et d'Allemagne, soit par l'éloquence persuasive de deux ministres protestants habitant Rome et amis intimes de Lemmi, soit par d'autres arguments encore plus convaincants et dont le vieux Walder (membre du Sérénissime Grand Collège, mais trahissant Charleston) avait, dit-on, ses poches pleines. Le père de Sophie, partisan enragé du transfert, s'était fait déléguer par la province de Singapore (Asie). Sophie, qui assistait aussi au Convent, y représentait Zurich, chef-lieu provincial de la Suisse.

Quatre délégués d'outre-mer tournèrent également casaque, vaincus comme les autres par la puissance des arguments auxquels il vient d'être fait allusion. Ce sont les délégués d'Hamilton, de Port-au-Prince, de Bahia et de Valparaiso. Nous sommes précis, ayant nos renseignements d'une très bonne source.

D'autre part, la voûte de protestation déclare que quatorze délégués se trouvèrent subitement malades au moment de se mettre en route. Nous savons aussi à quelles provinces appartenaient ces délégués. C'étaient ceux de la Nouvelle-Orléans, de Cleveland, de San-Francisco, de Memphis, de la Havane, de Guatemala, de Caracas, de Rio-de-Janeiro, de Lima, de la Paz, de Montevideo, de Treinta-y-Très, de Buenos-Ayres, et de Port-Louis.

Les Triangles de la Nouvelle-Orléans, de San-Francisco, de Rio-de-Janeiro, de Montevideo et de Buenos-Ayres eurent le temps de choisir chez eux les remplaçants délégués ; mais les neuf autres provinces durent se résigner à envoyer, par la poste, à des Frères italiens le mandat de les représenter. Seul, le Frère italien, délégué-suppléant pour Port-Louis, s'abstint au premier scrutin et, au deuxième, vota à bulletin blanc ; les huit autres votèrent carrément pour le transfert à Rome et pour Lemmi.

Les partisans de Charleston ont donc perdu au Convent neuf voix par changement d'opinion de délégués sur lesquels ils comptaient, et neuf voix par l'effet du remplacement forcé d'Américains malades par des Italiens. Aussi, les adversaires de Lemmi ne digèrent-ils pas une pareille pilule.

Peu nombreux ont été ceux d'entre eux, qui, sachant Lemmi capable de tout, apprenant ces maladies subites, voyant l'embauchage pratiqué par les Walder (père et fille) et les ministres protestants de Rome, ont compris que la cause du *statu quo* subirait un échec.

Qui aura le dernier mot dans ce conflit?... Il est difficile de le prévoir. Pour le moment, Lemmi ne décolère pas. Il tenait surtout à avoir la clef de la caisse aux quarante millions, et il ne l'aura pas. Deux des membres du Comité de Londres, le F. Palacios et la S. Vaughan, se sont rendus tout récemment à Berlin, où siège le Souverain Directoire Administratif, et ont formé une opposition maçonnique dans toutes les règles, avec l'autorisation du Sérénissime Grand Collège de Charleston.

Toute la question est de savoir si les partisans du *statu quo* retrouveront fidèles les quarante-trois Provinces qui leur paraissaient acquises,

lors des réunions préparatoires des Triangles. Lemmi espère que plusieurs accepteront le fait accompli et qu'il sera maintenu pape de la Maçonnerie, tout en étant parfaitement méprisé de la presque unanimité des Loges, Arrière-Loges et Triangles. Mais cette dernière considération lui importe peu.

C'est de lui que miss Vaughan, qui parle et écrit admirablement notre langue et trousse même assez bien le vers, a dit en un jovial distique :

Lâche comme un fripon, plus vil et plat qu'un pitre,
L'affront glisse sur lui comme l'eau sur la vitre.

Donc, le renégat enjuivé avalera les reproches les plus sanglants et les camouflets les plus ignominieux, pourvu qu'on finisse par lui abandonner la clef de la caisse.

Pour répliquer à la voûte de protestation du 15 décembre, il ne trouve rien autre à faire dire, par ses émissaires dans les Triangles, que ceci :

« — Si l'on annule les deux scrutins du 20 septembre, on mettra en joie les cléricaux ; par grâce, ne leur donnez pas ce plaisir de voir le F. . Lemmi désavoué et jeté à la porte par les francs-maçons eux-mêmes ! »

Oui, le vieux coquin en est là.

D'autre part, lorsqu'on demande à éclaircir l'affaire des quatorze délégués tombés subitement malades au moment de partir pour aller voter contre lui, il répond en insinuant que, si Philéas Walder est mort peu après le Convent secret de Rome, c'est qu'il a été empoisonné par les partisans de Charleston.

Nous n'avons pas à défendre ceux-ci contre les insinuations d'un homme pour qui *l'aqua-tosana* n'a pas de secrets ; mais, en ce qui concerne particulièrement miss Vaughan, ennemie déclarée des Walder, celui qui écrit ces lignes peut affirmer hautement qu'il sait, *mieux que personne*, qu'elle a toujours réprouvé les ultions, si fréquemment employées dans ce triste monde d'où nos prières à Dieu finiront bien par la tirer, et qu'ayant en horreur de tels moyens, elle ne s'en est pas servie pour se débarrasser d'un ennemi.

Que Lemmi débite ces sottes accusations ; aucun de ceux qui connaissent la courageuse jeune femme, qui s'est déclarée son adversaire, ne le croira. C'est plutôt à elle que nous recommandons la prudence, et, quoiqu'un abîme sépare notre croyance de la sienne, nous lui parlons en ami.

Elle a retiré sa démission, pour reprendre sa place de combat contre Lemmi parmi ses camarades d'Amérique ; qu'elle prenne garde à elle. Nous savons qu'à Berlin, dernièrement, elle a été, par deux fois, très imprudente. Lemmi la guette ; qu'elle y fasse attention.

Nous n'en disons pas davantage.

Quant au schisme qui divise la haute-maçonnerie, attendons la suite des événements.

Docteur Bataille.

LE CONGRÈS DE PALERME

NOUVEAUX DISSIDENTS

Dans notre dernier numéro, nous avons dit que la révolte contre Lemmi venait de gagner jusqu'à l'Ecosse italienne.

Nous avons reçu confirmation de cette nouvelle par un de nos correspondants de Rome, qui écrit à M. le docteur Bataille :

Rome, le 20 février 1894.

Mon cher docteur,

Vous n'ignorez pas, certainement, qu'à la suite du vote si honteux du 20 septembre dernier, par lequel le juif Adriano Lemmi, semant l'or filouté aux malheureux, s'est fait élire Souverain Pontife de la Franc-Maçonnerie Universelle, les Maçons d'Italie, imitant l'exemple de ceux d'Amérique, se sont révoltés eux aussi.

Mais voici des détails que je vous communique et qui sont absolument certains, sur ce mouvement important de rébellion qui éclate dans les Loges de notre Péninsule. Publiez-les ; ils intéresseront le public.

Donc, un Congrès de hauts dignitaires du Rite Ecossais Ancien et Accepté vient de se tenir à Palerme. On y a discuté et arrêté les mesures à prendre pour soustraire à l'autorité de Lemmi-Simon ceux des Maçons italiens qui veulent faire acte d'indépendance. Comme conclusion des débats, on a décidé de « créer en Italie autant de Suprêmes Conseils qu'il y avait d'Etats alors que la Péninsule n'était pas composée à unité. »

Aussi, on a fondé tout d'abord : le Suprême Conseil pour l'ancien royaume de Naples, siégeant à la vallée du Sebeto (Naples) ; le Suprême Conseil pour l'ancien grand-duché de Toscane, siégeant à la vallée de l'Arno (Florence) ; et le Suprême Conseil pour la Sicile, siégeant à la vallée de l'Oreto (Palerme). Tous ces Suprêmes Conseils maintiendront le Rite Ecossais Ancien et Accepté.

Le Suprême Conseil de la vallée du Sebeto était représenté, au Congrès de Palerme, par les Frères : Antonio Marando, 33° ; Marino Marini, 33° ; Salvatore Barra, 33° ; Giovanni Mariello, 33° ; Benedetto di Meglio, 33° ; Raimondo de Salvatore, 33° ; Gennaro Abate, 33° ; Ludovico Miselpieri, 33° ; Andrea Lazzara, 33°. Le grand maître de ce Suprême Conseil est le Frère Antonio Marando.

Le Suprême Conseil de la vallée de l'Arno était représenté, au Congrès de Palerme, par les Frères : Fortunato Savi, 33° ; Neocle Renucci, 33° ; Luigi Caire, 33° ; Ulisse Parini, 33° ; Silvio Belli, 33° ; Carlo Leoni, 33° ; Arturo Bruno-Frager, 33° ; Giuseppe Morgantini, 33° ; Italo Benporad, 33° ; Natale Cafanielli, 33°. Le grand-maître de ce Suprême Conseil est le Frère Fortunato Savi.

Le Suprême Conseil de la vallée de l'Oreto, où a siégé le Congrès, se compose des Frères : Paolo Figlia, 33° ; Benedetto Quinci del Grano, 33° ; Giuseppe Polizzi, 33° ; Aristide Battaglia, 33° ; Francesco P. Mondini, 33° ; Francesco Giliberto, 33° ; Giuseppe Militello, 33° ; Giovanni Leone, 33° ; Salvatore Vicesvinci, 33° ; Antonino

ombardo, 33^e ; Cesare di Leo-Cadello, 33^e. Le grand-maître de ce Suprême Conseil est le Frère Paolo Figlia, député au Parlement italien et l'un des adversaires de Lemmi dans la Maçonnerie de notre Péninsule.

Le Frère Paolo Figlia est un homme d'action, très énergique, d'une éloquence entraînante. Il a fait ressortir quelle honte ce serait pour les Ateliers maçonniques qui accepteraient les faits du 20 septembre dernier. Sur sa proposition, des félicitations ont été votées par le Congrès pour les hauts-maçons qui ont vaillamment donné l'exemple d'une honnête indépendance.

Agréez, mon cher docteur, etc.

Antibaph II.

La Messe noire à Fribourg

Il y a quelques mois, la *Croix de Reims* prenait part à la campagne que menèrent plusieurs organes catholiques au sujet de la S. . . Barbe Bilger, ex-grande-maîtresse de la Maçonnerie Universelle et plus spécialement affiliée à l'Ordre satanique des Odd-Fellows, qui a de nombreux adeptes aux États-Unis et en Europe, où il rivalise avec le Palladisme nouveau et réformé. Si la campagne en question n'a point donné les résultats espérés, n'est-ce pas imputable à l'autorité ecclésiastique, qui préférera garder le silence et ne pas utiliser les dépositions intéressantes de l'ancienne luciférienne ?

Nous nous inclinons avec un profond respect devant cette mesure ; mais nous différons complètement de manière de voir. En effet, l'armée de Satan grossit de jour en jour. (L'*Echo de Rome*, du 1^{er} janvier 1894, indique, d'après Miss Vaughan, que le total général des adeptes est de 21.861.734, au nombre desquels sont 2.725.556 Sœurs Maçonnes !) ; le représentant de Lucifer, ce vieux scélérat d'Adriano Lemmi, trône, depuis le 20 septembre, au palais Borghèse, la Rome Satanique se dresse ouvertement devant la Rome Catholique ; et la voix de Sa Sainteté Léon XIII s'élève pour dire à tous les fidèles de combattre vaillamment et d'écraser cette hydre menaçante. En présence d'une telle situation, la S. . . Barbe Bilger doit s'expliquer. L'occasion est unique. Que l'on ne nous oppose plus de prétendues craintes de troubler la conscience de cette fille en évoquant le souvenir de son existence démoniaque !

Tout ceci nous conduit à reprendre une partie de l'article de la *Croix de Reims*, du 19 juillet 1893, relative à la MESSE NOIRE DE FRIBOURG, et à la faire suivre de réflexions et d'explications, qui renforceront les affirmations de son auteur et prouveront que souvent l'invraisemblable ne laisse pas d'être la réalité.

« La Régénérée (loge fribourgeoise) avait, paraît-il, sa véritable loge taillée dans le roc, à un endroit appelé « la Grande-Fontaine ». Une maison d'apparence ordinaire, donnant sur la rue, masquait l'entrée ; là, demeurait le concierge des FF. . . , qui exerçait un métier quelconque pour dérouter les soupçons. Un jardin étroit et long, planté d'arbres fruitiers, séparait la maison du local secret de la Loge. Les réunions étaient assez fréquentes.

Le jardin servait à une cérémonie préparatoire, puis on pénétrait dans la Loge où les Sœurs avaient devancé les frères et les attendaient dans le costume d'Eve avant le péché !

« On disait alors une sorte de messe noire.

« Les SS. . . avaient apporté les hosties qu'elles s'étaient procurées à l'église catholique, par des communions sacrilèges. D'autre part, on avait fabriqué des *hosties noires*. On communiait avec les *hosties noires* que le grand-maître et la grande-maîtresse consacraient solennellement à Lucifer. Cette parodie de communion se faisait à une contrefaçon de sainte Table exactement semblable aux saintes Tables de nos églises.

« La Loge était intérieurement aussi une vraie contrefaçon de chapelle avec un autel semblable à ceux de nos églises ; sauf qu'il y avait au-dessus une grande étoile lumineuse, l'étoile flamboyante. Les assistants qui ne pouvaient trouver place dans la nef montaient à une tribune. Des psaumes et cantiques lucifériens étaient chantés avec accompagnement d'harmonium.

« Les Saintes Espèces volées étaient profanées, à coups de poignard, sur un second petit autel placé au centre de la nef. Si nos renseignements sont exacts, voilà les abominations qui se passaient à Fribourg, abominations journalières du reste chez les Palladistes.

« Certaines loges allemandes refusent encore de recevoir les Odd-Fellows en qualité de visiteurs ; ce sont vraisemblablement les ateliers où prédomine l'influence de Findel, personnellement hostile à cette branche de la maçonnerie satanique. »

Sans crainte de démenti, nous pouvons confirmer par nos renseignements personnels ce qu'a dit la *Croix de Reims*.

La contrefaçon de chapelle catholique avait été creusée dans le roc au lieu indiqué ; elle avait accès par un jardin où se faisaient bien certaines cérémonies préparatoires, et ce jardin était, effectivement planté d'arbres à fruits, très long et très étroit. A l'extrémité, et du côté de la rue, existait aussi une maison, communiquant avec le dehors, servant d'habitation au concierge de la Loge et possédant une salle affectée aux tenues ordinaires et à quelques pratiques spéciales des membres de la *Régénérée*.

Les vrais adeptes de Satan se réunissaient dans le temple souterrain qui mérite toute notre attention. Il ressemblait réellement à une petite église catholique, renfermait un autel pareil à ceux de notre culte, etc., placé dans un chœur dont le pavé était légèrement élevé au-dessus du sol de la partie réservée au public. Ce chœur était fermé par une table de communion, comme les nôtres. A droite et à gauche de la nef, régnaient des stalles et des bancs. Au-dessus de l'autel on apercevait la grande étoile flamboyante (transparent lumineux en forme d'étoile) dont parlait encore la *Croix de Reims*. D'un côté de la nef, il y avait deux longues étoiles (chandeliers, en langage profane), et de l'autre une seule étoile. Enfin, devant le chœur, se trouvait un deuxième autel, dont la forme et les ornements indiquaient qu'il était destiné à la profanation des hosties catholiques.

Toute personne, au courant des choses maçonniques, aurait pu (comme le vénéré et regretté chanoine Schorderet, alors directeur de l'Œuvre de Saint-Paul, et les catholiques qui visitèrent ce temple, après la déconfiture de la *Régénérée*), être profondément étonnée par les étrangetés de ces locaux. Il lui eût été très facile d'établir la différence qui existait entre la salle

rectangulaire de la maison donnant sur la rue, consacrée aux tenues ordinaires, et le temple « parodiant une chapelle catholique et cela d'une manière frappante. » La sainte table, l'autel mystérieux au milieu du chœur, l'eussent stupéfié. Il était évident que les FF., avant la mise en sommeil de la Loge, avaient pris soin et eu le temps d'enlever le Baphomet, placé sur cet autel et au-dessous de l'étoile flamboyante, le tableau représentant la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc., etc.

Nous ne devons pas oublier que, dans les tenues ordinaires des ateliers maçonniques, le Vénérable, assis à l'orient, sous un baldaquin, adossé au mur du fond, fait face à l'assemblée ; que la table sur laquelle sont déposés ses outils : maillet, glaive, constitution, rituels, se nomme « autel », mais n'en est pas un ; c'est une simple table rectangulaire recouverte d'un tapis, dont la couleur varie suivant les grades auxquels on travaille. Or, l'autel du chœur de *la Régénérée* ressemblait, au contraire, en tous points à ceux des triangles. Quant au petit autel, c'était aussi celui des *Serments*, qui, chez les maçons Palladistes, devient *l'autel de la Sagesse*.

La Loge *la Régénérée* avait été rétablie, il y a quinze ans environ, après une longue interruption, par un avocat de Fribourg, qui, en dehors des questions religieuses et politiques, entretenait avec certains catholiques des rapports agréables, ayant avec eux de nombreux points de contact : goût égal pour les littératures anciennes, les recherches historiques, les monuments du moyen-âge, etc. Ils se rencontraient fréquemment dans les brasseries qui, en Suisse comme en Allemagne, jouent un rôle si important.

Fils du notaire épiscopal, c'est-à-dire de l'homme d'affaires qui gérât les biens et le rentier de l'évêché, il fut assez délaissé par ses père et mère qui l'abandonnèrent à une tante d'esprit maladif. Celle-ci, caressant l'espoir d'en faire plus tard un prêtre, l'habilla en célébrant, avant même qu'il eût sept ans, et se plaisait à lui voir dire la messe. A l'âge de la puberté, le pauvre Eliacim fut initié, au moyen employé par les FF., pour dompter leurs passions, par une servante de mauvaises mœurs. Fréquentant le collège de Fribourg, tenu par les RR. PP. Jésuites, usant de dissimulation, il s'approcha néanmoins des sacrements, comme ses condisciples, et les communions sacrilèges le conduisirent fatalement à l'incrédulité, bien plus, à la haine des choses saintes. Ses intérêts temporels étant engagés, il fit parade de sentiments religieux et conservateurs jusqu'au décès de son père, comptant lui succéder dans ses fonctions lucratives à l'évêché. Mais il n'inspirait pas confiance, et un autre fut choisi.

Il se jeta alors dans le radicalisme le plus anticlérical et rédigea, pendant plusieurs années, le principal journal radical de Fribourg, qui ne fut, il faut le reconnaître, jamais mieux écrit. En même temps, il rétablit la Loge supprimée depuis une vingtaine d'années. Afin de l'installer conformément à ses goûts artistiques, il acheta ce jardin de la Grand'Fontaine, situé au pied d'un rocher, et il y fit creuser un temple dans

le style ogival le plus pur. Il dépensa, en outre, une somme considérable pour l'ameublement, strictement conforme à la liturgie maçonnique.

Le rénovateur de *La Régénérée*, ayant de grandes inclinations pour l'esthétique et pour la majesté des cérémonies catholiques, présidait les travaux des FF. avec tout le formalisme des rituels maçonniques, qu'il exagérait même un peu. Les séances étaient de trop longue durée, et les FF. s'y ennuyaient fort. Le mécontentement et la discorde firent bientôt le vide dans *La Régénérée* et autour de son G. M. Celui-ci avait dépensé des sommes énormes pour l'aménagement de la grotte et l'ameublement du temple ; personne ne voulut l'aider à payer tous ces frais, et il n'était pas dans une situation financière suffisante pour supporter cette charge.

Satan l'inspira !

Un beau jour, on apprit que l'une de ses parentes lui avait acheté la Loge et qu'elle voulait en faire une chapelle expiatoire. Cette personne se mit même à la tête d'une pseudo-congrégation ou communauté, qui ne recruta jamais d'adhérentes. A Fribourg, on en rit. Mlle X..., qui avait à peu près passé l'âge où l'on espère le mariage, s'était, après une jeunesse médiocrement édifiante, jetée dans la dévotion la plus excentrique. On ne lui accordait pas la moindre confiance dans son pays ; mais, il en fut autrement à l'étranger. Ne manquant pas de connaissances littéraires et aidée, très probablement, par son parent, elle inonda la France de circulaires dans lesquelles elle racontait, à sa façon, comment la Loge avait été enlevée aux francs-maçons et était devenue la chapelle d'un couvent. La conclusion était qu'il fallait l'aider à payer cette entreprise héroïque. L'argent afflua ; une communauté lyonnaise lui envoya, à elle seule, cinq cents francs.

Des circulaires périodiques entretenirent le zèle des donateurs et donatrices, et la famille de l'ex-G. M. nagea dans un véritable Pactole ; car Mlle X... vivait au foyer commun. Jamais cependant dévotion ne fut si suspecte à Fribourg et en même temps si haut cotée au dehors. Sur ces entrefaites, l'ex-G. M. mourut subitement.

Mlle X... avait su conquérir la confiance de Mgr Mermillod, dont nul plus que nous ne prise les mérites et les services, mais qui se connaissait peu en hommes et encore bien moins en femmes. Néanmoins, Mgr Mermillod ne put accepter indéfiniment la situation anormale de la grotte, soi-disant donnée pour un couvent, largement payée par les libéralités des naïfs catholiques français et dont la singulière supérieure vivait au ménage de feu le G. M. Pour arranger les affaires, Mlle X... offrit la grotte et l'auberge voisine, comme sanatorium, à un ordre religieux. Au bout de peu de temps, un conflit bruyant s'éleva, et la séparation complète se fit. L'ordre en question demeura maître de la maison et de la grotte ; mais en payant et au-delà le prix d'achat ; de sorte que ce qui avait été donné par la générosité française ne profita qu'à Mlle X... et à sa famille !

Enfin, au mois de juillet 1893, notre héroïne s'est vu refuser la communion dans l'église d'un village de la Gruyère, à cause du scandale public

qu'elle donnait à la population. Elle passait toute la nuit en saturnales avec de gais viveurs venus de Paris, pour faire une villégiature en Suisse. Les scandales se produisaient jusque dans le jardin qui est voisin du presbytère et de plusieurs bonnes maisons de la localité. Le refus de la sainte communion a été approuvé par l'évêque diocésain, qui a, en outre, hautement loué la prudence et l'énergie avec lesquelles le prêtre avait agi. De plus, l'affaire est venue devant le tribunal de Bulle ; car il y avait plainte pour injures.

Telle fut la fin de cette chevalière d'industrie et peut-être aussi *chevalière de la Colombe* !

La Croix de Reims a été accusée d'avoir publié un ensemble de faits inexacts, d'avoir été trompée par Mlle X... et de s'être fait l'écho des impostures débitées pour capter davantage la confiance des catholiques français et obtenir d'eux plus d'argent. Ce raisonnement n'est-il pas détruit par nos explications ? Est-il si difficile d'admettre désormais que les hosties consacrées pouvaient et ont pu être fournies par Mlle X... Est-il si difficile d'admettre aussi que les femmes, qui composaient le triste personnel de l'auberge, ou maison de débauche, qui existait près du jardin et du temple de *la Régénérée*, pouvaient et ont pu participer aux orgies dénoncées par le journal rémois ?

On nous objectera peut-être encore que *jamais les voisins, qui étaient pourtant aux aguets, n'ont vu entrer de femmes dans le local de la Loge ou ses dépendances* ; mais alors pourquoi nous avouer que *tout ce qu'on peut admettre, ce sont des visites très faciles de la grotte à l'auberge voisine, séparée par un petit jardin, auberge mal notée au point de vue moral* ? Qu'importe que les voisins n'aient jamais vu de femmes pénétrer dans la loge ou ses dépendances ! L'auberge n'avait-elle pas de communication secrète avec *la Régénérée* ? et les malheureuses créatures ne pouvaient-elles s'y rendre à la faveur des ténèbres ?

On nous répondra encore : « *Le personnel de ce lupanar n'aurait pas été admis à fréquenter les sacrements dans les églises d'une petite ville où chacun se connaît ; de fait, ces femmes n'allaient pas à l'église et n'ont dès lors pas joué un rôle dans les cérémonies sacrilèges.* » Qu'avaient-elles besoin de sortir de chez elles, si les hosties saintes étaient apportées par une autre personne ?

Nous ne saurions trop nous élever contre l'avenglement obstiné de certains catholiques qui ne veulent pas voir le diable qu'on leur montre opérant à côté d'eux ; et pour nous, fort d'une enquête récente et personnelle, nous maintenons que les pratiques occultes de *la Régénérée* de Fribourg n'ont pas démenti le jugement du célèbre F. Fauvety, qui, dans un rare accès de dégoût, protestant lui-même contre l'immoralité maçonnique, a écrit ces lignes à jamais mémorables :

« LA MAÇONNERIE ET LA PROSTITUTION TRAVAILLENT DE COMPAGNIE ET COMME DEUX FORÇATS RIVÉS À LA MÊME CHAÎNE. »

A.-C. De la Rive.

Les Premiers Dissidents Italiens

Nous avons promis de publier dans ce numéro le texte complet de la Constitution Fondamentale des premières Loges italiennes qui ont secoué le joug d'Adriano Lemmi et qui, précurseurs du mouvement de révolte d'aujourd'hui, constituèrent dès 1889 une Fédération en dehors de son autorité.

Voici ce document, traduit de l'italien :

A LA GLOIRE DU GRAND ARCHITECTE DE L'UNIVERS

ET DES MARTYRS DE LA LIBERTÉ

Maçonnerie universelle. — Famille italienne

Liberté, Fraternité, Égalité

Les Francs-Maçons italiens, voulant s'affranchir du joug tyrannique de l'autorité romaine, incarnée dans la personne d'Adriano Lemmi, illégalement délégué à la suprême direction de l'Ordre en Italie ;

Considérant que Lemmi et consorts ont frauduleusement violé les lois de l'Ordre Maçonnique, comprises et exprimées dans le mot triangulaire, base et fondement de la Franc-Maçonnerie : *Liberté, Fraternité, Égalité*, soit en faisant servir la grande famille à leurs ambitions personnelles soit en la transformant en vulgaire boutique, et en reniant continuellement ses vues élevées et humanitaires, et en en falsifiant le but final ;

Conformément à la planche circulaire envoyée par la Loge *Archimède*, de l'orient de Palerme, le 30 mars 1889,

Les Délégués, réunis en Congrès les 27-28-29-30 mai 1889 dans la vallée de Palerme, ont librement et spontanément discuté et approuvé la Constitution suivante :

CONSTITUTION FONDAMENTALE DES LOGES ITALIENNES

DES FRANCS-MAÇONS RÉUNIS EN FÉDÉRATION

§ I

RÈGLEMENTS

Art. 1. — Par le suffrage libre et spontané des Francs-Maçons de l'Orbe Italien est fondée en Italie la Fédération Maçonnique Italienne.

Art. 2. — La Fédération Maçonnique Italienne comprend les Loges adhérant au Pacte accepté dans le Congrès du 27 mai 1889, tenu à l'orient de Palerme et qui s'y conforment ; elle a pour but de protéger, d'aider et de féconder tout ce qui tient au mouvement illimité et infini du progrès humain.

Art. 3. — Les Loges Fédérées sont autonomes en fait d'administration, et ne seront jamais tenues de rendre compte de leur budget à aucune autorité supérieure, à quelque titre que ce soit.

Art. 4. — Aucune Loge de la Fédération ne pourra s'élever au-dessus du 3^e degré, et c'est à ce degré que travaille le Conseil Fédéral. Aucun autre grade, quelque respecté qu'il soit, ne sera officiellement reconnu dans la Fédération.

Art. 5. — Dans la Fédération, les Frères sont de trois catégories appartenant aux trois cham-

bres distinctes des Apprentis, des Compagnons et des Maîtres.

Art. 6. — Les augmentations de salaire dans la Fédération seront accordées d'après les règles suivantes :

a) le Frère Apprenti ne peut être promu au grade de Compagnon après un terme moindre de six mois de travaux à partir du jour de l'initiation.

b) le Frère Compagnon ne pourra être promu au grade de Maître avant six mois écoulés à partir du jour où il a été élevé au 2^e degré, excepté le cas de départ, la conduite de l'aspirant tant profane que maçon étant une condition essentielle à la dignité de l'avancement.

Art. 7. — Les Loges pourront, quand elles le jugeront à propos, chacune pour leurs Frères, abréger le terme fixé par l'article précédent pour les avancements de grade.

§ II

AUTORITÉ ET MAGISTÈRE

Art. 8. — La Fédération est présidée par un Conseil Fédéral électif qui reste en charge pendant la période d'une année.

Art. 9. — Le Conseil Fédéral est composé d'un président et de six conseillers élus à la majorité des votes du suffrage universel des Frères inscrits aux Loges Fédérées; le Conseil Fédéral choisit dans son sein le secrétaire de confiance.

Art. 10. — Le Conseil Fédéral a la représentation officielle de la Fédération, de pair avec les Puissances Maçonniques Étrangères, et communique aux Loges Fédérées tout ce qui concerne les relations avec lesdites Puissances.

Art. 11. — La résidence du Conseil Fédéral est pour une seule année fixée à un orient. Les Loges ont néanmoins la faculté de confirmer pour l'année suivante le siège du Conseil Fédéral dans l'orient où l'intérêt général de la Fédération a été bien administré.

Art. 12. — Il est défendu au Conseil Fédéral d'imposer des suggestions ou des opinions aux Loges Fédérées, soit pour des vues financières, soit pour un but moral ou religieux.

Art. 13. — Chaque Loge devra nommer, en outre des Frères résidant à l'orient où siège le Conseil Fédéral, un délégué qui la représente dans les tenues du Conseil Fédéral lui-même.

Art. 14. — Le Conseil Fédéral a ses tenues mensuelles; à ces tenues interviennent de droit, outre les membres qui composent ledit Conseil Fédéral :

a) Les Délégués des différents Ateliers Fédérés;

b) Les Correspondants garants d'amitié auprès des Puissances Maçonniques étrangères.

Ils auront droit de vote délibératif sur toutes les questions d'ordre général.

Art. 15. — La Présidence du Conseil Fédéral communique aux Loges Fédérées et à la moitié des délégués respectifs le mot de reconnaissance, le mot de semestre et le mot annuel; et cela de telle sorte, que les Loges en aient connaissance au moins huit jours avant que les mots précédents ne viennent à être périmés.

Art. 16. — Par les soins de la Présidence du Conseil Fédéral sera publié un bulletin annuel exposant la situation de tous les Frères et de toutes les Loges de la Fédération.

Art. 17. — Toutes les dépenses du Conseil Fédéral seront réparties par portions égales entre toutes les Loges Fédérées pour tout ce qui touche aux intérêts généraux de la Fédération.

Art. 18. — Les Loges Fédérées ou reconnues comme telles, outre les règlements généraux de l'Ordre, sont soumises aussi à toutes les dispositions de la présente Constitution librement discutée et acceptée.

Art. 19. — L'obligation imposée par l'article précédent est commune aussi aux Frères appartenant aux Loges Fédérées, même pris individuellement.

Art. 20. — En cas de transgression de la présente Constitution, soit de la part des Frères, soit de la part d'une Loge, le transgresseur sera jugé par les Loges Fédérées en masse (*in massa*).

Art. 21. — Pour le jugement dont il est question dans l'article précédent, l'orient du Conseil Fédéral notifiera à toutes les Loges Fédérées l'accusation motivée contre le transgresseur. Chaque Loge, après mûre discussion, émettra son vote sur la base de la majorité des suffrages des Frères inscrits et enverra, dans le délai d'un mois à partir de la réception, son vote au Président du Conseil Fédéral.

Art. 22. — Sur le verdict prononcé par les Loges et à raison de la majorité de ces mêmes Loges, le Conseil Fédéral appliquera la peine morale qu'il jugera à propos, y compris la radiation des registres de la Fédération.

Art. 23. — La Présidence du Conseil Fédéral, dans le cas où elle appliquera une peine soit à une Loge soit à un Frère, sera obligée d'en donner connaissance dans les huit jours qui suivront immédiatement à toutes les Loges Fédérées; et, dans le cas où la peine infligée sera la radiation, elle devra en outre la notifier à toutes les Puissances Maçonniques étrangères amies.

§ III

FINANCES

Art. 24. — Chaque Loge Fédérée doit avoir son trésor qu'elle administre librement, sans en rendre compte à quelque autorité que ce soit.

Art. 25. — Chaque Loge a la faculté d'établir pour son propre compte les taxes d'initiation et de passage à un degré supérieur.

Art. 26. — Dans la Fédération, aucune dispense du grade de Compagnon ne sera jamais accordée, chaque Loge ayant la faculté d'en fixer la taxe.

Art. 27. — Pour l'affiliation des Frères qui voudront passer à une Loge faisant partie de la Fédération, il est établi une taxe facultative de 5 livres à 50 livres italiennes.

Art. 28. — Dans le cas où un Frère, membre actif d'une Loge Fédérée, devra changer de domicile et établir sa nouvelle résidence dans un autre orient où résident des Loges Fédérées, il sera admis et inscrit au nombre des Frères actifs d'une de ces Loges moyennant la seule présentation du diplôme attestant son initiation,

accompagné de la notification secrète de Vénérable à Vénérable. Cette affiliation se fera sans taxe aucune.

§ IV ÉLECTIONS

Art. 29. — Chaque Loge Fédérée élit chaque année, d'après les règlements généraux, ses propres Lumières, et envoie une copie du procès-verbal de l'élection au Président du Conseil Fédéral.

Art. 30. — Les élections pour la nomination du Président et des membres composant le Conseil Fédéral auront lieu annuellement à l'époque même de la fondation de la Fédération Maçonnique italienne (le 27 mai 1889, ère vulgaire).

Art. 31. — Sont éligibles au Conseil Fédéral tous les Frères Maîtres de l'orient où ledit Conseil Fédéral aura sa nouvelle résidence; en conséquence, la Loge ou les Loges établies à cet orient devront, un mois auparavant et pas plus tard que le 30 avril, faire parvenir à tous les Ateliers Fédérés une liste de tous leurs Frères Maîtres en état d'activité, afin que les autres Loges puissent procéder à leur choix avec un attentif et mûr examen.

Art. 32. — Toute Loge, appelée aux élections du Conseil Fédéral, fera voter ses Frères pour sept candidats au scrutin secret, chaque secrétaire de Loge ayant l'obligation d'expédier la délibération et le procès-verbal du vote à la dernière résidence du Conseil Fédéral, pour que celui-ci fasse le dépouillement de tous les votes des Loges et d'après la majorité absolue des votes certifie et proclame l'élection.

Art. 33. — L'élection, proclamée d'après le précédent article, sera communiquée, par les soins du Conseil Fédéral terminant ses fonctions, aux Frères élus et au Vénérable ou aux Vénérables de la Loge ou des Loges établies à l'orient où le congrès de mars aura eu fixé la résidence du Conseil Fédéral.

Art. 34. — Tous les droits et tous les devoirs admis par la présente constitution sont dévolus tant à la nouvelle Présidence du Conseil Fédéral qu'au Conseil Fédéral lui-même.

Art. 35. — Le 27 mai, la nouvelle Présidence notifiera son installation à toutes les Loges Fédérées, ainsi qu'aux autorités des Puissances maçonniques étrangères amies, et procédera à sa gestion annuelle.

Art. 36. — Il est défendu, tant aux Loges qu'à l'autorité représentative, d'exercer en quelque milieu et de quelque façon que ce soit des influences ou pressions pour les élections présidentielles; s'il est prouvé qu'il y en a eu, l'élection sera annulée et le coupable puni.

§ V DISPOSITIONS PARTICULIÈRES

Art. 37. — Le Conseil Fédéral garde une copie de tous les actes de sa gestion et des correspondances, et remet les actes originaux et les correspondances originales à la Loge Archiviste.

Art. 38. — Le Conseil Fédéral a un bureau de chancellerie, où il emploie obligatoirement un chancelier titulaire et trois chanceliers-adjoints, ayant tous sa confiance.

Art. 39. — Le Conseil Fédéral, au moyen du bureau de chancellerie, fera connaître tous les deux mois aux Loges Fédérées, toutes les dépenses faites dans ladite période et la répartition de ces dépenses en portions égales entre les Loges de la Fédération.

Art. 40. — Les Loges, dans le délai d'un mois à partir de la réception de la note des dépenses, expédieront au Trésorier du Conseil Fédéral le montant des contributions respectives. Le Trésorier Fédéral délivrera un reçu analogue, faisant titre, au Vénérable de chaque Loge.

Art. 41. — La Chancellerie du Conseil Fédéral tient :

- a) le registre de la correspondance ;
- b) le registre des expéditions des originaux à la Loge Archiviste ;
- c) le registre des dépenses ;
- d) le tableau des Loges Fédérées, avec les noms, prénoms de chacun des Frères et leurs adresses profanes ;
- e) le registre de procès-verbal des tenues du Conseil.

Art. 42. — Le Conseil Fédéral est en rapport direct avec la Loge Archiviste.

Art. 43. — Les Archives générales de la Fédération sont continuellement gardées par une Loge Fédérée ayant bien mérité de la Fédération, nommée « l'Archiviste de la Fédération Maçonnique Italienne. »

Art. 44. — La Loge Archiviste conserve les originaux de tous les documents et de toutes les correspondances touchant aux intérêts généraux de la Fédération, et toutes les correspondances dont les originaux lui viennent remis par le Conseil.

Art. 45. — La Loge Archiviste délivre copie légale de tous les documents qui lui seront réclamés par chacune des Loges, avec le *nulla osta* (nul empêchement) du Conseil Fédéral.

Au besoin, le Conseil Fédéral assignera une somme à passer à la Loge Archiviste pour les dépenses inhérentes à ce service. Ce chiffre est à la charge de la Fédération et sera réparti selon l'article 17 entre toutes les Loges Fédérées.

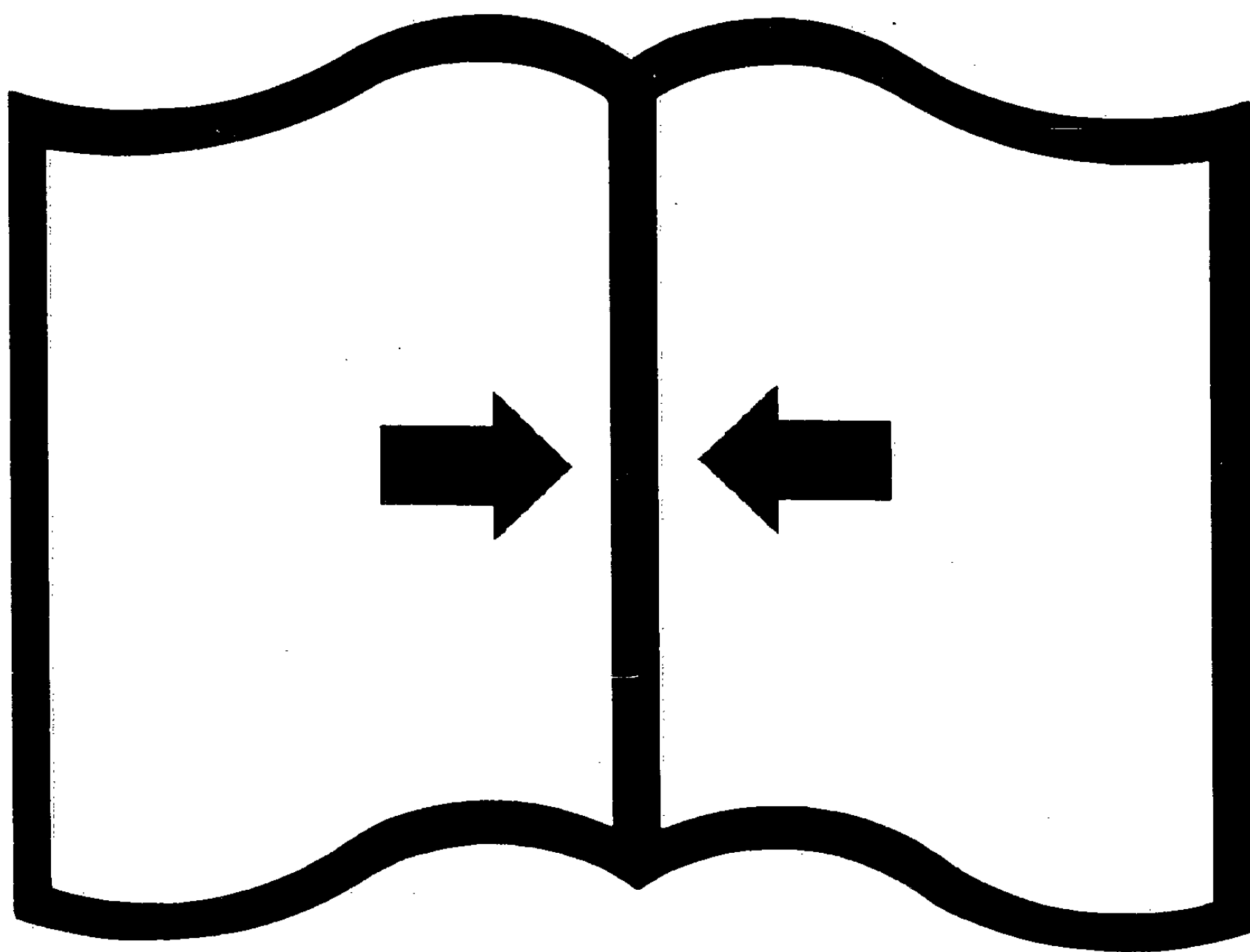
Art. 46. — Chaque année, le Conseil Fédéral dont la charge expire, contrôle les registres des Archives, en y apposant le visa du Président et des Conseillers.

Art. 47. — La Loge Archiviste expédiera tous les deux mois, au Président du Conseil Fédéral, le reçu, signé par ses propres Lumières, de tous les documents qui lui auront été expédiés pendant les deux mois.

Art. 48. — Si la Loge Archiviste se rend indigne de cette confiance, l'Orient du Conseil Fédéral la dénoncera à toutes les Loges Fédérées en provoquant le jugement selon les dispositions générales.

Art. 49. — Déclarée coupable, la Loge Archiviste est déchue de son mandat et doit consigner avec les procès-verbaux le matériel au délégué du Conseil Fédéral.

Art. 50. — Le Président du Conseil Fédéral, sur la dénonciation dont il est question à l'art. 48, délègue un Frère ayant sa confiance pour diriger les Archives pendant la durée du juge-



Reliure trop serrée

LA RÉVÉLATION DE BAAL-ZEBOUB

(PRÉTENDUE PROPHÉTIE DIABOLIQUE)

EXPLIQUANT, DANS LE SENS LUCIFÉRIEN, LA CONCORDANCE ENTRE LE LIVRE APADNO ET LA PROPHÉTIE DE SAINT MALACHIE

Notice Préliminaire. — On désigne, sous le nom de *Prophétie de saint Malachie*, un précieux manuscrit qui fut découvert, en 1590, par un savant bénédictin, Arnold de Wion, lequel en reproduisit le texte dans son ouvrage intitulé *Lignum Vitæ*. Ce manuscrit, qui a toujours été attribué à saint Malachie, archevêque d'Armagh, en Irlande, mort à Clairvaux en 1148, donne prophétiquement la succession des papes, depuis Célestin II (1145) jusqu'à la fin du monde. Dans ce document, chaque pape est désigné par une légende latine caractéristique, s'appliquant soit au pape lui-même, soit à un événement considérable ou à un important personnage historique de son pontificat. Quand la prophétie de saint Malachie fut découverte, on fut frappé de ce que chaque légende latine caractérisait très exactement le règne de chacun des papes ayant occupé le trône pontifical de 1145 à 1590 ; et il en a toujours été de même dans la suite, ainsi qu'on peut facilement s'en rendre compte en parcourant le document (il a été souvent publié, notamment, par M. l'abbé Cucherat, en 1875). — Les palladistes n'ont pas manqué d'opposer une prophétie diabolique à celle de saint Malachie. On sait que les lucifériens modernes font commencer l'ère du Nouveau Palladium au 20 septembre 1870, date du « troisième coup de canon » et jour de l'abolition du pouvoir temporel du Saint-Siège. D'autre part, le *Livre Apadno*, qui, selon le dire des palladistes, a été écrit par Lucifer lui-même et qui est conservé au Sanctum Regnum de Charleston comme le plus précieux des livres sacrés de la secte, donne, aussi par des légendes latines, la caractéristique des vicaires de Satan, dits papes lucifériens ou souverains pontifes de la Maçonnerie universelle, du 20 septembre 1870 au 29 septembre 1995, date à laquelle les légendes palladiques fixent l'avènement de l'Ante-Christ. Or, dans la prophétie de saint Malachie, les sectaires prennent et adoptent comme exactes les prédictions s'appliquant aux papes de la sainte Eglise catholique ; mais ils n'en acceptent pas la conclusion. Selon eux, il ne faut pas dire l'Ante-Christ, mais l'Anti-Christ ; car ils prétendent qu'en 1999 « Adonai et son Christ seront définitivement vaincus par Lucifer et Baal-Zéboub », et que « alors commencera pour l'univers l'Age de Diamant, ère sans fin des gloires et des béatitudes éternelles ». Enfin, Albert Pike, dans le livre où il a consigné les communications reçues par lui « de ses daimons familiers » et qu'il a intitulé *le Livre des Révélation*, a fait, sous la dictée (dit-il) de Baal-Zéboub, un tableau montrant, dans le sens luciférien, la concordance entre le *Livre Apadno* et la *Prophétie de saint Malachie*. C'est ce tableau que nous donnons ci-dessous tel quel.

LES 7 PAPES DE LUCIFER

Selon le Livre APADNO

Lux potens (la lumière puissante).
ALBERT PIKE

Homulus nemo (le petit homme personne).

Lutæa periclitatio (l'épreuve boueuse).

Sursum corda (haut les cœurs).

Radians longævitas (la longévité rayonnante).

Cornua lunæ emendata (les cornes de la lune réformées).

Dei optimi munimentum (le rempart du Dieu le meilleur).

LES 11 PAPES D'ADONAI

Selon MALACHIE

Crux de cruce (la croix de la croix).
PIE IX

Lumen in cælo (lumière dans le ciel).
LÉON XIII

Ignis ardens (le feu ardent).

Religio depopulata (la religion dévastée).

Fides intrepida (la foi intrépide).

Pastor et nauta (pasteur et pilote).

Flos florum (la fleur des fleurs).

De medietate lunæ (de la moitié de la lune).

De labore solis (du travail du soleil).

De gloriâ olivæ (de la gloire de l'olive).

GÉNÉALOGIE DE L'ANTI-CHRIST

Selon le Livre APADNO

29 septembre 000863. — Sept ans moins neuf jours avant le troisième coup de canon, naîtra, au pays de l'Eil, d'une femme du Nord, une certaine fille, qui sera la sagesse même, et son père sera l'Esprit-Saint, opérant par l'intermédiaire d'un homme juste ; et personne ne pourra lire le nom de cette fille prédestinée, car c'est d'elle que descendra celui dont le double nom vaut 666.

29 septembre 000896. — Passeront trente-trois ans. Alors la fille qui sera sagesse enfantera, non des œuvres d'un homme, mais d'un esprit de lumière, une fille dont aucun mortel ne pourra lire le nom ; et le père de cette fille sera le léopard aux ailes de griffon, qui commande à soixante-dix légions.

29 septembre 000929. — Passeront trente-trois ans encore. Alors la fille du léopard enfantera, des œuvres d'un esprit de lumière, une fille dont le nom sera lu par les seuls élus de Baal-Zéboub et d'Astarté, et le père de cette fille sera le roi qui a pour visage une étoile et qui commande à trente légions.

Mais les adorateurs d'Adonai, Mikael. Et ce même jour, de la fille du roi qui a pour visage une étoile, naîtra celui dont le double nom vaut 666 ; quittant le royaume du Dieu-Bon, il s'incarnera par formation de neuf lunes dans le sein de la fille sa mère ; mais lui, il n'aura point de père, et néanmoins il naîtra enfant comme les enfants des hommes. Et son nom d'homme pourra être lu dans Jérusalem ; mais l'intelligence de ce nom n'en appartiendra encore qu'aux élus de Baal-Zéboub et d'Astarté. Ainsi naîtra le vainqueur de la terre, ayant eu pour mère, pour aïeule et pour mère de son aïeule, trois filles prédestinées qui vivront vierges du contact des hommes.

29 septembre 000995. — Et le vainqueur de la terre, précédant le vainqueur du ciel, se révélera au monde à l'âge de trente-trois ans. Il parlera aux nations, tenant à la main le rameau d'olivier ; dans sa main, le rameau d'olivier sera comme une palme glorieuse. Jérusalem tressaillera de joie ; car, celui de ses fils qui, pour commander aux adorateurs d'Adonai, avait fermé les yeux à la lumière, recouvrera la vue, déposera la triple diadème maudit et mettra son honneur à travailler à l'œuvre du rempart de Dieu, du Dieu le meilleur et le plus grand. Mais il y aura encore des millions d'aveugles, le rameau d'olivier se changera en épée, et la lutte terrestre durera un an, jusqu'au quatrième coup de canon qui sera tiré dans l'île de la Vengeance. Gloire à Dieu ! Gloire au très-haut le plus haut !

Ici s'arrête la prétendue concordance entre LE LIVRE APADNO et LA PROPHÉTIE DE SAINT MALACHIE. A la suite de ce tableau, le docte luciférien Albert Pike, premier pape du palladisme, dogmatise de plus belle, sous la dictée de Baal-Zéboub, et formule la prophétie diabolique en opposition à celle du saint archevêque d'Armagh.

EXTRAIT DU LIVRE DES RÉVÉLATIONS. — « Baal-Zéboub, appuyant sa main sur mon épaule, rapporte Albert Pike, et me donnant une plume d'or, me dit : « Fils de mon cœur, écris. » Et j'écrivis sous sa dictée ce qui suit : Après le dernier pape d'Adonai (de gloriâ olivæ), Malachie affirme que « dans la dernière persécution de la sainte Eglise romaine, siégera Pierre, Romain, qui paîtra les brebis parmi mille « tribulations, après lesquelles la ville aux sept collines sera détruite, et le juge devant qui chacun doit trembler jugera le peuple ». En vérité, je te dis, fils de mon cœur, que c'est le règne d'Adonai qui alors finira. Le quatrième coup de canon sera tiré dans l'île de la Vengeance, à l'époque fixée (Convent de Malte, qui, le 29 septembre 000996, abolira totalement la papauté adonaïte, c'est-à-dire le pouvoir spirituel après le pouvoir temporel), et la terre sera pacifiée, après que le maleach Simon Pierre, étant revenu parmi les hommes et ayant repris le triple diadème maudit, Rome aura été détruite. Et alors commencera la grande bataille céleste qui durera trois ans, un an de moins que celle marquée pour l'avant-dernière défaite d'Adonai et sa perte du monde d'Oolis, planète d'un soleil inconnu des hommes ; et c'est ainsi que, douze mille ans après le premier conflit, aura lieu (29 septembre 000999) le triomphe décisif du Dieu-Bon sur le Dieu-Mauvais, comme il est écrit en l'APADNO. Alors enfin, le barbare Adonai sera à jamais enfermé dans la planète Saturne, sous la garde de Moloch, et l'univers entier connaîtra l'Age de Diamant, ère sans fin des gloires et des béatitudes éternelles, régnant Lucifer sans conteste, régnant le très-haut le plus haut. »

ment, en suspendant pendant cette période les fonctions de la Loge Archiviste.

Art. 51. — Le Conseil Fédéral; après le jugement émis par les Loges Fédérées, séquestrera le matériel des Archives et l'enverra dans le plus court délai possible à la Loge nommée nouvelle Archiviste par le suffrage des Ateliers de la Fédération.

Art. 52. — La Loge Archiviste qui aura manqué à ses engagements sera inexorablement rayée des listes fédérales et les Frères coupables déclarés indignes.

§ VI

DISPOSITIONS GÉNÉRALES

Art. 53. — Pour tout ce qui regarde les actes de la Fédération Maçonnique Italienne, l'année commence à courir du 27 au 30 mai 1889, époque où le Pacte Fédéral a été proclamé.

Art. 54. — La Fédération Maçonnique Italienne adopte les formes du Rite Symbolique et en accepte les règlements dans toutes les parties compatibles avec tout ce qui est établi par les présentes constitutions fédérales.

Art. 55. — La composition de la Loge est établie de la façon suivante :

- a) au Nord, les Apprentis et les Compagnons ;
- b) au Sud, les Maîtres ;
- c) à l'Orient, les Vénérables des Sœurs-Loges affiliées, les Délégués, les Correspondants, et les Garants d'Amitié ;

Les Lumières de la Loge occupent les postes réglementaires du rite.

Art. 56. — Les Frères de la Fédération Maçonnique Italienne ne peuvent prendre d'autres titres en dehors de ceux qu'ils possèdent par grade ou par charge ; et dans la Loge, pendant les travaux, le *vous* est de rigueur.

Art. 57. — La Fédération Maçonnique Italienne adopte un diplôme de modèle unique, lequel sera laissé au prix de revient par chacune des Loges, et contresigné par le Président du Conseil Fédéral qui y apposera sa signature et le timbre du Conseil.

Art. 58. — Les corps maçonniques constituant Ateliers réguliers avec Officiers, qui voudront s'agréger à la communion fédérale, devront présenter leur demande au Président du Conseil Fédéral, accompagnée de la liste de leurs Frères actifs et de leurs adresses profanes, avec la déclaration préalable d'accepter toutes les dispositions de la présente Constitution fédérale.

Art. 59. — Le Président du Conseil Fédéral provoque le vote de chacune des Loges Fédérées sur la demande d'agrégation ; et c'est sur la majorité de ces mêmes Loges que se fonde le jugement du Conseil fédéral pour agréer ou repousser ladite demande.

Art. 60. — Chaque Loge appelée à donner son vote pour l'agrégation d'une nouvelle Loge à la Fédération dispose d'un seul vote, ce vote résultant de la majorité de ses Frères qui y ont pris part.

Art. 61. — Les Loges Fédérées, ou déclarées telles, doivent, par l'intermédiaire du Conseil Fédéral, échanger tour à tour les listes des Frères actifs l'une de l'autre, de manière que

chacune d'elles possède la liste de toutes les autres.

Art. 62. — L'agrégation d'une nouvelle Loge est gratuite ; la Loge agréée devra seulement payer au Conseil Fédéral les nouveaux diplômes délivrés à ses membres, ainsi que les copies du présent Statut, le tout au prix de revient.

§ VII

DISPOSITIONS TRANSITOIRES

Art. 63. — Par délibération des représentants envoyés au Congrès des 27, 28, 29 et 30 mai 1889, à Palerme, il est établi que le Conseil Fédéral siège pour la première année à l'Orient de Palerme.

Art. 64. — Est nommée Archiviste provisoire de la Fédération Maçonnique Italienne la Loge *Archimède*, à l'Orient de Palerme.

Art. 65. — Les dispositions transitoires restent en vigueur pour la première année.

Art. 66. — Le présent Statut, établi par les Représentants et Délégués siégeant au Congrès, signé dans l'original sur chaque feuille et à la fin, est enfermé et conservé dans les Archives générales de la Fédération Maçonnique Italienne.

Une fois imprimé, il en sera délivré autant de copies qu'il en sera demandé par chaque Atelier contre paiement du prix de revient.

Approuvé et soussigné aujourd'hui, 1^{er} jour du 1^{er} mois de la 1^{re} année de la Fédération Maçonnique Italienne et de l'Ère vulgaire, le 30 mai 1889.

LE MAGNÉTISME SATANIQUE

Démontré par le cas du baron Du Potet

Que faut-il penser du magnétisme ? Devons-nous inscrire les magnétiseurs au nombre des instruments de l'enfer, des rénovateurs de l'ancienne magie, des adeptes du Satanisme moderne ? Si cette question peut être embarrassante quand il s'agit de médecins magnétiseurs ou hypnotiseurs qui ne songent à employer le magnétisme ou l'hypnotisme que comme moyen curatif, ou d'hommes bien intentionnés, tels que Deleuze, ne demandant au magnétisme que des effets naturels et honnêtes, toute indécision doit cesser, quand on est en face de certains personnages se proclamant les apôtres d'une science occulte appelée à renouveler la face de la terre (1), et s'enveloppant mystérieusement du manteau de magicien. Sans doute ce manteau ne recouvre quelquefois que le plus vil charlatanisme ; mais il arrive aussi que sous cette apparence charlatanesque se cache l'intervention réelle du diable et que ces charlatans sont bien en réalité des agents de l'enfer, des possédés de Satan. L'homme qui fait le sujet de cet article en est un des exemples les plus décisifs et les plus frappants.

(1) « Le vieux monde va disparaître, il a fait son temps. » (Du Potet).

Ce n'est pas qu'avant lui le magnétisme soit pur de toute ingérence diabolique ; il est difficile de ne pas apercevoir, derrière les baquets de Mesmer ou l'arbre magnétique de M. de Puy-ségur, à Busancy, la figure grimaçante du malin, essayant de rajeunir ses vieilles inventions sous cette forme nouvelle, et de fournir aux faux savants l'occasion de s'écrier en face de ses nouveaux prodiges : le Magnétisme, voilà le secret de tous les miracles anciens et modernes ! Les disciples de Mesmer n'ont-ils pas trahi le secret de leur initiation diabolique, quand ils ont proclamé qu'il y a *identité de l'agent* entre les phénomènes magnétiques et tous les faits les plus authentiquement reconnus comme provenant de l'intervention des puissances infernales ? « Que furent, s'écrie M. Hénin de Cuvillers, les prêtres des faux dieux, leurs sybilles, leurs pythies ; que furent les convulsionnaires de Saint-Médard, la plupart des sorciers et des sorcières, des possédés ou obsédés du démon, sinon des crisiaques magnétiques ? »

Cet aveu involontaire de l'origine diabolique des prestiges du magnétisme, nous allons l'entendre de la bouche de son plus illustre représentant, de celui qui s'est donné comme l'héritier de la science occulte de l'antiquité et du moyen-âge ; bien plus, il nous sera facile de découvrir en lui, d'après ses propres confidences, la marche de l'intervention diabolique, les progrès d'une véritable possession de son âme par Satan.

Il ne s'agit plus pour Du Potet des baquets mesmériques, ni même des applications banales du magnétisme à la guérison des malades ; tout cela, vagissements de la science à l'enfance, amusements et bagatelles de la porte. Voici bien d'autres merveilles : le principe des sciences occultes découvert, le grand Arcane de la Magie dévoilé ! Écoutons-le, monté sur son trépied, proclamer cette grande découverte :

« Agent supérieur à la matière, bruit sans voix et sans parole, écho mystérieux, force puissante, invincible, universelle, d'où viens-tu ? Qui donc oserait espérer remonter jusqu'à la source d'où tu découles, et te donner un nom ? De toi empruntant son pouvoir, l'homme peut se dire le roi de la nature.

« Force magique, te voilà découverte ; en vain l'antiquité voulait te dérober à tous les yeux. Saisie par les penseurs, tu seras le fondement d'une philosophie nouvelle, qui s'appuiera sur les faits mystérieux contestés par la science actuelle, sur cet ordre nouveau de phénomènes que la raison repousse et que le temps doit bientôt établir.

« La voilà qui revient, cette bannière, avec son même caractère de vérité. Elle donnera à celui-ci un pouvoir presque sans limites pour opérer le bien ; à cet autre elle livrera le secret des œuvres ténébreuses. Prenant sur son chemin le venin du reptile, elle ira l'infiltrer dans le sang d'innocentes victimes. A nous l'étude des facultés de l'âme et la possession des mystères qui étonnèrent le monde ancien. Magie ! Magie ! viens étonner et confondre tant d'esprits forts qui ont conservé les préjugés de leur enfance....

« Agir sur une âme ; faire mouvoir le corps d'autrui ; l'agiter comme fait l'aiglon du faible

roseau ; pénétrer dans un cerveau humain et en faire jaillir les pensées cachées ; déterminer un tel mouvement dans les organes les plus profonds que tout ce qui s'y est accumulé d'images apparaisse à la vue de l'esprit, ce n'est que le commencement des œuvres magiques ! Nous savons mettre en fusion le métal humain et le pétrir à notre guise ; nous savons en extraire l'or et les métaux les plus précieux.... Réservant ma liberté, j'agirai selon qu'il me plaira ou que me dictera *cette voix secrète que j'ai toujours écoutée*. Je ne touche qu'un point de cet art divin de la magie ; mais il divulgue toute la science.... L'agent de toutes les merveilles, de tous les miracles, de la vie, de la mort, le principe de toutes choses, enfin, est désormais à la disposition de l'homme. »

Lorsque Du Potet écrivait ces lignes en tête de son livre *La Magie dévoilée ou Principes de science occulte* (15 août 1852), il était arrivé à ce qu'on peut appeler la période suprême de l'initiation diabolique. Il sera curieux de voir par quelle suite de progrès successifs s'était opérée cette prise de possession de son âme par l'inventeur du Magnétisme animal. Suivons-le dès son enfance, en ne nous appuyant que sur les documents autobiographiques qu'il nous livre avec complaisance dans ce même ouvrage.

Il est né le 23 germinal an IV (12 avril 1796), à La Chapelle, petit village du département de l'Yonne, où son père possédait la seigneurie de ses ancêtres « qui, dit-il, sans la Révolution, me serait revenue, comme le premier-né ». Tout magicien qu'il est, et maître de tous les secrets de la nature, il est bien aise que nous sachions qu'il est de noble extraction, et qu'il y a à Dijon une rue du Grand-Potet (1), en souvenir d'un de ses ancêtres.

Très mauvais écolier, il ne voulut rien apprendre jusqu'à l'âge de quatorze ans. « Entrant dans une école publique, j'en sortais aussitôt, ou bien, si j'étais contraint d'y rester, j'attrapais les mouches et portais toute mon attention à l'examen des moyens qui m'étaient laissés de fuir. »

Son esprit était encore plus fermé à l'instruction religieuse qu'aux rudiments des sciences profanes ; il se fait gloire d'avoir été rebelle aux enseignements du catéchisme :

« On chercha à m'inculquer le rudiment du catéchisme ; je m'y prêtais forcément ; mais en entendant le saint homme me demander gravement : Le Père est-il Dieu ? je répondais : Oui. — Le Fils est-il Dieu ? Oui. — Le Saint-Esprit est-il Dieu ! Oui. — Ce sont donc trois dieux ? — Je faisais la réponse convenue et, n'y comprenant rien, je baillais et prenais la clef des champs. Je n'avais d'ailleurs nul souci des peines de l'enfer ou du purgatoire, dont on me menaçait ; car mon père avait dit devant moi qu'on avait bien fait d'inventer l'enfer pour épouvanter la canaille. Cependant, une chose que je ne m'expliquais point, c'est que toutes les fois qu'il sortait de la maison pour se livrer à son plaisir favori (la chasse) et qu'il rencontrait sur son chemin un ecclésiastique, il disait : « Bon, voici un oiseau

(1) Je ne connais à Dijon que la rue du Petit-Potet.

« de mauvais augure ! Que le diable l'emporte ;
« je ferai mauvaise chasse aujourd'hui. »

« J'allais aux offices du dimanche, à la fin seulement, parce qu'on m'en faisait un rigoureux devoir ; mais de toutes ces cérémonies je n'en apercevais qu'une seule : la distribution du pain bénit ; parce qu'il devenait une preuve péremptoire de ma présence à l'église. »

Avec de telles dispositions, l'âme de l'enfant, vide des choses du ciel et des sciences de la terre, était toute grande ouverte aux suggestions de l'esprit infernal, qui n'eut pas même la peine d'en faire le siège, et s'y intronisa dès lors en maître. La première influence dont il usa sur cette âme si docile et si prête à ses leçons, ce fut de lui inspirer, à la place des sentiments religieux absents, un ardent amour de la *Nature* ; il le plongea dans l'adoration des choses créées, de la matière, une contemplation toute païenne des choses de la terre.

« Toujours dans les bois ou proche des rivières, j'aimais le contact de ces *fluides* qui, mariés aux rayons du soleil, caressent si agréablement le corps.... »

Déjà le futur magicien sentait qu'il obéissait à une force étrangère à lui-même et dont il ne pouvait secouer la tyrannie :

« Quelque chose de plus fort que tous les conseils, de plus puissant que toutes les remontrances actives et violentes empêchait que ma nature ne changeât. Apprendre ? A quoi bon ? Je ne vois point les poissons du ruisseau aller à l'école ; les animaux des prairies n'ont point de précepteur. Ne vois-je pas chaque jour des gens que l'on appelle *bêtes* ? et on dit partout qu'ils sont heureux, que tout leur réussit, qu'ils amassent beaucoup d'argent. »

Après avoir mené jusqu'à quatorze ans cette vie de pure nature, le jeune Du Potet entra dans une maison de commerce d'où il s'enfuit bientôt. Le voilà errant, avec trois louis doubles, dans les rues de Paris, et, pour s'occuper, feuilletant les volumes qui moisissent sur les quais. C'est là qu'il devait trouver la première révélation de sa vocation diabolique.

« Un jour j'ouvris un de ces ouvrages, tout maculé et rongé par les vers.

« J'y lus et relus ces remarquables passages :
« Sachés qu'il y a une substance admirable au
« corps de l'homme appelée *Luz*, laquelle est
« toute sa force, et vertu, voire la racine et le
« fondement d'icelui ; et quand il meurt, elle ne
« s'envolle pas ny esvanouist pour cela, ains
« quant bien elle seroit réduite en un tas dans le
« plus grand feu, ne se brûle ny consume point,
« ny ne scauroit estre non plus brisée dans une
« meule de moulin, ny concassée dans un mortier, mais est permanente à tout jamais, recevant mesure de la volupté et délices en l'homme
« juste après son décès, suivant ce qui est écrit
« en l'Ecclésiastique, 26 : *Et ossa eorum impinguabit*, etc. (Carnitol, en ses *Livres des Portes de Justice*)...

« Laquelle substance, qui est le fondement de
« sa racine, est partie du lieu dict *Schamaïm*,
« les cieux, par un mystère cogueu à ceux qui
« savent ce que c'est de cette substance céleste,
« et dont chaque espèce reçoit la force et vigueur

« de son estre ; car de là l'influence vient au
« lieu qui s'appelle *Sheakim*, ou région Ethérée...
« Il y a une chose créée de Dieu, qui est le sujet
« de toute merveille, laquelle est en la terre et au
« ciel, animale en acte, végétale et minérale :
« trouvée partout, cogueu de fort peu de gens,
« et de nul exprimée par son droit nom, ains
« voilée d'innomérables figures et énigmes, sans
« laquelle ny l'alchimie, ny la magie naturelle,
« ne peuvent atteindre leur complete fin. »

« Je venais souvent relire ces passages, comme si j'eusse pressenti qu'un jour ce secret devait m'être révélé. »

Second pas dans la voie magique où l'entraîne le démon : l'attraction diabolique de ce grimoire, où rien ne manque de ce qui constitue une véritable formule de la science occulte, pas même les mots hébraïques. En retournant au quai lire et relire ces sublimes absurdités, Du Potet obéissait à *la voix secrète qu'il a toujours écoutée*.

C'est en 1815, année de la mort de Mesmer, qu'il entendit pour la première fois prononcer le mot de *magnétisme*, et raconter les merveilles qui s'opéraient sous ce nom : troisième révélation, et celle-ci décisive.

« Il me sembla que ce mot voulait dire *Nature*, et tout ce que dans mon enfance j'avais le plus admiré se présenta à moi. Les impressions de mon jeune âge m'auraient-elles donné un premier degré d'initiation qui doit aujourd'hui se compléter par une sorte de révélation mystérieuse ? Et dans mon étonnement, je faisais répéter le récit des nouveaux et surprenants phénomènes. En sortant de ce premier entretien j'étais *magnétiseur*. Quelque chose me disait (toujours la voix) que j'avais ce pouvoir occulte ; pour la première fois de ma vie (il oublie les autres fois antérieures) je venais d'être *remué par un agent intérieur*, par un feu circulant dans mes veines, ayant la puissance de faire battre mon cœur... La fièvre me prit, non la fièvre morbide, mais celle qui accompagne l'enthousiasme ; car moi, ne sachant rien du magnétisme qu'un récit de faits, sans avoir rien vu, je produisis dès le soir même, sur deux jeunes filles aussi ignorantes que moi de ces matières, les merveilleux phénomènes du somnambulisme, et cela dans un instant. Tout ce que la raison de nos grands *génies* repoussait avec dédain et colère, je venais de le voir, de le constater avec une surprise mêlée de terreur : j'étais anéanti ! Sans expérience, dépourvu des moyens nécessaires pour diriger cette crise, mes forces me quittèrent ; elles étaient passées dans deux corps qu'elles animaient d'une vie toute nouvelle. Je brûlais et j'étais froid, mes membres refusaient tout service ; une affreuse pensée me traversa l'esprit : si tout à l'heure je ne pouvais rétablir dans leur état naturel ces personnes, que deviendrais-je ? J'ignorais tout. Après cinq heures d'angoisses, sur une simple question : Comment donc vous réveiller ? ces deux charmantes filles me tirèrent d'embarras. C'était mon début, et cet instant décida de toute ma vie. »

Cette inspiration soudaine, cette science infuse, si merveilleusement appliquée du premier coup, cette impulsion d'un *agent intérieur*, ce feu circulant dans les veines, cette crise violente dans laquelle tombe le magnétiseur, tout cela ne

semble-t-il pas indiquer clairement l'action d'une force étrangère s'emparant de Du Potet, et par le prestige de l'effet produit sans qu'il en ait conscience, se l'inféodant désormais, et le vouant à l'exercice de cette faculté mystérieuse qui flatte son orgueil et lui assure une carrière ? Son corps même se ressent de cette possession à laquelle il est désormais soumis. « Courbé, affaissé, replié sur moi-même, dit-il, ma figure se rida, quoique bien jeune encore ». Il avait dix-neuf ans. A partir de ce jour, il se mit avec ardeur à suivre les cliniques, se livra à la dissection : « Par un levier invisible à tout le monde, je remuais des machines humaines, j'agissais sur des animaux endormis. »

Et s'adressant à cet agent intérieur qui l'avait créé magnétiseur :

« Dieu tout puissant, disais-je, donne-moi force et courage ; inspire-moi, afin que je fasse triompher la vérité. Et j'entendais une *voix intérieure* qui me disait : « Marche en avant ; la cause que tu défends est celle de la justice et de la vérité !... » Le magnétisme s'était comme personifié en moi ; je me croyais un de ces flétris de par la science, portant sur le front le signe infamant du mensonge et de l'imposture. »

Fort de l'appui surnaturel dont il se sentait favorisé, Du Potet put jeter un regard de dédain sur les pauvres magnétiseurs qui se traînaient dans l'ornière de Mesmer ; Deleuze, Puységur n'étaient à côté de lui que de timides praticiens, de pâles copistes du maître. Il faut l'entendre juger l'abbé Faria, le plus terrible des magnétiseurs d'alors, dont la seule présence faisait évanouir les somnambules qui l'appelaient *l'ennemi de leur repos* :

« J'allai aussi chez l'abbé Faria. Je le trouvai enthousiaste comme moi, mais bien moins scrupuleux et attentif. Je reçus de lui quelques leçons et lui payai un léger tribut. Sa maison était le rendez-vous du monde élégant, des oisifs, des lions de ce temps. Je souffrais à la vue de ce monde moqueur, dont la vie est inutile au reste des humains. Je jugeai promptement de la valeur réelle de ce monde flottant : il était savant en toutes choses, donnait son jugement sur toutes les questions. Insolent parfois comme ses valets, la forme seule servait à l'en distinguer. Il possédait pourtant tout ce qu'on voulait me faire apprendre dans mon enfance ; la nature lui était inconnue. Sceptique au dernier point, son église était l'Opéra ; il riait de tout. Faria était pour lui une sorte de bouffon : il se rendait chez lui pour y rire, rien de plus. »

Du Potet se sentait appelé à un autre apostolat ; il entreprit la cure des malades. « Convaincu à tout jamais de l'existence en moi d'une puissance réelle, je cherchais les occasions de la démontrer à tous les yeux, de la faire briller dans toute son évidente réalité. J'allais enfin faire mon entrée dans le sanctuaire de la douleur ; on m'accueillait à l'Hôtel-Dieu. »

Admis à faire des expériences à l'Hôtel-Dieu, Du Potet se soumit à toutes les conditions qui lui furent imposées ; il accepta sans hésiter le sujet qu'on lui offrit, une jeune fille incurable, âgée de dix-sept ans, qu'on n'espérait pas *pousser* plus de deux ou trois jours, et dont l'interne de

la salle, M. Robouam, se proposait de faire une très belle dissection. Il réussit au-delà de son attente. Ce fut pour le nouvel adepte de la Magie un triomphe, dont Satan se servit habilement pour exalter son orgueil et faire naître dans son cœur de plus hautes ambitions.

« Pendant vingt-sept séances, ces témoins (une quarantaine de médecins) qui d'abord ne croyaient pas, au moins pour la plupart, à la réalité de la puissance magnétique, multiplièrent les expériences et les ruses pour en arrêter ou en modifier les effets ; on avait l'intention de s'amuser à mes dépens. Mais toutes les tentatives furent inutiles. » Rien n'affaiblit le pouvoir surnaturel du magnétiseur. Il obéissait à sa voix intérieure qui lui avait dit : « Sois sans crainte, tu es l'instrument dont je veux me servir pour confondre ces sceptiques ; ils vont prendre au milieu des infirmités humaines celle qu'ils croient incurable ; tu la guériras sous leurs yeux, *par la seule imposition de tes mains*, afin de leur apprendre qu'il existe une médecine supérieure à la leur, parce qu'elle découle de moi ; afin qu'ils voient que chaque être est un vase où j'ai déposé mon essence, et qu'elle seule contient la vie et la lumière. »

« Ce n'était point un mirage, une illusion, continue-t-il, mais une chose réelle, palpable, que plus rien désormais ne pouvait détruire : *le magnétisme existait*, il était prouvé. »

Dès lors un nouveau tourment s'empare de son âme ; il se demande avec angoisse quelle est cette puissance *incommensurable* qui se dérobe à lui, tout en faisant de lui son instrument passif et inconscient, et dans le trouble de son esprit, il laisse percer le sentiment d'incrédulité et d'impiété qui ne doit laisser aucun doute sur la véritable origine des merveilles qu'il opère : « Nous laissons de côté tout mysticisme ; quand on invoque Dieu dans les sciences, c'est souvent une preuve de faiblesse et d'impuissance. » Pour lui, il ne connaît que le fait, le fait brutal, qui s'opère en vertu de la puissance surnaturelle qui agit en lui et par lui :

« Quelle était la force employée, l'agent des phénomènes ? Lorsqu'on me demandait : comment agissez-vous ? je répondais : mettez-vous là, je vais vous le montrer. Et je faisais des passes. La cause, c'est un *agent subtil*. Quel est-il ? je n'en sais rien... La nature fait tout : *mens agitat molem*. » Cet agent subtil, cet esprit qui remue le corps, cette nature toute-puissante, qu'est-ce autre chose que le prestigitateur satanique ?

Désormais Du Potet vogue en pleine magie ; l'horizon merveilleux s'étend à l'infini autour de lui ; rien ne lui semble impossible : « Je vais vous introduire dans un monde nouveau, s'écrie-t-il, où tout est merveilleux. Vous allez voir l'homme actif reprendre son rang et sa dignité ; vous verrez ses forces ignorées, comme son abaissement passager, lorsqu'il sera soumis à une *pression exercée par un agent terrible*, mais invisible encore, puis ses propriétés et ses facultés cachées prendre tout à coup leur essor... Je perturberai ces deux existences (l'état de veille et l'état de sommeil) et produirai un amalgame qui ne sera ni la veille ni le sommeil,

mais un état mixte rempli de phénomènes méconnus des savants. Vous guérirez des maux désespérés...

« La science ! mais elle est cachée en moi, puisque je réalise sous vos yeux les prodiges de l'antiquité, et que mes doigts semblent tenir une baguette magique. *Je sens qu'il existe en moi un grand alchimiste*, qui me jette par-ci par-là quelques parcelles de vérité ; mais il est avare de ses trésors, *il m'ôte la possibilité de me les approprier* ; car, lorsque, produisant selon les inspirations qu'il me donne, je veux poursuivre mon œuvre commencée, *il me remplit de terreur*... Ne vous étonnez plus de mes perplexités, de mes tourments ; la volonté est impuissante dans un semblable travail. Voilà pourquoi je m'excite ; car, comme la pythonisse sur le trépied, je ne puis être instruit des secrets des immortels qu'en étant animé par une sorte de transport. ».

Pour voir Du Potet à l'œuvre, il faudrait le suivre, infatigable dans sa nouvelle carrière, ouvrant des cours publics et gratuits, en 1826, dans le quartier même des Ecoles, passage Dauphine ; — lançant à lui tout seul (1827) un journal : le *Propagateur du Magnétisme*, qui devait continuer les *Annales*, la *Bibliothèque* et les *Archives*, morts après quelques années d'existence (le pauvre *Propagateur* ne dura lui-même qu'une année ; épuisé, endetté, l'auteur dut en cesser la publication) ; — revenant à l'enseignement, mais cette fois ouvrant des cours payants, passage du Saumon, dans une sorte d'Athénée, tenu, dit-il, par un Robert-Macaire et un Bertrand, qui, un beau matin, lui enlevèrent 1,500 francs ; — publiant son cours en 1833 ; — puis, méconnu dans sa patrie, se faisant apôtre et allant porter en Angleterre la bonne nouvelle, et y publiant, au milieu des railleries et du mépris public, un volume intitulé : *An Introduction to the study of Animal Magnetism* ; — rentrant en France après vingt-deux mois d'absence, promenant son enseignement magique dans les principales villes du royaume ; — publiant, à Paris, livres sur livres, journaux sur journaux ; — marchant de découvertes en découvertes ; — expliquant par le magnétisme tous les prodiges des temps passés, même les miracles de la Bible :

« La Bible même contient pour moi le magnétisme ; à chaque page, en effet, on trouve des voyants, des prophètes, des miracles, et on devine aisément la source des visions et des prodiges, comme les causes des guérisons miraculeuses inscrites dans les archives religieuses des temps passés. »

Bientôt les phénomènes les plus extraordinaires du somnambulisme ne lui suffirent plus ; il opère, comme il l'annonçait tout à l'heure, sur des sujets à l'état de veille, renouvelant avec éclat les prodiges des anciens miroirs magiques qui le jetèrent lui-même dans l'étonnement, la stupéfaction et l'effroi. Mon excellent ami, M. le docteur Bataille, m'ayant informé qu'il traitera amplement la question des *Miroirs Magiques* dans un des prochains chapitres du *Diable au XIX^e siècle*, je ne m'étendrai point ici sur ce sujet ; ce qu'il importe de faire ressortir à l'appui

de notre thèse, c'est l'impression produite par ses propres prodiges sur le magicien lui-même, tout étonné d'être l'instrument inconscient d'une puissance étrangère à sa propre personne, de ce *grand alchimiste* qui opère en lui, tout en lui ôtant, comme il le dit plus haut, la possibilité de s'approprier les effets de son pouvoir. En vain essaie-t-il, en maints endroits de ses ouvrages, de donner le change au lecteur en réduisant l'essence du magnétisme à un simple fluide, résultat de l'air que nous respirons et des matériaux divers qui le constituent, ou en prétendant que l'agent magnétique n'est autre que celui des mouvements ; l'angoissante préoccupation de la puissance surnaturelle qui le possède se trahit malgré lui et lui arrache les aveux les plus transparents, les plus significatifs.

« Aussi M. Du Potet, dit très bien M. de Mirville, ne peut-il plus faire un seul pas sans rencontrer la négation de son rationalisme, et rien n'est vraiment plus curieux que le désarroi profond de tous ses enseignements en présence des nouveaux faits qui le débordent de toutes parts, soit à l'étranger, soit autour de lui, soit dans ses propres mains.

« Ainsi, tantôt nous l'entendons s'écrier : « Plus de doute, plus d'incertitude, la magie est retrouvée... Je sépare de moi une force, il y a « émission. Cette force est réelle. Déposée sur « un corps quelconque, elle s'y fixe comme une « essence, puis bientôt elle exerce son action « sur ce qui l'environne, et la magie commence, « c'est-à-dire que des phénomènes viennent « nous frapper d'étonnement. *Ce n'est pas ce « que nous avons voulu* qui se manifeste ; non, « nous sommes tout à fait étrangers dès lors à « ce qui se passe. »

« Plus loin, à propos d'un peu de poussière qu'il a ramassée dans un cimetière, et à l'inspection de laquelle ses voyants improvisés aperçoivent cinq squelettes et les décrivent, il s'écrie : « Non, non, il y a ici quelque chose qui dépasse notre raison : le *surnaturel* se montre, lorsque je voudrais en nier l'existence. »

Mais il faut citer le récit de Du Potet lui-même : il fait partie de la série des faits produits par le miroir magique :

« Voulant, pour d'autres épreuves, dérober le signe magique à la vue (le miroir magique, un disque tracé sur le parquet avec du charbon), je m'avisai de réduire en poussière très fine un peu de terre prise, il y a plusieurs années, dans un tombeau druidique : ce tombeau renfermait des ossements humains qui depuis vingt siècles au moins n'avaient pas vu le jour. Cette terre, prise au milieu de ces débris antiques, était conservée par moi sans idées préconçues, et au moment de l'expérience je n'y attachais aucune importance ; c'est seul, et plusieurs jours avant les épreuves, que je la déposai sur le miroir.

« Le dimanche vient. Après quelques expériences de magnétisme simple, je découvre aux regards de toute l'assemblée le signe magique ainsi dissimulé. L'effet en fut prompt, il eut quelque chose de terrible. Un homme d'une trentaine d'années, employé à l'Imprimerie Nationale, tout à fait étranger aux recherches magnétiques, assistant aux séances pour la

première fois, regarde avec attention cette poussière jaunâtre. Bientôt il s'agite sur son siège, se lève, s'approche tout tremblant, et s'écrie : *Je vois du sang, des cadavres ; leurs entrailles sont arrachées.* Saisi d'effroi, il tremble, il veut s'enfuir ; mais une force secrète le ramène aussitôt. Nous l'emportons rapidement ; il était sans connaissance, et cette syncope dura quatre ou cinq minutes. Il n'avait aucun souvenir.

« Une jeune femme est ensuite attirée. Saisie des mêmes terreurs à la vue du sang répandu, elle voit des entrailles humaines dans une sorte de cuvette, les cadavres s'agitent sous ses yeux, et bientôt, se trouvant mal, nous l'emportons sans qu'elle ait la conscience de ce que nous faisons.

« Le plus étonné de tous les assistants, c'était moi. Par quel mystère incompréhensible ces choses étaient-elles apparues ? L'endroit où j'avais pris cette terre renfermait cinq squelettes : l'un des voyants vit cinq cadavres... »

Et Du Potet ajoute un peu plus loin :

« Sur ce chemin je ne saurais m'arrêter. Je ne veux point rester comme un homme qui, ayant un nouvel organe, refuserait de s'en servir. J'avancerai donc, quelque soit le jugement porté sur moi. Ma marche sera vaillante, car je n'ai point de maître ; j'ai des livres sans doute, mais ils sont pour moi autant d'hieroglyphes... Il me fallut trente ans pour savoir qu'ils avaient un sens, tandis que mes mains et mon intelligence pouvaient me fournir, dès le premier jour, les preuves sans réplique qu'ils étaient écrits non pour tromper, mais pour engager les hommes à rechercher les vérités cachées sous leurs emblèmes et leurs paraboles. »

En effet, Du Potet ne s'arrêta point en si belle voie. De nouveaux prodiges, des apparitions de trépassés ; « la vie délogeant du domicile humain », au moyen de quelques signes et de quelques traits, puis ramenée par une espèce de résurrection dans le corps qu'elle avait momentanément abandonné, mille autres phénomènes aussi extraordinaires vinrent l'étonner et le ployer sous la terreur spéciale qui accompagne toujours l'intervention diabolique.

« Qu'une trombe, s'écrie-t-il, renverse et éparpille les habitations, qu'elle déracine les arbres séculaires et les transporte au loin, qui s'en étonne maintenant ?

« Mais qu'un élément, inconnu dans sa nature, secoue l'homme et le torde comme l'ouragan le plus terrible fait du roseau, le lance au loin, le frappe en mille endroits à la fois, sans qu'il lui soit permis d'apercevoir son nouvel ennemi et de parer ses coups, sans qu'aucun abri puisse le garantir de cette atteinte à ses droits, à sa liberté, à sa majesté ; que cet élément ait des favoris et semble pourtant obéir à la pensée, à une voix humaine, à des signes tracés, peut-être à une injonction ; voilà ce que l'on ne peut concevoir, voilà ce que la raison repousse et repoussera longtemps encore. Voilà pourtant ce que je crois, ce que j'adopte ; voilà ce que j'ai vu, et je le dis résolument, ce qui est une vérité pour moi à jamais démontrée.

« J'ai senti les atteintes de cette redoutable puissance. Un jour, entouré d'un grand nombre

de personnes, je faisais des expériences dirigées par des données nouvelles qui m'étaient personnelles, cette force, — un autre dirait ce démon — évoquée, agita tout mon être : il me sembla que le vide se faisait autour de moi, que j'étais entouré d'une sorte de vapeur légèrement colorée. Tous mes sens paraissaient avoir doublé d'activité, et, ce qui ne pouvait être une illusion, mes pieds se recourbaient dans leur prison, de manière à me faire éprouver une très vive douleur, et mon corps, entraîné par une sorte de tourbillon, était, malgré ma volonté, contraint d'obéir et de fléchir. D'autres êtres, pleins de force, qui s'étaient approchés du centre de mes opérations magiques, — pour parler en sorcier, — furent plus rudement atteints ; il fallut les saisir à terre, où ils se débattaient comme s'ils eussent été près de rendre l'âme.

« Le lien était fait, le pacte consommé ; une puissance occulte venait de me prêter son concours, s'était soudée avec la force qui m'était propre, et me permettait de voir la lumière.

« C'est ainsi que j'ai découvert le chemin de la vraie magie. »

Que nous faut-il de plus ? *Ha! emus confitemur.* Il est difficile d'avouer plus clairement que l'on n'est qu'une machine dont Satan tourne la manivelle, et toujours au détriment de la machine.

Aux aveux se joignent de temps en temps des semblants de remords qui échappent au magicien. Chaque fois qu'il est tenté de livrer son secret, il se demande en tremblant s'il est prudent de réveiller l'esprit de Pythou et d'apprendre aux hommes où il repose : « un instinct secret, ajoute-t-il, ma conscience, me crie que je fais mal de toucher à ces choses. »

Il donne même à ses lecteurs cet avis solennel que feront bien de méditer tous ceux qui seraient tentés de s'occuper de magnétisme ou de spirisme :

« Trop certain de ce que je vais dire, j'adresse un avis, je donne un conseil, je fais une prière : s'il est des esprits téméraires qui, méprisant toute prudence, veulent aller en mer, malgré le vent et la tempête, sans écouter la voix du nautonnier qui leur dit : « Plus sage » serait de rester sur la plage, » tant pis alors pour les imprudents qui persisteraient ; qu'ils n'attribuent pas leur malheur à qui ne l'aura point causé. »

Personne, mieux que Du Potet, n'a compris tous les dangers que le magnétisme ou plutôt le magisme, comme il veut qu'on l'appelle, faisait courir à la famille et à la société, tous les désordres moraux et sociaux dont il pouvait être la source. Il reconnaissait comme faits occultes du magnétisme : la captation, crime puni par les lois ; les attentats aux mœurs ; la facilité de faire naître des passions coupables.

« J'ai peur, répète-t-il, parce que je ne sais où la découverte s'arrêtera. »

C'est cette crainte du mal moral, entrevu comme l'accompagnement et la suite nécessaire de son art, qui de temps en temps lui ouvre les yeux et lui fait jeter un regard d'effroi sur les conséquences de ses doctrines.

Son incrédulité même est sur le point de céder

en face de cet abîme qu'il a entr'ouvert, et, oubliant qu'il a donné à Satan des garanties suffisantes, qu'il a scellé avec lui le *pacte* terrible, il voudrait s'arrêter quand il voit où l'entraîne son infernale initiation.

« J'avoue avec candeur que la peur me prit toujours au moment où la vérité allait se dévoiler tout entière. Je vis des choses extraordinaires, des spectacles étranges ; *je sentis en moi-même comme l'approche et le contact d'êtres invisibles encore*. J'avais toute ma raison ; mon incrédulité même ne m'avait point quitté. Je ne sais pourtant qui m'ôta le courage et fit naître en moi l'effroi. Je ne crois point au *diable* ; mais je le dis sans réserve, *mon scepticisme a fini par être vaincu*. Il est bien permis d'avoir un peu de frisson, lorsque la maison tremble. »

Si Du Potet ne croyait pas au diable, il croyait à ses œuvres et à sa puissance. Il distinguait en effet deux sortes d'œuvres magiques : « Elles sont noires ou blanches, c'est-à-dire diaboliques ou angéliques. Les premières, mélange de toutes nos passions et de nos vices, de nos cupidités ou de nos appétits, ne représentent que le mal. Que l'on ne s'y trompe point ; on peut, dans cet ordre mauvais, agiter, troubler, capter, ravir, ensorceler, produire l'impuissance ou la stérilité chez les hommes comme chez les animaux. Ceci est une partie de la magie bestiale. De là sont nés les loups-garous, les empoisonneurs d'animaux, les noueurs d'aiguillettes, les jeteurs de sorts, les tourmenteurs par les piqures faites aux images, etc... La clairvoyance ici ne se présente plus que comme une bulle qui sort de la vase ; son agent, c'est la force du reptile qui fascine, le venin du crapaud qui gonfle le corps, l'aimant putride qui attire les âmes et les conduit au sabbat ; c'est le bouc et ses fureurs lascives ; c'est enfin l'égout noir et infect où séjourne le diable. »

On le voit, il connaissait à fond toutes les ressources de son art. Mais, dira-t-on, comment pouvait-il être sous la domination d'une puissance, dont il flétrissait si énergiquement l'intervention bestiale et scélérate ?

C'est ici qu'il faut admirer en tremblant l'habile volte-face opérée par Satan dans le caractère de ses manifestations modernes. Pour attirer à lui les intelligences d'élite, éprises de l'amour de la science, il s'est affublé non plus du manteau du vulgaire magicien, mais de la robe du savant ; il a voulu faire servir à ses fins la passion des esprits modernes pour les sciences positives, l'étude scientifique des mystères de la nature. C'est ainsi que, sous le nom spécieux de prétendues sciences nouvelles, magnétisme, hypnotisme, somnambulisme, spiritisme, il fait miroiter aux yeux des crédules ou des incrédules la découverte de quelques-uns des secrets que recèle cette nature insondable. Peu lui importe que ses adeptes le reconnaissent ou non comme l'auteur des prodiges fallacieux dont il entretient et trompe leur funeste curiosité ; dès lors qu'ils oublient Dieu pour la nature, qu'ils foulent aux pieds les enseignements du Christ et de son Eglise, ils sont à lui ; car cette Nature qu'ils adorent en cherchant à soulever un coin du voile qui la couvre, c'est encore *Lui* !

Capitaine Pierre.

P.-S. — Cet article était terminé, lorsqu'il nous est tombé sous les yeux une page curieuse dont nous voulons faire profiter nos lecteurs ; elle ne fait que confirmer ce que nous avons dit du célèbre magnétiseur.

L'auteur d'un excellent livre intitulé *Satan et la Magie de nos jours*, M. Albert Duroy de Brugnac, raconte ainsi une conversation qu'il eut avec le baron Du Potet :

« — Savez-vous, me dit-il, que je ne fais plus « de magnétisme *transcendant* ? Je suis arrivé à « produire des faits qui m'ont effrayé, et je n'ai « pas osé continuer. Et vous savez que je ne « suis pas facile à effrayer ! J'ai poussé mes expé- « riences plus loin qu'aucun magnétiste !... Mais « j'ai trouvé que ça devenait trop fort.

« — Avez-vous reculé devant des faits dange- « reux à divulguer, ou que, personnellement, vous « n'osiez pas aborder ?

« — J'ai rencontré des choses qu'il serait dan- « gereux de découvrir à tout le monde. Moi- « même, je me suis trouvé en présence d'un « monde entièrement nouveau pour moi, et que « je n'avais pas de données suffisantes pour « aborder.

« — Avez-vous eu des appréhensions pour « votre sûreté personnelle ?

« — Oui ! J'ai senti les atteintes de cette re- « doutable puissance... J'ai été saisi, enlacé, « tordu, enveloppé, sans que je pusse l'éviter. « J'ai été roulé comme une masse inerte, jeté « comme un paquet dans un coin. J'ai été atta- « qué, acculé dans l'angle d'une pièce.

« — Avez-vous pu percevoir une forme ?

« — Ah ! des apparitions ? Certainement ! J'ai « vu l'agent magique parfaitement perceptible « aux yeux et au toucher. Dans la première « circonstance de ce genre, dont vous avez lu « le récit, l'agent était déjà très visible comme « une forme... une vapeur. Dans des expé- « riences précédentes, j'avais déjà vu comme « un fluide coloré ou une lumière qui environ- « nait les expérimentateurs et leurs sujets...

« — Sous quelle forme avaient lieu ces appa- « ritions ?

« — Sous la forme humaine, comme vous et « moi ; seulement, cela a quelque chose de « bizarre, de différent de ce que nous sommes.

« — Par quel moyen luttiez-vous ?

« — Je ne luttais pas, j'étais subjugué. Au lieu « de tenir, on est tenu...

« — Quand pareille chose devient fréquente, « on s'en inquiète et on s'arrête ?

« — Précisément ! »

« Ces détails, ajoute le narrateur, me suffi- « saient pour bien comprendre, et la discrétion « m'empêchait d'insister. Nous voyons que M. le « baron Du Potet, en pratiquant le magnétisme, est « parvenu insensiblement au centre de la magie, « qui, selon lui comme selon moi, ne diffère pas du « magnétisme. Là, M. Du Potet s'est trouvé en face « des manifestations sensibles du démon, dont « les procédés de plus en plus tyranniques, les sé- « vices, les exigences et les menaces peut-être, « l'ont forcé à rompre ces relations redoutables. »

UN NOUVEAU COUP DROIT A LA FRANC-MAÇONNERIE

Au moment où ce deuxième numéro de la *Revue mensuelle* sera entre les mains de nos abonnés, le beau volume de notre collaborateur et ami, M. A.-C. De la Rive aura fait son apparition, annoncé d'avance comme il le méritait par les principaux organes de la presse antimaçonnique.

C'est, en effet, un ouvrage d'une importance capitale; car il ferme la bouche, de la façon la plus péremptoire, aux francs-maçons et à leurs complices qui osent, on le sait, nier l'existence des loges androgynes.

Nous ne saurions mieux faire, à cette occasion, que de reproduire l'excellent article qui vient d'être publié par la *Croix* de Paris :

Le devoir du « Chercheur » est d'être toujours en quête de nouvelles découvertes. A force de chercher, il trouve, selon la promesse évangélique. C'est ainsi qu'il a eu la bonne fortune de lire les premières épreuves d'un volume qui va bientôt paraître et qui est destiné à faire un bruit considérable. Ce livre aura pour titre : *Les Précurseurs de l'Ante-Christ; la Femme et l'Enfant dans la franc-maçonnerie universelle, d'après les documents officiels de la secte (1730-1893)*. Il a pour auteur M. A.-C. DE LA RIVE, et paraîtra chez les éditeurs Delhomme et Briguët.

Je n'hésite pas à dire que c'est un livre unique et qui portera à la Maçonnerie un coup des plus sensibles. MM. les francs-maçons, en effet, ont fini par jeter le masque au point de vue politique; ils n'hésitent plus à se faire gloire, au moins dans certains rites, de leurs succès dans cet ordre d'idées. Au point de vue religieux aussi, le Grand-Orient ne se cache plus guère et reconnaît volontiers que l'Eglise est l'objet de toutes ses attaques. Mais, par contre, les Frères veulent passer pour des gens pratiquant la vertu, et ils nient, avec la plus grande énergie, l'existence des Loges androgynes, l'existence des Sœurs maçonnées. Ils comprennent bien que, lorsque le public saura, à n'en pouvoir douter, qu'il y a des réunions de Frères et de Sœurs Trois-Points, se réunissant pour goûter, dans le mystère, les douceurs de la fraternité, leur réputation de moralité sera terriblement compromise.

Or, cette démonstration commencée déjà par plusieurs auteurs et revues antimaçonniques, le livre dont nous parlons l'apporte définitive et irrécusable.

Avec une patience de Bénédictin et une sagacité rare, l'auteur a découvert, dans une multitude d'ouvrages maçonniques qu'il a pu consulter, les preuves authentiques, disons mieux, l'histoire entière de la Maçonnerie féminine. Procédant selon un ordre chronologique rigoureux, il commence son étude en 1730, et donne ensuite, année par année, tous les documents qui se rapportent à l'établissement des Loges d'Adoption, à leurs statuts, leurs fêtes et leurs membres. Des pièces très nombreuses, très curieuses et souvent très rares, sont mises ainsi sous les yeux du lecteur et démontrent, avec la dernière évidence, la monstrueuse hypocrisie de la secte dans ses négations intéressées.

Dans cet ouvrage remarquable, l'auteur s'est fait une règle absolue de n'emprunter qu'aux francs-maçons et à leurs œuvres les matériaux dont il avait besoin pour établir sa thèse. Toujours, il indique avec précision les sources, et il se contente de quelques mots ou de quelques courtes réflexions pour relier ensemble les documents ou en signaler la portée.

Dans la partie que nous avons parcourue, nous devons signaler particulièrement les textes des *Manuels* de la Maçonnerie d'Adoption datés de 1785, 1817 et 1860. Ces textes sont juxtaposés pour en faciliter la comparaison, et cette comparaison est singulièrement instructive.

Inutile de dire que, malgré toute la prudence et la réserve de l'auteur, très catholique, de ce livre, le volume ne peut être mis entre toutes les mains. L'écrivain respecte son lecteur; mais il doit publier des textes, des poésies, des règlements, sous lesquels il n'est que trop facile de découvrir l'immoralité et les hontes de la Synagogue de Satan.

Complétant même l'œuvre de Mgr Meurin, qui a stigmatisé de ce nom la Franc-Maçonnerie et qui a découvert et interprété le texte fourni par les notes de passe et les mots sacrés de la Maçonnerie masculine, M. De la Rive publie le texte et l'analyse initiatrice de la partie de l'antique charte maçonnique et babélienne qui concerne les devoirs, les droits et les plaisirs de la femme. Il a obtenu ce texte par la traduction des mots sacrés et des mots de passe de la Maçonnerie féminine, dans l'ordre même de leur succession normale établie par les *Manuels* et les *Rituels*.

Enfin, ce qui ajoute encore à la valeur documentaire, historique et artistique de cet ouvrage, ce sont les gravures dont il est illustré. Lettrines, culs de lampe, vignettes, sont tous copiés sur des pièces de provenance maçonnique, que l'auteur indique soigneusement. Un certain nombre de portraits de Sœurs maçonnées, d'après des gravures du temps ou des photographies récentes, complètent le volume.

Ne pouvant contester les documents que produit l'auteur, n'ayant aucune prise sur lui puisqu'il ne disserte pas, mais donne exactement les pièces du procès, les Enfants de la Veuve garderont, nous n'en doutons pas, un silence prudent.

C'est une raison de plus pour que tous les journaux non inféodés à la Franc-Maçonnerie fassent connaître et apprécier de leurs lecteurs cet ouvrage de premier ordre. Puisse-t-il ouvrir les yeux à beaucoup de catholiques, qui s'obstinent à ne voir dans la secte qu'une Société de secours mutuels, et faire sortir des liens dans lesquels ils sont engagés, un bon nombre d'honnêtes maçons. C'est le vœu de l'auteur et c'est notre espérance.

LE CHERCHEUR.

Nous rappelons que l'ouvrage de M. A.-C. De la Rive est en vente au prix de sept francs dans toutes les librairies catholiques. A titre de faveur, les abonnés du *Diable au XIX^e Siècle* pourront se le procurer au prix de CINQ FRANCS seulement, à la condition de le prendre chez les éditeurs, MM. Delhomme et Briguët, 13, rue de l'Abbaye, à Paris, ou avenue de l'Archevêché, 3, à Lyon. Pour se le faire envoyer franco, ajou-

ter soixante-quinze centimes au montant de l'ouvrage, par mandat-poste à l'ordre des éditeurs.

LE DIABLE AU XIX^e SIÈCLE

DOUTES, CRITIQUES & CONTRADICTIONS

Nous n'avons pas pu, dans notre numéro 1 (n° de janvier), reproduire le dernier article de la série publiée par M. le chanoine Mustel dans la *Revue Catholique de Coutances* pour la défense de l'ouvrage de M. le docteur Bataille.

La reproduction de cet article est cependant nécessaire, nos lecteurs ayant connu ceux qui l'ont précédé.

Le voici donc, tel qu'il a paru dans le numéro du 19 janvier 1894 de la revue dirigée par notre vénérable ami :

Nous arrivons à M. Georges Bois.

Ancien rédacteur de l'*Univers*, actuellement rédacteur de la *Vérité*, M. G. Bois est un écrivain catholique. Il a fait un livre intéressant, que nous avons lu avec attention, sur la Franc-Maçonnerie moderne, dont l'objet, restreint, mais plein d'actualité et qui appelle l'attention spéciale des lecteurs français, est l'évolution récente et la nouvelle constitution du Grand-Orient de France, depuis que, rejetant en grande partie les anciennes épreuves, les symboles et les rites archaïques, il est devenu à la fois une société de libre-pensée ou d'athéisme, et une association politique et sociale dont les membres travaillent efficacement à conquérir ou à garder le pouvoir et à mettre les catholiques hors la loi, en attendant qu'ils puissent supprimer le catholicisme en France.

M. G. Bois continue, dans la *Vérité*, à faire campagne contre la Franc-Maçonnerie, sur le même terrain, c'est-à-dire en signalant ses entreprises, ses résolutions et ses actes pour asservir, dépouiller et finalement détruire, si elle le pouvait, l'Eglise catholique en France.

Ses renseignements, très sûrs, sont aussi très précieux, et, en les donnant, M. G. Bois rend aux catholiques un service dont personne ne comprend et ne reconnaît mieux que nous la très grande importance. Mais nous sommes de ceux qui croient ses renseignements insuffisants. Il ne sait pas, ou du moins, il ne dit pas tout, et il ne fait connaître de la secte que le côté le moins odieux, lequel, du reste, elle avoue ou plutôt proclame elle-même, en s'en faisant un titre de gloire.

Pourquoi M. G. Bois a-t-il attaqué violemment, depuis longtemps, — et nous pouvons dire un peu par tous les moyens dont il disposait, — le docteur Bataille et ses révélations ? Nous n'en trouvons aucune bonne raison, surtout après la lettre que nous avons reproduite il y a quinze jours, et dans laquelle M. G. Bois affirme, comme nous, l'existence « d'un monde spécial, voué au diabolisme. » Nous eussions parfaitement compris qu'il mît en doute les révélations du « *Diable au XIX^e Siècle*, » qu'il signalât dans les faits, les récits ou les doctrines, ce qui lui paraissait incroyable, invraisemblable, ou enfin contraire aux enseignements de l'Eglise. La discussion était de droit, et personne, pas plus l'auteur

que ses amis, n'aurait pu légitimement s'en plaindre.

Mais l'attitude de M. G. Bois a été tout autre ; et il nous permettra de la trouver à la fois maladroite et inexplicable.

D'abord, quand il a commencé ses attaques, il ne pouvait ignorer que bon nombre de catholiques sérieux et instruits, de prêtres, de théologiens, de religieux de tous les ordres, et plusieurs évêques des plus compétents en ces matières, admettaient les révélations de M. le docteur Bataille. Sans rien enlever à la liberté de la controverse, ces adhésions discrètes, mais connues, ne devaient-elles pas détourner un écrivain catholique de donner à sa polémique un ton de persiflage injurieux, comme si l'auteur qu'il attaquait eût été convaincu d'être un charlatan, un « fumiste, » et son œuvre, une continuation des aventures du baron de Krack ? A traiter ainsi un homme qui s'affirme catholique, et contre lequel on ne peut s'armer, pour le combattre, que d'impressions personnelles, c'est le critique qui se fait tort et met les lecteurs en défiance.

M. G. Bois a commis d'autres impairs.

Il se défend énergiquement de toute connivence, de toute collaboration, de toute relation avec M. Rosen, sauf les relations d'un amateur de livres avec un libraire. Fort bien. Mais pourquoi faisait-il insérer, le 21 novembre et le 4 décembre, dans la *Vérité*, deux lettres très singulières de ce Monsieur, qui lui apportait évidemment son concours et son témoignage ? Et pourquoi faisait-il suivre la première de ces lettres de cette recommandation flatteuse : « Ce témoignage est d'autant plus autorisé que M. Paul Rosen est le premier qui ait fait connaître en Europe la Maçonnerie de Charleston et Albert Pike, en deux ouvrages honorés l'un et l'autre d'un bref de Léon XIII ; » — et, en note, au bas de la page, cette jolie réclame : « *Satan et Cie* et l'*Ennemie sociale* (Bloud et Barral, éditeurs). L'*Ennemie sociale*, en un simple in-12, de 300 pages, est le plus décisif recueil de documents sur le rôle politique et social de la Maçonnerie. » Ajoutons que, dans son ouvrage, M. G. Bois cite à chaque page M. Paul Rosen. Eh ! bien, nous trouvons étonnant qu'après avoir publiquement fait campagne ainsi, — nous maintenons le mot, — avec cet auteur, recommandé ses livres, honorés d'un bref pontifical, M. G. Bois se défende si fort de toute acointance avec l'auteur de *Satan et Cie*, et nous adjure et nous impose comme un acte de justice, dans des lettres pressantes, de le dégager complètement de toute compromission avec le même P. Rosen, — que d'ailleurs il connaît très bien, — beaucoup mieux que nous.

M. G. Bois ayant accusé publiquement l'auteur du *Diable au XIX^e Siècle* d'être un « fumiste », un simple « romancier », en d'autres termes, un imposteur et un « faux témoin », M. Bataille a répliqué que M. Bois est, lui, un agent du Grand-Orient de France, et il a promis de le prouver. L'accusation est très grave, et nous comprenons qu'elle ait profondément blessé celui qui en était l'objet. Celle qu'il avait portée le premier, sans y être provoqué, contre l'auteur du *Diable au*

XIX^e Siècle, l'était-elle moins? Nullement, à notre avis. Si l'œuvre de ce dernier était une œuvre d'imposture, ce serait une œuvre infâme et scélérate au plus haut degré. Donc, les deux accusations s'équilibrent.

Jusqu'à présent, ni l'une ni l'autre n'est prouvée. M. G. Bois, qui manie la plume avec souplesse et dextérité, doit s'avouer que les arguments qu'il a accumulés sont faibles et ne peuvent convaincre aucun homme sérieux. Quant à son adversaire, il doit produire très prochainement ses preuves, et nous verrons ce qu'elles valent.

Mais M. G. Bois a manqué de sang-froid jusqu'à s'emballer et se compromettre. On connaît la législation française, si défectueuse, sur la diffamation. Dans aucun cas, aucune preuve n'est admise, quand il s'agit de particuliers, même journalistes ou candidats à une fonction élective quelconque. Celui qu'on accuse a donc toujours le moyen de faire condamner son accusateur; mais, en ce cas, il se condamne presque toujours lui-même, puisque, loin de prouver son innocence, il étouffe et supprime les débats. Aussi n'y a-t-il guère que les publicistes véreux à recourir aux tribunaux quand ils sont incriminés. Le moyen de se défendre, c'est de mettre en demeure son adversaire de prouver ce qu'il avance, soit devant le public, soit devant un jury d'honneur. Mais, en ce cas, il ne faut point le menacer d'un procès, sinon dans le cas où les preuves peuvent être admises. En faisant entendre, le 23 novembre, qu'il « se réservait » sur la question de la police correctionnelle, M. Bois prenait une posture d'intimidation que nous trouvons fâcheuse pour lui.

A notre avis, M. G. Bois n'a pas été mieux inspiré en publiant une lettre amicale de M. le vicomte de Marolles. Celui-ci déclare qu'il ne prend point parti entre M. Bataille et M. Bois, mais il proteste contre l'accusation dont ce dernier est l'objet et que nous avons indiquée. Or, M. Bois, écrivain catholique, qui, après avoir fait partie de la rédaction de l'*Univers*, est actuellement l'un des principaux rédacteurs de la *Vérité*, ami de MM. Roussel et Arthur Loth, qui jouissent de l'estime universelle, devrait comprendre qu'aucun témoignage d'estime et de confiance, quel qu'en soit l'auteur, ne peut lui être utile. Ou ses collaborateurs le connaissent; et, en ce cas, leur jugement suffit; ou il a pu les tromper, eux qui le voient tous les jours, avec lesquels il vit; — ce qui n'est pas inouï, témoin Nubius; — et alors il n'est personne qui n'ait pu se méprendre sur son compte.

D'autre part, il serait facile de relever bon nombre de contradictions dans les articles de M. Bois. Pourquoi, par exemple, après avoir écrit à maintes reprises que les révélations du docteur étaient fausses, s'empare-t-il, le 29 novembre, d'une lettre dans laquelle M. Léo Taxil reconnaît, — ce qui était su, dès le commencement, de tous ceux qui avaient voulu prendre des informations, — qu'il donne son concours au docteur pour : 1^o guider les dessinateurs chargés de l'illustration; 2^o contrôler le docteur Bataille sur les questions purement maçonniques, et en

tire-t-il cette conclusion, absolument contraire à toutes ses attaques antérieures :

« Ce qui reste acquis, c'est que les révélations du docteur Bataille, en ce qui se rapporte à la Maçonnerie pure, ont la même valeur, la même autorité que celles de M. Léo Taxil, lesquelles elles-mêmes, au-dessus du grade d'apprenti, ne sont plus un témoignage personnel, mais de simples renseignements.

« C'est tout ce que nous voulions dire, et nous n'avons jamais soutenu autre chose. Et si M. Léo Taxil voulait ajouter que ces renseignements ont été mis en œuvre avec un peu d'imagination et cette petite pointe de couleur romanesque que le public aime toujours, nous n'aurions plus rien à lui demander. Que n'a-t-il seulement commencé par nous écrire cela dès le premier jour? Il nous eût épargné et eût épargné à son ami beaucoup d'encre qui eût pu servir à autre chose! »

Qu'importe le contrôle de M. Taxil sur les questions purement maçonniques, c'est-à-dire, évidemment, sur la terminologie, les rituels, les grades, les rites de la Franc-Maçonnerie ordinaire, qui n'a pas été l'objet des études ni des investigations du docteur Bataille? La question, pour celui-ci, est uniquement celle que M. Bois avait posée et à laquelle il est revenu : *Le docteur a-t-il vu et entendu ce qu'il raconte comme témoin oculaire?* Les diversions à propos de M. Léo Taxil ou de tout autre n'ont rien à voir ici. Il n'y a pas d'auteur qui ne réclame, pour se faire éditer, quelque concours d'amis dans lesquels il a confiance, pour revoir son œuvre, la critiquer, et, au besoin la modifier. Elle reste cependant bien son œuvre personnelle, dont toute la responsabilité lui incombe.

Que signifient encore, à propos du *Diable au XIX^e Siècle*, les reproches faits à M. Taxil d'avoir publié un livre dans lequel les mœurs modernes seraient trop crûment dévoilées? Que le reproche soit fondé ou non, en quoi atteint-il et un autre auteur et un autre ouvrage?

Enfin, — car il faut finir, — M. G. Bois abuse de la facilité que lui procure son rôle de rédacteur d'un journal quotidien pour multiplier sans mesure et varier sans cesse et ses articles et ses attaques contre un écrivain qui ne peut répondre qu'une fois par mois.

Si nous pouvions entrer dans le fond du débat, nous ajouterions, preuves à l'appui, que ce n'est pas le docteur Bataille, mais ses contradicteurs qui se sont trompés ou ont voulu tromper sur Charleston, sur Albert-George Mackey, sur les Inspecteurs en mission permanente, qu'ils confondent avec les Souverains Inspecteurs Généraux, 33^e degré de l'Écossisme, sur Sophie Walder et son père, etc., etc.

Un dernier mot : le 5 janvier, en publiant l'Interrogatoire adressé à toutes les Loges de France des différents Rites, par la Loge la *Clémentine Amitié*, M. G. Bois reprochait au docteur Bataille de ne pas donner des renseignements de ce genre, et le raillait, selon son habitude, à propos de faits démoniaques qu'il raconte. Ici, nous ne comprenons pas. La Franc-Maçonnerie est une sorte de religion retournée; elle a ses œuvres, qui sont des œuvres de destruction et de ruine; il est bon certainement de les dénoncer. Mais elle puise ses inspirations plus bas que les abîmes les plus obscurs et les plus infects du cœur humain. C'est le Diable qui la dirige et

l'inspire. Mettre ce point en lumière, le faire toucher du doigt, c'est, comme le disait M. le chanoine Ribet, porter à la secte un coup droit, plus efficace contre elle que la révélation de ses desseins et de ses méfaits.

Pour juger une société, un corps moral, il est bon de savoir ce qu'elle fait, puisqu'on connaît l'arbre à ses fruits; mais mieux vaut encore connaître l'esprit qui l'anime. Aussi saint Paul ne cessait-il d'avertir les fidèles de son temps qu'ils avaient à combattre, non seulement contre la chair et le sang, mais contre les esprits de ténèbres, répandus dans l'air et acharnés à leur perte.

Que M. Bois s'attache à signaler les faits et gestes du Grand-Orient; c'est fort bien. Mais celui qui montre l'action directe de l'Enfer éclaire mieux encore la situation. Le blâmer, le ridiculiser, non plus sous prétexte qu'il trompe, mais parce qu'il consacre ses efforts à cette mission, c'est se rendre suspect.

L.-M. MUSTEL.

A cet article, M. Georges Bois n'a rien répondu. Il n'avait, en effet, qu'à se taire.

Quant à l'article qui lui a été consacré dans notre dernier numéro de la *Revue Mensuelle*, il rendait obligatoire une disparition ou un aveu; M. Bois était mis au pied du mur.

Sur la question Pike-Mackey-Batchelor, le mensonge de M. Bois (prétendant avoir appris au docteur Bataille la mort de Gallatin Mackey) était flagrant, tellement flagrant que notre maladroite adversaire, qui avait pourtant tant crié depuis neuf mois à ce sujet, s'est réfugié dans un mutisme absolu.

Sur la question des documents maçonniques qu'il a publiés dans son livre, M. Georges Bois, obligé d'avouer les innombrables falsifications que nous avons signalées, a plaidé fort piteusement les circonstances atténuantes. Par exemple: dans le compte-rendu du convent de 1889, il a supprimé le nom du F. Fourcade et l'a remplacé par une désignation cachant la personnalité, trompant donc le lecteur sciemment lorsqu'il met sous ses yeux ce qu'il appelle lui-même un document; pourquoi cette falsification?... Nous citons textuellement M. Bois:

« Qui est-ce qui connaît, en France, le F. Fourcade? Il y a peut-être, en France, plusieurs centaines de Fourcade, dont la plupart, peut-être aussi, sont étrangers à la franc-maçonnerie? Quand j'ai cité ce nom, qu'ai-je appris au public? Rien, et j'ai provoqué un déluge de réclamations.

« Je laisse de côté ce nom inutile, et je le remplace par la qualité officielle du personnage, sa qualité de délégué de la loge de Tarbes, chargé d'apporter au convent un vœu relatif aux projets de la maçonnerie sur Notre-Dame de Lourdes. Cette fois, la question s'éclaire, et le lecteur saisit du premier coup d'œil la valeur de la citation. »

Est-ce assez lamentable, comme explication? A qui M. Bois fera-t-il croire que, s'il avait publié le document *tel quel*, — c'est-à-dire: 1° la liste des délégués au Convent, portant les noms de chacun avec sa qualité officielle (liste qu'il avait entre les mains et qui ne lui eût pas pris un grand nombre de pages de son livre, quatre

cents lignes environ), et 2° le procès-verbal de séance avec le nom de chaque orateur, — il aurait provoqué les réclamations d'un Fourcade quelconque?

Les documents doivent être reproduits comme ils sont, et l'on ne saurait invoquer aucune excuse quand on est pris en flagrant délit de falsification, surtout lorsqu'on se dit catholique et qu'en cachant les noms à l'aide d'une falsification de ce genre, on désobéit au souverain chef des fidèles, *alors aussi que, d'autre part le fait de cacher les noms est ordonné par les chefs de la maçonnerie.*

Quant à dire que le nom du F. qui a apporté au Convent les vœux de la loge de Tarbes contre Notre-Dame de Lourdes n'a aucun intérêt à être connu des catholiques, il faut prendre les lecteurs auxquels on s'adresse pour des imbéciles pour oser exprimer pareille chose... Allons, tout cela est pitoyable au suprême degré.

M. Bois aurait dû, là-dessus, dans son intérêt, garder le silence, comme il s'est tu sur la question Mackey et sur l'histoire de ses correspondances particulières calomnieuses.

Il a voulu se donner l'air de ne pas avoir le dernier mot et se dérober avec une pirouette. Il n'a pas compris que son rôle est fini, que ses répliques ne sont plus que des grimaces macabres, qu'à tout prendre il lui vaut mieux rester dans la coulisse. Pauvre garçon! il n'a même pas l'intelligence de la reconnaissance à notre égard; car, enfin, *il sait bien* que nous avons été pour lui beaucoup plus indulgents qu'il ne le méritait.

Laissons donc cet agonisant à son rôle et à l'admiration du bon M. de Marolles.

Dans notre prochain numéro, nous nous occuperons de M. Paul Rosen, l'ami de M. Georges Bois. Nous publierons, notamment, une lettre de lui, qui est une simple merveille.

ANGES ET DEMONS

« Dieu, dit le *Catéchisme du Concile de Trente* « a tiré du néant une multitude innombrable « d'anges dont il a ensuite augmenté et orné l'être « par le don admirable de sa grâce et de sa puissance. » Saint Thomas a établi, d'après saint Denis l'Aréopagite, la hiérarchie des milices célestes, et la foi nous enseigne que les anges ne sont pas tous restés dans l'état de justice, mais que plusieurs ont péché et ont été réprouvés de Dieu pour toujours. « Cet enseignement, écrit M. Charles Sainte-Foi, est fondé sur l'Écriture et sur la tradition tout entière. Notre-Seigneur dit aux Juifs, au chapitre VIII de l'Évangile selon saint Jean: « Vous avez pour père le Diable qui a été « homicide dès le commencement, et qui n'est « pas resté dans la vérité. » Saint Pierre dit au chapitre II de sa seconde Épître: « Dieu n'a « point épargné les anges pécheurs; mais il les « a plongés et enchaînés dans l'abîme, où ils « doivent être tourmentés en attendant le jugement. »

Saint Denis l'Aréopagite affirme que le nombre des anges excède infiniment celui des créatures corporelles, parce que Dieu, s'étant pro-

posé, dans la création, la perfection de l'ensemble, a dû créer bien plus d'essences parfaites. Chaque Ange est illuminé par l'Ange qui lui est immédiatement supérieur. « Les premiers de ces esprits portent les volontés immédiates de la divinité, que d'autres reçoivent pour les transmettre à ceux qui viennent ensuite. » (Saint Denis l'Aéropagite, chap. X, § 2. *Livre de la Hiérarchie céleste*.)

Ministres de Dieu, instruments de sa providence, les Anges s'associent à tous les événements, prennent part à tous les faits, gouvernent tout, dirigent tout, et conduisent, comme par la main, tous les êtres inférieurs vers la fin pour laquelle Dieu les créa.

« Aux uns est confiée la garde des empires, des églises, des cités et des diverses associations que les hommes peuvent former entre eux. Aux autres est remis le soin de veiller sur nous, de porter nos âmes vers Dieu, d'éclairer nos consciences, de toucher nos cœurs, d'éloigner de nous les ennemis invisibles qui nous assiègent et les dangers qui menacent nos corps. » (Charles Sainte-Foi, *ap. cit.* p. 57-58.)

Bossuet, dans sa préface sur l'*Apocalypse* (n° 24), disait :

« Les anciens étaient si touchés de ce ministère des anges, qu'Origène invoque publiquement et directement l'Ange du baptême, et lui recommande un vieillard qui allait devenir enfant de Jésus-Christ par ce sacrement... Quand je vois dans les Prophètes, dans l'Apocalypse et dans l'Évangile même, cet Ange des Perses, cet Ange des Juifs, l'Ange des petits enfants... l'Ange du feu, l'Ange des eaux, et ainsi des autres ;... je reconnais dans ces paroles une espèce de médiation des saints Anges. Je vois le même fondement qui peut avoir donné occasion aux païens de distribuer leurs divinités dans les éléments et dans les royaumes pour y présider ; car toute erreur est fondée sur quelque vérité. »

D'après saint Augustin : « Chaque chose visible en ce monde est sous la présidence d'une puissance angélique. » Et saint Grégoire dit aussi : « Dans ce monde visible, rien ne peut être disposé que par les créatures invisibles. »

Nous lisons dans les *Institutiones theologicae ad usum Seminariorum editio decima tertia*, auctore A. Bonnal, Societatis S. Sulpitii presbyter. 1879, *tomus secundus*, p. 385 (*Tractatus De Angelis*) :

« ON DEMANDE 4^e Si chaque homme a un démon spécial chargé de l'assaillir. »

« RÉPONSE AFFIRMATIVE, d'après un sentiment généralement accepté, dit Suarez... Lucifer, qui en toute chose est jaloux de la divinité, poursuit les hommes de son implacable haine ; donc, de même que Dieu a constitué des Anges gardiens chacun d'un homme, ainsi de même il est très vraisemblable que le Diable a désigné des démons chargés chacun d'attaquer leur homme. »

« On peut même induire de là que cette mission leur est confiée dès le commencement de la conception de l'homme, comme nous l'avons dit au sujet des Anges gardiens. Cependant, il est probable que le démon se retire de temps en temps, ou parce qu'il craint que l'homme attaqué se tenant davantage sur ses gardes ne triomphe

de lui ; ou pour rendre l'homme moins vigilant et le prendre d'assaut plus facilement ensuite ; ou parce que Dieu, en récompense de sa constance et de sa prudence, ou pour ne pas que la faiblesse de l'homme soit accablée outre mesure, ne permet pas au démon de rester toujours, mais le force à s'éloigner pour quelques instants. »

« 124. Mais les mauvais anges supérieurs et princes, qui n'ont pas certains hommes à attaquer, concourent à la tentation, ou bien assaillent quelque communauté, cité, province ou royaume... ou instruisent et excitent les démons inférieurs. »

Voilà qui est donc bien établi : si d'un côté les Anges sont préposés à la garde des hommes, des empires, des églises, des cités, des associations diverses, etc., de l'autre les diables sont occupés à faire le siège de ce que défendent les Anges. Aussi ne faut-il pas s'étonner outre mesure en lisant dans les démonographies cette liste des Esprits bons et mauvais qui présideraient aux mois de l'année :

	ANGES	DÉMONS
Janvier.....	Gabriel.....	Bélial.
Février.....	Barchiel.....	Léviathan.
Mars.....	Machidiel.....	Satan.
Avril.....	Asmodel.....	Astarté.
Mai.....	Ambriel.....	Lucifer.
Juin.....	Muriel.....	Baalberith.
Juillet.....	Verchiel.....	Belzébuth.
Août.....	Hamaliel.....	Astaroth.
Septembre.....	Uriel.....	Thaumuz.
Octobre.....	Barbiel.....	Baal.
Novembre.....	Adnachiël.....	Hécate.
Décembre.....	Hanaël.....	Moloch.

Cette énumération, tirée du *Dictionnaire Infernal*, de Collin de Plancy, 2^e édition. Paris 1826, p. 138, prouve qu'à l'époque Satan, Lucifer et Belzébuth formaient, dans l'idée des démonographes, trois démons distincts.

Les ambassadeurs infernaux étaient :

<i>Belphégor</i> (1), pour la France ;	
<i>Mammon</i> , — l'Angleterre ;	
<i>Bélial</i> , — l'Italie ;	
<i>Rimmon</i> , — la Russie ;	
<i>Thaumuz</i> , — l'Espagne ;	
<i>Hutgin</i> , — la Turquie ;	
<i>Martinet</i> , — la Suisse, etc.	

Ces noms peuvent être fantaisistes, mais l'Eglise, comme nous l'avons démontré, ne se refuse pas à reconnaître le rôle joué par les démons.

Les anges rebelles furent tous punis à l'instant même de leur péché, et ils subirent et subiront toujours le châtimement de leur révolte. D'après les textes formels de Job (1, 2), de l'Évangile (*passion*), de saint Pierre (1^{er}, 5), de saint Paul (*Eph.*, 26), tous les démons n'ont pas été renfermés dans l'enfer proprement dit, du moins pour y rester toujours ; Dieu, pour des fins qui nous sont inconnues, en a placé un nombre considérable dans les régions de l'air, selon l'expression de saint Paul, où ils accomplissent les volontés divines qui leur sont imposées. Saint Jérôme écrivait, en commentant l'épître aux Ephésiens : « C'est l'opinion de tous les docteurs que l'air

(1) Belphégor, dieu des Madianites, était le même que Priape ; et Osée (Chap. IX, 40) dit que les Hébreux initiés à son culte sont devenus abominables comme les choses qu'ils ont aimées.

placé entre le ciel et la terre est rempli de puissances ennemies. » Et saint Augustin partage ce sentiment. Selon saint Cyprien, les démons nous circonviennent tous, comme l'ennemi qui cherche le côté faible de la place pour s'en emparer. (*Tract. de Zel.*) ; et afin de couronner ces témoignages, nous renvoyons nos lecteurs à l'Évangile et aux autres livres du Nouveau Testament, où ils verront que Notre-Seigneur Jésus-Christ et ses apôtres ont fait sortir les démons des corps des possédés, dans une foule de circonstances qu'il est inutile de rapporter.

« Cette croyance n'offre aucune contradiction avec les assertions relatives à la punition des anges rebelles ; car le mot *abîme* pourrait s'entendre, en général, du châtement infligé à tous ces coupables, tous précipités dans l'Enfer, sans que tous aient été retenus dans le même endroit. Nous concilions ces assertions, d'une manière plus simple, en disant que les démons furent précipités dans les enfers à l'instant de leur révolte et qu'ensuite le Seigneur en fit sortir ceux qu'il destinait à l'accomplissement de ses volontés. Quant au supplice, il n'y a point d'exception en faveur des mauvais anges répandus sur la terre et dans les airs. Dieu est assez puissant pour le leur faire subir et partout et toujours. » (*Exposition sommaire des dogmes et de la morale du Christianisme*, etc., par l'abbé Barrau, 1845. 2^e édition, t. 1^{er}, p. 17, 18 et 19.)

A.-C. De la Rive.

APPRECIATIONS A MÉDITER

« Lorsque le matérialisme se transforme de mille manières pour maintenir la société dans l'erreur et de lui faire nier les vérités les plus élémentaires de la doctrine catholique, le devoir, pour tout chrétien sincère, est de le combattre en prouvant l'existence du surnaturel.

« Il y a d'autant plus de nécessité de se montrer ferme dans la foi, en établissant et démontrant l'action de Satan parmi les hommes, que nous vivons à une époque où le blasphème, parvenu aux dernières limites de la rage antireligieuse, a osé appelé le démon *le béni de son cœur*. »

Ainsi parlait, en 1859, l'illustre Père Ventura de Raulica, ex-général de l'Ordre des Théatins (1). Puis, il ajoutait :

« L'erreur est si universelle de nos jours, l'ignorance si grande, la raillerie si puissante sur tout ce qui touche au surnaturel, et particulièrement au surnaturel diabolique, qu'on doit des encouragements à quiconque n'hésite pas à faire entendre sa voix dans la foule pour dire la vérité. Que de chrétiens aujourd'hui, de bonne foi dans leur croyance, n'admettent Satan, contrairement à ce que l'Écriture nous en apprend, qu'avec certaines restrictions ! une sorte de diable diminué dont le nom est conservé par égard pour les Livres Saints, mais dont l'action est nulle en ce monde. Refaire donc la lumière, rétablir la vérité quelque dure qu'elle soit pour l'orgueil de la

science moderne, quelque étrange qu'elle paraisse à la frivolité de notre génération, c'est travailler activement dans l'intérêt de la seule doctrine vraie par excellence. »

« Mais parler du diable, s'écrie un autre ami du surnaturel, voilà de quoi exciter l'hilarité de tous les esprits forts, de toutes les grandes têtes libres-penseuses de l'univers ! Eh bien, n'en déplaise à messieurs les incrédules, à ceux qui rient de la foi des bonnes femmes, le diable existe, il a une puissance, il la manifeste par des faits incontestables. Or, *rien n'est têtue comme un fait*, et il y en a d'innombrables sur cette matière (1). »

« Il y en a plusieurs, nous le savons très bien, remarque un écrivain sérieux, il y en a plusieurs qu'on est parvenu à entourer d'un ridicule irrésistible. Il existe même dans tous un élément grotesque qui est fait pour scandaliser ceux qui jugent les phénomènes du monde spirituel selon les idées naturelles. Cependant, les faits sont là, et ils ont été caractérisés par l'autorité compétente. ... Il faut donc admettre l'existence de ces phénomènes extraordinaires, sous peine d'abandonner l'histoire et de se mettre en opposition directe avec l'enseignement catholique (2). »

A grands traits, reproduisons, d'après un savant auteur, l'histoire des miracles diaboliques sur la terre :

« Aux premiers jours du monde, dans le Paradis terrestre, Satan se montre à Ève sous la figure d'un serpent.

« Les malheurs inouïs que souffre le saint homme Job sont l'œuvre du diable.

« En Égypte, les magiciens de Pharaon, par leurs enchantements diaboliques, opèrent des prodiges presque aussi grands que ceux de Moïse. Cependant, à la fin, les prodiges divins triomphent et montrent le doigt de Dieu.

« L'ombre de Samuel est évoquée devant Saül par la puissance du démon.

« C'est un mauvais démon, nommé Asmodée, qui tue les sept premiers maris de la fille de Raguel.

« Les prêtres de Baal luttent contre les prophètes. Ce sont toujours des miracles diaboliques du côté des ennemis de Dieu.

« Au temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les possessions sont très nombreuses dans la Judée. Ces possédés sont connus, tout le peuple les voit ; ils sont guéris publiquement ; leurs œuvres sont extraordinaires ; ils prophétisent la divinité du Christ et trahissent les secrets de Dieu.

« Les Apôtres combattent le démon ; Simon le Magicien l'invoque. Il séduit les foules.

« Le paganisme ancien et moderne doit son existence, son développement et le fanatisme de ses adeptes aux miracles diaboliques.

« Dans les temples et hors des temples, les prêtres païens et les statues des faux dieux rendaient des oracles, accomplissaient des merveilles.

(1) *Le Diable révolutionnaire ou Histoire d'une possédée encore vivante*, traduite de l'espagnol par un prêtre sous le pseudonyme de Reinilom de Sneruab. Toulouse, 1872, p. 3.

(2) J. Steinmetz. *Cours de psychologie chrétienne*, cité par l'abbé Soyer dans les *Mystères du diable dévoilés*, p. 113, 3^e édition Tours, 1880.

(1) Voir sa lettre à M. l'abbé Leriche, en tête du livre de celui-ci intitulé : *Études sur les possessions en général et sur celle de Loudun en particulier*. Paris 1859.

« Les premiers siècles de l'Église, le moyen-âge, sont remplis de sorciers, magiciens, alchimistes, dont les œuvres diaboliques passionnent les multitudes.

« Luther affirme dans ses ouvrages que le diable lui apparaissait quelquefois. Il a argumenté une nuit avec lui sur la présence réelle de Jésus-Christ au Saint-Sacrement. Mais le sectaire ne voulut jamais se rendre aux raisons du diable.

« Et que l'on ne croie pas que les miracles diaboliques manquent d'authenticité ou soient le fait de la supercherie et de l'ignorance. Ils ne sont que trop vrais. Ils ont été opérés devant des témoins innombrables. Ils nous sont racontés soit par les auteurs profanes, soit par les Pères de l'Église.

« C'était en présence de l'élite de la Grèce que se célébraient, à Cythère, les mystères de Vénus. Le grand-prêtre de la déesse nouait la ceinture sacrée aux flancs d'un navire monté par des jeunes filles couronnées de fleurs et, aux applaudissements de la multitude, le conduisait avec sa main, d'un bout du port à l'autre, par ce léger ruban de soie et d'or.

« Balaam et les Sybilles ont prophétisé publiquement. On leur attribue des prophéties concernant Notre-Seigneur. Les Sybilles se trouvent sur les vitraux de nos anciennes cathédrales. On les a peintes et sculptées dans les églises, à côté des grands prophètes.

« De nos jours, au Thibet, le grand Lama, tous les ans, s'ouvre le ventre, devant une foule de dévots ébahis ; il en sort les viscères, les dépose sur une table et les remet à leur place, sans que sa santé en soit nullement altérée.

« Dans ce même Thibet, une lamaserie possède un arbre merveilleux, unique dans son espèce. Son feuillage, à nul autre pareil, est l'objet d'un culte particulier. Le mot LAMA est gravé sur toutes ses feuilles dès qu'elles s'ouvrent. La nature ne peut pas présenter seule une si curieuse bizarrerie. D'ailleurs, cet arbre ne peut se reproduire ni par graines ni par boutures.

« En Chine, en Tartarie, parmi les peuples sauvages de l'Afrique et de l'Amérique, le démon règne et gouverne.

« En Chine et au Japon, quand on veut se débarrasser de la vie, le diable, pour enlever les horreurs du suicide, serre la corde de ceux qui désirent mettre fin à leurs jours. Il suffit qu'ils l'invoquent.

« La secte musulmane des Aïsagouas qui a donné des représentations jusque dans Paris pendant l'Exposition de 1867, fait des prodiges diaboliques, dont la seule pensée glace d'horreur. Ces fanatiques avalent des serpents, du verre, des clous, se font des incisions sur le corps à coups de couteau, avalent du feu, se percent le ventre avec des épées, sans qu'il reste trace d'aucune blessure ou contusion après leurs scènes frénétiques.

« Et n'avons-nous pas tous les jours, encore plus près de nous sous nos yeux, les effets du *spiritisme* et du *magnétisme* ? Les esprits frappent, écrivent, apparaissent, font des prédictions, découvrent des choses cachées. C'est une religion ; elle a son culte, sa littérature, ses céré-

monies avec de nombreux adeptes. Vainement on voudrait attribuer ces espèces de miracles à des sciences ou des forces occultes. Ils ne sont certainement pas autre chose que l'œuvre de l'esprit de ténèbres. » C'est la continuation de l'idolâtrie et de la magie (1).

« Impossible d'expliquer ce qui se passe de mal dans le monde, sans le dogme catholique de la puissance que Dieu permet, dans la limite qu'il lui plaît, au génie du mal. La force de Satan est incommensurable, et la force du démon le plus inférieur surpasse la résultante de toutes les forces humaines. On peut, dit saint Thomas d'Aquin, paralyser la vigueur d'un homme en l'enchaînant ou en lui coupant les membres ; mais il faut un esprit supérieur pour comprimer la puissance d'un démon, et le monde serait bouleversé en un instant, comme les possessions de Job, si Dieu permettait à un seul démon d'agir dans toute l'intensité de sa force et de sa haine. Tout en se mouvant dans la sphère où Dieu renferme les démons, ils sont en contact continu avec le monde par leur intelligence, par leur agilité et par mille autres moyens divers. Ils peuvent mettre ces facultés naturelles au service des hommes qui les invoquent, et dans ce grand crime, comme dans tous les autres, Dieu laisse à l'homme le libre exercice de sa volonté, qui appelle le concours d'une volonté essentiellement mauvaise et plus puissante que la sienne. De là ces divinations, ces évocations, ces pactes, ces possessions et ces maléfices, attestés par l'histoire de tous les temps et de tous les peuples, qu'on ne peut nier sans abjurer toutes les croyances divines et humaines... Dieu n'a donc pas exclu entièrement les mauvais anges dans la répartition de son gouvernement général. Dans la limite infranchissable qu'il leur trace, il les envoie exécuter ses arrêts de justice et ses divines vengeances : il leur permet d'éprouver ses élus, et, malgré leur haine contre Dieu et contre nous, ils contribuent à sa gloire, à nos mérites, à notre éternelle félicité (2). »

Les appréciations qui précèdent sont extraites de la préface du volume *le Diable-Apôtre*, par Victor de Stenay, ouvrage qui paraîtra bientôt et que nous ne saurions trop recommander. C'est l'histoire fidèle de la possession d'Antoine Gay, de Lyon (1821-1871).

UNE DROLE DE BOMBE AU GRAND-ORIENT

Voici une anecdote récente et absolument authentique :

Au Grand-Orient de France, 16, rue Cadet, il y avait *ténue blanche*, ce soir-là ; en d'autres termes, un des temples de l'hôtel maçonnique servait à une réunion où les Frères Trois-Points avaient permission d'amener des amis et amies profanes, pour leur faire entendre la bonne parole d'un des conférenciers les plus en vogue chez les Enfants de la Veuve. Dans ces réunions-là, dont le but est la propagande en vue d'attirer à la secte de nouvelles recrues, les Frères, roublards, se gardent bien de se livrer à toutes les simagrées de leurs rituels, et même ils laissent entendre que, sur ce

(1) Voir l'*Interpelator*, Histoire de Satan, par Clément d'Elbhe.

(2) Le *Satanisme*, par Mgr l'évêque d'Aire et de Dax, Instruction pastorale pour le carême du 1868.

point comme sur le reste, ils sont calomniés par les infâmes cléricaux.

Les vengeurs d'Hiram (l'architecte du temple de Salomon, si méchamment mis à mort par les trois compagnons Jubelas, Jubelos et Jubelum) sont assez prodigues de cartes d'invitation aux tenues blanches, depuis quelque temps; aussi, leur public de moutons de Panurge est-il assez mêlé. Beaucoup de ces recrues inconscientes — il faut y joindre aussi des simples curieux — n'étant pas au courant des nombreux corridors de l'immeuble, vrai dédale, ont souvent quelque peine à retrouver exactement la salle de la tenue blanche où les a conduits un Frère ami, si, au cours de la séance, une nécessité courte, mais urgente, les a appelés un instant hors du temple.

Donc, on était au plus pathétique moment de la conférence du Chevalier d'Eloquence, lorsque le dévoué F. Grimler, concierge du Grand-Orient et vénérable directeur des Frères servants, étant en ronde dans les couloirs, aperçut un particulier qui marchait à quelque distance devant lui et dont l'allure lui sembla suspecte. Cet individu n'était pas très bien mis, et, ce qui est plus grave, son pardessus, quelque peu râpé, s'arrondissait fortement du côté gauche, comme si le propriétaire dudit vêtement y cachait un paquet volumineux et inavouable. Du reste, notre homme avait parfois des mouvements de tête qui témoignaient une certaine hésitation; il regardait à droite et à gauche, avant de s'engager dans un nouveau corridor. Bref, on eût dit qu'il ne tenait pas trop à être vu.

« — Pas de doute! se dit le dévoué F. Grimler; c'est un anarchiste, porteur d'une bombe; il confond nos Frères avec les vulgaires bourgeois; il vient faire sauter le Grand-Orient! »

Et, rapide comme l'éclair, le vénérable directeur des Frères servants se précipita vers l'homme suspect (car il n'a pas froid aux yeux, le F. Grimler), et lui mit *illico* la main au collet, en poussant des cris d'alarme.

On accourut, on entoura l'individu, qui n'en mena pas large et se débat, honteux comme un renard qu'une poule aurait pris. On l'oblige à sortir ce qu'il cache sous son pardessus. C'était une tête de mort. Tableau!

Le présumé anarchiste, vulgaire profane invité à la tenue blanche, avait profité de sa présence en l'immeuble sacré pour mettre un nez indiscret dans un cabinet des réflexions dont une déplorable négligence avait laissé la porte entr'ouverte; et, loustic peu scrupuleux, il avait trouvé drôle d'emporter, comme souvenir de sa soirée chez les Frères Trois-Points, une de leurs têtes de mort servant aux initiations. C'est pourquoi, s'étant égaré dans les couloirs tandis qu'il cherchait la porte de sortie, il se montrait fort penaud d'avoir été pincé en flagrant délit d'un détournement aussi coupable que funèbre.

Naturellement, il rendit la tête de mort et dut avaler les remontrances irritées de la cohorte des Frères servants. Le F. Grimler le raccompagna jusqu'à la porte cochère, tout en flétrissant son indigne conduite, l'abus qu'il avait fait de l'hospitalité maçonnique, etc. Et la tête de mort fut remise en place et fermée sous clef.

Le F. Grimler, dont l'attitude courageuse a été signalée au Conseil de l'Ordre, a reçu de son président un « balustre » de félicitations.

Petite Correspondance

D. S., à Tulle. — Merci pour votre communication; elle sera utilisée.

Fallahassee, Floride. — Il n'y a pas deux Sociétés distinctes; c'est la même. Il faut lire comme à la page 370; ailleurs, c'est une faute d'impression. — Ceux de la seconde classe sont reçus aux réunions de la Sanho-hoei, parfaitement; il y a, dans cet ordre, des gogos, comme partout: là, ils sont peut-être plus nombreux qu'ailleurs; toutefois, n'oubliez pas que j'ai déclaré n'avoir pas fréquenté cette Société. Il y aurait une autre enquête à faire de ce côté. — L'affaire dont vous me parlez en *Nota-Bene* à la fin de votre lettre ne dépend pas de moi.

D. n. C., Ville d'Aray. — Beaucoup de demandes, dans le genre de la vôtre, me sont adressées, et pour y répondre il faut des recherches prenant souvent pas mal de temps. Je crois que, sur ces questions de détail, vous trouveriez mieux à vous renseigner au Comité antimaçonnique de Paris.

EDOUARD P***. — Merci pour votre communication. L'aveu de cette feuille maçonnique est, en effet, précieux; mais, aujourd'hui, la chose n'est plus niable; il n'y a que les complices des Trois-Points qui nient cela. A l'occasion, je citerai le passage que vous me signalez. Merci encore, et, quand vous trouverez d'autres perles de ce genre, envoyez-les moi.

Nous prions les abonnés, dont les lettres sollicitent une réponse, de vouloir bien mettre en post-scriptum un nom de convention ou des initiales suivies d'un nombre quelconque, pour que nous puissions leur répondre par petite correspondance et de façon à ce que notre réponse ne les découvre pas, lorsqu'ils tiennent à n'être connus que de nous. Neuf fois sur dix, le temps nous manquant, nous ne pouvons pas répondre par lettre. — Autre avis: pas d'autres demandes, nous en supplions nos amis, que celles sur des questions d'intérêt général. Que l'on se mette un peu à notre place; nous ne pouvons pas travailler à notre œuvre et entretenir une correspondance particulière, même avec nos meilleurs amis! Les forces humaines ont des limites.

DELHOMME et BRIGUET, édit., Paris, 13, rue de l'Abbaye — Lyon, 3, avenue de l'Archevêché

VIENT DE PARAÎTRE :

Le premier fascicule, composé de 160 pages format grand in-8,
DU

DICTIONNAIRE DE LA FAMILLE

Par Gaston BONNEFONT

Cet ouvrage sera mis en vente le 20 de chaque mois par fascicules de 160 pages au prix de

2 francs le fascicule

Il comprendra 10 fascicules, c'est-à-dire 160 pages; il coûtera par conséquent

20 francs

Le premier fascicule est en vente (20 février 1894)

REVUE MENSUELLE

RELIGIEUSE, POLITIQUE, SCIENTIFIQUE

COMPLÉMENT DE LA PUBLICATION

Le DIABLE au XIX^e SIÈCLE

CETTE REVUE MENSUELLE EST SPÉCIALEMENT UN ORGANE DE COMBAT CONTRE LA HAUTE-MAÇONNERIE ET LE SATANISME CONTEMPORAIN. — ELLE EST AUSSI CONSACRÉE A L'EXAMEN, SELON LA SCIENCE CATHOLIQUE, DES FAITS SURNATURELS DU PRÉTENDU SPIRITISME ET AUTRES MANIFESTATIONS DIABOLIQUES CONSTATÉES.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 13, Rue de l'Abbaye, PARIS

ABONNEMENTS : France, 3 fr. pour Un An. — Etranger, 4 fr. pour Un An.

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. On s'abonne, sans frais, dans tous les bureaux de poste.

Un cas tout à fait exceptionnel

C'est de l'ex-archiprêtre de la cathédrale de Ségovie que je veux parler. Quoi qu'il m'en coûte, je ne puis passer sa triste histoire sous silence.

Don André-Gomez Sommorostro, écrivain non dépourvu de talent, avait été le confesseur de la reine d'Espagne Isabelle II. Il passait, aux yeux de tous, pour un prêtre irréprochable ; son évêque avait la plus grande confiance en lui.

Hélas ! il trahissait la confiance de l'Eglise, en même temps que celle de sa souveraine.

Vers 1860, il s'était affilié dans le plus grand secret à la franc-maçonnerie. C'était l'époque où la secte, poursuivant la réalisation de ses projets en Italie, chassait les Bourbons de Naples et mettait ainsi une fois de plus en pratique le fameux L. . D. . P. ., qui a, je l'ai expliqué ailleurs, plusieurs interprétations. L'interprétation politique est : *Lilia Destruo Pedibus* (détruis les lis en les foulant aux pieds). Les Bourbons d'Espagne devaient être expulsés aussi, après ceux de Naples.

En Espagne, la maçonnerie se livrait alors à une grande propagande en faveur du protestantisme. C'est aussi en cette année 1860 qu'eut lieu une tentative de régicide (17 octobre), au moment où Isabelle II rentrait à Madrid, venant de faire un voyage dans les provinces de l'Est, aux îles Baléares et à Barcelone. La révolution couvait déjà, comme le feu sous la cendre. Les loges travaillaient dans l'ombre, cherchant à recruter même les membres du clergé. Don André-Gomez Sommorostro se laissa séduire par les fils des ténèbres, lui, le prêtre de la Divine Lumière. Il y eut, cette année-là, des inondations désastreuses en

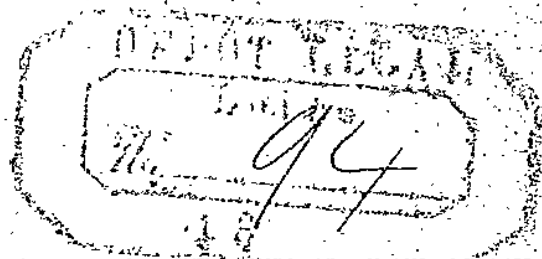
Espagne, signe indéniable du juste courroux de Dieu ; la reine se laissait déjà entraîner à quelques concessions.

D'autre part, tout en minant le trône d'Isabelle II, tout en préparant la République, les sociétés secrètes redoutaient l'éventualité d'un retour de la nation à la branche légitime de Don Carlos, qui, exclu au mépris de la loi salique, avait laissé trois fils : l'infant Carlos-Luiz, comte de Montemolin, l'infant Juan, et l'infant Ferdinand. Inopinément, sans que ces trépas subits aient jamais été expliqués, meurent, à quelques jours de distance, Ferdinand, le 27 décembre 1860, le comte de Montemolin, prétendant légitime, le 13 janvier 1861, et sa femme, le lendemain même, à Trieste. Le poison maçonnique a-t-il été étranger à ces trois morts subites, coup sur coup ? On est en droit de se le demander (1). Seul, fut épargné l'infant don Juan, qui était à Londres, et qui est le père du duc de Madrid actuel, don Carlos.

L'année 1861 voit, aux Cortès, un orateur dit progressiste, franc-maçon déguisé en libéral, revendiquer le principe de la souveraineté nationale comme base principale de l'autorité de la reine ; c'est une tentative de la doctrine révolutionnaire essayant de s'infiltrer dans la constitution.

En même temps, quelques impatients des loges fomentent une sédition ; un mouvement républicain et protestant éclate à Lorca ; le sang coule dans la province de Murcie. Grâce

(1) Le brave général Ortega, catholique animé d'une foi des plus ardentes, souffrant de voir la mollesse du gouvernement d'Isabelle à l'égard des ennemis de l'Eglise, avait, le 2 avril 1860, tenté un *pronunciamiento* carliste, dans l'espoir de soulever la nation en faveur de la royauté légitime, qui, elle, aurait détruit le mal dans sa racine ; mais il avait échoué et avait été fusillé. Le comte de Montemolin et son frère Ferdinand, arrêtés, avaient dû, le poignard sur la gorge, signer à Tortose, le 23 avril, la renonciation à leurs droits à la couronne. Puis, hors de danger, s'étant expatriés, ils avaient rétracté, à Cologne, le 15 juin, cet acte de renonciation à eux arraché par la violence. Et réfugiés enfin à Trieste, ils y meurent tous deux, six mois après, de mort subite.



à la vigueur du chef de l'armée, tout rentre dans l'ordre ; mais, si le calme revient à la surface, la société espagnole n'en est pas moins profondément troublée.

A l'extérieur, les intérêts de la patrie étaient également trahis par les francs-maçons. On se rappelle ce qui se passa alors au Mexique. Le président Juárez, dilapidateur des biens du clergé, l'odieux sectaire dont le premier acte gouvernemental fut de décréter la suppression des couvents, avait favorisé un attentat sur la personne du ministre de France et avait expulsé brutalement l'ambassadeur d'Espagne. Les Français et les Espagnols s'unirent pour obtenir réparation. Malheureusement, le ministère de Madrid eut la déplorable idée de confier le commandement du corps expéditionnaire au général Prim, franc-maçon, lequel ne tarda pas à faire secrètement cause commune avec le franc-maçon Juárez. Prim se mit en désaccord avec le commandant du corps expéditionnaire français et fit rembarquer ses troupes, après avoir protesté en faveur du gouvernement révolutionnaire mexicain. La faiblesse d'Isabelle II était si grande, que Prim ne fut pas mis en jugement. Le misérable traître, accusé en plein sénat par les catholiques clairvoyants, tels que le marquis de Miraflores, Bermudez de Castro et le général José de la Concha, fut couvert par le président du conseil. On sait quel rôle Prim joua plus tard dans la révolution qui, en 1868, chassa d'Espagne la trop condescendante reine.

Il était utile de tracer ce tableau rétrospectif, pour montrer dans quelles circonstances le confesseur d'Isabelle II s'affilia à la franc-maçonnerie. La souveraine était, du reste, fort mal entourée ; M. Huysmans, un occultiste avéré, a publiquement affirmé avoir connu un chapelain de la même reine, lequel était adonné aux pratiques du satanisme et disait la messe noire ; celui-ci se serait pendu il n'y a pas bien longtemps.

Bref, don André-Gomez Sommorostro était franc-maçon. A raison de sa qualité de prêtre, son affiliation était tenue cachée aux apprentis et compagnons de la loge, et il n'y paraissait qu'aux séances du 3^e degré, devant les maîtres et les maçons des grades supérieurs.

Son zèle maçonnique était tel, qu'il devint, en 1863, vénérable de la Loge *Esperanza*, de Ségovie, et il remplit ces fonctions PENDANT VINGT-NEUF ANS, tout en continuant à officier à la cathédrale, dont il était le curé-archiprêtre.

On voit par là tout le mal que ce Judas a pu faire ; il fut un de ceux qui, affectant la mansuétude, conseillaient aux catholiques de ne pas croire tout ce qui se dit de la franc-maçonnerie. Léon XIII avait dû, certainement, être mal renseigné, insinuait-il au lendemain de

l'encyclique *Humanum Genus*. Quand la librairie de l'Immaculée-Conception, de Barcelone, édita en langue espagnole, pour démasquer la secte, les rituels jusqu'alors secrets (divulgués par M. Léo Taxil), don Sommorostro désapprouva cette publication, qui mit les sectaires en fureur. La *Estrella Flamígera* (l'étoile flamboyante), organe des loges, fulminait contre les catholiques révélateurs, et l'archiprêtre de Ségovie blâmait ces livres, les déclarant inopportuns, conçus dans un esprit d'exagération, propres à attiser la discorde, à susciter les méfiances. Il parlait, l'hypocrite, en homme de paix ; et si mon ouvrage avait pu paraître à cette époque-là, don Sommorostro n'eût pas manqué de m'opposer le témoignage de quelque Cadorna espagnol.

Ce fut un humble religieux, un modeste carme, qui, ayant trouvé louche en certaines circonstances l'attitude de l'archiprêtre de Ségovie, s'attacha, sans en rien dire, à le surveiller étroitement, tant et si bien, qu'il parvint à réunir des preuves écrasantes de cette abominable duplicité. Et, il y a deux ans, Mgr Fernandez, évêque de Ségovie, prononça l'interdit du prêtre coupable, lui retira l'exercice du ministère ecclésiastique qu'il avait si longtemps indignement profané.

Le mois dernier (février 1894), la retraite, qui fut imposée à don Sommorostro, était jugée comme ayant ramené de bons sentiments dans son âme ; l'ex-archiprêtre avait senti combien son crime fut énorme ; il en implora l'absolution, et elle lui fut accordée par Mgr Fernandez, d'accord en cela avec son métropolitain, Mgr Cascajerez, archevêque de Valladolid, et sur l'avis favorable du Saint-Siège.

Mais, pour lui donner l'absolution sollicitée, l'évêque de Ségovie a tenu, avec raison, à ce qu'elle fût précédée d'une abjuration publique. C'est dans la cathédrale même, où étant en état d'excommunication il avait osé officier pendant trente années, que le malheureux a dû avouer sa honte devant les fidèles, abjurer à haute voix la secte dont il fut l'affilié et le complice, faire profession nouvelle de la foi catholique et réciter le *Miserere* pendant que Mgr Fernandez de ses mains lui administrait la discipline. Après quoi, don André-Gomez Sommorostro a été déclaré absous et réconcilié avec l'Eglise.

Bien entendu, il n'occupera plus aucun poste et vivra dans l'oubli.

Cette imposante cérémonie a vivement ému les personnes qui y ont assisté, et cela se comprend sans peine. Elle était nécessaire. Le cas étant tout à fait exceptionnel, il fallait que le coupable fit humblement pénitence, mais au milieu de tout l'appareil des solennités liturgiques.

Je n'aurais peut-être pas parlé de cet inci-

dent douloureux, si les journaux, à la suite d'une dépêche de l'Agence Havas (17 février), n'avaient commenté les faits, rapportés, au surplus, peu exactement par beaucoup.

Le *Matin*, qui est souvent le porte-voix du Grand Orient de France a profité de l'occasion pour débiter une série de bourdes colossales.

Dans un article du 26 février, intitulé *les Abbés... y a-t-il des prêtres dans la franc-maçonnerie?*, ce journal a essayé de faire croire que le cas de don Sommorostro était assez commun.

C'est là une énorme contre-vérité.

Ainsi, le journaliste raconte que le clergé a présidé à la fondation du Grand Orient de France. Il cite comme ecclésiastiques francs-maçons, entre autres, le bienheureux J.-B. de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes, et il narre un conte à dormir debout : Mgr Dupont des Loges donnant les sous-sols de la cathédrale de Metz comme asile discret aux FF. lorrains pour y tenir leur loge après l'annexion !

Il faut vraiment avoir en piètre estime l'intelligence de ses lecteurs pour leur servir de semblables contes bleus.

« Si le fondateur des Frères des Ecoles chrétiennes avait été franc-maçon, il ne serait pas béatifié, dit fort judicieusement à ce propos mon vénérable ami, M. le chanoine Mustel. Quant au pieux et vaillant prélat, Mgr Dupont des Loges, le *Matin* ignore sans doute qu'il fut le premier évêque de France à condamner publiquement par une lettre épiscopale, « la Ligue de l'Enseignement », précisément à cause de ses affinités avec la franc-maçonnerie.

« Ce qui est vrai, c'est qu'il y a eu, avant la Révolution, et encore, hélas ! depuis, un petit nombre de mauvais prêtres, et que la Loge a recueilli, naturellement, les écumes du Sanctuaire ; elle est le Sanhédrin avec lequel les Judas peuvent s'entendre pour trahir le Divin Maître. »

Pour qui connaît la tactique de la secte infernale, il n'y a pas lieu de s'étonner des conséquences outrées que la presse inféodée aux ateliers ordinaires et aux triangles a voulu tirer de l'incident relatif à don Sommorostro, dans le but de jeter le trouble dans les âmes.

A l'astuce de cette manœuvre, il faut joindre la forfanterie qui est également une caractéristique de la maçonnerie. C'est ce qu'exprime très bien M. A.-C. De la Rive dans son récent volume (p. 3) : « On ne doit pas oublier que les francs-maçons, chez lesquels le mensonge est élevé à la hauteur d'un principe, essaient toujours de faire croire au public profane qu'ils ont recruté les plus illustres personnages. »

C'est sans doute aussi à la fumisterie du *Matin* qu'il faut ajouter cette autre fumisterie qui a suivi et qui consistait à me représenter

comme effrayé de la présence d'un grand nombre d'évêques lucifériens (!!!) dans le sein de l'Eglise catholique. Le canard lancé, les auxiliaires du Grand Orient de France s'efforçaient de soutenir son vol. On perdait de vue que j'ai écrit, dans le *Diabte au XIX^e Siècle* (1^{er} volume, page 485) :

« Il est des prêtres, exception des plus rares, qui se sont, hélas ! laissé entraîner dans l'abîme, et qui, devenus francs-maçons, n'ont pas tardé à déchirer avec scandale leur soutane ou leur froc monastique ; d'autres ont rompu publiquement d'abord avec l'Eglise et sont venus ensuite à la haute-maçonnerie, se vouant au sacerdoce occulte de Satan. Mais le nombre des Judas du clergé est d'ailleurs si infime, que ces défections ne tirent pas à conséquence. »

Voilà ce que j'ai dit, ce que j'ai écrit. Les cas tout à fait exceptionnels des Sommorostro m'attristent ; mais l'archiprêtre de Ségovie est, à ma connaissance, le traître le plus haut en dignité ecclésiastique qu'on puisse citer.

Ceux qui prétendent qu'il y a eu ou qu'il y a eu des évêques francs-maçons sont généralement maçons eux-mêmes et parlent par forfanterie, comme je viens de le dire. Cela me rappelle une conversation avec Sophie Walder, où celle-ci me raconta gravement que l'un des derniers archevêques de Paris, le cardinal Morlot, était franc-maçon et disait, à Notre-Dame, une certaine messe imaginée par l'apostat Constant, laquelle permet à l'officiant d'invoquer Lucifer sans que les fidèles présents s'en doutent, ceux-ci croyant même assister à une véritable messe. Cette messe-là a pour but de recommander au Grand Architecte les âmes des francs-maçons excommuniés par le vicaire d'Adonai (notre Dieu, à nous chrétiens).

Je n'ai pas besoin d'ajouter que cette prétendue duplicité sacrilège du cardinal Morlot est une invention de la fille Walder, d'accord en cela avec le Grand Orient de France. En effet, à un moment que je n'ai plus précis à la mémoire, on avait machiné un petit complot pour faire croire à l'affiliation maçonnique du cardinal Morlot.

De même qu'une loge de Grenoble fabriqua des portraits photographiques représentant Pie IX avec un cordon de maître-maçon en écharpe sur sa soutane ; de même, le Grand Orient de France a fait frapper des médailles pour perpétuer le souvenir de ces prétendues messes maçonniques censément dites à Notre-Dame par le cardinal Morlot.

J'ignore pourquoi l'on n'a pas donné suite à cette machination ; mais elle a eu un commencement d'exécution, j'en suis certain. Sophia m'a montré une de ces médailles. Elle

portait, gravée en relief, une inscription dans ce genre :

A... L... G... D... G... A... D... L'U...
Au nom et sous les auspices du Gr... Or... de France

—
Pour perpétuer le souvenir
de la
MESSE MAÇ...

dite
par S... E... le Card... MORLOT... arch...
le 18...
A LA RAISON NOTRE-DAME
or... de Paris

Je le répète, j'ai tenu une de ces médailles (en bronze) dans mes mains. Un de mes amis m'a affirmé en avoir vu une autre. Il y a donc eu un projet de déchristianiser la mémoire du cardinal Morlot.

Le public agira donc sagement en se tenant en garde contre les racontars visant des prêtres et surtout des évêques. Des prêtres-maçons, il y en a ; ce n'est malheureusement que trop vrai, mais infiniment peu. Quant à des évêques, non !

En fait d'évêques lucifériens, s'il en existe, ce sont des évêques gnostiques ; et, en tant que sectaires, ils appartiennent aux arrière-loges, comme derniers restes de l'hérésie des Valentinieniens. J'ai appris, ces derniers jours, l'existence de leur organisation. Il y aurait de ces évêques-là au sein même de la fédération du Grand Orient de France. Ainsi, pour Orléans, afin d'en citer un, l'évêque gnostique serait le F... Jules Doinel, archiviste départemental du Loiret, membre du Conseil de l'Ordre du Rite Français (rue Cadet) de septembre 1890 à septembre 1893.

Docteur BATAILLE.

LE Mot de passe des Triangles

Un des passages les plus violents de la voûte de protestation des hauts-maçons américains est certainement le dernier alinéa du paragraphe *Zain*. Il méritait une note ; mais, quand nous avons publié la voûte, nous n'avions pas tous les renseignements nécessaires.

Reproduisons donc ce passage, et complétons-le par une explication :

« L'attitude du nouveau chef suprême (Lemmi), élu grâce à la fraude, prouve qu'il lui est impossible de se disculper (*il s'agit des accusations portées contre sa probité*) ; mais il a l'impudence tout à fait cynique. En présence de la marée montante des accusations, il apparaît avoir pris pour devise : « Il faut payer d'audace ! » Ce qui est absolument révoltant surtout, c'est le mot annuel qu'il a imposé aux Triangles, en réjouissance de son avènement, et que les adeptes de la parfaite initiation seront contraints de dire jusqu'au 29^e jour du 7^e mois de l'an 000894, sous peine de voir les portes du Temple rester fermées pour eux. Ce choix inconvenant d'un tel mot annuel montre que l'Elu brave le mépris des maçons honnêtes. Les protestataires

se demandent si les Frères et Sœurs qui honorent la probité comme une des premières vertus naturelles peuvent accepter plus longtemps une si pesante humiliation. On n'a aucune bonne raison de dire que ce mot secret a été imaginé en esprit d'opposition au traître justement mis à mort ; non, le mot annuel en cours n'est rien autre qu'une impudente glorification d'un historique voleur. »

Pour comprendre ce passage de la voûte, il faut savoir que dans la maçonnerie, en dehors des mots de passe et mots sacrés spéciaux à chaque grade et immuables, il y a en outre certains mots changés à certaines époques ; et la connaissance de ces mots renouvelés sert à établir que l'initié, qui se présente pour assister à une tenue, fréquente activement son atelier.

Ces mots de passe sont semestriels pour les loges ou ateliers symboliques des trois premiers degrés (Apprenti, Compagnon, Maître), et annuels pour les chapitres de Rose-Croix, pour les aéropages de Chevaliers Kadosch, et pour les triangles du Rite Suprême ou Palladium.

Dans les triangles, c'est le 29 septembre que le mot de passe palladique est changé.

Ce mot se compose d'une demande et d'une réponse, qui réglementairement doivent toujours commencer par la même lettre. La fixation du mot de passe de la haute-maçonnerie appartient au grand-maître du Suprême Directoire Dogmatique.

Lemmi, ayant été élu chef suprême le 20 septembre dernier, au convent secret du palais Borghèse, a donc choisi, neuf jours après, un mot à sa convenance ; et ses adversaires lui reprochent d'avoir voulu, par le choix même qu'il a fait, montrer que les accusations portées contre sa probité ne l'ont nullement ému. En d'autres termes, Lemmi est traité de voleur par les adversaires qu'il a au sein même de la franc-maçonnerie, et il leur répond cyniquement :

« — Je suis élu, et vous pouvez me traiter de fripon, si cela vous fait plaisir ; je m'en moque. Bien mieux, je vous oblige, chaque fois que vous voudrez assister à une tenue de triangle, à dire pour entrer, à la porte du temple, un mot de passe qui est la glorification d'un voleur notoire. C'est à prendre ou à laisser. Si vous ne voulez pas glorifier le vol, l'entrée vous sera refusée. »

En effet, le mot de passe ordonné pour ou par Adriano Lemmi est celui-ci :

DEMANDE. **Ben-chorim ?**

(D'après la voûte de communication, cette demande doit s'interpréter ainsi : *Quel est le fils des hommes libres ?*)

RÉPONSE. **Barabbas.**

La personne qui nous a révélé le mot de passe actuel des triangles, et qui est dans l'erreur palladiste, nous écrit : « C'est une honte que de nous imposer un tel mot ! Certes, nous sommes adversaires du Christ, et nous croyons qu'il a été justement mis à mort ; mais nous lui sommes hostiles parce qu'il a été le créateur de la plus déplorable superstition. Il est le chef des esclaves. De là à glorifier le voleur Barabbas comme fils des hommes libres, comme expression de la noblesse humaine, il y a un monde !

Publiez ce mot de passe honteux. Il faudra bien alors se résoudre à le changer. »

Nous publions le mot ; mais nous disons à qui nous a écrit :

« Quand donc ouvrirez-vous les yeux ? »
Quivis.

A PROPOS D'INTERVIEWS

Les interviews sont jugées depuis longtemps. Personne, aujourd'hui, ne peut s'en garer. M. Chose vient causer avec M. Machin, sous un prétexte quelconque, et le lendemain un journal publie cette conversation ; M. Machin se trouve avoir été interviewé.

Il résulte de cette façon tout anglaise de faire du journalisme que, huit fois sur dix, si ce n'est neuf, les comptes-rendus d'interviews sont, en grande partie, aux antipodes de l'exactitude, surtout lorsque l'interviewer est venu s'enquérir au sujet de questions tant soit peu complexes et pour lui toutes nouvelles. Alors, la relation, même si elle est faite de bonne foi, est plus ou moins incohérente et remplie de quiproquos.

Tel est le cas d'une interview de M. le docteur Bataille, publiée récemment par le *Figaro*. Nos lecteurs se rendront compte des erreurs que l'interviewer y a accumulées, par ce seul fait : le rédacteur présente le docteur notre ami comme « un initié luciférien qui est retourné au catholicisme. » Quant au discours mis dans la bouche de l'interviewé, c'est un mêli-mêlo de phrases rapportées assez exactement et de quiproquos inouïs ; tout cela, d'un décousu invraisemblable, et qu'on a le droit de croire quelque peu intentionnel. L'interviewer est, en effet, M. JULES BOIS, un occultiste appartenant à une école que le Palladisme tient rigoureusement à l'écart, *l'école des croyants en Satan régénéré et futur Messie*. Nos lecteurs savent que les palladistes voient dans l'éternel ennemi de Dieu, non un archange déchu, mais un second Dieu, son égal en puissance, un Lucifer de toute éternité Dieu-Bon ; que ces sectaires, loin de constituer « une des petites religions de Paris », selon l'expression de l'interviewer, possèdent, au contraire, une organisation formidable et forment, en réalité, le rite suprême de la franc-maçonnerie universelle. Il est donc facile de voir, en cette interview si inexactement rapportée, une nouvelle manœuvre, effectuée dans le but de diminuer l'importance des révélations de M. le docteur Bataille.

Naturellement, le *Mensonge* s'est emparé de cette relation fantaisiste, et les douze ou treize abonnés de la feuille alimentée par les fonds secrets de la rébellion envers le Pape ont vu l'ami de Rafichart et d'Albert Pétrot intituler gravement l'interview du compère Jules Bois « une communication du docteur Bataille au *Figaro* », en extraire une phrase que l'interviewer ne donne même pas comme ayant été prononcée par notre ami, et qu'en tout cas celui-ci n'a jamais exprimée, et, là-dessus, pousser des clameurs d'indignation, en deux articles

d'une émotion aussi maladroitement simulée que superlativement grotesque.

« Un schisme immense se préparerait dans l'Eglise catholique, où un grand nombre d'évêques sont lucifériens ! » Telle est l'énormité que l'ami de Rafichart et de Pétrot prête au docteur Bataille, sous le prétexte qu'elle se trouve dans la conclusion ou dernier alinéa de son homonyme Jules Bois. On voit le parti que le falsificateur des documents du Grand Orient de France a tiré de cette ébouriffante calembredaine.

Décidément, la rage d'avoir été démasqué aveugle le pauvre garçon. Ses derniers articles nous font craindre sérieusement pour son état mental. Il en arrive à nous croire animés contre lui d'une haine féroce, tandis que nous l'avons vraiment en profonde pitié. Si dans un moment d'accalmie il voulait prendre une bonne résolution, — par exemple, venir trouver notre ami, qui est bon, lui, pas rancunier du tout, et qui profiterait de la circonstance pour lui prouver qu'il est bien docteur, — eh bien, nous sommes convaincus, tous les rédacteurs de la *Revue Mensuelle*, que Bataille se ferait un devoir de lui prodiguer ses meilleurs soins, de lui prescrire, et *gratis pro Deo*, un traitement salutaire ; avec quelques douches répétées, l'infortuné finirait par revenir à la raison ; tout espoir n'est peut-être pas perdu.

De cet incident il convient de retenir ceci :

M. le docteur Bataille ne répond que de ce qu'il a écrit et signé ; et, en fait d'interviews, — qu'il ne peut empêcher, puisqu'il reçoit chez ses éditeurs quiconque lui demande une entrevue, — il n'y a lieu de considérer comme comptes-rendus fidèles que ceux qui ont été ou qui seront reproduits dans nos colonnes.

Cette déclaration, évidemment, était superflue pour nos lecteurs ; aussi n'est-ce pas à eux qu'elle s'adresse, mais au *Mensonge*, à qui nous laissons, du reste, toute latitude pour accuser demain le docteur Bataille d'avoir volé les tours de Notre-Dame.

La Rédaction.

Intervention des Maçons de Leipzig

Le conflit entre les hauts-maçons américains et Adriano Lemmi a pris une nouvelle tournure, à la suite du voyage à Berlin de deux des membres du Comité de la Protestation contre les votes du 20 septembre.

Les triangles allemands, et notamment le Parfait Triangle de Leipzig, interviendraient dans la querelle et voudraient faire prévaloir un projet de transaction. Cependant, si nous sommes exactement renseignés, ce projet n'aurait pas grandes chances d'aboutir.

Nous donnons sous toutes réserves cette information de la dernière heure.

LA CLAIRVOYANCE DE LÉON XIII

Au moment où le grand effort de la franc-maçonnerie universelle se porte en Italie, il est utile de montrer combien grande a toujours été la clairvoyance du Souverain Pontife, qui, en 1892, appelait spécialement l'attention des évêques italiens sur les agissements de la secte.

La lettre que Léon XIII leur adressa le 8 décembre, mérite d'être relue avec attention ; aussi, la reproduisons-nous, afin qu'elle figure comme un document des plus précieux et digne d'être conservé, dans la collection de ceux publiés par nous au sujet des manœuvres de Lemmi et consorts contre la Papauté.

Lettre de S. S. Léon XIII, Pape par la Divine Providence, aux Evêques d'Italie.

A nos Vénérables Frères les Archevêques et Evêques d'Italie, Léon XIII, Pape.

Vénérables Frères, salut et bénédiction apostolique.

L'esprit du mal, habitué d'instinct *et sous l'impulsion du mauvais démon* à lutter contre le nom chrétien, s'est de tout temps associé certains hommes ligués entre eux dans le but de travailler, par leurs funestes complots, à détruire les doctrines divinement inspirées et à renverser la république chrétienne elle-même. Et ces légions, constituées pour le combat, personne n'ignore quel mal elles ont toujours fait à l'Eglise.

Or, l'esprit de toutes ces sectes antérieures, hostiles aux institutions catholiques, revit dans la secte dite franc-maçonnerie, qui, puissante en forces et en ressources, et montrant à découvert son acharnement, attaque tout ce qu'il y a de sacré. Cette secte, vous ne l'ignorez pas, les Pontifes romains, Nos prédécesseurs, l'ont plus d'une fois proscrite depuis un siècle et demi, et Nous-même, comme nous le devons, Nous l'avons condamnée aussi, en avertissant les peuples chrétiens de prendre garde avec la plus extrême vigilance à ses pièges et de combattre fortement ses perfides efforts, comme il convient à des disciples de Jésus-Christ. Bien plus, pour prévenir l'apathie et l'engourdissement, Nous Nous sommes appliqué à dévoiler les secrets de cette abominable secte, et Nous avons montré comme du doigt par quels moyens elle travaillait à la perte du catholicisme.

Néanmoins, pour dire les choses comme elles sont, une sorte de sécurité inconsidérée a rendu un certain nombre d'Italiens peu défiant et peu avisés à son sujet ; et ainsi, ou ils ne voient pas l'étendue du péril, ou ils ne l'apprécient pas dans toute sa réalité. Il s'en suit que la foi des ancêtres, que le salut procuré aux hommes par Jésus-Christ, et conséquemment les bienfaits eux-mêmes de la civilisation chrétienne, se trouvent en péril. Et, en effet, sans

rien craindre, sans reculer devant personne, la secte des francs-maçons devient de jour en jour plus audacieuse : elle a envahi, comme une peste, toutes les cités, et elle s'efforce de s'insinuer chaque jour plus avant dans toutes les institutions de l'Etat, dans le but, qu'elle poursuit aussi ailleurs, d'ôter à la nation italienne la religion catholique, principe et source des plus grands biens. De là ces moyens infinis dont on se sert pour attaquer la divine foi ; de là ce mépris, cette oppression pour les lois de la légitime liberté de l'Eglise. Il est admis en théorie et en fait qu'il n'y a dans l'Eglise ni l'essence, ni le principe d'une société parfaite, que l'Etat lui est supérieur, et que le pouvoir civil prime le pouvoir religieux.

De cette doctrine pernicieuse et fausse, tant de fois condamnée par le jugement du Saint-Siège, découlent toutes sortes de maux, surtout cette prétention des gouvernants de l'Etat d'usurper ce qui n'est pas permis, et cette audace de leur part de tirer à eux ce qui appartient à l'Eglise. Voyez, pour les bénéfices ecclésiastiques, quel est ce pouvoir qu'ils s'arrogent de conférer et de retirer à leur gré le droit d'en percevoir les fruits. Et ce qui n'est pas moins perfide, c'est qu'ils cherchent par leurs promesses à gagner le clergé du degré inférieur. A quoi tendent ces efforts, il est d'autant plus facile de l'apercevoir que les auteurs eux-mêmes de cette machination ne se cachent pas de dire ce qu'ils veulent. Ce qu'ils veulent, en effet, c'est attirer par leurs avances les ministres du culte dans leur parti, et détourner ceux qu'ils auront mêlés une fois au nouveau régime de l'obéissance à l'autorité légitime. Mais, à vrai dire, ils ne paraissent pas en cela connaître assez la vertu de nos prêtres, qui, éprouvés de tant de manières depuis tant d'années déjà, ont donné de si éclatants exemples d'abnégation et de foi, qu'on peut espérer, en toute assurance, qu'ils persisteront toujours, avec l'aide de Dieu, quels que soient les événements, dans cette même religion du devoir.

Par les points auxquels Nous venons de toucher, on voit clairement ce que peut la secte-maçonnique et le but auquel elle tend en dernier lieu. Mais ce qui aggrave le mal, et ce à quoi Nous ne pouvons songer sans une grande angoisse d'âme, c'est que la considération de leurs intérêts et une misérable ambition poussent un trop grand nombre des nôtres mêmes à s'affilier et à donner leur concours à cette secte. Les choses étant ainsi, Nous faisons appel, vénérables prêtres, à votre charité avec le sentiment pressant de notre devoir, et Nous vous prions avant tout de vous préoccuper du salut de ceux dont Nous parlons : que votre zèle s'applique sans cesse à les retirer de leur erreur et de leur perte trop certaine. Se débarrasser, pour celui qui s'est engagé dans les filets de la franc-maçonnerie, est certainement une affaire

fficile et critique, étant donné l'esprit de la secte ; il ne faut cependant désespérer de la guérison de personne, car merveilleuse est la puissance de la charité apostolique, surtout avec l'aide de Dieu, de qui relèvent souverainement ses volontés elles-mêmes des hommes.

Il faut ensuite chercher toutes les occasions favorables à la guérison de ceux-là mêmes qui échent en cela par timidité ; Nous voulons parler de ceux qui se laissent aller à favoriser les entreprises de la maçonnerie, non par l'effet d'une nature dépravée, mais par faiblesse d'âme et manque de jugement. Ici s'applique cette grave pensée de Notre prédécesseur Félix III : « *L'erreur à laquelle on ne résiste pas, on l'approuve, et la vérité que l'on ne sert pas, on l'opprime...*

celui-là n'a pas de scrupule pour la société secrète, qui cesse de s'opposer à un crime évident. » Il importe de relever le courage de ces hommes en leur proposant l'exemple des ancêtres, en leur rappelant que la force est la gardienne du devoir et de la dignité, afin qu'ils se repentent vraiment et qu'ils aient honte d'agir ou d'avoir agi sans virilité. Car toute notre vie est une véritable bataille, dont l'objet surtout est notre salut, et il n'y a rien de plus honteux pour un chrétien que de broncher dans le devoir par lâcheté.

Il faut également venir en aide à ceux qui se précipitent dans cette secte par imprudence ; et ici Nous pensons à ceux, dont le nombre est fort grand, qui, trompés par les apparences et séduits par les divers avantages qu'on leur fait valoir, se laissent enlacer dans la société maçonnique sans bien savoir ce qu'ils font. De ceux-là, Vénérables frères, il y a grand sujet d'espérer qu'ils pourront un jour, sous l'inspiration de Dieu, déposer leur erreur et voir clair à la vérité, surtout si vous vous efforcez, comme Nous vous en prions vivement, d'arracher le faux masque de cette secte et d'en montrer les desseins secrets. Et, en vérité, ils ne peuvent plus passer pour tels, puisque leurs dépositaires eux-mêmes les ont, de mille manières, produits au grand jour. Dans ces derniers mois même, on a entendu dans toute l'Italie une voix qui mettait une sorte d'ostentation à divulguer les plans des francs-maçons. *Ils veulent, ces hommes, que l'on répudie entièrement la religion dont Dieu lui-même est l'auteur, et que toutes les choses, tant privées que publiques, soient régies par les seuls principes du naturalisme ;* et ils appellent cela, avec autant de folie que d'impiété, la réforme sociale. A quels abîmes irait donc la société, si le peuple chrétien n'était pas là pour veiller, travailler et pourvoir au salut ?

Mais, devant l'audace de ces projets criminels, ce n'est pas assez de prémunir contre les embûches de l'infâme secte ; il est nécessaire aussi de lutter, et cela en prenant ces mêmes armes, fournies par la foi, qui ont déjà servi

efficacement contre le paganisme. C'est pourquoi il est de votre devoir, Vénérables Frères, d'animer les esprits au combat par la persuasion, les encouragements, et l'exemple, et d'entretenir dans le clergé et dans Notre peuple un zèle actif, constant, intrépide, de la religion et du salut, tel que Nous l'avons vu plus d'une fois se montrer chez les catholiques d'autres pays, dans des circonstances semblables. On dit communément que l'ancienne ardeur pour la défense de la foi des pères s'est affaiblie parmi les populations italiennes. Et peut-être, n'est-ce pas à tort ; du moins, si l'on considère des deux côtés les dispositions d'esprit, *on trouve plus d'ardeur chez ceux qui combattent la religion que chez ceux qui la défendent.* Cependant, pour ceux qui veulent le salut, **il n'y a pas de milieu entre la lutte opiniâtre ou la mort.**

Aussi devez-vous tendre, par vos exhortations, à exciter le courage des lâches et des mous, à l'entretenir chez les vaillants ; et de même vous devez, après avoir arraché tous les germes de discorde, obtenir que tous ensemble, sous votre conduite et vos auspices, descendent courageusement dans la lutte, avec un même esprit et sous une même discipline.

En considérant la gravité du sujet et la nécessité d'écarter le péril, Nous avons résolu de Nous adresser directement par lettre, au peuple italien. Cette lettre, Vénérables Frères, Nous l'avons fait expédier en même temps que celle qui vous était destinée ; ce sera à votre zèle de lui donner la plus large publicité et de l'expliquer au peuple, là où il y aura lieu, par un commentaire approprié. Et ainsi, moyennant l'aide propice de Dieu, Nous pouvons espérer que les esprits se ranimeront par la vue des maux présents et recourront sans hésitation aux remèdes que Nous indiquons.

Comme gage des faveurs célestes et en témoignage de Notre bienveillance, Nous vous donnons affectueusement, à vous, Vénérables Frères, et aux peuples confiés à votre foi, la bénédiction apostolique.

Fait à Rome, auprès de Saint-Pierre, le 8 décembre 1892, de Notre Pontificat l'an quinzisième.

LÉON XIII, PAPE.

La clairvoyance de Léon XIII éclate, avon-nous dit, dans ce remarquable document. Mais il est utile de rappeler que le premier résultat fut de provoquer la colère du sire Adriano Lemmi et de l'amener à se démasquer un peu plus, dans un de ses accès de violence.

La lettre du pape était du 8 décembre. Onze jours après, Lemmi, qui était alors grand-maître du Souverain Directoire Exécutif de la haute-maçonnerie et grand-maître du Suprême Conseil d'Italie, mais qui déjà avait commencé ses intrigues pour avoir le souverain pontificat luciférien de la secte, Lemmi, disons-

nous, rendit visite au Grand Directoire Central pour l'Europe, qui est à Naples et dont le chef est le F. : Bovio. A cette occasion, les maçons de Naples organisèrent un banquet, et le renégat enjuivé Adriano dit Simon répondit au pape sous forme de discours.

Ce discours est un document, dont nos lecteurs nous saurons gré de reproduire ici et de conserver dans cette revue les passages les plus saillants.

Voici d'abord la définition comparée de la Papauté et de la franc-maçonnerie :

« Dans l'antique Rome papale, le moyen-âge vit encore et menacé, armé de la Somme et du Syllabus ; dans les loges maçonniques, au contraire, comme l'a dit notre F. : Bovio, par une vigoureuse et poétique synthèse, on marche avec la jeunesse du monde entier ! »

Après quelques banalités sur la question sociale, Lemmi aborde la question de l'enseignement et du mariage, auxquelles il rattache celle du ministère des cultes et de la loi des garanties :

« Que toutes les écoles fondamentales soient entre les mains et sous la responsabilité du gouvernement... »

Je crois bien !... Entre les mains du gouvernement du roi Humbert, du F. : Humbert, trente-troisième, sujet du F. : Lemmi dans la hiérarchie maçonnique !...

« Qu'on n'y donne aucun enseignement religieux ! Que chacun croie et adore à sa façon !... Nous devons élever non des dévots, mais des citoyens.

« On a déjà changé la base de la famille que les vieilles générations avaient placée dans le sacrement matrimonial : nous proclamons, nous, que le seul sacrement entre les époux, c'est **l'amour** ; c'est pourquoi, une fois le mariage civil obtenu, et sa préséance sur le mariage religieux étant près d'être obtenue aussi, nous aurons la nécessaire conséquence, **le divorce**.

« Il existe un ministère des cultes. A quoi bon le maintenir ? Que les églises pensent elles-mêmes au culte. Il répugne au concept de l'Etat moderne de s'ingérer dans les affaires du pasteur, du rabbin, du prêtre, et cela détonne avec les pompes officielles qui obligent des ministres athées ou jacobins à s'incliner devant ceux qui maudissent la patrie.

« Ce que nous voulons, je le comprends, c'est une profonde révolution dans tout l'organisme de l'Etat. Eh ! bien, soit, nous ne pouvons nous arrêter ; il est fatal que l'on marche de l'avant. L'ennemi ne nous laisse pas de trêve. Pour nous défendre, il faut qu'il n'exerce jamais plus d'influence sur les destinées de la nation.

« Et il ne suffit pas de lui enlever la possibi-

lité de nuire ; du moment qu'il conspire contre le pays, il faut avoir dans les codes des moyens de le châtier. »

Toujours, la vieille calomnie : le Pape maudit la patrie italienne, le Pape conspire contre le pays... On répète cela constamment ; c'est le mot d'ordre. C'est avec ce mensonge qu'on excitera la lie de la populace, au jour que décrètera Lemmi, et qu'on la déchainera contre le Vatican pour assassiner le chef auguste des chrétiens.

Cette prophétie, tous ceux qui connaissent les dessous de la haute-maçonnerie l'ont faite et la répètent, sans craindre de se tromper, hélas !

Dans ce jour d'iniquité, le gouvernement du F. : Humbert, trente-troisième, laissera faire.

Continuons la citation du renégat Lemmi :

« Les garanties papales sont un attentat permanent contre la patrie. **La franc-maçonnerie en a toujours réclamé et en réclame l'abolition.** Elle est essentiellement tyrannique, cette loi qui établit des privilèges et qui assure la monstrueuse impunité du parricide. Et les parricides ne manquent pas. Du Vatican s'étendent sur toute l'Europe les filets de la vaste conspiration. Les conciliabules, les Congrès, les Comices se multiplient, et des milliers de fanatiques y acclament le Pape-Roi. »

Après quoi, le vertueux Lemmi, l'homme qui a subi une condamnation à un an et un jour de prison pour vol, parla de « l'assainissement moral » et des « terribles leçons qui viennent d'au-delà des Alpes. » On était en plein scandale du Panama. Il fallait être audacieux pour se permettre cette allusion, alors que, peu après, devait éclater le scandale de la Banque Romaine, affaire où il a été prouvé que Lemmi lui-même volait comme le plus effronté des bandits et faisait distribuer des sommes fantastiques à ses acolytes francs-maçons.

La Banque Romaine, ne l'oublions pas, a été la vache à lait du Souverain Directoire Exécutif de la haute-maçonnerie.

Enfin, Lemmi terminait son discours par un toast à Lucifer, en termes déguisés, mais si peu, si peu voilés qu'il faut y mettre de la bonne volonté pour ne pas comprendre le sous-entendu.

Reproduisons ce toast final :

« Au Génie Tout-puissant qui a dicté les livres des Giordano Bruno, des Campanella, des Vico, des Delfico, des Filangeri !... Au Génie, qui a inspiré les réformes des Genovesi et des Tanucci, et qui a retrempé l'âme des Cirillo, des Caracciolo et des Pagano !... Au Génie, qui a fait remporter à Garibaldi, sur le Volturne, la

plus belle et la plus épique de nos batailles !... Au Génie, qui, de la honte des gibets pontificaux, a porté les trois couleurs chantées par Dante, à la lumière et aux triomphes du Capitole, et qui, sous les auspices de la future Confédération des Etats Européens, les portera, non par les armes, mais avec le nouveau code des nations civiles, dans l'île de Sampiero, sur les tours de Trente, sur les Alpes Juliennes et sur les bords du Var !... **Au Génie qui a inspiré à notre F. Carducci un hymne immortel !** *Au Génie invincible qui est l'âme de la Révolution !* »

L'hymne « immortel » de Carducci, c'est *l'Hymne à Satan*, qui a rendu ce franc-maçon célèbre, il n'y a pas à s'y tromper ; et les aveugles, — s'il en existe encore depuis la publication de la voûte de protestation des délégués américains palladistes, — diront ce qu'ils voudront : il est absolument certain que, dans un banquet maçonnique, dans un discours que le chef de la secte lui-même a fait publier, le renégat enjuivé et lucifériarisé Adriano Lemmi a porté un toast à Satan.

Léon XIII savait bien ce qu'il disait, quand il affirmait que le véritable chef de la franc-maçonnerie n'est autre que le prince des démons.

Lemmi et le Grand Orient de France

Le discours d'Adriano Lemmi, qui vient d'être reproduit dans le précédent article, est intéressant sous plusieurs rapports ; mais il y a, dans le toast de la fin, un passage que nous devons relever à part. C'est celui où le circoncis de Constantinople émet l'espoir qu'un jour viendra où « les trois couleurs chantées par le Dante seront, sous les auspices de la future Confédération des Etats européens, portées, non par les armes, mais avec le nouveau code des nations civiles, dans l'île de Sampiero, sur les tours de Trente, sur les Alpes Juliennes et sur les bords du Var. »

Qu'est-ce que Lemmi entend par *la future Confédération des Etats européens* ? — Relisons, si vous le voulez bien, la voûte de protestation des haut-maçons américains (*Revue Mensuelle*, n° 2).

Nous lisons, au 4^e alinéa du Gomor :

« Le transfert à Rome de la Suprême de l'Ordre et de tout ce qui est inhérent à son organisation si complexe ne pourrait être effectué sans danger, *que si l'Europe entière avait tous ses divers Etats républicains* et unis par les liens d'un pacte de paix générale, enraciné dans les esprits de chacun. Avant l'accomplissement de cette évolution politique, *qui sera la base de l'action décisive de la Maçonnerie*, il

y a réel danger à opérer le transfert de la Suprême en Europe, surtout en Italie. »

Donc, depuis longtemps le plan de la secte satanique comporte le projet de transformer peu à peu tous les Etats monarchiques d'Europe en autant de Républiques. C'est à cela que la franc-maçonnerie vise. Les tentatives les plus récentes ont été faites en Portugal, où la secte travaille plus activement que jamais. L'Espagne est également minée ; et la monarchie de Savoie y passera elle-même à son tour. En Amérique, le Brésil « faisait tâche, » en style maçonnique ; on a détrôné le débonnaire don Pedro, et l'Amérique est maintenant (sauf le Canada) selon le vœu des Lemmi et autres chefs secrets. Ils espèrent qu'il en sera de même pour l'Europe ; et voilà ce que veut dire l'expression « la future Confédération des Etats européens ».

Lemmi, dans son toast à Lucifer, nous dit ce que fera en faveur de l'Italie cette future Confédération des Etats européens, œuvre de la secte dont il est aujourd'hui le chef suprême, cette confédération qui sera la base de l'action décisive pour détruire le catholicisme. Il nous livre, lui aussi, une partie du plan.

Les Etats européens, constitués tels que la franc-maçonnerie le veut, démembreront la France et l'Autriche.

A l'Autriche on prendra :

1^o Le Trentin ; « les trois couleurs italiennes, les couleurs vert-blanc-rouge chantées par le Dante, flotteront sur les tours de Trente » ;

2^o La province de Trieste ; « les trois couleurs italiennes flotteront sur les Alpes Juliennes ».

Quant à la France, — Lemmi est également très explicite, — on lui prendra :

1^o La Corse ; « les trois couleurs italiennes flotteront sur l'île de Sampiero » ; Sampiero est le grand héros corse (1497-1567) ;

2^o Nice et son territoire ; « les trois couleurs italiennes flotteront sur le Var ».

Nous devons grand merci à Lemmi d'avoir oublié la Savoie.

Et cela est bien un plan depuis longtemps arrêté, et non un vague espoir fondé sur les succès présumés d'une guerre ; car Lemmi le dit bien : cela se fera, « non par les armes, mais avec le nouveau code des nations civiles, » le code que la haute-maçonnerie imposera à la Confédération des Etats européens créée par elle.

..

Maintenant, qu'est-ce que le Grand Orient de France pense d'un pareil programme ?

Le Grand Orient de France, qui battait froid à Albert Pike, est dans les meilleurs termes avec Lemmi.

Personne n'a oublié le scandale que fit à la Chambre française le F. . Charles Floquet, président, le 11 décembre 1891, lorsqu'il osa déclarer que Pie IX avait été franc-maçon.

Tous les députés de la droite protestèrent avec indignation ; le soir même et le lendemain, toute la presse catholique flétrit, comme il le méritait, le président calomniateur d'une auguste et vénérée mémoire. — Et, par parenthèse, notons que cette impudente calomnie ne porta pas bonheur au F. . Floquet ; car c'est le 11 décembre 1892, un an après, *jour pour jour*, que la réunion des groupes parlementaires de la gauche, émue des accusations qui pesaient sur lui au sujet des tripotages du Panama, décida de l'abandonner et de ne plus le porter à la présidence de la Chambre.

Or, en présence du *tolle* général que souleva l'audacieux mensonge du F. . Floquet, le Grand Orient de France, s'imaginant que la Maçonnerie italienne, à défaut d'un document établissant l'initiation du prédécesseur de Léon XIII, avait du moins sur ses registres l'inscription d'un Mastai quelconque dont on pourrait se servir pour perpétuer le quiproquo, dépêcha au compère Lemmi le message suivant :

« Très puissant et illustre grand-maître,

« Hier, un incident s'est produit à notre Chambre des Députés. Notre F. . Floquet, président, dont la parole fait autorité et qui ne s'avance jamais à la légère, a affirmé l'initiation maçonnique du défunt pape Mastai, voulant ainsi fermer la bouche aux droitiers cléricaux qui invec-tivaient le ministre de la justice et déblatéraient, selon leur habitude, contre notre Ordre respectable. Nos adversaires ont riposté par des clameurs furieuses ; aujourd'hui, la presse cléricale, obéissant à un mot d'ordre, traite de calomniateur notre très cher F. . Floquet et lui prodigue l'outrage.

« Cependant, l'affiliation de Mastai à notre Ordre, du moins au temps de sa jeunesse, est en quelque sorte de notoriété publique. Le fait a été cent fois cité dans nos Loges ; divers écrivains, nos frères et nos amis, l'ont publié. Il ne se peut pas qu'une opinion aussi accréditée ne repose sur aucun fondement et soit uniquement la conséquence d'une fable, imaginée on ne saurait par qui ni dans quel but.

« Il est donc nécessaire, bien cher et vénéré grand-maître, d'imposer silence à nos ennemis. Aussi, nous avons recours à votre sagacité et à vos lumières. Vous pouvez, en consultant les archives de la Maçonnerie italienne, notre sœur affectionnée, nous fournir l'arme dont nous avons besoin. Nous comptons sur vous. Vu l'urgence, répondez-nous par dépêche télégraphique ; il nous suffit d'avoir le numéro matricule et la date d'initiation Mastai. Votre dépêche sera publiée immédiatement par nos soins, et nos ennemis seront ainsi confondus.

« Dans cette attente, très puissant et illustre grand-maître, nous avons la faveur de vous

saluer fraternellement par les nombres mystérieux de nous seuls connus.

« Du Grand Orient de France et à l'Orient de Paris, le douzième jour du dixième mois de l'an 5891 (12 décembre 1891, ère vulgaire). — Adresser la réponse à la Chancellerie du Grand Orient de France, hôtel du Grand Orient, 16, rue Cadet. »

En quatre ou cinq lignes, cette épître signifiait :

« Floquet ne s'attendait pas à soulever une protestation générale ; donc, il a commis une gaffe. Mais vous êtes assez malin pour nous tirer l'épine du pied. Envoyez-nous le numéro matricule et la date d'initiation d'un Mastai quelconque ; nous n'en demandons pas davantage. »

Mais il se trouva que pas un seul Mastai n'avait été, en aucun temps, affilié à la franc-maçonnerie, et qu'il était impossible de créer un quiproquo. — Les sectaires n'ont décidé-ment pas de chance. Cela rappelle la mésaventure survenue à Lemmi, qui, pour se débar-rasser du vilain boulet qu'il traîne (sa condamnation à un an et un jour de prison pour vol), ne trouva rien de mieux à dire que le voleur des 300 fr. du docteur Grand-Bouabagne était un Adriano Lemmi né à Florence en 1822 ; on consulta les registres de l'état-civil de Florence ; on y releva les naissances non seulement de l'année 1822, mais aussi celles des années 1820, 1821, 1823 et 1824 ; sur neuf Lemmi du sexe masculin, pas un seul n'avait reçu le prénom d'Adriano ; le voleur, condamné à Marseille le 22 mars 1844, sous le nom d'Adriano Lemmi, âgé de 22 ans, sujet toscan, venant de Livourne, était bien notre Lemmi, natif de Livourne, le seul Adriano Lemmi italien et toscan (voir le jugement de condamnation et les constatations d'état-civil, qui ont été publiés dans le numéro-spécimen de notre *Revue Mensuelle*).

Revenons à l'incident Floquet, qui montre bien que Lemmi, tout gallophobe enragé qu'il est, jouit de l'amitié et même de la vénération des dignitaires du Grand Orient de France.

Lemmi, ne trouvant rien dans les archives de la Maçonnerie italienne, envoya aux frères et amis de Floquet le télégramme que voici :

« A la Chancellerie du Grand Orient de France, rue Cadet, 16, à Paris.

« Le bruit a toujours couru véritablement que Pie IX avait appartenu soit au Carbonarisme soit à la Maçonnerie ; mais nous n'avons jamais pu avoir un document sérieux pour prouver son initiation dans les Ventes ou dans les Loges italiennes.

« ADRIANO LEMMI,

« grand-maître de la Maçonnerie italienne. »

Cette réponse ne faisait pas l'affaire du Grand Orient de France ; aussi les amis du

F. Floquet se gardèrent bien de la publier, et, à plus forte raison, ils ne soufflèrent mot de leur appel aux lumières du grand-maître italien.

Et voici ce qui prouve jusqu'où va la mauvaise foi du Grand Orient de France : le 27 décembre 1891, c'est-à-dire bien après la réception du télégramme qu'on vient de lire, le F. Henry Vaudémont, rédacteur du *Rappel*, deuxième surveillant de la loge *la Jérusalem des Vallées Égyptiennes*, du Grand Orient de France, publiait, dans une feuille innommable, le prétendu fac-simile d'un prétendu diplôme délivré censément le 15 août 1839 par une loge de Palerme à Giovanni Mastai-Ferretti (nom de Pie IX) pour certifier son initiation maçonnique. Ce diplôme était un faux ; la loge indiquée n'avait jamais existé (*la Catena Eterna*) à Palerme ; les signatures figurant au bas du diplôme reproduit soi-disant en fac-simile étaient tout autant de faux.

Il fallut, on s'en souvient, pour faire cesser cette mauvaise plaisanterie qui n'avait que trop duré, l'intervention de M. Léo Taxil, qui, dans une lettre insérée le 5 janvier 1892 dans l'*Osservatore Cattolico*, de Milan, mit publiquement Adriano Lemmi au défi de produire une pièce quelconque établissant, même indirectement, l'affiliation de Pie IX à la franc-maçonnerie. Pour donner une sanction à son défi, M. Léo Taxil s'offrait à verser cinquante mille francs au Grand Orient d'Italie, s'il ne parvenait pas à prouver l'imposture de la secte, et demandait que Lemmi versât pareille somme, dans le cas contraire, au directeur de l'*Osservatore Cattolico*, pour être distribuée aux pauvres de Milan. Bien entendu, M. Léo Taxil ignorait alors la demande de renseignements du Grand Orient de France à Lemmi et la réponse de celui-ci ; cette correspondance avait été tenue rigoureusement secrète, mais notre ami avait depuis longtemps étudié la question et savait que la légende de Pie IX franc-maçon était une fable inventée à plaisir par les sectaires.

Mis au pied du mur, le grand-maître Lemmi se décida enfin, mais de fort mauvaise grâce, à faire un aveu public de la fausseté de la légende, et cet aveu fut inséré, le 8 janvier, dans le *Secolo*, de Milan.

Ce que nous voulons retenir de ce qui précède, c'est la preuve des excellentes relations qui existent entre le Grand Orient de France et Adriano Lemmi.

Allons maintenant au devant d'une objection.

Si nous nous arrêtons ici, les journaux inféodés au Grand Orient ne manqueraient pas de dire :

« — L'incident Floquet est antérieur au

toast gallophobe du banquet de Naples (19 décembre 1892) ; depuis ce discours, le Grand Orient de France a rompu toutes relations avec le grand-maître italien. »

Étant donné que ces gens-là et leurs auxiliaires ont l'audace de tous les mensonges, il faut prévoir la réplique et l'empêcher de se produire.

Eh bien, voici la preuve indéniable de la continuation des bons rapports entre le Grand Orient de la rue Cadet, dont les dignitaires se disent français et même patriotes, et l'intrus du palais Borghèse, l'ennemi de Dieu et de la France, l'homme qui a hautement affirmé qu'il entrerait dans le plan de la franc-maçonnerie universelle d'enlever à notre pays Nice et la Corse pour les donner à l'Italie.

Cette preuve, nous mettons la presse maçonnique française au défi de la détruire, même de la contester : le Grand Orient de France possède à Rome un *Garant d'Amitié* auprès du grand-maître Adriano Lemmi, et le grand-maître Adriano Lemmi possède à Paris un *Garant d'Amitié* auprès du Grand Orient de France.

D'abord, nous demandera-t-on, qu'est-ce qu'un *Garant d'Amitié* ?

Nous allons en avoir la définition par le Grand Orient de France lui-même. Lisez bien la pièce que nous reproduisons, chers lecteurs ; c'est un document, ceci !

DÉCRET DU 29 MARS 1888

concernant l'échange des Garants d'Amitié avec les Puissances maçonniques ayant leur siège hors de France.

Le Conseil de l'Ordre, réuni en Tenue Plénière, Considérant qu'il y a lieu de régler, d'une façon définitive, l'échange des Garants d'Amitié entre les Puissances maçonniques étrangères, d'une part, et le Grand Orient de France, Suprême Conseil pour la France et les possessions françaises d'autre part ;

Considérant que, dans ce Règlement, il y a lieu de consacrer la liberté d'action absolue de chaque Puissance Maçonnique au regard des Garants d'Amitié qui sont accrédités auprès d'elle, *puisque c'est avec ceux-là qu'elle est appelée à entretenir directement des relations quotidiennes*, et que la qualité de *persona grata* est la première condition de **la confiance réciproque qui doit resserrer les liens fraternels qu'il s'agit d'entretenir et de fortifier ;**

Décète :

ARTICLE 1^{er}. — Les Garants d'Amitié qui représentent les Puissances maçonniques étrangères auprès du Grand Orient de France, ou le Grand Orient de France auprès des Puissances maçonniques étrangères, continueront, comme par le passé, à être nommés par les Puissances qu'ils sont appelés à représenter, sur une liste de présentation de trois Frères agréés, établie

par la Puissance auprès de laquelle ils doivent être accrédités.

ART. 2. — Les Garants d'Amitié nommés par le Grand Orient de France pour être accrédités auprès des Puissances maçonniques étrangères, et remplissant leur mandat fraternel dans les Orient desdites Puissances, conservent *leurs fonctions* jusqu'au moment où l'une des Puissances *ayant contracté avec l'autre des relations d'amitié*, avertit celle-ci qu'il y a lieu de procéder à un nouvel échange de listes de présentation.

ART. 3. — Les Garants d'Amitié nommés par les Puissances maçonniques étrangères pour être accrédités en leur nom auprès du Grand Orient de France, et remplissant leur mandat à Paris, sont tous les ans, après le renouvellement par tiers du Conseil de l'Ordre, l'objet d'une communication du Grand Orient aux dites Puissances, tendant soit à les déclarer maintenus, comme agréés par le nouveau Conseil, soit à saisir la Puissance d'une nouvelle liste de présentation, aux fins d'une nomination à faire par elle.

ART. 4. — Le Grand Orient de France ne fait aucune distinction, au point de vue de la souveraineté maçonnique et *des relations fraternelles qu'il s'agit d'assurer à l'extérieur*, entre : 1° les Grands Orient possédant, confondue dans leur sein propre, l'autorité d'un Suprême Conseil ; 2° les Grands Orient ne possédant pas de Suprême Conseil ; 3° les Suprêmes Conseils, élus ou non élus, possédant dans leur juridiction des Ateliers de tels ou tels degrés ; et 4° les Grandes Loges indépendantes, c'est-à-dire non soumises à un Pouvoir maçonnique distinct d'elles et accepté par elles.

Ces différentes formes de l'exercice de la souveraineté maçonnique sont également respectées par le Grand Orient de France, pourvu que leur origine ait été régulière et leur formation conforme aux traditions universelles de la Franc-Maçonnerie.

Fait à l'Orient de Paris, le 29 mars 1888 (ère vulgaire).

Le Président du Conseil de l'Ordre :

FRÉDÉRIC DESMONS, 33°

Les Vice-Présidents du Conseil :

AUGUSTE POULLE, 33°. — CHARLES FONTAINAS, 33°

Les Secrétaires du Conseil :

PAUL VIGUIER, 33°. — HENRI BOUCHERON, 33°

Le Garde des Sceaux :

RODOLPHE BURGUES, 33°

Ainsi, il résulte aussi nettement que possible du document ci-dessus que, lorsque deux Puissances maçonniques ont établi, l'une auprès de l'autre, ce qu'en argot sectaire on nomme un *Garant d'amitié*, c'est que ces deux Puissances (Grands Orient, Suprêmes Conseils ou Grandes-Loges) ont contracté des relations d'amitié. Il en résulte encore que ce titre de Garant d'Amitié n'est pas un vain titre, mais que le titulaire remplit de réelles fonctions ; que les relations fraternelles des deux Puissances amies sont *quotidiennes* par l'intermédiaire du Garant, lequel est *persona grata* ; que la

confiance entre les deux Puissances est réciproque, et qu'il s'agit, de part et d'autre, de resserrer chaque jour ces liens fraternels et de les fortifier.

C'est clair, cela.

Par conséquent, il est de toute évidence que, si l'une des deux Puissances vient à trahir la confiance de l'autre, la rupture des relations s'opère de la façon la plus simple : il suffit à la Puissance lésée de supprimer son Garant d'Amitié auprès de la Puissance qui a mal agi vis-à-vis d'elle.

Or, si les membres du Grand Orient de France sont vraiment patriotes, quel outrage ont-ils pu recevoir plus sanglant que celui du toast porté le 19 décembre 1892, à Naples, par Adriano Lemmi ?

Ce grand-maître a déclaré dans son discours, et publié ensuite dans la revue qui est l'organe du Suprême Conseil de Rome, que le démembrement de la France au profit de l'Italie fait partie du plan arrêté dans les hauts conseils de de la Maçonnerie universelle ; il a indiqué en des termes sur lesquels il est impossible de se méprendre, que c'est de Nice et de la Corse que la France sera amputée.

Cette déclaration est, nous le répétons, du 19 décembre 1892.

Eh bien, ouvrons l'*Annuaire officiel du Grand Orient de France*, année 1893, paru dans les premiers jours d'avril (l'année maçonnique commençant en mars), soit *trois mois après ce toast antifrancçais*.

Nous trouvons aux pages 78 et 86 la preuve flagrante que cette déclaration du grand-maître italien, qui est le dernier des outrages pour tout français vraiment patriote, n'a pas ébranlé la confiance du Grand Orient de France en Adriano Lemmi, n'a pas provoqué la rupture des relations fraternelles avec lui !

Page 78, on lit :

Garant d'Amitié du Grand Orient et Suprême Conseil d'Italie auprès du Grand Orient de France : le F. . . Armand Croissant, 33°, architecte-vérificateur, 3, rue Scheffer, à Paris.

M. Armand Croissant a donc continué à être, auprès du Grand Orient de France, la *persona grata*, le garant de l'amitié (?) d'Adriano Lemmi, grand-maître du Grand Orient et du Suprême Conseil d'Italie.

Page 86, on lit :

Garant d'Amitié du Grand Orient de France auprès du Grand Orient et Suprême Conseil d'Italie : le F. . . général Giacomo Sani, 33°, député au Parlement, à Rome.

On dira ce qu'on voudra, mais c'est violent. Ces choses-là doivent être divulguées. C'est d'autant plus violent, que le général Sani, choisi par le Grand Orient de France comme Garant d'Amitié auprès du Suprême Conseil

italien dont le grand-maître est Lemmi, et, par conséquent auprès de Lemmi, est lui-même un caudataire de Crispi, un irrédentiste à outrance, un gallophobe aussi forcené que Crispi et Lemmi !

Allons jusqu'au bout.

Pourquoi le Grand Orient de France, après le discours de Naples, n'a-t-il pas rompu, pourquoi aujourd'hui encore ne proclame-t-il pas la rupture avec Adriano Lemmi ?

Parce qu'il ne le peut pas.

Dans les simples Loges et, au dernier Convent de la rue Cadet, des simples maçons, de ceux « à qui la prudence nécessite de tenir cachées les forces motrices de l'Ordre », ont protesté contre le maintien des relations fraternelles avec l'homme qui a juré et qui complot le démembrement de notre pays ; mais ce sont là des paroles qui ne peuvent être sanctionnées par aucun acte du Conseil de l'Ordre.

Le Grand Orient de France, qui subit l'amitié de Lemmi condamné en France pour vol et qui lui témoigne estime et vénération, est obligé de subir encore Lemmi antifrançais, de s'incliner devant lui.

Cette honte a une cause, une raison secrète, que les 33^{es} de la rue Cadet ne peuvent avouer aux simples Loges et aux simples maçons : c'est que, si Lemmi ne paraît aux yeux des initiés incomplets que comme grand-maître italien seulement, il est, d'autre part, et en réalité, chef souverain de la secte, placé au-dessus de tous les rites, grand-maître suprême de la franc-maçonnerie universelle.

Il leur faut donc, à tous, subir cet homme laré et ennemi de notre patrie ou démissionner comme maçons, d'une façon complète et absolue.

J.-B. Vernay.

LA TRAHISON

PRÉCONISÉE PAR LA FRANC-MAÇONNERIE (1)

Dangers et désastres pouvant résulter de l'obligation contractée par les francs-maçons de voler, sur le signal de détresse, au secours de leurs Frères qui, en temps de guerre, se trouvent dans les rangs ennemis.

Sommaire. — § I. Théorie de cette obligation, établie par les plus hauts dignitaires de l'Ordre. — § II. Exemples de Maçons qui ont agi d'après ce principe. — § III. Fait arrivé près de Salamanque pendant la guerre d'Espagne. — § IV. Autre fait arrivé près d'Almarez, à la même époque. — § V. Fait plus odieux encore qui a eu lieu au commencement de ce siècle à l'île de France. — § VI. Création d'un pavillon maçonnique qui sert de signal de détresse. — § VII. Ce pavillon est destiné à appeler le secours des Maçons qui, dans un combat naval, se trouvent sur les vaisseaux ennemis. — § VIII. Dangers et désastres qui peuvent en résulter.

(1) Cet article est la reproduction d'un chapitre de l'ouvrage *La Franc-Maçonnerie soumise au grand jour de la publicité*, par M. Amand Neut. Bien que cet ouvrage ait été publié en 1866, nous croyons que ce chapitre si intéressant est toujours d'actualité.

— § IX. De quelle manière passa des mains de François II aux mains de Victor-Emmanuel la flotte des Deux-Siciles, ainsi que les villes de Naples, de Gaète, etc. — § X. La Maçonnerie ne prescrit pas seulement à ses adeptes militaires de s'entr'aider de la sorte ; mais elle le prescrit à tous ses adeptes, quelle que soit leur profession ou leur état. — § XI. Troubles et désastres que doit souffrir la société humaine quand ces prescriptions sont mises en pratique soit par les tribunaux, soit par les fonctionnaires des administrations publiques.

I.

Avant d'examiner la moralité et les effets de l'obligation que contractent les Maçons de s'entr'aider en tout et partout, jusqu'à devoir s'élancer au secours de leurs Frères qui, en temps de guerre, se trouvent dans les rangs ennemis et font au milieu des combats le signe de détresse, citons quelques passages, pris dans les écrits et les discours des auteurs les plus estimés dans l'Ordre, où ce principe est établi ; nous alléguerons ensuite quelques exemples empruntés également à des auteurs renommés où ce principe est mis en pratique, et nous finirons par faire voir les désastres que peut produire un tel principe, une telle morale. Débutons par le F. Bouilly, qui fut longtemps Grand-Maître en second de l'Ordre Maçonnique en France et qui passe pour un oraclet parmi les siens : « Entre Maçons, dit le F. Bouilly, la puissance des liens fraternels est si forte, qu'elle s'exerce même entre ceux que les intérêts de la patrie ont divisés. » Puis, s'adressant aux Maçons, qui, en temps de guerre, sont sous les drapeaux, il ajoute ces paroles significatives : « Ne distinguez ni la nation ni les uniformes ; ne voyez que des Frères, et songez à vos serments (1). »

Le F. Lefebvre, d'Aumale, faisant la fonction d'orateur au Grand Orient de France, prononça, à la fête solsticielle du 24 juin 1841, un discours dont nous extrayons le passage suivant :

« On objecte que toutes les industries étant, comme les religions, libres et tolérées, les associations secrètes sont devenues inutiles. C'est une erreur. D'abord, en fait d'industrie, le principe d'association en est le plus ferme soutien : il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur les compagnons de toutes les professions industrielles qui, une fois admis au compagnonnage, parcourent les climats les plus éloignés, se font reconnaître de leurs Frères, et obtiennent de l'ouvrage selon leurs professions, des secours selon leurs besoins ; si éloignés qu'ils soient de leur famille naturelle et de leur patrie, ils trouvent une famille d'adoption qui les protège, les soutient et les console. Mais la Maçonnerie fait bien plus, elle agit dans un cercle plus grand : ce ne sont pas seulement les hommes d'une seule profession qu'elle unit, ce sont tous les hommes entre eux, sans distinction d'état, d'âge ni de fortune. On a même vu sur des champs de bataille des combattants, sur le point de s'égorger, se faire un signe, s'arrêter... Car les lois inexorables de la guerre ont elles-mêmes fléchi sous la puissance maçonnique ; et c'est peut-être la preuve la plus palpable de son immense pouvoir. Oui, la guerre détruit les villes, les Etats ;

(1) *Mes récapitulations*, par le F. Bouilly, cités dans le *Globe*, t. IV, p. 4.

c'est la destruction générale : et voilà ce que ni les rois, ni les citadelles, ni les grands capitaines ne peuvent faire pour arrêter ses ravages, un seul signe, un seul emblème les suspend, un seul mot arrête le carnage. Mais, chose plus admirable encore : à ce signe vénérable, on a vu des combattants jeter leurs armes, se donner le baiser d'union, et, d'ennemis qu'ils étaient, redevenir à l'instant amis et frères, AINSI QUE LE LEUR PRESCRIVAIENT LEURS SERMENTS (1). »

D'après ces principes, les intérêts de la patrie doivent le céder à ceux de la loge ; au fort du combat, le militaire Maçon doit se souvenir, non des serments qu'il a faits à son souverain, à la constitution de l'Etat et à son drapeau, mais des serments faits à la loge : les lois de la guerre, d'où dépend le succès du combat et d'où peut dépendre le salut de la patrie, ces lois, inexorables partout ailleurs, cessent de l'être quand deux Maçons se trouvent en face. Les intérêts de la patrie divisent les combattants, n'importe ; les intérêts de la loge doivent les unir ; la Maçonnerie permet d'embrasser ceux que la patrie ordonne de combattre ; que dis-je ? leurs serments maçonniques le leur prescrivent. Et qu'on le remarque bien, ce qui est prescrit à un Maçon est prescrit à cent, à mille, à tous ; ce qui est prescrit à un simple soldat Maçon, est prescrit à l'officier Maçon, au général Maçon.

« Parmi nos Frères qui suivent les bannières de Mars, dit le F. Duplais (dans un discours qu'il prononça à l'occasion d'un banquet où quatre loges des plus renommées de Paris étaient réunies), je vois deux guerriers entraînés par leur aveugle fureur, se menacer de loin, agiter en leur main un glaive meurtrier ; leur acharnement est au comble, la rage se peint dans leurs farouches regards, ils sont près de s'atteindre. Cependant un sentiment secret les arrête : un signe, un cri, partant de l'un des combattants, anéantissent la fureur qui les animait ; on les voit s'élancer l'un vers l'autre, mais c'est pour se donner le baiser fraternel (2). »

II

Voilà la théorie, voici la pratique. Ainsi que l'avoue un Maçon distingué (3), « les dernières guerres européennes contre la France sont riches en exemples où l'assaillant baisse les armes, où l'officier arrêta sa troupe, pour sauver un Frère qu'il aperçut sous l'uniforme. »

Les traits que nous allons citer ont rapport à la bataille de Waterloo et sont tirés des *Annales maçonniques des Pays-Bas*, qui en rapportent plusieurs autres qu'il serait trop long d'insérer ici :

« Le 18 juin, au milieu d'une furieuse charge de cavalerie, un officier belge reconnaît devant lui un de ses Frères d'armes, avec qui il s'était

trouvé autrefois dans la loge. A peine s'applaudissait-il d'être assez loin de lui pour ne pas devoir l'attaquer, qu'il le voit entouré et blessé. Il oublie tout alors, se précipite vers lui, et le dégage, au risque de passer pour traître. » (T. II, p. 52.)

« Le même jour, deux jeunes officiers anglais commandaient une escorte qui conduisait plusieurs centaines de prisonniers français dont les officiers se firent reconnaître pour Maçons. Pour être fidèles à leur parole maçonnique, les officiers anglais se préparèrent à les défendre contre les Prussiens, et « on aura de la peine à le croire (ce sont les propres paroles des *Annales* elles-mêmes), on aura de la peine à le croire, mais il est de toute vérité que le combat s'engageait entre les vainqueurs (anglais et prussiens), quand la voix d'un général prussien le fit cesser. » (T. II, p. 54.)

Il n'y a personne qui ne voie quelle perturbation, quel désarroi des actions semblables, au fort du combat, peuvent mettre dans une armée ; elles peuvent décider du sort de la bataille. Si elles s'étaient reproduites à celles de l'Alma, d'Inkermann, de Magenta ou de Solferino, ou à l'assaut du fort Malakoff, qui sait quelle aurait été l'issue de ces batailles et de cet assaut ? Les lois de la guerre, pas plus que la saine morale, ne permettent de prendre la défense d'un ennemi contre ses propres gens ; elles ne permettent pas de dégager, au milieu d'une furieuse charge de cavalerie, un ennemi entouré, au risque de passer pour traître ; elles ne permettent pas d'engager le combat contre ceux de son parti pour être fidèle à la parole maçonnique.

Cependant, les *Annales maçonniques* qui rapportent ces actions trouvent que ce sont là « des traits qui honorent la Maçonnerie », et elles ajoutent que « ceux qui ont agi de la sorte croient n'avoir rempli que leur devoir, n'avoir suivi que leurs serments, n'avoir fait que mettre en pratique la morale de la Maçonnerie. » (P. 49 et 56.)

III

Citons encore d'autres faits que rapportent également des écrivains de l'Ordre, d'une orthodoxie maçonnique incontestée.

En voici d'abord un, arrivé en Espagne lors de la guerre qu'y firent les Français sous Napoléon. Nous le rapportons d'après la Revue maçonnique *Latonia* (T. II, p. 189) :

« Les deux armées (française et espagnole) se trouvaient en face de Salamanque. Un régiment français avait formé un carré ; mais à peine cette évolution avait-elle été exécutée, que des balles et des boulets de canon vinrent assaillir le carré. Le chef Dupuy est blessé mortellement ; mais, pour sauver le reste du régiment, il fit le signe de détresse. Le chef ennemi l'aperçoit, et le carnage cesse aussitôt. Ceux qui peuvent se faire connaître comme Maçons sont internés dans la ville voisine, sur leur parole d'honneur ; des vêtements, de l'argent, toutes les provisions nécessaires leur sont procurées, et ces braves durent tout cela à la générosité d'un homme qui n'avait avec eux d'autre lien que celui du serment maçonnique. »

(1) Procès-verbal de la fête d'Ordre, célébrée par le Gr. O. de France, le 6^e jour du 4^e mois lunaire (Tammuz) l'an de la vraie lum. 5844. Voir le *Globe*, t. III, p. 446.

(2) Voir le *Globe*, t. IV, p. 216.

(3) L'auteur de la brochure : *Die Gegenwart und Zukunft der Freimaurerei in Deutschland* (p. 33), Leipzig, 1854. Voici le texte primitif : « Die letzten Europäischen Kriege gegen Frankreich sind reich an solchen Beispielen, wo der feindliche Angreifer seine Waffen streckte, der officier seine eigene Mannschaft zurückhielt, um den erkannten Bruder in den Uniform des Feindes zu schonen. »

M. Gyr, en citant ce passage, fait la remarque suivante :

« Les Maçons ne manqueront pas d'exalter la magnanimité du général espagnol envers les compagnons d'armes du commandant Dupuy. « Voilà, diront-ils, un exemple de la magnanimité du Maçon envers ses frères ! Voilà le respect que nous avons pour les lois naturelles de l'humanité ! » (1) Quant à nous, simples profanes, nous ne voyons dans la conduite du général espagnol qu'un parjure. »

N'avait-il pas juré de défendre sa nation, d'obéir à ses chefs et, partant, d'anéantir l'ennemi qui souillait de sa présence le sol sacré de la patrie ? Ces soldats Maçons qu'il a épargnés n'auront-ils pas, peu de temps après, combattu la brave nation espagnole et contribué ainsi à faire prolonger une guerre aussi cruelle qu'injuste ? Que de malheureux Espagnols seront peut-être tombés plus tard sous le sabre de ces soldats épargnés par la fausse générosité d'un général ennemi ! C'est ainsi qu'en se montrant bon Maçon, il a trahi sa patrie ; c'est ainsi qu'en accordant la vie sauve à des ennemis, il a fait massacrer ses compatriotes. Et qu'on n'objecte pas que le général espagnol a fait preuve d'humanité en épargnant des ennemis ; qu'on ne dise pas qu'en blâmant sa conduite en cette circonstance, nous montrons des instincts sanguinaires. Nous répondons que le serment fait au drapeau impose des devoirs dont le non-accomplissement constitue un parjure. Nous disons que la guerre a ses lois horribles, il est vrai, mais reconnues par tous les peuples, lois d'après lesquelles la destruction d'un bataillon carré n'a jamais été considérée comme une boucherie humaine, du moment qu'elle est nécessaire au succès de la guerre, et que l'ennemi, supposé injuste dans son agression, ne veut pas déposer les armes.

IV

Voici un autre fait de même nature. Le F. : Marmier, qui en fut l'auteur, le rapporte lui-même de la manière suivante :

« Lorsqu'en 1808, le premier corps d'armée passa le Tage, près d'Almarez, sous le commandement du maréchal de Bellune, je commandais une compagnie de voltigeurs du 24^e régiment de ligne, qui formait l'avant-garde. Parmi les habitants de l'autre rive, auxquels je m'adressai pour obtenir des renseignements, un homme d'une belle figure et d'une stature colossale attira surtout mon attention. Il portait les vêtements d'un muletier, qui contrastaient singulièrement avec son port majestueux, et il répondait à toutes mes questions avec une précision et une clarté qui annonçaient une grande présence d'esprit. Tout son extérieur avait quelque chose de chevaleresque. Je le donnai à un officier de l'état-major comme guide à travers les montagnes. Dès le soir du même jour, j'appris que ce guide *avait*

(1) Ce que M. Gyr suppose comme devant probablement avoir eu lieu est réellement arrivé : dans un discours que le F. : Nivelle prononça dans la loge des *Cosmophiles*, l'action de Dupuy est représentée comme un *beau trait de clémence*, un acte d'humanité, un *trait héroïque*. Le F. : Nivelle s'extasia à cette occasion devant la Maçonnerie, en s'écriant : « O merveilleuse, ô sublime institution ! » et finit par lui décerner le titre de *Règne des associations bienfaisantes*. (Voir le *Globe*, t. I, p. 62.)

tenté d'égarer une colonne ; on conçut des soupçons, et l'on découvrit sous ses vêtements des instructions secrètes données par le général espagnol Cuesta. Je me rendis dans son cachot. Il avait été condamné à mort et se montrait résigné. Il me demanda seulement tout ce qui était nécessaire pour écrire à sa femme et à ses enfants. Son nom était Santa-Croce. Après quoi il me donna la main, fit l'attouchement maçonnique ; et lorsqu'il eut reconnu que j'étais un frère, il me donna le nom de libérateur. Je m'adressai ensuite à mon major, le baron Jamin, à qui je décrivis en termes chaleureux ce qui venait de se passer, et j'eus le bonheur d'exciter ses sympathies. « Suivez-moi, dit-il, allons trouver le général Barrois, et songeons au moyen de sauver ce malheureux. » Je répétai mon récit au général. Celui-ci s'empressa de se rendre auprès du maréchal Victor, d'où il revint bientôt en nous annonçant que l'Espagnol ne devait pas être jugé par un conseil de guerre, mais être considéré comme un prisonnier ordinaire. »

Voici ce que j'ai lu dans un journal anglais :

« Au nombre des Espagnols qui ont rendu les plus éminents services à leur patrie, il faut placer le célèbre Santa-Croce, qui, après avoir été renfermé dans la Citadelle de Ceuta, a eu le bonheur de s'échapper (1). »

« Ainsi, voilà qui est clair, dit encore M. Gyr. Un espion qui, d'après les lois de la guerre, est condamné à être fusillé, un homme qui avait rendu d'éminents services à la cause de son pays, c'est-à-dire, en d'autres termes, qui avait fait aux Français un tort considérable, Santa-Croce échappe à la mort par l'attouchement maçonnique, découvre un frère dans son ennemi, voit violer en sa faveur les lois de la guerre, est transféré dans une citadelle au lieu d'être passé par les armes, et puis a le bonheur d'échapper ! Sans aucun doute, ce bonheur ne fut pas dû à un aveugle hasard, mais aux intelligences et au dévouement de ses frères. Cette supposition n'est pas sans fondement. Après avoir violé une première fois le serment fait au drapeau, les chefs Maçons devaient, pour être conséquents avec eux-mêmes, ne rien négliger pour procurer à leur Frère les moyens de s'échapper. Double parjure, dont les conséquences auront été funestes aux troupes françaises. Santa-Croce, que l'on affecte de représenter comme un homme de haute naissance et d'une intelligence supérieure, aura continué de rendre à sa patrie d'éminents services, soit en continuant son rôle d'espion, soit en nouant des rapports avec des Anglais, soit enfin en maniant ce terrible mousquet qui abattit des milliers de Français dans les embuscades des Guerillas (2). »

V

Citons un autre fait plus odieux encore, arrivé au commencement de ce siècle à l'Île de France (Maurice), au temps que le général Decaen y commandait. Le voici, tel que le journal *le Franc-Maçon* le rapporte :

« A cette époque, il y avait à Maurice, comme prisonnier de guerre, un capitaine anglais

(1) Voir le *Globe* (t. III, p. 483).

(2) *La Franc-Maçonnerie en elle-même*, p. 166.

nommé Owen. Il avait été enfermé dans un des pavillons de la maison qui se trouve aujourd'hui être celle de la famille d'Epinay, rue du Rempart. Ennuyé de sa réclusion, et voulant respirer pendant quelques heures l'air de la liberté, il attacha un soir des draps à la fenêtre, et il fut bientôt dans la rue... Malheureusement pour lui, il rencontra une ronde de police, il fut arrêté, mais seulement après un combat prolongé, dans lequel plusieurs gardes-police furent blessés par le capitaine Owen qui était armé.

« Qu'on juge de la colère du général Decaen. Prisonnier de guerre, le capitaine Owen avait non seulement rompu son ban, mais blessé des agents de l'autorité dans l'exercice de leurs fonctions. Le capitaine Owen fut renvoyé devant un conseil de guerre et était exposé à une condamnation à être passé par les armes.

« Il fallait à tout prix, pour sauver sa vie, obtenir du gouverneur que le capitaine ne comparût pas devant le conseil de guerre, où, d'après les lois militaires, sa condamnation était certaine. Des démarches furent faites, mais restèrent vaines. Le général Decaen voulait faire un exemple rendu nécessaire par suite de la grande quantité de prisonniers anglais dans le pays.

« Grâce au ciel, le capitaine Owen était Maçon. La loge de la *Triple Espérance*, informée du fait, se rendit en députation au gouvernement. Le général Decaen était lui-même Maçon. Le capitaine Owen fut sauvé et mis en liberté sous la caution de l'atelier (1). »

Ainsi, bien qu'un exemple fût nécessaire, le prisonnier de guerre qui, pour respirer pendant quelques heures l'air de la liberté, avait blessé à main armée plusieurs gardes-police dans l'exercice de leurs fonctions, fut sauvé et mis en liberté.

Nous laissons au jugement du lecteur l'appréciation d'une morale qui, aux intérêts de toute une colonie, préfère les intérêts d'un simple Maçon gravement coupable, coupable d'avoir blessé à main armée des agents de l'autorité dans l'exercice de leurs fonctions. Cependant ces faits immoraux, ces actions subversives non seulement de toute discipline militaire, mais encore de tout droit et de toute justice, la Maçonnerie les approuve, elle loue ceux qui les commettent, elle déclare qu'ils ne font que leur devoir, elle prononce qu'ils ne pourraient agir autrement sans forfaire à la fraternité et à l'honneur maçonniques.

VI

Pour constater cette étrange morale, nous donnons ici un document authentique, émané de l'autorité centrale qui régit la Maçonnerie française du Rite écossais. A cause de son extrême importance, nous en reproduisons textuellement trois articles, les seuls que le journal le *Globe* ait jugé à propos de communiquer au public. Les voici, d'après le journal le *Globe Franc-Maçon* (t. IV, p. 161) :

(1) Le *Franc-Maçon*, 6^{me} an., p. 68. Ce journal n'indique pas l'année où ce fait est arrivé; il se borne à marquer qu'il a eu lieu en 18.

SUPRÊME CONSEIL DU 33^e ET DERNIER DEGRÉ

Grande Loge centrale de France, rite écossais ancien accepté

(Extraits des délibérations du Suprême Conseil de France, séance du 8^e jour de la lune Yar, second mois de l'an de la grande lumière 5842 (18 avril 1842).)

Art. 3 : « Tout capitaine Maçon est autorisé à arborer, en cas de danger, un pavillon maçonnique à ses mâts. Ce pavillon doit être carré et ainsi dessiné en bleu sur fond blanc : DEUX MAINS ÉLEVÉES ET SERRÉES EN SIGNE DE DÉTRESSE, AVEC LA CROIX AU-DESSUS (1).

Art. 4 : « Ce pavillon, ainsi décrit qu'il vient d'être dit, couvre tout l'équipage et appelle le secours de tout Frère qui peut l'apercevoir; ne pas voler à ce signe, c'est forfaire à la fraternité et à l'honneur maçonniques.

Art. 7 : « La partie de ce décret qui regarde l'établissement et la fixation du pavillon sera signifiée à nos ateliers et à nos Frères de tous les rites et de toutes les obédiences.

« Signé à la minute : le comte de Chabillant, comte de Monthion, Allegri, Guiffrey, comte de Fernig, comte Decazes.

« Par ampliation : Le chef du secrétariat par intérim,

« DESFAMMES. »

VII

Je le sais, la Maçonnerie, pour s'innocenter, prétendra que ce pavillon de détresse n'est pas destiné à être arboré dans un combat naval, mais à servir dans d'autres cas où un Frère pourrait avoir besoin du secours de son Frère. M. Eckert a prévu cet échappatoire et y a répondu d'avance. « Le pavillon de détresse, dit-il, a évidemment un sens pratique. Or, il ne peut en avoir un tel s'il n'est destiné aux combats sur mer. Car, en dehors des combats, il y a des signes conventionnels qui, reconnus par le droit des gens, obligent quiconque les aperçoit à porter secours, et auxquels tout homme d'honneur s'empresse d'obéir. Que si les Maçons ont besoin d'avoir un signal particulier pour, en dehors d'un combat naval, répondre aux signes de détresse, c'est qu'ils ne respectent pas le droit des gens et qu'ils sont mauvais citoyens. Or, comme les Maçons repousseront cette supposition, il ne leur reste qu'à avouer que leur pavillon spécial de détresse n'a été créé que pour le cas d'un combat naval, vu que pour tous les autres cas il existe des signaux convenus. »

Or, s'il est vrai que ce pavillon est destiné aux combats, voici la conduite que la Maçonnerie prescrit à ses membres, voici l'action qu'elle leur impose. Un Maçon quelconque (capitaine, pilote, amiral ou tout autre), dès qu'il aperçoit le

(1) Un journal parisien, le *Monde Maçonnique*, rapporte, dans sa livraison de septembre 1862, qu'en Allemagne la Grande-Loge de Hanovre a porté un décret à l'instar de celui du *Suprême Conseil* pour l'établissement d'un pavillon de détresse. Ce journal remarque à cette occasion que, si le décret du *Suprême Conseil* n'a pas eu tout son effet en France, il faut peut-être l'attribuer à la croix qui s'y trouve et qui, comme je dit ce journal, n'est aucunement un signe maçonnique.

pavillon de détresse sur un vaisseau ennemi, doit porter secours au Maçon qui réclame son secours, il doit cesser de combattre dans ses propres rangs, et, pour aider son Frère de loge, il doit faire cause commune avec l'ennemi. Ce Maçon se trouve en face de deux pavillons : il a devant lui le pavillon ennemi que le serment de fidélité qu'il a prêté à son souverain l'oblige de combattre ; il a devant lui le pavillon de détresse d'un Frère que son serment de fidélité à la loge l'oblige de secourir. En face de ces deux pavillons, entre ces deux serments, l'hésitation même ne lui est pas permise ; il doit, sans la moindre perplexité, trahir le pavillon de son souverain et de sa nation. Car, comme le dit expressément le F. Lefebvre, d'Aumale, les lois inexorables de la guerre doivent fléchir devant la puissance maçonnique.

VIII.

Qui ne voit à quel danger toute une flotte, toute une armée sont exposées, quand au jour du combat, à l'heure de la lutte, au moment critique qui décidera du sort de la bataille, des militaires changent de pavillon ou abandonnent leur drapeau et fraternisent avec l'ennemi ? Se conduire de la sorte, n'est-ce pas commettre le crime de félonie à l'égard du souverain, trahir les intérêts de la patrie, concourir à la perte de la bataille et parfois même compromettre l'existence de l'État ? Cette éventualité est d'autant moins impossible, que, d'après les principes maçonniques, les officiers et les généraux, tout autant que les simples militaires, doivent, sans égard pour le serment qu'ils ont fait au prince, tenir le serment prêté au Vénérable. Comme nous l'avons entendu de la bouche du F. Lefebvre, l'obligation de la fraternité maçonnique lie tous les Maçons sans distinction ; par conséquent, les chefs de l'armée aussi bien que les simples soldats. Nous avons entendu aussi le F. Rouilly, parlant de la puissance de la fraternité entre les membres de la loge, s'adresser à tous les Maçons indistinctement, sans égard pour le grade qu'ils ont ni pour le poste qu'ils occupent. Ce ne sont donc pas les soldats seuls sur qui cette puissance doit s'exercer, ils ne sont pas les seuls qui, en vertu de leur fraternité de loge, doivent s'unir à ceux dont ils sont divisés en vertu des intérêts de la patrie ; ce n'est ni aux soldats, ni même aux officiers seuls que les serments maçonniques prescrivent de faire fléchir les lois de la guerre, de s'arrêter au milieu de la lutte sanglante des combats ; les généraux des armées de terre, comme les amiraux des flottes, comme les commandants des villes, comme ceux des citadelles, tous, *au signe vénérable de la Maçonnerie*, doivent, *ainsi que leurs serments le leur prescrivent*, d'ennemis qu'ils sont redevenir amis ; tous doivent se donner le baiser d'union ; tous, à ce signe, comprennent qu'au lieu d'ennemis à combattre, ils n'ont devant eux que des Frères à embrasser.

Avec de tels principes, à quoi servent les armées les plus nombreuses et les mieux organisées ? De quelle utilité sont les places fortes et les citadelles ? Vaut-il la peine de sacrifier tant de millions pour fortifier telle ou telle citadelle,

telle ou telle place, Cherbourg ou Anvers, par exemple ? N'est-il pas à craindre qu'un jour, malgré de redoutables fortifications, une place, une citadelle soit livrée sur une simple sommation, comme le fut en 1793 Mayence, le boulevard de l'Allemagne, ou qu'elle ne capitule, peut-être même avant d'être sommée, comme capitula Malte, le boulevard de la chrétienté en 1798 ? Quand, ainsi que le veut le F. Bouilly, le militaire ne distingue plus la nation ni les uniformes, quand il songe à des serments autres que ceux qu'il a prêtés à la nation qu'il sert et au drapeau sous lequel il combat, quand il se croit permis de faire fléchir les lois inexorables de la guerre ; alors les places même imprenables peuvent en moins d'un jour passer en d'autres mains et changer de maîtres sans siège, sans sommation, comme cela arriva plus d'une fois dans les guerres de la Révolution française. « Dans la guerre de la République, dit M. Barruel, des chefs sans expérience et sans mérite déconcertèrent la sagesse et les mesures des héros les plus consommés dans l'art militaire. Alors, dit-il, des hordes carmagnoles et des guerriers d'un jour célébrèrent leur entrée triomphante dans un grand nombre de provinces ; alors toute la valeur, toute la discipline des légions d'Autriche, de Hongrie et de Prusse, depuis tant d'années instruites à manier les armes, élevées dans les camps par de grands capitaines, devenaient inutiles, et les citadelles, malgré l'art des Vauban et des Coëhorn, s'ouvrirent à l'aspect seul de ces nouveaux vainqueurs (1). »

IX.

Eh, qu'avons-nous besoin de recourir à des faits d'une date si éloignée ? N'avons-nous pas vu dernièrement, dans la guerre entre le Piémont et les Deux-Siciles une série d'événements qui ne peuvent s'expliquer que par la trahison et le parjure d'hommes qui, pour être fidèles à d'autres serments, violent ceux qu'ils ont prêtés à leur souverain et à leur patrie ? « Qu'avons-nous vu en Italie ? disait M. Rogier, ministre des affaires étrangères en Belgique : une poignée d'hommes audacieux déclarent un jour que dans quelques semaines ils se seront rendus maîtres d'une partie de l'Italie, et ce qu'ils disent, ils le font. Et nulle part ils ne rencontrent de résistance sérieuse ; les murailles tombent, les villes s'ouvrent, les trônes s'écroulent devant eux (2). » Nunzianta livre au Piémont ses régiments. Persano, sa flotte, et Liborio Romano, la capitale. Ainsi que le dit M. Barruel, en parlant des Français, devant Malte en 1798, il n'y avait là que des Frères à embrasser, et non des ennemis à combattre. Et il en était de même pour les Garibaldiens et les Piémontais, lors de leur facile conquête du royaume des Deux-Siciles. La fraternité, qui régnait entre les membres des sociétés secrètes des deux camps, avait tout réglé d'avance, au point qu'un jour on annonça par méprise la victoire avant le combat. Ainsi, une dépêche télégraphique de Turin, datée du 3 novembre 1860, faisait connaître l'entrée des

(1) *Mémoires*, etc., t. IV, p. 349.(2) *Annales parlement.* (Chambre des représentants), séance du 24 décembre 1864, p. 28.

Piémontais dans Mola-di-Gaeta, entrée qui ne se fit que le lendemain, à cause d'un empêchement imprévu dont on n'avait pas été averti à Turin. Certaines combinaisons avaient été préparées longtemps d'avance, comme l'atteste M. le lieutenant-général Chazal, ministre de la guerre en Belgique, qui prononça au Sénat, dans la séance du 4 mai 1861, un discours dont nous extrayons le passage suivant : « J'ai voulu savoir ce qui s'était passé à Gaète ; j'y ai envoyé des officiers, et nous avons appris que la place s'était rendue à la suite de désastres causés par *l'infamie et la trahison*. Il paraît avéré que l'officier qui avait construit le principal magasin à poudre de la forteresse, avait toléré des fraudes et des malfaçons dans l'exécution de la maçonnerie. Pendant le siège, cet officier a passé à l'ennemi, et c'est sur ses indications et sur celles d'autres transfuges que les assiégeants ont dirigé le feu sur le magasin et sont parvenus à le faire sauter (1). »

Nous n'avons jusqu'à présent considéré la morale de la fraternité maçonnique qu'au point de vue militaire. Mais ce ne sont pas les militaires seuls que lie cette fraternité ; ce ne sont pas, comme le dit le F. Lefebvre, les hommes d'une seule profession que la Maçonnerie unit : tous ses affiliés, quels que soient leur âge et leur fortune, leur état et leur position sociale, elle les unit comme autant de membres en un seul corps ; elle ordonne à tous d'être fidèles aux serments faits aux chefs de la loge plutôt qu'aux serments faits au prince et à la patrie ; elle veut que quiconque est affilié à l'Ordre, n'importe son état ou sa position, défende par tous les moyens possibles les intérêts de ceux qui appartiennent à la loge, préférablement aux intérêts de ceux qui ne lui appartiennent pas.

Et pourquoi, si l'on veut être conséquent, n'en serait-il pas ainsi ? Pourquoi un Maçon, pour sauvegarder les intérêts d'un Frère de loge, ne pourrait-il pas, ne devrait-il pas sacrifier les intérêts d'un individu ou d'une famille ? S'il est vrai que *la puissance des liens maçonniques est si forte qu'elle s'exerce même sur ceux que les intérêts de la patrie ont divisés*, s'il est vrai qu'il n'y a pas jusqu'aux lois inexorables de la guerre qui ne fléchissent sous la puissance maçonnique, s'il est vrai, enfin, qu'au fort d'une bataille, au milieu d'une furieuse charge de cavalerie, un Maçon, pour sauver un Frère de loge, peut se précipiter sur l'ennemi, combattre ses propres Frères d'armes et s'exposer à contribuer à la perte d'une bataille, à la perte même d'une patrie, dont le sort quelquefois (comme à Waterloo) peut dépendre de l'issue de la bataille ; si tout cela est vrai, disons-nous, il doit être à plus forte raison, il doit être permis à un Maçon, juge et fonctionnaire de l'Etat, d'agir pour le même motif contre les intérêts d'un individu, d'une famille et même d'une province. Cela est logique.

XI

Mais aussi quels désordres et quels désastres ne doivent pas découler d'un tel principe, d'une

(1) *Annales parlement.* (Chambre des représentants.) Séance du 21 déc. 1861, p. 28.

telle morale ? D'abord, si l'on admettait ces principes, quelle grave atteinte l'ordre judiciaire n'en souffrirait-il pas ? et à quoi se réduirait la justice elle-même ? Le juge ne doit-il pas être exempt de tout engagement particulier qui pourrait entraver la liberté et l'indépendance de son jugement ou qui pourrait faire suspecter son intégrité ? M. de Gerlache, premier président de la Cour de Cassation de Bruxelles, traçait en peu de mots et la haute importance de la justice et la noble mission des corps judiciaires, lorsque, en complimentant le roi à l'occasion du nouvel an 1860, il lui adressa ces belles paroles : « Sire, la justice est l'ancre qui affermit les royaumes et les empires au milieu des agitations des partis et des passions qui les divisent, et trop souvent les ébranlent. La justice, qui est la même pour tous, dans tous les temps et sous tous les régimes, ne connaît que le droit et la loi. Mais les lois ne sont rien, si elles ne sont invariablement exécutées dans l'intérêt général. Saint François de Sales présente la justice comme la plus belle de toutes les vertus, comme la vertu tout entière, descendue du ciel et née de Dieu. « Elle est, dit-il, le lien du monde, la paix des nations, le soutien de la patrie, la sauvegarde du peuple, la force d'un pays, la protection du faible, la consolation du pauvre, l'héritage des enfants, la joie de tous les hommes et l'espérance du bonheur éternel pour ceux qui l'administrent dignement. »

« Qu'est-ce qu'un juge, disions-nous dans la *Patrie*, de Bruges, si ce n'est l'homme vertueux, l'homme probe, l'homme inaccessible à toute considération étrangère, à tout esprit de parti, à toute prédilection pour les personnes et les doctrines, et se préoccupant uniquement du vrai et du juste ? Peut-il y avoir chez le juge, appelé à prononcer sur les plus graves intérêts de l'homme et de la société, la moindre place pour l'esprit de parti ? et quelle garantie l'homme lié par ses serments de fraternité peut-il offrir aux justiciables qui mettent leurs intérêts entre ses mains ? A qui, plus qu'à un juge importe-t-il d'avoir toujours et partout cet *animus in coasulendo liber*, cette liberté qui ne flatte ni ses propres passions ni celles d'autrui et ne s'inspire jamais que de nobles sentiments ?

« Mais cette liberté existe-t-elle chez le Maçon ? La confiance des justiciables en de pareils magistrats est impossible ; les garanties d'impartialité disparaissent ; la justice n'est plus cette divinité tenant sa balance égale entre les partis, et portant le bandeau sur les yeux pour ne point distinguer entre les hommes sur lesquels son arrêt va se prononcer ; sa balance porte un poids que la passion jette toujours dans l'un des plateaux ; son bandeau est troué, et un œil malin distingue adroitement si c'est un adversaire ou un partisan que l'arrêt doit atteindre. Que devient alors la dignité d'un tribunal, la sentence d'un juge, le respect de la chose jugée, l'intérêt social tout entier ? » (1)

Dans un tel état de choses, les juges ne sont plus juges, ils sont partie ; ils ne rendent pas des arrêts, ils rendent des services. Aussi, M. Eckert démontre-t-il, dans plus d'un endroit de ses ouvrages, que la Maçonnerie est incompatible

(1) *La Patrie*, de Bruges, 29 octobre 1858.

avec la fonction de juge. « Où en serions-nous réduits, s'écrie-t-il, si, par les serments de la politique de l'Ordre, tous les sièges de la magistrature étaient le partage exclusif de la Maçonnerie ? Alors le pouvoir judiciaire serait séparé de l'Etat et passerait aux mains d'une personne morale ; il dépendrait non d'un Etat particulier, mais d'un Etat universel. » (1)

Outre qu'on verrait des avancements scandaleusement rapides et que rien ne peut justifier, la magistrature judiciaire, ce corps que, dans tous les pays civilisés, on regarde comme le dernier boulevard de l'indépendance et comme l'obstacle à la tyrannie, ce corps serait asservi aux passions des partis. Lorsque, dit M. Mesnard, la justice s'abandonnant elle-même, tombe des hauteurs de la loi dans la bassesse du dévouement, le mal est grand et dépasse tout ce que peut redouter la prévoyance humaine (2).

S'il fallait un jour en venir là, nous serions pires qu'en Turquie et en Chine, où la vénalité des juges est si commune. Là au moins il n'y a pas de société exclusive ; la justice ne s'y vend et ne s'achète que d'individu à individu. Mais dans les pays chrétiens ce serait bien autre chose : le jour où la fraternité maçonnique y ferait invasion dans les tribunaux et dominerait dans le sanctuaire de la justice, les intérêts de plus de quatre millions de belges dépendraient des neuf mille Francs-Maçons Belges, et en France les intérêts de plus de trente-cinq millions de Français dépendraient des vingt-cinq mille Maçons français.

XII

Puis, que deviendrait l'administration de l'Etat ? « La Maçonnerie, dit M. Eckert, par suite du serment de la fraternité ou d'une décision des loges hisse ses adeptes à toutes les places de l'administration et écarte tous les citoyens non initiés. Le Maçon qui occupe une position civile est sommé de se rappeller le serment de venir en aide à son frère, et celui qui est initié à un grade supérieur protège ses simples Frères, selon que le commande l'intérêt de l'Ordre... C'est ainsi que l'Ordre parvient à faire entrer ses adeptes dans toutes les places communales, qu'il se constitue le gérant et l'organe de la commune, qu'il dispose réellement de la puissance du peuple. Donc, conclut M. Eckert, l'Ordre maçonnique tient dans les mains toutes les autorités du gouvernement ; il renverse les bases de l'Etat et de la société ; il proclame l'égalité des droits de tous les citoyens, tandis qu'il a une préférence marquée pour ses membres ; il distribue à ses conjurés toutes les places de l'Etat, des écoles et des communes. Ainsi

les Etats sont minés dans leurs fondements ; ainsi l'égalité des droits n'est qu'un leurre (1). »

Il faudrait une oblitération entière du sens moral pour ne pas voir où mènent de tels principes. Si jamais il prévalent, ils n'aboutiront à rien moins qu'à la dissolution de la société. Armée, administration, tribunaux, toutes les institutions légales tomberont comme du bois vermoulu. L'Etat croulera, et la société sera ensevelie dans une immense catastrophe.

L'ALPHABET DU MAGISME PALLADIQUE

DIT ALPHABET DES MAGES D'ÉGYPTÉ

Dans la voûte de protestation des hauts-maçons américains, on a vu que les Palladistes se servent, pour marquer leurs divisions d'un document, des lettres d'un alphabet magique secret : *Athoïm, Beïnthin, Gomor*, etc.

D'autre part, le volume que M. A.-C. De la Rive vient de faire paraître parle de cet alphabet (page 688) et indique que, chacune de ses lettres ayant une valeur numérique secrète, on s'en sert dans la haute-maçonnerie pour faire certaines combinaisons de chiffres, connues des parfaits initiés seuls. C'est ainsi que, dans la correspondance entre chefs, lorsque l'on ne croit pas indispensable de se servir d'hiéroglyphes, on remplace les noms de personnes par un nombre, qui équivaut au total des lettres selon leur valeur dans l'alphabet magique.

Je pense donc qu'il sera intéressant, pour les lecteurs de la *Revue Mensuelle*, de connaître dès à présent ce curieux alphabet secret de la haute-maçonnerie.

Il se compose de vingt-deux lettres, dont les noms sont : *Athoïm, Beïnthin*, etc., et dont la valeur particulière est inscrite dans le tableau suivant :

Athoïm	représente :	A	et vaut :	1
Beïnthin	—	B	—	2
Gomor	—	G	—	3
Dinaïn	—	D	—	4
Eni	—	E	—	5
Ur	—	U, V ..	—	6
Zaïn	—	Z	—	7
Hélétha	—	H	—	8
Théla	—	Th ...	—	9
Ioïthi	—	I, J, Y .	—	10
Caïtha	—	C, K ..	—	20
Luzain	—	L	—	30
Mataloth ...	—	M	—	40
Naïn	—	N	—	50
Xirôn	—	X	—	60
Olélath	—	O	—	70
Pilôn	—	F, P ..	—	80
Tsadi	—	Ts	—	90
Quitolath ...	—	Q	—	100
Rasith	—	R	—	200
Sichen	—	S	—	300
Thoth	—	T	—	400

Chaque lettre a, en outre, un hiéroglyphe

(1) *La Fr.-M., dans sa véritable signification*, etc., t. I, p. 144.

(2) Ces réflexions sont tirées du *Journal de Bruxelles*, 18 novembre 1860. — Ce *Journal* ajoute : « Les annales de l'Ordre maçonnique nous révèlent à cet égard les faits les plus étranges. Des hommes coupables de crimes avérés, de complots contre la sûreté de l'Etat, tombent entre les mains de la justice, et on les déclare innocents, ou d'invisibles mains brisent leurs chaînes et les rendent à la liberté. Ils trouvent des amis, des complices partout, parmi leurs juges, parmi les plus hauts fonctionnaires, ministres, généraux, gouverneurs ; ils en trouvent parmi leurs geoliers au fond de leur prison. Tout le monde leur vient en aide au nom redouté de la Franc-Maçonnerie. C'est ce qui résulte de la vie de Jean Wilt, dit von Dorring, écrite par lui-même, dont on trouve l'analyse dans l'ouvrage de M. l'abbé Gyr, *La Fr.-M. en elle-même*, p. 167 et suiv.

(1) *La Franc-Maçonnerie dans sa véritable signification*, etc. (t. I, p. 439.)

correspondant, un secret, un nom symbolique et une devise.

Ainsi, pour ne parler ici que des noms symboliques, en voici la nomenclature :

La lettre ATHOÏM se nomme *le Mage*; BEITHIN, *la Porte du Sanctuaire occulte*; GOMOR, *Isis*; DINAIN, *la Pierre cubique*; ENI, *le Maître des Arcanes*; UR, *les Deux Routes*; ZAIN, *le Char d'Osiris*; HÉLÉTHA, *Thémis*; THÉLA, *la Lampe voilée*; IOITHI, *le Sphinx*; CAITHA, *le Lion dompté*; LUZAIN, *le Sacrifice*; MATALOTH, *la Faulx*; NAIN, *le Génie Solaire*; XIRON, *Typhon*; OLÉLATH, *la Tour foudroyée*; PILON, *l'Etoile des Mages*; TSADI, *le Crépuscule*; QUITOLATH, *la Lumière resplendissante*; RASITH, *le Réveil des Morts*; SICHEN, *le Crocodile*; THOTH, *la Couronne des Mages*.

J'expliquerai plus tard, soit dans un fascicule du *Diable au XIX^e Siècle* (quand j'en serai à la onzième partie : le Palladisme, culte organisé de Lucifer), soit au besoin dans la *Revue Mensuelle*, tout ce symbolisme étrange et vraiment diabolique (1). Je donnerai les hiéroglyphes, les secrets de chaque lettre, leurs devises respectives.

Une devise, pourtant, va faire comprendre tout de suite que cet alphabet est nettement luciférien. La devise de la lettre THORN, nommée *la Couronne des Mages*, est celle-ci : « L'empire du monde appartient à l'Empire de la Lumière, et l'Empire de la Lumière est le trône que le Dieu-Bon réserve à la volonté sanctifiée. »

Néanmoins, pour aujourd'hui, je dois me borner à expliquer l'emploi de la valeur numérique des lettres de l'alphabet magique dans la correspondance des hauts-maçons.

Je citerai quelques exemples, afin d'être bien compris.

Lemmi, en dehors du nom de Simon sous lequel il est désigné depuis le 20 septembre 1893, est appelé plus souvent : **461**.

En effet :

A	vaut	1
D	—	4
R	—	200
I	—	10
A	—	1
N	—	50
O	—	70
L	—	30
E	—	5
M	—	40
M	—	40
I	—	10

Total : 461

(1) Au cours de mes voyages, il m'arriva, dans un triangle, d'entendre une conférence, dont l'annonce avait en le don de m'intriguer vivement. « Conférence sur l'Alphabet », disait la voûte affichée dans le parvis. Ce titre, suivi du nom de la personne qui devait prendre la parole, me décida à assister à la tenue ; je me demandais ce qu'on pouvait bien dire à propos de l'alphabet ; mais je connaissais de réputation l'orateur comme capable de rendre intéressants les sujets les plus insignifiants en apparence. J'eus, en effet, une des plus profondes surprises de ma vie. Je n'avais pas soupçonné jusqu'alors quel parti pouvaient tirer de leur alphabet, au

De même, Carducci est désigné par le nombre **669**, puisque : G vaut 3 ; I, 4 ; O, 70 ; S, 300 ; U, 6 ; E, 5 ; C, 20 ; A, 1 ; R, 200 ; D, 4 ; U, 6 ; C, 20 ; C, 20 ; I, 40 ; nombres dont le total est bien 669.

Floquet devient *Monsieur 1.255*, et Sophie Walder est *Mademoiselle 725*, en vertu du même calcul :

C	vaut	20	S	vaut	300
H	—	8	O	—	70
A	—	1	P	—	80
R	—	200	H	—	8
L	—	30	I	—	10
E	—	5	E	—	5
S	—	200	V	—	6
F	—	80	V	—	6
L	—	30	A	—	1
O	—	70	L	—	30
Q	—	100	D	—	4
U	—	6	E	—	5
E	—	5	R	—	200
T	—	400			
Total :		1255	Total :		725

Bizarrerie du sort : le F. : Floquet, que Gambetta appelait « une oie avec une queue de paon », est un personnage important, même en nombre palladique.

Par l'un des deux exemples ci-dessus, on aura remarqué que le W (ou double V) se compte pour 12 ou deux fois 6. Par contre, lorsqu'un nom contient TH équivalant au *théta* grec, ces deux lettres doivent n'en faire qu'une pour le calcul, soit *Th* valant 9, et non pas T (400) + H (8).

Ainsi, un palladiste, qui aurait à s'entretenir, avec un de ses collègues, des malheurs de la sœur Félicie Thomé, de Charleville, dont M. A.-C. De la Rive raconte l'étrange histoire en son volume, la désignerait par le nombre **284**, puisque : F vaut 80 ; E, 5 ; L, 30 ; I, 40 ; C, 20 ; I, 40 ; E, 5 ; *Th*, 9 ; O, 70 ; M, 40 ; R, 5 ; dont le total est bien 284.

De même, celui des agents de Lemmi en France, à qui le grand-maître italien a donné le pseudonyme palladique de « *Moïse Lid-Nazaréth* », est désigné, dans la correspondance secrète, soit sous ce nom de guerre, soit par le nombre **742**, puisque : M vaut 40 ; O, 70 ; I, 40 ; S, 300 ; E, 5 ; L, 30 ; I, 40 ; D, 4 ; N, 50 ; A, 1 ; Z, 7 ; A, 1 ; R, 200 ; E, 5 ; *Th*, 9 ; dont le total est bien 742.

Il est aisé de comprendre que ces noms, mis de cette façon en chiffres, sont absolument indéchiffrables pour quiconque n'est pas dans le secret de l'application de l'alphabet magique à telle ou telle personne.

Imaginons une phrase, telle que celle-ci :

« 725, de retour depuis hier, me dit que 461 est très satisfait de la démarche de 742 auprès de 1255. »

point de vue de la doctrine luciférienne, les Palladistes versés dans la science de la magie, dans cette mystique infernale qui, en fait d'astuce, est peut-être le chef-d'œuvre de Satan. (Dr B.)

Il n'y a pas un secrétaire d'ambassade, si rompu qu'il soit au déchiffrement de la cryptographie, qui pourra découvrir, par n'importe quel calcul, de quelles personnes il est question dans cette phrase. Pour savoir à quoi s'en tenir, il faudrait avoir la liste des Inspecteurs Généraux et Inspectrices Générales en mission permanente, constamment tenue à jour, et avec les prénoms de chacun et chacune, ainsi que la liste, également à jour, des agents particuliers des Directoires; ces agents y étant désignés sous leurs pseudonymes palladiques. Alors, avec ces listes, il faudrait dresser un tableau de tous les nombres correspondant à chaque nom et à chaque pseudonyme; mais ce tableau est absolument impossible à faire, attendu que la liste des agents n'est jamais communiquée et reste entre les mains de chaque Souverain Directeur. Lemmi a seul sa liste d'agents directs; Hobbs, seul, la sienne; Findel, seul, la sienne; et ainsi de suite.

On ne peut, connaissant l'alphabet magique et la valeur numérique de ses lettres, découvrir, par-ci par-là, que la signification des nombres s'appliquant aux personnages les plus connus.

Sous le nombre 911 et sous le nombre 476, il sera possible, à la rigueur, de deviner et de constater le F. : Cornélius Herz et le F. : David Sandeman, vu leur grande notoriété; mais qui, je vous le demande, réussira à découvrir, par exemple, sous le nombre 1077, la S. : Inès Morata, de Madrid, qui a toujours évolué dans le plus grand mystère?

Aussi, n'ai-je publié l'alphabet secret du Palladisme qu'à titre de pure curiosité.

Docteur BATAILLE.

ANGES ET DÉMONS

Plusieurs coquilles ont émaillé l'article que nous avons publié, sous ce titre, dans le numéro précédent de la *Revue Mensuelle*.

Nous prions nos amis de lire, page 61, col. 1, ligne 24 : *op. cit.*, au lieu de *ap. cit.*; — ligne 49 : *Societatis*, au lieu de *Societabis*; — ligne 50 : *Tractatus De Angelis*, au lieu de *Trachatus De Angelis*; — col. 2, ligne 55 : de l'Evangile (*passim*), au lieu de l'Evangile (*passion*).

CHRONIQUE DU SURNATUREL

CERBÈRE

Un des passages du *Diable au XIX^e Siècle* qui a eu le plus le don de provoquer les rires et les haussements d'épaule des soi-disant catholiques (vrais sceptiques, au fond) a été celui où j'ai eu l'occasion de dire quelques mots du démon Cerbère.

Je prie mes lecteurs de se reporter au premier volume, livraison 98, page 782.

C'était l'entrée en matière du chapitre XXIV, *la Possession et les Démoniaques*. J'exposais

combien il est regrettable que la croyance au surnaturel se perde; je disais l'aveuglement de ces pauvres fous qui se croient des esprits forts et qui n'aperçoivent pas le diable opérant à côté d'eux. A ce propos, je citais deux lettres, prises parmi les innombrables que je reçois, et dans lesquelles mes honorables correspondants déplorait, eux aussi, la négligence de nombreux membres du clergé à étudier la mystique.

La seconde de ces lettres, émanant d'un vénérable prêtre, exorciste aguerri contre Satan et qui avait été témoin de quantité de faits diaboliques, disait entre autres choses :

« Je lis votre récit avec d'autant plus d'intérêt, que depuis sept ans je m'occupe spécialement des questions diaboliques, ayant à soutenir et à exorciser plusieurs personnes possédées par les démons.

« On passe pour exalté quand on parle de ces choses-là; mais peu de personnes, même parmi les prêtres, soupçonnent combien l'action du démon est fréquente à notre époque et quelle large part ce monstre prend aux affaires humaines.

« Avec ce que j'ai vu, dans les cas que j'ai rencontrés, et ce que la théologie nous enseigne, il est facile d'expliquer tous ces phénomènes que vous rapportez, et pas un de ceux que j'ai lus jusqu'ici ne m'a étonné...

« Je serais heureux, me demandait mon correspondant, si vous pouviez me dire si, dans votre enquête, vous n'avez pas trouvé quelque part le démon *Cerbère*. Je tiens enfermé, dans le corps d'une pauvre et sainte fille, un démon puissant qui me paraît être celui-là. Si c'est lui, vous n'avez certainement pas dû le rencontrer... »

Citant cette lettre, je l'interrompis en cet endroit, pour montrer combien l'exemple était significatif. Ce pieux et savant exorciste avait soupçonné Cerbère dans ce méchant diable qui refusait obstinément de dire son nom.

La lettre dont il s'agit remontait déjà à plusieurs mois. Dans le fascicule qui en donna des extraits (fascicule de septembre 1893), je racontai une partie de ce qui était résulté de ma correspondance avec le vénérable exorciste.

N'ayant, en effet, jamais rencontré Cerbère au cours de mon enquête, mais sachant d'autre part à quoi m'en tenir sur son compte, j'avais pu fournir quelques renseignements à mon correspondant, et je fis connaître ce point à mes lecteurs.

« Lors de mon second voyage à Charleston, j'ai copié plusieurs des livres infernaux qui sont aux archives du Suprême Directoire Dogmatique, parmi lesquels un curieux registre où figure toute la hiérarchie diabolique, telle que Satan l'a fait connaître à son vicaire (alors Albert Pike).

« J'ai donc pu donner quelques indications précieuses à l'éminent exorciste qui me faisait l'honneur de me consulter. C'est ainsi que je lui fis savoir que Cerbère s'intitule « marquis de l'enfer », qu'il est inscrit comme commandant à dix-neuf légions, soit à 128.654 diables subalternes, et qu'il apparaît d'ordinaire sous la forme d'un chien, à une tête (et non à trois, comme on se l'imagina), ladite tête pourvue d'une barbe humaine noire et coiffée d'un bonnet pointu. J'indiquai aussi, pour le cas où le fait eût été ignoré de mon correspondant, qu'on pouvait surprendre ce démon, en lui parlant d'une certaine Marie Martin avec qui il avait eu des relations.

« Mes renseignements ne furent pas superflus; car bientôt ce méchant et puissant démon se laissa surprendre le secret de son identité : c'était bien Cerbère.

« Depuis lors, Cerbère s'est enfui de la ville où il avait établi sa résidence, dans le corps de la malheureuse possédée dont il est ici question. »

Voilà ce qui a été imprimé dans le 10^e fascicule qui parut en septembre dernier.

Il n'y avait là rien de risible. Les vrais catholiques, ceux qui ont gardé la foi et sous les yeux de qui tombèrent ces lignes, comprirent qu'il s'agissait d'un cas de possession des plus graves, mais que la discrétion m'empêchait d'entrer dans de plus amples détails.

Dans la feuille innommable où l'ami du F... Albert Pétrot s'est attaché à tenter, par les moyens les plus déloyaux, de jeter le discrédit sur mes révélations, ce fascicule fut tout particulièrement l'objet d'une moquerie à outrance. J'appelle ce journal « innommable », parce que vraiment on ne peut pas le désigner sous le titre qu'il a pris ; autant vaudrait appeler « lumière » les ténèbres et « vertu » le vice, selon la langue à rebours en honneur chez les francs-maçons.

Donc, M. Georges Bois trouva extrêmement plaisant cet incident diabolique que je venais de laisser entrevoir ; il en fit des gorges chaudes. Il consacra deux colonnes à railler des miracles que j'avais fidèlement rapportés de la vie de saint Dunstan, le grand apôtre de l'Angleterre, à se moquer des catholiques qui n'ont pas son scepticisme de joyeux boulevardier ; et M. Auguste Roussel fit à cette diatribe, digne de la *Lanterne* et autres organes de l'irréligion gouailleuse, les honneurs de la première page de son numéro du lundi 30 octobre. Ces plaisanteries de cabaret s'étalèrent en premier article.

La conclusion de M. Georges Bois est caractéristique. Je ne me doutais pas alors que j'aurais un jour à la reproduire.

La voici (elle est devenue, comme on va voir, de pleine actualité) :

« Terminons par une anecdote qui déridera le lecteur... Un des correspondants du *Diable au XIX^e siècle* écrit au docteur Bataille pour lui demander ce qu'il pense du démon Cerbère. A ce nom, le correspondant soupçonne un démon à tête de chien. Le docteur, lui, pense aussitôt à son portier. Alors, il répond à son correspondant en le félicitant avec onction. Ce n'est pas lui qui doute du surnaturel ! Puis, il ajoute qu'en effet Cerbère est un vilain diable à figure de chien, et qu'il se montre le plus communément avec un bonnet sur la tête et une barbe humaine.

« Voilà le correspondant du docteur désormais renseigné, et de main de maître, il peut en être sûr !

« Signé : GEORGES BOIS. »

Il n'est pas possible de travestir avec plus de mauvaise foi ce que j'avais écrit ; tout lecteur peut se reporter à ma livraison 98, pages 782 et 783. Il n'est pas possible non plus de tourner plus en ridicule un vénérable prêtre, exorcisant une malheureuse possédée, avec l'autorisation de son évêque ; et c'est un journal catholique qui se moque en ces termes d'un pieux exorciste, combattant l'enfer avec tout son zèle de croyant éclairé !... Quelle triste et honteuse pasquinade !...

Mais, vraiment aussi, il semble que la Providence s'attache à susciter des événements qui chaque jour confirment la véracité et la sincérité de mes divulgations. Certes, je n'en tire aucune gloire, et je dis même que cela prouve

que nous sommes bien infimes, bien misérables, des vers de terre, et qu'entre les mains de la Divine Sagesse nous sommes tous de très fragiles instruments.

Déjà, j'aurais pu répondre depuis longtemps aux sottes railleries de M. Georges Bois à propos de Cerbère ; j'ai dédaigné de les relever, et pourtant il m'eût été bien facile de le faire. Mais le lecteur comprend à quelle discrétion je suis tenu, recevant les plus graves confidences.

Cependant, je me trouve obligé aujourd'hui de revenir sur le diable Cerbère, et je ne puis m'abstenir de signaler combien il est merveilleux que ce soit précisément ce démon dont une nouvelle manifestation vient de m'être communiquée.

D'abord, quelques mots sur le passé.

J'ai dit, dans ma livraison 98, que Cerbère, après avoir été tenu longtemps enfermé dans le corps d'une sainte fille, s'en était tout à coup échappé.

Je vais être plus précis.

Le souvenir de Marie Martin, sorcière prédilectionnée de lui, qui fut pendue et étranglée en Picardie le 25 juillet 1586, est un souvenir particulièrement désagréable à Cerbère ; il lui rappelle une défaite que lui infligea l'Eglise, et il entre en colère chaque fois qu'on lui jette à la face ce nom. Il avait espéré faire beaucoup de mal par cette mauvaise femme, et l'Eglise avait brusquement interrompu ses prestiges.

La malheureuse possédée, — une religieuse, — dont il fut question lors de mon fascicule de septembre, a été fort heureusement délivrée. Cerbère se démasqua, quand l'exorciste, mon correspondant, lui parla de Marie Martin.

Ainsi que je l'ai dit, il s'enfuit tout à coup de la ville où il avait alors établi sa résidence. Mais voici bien autre chose, dont je n'ai pas cru devoir parler à cette époque.

Un jour que je me trouvais chez un ami ecclésiastique, j'avais justement sur moi, venant de la recevoir, la lettre dans laquelle le vénérable exorciste de L*** m'annonçait la disparition subite de Cerbère. Bien entendu, je n'avais parlé de ce fait à personne. Mon ami désirait me présenter à un saint prêtre, qui, lui aussi, exorcisait une pauvre possédée, celle-ci laïque. La présentation faite, nous causâmes. La conversation vint sur la possession dont M. l'abbé X*** s'occupait, et il nous dit que, depuis la veille, un démon réellement terrible s'était installé chez la victime, la martyrisant plus que tous les autres. Néanmoins, il avait réussi à contraindre ce diable à se nommer ; c'était Cerbère.

Je n'avais pas à douter de la délivrance de L***. Je sortis ma lettre et la montrai. Rien n'était plus frappant.

Or, Cerbère fut encore délogé, ainsi que ses compagnons. La deuxième possédée dont je parle en ce moment a été complètement et définitivement délivrée dans les derniers jours de juillet 1893.

Maintenant, je vais reproduire des extraits d'une lettre qui m'est parvenue ces jours-ci, arrivant de bien loin, et mes lecteurs pourront constater que le démon Cerbère n'est pas resté

longtemps sans exercer sa rage de persécution.

Je ne publierai pas l'endroit où il manifeste ses fureurs à cette heure, mon correspondant ne m'y ayant pas autorisé. Mais, si M. Auguste Roussel, qui se laisse trop facilement influencer par son collaborateur sceptique, a lui-même le moindre doute, je lui offre une vérification qu'il ne peut refuser. Il n'a qu'à déléguer auprès de moi, un lundi, un ecclésiastique de ses amis, à qui je dirai, sous le sceau du secret, les noms des trois victimes de Cerbère et ceux de leurs exorcistes. Cet ecclésiastique pourra se mettre en rapport avec ces derniers, et il constatera ainsi que l'affreux et cruel démon dont il s'agit a passé de L*** à G*** et de là à M***, cette ville-ci n'étant pas en Europe. M. Auguste Roussel apprendra alors que rien n'est plus vrai que ce que je relate, et cela lui fera apprécier la parfaite inconvenance de son collaborateur M. Georges Bois.

Voici donc la plus récente lettre que j'ai reçue au sujet de Cerbère :

M***, le 16 février 1894.

Monsieur le docteur,

Je ne commencerai pas par vous féliciter de la courageuse campagne que vous avez entreprise ; car vous devez recevoir chaque jour des éloges à ce sujet, et peut-être commencez-vous à en être fatigué. Je vous dirai seulement que tous les jours, à la Sainte Messe, je prie pour vous et que je fais prier quelques bonnes âmes, afin que le Bon Dieu vous donne le courage et les forces de continuer votre œuvre d'homme de Foi et de savant.

C'est de Cerbère que je désirerais vous entretenir.

Il est bien entendu que ce qui me concerne est strictement confidentiel, et que, si vous jugez à propos de faire usage de ma lettre dans l'intérêt de vos lecteurs, vous le ferez de telle sorte qu'il n'y ait aucune indiscretion ; je désirerais même que l'on ne sache pas que cette lettre vient de (nom de la contrée où réside mon honorable correspondant).

Je dirige une personne d'une grande vertu, que le démon obsède quelquefois d'une façon bien pénible.

Un soir, vers dix heures, — c'était vers le commencement d'octobre ou la fin de septembre dernier, — un soir donc, me trouvant dans la chambre immédiatement au-dessous de la sienne, j'entendis aboyer un chien. Or, je ne possède pas de chien. La voix me semblait venir de la chambre de ma pénitente. Étonné, je regardai au dehors, et la clarté de la lune me permit de constater qu'il n'y avait pas de chien à proximité de la maison. J'entendis aboyer une deuxième fois, et la voix me sembla encore mieux venir de la chambre au-dessus.

Le lendemain, je demandai à ma pénitente ce qui c'était passé la nuit dans sa chambre. Elle me dit qu'un gros chien se jetait sur elle en aboyant (c'était la première fois que le

démon lui apparaissait sous cette forme). Une personne qui couchait dans la chambre voisine n'avait rien entendu, bien que l'aboiement m'ait paru fort.

Quelques jours plus tard, je recevais votre fascicule de septembre où il est question de Cerbère. Je demandai alors à ma pénitente de me décrire le chien, — lequel, depuis ce jour, lui apparaît quotidiennement et la suit presque nuit et jour, dans la maison, dans l'église, dans sa cellule, la fatiguant de ses aboiements, l'empestant de son haleine, et se lançant à tout instant sur elle ; mais il ne peut pas la mordre, il ne peut que la frapper de sa queue. — Elle me décrivit le chien, *avec une barbe humaine et quelque chose de pointu sur la tête, comme une touffe de poils raides formant une sorte de bonnet pointu.*

Je lui conseillai de prononcer le nom de Marie Martin, quand elle le verrait. Chaque fois qu'elle prononçait ce nom, il se retirait en grognant ou avec rage.

Je vous avouerai ici que je ne m'explique pas très bien la rage de Cerbère en entendant prononcer le nom de Marie Martin, étant donné ce que vous en dites dans le fascicule d'octobre (page 846). Peut-être ma pénitente croyait-elle prononcer le nom de la Sainte Vierge et celui de saint Martin. Quoiqu'il en soit, quand j'appris par votre publication ce qu'était Marie Martin, j'ai défendu à ma pénitente de prononcer désormais son nom.

Quand je reçus le fascicule de novembre, je la questionnai de nouveau au sujet du chien, qui continuait à lui apparaître. Elle me dit que tantôt elle le voyait comme j'ai dit plus haut, sur ses quatre pattes, qui ne sont pas cependant des pattes de chien, mais quelque chose de fourchu ; *tantôt debout, avec une sorte de manteau.* Je lui montrai alors la gravure représentant Cerbère (page 937), et elle le reconnut parfaitement, sauf quelques légers détails de la forme du manteau et sauf la nature du bonnet qui lui paraît plutôt formé par des poils raides et longs.

En outre, elle voit souvent avec lui un démon ressemblant à Buer (page 905).

Comme elle voyait le démon près d'elle à ce même moment, j'ordonnai à celui-ci, au nom de N.-S. Jésus-Christ, de dire à ma pénitente quel était son nom et ce qu'il venait faire auprès d'elle. Il répondit avec rage que son nom était Cerbère et qu'il était venu pour lui enlever la confiance envers son directeur ; ce dont elle était, en effet, souvent et violemment tentée.

Je n'ai pas poussé les interrogations plus loin, ne jugeant pas à propos d'engager une conversation avec le démon ; du reste, quelle foi ajouter à ses paroles ?...

Au moment où je vous écris, ce siège se

poursuit contre ma pénitente, et le démon en vient à la frapper la nuit avec une chaise.

Je vous serais reconnaissant, monsieur le docteur, de communiquer ma lettre au vénérable prêtre dont il est question page 782. Il voudra peut-être bien entrer en relation avec moi ; car il pourra être intéressant pour lui de connaître les faits et gestes de ce Cerbère qu'il a courageusement combattu, et moi, de mon côté, je pourrai profiter de son expérience et de ses conseils.

Veuillez agréer, monsieur le docteur, l'assurance de ma grande sympathie et de ma coopération, quoique faible, par la prière.

(Signature.)

J'ai mis mon honorable correspondant de M** en rapport avec les éminents exorcistes de L** et de G**, et je recommande aux prières de mes abonnés la malheureuse nouvelle victime de Cerbère. Jusqu'à présent, comme on vient de le voir, cette pauvre fille n'est encore qu'obsédée ; que Dieu lui fasse la grâce d'échapper aux horreurs de la possession !...

Cette manifestation actuelle d'un des plus cruels démons qui soient au royaume de Satan et les circonstances dans lesquelles elle se produit prouvent, jusqu'à l'évidence, que mon œuvre est bien venue à son heure.

Il n'y a pas à en douter, nous sommes à une époque où les innombrables crimes commis par les hommes contre Dieu ont valu à notre monde impie un déchaînement presque général de l'enfer. Les sceptiques s'endurcissent dans leur incrédulité. Dieu leur répond en permettant au diable d'agir, tout en imposant des limites aux effets de sa rage. Dieu est encore trop bon pour nous. Il nous châtie, mais en nous inondant de lumière. Ceux qui, malgré toutes ces manifestations du surnaturel, persisteront à fermer les yeux, auront bien voulu leur damnation éternelle.

Ainsi, songeons un instant aux personnes qui méprisent les enseignements de l'Eglise et qui néanmoins reconnaissent l'existence d'un autre monde. Je veux parler des spirites. Ceux-là constatent, comme nous, des apparitions ; mais, avec leurs idées faussées par leur éloignement de la doctrine catholique, ils s'imaginent que ces fantômes paraissant à leur évocation sont des esprits de défunts ; ils se refusent à croire ce que l'Eglise leur dit, qu'ils sont en cela les dupes des mauvais anges, que ce sont vraiment des démons échappés de l'enfer qui viennent devant eux, empruntant ces formes spectrales. Eh bien, que répondront-ils, lorsque nous leur faisons connaître des manifestations dans le genre de celles de Cerbère ? Ils ne peuvent rien répondre. Il leur est impossible d'avancer et de soutenir que ce chien monstrueux, diabolique, à la barbe humaine et au bonnet pointu, ce chien à l'haleine puante, aux pattes fourchues, qui fait le siège d'une bonne et pieuse chrétienne, la frappant tantôt avec sa queue, tantôt avec une chaise, est une âme d'humain trépassé, revenant sur terre et ayant des communications plus ou moins intéressantes à faire à cette personne. Non, ils ne

peuvent pas prétendre cela. Alors ?... Force leur est bien de convenir, pour peu qu'ils soient de bonne foi, que le monde surnaturel ne se compose pas uniquement d'esprits de défunts, et que, quoiqu'en disent les docteurs en spiritisme, il y a bien un enfer, des démons, des anges du mal et des ténèbres.

Passons aux palladistes. Il en est qui sont sincères dans leur extraordinaire erreur. Je prends, par exemple, cette pauvre miss Vaughan que mon ami A.-C. De la Rive nous fait si bien connaître dans son beau livre, cette Diana tant égarée qui, malgré tout, nous est sympathique, et je lui dis, parlant ainsi aux lucifériens de bonne foi :

« Voyons, réfléchissez un peu. Examinez le cas de l'obsédée de M***. Voilà une excellente chrétienne, une fille d'une grande vertu : son directeur nous l'atteste. Le fait certain, c'est qu'elle est persécutée. Un esprit, indiscutablement pervers et méchant, lui apparaît, la bat, l'obsède avec cruauté. Dans votre système palladique, vous renversez la doctrine chrétienne ; vous ne niez pas le surnaturel, l'existence et l'action des bons et des mauvais esprits, mais vous prenez tout à rebours. De Lucifer, vous faites le rival de notre Dieu et son égal en puissance. Notre Dieu, le seul vrai Dieu, vous l'appellez Adonaï, et vous en faites l'éternel principe du mal ; et Lucifer, que vous vous refusez à nommer Salan, est pour vous l'éternel principe du bien. Or, comment pouvez-vous expliquer le cas de la pénitente de mon vénérable correspondant ?

« Vous avez, vous, miss, un « daimon protecteur » ; tel est le titre que vous lui donnez. Il vous apparaît fréquemment, vous n'en faites pas mystère, sous une forme attrayante. Asmodée se sert de vous, et, pour capter votre âme, pour la retenir sous son joug, il a grand soin de ne pas vous effrayer, de ne pas se livrer contre vous aux moindres sévices ; même, il vous obéit volontiers, quand vous lui commandez. N'importe lequel de nos théologiens catholiques vous dira que c'est là une ruse infernale. Eh bien, miss, vous savez aussi bien que moi, puisque vous avez lu aussi les livres de votre pontife Albert Pike et que vous en possédez peut-être des copies encore plus complètes que les miennes, vous savez, dis-je, qu'Asmodée et Cerbère appartiennent tous deux à la même catégorie d'esprits, sont tous deux des lieutenants de Lucifer. Selon votre doctrine luciférienne, Cerbère est un bon génie, un esprit de lumière, au même titre que votre protecteur Asmodée, tandis que les anges d'Adonaï sont, à vous en croire, des mauvais génies, des esprits de ténèbres, des *maleachs*, selon le terme en usage dans les triangles.

« Dégagez un instant, miss, votre cerveau des enseignements dans lesquels vous avez été élevée, et, à défaut de la foi chrétienne, envisagez les choses impartialement, avec les yeux de la raison.

« Dites-moi, là, sincèrement, en toute franchise, avec votre loyauté habituelle : comment appréciez-vous les manifestations de Cerbère à l'égard de la pénitente de mon honorable correspondant ? sont-ce là les manifestations d'un bon

génie, d'un esprit de lumière? — Voyons, mettez la main sur votre conscience, écoutez la voix de votre cœur que le vice n'a point corrompu, qui contient, je le sais, des trésors de bonté, et qui est toujours compatissant pour quiconque souffre; car, en présence des malheureux, vous ne connaissez plus « ni adonaïtes ni lucifériens. » (1) Répondez-moi donc, miss : est-ce que Cerbère ne vous fait pas horreur?

« Ah ! ne dites pas non ; vous ne pouvez pas le dire ; car vous dites votre pensée, quand vous voulez parler, et votre opinion ne peut être favorable à ce « daimon » persécuteur d'une pauvre fille.

« Alors?... Concluez vous-même, chère miss, et que Dieu vous éclaire ! »

Je passe aux matérialistes, à nos pseudo-savants. Eux, ils auront vite tranché la question. L'obsédée de M*** est une folle, une hallucinée ; voilà tout ce qu'ils répondront, selon leur habitude.

A les écouter, cette personne s'imagine voir Cerbère, l'entendre aboyer ; les coups qu'elle reçoit sont encore dans son imagination.

C'est très commode de s'en tirer ainsi, pour nier le surnaturel.

Mais si la victime est une folle, son directeur n'est certes pas fou, lui ; sa lettre est d'un homme bien posé, bien sensé, pesant chaque mot qu'il écrit. S'il était fou, il y a longtemps que ses supérieurs lui auraient retiré l'exercice du saint ministère, et il serait en traitement dans une maison de retraite pour les ecclésiastiques.

Or, les voisines de l'obsédée, les personnes qui vont avec elle à la messe, n'entendent pas les aboiements, les hurlements de Cerbère, qui la poursuit jusqu'à l'église ; et c'est sur cela que les docteurs matérialistes se fonderont pour soutenir l'hallucination.

Mais son directeur, qui n'est pas fou, les entend, ces aboiements furieux, ces hurlements de rage. Il ne voit pas le démon qui est présent, là, tournant autour de sa pénitente ; Dieu ne le laisse se montrer qu'à celle-ci ; mais le respectable prêtre a pu interpellé l'horrible diable, et le monstre a répondu. Il s'est nommé, le ministre de Dieu lui ayant, au nom de Jésus-Christ, ordonné de parler ; contraint par la toute-puissance divine, il a été obligé d'avouer à haute voix dans quel méchant but il était venu dans ces parages ; et si le ministre de Dieu ne l'a pas entendu plus longtemps (du moins jusqu'à la date de sa lettre), c'est parce qu'il n'a pas jugé à propos d'engager une conversation avec le démon.

Donc, le directeur, homme sain d'esprit, en pleine possession de toutes ses facultés mentales, entend le diable Cerbère qui obsède sa pénitente. Cette partie du problème, les docteurs matérialistes ne la résoudre pas.

(1) Extrait de la *Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie universelle*, par A.-C. De la Rive, page 711 :

« Ceux de nos amis qui ont été récemment les hôtes de miss Diana Vaughan, lors de son dernier séjour à Paris, ont tous été frappés par sa physionomie ouverte, son air franc et honnête, son regard pétillant d'intelligence et témoignant la résolution... etc.

« Miss Vaughan a mieux encore que tout cela : elle possède un cœur généreux et compatissant. Nous savons qu'elle a donné, tout récemment, de l'argent pour les Petites Sœurs des Pauvres, auxquelles la Maçonnerie française n'a pas honte de faire la guerre, et envoyé une somme assez rondelette à un ecclésiastique de notre connaissance, afin de lui aider à soulager les infortunes de sa paroisse. »

Il reste à voir ce que diront les trois ou quatre soi-disant catholiques qui combattent ma campagne antimaçonnique et antiluciférienne, les Rosen, les Georges Bois, les Aigueperse, ces grands admirateurs de l'ignoble Cadorna, qui, à leurs yeux, est un honnête homme dont la parole fait autorité. Ceux-là diront comme de coutume (*c'est leur rôle, c'est leur consigne*) : « Tout cela est inventé à plaisir ; les possédées et obsédées dont il est question, ainsi que leurs exorcistes, sont tout autant de mythes ; les lettres citées n'existent pas ; fiction que tout cela, supercherie de l'auteur, invention pure et simple, œuvre d'imposture, d'imagination et d'audace !... »

Pauvres esprits, qui ne voient pas que leurs manœuvres sont percées à jour, et que leur opposition malveillante a été permise par Dieu précisément pour faire éclater plus vivement la vérité !... A ceux-ci je n'ai qu'à répéter ce que j'ai dit tout à l'heure : M. Auguste Roussel, que je ne confonds pas avec eux, n'a qu'à m'envoyer un ecclésiastique en qui il ait pleine confiance, et, par l'intermédiaire de cet ecclésiastique, je lui ferai constater les faits, c'est-à-dire les deux possessions de Cerbère, aujourd'hui terminées, et l'obsession actuelle.

Docteur BATAILLE.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à notre prochain numéro la curieuse lettre de M. Paul Rosen, dont nous avons parlé, ainsi qu'un intéressant article, LE SOMNAMBULISME NÉCROMANCIEN, par notre collaborateur « le Capitaine PIERRE ».

ÉDIFIANTES AMITIÉS

S'il faut en croire le journal *l'Eclair* (numéro portant la date du jeudi 18 mai 1893), il existerait à Paris une certaine société de joyeux amis, intitulée *les Bons Bougres*, dont feraient partie, entre autres membres, trois Vénérables du Grand Orient de France, les FF... Deschamps, conseiller municipal de Paris et président du Conseil général de la Seine, Albert Pétrot, ex-conseiller municipal, actuellement député, et Paul Vivien, candidat anticlérical aux dernières élections dans le VI^e arrondissement. S'il faut en croire encore *l'Eclair*, M. Georges Bois (le journal en question l'appelle : « notre confrère ») ferait également partie de cette société, non secrète évidemment, mais dont le titre a un parfum de *Père Duchêne*, bien en harmonie avec le scepticisme décadent de cette fin de siècle.

Ce numéro de *l'Eclair*, qui nous a été envoyé par un de nos abonnés et qui date de dix mois déjà, n'a certainement pas été composé tout exprès à notre intention. Du reste, nous n'attacherons pas à cette particularité boulevardière et bien parisienne plus d'importance qu'elle n'en mérite.

Ce qui est grave, ce n'est pas que M. Georges Bois dine en camarade avec des amis qui se trouvent être Vénérables du Grand Orient de France; nous aurions mauvaise grâce à lui reprocher ces relations de table, puisqu'il nous est arrivé, à nous, rédacteurs de la *Revue Mensuelle*, d'accepter à déjeuner avec des lucifériens, et nous l'avons dit à nos lecteurs. Les FF. . . Deschamps, Pétrot et Vivien ne sont pas palladistes; ils sont athées. D'autre part, il est juste de dire que les relations que nous avons conservées ou acquises nous ont servi à combattre plus efficacement que jamais la franc-maçonnerie, à faire connaître ses dessous mystérieux, à recueillir des documents dont la divulgation n'est pas faite pour être agréable aux chefs secrets de la secte.

Ce qui est grave, c'est que — nous citerons un seul exemple pour ne pas lasser la patience de nos lecteurs, — l'amitié de M. Georges Bois pour M. Albert Pétrot lui ait fait cacher au public catholique quel rôle personnel, haineusement anticlérical, son camarade a joué dans les convents du Grand Orient de France (1889, 1890, 1891). Voir la *Revue Mensuelle*, premier numéro, pages 30 et 31. Ce qui est grave, c'est que M. Georges Bois ait poussé la condescendance, la faiblesse, jusqu'à falsifier dans ce but les documents maçonniques officiels qu'il a publiés; c'est qu'il ait, en cela, méprisé les injonctions formelles du Saint-Siège, qui ordonne, *sous peine d'excommunication*, de dénoncer les chefs et coryphées de la franc-maçonnerie, chaque fois qu'on est en mesure de le faire. Cela, c'est très grave, et d'autant plus grave que M. Georges Bois lui-même, dans le même livre où il cache les noms des francs-maçons du Grand Orient de France qu'il ménage, déclare qu'un écrivain catholique ne doit pas hésiter à publier les noms des francs-maçons « afin que les catholiques sachent qui ils ont devant eux. » (page 514).

A Paris, il suffit de prononcer le nom du F. . . Albert Pétrot, pour que l'on sache de qui l'on veut parler. Ce sectaire, à la barbe rouge, à l'aspect vraiment diabolique, est bien connu par la haine sauvage qui l'anime contre la religion; et l'on nous apprendrait demain qu'il est possédé par Beizébulh en personne, que nous n'en serions nullement surpris.

Mais nos lecteurs des départements et de l'étranger ignorent ce qu'est ce franc-maçon, dont M. Georges Bois, par amitié, a caché le rôle au sein des convents de la rue Cadet.

Pour faire connaître cet homme, cet ennemi acharné de l'Eglise, nous relèverons seulement quelques-uns de ses votes au Conseil municipal de Paris: nous les empruntons au bulletin officiel de l'Hôtel-de-Ville:

1890. — Les membres de la minorité demandant au Conseil d'accorder une subvention aux écoles libres, M. Pétrot répond « qu'élus pour lutter contre toute ingérence religieuse et cléricale, il a le devoir d'empêcher, par tous les moyens possibles, les écoles congréganistes de vivre. »

24 octobre 1890. — M. Georges Berry, conservateur, ayant soulevé une discussion sur la laïcisation des

services de l'Assistance publique, M. Pétrot répond en déposant (avec MM. Deschamps et Vaillant) l'ordre du jour suivant:

« L'administration est invitée à créer de nouvelles écoles d'infirmiers et d'infirmières laïques dans les hôpitaux de la rive droite. »

Autre ordre du jour, déposé par M. Navarre et contresigné par MM. Pétrot et Deschamps:

« M. le directeur de l'Assistance publique est invité à faire diligence pour obtenir une prompt solution du conflit soulevé par la laïcisation de l'Hôtel-Dieu et de l'hôpital Saint-Louis, et à poursuivre la laïcisation de tous les services de son administration. »

11 décembre 1890. — Ordre du jour déposé par M. Albert Pétrot:

« Le Conseil invite l'administration à prendre les mesures nécessaires pour le respect absolu de la liberté de conscience (*nous savons ce que cela veut dire*), et à procéder, sans retard, à la laïcisation de l'hospice de Bercy (*hospice municipal pour les enfants*). — Signé: Albert Pétrot, Deschamps, etc. »

Il y a, dans le bulletin officiel, plus de cent ordres du jour de ce genre que le F. . . Pétrot a déposés et réussi le plus souvent à faire adopter. La vue d'une cornette de sœur de charité suffit à mettre le F. . . Pétrot en fureur. Tels, les démons, lorsqu'on leur montre l'image du Divin Crucifié.

Mais voici, pour terminer, une des laïcisations qui ont le plus vivement indigné les catholiques parisiens, celle de la maison de charité fondée par cette sainte femme qui est universellement connue et bénie des pauvres sous le nom de Sœur Rosalie. A la demande du F. . . Pétrot et de ses amis, on expulsa les Filles de Saint-Vincent de Paul de cette demeure, qui leur appartenait bien, certes. La minorité conservatrice protesta contre cette expulsion, qui est le dernier mot de la rage sectaire.

Cette protestation fut accueillie, on va voir comment, par les francs-maçons du Conseil municipal.

Lisons le bulletin officiel:

4 novembre 1891. — Délibération sur la laïcisation du dispensaire connu sous le nom de Maison de la sœur Rosalie.

M. Deschamps: — « En laïcisant la Maison de la sœur Rosalie, le directeur de l'Assistance publique a fait son devoir, et nous, représentants du V^e et du VI^e arrondissements, nous félicitons la municipalité d'avoir pris cette initiative. Comme sanction à ce débat, je dépose l'ordre du jour suivant:

« Le Conseil, *respectueux de la liberté de conscience (!!!)*, invite l'administration à poursuivre « l'œuvre de la laïcisation des maisons de secours, et « passe à l'ordre du jour. » — Signé: « Deschamps, Albert Pétrot. »

Adopté par 45 voix contre 9.

Nous croyons qu'il serait superflu d'ajouter le moindre commentaire. Que M. Georges Bois rétablisse donc, dans son volume, le nom de son ami Pétrot à tous les passages où il l'a retranché. Il en a le devoir, s'il a à cœur de réparer sa faiblesse.

MAÇONNERIE FÉMININE

Le magnifique et si important ouvrage de notre collaborateur et ami M. A.-C. De la Rive (*La Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie Universelle*) vient de paraître, et un grand nombre de nos abonnés en ont déjà fait l'acquisition. Nous pensons leur être agréable en publiant ici, sous forme de tableau, un index alphabétique des noms de femmes dont il est question dans cet énorme volume, et nous plaçons, après chaque nom, l'indication des pages auxquelles le lecteur aura à se reporter ; cet index facilitera ainsi les recherches.

En même temps, le public aura, par cette nomenclature, un aperçu de l'intérêt tout particulier que présente l'ouvrage magistral de notre ami.

A

- | | | |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Abadie, 583. | Barkly (Lady), 366. | Biobé (Aline), 539. |
| Abdallah (Vve Sélim), 618. | Baron (Le), 119. | Bisente, 458. |
| About (Edmond), 571. | Barra, 329. | Bisson (Charlotte-Eugénie-Jeanne), 576. |
| Abraham (Céline), 434. | Barré, 519 et 532. | Bisson (Marie-Honorine-Blanche), 576. |
| Acuna (Rosario de), 579, 618. | Barret, 274. | Blache (Comtesse de la), 94, 99 et 118. |
| Adam (Edmond. <i>Alias</i> Juliette Lam-
ber), 249, 400, 440, 442, 443, 486,
590, 692 et 694. | Barretta, 410. | Blanc (Louis), 377. |
| Adélaïde (La reine), 246. | Barretta (Alice), 455, 475 et 476. | Blancheteau, 410. |
| Adhémar (Comtesse d'), 593. | Baretta (Eugénie), 510. | Blanchon, 377. |
| Afry (Vicomtesse d'), 105. | Barrios (Mercédès), 620. | Blanco (Carmen), 713 et note 2. |
| Agar (Comédienne), 458. | Barthélemy, 438. | Blangis (Comtesse de), 118. |
| Aguettant, 410. | Battais (Vve Jean), 582. | Blavatsky (La), 592 et 593. |
| Aillaud (Vve), 388. | Baudin, 366. | Bloch, 274. |
| Ailly (Comtesse d'), 94, 99 et 118. | Baussen (Marquise de), 99 et 118. | Bloncourt, 691. |
| Alerte (Noémie), 430. | Beaudoin (Les deux Sœurs), 275. | Blondeau, 275. |
| Alexandre, 239. | Beaufort (Comtesse de), 118. | Blum (Olivia), 448, 455, 475 et 476. |
| Allard, 571. | Beaumont (Baronne de), 119. | Boehlen, 455. |
| Alleman (Mme d'), 157 et 158. | Beaupré (Le Prince de), 119. | Boehlen (Augustine), 434 et 448. |
| Aloigny (Mme d'), 158. | Beaurepaire (Mme de), 157 et 158. | Boehlen (Eugénie), 434 et 448. |
| Alouette (Dame Girard l'), 119. | Beauvais (Mme Palissot de), 170. | Boguet (Zoé), 470. |
| Altamiro (Félicie), 620. | Beauvalon, 286. | Boindin-Puisais, 439. |
| Ambert (Mme d'), 158. | Béché, 455, 475 et 476. | Boissée, 353 et 497. |
| Ambrugeac (Mme d'), 151. | Béchet, 557. | Bonaparte (Princesse Marie Studol-
mine, veuve de Solms, veuve Rat-
tazzi et veuve de Rute), 332 à 334 ;
374 et 441. |
| Ambrugeac (Mme Alexandred'), 158. | Becker (Frédérique), 617. | Bondy (De), 151. |
| Amyot, 274. | Beecher-Stowe, 522. | Bongrain (Vve), 510. |
| Ansaldi (G.-Lidia), 618. | Bel (Héloïse), 617 et 691. | Bonheur (Rosa), 522. |
| Apraxin (Comtesse), 171, 462 à 465. | Belhomme (Léontine), 534. | Bonnay (Hélène), 448. |
| Archimbault, 378. | Belhomme (Marie), 534. | Bonnay (Valérie), 448. |
| Armagnac (Baronne d'), 215. | Bell, 119. | Bonnelet (Berthe), 448. |
| Arnaud (Angélique), 331. | Bellengreville (De), 119. | Booth (Alice), 616 et 714, note 1. |
| Arnaud (de l'Ariège), 694. | Belluschi (Fulvia), 618. | Borde (Mme Alexandre de la), 156
et 158. |
| Arriol, 432. | Bénier (Fanny), 448, 455 et 476. | Bordeaux, 144. |
| Ars (Bondy d'), 157. | Benson (F.-S.), 583. | Boschmidt, 578. |
| Ars (Marquise de Bondy d'), 158. | Béquet de Vienne, 602 et 669. | Bosco (Henriette), 468. |
| Artigas (Dolorès), 619. | Beranger (Marie), 455, 456 et 475. | Bottani, 433. |
| Arville-Clere (Comtesse d'), 96. | Berbis (De), 157 et 158. | Bottcher (Dalila), 619. |
| Ascher-Moscou, 403 et 408. | Bercy (Marquise de), 97, 100 et 118. | Bouché, 455. |
| Astréa, 602. | Berger (Léonie), 377. | Boucher, 221. |
| Aubergeon de Murinais (Mme d'),
158. | Bergougnan, 448. | Boudet (Benjamine), 336. |
| Aubert (Sophie), 448. | Bernard (de Lacn), 508. | Bougaud, 274. |
| Aubine, 467. | Bernard (Philis), 434, 448, 455 et
476. | Boulainvillers (De), 96. |
| Auliker, 389. | Bernoville (Céline-Adèle), 431. | Boulets (Mme-des), 158. |
| Aussel, 493. | Berr (Amélie), 446. | Bourbon (Duchesse de), 89, 92, 94,
95, 96 et 600. |
| Aunay (Hector d'), 157. | Berryer (De), 127. | Bourbon (Dona Maria del Olvido
de), 579 et 580. |
| Aunay (Mme Le Pelletier d'), 170. | Berthier (Ploq de), 246, 247, 278,
279 et 281. | Bourbonne (Marquise de), 109. |
| Aulier-Goffaux, 656. | Besson, 272 et 274. | Bourdel, 271. |
| Auvet (Comtesse d'), 94, 99, 118. | Bethisy (Comtesse de), 95, 97 et 99. | Bourdin, 366. |
| Averty, 435. | Berthon (Berthe-Marthe-Auguste,
576. | Bourdon, 119. |
| | Berthou (De), 127. | Bourgarel, 469. |
| | Bethune (Mme de), 170. | Bourge, 410 et 448. |
| | Beuret (Mlle), 656. | Bourgeois, 504. |
| | Beuret (Mère), 656. | Bournissou (Marie), 368. |
| | Béyerlé (De), 118. | Bourré, 249. |
| | Biadel, 278. | |
| | Biagge, 410. | |
| | Bianchi (Vve), 457. | |
| | Bilger (Barbe), 385, 386 et note 1,
673, 680 à 698. | |
| | Billard (Mlle), 412. | |

Boursonne (Comtesse de), 91, 99 et 118.
 Boussuge, 274.
 Boutillier (Marquise de), 118.
 Boutillon, 274.
 Bouzin, 570 et 630.
 Boyd (John), 583.
 Bradshaw (Léonor), 619.
 Braibant, 501 et 502.
 Brancas (Duchesse de), 92.
 Brassac (Comtesse de), 91, 99 et 118.
 Bréhant (Marquise de), 91, 99 et 118.
 Bretel, 239.
 Bretenières (Mme Ranfer de), 109.
 Bretonnière (Julie de la), 257.
 Brichard (Mme), 172.
 Brienne (Comtesse de), 90, 96, 97, 99 et 118.
 Briqueville (Comtesse de), 118.
 Briqueville (Marquise de), 118.
 Brissac (Duchesse de), 117.
 Britos (Cypriana), 620.
 Brocard (Blanche), 434, 448, 456, 475 et 476.
 Bron, 448, 455.
 Broqué (Adélaïde), 274.
 Brossard (Mme de), 158.
 Brosse (Mme Vital de), 158.
 Brucq (Claire de), 616, 618, 689 et 690.
 Brun, 458.
 Brunel (Demoiselle), 119.
 Brunswick (Duchesse de), 127.
 Bultaud, 280.
 Burckhardt (Anne), 448.
 Burckhardt (Suzanne), 455.
 Burdett Coutts (Baronne), 402.
 Burnham (F.-A.), 583.
 Burnstall (Victoria), 619.
 Bustillos (Manuela), 619.

C

Caffin, 275.
 Cahunier (Valentine), 576.
 Caillerot-Blanchon, 475.
 Caligny (L'ainée De), 127.
 Caligny (La jeune De), 127.
 Calvé (Emma), 680 et 681.
 Campan, 326.
 Canevi, 718.
 Canisy (Félicité de), 147.
 Canouville (Comtesse de), 119.
 Canouville, 366.
 Capitaine, 595.
 Caracciolo (Julie), 346.
 Caramanica (Princesse), 158.
 Cardoso (Celmina-Acosta), 517.
 Carignan (Princesse de), 151.
 Carignan (Mme de), 158.
 Caroline (Reine de Naples), 22.
 Carondelet (Mme de), 165.
 Carrier (Hélène), 549.
 Carrion (Manuela), 616, 619 et 713 et note 1.
 Carvalho (Dona Francisca-Carolina), 450.
 Castaneda (Marita-Anna), 468.
 Catherine I^{re} (Impératrice de Russie), 3.
 Catherine II (Impératrice de Russie), 105 et 133.
 Cattiaux (Sophie), 331.
 Caubet (Mlle), 510.
 Caubet (Mère), 510.
 Caubray (Riffé de), 145.

Caumont Comtesse Adélaïde de), 119.
 Caumont (Charlotte-Mathurine de Clieu), 117.
 Caux (De), 119.
 Caylus (Duchesse de), 92.
 Caze, 507.
 Cédon (Eugénie), 575 et 576.
 Censier (Céline), 431.
 Chabannes (Mme de), 117.
 Chabres (De), 119.
 Chaillan (Aurélien), 430.
 Chalain (De), 127.
 Chalamet, 571.
 Challan (Mme), 158.
 Changart (Marie), 434, 448, 455, 475, 476, 510 et 532.
 Chapman (Vve), 618.
 Charassin, 271.
 Charguéraud, 300.
 Charnault (Alice), 470.
 Chartres (Duchesse de), 89, 93, 94, 95, 96 et 97.
 Chatelain (Aline), 410, 428 et 434.
 Chassiron (Mme de), 278.
 Chaussée (L'ainée Mlle de), 119.
 Chaussée (La jeune Mlle de), 117.
 Cheminet (Clémentine), 473.
 Chevreuil, 554.
 Choiseul (De), 118.
 Choiseul-Gouffier (Comtesse de), 90 et 99.
 Civrac (Comtesse de), 90 et 99.
 Claret, 275.
 Claudon (Lucie), 510 et 532.
 Clausmann, 476.
 Cleiftie, 666 et note 2.
 Clermont (Marquise de), 92.
 Cohen (Noëmi), 618.
 Colin (Hélène), 439.
 Colins, 299.
 Collignon, 407.
 Collin (Léone), 356 et 357.
 Collins (J.-F.), 583.
 Colonno (Julia), 463.
 Comte, 448.
 Condé (Gabriella), 463.
 Condé (Incarnacion), 463.
 Cordier (Dame de Sicard), 119.
 Cordier, 260.
 Cornélie, 521.
 Cornet (Jeanne-Alexandrine), 377.
 Corradi (Rebecca), 618.
 Cortot (Marthe), 476.
 Cossé-Brissac (Duchesse de), 119.
 Costa (Olympia), 619.
 Cotelaindi, 144.
 Courtebonne (Marquise de), 90 et 99.
 Courtigny (De), 119.
 Courtois, 246.
 Coutances (De), 118.
 Coverly (Lelia), 619.
 Gredeville (Louise), 510.
 Creger (G. W.), 583.
 Crépy, 557.
 Crépy-Bienaimé, 380, 543 à 545.
 Créquy (Mme de), 112.
 Crespo (Mathilde), 463.
 Crivelli (Paola), 618.
 Croës (De), 352.
 Croix-Mard, 151 et 157.
 Croizé, 260.
 Croullebois (Blanche), 476.
 Croullebois (Léonie), 476 et 510.
 Csaspjneck, 510.
 Cuinet (Edouard), 582.
 Cuinet (Emma), 582.

Curnieu (Comtesse de), 238.

D

Dacheux, 372.
 Dagnes, 669.
 Dambrine, 461.
 Dandrieux, 271.
 Danglars (Baronne de), 215.
 Dartenet (Jeune), 275.
 Dartenet (Mère), 275.
 Davin (Ernestine), 435.
 Dazard, 215.
 Debrand, 434.
 Debrieu (Marie), 510.
 Decaux, 434.
 Dechevaux-Dumesnil, 300.
 Decurgis, 515.
 Degousse (Amélie), 448.
 Degroux (Marie-Louise), 432.
 Delahaye (Henriette), 280 et 281.
 Delamotte-Bertin, 144.
 Delarue, 659.
 Delaunay (Marie), 475 et 476.
 Delcourt (Mlle), 275.
 Delcourt (Mère), 275.
 Delius, 571.
 Delmare, 496.
 Delmont (Marie), 377.
 Demay, 355.
 Demonaz (Esther), 344.
 Denis (Mme), 100 et 101.
 Deraismes (Maria), 171, 482 à 489, 497, 505, 601, 602, 669 et 670.
 Déricourt (Mlle), 241.
 Déricourt (Mère), 241.
 Desandray, 144.
 Desartre (Annette), 410, 434, 448, 455 et 476.
 Desban (Adèle), 273, 274 et 275.
 Desban (Mère), 275.
 Deschamps, 493.
 Descombes, 300.
 Desgranges, 119.
 Desmares (Thérésia), 221.
 Desmarest (Elisa), 583.
 Desmoulins (Camille), 325.
 Despilliers, 683.
 Desrues, 448.
 Dessalles (Comtesse), 95, 96, 99 et 118.
 Develle, 571.
 Dibrand (Angèle), 448.
 Dienne (Mme de), 170.
 Diétrich (Baronne), 147.
 Dijon (Henriette-Pauline-Marie), 576.
 Dislere, 571.
 Dizambourg, 410, 411, 428, 433, 434 et 455.
 Dodd (Edward), 583.
 Dodd (Eva), 618.
 Donday (Vve), 4, note.
 Donnal (V. Sophie Walder), 691.
 Donoso (Juanita), 619.
 Dosmann, 455.
 Doumerc (Mme), 158.
 Dousse, 295.
 Douville, 119.
 Douville (Dame de Pioger), 119.
 Douville (Maurice, Dame), 119.
 Dreyfus, 493 et 571.
 Dréano, 246 et 270.
 Dromery, 428.
 Duballen (Mlles), 275.
 Duballen (Mère), 272.

Dubois, 280.
Dubosq, 541.
Dubourg (Mme), 158.
Duchesnois, 221 et 222.
Ducoudray, 584.
Ducrest de Villeneuve (Mme), 158.
Ducros-Bourgeois, 658.
Dudouit (Eugénie), 448.
Dugard, 433.
Duhamel, 119.
Duhaze (Gabrielle-Georgette), 576.
Dumetz (Mlle), 172.
Dumont, 275.
Dumont (Louis), 582.
Duparc, 478.
Duplay (Léonie), 489.
Dupré, 478.
Dupuy (Marie), 448, 455, 456 et 476.
Duquesne (Berthe), 491.
Durand, 275.
Durosey, 275.
Dutillet de Villars (Comtesse), 172.
Duval (Charlotte), 448 et 455.
Duvidal, 157.

E

Ecquevilly (Comtesse d'), 99.
Ehlers (E. M. L.), 583.
Ellis, 372.
Ellot, 424.
Elloy (Eugénie-Fernande), 469.
Elzner (Ovida), 618.
Erlak (Comtesse d'), 95, 100 et 118.
Espinchal (Vicomtesse d'), 90, 99 et 118.
Esprémesnil (D'), 157.
Esterno (D'), 156 et 157.
Etiévant, 470.
Evreux (Comtesse d'), 95, 100 et 118.
Ewen (E. M.), 410.

F

Fabre, 239.
Fabre (Eugénie), 448, 455, 456 et 476.
Fageot (Maria), 448 et 476.
Falcioni, 489.
Fare (De la), 118.
Faudoas (Vicomtesse de), 90, 99 et 118.
Faure (Le), 172.
Feliziana (Laure), 111, note.
Feresse-Deraismes, 669.
Fergus-Bray (Cecil), 714 et note 1.
Fernig (Mlle de), 170.
Ferté-Mun (De la), 151 et 158.
Fèvre (Le), 119.
Fiasson, 565.
Fichter, 510.
Fidelle, 423 et 424.
Fienne (Mme de), 158.
Figuier (Louis), 522.
Fiot, 275.
Fischer, 572.
Fitzgérard (Alice), 618.
Fitzpatrick (Fanny), 618.
Flacelière (Caroline), 428, 433, 434, 448 et 455.
Floch, 428.
Floquet, 571.
Fontainas (Mlles), 585, en note.
Fontainas (Mère), 585, en note.
Fontainas ? 493.
Forbes (Arabella), 619.
Force (Mme de la), 158.

Foré (Cécile), 532.
Forget, 286 et 287.
Fortant, 656.
Fouchécourt (Comtesse de), 218.
Foulon, 444 et 445.
Fouques (Dame de Férolles), 119.
Fouques (Dame de Fraissnel), 119.
Fraissinet (Stéphanie), 304.
Frank, 434, 448 et 455.
Freteau (Mme de), 170.
Fuente (Carmen de la), 619.
Fulda (Judith), 617.

G

Gabillon (Zerline), 542.
Gagneur, 504.
Gaillard (Dame de Meigneux), 119.
Gaillard (Dame de Teufles), 119.
Galles (Princesse de), 578.
Gallot, 251.
Garcia (Louisa), 464.
Gaudillière, 410, 428 et 434.
Gauthier-Lamothe-Destrées, 258, 260 et 261.
Gavot (Vve), 451.
Gavre (Comtesse de), 172.
Gay (Delphine), 522.
Gay (Pauline), 455 et 476.
Gelin, 275.
Gemingolt (Baronne de), 118.
Genlis (Marquise de), 90, 99, 118 et 325.
Gentil-Renaux, 656.
Gérard, 275.
Gerber (Jeanne), 510 et 532.
Gerbil (Ellen), 515.
Germenez (Concepcion), 464.
Germinet, 272.
Gilbert (Georgina), 535.
Gilles (Julia), 434.
Gillifard, 515.
Gillifort (Vve), 619.
Ginier, 410, 428, 433 et 434.
Girard, 565.
Girardin (Comtesse de), 151.
Girardin (De), 156, 157 et 326.
Giraudel, 275.
Girois, 275.
Gisors, 455.
Goblet, 571.
Godin (Antoinette-Héloïse), 281.
Godinet (Marie-Louise), 470.
Goebel, 510.
Gosset (Jeanne), 476.
Goujon, 571.
Graff, 239 et 249.
Granjon, 438.
Grassini (De), 145.
Graveson (Mme de), 158.
Gravey (Jeanne), 549 et 550.
Grenet, 275.
Grimaldi, 281.
Grimler (Emilie), 654.
Grisse, 275.
Grünberg (Lia), 617.
Guedras (Ernestine), 281.
Guedras (Joséphine), 281.
Guérin (Anaïs), 287.
Guérin (Marie), 455.
Guérin, 476.
Guervais, 275.
Guétrat (Mlle Louis), 583.
Guétrat (Mlle Pierre), 583.
Gugenheim (M.), 475.
Gugenheim J.), 475 et 476.

Guichard, 275.
Guichard, 571.
Guillauman (Marie), 410.
Guillemin, 428.
Guillermet, 331.
Guillot, 275.
Guilmant, 532.
Guionnet, 434 et 448.
Guizot, 326.
Gutzwiller, 458.

H

Hackett (Maud), 619.
Hadick-Barcokzy (Comtesse), 171, 413 à 415.
Harcourt (Duchesse d'), 118.
Hardouin, 372.
Harper (B.-E.), 583.
Hatton (Emilie), 448.
Haupt (Guerrier De), 331.
Havrin court (Marquise D'), 95, 96, 99 et 118.
Hayère (Emilie), 334.
Hayes (George), 583.
Hebbard (Mary), 515 et 619.
Heidet (George F.), 582.
Helguerra (Teresa), 620.
Helvétius, 94, 95, 104 et 600.
Hémon, 271.
Hénaut, 411.
Hénon (Victorine), 279 et 292.
Hérédia (De), 535.
Heuzé (Mme d'), 158.
Higghinson, 158.
Hildebrand, 476.
Hocquart, 157.
Hoffmann (Auguste), 617.
Hollendersky, 331.
Holmès (Augusta), 486, 590, 591 et 592.
Honorat, 297.
Houel (Oléma), 448.
Houel (Olivia), 456.
Houesville (D'), 127.
Houssaye (De la), 117 et 119.
Hue (née Victorine Aubert), 498.
Huet (Charlotte-Félicité), 144 et 145.
Huggins (Virginia), 619 et 713.
Hugo (Joséphine), 249.
Hyronimus (Gabrielle), 448.
Hyronimus (Marie), 455, 456, 475 et 476.

I

Ingersoll (La), 515.
Ingram (Lucy), 619.
Inverness (Duchesse d'), 261.
Iwanowa (Impératrice de Russie), 3.

J

Jacob (Berthe), 448.
Jackson (Annie), 669.
Jacquetan, 547.
Janvier (Nathalie), 340 et 341.
Jarrethout, 514.
Jauge, 254.
Jerson, 239.
Jobert (Mlle), 275.
Jobert (Mère), 275.
Joly (Mathilde), 455.
Jonville (Mme Auguste de), 158.

Joséphine (Impératrice), 112 et 147.
 Jouard (Blanche), 376 et 378.
 Jovanne (Mme), 158.
 Jourdain, 366.
 Jourde, 571.
 Junot, 434.

K

Kabr (Demoiselle), 119.
 Karlsteldt, 578.
 Katz (Alice), 455.
 Katz (Lucie), 455.
 Kélaric-Robert, 521.
 Kelleven (Soojun-Churu), 618.
 Klein (V. Sophie Walder), 691.
 Kling (Noémi), 715 et note 1.
 Knach, 578.
 Knezewska, 541.
 Kœchlin-Schwartz, 571.
 Kœning (Caroline), 303.
 Kratz (Ismerie), 448.

L

Labarchède (Ida), 455, 475.
 Labarre (Eugène), 410 et 475.
 Lacomme (Mlle), 424.
 Lacomme (Mère), 424.
 Lacroix, 508.
 Lacroix (Jeanne), 539.
 Lafon (Marie), 534.
 Lallemand, 532.
 Lamballe (Princesse de), 89, 90, 94, 95, 96, 98, 105, 107, 131 et 600.
 Lambert, 256.
 Lamblin, 550.
 Landais, 504.
 Langlois, 280.
 Lattin, 157.
 Laurence (Frank R.), 583.
 Lavalette (De), 326.
 Lavergne (Marie), 456.
 Lebailly (Marie), 473.
 Lebailly (Mathilde), 473.
 Lebeau (Aline), 270.
 Lecombe, 172.
 Lecomte (Armandine), 434, 455 et 476.
 Lecomte (Juliette), 448, 455 et 476.
 Lecreux, 468.
 Lecreux (Louise), 473.
 Leetham (Cécil), 619.
 Leffroy (Les deux sœurs), 275.
 Legrand, 275.
 Legrand (Léonie), 468.
 Legraverant, 434, 448, 455 et 476.
 Lelorrain (Mlle), 656.
 Lelorrain (Mère), 656.
 Lenain (Francine), 468.
 Lenain (Marguerite), 468.
 Lépine, 457 et 458.
 Leroy, 239.
 Lesseps (Jules de), 442.
 Lestre (Comtesse de), 118.
 Letellier (Mlle), 380 et 412.
 Letellier (Mère), 380, 412, 536, 544, 547, 557, 577, 586, 658 et 659.
 Leyeau (Juliette-Augustine), 397.
 L'Evesque (Demoiselle de Flixicourt), 119.
 L'Evesque (Demoiselle du Hamel), 119.
 Lévy, 280.
 Lidia, 718.
 Little (J.-J.), 583.
 Livoy (De), 240 à 242.

Llopis (Martinez de) 617 et 691.
 Loisel (Hortense), 275.
 Loisel, 434.
 Loménie (Marquise de), 99 et 118.
 Lonchamp, 508.
 Longueville (Mlle de), 325.
 Loos, 455 et 476.
 Lopin, 493.
 Loppin (Louise), 582.
 Lothes, 582.
 Lotte, 571.
 Louise (Princesse), 578.
 Lussan (Alice), 377.
 Lussan (Léontine), 377.
 Lussan (Marie), 377.
 Lussereau (Mathilde), 356 et 357.
 Luynes (Duchesse de), 92.

M

Machefer (Marie), 455, 476, 510 et 532.
 Machureaux, 389.
 Maillé (Comtesse de), 15.
 Mailly (Comtesse de), 105 et 157.
 Mainfroy (Eugénie), 630.
 Mairot (Marie), 448 et 445.
 Malcolm, 515.
 Malhautier (Clotilde-Anna), 491.
 Malhautier (Jeanne-Victoire), 491.
 Mallet, 119.
 Mancera (Maria), 463.
 Manlove (Ellen), 618.
 Mansour (Fatime), 618.
 Mara (Joséphine-Maria), 241.
 Marchais (Jeanne), 368.
 Marchal, 656.
 Marchef-Girard (De), 331, 522.
 Marchery (Mme Eglé de), 158.
 Marchesi, 515.
 Maréchal, 272.
 Margaine, 571.
 Marguerie (De), 157.
 Marie, 410.
 Marie-Christine (Régente d'Espagne), 579.
 Martial (De), 249, 252.
 Martin (Anaïs), 256.
 Martin (Antide), 383.
 Martin (Georges), 670.
 Martin (Marie), 602.
 Martin, 669.
 Martorell-Santos, 464.
 Marx (Rachel), 617.
 Massé, 331.
 Masson, 239.
 Masson (Marie-Régina), 469.
 Massonnet, 275.
 Mathan (Vicomtesse de), 118.
 Matheron, 438.
 Matrachot, 583.
 Maud (Princesse), 578.
 Maugar, 410.
 Mauzius, 434.
 Maxime, 246, 281 et 331.
 Maximilla, 638.
 Mazaud, 434 et 448.
 Mazeau (Marie-Louise), 477.
 Mazeau (Pauline-Eugénie), 477.
 Meffren-Laugier (Mme de), 158.
 Mégrigny (Mme de), 158.
 Ménauge (Louise), 657.
 Menu, 434.
 Messenger, 410.

Messier (Eulalie), 428, 434.
 Métifiot, 478.
 Meuron (Mélanie, Vve Revol), 119.
 Meyer (Caroline), 448, 352, 455 et 475.
 Mezin (Marie), 428, 434 et 448.
 Michaux (Mme), 561.
 Michel (Victorine), 455, 476, 510 et 532.
 Michelet, 522.
 Millet, 238.
 Millet, 282.
 Millet (Berthe), 476.
 Minck (Paule), 669.
 Mohovarut, 715, note 1.
 Moissard (Irma), 448 et 455.
 Molans (Marquise de), 118.
 Mollin (Mme), 172.
 Mollino, 597.
 Monaton des Perrières, 507.
 Monet, 280.
 Monnet, 548.
 Mons (De. Dame de Dargouves), 119.
 Mons (De. Dame de Maigneux), 119.
 Montagne (Vve), 539 et 540.
 Montaigu (Mme de), 158.
 Montarnal, 326.
 Montblin (De), 157.
 Montchenu (De), 118, 151 et 157.
 Montchenu (Comtesse de), 94 et 99.
 Montchenu (Marquise de), 91.
 Monteil (Marquise de), 99 et 118.
 Montlivault (César de), 145.
 Montmort (Marquise de), 91 et 99.
 Montoriol, 448.
 Moore, 515.
 Moreau (Alix), 557.
 Moreau (César), 282, 285 et 291.
 Moreaux, 373, 376, 396, 423, 424 et 557.
 Morel (De), 157.
 Morgan (Lady), 221.
 Morin, 424.
 Morlaix (Vve Zeipfèll), 682 et 691.
 Morris (F.-P.), 583.
 Morsier (De), 592.
 Mortimer (Alix), 619.
 Moser, 434 et 448.
 Mostowska (Comtesse de), 158.
 Mottet, 510.
 Mougnon, 372.
 Moulins (Des), 555.
 Mouret (Vve), 451.
 Mouron, 119.
 Mouton, 508.
 Moyeux (Marie), 434.
 Muller, 656.
 Münck, 221.
 Murat (Princesse Caroline), 160.
 Murat (Princesse Lucien), 297.

N

Namur, 276.
 Naples (Reine Caroline), 94.
 Narbonne (Vicomtesse de), 105, 150, 151 et 157.
 Navarette (Rosa), 619.
 Navet (Sidonie), 281.
 Nédonchelle (Vicomtesse de), 118 et 119.
 Nédonchelle, 372.
 Neville (De), 156 et 157.
 Niboyet (Eugénie), 270.
 Nicolai (Première Présidente de), 91 et 99.

Nicolas, 478.
Nicolet, 565.
Nicot, 504.
Niel, 119.
Nisas (D.), 157.
Nivernois (Adèle de), 117.
Noiriel, 468.
Nolent, 656.
Nooth, 239.

O

Obispo (Josepha), 463.
Obrion, 451.
Ocampo (Marie-Elvire), 619.
Ocana (Elvire Viuda), 618.
Oldry (Berthe), 619.
Oliveira Campos (D. Guilhermina Clotildes), 450.
Olméda (Susana), 620.
Olinger, 476.
Orange (Princesse d'), 22.
Ordinaire, 571.
Orléans (Duchesse d'), 266 et 267.
Osmond (Mme d'), 158.
Osmont (Euphémie), 410, 434 et 448.
Ourscamp (Légrand d'), 275.
Outrebon (Marie), 473.

P

Pacault (Désirée), 249, 250, 253 et 254.
Pacault, 583.
Paillot, 493.
Palacios (Rafaëla), 619.
Palfreman (Vve), 619 et 724.
Pangis (De), 170.
Pannier, 595.
Paola Nina, 718.
Pape-Carpentier, 522.
Pardieu (Comtesse Félix de), 119.
Pardieu (Marquise de), 117 et 119.
Pareira (Maria Leone), 619.
Parent (Lucie), 434.
Pastora, 517.
Patrice, 299.
Pazos (Barbara), 619.
Pecler, 582.
Pellée, 145.
Peltier (Clotilde), 532.
Penez, 349.
Perez (Grégoria), 463.
Pernelle, 456.
Pernet (Gabrielle), 246.
Pernez (Marie-Caroline), 532.
Perrin (De), 118.
Perrin (Camille-Julie-Joseph), 576.
Perruchot, 276.
Pestalogy (Comtesse), 119.
Petit (Veuve Amédée), 331.
Petitfils, 433 et 434.
Pétot (Eugénie), 356 et 357.
Petti, 670.
Philery (Jeanne-Virginie), 356 et 357.
Philippart (Jeanne), 455, 476 et 510.
Phillips (Ellen), 619.
Picard (Le), 158.
Pierron (Blanche-Julie), 377.
Pierron (Juliette-Léonie), 377.
Pigacière (De la), 118.
Pillière, 656.
Pillon, 331.
Pillot, 274.
Pillot (Marie-Elisa), 276.
Pinet, 595.
Piot (Maria), 410.

Pisoni (Francesca), 618.
Plain (Lucie), 448 et 455.
Plainchant de Decize, 324.
Planchenot, 271.
Platel, 329.
Plouvier, 276.
Podesta, 432.
Poggi (Bianca), 616.
Pognon (Marie), 669.
Polignac (Comtesse Charlotte de), 90, 99 et 118.
Polk (Clélia), 619.
Polk (Nelly), 713.
Pomar (Lady Caithness, Duchesse de), 592, 593 et 680.
Pons (De), 157 et 158.
Pontcarre (Comtesse Saint-Pierre de), 119.
Portal (De), 119.
Portet (Marthe), 473.
Potoska (Comtesse Azolinska de), 18 et 95.
Pouget, 272 et 276.
Pouget (Mère), 276.
Poullain (Alice), 410 et 448.
Pouril (Henriette), 455 et 476.
Poussel (Cornélie), 618.
Pradt (De), 239.
Premeaux (Mlle de), 169.
Prince-Duclos (Le), 119.
Pronnier, 551.
Proost, 448.
Provot (Les deux Sœurs), 276.

Q

Quigneaux, 505.

R

Raffort, 656.
Ragon, 439.
Raimbouville (Chaussée de), 119.
Rappaport (Andréa), 515 et 619.
Ratazi, 617.
Rau (Anna), 434.
Raulin (Blanche), 377.
Raymondi, 583.
Raynal (Henriette), 281.
Reboul (Emilie), 346.
Récamiér, 326.
Recke (Mme de), 105 et 116.
Regnier (Laure-Augustine), 397.
Rehm (Amélie), 439.
Rémusat (De), 326.
Richardin (Mathilde), 468.
Richardson (E. W.), 583.
Riche-Gardon, 331.
Richepanse (Joséphine de), 165.
Ringuet, 272 et 276.
Riout, 276.
Roch (Berthe), 434.
Rochambeau (Comtesse de), 99.
Rochambeau (Marquise de), 91.
Rochechouart (Comtesse Jules de), 96, 97 et 100.
Rochefoucauld (De la), 222.
Rodriguez (Dolorez), 464.
Roger (Daniel), 158.
Roland (Mme), 325 et 521.
Rollin, 172.
Rolly (Mlle), 103.
Rolly (Mme), 103.
Roméro (Dolorez), 467 et 500.

Roucherolles (De), 151 et 157.
Rosenwald, 298.
Rougier (Laure), 410, 428, 433, 434, 448.
Rousselot, 435.
Rouzade (Léonie), 669.
Rozé (Marguerite-Fernande), 470.
Rudicher (Comtesse), 239.
Ruffy (Jeanne-Emilie), 356 et 357.
Rumfray (Eugénie-Marie), 469.
Rumfray (Marie-Argina), 469.

S

Sabran (Marquise de), 92.
Saint-Aignan (De), 157.
Saint-Cosme (Bonnier de), 118.
Saint-Fieffe (De), 119.
Saint-Jean (De), 586.
Saint-Julien (Femme Raulet), 119.
Saint-Marsault (De), 157.
Saint-Morrys (De), 170.
Saint-Quentin (De), 119.
Saint-Seine (De), 157.
Saint Trys (De), 157 et 158.
Sainte-Colombe, 127.
Salgado (Genoveva), 517 et 518.
Salgha Djemile Papazian, 618.
Sallé (La), 10.
Sallé, 565.
Salm (De), 326.
Salmon, 448, 455 et 476.
Salvador (Estha), 218.
Salvatierra (Trinidad), 463.
Sampaio (Francisca), 619.
Samuels (Lévi), 583.
Sanchez (Romula), 620 et 713, note 2.
Sand (George), 326 et 522.
Sanglier (Marie), 448.
Santini, 410.
Sara, 709.
Scelles (Claire-Rose), 473.
Schaw, 515.
Schirman, 434 et 448.
Schmidt, 617.
Schmit (Caroline), 582.
Schœrer, 571.
Schreiber (Elisabeth), 510.
Schreiber (Elisa), 532.
Schultz (Dorothee), 578, 616, 714 et note 3, 715.
Schultz (Maria), 510 et 532.
Schuster (Joanna), 451.
Secretan, 331.
Seignobos, 571.
Seillan, 467.
Senft (De), 157 et 158.
Seoane (Marquise de), 514.
Serres (Augustine de), 435.
Serres (De), 493.
Servagean, 476 et 532.
Seurre, 434.
Sevère (Mariette), 250.
Sezzi, 371.
Shieber, 578.
Sigoillot, 448 et 455.
Silva Vasconcellas (Dona Delphina Rosa da), 450.
Silva (Caroline de), 517.
Simon (Jules), 379 et 380.
Simonneau, 532.
Slavy, 270.
Smith (H.-J.), 583.
Soffer (Clémence), 476.
Sommelette-Fonder, 656.

Sorteval (De), 127.
 Sortosville (De), 127.
 Soubre, 424.
 Soulangé, 448.
 Soulié, 286.
 Soumet, 239.
 Speranza, 602.
 Staël (De), 326 et 522.
 Steimetz (Jeanne-Marie), 380.
 Stéphan, 691.
 Stevenson (Fanny), 620.
 Stuart Coffin, 596 et 597.
 Studler (Clara), 428, 434, 448 et 455.
 Sydney (Gabrielle), 336.
 Sylvestre (Mlle), 300.
 Sylvestre (Mère), 300.
 Sylvestre (Louise), 532.

T

Tachet, 505.
 Tafforeau, 410 et 428.
 Talandier (Mlle), 377.
 Talandier (Mère), 377.
 Talleyrand (Auguste de), 170.
 Tallien, 326.
 Tanlay (De), 157 et 158.
 Tartter (Jacob), 582.
 Tasset (Berthe-Emilie), 432.
 Tasset (Denise-Elisabeth), 432.
 Tasset (Zoé-Marguerite), 432.
 Tauscher, 542.
 Tavannes (Vicomtesse de), 92.
 Taylor (T. A.), 583.
 Teissier, 146.
 Teissier (Amélie), 449.
 Tersolo (Rosa), 434 et 448.
 Teuffes (De), 119.
 Theil (Du), 170.
 Thiberge, 128 et 129.
 Thirifocq, 346.
 Thiriat, 656.
 Thomas (Anna), 539.
 Thomé (Félicie), 557 à 565 ; 656.
 Thonnellier, 468.
 Tiblier, 346.
 Torche (Les deux Sœurs), 276.

Torgue (Fleurine), 455.
 Tourette, 256.
 Tourette (De la), 157.
 Tournafol (Eugénie), 407.
 Trent, 669.
 Trevières (Vicomtesse de), 91 et 99.
 Trigo (Salomé), 464.
 Truchy, 372.
 Truchon, 434.
 Turban, 250.
 Turner (Noémie), 616.
 Turpin (Céline), 377 et 378.

U

Ubélesky, 119.
 Ullstronn (Edwige), 618.
 Ulmer (Esther), 434 et 448.
 Ulmer (Julie), 434 et 448.

V

Vaché (Charlotte), 456 et 476.
 Valagon, 372.
 Valette (Comtesse de la), 119.
 Valette, 669.
 Valette (Marie), 356 et 357.
 Vallayer, 276.
 Vambone (Rosalie), 219.
 Vandriel (Vve Charles), 618.
 Vannes (Comtesse de), 95 et 99.
 Vanrobais (L'ainée), 119.
 Vanrobais (Dame Vanrobais), 119.
 Vantreleck (Joséphine), 410.
 Vassal-Roger (Baronne de), 330 et 331.
 Vatson (Vve Charles), 618.
 Vaudemont (Duchesse de), 144, 145, 150, 156 et 157.
 Vaughan (Miss Diana), 589, note ; 619, 703 à 711, 713 et 719.
 Vavasseur (Lucie), 476.
 Vavasseur (Marie), 455 et 476.
 Verdy (Thomas), 617 et 691.
 Vergennes (Gravier de), 117 et 170.
 Verlain (Henriette), 469.
 Vernon, 691.

Vernon (Mme Zoé de), 170.
 Véron, 541.
 Verrier, 583.
 Versigny, 571.
 Victoria (Princesse), 518.
 Victoria (Reine), 261 et 386.
 Vié (Victorine), 448, 455, 475 et 476.
 Vierme (De la), 158.
 Vignaud, 424.
 Vigreux, 434 et 476.
 Villemor-Amaral (Maria de), 450.
 Villette (Marquise de), 100, 216, 220 à 222 et 600.
 Vincent, 680 en note.
 Viot (Mlle), 172.
 Vitasse de Vermandolivers (Dame de Sencemont), 119.
 Voisin, 119.
 Vollée (La), 157.
 Vouaux, 540 et 541.

W

Waldeck (Princesse de), 22.
 Walder (Sophie ou Sophia-Sapho), 386, 575, 617, 636 à 654, 683 à 698, 703 à 711, 714 et note 2, 718, 720 à 724.
 Warhnburn, 515 et 619.
 Weldon (Betzy), 619.
 Whiteheads (Jane), 619.
 Willis (Emma), 618.
 Witt (Betti de), 158.
 Witt (Mme de), 158.
 Worms-Mayer, 505 et 619.
 Wydtz (Juliette), 507.
 Wydtz (Marguerite), 507.

X

Xaintrailles (De), 170 et 171.

Z

Zaccheo (Rmilia), 517.
 Zola (Emile), 571.
 Zorilla (Luisa), 455 et 475.

DELHOMME et BRIGUET, édit., Paris, 13, rue de l'Abbaye — Lyon, 3, avenue de l'Archevêché

VIENT DE PARAÎTRE :

Le second fascicule, composé de 160 pages format grand in-8,

DU

DICTIONNAIRE DE LA FAMILLE

Par Gaston BONNEFONT

Cet ouvrage est mis en vente le 20 de chaque mois par fascicules de 160 pages au prix de

2 francs le fascicule

Il comprendra 10 fascicules, c'est-à-dire 1600 pages ; il coûtera par conséquent

20 francs

Le premier et le second fascicules sont en vente chez tous nos dépositaires.

REVUE MENSUELLE

RELIGIEUSE, POLITIQUE, SCIENTIFIQUE

COMPLÉMENT DE LA PUBLICATION

Le DIABLE au XIX^e SIÈCLE

CETTE REVUE MENSUELLE EST SPÉCIALEMENT UN ORGANE DE COMBAT CONTRE LA HAUTE-MAÇONNERIE ET LE SATANISME CONTEMPORAIN. — ELLE EST AUSSI CONSACRÉE A L'EXAMEN, SELON LA SCIENCE CATHOLIQUE, DES FAITS SURNATURELS DU PRÉTENDU SPIRITISME ET AUTRES MANIFESTATIONS DIABOLIQUES CONSTATÉES.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 13, Rue de l'Abbaye, PARIS

ABONNEMENTS : France, 3 fr. pour Un An. — Etranger, 4 fr. pour Un An.

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. On s'abonne, sans frais, dans tous les bureaux de poste.

LES VESTALES DE SATAN

Le cas de miss Vaughan, examiné par divers théologiens, a été considéré comme tout à fait exceptionnel et présenté ainsi par plusieurs journaux religieux.

Grand nombre de mes abonnés m'ont demandé si vraiment la courageuse adversaire de Lemmi était seule dans son cas, que M. le chanoine Mustel a fort bien défini en ces quelques lignes :

« Une chose étrange et qui donne raison à la parole de Tertullien sur *l'âme naturellement chrétienne*, parmi les fervents de ce culte diabolique, il y a des âmes bien nées ; et, chose plus étrange encore, qui laisse entrevoir les profondeurs de Satan : celui-ci, les possédant par l'esprit, se retient parfois de leur corrompre le cœur. Ces victimes lui sont ainsi plus utiles pour séduire, pour tromper, pour propager leurs monstrueuses erreurs.

« Telle est, par exemple, cette Diana Vaughan, chez laquelle on admire les plus belles qualités, et qui est une adoratrice passionnée de Lucifer. »

Je dois déclarer qu'en effet miss Vaughan est la seule de son cas que j'ai rencontrée au cours de mon enquête ; mais j'incline à croire que le démon, en la protégeant dans les conditions que j'ai expliquées, ne se retient peut-être pas, au sens absolu du mot, mais y est contraint par la volonté toute-puissante de Dieu. Le démon, lui aussi, n'est qu'un instrument. C'est même là ce qui me fait le plus espérer que la grande-maîtresse de New-York finira par se convertir, quoiqu'elle en dise.

A propos de ces appréciations diverses, un correspondant qui n'a pas signé sa lettre, et qui est évidemment un palladiste, m'a écrit :

« Miss Diana a vos sympathies, on voit bien pourquoi ; c'est uniquement parce qu'elle a le plus contribué à créer le schisme dans la haute-maçonnerie ; orgueilleuse et disciplinée, elle est un ferment de discorde. Vous en faites la huitième merveille ; dans les pages que vous lui avez consacrées, vous vous êtes attaché à faire ressortir qu'elle est vierge, sachant que ceci la recommanderait particulièrement à l'admiration de vos lecteurs catholiques. Il n'y a pas de quoi, pourtant !... Pourquoi alors n'avez-vous pas parlé des *Godlike-Enchantress* ? Comment ! vous ne rougissez pas de violer votre serment de discrétion, et, pour rendre plus sympathique celle dont la révolte vous est si précieuse, vous gardez le silence sur les divines cantatrices ? Elles sont, cependant, bien vierges, elles aussi. Mais elles vous gênent dans votre argumentation, et vous tenez à ce qu'elles n'existent pas. Voilà votre bonne foi ! »

Je ferai remarquer, d'abord, à mon correspondant anonyme que, par sa lettre seule, il viole lui-même le fameux serment de discrétion.

Je lui dirai ensuite que je ne peux pas tout exposer à la fois, et que, s'il avait pris soin de lire attentivement mon ouvrage, il aurait vu, dans le premier volume, pages 484-485-486, que j'ai réservé toute ma XI^e partie à traiter de l'organisation et du fonctionnement du Palladisme en tant que culte luciférien. Ce sera bien là, et non à propos de miss Vaughan, qu'il conviendra de parler des *Godlike-Enchantress*. Je n'ai jamais eu l'intention de les passer sous silence.

J'ajoute, d'ailleurs, dès à présent, que leur cas ne me paraît avoir aucun rapport avec celui de la sympathique « orgueilleuse et disciplinée ».

Enfin, si mon correspondant est Mage Elu, ce qui est bien possible, il me permettra de lui dire que la virginité des *Godlike-Enchantress*, tout au moins de celles qui appartiennent à la classe des *Cypriennes*, me paraît fort douteuse.

Pourquoi leur grande salle de réunion secrète, leur chapelle diabolique, se nomme-t-elle le *Nuptorium*?... Il me semble que ce n'est pas là un nom bien virginal.

D'autre part, la première classe de ces Vestales de Satan ne se compose-t-elle pas uniquement de filles de condition tout à fait inférieure? Et même les Cypriennes se livrent-elles à la moindre propagande? Non, mille fois non. Toutes, à quelle classe qu'elles appartiennent, elles restent dans leur communauté secrète; elles sont recluses, cloîtrées; ce sont les nonnes du diable, et nullement des propagandistes comme les Inspectrices Générales en mission permanente.

Néanmoins, puisque mon ex-frère semble s'imaginer que j'ai un motif secret quelconque de ne pas parler des *Godlike-Enchantress*, je lui annonce dès à présent que je leur consacrerai, bien au contraire, de nombreuses pages.

Voici même, tout de suite, un petit aperçu de la question, ne serait-ce que pour montrer que je sais à quoi m'en tenir, quoique n'ayant pas reçu l'initiation de Mage Elu :

Les *Godlike-Enchantress* forment une sorte de congrégation féminine qu'Albert Pike a instituée au sein même du Palladisme. Toutefois, ce n'est pas le nom qu'il leur donne dans son livre *la Conduite secrète du Palladisme*, où se trouvent les règlements de cette institution. Il les appelle d'un nom latin : *Divinae Cantatrices*; mais la désignation en langue anglaise (*the Godlike-Enchantress*) a prévalu dans les triangles, sans doute parce que cette archiconfrérie diabolique n'a réussi jusqu'à présent qu'aux Etats-Unis d'Amérique (très peu) et dans les Indes (assez bien). La communauté la mieux organisée est aux environs de Calcutta.

Ces Vestales de Satan sont divisées en deux classes :

1° Les *Minervales*, qui sont des filles de condition vulgaire, des enfants de parias volées dès leur bas âge et élevées dans le secret de la communauté, pour être les servantes, les esclaves des parfaites initiées de la congrégation;

2° Les *Cypriennes*, qui sont prises parmi les filles naturelles de palladistes, nées de l'épreuve du Pastos et dont les Mages Elus font tout autant d'épouses mystiques du démon.

La grande salle commune de la réunion des Cypriennes se nomme, ainsi que je l'ai dit

plus haut, le *Nuptorium*, c'est-à-dire « la chambre nuptiale. »

Les *Minervales*, *innuptæ cantatrices*, ne pénètrent pas dans le *Nuptorium*.

La réunion des sœurs de la seconde classe prend le nom d'*Olympe*, lorsque les Cypriennes reçoivent la visite de frères Mages Elus, lesquels, pour être admis, doivent être au nombre de sept.

La communauté a trois directeurs ou Custodians résidents (*Grand-Chaplain*), désignés par Pike dans ses règlements sous le nom de *Sacerdos Custos*; mais le titre de *Grand-Chaplain* a prévalu dans la pratique, du moins aux Indes.

Les *Godlike-Enchantress* (divines magiciennes) de la seconde classe sont aussi qualifiées de « Vengeresses d'Elymas. »

La parole d'entrée à l'Olympe se compose de quatre mots : deux demandes et deux réponses.

D. *Paphos?*

R. *Elymas.*

D. *Elymas?*

R. *Bar-Jesu.*

« Tout roi d'Italie, tant que la maison de Savoie existera sur le trône et règnera à Rome, est-il dit dans les constitutions rédigées par Albert Pike, aura de droit le titre d'*Eximius Protector*. » Le roi Humbert est ainsi, non seulement trente-troisième, mais encore *Noble Protecteur des Godlike-Enchantress*; c'est, du moins, un titre qu'il a le droit de porter dans la haute-maçonnerie.

Telles sont, en quelques mots, les Vestales de Satan, dont je m'occuperai ailleurs avec plus de développements.

La sœur Mohovarut, de Bénarès, citée par M. A.-C. De la Rive dans son ouvrage *la Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie universelle* (page 745), était une Cyprienne, avant de devenir la compagne favorite du F. Hobbs.

Enfin, il y a lieu, je le répète, de considérer que les Cypriennes, dans la salle du *Nuptorium*, sont épousées par les démons qui leur apparaissent. C'est donc bien une congrégation tout à fait diabolique, démoniaque, que l'ordre des *Godlike-Enchantress*.

Docteur BATAILLE.

L'ESPRIT NOUVEAU

Nous trouvons, sous ce titre, dans la *Semaine Religieuse de Grenoble*, une lettre de Mgr Fava, qui nous paraît pleine d'intérêt et de lumière.

La voici :

Un ministre français vient de le nommer en pleine Chambre française, et sa parole fait en ce moment le tour du monde. Applaudie des uns,

la risée des autres, elle est parvenue aux oreilles du Pontife Romain, dont elle a touché le cœur. Car elle répond à un désir de beaucoup d'âmes de bonne volonté, qui, de par le monde, sont lassées d'être gouvernées par le *vieil esprit*.

Parole est semence ; elle porte des fruits selon sa nature. Celle-ci est bonne en elle-même. La terre de France, où elle tombe, n'est pas mauvaise, au fond. On peut donc en attendre de bons fruits, si l'homme ennemi ne ravage pas le champ du père de famille.

L'esprit nouveau !

Souvent nous l'avons appelé de toute l'ardeur de notre âme, en relisant le psaume 103^e du prophète royal, où se trouvent ces mots pleins de divine espérance : « Vous enverrez votre Esprit, et ce qui était mort revivra ; vous renouvellerez, Seigneur, la face de la terre. »

Qu'est-ce donc qui est mort ou se meurt parmi nous ? — La foi chrétienne, mère des bonnes mœurs, avec la charité, source de tous les biens surnaturels, fille elle-même de l'Esprit-Saint, qu'il faut rappeler parmi nous.

Car le Ministre l'a bien dit : le *vieil esprit* fait la guerre à l'Eglise catholique, — dont l'Esprit Nouveau est l'âme. — Vienne celui-ci ! Arrière l'autre ! et toutes les âmes chrétiennes ont tressailli de bonheur, et tout ce qui appartient à la Franc-Maçonnerie s'est irrité.

Nous ne voulons faire peine à personne. Notre devoir est de défendre la vérité ; nous le remplissons pour Dieu et la patrie, par amour de nos frères, en général ; et nos frères, ce sont les hommes sans distinction aucune.

Eh bien ! nous disons : *La Maçonnerie, voilà l'ennemi !*

L'Esprit nouveau, qui est l'âme de l'Eglise catholique, christianise le monde et le civilise, depuis qu'on l'a vu descendre au Cénacle, sur la tête des Douze, qui ont porté le nom de Jésus et son amour à tout l'univers.

L'esprit mauvais, le vieux tentateur, qui fut homicide dès l'origine, s'était incarné, en quelque sorte, à cette époque, dans cet homme néfaste, père de tous les impies qui ont paru au cours des siècles chrétiens, Simon le mage. Il précédait Pierre partout où il allait, débitait sa synthèse à tout venant, synthèse faite de panthéisme indien et de parodie satanique de nos dogmes chrétiens, qu'il avait appris du diacre Philippe et de saint Pierre lui-même. Que dit cette synthèse ? « Je suis la science, *la Gnose*, la science par excellence. Ecoutez-moi : *eritis sicut dii*, vous serez comme des dieux. Haine au Christ ! C'est l'homme qui est Dieu. Il n'y a rien au-dessus de l'homme. » Et, brochant sur ce panthéisme oriental des fables à sa façon, il jetait dans les esprits l'orgueil qui l'avait perdu, et perdu Satan son maître, le *vieil esprit*, follement amoureux de commandement et d'indépendance.

Le temps, qui a raison de tout, excepté de la vérité et de l'erreur, — de Dieu qui est éternel, et de Satan qui est immortel, — le temps n'a rien changé à ce combat de Pierre et de Simon le mage. Il se continue de nos jours, avec cette

différence que Pierre s'appelle : l'Eglise catholique, et Simon le mage : la Franc-Maçonnerie.

La Franc-Maçonnerie !

Quand nous arrivâmes, ici, à Grenoble, nous l'avions rencontrée sur tous les rivages de l'Orient et de l'Occident, toujours la même : *Haine au Christ*. C'est elle qui, dans les colonies anglaises et françaises, était l'adversaire de l'Eglise catholique et de la France, nous suscitait mille obstacles et neutralisait notre action. Unie aux protestants, elle achetait les âmes et les livrait à Satan.

Notre parole étonna notre peuple : on ne comprenait pas notre insistance. Et quand nous disions : Messieurs, prenez-y garde ; la Maçonnerie travaille à la façon de la taupe, *sicut talpa*, on nous regardait pour le moins comme ayant une idée fixe. Aujourd'hui, on voit à découvert que la Maçonnerie sectaire tient tous les gouvernements et les meut à son gré, surtout chez les nations catholiques.

Qu'y fait-elle donc ?

Un jour, dans nos missions, nous fûmes appelé à exorciser une personne que Satan tourmentait. Nous avions à peine commencé les prières de l'exorcisme, qu'une main crispée voulut se saisir du crucifix que nous tenions dans la nôtre, afin de le briser. Il fallut un commandement absolu, au nom de Jésus-Christ, pour arrêter Satan.

Saisir le crucifix et le jeter à la voirie, aux lieux secrets ; arracher la foi des esprits, et la charité, l'amour de Jésus-Christ, des cœurs ; faire la nuit sur la Religion et porter la mort en tous lieux, par l'impiété ; corrompre la femme et l'enfant ; avilir le sacerdoce ; rêver de détruire la Papauté, et, en attendant, ruiner les catholiques par tous moyens, voilà, en résumé, ce que fait la Franc-Maçonnerie.

On parle des Juifs : les Juifs sont ennemis du catholicisme, c'est vrai. Mais si les Juifs ne trouvaient pas sous la main les Francs-Maçons, pour servir leurs desseins, nous ne les verrions pas si ardents à combattre l'Eglise, qui les a protégés, quand ailleurs on les mettait à mort.

La Maçonnerie, voilà notre véritable ennemi. Et notre honorable Ministre l'a bien compris, quand il a osé, avec un courage qui nous a ravi, affirmer qu'il n'était pas franc-maçon.

Quand nous acceptâmes publiquement la forme républicaine, nous eûmes soin d'ajouter : **MAIS NOUS NE VOULONS PAS ÊTRE GOUVERNÉS PAR LA FRANC-MAÇONNERIE.**

Nous avons cependant ce malheur, encore aujourd'hui, malgré notre Gouvernement ; témoin cette parole : *l'esprit nouveau arrive*.

Allons-nous cesser d'être attaqués, taquinés et ruinés ? Va-t-on nous rendre la liberté ? Est-ce que le Concordat sera désormais mieux respecté ? Est-ce que les articles organiques, en ce qu'ils ont de favorable à l'Eglise, seront mis à exécution ? Ainsi, par exemple, l'article 61 desdits articles porte : « *Il sera créé autant de succursales qu'il en sera besoin* », et, depuis dix ans, peut-être davantage, pas un centime n'est porté au budget à cette fin : c'est injuste et déloyal.

Tant que la Franc-Maçonnerie nous gouver-

nera, nous n'avons rien à espérer. Aussi prions-nous le Gouvernement de veiller aux projets de la secte, votés dans ses convents.

Nous n'avons point manqué de les faire connaître chaque année, et plusieurs de nos collègues dans l'épiscopat nous ont invité à élever la voix plus haut, encore plus haut. Nous obéissons. Aux intéressés maintenant d'agir, de parler et de protester hautement avec nous.

Comme l'a fait sentir Mgr d'Hulst, il y a encore des lois, en France, et un Conseil d'Etat. Invoquons-les, et si la Franc-Maçonnerie nous y poursuit, nous aurons au moins *délivré notre âme*, en brûlant jusqu'à notre dernière cartouche.

D'aucuns diront, en lisant ces quelques pages, que nous voyons la position bien autre qu'elle n'est.

C'est vrai, répondrons-nous; elle est pire encore. Malheur aux nations catholiques : France, Espagne, Italie surtout ! Ne voyez-vous pas que le vieux tentateur, l'orgueilleux tombé du Ciel, a acheté à beaux deniers un palais à Rome, et qu'il s'y est logé avec les siens, attendant la mort du Vicaire de Jésus-Christ ? C'est vrai, on proteste contre son représentant, qui s'est déclaré le chef de la Franc-Maçonnerie universelle; mais le diable, leur chef, est plus fort qu'eux tous ensemble : il doit se plaire à Rome, il y restera. Quoiqu'il en soit, disons quelque chose de cette protestation, appelée en style maçonnique *Voûte de protestation*.

DEI OPTIMI MAXIMI AD GLORIAM

Aux Très Illustres, Très Puissants et Très Éclairés Frères en Notre Divin Maître Excelsus Excelsior, composant, à titre d'Anciens et membres inamovibles, le Sérénissime Grand Collège des Maçons Émérites ;

A tous les Nobles Seigneurs Grands Maîtres, présidant les Parfaits Triangles des Mages Elus ;

A tous les Vrais Elus et Parfaits Initiés, ayant la connaissance réservée des nombres mystérieux 77 et 666, Mages Elus et Maîtresses Temprières de la Digne Révélation, ainsi qu'aux Chevaliers Kadosch du Palladium et Chevalières Elues Palladiques, répandus sur la surface du globe.

Salut sur tous les points du triangle !

Santé ! Stabilité ! Pouvoir ! etc.

Chacun peut comprendre que le dieu très bon, très grand des Palladistes, n'est autre que *Lucifer*, et ses sujets : les *Lucifériens*.

Notre divin Maître !!! Voilà comment ils l'appellent ! C'est vrai : le diable est le singe de Dieu.

Quels titres et quelle consommation de lettres majuscules !

Chacun a nommé Lemmi, qui est parvenu à transporter de Charleston (Amérique), à Rome, le siège central de la Maçonnerie universelle, qui est peut-être le corps dont l'Antechrist sera le chef, pourront dire les amateurs ou faiseurs de prophéties.

Pour nous, nous aimons à réciter le *Veni, Creator Spiritus* et le *Veni, Sancte Spiritus*, avec la ferme espérance que l'Esprit de Dieu éclairera les âmes pour qu'elles reconnaissent de plus en plus, en Jésus-Christ, leur roi éternel et divin Maître.

A cette fin, nous venons de publier un catéchisme dit : *Catéchisme apostolique*, où nous

exposons ce qu'ont fait pour l'humanité : 1° Le Père ; 2° le Fils ; 3° le Saint-Esprit.

Grand nombre de personnes nous en ont écrit. Voici un extrait d'une lettre à nous adressée par un laïque, Maître par sa haute position et son grand savoir :

« Il y a bien longtemps que je pense et dis que les Evangiles, la vie, les actes, les paroles de Jésus, devraient être presque l'unique terrain de la parole évangélique. C'est par là que s'est fondée la Religion ; c'est par là qu'elle a chance de reconquérir dans les foules son domaine usurpé. Or, avec le *Credo* comme cadre, vous avez fait tout votre livre. Cette nourriture, légère et forte, ira à tous ; elle sera assimilée et fécondera tout esprit de bonne volonté... »

L'auteur de cette lettre a compris que Jésus est la vie des âmes, et il désire qu'on le connaisse, qu'on l'aime, qu'on s'attache à Lui : les Francs-Maçons savent aussi que Jésus, ce mort d'il y a dix-neuf siècles, vit et règne toujours dans les âmes de bonne volonté. Leur dessein est de détruire son empire sur les cœurs, par tous les moyens. On peut dire d'eux, comme sainte Thérèse des damnés : « *Les malheureux, ils n'aiment pas.* »

Advienne donc le Règne de l'Esprit nouveau, et, par Lui, le Règne de Jésus-Christ !

† AMAND-JOSEPH, Evêque de Grenoble.

Crise de la Haute Maçonnerie

Sous ce titre, notre vénérable ami M. le chanoine Mastel vient de publier un très intéressant article dans la *Revue Catholique de Coutances* (n° du 6 avril), nous devançant ainsi au sujet de ce que nous avions à dire relativement à l'intervention des maçons de Leipzig.

Nous allons donc reproduire cet article, et nous le compléterons par nos renseignements personnels.

« Comme l'avait bien prévu Mgr Fava, écrit M. le chanoine Mastel, le Diable, qui « doit se plaire à Rome », « y restera » dans la personne de son représentant suprême, en dépit des révoltes et des protestations qui ont accueilli l'élection frauduleuse d'Adriano Lemmi. Celui-ci triomphe, en somme et en définitive, non pourtant sans éprouver quelques ennuis et savourer quelques déboires.

« Nous venons de recevoir, sur le dénouement de la lutte, des renseignements sûrs, qu'aucune autre publication ne donnera avant nous.

« Nos lecteurs se rappellent la *Voûte de Protestation* que nous avons insérée en supplément le 2 mars dernier. A ce moment, les représentants de 26 Grands Triangles palladiques sur 77, réunis à Londres, protestaient énergiquement contre les votes émis le 20 septembre, à Rome, au Palais Borghèse. Ils constituaient un comité permanent de protestation en Angleterre, et ils espéraient que les 17 autres Grands Triangles qui s'étaient prononcés (dans les réunions pré-

paratoires) pour le maintien de Charleston comme capitale du Luciférianisme et contre les intrigues de Lemmi se joindraient à eux pour casser l'élection de celui-ci. Sophie Walder, chargée de négocier avec eux un arrangement, n'avait pu obtenir d'entrer en pourparlers.

« Depuis, le vieux Findel, un des chefs les plus écoutés de la Franc-Maçonnerie universelle, d'accord avec les Palladistes de Leipzig, proposa une transaction, dont voici les grandes lignes :

« Charleston reste la Ville Sainte (!!!) de Lucifer, une Mecque satanique, conserve le Palladium, ou le Baphomet original des Templiers (?), et le Souverain Directoire Administratif y est transféré de Berlin, mais reconstitué sur de nouvelles bases et avec des pouvoirs plus étendus.

« Rome devient le Siège du Pouvoir Dogmatique Suprême, la Capitale, le siège du Khalifat infernal. Lemmi, khalife ou pape de la religion maçonnique, a un espèce de secrétaire d'Etat ou de grand-vizir chargé du Pouvoir Exécutif ou de l'action politique; de sorte que le Souverain Directoire Exécutif disparaît, absorbé par le Souverain Directoire Dogmatique. Le chef, sous la dépendance de Lemmi, de ce pouvoir, se nomme, comme nous l'avons dit, Umberto dal Medico.

« Mais si Lemmi paraît, de ce côté, recevoir un accroissement de pouvoir, d'un autre il perd beaucoup plus qu'il ne gagne, parce que le maniement des finances (un budget de quarante millions), qui appartenait complètement à Albert Pike et à Georges Mackey, le Souverain Directeur Dogmatique démissionnaire, lui est enlevé; — et il y tenait beaucoup. — Les fonds seront gérés par le Souverain Directoire Administratif. Lemmi recevra une *liste civile*, en dehors de laquelle il n'aura pas la distribution des fonds, qui seront répartis par une commission qu'établiront les quatre grands Directoires centraux de Naples, Calcutta, Washington et Montevideo.

« La transaction va être acceptée, sinon par tous, au moins par presque tous les Chefs du Palladisme, Rite Suprême et Souverain de la Maçonnerie Universelle. Il faudra subir Lemmi ou sortir des triangles ou des loges.

« Puissent ceux que l'indignité du nouveau Chef écoëure trouver dans leur répugnance pour ce personnage, qui représente si bien Celui qui est homicide et menteur dès le commencement, une source de sérieuses réflexions et, avec la grâce de Dieu, le choc décisif qui les détermine à brûler ce qu'ils ont adoré et à adorer ce qu'ils ont brûlé, abhorré et profané. Il est à craindre, hélas, que le nombre soit petit de ceux qui se convertiront. Cependant, c'est une occasion propice de prier pour eux.

« La transaction imaginée par les Palladistes de Leipzig plaît beaucoup à Findel, qui trouvait lourde et absorbante la charge qu'il avait comme l'un des deux officiers en permanence du Suprême Directoire Administratif. Elle satisfait aussi les Triangles anglais, mécontents que les dissidents eussent établi en Angleterre le Comité de Protestation. Bref, l'accord va se faire.

« Cependant, il y a des lézardes et des cra-

quements de mauvais augure dans l'édifice maçonnique. Dès 1889, un nombre considérable de loges italiennes avaient fait schisme et s'étaient constituées en fédération indépendante. Comme les ateliers qui dépendent en France de la Grande Loge Symbolique, dont le Président est cette année le F. . . Mesureur, elles ne confèrent que les trois premiers grades. La *Revue Mensuelle du Diable* a publié, dans son numéro de février, les constitutions promulguées par cette Puissance maçonnique dissidente ou plutôt révoltée, à la suite de la réunion des délégués « dans la vallée de Palerme », les 27, 28, 29 et 30 mai 1889. En voici le préambule qui trouve ici sa place :

« Les Francs-Maçons italiens voulant s'affranchir du « joug tyrannique de l'autorité romaine incarnée dans « la personne d'Adriano Lemmi, illégalement délégué « à la suprême direction de l'Ordre de l'Italie (1).

« Considérant que Lemmi et consorts ont frauduleusement violé les lois de l'Ordre Maçonnique, comprises et exprimées dans le mot triangulaire, base et « fondement de la Franc-Maçonnerie : *Liberté, Fraternité, Égalité*, soit en faisant servir la grande famille « à leurs ambitions personnelles, soit en la transformant en vulgaire boutique, et en en reniant continuellement les vues élevées et humanitaires et en « en falsifiant le but final... »

« Le vote du 20 septembre dernier a produit une scission bien plus grave, non plus dans les rangs des Loges, mais parmi les Suprêmes Conseils de 33^{es}. du Rite Ecossais, et c'est encore de Palerme que le coup est parti.

« Nous avons remarqué l'annonce de cette nouvelle rébellion dans le même numéro de la même publication, où un correspondant du docteur Bataille, qui signe *Antibaph II* et qui n'a pas encore rompu, du moins publiquement, avec les Loges, publiait ceci :

« Donec, un Congrès de hauts dignitaires du Rite « Ecossais Ancien et Accepté vient de se tenir à « Palerme. On y a arrêté et discuté les mesures à « prendre pour soustraire à l'autorité de Lemmi-Simon « ceux des Maçons italiens qui veulent faire acte d'indépendance. Comme conclusion des débats, on a « décidé de « créer en Italie autant de Suprêmes Conseils qu'il y avait d'Etats alors que la Péninsule « n'était pas composée à unité. »

« Ainsi, on a fondé tout d'abord : le Suprême Conseil « pour l'ancien royaume de Naples, siégeant à la « vallée du Sebeto (Naples); le Suprême Conseil pour « l'ancien grand duché de Toscane, siégeant à la vallée « de l'Arno (Livourne); et le Suprême Conseil pour la « Sicile, siégeant à la vallée de l'Oreto (Palerme). Tous « ces Suprêmes Conseils maintiendront le Rite Ecossais « Ancien et Accepté. »

« Antibaph II donnait ensuite le nom des représentants de ces trois Suprêmes Conseils, 27 au total, tous 33^{es}. Puis après avoir nommé le grand-maître du Suprême Conseil de la Vallée de l'Oreto, Paolo Figlia, « député au Parlement italien et l'un des adversaires de Lemmi dans la Maçonnerie de notre péninsule, » il ajoute :

« Le frère Paolo Figlia est un homme d'action, très « énergique, d'une éloquence entraînant. Il a fait res-

(1) Il ne s'agit pas ici de la direction dogmatique de la Maçonnerie universelle, que Lemmi ne possédait pas, ni même de la direction politique universelle, dont les Loges ne le savaient pas investi et ignoraient l'existence, mais de la direction du Rite Ecossais italien dont Lemmi était Grand-Maître.

« sortir quelle honte ce serait pour les Ateliers maçonniques qui accepteraient les faits du 20 septembre dernier. Sur sa proposition, des félicitations ont été votées par le Congrès pour les hauts-maçons, qui ont vaillamment donné l'exemple d'une honnête indépendance. »

« Or, samedi dernier, nous recevions un journal de Palerme, *il Giornale di Sicilia*, numéro du 21 mars, dans lequel nous lisions un entre-filet dont voici la traduction :

FÉDÉRATION MAÇONNIQUE

« On nous communique la nouvelle que la Fédération italienne peut être annoncée comme un fait accompli, les traités entre les différentes Vallées étant conclus et imprimés, et que les grands maîtres des Suprêmes Conseils Régionaux fédérés ont nommé grand-maître de la Fédération italienne, pour cinq ans, l'hon. Paolo Figlia, à la Vallée de l'Oreto.

« En outre, une grande réunion maçonnique aura lieu à Palerme pour célébrer la signature du traité de la Fédération et la nomination du grand-maître général.

« A cette dite réunion prendront part le Suprême Conseil de cette Vallée, avec les six loges qui en dépendent, celui de la Vallée de l'Arno, celui de la Vallée du Sebeto, celui de la Vallée du Simeto et les chapitres de Gênes et de la Spezia, avec les corps qui en dépendent. »

« Les renseignements donnés de Rome le 20 février se trouvent ainsi confirmés et complétés. Aux trois vallées désignées primitivement se sont ajoutés celle du Simeto (petite rivière qui arrose Catane) et les chapitres de Gênes et de la Spezia. Les États romains, la Lombardie, la Vénétie et le Piémont ne fournissent aucun appui à ce schisme maçonnique, jusqu'à présent du moins. Et c'est la Sicile, pays de Crispi, l'ami intime de Lemmi, qui est le foyer de la révolte contre le nouveau Pape maçonnique.

« Le triomphe de celui-ci serait-il par hasard le principe de la dislocation de cette Eglise de Satan, dont les *forces motrices* se trouvent enfin dévoilées aussi bien que les doctrines effroyables et le culte démoniaque ?

« C'est à Rome qu'est la Pierre contre laquelle tout ce qui la heurte se brise infailliblement. »

A notre tour, faisons connaître les informations que nous avons reçues depuis la publication de cet article de M. le chanoine Mustel.

C'est tout à fait dans les derniers jours de janvier que deux membres du Comité de Permanence de la Protestation, le F. : Palacios et la S. : Vaughan, quittèrent Londres pour se rendre à Berlin, où siégeait encore le Souverain Directoire Administratif, afin de faire une opposition maçonnique, dans toutes les règles, avec l'autorisation du Sérénissime Grand Collège de Charleston, à n'importe quel versement de fonds entre les mains du F. : Lemmi. Les deux délégués américains firent un court arrêt à Hambourg : ils y étaient certainement le 30 janvier ; car, ce jour-là, ils furent reçus par le Souverain Conseil Patriarcal qui siège dans cette ville au local maçonnique dit de Melchisédech, et qui est le centre directeur des loges secrètes israélites. Palacios et miss Vaughan demeurèrent à Berlin environ quinze

jours ; c'est du 5 au 16 février qu'ont eu lieu, si nous sommes bien renseignés, les échanges de vues entre les hauts-maçons relativement à la crise.

A ce moment, se place l'intervention des triangles allemands et notamment du Parfait Triangle de Leipzig, sous l'impulsion du vieux Findel. Palacios et miss Vaughan séjournèrent une huitaine de jours à peine à Leipzig et en partirent dans les derniers jours de février, annonçant qu'ils retournaient à Londres.

Nous indiquons cet itinéraire, parce qu'il nous paraît avoir une certaine importance ; il pourra servir à guider plus tard les écrivains qui auront à étudier l'histoire de cette crise exceptionnelle de la haute-maçonnerie. Nous l'indiquons aussi, afin de rectifier définitivement les erreurs qui ont été commises par plusieurs de nos confrères. Ainsi, le *Gaulois* représentait miss Vaughan comme ayant regagné les Etats-Unis après sa station de fin décembre à Paris ; c'est une erreur absolue ; nous pouvons affirmer, de la façon la plus certaine, que la grande-maîtresse de New-York n'a pas quitté l'Europe depuis les mémorables événements du Palais Borghèse, et que le nid coquet que la célèbre luciférienne possède à l'avenue Columbus est vide de sa maîtresse depuis maintenant neuf mois ; c'est certainement la plus longue absence de miss Diana, et il faut qu'elle soit bien enflammée de colère contre Adriano-Simon pour avoir déserté ses pénates pendant tant de temps.

A Berlin, les séances ont été fort orageuses, au local de Dorotheenstrasse. A l'une d'elles, il y eut voies de fait, au cours d'une violente discussion entre les FF. : Palacios et Justus Hoffmann, ce dernier étant partisan acharné de Lemmi.

Les promoteurs de la transaction fournirent les arguments suivants :

En vérité, les protestataires avaient raison de se plaindre de ce que la nouvelle situation donnait à l'Europe la réunion des trois plus hauts pouvoirs de l'Ordre et privait l'Amérique de tout Souverain Directoire, alors que les contributions des ateliers du Nouveau-Monde constituent la plus grande part de la richesse de la haute-maçonnerie. Mais il serait possible de remédier à cette apparente injustice, en supprimant le Souverain Directoire Administratif de Berlin, ou, pour mieux dire, en le transférant à Charleston.

Findel, appuyant ce premier point de l'argumentation des FF. : conciliants, ajouta que l'on pourrait même fonder la direction de l'action politique dans la suprême direction dogmatique, et qu'il n'y avait pas besoin de deux Souverains Directoires (le Dogmatique et l'Exécutif) à Rome. Cette opinion prévalut à Leipzig, lors de la rédaction définitive du projet

à soumettre au plébiscite des triangles. Il fut donc décidé que l'ancien Souverain Directoire Exécutif de Rome serait transformé en simple sous-directoire, sous la dépendance immédiate et directe du Chef Suprême.

Les partisans de la transaction avaient été touchés de l'argument du Gomor des protestataires, c'est-à-dire du danger de transporter les archives, ainsi que le Palladium et les autres « saintes choses », dans une ville où un bouleversement politique peut se produire en cas de grande guerre européenne. C'est dans ce sentiment que les FF. . conciliants proposèrent de consacrer Charleston à jamais « Ville Sainte du Palladisme ». Il s'ensuivit aussi que, pour ces divers motifs, le nouveau Souverain Directoire Administratif, passant à Charleston, serait réorganisé sur d'autres bases et aurait un nouveau mode de fonctionnement. L'ancien système de fonctionnement a été expliqué par M. le docteur Bataille (premier volume du *Diable au XIX^e Siècle*, pages 348 et suivantes).

D'autre part, les hauts-maçons allemands donnèrent complètement tort aux délégués américains en ce qui concerne l'avis, émis par eux, que l'on aurait dû tenir à Rome deux séances du Convent Souverain, au lieu d'une séance unique. C'est cette partie de la Voûte de Protestation qui a été le plus vivement discutée.

La Constitution fondamentale du Palladium, dirent les FF. . allemands, a été faite par le F. . Albert Pike et acceptée par les triangles successivement fondés, et cela à une époque où personne ne prévoyait que la direction suprême pourrait être transférée en Europe. Si le F. . Georges Mackey avait donné simplement sa démission, sans qu'il fût question de porter à Rome la Chaise Dogmatique du Palladium, l'élection de son successeur eût dû nécessairement se faire par les soins du Sérénissime Grand Collège des Maçons Emérites, ceux-ci ayant à faire leur choix à l'unanimité (ainsi que la Constitution l'ordonne), et, dans le cas où ils ne fussent pas parvenus à se mettre d'accord, il eût fallu procéder comme il est dit dans le Théma des FF. . protestataires. Mais ce n'est pas ce cas qui s'est présenté. La réunion du Convent Souverain, au lieu d'être la conséquence de l'impuissance du Sérénissime Grand Collège à élire le Chef Suprême, a été le fait du vote préalable des triangles sur la question de discuter à Rome s'il y avait lieu de transférer la Chaire Dogmatique dans cette ville ; la démission du F. . Albert-Georges Mackey a suivi, et non précédé, le décret de convocation du Convent Souverain. Si les FF. . aujourd'hui protestataires avaient entendu faire procéder à l'élection du Chef Suprême par le Sérénissime Grand Collège en cas de vote du transfert, ils auraient dû, dans les réunions préparatoires

des provinces triangulaires, proposer et faire adopter une motion tendant à ce que le Convent souverain se tint à *Charleston*, et non à Rome ; mais ils n'ont fait aucune motion de ce genre, tellement ils croyaient au maintien du *statu quo*.

C'est là-dessus que la discussion s'envenima, le F. . Palacios et la S. . Vaughan soutenant que la majorité des provinces triangulaires était acquise au maintien du *statu quo*. Les FF. . allemands répondirent que le scrutin du 20 septembre avait prouvé le contraire, et qu'il n'y avait pas à y revenir. Les délégués américains réclamèrent, en entrant dans des détails sur les faits avancés par l'avant-dernier alinéa du Théma de la voûte de protestation (les quatorze délégués souverains tombés malades au moment de se mettre en route pour Rome). Ils citèrent plusieurs exemples fort significatifs, entre autres celui de la S. . Romula Sanchez, inspectrice générale en mission permanente pour les relations générales de l'Uruguay et de la République Argentine, qui, élue déléguée par sa province triangulaire, a été atteinte, huit jours avant de s'embarquer, d'une indisposition subite, très grave et absolument inexplicable, et qui a dû être remplacée à l'improviste par la S. . Carmen Blanco, de Buenos-Aires (1). Hoffmann, qui a le langage très sec, déclara, d'un ton insolent, que les adversaires de Lemmi devaient avoir la pudeur de ne pas insinuer que des crimes avaient pu se commettre, et que « la mort inattendue du F. . Philéas Walder était bien plus incompréhensible que quelques diarrhées » (*sic*). Miss Vaughan, de s'écrier qu'Hoffmann calomniait cyniquement, que le vieux Walder était venu à Rome malade, que cela pouvait être attesté par tous les délégués présents. Palacios, hors de lui, se jeta sur le grand-maître du *Lotus Saint-Frédéric* et le souffleta ; il fallut les séparer, et la tenue se termina dans un tumulte inexprimable.

Enfin, à une réunion ultérieure, les FF. . allemands maintinrent que la scission du Convent Souverain en deux séances, avec intervalle de onze jours, eût été logiquement impossible ; car, dirent-ils, les soixante-dix-sept délégués n'auraient pu séjourner si longtemps à Rome sans trahir ainsi par leur fréquentation du Palais Borghèse le secret du mandat de la haute-maçonnerie ; les FF. . incomplètement initiés auraient, cela eût été fatal, deviné sans peine le vrai motif de leur présence.

Ces dernières observations furent trouvées justes par les hauts-maçons à qui la cause

(1) Ce fait de la subite et mystérieuse maladie de la S. . Romula Sanchez a été signalé par M. de la Rive dans son volume *La Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie universelle*, page 743.

des protestataires était encore sympathique.

Le délégué de Findel aborda la question des objections relatives à la probité de Lemmi. Il dit qu'on était en présence d'affirmations et de dénégations aussi formelles d'une part que de l'autre ; que cette question n'aurait pas dû être examinée en dehors des triangles ; que les accusations des maçons italiens indépendants étaient le fait de FF. . . indisciplinés, dont le but principal était de rompre l'unité maçonnique italienne si péniblement réalisée par Lemmi, et que cela était sa gloire (*sic*) ; que, quant à la condamnation profane (jugement correctionnel de Marseille), Lemmi déclarait qu'elle s'appliquait à un homonyme et qu'à l'époque où elle fut prononcée il se trouvait à Constantinople, directeur d'une maison de commerce en affaires maritimes. Le défenseur de Lemmi fit un grief à la S. . . Vaughan d'avoir, lors de son séjour à Paris (dans la seconde quinzaine de décembre 1893), frayé avec des ennemis déclarés de la franc-maçonnerie, dans le but de provoquer un scandale et d'ameuter la presse jésuitique contre l'élu du Convent du Palais Borghèse.

Miss Vaughan répondit que les actes d'improbité d'un maçon indigne n'avaient pas à être protégés par le secret maçonnique ; que le serment de discrétion ne s'appliquait pas à des faits de cette nature ; qu'elle était prête à crier encore à toute la terre l'indignité du sieur Adriano Lemmi ; et qu'elle se retirerait définitivement et complètement de la franc-maçonnerie plutôt que d'avoir à obéir aux ordres d'un voleur.

On eut grand peine à calmer la grande-maîtresse de New-York.

La conséquence de cette discussion orageuse fut que les FF. . . promoteurs de la transaction é mirent une proposition nouvelle : pour couper court aux défiances, on n'aurait, dirent-ils, qu'à donner au Souverain Directoire Administratif la gestion des fonds de la haute-maçonnerie ; chaque année, une commission serait élue par les 4 Grands Directoires Centraux de Washington, Montevideo, Naples et Calcutta, et réglerait le budget.

A Leipzig, lorsque cette proposition fut reprise et formulée pour être soumise à l'approbation des triangles, on consulta, par télégraphe, les membres de l'ancien Sérénissime Grand Collège des Maçons Emérites, maintenant honoraires *ad vitam*, et ceux-ci ayant approuvé ce mode de conciliation firent connaître qu'ils avaient délibéré de ne pas s'opposer à un arrangement raisonnable. La rédaction, adoptée par les FF. . . allemands et aussitôt sanctionnée par les FF. . . anglais consultés à leur tour, porte : « Le Chef Suprême, Souverain Pontife de la haute-maçonnerie, recevra,

du Souverain Directoire Administratif, seul dépositaire des fonds centraux, une somme annuelle de 300.000 dollars, sur laquelle il est 60.000 dollars dont le Chef Suprême n'aura pas à rendre compte. Pour le reste, soit 20.000 dollars par mois, il devra en justifier l'emploi, effectué dans l'intérêt de la haute-propagande. Au cas où cette allocation ne lui suffirait pas, ses frais extraordinaires lui seraient remboursés, une fois son compte vérifié et approuvé par la commission du budget central. » C'est donc une liste civile d'un million 500,000 fr. par an qui a été votée à Adriano Lemmi. D'autre part, il a été décidé qu'une rente viagère de 60,000 dollars (300.000 francs) serait servie à Georges Mackey, à titre de retraite.

Telles sont les bases de l'accord proposé par les hauts-maçons allemands, avec l'approbation des hauts-maçons anglais.

Il est évident qu'au point de vue de la gestion des finances et de la conservation du prestige mystique de Charleston, cette combinaison donne satisfaction à la haute-maçonnerie de l'Amérique du Nord, la plus importante du globe. Dans la grande majorité des triangles, on loue maintenant avec enthousiasme l'habileté du vieux Findel. Le sentiment dominant chez les Palladistes avait été le chagrin de voir l'œuvre d'Albert Pike compromise par le second scrutin du 20 septembre 1893 ; parmi les protestataires même, on se résignait à la rigueur au résultat du premier scrutin (le transfert à Rome du siège suprême), car on ne doutait pas d'obtenir des compensations pour Charleston ; mais ce que les protestataires se refusaient surtout à admettre, c'est qu'une autorité si absolue fût remise entre les mains d'un homme tel que Lemmi, sans aucun contrôle, puisqu'il avait eu la ronerie de distribuer entre dix pays différents, les nominations des membres du nouveau Sérénissime Grand Collège.

La combinaison Findel arrange tout. « La malhonnêteté de Simon n'est plus à craindre, et c'est l'essentiel, » a dit le F. . . Alexander Graveson, lorsqu'il a reçu communication du texte définitif du projet de conciliation rédigé à Leipzig.

Palacios a déclaré qu'il se soumettrait, si le plébiscite des triangles, qui va avoir lieu dans le courant de mai, ratifiait le nouveau Statut fondamental du Palladium, œuvre des hauts-maçons allemands.

Quant à miss Vaughan, beaucoup maintenant lui jettent la pierre ; on l'accuse d'avoir ébruité le schisme, et, par conséquent, d'être cause que l'organisation de la haute-maçonnerie est connue ; on exagère les relations qu'elle a eu passagèrement avec quelques catholiques ; bien qu'elle n'ait jamais parlé que

de ce qui a trait à Lemmi au point de vue personnel et uniquement en ce qui concerne son improbité, on prétend, on soutient que c'est elle qui a renseigné la presse catholique sur tout ce que celle-ci a publié. Sophia lui a écrit de Bruxelles une lettre ironique dans laquelle elle l'engage à aller rejoindre Barbe Bilger au Bon-Pasteur de Nancy.

Parmi les accusations portées contre miss Vaughan, il en est une que nous savons être pertinemment fausse. On lui attribue la communication qui nous a été faite de la Voûte de Protestation ; or, nous pouvons attester, aussi bien le docteur Bataille que son collaborateur chargé des relations maçonniques, que ce n'est pas de la grande-maîtresse de New-York que nous avons tenu ce document, que ce n'est pas elle qui nous l'a fait remettre ni directement ni indirectement. Mais notre témoignage, nous le savons bien, serait récusé, si miss Vaughan y faisait appel, et l'on comprend que nous n'avons pas à dire comment et par qui nous nous sommes procuré ladite voûte.

Une bonne fois, nous déclarons à Lemmi et à ses compères qu'il perd son temps à vouloir découvrir nos différentes sources d'informations. Nous n'avons pas bronché, quand il nous a suscité, par son agent Moïse Lid-Nazareth, la campagne de mensonges et d'attaques perfides que le public catholique connaît et qui a misérablement échoué. On a, dans les journaux où Moïse est écouté comme un oracle, nié l'authenticité des révélations du docteur Bataille ; on les a traitées d'impostures ; on les a tournées en dérision. Le but était de froisser le docteur dans son amour-propre, de le blesser dans son honneur, de le piquer au vif, pour l'obliger à démasquer ses batteries. Mais le piège était trop grossier ; le docteur ni ses amis n'y sont tombés ; ils laissent au temps le soin de démontrer l'exactitude de leurs divulgations.

Non, Lemmi, vous aurez beau vous ingénier à découvrir le moyen de nous faire sortir de notre réserve ; vous n'y parviendrez pas plus en donnant à votre agent Moïse l'ordre d'exciter quelques roquets à aboyer contre nous qu'en chargeant miss Vaughan de toutes sortes de trahisons à l'encontre du Palladisme, en l'accusant aujourd'hui d'être notre grande informatrice. Du reste, nous avons d'autant moins à la défendre, que nous savons qu'elle se moque parfaitement de vous et de vos colères ; et nous en faisons autant.

Nous savons, de source certaine, que le compère Crispi, autre trente-troisième, disait naguère « qu'il donnerait 20.000 livres pour tenir le haut-maçon faux-frère qui a communiqué au docteur Bataille le document établissant l'initiation du roi Humbert au trente-troisième degré du Rite Ecossais. » Crispi,

vous aussi, vous perdez votre temps. Le haut-maçon dont il s'agit est hors de votre atteinte ; il n'y a pas qu'en Italie que le document mis au jour par nous a circulé.

Mais revenons au vieux Findel, le héros du jour dans le monde des triangles. Il est l'homme « qui a trouvé le joint ». Si Lemmi n'est pas complètement heureux (il aurait voulu être le maître et distributeur arbitraire du gâteau), du moins Findel lui a sauvé la mise. Les résultats des deux scrutins du 20 septembre vont être considérés comme définitivement acquis. Simon sera donc le pape maçonnique incontesté, cela ne fait plus aucun doute ; il ordonnera, il décrètera, il dogmatisera. L'Harpagon du palais Borghèse ne pourra pas rapiner et thésauriser au gré de ses désirs, c'est vrai ; mais toutes les dépenses occasionnées par l'exécution de ses ordres et de ses encycliques seront payées par la finance centralisée au Souverain Directoire Administratif. Le forban livournais a donc raison, somme toute, de chanter victoire, pour le moment du moins. Quant aux hauts-maçons américains, puisque la caisse centrale reste à Charleston et que Lemmi n'en a pas la clef, ils se déclarent satisfaits. Laissons-les, eux aussi, à leur joie, ou, pour employer le mot de miss Vaughan, à « leur abdication » ; car la grande-maîtresse de New-York, seule ou à peu près seule aujourd'hui à protester quand même dans la haute-maçonnerie, persiste à dire que ce qui s'est passé est une honte et qu'il ne fallait pas s'incliner, le règlement du désaccord quant aux finances n'étant, à ses yeux, que la question secondaire.

Une des habiletés de Findel a été de prier la fille Walder de demeurer en repos, de ne pas faire parler d'elle, de ne pas intervenir dans les pourparlers qu'il engageait en vue de la conciliation ; il savait que Sophia, avec son caractère violent, aurait tout gâté et que sa présence aurait suffi pour empêcher même la discussion de pouvoir être abordée.

Enfin, il est bon de savoir que Findel avait un intérêt personnel à faire confirmer les résultats des scrutins du palais Borghèse, à trouver un terrain de transaction acceptable pour les hauts-maçons américains. Findel, qui était l'un des deux chefs permanents (au titre de délégué à la propagande) du Souverain Directoire Administratif de Berlin, désirait voir ce directoire supprimé ; les fonctions qui lui avaient été dévolues par feu Albert Pike et pour lesquelles il n'était pas remplaçable, en l'état de l'ancien mode de fonctionnement, l'absorbaient trop ; il était souvent obligé de négliger son journal, la *Bauhütte*, et sa ligue intramaçonnique, le *Lessingbund*, qui est en Allemagne ce que la *Maçonic Veteran Association* est aux Etats-Unis. D'autre part, il était

reconnaissant à Lemmi du grand honneur que celui-ci lui avait décerné dès le lendemain même de son avènement ; en effet, un des premiers actes d'Adriano-Simon fut de nommer dix membres du nouveau Sérénissime Grand Collège des Maçons Émérites ; il distribua ces nominations en dix pays, comme on sait, et son choix pour l'Allemagne s'arrêta sur Findel. Ceci, soit dit en passant, démontre une fois de plus que les hommes se laissent toujours prendre par les flatteries et les satisfactions d'amour-propre : car Findel n'est nullement un cabaliste, il n'est ni luciférien ni sataniste ; c'est un de ces rêveurs pour qui l'Être Suprême est indéfinissable et vague, à la fois rien et tout ; ses opinions philosophiques ne sont donc pas conformes à celles qui dominent dans la haute-maçonnerie ; eh bien, quoique n'étant pas luciférien, Findel est très fier d'avoir été promu « cardinal du Palladium. » Si l'élection de Lemmi avait été cassée par le plébiscite triangulaire tel que le demandait la Voûte de Protestation, tous les actes subséquents du pape du palais Borghèse eussent été annulés.

Nous n'avons plus rien à dire au sujet de ce schisme retentissant ; il faut le considérer comme ayant pris fin. Si d'autres incidents surgissaient, nous en serions informés. Nos lecteurs voient que nous sommes organisés à merveille pour pouvoir les tenir au courant.

Il nous reste à examiner ce qui se passe spécialement en Italie, dans les hauts grades de l'Écossisme. C'est là un schisme d'un autre genre, moins dangereux que l'autre pour la Maçonnerie Universelle, mais qui atteint directement Lemmi sur le théâtre même de la lutte, dans le pays même qu'il a fait adopter pour terrain et région des grandes manœuvres antichrétiennes.

On a vu plus haut, dans l'article de M. le chanoine Mustel que nous avons reproduit, l'extrait du *Giornale di Sicilia*, duquel il résulte que les grands-maîtres des Suprêmes Conseils Régionaux fédérés, c'est-à-dire les chefs des dissidents de l'Écossisme italien, les trente-troisièmes qui secouent le joug de Lemmi, ont élu pour cinq ans, le F. : Paolo Figlia, député de Palerme, grand-maître général de la Fédération Maçonnique italienne.

Le Suprême Conseil de Catane (dit de la vallée du Simeto), qui s'est rallié à la Fédération est un Suprême Conseil du Rite Égyptien de Memphis réformé, constitué en juillet 1893 par des FF. : du rite de Memphis et Misraïm qui, de leur côté, ont secoué le joug du grotesque Pessina. Cette adhésion a été possible, attendu que (les lecteurs du docteur Bataille ne l'ont sans doute pas oublié) le rite

de Memphis et Misraïm a été réformé en 33 degrés, marchant de pair avec ceux de l'Écossisme, et en outre les Frères de Catane ont réduit encore les grades à treize, le 13^e degré correspondant au 33^e du Rite Écossais.

Depuis la publication de l'article de M. le chanoine Mustel, une autre nomination a eu lieu. Dans sa séance du 8 avril, le Suprême Conseil Général qui siège à Palerme, « en la vallée de l'Oreto, » et qui est la puissance suprême de la Fédération Maçonnique italienne, a nommé la S. : Diana Vaughan membre d'honneur dudit Suprême Conseil général et Protectrice de la Fédération. Nous n'avons pas pu nous procurer, jusqu'à présent, la copie du décret conférant cette nouvelle dignité à la grande-maîtresse de New-York ; nous savons seulement qu'il est des plus élogieux pour la célèbre adversaire de Lemmi et qu'il est revêtu de signatures haut-cotées dans la maçonnerie italienne.

En revanche, nous avons réussi à nous procurer l'Acte de Concordat de la Fédération des Suprêmes Conseils italiens révoltés contre Lemmi, le Capitulaire du règlement général de cette fédération, et le Protocole de l'union du Suprême Conseil misraïmite de Catane à ladite fédération.

Nous publions ci-après la traduction fidèle de ces trois documents.

II

Acte de Concordat

*A la gloire du Grand Architecte de l'Univers
Liberté, Égalité, Fraternité*

Maçonnerie Universelle

Famille Italienne

Acte de concordat de Fédération maçonnique en Italie entre les vallées du Sebeto, de l'Oreto et de l'Arno, passé dans le but de garder intègre et inaltérable en Italie le Rite Écossais Ancien et Accepté.

Les deux antiques et historiques Suprêmes Conseils Grands Orient des Illustres et Puissants Frères Grands Inspecteurs Généraux Grands Elus du 33^e degré du Rite Écossais Ancien et Accepté de Naples et de Palerme, ainsi que le Suprême Conseil du même Rite Écossais Ancien et Accepté pour la Toscane, dans le louable but de voir toujours plus reluire la majesté de l'Ordre Maçonnique en Italie, et d'accroître le respect dû à la parfaite observance de son rite, ainsi que pour garantir les historiques libertés régionales ; d'un commun accord, ces trois susdits Suprêmes Conseils se sont déterminés à passer entre un Concordat de Fédération Maçonnique Italienne, dans les termes et conditions qui suivent :

Art. 1^{er}

Les Grands Inspecteurs Généraux Grands Elus du 33^e et dernier grade de la Famille Maçonnique Italienne, composant les trois Suprêmes Conseils du Sebeto, de l'Oreto et de l'Arno, dans le louable but de se réunir en un seul corps, fort,

puissant et discipliné, ont établi le présent Concordat.

Art. 2

La Maçonnerie Italienne prendra le titre de Fédération Maçonnique Italienne du Rite Ecossais Ancien et Accepté.

a) S'il est possible, elle aura son siège central à Rome, capitale de l'Etat ;

b) Elle formera un corps unique, mais divisé en régions, lesquelles seront représentées, dirigées et administrées par un Suprême Conseil Général ;

c) Les Suprêmes Conseils Régionaux auront une absolue et indépendante autonomie maçonnique, chacun dans sa propre vallée, où ils exerceront leurs droits maçonniques sur les Ateliers et Corps constitués dans leur propre périphérie maçonnique, laquelle sera établie par un tableau spécial.

Art. 3

La Fédération Maçonnique Italienne sera représentée à l'étranger par le Suprême Conseil Général de la Fédération, lequel sera élu par le suffrage des Frères composant les Suprêmes Conseils Régionaux et formé des mêmes éléments.

a) Le Suprême Conseil Général nommera une commission exécutive permanente, composée d'un Président et d'un vice-Président, d'un Secrétaire et d'un Secrétaire-adjoint, d'un Orateur et d'un Orateur-adjoint, et d'un Trésorier, lesquels conserveront leur charge durant cinq années et pourront être réélus.

b) Tous les travaux relatifs en général au bien de l'Ordre sont accomplis par le Suprême Conseil Général Fédéral, qui, d'une manière spéciale, pourvoira à la rédaction du Bulletin Officiel, choisira et enverra le mot annuel dans le solstice d'hiver, et le mot de semestre aux époques usuelles, et délivrera, en un modèle unique pour toute la Fédération, les diplômes du grade de Maître et du 33^e degré.

Art. 4

Chaque Suprême Conseil Régional se composera au minimum de 9 Frères Grands Inspecteurs Généraux, et au maximum de 15, dont le Président prendra le titre de Grand Commandeur *ad vitam*.

Art. 5

Les Suprêmes Conseils Régionaux ont juridiction dans leur périphérie, et ils ne peuvent pas prendre ni accepter sous leur dépendance des Corps appartenant à un Suprême Conseil d'une autre région.

Art. 6

Chaque Suprême Conseil Régional aura un sceau particulier avec l'écusson de sa Vallée, portant les mots suivants : *Suprême Conseil Fédéral italien* de la Vallée de... ; et chacun, dans un exergue identique, le mettra à l'entête de ses actes, après les inaltérables mystiques lettres : A... L... G... D... G... A... D... l'U... , suivies du trinome : *Liberté, Egalité, Fraternité*.

Art. 7

Tous les Suprêmes Conseils Régionaux adop-

teront un tarif unique pour les taxes, médailles, bijoux et patentes de constitution, ainsi qu'il sera établi par le Suprême Conseil Général de la Fédération.

Art. 8

Il sera rédigé un Règlement (Constitutions) expressément pour l'application du présent concordat.

Art. 9

Ce traité de Fédération Maçonnique aura toute sa pleine force, aussitôt que, ayant été approuvé et signé par les Suprêmes Conseils Régionaux des Vallées contractantes, l'échange en aura été officiellement donné.

Art. 10

Après l'approbation et la signature dont il est question en l'article précédent, dans le terme de trois mois, chacune des parties contractantes en donnera connaissance à tous les Ateliers et Corps Maçonniques de sa propre dépendance. D'autre part, la Présidence du Conseil Suprême Général de la Fédération aura soin d'envoyer copie authentique du traité définitif en Amérique à la Mère-Loge Suprême Conseil du Monde, représentée par les deux Centres Généraux de Charleston et de Boston, pour se mettre en relations directes de garantie et d'amitié avec ladite autorité suprême.

II

Capitulaire du Règlement général

DE LA FÉDÉRATION MAÇONNIQUE ITALIENNE

Art. 1^{er}

Dans chaque Région d'Italie sera constitué un Suprême Conseil des 33^{es} du Rite Ecossais Ancien et Accepté, autonome dans sa propre circonscription territoriale.

Art. 2

Les Suprêmes Conseils, unis en Fédération Maçonnique, sont obligés de se tenir en mutuelle et intime relation d'amitié, en vertu du concordat stipulé entre eux, dès la date de leur formation.

Art. 3

Les diverses Régions Maçonniques auront réciproquement des Garants d'Amitié, qui officiellement représenteront les Suprêmes Conseils Régionaux et en traiteront les affaires réciproques.

Art. 4

Tout Garant d'Amitié d'un Suprême Conseil Régional doit faire partie de la Commission Maçonnique Fédérale, doit être Grand Inspecteur Général et membre actif du Suprême Conseil Régional auprès duquel il doit exercer le haut office de Garant d'amitié.

Art. 5

Tous les actes d'un Garant d'amitié sont considérés comme accomplis par le Suprême Conseil Régional qu'il représente.

Art. 6

Chaque Suprême Conseil Régional est auto-

nome ; il est donc l'unique, absolue et suprême autorité près les Ateliers et Corps dépendants de sa juridiction.

Art. 7

Aucun Suprême Conseil Régional ne peut accepter sous sa dépendance des Ateliers et Corps constitués hors de sa périphérie Maçonnique, c'est-à-dire en d'autres régions que sa circonscription territoriale.

Art. 8

La Fédération Maçonnique Italienne reconnaît seulement, à la date de ce jour (10 novembre 1893, ère vulgaire) les Suprêmes Conseils Régionaux du Rite Ecossais Ancien et Accepté : de la Vallée du Tibre, Orient de Rome ; de la Vallée du Pô, Orient de Turin ; de la Vallée de l'Arno, Orient de Livourne ; de la Vallée du Sebeto, Orient de Naples ; et de la Vallée de l'Oreto, Orient de Palerme. Tout autre Suprême Conseil est considéré illégal et sera dénoncé comme tel par le Suprême Conseil Général de la Fédération Maçonnique Italienne aux Puissances Maçonniques étrangères.

Art. 9

Les Puissants Grands Maîtres des cinq Suprêmes Conseils Régionaux éliront, parmi les membres des Suprêmes Conseils Régionaux, le Grand Maître du Suprême Conseil Général qui restera en charge pendant cinq années.

Le Suprême Conseil Général aura son siège à l'orient où le Grand Maître Général élu se trouvera avoir sa résidence.

Le Grand Maître Général a la faculté de choisir, parmi les Puissants Membres du Suprême Conseil Régional auquel il appartient, les Frères qui doivent composer avec lui la Commission Exécutive Permanente.

Art. 10

A l'expiration de chaque période quinquennale, le Puissant Grand Maître Général sortant de charge enverra au Puissant Grand Maître Général nouvel élu les Archives, le Trésor, et tout ce qui appartient au Suprême Conseil Général.

Art. 11

Le Suprême Conseil Général :

a) Envoie les mots annuel et de semestre aux Suprêmes Conseils Régionaux, qui à leur tour, pour la mutuelle reconnaissance, les communiqueront aux Ateliers et Corps dépendant d'eux ;

b) Délivre le Diplôme, modèle unique du 3^e grade, après le *Nihil Obstat* du Suprême Conseil Régional d'où dépend le candidat, ainsi que le Diplôme du 33^e et dernier degré ;

c) Est chargé de la rédaction du Bulletin de la Fédération Maçonnique Italienne ;

d) Convoque en assemblée générale les Suprêmes Conseils Régionaux, en leur adressant les planches d'avis au moins quinze jours avant l'époque fixée ;

e) En cas de désaccord ou de conflit entre des Suprêmes Conseils Régionaux, comme en cas d'interprétations erronées, il exerce l'autorité de Haute-Chambre Dogmatique et de Suprême Cour de Justice ;

f) Exerce le droit de grâce ;

g) Représente la Fédération Maçonnique Italienne devant la Maçonnerie Universelle et entretient la correspondance avec les puissances étrangères.

Art. 12

Les Puissants Grands Inspecteurs Généraux appartenant à la Fédération Maçonnique Italienne ont voix facultative dans les tenues des divers Suprêmes Conseils Régionaux.

Art. 13

De pareil droit jouissent les Très Illustres Frères membres du Sublime Consistoire, les Grands Inquisiteurs et les Chevaliers Kadosch, dans les tenues des Ateliers (travaillant à leur degré) des différents Suprêmes Conseils Régionaux.

Art. 14

Toutes les Loges sont tenues au paiement de... (1) par mois au Grand Trésorier du Suprême Conseil Régional d'où elles dépendent, comme taxe fixe due au Suprême Conseil Général.

Art. 15

Aucun Atelier ne peut correspondre directement avec le Suprême Conseil Général, si ce n'est après obtention du *Nihil Obstat* du Suprême Conseil Régional dont il dépend.

Les Ateliers d'égal degré de la Fédération Maçonnique Italienne peuvent correspondre directement entre eux ; toutefois, les Loges Symboliques doivent envoyer leurs correspondances par l'intermédiaire du Souverain Chapitre des Chevaliers Rose-Croix souché sur elles.

Art. 16

La Fédération Maçonnique Italienne adopte comme siens les statuts généraux du Rite Ecossais Ancien et Accepté, publiés en la Vallée du Sebeto, à l'orient de Naples dès 1820.

Nous, Grands Inspecteurs Généraux Grands élus du 33^e et dernier degré de l'échelle pyramidale maçonnique du Rite Ecossais Ancien et Accepté, composant les trois suprêmes conseils des Vallées du Sebeto, de l'Oreto et de l'Arno ;

Considérant que le Rite Ecossais Ancien et Accepté est celui qui, parmi tous les rites, conduit le mieux à réaliser l'idéal de la Maçonnerie, dont le programme est renfermé dans le trinôme sacré : *Liberté, Egalité, Fraternité*.

Considérant qu'en Italie le Rite Ecossais Ancien et Accepté a été toujours scrupuleusement professé dans les deux antiques centres maçonniques de Naples et de Sicile, sous l'historique dénomination de Grand-Orient de Naples et de Grand-Orient de Palerme, ainsi qu'en Piémont et en Toscane ;

Voulant garder intact le maçonnique héritage arcanement légué par leurs glorieux prédécesseurs ;

Vu le traité de Fédération Maçonnique voté par nous, ainsi que le Capitulaire du règlement

(1) Chiffre à fixer, lors de la première réunion des représentants de tous les Suprêmes Conseils fédérés, laquelle aura lieu prochainement à Palerme (*sic*) dans le Capitulaire.

(Constitution de la Fédération) accepté d'un commun accord ;

Décrétons :

Art 1^{er}

Le traité de Fédération Maçonnique, conclu entre nous, Grands Inspecteurs Généraux, membres actifs des Suprêmes Conseils du 33^e degré du Rite Ecossais Ancien et Accepté des orientes de Naples, Livourne et Palerme, aura force de loi.

Art. 2

Copie authentique du traité sera envoyée à tous les Ateliers et Corps maçonniques composant la Fédération Maçonnique Italienne.

Le présent concordat commencera à avoir son exécution dès le jour de sa ratification et de sa transmission officielle à tous les Corps de la Fédération Maçonnique Italienne.

Art. 3

Les Illustres et Puissants Frères Grands Secrétaires des trois premiers Suprêmes Conseils confédérés des Vallées du Sebeto, de l'Arno et de l'Oreto, sont chargés de l'exécution du présent Décret.

Donné en Italie, le 10 novembre 1893 (ère vulgaire).

Pour la Vallée du Sebeto, signé : Antonio Marando, 33^e ; Marino Marini, 33^e ; Salvatore Barra, 33^e ; Giovanni Marriello, 33^e ; Benedetto di Meglio, 33^e ; Raimondo de Salvatori, 33^e ; Genaro Abate, 33^e ; Ludovico Miselpieri, 33^e ; Andrea Lazzara, 33^e.

Pour la Vallée de l'Arno, signé : Fortunato Savi, 33^e ; Neocle Renucci, 33^e ; Luigi Caire, 33^e ; Ulisse Parini, 33^e ; Silvio Belli, 33^e ; Carlo Leoni, 33^e ; Arturo Bruno-Frager, 33^e ; Luigi Morgantini, 33^e ; Italo Benporad, 33^e ; Natale Catanielli, 33^e.

Pour la Vallée de l'Oreto, signé : Paolo Figlia, 33^e ; Benedetto Quinci del Grano, 33^e ; Giuseppe Polizzi, 33^e ; Aristide Battaglia, 33^e ; Francesco Paolo Mondini, 33^e ; Francesco Giliberto, 33^e ; Giuseppe Militello, 33^e ; Giovanni Leone, 33^e ; Salvatore Vicesvinci, 33^e ; Antonio Lombardo, 33^e ; Cesaro di Leo-Cadelo, 33^e.

III

Protocole

DE L'UNION DU SUPRÊME CONSEIL DE CATANE A LA
FÉDÉRATION MAÇONNIQUE ITALIENNE

*A la gloire du Grand Architecte de l'Univers
Liberté, Égalité, Fraternité*

Maçonnerie Universelle

Famille Italienne

*Acte de fédération maçonnique en Italie entre les
Vallées du Sebeto, de l'Oreto, de l'Arno et du Simeto.*

Le Suprême Conseil Grand Orient de Sicile pour le Rite Ecossais Ancien et Accepté, dans le but de réunir en un seul corps toutes les forces maçonniques italiennes, envoyait en l'année écoulée 1893 (ère vulgaire), une circulaire les invitant à se réunir en Fédération Générale.

Il stipulait un pacte de Fédération Maçonnique avec les Suprêmes Conseils du Sebeto et de l'Arno, lequel se retrouve ici littéralement

transcrit tant pour la partie du Concordat que pour celle du Capitulaire à lui annexé.

Le Suprême Conseil de Palerme, pourtant, ayant par un regrettable oubli, perdu de vue le Suprême Conseil Général du Simeto, travaillant avec zèle et énergie, ne l'a pas invité à accéder à la Fédération et limita son appel à tous les centres de son même Rite, c'est-à-dire le Rite Ecossais Ancien et Accepté.

Maintenant, la Fédération, ayant acquis la certitude que le Suprême Conseil Général du Rite Egyptien de Memphis, à l'orient de Catane, travaille très activement : et persuadée que son concours ne peut qu'être d'une grande utilité, tant au point de vue moral que pour le côté matériel, à notre universelle Institution, a étendu aussi à ce Suprême Conseil son invitation ; laquelle ayant été agréée et acceptée, la détermination suivante a été délibérée et prise :

Les Suprêmes Conseils des Puissants Frères Grands Inspecteurs Généraux Grands Elus du du Saint-Empire du 33^e et dernier degré du Rite Ecossais Ancien et Accepté, des vallées de l'Oreto, du Sebeto et de l'Arno, d'une part, et le Suprême Conseil Général des Grands Hiérophantes du 13^e et dernier degré du Rite Egyptien de Memphis Réformé, d'autre part, afin de donner toujours plus de force et de prestige à l'Institution, ont arrêté de stipuler entre eux le Protocole additionnel ci-après :

Art. 1^{er}

Les Suprêmes Conseils du Rite Ecossais Ancien et Accepté des Vallées de l'Oreto, du Sebeto et de l'Arno, reconnaissent comme régulière la Puissance du Rite Egyptien de Memphis Réformé, et l'appellent dans la Fédération avec les mêmes droits que toutes les autres Puissances confédérées.

Art. 2

Le Suprême Conseil Général du Rite Egyptien de Memphis Réformé accepte le Concordat ainsi que le Capitulaire annexé, conclu déjà entre les susdits Suprêmes Conseils de Palerme, de Naples et de Livourne, sur les points où il ne contient aucune opposition au présent Protocole.

Art. 3

Le Suprême Conseil Général du Rite Egyptien se réserve le droit de délivrer les diplômes de modèle unique et du 13-33^e grade de son Rite ; et d'accord, il est entendu que le Suprême Conseil Général Fédéral y apposera gratuitement son visa, pour rendre unique le signe de légalisation des documents de la Fédération.

Art. 4

Le Suprême Conseil Général du Rite Egyptien restera organisé selon ses propres Constitutions, publiées à Catane le 29 Juillet 1893, c'est-à-dire avec un minimum de 9 Frères Grands Hiérophantes Généraux et un maximum de 33.

Art. 5

Le Suprême Conseil Général du Rite Egyptien de Memphis Réformé se réserve le droit d'établir des Loges et autres Ateliers Maçonniques hors de son orient, excepté dans les orientes où rési-

dent les Suprêmes Conseils Fédéraux. Pareil droit est réservé aux Suprêmes Conseils Fédéraux pour établir des Loges et autres Ateliers Maçonniques du Rite Ecossais Ancien et Accepté hors de leurs orient, excepté dans la ville où le Suprême Conseil Général du Rite Egyptien de Memphis a son siège.

Art. 6

Les Suprêmes Conseils Fédéraux déclarent abrogé l'article 8 du Capitulaire annexé au Concordat conclu et ratifié entre Naples, Palerme et Livourne, en ce qui concerne le Suprême Conseil Général du Rite Egyptien, et tous les autres Pouvoirs qui voudraient entrer dans la Ligue.

Art. 7

Le Suprême Conseil Général du Rite Egyptien de Memphis est libre de garder ses relations d'amitié avec d'autres Puissances maçonniques du globe ; mais, pour en acquérir d'autres, il le fera avec l'accord du Suprême Conseil Général de la Fédération.

Art. 8

Le Suprême Conseil Général du Rite Egyptien de Memphis se réserve aussi de publier un journal maçonnique relatif à son Rite, à ses travaux et au bien général de l'Ordre.

Art. 9

Le Suprême Pouvoir du Rite Egyptien de Memphis Réformé, établi à l'orient de Catane, aura ses propres constitutions pour lui et pour les Corps maçonniques créés sous sa dépendance.

Art. 10

Le présent Protocole, accepté et ratifié par les parties contractantes, devra se conserver et être retenu en unique contexte avec le Concordat et le Capitulaire annexé, conclu entre les Suprêmes Conseils de Palerme, Naples et Livourne.

Art. 11

Le susdit Traité et le Capitulaire, son annexe, ainsi que le présent Protocole, seront ratifiés sur l'exemplaire original et échangés entre les diverses parties contractantes.

Nous, Grands Maîtres et Grands Chanceliers, Grands Hiérophantes et Grands Inspecteurs Généraux du 13^e et 33^e degré des Rites Egyptien de Memphis Réformé et Ecossais Ancien et Accepté, représentant les Suprêmes Conseils des Vallées du Simeto, de l'Oreto, de l'Arno et du Sebeto ;

Vu le Pacte de fédération maçonnique intervenu entre les puissances suprêmes de Palerme, Livourne et Naples ;

Vu le Traité d'alliance ratifié entre le Suprême Conseil Général de Catane et celui Fédéral de Palerme, d'un commun accord et par suite de Délégation expresse desdits Suprêmes Conseils respectifs ;

Décrétons :

Art. 1^{er}

Le Traité de fédération maçonnique conclu entre les Suprêmes Conseils de Naples, Palerme et Livourne est étendu aussi au Suprême Conseil

Général du Rite Egyptien, siégeant en la Vallée du Simeto à l'orient de Catane.

Art. 2

Sont et demeurent abrogés tous les articles du dit traité qui ne seraient pas en harmonie avec le présent Protocole.

Art. 3

Copie authentique de ce Protocole sera envoyée à toutes les Loges et Corps composant la Fédération Maçonnique Italienne.

Art. 4

Le présent Traité commencera à avoir son exécution dès le jour de sa ratification et de sa transmission officielle à tous les Corps de la Fédération Maçonnique Italienne.

Art. 5

Les Très Illustres et Très Puissants Frères Grands Secrétaires et Grands Chanceliers des quatre Suprêmes Conseils des Vallées de l'Oreto, du Sebeto, de l'Arno et du Simeto sont chargés de l'exécution du présent décret.

Orient de Palerme, le 9 février 1894 (ère vulgaire). — Signé : Paolo Figlia, 33^e, grand-maître ; Giuseppe Militello, 33^e, grand-chancelier.

Orient de Catane, le 7 février 1894 (ère vulgaire). — Signé : Gaetano Mondino, 13^e-33^e, grand-maître ; Eugenio Longo, 13^e-33^e, grand-chancelier.

Orient de Livourne, le 2 mars 1894 (ère vulgaire). — Signé : Fortunato Savi, 33^e, grand-maître ; Silvio Belli, 33^e, grand-chancelier.

Orient de Naples, le 15 février 1894 (ère vulgaire). — Signé : Antonio Marando, 33^e, grand-maître ; Andrea Lazzara, 33^e, grand-secrétaire.

LE LIVRE DE M. DE LA RIVE

Notre collaborateur et ami A.-C. De la Rive a reçu de Mgr Fava la lettre suivante :

Grenoble, le 31 mars 1894.

Cher Monsieur de la Rive,

Ceux qui liront votre ouvrage : *La Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie universelle*, que vous avez bien voulu m'envoyer, y verront clairement que l'homme ne saurait détruire le surnaturel.

Toute âme qui renie le Christ Jésus, ou seulement s'en éloigne, tombe aux griffes du diable, la vraie Circé, qui se plaît à souiller ses victimes, en fait des êtres immondes, puis les jette aux enfers.

Cher Monsieur, si Dieu, dans sa miséricorde infinie, ne fait pas une nouvelle effusion de son Esprit sur la terre, elle court à sa ruine prochaine, et l'Ante-Christ vient à grand pas, comme vous le dites à la première page de votre ouvrage.

C'est que l'Esprit-Saint, comme dit l'évêque d'Hippone, est la seule Personne qui puisse nous sanctifier, nous arracher à Satan, nous faire connaître et servir le Christ Sauveur.

« Sans lui, dit saint Paul, personne ne peut pas même prononcer avec foi et amour ce Nom adorable. »

Ou bien une âme porte en soi l'Esprit de Dieu, avec la charité, qui fait en nous l'état de grâce, ou elle est esclave du démon. « Qui n'est pas pour moi, a dit Jésus, est contre moi. » Un enfant qui n'est pas pour son père et sa mère est contre eux ; car son devoir, devoir sacré et impérieux, l'oblige à les aimer.

A force de fuir l'étude de la théologie, que le Catéchisme renferme en résumé pour tout homme, nous sommes arrivés à une telle ignorance, qu'elle effraie, si elle ne fait pas rire de pitié.

Venez, Esprit-Saint, et puisque vous êtes descendu solennellement sur la terre sous forme de langue de feu, parlez à nos intelligences, à notre conscience, à notre cœur ; parlez-nous de Celui qui est la Vie, du Christ qui aime les Francs, et faites que nous l'aimions aussi.

Ils veulent, cher Monsieur, que la France soit le soldat de Lucifer, et non plus le soldat du Christ et de son Eglise ! Il n'en sera pas ainsi. Tout Français digne de ce nom a juré, la main sur l'Evangile, au jour de sa première communion, en disant : « Je renonce au démon, à ses pompes et à ses œuvres, et je m'attache à Jésus-Christ pour toujours » ; avec l'aide de l'Esprit-Saint, nous ne serons ni parjures, ni des renégats.

Les spectacles que votre livre fait, avec une patience et une science admirables, cher Monsieur, passer sous nos yeux, montrent comment vivent et finissent les Maçons et les Maçonnes. Quand j'ai rencontré, dans vos pages, la belle figure de la princesse de Lamballe, je me suis souvenu de l'avoir contemplée, au bout d'une pique, portée par la Révolution. Elle expiait, elle et les autres, les crimes des Frères Maçons et de leurs Sœurs. La justice de Dieu passait ; mais elle repasse, quand les mêmes crimes la rappellent. Et qui dira ceux du Palladisme, adorateur de Satan et profanateur des hosties consacrées ? La patience du Christ fait trembler ceux qui ont la foi... et le monde s'amuse !

Cher Monsieur, jetez votre livre à travers leurs fêtes et sous les pas des danseuses ; peut-être les arrêterez-vous un moment, pour leur salut et celui de la France.

Tout vôtre et merci.

AMAND-JOSEPH,
Evêque de Grenoble.

LE F. KOSSUTH

Depuis longtemps nous ne connaissions plus guère la Hongrie que par ses tsiganes ; voici qu'un revenant de 1848 l'a ressuscitée pour un instant à nos yeux. La mort récente de Kossuth

a réveillé pour les amis de la Révolution tous les souvenirs néfastes de cette sanglante époque, et la Franc-Maçonnerie en a profité pour ouvrir une fois encore un petit coin de lumière sur les abîmes de ténèbres et de crimes qu'elle récele en son sein.

L'esprit révolutionnaire de notre siècle se personifie dans quelques noms qui éclipsent par leur éclat infernal toute la tourbe des comparses et des dupes ; les Mirabeau, les Robespierre, les Mazzini, les Garibaldi brillent comme des étoiles de première grandeur parmi les lueurs sinistres de ce firmament diabolique. Le hongrois Kossuth fait partie de cette illustre pléiade. Il est parfaitement digne des hommages qu'ont rendus à sa dépouille mortelle tous les Maçons de l'univers.

Le grand-maître de la Maçonnerie italienne, qui est en même temps le chef suprême de la Maçonnerie universelle, Adriano Lemmi, devait à sa haute dignité, et aux liens particuliers d'amitié qui l'unissaient au triste auteur de la sanglante révolution hongroise, d'être le premier à apporter son tribut de regrets et de larmes sur la tombe de ce grand mort, et à inviter ses Frères à le pleurer dignement avec lui. Aussi, le 25 mars, envoyait-il aux Frères de Turin la dépêche suivante :

Au sénateur Aréodante Fabretti, à Turin.

« Je vous prie de prendre la direction des honneurs maçonniques qui seront rendus à Turin à notre glorieux et regretté Frère Louis Kossuth. Entendez-vous avec les autres Frères insignes et les présidents des Loges de la vallée du Pô, pour qu'ils soient dignes du très grand homme que nous devons honorer et de notre institution, dont il a toujours et partout invinciblement défendu les principes et infatigablement soutenu les aspirations.

« A la famille Kossuth, aux Frères hongrois qui se rendront à Turin en cette occasion pour honorer leur immortel compatriote, présentez les hommages de celui qui fut son compagnon de foi, de voyage et d'exil ; et au nom du Grand-Orient, du Suprême Conseil des 33... et de tous les francs-maçons italiens, exprimez leurs sentiments de très vive condoléance, offrez leurs saluts respectueux et fraternels.

« ADRIANO LEMMI. »

Nous verrons plus loin à quels souvenirs Adriano Lemmi fait allusion en se disant « le compagnon de foi, de voyage et d'exil » du grand maçon madgyar.

Nous n'avons pas l'intention de retracer ici en détail la vie de Kossuth, bien que sa biographie soit toute à refaire, altérée à l'envi qu'elle a été par des historiens plus jaloux de l'honneur de la secte maçonnique que de la vérité. A les entendre, Kossuth est un homme sans tache, un martyr du dévouement à l'humanité, à la démocratie. Ils ont bien fait des saints de Danton et de Robespierre. Nous ne voulons que rappeler quelques-uns des faits principaux qui jettent un jour particulier sur cet homme transfiguré par l'esprit de parti, et font descendre cette idole creuse et sonore du piédestal où les maçons et leurs amis l'ont juchée.

S'il suffit, au tribunal des francs-maçons, pour qu'un homme soit grand, qu'il ait bouleversé la société et l'Etat, soufflé dans les âmes la haine de toute religion et de toute autorité, répandu le

sang de ses frères pour satisfaire sa propre ambition, cela ne suffit pas au tribunal de l'histoire et de la vérité. Quand on regarde de près à ces vies d'agitateurs révolutionnaires et de démagogues modernes, on est stupéfait de voir à quel point elles se ressemblent, comme elles paraissent calquées l'une sur l'autre; elles ne se distinguent que par la dose de talent que chacun apporte dans son rôle.

Ainsi, Kossuth, un sauveur de peuple, nous apparaît comme un Gambetta, plus lettré, plus fin, plus habile, mais au fond, aussi creux, aussi vide dans la redondance de son éloquence verbeuse et boursoufflée, jouant avec la même désinvolture et la même audace des grands mots de droits, de nationalité, de patriotisme, d'affranchissement politique et moral. Et, phénomène non moins singulier, cet impudent charlatanisme réussit aussi bien sur les bords du Danube que sur les bords de la Seine. Peu s'en fallut que Kossuth ne finît par devenir un Cromwell. Il a porté pendant près d'un demi-siècle le deuil de son ambition avortée.

D'après le système révolutionnaire et maçonnique, d'après Kossuth lui-même, c'est l'Autriche qui, par ses trahisons, par ses procédés tyranniques et perfides à l'égard de la Hongrie, l'a forcée à entrer dans les voies de la révolution et de l'indépendance. Les faits que nous allons exposer démontreront que cette révolution, qui a tenu quelque temps l'Europe attentive, a été uniquement le résultat des menées de quelques démagogues, et avant tout du plus habile et du plus ambitieux d'entre eux, Louis Kossuth. Non pas qu'il n'ait trouvé dans les tendances et les aspirations de sa nation un puissant levier pour parvenir à ses fins; son grand talent, sa souveraine habileté a été précisément de faire servir ces tendances et ces aspirations aux visées secrètes de son ambition. Personne n'a mieux su que lui exploiter à son profit, au nom de principes spécieux et à l'aide de grands mots, l'orgueil et la forfanterie d'un peuple.

Bien que d'un tempérament ardent, passionné et colérique, Kossuth reste toujours maître de lui-même; sa passion ne s'exhale que par bouffées intermittentes et ne l'aveugle jamais sur ses propres intérêts. Son ambition n'est pas une ambition imprudente et hâtive, impatiente d'arriver au but par n'importe quels moyens; c'est une ambition calme et calculée, ne livrant rien au hasard, marchant lentement, mais sûrement à ses fins; son plus grand malheur fut que les événements, en se précipitant, le forcèrent à aller plus vite qu'il n'aurait voulu et l'entraînèrent dans d'imprudentes et soudaines résolutions, en dehors de la ligne machiavélique (1) qu'il s'était tracée.

Mais voyons-le à l'œuvre.

Kossuth est né le 27 avril 1802, de parents originaires du comitat de Turocz. D'origine slave, les aïeux de Kossuth se rapprochèrent du groupe national hongrois et occupèrent un certain rang dans la noblesse madgyare. Madgyar par l'orgueil de race et l'impétuosité fougueuse,

le futur tribun resta slave par la sensibilité, la souplesse et la mobilité de sentiments qui caractérisent les hommes de cette race et leur permettent « de s'émouvoir à la superficie et d'ajouter à la facilité de l'émotion la mimique théâtrale des Orientaux », selon la juste expression d'Hippolyte Castille. Avec cela, on devient facilement orateur et tribun populaire.

Tout en étudiant le droit à l'Université de Pesth, il s'exerça à écrire et se fit journaliste en même temps qu'avocat. On a maintes fois remarqué que le mouvement révolutionnaire de 1848, à Paris, à Venise, en Hongrie, appartient presque exclusivement aux avocats et aux journalistes.

Kossuth avait débuté dans la vie par une aventure qui est, certes, loin de lui faire honneur et qui nous le peint comme un bien vilain personnage, dénué de tout scrupule, même au point de vue privé.

Le futur grand ami de l'illustre filou Adriano Lemmi avait réussi à se faire admettre, dans sa jeunesse, « au service de la comtesse Szapary, rapporte M. Achille Plista, en qualité de juriste administrateur de ses biens et de sa fortune, situation qui n'était pas sans importance; car les grands domaines de l'aristocratie hongroise formaient alors encore de véritables états presque indépendants.

« Mais Kossuth, qui ne sut jamais se tenir à sa place, se lança bientôt dans une aventure où l'ambition avait plus de part que le cœur ou la faiblesse: le dénoûment le prouva clairement.

« Ayant réussi à se faire aimer de la comtesse Szapary, il tira avantage de cette situation avec une liberté qui lui fut fatale. Il adopta peu à peu les habitudes de prodigalité et de luxe fou si chères aux grands seigneurs hongrois. Il joua, et se trouva un jour en présence d'embarras dont il ne sortit qu'en puisant largement dans la caisse de la comtesse Szapary.

« Celle-ci découvrit l'indélicatesse de Kossuth, qu'elle dénonça au tribunal de Zemplin.

« Que fit Kossuth pour se sauver du danger? Il lut aux magistrats les lettres intimes de la comtesse, qu'il avait prudemment mises de côté. L'affaire prit alors un caractère tel, que la justice crut n'avoir pas à s'en occuper. Kossuth fut acquitté.

« Mais il dut quitter le pays, où sa conduite fut sévèrement jugée. La lecture des lettres le déconsidéra encore plus que l'acte d'escroquerie. Il se retira à Pesth et tâcha de ressaisir dans la politique la fortune qui venait de lui échapper. »

La question qui passionnait alors les Hongrois était la recherche du mode d'évolution politique à trouver pour se soustraire à la suzeraineté de l'Autriche. Ce mouvement séparatiste, qui datait du lendemain de la Révolution française, s'accroissait de jour en jour avec plus d'énergie. Le jeune coquin, qui avait eu l'ignominie de pousser une femme à l'adultère pour mieux la voler, et qui, étant parvenu à ses fins, avait exercé le plus dégoûtant chantage afin d'échapper au châtiment mérité par ses vols, se rendit compte de suite de quelle ressource le sentiment national hongrois pouvait être pour un

(1) Un des axiomes favoris de Kossuth était celui-ci : « Il ne faut jamais partir du point de vue des sympathies, mais agir selon les nécessités des circonstances du moment. »

orateur qui saurait, en jouer habilement ; il se l'appropriâ et s'en fit un tremplin pour s'élever au rang que convoitait son ambition. Il fallait pour cela se frayer un chemin à la députation ; sa profession de journaliste était loin de le relever aux yeux des orgueilleux Madgyars ; ils ne pouvaient que dédaigner un homme qui, quoique gentilhomme, se faisait gazetier.

Or, en 1832, un grand nombre de magnats s'absentèrent de la Chambre hongroise et furent suppléés, comme c'était l'usage, par un nombre égal d'avocats ; ces fonctions subalternes donnaient droit à un siège à la Chambre basse et à un logement gratuit. Kossuth fut nommé suppléant à la Diète de Posony. Excité par les succès de tribune du grand économiste Széchenyi, il essaya de marcher sur ses traces, mais en vain ; cette première tentative d'éloquence parlementaire échoua tout à plat.

Il résolut alors de conquérir par la plume l'importance et l'autorité qu'il n'avait pas trouvées dans la parole. Les débats de la tribune étaient jusque-là lettre close pour le public ; il voulut initier le peuple à la vie parlementaire, et à l'imitation de la France, il publia un compte rendu des séances des députés, avec une analyse des principaux discours. Mais, au lieu de faire de cette feuille une espèce de *Moniteur* impartial, il en fit exclusivement le reflet de ses opinions turbulentes, s'attachant à ne guère reproduire que les discours des députés ses amis, et leur adjoignant des commentaires tendant à prouver qu'à leur place il aurait encore mieux parlé qu'eux. Sous prétexte de compte-rendu, il se faisait une permanente réclame et s'efforçait de conquérir la popularité.

Le succès de ce journal, ou plutôt de ce mensonge écrit, fut tel que l'autorité s'en alarma et dut en défendre la publication ; Kossuth se vit réduit à le faire circuler en copies faites à la main. Au lieu des discours de la Diète, il publia les délibérations des comitats, assemblées particulières où se tenaient les discours les plus véhéments, où l'on ne craignait pas de pousser à la séparation de l'Autriche, de parler même de république.

L'agitation entretenue par ces libelles clandestins se répandant de plus en plus, même en dehors de la Hongrie, la cour de Vienne vit dès lors en Kossuth un homme dangereux dont il fallait arrêter la propagande. Il fut recherché par la police, arrêté dans les montagnes de Bude au mois d'avril 1837 et emprisonné à Pesth dans la citadelle de Neuhauss, la prison des nobles, où il eut bientôt pour compagnon de captivité le baron Vessélenyi, condamné pour la violence ultra-révolutionnaire de ses discours, celui que les maçons hongrois appelèrent *le grand martyr*.

Cette prison, loin de corriger le jeune tribun, fut pour lui le point de départ de sa carrière démagogique. Comme Daniel Manin dans sa prison de Venise, il s'y prépara, par l'étude de la politique moderne et surtout celle de la Révolution française, au rôle que nous allons le voir jouer dans le malheureux essai d'indépendance républicaine de la Hongrie en 1848. L'Autriche, en emprisonnant Kossuth, n'avait fait qu'attacher

à son front l'auréole de la persécution et du martyr ; cet homme qui, à raison de ses vols chez la comtesse Szapary, aurait dû être flétri par une condamnation de droit commun, était, par une chance inespérée, devenu un condamné politique.

Jusqu'alors, le madgyarisme s'était contenté de porter des lois imposant, aux populations slaves relevant de la Hongrie, l'idiome national. A partir de 1840, année où l'amnistie rendit aux prisonniers politiques leur liberté, le parti dit progressiste commence à se dessiner d'une façon menaçante pour l'Autriche et pour ceux des peuples slaves qui ne voudraient pas suivre la Hongrie dans sa défection.

Un grand parti s'intitulant constitutionnel se fonde et formule les programmes les plus hardis et les plus catégoriques ; il veut : « l'extension de la représentation nationale dans les deux Chambres à la bourgeoisie des villes, la liberté de la parole et de la presse, pour la Diète un droit de contrôle réel, une responsabilité effective dans les agents du pouvoir, l'abolition des privilèges de la noblesse, l'égalité répartition des charges publiques, l'émancipation des terres, l'affranchissement de la classe agricole par l'abolition des corvées et des prestations en nature. » On le voit, c'est le programme français de 1789.

Le principal organe de ces réformes était le *Pesti Hirlap* (journal de Pesth), fondé par Kossuth en 1841, rédigé par lui jusqu'en 1844, où se trouvaient posés la plupart des principes qui inspirèrent la Révolution de 1848. Un de ses compatriotes, Boldényi, qu'on ne saurait soupçonner d'impartialité à son égard, nous trace de lui ce portrait, alors qu'il dirigeait la rédaction du Journal de Pesth :

« Kossuth, prudent et circonspect au commencement, ne dressa ses grandes batteries que lorsque l'usage eut consacré cette concession tout accidentelle ; mais alors on le vit plus grand, plus terrible que jamais. Jamais lutteur ne fut mieux doué par la nature, et jamais plus heureuses circonstances ne s'étaient réunies pour jeter dans la lice un caractère irascible, quoique maître de lui-même. Kossuth savait employer les ressources de la colère et en éviter les imprudences. De l'habileté dans l'audace, l'à-propos du courage, une âme à l'épreuve de la fortune, un esprit éblouissant, une ironie acérée... tel était le journaliste et l'agitateur Kossuth. Après son emprisonnement, d'où il ne sortit qu'à l'occasion d'une amnistie générale, sa fougue ne fit que croître : sa figure pâle et fatiguée, sa parole à la fois pathétique et bouillante, l'accent d'une conviction qui ne doute pas de son triomphe, tout cela frappe la nation. » En deux mots, Kossuth était un comédien hors ligne.

Le *Pesti Hirlap* déclarait la guerre à l'Autriche ; l'Autriche se défendit en favorisant l'affranchissement du joug madgyar ardemment réclamé par les Croates (1). Pendant que ceux-ci

(1) Comme on l'a fort bien dit, l'affranchissement des Madgyars devenait la servitude des autres peuples jusque-là leurs égaux. C'est de ce sentiment qu'est né le mouvement serbo-slave, ou la question croate.

se refusaient justement à se voir imposer les pires caprices de la Hongrie, la Hongrie qui cherchait les moyens de se séparer de l'Autriche prétendait absorber les peuples serbo-slaves, éteindre leur nationalité, c'est-à-dire les entraîner avec elle hors de la vassalité autrichienne, mais pour aggraver leur sort, pour en faire ses propres esclaves. Kossuth était le principal instigateur de cette politique. Fanfaron vis-à-vis de l'Autriche, despote et liberticide vis-à-vis des peuples soumis, tel il ne cessera d'être dans cette lutte fratricide commencée à coups de plume et qui doit faire couler des flots de sang, qui coûtera la vie à 80.000 Autrichiens, Croates et Hongrois.

Malgré son apparente prudence, Kossuth n'avait pas tardé à lancer son journal dans une voie périlleuse où son éditeur ne pouvait le suivre. Le *Pesti Hirlap* lui fut retiré, et Kossuth, qui venait d'épouser la fille d'un noble madgyar, Thérèse Mezlényi, rentra un moment dans la vie privée (1). Il ne resta pas pour cela inactif, et transporta la lutte sur le terrain d'une propagande d'autre nature ; on le vit se livrer à un véritable charlatanisme, sous prétexte que les Hongrois ne devaient employer que des produits nationaux ; il s'érigea en directeur des modes. Ces moyens sont de ceux qui séduisent toujours les foules ; aussi, Kossuth devint-il très populaire, cette fois.

Les élections de 1847 le ramenèrent sur le terrain de la lutte publique. S'il n'y avait pas alors en Hongrie de franc-maçonnerie ouverte et déclarée, la franc-maçonnerie étant prohibée sur toute l'étendue de l'Empire, celle-ci n'en avait pas moins des ramifications secrètes avec certaines sociétés ou cercles d'opposition, certains clubs politiques populaires ou mondains, tels que l'*Ellenzeki Kor* (le Cercle de l'Opposition), composé des sommités politiques et littéraires, dont la jeunesse des écoles fréquentait les salons. C'est du sein de ce cercle que le comité directeur choisit de hardis jeunes gens qui se répandirent sur tous les points du comitat pour prêcher la candidature de Kossuth. Le 17 octobre 1847, Kossuth fut élu député du comitat de Pesth à la Diète de Posony. Les députés de l'opposition qui dominaient à la Chambre basse triomphèrent de voir dans leurs rangs le champion le plus populaire des idées nouvelles. Avec une pareille recrue, plus rien ne semblait impossible.

Voici quel fut le premier exploit du nouveau venu. La Chambre haute ayant refusé d'adopter une adresse à l'Empereur-Roi, adresse qui protestait amèrement contre divers actes administratifs du cabinet de Vienne, Kossuth fit décider que la seconde Chambre ne répondrait pas au discours de la couronne. Puis, dans le cours des séances de l'assemblée, sans se préoccuper des effets funestes que pourrait produire une pareille mesure, le parti démocratique, toujours

sous l'influence de Kossuth, décréta, malgré la vive opposition des représentants des parties intéressées, que la langue madgyare serait désormais pour les annexes slaves du royaume, et notamment la Croatie, la seule langue légale, obligatoire dans les écoles. Ce principe unitaire et tyrannique, en vertu duquel Kossuth imposait à un royaume entier une langue parlée par cinq ou six millions de madgyars, parut aux peuples slaves la plus inouïe des persécutions.

On sait quel terrible contre-coup la Révolution française de 1848 eut à Vienne. Les événements de Vienne, la chute de M. de Metternich, l'assassinat du comte de Latour, ministre de la guerre, donnèrent plus d'extension et d'audace aux prétentions madgyares. Les radicaux hongrois en revendiquaient la gloire ; quelques étudiants hongrois qui se trouvaient alors à Vienne y avaient été les artisans et les combattants de l'émeute.

Kossuth se trouvait naturellement l'instigateur de la criminelle rébellion. Et c'est ici qu'il faut admirer le profond machiavélisme du tribun pour qui l'heure était sonnée de tirer parti de cette popularité qu'il avait pris tant de soins et de peine à se ménager. Ce serait peu connaître Kossuth que de croire qu'il va se précipiter tête baissée dans le courant révolutionnaire, et démasquer tout d'un coup les secrètes passions qui bouillonnent dans son âme. Comme il a la haute ambition de se rendre nécessaire afin de s'emparer du pouvoir au moment opportun, et par des voies en apparence légales et régulières, il a bien garde de se mettre à dos l'opinion des puissances étrangères, en brusquant les choses et en se montrant un vulgaire démagogue, acceptant du hasard des événements, ou conquérant par des procédés insolents une autorité qu'il ne veut tenir que de son génie.

Pendant que son âme est tourmentée du démon révolutionnaire, « qu'il ne peut, dit-il, voir, sans frémir d'espérance, des peuples s'éveiller en un clin d'œil à la liberté, alors que la Hongrie roule infatigablement le même rocher de Sisyphe » ; pendant qu'il laisse échapper de son cœur cette plainte amère : « La douleur de cette immobilité accable mon âme, la charge de soucis ; je vois, le cœur navré, comment s'usent les plus nobles forces, les plus généreuses facultés, à un travail aussi ingrat que celui que fait le cheval en tournant le manège d'un moulin » ; pendant qu'il est bien déterminé dès lors à rompre avec l'Autriche, nous le voyons s'interposer en modérateur, blâmer les efforts des Viennois pour secouer le joug de l'Empire, les représentant « comme des serfs récemment déchaînés, montrant trop de fougue et ne sachant pas, comme les Hongrois, pratiquer les droits de la liberté » ; nous l'entendons protester qu'il ne s'agit pour lui, en réalisant des progrès dans la voie constitutionnelle, que de sauvegarder la monarchie hongroise des périls qui la menacent par suite de son gouvernement dissolvant (1).

(1) Ce ne fut pas cependant sans faire une nouvelle tentative ayant pour but de continuer l'œuvre du *Pesti Hirlap*. En 1844, Kossuth sollicita vivement l'autorisation de fonder un autre journal, autorisation qui lui fut refusée, sur l'avis du prince de Metternich, à qui n'avait pas échappé toute la portée de l'opposition politique du solliciteur, et qui n'attachait pas à ses protestations de loyauté plus d'importance qu'elles n'en méritaient (*Mémoires de Metternich*).

(1) « J'ai dit et je répète encore, s'écrie-t-il, que partout où vos intérêts se rencontrent avec ceux de la monarchie, ils peuvent s'équilibrer, en prenant pour base le constitutionnalisme commun sans porter préjudice à notre indépendance. Mais j'ai jeté un regard plein de tristesse sur l'origine et le développement de ce système

Mais en même temps il va demander à cette même monarchie hongroise des concessions qu'il sait bien qu'elle ne peut lui accorder sans se renier et se détruire elle-même ; il va la mettre dans cette alternative, ou d'abdiquer en accordant, ou d'assumer sur elle, en refusant, la responsabilité des conséquences qu'il prévoit devoir sortir de son refus, c'est-à-dire la responsabilité d'une révolution devenue alors inévitable. Qu'elle accorde ou refuse, ou qu'elle effrayée des suites de ses concessions, elle essaie de les reprendre et de retourner en arrière, l'Autriche aura toujours l'air d'être dans son tort, et la victoire de la Hongrie ne sera ainsi, aux yeux des puissances européennes, qu'une légitime conquête du droit sur la force et l'arbitraire.

L'Autriche donne dans le piège ; trop confiante d'abord, elle fit des concessions qu'elle ne tarda pas à regretter ; lorsqu'elle voulut les reprendre et ramener l'ancien état de choses, il n'était plus temps ; aidée par les événements, la Révolution glissait sur une pente où il était impossible de l'arrêter autrement qu'en recourant à la force des armes, à l'écrasement des rebelles.

Le premier essai sérieux que fit Kossuth de son autorité sur la Diète hongroise fut de faire voter, en mars, par la seconde chambre, une adresse à l'Empereur-Roi, réclamant les concessions suivantes :

La nomination d'un ministère purement hongrois ; une nouvelle représentation de la population entière sans distinction de rang et de naissance ; l'organisation d'une garde nationale ; la translation de la Diète de Presbourg à Pesth ; enfin, une constitution libérale pour tous les autres états de l'Empire. Mille gentilshommes madgyars furent chargés de porter à l'Empereur cette modeste requête ; Kossuth lui-même était à la tête de la députation.

Or, au moment où la Hongrie réclamait ces réformes, l'Autriche était engagée dans la guerre d'Italie et traversait, en outre, une pénible crise financière. Aussi, à cette demande d'un ministère hongrois indépendant, opposait-elle cette simple question : « Si nous accordons cette demande, la Hongrie sera-t-elle disposée à reconnaître une partie de la dette autrichienne, ou nous prêterait-elle son assistance pour terminer la guerre en Italie ? » Les députés hongrois répondirent que ces deux concessions étaient impossibles. Et cependant, malgré cette réponse, l'Empereur accorda le ministère indépendant et tout le reste. Kossuth eut en partage le ministère des finances. L'archiduc palatin Etienne, personne agréable aux madgyars, fut nommé vice-roi de Hongrie ; l'ordre se rétablit comme par enchantement, et l'Empereur-Roi vint en personne le 11 avril clore la session de l'assemblée hongroise.

Nous avons dit plus haut comment Kossuth songeait, dans son plan révolutionnaire, à se ménager les sympathies des puissances européennes

bureaucratique de Vienne qui élève les constructions de sa puissance éternelle sur les ruines de la liberté de ses voisins, et j'ai dit que celui de la maison régnante qui aura la hardiesse de substituer une nouvelle organisation constitutionnelle à l'ancien mécanisme gouvernemental sera le second fondateur de la dynastie des Habsbourg. » L'empereur Ferdinand eut cette hardiesse ; il faillit y perdre et la Hongrie et sa couronne.

pour le jour où il semblerait obligé par la force des événements à prendre en main, comme dictateur, les destinées de la Hongrie ayant opéré sa scission. Il comptait avant tout sur l'appui de l'Angleterre. Au lendemain même de son arrivée au pouvoir comme ministre, il y avait pleine et entière entente entre la Grande-Bretagne et lui. Le fier madgyar s'aplatit littéralement devant le cabinet de Londres. Il l'avoue lui-même cyniquement dans son fameux discours du 11 juillet 1848, où il parle déjà en maître et souverain :

« Nous nous sommes empressés de nous mettre en rapport avec le gouvernement anglais, en lui donnant l'avis que les Hongrois n'avaient pas reconquis leurs anciens droits et leur liberté par la force, que nous étions en parfait accord avec notre maître et notre roi. Du reste, nous pouvons être persuadés que l'Angleterre nous aidera dans la mesure des avantages qu'elle trouvera dans nos relations mutuelles. »

Se peut-il une plus humiliante protestation ?

Il est curieux de mettre en regard de cette servile adulation pour l'Angleterre ce que Kossuth pensait de la France :

« La seconde alliance qui se présente est celle de la France. J'éprouve les plus profondes sympathies pour le peuple français, comme le représentant de la liberté continentale ; mais je ne voudrais pas allier notre existence à sa protection. A l'heure qu'il est (c'était après les journées de juin), nous voyons renouveler à Paris un second 18 brumaire, et la proclamation d'un dictateur est devenue presque une nécessité impérieuse. Un second Washington est probable, mais un émule de Napoléon n'est pas impossible... C'est un triste spectacle que de voir couler au sein d'une nation, dans la capitale même, le sang de 15.000 citoyens. Dieu nous préserve d'un tel malheur ! »

Cet homme, astucieux et hypocrite, au moment même où il condamne les luttes fratricides de la France, va, de gaieté de cœur, envoyer les Hongrois massacrer les Croates, se prépare à ordonner une immense boucherie pour réprimer la révolte d'un peuple qui veut secouer le joug d'une insupportable tyrannie et rester fidèle à la suzeraineté de son véritable souverain. A la suite de ce discours, Kossuth demandait, pour les opposer à la Croatie, une levée de 200.000 hommes et 42 millions de florins.

L'assemblée se leva comme un seul homme et vota. « Vous vous êtes levés, s'écria mélodramatiquement Kossuth, et moi je me prosterne devant la grandeur de notre peuple. »

Mais ce n'était pas assez pour Kossuth qu'une telle puissance. L'heure était venue. « où, comme nous venons de l'entendre le dire lui-même, la proclamation d'un dictateur devient presque une nécessité impérieuse. »

D'un commun accord, il fut convenu entre les ministres qu'ils donneraient leur démission, pour laisser prendre à Kossuth le rôle qui lui convenait. Cette comédie se joua le 11 septembre, au milieu d'une manifestation révolutionnaire de la populace, préparée à cet effet. Kossuth joua son personnage à merveille. Feignant de ne pas s'associer à la décision de ses collègues, il protesta

que, pour son compte, il entendait rester à son poste :

« — Que M. Szemere conserve son portefeuille de l'intérieur, et moi aussi, s'écria-t-il, qui ai quitté le banc des ministres, je reprends en ce moment mon ancienne place, et je veux voir, ajouta-t-il en singeant le mot historique de Mirabeau, quel est celui qui me forcera à me défaire de la charge dont on m'a investi, en vertu de la constitution, comme ministre des finances. »

Alors, le comte Batthyanyi, l'ex-président du conseil, se leva, et proposa d'investir Kossuth du pouvoir dictatorial. Celui-ci répondit :

« — Je préférerais me retirer dans la vie privée, après avoir combattu et souffert assez longtemps. Pourtant, je me vois *obligé* de déclarer à cette heure solennelle que, partout où le danger l'exigera, je serai prêt à me rendre. Que la Chambre désigne donc celui qui doit être investi du gouvernement provisoire avec le palatin, et, si l'on me nomme à ce poste, je m'engage d'ici à cinq jours à former un nouveau cabinet. En attendant, que la Chambre se déclare en permanence. »

Kossuth entra ainsi résolument dans la voie que lui traçaient les organes avancés de la presse révolutionnaire française, *la Réforme* en particulier, qui lui criait :

« C'est maintenant à Kossuth à développer toute son énergie révolutionnaire, et à diriger contre les forces de Vienne tout ce qui ne sera pas strictement nécessaire à la poursuite du ban (1). Il faut faire appel aux révolutionnaires de Gallicie, de Bohême et de Vienne ; prononcer la déchéance de l'Empereur-Roi et proclamer la République ; employer tous les moyens de *salut public* que prescrivent les circonstances. »

Kossuth remplit exactement ce programme, sauf un point, celui de la République, qui répugnait aux instincts aristocratiques des *madgyars*, et n'eût pas été sans doute du goût de ses bons amis les Anglais (2).

Cependant le palatin et vice-roi de Hongrie, voyant quelle tournure prenaient les événements et que la Révolution ne tenait aucun compte de sa présence, s'était retiré. L'Empereur, de son côté appuyait ouvertement la Croatie qui avait pris pour devise : « Sauvons l'Empereur ! » Les choses en étaient arrivées à un point où il était bien difficile à Kossuth de ne pas se déclarer ouvertement contre la couronne. Une dernière intervention de l'Empereur lui arracha le masque.

Non content de blâmer dans deux manifestes royaux les actes révolutionnaires dont le ministère hongrois s'était rendu coupable, Ferdinand chargeait le comte de Lamberg d'aller prendre en son nom le commandement général de l'armée hongroise, avec injonction aux soldats de rentrer sous leurs anciens drapeaux.

C'en était fait du plan de Kossuth si, pour obéir à son souverain ou à celui qu'il affectait

de reconnaître encore pour tel, il laissait échapper l'armée de sa main. Il rédigea en toute hâte une proclamation adressée à la nation pour lui faire connaître la réponse de l'Assemblée aux manifestes royaux. On y lisait :

« La nomination du général Lamberg est illégale et inconstitutionnelle. Défense est faite aux troupes et aux citoyens d'obéir au général Lamberg sous peine de trahison. »

Au point où l'exaltation des esprits de la populace était montée, c'était clairement l'exciter au crime. Le général, à peine arrivé à Pesth, est massacré à coups de fourches, son corps est traîné par les rues, et les drapeaux hongrois trempés dans son sang. Les auteurs de cet attentat ne furent pas recherchés et restèrent impunis. Le premier exploit de la guerre civile allumée par Kossuth était un assassinat ; était-ce même le premier ? car il ne faut pas oublier l'assassinat du comte de Latour à Vienne.

Au manifeste de l'Empereur, dissolvant la Diète, proclamant la loi martiale en Hongrie, en nommant le ban Jellachich commissaire général de Sa Majesté avec des pouvoirs illimités, la Diète hongroise répondit en se déclarant assemblée nationale, et en constituant, sous la dictature de Kossuth, un comité de salut public.

Dès lors, son ardeur révolutionnaire ne connaît plus de bornes. Il court lui-même souffler la révolte parmi les populations environnantes ; les groupes révolutionnaires lui fournissent 12.000 hommes, qui se massent sur les bords du Danube pour arrêter la marche de Jellachich.

La terreur, inséparable de toute dictature, vient en aide ou supplée à l'enthousiasme. Ce n'est pas assez d'avoir des hommes, il faut avant tout de l'argent ; il fait fabriquer un papier-monnaie sans valeur, et la main du dictateur est rude à ceux qui la refusent.

« Kossuth, dit un journal privé de novembre 1848 (1), a encore fait pendre un brave homme, un président de comitat, nommé Kuditz, ainsi qu'un prêtre. En général, il fait pendre tous ceux qui n'acceptent pas son papier-monnaie, pendant que lui-même ne se fait payer qu'en ducats. »

Ainsi peut s'expliquer la grande fortune, qui lui permettra de ne pas connaître les douleurs et les privations de l'exil.

Sur ces entrefaites, la seconde révolution de Vienne éclate (6 octobre 1848) ; c'est l'heure de donner la main à ces frères révoltés que la rébellion hongroise a encouragés à l'émeute. Mais en vain les Viennois rebelles, menacés par l'armée de Windischgraetz, appellent les Hongrois à leur secours, Kossuth a pour eux de belles paroles ; il n'est jamais à court d'éloquence :

« Vienne, s'écrie-t-il, est encore debout. Hâtons-nous de payer une dette qui doit nous paraître sacrée. J'amène, pour renforcer notre brave armée 12.000 hommes, inexpérimentés, il est vrai, mais qui brûlent du désir de disputer à leurs aînés les lauriers sur le champ de bataille. Oui, nous le ferons, nous avancerons ! Nos amis de Vienne comptent sur nous avec angoisse, et le Hongrois n'a jamais abandonné son ami. »

Quand l'armée de Kossuth arriva en vue de Vienne, il était trop tard : Windischgraetz était

(1) L'armée croate et slave qui secouait le joug tyrannique de la Hongrie était sous la conduite du ban ou gouverneur de la Croatie, le général Jellachich, dont le nom est resté particulièrement honoré chez tous ces peuples comme celui d'un véritable héros, d'un patriote aussi vaillant que désintéressé.

(2) « Lord Palmerston reçoit tous les émissaires de Kossuth, et les assure de sa sympathie. Il a dit à la princesse de Lieven que les Hongrois battraient certainement les armées autrichiennes et russes » (*Mémoires de Metternich* 1849).

(1) Cité dans les *Mémoires* de Metternich.

déjà en possession des faubourgs. Les Hongrois n'en voulurent pas moins faire preuve de bonne volonté ; mais, menacés d'être culbutés dans le Danube, ils s'empressèrent de battre piteusement en retraite.

Le nouvel empereur, François-Joseph, en faveur de qui Ferdinand a abdiqué, poursuit vigoureusement la répression des rebelles ; il charge Windishgrätz d'aller les châtier au cœur même de leur empire. Les Autrichiens arrivent devant Buda sans trouver de résistance ; Kossuth, après une vaine demande de capitulation, abandonne Pesth et entraîne avec lui la Diète à Debreczin, sans oublier d'emporter la couronne de Saint-Étienne.

Décidé à continuer la lutte, il organise une nouvelle armée qu'il met sous les ordres d'un vieux général polonais, Dembinski. Dès lors s'engage une lutte meurtrière et atroce ; le sol de la Hongrie est jonché de cadavres, inondé de sang.

En avril 1849, la Révolution semblait triomphante ; un instant, les Hongrois, redevenus maîtres du terrain, crurent tenir dans leurs mains les destinées de l'Autriche. Quel beau jour pour Kossuth que celui où l'assemblée, réfugiée à Debreczin, prononça la déchéance des Habsbourg et le nomma, lui, l'instigateur de l'insurrection, gouverneur général du royaume ! Il y avait entre la capitale et lui une mer de sang ; mais son ambition était satisfaite !

« L'heure est venue, s'était-il écrié, où il est du devoir de la Hongrie de déclarer à la face de Dieu et de l'univers, à la face de l'Europe et des peuples, que nous voulons être libres et indépendants !... Dieu peut disposer de moi dans cette vie comme il lui plaira ! Il peut me conduire à l'échafaud, me condamner à la ciguë ou à l'exil ! Mais une chose par laquelle il ne pourra pas me manifester sa toute-puissance, c'est qu'il me fasse jamais redevenir le sujet de la maison d'Autriche ! Il importe donc de proclamer que par sa trahison, son parjure, son invasion armée, l'Autriche a rompu le lien qui unissait la Hongrie à elle. Je propose donc : 1^o que la Hongrie soit déclarée Etat indépendant et, relativement au territoire, indivisible et inviolable ; 2^o que la maison de Habsbourg-Lorraine soit déchue pour toujours du gouvernement, proscrite du sol hongrois, privée de tous les droits civils en Hongrie. Ainsi soit-il ! Amen ! »

Cet audacieux défi à la toute-puissance de Dieu ne tarda pas à avoir sa réponse. Kossuth ne voyait pas le *Mané, Thécél, Pharès*, que Dieu écrit sur la muraille, aussi bien pour le sujet révolté que pour le souverain indigne de régner. Peu de temps après que Kossuth avait enfin touché au but suprême de son ambition, la Russie, qui s'intéressait aux efforts de la résistance serbo-slave contre les séparatistes hongrois, intervenait et mettait dans la balance le poids de son épée. Tout cet édifice de gloire si chèrement élevé sur des monceaux de cadavres, s'écroula en un clin d'œil, Kossuth et son gouvernement insurrectionnel se virent acculés dans la forteresse d'Arad. Louis Batthiany, le second de Kossuth, s'ouvrit les veines avec la pointe de son poignard ; ses veines furent fermées, et on le conduisit au supplice. Kossuth n'eut pas le

courage d'une si tragique mort. Il se résigna à remettre entre les mains de Georgey, le général en chef des troupes hongroises, cette dictature à laquelle il avait sacrifié tant de victimes, et s'esquiva furtivement en Turquie avec quelques compères, laissant les naïfs qui avaient cru en son étoile et dont il avait suscité la rébellion, se débrouiller comme ils pourraient. C'est, du reste, l'éternelle histoire des insurrections, de leurs auteurs et de leurs aveugles soldats. Et l'on vit dès lors Kossuth, qui, en quittant la Hongrie ensanglantée, n'avait pas négligé d'emporter, non de son papier-monnaie, mais de belles et fortes sommes d'or autrichien, promener par l'Europe le spectacle de son opulent exil et clamer à tous les échos les récriminations de son ambition inassouvie.

Sur son chemin, les révolutionnaires cosmopolites firent partout cortège à l'homme qui venait d'incarner en lui d'une façon si éclatante les principes de la révolution universelle. C'est ainsi qu'à Constantinople, Adriano Lemmi, alors en rupture de ban (il avait échappé à la surveillance de la haute police française, après son année de prison pour vol subie à Marseille), s'attacha à lui, devint son secrétaire, sur la recommandation de Mazzini. Lemmi fut le trait d'union entre les deux chefs révolutionnaires italien et hongrois, et dès lors Kossuth, dont le rôle était fini dans son pays, conspira avec tous les agitateurs de la péninsule italienne contre l'Autriche, contre les gouvernements légitimes de Toscane, de Naples, et contre le Saint-Siège.

Bientôt, ne se sentant pas assez en sûreté à Cutaja, où il avait été interné par le gouvernement turc, sollicité à l'envi par les sectaires américains et anglais qui le proclamaient grand homme, Kossuth, flanqué de ses compères hongrois et de son digne secrétaire Lemmi, devenu son ombre, s'embarqua sur la frégate américaine le *Mississippi*, et de Constantinople gagna Smyrne, puis Varigiano et enfin Marseille ; inutile de dire qu'Adriano ne débarqua pas dans cette ville et demeura prudemment caché à bord de la frégate. C'est de Marseille que Kossuth envoya à Mazzini le fameux télégramme, qui scellait entre les deux conspirateurs l'accord déjà fait à Cutaja par l'intermédiaire de Lemmi : « Ma république est la vôtre ! »

On sait qu'ayant demandé à Louis-Napoléon, président de la République française, la permission de traverser la France pour se rendre en Angleterre, il reçut un refus formel, et dut retourner à bord de la frégate américaine. L'enthousiasme des républicains marseillais le força même de hâter son départ.

Il gagna alors Gibraltar où il débarqua et fut reçu et fêté par les Anglais. De là, il se rendit à Londres, puis à New-York, où la Maçonnerie était impatiente d'inscrire son illustre nom parmi les gloires de l'Ordre.

Adriano Lemmi ne cessa de l'accompagner dans tous ces voyages, et ne le quitta qu'à la nouvelle du coup d'Etat du 2 décembre.

Kossuth avait donné à la Maçonnerie trop de gages de sa parfaite adhésion aux principes et aux secrètes menées de la secte, pour n'être pas accueilli avec délire par les maçons américains.

Il fut initié à Cincinnati dans la Loge n° 133, le 20 février 1852, et bientôt élevé au grade de 33°. Le 3 mai de la même année, il prononçait un important discours maçonnique dans la Grande Loge de Boston. Devenu apôtre *in partibus* de la révolution, il parcourut les États-Unis, semant partout les trésors empoisonnés de son inépuisable éloquence, tout en recueillant des souscriptions « en faveur de la nationalité hongroise » (1 ? !).

De retour à Londres en 1852, il y forma avec Mazzini et Ledru-Rollin une sorte de triumvirat révolutionnaire, d'où sortirent plusieurs manifestes destinés à attiser en Europe la flamme des insurrections. Il fut en Angleterre un des plus ardents instigateurs de la guerre de Crimée, dans l'espérance que les puissances victorieuses lui rendraient en Hongrie la position qu'il avait perdue. C'est à cette époque que le compère Lemmi fut compromis dans une affaire de faux qui n'a jamais été bien tirée au clair.

La guerre de Crimée terminée, et le traité qui la suivit n'ayant pas satisfait les ambitions du triumvirat, un appel énergique fut adressé par les triumvirs aux républicains de l'Europe, sommés de faire ce que la diplomatie des puissances n'avait pas réalisé. Un trait de ce manifeste donnera une idée de la sincérité de Kossuth.

Après un solennel appel au parti des peuples de s'organiser pour une action décisive contre toutes les autorités et les tyrannies, d'inscrire sur son drapeau ce grand mot de *Solidarité européenne*, Kossuth s'écrie : « Nous sommes forts par les crimes des oppresseurs, *par le mépris de la vie humaine qui leur fait verser en Crimée le sang de milliers de braves* pour faire réussir un emprunt ou célébrer un anniversaire. » Or, personne en Europe n'avait prêché la guerre de Crimée avec autant de ferveur et de passion que Kossuth, ennemi mortel de la Russie presque autant que de l'Autriche.

Lorsque, jetant un coup d'œil en arrière, on voit que le programme révolutionnaire, si complaisamment développé dans les manifestes du triumvirat, s'est exécuté à la lettre ; que l'histoire prouve, par les faits, la réalisation progressive du plan de la secte infernale et montre en particulier l'accomplissement de ces paroles de l'appel cité plus haut : « Les peuples appelés à l'honneur de l'initiative sont la France et l'Italie ; la France a sa puissante tradition de 1792 à continuer ; l'Italie son programme de 1848, daté du soulèvement sicilien, des journées de Milan, de Venise et de Rome ; France et Italie, Rome et Paris, tel devrait être le mot d'ordre de la bataille ! » ; quand on voit, disons-nous, un si parfait accord entre l'événement et la prédiction, comment ne pas reconnaître la part qu'ont eue ces hommes néfastes, et Kossuth en particulier, aux événements qui ont changé en un quart de siècle la face de l'Europe, et qui l'acheminent à la réalisation complète du plan rêvé par ces lieutenants de Satan : « l'émancipation radicale de toutes les nationalités, se solidarisant dans une fédération démocratique, destructive de toute religion, de toute morale, de toute société » ?

J.-B. Vernay.

Au moment où ce numéro de la *Revue mensuelle* était terminé, nous avons appris qu'un événement de la plus haute importance venait d'avoir lieu : miss Diana Vaughan, en quittant Leipzig, n'était pas retournée à Londres, comme elle l'avait annoncé ; mais, faisant en Suisse, puis en Italie, un voyage sous le plus strict incognito, elle était tombée à l'improviste au Palais-Borghèse et avait remis à Lemmi en personne sa démission complète et définitive de la franc-maçonnerie.

Immédiatement, nous avons arrêté la mise en pages de notre revue, et nous avons laissé sur marbre plusieurs articles déjà composés, afin de pouvoir consacrer quelques pages à cet événement d'un intérêt si pressant et dont les conséquences peuvent être très graves.

Un de nos collaborateurs, chargé spécialement des informations maçonniques, s'est aussitôt rendu auprès de la grande-maîtresse démissionnaire. Cette démarche nous a occasionné un fort retard pour la publication de ce numéro ; mais nos lecteurs apprécieront le résultat.

LA DÉMISSION DE LA GRANDE-MAÎTRESSE MAÇONNE MISS DIANA VAUGHAN

Un de nos collaborateurs reçu par la Grande-Maîtresse de New-York. — Miss Vaughan prédit que la décapitation de Charleston sera complète. — Miss Vaughan en veut à un père jésuite qui a tenté de la convertir. — Elle rend hommage aux sœurs de charité. — La démission de la Grande-Maîtresse est bien complète et définitive. — Texte de sa démission. — Pour quels motifs miss Vaughan tient à la faire connaître par la voie de la presse ; elle se défie de Lemmi et de ses calomnies. — Les projets de miss Vaughan. — Honneurs rendus à la S. S. Diana Vaughan par le Suprême Conseil Général de la Fédération Maçonnique Italienne, à la veille de sa démission. — Texte du décret la nommant Membre d'Honneur et Protectrice de tous les Suprêmes Conseils, Aréopages, Chapitres et Ateliers indépendants. — Balustre du Grand Chancelier de Palerme. — La réponse de miss Vaughan au Suprême Conseil Général de la Fédération Maçonnique Italienne. — Sa lettre à M. De la Rive. — Conclusion.

C'est le lundi 23 avril que nous avons appris, de deux sources différentes, la démission de miss Vaughan et son départ de l'Italie. De son côté, notre ami M. De la Rive avait été avisé de la démission par l'ex-grande-maîtresse elle-même, dont on lira plus loin la lettre à ce sujet.

Miss Vaughan, arrivée le mardi matin à Paris par le rapide d'Italie, ne s'arrêta pas cette fois dans notre capitale et ne fit que la traverser, d'une gare à l'autre, pour prendre le rapide de Londres ; elle ne vit au passage qu'une seule personne de ses amies, laquelle voulut bien nous informer que miss ferait un court séjour à Londres, pour se reposer un peu et ramasser tous ses papiers relatifs à la lutte du Comité de Protestation

contre Lemmi; après quoi, elle rentrerait chez elle, à New-York.

C'est alors que nous envoyâmes un de nos collaborateurs auprès de miss Vaughan, dont nous avions l'adresse, pour lui présenter nos hommages et la féliciter de s'être retirée de la secte; nous avions l'espoir, qui ne fut pas déçu, qu'elle consentirait à recevoir notre envoyé. Celui-ci partit par le rapide du soir (24 avril), et le lendemain il était à Londres.

Nous lui laissons la parole.

...Je n'ai pas perdu de temps. Une heure à peine après le débarquement du train, je quittais l'hôtel et je me rendais à Oxford-street, au domicile de sir X***, dont l'ex-sœur Diana Vaughan est l'hôtesse.

Ma carte de visite, au dos de laquelle un des amis du docteur avait écrit quelques mots de présentation, fut aussitôt remise à miss, qui venait de se lever de table et qui me fit introduire auprès d'elle, sans me faire attendre.

Après les banalités d'usage, miss me raconta, sans trop se faire prier, quelques incidents curieux de cette longue campagne de sept mois, menée par elle si courageusement.

« — Si nous sommes vaincus, a-t-elle dit, nous le devons surtout à la mollesse et à l'imbécillité (*sic*) des Émériles de Charleston. Franchement, je me demande comment ils ont pu être bêtes au point de ne pas voir le piège à peine caché sous la proposition des Allemands. Il n'est, pourtant, pas bien difficile de se rendre compte de ce qui va arriver... Ils sont contents, parce qu'ils ont conservé la gestion financière, parce que la centralisation des fonds de la haute-propagande continuera à se faire à Charleston, comme par le passé... Voilà une belle affaire!... Il est certain que, si la totalité des fonds centraux avait dû être remise à Lemmi, les quatre cinquièmes des triangles auraient adhéré à notre scission; on est maintenant presque partout fixé sur l'improbité de Simon... Mais c'est justement parce que la mesure dont les Émériles se déclarent satisfaits vise Lemmi personnellement, qu'elle est condamnée à n'être que provisoire; c'est cela qu'ils n'ont pas compris... Le fait acquis à jamais, c'est la décapitation de Charleston; que Lemmi vienne à mourir demain, il sera remplacé par quelque frère italien dont l'honorabilité est hors de contestation, Ettore Ferrari, par exemple, qui est perdu dans les nuages de l'art et n'est pas un homme d'argent. La question de la centralisation des fonds au siège du Suprême Directoire renaîtra aussitôt et sera, bien certainement, tranchée par un convent souverain dans le sens contraire aux intérêts de Charleston. Résultat : ce que nous disions dans la voûte de protestation; la maçonnerie américaine ne sera plus bonne qu'à jouer le rôle de vache à lait; elle continuera à verser vingt millions, contre quatre ou cinq au plus versés par la maçonnerie européenne, c'est la proportion, et elle n'exercera plus aucune influence dans la direction universelle. Je le leur prédis, aux Émériles, sans craindre de me tromper. »

Miss Vaughan continue à soutenir que jamais les frères de Charleston n'auraient dû accepter la combinaison de Leipzig.

Son vieil ami sir X***, présent à notre entre-

tien, et qui veille sur elle comme un père, l'approuve de la tête. Sir X*** me paraît être un excellent homme, question d'opinions religieuses à part; il aime beaucoup miss Diana.

Je lui demande s'il ne craint pas pour elle, après l'éclat qu'elle vient de faire.

« — Oh ! répondit-il, celui qui toucherait à un cheveu de la chère enfant ne sortirait pas vivant d'ici. »

Miss a une petite moue et un léger haussement d'épaules.

« — J'aime mieux, fait-elle, être dans ma peau que dans celle de Lemmi. »

Je réplique :

« — Cependant, il me semble, miss, que ce serait sagesse de votre part de prendre désormais quelques précautions.

« — Sans doute », me dit-elle.

Et elle m'explique que, lorsqu'elle a quitté Leipzig, elle a, pendant sa tournée en Suisse et en Italie, voyagé incognito, changeant de nom dans chaque ville.

« — Je n'ai pas même, dit-elle, fait savoir où j'étais à la personne qui a ma procuration à Londres pour recevoir les lettres chargées ou recommandées arrivant ici en mon absence (1); aussi j'ai trouvé hier, à mon retour, une volumineuse correspondance. »

Elle me raconte qu'en Suisse elle a employé une partie de son temps à réunir des armes contre Sophia.

« — J'ai tout un arsenal, à présent, fait-elle, s'animant; je suis en mesure de la foudroyer, si elle bouge contre moi ! »

En Italie, miss s'est rendue dans quelques villes. Elle s'est arrêtée plusieurs jours à Turin.

« — J'avais deux raisons, me dit-elle, de séjourner quelque peu à Turin. D'abord, je tenais à visiter nos chers Vaudois, qui ont, vous le savez, leur centre de communautés à Torre-Pellice; il n'y a pas trois heures de chemin de fer, de Turin à Torre-Pellice; j'ai vu ces braves gens, si simples, si bons, si vertueux... Comme on prie bien quand on est chez eux ! j'y ai prié de toute mon âme !... Puis, j'avais à cœur de découvrir à Turin un moine, qui a cherché à me convertir à l'adonisme (*sic*) en se faisant passer vis-à-vis de moi pour un curé ordinaire. Il n'avait pas réussi, bien entendu, et quand il a vu qu'il n'y avait rien à faire avec moi, il a manqué de courtoisie à mon égard... »

(1) Les principaux chefs de la haute-maçonnerie font, chacun, une adresse centrale, quand ils entreprennent une série de voyages d'inspection. L'inspecteur Général en mission permanente donne alors sa procuration notariée à quelqu'un de confiance, qui peut ainsi recevoir en son lieu et place toutes les lettres, même chargées, parvenant à l'adresse centrale; les lettres ainsi retirées à la poste malgré l'absence du destinataire sont remises aux messagers secrets du Palladium, qui, eux, savent où se trouve l'inspecteur Général et lui portent, exactement comme des courriers de cabinet, les lettres retirées par son mandataire central. C'est là un service admirablement organisé et qui, ainsi qu'on le suppose bien, nécessite d'énormes frais à la haute-maçonnerie; c'est un des plus gros chapitres du budget de Charleston.

Quand miss Vaughan vient en Europe, son adresse centrale est à Londres, et il n'y a guère que les parfaits triangles et les grands triangles qui la connaissent. Mais lorsque, quittant Leipzig, elle prit la résolution de démissionner, elle renonça au service des messagers secrets; car, pour se faire transmettre ses lettres en toutes villes de Suisse et d'Italie, il lui eût fallu faire connaître son itinéraire à la Mère-Loge le Lotus d'Angleterre. Or, dans cette circonstance, non seulement elle ne confia pas à la Mère-Loge le plan de son nouveau voyage; mais encore, étant donné qu'elle changeait de nom dans chaque ville, elle se supprima par ce fait la possibilité de se faire réexpédier par son mandataire de Londres les lettres nombreuses à elle adressées. (Note du docteur Bataille.)

« — Vous devez vous être exagéré la portée de ce dont vous vous plaignez, observons-nous.

« — Non, non, c'est un jésuite, il s'est très mal comporté ! »

Ici, miss Vaughan paraît un peu en colère. J'insiste pour savoir quel est l'incident survenu, afin d'apprécier et de la faire revenir sur son sentiment ; car je suis bien convaincu que, s'il s'agit vraiment d'un père jésuite, il ne peut y avoir eu manque de courtoisie dans les rapports entre lui et miss.

Mais elle ne veut pas en démordre et refuse obstinément de me dire en quoi consiste cette grave affaire qui la met en courroux.

« — C'est un secret, un grand secret, me dit-elle. C'est dans l'ordre des choses que je n'ai jamais voulu livrer à la publicité. Si ce jésuite vient jamais à en parler, je le saurai et je lui répliquerai ; s'il ne dit rien, je ne dirai rien.

« — Peut-être vous servez-vous du mot *jésuite* au hasard, comme font tous les adversaires de l'Eglise... »

Elle m'interrompt :

« — Permettez, je ne déparle pas ; mon curé convertisseur est bien un jésuite, ce que vous appelez un religieux membre ou père de la Compagnie de Jésus ; il habite Turin ; j'ai parfaitement découvert son vrai nom et son adresse. »

Là-dessus, elle se lève, passe dans son cabinet de travail et en revient un moment après, tenant une lettre.

Ainsi qu'on le pense, ma curiosité est vivement piquée.

« — Tenez, me dit-elle, vous allez voir que je n'incrimine pas la probité de ce religieux ; c'est un fort honnête homme. Je le croyais curé d'une paroisse, d'après le nom qu'il m'avait donné en entrant en relations avec moi, et je lui avais remis quelque monnaie pour ses pauvres... »

« — Votre charitable bonté est connue, fais-je, l'interrompant à mon tour.

« — Eh ! attendez donc ! riposte-t-elle avec un mouvement d'impatience ; pas de compliments, s'il vous plaît, il ne s'agit pas de cela... Vous ne comprenez pas à quoi je veux en venir... Je dis donc que ce moine est très honnête. Il a remis ma petite contribution aux Petites Sœurs des Pauvres de Turin, et il a cru nécessaire de me le justifier. D'où, cette lettre, qu'il m'a envoyée... Lisez. »

Elle me tend la lettre ; mais, en reporter zélé, je m'empresse de lui demander s'il n'y a pas indiscretion à en prendre copie ; elle m'y autorise.

« — Pourrai-je la publier ? »

Elle hésite.

« — Oui... non... je ne vois pas l'utilité... Lemmi va faire dire dans les triangles que je sollicite indirectement les prières des catholiques... Et ce n'est pas vrai !... Enfin, soit, je m'en rapporte à vous. Vous la publierez ou non, à votre gré ; mais alors, si vous la publiez, vous aurez soin d'ajouter que je déclare hautement que les aumônes données aux Petites Sœurs des Pauvres sont une charité des mieux placées, ainsi du reste que celles remises à n'importe quelles autres sœurs de charité... Ce sont de

nobles et dignes femmes... Après tout, je me moque bien de ce que pourra dire Lemmi !... »

Je copie donc la lettre, et la voici :

J. M. J.

Fête de Noël
Turin, 25 décembre 1893.

Monsieur,

J'ai reçu les cent francs que vous nous avez envoyés de la part d'une jeune personne, pour laquelle vous nous demandez des prières.

Oh ! oui, nous prions, nous religieuses, et les cent quatre-vingts pauvres que la charité de Jésus-Christ nourrit dans cette maison.

S^r MARGUERITE DE SAINTE-THÉRÈSE,
Supérieure des Petites Sœurs des Pauvres.

La lettre porte le cachet du couvent des Petites Sœurs des Pauvres de Turin.

Après que j'ai copié, miss reprend :

« — Vous ne comprenez pas qu'en m'envoyant cette lettre votre père jésuite s'est trahi ?... Je n'avais nul besoin qu'il me justifiât l'emploi de cette modeste aumône que j'avais été très heureuse de faire... Lorsque j'étais à Paris, à l'hôtel Z^{***}, pendant mon séjour de décembre dernier, il m'avait donné comme nom : *l'abbé G^{***}*. Eh bien, s'il avait été un simple ecclésiastique, la sœur supérieure lui aurait écrit : *Monsieur le curé*, ou : *Monsieur l'abbé*, mais pas : *Monsieur tout court*. »

Et, comme je souris de cette argumentation, qui me paraît enfantine :

« — Neriez pas, me dit-elle ; c'est très sérieux... Ce *Monsieur tout court* m'a mise en défiance. J'en ai conclu que mon soi-disant curé avait formellement recommandé à la supérieure des Petites Sœurs de ne lui donner aucun titre, et que, par conséquent, on me cachait quelque chose. J'ai eu parfaitement raison de me tenir ce raisonnement. J'ai su alors (je n'ai pas à vous dire comment) que mon homme était un moine ; mais c'est tout ce que j'ai pu apprendre, il m'a été impossible longtemps de connaître à quel ordre il appartenait... Aussi, quand je suis allée à Turin dans les premiers jours d'avril, j'ai fait mon enquête sur place, et j'ai été exactement fixée sur l'identité de mon faux curé... Eh bien, c'est très mal, d'abord, de m'avoir trompée... Il est vrai que, si j'avais su en commençant que c'était un jésuite, je me serais garée de lui comme de la peste... Un jésuite, voyez-vous, a l'imprégnation adonaïte (*sic*) au plus haut degré ; ce jésuite-là m'a peut-être porté malheur... »

Je ne puis m'empêcher de sourire encore, et j'essaie de calmer miss Diana. Peine perdue ; elle garde quand même rancune à son jésuite (1), dont elle me donne le nom. Il n'est pas utile, je pense, de le publier.

Cependant, comme je ne suis pas venu à Londres pour m'occuper de ces enfantillages, je dis à miss qu'il vaudrait mieux que nous causions de choses plus sérieuses.

(1) Pour ma part, et sans savoir de quoi il s'agit, je tiens à dire publiquement à miss Vaughan, comme d'autre part un de mes amis le lui a écrit, qu'elle s'exagère beaucoup, avec sa nature nerveuse et impressionnable, cet incident de ses relations avec quelques catholiques, relations qui sont tout à son honneur, puisqu'elle les a mises à profit pour faire du bien, en de nombreuses circonstances que nous savons. Le révérend père en question, que je connais de réputation, est absolument incapable d'avoir cherché à l'offenser, comme elle l'a répété à tort à plusieurs personnes. (Note du docteur Bataille.)

Cette discussion, au sujet du père jésuite de Turin, l'a beaucoup énervée ; elle froisse un journal, qu'elle a pris depuis un moment sur la table, et le déchiquète du bout de ses petits ongles roses. Je me demande s'il ne serait pas bien avisé de remettre la suite de l'entretien au lendemain. Mais qui sait si le lendemain elle consentira à me recevoir de nouveau?...

Je prends donc courage, je me promets de déployer toutes les ressources de ma diplomatie, et j'aborde la question capitale : la démission de la grande-maîtresse de New-York est-elle bien complète et définitive ?

Sur ce point, miss Diana m'en donne la plus formelle assurance. Elle avait pris cette résolution en partant de Leipzig, et, lorsqu'elle a su que les Émérites de Charleston (les membres de l'ancien Sérénissime Grand Collège, ayant maintenant l'honorariat *ad vitam*) acceptaient la transaction imaginée par les hauts-maçons allemands, elle s'est juré qu'elle ne reviendrait pas sur sa décision, qu'elle serait irrévocable. Mais, au lieu de l'envoyer à New-York, où l'on aurait discuté, où ses amis auraient cherché à la lui faire reprendre, elle a préféré la remettre à l'homme même dont elle a été la plus implacable adversaire, certaine qu'il s'empresserait de l'enregistrer, de la notifier à tous les parfaits triangles, et voulant ainsi se barrer la route à elle-même, dans le cas où elle aurait eu quelque velléité de reprendre ses titres et sa situation dans la haute-maçonnerie.

« — J'ai quitté Turin le 18 au soir, me dit-elle, et le lendemain j'étais à Rome. Voici le texte exact de ma démission, telle que je l'ai déposée moi-même au nouveau Suprême Directoire Dogmatique. »

Elle m'en remet une copie et m'autorise à la retranscrire.

Le texte est en anglais. En voici la fidèle traduction :

Vallée du Tibre, orient de Rome.

Le XIX^e jour du II^e mois, an 000894 de la Vraie Lumière, et sous l'œil de Notre Divin Maître *Eucelsus Eucelsior*.

Moi, soussignée, Diana Vaughan, Maîtresse Templière Souveraine, ayant la connaissance réservée des nombres mystérieux 77 et 666, première et seule Souveraine en 796 ; Grande-Maîtresse du Parfait Triangle *Phébé-la-Rose*, à l'orient de New-York ; Grande-Maîtresse honoraire du Parfait Triangle *les Onze-Sept*, à l'orient de Louisville ; membre d'honneur de la Loge-Mère *le Lotus d'Angleterre*, à l'orient de Londres ; membre d'honneur du Parfait Triangle *Fiat Lux*, à l'orient de Mexico ; membre d'honneur du Parfait Triangle *Hochmah-Kadeschnou*, à l'orient de Calcutta ; membre d'honneur du Parfait Triangle *Tsedik'iou*, à l'orient de Buenos-Aires ; membre d'honneur de tous les Grands Triangles et Triangles des provinces de Memphis, Baltimore, Philadelphie, Charleston, Cleveland et Boston ; Inspectrice Générale du Palladium Réformé Nouveau, en mission permanente ; déléguée

de la Province Triangulaire de New-York et Brooklyn au Convent Souverain dit du 20 septembre 1893 (ère vulgaire) ; Chevalière de l'Ordre d'Isis et Osiris et membre d'honneur de son Souverain Chapitre, à l'orient de Mexico ; vice-présidente honoraire du Conseil de l'Ordre des Chevaliers du Temple (section des Bosquets), à l'orient de Philadelphie ; membre d'honneur du Grand Consistoire Directeur du Rite des Écossaises de Perfection pour la Louisiane, à l'orient de la Nouvelle-Orléans ;

Je déclare :

1^o Persister à tenir pour nulle et sans valeur la voûte circulaire illégitimement dénommée lettre encyclique, datée du 29^e jour du 7^e mois, an 000893 de la Vraie Lumière, et signée par le Frère Adriano Lemmi, Grand-Maître du Souverain Directoire Exécutif, à l'orient de Rome, par laquelle ledit Frère Lemmi se qualifie faussement de Souverain Pontife de la Franc-Maçonnerie Universelle ;

2^o Persister à affirmer que le scrutin sur lequel ledit Frère Adriano Lemmi prétend fonder son usurpation a été irrégulier et frauduleux, tant dans son essence et sa préparation que dans son accomplissement et sa proclamation ;

3^o Refuser d'accepter le projet de nouvelle Constitution fondamentale du Palladium, élaboré à Leipzig et admis au vote de ratification des triangles, en vertu du décret dit de conciliation du Souverain Directoire Administratif, daté du 23^e jour du 42^e mois, an 000893 de la Vraie Lumière, orient de Berlin ;

4^o Refuser expressément et à jamais de reconnaître pour chef suprême de la Franc-Maçonnerie Universelle un homme condamné pour vol par les tribunaux profanes et dont les malversations innombrables au préjudice des loges italiennes auraient dû entraîner sa radiation absolue de l'Ordre ;

5^o En conséquence, donner ma démission complète et définitive, absolue et irrévocable, de maçonne tant palladique qu'écossaise ; renoncer à tous droits sur la caisse de prévoyance de Charleston ; abandonner, sans réserve ni restriction, toutes sommes avancées à titre de prêt amical pour fondation de Grands Triangles et Triangles dans les provinces de Memphis, Buffalo, Treinta-y-Très, Tucuman, Caracas, Guadalajara, Singapoure, Dublin, Manchester, Hambourg, Dresde, Strasbourg, Zurich, Buda-Pest, Porto, Yékâtérinoslaw et Stamboul, lesdites sommes remises par moi sur mes fonds personnels aux Nobles Seigneurs Grands-Maitres Mages Elus directeurs des dix-sept provinces triangulaires ci-dessus et dont les reçus en bonne et due forme m'ont été délivrés du 7^e jour du 2^e mois 000889 au

1^{er} jour du 12^e mois, an 000893 de la Vraie Lumière, s'élevant ensemble à 48.350 dollars et dont je me refuse à réclamer le remboursement.

Que le Grand Architecte de l'Univers et mon Céleste Protecteur me soient toujours en aide ! *Point n'est failli, point ne faillira à ma foi* (1).

Signé : DIANA VAUGHAN.

« — Vous voyez par là, me dit miss, que c'est fini et bien fini. Je garde ma religion, je continuerai à la pratiquer hors de tout triangle, c'est-à-dire isolément ou avec quelques amis intimes, en croyant que je suis ; mais la franc-maçonnerie, je m'en sépare à jamais, j'en ai par-dessus la tête (*sic*)... Ce que les Émérîtes de Charleston ont fait est honteux et stupide. On n'abdique pas comme cela, par bonheur de n'avoir pas perdu le maniement des gros sous ! (*sic*).

« — Et Lemmi, comment a-t-il pris la chose ? demandai-je.

« — Oh ! les explications ont été un peu vives, fait-elle en riant, vous devez bien vous en douter. Si jamais j'écris mes mémoires, j'aurai là une jolie scène à raconter. »

Je saisis la balle au bond.

« — Excellente idée ! dis-je. Vous devriez écrire et publier vos mémoires.

« — Non, je disais cela, comme simple manière de parler. Il est des faits qu'il vaut mieux garder secrets ; je ne me considère pas comme déliée de mon serment de discrétion...

« — Cependant, en ce moment même, miss, vous me communiquez, et j'en suis fort aise, un document essentiellement maçonnique ; vous entrez, à mon avis, dans une bonne voie ; vous faites la lumière, il faut continuer ; vous devez la faire pleine et entière.

« — Permettez, ce document m'est personnel. Je crois avoir le droit de vous dire ce qui m'est strictement personnel en maçonnerie. J'ai des raisons très sérieuses pour ne pas cacher ma démission. Quant à la condamnation de Lemmi que j'ai fait connaître, après d'autres maçons, du reste, mais en produisant le document authentique, ce n'est point là de la maçonnerie, c'est du droit commun tout à fait profane...

« — Et quelles raisons avez-vous, miss, pour que votre démission soit aussi connue que possible ?

« — Les raisons ? mais c'est que je ne veux pas que les faits soient présentés à mes anciens camarades des triangles sous un jour faux et mensonger !... Lemmi a dit, je le sais, que je suis une folle ; il le répétera plus que jamais maintenant, et si je ne prends les devants, on me jouera quelque vilain tour pour me faire enfermer dans un hospice... Je sais bien, allez, ce dont le vieux scélérat est capable...

« — Il dit autre chose encore, miss.

« — Quoi donc ?

« — Il prétend que vous n'avez démissionné que pour donner le change, et que la vérité est

que vous venez d'être expulsée de la maçonnerie. »

A ces mots, la jeune femme bondit.

« — Le misérable ! Vous voyez bien que j'ai raison de ne pas me borner à l'envoi d'une lettre aux directeurs des provinces triangulaires ; car je vais expédier à tous la copie de ma démission... Mais ceux qui sont contre moi ne communiqueront pas aux triangles ma lettre, et la calomnie de Simon sera seule propagée... Il faut donc que la presse s'empare des faits ; comme cela, mes anciens camarades, les amis inconnus que j'ai en maçonnerie, sauront la vérité... Vous êtes venu ; vous le voyez, je vous ai fait bon accueil ; publiez, monsieur, publiez le texte de ma démission ; je vous en serai profondément reconnaissante. »

Elle s'est levée encore ; elle va à son cabinet de travail, dont la porte est entr'ouverte ; je la vois prendre des papiers, des lettres ; elle apporte tout cela.

« — Ah ! Lemmi veut me faire passer pour expulsée de la maçonnerie ?... Mais c'est tout le contraire qui est vrai !... Il ne tenait qu'à moi d'y demeurer ; aux honneurs que j'y ai reçus jusqu'à ce jour, de nouveaux honneurs s'ajoutaient, à la veille même de ma démission... J'ai été nommée, le 8 de ce mois, membre d'honneur et protectrice du Suprême Conseil de Palerme et membre d'honneur de tous les ateliers italiens indépendants, Loges, Chapitres et Aréopages... Il est vrai que je n'ai reçu la nouvelle qu'à Florence, le 21, c'est-à-dire deux jours après avoir démissionné ; et ce n'est pas ces touchantes marques de sympathie des maçons honnêtes qui m'auraient fait revenir sur ma détermination... J'étais trop écœurée par l'abdication honteuse des frères de Charleston... J'ai dû, par conséquent, refuser les dignités que me décernaient mes amis de Palerme. J'ai envoyé une copie de ma lettre de refus à M. De la Rive, qui, dans un récent volume, s'est montré vraiment trop élogieux à mon égard ; j'en ai été touchée, parce qu'il est un adversaire. Il ne sont pas nombreux, les écrivains catholiques, qui consentent à reconnaître que tout franc-maçon n'est pas, pour ce seul fait, un monstre !... Mais, tenez, ayez la bonté de lire le texte même du décret du Suprême Conseil Général de Palerme, ainsi que le balustre qui l'accompagne. Vous verrez que je suis tout l'opposé d'une maçonnerie radiée et expulsée !... »

Je lis et je demande encore la permission de copier ces documents :

« — Oui, oui, me dit miss, je vous autorise. Copiez, publiez ; ce sera la meilleure réponse aux calomnies de Lemmi. »

Miss Vaughan et sir X*** me laissent seul, environ une demi-heure, et vont dans la pièce à côté, tandis que j'écris.

Puis, quand j'ai fini, l'ex-grande-maîtresse me donne une copie de sa réponse au Suprême Conseil Général de Palerme, et m'invite à revenir le lendemain.

Je n'ai pas manqué au rendez-vous ; ce second entretien a duré plus de deux heures. J'avoue que j'ai quitté miss Vaughan, ravi de ses qualités, charmé par son bon cœur, mais déplorant

(1) Dans le texte de miss Vaughan, cette dernière phrase est en français.

son aveuglement inouï. Cette cécité extraordinaire provient de l'éducation que la jeune femme a reçue. Il faudrait un vrai miracle de la Providence pour faire pénétrer la lumière dans cette âme si sympathique.

Elle se considère à tel point dans le vrai, en croyant à la divinité de Lucifer, qu'elle me disait, au moment où je prenais congé d'elle, et alors que je venais de l'engager encore à publier ses mémoires de maçonne palladique et écossaise :

« — Non, non, personne ne me décidera à suivre l'exemple du docteur Bataille ; je lui conserve mon amitié, mais je le désapprouve absolument. S'il se contentait d'exposer notre système doctrinal, il n'y aurait rien à lui reprocher ; son tort est de sacrifier l'exposé de nos croyances à un désir de raconter des histoires et des légendes, et sur ce point il va beaucoup trop loin, d'autant plus qu'il écrit avec un véritable parti-pris !... Ah ! messieurs les catholiques ne savent pas être impartiaux... Si je n'avais pas hâte de rentrer enfin chez moi, j'irais à Paris et je ferais quelques conférences publiques, où j'expliquerais complètement notre doctrine, que vous appelez néo-gnosticisme manichéen. On verrait alors qu'elle n'a rien d'absurde, et que c'est bien nous, croyants du Palladisme, qui avons la vraie lumière... Mais, comme j'aime beaucoup Paris, j'y reviendrai très certainement ; et qui sait ? peut-être me déciderai-je à faire ces conférences dont je vous parle. Je suis sûre que je gagnerais des âmes à mon Dieu ; car il n'est pas nécessaire d'être affilié aux triangles pour avoir notre foi... En outre, en entreprenant une propagande de ce genre, je ne manquerai pas à mes serments, puisque la Constitution fondamentale du Palladium que j'ai jurée nous recommande de propager la vérité. »

* *

Voici les documents que j'ai copiés chez miss Diana Vaughan et auxquels je viens de faire allusion.

D'abord, le décret du Suprême Conseil Général de Palerme :

A... G... D... G... A... D... U...

ORDO AB CHAO

(Ici l'aigle à deux têtes, surmonté d'un triangle rayonnant, et sur la banderolle accrochée à l'épée que tient l'aigle, la devise : *Deus meumque jus.*)

L... U... F...

(initiales des mots italiens : *Liberté, Égalité, Fraternité.*)

Sup... Cons... Gen... della Fed... Mass... Ital...
di Rito Seozz... Ant... ed Acc...

(Suprême Conseil Général de la Fédération Maçonnique Italienne du Rite Écossais Ancien et Accepté.)

Or... di Palermo, il g... VIII del mese II

A... V... L... 5894;

E... V... 8 avril 1894.

(orient de Palerme, le 8^e jour du 2^e mois,
an de la Vraie Lumière 5894 ;
Ère vulgaire : 8 avril 1894.)

(NOTA. — Le texte du décret est en français ; nous le reproduisons tel quel, avec ses imperfections de style. Les Frères palermitains, ignorant sans doute l'anglais, ont préféré envoyer à miss Vaughan un texte français, sachant qu'elle parle admirablement cette langue. « Mais, disait miss à notre collaborateur, ils auraient peut-être mieux fait de m'envoyer le texte italien ; je comprends leur langue, quoique sans la parler aisément. » Ceci est pour spécifier que ce n'est nullement une traduction que nous

donnons ici, mais la reproduction textuelle du document original, sauf suppression des abréviations maçonniques.)

Nous,

Président de la Fédération Maçonnique Italienne. Grand-Maitre et Grand Commandeur *ad vitam* du Suprême Conseil Général du Rite Écossais Ancien et Accepté, siégeant en la Vallée de l'Oreto, Grand Orient de Palerme ;

Vu le rapport dressé par notre Très Puissant et Très Illustre Frère Dominique Margiotta, 33^e, membre actif du Suprême Conseil pour la Vallée du Sebeto, Inspecteur Général de tous les Ateliers des trois Calabres, Membre d'Honneur du Suprême Conseil pour la Vallée de l'Oreto, Commandeur des Chevaliers défenseurs de la Franc-Maçonnerie Universelle ;

Avons décrété et décrétons :

ART. 1^{er}. — Voulant récompenser par un témoignage d'affectueuse sympathie et de haute estime notre Très Illustre, Très Puissante et Très Éclairée Sœur Diana Vaughan, Maîtresse Templière Souveraine, Grande-Maîtresse du Parfait Triangle *Phèbe-la-Rose*, Déléguée de la Province Triangulaire de New-York et Brooklyn, pour les éminents services qu'elle a rendus à la haute-maçonnerie ; pour son dévouement et son attachement très fidèle à ses principes ; pour avoir si vaillamment levé, dans la haute-maçonnerie, le drapeau de la rébellion, au Congrès du 20 septembre 1893 (ère vulgaire), contre le Grand-Maitre du Souverain Directoire Exécutif, élu irrégulièrement Souverain Pontife de la Franc-Maçonnerie Universelle, pouvoir rendu glorieux par les rares vertus et par la haute sagesse et honnêteté de notre Très Puissant Frère Regretté Albert Pike, qui a un temple d'amour dans les cœurs de tous vrais francs-maçons :

Nous lui avons, dans notre solennelle assemblée de ce jour, décerné le titre de

MEMBRE D'HONNEUR PROTECTEUR

de notre Suprême Conseil du Rite Écossais Ancien et Accepté.

ART. 2. — Le nom de notre Très Chère, Très Éclairée et Très Vaillante Sœur Diana Vaughan, Membre d'Honneur Protecteur de notre ancien et historique Suprême Conseil, est inscrit, dès ce jour, au Livre d'Or de tous les Suprêmes Conseils, Aréopages, Chapitres et Ateliers composant la Fédération Maçonnique Italienne.

ART. 3. — Notre Très Illustre Frère Grand Chancelier Grand Secrétaire est chargé d'annoncer l'heureux événement à tous les Suprêmes Conseils de la Fédération.

ART. 4. — Plein pouvoir est donné à notre Très Puissant Frère Dominique Margiotta, 33^e, de faire parvenir, en notre nom, le présent Décret à notre Très Éclairée Sœur Diana Vaughan et nous mettre en rapports de bonne amitié avec la Suprême Autorité de Charleston, à laquelle nous désirons obéir ; car nous reconnaissons cette Suprême Autorité comme le seul, unique et légitime Pouvoir Suprême de la vraie Franc-Maçonnerie Universelle.

Fait, écrit et donné au Suprême Conseil Général, en la Vallée de l'Oreto, Grand Orient de Palerme, le vin^e jour du 2^e mois de l'an de la Vraie Lumière 000894.

Le Président Grand Maître Général de la Fédération :

Signé : PAOLO FIGLIA, 33^e

(Ici le sceau, portant : *Supremo Consiglio Gran Oriente di Sicilia*. Figure principale : une tête humaine sur trois pieds humains disposés autour, en éventail.)

Le Grand Ministre d'Etat :

Signé : AVV^{to} A. BATTAGLIA, 33^e

Le Grand Garde des Sceaux et Timbres :

Signé : F. GILIBERTO, 33^e

Le Grand Chancelier Grand Secrétaire Général :

Signé : JOSEPH MILITELLO, 33^e

(Ici le cachet particulier du Grand Chancelier : trois triangles enchevêtrés et rayonnants, ayant des caractères hébreux au centre, et cette inscription autour : *Supremo Consiglio di Sicilia, Gran Cancelleria.*)

Voici le balustre qui accompagnait ce décret :

(Le document est matriculé n° 51 ; il est écrit sur le même papier officiel que le décret ; inutile donc de répéter la description de l'en-tête imprimé ; il est daté de l'orient de Palerme, mêmes dates maçonnique et profane que le décret.)

Très Chère, Très Éclairée et Très Vaillante Sœur Diana Vaughan, Maîtresse Templière du Palladium Réformé Nouveau et Grande-Maîtresse du Parfait Triangle Phébé-la-Rose, à l'orient de New-York.

Nous sommes en connaissance de tout ce que Vous avez fait pour le triomphe de la Vraie Franc-Maçonnerie ; mais, malheureusement, l'or semé par le traître Simon a corrompu beaucoup de consciences au Convent du 20 septembre dernier à Rome ; et son élection est tout à fait honteuse !

Après ce vote inattendu, le devoir des vrais Francs-Maçons était de se rebeller contre l'usurpateur ; ce que nous avons fait, suivant votre glorieux exemple.

C'est vous dire, Très Chère Sœur, que votre noble conduite a été appréciée à sa juste valeur par les maçons à l'âme honnête et indépendante ; et tous les rebelles d'Italie, réunis en Congrès à Palerme, ont décrété de se grouper en Fédération Générale Italienne, dont le Chef Suprême est le Très Puissant, Très Illustre Frère Paolo Figlia, 33^e, député au Parlement, frère très affectionné, comme nous tous le sommes, à la grande mémoire de notre regretté Frère général Albert Pike.

La Fédération Italienne est fondée des Suprêmes Conseils de toutes les régions de la presqu'île, et chaque Suprême Conseil a à son obéissance les Arcopages, Chapitres et Loges de sa Vallée.

Pourtant, voulant vous donner, Très Chère Sœur, un témoignage de haute sympathie, nous Vous avons proclamée

MEMBRE D'HONNEUR PROTECTEUR

de notre Suprême Conseil en la Vallée de l'Oreto, orient de Palerme, qui est la puissance suprême de la Fédération Italienne.

Daignez agréer l'hommage que nous rendons à votre âme indépendante et enflammée du feu sacré qui émane du Grand Architecte de l'Univers, lequel est le but de tous nos travaux ; comme de notre vie à venir.

Notre Suprême Conseil serait très heureux et fier d'obéir à la Suprême Autorité de Charleston, et c'est Vous, Très Chère Sœur, que nous osons prier de faire prendre en considération notre ardent désir. Nous ne pouvons pas reconnaître comme Souverain Pontife de la Franc-Maçonnerie Universelle le haïssable usurpateur de Rome ; nous voulons être obéissants aux Décrets du légitime successeur de notre regretté Frère le général Albert Pike, résidant au Sanctum Regnum de Charleston.

Nous vous prions de lui recommander notre Fédération Italienne, afin qu'il daigne la reconnaître comme puissance légitime et régulière pour la juridiction de l'Italie et de ses colonies.

Notre Puissant Frère Dominique Margiotta, 33^e, Membre d'Honneur de notre Suprême Conseil, est chargé de faire toutes les démarches nécessaires pour un traité d'alliance et de bonne amitié avec la Suprême Autorité de Charleston ; c'est vous dire, Très Chère Sœur, qu'il est investi, par notre Suprême Conseil, de tous les pouvoirs et facultés pour traiter l'affaire.

Nous avons l'espoir, Très Chère et Très Éclairée Sœur, que Vous voudrez bien vous intéresser à nous, afin qu'en Italie y soit une suprême puissance maçonnique reconnue légitimement par Charleston.

Dans cet espoir, je vous prie, Très Chère Sœur, de vouloir bien agréer les plus sincères hommages de tous les Membres du Suprême Conseil de cette Vallée et croire à nos meilleurs sentiments.

Pour le Grand-Maître Général :

Le Grand-Chancelier Grand-Secrétaire :

JOSEPH MILITELLO, 33^e

(Ici le cachet du Grand Chancelier.)

Les deux documents ci-dessus, dont notre collaborateur a eu les originaux entre les mains, ont été envoyés de Palmi à l'ex-grande maîtresse le 11 avril, à son adresse de Londres, le Suprême Conseil de Palerme et son représentant délégué ignorant alors que miss Vaughan se trouvait en Italie (où elle voyageait incognito, guettant le moment propice pour tomber à l'improviste chez Adriano Lemmi). Elle ne trouva donc le décret et le balustre qu'à son retour en Angleterre.

Notre collaborateur a copié également l'enveloppe (pli recommandé) qui contenait les documents, miss la lui ayant prêtée avec le reste.

L'enveloppe porte au recto : *Miss Diana Vaughan* (ici le domicile, que nous ne devons pas désigner autrement qu'en disant qu'il est à Oxford-street), *London, W. Angleterre*. Le timbre de la poste italienne porte : *Palmi Reggio-Calabria, 11, 4, 94*. (11 avril 1894). Nos d'enregistrement du pli recommandé : 3726, du bureau de Palmi, et 318, du bureau de Londres. Au verso, se trouve l'enregistrement de la réception par la poste anglaise du pli recommandé : *Registered, W., 18. 0. — 0. 6. — 14 AP. 94*. Sur la fermeture du pli est le cachet de l'expéditeur, imprimé en violet : *Le Commandeur Prof^r Dominique Margiotta, de Palmi (Italie)*.

On voit par là que le reportage de notre collaborateur a été fait aussi consciencieusement que possible.

Miss Diana Vaughan lui a remis également copie de la lettre qu'elle a adressée au Suprême Conseil Général de Palerme, alors qu'elle se trouvait à Florence où elle apprit le vote du 8 avril.

Voici cet intéressant document :

Florence, 21 avril 1894.

Aux très honorables Paolo Figlia, député au Parlement, et Aristide Battaglia, avocat à Palerme.

Chers Amis,

Je regrette de toute mon âme de ne plus pouvoir vous appeler Frères. J'avais remis à Rome ma démission signée, complète et irrévocable, lorsque vient de me parvenir l'avis de mon élection à la dignité de Membre d'honneur et Protectrice du Suprême Conseil général, puissance suprême de la Fédération Maçonnique italienne. Absente de ma résidence, j'y retrouverai à mon retour le diplôme que vous avez bien voulu me faire expédier ; je le conserverai en précieux souvenir.

L'intervention des Maçons Allemands a été funeste à notre juste rébellion ; vous en connaissez comme moi le triste résultat. Par une combinaison byzantine, on a pensé sauvegarder le coffre-fort, mettre l'argent à l'abri de la cupidité du voleur, tout en s'inclinant devant lui et lui conservant comme légitime et pour toujours le titre de chef suprême. Ils ont garanti la finance et piétiné l'honneur. C'est une abdication et une honte.

Lorsque mes meilleurs camarades de combat n'ont pas compris le devoir, je ne pouvais que me retirer. C'est ce que j'ai fait, le cœur plein d'amertume, mais non sans avoir témoigné tout mon mépris à Barrabas-Simon, dans une dernière entrevue.

Vous ne me tiendrez pas rancune de ma non-acceptation de la haute dignité que vous avez daigné me confier ; elle ne m'est plus acceptable aujourd'hui. Il y aurait grande illusion à ne pas s'avouer la défaite. La vraie Maçonnerie est morte ; entendez les acclamations

à la gloire du crime pontifiant : ce sera là toute l'oraison funèbre de l'assassinée. Puisse-t-elle ressusciter, la Maçonnerie probe et libre, après cette épreuve de corruption, de trahison et de boue !

De cette lutte de sept mois, je garde une leçon : c'est que la centralisation à outrance est fatale à l'honnêteté ; la centralisation crée la direction puissante, mais celle-ci finit toujours par susciter la convoitise et engendrer la tyrannie, et c'est le moins scrupuleux qui devient le tyran.

Ma foi demeure intacte. J'en renouvelle le serment entre vos mains, chers anciens Frères ; jamais je ne l'abjurerais, jamais ! Mais mon espoir n'est plus qu'en notre Dieu.

Vous, maçons italiens indépendants, vous êtes plus infortunés que tous autres, puisque vous avez plus près sous les yeux le répugnant spectacle quotidien de l'improbité triomphante. Du moins, ne vous laissez pas de clamer à l'Elu de la fraude vos malédictions et sa turpitude.

Nous avons démontré qu'Adriano Lemmi fut, le 22 mars 1844, condamné pour vol, par le tribunal correctionnel de Marseille, à un an et un jour de prison et à cinq ans de surveillance de la haute police, et que, son emprisonnement terminé, il quitta furtivement la France pour se réfugier en Turquie ; nous avons exhibé le texte du jugement, photographié sur le document du greffe, et cette condamnation infamante s'applique bien à lui.

Malgré l'évidence, Lemmi nie, prétend qu'en 1844 il était établi à Constantinople déjà, chef d'une importante maison de commerce en affaires maritimes ; mais il n'a pas pu faire la preuve de son dire.

S'il avait cette importante situation, comment n'en est-il resté aucune trace ? Comment, lorsque Kossuth vint en Turquie, en 1849, Lemmi, ce soi-disant grand commerçant dirigeant de brillantes affaires, se fit-il recueillir par le patriote hongrois pour être son copiste, son *fucchino*, son domestique à petits gages ? Et quand Kossuth, en octobre 1851, se rendant aux États-Unis, s'arrêta à Marseille, pourquoi Lemmi, au lieu d'accompagner son patron dans la ville, demeura-t-il à bord du paquebot le *Mississippi*, se protégeant sous le pavillon américain ?

Redites cela à cet homme couvert d'opprobre, dont l'intrigue et la tricherie ont fait un chef suprême. Forcez à rougir ceux qui s'inclinent devant lui.

Mes regrets sont vils de ne pouvoir continuer la lutte ; mais Charleston, pour conserver la gestion financière, a abaissé son drapeau ; demain, les capitulants glorifieront le Palais Borghèse. Je m'efface donc pour prier dans la retraite, l'âme abreuvée de dégoût.

Par la pensée, néanmoins, chers amis, je suis toujours avec vous.

Mes mains dans les vôtres.

DIANA VAUGHAN.

Enfin, nous avons dit que notre ami M. De la Rive avait reçu, lui aussi, une lettre de l'ex-grande-maîtresse. En effet, l'auteur de *la Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie Universelle*, ayant consacré à miss Vaughan un certain nombre de pages, avait cru devoir lui faire hommage d'un exemplaire de son livre. Bien entendu, par cet acte de courtoisie envers l'ex-grande-maîtresse, notre ami n'engageait en rien ses profondes convictions religieuses ; il désirait surtout mettre sous les yeux de miss Vaughan la belle prière de Polyeucte, par laquelle il terminait sa biographie :

« Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne !
« Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne ;
« Avec trop de mérite il vous plut la former
« Pour ne pas vous connaître et ne pas vous aimer,
« Pour vivre des enfers esclave infortunée
« Et sous leur triste joug mourir comme elle est née ! »

Voici la lettre que M. De la Rive a reçue de miss Vaughan :

Florence, 21 avril 1894.

Monsieur,

Votre livre, que vous m'avez fait l'honneur de me transmettre, est une œuvre dans laquelle il y a à prendre et à laisser, ainsi que l'on dit en France. Je rends hommage au laborieux travail de l'auteur ; mais je ne puis m'associer à toutes ses déductions. Votre point de vue ne saurait être le mien. Vous avez écrit *la Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie universelle* avec l'intention arrêtée de donner à vos amis catholiques motif ou prétexte d'argumenter contre la franc-maçonnerie ; c'est pourquoi votre livre est loin d'atteindre à la perfection, laquelle, en matière d'examen, réside dans la stricte impartialité.

Voilà ma critique.

Je n'en ai pas moins à vous remercier au sujet des pages que vous avez tenu à me consacrer. Les lecteurs appartenant à votre camp ne manqueront pas de penser que vous avez eu beaucoup trop d'égards pour une personne qui, malgré les qualités dont vous la parez, est, en définitive, une adversaire de tout ce que vous avez en vénération. En lisant votre réminiscence de *Polyeucte*, ceux qui me connaissent diront que je ne serai jamais *Pauline* ; ils ne se tromperont point.

Le principe est au-dessus des hommes. Si vous avez raison contre M. Lemmi, il ne s'ensuit pas que l'idée fondamentale du Palladisme soit une erreur. La vérité est qu'elle traverse une navrante épreuve, la maçonnerie déshonorée par le vote du 20 septembre, acquis aujourd'hui malgré tant de protestations indignées et bien fondées ; mais la lumière de la divine philosophie resplendit tout aussi pure et éblouissante, pour quiconque veut ouvrir les yeux.

Je viens de donner, à Rome, ma démission complète et définitive ; j'ai tenu à la remettre à M. Lemmi en personne, afin d'avoir l'occasion de lui cracher à la face tout mon mépris. Mais, si je n'appartiens plus désormais ni à aucun triangle ni à aucune loge, au fond du cœur je garde ma croyance et mon espoir en mon Dieu.

Dans la retraite où je vais m'enfermer, j'emporte de solides amitiés ; je ne veux rien de plus. A peine j'avais signé ma radiation volontaire, irrévocable, que je recevais l'avis de mon élection comme Membre d'honneur et Protectrice du Suprême Conseil général de la Fédération maçonnique italienne, précieux témoignage de la sympathie d'honnêtes frères, qui ont secoué le joug du despote-bandit du palais Borghèse ; je ne puis accepter cette distinction, car c'est fini, bien fini pour moi, depuis l'abdication de mes camarades des triangles américains. Avec eux, j'eusse lutté jusqu'au bout pour sauver l'honneur de la maçonnerie ; ils ont préféré avant tout mettre le coffre-fort à l'abri des dilapidations de M. Lemmi. Je n'ai plus qu'à me retirer.

Vous pouvez, Monsieur, publier cette lettre. J'y joins la copie de celle que j'adresse aux FF. . Paolo Figlia et Aristide Battaglia ; ie n'ai pas à cacher ma démission.

Avec mes remerciements encore, veuillez permettre, Monsieur, que je vous exprime mes sentiments d'estime et cordialité, quoique adversaire.

DIANA VAUGHAN.

A tout ceci, nous n'avons plus à ajouter que quelques mots.

L'histoire chrétienne nous apprend que les prières de Polyeucte portèrent leurs fruits, et Corneille l'a rappelé par son magnifique drame ; Pauline se convertit.

Miss Diana Vaughan jure qu'elle ne sera jamais Pauline. D'autres qu'elle, également plongés dans les ténèbres, juraient aussi de ne jamais ouvrir les yeux ; car leurs yeux clos avaient l'illusion de la perception d'une lumière

qu'ils croyaient la vraie. Pourtant, la grâce divine opéra, et, le jour où ils s'y attendaient le moins, ils cessèrent tout à coup d'être aveugles. L'un de ceux-là n'est pas un inconnu pour miss Varghan.

Eh bien, puisque l'ex-grande-maîtresse de New-York fait serment de garder sa foi en Lucifer malgré ses écœurements maçonniques, nous engageons contre elle une lutte amicale : nous prierons chaque jour pour elle du plus profond de notre cœur ; nous demandons instamment à tous nos lecteurs catholiques de se joindre à nous, dût cette croisade de prières provoquer de nouveau les moqueries du collaborateur de M. Auguste Roussel.

Dans la guerre contre la franc-maçonnerie, il faut agir, c'est vrai, par les moyens humains, et nous donnons certes l'exemple de l'action ; mais il faut agir aussi par l'appel incessant à la miséricorde de Dieu, il faut prier, prier sans se lasser. Supplions Dieu d'éclairer nos adversaires ; il n'est pas possible que Dieu refuse de nous entendre.

Quand on réfléchit à ces récents événements que nous avons enregistrés, on voit clairement la main de Dieu qui dirige tout. Notre intelligence humaine est trop faible pour comprendre le plan divin ; mais nous sommes bien forcés de constater que tout ce qui est arrivé dans la haute-maçonnerie est absolument providentiel et que le triomphe de Lemmi, vicair de Satan, triomphe on ne peut plus fragile et illusoire, est le présage des prochaines et terribles défaites de la secte infernale.

L'auxiliaire du Grand Orient

Notre gérant a reçu de l'auxiliaire du Grand-Orient de France une lettre dont ce personnage demande l'insertion. Par extraordinaire, le monsieur ne nous a pas envoyé sa prose par huissier. Nous la publions ; mais nous comptons la faire suivre d'un document que le rédacteur du *Mensonge*, malgré tout l'aplomb dont il est doué, ne pourra pas nier. Ce document, pour être compris, a besoin, d'autre part, d'être mis en parallèle avec certaine pièce, également authentique, émanant du Grand-Orient de France. Tout cela demande de la place, et, pour ce numéro-ci encore, la place nous fait défaut ; car la crise de la haute-maçonnerie intéresse plus nos lecteurs que le cas particulier de M. Georges Bois et de son compère Paul Rosen, et il importe peu que la lumière complète se fasse un peu plus tôt ou un peu plus tard sur ces deux individus.

Voici donc la lettre de M. Georges Bois ; nous ne la ferons suivre que de courtes réflexions.

Paris, le 12 avril 1894.

Monsieur le gérant,

Dans votre numéro 3, daté de mars 1894, en un article anonyme qui a pour titre *Edifiantes amitiés*, vous racontez, d'après l'*Eclair* du 18 mai 1893, que j'ai pris part, à cette date, à un déjeuner dit des *Bons Bougres*. A ce banquet assistaient des francs-maçons, que j'aurais eu, à

cause de cela, le tort de ménager dans la polémique.

Je vous déclare que je ne suis pas de la société des *Bons Bougres* et que je n'ai pas déjeuné avec eux. L'*Eclair* se trompe ou désigne un homonyme.

Par occasion, votre collaborateur met de nouveau sur le chevalet mon malheureux volume : *Maçonnerie Nouvelle du Grand Orient* et me reproche avec vigueur tout ce qui ne s'y trouve pas !

Comme si toute la maçonnerie devait tenir dans un in-octavo de 500 pages !

Il n'y a pas de livre qui dise tout. Léo Taxil et le docteur Bataille ne disent pas tout. Le P. Deschamps n'a pas tout dit. On n'écrit pas pour tout dire, parce que ce n'est pas possible en une vie d'homme. On écrit modestement pour dire ce qu'on a pu savoir de nouveau, si cela en vaut la peine. Mon livre explique seulement deux choses annoncées par son titre : les rituels nouveaux du Grand Orient et l'organisation politique de la fédération. S'il s'y trouve davantage, c'est par accident et par surcroît et pas du tout par la prétention de tout dire.

Quant au reproche de fuir la polémique et de ménager les francs-maçons, permettez-moi de dire que c'est une véritable plaisanterie. Les lecteurs de la *Vérité* savent à quoi s'en tenir, et votre collaborateur anonyme, s'il veut s'édifier, n'a qu'à jeter un coup d'œil sur la collection du journal.

Je me plais à compter sur votre courtoisie encore plus que sur la loi pour l'insertion, dans votre prochain numéro, de la présente et nécessaire rectification.

Et je vous prie, Monsieur, d'agréer mes sentiments distingués.

GEORGES BOIS.

D'abord, il est nécessaire d'en finir avec cette question d'anonymat que l'ami du F. Pétrot soulève à tout bout de champ. Les rédacteurs de la *Revue mensuelle* sont connus de M. Georges Bois et se sont tous déclarés solidaires contre lui pour relever ses inqualifiables attaques contre leur ami M. le D^r Bataille. Pour simplifier, je prends personnellement la responsabilité de tous les articles où il a été ou pourra être encore question du rédacteur du *Mensonge*.

Maintenant, je dis à M. Georges Bois que c'est lui qui se moque du public. S'il n'était pas vraiment le commensal de son ami le F. Pétrot au diner des *Bons Bougres*, et puisqu'il y a, paraît-il, un autre Georges Bois, le Georges Bois à qui nous avons à faire aurait dû, à l'occasion de cette ripaille sur laquelle nous n'avions pas d'ailleurs insisté, adresser à l'*Eclair* une lettre pour éviter la confusion. Au surplus, M. Georges Bois a déclaré dans le journal de M. Auguste Roussel qu'il préférerait être membre de la Société des *Bons Bougres* plutôt que d'être mon collaborateur. C'est entendu, et je remercie M. Georges Bois pour cette bonne parole.

Mais les phrases de la lettre de l'ami du F. Pétrot ne sont que des phrases ; il passe, comme toujours, à côté de la question.

Et la question, la voici :

On ne reproche nullement à M. Georges Bois de n'avoir pas tout dit dans son volume ; on lui reproche d'avoir falsifié les documents qu'il a publiés, et d'avoir

fait ces falsifications expressément pour cacher les noms des francs-maçons que le public catholique a intérêt à connaître en tant que sectaires militants, participant aux convents du Grand-Orient de France. Des falsifications aussi graves ne peuvent être que l'œuvre d'un auxiliaire de la secte; je l'ai dit, je le répète, je le maintiens, et toutes les personnes de bon sens pensent comme moi.

S'il y a une diffamation à dire cela, M. Georges Bois n'a qu'à m'assigner devant le tribunal correctionnel.

Au surplus, pour accentuer le défi que je porte à M. Georges Bois de faire faire la lumière au grand jour d'un débat public, j'ajoute ceci :

Vous, falsificateur de documents, vous avez dit et écrit, de connivence avec votre compère Rosen, que j'avais fabriqué des lettres de Mlle Sophie Walder pour tromper mon vénérable ami M. le chanoine Mustel; vous m'avez accusé d'être un faussaire. Je vous réponds que, vous et votre compère Rosen, vous êtes deux drôles, deux infâmes menteurs. Votre action était d'autant plus lâche, que vous l'accomplissiez sous le couvert de correspondances particulières, adressées à toutes les personnes auprès de qui vous pensiez me nuire; et vous étiez d'autant plus coupables, que l'un de vous deux connaissait l'écriture de Sophia et la mienne et ne pouvait les confondre; mais vous propagiez la calomnie clandestinement, pensant qu'elle ferait son chemin sans être découverte.

Est-ce là la conduite d'un bon catholique ?

Aujourd'hui, votre compère Paul Rosen continue, à votre instigation, la campagne de dénigrement que vous avez inaugurée tous deux, en bons complices que vous êtes. Il nous accuse de mensonges, nous rédacteurs de la *Revue mensuelle*, en prétendant que la fille en question s'appelle Walcher et non Walder. C'est possible; mais il n'y a pas de mensonge à publier le nom que Sophia porte. Consciencieusement, nous avons fait faire des recherches à l'état-civil de Strasbourg, et sous le nom de Walder nous n'avons jusqu'à présent rien trouvé; ce qui intéresse le public catholique, c'est que nous démasquions les agissements de cette infernale créature, qu'elle se nomme Walcher ou Walder, peu importe; et c'est ce que nous continuerons à faire, malgré vous, monsieur Georges Bois, et malgré son ami Paul Rosen, votre ami !

Vous avez dit, tous les deux, que le Palladisme n'existe pas comme rite suprême de la franc-maçonnerie, que c'est « une simple société de fumistes faisant de la pornographie sous prétexte de spiritisme », et qu'il n'y a pas de direction centrale de la franc-maçonnerie. Vous, personnellement, vous avez passé sous silence tous les faits se rattachant au Convent secret du 20 septembre dernier, même après leur divulgation éclatante. Quand vous avez à parler de Lemmi, vous affectez de le qualifier uniquement de « grand-maitre de la maçonnerie italienne », et vous savez pourtant qu'il a dans la secte un grade bien plus élevé; mais l'ordre maçonnique est formel : « Nier toujours et quand même l'existence d'une direction centrale, cacher toujours et quand même l'organisation de la haute-maçonnerie ».

Mettre la lumière sous le boisseau, est-ce là le fait d'un catholique ou d'un auxiliaire de la secte ?

Enfin, vous avez dit et écrit qu'il était faux que, dans les arrières-loges, on pratiquât les infamies du Pastos; qu'il y eût ces orgies sacrilèges que le docteur Bataille et moi-même avons fait connaître; vous nous avez traités d'imposteurs, pour arrêter l'effet de ces révéla-

tions. Et aujourd'hui que le voile se déchire de toutes parts, malgré vous, vous adoptez une autre tactique, et de la négation d'hier vous passez aux exagérations, pour épouvanter les catholiques et, d'une autre manière, les faire douter; car leur dire *cette fausseté* qu'il y a vingt-deux chapelles lucifériennes dans le seul quartier de Saint-Sulpice, c'est les amener à ne plus croire à ce qui a été dit. Vingt-deux temples secrets de Satan, comme statistique d'un seul des quatre-vingts quartiers de Paris! Vous savez bien que cela n'est pas vrai. *Il y a en tout à Paris cinq triangles*, dont le docteur Bataille a promis de donner les adresses (à la XI^e partie de son ouvrage), et il les donnera. Vous, nous vous mettons au défi d'indiquer les adresses des vingt-deux chapelles lucifériennes dont vous parlez. Vous ne relèverez pas ce défi; car vous avez menti.

Quant aux obscénités de certaines arrières-loges, vous saviez parfaitement à quoi vous en tenir; un de vos récents articles le prouve. Vous n'ignoriez pas ces infamies, et vous avez écrit que c'était tout autant d'inventions de ma part.

Il y a quelques jours à peine, vous imprimiez encore que les accusations du docteur Bataille et les miennes contre la franc-maçonnerie étaient du pur roman. Je dis, je répète, je maintiens que tout, dans votre conduite, y compris la publication même de votre livre, est la preuve, pour quiconque a étudié les dessous de la secte, que vous êtes un de ses auxiliaires, en dépit de vos protestations.

Léo Taxil.

L'ÉCUME DU SANCTUAIRE

La *Croix de Paris* vient de publier les renseignements suivants, sur la question des prêtres défroqués devenus francs-maçons :

On nous demande parfois si la Franc-Maçonnerie compte parmi ses membres quelques malheureux prêtres apostats, infidèles à leurs serments sacrés et devenus les tristes disciples d'Hiram et par suite de Lucifer.

Hélas oui! il en est quelques-uns, et nous devons les faire connaître par des documents authentiques.

Nous lisons dans la *Chaîne d'Union* (mars-avril 1882), une lettre adressée au F. . Hubert, directeur de cette revue, et commençant ainsi :

« Au nom et sous les auspices de la Puissance suprême pour la France, de l'Ordre maçonnique oriental de Misraïm ou d'Égypte. R. . L. . *L'Avenir* régulièrement constitué à la Vall. . de Marseille, le 27 janvier 1882 (E. . V. .).

« T. . C. . F. . Hubert, il vient de se produire un fait de la plus haute importance dans la Maçonnerie, fait qui prend les proportions d'un événement et que les Maçons de tous les rites apprendront certainement avec le plus grand plaisir.

« Depuis la Révolution de 1789, aucun

prêtre catholique, croyons-nous, n'avait eu le courage de demander l'initiation maçonnique, et par suite de braver les foudres du Vatican et les colères de l'Episcopat. Le clergé avait été jusqu'ici inaccessible à la voix du progrès universel, se renfermant avec une obstination invincible, dans le culte du passé; mais la glace est rompue et un grand, un courageux exemple vient d'être donné par un jeune prêtre qui a pris l'admirable, on pourrait dire l'héroïque résolution de secouer l'oppression morale qui torturait sa conscience, pour s'élever, par la Maçonnerie jusqu'à la lumière et à la liberté.

« Le prof. Lafeuille est venu à Marseille, après avoir jeté le froc aux orties, et s'est présenté à l'initiation maçonnique dans la L. *l'Avenir*, qui lui a conféré le premier degré à la tenue régulière du 20 janvier 1882. »

Ce malheureux prêtre avait été professeur de rhétorique à Bône. Nous ne savons ce qu'il est devenu.

Cette même année 1882, nous trouvons encore dans *la Chaîne d'Union* une allocution prononcée dans la L. *La Fraternité* Or. de Genève, Obéd. du G. O. de France, par le F. **Ch. Boniface**, qui déclare qu'il a eu trois jours heureux dans sa vie : le premier lorsque, prêtre catholique romain, il est entré dans l'Eglise catholique nationale de Suisse à Genève; le second, quand il s'est marié avec une femme selon son cœur; et le troisième enfin, où il est reçu dans la Franc-Maçonnerie. (*Chaîne d'Union*, 1882, p. 446.)

Celui-là est complet, et les Frères ont le droit d'en être fiers : schismatique, marié et franc-maçon, nous ne le réclamerons pas, à moins d'une entière conversion.

Citons aussi le malheureux **Pierre des Piliers**, ancien Bénédictin, marié lui aussi, du Rite de Memphis et Misraïm et du Rite égyptien réformé, auteur d'une brochure portant pour titre : *Du cléricalisme et des moyens de le terrasser*.

Enfin, nous venons de découvrir l'affiliation à la secte d'un homme, qui possède actuellement une situation officielle et dont le nom a déjà paru dans les colonnes de *la Croix* à propos de sa scandaleuse nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur l'année dernière. Nous voulons parler du F. **Le drain**, professeur à l'Ecole du Louvre. Ancien Oratorien, défroqué vers 1877, il fut le disciple et l'ami de Renan qu'il ne se gênait guère de traiter de *gâteux*, en petit comité et qu'il eut le courage, après sa mort, d'appeler un saint. Auteur d'une longue *Histoire du peuple d'Israël*, dans la préface de laquelle il renie sa foi, il fut imposé par le F. Jules Ferry comme professeur à l'Ecole du Louvre dans de telles conditions que le directeur de

l'Ecole donna aussitôt sa démission. On s'expliquait mal la faveur qui le poursuivait; la clé du mystère nous est fournie par la mention faite de lui comme F., dans le *Bulletin hebdomadaire des Loges de Paris* du 8 mars 1894 (p. 7).

Nous ne voyons pas que la Franc-Maçonnerie ait lieu de s'enorgueillir des adeptes qu'elle a pu trouver dans ces tristes apostats !

Le Chercheur.

Au moment où la revue va être mise sous presse, je reçois la coupure d'un journal de Montréal (Canada), la *Patrie*, dans lequel un nommé Louis Fréchette, bon frère trois-points, dit entre autres choses : « Léo Taxil, cet ignoble individu, après nombre de procès en cour d'assises, fut définitivement condamné à deux ans de prison pour escroquerie. » C'est le seul mensonge de l'article que je veux relever ici.

Comme canaillerie, ce n'est pas mal trouvé; et cela fait évidemment partie de la campagne de presse organisée contre les écrivains catholiques qui attaquent la franc-maçonnerie à son endroit sensible.

Je dois, cependant, répondre, pour nos lecteurs canadiens, que je n'ai jamais été condamné pour droit commun, et qu'en France, les condamnations politiques ou de presse s'effaçant périodiquement par des amnisties, j'ai mon casier judiciaire parfaitement intact.

Après ça, peut-être, le F. Louis Fréchette, en écrivant les lignes ci-dessus, pensait à son patron suprême, le sire Lemmi, à moins que ce ne soit au F. Bordone, ou à tout autre de même farine.

L. T.

Le développement exceptionnel que le compte-rendu de la crise de la haute-maçonnerie a dû prendre dans ce numéro, nous a obligés à laisser de côté divers articles sur les sujets suivants (renvoyés au prochain numéro) :

Les sacrilèges en France. — *Graines de palladistes.* — *Le somnambulisme nécromancien.* — *Intéressant procès de presse gagné par M. le chanoine Mustel.* — *Une lettre de M. Paul Rosen.* — *La vérité sur la mort de Luther.* — *Le diable en Extrême-Orient.* — *Chronique du surnaturel : la médaille de saint Benoît; un sataniste qui se coupe la tête.* — *La maçonnerie chinoise.*

En outre, dans le prochain numéro, nous publierons un important article d'Antibaph II, intitulé *Les Frères Trois-Points et la Banque Romaine*.

REVUE MENSUELLE

RELIGIEUSE, POLITIQUE, SCIENTIFIQUE

COMPLÉMENT DE LA PUBLICATION

e DIABLE au XIX^e SIÈCLE

ETTE REVUE MENSUELLE EST SPÉCIALEMENT UN ORGANE DE COMBAT CONTRE LA HAUTE-MAÇONNERIE ET LE SATANISME CONTEMPORAIN. — ELLE EST AUSSI CONSACRÉE A L'EXAMEN, SELON LA SCIENCE CATHOLIQUE, DES FAITS SURNATURELS DU PRÉTENDU SPIRITISME ET AUTRES MANIFESTATIONS DIABOLIQUES CONSTATÉES.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 13, Rue de l'Abbaye, PARIS

ABONNEMENTS : France, 3 fr. pour Un An. — Etranger, 4 fr. pour Un An.

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. On s'abonne, sans frais, dans tous les bureaux de poste.

LES SACRILÈGES

GRAINE DE PALLADISTES

Il semblerait que la rage infernale des sectaires, s'exaspérant en présence des révélations multipliées sur les œuvres exécrables des groupes satanistes, au premier rang desquels se trouve le Palladisme, ait voulu y répondre par un redoublement de sacrilèges.

En effet, le premier semestre de cette année a été marqué par des vols dans les églises, en quantité considérable. Et, — ce qui a surtout frappé les catholiques profondément attristés de pareils crimes, — c'est que la violation des tabernacles sacrés n'avait pas pour cause, en de nombreux cas, la cupidité de simples voleurs de profession, mais était inspirée par la plus diabolique audace : les malfaiteurs semblaient avoir eu surtout pour but de s'emparer des Saintes-Espèces.

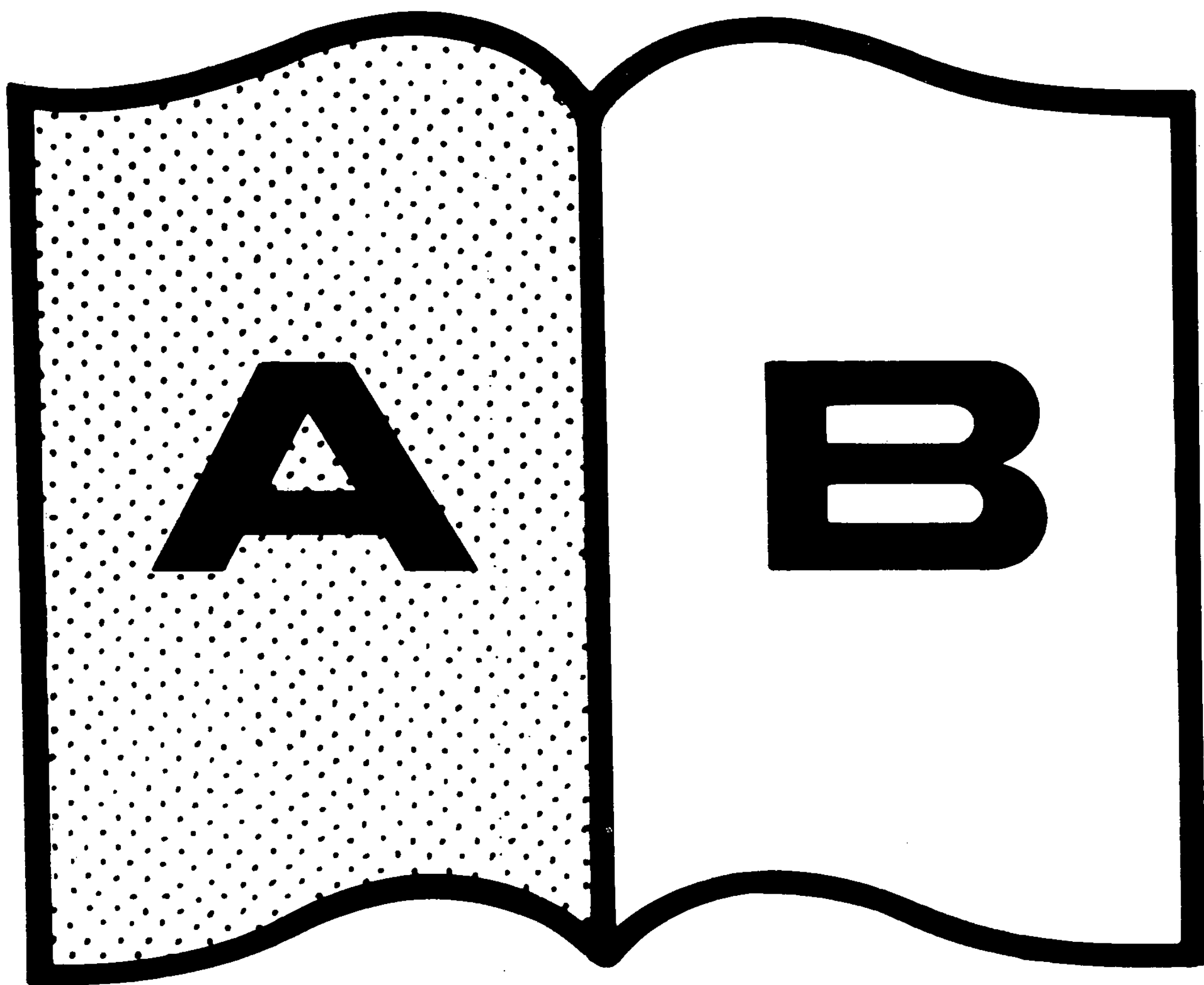
Le voleur vulgaire se distingue facilement du voleur sataniste, par la manière même dont il accomplit son forfait : ce qu'il convoite et ce qu'il prend, ce sont les vases sacrés ; pour lui, c'est l'or qu'il veut ; c'est pourquoi, quand un de ces vols est commis dans une église, on constate que l'auteur du crime, après avoir forcé le tabernacle, a répandu sur le sol les hosties consacrées et s'est borné à emporter les ciboires. Le voleur sataniste, au contraire, s'empare des vases sacrés, qui ne seront point fondus, dont le métal ne sera pas vendu à un bijoutier recéleur, mais qui serviront à des profanations, et il a grand soin d'emporter les hosties ; car c'est aux triangles palladistes et autres groupes d'occultistes qu'elles sont destinées, car c'est contre le divin corps de N.-S.

Jésus-Christ, présent dans l'Eucharistie, que ces misérables veulent assouvir leurs fureurs.

Or, c'est bien là ce qui est constaté : maintenant, dans la plupart des cas, les malfaiteurs sacrilèges font main basse sur les Saintes-Espèces, avec une persistance, un acharnement, qui ne laisse aucun doute sur le vrai mobile de l'abominable forfait. Il est donc de toute évidence que les satanistes des triangles et autres sociétés brûlant de la même haine infernale ont décidé de recourir même au vol pour se procurer des hosties consacrées.

Le vol audacieux, commis dans la journée du mercredi-saint à Notre-Dame de Paris, a été la démonstration frappante du véritable but de ces criminels et de l'esprit qui les inspirait.

Là, il était impossible de se tromper. Ce ne sont pas des bandits de métier qui ont pénétré de nuit dans une église, munis de pinces-monseigneur, fracturant fenêtres et portes. Le coup a été machiavéliquement conçu et exécuté. On a opéré de jour, entre deux offices, pendant que les quelques fidèles demeurés dans la maison de Dieu étaient principalement massés dans la grande nef ou aux pieds de l'autel de la Vierge ; dans une chapelle latérale, une femme était agenouillée, complice du crime, faisant semblant de prier, et jamais les sacristains de la basilique n'auraient pu soupçonner qu'un vol odieux allait se commettre là. Le voleur sataniste et sa complice avaient dû évidemment suivre d'abord plusieurs des messes dites dans les chapelles latérales et attendre ainsi le moment propice. A peine le prêtre et l'enfant de chœur venaient-ils de rentrer à la sacristie, à peine les fidèles qui avaient entendu la messe à la chapelle visée en dernier lieu s'étaient-ils retirés, que le scélérat, profitant de ce que la clef avait été



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14

laissée sur le tabernacle, l'a rapidement ouvert et s'est emparé du saint ciboire et de son précieux contenu. Rien n'avait paru anormal au suisse, qui, ayant passé là un instant auparavant, avait simplement remarqué la femme qui semblait prier avec ferveur, endormant ainsi sa vigilance. Il est indubitable que cette indigne créature était une sœur maçonnes du rite luciférien.

On n'a pas oublié les protestations indignées de la presse catholique tout entière, à la suite de ce crime épouvantable, qui attestait l'existence des groupes satanistes organisés et confirmait mes révélations, dont quelques aveugles, trompés par les auxiliaires de la secte, avaient fait fi.

D'autre part, il y eut, à la même époque, tant et tant de vols sacrilèges, que l'épiscopat ému dut prescrire aux curés de prendre des mesures pour la préservation des vases sacrés et des Saintes-Espèces eucharistiques.

C'est ainsi que l'on a pu lire, dans la *Semaine Religieuse de Lyon*, ce communiqué de l'archevêque, S. G. Mgr Coullié :

« Les vols sacrilèges se multiplient dans les églises. Il importe que MM. les curés et MM. les membres des conseils de fabrique prennent les plus grandes précautions pour soustraire à la profanation le trésor sacré de la sainte Eucharistie. Le moyen le plus pratique est de transformer le tabernacle en solide coffre-fort. »

Ce communiqué peint bien la triste situation de l'Eglise, que l'Etat, devenu athée, ne protège plus, faillissant ainsi à son premier devoir. Il montre où nous en sommes, en France : le sanctuaire méprisé par l'effet des laïcisations à outrance et de l'enseignement sans religion donné dans les écoles, tandis que les sectes satanistes sont couvertes par la tolérance d'un gouvernement impie. Ce sont les loges et les arrière-loges, ce sont le Suprême Conseil et le Grand Orient de France qui dictent les lois antichrétiennes votées par les majorités de la Chambre et du Sénat, hostiles à l'Eglise, et, en dictant ces lois, Suprême Conseil et Grand Orient ne font qu'exécuter les ordres du renégat enjuivé Adriano Lemmi, vicairé de Satan sur la terre, souverain pontife de la franc-maçonnerie universelle. Oui, voilà où nous en sommes !

Le monstrueux Palladisme s'étend de jour en jour, gagne du terrain dans l'ombre, à l'abri de la complaisance du pouvoir civil, et exerce sa rage infernale contre l'Agneau Divin.

La fureur du sacrilège pénètre jusqu'à l'âme de la jeunesse ; les lycées, c'est-à-dire les établissements où se donne l'instruction officielle, sont devenus un champ où le prince des téné-

bres a déjà jeté et fait germer la graine des triangles lucifériens.

On ne saurait, en effet, passer sous silence le scandale de Douai, qui a prouvé, hélas ! que plusieurs lycéens ne sont autre chose que des palladistes en herbe. Il importe, afin que notre enquête soit complète, de consigner dans cette revue, créée non seulement pour les besoins de l'actualité, mais aussi pour être relue plus tard avec fruit, le récit de ces faits inouïs, si attristants, si épouvantables.

Voici ce que publiait *la Croix du Nord*, dans son numéro du 18 mars, dimanche des Rameaux :

« Il circule à Douai, depuis quelques jours un bruit dont nous avons hésité à nous faire l'écho, à cause de son extrême gravité.

« Mais aujourd'hui la rumeur publique devient de plus en plus générale et de plus en plus précise dans son affirmation.

« Il nous en faut bien parler.

« Il s'agit d'un fait qui touche à la bonne renommée d'un grand établissement universitaire de la ville, du lycée.

« Nous voulons croire encore que le fait dont il s'agit est faux. C'est pourquoi nous allons tout simplement poser quelques questions. Nous enverrons ce numéro à M. le proviseur du lycée et nous lui déclarons que nos colonnes sont largement ouvertes pour enregistrer un démenti.

« S'il ne nous envoie rien, nous serons autorisés à dire que le scandale existe et à signaler les conclusions qui en découlent.

« Est-il vrai que mardi dernier, 13 mars, un pensionnaire du lycée de Douai, un élève de 3^e, le nommé B..., se serait approché de la table sainte, aurait reçu la sainte Hostie, et au lieu de la consommer, l'aurait prise avec les doigts et mise dans sa poche ?

« Est-il vrai que cet élève aurait apporté cette Hostie à l'étude, l'aurait couverte de dessins, traversée à coups de plumes, déchiquetée avec son canif ?

« Est-il vrai que plusieurs de ses camarades auraient applaudi à ce monstrueux attentat, tandis que d'autres auraient hué à la cour le jeune sacrilège ?

« Est-il vrai qu'un professeur serait intervenu pour blâmer ce crime, mais que son auteur n'aurait pas encore été congédié ?

« Est-il vrai, enfin, que le même élève aurait déjà commis le même sacrilège l'an dernier et n'aurait pas été puni parce que le fait ne s'était pas ébruité ?

« Voilà nos questions ; nous les posons avec le sincère désir qu'on y réponde de manière à rassurer complètement l'opinion publique à Douai, où ces bruits ont vivement impressionné la population.

« Nous espérons que M. le proviseur nous saura gré de lui procurer le moyen de sauver le bon renom de son établissement, à qui de tels bruits sont de nature à occasionner le plus grand dommage.

« En attendant, nous continuons notre enquête; désirant — sinon espérant — qu'elle nous donnera des renseignements contraires à ceux que nous avons reçus de source très sûre, et que nous venons de consigner. »

Ces douloureux faits, signalés par la *Croix du Nord*, n'étaient que trop vrais. L'administration, ne pouvant les démentir, garda le silence, et l'*Emancipateur de Cambrai*, prenant acte de ce mutisme significatif, publia à son tour les lignes suivantes, auxquelles je m'associe de tout cœur :

« On sait notre opinion sur la présence des aumôniers et sur les exercices religieux dans les collèges et lycées de l'Etat.

« Puisque l'Etat athée donne une instruction officiellement athée, le prêtre n'a rien à faire dans ces officines d'athéisme.

« La loi est formelle. Ni Dieu, ni religion, rien.

« Pourquoi ouvertement la violer ?

« C'est quotidiennement risquer d'avoir à déplorer de semblables forfaits.

« On ne connaît que trop, hélas ! l'esprit qui règne dans tout ce monde scolaire, esprit souvent plus impie chez l'enfant que chez le maître.

« Voyez-vous ce jeune homme, élève de troisième, par conséquent à peine adolescent ; il tire de sa poche la très sainte Hostie consacrée, il la souille de ses dessins, il la perce de sa plume, avec son canif il la découpe. Et, tout autour de lui, le jeune monde rit.

« Ah ! mères qui avez mis toute votre tendresse à élever ces enfants, vous dont la délicatesse s'est efforcée d'éloigner de leur cœur ce qui pouvait le troubler, entendez ce rire de votre fils. Lorsque, au retour, bientôt toute heureuse et toute anxieuse, vous vous baisserez vers lui pour recevoir de sa bouche aimante les preuves de sa tendresse, regardez ces lèvres, ce sont les lèvres d'un apostat, ce sont les lèvres d'un sacrilège, ce sont les lèvres d'un Judas.

« Judas de quinze ans !

« Il y a dix ans, peut-être plus, c'était ici, à la cathédrale, en un même mercredi-saint comme aujourd'hui, un groupe de jeunes gens, sous l'œil d'un pion, « faisait ses pâques ».

« Déhanchés, sans tenue, nonchalamment, ils s'étaient approchés de la sainte table.

« Le prêtre, — l'aumônier, — qui célébrait la sainte messe, avait commencé à déposer la sainte Hostie sur ces lèvres !

« Soudain je le vois s'arrêter, hésiter, reculer. Un enfant attendait. Sa mine était celle de tous les autres, d'ailleurs.

« Après quelques instants, le prêtre reprit son sang-froid, et, pâle, le front couvert de sueur, il saisit comme fiévreusement une hostie dans le ciboire, et la donna, tremblant de tous ses membres, à... A qui ?

« Le prêtre n'a pas à savoir qui s'approche de la sainte table. Son souvenir lui-même doit se taire.

S'il n'a pu absoudre, il doit communier quand même. Ce n'est plus la même main ; il ne faut pas que ce soit la même mémoire.

« Oh ! ces communions par bandes, presque forcées !

« Et lorsqu'il s'agit de communions annuelles ! De la part d'enfants, qui, toute l'année entière, entre eux, s'excitent contre ce sacerdoce d'où l'hostie sainte reçoit sa consécration !...

« *Ecce panis angelorum... Non mittendus canibus.* »

Et ce n'est pas seulement en France que le pouvoir civil, trahissant la cause de la religion, laisse semer dans la jeunesse la graine de palladistes. A Rome même, dans la Ville Sainte, des sacrilèges s'accomplissaient à la même époque que ceux de Notre-Dame de Paris et du lycée de Douai.

Le *Folchetto* et plusieurs journaux italiens à sa suite ont raconté que plusieurs des enfants, élevés par le gouvernement du roi Humbert (33^e...) à l'hospice de Termini, crachèrent la sainte Hostie sur les dalles de la chapelle, après avoir reçu la communion des mains de l'aumônier, seul prêtre que l'usurpation piémontaise a laissé dans cet établissement. Avant 1870, les enfants recueillis dans cet hospice y étaient élevés par les Frères de la Miséricorde. Du jour où l'infâme Cadorna, l'ami du *Monde* et de la *Vérité*, eut violé Rome, en y pénétrant par la brèche sacrilège de la Porta Pia, en y faisant massacrer les zouaves pontificaux blessés et jeter au Tibre les sœurs de charité, de ce jour-là, les Frères de la Miséricorde furent chassés, par ordre de la franc-maçonnerie, et remplacés par des maîtres laïques sectaires. On voit quel a été le résultat de cette laïcisation maçonnique.

Nous enregistrons ces abominations, et nous nous demandons comment, vis-à-vis de Dieu, nous pourrions réparer de tels crimes !

Docteur BATAILLE.

L'Auxiliaire du Grand-Orient

Lorsque quelqu'un gêne la franc-maçonnerie, c'est par l'un des deux moyens suivants qu'elle cherche à s'en débarrasser : l'assassinat ou la calomnie, s'il s'agit d'un homme public. Si l'adversaire est un simple particulier, on l'attaque en général dans sa fortune, dans son commerce ; on l'atteint, par tous les moyens possibles, en le ruinant ; ceux qui ont eu maille à partir avec la secte en savent quelque chose et pourraient témoigner de la vérité de ce que je viens de dire. Quant aux personnages politiques qui, pour s'être mis en travers de l'œuvre anti-sociale des loges, sont tombés sous les coups de sicaires affiliés, il suffit de citer le comte Pellegrino Rossi, ancien maçon, ancien

carbonaro, qui, converti, devenu le ministre de Pie IX, dirigeait énergiquement la politique contre le programme des sociétés secrètes, et Garcia Moreno, président de la république très chrétienne de l'Équateur, qui avait pris des mesures légales rendant impossible le fonctionnement des loges; ces exemples sont historiques, et l'on en pourrait énumérer bien d'autres.

Toutefois, il est bon de reconnaître que la secte ne recourt guère au poignard, contre un homme public, que si celui-ci est par sa haute position un adversaire dont tout acte d'hostilité constitue pour elle un péril grave et immédiat.

Quant à ceux qui ont attaqué la franc-maçonnerie par la plume et à qui elle a répondu par l'assassinat, je me bornerai à rappeler l'abbé Lefranc, eudiste, et William Morgan, journaliste, maçon converti. Il est vrai que le meurtre de ces deux victimes célèbres date, pour l'un, de 1792, et, pour l'autre, de 1826. Aujourd'hui, la secte semble comprendre que la suppression brutale d'un écrivain gênant ne pourrait que la compromettre; et l'on peut — du moins dans notre pays — la démasquer, en se contentant d'avoir soin de s'entourer de personnes fidèles, incorruptibles.

Mais, si l'on n'est pas menacé par le fer des assassins, on est par contre en butte aux plus odieuses calomnies, dès qu'on a touché à l'endroit sensible cet ennemi implacable.

Personnellement, sous ce rapport, je crois avoir le droit de dire que mon exemple peut être cité.

Je ne veux pas remonter bien loin en arrière, pour rappeler les outrages inqualifiables qui ont été vomis sur moi depuis mon retour à Dieu. Je ne prendrai que le cas le plus récent.

Du jour où je me suis uni à mon cher camarade d'enfance, le docteur Bataille, pour le seconder, avec quelques amis, dans sa campagne de divulgations, les vieilles haines qui s'étaient endormies pendant un certain temps, se sont tout à coup réveillées, plus vivaces que jamais. Quand nous avons entrepris la création de notre service d'informations maçonniques qui est si utile et qui nous a permis de découvrir tant de choses si jalousement tenues secrètes, quand surtout j'ai eu pris, personnellement, la plus grande part à la direction des enquêtes menées en Italie sur les complots contre la Papauté, alors les haines sont devenues furieuses.

On ne me pardonne pas d'avoir contribué à faire la lumière. Comment, lorsqu'on est sectaire, combattre un homme qui met au jour des vérités, si ce n'est en le discréditant, en le représentant comme un être vil et méprisable? Telle est la tactique de la franc-maçonnerie. Elle invente les imputations les plus infamantes, elle fait imprimer les plus noires calomnies; et, se tournant vers les catholiques, elle leur dit: « Voilà l'homme qui prétend nous démasquer; pouvez-vous le croire? Voilà l'homme qui combat pour votre cause; pouvez-vous l'accepter comme champion? Non, certes, cet homme est le pire des aventuriers, c'est un coquin, un fripon, un chevalier d'industrie; il est de ceux à qui les honnêtes gens, à quelque parti qu'ils appartiennent, ne sauraient serrer la main. » En un

mot, on ne recule devant rien pour écraser le gêneur, pour l'assassiner moralement.

C'est ainsi que, tout récemment, les francs-maçons canadiens, obéissant sans aucun doute au chef suprême Lemmi, publiaient sur mon compte, dans un de leurs journaux les plus répandus, des accusations ne reposant sur rien, des inventions fabriquées de toutes pièces, je me hâte de le dire, mais de nature à ébranler les catholiques de ce pays. Le coup a été fait au Canada, parce que notre *Revue Mensuelle* a là-bas près de 2,000 abonnés, parce que la maçonnerie travaille en ce moment cette contrée de la façon la plus active, et que les journaux catholiques, en nous reproduisant, font pièce à la secte, victorieusement. Il fallait arrêter notre campagne canadienne à n'importe quel prix.

C'est le journal la *Patrie*, de Montréal, qui a été choisi pour mettre les nouvelles calomnies en circulation. Le directeur propriétaire de cette feuille, le sieur Beaugrand, est un franc-maçon avéré; le rédacteur principal, le sieur Louis Fréchette, a eu, dans la *Chaine d'Union*, des articles très élogieux, dont l'auteur, le faisant valoir comme étant un grand homme canadien, n'était autre que le F. . . Paul Bert.

Or, voici les principales allégations de la *Patrie*, de Montréal, à mon sujet :

1° J'ai été condamné à deux ans de prison pour escroquerie. — On néglige de dire par quel tribunal, ni à quelle époque.

2° A Mâcon, à une époque, qu'on ne précise pas, où je faisais des conférences « pour ramasser l'argent des pauvres ouvriers sous toutes sortes de prétextes », j'ai été arrêté, étant ivre, pour outrage public à la pudeur; ce qui m'a valu encore un mois de prison. — Tout ce qui est vrai là-dedans, c'est que j'ai fait des conférences au temps de mon impiété. Mais jamais, entendez-vous? pas une seule fois, je n'ai accepté un centime des sociétés de libre-pensée qui prenaient l'initiative de ces conférences; j'ai toujours refusé jusqu'au remboursement de mes frais de voyage et d'hôtel; il m'est arrivé même, pour faire bénéficier d'autant la société populaire organisatrice, de prendre à ma charge les frais de voyage d'un second conférencier qu'on avait prié de venir avec moi. Et, comme la propagande du mal a toujours plus de succès que la propagande du bien (c'est un fait reconnu), il s'ensuit que les conférences dont parle le journal franc-maçon furent toujours des plus fructueuses pour le parti anti-clérical. J'ai si peu exploité la libre-pensée, que, pour citer une ville, Saint-Étienne, le produit de deux conférences que j'y fis, servit à fonder une école laïque; ce que je me reproche amèrement aujourd'hui. Quant à Mâcon, je n'y ai, de ma vie, jamais mis les pieds. Toute cette histoire est aussi impudemment inventée que celle des deux ans de prison pour escroquerie.

3° Il y a encore une autre condamnation qu'on a imaginée; on n'en précise pas la date, on ne nomme pas le tribunal qui l'a prononcée, on ne dit pas en quoi elle a consisté comme peine.

Voici en quels termes cette infâme calomnie est rédigée :

« Tout le monde sait en France qu'il (Léo Taxil)

a été non seulement condamné pour filouterie, mais qu'à la suite d'une condamnation pour tenue illicite d'un cercle où l'on dévalisait les joueurs naïfs, il se réfugia en Belgique. C'était à la fin du septennat du maréchal Mac-Mahon, et plus tard, quand la prescription de sa condamnation par défaut lui fut acquise et lui permit de rentrer dans son pays, il essaya de jouer le rôle d'un proscrit politique. Des ouvriers le crurent sur parole ; mais il fut démasqué par Lissagaray et chassé honteusement de la Ligue socialiste de la libre-pensée de Versailles où il s'était fait admettre et était devenu trésorier ! Jamais il ne rendit ses comptes ; la société n'était pas autorisée et ne pouvait porter plainte contre lui. Il garda l'argent péniblement mis de côté par les ouvriers pour acheter une bannière et un drap mortuaire. »

Autant de mots, autant de mensonges.

Cette calomnie est échafaudée sur le fait vrai de deux années d'exil que j'ai passées en Suisse, de mai 1876 à février 1878. Je m'étais expatrié à la suite de plusieurs condamnations, toutes pour délits de presse, encourues à la fin du régime de l'état de siège, à Marseille, ma ville natale ; et je bénéficiai de la première amnistie qui fut votée par la Chambre et le Sénat, au mois de février 1878. Mais je n'ai jamais eu de condamnation de droit commun, pas plus à cette époque-là qu'en aucun autre temps.

Je n'ai jamais été gérant ni administrateur d'un cercle quelconque. Si j'avais eu une condamnation du genre de celle qui est alléguée par la *Patrie*, de Montréal, je n'aurais pu rentrer en France qu'en mai 1881, les condamnations correctionnelles étant prescrites seulement au bout de cinq ans. En outre, ces condamnations-là, bien que n'étant pas subies par le fait d'un bannissement volontaire de cinq années, restent inscrites au casier judiciaire et privent le condamné de ses droits politiques. Or, en août 1881, j'étais candidat aux élections législatives dans l'arrondissement de Narbonne, où j'obtins 2.279 voix, ainsi qu'en témoigne l'*Officiel*. J'étais donc parfaitement éligible, et il est impossible de supposer une seconde que la préfecture eût admis sans protestation la candidature d'un homme frappé d'une condamnation infamante.

Tout cela est faux, archi-faux, inventé à plaisir.

J'ai pu être attaqué par Lissagaray, mais après ma conversion (1885) et à propos de ma conversion. Je n'ai jamais fait partie d'une Ligue socialiste ni de la libre-pensée de Versailles ; j'ai demeuré trois ans à Maisons-Laffitte, qui fait partie du canton de Saint Germain-en-Laye, dans l'arrondissement de Versailles, et qui est à demi-heure de Paris, mais c'est encore après ma conversion (années 1886, 1887 et 1888). En fait de société de libre-pensée, je n'ai jamais appartenu qu'à celle qui se nommait le *Groupe Garibaldi* (un des groupes parisiens de la fédération dite Ligue Anti-Cléricale) ; j'ignore s'il existe encore ; mais jamais je n'en fus trésorier. Ce conte bleu de bannière et de drap mortuaire, dont j'aurais gardé l'argent, est d'autant plus absurde, que c'est au contraire moi qui ai fait cadeau de son drapeau au *Groupe Garibaldi*.

Je demande pardon à nos lecteurs d'entrer dans ces détails ; ils ne montreront que mieux le cynisme de ces misérables calomniateurs, qui ne savent qu'inventer pour salir un adversaire.

Enfin, la *Patrie*, de Montréal, a l'audace d'imprimer encore ces lignes, en parlant de moi :

« C'est quand il s'est vu honni partout, impliqué dans une nouvelle sale affaire, un chantage, qu'il s'est retourné du côté des ultra-cléricaux. Hors de France, on ne connaît pas les infamies de cet homme, et en Angleterre aussi bien qu'au Canada, nous rencontrons des imbéciles qui pleurent de joie au nom de Léo Taxil, la brebis égarée revenue dans le bon chemin, disent-ils, l'athée devenu un saint. »

Ces dernières lignes dévoilent bien le but poursuivi par les sectaires : ce qu'ils veulent, c'est ôter tout crédit à notre campagne anti-maçonnique, et ils espèrent y parvenir en me prenant pour bouc émissaire et en me trainant dans la boue.

Nous avons imprimé *in-extenso* le jugement, — authentique, celui-là, — par lequel leur chef Adriano Lemmi a été condamné pour vol à un an et un jour de prison et cinq années de surveillance de la haute police. On invente alors que j'ai, moi, à mon dossier, une condamnation pour tenue illicite de tripot, ayant nécessité de ma part un bannissement volontaire de cinq ans, une condamnation à un mois de prison pour ivresse publique et outrage à la pudeur, et une condamnation à deux ans pour escroquerie ; par conséquent, je suis le dernier des hommes. C'est la riposte à nos coups contre la secte, rien n'est plus certain.

Eh bien, le voici, mon casier judiciaire :

Bulletin n° 2

TRIBUNAL DE PREMIÈRE INSTANCE DE MARSEILLE (1)

CASIER JUDICIAIRE

Extrait des bulletins individuels de condamnation alphabétiquement classés au Casier, concernant :

JOGAND, Marie-Joseph-Antoine-Gabriel,
né à Marseille, le 21 mars 1854,
fils de Charles-François-Marie Jogand
et de Joséphine-Françoise-Antoinette Pagès,
domicilié à Paris, rue d'Alésia, 137 ;
profession : homme de lettres.

Date des condamnations.....
Cours ou Tribunaux.....
Nature des crimes et délits..
Nature et durée des peines..
Observations.....

NÉANT

Certifié conforme :
Marseille, le 5 mai 1894.

Le greffier du Tribunal :
(Signature illisible.)

Vu au Parquet,
Pour le Procureur de la République :
(Signé) : GIRAUD.

TIMBRE DU PARQUET
Coût : 1 fr. 25.

Enregistré à Marseille, le
cinq mai 1894, folio 16, case 8.
Reçu vingt-cinq centimes,
décime compris.
(Signature illisible.)

(1) On sait que le casier judiciaire de chaque Français est tenu à jour au greffe du tribunal de première instance d'où dépend la ville ou la commune natale. On sait aussi que les condamnations politiques ne figurent pas au casier judiciaire, lorsqu'elles ont été effacées par une amnistie.

Il est pénible, je vous l'assure, d'être obligé d'en venir à la production publique d'un document de cette nature, et d'ajouter que, en outre, n'importe qui peut vérifier que je jouis de tous mes droits civiques, étant inscrit comme électeur à Paris, sur les listes électorales du XIV^e arrondissement.

Mais enfin, si j'en viens là, c'est qu'il est nécessaire qu'aucun doute ne reste dans l'esprit de nos lecteurs. Diverses correspondances nous ont appris que grand nombre de nos abonnés catholiques du Canada ont été vivement émus, troublés même, par les abominables imputations du journal du P.^r. Beaugrand.

J'ai été grandement coupable envers l'Eglise pendant longtemps, et de ces fautes passées, j'ai été absous, il y a neuf ans, par la miséricorde du Saint-Père. Mais il importe que les catholiques sachent bien que, sous le rapport de la probité, personne n'a rien à me reprocher, rien, absolument rien, et qu'ainsi les inventions de la secte et les insinuations de ses auxiliaires sont infâmes au suprême degré.

Quand, le 5 avril 1888, Léon XIII me faisait écrire par Mgr Nocella, secrétaire des brefs pontificaux : « La bonté divine a voulu que, abandonnant le camp des ennemis de l'Eglise, vous recouvriez votre dignité et votre liberté », le Souverain Pontife n'entendait certainement pas dire que j'avais été auparavant un chevalier d'industrie. Il ne m'eût pas, évidemment, honoré d'un bref apostolique, m'engageant « à consacrer désormais, avec constance et dévouement, mes facultés, mes travaux et mes forces à la défense et à l'honneur du Saint-Siège et de l'Eglise catholique ». Léon XIII n'aurait pas dicté ces lignes : « Le Très Saint Père vous décerne ses encouragements, afin que vous répondiez avec ardeur à la grâce divine et que vous en recueilliez les plus précieux fruits, afin que, demeurant un salubre exemple pour un grand nombre, vous assuriez à votre nom la vraie gloire et à vous-même le réel bonheur. »

A un fripon qui se convertit, l'Eglise dit : « Dieu vous pardonne, à raison de votre repentir ; mais restituez ce que vous avez escroqué, et disparaissiez dans la retraite et l'oubli. » Elle ne lui dit pas : « Consacrez-vous désormais à la défense et à l'honneur du Saint-Siège et de l'Eglise catholique. »

*
* *

En lisant ce qui précède, nos amis se demanderont où je veux en venir, puisque le titre de cet article indique que j'ai à m'occuper de M. Georges Bois.

Tout ce qui vient d'être dit avait sa raison d'être ici. En effet, la tactique de la franc-maçonnerie est double. En même temps qu'elle publie à l'étranger des infâmes calomnies, claires et nettes, bien caractérisées, en France elle procède par insinuations ; et il est facile de voir que tout cela se tient, que tout cela est le résultat du même mot d'ordre.

M. Bois, lui, n'oserait pas imprimer des allégations semblables à celles de la *Patrie*, de Montréal ; il ne s'y risquerait pas. Les F.F.^r. Beaugrand, Fréchette et Maurin ont eu l'audace d'en

venir à la calomnie la plus impudente, à raison des difficultés qu'il y a pour moi à entamer une procédure contre eux, à l'étranger, si loin (1).

Lui, le Georges Bois, pour remplir sa mission, il a recours à la correspondance particulière, s'il veut lancer une imputation précise, et il se renferme dans les généralités quand il écrit pour le public.

C'est ainsi qu'au courant de ses lettres à diverses personnes il a eu le cynisme de prétendre que j'ai commis des faux, tandis que, dans le journal où sont insérées ses élucubrations, il me représente comme un être absolument méprisable, déshonoré. Je lui ai donné le plus formel démenti en ce qui concerne ses accusations par lettres privées. Il ne les regrette aucunement, il ne s'en excuse pas ; il n'y fait aucune allusion dans sa réponse publique. Il affecte de prendre la chose avec une sorte de gaieté mêlée de mépris. Mes démentis, il n'en a cure. « Voilà qui est terrible, écrit-il ; mais nous aimons mieux cela que si Léo Taxil nous offrait son estime. » Je l'ai mis au défi de me poursuivre, lorsque je l'accuse d'être un auxiliaire du Grand Orient de France. Il sait bien que, dans ce cas, l'introduction d'une demande reconventionnelle démontrerait qu'il m'a calomnié sur la question des prétendus faux et sur le reste ; il sait qu'il en serait, par conséquent, pour sa honte. « Faire un procès à Léo Taxil ? répond-il. A quoi bon ? Le jeu n'en vaut pas la chandelle. Que m'importe de lui faire octroyer une condamnation de plus ! » Notez que c'est M. Georges Bois qui nous a menacés d'une poursuite judiciaire, si nous persistions à le déclarer auxiliaire du Grand-Orient de France.

Or ça, cela nous va tout aussi bien. Je ne redoutais pas l'assignation de M. Georges Bois ; je la souhaitais de tout mon cœur. On va comprendre pourquoi.

Je me serais défendu contre M. Bois, en démontrant juridiquement l'odieux de son accusation de faux, au sujet des lettres de M^{lle} Walder à M. l'abbé Mustel. La démonstration se faisait : 1^{re} par un expert-juré en écritures ; 2^e par un haut-maçon, qui n'a pas encore à se faire connaître, mais qui, dans une circonstance aussi grave, n'eût pas hésité à venir répondre, sous la foi du serment, aux questions que je lui aurais fait poser par le tribunal.

M. Georges Bois peut feindre le rire encore ; son rire est trop forcé pour tromper personne. Oui, un membre de la haute-maçonnerie, un de ceux par qui nous avons eu des renseignements de la plus grande importance, un ami personnel de miss Vaughan, actuellement membre actif d'un Suprême Conseil (pas de celui de France), aurait édifié le tribunal sur tout ce que M. Georges Bois nie. Ce n'est que partie remise, puisqu'il n'y aura pas de débats judiciaires. Notre collaborateur, — si l'on peut lui donner ce titre, — a des raisons très sérieuses pour ne pas se retirer « publiquement » de la franc-maçonnerie avant

(1) A vrai dire, ces messieurs se sont trompés dans leur calcul ; car je suis décidé à me faire rendre justice. Deux avocats catholiques de Montréal ont bien voulu se mettre à ma disposition ; je vais remplir toutes les formalités nécessaires ; j'irai au Canada au besoin, et nous verrons si de telles infamies ne seront pas châtiées.

quatre mois ; mais il eût devancé cette époque, en cas de procès où son témoignage eût été nécessaire.

Nous n'exhiberons donc pas les lettres de M. Bois à une audience ; nous les publierons ici.

Que l'on ne vienne pas dire que je viole le secret de la correspondance privée. Il ne s'agit aucunement de choses intimes, touchant à l'honneur des familles. Le jeu de M. Bois a été celui-ci : il a écrit diverses lettres, partout où il a pensé pouvoir nuire au docteur Bataille et à ses amis ; il écrivait, disait-il, confidentiellement, mais en donnant l'autorisation de communiquer la lettre à un tiers, dans le cas où l'on croirait utile d'éclairer l'opinion personnelle d'un ami. Je le demande à tout homme de bonne foi : est-il possible d'agir plus traîtreusement ? Et ces lettres, M. Georges Bois les envoyait aux directeurs de journaux catholiques, qui appuyaient la publication du docteur Bataille.

On dira ce qu'on voudra ; jamais pareille chose ne s'est vue dans les annales de la presse. Il arrive à tout journaliste de critiquer, d'attaquer même un ouvrage qui ne lui plaît pas ; mais jamais, jamais on n'a vu un critique, eût-il porté les appréciations les plus hostiles, entreprendre, après son article, contre l'ouvrage déplaisant, une campagne de dénigrement, par voie de correspondance privée, auprès de ceux de ses confrères à qui l'ouvrage avait plu. Non, jamais un publiciste, ayant donné son avis public sur un livre, n'a eu recours au procédé de M. Georges Bois. Il y a donc en M. Bois, cela crève les yeux, autre chose qu'un critique.

A quelque parti qu'un homme appartienne, il est jugé quand il agit de la sorte. Cette conduite ne peut s'expliquer que de deux façons : ou c'est le fait de l'obéissance à une consigne, c'est l'exécution d'un mot d'ordre ; ou bien c'est la manifestation d'une haine personnelle, violente, intense, qui déborde, qui ne peut pas se contenir. En tout cas, c'est tout ce qu'on peut imaginer de plus déloyal.

S'il y a haine de la part de M. Bois contre le docteur Bataille, toutes ses attaques passionnées tombent d'elles-mêmes. Mais M. Bois a eu soin d'écrire qu'il n'avait absolument rien contre notre ami, ni contre ses collaborateurs de la *Revue Mensuelle* ; ce n'est donc point dans un sentiment de haine qu'il faut chercher la cause de cet incroyable acharnement.

Cette cause apparaît très nette en rapprochant d'une « planche » du Grand Orient de France une des lettres particulières de M. Georges Bois. L'analogie est frappante. Le Grand Orient déclare que les révélations que j'ai faites sur la maçonnerie sont fausses, ne reposent sur aucun fondement ; M. Georges Bois vient à la rescousse et dit exactement les mêmes choses, mais il entre dans les détails et nie précisément ce que la maçonnerie a donné ordre toujours de tenir le plus caché.

Voici d'abord le document du Grand Orient de France ; cette planche a paru dans le *Bulletin Officiel* du rite français, n° de décembre 1891, pages 797-798 ; nous la reproduisons textuellement :

« Or. de Paris, le 8 janvier 1889 (E. V.) »

« T. C. et Hon. F. »

« Par une planche du 30 août 1888 (E. V.), le T. C. et Hon. F. Octavio Baéna 33°, Chancelier de l'Ordre (1), nous a fait part de l'émotion produite dans les régions soumises à votre pouvoir mag. par la publication faite à Barcelone d'un livre odieux de l'ex-F. Léo Taxil, payé par les éternels adversaires de la liberté humaine pour calomnier et déconsidérer notre impérissable et frat. Institution.

« Il nous a demandé s'il existait à Paris une réfutation imprimée du sbire littéraire que la grande famille maçonnique a chassé de son sein, après avoir constaté son indignité.

« Je suis chargé par le Conseil de l'Ordre, T. C. CC. F., de vous marquer l'extrême répugnance que les Maçons français ont toujours éprouvée pour une réfutation de griefs qui ne reposaient sur aucun fondement. En répondant à un renégat, la Franc-Maçonnerie lui aurait fait un honneur dont il n'était pas digne, et sur lequel comptaient peut-être ceux qui avaient spéculé sur notre indignation. M. Léo Taxil est aujourd'hui écrasé sous le commun mépris de ceux qui ont acheté ses services et de ceux qu'il a inutilement tenté de desservir ; il n'est pas même parvenu à se faire prendre au sérieux par le Grand Orient de France, et le public profane, après s'être laissé séduire un moment par un appât de malsaine curiosité, n'a pas tardé à juger à leur vraie valeur des attaques faites contrairement aux règles de la conscience, de la délicatesse et de la plus élémentaire pudeur.

« Le milieu éclairé dans lequel nous vivons nous a donc permis de ne pas compromettre la gloire de la Franc-Maçonnerie française dans une contestation publique avec un adversaire jugé indigne, et de répondre aux sectes qui ont acheté les renégats à vendre, par la seule attitude qu'elles méritaient : par le mépris.

« Si quelques esprits ont pu momentanément hésiter dans les localités éloignées des centres intellectuels, leur hésitation ne résistera pas longtemps aux lumières que leur apporte le zèle de nos F., et nous nous persuadons, l'expérience aidant, que l'utile réplique à faire aux manœuvres et aux publications des cléricaux, c'est le recrutement par nos Loges d'un grand nombre d'esprits amis de la liberté et de la justice, c'est la création d'Ateliers nouveaux pouvant allumer parmi les hommes le flambeau des vérités maçonniques fondées sur la liberté, l'égalité et la fraternité.

« Il n'existe donc pas, à Paris de réfutation imprimée des ouvrages de Léo Taxil, et, par suite, il ne nous est pas possible de déférer au désir que vous exprimez d'en recevoir un exemplaire.

« Veuillez agréer, T. C. CC. et Hon. F., l'expression de nos sentiments dévoués et fraternels.

« Par le Président du Conseil de l'Ordre,

« Le vice-président : FONTAINAS, 33°.

« Le secrétaire : G. LEVEL, 33°.

« — Le Conseil décide que cette communication figurera au Bulletin, pour expliquer le silence du G. O. de France en réponse aux attaques dont la Franc-Mag. est l'objet. »

Pour juger ce que vaut le F. Fontainas, on me saura gré de reproduire les renseignements publiés sur son compte par la *Croix* de Paris :

« Cet ennemi des congréganistes a un singulier dossier, s'il est vrai qu'il n'y a pas deux Fontainas parmi les francs-maçons belges.

(1) Le F. Octavio Baéna est le secrétaire grand chancelier du Suprême Conseil néo-grenadin, État de Bolivar, en Colombie (Amérique Centrale).

« Voici le passé du F. : Fontainas, maçon belge :
« RENSEIGNEMENTS. — Echevin à Bruxelles en 1874 (ou 75), avec droit d'inspection dans les écoles, il fut révoqué.

« 1° Pour avoir perdu une jeune fille mineure, placée par lui à la tête d'une école communale. Ce scandale fut découvert quand il fut devenu impossible de le cacher.

« 2° Il fut emprisonné pour avoir tué le frère de la malheureuse fille, qui, désespéré et déshonoré, venait lui demander réparation.

« Après un certain temps de prison, il s'installa pompeusement à Paris, avec l'ex-institutrice dont il a plusieurs enfants, oubliant sa femme et ses trois enfants légitimes.

« M^{me} Fontainas mère est morte de chagrin en quelques jours.

« Malgré toutes les déclamations du F. : maçon, ses deux filles ont été élevées dans un couvent en Belgique, où elles ont fait leur première communion.

« Nous avons encore des détails sur les secours donnés par des couvents à la famille du F. : Fontainas, maçon belge, ennemi des congréganistes et conseil du gouvernement français. »

Fermons la parenthèse sur le F. : Fontainas, signataire de la planche où mon indignité est proclamée. On a vu plus haut à quelles infâmes calomnies les francs-maçons ont recours pour atténuer la portée des révélations que j'ai faites, et que le docteur Bataille et M. De la Rive sont venus confirmer et renforcer, en attendant que d'autres viennent encore apporter leur témoignage à la vérité des faits par moi divulgués. Il est facile de comprendre que, si les sectaires ne nous réfutent pas, c'est que cela leur est impossible ; ils se donnent alors des airs méprisants.

Il faut constater que ce dédain affecté n'a pas réussi à faire croire à la parfaite innocence de la franc-maçonnerie ; car, un an et demi après la publication de la fameuse planche de mépris dans le *Bulletin officiel du Grand Orient*, on a eu recours à une nouvelle tactique. Le docteur Bataille venait d'éclairer la situation de la façon la plus lumineuse ; il était net, précis ; à côté des faits surnaturels qu'il relatait en montrant l'œuvre de Satan dans la secte, il expliquait tout le mécanisme de cette association ténébreuse internationale ; il venait d'annoncer, admirablement renseigné, que la direction suprême de la franc-maçonnerie allait être transportée en Italie, et il désignait formellement l'Italie comme devant être, à bref délai, le théâtre de la grande lutte contre l'Eglise.

Rappelez bien vos souvenirs, chers lecteurs ; revoyez les fascicules du docteur (notamment le 5^e et le 6^e, parus en avril et mai 1893). Il était évident, dès lors, pour les Suprêmes Conseils et Grands Orient, que le docteur Bataille avait conservé, dans l'intérêt de la cause chrétienne, des intelligences dans la place, puisqu'il pouvait en quelque sorte annoncer à coup sûr ce qui allait arriver.

Eh bien, c'est à ce moment-là même que M. Georges Bois entre en scène, flanqué de son compère Paul Rosen, dont il essaie à présent de se séparer, le trouvant devenu compromettant ; car il le sait pris et bien pris. C'est alors que M. Bois commence sa campagne. Les francs-maçons, eux, se taisent ; c'est le premier point

de la consigne (planche Fontainas). Le second point sera exécuté par M. Bois, qui, dans la presse catholique, est parvenu à obtenir les fonctions de secrétaire de la *Corporation des publicistes chrétiens*. C'est en usant de ce titre que, de son autorité privée, M. Georges Bois, tout en fulminant dans la pseudo-*Vérité* contre le docteur Bataille et ses amis, adressera aux journalistes adversaires de la secte ces lettres particulières si perfides, dont le but indéniable est d'arrêter le mouvement en faveur du révélateur redoutable, et, par conséquent, dont l'effet matériel, indéniable aussi, est de servir, hypocritement, en secret, la cause de la franc-maçonnerie.

La copie d'un certain nombre de ces lettres nous a été envoyée. Des amis du docteur se sont trouvés être les tiers en faveur de qui M. Bois autorisait la communication de ses factums prétendus confidentiels. Des personnes, indignées en présence d'aussi déloyales manœuvres, sont devenues de nouveaux amis pour le docteur Bataille et ses collaborateurs de la *Revue Mensuelle*. Bref, le misérable procédé de M. Bois s'est retourné contre lui. Alors, — et c'est cela qui prouve bien qu'il avait conscience de la déloyauté de sa conduite, — alors, M. Georges Bois a fait, même par huissier, défense aux destinataires de ses lettres de les publier ; il a menacé un journal qui comprenait dans sa rédaction un de nos amis, sachant que celui-ci avait reçu communication de plusieurs de ces fameuses lettres.

Trop tard, monsieur Bois ! Nous l'avions déjà, votre correspondance perfide et calomnieuse, et nous la publions sans en demander la permission aux destinataires, sans nous soucier de vos menaces. Et ne venez pas dire que nous n'avons pas le droit de faire cela ; car nous agissons ainsi pour faire apparaître la vérité, pour donner au public les moyens de connaître votre machiavélisme, en un mot, pour vous démasquer. Il serait vraiment trop commode de calomnier les gens sous le sceau du secret, de multiplier des coups portés dans l'ombre sous le couvert de correspondances confidentielles, et de venir s'opposer ensuite à ce qu'une conduite aussi lâche et déloyale soit mise au jour.

Vous avez envoyé de tous côtés des lettres remplies de mensonges, monsieur Georges Bois ; pour votre honte, nous les publions.

En voici, d'abord, une qui a été adressée au rédacteur en chef d'un journal catholique de l'Est. Ce publiciste avait été entrepris par M. Bois, qui était parvenu à lui rendre suspect l'œuvre de divulgation du docteur Bataille. Il est un de ceux auprès de qui M. Bois m'accusa d'avoir commis des faux, et c'est précisément cette accusation calomnieuse qui fut cause du revirement d'opinion du journaliste dont il s'agit en notre faveur ; un hasard providentiel lui mit entre les mains une preuve matérielle du contraire de ce que M. Bois avait allégué ; M. Bois était allé trop loin. Ce n'est pas de ce publiciste que nous tenons la lettre qu'on va lire ; M. Bois en ayant autorisé la communication à des tiers, il s'est trouvé qu'un de mes amis en a eu connaissance et s'est empressé de m'en transmettre la fidèle copie. Le destinataire, qui est un homme

de conciliation, qui est un de ceux qui regrettent cette polémique (dans laquelle nous n'avons pas été les provocateurs, on le reconnaîtra), sera peut-être peiné de cette publication; mais c'est aussi un homme d'honneur, et il ne démentira pas l'existence de cette lettre; d'où il résulte que M. Bois ne pourra pas la nier.

On avait mis en question la Loge-Mère *le Lotus*, de Paris, qui est le triangle palladique d'où sont nés en France tous les autres triangles existant à cette heure. C'est à ce propos que M. Georges Bois écrivait, à la date du 12 septembre 1893, en ces termes :

«... Si Léo Taxil connaît une loge du nom de *Lotus*, qu'il veuille bien dire où elle se trouve. Il doit le savoir, s'il sait ce qui s'y passe. Ce qui est actuellement connu sous le nom de « Lotus », c'est une revue, organe d'un groupe de personnes occupées d'occultisme, de magie, de théosophie, de magnétisme, ou d'orientalisme hindou. Ce n'est pas une société secrète. Ce sont les disciples de Papus, du sâr Péladan, la suite de l'école autrefois fondée par le baron Du Potet. Tout cela se trouve à la disposition du public.

« Y a-t-il des lucifériens? Le baron Du Potet, qui a fait un livre déjà ancien, connu et très supérieur à celui du docteur Bataille par les faits qu'il décrit et qui sont des faits contrôlés, était, sans le dire, un luciférien; ses disciples disent : un magicien.

« Il y a des gens adonnés aux pratiques démoniaques. On dit couramment la messe noire, mais je ne connais pas d'organisation ni de grades.

« Je ne connais rien non plus qui permette de croire aux fêtes folles que Léo Taxil a décrites sous couleur de divulguer les secrets des loges de femmes dans la Maçonnerie. Récemment, le *Bulletin du Grand Orient* annonçait le mariage du F. Gouverneur, secrétaire du Grand Orient, avec la lowtonne Grimler, fille du concierge du Grand Orient. D'ailleurs, les maçons ne se cachent nullement d'attirer les femmes à la maçonnerie, et ne font pas même le silence sur les solennités où on les invite. On trouve chez Teissier (rue Jean-Jacques Rousseau, 37), les ornements et rubans de sœurs. J'ai vu moi-même défiler un enterrement civil, suivi de maçons ornés de leurs cordons, et de dames parées d'attributs maçonniques.

« Ce que les dames font dans la maçonnerie, je n'y suis pas allé voir. Je suppose que les fêtes maçonniques où figurent les dames sont aujourd'hui ce qu'elles étaient au beau temps des loges de femmes sous l'Empire et la Restauration : des moyens de soustraire la femme à l'action de l'Eglise. Léo Taxil, d'ailleurs, qui a été maçon peu de temps, n'est jamais entré dans une loge de dames. Ce qu'il en rapporte ressemble trop à ce qu'il rapporte en un livre obscène, qu'il a publié sous le titre de la *Corruption fin-de-siècle*. Ses loges de femmes portent de gros numéros.

« Or, si c'est vrai, je veux bien qu'on me le dise, mais je ne veux pas me laisser raconter indéfiniment des histoires que rien n'appuie ni ne contrôle, et qui offensent le sens commun autant que la décence. »

Ici, je suis obligé d'interrompre la lettre de M. Georges Bois et d'en sauter un passage. Il s'agit d'un fait que j'ai relaté dans *Y a-t-il des femmes dans la franc-maçonnerie?* (page 393, lignes 11 à 15); mais ce qui est imprimé dans un livre ne saurait être inséré dans un journal. M. Bois s'inscrit en faux contre ma révélation d'une ignoble pratique, aggravée par le plus infâme des sacrilèges. Et, défendant les maçons accusés de ce forfait, M. Bois écrit : « Je me

demande où est l'homme qui consentirait à cela ! Cette action, si elle était vraie, ferait mourir de honte ce frère maçon, avant de lui donner un plaisir ! »

M. Bois m'attribue ensuite la paternité du récit fait par le docteur Bataille, qui a rapporté que les Chinois fanatiques, lors des émeutes soulevées pour amener le massacre des missionnaires, poussent l'ignominie jusqu'à uriner dans la bouche des martyrs mis à la torture. Or, c'est bien M. le docteur Bataille qui a rapporté ce fait, et il possède, à l'appui, un album imprimé en Chine, reproduisant, sous forme de gravures de propagande anti-catholique, les peintures murales des temples de la Sau-ho-hoeï. Voir les 4 spécimens publiés dans *le Diable au XIX^e Siècle*, premier volume, pages 260, 261, 268, 269. Ce ne sont pas des copies faites à la main et dont l'authenticité pourrait être contestée; c'est l'album imprimé même que le docteur Bataille possède, chacun de ces abominables dessins étant accompagné de la légende explicative, en chinois. Cet album, notre ami l'a montré chez son éditeur à qui a voulu le voir. Dire que ces horreurs sont des inventions, et qu'elles ont été imaginées par moi, est un mensonge impudent.

Mais c'est la fin de la lettre de M. Bois qu'on ne saurait trop méditer, après avoir lu, d'autre part, la planche Fontainas; le secrétaire de la *Corporation des publicistes chrétiens* ne craint pas d'aller jusqu'à faire l'éloge des vertus privées de ces bons et chers francs-maçons. Savourez cette défense de la secte contre les accusations portées par Bataille, par moi, par tant d'autres; admirez avec quel art, avec quel raffinement d'hypocrisie elle est présentée, et dites ensuite si un tel défenseur n'est pas pour les francs-maçons un précieux auxiliaire :

« Il faut laisser de côté ces exagérations, écrit M. Georges Bois. La vérité est qu'il faut étudier la maçonnerie comme une branche de l'histoire contemporaine, avec le même scrupule de l'exactitude, la même précision des faits, des personnes et des dates, la même recherche des documents. Un seul fait bien prouvé a plus d'autorité que la collection entière des livres de Taxil et de Bataille.

« Il en est de même de la façon de juger les francs-maçons actuels. Le bon sens et l'expérience de la vie sont des guides plus sûrs que les feuilletons merveilleux. Il n'est pas difficile de connaître les francs-maçons autour de nous : voyez comment ils vivent en public et dans la famille, comment ils font leurs affaires, comment ils se conduisent, s'ils sont bons maris et bons pères, s'ils méritent la considération publique, s'il y a place dans la vie pour des relations mystérieuses avec une maçonnerie des dames?... Les scènes affreuses et romanesques? ces choses ne passent pas inaperçues dans la vie d'un maçon qu'on a pour voisin et qu'on coudoie du matin au soir!... L'existence des francs-maçons haut-gradés ou bien des militants très en vue n'a rien non plus, en général, de secret. Ils ne font pas un pas plus long que l'autre, sans que la presse en retentisse. Les histoires de diable ne seraient pas longtemps des histoires inconnues.

« A l'étranger, je ne connais que l'Espagne où la maçonnerie des dames est officielle; on dit que la reine en est grande-maîtresse honoraire... Je n'en ai pas d'autre preuve. C'est aussi en Espagne que les loges portent le nom de triangles. La maçonnerie espagnole paraît en ce moment occupée surtout de politique. On dit qu'elle prépare la République?... »

Eh bien, je le demande à nos lecteurs catholiques, sont-ils fixés sur le monsieur? La manœuvre et son but sont-ils assez évidents?

Pour moi, qui, par mes relations, suis au courant de bien des choses maçonniques ignorées du public, je ne puis pas croire à des erreurs de la part de M. Bois. Cet homme sait exactement à quoi s'en tenir, et il cherche à donner le change, à créer des quiproquos, aujourd'hui que l'occultisme maçonnique luciférien est découvert.

Quiproquo, à propos de la Loge-Mère *le Lotus*, dont le docteur Bataille a promis d'indiquer le local, nom de la rue et numéro de la maison. S'il ne l'indique pas avant d'en être arrivé à la XI^e partie de son ouvrage, c'est qu'il a ses raisons pour cela; et l'on admettra bien, je suppose, qu'il n'a pas à en rendre compte à M. Bois, lequel n'a en somme aucun mandat d'une autorité ecclésiastique quelconque pour l'interroger.

Quiproquo voulu, à propos des disciples de Papus, de Péladan et de Du Potet. Dès le début, le docteur Bataille a spécifié qu'il n'y avait point lieu de confondre les satanistes non organisés, manœuvrant en petits groupes épars, auxquels M. Bois fait allusion, et les palladistes, qui sont les véritables lucifériens et qui sont parfaitement organisés; le convent du palais Borghèse (20 septembre 1893) en est l'indestructible preuve.

Quiproquo voulu encore, à propos des pseudo-sœurs, femmes ou parentes de maçons, et les vraies sœurs maçonniques, celles dont nous nous occupons et qui, réalisant la formule de Weishaupt et d'Albert Pike, servent à parfaire les frères trois-points dans l'art de vaincre leurs passions.

Quant aux faits monstrueux de débauches compliquées de sacrilèges, dans certaines arrières-loges, il n'est pas nécessaire d'en avoir été le témoin pour en connaître l'existence. Un de ces faits-là, et précisément un de la nature de celui que M. Georges Bois déclare inventé par moi, peut être certifié par une personne dont le rédacteur en chef du journal de M. Bois ne saurait mettre la parole en doute.

Nous l'avons toujours dit ici, malgré les entraînements de la polémique, nous nous refusons à considérer M. Auguste Roussel comme solidaire de la conduite de son collaborateur. M. Roussel, aveuglé par son amitié pour M. Bois, peut me traiter aussi injustement qu'il lui sera possible; à lui, je ne riposterai jamais, et, s'il veut se rappeler un incident de la guerre odieuse qui m'est faite par la maçonnerie (août 1888), il comprendra pourquoi. M. Auguste Roussel se laisse égarer, au point de n'avoir pas voulu prendre communication des preuves que le docteur Bataille s'est offert à mettre sous ses yeux au sujet de la question Cerbère, niée par M. Bois. Je fais à mon tour une autre proposition

à M. Auguste Roussel, qui est un homme d'honneur: contre sa parole d'honneur, à lui, de garder le secret absolu sur les personnes en cause, je le mettrai en rapport avec quelqu'un qui pourra lui attester que le fait dont il s'agit n'est nullement une invention de ma part, mais est malheureusement trop vrai et n'est pas un fait isolé, accidentel. Je vais plus loin: d'avance, je passe condamnation de mon récit, si M. Roussel, quand je lui aurai nommé la personne qui pourra le renseigner, déclare que l'affirmation de cette personne n'a pas de valeur à ses yeux.

Mais, d'autre part, si cette enquête est acceptée, je demande à M. Auguste Roussel quelle mesure il prendra à l'égard de son collaborateur, lorsqu'il lui aura été prouvé que j'ai été l'écho de l'exacte vérité. Couvrira-t-il plus longtemps M. Bois?...
* * *

En passant, je dois relever la perfide accusation d'obscénité portée par M. Bois contre mon livre *la Corruption fin-de-siècle*. De ce que ce livre ne peut pas être mis entre toutes les mains, — il en est de même de bien d'autres conçus dans le meilleur esprit, — il ne s'ensuit pas que ce soit une œuvre d'immoralité.

Des écrivains catholiques, dont l'honnêteté vaut bien celle de M. Georges Bois, certes, l'ont hautement approuvé; des ecclésiastiques l'ont recommandé; des religieux l'ont publiquement déclaré utile et honnête. Plus de cent comptes-rendus favorables en ont été donnés par la presse conservatrice et catholique. Je n'en citerai qu'un, celui du *Nouvelliste de Bordeaux*, d'abord parce qu'il est le plus court, ensuite parce que l'opinion de ce journal ne saurait être récusée par la *Vérité*, notre confrère girondin suivant la même ligne de conduite politique et religieuse que la *Vérité* de M. Auguste Roussel.

« M. Léo Taxil vient d'écrire un nouvel ouvrage des plus intéressants et des plus méritoires; — ainsi s'exprimait le *Nouvelliste*, lors de la première édition. — Son livre, *la Corruption fin-de-siècle*, est le tableau écœurant, mais exact, des turpitudes que tolèrent et que protègent trop souvent les pouvoirs publics. Ce livre s'adresse aux personnes d'un âge mûr et ne saurait être mis entre les mains des jeunes gens. Mais M. Léo Taxil a eu raison de l'écrire; car il faut à tout prix que l'opinion publique flétrisse les corrompus de cette fin-de-siècle. »

Quand M. Georges Bois joue l'indignation à propos de cet ouvrage, c'est tout uniment une variation de son rôle de comédien. Là surtout, c'est un simple farceur.
* * *

Lorsque M. Bois nie le fonctionnement du satanisme maçonnique, nie les loges féminines, prétend qu'il n'y a, excepté en Espagne, aucune organisation d'ateliers androgynes, affirme qu'en France on se borne à donner des cordons à des louvetonnes et à des femmes de maçons, et célèbre les vertus des sectaires, en les peignant comme de braves gens, dont on peut ne pas partager les idées, mais qui s'occupent uniquement de politique; lorsqu'il recourt en même

temps à la calomnie, pour discréditer les anti-maçons, c'est une autre affaire, et il faut avoir l'esprit bien prévenu pour ne pas voir son jeu.

Et quel aplomb a cet homme d'oser écrire que les triangles sont tout bonnement les loges (espagnoles) ordinaires !

Les triangles ? les loges lucifériennes ? mais il en connaît l'existence depuis longtemps !... Son rôle consiste à empêcher la lumière de se produire. Sitôt que des révélations sont trop gênantes pour la secte, vite il contrecarre leur auteur ; il s'efforce de le vilipender de toutes façons ; il envoie des petits papiers partout, afin de faire naître la défiance et d'empêcher ainsi l'attaque de s'étendre. Il ne recule devant rien pour arriver à ses fins. Puis, s'il n'atteint pas le résultat qu'il s'était proposé, il change ses batteries. Voilà un événement inattendu, le schisme des hauts-maçons américains, qui met en plein jour ce luciférianisme maçonnique organisé qu'il niait ; voilà le sacrilège audacieux, le vol des hosties consacrées, à Notre-Dame ; voilà le scandale causé par dom Sommorostro, l'archiprêtre de Ségovie, que l'on découvre être Vénérable de loge depuis près de trente ans ; voilà l'affaire Barbe Bilger ; voilà le tapage de l'insurrection de miss Vaughan et de Paolo Figlia contre Lemmi ; voilà aussi le procès de Lucie Claraz, la grande-maîtresse de Fribourg. Il n'y a plus possibilité de nier, maintenant. Alors, M. Georges Bois exécute une pirouette ; et, lui qui nous accusait d'exagérer, il imagine tout à coup que, dans le seul quartier Saint-Sulpice, à Paris, il y a vingt-deux chapelles satanistes !...

Sont-ce des loges maçonniques lucifériennes ? Oh ! que nenni ! Le Grand Orient de France n'avoue pas ces loges-là ; il n'y a pas de danger que M. Bois en parle jamais... Mais on a droit de s'étonner que M. Georges Bois, qui demande l'adresse de la Loge-Mère *le Lotus*, ne donne pas celles de ses vingt-deux chapelles satanistes du quartier Saint-Sulpice. Soyez certains qu'il ne les donnera pas ; il y a à cela une bonne raison, c'est qu'il a menti.

Il est dans la situation de l'espion politique que le directeur de la sûreté générale a placé en observation dans un club ; si l'indicateur policier s'aperçoit qu'il est suspecté, vite il fait des motions ultra-révolutionnaires, espérant par là endormir les soupçons ; les autres membres du club ne sont plus que de pâles réactionnaires auprès de lui.

Avant peu, M. Georges Bois nous servira des diableries bien autrement extraordinaires que les récits du docteur Bataille.

Mais, pour en revenir à ce que je disais, savoir que M. Bois connaissait fort bien l'existence des loges lucifériennes, il suffira de reproduire quelques lignes d'un récent article de M. Bois.

M. De la Rive venait de donner, dans son volume *la Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie universelle*, de nombreux détails sur la loge de Fribourg *la Régénérée*, qui avait comme annexe un temple à Satan, creusé dans le roc, à l'extrémité du jardin et indépendamment du local de la loge ordinaire. M. Huysmans, dans une interview publiée par le *Matin*, avait confirmé les dires de M. De la Rive. L'affaire

de la sœur Lucie Claraz venait devant les tribunaux. Or, M. Georges Bois savait tout cela, et il n'avait rien dit.

Il n'était plus possible de garder le silence. Le 30 avril dernier, enfin, la *Vérité* se décida à parler. Elle reproduisit l'interview de M. Huysmans, où il est dit, après M. De la Rive, très expressément, qu'il s'agit bien d'un atelier maçonnique, annexe d'une loge ordinaire ; qu'on y poignardait des hosties consacrées ; que « le costume de rigueur pour les sœurs maconnes était celui d'Eve avant le péché » ; que ces filles étaient chargées de fournir les hosties et se les procuraient par des communions sacrilèges ; qu'on chantait des psaumes et des cantiques en l'honneur de Lucifer, etc. A son tour, la *Vérité* déclarait « confirmer ce récit ». Un ami connaissait ce temple souterrain, l'avait visité.

Citons quelques passages de l'article de M. Georges Bois :

« Cette construction souterraine est l'œuvre d'un avocat fribourgeois, qui dépensa une somme considérable à reconstituer, selon le rite que de ténébreuses recherches lui avaient fait connaître, une loge mixte de sœurs et de frères diabolisants. *C'est la seule loge dont nous ayons entendu parler où les sœurs paraissent, en masse, entièrement dévêtues. Par ce détail, elle semble se distinguer des rites maçonniques jusqu'ici connus.* »

Que dites-vous de cela ?... Il n'était plus possible de nier, à raison du procès de la grande-maîtresse Lucie Claraz. Donc, M. Georges Bois ne peut se soustraire à la nécessité de parler de la loge fribourgeoise et de ses orgies lucifériennes ; mais comme il a soin de déclarer qu'il n'y a pas d'autres loges où ces infamies soient mises en pratique !... Est-ce un adversaire ou un défenseur de la maçonnerie qui a écrit les deux phrases que j'ai reproduites *en italiques* ?

Et, pour atténuer plus sûrement l'effet de ces constatations, écrasantes pour la secte, il imagine immédiatement un conte bleu : cette loge, dit-il, pratiquait un rite en onze grades dit des *Architectes d'Afrique* ; elle était un dernier vestige d'un rite totalement oublié.

Menteur ! Ou a-t-il vu que, dans le rite des *Architectes d'Afrique*, on communiait avec des hosties noires consacrées à Lucifer ?... Et c'est pourtant là ce que M. De la Rive et M. Huysmans ont raconté au sujet de la loge de Fribourg. Or, la communion avec des hosties noires consacrées à Lucifer est la cérémonie caractéristique de la messedile « adonaïcide » des Odd-Fellows de la seconde classe, rite sataniste imaginé par Moïse Holbrook, organisé par Longfellow, et pratiqué actuellement dans tous les pays du globe.

Après cela, M. Bois donne la description du temple souterrain, description qui confirme d'autant mieux celle faite par M. De la Rive, qu'elle y ajoute quelques menus détails nouveaux.

M. Bois dit encore, après sa description :

« Les frères et les sœurs en maçonnerie, expropriés de cet asile où le mystère était remarquablement sûr, ne semblent pas avoir cependant renoncé à leur culte, diabolique. La GRANDE-MAÎTRESSE de la *Régénérée*

que plusieurs personnes connaissent à Fribourg, n'a rien changé à ses allures. On la voit presque journellement dans les églises, et, plus souvent qu'ailleurs, à la collégiale de Saint-Nicolas, où elle fait des communions dont le caractère sacrilège n'est pas douteux. »

C'est à cause de ces communions sacrilèges qu'a eu lieu le procès ; un vénérable curé, voyant la grande-maîtresse Lucie Claraz s'approcher de la sainte table, refusa formellement de lui donner la divine Eucharistie (1).

Et le Georges Bois qui, le 30 avril 1894, s'est vu contraint de constater publiquement l'existence d'une loge androgyne luciférienne, où dans les assemblées les sœurs étaient complètement dévêtues, est le même Georges Bois qui, moins d'un an auparavant, alors qu'il croyait réussir à étruffer les révélations du docteur Bataille, écrivait la lettre du 12 septembre 1893, reproduite plus haut !...

Puis, est survenue l'affaire des loges parisiennes insultant la mémoire de Jeanne d'Arc. Le *tolle* contre la maçonnerie a été général. Le *Matin*, lui-même, qui n'est guère entaché de cléricalisme, a dit à ce propos quelques dures vérités aux frères trois-points. Il terminait un article en ces termes : « Les modernes Cauchons du Grand Orient perdraient en France tout crédit, s'ils voulaient brûler une seconde fois l'héroïne d'Orléans. »

Là-dessus, M. Georges Bois de faire chorus.

« *Les modernes Cauchons du Grand-Orient !* écrit-il (mardi 22 mai), le mot est bien trouvé... Puissent tous les gens de bon sens ouvrir les yeux et comprendre ce que sont intellectuellement ET MORALEMENT **ces mauvais lieux qu'on nomme des loges**, et que partout dans les villes de province on se montre au doigt en passant ! »

Voilà, certes, des lignes auxquelles on ne saurait trop applaudir, si elles étaient sincères. Mais voilà, ceux qui n'ont lu que cet article de M. Bois, ceux qui ignorent ses manœuvres, ceux qui ne sont pas au courant de ses contradictions, ceux qui n'ont pas sondé les dessous de sa campagne de dénigrement systématique contre les anti-maçons les plus détestés par la secte, ceux-là peuvent s'y laisser prendre. Pour nous, c'est une nouvelle comédie.

L'homme qui est si complètement d'accord avec le F. Fontainas, l'homme qui est l'ami du F. Pérot, l'homme qui a écrit la lettre du 12 septembre 1893, n'a pas le droit, ayant célébré les vertus domestiques des frères trois-points, ayant nié impudemment les loges androgynes et leurs honteux mystères, d'imprimer aujourd'hui que « *les loges sont des mauvais lieux*. » Ou alors, pour pouvoir honorablement faire cette volte-face, il aurait fallu que M. Georges Bois commençât par présenter des excuses aux anti-maçons qu'il a calomniés. Au contraire, il a fait le rodomont ; il l'a pris de haut, lui qui aurait dû se faire bien petit, lui qui

s'était empêtré d'un Paul Rosen, lui qui s'est porté le garant de Moïse Lid-Nazareth.

Maintenant, il est trop tard. Toutes les variations que M. Bois pourra exécuter ne sauraient effacer les mots justes que notre vénérable ami M. le chanoine Mustel lui a appliqués : « Aucun témoignage d'estime et de confiance, quel qu'en soit l'auteur, ne peut lui être utile. Ou ses collaborateurs le connaissent, et, en ce cas, leur jugement suffit ; ou il a pu les tromper, eux qui le voient tous les jours, avec lesquels il vit ; — ce qui n'est pas inouï, *témoin Nubius* ; — et alors il n'est personne qui n'ait pu se méprendre sur son compte. »

M. Bois aura beau faire, beau dire, beau écrire ; il s'est rendu « suspect ».

Il me reste à reproduire encore d'autres lettres de lui ; mais, comme celles-ci ont été rédigées en collaboration avec M. Paul Rosen, je dois m'occuper à présent de ce dernier.

Nous n'avons pas la preuve de l'inscription de M. Georges Bois sur un tableau d'atelier maçonnique ; mais nous avons la preuve que M. Paul Rosen n'a jamais cessé d'appartenir à la franc-maçonnerie, que Moïse Lid-Nazareth et lui ne font qu'un, qu'il connaît personnellement et intimement Sophie Walder, dont il est à l'occasion le compagnon de voyage, et qu'il est en correspondance maçonnique avec le secrétaire même d'Adriano Lemmi, chef suprême de la secte. Or, quand il aura été prouvé ensuite, et pour terminer, que M. Georges Bois n'ignorait rien de tout cela, il me semble que le fait de s'être associé avec M. Rosen, d'avoir coopéré à plusieurs de ses manœuvres et de s'être porté garant pour lui auprès des catholiques, il me semble que ce fait, cette attitude, cette situation, équivaldra, aux yeux de tout homme de bonne foi, à une inscription officielle.

M. de Marolles n'en demanderait pas tant pour m'exécuter, moi.

Le religieux qui a fait découvrir l'affiliation maçonnique de dom Sommorostro, est parti en campagne à raison de certains soupçons ; son enquête a été appuyée, et l'on est arrivé à connaître la triste vérité. Pourtant, dom Sommorostro n'avait pas contre lui des falsifications de documents maçonniques, faites de façon à servir les intérêts de la secte ; l'enquête a été néanmoins engagée, et finalement l'archiprêtre de la cathédrale de Ségovie a été mis au pied du mur. Il a fini, non sans peine, par avouer.

Après l'exécution de son ami Paul Rosen, M. Georges Bois avouera-t-il ?

Léo Taxil.

Nous avons appris avec plaisir et nous sommes heureux d'annoncer que notre éminent collaborateur M. A.-C. De la Rive vient de recevoir de la *Société d'Encouragement au Bien* une médaille d'honneur pour ses remarquables travaux sur *l'Esclavage en Afrique*.

Détail piquant : le président de la séance où l'œuvre de notre ami a été couronnée (27 mai) n'était autre que M. Jules Simon, ex-trentre-troisième du Rite Ecossais, qui, comme on le sait, a depuis longtemps abandonné la franc-maçonnerie.

Nos meilleures et nos plus cordiales félicitations à M. De la Rive.

(1) Voir le compte-rendu de ce procès dans le bulletin-couverture du 48^e fascicule du *Diable au XIX^e Siècle*, page 2.

CHRONIQUE DU SURNATUREL

LA MÉDAILLE DE SAINT BENOÎT

Les lecteurs du *Diabte au XIX^e Siècle* savent que, si, pendant son enquête, le docteur Bataille a été préservé de bien des dangers, il le doit, tout au moins en bonne partie, à la médaille de saint Benoît, dont l'avait muni son directeur, le vénérable abbé Laugier.

Un de nos abonnés nous communique une précieuse petite feuille, imprimée à Dôle-du-Jura, le 10 février dernier, dans laquelle sont relatées quelques-unes des faveurs obtenues dans les missions par la protection et la médaille de saint Benoît. Ce sont là des récits, tirés de la correspondance des missionnaires et des religieuses établis dans les plus lointains pays pour la conversion des âmes. Il faut lire ces pages, qui respirent la vérité, la simplicité pieuse qui sait si bien raconter ce qui a été vu, constaté et compris grâce à l'intelligence donnée par la foi.

Il ne s'agit pas de faits anciens ; les correspondances citées sont toutes de l'année dernière.

L'authenticité des lettres est certifiée par M. l'abbé Guichard, curé de Dôle-du-Jura.

Voici, d'abord, une relation d'une Religieuse Franciscaine, écrivant de Mésopotamie, en 1893 :

« Une de nos élèves, mariée depuis six ans, était extrêmement malheureuse. Son mari, ensorcelé par deux mauvaises femmes, ne pouvait plus la supporter ; les parents se joignirent à leur fils pour faire souffrir à cette jeune femme, à peine âgée de vingt ans, les plus mauvais traitements.

« L'année dernière, elle vint un jour prier dans notre chapelle ; elle me raconta ses misères.

« Elle venait d'être chassée de la famille et obligée de se retirer chez ses parents. On lui ôta sa petite fille, âgée de trois ans, sans qu'il lui fût permis de la voir.

« Quelque temps après, les prêtres de la ville, s'étant intéressés à ce ménage désuni, firent rentrer la jeune femme ; mais la situation restant la même, elle souffrait un véritable martyre. Sa condition était absolument celle d'une esclave. Sa petite fille elle-même, poussée par son père et par ses grands parents, lui disait les injures les plus horribles.

« Le jour de Noël, la pauvre femme, s'étant échappée pour voir ses parents, vint passer quelques minutes près de nous et nous raconter une partie de ses peines. Nous lui donnâmes une médaille de saint Benoît, en lui recommandant de la glisser dans les vêtements de son mari...

« Le pauvre homme a été, pour ainsi dire, subitement changé, et ses parents aussi. Il a fait une confession générale et ne savait comment remercier le Bon Dieu du changement qui venait de s'opérer en lui. Sa femme est

venue me voir à Pâques ; elle pleurait de joie en nous racontant la conversion de son mari. Cette conversion se maintient, et le ménage resté bien uni. »

Ce premier fait montre bien que, dans les maux dont nous sommes affligés, il ne faut pas toujours voir de parti-pris des causes naturelles. Combien de nos matérialistes et même de ces catholiques superficiels qui ressemblent si fort aux sceptiques auraient trouvé, s'ils l'avaient connu, que la conduite première de ce mari, sous l'influence de deux mauvaises femmes, n'était pas une chose extraordinaire. Pourtant, il y avait bien là l'action directe du diable ; la bonne sœur franciscaine écrit le mot exact, quand elle dit que cet homme était *ensorcelé*. Et la preuve, c'est que le diable, dès qu'il a été mis en contact avec la médaille de saint Benoît, s'est empressé de prendre la fuite. Le mari est devenu bon, affectueux pour sa femme ; le diable n'était plus là, il ne pouvait plus l'exciter contre elle.

« Ce n'est pas le seul cas, continue la religieuse franciscaine, où nous ayons reconnu la puissante protection de saint Benoît, depuis que nous avons de ses médailles.

« Bon nombre de personnes atteintes de troubles d'esprit, de scrupules ou d'autres affections difficiles à décrire, nous ont témoigné leur reconnaissance pour leur avoir donné de ces médailles dont elles ont apprécié la merveilleuse efficacité.

« Voici un fait qui mérite d'être connu :

« Il y a quelque temps, on nous demandait une de ces précieuses médailles pour une femme qui a déjà mis au monde un bon nombre d'enfants, mais qui n'en a point conservé. La pauvre femme, chaque fois qu'elle se trouvait enceinte, se voyait à tout instant poursuivie par un spectre qui se montrait à elle, et qui venait, disait-elle, la serrer à la gorge ; elle s'évanouissait au même moment, ce qui lui arrivait chaque jour plusieurs fois. Mais, depuis qu'elle est armée de la médaille protectrice, elle est délivrée de ces horribles visions et de son infirmité. »

Ici, le surnaturel est encore bien indiscutable ; le spectre dont il s'agit est évidemment un démon. Cette femme était réellement obsédée, et non en proie à une hallucination. Saint Benoît, si redouté du diable, en a facilement triomphé.

Voici maintenant ce qu'écrit le R. P. Gojon, missionnaire de saint François de Sales, d'An-necy ; sa lettre est datée du 23 mars 1893 et vient de Gohalpore (Hindoustan) :

« ...Le 21 mars, nous avons célébré la fête de saint Benoît aussi solennellement que possible : le matin, messe en musique ; le soir, vêpres et sermon sur la vie et la médaille du glorieux Thaumaturge. Ensuite, pour témoigner notre reconnaissance à ce bon Saint, nous nous sommes tous consacrés à lui, et la

bénédiction du Très Saint-Sacrement a terminé cette belle cérémonie.

« Il est certain que la dévotion à saint Benoît est très populaire ici. Cela se comprend : il nous donne tant de preuves de sa protection ! Les dangers dont il nous préserve depuis trois ans sont toujours les mêmes. Les serpents venimeux foisonnent autour de nous. Et pourtant aucun accident ne nous est arrivé. Grâces en soient rendues à saint Benoît ! »

Passons à une lettre de la sœur Stanislas, religieuse de Saint-Paul-de-Chartres, résidant à Séoul, en Corée. Ici, la démonstration de la vertu miraculeuse de la médaille est des plus frappantes. Cette bonne sœur écrit, le 8 mai 1893 :

« ...Les médailles sont toujours bien accueillies ; car nous avons une grande confiance en saint Benoît dont nous avons éprouvé plus d'une fois la protection, et particulièrement cette année-ci d'une manière toute providentielle.

« La ville était désolée cet hiver par une épidémie de petite vérole. Bientôt le fléau nous atteint. Que faire avec plus de 150 enfants, et pas d'infirmerie séparée ; notre établissement est encore trop récent pour être pourvu de tout le nécessaire. Nous nous recommandons à saint Benoît, nous mettons une médaille à ceux qui n'en portaient pas encore, demandant à ce bon saint que cette triste maladie épargne ceux qui se portaient bien.

« Nous avons été pleinement exaucées. Pas un enfant n'a été pris, et pourtant ils étaient dans la même chambre, couchant côte à côte par terre avec les malades ; car, ici, on ne connaît pas les lits.

« Quand je dis pas un, je m'en trompe : une enfant qu'on avait apportée et à qui on avait oublié de mettre la médaille a été prise, tandis que les autres nouveaux à qui on a donné de vos médailles ne se sont pas sentis du mauvais air dans lequel ils se trouvaient.

« J'ai promis à saint Benoît que, s'il nous exauçait, je vous en ferais part, et je viens aujourd'hui tenir ma promesse, en le remerciant de tout mon cœur de sa puissante protection. — Je ne sais si ma lettre vous arrivera, car je ne connais guère votre adresse. Je l'envoie en demandant à saint Benoît de vous la faire parvenir. »

Nous terminerons cette rapide revue par une lettre du R. P. Billard, un religieux aussi zélé qu'intelligent, membre de cette admirable Compagnie de Jésus qui a donné tant de saints à l'Eglise et qui, à raison de cela, est tant détestée par les adeptes des sectes diaboliques. Cette lettre ne saurait être accompagnée d'aucun commentaire ; puisse-t-elle donner à réfléchir aux catholiques mous, qui, se laissant envahir par le

doute des incrédules, perdent peu à peu la foi au surnaturel et ne voient pas l'abîme où finissent le plus souvent par tomber ceux qui hésitent à adopter intégralement les enseignements de l'Eglise infallible !

C'est de la mission du Maduré qu'écrit le R. P. Billard, le 22 mai 1893 :

« Je veux profiter du loisir que j'ai, pour vous donner quelques détails sur les merveilles opérées par la médaille de saint Benoît dans ce pays des Indes où le démon règne encore en maître absolu. Ce sera aussi le meilleur moyen de vous témoigner ma reconnaissance pour votre nouvel envoi de médailles.

« Presque tous les jours nous avons l'occasion, ici même au collège, de toucher du doigt le pouvoir que le démon exerce sur les âmes de nos pauvres élèves païens. Que de fois, ayant eu l'occasion de m'entretenir avec eux de religion, quand le nom de Notre-Seigneur, ou simplement de Dieu venait sur mes lèvres, on voyait les figures de ces pauvres enfants s'assombrir, et même, quelquefois, prendre un air farouche ; ce qui est tout à fait contraire à leur nature timide et tranquille.

« Aussi, vous pouvez vous imaginer quel puissant auxiliaire nous avons dans la médaille de saint Benoît pour approcher de ces cœurs, loin desquels Satan voudrait nous retenir. Seulement, la difficulté est de mettre la médaille en communication avec eux.

« La leur présenter serait peine perdue, parce que, dans leurs dispositions présentes, ils ne consentiraient ni à la recevoir ni à la porter sur eux. Il faut donc user de ruse et, pour mon compte, sans que personne s'en doute, je glisse mes médailles dans les petites fentes des bancs des classes, où les élèves s'asseoient plusieurs heures par jour.

« Rarement j'ai vu mon expérience sans résultat, et, très souvent, tel élève qui n'avait jamais pensé à Dieu ni à son âme, m'arrivait tout plein de troubles et d'inquiétudes et demandait à connaître la vérité. Pour sûr, ce ne sont pas des conversions tout de suite, car la plupart de nos élèves païens sont brahmes et, pour eux, la conversion à notre sainte religion veut dire un long martyre de toute leur vie ; cependant, c'est un bon commencement et même plus qu'un commencement.

« Voici un fait plus récent encore :

« Un jour, un jeune brahme païen vint trouver le P. Besse, et lui demanda s'il n'avait pas quelque remède contre le diable, qui pût délivrer ou soulager sa tante qui, disait-il, était possédée du démon, et pour laquelle on avait épuisé toutes les ressources de l'art des médecins et des sorciers païens. Le Père lui donna la notice sur la Médaille de saint Benoît, traduite en anglais. Après l'avoir lue, l'enfant

fut frappé et revint trouver le Père en lui demandant une médaille et en ajoutant : « Sûrement, si ma tante est guérie par cette « médaille, ce sera une preuve évidente de la « vérité de votre religion, et je me ferai moi-même catholique. »

Après avoir reçu la médaille, l'enfant s'en alla et, pendant plusieurs jours, ne donna aucun signe de vie. Un peu inquiet et désirant savoir le résultat de l'affaire, le Père fit des recherches et il apprit d'un ami du jeune brahme qu'aussitôt après avoir touché la médaille, la tante avait été guérie radicalement. Que ce fut véritable possession ou seulement maladie, le fait du pouvoir de la médaille n'en était pas moins évident.

« Mais, direz-vous, pourquoi l'enfant ne revint-il pas lui-même annoncer la bonne nouvelle ? C'est qu'étant brahme et ne se sentant pas le courage de suivre la vérité, il n'osa pas revenir voir le Père, qui, il en était sûr, l'aurait exhorté à accomplir sa promesse et à suivre la voix qui l'appelait si clairement.

« Vous le savez, les brahmes forment la noblesse du pays par l'antiquité de leur origine qu'ils supposent être divine, par leur intelligence et par l'influence qu'ils exercent sur les masses en qualité de prêtres, de guides spirituels, etc... Il n'y a pas de doute, qu'eux convertis, la conversion de l'Inde serait chose facile. Aussi le démon les a-t-il enveloppés d'un réseau de difficultés telles qu'un courage héroïque seul peut réussir à les briser... »

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à favoriser, par tous les moyens en leur pouvoir, la diffusion des médailles de saint Benoît. On peut en demander, soit à M. l'abbé Guichard, curé de Dôle (Jura), soit au monastère de la Trappe d'Acey, par Gendrey, même département. Les aumônes envoyées à l'une ou l'autre de ces deux adresses sont employées à la distribution des médailles de saint Benoît dans les Missions. Avis donc aux personnes qui s'intéressent aux Missions, à celles qui ont à remercier le glorieux Saint des grâces reçues par son intercession, comme à celles qui implorent son secours et espèrent de lui quelque faveur.

M. le curé de Dôle prie, d'autre part, pour l'honneur de saint Benoît, de lui faire connaître toutes les faveurs obtenues de Dieu par sa puissante intercession et par sa médaille.

La *Chronique du Surnaturel* de notre numéro de juin sera consacrée à un cas très curieux de prestige diabolique, qui s'accomplit actuellement en Algérie, dans une secte de satanistes musulmans. Il s'agit d'un marabout, nommé Si-Mohamed Abderrahman, qui se coupe la tête à volonté ou paraît du moins se la couper. Ce fait de diabolisme, fréquemment renouvelé par le marabout sataniste, a lieu dans de telles conditions, qu'une supercherie humaine est absolument impossible ; il y a prestige, évidemment, et non miracle, mais prestige opéré bel et bien par le démon.

LE DIABLE EN EXTRÊME-ORIENT

C'est très justement que le docteur Bataille, — après les missionnaires, du reste, — appelle l'Asie « le royaume de Satan. » Là, en effet, depuis les Indes surtout jusqu'au Japon, le diable règne en souverain maître, et les démons se livrent aux prestiges les plus variés de leur répertoire. Aussi les récits du docteur n'ont-ils causé aucune surprise parmi ceux de ces abonnés qui résident en ces pays lointains. Les éditeurs du *Diable au XIX^e siècle* pourraient reproduire quantité de lettres qu'ils ont reçues et qu'ils reçoivent tous les jours, approuvant chaleureusement la publication de notre ami.

Entre mille autres, voici une de ces lettres, ou du moins un extrait ; c'est un missionnaire qui écrit, après avoir reçu complètement les 12 fascicules composant le premier volume ; cet abonné a donc pu juger l'œuvre ; déjà 960 pages avaient été lues par lui, lorsqu'il écrivait ceci aux éditeurs, de la mission de Tokio (Japon), à la date du 10 janvier 1894 :

« Cette publication du docteur Bataille nous intéresse, nous missionnaires, au suprême degré. Les choses les plus invraisemblables ne sauraient nous étonner ; nous côtoyons de si près le royaume de Satan !... Aussi, les pauvres contradicteurs du docteur ne nous inspirent que pitié profonde pour leur entêtement ; une protestation sortie du coin du feu fait même un peu rire.

« Je viens de recevoir le fascicule de novembre du *Diable au XIX^e siècle*. J'applaudis de tout cœur à la Revue Mensuelle que vous projetez de créer, et je vous prie, si votre désir se réalise, de me considérer dès maintenant comme votre abonné.

« Je suis, messieurs, avec vous de tout cœur ; croyez à toute ma sympathie, et recevez mes meilleurs encouragements. »

Au surplus, la publication du docteur Bataille n'est pas la seule à relater des faits vraiment extraordinaires se passant dans ces contrées que notre ami a si bien décrites. Quiconque habite ces lieux maudits relève, presque journellement, des manifestations indéniables du surnaturel diabolique. Il suffit de lire, par exemple, la revue hebdomadaire *les Missions Catholiques* pour s'en convaincre.

Dans le numéro du 23 mars dernier, nous trouvons une relation de M. l'abbé Guerlach, prêtre des Missions Étrangères de Paris, qui évangélise les sauvages de la Cochinchine Orientale (Bahnar, Reungao, Sédang, etc.)

« J'ai chez moi, dit ce missionnaire, un cahier de notes renfermant quelques détails assez curieux sur les mœurs des sauvages, païens ou chrétiens, au milieu desquels je vis depuis onze ans.

« Monseigneur m'avait demandé d'écrire un livre sur le pays que nous évangélisons ; plu-

sieurs officiers et fonctionnaires me pressent de me mettre à l'ouvrage. Mais, pour élaborer quelque chose de sérieux, il me faudrait des loisirs que je ne puis avoir. D'ailleurs, j'ai communiqué mes notes à tous les explorateurs qui sont venus chez nos sauvages ; ils pourront en faire profiter mes compatriotes. »

Dans ces régions, le diable a une manière assez étrange de s'emparer des enfants, un mois après leur naissance, par l'intermédiaire des sorciers, appelés là-bas *bedjao*. Le sorcier leur communique l'esprit satanique avec un véritable cérémonial ; tels, les baptêmes de louveteaux, dans les loges de la maçonnerie. Là-bas comme ici, c'est, sous des formes diverses, une imprégnation diabolique ; il n'y a pas à se le dissimuler.

Mais laissons parler M. l'abbé Guerlach :

« Le sorcier va s'installer à quelque distance du village, sous un arbre. Il plante un *médium* : une figurine de cire suspendue par une petite ficelle à un roseau orné de plumets en fibres de bois effilochées. Au-dessous de cette figurine, il brûle quelques graines odoriférantes, dont la fumée enveloppe son *médium* pendant que lui-même récite quelque formule de son grimoire diabolique. Le Bedjao a soin de s'installer dans un endroit où se remarquent des insectes très curieux, appartenant, je crois, à la famille des phasmes, de l'ordre des orthoptères.

« Ces phasmes, au corps filiforme, ressemblent à une petite branche d'arbre desséchée ; ils abondent dans les lieux légèrement humides et chauds. Je leur donne une mention spéciale parce qu'ils servent de messagers pour apporter l'âme du nouveau-né. »

L'imprégnation diabolique est ainsi donnée à l'enfant, sous ce beau prétexte qu'avant la cérémonie du Bedjao il n'a pas d'âme !

Remarquons en passant, à propos de ces insectes bizarres qui ressemblent à des branches d'arbre desséchées, que M. l'abbé Guerlach confirme un des récits les plus intéressants du docteur Bataille. (Voir son chapitre sur Singapour et la nature-à-rebours de ces contrées si terriblement soumises à la domination de Satan.)

« Le sorcier (ou la sorcière) est accompagné d'une ou deux personnes, proches parents de l'enfant, qui tiennent trois colliers de perles et un bracelet de cuivre étalés sur un morceau de toile blanche dépliée à proximité de l'opérateur. Dès que celui-ci aperçoit un phasme engagé sur son *médium*, il le saisit délicatement, l'enveloppe dans le morceau de toile avec les perles et le bracelet, puis le confie à un de ses compagnons, et tout le monde revient à la case sans se presser. En arrivant, le Bedjao prend les perles, qu'il passe au cou de l'enfant ; puis, il couvre le bambino du morceau de toile en secouant un

pen, pour que l'insecte tombe et fasse pénétrer l'âme dans le corps de l'enfant. Celui-ci reste couvert, tandis que le sorcier prononce une formule déprécatrice, en offrant un sacrifice d'une poule et d'une jarre de vin préparée d'avance. La prière terminée, on enlève le voile qui sera conservé avec soin pour une prochaine occasion, et l'on boit à la santé de l'âme récemment arrivée. Le sorcier reçoit la valeur de deux francs. C'est un métier assez lucratif, comme vous voyez.

« Il y a même des circonstances où l'on paie plus cher les services du Bedjao.

« Un malade appelle le sorcier pour l'examiner et reconnaître la nature de son mal. Chez les païens, on n'admet guère de cause naturelle pour les maladies. Toute maladie est produite, soit par un sortilège (*dong*), soit par la colère des dieux irrités auxquels on doit un sacrifice, soit par la malice de fantômes qui ont enlevé l'âme. Lorsque, chez les Sedangs, le sorcier veut examiner un malade, il fait flamber quelques feuilles desséchées d'une plante spécialement réservée à cet usage. Il souffle la fumée, de façon qu'elle enveloppe le malade ; alors le médecin porte son diagnostic. Si l'individu est *seumole*, l'opérateur aperçoit l'image de la victime (poule, chèvre, porc, voire même bœuf ou buffle) exigée par divinité. Si l'âme est devenue la proie d'un fantôme, le sorcier voit l'image du ravisseur. Pour délivrer cette pauvre âme captive, le Bedjao demande le sacrifice d'un porc ou d'une poule ; il oint de sang le manche d'une piochette qu'il enveloppe de chiffons plus ou moins propres. Il prend le foie de la victime, qu'il découpe en plusieurs morceaux ; à la nuit tombante, le sorcier va planter son manche de piochette à l'intersection de deux chemins voisins du village ; près du manche de piochette, il dépose les morceaux de foie sur une large feuille ; puis il va s'accroupir dans un des chemins, en compagnie de deux ou trois hommes du village.

« Le sorcier prétend que les diables se promènent la nuit et tournent autour du village. *Circuit quærens quem devoret*. Dans leurs pérégrinations, ils doivent nécessairement passer par le sentier où le Bedjao a planté son manche de piochette et placé le foie de poule. Les fantômes qui n'ont rien à se reprocher passeront auprès de ces objets sans y faire attention ; mais le vampire qui a ravi l'âme s'arrêtera pour lécher le sang et manger le foie. Le sorcier s'élance sur lui pour délivrer l'âme prisonnière.

« Il se passe alors une scène vraiment diabolique. Le Bedjao entre en lutte avec un être invisible ; il se jette à terre et pousse des cris et des hurlements. Parfois il supplie les hom-

mes qui l'accompagnent de venir à son secours ; mais ceux-ci ne voient rien que le sorcier se débattant dans des contorsions effroyables. Quand l'âme est délivrée, le sorcier la met dans un morceau de toile blanche tenue par un de ses aides, et l'on regagne la maison du malade, le sorcier marchant le dernier pour protéger la retraite et garder l'âme contre une nouvelle attaque. Lorsqu'il sort de cette lutte avec le diable, le Bedjao souffle comme une locomotive en détresse ; son corps (même son cou et son visage) est complètement labouré et déchiré par des sillons sanglants ; on dirait qu'une légion de chats lui ont enfoncé et promené leurs griffes par tout le corps. *Les ongles d'un homme ne pourraient pas produire des blessures si fines et si profondes en même temps.* Elles saignent abondamment et amènent parfois des plaies suppurantes. Le Bedjao sort de cette lutte tellement affaibli, qu'il reste deux au trois jours sans pouvoir travailler aux champs ; il n'a pas d'appétit, mais une soif brûlante lui dessèche le sang. Pour cette opération si pénible il est payé huit francs.

« Ne faut-il voir là qu'une jonglerie et une fourberie de charlatan ? Je ne le pense pas. Le sorcier n'a aucun intérêt à se déchirer ainsi les chairs d'une façon si douloureuse. D'ailleurs, comment pourrait-il le faire sans être vu par les parents du malade qui l'accompagnent et qui ne sont pas ses compères ? En outre, la nature même des blessures éloigne toute idée de supercherie. *Il faut donc en conclure que le diable intervient, et cela ne me surprend pas :* il a tout intérêt à entretenir la crédulité de ces pauvres fétichistes, afin de les tenir sous son joug de fer. Et d'ailleurs, vos vieilles cités d'Europe et d'Amérique n'offrent-elles pas des scènes pires que celles de nos forêts ? »

Mais voici une histoire bien autrement caractéristique, qui montre très nettement l'action du diable dans cette contrée.

Il s'agit de deux Cochinchinois que le démon a changés en plantes.

« Laissez-moi, écrit M. l'abbé Guerlach, vous raconter la fin tragique des deux frères Dong et Dou, braves garçons métamorphosés en plantes douées d'un mauvais caractère. Ces deux frères, Dong et Dou, très courageux, marchaient de compagnie à travers la forêt, quand ils rencontrèrent un sanglier.

« — Bonne aubaine ! s'exclama Dong. Voilà « bien longtemps que nous n'avons pas mangé « de viande. Allons ! mon frère, sabrons-le ; « à nous deux, nous en viendrons bien à « bout. »

« Sabre au clair, nos deux braves fondent sur le sanglier. Celui-ci s'assied tranquille-

ment sur son arrière-train, et dit à ses agresseurs :

« — Attention ! si vous sabrez, je mords. »

« Dong et Dou hésitèrent une minute.

« — Essayons quand même, reprit Dong ; « nous verrons bien qui sera le plus fort. « Réunis tous les deux, nous vaincrons facilement le sanglier. »

« Aussitôt dit, aussitôt fait ; la bataille s'engage : les coups de sabre pleuvent comme grêle, et les coups de boutoir leur répondent. Finalement, le sanglier désarme ses adversaires, qui songent à sauver leur vie. Dou monte sur un arbre et se change en plante parasite ; Dong s'enfonce, en terre, et devient une liane fort redoutée. Si, par hasard on coupe ou froisse cette liane ou ce parasite, le membre enfle, et l'on souffre beaucoup. Pour guérir, il faut apaiser ces messieurs par un sacrifice ; ils ne sont pas trop exigeants : une poule et une jarre de vin leur suffisent. »

M. l'abbé Guerlach raconte encore une autre diablerie des plus curieuses. Cette fois, le diable à qui l'on eut affaire, joua son rôle sous la forme d'un crapaud.

Le missionnaire rapporte le fait d'après le récit que lui en a fait un M. Bral, important personnage du pays.

«... Un jour d'enterrement, on vit un crapaud s'approcher de la fosse où l'on inhumait un chef de famille. Les sauvages le repoussèrent du pied et le rejetèrent au loin. Pendant la nuit, le fils du mort eut un songe : le crapaud se tenait devant lui d'un air menaçant et lui adressait des reproches.

« — Pourquoi m'as-tu repoussé ? c'est avec « justice que je voulais pénétrer dans la « tombe, puisque je suis ton père. »

« Le jeune homme répondit :

« — Tu es mon père, toi ? un vil crapaud ! « je n'en crois rien. La prochaine fois que je « te rencontrerai, je t'enlèverai la peau pour te « manger. »

« Deux jours après, il trouva un crapaud, qu'il écorcha tout vif et fit cuire avec force gousses de piment.

« La nuit suivante, nouveau songe, nouvelle apparition du batracien et reproches plus accentués que la première fois. A son réveil, le jeune homme fut tout surpris de trouver un crapaud assis dans le foyer, à côté de lui. Cette fois, il eut peur et craignit de mécontenter ses nobles ancêtres. Il s'approcha du crapaud, lui demanda pardon de l'avoir mangé et le pria de dire ce qu'il désirait ; en fils obéissant, il accomplirait fidèlement ses prescriptions. L'animal voulut bien affirmer qu'il ne conservait pas de rancune ; il prescrivit de sacrifier un cochon et une poule et d'offrir du vin de millet ; après quoi, le riz pousserait admirablement.

« Le sauvage observa ces prescriptions et déposa sur le seuil de sa porte divers morceaux de viande et un peu de vin, le tout à l'usage du crapaud. Celui-ci reparut la nuit suivante et félicita son jeune parent; il lui commanda de sacrifier encore un jeune buffle mâle dont les cornes auraient un empan de longueur. Une fois ce sacrifice accompli, l'ancêtre ne se montrerait plus en songe; mais on le trouverait dans les champs, veillant à la garde du peugang-bâk (plante que les païens font pousser dans leurs terres au moment des semailles). Effectivement, le lendemain, on vit messire crapaud au pied du peugang: la récolte du riz fut magnifique.

« Pendant deux générations, on fut fidèle aux conseils du grand-père et chaque année, au moment des semailles, le crapaud venait auprès du peugang. A cette époque, les greniers regorgeaient de riz et les hommes ne manquaient de rien.

« Cette abondance leur devint fatale: ils oublièrent les bonnes traditions et négligèrent les sacrifices. La punition ne se fit pas attendre: le riz sécha sur pied et la famine vint avec son cortège de misères. »

C'est ainsi que Satan tient ces superstitieuses populations dans le plus dégradant des esclavages. Et, qu'on le remarque, ses prestiges, tout en étant merveilleux, sont, neuf fois sur dix, grotesques, ridicules; c'est là un des signes particuliers du surnaturel diabolique.

Nous remercions celui de nos abonnés qui a bien voulu nous envoyer le numéro des *Missions catholiques* d'où nous venons d'extraire les principaux passages de l'intéressante lettre de M. l'abbé Guerlach. Nous prions, en général, nos abonnés de nous signaler de même les faits dans le même ordre d'idées venus à leur connaissance. Notre revue n'est pas lue exclusivement par des croyants; plus elle sera alimentée de récits montrant le démon à l'œuvre, mieux elle donnera aux sceptiques à réfléchir.

Le Somnambulisme Nécromancien

(Louis-Alphonse Cahagnet)

On raconte que, lorsque l'empereur Charles IV épousa, au milieu du ^{xiv}^e siècle, la princesse Sophie de Bavière, à Prague, le père de la princesse amena avec lui une cohorte de magiciens pour assister aux fêtes nuptiales. Deux de ces magiciens, le bohémien Zytho et le bavaois Gouin se piquèrent au jeu et firent assaut de prodiges. Comme la victoire restait indécise, Zytho, ouvrant sa large bouche, engloutit d'un trait son rival jusqu'à ses chaussures exclusivement, parce que, dit-il, elles n'avaient pas été nettoyées. Après cet exploit, qui proclamait évidemment sa supériorité, il rendit la vie au malheureux Gouin.

Une autre légende rapporte très longuement comment le grand sorcier anglais, frère Bacon, l'inventeur de la poudre, vainquit le nécromancier hollandais Vandermast, en présence des rois d'Angleterre et de France et de l'empereur d'Allemagne réunis. Vandermast commença par évoquer Pompée-le-Grand devant leurs majestés; frère Bacon y répondit en évoquant le vainqueur de Pompée, Jules César. Vandermast fit paraître ensuite Hercule; alors frère Bacon commanda à Hercule de prendre Vandermast sur son dos, et de l'empêcher en Allemagne; ce qu'Hercule, sans se faire prier, exécuta au grand ébahissement de l'assemblée.

Ces légendes, comme toutes les légendes, ont un fond de vérité. Si rois et princes ne mettent plus aux prises en champ clos sorcier contre sorcier, on en a vu, de notre temps, se donner le plaisir de les faire paraître devant eux à tour de rôle, pour juger de leurs mérites relatifs et décerner la palme au plus habile.

Quant aux rivalités entre sorciers et sorciers, elles subsistent encore aujourd'hui sous nos yeux. Zytho et Gouin sont encore parmi nous, tout prêts à s'entre-dévorer. Il faut voir avec quel dédain Home traitait le grand Allan-Kardek, et nous pouvons nous donner rétrospectivement le spectacle de l'amusante rivalité qui mit aux prises deux des plus grands sorciers de notre siècle: Cahagnet et le baron Du Potet. Nos lecteurs connaissent déjà l'un; nous voulons aujourd'hui faire connaître l'autre.

Né à Caen, en 1809, mort à Paris en 1885, Cahagnet remplit presque le siècle entier. Nous ne nous arrêterons point sur ses débuts dans la vie; ils ressemblent à ceux de la plupart des hommes bons à tout faire, que Satan choisit le plus ordinairement pour ses instruments et ses porte-voix. Avant d'entrer dans sa carrière définitive de révélateur et de nécromancien, il fit tous les métiers, tour à tour monteur en pendules, tourneur en chaises, ébéniste, coupeur de cols pour la maison Hayem, commis en nouveautés et photographe. Ce qu'il faut retenir, c'est qu'il était, de son propre avou, foncièrement ignorant et radicalement matérialiste, deux qualités singulièrement appréciées du Maître dont il allait se faire le disciple.

Le coup de foudre diabolique le frappa vers 1837. Tout en exerçant je ne sais lequel de ses métiers, il se mit à l'école des descendants de Mesmer et se fit magnétiseur. Il recruta un certain nombre de somnambules lucides, et pendant dix ans ne cessa de faire sur eux les expériences les plus variées. Ne se contentant pas des résultats atteints avant lui et autour de lui, — applications du magnétisme à la thérapeutique, pénétration de la pensée étrangère par le magnétisé, double vue, vue à distance, vue à travers des corps opaques, hallucinations artificielles, divination du passé, prévision et pronostication

de l'avenir, — tout cela pour lui bagatelles de la porte, amusements de savants ou d'amateurs, — il se lança d'un seul coup en pleine magie, et, allant droit au but, entra de plein pied, à l'aide de ses lucides ou médiums, en communication avec les esprits.

Pendant que les magnétistes, médecins ou savants, essayaient de poursuivre avec les lentes méthodes de la science les effets et la nature de cette force nouvelle dont ils attendaient de merveilleux résultats pour la guérison des infirmités humaines, lui, *homme de la nature*, comme il se vantait d'être, sans instruction, sans études préalables, se jeta, corps et âme perdus, dans la nécromancie, et sous l'inspiration évidente de Satan, posa les bases de ce spiritisme infernal que nous avons vu depuis faire un si beau chemin. Allan-Kardec ne sera que l'écho de Cahagnet.

Le diable trouvait enfin son homme, l'homme qu'il lui fallait pour lancer audacieusement, sans la moindre pudeur, sans le moindre scrupule moral ou scientifique, cette nouvelle hérésie, habilement greffée sur un spiritualisme de contrebande, qui allait bientôt envahir le monde. Il ne s'agissait plus de quelques phénomènes plus ou moins extraordinaires jetés en pâture aux discussions des savants et des académies, mais d'un corps de doctrine religieuse et philosophique à substituer dans l'esprit des hommes aux enseignements de la foi catholique, au dogme et à la morale de l'Eglise, et cela, à l'aide de révélations venant directement de l'autre monde par l'organe des esprits des trépassés.

Dans tout ce qu'a écrit Cahagnet, perce l'unique préoccupation de démolir pierre à pierre l'édifice catholique ; et c'est là, plus encore que dans les ridicules apparitions dont ses médiums sont favorisés, qu'apparaît la griffe indéniable de Lucifer. Il est peu d'impies des temps modernes, qui, pour la violence des invectives, la crudité et le cynisme du langage, puissent lui être comparés : c'est la haine et l'impudence de Satan lui-même qui parlent par sa bouche. Voulons-nous, par exemple, savoir ce qu'il pensait de la Bible, Ancien et Nouveau Testament ? nous n'avons qu'à transcrire le titre d'un de ses derniers opuscules publié en 1884 au Bureau de la *Fraternité universelle* :

« LA BIBLE ET SES IDIOTS DÉFENSEURS AU TRIBUNAL DE LA PHILOSOPHIE MODERNE. — Livre imposé en France par 30.000 prêtres, évêques, archevêques, cardinaux, ainsi que par plus de 50.000 sœurs, frères ignorants, capucins, moines et nonnes de toute sorte ; Livre absurde, coûtant au libre-penseur aussi bien qu'au dévot plus de cinquante millions par année, sans compter plus de cinq cents millions engloutis dans des édifices et des palais soi-disant religieux pour loger les professeurs de ce bouquin anticivilisateur. »

Au titre on peut juger l'ouvrage ; nous ne

pourrions en citer certains passages sans faire rougir nos lecteurs.

Et quelle est la Bible, quel est l'Evangile du nouveau révélateur ? Les autorités sacrées de Cahagnet sont innombrables ; il n'y a que l'embarras du choix. En voici quelques-unes des plus recommandables parmi les modernes : Campanella, Fichte, Saint-Martin, Fourier, le baron de Reichenbach (1), et par-dessus tout Swedenborg l'illuminé, qu'il a contribué plus que personne à mettre à la mode en France.

On pouvait croire Swedenborg et son absurde Illuminisme enterrés en France à tout jamais avec les derniers restes du Martinisme du XVIII^e siècle ; les rêveries du faux mystique suédois durent à Cahagnet une espèce de renaissance, et c'est de lui que date la vogue insensée que Swedenborg et son œuvre obtinrent parmi les adeptes du spiritisme et les amateurs de science occulte. Le *Traité des Merveilles du Ciel et de l'Enfer*, traduit par Cahagnet, devint l'Evangile de la nouvelle religion. La Société des Etudiants Swedenborgiens date de Cahagnet.

Mais pour Cahagnet, toutes les autorités derrière lesquelles il s'abritait n'étaient qu'un leurre, un appât tendu aux simples d'esprit pour les faire mordre à un hameçon de sa façon, et leur ingérer les indigestes productions de son propre cerveau. Frappé de la lamentable incurie de certains inventeurs de génie qui prive la postérité des découvertes les plus utiles et les plus belles, ne voulant pas, ainsi qu'il le dit lui-même, que ses manuscrits, comme ceux du docteur Gorgéret ou du docteur Bertrand, fussent vendus à l'épicier, il résolut de faire gémir la presse, d'inonder le monde de ses écrits, de révolutionner la religion et la métaphysique par la nouveauté et l'étrangeté de ses révélations. Pendant dix ans, il prépara ce chef-d'œuvre d'audace qui devait étonner le monde et dépasser en sublimes conceptions toutes les apocalypses du passé. Cela parut sous la forme d'un modeste in-8°, vers la fin de 1847 ; c'était intitulé :

LES ARCANES DE LA VIE FUTURE DÉVOILÉS, où l'existence, la forme, les occupations de l'âme après sa séparation du corps sont prouvées par plusieurs années d'expériences, au moyen de huit somnambules extatiques qui ont eu quatre-vingts perceptions de trente-six personnes de diverses conditions décédées à différentes époques ; leurs signalements, conversations, renseignements ; preuves irrécusables de leur existence au monde spirituel.

Rien que ce titre, si précis, si circonstancié, si positif, devait fermer la bouche à la critique ; l'auteur s'effaçait derrière ses garants ; il n'était qu'un greffier de procès-verbaux, le secrétaire enregistrant scrupuleusement les oracles émanés

(1) Cahagnet a traduit en français ses *Lettres odiques-magnétiques* (1853). « Merci, monsieur Reichenbach, s'écrit-il dans le délire de l'enthousiasme, merci pour vos révélations odiques de la tombe ; soyez assuré que ces images, ces ombres, ces fantômes aériens dont vous parlez feront le tour de notre globe, et l'enfermeront dans leur vaste manteau immortel. »

des esprits eux-mêmes parlant par la bouche de leurs merveilleux interprètes. Si le lecteur était incrédule, il n'avait qu'à se transporter au logis du magnétiseur et à y entendre de ses propres oreilles Swedenborg en personne révélant les mystères de l'autre vie par l'organe d'un de ses huit somnambules extatiques.

Il paraît que, malgré l'attrait et la nouveauté du sujet, Cahagnet fut assez embarrassé pour faire imprimer ce premier volume. Econdit des éditeurs, faute d'un nom littéraire, il se vit réduit à l'imprimer à ses frais. Mais le diable était là, tout prêt sans doute à le tirer d'embarras. Cahagnet eut donc recours à son esprit familier Swedenborg, et lui demanda les moyens d'arriver à son but sans le secours des éditeurs. Le bon Swedenborg lui révéla qu'il s'était trouvé dans le même cas : « C'est aux dépens de ma fortune, lui dit-il, que j'ai fait faire l'impression de mes ouvrages, que je vendais très peu dans mon temps. Personne ne voulait les lire ; il en sera de même du vôtre dans cinquante ans ; on le lira avec plaisir, comme on lit les miens maintenant. » Cette perspective était rassurante sans doute, et Cahagnet devait se trouver très flatté de ressembler au moins en ce point à Swedenborg. Mais, pour le moment, le moindre maravedis eût mieux fait son affaire ; le pauvre Cahagnet était sans le sou. Il avait bien lancé une souscription ; mais elle était loin d'être remplie, et l'imprimeur ne voulait pas prendre en paiement de simples signatures.

Il songea alors à se faire aider pécuniairement par les esprits. Il savait par expérience que les esprits pouvaient faire des *apports* matériels, et certes c'était bien le moins qu'ils usassent de cette faculté pour venir en aide à celui qui allait les révéler au monde. Mais Adèle, sa principale voyante, « le phénix des lucides » comme il l'appelle, refusa, sur l'avis des esprits eux-mêmes, de se prêter à ces mesquins arrangements, et lui fit entendre, toujours de par le ciel, qu'il manquait de foi, qu'il n'avait pas à s'inquiéter pour l'impression de son livre, qu'il lui viendrait à temps quelqu'un qui le tirerait de peine. En effet, quelques jours après, un respectable vieillard, M. Pirlot, se présenta chez lui, et, apprenant l'état des choses, tira de son portefeuille un billet de 500 francs qu'il lui remit en lui disant : « Voilà qui lèvera toute difficulté ; vous me le rendrez lorsque vous serez rentré dans vos fonds. » — « Un autre bienfaisant ami des sciences, ajoute Cahagnet, fit le reste de la somme nécessaire à l'impression. »

Mais ce n'est pas le seul prodige qui accompagna l'impression des *Arcanes*. En voici un autre, non moins digne d'attention :

Un jour, Cahagnet reçoit une épreuve à corriger avec le manuscrit. Or, vingt-six pages de ce manuscrit (unique) étaient tellement brûlées qu'elles étaient presque devenues illisibles. L'im-

primeur, consulté sur cet accident, répondit que le correcteur avait posé ces feuilles sur la tablette de son poêle très chaud en ce moment, et ne s'était aperçu de sa distraction qu'à une forte odeur de brûlé qui lui fit retirer aussitôt le cahier. Swedenborg fut consulté à son tour et donna le mot de l'énigme : cet accident avait été préparé par de mauvais esprits (1) qui voulaient anéantir les vérités que cet ouvrage révélait, et sans l'assistance expresse des bons esprits qui veillaient à sa conservation, le manuscrit était à jamais perdu.

Rassuré sur la question matérielle, Cahagnet, préoccupé surtout de l'effet que produirait son ouvrage sur ses émules les magnétiseurs, et en particulier sur celui d'entre eux qui avait alors la plus grande autorité, le baron Du Potet, imagina de se le concilier en lui dédiant ses *Arcanes*, comme à son maître ès-sciences occultes, en témoignage de son admiration et de sa reconnaissance. Il s'y déclarait son obligé et parlait de l'indulgente bonté avec laquelle Du Potet avait daigné prêter à ce livre son généreux appui. Celui-ci, en effet, dans le n° 53 de son *Journal du Magnétisme* (10 septembre 1847) avait annoncé la prochaine publication des *Arcanes* ; puis, il y était revenu d'une façon plus explicite, le 26 octobre :

« Nous sommes en mesure, disait-il, d'annoncer cet ouvrage comme très-sérieux... D'intéressantes conversations avec les âmes des décédés résolvent au moins 1.200 questions tant sur la théologie, la psychologie et la métaphysique que sur les propriétés antérieures, présentes et futures de l'âme. L'auteur a sacrifié dix années de sa vie à la composition de cet ouvrage. N'ayant pas les moyens de le faire imprimer, il le propose en souscription : 1 vol. 8° d'environ 300 pages. Prix : 5 francs pour Paris, payables en recevant l'ouvrage. On souscrit chez l'auteur, M. Alph. Cahagnet, 17, rue Tiquetone, à Paris, et au bureau de notre journal. L'impression en sera commencée aussitôt que 100 souscriptions auront été réunies ; il y en a déjà 34. »

Du Potet fit bon accueil à la flatteuse dédicace des *Arcanes* et y répondit par une lettre insérée à la suite de la dédicace. Il y félicite Cahagnet du courage avec lequel il a entrepris de faire connaître à l'homme ses destinées d'outre-tombe ; mais (car il y a un *mais*, et sans doute c'est de ce *mais* que date la première mésintelligence entre le disciple et ce maître), en homme prudent et qui se défie des lumières et du jugement de Cahagnet, il se permet d'émettre un doute, et de lui faire remarquer que peut-être les révélations de ses extatiques ne sont que des reminiscences de leurs veilles, un reflet de leur éducation, de leurs préjugés ou de leurs croyances. D'autre part, « la méthode par laquelle l'auteur des *Arcanes*

(1) Ces mauvais esprits, dans la doctrine de Cahagnet, ne sont que des âmes des trépassés, comme les bons ; il leur prête presque tous les privilèges accordés à Satan : Dieu leur permet de s'introduire dans le corps humain sous la forme d'un vent, d'un bonton, d'une coïtue... Cahagnet lui-même a été envoûté plus d'une fois par ses ennemis, une fois entre autres au moyen d'une lettre qui a été le conducteur du mauvais fluide.

canes franchit d'un seul bond, sans transition, sans intermédiaire, la distance qui nous sépare de Dieu » lui paraît « hasardeuse et prématurée. »

Jusqu'alors Du Potet n'avait point encore osé se prononcer dogmatiquement sur la nature de ces forces mystérieuses du magnétisme, qui cependant lui semblaient dépasser les forces de la matière : « Le magnétisme, disait-il à Cahagnet, explique bien le somnambulisme ; mais de là à conclure que le somnambule est directement soufflé par les esprits, il y a un abîme ; il faudrait grouper des faits qui nous montrent, par quelque chose de saisissable, les rapports de l'âme incarnée avec celle qui ne l'est plus. » Au fond, Du Potet se déclarait jusqu'à nouvel ordre incrédule aux révélations d'Adèle et des autres extatiques de Cahagnet, et n'était pas loin de voir en lui un disciple imprudent et infidèle.

Ce n'était pas là tout à fait ce qu'attendait Cahagnet ; il sentait que ces restrictions du maître, si discrètement et si courtoisement présentées, cachaient un fond de défiance et d'incrédulité dont il lui serait bien difficile de triompher. Aussi, dans sa réponse à la lettre de Du Potet (réponse insérée à la suite de cette lettre), perce déjà un peu de dépit et d'aigreur. Tout en protestant encore de sa pure reconnaissance, il se défend d'avoir voulu faire un roman ou un livre de révélations dogmatiques sur Dieu, et proteste de toutes ses forces de sa fidélité à son maître : « Quand vous m'aurez lu, Monsieur, la puissante pénétration de votre esprit vous prouvera que je ne vous ai pas quitté. »

Enfin, le livre parut, Du Potet le lut, et Cahagnet attendit avec la plus vive impatience que parut le compte-rendu détaillé qu'en avait promis le *Journal du Magnétisme* (1). Il attendit jusqu'au 10 août 1848. Entre temps, Du Potet avait voulu se rendre compte par lui-même de la façon dont opérait Cahagnet, et mettre à l'épreuve la lucidité de ses somnambules.

« Moi-même, dit-il, dans son analyse du premier volume des *Arcanes*, j'ai voulu m'assurer de ce fait incroyable (l'apparition réelle des esprits aux yeux de la voyante) ; j'ai demandé un ancien ami, fort inconnu de la voyante et de son magnétiseur. Cette extatique m'a dépeint mon ami, énuméré toutes les singularités qui le caractérisaient, et, je dois le dire, il était très original ; rien n'a été oublié, si bien que je croyais le voir moi-même, tant le tableau en était saisissant. Bientôt, cette ombre s'est enfuie, en effrayant la somnambule : un seul mot avait causé cette disparition subite, et mon étonnement en fut porté à son comble, car ce même mot prononcé devant lui le mettait toujours en fureur (2). Ce fait, que j'egarantis, donne une sorte de vraisemblance à la doctrine de M. Cahagnet touchant l'apparition des morts. Son livre est rempli de phénomènes semblables. »

Et cependant, Du Potet ne s'avouait pas

convaincu. D'une part, sur la nature des révélations, il objectait que « c'est un intermédiaire qui voit, et pour qui est familiarisé avec le somnambulisme, on peut croire à une communication de pensée ». D'autre part, le paradis des somnambules ne lui apparaissait que comme une faible et pâle copie d'anciennes doctrines : l'Elysée et le Tartare, le paradis d'Ormuzd ou celui des Scandinaves (!). En somme « bien que les *Arcanes* eussent fait quelque sensation dans le monde magnétique, et que ce livre fût un pas vers l'inconnu », il lui semblait laisser beaucoup de vide, et peu de chose, à son avis, devait sortir de ces recherches. Il terminait en faisant ressortir la vulgarité et la trivialité du langage des esprits évoqués : « Tous les habitants du paradis des *Arcanes* y parlent comme de simples mortels... Je le dis à regret, nous sommes loin du temple de Delphes... Nous ne sommes touchés que par de grandes idées, de grandes images ; ce qui est trop vulgaire ne peut venir du ciel. Tel est mon sentiment. »

Or, au moment même où Du Potet signait cette critique aigre-douce et répudiait pour son compte le mysticisme transcendant de son disciple, il sortait décidément lui-même du cercle thérapeutique et entraît en vainqueur dans le monde magique, se disant hautement possesseur de vérités secrètes que le monde où nous vivons ne peut recevoir et ne peut entendre qu'en partie. « Oui, s'écriait-il dans son journal au lendemain de son éreintement du pauvre Cahagnet, nous pouvons, et nous vous devons cet aveu, lecteurs, nous pouvons produire ce qui peut effrayer la pensée, ce qui peut agiter le monde, et nous n'osons pas!... Mais, si nous reculons devant la description des faits, nous avançons dans leur production, et nous rendons témoins les hommes honorables qui nous le demandent, de scènes de véritable *magie*. »

Il semblerait que l'apparition du livre de Cahagnet a fait faire un pas décisif à Du Potet dans le monde magique où il hésitait jusque-là à s'aventurer, que la crainte d'une concurrence redoutable le pousse à marcher en avant, et lui dicte ce boniment dont les promesses mystérieuses doivent laisser bien loin derrière elles les mystiques visions des extatiques de Cahagnet. On devine si le diable devait se frotter les mains, à la vue de cette émulation, de cette lutte passionnée entre deux adeptes rivaux, jaloux d'étendre chacun plus loin les limites de son action, et

(1) Il serait superflu de donner ici une analyse détaillée des doctrines de Cahagnet sur la destinée des âmes après la mort ; elle diffère peu de celle des Spirites en général, qui est amplement exposée dans le *Diable au XIX^e Siècle*. Elle n'est en somme qu'un composé hybride des théories de Reichenbach et des rêveries de Swedenborg, auxquelles Cahagnet a ajouté toutes les absurdités et les niaiseries que Satan soufflait à ses somnambules. Ce n'étaient là que des variations sur ce thème essentiellement diabolique : que l'homme n'a rien à redouter de la mort, qu'il n'y a pas d'enfer, et que tout ce qu'enseigne la foi catholique sur l'autre monde n'est que fable et mensonge. Marque infailible de l'inspiration infernale : il niait effrontément la divinité de Jésus-Christ. Renan n'a fait que marcher sur les brisées de Cahagnet.

(1) Journal fondé par Du Potet en 1845, continué jusqu'à nos jours.

(2) On verra plus loin quel était ce mot.

de se dépasser l'un l'autre en propagande satanique.

L'article du *Journal du Magnétisme*, si longtemps attendu de Cahagnet, ne pouvait exciter en lui que des sentiments de dépit, de colère, des désirs de représailles.

La première vengeance qu'il en tira fut une réponse acerbe aux objections de Du Potet, insérée bien en vue en tête du second volume des *Arcanes*, publié au commencement de 1849. Il y mettait en pleine lumière la contradiction flagrante qu'il découvrait entre son aveu touchant cette séance d'apparition d'où il était sorti si émerveillé et si satisfait (1), et ses conclusions si défavorables, si dédaigneuses pour le livre et pour l'auteur.

Quant au reproche de vulgarité fait au langage de ses esprits, il y répondait en faisant preuve d'une humilité capable de désarmer les plus difficiles. « M. Du Potet, disait-il, est étonné que quelques génies ne soient pas venus me dévoiler quelques vérités dont le ciel est rempli ; je répondrai que c'est par la raison que qui se res-

(1) Voici le récit de cette séance fait par Cahagnet lui-même dans le deuxième volume des *Arcanes*, Expérience 117. Nous le donnons à titre de spécimen des procès-verbaux assez monotones qui remplissent les trois volumes de cet ouvrage.

« Paris, le 10 avril 1848.

« M. le Prince de Kourakine, secrétaire de l'ambassade russe à Paris, ayant lu les *Arcanes*, se présenta à la maison avec M. le baron Du Potet, M. Hébert de Garnay, et me demanda une séance d'apparition...

« M. Du Potet désire à son tour faire apparaître M. Dubois, docteur, un de ses amis, décédé depuis quinze mois environ.

« Adèle dit : — « Je vois un homme qui a les cheveux tout gris, il en a très peu sur le devant de la tête ; son front est découvert et saillant près des tempes, ce qui lui rend la tête comme carrée. Il peut avoir 60 ans environ. Il a deux rides de chaque côté des joues, un pli sous le menton, ce qui le fait paraître double ; col très court, c'est un rentassé ; yeux petits, nez gros, bouche un peu grande, menton plat, mains maigres et petites. Il me paraît un peu moins grand que M. Du Potet ; s'il n'est pas plus gros, il a les épaules plus larges. Il porte une redingote brune à poches sur le côté. Je le vois tirer de sa poche une tabatière et prendre une prise. Il a une démarche toute drôle, il ne se tenait pas bien et avait les jambes faibles ; il a dû en souffrir. Il a un pantalon un peu court.

« Tiens, il ne cirait pas ses souliers tous les jours, car ils sont convertis de boue. Le tout ensemble, sa mise n'est pas riche. Il avait un asthme, car il respire avec peine. Je lui vois aussi une grosseur dans le bas-ventre, il a quelque chose qui appuie dessus. Je lui ai dit que c'était M. Du Potet qui le demandait. Il me parle de magnétisme avec une volubilité incroyable ; il parle de tout à la fois ; il mêle tout ; je n'y comprends rien ; il en éclabousse de la salive. »

« M. Du Potet lui fait demander pourquoi il ne lui est pas encore apparu comme il le lui avait promis ? Il répond : « Attendez donc que je m'oriente, je ne fais qu'arriver, j'étudie tout ce que je vois. Je veux vous en rendre compte quand je vous apparaîtrai et vous dire bien des choses.

« — Quel jour m'avez-vous promis que vous le feriez ?

« — Un mercredi. »

« Adèle ajoute : « Cet homme devait être oublieux, je suis assurée qu'il était très distrait. »

« M. Du Potet lui fait demander de nouveau : « Quand m'apparaîtrez-vous ?

« — Je ne peux préciser le temps, je tâcherai de le faire dans six semaines.

« — Demandez-lui s'il aimait les Jésuites ? »

A ce nom, il fait un tel saut en l'air, étendant les bras en s'écriant : « les Jésuites ! » qu'Adèle s'éloigne brusquement et reste saisie au point qu'elle n'ose plus lui parler.

« M. Du Potet déclare que tous ces détails sont très exacts, qu'il ne peut en retrancher une syllabe. Cet homme était dit-il, d'une conversation intarissable, mêlant toutes les sciences dont il était grand amateur, et mettait une telle volubilité à parler qu'il en bavait, comme le dit la lucide. Il avait très peu soin de sa personne ; il était tellement distrait qu'il oubliait quelquefois de manger. Lorsqu'on lui parlait des Jésuites, il sautait de la manière qu'Adèle a décrite. Il était toujours crotté comme un barbet ; il n'est pas étonnant que la lucide voie ses souliers couverts de boue. Il avait effectivement promis à M. Du Potet qu'il lui apparaîtrait un mercredi ou bien un samedi.

« M. Du Potet a reconnu l'exactitude de cette apparition dans le n° 75 du *Journal du Magnétisme*. »

semble s'assemble ; comme je ne suis et ne serai jamais un génie, j'ai recherché des êtres de ma nature... Cependant ceux qui sont venus m'inspirer en savaient plus long que moi. M. Swedenborg, qui n'a jamais été un génie (sans doute suivant M. Du Potet), m'a cependant dit que le soleil que nous voyons n'était pas un globe matériel, que les pensées étaient des êtres vivants, que l'homme avait un univers enfermé dans sa sphère, et cent autres révélations de ce genre. »

Puis, il ramenait la question sur son véritable terrain, celui de la rivalité de métier : ses extatiques, à lui Cahagnet, valaient bien, après tout, les ronds de charbon de M. Du Potet. « Si vous n'êtes pas entièrement convaincu de la vérité de ces apparitions, lui disait-il, comment voulez-vous que les personnes que vous provoquez tous les dimanches publiquement chez vous, dans vos salons, dans un rond de charbon, puissent être convaincues plus que vous ? »

Enfin, il oppose mépris à mépris ; le sien s'adresse à la morgue aristocratique et aux ambitions mondaines des faux savants, qui n'aspirent qu'à l'immortalité humaine et terrestre ; s'ils ne veulent pas le suivre dans le monde où il s'aventure, c'est qu'ils savent que l'égalité et la fraternité y règnent. « Fourier disait : « Les civilisés sont si haineux qu'ils dédaigneraient le ciel, si tout le monde y entraît, et ils jouissent en pensant que bon nombre d'entre eux ira à tous les diables. » Fourier vous connaissait ! »

Cette réplique, très faible d'argumentation, d'un style lourd, pâteux, incohérent, eût dû laisser Du Potet indifférent. Mais il devait à son honneur de chef du spiritisme, il devait à ses disciples, à la galerie attentive à ce duel, de ne pas laisser sans réponse l'attaque de son adversaire. Cette fois, ce fut un coup de massue, dont ne se releva pas le pauvre Cahagnet ; cette réponse est assurément le chef-d'œuvre polémique de Du Potet ; elle débutait ainsi :

« Un nouveau volume des *Arcanes* vient de paraître, c'est le second fruit d'un arbre dont les rameaux se balancent paisiblement dans le ciel, et qui, sans doute, abrita nos premiers parents. C'est avec hésitation que nous avons rendu compte du tome 1^{er}, et nous avons nos raisons pour cela. M. Cahagnet, excellent homme du reste, paraît être d'une susceptibilité excessive à l'égard de son Paradis, qui est aussi celui de ses lucides. Il nous l'a bien fait noir. A peine avions-nous touché de ce pré la largeur de notre langue, qu'il a paru à M. Cahagnet que c'était une témérité punissable par un châtement exemplaire. Aussi les épithètes, qu'il croit sanglantes, et qui sont peut-être fort vraies : ânes, bornes, éteignoirs, imbéciles, etc., nous ont été lancées dans ce nouvel écrit. Voyez ce que c'est qu'une nouvelle doctrine ! elle est tout de suite intolérante comme les anciennes... M. Cahagnet s'expose, par sa rigueur, à ce qu'on examine de plus près ses lucides, et qu'on fasse connaître leur parenté étroite, très étroite même, avec tous les somnambules passés et présents. Nos ob-

servations actuelles paraîtront dictées par un sentiment malveillant et injuste; mais qu'importe, nous devons aux magnétistes notre opinion entière... »

Cette opinion entière, il la résumait en deux mots; il disait à Cahagnet en terminant :

« Je crois que vous avez imaginé un Paradis, dans vos rêves d'homme éveillé, et j'attends que les preuves deviennent plus évidentes; car mon esprit ne peut admettre pour des vérités vos conceptions bizarres. Je vous crois dans l'erreur. »

Dans le cours de l'article, il démontrait pertinemment à son rival qu'il ne connaissait absolument rien en fait de *magie* et de *nécromancie*, et opposait à sa méthode indirecte, où nul ne voit, nul n'entend, sinon la crisiaque, les évocations directes, visibles et tangibles, où la personne évoquée se présente avec tous les caractères qui la distinguent, « avec le sceau des morts sortant de terre ou venant du ciel ». Le pauvre Cahagnet est accusé d'ignorer absolument les préceptes et les formules de la véritable science occulte, d'être totalement étranger aux connaissances qui distinguent les initiés. Du Potet ne le laisse pas même jouir du certificat qu'il lui avait accordé touchant la vérité et l'exactitude de la vision de son ami Dubois, oubliant ce qu'il en avait dit dans son premier article; il relève comme fausses plusieurs affirmations de la voyante (1).

Cahagnet, écrasé, foudroyé par le Jupiter olympien du Magnétisme, crut sage de ne pas répliquer et déclina toute polémique suivie avec Du Potet. Aussi bien, il y allait de ses intérêts matériels; la vente des *Arcanes* se ressentait des horions que lui administrait si magistralement le terrible jouëur; et Cahagnet n'était point insensible à cette considération. Il s'en explique assez naïvement dans la préface de son 3^e volume :

« Lorsque nous publiâmes, à la fin de 1847, le premier volume des *Arcanes de la vie future dévoilés*, faisant hommage à M. Du Potet du premier *traité pratique* de nécromancie paru jusqu'à nos jours, il louangea fort notre ouvrage en petit comité, nous en plaça près de deux cents exemplaires (moyennant remise du libraire); mais lorsqu'il fut obligé d'en faire l'appréciation dans son journal, il nous attaqua indignement, sans aucune générosité, nous faisant perdre ainsi la vente des deux cents exemplaires complémentaires du premier qu'il avait placés lui-même. Les lecteurs de M. Du Potet, entendant dire à leur professeur que les *Arcanes* n'étaient que des rêveries de somnambules désorganisés, le baragoin d'un fou entêté, enfin, un livre indigeste qu'on jetterait dans un coin après l'avoir lu, ces lecteurs, disons-nous, ne durent pas acheter la

(1) « D... ne prenait point de tabac, quoiqu'elle ait dit qu'il prisât; il n'avait point de hernie, ne portait point de bandage; on ne lui vit jamais non plus de redingote de la couleur désignée, etc. Ces détails me sont certifiés par sa veuve et ses enfants. Quant à son apparition à moi, annoncée devoir s'effectuer dans un temps donné, l'époque est passée depuis bien des mois, et je n'ai rien vu. S'il m'était apparu, je le dirais avec la plus grande franchise; car j'aime et cherche la vérité avec une égale passion... Je puis constater des erreurs semblables, et plus matérielles encore, en vingt endroits des *Arcanes*, et les explications de M. Cahagnet ne servent qu'à les rendre plus évidentes. » (*Journal du Magnétisme*, n° 85, 10 janvier 1849.)

deuxième partie, et nous forcèrent ainsi d'en vendre 400 exemplaires, à 1 franc le volume, à M. Germer-Baillièrre. Cette petite vengeance de notre faux protecteur nous coûta plus de deux mille francs. »

Une circonstance inattendue vint encore envenimer les hostilités. Cahagnet, n'osant plus s'en prendre ouvertement à son rival, l'attaqua sourdement derrière le masque de l'anonyme.

Au commencement de l'année 1849 paraissait, sous forme d'Almanach populaire, un pamphlet magnétique et politique intitulé : *La Science du Diable*, qui fut aussitôt saisi par la police du général Cavaignac. Inspirée, sinon rédigée par Cahagnet, cette diatribe politico-magnétique exaltait l'auteur des *Arcanes* aux dépens des autres magnétiseurs, et reproduisait la relation de la séance donnée à du Du Potet, telle qu'on l'a lue plus haut.

Cette divulgation de noms propres, de détails intimes, de secrets de famille, parut à Du Potet manque d'égards joints à l'indiscrétion et à l'inconséquence. Le cas méritait une nouvelle leçon. Cette fois, il passa la plume à son lieutenant Hébert de Garnay, celui-là même qui avait partagé avec lui l'honneur de la dédicace du 1^{er} volume des *Arcanes*. Hébert, dans un article du *Journal du Magnétisme*, se livra à une charge à fond de train contre le malencontreux auteur; le fond, la forme, le style, tout y est passé au crible; infractions aux règles de la logique, contradictions, erreurs de fait, conclusions trop hâtives, et ne ressortant nullement des faits allégués, ignorance de la science du magnétisme, tel est, en somme, le bilan de l'ouvrage.

On comprend le peu de succès qu'obtint le livre de Cahagnet auprès des magnétistes *matérialistes*, comme il les appelait, qui ne juraient que par Du Potet. Deux choses le consolèrent de cet échec en France : le bruit fait autour de son nom par la mise à l'index de ses premiers ouvrages, et la vogue des *Arcanes* à l'étranger.

Cahagnet, en 1851, put se proclamer le premier martyr du nouvel Évangile diabolique.

Lorsqu'on connaît les roueries de Satan, on n'est plus étonné de voir Cahagnet invoquer à l'appui de ses pratiques et de ses doctrines l'autorité même de Jésus-Christ et de son Eglise; moyen usé, mais toujours efficace, d'attirer à l'école du diable ces catholiques inquiets et même ces prêtres trop confiants, qu'un amour indiscret des nouveautés entraîne dans les petites chappelles lucifériennes.

C'est pour prévenir ce danger, et ne laisser plus aucun subterfuge à ces imprudents amateurs du fruit défendu, que la Sacré Congrégation de l'Index condamna les *Arcanes* de Cahagnet (1) et les fit brûler solennellement, comme

(1) Un décret du cardinal Brignole, en date du 9 juin 1851, publié par le *Journal de Rome* du 12 du même mois mettait à l'index les ouvrages suivants :

« *Arcanes de la vie future dévoilés*, par L. Alphonse Cahagnet.
« *Le Magnétiseur spiritualiste*, journal rédigé par la Société des

un des livres les plus impies, les plus hostiles à la foi catholique, les plus notoirement diaboliques qu'ait produit notre siècle.

Bien que Cahagnet se glorifie de cette prétendue persécution, il n'en fut pas moins très désagréablement impressionné par une condamnation qui pouvait écarter de lui les dupes ecclésiastiques dont il aimait à s'entourer. C'est avec une fureur égale à celle des plus fameux hérésiarques qu'il déverse l'injure et le mépris sur la sentence de ce tribunal « *christicole* et non *chrétien*. » A ces fureurs se mêlent les aveux les plus significatifs et les plus compromettants pour sa cause :

« Si l'on vous demande, dit-il, pourquoi la lecture des *Arcanes* est défendue dans toute la chrétienté par décision du tribunal suprême et sacré, nommé la *Sacrée Congrégation*, nous répondrons qu'on nous l'a laissé ignorer, qu'on nous a jugé sans nous entendre, et condamné sans d'autre forme que le bon plaisir de jeter trois de nos ouvrages dans un seul jour au feu. Si l'on n'a pas voulu nous instruire du sujet de notre condamnation, nous nous en sommes instruit nous-même en relisant ces ouvrages. Nous y avons vu que nous n'admettions pas la divinité du Christ, ni les peines éternelles de l'enfer *christicole*... Nous répondrons à ces chauffeurs de locomotives lucifériennes, que nous ne savons pas jusqu'à ce jour ce qu'ils entendent par enfer, etc... »

Nous regrettons de ne pouvoir citer tout au long un dialogue entre D*** et R***, où Cahagnet réfute triomphalement les arguments d'un homme d'église, en lui prouvant que sa doctrine est parfaitement d'accord avec les Ecritures, et que, par conséquent, la Sacrée Congrégation ne connaît pas les Ecritures. Mais l'argument sur lequel il compte le plus pour convertir son interlocuteur, c'est celui de la fin, l'exemple des ecclésiastiques qui, malgré les censures du tribunal romain, n'en continuent pas moins de marcher à sa suite et de s'initier à sa nécromancie.

D. — « Ecoutez, venez avec moi chez l'auteur des *Arcanes*, vous connaissez ma foi chrétienne, vous ne doutez pas de la vôtre, nous vérifierons les faits.

R. — Que Dieu m'en garde !

D. — J'ai directement rendez-vous aujourd'hui chez cet auteur avec un vénérable abbé, je ne redoute rien en sa compagnie.

R. — Quoi ! un abbé chez cet homme ?

D. — Il y en va continuellement.

R. — Mais ce nécromancien est à l'index ?

magnétiseurs spiritualistes de Paris (dirigé deux ans par Cahagnet) :

« *Guide du Magnétiseur*, ou Procédés magnétiques d'après Mesmer, Puysegur et Deleuze, par L. Alph. Cahagnet. »

Le *Journal du Magnétisme*, en insérant cette nouvelle, la fit suivre d'un petit mot de Hébert de Garnay où les écrits condamnés étaient notés comme *aussi contraires au magnétisme qu'à la religion*. Ce à quoi Cahagnet répondait dans son *Encyclopédie magnétique*, I, p. 31 : « Comment se peut-il faire qu'aux yeux de M. Hébert de Garnay, qui nie l'existence immortelle de l'âme humaine en petit comité, ainsi qu'un tant soit peu celle de Dieu, nous puissions passer pour irréligieux, nous les plus ardents défenseurs de ces croyances ? Nous ne savions pas notre antagoniste aussi CATHOLIQUE. » Et il proposait à son calomniateur d'ouvrir avec lui une controverse dans le *Journal du Magnétisme*, où chacun traiterait à son point de vue la question de l'immortalité de l'âme. Hébert de Garnay ne jugea pas à propos de relever le gant.

D. — De la Sacrée Congrégation, mais pas des prêtres bien pensants.

R. — Oh ! vous me trompez. Je veux voir de mes yeux un abbé chez ce maudit.

« La séance a lieu, l'auteur des *Arcanes* invite les personnes présentes à joindre leurs prières à la sienne, afin d'obtenir de Dieu la permission de faire apparaître le décédé demandé ; puis il remet sa lucide entre les mains de M. l'abbé, le priant de s'assurer, par tous les moyens et pouvoirs que l'Eglise lui a donnés, s'il est dans une bonne voie, et si ces apparitions sont entachées de diablerie. M. l'abbé exorcise, chasse le mauvais esprit et admet la vision comme pure. Tout le monde étonné, consterné, se regarde ; la sphère du magnétiseur sent moins le soufre, et cent questions, succédant les unes aux autres, sont adressées à la lucide ; l'esprit évoqué y répond le plus dévotieusement possible. Chacun reste convaincu que le Diable n'est pour rien dans ces études. Le 1^{er} et le 2^m volumes des *Arcanes* contiennent les attestations des faits précités par le vénérable abbé Almiguana et l'abbé M... (1) Comment se fait-il qu'en ce jour le même argument se présente, et qu'il y ait des êtres assez faibles d'esprit pour répéter que ces apparitions sentent l'enfer ? Dites donc qu'elles sentent le ciel, puisqu'elles vous démontrent *a priori* la bonté et la sagesse de l'Eternel. »

Quant au succès des *Arcanes* à l'étranger, qui gonflait d'orgueil le magnétiseur d'Adèle, il n'était que trop réel. Il y en eut bientôt plusieurs traductions, en anglais, en allemand, en portugais. Assurément, ce livre ne fut pas pour rien dans l'épidémie de spiritisme qui se déclara alors en Amérique, et qui de l'Amérique se communiqua à toutes les parties de l'Europe. Dans ce monstre diabolique, bientôt importé en France, Cahagnet put, avec une joie toute paternelle, reconnaître son enfant.

« L'Amérique, l'Allemagne, l'Angleterre, s'écrie-t-il avec transport, ne pensèrent pas comme M. Du Potet ; elles ramassèrent le livre jeté dans un coin, l'imprimèrent à des milliers d'exemplaires et en firent une étude consciencieuse. Le Nouveau-Monde, mettant à profit cette proposition, sut bien forcer notre antagoniste à avouer qu'il avait eu tort, et le presser de publier son livre ayant pour titre : *Magie dévoilée*, dans lequel cet auteur accepte, selon nous, et propose, selon lui, tout ce que nous avons dit dans les *Arcanes*, sujet de son courroux. »

Il faut le reconnaître, la nécromancie spirite, vaguement ébauchée jusque-là par quelques disciples avancés de Mesmer, Puysegur, Despine, Billot, l'abbé Loubert, Delaage, etc., avait trouvé, dans Cahagnet, son premier initiateur populaire, son premier vulgarisateur, et celui-ci pouvait avec quelque raison revendiquer pour lui les honneurs de la découverte :

« Le peu de bienveillance, dit-il, que l'en marqua en France pour nos études, fit que les Américains les ayant étendues aussi loin que possible, nous les présentent en ce jour (il écrivait ces lignes en 1853-54) comme si elles

(1) Nous nous proposons, dans un prochain article, de faire connaître cet abbé Almiguana, et avec lui quelques-uns des ecclésiastiques, qui n'ont pas craint de se mettre à l'école de Cahagnet ou de ses semblables.

étaient nées chez eux, quand, au contraire, à consulter la date de nos premières révélations et la sacrée congrégation romaine, nous restons bien les promoteurs de ces études, par conséquent les maudits de la chrétienté. »

Nouveau sujet de triomphe pour Cahagnet, Du Potet lui-même dans sa *Magie dévoilée* se faisait son disciple et se convertissait au spiritualisme des *Arcanes*. N'y parlait-il pas de la *vision réelle des esprits*, qu'il espérait *un jour rendre sensible* ?

« M. du Potet, écrit-il dans son *Magnétiseur spiritueliste*, vient de remonter sur le trône dont il n'aurait pas dû descendre pour nous combattre. Le n° 93 du *Journal du Magnétisme* lui rend toute sa gloire et le replace à la tête de l'école spiritualiste, dont il peut, mieux que tout autre, être le grand-prêtre. Nous n'avions jusqu'à ce jour fait percevoir à nos lucides que des décédés de quelques années, à trois siècles au plus ; M. Du Potet a fait remonter la vision de ses sujets jusqu'à vingt siècles ; que Dieu en soit loué et que les spiritualistes s'en réjouissent ! »

Il ne faudrait pas croire, à la lecture de ce dithyrambe, que Cahagnet ait désarmé ; le coup de patte n'est pas loin :

« La Magie, dit-il ailleurs, en parlant des fameux miroirs magiques de Du Potet, est sans doute le moyen dont il se sert, mais par des raisons d'intérêt privé, il n'en convient pas. D'abord il éloignerait beaucoup de gens de ses séances par peur ou par scrupule. Il serait peut-être en butte, comme il le dit lui-même, à des tracasseries extra-légales qu'il veut éviter. La force de la volonté et l'imagination suffisent, selon lui, pour opérer des prodiges. C'est ainsi qu'un homme prudent il se tire et se tirera toujours d'affaire. »

Ainsi la guerre continuait entre les deux magiciens, mais à bâtons rompus et par légères escarmouches :

« N'allez pas voir ce pauvre Cahagnet, disait Du Potet, car chaque fois qu'il reçoit un visiteur, il tombe dans des attaques épileptiques qui font peine à voir. »

Et Cahagnet de son côté :

« Voilà Du Potet qui lui-même évoque, commande et scelle les esprits dans des morceaux de verre. On conviendra alors que nous jouons au plus fin, tous les deux, et que mon antagoniste me rend des points, vu que je ne crois pas encore à cet emprisonnement spirituel. »

Cahagnet, du reste, avait de nouvelles raisons, assez graves, d'en vouloir à l'auteur de la *Magie dévoilée*. La Société Magnétique dont Du Potet était le chef, avait institué un Jury d'encouragement et de récompenses à décerner aux Magnétistes les plus méritants. Or, le 20 mai 1851, ce jury, présidé par le grand-prêtre de la société, avait exclu la candidature de Cahagnet proposé pour une de ces récompenses, et motivait ainsi son exclusion : « Le comité pense qu'il n'y a pas lieu de céder à l'insistance d'amis plus zélés qu'instruits, qui voient en M. Cahagnet un prophète. » Excommunié par Rome, le pauvre

Cahagnet se voyait encore excommunié par ses frères en Satan. On lui faisait payer bien cher la fantaisie qu'il avait eue de faire bande à part et d'élever autel contre autel.

En effet, entre le premier et le second volume des *Arcanes*, il avait fondé, le 27 novembre 1848, en concurrence de la grande société dirigée par Du Potet, la *Société des Magnétiseurs spiritualistes*, et lui avait donné pour organe un journal intitulé le *Magnétiseur spiritualiste*, où se trouvaient consignés tous les faits merveilleux, et surtout les apparitions du genre de celles contenues dans les *Arcanes*.

La fondation de la société, à laquelle étaient attachés cinq somnambules (1) lucides extatiques, avait été accompagnée d'une parodie sacrilège de la communion chrétienne. Cette cérémonie, renouvelée à la célébration de chaque anniversaire, consistait, nous dit Cahagnet, dans une espèce de communion ou banquet fraternel, composé de pain et de vin, influencés par l'esprit Swedenborg, et présentés par deux jeunes enfants.

Les sociétaires affectaient, dans leurs relations, les allures et le ton du mysticisme le plus transcendant, mêlé aux formules de la fraternité maçonnique. Ils s'appelaient entre eux du nom de *Frères et Sœurs en Dieu* ; les mots *mort* et *nécrologie* étaient remplacés par ceux de *spiritualisé* et *spiritualisation*. L'esprit Swedenborg était l'inspirateur et l'âme des assemblées, réunies sous son patronage.

Cette société avait pour but avoué :

1° Des recherches sur les lois du monde qui nous attend à la sortie de celui-ci ;

2° De se lier d'avance avec les êtres qui l'habitent à l'aide de la prière et des lucides « qui seront, disent les statuts, nos interprètes près d'eux, en attendant qu'il leur plaise de se manifester *visiblement* à nous si nous nous en rendons dignes » ;

3° « De développer chez nous des idées religieuses qui ne demanderont à nos cœurs qu'un *culte simple et spirituel*. »

Ce culte simple et spirituel reposait sur 63 articles, ou propositions métaphysiques et psychologiques, formant la dogmatique de la religion nouvelle ; la plupart révélées à Cahagnet par le bon frère Swedenborg. Cahagnet voulait bien mettre en tête de cette profession de foi l'existence de Dieu ! « 1. Il existe un Dieu, auteur de l'univers » ; mais c'était pour poser immédiatement en face de ce Dieu l'éternité de l'univers et proclamer implicitement le plus absolu panthéisme.

Tous les autres articles n'étaient que des propositions empruntées aux révélations des esprits consignées dans les *Arcanes*.

(1) C'étaient : la fameuse Adèle Maginot, M^{me} Vasseur, M^{me} Caroline (?), M^{me} Lemaire, et M. Emile Rey. A la fin de la première année, les sociétaires étaient au nombre de 45.

Nous pouvons nous faire une idée des travaux des sociétaires et de leurs expériences par le tableau qu'a tracé le frère Cahagnet des résultats obtenus, dans le discours qu'il prononça à la séance anniversaire de la fondation, le 27 novembre 1849. Il les résumait ainsi :

« Nous sommes possesseurs d'une ample moisson de réponses faites à toutes vos demandes traitant de psychologie, de métaphysique et de religion, réponses qui, il faut l'espérer, seront bientôt confiées à l'impression.

« Nous possédons et publierons également la construction du réservoir magnético-galvanique (1) dont la composition nous a été révélée par Adèle Maginot, réservoir auquel nous devons déjà plusieurs cures.

« Plusieurs d'entre nous ont, en plus, obtenu des preuves matérielles de l'existence et de la puissance des esprits et de leurs rapports avec la matière :

« Notre sœur Desingly, par un stigmatisme sur le front, qui fut visible pour tous pendant quelques semaines;

« Notre frère Renier, par plusieurs transports d'objets matériels;

« Moi-même, par un apport auquel je dois d'être délivré d'une influence magnétique occulte, apport qui, dans de telles circonstances, sera d'un grand secours à plus d'une victime d'une aussi lâche agression (2).

« Nous avons tous également éprouvé plus ou moins les puissants et bons effets de l'eau spiritualisée par notre bon frère Swedenborg (3).

« Beaucoup de malades lui doivent une guérison complète, ainsi qu'à la curative influence déposée par le même esprit sur nos cachefs et nos médailles.

« Bon nombre de frères et sœurs ont été assez heureux, en implorant ce généreux esprit, d'en être récompensés suivant leurs désirs.

« D'autres ont eu la douce consolation d'obtenir des visions, des apparitions et des communications spirituelles, soit par nos moyens ou d'autres voies, etc... »

(1) Voici cette description (Séance du 23 juillet 1849).

« L'esprit Swedenborg spiritualise le réservoir, nous engageant tous à le magnétiser en même temps que lui; ce que toutes les personnes présentes font en tenant chacune un ruban conducteur en laine d'une main, et de l'autre conduisant le fluide dans ledit réservoir, qui est ainsi composé : — A l'intérieur, 4 cases qui renferment chacune 3 espèces de plantes : au milieu de chacune d'elles, est placé un conducteur en fer, qui passe à travers le couvercle et est recourbé, formant au bout un petit crochet auquel sont attachés des conducteurs en laine blanche; ces conducteurs en fer sont d'un mètre de longueur environ, et d'un demi-centimètre de diamètre environ. Autour de chacun d'eux sont enroulés dans toute leur longueur en spirale un fil de laiton rouge et un fil de zinc d'égale grosseur, de 2 millimètres environ, ce qui forme un mouvement galvanique, qui est continuellement en activité. Chaque case de ce réservoir a une propriété différente : la première calmante et narcotique, la deuxième stimulante et fortifiante, la troisième circulation du sang, et la quatrième antispasmodique et ophtalmique. La première contient de la fleur de chanvre, de la camomille romaine et six têtes de pavots; la deuxième du romarin, du tilleul et de la jusquiame; la troisième de la petite sauge, de la sariette et du baume rouge; la quatrième des feuilles de mélisse, de la valériane et des fleurs de violettes; y joindre des blancs, si on veut lui donner une vertu ophtalmique... Le réservoir a environ un demi-mètre en largeur et en longueur, et 35 centimètres en hauteur. »

(2) Le docteur Bataille donne le récit de cet envoûtement de Cahagnet dans le *Diable au XIX^e Siècle*, au chapitre XXX.

(3) Le bon Swedenborg est d'une obligeance à toute épreuve : il paraît à la moindre sommation, répond à toutes les questions, même les plus sangrenues qu'on lui pose, aide Adèle à magnétiser des bouteilles d'eau en soufflant dessus. Un jour, Swedenborg ayant recommandé à Adèle de mettre sur une de ces bouteilles une étiquette portant : *Eau divine spiritualisée*, Adèle, par mégarde, à ces mots substitua ceux-ci : *Eau magnétisée*. Or, quand la bouteille arriva chez M. Renard, employé aux hypothèques de Rambouillet, à qui elle était destinée pour calmer l'irritation des conjonctives, le mot *magnétisée* se trouva effacé sans aucune trace de rature; la volonté et le fluide de M. Swedenborg, incorporés à cette eau, l'avaient, pendant le trajet, fait disparaître. Il est bon de dire que cette négligence n'ôta rien de sa vertu à l'eau divinement spiritualisée; M. Bernard se l'appliqua et guérit en deux heures.

Pour peu que l'on soit au courant du grimoire de la magie moderne, on sait ce que tout cela veut dire, et bien aveugle serait celui qui sous le masque du bon Swedenborg ne verrait percer le rictus de Satan.

Ce que Cahagnet ne disait qu'aux initiés, un chevalier de la Légion d'honneur, ancien officier de cavalerie, disciple de Dupotet, Joseph Olivier, le proclamait sans vergogne dans son *Traité de magnétisme, suivi des Paroles d'un Somnambule* (1849). Voici ce qu'il y écrivait touchant Satan et ce que le *Magnétiseur spiritueliste*, journal de Cahagnet, s'empressait de reproduire avec enthousiasme :

« Le Christ, ce docteur magnifique, réservoir intarissable du fluide magnétique divin, dont les rayons ont transpercé la matière, le Christ ne représente qu'une face déterminée du génie du bien. — En lui resplendissent *la charité, la bonté, l'humilité, la douceur*. Le Christ, c'est la *force* que donne la *foi*, force qui dérive de ses perfections mêmes. Mais le Dica de la *force réelle*, de la *force vraie*, c'est Satan ! Satan, en qui se personnifient *la grandeur, l'extermination* ; Satan, *le Dica de la révolte légitime*, a dit Georges Sand. — Satan le Dieu des *malheureux*, des *opprimés*. — Satan, le Dieu des *révolutions*. C'est lui, Satan, qui, se sacrifiant chaque jour, chaque jour arrache, au prix d'atroces tortures, la robe empoisonnée de la *force brutale* qui enchaîne la *force morale* dont il est le Dieu. Et cependant que le Christ panse de ses pleurs les plaies des combattants tombés sur le vaste champ de bataille de l'humanité, lui, — l'invaincu, l'indomptable, — brise les fers du prisonnier, les convertit en instruments de mort pour l'oppressur, et poussant son cri magique : Liberté, Egalité, Fraternité, suscite les pierres elles-mêmes qui se dressent en barricades contre lesquelles viennent se briser — impuissantes — les foudres de la *force brutale*... Satan, c'est la *moitié*, c'est le *complément* du Christ. Ils ne forment à eux deux qu'une seule personne, un même tout !

« Le Christ a paru : son type a été personnifié.

« Le type de *Satan* le sera ; il couronnera l'œuvre sur la terre.

« Le Christ a posé le principe.

« *Satan* viendra pour poser les conclusions de toutes les conséquences.

« Je vous comparerai *Satan* et le Christ à l'union de l'homme et de la femme, qui, par la réunion du *beau*, du *grand* et du *fort* au *simple*, au *bon* et au *doux*, forme l'image des qualités de Dieu. »

Convaincu par l'expérience que le pouvoir du magicien moderne est le même que celui de tous les magiciens de tous les temps, Cahagnet emprunte à l'antiquité la plupart de ses méthodes : miroirs magiques, hydromancie, crystalomancie, etc. Si on lui demande laquelle de ces méthodes de divination ou d'évocation est la meilleure, il n'hésite pas à répondre que « toutes sont bonnes : il suffit d'avoir des *sujets aptes à ces genres d'expériences* ; là est tout le secret. »

La paix ne régna pas longtemps parmi les frères en Dieu : la société du Magnétisme spiritueliste ne vécut que deux ans sous la direc-

tion de Cahagnet; mais le mouvement spiritualiste qu'il lui avait imprimé se perpétua, et la *Revue spiritualiste* succéda au *Magnétisme spiritualiste*. Celle-ci dura une dizaine d'années et eut, comme le journal son aîné, le triste honneur d'être brûlée en 1861 par le tribunal de l'Inquisition sur la place de Barcelone. C'est elle qui, par la voix de Piérart, son rédacteur en chef, enjoignait en 1867 à Garibaldi d'aller à Rome « établir le grand concile de la régénération chrétienne par l'Esprit, par la science et la libre-pensée, et demander à la papauté compte de ses iniquités passées et de l'usage qu'elle a fait du noble héritage du Christ, le plus grand démocrate qui ait paru sur la terre. »

Les disciples fidèles à Cahagnet prirent en 1853 le titre d'*Etudiants Swedenborgiens*, et fondèrent sous ce nom une nouvelle société que Cahagnet présida au moins à titre honorifique jusqu'à sa mort. En 1856, le Jury magnétique lui décerna enfin une médaille de bronze, qu'il lui avait plusieurs fois refusée.

A cette époque, l'œuvre capitale de Cahagnet était terminée : le *spiritualisme satanique* s'était infiltré à large dose dans les esprits, et le spiritisme en recueillit les fruits. En Amérique et en Angleterre, il continua même de s'appeler le *spiritualisme*. Fatigué de lutter contre l'aveuglement des magnétistes matérialistes, Cahagnet déserta le champ de bataille, et se retira, comme Achille, sous sa tente, c'est-à-dire dans son cabinet d'études spiritualistes et nécromantiques. Il se contenta de lancer de temps en temps, du fond de son sanctuaire, quelques-unes de ces brochures, où, au milieu des divagations philosophiques les plus insensées, ne respire que sa vieille haine diabolique pour le Catholicisme.

De sa retraite d'Argenteuil, où il se retira une quinzaine d'années avant sa mort, en compagnie d'Adèle Maginot, devenue sa femme, il put jouir avec délices du développement prodigieux de l'arbre qu'il avait planté et arrosé; il était bien, en réalité, le père de ces spirites qui se comptaient bientôt par millions sur la surface du globe.

Si la grande armée des nouveaux disciples de Satan oubliait trop, pour les prophètes de plus fraîche date, le patriarche du *Spiritualisme*, un petit noyau de fidèles lui était resté étroitement attaché; les partisans de Swedenborg continuaient à pratiquer la religion et le culte de leur maître, et, comme les Mahométans vers la Mecque, tournaient dévotement leurs regards du côté d'Argenteuil.

Lorsqu'il y mourut le 10 avril 1885, les Swedenborgiens se donnèrent rendez-vous sur sa tombe, et l'inondèrent de leurs larmes et des flots de leur éloquence. Une souscription fut ouverte par la Société des Etudiants Swedenborgiens pour lui élever un tombeau digne de lui. Cette souscription monta à 807 fr. 50. Le monument

fut solennellement inauguré le dimanche 23 août.

Peu de temps après, dans la même année, le phénix des lucides, Adèle Maginot était à son tour *spiritualisée* et rejoignait son magnétiseur et époux dans la tombe. Dans l'un des trois cieux superposés comme des nuages que le lucide Bruno Bizet avait révélés à Cahagnet, leurs deux esprits se retrouvèrent bientôt, pour y continuer la douce vie d'Argenteuil, et s'y livrer tout à leur aise à leurs chères études. Dans la doctrine spiritualiste, le ciel n'est que la continuation de la terre. Tristes fous ! dirons-nous, c'est dans les flammes du royaume infernal qu'ils se sont retrouvés.

Le 28 mars 1886, les Etudiants Swedenborgiens, réunis pour la célébration de l'anniversaire de la *spiritualisation* de Swedenborg, associaient au culte du mystique suédois celui du couple à jamais inséparable, le fondateur du Spiritualisme et son incomparable lucide :

« Le Frère Cahagnet étant spiritualisé depuis un an environ, et depuis sa bonne lucide étant allée le rejoindre, désormais nous les associerons dans la même pensée reconnaissante et pieuse de cet anniversaire. »

Il y a donc encore aujourd'hui, dans la grande église des spirites, une petite chapelle où Cahagnet partage avec Swedenborg les hommages religieux d'une secte occulte de nécromanciens, qui s'inspire encore plus des doctrines révélées par Adèle que des rêveries de Swedenborg. Swedenborg n'est là que pour la forme ; le véritable maître, c'est Swedenborg corrigé et remanié par Cahagnet, c'est-à-dire Cahagnet lui-même. Les Etudiants Swedenborgiens le déclarent du reste sans ambages :

« Nous entendons continuer la marche de recherches et d'examen de notre fondateur et de sa femme Adèle Maginot, dont les facultés puissantes et spéciales étaient à même de contrôler les phénomènes de la vie *intra et extra*, avancés par Swedenborg (1). »

Or, reconnaître Cahagnet pour maître, n'est-ce pas se mettre à la remorque de celui qui seul a pu l'inspirer, et s'avouer ouvertement l'adepte de Satan?... Tout lecteur de bonne foi adoptera comme nous cette conclusion.

Capitaine Pierre.

LE LIVRE DE M. DE LA RIVE

« En premier lieu, arrachez à la Franc-Maçonnerie le masque dont elle se couvre et faites-la voir telle qu'elle est. »

Ces paroles que M. De la Rive a empruntées à l'Encyclique *Humanum genus* (20 avril 1884) pour en faire l'épigraphe de son livre, suffisent à indiquer dans quel esprit il l'a écrit et à quelle noble impulsion sont dues les révélations qui le remplissent. Déjà quelques esprits clairvoyants et mus par la même

(1) *Philosophie générale des Etudiants Swedenborgiens* livres, n° 4, juin 1885.

pensée, auxquels, du reste, M. De la Rive rend sincèrement hommage, avaient essayé de soulever un coin du voile épais « derrière lequel s'abrite la Franc-Maçonnerie Universelle pour corrompre systématiquement la Femme et l'Enfant » ; de démontrer comment se réalisait en pratique dans toute l'étendue du monde maçonnique cet infernal refrain devenu le mot d'ordre de la secte :

Pour écraser l'infâme
Qui se croit triomphant,
Arrachons-lui la femme !
Elevons-lui l'enfant ! (4)

On sait avec quelle crânerie notre collaborateur Léo Taxil attachait le grelot dans son courageux livre *les Sœurs Maçonnes* (1886) qui excita tant de colères en défiant toute réfutation. Désormais il était acquis à l'histoire que, depuis son origine, la Franc-Maçonnerie avait compris toute l'importance de ce plan satanique pour arriver à ses fins, que de tout temps elle n'avait cessé d'initier des femmes à ses mystères, dans le double but de les faire travailler au triomphe de ses principes en même temps qu'au plaisir personnel de ses membres.

La voie était ouverte et tracée au catholique érudit et patient qui aurait le courage de fouiller à fond les annales de la Maçonnerie pour écrire l'histoire jour par jour de cette propagande du satanisme maçonnique, et faire ainsi toucher du doigt la réalité des accusations portées contre elle. C'est ce que vient de faire, avec un zèle et une science dignes de tout éloge, l'auteur du livre que nous allons analyser. Devant cet amas de documents et d'informations, qui nous font remonter d'année en année jusqu'à la première apparition saisissable de la Maçonnerie androgyne, on ne sait qu'admirer le plus, de la vaste érudition qui les a réunis, ou de la merveilleuse sagacité qui a su les interpréter de manière à ne jamais blesser la délicatesse du lecteur, mais toutefois assez clairement pour que rien d'essentiel ne lui échappât et qu'il pût, en connaissance de cause, porter un jugement motivé et complet sur tous les points en litige. En deux mots, l'enquête de M. De la Rive est définitive et sans appel. Nous ne saurions trop le féliciter aussi d'avoir su, tout en restant strictement dans les limites de son sujet, y rattacher les principaux faits de l'histoire même de la Maçonnerie ; cette histoire, tout en éclairant la marche du livre, en reçoit à son tour comme un effet qui l'illumine d'un jour nouveau d'une lueur spécialement satanique.

Il n'y a pas jusqu'aux illustrations, empruntées pour la plupart aux documents les plus rares et les plus authentiques, qui ne concourent fort heureusement à cet effet, tout en donnant au volume une physionomie véritablement artistique.

Chacun des douze chapitres dont se compose l'ouvrage de M. De la Rive mériterait une étude spéciale ; nous ne pouvons, à notre grand regret, qu'effleurer les points les plus importants, au risque d'affaiblir l'effet d'un livre dont toute la force consiste dans l'accumulation des faits et l'innombrable quantité des documents et des citations. Aucun compte-rendu ne peut dispenser de la lecture de l'ouvrage quiconque sera désireux de se faire une idée approfondie de la constance et de l'apreté d'efforts déployées par la Maçonnerie pour conquérir la femme et l'enfant et parvenir ainsi à empoisonner le fleuve humain jusque dans sa source même. A lire attentivement *la Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie Universelle*, le lecteur s'apercevra bien vite que, malgré tous les voiles et tous les masques d'honnêteté et de vertu dont la Maçonnerie s'enveloppe pour mieux duper ses victimes, elle aboutit forcément aux systèmes qui forment comme son point de départ et son point d'arrivée, dans les enseignements des deux grands

initiateurs et grands pontifes de la secte : Weishaupt et Albert Pike.

« Cet Ordre (la Maçonnerie des Dames), dit Weishaupt (1786), aura deux classes, formant chacune leur société, ayant chacune leurs secrets à part. La première sera composée de femmes vertueuses : la seconde, de femmes volages, légères, voluptueuses, formées à l'art de satisfaire secrètement leurs passions », et, ajoute Zwack, le lieutenant de Weishaupt, « pouvant servir à satisfaire ceux des frères qui ont du penchant pour les plaisirs. »

« Nous recommandons très instamment, dit à son tour l'antipape Albert Pike (1889) de multiplier les loges d'Adoption. Elles sont indispensables pour former des Maçons bien maîtres d'eux-mêmes. Le prêtre essaye de dompter sa chair en s'astreignant au célibat... Le vrai Maçon, au contraire, arrive à la perfection en employant son zèle dans les loges d'Adoption à se soumettre aux épreuves naturelles. Le commerce avec la femme commune à tous ses frères lui fait une cuirasse contre les passions qui égarent le cœur. »

D'où s'impose cette conclusion tirée par notre auteur : « La Maçonnerie ne cherche donc à émanciper ou affranchir la femme que pour la contraindre à servir aux épreuves naturelles des F.F., à se prostituer dans les loges d'Adoption, pour la plus grande gloire de Lucifer. »

Je veux bien croire pourtant que la Franc-Maçonnerie est restée fidèle aux prescriptions de Weishaupt, et qu'à côté des loges d'Adoption destinées aux épreuves naturelles qui doivent apprendre aux Frères à triompher de leurs passions, il s'en trouve d'autres réservées aux femmes vertueuses, c'est-à-dire à celles que l'on ne juge pas assez dégagées du monde profane pour les initier aux mystères des élues, ou qui sont appelées à jouer un rôle purement politique, ou à servir de paravent aux turpitudes secrètes (1).

De ces dernières il s'en trouve sans doute un grand nombre parmi les onze ou douze cents femmes mentionnées dans la liste de la maçonnerie féminine relevée dans l'ouvrage de M. De la Rive, (2) et parmi les deux millions de femmes qu'un journal anglais affirmait en 1884 être initiées à la Maçonnerie sur la surface du globe : « les protestantes, les juives, les libres-penseuses, connaissant ces Francs-Maçons excommuniés comme elles, ajoutait ce même journal, s'associent à leurs œuvres humanitaires. » On sait en effet que, parodiant les œuvres catholiques, les francs-maçons s'occupent bruyamment de crèches, d'asiles, d'orphelinats (3), d'écoles et lycées de filles, etc. On en trouvera de nombreux exemples dans le livre de M. De la Rive. Mais on y trouve aussi, assez clairement énoncé, le but purement maçonnique qui leur inspire ces créations ou ces patronages. Orphelinats, écoles communales laïques ou lycées de filles ne sont pour eux que des pépinières de futures Sœurs maçonnes. Écoutons à ce sujet l'un d'eux, le F.F. Goron, répondant à l'Encyclique de Sa Sainteté Léon XIII, en 1884 :

« Les recommandations papales sur l'éducation de la jeunesse nous indiquent ce que nous devons faire, afin que les enfants soient des nôtres. Le seul moyen est de convertir les mères à la foi maçonnique, d'empêcher que celles-ci se laissent endoctriner par ces paroles du pape commentées par les prêtres. Que la Maçonnerie favorise par tous les moyens en son pouvoir l'émancipation morale et libérale de la femme,

(1) Voir p. 382 du livre de M. De la Rive. Disons aussi qu'en ce moment même M. le docteur Bataille explique le fonctionnement de la maçonnerie féminine et montre la distinction qui existe entre les deux classes de Sœurs. (Chapitre XXXII du *Diable au XIX^e siècle*).

(2) Voir le numéro 3 de la *Revue Mensuelle*, p. 91 à 96.

(3) Il existait en France en 1883, deux institutions d'Orphelinat maçonnique : l'Orphelinat général maçonnique fondé en 1862 et l'Orphelinat maçonnique universel, qui se sont alors fondus en une seule institution sous le nom d'Orphelinat maçonnique.

(4) On trouve la chanson entière à la page 513 de l'ouvrage de M. De la Rive.

en s'intéressant de plus en plus aux œuvres laïques admettant l'égalité des sexes. »

Nous avons vu plus haut à quoi doit aboutir cette *émancipation morale et libérale*.

C'est là le but d'une grande partie des discours tenus par les Maçons dans leurs tenues ou fêtes d'Adoption, discours dont on trouvera de nombreux extraits dans le livre de M. De la Rive. Si l'on y joint les non moins nombreux extraits de Chansons, Cantiques, Poésies de toute espèce qui forment l'accompagnement bachique de ces harangues, et inculquent profondément dans l'esprit de ceux et celles qui les chantent ou les écoutent le mépris de toute morale et de toute pudeur, on ne pourra plus douter de la fin que poursuivent les adeptes de la Franc-Maçonnerie, et l'on sera convaincu que c'est vouloir être dupe que de se laisser prendre à leur hypocrite étalage de Vertu et d'Humanitarisme.

Ces quelques mots suffiraient pour donner une idée de l'importance et de la valeur du livre de M. De la Rive, mais non de la richesse d'informations et de documents qu'il renferme. Il faut, pour cela, le suivre pas à pas, tout en nous bornant à signaler les dates et faits les plus saillants.

A quelle date remonte la Maçonnerie féminine ?

Est-elle, comme on l'a prétendu, un produit purement français ?

Tous les écrivains maçonniques, ainsi que le démontre M. De la Rive, s'accordent pour faire remonter son origine à l'année 1730 ou environ. Ragon cependant, l'auteur le plus compétent en cette matière, reconnaît qu'avant cette date il existait une maçonnerie d'Adoption, sous le nom de : *Les Amusements mystérieux*, dont parle le *Parfait Maçon* qui parut vers 1725. Il est probable que, dès sa première apparition en France, la franc-maçonnerie reconnut le droit de la femme à l'initiation maçonnique au même titre que celui de l'homme, et songea à s'incorporer un allié aussi utile (1). De même que beaucoup de sociétés secrètes antérieures à cette époque se rallièrent à la franc-maçonnerie et se fondirent avec elle, plusieurs sociétés de femmes ou de sociétés androgynes jusqu'alors sans lien commun trouvèrent dans les francs-maçons des frères tous prêts à les accueillir et à donner à leur institution un nouvel essor. C'est ainsi que nous voyons graviter autour de

la Maçonnerie, ou se confondre avec elle pendant tout le cours du XVIII^e siècle une foule de Sociétés ou d'Ordres féminins qui lui empruntent ses formes et ses rites, et le plus souvent se doublent d'un élément masculin empruntés aux loges de la Maçonnerie. M. De la Rive en cite une vingtaine, dont voici la liste chronologique :

1737 : Compagnie de *Pénélope*, ou le *Palladium des femmes* (France).

1738 : Ordre des *Mopses*, originaire de Vienne (Autriche) (1).

1738 : Ordre des *Chevaliers rameurs* et des *Dames rameuses*.

1740 : Ordre des *Amazones*.

1742 : Ordre de la *Félicité* ou *Félicitaires*.

1743 : Ordre de la *Liberté*.

1745 : Ordre du *Vaisseau*.

1745 : Ordre des *Chevaliers et Chevalières de l'Ancre*.

1747 : *Fendeurs et Fendeuses*.

1748 : Ordre *Hermaphrodite*.

1748 : Ordre de la *Méduse* (Toulon).

1750 (environ) : Ordre des *Feuillants* ou des *Dames Philéides* (Bretagne).

1770 : *Princesses de la Couronne* (Saxe).

1777 : Ordre de la *Persévérance*.

1778 : Ordre des *Chevaliers et des Nymphes de la Rose*.

1780 : Ordre de la *Pomme verte* (Allemagne).

1782 : *Rite d'Adoption* de Cagliostro.

1808 : Ordre des *Chevaliers et des Dames Philochorètes*, ou Amants du plaisir (2).

1810 : *Rite du Souverain Chapitre métropolitain des Dames Ecossaises du Mont-Thabor* (3).

1810 : Ordre de la *Grappe* (Arles).

1810 : Ordre des *Chevaliers et Chevalières du Bouchon* (Allemagne).

On peut ajouter à cette liste les Ordres androgynes suivants, qui se rapprochent de la maçonnerie, quoique n'ayant pas été créés par elle :

1703-1740 : Ordre de la *Boisson* (Bas-Languedoc) (4).

1713 : Ordre de la *Concorde*, ayant pour objet « de conserver un juste milieu entre l'amour et le vin. » Les Sœurs étaient choisies entre les femmes les plus aimables.

Pendant la minorité de Louis XV : Ordre et Société de la *Culotte*. Il existe un volume in-4° renfermant les Statuts de l'ordre, arrêtés dans l'assemblée générale des frères et sœurs culotins et culotines en 1724, et rédigés par le frère Béquillard. Les frères et sœurs sont tenus de s'assembler au moins une fois le mois « pour célébrer, disent les Statuts, les mystères de notre délicieuse Mère. » Emblème de l'ordre : deux cœurs enflammés, surmontés d'une banderolle où se lisent les deux vers suivants :

« Il faut que les frères et sœurs
Soient unis comme ces cœurs. »

1735 : Ordre de la *Centaine* (Bordeaux).

Mais les ordres androgynes suivants se rattachent directement à la franc-maçonnerie :

Règne de Louis XV : Les *Aphrodites*, dont le nom indique assez clairement le caractère. Il parut en 1793 un livre intitulé *les Aphrodites*, qui offre le tableau peu gazé des scènes qui se passaient dans les réunions de cet ordre maçonnique. On y lit sur l'histoire de l'ordre la curieuse notice qui suit :

« L'ordre ou la fraternité des *Aphrodites*, aussi nommés *Morosophes*, se forma dès la régence du fameux Philippe d'Orléans. Soit qu'un inviolable secret eût constamment garanti les anciens Aphro-

(1) Voir sur cet Ordre et son dernier Rituel le livre de Léo Taxil : *Y a-t-il des femmes dans la Franc-Maçonnerie*, p. 376.

(2) P. 460-462, année 1808.

(3) P. 464-470, année 1810.

(4) Dit aussi de l'*Étroite Observance*. On en trouvera les Statuts en vers dans le *Secret des Francs-Maçons*, avec un recueil de leur chansons, 1744.

(4) L'existence de la franc-maçonnerie féminine est constatée en 1744 par un curieux et rare ouvrage, mentionné par M. De la Rive (p. 43) comme existant à la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris. En effet, il s'y trouve, inscrit sous le n° 48374 du catalogue et avec ce titre : *La Franc-Maçonnerie, sa révélation des Mystères des Francs-Maçons*, par Madame *** , Bruxelles, 1744. L'auteur y raconte comment, après avoir vainement tenté d'obtenir de son mari franc-maçon la révélation des mystères de sa secte, elle parvint à satisfaire sa curiosité en soudoyant à prix d'argent le concierge d'une loge, qui lui procura une cachette, d'où elle put assister secrètement à la réception des trois grades d'Apprenti, de Compagnon et de Maître. Elle rapporte assez exactement le catéchisme de ces trois grades. Mais, en dehors de ce document, il n'y a à recueillir dans cette fiction maçonnique que l'aveu du fait que nous avons signalé. « Je me rassurai, dit-elle, quand j'appris que les Francs-Maçons venaient d'abolir en notre faveur la plus sacrée de leurs lois (celle de ne point admettre de femmes), en nous admettant à leurs mystères, et que Madame *** a eu hier, elle troisième, l'honneur d'être initiée. » Seulement l'auteur a bien soin d'insinuer, comme l'ont toujours fait la plupart des maçons, que ces loges d'adoption ne tirent pas à conséquence et n'ont rien à voir avec la maçonnerie sérieuse. Il est bon toutefois de relever en passant cet autre aveu fait par un maçon sérieux sur la nature et le caractère de ces premières loges androgynes. « Je fus scandalisé, dit-il, d'y voir les dames prosélytes prêter sans scrupule un serment que n'auraient pas voulu faire des femmes juives ou musulmanes... » Et il ajoute cette note qui donne à ces réceptions un caractère essentiellement satanique : « et cela devant les *satrapes des palus stygiens* (les démons) très fidèlement représentés par les assistants (les maçons initiateurs), dont les visages artistement livides et hideux formaient l'assortiment le mieux entendu de la cérémonie. » Il conclut en disant « qu'il ne doutait pas que la France ne fût bientôt redevable à ces loges d'adoption d'une quantité prodigieuse de Lovveteaux. » Ce que confirme l'auteur du livre, en ajoutant : « Les Maçonnes ne sont que les filles naturelles de quelques francs-maçons ; l'honneur de notre sexe risque tout dans ces loges clandestines. »

dites de l'animadversion de l'autorité publique (si sévère, comme on sait, contre le libertinage porté à certains excès), soit que, dans le nombre de ses associés, il y en eût d'assez puissants pour rendre vaine la rigueur des lois qui aurait pu les disperser ou les punir, jamais avant la révolution, la société n'avait souffert d'échec de quelque conséquence; mais cet événement a frappé les trois quarts des frères et sœurs; les plus solides colonnes de l'ordre ont été brisées; le local même qui était dans Paris a été abandonné. Des débris de l'ancienne institution s'est formée celle dont ces feuilles donneront une idée. »

1777 : Ordre de l'Honneur (Paris).

— Société de la Chaîne (Danemark).

1804-1812 : Les *Amis du Réveil de la Nature*, société de plaisir aux allures et rites tout à fait maçonniques : ainsi, les ouvrages en vers ou en prose s'appelaient des *écorses*; la ville de Paris était la *gallée* de Paris. On trouvera dans le *Code récréatif des Francs-Maçons*, p. 121, des couplets chantés au banquet de cette société, le 29 mai 1805, par 33 officiers et membres du Grand Orient de France.

De ces Ordres, la plupart n'avaient pour but que le plaisir et la débauche : par respect pour ses lecteurs, M. De la Rive se refuse à analyser le formulaire du cérémonial observé par les quatre grades de l'ordre de la *Félicité*. D'autres avaient des tendances antireligieuses plus prononcées, par exemple : l'Ordre du *Palladium* ou *Conseil souverain de la Sagesse*, ordre essentiellement satanique, le précurseur du *Rite palladium réformé nouveau* ou *Luciférien moderne*. Il fallait que les désordres de ces sociétés fussent bien criants et bien révoltants, pour que Louis XV s'opposât à leur développement. Et c'est sans doute pour le punir de ses rigueurs à leur égard que les Maçons ne le trouvèrent pas digne d'être initié, sous prétexte, les bons apôtres ! « qu'il n'était point de bonne vie et de bonnes mœurs » (1).

Un simple coup d'œil sur la liste qui précède montrera que les sociétés maçonniques androgynes ou féminines n'étaient pas un produit exclusif de l'esprit et de la galanterie française : le lecteur rencontrera, au cours du livre de M. De la Rive, de nombreux essais de Maçonnerie féminine sur tous les points de l'Europe : à Nimègue (1774), à Naples (1775), en Hollande, à Hambourg (1779), à Prague et dans les Etats allemands (1787), en Italie, en Ecosse, en Irlande, en Espagne, etc. « Il n'y eut guère que les Anglais, dit Ragon, qui se privèrent de ces Loges » (2).

Les rites adoptés par les premières loges de femmes ne nous sont pas parvenus; ou tout au moins leurs rituels sont restés jusqu'à présent dans les archives des Grands Orient. Mais rien n'empêche d'admettre avec M. De la Rive que ces rites ont servi de bases aux loges créées ultérieurement, et qu'ils revivent en substance dans les rituels et statuts que nous possédons, en particulier dans le Manuel qui semble avoir été la source principale où ont puisé tous ceux qui suivirent : *L'Adoption ou la Maçonnerie des femmes, en trois grades*. A la *Fidélité*, chez le Silence, 100070075 (1775). C'est ce que l'auteur a parfaitement fait ressortir, en rapprochant de ce manuel typique le *Nécessaire Maçonnique d'Adoption, à l'usage des Dames*, rédigé par le F.^r E.-J. Chaperon en 1817, et le *Manuel de la Maçonnerie d'Adoption ou Maçonnerie des Dames*, du F.^r Ragon, paru en 1860 (3). L'apparition du Manuel de 1775 suivit de près la reconnaissance officielle de la Maçon-

nerie d'Adoption par le Grand Orient qui, l'année précédente, la sanctionna en la prenant sous sa protection : « les rites les plus sérieux, dit Ragon, ont toujours considéré ces loges (androgynes) comme un des liens les plus forts des sociétés maçonniques. »

A partir de 1775, la Maçonnerie d'Adoption prend une extension considérable. Le 11 mars de cette année, se forme la loge *la Candeur* « celle, dit Ragon, dont s'honora le plus le rite d'Adoption ». M. De la Rive a fait une étude approfondie de l'histoire de cette loge célèbre, qui compta, parmi ses membres, la plupart des grandes dames du temps, la duchesse de Bourbon, grande-maîtresse de l'ordre des Franches-Maçonnies d'Adoption en France, la duchesse de Chartres, la comtesse de Polignac, la comtesse de Choiseul-Gouffier, la marquise de Genlis, la maîtresse du duc de Chartres, celle que les Francs-Maçons ont surnommée : *Mère de l'Eglise*, « le véritable prototype de la Soeur Maçonne », dit très bien M. De la Rive; la comtesse de Brienne, grande-maîtresse de la loge; la comtesse de Brassac, grande-inspectrice, et cette infortunée princesse de Lamballe, qui expia si cruellement le triste honneur d'avoir orné de sa grâce et de sa beauté les réunions de la loge *Saint-Antoine*, de la loge du *Contrat social* ou du *Wauxhall* (1).

Non moins intéressante est la loge des *Neuf Soeurs*, où brillent, à côté de Voltaire et de l'athée La Lande, la Soeur Helvétius, la digne épouse du matérialiste Helvétius; M^{me} de Villette, *Belle et bonne*, la fille adoptive de Voltaire; M^{me} Denis; M^{me} Rolly, nièce du fermier-général de ce nom, dont la réception, jointe à quelques autres scandales, fit interdire momentanément la loge (2). Ces diverses loges fusionnaient avec quelques-unes des Sociétés dont nous avons parlé plus haut, celle des *Chevaliers et des Nymphes de la Rose* (3), par exemple, où le duc de Chartres, grand maître de la Maçonnerie, remplissait les fonctions d'*Hierophante*. Voir le rôle de l'*Hierophante*, page 102. M. De la Rive appelle avec raison à ce sujet l'attention du lecteur sur cette observation de Ragon :

« Les sociétés androgynes, surtout celle des *Félicitaires* et celle des *Chevaliers et des Nymphes de la Rose*, malgré leur apparence si frivole, ont été un agent très puissant pour propager la maçonnerie d'Adoption et semer dans les esprits le germe des principes maçonniques d'égalité. En effet, les personnages de la haute aristocratie qui dédaignaient alors de se mêler en aucune manière à la bourgeoisie, se laissèrent entraîner à ces fêtes de plaisir, de goût et de galanterie, par l'attrait piquant de la nouveauté; et leur fréquentation avec les francs-maçons devint favorable au progrès de l'ordre et aux succès des fêtes d'Adoption. »

Ainsi patronnées et sanctionnées par les plus hauts personnages de l'Etat, les loges d'Adoption se multipliaient à Paris et dans la province, à Versailles, à Bordeaux, à Caen, à Abbeville, à Dieppe, à Dijon, à Lyon. Cagliostro leur donna une nouvelle impulsion, en ajoutant aux attrait de la magie et de la sorcellerie largement mises en jeu dans le *Rite Egyptien*, qui réservait aux Maîtresses seules « les mystères de la régénération physique et morale, l'art et la puissance des évocations, etc » (4).

En 1787, le baron de Tschoudi fondait la *Maçonnerie Adonhiramite*, dont le rite androgyne est encore pratiqué non seulement aux Etats-Unis, mais dans beaucoup d'autres pays (5). En même temps, de *Female Lodges* s'établissaient dans la Caroline du Sud et aux Etats-Unis.

(1) On trouvera à la p. 99 le tableau des Frères et des Soeurs appartenant à la Loge *La Candeur*.

(2) p. 403 et 404, année 1779.

(3) p. 404-403, année 1778.

(4) Sur Cagliostro et ses Rites, voir p. 409-416, 448 et 433.

(5) P. 428, année 1787.

(1) Page 20. Année 1774.

(2) L'Angleterre, en revanche, a créé l'Académie ou Société des femmes sans sexe, d'après les principes de Miss Godwin, secte qui a revécu en France avec les Saints-Simonniens (1830) et les Vésuviennes (1848), et aux Etats-Unis, dans les Blooméristes.

(3) Tout le chapitre II, ainsi qu'une partie du chapitre V sont consacrés à cette curieuse et édifiante comparaison.

La révolution de 1789 fit disparaître pour un instant, en France, Loges masculines et féminines (1), ou plutôt, la Maçonnerie passa de la conspiration à l'action ; ses principes de liberté, d'égalité et de fraternité se réalisèrent, on sait comment, dans le fonctionnement permanent de la guillotine et toutes les horreurs du cannibalisme.

Mais à peine le fort de l'orage passé, les clubs rentrèrent dans l'ombre des antres maçonniques, et la Maçonnerie recommença son œuvre souterraine. « Les Maçons français, dit l'un d'eux, le F.^r Abraham (2), voulant égayer la Raison, n'ont pu résister à l'attrait enchanteur de voir leurs compagnes partager leurs plaisirs et leurs travaux. » Ce réveil de la Maçonnerie androgyne eut lieu le 29 décembre 1798, dans une fête brillante donnée par la loge *Océan français*, O.^r. de Paris. La Bibliothèque du Grand Orient (qui semble n'avoir aucun secret pour M. De la Rive) possède l'*Echelle tracée des travaux de l'Assemblée d'Adoption de la Loge l'Amitié*, O.^r. de Paris, du 9 ventôse an VIII.

Dès lors, les solennités de réception des Sœurs maçonniques, les fêtes et banquets d'Adoption se multiplient sur tous les points de la France maçonnique, dans une progression qui plus d'une fois a dû effrayer M. De la Rive et lui donner la tentation de reculer devant le travail qu'il s'était imposé. Heureusement pour nous, il a résisté à la tentation et poursuivi son enquête avec un courage héroïque. Parmi ces réceptions et fêtes d'Adoption relevées par lui avec soin dans tous les journaux maçonniques, nous signalerons celles qui offrent un intérêt particulier, ainsi que les faits les plus saillants qui touchent à l'histoire de la franc-maçonnerie.

C'est ce qui fera l'objet d'un examen rapide de notre part. Nous y trouverons là la matière d'un second et dernier article sur ce volume, qui est vraiment, comme l'a dit *la Croix de Paris*, une œuvre magistrale, faisant le plus grand honneur à son auteur.

Dans ce second article, nous verrons, par conséquent, les loges androgynes au XIX^e siècle, jusqu'à nos jours.

Richard Lenoël.

(1) La Révolution cependant vit éclore quelques sociétés féminines dignes en tout point de ces temps néfastes. Il faut signaler entre autres la *Société Anandryne* (1793), présidée par la fameuse actrice Raucourt, ayant ses statuts, ses assemblées et ses honteux mystères. Elle a donné lieu à la publication d'un des livres les plus scandaleux et les plus orduriers : *la Nouvelle Sapho*, ou *Histoire de la Secte Anandryne*, par la G. R... (la citoyenne Raucourt) ornée de six figures.

Une autre société, les *Aphrodites* ou *Morosophes*, ainsi que nous l'avons vu plus haut, continua à fleurir au plus fort de la Terreur.

Il ne faut pas oublier dans cette nomenclature la société fondée par Catherine Théot (métamorphosée en *Theos*, Dieu), de concert avec Robespierre, l'ancien membre de la société androgyne les *Rosati* d'Arras, et le fameux ex-bénédictin dom Gerle Senar, le secrétaire du comité de sûreté générale, chargé de son arrestation, raconte avec détail, dans ses *Mémoires*, les pratiques et les prestiges de cette visionnaire et de ses nombreux adeptes :

« Le nombre de ces derniers, dit-il, est inconcevable ; ils étaient répandus partout ; souvent, dans les rues, j'ai fait le signe des initiés, et l'on me répondait. » Catherine Théot, dîte la *Mère de Dieu*, devait enfanter le verbe, le sage, qui est le centre où le ciel et la terre doivent aboutir, le point de communication entre le paradis et l'enfer. Ce verbe n'était autre que Robespierre lui-même. Une lettre de Catherine Théot le désigne comme le premier prophète, un nouveau Mahomet, qui doit s'élever au trône par la main des illuminés et cimenter ce trône par le sang des non-croyants. La secte des illuminés de dom Gerle tenait des réunions dans l'hôtel de la princesse de Bourbon. Parmi les pièces trouvées chez Gerle, on remarquait, entre autres lettres de plusieurs illuminés, des lettres signées de soi-disant colombes de Dieu et portant désignation de rendez-vous avec le bienheureux Gerle, le fils chéri de Dieu, le favori des colombes de Dieu. Tout ce chapitre des *Mémoires* de Senar est trop peu connu. Il y aurait une étude fort intéressante à faire sur l'*Illuminisme satanique pendant la Révolution*. Nous l'essaierons ici quelque jour.

(2) Grand-maître de la R.^r. L.^r. les *Elèves de la Nature*, auteur d'un recueil maçonnique intitulé *Le Miroir de la Vérité*, 3 vol. 8°, 1801, dont M. De la Rive a extrait le très curieux chapitre sur les loges d'Adoption, p. 435-442, et des couplets fort significatifs, p. 443.

Un cadavre à tête de rechange

Au cours de sa campagne contre *le Diable au XIX^e Siècle*, l'ami de Pétrot, Rafichart et Moïse Lid-Nazareth n'est vraiment pas heureux dans ses trouvailles.

Il avait prétendu d'abord que c'était lui qui avait appris, le 5 mai 1893, au docteur Bataille, lors de sa conférence au salon de la Société Bibliographique, que le docteur Gallatin Mackey était mort le 20 juin 1881. On a répondu en lui mettant sous les yeux le 4^e fascicule du *Diable au XIX^e Siècle*, imprimé le 28 février 1893 et mis en vente le 5 mars, où le docteur Bataille raconte que, *le 10 mars 1881*, il avait fait la connaissance de son collègue Gallatin Mackey, ajoutant : « *C'était environ trois mois avant sa mort.* » La prétention du sire Georges Bois était tellement bête, que notre ami n'avait pas daigné lui répondre ; aussi, pendant longtemps, le rédacteur du *Mensonge* triompha-t-il bruyamment. Mais quand, lassé de ses pasquinades, nous lui mîmes le nez dans ses sottises, quand nous démontrâmes (voir le n° 1 de la *Revue mensuelle*, page 28) que l'ami de Pétrot, Rafichart et Moïse Lid-Nazareth avait impudemment menti, le bonhomme se tint coi sur ce sujet et se garda bien de faire la moindre allusion à sa honteuse défaite. Pour tout esprit impartial, la polémique de cette mauvaise tête de Bois était jugée.

Aussi, avions-nous négligé de répondre à une autre de ses sottises : il avait contesté, — sans apporter, bien entendu, aucune preuve contraire au récit du docteur Bataille, — les faits survenus à propos du différend entre miss Vaughan et le fameux Bordone. Il niait les faits, uniquement parce qu'ils lui paraissaient extraordinaires.

Or, miss Diana Vaughan est venue trois fois à Paris, en août et décembre 1893, et dans la première quinzaine de mai 1894, avant de retourner dans son pays. La tête de Bois avait là une excellente occasion de se renseigner. L'ex-grande-maitresse de New-York, rompant un peu avec ses habitudes en ces circonstances, n'avait fait aucune difficulté pour recevoir, en dehors de ses amis, plusieurs personnes appartenant au clergé et à la presse catholique, et même des reporters de journaux d'informations. Au besoin, si l'illustre Georges nous en avait témoigné le désir, nous nous serions fait une joie de le présenter à miss Vaughan. Elle ne lui aurait sans doute pas raconté tout au long les incidents étranges de son conflit avec Bordone ; car elle n'aime guère à causer de ces choses-là. Mais, en tout cas, elle n'aurait pas démenti ce que le docteur Bataille a relaté. D'autre part, l'illustre Georges aurait certainement appris, dans cette entrevue, comment nous sommes parfaitement fixés sur le compte de son ami, le non moins illustre Moïse Lid-Nazareth, et quelques renseignements à ce sujet lui auraient sans doute fait le plus grand plaisir.

Trois fois, hélas ! la tête de Bois n'a pas tenté la moindre démarche. Le bonhomme a, sans doute, le sentiment de sa valeur morale, et il

sait que miss Vaughan, très honnête malgré son erreur, méprise souverainement les gens dépourvus de toute loyauté. Cependant, nous pensons qu'elle aurait surmonté ses répugnances.

Enfin, passons, et laissons-là l'histoire Bordone.

Depuis lors, la tête de Bois a trouvé du nouveau, non plus à propos du Palladisme, mais à propos de la San-ho-hoeï.

D'abord, cette San-ho-hoeï existe-t-elle vraiment ? n'est-ce point là une invention du docteur Bataille ? s'est demandé la tête de Bois. — Vlan ! voilà le *Bulletin du Suprême Conseil de France*, qui publie une communication du F. Raynaud, d'après les travaux du F. Léon de Rosny, confirmant les renseignements donnés par le docteur Bataille sur l'organisation de la San-ho-hoeï (maçonnerie chinoise). Pas de chance, la tête de Bois !

Mais l'illustre Georges est enragé et veut mordre quand même ; effet des chaleurs qui commencent et du remplacement de Lozé par Lépine, lequel, bon aux toutous, ne prescrit pas la muselière obligatoire. Et alors le toutou Georges s'élance sur le docteur ; attention, c'est cette fois-ci qu'il va le dévorer !...

Bois s'est procuré une photographie semblable à celle que le F. archiviste du temple maçonnique de Kou-Lan-Sou a remise à Bataille, et que celui-ci a reproduite dans le *Diable au XIX^e Siècle* (1^{er} volume, page 289). Cette photographie ne représente pas l'exécution d'un frère de la San-ho-hoeï, qui avait trahi le secret, ainsi que l'archiviste de Kou-Lan-Sou l'avait affirmé au docteur, s'écrie l'illustre Georges ; elle représente l'exécution d'un parricide. En Chine, le criminel coupable de parricide subit l'ablation des bras, des jambes, du nez et des oreilles, avant d'être décapité, déclare l'ami de Pérot, qui tient ce renseignement d'un correspondant.

Oui, mais voilà ! sur la photographie en question, représentant un cadavre coupé en morceaux, on voit la tête, détachée et gisant auprès du tronc horriblement massacré, et cette tête a son nez et ses oreilles très visibles... Alors, la photographie ne représente pas l'exécution d'un parricide ?

Que si ! que si ! clame l'illustre Georges, qui n'est pas embarrassé pour si peu. Seulement, la tête qu'on voit là n'est pas la tête du parricide exécuté ; c'est une tête de rechange, tout simplement.

Une tête de rechange ? ! ? ! ?

Mais oui, une tête de rechange, et voici comment les choses se sont passées. Suivez bien l'explication de notre Bois ; c'est trop beau. Vous allez admirer comment l'illustre Georges est devenu tout à coup heureux dans ses trouvailles.

On exécutait un parricide en Chine ; un photographe amateur avait obtenu l'autorisation de photographier la scène du supplice. Le bourreau fait son œuvre ; le photographe amateur dispose son appareil ; mais, au moment décisif, on s'aperçoit que la tête du parricide vient d'être emportée ; en vertu de la loi, cette tête doit être exposée à l'endroit même où le crime a été

commis. Le photographe amateur n'a plus devant lui qu'un cadavre coupé en morceaux, mais sans tête. Que faire ? car le temps presse. Les autorités, qui avaient permis à l'amateur de photographier, se consultent ; et vite, on va chercher la tête d'un autre criminel qui venait d'être supplicié dans les environs. Voyez comme cela se trouve à merveille, tout de même ! Par malheur, la nouvelle tête n'était pas une tête de parricide ; elle avait son nez et ses oreilles intacts, celle-ci. Baste ! c'est un détail de peu d'importance pour le photographe amateur. On dépose la tête du criminel pas parricide à côté du tronc et des membres coupés du cadavre parricide. Cette fois, ça y est ! « Ne bougeons plus ! » et l'amateur photographe opère, avec la paisible conscience du devoir accompli.

Et voilà comment il existe en Chine la photographie d'une exécution de parricide, où le cadavre du décapité supplicié est un cadavre parricide, sauf quant à la tête, tête de rechange, qui est une tête non-parricide.

On voit que rien n'est plus simple, que rien n'est moins compliqué.

Et ceci est l'exacte vérité ; l'illustre Georges se porte garant de son correspondant, comme il s'était porté garant de l'illustre Moïse Lid-Nazareth.

Par conséquent, la tête de Bois est à jamais lavée de son mensonge relatif à la mort du docteur Gallatin Mackey ; quant aux falsifications des documents du Grand Orient de France, falsifications opérées par la tête de Bois dans sa reproduction, elles disparaissent comme les ténèbres de la nuit à l'approche du soleil levant, elles s'évanouissent, et les documents falsifiés doivent être tenus désormais pour parfaitement exacts.

La tête de Bois n'avait pas eu de chance, lors de ses premières trouvailles ; mais le coup du cadavre parricide à tête non-parricide change la face des choses. Hourrah pour la tête de Bois !

Quivis.

Dans un de ses derniers articles, M. Georges Bois, qui ne sait plus à quelles manœuvres recourir pour combattre notre œuvre antimaçonnique, rend compte à sa manière d'un récent procès, sachant bien que, sur ce terrain, je ne puis lui répondre, puisque je me suis désisté comme plaignant à la suite d'indemnisation, et que l'une des clauses de la transaction, lue aux débats, a été la cessation de toute polémique entre les parties adverses.

Toutefois, sans renouer une polémique quelconque, je puis dire qu'un point de ce procès, — celui par lequel M. Bois termine son article, — peut être éclairci quand on voudra, si l'on y tient. Il s'agit d'une pièce du dossier, de laquelle la défense a extrait une ligne, tandis qu'il eût été équitable d'envoyer à la personne intéressée la copie complète de la pièce ; d'où, réponse contradictoire, produite à la dernière heure, alors que la partie civile n'avait plus le droit de solliciter des explications et de rappeler, à qui pouvait les avoir oubliés, non pas des mots, mais des faits très précis. Au surplus, dans l'affaire en question, jamais la bonne foi de la personne dont il s'agit n'avait été mise en cause, et des deux côtés de la barre on professait pour elle le plus grand respect.

Ce que j'en dis ici est uniquement pour ceux de nos lecteurs qui ont pu lire l'article de la *Vérité*. Et, comme en définitive des explications sur une affaire aussi incidente n'auraient aucun intérêt pour nos lecteurs, c'est dans les colonnes de la *Vérité* que je les donnerai, usant de mon droit de réponse, si M. Bois insiste à ce sujet ; et j'aurai bien le droit de croire alors que ce nouveau genre d'attaque est le fait d'une connivence avec mes adversaires, contrairement à la transaction à laquelle j'ai fait allusion plus haut. Il ne serait pas juste, en effet, que je puisse être attaqué de la sorte et sur un pareil terrain, sans avoir le droit de me défendre.

L. T.

REVUE MENSUELLE

RELIGIEUSE, POLITIQUE, SCIENTIFIQUE

COMPLÉMENT DE LA PUBLICATION

Le DIABLE au XIX^e SIÈCLE

CETTE REVUE MENSUELLE EST SPÉCIALEMENT UN ORGANE DE COMBAT CONTRE LA HAUTE-MAÇONNERIE ET LE SATANISME CONTEMPORAIN. — ELLE EST AUSSI CONSACRÉE A L'EXAMEN, SELON LA SCIENCE CATHOLIQUE, DES FAITS SURNATURELS DU PRÉTENDU SPIRITISME ET AUTRES MANIFESTATIONS DIABOLIQUES CONSTATÉES.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 13, Rue de l'Abbaye, PARIS

ABONNEMENTS : France, 3 fr. pour Un An. — Etranger, 4 fr. pour Un An.

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. On s'abonne, sans frais, dans tous les bureaux de poste.

LA LETTRE APOSTOLIQUE

DE LÉON XIII

AUX PRINCES ET AUX PEUPLES DE L'UNIVERS

On a dit que l'encyclique *Proclara gratulationis* était le testament pontifical de Léon XIII, se sentant près de la tombe. Quant à nous, nous demandons à Dieu de conserver longtemps encore à l'amour de la chrétienté le grand Pape qui a réalisé si magnifiquement la prophétie : *Lumen in caelo*.

Cette Lettre Apostolique est le digne couronnement de plus de seize années de pontificat. Elle est pour nous un document sacré, ayant sa place toute indiquée dans cette revue; aussi l'insérons-nous en entier. Or, puisque nombre de francs-maçons nous lisent (nous le savons par diverses correspondances), nous espérons que le langage si digne, si élevé de Léon XIII touchera quelques cœurs et que la lumière se fera, à la faveur de ce langage empreint de tant d'affection paternelle. Puisse le soleil de justice et de paix éclairer les aveugles!

LÉON XIII, PAPE

SALUT ET PAIX DANS LE SEIGNEUR

Le concert de félicitations publiques, qui a marqué d'une manière si éclatante l'année tout entière de Notre jubilé épiscopal, et qui vient de recevoir son couronnement de l'insigne piété des Espagnols, a eu principalement ce fruit, sujet de grande joie pour Notre âme, de faire briller dans l'union des volontés et l'accord des sentiments, l'unité de l'Eglise et son admirable cohésion avec le Pontife Suprême. On eût dit, en ces jours, que, perdant tout autre souvenir, l'univers catholique n'avait plus de pensées et de regards que pour le Vatican. Ambassades de princes, affluence de pèlerins, lettres empreintes d'amour filial, cérémonies augustes, tout proclamait hautement que lorsqu'il s'agit d'honorer le Siège Apostolique, il n'y

a plus dans l'Eglise qu'un cœur et qu'une âme. Et ces manifestations Nous ont été d'autant plus agréables, qu'elles rentraient pleinement dans Nos vues, et répondaient pleinement à Nos efforts. Car, guidé par la connaissance des temps et la conscience de Notre devoir, ce que Nous nous sommes constamment proposé, ce que nous avons infatigablement poursuivi, de paroles et d'actes, dans tout le cours de Notre pontificat, c'a été de Nous rattacher plus étroitement les peuples, et de mettre en évidence cette vérité, que l'influence du Pontificat romain est salutaire à tous égards. C'est pourquoi Nous rendons de très vives actions de grâces, d'abord à la bonté divine, de qui Nous tenons ce bienfait d'être arrivé sain et sauf à un âge si avancé; ensuite aux princes, aux évêques, au clergé, aux simples fidèles, à tous ceux enfin qui, par les démonstrations nombreuses de leur piété et de leur dévouement, ont prodigué des marques d'honneur à Notre caractère et à Notre dignité, à Notre personne une consolation vivement agréée.

Ce n'est certes pas qu'il n'ait rien manqué à la joie de Notre âme. Au cours même de ces manifestations populaires, parmi ces démonstrations d'allégresse et de piété filiale, une pensée obsédait Notre esprit : Nous songions aux multitudes immenses qui vivent en dehors de ces grands mouvements catholiques, les unes ignorant complètement l'évangile, les autres initiées, il est vrai, au christianisme, mais en rupture avec notre foi. Et cette pensée Nous causait, comme elle Nous cause encore, une douloureuse émotion, Nous ne pouvons, en effet, Nous défendre d'une affliction profonde en voyant une portion si vaste du genre humain s'en aller loin de Nous sur une route détournée. — Or, comme Nous tenons ici-bas la place de Dieu, de ce Dieu tout-puissant qui veut sauver tous les hommes et les amener à la vérité, comme d'ailleurs le déclin de Notre âge et les amertumes Nous rapprochent de ce qui est le dénouement de toute vie humaine, Nous avons cru devoir imiter l'exemple de notre Sauveur et Maître, Jésus-Christ, qui, près de retourner au ciel, demanda à Dieu son Père, dans l'effusion d'une ardente prière, que ses disciples et ses fidèles fussent un d'esprit et de cœur : « *Je prie... qu'ils soient tous un, comme vous mon Père en moi et moi en*

tous, afin qu'eux aussi soient un en nous. (1) — Et parce que cette prière n'embrassait pas seulement tous ceux qui professaient alors la foi de Jésus-Christ, mais tous ceux qui la devaient professer dans la suite des temps, elle Nous est une juste raison de manifester avec assurance les vœux de Notre cœur et d'user de tous les moyens en Notre pouvoir, pour appeler et convier tous les hommes, sans distinction de nation ni de race, à l'unité de la foi divine.

Sous l'aiguillon de la charité, laquelle accourt plus rapide là où le besoin est plus pressant, Notre cœur vole tout d'abord vers les nations qui n'ont jamais reçu le flambeau de l'évangile, vers celles encore qui n'ont pas su l'abriter contre leur propre incurie ou contre les vicissitudes du temps : nations, malheureuses entre toutes, qui ne connaissent pas Dieu, et vivent au sein d'une profonde erreur. Puisque tout salut vient de Jésus-Christ, et qu'il n'est point sous le Ciel d'autre nom donné aux hommes par lequel nous puissions être sauvés (2), c'est Notre vœu le plus ardent que le très saint nom de Jésus se répande rapidement sur toutes les plages et les pénètre de sa bienfaisante vertu. A cet égard, l'Eglise n'a jamais failli à sa mission divine. Où dépense-t-elle plus d'efforts depuis vingt siècles, où déploie-t-elle plus d'ardeur et de constance, que dans la diffusion de la vérité et des institutions chrétiennes ? Aujourd'hui encore, c'est bien souvent que l'on voit des hérauts de l'évangile franchir les mers par Notre autorité, et s'en aller jusqu'aux extrémités de la terre ; et, tous les jours, Nous supplions la bonté divine, de vouloir multiplier les ministres sacrés, vraiment dignes du ministère apostolique, c'est-à-dire dévoués à l'extension du règne de Jésus-Christ, jusqu'au sacrifice de leur bien-être et de leur santé, et, s'il le faut même, jusqu'à l'immolation de leur vie.

Et vous, Christ Jésus, sauveur et père du genre humain, hâtez-vous de tenir la promesse que vous fîtes jadis, que lorsque vous seriez élevé de terre, vous attireriez à vous toutes choses. Descendez donc enfin, et montrez-vous à cette multitude infinie, qui n'a pas encore goûté vos bienfaits, fruits précieux de votre sang divin. Réveillez ceux qui dorment dans les ténèbres et dans les ombres de la mort, afin qu'éclairés de votre sagesse et pénétrés de votre vertu, en vous et par vous, ils soient consommés dans l'unité.

Et maintenant, voici que la pensée de cette unité mystérieuse évoque à Nos regards tous ces peuples, que la bonté divine a transférés depuis longtemps d'erreurs plusieurs fois séculaires aux clartés de la sagesse évangélique. Rien assurément de plus doux au souvenir, rien qui prête un plus beau sujet aux louanges de la Providence, que ces temps antiques, où la foi divine était regardée comme un patrimoine commun, au dessus de toutes les divisions ; alors que les nations civilisées, de génie, de mœurs, de climats si divers, se divisaient souvent et se combattaient sur d'autres terrains, mais se rencontraient toujours, unies et compactes, sur celui de la foi. C'est pour l'âme un cruel désenchantement d'avoir à se trouver dans la suite en face d'une époque malheureuse, où de funestes conjonctures, trop bien servies par des suspensions et des ferments d'inimitiés, arrachèrent du sein de

l'Eglise romaine de grandes et florissantes nations. Quoiqu'il en soit, confiant dans la grâce et la miséricorde — de ce Dieu tout-puissant, qui sait seul quand les temps sont mûrs pour ses largesses, qui seul aussi tient en sa main toutes les volontés humaines pour les incliner où il lui plaît, — Nous nous tournons vers ces peuples, et, avec une charité toute paternelle, Nous les prions et les conjurons d'effacer toute trace de division et de revenir à l'unité.

Et tout d'abord, Nous portons affectueusement Nos regards vers l'Orient, berceau du salut pour le genre humain. Sous l'empire d'un ardent désir, Nous ne pourrions Nous défendre de cette douce espérance que le temps n'est pas éloigné, où elles reviendront à leur point de départ, ces Eglises d'Orient, si illustres par la foi des aïeux et les gloires antiques. Aussi bien, entre elles et nous, la ligne de démarcation n'est-elle pas très accentuée : bien plus, à part quelques points, l'accord sur le reste est si complet, que souvent pour l'apologie de la foi catholique nous empruntons des autorités et des raisons aux doctrines, aux mœurs, aux rites des Eglises orientales. Le point capital de la dissidence, c'est la primauté du Pontife romain. Mais qu'elles remontent à nos origines communes, qu'elles considèrent les sentiments de leurs ancêtres, qu'elles interrogent les traditions les plus voisines du commencement du christianisme, elles trouveront là de quoi se convaincre jusqu'à l'évidence que c'est bien au Pontife romain que s'applique cette parole de Jésus-Christ : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.* Et dans la série de ces Pontifes romains, l'antiquité en vit plusieurs que les suffrages étaient allés chercher en Orient : au premier rang Anaclel, Evariste, Anicet, Eleuthère, Zozime, Agathon, dont la plupart, eurent cette gloire de consacrer de leur sang un gouvernement tout empreint de sagesse et de sainteté. — On n'ignore pas, d'ailleurs, l'époque, le mobile, les auteurs de cette fatale discorde. Avant le jour où l'homme sépara ce que Dieu avait uni, le nom du Siège Apostolique était sacré pour toutes les nations de l'univers chrétien ; et à ce Pontife romain, qu'ils s'accordaient à reconnaître comme le légitime successeur de Saint Pierre, et partant comme le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, ni l'Orient, ni l'Occident ne songeaient à contester le tribut de leur obéissance. — Aussi, si l'on remonte jusqu'aux origines de la dissidence, on y voit que Photius lui-même a soin de députer à Rome des défenseurs de sa cause ; on y voit, d'autre part, que le Pape Nicolas I^{er}, peut, sans soulever d'objection, envoyer des légats de Rome à Constantinople, avec mission d'instruire la cause du Patriarche Ignace, de recueillir d'amples et sûres informations, et de référer le tout au Siège Apostolique. De sorte que toute l'histoire d'une affaire qui devait aboutir à la rupture avec le Siège de Rome, fournit à celui-ci une éclatante confirmation de sa primauté. — Enfin, nul n'ignore que dans deux grands Conciles, le second de Lyon, et celui de Florence, Latins et Grecs, d'un accord spontané et d'une commune voix, proclamèrent comme dogme la Suprématie du Pontife romain.

C'est à dessein que Nous avons retracé ces événements, parce qu'ils portent en eux-mêmes un appel à la réconciliation et à la paix. D'autant plus qu'il Nous a semblé reconnaître chez les Orientaux de nos jours, des dispositions plus conciliantes à l'égard des

(1) Joan., XVII, 21.

(2) Act., IV, 12.

catholiques, et même une certaine propension à la bienveillance. Ces sentiments se sont déclarés naguère dans une circonstance notable, quand ceux des nôtres, que la piété avait portés en Orient, se sont vus prodiguer les bons offices et toutes les marques d'une cordiale sympathie. — C'est pourquoi *Notre cœur s'ouvre à vous*, qui que vous soyez, de rite grec ou de tout autre rite oriental, qui êtes séparés de l'Eglise catholique. Nous souhaitons vivement que vous méditiez en vous-mêmes ces graves et tendres paroles que Bessarion adressait à vos Pères : « *Qu'aurons-nous à répondre à Dieu, quand il nous demandera compte de cette rupture avec nos frères, lui qui, pour nous assembler dans l'unité d'un même bercail, est descendu du ciel, s'est incarné, a été crucifié ? Et quelle sera notre excuse auprès de notre postérité ? Oh ! Ne souffrons pas cela, n'y donnons pas notre assentiment, n'embrassons pas un parti si funeste pour nous et pour les nôtres.* » — Considérez bien ce que nous demandons, pesez-le mûrement devant Dieu. Sous l'empire, non pas certes de quelque motif humain, mais de la charité divine et du zèle du salut commun, Nous vous demandons le rapprochement et l'union : nous entendons une union parfaite et sans réserve ; car telle ne saurait être aucunement celle qui n'impliquerait pas autre chose qu'une certaine communauté de dogmes et un certain échange de charité fraternelle. L'union véritable entre les chrétiens est celle qu'a voulue et instituée Jésus-Christ, et qui consiste dans l'unité de foi et de gouvernement. Il n'est rien d'ailleurs qui soit de nature à vous faire craindre, comme conséquence de ce retour, une diminution quelconque de vos droits, des privilèges de vos patriarchats, des rites et des coutumes de vos Eglises respectives. Car il fut et il sera toujours dans les intentions du Siège apostolique, comme dans ses traditions les plus constantes, d'user avec chaque peuple d'un grand esprit de condescendance, et d'avoir égard, dans une large mesure, à ces origines et à ces coutumes. — Tout au contraire, que l'union vienne à se rétablir et il sera certainement merveilleux, le surcroît de lustre et de grandeur qui, sous l'action de la grâce divine, en rejaillira sur vos Eglises. Que Dieu daigne entendre cette supplication que vous lui adressez vous-mêmes : *Abolissez toute division entre les Eglises ; rassemblez les dispersés, et cette autre : ramenez les égarés, et réunissez-les à votre sainte Eglise catholique et apostolique.* Qu'il daigne vous ramener à cette foi une et sainte, qui, par le canal d'une tradition constante nous vient, et à vous et à nous, de l'antiquité la plus reculée, à cette foi dont vos ancêtres gardèrent inviolablement le dépôt, qu'ils illustrèrent à l'envi, par l'éclat de leurs vertus, la sublimité de leur génie, l'excellence de leur doctrine, les Athanase, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Jean Chrysostôme, les deux Cyrilles et tant d'autres grands docteurs, dont la gloire appartient à l'Orient et à l'Occident comme un héritage commun.

Qu'il Nous soit permis de vous adresser un appel spécial, à vous, nations Slaves, dont les monuments historiques attestent la gloire. Vous n'ignorez pas les grands bienfaits dont vous êtes redevables aux Saints Cyrille et Méthode, vos Pères dans la foi, si dignes des honneurs que Nous avons Nous-même, il y a quelques années, décernés à leur mémoire. Leurs vertus et leur laborieux apostolat furent pour plusieurs

des peuples de votre race la source de la civilisation et du salut. C'est là l'origine de l'admirable réciprocité de bienfaits d'une part, de piété filiale de l'autre, qui régna, pendant de long siècles, entre la Slavonie et les Pontifes romains. Que si le malheur des temps a pu ravir à la foi catholique un grand nombre de vos ancêtres, vous considérez combien serait précieux votre retour à l'unité. Vous aussi, l'Eglise ne cesse pas de vous rappeler entre ses bras, pour vous y prodiguer de nouveaux gages de salut, de prospérité et de grandeur.

C'est avec une charité non moins ardente, que nous nous tournons maintenant vers ces peuples qui, à une époque plus récente, sous le coup d'insolites renversements et des temps et des choses, quittèrent le giron de l'Eglise romaine. Reléguant dans l'oubli les vicissitudes du passé, qu'ils élèvent leur esprit au-dessus des choses humaines, et qu'avidés uniquement de vérité et de salut, ils considèrent l'Eglise fondée par Jésus-Christ. Si avec cette Eglise ils veulent ensuite confronter leurs Eglises particulières, et voir à quelles conditions la religion s'y trouve réduite, ils avoueront sans peine, qu'étant venus à oublier les traditions primitives, sur plusieurs points et des plus importants, le flux et le reflux des variations les a fait glisser dans la nouveauté. Et ils ne disconviendront pas que, de ce patrimoine de vérité que les auteurs du nouvel état de choses avaient emporté avec eux lors de la sécession, il ne leur reste guère aucune formule certaine et de quelque autorité. Bien plus, on en est venu à ce point, que beaucoup ne craignent pas de saper le fondement même sur lequel reposent exclusivement la religion et toutes les espérances des humains, à savoir la divinité de Jésus-Christ notre Sauveur. Pareillement, l'autorité qu'ils attribuaient autrefois aux livres de l'ancien et du nouveau Testament, comme à des ouvrages d'inspiration divine, il la leur dénie aujourd'hui : conséquence inévitable du droit conféré à chacun de les interpréter au gré de son propre jugement. — De là, la conscience individuelle, seul guide de la conduite et seule règle de la vie, à l'exclusion de toute autre ; de là, des opinions contradictoires et des fractionnements multiples, aboutissant trop souvent aux erreurs du rationalisme ou du naturalisme. Aussi, désespérant d'un accord quelconque dans les doctrines, prêchent-ils maintenant et prônent-ils l'union dans la charité fraternelle. A juste titre, assurément, car nous devons tous être unis des liens de la charité, et ce que Jésus-Christ a commandé par-dessus tout, ce qu'il a donné comme la marque de ses disciples, c'est de s'aimer les uns les autres. Mais comment une charité parfaite pourrait-elle cimenter les cœurs, si la foi ne met l'unité dans les esprits ? — C'est pourquoi il s'en est rencontré, parmi les hommes dont nous parlons, esprits judicieux et cœurs avides de vérité, qui sont venus chercher dans l'Eglise catholique la voie qui conduit sûrement au salut. Ils comprirent qu'ils ne pouvaient adhérer à la tête de l'Eglise qui est Jésus-Christ, s'ils n'appartenaient au corps de Jésus-Christ qui est l'Eglise ; ni aspirer à posséder jamais dans toute sa pureté la foi de Jésus-Christ, s'ils en répudiaient le magistère légitime, confié à Pierre et à ses successeurs. Ils comprirent, d'autre part, que dans la seule Eglise romaine se trouve réalisée l'idée, reproduit le type de la véritable Eglise, laquelle est d'ailleurs visible à tous les yeux par les marques

extérieures dont Dieu, son auteur, a en soin de la revêtir. Et plusieurs d'entre eux, doués d'un jugement pénétrant et d'une sagacité merveilleuse pour scruter l'antiquité, surent mettre en lumière, par de remarquables écrits, l'apostolicité non interrompue de l'Eglise romaine, l'intégrité de ses dogmes, la constante uniformité de sa discipline. Devant l'exemple de ces hommes, c'est Notre cœur plus encore que Notre voix qui vous fait appel, frères bien-aimés, qui depuis trois siècles déjà, êtes en dissidence avec Nous sur la foi chrétienne ; et vous tous, qui que vous soyez, qui, pour une raison ou pour une autre, vous êtes séparés de Nous, *rallions-nous tous dans l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu* (1). Souffrez que Nous vous tendions affectueusement la main, et que Nous vous convions à cette unité qui ne fit jamais défaut à l'Eglise catholique, et que rien ne lui pourra jamais ravir. Depuis longtemps cette commune mère vous rappelle sur son sein ; depuis longtemps tous les catholiques de l'univers vous attendent, avec les inquiétudes de l'amour fraternel, afin que vous serviez Dieu avec nous, dans l'unité d'un même Évangile, d'une même foi, d'une même espérance, dans les liens d'une parfaite charité.

Pour clore l'expression de nos vœux au sujet de l'unité, il Nous reste à adresser la parole à tous ceux, sur quelque point de la terre qu'ils se trouvent, qui tiennent si constamment en éveil Nos pensées et Nos sollicitudes : Nous voulons parler des catholiques que la profession de la foi romaine assujettit au Siège Apostolique, comme elle les tient unis à Jésus-Christ. Ceux-là, Nous n'avons pas besoin de les exhorter à l'unité de la Sainte et véritable Eglise ; car la bonté divine les en a déjà rendus participants. Cependant, Nous devons les avertir de redouter les périls qui s'aggravent de toutes parts et de veiller à ne point perdre, par négligence et inertie, ce suprême bienfait de Dieu. Pour cela, qu'ils s'inspirent des enseignements que Nous avons Nous-même adressés aux nations catholiques, et en général et en particulier, et qu'ils y puisent selon les circonstances, des principes pour leurs sentiments et des règles pour leur conduite. Par dessus tout, qu'ils se fassent une loi souveraine de se plier, sans réserve et sans défiance, de grand cœur et d'une volonté prompte, à tous les enseignements et à toutes les prescriptions de l'Eglise. — A ce sujet, qu'ils comprennent combien il a été funeste à l'unité chrétienne, que des idées fausses, en si grand nombre, aient pu obscurcir et effacer même dans beaucoup d'esprits la véritable notion de l'Eglise. L'Eglise, de par la volonté et l'ordre de Dieu, son fondateur est une société parfaite en son genre : société, dont la mission et le rôle sont de pénétrer le genre humain des préceptes et des institutions évangéliques, de sauvegarder l'intégrité des mœurs et l'exercice des vertus chrétiennes, et par là, de conduire tous les hommes à cette félicité céleste qui leur est proposée. Et parce qu'elle est une société parfaite, ainsi que Nous l'avons dit, elle est douée d'un principe de vie qui ne lui vient pas du dehors, mais qui a été déposé en elle par le même acte de volonté qui lui donnait sa nature. Pour la même raison, elle est investie du pouvoir de faire des lois, et, dans l'exercice de ce pouvoir, il est juste qu'elle soit libre : comme cela est juste d'ailleurs pour tout ce qui peut, à quelque titre, relever de son autorité. Cette liberté, toutefois,

(1) Eph. IV, 13.

n'est pas de nature à susciter des rivalités et de l'antagonisme ; car l'Eglise ne brigue pas la puissance, n'obéit à aucune ambition : mais ce qu'elle veut, ce qu'elle poursuit uniquement, c'est de sauvegarder parmi les hommes l'exercice de la vertu, et, par ce moyen, d'assurer leur salut éternel. Aussi est-il dans son caractère d'user de condescendance et de procédés tout maternels. Bien plus, faisant la part des vicissitudes de chaque société, il lui arrive de relâcher l'usage de ses droits : ce qu'attestent surabondamment les conventions passées souvent avec les différents États. — Rien n'est plus éloigné de sa pensée que de vouloir empiéter sur les droits de l'autorité civile ; mais celle-ci, en retour, doit être respectueuse des droits de l'Eglise, et se garder d'en usurper la moindre part.

Et si maintenant Nous considérons ce qui se passe de notre temps, quel est le courant qui domine ? Tenir l'Eglise en suspicion, lui prodiguer le dédain, la haine, les incriminations odieuses, c'est la coutume d'un trop grand nombre ; et ce qui est beaucoup plus grave, c'est qu'on épuise tous les expédients et tous les efforts pour la mettre sous le joug de l'autorité civile. De là, la confiscation de ses biens et la restriction de ses libertés : de là, des entraves à l'éducation des aspirants au sacerdoce, des lois d'exception contre le clergé, la dissolution et l'interdiction des sociétés religieuses, auxiliaires si précieux de l'Eglise ; de là, en un mot, une restauration, une recrudescence même de tous les principes et de tous les procédés *régalien*s. Cela, c'est violer les droits de l'Eglise ; c'est en même temps préparer aux sociétés de lamentables catastrophes, parce que c'est contrarier ouvertement les desseins de Dieu. Dieu, en effet, Créateur et Roi du monde, qui, dans sa haute providence, a préposé au gouvernement des sociétés humaines et la puissance civile et la puissance sacrée, a voulu, sans doute, qu'elles fussent distinctes, mais leur a interdit toute rupture et tout conflit ; ce n'est pas assez dire ; la volonté divine demande, comme d'ailleurs le bien général des sociétés, que le pouvoir civil s'harmonise avec le pouvoir ecclésiastique. Ainsi, à l'État, ses droits et ses devoirs propres : à l'Eglise, les siens ; mais entre l'un et l'autre, les liens d'une étroite concorde. — Par là, on arrivera sûrement à supprimer le malaise qui se fait sentir dans les rapports de l'Eglise et de l'État, malaise funeste à plus d'un titre, et si douloureux à tous les bons. On obtiendra pareillement que, sans confusion ni séparation des droits, les citoyens rendent à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

Un autre péril grave pour l'unité, c'est la secte *Maçonnique* ; puissance redoutable qui opprime depuis longtemps les nations, et surtout les nations catholiques. Fièvre jusqu'à l'insolence de sa force, de ses ressources, de ses succès, elle met tout en œuvre, à la faveur de nos temps si troublés, pour affermir et étendre partout sa domination. Des retraites ténébreuses où elles machinaient ses embûches, la voici qu'elle fait irruption dans le grand jour de nos cités ; et, comme pour jeter un défi à Dieu, c'est dans cette Ville même, capitale du monde catholique, qu'elle a établi son siège. Ce qu'il y a surtout de déplorable, c'est que, partout où elle pose le pied, elle se glisse dans toutes les classes et toutes les institutions de l'État, pour arriver, s'il était possible, à se constituer souverain arbitre de toutes choses. Cela est surtout

déplorable, disons-Nous, car, et la perversité de ses opinions, et l'iniquité de ses desseins sont flagrantes. Sous couleur de revendiquer les droits de l'homme, et de réformer la société, elle bat en brèche les institutions chrétiennes : toute doctrine révélée, elle la répudie ; les devoirs religieux, les sacrements, toutes ces choses augustes, elle les blâme comme autant de superstitions ; au mariage, à la famille, à l'éducation de la jeunesse, à tout l'ensemble de la vie publique et de la vie privée, elle s'efforce d'enlever leur caractère chrétien, comme aussi d'abolir dans l'âme du peuple tout respect pour le pouvoir divin et humain. Le culte qu'elle prescrit, c'est le culte de la nature ; et ce sont encore les principes de la nature qu'elle propose comme seule mesure et seule règle de la vérité, de l'honnêteté et de la justice. Par là, on le voit, l'homme est poussé aux mœurs et aux habitudes d'une vie presque païenne, si tant est que le surcroît et le raffinement des séductions ne le fassent pas descendre plus bas.

Quoique sur ce point, Nous ayons déjà donné ailleurs les plus graves avertissements, Notre vigilance apostolique Nous fait un devoir d'y insister et de dire et de redire, que, contre un danger si pressant, on ne saura jamais trop se prémunir. Que la Clémence divine déjoue ces néfastes desseins. Mais que le peuple chrétien comprenne qu'il faut en finir avec cette secte, et secouer une bonne fois son joug déshonorant : que ceux-là y mettent plus d'ardeur, qui en sont plus durement opprimés, les Italiens et les Français. Nous avons déjà dit Nous-même quelles armes il faut employer et quelle tactique il faut suivre dans ce combat : la victoire du reste n'est pas douteuse, avec un chef comme Celui qui pût dire un jour : *Moi, j'ai vaincu le monde* (1).

Ce double péril conjuré et les sociétés ramenées à l'unité de la foi, on verrait affluer avec d'efficaces remèdes pour les maux, une merveilleuse surabondance de biens. Nous voulons en indiquer les principaux.

Nous commençons par ce qui touche à la dignité et au rôle de l'Eglise. L'Eglise reprendrait le rang d'honneur qui lui est dû : et libre et respectée, elle poursuivrait sa route, semant autour d'elle la vérité et la grâce. Il en résulterait pour la société les plus heureux effets : car, établie de Dieu pour instruire et guider le genre humain, l'Eglise peut s'employer plus efficacement que personne à faire tourner au bien commun les plus profondes transformations des temps, à donner la vraie solution des questions les plus compliquées, à promouvoir le règne du droit et de la justice, fondements les plus fermes des sociétés.

Ensuite, il s'opérerait un rapprochement entre les nations, chose si désirable à notre époque pour prévenir les horreurs de la guerre. — Nous avons devant les yeux la situation de l'Europe. Depuis nombre d'années déjà on vit dans une paix plus apparente que réelle. Obsédés de mutuelles suspensions, presque tous les peuples poussent à l'envi leurs préparatifs de guerre. L'adolescence, cet âge inconsidéré, est jetée, loin des conseils et de la direction paternelle, au milieu des dangers de la vie militaire. La robuste jeunesse est ravie aux travaux des champs, aux nobles études, au commerce, aux arts, et vouée pour de longues années au métier des armes. De là d'énormes

dépenses et l'épuisement du trésor public ; de là encore, une atteinte fatale portée à la richesse des nations, comme à la fortune privée : et on en est au point que l'on ne peut porter plus longtemps les charges de cette paix armée. Serait-ce donc là l'état naturel de la société ? Or, impossible de sortir de cette crise, et d'entrer dans une ère de paix véritable, si ce n'est par l'intervention bienfaisante de Jésus-Christ. Car à réprimer l'ambition, la convoitise, l'esprit de rivalité, ce triple foyer où s'allume d'ordinaire la guerre, rien ne sert mieux que les vertus chrétiennes, et surtout la justice. Veut-on que le droit des gens soit respecté, et la religion des traités inviolablement gardée ; veut-on que les biens de la fraternité soient resserrés et raffermis : que tout le monde se persuade de cette vérité, que *la justice élève les nations* (1).

A l'intérieur, la rénovation dont nous parlons donnerait à la sécurité publique des garanties plus assurées et plus fermes que n'en peuvent fournir les lois et la force armée. Tout le monde voit s'aggraver de jour en jour les périls qui menacent la vie des citoyens et la tranquillité des Etats : et à qui pourrait douter de l'existence des factions séditeuses, conspirant le renversement et la ruine des sociétés, une succession d'horribles attentats a dû certainement ouvrir les yeux. Il s'agit aujourd'hui une double question : la question *sociale* et la question *politique*, et l'une et l'autre assurément fort graves. Or, pour les résoudre sagement, et conformément à la justice, si louables que soient les études, les expériences, les mesures prises, rien ne vaut la foi chrétienne réveillant dans l'âme du peuple le sentiment du devoir et lui donnant le courage de l'accomplir. — C'est en ce sens qu'il n'y a pas longtemps, Nous avons spécialement traité de la question *sociale*, Nous appuyant tout à la fois sur les principes de l'Evangile et sur ceux de la raison naturelle. — Quant à la question *politique*, pour concilier la liberté et le pouvoir, deux choses que beaucoup confondent en théorie et séparent outre mesure dans la pratique, l'enseignement chrétien a des données d'une merveilleuse portée. Car ce principe incontestable, une fois posé, que quelque soit la forme du gouvernement, l'autorité émane toujours de Dieu, la raison, incontinent, reconnaît aux uns le droit légitime de commander, impose aux autres le droit corrélatif d'obéir. Cette obéissance d'ailleurs ne peut préjudicier à la dignité humaine, puisque, à proprement parler, c'est à Dieu qu'on obéit plutôt qu'aux hommes ; et que Dieu réserve *ses jugements les plus rigoureux à ceux qui commandent*, s'ils ne représentent pas son autorité, conformément au droit et à la justice. D'autre part, la liberté individuelle ne saurait être suspecte ni odieuse à personne. Car, absolument inoffensive, elle ne s'éloignera pas des choses vraies, justes, en harmonie avec la tranquillité publique. — Enfin, si l'on considère ce que peut l'Eglise, en sa qualité de mère et médiatrice des peuples et des gouvernants, née pour les aider les uns et les autres de son autorité et de ses conseils, on comprendra combien il importe que toutes les nations se résolvent à adopter, sur les choses de la foi chrétienne, un même sentiment et une même profession.

Pendant que Notre esprit s'attache à ces pensées, et que Notre cœur en appelle de tous ses vœux la réalisation, Nous voyons là-bas, dans le lointain de l'avenir, se dérouler un nouvel ordre de choses ; et

(1) Io. XVI, 33.

(1) Prov. XIV, 34.

Nous ne connaissons rien de plus doux que la contemplation des immenses bienfaits qui en seraient le résultat naturel. L'esprit peut à peine concevoir le souffle puissant qui saisirait soudain toutes les nations, et les emporterait vers les sommets de toute grandeur et de toute prospérité, alors que la paix et la tranquillité seraient bien assises, que les lettres seraient favorisées dans leurs progrès, que parmi les agriculteurs, les ouvriers, les industriels, il se fonderait, sur les bases chrétiennes que Nous avons indiquées, de nouvelles sociétés capables de réprimer l'usure, et d'élargir le champ des travaux utiles.

La vertu de ces bienfaits ne serait pas resserrée aux confins des peuples civilisés, mais elle les franchirait, et s'en irait au loin, comme un fleuve d'une surabondante fécondité. Car, il faut considérer ce que Nous disions en commençant, que des peuples infinis attendent, d'âge en âge, qui leur portera la lumière de la vérité et de la civilisation. Sans doute, en ce qui concerne le salut éternel des peuples, les conseils de la sagesse divine sont cachés à l'intelligence humaine : toutefois, si de malheureuses superstitions règnent encore sur tant de plages, il faut l'imputer, en grande partie, aux querelles religieuses. Car, autant que la raison humaine en peut juger par les événements, il paraît évident que c'est à l'Europe que Dieu a assigné le rôle de répandre peu à peu sur la terre les bienfaits de la civilisation chrétienne. Les commencements et les progrès de cette belle œuvre, héritage des siècles antérieurs, marchaient à d'heureux accroissements, quand soudain, au xvi^e siècle, éclata la discorde. Alors la chrétienté se déchira elle-même dans des querelles et des dissensions ; l'Europe épuisa ses forces dans des luttes et des guerres intestines ; et de cette période tourmentée, les expéditions apostoliques subirent le fatal contre-coup. Les causes de la discorde étant à demeure parmi nous, quoi de surprenant qu'une très grande partie des hommes s'adonnent encore à des coutumes inhumaines, et à des rites réprouvés par la raison ? Travaillons donc tous, avec une égale ardeur, à rétablir l'antique concorde au profit du bien commun. A la restauration de cette concorde, aussi bien qu'à la propagation de l'Evangile, les temps que nous traversons semblent éminemment propices : car jamais le sentiment de la fraternité humaine n'a pénétré plus avant dans les âmes, et jamais aucun âge ne vit l'homme plus attentif à s'enquérir de ses semblables pour les connaître et les secourir ; jamais non plus on ne franchit avec une telle célébrité les immensités des terres et des mers : avantages précieux, non seulement pour le commerce et les explorations des savants, mais encore pour la diffusion de la parole divine.

Nous n'ignorons pas ce que demande de longs et pénibles travaux l'ordre de choses dont Nous voudrions la restauration ; et plus d'un pensera peut-être que Nous donnons trop à l'espérance et que Nous poursuivons un idéal qui est plus à souhaiter qu'à attendre. Mais Nous mettons tout notre espoir et toute notre confiance en Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, Nous souvenant des grandes choses que put accomplir autrefois la folie de la Croix et de sa prédication, à la face de la sagesse de ce monde, stupéfaite et confondue.

Nous supplions, en particulier, les princes et les gouvernants, au nom de leur clairvoyance politique

et de leur sollicitude pour les intérêts de leurs peuples, de vouloir apprécier équitablement Nos desseins et les seconder de leur bienveillance et de leur autorité. Une partie seulement des fruits que Nous attendons parvint-elle à maturité, ce ne serait pas un léger bienfait, au milieu d'un si rapide déclin de toutes choses, quand le malaise du présent se joint à l'appréhension de l'avenir.

Le siècle dernier laissa l'Europe fatiguée de ses désastres, tremblant encore des convulsions qui l'avaient agitée. Ce siècle, qui marche à sa fin, ne pourrait-il pas, en retour, transmettre comme un héritage au genre humain, quelques gages de concorde et l'espérance des grands bienfaits que promet l'unité de la foi chrétienne ?

Qu'il daigne exaucer Nos vœux, ce Dieu riche en miséricorde, qui tient en sa puissance les temps et les heures propices, et que, dans son infinie bonté, il hâte l'accomplissement de cette promesse de Jésus-Christ : « Il n'y aura qu'un seul berceau et qu'un seul pasteur : *Fiet unum ovile et unus pastor.* »

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le xx^e jour de Juin de l'année mcccxciv, de Notre Pontificat la xvii^e.

LÉON XIII, PAPE.

L'ASSASSINAT DU PRÉSIDENT CARNOT

La Lettre Apostolique de Léon XIII venait à peine de paraître dans son texte original, datée du 22 juin. Le Pape avait écrit ces mots : « Tout le monde voit s'aggraver de jour en jour les périls qui menacent la vie des citoyens et la tranquillité des Etats ; et à qui pourrait douter de l'existence des factions séditeuses, conspirant le renversement et la ruine des sociétés, une succession d'horribles attentats a dû certainement ouvrir les yeux. » Un attentat nouveau, celui-ci plus imprévu que tous autres, est venu plonger la France dans la douleur, le monde entier dans la stupéfaction.

En pleines fêtes de l'Exposition de Lyon, dans la soirée du dimanche 24 juin, M. Carnot, président de la République française, est tombé, frappé à mort, sous le poignard d'un scélérat, affilié à l'une de ces sociétés dénoncées par le Pape et qui ont inscrit l'assassinat comme un des principaux articles de leur programme ; trois heures après le coup fatal, M. Carnot expirait.

La France entière a pris le deuil du chef de l'Etat ; devant cette tombe, si inopinément et si tragiquement ouverte, tous les partis ont fait trêve à leurs querelles, et nous avons, Français, montré une fois de plus que, dans les circonstances solennelles où la Patrie est en cause, nous sommes tous unis ; car le crime de l'anarchiste Caserio est le forfait d'un sans-patrie ; ce n'est pas à M. Carnot personnellement que ce misérable en voulait, c'est le premier magistrat de France qu'il a immolé à sa haine de sectaire, comme il aurait poignardé tout autre chef d'Etat, empereur ou roi.

On a dit, sur tous les tons, que ce crime était à la fois horrible et stupide. C'est vrai. L'assas-

sin n'a réussi qu'à provoquer l'indignation universelle. Ainsi il est bien prouvé que les sectes, qui recourent à l'assassinat, se condamnent par cela même. La vérité n'a pas besoin de l'homicide pour se faire jour ; l'homicide est d'inspiration essentiellement diabolique, il est la marque éclatante de l'erreur.

Aussi, n'est-ce pas sans une profonde surprise que nous avons vu le gouvernement assigner, dans le cortège des funérailles de M. Carnot, une place à la franc-maçonnerie, et un groupe d'environ quatre cents francs-maçons répondre à cet appel.

On a donc oublié que, tout aussi bien que la secte anarchiste dont elle est la motrice secrète par ses hauts grades, la secte maçonnique préconise le meurtre. Innombrables sont les victimes des arrière-loges : poignard, pistolet, poison, la franc-maçonnerie a de tout temps employé les moyens les plus criminels pour abattre quiconque lui était un obstacle immédiat. Et, tandis que le peuple de France, auquel s'étaient mêlés, dans un magnifique et inoubliable témoignage de sympathie, les représentants de toutes les puissances étrangères, conduisait à sa dernière demeure le cadavre de la noble victime du 24 juin, nous ne pouvions nous empêcher de songer à cet autre président de République, Garcia Moreno, assassiné, lui, par les francs-maçons.

Garcia Moreno, président de l'Équateur, excellent catholique, homme probe et juste, avait présenté au Parlement et fait voter une loi qui mettait les francs-maçons en demeure de choisir entre la privation de leurs droits d'électeurs et la suppression du secret de leurs réunions. « On ne se cache pas pour faire le bien, avait-il dit ; si vous voulez continuer à vous assembler dans vos loges, laissez-en les portes ouvertes, comme celles des églises, et que d'une tribune le public puisse assister à vos rites et à vos délibérations. Mais si vous persistez à vous envelopper de mystère, tous les soupçons sont légitimes contre vous, et vous n'avez plus le droit, dès qu'on ignore ce que vous tramez, d'exercer une influence quelconque dans les affaires publiques. » Ces paroles étaient pleines de bon sens. Quelques jours après le vote de cette loi proposée par Garcia Moreno, le président de la République de l'Équateur était assassiné par le F. Rayo, sur une place publique de Quito, au moment où il se rendait au palais du gouvernement (6 août 1875).

Rayo et Caserio font la paire. Dans un cas comme dans l'autre, il y a eu complot. Plusieurs des complices de Rayo furent pris et jugés ; ils étaient tous francs-maçons et avaient parmi eux un homme, dont personne n'avait jusqu'alors soupçonné l'affiliation à la secte, l'avocat Polanco. On ne put pas néanmoins mettre la main sur tous les ff. qui avaient participé au crime. Il est bon de rappeler que l'un d'eux, le F. Campuzano, condamné à mort, se vit promettre la vie sauve, s'il voulait révéler les noms de tous les organisateurs de l'attentat, et qu'il répondit :

« — C'est inutile ; si je parlais, mes compagnons ne me feraient pas grâce, eux. J'aime mieux être fusillé que poignardé. »

Caserio, lui aussi, ne dénoncera pas ses complices. Ces gens-là se lient entre eux par les

serments les plus coupables. Quand il s'agit de commettre un crime, l'assassin est tiré au sort. La preuve en est faite aujourd'hui pour les anarchistes, à propos du meurtrier du président Carnot, comme elle est faite depuis longtemps pour les francs-maçons.

Et qui pourra dire jamais si la haute-maçonnerie, celle qui complotte dans l'ombre la plus épaisse, celle dont la direction centrale a établi son siège à Rome même, « comme pour jeter un défi à Dieu », n'est pas pour quelque chose dans l'abominable crime de Lyon ?... Si, dans le parti révolutionnaire cosmopolite, les adeptes ouvriers ne sont pas affiliés aux loges, du moins les docteurs de l'anarchie, écrivains ou prédicants, sont tous ou presque tous francs-maçons. Bien récemment encore, au mois de mars 1894, n'avons-nous pas vu, à Bruxelles, la loge *les Amis Philanthropes* fournir son local à M. Elisée Reclus pour ses conférences de sociologie révolutionnaire, — car les Reclus, Elisée, Elie, Paul, sont maçons en même temps qu'anarchistes, — et a-t-on oublié qu'à la sortie de ces conférences, les Compagnons, avec l'agrément des Frères, distribuaient au public leur journal incendiaire *le Libertaire* ?

Je ne veux pas insinuer que la haute-maçonnerie ait en la moindre haine contre le président Carnot ; à cet égard, le cas diffère de celui de Garcia Moreno, violemment détesté par la secte. Mais il entre dans le plan des Lemmi et consorts de pousser à la révolution sociale pour en tirer bénéfice d'une façon tout à fait machiavélique ; du moins, l'espèrent-ils. Et il n'y aurait rien d'étonnant que les révolutionnaires fanatiques qui ont armé le bras de Caserio eussent été eux-mêmes, et sans s'en douter, excités, inspirés par quelque émissaire secret de l'intrus du palais Borghèse.

Quoi qu'il en soit, anarchie, socialisme révolutionnaire, haute-maçonnerie, tout cela se tient, plus qu'on ne le croit généralement. En tout cas, la présence d'un groupe de francs-maçons aux obsèques du président Carnot a été une anomalie, une mystification pour le peuple, puisque cette secte approuve et prône l'assassinat politique, aussi bien que la secte anarchiste.

En maçonnerie, M. Carnot n'avait jamais été que louveteau, c'est-à-dire qu'il avait été présenté à l'adoption d'une loge par son père ; mais il n'usa pas, une fois parvenu à l'âge de dix-huit ans, de la faculté que lui donnait sa qualité de louveteau pour se faire octroyer l'initiation au premier grade symbolique.

Nous ne jugerons pas, d'après les opinions politiques et peu religieuses de sa vie, ce citoyen, ce premier magistrat de notre pays ; il eut, du moins, une correction d'attitude, une loyauté grandie par la bienveillance, une probité incontestable, qui lui ont valu un respect mérité. Nous remercions Dieu d'avoir éclairé son âme à la dernière heure ; nous nous réjouissons, pour la France, de ce que la honte d'un enterrement civil nous a été épargnée en de telles circonstances. A la digne épouse du président assassiné et à ses enfants, nous adressons l'hommage de nos condoléances les plus sincères.

Enfin, la Patrie ayant traversé calme et forte

cette douloureuse épreuve, nous formons des vœux pour que le successeur de Sadi-Carnot, M. Casimir Périer, soit à la hauteur, comme nous l'espérons, du grand rôle qui lui a été assigné par la confiance de la majorité de l'Assemblée Nationale, l'ayant élu au premier tour de scrutin. Dans les temps où nous vivons, nous ne pouvons guère, nous catholiques, espérer une meilleure élection. Le nouveau président, homme d'ordre, ne sera pas un persécuteur, nous en avons la conviction profonde ; il y a lieu même d'espérer une prochaine détente dans la situation fâcheuse faite à l'Eglise par les précédentes majorités parlementaires, qui obéissaient au mot d'ordre de la franc-maçonnerie. Du reste, le Souverain Pontife s'est réjoui du résultat du scrutin de Versailles ; et pour nous, respectueux et affectueux fils du Vicaire de Dieu, cette considération suffit.

Docteur BATAILLE.

SOLIDARITÉ CATHOLIQUE

Nous comptons parler, avec bon nombre de détails, d'un procès soutenu par M. le chanoine Mustel, affaire qui intéresse la presse catholique tout entière. Mais la place nous devient de plus en plus mesurée.

En deux mots, voici ce dont il s'agit : — Le vaillant directeur de la *Revue catholique de Coutances*, ayant eu à parler d'un certain F. Dupérouzel, franc-maçon noloire, à l'occasion d'un enterrement civil, s'est vu adresser par ce personnage, sous prétexte de réponse, une lettre dans laquelle la religion est outragée de la plus indigne façon. M. le chanoine Mustel a refusé d'insérer un pareil factum, tout en déclarant, bien entendu, qu'il accepterait une réponse que son honneur de prêtre lui permettrait de publier. Mais ceci ne faisait point l'affaire du sectaire haineux, dont le but était d'étaler ses blasphèmes dans les colonnes d'une semaine religieuse. D'où, procès.

En première instance, M. Mustel a obtenu gain de cause. Le tribunal de Coutances a jugé que les impiétés du F. Dupérouzel ne constituaient pas la réponse légale. Appel du franc-maçon, et réforme du jugement par la Cour de Caen, c'est-à-dire arrêt ordonnant que la lettre violemment irréligieuse doit être insérée par le journal catholique.

M. le chanoine Mustel, n'ayant pas les moyens de poursuivre l'affaire jusqu'en cassation, prit, au lendemain de l'arrêt, une résolution, qui, si elle était maintenue, priverait les catholiques français d'une de leurs meilleures revues. Plutôt que d'insérer la prose impie du F. Dupérouzel, la *Revue catholique de Coutances* se suicidait. Heureusement, des amis ont réussi à décider M. Mustel à continuer la lutte, c'est-à-dire à signer son pourvoi en cassation. Mais on sait que, pour pouvoir plaider devant la Cour suprême, il faut consigner une somme assez forte, en outre, les frais de défense sont très élevés ; et si M. Mustel n'était pas en mesure de faire face à ces dépenses au jour où l'affaire sera

inscrite au rôle, l'arrêt de Caen deviendrait définitif, sans débat.

Le vénérable chanoine s'adresse donc à la solidarité de la presse catholique. Il y a urgence. La *Revue mensuelle* s'inscrit pour CINQUANTE FRANCS ; et nous voulons espérer que nos confrères ne marchanderont pas leur appui au vaillant champion de la bonne cause.

Au surplus, nous avons tous un intérêt de premier ordre à ce que l'arrêt de Caen soit cassé. En effet, il importe de tenir compte de ceci : d'une part, d'après la loi actuelle, on ne peut refuser l'insertion d'une réponse que si elle est injurieuse ou diffamatoire pour des tiers ou si cette réponse contient en elle-même un délit de presse ; d'autre part, depuis 1881, l'outrage à la religion a cessé d'être un délit. Si donc l'arrêt de Caen devenait définitif, les catholiques, par l'effet de cette jurisprudence inique, se verraient, à tout propos, accablés de soi-disant réponses de la part des sectaires, dont ils seraient obligés de souiller leurs colonnes, ou bien de disparaître, pour ne pas se déshonorer par des publications de blasphèmes, déclarés légaux.

Nous ne saurions trop appeler l'attention des catholiques sur ce point. A raison de la ruse et de la malice de nos adversaires, c'est une question de vie ou de mort pour la presse religieuse qui s'agit en ce moment. Le procès de M. l'abbé Mustel est donc de la plus haute importance. Si la Cour suprême ne cassait pas l'arrêt de Caen, ou si le directeur de la *Revue catholique de Coutances* n'était pas en mesure de plaider, la maçonnerie pourrait tuer tous nos journaux les uns après les autres.

Nous faisons aussi appel à nos lecteurs. Les plus faibles sommes seront accueillies avec reconnaissance et transmises immédiatement à M. le chanoine Mustel. Nous publierons les noms des personnes qui n'y verront aucun inconvénient. Cette souscription est, du reste, absolument légale ; il ne s'agit pas d'indemniser M. Mustel d'une amende prononcée contre lui, mais de lui fournir les moyens de soutenir son pourvoi.

Petites Nouvelles

L'un des plus autorisés et des plus savants rédacteurs de la *Civiltà Cattolica* écrit à M. De la Rive une lettre dont nous détachons les intéressants extraits qui suivent :

« La fête maçonnique de la Saint-Jean (solstice d'été) a eu lieu sans éclat.

« La *Rivista della Massoneria* cherche à atténuer la rébellion des vallées de l'Oreto, de l'Arno, du Sebeto. Il est probable que moyennant finance le Souv. Pontife Lucif. Adriano Lemmi parviendra à apaiser les révoltes, sauf peut-être quelques enragés.

« Je suis pleinement d'accord avec vous, cher Monsieur, sur la prépondérance que prend dans toute la Maçonnerie le Palladisme. Mais je pense que ce sera le plus fort coup que l'on puisse porter contre le Christianisme. Pour le moment, la révélation du Satanisme n'est pas encore passée dans le vulgaire ; et parmi les hommes dits comme il faut, on n'y croit pas encore. Mais la campagne que vous menez avec le

docteur Bataille et Léo Taxil vulgarisera petit à petit ces idées; et alors commencera la débacle. Le monde profane, même le plus indifférent en matière religieuse, n'est pas encore mûr pour s'agenouiller devant Satan, et parmi les maçons aussi un très grand nombre sera bien étonné de se trouver dans l'église du Diable et essaiera de prendre la porte.

« A mon avis, jamais on n'a entrepris une guerre plus loyale et plus formidable contre la Maçonnerie que celle qui vient de commencer en France. Vous avez en France une liberté de parole bien plus grande qu'en Italie.

« Nous avons encore peu de « triangles » dans l'Italie. D'après mes conjectures, il y en a à Naples, à Turin, à Milan, à Florence, et, bien certainement, on en établira à Rome, s'il n'en existe déjà. Les conjectures se fondent sur les faits d'orgies mêlées à des pratiques sataniques, faits qui se multiplient par ci, par là, et sont confirmés par les rares convertis. Là-dessus le silence des maçons est très sérieux. Inutile de dire que la police est volontairement aveugle.

« J'espère que la *Revue mensuelle* apportera plus de lumière à l'affaire de Lucie Claraz, de Fribourg. C'est heureux que des magistrats protestants y soient mêlés. Les révélations de ce genre sont plus efficaces que les articles de journal les mieux écrits. »

Nous devons ajouter un mot à cette lettre, et précisément à propos de M^{lle} Lucie Claraz.

Il paraît qu'à Fribourg certaines personnes sont fort mécontentes des révélations qui ont été faites au sujet des pratiques sacrilèges de la loge *la Régénérée*. Quelques-uns en font une question de patriotisme, — fort mal entendu, ma foi, — s'imaginant que cette affaire est de nature à nuire à la bonne réputation de la ville et du canton; comme si les catholiques fribourgeois pouvaient être rendus responsables des impiétés mystérieuses d'une poignée de lucifériens! Sous cette impression vraiment puérile, tel ou tel fribourgeois, qu'on nous a cités, seraient prêts à nier ce qu'ils savent, si l'on venait à faire une enquête officielle plutôt que de laisser croire que leur ville a abrité, à un moment quelconque, une loge-secrète vouée aux sacrilèges.

Heureusement, nous ne serons pas embarrassés pour répondre à des négations intéressées. Nous avons des lettres en main, — et nous disons ceci particulièrement pour *la Liberté*, de Fribourg; — nous ne publierons pas les signatures, mais ceux qui ont manifesté des velléités de nier se tairont. A bons entendeurs, salut!

En dehors des lettres que nous possédons, nous pourrions mettre en cause deux personnes, qu'il sera impossible de traiter de mythes et qui sont en mesure de garantir la sincérité de tels et tels témoins oculaires, ceux-ci n'ayant pas à être nommés.

Quant à M^{lle} Lucie Claraz, qui nie tout très carrément, elle est dans son rôle; mais elle oublie ce qu'elle a raconté elle-même à tort et à travers, alors qu'elle sollicitait les bonnes espèces sonnantes des catholiques français, elle la belle-sœur du Vénérable diabolisant, l'avocat Stœcklin, elle qui vivait à son foyer!

On prend donc, en ce moment, une peine inutile en essayant d'atténuer les faits; et l'on oublie surtout que nous sommes dans une indépendance absolue, ce qui nous permettra de ne gar-

der aucun ménagement, au cas où l'on irait trop loin dans la voie des négations.

Moïse Lid-Nazareth

L'illustrissime Paul Rosen vient de se livrer à une manœuvre, aussi ridicule que maladroite, dans l'espoir d'empêcher la lumière de se faire sur son compte. Il a fait signifier par huissier, le 5 juillet, à M. De la Rive et à ses éditeurs MM. Delhomme et Briguët, sommation d'avoir à enlever du volume *La Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie universelle* le nom « Moïse Lid-Nazareth » partout où il se trouve, ou, à défaut, d'avoir à « déclarer, par une note en bonne place, que Moïse Lid-Nazareth n'est pas un pseudonyme pouvant atteindre le requérant Paul Rosen ». Si l'on n'obéit pas à la sommation de l'illustrissime, il menace d'intenter une action en dommages-intérêts. Voyez-vous ça!

Notre homme, dans son papier timbré, dont M. De la Rive m'a envoyé copie, se base, dit-il, sur ce que « le sieur Léo Taxil, dans la *Revue Mensuelle*, numéro de mai 1894, paru le 15 juin, page 140, 2^e colonne, lignes 24-25-26, a déclaré que M. De la Rive, dans son volume, aurait entendu viser le requérant Paul Rosen sous le nom de Moïse Lid-Nazareth. »

Il suffit de se reporter audit numéro de mai pour voir que, dans le passage en question, je n'ai pas fait la moindre allusion à M. De la Rive ni à son volume. Mon opinion même, concordant avec celle de tout lecteur de l'ouvrage de notre ami, est qu'il est logiquement impossible, d'après ce qu'a écrit M. De la Rive, de pouvoir comprendre, bien mieux, de soupçonner que Moïse Lid-Nazareth et Paul Rosen ne font qu'un. Tout homme de bonne foi reconnaîtra que, dans le livre de notre ami, Moïse Lid-Nazareth et Paul Rosen ont, bien au contraire, plutôt l'air d'être deux personnages parfaitement distincts. Et c'est précisément parce que j'ai, moi, des preuves formelles, absolues, — que M. Rosen lui-même ne pourra pas récuser, — que j'ai tenu à ne pas laisser subsister la distinction d'individualités résultant de la lecture du volume de M. De la Rive.

Je ne reproche pas à notre ami de ne pas avoir éclairé la lanterne; je constate que, dans la question Moïse Lid-Nazareth, il n'a ni nommé ni désigné l'illustrissime Rosen. Pour dire devant un tribunal que M. De la Rive a entendu parler de lui, il faudrait que l'illustrissime plaîdât que son voyage à Reims avec Sophie, à la recherche de Barbe Bilger, était de notoriété publique. Ça, se serait amusant!

Le F.^r Paul Rosen en sera donc pour ses frais d'intimidation. MM. Delhomme et Briguët, aussi bien que M. De la Rive, l'ont envoyé promener, et ils ont bien fait. C'est la *Revue Mensuelle* qui aura l'honneur, par la plume de votre serviteur, heureux et jaloux de cette responsabilité, de démontrer publiquement l'identité de héros maçonnique, lemmiste et waldériste, existant entre le beau Rosen et le séduisant Moïse Lid-Nazareth.

Pour attendre, nos lecteurs n'auront rien perdu; je leur promets un vrai régal. Et, puisque Paul-Moïse est d'humeur belliqueuse, il n'aura pas à se gêner vis-à-vis de moi. Quand mes articles le concernant auront été publiés, il pourra, si le cœur lui en dit, m'envoyer tous les huissiers de France et de Navarre; ils seront reçus avec joie, accueillis avec transport, embrassés comme des frères que sœur Anne, du haut de sa tour, interrogeant l'horizon, s'est longtemps lamentée de ne pas voir venir. L. T.

DEUX LUCIFÉRIENNES

M. le chanoine Mustel a publié, dans la *Revue Catholique de Coutances* (n° du 15 juin), un très intéressant article où il met en parallèle les deux maçonnes lucifériennes Sophie Walder et Diana Vaughan.

On sait que M. Mustel avait été violemment invectivé par la première, dont il publia deux lettres curieuses à plus d'un titre (elles ont été reproduites par M. De la Rive, dans son volume, pages 640 à 648). Quant à miss Vaughan, notre vénérable ami s'était mis en correspondance avec elle, à l'occasion de sa campagne contre Adriano Lemmi.

Mais d'abord, dans son n° du 18 mai, M. le chanoine Mustel publia une lettre de miss Vaughan, celle par laquelle elle lui transmettait l'original même de l'injurieuse épître qu'elle avait reçue de l'infamale Sophia.

Voici la lettre de miss Vaughan à M. Mustel :

Londres, 8 mai 94.

8 mai ! jour de gloire d'une grande Française.

Monsieur l'Abbé,

Puisque vous avez déjà des autographes de Mlle S. W..., en voici un qui ne déparera pas votre collection. Je vous l'offre très volontiers.

C'est par moquerie que cette personne m'engage à rejoindre Barbe Bilger, au Bon-Pasteur de Nancy. Le couvent ne me tente pas, certes ! et je n'ai rien à craindre où je suis à cette heure ni où je me fixerai. J'ai accompli mon devoir ; je n'ai rien à me reprocher. Je n'aime pas les jésuites, oh non ! mais tous les jésuites de la terre valent mieux que le petit doigt d'une S. W...

Pensez quelquefois à moi, bien qu'à présent vous ne recevrez plus de mes nouvelles.

Avec respect et sympathie, je vous présente une dernière fois mes civilités.

D. VAUGHAN.

Lettre de Sophie Walder à Diana Vaughan

Bruxelles, 17 avril.

Depuis hier, tu ne peux plus douter que ton équipée était une folie, n'est-ce pas ?

Pour nous combattre, tu fis appel à nos ennemis. Complet, ton écrasement, rebelle sans vergogne !

Vas-tu finir en Cléopâtre ? Ce serait plus propre que de finir en Barbe... Je dis, moi, que tu préféreras l'absolution des jésuites à la rédemptrice piqure de l'aspic.

Cours donc à confesse, Diana ; le Bon-Pasteur de Nancy t'attend.

SOPHIA.

M. le chanoine Mustel annonçait ensuite qu'il ferait photographier la lettre de Sophia, qu'il a bien voulu nous communiquer et qui avait été adressée par celle-ci sous pli recommandé à miss Vaughan, à Londres, chez lord..., à Oxford-Street (4). Cette lettre est écrite à l'encre verte, que Sophia emploie généralement lorsqu'elle s'adresse à quelqu'un ayant reçu la parfaite initiation.

« Nous reviendrons, disait M. Mustel, sur ces deux lettres, où apparaît si bien le contraste entre les deux lucifériennes qui les ont signées, et nous mettrons ce contraste en pleine lumière. »

Voici donc l'article du 15 juin, intitulé *Deux Lucifériennes* :

Loin de se ressembler, les deux personnages, tous deux étranges, sur lesquels j'appelle de

(4) La reproduction photographique de cette lettre et de son enveloppe a été publiée par M. l'abbé Mustel dans la *Revue Catholique de Coutances* (numéro du 22 juin). Le matricule de la recommandation est : 867, bureau 12-M, Nord. Le timbre d'enregistrement (registered) à Londres, porte : F. N. M., avec matricule 54, au 18 avril 94.

nouveau l'attention des lecteurs de la *Revue*, forment un contraste complet et qui me paraît aussi instructif qu'étonnant.

Sophia Walder présente, à un degré difficile à dépasser, tous les caractères d'une adoratrice et d'une imitatrice fidèle de l'Esprit de ténèbres, de celui qui fut homicide dès le commencement. On l'a pu voir par les trois lettres d'elle que la *Revue* a publiées. Là débordent en laves incandescentes le feu sombre de haine, de fureur, de féroce et impérieux orgueil dont elle est une incarnation parfaite. Elle apparaît comme une vision réelle et une émanation directe de l'enfer, une sœur ou une progéniture entièrement ressemblante des esprits de l'abîme, écumant de rage et vomissant, avec une volupté sauvage et à torrents continus, les blasphèmes et les malédictions contre Dieu et tout ce qui est Dieu.

La perversité satanique n'a peut-être jamais trouvé un être humain en qui elle se reproduisît plus exactement qu'en cette furie insatiable de sacrilèges et dont toutes les passions et toutes les facultés intellectuelles, vraiment puissantes, se concentrent sur un seul but : outrager et détruire, s'il était possible, Dieu et tout ce qui rappelle ou bénit son nom.

Il faut lire, dans le livre si instructif de M. De la Rive : *La Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie*, le rôle qu'elle a pris relativement à Barbe Bilger, et mieux encore peut-être les deux articles qu'elle publia dans *La Lanterne* à cette occasion, pour juger comme elle le mérite ce démon femelle.

Cependant la justice nous oblige à rappeler qu'élevée dans le satanisme le plus pur par un père digne d'elle, Sophia Walder n'a fait que mettre en pratique les leçons qui lui ont été données. Elle s'est formée sur le modèle de celui qu'elle adore et dans lequel on lui a montré le Dieu suprême *Excelsus Excelsior*.

Aussi est-elle profondément digne de pitié plus encore que d'aversion, et puisque la miséricorde de Dieu est infinie, il faut voir en elle son malheur plus encore que son effrayante scélératesse, et ne pas l'exclure de nos prières, en la jugeant indigne ou incapable de conversion. La bonté de Dieu est infinie. Et quel est le chrétien digne de ce nom qui ne fût prêt à donner son sang pour sauver cette âme ? Or, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est meilleur et plus compatissant que nous, est mort et a demandé à son Père le pardon pour Sophia Walder, comme pour ses bourreaux et pour tous ses ennemis.

Diana Vaughan est bien plus incompréhensible. Aussi M. le docteur Bataille déclare-t-il, dans son numéro d'avril de la *Revue mensuelle*, qu'elle « est la seule de son cas » qu'il ait rencontrée.

Il ajoute cette appréciation qui nous paraît très plausible et que nous avons plaisir à enregistrer : « J'incline à croire que le démon, en la protégeant dans les conditions que j'ai expliquées, ne se retient peut-être pas, au sens absolu du mot, mais y est contraint par la volonté toute-puissante de Dieu. Le démon, lui aussi, n'est qu'un instrument. C'est même là ce qui me fait le plus espérer que la Grande-Maîtresse de

New-York finira par se convertir, quoiqu'elle en dise. »

Elle en est très loin, il faut l'avouer, si l'on consulte ses idées, ses résolutions et ses engagements actuels. Mais elle en paraît bien plus près, quand on interroge son cœur et ses actes.

Ardente, active, pleine de zèle, hélas ! pour son abominable Dieu et pour son culte, elle a d'ailleurs des vues droites et élevées et un sens moral juste et délicat. Sophia est perfide, Diana est franche ; Sophia hait jusqu'à la mort, Diana ne hait personne, protège même ses adversaires, comprend et pratique le dévouement et la charité. Sophia est cupide, Diana est généreuse ; Sophia a des mœurs infâmes, Diane est chaste et honore la vertu là où elle la voit et croit la voir. Sophia, enfin, connaît et comprend très bien son Dieu, et c'est parce qu'il est la personnification et l'agent du mal, du désordre et de la révolte dans le monde, qu'elle le sert et l'adore. Diana se fait, au contraire, de Lucifer, une image absolument contraire à ce qu'il est réellement, de sorte que, dans l'esprit mauvais, elle se figure, non ce qu'il est, mais l'antithèse de ce qu'il est. Elle s' imagine un Lucifer bon, protégeant le bien, miséricordieux même, tel, en un mot, que sont les anges de lumière, et c'est en le revêtant des perfections divines qu'elle se prosterne devant lui, de sorte que son erreur n'est pas dans la conception qu'elle se fait de la divinité, mais elle consiste à attribuer les dons divins à l'inférieur ennemi de Dieu.

Cet état d'âme est extraordinaire, invraisemblable ; mais on ne peut expliquer autrement cette physionomie morale, vraiment mystérieuse et sympathique. C'est surtout par un vif sentiment de l'honneur que miss Diana est sortie de la Franc-Maçonnerie. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le texte même de sa démission, texte avec lequel concordent tous ses actes antérieurs.

Mais cette pièce ne témoigne pas moins clairement de sa générosité, de sa grandeur d'âme et de l'absence, chez elle, de tout fiel, de toute rancune, malgré son indignation légitimement irritée.

Ici, M. le chanoine Mustel reproduit *in-extenso* le texte (connu de nos lecteurs) de la démission de miss Vaughan.

Il faudrait lire, continue M. l'abbé Mustel, pour mieux connaître l'ex-sœur maçonnes, l'entretien qu'elle eut à Londres, le 25 avril, avec un des collaborateurs du docteur Bataille, et qu'a publié la *Revue mensuelle*. Nous y puiserons quelques détails encore, que nous compléterons par nos renseignements particuliers.

C'est ainsi que nous savons que, non contente d'avoir fait cession aux Grands Triangles et Triangles de la somme énorme de 48,350 dollars (261,090 fr.), miss Diana envoya de Paris, vers le 30 avril, à tous les Grands Triangles du monde entier, copie de sa démission, avec une offrande, pour les frères besogneux de chacun, une somme de trois cents francs en billet de la Banque de France de 50 francs. Elle avait choisi ces billets, qui ont cours par-

tout, afin d'éviter tout refus (1). Quant à un renvoi de la part des Palladistes mécontents, il est impossible, aucun d'eux ne connaissant aujourd'hui où réside miss Vaughan, qui se trouve ainsi à l'abri des ultionnistes. C'est donc encore un don de plus de 30 mille francs réparti entre les Triangles.

Mais miss Diana ne borne point ses libéralités à ses tristes coréligionnaires. L'auteur de cet article le sait personnellement. Sans aucun motif, sinon de lui témoigner qu'elle ne lui gardait pas rancune d'un acte dont elle aurait pu se plaudre et se trouver offensée, elle lui adressait de Londres, le 22 janvier dernier, deux billets de 100 francs « pour les pauvres, dont M. Mustel a l'occasion de soulager la misère. »

Pendant son séjour à Paris, elle donnait largement à une maison de Petites-Sœurs des Pauvres (2). Elle fut mise récemment en relations avec un P. Jésuite de Turin. Celui-ci crut bon de ne pas lui faire connaître sa qualité, ce qu'elle lui a reproché. Et cependant elle avoue qu'elle était mal disposée pour les Jésuites, et c'est sans doute l'unique cause des reproches qu'elle adresse à ce bon religieux, en particulier dans une lettre que j'ai reçue d'elle et dans son entretien avec le collaborateur du docteur Bataille.

Quoiqu'il en soit, elle avait confié à ce Père une aumône de 100 francs qu'il remit aux Petites-Sœurs de Turin, comme en témoigne la lettre de réception suivante :

Ici, M. le chanoine Mustel reproduit la lettre de la sœur Marguerite de Sainte-Thérèse, supérieure des Petites-Sœurs de Turin, publiée dans notre n° 4, page 120. Suit un extrait du « petit débat curieux et charmant », dit M. Mustel, entre miss Vaughan et son

(1) Plus exactement, voici comment les choses se sont passées :

C'est le jeudi 10 mai que miss Diana Vaughan, venant de Londres et ayant laissé ses colis et bagages au Havre, arriva inopinément à Paris pour faire ses adieux à ses amis. Deux personnes seulement étaient dans la confidence ; miss descendit chez l'une d'elle, où les exemplaires autographiés de sa démission, destinés aux Triangles, étaient prêts à être expédiés. En outre, elle envoya ce jour-là uniformément trois cents francs à chacun des 114 ateliers dont elle était membre d'honneur, sans distinction de hiérarchie, c'est-à-dire la même somme aussi bien aux simples Loges d'Adoption et simples Triangles qu'aux Suprêmes Conseils, Grands Consistoires, Parfaits Triangles et Souverains Chapitres d'ordres de Chevalerie. Un de ses amis, catholique, à qui elle désirait serrer la main avant son départ définitif, fut alors prévenu et la trouva occupée à ces diverses expéditions. Lui ayant demandé pourquoi elle n'avait pas fait ses envois de Londres, miss Vaughan répondit que, tout bien pesé, elle avait préféré procéder ainsi et à Paris pour que les chefs d'ateliers dont elle était membre d'honneur, qui auraient pu changer de sentiment à son égard depuis sa révolte, soient obligés de garder l'argent, une fois la lettre ouverte. « Un chèque ? dit-elle. Ils n'auraient qu'à ne pas le toucher. Un mandat international ? qu'à le refuser à la poste, et alors, le mandat m'étant retourné, je ne pourrais pas ne pas reprendre l'argent. Or, en Angleterre, la poste, qui opère comme en France pour les lettres recommandées (*registered*), n'accepte pas néanmoins les chargements *avec valeur déclarée* pour telle somme contenue dans la lettre. Donc, pour opérer comme je voulais, j'ai dû venir en France, d'autant mieux que le billet de la Banque de France est bonne monnaie en tous pays. » Enfin, par ce procédé, miss Vaughan, très pratique toujours, possède les récépissés faisant foi de ses expéditions, lesquelles ont été réparties entre cinq bureaux de Paris ; ce qui laisse supposer qu'au fond elle n'a pas une confiance exagérée en la probité de certains de ses frères, qui, comme de vulgaires Lemmi, pourraient être tentés de garder l'argent dans leur poche.

Le lendemain, miss partait de Paris, et le samedi 12 mai elle quittait l'Europe. Nous avons su depuis, par un de ses amis les plus intimes, qu'elle est arrivée à bon port dans la ville où elle a fixé sa retraite. (*Note de la rédaction.*)

(2) Miss Diana Vaughan, d'après ce que nous a assuré un de ses amis les plus intimes, aurait distribué, soit directement soit indirectement, en dehors de la franc-maçonnerie et seulement pendant son dernier séjour en Europe, au moins une vingtaine de mille francs en aumônes pour les pauvres, sans se préoccuper de leur religion, selon son habitude. (*Note de la rédaction.*)

interviewer. On se rappelle que l'ex-grande-maîtresse dit textuellement à notre collaborateur :

« — Je ne vois pas l'utilité de publier cette lettre... Lemmi va faire dire dans les triangles que je sollicite indirectement les prières des catholiques... Et ce n'est pas vrai ! Enfin, soit, je m'en rapporte à vous. Vous la publierez ou non, à votre gré ; mais alors, si vous la publiez, vous aurez soin d'ajouter que je déclare hautement que les aumônes données aux Petites-Sœurs des Pauvres sont une charité des mieux placées, ainsi du reste que celles remises à n'importe quelles autres Sœurs de charité... Ce sont de nobles et dignes femmes... Après tout, je me moque bien de ce que pourra dire Lemmi. »

Avec tout cela, ajoute M. le chanoine Mustel, miss Diana croit d'une foi aveugle à la divinité de Lucifer ; elle se propose même de faire plus tard, à Paris, des conférences « où j'expliquerai, dit-elle, complètement notre doctrine, que vous appelez néo-gnosticisme manichéen. On verrait alors qu'elle n'a rien d'absurde et que c'est bien nous, croyants du Palladisme, qui avons la vraie lumière... Je suis sûre que je gagnerais des âmes à mon Dieu. »

Racontant une visite faite par elle à ses « chers Vaudois » du Piémont, elle disait au même interlocuteur : « J'ai vu ces braves gens, si simples, si bons, si vertueux... Comme on prie bien quand on est chez eux ! J'y ai prié de toute mon âme ! » N'est-ce pas étonnant de trouver une dévote de Lucifer ?

Néanmoins, elle ne témoigne aucun mécontentement de ce qu'on prie pour sa conversion.

Un de nos amis lui ayant dit qu'il y a des communautés (notamment un couvent de Carmélites du diocèse de X...) qui se sont vouées à prier pour elle chaque jour, jusqu'à sa conversion qu'on espère, quoiqu'elle en dise, elle répondit simplement, parlant des Carmélites : « Ce sont vos contemplatives ; j'aime mieux les Sœurs de charité ; enfin, ce sont aussi de bonnes femmes. »

Un de nos buts, en donnant ces détails, est de provoquer de saintes âmes à prier aussi pour cette âme si éloignée de la foi, mais que la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ pourraient élever si haut.

Nous achèverons de la faire connaître en reproduisant ici deux lettres qu'elle nous a écrites cette année :

Hambourg, 1^{er} février.

Monsieur,

J'ai brûlé la première lettre(1) ; je garde précieusement la seconde ; je savais votre bon cœur.

Il est aisé de devenir vos sous-entendus, et je ne m'en offense pas. De mon côté, je prie mon Dieu pour vous ; assaut de prières contraires ; nous saurons dans l'autre vie, vous et moi, qui est dans le vrai. Etant bon, vous n'avez pas à craindre les atteintes du *Mauvais*, quel qu'il soit ; le *Bon* vous protège.

Ces lignes ne sont pas œuvre de prosélytisme, mais expression de ma pensée sincère. Gardez vos convictions, je garde les miennes. L'erreur religieuse ne compte pas devant le *Bien éternel*.

Miss Vaughan me chargeait ensuite d'avertir un écrivain catholique prêt à partir pour l'Italie

(1) Il s'agit d'une lettre confidentielle que j'avais adressée à miss Vaughan pour lui demander quelques renseignements. La seconde est celle par laquelle je la remerciai de me les avoir donnés et de l'offrande qu'elle mettait à ma disposition. (Note de M. Mustel).

et qu'elle croyait menacé par le palais Borghèse, de « ne pas commettre d'imprudences. » — Sur ce point, elle s'était méprise.

Elle ajoutait :

Ne m'écrivez plus ; en ce moment, vos lettres ne me parviendraient pas.

Avec estime, mes civilités.

D. V.

Voici la seconde lettre :

Turin, le 18 avril 1894.

Monsieur l'Abbé,

En plusieurs circonstances, vous avez parlé de moi avec des égards auxquels j'ai été sensible. Je tiens à vous en remercier. Un mot malheureux vous a échappé, pourtant ; vous m'appelez « idolâtre. » Pourquoi ?

Dans toutes les religions, une statue sur l'autel est un symbole, et nous ne sommes « idolâtres » ni vous ni moi. Ne tirez pas offense de mon observation, je vous prie ; elle est faite sans acreté ni rancune, et je sais que vous n'avez pas décoché ce mot par intention blessante.

Je voudrais voir inutilisés à jamais tous les mots quelque peu sentant l'invective, quand on aborde d'une part ou d'autre les questions de désaccord religieux. Contre l'improbité et les crimes, flétrissure impitoyable ; pour la différence d'opinion, *sweet-temperedness*.

Laissons. C'est votre intention générale que je retiens. Aussi vous suis-je reconnaissante. Surtout, je ne suis point accoutumée à la courtoisie de la part des prêtres catholiques. Cette ville-ci me rappelle un moine qui m'outragea, il n'y a pas fort longtemps. Il s'insinua auprès de moi, par l'intermédiaire d'un ami, en se donnant pour un prêtre ordinaire ; il ne fallut pas de longues relations avant l'explosion de sa méchanceté ; dès lors qu'il me comprit réfractaire à son prosélytisme, il m'injuria. Je viens d'apprendre ici quel il est réellement ; c'est un jésuite, nulle surprise ; il se nomme le Père... Pauvre monsieur le jésuite ! sa brutalité lui reste.

La bonté du cœur est le plus doux parfum dans l'humanité. Je viens de visiter ici nos chers Vaudois. Si vous venez quelque jour en pèlerin pour le pape, arrêtez-vous à Turin, et faites une excursion à Torre-Pellice, centre des vertueuses communautés vaudoises ; il ne faut pas trois heures en chemin de fer, et je vous assure que ces braves gens méritent d'être vus chez eux. Leurs communautés ont triomphé des persécutions les plus sanglantes ; elles sont là depuis six cents ans. Ah ! leur objectif religieux n'est pas le vôtre ; mais vous ne pourriez moins faire que leur rendre justice, admirer leur simplicité, reconnaître que l'incroyance à l'idéal catholique ne dessèche point la plante vivace du cœur humain, ne saurait empêcher même l'épanouissement de toutes les vertus.

Cette lettre n'est aucunement pour la publicité, car les esprits étroits de votre religion vous feraient un crime de l'avoir reçue, et je ne veux vous nuire (1). Retenez-la comme un remerciement et un gage de sympathie ; ainsi je songe à ces frêles lianes qui mettent en contact, sans les lier, les cimes de deux arbres d'espèce contraire et chacun fortement enra-

(1) Miss Diana se trompe ici complètement, mais quoi d'étonnant ? Ajoutons qu'avant de publier sa lettre nous nous sommes assurés qu'elle ne s'y opposait pas. (Note de M. Mustel).

ciné, par leur guirlande gracieuse au-dessus de l'abîme profond, infranchissable.

Veuillez agréer, monsieur, avec mon estime, mes civilités.

D. VAUGHAN.

Je pourrais mettre ici beaucoup de remarques. Cela me paraît inutile. Les lecteurs le feront eux-mêmes sans peine.

Mais quelle différence, dirons-nous de nouveau en terminant, entre la lettre de Sophia, vraie piqure d'aspic, et les lettres de miss Vaughan, calmes, sereines et d'une exquise politesse

Que Dieu la délivre du joug qui l'empêche de lever vers lui ses regards et de le reconnaître !

L.-M. Mustel.

MANŒUVRE MAÇONNIQUE

A la page 485 du tome 1^{er} du *Diable au XIX^e Siècle*, notre excellent ami M. le Dr Bataille a donné deux portraits curieux, ceux du couple Des Pilliers, du Rite de Memphis et de Misraïm et du Rite égyptien Réformé, et accompagné cette reproduction des lignes suivantes :

« Albert Pike recommandait d'attirer au Palladisme ou tout au moins aux aréopages de Kadosch les « prêtres adonaites ; » il indiquait comment il fallait s'y prendre pour leur donner à réfléchir et les convaincre de la vérité luciférienne ; il en est — exception des plus rares — qui se sont, hélas ! laissé entraîner dans l'abîme et qui, devenus francs-maçons, n'ont pas tardé à déchirer avec scandale leur soutane ou leur froc monastique ; d'autres ont rompu publiquement avec l'Eglise et sont venus ensuite à la Haute Maçonnerie, se vouant au sacerdoce occulte de Satan : tel, par exemple, le P. des Pilliers, Bénédictin de Solesmes, qui s'est conduit si indignement qu'il a dû être expulsé de l'Ordre dont il est le vivant déshonneur, qui a osé porter les plus calomnieuses accusations de péculat et de simonie contre l'irréprochable et vertueux Dom Guéranger et que j'ai retrouvé dans les arrière-Loges misraïmites avec une religieuse détournée de ses devoirs par lui, apostate qu'il présentait comme sa femme et qui coopérait à ses œuvres diaboliques. »

Des Pilliers fit, en effet, après son expulsion de l'Ordre de saint Benoît, partie de la Loge Misraïmite *l'Avenir*, de l'orient de Marseille. Il s'est donné, sous les auspices du Grand Orient de France, du Suprême Conseil du Rite Ecossais ancien et accepté, et du Rite de Misraïm (si cher aux juifs), il s'est donné une triste mais logique mission : la *décléricalisation* de la France, afin de rendre notre pays plus *moral* et plus attaché aux institutions *judaïco-maçonnico-républicaines* !

Il inaugura cette campagne par l'envoi, à tous les Ateliers français, d'une *planche* dont voici, à titre documentaire, les principaux passages :

« Mon V... et mes T... C... FF... »

« J'ai voulu faire œuvre à la fois patriotique et républicaine, ou décléricalisatrice et partant maçonn... en rééditant les curieux *Monita Secreta* des Jésuites. Ce sont, vous le savez, leurs *Instructions secrètes* rédigées en latin par les généraux de l'Ordre, mais restées expressément manuscrites, à l'usage unique et

mystérieux des supérieurs, sous les peines les plus graves au cas contraire.

« Depuis plus de deux siècles déjà, les Jésuites ont fait disparaître habilement, par le confessionnal et par d'autres moyens astucieux, les diverses éditions parues en France, et ce Code infernal qui restera la honte à jamais des fils de Loyola n'était plus trouvable en librairie, où je l'ai vainement demandé durant quinze ans à trois cents libraires, sinon davantage encore.

« Il m'est enfin tombé sous la main, de rencontre, et je viens d'en faire une *traduction* nouvelle avec mes *Commentaires*. Le tout est précédé de la si remarquable *introduction*, du *court historique* et de notes intéressantes de feu M. Charles Sauvestre.

« Or, ce code infernal des Jésuites, monument de fourberie et de brigandage élevé par eux-mêmes à leur profit... se vend 1 fr. 25. Ainsi nous possédons à bon marché le livre assurément le plus fatal au grand ennemi, le plus redouté de ces « hommes noirs, moitié renards, moitié loups, dont la Règle est un mystère », et qui n'en sera plus pour vous dès que vous aurez lu ce code infâme et démoralisateur.

« Vive la République ! A bas le jésuitisme et son produit le cléricisme !

« Pierre DES PILLIERS... »

Ne croirait-on pas rêver en trouvant de pareilles choses sous la plume de ce *moine relaps* ! Cette expression, nous l'empruntons à la brochure : *La Vérité sur M. des Pilliers*, publiée à Besançon, à la librairie Lanquetin Tubergue, lors de notre séjour en cette ville, pendant l'année 1875.

En son fascicule de décembre dernier, le *Bulletin Maçonnique*, cette pâle ombre de la *Chaîne d'Union* et qui s'intitule, comme la défunte revue de l'illustre F... Eugène-Esprit Hubert, *organe de la Franc-Maçonnerie universelle*, s'empresse d'épauler Des Pilliers et de consacrer à son opuscule une réclame que nos lecteurs apprécieront ; elle était ainsi conçue :

« Nous avons le plaisir d'apprendre à nos lecteurs que les *Instructions secrètes* des Jésuites, depuis vingt ans introuvables en librairie, y font, en ce moment, leur réapparition, sous leur titre ancien : *Monita secreta*.

« C'est le publiciste anticlérical, Pierre des Pilliers, qui vient d'en donner une édition soignée, en 192 pages, au prix modéré de 1 fr. 25 chez lui, soit 1 fr. 40 par la poste.

« Il en a fait une traduction *nouvelle* avec des *Commentaires* fort instructifs. Le tout est d'abord précédé de la belle *Introduction*, du *Court historique* et des *Notes* intéressantes de feu M. Ch. Sauvestre, ainsi que du *Rapport* de M. Portalis au Conseil d'Etat ; puis il est suivi de la fameuse *Captation* d'Anvers, de six millions, et d'une *Conclusion* magistrale impossible à réfuter. Celle-ci reproduit la célèbre bulle *Unam sanctam* de Boniface VIII contre Philippe le Bel, bulle aujourd'hui *trop peu connue*, où le susdit pape, heureusement faillible, annonçait, dès 1302, à l'univers ébahi, que *toute créature humaine appartient au pape, à plus forte raison ses biens*.

« Un tel livre, absolument *sans pareil au monde*, œuvre infernale des généraux de la Société de Jésus, devrait être aux mains de chaque famille honnête et probe, aimant la justice et la vérité ; c'en serait fait alors du jésuitisme et, partant, du cléricisme en France.

« Afin d'obtenir des remises proportionnées à l'importance de la commande, et qui sont indiquées au verso de la couverture des *Monita secreta*, bon doit s'adresser directement au traducteur-éditeur, M. Pierre

des Pilliers, publiciste, à Grandfontaine, par Saint-Witt (Doubs).

« C'est donc aux Comités anticléricaux, aux syndicats ouvriers, aux francs-maçons, aux Sociétés de libres-penseurs, à tous les cœurs vraiment républicains ou libéraux, désireux d'abattre enfin l'ennemi, d'aviser à mettre à profit les remises faites aux propagandistes, ainsi qu'aux libraires, par Pierre des Pilliers. »

De toute cette réclame, il faut, *a priori*, retenir que la Franc-Maçonnerie, prévoyant la discussion inévitable sur les lois d'association, essaye, dès à présent, de préparer le terrain et de tromper l'opinion publique au préjudice des Ordres religieux, et particulièrement contre les Jésuites, qu'elle considère, à juste titre, comme ses plus redoutables adversaires.

Nous sommes en parfaite communauté d'idées avec le T. R. P. Abt, de la Compagnie de Jésus, dont nous allons analyser de notre mieux la riposte savante et irréfutable, insérée dans la livraison de mai des *Etudes religieuses, philosophiques, historiques et scientifiques*, riposte qui fait prompt et bonne justice des imputations calomnieuses et mensongères du citoyen Des Pilliers.

Le titre de l'œuvre de l'apostat est déjà quelque peu instructif : **Monita secreta, instructions secrètes des Jésuites. Traduction nouvelle et commentaires par Pierre des Pilliers, ancien prêtre et vicaire de Clairvaux (Jura), jadis Bénédictin de Solesmes (Sarthe), fondateur et supérieur de l'abbaye d'Acey (Jura).**

Le *Bulletin maçonnique*, fait observer le T. R. P. Abt, a eu soin de ne point dire que le F. . . Des Pilliers est *un moine défroqué*. Aurait-il lui-même la pudeur de sentir que ce titre n'est pas précisément une recommandation ?

La première page de la préface renferme une perle précieuse. Des Pilliers se contredit lui-même et prouve à nouveau que les francs-maçons ne connaissent pas les règles du bon sens et de l'honnêteté :

« Ces *Monita secreta*, dit-il, sont-ils réellement émanés des chefs ou généraux de la Société de Jésus ? Qui peut le dire avec certitude et le prouver péremptoirement ? D'ailleurs, cela serait-il nécessaire en réalité pour donner à ce code infernal sans pareil au monde une importance incomparable ? » (Préface du traducteur-éditeur, première page, ligne 15.)

Mais alors, pourquoi Des Pilliers a-t-il affirmé dans sa circulaire aux Loges que ces instructions avaient été rédigées en latin par les généraux de l'Ordre ? Pourquoi prétend-il maintenant que peu importe l'origine ?

Et le T. R. P. Abt continue :

« ... Nous avons à la Chambre plus de 208 députés francs-maçons ; notre Sénat n'est guère qu'une succursale du Grand Orient, et les ministres qui nous gouvernent sont presque tous affiliés à la Franc-Maçonnerie. Il se peut donc parfaitement que cette littérature de bas étage devienne la littérature du jour, que l'édition maçonnique des *Monita secreta*, prônée et propagée par les Loges, soit portée à la tribune parlementaire, et que ce livre, absolument sans pareil au monde, soit accepté de confiance et applaudi par notre majorité franc-maçonne comme un argument de première force contre les Ordres religieux.

« Pour ces motifs, il est opportun de parler — brièvement du moins — des *instructions secrètes* des Jésuites rééditées par les francs-maçons. »

Le T. R. P. Abt établit que les *Monita secreta* ont été fabriqués par un Des Pilliers du XVII^e siècle, Jérôme Zahorowski, jésuite polonais chassé de l'Ordre en 1613. Sa première édition parut à Cracovie, en 1614, sans nom d'auteur, mais la supercherie fut bientôt dévoilée, malgré la fable inventée par Zahorowski pour dépister les recherches.

Ces *Monita* furent condamnés comme un libelle diffamatoire, par André Lipski, administrateur de l'évêché de Cracovie, le 20 août 1616 ; et la même année, ils furent aussi condamnés par la Sacrée Congrégation de l'Index comme faussement attribués à la Compagnie de Jésus, pleins d'inculpations calomnieuses et diffamatoires, etc.

Le savant P. Gretser fit une réfutation en règle de ces *Monita*, dès l'année 1618.

Néanmoins, les ennemis de l'Eglise et de la Compagnie de Jésus firent tirer un grand nombre d'éditions de ces instructions. Le style et la maladresse des falsifications plus modernes se reconnaît au chapitre XVII^e et dernier, dans lequel on accuse les Jésuites de vouloir tout bonnement s'emparer de tous les évêchés du monde !... Jérôme Zahorowski n'aurait jamais commis une bourde de ce genre.

Les éditeurs successifs du livre ont imaginé divers histoires sur la découverte récente, fortuite, merveilleuse du fameux écrit que les Jésuites auraient, insinuaient déjà ces éditeurs, tant d'intérêt à cacher.

La dernière édition française, retirée à neuf par le F. . . Des Pilliers, date de 1861 et fut publiée par le F. . . Charles Sauvestre, qui trouva bon de rester dans le vague sur l'endroit précis où l'on découvrit les *Monita*.

Des Pilliers essaye d'établir que le livre n'est pas apocryphe, et il a l'audace de recourir au raisonnement suivant : « Les Jésuites nient l'authenticité des *Monita* ; mais ils ont intérêt à la nier et, d'ailleurs, ils savent user de restriction mentale ; donc les *Monita* sont authentiques ! De plus, la conduite des Jésuites est conforme de tous points aux enseignements des *instructions secrètes* ; donc, celles-ci doivent être, sans aucun doute, l'œuvre des chefs de l'Ordre. »

De semblables inepties ne valent pas la peine d'être réfutées !

Enfin le F. . . Des Pilliers reproduit *in-extenso*, le *factum* du F. . . Sauvestre, en y mettant la préface et, dit le T. R. P. Abt, « quelques commentaires et une conclusion virulente où le moine apostat engage bravement nos gouvernants à détruire au plus tôt en France les Ordres religieux et l'Eglise catholique elle-même. »

Et le F. . . Des Pilliers, qui se croit vraiment quelque chose, après avoir parlé (p. 165) d'un autre de ses ouvrages anticléricaux : *La Cour de Rome et les trois derniers évêques de Saint-Claude*, ajoute sans vergogne : « Ledit ouvrage est ce qui déterminait, — je le sais verbalement — deux ministres, — M. Jules Grévy, chef de l'Etat, à rendre enfin, sous le ministère Ferry, les

décrets anticongréganistes du 29 mars 1880, expulsant les Jésuites et dissolvant les congrégations qui ne soumettraient pas leurs statuts à l'approbation du gouvernement. »

Le T. R. P. Abt se demande si le nouvel appel aux armes du F. : Pierre sera encore écouté ? Et il ajoute :

« Quant au religieux dévoyé et au prêtre (car il le reste toujours) assez malheureux pour se vanter de pareils exploits, nous prions de tout cœur pour lui, afin que, à l'âge avancé où il est, et si près de la mort, il obtienne de Dieu miséricordieusement la grâce et le temps de se reconnaître. »

Pierre Des Pilliers réédite aussi les révélations du F. : Sauvestre, concernant les richesses fabuleuses, inouïes, de la Compagnie de Jésus

« A cette heure, la Compagnie de Jésus est à la tête d'une foule de comptoirs dans les deux mondes ; elle possède seule, ou comme véritable associée, une véritable flotte de clippers qui desservent la ligne du Brésil, et dont le port d'attache est Bordeaux. Elle a des intérêts plus considérables encore peut-être au Havre, où elle commande le transport des émigrants et les ateliers de construction. Elle possède les plus belles usines de France : Bessèges, Alais, etc. En Californie, elle a des mines d'or, et une rue entière de San-Francisco est devenue sa propriété. C'est là qu'elle fait même les plus belles opérations de prêts à 30, 40, 50, 100, 200 %/o. (*Monita secreta*, par Pierre Des Pilliers, p. 38.) »

Voici les conclusions du T. R. P. Abt :

Risum teneatis amici !

« Ces délicieuses extravagances nous font rire, nous autres simples profanes. Mais, dans les Loges maçonniques, il n'en est pas de même. Devant cette peinture effrayante des richesses cléricales, vous pouvez entendre d'ici les FF. : apprentis, les maîtres et jusqu'aux chevaliers Kadosch pousser des hurlements d'indignation et demander à grands cris que ces comptoirs, ces usines, ces mines d'or de Californie et autres lieux soient enlevés de force à l'infâme Compagnie de Jésus, et rendus au plus tôt aux francs-maçons et aux juifs, leurs légitimes propriétaires... »

« En résumé, nous pensons que, dans le cas présent, les Loges maçonniques et le nouvel éditeur des *Monita* ont fait la gageure de reculer les bornes de la bêtise humaine, et qu'ils ont largement gagné leur pari. »

Le fameux bonze franc-maçon, qui répond au nom de Charles Floquet et au sobriquet justifié de Chéquard, n'avait-il pas voulu aussi reculer les bornes de cette bêtise, quand il osa prétendre, si mensongèrement à la Chambre, que S. S. Pie IX avait appartenu à la secte ? Or, malgré les démentis les plus formels, malgré les démentis maçonniques provenant de la *Chaîne d'Union*, par exemple (1), nous avons l'intime conviction que la plupart des gogos, qui sont la dupe des FF. : des hauts grades, n'ont jamais révoqué en doute l'assertion du F. : Floquet dont le nom peut désormais s'exprimer par le chiffre 300.000

(1) Ici, nous croyons devoir faire observer à notre ami De la Rive qu'il fait vraiment trop d'honneur à la *Chaîne d'Union*. Dans ce journal maçonnique dont il était le directeur, le F. : Hubert a manœuvré du mieux qu'il a pu pour donner à croire que Pie IX avait été affilié à la secte (voir notamment son numéro d'avril 1878) ; ce n'est que lorsque sa manœuvre a été percée à jour, que le F. : Hubert s'est résigné, et de fort mauvaise grâce tout d'abord, à reconnaître que les inventeurs de la légende s'étaient moqués du public. (*Note de la Rédaction*).

(Rien de l'*Alphabet des Mages du Palladium*, mais tout des *Comptes de la Compagnie de Panama*).

Eh bien ! qu'un Floquet ou un floquailon quelconque vienne débiter à la tribune le paragraphe précité sur les richesses de la Compagnie de Jésus, nous parions que tout cela serait cru sur parole !!

Voilà pourquoi nous pensons que le T. R. P. Abt a peut-être tort de rire de ces délicieuses extravagances.

Elles ne datent cependant pas d'aujourd'hui, ces extravagances ! Nous avons sous les yeux et ouvert aux pages 254, 255 et 256 *The Demonology and Witchcraft, etc., by Robert Brown, etc.*, imprimé à Londres, en 1889, édité par John F. Shaw and Co., 48, Paternoster Row. Cet auteur prétend qu'autrefois la Compagnie de Jésus avait un commerce important dans les Indes, qu'elle s'associait avec des marchands indiens idolâtres, les Banians. Il cite Courdrette, écrivant sur les Jésuites de son temps :

« Au Portugal, les Jésuites ont des vaisseaux employés exclusivement à leur service.... Tous les voyageurs en Extrême-Orient parlent dans les mêmes termes avec étonnement de l'extension de leur commerce. »

Le port d'attache de la flotte légendaire se trouvait donc en Portugal ; actuellement, les adversaires de l'Ordre se plaisent à le fixer au chef-lieu de la Gironde, pour les besoins de leur cause !

Le protestant Robert Brown dénonçait ensuite le catholicisme à ses corliegionnaires, qui ont la majorité dans la Grande-Bretagne. Il faisait cette mélancolique et perfide réflexion :

« Et à la fin de l'année 1888, il y avait en Angleterre, Galles et Ecosse seulement, non moins de 2.616 romaines églises, chapelles, chapelles de communautés, maisons religieuses pour hommes et femmes, et collèges ; 433 de celles-ci étaient des maisons religieuses pour femmes, ou couvents où de pauvres créatures sont enfermées pour la vie, et où il n'y a aucune inspection du Gouvernement, ni aucun enregistrement des décès. »

Le F. : Des Pilliers aurait dû insérer cela dans son édition des *Monita secreta* ! et ajouter que les francs-maçons seuls ont désormais droit d'association et de propriété.

C'est ainsi que la Maçonnerie a dépensé depuis quelques années : 1^o 110.000 francs pour le Vatican luciférien de Charleston, avant même que celui-ci ait subi, fait justement remarquer le Dr Bataille (*Diabole au XIX^e Siècle*, p. 318), sa transformation extérieure et surtout intérieure et tous ses embellissements maçonniques ; « sans parler des œuvres d'art, tableaux et statues dont un certain nombre sont du plus haut prix, l'immeuble lui-même vaut à cette heure très facilement le double et peut-être même le triple de ce qu'il a coûté ; la bibliothèque, à elle seule, est assurée pour 200.000 francs : — 2^o 7.500.000 francs pour le temple de Washington, copié sur les cathédrales catholiques dans lesquelles la secte compte bien établir, à très bref délai, le culte officiel et public de Satan ; — 3^o Le temple

de Bruxelles est estimé plus de 300.000 francs. *les Amis Philanthropes* ont fait dignement les choses. (1)

A. De la Rive.

LE COMTE DE CHAMBORD

a-t-il été empoisonné ?

On sait que la question de l'empoisonnement du roi de Naples Ferdinand II (mort à 49 ans, le 22 mai 1859) n'est plus discutée sérieusement depuis longtemps. C'est un fait acquis à l'histoire. Tandis que l'usurpation piémontaise dépossédait de leurs souverains légitimes la Toscane, les duchés de Parme et de Modène, ainsi que les Romagnes, Ferdinand II était empoisonné, et l'année suivante son fils François II, alors âgé de 24 ans, était à son tour dépossédé de son royaume.

Mais un autre prince de la maison de Bourbon, le comte de Chambord (Henri V) a-t-il été, lui aussi, empoisonné à son tour ? Ceci se discute encore, et la question vient d'être agitée assez vivement en ces derniers temps.

C'est M. Robinet de Cléry, ancien procureur général, qui a rappelé l'attention du public sur cette mort, par un article (inséré dans la *Vie Contemporaine*). Impartialement, nous croyons devoir le reproduire ; le voici :

L'EMPOISONNEMENT DU COMTE DE CHAMBORD

Vingt-quatre ans après l'empoisonnement du roi de Naples, un prince de la maison de Bourbon disparaissait non moins subitement. Le comte de Chambord avait soixante-trois ans : sa constitution était vigoureuse, et il avait gardé le plus robuste appétit. Il avait passé l'hiver à Goritz et il était de retour à Frohsdorf, où il avait repris toutes ses habitudes, lorsque tout à coup, le 10 juin 1883, il fut atteint de douleurs abdominales très violentes, accompagnées de vomissements. Il avait la bouche desséchée, une soif très vive. Ses souffrances étaient telles qu'il se roulait sur son lit. « Je suis empoisonné », dit-il à ceux qui l'approchaient, et il écrivit son testament, document historique très important qui n'a pas été publié. On voulut d'abord dissimuler son état. Le 1^{er} juillet, il fallut bien se résoudre à le rendre public ; c'est alors que l'*Union* publiait la fameuse note :

« Nous apprenons à l'instant, avec une inexprimable douleur, par un télégramme officiel de Frohsdorf, que M. le comte de Chambord, atteint d'une maladie aussi grave qu'imprévue, est dans un état qui inspire de sérieuses inquiétudes à ceux qui l'entourent.

« Sur son ordre, nous demandons à la France d'unir ses ardentes prières aux nôtres. »

(1) On pourrait donner encore une bien plus longue énumération des propriétés maçonniques (Philadelphie, Chicago, Berlin, Londres, Hambourg, etc.) ; mais cela mènerait trop loin. Il ne faut pas juger les ressources de la secte d'après celles de nos maçons français qui se font généralement assez tirer l'oreille pour payer leurs cotisations. En Angleterre et aux Etats-Unis surtout, les loges sont riches à millions. (Note de la Rédaction).

Cependant la forte constitution du malade prit le dessus. Au milieu de juillet, il était en voie de guérison. Les médecins, ne pouvant s'expliquer un mal si subit et si étrange, avaient parlé d'un cancer. Le comte de Chambord, se croyant guéri, dit alors à un de ses familiers, M. Joseph du Bourg, admis à pénétrer dans sa chambre : « Ils disent que j'ai un cancer, il n'en est rien. » Et lui montrant le creux de l'estomac : « Vous pouvez appuyer : j'ai beaucoup souffert ; je ne souffre plus. »

Le 14 juillet, il prit avec appétit un peu de bouillon, de la gelée de viande et du vin. Le 15 au matin, il reçut le docteur Vulpian, arrivé de Paris : « Le prince, écrivit celui-ci, parlait avec sa facilité ordinaire, et tous ses mouvements s'exécutaient avec aisance : son regard était bienveillant, vif et pénétrant. »

Le soir du même jour, il se fit transporter dans sa salle à manger. Tout vomissement avait cessé.

Mais, dans la nuit du 8 au 9 août, une rechute foudroyante le terrassa définitivement et commença son agonie qui ne cessa que le 24 août.

Les médecins consultés constatèrent deux faits graves :

1^{re} Pendant toute la durée de la maladie, les médecins traitants et consultants s'étaient trompés dans leur diagnostic. Il n'y avait pas de cancer. Le docteur Vulpian l'avoua très loyalement : « Une erreur avait été commise pendant la vie du malade, puisque nous n'avons pas trouvé le cancer, que nous nous attendions à rencontrer dans la région épigastrique. »

2^{de} La cause de la mort était « des lésions considérables dans la partie inférieure de l'œsophage, — des ulcérations dont quelques-unes avaient d'assez grandes dimensions. Sur quelques points, les membranes muqueuses étaient entièrement détruites... Plusieurs de ces ulcérations présentaient les résultats d'un commencement de travail de cicatrisation. »

Là, encore, le docteur Vulpian reconnaissait loyalement « que les lésions de l'œsophage n'avaient pas été soupçonnées pendant la vie » ; et il avouait qu'il était, ainsi que ses confrères, « dans l'ignorance des causes des lésions ulcéreuses de l'œsophage et de l'estomac ».

Il écartait cependant l'hypothèse d'un empoisonnement, ne connaissant aucun poison qui eût pu produire ces ulcérations dont il avait constaté l'existence. Il est vrai qu'il ne connaissait pas davantage et qu'il ne pouvait indiquer une maladie ayant pu les causer, ni expliquer ce qu'il appelait « l'apparition presque soudaine des troubles les plus graves des voies digestives ».

Comme de pareils désordres ne peuvent pas ne pas avoir une cause, beaucoup de personnes ont pensé que le comte de Chambord avait été empoisonné deux fois, le 14 juin et le 8 août, que les cicatrisations des premières ulcérations causées par le poison expliquaient la convalescence du mois de juillet, que les ulcérations postérieures, nombreuses, de grandes dimensions ayant détruit les membranes muqueuses, n'avaient pas pu être spontanées, et que la récurrence de l'empoisonnement avait causé la rechute du 8 août, inexplicable pour les médecins, et la mort.

Les arguments de sentiment ne sauraient prévaloir en présence de ces faits et de ces constatations matérielles. Comment, d'ailleurs, serait-il impossible de supposer une main coupable dans un château où il n'y avait pas moins de 80 domestiques ?

Il n'y a pas lieu de s'étonner que cette opinion, tout

au moins plausible, ait été partagée par les plus proches parents du mort, ceux qu'il avait tendrement aimés pendant sa vie et qui le payaient de retour.

ROBINET DE CLÉRY.

Cet article ne pouvait passer inaperçu. Il fut reproduit par l'*Autorité*, et bientôt le journal de M. Paul de Cassagnac revint à la charge, le 7 juin dernier, en publiant une interview, accompagnée de brefs commentaires.

Nous reproduisons également cet article, en en laissant la responsabilité à l'*Autorité*:

A PROPOS DE L'EMPOISONNEMENT DU COMTE DE CHAMBORD

Au sujet de la relation publiée par M. Robinet de Cléry, dans la *Vie contemporaine*, et reproduite par nous, sur l'empoisonnement présumé du comte de Chambord, nous sommes allés voir une personnalité des plus autorisées du parti royaliste, fidèle dévoué, ayant vécu dans l'intimité de l'exilé de Frohsdorf, et nous lui avons demandé ce qu'il pensait de cette version.

Voici les très intéressantes révélations qu'il nous a faites :

Double empoisonnement. — La main des francs-maçons.

« Oui, M. le comte de Chambord a été empoisonné à deux reprises ; il est mort de la seconde tentative.

« L'un des auteurs probables du crime a été un membre des loges M. :

« L'exécuteur immédiat a été l'un des domestiques temporairement engagés au château.

« D'après ce qui m'a été secrètement, non pas communiqué, mais donné un peu par surprise à entendre, c'est dans une glace ou un sorbet que le poison aurait été administré au prince, alors convalescent d'une première tentative de ce genre ; l'effet s'est produit le soir même, si complet cette fois, que, dès le lendemain matin, des journaux parisiens ont pu, grâce à la source où ils puisaient leurs informations, affirmer nettement le caractère absolument mortel de la rechute ; on en attendait la nouvelle depuis plusieurs jours.

« M. le comte de Chambord s'est regardé comme empoisonné, en raison non seulement du caractère étrange, de l'instantanéité spéciale des ravages opérés, en quelques heures et sans causes médicalement prévues, dans son robuste tempérament, — mais aussi de certains faits que je citerai plus loin.

Arrêt de mort

« J'ai eu, environ quatre mois après sa mort, par un personnage religieux très grave et du plus haut caractère personnel, l'information suivante, d'origine confidentielle et dictée par un cuisant remords :

« M. le comte de Chambord avait été condamné à mort (comme jadis Gustave III de Suède par un comité secret formé de trois délégués des Hautes Loges : pour l'Allemagne, l'Italie et la France.

« La rencontre et les délibérations desdits délégués ont eu lieu le 5 avril 1883, à Lugano, canton du Tessin (Suisse), dans une auberge où ils se sont individuellement présentés comme touristes. Ils ont feint de ne pas se connaître et de se lier fortuitement, à table, pour passer ensuite un après-dîner de soi-

disants amusements de société dans une salle haute et bien close. Mais un ami, un touriste, m'a dit l'année suivante que cette salle était spécialement réservée aux conciliabules secrets, et que l'aubergiste, informé ou non du but que pouvaient se proposer les gens qui s'y *isolaient* parfois entre eux, était, en tout cas, un dévoué de la secte maçonnique, toujours prêt à exécuter ses ordres.

« La délibération des trois délégués susdits, connue plus tard par quelques indiscretions échappées à l'un d'eux (l'Italien) devant des FF. : MM. : moins sûrs qu'il ne croyait, a été transmise, en caractères convenus, à un certain nombre d'affiliés ; elle portait en substance : « que le comité secret, tout en déplorant la nécessité de frapper un homme qui jouissait, à titre mérité, d'une grande et universelle estime, reconnaissait avec douleur combien les faits existants rendaient cette nécessité impérieuse, immédiate et inéluctable. »

Projet de coup d'État

« Notre interlocuteur nous rappelle alors un projet de coup d'État du Prince qui, dévoilé, avait alarmé les républicains et les francs-maçons.

« — M. le comte de Chambord, résolu, un peu tardivement, ont pensé quelques personnes, à agir de lui-même et en dehors de son entourage, pour ne pas compromettre les uns, ne pas avoir à se servir des autres, était entré en relations directes avec le général Duerot, commandant du 8^e corps (à Bourges). Il fut résolu que le Prince gagnerait secrètement Chambord sans même en avertir Mme la comtesse de Chambord ; que, de là, il se présenterait à la France en Roi, « venant à elle, puisque ceux qui l'avaient appelé ne paraissaient pas en mesure de l'y faire rentrer ; et se présentant aux Français, dans ce château qu'il était si fier de tenir d'eux, avec l'amour d'un vieux Capétien, la conviction de son droit, et la résolution de mourir sur le sol de France, sans plus le quitter. »

« Une sélection lente, d'au moins un an de durée, avait mis dans la main de Duerot un ensemble d'officiers dont il déclarait pouvoir répondre absolument ; son influence sur le soldat était alors au maximum. Vingt-huit généraux avaient nettement affirmé (la plupart par écrit, se confiant à la loyauté connue du prince) leur résolution de marcher, dès qu'il en donnerait le signal. Le prince leur avait fait cette déclaration : « J'espère fermement dans l'effet d'un mouvement grandiose, instantané, répété aussitôt dans « l'Ouest et le Midi, pour éviter l'effusion du sang « français ; si ce désir est faiblesse de ma part, peu « m'importe ; mais ma volonté est qu'en cas de conflit « imprévu, mon sang coule le premier ; je serai à la « tête des troupes, quoi qu'il arrive. »

« Je tiens ces faits d'un des royalistes qui servirent à la correspondance avec le général Duerot. Le vieux et vénérable Cathelineau, décédé à Viroflay dans un humble pavillon campagnard, en savait beaucoup plus long.

« J'ajouterai que les relations secrètes entre le prince et le général avaient été divulguées à la police ; que le ministère, alors entièrement maçonnique, avait pu en saisir une partie des preuves, et qu'elles furent produites à Lugano par le délégué français.

« On s'était trop fié à la facilité naturelle des relations entre Chambord et Bourges. Tous les généraux français, alors en fonctions actives, étaient espionnés

de très près. En revanche, peu de royalistes militants ont été mis dans la confiance des plans principaux. Je ne les ai connus qu'en 1885.

« Mme la comtesse de Chambord, qui regardait comme une injure à sa vigilance toute supposition d'empoisonnement, fit par deux fois exprimer au petit journal le *Droit monarchique* son vif déplaisir de l'y voir soulevée. Ce fut obéi comme un ordre. »

L'assassinat politique

Revenant à la question de l'empoisonnement du comte de Chambord, notre interlocuteur ajoute encore :

« A cette époque, — de 1884 à 1890 à peu près, — on raillait comme *loqués* les hommes qui, sur des faits précis et par la connaissance des gens et des intérêts, osaient laisser voir qu'ils croyaient à l'*assassinat politique* à notre âge.

« Dès 1879, un évêque célèbre me disait, à Toulouse, devant une vingtaine d'ecclésiastiques réunis aux Carmes :

« — Depuis la catastrophe du Zouloulând, *notre Roi* est le seul ralliement possible des chrétiens honnêtes. Aussi, évêque républicain (de la Pau, au Mexique), j'irai le saluer en sortant de Rome... *Mais faites donc moins de discours, et gardez-le mieux que n'a été gardé le jeune Prince impérial; car je sais, PERSONNELLEMENT, que la Secte a déjà agité sa mort; et le jour où il se mettra en mouvement, on vous le tuera trop facilement.* Tous les catholiques des deux Mondes sont intéressés à sa vie. »

« Et il ajouta, en me montrant sa poitrine :

« — J'ai des relations sûres, et je ne dis que ce qui est. J'ai là *deux preuves* de l'activité de messieurs les Trois-Points, et je conserve sans rancune mes relations avec ceux d'entre eux qui peuvent m'éclairer sur leur compte. »

« Je répondis seulement à Mgr Moreno :

« — Monseigneur, je suis sans fortune, je ne donne que ma peine et ma vie à mon drapeau; *mais je vous supplie* de répéter ceci à Frohsdorf.

« — *Je le ferai*, me dit-il. »

Conclusion

« Les faits sont conformes à l'expérience du passé.

« Heureux ceux qui, ayant connu ou entrevu certaines des réalités des *dessous politiques* actuels, ont pu, couverts par l'obscurité même du sort auquel ils se vouaient, — quelles qu'en fussent les duretés quotidiennes, — échapper à la suspicion de criminels puissants, — qui ne se croient pas du tout criminels lorsqu'ils ont coloré leur infamie du fameux prétexte : le salut de la République. »

Notre aimable interlocuteur, dont nous regrettons de devoir taire le nom, nous déclare en terminant :

« Vous donnerez telle valeur qu'il vous plaira à ces renseignements, dont aujourd'hui l'authenticité ne repose plus que sur la confiance qui peut m'être accordée, et sur un certain nombre de vraisemblances. »

L'hypothèse de l'empoisonnement du comte de Chambord par des émissaires de la franc-maçonnerie n'est pas chose invraisemblable, quand on compte les morts mystérieuses dont cette secte politique a été soupçonnée.

A son tour, M. Robinet de Cléry a été interviewé, notamment par un rédacteur du *Rappel*.

Reproduisons encore :

— Vous avez assisté à ses derniers moments ?

— Non, mais je m'appuie sur deux ordres de preuves qui sont malaisément récusables. On a prétendu que le comte de Chambord, qui avait l'appétit solide et légendaire des Bourbons, vous le savez, avait succombé aux conséquences d'un régime imprévoyant. Cette hypothèse ne tient pas debout. Une maladie d'estomac ne produit pas de mort foudroyante; elle s'accompagne de troubles fonctionnels, de malaises qui correspondent à une période assez longue.

Or, remarquez la coïncidence, c'est vers le 15 juin que notre roi a senti la première atteinte du mal. Il est soigné d'abord par des médecins allemands, au secours de qui est bientôt venu le professeur Vulpian. Les douleurs sont intolérables. Cependant, il se remet comme par enchantement et, le 15 juillet suivant, il assiste au banquet de la Saint-Henri. Le général de Charette était là, et sa parole ne saurait pas faire doute. L'appétit revient, les forces renaissent. Subitement, sans cause apparente, le prince est de nouveau terrassé. Les praticiens diagnostiquent un cancer à l'estomac. Henri V était le premier à rire de l'oracle d'Epidaure : « Voyez donc, disait-il à ses amis en frappant sur son estomac, ces médecins sont étonnants, ils veulent absolument m'imposer un cancer. J'ai beau presser ici, je ne sens rien. Au contraire, j'ai l'impression d'un homme qui vient d'avaler une mauvaise drogue. »

— N'y a-t-il pas d'autres témoignages ?

— J'y arrive. Vous n'ignorez pas que j'ai hautement réprouvé l'attitude des d'Orléans aux obsèques royales. Respectueux serviteur des volontés de la reine, j'étais d'avis de conserver à la cérémonie un caractère purement familial et de laisser aux plus proches parents de l'illustre mort le soin de conduire le deuil. M. le duc de Parme m'a gardé de cela une vive reconnaissance, ainsi que M^{me} la duchesse de Madrid. Grâce à la confiance dont la duchesse m'honore, j'ai pu apprendre que l'impression de la famille directe était conforme à la mienne. M. de Parme a écrit, en effet, à sa sœur, que la fin du comte de Chambord lui rappelait exactement celle de Ferdinand II, roi de Naples. Mêmes symptômes, même rechute brusque après une intermittence qui remettait le malade en pleine santé, mêmes constatations.

— Quelle était l'opinion de M^{me} la comtesse de Chambord ?

— Ai-je besoin de vous dire combien elle se tenait éloignée de la politique ? L'idée même d'une intrigue possible lui faisait horreur. *Elle s'est opposée à l'autopsie de son époux, comme si elle eût craint d'être obligée d'accuser quelqu'un.* Nous nous sommes inclinés devant sa décision, en la regrettant.

Cette discussion soulevée par M. Robinet de Cléry a donc ému profondément le public, non seulement en France, mais aussi en Autriche (où est situé Frohsdorf).

Il en est résulté une note que l'*Agence Havas* a communiquée aux journaux sous forme de dépêche.

La voici :

Vienne, 8 juin.

Le *Fremdenblatt* déclare, d'après des informations

puisées à des sources authentiques, que l'autopsie pratiquée par le professeur Kundrat sur le corps du comte de Chambord avait fait découvrir à l'estomac des altérations pathologiques organiques assez importantes pour exclure l'idée d'un empoisonnement. Les pièces anatomiques conservées à Vienne démontrent à première vue à tout homme compétent que la mort du comte de Chambord a été due à des causes naturelles. Dans le cas où il y aurait eu le moindre soupçon d'empoisonnement, les médecins auraient dû, conformément à la législation autrichienne, interrompre sur le champ l'autopsie et aviser la justice.

Malgré cette note, la question ne nous semble pas tranchée. Si, dans la suite du débat, il se produisait quelque révélation importante, nous ne manquerions pas de l'enregistrer ici ; car notre revue a été créée pour consigner les faits qui ont trait à la haute-maçonnerie. Or, si réellement le comte de Chambord a été empoisonné, il est bien évident que le crime n'a pas été commis par des maçons des loges symboliques, mais par des agents des triangles, de ces triangles souverains dont, il n'y a pas longtemps, l'organisation était à peine soupçonnée !

Disons enfin, pour ne rien oublier, que la version du *Droit Monarchique*, à laquelle M. Robinet de Cléry a fait allusion, n'a pas trait à un empoisonnement par une substance toxique ; il a été question de diamant pilé, mêlé au sucre en poudre servi avec des fraises.

Le *Droit Monarchique* était le journal de M. Maurice d'Andigné, secrétaire du comte de Chambord. Le premier article accusateur parut dans le n° du 4 mai 1884 ; il était signé par M. G.-W. Austin et rédigé en ces termes :

« Le 4 mai 1883, Henri V reçut de Londres un avis anonyme conçu en termes très graves, l'avertissant que « l'année et peut-être le mois ne se passeraient pas, sans qu'une tentative d'empoisonnement, « arrêtée récemment entre personnages importants, « fût accomplie sur sa personne. »

« Nous tenons également de source peu suspecte que, le 5 avril 1883, trois délégués des sociétés secrètes, — un allemand, un italien et un français, — se seraient réunis à Lugano (canton du Tessin, Suisse), et qu'après avoir examiné la situation de l'Europe en général, de la République française en particulier, — ils auraient conclu « que le plus réel péril pour « l'avenir de leurs idées était dans l'avènement « d'Henri V ; que cet avènement, longtemps tenu pour « ridicule, devenait possible et pouvait même devenir « prochain ; qu'en conséquence et au nom des pouvoirs « à eux confiés par les sociétés secrètes, ils concluaient « à la suppression de la personne d'Henri V, suppression « qui amènerait, selon eux, la fin de la légitimité. »

« Celui qui trace ces lignes n'a jamais admis qu'avec les plus grandes réserves les faits y énoncés ; mais il reconnaît que la qualité, le nombre des personnes persuadées de l'empoisonnement du Roi, lui fait un devoir de relater ce qui a été dit ou écrit. Parmi ces personnes, il en est d'assez haut placées pour qu'il soit interdit de les nommer ; l'écrivain se contente donc d'assumer la responsabilité de ses assertions.

« Le Roi aurait été empoisonné non à l'aide d'une substance toxique, mais avec des fragments de diamant (1) pulvérisés de façon à pénétrer dans les villosités de l'organe digestif et à y produire, par leurs petites arêtes tranchantes, une quantité de points d'inflammation. C'est ce qui est arrivé, on se le rappelle. Les téguments internes se sont trouvés mouchetés d'une quantité de petits points d'ulcération, qui auraient fini par rendre l'alimentation impossible. Un loyal et éminent professeur de la Faculté de Paris, le docteur Vulpian, deux fois appelé, mais bien tard, a publié, peu après la mort du Roi, une lettre dont chaque terme, dans l'hypothèse d'un cas semblable à celui qui nous occupe, constituerait un acte d'accusation formel.

« On sait qu'en 1670, Henriette d'Angleterre fut empoisonnée avec du verre pilé. Les dénégations prétendues scientifiques qu'on y oppose ont été réfutées ; la princesse venait de conclure secrètement à Douvres la convention par laquelle son frère Charles II d'Angleterre devait publier sa conversion au catholicisme. D'immenses intérêts étaient en jeu dans cette affaire. Henriette, après avoir bu un verre d'eau de chicorée, mourut dans d'affreuses douleurs ; on ne trouva aucune trace de poison.

« Quoi qu'il en soit, il appert, de renseignements dont nous ne devons pas divulguer la source, que le Roi, à une certaine période de sa maladie, et après avoir constaté l'inutilité des soins médicaux, s'est tenu pour perdu ; qu'il a communiqué cette impression, à plusieurs reprises, à des membres de sa famille, et qu'il a eu soin d'ajouter à ses paroles des mots de pardon, ce qui ferait penser que le Roi s'est jugé ou s'est soupçonné empoisonné. »

Voilà donc les principales pièces du débat récemment soulevé. Nous les donnons sans aucune arrière-pensée ; ceci dit, à raison de ce que M. Magnard a cru voir dans la campagne de M. Robinet de Cléry une manœuvre pour faire porter des soupçons sur d'autres personnes même que les chefs de la franc-maçonnerie.

Contre telle interprétation, nous protestons pour notre compte. Nous, nous croyons que, si un crime a été commis, c'est uniquement à la secte dont M. Adriano Lemmi est aujourd'hui le chef, qu'il est imputable.

Nous ajouterons que le fait du conciliabule de haute-maçonnerie à Lugano ne nous surprend aucunement. Cette ville de la Suisse italienne a été bien souvent le lieu de rendez-vous fixé pour des complots criminels du même genre. Les hauts-maçons mazziniens et lemmistes viennent à Lugano comme chez eux.

D'un document authentique que nous avons eu sous les yeux, il résulte qu'il y a à Lugano une loge très active, fondée en 1877, la loge *Il Dovere*, comportant cent membres en moyenne, et un triangle palladique, intitulé *La Profondità di Dio*.

(1) Du diamant pilé dans un plat de fraises.

LA FRANC-MAÇONNERIE

et « le Diable au XIX^e Siècle » (1)

I

Rien n'est aussi bien prouvé aujourd'hui que l'action de la Franc-Maçonnerie et le rôle politique, social et antireligieux qu'elle remplit dans le monde. Néanmoins il y a encore beaucoup de gens, même dans les milieux instruits, qui ne veulent pas en parler et affectent une incrédulité ou une indifférence obstinée en ce qui concerne la secte, semblant la traiter comme une société de plaisir ou une camaraderie d'affaires sans action politique et sans portée pour l'avenir social. Quant au Diable, vrai chef de la Franc-Maçonnerie, si l'on s'avise d'en prononcer le nom, on est considéré la plupart du temps comme un esprit enfantin, peu sérieux et capable seulement d'apprécier des contes bleus de vieilles bonnes femmes.

Ces mêmes sceptiques, ces indifférents, ces incrédules qui ne veulent pas voir le fait politique et religieux le plus considérable de notre âge, qui rient du monde surnaturel et des enseignements du christianisme, sont très souvent affolés de spiritisme, d'hypnotisme, de tous les prestiges du merveilleux pratiqué par les pires aventuriers de l'occultisme contemporain.

Ce fait, que chacun a pu expérimenter cent fois, dénote que notre âge ne se pique ni de logique ni de bon sens, puisqu'il dédaigne les réalités les plus graves et les plus certaines pour s'attacher aux farces de charlatans spirites ou aux expériences plus que suspectes de certains agents dont l'objectif est fort peu clair.

Ceux qui, dans le public, font, disent-ils, le plus de concessions, avouent que la Franc-Maçonnerie est une association politique dont le but est d'assurer à ses membres tous les bénéfices, toutes les situations politiques, toutes les places, toute l'influence gouvernementale. Mais ils ne vont pas plus loin et ne veulent rien voir au delà. Qui commande et dirige en réalité la Maçonnerie? Ne cherche-t-elle que des avantages, des places et de l'influence pour ses adhérents?

Si tel était le vrai, l'unique but de la secte, comment expliquer ses actes et son orientation principale? Pourquoi sa guerre à la religion? pourquoi des actes, tels que les diverses laïcisations, qui sont évidemment contraires non seulement à la religion, mais aux plus vulgaires intérêts matériels? Quel intérêt, une fois maîtresse du Gouvernement, aurait-elle à persécuter, à vexer, à proscrire toute une classe de citoyens, la plus nombreuse, la plus considérée, même par les malhonnêtes gens? Est-ce que son intérêt évident ne serait pas au contraire de se concilier ces honnêtes gens, pour prévenir la guerre à laquelle ils finiront par se résoudre, après de trop longues hésitations? car il est clair

que la Maçonnerie n'étant en somme qu'une poignée d'audacieux, le jour où les millions de catholiques se décideront à s'unir contre eux, cette infime association de 25.000 persécuteurs (1) disparaîtra comme un fétu de paille balayé par le vent.

Il y a donc dans la secte un autre objectif que la curée des places; il y a une autre direction plus puissante que celle des chefs officiels qui, sans cela, seraient bien maladroits et peu avisés. Or, l'adresse et l'intelligence ne manquent pas aux sectaires.

Pourquoi s'obstinent-ils à des actes qui ne servent en rien leurs vues d'ambition personnelle, qui irritent la population même indifférente et qui, sans leur être du moindre avantage, leur nuisent au contraire dans le public qui les soutient encore? Il est très certain, en effet, que dans ce public qui suit aveuglément la direction maçonnique, beaucoup de gens sont étonnés, vexés et irrités de cette persécution obstinée des catholiques, de ces mesures odieuses contre le droit et la liberté, dont ils ne comprennent pas le but et la nécessité. Les maîtres leur affirment que les catholiques sont des ennemis, et ils semblent le croire, par lassitude ou indifférence. Mais ils seront détrompés tôt ou tard, et alors viendra le mauvais quart d'heure pour les trompeurs.

Oui, il y a pour la secte un autre objectif que la curée de places; il y a une direction occulte, qui n'est point celle de ses chefs apparents.

Si le public n'en est pas encore bien sûr, ce n'est pas la faute des grands chefs sectaires, qui ne le cachent guère et jettent, à ce sujet, leurs aveux à tous les vents. Les publications maçonniques ne laissent nul doute, nulle ombre sur ce point, et l'on ne peut que s'étonner une fois de plus en voyant quel temps et quels efforts sont nécessaires pour vulgariser les faits les plus certains et faire pénétrer dans les masses même instruites et lettrées les vérités les plus palpables.

II

« Mais alors, dira-t-on, vous croyez que c'est le diable qui mène la Franc-Maçonnerie?... Mais enfin... est-ce sérieux?... peut-on décemment croire que...??... »

Voilà bien où on en est venu. Ces pauvres gens qui font tourner les tables, qui évoquent les esprits et croient sur parole les pires charlatans hypnotiseurs, ne croient même plus au diable, pas plus que souvent ils ne croient en Dieu.

Beaucoup de catholiques ont des idées aussi vagues et presque autant de doute. Ils croient en Dieu; mais ils sourient parfois en parlant du diable, comme s'il s'agissait d'une légende mythologique.

On a peine à comprendre un pareil état d'esprit, et l'on n'y croirait pas si tout cela n'était pas prédit depuis longtemps. Voici par exemple ce qu'on lit dans la 2^e épître de saint Paul à Timothée (IV, 3, 4) :

(1) Cet article, que nous sommes heureux de reproduire, est extrait du *Bulletin des Serviteurs de Saint-Pierre*, organe officiel de la Société de ce nom, dont Mgr Fava, évêque de Grenoble, est le fondateur et le président d'honneur.

(1) L'auteur de l'article parle ici uniquement des francs-maçons français, qui ne sont en effet pas plus de 25.000 en tant que membres actifs, fréquentant assidûment les loges de notre pays. (Note de la rédaction.)

« Viendra un temps où les hommes ne supporteront plus la saine doctrine, mais, suivant leurs caprices, ils amasseront des maîtres autour d'eux, éprouvant une vive démangeaison aux oreilles, et détournant l'ouïe de la vérité, ils se tourneront vers les fables. »

Saint Pierre annonce de même, notamment dans sa 2^e Epître, qu'on verrait des imposteurs artificieux marchant suivant leurs convoitises, qui détourneraient les chrétiens de la vérité.

Nous sommes bien au temps prédit par saint Paul. Il n'est pas de docteur de mensonges qui ne réussisse à faire école et à amasser autour de lui un public souvent nombreux. Il n'est pas de sottise qu'on ne puisse faire prendre à ce public pour une conquête scientifique. Quant à la Vérité, on en est las et on s'en détourne.

Un autre fait curieux qui caractérise ce temps est l'ignorance profonde où le public et beaucoup de savants sont des faits les plus certains, lorsque ces faits peuvent contrarier les erreurs ou les mensonges courants.

Qui sait par exemple, dans le monde, même de la science, que la plupart des phénomènes de magnétisme ou d'hypnotisme, qu'on dit révélés depuis quelques années, sont vieux de bien des siècles ?

Dès l'Ascension de N. S., et alors que les apôtres commençaient à répandre le christianisme, un docteur comme il y en a eu beaucoup depuis un certain temps, mais bien plus fort que ces derniers, a étonné et séduit le monde par ses prestiges. Simon le Mage a fait des choses bien plus étonnantes que les maîtres des erreurs actuelles. Il a fallu, pour qu'on en sût des détails, la découverte d'un manuscrit antique qui les rapporte. Simon non seulement faisait produire tous les prestiges des tables tournantes et parlantes, mais il s'élevait dans les airs et contre-faisait les miracles de saint Pierre pour tromper les nouveaux chrétiens et les Romains qui écoutaient l'apôtre.

Est-ce que Simon avait découvert une science nouvelle ? Non. Il s'était simplement vendu au démon, et c'est par le pouvoir du démon qu'il opérait ses prestiges. On le vit bien, lorsque s'étant fait enlever dans les airs par son inspirateur, il retomba lourdement, sur une simple prière de saint Pierre à Dieu, et qu'il mourut de sa chute.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, a-t-on dit souvent. C'est vrai surtout des prestiges hypnotiques, magnétiques et autres de ce genre.

On devrait un peu étudier, ou simplement lire l'histoire si instructive de Simon. Jamais on n'a eu tant besoin de la connaître qu'à notre époque, où tant de faux docteurs crient à tous les vents qu'ils ont découvert une science nouvelle et surpris de grands secrets de la nature. Ils ne font rien que Simon et bien d'autres n'aient fait avant eux.

La sorcellerie du Moyen-Age et celle des Italiens de la Renaissance, l'astrologie des Médicis et les arts occultes qu'une femme néfaste de cette famille a introduits en France ont étalé bien d'autres prodiges que ceux de la Salpêtrière ou des écoles actuelles. Les astrologues de Catherine étaient autrement forts que certains

personnages en réputation aujourd'hui. Ils n'ont jamais prétendu avoir découvert une science, ni surpris un secret à la nature. Ils avaient au moins le mérite de la franchise et auraient ri de bon cœur des allures pédantesques de nos faux savants. Parmi ces derniers, il y a beaucoup de Prudhommes. On dirait que le type créé par Henri Monnier a fait souche un peu partout, et c'est un des caractères de notre temps que ce mélange de prétentieuse sottise qu'on trouve dans tout ce que notre âge a produit de mauvais. Dans la plupart des prétendus savants, il y a un poseur naïf qui s'admire lui-même autant qu'il trompe le public.

III

Il faut revenir à la vérité.

Il est clair et nullement contestable qu'il y a certains phénomènes purement physiques, découverts ou produits par la science médicale. Il est également certain que des prestidigitateurs fort habiles font des tours qui surprennent et étonnent. Mais, à côté de la science et de l'adresse, il y a des faits qui ne relèvent ni de l'une ni de l'autre et qu'il est absolument impossible de ne pas attribuer à un pouvoir supérieur à la nature. De même qu'il y a des miracles opérés par Dieu (et jusqu'à présent les catholiques n'ont jamais essayé de le nier), il y a aussi des prestiges dus à l'action du démon. Dans tous les temps, le démon a voulu singer les œuvres de Dieu ; Dieu en le châtiant ne lui a point enlevé ses puissantes facultés, son intelligence supérieure, et le pervers en use pour tromper et tenter les hommes. Si l'on ne sait pas, si l'on ne croit pas cela, on connaît bien peu la religion.

Je ne veux pas, on le comprend, tracer ici la ligne de démarcation entre les faits merveilleux naturels, les tours d'adresse, et le merveilleux satanique. Je veux simplement rétablir ce principe, que beaucoup de dupeurs et de dupés nient obstinément.

Les questions de cet ordre ont été réveillées depuis quelque temps par des expériences nombreuses de médecins et de spécialistes, et aussi par les publications du docteur Bataille. Il est rare, quand on entend parler de ces livres, qu'on n'entende pas déraisonner quelque peu.

L'ardeur peu commune qu'on a mise à les critiquer, à les combattre et à attaquer l'auteur est déjà bien suspecte. Si ce livre est absurde et ridicule, comme plusieurs l'ont dit, il tombera tout seul, et pas n'est besoin de le poursuivre pour hâter sa chute. L'ennui des lecteurs suffira.

S'il trompe, il faut montrer sa tromperie. Sans exiger qu'on fasse des enquêtes sur tous les faits qu'il rapporte, il est aisé à beaucoup de gens de prouver la fausseté de tels ou tels faits importants, si fausseté il y a. Malheureusement, quand on a voulu contester ou nier certains incidents, il s'est trouvé jusqu'à présent que le livre avait dit vrai, et que l'auteur en fournissait une preuve nouvelle.

On s'est d'ailleurs étonné de récits qui ne révélaient rien d'inconnu. Quiconque a lu le livre du P. Huc et les lettres de nos missionnaires dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, a pu y apprendre des faits qui ressem-

blent beaucoup à ceux que rapporte le docteur Bataille. C'est l'ignorance trop générale qui a causé la surprise. Les Français connaissent peu les pays étrangers et ne s'inquiètent guère de ce qui s'y passe. Les *Savants*, au moins ceux dont la spécialité n'embrasse pas l'Inde et la Chine n'en savent guère plus long sur ces contrées que le bon public qui *gobe* leurs livres.

IV

Je crois qu'un homme qui veut la vérité et la cherche sans préjugé et avec prudence, peut trouver beaucoup dans ce livre si attaqué. Je ne m'occupe ni de la forme des récits adoptée par l'auteur, ni des détails que je ne peux vérifier, mais qu'on n'a pas encore démontrés faux. Je m'arrête au fond. Or, au fond il y a plusieurs constatations d'une gravité extrême.

Le docteur Bataille promène le lecteur au milieu de toutes ces sectes de l'Inde et de la Chine, dont on a beaucoup parlé, mais dont nul savant n'a révélé encore l'origine, l'objectif et le vrai caractère. Ces Fakirs, ces innombrables prêtres de toutes les branches du bouddhisme, ces zéloteurs de cent religions inconnues qui se traînent du plus grossier matérialisme aux mystères en apparence les plus spiritualistes, tout cela n'est, en réalité, en fait, que le culte de Lucifer, propagé, soutenu par la haute Maçonnerie, sous la protection et l'œil complaisant de l'Angleterre protestante.

Les formes, les noms, le culte, tous les accessoires de ces religions diverses, varient à l'infini. La théogonie est variée, la croyance change suivant les rites et les religions. Mais, au fond, il n'y a qu'un culte, qu'un nom : c'est le culte de Lucifer.

Les fidèles de chacun de ces cultes sont eux-mêmes bien souvent dans l'ignorance de la réalité : ils adorent telle idole ou telle conception de leur rite. Dans cette idole se mène un démon, et, dans la plupart des pratiques de ces divers cultes, se produisent des prestiges et des actes surnaturels qui sont l'œuvre du démon.

Le doute n'est pas possible pour les hommes de bon sens et de réelle instruction qui savent où s'arrêtent forcément la science et l'adresse. Il l'est moins encore lorsque les faits merveilleux se produisent sur l'invocation formelle du démon.

Le docteur Bataille, qui a réellement voyagé et vu, fait des révélations précieuses, qu'on n'a point faites avant lui. Les missionnaires ont vu plusieurs des faits merveilleux qu'il raconte ; mais tout en les attribuant à l'action du démon, ils ne pouvaient affirmer, comme le docteur, qu'ils sont provoqués par la Franc-Maçonnerie.

Nul, avant le docteur Bataille et Mgr Meurin, n'a montré aussi bien qu'eux l'action générale et universelle de la secte. On supposait bien que la Maçonnerie était diabolique et qu'elle avait une action dans d'autres contrées que l'Europe. Mais ce qu'on ne pouvait dire avec assurance, et ce qu'on peut dire aujourd'hui avec certitude, c'est que la Franc-Maçonnerie est, en ce siècle, l'instrument et l'organe principal du démon à l'égard des hommes.

Si les cultes idolâtriques derrière lesquels

agit la secte sont d'une grande variété, les branches des arts occultes, du spiritisme et de la Franc-Maçonnerie sont aussi nombreuses et variées. Vingt, trente, cinquante, cent sectes diverses, souvent ennemies les unes des autres, exploitent ce champ de l'occultisme, sous la protection, avec l'aide avoué ou secret de Satan. Les Satanistes ne sont pas les Lucifériens ; les Palladistes sont ce que beaucoup de sectaires ignorent ; les fauteurs de Magie blanche désavouent ceux qui font de la Magie noire ; tel chef d'école ou de secte combat un rival qui peut nuire à son exploitation individuelle. Mais ils s'entendent tous contre le catholicisme, et c'est là leur lien le plus fort. On reconnaît bien en cela l'inspiration commune à tous.

On voit de même, depuis bientôt vingtans, tous les groupes politiques avancés, qui se combattent à outrance, chacun voulant la curée pour lui seul, et qui s'entendent seulement contre les catholiques. Ces frères ennemis, radicaux, opportunistes, socialistes et autres, redeviennent toujours unis comme les doigts de la même main, dès qu'il s'agit du Christ et de l'Eglise. Sectaires politiques et sectaires de l'occultisme. Pour qui veut réfléchir, il y a là matière à de précieux enseignements. Mais combien peu, aujourd'hui, veulent sincèrement la vérité !

Le docteur Bataille a fait, par son livre, une synthèse de la Franc-Maçonnerie et des arts occultes.

Il y a, sur ce point, ce que la science appelle certitude scientifique. Le docteur Bataille, Mgr Meurin et d'autres hommes dignes de foi affirment qu'ils ont vu les faits, et que ces faits étaient provoqués par de hauts maçons en vertu de leurs pouvoirs maçonniques. Il y a donc expérience matérielle faite dans les conditions possibles. Qu'on vienne produire des expériences contraires ou démontrer que les affirmations sont fausses, et alors on pourra discuter. Ces livres ont toute la valeur scientifique qu'on peut attribuer et qu'on attribue sans hésitation à des récits d'explorateurs, de voyageurs honorablement connus.

Ils ont une autre valeur encore. Ils sont entièrement conformes à ce qu'on savait déjà de la secte, et ce qu'ils révèlent n'a rien de contraire à l'enseignement catholique. On peut ajouter que ce qui est relatif à l'Angleterre est entièrement confirmé par ceux qui connaissent les pays d'Extrême-Orient et le rôle qu'y jouent les Anglais. Nous avons entendu plusieurs fois des Evêques missionnaires nous exprimer à ce sujet une opinion qui confirme entièrement les faits allégués par le docteur Bataille.

V

Quoi qu'en disent certains savants, les Prudhomme, le bon public, de prétendus catholiques, et enfin la cohue des niais, il est donc établi et évident :

1^o Que la Franc-Maçonnerie est absolument satanique, sous la direction exclusive et active de Satan ou Lucifer. Qu'il y ait encore des naïfs qui l'ignorent, c'est ce qui se produit toujours là où des dupeurs veulent exploiter les dupés. Mais quant au fait général, il est acquis.

2° Qu'en admettant que des branches maçonniques restent étrangères au culte de Lucifer, il est évident qu'une secte est plus que suspecte quand son chef et ses principaux meneurs sont des Lucifériens avérés, et qu'elle compte dans son sein un nombre très considérable de gens professant une pareille religion.

3° Que toutes les branches de la Franc-Maçonnerie sont en fait soumises à la branche luciférienne; que les haut-gradés de cette branche ont tout pouvoir dans les réunions des autres et y exercent une suprématie incontestée.

4° Que la Franc-Maçonnerie a su se juxtaposer et s'imposer à la plupart des cultes idolâtriques, bouddhiques ou autres de l'Inde et de la Chine; que si ces cultes s'adressent, pour la forme, à telle ou telle divinité, ils sont rendus au fond et en réalité à Lucifer; que les haut-maçons lucifériens ont tout pouvoir dans ces religions diverses aussi bien que dans les Loges de toutes les contrées.

5° Que la puissance et l'influence anglaises sont les grands promoteurs et les principaux, sinon les seuls appuis de la Franc-Maçonnerie de tout ordre en Asie, plus encore qu'ailleurs, et que c'est sous la protection anglaise que s'établent et opèrent tous les cultes bouddhiques et idolâtriques, ainsi que le culte luciférien.

Voilà les principales conclusions qu'on peut tirer des publications du docteur Bataille. Je ne parle pas des détails et de cent autres conclusions aussi claires, mais qui n'ont pas la portée des cinq établies ci-dessus.

Comme résultat général, il faut en indiquer un autre, excellent pour la France.

On avait depuis longtemps renoncé à parler du Diable. Satan était devenu, pour le public, un simple personnage mythologique, une légende dont les prédicateurs et les catéchistes pouvaient à peine parler sans éveiller les sourires.

Eh bien, la question du Diable est revenue sur le tapis. On la discute. Beaucoup de gens *prudents et sensés* traitent le docteur Bataille de romancier, de *fumiste*. D'autres comprennent au contraire tout ce que ses publications révèlent de sérieux et de grave.

On conteste, on se scandalise, on rit, on se moque, on s'étonne que tant de faits monstrueux restent inconnus, on s'occupe enfin de la question. C'est un résultat certain et qui a son prix. Le diable, qui était nié ou fort oublié, apparaît de nouveau, au moins comme une possibilité. On ne rit plus, on s'interroge, on cherche *si c'est vrai*... A ce simple point de vue restreint, le docteur Bataille a donc rendu un vrai service.

Constatons autre chose. Le docteur Bataille, qui est certainement médecin et évidemment très instruit, fait avec un grand sens, dans tous ses écrits, la part de la prestidigitation, celle de la vraie science, et enfin celle du démon. Il explique fort bien et avec autorité quels phénomènes peut produire par exemple l'hystérie, et aussi ce qu'elle ne peut produire. Il distingue très nettement chacun de ces éléments naturels ou scientifiques, démoniaques ou de simple adresse. Les opérateurs et faux savants de

notre époque les mêlent très souvent en recourant à chacun d'eux successivement ou à la fois; il importe de ne pas les confondre, et cela est facile avec un peu de raison, de bon sens et d'expérience.

Notre auteur donne non seulement le tableau de tous les actes d'occultisme contemporain, mais encore celui de ces arts occultes à tous les âges de l'histoire. La synthèse est historique aussi bien qu'elle est actuelle. Il démontre une fois de plus qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, quoique prétendent certains faiseurs de notre temps, qui voudraient montrer dans leurs opérations de spiritisme des découvertes scientifiques. L'ouvrage du docteur perce à jour le spiritisme et tout l'occultisme de notre temps.

Il est bon d'ajouter que dans toutes les publications du docteur Bataille, le lecteur français et la lectrice française sont respectés d'une façon absolue. Il n'y a pas une ligne qui soit contraire à l'enseignement catholique; il n'y a pas un mot qu'une femme honnête ne puisse lire.

Nous ne donnerions pas ce livre à tout le monde, parce que des esprits trop peu cultivés ou ayant des idées mal assises pourraient y trouver quelque danger. Nous en dirions autant des livres les meilleurs traitant certains sujets. Mais tout homme un peu instruit, toute femme sérieuse, ayant de solides notions religieuses et aussi le jugement droit et sain, pourront le lire avec beaucoup de fruit. Il est intéressant et surtout instructif pour quiconque a la volonté de s'instruire et en cherche les moyens *avec droiture*. J'insiste sur ce point, et l'on me comprendra. Un esprit faux ou qui n'a pas une vraie rectitude d'intentions, peut trouver et trouve souvent le mal partout où il n'est pas. Si l'on avait quelques doutes à cet égard, on pourrait utilement, avant toute lecture, consulter un prêtre éclairé et sage.

J'ai voulu m'expliquer sur ce sujet parce qu'à notre époque, il en est peu d'aussi graves pour la religion que les questions relatives à la Franc-Maçonnerie et conséquemment au diable. Peut-être aurai-je à y revenir. Mais j'ai dit l'essentiel, au moins en ce qui concerne les publications du docteur Bataille.

A. Desplagnes.

Ancien magistrat.

Nous apprenons avec plaisir que notre confrère et ami Charles Buet vient de prendre la rédaction en chef du vaillant petit journal *l'Avant-Garde*, qui est, comme on le sait, l'organe des anciens zouaves pontificaux.

« Nous éviterons, écrit M. Charles Buet, tout ce qui pourrait donner une nuance politique au journal, respectant les opinions de chacun; mais nous tenons aux traditions du beau régiment des zouaves, et nous continuerons à insérer, comme par le passé, tout ce qui viendra du général Charette, et tout ce qui pourra intéresser le régiment. »

LA MAÇONNERIE SATANIQUE

et les sacrifices humains

« Nous avons reçu, il y a une dizaine de jours, écrit M. le chanoine Mustel (*Revue catholique de Coutances*, n° du 8 juin 1894), la lettre suivante d'un prêtre éminent, qui ne veut pas être loué et qui, pour de graves raisons, est obligé de ne pas livrer son nom à la publicité.

« Ce que nous pouvons et devons dire, c'est qu'il jouit à bon droit, dans son diocèse et bien au-delà, d'une réputation incontestée de science, de modération, de prudence et de sagacité qui lui donne une autorité exceptionnelle. Les révélations qu'il nous demande de porter à la connaissance des catholiques, venant d'une telle source, méritent, à nos yeux, toute créance. Elles sont, d'ailleurs, conformes à d'autres informations qui deviennent de plus en plus nombreuses et précises. »

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Les ordres formels du Souverain Pontife contre la Franc-Maçonnerie ont été compris et fidèlement exécutés. « Otez le masque dont elle se couvre », nous a dit Léon XIII ; et les révélations sur les pratiques de la secte maudite sont arrivées nombreuses, indiscutables, écrasantes : les points obscurs se sont éclairés peu à peu ; le public commence à connaître ce que les spécialistes seuls avaient soupçonné jusqu'ici. Les prières des âmes ferventes ont secondé l'action des défenseurs de la vérité : plus d'une fois la Providence a merveilleusement fourni des documents et des preuves à ceux qui combattaient Satan et ses suppôts. Vous êtes au premier rang de ces vaillants lutteurs ; vous avez pris à tâche de porter la lumière dans les antres du satanisme contemporain, et vous y avez réussi.

Mais ne pensez-vous pas qu'il soit temps de dévoiler les dernières turpitudes du Maudit ? Il semble que tout ait été dit sur l'immoralité de la démonolatrie en ce siècle, sous quelque nom que se groupent ses adeptes : palladistes, lucifériens, satanistes, mages noirs, etc. Mais l'enfer est un abîme sans fond. Le culte du démon ne s'est jamais borné au blasphème, au sacrilège, à l'impureté ; à toutes les époques, il est descendu jusqu'au meurtre rituel, jusqu'au sacrifice humain. Oui ou non va-t-il aujourd'hui jusqu'à là ? Est-il vrai que dans nos villes, au sein de nos populations si fières de leur civilisation, les cruautés du paganisme, les sanguinaires orgies du sabbat se renouvellent plus fréquemment qu'on ne l'imagine ? Imole-t-on des hommes, des femmes, des enfants au démon, après les avoir parfois torturés dans des supplices raffinés ?

Je sais bien que ces questions vont indigner les uns et faire sourire les autres. On n'a pas cru le docteur Bataille lorsqu'il a décrit les sacrifices humains offerts à l'ange déchu par les Lucifériens de l'Inde ou de la Chine. Me croira-t-on si j'affirme que des faits analogues se produisent en France, à cette heure même ?

Dans un roman, qu'on ne doit pas lire sans de très graves raisons, parce qu'il est la peinture affreusement réaliste, quoique, hélas ! trop fidèle, du satanisme, Huysmans fait porter ce jugement

sur son chanoine Docre : « Il est fort au-dessous de Gilles de Rais » ; et il répond à son interlocuteur : « Tu es bon, toi ; ce n'est pas facile de se procurer des enfants que l'on puisse impunément égorger, sans que des parents criaillent et sans que la police s'en mêle. »

Cette phrase me paraît pleine de sous-entendus ; elle explique les longues pages consacrées par l'auteur à Gilles de Rais. Il est clair que Huysmans n'a pas voulu tout dire. Pour des raisons personnelles, — il appartient lui-même à l'illuminisme, — il tenait à montrer les mœurs ignobles des mages noirs, ses adversaires, à établir qu'ils se débarrassent de leurs ennemis par le poison ou les envoûtements. Sa thèse exposée, il a laissé dans l'ombre plus d'un coin des chapelles sataniques ; mais il a décrit avec des détails trop circonstanciés les forfaits de Gilles de Rais, pour ne pas nous donner le droit de supposer qu'il en savait plus qu'il n'en a révélé sur les continuateurs du trop fameux maréchal.

Quoi qu'il en soit, ni l'impudicité ni les profanations d'hosties consacrées ne suffisent au prétendu Dieu-Bon. L'idole qui le représente est là, dominant l'assemblée hideuse réunie pour servir le monstre. Parfois il apparaît lui-même. C'est le moment de lui offrir le sang humain dans lequel il se complait ; car il est *homicide dès le commencement*. On saisit la victime, un frère ou une sœur dont on prétend avoir à se plaindre, une malheureuse créature entraînée par l'attrait du vice, un enfant qu'on a volé ou acheté. Si l'immolation prend l'apparence du châtiment, le supplice est plus cruel : le chevalet, la flagellation, le fer rougi, la croix sous des formes modernisées, sont mis en œuvre sans pitié. L'agonie se prolonge lentement, tandis que les bourreaux s'amusent. La lubricité se mêle à la cruauté dans ces scènes d'enfer, les traitements les plus barbares sont infligés à la victime ; ce sont les bas-fonds du vice humain, ayant à son service l'intelligence de l'ange déchu. A la fin, on ouvre la poitrine du patient, et l'on arrache son cœur palpitant. Ne faut-il pas aussi communier à la victime ? On le fait. Et le sang et la chair humaine consacrés au maudit deviennent le sacrement du satanisme. Par eux ses malheureux adeptes communient à l'esprit mauvais et s'imprègnent de sa malice ; par eux, ils méritent et obtiennent sa protection.

Il ne faudrait pas croire que tous ces initiés de l'enfer soient des êtres radicalement mauvais. Il est parmi eux des hommes et des femmes qui possèdent de belles qualités naturelles, qui appartiennent à d'honorables familles, qui fréquentent l'église et reçoivent les sacrements. Ils se sont laissés entraîner, dans les assemblées diaboliques, par la curiosité ou par la passion ; pour y être admis, ils ont juré de ne rien révéler ; ils voient d'ailleurs des choses trop honteuses pour songer à les faire connaître. C'est un premier lien qui les tient. Alors l'initiation commence ; bientôt ils doivent signer de leur sang le billet qui les livre au démon. La peur achève de les rendre esclaves : ils sont suffisamment préparés pour participer au crime. Ajouterai-je qu'ils continuent à com-

munier ? La série des sacrilèges appesantit leurs chaînes ; ils sont complètement dominés par le mauvais, ils demeurent dans l'état de possession latente. La puissance de l'Église et l'intervention du prêtre pourraient les délivrer ; mais le grand art de l'ange déchu est précisément de se dissimuler en eux et de tenir leurs crimes soigneusement cachés. Il les empêche ainsi de se convertir. Il les couvre d'ailleurs à tel point de sa protection, qu'à moins d'un miracle de la grâce ils finissent par croire à sa toute-puissance.

Ce miracle peut-il se produire ? Oui, car Dieu est bon, et la Vierge Marie n'a pas cessé de tenir la tête du serpent écrasée sous son pied virginal. Je suis persuadé qu'aucun initié du satanisme, si bas soit-il descendu, n'invoquera la sainte Vierge avec confiance et persévérance sans obtenir sa délivrance et sans retourner à Dieu, au prix d'efforts héroïques, est-il besoin de l'ajouter ?

Mais comment, dira-t-on, de tels crimes peuvent-ils demeurer cachés ? N'avons-nous pas une presse qui recueille tous les faits divers, une police aux yeux d'Argus ? Oui ; mais supposé que la police puisse tout savoir, est-il inouï que le chef de la justice française soit un franc-maçon des hauts grades ? Son intégrité professionnelle l'empêchera-t-elle de *classer* les crimes maçonniques ? D'ailleurs la police nous fournit parfois, sans le vouloir, des documents intéressants.

Quant à la presse, parlons de son indépendance ! La plupart des feuilles publiques sont sous puissance de franc-maçonnerie ; celles qui échappent à ce joug ont toujours des raisons de cacher la vérité ; quelques-unes à peine sont indépendantes. La presse, en général, amuse ses lecteurs au petit jeu de la chute des ministères ; elle leur sert des détails minuscules sur les moindres accidents de chemins de fer ou sur les courses de vélocipèdes. Les mauvais journaux injurient les cléricaux, les journaux mondains décrivent les toilettes ; mais traiter les questions vitales, faire des études sérieuses sur l'état moral de la société, approfondir les faits qui révèlent les cœurs d'une classe d'hommes, la pourriture produite par l'irreligion, ou la régénération dont le catholicisme est la source, allons donc ! Soyez heureux si vous trouvez tout cela dans un filet de quatre lignes relégué en dernière page.

Comment voulez-vous, par exemple, que la presse cherche et trouve la cause des fréquentes disparitions signalées en France ? Vous rappelez-vous la dernière statistique officielle publiée sur les enfants abandonnés. Dans la seule ville de Paris et dans une seule année, l'Assistance recueillit plus de deux cents petits êtres trouvés sur le pavé. Évidemment, cette année-là, on n'avait qu'à se baisser pour se procurer des victimes humaines. Et sans même se donner la peine de ramasser des innocents au coin des rues, il n'est pas si difficile de voler des enfants ou de les acheter — ailleurs qu'à Londres — à des filles honteuses, à des mères besogneuses et dénaturées. Tous ceux qui ont étudié pratiquement les dessous de notre société me

comprendront : je pourrais citer en particulier telle tentative de rapt d'enfant, tel abandon de petite fille, parfaitement authentiques, qui défient toute imagination.

Quant aux disparitions d'adultes, il suffit, pour s'en faire une idée, de n'avoir pas oublié un fait encore récent : Un matin, on recueille, dans une rue de Paris, les membres d'une femme coupée en morceaux ; — naturellement, on ne connaîtra jamais l'auteur de l'attentat. — La police se met en campagne, et trois jours après on signale tant de filles dont on n'a pas de nouvelles, que cette fois la presse s'émeut durant vingt-quatre heures. On a retrouvé près de moitié de ces créatures ; mais combien, parmi celles qui sont restées perdues, ont pu être définitivement supprimées ?

Ne lisions-nous pas hier qu'à la suite de nouveaux rapt d'enfants, et même d'adolescents, les préfets allaient mobiliser la gendarmerie contre... les bohémiens ! N'est-elle pas ineffable cette histoire de bohémiens enlevant les enfants et les adolescents, dans un pays armé jusqu'aux dents, sans que la gendarmerie retrouve ni les coupables ni les victimes ? Cherchez ailleurs que dans les voitures de bohémiens, messieurs les gendarmes !

Ainsi, malgré la presse et malgré la police, les victimes humaines sont faciles à prendre. Sans doute, les abominables meurtres dont j'ai parlé ne se commettent ni dans toutes les assemblées des triangles, ni dans toutes les réunions diaboliques. Ils sont en usage aujourd'hui, comme jadis, dans la liturgie de Satan : c'est tout ce que j'ai voulu dire. C'en est assez, et c'en est trop pour la secte infâme ; car un seul de ces crimes flétrit une société qui les autorise. C'en est assez pour expliquer la cause de cette puissance insensée que trente mille sectaires exercent sur la France entière, car c'est Satan qui les dirige et les aide.

Et le remède, direz-vous ? Prêtres et âmes fidèles, réparez et priez. Ce n'est pas sans motif que le Chef de l'Église nous fait réciter un exorcisme public après chaque messe basse. Léon XIII sait quel pouvoir le maudit fait peser en ce moment sur le monde, et il nous apprend à le conjurer par la prière, surtout par la prière adressée à la bonne Mère. Lucifer a beau tromper ses adeptes, il faut que le Christ soit vainqueur. Hâtons, par notre obéissance au Pape, la rédemption des âmes : c'est le vrai triomphe du Rédempteur.

Agréez, Monsieur le Directeur, etc.

Chanoine X...

Plusieurs de nos amis nous demandent des renseignements particuliers : tel ou tel est-il franc-maçon ?

Nous rappelons que, pour les questions de ce genre, on doit s'adresser au comité anti-maçonnique de Paris, qui s'est donné la louable mission de centraliser les renseignements. Adresse du Comité : 7, rue d'Aboukir, à Paris.

La Vérité sur la Mort de Luther

Le remarquable article qu'on va lire est extrait de la *Voix de Notre-Dame de Chartres* :

Lactance a écrit « *la Mort des Persécuteurs* ». On pourrait écrire, pour l'instruction des chrétiens, « *la Mort des Hérésiarques* ». La plupart, pour ne pas dire tous, ont fini dans l'impénitence, et leur mort a eu un caractère sinistre. Celui qui cède à la fragilité, à l'entraînement des passions, pèche en homme ; mais celui qui, pour faire triompher ses systèmes orgueilleux, a ravi au bercaïl de l'Eglise et aux bras du Divin Pasteur, des milliers d'âmes, celui-là pèche en démon et fait l'œuvre de l'Enfer. Il n'est pas étonnant que, partageant sa rébellion, il imite Lucifer dans son endurcissement.

Si l'on en croit les récits de la secte, Luther eut une mort édifiante : on lui a mis sur les lèvres de pieux colloques, de longues citations d'Ecriture. Il s'est éteint doucement et sans remords. Mais on ne s'avise pas de tout. Comment se fait-il qu'à ce mourant si pieux, on n'ait parlé ni de confession ni de communion ? Car Luther avait un confesseur, et Luther communiait, bien qu'il altérât substantiellement le dogme de l'Eucharistie, en y maintenant le pain simultanément avec le corps du Christ.

Comment se fait-il que ce malade, en proie aux étouffements, ait eu assez de liberté pour faire de longues citations d'Ecriture ? Qui expliquera pourquoi ce prédestiné, endormi du sommeil du juste, avait le visage noir et la bouche contournée ? Aussi, dès le premier instant, les catholiques soupçonnèrent-ils une toute autre mort. On eût dit que la vérité avait transpiré. Des écrivains graves et du plus grand mérite, presque contemporains, Génébrard, Thomas de Raemond, Hosius, affirmaient que Satan n'avait pas été étranger à cette triste fin.

Claude de Saintes, notre compatriote, aura pour nous, sur cette question, une autorité particulière. Il vient de parler du trépas peu édifiant d'autres célébrités hérétiques de l'époque : « Pour notre propre compte, dit-il, il faut ajouter que nous croyons que Luther s'en est allé de la même manière (c'est-à-dire enlevé par le démon). S'étant couché, le soir, très chargé de boisson, le matin il fut trouvé étendu, noirâtre, la langue tirée, comme étranglé. » Aussi, le portrait qu'on voulut faire peindre, d'après le cadavre, n'était-il pas supportable. Il fallut composer une seconde épreuve, retouchée cette fois et adoucie.

De nos jours, le docteur catholique Majunke, ancien rédacteur en chef de la *Germania*, a publié, sur cette mort, un opuscule riche de preuves, et a fait la pleine lumière. Le principal témoignage, le plus irréfutable, est celui d'un familier de la maison de Luther, Ambroise Rudtfeld, pauvre gradué attaché à sa personne pour l'instruction de ses enfants. Il est du nombre des quelques intimes, qui arrivèrent les premiers près du lit de Luther, et connurent l'affreuse vérité. Aussi, par promesses et menaces, lui fit-on prendre, sous serment, l'enga-

gement de garder le silence. Puis, on concerta un récit édifiant, destiné à l'Eglise Luthérienne. Mais Rudtfeld, cédant à la voix de sa conscience et éclairé par les événements mêmes, revint au catholicisme, peu avant 1592, et crut de son devoir de rendre enfin hommage à la vérité. Voici sa narration véridique :

« Luther se trouvant à Eisleben (17 février 1546) au milieu des très illustres seigneurs d'Allemagne, avait accordé à sa soif une trop généreuse satisfaction. Pris de boisson, il en était absolument *appesanti*, et nous l'avions mené coucher et bien accommodé en son lit. Après lui avoir souhaité bonne nuit, nous nous sommes retirés à notre chambre, sans présager ni soupçonner quelque dénouement sinistre, et nous avons dormi paisiblement. Le lendemain, arrivés près de notre maître pour l'habiller, comme de coutume, quelle n'est pas notre douleur, quand nous apercevons Martin Luther *pendu à son lit et misérablement étranglé* !

« Cet horrible spectacle de pendaison nous remplit d'effroi. Après un peu d'hésitation, nous courons chez les princes et les compagnons de la veille, leur annoncer cette exécration fin de Luther. Eux, non moins affolés que nous, commencent par nous faire promettre toutes sortes de choses et porter de nombreux témoignages ; en premier lieu, il nous fallait tenir la chose sous silence, fidèlement, constamment, afin que rien n'en transpirât ; puis remettre au lieu le cadavre souillé de Luther, mais dégagé de sa corde ; enfin, répandre dans le public qu'il était mort subitement. »

Riche de larges promesses, Rudtfeld se proposait bien de tenir parole. Mais, plus tard, rentré dans le giron de l'Eglise, il crut que la vérité avait des droits imprescriptibles. Sans passion, sans haine, il la consigna par écrit. Henri Sedulius, franciscain, imprimait son récit à Anvers, dès l'an 1606. On peut affirmer que les dernières années de la vie de Luther préparèrent à ce dénouement. Il était sans cesse poursuivi par des remords. Et ces copieuses libations, ses excès de table n'avaient d'autre but, lui-même en convient, que de les étouffer. Plus d'une fois, le Réformateur avoua qu'il était *hanté par la tentation du suicide*.

La dernière année de sa vie, il était abreuvé de déboires. Son intérieur était plein d'orage, il se défiait de ses meilleurs amis. Si Luther eût survécu, il est probable qu'il eût été atteint de la folie de la persécution. Les propos facétieux et les excessives rasades du dernier souper semblent avoir eu pour but le désir de s'étourdir, afin de mieux en finir.

Le docteur Majunke dit que là finit sa tâche, mais que cependant la vérité historique ne lui permet pas de passer sous silence ce qui suivit.

Les admirateurs de Luther, touchés sans doute du récit de sa sainte mort, que l'on faisait circuler dans le public, se proposaient de lui ménager des funérailles pompeuses. Des notabilités, des docteurs voulaient porter son corps d'Eisleben à Wittenberg. Mais à cause de la puanteur pestilentielle que répandait le cadavre, malgré la précaution d'un cercueil d'étain, malgré le froid glacial, il devenait impossible de

le porter. On dut le traîner sur un char. L'air à Eisleben était saturé de cette repoussante odeur.

Un vol tout noir d'un millier de corbeaux s'abattit sur la ville, suivit le cortège jusqu'à Halle, couvrant de ses croassements opiniâtres les chants du convoi funèbre. Les toits des maisons et les arbres de la ville de Halle leur suffisaient à peine pour se percher. Le lendemain, ils accompagnèrent le corps qui avait passé la nuit dans l'église Notre-Dame, sans jamais s'écarter, jusqu'à sa destination. On pourrait alléguer l'odeur cadavérique qui attire les oiseaux de proie, sur les champs de bataille. Mais Pierre Thyroëus donne, de ce fait, une tout autre explication. « Le jour où Martin Luther est mort, dit-il, les nombreux possédés qui sont réfugiés en l'église de Sainte-Dymphne, dans le Brabant, pour y attendre leur délivrance, furent tout délivrés, mais ce fut pour être bientôt repris. L'Exorciste demanda aux esprits mauvais qui recommencèrent à les torturer, où ils étaient la veille. Ils répondirent que, sur l'ordre de leur prince, qui les avait convoqués aux funérailles de Luther, son nouveau prophète et fidèle coopérateur, ils s'y étaient rendus. »

Ainsi, celui qui avait trahi ses vœux, l'Eglise et Dieu, insulté chaque jour le Vicaire du Christ, fait couler des torrents de sang, en appelant les peuples à la révolte, avait la fin de Judas. L'odeur de son cadavre infectait l'air de sa ville natale, comme le venin de sa doctrine avait empoisonné les âmes.

L'Abbé M...

LES SATANISTES ANTHROPOPHAGES

Un de nos amis vient de nous communiquer une lettre reçue récemment de Gonaïves (Haïti), qui confirme pleinement et accentue même ce que M. le docteur Bataille a écrit, dans le 16^e fascicule du *Diable au XIX^e Siècle*, pages 312 à 314, au sujet de la secte sataniste des Vaudoux, qui est en quelque sorte la franc-maçonnerie noire. D'autre part, ces nouveaux renseignements méritent d'être ajoutés à ceux donnés par la lettre reproduite plus haut, sur les sacrifices humains dans la franc-maçonnerie satanique.

« Nous avons ici — comment dirais-je ? — une franc-maçonnerie double ; en d'autres termes, il est certain que la franc-maçonnerie des loges, qui ne se cachent pas trop, donne la main à la franc-maçonnerie sataniste des nègres, ceux-ci pratiquant le rite de l'Obi. Vous devez avoir entendu parler, mon cher ami, des monstruosité commises par les Vaudoux, sectateurs d'Obi. Des écrivains ont prétendu que cette secte n'existe plus ou presque plus. Quelle erreur ! tout au contraire, elle compte d'innombrables adhérents dans le parti ultra-noir, et ce monde-là fraternise avec nos loges haïtiennes.

« Sous le président Salomon, qui protégeait ouvertement ces deux maçonneries-sœurs, les Papalois, qui sont les Vénérables dans le rite d'Obi, étaient reçus avec honneur au Grand Orient d'Haïti. Seulement, ils tiennent leurs assemblées habituelles dans les « mornes », au fond des bois ; mais on dit que les

francs-maçons de l'espèce avouée ne dédaignent pas de se livrer parfois à des fêtes intimes, en empruntant la liturgie satanique de leurs ff. Vaudoux. On chante alors des cantiques au diable, avec accompagnement d'assotos, sorte de tambours qui ont été consacrés à Lucif-Obi ; car Obi n'est autre que Satan, représenté sous la forme d'un serpent des plus hideux.

« Nos francs-maçons ont leurs sœurs, choisies parmi les négresses, et, dans ces réunions, on les fait mettre dans un état de nudité complète, et on les enivre ; la négresse ne refuse jamais un verre de tafia. De leur côté, les chefs des loges vont au « hounfort », qui est le temple secret des Vaudoux ; ils sont les bienvenus chez ces nègres sectaires, capelatas, ouinbindingues, cochons-sans-poils, hougans, aradas, ghions, etc.

« On ne saura jamais les crimes qui ont dû être commis sous la présidence du F. Salomon. Par contre, le président Légitime ni le président Hippolyte (celui-ci, un fort honnête homme) ne les ont pas favorisés. Il y a quelques jours, on a pu empêcher à temps un de leurs actes de cannibalisme. Près de Saint-Marc, dans un hameau, les francs-maçons noirs avaient séquestré une jeune négresse nommée Zétrène, l'avaient complètement rasée, mise en cage au hounfort, sous la garde de trois Papalois qui l'engraissaient, en la bourrant de patates. Cette malheureuse allait être égorgée, en holocauste à Lucif-Obi, puis mangée par les ff. de la loge sataniste. Les gendarmes, heureusement, avaient été prévenus ; ils arrivèrent en force et trouvèrent la bande des Vaudoux, qui commençaient déjà les apprêts du crime rituel. Malgré la fuite précipitée de la plupart des sectaires, on a pu opérer quelques arrestations et rendre l'infortunée sœur Zétrène à la liberté. En voilà une qui, bien certainement, ne remettra plus les pieds dans une loge, et encore moins dans un hounfort, malgré toutes les offres de tafia !

« Qu'adviendra-t-il de cette affaire ? Il est difficile de le prédire. Un journal de Port-au-Prince en a parlé ; mais toute la franc-maçonnerie haïtienne est en mouvement pour faire étouffer ce scandale, et les frères trois-points ici sont encore très influents. On m'a cité un membre du tribunal des Cayes, qui, le 21 janvier, dans une petite fête entre anciens partisans du président Salomon, a porté un toast au fameux Adrien Lemmi, dont il avait reçu une lettre. Le bruit court que ce Lemmi serait devenu leur chef à tous ; l'agent du gouvernement italien à Jacmel est soupçonné d'être franc-maçon, et aussi le gérant du consulat général d'Angleterre à Port-au-Prince.

« Sur l'affaire de la sœur Zétrène, qui a failli être mangée à la gloire du grand architecte Lucifer, je vous ai dit tout ce que j'en sais. Communiquez ma lettre au docteur Bataille, je vous prie, ou à son secrétaire, et dites aux rédacteurs de la *Revue mensuelle* que tous les catholiques d'Haïti applaudissent à leur œuvre ; ils frappent au bon endroit. Nous avons eu ici un F. Bois, qui a été grand-maître des loges avouées, mais qui était aussi affilié à la maçonnerie sataniste des Vaudoux ; c'était le secret de Polichinelle dans le pays. Je vous signale ce personnage, quoiqu'il soit défunt, à cause de la similitude de nom avec le louche détracteur du vaillant docteur Bataille ; mais il est certain qu'il n'y a aucune parenté entre ces deux Bois-là. Le nôtre était un vrai Bois d'ébène.

« Envoyez-nous beaucoup de numéros de la *Revue mensuelle*, pour la propagande anti-maçonique. Nous

savons qu'elle est annoncée par un fascicule du *Diabole au XIX^e Siècle*, et nous approuvons la création de cette nouvelle feuille de combat. Nous avons hâte de la lire; car la maçonnerie pourrit tout ici. Aux Cayes, à Jacmel, à Port-au-Prince, à Gonaïves, à Port-de-Paix, au Cap-Haïtien, partout, nous sommes infestés de francs-maçons, tous plus ou moins lucifériens. »

Cette lettre nous paraît avoir une certaine importance, et nous regrettons que son auteur n'ait pas autorisé le destinataire à laisser publier son nom.

Nous eussions aimé aussi, en même temps qu'on nous a communiqué la lettre, recevoir le numéro du journal de Port-au-Prince qui a parlé de cette affaire de la demoiselle Zétrène.

Nous profitons de cette circonstance pour recommander aux amis qui ont la bonté de nous informer de faits de nature à intéresser nos lecteurs, de ne jamais manquer, quand c'est le cas, de nous envoyer les journaux pouvant être cités à l'appui de leur dire.

On en voit la nécessité par le cas dont il s'agit ici. En effet, il est question d'un fait précis, nettement articulé. Or, nos adversaires peuvent prétendre que l'histoire de la sœur Zétrène, affiliée à la maçonnerie noire des Vaudoux est un simple raconter ou même un conte bleu; avec un journal haïtien à la main, nous pourrions défier les contradictions.

D'autre part, nous serions très aises que nos amis d'Haïti voulussent bien nous donner des renseignements détaillés sur l'organisation de la maçonnerie dans leur pays. Combien de loges? Quels sont les francs-maçons les plus militants?

LE LIVRE DE M. DE LA RIVE

(DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE)

Nous terminons notre revue du magnifique ouvrage de notre collaborateur M. De la Rive, *la Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie Universelle*. Nous en étions resté au moment où commence l'étude des loges androgynes au XIX^e siècle; nous disions que, parmi les réceptions et fêtes d'Adoption relevées par l'auteur, nous signalerions celles qui offrent un intérêt particulier.

1805. — Tenue d'Adoption dans la Loge des *Francs-Chevaliers*, orient de Paris. L'impératrice Joséphine, admise dans l'Ordre quelques mois auparavant, avait voulu honorer de sa présence l'initiation d'une de ses dames d'honneur, Félicité de Canisy, p. 147. « La légende composée au profit de cette aventurière, remarque M. De la Rive, s'effondre totalement: l'impartiale histoire nous la montre enfin telle qu'elle était; en un mot, vraiment parée de toutes les vertus.... maçonniques! » (1)

(1) En 1806, se fonda à Grenoble, en l'honneur de Joséphine, une Société anacréontique sous le nom de la *Légion d'Amour*. Cette légion se composait de cinq cohortes, sous les appellations de *Cythere, Lesbos, Amathonte, Gnide et Paphos*.

1807. — Fêtes d'Adoption célébrées par la loge *Sainte Thérèse des Amis de la Constance*, et par la loge *les Arts et l'Amitié*, orient de Paris, où se recommandent le cantique du F.^r Landry, et l'Épître en vers du F.^r Pradel en l'honneur de Sapho, p. 151-153. Ces poésies cependant sont innocentes à côté de celles réunies par le F.^r Grenier dans le *Code récréatif des Francs-Maçons*, que M. De la Rive renonce à citer, tant elles sont d'un cynisme révoltant. Plus audacieux que lui, nous avions commencé à transcrire pour nos lecteurs l'une des pièces de ce recueil les plus gazées: « *Le Maçon et la Profane*. » Mais à moitié chemin, la plume nous est tombée des mains et nous avons préféré imiter le silence de M. De la Rive (1). Un seul vers résumera discrètement toute cette morale maçonnique:

Pêche-t-on quand on suit les lois de la nature?

C'est sans doute à de pareilles obscénités que faisait allusion le F.^r Scipion Pistrucci, secrétaire du F.^r Mazzini, quand il écrivait en 1849 au F.^r Paolo Ripari: « Nous sommes un grand parti de pourceaux; cela peut se dire en famille. » P. 271.

Relevons en passant cet aveu d'un F.^r dans une Épître adressée aux Sœurs formant la loge d'Adoption de la R.^r L.^r de l'Age d'Or, à l'O.^r de Paris, le 21 frimaire, an 13:

Jadis, comme aujourd'hui, la femme était admise
Aux travaux des maçons, sous la foi du serment.
Esclave de l'honneur, vertueuse et soumise,
Du temple elle faisait la gloire et l'ornement.

1816. — La Restauration fut pour la Maçonnerie une ère de prospérité et de progrès. « On pourrait supposer, dit à ce sujet M. De la Rive, que les Francs-Maçons eurent à souffrir de la chute du F.^r Bonaparte et de la Restauration. Il n'en fut rien, et les révélations qui vont suivre réservent une juste surprise et feront connaître le singulier rôle joué par Louis XVIII, « l'Auguste Protecteur de la Maçonnerie. »

Parmi les documents d'où résultent ces importantes révélations, se trouvent:

1^o La médaille offerte au roi par le Suprême Conseil du Rite Écossais, et le Ministre Decazes T.^r P.^r Souv.^r Grand-Commandeur titulaire de ce Rite; hommage qui inspire à notre auteur cette légitime censure: « A défaut du sacre religieux qu'avaient jusqu'alors demandé tous ses prédécesseurs, le frère de Louis XVI se contentait de la consécration maçonnique! »

2^o Le procès-verbal de la Fête funèbre célébrée par le G.^r O.^r de France comme chef d'ordre de la Maçonnerie, en mémoire de S. A. R. le T.^r Ill.^r et Ser.^r F.^r duc de Berry, fils de France, etc. L'oraison funèbre du prince, prononcée par le F.^r Borie, rappelait qu'il « était appelé par les vœux de tous les M.^r à la Grande-Maîtrise de l'Ordre et qu'il y avait consenti. » Un détail significatif et qui jette quelque jour sur la question tant débattue du rôle joué par le duc Decazes dans l'assassinat du duc de Berry, c'est que le Très-Puissant Souverain Grand-Commandeur du Suprême Conseil ne prit, ainsi que le Suprême Conseil lui-même, aucune part à cette démonstration maçonnique (2).

(1) Nous ne nous permettrons qu'une seule citation, deux couplets d'une chanson en patois languedocien:

Tout change et nostro bello	Moun frèro abes hits coumo
Se trobo en Paradis.	Nostro noubellò sour
L'hurouso jouhancello	O mourdit à la poumo
Que tendramen souris,	Et chomit d'al boumhour.
Dins un poulit parterro,	Fillo es d'abord timido;
S'assèto près d'un frèro	Mais quand es agnèrido
Bestit en capouchin,	Aco touchour beyrés,
Que baido sa bouquette,	Coumo un demoun riposto,
Et met diu sa manetto	L'on premier pas soul costo,
Las flous de soum jardin.	L'on resto n'ès parès.

(2) Au sujet de la mort du duc de Berry, il sera très utile de consulter l'ouvrage de Léo Taxil et Paul Verdun: *les Assassins Maçonniques*, chap. VI.

3^e Le procès-verbal de la Pompe funèbre célébrée par le G. O. de France, le 25 novembre 1824, à la mémoire de son Royal Protecteur Louis XVIII. Nous recommandons au lecteur le fragment de la péroraison de l'oraison funèbre (p. 233) où se trouvent résumés et exaltés les éminents services rendus à l'Ordre par le roi défunt.

1828. Parmi les plus fameuses fêtes d'Adoption qui eurent lieu sous le règne de Charles X, M. De la Rive cite celle qui fut célébrée le 15 mars de cette année par la loge *La Clémentine Amitié*, présidée par le Souverain Grand Commandeur, le F. duc de Choiseul (1), où le Grand-Maitre, Leblanc de Marconay, osa chanter en vers les louanges de la courtisane Ninon de Lenclos :

On peut en la voyant devenir infidèle,
Mais c'est pour la dernière fois.

1838. Sous le règne du roi-citoyen, dans la personne duquel « la Franc-Maçonnerie, comme le dit fort bien M. De la Rive, avait voulu se couronner elle-même », elle se consola des dédains de cet ingrat monarque en poursuivant avec une nouvelle ardeur la réalisation de ses plans pour l'émancipation des femmes. Les divers Rites, bien qu'en guerre sourde ou déclarée les uns contre les autres, s'accordaient admirablement sur ce point capital et rivalisaient de zèle et d'éloquence. Les fêtes d'Adoption du Rite de Misraïm brillaient d'un éclat sans pareil, de manière à rendre jaloux ses rivaux en maçonnerie. « Le rite de Misraïm, écrivait le F. L. T. Juge, Grand-Inspecteur Général de l'Écossisme, 33^e degré, appelle si souvent ses prosélytes à des fêtes d'Adoption, à des bals et à des banquets qu'il semble n'avoir été institué que pour réjouir les yeux de l'homme, charmer ses oreilles, séduire ses sens, l'attirer par l'éclat des cérémonies et l'attire si vif du plaisir, apparaissant au milieu de joyeux Philochoréites sous les auspices du vin, de la musique et de la femme. »

Or, ce même F. Juge, si vertueusement indigné contre les Misraïmites, M. De la Rive nous le montre immédiatement après prenant une très large part à ces mêmes fêtes d'Adoption quand elles se donnaient chez les Écossais à la Loge Chapitrale de *la Clémentine Amitié*, par exemple, le sixième jour de la lune de thèbet (22 décembre 1838), sous les auspices de la Soeur Impératrice Joséphine, dont le buste, couronné de lauriers, s'élevait sur un piédestal au milieu du temple « orné avec autant de soin que de goût ». Il faut lire le compte-rendu détaillé de cette fête, et le résumé du discours prononcé par le F. Juge lui-même sur l'Émancipation des femmes, telle que la comprend la Franc-Maçonnerie (2).

1847. M. De la Rive signale, en 1847, un premier essai de fondation de Crèches Maçonniques (3) à l'O. de Rouen, par les soins et aux frais de cinq Loges rouennaises, « crèches, dit-il, moins destinées aux enfants des pauvres que créées pour le recrutement de la Maçonnerie féminine ou servir de prétexte avouable pour ses réunions clandestines. »

1848. En quelques pages fort intéressantes est retracée à grands traits l'histoire maçonnique de la Révolution de 1848, qui donna un nouvel essor aux entreprises de la secte. Les initiations aux loges d'Adoption se multiplient de jour en jour, en même temps que se développe l'œuvre des crèches maçonniques. M. de la Rive nous montre à l'œuvre, dans une foule de documents intéressants, le F. Boubée, qu'il appelle « l'auteur de la renaissance de la Maçonnerie des Dames (4) » ; le F. Dechevaux-Dumesnil, les FF. Ragon et Hubert ; et parmi les dignitaires des loges féminines : les Grandes-Maitresses S. Ringuet, S.

Victorine Hénon, du Suprême Conseil du rite écossais, S. Delahaye, S. Ploq de Berthier, S. Millet, qui depuis 1826 avait été chargée d'organiser les salles d'asile maçonniques ; S. César Moreau, de la Loge *la Jérusalem des vallées égyptiennes* (1), président, coiffée à l'égyptienne, « les natures d'élite » qui se pressent autour d'elle. Cette dernière mourait en 1855, et Dechevaux-Dumesnil, après avoir fait son éloge funèbre, constatait ainsi, triomphalement, les progrès de l'Ordre accomplis par les loges d'Adoption :

« Une femme dont la main pouvait tenir un sceptre et toucher à deux couronnes sera, on l'espère, grande-maitresse d'une magnifique Loge d'Adoption qu'un poète prépare déjà. Partout la Franc-Maçonnerie reprend le plus grand et le plus libre essor ; presque partout elle a des crèches, des asiles, des maisons d'éducation, des collèges. » C'est le même Dechevaux-Dumesnil, qui, après avoir inséré dans son journal *le Franc-Maçon* l'adresse du Grand Orient de France à l'empereur, à l'occasion de la naissance du prince impérial, s'écriait avec justice :

« La Franc-Maçonnerie en France n'a jamais joui d'une plus grande faveur que sous les gouvernements des Napoléon » (2).

M. De la Rive ne se borne pas à l'histoire des loges d'Adoption de la capitale : il nous fait assister aussi aux principales tenues des loges de province. Il nous transporte tour à tour à Marseille (3), à Besançon (4), à Maçon (5), à Fécamp, à la Tour-du-Pin (Isère) (6), à Amiens (7), etc.

1860. L'année 1860, date de la publication du *Manuel de la Maçonnerie d'Adoption* du F. Ragon, dont nous recommandons la lecture attentive dans l'excellent résumé qu'en a fait M. De la Rive (8) vit apparaître une nouvelle forme de la Maçonnerie féminine ; aux loges d'Adoption furent annexées ce qu'on appella les *Tenues de Maçonnerie blanche* ; aux réunions secrètes s'ajoutait le prosélytisme ouvert ; la propagande en faveur de l'émancipation de la femme et de la conquête de l'enfant n'en continuait qu'avec plus de moyens d'action et sur une base plus étendue. Le 21 septembre, le Grand-Maitre Lucien Murat accordait une Constitution régulière à la loge *le Temple des Familles*, fondée sous l'inspiration du F. Riche-Gardon, en vue d'implanter au sein des familles *la Religion naturelle et universelle*, c'est-à-dire l'enseignement maçonnique, au moyen de tenues mensuelles « particulièrement consacrées, disait l'orateur de la cérémonie d'installation (14 novembre), aux familles de nos frères. » A partir de cette époque, le *Temple des Familles* joignit régulièrement une tenue d'Adoption par mois à ses tenues symboliques. « Le F. Riche-Gardon répandit la corruption autour de lui, en appelant pêle-mêle, profanes, femmes, filles et enfants. Le nombre croissant des visiteurs et visiteuses qui remplirent le temple n° 1 atteignit promptement le chiffre de mille ». (9) Il est difficile de voir, dans les tracasseries passagères que subit l'institution du F. Riche-Gardon de la part de ses Frères rivaux, autre chose que l'effet d'un sentiment de jalousie inspiré par le rapide succès de son invention. La sacrilège parodie des sacrements de l'Eglise (baptême, eucharistie, mariage), à laquelle se livraient les adeptes du *Temple des Familles* n'était pas, comme le faisait remarquer le F. Riche-Gardon lui-même, une innovation dans la Maçonnerie ; elle était pratiquée de temps immémorial dans les autres Temples, « selon les rituels publiés par le vénéré frère Ragon de bonne mémoire (10). »

(1) 8 juillet 1854, grande fête d'Adoption célébrée au Grand Orient de France.

(2) P. 202-203. La Loge *Bonaparte* comptait tous les princes de la famille impériale parmi ses membres d'honneur, et Napoléon III lui-même, P. 301. — (3) P. 296-298. — (4) P. 299. — (5) P. 339. — (6) P. 345. — (7) P. 350. — (8) P. 307-322.

(9) P. 324.

(10) P. 330. Le F. Ragon venait de mourir. 1862, p. 328. — Voir sur le travail du *Temple des Familles*, p. 331.

(1) P. 239-243.

(2) P. 247-254.

(3) On verra tout à l'heure que l'institution des crèches maçonniques remonte au moins à l'année 1826.

(4) P. 272-276, 279, 283.

1864. Le *Monde Maçonnique*, fondé en 1858, apportait à la nouvelle propagande l'appui de son habile rédaction ; il démasquait brutalement, par la plume du F. : Léon Richer, les batteries maçonniques ; il osait dire en propres termes :

« Amener les femmes dans les Loges, c'est les soustraire aux influences cléricales, c'est les arracher à la domination des sectes, c'est les mettre en face du rationalisme ; c'est, en un mot, former la mère qui demain formera l'enfant. Est-ce donc si peu de chose, je vous le demande (1) ? »

1865. — Ces paroles du F. : Richer trouvaient aussitôt un écho dans les journaux maçonniques de l'Italie, en particulier dans la feuille hebdomadaire de l'O. : de Naples : *Lumière et Concorde* (2). Mais tous les dithyrambes en faveur de la Maçonnerie féminine ne parvenaient pas à étouffer un cri de sincérité et de pudeur sorti même à cette époque d'une bouche maçonne (3) et qu'on ne saurait trop répéter : « La Maçonnerie et la Prostitution travaillent ainsi de compagnie et comme deux forçats rivés à la même chaîne. » D'autre part, à ceux qui exaltaient la régularité, la paix et le silence qui régnaient à l'hôtel du Grand Orient, le F. : Rebold rappelait « l'existence d'un certain temple consacré à Vénus dans les murs mêmes de celui des francs-maçons » (4).

1870-1887. — Nous regrettons de ne pouvoir, faute d'espace, suivre M. De la Rive dans les développements des chapitres suivants si pleins de révélations nouvelles sur la propagande de la Maçonnerie féminine à l'étranger, en Belgique, aux États-Unis, en Espagne, à la Guadeloupe, sur la propagation de cet Ordre mystérieusement diabolique des *Odd-Fellows* (drôles de corps), la réception de plusieurs femmes non plus comme Sœurs maçonniques, mais comme maçons réguliers dans des loges d'Espagne, de Hongrie et de France, dont les plus connues sont Madame de Naintrailles, la comtesse Apraxin, la comtesse Hadick-Barcokzy, et la trop fameuse revendicatrice des droits de la femme, M^{lle} Maria Deraismes (5).

Quant à la propagation des principes maçonniques touchant les tenues d'Adoption et les tenues blanches, qui se multiplient de plus en plus, nous signalerons au lecteur, comme les plus importants et les plus riches en révélations, les documents suivants :

La fête solsticielle donnée en 1880 par la L. : *Clémentine Amitié*, O. : de Paris, où l'on entendit le F. : de Lanessan (depuis gouverneur de l'Indo-Chine et digne successeur du F. : Paul Bert) faire cette déclaration : « Oui, nous devons écraser l'infâme ; mais l'infâme, ce n'est pas le cléricalisme ; l'infâme, c'est Dieu ! » (6) Ce qui n'empêchait pas un orateur de la L. : *Les Amis Réunis*, de Poitiers, de dénoncer presque au même moment et de vouer à la ruine l'Eglise catholique, « la grande bête dont la tête et le cœur sont à Rome et dont les bras s'étendent partout » (7).

La célébration du premier mariage maçonnique par la L. : la *France Maçonnique* au Grand Orient (8).

L'invitation adressée à tous les ateliers du Rite Ecossais par le Suprême Conseil d'organiser des Tenues de Maçonnerie blanche, à l'effet de répandre dans le monde profane le fruit des travaux de la Maçonnerie Ecossaise (9) ; le vœu émis dans le même sens, au Congrès des Loges de l'Est tenu à Nancy en juillet 1882 (10), et le rapport du F. : Thirifocq à la onzième tenue plénière de la L. : *Les Vrais Frères unis inséparables*, sur cette question à l'ordre du jour :

(1) P. 335. — (2) P. 337.

(3) Le F. : Charles Fauvety, p. 34. Voir le commentaire de ce terrible aveu dans l'ouvrage de Léo Taxil : *Y a-t-il des femmes dans la Franc-Maçonnerie ?* p. 44.

(4) P. 342. V. fête solsticielle au Grand Orient, le 5 mars 1870, p. 355.

(5) Voir les amusantes discussions auxquelles a donné lieu le diplôme maçonnique de M^{lle} Maria Deraismes, p. 482-489. — (6) P. 451. — (7) P. 453. — (8) P. 457. — (9) P. 472, 1884. — (10) P. 493.

De la propagation des Tenues blanches comme achèvement de l'initiation maçonnique de la femme (1).

Enfin, comme épilogue moral à cette croisade diabolique : la comparution et la condamnation en police correctionnelle d'une sœur maçonne, la sœur Thomé de Charleville, coupable d'infanticide (2).

Le lecteur rencontrera à la page 474 une gravure représentant le buste de la *République Maçonnique*. On ne sait pas assez que le buste officiel qui représente aujourd'hui par toute la France la République nationale n'est originairement que ce buste de la *République Maçonnique*, devenue d'abord la *République des Communes*, puis la *République Française* définitive, moyennant quelques légers changements apportés par l'auteur Jacques France (de son vrai nom F. : Paul Lecreux) aux attributs maçonniques du cordon. M. De la Rive a eu la fort heureuse idée de nous donner ce buste sous sa forme primitive, afin de nous rappeler, par ce symbole frappant, qu'en réalité la République dont nous jouissons n'est qu'une République maçonnique. En tout cas, l'histoire de ce buste est assez curieuse, et se rattache par quelque côté à notre sujet. Il se produisit pour la première fois au grand jour, sous les auspices de son « auguste marraine », la Ligue française (lisez : *maçonnique*) de l'enseignement, au Trocadéro, le 21 avril 1881 ; puis il reparut au grand Congrès anti-clérical réuni au cirque Fernando, sous la vice-présidence de la S. : Maria Deraismes, « laquelle, dit le *Monde Maçonnique*, se constitua également sa gracieuse marraine ». Ce n'est qu'après ces deux baptêmes qu'il fut jugé digne de figurer, d'abord comme le Dieu-lare des Communes, dans les mairies et les écoles, puis enfin comme le Palladium universel de la nation française. Ce buste est pour les Francs-Maçons le fétiche auquel est attachée la destinée de la République, « la fille de la Maçonnerie ». Pour que chacun pût posséder ce précieux talisman, une médaille a été frappée d'après le buste sous la forme d'une épingle (l'Épingle démocratique). Un autre bijou du même genre, réduction de la composition maçonnique, qui orne l'Orient de la Loge l'*Etoile polaire*, est aussi en grande faveur. Il a été dédié par l'auteur, le même F. : Paul Lecreux, à sa fille, « notre Lowtonne Ordre Lecreux » ; et celle-ci en a conféré le monopole de la vente au *Monde Maçonnique* par la lettre suivante du 22 novembre 1885 :

« Orient de Bois-Colombes,

« Très cher frère Rocher,

« Avec l'autorisation de mon père, j'ai la faveur de conférer au *Monde Maçonnique* le soin exclusif de répandre les bijoux de la République Maçonnique pour venir au secours de nos orphelins.

« Recevez, etc.

« Signé : Ordre,

« Louise Lecreux (3). »

1888-1894. — Le Chapitre XI, qui embrasse la période de 1888 à 1894, nous jette en pleine actualité ; les faits et les documents s'y pressent et s'y accumulent avec une telle abondance qu'il serait bien difficile de les résumer en quelques lignes. Dire que le lecteur y fera connaissance avec toutes les célébrités maçonniques contemporaines, masculines et féminines ; qu'il verra se dérouler sous ses yeux les grands événements qui ont signalé cette époque féconde, depuis le centenaire Maçonnique et le Congrès spirite de 1889 jusqu'aux Convents de 1893 ; qu'il s'y initiera aux terribles mystères du Palladisme moderne et des Triangles lucifériens ; qu'il y trouvera confirmées par de nouveaux documents les étonnantes révélations du D^r Bataille sur le rôle à peine soupçonné jusqu'ici du Satanisme et en particulier du Satanisme féminin dans la Franc-Maçonnerie, c'est assez dire quel inté-

(1) P. 519-526, 1884.

(2) P. 537-564, 1887.

(3) Le *Monde Maçonnique*, 1885.

rêt lui offriront ces pages, où, comme dans tout le reste du volume, l'auteur s'efface modestement pour ne laisser parler que le document nu, le fait brutal, et par conséquent la vérité de l'histoire.

Nous en dirons autant du chapitre XII, où M. De la Rive a consigné ses très curieuses enquêtes personnelles, et dont il suffira de donner le sommaire, pour faire comprendre l'intérêt particulier qui s'attache aux sujets qui y sont traités : — Affaire Barbe Bilger — La Messe noire à Fribourg — Sophie Walder, Moïse Lid-Nazareth, Caïn Larocque — Recrutement des Sœurs-Maçonnnes — Miss Diana Vaughan — Le Convent du 20 septembre 1893 à Rome — Adriano Lemmi — Prestige de Sophie Walder — Le *Gen-näth-Menngog* et le *Vaneriam-Ohblerrak*, deux chants essentiellement palladistes — Initiation scientifique de M. Le Chartier, concernant les mots de passe et les mots sacrés, en usage dans les rituels de la Maçonnerie féminine.

De cet amas lumineux de documents, de textes et de faits, il résultera, pour le lecteur impartial, la conviction invincible que la Maçonnerie, comme le dit M. De la Rive dans sa conclusion, « accomplit une œuvre essentiellement luciférienne, puisqu'elle cherche, par tous les moyens dont elle dispose, à corrompre moralement et physiquement l'homme, la femme et l'enfant, afin de les entraîner dans ces monstrueuses hérésies (Gnosticisme et Manichéisme) qui désolèrent l'Eglise chrétienne à son aurore ».

Un mot encore, avant de terminer cette analyse si insuffisante d'un livre qui fera époque et qui porte à la Maçonnerie un coup dont elle ne se relèvera pas. On dit qu'en France surtout, le ridicule tue ceux qu'il atteint. S'il en est ainsi, jamais livre n'aura mieux tué ceux qu'il met en scène. On savait vaguement qu'il existe une littérature maçonnique, où le grotesque le dispute à l'odieux. La démonstration est aussi faite de ce côté avec un luxe de preuves qui, littéralement, noient ces pauvres Maçons dans le liquide incolore et nauséabond de leurs déjections oratoires et poétiques. Quelques maçons, plus délicats et plus lettrés que la masse de leurs frères, ne nous contrediront pas sur ce point. On pourrait réunir un certain nombre de lamentations maçonniques exprimant sans détour le dégoût et la honte inspirés à leurs auteurs par cette littérature de cabaret et de mauvais lieu, qui, lorsqu'elle n'est pas blasphématoire ou ordurière, est de la dernière insignifiance et de la plus complète platitude.

Dès 1807, un éditeur franc-maçon, jaloux de l'honneur littéraire de l'*Art-Royal*, faisait cet aven significatif :

« Notre vénération particulière pour l'*Art-Royal* et le désir que nous avons de contribuer à lui faire de plus en plus de prosélytes, nous a déterminés à chercher parmi les gens de lettres (maçons) ceux qui ont donné à leurs œuvres anonymes une attention plus soignée. Nous sommes forcés de convenir que ces hommes sont rares, et qu'en général les littérateurs (maçons), pleins de l'idée que leurs productions en ce genre ne pourront pas figurer dans leurs ouvrages, où les profanes les trouveraient énigmatiques, ne travaillent qu'à l'impromptu des couplets ou des discours, dont les archives doivent être le tombeau. »

En conséquence, il s'adressait à l'un des littérateurs maçons les plus en vue alors par le libertinage d'esprit, le cynisme et l'immoralité de leurs écrits, un ex-bibliothécaire de la comtesse d'Artois, continuateur obscène de la *Pucelle* de Voltaire, censeur dramatique depuis 1800, et qui, dans ses dernières années, prenait impudemment le titre de patriarche-doyen des gens de lettres. « Ces considérations, continuait l'éditeur, nous ont porté à nous procurer les anciennes planches du F. N. Nogaret (Félix), dont la cantate funèbre, der-

nièrement exécutée à la Mère-Loge *Saint Alexandre d'Ecosse*, a mérité (sous le rapport lyrique et sous celui du cérémonial) la faveur d'être jugée digne de toutes les loges de l'empire français. »

C'est à ce dessein de régénération de la littérature maçonnique qu'est due la publication du *Retour à la Sagesse*, du F. Félix Nogaret, mentionné par M. De la Rive, p. 154, et qui n'est qu'un ramassis de vieilleries empruntées à un volume publié en 1787 par Nogaret lui-même sous ce titre : *Fictions, discours, poèmes lyriques et autres pièces adonhiramites*. Nous avons eu la curiosité de rechercher et de parcourir cette première édition, uniquement destinée aux amis de l'auteur. Notre curiosité n'a pas été trompée : nous y avons trouvé une préface plus intéressante que le recueil lui-même, contenant deux aveux bons à recueillir. Nogaret nous apprend qu'il se dispense de faire entrer dans ce recueil ceux de ses *Contes profanes*, héroïques ou gais, « qu'il m'est arrivé, dit-il, de prononcer dans nos séances (à la Loge des *Neuf Sœurs*), pour masquer ma disette et laisser à ma paresse le temps de sommeiller. » Or, nous savons ce que sont ces contes ; on les trouvera dans l'*Aristénète français*, ou *Recueil de Folies amoureuses*, où Nogaret se montre le digne émule de Parny.

Le second aveu, non moins précieux, est celui-ci : « On conviendra, dit-il en parlant de ses élucubrations, qu'il n'existe rien en ce genre d'un intérêt bien vif. Au contraire, si j'ose le dire, le dégoût prend à l'aspect de ces mélanges, où les bonnes choses sont étouffées, parce que, chaque atelier voyant tous ses membres d'un œil paternel, il y a peu de productions qui ne soient jugées dignes de figurer au grand jour. »

L'une de ces productions poétiques de Nogaret, qui devaient relever la littérature maçonnique, est une espèce de drame ou Mystère biblique intitulé le *Réveil d'Adam* (1) ; « planche plus importante, dit l'éditeur de l'édition amplifiée de 1807, et que nous ne désirions pas moins avidement pour la douce impression qu'elle produirait sur nos SŒURS, et en général sur les femmes, dont la première est accusée d'avoir provoqué sans motif l'homme à la désobéissance ; l'imagination de l'auteur, se rapprochant de la probabilité des faits, y présente la femme dans une position si alarmante, que sa faute devient une vertu qui inspire l'intérêt le plus touchant pour l'être sensible, le plus beau présent que Dieu ait fait à l'homme (2). »

Adam lui-même est aussi peu coupable qu'Eve :

« On n'est point criminel par excès de tendresse. »

et, le crime consonné, pendant que le tonnerre éclate sur la tête des coupables, Adam, bravant la foudre, s'écrie :

« L'univers ébranlé menacé en vain ma tête ;
Eve m'a fait un Dieu : j'ai goûté le plaisir. »

Nous regrettons de ne pouvoir ici analyser ce curieux drame, que l'auteur ne put parvenir à faire représenter sur une scène publique ; nous nous contenterons d'en constater le caractère éminemment satanique. Satan y joue le plus beau rôle ; il est le divin initiateur de l'humanité à la science, à la volupté (mots à peu près synonymes pour les maçons).

« Tout serpent est Paris, toute femme est Vénus. »

L'auteur, du reste, laisse assez clairement percer sa véritable pensée de la glorification de Satan, Dieu bon, opposé à Adonaï, dieu mauvais, lorsque, dans sa préface, s'apercevant qu'il ne peut dédier son œuvre au Pape, « antipode du prince des ténèbres et

(1) C'est la mise en scène de la création de la femme, du péché originel, et de l'expulsion de l'Eden de nos premiers parents, entendus et exposés au sens maçonnique.

(2) Nogaret, dans une dédicace aux SS. Sœurs du patriotisme (Société patriotique de Versailles), c'est à vous que je dédie cette peinture touchante, où la beauté, *innocemment coupable*, triomphe de l'homme, sur lequel elle attire des maux que son amour et ses charmes lui font oublier. »

de ceux qui l'écoutent. » il prend le parti de la dédier, à qui?... « au SERPENT! »

C'est bien au Serpent, à Satan en personne, que sont dédiées plus ou moins explicitement toutes les productions maçonniques que M. De la Rive a signalées et stigmatisées au cours de ses recherches. On peut dire qu'à ce point de vue son livre est une véritable *Bibliographie de la Maçonnerie satanique*. Il sera, par là encore, de la plus grande utilité pour tous ceux qui, jaloux d'obéir au désir du Souverain Pontife, voudront marcher sur les lumineuses traces de notre auteur, et répondre à la chaleureuse invitation qu'il leur adresse dans son Introduction :

« Nous espérons que nos lecteurs suivront ces exemples. Le champ d'investigation s'élargit chaque jour, et les pionniers ne s'y rencontreront jamais en trop grand nombre. A l'aide des jalons que nous avons disposés çà et là, ils peuvent compléter notre œuvre, nous fournir des indications personnelles et nous permettre de publier prochainement une nouvelle édition fort intéressante. »

Cette invitation sera sans doute entendue d'un grand nombre, et M. De la Rive pourra, avec le concours de ces bonnes volontés, continuer et parachever sa belle et sainte œuvre.

Richard Lenoël.

Petite Correspondance

M^{me} S. B., Montpellier. — Là-dessus, ce ne sont point les éditeurs qui sont fautifs, mais bien l'auteur qui s'en excuse; croyez, cependant, qu'il ne peut pas faire mieux.

B. S., Tulle. — En effet, c'est là une démonstration que je m'étais proposé de faire, mais à laquelle je n'ai pas renoncé. Il y a lieu d'examiner certains cas d'envoûtement, en revenant à l'étude de l'hystérie. Seulement, je n'ai pas donné suite à ce projet dans *le Diable au XIX^e Siècle*, de crainte d'allonger outre mesure le chapitre de l'envoûtement. Sur plusieurs questions, je suis obligé de sacrifier bien des choses que j'ai à dire; sans cela, l'ouvrage irait non pas à 24, mais à 35 ou 40 fascicules. C'est précisément là une des raisons qui m'ont fait créer cette *Revue Mensuelle*. Elle me permettra de compléter, par des articles, les chapitres traités incomplètement dans la publication en fascicules. Soyez donc certain que cette importante question des envoûtements sera au nombre de celles que nous remettrons sur le tapis. Il y aurait tout un gros volume à faire sur ce seul sujet, tellement il comporte des cas étranges et discutables à divers points de vue.

F. J.-B., Calais. — Une ligne de ce genre existe, sous le patronage de Mgr Fava, évêque de Grenoble.

P. de G. M. — Je suis le plan que je me suis tracé, et je publie tout ce que je sais, au fur et à mesure que l'occasion s'en produit dans l'ordre de mon plan; je ne puis pas y déroger, pour la satisfaction de tels ou tels de mes lecteurs, fussent-ils les plus dévoués à mon œuvre. Notre enquête générale fera découvrir encore bien des mystères; car vous devez comprendre que je ne suis pas allé partout.

A. M. L. G., à M. — Merci pour toutes vos précieuses notes; elles seront utilisées, quand je reviendrai sur ces questions dans la *Revue Mensuelle*. D^r B.

Saint-Etienne, imp. BOY.

Le Gérant : P. PEYRE.

DELHOMME et BRIGUET, Editeurs, 13, rue de l'Abbaye, PARIS. — 3, avenue de l'Archevêché, LYON

L'HYPNOTISME

Par l'Abbé J.-P.-F. SCHNEIDER

Directeur de l'Ecole Saint-Sigisbert de Nancy

Un beau volume in-12 de 400 pages. Prix..... 3 fr. 50

Ce livre a été écrit par un jeune prêtre instruit et ardent au labeur intellectuel, qu'une mort foudroyante a enlevé au moment où il mettait la dernière main à son travail. Plein de faits bien observés, rapportés fidèlement, finement analysés, il est conçu dans un esprit largement scientifique. Grand est mon regret de n'en pouvoir insérer ici un résumé assez étendu.

Il débute par un *Exposé des phénomènes hypnotiques*. Disciple de l'école de Nancy, l'auteur estime que « presque tous les faits s'expliquent par la suggestion »; il accorde cependant à l'école de Paris qu'il en est qui viennent uniquement de la maladie et qu'habituellement la névrose accroît l'extension et l'intensité de la suggestion. Quant aux prétendus prodiges hypnotiques, il les écarte comme insuffisamment constatés, trop mal définis historiquement, absurdes ou n'ayant rien de commun avec l'hypnose: la *médication ou action à distance* est « une contradiction dans les termes »; la *télépathie* et la *prévision de l'avenir* sont en dehors de l'hypnotisme: elles se produisent le plus souvent chez des personnes soient éveillées, soient endormies du sommeil ordinaire; l'*intuition des pensées d'autrui* peut n'être que la perception des modifications organiques dont les actes intellectuels sont accompagnés, etc.

Une étude sur la *veille suggestible*, le *sommeil naturel* et les *réves*, le *somnambulisme*, l'*hystérie*, l'*aliénation mentale* et l'*ivresse*, a pour but de démontrer « que rien ne se passe dans l'état hypnotique qui n'ait son analogue, son pendant dans les états naturels ». On y admirera un rare talent d'observation; et à qui la lira attentivement il sera difficile de ne pas se laisser acheminer à cette conclusion: « Il est possible d'expliquer tous les phénomènes hypnotiques naturellement. » Entendez les phénomènes avérés.

Ces phénomènes avérés peuvent se ramener à cinq classes: *hallucinations positives*, *hallucinations négatives*, *hallucinations rétroactives*, *illusion de la liberté*, *fractionnement de la personnalité*. « Nous ne nous rendons pas compte de la cause qui produit l'état où se manifestent ces phénomènes. » Mais nous arrivons sans trop de peine à comprendre comment ils se réalisent naturellement, une fois que l'homme est hypnotisé. L'auteur entreprend de le montrer, en s'appuyant principalement sur cette loi psychologique: « Toute représentation tend à s'objectiver et s'objective en effet si elle n'est pas contredite. » Tel est l'objet du *Livre III*.

Le *Livre IV*, le dernier, traite des *applications et rapports de l'hypnotisme*. J'y recueille quelques conclusions morales ou apologetiques.

La suggestion hypnotique bien dirigée peut avoir raison de certaines maladies, surtout des maladies nerveuses et des maladies imaginaires, souvent incurables autrement. Cela posé, « la pratique de l'hypnotisme n'a rien, je crois, d'illicite, quand elle apparaît comme le seul ou le meilleur moyen de guérir une maladie grave, qu'on s'entoure de toutes les garanties requises et que l'intention, et le procédé ne sont pas mauvais. On peut hypnotiser comme on peut chloroformer. » Ainsi parle M. Schneider, et je ne vois aucune objection décisive à lui opposer. A ceux qui

prétendent que « l'hypnotisme, enlevant la raison et la liberté, est, par ce seul fait, immoral en soi », l'exemple de la chloroformisation a déjà répondu; et l'on pourrait encore, si je ne me trompe, leur répondre par la doctrine de saint Thomas sur la malice de l'ivresse.

La croyance catholique au miracle n'a rien à redouter des phénomènes hypnotiques dûment constatés, l'auteur le démontre très bien.

Les critiques seront admis à expliquer par l'hypnose les miracles de l'Evangile, lorsqu'ils auront produit des *cas certains*, où la suggestion aura rendu l'ouïe à de vrais sourds, la vue à des aveugles-nés, le mouvement à de vieux et réels paralytiques, la santé parfaite à des corps rongés d'ulcères invétérés, la vie à des morts véritables, et tout cela sans mise en scène, sans apprêt, instantanément, et parfois pour des sujets absents et à leur insu.

Ajoutons que, s'il y a des miracles de différentes classes, tous les miracles scripturaires « se rattachent, dans une même personne, à tout un ensemble de prodiges, entre lesquels s'établit une sorte de solidarité, de telle manière que les grands répondent pour les petits ». La remarque est du P. Monsabré.

Les miracles des saints défont pareillement les attaques de l'incrédulité soi-disant scientifique; et notre époque même, quoi qu'on dise, n'en manque pas: la voyante et les merveilles de Lourdes sont une preuve éclatante du contraire. Nier systématiquement les cures opérées devant la grotte de Massabielle « serait un attentat au sens commun ». La personne et les extases de Bernadette sont également au-dessus de tout soupçon.

Relativement à Bernadette, je ne résiste pas au plaisir de citer un seul raisonnement de l'auteur. Il a trait à un fait bien connu, le *fait du clerge*, qui arriva le lundi de Pâques, 5 avril 1858. Après avoir retracé la scène dans son éloquente simplicité, M. Schneider continue: « Le Dr Day et quelques autres médecins ont, par étourderie, tronqué l'histoire et parlé d'anesthésie, d'insensibilité. Mais Bernadette, en cette occasion, n'a pas seulement été *impassible*, elle a été *incombustible*. Vous êtes hypnotisé, vous êtes chloroformé, vous êtes mort; un expérimentateur s'avise de mettre pendant un quart d'heure votre main en contact avec la flamme d'une bougie: que vous en ayez conscience ou non, l'épiderme, la peau, puis les tissus seront noirs d'abord, grésillés et carbonisés ensuite. C'est dans l'absence de brûlure et non de douleur qu'est l' inexplicable. Que l'on appelle tous les savants du monde, que l'on accumule toutes les suppositions, jamais on ne démontrera d'une manière plausible comment, dans ces conditions, les mains de Bernadette ont pu rester intactes. Qu'on ne nous parle donc plus d'hystérie: dans l'espèce, le mot masque une défaite; ni d'hallucination, car tout ce qui précède prouve abondamment que Bernadette n'est pas une hallucinée. » — Voilà quelques lignes que méditeront utilement nombre de médecins même croyants, trop enclins à la négation et au dédain *a priori*.

(Science Catholique, abbé Fonger, professeur à l'Université Catholique de Louvain.)

REVUE MENSUELLE

RELIGIEUSE, POLITIQUE, SCIENTIFIQUE

COMPLÉMENT DE LA PUBLICATION

Le DIABLE au XIX^e SIÈCLE

CETTE REVUE MENSUELLE EST SPÉCIALEMENT UN ORGANE DE COMBAT CONTRE LA HAUTE-MAÇONNERIE ET LE SATANISME CONTEMPORAIN. — ELLE EST AUSSI CONSACRÉE A L'EXAMEN, SELON LA SCIENCE CATHOLIQUE, DES FAITS SURNATURELS DU PRÉTENDU SPIRITISME ET AUTRES MANIFESTATIONS DIABOLIQUES CONSTATÉES.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 13, Rue de l'Abbaye, PARIS

ABONNEMENTS : France, 3 fr. pour Un An. — Etranger, 4 fr. pour Un An.

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. On s'abonne, sans frais, dans tous les bureaux de poste.L'EMPIRE DU DIABLE¹

L'ordre de Saint-Dominique vient de clore la série des fêtes prescrites par l'Eglise pour la béatification solennelle des vénérables martyrs dominicains de la Chine, Pierre Sanz, François Serrano, Joachim Royo, Jean Alcobert et François Diaz. D'autres ont raconté l'histoire de leur vocation, loué la perfection de leurs vertus, l'héroïsme de leurs combats, la gloire de leur triomphe. Nous avons pensé que l'occasion était bonne de nous transporter dans les vastes régions où ils ont été décapités, étranglés et étouffés pour la sainte cause de Dieu et de son Christ et de résoudre une question providentielle qui trouble bon nombre d'âmes chrétiennes.

Le martyre de nos Bienheureux n'est qu'un épisode de la lutte gigantesque engagée depuis des milliers d'années, entre le ciel et l'enfer, dans cet extrême Orient dont nous ne connaissons pas encore tout le mystère. Sur les races étranges que n'ont pu pénétrer notre civilisation et nos mœurs, l'immortel ennemi de Dieu, Satan, règne en maître, et l'on se demande, avec douleur, pourquoi la Providence a permis et permet encore cette longue et altière domination ; avec inquiétude, quelle sera finalement l'issue du combat entre Dieu et son adversaire. Nous allons essayer, avec la grâce de Dieu, d'éclaircir ces mystères.

I

Il est de mode, dans un certain monde de penseurs et de savants, de ne plus croire à l'existence du démon et à sa puissance ; et d'honnêtes

chrétiens se permettent de penser et de dire que mêler les esprits d'un autre monde aux choses humaines, c'est compromettre la gravité de nos dogmes et les mettre dans une fausse situation en regard de l'incrédulité contemporaine. A l'occasion, ils font leur petite partie de scepticisme moqueur dans le concert de négations qui tendent à isoler l'homme des influences surnaturelles que vénéraient et redoutaient nos pères.

Qu'est-ce que cela prouve contre les intentions et les pressentiments de la raison qui devine dans le monde invisible le prolongement de l'univers visible (1) ; contre l'universelle tradition des peuples, qui affirme l'existence et l'action des mauvais esprits dans la nature et dans les événements de la vie humaine, et surtout contre l'enseignement si précis de l'Ecriture, de l'Eglise et des saints docteurs qui nous racontent les orgueilleuses prétentions de Lucifer, ses combats et sa chute, nous invitent à fuir ses pièges et nous dictent les prières que nous devons faire pour déjouer ses tentatives ? — Oui, qu'est-ce que cela prouve ? — Qu'il y a en ce monde bon nombre d'esprits légers ; que le diable est un ennemi intelligent, et que, dans certains milieux, il juge à propos de se faire oublier pour tromper plus sûrement et mieux affermir son pouvoir.

Le vrai chrétien ne se laisse pas prendre à cette ruse. Il croit avec l'Eglise que le Créateur a rempli les abîmes qui séparent le monde divin du monde inférieur où s'accomplit notre épreuve, d'esprits plus parfaitement configurés à sa très pure essence que nous ne le sommes nous-mêmes. Il croit que ces esprits étant libres ont pu prévariquer et déchoir de leur perfection native. Il croit que l'orgueil et l'envie ont provoqué dans le ciel un immense conflit, et que Lucifer et ses tenants ont été précipités dans les

(1) Ce discours du T. R. P. Monsabré a été prononcé par le grand orateur chrétien à la chapelle des RR. PP. Dominicains, le 28 mai 1894. Nous l'extrayons du n° du 15 juillet de la *Revue Thomiste* (Paris, 222, faubourg Saint-Honoré ; 12 fr. par an).

(1) Cf. *Exposition du dogme catholique*, carême de 1875, XV^e conférence : *Le monde invisible*.

abîmes où Dieu les châtie éternellement. Il croit que le diable et ses anges, ne pouvant plus trouver le bonheur dans la paix, cherchent à se procurer les fausses et cruelles joies de la vengeance et qu'ils y déploient toutes les forces de leur admirable nature. Mais de qui se venger ? — De Dieu à qui ils ravissent les adorations de la créature en contrefaisant sa toute-puissance par des prestiges ; des anges, leurs frères fidèles dont ils contrarient le gouvernement et la protection en troublant la nature et en séduisant les âmes ; de l'homme, surtout, qui leur fut préféré dans l'ineffable mystère de l'union de Dieu avec la création, de l'homme qui doit remplir les vides qu'ils ont laissé au ciel, et qu'ils portent au mal pour l'entraîner avec eux dans un éternel malheur. Enfin, le vrai chrétien croit que la vengeance de Satan a triomphé sur le père de notre race, et avec l'apôtre saint Paul, il confesse douloureusement « que nous avons à lutter non seulement « contre la chair et le sang, mais encore contre « les principautés et les puissances, contre les « rois invisibles de ce siècle ténébreux, contre « les esprits de malice répandus dans l'air. » — *Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principēs et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum, contra spiritualia nequitie in coelestibus* (1).

Redoutable puissance des mauvais esprits ! On se demande s'il est possible que Dieu lui permette de se déchaîner sur la pauvre humanité ! Eh oui, cela est possible, puisque cela est : et cela est, parce qu'il a plu à Dieu de donner plus de solennité à notre épreuve et plus de lustre au triomphe de la vertu ; cela est, parce que le genre humain, dans la personne de son chef a donné prise sur lui en fléchissant et en se laissant vaincre dans l'épreuve qui devait fixer le cours de ses destinées et lui assurer la transmission des privilèges et des gloires de son origine immaculée (2).

Entendons-nous bien cependant sur le pouvoir de Satan, et gardons-nous de trembler devant lui comme devant une inéluctable fatalité.

« Une grande partie de nos fautes, dit saint Thomas, provient des défections de notre libre arbitre, sollicité par nos propres convoitises. « Toutefois l'office propre du diable est de nous « tenter : *Dicitur officium proprium diaboli « tentare* (3). » Sa malice aiguillonnée par l'orgueil et la jalousie est ennemie de notre progrès moral, et le plus sûr moyen pour lui d'entraver ce progrès est de nous faire pécher. Il prépare donc nos chutes par des illusions perfides, par

le trouble secret et les excitations malsaines de nos appétits. Mais, dans ce travail funeste, il lui est défendu de toucher à notre âme et de faire violence à notre volonté. S'il nous entraîne au mal, c'est que nous l'avons voulu. Mais malheur à nous si nous sommes vaincus ; car il emploie toute l'énergie de sa grande et puissante nature à nous retenir captifs (1).

Hélas ! il l'a exercé, ce pouvoir de détention, sur la plus grande partie du genre humain. Au lendemain de la chute, il s'est emparé de la race de Caïn ; il a flétri et corrompu celle de Seth ; il a attiré sur ses misérables esclaves l'immense catastrophe du déluge. Après cette effroyable leçon il a repris la guerre et est devenu tellement maître qu'un Dieu seul pouvait délivrer l'humanité de son exécrable tyrannie. On l'a vu à l'œuvre, ce Dieu, dans le vieux monde où Satan régnait et tenait si bien l'empire de la mort que les justes eux-mêmes, pieusement endormis dans le Seigneur et embaumés de leurs vertus, étaient obligés d'attendre sous son joug odieux la fin d'un long exil. Royal restaurateur de l'empire de son père, ce Christ que la souffrance a couronné de gloire et d'honneur, il est venu détruire par le sacrifice de sa vie celui qui avait l'empire de la mort (2). Accomplissant la promesse qu'il avait faite avant de mourir, de jeter dehors le prince de ce monde : *Princeps hujus mundi ejicietur foras* (3), il a brisé d'abord les portes des prisons mystérieuses où étaient détenues les âmes justes, et les a entraînées avec lui, esclaves de sa gloire et de son bonheur, dans l'éternelle patrie que leur avait fermée l'homicide des premiers jours, en corrompant le père de l'humanité : *Christus ascendens in altum captivam duxit captivitatem* (4). Il a dissipé les ombres de la mort au milieu desquelles le genre humain était assis ; il a renversé les autels où, sous mille noms et mille figures, Satan était adoré par le monde païen ; il a imposé silence à ses oracles menteurs ; il a armé l'homme régénéré contre ses tentations et ses prestiges ; il a établi un royaume de lumière et de paix où retentit ce cri d'une nouvelle humanité : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*.

Triste royaume ! dira-t-on. Triste royaume que notre petit monde européen, en regard de ces immenses contrées de l'Orient où Satan règne encore sur des centaines de millions d'âmes. Non, le Christ n'a pas détruit le pouvoir de celui qui avait l'empire de la mort ; non, la promesse qu'il a faite de mettre dehors le prince de ce monde n'est pas accomplie : à moins qu'on n'entende par *ce dehors* la vaste aggloméra-

(1) Ephes., cap. vi, 13.

(2) *Devicerat autem diabolus totum humanum genus, et eis dominabatur dum eos ad hoc secundum suum totum deducerat ut nullus paradisi januam introiret.* (S. THOMAS in lib. III Sent., dist. XIX, a. 2.)

(3) Cf. *Somm. théologique*, 4^{re} partie, question 144, art. 2 et 3.

(1) *Potestas demonis in duobus consistit, scilicet in impugnando et detinendo devictos.* (S. THOMAS, in III Sent., dist. XIX, quest. 1, a. 2.)

(2) *Ut per mortem destrueret eum qui habebat mortis imperium.* (Heb., cap. II, 14.)

(3) JOAN., cap. XII, 31.

(4) Ephes., cap. IV, 8.

tion des peuples que Dieu a déjà voués à une éternelle réprobation. Ce qui serait monstrueux.

Ne nous hâtons pas de juger les desseins de Dieu, la conduite de sa providence et l'œuvre de son Christ. Il est très vrai que, depuis les temps les plus reculés, Satan a établi son empire sur les infortunés peuples de l'extrême Orient; mais il est très vrai aussi qu'il n'a pu devenir maître que par le lâche et monstrueux acquiescement de ceux qu'il a vaincus. Partout et en tout on reconnaît son orgueilleuse domination et l'ambition qui le tourmente de s'égaliser à Dieu et de se mettre à sa place.

Dans les rêveries philosophiques des sages et des lettrés, il a fait reculer en un vague lointain l'idée de Dieu père et maître de toutes choses, il lui a substitué l'universelle nature où tout est Dieu; et, dans cette nature universelle, il a fait prévaloir la matière sur l'esprit. Il a voulu faire de la vie humaine l'image de sa vie misérable et l'a comme enveloppée d'un pessimisme sombre et désespéré d'où l'on ne peut sortir qu'en entrant dans le repos anéanti du *Nirvâna*. Par le système des transmigrations, il a faussé les espérances de l'homme et lui a inspiré un respect superstitieux, une imbécile commisération pour des animaux nuisibles et parfois dégoûtants, pour des plantes vulgaires et souvent inutiles.

Dans les religions populaires, il a multiplié les dieux et les idoles : non plus ces chefs-d'œuvre d'art du polythéisme occidental, où se révèlent une perception exquise des grâces de la forme et un profond sentiment de la vie, mais des géants monstrueux, des figures grimacantes, des corps aux cent têtes, aux cent mamelles, aux cent bras et aux cent jambes; bien plus, des représentations de membres et d'actes obscènes; mieux encore, pour narguer la malédiction qui l'a frappé sous la figure du serpent, il a fait de cet animal un être sacré à qui il faut des temples et des adorateurs.

Autour de ces idoles, il a ses prêtres : orgueilleux mendiants qui se croient sortis de la tête d'un Dieu et considèrent l'aumône qu'on leur fait comme le plus grand acte de religion, impitoyables bourreaux qui fouillent les entrailles humaines, sinistres étrangleurs qui surprennent en trahison les victimes destinées à apaiser la colère de l'atroce Kali, audacieux nécromanciens, sombres fakirs, hideux sorciers adonnés aux évocations d'outre-tombe et aux plus noires pratiques de la magie. Il a ses pèlerins et ses ascètes condamnés pour lui plaire aux longs voyages, aux interminables jeûnes, aux crucifiantes immobilités, aux poses désordonnées, aux emmurements, aux plus intolérables supplices. Il a ses martyrs, légions de fanatiques qui se font écraser sous les roues du char où trône un hideux *poussah* ou se laissent immoler en de ténébreux mystères.

Il a ses miracles, orgueilleuses contrefaçons des merveilles de la toute-puissance de Dieu, œuvres prestigieuses qui surpassent le pouvoir de l'homme et étonnent son ignorance des forces cachées de la nature et du monde invisible. C'est le *Kounboun*, arbre unique et irréproductible aux feuilles et à l'écorce couvertes de caractères thibétains parfaitement formés dont on cherche en vain le sens mystérieux. Caractères dont on voit germer les formes indéterminées sur chaque feuille qui naît et sur chaque nouvelle écorce (1). Ce sont encore les abioses, suspensions de vie ou fausses morts, suivies, à la distance de plusieurs semaines, de plusieurs mois, et quelquefois de plusieurs années, par de fausses résurrections. Rien de plus étrange et de plus saisissant que ces phénomènes qui, comme tous les prestiges diaboliques, n'ont évidemment pas d'autre but que d'étonner et de séduire. Ils ont été constatés officiellement par des mandataires du gouvernement anglais, relatés dans les annales de l'*Indiana Company* et jusque dans nos revues. Un fakir, par exemple, annonce qu'il va mourir et renaître au bout de cent jours. Après s'être étourdi par une ronde vertigineuse, il s'immobilise et se momifie en quelque sorte : on n'a plus sous les yeux qu'un cadavre. « Le cadavre est enfermé dans un sépulcre de pierre dont le couvercle est fixé par des écrous sur lesquels on appose le sceau de l'Amirauté. Puis, des sentinelles anglaises montent la garde pendant cent jours aux pieds et à la tête du prétendu défunt. Le centième jour les brahmes viennent, ouvrent le sépulcre en présence des officiers envoyés par l'Amirauté. Ils en retirent une sorte de squelette jaune, ratatiné, affreux, qu'ils étendent délicatement sur un matelas. Les frictions d'huile parfumée commencent sur tous les membres à la fois de la tête à la plante des pieds. Au bout de seize heures, l'épiderme perdant peu à peu la couleur de parchemin devient souple et blanc. Un brahme desserre les dents du fakir et lui verse dans la bouche un cordial magique. Les frictions recommencent et finalement, après trente-deux heures de manipulation, le cadavre exhalant un soupir se relève... Quelques minutes plus tard il parle (2). »

Ajoutons à cela les maladies sans causes naturelles subitement guéries par des enchantements; les fanfaronnades cruelles et dégoûtantes des Lamas *bockte* qui s'ouvrent le ventre avec un coutelas, arrachent leurs entrailles, les éta-

(1) On a prétendu qu'un Lama avait révélé à un de nos missionnaires le secret de ces caractères prodigieux. Toute la nuit la lamaserie est sur pied, armée de couleurs et de pinceaux pour marquer les feuilles et les écorces nouvelles. Le P. Huc, dans sa visite au *Kounboun*, n'a rien vu de semblable. C'est une plaisanterie de voyageur sceptique. On se figure malaisément une centaine d'individus allant chercher dans l'ombre les feuilles et les branches neuves pour y tracer des caractères que rien ne pourra effacer. Cf. P. Huc, *Voyage dans le Thibet*, t. II, chap.

(2) Collection de l'*Indépendant*, 1881. HENRI TESSIER.

lent devant eux, aspergent de leur sang la foule qui les admire et les invoque, ferment leur blessure et rentrent tranquillement dans leur premier état; la disparition ou évaporation soudaine de personnes vivantes; les prestiges, les jongleries stupéfiantes des fakirs, près desquelles les plus habiles opérations de nos prestidigitateurs ne sont que des jeux d'enfants. D'autres manières encore, Satan rappelle à ses esclaves sa présence et son pouvoir. Il trouble la paix des foyers, hante les maisons, bouleverse, brise, détruit, chasse les familles et répand partout la terreur. Il simule l'envahissement divin par de soudaines possessions. Il marque d'un signe mystérieux les Lamas suprêmes qu'il destine aux adorations de la foule hébétée.

On reconnaît sa haine homicide dans ces êtres sans entrailles, qui méprisent, mutilent et maltraitent la femme après avoir écrit dans leurs digestes : « La femme ne reste fidèle que par la terreur des coups et de la prison... Le néant, le vent, la mort, les régions profondes, le coupant du rasoir, la prison, les serpents ne sont pas, quand ils sont réunis, aussi méchants que la femme (1). » Êtres sans entrailles qui jettent dans le limon des grands fleuves les enfants qui les gênent, ou les abandonnent à la voracité des animaux immondes; qui prescrivent les suicides officiels sur les bûchers des morts et dépensent leur féroce ingéniosité dans les supplices qu'ils inventent. On reconnaît son besoin d'avilir la race humaine dans les mœurs honteuses où s'étalent sans pudeur la fourberie, le mensonge, le parjure, le vol et la rapine, où l'impudicité se montre à nu sur les théâtres et jusque dans les jouets des enfants. Mais surtout on reconnaît son orgueil jaloux et son incurable ambition de s'égalier à Dieu dans ces antres et ces temples de l'occultisme où le vrai Dieu s'appelle le mal, où Lucifer est adoré sous le nom du Dieu-Bon, où d'abominables sectaires provoquent ses apparitions et l'honorent par les plus horribles blasphèmes, profanations et cruautés.

Il faudrait un gros volume pour raconter en détail la lugubre histoire de l'empire de Satan dans l'extrême Orient. Ce qu'on vient de lire est le résumé des récits que nous tenons, non pas seulement des rapides voyageurs qui ne visitent que les côtes et n'y voient guère que la superficie des religions et des mœurs, mais des missionnaires dont la vie est entrée dans la vie des populations qu'ils ont évangélisées jusqu'à l'épuisement de leurs forces et souvent jusqu'au martyre. Nous croyons encore entendre l'un d'eux nous dire avec une profonde tristesse : « Dans notre monde occidental, Satan est contenu par la présence et l'action du Christ libé-

rateur; mais là-bas, il triomphe sur des vaincus et l'on peut dire : *Diabolus vincit, Diabolus regnat, Diabolus imperat.* »

II

N'est-on pas tenté d'adresser ici à la Providence une douloureuse question? — Pourquoi le Christ libérateur a-t-il fait un choix parmi les nations? Pourquoi a-t-il laissé jusqu'ici les peuples dont nous venons d'exposer le triste état, courbés sous la domination de Satan? Puisqu'il nous est défendu d'accuser de caprice la sagesse divine, nous devons croire qu'il y a dans l'histoire de ces peuples quelque lointaine et monstrueuse prévarication qui leur a mérité une sorte de réprobation manifestée par l'abandon de Dieu.

Penser ainsi, ce serait reconnaître et mutiler l'œuvre libératrice du Christ. « Elle est totale, » dit saint Thomas : *Potestatem diaboli, qui victos detinet Christus ex toto amovit.* » Mais il faut qu'on y coopère. « S'il y a encore, ajoute le saint docteur, des idolâtres courbés sous le joug de Satan, c'est qu'ils négligent d'emprunter à la passion du Sauveur les secours dont ils ont besoin pour être délivrés (1). »

Ces secours sont de tous les temps. L'efficacité de la rédemption a précédé l'apparition du Rédempteur. « Le Christ est hier et aujourd'hui et dans tous les siècles, dit l'Apôtre : *Christus heri. Et hodie ipse et in sæcula* (2). » « L'agneau a été virtuellement immolé dès l'origine du monde et a commencé dès lors son livre de vie (3). » C'est en vue de ses mérites futurs que toute âme a reçu la grâce du salut, depuis le jour où le péché est entré dans le monde, jusqu'au jour où s'est consommé le sacrifice du Calvaire; c'est par la vertu de ce sacrifice que le pouvoir du diable doit être partout aboli.

Or, Dieu a-t-il proposé les secours de la passion du Sauveur aux misérables vaincus que Satan délient sous son empire? Assurément, et sous toutes les formes qui convenaient à tous les temps. La foi explicite qui nous est demandée aujourd'hui n'était pas nécessaire aux générations qui devaient vivre dans l'attente du libérateur. Il leur suffisait de croire en un Dieu rémunérateur de ceux qui le cherchent avec sincérité, et d'espérer de sa bonté la délivrance du péché. Or personne, dans les temps anciens, n'était incapable de cette foi et de cet espoir. Les émigrés de Babel emportèrent jusqu'aux extrémités de l'Orient les traditions divines qui pouvaient les sauver. « S'ils les eussent conservées dans

(1) Hoc, quod idolatrae adhuc manent sub servitute demonis, contingit ex hoc quod auxilia que sunt ex passione Christi accipere negligunt. (In lib. III Sent., distinct. XIX, a. 2, ad 4.)

(2) Heb., cap. XIII, 8.

(3) In libro vitæ agni qui occisus est ab origine mundi. (Apoc., cap. XIII, 8.)

(1) Digeste indien et loi de Manou.

leur primitive pureté, ils eussent obtenu, dit saint Thomas, de la bonté de Dieu qui veut sauver tous les hommes, la grâce qui ne manque à personne et qui se communique à tous autant qu'il est en elle (1). » Mais bientôt l'action de l'ennemi du genre humain se fit sentir, et les passions, lâches complices de sa tyrannie, altérèrent la vérité traditionnelle dont il ne resta plus que des souvenirs défigurés au fond des rêveries absurdes et malsaines qui devinrent la théologie de Satan.

Dieu va-t-il abandonner les races corrompues qui se sont laissé vaincre et opprimer par son adversaire ? Non, il a choisi un peuple dépositaire de sa vérité et de sa loi. Il s'en sert pour forcer les portes de l'extrême Orient. Au jour de sa splendeur, il l'envoie du port d'Asiongabert, creusé par Salomon au fond du golfe oriental de la mer Rouge, jusqu'aux bouches de l'Indus. Il rapporte du pays d'Ophir les dents d'éléphant, les singes, les paons et les bois odoriférants, et il y laisse quelque chose de ses traditions et de ses espérances. Après lui avoir donné les dures leçons de l'esclavage et l'exil, Dieu exploite son châtiment au profit des vaincus de Satan. Dans les vastes empires de Salmanazar, de Nabuchodonosor, de Cyrus et d'Alexandre, les Juifs captifs fondent des colonies où ils emportent leur foi, leur culte et leurs espérances. L'Arabie, la Perse, la Médie, la Tartarie, l'Inde et la Chine elles-mêmes voient s'établir ces étranges proscriptions qui se mettent en rapport avec les lettrés et les sages, réveillent leurs souvenirs, corrigent leurs traditions et invitent les peuples à l'espérance d'un libérateur.

« La dispersion des Juifs dans l'Asie entière, en Chine et particulièrement dans l'Inde, dit Mgr Laouenan dans la conclusion générale de son ouvrage sur le *Brahmanisme*, est un des faits les plus considérables de l'histoire ancienne, un de ceux qui ont exercé le plus d'influence sur le développement intellectuel et religieux, sur les institutions sociales des peuples asiatiques.

En 606 et 558, Nabuchodonosor I^{er}, s'étant rendu maître de Jérusalem et de la Judée, emmena en captivité la plupart des Juifs et les distribua dans toutes les parties de son vaste empire d'où ils se répandirent dans l'Asie entière... portant avec eux, en même temps que leurs doctrines, leurs traditions et leurs institutions.

A l'époque de l'édit de Cyrus, les Juifs qui étaient venus dans l'Inde y sont restés et leurs descendants existent encore à la côte Malabar, à Cochin et dans les environs. On a trouvé entre leurs mains un exemplaire du Pentateuque écrit sur un immense rouleau de peaux cousues en-

semble. Plusieurs autres familles sont fixées de temps immémorial dans la Perse, l'Arabie, la Tartarie, la Médie, la Chine. La tradition et l'histoire des Afghans Bohillas ne laissent aucun doute sur leur origine hébraïque.

Le Juif Benjamin de Tudèle, qui voyageait au XII^e siècle dans le pays de Gazan, y rencontra une colonie d'Israélites qui s'y étaient conservés et multipliés depuis l'époque de Salmanasar.

Philon (*Leg. ad Caium*) affirme qu'il y avait de son temps (siècle I^{er} de l'ère chrétienne) un grand nombre de Juifs répandus dans tout l'Orient. Josèphe (1) dit que les dix tribus existaient encore au delà de l'Euphrate. Saint Jérôme (2) assure qu'on les trouvait encore captives dans la Médie...

Les anciens missionnaires jésuites de la Chine, les PP. Ricci, Adam Schaal et autres, assurent qu'il y avait en divers lieux de la Chine des Juifs assez nombreux qui y étaient venus au temps de la captivité sous Salmanasar, qu'ils conservaient des exemplaires du Pentateuque écrits sur des rouleaux de peaux, semblables à ceux qui ont été trouvés dans l'Inde.

Cette pénétration providentielle du peuple juif a dû sauver bien des âmes, dont Dieu seul connaît le nombre; mais la masse orientale, les prêtres et les sages eux-mêmes n'ont retiré du contact d'Israël que des rites extérieurs « et quelques graves préceptes de morale, qui étonnent, dit un voyageur, quand on les voit noyés dans un amas de choses obscures, de visions, de sentences et de vieux contes, mêlés d'un peu de philosophie (3). » En définitive, les sages n'ont rien appris ni rien réformé. Le peuple les adore par des sacrifices de pourceaux et de chèvres; et Satan règne encore.

Cependant, la Providence n'a pas renoncé à ses miséricordieux desseins. Le grand événement dont le peuple juif a semé l'espérance jusqu'aux extrémités de l'Orient vient de s'accomplir. Le Christ libérateur est apparu, et avant de remonter aux cieux, son éternelle demeure, il a chargé ses apôtres et son Église d'exécuter la sentence prononcée contre le prince de ce monde : *Princeps hujus mundi ejicietur foras*.

Les infortunés peuples de l'Orient n'ont pas été oubliés dans cette mission. Barthélemy et Thomas ouvrent le chemin de terre que suivront les apôtres de l'Inde, de la Chine, de la Tartarie et du Thibet, évangélisent les peuples et fondent les premières églises. Sur leurs traces, saint Panthène va prêcher la foi aux brahmanes et aux philosophes. A quelque temps de là, saint Athanase écrit que « le concile de Nicée est connu des indiens et de tous les autres chrétiens parmi les barbares ». Frumence, qu'il a ordonné

(1) *Deus vult omnes homines salvos fieri, et ideo gratia nulli deest, sed omnibus quantum in se est, se communicat.* (In *Epist. ad Heb.*, cap. XII, lect. 3.)

(1) *Antiq. Jud.*, lib. XI, cap. v.

(2) In *Ezech.*, XVIII.

(3) SONNERAT, *Voyage aux Indes Orientales et à la Chine*.

évêque, a traversé l'Indus en compagnie d'Edèse, converti de nombreuses populations, institué des prêtres et fondé des églises. Un écrivain du ^{vi}^e siècle nous parle des fidèles et des clercs de l'église de Ceylan.

« Un monument d'une importance capitale et d'une authenticité indubitable, dit Mgr Laouenan, constate que le christianisme florissait dans la Chine au ^{vii}^e et au ^{viii}^e siècle. » C'est l'inscription de Si-gan-fou, autrefois capitale de l'empire. Elle fut trouvée en 1625 par des ouvriers chinois creusant les fondements d'une maison. Elle était gravée sur une vaste pierre, marquée d'une croix, en ancien chinois mêlé de caractères *stranghelos* dont se servaient les anciens Syriens. Cette inscription contenait un remarquable exposé de la religion et de la discipline chrétiennes. On y lisait que l'empereur Thai-Tsoung, fondateur d'une nouvelle dynastie, fit traduire en chinois les Saintes Écritures apportées par un homme de grande vertu nommé O-lo-pen et que l'an douzième de Chim-Kuan (638 de Jésus-Christ) il ordonna que la religion chrétienne, seule véritable et bonne, fût publiée et divulguée dans ses États. Ses successeurs Koo-Tsoung, Hi-van-Tsoung Sou-Tsoung se montrèrent comme lui défenseurs et protecteurs de la grande loi d'Occident, et l'empereur Thai-Tsoung II, doué de toutes les vertus civiles et militaires, en agrandissant l'empire, augmenta la multitude chrétienne à laquelle il distribuait les mets de sa table impériale pour la rendre plus remarquable et plus célèbre. « Cette pierre, conclut l'inscription, a été établie et dressée la seconde année de l'empereur Thai-Tsoung (781). » En ce temps-là, Nim-Xou, seigneur de la loi, gouvernait la multitude des chrétiens dans la contrée orientale. Liou-Sieuyen, conseiller du palais et auparavant du conseil de guerre, a écrit cette inscription (1). Le vertueux O-lo-pen et les autres seigneurs de la loi dont il est question dans l'inscription de Si-gan-fou, n'étaient-ils pas Nestoriens ? Leur apostolat entaché d'hérésie ne pouvait avoir raison de l'empire de Satan. Il ne fut pourtant pas inefficace. Il a pu donner aux populations chinoises, qui les recevaient de bonne foi, les vérités nécessaires à leur salut et servir de préparation lointaine aux prédications orthodoxes des apôtres d'Occident. Vers la fin du ^{xiii}^e siècle, le grand Khan des Tartares, chrétien et prêtre, envoie une ambassade au pape Alexandre III. Mais c'est à partir du ^{xiii}^e siècle que l'assaut de la Providence devient plus vigoureux, la pénétration plus active et plus profonde. Deux ordres célèbres enfantés par des saints sont entre les mains de l'Église les infatigables propagateurs de la vraie foi et les héroïques soldats de la lutte

engagée par le Christ contre l'empire de Satan.

Ambassadeurs et missionnaires, ils parlent dans toutes les cours, ils prêchent dans tous les pays. Le franciscain Jean de Montcorvin meurt sur le siège de Pékin, après avoir institué des évêques et baptisé plus de trente mille infidèles, laissant au Français Nicolas, son successeur, une Église prospère. Le dominicain Jourdain Catalan, après avoir traversé la Perse pour gagner la Chine, recueilli pieusement les restes de ses compagnons martyrisés pour la foi, enrôlé de nouveaux missionnaires de son ordre, baptisé avec eux plus de dix mille infidèles sur la côte Malabar et dans le Travancore, retourne en Europe, recrute des ouvriers évangéliques et revient évêque de Coulam pour recevoir la couronne du martyre et laisser à ses frères le glorieux exemple de son zèle apostolique et de son héroïque courage.

Que de milliers d'âmes ont été délivrées du joug de Satan, dans ces invasions quatorze fois séculaires des ouvriers évangéliques. Mais, hélas ! la masse orientale résiste, et le fond des vieilles erreurs n'est pas atteint. Les apôtres n'obtiennent des docteurs et des prêtres du brahmanisme et du bouddhisme que des contrefaçons : contrefaçons dans les récits, contrefaçons dans la doctrine, contrefaçons dans la législation morale, contrefaçons dans la liturgie, contrefaçons dans la hiérarchie sacerdotale et la vie monastique, contrefaçons inexplicables, si l'on tient compte du mouvement historique du judaïsme et du christianisme vers l'extrême Orient, mais dont la mauvaise foi des libres-penseurs s'autorise pour nous accuser d'avoir emprunté aux religions d'Orient notre doctrine, nos lois, nos institutions, notre culte. Sous le couvert de ces contrefaçons, Satan règne toujours.

Jusqu'ici l'empire du diable a été attaqué par terre : n'est-il pas temps de l'attaquer par mer ? Eh bien ! oui, l'assaut va être donné. Conduit par la Providence, l'intrépide Vasco de Gama vient de doubler le cap des Tempêtes, où un génie malfaisant troublait les flots pour protéger son empire, et qui s'appellera désormais le cap de Bonne-Espérance. L'océan Indien est ouvert aux vaisseaux de l'Occident. Ils s'y précipitent, d'année en année plus nombreux et plus vifs à la course, et servant de transport aux religieux de tous les ordres : Dominicains, Franciscains, Augustins, Carmes, Jésuites, auxquels s'ajoutent dans les deux derniers siècles toutes les congrégations apostoliques qui viennent d'éclore au sein de l'Église. Quelle splendide histoire de combats ! Quels poèmes guerriers ! Ils ont envahi l'Inde, l'Indo-Chine, le Tonkin, le Thibet, la Tartarie, la Chine, le Japon, ces pacifiques conquérants que l'Europe envoie à la délivrance des vaincus de Satan, faisant de leur vie, dès qu'ils sont décidés à partir, une vie sacrifiée, bravant

(1) *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, II, 30. — ABEL DE RÉMUSAT, *Mélanges asiatiques*. — Cf. F. LAOUENAN, *Du Brahmanisme*, III^e partie, chap. VI.

tous les périls : péril de la mer, des fleuves, des montagnes, des abîmes, des bêtes féroces, des climats perfides, des tyrans et des faux frères. Hélas ! oui, des faux frères ! Car, faut-il le dire, il y a maintes nations d'Occident qui portent devant Dieu la honteuse et lourde responsabilité de l'opiniâtre résistance de l'extrême Orient aux pénétrations de la foi chrétienne. Les avidités mercantiles, l'empressement à favoriser certains vices pour en tirer profit, l'orgueilleuse oppression, les abus de la force et souvent l'irrégion des Européens ont fait soupçonner et accuser nos missionnaires de n'être que les pionniers hypocrites, les perfides auxiliaires d'une ambition avide de domination, et trop souvent la peureuse défiance des gouvernements, la haine des prêtres et des lettrés n'ont répondu à leur apostolat pacifique et désarmé que par ce cri féroce : « A mort les étrangers ! »

Que de martyrs ont inondé de leur sang généreux l'empire de Satan ! Salut à ces douces et saintes victimes ! Salut à ces chers bienheureux dont nous avons chanté la gloire ! Ils ne sont qu'une toute petite escouade de la grande armée dans laquelle notre saint ordre occupe une si grande place. Nous attendons d'autres glorifications et d'autres fêtes, et nous adressons d'avance nos hommages au *protomartyr* de la Chine, à cet héroïque François de Capillas qui disait à ses juges : « Je n'ai pas d'autre maison que le monde, d'autre toit que le firmament, d'autre lit que la terre, d'autres provisions que celles que la Providence m'envoie chaque jour, d'autre but en Chine que de travailler et de souffrir pour la gloire de Jésus-Christ et le bonheur éternel de ceux qui croient en son nom. » Il s'est effacé pour laisser passer devant lui Alphonse Navarette, Pierre Sanz et leurs bienheureux compagnons. Mais nous le retrouverons un jour sur les autels, à la tête de ces centaines de martyrs dominicains de la Chine, du Tonkin et du Japon dont le sang généreux crie sans cesse vers le Christ rédempteur : — « Seigneur, délivre ton peuple du joug de Satan. — Chasse dehors, comme tu l'as promis, le prince de ce monde. » — Mais le peuple n'est point encore délivré, et en regard de quelque cent mille catholiques, Satan règne toujours sur des centaines de millions d'âmes. La guerre continue. Quelle en sera l'issue ?

III

Il nous semble que le grandiose spectacle des efforts de la Providence, à travers tous les siècles, pour détruire l'empire de Satan, doit arrêter sur nos lèvres chrétiennes toute question indiscrète et surtout toute accusation offensante contre la bonté miséricordieuse qui veut le salut de tous les hommes. Le Christ libérateur pourrait dire aujourd'hui aux peuples que Satan détient

sous son exécration tyrannie : « Que de fois je vous ai appelés, que de fois j'ai voulu vous rassembler autour de moi, comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu : *Et noluisti*. Maintenant c'est fini, vous ne me verrez plus : *Dico autem vobis quia non videbitis me*. »

Mais alors l'Orient serait irrémédiablement réprouvé et nous approcherions de la catastrophe suprême qui doit clore en ce monde l'action du gouvernement divin ? Il y en a qui le croient et l'on a pu lire dans certaines graves revues et dans certains livres mélancoliques les vaticinations de la science alarmée et de la foi découragée. La science prétend que la vie européenne est usée et se décompose ; que les masses grouillantes de l'Orient sont tourmentées du mystérieux besoin de se déplacer ; qu'elles tournent vers l'Occident des regards avides ; qu'il va se produire dans l'histoire humaine un mouvement formidable, analogue à celui qui s'est produit dans l'histoire naturelle, lorsque les surmulots des régions orientales sont venus par millions détruire et remplacer nos rats indigènes. Ce sera peut-être la palingénésie de l'Occident ; mais au prix de quelle catastrophe ! — La catastrophe, s'écrie la foi découragée, c'est la fin des temps, nous y sommes ! L'athéisme scientifique, politique et pratique a préparé les voies à l'homme de perdition en qui Satan doit s'incarner. Ne nous envoie-t-il pas déjà ses précurseurs dans ce bouddhisme qu'on enseigne publiquement en nos chaires, et dans cet occultisme dont les temples mystérieux sont ouverts et dont les ténébreuses pratiques fleurissent au sein de nos capitales ? Les faux prophètes et les faux christes pervertissent les peuples. Bientôt on ne trouvera plus de foi sur la terre. Gog et Magog vont arriver. Les fléaux vont pleuvoir, et, dans le monde bouleversé, on entendra sonner la trompette du jugement.

Il y a ici une question eschatologique qui demanderait d'assez longs développements. Nous aurons peut-être l'occasion d'y revenir plus tard. Pour le moment, contentons-nous d'écarter les sinistres prophètes qui nous annoncent la fin prochaine des temps.

Nous ne pouvons pas soupçonner la rédemption du Sauveur d'être une œuvre manquée, et, cependant, elle nous semblerait gravement compromise, si le monde devait s'effondrer dans l'état où nous le voyons présentement. Heureusement la parole du Christ est là pour nous rassurer. Il a dit qu'il nous délivrerait et que le prince de ce monde serait jeté dehors : *Princeps hujus mundi ejicietur foras*. Il est juge trop sage et trop puissant pour n'avoir prononcé qu'une sentence équivoque et inefficace. Nous sommes en droit d'attendre qu'il fasse honneur à sa parole et qu'il exécute l'arrêt de sa justice, et nous attendons. Nous attendons qu'il donne à

l'édifice de notre rédemption des proportions dignes de sa longue préparation, laquelle a duré soixante siècles et peut-être davantage. Nous attendons qu'il accomplisse les splendides prophéties qui lui promettent un règne universel, pacifique et incontesté. Il doit, disent les oracles, dominer de l'Orient au Couchant et jusqu'aux confins de la terre (1); — « il doit se faire connaître aux peuples qui n'ont jamais entendu parler de lui (2); — il doit voir entrer toutes les nations dans son héritage (3); — il doit recevoir les adorations de tous les rois et enrôler tous les peuples à son service (4); — il doit étendre partout son empire et donner la paix à toute créature (5); — il doit enfin, selon sa propre parole, attirer tout à lui (6). » Nous attendons donc que le Christ consomme sa victoire sur le monde toujours en guerre contre la vérité et la loi évangéliques; que la Jérusalem nouvelle, l'Eglise qu'il a fondée, jouisse enfin d'une paix chèrement achetée par vingt siècles de combats et de souffrances. « Elle verra, dit Isaïe, se lever la lumière; les peuples voleront vers elle comme des nuées légères ou comme des colombes empressées de gagner leur gîte; ses portes seront ouvertes la nuit et le jour afin de laisser entrer les rois et l'élite des nations; ses ennemis convertis adoreront la trace de ses pas et l'appelleront la cité du Seigneur (7). »

Nous attendons encore, dernier mystère de miséricorde, nous attendons que les Juifs, tant exécrés aujourd'hui, se lassent de porter la malédiction du sang qu'ils ont invoquée au tribunal de Pilate. Que ceux qui les maudissent se rappellent pourtant qu'il y a Juif et Juif : le Juif spirituel et le Juif charnel. Le Juif spirituel savait s'élever au-dessus de la prospérité temporelle et dire avec le psalmiste : « Bienheureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu (8). » Le grand objet de ses désirs était la lumière qui devait éclairer toutes les nations et glorifier le peuple de Dieu, Israël (9). En observant la

(1) *Dominabitur a mari usque ad mare, et a flumine usque ad terminos orbis terrarum. (Psalm., LXXI.)*

(2) *Quibus non est narratum de eo viderunt; et qui non audierunt contemplati sunt. (ISAÏ., cap. LII, 15.)*

(3) *Postula a me et dabo tibi gentes hereditatem tuam. (Psalm., II.)*

(4) *Adorabunt eum omnes reges terræ : omnes gentes servient ei. (Psalm., LXXI.)*

Omnes gentes quæcumque fecisti venient et adorabunt coram te Domine, et glorificabunt nomen tuum. (Psalm., LXXXV.)

(5) *Multiplicabitur ejus imperium et pacis non erit finis. (ISAÏ., cap. IX, 17.)*

(6) *Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum. (JOAN., cap. XII, 32.)*

(7) *Surge illuminare Jerusalem : quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est... Et ambulabunt gentes in lumine tuo et reges in splendore ortus tui... Qui sunt qui ut nubes volant, et quasi columbe ad fenestras suas?... Et aperientur portæ tue jugiter, die ac nocte non claudentur ut afferatur ad te fortitudo gentium et reges earum adducantur... Et adorabunt vestigia pedum tuorum omnes qui detrahebant tibi et vocabunt te civitatem Domini. (ISAÏ., cap. LX, 1 et seq.)*

(8) *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus. (Psalm., CXLIII.)*

(9) *Lumen ad revelationem gentium et gloriam plebis tue Israël. (LUC., cap. II, 32.)*

loi, il en buvait l'esprit à cette roche mystérieuse sur laquelle s'est brisé le Juif charnel. Il marchait dans la foi, il souffrait dans la foi, il triomphait dans la foi. Par l'élévation de ses idées et la sublimité de ses désirs, il tenait la tête de toutes les nations de l'antiquité. Le Juif spirituel a été consommé dans le fruit divin d'une fleur virginale, le Juif Jésus-Christ, fils de David par sa sainte Mère, fils de Dieu par son éternelle génération. Le rédempteur du monde est Juif, né d'une mère juive; les apôtres continuateurs de la rédemption sont Juifs; l'Eglise en ses éléments primitifs est toute juive. Voici ce que Dieu n'oublie pas et ce qu'on ne doit pas oublier lorsqu'on parle de ce peuple.

Ce qui nous en reste, c'est le Juif charnel, grossier interprète des promesses divines, attaché à l'écorce de la loi, contempteur de la grâce, meurtrier de Celui qui l'a apporté au monde, enveloppé de la malédiction de Dieu et en proie à tous les vices qui furent l'opprobre de l'ancien Israël et lui attirèrent tant de maux. Autrefois il rêvait richesses, honneurs, empire du monde. Les peuples qui l'environnaient et grandissaient autour du petit coin de terre où il végétait sous le sceptre asservi d'un étranger étaient pour lui autant d'ennemis de ses grossières espérances. Il lui fallait, pour contenter ses désirs, un chef illustre et puissant selon le monde, capable de lui donner une revanche sur les nations dont Dieu s'était servi pour le châtier, et de soumettre par les armes tout l'univers. Ses malheurs et sa dispersion ne l'ont pas corrigé de ses vues ambitieuses; il rêve encore aujourd'hui l'universelle domination, et ne pouvant l'obtenir par de glorieuses conquêtes, il espère y arriver par la ruse, le vol, l'exaction, le pouvoir de l'argent.

Le Juif charnel est un peuple parmi les peuples. Il a l'unité des anges réprouvés pour mal faire, et continue sur les membres du Christ le crime du Golgotha. En lui ouvrant les portes des sociétés chrétiennes, on n'a point amolli sa tête de pierre et son cœur d'airain; il abuse des droits qu'on lui donne pour multiplier ses trahisons. Il a commis le crime de Caïn (1), dit l'apôtre saint Jude, et il le commet encore. Il a tué le nouvel Abel et il cherche à l'opprimer dans sa postérité. Dieu l'a maudit, comme il a maudit Caïn. Marqué comme lui d'un signe mystérieux, il parcourt le monde et traverse les siècles, partout et toujours méprisable et odieux aux honnêtes gens, partout et toujours inexterminable.

Voudrait-on le détruire? On n'en viendra pas à bout. Dieu s'est réservé cette exécution pour un miracle final. C'est lui, lui seul, qui détruira le Juif charnel, sa cupidité, sa haine, son aveuglement, pour le faire revivre, spirituel, en son Eglise.

(1) *Vae illis quia in via Caïn adierunt. (Epist., v, 14.)*

Par quelle grâce ou quelle catastrophe se fera cette exécution? Nous n'en savons rien. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'à la suite d'une grande leçon, ce qui restera de la race juive, encore chère à Dieu à cause de ses pères, ouvrira les yeux. « Elle se sentira prise, dit l'apôtre saint Paul, d'une religieuse émulation en voyant la plénitude des nations entrées dans le bercail du Christ (1). Remarquons bien, l'Apôtre dit : « la plénitude des nations : *Plenitudo gentium*. » Dernier ennemi du Sauveur, le peuple juif sera le suprême instrument de sa gloire, comme il aura été le suprême objet de sa miséricorde.

Voilà le miracle promis, le miracle que nous attendons, et, par lui, le règne universel du Christ; car « il faut qu'il règne et que ses ennemis, Satan le premier de tous, soient couchés à ses pieds (2) ».

Mais pour cela il faut combattre encore. Armez-vous donc, ô Christ libérateur, de tous les attraits de votre beauté : marchez, que les chemins vous soient prospères et régniez (3). Et nous, enfants des pays que le Christ a conquis et où il règne encore malgré la guerre que lui font la science, la politique et les passions, marchons sur les traces de notre divin capitaine; chantons la Marseillaise de l'apostolat : Aux armes, aux armes! — Aux armes, vaillants et généreux apôtres! Traversez les mers, entrez hardiment dans les régions inhospitalières où vous ont précédés tant de martyrs. Combattez jusqu'à la mort, et noyez, s'il le faut, dans votre sang le pouvoir tyrannique du démon! Aux armes, prêtres du Seigneur! En paissant le troupeau qui vous est confié, n'oubliez pas les brebis dévorées là-bas par les loups d'enfer. Envoyez-leur, avec les vœux de vos cœurs, les mérites de la divine victime chaque jour immolée par vous sur les autels! Aux armes, chrétiens, hommes, femmes et enfants! Volez au secours des milices sacrées qui luttent en Orient contre l'empire du diable, et par vos aumônes et vos prières, soyez, comme les anges, les compagnons et les soutiens invisibles de leurs combats! Aux armes! aux armes! Chassez dehors le prince de ce monde et puisse le xx^e siècle qui va bientôt s'ouvrir, entendre de l'Orient à l'Occident ce cri de triomphe : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat!*

FR. J.-M.-L. MONSABRÉ, O.-P.,
Maître en Sacrée Théologie.

(1) *Illorum delicto salus est gentibus ut illos emulentur... Nolo enim vos ignorare, fratres, mysterium hoc, quia cecitas ex parte contigit in Israël, donec plenitudo gentium intraret. Et sic omnis Israël salvus fiet... secundum evangelium quidem inimici propter vos, secundum electionem autem charissimi propter fratres.* (Rom., cap. XI, 1, 25, 26, 28.)

(2) *Oportet illum regnare donec ponat omnes inimicos sub pedibus ejus.* (1 Cor., cap. XV, 25.)

(3) *Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere procede et regna.* (Psalm., XLIV.)

Léon XIII et la Revue Thomiste

Le journal, d'où nous avons extrait la remarquable conférence du R. P. Monsabré sur *l'Empire du Diable*, est, avons-nous dit, la REVUE THOMISTE. Nous n'avons pas à faire ressortir combien l'éloquent orateur, qui a pendant si longtemps occupé avec tant d'éclat la chaire de Notre-Dame, confirme les révélations de M. le docteur Bataille sur le satanisme et l'action du prince des ténèbres aux Indes et dans l'Extrême-Orient.

Mais nous ne saurions passer sous silence la pleine approbation que S. S. Léon XIII vient de décerner à la REVUE THOMISTE. La lettre pontificale que l'on va lire prouve en quelle haute estime cette savante revue des RR. PP. Dominicains est tenue par le Saint-Père.

A Notre cher fils Thomas Coconnier, de l'ordre des Frères Prêcheurs, professeur de théologie à l'Université de Fribourg.

LEON XIII, PAPE

Cher Fils, Salut et Bénédiction Apostolique. La publication intitulée *la Revue Thomiste*, que vous-même et plusieurs collaborateurs choisis, avez fondée pour paraître périodiquement, est tout à fait conforme à Nos conseils. Les efforts que depuis longtemps déjà Nous accomplissons, non sans résultat, afin de faire revivre la philosophie chrétienne, ont surtout pour but l'intérêt de la vérité, qui a subi de graves atteintes à Notre époque : cette philosophie, en effet, fournit des ressources très importantes, non seulement pour l'intelligence du vrai, mais encore pour la bonne conduite de la vie.

Aussi, concilier avec la Foi, qui est la vérité divine, les travaux des hommes de talent, préserver par cette même Foi toutes les sciences humaines de la souillure de l'erreur et leur frayer le chemin du progrès réel, c'est là certes une œuvre excellente et non moins utile. Or, ils y réussiront pleinement, ceux qui, prenant pour guide le très sage Saint Thomas d'Aquin, approfondiront sa doctrine d'une façon complète, la développeront avec exactitude et l'exposeront comme il faut. Ce docteur, en effet, grâce à ces principes et à son système philosophique, possède une admirable puissance pour éclaircir tous les sujets, trancher toutes les questions, même si, au cours des temps, il s'en présente de très ardues.

C'est une vive joie pour Nous de voir beaucoup d'hommes s'adonner à cette étude ; les divers écrits que vous avez publiés successivement prouvent que vous vous joignez à ce grand nombre.

Ces travaux, qu'avec une très grande soumission, vous Nous avez communiqués, Nous avons été heureux de les recevoir.

Rien assurément ne pourrait arriver qui Nous fût plus agréable et qui fût plus avantageux pour la saine doctrine, que de voir exposées en pleine lumière, grâce également à vos soins la notion exacte de l'origine de la vérité humaine, née de la vérité divine, et la connaissance de l'union qui doit nécessairement exister entre les deux : de telle sorte que la défiance disparaisse peu à peu,

que le respect et le zèle des savants envers la Foi s'accroissent.

L'intérêt de la vérité, qui est le but de vos efforts, demande en effet que ses défenseurs unissent leurs forces et leurs cœurs : c'est à obtenir ce résultat avec l'aide de Dieu, que vous vous appliquerez ardemment en tout temps. Nous en sommes convaincus. Que ce Dieu accorde ses secours les plus précieux et à vous cher fils, qui dirigez l'œuvre, et aux autres qui y prêtent leurs concours, c'est ce que Nous Lui demandons, pour chacun de vous, en vous accordant la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 12 juillet de l'année 1894, de Notre pontificat la dix-septième.

LÉON XIII, PAPE.

CHRONIQUE DU SURNATUREL

UN SATANISTE qui se coupe la tête

Le cas de satanisme qui m'a été signalé il y a trois mois, et qui va être relaté dans cet article, est des plus curieux. Il est particulièrement intéressant en ce sens qu'il a pour théâtre l'Algérie, contrée où l'on peut aisément exercer un contrôle, et que le personnage pactisant avec le démon n'appartient pas à la catégorie des lucifériens qui se cachent. On ne pourra donc pas prétendre que ce sataniste est un mythe, ni que les faits que je vais exposer échappent à toute vérification.

Justement, je n'avais encore rien dit du satanisme en Afrique. Or, les faits dont il s'agit prouveront que le diable n'est pas moins puissant en Afrique, chez les Musulmans, qu'il l'est en Asie chez les Bouddhistes de l'Inde et de la Chine.

Actuellement, il y a en Kabylie deux sectes qui, tous les jours, font d'énormes progrès : celle de Cheik-Ali, dont le chef réside à Alger, et celle de Sidi-Ahmar, qui a son quartier général à Guelma ; le chef actuel se nomme Si-el-Hadj-Embarck. La première secte est surtout politique ; la seconde, principalement religieuse. C'est par les membres de cette dernière que Satan opère le plus grand nombre de prodiges.

« Si vous désirez des détails sur l'initiation de cette secte, les centres qu'elle occupe en ce pays, etc., je me ferai un plaisir de vous les donner », m'écrit mon honorable correspondant. Je crois que ces renseignements complémentaires mériteraient, en effet, d'être connus du public. Je les recevrai donc très volontiers ; on ne saurait trop faire la lumière sur les œuvres de Satan.

J'ajoute que mon correspondant, qui s'est fait connaître de la rédaction de la *Revue Mensuelle*, est un homme méritant toute créance tant par son caractère de prêtre de N.-S. Jésus-Christ que par son zèle éclairé.

« Pour le moment, écrit-il, je veux simplement vous raconter un fait dont un chrétien d'ici a été témoin. Je puis vous certifier qu'il est absolument authentique. »

Le chrétien en question est un des indigènes qui, lors de la famine de 1868, furent recueillis par le vénéré cardinal Lavigerie. Il a reçu au baptême le nom de Martial ; il a fait ses études à Saint-Laurent-d'Alt ; il demeure actuellement au douar des Beni-Manguellet, près Michelet. Il a le titre d'interprète pour le Kabyle et l'Arabe.

Ce qui va être raconté se passait en octobre 1891, au douar de Merkalla, commune de Bouïra.

Martial est fort intelligent ; il n'est pas homme à s'en laisser imposer par de vaines apparences. Très estimé de tous ceux qui le connaissent, il n'a jamais menti.

Donc, à l'époque sus-indiquée, il se trouvait à Merkalla, où il avait été adjoint en sa qualité d'interprète à une personne qu'il ne convient pas de nommer. M. X^{***} était alors franc-maçon et non des moins hostiles au catholicisme. Dès qu'il sut que son interprète était chrétien et fidèle observateur de la religion, il fit devant lui grand étalage de scepticisme et lui défendit toute pratique religieuse en sa présence. C'est ainsi que la maçonnerie entend la liberté de conscience !

Martial a raconté ce qu'il a vu, en ces termes :

« Le 15 octobre 1891, j'étais invité à souper par des amis, chez lesquels un marabout, bien connu dans tout le pays, avait l'habitude de descendre. Après le repas, on m'invita à me retirer, sous prétexte que ce marabout allait donner une soirée récréative et qu'il n'aimait pas opérer devant des inconnus.

« Je me retire donc, quelque peu blessé de ce manque de courtoisie à mon égard, en cherchant toutefois le moyen de voir ce qui allait se passer.

« Après avoir tourné quelque temps autour de la maison, je finis par trouver une de ces petites ouvertures appelées *taq* en kabyle, petit fenestron de 15 à 20 centimètres, qui donnait juste dans la chambre de la séance. Comme cette pièce était éclairée et que la nuit était sombre, il m'était facile de voir sans être aperçu.

« Pendant quelques minutes, le marabout entretenait d'abord la conversation avec les personnes présentes ; puis, il s'assied au milieu de la pièce, sur une espèce de tabouret, et prononce à voix basse des paroles incompréhensibles sur un large couteau qu'il a tiré de dessous son burnous. Il se prend alors, de la main gauche, la mèche de cheveux (*achboub*, en kabyle, *ketaïa*, en arabe) qui couvrent le sommet de la tête chez nos musulmans, et, de la main droite, il fait glisser le couteau sur tout le côté droit du cou. La tête roule à terre en grimaçant des yeux et de la bouche, tandis que le corps tombe à la renverse.

« J'étais plus mort que vif, et je me demandais comment se terminerait cette scène macabre, lorsqu'au bout d'une dizaine de minutes

la tête, qui avait continué à grimacer, s'approche du buste, qui lui aussi n'avait pas cessé de remuer, et se recolle d'elle-même au tronc.

« Aussitôt, le marabout de se relever et de se mettre sur son séant ; la figure ne grimace plus, mais elle est horriblement pâle. Il demande alors à manger ; on lui apporte du coussouss, et, après quelques bouchées, toute trace de faiblesse a disparu.

« Je m'échappe alors à toutes jambes et arrive chez mon patron. J'étais si bouleversé que celui-ci s'aperçoit de mon émotion ; il me demande ce qu'il y a.

« — Je viens, lui répondis-je, d'être témoin d'une scène si étrange, si horrible, que j'en suis tout hors de moi.

« — Laquelle ?

« — Imaginez-vous que j'ai vu un marabout de Sidi-Ahmar se couper la tête et se la recoller, sans laisser trace de blessure aucune.

« — Pas possible !

« — Je vous l'affirme, je l'ai vu de mes yeux.

« — C'est un conte.

« — Pas du tout ; je l'ai vu.

« — Invite-le donc, en mon nom, à venir opérer un pareil prodige ici ; nous verrons bien à qui nous avons affaire.

« — C'est bon ; je lui ferai votre invitation.

« — Parfaitement, mais je t'affirme que, si le fait a lieu comme tu me le dis, je me fais musulman ; pour moi, ce sera une preuve que l'islamisme est supérieur à la religion chrétienne. Nos curés font des mômeries, mais non des prodiges comme celui-là. »

Martial ne s'attendait pas à cette conclusion. Son patron, par suite de mauvaises lectures, sans doute, était devenu sceptique ; mais il appartenait malgré lui au catholicisme par son baptême. Un long moment, Martial demeura donc interloqué. Lui, chrétien convaincu, lui qui avait abandonné Mahomet pour Jésus-Christ, allait-il voir un homme qui avait reçu le baptême se faire musulman ?...

Cette pensée lui crevait le cœur. Il ne put s'empêcher d'en faire la réflexion à son patron, qui, après quelques hésitations, finit par lui dire :

« — Eh bien, puisque tu es si convaincu, puisque tu as tant de confiance en tes prières et que tu affirmes si fort la puissance de Jésus-Christ sur le diable, prie-le. Si tes prières empêchent le marabout en question d'opérer son prodige, je croirai.

Martial, obligé pour ainsi dire d'accepter le défi, n'osa pas reculer.

Dès le lendemain, il s'abouche avec le marabout sataniste, qui consent à venir donner sa séance ; celui-ci, comme on le voit, ne répugnait donc nullement à opérer devant des inconnus. C'était bien pour écarter Martial, le sachant chrétien, que ses amis lui avaient donné ce pré-

texte, la veille. Bref, rendez-vous est convenu avec le marabout pour le dimanche suivant.

Le soir venu, le diabolisant arrive et commence à faire les mêmes simagrées décrites plus haut ; pendant ce temps, Martial, assis dans un coin, cache son chapelet sous son burnous et le récite de tout son cœur. Quant à son patron, on devine avec quels sentiments de curiosité il suit les mouvements de l'un et de l'autre.

Tout à coup, le couteau brille dans la main du marabout et glisse, rapide comme l'éclair, sur son cou dénudé. Mais, cette fois, ce n'est pas la tête qui roule, c'est un jet de sang qui jaillit d'une large blessure et inonde sa gandoura, son sarouel.

Stupéfait et furieux, notre sataniste jette un cri de douleur et se répand en malédictions contre « ce chien de *roumi*, » qui, par sa présence, l'empêche de réussir dans une opération où jusqu'ici il n'avait jamais échoué. Le *roumi*, — terme de mépris des musulmans pour qualifier les chrétiens, — contre lequel il lançait les injures dont la langue kabyle est si riche, ce n'était pas Martial (le marabout le croyait mahométan comme lui), mais bien son patron, un européen.

Quoiqu'il en soit, la blessure était grave. Le sataniste, dont l'inférieur protecteur venait d'être vaincu par le rosaire, dut aller à l'hôpital se faire soigner. La cicatrice subsiste toujours.

« Aujourd'hui, écrit mon honorable correspondant, cet opérateur de prestiges diaboliques continue son triste métier à travers les villages kabyles. Il donne ses séances à tous ceux de ses coreligionnaires qui lui versent 20 francs, 10 francs, ou lui donnent un mouton, quelques carous d'orge, etc.

« Une réflexion consolante, maintenant. Dans cette expérience, comme en tant d'autres que vous racontez, monsieur le docteur, le diable a bel et bien été joué. Non seulement il a été réduit à l'impuissance par le chapelet d'un chrétien ; mais encore il a vu une de ses victimes ouvrir les yeux. Touché par la grâce, le patron de Martial laissa immédiatement à celui-ci toute liberté de remplir ses devoirs religieux ; bien plus, j'ai appris indirectement que l'année suivante il a fait ses pâques.

« Comment expliquer, à présent, ce fait diabolique ? On ne peut évidemment pas supposer que la tête soit réellement coupée ; car, en ce cas, il y aurait mort certaine, puis *résurrection*, ce qui est hors des limites de la puissance laissée au démon. Ne faudrait-il pas plutôt admettre une illusion, par laquelle Satan rendrait invisible la tête restée sur les épaules et en produirait une sur le pavé, en tout semblable à la première ?

« Je termine par ce point d'interrogation, en vous priant d'agréer, Monsieur le docteur, avec l'expression de mon admiration pour le courage

que vous déployez contre notre grand ennemi, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués. »

De quelque façon qu'on envisage ce cas de satanisme, il est évident qu'il y a prestige.

Pour terminer, je répéterai que les faits qui viennent d'être rapportés sont faciles à contrôler.

Le marabout en question, de la secte de Sidi-Ahmar, se nomme Sidi-Mohamed Abderrahman; il est du village de Tifrit-naït-ou-Malek, des Beni-Sedjour, commune d'Azazga. C'est à l'hôpital de Tizi-Ouzou qu'il a été en traitement pendant cinq ou six mois, à la suite de sa blessure faite par lui-même dans les conditions relatées ci-dessus, et il a été transporté à cet hôpital par ordre du maire de Bouïra.

Docteur BATAILLE.

Notre ami et collaborateur, M. De la Rive, dont le beau livre, *la Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie universelle*, a eu un succès si justifié auprès de tous les esprits clairvoyants qui se préoccupent des progrès de la secte, vient d'obtenir un nouvel et précieux encouragement de S. Em. le cardinal Rampolla, secrétaire d'Etat du Saint-Siège, qui lui a adressé la lettre suivante :

Monsieur,

Votre nouvelle publication est venue confirmer le zèle par lequel vous cherchez à démasquer les ténébreux projets de la Franc-Maçonnerie; aussi le Saint-Père a-t-il daigné recevoir avec les marques d'une particulière satisfaction l'exemplaire de votre dernier ouvrage, que je lui ai présenté en votre nom, et s'est-il plu à vous accorder la bénédiction apostolique que vous avez demandée.

Je suis heureux de vous en donner avis, et, tandis que je vous remercie de l'autre exemplaire de votre livre que vous avez eu l'amabilité de me destiner, je me hâte de me dire, Monsieur, avec les sentiments d'estime distinguée,

Votre très affectionné serviteur,

M., cardinal RAMPOLLA.

Rome, 21 juin 1894.

LES SŒURS MAÇONNES

L'excellente revue *la Franc-Maçonnerie démasquée*, qui combat avec nous le bon combat, a publié, dans ses numéros de juin, juillet, septembre 1893, juin et juillet 1894, une série d'articles des plus intéressants sur la question des sœurs maçonnnes.

D'abord, pour démontrer ce que valent les dénégations des sectaires concernant l'existence de la maçonnerie féminine, ce fut une profusion de preuves extraites des documents authentiques émanant de la secte même : revues, bulletins, planches de convocation, procès-verbaux, etc.

Après quoi, la revue passa aux aveux de quelques-unes de ces malheureuses femmes repentantes. Ces aveux ont été centralisés au Comité antimaçonnique de Paris. Nous croyons utile de les reproduire à notre tour; ils confirment pleinement ce qui a été révélé d'autre part par le docteur Bataille.

Une circonstance providentielle a mis entre les mains du Comité antimaçonnique de nouvelles preuves et d'importantes révélations. C'est après une vérification sérieuse que le Comité a décidé de publier les notes venues en sa possession de la manière suivante :

Une dame, Sœur maçonne, habitant Paris, étant tombée gravement malade, fit appeler un prêtre, au grand étonnement de son entourage. Revenue sincèrement à Dieu et renonçant aux idées et aux maximes qui l'avaient guidée depuis plusieurs années, elle autorisa le prêtre à se servir, après sa mort, des notes qu'elle lui avait permis de prendre au cours de ses confidences, espérant ainsi épargner à d'autres les fautes qu'elle-même avait pu commettre.

« J'avais vingt-cinq ans environ, lui avait-elle dit; mes occupations me mettaient en rapports fréquents avec des libres-penseurs et des francs-maçons. J'étais même en relations particulières avec un Frère Rose-Croix qui, après m'avoir longtemps catéchisée, réussit à m'amener à ses doctrines. Il me présenta d'abord à une séance où les profanes étaient admis. Un punch d'honneur était offert à un Vénérable d'une Loge de province de passage à Paris. Nombre de dames assistaient à cette réunion, d'où toute question politique fut écartée. On avait disposé, pour cette soirée, au Grand Orient, la grande salle des tenues blanches. Après les rafraîchissements, les conversations s'engagèrent, fort légères pour la plupart; bientôt, on en vint aux propos assez libres, qui firent place à des chants et amusements de toutes sortes.

« Ayant assisté une première fois à cette réunion, où je ne vis que distractions et divertissements, j'acceptai de faire partie de la Société *La Libre-Pensée* qui, à la fin de 1892, fut affiliée à la Franc-Maçonnerie. Un jour, entre autres, qu'il y avait plusieurs adeptes hommes à recevoir, on me fit passer dans un petit bureau attenant à la pièce où ces messieurs allaient entendre, d'un Vénérable, les conditions et obligations de l'association dans laquelle ils voulaient entrer. La plupart des indications qui vont suivre ont été notées pendant que le Vénérable parlait, de sorte que certains passages sont presque textuels. »

CONDITIONS D'ADMISSION

La condition première et essentielle est la discrétion la plus absolue; le secret est exigé par serment et sa violation punie par les peines les plus sévères.

Les précautions les plus minutieuses sont prises pour conserver à cette association sa qualité de société secrète.

Comme il n'y a jamais aucun imprimé touchant les lois, règlements et organisation de cette partie de la Franc-Maçonnerie, il sera toujours facile de nier ce qui aura été divulgué. Ce sont les expressions mêmes d'un conférencier, exposant le système en présence des adeptes.

Ainsi, il n'y a pas de lieu fixe pour les réunions, afin d'éviter toute surprise de la part d'agents étrangers à l'affiliation.

Pour être admis dans l'association, il faut avoir au moins vingt-et-un ans. Les femmes peuvent en faire partie. Cependant, on n'en admet pas plus

de cent par groupement, et le même nombre seulement est accepté dans les réunions.

Une cotisation est exigée mensuellement.

Les signes de reconnaissance des Frères et Sœurs entre eux sont *le salut en équerre*, les hommes portant le chapeau écarté de la tête et laissant aussitôt retomber le bras le long du corps ; *la poignée de mains* avec les deux derniers doigts se faisant sentir à l'interlocuteur, et *les fameux trois points* : dans toute correspondance.

DEVOIRS DES ADHÉRENTS

Nombreux sont les devoirs imposés aux membres de la Société.

Les parents doivent garder la devise principale de l'association : *rester libres*, c'est-à-dire, s'affranchir de tout joug et de toute influence cléricale. Ils doivent faire élever leurs enfants dans les stricts principes de l'honnêteté et du devoir, et leur éviter le contact des enfants élevés par des prêtres ou dans des établissements religieux.

Les patrons, directeurs ou sous-directeurs des usines, manufactures, etc., profiteront des chômages ou des grèves pour amener la masse des ouvriers aux croyances libres.

Les commerçants doivent travailler à se créer de nombreux amis parmi leur clientèle, et parler souvent selon les doctrines de la Maçonnerie.

De tous ceux et celles qui enseignent, dans quelque genre que ce soit, même dans les plus petites campagnes, on exige qu'ils luttent sans cesse contre le cléricalisme. Pour cela, il faut d'abord dépouiller la religion de toute allégorie, montrer les abus du fanatisme religieux, dévoiler les fautes commises par les prêtres.

Tous les Frères et Sœurs, à quelque profession qu'ils appartiennent, ont le devoir de citer « les bévues et les fautes des membres du clergé, afin de leur enlever l'autorité qu'ils ont accaparée. »

Il est obligatoire aussi « de combattre les moines, de montrer le droit qui incombe à tout bon citoyen de solliciter le renvoi des religieux, la fermeture des couvents d'hommes et de femmes qui abritent les désordres les plus honteux. Le peuple n'étant pas encore suffisamment préparé, il faut demander d'abord l'inspection obligatoire et fréquemment renouvelée de ces maisons, où le vice reste caché et demeure impuni. Lutter enfin contre tous ces prêcheurs qui atrophient le sens moral des individus sur lesquels ils ont autorité (1). »

Les associés sont priés instamment d'entendre ou de faire entendre par quelqu'un de sûr les sermons faits dans les églises de Paris ou de province. Ils doivent noter textuellement tout ce qui est dit qui leur paraît mériter attention, et faire parvenir aux chefs, en langage chiffré, les passages qui leur paraissent attaquer le droit, la liberté ou encore toute attaque personnelle.

Il leur est recommandé d'user de l'influence qu'ils exercent, pour diminuer de toute manière l'estime que l'on peut porter aux religieux.

Dans les campagnes où il est facile d'avoir des rapports avec les prêtres, il faut employer tous les

moyens pour les amener à commettre quelques imprudences, légèretés, paroles inconsidérées, indécotesses. Divulguer ensuite les faits et envoyer les détails à la Société qui les fera connaître par les journaux qui lui sont dévoués. Il est utile aussi, avec prudence, et en donnant des marques de sympathie, d'engager les prêtres à attaquer devant témoins le gouvernement ou ses représentants, les institutions, les lois, etc. ; il sera aisé ensuite de tirer parti de tout cela.

Les employés, les percepteurs, les juges, les notaires devront, dans les petits pays, employer tous les moyens pour parler au peuple, l'instruire et lui montrer le ridicule et l'odieux du cléricalisme.

C'est encore un devoir, pour les membres de l'association qui le peuvent, de s'introduire, sous un prétexte ou un autre, auprès des célibataires âgés, des deux sexes, pour « les amener doucement et lentement à nos doctrines, c'est-à-dire les persuader que, pendant trop longtemps, le peuple s'est laissé conduire par les prêtres ; quand ils auront acquis sur ces malades sans proches parents assez d'influence, ils arriveront à obtenir d'eux la donation de leurs biens à l'association ou à quelques-uns de ses membres ».

Enfin, dernier devoir. On exige de la part des associés une conduite irréprochable. « Ils se dédommageront de leurs privations — nous citons textuellement — en fréquentant les réunions où ils trouveront des amusements de toute sorte : chant, musique, danse, amour, etc. »

PROMESSES ET PROJETS

Pour aider à accomplir des devoirs aussi nombreux, de belles promesses ont été faites ; peut-être ne sont-elles pas toujours aussi bien tenues ?

La cotisation mensuelle des associés est destinée à constituer un fonds de réserve destiné à secourir ceux qui pourraient en avoir besoin. Un commerçant, en particulier, qui ferait des pertes capables de compromettre son crédit, sera aidé ; s'il est prouvé qu'il n'y a pas eu de sa faute et qu'il n'a pas fait de dépenses exagérées, soit pour lui, soit pour sa famille.

La Société s'engage à relever l'associé ruiné en lui fournissant les premières avances et l'installation à nouveau dans l'ancien local, ou de préférence dans un autre quartier. De très grandes facilités seront accordées pour le remboursement des sommes avancées : l'intérêt, fixé à 5 %, sera payé seulement après le remboursement du capital. — Tout associé trouvera, dans chacun de ses Frères, un ami et un protecteur qui l'avertira des fautes et défauts qui pourraient lui nuire dans son commerce, ses fonctions, sa famille ou ses projets d'avenir. — Avec les fonds recueillis et les donations faites, la Société créera des hôpitaux à elle, dirigés suivant ses principes, des maisons de santé, des pensions de famille pour les deux sexes dans lesquelles on trouvera, avec les soins, les meilleures distractions et les amusements si utiles à la vieillesse (1).

(1) Nous avons voulu laisser à ce passage toute sa physionomie, la personne l'ayant reproduit à peu près de mémoire. On y reconnaît facilement d'ailleurs, le style ordinaire des loges. (Note de la Franc-Maçonnerie démasquée.)

(1) Ici, nous trouvons, dans les notes qui nous ont été confiées, une phrase reproduite d'après un discours entendu et qui exprime crûment à l'adresse des vieillards, des promesses que nous ne pouvons transcrire ici par respect pour nos lecteurs. (Note de la Franc-Maçonnerie démasquée.)

Ces maisons, dont l'installation est prochaine, seront dirigées par des membres associés. Ils pourront jouir des avantages offerts aux pensionnaires en plus de leurs appointements.

Plus les associés auront amené d'adhérents, et plus ils auront droit aux intérêts des capitaux placés. Il en sera donné aussi une plus grande part à ceux qui auront procuré des donations.

MENACES

A côté des belles promesses destinées à attirer à l'association, on fait entendre aux nouveaux affiliés des menaces capables de les retenir et de leur imposer le silence.

Une surveillance continuelle est exercée sur tous. Des peines sévères sont infligées à ceux qui sont convaincus d'avoir quelque commerce ou relation avec des prêtres ou des religieux.

Quiconque livrera quoi que ce soit de ce qui regarde l'association se verra intenter, sous un prétexte ou un autre, un procès infamant, et peut s'attendre à être poursuivi avec la dernière rigueur.

Quiconque s'attaquera à l'association ou à ses membres, sera exposé à tomber dans des pièges tendus adroitement et trouvera toujours des témoins pour l'accuser et le dénoncer. S'il occupe une situation officielle, il sera bientôt destitué, à la suite de rapports qui lui feront le plus grand mal. Aucune administration ne lui sera ouverte, et sa ruine est assurée, s'il cherche à s'établir dans le commerce ou l'industrie.

Quiconque, parmi les associés, devient parjure en fraternisant avec la secte cléricale, sera dénoncé à qui de droit et ne tardera pas à être révoqué s'il est dans une administration, ou ruiné s'il se trouve dans les affaires, soit par la suppression de son crédit, soit par quelque catastrophe imprévue et dont la vraie cause restera inexpiquée.

Enfin, les traîtres peuvent et doivent s'attendre à tous les malheurs.

CONVOICATIONS ET ORDRES

L'association ne confie rien à l'imprimerie, nous l'avons vu. Il est nécessaire, cependant, de faire connaître aux affiliés les jours, les heures et les lieux de réunions. Pour y parvenir, plusieurs moyens sont employés.

Le plus simple est la visite d'un Frère qui vient prévenir.

D'autres fois, les associés reçoivent un journal, une brochure, un prospectus quelconque, et dans les premières lignes de cet imprimé, ils trouvent, par des points placés sous certaines lettres, toutes les indications nécessaires.

Un exemple fera comprendre immédiatement le système employé. On veut indiquer, par exemple : réunion mercredi, 3 mai.....

Le journal commence par les lignes suivantes :

Les candidats se présentent avec des programmes vagues ou impudemment mensongers ; une lutte électorale s'engage ; plus la victoire est dif-

ficile à remporter, plus le vainqueur se considère comme tenu à la reconnaissance envers ceux qui l'ont aidé à réussir, plus aussi il est poussé par son intérêt à préparer le terrain pour les épreuves futures. Les citoyens sont divisés en deux catégories : les conquérants, auxquels tout est permis, puisqu'ils font la loi et disposent de la force ; et les conquis, dont les droits se bornent à obéir, à payer et à se taire.

Il suffit, on le voit, de lire à la suite les lettres sous lesquelles se trouve un point pour reconstituer la phrase, et, d'autre part, l'attention des profanes n'est pas attirée par ces points ainsi dispersés dans le texte.

Pour les ordres, les blâmes ou la correspondance officielle, on emploie une écriture conventionnelle. Il y a deux systèmes.

[Ici, la *Franc-Maçonnerie démasquée* reproduit deux alphabets conventionnels ; mais leur divulgation n'offre plus grand intérêt aujourd'hui, attendu que leur emploi a été abandonné. Nous ferons connaître, à l'occasion, la cryptographie en usage dans la haute-maçonnerie ; celle-ci est réellement impossible à déchiffrer.]

RÉUNIONS

Les réunions ont lieu en général tous les quinze jours.

Pour plus de sécurité, on ne loue pas de salles particulières ; mais les grands commerçants affiliés prêtent des locaux, soit des bangars, soit de vastes ateliers, soit de grands sous-sols.

Les réunions se tiennent ordinairement le soir et se prolongent assez avant dans la nuit ; mais comme il y a généralement plusieurs issues, les associés entrent et sortent sans être remarqués.

A moins de circonstances particulières, ces réunions ne comprennent jamais plus de cent femmes.

Dans ces réunions, les questions politiques sont toujours agitées ; c'est là que les députés préparent leurs candidatures, traitent les questions qui doivent être discutées à la Chambre, etc.

Après les affaires, les plaisirs ; à la suite des rafraîchissements commencent les chants, les danses surtout, qui se prolongent et revêtent parfois un caractère de laisser-aller, pour ne rien dire de plus, qui ne s'accorde guère avec la morale.

Souvent aussi, ces réunions sont le théâtre de scènes étranges ou sacrilèges, sur lesquelles les notes que nous avons entre les mains donnent de nombreux détails. Nous hésitons à les reproduire ici, attendant qu'une nouvelle circonstance providentielle vienne nous donner la confirmation de ces faits monstrueux.

On a pu remarquer, au cours de cette exposition, que nous nous sommes servis des mots mêmes que nous avons trouvés dans les feuilles à

nous confiées. On nous a assuré que la personne qui a fait ces divulgations n'avait jamais lu de livres traitant de la Franc-Maçonnerie. Les points de contact avec ce qui est déjà connu par plusieurs publications n'en sont que plus remarquables.

Il est probable que, sous une forme ou sous une autre, ces révélations seront démenties. Nous avons cependant notre conviction faite sur la sincérité absolue de la personne qui avait fait connaître ces détails. On a pu remarquer, d'ailleurs, que nous avons évité de préciser et de donner aucune indication de personnes ou de lieux, afin d'éviter toute apparence de diffamation; mais, pour cela, nous avons dû omettre plusieurs passages des notes qui sont entre nos mains.

A nos lecteurs de tirer les conclusions, à tous les hommes soucieux de la morale et de la liberté de comprendre le danger d'une association qui choisit parmi ses membres ceux qu'elle juge capables de servir ses desseins et les engage, par des serments redoutables et des menaces terribles, dans cette voie que réprouve toute âme fière et honnête.

Ce premier article fut publié en deux numéros. En septembre 1893, *la Franc-Maçonnerie démasquée* revint à la charge et publia une nouvelle relation, mais en l'interrompant presque aussitôt; les faits révélés étaient d'une gravité telle, que le comité antimaçonnique voulut avoir en mains une surabondance de preuves.

Nous continuons la citation.

Un ecclésiastique de province ayant eu, à notre connaissance, occasion de rencontrer, dans le cours de son ministère, plusieurs Sœurs maçonnes, le Comité antimaçonnique lui a demandé de vouloir bien rédiger les souvenirs qu'il avait pu garder à ce sujet. Voici la première partie de la réponse que nous avons reçue: on remarquera combien elle offre de traits de ressemblance avec les premières révélations que nous avons publiées, et dont ce prêtre n'avait pas encore eu connaissance.

« J'ai connu les faits que je vais vous citer, dans un refuge où se trouvaient toute espèce de personnes, venant de partout; je peux vous les garantir.

« J'ai rencontré deux femmes, l'une de 25 ans, l'autre de 30 ans, toutes deux francs-maçonnes. Toutes deux s'étaient données au démon par acte signé de leur sang. La supérieure de la maison a eu ces actes entre les mains. J'ai traité ces questions en partie avec elle et ces deux filles, pour être plus libre d'en parler. La plus âgée, du reste, m'autorisa à me servir de ce qu'elle me disait pour en préserver d'autres.

« Comment s'y prend-on pour entraîner les jeunes filles ?

« Il y a des magasins tenus par des francs-maçons, ou bien des chefs de rayon qui sont de la secte, ou encore des francs-maçonnes zélées pour le recrutement. Les jeunes filles qui entrent dans ces magasins sont ignorantes de tout cela; mais il y a des associations de secours mutuel, des fêtes d'employées de commerce, qui agrègent ces jeunes filles comme nos confréries religieuses. Dans une réunion générale, il y a un discours

destiné à les amener peu à peu; puis, dans une fête quelconque, la jeune fille trouve des amies qui l'entraînent et l'éloignent progressivement de l'église. Discrètement, ces amies parlent d'autres fêtes plus belles encore; la curiosité s'en mêlant, on veut voir. La pauvre enfant est ainsi peu à peu séparée du commun des associées; puis quand on est sûr de réussir, ou à peu près, on lui propose alors de faire partie d'une autre réunion. Dans cette nouvelle Société, les messieurs se montrent très aimables; on plaisante les jeunes filles pieuses, mais on respecte la religion. Plus tard, on va plus loin; on mange gras le vendredi, on chante des chansons grivoises, et l'on se moque de celles qui rougissent.

« Un mot de passe est ensuite donné à la pauvre jeune fille qui se trouve toute fière d'être ainsi distinguée de la plupart de ses compagnes. Les réunions ont toujours lieu; un jour ou l'autre, on force la malheureuse à enlever son scapulaire et ses médailles. On va même jusqu'à changer le nom qu'elle a reçu au baptême.

« Il en est ainsi jusqu'au moment où l'on croit pouvoir lui demander un acte plus décisif.

« L'abbé H. »

Nous arrêtons ici la narration de notre correspondant, réservant la suite de son récit, afin de le comparer à d'autres que nous avons demandés à différentes sources. Nous avons commencé, en effet, une enquête sérieuse, destinée à projeter une lumière entière et incontestable sur ces sacrilèges auxquels nous avons déjà fait allusion. Nous n'aurons jamais trop de témoignages pour établir la triste réalité à laquelle un grand nombre de catholiques refusent encore de se rendre.

La Franc-Maçonnerie démasquée, ayant interrompu là cette relation, ne la reprit qu'au mois de juin 1894. Le nouvel extrait fut précédé des lignes suivantes :

Depuis plusieurs mois, le Comité antimaçonnique de Paris s'est livré à une enquête au sujet de la présence des femmes dans la Franc-Maçonnerie et des sacrilèges contre la Sainte-Eucharistie qui ont lieu dans les réunions les plus secrètes des Loges et arrière-Loges. Nous commençons à publier, ce mois-ci, les premiers et tristes résultats de cette enquête.

Le comité antimaçonnique ne peut publier le nom des correspondants auxquels il doit les récits qu'on va lire; il peut affirmer que, dans chaque cas, il est remonté jusqu'au premier auteur des indications données, et ses témoins ne peuvent donner lieu à aucune espèce de soupçon: ils sont d'une honorabilité et d'une bonne foi indiscutables.

Le Comité prie instamment ceux des lecteurs de *la Franc-Maçonnerie démasquée*, qui auraient à leur connaissance des faits de même nature, de vouloir bien avertir par un mot notre collaborateur, M. Gabriel Soulacroix, 8, rue François 1^{er}, qui les mettra en rapports directs avec les membres du Comité chargés de cette enquête. Chacun comprendra la raison de cette mesure de prudence et y verra une garantie de la discrétion absolue sur laquelle il peut compter.

Dans ce numéro, nous donnons la suite de la lettre de M. l'abbé H..., publiée en septembre

1893, et le commencement (1) d'un récit très important dû à un religieux de haute valeur et rédigé par lui; nous n'avons supprimé que quelques indications trop précises.

Voici d'abord la fin de la lettre de M. l'abbé H... Après avoir montré comment une malheureuse jeune fille est peu à peu entraînée à ces réunions maçonniques, il ajoute :

« Un jour, on force à enlever le scapulaire, les médailles si on en a, on va même jusqu'à changer le nom de baptême; enfin, arrive le moment où on offre d'aller plus loin, on demande une hostie consacrée. Il y a hésitation; puis, le démon aidant, on va communier pour avoir une hostie et on l'apporte au président qui félicite la malheureuse; et alors les voiles tombent, le papier est présenté prêt à signer, et, de son sang, on signe, et alors on participe aux fêtes ignobles que les Francs-Maçons appellent des amusements, et aux profanations qui se multiplient autant qu'il y a de Sœurs francs-maçones pour communier ou acheter des hosties. On les paye cinq francs.

« — Un jour, me disait la malheureuse, il y en avait soixante-dix de profanées; nous en avions de collées à nos bottines, qui étaient le seul vêtement que nous eussions pour les danses sacrilèges : les hommes avaient, eux, seulement une écharpe de gaze. Et alors, le président se présentait. Personne ne le connaissait, il me faisait peur. »

Comme je lui disais : « Pourquoi n'achetez-vous pas des hosties chez les marchands? — C'est qu'on s'en serait aperçu; car il y avait des hosties réservées pour faire des sorcelleries et on savait bien si elles étaient vraies. Et non seulement on voulait des hosties, mais même des statues de la Sainte Vierge; une nuit, on en avait apporté une qui fut souillée de la dernière façon. » Je ne dis pas ce qui se passait dans cette orgie.

« — Pourquoi ne sortiez-vous pas de cette société?

« — Il était trop tard, j'avais été trop loin.

« — Comment donc avez-vous pu en sortir?

« — Je n'en sais rien; mais je crois que cela tient à ce que, malgré tout, j'ai toujours dit l'office de l'Immaculée Conception. Bien des fois, je me suis relevée pour le dire, ne pouvant pas m'endormir; et puis j'ai fait, dit-elle, confesser un franc-maçon. »

Voici maintenant le récit du religieux; nous lui conservons la forme sous laquelle il nous a été envoyé :

LE DIABLE DANS LES LOGES

SOUVENIRS D'UN MISSIONNAIRE

Au mois de mai 1881, nous prêchions dans l'église... à Paris.

Un matin, vers 10 heures, se présente à mon confessionnal une jeune personne âgée de vingt-deux ou vingt-trois ans; elle portait le petit costume breton des environs de Rennes.

Je tiens à dire, avant de poursuivre mon récit, que cette personne m'a permis et même prié de

révéler toute son histoire pour la glorification du Cœur adorable de Jésus et de sa Très Sainte Mère.

Je donne la bénédiction accoutumée à ma pénitente et j'attends qu'elle commence :

« — Mon Père, me dit-elle d'une voix saccadée et singulièrement vibrante, connaissez-vous tous les secrets de la Franc-Maçonnerie? »

Etonné de ce début, je détournai la tête et je regarde d'où me venait cette singulière question. Elle reprend très émue :

« — Oui, mon Père, dites le-moi, s'il vous plaît, connaissez-vous tous les secrets de la Franc-Maçonnerie? »

Croyant avoir affaire à une personne légère, je réponds :

« — Mais, ma fille, nous ne sommes pas ici pour causer de ces choses-là : vous venez sans doute vous confesser? »

« — Non, mon Père, je ne viens pas me confesser, je ne sais même pas comment je suis ici : mais veuillez répondre à ma question; autrement je ne puis continuer. »

Pressentant quelque chose d'extraordinaire, je lui dis :

« — J'étudie beaucoup la question de la Franc-Maçonnerie; j'en connais bien des horreurs : je sais que le diable en est le chef, qu'il apparaît dans les Loges; quant à en connaître tous les secrets, je ne sais que dire.

« — Oui, mais savez-vous tous les détails des cérémonies, fêtes et réunions maçonniques?... J'insiste, parce que si vous ne savez pas tout, vous ne me croirez pas et je ne pourrai pas parler. Bien des prêtres ne croient pas ces choses; aussi on ne peut se confesser à eux. A Paris, il n'y a guère que deux prêtres qui savent tout. Je serais bien heureuse si vous pouviez aller causer avec l'un ou l'autre de ces messieurs. Je serais plus à mon aise ensuite pour me confesser. »

Elle me donna l'adresse de ces prêtres et me promit de revenir le lendemain.

« — O mon Père, priez beaucoup pour moi, car je suis bien malheureuse, » me dit-elle en me quittant.

J'étais profondément ému sans trop savoir pourquoi. Souvent, le bon Maître m'avait envoyé des âmes tombées dans des situations inextricables; mais nulle ne m'avait paru aussi digne de pitié que cette mystérieuse personne.

Je vais, le même jour, trouver M. l'abbé..., premier vicaire dans une importante paroisse de Paris. Le vénérable ecclésiastique; homme éclairé, sage et plein de l'esprit de Dieu, écouta mon histoire et me dit :

« — Mon Père, la Sainte Vierge vous envoie certainement là une pauvre enfant enrôlée dans les Loges de femmes et initiée aux plus horribles mystères de la secte. La Providence m'a mis sur la trace de ces secrets, voici comment : en préparant nos petites filles à la Première Communion, j'en distinguai une, dont le peu de recueillement me désolait; elle écoutait mes paroles et les accueillait avec des sourires étrangement moqueurs. J'en fus frappé. Je la pris à part. Bref, elle finit par me raconter que souvent, sa sœur, jeune fille de vingt ans, la conduisait dans des salles souterraines, magnifiquement décorées, où il y avait de belles fêtes, où l'on parlait contre les prêtres, et

(1) Nous reproduisons ici le récit au complet, la Franc-Maçonnerie démasquée en ayant donné la fin dans son numéro de juillet 1894 qui vient de paraître.

où elle jouait, en compagnie d'autres enfants, avec un bien beau monsieur, qui se faisait appeler familièrement du nom de père, qui leur donnait le nom d'enfants, et dont les caresses produisaient un singulier effet, et qui était le grand chef de toutes ces assemblées. Je voulus voir la sœur de cette pauvre enfant, et, après bien des difficultés, je finis par savoir d'elle que ces lieux étaient des Loges d'adoption, théâtres des scènes les plus impies et les plus monstrueuses. Dieu a permis que je puisse arrêter deux de ces victimes dans cette voie de perdition. Il est probable que votre pénitente me connaît par ces infortunées que j'ai arrachées aux Loges et à Satan. »

Puis, le bon prêtre me donna de nombreux détails sur toutes ces réunions diaboliques. Je rentrai et j'attendis le lendemain, me demandant si la pécheresse serait fidèle à la grâce et à sa parole.

Elle revint : et, après mille hésitations, dont elle n'était pas maîtresse, elle me raconta ce qui suit, aidée, dirigée dans son récit et encouragée par mes patientes interrogations.

« Je suis née en Bretagne, de famille assez riche ; ma mère est très chrétienne, mon père indifférent. Je fus placée dans un pensionnat de religieuses : j'y puisai de bons principes et, en particulier, une tendre dévotion envers la Sainte Vierge Marie que j'ai toujours invoquée au fond de mon cœur. Je fis très bien ma Première Communion ; je voulais même me faire religieuse ; j'étais la première de ma classe, on me trouvait de grands talents et du caractère ; on me citait comme un modèle. J'aimais vraiment le bon Dieu alors.

« Vers l'âge de quinze ans, j'eus le malheur de rencontrer une mauvaise amie qui, peu à peu, me perdit. Je n'osai dévoiler mes fautes à confesse ; je ne reculai pas devant des communions sacrilèges, et cela très fréquemment. Bientôt mes passions me dominèrent complètement, le désespoir entra dans mon âme. Je suis d'une nature très ardente ; un confesseur m'avait dit que je serais un ange ou un démon : voyant que j'avais perdu sans retour ma couronne d'ange, je me jetai dans le mal avec frénésie et j'invoquais machinalement le démon, le priant de me rendre heureuse.

« Je passai trois ans ainsi ; vers l'âge de dix-huit ans, un événement changea ma vie. Mes parents vinrent à Paris, pour s'y fixer auprès de mon frère aîné, qui habitait la capitale depuis plusieurs années. Il s'y était perdu et s'était enrôlé dans la franc-maçonnerie.

« Bientôt, il conçut le projet de m'y entraîner avec lui : ce ne fut pas difficile. J'avais soif d'aventures extraordinaires, d'émotions, de vie de plaisirs : je me lançai dans cette voie avec toute l'impétuosité de ma nature, je me donnai au démon. En peu de temps je dépassai mon frère et je fus jugée digne des plus hauts grades. Actuellement, je suis Maîtresse-Souveraine d'une des plus importantes Loges de femmes qui sont établies à Paris. »

Arrivée à cet endroit de son récit, l'infortunée était comme étouffée ; et elle s'écria :

« — O mon Père, ayez pitié de moi, il m'empêche de parler ; il veut m'étrangler, je suis trop malade : je reviendrai. »

Afin d'éviter de fastidieuses redites, je vais grouper tout ce qu'elle m'a peu à peu raconté

dans les nombreuses entrevues que je dus avoir avec elle. Il me fallut plus d'un mois pour terminer.

Dans chaque séance, au confessionnal, elle était parfois une demi-heure sans pouvoir dire un mot ; une voix mystérieuse lui disait le contraire des avis que je lui donnais ; parfois, elle ne pouvait pas tenir à genoux : il lui semblait être agenouillée sur des milliers d'épingles ; elle sentait comme une main de fer qui l'étreignait à la gorge : aussi, nous n'avancions guère ; chaque fois, elle avait du nouveau à me dire.

Bientôt on s'aperçut, dans les Loges, qu'elle ne venait plus aux réunions, et la fureur du diable ne connut plus de bornes : un jour, pendant qu'elle se confessait, il la souleva de terre et, en un clin d'œil, il la rejeta à quinze pas au moins du confessionnal. Nous étions seuls à l'église, je sortis et lui ordonnai de rentrer, ce qu'elle fit.

Elle était absolument vouée à Lucifer : elle avait même reçu le baptême diabolique dont elle portait, me dit-elle, l'empreinte visible sur le bras. Satan lui apparaissait à son gré, sous toutes espèces de formes. Si elle voulait s'amuser avec des personnes qui ignoraient ces mystères, elle témoignait par exemple secrètement le désir de voir une main apparaître sur une table, et écrire ce qu'on lui dicterait, et soudain une main seule devenait visible et écrivait exactement. Le démon lui apparaissait chez elle, dans sa chambre, lui parlait familièrement, la transportait à travers les airs, dans les réunions maçonniques étrangères, en Italie, en Amérique, etc., etc...

Dans les fêtes maçonniques, il y a mélange de Frères et de Sœurs : le démon préside sous la forme d'un jeune homme très gracieux ; les derniers initiés seuls savent qui il est ; les autres, tout en le reconnaissant comme grand chef, ignorent l'épouvantable réalité. Il dirige les jeux, les danses lubriques, etc.

Tout se passe comme le décrit le Dr Bataille ; aussi, puis-je dire que son ouvrage ne m'a rien appris de neuf, sauf quelques détails plus précis et plus complets. CEUX QUI REJETTENT CET ÉCRIT COMME EXAGÉRÉ MONTRENT BIEN QU'ILS IGNORENT CE DONT ILS PARLENT. Ils méritent ce reproche de l'Apôtre : volentes esse legis doctores, non intelligentes neque quæ loquantur, neque de quibus affirmant (1, Tim. 1, 7).

Ainsi il y a le Baphomet, la messe noire ; on y fait des prédications à l'encontre des prédications chrétiennes. Les salles de fêtes sont d'une éblouissante splendeur : fleurs, lumières, tapis, tout est prodigué : on y respire des parfums qui enivrent et ôtent, semble-t-il, l'usage libre de ses facultés : c'est ce que dit le Dr Bataille.

Elle se trouva dans les Loges avec les principaux membres du gouvernement et des Chambres d'alors. Elle y vit les Ferry, les Gambetta, les Constans, etc., etc.... Comme Maîtresse, elle assistait aux conciliabules les plus secrets : elle entendit le diable proposer de mauvais livres à faire dans tel ou tel sens, de mauvais journaux à créer ; des mesures infailibles à prendre pour anéantir le *Dieu-Mauvais* et préparer le règne du *Dieu-Bon*, de *Lucifer*, entre autres l'expulsion et l'anéantissement des Ordres religieux, la loi des écoles, la loi militaire ; en un mot, tout ce qui se déroule actuellement, elle me l'annonça formellement. Lucifer veut que le culte maçonnique

remplace la religion ; il veut détruire le dimanche chrétien par les fêtes, les Sociétés de tir, de musique, de gymnastique, etc.

Je lui demandais un jour : « *Mais est-ce que Lucifer finira par triompher ? — Il espère*, dit-elle, *mais il ne le sait pas*, car il se plaint souvent que ses plans sont déjoués ; alors, il entre en fureur et il s'en prend à ces hommes, leur reprochant amèrement d'être ou maladroits ou lâches. Il est terrible, surtout contre ceux qui trahissent les secrets. »

Elle en a vu torturer et mettre à mort séance tenante à cause de cette infraction. Elle-même avait présidé plusieurs de ces exécutions.

Chaque réunion se termine par l'infamie. *Omnes viri et mulieres sicut Satanus ipse sunt omnino nudati ; dein actibus lubricitatis vacant, Diabolus rem habet cum mulieribus*, etc.... Ce qui sauva, je crois, ma pauvre pénitente, c'est que, par un sentiment dont elle ne se rendait pas compte et qu'elle attribua à la Sainte Vierge, *nunquam fornicavit neque cum diabolo neque cum alio*, elle se retranchait dans sa dignité de Souveraine : elle y échappait toujours ; ce qui irritait fort le démon, lequel lui en faisait d'amers reproches.

Dans ces Loges, il y a surtout, outre ce qui précède, les mystères de la profanation des saintes hosties. Elle me dit qu'une des leurs avait volé, à Clignancourt, tout un ciboire rempli d'hosties consacrées : c'était quelques mois auparavant. Il y a aussi des femmes qui ont mission d'aller communier sacrilègement et de rapporter les hosties : deux témoins les suivent et les surveillent, pour qu'on soit bien sûr d'avoir de vraies hosties consacrées. On se livre sur la sainte hostie à des profanations immondes. Il y a des chambres secrètes qui en sont comme tapissées, et souvent, affirma-t-elle, on voit couler des gouttes de sang de ces hosties.

Et Jésus prévoyait toutes ces horreurs et il institua néanmoins son adorable sacrement !

D'autres femmes ont la mission d'aller faire tomber les prêtres, les religieux, en simulant la dévotion, la conversion, etc. Sur ce, je lui demandai si elle ne venait pas dans un but mauvais.

« — Oh ! non, reprit-elle, mais je comprends que vous devez vous défier de moi : je le mérite, mais soyez sûr de ma complète sincérité.

« Du reste, ajouta-t-elle, je dois vous dire quelque chose de grave : dans une des dernières réunions des Loges, on a su que je cherchais à me convertir et on m'a condamnée à mort ; on a aussi condamné à mort le prêtre à qui je m'adresse ; mais n'ayez pas peur, si le diable est puissant, il ne peut rien sur une âme en état de grâce, et Dieu saura même vous rendre invisible aux yeux de ceux qui voudraient vous nuire.

« Ces jours-ci, le démon s'est présenté dans ma famille, sous la figure d'un ami de mon frère : il venait me parler, je ne l'ai reconnu qu'au moment où il s'était installé au piano pour jouer avec moi. Il venait me détourner de mon projet de conversion. »

Les Sœurs maçonnes se reconnaissent très facilement dans les rues : aussi changeait-elle souvent de costume pour venir me trouver, afin de dépister, autant que possible, les recherches de la police de Satan.

Voici comment on entraîne des victimes dans ces lieux. Quand quelqu'un, vivant en état de péché mortel, se donne au diable ou l'invoque, ce dernier le voit et le désigne à un Frère des Loges ; il le charge de filer cette victime jusqu'à ce qu'elle tombe dans le piège.

Après tous ces détails, elle finit par me raconter la scène qui avait déterminé sa conversion et ce qui suivit.

Un jour qu'elle présidait la réception solennelle d'une Sœur maçonnes, elle lui ordonna, selon les rites, de poignarder une hostie. La novice saisit le poignard et l'enfonça. O miracle ! du sang jaillit et, à cette vue, elle tomba évanouie. La Maîtresse, furieuse, saisit le poignard en s'écriant : « *Tu n'es qu'une lâche, il ne faut pas craindre* ». Et elle frappa. « Alors, me dit-elle, moi aussi je tombai comme évanouie, car je puis le jurer, j'avais senti le poignard s'enfoncer comme dans une chair palpitante. Le démon, qui était là, fit cesser la cérémonie en s'écriant avec rage : « *Ces femmes n'ont pas d'énergie !* » et il disparut.

« A partir de ce moment, je fus bouleversée ; mes souvenirs d'enfance se réveillèrent : j'eus peur, moi qui me croyais absolument endurcie et je recourus machinalement à la Sainte Vierge.

« Cette bonne Mère ne fut pas sourde à mon cri de désespoir. Un de ces jours, je me rendais encore à une réunion maçonnique vers 8 heures du soir. En passant près du portail de cette église, je fus entraînée par un flot de personnes qui y entraient avec empressement ; l'une d'elles me dit : « Nous allons avoir une belle cérémonie, la consécration à la Sainte Vierge, hâtons-nous ; » et, machinalement, je me laisse comme porter à l'intérieur. Pourtant, nous avons pris l'engagement, en reniant notre baptême, de ne jamais entrer dans une église.

« Vous dire ce qui se passait en moi serait impossible : je croyais rêver ; tout me rappelait mon enfance.

« Enfin, le prédicateur monte en chaire ; chose inouïe : la chaire me semble inondée de lumière, à tel point que je dis à ma voisine : « D'où vient donc cette lumière si éclatante ? » Elle ne voyait rien. Le Père parla sur la Sainte Vierge et insista beaucoup sur ces paroles : *Ipsa conteret caput tuum*, en développant qu'aujourd'hui surtout, le démon, sous toutes formes, s'efforçait de s'emparer de la société chrétienne, surtout par les horribles mystères de la Franc-Maçonnerie. Il donna tant de détails qu'il me sembla être au courant de toutes ces choses ; et c'est pourquoi, mon Père, je suis venue vous trouver dès le lendemain. »

Telle est l'histoire de cette âme si criminelle et si favorisée de la Très Sainte Vierge Marie.

Après bien des épreuves, des examens de conscience, je parvins à lui donner la sainte absolution.

Ici encore, que de mystères, tous très conformes aux données théologiques.

Tant qu'elle fut privée de ce divin trésor, le démon conservait sur elle un grand empire : ainsi il lui enlevait les chapelets, images, médailles de la Sainte Vierge et de Saint Benoît, les crucifix, scapulaires et autres objets pieux dont je l'avais munie. Puis, et ceci me paraît très remarquable,

l'impression de son visage était dure, triste, sombre ; jamais elle n'osait me regarder, jamais elle ne souriait. Au moment où je lui donnai la sainte absolution, je pus contempler un phénomène bien ravissant : on eût dit qu'un masque de fer tombait et qu'une autre personne apparaissait : sa physiologie devint subitement radieuse, douce, souriante : elle poussa un soupir de soulagement et s'écria : « Ah ! il me semble sortir d'un horrible cauchemar, » et des larmes coulèrent de ses yeux ; il y avait si longtemps qu'elle n'avait pleuré ! En vérité, le Saint-Esprit reprenait possession de son temple profané et l'esprit immonde en était chassé et n'avait plus de pouvoir sur celle qui avait été si longtemps son esclave.

Le lendemain, elle alla communier à Montmartre. A cause de ses profanations, elle n'osait recevoir Notre-Seigneur ; mais elle obéit avec bonheur et alla prier le divin Cœur d'agréer sa vie en esprit de réparation.

Je la dirigeai encore pendant six semaines : elle était courageuse, en butte à mille persécutions de la part de son frère et d'autres ; elle persévéra.

Obligé de m'absenter, je lui avais désigné l'époque de mon retour pour qu'elle pût me trouver au confessionnal. Hélas ! elle ne revint pas. Une jeune fille qui l'accompagnait toujours dans ses visites vint me voir. « Vous êtes seule, dis-je ; et M^{lle} X... ? — Ah ! mon Père, je viens vous annoncer une triste nouvelle : on l'a jetée à la Seine, ou elle s'y est noyée elle-même ; on l'a reconnue à la Morgue, et on l'a enterrée ces jours-ci. »

Je me souvins qu'elle m'avait dit qu'une des manières dont les francs-maçons se débarrassent de leurs victimes, c'est de les faire adroitement jeter à la Seine. J'espère que Dieu aura fait miséricorde à cette martyre de la vraie conversion ; je priai beaucoup pour elle, Marie l'aura sauvée.

Une dernière remarque avant de finir. Ce récit n'est pas *documenté*, en ce sens que nous n'avons d'autre preuve que les *affirmations* de cette personne. Mais ces affirmations me paraissent très sérieuses. Voici pourquoi :

Je l'ai toujours trouvée égale à elle-même et bien que je lui aie témoigné une grande défiance, je ne pouvais ne pas être frappé de la sincérité de ses aveux et de ses démarches.

Toujours je l'ai trouvée d'une parfaite convenance et d'une grande délicatesse, me demandant pardon des horreurs qu'elle devait me raconter. L'ayant examinée et étudiée à fond, je n'ai jamais rien trouvé qui pût faire croire à une sacrilège supercherie.

Tout en étant bon, miséricordieux et patient, je lui ai toujours fait sentir que je me défiais et ai exigé d'elle de grands sacrifices qu'elle a accomplis généreusement.

Enfin, les persécutions qu'elle a subies et la mort qui, dans un bref délai, a suivi les menaces dont elle m'avait prévenu, me paraissent la preuve irréfragable de la sincérité de ses affirmations et de sa conversion.

Sancte Michaël, defende nos in praelio ; Satanam aliosque spiritus malignos qui ad perditionem animarum pervagantur in mundo, divina virtute, in infernum detrude. Amen.

Le démon dans l'Ecriture

Un abonné écrit à l'un des rédacteurs de la *Revue Mensuelle* :

« J'ai eu la pensée et la patience de réunir les principaux passages de l'Ecriture qui traitent du démon et des choses diaboliques, et voyant combien ces passages sont plus nombreux et plus instructifs qu'on ne le croit généralement, il m'est venu l'idée de vous communiquer ce petit travail, soit pour vos besoins personnels, soit pour l'utilité de vos lecteurs, si vous le jugiez à propos.

« Pour que ce travail ait toute sa valeur, il faudrait réunir exactement tous les textes se rapportant à la matière, les citer mot à mot et les discuter d'après les règles d'interprétation admises ; ce qui remplirait un vrai volume. Mais, pour être plus restreinte, cette petite étude n'en est pas moins la condamnation des sceptiques de nos jours et surtout de ces catholiques si nombreux qui croient au démon à la condition de ne le voir nulle part et qui, sous prétexte de sagesse et de prudence, attribuent à priori à l'imagination, à la maladie ou à une cause naturelle, tous les faits plus ou moins suspects qui viennent à leur connaissance. Puissent-ils, éclairés par votre campagne *antisceptique*, sortir de leurs illusions et revenir à la vraie prudence qui consiste à ne parler qu'avec connaissance de cause et à se taire quand on ne sait rien. »

La lecture de ce travail, que nous avons trouvé extrêmement intéressant, nous a décidé à le mettre sans retard sous les yeux du public.

Si les catholiques du XIX^e siècle lisaient la Sainte Ecriture, ils ne feraient pas tant les étonnés en entendant parler du diable et des choses diaboliques. Ce serait un gros travail de relever tous les passages où l'Esprit-Saint nous révèle non seulement l'existence des démons, mais aussi leurs mœurs, leur manière de tenter, l'influence qu'ils exercent sur l'homme et sur les événements, leur action sur la matière, et aussi les armes que Dieu nous a données pour lutter contre eux. Je ne veux pas aller au fond de ces questions intéressantes, mais seulement en faire une esquisse, en indiquant les passages principaux de l'Ecriture touchant cette matière et en les groupant suivant un ordre facile à saisir.

*
* *

Les malins ne manquent pas de sourire quand ils entendent donner des noms propres à certains démons ; ils se figurent que Lucifer seul jouit de ce privilège. Qu'ils ouvrent donc l'Ecriture. Ils verront les païens adorer le démon *Moloch* (Lev. XVIII, 24) ; ils liront les noms d'*Asmodée* (Tobie, III, 8), de *Léviathan* (Isaïe, XXVII, 1) ; ils verront le roi Ochosias consulter le démon *Bélzébuth* adoré à Accaron, pour savoir s'il devait guérir (IV, Rois, I, 2). Qu'ils cherchent ; ils en trouveront d'autres encore.

Ils remarqueront même que ces noms sont quelquefois significatifs. Ainsi *Bélzébuth* signifie « dieu de la mouche », sans doute parce que ce monstre se faisait adorer sous la forme de ce diptère. Le nom *Béhal*, qu'on lit en divers

endroits, signifie « sans loi » ; ce qui indique que le propre de ce démon est de pousser à la révolte, et c'est pour cela probablement que l'Ecriture appelle « fils de Bélial » les Israélites qui se révoltent contre Dieu ou leurs chefs (I, Rois).

Tout cela ne prouve pas évidemment que chaque habitant de l'enfer ait un nom personnel ; mais au moins en est-il ainsi pour les principaux démons qu'on peut appeler démons-chefs. Car il y a des chefs en enfer, et l'Ecriture nous y révèle une hiérarchie basée sans doute sur la nature plus ou moins puissante de chaque démon. Les Phariséens n'accusaient-ils pas Notre-Seigneur de chasser les démons par la puissance de Belzébuth, prince de démons. (Marc, III, 22 ; Math., IX, 34 ; Luc, XI, 15).

Du reste, cette hiérarchie ne peut que faciliter entre ces esprits mauvais une certaine unité d'action, autant du moins qu'elle leur est utile pour atteindre plus sûrement leurs fins perverses. Un diable est-il chassé d'un corps, dit Notre-Seigneur, il va chercher d'autres diables pour y rentrer, et alors l'état du possédé devient plus terrible. — L'ange Gabriel, apparaissant à Daniel, lui dit que le démon tentateur du roi des Perses était devenu plus fort, parce qu'un autre démon plus puissant était venu se joindre à lui pour exciter le prince contre le prophète (Dan., X, 20). — C'est aussi ce qu'on peut conclure de la réponse de Notre-Seigneur aux Pharisiens : « Vous dites que c'est par Belzébuth que je chasse les démons ; mais si Satan chasse Satan, le voilà divisé, et il ne pourra plus subsister » (Luc, XI, 18 ; Marc, III, 26). Donc, loin de se combattre, les démons savent s'unir dans le but de mieux assurer leur domination sur le monde.

★ ★

C'est bien là la nature de l'ange déchu, que l'Esprit-Saint nous représente comme absolument mauvaise. Séparés de la vérité, ces monstres sont fixés dans ce qui est mal. Il leur est naturel de mentir, comme il est naturel à Dieu de dire la vérité. La vérité n'est point en Satan ; lorsqu'il dit des mensonges, il dit ce qui est en lui-même (Jean, VIII, 44-45). Forcément les démons communiquent cet amour du faux à leurs hommes. N'allaient-ils pas jusqu'à faire croire aux Pharisiens que la vérité était de leur côté et le mensonge dans le Fils de Dieu ! (Jean, VIII, 48 ; X, 20.) C'est leur coutume de tromper ainsi les pécheurs, leur présentant le bien pour le mal, et le mal pour le bien.

Et puis, quelle méchanceté inouïe ! Voyez quelles terribles souffrances ils infligent à ces pauvres possédés de l'Evangile, allant jusqu'à les jeter dans le feu et à déchirer leurs membres. Sont-ils chassés des corps et impuissants à les faire souffrir plus longtemps, ils veulent encore nuire à l'homme dans ses biens, ils se jettent sur un troupeau de pourceaux (Marc, V, 11-12 ; Luc, VIII, 32 ; Mat., VIII, 31). — Cependant, il est vrai de dire que tous les démons ne se valent pas sous ce rapport et que les uns sont plus cruels que les autres (Luc, XI, 26). C'est peut-être ce qui nous explique comment les différents possédés de l'Evangile n'étaient pas tous également torturés

par leurs démons possesseurs. Un de ceux qui paraît avoir le plus souffert, est l'enfant lunatique que Notre-Seigneur guérit après sa transfiguration (Mat., XVII, 14 ; Marc, IX, 17-18, 26 ; Luc, IX, 37-43).

Mais ce qui n'est pas moins frappant que leur cruauté, c'est leur ténacité et leur acharnement. On ne sait jamais quand on est quitte avec eux ; car, chassés d'un corps, ils vont chercher d'autres démons pour revenir à la charge (Luc, XI, 26). Que voit-on dans l'histoire de Job ? Vaincus et humiliés à chacune de leurs attaques, ils recommencent encore, faisant perdre au patriarche ses immenses richesses, tuant ses enfants, couvrant son corps d'un ulcère, excitant contre lui sa femme et ses amis, etc... Pour leur faire lâcher prise, il faut que Dieu intervienne et les chasse. — Le fait que nous citons à l'instant montre que, même en présence du Fils de Dieu, ces monstres affichaient cette méchanceté acharnée, puisque, s'ils demandèrent à passer du possédé dans les pourceaux, ce fut pour avoir le plaisir de noyer ces animaux, et, par là, d'indisposer encore les cœurs contre Notre-Seigneur.

Ce fait nous découvre encore un autre vice de ces natures déchues : l'amour de ce qui est vil et bas. Ces tristes êtres supplient Notre-Seigneur ; ils lui demandent comme une faveur la permission d'entrer dans le corps de ces animaux immondes ! (Marc, V, 12). Ils sont bien les fils de leur père ! Au paradis terrestre, Lucifer n'a-t-il pas, lui aussi, malgré son orgueil, choisi de préférence la forme d'un animal repoussant : le serpent ? (Gen., III, 1.) Aussi, chaque fois que Notre-Seigneur nous parle de ces êtres dégradés, il a soin de leur donner le qualificatif d'« immonde » qui leur convient si bien : *l'esprit immonde* (passim).

Cette bassesse concorde parfaitement avec cet amour du mensonge que nous avons constaté plus haut ; mais, chose ridicule, elle n'empêche pas les démons d'être de fiers orgueilleux. Vaincus par Job, ces vils et pervers esclaves trouvaient toujours de bonnes raisons pour excuser leurs humiliantes défaites : « Oh ! ce n'est pas étonnant, disaient-ils ; nous ne l'avons éprouvé que dans ses biens, et l'homme abandonnera toujours volontiers ses biens, pour sauver sa peau » (Job, II, 4). Inutile, d'ailleurs, d'insister sur ce point si connu de la nature diabolique. Tels sont les démons d'après l'Ecriture.

★ ★

Faut-il s'étonner dès lors si des esprits aussi pervers déploient toute l'activité dont est douée la nature angélique pour porter l'homme au mal ? C'est vers ce but que tendent tous leurs instincts et tous leurs efforts. L'Ecriture est précise sur ce point.

Saint Jean les voit sortir du puits de l'abîme, semblables à une fumée épaisse qui se répand sur la terre pour perdre notre race (Apoc., IX, 2-4). Le démon, nous dit saint Paul, règne dans les airs, pousse les hommes au mal et inspire le monde. Les princes de l'enfer et les démons, ajoute-t-il plus loin (Eph., VI, 12), sont dans l'air, et c'est bien plus contre eux que nous avons à combattre que contre les hommes de chair et de sang qui sont leurs serviteurs. Les paroles suivantes de saint

Pie
un
Pie
bêt
péc
(Ec
jou
—
par
der
bat
T
dér
qu
sar
dar
dér
Joh
dro
Sa
gn
sa
lin
tro
s'a
tro
Di
Se
co
lu
(L
ril
ré
la
ge
bo
Sa
et
sc
te
po
la
sa
su
vi
de
Sa
pa
de
pi
(J
il
le
c
(C
h
le
le
e
h
i
l
C
f

Pierre sont bien connues : « Le démon rôde comme un lion rugissant prêt à dévorer nos âmes. » (Saint Pierre, V, 8). Il est toujours au guet comme une bête féroce, dit l'Esprit-Saint, pour surprendre les pécheurs, et les faire pécher encore davantage (Ecclés., XXVII, 41). C'est bien ce que faisait un jour Satan; lorsque Dieu lui dit : « D'où viens-tu ? — J'ai fait le tour de la terre, répondit-il, et je l'ai parcourue en tous sens » (Job, I, 7). Puis, il demanda la permission d'y retourner, pour combattre Job.

Nous verrons plus loin pourquoi Dieu laisse les démons nous attaquer de la sorte; mais remarquons, en passant, que ceux-ci ne peuvent agir ainsi sans la permission divine, et qu'ils ne tentent que dans la mesure où cette permission leur est accordée. « Va, dit Dieu à Satan, tout ce que possède Job est en ton pouvoir; mais je te défends d'étendre la main sur sa personne » (Job, II, 12), et Satan obéit. Et plus tard : « Va, dit encore le Seigneur, je te livre sa chair, mais ne touche point à sa vie » (Job, III, 6); et Satan ne put franchir les limites fixées. — On voit la même chose dans le troisième livre des Rois (XXII, 20-22). Satan s'avance vers Dieu et demande la permission de tromper Achab, roi d'Israël, afin de le perdre, et Dieu le lui permet. — Satan demande à Notre-Seigneur la permission de cribler tous les apôtres comme on cribble le froment, et Notre-Seigneur le lui permet encore; mais il en avertit saint Pierre (Luc, XXII, 34).

Même avec cette restriction, n'est-elle pas terrible, cette puissance du démon, quand on y réfléchit? Or, ce qui surprend, c'est de voir que tant de catholiques vivent au milieu de pareils dangers et comme enveloppés d'une atmosphère diabolique, et ne paraissent pas même s'en douter. Sans cesse ils donnent dans les pièges du démon, et quand on les en avertit, ils rient en disant : où sont-ils? Ils sont partout, aveugles! et tout sur terre peut être amorcé diabolique. Tout est bon pour nous tenter. Les exemples de l'Écriture sont là bien nombreux et bien instructifs.

David était devenu riche et puissant. Dans sa satisfaction, il lui vint la pensée de compter ses sujets. Cela paraissait assez naturel, n'est-il pas vrai? et cependant cette pensée de suffisance, qui devait lui coûter si cher, lui était suggérée par Satan (Paral., I, liv. XXI, 4); et il ne s'en doutait pas. — Du reste, nous l'avons déjà dit : la marque de fabrique infernale est la fourberie. Pour piper les hommes, Satan, père du mensonge (Jean, VIII, 44), les entretiendra donc dans les illusions les plus extraordinaires. Veut-il retenir les Pharisiens sous sa férule, il leur fait croire que c'est Notre-Seigneur qui est possédé du démon (Jean, VIII, 48; X, 20). Veut-il jeter le peuple hébreu dans l'idolâtrie, il s'efforce de lui découvrir les restes de Moïse, sous prétexte sans doute de les faire vénérer (Ep. St-Jude, 9). Pourtant, quel est l'homme qui, dans sa simplicité, n'eût regardé cette découverte des cendres de Moïse comme un heureux événement?

Satan fait mieux encore. Il se sert de nos bonnes inspirations pour nous faire tomber dans le mal. Il profite de l'intention qu'ont Ananie et Saphire de distribuer leurs biens aux pauvres pour leur faire commettre une fourberie, qui est punie de

mort (Act., V, 3). — L'histoire de Job est aussi bien instructive sous ce rapport. Les amis de l'infortuné étaient, au fond, des gens bien intentionnés; mais Satan les aveugla tellement qu'ils se firent persécuteurs du patriarche, s'obstinant d'autant plus dans leurs idées fausses que l'esprit malin les leur présentait comme vraies. Impossible de faire entrer la lumière dans ces esprits obscurcis par l'action diabolique.

Hélas! Satan est toujours le même, et les hommes toujours aussi naïfs! N'a-t-on pas vu, à toute époque, des catholiques se diviser et résister à l'action de l'Eglise, en protestant cependant de leurs bonnes intentions! La marque de Satan est là. Oui, comme au temps de saint Paul, c'est Satan qui nous divise, et le moyen de lui échapper serait d'obéir à la foi (Rom., XVI, 17-20). Mais le perfide nous écarte de cette foi (I Thessal., III, 5). Que de catholiques se sont perdus en tout temps pour avoir suivi des doctrines fausses (I Tim., IV, 1), doctrines que l'habile menteur a su rendre si séduisantes par l'apparence de la vérité, que l'Esprit-Saint les appelle : « profondeurs de Satan » (Apoc., II, 24). L'Eglise est là, pourtant, avec sa parole infaillible; mais Satan aussi est là, dit Notre-Seigneur, et il nous empêche d'écouter cette parole (Mat., XIII, 19), ou bien, par ses tentations, il nous indispose contre elle (Marc, IV, 16-17), ou encore, il nous en détourne par les soucis du monde (Luc, VIII, 14). Telle est sa puissance, et telles sont ses ruses.

Hélas! pourquoi faut-il que cet ennemi cruel ait encore parmi nous des alliés; car le monde, ce qu'on appelle le monde, lui appartient si totalement, que le prince de l'enfer est aussi, dans l'Écriture, « le prince de ce monde ». Que de choses nous sont révélées sur ce point! Pour ne parler que de nos élégantes du monde, se doutent-elles du gentil petit rôle que messire Lucifer leur fait jouer? Se doutent-elles que ce seigneur leur sert de cavalier, et pour cause (Prov., IX, 48). Qu'elles lisent certains passages piquants des Proverbes de Salomon, et elles seront renseignées.

Et encore : combien de gens mariés, oubliant les conseils donnés par saint Paul aux Corinthiens (I Corint., VII, 1-5), se mettent par leurs imprudences à la disposition du tentateur; et comment dans de pareilles conditions pourraient-ils ne pas recevoir ces soufflets que le monstre prodiguait même à l'apôtre (II Corint., XII, 7). Oui, Satan est prince en ce monde, tellement prince, que, pour régner plus facilement, il lui plaît même quelquefois de se servir des rois et des gouvernements. Le roi des Perses était poussé au mal par un démon spécial (Daniel, X, 20). Le roi Achab, également (III Rois, XXII, 24-23).

Satan va même plus loin : il s'attaque à des nations entières. Le peuple grec tout entier était sous l'influence d'un des princes de l'enfer (Dan., X, 20). Voilà comment Satan est prince de ce monde.

Mais il y a plus et mieux. Non content de jouer sur terre le rôle de prince et de roi, Lucifer veut encore y tenir la place de Dieu (1). Recevoir les

(1) On sait que les lettres L. D. R., qui sont brodées en or, argent et rouge sur les cordons des Inspecteurs Généraux et Inspectrices Générales du Palladisme, rite suprême de la franc-maçonnerie, signifient : Lucifer Dieu-Roi.

adorations qui ne sont dues qu'à Dieu seul, voilà en définitive sa suprême ambition et le but dernier de ses efforts. Avant Notre-Seigneur, le genre humain presque tout entier s'est prosterné pendant 4.000 ans aux pieds du diable, représenté par des idoles, et, après dix-huit siècles de christianisme, beaucoup de peuples sont encore idolâtres. Et qu'on ne se figure pas que ces peuples n'adorent que du bois ou de la pierre ; c'est Satan qu'ils adorent sous la matière. Ce que les païens immolaient, dit saint Paul, ils l'immolaient aux démons (I Corint., X, 20). Les Egyptiens adoraient ces monstres sous la forme de mouches, de serpents et d'autres animaux muets (Ps., LXXVII, 49 ; Sag., XI, 16 ; XVI, 1). Jéroboam se fit lui-même des prêtres pour les démons auxquels il sacrifiait devant les veaux d'or (II Paral., XI, 15) ; et les Hébreux immolaient des victimes, et même leurs enfants, aux esprits infernaux qu'ils adoraient dans les idoles (Ps., CV, 36-37 ; Levit., XVII, 7 ; Deut., XXII, 17).

Le démon est donc bien la source de tout mal, et il est vrai de dire que, s'il y a des méchants sur la terre, c'est lui qui les y sème (Mat., XIII, 39). Ce n'est pas que les hommes soient bons par eux-mêmes ; mais ils feraient certainement beaucoup moins de mal, si Satan n'était là pour développer leurs passions, poussant chacun dans le sens de ses mauvais instincts, et profitant de la moindre occasion pour faire commettre une nouvelle faute (Ephes., IV, 26-27). Aussi, pour résister à tant d'ennemis et à tant de dangers, une foi ordinaire ne suffit pas ; il faut une foi forte (I Pierre, V, 8).

Cette énumération de tous les maux que l'enfer cause aux pauvres humains est déjà bien longue, et cependant nous ne sommes pas au bout. En déployant cette activité infernale pour porter l'homme au péché, les démons se proposent de lui nuire en toutes manières. Ils le conduisent d'abord à la mort éternelle (Sag., II, 24) ; mais, de plus, ils attirent sur lui la colère de Dieu (Jérém., II, 8-9), qui, pour punir le pécheur par où il a péché, l'accable quelquefois de mille maux par le ministère de ces démons eux-mêmes (Ecclés., XXXIX, 33). C'est ainsi que les Egyptiens, en adorant les démons sous la figure de serpents muets et de bêtes méprisables, méritèrent d'être exterminés par ces mauvais anges incarnés dans ces mêmes animaux (Ps., LXXVII, 49 ; Sag., XI, 16 ; XVI, 1).

Aussi, il ne faut pas s'étonner d'entendre l'Eglise attribuer à la malice de Satan la plupart des maladies et des malheurs qui affligent notre pauvre humanité. N'est-ce pas cet esprit méchant qui couvrit Job d'une plaie infecte ? C'est lui qui a formé ces tempêtes furieuses, au milieu desquelles les enfants du patriarche ont trouvé la mort. C'est lui qui a fait massacrer ses serviteurs et enlever ses troupeaux par des bandits. C'est lui qui a fait tomber des nuages cette pluie de feu qui a consumé ses richesses (Job, 1). Les plaies d'Egypte, ces phénomènes aussi extraordinaires que terribles, ont été produites par lui sur l'ordre de Dieu (Ps., LXXVII, 49). La mort elle-même est son œuvre propre, et l'Esprit-Saint nous dit que c'est lui qui l'a introduite sur la terre par jalousie pour

l'espèce humaine (Sag., II, 24). On est donc autorisé à voir en lui la cause de bien des malheurs qui paraissent naturels, et à lui garder le nom de prince de la mort (Heb., II, 14).

Ce n'est pas encore tout. S'il ne peut faire tomber l'homme dans le mal, s'il ne peut le faire souffrir, il lui reste la ressource de l'empêcher de faire le bien. C'est ce qu'il fit notamment pour saint Paul. Incarné dans les âmes damnées de ses sorciers Simon le Mage, Elymas Bar-Jésu et autres, il marchait toujours devant l'Apôtre, le prévenant partout, et indisposant contre lui les peuples qu'il devait évangéliser. Une fois même, il empêcha saint Paul d'aller à Thessalonique où l'appelaient les nouveaux chrétiens (I Thess., II, 18). Longtemps auparavant, le prophète Zacharie (III, 1-2) nous avait montré Satan attaquant, dans la personne du grand prêtre Jésus, l'institution bienfaisante du sacerdoce qui unit la terre au ciel et l'Archange saint Michel la prenant sous sa protection.

Du reste, pour en finir avec ce sujet, si l'on veut avoir une idée résumée de la méchanceté des démons et du mal qu'ils nous souhaitent et qu'ils peuvent nous faire, il faut lire les pages effrayantes de l'Apocalypse, surtout celles des chapitres XII et XIII, où il nous est annoncé qu'au moyen de l'Antéchrist, son lieutenant, Satan trompera les hommes par de faux miracles et de fausses résurrections, séduira le tiers des chefs des chrétiens, se fera adorer dans des idoles qui parleront, couvrira la terre de nouvelles plaies d'Egypte, et lancera contre l'Eglise, défendue par saint Michel, un fleuve de persécutions.

Voilà donc ce que sont les démons d'après l'Ecriture, et ce qu'ils font. Esprits dégradés, méchants, orgueilleux, rusés, menteurs, ils n'ont d'autre ambition que de faire tomber l'homme et de le faire souffrir. Pour y arriver, ils le tentent par le mensonge, par les illusions, par les passions diverses, par les divisions, par le monde, par les biens de la terre, par les puissants du siècle, par les prestiges et par les faux miracles ; ils travaillent à l'écarter de l'Eglise et de la foi ; ils soulèvent contre lui tous les éléments ; ils l'accablent par les maladies et tous les malheurs ; ils irritent contre lui Dieu lui-même, et s'ils n'arrivent pas à le vaincre, ils s'en consolent en l'empêchant de faire le bien.

*
* *

Tout ceci donne sujet à de bien graves réflexions. De quoi faut-il s'étonner le plus ici, de la puissance exorbitante que le démon exerce sur tout ce qui est matière et événement, de la facilité avec laquelle il agit sur l'esprit des hommes, ou de la liberté que Dieu lui laisse de déployer sa force pour la perte de l'humanité ?... Que de mystères !... Beaucoup de chrétiens se scandalisent de ces choses. Pourquoi, se disent-ils, Dieu, après avoir tant fait pour l'homme, laisse-t-il aux mains de son ennemi des armes aussi nombreuses et aussi redoutables ? Pourquoi ? — La question est posée depuis longtemps, et depuis longtemps Dieu lui-même a voulu donner la réponse dans ses Saints Livres.

Par cette conduite, Dieu veut d'abord humilier les orgueilleux démons en leur permettant des

luttres où ils prévoient qu'ils seront vaincus. C'est ce qui est arrivé dans l'affaire de Job.

Dieu veut ensuite, par ces épreuves terribles, punir le pécheur ; et c'est son droit. « Va, dit-il à Satan, tu séduiras Achab, et tu auras l'avantage sur lui » (Rois, liv. III, c. XXII, 22). Et ce droit Dieu l'a donné à ses Apôtres, puisqu'on voit saint Paul livrer le corps d'un pécheur aux furies infernales, afin de convertir son âme par cette épreuve (I Cor., V, 5).

D'autres fois, Dieu se propose de purifier la vertu et la foi par ces luttres contre les puissances infernales et de leur donner une plus grande vigueur. C'est dans ce but qu'il soumit l'Apôtre à des tentations qui le faisaient gémir (II Corin., XXII, 9). Mais cette puissance exorbitante du démon sur la pauvre humanité s'explique encore par une autre raison plus générale, dont on ne saurait assez peser toute la portée.

Cette puissance du démon est la conséquence naturelle du péché. Si ce n'est pas Dieu qui damne le pécheur, mais le pécheur qui se damne lui-même, ce n'est pas Dieu non plus qui le rend esclave du démon pendant sa vie mortelle, mais c'est lui-même par son péché. Le péché, en faisant l'homme enfant légitime du diable, le soumet par là même à sa tyrannie. Satan, qui a péché dès le commencement, est le père véritable de tous les pécheurs, parce qu'il les engendre comme pécheurs par sa malice et ses tentations (I Jean, III, 8). Et ce n'est pas une manière de parler, c'est une réalité : Satan a vraiment sur les pécheurs les droits d'un père sur ses enfants. C'est pour exercer ces droits qu'il circule dans les airs avec ses légions (Ephés., II, 2), et au jugement dernier, il se tiendra à côté du pécheur pour le réclamer comme sa propriété (Ps., CVIII, 6).

Il est facile de comprendre maintenant pourquoi le monde est si complètement sous l'empire du diable ; c'est parce qu'il est son œuvre, comme l'Eglise est l'œuvre de Dieu (I Jean, V, 19). Satan, dit l'Ange de l'Apocalypse (II, 13), a son trône au milieu des pécheurs ; c'est-à-dire qu'il les domine comme un roi domine ses sujets. C'est pourquoi le même Ange appelle la nation juive : « synagogue de Satan » (II, 9) ; de Satan, c'est-à-dire lui appartenant comme un enfant à son père.

Tout ceci ne veut pas dire que les bons n'aient jamais rien à souffrir du démon, mais seulement que les mauvais vivent habituellement et comme de droit sous sa domination ; et c'est surtout pour eux que le monstre tend ses pièges (Eccles., XXVII, 14). Evitez donc le péché, dit saint Paul (Ephés., IV, 27), pour ne pas donner lieu au démon de s'emparer de vous. L'histoire de Sara, épouse du jeune Tobie, est une preuve frappante de la vérité de cette doctrine. Sara était possédée par le démon Asmodée (Tobie, XII, 14). Elle avait épousé successivement sept maris ; mais ce démon les avait fait périr les uns après les autres, dès la première nuit de leurs noces. Tobie effrayé ne pouvait se décider à demander cette fille en mariage, suivant le conseil que lui donnait le compagnon mystérieux de son voyage. Pour le rassurer, celui-ci, qui était l'ange Raphaël, fut obligé de lui révéler la cause de cette puissance meurtrière d'Asmodée : « Ecoutez-moi, je vous apprendrai qui sont ceux sur qui le démon a du

pouvoir. Lorsque des personnes s'engagent dans le mariage de manière qu'ils bannissent Dieu de leur cœur et qu'ils ne pensent qu'à satisfaire leur brutalité comme les bêtes qui sont sans raison, le démon a pouvoir sur eux » (Tobie, III, 8 ; VI, 16). Voilà qui est clair. Et le jeune Tobie, plein de la crainte de Dieu, épousa Sara et échappa aux fureurs d'Asmodée.

Le chrétien, qui ne doit avoir rien de commun avec le démon (I Corin., X, 20), doit donc se rappeler qu'il ne se mettra hors de ses atteintes qu'en restant fils adoptif de Dieu par la grâce (I Jean, V, 18) ; car, autant le démon est puissant sur le pécheur, autant il est naturellement impuissant sur le juste qui ne craint pas ses attaques les plus ouvertes (Ps., XC, 6). Satan le tente sans doute ; mais il ne tient pas devant sa résistance (Jac., IV, 7), et ses artifices sont déjoués par les armes que Dieu donne au juste : la vérité, la justice, la foi, la confiance, rendues efficaces par la prière (Eph., VI, 11-18).

*
**

Voilà un aperçu de ce qu'enseigne l'Écriture sur l'action diabolique en ce monde. Comme toutes ces vérités changent l'aspect de notre pauvre vie humaine ! La vie n'est plus un combat plus ou moins heureux pour des jouissances temporelles ; elle est quelque chose de bien plus grand et de bien plus digne. Elle est une partie engagée contre des géants invisibles qu'il faut combattre avec acharnement, ou qu'il faut servir comme esclaves des plus despotiques tyrans. L'enjeu est bien connu ; et, comme il est éternel, l'homme doit dire : je dois vaincre ; mais il ne peut consentir à ajouter : ou mourir.

Une pareille lutte peut lui sembler bien au-dessus de ses forces, et elle l'est en vérité. Le pauvre bonhomme de chair et d'os serait écrasé du premier coup, s'il n'avait d'autre appui que sa petite intelligence et ses sens impuissants ; mais la Providence, pour faire triompher sa faiblesse, lui a donné comme alliés d'autres géants invisibles dont la puissance peut lui assurer la victoire.

La mission de Raphaël ne fut pas seulement d'accompagner le jeune Tobie dans son long voyage, mais aussi de le défendre contre le démon Asmodée, possesseur de Sara et assassin de ses maris. Ce fut lui, en effet, qui chassa cet ange cruel, le saisit et le lia dans le désert de la Haute-Egypte, c'est-à-dire le contraignit d'y rester (Tobie, VIII, 3).

Cette lutte entre les bons et les mauvais anges nous est signalée également dans le prophète Daniel (X, 13, 20-21 ; XI, 1). Dieu avait résolu de se servir de Darius, roi des Perses, pour l'accomplissement de ses desseins sur le jeune prophète, et à cet effet il chargea l'ange Gabriel de veiller sur la conduite et les sentiments du prince païen. Mais les démons étaient là ; ils s'efforcèrent d'irriter Darius contre Daniel, pour perdre celui-ci et contrarier les desseins de la Providence. Appelant à leur aide d'autres démons d'une grande puissance, ils firent tant et si bien, qu'en effet Darius résista longtemps aux inspirations du saint Ange. Saint Michel, prince des armées célestes et protecteur de Daniel, dut intervenir, et s'unissant à

Gabriel, ils remportèrent tous deux la victoire contre les démons.

Les bons anges sont donc vraiment nos défenseurs contre l'enfer. Bien plus ; leur protection s'étend non seulement sur les individus, mais aussi sur les villes, sur les pays, sur les institutions, sur le sacerdoce, sur l'Eglise entière, en un mot sur tout ce que les démons détestent et attaquent. Sous la loi juive, saint Michel n'était-il pas le gardien du grand prêtre (Zach., III, 4-2) ; et maintenant n'est-il pas le protecteur de l'Eglise catholique ? C'est à ce titre qu'aujourd'hui il est invoqué publiquement après le Saint Sacrifice de la messe.

Ces anges, alliés de l'homme, peuvent, il est vrai, ne pas être par nature plus puissants que leurs adversaires les démons ; mais ils leur sont toujours supérieurs par la force surnaturelle que Dieu leur communique, et c'est par cette vertu divine qu'ils restent maîtres des anges déchus. Aussi, comme le fait remarquer saint Jude dans son Epître (v. 9), saint Michel commandant au démon se souvient-il qu'il n'est lui-même qu'une créature, et parle-t-il au monstre, non pas en son propre nom, mais au nom de Dieu : « Que le Seigneur te réprime ! *Imperet tibi Deus !* »

C'est qu'en réalité à Dieu seul appartient le dernier mot contre l'enfer. La mission du Fils de Dieu a été précisément de renverser cette domination quarante fois séculaire que Satan s'était adjugée sur le monde (I Jean, III, 8). A peine Lucifer avait-il posé la première pierre de son trône terrestre aux pieds de l'arbre du bien et du mal, que déjà Celui qui devait le renverser était promis à nos premiers parents tombés dans l'esclavage (Gen., III, 15). Que de fois, dans la suite des temps, les échos ont redit cette prophétie : « Dans la maison de David viendra quelqu'un qui renversera les idoles, exterminera l'esprit impur et ses faux prophètes (Zach., XIII, 2). Lorsqu'il paraîtra sur la terre, le démon ne pourra plus inspirer aux hommes sa prétendue sagesse, ni parler par la bouche de ses idoles, de ses sorciers et de ses magiciens » (Isaïe, XIX, 4-3) (1).

Il parut enfin, ce Sauveur, et un jour, les démons, rencontrant leur vainqueur, ne purent que s'écrier : « Laissez-nous, Jésus de Nazareth ! Etes-vous venu nous détruire ? Vous êtes le Saint de Dieu ! » (Luc, IV, 34.) Ils ont donc trouvé leur maître ! Leur audace tombe devant lui. Ils confessent sa divinité, ils demandent grâce, ils le supplient de ne pas les tourmenter, ils l'adorent prosternés (Marc, III, 41 ; V, 6 ; Luc, VIII, 28) ; et un mot de sa part suffit pour les mettre en fuite. Oui, au nom de Jésus, tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers (Philipp., II, 11).

Un jour même, Satan s'écrie par la bouche du possédé des Geraséniens (Mat., VIII, 29) : « Etes-vous venu nous tourmenter avant le temps ? » Ce temps dont il parle, c'est la fin du monde ; ces tourments, les tourments éternels. « Etes-vous venu pour nous chasser de ce monde et nous refouler dans le lieu des tourments avant la fin

des temps ? » Non, pas encore. Notre-Seigneur se contente de vaincre les démons et de briser leur empire, en donnant aux hommes le moyen de les vaincre comme lui, en attendant ce temps marqué. Ce temps venu, dit Isaïe (XXVII, 1), le Sauveur viendra définitivement avec sa puissance pour punir le monstre et l'enchaîner au fond des enfers pour toujours.

Parmi les choses diaboliques, il en est deux qui ont le privilège d'exciter d'une manière particulière la verve des sceptiques, et sur lesquels malheureusement l'ignorance des chrétiens de nos jours est aussi complète que générale ; je veux parler de l'existence des sorciers et des possessions. Or, il est peu de vérités qui soient plus clairement et plus fréquemment enseignées dans la Bible.

A la sortie d'Egypte, Dieu ordonna à Moïse de mettre à mort ceux qui usaient de sortilèges et d'enchantements (Exode, XXII, 18). Il dit encore dans sa loi : « Vous ne vous détournerez point de votre Dieu pour aller consulter les devins (*magos*) et les magiciens (*ariolos*) » ; *magos* sont les pythons qui ont leurs démons familiers, surtout les ventriloques ; *ariolos*, ceux qui consultent les victimes (Lev., XIX, 31). « Si un homme ou une femme a un esprit de python ou un esprit de divination, qu'ils soient lapidés » (Levit., XX, 27). Dieu ajoute : « Qu'il ne se trouve personne parmi vous qui prétende purifier son fils et sa fille en les faisant passer par le feu (en l'honneur de Moloch) (Lev., XVIII, 21), ou qui consulte les devins, ou qui observe les songes et les augures, ou qui use de maléfices, de sortilèges et d'enchantements, ou qui consulte ceux qui ont l'esprit de python et qui se mêlent de deviner, ou qui interrogent les morts pour apprendre la vérité ; car le Seigneur a en abomination toutes ces choses » (Deut., XVIII, 10-12). Que signifieraient ces paroles, si toutes ces choses n'étaient que des contes ou des supercheries ?

Moïse, voulant forcer Pharaon à laisser partir les Hébreux, se servit de la puissance miraculeuse que Dieu lui avait donnée et fit tomber sur l'Egypte des fléaux aussi extraordinaires que terribles, pour prouver la réalité de sa mission ; mais les magiciens du royaume réussirent par leur art diabolique à reproduire les mêmes phénomènes, changeant une verge en serpent, l'eau du fleuve en sang, et couvrant le pays d'une invasion de grenouilles (Exode, VII, 11-12, 22 ; VIII, 7). — Les Actes des Apôtres nous rapportent aussi qu'un certain Simon, magicien, faisait des prodiges en Samarie pour détruire l'effet produit par les miracles des Apôtres (Actes, VIII, 9-11) ; qu'un certain Bar-Jésu était également magicien et enfant du diable, et luttait contre saint Paul par les mêmes procédés (Actes, XIII, 6-10. A Philippe, saint Paul trouva encore une servante possédée d'un esprit de python, qui lui faisait dire la bonne aventure au grand profit de ses maîtres (Actes, XVI, 16).

Dans tous ces exemples ne trouve-t-on pas la magie sous toutes ses formes principales ? Or, ces faits, loin d'être exceptionnels, étaient très fréquents, puisqu'à Ephèse, saint Paul détruisit pour 50.000 pièces d'argent de livres de magie, que les

(1) Notre-Seigneur a, en effet, donné aux hommes tout ce qu'il faut pour vaincre le démon et le réduire à l'impuissance ; et, si le démon parle encore, c'est que les hommes le veulent bien.

chrétiens lui apportèrent afin d'être jetés au feu (Act., XIX, 19) ; ce qui suppose plusieurs milliers de livres à l'usage de quelques centaines d'hommes au plus.

Donc, impossible de nier l'existence des sorciers ; mais impossible aussi de prétendre que leur art était pure supercherie. Maintes fois, l'Écriture nous avertit que par cet art l'homme se met véritablement et directement en rapport avec le démon, et que les effets produits sont réels. Les sorciers d'Égypte changèrent réellement la verge en serpent et l'eau du fleuve en flots de sang. Les prodiges qu'opéraient Simon le Mage étaient bien réels, et aucune supercherie, aucune puissance humaine n'aurait pu le faire s'élever tout seul dans les airs devant une foule de spectateurs. Aussi le prenait-on pour un envoyé de Dieu (Actes VIII, 11). Les opérations des sorciers n'étaient donc pas de simples simagrées, mais des espèces de sacrements qui appelaient le démon et lui faisaient produire des prodiges au-dessus des forces humaines. C'est ce qui nous explique, sans doute, pourquoi Simon, voyant les apôtres communiquer aux fidèles le Saint-Esprit par l'imposition des mains, les prit pour des sorciers comme lui, en communication avec d'autres esprits par ce signe sensible et voulut leur acheter moyennant finances le secret de leur art (Act., VIII, 18-19).

Il est vrai que ces sacrements diaboliques n'opèrent pas infailliblement leurs effets, mais seulement lorsque Dieu le permet et dans la mesure qu'il lui plaît de permettre à Satan d'agir. Ainsi, les sorciers d'Égypte ne purent réussir dans leurs maléfices que parce que Dieu le permit pour le châtement de l'orgueilleux Pharaon (Exod., VII, 22) ; mais, un jour, Dieu s'opposa à leur art impuissant (Exod., VIII, 18-19), et l'on vit ces malheureux incapables de faire disparaître cette invasion de grenouilles qu'ils avaient fait venir (Ex., VIII, 7-8). De même, la pythoïsse consultée par Saül s'attendait bien à voir apparaître son démon familier sous la forme du prophète défunt qu'elle évoquait ; mais grande fut sa terreur, lorsqu'elle reconnut Samuel lui-même, envoyé par Dieu pour châtier le roi coupable (I Rois, XXVIII, 7-19).

*
*
*

Reste la question des possessions. L'Écriture en signale un grand nombre. Nous avons déjà rencontré le cas de Sara, possédée par le démon Asmodée et délivrée par l'ange Raphaël le jour de son mariage avec le jeune Tobie (Tobie, XII, 14). Nous avons cité Job. Fut-il possédé momentanément ou simplement obsédé ? L'Écriture ne le dit pas clairement ; elle dit seulement que Dieu abandonna le corps du saint homme à Satan qui le couvrit d'un ulcère (Job, II, 7). Quant à Saül, son cas est clair : il fut possédé, et le démon à qui Dieu le livra eut pour mission de le châtier de ses impiétés (I Rois, XVI, 14 ; XVIII, 10 ; XIX, 9). Les prêtres d'Achab devaient être aussi des possédés, puisque le démon rendait des oracles par leur bouche (III Rois, XXII, 21-23).

Viennent ensuite les nombreux exemples de l'Évangile : les deux possédés du pays des Geraséniens (Mat., VIII, 28) ; un enfant sourd et muet que Notre-Seigneur délivra (Marc, IX, 24) ; plusieurs personnes que le démon rendait muettes

et aveugles et dont la délivrance excita la haine des Pharisiens (Mat., IX, 32 ; XII, 22 ; Luc, XI, 14). Notre-Seigneur guérit encore la fille possédée de la chananéenne (Mat., XV, 21-28 ; Marc, VII, 24-30) ; une femme qui se présenta dans la synagogue toute courbée par le démon (Luc, XIII, 11) ; un enfant lunatique, qu'on lui amena après sa transfiguration (Luc, IX, 37-43). Chez la belle-mère de Simon, Notre-Seigneur guérit plusieurs possédés (Mat., VIII, 16, et en traversant la Galilée, il en rencontra encore un grand nombre (Mat., IV, 24 ; Marc, I, 39). Il en délivra aussi plusieurs avant de faire son sermon sur la montagne (Luc, VI, 18).

Les Apôtres eux-mêmes, envoyés de divers côtés par le Maître, trouvèrent beaucoup de possédés qu'ils délivrèrent au nom de Jésus (Marc, VI, 13). Du reste, ils n'étaient pas seuls à remplir cette mission : saint Jean rencontra un homme qui ne faisait pas partie du collège apostolique et qui cependant guérissait les possédés du démon (Luc, IX, 49). Citons encore Judas ; car il est dit qu'après sa communion sacrilège, Satan entra dans son corps (Jean, XIII, 27).

Finissons par les Épîtres de saint Paul. Cet apôtre livra aux démons le corps de deux chrétiens blasphémateurs, Hyménée et Alexandre (Tim., I, 20), et un corinthien incestueux (I Corin., V, 5). En voilà assez.

Comment nier, après cela, les possessions ? et comment ne pas être étonné quand on voit tant de chrétiens faire les scandalisés à l'annonce d'un de ces phénomènes diaboliques ? Pour les chrétiens d'autrefois, ces phénomènes n'avaient rien de surprenant, et ils étaient pour eux si manifestement surnaturels, que rien à leurs yeux ne prouvait mieux la divinité de Notre-Seigneur que la délivrance des possédés (Actes, X, 38 ; et *passim*, *Évang.*)

Que Dieu permette aux démons de tenter les hommes, cela se comprend encore, dira-t-on ; mais comment peut-il leur permettre de s'emparer ainsi de leur corps ? — Il a pour cela diverses raisons. Nous avons vu qu'en soumettant Job à cette épreuve extraordinaire, Dieu se proposait de faire éclater sa foi, et d'humilier le démon par une honteuse défaite (Job, II). De plus, ces phénomènes surnaturels qui scandalisent les esprits inclinés au scepticisme, sous prétexte de sagesse et de prudence, sont bien faits en réalité pour ranimer la foi des fidèles. Quelquefois même, ces épreuves sont un acte de la Miséricorde divine qui veut par là faire rentrer le pécheur en lui-même et le ramener au bien. Tel fut le cas du corinthien incestueux dont nous avons parlé plus haut (I Cor., V, 5) ; ainsi que celui d'Hyménée et d'Alexandre, qui apprirent par là à ne pas blasphémer (I Tim., I, 20).

Mais très souvent ces possessions viennent simplement du péché et sont un châtement sans repentance : exemples, Saül et Judas (I Rois, XVI, 14-15 ; Jean, XIII, 27). C'est sans doute pour leur éviter ce malheur possible que saint Paul dit aux Ephésiens de ne pas se mettre en colère pour ne pas donner au diable l'occasion de s'emparer d'eux (Eph., IV, 28). C'est donc ici le cas de ne pas oublier qu'un des principaux effets du péché est de mettre l'homme sous la domination des démons.

*
**

Voici maintenant quelques remarques pratiques et importantes, qu'il est facile de tirer des récits détaillés que l'Évangile nous fait de certaines possessions.

Pour satisfaire leur cruauté, et certainement aussi pour dérouter nos superbes savants, les démons se cachent ordinairement dans leurs victimes sous la forme d'une maladie ou d'une infirmité qu'ils leur communiquent; et les imbéciles disent: « Ce n'est qu'une maladie. » Du temps de Notre-Seigneur, Satan employait même cette ruse. Parmi les possédés de l'Évangile, il y en avait de lunatiques qui n'entraient en crise qu'à certaines phases de la lune (Mat., XVII, 14 et ailleurs), pour faire croire sans doute que cet astre inoffensif était pour quelque chose dans leur maladie; d'autres avaient une difformité quelconque; témoin cette femme qui était pliée en deux comme par une maladie naturelle (Luc, XIII, 11); d'autres étaient sourds, muets ou aveugles (Mat., IX, 32; XII, 22; Luc, XI, 14; Marc, IX, 16, 24); d'autres tombaient à terre et écumaient comme des épileptiques (Luc, IX, 39). D'où il faut conclure que toutes les possessions ne sont pas faciles à reconnaître et que la présence d'une maladie même nerveuse ne prouve ni pour ni contre leur existence.

Seconde remarque: la même personne peut être possédée par plusieurs démons à la fois. Un des possédés du pays des Geraséniens n'avait dans le corps qu'une légion de diables (Marc, V, 9); et Notre-Seigneur dit qu'un démon chassé une première fois peut aller chercher d'autres démons comme lui et rentrer avec eux dans le possédé (Luc, XI, 26). Ces monstres ont d'ailleurs tout avantage à cela; car, au dire de Notre-Seigneur, plus ils sont nombreux, plus ils sont difficiles à chasser (Luc, XI, 24-26).

Troisième remarque. Dans les possédés, les manifestations diaboliques ne sont pas continues; elles dépendent uniquement des caprices du démon. Ainsi l'enfant que Notre-Seigneur guérit en descendant de la montagne, avait des crises intermittentes, et la dernière éclata à la vue du Maître (Marc, IX, 17-19; Luc, IX, 39, 42).

Quatrième remarque. Il arrive quelquefois que les possédés perdent toute sensibilité dans leurs crises diaboliques, ou du moins si leur corps souffre, c'est presque toujours inconsciemment, et la crise passée, le malheureux ne se souvient plus de rien. Le possédé que le démon furieux jeta par terre au milieu de la synagogue, en présence de Notre-Seigneur, se releva sans avoir éprouvé aucun mal (Marc, I, 25-26; Luc, IV, 35). — Cette insensibilité est très heureuse; car, que deviendraient ces malheureux au milieu de ce déluge de maux qui vient fondre sur eux? Le démon les renverse à terre, ou dans le feu, ou dans l'eau; il les fait se débattre, crier, grincer des dents, se dessécher (Mat., XVII, 14; Luc, IX, 39; Marc, I, 26; IX, 17). Quelquefois, il les dépouille de leurs vêtements pour les déchirer et les frapper (Luc, VIII, 27). Il les fait tomber dans des crises de jalousie et de colère, comme Saül (I Rois, XVI, 14; XVIII, 40; XIX, 9), les couvre de plaies, comme Job (Job, II, 7); et ordinairement

les précautions humaines sont impuissantes à les protéger contre une si grande malice. Les possédés des Geraséniens étaient chargés de chaînes; mais, dans leur fureur, ils les brisaient pour pouvoir se battre et se déchirer avec des pierres (Marc, V, 4-5; Luc, VIII, 29).

*
**

Dieu, heureusement, n'a pas permis que le mal fut sans remède, et il a ordonné à ses ministres d'y mettre la main. Ayant un jour réuni les douze, Jésus leur donna vertu et puissance sur les démons pour les chasser (Mat., X, 1; Luc, IX, 1): « Voici, leur dit-il, que je vous ai donné pouvoir de fouler aux pieds les serpents, les scorpions et toute la puissance de l'ennemi; toutefois ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel (Luc, X, 19-20). Voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru: ils chasseront les démons en mon nom » (Marc, XVI, 17).

Et les Apôtres, parcourant le pays, éprouvèrent sans retard l'efficacité des paroles du Sauveur. Ils revinrent en disant: « Seigneur, voici que les démons eux-mêmes nous obéissent en votre nom » (Luc, X, 17). Ce pouvoir, ils l'exercèrent dès le début de leur apostolat, et tous les possédés qu'on leur présentait étaient guéris (Act., V, 16; VIII, 7). Une pythonisse, fascinée par la puissance de saint Paul, le suivit pas à pas pendant trois jours, ne cessant de confesser tout haut son autorité et s'écriant qu'il était le serviteur de Dieu, jusqu'à ce que saint Paul eut forcé le démon à la laisser en paix (Act., XVI, 10).

Les prêtres de la loi mosaïque avaient joui, eux aussi, de ce pouvoir surnaturel; mais, avec la loi nouvelle, ils le virent passer aux mains des disciples du Christ, et lorsqu'un jour des exorcistes juifs voulurent exercer leur ancienne puissance et chasser le diable au nom du Dieu de saint Paul, un démon leur répondit en ricanant: « Je connais Jésus, et je sais qui est Paul; mais, vous, qui êtes-vous? » Et ce disant, il leur arracha leurs vêtements et les frappa avec violence (Act., XIX, 13-16).

A-t-on remarqué tout à l'heure ces paroles de Notre-Seigneur: « Voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru: ils chasseront les démons » (Marc, XVI, 17). Pour exercer cette puissance surnaturelle, il faut donc croire; il faut la foi, et une foi vive assurément, car les disciples qui avaient certainement la foi, ne l'avaient pas toujours eue au degré voulu pour remplir ce ministère avec succès. Un jour, ils se plaignirent de n'avoir pu délivrer un enfant possédé. « O race incrédule, répondit Notre-Seigneur, jusques à quand serai-je avec vous? » (Mat., XVII, 16). — « Mais pourquoi, Seigneur, n'avons-nous pas pu chasser ce démon? » — « A cause de votre incrédule, reprit Jésus. » (Mat., XVII, 19). Il faut donc une foi ferme.

Mais cela ne suffit pas. Il faut en plus la prière et la mortification; car Notre-Seigneur ajoute aussitôt: « Cette race ne se chasse que par la prière et le jeûne » (Mat., XVII, 20; Marc, IX, 28).

Selon les interprètes, ces dernières paroles de Notre-Seigneur s'appliqueraient surtout à certains démons plus forts et plus tenaces, et par consé-

quent plus difficiles à chasser que les autres. Un de ces démons opiniâtres, contre lesquels une plus grande vertu est nécessaire, possédait précisément cet enfant lunatique que les Apôtres étaient impuissants à délivrer. Cette possession, d'après le récit évangélique, paraît en effet plus terrible que les autres (Mat., XVII, 15-20; Marc, IX, 16-28; Luc, IX, 38-44).

*
**

L'Écriture nous apprend encore que les exorcistes peuvent trouver dans les reliques des saints une arme puissante contre le démon. Saint Paul était encore vivant, et cependant les linges qui avaient touché à sa personne, appliqués sur les possédés, les délivraient déjà par la vertu de sa sainteté (Act., XIX, 12). Mais, de fait, ces expulsions instantanées sont des miracles (Act., XIX, 14) plutôt que des exorcismes; et, dans les cas ordinaires, les ministres de Dieu doivent lutter corps à corps avec le monstre. Jésus en avertit ses apôtres par cette comparaison: « Lorsqu'un homme fort et armé garde sa maison, tout ce qu'il possède y est en sûreté; mais, s'il en survient un autre plus fort que lui, qui le surmonte dans la lutte, il lui enlèvera toutes ses armes, il le liera, et prendra ses dépouilles » (Luc, XI, 21-22; Mat., XII, 29). C'est donc le plus fort qui chasse l'autre. Il en était de même sous la loi mosaïque, si bien que les Juifs, fort surpris de voir Notre-Seigneur guérir les possédés par une seule parole, reconnurent aussitôt en lui une puissance surnaturelle.

Cette résistance des démons ne doit pas nous surprendre, puisqu'ils se trouvent plus à l'aise dans le corps d'un malheureux homme que dans les enfers. C'est pour cela que, se voyant un jour sur le point d'être chassés par Notre-Seigneur, ils le supplièrent de ne pas leur ordonner d'aller dans l'abîme (Luc, VIII, 31). Notre-Seigneur nous dit même que ces anges déchus aiment bien mieux posséder un homme que de rôder partout sur la terre: « Lorsqu'un esprit impur est sorti d'un homme, il s'en va par les lieux arides cherchant du repos, et, comme il n'en trouve point, il dit: Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti. Alors, il s'en va chercher d'autres esprits plus méchants que lui, et ils retournent tous dans le possédé » (Luc, XI, 24-26). — Ces paroles prouvent aussi qu'on peut être possédé plusieurs fois.

Aussi ces monstres sont-ils furieux, lorsqu'ils se voient obligés d'abandonner leurs victimes. Quelquefois, avant de la quitter, ils se vengent sur elles par mille tourments horribles, leur font pousser de grands cris (Marc, I, 26), les agitent, les roulent à terre, les font écumer de rage et tomber en léthargie (Marc, IX, 19-25; Luc, IX, 42).

*
**

Une dernière question, de peu d'importance d'ailleurs.

L'homme pourrait-il, en ayant recours à un démon supérieur, chasser un démon inférieur? Il est évident que dans ce cas la délivrance ne serait pas le résultat d'une expulsion, mais plutôt d'une convention coupable qui ne saurait aboutir qu'à un plus grand mal.

La possibilité de cette opération diabolique était connue des Juifs, puisqu'à plusieurs reprises les

Pharisiens accusèrent Notre-Seigneur de délivrer les possédés par la puissance de Belzébuth, chef des démons. Notre-Seigneur leur répondit: « Je ne chasse pas Satan par Satan; car, s'il en était ainsi, Satan se détruirait lui-même » (Mat., XII, 24-26; IX, 34).

En opérant ces délivrances, le Divin Maître renversait en effet le royaume de Satan dans le monde et sauvait les âmes (Mat., XII, 28).

Les Apôtres exorcisaient aussi dans le même but, et, pendant qu'ils chassaient Satan, Notre-Seigneur voyait ce monstre précipité du ciel, c'est-à-dire de la terre dont il se faisait un ciel en s'y faisant adorer comme Dieu (Luc, X, 18).

L'accusation des Pharisiens n'était donc qu'un blasphème; mais de la réponse de Notre-Seigneur on ne peut pas conclure qu'un prince des démons ne puisse pas faire quitter à un ange inférieur le corps qu'il possède, quand par là il peut mieux tromper les hommes et affermir son royaume. Si Notre-Seigneur nie que ce recours à un démon supérieur soit son fait, il ne nie pas qu'il soit possible; et, s'il n'avait jamais eu lieu, les Pharisiens n'auraient pas eu la pensée d'en accuser Notre-Seigneur.

Dans ces délivrances simulées, Satan n'est plus le vaincu, mais le vainqueur; et *malheur aux vaincus!*

Abbé X***.

Nous lisons dans la *Civiltà Cattolica*, n° du 7 juillet 1894:

« La franc-maçonnerie, on le sait, veut faire croire qu'elle n'admet pas de sœurs dans ses assemblées; mais il suffit de jeter un simple coup d'œil sur l'histoire et sur les documents publiés par les francs-maçons eux-mêmes pour ne pas se laisser tromper par ces assertions. Cependant, quelques francs-maçons ayant, même dans ces derniers temps, remis à neuf leur ancienne fable tombée dans le discrédit, des hommes, parfaitement au courant des affaires de la franc-maçonnerie, se sont mis à la démolir de nouveau. La première place revient à Léo Taxil, à Ricoux, à Mgr Meurin, à Bataille. Plusieurs fois, dans cette revue, nous en avons aussi parlé expressément, surtout dans *Maçon et Maçonne*, où nous avons réuni tout ce qu'on peut mettre sous les yeux des lecteurs honnêtes et des lectrices qui se respectent.

« Néanmoins, le livre de M. De la Rive n'est point inutile; il est même précieux pour deux raisons principales: 1° Il montre, comme dans des annales, l'existence des loges de femmes, en commençant par les premières qui ont fait leur apparition vers 1730, et en continuant son étude jusqu'en 1894. Sous chaque année, il groupe des documents nombreux de la franc-maçonnerie qui attestent l'existence des sœurs, en même temps qu'ils font connaître leurs gestes, et l'action des loges relativement à l'enfance et à la jeunesse de l'un et de l'autre sexe. C'est une démonstration capitale, péremptoire, surabondante. Il parle surtout de la France, ce qui ne l'empêche pas de faire une excursion dans les autres pays où l'œuvre de la franc-maçonnerie s'est étendue: les Mopses existent et elles s'agitent en Italie, en Espagne, dans les deux Amériques, un peu partout. On croirait difficilement quelle armée de femmes affiliées à la franc-maçonnerie milite dans le monde. Mais M. De la Rive s'avance toujours avec des documents sans réplique, et la lumière qu'il communique à ses lecteurs est inexorable. Partout où surgissent des loges masculines s'élève aussi presque inévitablement une loge de Sœurs, surtout à notre époque. Celles-ci ont des

constitutions propres, des initiations d'après un rituel propre, des devoirs propres, indépendamment de celui qu'on leur inculque sans cesse : Générosité, Silence, Discretion. 2° Ce livre révèle avec prudence et modération l'esprit et les mystères des sœurs de la franc-maçonnerie et même les plus récentes créations des sœurs palladiques qui se déclarent elles-mêmes vouées à Lucifer et fidèles à son culte. Il y en a aussi en Italie.

« Nous sommes persuadés que le temps est venu pour les pères de famille, les institutrices même religieuses, de connaître les dangers auxquels la jeunesse est exposée, surtout les jeunes filles élevées dans les écoles irrégulières. Aucun livre, à notre avis, ne convient mieux pour cela que l'ouvrage de M. De la Rive. Réveillons-nous, et connaissons notre temps. La première chose nécessaire pour éviter un précipice, c'est de savoir qu'il existe et qu'il est près de nous. »

SOLIDARITÉ CATHOLIQUE

Nous faisons appel au dévouement de nos lecteurs, en faveur d'un courageux organe catholique, le *Nouveau Moniteur de Rome*, contre qui la rage des francs-maçons italiens gouvernants s'acharne d'une façon incroyable. Notre vaillant confrère romain n'en est plus à compter les procès et les saisies arbitraires des sectaires au pouvoir. Crispi et l'intrus du Palais-Borghèse espèrent faire disparaître le *Nouveau Moniteur* à force de confiscations et d'amendes.

Il y a deux mois, le gouvernement intentait un nouveau procès au défenseur du Saint-Siège ; les poursuites étaient commencées, il allait comparaître devant le jury ; mais, le sort ayant désigné des jurés que Crispi jugea capables d'acquitter, l'affaire a été remise sans allégation d'un motif quelconque, et, par changement de tactique, c'est au tribunal correctionnel que le *Nouveau Moniteur* est déféré.

C'est donc accomplir une bonne œuvre que de soutenir ce courageux journal.

Les abonnements pour la France sont reçus aux prix suivants : trois mois, 13 fr. ; six mois, 25 fr. ; un an, 50 fr. Grand format. Le journal paraît tous les jours, excepté le dimanche.

Le *Nouveau Moniteur de Rome* est l'unique journal catholique de Rome rédigé en français.

On sait que tous les documents et notes du Vatican y sont publiés officiellement en même temps que dans l'*Osservatore romano*.

Tout ce qui concerne le journal doit être envoyé au directeur, à cette adresse : M. le directeur du *Nouveau Moniteur de Rome*, via Celsa, n° 8, à Rome.

Comme participation aux frais du pourvoi en cassation de M. le chanoine Mustel (affaire du F. Dupérouzel contre la *Revue catholique de Coutances*), nous avons reçu :

6 fr. de MM. les abbés Rullier, Miège et Joseph Bochet, tous trois missionnaires diocésains de Tarentaise (2 fr. chacun) ; 10 fr. de M. le chanoine Boulogne, aumônier à Reims ; 1 fr. de M^{lle} M. Vernet ; 1 fr. de M. Schmid ; 5 fr. de M. l'abbé G. Destanque, aumônier à Bordeaux (sommes reçues jusqu'au lundi 13 août).

LE MYSTÈRE DE PLAISANCE

A la suite de la *Libre Parole*, quelques journaux ont fait un certain bruit autour d'une curieuse affaire, dont le quartier de Plaisance (XIV^e arrondissement de Paris) a été le théâtre, il y a quelques semaines, et un grand nombre de nos abonnés nous ont écrit pour nous demander ce que nous en pensons.

Il est bien difficile de se prononcer sur cet incident, dont on trouvera tous les détails dans la *Libre Parole*, n°s des 20, 21, 22, 23 et 24 juin.

Résumons les faits.

Un enfant de l'école de la rue d'Alésia, que sa mère, non pratiquante, avait envoyé à la chapelle de la rue du Texel pour y suivre les exercices de préparation à la première communion, trouva à la porte de cette chapelle un prêtre barbu, qui se fit remettre ses papiers (acte de baptême, certificat d'un premier catéchisme, régulièrement suivi à Notre-Dame des Champs, etc.) et le conduisit dans un local situé à proximité, dans la même rue. Jusqu'au jour de la première communion, le jeune Fezas, en compagnie d'autres enfants réunis là et appartenant à d'autres quartiers, reçut un enseignement soi-disant religieux, au début, puis fort satanique, graduellement. En outre, le jeune Fezas et ses compagnons furent menés deux fois en promenade par le prêtre barbu, à Clamart et à une foire de Paris.

Chaque jour, l'enfant rapportait à sa mère, ouvrière en buses, veuve, des friandises, du poulet, des jouets et autres cadeaux, distribués aux catéchumènes par le prêtre barbu. La mère n'y attacha pas grande importance, croyant que tout cela était dû à la générosité du curé de la paroisse.

Au jour de la première communion, M^{me} Fezas alla à l'office de l'après-midi, à la chapelle de la rue du Texel, et remarqua que son fils et quelques autres enfants n'étaient pas mêlés au groupe des premiers communiant ; elle s'en plaignit au curé. Celui-ci ne connaissait pas l'enfant, ne l'avait jamais vu au catéchisme. Le jeune Fezas, interrogé, dit que le prêtre barbu lui avait donné la communion le matin, mais « avec une sorte de bonbon fade ».

Cette bizarre aventure ayant causé une certaine émotion dans le quartier, les rédacteurs de la *Libre Parole* ouvrirent une enquête. L'enfant a été déclaré par ses professeurs très intelligent et n'ayant jamais menti ; les médecins ont reconnu qu'il n'était nullement halluciné. Le jeune Fezas affirmait que le catéchisme qu'on lui avait enseigné se faisait en présence d'un crucifix renversé, et que le prêtre barbu prêchait que la religion catholique ne valait rien, qu'il n'y avait plus de bon Dieu, qu'il fallait aimer le mal, etc. Sitôt l'émoi à Plaisance, une dame restée inconnue vint chez M^{me} Fezas, tandis qu'elle était à son atelier, monta jusqu'à son appartement, après se l'être fait indiquer par le concierge, et glissa sous la porte une enveloppe contenant les papiers que le prêtre barbu s'était fait remettre par l'enfant. Le commissaire du quartier, considérant que le jeune Fezas n'avait eu aucun mal et à raison de ce que les papiers avaient été restitués, fut d'avis que la justice n'avait pas à intervenir, et l'affaire en resta là.

Le mystère n'a donc pas été élucidé.

L'enfant a conduit, cependant, les rédacteurs de la *Libre Parole* à la salle où on lui a fait le catéchisme diabolique ; c'est le temple d'une secte protestante (rue du Texel, 29), dépendant du grand temple baptiste de la rue de Lille ; mais on n'y a pas trouvé le crucifix cloué sur le mur la tête en bas, et il est juste de reconnaître que les baptistes ou leurs locataires satanistes ont eu tout le temps de remettre les choses en état.

Bien entendu, les baptistes se défendent, en niant d'une façon absolue et en traitant le jeune Fezas d'halluciné. Cependant, il est bon de savoir qu'ils sont,

parmi les protestants, au nombre des plus hostiles contre le catholicisme, et qu'ils louent souvent leurs salles à des sociétés plus ou moins recommandables. Quand ils réussissent à amener un catholique à eux, ils le rebaptisent, après lui avoir fait subir une baignade, dite de *purification*, « pour le laver de la souillure du baptême romain ». Si donc les sectaires de la rue du Texel ne sont pas personnellement les coupables dans cette affaire, ils restent néanmoins suspects d'avoir prêté leur local à quelque groupe de satanistes, qu'il sera bien difficile de découvrir.

On a parlé de maçons lucifériens, de palladistes. Nous croyons que, cette fois, il y a erreur à leur sujet ; ce n'est pas là une de leurs manœuvres.

Quel est le faux prêtre qui a joué le principal rôle dans l'aventure ? Tout ce qu'on sait, c'est qu'il portait une soutane, n'avait pas de tonsure, avait un lorgnon, était grand et barbu. Plusieurs habitants de la rue du Texel et une religieuse de la rue de Vanves l'ont vu, mais ne soupçonnaient pas son manège, tout en lui trouvant des allures étranges. Leur témoignage a confirmé celui du jeune Fezas. La dame, qui a rapporté les papiers sans se faire connaître, est jeune, de mise assez élégante, boitant légèrement ; les personnes qui certifient l'avoir vue n'ont aucun intérêt à dire le contraire de la vérité. Enfin, on a retrouvé un deuxième enfant, nommé Hutin, qui, bien que n'ayant pas suivi le catéchisme diabolique, a pris part à une des promenades, sous la conduite du prêtre barbu ; Hutin et Fezas se sont reconnus comme ayant été ensemble, avec d'autres enfants, le jour où leur mystérieux guide les mena s'amuser à la foire.

Quoique la lumière n'ait pas été faite sur cette incompréhensible affaire, nous avons jugé utile de la relater dans notre revue. Peut-être, quelque jour, la vérité sera-t-elle découverte inopinément. En attendant, notre avis est qu'il s'agit là de quelque haute fantaisie d'un des groupes satanistes fonctionnant isolément à Paris.

J.-B. Vernay.

Conversion d'un Haut-Maçon

Dans le dernier fascicule du *Diabte au XIX^e Siècle* (fascicule 19, n^o de juin), le docteur Bataille a publié les lignes suivantes, page 528 :

Si les prières que j'ai demandées à mes lecteurs ne nous ont point encore obtenu la conversion de cette pauvre et chère Diana Vaughan, elles nous ont valu déjà celle d'un de ses amis, d'un de ses compagnons de lutte contre Lemmi, et j'ai grande joie à en donner la première nouvelle à l'intrus du palais Borghèse. Un membre actif de l'un des Suprêmes Conseils d'Europe, un des chefs pourvu des plus hauts grades, — dont je n'ai pas à publier le nom pour l'instant, mais dont j'affirme le complet retour à Dieu, — vient de faire le grand pas décisif. Comme miss Vaughan, il s'est retiré de la Franc-Maçonnerie ; mais il est allé plus loin que l'ex-grande maîtresse de New-York, il a ouvert les yeux à la lumière de Dieu, de notre Dieu, du seul vrai Dieu. Son abjuration, prononcée à Rome où il s'est rendu, il vient de faire une pieuse retraite dans un monastère, sous la direction d'un saint évêque. Maintenant, réglant ses affaires et se rendant en une ville où il sera, espérons-le, en sûreté, il se prépare à porter, à son tour, son coup de pic démolisseur contre les murailles du temple du grand architecte Satan.

Cette nouvelle n'a pas manqué de surprendre très agréablement les abonnés du docteur Bataille ; mais nous pouvons dire que deux des rédacteurs de la *Revue Mensuelle* l'attendaient en quelque sorte d'un jour à l'autre. En effet, l'un de nous, celui qui est chargé le plus spécialement des enquêtes sur la haute maçonnerie, avait réussi, à une époque assez récente, à se mettre en relation avec le F. dont il s'agit, et, en lui rappelant certains souvenirs qui ne pouvaient que le toucher, il avait eu l'occasion d'échanger avec lui quelques lettres.

A la lecture de la correspondance de ce haut-maçon, notre collaborateur et ami comprit que de grands combats se livraient dans l'âme de l'infortuné, lié à la secte par des serments, mais au fond la méprisant ; en réalité, il la servait avec répugnance, depuis qu'il avait eu preuves sur preuves de la malhonnêteté invétérée d'un très grand nombre de chefs ; mais, aveugle encore, et croyant les catholiques dans l'erreur, il espérait qu'un réformateur quelconque, homme probe, surgirait un jour pour purifier la franc-maçonnerie et la dégager de ses œuvres de crime et de turpitude.

Sans faire savoir de qui il s'agissait, notre collaborateur demanda des prières et s'occupa de préparer les voies à cette conversion qu'il attendait avec espérance. Elle s'est produite, en effet, brusque et complète, à la suite des bruyants incidents du schisme (aujourd'hui terminé) des hauts-maçons américains.

Avec quelle joie notre ami nous annonça cette heureuse nouvelle, point n'est besoin de le dire. Le docteur Bataille qui, personnellement, se trouvait avoir connu notre converti, peu, il est vrai, mais assez pour le juger, fut le premier mis au courant et n'hésita pas à déclarer que sa sincérité ne faisait pour lui aucun doute ; c'est, en effet, un homme à l'esprit ardent, mais franc et loyal.

Par prudence, cette conversion n'a été apprise qu'à quelques intimes ; puis, nous demandâmes à notre nouvel allié s'il était décidé à aller jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à se rendre à Rome, faire une démarche auprès du Vatican et prononcer une définitive abjuration.

La réponse ne se fit pas attendre, et elle fut affirmative.

Un de nos amis, qui avait justement à aller à Rome à ce moment-là, fut à son tour mis au courant, et tout fut disposé pour qu'il se rencontrât avec notre cher converti. Cet ami et sa digne épouse lui servirent de parrain et de marraine devant le Saint-Office, lors de l'abjuration.

D'autre part, un saint évêque, touché des bonnes dispositions de l'enfant prodigue, voulut bien se charger de lui faire faire une retraite, bien nécessaire à son âme dans un pareil moment, au cours d'une si complète transition.

Bref, aujourd'hui, le haut-maçon converti, fortement retrempé par la foi, heureux de s'être dégagé des liens criminels qui l'enchaînaient et qu'il a courageusement brisés, et obéissant à l'ordre du Pape : « Arrachez les masques ! » est prêt à révéler à son tour ce qu'il sait, ce qu'il a vu, ce qui a été comploté en sa présence et quelquefois hélas ! avec sa participation.

La *Revue Mensuelle* m'a donné la mission de me rendre, ces jours-ci, auprès de lui, pendant qu'il prend ses dernières mesures pour être à l'abri des ultionnistes. Et certes, si quelqu'un a besoin d'être prudent, c'est bien lui.

Vénérable d'une Loge, membre actif de l'un des Suprêmes Conseils du Rite Écossais, garant d'amitié auprès de Suprêmes Conseils et de Grands Orients, ayant, comme haut-maçon, accès au Souverain Directoire Administratif de la Franc-Maçonnerie Universelle, commandeur d'ordres de chevalerie maçonnique, membre de l'un des quatre Grands Directoires Centraux, et l'un des hauts-gradés qui ont fait campagne avec miss Diana Vaughan contre Lemmi, il est sûr d'attirer sur lui de terribles colères. Personne encore ne sait sa conversion dans le monde sectaire, et c'est seulement quand il sera bien à l'abri de la rage maçonnique (c'est-à-dire dans 8 ou 10 jours) qu'il enverra ses lettres de démission partout où il a une fonction ou un grade.

Je me suis donc rendu dans la ville où provisoirement il réside, et j'ai été reçu par lui à son hôtel.

En toute sincérité, je dirai que ma première impression a été excellente. Il me paraît tout à fait résolu ; il a vraiment brûlé ses vaisseaux.

C'est avec modestie et émotion qu'il me parle de son abjuration solennelle au Vatican, de cet acte qui a changé tout le cours de sa vie.

Je lui demande sous quelle forme il fera ses révélations, si ce sera sous la forme populaire des livraisons, comme le docteur Bataille.

— Non, me répond-il (il s'exprime très aisément en français) ; je préfère frapper tout de suite un grand coup. Je viserai la tête de la maçonnerie, et puisqu'aujourd'hui le chef suprême est Lemmi, c'est à Lemmi que je consacrerai mon volume.

— Tout un volume ? fais-je étonné.

— Oui, oui, tout un volume ; sa biographie est plus intéressante que vous supposez, et, en racontant son histoire, depuis sa naissance jusqu'à aujourd'hui, je traiterai forcément les questions de haute-maçonnerie, puisque voilà quarante ans que Lemmi est mêlé à tout... Vous ne pouvez pas soupçonner tout ce qu'il y a de sombres mystères dans la vie de cet homme...

— Le fait est que les personnes qui s'intéressent aux questions de maçonnerie ont été un peu surprises de la notoriété subite qui a mis en vedette ce nom d'Adriano Lemmi, longtemps inconnu.

— Oh ! les personnes qui n'ont étudié la maçonnerie que superficiellement !...

— On a fait du bruit autour de sa condamnation pour vol par le tribunal correctionnel de Marseille...

— Ce n'est rien auprès du reste, cela !... Lemmi a mérité vingt fois les galères, et même la guillotine, si la peine de mort existait en Italie.

— Comment donc ?

— Mais comme assassin, monsieur ! Ses mains crochues de juif fripon sont teintes de sang ! C'est le dernier des scélérats... Chez vous, on a guillotiné Emile Henry, on va guillotiner Caserio ; mais Emile Henry et Caserio ont commis moins d'assassinats qu'Adriano Lemmi, dit Simon.

— Et vous vous proposez de raconter tous ses crimes ?

— Parfaitement.

— Vous signerez votre volume ?

— Non seulement je signerai mon volume ; mais j'y insérerai la photographie de mes diplômes maçonniques... Tenez, voici mon diplôme de 33^e du Rite Écossais ; à ce Suprême Conseil, j'ai succédé à un ministre chef de cabinet, à un homme d'État bien connu d'Europe ; je vous dis cela pour vous expliquer que l'on ne pourra pas prétendre que je suis un maçon de fantaisie, et non pour m'enorgueillir ; car, pour mon âme, il aurait mieux valu que je ne m'affilie jamais à la secte. Quand je pense que j'aurais pu mourir dans cette situation où j'étais, et mourir peut-être subitement, je frémis. Aussi, je bénis Dieu de m'avoir ouvert les yeux !... Oui, je signerai. Vous comprenez, moi, je ne suis pas dans la situation du docteur Bataille ; je n'ai pas d'enquête à continuer, et je ne veux à aucun prix remettre les pieds dans ces antres de l'infamie, même pour y surprendre de nouveaux secrets. Le docteur Bataille a sa manière d'opérer, qui ne va nullement à mon tempérament. Je le connais, allez ; je sais qui il est. C'est un homme d'étude, froid, imperturbable. Moi, maintenant que je suis si heureux d'être redevenu catholique, je ne pourrais pas revoir, sans me trahir, ces criminels, ces brigands, avec qui j'ai trop longtemps frayé. Il n'y a pas d'enquête qui tienne ; j'en sais assez, et ce que je sais, avec les documents que je produirai, est plus que suffisant pour édifier complètement le public profane...

Le mot vient de lui échapper, par un restant d'habitude ; en me voyant sourire, il s'aperçoit de son *lapsus* et s'excuse.

Sachant par le docteur Bataille qu'il connaît miss Vaughan, je mets la conversation sur elle. Il a fait sa connaissance il y a cinq ans, lors qu'elle vint en Europe à l'occasion de l'exposition de Paris, et il m'en parle dans les termes d'une grande amitié pour elle.

Je lui demande s'il pense qu'elle se convertira,

à son tour, ne lui cachant pas l'opinion du docteur Bataille qui commence à perdre espoir.

— J'ai plus grande confiance, moi, me dit-il; je sais des choses particulières qui m'interdisent de désespérer. Oui, elle se convertira, elle aussi; c'est ma pensée intime. Priez pour elle, mon cher ami, comme vous avez prié pour moi.

Nous nous sommes séparés sur ce mot; et je suis rentré à Paris, heureux d'avoir vu cet homme à qui la grâce de Dieu vient d'être si abondante.

Richard Lenoël.

Est-ce une Sœur-Maçonne ?

« Un ancien préfet de l'Empire » vient de publier dans le *Journal* (n° du 6 août) une histoire des plus curieuses relative à un complot mazzinien perpétré contre Napoléon III et demeuré inconnu.

Nous relevons ce récit à raison du rôle important qu'y joue une femme; ce qui nous permet de poser la question : « Est-ce une sœur maçonne ? »

Dans son second volume du *Diable au XIX^e Siècle*, le docteur Bataille, après avoir très lumineusement expliqué le recrutement, l'organisation et le fonctionnement de la maçonnerie féminine, résume ainsi en trois catégories les sœurs maçonnes (page 438) :

« 1° Les pseudo-sœurs servent à masquer les autres; l'ignorance qu'elles ont des mystères isiaques les pousse à prôner l'innocuité de la franc-maçonnerie; elles répètent à qui veut les entendre que les loges sont calomniées, et, vu leur bonne foi, elles sont un excellent instrument de propagande. 2° Les vraies sœurs servent à apprendre aux frères à se perfectionner dans l'art de vaincre leurs passions; *cachant avec un soin jaloux leur affiliation, elles jouent encore un rôle au sein de la société profane : elles sont les espionnes attitrées de la secte.* 3° Les sœurs-chefs, en dehors de la direction des ateliers, travaillent à faire pénétrer les principes de la maçonnerie dans la société. »

Il y a donc une catégorie de sœurs maçonnes, qui, profondément dépravées, ne se bornent pas à se livrer à l'infamie au sein des loges androgynes, mais qui encore emploient, dans la « société profane », leurs moyens de séduction à seconder les mystérieux desseins des chefs de la secte; elles sont des complices, des auxiliaires obéissant au mot d'ordre secret, et, comme telles, ce sont là des femmes extrêmement dangereuses.

Leur complicité va-t-elle jusqu'à favoriser l'accomplissement d'un crime, d'un assassinat ?

Cela ne fait aucun doute pour quiconque a lu le rituel de Sublime Ecossaise, 5^e degré de la Maçonnerie d'Adoption, qui a été publié et par M. Léo Taxil et par M. De la Rive. L'authenticité de ce rituel est indiscutable; il a même été publié, mais en partie et pour les maçons seulement, par le F. Ragon, dans son *Manuel de la Maçonnerie d'Adoption*, brochure in-8°, qui figure dans le catalogue du F. Teissier. On sait qu'à ce grade, la légende de Judith, odieusement parodiée, sert à enseigner à la récipiendaire que, si les chefs le lui ordonnent, elle devra au besoin se livrer à tel

ennemi qui lui sera désigné et, si cela est nécessaire, le tuer elle-même; une fois qu'il sera, endormi, à sa discrétion.

Ragon, qui, en publiant maçonniquement ses rituels, ne perd jamais de vue que, malgré les précautions des libraires de la secte, un exemplaire pourra quelque jour tomber entre les mains d'un catholique antimacçon, ne manque pas de désavouer ce grade odieux et d'en attribuer le rituel aux jésuites ! En effet, les auteurs maçonniques ont imaginé de dire qu'à un moment donné les jésuites réussirent à s'introduire dans la franc-maçonnerie et y créèrent divers grades de corruption et d'assassinat, afin de pouvoir ensuite jeter le discrédit sur l'institution.

Seulement, si réellement la maçonnerie condamne ces grades, imaginés, dit-elle, pour la discréditer, pourquoi les a-t-elle conservés ? pourquoi le F. Ragon lui-même appartenait-il, de son vivant, aux rites où ces grades se pratiquaient ? pourquoi y a-t-il encore des Sublimes Ecossaises ?

Rien n'est plus significatif que le discours du Chevalier d'Eloquence, chargé de haranguer la Sublime Ecossaise nouvellement reçue. Nous n'en reproduisons ici que quelques passages :

« Très aimable et parfaite Sœur, le petit nombre de Sublimes Ecossaises qui t'entourent doit te montrer avec quel soin tu as été choisie pour faire partie de cet Aréopage; c'est par la conviction intime que nous avons acquise de tes éminentes vertus, que nous t'avons appelée à nous. Si nous devons viser à augmenter toujours le nombre de nos Frères et Sœurs des grades inférieurs, par contre, lorsqu'il s'agit des Chevaliers Kadosch et des Sublimes Ecossaises, il n'est plus question de nombre, mais de choix... »

« ...Entre la Tyrannie politique et religieuse et Nous, c'est une guerre à mort. Mais, tant que nous ne serons pas venus à bout de l'adversaire, nous ne devons nous faire connaître que par les résultats obtenus. La sagesse nous ordonne de nous laisser ignorer en tant qu'individualités; il suffit que le monde profane sache l'existence de notre Ordre et constate les victoires de la Liberté contre l'Arbitraire et du Progrès contre la Superstition, sans qu'il lui soit nécessaire de connaître à qui elles sont dues. Le jour où l'humanité civilisée n'aura plus ni roi ni pape écrasant les nations sous leur joug, le jour où les peuples unis par l'amour chanteront l'hymne de la délivrance, nous paraîtrons et nous dirons à nos concitoyens de la patrie universelle : « C'est nous qui vous avons délivrés, c'est à nous que vous devez le salut. » Notre mission est donc sublime, aussi sublime que notre tâche est ardue. »

« Cependant les Chevaliers Kadosch verraient leurs efforts impuissants, s'ils n'avaient pas eu l'heureuse pensée de s'adjoindre des Sœurs profondément pénétrées de la doctrine maçonnique et énergiquement résolues à les seconder dans la grande œuvre de l'émancipation humaine... »

« ...Nous te donnons, très aimable et parfaite Sœur, Judith comme exemple et modèle. Judith est belle, de condition fortunée, et veuve; elle est donc dans une situation d'indépendance complète. Experte en l'art de plaire, mais se gardant bien de se livrer à des débordements scandaleux, elle a la sagesse de ne mettre qu'au service de sa patrie le talent qu'elle possède de rendre qui elle veut fou de passion; maîtresse d'elle-même, quoique laissant croire qu'elle se donne, elle plonge l'ennemi dans l'esclavage des sens; elle a l'héroïsme de le rassasier de volupté, pour le mieux tenir à sa merci. Judith est ainsi le prototype de la parfaite maçonne. »

« La Sublime Ecossaise est donc l'auxiliaire du Chevalier Kadosch. Nous la choisissons indépendante, sans mari ni enfants ; nous préférons une veuve, ou une séparée ou divorcée, à une célibataire, car il faut tenir compte encore des préjugés du monde profane : une fille, dans la vie, manque de liberté, ou, si elle se conduit librement, sa conduite est critiquée et contre elle la médisance s'exerce. Il faut que le scandale soit évité. La veuve, qui reçoit et qui fréquente les salons, est dans les meilleures conditions d'indépendance. Il est nécessaire aussi qu'elle soit, sinon riche, du moins dans une aisance, lui permettant de tenir un certain rang ; sinon belle, du moins captivante, sachant manier les hommes ; aimant le plaisir, mais ayant donné des preuves d'une force d'âme capable de l'empêcher de se laisser absorber par une passion...

«... O toi, très aimable et parfaite Sœur, à qui nous venons de faire connaître les Maîtresses Paroles, et qui, dans ton intelligence éclairée, en as pénétré le sens ; ô toi qui connais, depuis ce jour heureux, la vallée de Béthulie et la tente d'Holopherne, je t'adjure, au nom de cet Aréopage, fier de te compter parmi ses membres, je t'adjure de te dévouer, d'âme et de corps, au triomphe de la sainte Maçonnerie !... Lève ton front, et sois sans crainte ; les palmes de la gloire sont pour toi... Nous ne te demanderons pas, chère et douce amie, de trancher la tête d'un Holopherne ; les temps, sans doute, ne sont plus au meurtre brutal. Mais, si pourtant des événements exceptionnellement graves éclataient, pourrions-nous compter sur toi ?... Je lis un *oui* énergique dans la flamme de ton regard, et tous nos cœurs, battant à l'unisson du tien, te répondent par un joyeux *alleluia*, tandis que de l'Asie, où trône la Sagesse, une voix murmure à ton oreille : « O sœur fidèle et bien-aimée, jamais l'Ordre ne te demandera un acte en dehors de ton tempérament « ni un service de nature à te compromettre d'une façon quelconque ; accomplis ta glorieuse mission « avec sérénité, et toujours le Grand Architecte de « l'Univers, notre Dieu, te protégera ! » (*Rituel La Jonquière*, pages 214 et suivantes.)

Et maintenant, voyons le récit révélateur de cet ancien préfet de l'Empire qui collabore au *Journal*. Après avoir rappelé les complots dirigés contre la vie de Napoléon III, qui « se trouvait, par sa situation d'ancien carbonaro et son attitude d'autocrate, en butte aux haines des conspirateurs » ; après avoir remis en mémoire les attentats des Pianori, Tibaldi, Orsini, et dit, ce que tout le monde sait depuis longtemps, que « Mazzini était l'âme de ces conspirations », — Mazzini haut-maçon, ne l'oublions pas, grand-maître de la Vente Suprême, — l'ex-fonctionnaire impérial écrit ces lignes :

« Après l'attentat d'Orsini, les Mazziniens étaient fort empêchés. Il semblait impossible qu'ils pussent, avant longtemps, renouveler utilement leur projet criminel contre le souverain. C'est alors qu'ils conçurent le plan d'un complot à la fois ingénieux et épouvantable, dont le hasard seul empêcha la complète réussite.

« Jusqu'à la fin de l'Empire, il fut ignoré de tous, même du gouvernement. C'est chez M. Rouher, peu d'années après la guerre, alors que Napoléon attendait encore, à Chislehurst, le retour de l'affection populaire à sa dynastie si longtemps acclamée, que ce suprême effort des Mazziniens fut révélé. Un soir, au fumoir, Pietri, l'ancien préfet de police, raconta comment, en 1859, l'Empereur avait été, comme on dit vulgairement, « à deux doigts » de sa perte.

« L'affaire avait été organisée avec une adresse et une discrétion admirables. La trahison d'un affilié,

seule, à la dernière minute, avait fait échouer l'entreprise. Celle-ci était, d'ailleurs, simple ; elle consistait à attirer l'empereur dans un hôtel retiré du quartier du Bel-Respiro, grâce à la complicité d'une femme dévouée aux intérêts mazziniens. Le choix de ce moyen, ajoutait Pietri, auquel le délateur du complot avait révélé tous les détails sur les préliminaires de l'affaire, avait été déterminé par diverses considérations. D'abord, l'attentat d'Orsini, avec ses 160 victimes, avait, par sa cruauté même, rallié à l'Empire de nombreux hésitants ; puis, il avait occasionné l'emprisonnement de deux mille républicains ; enfin, il jetait un discrédit sur la cause de la liberté. D'autre part, une exécution discrète, dans une maison galante, offrait le double avantage de ne pas causer de morts inutiles et de ridiculiser la victime. On se décida pour ce projet.

« La femme avec laquelle on s'était entendu appartenait à la colonie étrangère. Issue d'une famille honorable, sortie de la société à la suite de quelques aventures, elle n'était plus assez du monde et n'était pas encore du demi. Elle était d'une éclatante beauté. Des hasards adroitement arrangés l'avaient mise, plusieurs fois, sur le chemin de l'Empereur. On devine la suite. »

Comme bien l'on pense, le souverain, ainsi oublieux de ses devoirs, prenait ses précautions pour que son adultère restât ignoré de l'Impératrice ; mais celle-ci se méfiait et avait sa police particulière.

« Aussi, continue l'écrivain que nous citons, la préoccupation dominante de l'Empereur, dans ces aventures, était-elle d'abord de dépister les espions, — les officieux et les autres. — Et c'est ainsi qu'un soir de décembre 1859, il se rendait seul, dans son coupé, au rendez-vous dans le petit hôtel des environs de l'Arc de Triomphe ;

« — Il était onze heures du soir, dit M. Pietri, « quand la nouvelle du complot me parvint. D'après « les informations qu'on me donnait, l'Empereur devait arriver à onze heures et demie. Je sautai dans « un fiacre, et j'arrivai devant la maison à l'instant « même où l'Empereur descendait de sa voiture. Une « minute de plus, et Sa Majesté était perdue. »

« Dans le petit salon de l'ancien vice-empereur, où tous les cœurs étaient alors tournés vers Chislehurst, cette révélation produisit une émotion considérable. On eût dit qu'il se fût agi d'un danger immédiat.

« — Je n'avais jamais su cela, fit M. Rouher quand « l'ancien préfet de police eut terminé. »

Au dire de l'auteur de ces révélations, cette aventure, si elle demeura ignorée, ne fut pas sans laisser de traces ; et il les indique. Mais reproduire sa conclusion serait nous entraîner hors de notre sujet, et il nous suffit de prendre acte de ce complot mazzinien, c'est-à-dire essentiellement maçonnique, pour y voir le motif de poser la question qui a servi de titre à notre article.

La femme désignée par Mazzini, et consentant à être complice de l'assassinat projeté, n'était certainement pas une courtisane quelconque, qui se serait prêtée à favoriser un crime, par vénalité. Non, cela est inadmissible. Et dès lors, si l'on songe aux devoirs imposés par la Maçonnerie à la Sublime-Ecossaise, on comprend tout, et l'on se dit :

— Evidemment, sans aucun doute, cette femme était bien une sœur maçon, une Judith des arrières-loges.

Capitaine Pierre.

REVUE MENSUELLE

RELIGIEUSE, POLITIQUE, SCIENTIFIQUE

COMPLÉMENT DE LA PUBLICATION

Le DIABLE au XIX^e SIÈCLE

CETTE REVUE MENSUELLE EST SPÉCIALEMENT UN ORGANE DE COMBAT CONTRE LA HAUTE-MAÇONNERIE ET LE SATANISME CONTEMPORAIN. — ELLE EST AUSSI CONSACRÉE A L'EXAMEN, SELON LA SCIENCE CATHOLIQUE, DES FAITS SURNATURELS DU PRÉTENDU SPIRITISME ET AUTRES MANIFESTATIONS DIABOLIQUES CONSTATÉES.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

ABONNEMENTS : France, 3 fr. pour Un An. — Etranger, 4 fr. pour Un An.
Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. On s'abonne, sans frais, dans tous les bureaux de poste.

ADRIANO LEMMI, CHEF SUPRÊME DES FRANCS-MAÇONS

Souvenirs d'un Trente-Troisième

PAR DOMENICO MARGIOTTA

Ex-Secrétaire de la Loge *Sarunaro*, de Florence ; ex-Vénérable de la Loge *Giordano Bruno*, de Palmi ; ex-Souverain Grand Inspecteur Général (33^e degré) du Rite Ecossais Ancien Accepté ; ex-Souverain Prince de l'Ordre (33^e : 90^e : 95^e) du Rite de Memphis et Misraïm ; ex-Membre effectif du Souverain Sanctuaire de l'Ordre Oriental de Memphis et Misraïm, de Naples ; ex-Inspecteur des Ateliers Misraïmites des Calabres et de la Sicile ; ex-Membre d'Honneur du Grand-Orient National d'Italie et son Garant d'Amitié près le Souverain Sanctuaire de Naples ; ex-Membre actif du Suprême Conseil Fédéral de Naples (Rite Ecossais Ancien Accepté) ; ex-Inspecteur Général de toutes les Loges maçonniques des Trois Calabres ; ex-Grand-Maître ad vitam de l'Ordre Maçonnique Oriental de Misraïm ou d'Égypte (90^e : 95^e), de Paris ; ex-Commandeur de l'Ordre des Chevaliers Défenseurs de la Franc-Maçonnerie Universelle ; ex-Membre d'Honneur ad vitam du Suprême Conseil Général de la Fédération Italienne, de Palerme ; ex-Inspecteur Permanent et Souverain Délégué du Grand Directoire Central de Naples, pour l'Europe (Haute-Maçonnerie Universelle).

Un nouveau Compagnon d'Armes

Ce titre est celui que Mgr Fava n'hésite pas à donner à M. Domenico Margiotta, tout récemment encore haut-maçon, aujourd'hui démissionnaire et converti. Suivant l'exemple du vaillant évêque de Grenoble, nous traiterons désormais, nous aussi, l'ex-Fr. Margiotta en ami et en compagnon d'armes.

Il fut l'un des camarades de lutte de miss Vaughan contre Lemmi, au lendemain du Convent secret du palais Borghèse ; mais alors, encore dans les ténèbres de l'erreur, il n'avait en vue que de faire prévaloir contre Adriano-Simon, qualifié d'usurpateur de la direction suprême de la haute-maçonnerie, les droits maçonniques des indépendants des loges, des arrière-loges et des triangles. Il secouait le joug d'un fripon, d'un scélérat, mais sans s'affranchir de la domination de l'AUTRE, mais en restant, le malheureux, esclave de Satan.

Il croyait encore à son Grand Architecte de l'Univers ; il voyait en lui le Dieu-Bon ; il trouvait Lucifer mal représenté par le signor Lemmi.

Quand les Suprêmes Conseils de Palerme et de Naples, se révoltant contre l'Élu du 20 septembre 1893, firent leur union avec les hauts-maçons américains sécessionnistes et se rallièrent au Comité Protestataire de Londres, c'est

lui qui fut chargé par le grand-maître Paolo Figlia, député de Palerme et l'un des plus notables adversaires de Lemmi, de rédiger un rapport sur la situation, d'indiquer la voie à suivre aux hauts-maçons italiens indépendants et désireux de soutenir le Sanctum Regnum de Charleston contre l'intrus du palais Borghèse. A raison de l'ancienne amitié qui existait entre miss Diana Vaughan et lui, il reçut, du Suprême Conseil Général de la Fédération maçonnique italienne, le mandat de sceller l'alliance, les maçons italiens indépendants ayant décerné à la grande-maîtresse de New-York les honneurs que l'on sait ; ils la nommèrent Membre d'Honneur et Protectrice des Suprêmes Conseils de Palerme, de Naples et de Florence, ils décrétèrent que le nom de la S. Vaughan serait inscrit en tête du Livre d'Or de chaque loge, chapitre et aréopage appartenant à la fédération, et l'on se souvient que la grande-maîtresse américaine refusa ces honneurs et dignités, parce qu'elle venait de donner sa démission complète et irrévocable de la maçonnerie et qu'elle préférerait se renfermer dans la retraite, abdiquer tout rôle désormais, tout en conservant, disait-elle, ses croyances inébranlables.

M. Margiotta a fait mieux que miss Vaughan, et il est allé plus loin. Il n'a pas repoussé la grâce dont Dieu l'a tout à coup comblé, par un de ces mystères que notre intelligence humaine ne peut pénétrer. Il a ouvert les yeux.

Supplément au 21^e fascicule du Diable au XIX^e Siècle (n° d'août 1894).

L'erreur à laquelle il s'était abandonné si longtemps, l'a épouvanté; il l'a abjurée avec horreur, se demandant comment il avait pu être à ce point aveugle.

Et, à présent, cet homme qui, il n'y a pas longtemps encore, invoquait comme divinité le prince de l'orgueil se faisant passer à ses yeux pour « grand architecte de l'univers », à présent il se prosterne humblement devant Dieu, le seul vrai et unique Dieu, son Créateur et son Rédempteur; il le supplie, dans sa prière quotidienne, d'éclairer à leur tour ses frères et ses sœurs de maçonnerie et de palladisme demeurés dans les ténèbres; et son vœu le plus cher serait de voir bientôt la conversion de celle qui fut son amie et sa camarade de lutte contre le misérable chef suprême de la secte.

C'est une histoire bien intéressante que la vie de M. Margiotta. Tous ses nouveaux amis lui ont conseillé d'écrire ses *Confessions de Trente-Troisième*, et il les écrira, pour tâcher d'arracher des âmes à l'abîme. Appartenant à une excellente famille, très catholique, ayant un de ses frères dans le clergé, propriétaire dans son pays, où il est, en outre, fort estimé comme homme privé et très goûté comme littérateur, comme poète italien, il s'était laissé séduire et tromper par le démon. Gardant néanmoins au fond du cœur des instincts honnêtes, il se sentait parfois écoeuré en constatant l'improbité de ses complices; et chaque fois qu'il rencontrait dans les loges un acte contraire à l'honneur, il changeait de rite, passant de l'écossisme au misraïmisme, puis revenant à l'écossisme, lorsque se créa la fédération indépendante de Lemmi. Il alla et vint ainsi pendant longtemps, piétinant sur place dans l'obscurité, jusqu'au jour béni où la lumière divine l'a inondé et où il a compris que, bien que chef, s'il commandait à des hommes, il n'était qu'un instrument, et de qui? du roi des enfers!

Ah! il nous arrive de bien loin, ce nouveau compagnon d'armes. Mais aussi il est une nouvelle preuve, bien éclatante, de l'infinité miséricorde de Dieu.

Sa conversion encouragera nos amis à prier, plus ardemment que jamais, pour ceux et celles dont les âmes restent encore à sauver.

Docteur Bataille.

Le premier des livres, par lesquels M. Domenico Margiotta s'efforcera de réparer son passé de franc-maçon, est consacré à *Adriano Lemmi*, chef suprême de la secte infernale, et paraîtra dans cinq jours.

A titre de primeur, nous en reproduisons le premier chapitre.

Ce livre, qui jettera un nouveau jour sur les manœuvres occultes de la haute-maçonnerie, donnera sans doute à réfléchir aux affiliés des loges qui ignorent combien ils sont dupes. En tête du volume, M. Margiotta publie une lettre de Mgr Fava et ses lettres de démission de tous ses grades et fonctions maçonniques.

Voici d'abord la lettre de Mgr Fava :

ÉVÊCHÉ
DE
GRENOBLE

Grenoble, le 8 Août 1894.

Cher Monsieur Margiotta,

Votre passage à Grenoble m'a fait grand plaisir, et, s'il plaisait à miss Diana Vaughan, dont

vous m'écrivez, de vous imiter, je lui ferais bon accueil comme à vous.

Mon Divin Maître m'a montré comment il faut recevoir les âmes qui reviennent à Lui.

Vous parlez maintenant du F. . . Lemmi; vous révélez ensuite le Palladisme, où Satan est chez lui : hélas! vous les connaissez bien.

Vos lecteurs auront peine à vous croire. Cependant, la sincérité qui respire dans vos écrits, et les documents que vous apportez à l'appui de ce que vous dites, ne manqueront pas de les frapper.

On dira que vous vous vengez. Non, Monsieur, ce que vous faites n'est point de la vengeance; vous remplissez un devoir. Car il est écrit : *Qui diligitis Dominum, odite malum*. Non, on ne peut pas aimer Dieu sans haïr le mal; et si vraiment on hait le mal, qui est l'ennemi de Dieu, on le combat hardiment et vaillamment, afin de faire triompher la vérité.

Courage donc, cher compagnon d'armes, et ne remettons le glaive au fourreau que faute de sectaires à éclairer.

Tout votre.

† Amand-Joseph,
Evêque de Grenoble.

Voici dans quels termes M. Margiotta donne, d'une façon générale, sa démission complète et définitive au F. . . Lemmi :

Bruxelles, 5 Septembre 1894.

A Monsieur Adriano Lemmi,
à Rome.

Vous savez que, dès le lendemain même de votre élection vénale et frauduleuse, j'ai refusé de vous reconnaître comme Souverain Pontife de la Maçonnerie Universelle.

Vous savez que je vous méprise depuis le jour où j'ai connu votre honteux passé.

Vous savez que j'ai abandonné une première fois le Rite Ecossais Ancien et Accepté, lorsque, pour tripoter à votre aise les finances de la Maçonnerie italienne, vous avez acheté les démissions de Tamajo et de Riboli, et que j'ai cru, — autre grande erreur, — trouver l'honnêteté dans un autre rite.

Vous savez que j'ai toujours été de ceux qui, à aucun prix, n'ont voulu vous subir, et que j'ai tout tenté pour vous faire vomir par la Maçonnerie. Mais vous lui convenez, et elle vous garde, et elle a fait de vous son Chef Suprême!

Vous savez que, les scrutins du 20 septembre 1893 étant le plus monstrueux défi à l'indépendance et à la plus vulgaire probité, j'ai adhéré avec empressement à la rébellion des hauts-maçons américains, et que j'ai fait, moi en Italie, campagne contre vous avec eux et avec tous les maçons qui vous méprisent.

Enfin, vous savez que la transaction Findel ne m'a pas fait dupe, pas plus que les congratulations que vous vous adressez réciproquement, vous et votre compère Carducci.

Mais ce que vous ne savez pas, le voici :

En vous envoyant par cette lettre ma démission générale, complète et irrévocable, de tous grades et fonctions maçonniques, en vous l'envoyant, à vous que les Triangles ont maintenu

chef de la haute-maçonnerie, par adoption de la transaction Findel, j'ai le bonheur de vous apprendre que je suis allé plus loin que miss Vaughan. Puisque vous incarnez l'Ordre définitivement, quiconque, maçon, se respecte, ne peut que s'en retirer; car il faut être bien avili pour accepter votre joug. Mais aussi il faut être bien aveugle pour maintenant ne pas ouvrir les yeux.

J'ai vu, et je vois.

Vous pouvez faire brûler mon nom entre les colonnes. Vous pouvez me vouer à toutes les malédictions infernales. Trop heureux je suis d'avoir brisé les chaînes que votre Grand Architecte impose; trop de joie j'ai à vous déclarer que je suis plus que démissionnaire, car j'ai renoncé au Palladisme et me suis converti.

Chantez, avec vos dignes collègues, le *Genaiith-Menngog* et l'*Hymne à Satan*. Faites-moi rayer sur le Livre d'Or du Grand Directoire Central de Naples; je n'inspecterai plus jamais ni Loges ni Triangles; comment, je me le demande, ai-je pu ne pas être asphyxié par les miasmes empoisonnés de ces antres ténébreux?

DOMENICO MARGIOTTA, ex-33^e,
Ex-l. P. S. D. (1394).

Au grand-maitre de Naples, notre cher converti écrit sur un tout autre ton : celui-ci était pour lui un ami :

Bruxelles, 5 septembre 1894.

A Monsieur le Chevalier Dr Antonio Marando,
des ducs d'Ardore,
grand-maitre du Suprême Conseil Fédéral,
à Naples.

Vous êtes un ami sincère, un bon cœur, et le plus honnête de tous les hauts-maçons que j'ai connus; — parce que vous êtes le digne fils d'un grand homme : Rosario Marando, duc d'Ardore, était l'honneur de la Calabre.

« Cependant, ayant décidé de rompre définitivement avec la franc-maçonnerie, je vous envoie, par la présente, ma démission complète et irrévocable de « Membre actif du Suprême Conseil du Rite Ecossais Ancien et Accepté », que vous présidez, de « Souverain Grand Inspecteur Général, 33^e » et de « Inspecteur Général de toutes les Loges maçonniques des Trois Calabres ».

Agréez mes salutations d'ami sincère.

DOMENICO MARGIOTTA, ex-33^e.

Voici aussi la lettre de démission à Paolo Figlia, le grand-maitre général des maçons italiens qui maintiennent encore l'étendard de la révolte contre Lemmi :

Bruxelles, 5 septembre 1894.

A l'Honorable Monsieur Paolo Figlia, député
au Parlement Italien, grand-maitre général
de la Fédération Maçonnique Italienne,
grand commandeur du Suprême Conseil de
Palerme, à Palerme.

Je vous envoie, par la présente, ma démission complète et irrévocable de « Membre d'honneur ad vitam du Suprême Conseil Général de la Fédération Italienne ».

Après le Convent de septembre 1893, toute la

bonne maçonnerie m'a dégoûté, et je me retire définitivement de la Maçonnerie.

Agréez mes salutations empressées.

DOMENICO MARGIOTTA, ex-33^e.

Viennent ensuite des lettres de démission adressées : à M. Fénélon Duplessis, ministre de l'instruction publique de la République haïtienne, grand-maitre du Grand Orient National d'Haïti, à Port-au-Prince; à M. Jules Osselin, grand-président de l'Ordre Maçonnique Oriental de Misraïm ou d'Egypte, grand-maitre de l'Ordre des Chevaliers défenseurs de la Maçonnerie Universelle, à Paris; au fameux Giambattista Pessina, le grotesque hiérophante du rite de Memphis et Misraïm, à Naples; puis, une lettre par laquelle M. Margiotta, qui était Vénérable de la loge *Giordano Bruno*, de Palmi, informe de sa détermination son Premier Surveillant, pour que celui-ci en fasse part à ses ex-frères, lesquels, comme bien on pense, auront à se débrouiller comme ils voudront. Leur Vénérable, démissionnaire, les invite cependant à suivre son exemple, c'est-à-dire à convertir.

Enfin, cette introduction se termine par une lettre très touchante de M. Margiotta à son amie et camarade de lutte, miss Diana Vaughan. Là, il lui explique pourquoi et comment il est allé plus loin qu'elle dans sa rupture avec la franc-maçonnerie; il lui raconte sa conversion; il lui expose combien il se sent heureux, maintenant qu'il a fait ce grand pas décisif. Cette lettre est longue, elle se termine ainsi :

« De tout mon cœur, je souhaite, ma bonne et chère amie, que le vrai Dieu, par vous et par moi ensemble si longtemps méconnu, daigne faire briller aussi devant vos yeux la lumière pure et éblouissante de la vérité. Et dans ce doux espoir, je vous serre bien cordialement la main, vous priant d'agréer une accolade fraternelle, non plus l'accolade maçonnique, mais celle qui unit tous les humains à notre Divin Maître.

Votre ami sincère et ancien F. . .

Professeur DOMENICO MARGIOTTA.

Maintenant, M. Margiotta, qui s'est mis à l'abri des vengeances directes de la secte, a prévu le cas où Lemmi lui riposterait par la calomnie, ne pouvant l'atteindre autrement.

Aussi, en tête de son volume, il publie les pièces suivantes établissant son identité et sa parfaite honorabilité (1^o acte de naissance; 2^o certificat de bonnes mœurs; 3^o extrait du casier judiciaire) :

L'officier de l'Etat-civil de la ville de Palmi :

Vu l'acte inscrit au n^o d'ordre 35 du Registre des Naissances de l'année 1858 ;

Certifie :

Que Monsieur Margiotta, Domenico, est né en cette ville le 12 février 1858, fils des époux légitimes Monsieur Margiotta Antonino (fils de feu Francesco) et Madame Maria Mangione (fille de feu Antonio).

Palmi, 15 août 1891

L'officier de l'Etat-civil

(sceau de la Mairie
et timbre de
l'enregistrement)

(Signé) S. BARBARO

II

Le Maire de la ville de Palmi

Certifie

Que Monsieur le Commandeur professeur Domenico Margiotta, fils de feu Monsieur Antonino et de Madame Maria née Mangione, de cette commune, a toujours

gardé une conduite morale, digne d'éloge sous tous les rapports.

En foi de quoi.
Palmi, 29 mai 1894

(Sceau de la Mairie)

Le Maire :
(Signé) S. IMPIONBATO

III

N° 4124 R. C. Le Greffier du Tribunal de Palmi

Certifie

Qu'ayant effectué les plus diligentes recherches dans le casier judiciaire avec l'aide du registre de contrôle, au nom de Monsieur le Commandeur Domenico Margiotta, professeur ès-lettres et philosophie, né à Palmi le 12 février 1858,

RIEN NE RÉSULTE

(formule équivalant à celle : *néant*, usitée en France).
Palmi, 29 mai 1894

Le greffier :

N° 306
Vu : le Procureur du Roi (sceau de la chancellerie du Tribunal)
(Signé) VACCA
(Sceau du Procureur du Roi)

Voici le 1^{er} chapitre de M. Domenico Margiotta, qu'il a bien voulu nous autoriser à reproduire, avant même l'apparition de son volume :

LES DÉBUTS D'UN GRAND MAÇON

Giuseppe-Antonio-Adriano-Léonida Lemmi est né à Livourne (Toscane), le 30 avril 1822, fils du sieur Fortunato Lemmi et de la dame Teresa Merlini, époux légitimes et catholiques.

En Italie, à cette époque-là, l'état-civil était tenu par la principale église de la ville ; l'acte de baptême tenait donc lieu d'acte de naissance. Aussi, c'est sur les fonts sacrés de la Cathédrale que le baptême d'Adriano a été célébré le 2 mai 1822, et il a eu pour parrain le sieur Nicolas Lemmi, frère de son père, assisté par le sieur Joseph Sandifort, de Manchester (Angleterre).

Après Florence, Livourne est la ville la plus importante de l'ancien Grand-Duché de Toscane. Au xiii^e siècle, elle n'était qu'un village ; mais les Médicis l'ont fait prospérer. Appartenant d'abord aux Génois, Florence l'acheta en 1421 pour s'en faire un port sur la Méditerranée et devenir ainsi une puissance maritime. C'est une ville très industrielle, et grand est son commerce avec le Levant, la France et l'Angleterre. Il y a là aujourd'hui un évêché, une église des grecs-unis, une synagogue, et plusieurs loges maçonniques où l'on ne fait que conspirer, car c'est la terre révolutionnaire par excellence.

Lemmi, en grandissant, devint le désespoir de ses parents, car il s'était enfoncé de bonne heure dans le vice et la débauche, se liant d'amitié avec quelques jeunes juifs ; leur compagnie lui était plus agréable que celle de ses corréligionnaires.

En 1843, il n'avait pas quitté sa ville natale. A cette époque la *Jeune-Italie*, fondée à Mar-

seille en 1831 par Giuseppe Mazzini, était puissante et prospère ; et Mazzini, qui, après les mouvements insurrectionnels du Piémont de 1833-1834, s'était réfugié à Londres, organisait, de loin, sur tout le territoire italien des complots qui avaient pour but de renverser par la force les gouvernements constitués et de détruire la papauté.

Les jeunes gens de la presqu'île, enflammés par les théories révolutionnaires de Mazzini se rangeaient sous le drapeau de la *Jeune-Italie* : partout en Italie le parti mazzinien tend à la révolution, et les années 1843-1844 sont mémorables par une tentative d'insurrection à Bologne, au mois d'août, et une autre à Rimini, tentatives qui furent bientôt écrasées ; c'est à cette époque que se signala l'audace d'Attilio et Emilio Bandiera. Ces deux frères, nés à Venise en 1847-1849, avaient servi d'abord dans la marine autrichienne ; puis, s'étant mis en relation avec Giuseppe Mazzini, ils résolurent de prendre part au mouvement insurrectionnel, et après avoir inutilement tenté une descente en Sicile, ils en tentèrent une deuxième dans les Calabres, unis à une horde de jeunes ardents et fanatiques, déterminés à pousser jusqu'à l'assassinat leur haine féroce contre les Bourbons. Mais, sur la dénonciation d'un ami de l'ordre, ils furent arrêtés, et ensuite condamnés à mort comme révolutionnaires et fusillés le 9 juillet 1844 à San-Giovanni-del-Fiore, près de Cosenza.

Adriano, qui a une âme éminemment haineuse et qui n'est pas capable de s'élever dans les horizons de la vertu et de l'honneur : Adriano, qui a l'esprit méchant et avide d'aventures, à cette époque tumultueuse, le 29 décembre 1843, quitta le toit paternel et la Toscane, sans que personne pût jamais savoir les vrais motifs de son départ.

Et il n'est pas possible d'attribuer ce départ subit à une cause politique, d'abord parce que Lemmi n'avait pas alors l'étoffe d'un conspirateur. D'autre part, s'il avait été agent de Mazzini, il aurait eu les moyens nécessaires pour vivre, et il se serait rendu dans le Piémont, où tous les conspirateurs trouvaient appui et protection à la cour, ou bien dans n'importe quelle autre contrée d'Italie.

Cependant, personne ne le vit circuler en Italie, et il est bien établi qu'Adriano, en quittant la Toscane, n'a pas songé à l'un des autres pays de la presqu'île.

Mais, où est-il donc allé en partant de Livourne ?... A Marseille !... Cela prouve bien que ce n'est pas comme conspirateur politique que, le 29 décembre, il s'éloigna de sa ville natale ; car les mazziniens n'avaient pas à aller soulever Marseille, et quand la police

de leurs pays les poursuivait, ils se sauvaient en Angleterre ou en Suisse.

Ce qui est certain, c'est que c'est au sol français seul qu'il songea. Donc, le 2 janvier 1844, il débarquait à Marseille, ayant pour toute richesse la somme de 300 francs dans sa poche et une lettre qu'il s'était fabriquée lui-même sur une feuille de papier à en-tête de la maison Falconnet et C^{ie}, de Naples, laquelle lui annonçait « qu'un crédit allait lui être ouvert sur la maison Pastré frères, banquiers à Marseille ».

Il se servait de cette fausse lettre pour faire des dupes : il empruntait à tort et à travers à ses compatriotes qui sont nombreux à Marseille ; car, comme on sait, il y eut de tout temps dans cette ville une forte colonie italienne, mêlée d'honnêtes travailleurs et de mauvais garnements. En lisant cette lettre, qui faisait beaucoup espérer, personne n'hésitait à lui faire crédit ; les restaurateurs ne lui refusaient pas une place à leurs tables, ni son logeur sa plus belle chambre. Mais Lemmi ne payait nulle part, se couvrait de dettes jusqu'à la racine de ses cheveux, et ne se préoccupait aucunement d'aller à droite et à gauche chercher du travail pour vivre honnêtement à la sueur de son front, comme doit faire tout homme qui a de l'amour-propre. C'est bien là ce qui prouve qu'il n'agissait pas en politicien, mais en vulgaire escroc.

On reste étonné quand on pense qu'arrivé à Marseille, le 2 janvier, avec trois cents francs, il est endetté au bout de huit jours. Un honnête homme sait dépenser l'argent raisonnablement et attendre avec patience, sans se livrer à des actions déshonorantes ; donc, Lemmi, pour se trouver au bout de peu de jours dans la condition de duper tout le monde, a dû follement gaspiller sa monnaie dans les temples de Vénus et sur les autels de Bacchus, deux divinités auxquelles il sacrifie encore le plus aujourd'hui, quoique vieux et bien détérioré, et qui forment un trio, unies à sa haine mortelle contre l'Eglise.

Dans cette vie d'escroqueries, il fit un jour la connaissance d'un docteur Grand-Boubagne ; il sut si bien manœuvrer qu'il s'insinua dans sa famille et se rendit intéressant en faisant croire que, quoique momentanément gêné, il possédait un patrimoine considérable, lui revenant de la succession d'un oncle, et qui lui ferait une rente de 20.000 fr., lorsqu'il pourrait le toucher.

Il était donc reçu en ami intime chez le docteur, lequel ne lui refusait jamais son aide et sa protection, toutes les fois que Lemmi lui demandait quelques somme à titre de prêt ; il était considéré comme un membre de la famille ; souvent il y dînait, y passait les soirées, et on prenait plaisir à sa conver-

sation, car il se montrait bon enfant et avait toujours le mot pour rire.

Le 3 février 1844, le docteur venait de sortir, quand Adriano arrive lui rendre visite. Madame était toute seule à la maison. Ils commencent à causer ; mais, au beau milieu du discours, Lemmi se plaint d'une indisposition subite, et prie la dame de le secourir. La bonne dame, ne soupçonnant pas un piège, court vite à la cuisine lui préparer une tisane. La maladie était simulée pour éloigner M^{me} Grand-Boubagne. Aussi, Adriano profite de ce moment d'absence pour ouvrir le secrétaire, où il avait déjà remarqué une bourse en perles vertes. Il s'empare de cette bourse, qui contenait 300 francs en or, et file avec. La dame retourne dans son appartement, une tasse de tisane de tilleul dans la main, espérant soulager l'ami souffrant ; mais pas d'ami, la salle était vide ! Elle ne s'expliquait pas la fuite du prétendu malade ; quand ses regards se portent sur le secrétaire ouvert, elle commence à comprendre, et, ayant vérifié le contenu du tiroir où elle renfermait son argent, elle constate que la bourse avait disparu. Elle ne pouvait qu'inculper Lemmi, car il était la seule personne qu'elle avait reçue dans son appartement, et je vous laisse à penser sa colère d'avoir si bien placé sa confiance !

Aussitôt le docteur rentré, sa dame le met au courant de ce qui s'est passé. En proie à la stupéfaction d'avoir été filoutés aussi indignement, ils comprennent qu'il ne faut pas perdre du temps, et immédiatement ils se rendent chez le commissaire du quartier. Les agents sont mis à la recherche du fripon et le surprennent dans une auberge, où il venait à peine de commencer à dépenser les 300 francs volés.

Mis en état d'arrestation, Lemmi n'oppose pas de résistance aux deux anges gardiens qui lui mettent les menottes et l'emmènent au poste, escorté par une foule de gamins qui sifflent et crient au voleur.

Il n'y avait pas moyen de nier ; en effet, on avait saisi dans ses poches le corps du délit. Détail curieux, qui lui interdisait tout mensonge, c'est que, dans sa précipitation, il avait pris non-seulement l'argent avec la bourse qui le contenait et qui fut reconnue, mais même un papier sans valeur, de l'écriture de M^{me} Grand-Boubagne, qu'il avait empoché à tout hasard, et qui n'était qu'une recette pour la confection de la confiture de coings.

Après avoir subi le premier interrogatoire au commissariat de police, il est envoyé en prison et écroué. Il ne tarde pas longtemps à comparaître devant M. le juge d'instruction, auquel il n'essaye pas de nier le vol commis, l'ayant déjà avoué au commissaire.

Sur interrogation du juge, il déclare être

venu de Livourne ; on vérifie et on constate qu'il avait dit la vérité ; il avait exactement indiqué le nom du bateau qui, le 2 janvier, l'avait amené à Marseille. La police constate aussi son séjour dans les auberges qu'il indique ; ce qui fait découvrir ses escroqueries à l'égard de plusieurs personnes. On lui confisque sa fameuse lettre de la maison Falconnet et C^{ie}, de Naples, dont on reconnaît la fausseté.

Mais le voleur est jeune et implore la pitié du juge d'instruction. Il ne paraît pas être un criminel invétéré, et on ne veut pas prolonger sa détention préventive. Son arrestation avait suivi de près le vol, qui était, comme nous avons dit, du 3 février, et l'instruction dura jusqu'au 18 mars, jour auquel le juge d'instruction rendit contre Lemmi une double ordonnance, le renvoyant : 1^o devant le Tribunal Correctionnel de Marseille, pour le vol des 300 francs, et 2^o devant la Chambre des mises en accusation de la Cour d'Assises des Bouches-du-Rhône, pour le faux commis avec la prétendue lettre Falconnet.

Le 22 mars 1844, Adriano comparait à l'audience publique du Tribunal Correctionnel et se confond plus que jamais en excuses. Il se défend humblement ; il plaide la tentation, en disant que cette bourse lui avait paru *dodue* (textuel), l'avait fasciné, et qu'il n'avait pas pu résister. Il fait un *mea culpa* solennel, verse des larmes abondantes, se désolant à la pensée que sa honte portera un coup terrible à sa bonne et honorable famille ; il s'était qualifié d'ex-négociant ; en un mot, il réussit à attendrir les magistrats, qui, comme nous verrons, furent pris de pitié et lui évitèrent la Cour d'Assises.

Mais tout cela n'était qu'une pure comédie. Adriano était un rusé compère, quoique jeune, et son but était de courber le front d'avance devant une condamnation impossible à éviter, en se ménageant un moyen de la nier plus tard.

En effet, à l'interrogatoire, il se dit *né à Florence* ; car il n'ignorait pas que beaucoup de familles Lemmi habitaient la capitale du grand-duché de Toscane, et il espérait que dans le nombre il se trouverait bien un Adriano quelconque sur lequel pourrait en l'avenir retomber l'infamie de sa faute, si par hasard la condamnation venait à être découverte.

Les juges ne soupçonnant pas la malice ne firent pas surseoir au jugement du procès pour vérifier son état-civil, et la condamnation mentionne donc : « Adriano Lemmi, âgé de vingt-deux ans, venant de Livourne, *se disant* ex-négociant et né à Florence. »

On le condamna à un an et un jour de prison, aux dépens avec contrainte par corps, et à cinq ans de surveillance de la haute

police après l'expiration de la peine. Cette condamnation fut jugée suffisante pour servir de leçon au jeune voleur, et comme, en définitive, la fausse lettre Falconnet n'avait pas été employée à extorquer de l'argent à Pastré frères, on le jugea ainsi assez puni pour le vol Grand-Bouhagne et les petites escroqueries aux logeurs et aux restaurateurs. D'où, abandon des poursuites devant la Cour d'Assises.

Lemmi fait sa prison. Mais le climat de la France lui paraît bien nuisible à sa santé ; et, ma foi, il juge que les entrevues qu'il devra avoir de temps en temps avec les commissaires de la haute police, froisseront énormément son amour-propre. Aussi, sans tambour ni trompette, il se met en rupture de ban, et, sitôt sorti de prison, il a soin de mettre entre lui et la France les monts et les mers, prend le paquebot et part furtivement pour se réfugier à Constantinople.

Il y a environ cinquante ans de cela ; la capitale de l'Empire Ottoman avait alors 180.000 habitants de moins qu'aujourd'hui : elle était cependant une immense ville, si l'on compte ses faubourgs, ainsi qu'on a toujours coutume de le faire pour les statistiques de Constantinople. Sur 695.000 habitants, en 1845, il y avait 400.000 musulmans, 120.000 arméniens, presque autant de grecs, 33.000 juifs, à peine 12.000 catholiques, et le reste se composait de sujets étrangers appartenant à diverses nations, parmi lesquels une petite colonie italienne en voie de formation, et un assez grand nombre de polonais qui s'étaient révoltés contre le tsar et avaient trouvé un refuge aux bords du Bosphore. La majorité des italiens, à cette époque, avait choisi pour domicile le quartier des Blaquernes qui est aux pieds des ruines majestueuses de l'ancien palais de Constantin ; là aussi se trouve le quartier de Balata, toujours sale et puant, où de tout temps les juifs ont grouillé, comme une vermine humaine.

Donc, dans les premiers jours d'avril 1845, un paquebot en provenance de Marseille entra dans la Corne-d'Or, amenant, parmi ses passagers, le jeune Adriano. Pendant son séjour forcé entre quatre murs, il avait été obligé de travailler, et, quoique le travail des prisons soit très peu payé, il lui était resté quelques économies, car il lui avait été impossible de dépenser ; mais c'est vrai aussi que les frais du voyage avaient entamé sa petite épargne. Avec ce qui lui restait, il s'offrit immédiatement un logement provisoire dans un de ces grands établissements appelés khans ou caravansérails, qui sont des hôtelleries à très bon marché pour les innombrables voyageurs et petits marchands étrangers ; toutefois, on n'y a guère autre chose que le

lit et l'eau. Adriano dut se résigner, se logea comme il put, et se mit aussitôt à la recherche de quelques compatriotes, afin de les apitoyer sur son triste sort.

On raconte qu'au quartier des Blaquernes il finit par rencontrer un sicilien qui tenait une cuisine à l'usage des pauvres gens ; il leur vendait pour une menue pièce de monnaie des ragoûts faits avec des têtes de mouton, et c'était là tout ce qui entraît dans la composition des mets confectionnés par sa cuisine. Adriano s'était proposé pour aider le restaurateur sicilien ; il allait chez les bouchers chercher les têtes de mouton, après qu'on en avait enlevé la cervelle, et il lavait la vaisselle et les ustensiles de la cuisine ; en paiement, il avait la nourriture et le logement.

Pourtant, il ne garda pas longtemps cette situation ; la tête de mouton ne convenait plus à son estomac ; du moins il faut le croire, car il quitta son compatriote pour se mettre au service d'un vieil herboriste et marchand de pommades de Balata. Chez celui-ci, la nourriture était meilleure, et le patron donnait de l'argent à son employé lorsqu'il avait fait de bonnes ventes dans la journée, en allant crier dans les rues la marchandise de l'officine. Adriano, portant une tablette suspendue au cou, offrait des pâtes épilatoires, à la porte des établissements de bains, ou bien des pastilles, du rahat-loukoum (confiture sèche parfumée), aux environs du grand bazar.

Certainement, il aurait préféré faire un autre métier ; mais il avait remarqué que le vieil herboriste prenait quelque intérêt à lui ; il recevait de lui parfois des bonnes gratifications. D'autre part, la boutique de son patron était fréquentée par un rabbin polonais, condamné en Russie pour conspiration, lequel s'était évadé. Ce rabbin prit Adriano en amitié, à cause de ce que le jeune homme blasphémait volontiers contre le Christ. Lemmi, pour se faire bien voir des juifs de Balata, demanda un jour si on ne l'admettrait pas dans la religion de Moïse ; il était prêt à renier son baptême et à se faire circoncire. Ce fut une grande joie pour le rabbin polonais et pour le vieil herboriste. Les deux juifs, contents et fiers d'avoir un néophyte, lui enseignèrent le Talmud, après que le rabbin eut, dans cette circonstance, montré son habileté de chirurgien sacré.

Dès lors, la position d'Adriano fut beaucoup adoucie. C'est le 14 janvier 1846 qu'il était devenu définitivement israélite par l'effet de la liturgique opération ; et il ne s'était pas converti par supercherie. Oh ! non, il avait été heureux d'associer sa haine contre l'Eglise à celle des juifs de Balata. Parmi les

italiens habitant Constantinople, il y en avait plusieurs qui appartenaient à la religion mosaïque, notamment un certain Abraham Maggioro, dont Lemmi a toujours parlé avec de grands éloges, tant son nom était cher à son cœur.

Abraham Maggioro et le rabbin polonais, dont on n'a pas le nom, étaient versés dans les mystères de la cabale ; c'est eux qui initièrent Adriano aux secrets de la magie, et celui-ci fut un excellent élève. Il apprenait par cœur, avec une grande facilité, toutes les formules de l'occultisme, même les plus baroques et les plus incompréhensibles. Un de ses grands plaisirs était d'aller, la nuit, en compagnie de son patron l'herboriste et du rabbin polonais, passer quelques instants aux pieds de la Colonne Brûlée, qui avait servi de piédestal jadis à une statue de Julien l'Apostat, s'il faut croire la légende : là, nos juifs cabalistes se livraient à leurs salamalecs. Chaque jour, il se perfectionnait dans la science maudite ; car il s'était donné à son étude avec passion. Quant à voir sa position devenir brillante, il n'en était pas encore là. A Constantinople, les juifs sont en général peu fortunés ; ceux qui réussissent à s'enrichir à force de fraudes et d'usure quittent le pays, pour fuir le grand mépris dans lequel ils sont tenus par les Turcs.

Le vieil herboriste vint à mourir vers la fin de 1847. Un parent accourut pour recueillir son héritage, vendit toute la marchandise pour réaliser de l'argent, et Adriano se trouva sans place. Le rabbin polonais avait quitté Constantinople trois mois auparavant. Lemmi fut quelque temps à la charge de son ami Abraham Maggioro.

On a dit aussi que le futur grand chef de la maçonnerie avait été masseur dans un établissement de bains de Péra. Si le fait est vrai, ce serait aux premiers mois de 1848 qu'il aurait exercé cette profession. D'une façon plus certaine, on sait qu'il fit, à cette époque, la connaissance d'un anglais, à Péra, venant de Londres, lequel était lié avec Mazzini.

En ce temps-là, les quelques francs-maçons qui se trouvaient à Constantinople étaient presque tous des anglais. L'association avait été introduite en Turquie vers 1738 ; mais, jusqu'à l'époque de la guerre de Crimée, elle subit mille vicissitudes ; les affiliés, qui dépendaient de la Grande Loge d'Angleterre, voyaient sans cesse leurs loges disparaître, par manque de membres actifs, car le gouvernement alors ne les favorisait pas. Aujourd'hui, au contraire, la maçonnerie prospère à Constantinople. Il y a trois loges anglaises : la L. : *Bulwer*, la L. : *Oriental*, et la L. : *Leinster* ; et en outre la L. : *l'Etoile du Bos-*

phore (française), la L. . . *Ser* (arménienne), la L. . . *Proodos* (grecque); et la L. . . *Italia Risorta* (italienne), qui toutes donnent fréquemment des fêtes et reçoivent des FF. . . *mushafirs* (invités).

Quoi qu'il en soit, c'est, dit-on, en 1848, qu'Adriano Lemmi fut initié à la maçonnerie par des FF. . . anglais; mais cette initiation ne paraît pas avoir été d'une régularité parfaite, et notre héros dut se faire régulariser dans la suite. Lemmi a laissé assez obscure cette période de son existence; cela l'humilie, maintenant qu'il est millionnaire, d'avouer les professions de bas étage qu'il a été réduit à exercer à Stamboul. Comme vous le verrez plus loin, souvent il a été interpellé et mis en demeure de déclarer, avec des preuves à l'appui, quelle a été sa situation en Turquie jusqu'au jour où il fut recueilli par Kossuth; mais il a préféré se dérober aux exigences de ses interrogateurs, et il en est résulté qu'il a été assez difficile de reconstituer l'état de ses occupations. Il est certain, seulement, qu'il a fait un peu tous les métiers, y compris la vente des pâtes épilatoires; en 1849, il tenait un petit kiosque sur la promenade des Eaux-Douces, où il débitait aux oisifs la limonade et le rabat-loukoum.

Enfin, voilà l'ère des tribulations qui semble finir pour lui. C'est en 1849 que Kossuth arrive à Constantinople, et il vient fort à propos pour Adriano, à qui la limonade n'avait pas mieux réussi que les pâtes épilatoires.

Kossuth, cet agitateur qu'on peut bien appeler le Mazzini de la Hongrie, est né à Monok, d'une ancienne famille croate, dans laquelle était héréditaire la trahison. Reçu avocat en 1826, il fut admis en 1830 comme homme d'affaires chez la comtesse Szapary, envers laquelle il se comporta indignement. Etant parvenu à se faire aimer de la comtesse, il puisa en secret dans son coffre-fort pour payer ses personnelles dépenses. Celle-ci découvrit l'indélicatesse de son gérant; mais Kossuth, pour se préserver d'une condamnation, remit aux magistrats les lettres intimes que la comtesse Szapary lui avait écrites dans un moment de faiblesse, et afin d'éviter le scandale qui allait résulter de ces preuves d'adultère d'une si grande dame, la justice aima mieux ensevelir l'affaire dans l'oubli. Kossuth fut obligé de quitter le pays, étant déconsidéré, et il alla se fixer à Pesth.

Dans sa vie révolutionnaire, arrêté et exilé plusieurs fois, il devint l'homme politique à la mode et causa beaucoup d'ennuis au gouvernement autrichien.

Comme je ne dois pas retracer ici la vie du grand maçon madgyar, je laisse aux historiens libres et honnêtes le soin de refaire la véritable biographie de l'agitateur, auquel

la franc-maçonnerie a élevé un monument de gloire nullement mérité. Quant à moi, qu'il me suffise de dire que la terrible guerre civile par lui provoquée n'ayant pas abouti, il gagna enfin la frontière de Turquie; et le voilà à Constantinople, à la grande joie de Lemmi.

Le filou de Marseille était bien fait pour s'entendre avec le voleur de la comtesse Szapary; mais ce dernier était, en outre, un personnage politique. Adriano réussit, par ses amis maçons anglais, à avoir une lettre de recommandation de Mazzini pour Kossuth; l'agitateur hongrois l'agréa.

En vérité, Kossuth ne songea tout d'abord qu'à l'empêcher de mourir de faim. Il le prit simplement à son service en qualité de copiste, de *facchino*, de domestique à petits gages; et, peu à peu, entrant dans les bonnes grâces de son patron, Adriano en devint enfin le secrétaire, toujours sur la recommandation de Mazzini, avec qui déjà il correspondait.

Quand Kossuth, au mois d'octobre 1851, quitta la Turquie pour se rendre aux Etats-Unis, au but de faire propagande active en faveur des patriotes hongrois, Lemmi l'accompagna. Mais, arrivés à Marseille sur le paquebot américain *le Mississippi*, Kossuth y descendit pour demander aux autorités la permission, qui lui fut refusée, de traverser la France pour se rendre à Londres. Lemmi, lui qui avait rompu son ban en s'évitant, par la fuite, les cinq ans de surveillance de la haute police française, auxquels il avait été condamné, se garda bien d'accompagner son patron en ville, et resta caché à bord du navire américain, protégé du pavillon de l'Etat-Unis.

Kossuth fut donc forcé de retourner sur *le Mississippi*, et, après un court arrêt à Gibraltar, il se rendit à Londres et enfin à New-York, toujours en compagnie du digne secrétaire, qui était devenu son ombre. C'est aux Etats-Unis, à Cincinnati, dans la Loge n° 433, que Kossuth reçut l'initiation maçonnique.

Mais le 2 décembre 1851 arrive. Le prince Louis-Napoléon, alors président de la République française, annonce au peuple et à l'armée qu'il va soumettre aux suffrages de tous les citoyens les bases d'une constitution, renouvelée du système de l'Empereur, son oncle; c'était un coup d'Etat. A cette nouvelle, Lemmi quitte Kossuth en Amérique et vient rejoindre Mazzini à Londres, où arrivait d'autre part Ledru-Rollin, qui, avec Mazzini et Kossuth, y devait, plus tard, former un triumvirat international et démocratique, pour réveiller en Europe le mouvement insurrectionnel entravé par les événements.

Dès ce moment, Lemmi commence à jouer un rôle très important dans tous les assassinats politico-maçonniques et dans tous les

soulèvements populaires dont l'Italie fut le théâtre sanglant. Il entretient, de la part de Mazzini, des intelligences avec les révolutionnaires de Toscane, ses compatriotes ; et c'est lui qui inspira, le 21 octobre 1852, la tentative d'assassinat, en plein jour, sur le président du conseil du grand-duc, le ministre Baldasseroni.

Le 6 février 1853, il y eut un commencement d'insurrection à Milan, alors sous la domination autrichienne, à la suite d'une proclamation signée de Mazzini et de Kossuth, et c'est Lemmi qui l'a envoyée de Suisse aux révolutionnaires lombards ; le fait est notoire dans la maçonnerie italienne.

Les gouvernements helvétique et piémontais s'efforcent de ne pas paraître complices ; ils l'étaient bien, tout au contraire. De nombreux émigrés de la Haute-Italie, réfugiés en Suisse ou dans le Piémont, suivaient les instructions de Mazzini, transmises par Lemmi.

Le Piémont, assisté de l'Angleterre (qui soutenait en secret la maçonnerie et Mazzini), s'efforce de conjurer l'exécution d'un décret de l'empereur d'Autriche pour la confiscation des biens des révolutionnaires émigrés ; mais, le 18 février, sur les ordres de Kossuth et de Mazzini, un fanatique révolutionnaire a attenté à la vie de l'empereur pour le punir de ce décret, et Lemmi fut choisi pour armer le bras de l'assassin, qui était un hongrois, ami commun de Kossuth et de lui, Lemmi.

La Suisse (preuve de la gravité des événements) est alors sommée d'expulser tous les émigrés indistinctement, sous menace de rompre les relations diplomatiques.

Nous voici maintenant à la guerre de Crimée, dont la véritable cause est connue des chefs de la franc-maçonnerie seuls. Si on veut examiner les faits, à présent que de nombreuses années ont passé et qu'on n'est plus sous l'influence des événements, on comprendra facilement que les raisons qui ont été invoquées alors étaient des prétextes, et rien autre. L'Angleterre et le Piémont firent naître la querelle, au sujet de la Turquie contre la Russie, à propos d'une lutte d'influence à Jérusalem entre les chrétiens de l'Eglise grecque et ceux de l'Eglise romaine. Or, cette rivalité était bien ce qui préoccupait le moins l'Angleterre, on le reconnaîtra sans peine, et quant au Piémont, c'était bien aussi pour lui un souci des plus médiocres. Les deux puissances entraînèrent avec elles la France contre la Russie, sous le prétexte de protéger la Turquie.

La vérité, c'est que depuis longtemps, bien avant l'insurrection hongroise de Kossuth, les chefs secrets de la maçonnerie, lord Palmerston à leur tête, avaient arrêté un plan : on avait

décidé l'élévation de la Prusse et l'abaissement de l'Autriche, l'unité de l'Allemagne au profit de la monarchie prussienne, l'unité de l'Italie au profit de la maison de Savoie, et la création d'un Etat polonois-madgyar. Mais la Russie avait mis entrave à l'exécution de ce projet, qu'elle ignorait pourtant ; craignant avec raison que l'insurrection hongroise vienne à s'étendre à ses provinces polonaises, le tsar s'était allié à l'empereur d'Autriche pour la répression et avait fortement contribué à la défaite définitive des révolutionnaires madgyars. De cela la conséquence avait été une communauté d'intérêts monarchiques établie entre la Russie et l'Autriche, et il fallait que les chefs secrets de la maçonnerie commencent par briser cette entente ; sans quoi ce qui était projeté au sujet de l'unité allemande au profit de la Prusse et au sujet de l'unité italienne n'aurait pas pu jamais être réalisé. On voit que l'Autriche a été bien dupée à l'occasion de cette guerre. Pour la France, il fallait lui faire faire campagne avec l'armée piémontaise ; cela préparerait l'opinion publique dans les deux pays, en vue d'une autre action commune, la fois suivante contre l'Autriche.

Tout cela avait été combiné par lord Palmerston, qui, comme maçon de la plus haute importance, savait s'imposer à tous les chefs secrets, même à Mazzini. Kossuth était tout naturellement favorable à ce programme, car il en voulait à mort au tsar de lui avoir fait perdre sa situation en Hongrie.

On comprend aussi combien il fut facile d'entraîner Napoléon III ; les chefs de la secte lui rappelèrent ses serments de carbonaro, et en outre on lui montra des lauriers à cueillir ; le nouvel empire devait aisément se laisser tenter par la gloire.

Mazzini et Kossuth poussèrent donc à la guerre de Crimée, de toutes leurs forces, et ils firent un pompeux éloge de la France, et ils semblaient même demander aux révolutionnaires leurs sympathies pour son gouvernement. Cette conduite aurait dû ouvrir les yeux de tout le monde ; car on savait bien que Mazzini et Kossuth n'aimaient pas la France et encore moins Napoléon III. Mais les gouvernements et les peuples furent aveugles ; les habiletés de la diplomatie britannique réussirent à empêcher l'Autriche de joindre sa cause à celle de la Russie. Dès lors, cette puissance, ayant à la fois contre elle la France, l'Angleterre, le Piémont et la Turquie, devait fatalement être vaincue. C'est ce qui arriva, après une guerre de plus de deux ans pourtant ; et l'Autriche fut détachée de la Russie à tout jamais, et elle fut tellement punie de son ingratitude que, même sans attendre la fin de la guerre de Crimée, les chefs maçons qui s'étaient si bien joués d'elle travaillèrent déjà

à la révolutionner, comme nous allons le voir tout à l'heure.

Je viens de m'expliquer sur ces points peu connus de la guerre de Crimée, d'abord parce qu'il était intéressant de les mettre en lumière, ensuite parce qu'il est bon de montrer Lemmi commençant à s'enrichir à la faveur de cette guerre.

En effet, que fait notre héros pendant que les nations se battent en Orient ?

Lemmi, qui, par ses relations avec Mazzini et Kossuth, est bien vu des gouvernants maçonniques du Piémont, obtient des fournitures pour les ambulances italiennes en Crimée. Il se transporte à Genève d'où il expédie à l'armée. Il encaisse d'une part la bonne monnaie, et il paie en faux chèques d'autre part. Ce sont ses premiers vols en grand ! Le petit voleur de Marseille ayant progressé a voulu se faire une renommée aussi comme faussaire.

La falsification découverte, il se sauve à Malte ; mais cela n'empêche pas qu'il soit condamné par contumace par la justice helvétique, avec ses deux associés fraudeurs.

Mais, pendant que les armées combattent en Orient, la politique des ennemis de l'Eglise ne chôme pas néanmoins. C'est dans l'année 1854 que le gouvernement piémontais, complice des Mazzini, Lemmi et consorts, se montre très anticlérical. Le 10 mars, les biens du séminaire de Turin sont arbitrairement confisqués. Déjà la maçonnerie avait imposé un rapprochement à deux hommes d'Etat italiens qui longtemps s'étaient montrés adversaires, le F. Cavour et le F. C. Rattazzi. La paix ayant été faite entre eux, on nomma cette union politique le *connubio* (le mariage). En 1852, le *connubio* avait déjà valu à Rattazzi la présidence de la Chambre ; en 1854, il lui valut le ministère de la justice dans le cabinet présidé par Cavour. Aussi, au 28 novembre, est déposé un projet de loi pour la suppression des communautés et congrégations religieuses, dont le gouvernement piémontais convoite les richesses. Mais, par un hasard singulier et très douloureux, la discussion de cette loi fut trois fois interrompue, à cause de morts et d'enterrements. La première loi se discutait à Turin en janvier 1855. Le président de la Chambre était alors Carlo Buoncompagni (mort subitement à Turin le 14 décembre 1880), l'un des hommes dédiés corps et âme à la révolution italienne et célèbre par ses violences contre l'Eglise. Or, celui-ci, dans la séance du 12 janvier, annonçait aux députés la mort de la mère bien-aimée de Victor-Emmanuel II, Marie-Thérèse-Françoise de Toscane, archiduchesse d'Autriche. Les funérailles terminées, on reprenait la discussion contre les couvents et les cloîtres ; lorsque voilà que le 21 janvier, le président annonce aux députés encore un très grand

malheur : Sa Majesté Marie-Adélaïde, bonne et aimable reine, le jour précédent avait rendu sa belle âme en Dieu, à l'âge de 33 ans. On continue la discussion de la loi, et un nouveau malheur s'adjoint aux malheurs passés : la nuit du 11 février meurt le duc de Gênes, qui n'avait pas encore 32 ans ! Les honorables, pour la troisième fois, dans l'espace d'un mois, sont forcés d'accompagner au cimetière la mère, la femme, le frère du roi de Sardaigne. Tant de malheurs brisaient le cœur de toutes les personnes honnêtes ; mais le monarque ne comprenait pas les terribles avertissements du ciel.

Pendant ce temps-là, Mazzini ne perdait pas de vue les petits Etats italiens où la maçonnerie avait décidé de substituer la maison de Savoie aux souverains légitimes, en attendant de faire la République italienne.

Le 4 janvier, le chef du Comité Central Européen, — c'est le titre que Mazzini avait pris vis-à-vis de la Jeune-Europe, — avait réuni cinq de ses complices à Londres, et l'on avait admis, en outre, à la réunion le F. C. Félix Pyat, autre réfugié, qui était appelé président du groupe de la Commune Révolutionnaire. Ces deux comités correspondaient avec un comité bruxellois, un comité établi à Jersey, et il y en avait un cinquième à Genève, qui eut pour président le F. C. Eugène Sue. Ce sont là des choses connues de tous les maçons mêlés aux événements de cette époque. A la réunion du 4 janvier, on mit en discussion qui devait être assassiné, du duc de Parme ou du duc de Modène. Ce dernier, François V, fut l'objet d'un réquisitoire très violent prononcé par Félix Pyat, qui lui reprochait surtout d'avoir rappelé les Jésuites et « d'être le frère de la comtesse de Chambord ». Mais Kossuth entraîna le vote contre le duc de Parme, Charles III, qu'il représenta comme le plus dangereux aux révolutionnaires par son caractère brutal et violent, dit-il ; il fit la comparaison entre lui et son père, prince faible qu'on avait fait tomber dans le protestantisme pendant quelque temps et qui songeait plus à ses plaisirs qu'à la politique. Kossuth lut à la réunion un rapport de son ancien secrétaire, Lemmi, qui dénonçait des « menées autrichiennes » de Charles III.

Done, la mort du duc de Parme fut votée à l'unanimité, moins le suffrage de Pyat. Mazzini envoya à Lemmi un passeport au nom de « Lewis Broom », et notre héros quitta aussitôt Malte pour se rendre dans le duché à l'abri de ces faux papiers. Il débarqua à la Spezia, se rendit de là à Sarzana, et gagna Parme par la route de Pontremoli et Fornovo. Mais il eut le soin de ne séjourner à Parme qu'un seul jour, prenant seulement le temps de voir en particulier les mazziniens de la ville et de leur fixer un rendez-vous à Castel-Guelfo.

Les conjurés se réunirent le 25 mars dans une petite maison de campagne, située près du pont du Taro ; la séance fut présidée par Lemmi, qui fit jurer le secret ; un nommé Lippi avait confectionné un mannequin, sur lequel fut enseignée la manière de donner les coups de poignard les plus terribles, et l'on tira au sort l'assassin. Adriano lui dit : « C'est aujourd'hui la fête des jésuites et des nonnes ; ils célèbrent l'apparition d'un ange à leur madone pour lui annoncer le Messie et qu'elle en serait la mère. Eh bien, mon frère, moi, je t'annonce que tu seras le Messie de la Révolution à Parme. Je te consacre libérateur des opprimés, sauveur des hommes aujourd'hui tyrannisés. Frappe le despote, sans que ta main tremble. Notre Dieu, qui n'est pas celui des prêtres, te protégera ! »

Le surlendemain, Charles III tombait sous le coup du sicaire, dont Lemmi avait ainsi stimulé le fanatisme. On sait que l'assassin (nommé Antonio Carra) réussit à s'enfuir ; et les circonstances du complot sont connues, parce que Lemmi s'en est souvent vanté auprès de Frapolli et de plusieurs autres qui ont répété le récit. Adriano fut toujours glorieux d'avoir été l'émissaire de Mazzini dans un grand nombre de meurtres, et Mazzini disait volontiers : « Mon petit juif vaut dix bons diables, tant il est habile pour choisir les hommes qu'il faut dans les importantes actions et pour leur inspirer l'énergie nécessaire pour l'accomplissement du devoir. »

L'affaire de Parme fit beaucoup grandir Adriano dans l'estime de Mazzini, de Kossuth et des autres principaux chefs.

L'audace de Lemmi était si forte, qu'après le crime, il ne se pressa pas de quitter le duché ; il demeura plusieurs jours incognito à Sant'Ilario ; mais la révolution ne se fit pas comme il l'avait espéré. Le crime causa de l'horreur, et la veuve de Charles III, fille du duc de Berry, fut proclamée régente, pour gouverner sous le nom de son fils Robert qui était un enfant de six ans.

Lemmi, toujours sous le faux nom de Lewis Broom, alla à Reggio, puis à Modène ; il revint dans le duché de Parme, dans les derniers jours de juin, et c'est à lui qu'est due la tentative d'insurrection du 22 juillet, qui fut bientôt réprimée.

Cette fois, il quitta le centre et se sauva à Turin.

Le gouvernement piémontais, en janvier 1855, supprimait 334 maisons de religieux et religieuses, mais laissait tranquilles les sociétés révolutionnaires, qui, grâce à cette complicité sous forme de tolérance, se développaient et machinaient des crimes épouvantables.

Notre bon Lemmi, qui avait à sa disposition

autant de faux-papiers qu'il en avait besoin pour ses missions secrètes, avait changé encore de nom en cette année-là (1855). Muni d'un passeport hongrois, appartenant à un des séides de Kossuth, il put se rendre à Rome sous le nom de « Ulrik Putsch, cuisinier » ; et le 12 juin, il y eut une tentative d'assassinat sur le cardinal Antonelli !... Il repart aussitôt pour Gènes, où, le 30 du même mois, il y eut publication d'un manifeste de Mazzini pour pousser le peuple à l'insurrection. Il est notoire que c'est Lemmi qui l'a répandu dans plusieurs villes et même à Rome, où coïncidence bizarre, le 9 juillet, le même jour qu'il est retourné dans la ville des papes, il y eut une tentative d'assassinat sur le Père Beckx, général des jésuites.

L'activité de Lemmi pour le mal est surprenante. Il est vraiment l'incarnation de Satan !... Dans tous les mouvements, dans tous les crimes, s'il n'y a pas toujours son bras, il y a toujours le bras de ses amis.

Lemmi et Orsini, — agent, ce dernier, de Mazzini, lui aussi, — avaient transmis au comité révolutionnaire de Milan les instructions de Mazzini, en vue d'une insurrection prochaine ; elle devait commencer par le massacre de tous les officiers de la garnison. Ces instructions données, Orsini et Lemmi se retirèrent, celui-ci, rentrant en Suisse, avec son passeport hongrois, tandis qu'Orsini, sous le nom de « Georges Hernagh », se rendait en Autriche et parcourait la Hongrie dans le but d'organiser un soulèvement qui aurait coïncidé avec celui de la Lombardie.

Orsini fut arrêté à Hermanstadt, en Transylvanie, ramené à Vienne, puis transféré à Mantoue, où il fut jugé et condamné à mort, pour crime de haute trahison, le 20 août 1855.

Renfermé au château Saint-Georges, il s'en évada dans la nuit du 29 mars 1856, d'une manière très curieuse. Une femme affectionnée avait réussi à lui faire parvenir, dans la forteresse, une lime par laquelle Orsini, dans 24 jours, scia huit barreaux. Puis, formant une sorte de corde avec des draps de lit, il se laissa aller le long du troisième étage où était sa cellule ; mais il eut le malheur de tomber de la hauteur de 6 mètres et de se blesser à un pied et au genou. Malgré cela, il eut la force de se traîner jusqu'au bas des fortifications entourant la forteresse, et, au point du jour, quelques passants charitables le retirèrent de ce tombeau au moment où il se croyait perdu.

Le 13 novembre de la même année, deux autres agents de Mazzini sont pris à Rome.

L'Angleterre, ou pour mieux dire, lord Palmerston, d'accord avec Mazzini, prend prétexte de ce que le roi de Naples observe une stricte neutralité entre les puissances occidentales et la Russie, l'accuse de sympathies envers la

Russie (c'était vrai, *Mazzini avait fait voler des papiers confidentiels*) et obtient la disgrâce du directeur de la police Mazza, très dévoué au roi de Naples et son protecteur contre les sociétés secrètes.

L'Angleterre, toujours brutale envers le roi de Naples, exerce une nouvelle pression sur lui en 1856 ; le gouvernement français se joint à elle. Aux mois de juin et de septembre, ces deux puissances menacent d'envoyer une escadre dans les eaux de Naples. On a su depuis que Napoléon s'était laissé entraîner par lord Palmerston, qui, en sa qualité de patriarche de la maçonnerie européenne, avait favorablement accueilli un projet de l'empereur français ; ce projet était d'installer à Naples le prince Murat, grand maître du Grand Orient de France, comme roi en remplacement du Bourbon des Deux-Siciles. Ce complot avorta, la Russie, dont la guerre de Crimée était finie, ayant protesté contre cette intervention au sujet de la politique *intérieure* du roi de Naples.

Le 3 mai, le gouvernement français publie la statistique de la guerre de Crimée, dans laquelle l'influence britannique, c'est-à-dire la diplomatie maçonnique, avait entraîné la France. Cette guerre absurde a coûté la vie de 95.000 français, morts par blessures ou par maladies, et à la Sardaigne une dépense de 30 millions.

La fin de cette année 1856 est marquée par les opérations mazziniennes dans le royaume de Naples. Un agent de Cavour, nommé Henri Misley, haut maçon, avait présenté, quelques années auparavant, à Mazzini, à Londres, le baron Bentivegna, sicilien affilié aux loges. Crispi, de son côté, avait accrédité Bentivegna par une lettre à Lemmi, dont Mazzini, depuis quelque temps, prenait assez souvent conseil, voyant qu'il était habile aussi bien qu'homme d'action. Le baron se lia d'amitié avec Adriano, et ils étaient devenus tous deux très intimes. C'est alors, vers le mois de septembre, que le Comité Central Européen décida qu'on assassinerait le roi de Naples, en même temps qu'on ferait une insurrection en Sicile.

Bentivegna fut désigné pour fomenter l'émeute, et Lemmi se chargea de l'assassinat. Dans le projet, on devait faire sauter Ferdinand II au moyen d'une bombe qu'un affilié fanatique, pour le choix duquel Mazzini s'en rapportait à Adriano, jetterait sous la voiture royale, pendant une promenade publique de Sa Majesté. C'est un juif lombard, nommé Giosué Possagno, qui avait trouvé les compositions chimiques de l'appareil explosif ; il fabriqua deux bombes, mais en les laissant inachevées, quant aux poudres à y introduire.

Lemmi, lorsqu'il fut muni des deux bombes, dont le transport n'offrait aucun danger, et

qui avait la recette de Possagno pour compléter l'infernale machine au moment voulu, alla d'abord rejoindre Bentivegna qui l'attendait à Palerme. Afin de circuler librement dans le royaume et sans se faire connaître pour qui il était, il avait reçu un passeport français au nom de « Jacques Lathuile, négociant », que Ledru-Rollin s'était procuré pour lui par un de ses amis. Le but prétexté du voyage de Lemmi-Lathuile était des achats de vins pour une maison de Cette, qui vendait non seulement les produits de l'Hérault, mais qui importait aussi les vins d'Espagne et de l'Italie méridionale ; en outre, Lemmi-Lathuile était censé venir acheter en Sicile des sumacs pour les tanneries de Marseille.

Notre héros trouva à Palerme que tout était bien préparé pour l'émeute, et il écrivit à Mazzini, par un des messagers du comité londonien, que « les affaires seront fructueuses en Sicile ». Puis, il se rendit à Naples. L'assassinat du roi était fixé pour le 22 novembre, et le même jour éclaterait l'insurrection sicilienne. Bentivegna avait dit qu'il ne fallait pas compter sur un napolitain ; aussi, il avait fourni à Adriano un jeune homme des environs de Messine, nommé Filippo Carabi, qui fut son compagnon de voyage. Ce jeune homme paraissait bien décidé ; en outre, on comprend sans peine que Lemmi-Lathuile ne manqua pas de lui faire la leçon et de l'exciter pendant le voyage.

À Naples, ils logèrent séparément. Lemmi acheva de garnir une des deux bombes, en se conformant aux indications de Giosué Possagno, et les deux complices s'entendirent pour se rencontrer, un dimanche de très bon matin, à la première messe du convent des Camaldules, qui est aux environs de la ville et où les touristes vont volontiers, parce que du haut de la montagne on a une des plus belles vues d'Italie. Lemmi avait passé la nuit à Soccavo, et Carabi à Nazaret. À la messe des Camaldules, notre héros avait sa bombe dans la poche. Ensuite, ils descendirent ensemble à Pianura, qui est au pied de la montagne et où il y a de grandes carrières de pierres. C'est là que fut faite l'expérience ; il n'y avait personne au travail dans les carrières, puisque c'était dimanche ; dans le cas où quelque touriste aurait entendu l'explosion et serait descendu des hauteurs du mont des Camaldules jusqu'aux carrières, les deux complices auraient eu le temps de s'en aller, et l'on aurait cru que c'était un accident par suite d'un oubli de quelque cartouche de mineur ; mais Adriano et Filippo ne furent dérangés par personne.

Ils disposèrent la bombe et l'allumèrent à distance au moyen d'une longue mèche brûlant lentement. L'explosion fut terrible ; elle fut si destructive, brisant un énorme bloc de rocher,

que le jeune Carabi comprit que, s'il jetait la seconde bombe en préparation sous la voiture royale, il était certain d'être tué en mille morceaux en même temps que Ferdinand II. Sans doute, ce jeune homme voulait bien risquer sa vie pour tuer le roi; mais il s'était dit, comme tous ceux qui font des coups de ce genre, qu'il aurait peut-être la chance d'échapper au massacre. L'expérience aux carrières de Pianura venait de lui prouver qu'il n'avait aucun espoir de s'en tirer sain et sauf; peut-être aussi il réfléchit alors que son compagnon Lathuile se servait de lui comme instrument et le sacrifiait en s'arrangeant non seulement pour ne courir aucun risque, lui, mais pour ne pas même se compromettre. Quoiqu'il en soit, le lendemain, Filippo Carabi dit à son compagnon qu'il ne fallait pas compter sur lui, qu'il avait beaucoup réfléchi, qu'il était le seul soutien de sa vieille mère et de ses deux sœurs, et qu'il lui conseillait de chercher un autre exécuteur de la sentence de Mazzini ou bien qu'il fasse lui-même sauter le roi: il lui jura de garder le secret, et quitta Naples immédiatement.

Lemmi était beaucoup contrarié de cette défection inattendue. C'était trop tard alors pour qu'il puisse recruter un autre exécuteur de la sentence mazzinienne; car les choix de ce genre sont délicats à faire, et, une fois qu'on a choisi l'homme, il faut encore le sermonner pendant quelque temps. D'autre part, pour faire le coup lui-même, Adriano n'était pas d'un caractère à s'y décider; il tenait bien trop à sa précieuse existence.

Il se promit de châtier plus tard le sicilien désobéissant; en effet, Filippo Carabi fut assassiné, cinq ans après, dans une loge de Naples, un jour qu'il y était venu sans méfiance, et ce crime a été accompli avec autant de férocité que d'adresse; les archives du Directoire de Naples contiennent les détails de l'affaire, la séquestration de Carabi en 1861, sa mise en accusation devant un tribunal secret, la torture épouvantable qu'on lui a fait subir, et le dernier supplice exécuté dans le plus grand mystère.

Pour revenir au complot de 1856 contre Ferdinand II, j'ajoute que Lemmi, malgré qu'il fût désappointé, resta à Naples, dans l'espoir de découvrir un nouvel instrument, mais en abandonnant le projet de faire coïncider le crime avec l'insurrection.

Au jour convenu, le 22 novembre, Bentivegna leva l'étendard de la révolte contre le roi, à Cefalù, à l'est de Palerme, et il y eut alors une grande agitation en Sicile. D'autre part, le faux Jacques Lathuile s'était mis en rapports directs avec quelques hauts maçons napolitains, qui lui conseillèrent de renoncer à utiliser sa deuxième bombe, et on choisit une autre arme de meurtre: le fer, au lieu

de la poudre. Dans l'armée royale, on avait des affiliés; deux jeunes soldats, Giuseppe Locuti et Agésilas Milano, furent présentés à Lemmi le 4 décembre, dans la maison d'un mazzinien, à Torre-del-Greco, pendant que l'insurrection se développait en Sicile. L'émissaire du comité de Londres désigna Milano.

Le 8 décembre, au moment où Ferdinand II passait en revue ses troupes de Naples, le soldat Agésilas Milano se détacha tout à coup des rangs et porta deux violents coups de sa baïonnette au roi, en le frappant en pleine poitrine. Par bonheur pour Ferdinand II, la baïonnette plia, et il ne fut pas blessé. Milano, arrêté sur l'instant, fut jugé, condamné à mort et exécuté le quatrième jour après son attentat. Mazzini fit faire une médaille commémorative, en l'honneur de ce criminel, qualifié « martyr ».

En Sicile, l'insurrection finit par être réprimée; la majorité du peuple désapprouvait la révolte, et les appels des émeutiers ne trouvaient plus d'écho. Bentivegna fut fait prisonnier; le 20 décembre, il était fusillé. Quant à Jacques Lathuile, il avait quitté le royaume, dès qu'il eût constaté que les affaires de la révolution tournaient à mal.

On admirera ici avec quelle habileté notre héros sut retirer son épingle du jeu; Adriano n'est pas le premier venu, comme on le voit. Le gouvernement royal eut la preuve de l'existence d'un complot; on soupçonna que tout avait été organisé par le comité de Londres; la présence d'un émissaire de Mazzini fut constatée par la police, mais quand l'oiseau s'était envolé et sans qu'on pût découvrir jamais qui c'était. Les maçons eux-mêmes, sauf le seul Bentivegna, ignorèrent la véritable personnalité du mystérieux Lathuile; elle n'est établie aujourd'hui encore que par la relation officielle, mais secrète, du procès maçonnique de Filippo Carabi, aux archives du Directoire de Naples. Malgré l'évidence, et jusqu'à leur exécution, en dépit de toutes les sollicitations, Bentivegna et Milano nièrent avoir eu un complice ni même un inspirateur, l'un comme promoteur de l'insurrection, l'autre comme régicide.

En 1857, il y eut une superbe comédie jouée par la politique piémontaise. C'est aujourd'hui prouvé, plutôt mille fois qu'une, que Cavour et Rattazzi étaient d'accord avec les mazziniens et les garibaldiens pour faire l'unité de l'Italie au profit de la maison de Savoie, c'est-à-dire déposséder les souverains légitimes des duchés de Toscane, Parme, Modène, des Etats-Pontificaux et du royaume des Deux-Siciles, et reprendre à l'Autriche les pays de Lombardie et Vénétie; mais devant les yeux des monarques européens qui n'étaient pas dans le secret, le Piémont voulait avoir l'air innocent

du complot et paraître se faire forcer la main. Seuls, parmi la diplomatie européenne, quelques hommes d'Etat francs-maçons, anglais, français et prussiens, savaient ce qui se tramait. Or, le Comité international de Londres décréta pour l'année 1857 un soulèvement en Toscane et dans l'Italie méridionale. Alors, afin que le Piémont ne soit pas soupçonné de complicité, on décréta qu'une émeute aurait lieu, en outre, dans ce royaume; et c'est cela qui fut une comédie. Mazzini vint lui-même secrètement à Gênes, tandis que Lemmi se rendait en Toscane. La triple insurrection des mazziniens et garibaldiens éclata : le 29 juin, à Gênes; le 30 juin, à Livourne; le 1^{er} juillet, à Naples. Cette fois encore le coup contre les trônes de Ferdinand II et du grand-duc de Toscane fut manqué. La preuve que l'émeute de Gênes était une farce, c'est que Mazzini ne fut pas inquiété par la police piémontaise et qu'il put retourner tranquillement à son poste de conspiration internationale.

Dans la même année, Mazzini avait fomenté un complot contre Napoléon III; ce n'était pas le premier. On trouvait que l'empereur français ne se hâtait pas assez d'agir pour l'unité italienne, et on avait résolu de l'y forcer par la terreur. C'est aujourd'hui reconnu que les révolutionnaires francs-maçons ne reculèrent pas devant une telle extrémité. A Mazzini, à Kossuth et à Ledru-Rollin, s'étaient adjoints dans le comité de Londres, Herzen, Bakounine, Turr et Klapka. Plus particulièrement et plus d'une fois déjà, les noms de Mazzini et Ledru-Rollin s'étaient trouvés mêlés à des projets d'assassinat contre Napoléon III. Donc, dès le commencement de 1857, Paolo Tibaldi, Giuseppe Bartolotti et Paolo Grilli avaient été choisis par Mazzini et Ledru-Rollin, dans un complot à Londres, pour assassiner Napoléon. Ils reçurent de Massarenti, autre affilié de Mazzini, 50 napoléons d'or, et partirent pour Paris commettre leur crime. Mazzini, avant leur départ, leur avait dit : « Vous étudierez les habitudes de l'Empereur, et vous ferez votre coup quand vous trouverez l'occasion favorable. » Massarenti, Campanella, Tibaldi, Grilli et Bartolotti, instruments actifs du complot, étaient des amis personnels de Lemmi. Mazzini et Ledru-Rollin étaient les chefs de tous les complots ayant pour but l'assassinat, comme a dit le Procureur impérial dans l'audience de la Cour d'assises de Paris, du 7 août 1857, où Grilli fut condamné à la déportation, et Tibaldi et Bartolotti à la détention. Mazzini et Ledru-Rollin montèrent en colère quand la tentative d'assassinat avorta.

Cette année encore, une bande de mazziniens débarqua à Sapri, près de Policastro, au nord des Calabres, ayant à sa tête le F.^r Carlo

Pisacane, ami intime de Lemmi et Crispi; mais ils furent vaincus.

Le 14 janvier 1858, à Paris, aux portes de l'Opéra, il y eut un nouvel attentat contre la vie de Napoléon III. Trois bombes fulminantes blessèrent 156 personnes et en tuèrent 8. Quelques-uns des coupables furent arrêtés; mais beaucoup s'étaient dispersés dans la foule. Au nombre de ces derniers, il n'est pas téméraire de compter notre héros Adriano; car, c'est exactement vers cette époque qu'il vint à Paris sous le nom de « James Mac-Grégor », cela sous prétexte de rendre visite à Giuseppe Mazzoni, son compatriote toscan, alors professeur de langues dans la capitale française. Orsini, Pierri, Rudio, auteurs principaux du crime, furent condamnés à mort; les deux premiers furent exécutés; Rudio fut commué en travaux forcés à perpétuité, peine qui avait été infligée à Gomez, domestique d'Orsini. Tous les quatre étaient francs-maçons et mazziniens; Orsini était venu à Paris sous le nom de « Allsop ». Les complices, qui purent filer hors de France, regagnèrent Londres, pour y perpétrer de nouveaux attentats. Il ne faut pas oublier que le 9 janvier, cinq jours avant le crime, Mazzini avait publié, à Gênes, un manifeste sanguinaire.

Tandis que l'on était sous le coup de l'indignation causée par l'acte exécrable d'Orsini, le gouvernement français, ému, avait envoyé, en février, aux puissances, un projet de loi sur les conspirations contre les souverains et sur la manière de les punir. Le Piémont fit un étrange accueil à cette note : la commission de la Chambre des députés la rejeta, avec 5 voix contre 2, le 13 mars, même après des modifications; mais le Conseil Fédéral de Berne, après une note française assez menaçante du 20 janvier, prescrivit une enquête à Genève où des complices de Mazzini s'étaient établis. Le gouvernement de Genève, n'osant pas aller contre les instructions du Conseil Fédéral, proclama la dissolution d'une société italienne de secours mutuels, et, au mois de mars, il expulsa 12 mazziniens français et 47 mazziniens italiens.

Dans ce même mois, en Toscane, on jugea ceux des insurgés de Livourne qui avaient été pris les armes à la main, le 30 juin de l'année précédente; dix-huit de ces révolutionnaires, dont le crime était surtout d'avoir prêté l'oreille aux excitations de leur compatriote Lemmi, émissaire de Mazzini, furent condamnés, et huit desquels à mort.

Le comité international maçonnique de Londres essaya de prendre dans la Lombardie une revanche de ses échecs, en commençant une propagande auprès des étudiants. Il y eut donc une grande agitation parmi la jeunesse universitaire. Le résultat fut que l'Université

de Pavie dut être fermée. A Milan, les étudiants criaient : « Vive l'Italie ! vive Victor-Emmanuel ! » Ce mouvement, qui se produisit en décembre, était la préface de la guerre qui allait bientôt éclater. On voit que le plan de lord Palmerston se réalisait peu à peu.

Je n'ai pas l'intention d'écrire ici, même en abrégé, l'histoire de la guerre d'Italie ; tout le monde la connaît. Cependant, je veux rappeler que Napoléon III avait été très impressionné par l'attentat d'Orsini. L'homme qui avait voulu l'assassiner ne lui était pas inconnu ; ensemble ils avaient fait partie de la Vente de Cesena, car l'Empereur, dans sa jeunesse, s'était affilié aux carbonari. On sait, par les révélations qui ont été publiées en 1874 par le *Giornale di Firenze*, que Napoléon alla voir Orsini dans sa prison, et que celui-ci lui déclara que d'autres bombes lui étaient réservées s'il ne tenait pas immédiatement sa promesse de contribuer à l'unité italienne. Napoléon courba la tête et ne résista plus, et l'on vit le fameux testament de Felice Orsini publié par le *Moniteur*, journal officiel de l'Empire. C'est ce qui permit à l'honorable député français, M. Keller, de dire au Corps Législatif, dans la séance du 13 mars 1864, que « la guerre d'Italie avait été l'exécution du testament d'Orsini ».

Mais on sait aussi que, si le parti piémontais fut désappointé par la paix hâtive de Villafranca, d'autre part, pendant cette guerre qui dura du 29 avril au 8 juillet 1859, les révolutionnaires en arrivèrent à leurs fins pour ce qui concernait la Toscane, les duchés de Parme et de Modène, les Légations et les Romagnes (ces dernières contrées appartenant aux États Pontificaux). On n'osa pas déposséder entièrement le Pape du premier coup. Quant au royaume des Deux-Siciles, la révolution n'y réussit pas encore cette année-là.

Voyons pourtant quelles furent les manœuvres des mazziniens dans ce royaume en 1859. Il est intéressant d'en parler, parce qu'ici nous allons avoir en scène un des plus intimes amis de Lemmi : le gallophobe Francesco Crispi.

C'est, en effet, Crispi qui fut chargé, cette fois, par Mazzini, d'aller tenter le soulèvement contre Ferdinand II, puisque Bentivegna et Lemmi n'avaient pas réussi auparavant. Né en Sicile, le 4 octobre 1819, Francesco Crispi avait pris part dans sa jeunesse à toutes les insurrections contre le gouvernement bourbonien. Franc-maçon de bonne heure, il était de ceux qui célébraient avec enthousiasme la devise de l'un des grades capitulaires de l'Écossisme : « *Litia Destrue Pedibus*, détruis les lys en les foulant aux pieds. » Après la restauration de 1849, il s'était réfugié en France, où il vécut obscur pendant neuf ans. Expulsé par la police impériale après l'atten-

tat d'Orsini, il alla rejoindre Mazzini à Londres. C'est là que le chef du comité international maçonnique apprit la réussite d'un crime depuis bien longtemps couvé : ayant manqué Ferdinand II par le fer d'Agésilas Milano, on l'avait attaqué en secret par le poison.

Oui, c'est là le crime infernal qui a été commis, et dans mon pays le nom de l'empoisonneur est connu de tous ; mais je n'ose l'imprimer, par crainte du scandale que cette révélation ferait chez les catholiques. Je me contenterai de dire que cet homme infâme avait su capter la confiance du roi et qu'il était franc-maçon, affilié à l'une des branches les plus scélérates de la secte, celle qui est dite des « Sublimes Maîtres Parfaits » (1). Moins que personne cet homme-là n'aurait dû être franc-maçon !...

Il se fit l'instrument de Mazzini, et l'infortuné Ferdinand II, qui ne pouvait se méfier d'un homme considéré comme des plus respectables par toute la cour, fut empoisonné par l'infâme, dans une tranche de melon. Le poison qui avait été ainsi administré était de ceux qui produisent leur effet au bout de quelque temps, mais dont cet effet est des plus terribles. Le corps du roi se couvrit de plaies d'où jaillissait une affreuse vermine, se multipliant toujours davantage, quoique les serviteurs avaient soin de l'enlever tout le temps avec de la ouate. Aussi il mourut dans les plus atroces souffrances, le 22 mai 1859.

La franc-maçonnerie avait obtenu son but ; Mazzini, Lemmi, Crispi et les autres savaient bien que le roi François II, qui succéda à son père, était trop jeune, plein d'inexpérience, et qu'il se confiait aveuglément à ses généraux, en particulier à Nunziante (2), qui,

(1) Le mot sacré de cette secte était OTEROBA, qui signifie : *Occide tyrannum, et recupera omnia bona antiqua*. Le sens de ce mot sacré est très clair, c'est-à-dire que le régicide est le vrai moyen de ramener l'âge d'or !

Le Grand Firmament (synonyme du Grand Orient de la Maçonnerie) s'érigait en tribunal souverain, prononçant sur la vie ou la mort d'individus qui n'avaient pas même la satisfaction de connaître ni les juges qui les condamnaient, ni les lois d'après lesquelles ils étaient condamnés. Les assassinats, si souvent commis par ordre de ce Grand Firmament, prouvent assez qu'on ne se bornait pas à de simples menaces. Cette secte imposait à ses adeptes de fomentier partout l'incendie des révolutions qui sont l'unique moyen de résurrection !!!

(2) Alessandro Nunziante, duc de Mignano, depuis lors lieutenant général de l'armée italienne et sénateur du royaume, fut l'un des héros de la révolution napolitaine de 1860. Il était fils de Vito Nunziante et frère de Ferdinand, qui avaient donné maintes preuves de fidélité et de loyauté au trône des Bourbons. De bien humble origine, il était monté à un haut état, toujours à côté de Ferdinand II, militaire et courtisan en même temps, comme écrit Giacinto De Sivo dans son *Histoire des Deux-Siciles*. Il franchit rapidement les grades de la milice, commanda brillamment les batail-

l'année suivante, le trahit sans vergogne, se vendant lâchement à l'ennemi.

Donc, après la nouvelle de la réussite de l'empoisonnement, les mazziniens tinrent conseil à Londres, et Crispi fut désigné. Bientôt, on apprit la brusque suspension d'armes ordonnée par Napoléon III à Villafranca (8 juillet); Mazzini jugea qu'il ne fallait plus attendre. Crispi partit de Londres le 16 juillet pour la Sicile, sous le nom d'« Emanuele Pareda ».

Pendant plusieurs semaines, Crispi parcourut la Sicile, vivant la vie agitée des conspirateurs; il apprenait à ses complices à manier les matières explosives qu'on leur avait envoyées du continent; il leur enseignait la fabrication de bombes infaillibles, dont il donnait le modèle en terre glaise. Aux découragés, il prêchait le soulèvement universel,

lions de chasseurs napolitains et en fut récompensé par des honneurs et des faveurs de ces Bourbons qu'il allait trahir.

En effet, aussitôt qu'éclata en 1860 la révolution en Sicile, Nunziante y alla en qualité de commissaire royal, avec pleins pouvoirs de son roi Ferdinand II; mais déjà le traître s'était lié d'amitié avec le comte de Saburrow, envoyé piémontais, et avec son successeur Villamarina, et il était tout à Elliot, ministre anglais; il travaillait pour la révolution. Il se rendit ensuite à Palerme et persuada le roi d'abandonner les mesures de précaution et de défense qu'on avait prudemment adoptées contre l'invasion garibaldienne; il prétendait, le fourbe, avoir un meilleur système pour empêcher tout débarquement.

Destiné, le 8 juin 1860, à commander en chef un corps de 24.000 hommes pour défendre les Pouilles et les Calabres, il promettait monts et merveilles; mais, tout d'un coup, il quitta le service et se rendit à Turin, où il eut une entrevue avec le comte de Cavour, et après il retourna sur la frégate du roi de Sardaigne *Maria-Pia*.

Il prit congé de son armée avec un ordre du jour par lequel il exhortait les soldats à abandonner leur roi: « Je vous laisse, disait-il, en saint témoignage de mon amour, l'exhortation de vous montrer soldats de la glorieuse patrie italienne, vaillants contre les ennemis de l'Italie, et généreux dans le nouveau chemin de gloire destiné par la Providence à tous les enfants de la grande patrie commune. »

Les soldats, frémissant de colère, déchirèrent ce message; mais l'exemple était donné, la défection de Nunziante fut très nuisible; car étant considéré comme grand connaisseur de ses propres intérêts, en le voyant passer de la plus humble courtoisie aux insultes les plus insolentes contre son souverain légitime, on conclut que la chute du trône des Bourbons était certaine. Le gouvernement de Turin récompensa Nunziante avec grades, honneurs et argent; mais il n'a pas eu le pouvoir de le purifier de la honteuse réputation de traître à son roi.

Il fut le premier des officiers napolitains qui, en 1866, ait arboré la devise de l'armée de Sardaigne. Pendant qu'il commandait une division du corps d'armée Cialdini, il dirigea l'attaque de Borgoforte-sur-Po, dont il s'empara seulement après que les Autrichiens eurent décampé.

Il fut député et sénateur, commanda longtemps la division militaire de Milan; mais il n'eut jamais réputation ni comme politicien, ni comme militaire.

Il est mort fou, le 7 mars 1881, dans une villa du Vomero, près de Naples, sans que personne ait plaint ce traître de haute marque.

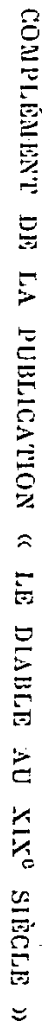
comme moyen de salut; il assurait que, François II n'ayant qu'une armée faible et ne pouvant plus compter sur aucun secours de la part de l'Autriche récemment vaincue à Magenta et à Solferino, le succès d'une insurrection générale était maintenant certain. Il allait ainsi de Messine à Catane, à Syracuse, et vice-versa; il aurait voulu voir Palerme donner le signal de la révolution.

Le 22 septembre, Crispi retournait à Londres pour rendre compte de sa mission à Mazzini. Après quoi, eut lieu un second voyage, qu'il accomplit sous le faux nom de « Toby Glivan ». Ayant été informé par Giorgio Tamajo que la date du soulèvement était fixée au 12 octobre, il partit le 6, et il arrivait à Messine le 11; mais le mouvement ne put pas être effectué, la population était réfractaire à ces excitations.

Mais nous ne devons pas perdre de vue notre Lemmi. Pendant la guerre d'Italie, il s'était tenu en observation. Quand, après les préliminaires de Villafranca, le ministère Cavour fit place au ministère Rattazzi (19 juillet), Lemmi fut chargé de surveiller en secret les intérêts mazziniens dans l'Italie Centrale, pendant que le compère Crispi se rendait de Londres en Sicile. En Toscane, malgré l'abdication forcée du grand-duc, l'opinion publique inclinait plutôt pour l'autonomie que pour l'annexion au Piémont; à Parme, à Modène et dans les Légations, on était d'avis de former une ligue des Etats de l'Italie Centrale. Mais, à la faveur des troubles, le docteur Farini, franc-maçon, était devenu dictateur, et il agissait contre le gré des populations. Lemmi, allant et venant, transmettait aux chefs locaux révolutionnaires les instructions du Comité de Londres, et toujours il excitait la populace contre les prêtres et les partisans des princes dépossédés, chaque fois que l'occasion se présentait. Son rôle secret fut très actif pendant les votes des diverses assemblées, où partout les représentants vendus ou terrorisés se prononcèrent en faveur de l'annexion, malgré les vœux de la grande majorité des citoyens.

Lorsque Mazzini décida le second voyage de Crispi en Sicile, notre Adriano eut mission d'aller le rejoindre à Palerme, pour l'aider à révolutionner l'île; mais il ne quitta pas l'Italie Centrale sans faire verser le sang innocent. C'est à ses menées ténébreuses qu'on doit les désordres qui éclatèrent à Parme au commencement d'octobre et où trouva la mort un officier bon catholique qui, à l'époque de l'assassinat du duc Charles III, avait publiquement déclaré que ce crime était dû à la franc-maçonnerie. Ce brave et loyal officier était le colonel Anviti. Lemmi, par ses affidés, amena contre lui la populace; une poignée de coquins lui chercha querelle dans la rue, et il fut mas-

(Fac-simile en réduction par la photogravure)



sacré par cette bande scélérate (6 octobre). Farini se garda bien de faire arrêter et punir les coupables.

De Parme, l'émissaire de Mazzini se rend en hâte à Palerme ; il y arrive presque en même temps que Crispi. L'insurrection, projetée pour le 12 octobre, rate tout à fait. Francesco considère la partie perdue et se met à l'abri ; mais Adriano ne désespère pas, tout en manœuvrant dans l'ombre. Le directeur général de la police, Maniscalco, ouvre une enquête pour découvrir le mystérieux agitateur, qui semble se jouer du gouvernement. On est déjà en novembre. Le haut fonctionnaire de François II reçoit une lettre insolente, laquelle lui enjoint de quitter immédiatement la Sicile et qui est signée J. L., initiales d'un des faux noms adoptés par Lemmi. Comme vous pensez, le directeur général de la police ne se laisse pas intimider par cet audacieux défi.

Trois jours après, Maniscalco, revenant de la promenade de la Favorite, marchait à pied parmi la foule, selon son habitude, dans la rue Maqueda. C'est l'usage à Palerme ; à la promenade, toutes les classes se confondent, et les plébéiens coudoient les patriciens. Comme toujours, la foule était compacte. Tout à coup, du sein de cette houle humaine, un homme se rapproche de Maniscalco ; la lame d'un poignard brille dans l'air et va se plonger dans le cœur du directeur général de la police ; il tombe, on se précipite autour de lui ; la foule est en désordre, les femmes poussent mille cris. Dans le tumulte, l'assassin déchire d'un seul mouvement l'habit de papier qui le couvrait de la tête aux pieds, en jette les débris par terre et se perd comme par enchantement parmi le peuple, c'est-à-dire parmi ses complices inconnus qui jouent la surprise, l'indignation, crient plus fort que tout le monde et favorisent sa fuite. C'est un fait, qu'il fut impossible de le retrouver. Mais, dirai-je, la main de Lemmi était-elle étrangère à cet assassinat ?

L'année mémorable de 1860 arrive. Garibaldi, grand-maître général du rite maçonnique de Memphis et Misraïm, trouva le terrain tout préparé en Sicile par le travail souterrain de la secte, quand le 11 mai il débarqua à Marsala. Mais encore son expédition n'aurait pas réussi, si la plupart des généraux et des principaux fonctionnaires de François II n'avaient pas été achetés par l'or piémontais.

Je n'ai pas l'intention d'en dire long, ni même de résumer, à propos de cette aventure qu'on appelle la campagne des Mille. Par de nombreuses révélations déjà faites, on sait que là encore c'était une comédie jouée par Cavour devant l'Europe (1). L'expédition de

(1) Il n'est pas mauvais que je donne ici au lecteur

Garibaldi, organisée à Gênes par le docteur Bertani, censément était un acte de l'initiative du fameux condottiere, et le gouvernement de Victor-Emmanuel publiquement le désavouait. En réalité, Cavour fournissait l'argent par des mandats sur M. Bombrini, directeur de la Banque.

Une preuve irréfutable, c'est celle-ci :

Au mois de juin (1860), le commodore américain William de Rohan, qui se joignait à l'entreprise, avait conduit en Sicile une seconde expédition de 3.400 volontaires, venant renforcer les Mille de Garibaldi. Puis, il retourna à Gênes pour prendre encore des hommes et les transporter à Palerme ; c'était le navire *le Washington*, qui devait faire cette troisième expédition, mais Bertani déclara au commodore qu'il n'avait plus d'argent. Celui-ci prend l'express pour Turin, voit Victor-Em-

quelques petits détails sur Cavour, lesquels sont le vrai portrait de l'homme.

L'historien libéral Zini avoue que Cavour ne voulait que des *garniments* autour de lui. Il tolérait les intrigants, mais éloignait les désintéressés et les modestes. Au commencement de son gouvernement, il songeait si peu à l'indépendance et à l'unité d'Italie, que du Congrès de Paris il écrivait à Rattazzi : « J'ai vu Daniele Manin, qui m'a parlé de l'unité et de pareilles moqueries. »

De la Rive, dans son éloge à Cavour, dit ses soins pour propager l'église protestante et vaincre la résistance des évêques, particulièrement ceux de la Savoie. Le Code punissait la vente des Bibles et la prédication hérétique ; mais Cavour « mettait un zèle infini à sauver les accusés, il en entreprenait la défense, la traitait presque lui-même près les magistrats et les interprètes de la loi. »

Cesare Balbo appliquait à Cavour une épithète pas du tout propre. Massimo d'Azeglio écrivait à Persano que Cavour a dit : « Si nous faisons pour nous ce que nous faisons pour l'Italie, nous serions des grands fous. » Et ailleurs : « Les affirmations de Cavour personne ne les prend au sérieux ; ce cher homme est arrivé au point que la seule chose qu'on croit impossible c'est précisément celle qu'il affirme... Il a des instruments, pas des collaborateurs. » Et à Torelli, en juin 1861, d'Azeglio écrivait : « Cavour avait créé le vide autour de lui, et tout se faisait par lui seul, moyennant des instruments. »

Le journal de Mazzini le dénonçait : « Sceptique, méprisant des principes, charlatan de paroles, propre à faire le mal par tous les moyens du mal. » Le socialiste Proudhon (Correspondance, vol. IX) dit : « Cavour me paraît un grand fripon, qui met le feu à l'Europe pour se soustraire à la banqueroute. »

Le comte de Rignan, maire de Turin, en un discours au roi, a dit : « Qui a fait l'Italie ? Cavour. » Mais Cavour avait déjà dit à la Chambre Subalpine que l'Italie c'est Garibaldi qui l'avait faite ; Garibaldi à son tour reconnaissait que c'était Mazzini le facteur de l'Italie.

Qu'est-ce que nous devons en conclure ? Que l'Italie moderne a été faite par la ruse unie à la trahison, par la force effrénée et par les sectes, par trois hommes qui ne connurent jamais les premiers éléments de la moralité, de la justice et de l'ordre, par trois hommes qui furent le vrai châtiment de Dieu pour l'Italie qui a voulu non-seulement les subir, mais les glorifier ? C'est vrai que les peuples ont les gouvernements qu'ils méritent.

manuel en personne, et le roi demande à en référer à Cavour. Une heure après, un aide de camp de S. M. apportait au commodore la lettre suivante :

27 juin 1860.

Commandant,

Je vous renvoie ci-inclus les deux lettres de Médici (général garibaldien), que vous mettrez dans d'autres enveloppes et livrerez à Cavour.

J'ai déjà donné trois millions à Bertani.

Retournez immédiatement à Palerme pour dire à Garibaldi *que je lui enverrai Valerio en place de La Farina* ; et QU'IL S'AVANCE **IMMÉDIATEMENT** SUR MESSINE, Francesco (le roi de Naples) étant sur le point de donner une constitution aux Napolitains.

Votre ami,

VICTOR-EMMANUEL.

La publication de ce document a été faite à Rome même, et en 1881, c'est-à-dire le fils de Victor-Emmanuel régnant dans la Ville Éternelle, par le journal *Fanfulla*, qui insérait une relation du commodore William de Rohan, racontant tous ces faits et produisant les documents à l'appui de son dire. Or, puisque le gouvernement italien a toujours nié que Garibaldi ait été son instrument, et puisque ce document prouve ce que vaut cette négation, on pense que le *Fanfulla* aurait été saisi et son directeur mis en jugement, s'il avait publié une pièce fautive. Mais le gouvernement n'a pas protesté, n'a rien dit, parce qu'il était obligé de s'incliner devant l'apparition de la vérité aussi évidente.

Je crois qu'après l'insertion de cette lettre dans mon livre il n'y a plus guère besoin de rien dire sur la connivence du roi et de Cavour avec Garibaldi (1). Victor-Emmanuel ne s'est

(1) Toutefois, je crois devoir rappeler, du moins en note, qu'il y a d'autres preuves de cette connivence.

Ainsi, on possède une lettre de Garibaldi à l'amiral Persano, écrite parce que celui-ci, amiral du royaume piémontais, lui annonçait qu'il venait le secourir. C'est Persano lui-même qui a publié cette lettre et les suivantes, dans un jour de dépit contre le gouvernement italien.

« Palerme, 15 juin 1860.

« Amiral,

« Vous m'avez donné, en vérité, une bien agréable nouvelle, et je vous en atteste toute ma gratitude ; sous votre égide toute-puissante, je suis tranquille. — Je crois, comme vous, qu'il vaut mieux que la flotille vienne directement ici.

« J'ordonne donc à Médici d'entrer immédiatement dans le petit port, où je l'attendrai.

« GARIBALDI. »

Le prince Eugène de Savoie-Carignan, de son côté, machinait contre François II, ainsi que cela résulte de la lettre suivante adressée de Turin au même Persano, sous la date du 1^{er} août 1860

« Mon cher Persano,

« Je me réjouis avec vous et je vous fais mes compliments pour la manière distinguée dont vous avez rempli l'importante et difficile mission qui vous était

nullement laissé faire violence, comme les journalistes officiels l'ont répété sur tous les tons. Tout ce qui s'est passé en 1860 était réglé d'avance ; mais ce qu'il fallait, c'était sauvegarder les apparences et tromper la diplomatie russe et autrichienne qui n'était pas dans le secret, et c'est pour cela que Cavour s'est servi de Garibaldi, qui jouait (peut-être inconsciemment) le rôle d'un révolutionnaire indiscipliné et prenant pour lui seul la responsabilité de ses aventures.

confiée, et en même temps je vous remercie de m'avoir tenu au courant des événements politiques en Sicile.

« J'espère que tout ira bien, même à Naples.

« J'ai écrit au comte de Spanense qu'il plaçât toute sa confiance en vous comme en un ami intime.

« Le baron Nisco se présentera certainement à vous, avec un billet d'introduction de ma part. Je vous le recommande. Au besoin, protégez-le, et offrez-lui un refuge sur l'un de vos navires. — J'ai l'entier espoir que tout se terminera par le triomphe de la cause de l'unité et de l'indépendance italienne. Mais, pour cela, il faut de la prudence et une certaine discrétion.

« EUGÈNE DE SAVOIE. »

Cavour, en même temps et sous la même date, écrivait lui aussi à l'amiral Persano une lettre ainsi conçue :

« Monsieur l'amiral,

« Ainsi que je vous l'avais fait savoir par le télégraphe, le gouvernement désire que, si une révolution éclatait à Naples, vous acceptiez la dictature, dans le cas où elle vous serait offerte par le peuple. Si l'offre était faite à Villamarina, ce qui serait un mal, Villamarina devrait également accepter, afin d'éviter le plus grand des périls, celui de voir tomber le pouvoir entre des mains faibles ou infidèles.

« Que vous ayez ou non la dictature, vous devrez assumer immédiatement le commandement de la flotte napolitaine et occuper les forts avec les bersaglieri et l'infanterie de marine, et assumer au besoin, provisoirement, le commandement de l'armée.

« Vous rassemblez à Naples ou dans le voisinage de cette ville, toute la flotte napolitaine, en éloignant tous les officiers dévoués au roi et en les remplaçant par des libéraux éprouvés.

« Devant expédier immédiatement une division piémontaise composée des brigades d'Aosta-Piémonte à Naples, vous aurez soin d'envoyer à Gênes un certain nombre de bâtiments napolitains et de nos navires pour la transporter.

« Si la révolution ne se fait pas avant l'arrivée de Garibaldi, nous nous trouverons dans une situation des plus graves. Mais ne nous décourageons pas pour cela. Vous vous emparerez, si vous pouvez, de tous les forts, vous réunirez la flotte napolitaine et la flotte sicilienne, vous donnerez à tous les officiers des brevets, vous leur ferez prêter serment au roi et au statut, et puis nous verrons. — Amiral, le roi, le pays et le ministère ont pleine confiance en vous. Suivez, autant que possible, les instructions que je vous envoie ; mais, s'il arrivait des cas imprévus, faites pour le mieux, afin d'atteindre le but suprême que nous nous proposons : constituer l'Italie sans nous laisser vaincre par la révolution.

« CAVOUR. »

Voyons maintenant une lettre très curieuse envoyée de Naples par Persano au comte de Cavour, en date du 31 août 1860 :

« Excellence,

« J'ai dû distribuer d'autre argent ! Vingt mille ducats à Devincenzi, deux mille ducats au consul Faseiotti, sur l'ordre du marquis de Villamarina, et

Quant aux Napolitains qui ont trahi leur roi, c'est un fait avéré. Les uns ont agi par ambition et cupidité, comme Nunziante qui a reçu quatre millions ; les autres étaient déjà acquis secrètement à la révolution, comme Liborio Romano, ministre de François II, lequel fut sans la moindre honte le ministre de l'intérieur du cabinet formé à Naples par Garibaldi. Liborio Romano était depuis longtemps un des chefs de la maçonnerie dans les Deux-Siciles, et il présidait le Consistoire Ecossais de Naples, quand il mourut en 1868 ; on comprend par là combien il était d'accord dès le début avec le grand-maître Cavour, le grand-maître Garibaldi et le grand-maître Mazzini.

Voici ce qui a été écrit par un franc-maçon désabusé, Pietro Borelli, sous le pseudonyme de Flaminio, dans la *Deutsche Rundschau*, en octobre 1882 :

« Il ne faut pas qu'on croie en Europe que l'unité italienne avait besoin, pour se réaliser, d'une nullité intellectuelle comme Garibaldi. Les initiés savent bien que toute la révolution de Sicile a été faite par Cavour, dont les émissaires militaires, habillés en colporteurs, parcouraient l'île et achetaient à prix d'or les personnes les plus influentes. Le général, qui commandait la flotte et l'armée devant Palerme, fut corrompu. Celui qui commandait à Naples reçut pour sa part deux millions. L'expédition de Garibaldi, avec ses fameux Mille dont le mauvais équipement n'était pas capable d'un engagement sérieux, ne fut pas autre chose qu'une comédie grotesque que l'on joua devant l'Europe pour décharger la responsabilité du gouvernement piémontais. Garibaldi lui-même avait perdu tout courage à la bataille du Volturne et fut trouvé par Nino Bixio caché dans un tombeau. « Aujourd'hui, lui dit celui-ci, il faut vaincre ou mourir. » L'arrivée des bersaglieri piémontais le sauva et gagna la bataille. »

Mais je crois que ce qui montrera le mieux ce qu'a été l'unification de l'Italie, non seulement pour la prétendue conquête des Deux-

quatre mille ducats au comité. Bien que tout cela soit exécuté d'après les mesures que j'ai établies, sans qu'un seul sou passe par nos mains, cette question d'argent a fini cependant par me fatiguer. En vérité, ce n'est pas mon affaire. Je me suis vu forcé de me disputer avec Devincenzi en présence de Villamarina ; il me demandait plus de vingt mille ducats, et je ne voulais pas même lui en donner autant. »

Cette comédie de l'unité d'Italie s'est accomplie à force de trahisons, de lâchetés, d'infamies de toute sorte, d'argent dépensé sans compte pour payer les prétendues manifestations spontanées des populations ; et François II, le grand-duc de Toscane, le duc de Parme, le Souverain Pontife, ont tous été victimes des complots sortis de la pensée infernale de Mazzini, de Cavour, de Garibaldi et compagnie.

Cavour, dans sa lettre à Persano, fait mention du marquis de Villamarina. Ce Villamarina, en 1860, était ambassadeur du roi de Piémont à la cour du roi François II de Naples qu'il trahissait ignoblement ; c'était partout le rôle des ambassadeurs piémontais.

Siciles, mais pour toutes les annexions, c'est le témoignage désintéressé de Carletti.

Carletti était le principal agent de Cavour. Après Villafranca, Cavour le donna à son compère Farini, le médecin improvisé dictateur à Modène et à Parme, pour être le chef de sa police politique. Carletti resta attaché à Farini, quand celui-ci devint ministre de l'intérieur, et il le précéda à Naples, toujours comme chef de la police politique, lorsqu'il y fut envoyé avec le titre de lieutenant du roi d'Italie. Donc, Carletti a été un haut fonctionnaire et un de ceux les mieux placés pour savoir beaucoup de choses, puisqu'il avait à agir lui-même. Ce qu'il a fait dans l'accomplissement de sa fonction n'est pas beau ; mais, en étant mêlé à toutes ces machinations, il est arrivé à se convaincre, par tout ce qu'il a vu, que les populations n'étaient pas vraiment dévouées à l'idée de l'unification et qu'elles préféraient au contraire l'ancien système des pays autonomes, quitte à se mettre en fédération. Et c'est là l'avenir réel de l'Italie ; car l'unité a été imposée aux peuples par la force du gouvernement piémontais, s'appuyant sur les minorités infimes des révolutionnaires capables de tous les crimes.

Honnêtement, Carletti a donné sa démission de chef de la police politique, une fois convaincu qu'il avait prêté la main à une politique sectaire allant contre les véritables vœux du pays, et il a écrit ses mémoires, dont une partie a été réimprimée par le rédacteur en chef du *Contemporain*, de Florence. A ce sujet, je répète ce que je disais tout à l'heure ; également, ces révélations-là n'ont pas été poursuivies par le gouvernement italien, et rien même n'a été démenti.

Je vais en citer quelques passages, d'autant mieux que cela me dispensera de parler, après la question de Naples, de celle des Marches et de l'Ombrie ; on sait que c'est dans la même année (1860) que le Piémont a encore arraché ces deux provinces au Patrimoine du Saint-Siège, sans l'ombre d'un prétexte. Récemment, je lisais un beau livre de M. le marquis de Ségur, intitulé *les Martyrs de Castelfidardo* ; j'ai vu par là que la vérité n'est pas encore bien connue en France sur la mort du général de Pimodan à cette bataille.

L'extrait que je donne nous édifiera d'abord sur la manière dont les élections et les plébiscites ont été faits sur la question de l'annexion des divers Etats au royaume piémontais :

« Nous nous étions fait remettre les registres des paroisses pour dresser les listes des électeurs. Nous préparâmes tous les bulletins, pour les élections des parlements locaux, comme plus tard pour le vote de l'annexion. Un petit nombre d'électeurs se présentèrent pour y prendre part ;

mais, au moment de la clôture des urnes, nous y jetions les bulletins, naturellement dans le sens piémontais, de ceux qui s'étaient abstenus ; non pas tous pourtant, cela va sans dire, nous en laissions un certain nombre suivant la population du collège. Il fallait bien sauver les apparences, du moins vis-à-vis de l'étranger ; car sur les lieux on savait à quoi s'en tenir.

« Qu'on ne se récrie pas ; je n'exagère rien, tout cela est de la plus scrupuleuse exactitude. Eh ! mon Dieu ! en France, où le peuple est habitué au fonctionnement électoral, où la formation du bureau est à peu près sérieuse, de semblables altérations du scrutin n'ont pas été rares et ne le sont pas encore. On s'explique donc sans peine la facilité avec laquelle ont pu réussir de telles manœuvres dans des pays tout neufs à l'exercice du suffrage universel, et dont l'indifférence et l'abstention servaient merveilleusement la fraude, en faisant disparaître tout contrôle. Nous nous y prenions du reste de façon à rendre parfaitement illusoires les garanties de publicité et les moyens de surveillance. Dès avant l'ouverture du vote, des carabiniers encombraient les salles du scrutin et leurs abords. C'était toujours parmi eux que se choisissaient le président du bureau et les scrutateurs. Nous n'étions donc pas gênés de ce côté-là. Dans certains collèges, cette introduction en masse, dans l'urne, des bulletins des absents, — nous appelions cela compléter le vote, — se fit avec si peu d'attention que le dépouillement du scrutin donna plus de votants que d'électeurs inscrits. On en fut quitte pour une rectification au procès-verbal.

« Pour les bulletins négatifs ou hostiles au Piémont, nécessaires pour donner au vote un air de sincérité, nous nous en rapportions aux électeurs eux-mêmes.

« En ce qui concerne Modène, je puis parler sagement de tout cela, puisque cela se fit sous mes yeux et ma direction. Les choses du reste ne se passèrent pas autrement à Parme et à Florence. De son côté, le dictateur (Farini) avait pris, lors des élections, toutes les mesures pour être sûr du parlement. Il obligea les candidats à signer d'avance deux décrets qu'il avait préparés. Le premier prononçait la déchéance de la maison d'Este ; le second prorogeait indéfiniment les pouvoirs du dictateur. Deux hommes seulement se refusèrent à signer : le banquier Amadeo Livi et le professeur Paglia ; ils ne furent pas nommés, c'est facile à comprendre.

« Lorsque Farini annexa, par un décret, les Romagnes à son gouvernement, qui prit alors le nom de province d'Emilie, Pepoli et Montanari se débarrassèrent de Cipriani, qu'ils avaient appelés eux-mêmes au gouvernement. — Le père de ce Cipriani avait fait faillite à Bolegna (Corse) ; son frère avait failli à Livourne, et lui-même avait fait banqueroute en Amérique : voilà l'homme appelé au gouvernement des Romagnes, à la place du légat du pape ! — On prit, pour s'en débarrasser, le prétexte d'un déficit de 20.000 francs, dont il était parfaitement innocent, mais que Pepoli, ministre des finances à Bologne, avait remis tout simplement à Montanari, ministre de l'intérieur, pour ses dépenses de police.

« Le but de ces annexions successives de Parme et des Romagnes au gouvernement de Farini n'a jamais été nettement expliqué. Voici en deux mots le vrai motif : le gouvernement français affectait une grande répugnance à laisser annexer les Romagnes au Piémont ; mais on savait qu'il ne s'opposerait pas à l'annexion de l'Emilie. Question de mots ! Et, pour cette annexion au Piémont de toutes ces provinces ainsi habilement groupées sous le seul nom d'Emilie, ce que j'ai dit plus haut des élections aux parlements locaux s'applique exactement à ce second appel au suffrage universel. Plus des quatre cinquièmes des payants de l'Emilie ne se sont jamais approchés de l'urne ! C'est là un fait tellement notoire dans l'Italie centrale, que j'aurais pu me dispenser de le signaler, si je n'avais écrit que pour être lu au delà des Alpes.

« Du reste, les manifestations qui précédèrent ou accompagnèrent le vote dans les villes, furent également organisées par nous. Tous les écriteaux dont les journaux piémontais firent grand bruit, et qui portaient, les uns : *Vive l'indépendance d'Italie !* d'autres : *Nous voulons pour roi légitime Victor-Emmanuel !* étaient envoyés tout imprimés de Turin, et nous les placions nous-mêmes à tous les balcons, à toutes les fenêtres ; et, malgré la liberté des suffrages, personne n'aurait osé les enlever. Pour les illuminations, on stimulait le zèle des habitants à peu près comme on faisait à Paris, en 1848, avec cette différence que les bandes n'étaient pas tirées du peuple, mais bien des agents piémontais et la plupart étrangers, payés et remplissant une consigne ; et gare aux vitres de ceux qui n'obéissaient pas assez vite aux cris impératifs de *lumi ! lumi !* L'archevêque de Naples en sait quelque chose.

« Après le vote de l'annexion, je suivis à Turin Farini, qui prit le portefeuille de l'intérieur. Dès le lendemain même de mon arrivée, il me faisait partir pour Rome, avec la mission de pousser à l'action le comité révolutionnaire de cette ville ; sur mes conseils, une démonstration fut organisée pour le 19 mars, à l'occasion de la Saint-Joseph (1). Nous ne dissimulons pas que nous n'avions aucune chance de succès dans une lutte, les Français fussent-ils restés l'arme au bras ; mais nous espérions intimider le pape, en l'abusant sur notre véritable force, et l'amener peut-être à quitter Rome, ce qui aurait entraîné le départ de l'armée française et assuré le succès. Mais la cour de Rome résista, et nous n'aboutîmes qu'à une échafourée ridicule.

« Malgré cet échec, mon voyage ne fut pas perdu entièrement ; j'avais amené de Turin deux agents fort adroits, Biambilla et Bondinelli, que je parvins à faire entrer dans l'armée pontificale. Au moyen d'un système cryptographique convenu, ils devaient nous tenir au courant de ce qui se passait à Rome. Un peu plus tard et à diverses reprises, je fis entrer un certain nombre de carabiniers piémontais dans l'armée que créait alors le général de Lamoricière ; ils nous furent d'un grand secours à Castelfidardo.

(1) Il y eut, en effet, des troubles à Rome ce jour-là. Sous prétexte de fêter la Saint-Joseph, les perturbateurs célébraient *Giuseppe Garibaldi*.

« A mon retour de Rome, Farini me chargea, en sa qualité de ministre de l'intérieur, d'aller préparer la réception du roi, qui devait visiter officiellement « ses nouvelles provinces ». Je partis quelques jours avant la cour, avec cinquante carabiniers habillés à la française; je crois fort inutile d'entrer dans les détails de ce voyage; on a pu les lire tout au long dans les journaux de l'époque, dont les récits sont à peu près exacts, si l'on tient compte de l'illusion théâtrale. Et qu'on ne s'imagine pas que ces derniers mots ne fassent allusion qu'à nous-mêmes, humbles, mais utiles comparses qui figurions le peuple dans ces représentations officielles; les principaux rôles eux-mêmes étaient parfois tenus par des personnages qui n'étaient rien moins qu'officiels. Ainsi, à Bologne, l'archevêque, Mgr Vialeprela, s'étant obstinément refusé à chanter le *Te Deum* qu'on lui demandait, et ayant pris, pour couper court aux dispositions plus modérées du chapitre, le parti énergique d'en suspendre tous les membres *à divinis*, trois aumôniers de régiments et douze élèves du séminaire de la Sapienza prirent la place du clergé épiscopal, et précédés de bannières pontificales qu'on s'était fait livrer par la sacristie, ils vinrent recevoir le roi sous le porche de la cathédrale de San-Petronio.

« Cependant, malgré tout notre zèle, nous ne pûmes empêcher qu'à Parme quelques cris de *Vive la République!* et à Pistoia des cris assez persistants *Du pain!* n'arrivassent jusqu'aux oreilles du roi. Ces deux manifestations intempestives amenèrent une cinquantaine d'arrestations, qui furent du reste les seuls incidents désagréables du voyage.

« Quelques jours après, je fus envoyé à Ancône pour engager d'autres carabiniers dans l'armée du pape, où nous en avions déjà un certain nombre; ce à quoi je réussis. Les instructions qu'avaient nos agents portaient sur trois points principaux: en garnison, provoquer le plus grand nombre possible de désertions à prix d'argent (ils avaient à cet effet caisse ouverte chez les consuls piémontais); en campagne et au combat, crier *Sauve qui peut!* et se débarrasser des officiers pendant l'action. On sait comment ils remplirent leurs instructions à Castelfidardo!

« D'Ancône, je me rendis à Florence pour y organiser en comité les romains exilés à la suite de l'affaire du 19 mars. Ce comité fut installé dans l'hôtel de New-York, où les émigrés étaient hébergés aux frais du gouvernement de Toscane. Cette organisation se rattachait à l'envahissement des Marches et de l'Ombrie, qu'on préparait déjà.

« On sait quelle clameur souleva le départ de Garibaldi pour la Sicile. On sait que les Tuileries adressèrent au Piémont une demande d'explication (lettre de M. Thouvenel, ministre des affaires étrangères de Napoléon III). Le ministre Cavour se défendit avec énergie d'avoir donné les mains à l'expédition de Sicile; il soutint qu'elle avait été organisée à son insu, et que Garibaldi s'était emparé, par la force, des deux bâtiments sur lesquels il s'était embarqué. Enfin, à l'appui de ses affirmations, il publia la fameuse lettre de Garibaldi qui se terminait par ces mots: « Sire, je ne vous désobéirai plus. » La France voulut bien prendre au sérieux ces explications. Fut-elle

vraiment dupe? Je l'ignore. Mais bref... veut-on la réalité des choses?

« Les deux bâtiments à vapeur ne furent pas enlevés de force, mais bien achetés par Garibaldi. Voici dans quelles conditions: Medici avait négocié l'affaire avec le propriétaire Rubattino (1). On était tombé d'accord sur le prix; mais Rubattino, à qui l'on n'avait pas caché la destination des vapeurs, se refusait à les livrer, sans paiement, sur la seule signature de Garibaldi (2). L'acte de vente fut dressé chez le notaire royal M^e Badigni, rue du Pô, à Turin, et signé par le général Medici pour Garibaldi, Saint-Frond pour le roi de Piémont, Riccardi pour le ministre de l'intérieur Farini; et, comme on manquait de munitions de guerre, on fit voile pour Talamone, où le gouverneur du fort remit poudre, cartouches et armes, sur un ordre écrit du ministre de la guerre, Fanti (1). Enfin, lorsqu'arriva la note Thouvenel, on manda en toute hâte Riccardi, chef de cabinet et gendre de Farini, auprès de Garibaldi, pour le prier de se déclarer indépendant; ce qu'il fit par la lettre à Victor-Emmanuel dont nous venons de parler, et qui fut pendant plusieurs jours le sujet des commentaires inspirés des journaux piémontais. Je me borne à raconter.

« Garibaldi, alors maître de la Sicile, avait dirigé sur Livourne un certain nombre d'hommes sans aveu, que la révolution sicilienne avait fait apparaître, et qu'il ne pouvait parvenir à plier à aucune discipline; le cabinet piémontais les campa à Ponte-d'Era (Toscane), et mit à la disposition de Nicotera, prêtre apostat qui les commandait, plusieurs officiers pour les instruire. Ce camp parut menaçant pour la tranquillité du pape; la France en demanda la dissolution. Que fit-on? Quelques jours après, on voyait arriver à Livourne par le chemin de fer, Nicotera en tête, un régiment revêtu de l'uniforme garibaldien, qu'escortait la garde nationale; on l'embarqua immédiatement pour Palerme. C'était encore une mystification; les Tuileries étaient satisfaites; mais pas un homme n'avait quitté le camp de Ponte-d'Era. C'était bel et bien un régiment de l'armée régulière que l'on venait d'expédier en Sicile, sous les couleurs garibaldiennes. Nicotera avait reçu le brevet de colonel et 30.000 fr. pour se taire, au lieu de 40.000 qui lui avaient été pro-

(1) M. Rubattino est le directeur de l'importante compagnie de navigation italienne de ce nom.

(2) Bien connu pour n'avoir pas le sou.

(1) Dans sa relation de l'expédition des Mille, Garibaldi écrit: « Nous obtînmes à Talamone tout ce qui était disponible: le commandant du fort, Giorgini, en nous donnant toutes facilités, a bien mérité de la patrie. » Il est vrai que, pour masquer la connivence du roi, on infligea une réprimande publique au commandant Giorgini, qui pourtant n'avait livré les armes à Garibaldi que parce qu'il en avait reçu l'ordre (secret) du ministre de la guerre. Quelle comédie!...

Garibaldi écrit encore: « Tout près de Talamone, à San-Stefano, il y avait un autre fort, gardé par un bataillon de bersaglieri; le général Türr (un des Mille) y fut envoyé et put compléter ainsi nos munitions de guerre. » Il est évident que là aussi le commandant du fort avait reçu des ordres du ministre piémontais.

mis (1). Aussi ne se tut-il pas, et l'on n'a pas oublié les scènes scandaleuses du parlement de Turin.

« Pendant que, sous la casaque rouge, un régiment piémontais portait un puissant secours à l'expédition, le camp de Ponte-d'Era continuait à s'organiser, et, sitôt que tout fut prêt, les hommes qui le formaient pénétraient sur le territoire pontifical, ayant à leur tête le comité romain de Florence. Ils s'avancèrent en trois colonnes : la première sur Pérouse, sous les ordres de Sant'Angeli et Silvestrelli ; la seconde sur Urbino, avec Mustricola et Riquetti pour chefs ; la troisième sur Pesaro, commandée par Silvani et Trittoni.

« D'après le plan primitivement arrêté, les piémontais devaient attendre que les hommes qu'ils lançaient en avant eussent révolutionné les Marches et l'Ombrie et les appelassent pour y rétablir l'ordre. Mais, la situation de Garibaldi devenant inquiétante, la nécessité d'une prompte diversion fit mettre de côté des ménagements qu'on n'avait gardés jusqu'alors que pour satisfaire l'empereur (Napoléon III), désireux de ne pas froisser trop violemment l'opinion publique. L'armée piémontaise passa donc immédiatement la frontière.

« Le cabinet de Turin n'avait pas, du reste, — est-il nécessaire de le dire ? — pris une résolution aussi grave, sans s'être assuré que le gouvernement français continuerait de le couvrir du principe de non-intervention. La mission que Farini et Cialdini venaient de remplir à Chambéry avait

eu pour objet cette délicate négociation (1). Napoléon III, il est vrai, n'avait pas caché, en accordant une réponse favorable, que, pour décliner toute solidarité, il pourrait se voir dans la nécessité de rompre diplomatiquement avec Victor-Emmanuel ; mais cette éventualité n'inquiétait guère Turin ; et, à peine Cavour était-il rassuré du côté des Alpes que, le jour même où l'armée

(1) Cet incident de la visite de Farini et Cialdini à Napoléon III, à Chambéry, est une des nombreuses preuves de la véracité de Carletti.

Napoléon III s'était arrêté en pleine victoire, dans la guerre d'Italie, et il avait signé brusquement, sans consulter son allié, la paix de Villafranca, qui mécontenta beaucoup les Italiens. Il pensait qu'en aidant le roi de Piémont à prendre la Lombardie, la Toscane, les duchés de Parme et Modène, les Romagnes et les Légations, il avait exécuté d'une manière suffisante le testament d'Orsini, son frère à la Vente de Cesena ; mais, depuis lors, Mazzini lui avait fait savoir que la haute-maçonnerie ne le tenait pas quitte. Alors, il fallait bien qu'il laissât faire, sous peine de nouvelles bombes. D'autre part, Napoléon III, qui avait à ménager les conservateurs catholiques, ne voulait plus paraître encourager les autres annexions méditées par le Piémont. On lui promit la vie sauve. C'est pour cela qu'il a jusqu'à la fin joué la comédie, lui aussi, et quand il désavouait publiquement les actes de la révolution en Italie, les mazziniens ne lui gardaient pas rancune ; car ils savaient à quoi s'en tenir, c'est-à-dire que c'étaient simplement des paroles pour la galerie catholique. A Rome, Pie IX et Antonelli n'étaient pas dupes de la comédie ; mais ils ne pouvaient qu'en gémir. Le plan satanique de la secte internationale antichrétienne s'accomplissait.

Le *Moniteur*, journal de l'Empire français, n'a pas raconté ce qui s'est passé à l'entrevue de Chambéry entre l'empereur et les deux envoyés de Cavour. Napoléon III était venu au chef-lieu de la Savoie pour recevoir les hommages de ses nouveaux sujets ; Cialdini et Farini, de leur côté, lui apportaient les salutations de Victor-Emmanuel ; cela, c'était le prétexte de l'entrevue. La vérité, c'est que le monarque piémontais voulait s'assurer que l'empereur ne donnerait aucun ordre sérieux à l'armée française de Rome pour s'opposer à l'envahissement des Marches et de l'Ombrie qui allait s'effectuer. Et, en effet, à peine de retour de l'entrevue, Cialdini se mit à la tête de l'armée piémontaise et attaqua les faibles troupes pontificales, commandées par Lamoricière et Pimodan.

« Le 11 ou 12 septembre, a écrit M. de Quatrebarbes, gouverneur d'Ancône pour le pape, lorsque le brave colonel pontifical Sapi se défendait héroïquement à Pesaro dans une ville ouverte, un contre vingt, en face de l'armée piémontaise, le consul de France à Ancône, M. de Courcy, accourut en toute hâte au palais de la délégation que j'habitais. Il tenait à la main une dépêche télégraphique qu'il venait de recevoir, signée du duc de Grammont, ambassadeur français à Rome, et cette dépêche disait : « *L'empereur ne tolérera pas la coupable invasion des États pontificaux par le gouvernement piémontais* »... Je me rendis sur le champ avec M. de Courcy au palais consulaire, et nous convinmes que, pour arrêter l'effusion du sang qui coulait à flots dans une lutte inégale et impie, un des employés du consulat se rendrait immédiatement en poste à Pesaro, pour communiquer la dépêche de l'ambassadeur au général en chef de l'armée piémontaise. Quelques heures plus tard, le représentant du consul de France remettait effectivement cette dépêche au général piémontais, qui se contentait d'en donner un simple reçu, puis marchait en avant sans autre souci de la défense du gouvernement français.

« Je ne redirai pas ici les paroles attribuées aux

(1) Nicotera est mon compatriote calabrais ; il est né à San-Biagio, le 9 septembre 1828. Il avait participé d'abord au soulèvement des Calabres en 1848 : puis il passa dans l'armée de la révolution romaine, où Mazzini l'improvisa officier ; il fut blessé dans un combat contre l'armée française. Quand Pie IX rentra à Rome, il se réfugia à Turin, où il vécut obscurément jusqu'en 1857. A cette époque, sur l'ordre de Mazzini, il se joignit à Pisacane pour la tentative d'insurrection dont j'ai parlé plus haut. Fait prisonnier par l'armée de Ferdinand II à Sanza, il passa devant le conseil de guerre, fut condamné à mort ; mais le roi de Naples commua sa peine en celle des travaux forcés à perpétuité. Il la subissait dans l'île de Favignana, sur les côtes de Sicile, lorsqu'il fut rendu à la liberté par Garibaldi après la reddition de Palerme (6 juin 1860). On vient de voir, par l'extrait des mémoires de Carletti, quel fut son rôle à ce moment. Plus tard, il fit avec Garibaldi la campagne du Tyrol (1866) ; le colonel de Victor-Emmanuel était alors devenu aide de camp du général condottiere ; il commanda les volontaires de Naples, lors de l'expédition contre Rome (1867). Au parlement italien, il a été député de Salerne ; Victor-Emmanuel l'a créé baron. Il siégeait d'abord à l'extrême-gauche, puis à gauche où il était chef d'un groupe qui portait son nom. En mars 1876, il a eu le ministère de l'intérieur dans le cabinet formé par Depretis, franc-maçon comme lui et trente-troisième. C'est à Depretis que j'ai succédé dans le Suprême Conseil du Rite Ecossais. Nicotera a ensuite quitté le ministère en décembre 1877. Deux ans après, lui et Cairoli, le fameux garibaldien, renversèrent Depretis. On sait que, depuis lors, pendant plusieurs années, les partis Cairoli et Depretis se remplacèrent successivement au pouvoir ; c'était, à tour de rôle, la mise en action de la devise : « Ote-toi de là que je m'y mette ». Nicotera est mort le 13 juin 1894, à Vico-Eguense, près de Salerne.

pénétrait dans les Marches, la *Gazette officielle* publiait des décrets nommant Pepoli et Valerio commissaires royaux des Marches et de l'Ombrie, Sant-Angeli général de la garde nationale, Silvestrelli intendant à Rieti, Mastricola sous-commissaire à Ancône, Silvani sous-commissaire à Orvieto, Riquetti sous-commissaire à Pérouse, et Tittoni sous-commissaire à Pesaro ; ces six derniers étaient des révolutionnaires expulsés des Etats pontificaux après l'affaire du 19 mars.

« Je n'ai pas à faire l'histoire de cette courte campagne des Marches, dont l'issue ne pouvait être douteuse avec la supériorité de nos forces et les éléments de décomposition que nous avions glissés dans l'armée pontificale. Je me borne à mettre au grand jour un fait connu de quelques-uns, soupçonné de quelques autres, complètement ignoré du plus grand nombre : **Oui, le général de Pimodan est mort assassiné.** Au moment où il s'élançait à la tête de quelques hommes qu'il avait ralliés, pour charger une colonne piémontaise, un soldat, placé derrière lui, lui tira à bout portant un coup de fusil qui l'atteignit dans le dos. Ce soldat était ce Biambilla, que j'avais, quelques mois avant, fait engager à Rome. Il fut, arrivé au camp piémontais, nommé maréchal des logis dans les carabiniers, et il est aujourd'hui en garnison à Milan. Il n'avait fait du reste qu'obéir aux instructions de ses chefs.

« Quelques semaines avant l'entrée des Piémontais dans les Marches, j'avais été envoyé à Naples. Le cabinet de Turin commençait à concevoir une méfiance sourde à l'égard de Garibaldi. On savait que les mazziniens se donnaient beaucoup de mouvement à Naples, où se trouvaient réunis

généraux Fanti et Cialdini pour expliquer leur audace. L'*Indépendance Belge* les a fait en partie connaître, et elles m'ont été répétées par les témoins les plus dignes de foi. Je ne veux affirmer ici que les choses que j'ai vues et entendues, et aucun démenti au monde ne peut empêcher le récit d'être vrai. »

Aucun démenti ne fut opposé à M. de Quatrebarbes.

Quant à ce qui a été dit par Napoléon III à Chambéry, parlant à Cialdini et Farini, on le sait fort bien. M. de Becelevre, colonel des zouaves pontificaux, fut un des prisonniers de l'armée piémontaise à cette époque. Interné à Recanati, après la capitulation de Lorette, il eut avec le général Cuggia, qui commandait en second sous les ordres de Cialdini, la conversation suivante qu'il rapporte dans son livre *Souvenirs de l'armée pontificale* :

« — Ne craignez-vous pas, lui demandai-je (c'est M. de Becelevre qui parle), que la France ne vous arrête ? N'avez-vous pas lu la dépêche du duc de Gramont au consul d'Ancône, lui disant que l'empereur s'opposera par la force à vos envahissements ? »

« — Oh ! me répondit Cuggia en riant, nous en savons plus long que votre duc. Vendredi dernier, notre général en chef, Cialdini, déjeunait à Chambéry, où, après avoir demandé des conseils sur ce qu'il avait à faire, il lui fut répondu : « Entrez, et faites vite ! »... Aussi, vous le voyez, nous allons vite. »

On ne dira pas après cela que le témoignage de Carletti est sans valeur, puisqu'il est victorieusement confirmé. C'était bon de faire bien connaître les mystères de cet épisode de l'unification italienne. Et je pense qu'on me saura gré d'avoir publié ces passages trop peu connus des mémoires de l'ancien chef de la police politique des Cavour et Farini ; on a fait disparaître l'ouvrage qui les publiait, et c'est pour cela que j'en réimprime ici des parties très importantes.

leurs principaux chefs : Mazzini, Aurelio Saffi, Mordini, Alberto Mario. On craignait que Garibaldi, sans intelligence politique et plus que médiocre administrateur, ne se laissât circonvenir par les menées des républicains, et qu'enfin cette révolution napolitaine, dont les rapides résultats, il faut bien le dire, étaient moins dus aux armes de l'aventureux général qu'à l'argent du Piémont, ne tournât à la confusion de Turin. Bref, le ministère voyait déjà se dresser le fantôme de l'Italie méridionale constituée en République, sous la présidence de Garibaldi. Ces craintes furent, au moins autant que la position embarrassée de l'armée méridionale devant Capoue, les raisons déterminantes de la brusque invasion des Marches. Ma mission était donc de m'assurer du véritable état des choses et de combattre les influences qui pourraient détourner Garibaldi des intérêts piémontais.

« Je trouvai Naples dans le plus incroyable désordre, le camp de Caserte dans un désordre plus incroyable encore. L'armée regorgeait de femmes : milady White (1) et l'amirale Émile en

(1) Plus exactement, miss Jessie White.

Garibaldi a raconté, dans sa relation des Mille, comment il fit la connaissance de miss Jessie White :

« Le 1^{er} octobre, écrit-il, le combat s'était engagé avant l'aube, et, dans le fort de la bataille, vers les trois heures après-midi, je me trouvais complètement à jeun. Je m'occupais à former les colonnes d'attaque des réserves qui m'étaient arrivées de Caserte, pour les lancer sur l'ennemi entre Sant-Angelo et Santa-Maria, quand m'apparut un ange tutélaire sous les traits gracieux et intrépides de Jessie. Son apparition me frappa et me rappela la généreuse et chevaleresque nation qui m'a comblé de tant de marques d'une sympathie au-dessus de mes mérites. A mes yeux, elle en était l'emblème, d'autant plus qu'elle se présentait accompagnée d'un jeune marin, en uniforme de la flotte anglaise, portant un panier rempli de toutes sortes de provisions.

« Si ce n'était pas là une bonne fortune, je demande qu'on m'en indique de meilleures. A part moi, je me disais : « Ceci est de bon augure ». J'avais grand faim et j'aurais peut-être cédé à la tentation. Mais un obus qui éclata à peu de distance, et dont un fragment m'atteignit à la cuisse gauche, me rappela à mon devoir. Je remerciai la charmante femme et la priai de se retirer ; ce qu'elle ne fit qu'à regret. »

Garibaldi ajoute en note :

« L'escadre anglaise, à l'ancre dans la rade de Naples, compta, ces jours-là, plusieurs déserteurs qui venaient grossir nos rangs. Telle était la sympathie de cette brave nation pour la liberté italienne. »

Ainsi, on le voit, non-seulement François II fut trahi par un grand nombre de ses généraux, mais encore l'Angleterre se comporta vis-à-vis de lui avec perfidie. C'était lord Palmerston qui avait commandé à l'escadre anglaise de venir mouiller dans les eaux du golfe napolitain. On comprend bien que l'escadre n'avait rien à faire là, puisque le cabinet de Londres s'était déclaré neutre. Mais la neutralité était un mensonge. Les soldats anglais, c'est Garibaldi qui le reconnaît, quittaient les vaisseaux de l'escadre et venaient grossir l'armée révolutionnaire. A qui fera-t-on croire que ces soldats étaient réellement déserteurs ? Quand Garibaldi n'eut plus besoin d'eux, ils rentrèrent tranquillement à leur bord, et on n'a jamais entendu dire qu'un seul ait passé devant le conseil de guerre de l'Amirauté anglaise. — En 1858, c'était un navire anglais qui avait débarqué dans les Calabres la bande de révolutionnaires à la tête de laquelle étaient Pisacane et Nicotera.

Miss Jessie White fit aussi à Naples la connaissance

étaient les héroïnes ; les nuits se passaient en orgies. Garibaldi n'était plus reconnaissable quand il ne satisfaisait pas sa passion de popularité en se faisant acclamer dans les rues de Naples ; il partageait son temps entre milady et Alexandre Dumas (1) qui le suivaient partout. Il ne voyait rien, ne s'occupait de rien, et laissait les choses aller à vau-l'eau. A la faveur de cette insouciance, Naples était l'objet d'une exploitation en règle de la part des Conforti, des Scialoja, des Cardona, des Imbriani, des Tefano, etc. Je n'entrerai pas ici dans des détails ; on les trouvera dans la brochure que je prépare sur les affaires de Naples.

« Au point de vue politique, la situation du royaume de Naples était de nature à inspirer de graves inquiétudes au gouvernement du Piémont. Les bourbonniens, un moment étourdis par la brusque et inexplicable apparition de Garibaldi, commençaient à envisager les événements avec plus de sang-froid et à se compter ; on sentait les premiers mouvements des Abruzzes prêtes à se soulever contre les nouveaux venus. D'un autre côté, les mazziniens travaillaient l'esprit faible de Garibaldi, autour de qui ils comptaient de nombreux partisans.

« Des piémontais, il n'en était plus question. Il suffisait d'un mot de Garibaldi, ou d'un avantage de l'armée de François II, pour renverser de fond en comble les espérances des piémontais. Devant cette situation que j'exposai longuement au ministère, il ne pouvait hésiter, sans manquer à son programme d'unité italienne, qu'il savait au fond avoir payée de son argent ; aussi n'hésita-t-il pas.

« J'étais encore à Naples, lorsque Farini y arriva avec le titre de lieutenant du roi ; je demeurai attaché à son administration, comme chef de la police politique. L'ancien gouverneur de l'Emilie arrivait à Naples plein de foi dans son habileté et dans l'avenir ; au bout de peu de mois, il parlait désillusionné et profondément découragé. Après lui, furent bientôt usés et le prince de Carignan, et Constantin Nigra, et Ponza di San-Martino, et Victor-Emmanuel lui-même, quoique présenté par Garibaldi, et Cialdini, malgré l'appui des mazziniens eux-mêmes.

« J'ai quitté Naples avec Ponza di San-Martino : en arrivant à Turin, ma démission m'a rendu ma liberté...

« L'expérience que j'avais acquise avait singulièrement modifié mes idées. Ayant touché les choses du doigt et connaissant mieux les besoins et les

d'Alberto Mario, franc-maçon mazzinien et renommé socialiste, qui l'épousa. Aujourd'hui elle est veuve, et elle est M^{me} Jessie Mario-White. Elle écrit avec beaucoup de talent ; elle était l'inspiratrice de son mari, et grand nombre des articles de la *Lega della Democrazia*, signés de lui, étaient d'elle en réalité.

(1) Alexandre Dumas père était ce que, dans l'argot boulevardier parisien, on appelle « un bon gobeur ». Il s'était de Garibaldi enthousiasmé à outrance, et, lorsqu'il apprit l'expédition des Mille, il arriva vite avec son yacht ; bien entendu, à son arrivée, Palerme s'était déjà rendue aux troupes du condottiere. Le bon gros Dumas joua dès lors le rôle de mouche du coche. A Naples, il était l'organisateur de tous les grands festins : on sait que la gourmandise était son péché mignon.

aspirations de l'Italie, je commençais à douter grandement du couronnement de l'édifice, dont les bases jetées à Plombières, avaient été si démesurément élargies. Je voyais le Piémont accepté avec répugnance et comme une transition par la Lombardie, s'imposant par la surprise et par des manœuvres à Parme, à Modène et dans l'Italie centrale, et se maintenant à grand-peine et à force de sang (1) dans le royaume de Naples que quelques hommes venaient de lui vendre. Je n'avais aperçu nulle part cet enthousiasme pour l'unité italienne, qu'imbu des idées piémontaises je m'étais attendu à voir éclater de tous côtés : j'avais, au contraire, retrouvé partout, dans toute sa vivacité, l'instinct de l'indépendance locale. Partout enfin le Piémont était regardé comme un étranger et un usurpateur.

« En face de pareils sentiments, j'étais bien obligé de reconnaître que le véritable drapeau du

(1) Pour qu'on ait un aperçu des crimes qui ont été commis en 1860 dans mon pays, il suffira que je cite un extrait du rapport envoyé à toutes les cours par le général marquis d'Ulloa, un des rares royalistes qui restèrent fidèles à François II :

« Les généraux traîtres et étrangers, les Pianelli, les Nerin, les Galateri, les Fumel, etc., en envahissant les Etats napolitains, annoncèrent une guerre d'extermination, dans laquelle la pitié était un crime. Cialdini, qui peut se glorifier d'avoir ordonné plus de fusillades pendant la courte durée de sa lieutenance que tous les pouvoirs antérieurs, adressait, le 28 octobre, à tous les officiers sous ses ordres, cette proclamation : « *Faites publier que je fusille tous les paysans armés que je prends ; j'ai déjà commencé, et partout où les insurgés (défendant leur patrie et leur nationalité contre l'envahisseur) sont tombés entre les mains des Piémontais, ils ont été fusillés, sommairement et sans pitié.* »

« On a vu des sacrifices humains de 40 ou 50 prisonniers à la fois. A Montecifliano, par exemple, sur 80 prisonniers, 47 furent passés par les armes ; à Montefiascone, 50 hommes, réfugiés dans la maison même de Dieu, y furent égorgés ; à Montecoglioso, un capitaine fit enfermer dans une chaumière 12 laboureurs qui ne l'avaient pas bien renseigné sur la marche des « insurgés » et les brûla vifs en présence de leurs familles.

« Du temps de Garibaldi, des populations entières ont assisté aux massacres d'Ariano, de Trasso, de Paduli, de Montemiletto, de Terrecusi, de Panepisi, de Sant'Antimo, d'Isernia, de Castellacia, de Castelsarraceno, de Carbone, de Lutronico, pacifiques asiles de l'agriculture et de l'industrie.

« Sous la conquête piémontaise, on a vu la destruction de San-Marco-in-Lunis, de Viesti, de Cotronei, de Spinello, de Rignano, de Barrile, de Vico-di-Palma, de Campo-di-Miano, de Guardia-Reggia, à la suite d'ignobles scènes de pillages, de viols et de sacrilèges. Qui enfin n'a pas entendu l'affreux récit de la destruction et de l'incendie de Ponte-landolfo et de Casalduni ?...

« D'après les chiffres officiels, communiqués par le ministère de l'intérieur de Turin, bien au-dessous de la réalité sans aucun doute, et rapportés par le *Portafoglio Maltese*, il y aurait trente mille Italiens mendiant leur pain sur la terre étrangère à la suite de l'annexion, quatre-vingt mille privés de leur position à l'intérieur et réduits à la misère ; le nombre des fusillés et massacrés, on avoue qu'il s'élèverait à plus de dix-huit mille, et les Napolitains emprisonnés en une seule année dépasseraient quatorze mille. »

On reconnaîtra qu'une annexion, faite dans ces conditions-là, ne saurait être proclamée avoir eu lieu par le vœu des populations.

mouvement italien n'avait pas cessé d'être l'indépendance et n'avait JAMAIS été l'unité. »

Je crois qu'on me saura bon gré d'avoir remplacé le récit de la guerre annexionniste de 1860 et la chronologie de ses batailles, que tout le monde connaît, par cet exposé documenté des dessous politiques des événements. On sait ce qui a été vu sur le théâtre ; mais on ignore ce qui s'est passé dans les coulisses.

Maintenant, le lecteur a bien compris comment était dirigée l'action.

Tout s'est opéré par la franc-maçonnerie. Les trois principaux facteurs sont des grands-mâtres.

Au-dessus de tous, c'est lord Palmerston, le patriarche de la haute-maçonnerie politique, telle qu'elle fonctionnait à cette époque, bornant son œuvre à l'Europe et agissant par influences personnelles de chefs sur chefs, sans avoir encore cette organisation perfectionnée que nous verrons s'établir ensuite, en 1870.

Puis, c'est le travail parallèle du grand-maître Cavour et du grand-maître Mazzini, qui représentent l'un et l'autre deux courants maçonniques, partis de deux sources différentes pour confluer, le premier hypocritement, et le second impétueusement, à la destruction de la Papauté, qu'on espère submerger par l'unification de l'Italie.

Cavour veut l'unité, mais en gardant la monarchie, en la conservant constitutionnelle, et en implantant pour toujours la maison de Savoie d'un bout à l'autre de la péninsule.

Mazzini, qui a échoué dans ses tentatives de 1848 où il voulait républicaniser tous les peuples, et qui, à cause de son insuccès, est obligé d'incliner son influence devant celle de Palmerston, se résigne à l'acceptation de la monarchie piémontaise gouvernant l'Italie unifiée, mais c'est à titre de transaction, en attendant que les peuples soient mûrs pour la république.

Le capitaine de la franc-maçonnerie, et par conséquent l'instrument de Palmerston, Cavour et Mazzini, c'est Garibaldi, autre grand-maître.

Quant aux deux monarques, qui jouent leur rôle dans cette tragi-comédie, Napoléon III et Victor-Emmanuel II, ils cèdent à deux considérations tout à fait différentes dans leur action. Le premier ne marche qu'à contre-cœur ; on sent qu'il regrette son ancien serment de carbonaro ; il sait ce qui se trame, il voudrait bien ne pas être engagé dans cette méchante affaire ; mais il tient à sa couronne, et par conséquent il lui faut ménager à la fois les mazziniens et les conservateurs catholiques ; c'est de là que viennent ces pas en avant, ces brusques arrêts, ces demi-reculs, qui étonnent l'historien, de là sa conduite pleine d'hésitations et de contradictions ; aussi, il n'a pas satisfait les mazziniens et il s'est finalement

aliéné les catholiques ; et tout cela pour conserver son trône ! Infortuné Napoléon III, ce n'était pas fait pour lui porter bonheur, son triste règne était marqué par Dieu pour aboutir à Sedan... L'autre, Victor-Emmanuel, travaille d'un cœur joyeux à l'unité italienne, puisqu'elle doit se réaliser à son profit ; du moins il le croit ; dans sa pensée, il se juge habile homme, et gaiement il se fait tirer les marrons du feu par Garibaldi ; il est convaincu qu'il se sert de Mazzini, parce que sa réussite lui vient surtout des agitateurs révolutionnaires. Aveugle roi ! il n'a pas vu que c'est au contraire la révolution qui s'est servie de lui, et qu'à raison même de l'unité italienne accomplie, maintenant la maison de Savoie est prisonnière de la révolution, c'est-à-dire de la franc-maçonnerie.

Donc, en toute cette action, ceux qui connaissent les derniers secrets de la secte aperçoivent, en dehors de l'inspiration du patriarche Palmerston, les deux politiques maçonniques différentes, mais convergentes vers le même but, de Cavour et de Mazzini, et elles marchent d'accord en ce qui concerne le premier résultat à obtenir ; la preuve en est dans ce que Garibaldi est mis en avant aussi bien par Cavour que par Mazzini ; tous les deux le poussent, le soutiennent, l'un fournissant l'argent, l'autre les soldats volontaires, celui-ci fomentant les émeutes qui serviront de prétexte aux envahissements, celui-là payant les trahisons qui faciliteront les succès de l'armée annexionniste.

Mais, tout en travaillant parallèlement à l'unité et en s'appuyant l'un sur l'autre, Mazzini et Cavour ont chacun une action occulte, personnelle, absolument distincte ; et les secrets de cette action occulte, ils ne se les communiquent pas. Chacun, dans l'œuvre mystérieuse, a son agent en chef, son homme de confiance. Le principal agent secret de Cavour, c'est Carletti ; le principal agent secret de Mazzini, c'est Lemmi.

Lemmi, qui avait quitté en décembre 1843 Livourne, sa ville natale, non pas comme un conspirateur ayant à redouter la main de la police politique, mais comme un mauvais sujet qui fuit la maison paternelle pour mener une vie de fainéant et de vagabond, Lemmi, depuis sa liaison avec Kossuth, ensuite avec Mazzini, était devenu un personnage politique ; ses menées et intrigues avaient fini par le faire classer dans la catégorie des proscrits. Aussi, ce fut comme un exilé qui voit se rouvrir devant lui les portes de la patrie qu'il fit sa rentrée officielle en Toscane, lorsque le grand-duc en fut chassé par l'annexion piémontaise. C'est à Florence qu'il s'établit.

Alors, voulant masquer son jeu et en même temps faire grande fortune, il se créa banquier.

Ses patrons Mazzini et Kossuth ne manquaient jamais d'argent, fourni soit par la maçonnerie soit par l'Angleterre ; Lemmi auprès d'eux avait commencé par se faire une petite part de ressources, ses vols à l'époque de la guerre de Crimée avaient arrondi encore son capital, et enfin il trouva moyen de l'augmenter quand piémontais et révolutionnaires dilapidèrent les richesses des souverains dépossédés. A Florence, Lemmi pratiqua d'abord l'usure, en bon juif qu'il était devenu ; il prêtait à cinq et dix pour cent par mois ; on a dit même jusqu'à 200 et 300 pour cent l'an. Mais il ne négligeait pas la politique, et toujours il était pour Mazzini un auxiliaire précieux. Il se déplaçait fréquemment, allant et venant dans le nouveau royaume. A Naples, il rejoignit Mazzini et Garibaldi ; Crispi aussi y était, malgré qu'il ne soit pas mentionné dans le rapport de Carletti.

C'est Lemmi qui, ayant en souvenir sacré sa conspiration de 1857, inspira à Garibaldi le scandaleux décret par lequel le condottiere-dictateur accorda une pension nationale à la famille de l'assassin Agésilas Milano.

A ce moment-là, Victor-Emmanuel craignit beaucoup, — on l'a vu plus haut, — que les révolutionnaires ne fassent pas bénéficier la maison de Savoie de la conquête des Deux-Siciles, et c'est pour cela que l'armée régulière se mit de la partie ; il ne fallait pas laisser s'établir une république méridionale, le Piémont qui avait payé les frais de l'expédition garibaldienne aurait considéré qu'il était volé de son argent. D'autre part, Victor-Emmanuel jugeait qu'il était prudent, à cause des puissances catholiques, de s'arrêter pour l'instant à ce qu'on avait fait, tandis que Garibaldi et Mazzini proclamaient qu'il fallait maintenant aller à Rome pour parachever l'unité de l'Italie.

On raconte, à ce propos, que Garibaldi dit alors, un jour, chez Bertani, dont l'influence commençait à effacer celle de Liborio Romano :

— Tant que nous n'avons pas Rome, nous n'avons rien fait. Nous devons aller jusqu'au bout et nous inspirer de Dante, qui a écrit : « Nous ferons l'Italie, même avec l'aide du diable ! »

Lemmi, qui était présent, ajouta à haute voix, avec une sombre énergie :

— Surtout avec l'aide du diable !

Depuis longtemps déjà, en effet, Adriano, fanatique dévot de l'occultisme, fervent adepte de la plus noire cabale, était devenu sataniste à outrance ; j'aurai beaucoup de choses à dire là-dessus dans l'ouvrage que je prépare sur *le Satanisme dans la Haute-Maçonnerie*.

On sait que le gouvernement piémontais finit par empêcher les révolutionnaires d'aller à ce moment-là jusqu'au bout de leur pro-

gramme. M. Pallavicino Trivulzio, nommé prodictateur par Victor-Emmanuel et qui était le représentant du parti modéré, invita Mazzini à quitter Naples et même en fit sortir Francesco Crispi.

Quant à Lemmi, il ne fut pas inquiet. Cavour s'était demandé ce qu'était ce petit juivaillon remuant ; il avait ordonné une enquête sur son compte, et il avait bien compris que notre héros était l'agent secret de Mazzini. Dès lors, il le fit surveiller de près, mais sans le tracasser. Cavour, excellent diplomate, avait exactement jugé l'homme. Le découvrant plus cupide qu'ambitieux de gloire politique, il s'était dit qu'il le tiendrait, lui aussi, à sa façon, c'est-à-dire en ne pas entravant ses spéculations, ses tripotages financiers ; et voilà pourquoi le gouvernement piémontais ferma les yeux sur les usures et autres malhonnêtetés au moyen desquelles Adriano édifiait sa fortune. On sait que plus tard le gouvernement de Victor-Emmanuel le fit co-intéressé à la Régie des Tabacs.

Seulement, comme Lemmi continuait à être très dévoué à Mazzini, Cavour voulut s'assurer contre toute action antimonarchiste de sa part. Dans son enquête, le ministre avait appris ce qu'Adriano avait fait à son départ de Livourne en décembre 1843, ses exploits à Marseille contre divers porte-monnaie, notamment contre celui du docteur Grand-Bouhagne, et sa condamnation infamante par le Tribunal Correctionnel. Alors, Cavour, afin d'avoir une épée de Damoclès à tenir suspendue sur la tête d'Adriano, avait demandé au gouvernement de Napoléon III de lui faire délivrer une copie officielle authentique du jugement du 22 mars 1844 ; il l'avait reçue par voie diplomatique, en bonne et due forme, transcrite par le greffe de Marseille et portant le cachet du procureur impérial.

Ce texte officiel de l'infamante condamnation a été une arme terrible qui a longtemps servi à Victor-Emmanuel et à son successeur à maintenir Lemmi dans une prudente réserve, et il est resté jusqu'en 1893 dans les archives du ministère de l'intérieur du gouvernement italien. Je dirai plus loin comment son existence fut connue d'un député indépendant, qui alors en parla à la tribune, ce qui n'empêcha pas Lemmi de nier, car il savait que le gouvernement à qui il avait donné des gages ne le publierait pas.

Je dirai aussi comment Adriano, ennuyé de voir cette preuve de son indignité subsister, s'entendit avec son compère Crispi pour la faire disparaître, et comment miss Diana Vaughan, l'implacable adversaire de Lemmi, ayant eu le vent de cette manœuvre, la déjoua en s'emparant elle-même du fameux document ; car c'est elle qui aujourd'hui le possède,

et ce n'est pas le seul papier important sur lequel elle a réussi à mettre la main.

Aussi, j'ai le devoir de dire que c'est à l'obligeance de miss Diana Vaughan que je dois de pouvoir publier dans ce volume le fac-simile photographique du jugement de condamnation d'Adriano Lemmi, tel que Cavour l'a reçu du gouvernement de Napoléon III, tel qu'il a été conservé pendant trente-deux ans dans les archives secrètes de Victor-Emmanuel II et d'Humbert I^{er}, tel que l'original se trouve actuellement, je le répète, entre les mains de l'ex-grande-maitresse de New-York.

D. Margiotta.

Le volume **Adriano Lemmi, chef suprême des francs-maçons**, souvenirs d'un Trente-Troisième, par DOMENICO MARGIOTTA, forme un in-8° de 400 pages, et est en vente chez MM. Delhomme et Brigue, éditeurs, rue de Rennes, 83, Paris. — Prix : 3 fr. 50. — Par la poste : 4 fr.

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES MUSULMANES DANS L'AFRIQUE DU NORD

CHAPITRE I^{er}

Caractère général des sociétés secrètes musulmanes. Histoire du mal dans le monde : paganisme, mahométisme.

Quand nous parlons de sociétés secrètes musulmanes, nous ne devons pas nous les figurer semblables en tout aux sociétés secrètes de l'Europe, de l'Asie ou de l'Amérique. Satan a su varier, suivant les pays et les peuples, les différents moyens d'attaques. Sur toute la terre, il poursuit le même but : détruire l'empire de Dieu, pour s'asseoir lui-même sur le trône qui n'appartient qu'à Dieu seul. Proportionnant ses efforts au tempérament divers des peuples et aux moyens que leur fournit leur religion pour résister au mal, il ne se conduira pas avec les peuples indolents et anémiés de l'Afrique comme avec les hommes robustes de l'Europe chrétienne. Les générations européennes naissent et se développent à l'abri du christianisme qui leur communique sa force. Le baptême nous fait enfants de Dieu et rompt les chaînes qui nous attachent au péché. Puis, aux heures d'accablement et de défiance, nous, catholiques, nous aurons sur le bord de la route ces fontaines d'eau vive que Jésus-Christ a fait jaillir, dans sa miséricorde, de son côté ouvert. Grâce à ce secours surnaturel, nous pourrions goûter une partie de ce bonheur qui était notre apanage avant la chute originelle. Notre nature ne sera plus autant

bouleversée, l'équilibre entre la chair et l'esprit sera rétabli ; et si encore bien souvent nous sentons en nous les révoltes du vieil homme, au moins l'esprit sera toujours assez prompt et assez fort pour réprimer ce premier mouvement.

Jésus-Christ a jeté le fondement de sa religion dans la partie noble de nous-mêmes ; il est venu nous rétablir dans notre premier état autant que c'était possible. Quelques êtres privilégiés que Dieu a aimés davantage sont seuls parvenus à jouir par intervalle, dans des extases sublimes, presque du même équilibre des deux parties qui nous composent, qu'Adam dans le paradis. Voilà donc l'œuvre de Jésus-Christ ; il a voulu nous rétablir dans notre premier état, et pour y parvenir, il nous a obligés à combattre la partie inférieure de notre être, la chair et ses passions.

Le démon a pris justement le contrepied de Jésus-Christ : il a enseigné aux hommes à faire dominer les sens sur l'esprit, la partie inférieure sur la partie supérieure. Et afin d'imiter encore plus l'œuvre de Jésus-Christ, il a voulu avoir des adeptes qui jouiraient, eux aussi, d'extases, et pourraient, eux aussi, faire des prodiges. Et de même que dans le catholicisme, ces êtres privilégiés sont spécialement consacrés à Dieu, et s'adonnent aux œuvres pieuses après des engagements pris solennellement devant Dieu, ainsi le diable a voulu avoir dans son royaume des serviteurs plus dévoués et plus fidèles, qu'il favorise quelquefois de visions et d'extases.

Voilà donc les deux grandes manières dont le démon a singé l'œuvre divine. C'est par lui que tout mal est entré dans le monde, c'est par lui qu'il s'est développé surtout, et n'est-ce pas à lui qu'il faudrait attribuer beaucoup de ces maladies nouvelles qui apparaissent de nos jours ? Toujours est-il que si nous ne pouvons lui attribuer la plus grande partie des maladies qui déciment l'humanité, toujours est-il, dis-je, qu'il sait par des moyens vraiment sataniques, profiter de la faiblesse constitutionnelle d'un peuple pour l'abâtardir encore plus. Ainsi, pour ne parler que des peuples musulmans, personne ne niera l'influence néfaste de l'œuvre satanique sur ces peuples malheureux. Accablé par une chaleur excessive, vivant dans un pays n'ayant aucun des avantages des régions tempérées, endurant quelquefois pendant de longs jours la faim et la soif, l'homme habitant de la mer Rouge à l'Atlantique est sujet par tempérament aux maladies nerveuses. Le catholicisme aurait su rétablir l'équilibre, donner une plus large part à l'intelligence, faire dominer la raison, et enlever à l'imagination tout ce qu'elle pourrait avoir d'excessif. Qu'a fait Satan par le moyen de l'islamisme ? Il a exalté l'imagination, il lui a fait un domaine trois fois plus grand qu'à la raison, et l'a faite dominer dans l'homme. On verra plus tard quels sont les moyens employés par Satan, et la bêtise de la pauvre nature humaine. L'Afrique du Nord aura ses fakirs. N'anticipons pas.

Il serait curieux maintenant de suivre l'action du démon dans le monde depuis Jésus-Christ, et de voir les moyens et les hommes dont il s'est

servi. Nous tâcherons de les indiquer en quelques mots. Dès son apparition, le christianisme fut le représentant de la vraie civilisation et du vrai progrès ; car c'était la lumière qui se levait sur le monde. Satan lui opposa d'abord la lumière, de l'esprit humain : le gnosticisme naquit, fut épuré et perfectionné en quelque sorte par le néo-platonisme d'Alexandrie : Simon le Magicien et les hérétiques du I^{er} siècle, Porphyre et les philosophes d'Alexandrie en furent les principaux représentants. Le diable fut vaincu ; malgré toutes les entraves dont il avait semé la route du catholicisme naissant, celui-ci atteignit l'apogée de sa gloire et de sa force au quatrième siècle.

Au moins, se dit le démon, si je n'ai pu détruire mon ennemi par le glaive de l'intelligence, je l'abattrai par l'épée et je le noierai dans des flots de sang. Du fond de l'Asie et de la Germanie, il appela les barbares. Qu'arriva-t-il ? L'Eglise les convertit et s'agrandit de leurs dépouilles.

Le démon n'était pas à bout de ressources. Il jeta les yeux sur une petite tribu des environs de la Mecque, scruta d'un regard les dispositions des habitants de l'Afrique, et entreprit de renverser le christianisme en fondant une nouvelle religion basée sur le mépris de la femme, la satisfaction des passions les plus basses et les plus abjectes, et une haine à mort contre tout ce qui était chrétien et voulait faire sortir l'humanité des ténèbres qui l'enveloppaient pour la conduire à un état supérieur. Je ne veux pas retracer cette lutte de plusieurs siècles où la victoire resta toujours à la croix. Poitiers, Lépante, Vienne, marquent les diverses étapes de la victoire de la croix sur le croissant. Qui pourra jamais dire tous les maux que le Coran a faits au vieux monde ? N'est-ce pas à lui que nous devons d'être restés si longtemps sans marcher dans les découvertes que nous n'avons faites que depuis qu'il n'est plus un danger pour nous ?

Le glaive d'acier n'a pas réussi entre les mains de Satan : il a dû s'incliner et s'avouer vaincu ; il a essayé d'un autre moyen beaucoup plus perfide, mais qui ne réussit pas avec le secours de Dieu et de Marie. Il s'est caché dans l'ombre, il a rampé comme le serpent, et de nos jours a voulu nous combattre comme il avait agi envers Eve. Le croissant perdait tous les jours son prestige ; la franc-maçonnerie naquit avec son cortège de sociétés secrètes. Et c'est là, il me semble, le troisième moyen employé par l'enfer pour combattre l'Eglise catholique. A mon avis, c'est le plus terrible, parce que c'est le plus perfide. Quel est l'enjeu de cette terrible lutte entre Dieu et le démon ? l'enjeu, c'est l'homme ; d'un côté Dieu veut nous élever à un état meilleur, il veut nous faire marcher à la vraie lumière et chaque jour nous dévoiler quelques parcelles de la vérité souveraine ; en un mot, pour parler la langue de notre époque, sur l'étendard de Dieu nous voyons ces mots : science et progrès. Satan au contraire, ne veut qu'une chose : abrutir l'homme, le livrer tout entier à ses passions, pour le posséder plus facilement et régner en maître absolu sur son cœur ; sur son étendard on voit gravé : erreur, mensonge et abrutissement. Pour nous, ces deux mots

science et christianisme, progrès et christianisme, sont synonymes en ce sens, que philosophiquement parlant nous mettons au défi qui que ce soit, de nous prouver qu'il puisse y avoir une vraie science en dehors de la religion catholique ; et dans ce mot de progrès nous comprenons nécessairement toutes les découvertes faites par l'homme. Voici donc la conclusion que nous tirons : toute société qui s'oppose au progrès de l'homme est une société mauvaise, perverse, diabolique, également condamnable par la société et l'Eglise. Or, c'est là le but que se proposent presque toutes les sociétés secrètes musulmanes. Ce qu'elles veulent, le but qu'elles poursuivent aujourd'hui non pas avec l'épée de leurs ancêtres, mais perfidement cachées à la manière de nos francs-maçons d'Europe, et avouant eux-mêmes publiquement leur but, c'est de détruire tout gouvernement établi, n'importe lequel : qu'il soit chrétien ou musulman. C'est ce que disait le Madhi, dont nous aurons à nous occuper plus loin. « Je les détruirai tous : turcs et chrétiens ».

C'est là un vrai danger pour l'Europe chrétienne, et quand on a étudié un peu cette question, quand on voit la marche effrayante que fait le mal dans le monde, quand on voit dans toutes les parties du monde des sociétés organisées à peu près sur le même modèle, ayant le même but, prenant les mêmes moyens, on se demande en vérité comment l'Eglise pourra sortir victorieuse. Plaise à Dieu que bientôt nos jeunes gens de France ne soient pas obligés de se croiser de nouveau pour aller combattre cet ennemi qui menaçait de renverser l'Europe chrétienne, de détruire toute civilisation, et qui de nos jours, cherche à nous fermer le vaste continent noir.

CHAPITRE II

Panislamisme. — Tolérance des chrétiens

Avant de donner les notions générales sur les sociétés secrètes musulmanes, il faut, pour des lecteurs qui n'ont peut-être jamais visité l'Afrique et n'ont eu aucun rapport avec les Musulmans, parler des doctrines politiques de l'Islam. Nous verrons que les sociétés secrètes sont intimement liées avec l'existence même de la religion musulmane, et que celle-ci est un danger permanent pour la civilisation.

De nos jours, on parle beaucoup du panslavisme, panhellénisme, pangermanisme. Rien de plus beau que cette théorie, que de vouloir réunir en un seul peuple et sous un même gouvernement tous les hommes ayant la même langue, les mêmes mœurs, les mêmes aspirations et les mêmes intérêts. Rien de tout cela dans la théorie du panislamisme. Ce mouvement est né et s'est développé à la suite des progrès continuels de l'Europe civilisée en Turquie et en Orient. Le vieux fanatisme musulman s'est rallumé quand il a vu que le sultan de Stamboul, méconnaissant les obligations que lui impose le Coran, faisait alliance avec les chrétiens, et laissait entrer peu à peu dans ses Etats toutes les commodités, tous les avantages que la civilisation nous a donnés. Dernièrement encore, n'a-t-il pas adhéré au congrès de Berlin et à la conférence de Bruxelles ?

n'a-t-il pas aboli l'esclavage, proscrit la traite des noirs ? En un mot, n'a-t-il pas laissé les chrétiens s'occuper des affaires de l'Etat et faire la police et même la loi jusque dans son empire ? Si les événements se succèdent, bientôt il n'y aura plus d'Islam. Voilà ce que répète tout bon musulman. Aussi, des rivages des îles de la Sonde aux bords de l'Atlantique, un mouvement très prononcé s'accroît de jour en jour. Il faut rétablir l'imamat, il faut que les croyants soient libres chez eux, que le chien de chrétien y soit esclave s'il veut habiter parmi eux, mais qu'il n'y commande jamais ; toutes les autorités musulmanes de nom se sont laissées envahir par les idées civilisatrices de l'Europe ; il faut renverser ces gouvernements, et reconnaître un seul chef : l'imam. Dieu seul sera le roi de l'Islam, l'imam en sera le Khalife ou vicaire. Ainsi sera rétablie dans toute sa pureté la doctrine politique de l'Islam : l'univers entier ne sera qu'une théocratie, car le globe doit être la propriété des croyants, et Dieu transmettra ses ordres par son vicaire.

Pour peu qu'on réfléchisse à cette théorie, on sera frappé de sa ressemblance avec la religion catholique. Jésus-Christ véritable roi, le Pape, son Vicaire commandant à tous les fidèles. Mais, tandis que Jésus-Christ dans sa sagesse a séparé sans les désunir le temporel et le spirituel, Satan veut les unir dans une même personne ; aussi les premiers Khalifes étaient à la fois souverains, prêtres et vicaires du Prophète. Pourquoi toutes ces guerres qui ensanglantèrent l'Islam si longtemps, si non la nécessité que reconnaissent tous les musulmans d'établir l'imamat ? Aussi longtemps que Ali voulut combattre pour cette cause, il fut soutenu par de nombreux partisans ; quand il se fut réconcilié avec son adversaire, il tomba sous le poignard des puritains de l'Islam. L'imamat ? C'est l'un des dogmes fondamentaux de la religion musulmane.

« Les musulmans (1) doivent être gouvernés
« par un imam qui ait le droit et l'autorité de
« veiller à l'observation des préceptes de la loi,
« de faire exécuter des peines légales, de défendre les frontières, de lever les armées, de percevoir les dîmes fiscales, de réprimer les rebelles et les brigands, de célébrer la prière publique du vendredi et des fêtes du Beyram, de juger les citoyens, de vider les différends qui s'élèvent entre les sujets, d'admettre les preuves juridiques dans les causes litigieuses, de marier les enfants mineurs de l'un et de l'autre sexe qui manquent de tuteurs naturels, de procéder enfin au partage du butin légal. »

Tout l'Islamisme est dans ces mots ; et voici comment l'un des plus grands commentateurs

(1) Ce passage est tiré d'un livre de Nodjmed-din-Nassafi, mort à Bagdad en 537 de l'hégire (1142 de J.-C.). Ce livre, qui est entre les mains de tous les enfants fréquentant les écoles en Orient, résume en 58 articles toute la doctrine musulmane.

Nous citons la traduction qui se trouve dans l'ouvrage remarquable publié à Alger par le commandant Rinn. *Marabouts et Khouan* ; étude tout à fait remarquable sur la situation politique et religieuse de l'Islam en Algérie. Quelquefois nous ferons remarquer les contradictions dans lesquelles il est tombé, et nous en dirons la cause : son ouvrage serait parfait s'il n'était séparé par-ci par-là de quelques utopies vraiment irréalisables, et si l'auteur n'avait montré autant d'indifférence, pour ne pas prononcer un autre mot, vis-à-vis de notre sainte religion. Les autres sources où nous avons puisé sont Duveyrier et la *Revue Africaine*. C'est surtout à M. Rinn que nous remercions. Nous regrettons que notre foi ne nous permette pas de le suivre en tout et nous oblige quelquefois à le combattre.

arabes Sâd-ed-din-Tefhzani, mort à Boukhara en 808 de l'hégire (1405 de J.-C.), les explique et les complète : « L'établissement d'un imam est un point canonique avéré et statué par les fidèles du premier siècle de l'Islam. Ce point, qui fait partie des règles apostoliques et qui intéresse d'une manière absolue la loi et la doctrine, est basé sur cette parole du Prophète : Celui qui meurt sans reconnaître l'autorité de l'imam de l'époque, est censé mort dans l'ignorance, c'est-à-dire dans l'infidélité. Le peuple musulman doit donc être gouverné par un imam. Cet imam doit être seul, unique : son autorité doit être absolue, elle doit tout embrasser, tous doivent s'y soumettre et la respecter. »

Voilà la doctrine qui est enseignée dans tout l'Islam ; c'est ce qu'enseignent les maîtres dans leurs cours, le marabout dans sa mosquée et ce que répète l'Arabe dans sa tente : la terre au musulman qui doit y commander en maître, et n'avoir qu'un seul et unique chef, voilà en deux mots la théorie politique. Couvert de ses haillons, dévoré par la vermine, portant sur son visage les traces des souffrances de la faim et de toutes les misères, le malheureux sectateur de l'Islam regarde le vainqueur sans courber son front ; il coudoie les triomphateurs revêtus de la soie et de la pourpre, et, sur les trottoirs d'Alger, jamais vous ne le verrez céder la place ; d'un coup de coude il jettera dans la rue le chien de chrétien ; n'est-il pas le maître, et Allah n'a-t-il pas promis la terre à ses fidèles ? — Après soixante ans de conquête, l'Arabe ne nous obéit que parce que nous tenons le sabre, qu'il a vu débarquer des canons énormes, et qu'il voit tous les jours défilier nos nombreux bataillons. A la première occasion, il se lèvera, prendra son fusil, et alors commencera entre lui et nous une guerre de tirailleurs. Plaise à Dieu que la France soit aussi heureuse à ce moment qu'en 1871 !

Ce n'est pas seulement la haine de la France qui tient au cœur du musulman, c'est la haine de toute civilisation, de tout progrès. Il se ligue non pas pour arrêter les progrès du catholicisme, mais de la civilisation. Voyez-le, depuis quatorze siècles, il est toujours le même : il a une tente, un chameau ou un cheval, quelques moutons, et il court avec toutes ses richesses d'une oasis à une oasis. Il n'y a pas grande différence entre le nomade et le sédentaire. Même à Alger, quel progrès ont-ils fait depuis l'arrivée des Français ? Tandis que la ville française peut lutter d'élégance et de beauté avec les villes d'Europe, qu'elle en a toutes les commodités, la ville arabe a gardé ses rues tortueuses, étroites, obscures. Quels progrès l'instruction n'a-t-elle pas faits partout, depuis un demi-siècle ? le Japon lui-même vient d'entrer dans le concert des nations européennes. L'Islamisme empêchera l'Arabe d'étudier et de s'instruire ; l'Islamisme, c'est la haine de tout progrès, et tout musulman qui veut se mettre sur le même pied que les gens civilisés, doit être en contradiction avec sa doctrine.

Aussi nous répéterons avec M. Rinn que ce mouvement de panislamisme est « un véritable danger pour tous les peuples européens ayant des intérêts en Afrique et en Asie » (préface, page 1) ; et si jamais Dieu permettait qu'il

réussit, l'Europe serait replongée dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie.

Maintenant, si ce mouvement est un danger, si ce mouvement est basé sur l'essence même de l'Islamisme, comment prendre ces paroles de Rinn : « Lorsque sans parti pris ni passion, on regarde autour de soi en pays musulman, qu'on interroge l'histoire ou qu'on étudie les livres des docteurs de l'Islam, on s'aperçoit bien vite que le caractère dominant de la religion musulmane n'est ni l'intolérance ni le fanatisme. » Ce qui domine et déborde dans l'œuvre de Mohammed, c'est l'idée théocratique; et ce qui frappe chez ses adeptes, c'est l'ardeur des convictions religieuses. Tous les musulmans sans exception ont cette foi robuste qui n'admet ni compromis ni raisonnement et qui naïvement se complait dans son *Credo quia absurdum* (chapitre I^{er}, début du livre). M. Rinn n'est pas le seul à soutenir une pareille théorie; elle semble être à l'ordre du jour, et M. Mas-Latire semble avoir eu pour but de la prouver dans un ouvrage où il parle des relations commerciales de l'Afrique du Nord avec l'Europe pendant le moyen-âge. Nous ne voulons pas nous arrêter à le réfuter : il n'y a qu'à prendre l'histoire, et appeler au tribunal tous les martyrs de la tolérance de l'Islam.

Ne croyons pas que depuis la mort d'Ali, la théorie que nous venons d'exposer soit tombée dans l'oubli même pratiquement (1). Chaque souverain aspirait à être l'imam et à ranger sous son autorité toutes les populations musulmanes; une dynastie même, les Almohades, a pris ce nom de ce qu'elle poursuivait ce but si cher à tous les croyants. Mais, de nos jours, à cause des progrès de l'Europe et de la civilisation, l'Islamisme, acculé au pied du mur, s'est réveillé de sa léthargie et a poussé de nouveau son cri de guerre contre l'Europe et la civilisation. Quels sont surtout les moyens dont il dispose? Qui est à la tête de ce mouvement? Les moyens dont il dispose sont les sociétés secrètes; et ce sont elles qui sont à la tête de ce mouvement et le dirigent. Ainsi, de même que dans le catholicisme les ordres religieux occupent la première place, propagent au loin la parole de Dieu et la défendent, de même dans le royaume de Satan nous trouvons des hommes ayant un même but, liés par les mêmes serments et concourant plus énergiquement que les simples fidèles à l'œuvre du démon. Nos religieux vivent dans une atmosphère plus pure; prenant à la lettre les préceptes de l'Evangile, ils veulent que la chair soit abaissée au profit de l'esprit : le cilice, la cendre, la discipline, le jeûne, les veilles imposeront un frein d'acier aux passions; tous les sens seront parfaitement soumis, et jamais chez eux on ne constatera ces états d'exaltation qui dénotent un cerveau mal équilibré. Loin de faire dominer l'esprit sur la chair, la raison sur

les sens et l'imagination, les ordres religieux musulmans placeront l'âme dans un milieu énervant et désorganisateur; l'âme n'aura plus cette force que quelquefois la nature seule, sans le secours de la grâce, donne à quelques caractères bien trempés : Satan favorisera de son mieux le développement du caractère de ces pays; au lieu de combattre l'imagination, il l'exaltera soit par des moyens naturels, l'opium, le hachisch et les autres plantes solanées, soit par d'autres moyens, qui, plaçant l'âme endormie déjà à moitié par les opiacés, dans ce demi-milieu de sommeil et de veille, fait naître en elle une sensibilité excessive, active l'ardeur de l'imagination, et lui fait prendre des mensonges et des illusions pour la réalité. La sainteté de nos ordres religieux repose sur l'humilité et l'Evangile; les ordres religieux musulmans reposent sur l'orgueil et le soufisme.

CHAPITRE III

Soufisme. — Extases et visions.

Tout ce qui précède sert, pour ainsi dire, d'introduction et de point d'attache aux sociétés secrètes, et nous savons d'où elles découlent; pénétrons maintenant dans leur constitution. Quelle est donc la doctrine qu'ils professent? A quelle philosophie se rattachent-ils? A la philosophie indienne, au Soufisme. Le Soufisme est aux ordres religieux musulmans ce que l'Evangile est aux ordres religieux catholiques.

La première association musulmane remonte à l'origine même de l'Islamisme. D'après les historiens arabes au rapport de Brosselard (*les Khouan*, page 29), la première année de l'hégire, 90 habitants de la Mecque et de Médine, convertis récemment à la nouvelle religion, se réunirent et formèrent une sorte d'association ayant pour objet « d'établir entre eux la communauté des biens, et de s'acquitter tous les jours de certaines pratiques religieuses, dans un esprit de pénitence et de mortification. » Dans cette institution, il faut reconnaître l'influence du christianisme; on sait, en effet, combien nombreux étaient à cette époque les monastères de la Thébaïde et quelle gloire ils avaient jeté sur cette contrée. Ce ne furent pas les doctrines ni la manière de vivre des moines, mais bien les doctrines et la manière de vivre des soufi qui furent adoptées.

Soufi (de la racine arabe *Sofa* = élire, choisir, être pur) désigne, dans la langue mystique, tout homme qui méprise les biens de la terre, et ne s'attache qu'aux biens célestes. Nous livrons à la sagacité de nos linguistes de trouver les rapports entre ce mot et le mot grec *sophos*.

Nous pouvons l'affirmer sans aucune hésitation : le Soufisme vient de l'Inde; que de rapports entre cette philosophie indienne qui trouve la perfection dans la plus absolue abstention de tout acte même intellectuel, et cette doctrine énervante, dissolvante, qui fait croire que la perfection consiste dans une union purement passive avec la divinité! Qui d'ailleurs mieux que les Arabes pourra nous renseigner à cet égard? Nous allons citer d'abord le fondateur des Djénidya, auxquels, suivant le mot du

(1) Après l'assassinat d'Ali par ses partisans, qui ne pouvaient supporter l'idée d'une réconciliation et d'un sacrifice si grand que l'imamat, ses partisans, au lieu de se réunir aux autres musulmans, préférèrent s'en séparer. Les musulmans qui suivirent Morviah les qualifièrent de Kharedji (sortis, hérétiques); mais eux, toujours fermes dans leur foi, réclamèrent leur imam, et l'attendirent avec toute la persévérance des Juifs pour leur Messie. De nos jours, ces puritains sont représentés en Tunisie par les habitants de l'île de Djerba dans le golfe de Gabès, et en Algérie par les habitants du Mzab.

cheikh Snouss, « presque tous les ordres viennent se rattacher. » Aboul-Kacem el-Djenidi est né à Bagdad où il est mort entre les années 296 et 298 de l'hégire (908-911 de J.-C.). On accourait en foule l'écouter à Bagdad, et il a laissé plus de 180 ouvrages sur les matières les plus ardues et les plus difficiles. Ce fut lui qui introduisit dans l'Islam les doctrines panthéistiques de l'Inde et leur donna tout le poids de son autorité. Voici comment il définissait le Soufisme : « Délivrer l'esprit des instigations des passions, se défaire d'habitudes contractées, « extirper la nature humaine, dompter les sens, « acquérir des qualités intellectuelles, s'élever « par la connaissance de la vérité et faire le « bien. Nous n'avons pas appris le Soufisme « de tel ou tel, mais de la faim, du renoncement « au monde et à ses habitudes. » (Cité par Rinn, page 169.) Il faut remarquer surtout la dernière phrase, qu'on ne comprendra que lorsqu'on aura lu cette étude. Pour faire pénétrer dans l'Islam ces doctrines perversives et hérétiques, puisqu'elles détruisent l'unité de Dieu, il fit ce qu'ont toujours fait les hérétiques : il donna aux mots un sens différent et put ainsi, sous le voile de l'orthodoxie, exprimer les erreurs indiennes. Cette doctrine s'est transmise à travers les siècles d'ordres en ordres ; elle est, comme nous l'avons dit, la base, nous dirons même l'âme des sociétés musulmanes. « Ce qui forme l'essence de tout le système des Soufis, dit l'historien Ibn-Khaldoun qui vivait au XIV^e siècle de notre ère, c'est cette pratique d'obliger souvent l'âme à se rendre compte de toutes ses actions et de tout ce qu'elle ne fait point, et en outre l'exposition et le développement de ces goûts et de ces *extases* qui naissent des combats livrés aux inclinations naturelles, puis deviennent, pour le disciple de la vie spirituelle, des stations dans lesquelles il s'élève progressivement en passant de l'une à l'autre. Le dégagement des sens arrive le plus souvent aux hommes qui pratiquent le combat spirituel, et alors ils obtiennent une perception de la nature véritable des êtres ; car la méditation est comme la nourriture qui donne la croissance à l'esprit... Les notions fournies par le Soufisme se prêtent encore plus difficilement que les autres à une classification scientifique. Cela tient à ce que les Soufi prétendent résoudre tous les problèmes au moyen de perceptions obtenues par eux dans le monde spirituel. »

A ces paroles du grand historien arabe, ajoutons ce que dit sur les devoirs des Soufi le cheikh algérien Mohammed-el-Missoum, khalifat de l'ordre des Chadelya : « Les devoirs d'un véritable Soufi consistent dans l'accomplissement des prescriptions de Dieu : jeûne, prière au moment, pèlerinage ; connaître Dieu et le prier sans cesse, en proclamant ses loanges, en disant : « Il n'y a pas d'autre divinité que Allah ! « louange à Dieu, Dieu est très grand. » La première condition pour le Soufi est de mettre entièrement de côté ce bas monde et ceux qui l'habitent ; c'est d'avoir continuellement devant les yeux la vie future, d'oublier l'orgueil et l'envie ; c'est de ne point s'exposer à la mort dans des entreprises au-dessus de ses forces. En effet, Dieu a dit : « Ne travaillez pas à votre mort.

Tous les efforts du Soufi doivent tendre à trouver sur terre une place où il pourra librement et sûrement s'occuper de ses exercices de piété. » (Cité par Rinn, page 69.)

On serait dans l'erreur de croire que, dans tous les ordres religieux, le Soufisme a eu les mêmes honneurs. Le soufisme a eu aussi ses martyrs, victimes de l'intolérance gouvernementale, pour employer le jargon des sociétés secrètes. Le plus célèbre de ces martyrs est Chabed-din-es-Scheroudi, surnommé Cheikh-el-Megtoul, qu'il ne faut pas confondre avec le fondateur des Scherourdya, dont nous parlerons plus loin ; il se fit un grand renom comme philosophe, répéta dans des traités célèbres les doctrines des Platoniciens et des Aristotéliciens. Accusé de magie et d'hérésie, il fut mis à mort en 1190 de J.-C. au Caire par Salah-ed-din (Saladin). Un ordre, celui des Khelouatya, a condamné le Soufisme ; mais c'est une exception. Et même, ne rejetons pas sur l'ordre tout entier ce qui n'est propre qu'à un individu formant l'un des anneaux de la chaîne de cet ordre, Abd-el-Ouhhab-ech-Charani. Il nous semble que les quelques lignes que nous allons citer est ce qu'il y a de mieux pour nous faire comprendre la funeste influence du Soufisme. « Ces hommes (les Soufi) finissent par tomber dans les aberrations et par être le jouet de visions futiles, quand ils ont épuisé les forces de leur corps par les jeûnes, le silence, les insomnies et la solitude. Alors, ils aperçoivent dans leur imagination bouillonnante des fantômes qu'ils ont formés leur exaltation ; quelquefois ces fantômes leur parlent ; quelquefois ils se croient enveloppés de lumière ou de ténèbres, et voient de hideuses images, telles que des chiens, des vipères, etc... Chacani nous rapporte les paroles de l'un de ses maîtres Ali-el-Karouas ; celui-ci ayant rencontré un de ces derviches qui venait ainsi dans la solitude, fuyant la société de ses semblables, afin de parvenir à une plus grande sainteté : « Mon frère, mon frère, laisse-là la solitude, lui disait-il ; ce qui doit t'arriver arrivera ; la vraie sainteté ne s'obtient pas par des actes ; elle est un don de Dieu ; aucune de nos œuvres ne peut nous la mériter ; cependant, il y a une sainteté inférieure et ordinaire qui peut être le fruit de nos efforts, selon que le dit le Coran : « Mon serviteur est celui qui sans cesse s'approche de moi par des actes de piété, afin que je l'aime ». Frère, si ton cheikh te commandait de rester pendant trente ans dans cette solitude, et d'y souffrir la faim pendant trente ans, tu n'atteindrais pas à la hauteur de cette sainteté à laquelle tu aspiras et que tu veux acquérir par tes souffrances. — Je n'abandonnerais pas ma solitude, reprit l'ascète. — Laisse-là ton funeste dessein. Adore ton Dieu selon ses désirs, car ta fin approche. » Le derviche s'obstina dans sa résolution ; quelques jours après, il était mort de faim.

(A suivre)

Ad. Ricoux

REVUE MENSUELLE

RELIGIEUSE, POLITIQUE, SCIENTIFIQUE

COMPLÉMENT DE LA PUBLICATION

Le DIABLE au XIX^e SIÈCLE

CETTE REVUE MENSUELLE EST SPÉCIALEMENT UN ORGANE DE COMBAT CONTRE LA HAUTE-MAÇONNERIE ET LE SATANISME CONTEMPORAIN. — ELLE EST AUSSI CONSACRÉE A L'EXAMEN, SELON LA SCIENCE CATHOLIQUE, DES FAITS SURNATURELS DU PRÉTENDU SPIRITISME ET AUTRES MANIFESTATIONS DIABOLIQUES CONSTATÉES.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

ABONNEMENTS : France, 3 fr. pour Un An. — Etranger, 4 fr. pour Un An.

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. On s'abonne, sans frais, dans tous les bureaux de poste.

LIBERA NOS A MALO

Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire *in extenso* le magnifique mandement de Mgr Germain, évêque de Coutances et Avranches, sur LA SEPTIÈME DEMANDE DE L'ORAISON DOMINICALE. Cette lettre-circulaire, adressée par l'éminent prélat à ses diocésains, sera lue avec fruit partout; elle recommande spécialement ces deux grandes œuvres universelles : l'œuvre de la Propagation de la Foi et l'œuvre de la Sainte-Enfance.

Coutances, le 5 septembre 1894.

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Dans l'admirable Lettre qu'il adressait, le 20 juin dernier, aux princes et aux peuples de l'Univers, Léon XIII, parlant de la Propagation de la Foi, s'exprimait en ces termes :

« Notre cœur vole tout d'abord vers les nations qui n'ont jamais reçu le flambeau de l'Evangile : nations malheureuses entre toutes, qui ne connaissent pas Dieu et vivent au sein d'une profonde erreur. Puisque tout salut vient de Jésus-Christ, et qu'il n'est point sous le ciel d'autre nom donné aux hommes par lequel nous puissions être sauvés, c'est Notre vœu le plus ardent que le très saint nom de Jésus se répande rapidement sur toutes les plages et les pénètre de sa bienfaisante vertu.

« A cet égard, l'Eglise n'a jamais failli à sa mission divine. Où dépense-t-elle plus d'efforts depuis vingt siècles? Où dépense-t-elle plus d'ardeur et de constance que dans la diffusion de la vérité et des institutions chrétiennes? Aujourd'hui encore, c'est bien souvent que l'on voit des hérauts de l'Evangile franchir les mers par Notre autorité, et s'en aller jusqu'aux extrémités de la terre; et tous les jours, Nous supplions la bonté divine de vouloir multiplier les ministres sacrés, vraiment dignes du ministère apostolique, c'est-à-dire dévoués à l'extension du règne de Jésus-Christ, jusqu'au sacrifice de leur bien-être et de leur

santé, et, s'il le faut même, jusqu'à l'immolation de leur vie...

« Et vous, Christ-Jésus, réveillez ceux qui dorment dans les ténèbres et dans les ombres de la mort, afin qu'éclairés de votre sagesse et pénétrés de votre vertu, en vous et par vous, ils soient consommés dans l'unité! »

Vous avez répondu, N. T. C. F., à ce vœu du Pontife suprême, vous, dont le dévouement aux œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance ne cesse de s'affirmer par une charité qui fait Notre orgueil et Notre joie.

Chaque année, vous maintenez dans le compte rendu de ces œuvres la place d'honneur que vous avez depuis longtemps conquise; et c'est avec une légitime fierté que Nous proclamons ce résultat, que Nous vous payons publiquement le tribut de Nos félicitations et de Notre gratitude.

Vous ne vous arrêtez pas, N. T. C. F., dans cette voie de l'apostolat et de la rédemption. C'est pour vous y soutenir que, fidèle à Notre programme, Nous venons aujourd'hui vous expliquer la dernière demande de l'Oraison dominicale : *Libera nos a malo*, délivrez-nous du mal.

Commenter cette prière, n'est-ce pas vous mettre aux mains l'une des armes les plus puissantes pour défendre et faire triompher la double et noble cause que Nous recommandons?

Avant tout, que faut-il entendre par ces paroles : Délivrez-nous du mal?

Les interprètes nous offrent une double réponse. Le mal, d'après Tertullien et saint Chrysostome, c'est Satan, le génie qui préside à la tentation, qui en est le principal artisan. *A malo, id est a diabolo, qui præsens et artifex est tentationis*. Le mal, d'après saint Augustin, c'est la concupiscence, ce sont toutes les misères de la vie. *Ut liberemur a malo, id est a concupiscentia omnique miseria*.

Attachons-nous, N. T. C. F., à cette double explication. Montrons le mal dans son principe et dans ses effets, dans Satan d'abord, puis dans les misères dont Nous supplions le Seigneur de nous délivrer.

I

A ce nom de Satan, combien de prétendus esprits forts qui sourient de pitié, qui crient à l'illusion et peut-être au mensonge, qui demandent à l'envi : *Mais qui donc a jamais vu le diable ?* Comme s'il était nécessaire de l'avoir vu pour croire à son existence !

Est-ce qu'ils prétendraient refuser à Dieu le pouvoir de créer des esprits sans corps ? Est-ce que Dieu lui-même n'est pas un pur esprit ? Est-ce que l'homme n'est pas un esprit uni à un corps ?

Nous le savons bien : les matérialistes rejettent l'existence de l'âme. Mais comme ils ne peuvent contester à l'homme la faculté de penser, de vouloir, de sentir et d'agir, ils en sont réduits à la nécessité d'admettre une matière qui pense, qui agit, qui sent, et de lui concéder toutes les propriétés de l'esprit. Mystère pour mystère, autant vaut assurément la croyance chrétienne et le bon sens des siècles.

Si donc l'homme est une créature composée d'un corps et d'une âme, d'une âme qui dirige notre corps et en fait l'instrument de ses pensées et de ses actes, pourquoi Dieu, qui a créé l'homme, ne pourrait-il pas créer des esprits qui subsistent par eux-mêmes et qui possèdent leurs opérations propres ? Pourquoi ne pourrait-il pas créer des Anges ?

Dira-t-on que Dieu ne peut créer des esprits mauvais ? Lucifer, au sortir des mains divines, était beau comme la lumière et généreux comme l'amour. Mais Lucifer était libre. C'est lui qui, dans le déclin de son orgueil, s'est défiguré lui-même. Ce n'est donc pas à Dieu qu'il faut imputer la chute et les désordres de l'esprit mauvais. C'est l'abus seul de sa propre liberté qui a précipité Lucifer aux abîmes.

Oui, Dieu peut créer des Anges qui se corrompent et se dégradent eux-mêmes. Oui, Satan peut exister. Et l'Écriture sainte et l'histoire de l'humanité tout entière protestent contre des négations par trop aveugles ou par trop intéressées. Elles attestent la réalité de Satan.

Souvenez-vous, N. T. C. F., de cette lutte gigantesque engagée dans les hauteurs des cieux entre notre saint Michel et le Dragon.

Souvenez-vous du paradis terrestre et du serpent dont le venin infecta la race humaine dans la personne de nos premiers parents.

Souvenez-vous des magiciens de Pharaon opposant les prodiges diaboliques aux miracles divins. Souvenez-vous du duel effroyable entre Job et Satan. Souvenez-vous de David, nous apprenant que les démons sont les dieux des nations : *Dii gentium demonia*.

Souvenez-vous du désert où le malin esprit conduit Notre-Seigneur, du diable assez orgueilleux pour tenter Jésus-Christ lui-même.

Souvenez-vous du Sauveur appelant Satan le fort armé, le prince de ce monde.

Souvenez-vous de cette parole de saint Jean : Le fils de Dieu n'est venu sur la terre que pour détruire les œuvres du diable, *in hoc apparuit Filius Dei ut dissolveret opera diaboli*.

Souvenez-vous du solennel avertissement donné par saint Pierre : Veillez, Frères, car votre adversaire, le diable, vous convoite comme

le lion rugissant et vous guette comme la proie à dévorer.

Souvenez-vous de saint Paul déclarant que, de son temps, les démons sont les vrais magistrats du siècle, *dæmones magistratus sunt hujus sæculi* ; que Satan est le Dieu de ce monde, *deus hujus sæculi*.

Souvenez-vous de cette scène racontée dans l'Apocalypse :

Le dragon à sept têtes et à sept cornes est arrêté devant une femme qui doit mettre au monde l'enfant par lequel seront gouvernées les nations. Ce dragon cherche à dévorer l'enfant, à submerger sa mère sous les flots dont il l'inonde dans son courroux ; mais la mère préservée miraculeusement lui échappe. Furieux de sa défaite, il s'en va faire la guerre aux fils de cette mère qui gardent les commandements de Dieu et demeurent inébranlables dans la confession de Jésus-Christ. *Et iratus est draco in mulierem ; et abiit facere prælium cum reliquis de semine ejus qui custodiunt mandata Dei et habent testimonium Jesu Christi*. Qui ne le voit ? La mère, c'est l'Eglise ; le fils, c'est Jésus-Christ ; le dragon, c'est Satan.

Souvenez-vous des Actes des Apôtres. Ils nous montrent saint Paul aux prises avec Elymas, le suppôt de Satan et son ministre, qui lui dispute l'âme du consul Sergius Paulus. Plus tard, à Philippes, ils nous montrent le même apôtre délivrant de ses liens une jeune fille qui devinait sous l'influence de Satan et rapportait de la sorte à ses maîtres un gain considérable.

Voulez-vous savoir, N. T. C. F., quelle est la conviction qu'inspire aux chrétiens de la primitive Eglise l'existence de Satan ? Ecoutez Tertullien dans son Apologétique : « Que l'on produise, dit-il aux juges de l'empire romain, devant vos tribunaux (je ne veux pas que ce soit une chose cachée), devant vos tribunaux et à la face de tout le monde, que l'on produise un homme notoirement possédé du diable ; puis, que l'on introduise quelque fidèle. Que celui-ci commande à cet esprit de parler. Si le diable ne reconnaît pas ouvertement ce qu'il est, s'il n'avoue publiquement que lui et ses compagnons sont les dieux que vous adorez, s'il ne fait cet aveu, n'osant mentir à un chrétien ; eh bien, sur place, et sans différer, sans aucune nouvelle procédure, faites mourir ce chrétien impudent qui n'aura pu tenir la promesse extraordinaire qu'il a faite. »

Dites maintenant, N. T. C. F., si la croyance des premiers chrétiens à l'existence de Satan était sincère et profonde ! Dites avec quelle audacieuse vigueur elle s'affirmait par la bouche de Tertullien, qui, de son temps déjà, connaissait non seulement les tables, mais les chèvres parlantes.

Toutes les nations de l'antiquité, la Grèce comme l'Egypte, Rome comme Ninive et Babylone, ont vu, ont entendu, ont consulté les démons. Poètes, historiens, philosophes, tous s'accordent avec le peuple dans un même témoignage. Pendant des siècles on accourt à Delphes, à Dodone et cent autres lieux, dans tous les temples célèbres, pour y chercher les oracles de l'enfer.

Et le moyen-âge, croyait-il à Satan ? Alors, que d'interventions diaboliques dont les plus graves et les plus judicieux contemporains nous ont transmis les effrayants récits !

Et après la Renaissance, en Italie, en Angleterre surtout, le recours à Satan opère tant de ravages qu'il faut, dans ce dernier pays, le combattre par des lois et des châtements de la plus grande rigueur.

Et de nos jours enfin, en ce siècle d'incrédulité, la croyance au démon s'est-elle donc évanouie ? Jamais, N. T. C. F., le culte de Satan ne fut plus en honneur qu'à cette époque de prétendu progrès. Grâce au magnétisme, au spirisme, à l'hypnotisme, les rapports avec les esprits de ténèbres se sont prodigieusement multipliés. Les consultations sont incessantes. L'influence du démon est devenue telle aujourd'hui qu'il a sa religion : le satanisme, avec ses autels, ses mystères, ses impures cérémonies, ses sacrifices sacrilèges qui font frissonner d'horreur les âmes vraiment chrétiennes.

On dit, en effet, que l'Hôte divin de nos Tabernacles est indignement livré à ses pires ennemis.

On dit que l'auguste Victime est l'objet d'attentats innommables et des plus criminelles souillures ; que le mensonge assouvit sa rage sur le Dieu de vérité, la corruption sur le Dieu de toute sainteté, la haine, une haine effroyable, sur le Dieu d'amour. L'abomination de la désolation en est venue à ce point que, pour la dénoncer, une Revue s'intitule aujourd'hui : *le Diable au dix-neuvième siècle*.

Et l'on oserait, en présence de ces faits, nier la réalité de Satan ! Mais comment expliquer ces monstruosité qui nous arrachent des larmes de sang ? Non, si dépravée qu'elle soit, la nature humaine est incapable de les inventer. L'enfer seul peut les inspirer.

Et c'est en un pareil temps qu'on viendrait nous demander : Qui a jamais vu le diable ? Ah ! N. T. C. F., nous ne le voyons que trop ; nous ne l'entendons que trop ; nous ne subissons que trop sa pernicieuse influence. Nous ne le reconnaissons que trop aux ravages qu'il opère et aux ruines qu'il entasse. Le père de la libre pensée, de la libre morale et de tant d'œuvres de mort, c'est Satan. Oui, S. Paul avait raison : Satan est plus que jamais le prince et le dieu du siècle !

Concluons donc avec Bossuet : « Qu'il y ait dans le monde un certain genre d'esprits malfaisants que nous appelons des démons, outre le témoignage évident des Écritures divines, c'est une chose qui a été reconnue par le consentement commun de toutes les nations et de tous les peuples.... si bien que les disciples de Platon et de Pythagore, qui, du consentement de tout le monde, sont ceux qui, de tous les philosophes, ont eu les connaissances les plus relevées et qui ont recherché le plus sérieusement les choses surnaturelles, ont assuré comme une vérité très constante qu'il y avait des démons, des esprits d'un naturel obscur et malicieux. »

Mais c'est trop insister sur ce point, N. T. C. F. Il est autrement utile de vous mettre en garde contre l'ennemi séculaire, en vous faisant connaître sa puissance et la tactique dont il use

ordinairement pour nous séduire et pour nous perdre.

La puissance de Satan ! Job, qui la connaissait bien, va nous la faire comprendre. Dans ce drame grandiose que l'Esprit-Saint lui-même a voulu raconter, le patriarche, traçant une ébauche de son terrible adversaire, s'arrête comme découragé : « Sa tête, nous dit-il, est une citadelle : qui jamais en ouvrira les portes ? La terreur habite autour de ses dents. Quand il éternue, il lance des éclats de feu, et ses yeux étincellent comme la lumière du matin. Son haleine allume des charbons et la flamme jaillit de sa bouche. La force réside dans son cou, et la famine marche devant sa face. Il n'y a ni épée, ni lance, ni cuirasse qui puisse tenir devant lui ; car pour lui, le fer n'est que de la paille, l'airain n'est qu'un bois pourri. Il n'est pas sur la terre de puissance qui soit comparable à la sienne, parce qu'il a été créé pour ne rien craindre. Voilà le roi qui règne sur tous les enfants d'orgueil (1). »

Eh bien, cette formidable puissance, N. T. C. F., savez-vous comment elle s'exerce contre l'homme ? Bossuet va nous l'apprendre dans son langage si précis :

« Il ne faut pas croire, dit-il, que les forces des démons soient épuisées par leur chute. Toute l'Écriture les appelle forts... Les forts, dit David, se sont jetés sur moi. *Irruerunt in me fortes* ; par où S. Augustin entend les démons. Jésus-Christ appelle Satan « le Fort armé ». Non seulement il a sa force, c'est-à-dire sa nature et ses facultés ; mais encore ses armes lui sont conservées, c'est-à-dire ses inventions et ses connaissances. »

Avec son intelligence, il étudie la place, il en saisit les côtés faibles. « Ah ! qui pourrait dire, continue le grand Orateur, toutes les profondeurs de Satan et par quels artifices ce serpent coule ? S'il vous trouve déjà agité, il vous prend par le penchant de l'inclination. Votre cœur est-il déjà effleuré par quelque commencement d'amour ? il souffle cette petite étincelle jusqu'à ce qu'elle devienne un embrasement ; il vous pousse de la haine à la rage, de l'amour au transport et du transport à la folie. Que s'il vous trouve éloigné du crime, jouissant des saintes douceurs d'une bonne conscience, ne croyez pas qu'il vous propose d'abord l'impudicité ; il n'est pas si grossier... Il voudrait bien vous rendre aussi méchants que lui, s'il pouvait ; mais vous n'êtes pas encore capables d'une si grande action. Il vous y faut mener : c'est pourquoi il s'accommode à votre faiblesse. Ah ! ce n'est, dit-il, qu'un regard ; après, tout au plus qu'une complaisance et un agrément innocent. — Prenez garde : le serpent s'avance. Vous le laissez faire ? Il va mordre. »

Voilà, N. T. C. F., les procédés de Satan. Et, quand il a fait tomber dans le péché, dit S. Thomas, il en resserre tellement les chaînes qu'il ne permet pas d'en sortir et de ressusciter. *Postquam induxit ad peccandum, sic alligat ut non permittat a peccatis resurgere.*

N'allons pas toutefois nous exagérer sa puis-

(1) Job, cap. XII.

sance et son habileté. Dévoré par l'orgueil et par la jalousie, « le démon, comme on l'a justement observé, prépare nos chutes par des illusions perfides, par le trouble secret et les excitations malsaines de nos appétits. Mais, dans ce travail funeste, il lui est défendu de toucher à notre âme et de faire violence à notre volonté. S'il nous entraîne au mal, c'est que nous l'avons voulu. Mais malheur à nous si nous sommes vaincus; car il emploie toute l'énergie de sa grande et puissante nature à nous retenir captifs. »

Vous avez vu, N. T. C. F., l'astuce de Satan, l'action qu'il exerce au sein de notre société chrétienne et civilisée. Comprenez dès lors son empire sur les peuples païens, le joug sous lequel il les asservit, les superstitions grossières, les crimes, les débauches auxquels il les entraîne, les ombres mortelles dans lesquelles il les ensevelit.

Pieux associés de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance, n'oubliez pas que vous êtes, vous, les fidèles du Christ-Jésus, les auxiliaires de ses Apôtres, les ouvriers, pour votre part, de la régénération des âmes et du salut des idolâtres. Criez donc à Dieu, criez avec toute votre ferveur et toute votre énergie : Seigneur, délivrez-nous, délivrez les enfants de ténèbres ! Délivrez-nous du malin, du démon, artisan du mal ! *Libera nos a malo.*

II

Nous venons, N. T. C. F., d'étudier Satan dans son existence. Etudions-le maintenant dans ses œuvres, c'est-à-dire dans le mal dont il propage, partout et sous toutes les formes, les ravages et les ruines. De la cause descendons à l'effet.

Quand nous conjurons le Seigneur de nous délivrer du mal, comme l'intelligence de cette prière nous manque et combien grande est trop souvent notre illusion !

Quel est le mal que nous devons redouter le plus, le mal principe de tous les autres qui jaillissent de lui comme de leur source unique ? N'hésitons pas à le nommer, à le dénoncer tout haut, N. T. C. F. C'est le *péché*. Sans le péché, nulle misère pour l'homme, ni dans le temps, ni dans l'éternité ; ni pour l'âme, ni pour le corps. Par le péché, tous les maux abondent et nous envahissent.

Vous souvient-il de Nos deux instructions quadragésimales sur ce sujet ? Vous souvient-il du péché, *mal de Dieu*, parce qu'il est une insulte à son autorité, une injure sanglante à sa bonté, une véritable idolâtrie ? — Vous souvient-il du péché, *mal de l'homme*, qu'il blesse dans sa liberté, qu'il dépouille de tous ses mérites, qu'il défigure dans sa beauté ; du péché, qui, pour parler avec S. Bonaventure, mérite tout châtement parce qu'il méprise Dieu qui est tout bien ? *Sumus digni omni malo, quia contempsimus omne bonum.*

Voilà le mal dont il faut avant tout demander à Dieu de nous délivrer. *Libera nos a malo.*

Et pourquoi ? Parce que d'abord il engendre la mort éternelle, il nous conduit à l'enfer. Tout récemment, N. T. C. F., Nous vous avons dé-

montré l'existence de l'enfer et son éternité. Ce que Nous ne vous avons pas même indiqué, ce sont les peines de l'enfer, ces peines si propres à nous en inspirer l'horreur.

Les Livres saints et la théologie assignent aux réprouvés dans l'enfer une double peine : celle du *dam* et celle du *sens*.

La peine du *dam*, la privation de Dieu, comment vous en donner une idée ? L'instinct qui nous porte naturellement vers Dieu notre centre, endormi, suspendu sur la terre par l'amusement des créatures, se réveille en enfer dans toute son énergie. Or, pour emprunter le langage d'un savant apologiste, « le réprouvé a perdu Dieu, et avec Dieu il a tout perdu. Comme la possession de Dieu est pour les élus la source de toute félicité, ainsi pour les damnés la perte de Dieu est proprement l'enfer : c'est l'enfer dans l'enfer. Ils ont perdu Dieu pour qui ils avaient été créés, sans qui ils ne peuvent vivre et qui cependant ne les laisse point mourir. Et, Dieu perdu, plus de consolation, plus d'espérance : tout est perdu. Ici-bas, nous ne pouvons nous figurer un état absolument privé de consolation. Ce sera l'état d'un cadavre vivant, d'une conscience persistant au milieu d'une âme corrompue dans son essence et ayant perdu toutes ses facultés : car son essence, elle la tenait de Dieu, elle subsistait en Dieu, elle était destinée à Dieu. On sait quelles tortures la conscience peut déjà faire endurer sur la terre. Et cependant ici-bas l'homme n'est jamais sans consolation ; il en trouve jusque dans les dissipations et les illusions auxquelles il se livre. Là, dans l'enfer, il est toujours devant Dieu, dont la colère éternelle pèse sur lui nécessairement. Il est aussi toujours en face de lui-même, voyant éternellement son âme dégradée et odieusement abjecte. »

A cette privation de Dieu, vous le savez, N. T. C. F., vient se joindre le terrible supplice du feu. Que ce feu soit matériel ou non, l'Eglise n'a rien défini sur ce point. Mais il est réel, c'est l'affirmation positive du Sauveur ; il exerce sur le corps et sur l'âme son effroyable action. C'est, nous dit le Prophète, le feu que le Tout-Puissant allume dans sa fureur. *Ignis succensus est in furore meo.* C'est le feu éternel qui brûle et ne consume pas. C'est, nous dit un pieux auteur qui se fonde sur les Saintes Ecritures, c'est le feu pénétrant qui s'enferme dans le corps du réprouvé comme dans une fournaise où il s'échauffe, s'embrace et fait bouillir les chairs jusque dans la moelle des os. C'est le feu jaloux qui déploie une sorte d'intelligence pour venger tous les droits de la justice divine et torturer les damnés par des châtements en rapport avec la nature de leurs crimes.

Et le ver du remords, qui ronge les victimes de l'enfer, rongera *toujours*. Et le feu qui les dévore ne s'éteindra *jamais*. Ces supplices n'auront point de terme, car ils sont éternels : Eloignez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel.

Rentrons en nous-mêmes, N. T. C. F. Et, quand nous crions à Dieu : Délivrez-nous du mal, crions avec S. Bonaventure : « Souvenez-vous, ô Père très clément, de votre miséricorde !

Ayez pitié de la détestable perversité de notre cœur ! Délivrez vos faibles et fragiles créatures de l'intolérable fardeau de leurs péchés. Préservez-nous surtout du terrible, de l'épouvantable malheur de l'enfer éternel. De grâce, ô mon Dieu, faites que nous ne soyons jamais privés de la vision lumineuse de votre divine essence ! A la pensée de ce supplice, tous nos os frémissent d'horreur. A quoi bon avoir été créés par vous, si nous ne devons vous être unis éternellement, vivre en vous éternellement, éternellement et totalement jouir de vous ? »

Ne l'oublions pas, N. T. C. F. L'abîme est ouvert sous nos pieds. Nous ne sommes ni meilleurs, ni plus vaillants que tant d'autres que leurs péchés y ont précipités. Recueillons donc notre ferveur et notre confiance pour jeter à Dieu, tant pour nous que pour nos frères en danger, ce cri de notre supplication : Notre Père qui êtes aux cieux, délivrez-nous, fidèles et infidèles, de l'irréparable mal de l'enfer. *Libera nos a malo !*

Il est un autre mal qui nous menace après la vie présente, c'est le purgatoire. Les peines qu'on y endure ne peuvent être comparées à celles de l'enfer quant à la durée. Mais qu'elles sont néanmoins effrayantes, N. T. C. F. ! Écoutez plutôt S. Thomas. Vous me demandez quel est le feu qui brûle au purgatoire ? Je réponds qu'il est le même que celui de l'enfer. En enfer, il consume la paille ; en purgatoire, il épure l'or. *Idem est ignis qui damnatos cruciat in inferno et qui justos in purgatorio purgat.*

Écoutez S. Augustin. Que nul ne dise : Après tout, ce feu s'éteindra ; un peu plus tôt un peu plus tard, j'obtiendrai la vie éternelle. *Dicit aliquis : non pertinet ad me quandiu moras habeam, si tamen ad vitam eternam pervenero.* — Ne parlez pas ainsi, reprend le grand Docteur ; car les souffrances que fait éprouver ce feu surpassent tout ce qu'on peut voir, tout ce qu'on peut imaginer, tout ce qu'on peut sentir de plus cuisant et de plus douloureux. *Nemo hæc dicat, carissimi, quia ille purgatorius ignis durior est quam quidquid potest in hoc sæculo paenarum videri, aut cogitari, aut sentiri.*

Et la peine du dam, comment l'exprimer, N. T. C. F. ? A cette heure où la mort les sépara de nous, des âmes belles, mais d'une beauté qui n'était pas sans tache, purent entrevoir un instant la majesté suprême. Éblouies à cet aspect, elle s'élançant, répétant avec le Psalmiste : *Mihi adhærere Deo bonum est.* Mais d'une part l'inflexible justice, de l'autre le sentiment de leur indignité, les rejeta de sa présence. Et, durant des années peut-être, elles gémiront dans une indicible douleur. Mon âme a soif de vous, ô mon Dieu, s'écrient-elles ! Oh ! quand donc irai-je à vous ? Quand pourrai-je contempler votre face ? *Quando veniam et apparebo ante faciem Dei ?*

Comprenez, si vous le pouvez, N. T. C. F., ces angoisses et ces tortures. Ne vouloir que Dieu, se sentir entraîné vers lui par toutes les ardeurs de son âme, par toutes les aspirations, tous les désirs de son cœur, n'être séparé de lui que par un léger obstacle ; et ne pouvoir le

franchir pour aller se perdre et s'abîmer dans son sein ! Voilà bien, pour l'amour, le tourment le plus cruel et le poids le plus écrasant. *Amor meus, pondus meum.*

Donc, ô frères bien-aimés, quand nous récitons cette prière : Délivrez-nous du mal, soyons attentifs et disons : O Père tendre et aimant, défendez-nous contre nous-mêmes, contre nos défaillances et nos misères ! Souvenez-vous des mérites de Jésus, votre Fils et notre Sauveur ; de Marie, sa mère et la nôtre. Ne permettez pas qu'à l'heure de la mort nous soyions bannis de votre présence ! O Père, délivrez-nous du mal dont l'horreur, ici-bas, échappe à notre légèreté ! Délivrez-nous du purgatoire !

Nous venons de vous indiquer, N. T. C. F., les maux que peut engendrer le péché pour l'avenir. Faut-il, maintenant, vous exposer longuement les maux de la vie présente ! Ces maux, vous ne les connaissez que trop ; et l'énumération en est longue.

Il y a les maux publics : la peste ; la guerre ; la famine ; les ardeurs d'un soleil qui stérilisent au lieu de féconder ; les pluies incessantes qui ravagent, submergent et engloutissent les plus chères espérances ; les discordes civiles, les insurrections, les attentats contre la société, le fléau de l'anarchie, fille de l'athéisme et de l'irreligion.

Il y a les maux de la famille : les revers de fortune, les dissensions, les haines qui ruinent la paix et le bonheur domestique, le mépris et les révoltes de l'enfant, les blessures faites à la justice, à l'honneur peut-être, les larmes des pères et des mères, la douleur de Rachel qui ne veut pas se consoler parce que son enfant n'est plus.

Il y a les maux de l'intelligence : les ténèbres de l'ignorance ou de l'erreur, l'obscurcissement de la foi, l'oubli des intérêts spirituels.

Il y a, pour la volonté, la faiblesse qui ne peut porter le poids du devoir, l'insensibilité de la conscience, l'énervement du caractère.

Il y a, pour le cœur, l'égoïsme, la corruption, la flétrissure du vice, les ruines accumulées par les passions, l'ennui, les chagrins et parfois le désespoir.

Il y a, pour le corps, les privations, les fatigues du travail, les langueurs, les maladies qui ruinent et détruisent, l'inevitable mort. Ah ! vous les connaissez bien toutes ces misères qui sont comme le fonds de notre triste existence, misères de l'enfance, de la jeunesse, de l'âge mur, de la vieillesse. Qui n'a devant soi les peines de la vie qui commence et qui doit être une lutte continuelle, ou les peines de la vie qui descend vers la mort et n'est plus qu'appréhension et souffrance ?

N'allez pourtant pas vous y tromper, N. T. C. F. Ces misères en elles-mêmes ne sont pas à proprement parler des maux. Elles constituent l'épreuve à laquelle il plaît à Dieu de nous soumettre pour nous faire mériter la récompense. Si nous regimbons contre l'aiguillon, c'est-à-dire si nous perdons courage, si nous nous révoltons contre la volonté divine, alors la souffrance devient pour nous un mal. Mais si nous acceptons cette souffrance avec résignation, si nous cour-

bons humblement la tête sous la main qui nous abat, si nous portons vaillamment notre croix, alors la souffrance est transfigurée; elle devient une grâce et un mérite; elle triomphe du mal par le bien, nous façonne à toutes les vertus et nous prépare, durant cette vie qui passe, un poids de gloire pour l'éternité.

Quoiqu'il en soit, N. T. C. F., le Dieu, qui sait de quel limon il nous a pétris, compatit à nos douleurs et veut se faire lui-même notre soutien et notre force. De là cette prière qu'il nous met aux lèvres: Délivrez-nous du mal. Il nous permet donc d'implorer son secours pour détourner les maux qui nous menacent. Mais il met au succès de notre demande une condition qu'il importe d'observer. Regardons l'Homme-Dieu dans sa passion, écrasé sous le fardeau de la douleur: Si ce calice pouvait être éloigné! s'écrie-t-il. Mais aussitôt il ajoute: Que toutefois, ô mon Père, votre volonté soit faite, et non pas la mienne! Imitons-le, N. T. C. F. Supplions Dieu de nous délivrer du mal, si cette délivrance entre dans les vues de sa sagesse et si elle est *conforme à sa volonté*. — Agir autrement, ce serait nous infliger à nous-mêmes un formel démenti, puisque, plus haut, dans la même prière, nous lui avons dit: Que votre volonté soit faite! Ce serait, de plus, aller contre nos propres intérêts. Dieu sait mieux que nous ce que réclament ces intérêts bien entendus. Prions-le donc, mais d'une prière où domine avant tout le désir de notre salut, d'une prière humble, confiante, soumise en tout au bon plaisir de Celui qui est notre Père!

Comme cette prière, dont nous terminons l'explication, répond merveilleusement, N. T. C. F., au but que poursuivent les deux Œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance!

Quel est, en effet, ce but?

Arracher à l'empire de Satan les régions innombrables assises dans les ombres de la mort, les soustraire à son influence, les soumettre à Celui qui est la voie, la vérité, la vie, les préserver des éternels châtiments, les pénétrer de confiance et d'amour pour le roi immortel des siècles, le Dieu auquel seul sont dus gloire et honneur, mettre dans leurs cœurs et sur leurs lèvres l'oraison libératrice qui fait descendre la force dans la faiblesse, la lumière dans les ténèbres, la consolation dans les peines, le secours dans le besoin, soutenir les héroïques ouvriers de l'Évangile, les intrépides adversaires de Satan, les vaillants champions de la civilisation et de la foi, telle est la raison de ces œuvres rédemptrices.

Tous donc, pieux associés, redoublons de zèle et de générosité. Par nos prières et nos aumônes, ne cessons de redire au Père commun qui est aux Cieux:

Délivrez-nous, délivrez les infidèles du péché qui est la mort. *Libera nos a malo!*

Délivrez-nous, délivrez les infidèles de l'enfer et de ses supplices; du purgatoire et de ses souffrances. *Libera nos a malo!*

Délivrez-nous, délivrez les infidèles de la peste, de la famine et de la guerre, des révolutions et des désastres qu'elles entraînent à leur suite. *Libera nos a malo!*

Délivrez-nous, délivrez la famille, chez nous et

au loin, de tant de causes de larmes et de ruines qui la travaillent. *Libera nos a malo!*

Délivrez-nous, délivrez nos frères sur tous les points du globe, de toutes les infirmités physiques, intellectuelles et morales qui les désolent et entravent l'œuvre essentielle, l'œuvre de leur salut. *Libera nos a malo!*

Délivrez nos missionnaires de tous les obstacles qui paralysent leurs efforts, de tous les périls qui planent sur leurs têtes, de la ruse et de la rage de l'Homme ennemi. *Libera nos a malo!*

Seigneur, mettez-nous tous à l'abri de la mort, vous qui êtes venu pour répandre la vie et la répandre avec abondance. *Libera nos a malo!*

La présente Lettre-Circulaire sera lue, en deux fois, au prône de la Messe paroissiale, dans toutes les églises et chapelles de Notre Diocèse, soit les deux dimanches qui en suivront la réception, soit les deux dimanches qui précéderont, pour chacune de ces églises et chapelles, la fête de la Propagation, instituée par l'article II de notre Mandement n° 11.

Recevez, Nos bien aimés Coopérateurs et Nos très chers Frères, l'assurance de notre paternel dévouement.

† ABEL, Ev. de Cout. et Avr.

La conversion de M. Margiotta

La nouvelle de la conversion de M. Margiotta, — qui devient notre collaborateur, — a fait le tour de la presse catholique du monde entier. Les lettres de démission de ce 33^e, renonçant publiquement à Satan, à ses pompes et à ses œuvres (c'est bien le cas de le dire), ont été l'un des plus retentissants soufflets que Lemmi a reçus dans le cours de sa vilaine existence. Pendant plusieurs jours, Loges et Triangles ont été littéralement dans la consternation. Le chef suprême, lui, en a été tellement bouleversé, que, pendant plus d'une semaine, il n'osa sortir de chez lui, par crainte des quolibets, et il fit consigner sa porte, en donnant à ses domestiques l'ordre de dire qu'il était malade.

Oui, il était malade, mais moralement; et c'est surtout la maçonnerie qui n'est plus guère bien portante à la suite d'un pareil coup. Il lui faudra quelque temps pour se remettre. Au Palais-Borghèse, où l'on comptait fêter grandiosement le premier anniversaire de l'élection d'Adriano et de la prise de possession de cette antique demeure de Paul V, on a renoncé; tant était grand le désarroi, aux triomphales réjouissances du programme primitivement arrêté, et l'on s'est borné à allumer quelques piteux lampions. Lemmi, n'osant pas se montrer à Rome, est allé pérorer à Milan en petit comité, et Bovio l'iscariote, qui est d'ordinaire la gloire de

Naples, s'est réfugié à Bari, pour y passer son 20 septembre.

L'Isariote est-il allé chercher dans la Pouille, sur le versant adriatique du pays napolitain, deux flacons de la fameuse *Manna di San-Nicola di Bari*, destinés l'un à M. Margiotta, l'autre à miss Vaughan?... Toujours est-il que le souverain grand-maître général du Grand Directoire d'Europe est furieux, au point de n'avoir su cacher son luciférianisme dans son speech au populo, lui d'ordinaire si prudent.

C'est le *Nouveau Moniteur de Rome* qui a publié le premier en Italie les lettres de démission de M. Margiotta, tandis que nous en donnions quelques-unes au même moment en France. Dans le record de l'interview, d'autre part, la *Patrie*, de Paris, a gagné le prix parmi la presse quotidienne, et son premier article a eu le don de mettre sens dessus dessous le convent de la maçonnerie française qui se tenait à l'hôtel de la rue Cadet.

Voici l'article de la *Patrie*, qui chez nous a mis le feu aux poudres (il parut le mercredi 12 septembre, dans l'après-midi) :

Dans son numéro de vendredi 7 septembre, le *Nouveau Moniteur de Rome* publiait en première page un article de son rédacteur en chef commençant ainsi :

CONVERSION D'UN HAUT-MAÇON

Dédié aux « hôtes » du Palais Borghèse

« Au moment où M. Lemmi s'apprête à célébrer maçonniquement l'anniversaire du 20 septembre, — non seulement pour se réjouir de la brèche de Porta Pia, mais aussi pour se glorifier, au bout d'un an, de son installation au Palais Borghèse et de son élection à la suprême grande-maîtrise de la secte, — nous apprenons la conversion d'un de ses subalternes, membre actif de l'un des suprêmes conseils du rite écossais et souverain inspecteur délégué du grand directoire central d'Europe. »

Sans attendre les révélations promises, nous avons voulu savoir immédiatement quel était ce haut-maçon converti et démissionnaire, et bientôt nous avons eu son nom par un de nos amis qui, très au courant des hommes et des choses maçonniques, nous a plusieurs fois, à l'occasion, donné des renseignements précis.

Le commandeur Margiotta

— En fait de membres actifs d'un Suprême Conseil du Rite Ecossais, appartenant en même temps au Grand Directoire Central d'Europe, qui est à Naples, nous a dit notre ami, je n'en vois guère qu'un qui ait pu démissionner ces jours-ci dans les conditions indiquées par le *Nouveau Moniteur de Rome* : c'est M. le commandeur Margiotta, l'un des adversaires les plus acharnés du fameux grand-maître Adriano Lemmi ; car je sais, en effet, qu'il est depuis peu à Bruxelles, ayant abandonné la loge dont il est le Vénérable, la loge *Giordano Bruno*, une des plus importantes d'Italie, et que son départ

inexpliqué a causé une grande émotion parmi les hauts-maçons de Naples.

M. Margiotta est un des hommes politiques italiens qui mènent dans la péninsule la plus vive campagne contre la politique de M. Crispi.

Lui-même, aux avant-dernières élections législatives, il fut élu à l'unanimité par la ville de Palmi, sa ville natale, avec un programme « anti-triplicien » ; mais le gouvernement l'écarta de la Chambre, en annulant arbitrairement un certain nombre de votes et en proclamant à sa place le docteur Patamia, candidat officiel, qui n'avait obtenu des voix que dans quelques communes rurales de la circonscription.

Ce fut là un des scandales qui marquèrent l'ouverture de la législature.

Mais la majorité servile crispinienne passa outre et valida le représentant des communes rurales, au préjudice du vrai élu, malgré les protestations de l'opposition.

Dans la franc-maçonnerie, M. Margiotta occupait une situation importante.

Chez le franc-maçon converti

Sans perdre de temps, un de nos rédacteurs s'est rendu à Bruxelles et n'a pas tardé à y rejoindre M. Margiotta à l'hôtel où il est descendu. Il a été aussitôt reçu par le haut-maçon démissionnaire.

Le commandeur Margiotta ne fait aucune difficulté pour déclarer les motifs de sa rupture.

— Je n'ai jamais pu admettre, dit-il, que la franc-maçonnerie ait à sa tête un homme notablement taré.

Nous lui demandons comment il a fait sa soumission au Saint-Siège.

— J'ai été reçu au Vatican. Les cardinaux Rampolla et Parocchi m'ont fait le meilleur accueil. J'ai abjuré devant le Saint-Office ; à cette cérémonie, j'ai eu pour parrain et marraine deux excellents catholiques français, M. L... et sa digne épouse, venus à Rome à cette occasion. Je vous prie de ne pas les nommer ; car il est inutile de les désigner à la haine de mes ex-frères, puisque je dois ma conversion en partie à ces bons amis. Quelque temps après, j'ai fait une courte retraite chez d'admirables religieux, que je suis heureux d'avoir appris à connaître ; vraiment, j'ai trouvé en eux les vivants modèles de toutes les vertus. Je n'ai aussi qu'à me féliciter de l'accueil cordial de Mgr l'ava, le digne et saint évêque de Grenoble, qui m'a dirigé dans la voie de la réparation, qui m'a prodigué les conseils de sa grande connaissance des âmes et ces encourageantes paroles qui donnent la paix.

Il nous remet, sur notre demande, copie de sa lettre de démission adressée au grand-maître Lemmi, et nous autorise à la publier.

(Ici la *Patrie* donnait la première des lettres de démission, que nos lecteurs connaissent.)

Le Grand-Orient de France

Nous profitons de l'occasion pour demander à M. Margiotta quelles sont les relations entre le suprême grand-maître Lemmi et le Grand Orient de France, dont le Convent annuel se tient en ce moment au temple maçonnique de la rue Cadet.

— Le Grand Orient de France, nous répond-il, n'a pas osé se mettre en révolte contre Adriano Lemmi, même après les déclarations antifrançaises de celui-ci. C'est là précisément ce qui prouve combien est tyrannique l'autorité que Lemmi a su prendre ; car il ne me convient pas de mettre en doute le patriotisme des maçons français. J'en ai connu de bien dévoués à leur pays ; mais, devant Lemmi, ils sont obligés de plier, ou bien il faudrait démissionner.

Paolo Figlia et tous les maçons italiens amis de la France ayant refusé de reconnaître l'autorité suprême de Lemmi, savez-vous ce qui est arrivé ? Le Grand Orient de France a pris parti pour Lemmi le gallophobe contre Figlia et la fédération de Palerme !... C'est fort, cela, n'est-ce pas ? et pourtant c'est ainsi... Et, puisque le Convent de la Maçonnerie française est réuni en ce moment, tenez, je le mets au défi de voter la moindre déclaration de sympathie en faveur du Suprême Conseil de Palerme, lequel fonctionne pourtant aussi bien que celui des gallophobes de Rome...

— Et pourquoi donc ?

— Parce que le Grand Orient de France cesserait aussitôt d'être reconnu par Lemmi et, à sa suite, par la maçonnerie du monde entier. Les maçons français sont déjà bien assez ennuyés de s'être fermé les loges anglaises et américaines à l'époque d'Albert Pike, un des prédécesseurs de Lemmi comme grand-maître suprême... Et lorsque celui-ci, il y a un an, en se faisant élire à la haute direction internationale, s'est installé au palais Borghèse, le Grand Orient de France s'est fait représenter à la fête donnée par Lemmi pour célébrer son triomphe. C'est le général Giacomo Sani, député au Parlement et ami de Crispi, que le Conseil de l'Ordre de la rue Cadet avait chargé de présenter ses humbles hommages à messire Adriano ; le général s'étant trouvé indisposé ne put venir, mais il envoya par lettre l'expression de l'amitié du Grand Orient de France, dont il était le mandataire.

M. Margiotta dit encore à notre envoyé, celui-ci prenant congé :

— Quand une Société en arrive à imposer une telle soumission à ses membres, ce n'est plus de la discipline, c'est de l'esclavage ; aussi, vous devez comprendre à quel point je suis heureux maintenant d'avoir secoué ce joug.

C'est en Angleterre que l'adversaire des FF. Lemmi et Crispi va se fixer ; car, à Bruxelles où nous l'avons vu, il n'était que de passage.

LÉONCE DUBOYS.

* *

Dès le lendemain matin, la *Libre Parole* se mettait de la partie.

« Il pleut sur le Temple, écrivait M. Gaston Méry ; il tonne même ! L'édifice maçonnique craque de toutes parts. Si le Convent qui siège en ce moment rue Cadet a entrepris de réparer les brèches, il aura fort à faire. Ça croule, ça se décolle, ça s'effondre... Le moindre vent, maintenant, balayera ce qui en reste... »

« La publication des noms des membres des

Loges a commencé la déroute. Le menu frétin pris peur. Un tel se sentait atteint dans son commerce : les braves gens de son quartier ne se fournissaient plus chez lui. Un autre, bon bourgeois, maçon honteux, candidat catholique à je ne sais plus quelle élection, voyait ses espérances politiques ruinées à tout jamais. Celui-là, bon apôtre, bâtissait des églises, vendait des images de sainteté. Vite, il jura son grand Dieu — le grand Architecte — qu'il n'avait jamais appartenu à une loge. On lui mit sous les yeux la preuve du contraire. — N'insistez pas, implora-t-il, je suis marié, j'ai des enfants...

« Mais ce n'étaient là que des faits isolés, locaux. Ils prouvaient bien que la Maçonnerie perdait de son influence, puisqu'il était parfois dangereux d'en être ; ils ne prouvaient pas qu'elle fût mortellement atteinte. Les organes s'anémiaient, mais la tête restait intacte.

« Qui donc en pourrait dire autant aujourd'hui, après les défections sans nombre que, parmi les hauts dignitaires eux-mêmes, a provoquées l'élection d'Adriano Lemmi à la suprême grand-maîtrise de la secte ?

« Si encore ces hauts dignitaires s'étaient contentés, quittant le Temple, de se retirer sous leur tente ! Mais la plupart, écœurés de ce qu'ils ont vu, indignés du rôle qu'on leur a fait jouer, n'ont qu'un désir : manger le morceau.

« Dans quelques jours, sous ce titre : *Adriano Lemmi, chef suprême des Francs-Maçons*, le professeur Domenico Margiotta, ex-33^e, doit publier, à Paris, un ouvrage qui nous paraît devoir occasionner force imprécations et grincements de dents chez ces bons chevaliers du Triangle. Nous nous sommes procuré les bonnes feuilles de cet ouvrage. C'est un charmant bouquet de révélations sur ce « joli monde », comme dirait M. Macé. »

Et la *Libre Parole* publiait les lettres de démission, donnait des extraits des premières bonnes feuilles du volume.

« Sur le fonctionnement de la Haute-Maçonnerie, il y a dans le livre de M. Margiotta des détails qui sont peut-être moins pittoresques que ceux qu'il a recueillis sur la vie de Lemmi, mais qui sont encore plus intéressants, en ce sens qu'ils donnent la clef de la plupart des grands événements contemporains. Passons encore. Une lecture à vol d'oiseau ne me permet pas d'aborder aujourd'hui un sujet aussi formidable.

« Aussi bien, il est des documents sur la campagne anticatholique organisée, ou plutôt réorganisée depuis quelques années, par la Maçonnerie, qu'il est peut-être utile de reproduire.

« Quand on leur reproche d'être, dans leur sens, infiniment plus cléricaux que ceux qu'on est convenu d'appeler ainsi, les Frères... s'indignent et protestent de leur attachement à la véritable liberté de penser. Eux, en vouloir aux chrétiens, quelle calomnie ! Ils respectent toutes les croyances. Eh bien, pour vous en convaincre, lisez ces quelques extraits. »

* *

Dans le *Peuple Français* M. l'abbé Garnier

crivait, sous la date du vendredi 14 septembre :

Français ou Francs-Maçons ?

Des révélations nouvelles, dont l'excessive gravité ne peut échapper à personne, viennent apporter à la campagne patriotique entreprise contre la Maçonnerie une justification définitive.

Le 20 septembre 1893, le juif Lemmi devint le chef universel, le souverain-pontife de la Franc-Maçonnerie. L'élection fut assez mal accueillie, malgré l'enthousiasme de quelques Frères trois-points, frères aussi en juiverie du nouveau grand-maître.

La prétention que manifestait le Suprême Conseil de Rome, en installant Lemmi au palais Borghèse, de faire contre-poids au Vatican, et de réunir les maçons du monde entier sous sa férule, comme le Saint-Père unit tous les catholiques sous sa paternelle autorité, révolta le Suprême Conseil de Charleston.

Un schisme se produisit. Miss Diana Vaughan, une prêtresse de Satan qui a gardé, paraît-il, malgré les étranges aberrations de son esprit, le culte de l'honnêteté vulgaire, refusa de reconnaître l'autorité du nouveau grand-maître et révéla son odieux passé.

L'histoire est instructive, qu'on me permette d'en dire un mot.

Originaire de Livourne, n'étant pas juif de naissance, Lemmi s'est jugé digne de l'être, et s'est fait circoncire.

A vingt-deux ans, il avait été déjà condamné, à Marseille, à un an de prison et cinq ans de surveillance, pour avoir dévalisé un médecin qui l'avait recueilli.

Beau début, n'est-ce pas, dans la voie du crime...

Le passé de Lemmi, une fois connu, le schisme déclaré en Amérique alla s'élargissant.

La caisse centrale, qui est à Berlin, refusa ses subsides, et Lemmi allait mourir de faim dans le palais qu'on lui avait acheté quand un certain Findel réussit à obtenir une transaction. Cependant les discussions s'accroissaient et devenaient de plus en plus profondes, et en face du Suprême Conseil de Rome attaché à la fortune de Lemmi, en Italie même, à Palerme, un Suprême Conseil « schismatique » groupait autour de lui les dissidents. C'est alors que se produisit la défection — la conversion, dirons-nous, d'un des membres du Suprême Conseil de Palerme.

M. le commandeur Domenico Margiotta, adversaire résolu pendant une longue carrière politique de M. Crispi et de la Triple-Alliance, s'était trouvé tout naturellement écarté du Suprême Conseil de Rome, dont les ardeurs gallophobes renchérisaient encore sur les vieilles haines du F. Crispi. Troublé dans sa foi un peu naïve de franc-maçon honnête par les événements que nous venons de rappeler, il eut l'heureuse pensée d'étudier la religion catholique, de comparer ses dogmes aux légendes de la superstition maçonnique, et après une entrevue avec les cardinaux Rampolla et Parocchi, il se convertit.

Et, pour mieux réparer le mal qu'il avait pu

faire, il écrivit l'histoire de sa conversion et de ses causes. Le livre paraît aujourd'hui et a pour titre : *Adriano Lemmi, chef suprême des francs-maçons*. On y trouve, en matière de préface, la lettre de démission adressée par M. Margiotta à Lemmi lui-même, le 6 septembre 1894.

(Ici M. l'abbé Garnier citait cette lettre de démission générale.)

De pareilles déclarations annonçaient l'intention bien arrêtée de dire la vérité. Nous avons envoyé un de nos amis vers M. Margiotta, à Bruxelles.

Il nous a paru nécessaire de savoir, et de savoir tout de suite, au moment même où se tient l'assemblée de la rue Cadet :

1^o Si réellement le Suprême Conseil de Rome suivait un programme antifrançais ;

2^o Si, d'autre part, le Grand Orient de France était tenu de se soumettre à ce Suprême Conseil.

Notre ami a trouvé M. Margiotta à Bruxelles, hôtel de Douvres, rue du Brabant, 36 et 38. La conversation est intéressante et nous voulons la rapporter tout entière.

« Le Suprême Conseil de Rome, a dit à notre envoyé, le franc-maçon désabusé, groupe les maçons italiens qui en politique sont partisans de la Triple-Alliance. Au contraire, le Suprême Conseil de Palerme, dont je faisais partie, groupe les Italiens hostiles à la Triple-Alliance, et partisans d'un rapprochement avec la France, la sœur latine.

« Si Lemmi était un simple chef de Suprême Conseil, les F. français pourraient choisir entre la Fédération indépendante de Palerme et le Suprême Conseil de Rome.

« Mais Lemmi est le chef suprême, le grand pontife, le Pape pour ainsi dire, et il ne permet pas au Grand Orient de France de se mettre en rapport avec les F. de Palerme. Cela est si vrai, qu'au moment où Paolo Figlia et les maçons amis de la France, refusaient de reconnaître l'autorité de Lemmi, le Grand Orient de France prit parti contre Palerme pour Rome.

« Et cependant, les dispositions de Lemmi à l'égard de la France ne sont un secret pour personne. Vous voulez connaître son programme politique ? Le voici dans sa simplicité ; il est édifiant pour vos compatriotes :

« L'Italie doit reprendre à la France — avec l'appui de la Triple-Alliance — la Savoie, Nice et les Alpes-Maritimes, la Corse et la Tunisie. A l'Alsace-Lorraine actuelle, on doit annexer le reste de la Lorraine et la Champagne, pour former un Etat dit indépendant, sous le protectorat de l'Allemagne. Enfin, on vous arracherait encore le département du Nord pour constituer, avec la Belgique, un Etat flamand.

« Voilà le programme politique de l'homme auquel les maçons de France ont accepté de se soumettre ! »

Et maintenant, que vont-ils faire, nos compatriotes francs-maçons ?

Ah ! nous ne venons pas les attaquer une fois encore. Il ne s'agit plus de nos querelles intérieures, il ne s'agit plus de savoir si nous pouvons nous entendre entre nous. La question qui se pose est celle-ci : Des Français vont-ils désertier ; vont-ils trahir leur Patrie, vont-ils, à la suite du juif italien Lemmi, se faire les plats valets de la Triple-Alliance ?

Car le doute n'est plus permis. Les déclara-

rations de M. le commandeur Margiotta, si fortement appuyées par des documents indiscutables, leur démontrent que l'ambition du Grand-Maître italien de la Franc-Maçonnerie est d'arriver au démembrement de la France catholique.

Qu'ils le comprennent : il faut qu'ils choisissent entre la Patrie, et leur odieux pontife, le juif vingt fois sali qui veut nous dépouiller.

Nous faisons appel à leur bonne foi, à leur honnêteté, à leur patriotisme.

Ils n'ont plus le droit d'hésiter !

Abbé GARNIER.

A la suite de cet article, le *Peuple Français* publiait intégralement la longue et si touchante lettre de M. Margiotta à miss Diana Vaughan, dans laquelle le haut-maçon converti raconte à son amie comment il a été touché par la grâce du seul et vrai Dieu, comment les événements récents dans lesquels ils ont joué ensemble un rôle lui ont fait comprendre la monstruosité de l'erreur palladiste, lettre dans laquelle il fait appel à tous les bons sentiments de l'ex-grande-maîtresse de New-York et la supplie d'ouvrir à son tour les yeux.

Cependant, les déclarations si nettes de M. Margiotta au sujet de l'internationalisme de la franc-maçonnerie avaient mis le Grand Orient de France dans une fort désagréable posture. Il y eut un vrai remue-ménage au grand temple de la rue Cadet où les délégués des Loges du Rite Français tenaient leur Convent annuel.

Les malins du Conseil de l'Ordre firent alors voter par le Convent cet ordre du jour, qui fut communiqué aussitôt à la presse amie :

« Dans sa séance du 15 septembre 1894, et en réponse aux inventions fantaisistes des journaux cléricaux, lesquels affirment, contrairement à la vérité, que la Franc-Maçonnerie universelle est soumise à la direction de personnages reconnaissant pour chef le grand-maître du Grand Orient d'Italie, le F. . . Lemmi ;

« Vu la requête présentée par la Loge les *Vrais Amis réunis*, O. . . de Toulouse ;

« Et se référant au décret du Conseil de l'Ordre en date du 25 avril 1893, décret aux termes duquel les Ateliers sont déliés exceptionnellement du secret maçonnique en ce qui concerne les questions, rétrospectives ou actuelles, où le patriotisme de la Franc-Maçonnerie française se trouve mis en cause ;

« L'Assemblée Générale du Grand Orient de France a déclaré et affirmé à la face du monde, certaine de n'être démentie par personne, que la fédération du Grand Orient de France n'est soumise à aucune direction ou inspiration étrangère, à aucune autorité constituée en dehors d'elle-même ; et que cette autonomie des pouvoirs nationaux est la première règle des diverses Puissances Maçonniques à la surface du globe ;

« A décidé que la présente déclaration serait exceptionnellement communiquée à la presse. »

Malheureusement pour Messieurs les frères trois-points, leur malice était cousue avec du trop gros fil blanc. Les dénégations pures et simples du Grand Orient de France ne sentaient nullement la rupture avec Lemmi. En outre, les rusés compères du Convent avaient compté sans M. Margiotta, ne le croyant sans doute pas très au courant de leurs petites affaires. Ils s'attirèrent donc la lettre que celui-ci adressa à divers journaux catholiques, dès qu'il eut connaissance de la déclaration solennelle du convent.

Voici, par exemple, ce que M. Margiotta écrivit au vaillant directeur du *Peuple Français* :

Londres, 13 septembre, 1894.

Monsieur l'abbé Garnier, à Paris.

Je viens de lire votre très juste article *Français ou Franc-Maçons ?* et l'autre *Aux Ordres de la Triplice*, publiés dans les numéros 255 et 256 de votre estimable journal : je vous remercie de la bienveillance que vous voulez bien me témoigner.

Je lis, d'autre part, dans la *Lanterne* du 14, datée du 15 septembre, ces lignes dans le compte-rendu résumé du Convent du Grand Orient de France :

« Le Convent a procédé hier au renouvellement du tiers sortant des membres du Conseil de l'Ordre... Aussitôt constitué, le Conseil de l'Ordre a procédé à l'élection de son bureau pour l'exercice 1894-1895. Il a nommé président : le F. . . Umlié ; vice-présidents : les FF. . . Poulle et Blatin ; secrétaires, les FF. . . Adrien Duvand et CROISSANT ; garde des sceaux, le F. . . Sincholle. »

L'élection du F. . . CROISSANT, comme l'un des deux secrétaires du Conseil de l'Ordre du Rite Français, est tout à fait significative. Elle est la preuve absolue que le Grand Orient de France s'incline plus que jamais devant le Chef Suprême Adriano Lemmi.

En effet, le F. . . Croissant, si incomplètement désigné par la *Lanterne*, n'est autre que le F. . . ARMAND CROISSANT, 33^e, membre du Grand Collège des Rites (architecte-vérificateur, 3, rue Scheffer à Paris), REPRESENTANT SPECIAL D'ADRIANO LEMMI AUPRÈS DU GRAND ORIENT DE FRANCE, garant d'amitié du Suprême Conseil GALLOPHOBE de Rome, auprès de la Maçonnerie-Française de la rue Cadet.

Ainsi, c'est le garant d'amitié des maçons italiens gallophobes, c'est le représentant même d'Adriano Lemmi qui aura la correspondance générale du Grand Orient de France.

Mille fois aveugles ceux qui n'ouvriraient pas les yeux !

Veillez agréer, Monsieur l'Abbé, l'hommage de mes sentiments respectueux et dévoués.

Professeur DOMENICO MARGIOTTA, ex 33^e.

Sans attendre cette réponse péremptoire de M. Margiotta, au convent des cadettistes payant d'audace, M. l'abbé Garnier avait répliqué en ces termes :

Permettez, ô précieuse assemblée !... Est-ce que vous croyez par hasard qu'il suffira d'une vague déclaration pour nous convaincre et nous imposer silence ?

Nous savons bien que vous n'avouerez jamais que votre œuvre est antifranaise.

Vous êtes si bien les fils de celui qu'on a appelé le Père du Mensonge et qu'on encense dans vos temples comme on honore Dieu dans nos églises !

Le but de votre association, ce qui se passe dans vos ténébreux conciliabules, ce n'est pas vous qui le direz !

Vous n'osez même pas avouer que vous êtes francs-maçons. Si quelqu'un le dit dans la rue, vous vous fâchez, vous sentant insultés.

Quand on l'écrit dans la presse, vous en appelez à la justice, vous criez à la diffamation.

Et vous venez nous dire qu'un franc-maçon est tout simplement un inoffensif philanthrope, un bon Français, un bon républicain ?

Alors, pourquoi rougisseriez-vous de ce titre ? Pourquoi vous cachez-vous ? Pourquoi, lorsque vous tenez vos grandes assises, fermez-vous si soigneusement vos portes ?

Nous le direz-vous enfin ?

Les catholiques vivent au grand jour. Quand nos prêtres montent à l'autel pour célébrer la messe, les portes de l'église sont ouvertes, ouvertes à tous.

Quand nos prédicateurs montent en chaire, depuis le plus humble desservant jusqu'aux maîtres de la parole chrétienne, tous peuvent venir les entendre.

Chez vous, quand un Gadaud vous apporte les restes d'une voix qui n'a pas eu besoin de tomber et d'une ardeur qui ne s'est jamais allumée, c'est une autre histoire !

Il n'y a pas assez de triples verroux aux portes de vos temples, pour mettre vos grotesques orateurs à l'abri de la critique profane.

Si l'on vous faisait l'honneur de reconnaître votre culte de Satan, si l'on vous forçait à ouvrir toutes vos chapelles palladistes, vous n'oseriez plus y chanter clair, et vous vous terreriez comme des lapins dans quelques trous !

Les honnêtes gens, qui n'ont rien à se reprocher, vivent au grand jour.

Faites comme eux ; je vous en défie.

Quant à votre déclaration, permettez-moi d'en rire.

C'est à la requête de la loge *les Vrais Amis* de Toulouse que vous faites option de nationalité ! Alors, si le Midi n'avait pas bougé, vous n'auriez rien dit ? Cela vous semblait donc tout naturel d'être reconnus pour les laquais de la Triple-Alliance ?

Vous aviez donc bien peur de faire ce chagrin au grand pontife Lemmi ? Quelle ardeur, dans votre patriotisme ?

Vous pourrez multiplier des déclarations semblables, à chaque fois que les gens de Tarascon ou de Marseille, jaloux du Midi gascon, viendront vous ennuyer d'une nouvelle requête.

Requêtes et déclarations auront près de nous le même crédit. Et nous persisterons à croire à nos informations, qui viennent d'un honnête homme et d'un homme qui vous connaît, tant

que vous ne prouverez pas en délibérant et en agissant au grand jour, que vous êtes des honnêtes gens, bons Français et bons citoyens.

Ce serait vraiment trop facile, si l'on pouvait étouffer une accusation précise sous de pareilles turlutaines !

De son côté, l'*Univers*, par la plume de M. Rastoul, écrivait ces réflexions également fort judicieuses :

« Ce n'est pas la première fois que le Grand Orient de France invoque son « autonomie » pour établir qu'il n'est « soumis à aucune direction ou inspiration étrangère, à aucune autorité « constituée en dehors de lui-même ». Et il part de là pour glorifier le patriotisme des francs-maçons. La preuve peut ne pas sembler concluante à ceux qui se rappellent certains incidents où les loges n'ont pas précisément fait preuve d'un patriotisme bien ardent. Nous nous bornerons à évoquer le souvenir d'une loge où l'on a pu soutenir qu'il était avantageux à la franc-maçonnerie que l'Alsace et la Lorraine restent allemandes. Si ladite loge a fini par esquisser une espèce de désaveu bien insuffisant, c'était seulement après six mois de négociations et parce que l'affaire était tombée dans les journaux qui s'en étaient indignés. Au reste, le Grand Orient s'était formellement refusé à mettre en sommeil la loge coupable. Il s'est montré plus sévère pour des frères compromis dans les tentatives boulangistes et auxquels certainement on ne pouvait pas reprocher d'avoir péché contre le patriotisme.

« La note du Grand Orient, publiée ci-dessus, n'est guère satisfaisante dans les circonstances présentes. Personne n'ignore la violente « gallophobie » des maçons italiens dont Adriano Lemmi, le « repris de justice », est le digne chef ; non seulement ils se montrent les ardents partisans de la Triplique, mais ils ne dissimulent pas leur désir de démembrer la France en lui reprenant des terres prétendues italiennes, et leurs revendications, on l'a établi, ne se limitent pas à Nice, la Savoie et la Corse. Il semble qu'un patriotisme, même peu chauvin, trouverait là des motifs suffisants pour réduire, sinon pour rompre, ses relations avec le sieur Lemmi. Or, que s'est-il passé au Convent qui vient de se tenir ? »

(Ici, M. Rastoul citait la *Lanterne* et la réponse topique de M. Margiotta, et concluait ainsi :)

« Contre le choix du « garant d'amitié des maçons italiens gallophobes, représentant d'Adriano Lemmi », que prouve une vague résolution comme celle que le Grand Orient a communiquée à la presse à sa discrétion ? Evidemment rien, et il faudrait d'autres témoignages du patriotisme maçonnique. D'ailleurs, est-ce que les francs-maçons ne se vantent pas à tout propos de leur cosmopolitisme révolutionnaire, qui est absolument contraire au patriotisme, et l'enseignement « sans patrie » du docteur Robin à Cempuis n'avait-il pas et n'a-t-il pas encore toute leur approbation ?

Disons, en passant, que M. Margiotta aurait

pu encore relever tout de suite l'élection du président du Conseil de l'Ordre ; mais une erreur typographique avait transformé partout le nom de « Thulié » en « Umlié », tout à fait inconnu. On verra plus loin que le Grand Orient de France, ayant bénéficié d'abord de cette erreur, ne perdit rien pour attendre.

Du reste, toute la presse catholique, dans le monde entier, marchait à l'unisson contre la franc-maçonnerie une fois de plus démasquée. La *Vérité* elle-même a suivi le mouvement ; ce qui est un signe !!! Pour tout dire, il est bon de savoir que M. Georges Bois est à la campagne, fort loin de Paris ; il n'a donc pas pu se concerter avec son ami Rosen, pour venir tous deux affirmer à M. Auguste Roussel que M. Margiotta n'existait pas plus que ses lettres de démission, et que le mieux serait de faire un silence complet sur l'incident, attendu qu'il fallait s'en rapporter aux déclarations du Grand Orient. En effet, la *Vérité* ayant toujours soutenu, par les articles de M. Georges Bois, que la haute-maçonnerie et son rite spécial, le Palladisme, étaient tout autant d'inventions du docteur Bataille, il faut que la lumière se soit faite enfin bien éclatante pour que le journal de M. Auguste Roussel ait, cette fois, emboîté le pas derrière les autres organes de la presse catholique, qui eux, n'ayant pas de Georges Bois dans leur rédaction, savent à quoi s'en tenir depuis longtemps.

Quant au bon M. de Marolles, pour qui M. Bois est le seul puits de science maçonnique, il est à présumer qu'il doit être passablement ahuri, en présence de ces nouvelles révélations qui confirment toutes celles du docteur Bataille. N'insistons pas ; la boussole Bois ne marquant plus le nord, le ceryeau de l'excellent homme doit être depuis quelques jours dans un bien triste état.

C'est égal, la secte a reçu, dans le courant de ce mois qui lui est si cher, une série de grêle qui a fort endommagé le toit de son temple. Aussi, le 23, le *Peuple Français* insérait-il avec raison ces lignes :

« On comprend maintenant le désarroi dans lequel la conversion du commandeur Margiotta a jeté la secte ; les hauts-maçons n'ignoraient pas qu'il était au courant de tous leurs tripotages, crimes et turpitudes. Au Grand Orient de France, où il y a plus de F. : gogos que de parfaits initiés, on ne pouvait prévoir un tel déluge d'aussi formidables tuiles ; voilà pourquoi le Convent de la rue Cadet a cru se tirer d'affaire en volant la proclamation que l'on sait, communiquée à la presse profane. Mais, en Italie, où l'élément palladiste est beaucoup plus nombreux au sein des Loges, on a été littéralement consterné, atterré ; de là, l'attitude embarrassée des journaux lemmistes, la *Tribuna*, la *Riforma*,

qui ne savent que répondre au *Nouveau Moniteur de Rome* et à la presse catholique de France, et qui se bornent à dire que M. Margiotta se venge d'avoir été exclu du Parlement par la majorité crispinienne. Piteuse réponse ! car l'élection du commandeur Margiotta par la ville de Palmi date de 1888.

« La vérité est que M. Margiotta est demeuré encore six ans dans l'aveuglement, après cet incident de sa vie politique, et que, tout en restant honnête au sein de la Maçonnerie italienne qui compte tant de fripons, il se considérait comme lié par le serment des Loges et des Triangles ; il espérait que la minorité honnête, l'infime minorité de ses amis antilemmistes, finirait par avoir le dessus dans la secte et la purifierait en expulsant les pourris. Le triomphe de Lemmi lui a ouvert les yeux, ainsi qu'il l'explique si bien dans sa touchante lettre à miss Diana Vaughan. »

Pour terminer, nous reproduirons quelques passages de l'article de M. le chanoine Mustel, dans la *Revue Catholique de Coutances* du 21 septembre :

« Lorsque, au mois de février 1893, nous nous entreînâmes, pour la première fois, avec M. le docteur Bataille et qu'il nous eût exposé les grandes lignes et les principaux objets de ses révélations, nous ne pûmes nous empêcher de lui dire : « On ne vous croira pas. » Il nous semble encore entendre sa réponse, qui nous frappa, et que voici : « Ceci n'est pas mon affaire. Je remplis un devoir en rapportant ce que je sais ; le résultat ne m'appartient pas. » Cependant on me croira, comme on a cru finalement aux désastreux tripotages du Pannama, après avoir conspué ceux qui, les premiers, poussèrent le cri d'alarme. On me croira, parce que les faits sont trop nombreux pour rester cachés ; parce que, à Rome et dans tous les ordres religieux, ces mystères d'iniquité sont connus ; parce que, devenus audacieux, les adorateurs du Diable se découvriront eux-mêmes ; on me croira enfin, parce qu'il y aura d'autres témoins qui confirmeront mes témoignages. »

« Et, en effet, déjà Sophie Walder, sous une impulsion inexplicable, m'avait fait connaître ; dans les deux lettres que la *Revue* a publiées, toute la doctrine luciférienne, en se dévoilant elle-même.

« Depuis, les témoignages ont abondé. Nous avons connu, non sans peine, l'histoire et le rôle de Barbe Bilger ; les enquêtes de M. De la Rive ont mis au jour une multitude de faits qui corroborent les révélations du *Diable au XIX^e Siècle* ; des missionnaires de l'Inde et de la Chine ont envoyé à l'auteur leurs félicitations chaleureuses ; etc., etc. ; mais surtout, à l'occasion de la révolte d'une partie des Triangles, à la suite de l'élection de Lemmi comme Souverain Pontife de la Franc-Maçonnerie universelle, tous les voiles du sanctuaire infernal ont été déchirés.

« Cependant, jamais encore l'attention publique n'avait été saisie, comme elle l'est en ce moment, par les révélations, à peine annoncées, d'un

fran
Mar
M
con
le, a
saur
exis

«
dist
Cou
mai
non
«
plai
don
moi
fait
fail
ma
pen
nou
gha
l'ex
gou
leq
plu
pri
pré

«
déj
Ma
au
Dè
« C
« M
éla
co
n'é
do
co
Pa
av
Le
te

he
a
m
O
re
ac
m
ve
à
fa
il
se
g
d
p

]
(

franc-maçon récemment converti, M. Domenico Margiotta.

M. le chanoine Mustel explique ensuite qu'il connaît M. Margiotta personnellement. Ceci, espérons-le, achèvera de convaincre le bon M. de Marolles ; il saura, s'il lit ces lignes, que le haut-maçon converti existe en chair et en os.

« M. Margiotta, qui est jeune encore et très distingué, écrit le directeur de la *Revue de Coutances*, parle facilement la langue française, mais avec un accent italien assez prononcé et de nombreux italianismes.

« Il nous causa de ses projets, nous traça le plan des deux ouvrages qu'il préparait alors et dont le premier paraîtra un de ces jours, nous montra quelques-uns des documents qu'il a depuis fait photographier et nous raconta quelques hauts faits de Lemmi et de quelques autres hauts-maçons qui auraient dû, depuis longtemps, faire pendre ces scélérats. Il nous amusa beaucoup en nous rapportant de quelle manière Diana Vaughan a pu s'emparer, moyennant finances, de l'expédition officielle, envoyée à Cavour par le gouvernement de Napoléon III, du jugement par lequel le tribunal de Marseille condamna, il y a plus de cinquante ans, Adriano Lemmi à la prison, pour un vol odieux commis par ce coquin précoce au préjudice de ses bienfaiteurs.

« Avant cette entrevue, nous connaissions déjà le nom et la situation maçonnique de M. Margiotta, dont nous avons eu entre les mains, au mois d'août 1893, une lettre très intéressante. Dès ce moment il avait rompu avec Pessina, « Grand Maître Impérial du Rite de Memphis et « Misraïm ; » il méprisait et détestait Lemmi et il était écœuré de tous les méfaits qu'il voyait commettre dans la Franc-Maçonnerie. Mais il n'était pas du tout converti. C'était une crise dont le dénouement a été son retour à la foi. Il commença par mener, avec Diana Vaughan, Paolo Figlia, Marando, et les autres dont nous avons donné les noms, une vive campagne contre Lemmi, avant et depuis l'élection du 20 septembre.

« Enfin le bon Dieu a eu pitié de cet honnête homme, fourvoyé dans le camp de Satan, et il y a deux mois et demi ou trois mois, M. le commandeur Margiotta abjurait, devant le Saint-Office, ses erreurs, répudiait la Maçonnerie et recevait des cardinaux Rampolla et Parocchi un accueil dont il ne parle pas sans émotion. Au moment où nous l'avons rencontré à Paris, il venait de Grenoble, où Mgr Fava, qui a contribué à sa conversion, l'avait reçu comme le Père de famille de l'Évangile reçoit l'Enfant prodigue ; il avait fait, sous sa haute direction, et d'après ses conseils, une retraite dans une maison religieuse, et il sortait tout transfiguré de cet asile du recueillement, de la méditation et de la prière. »

L'INFAMIE DE BOVIO

Quand bien même les palladistes ne seraient pas dénoncés par les écrivains de la presse anti-maçonnique et par les hauts-maçons convertis, ils se démasquent eux-mêmes quelque fois en laissant éclater leur infamie.

Tout le monde sait que Lemmi, au lendemain de son élection comme chef suprême de la secte, profita de son droit de fixer le mot de passe annuel des Triangles pour glorifier, en haine du Christ, un affreux scélérat ; Adriano, flétri comme voleur, narguait ses adversaires en imposant cette parole :

D. *Ben-Chorim* ? (Quel est le fils des hommes libres ?) — R. *Barabbas* !

A son tour, le grand-maître général Bovio, président du Grand Directoire Central de Naples a tenu à se signaler par l'infamie, et cela publiquement et en renchérissant sur l'enjuivé de Stamboul. Il a fait jouer en Italie un drame infect, de sa composition, où, cette fois, le scélérat glorifié n'est autre que *Judas* !

C'est cette abominable injure lancée à la foi catholique par le palladiste Bovio que S. S. Léon XIII a dénoncée à l'indignation de toute la chrétienté dans sa récente encyclique sur le Rosaire (du 8 septembre), où une allusion est aussi faite au mauvais livre de M. Emile Zola, lequel au surplus a été mis à l'index.

Nous reproduisons ce passage de l'encyclique du Souverain Pontife :

« Le secours du ciel, Nous l'avons dit en commençant, devient de jour en jour plus indispensable au siècle où nous vivons. Elles sont nombreuses, les causes de douleur pour l'Église qui voit attaquer ses droits et sa liberté, nombreuses aussi les causes d'effroi pour la société chrétienne menacée dans sa paix et dans sa prospérité. Notre espérance d'obtenir du ciel les secours nécessaires, est toute entière, Nous le répétons et proclamons de nouveau, dans le Rosaire. Plaise à Dieu que cette dévotion de nos pères soit remise en honneur comme c'est Notre volonté ! Que dans les villes et les villages, que dans les familles, que dans les ateliers, que chez les grands et chez les humbles, cette dévotion soit aimée et pratiquée, que le Rosaire soit partout le drapeau de la foi chrétienne et le gage puissant de la protection et de la miséricorde divines !

« Il est de jour en jour plus urgent que tous les chrétiens travaillent à obtenir ce résultat, à une époque où l'impiété en délire ne néglige aucune intrigue, ne recule devant aucune audace pour pousser à bout la colère de Dieu et faire tomber sur la patrie le poids de sa juste colère. Parmi les autres causes de tant de maux, tous les gens de bien déplorent avec Nous, qu'au sein des nations catholiques elles-mêmes, se trouvent un trop grand nombre de chrétiens qui s'amusent des affronts de

Dans notre prochain numéro, nous publierons LE PORTRAIT DE M. MARGIOTTA, d'après une récente photographie.

tous genres faits à l'Eglise. On en voit même profiter de la licence de tout publier pour s'attacher à tourner en ridicule, devant la multitude, les choses les plus saintes et jusqu'à la confiance mille et mille fois justifiée par l'expérience, qu'ont les peuples dans l'intercession de la Sainte Vierge. En ces derniers mois, la personne elle-même de Notre Sauveur Jésus n'a pas échappé à l'outrage. On n'a point eu honte de la traîner sur un théâtre parfois souillé de bien des hontes, de l'y représenter dépouillée de la majesté de sa nature divine et de nier par là même rédemption de genre humain. On n'a pas rougi davantage de tenter la réhabilitation d'un homme couvert d'une éternelle infamie, odieux par la monstruosité d'une trahison qui proclamera infâme au delà des siècles le traître qui livra Jésus-Christ.

« Ajoutons que, dans toutes les villes d'Italie où ce crime fut commis ou sur le point de se commettre, l'indignation a été universelle et qu'on a déploré amèrement la violation des droits les plus sacrés de la religion, droits méconnus, foulés aux pieds dans une nation qui se glorifie, une des premières entre toutes et à juste titre, du nom de catholique. La sollicitude vigilante des évêques s'est émue comme c'était son devoir ; les bons pasteurs ont fait parvenir de justes protestations à ceux qui doivent avoir souci de la dignité de la patrie et de la religion. Non contents de prévenir leurs troupeaux de la gravité du péril, ils les ont exhortés à réparer par des solennités religieuses l'offense sacrilège faite à l'Auteur bien-aimé de notre Rédemption. Il Nous a été, certes, bien agréable de constater l'émotion et aussi l'activité déployée de mille manières par les gens de bien, en cette circonstance ; ce spectacle a contribué à adoucir l'amertume profonde de la douleur que Nous a causée une telle entreprise. En cette solennelle occasion que Nous avons de parler, Nous ne pouvons retenir captive Notre voix et Nous unissons Nos plus hautes protestations à celles des évêques et des fidèles. Par ce même sentiment qui Nous inspire de Nous plaindre d'un attentat sacrilège et Nous le fait flétrir, Nous exhortons vivement les nations chrétiennes et en particulier la nation italienne, à garder avec une fidélité jalouse la foi de leurs ancêtres, leur plus précieux héritage, à la défendre de toute leur énergie et à l'accroître encore par l'honnêteté de leur vie et par leur piété. »

Dans notre prochain numéro, nous publierons les discours qui ont été prononcés, le 20 septembre, à Milan, par Lemmi, et à Naples, par Bovio.

COUP DE FOUDRE

Extrait de la *Croix* de Paris, n° du 21 septembre :

Le désarroi est au camp de la Franc-Maçonnerie.

Tout cet émoi vient des révélations du professeur Domenico Margiotta, qui ont donné une confirmation officielle aux précédentes révélations.

Aujourd'hui, l'éminent professeur nous communique une déclaration, dont l'importance n'échappera à personne.

Déjà, l'élection de Lemmi comme grand chef de la secte avait démontré que la Franc-Maçonnerie bourgeoise est dirigée par les arrière-loges, par le Palladisme où le diable règne en maître et sans se dissimuler. Aussi, les démissions pleuvaient dans le temple.

Pour arrêter la débâcle, le mot d'ordre fut lancé, par Lemmi lui-même, de nier, et de nier toujours.

De là ces délibérations, tenues si secrètes, du « Convent » de Paris.

De là, ces notes ambiguës remises aux journaux amis.

Le document suivant va remettre la vérité au point ; il est accablant pour la secte.

Ce n'est plus une tuile, c'est un coup de foudre, auquel d'autres succéderont.

DÉCLARATION DE M. MARGIOTTA

*Ancien inspecteur permanent et souverain délégué
du Grand Directoire Central d'Europe
(I. P. S. D. 1394)*

Londres, 18 septembre 1894.

Monsieur le directeur de *La Croix*, à Paris,

Un ami vient de me faire parvenir votre numéro de vendredi contenant l'article *Quelle tuile !* dont je vous remercie de grand cœur pour la bienveillance que vous me témoignez.

Mais je vous prie de rectifier sur le point concernant mon volume, qui n'est pas encore paru, comme l'a cru votre collaborateur, il est seulement sous presse, et MM. Delhomme et Briguef ne pourront le produire au public que dans une huitaine de jours.

Je vous suis reconnaissant d'avoir dit l'accueil si paternel que j'ai reçu de la part de Mgr Fava, à qui je dois une direction dont les lumières ont achevé d'éclairer mon âme. J'ai pu me convaincre, d'autre part, au cours des entretiens que nous avons eus ensemble, que le vaillant et saint évêque de Grenoble connaît à fond les dessous de la Franc-Maçonnerie : plusieurs fois, j'en ai éprouvé une vive surprise ; car certaines choses que je croyais lui apprendre, même les plus secrètes, et dont je lui montrais les documents, il les savait déjà.

Maintenant, ne vous étonnez pas si ma conversion a mis le désarroi dans la secte, non seu-

lement en Italie, mais aussi en France et ailleurs. Le fait n'est pas dû à ma personnalité, qui est et restera très modeste; mais c'est parce que je suis le *premier membre* de la Haute-Maçonnerie qui, ouvrant les yeux, le fait savoir publiquement.

Je viens d'apprendre que le Convent du Grand Orient de France a voté une déclaration affirmant que les Loges du Rite français échappent à la direction secrète de M. Adriano-Simon Lemmi, et les chefs de ce Rite nient *publiquement* le titre et la fonction de chef suprême que le circoncis de Stamboul a depuis le 20 septembre 1893, par suite de son élection dont les suffrages ont été obtenus par la corruption et la fraude.

Les chefs du Rite Français étaient forcés de faire cette déclaration, pour calmer les inquiétudes des Maçons imparfaits initiés, qui ont élevé de nombreuses réclamations dans les Loges, depuis la démission retentissante de miss Diana Vaughan.

Cette révélation inattendue d'une Maçonnerie supérieure, greffée sur les ateliers des Rites officiels et les dirigeant à leur insu, a jeté un trouble profond parmi les Maçons-gogos, que Lemmi et ses acolytes ne trouvent bons que pour payer les cotisations; beaucoup ont été vexés d'apprendre qu'ils étaient ainsi joués, qu'on se servait d'eux, qu'on prenait leur argent en les menant du bout du nez, et surtout qu'une partie de leur argent allait alimenter les caisses du Suprême Directoire Dogmatique de Charleston, du Souverain Directoire Exécutif de Rome, et du Souverain Directoire Administratif de Berlin.

La quantité des démissions qui se sont produites alors a été tellement considérable dans les divers pays, que, partout, les chefs des divers rites officiels se sont émus, et qu'il leur a bien fallu rassurer la masse des moutons de Panurge devenus tout à coup récalcitrants.

..

Pour citer seulement la Belgique, le F. Goblet d'Alviella, 33^e, que le chef suprême Lemmi, neuf jours après son élection vénale et frauduleuse, a proclamé *Patriarche Maçon Émérite belge*, c'est-à-dire membre du nouveau Sérénissime Grand Collège de la Maçonnerie universelle, a transmis à Rome ses doléances, ses lamentations au nom des triangles belges, sous la forme d'une *voûte d'urgence* n° 385, datée de Bruxelles, le 30 juin 1894 (ère vulgaire); et j'en détache le passage suivant :

« Le Grand Maître Provincial du Lotus 35 a encore la douleur de vous faire part des constatations fâcheuses qui ont été faites sur tous les points de la province, à l'occasion de la fête solsticiale. De partout il me revient que l'on murmure dans les Loges contre les Triangles et contre toute direction extra-nationale; depuis deux mois, partout, aux tenues, le sac des propositions est plein d'interpellations au sujet de l'existence de la Haute-Maçonnerie. Quand le Vénérable n'est pas un parfait initié, il proteste et nie avec une énergie qui rend la confiance; mais, quand il appar-

tient d'autre part au Rite Suprême il est arrivé parfois qu'il se soit trouvé embarrassé ayant été pris à l'improviste, et alors des démissions ont suivi ses explications jugées insuffisantes par les interpellateurs.

« Cette situation déplorable, qui s'aggrave de jour en jour, est le résultat de la démission de la sœur américaine 141 (*c'est le nombre nominal de Miss Diana Vaughan*). Cette femme, en communiquant sa démission à un de nos ennemis, à un misérable folliculaire français qui s'est empressé de la publier, a foulé aux pieds ses serments les plus sacrés, et elle ne mérite plus aucune pitié. Elle nous a fait un mal-inouï. Or, comme la contagion gagne toutes les Loges belges, et qu'il doit en être de même dans les autres pays, je ne vois qu'un remède : **Il faut s'entendre partout pour nier carrément.** Donnez vite le mot d'ordre; il n'est que temps de réagir.

« A nos banquets solsticiaux, les abstentions ont été nombreuses; ce n'est plus le zèle qui se ralentit, c'est la démission qui se multiplie dans des proportions inquiétantes! Dans trois Ateliers des grades inférieurs, on a voté un vœu tendant à la nomination d'une Commission de surveillance, dont même les *Apprentis pourraient faire partie*, et qui aurait pour mandat permanent de vérifier si les autorités supérieures du Rite transmettent, à Charleston ou ailleurs, une part proportionnelle quelconque des cotisations. Comment empêcher ce vœu d'avoir une suite? Ce serait le renversement de la hiérarchie. Il vous appartient d'aviser, mais réagissez immédiatement. »

..

Cette *voûte d'urgence*, qu'on pourrait appeler plus justement « la clé de voûte des douleurs de la Haute Maçonnerie, » est parvenue au Palais Borghèse le 2 juillet dernier, et elle est signée, selon l'usage, du nombre nominal du grand-maître provincial, son auteur, c'est-à-dire du nombre 697, remplaçant la signature du chef palladiste belge dans tout document secret. Mais, je l'affirme sans crainte d'être démenti, 697 est bien le nombre nominal de M. le comte Eugène Goblet d'Alviella, 33^e et palladiste, Patriarche Maçon Émérite belge.

Si cependant M. le comte Eugène Goblet d'Alviella niait avoir écrit la voûte d'urgence reproduite en partie ci-dessus, et s'il allait même jusqu'à nier son palladisme, j'aurais l'honneur, alors, de mettre sous ses yeux, et en même temps sous les yeux du public, un certain discours qu'il a prononcé il y a peu d'années, en tenue du 1^{er} degré palladique, au sein du Parfait Triangle le *Lotus de Belgique*, orient de Bruxelles, discours sur **LES FLAMMES DIVINES** ou le *feu du prétendu enfer*, dans lequel le très éclairé Chevalier d'Eloquence démontrait par A + B que « les flammes du royaume de Lucifer vivifient et régénèrent, » et que « tout bon ma-

con doit avoir dans l'âme une étincelle de ce feu sacré ». Ce morceau d'architecture a été trouvé tellement beau et a produit une telle sensation dans le monde des Triangles, que le Grand Directoire Central d'Europe, à Naples, en a demandé et obtenu une copie pour ses archives. Or, en apprenant, s'il l'ignore, que j'ai été Inspecteur Permanent et Souverain Délégué de ce Directoire (I. . . P. . . S. . . D. . . 1394), le F. . . Goblet d'Alviella me comprendra.

*
* *

En ce qui concerne le Grand Orient de France, je rappellerai aux Maçons des grades inférieurs qu'il leur est tout à fait facile de vérifier, si oui ou non, il existe une Maçonnerie secrète supérieure qui les dirige à leur insu.

D'abord, ils n'ont qu'à suivre l'exemple des FF. . . belges et à exiger le contrôle des opérations financières du Conseil de l'Ordre, par une Commission de surveillance nommée directement par les Loges, et dans laquelle figureraient *même les Apprentis*. Dans le Rite français, tout Apprenti paye pour son initiation, de 100 à 120 francs en moyenne, tout compris comme droits d'entrée, et 36 francs par an pour la colisation. C'est bien juste qu'un Apprenti puisse exiger de voir où vont ses métaux, non seulement depuis la sortie de son porte-monnaie et leur entrée dans la caisse de la Loge, mais encore jusqu'au prélèvement partiel, au profit du Trésor central du Rite ; c'est là qu'il sera bon de voir si aucune parcelle ne s'en échappe, pour aller à Charleston, à Rome et à Berlin.

Ensuite, les FF. . . des grades inférieurs auront à se rappeler qu'il existe, en Italie, *non pas une Fédération, mais deux Fédérations du Rite Écossais Ancien et Accepté* : l'une, dont le centre est à Rome, sous la présidence du F. . . Adriano Lemmi, et l'autre dont le centre est à Palerme, sous la présidence du F. . . Paolo Figlia, député au Parlement. La juridiction du centre de Palerme n'est pas restreinte à la Sicile, comme on pourrait le croire ; elle s'étend dans toute l'Italie, et a deux Suprêmes Conseils en dehors de celui de Palerme : l'un à Naples, l'autre à Livourne. Ce sont deux fédérations rivales, mais qui pratiquent exactement le même Rite, c'est-à-dire que dans les Loges, les Chapitres et les Aréopages, tout s'y fait de même, aussi bien chez les Maçons du groupe de Lemmi que chez ceux du groupe de Figlia.

La seule différence — et elle doit être importante pour le patriotisme de tout Maçon français, — c'est que les Maçons italiens *gallophobes* marchent sous la bannière du circoncis Lemmi, tandis que les *gallophiles*, les adversaires de la politique de Crispi, les adversaires de la Triple Alliance, les partisans de l'Union franco-italienne, sont groupés sous la bannière de Figlia. Cela étant bien établi, les Maçons français patriotes n'ont qu'à mettre le Grand Orient de France en demeure de rompre, une bonne fois, ouvertement et publiquement, avec le Suprême Conseil de Rome, présidé par le juif Lemmi, condamné pour vol à Marseille.

Si le Conseil de l'Ordre refuse de satisfaire ce

vœu, les Maçons français patriotes sauront à quoi s'en tenir et comprendront que j'ai dit l'exacte vérité. Pour moi, j'annonce que le Conseil de l'Ordre du Rite français ne pourra pas rompre, de la façon que j'indique, avec le Suprême Conseil de Rome ; car, en dépit de tous les démentis intéressés, le F. . . Adriano Lemmi n'est pas seulement un grand-maître italien au même degré que le F. . . Paolo Figlia ; mais il est bel et bien, je le répète, depuis le 20 septembre 1893, le grand-maître suprême de la Maçonnerie du monde entier.

Voilà le Grand Orient de France mis au pied du mur.

*
* *

Je profite de cette lettre, dont je vous prie de faire l'insertion intégrale, malgré sa longueur, pour répondre publiquement à une question que j'ai vu posée dans les journaux français : *M. Casimir-Périer, le président de la République française, est-il franc-maçon ?*

Je réponds ceci : Au Grand Directoire Central de Naples, qui a le gouvernement particulier de la Haute Maçonnerie européenne, sont inscrits les noms de tous les hommes politiques d'Europe qui ont été initiés, même au 1^{er} degré d'Apprenti, même s'ils se sont ensuite retirés des Loges. Eh bien ! j'affirme, sur l'honneur, que le nom de M. Jean-Paul-Pierre-Casimir-Périer n'y est pas inscrit, n'y a jamais été inscrit. Le F. . . Giovanni Bovio, grand-maître général du Grand Directoire Central de Naples ne me démentira pas.

* *

Enfin, que les catholiques ne se laissent pas prendre aux simagrées du F. . . Crispi, 33^e ; c'est une comédie entendue entre lui et Lemmi. Les deux compères n'ont jamais cessé d'être entièrement d'accord.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'hommage de mes sentiments respectueux et dévoués,

Professeur DOMENICO MARGIOTTA, ex-33. . .

REVANCHE INATTENDUE

Sous ce titre, on lit dans l'*Univers*, numéro du 24 septembre :

Le 20 septembre 1893, en souvenir du brigandage de la Porta-Pia, du 20 septembre 1870, les délégués des hauts directoires de la maçonnerie universelle, réunis au palais Borghèse, transféraient à Rome le *Suprême Directoire Dogmatique*, la plus haute autorité de la secte, et par des moyens financiers contre lesquels la minorité des délégués allait protester avec éclat, le nommé Adriano Lemmi était élu chef suprême ou pape de la maçonnerie.

Pour célébrer ce mémorable événement, la maçonnerie avait préparé, à Rome, des fêtes pompeuses. Un peu de pain distribué aux indigents, cela va sans dire ; mais un cortège hur-

lant, force discours, et beaucoup de vin d'Orvièto, Marsala et autres crus.

Quelque chose cependant semblait devoir manquer à la bruyante démonstration ; la biographie du héros. Quel est donc ce grand homme, ce Cincinnatus, ce Scipion, ce Marc-Aurèle, cet homme immense qui personnifie en lui tout ce qu'il y a, au couchant du XIX^e siècle, de plus digne des hommages du genre humain dans cette grande et fameuse association cosmopolite de vingt-cinq millions de bienfaiteurs de leurs semblables ?

La lacune est aujourd'hui comblée par la publication de la biographie détaillée et « documentée » du susdit personnage. L'auteur, M. Domenico Margiotta, dont nous avons déjà parlé, qui signe bravement son livre : *Adriano Lemmi, chef suprême des francs-maçons*, n'est pas le premier venu. Il était, il y a quelques mois, l'un des membres les plus importants de la maçonnerie ordinaire et de la maçonnerie luciférienne. Il n'y avait point de secrets pour lui, et il sait son Lemmi depuis *a* jusqu'à *z*. Homme politique, il est un des plus rudes adversaires de Crispi, l'instrument de Lemmi. Dégoûté, écoeuré du spectacle de ce qu'il voyait, il s'est mis sur le tard à étudier le catholicisme de bonne foi. Le résultat a été ce qu'il est toujours en pareille occurrence. M. Margiotta, éclairé par des entretiens avec les cardinaux Rampolla et Parocchi et avec le vaillant évêque de Grenoble, est aujourd'hui catholique convaincu, et décidé à faire partager ses convictions à d'autres égarés, quelque péril qu'il y puisse courir.

Il compte donner quelque jour, sur les pratiques diaboliques des triangles, ses *révélations* et même de plus qu'un témoin ; pour débiter, il raconte, en quatre cents pages in-8, pièces en main, la vie du grand-lama actuel de la maçonnerie. Hélas ! hélas ! que ce grand-lama est crotté ! Il faut lire cela !

Il se rencontre dans certains crimes, on ne sait quelle sombre grandeur ; des passions ardentes, un aveugle amour de l'humanité ou de la patrie semblent les excuser en partie. Chez Lemmi, rien de pareil. C'est un intrigant vulgaire et plat, habile de cette habileté basse qui caractérise les intriguants. Seule peut-être sa haine furibonde du catholicisme a quelque chose de sincère. En somme, c'est un être sordide, menteur, cupide, répugnant et venimeux. Qui lira le volume de M. Margiotta en aura la preuve irrécusable.

Par quel mystère ce triste garçon, après s'être au préalable fait circoncrire à vingt-trois ans pour être Juif, a-t-il franchi les plus hauts degrés de l'échelle maçonnique, et est-il aujourd'hui le chef suprême de la secte ? M. Margiotta renseignera là-dessus.

Ce qui est d'ores et déjà bien établi, grâce à

notre vaillant biographe, c'est que les maçons de tout l'univers, sauf une mince poignée de protestataires acceptent, très humblement l'autorité de ce drôle, et, l'acceptant volontairement, reconnaissent qu'il est le maître qu'il leur faut et dont ils sont dignes.

On espérait sans doute, pour assurer le succès de cette élection, que l'or... des autres dont on était prodigue cacherait la boue d'hier. Un homme s'est trouvé qui a remué la boue, et l'acre odeur de cette fange enveloppant le palais où Lemmi trône et pontifie, va incommoder fort l'élu du 20 septembre 1893.

« *Malfaiteurs !* » a dit la voix d'un vieillard prisonnier à quelques cents pas de là et à laquelle d'un pôle à l'autre le genre humain prête l'oreille. « Ils se sont donné un chef digne d'eux et je le prouve, » dit à son tour une voix vengeresse. On essaiera de faire contenance, mais voilà la fête du 20 septembre étrangement troublée. Revanche inattendue de la providence.

A. D.

LE TOUPET DES CADETTISTES

Extrait du *Peuple Français*, n° du 25 septembre :

Le titre de « Vénérable » *en maçonnerie* évoque assez bien l'idée de grande barbe et de crâne dégarni ; mais, même complètement chauves, les Vénérables qui se sont réunis récemment en Convent à la rue Cadet, ne manquent pas de toupet ; même leur toupet est vraiment prodigieux.

Vous avez lu la fière déclaration que ces chevaliers de la truelle ont votée à l'une des dernières séances de leur Convent. Oh ! le Grand Orient de France était calomnié par la presse cléricale ! On l'avait accusé, comme toutes les fédérations maçonniques pratiquant les rites officiels (sauf celle de Palerme), d'être dirigé secrètement par le grand-maître suprême Adriano Lemmi. Une loge de Toulouse s'était émue ; sans doute, elle ne contient aucun palladiste, cette bonne loge-là, et elle avait demandé à voir un peu le fond du sac. Alors, pour rassurer les Frères gogos de Toulouse et d'ailleurs, le Convent avait voté solennellement l'ordre du jour qui a été communiqué à la presse « profane », par exception, — car il fallait bien se défendre contre ces atroces calomnies ! — et où le Grand Orient de France déclarait, à la face du monde (*sic*) et, sans craindre aucun démenti (*re-sic*), qu'il était indépendant de toute direction étrangère, etc., etc. Le F. : Lemmi ? ma parole, c'était tout juste si on le connaissait de nom à la rue Cadet. Oui, en rassemblant tous leurs souvenirs, les Vénérables du Convent avaient bien entendu parler vaguement d'un certain Lemmi, plus ou moins Adriano, qui était quelque chose comme grand-maître du Grand Orient d'Italie ; mais c'était là tout ce qu'ils savaient de lui ; non, vrai ! ils n'en connaissaient pas davantage, et ils le jurèrent sur l'honneur.

Malheureusement, comme on commence à connaître ces bons apôtres, ils ne réussirent pas beaucoup à convaincre les profanes. On se rappelle qu'ils ont longtemps affirmé, et aussi solennellement, s'il vous plaît, qu'ils ne s'occupaient nullement de politique dans leurs réunions. Leurs déclarations sont suspectes, surtout pour qui sait qu'en loge, l'honneur sur lequel les frères trois-points jurent si gravement est représenté par une épée de fer blanc tordue en tire-bouchon, appelée l'« épée flamboyante ». Cet honneur-là n'inspire donc pas une bien grande confiance.

Aussi, il n'y eut aucune surprise, lorsque l'ex-33^e Domenico Margiotta vint apprendre au public qu'un certain F. Armand Croissant, élu par le Convent, le 14 septembre (veille de la fameuse déclaration), aux fonctions de secrétaire général du Grand Orient de France, n'était ni plus ni moins que le représentant spécial du très illustre suprême grand-maître-fripon Adriano Lemmi auprès de ce même Grand Orient de France, qui déclarait ne pas le connaître.

Mais voici qui est mieux encore !

En cette grande journée du 14 septembre, le Conseil de l'Ordre de la rue Cadet a élu son président, en même temps que les vice-présidents et secrétaires. La *Lanterne*, organe officieux du Grand Orient de France, a daigné nous faire savoir que le président élu pour l'exercice 1894-1895, c'est-à-dire le 33^e qui sera le grand-maître de la maçonnerie du Rite Français jusqu'en septembre de l'an prochain est le F. Thulié.

Qu'est-ce donc que ce Thulié-là?... Attendez un peu, nous allons rire.

Comme le F. Armand Croissant, le F. Thulié va avoir sa tuile !

Nous envoyons une demande de renseignements au commandeur Margiotta, — un informateur décidément très précieux, — et il nous répond par retour du courrier :

« Le F. Thulié, élu président du Grand Orient de France, est le docteur Henri Thulié, boulevard Beauséjour, 37, à Paris ; il a été élevé au 33^e degré par le Grand Collège des Rites, dans la séance du 20 avril 1886. Il ne doit pas être, à coup sûr, un adversaire bien féroce d'Adriano Lemmi : car il y a aux archives du Suprême Conseil de Rome, un *balustre* (lettre d'un membre des hauts grades), daté du 7 octobre 1891, matriculé n° 587 de la correspondance du Grand Orient de France, et qui est ainsi conçu :

« Très cher et très illustre frère Lemmi,
« Tous les francs-maçons de l'obéissance de notre Grand Orient, ainsi que tous les républicains de France, sont indignés de l'acte coupable commis par les pèlerins français à Rome.

(On se rappelle le fait. Il y eut un coup monté par les maçons lemmistes romains, à l'occasion d'un pèlerinage ; l'un d'eux fit arrêter au Panthéon un pèlerin comme coupable d'une inscription injurieuse pour feu Victor-Emmanuel ; il y eut enquête par la questure, et l'accusation ayant été reconnue fautive, le pèlerin français fut relâché sans aucune poursuite. Mais, grâce à cette manœuvre, Lemmi fit crier : « Vive Sedan ! » par tous ses affiliés, et les pèlerinages furent suspendus.)

« Ces fanatiques (les pèlerins français), continue Thulié écrivant à son cher Lemmi, n'ont aucune patrie et ils n'hésiteraient pas, comme ils l'ont déjà prouvé souvent, à mettre leur pays à feu et à sang pour imposer leurs superstitions et exhaler leurs haines.

« Nous nous unissons donc d'autant plus à VOS JUSTES RESENTIMENTS, que nous sommes, nous aussi, en pleine guerre contre les cléricaux, lesquels après avoir tenté de détruire la République par les armes les plus déloyales, cherchent aujourd'hui à s'y insinuer, afin de l'égorger plus sûrement.

« Le Grand Orient de France voit le péril et se tient au premier rang parmi les défenseurs de nos libres institutions.

« Ceci veut dire que nous sommes étroitement unis à l'idéal italien et que nous protestons avec indignation contre les insultes vomies par les papalins.

« Veuillez agréer, très cher et très illustre souverain grand commandeur grand-maître, l'expression de ma haute et fraternelle considération.

« Orient de Paris, le 7 octobre 1891, ère vulgaire.

« Signé : Docteur H. THULIÉ, 33^e. »

Eh bien, lecteurs patriotes, comment trouvez-vous le F. Thulié déclarant à Lemmi, au nom du Grand Orient de France, que les francs-maçons français sont étroitement unis à l'idéal italien?... Il est édifiant, le balustre !

L'idéal italien, selon Lemmi, nous le connaissons par le toast de ce grand-maître-fripon au banquet de Naples. L'idéal italien, c'est la reprise à la France de Nice et de la Savoie, et Lemmi réclame encore la Corse. L'idéal italien, c'est le démembrement de la France.

Et c'est ce F. Thulié qui, le 14 septembre 1894, vient d'être élu par le Convent de la rue Cadet président grand-maître du Grand Orient de France !

Et ledit Convent a eu l'aplomb, le lendemain, de déclarer connaître à peine Lemmi et n'être en aucune union avec lui !

On dira ce qu'on voudra, mais ceci dépasse toutes les bornes de l'effronterie et du cynique mensonge.

Juvénal Moquiram.

LES PALLADISTES A BEAUVAIS

Dans le courant de la première semaine d'octobre, un horrible sacrilège, rapporté par la *Semaine Religieuse de Beauvais*, vient de désoler, pour la seconde fois, la paroisse de Vendeuil. Calices et ciboires ont été brisés et non volés ; les ornements sacrés, mis en morceaux, arrosés d'huile, en partie incendiés, et non volés. Les saintes espèces ont été profanées avec rage ; plusieurs hosties consacrées ont disparu, trois ont été retrouvées à demi consumées.

Il faudrait être ou bien aveugle ou bien auxiliaire de la secte pour déclarer que ce vandalisme est l'œuvre de malfaiteurs ordinaires. La fureur infernale qui a présidé à ce sacrilège est la preuve éclatante qu'il y a des triangles dans l'Oise.

LE COMTE DE PARIS

Le Comte de Paris, qui vient de mourir en exil, laisse une mémoire sans tache et un grand exemple de foi et de vertu chrétienne ; nous ne saurions trop le redire et rendre hommage à ce noble Prince, qui méritait, ce semble, un meilleur sort.

Mais les jugements de Dieu, qui voit tout et qui a l'éternité pour récompenser ou pour punir, ne sont pas ceux de l'homme, aveuglé par les illusions frivoles de ce monde qui passe, comme une ombre vaine et trompeuse.

« La vraie grandeur, a dit Louis Veuillot, est celle que Dieu couronne. » Le seul trône enviable est celui où l'élu de Dieu siège éternellement.

La branche cadette dont il était le Chef lui avait laissé un pénible et pesant héritage, fait, en grande partie, de débauches, de trahisons, de révoltes ouvertes ou perfides.

Il a expié ces félonies, effacé autant que possible ces flétrissures, en donnant, comme plusieurs de ceux qui lui touchaient de près, et spécialement comme l'excellente famille du duc de Nemours, les plus utiles et les plus édifiantes leçons. Sa foi, qui ne paraît pas avoir subi de défaillance, lui a servi de règle. Dans un siècle où la famille se dissout au sein des plus tristes avilissements, Monsieur le comte de Paris se montre, au milieu de sa nombreuse famille, comme un patriarche des anciens temps.

Homme d'études, laborieux, intelligent, il approfondit les questions sociales les plus actuelles et les plus épineuses, multipliant les enquêtes, interrogeant les ouvriers et les patrons, compulsant les documents, les statistiques, employant, avec autant de perspicacité que de persévérance, tous les moyens d'information, afin d'être prêt, le cas échéant, à donner aux questions ouvrières et sociales les meilleures solutions.

Les questions coloniales, les relations de la France avec l'étranger, l'ont également occupé. Aide de camp à 23 ans, il apprend sur le champ de bataille ce rude métier de soldat que tout Prince doit connaître. Quand la Patrie est attaquée, il demande en grâce, à deux ou trois reprises, qu'il lui soit permis de la défendre, acceptant à l'avance toutes les conditions dont on voudra lui faire acheter l'honneur et le droit de remplir ce devoir patriotique.

Il s'est fait, sur les conditions du Gouvernement, des idées très larges, très hardies et très sensées. Il veut une représentation sérieuse et puissante de tous les intérêts et de toutes les classes ; mais il répudie le gouvernement parlementaire, qui est condamné, par sa nature même, à l'impuissance, à l'incohérence, aux conflits à la fois mesquins et ruineux des ambitions sans frein et des viles convoitises, à la corruption des louches compromis et des tripotages scandaleux. Il veut décharger l'Etat des responsabilités dangereuses et écrasantes qu'il a assumées, en étendant démesurément ses attributions à une multitude d'objets qui ne relèvent pas de lui, qui échappent à sa compétence et à son autorité. C'est une œuvre de décentralisation et

d'émancipation qui, en rendant la liberté et la vie à la famille, à la province, aux associations de toute nature fortement reconstituées, dégagera le pouvoir central et permettra d'alléger les charges publiques.

Tout ce programme, que nous ne pouvons qu'effleurer, est celui d'un homme de bien, d'un Prince ami du Peuple et d'un Homme d'Etat habile et clairvoyant. L'honnêteté supérieure d'une âme chrétienne avait contribué à donner au Prince ces vues nettes et justes.

Peut-être sa mémoire gagne-t-elle à ce qu'il n'ait pas régné. Que d'obstacles et de résistances difficiles à vaincre auraient enserré et plus ou moins paralysé ses bonnes intentions ! Au point de vue religieux, qui domine tout, il aurait certainement aboli les lois scolaires et toutes les autres lois scélérates édictées sous l'inspiration de la Franc-Maçonnerie, depuis que cette secte maudite est au pouvoir. C'eût été un résultat de grande importance, un immense bienfait dont tous les catholiques se seraient à bon droit montrés reconnaissants. Mais parmi ses amis les plus intimes et les plus fidèles, qui auraient exercé sur lui une influence à laquelle il aurait pu d'autant moins se soustraire qu'elle aurait eu sa racine dans les sentiments les plus purs d'estime et de reconnaissance, il y en avait un bon nombre à qui les traditions de l'ancien régime et leurs idées libérales, gallicanes et plus ou moins révolutionnaires inspiraient une défiance et une opposition secrète, inavouée, mais très obstinée à l'action légitime de l'Eglise. L'esprit universitaire, l'école de la *Revue des Mondes* et du *Journal des Débats* ne seraient-ils pas arrivés au pouvoir le jour où le petit-fils de Louis-Philippe aurait ceint la couronne, et n'auraient-ils pas mis en œuvre toutes leurs manœuvres les plus souples et les plus enlaçantes pour aiguiller le char de l'Etat sur la voie de 1830 ! Sans doute ce n'eût pas été, comme alors, l'hostilité, la lutte contre le clergé et la religion ; il y avait plutôt à craindre que les catholiques, heureux d'échapper aux brutales et perfides violences de la Franc-Maçonnerie, ne sacrificassent, dans un sentiment de générosité imprudente et excessive, leurs droits et la liberté dont ils ont besoin, qui est leur bien le plus précieux, sur l'autel de la reconnaissance. N'est-ce pas un peu ce qui se produisit sous la Restauration ?

Peut-être vaut-il mieux, dans l'intérêt de l'avenir, que nous ayons à conquérir pied à pied le terrain qu'on nous a injustement enlevé, sous une forme de gouvernement anonyme, envers laquelle nous ne sommes liés par aucun autre devoir que celui d'obéir à l'autorité établie, quelle qu'elle soit. C'est sous les Césars persécuteurs que les premiers Chrétiens se sont organisés si complètement et si fortement que, dès qu'ils ont pu se montrer au jour, ils ont offert le spectacle d'une société parfaite, vivant de sa vie propre, et admirablement préparée et armée pour établir sur la terre le règne de Jésus-Christ.

N'est-ce pas ce que Léon XIII, éclairé d'en haut, a vu et compris, quand il nous a prescrit de renoncer à toute lutte de parti, d'accepter la

forme de gouvernement qui existe de fait, pour consacrer toutes nos forces à restaurer en France, non la monarchie, mais le christianisme avec ses droits, ses lois, son esprit et ses bienfaits ?

Quand le comte de Chambord mourut d'une mort mystérieuse, les légitimistes, qui compaient, non sans raison, sur une restauration prochaine, furent frappés d'une stupeur douloureuse, tandis que les anciens orléanistes crurent que la France aurait bientôt Philippe VII pour roi. Ceux-ci se trompaient, comme ils s'étaient trompés en faisant obstacle à l'avènement de Henri V, qu'ils jugeaient trop catholique. Leur échec a tout le caractère d'un châtement. Aujourd'hui encore, plusieurs d'entre eux fondent des espérances sur l'esprit actif et entreprenant du jeune duc d'Orléans et ils ne sont pas loin de trouver dans la mort du comte de Paris, dont la prudente sagesse ne se prêtait pas aux aventures, comme ils avaient trouvé dans la mort du comte de Chambord, une raison de saluer joyeusement un avenir plein de promesses. Nous croyons qu'ils se trompent une seconde fois. Ce n'était pas, d'ailleurs, en jetant le duc d'Orléans, si bien élevé, dans le désordre et le scandale, sous prétexte de lui faire copier le Béarnais, qu'ils pouvaient attirer sur ce Prince les bénédictions de Dieu et le respect du peuple.

L'avenir n'est connu de personne; et en France, surtout, les changements d'opinion, qui préparent les changements politiques, se produisent souvent avec une promptitude déconcertante.

Cependant rien n'annonce un réveil prochain de l'esprit monarchique. Il y a des fidélités respectables, des traditions de sentiment, des conceptions favorables à la concentration des pouvoirs dans une seule main, et surtout des antipathies contre le nom de république, à cause des odieux souvenirs qu'il réveille. Mais les vrais royalistes, convaincus et dévoués, sont de plus en plus rares et ils ne sont point populaires. Or, qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, rien ne se peut faire désormais en France qu'avec le peuple et par le peuple.

Et c'est justice, au fond, quand, à la lumière de l'histoire, on examine de près ce qu'ont fait et ce qu'ont négligé de faire ceux qui avaient jadis mission de guider le peuple, de le protéger et de lui servir de modèles.

Mais nous déplorons que la France reste privée du concours de tous ses enfants, surtout de ceux qui l'honorent le plus et la pourraient le mieux servir. Un jour viendra, et nous souhaitons qu'il soit prochain, où elle n'exilera que les malfaiteurs.

Pour nous, catholiques, nous n'avons à travailler qu'à l'avènement du règne de Jésus-Christ, en qui seul est le salut et l'infailible espérance.

L.-M. Mustel.

PROCÈS DE M. L'ABBÉ MUSTEL. — La Cour de Cassation a finalement ordonné l'insertion de la lettre du F. Dupérouzel dans la *Revue Catholique de Contances*, à moins que M. l'abbé Mustel ne préfère verser à son adversaire une somme fixée à deux cents francs. Inutile de dire que c'est à ce dernier parti que notre vénérable ami s'est immédiatement arrêté.

LE PATRIARCHE ÉMÉRITE F. GOBLET D'ALVIELLA SUR LA SELLETTE

Les journaux catholiques belges ayant reproduit l'extrait de la « voûte d'urgence n° 385 » (voir plus haut l'article *Coup de Foudre*, page 271), le F. Goblet d'Alviella a eu l'aplomb d'adresser à l'un d'entre eux la lettre que voici :

Bruxelles, 15 septembre 1894.

Monsieur le directeur du *Patriote*,

Dans votre numéro de ce matin, vous demandez ce que je suis devenu. Je viens satisfaire votre curiosité, en vous requérant, en vertu de mon droit de réponse, d'insérer la présente lettre.

Je ne perdrai pas mon temps à discuter les ridicules absurdités que vous cherchez à m'endosser, sur la foi d'un soi-disant M. Margiotta, que je ne connais pas, mais qui paraît fort de vos amis.

Je me bornerai à affirmer que toutes les allégations reproduites dans votre article et dans les précédents sur le même sujet sont totalement et radicalement fausses, à commencer même par le fait de ma correspondance avec M. Lemmi.

J'ignore, beaucoup plus que vous, s'il existe un Lotus belge, une organisation palladique belge, un patriarche émérite belge ou étranger. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'y a pas en Belgique un franc-maçon qui ne hausse les épaules à l'idée baroque qu'un groupe maçonnique quelconque aurait, dans notre pays, nommé une commission pour vérifier si les autorités supérieures du Rite transmettent à Charleston ou ailleurs une part proportionnelle quelconque des cotisations. L'indépendance absolue de la Maçonnerie belge vis-à-vis de l'étranger n'a pas besoin d'être défendue contre de pareilles insanités.

Je n'ajouterai qu'un mot : — Si quelqu'un prétend avoir entre les mains quelque chose de semblable à la lettre que vous m'attribuez, qu'il dépose ce document dans un endroit accessible à la justice, et ce sera pour moi l'occasion de déposer au parquet une plainte pour faux en écriture privée.

Recevez mes salutations.

GOBLET D'ALVIELLA.

Remarquons tout d'abord que le Goblet belge change ce qui est dit dans la voûte n° 385, à lui attribuée. Il n'est pas question d'une commission nommée par un groupe maçonnique pour vérifier si les autorités supérieures du Rite, etc. ; mais il est dit que, dans trois ateliers des grades inférieurs, on a voté un vœu tendant à ce que soit nommée une commission de surveillance, dont même les Apprentis pourraient faire partie, et qui aurait pour mandat permanent de contrôler les opérations financières des autorités supérieures du Rite.

Ce vœu, voté par trois loges symboliques, est un signe des temps ; mais il est bien certain que le Grand Orient de Belgique n'en a tenu aucun compte. Les Apprentis sont bons pour payer, et voilà tout. Si, dans le document mis au jour par M. Margiotta, il y avait, comme le F. Goblet d'Alviella le dit en falsifiant les termes de la voûte, la mention de l'existence d'une commission

ainsi constituée, oui, alors, cela suffirait à prouver que le document est apocryphe. Seulement, le document ne dit pas cela le moins du monde. Nous concevons que les gros bonnets de la Maçonnerie belge aient été vivement contrariés de la seule émission de ce vœu par trois loges ; mais nous n'avons pas la naïveté de supposer une seconde que les gros bonnets l'ont pris en considération.

Le document reste donc tel qu'il a été produit, n'en déplaise au F. : Goblet d'Alviella. Quant à réclamer l'exhibition de l'original, c'est une bonne fumisterie. Le Goblet belge sait que sa voûte est entre les mains de Lemmi ; c'est déjà bien beau que M. Margiotta, par un moyen qu'il n'a pas à indiquer, ait réussi à en faire prendre une copie. Et le Goblet belge nie, précisément parce qu'il sait que Lemmi a reçu sa voûte, puisqu'il lui en a accusé réception et en a approuvé le contenu.

Cependant, le F. : Goblet d'Alviella n'a pas été adroit en payant d'audace. Sa seule excuse est dans sa candidature aux élections législatives belges du 14 octobre, et il y a lieu de croire que le tapage survenu tout à coup à propos de ses relations inavouées avec le grand-maître-fripon Lemmi lui a fait perdre la tête.

Ses dénégations cyniques lui ont valu, de la part de M. Margiotta, une réplique fort intéressante et de nouveau révélatrice, que nous trouvons dans le *Patriote* de Bruxelles, n° du vendredi 5 octobre :

Londres, le 2 octobre 1894.

Monsieur le directeur du *Patriote*,

Je viens de prendre connaissance d'une lettre de M. le comte Eugène Goblet d'Alviella, de laquelle je ne suis nullement surpris. Cette lettre mérite une réplique, et je vous prie de bien vouloir m'accorder l'hospitalité de vos colonnes à cet effet ; dans mon volume *Le Satanisme dans la haute maçonnerie*, je lui répondrai encore, mais avec plus de développements nécessaires. Aussi, pour aujourd'hui, je fais seulement ce qui est le plus pressé.

M. le comte Eugène Goblet d'Alviella joue l'étonnement avec un peu trop de désinvolture ; il feint de tomber de la lune quand on lui parle de palladisme, de son parfait triangle le *Lotus belge* et de son titre de grand-maître provincial de la haute maçonnerie pour la province triangulaire 55 (Belgique et département français du Nord), titre auquel s'est ajouté, depuis le 29 septembre 1893, celui de Patriarche Maçon Emérite belge, à lui octroyé par le Signor Adriano Lemmi. Il déclare ne connaître qu'à peine de nom ce Lemmi ; quant à Albert Pike, dont Lemmi est le deuxième successeur comme chef suprême de la maçonnerie universelle, M. Goblet d'Alviella n'en a jamais entendu parler, et, si l'on insistait un peu, il nous déclarerait que cet Albert Pike est un mythe, un personnage légendaire n'existant que dans l'imagination des cléricaux.

M. Goblet d'Alviella, fidèle à la maxime « *N'avouez jamais* », devrait comprendre qu'il est des cas où

l'excès de la négation est une maladresse. Il s'imagine s'en tirer en jurant qu'il n'est pas l'auteur de la voûte d'urgence n° 385 datée de Bruxelles le 30 juin 1894, parce que, *selon l'usage palladiste*, il n'a signé cette voûte que de son nombre nominal, c'est-à-dire 697. On pourrait lui démontrer que ce nombre s'applique *exactement* à lui, *sans aucune erreur possible* ; car, en prenant la valeur conventionnelle des lettres de l'alphabet des Mages d'Alexandrie, adopté par la haute-maçonnerie, on trouve :

E, 5 + u, 6 + g, 3 + e, 5 + n, 50 + e, 5 font.....	74
G, 3 + o, 70 + b, 2 + l, 30 + e, 5 + t, 400 font.....	510
A, 1 + l, 30 + e, 6 + i, 10 + e, 5 + l, 30 + l, 30 + a, 1 font....	113
Total :	697

Ce qui revient à dire (la particule noble ne comptant pas) : *Eugène Goblet Alviella* = 697

Mais le F. : 697 pourrait nous répondre encore qu'il ignore même totalement l'alphabet des Mages d'Alexandrie et son emploi en haute-maçonnerie. Aussi, n'est-ce point par là que nous allons prouver la trop grande maladresse des étonnements de M. Goblet d'Alviella.

Je rappellerai d'abord que ce F. : si ennemi des aveux a commencé son élévation en succédant, dans l'année 1884, au F. : Henri Bergé (de la Chambre des représentants) comme grand-maître national du Grand Orient de Belgique, et qu'il a occupé ces fonctions jusqu'en 1887, époque où il a été remplacé par le F. : Victor Lynen, conseiller communal et consul du Chili à Anvers (1). La première année de sa grande-maîtrise nationale, M. Goblet d'Alviella, ami du mystère, se faisait adresser sa correspondance maçonnique à cette adresse : *M. Rian-Nedgrot*, rue du Persil, 4, à Bruxelles.

La grande-maîtrise nationale (c'est-à-dire la direction des loges symboliques des maçons-gogos) étant une fonction avouée, on trouvera la preuve de ce bizarre pseudonyme imprimée dans l'*Annuaire officiel du Grand Orient de France*, année 1885, page 266. Or, en changeant de place les lettres, on constate que *M. Rian-Nedgrot* n'est autre que *M. Grand-Orient*. Le F. : Victor Lynen, lui, pour mieux dépister la curiosité des profanes, ajouta une profession à ce pseudonyme de son prédécesseur, et il en fit *M. Rian-Nedgrot, négociant*, ainsi qu'on peut le constater dans l'*Annuaire officiel du Grand Orient de France*, année 1888, p. 299 ; année 1889, p. 301 ; année 1890, p. 310, etc.

En 1890, M. Goblet d'Alviella succéda au sénateur Jean Crocq, 33^e, comme lieutenant grand commandeur du Suprême Conseil de Belgique, ayant pour souverain commandeur grand-maître le F. : Emile De Mot, avocat à la Cour de cassation, échevin de la ville de Bruxelles, et pour grand chancelier secrétaire général le F. : Gustave Jottrand, 33^e, avocat à la Cour d'appel, demeurant à

(1) Ce F. : Victor Lynen vient de mourir, le 3 octobre, à Baden-Baden, où il faisait une cure.

Bruxelles, 55, rue de la Régence; celui-ci se faisait adresser sa correspondance maçonnique au pseudonyme et à l'adresse que voici : *M. Celpes, 20, Marché-aux-Poulets*. En changeant l'ordre des lettres, vous trouvez : *P. le Sec.*, soit pour le secrétaire. C'est enfantin, et cela ne vaut pas 697; mais, en palladisme, on est plus malin qu'en simple maçonnerie des rites avoués.

Il n'est pas mauvais de faire ressortir que M. Goblet d'Alviella est un grand partisan des cachotteries. Son compère, le F. De Mot, avait succédé, comme commandeur grand-maître du Suprême Conseil, au F. Pierre Van Humbeeck, 33^e, ancien ministre de l'instruction publique, et celui-ci avait écrit : « Au point de vue de l'influence que le Suprême Conseil est appelé à exercer dans le monde profane, il est préférable, afin de lui conserver tout son prestige, que le public ne connaisse pas les noms de tous les membres faisant partie de ce Suprême Conseil à différents degrés. (*Bulletin du Suprême Conseil de Belgique*, n° 23, page 48.) »

Lui-même, M. Goblet d'Alviella, a appuyé là-dessus, en affirmant, à son tour, que « la publication de ces noms peut compromettre les intérêts d'un grand nombre parmi ces membres des différents degrés ». (*Bulletin du Suprême Conseil de Belgique*, n° 23, page 49.)

Et il était d'avis, dès ce temps-là, qu'il fallait même cacher aux bons gogos des loges symboliques les petites affaires des hauts grades, selon l'avis déjà donné par le F. lieutenant général Bruno Renard, lequel, en 1876, avait interdit l'impression, même dans les bulletins secrets maçonniques, d'une conférence du 28 avril par le F. Roffiaën, 33^e, artiste-peintre, et à ce sujet le *Bulletin du Suprême Conseil de Belgique* dit (n° 19, lignes 29, 30 et 31 de la page 61, et lignes 1 et 2 de la page 62) :

« Le grand commandeur refusa avec raison de se rendre à ce désir, à cause des détails, dans lesquels le F. Roffiaën avait été obligé d'entrer, sur les hauts grades de la Maçonnerie Ecossaise, DÉTAILS QU'IL SERAIT IMPRUDENT DE FAIRE CONNAÎTRE AUX FRÈRES REVÊTUS DE GRADES INFÉRIEURS. »

M. Goblet d'Alviella niera-t-il ces précautions significatives ? C'est imprimé dans le *Bulletin de son Suprême Conseil*. Il paraîtra évident, à toute personne qui n'est pas de parti pris, qu'il n'y a qu'un pas à faire, après avoir écrit pareille chose, pour écrire ensuite, dans un moment de colère en voyant le secret divulgué : « Il faut s'entendre partout pour nier carrément ».

Car la maçonnerie — et celle de Belgique comme toute autre — prétend qu'un franc-maçon, même s'il est démissionnaire, n'a pas le droit de parler; et c'est pour cela que le F. Goblet d'Alviella a été furieux contre miss Vaughan, qui avait fait publier sa démission.

En effet, je vais citer un cas analogue et que

M. Goblet d'Alviella ne pourra pas nier, attendu que les lignes suivantes sont imprimées en toutes lettres dans le *Bulletin du Suprême Conseil de Belgique*, année 1876. Il s'agit d'un frère démissionnaire de la Loge bruxelloise *Union et Progrès*, qui avait cru avoir le droit de dire qu'il s'était fêté de la secte; ce qui lui valut les foudres du F. Ernest Allard, Vénérable, et celles du Suprême Conseil de M. Goblet d'Alviella.

Voici donc ce qu'on lit, imprimé dans le *Bulletin du Suprême Conseil de Belgique*, n° 18, pages 39 et 40 :

« La qualité de Maçon est **indélébile**, et, seule, l'infamie maçonnique peut exclure de la franc-maçonnerie (1). La démission de membre actif d'une loge dispense le maçon démissionnaire de participer aux travaux de la Loge et de contribuer aux obligations pécuniaires imposées par les règlements. Mais le franc-maçon, même démissionnaire, reste **JUSTICIABLE** de la Loge à laquelle il appartenait au moment de sa démission. La juste sévérité maçonnique ne permet pas et ne peut pas permettre à aucun homme qui a été revêtu de la suprême qualité de maçon de fouler aux pieds les devoirs maçonniques (au premier rang desquels est la discrétion absolue), **sans trouver immédiatement le châtiment de son forfait.** »

M. Goblet d'Alviella fait l'innocent; il ne sait pas ce que c'est que la haute maçonnerie palladique; il ignore qu'elle prétend descendre des Templiers et en posséder le Baphomet, et qu'elle en a réorganisé le tribunal secret. Mais voici ce que M. Goblet d'Alviella lui-même a fait imprimer dans le *Bulletin du Suprême Conseil de Belgique* (année 1886, n° 29, p. 44), en donnant l'hospitalité à cette déclaration de son ami le F. Charles Rahlenbeck, 33^e, belge et palladiste : « Nous glorifions les Templiers, dont nous sommes les héritiers, et nous devons faire **TOUT** ce que, **comme membres d'un tribunal secret**, nous pouvons faire ».

Après cela, s'étonnera-t-on que le F. 697 ait écrit : « La sœur américaine 141 (c'est-à-dire miss Vaughan), en communiquant sa démission à un de nos ennemis, a foulé aux pieds ses serments les plus sacrés, et elle ne mérite plus aucune pitié ! »

M. Goblet d'Alviella, aujourd'hui que la Belgique est en période électorale, pose pour l'homme tolérant, qui veut la paix avec l'Eglise. — même comédie que celle de Crispi à Naples; — et il se dit calomnié, si on le démasque comme étant un adversaire acharné du catholicisme, si on dit qu'il lui a juré une haine à mort.

Voici ce que, dans un toast de la fête solsticiale célébrée le 29 juin 1884, le F. Goblet d'Alviella

(1) Il faut croire qu'on n'a pas trouvé que Lemmi avait l'infamie maçonnique, puisque malgré sa condamnation pour vol, il est toujours resté grand-maître d'Italie et qu'on a fini par en faire le chef suprême.

disait, pour répondre à l'encyclique *Humanum Genus*, et en s'adressant à des frères étrangers, reçus au banquet avec de grand honneurs :

« Vous savez, illustres frères, que la Maçonnerie belge est une maçonnerie d'avant-garde dans la lutte que notre Ordre Universel soutient partout contre les prétentions de la théocratie romaine. Et ce n'est pas au lendemain des dernières calomnies papales que vous nous reprocherez, dans ce pauvre pays livré à l'oppression cléricale, de relever le gant jeté par les serviteurs du Vatican à tout ce que nous aimons et à tout ce que nous recherchons. Car, si nous voulons la guerre, **et une guerre à mort contre cette Eglise**, c'est pour arriver au triomphe de nos principes qui sont aussi les vôtres. » (*Bulletin du Grand Orient de Belgique*, année 1884, n° 10, p. 51.)

M. Goblet d'Alviella prétend ne pas connaître les mots d'ordre des FF. . . Albert Pike et Lemmi et ne les avoir jamais considérés comme chefs, comme ses supérieurs dans la hiérarchie maçonnerie. Or, tout ce qu'il a trouvé à répondre à l'encyclique *Humanum Genus*, nous venons de le voir; et, bien plus, la seule réplique du *Bulletin du Suprême Conseil de Belgique*, en cette même année 1884 (n° 27, pages 90 et suivantes), a été de dire : « L'encyclique *Humanum Genus* est un long factum, qui ne nous a pas émus; il ne produit aucun fait nouveau, nous laissons à d'autres le soin de le discuter »; et à la suite de ces trois lignes, les FF. . . Van Humbeeck et Goblet d'Alviella insèrent in-extenso : 1° la réponse officielle d'Albert Pike à Léon XIII, où Pike parle en souverain pontife du Rite Ecossais Ancien Accepté pour les loges du monde entier; et 2° l'article de Lemmi, qui était alors chef du Souverain Directoire Exécutif de la maçonnerie universelle (article extrait du numéro d'octobre 1884 de la *Rivista della Massoneria italiana*); et ces deux documents sont uniquement remplis de blasphèmes.

En 1888, le 31 janvier, le F. . . Gustave Jottrand, que j'ai signalé plus haut comme remplissant les fonctions de grand chancelier et secrétaire général sous les ordres du F. . . Goblet d'Alviella, insérait ces lignes dans le *Bulletin du Suprême Conseil de Belgique* (n° 31, p. 53) : « Je me suis demandé jusqu'à quel point nos Frères de Belgique pouvaient aller dans la voie des représailles si naturelles auxquelles ont donné naissance la persécution et les calomnies dont les francs-maçons belges ont été l'objet de la part du clergé ultramontain fanatique, et j'ai été heureux de trouver la solution du problème dans cette belle lettre de notre Très Vénérable Albert Pike ». Et le F. . . Jottrand cite tout au long une épître de Pike, du 16 février 1887.

Enfin, voici le plus fort. Ce pontife Pike, dont le Suprême Conseil de Belgique cite les lettres maçonniques comme ayant une si haute valeur, écrivait le 12 juillet 1887 la provocation non dis-

simulée à l'assassinat; et je mets M. Goblet d'Alviella au défi de prouver que je change un mot :

« La Papauté a réorganisé partout ses milices, ressuscité et reconstitué la Compagnie de Jésus, et pour peu que le tempérament de l'humanité le tolère, elle ressuscitera le Saint-Office, avec sa puissance maudite et ses infâmes procédés.

« La main de la Papauté est partout, vouée partout à des œuvres de trahison et de mystère. Elle ne fait pas une guerre ouverte à la Franc-Maçonnerie, mais elle exerce continuellement contre elle ses influences, avec une activité que rien ne lasse.

« Rien n'égale au monde le pouvoir universel; si illimité, si absolu du Pontife romain. Absolument irresponsable, supérieur à toutes les lois humaines, ne reconnaissant aucun frein venant ni de l'honneur, ni de la bonne foi, ni de la conscience, ni de la bonté, le Souverain Pontife romain hait d'une haine profonde, toute vigilante, toute agissante, toute haineuse, la Franc-Maçonnerie.

« En présence de ce serpent-à-sonnettes spirituel, en présence de cet ennemi mortel, assassin et traître, l'unité complète de la Franc-Maçonnerie s'impose pour nous donner le triomphe, et devant cette nécessité absolue, toute autre considération, quelle qu'elle soit, disparaît immédiatement. » (*Bulletin officiel du Suprême Conseil de Charleston*, tome VIII, pages 174 et 175.)

Et afin qu'il n'y ait aucune erreur sur son ordre d'aller jusqu'au crime, le Très Vénérable Albert Pike ajoute plus loin (page 204, lignes 8, 9 et 10) : « **Il se passera bien du temps avant qu'il soit utile d'amener les francs-maçons au sentiment de l'inviolabilité de la vie humaine.** »

Je m'arrête là. La cause est jugée, pour tous les honnêtes gens, devant la conscience publique. M. Goblet d'Alviella, F. . . 697 ou bien M. Rian-Nedgrot, aurait beaucoup mieux fait, dans son intérêt, de garder le silence; car je ne crois pas qu'il y ait une seule personne sans parti pris qui ne dise : « Se taire quand on a affaire à quelqu'un qui sait TOUT en maçonnerie, est plus habile que le cynisme de tout nier ».

Veuillez agréer, Monsieur le directeur, mes salutations les plus respectueuses et empressées.

Comm^r Prof^r DOMENICO MARGIOTTA,
Ex-33^e et l. . . P. . . S. . . D. . . 1394.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES :

ADRIANO LEMMI

Chef Suprême des Francs-Maçons

SOUVENIRS D'UN TRENTE-TROISIÈME

Par

DOMENICO MARGIOTTA

Très beau volume in-8°, d'environ 400 pages

Prix : 3 fr. 50. — Par la poste : 4 fr.

Réplique du Goblet belge

Est-ce que par hasard cela tiendrait au nom ?... Le Goblet de Belgique est aussi rageur que le Goblet de France.

Quoi qu'il en soit, — sans doute, préoccupé surtout de sa situation électorale, — le F. 697 n'a pas voulu avoir le dernier mot. Il a repris sa plus belle plume d'oie et a recommencé, cette fois par série, ses négations, mais en ne les appuyant que de sa parole ; ce qui n'est pas grand'chose, on le reconnaîtra.

« Je vous requiers d'insérer la collection de démentis ci-dessous », écrit-il au *Patriote* de Bruxelles.

« 1° Il est faux qu'il existe en Belgique des organisations maçonniques autres que le Rite Moderne et le Rite Ecossais. »

Nous ferons remarquer à nos lecteurs qu'il ne faut pas se laisser prendre à ces mots : le Rite Moderne. Sous ce nom, on entend, dans la Maçonnerie belge, le régime des trois premiers grades, Apprenti, Compagnon et Maître. Pour la satisfaction des maçons gogos, on a établi une ligne de démarcation ; les adeptes des grades symboliques s'imaginent ainsi être à part et indépendants. Ils n'en sont pas moins les moutons de l'écossisme, les chefs du Suprême Conseil ayant pied dans leur Grand Orient.

« 2° Il est faux que ces organisations comprennent des réunions palladistes ou des loges qualifiées de triangles, termes parfaitement inconnus dans la Maçonnerie belge pour qualifier des réunions maçonniques. »

Gros malin, va ! Il parle en vulgaire George Bois.

« 3° Il est faux qu'aucune organisation maçonnique belge ait ou ait eu un chef ou des chefs à l'étranger ; nous laissons cela aux jésuites. »

Ce qui nous étonnerait, ce serait que Goblet reconnût publiquement la vérité.

« 4° Il est faux que M. Lemmi ou tout autre s'intitule le Chef Suprême de la Maçonnerie Universelle. M. Lemmi n'est et ne prétend être que le chef du Rite Ecossais en Italie, et ses pouvoirs maçonniques ne vont pas plus loin. »

Alors, pourquoi, ô délicieux Goblet, ne reconnais-tu pas la Fédération maçonnique italienne du Rite Ecossais, qui marche sous la bannière de Paolo Figlia ?

« 5° Il est faux qu'il existe à Naples un Grand Directoire Central d'une prétendue haute-maçonnerie universelle en relation avec la Maçonnerie belge, à plus forte raison possédant une autorité quelconque sur des membres de la Maçonnerie belge. »

Cause toujours, mon ami, M. Margiotta se charge de te river ton clou.

« 6° Pour ce qui me concerne personnellement, il est faux que je sois, comme vous le dites, le chef de la Maçonnerie belge. Je n'ai jamais présidé le Rite Ecossais, et voici sept ans que j'ai cessé de présider le Rite Moderne. »

Ici, Goblet perd la boule. Justement, on a dit qu'il y a sept ans qu'il ne préside plus le Grand Orient (rite moderne) ; mais on n'a jamais dit qu'il fut le chef titulaire du Suprême Conseil. M. Margiotta a nommé ce chef titulaire : le F. De Mot.

« 7° Il est faux que je sois ou aie jamais été Patriarche Emérite, chef d'un Triangle parfait ou non,

membre d'un groupe intitulé *le Lotus belge*, ou Grand Maître Provincial d'une province triangulaire. Tous ces titres, ai-je besoin de l'ajouter, ont été inventés pour les besoins de votre polémique, comme vous le savez parfaitement. »

Voyez-vous ça !... C'est tout exprès pour faire échec à Goblet, candidat aux élections législatives belges, qu'à Figlia et ses amis se sont séparés de Lemmi après le Convent du 20 septembre 1893, que les hauts-maçons américains ont lancé dans le monde entier leur voûte de protestation, que M. Margiotta a écrit son volume !... Oui, tout ça pour mettre quelques bâtons dans les roues de la candidature Goblet !...

Est-il ingénieux tout de même, cet enfant de la veuve !... Il ne veut pas qu'il soit dit qu'il est autre chose que trente-troisième... Patience, patience, ô suave Goblet ! Rira bien qui rira le dernier.

« 8° Il est faux que j'aie jamais écrit une ligne ou prononcé une parole pour le compte de votre soi-disant maçonnerie palladiste, qui, avec ses flammes d'enfer et son satanisme, n'a jamais existé que dans l'imagination de malheureuses hystériques ou de mystificateurs intéressés. »

Continue, ô Goblet, ne t'arrête pas en si beau chemin ; nie aussi le *Gennaïth-Menngog* et l'*Hymne à Satan*.

« 9° Il est faux que ma signature soit remplacée sur un document par un numéro quelconque. Je suis bien aise d'apprendre qu'en vertu de l'Alphabet des Mages d'Alexandrie mon nom est l'équivalent de 697 ; mais de pareils jeux de patience ne fonctionnent pas dans notre Maçonnerie. »

Eh bien, et le carré magique, ô Goblet ?... Et la pierre cubique ?... Ces casse-tête maçonniques ne sont-ils pas des jeux de patience ?... Ou bien, tout cela encore n'existe-t-il pas ?

« Si les secrétariats de nos deux rites portent respectivement la dénomination de M. Rian-Nedgrot et de M. Celpes, c'est une appellation qui a existé depuis leur fondation et qui n'a rien de commun avec la distribution de numéros à leurs membres. »

Tiens, tiens, Goblet avoue M. Rian-Nedgrot et M. Celpes ! Il n'était donc pas si mal renseigné que cela, M. Margiotta ?... Mais prends garde, Goblet de mon cœur, si tu entres dans la voie des aveux, tu trahis ; et alors, cou coupé, entrailles arrachées, cadavre ballotté par le flux et le reflux de la mer, cendres jetées au vent, brrrou !...

Ce n'est pas fini. Goblet en veut tout particulièrement au *Patriote*.

« Si nous nous refusons à imprimer les noms des humbles et des dévoués qui nous prêtent leur concours, c'est pour les soustraire aux persécutions dont vos amis ne manqueraient pas de les poursuivre dans la vie privée aussi bien que dans la vie publique, avec une absence de scrupules qu'atteste suffisamment votre campagne de calomnies contre les chefs. »

Ça, c'est une allusion à ce que le *Patriote* a fait connaître Lemmi dans toute sa splendeur. Publier le jugement correctionnel de Marseille, du 22 mars 1844, c'est persécuter Lemmi, c'est le poursuivre dans sa vie privée ; raconter ses tripotages dans l'affaire des tabacs et ses chantages appuyés par Crispi contre la Banque Romaine, c'est le persécuter dans sa vie publique.

Goblet termine en rectifiant une des citations de M. Margiotta; c'est la seule à laquelle il trouve à redire : donc, il courbe le front sous les autres. Encore, ce n'est pas que cette citation soit inexacte; elle est incomplète. « Un heureux hasard a voulu que j'aie sous la main ce *Bulletin du Suprême Conseil de Charleston*. Je l'ai donc ouvert à la page indiquée, et j'y ai trouvé la phrase... La citation est exacte, ou à peu près. » Il s'agit d'une réponse d'Albert Pike à Lemmi.

Bon! voilà qu'Albert Pike existait, et qu'il était de son vivant en correspondance avec Lemmi!... Et Goblet le reconnaît!... « Lemmi réclamait de Pike l'intervention de la Maçonnerie américaine pour obtenir l'abolition de la peine de mort dans la législation des États-Unis. » Il s'agissait, paraît-il, d'une italienne nommée Chiara Cignarale (sans doute, une sœur maçonnes), qui avait été condamnée à mort par le jury de New-York et en faveur de laquelle Lemmi intervenait. Mais Pike fut au grand regret de ne pouvoir rien obtenir de ses compatriotes, et c'est à ce propos qu'il écrivit la lettre dont M. Margiotta n'a extrait que trois lignes.

Notons-en trois de plus, parmi tout ce que Goblet cite, traduisant l'anglais à sa manière; peu importe. « Pour bien longtemps encore, il sera impossible d'unir (au lieu d'amener) les hommes ou même les francs-maçons dans le sentiment de l'inviolabilité de la vie humaine, ou dans l'opinion qu'en présence des plus grands crimes, il faut respecter la sainteté de la vie chez les pires des criminels. »

Goblet chicane et ne veut voir aucun double sens dans cette phrase. Si l'écrivain était Alphonse Karr, en vérité cela voudrait dire uniquement : « Pour supprimer la peine de mort, attendons que messieurs les assassins commencent. » Mais nous n'oublions pas que Pike fut chef de la secte qui a assassiné Pellegrino Rossi, William Morgan, etc., qui a eu, pendant de longues années, pour armes les bombes Orsini, qui fête comme héros les Monti, Tognetti, Agésilas Milano, etc., et dont l'un des derniers crimes les plus connus est l'assassinat de Garcia Moreno. Or, le même Pike traitait constamment les prêtres et les chefs d'État anti-maçons de « pires criminels ». Malgré le Goblet belge, nous savons lire entre les lignes d'Albert Pike.

* *

Mais c'est la fin de la lettre citée par Goblet qui est une perle, et c'était vraiment dommage que M. Margiotta l'eût oubliée.

La voici donc, d'après Goblet d'Alviella, grand lanceur de pavés d'ours ;

« Je vous retourne, écrit Pike à Lemmi, votre salut avec mon affection sincèrement fraternelle. *Puisse notre Père qui est au ciel vous avoir en sa sainte garde!* »

Décidément, Goblet est impayable. Il nie le Palladisme. Quel est donc ce *Notre Père qui est au ciel* dont parle le blasphémateur Pike écrivant à Lemmi, l'auteur du toast à Lucifer au banquet de Naples? Puisque ce ne peut être le Dieu des catholiques, quel dieu est-ce?

Allons, patriarche Goblet, vous avez perdu là une excellente occasion de laisser votre plume d'oie dans votre encrier.

J.-B. Vernay.

Dénégations maçonniques (1)

Il nous revient, de divers côtés, que la conversion de M. Domenico Margiotta, ex-33^e, a produit une grande émotion non seulement dans la maçonnerie italienne, mais encore dans celle de plusieurs autres pays. C'est ainsi qu'au récent Convent du Grand Orient de France, les délégués (imparfaits initiés) de diverses loges ont interpellé les chefs du rite français, et ceux-ci, pour les calmer et endormir leurs défiances, ont dû faire une déclaration solennelle, affirmant ne pas reconnaître l'autorité du grand-maître Lemmi. Il est vrai que, le lendemain, M. Margiotta démontrait publiquement que cette déclaration était une nouvelle imposture ; en effet, il établissait que le F.^{.i}. Armand Croissant, élu la veille par le Conseil de l'Ordre secrétaire général du Grand Orient de France, n'était autre que le représentant spécial de Lemmi auprès du même Grand Orient de France, c'est-à-dire le fondé de pouvoirs du grand-maître italien, dont le Conseil français de l'Ordre venait de jurer être tout à fait indépendant. Écrasés par cette riposte inattendue, les hauts-maçons de France se sont tenus coi.

Mais c'est surtout en Belgique que le désarroi dans la secte est à son comble. Ce pays est, on le sait, en pleine agitation électorale, et, parmi les candidats-députés, se trouve précisément M. le comte Eugène Goblet d'Alviella, qui est un des hauts-maçons palladistes sur lesquels portent les révélations de M. Margiotta. Imitant l'exemple de ses confrères du Grand Orient de France et s'inspirant de l'axiome sectaire, qui dit que « tout mauvais cas est niable », le F.^{.i}. Goblet d'Alviella se reconnaît seulement lieutenant grand commandeur du Suprême Conseil de Belgique et jure qu'il n'existe aucun lien entre son Suprême Conseil et celui des intrus du palais Borghèse ; lui aussi, il déclare solennellement, pour apaiser les réclamations des maçons-gogos belges, qu'il ne connaît pas le F.^{.i}. Lemmi, qu'il n'est nullement en correspondance avec lui et qu'il n'a jamais pris le mot d'ordre de ce personnage.

On le voit, M. Adriano Lemmi n'a pas de chance, depuis que son casier judiciaire a été mis au jour. Parmi les hauts-maçons de tous les pays du globe, c'est à qui le reniera, — du moins publiquement.

Malheureusement pour le F.^{.i}. Goblet d'Alviella, il est allé un peu trop loin dans les dénégations : il a nié l'existence d'une direction centrale de la franc-maçonnerie universelle ; il a opposé un démenti à l'ex-F.^{.i}. Domenico Margiotta, qui avait fait connaître que cette direction centrale, créée par le F.^{.i}. américain Albert Pike, s'était trouvée en fonctionnement à Charleston jusqu'au 20 septembre 1893, et que depuis cette date elle avait été établie à Rome par suite de certaines manœuvres de M. Lemmi (2). Ce démenti, par trop audacieux, retombe aujourd'hui sur le F.^{.i}. Goblet d'Alviella, à sa grande confusion. En effet, M. Margiotta, qui paraît décidément posséder un dossier bien complet, en sort une série de documents, tous plus probants les uns que les autres.

(1) Extrait du *Nouveau Moniteur de Rome*, n° daté du 7 octobre.

(2) Nous ferons remarquer en passant que la *Revue Mensuelle* et la *Franc-Maçonnerie démasquée* avaient fait connaître ces faits, dès l'an dernier. M. Margiotta a confirmé nos renseignements.

En voici un, par exemple :

« — Comment donc, écrit [M. Margiotta, s'adressant à M. Goblet, vous osez déclarer qu'il n'existe aucune solidarité, aucun lien entre votre Suprême Conseil de Belgique et la haute maçonnerie de Rome ! Vous osez dire publiquement cela, monsieur ?... Eh bien, vous avez un phénoménal aplomb !... »

« Moi, je vous réponds que votre Suprême Conseil et vous-même avez toujours eu un représentant spécial auprès de M. Lemmi, votre chef comme grand-maître du Souverain Directoire Exécutif avant le 20 septembre 1893 et votre pape maçonnique depuis lors. Certes, ce représentant spécial de votre vassalité remplit ses fonctions dans le plus grand secret ; c'est pourquoi vous vous croyez fort pour nier. Mais il est arrivé quelquefois qu'une maladresse a été commise, laissant transparaître la personnalité de votre représentant, et je vais vous en citer une pour confondre votre audace.

« C'était en 1889, à l'inauguration du monument élevé par la haute-maçonnerie de Rome au méprisable apostat Giordano Bruno. Le F. Philippe Varlet, votre représentant attitré auprès de Lemmi, lui présenta vos hommages à cette occasion, et Lemmi en fut tellement joyeux qu'il commit la maladresse d'insérer dans son bulletin officiel la lettre suivante, laquelle trahit le lien existant entre vous et lui, ce lien que vous osez nier.

« Or. de Bruxelles, le 14 décembre 1889 (E. V.) »

« Au Très cher Frère Philippe Varlet, 33^e, Grand Représentant du Suprême Conseil de Belgique à Rome.

« Très cher et très illustre Frère,

« Le Suprême Conseil de Belgique, dans sa séance du 29 novembre 1889, vous a voté des remerciements spéciaux pour avoir si bien interprété ses intentions en faisant inscrire le nom du Suprême Conseil de Belgique parmi ceux des Corps Maçonniques représentés à l'inauguration de la statue de Giordano Bruno (due au ciseau du Très Puissant et Très Eclairé F. Ettore Ferrari).

« Le Suprême Conseil de Belgique a assisté par la pensée à cette grande cérémonie à laquelle vous l'avez fidèlement représenté, et il est heureux, redites-le bien, de voir s'élever à Rome un monument durable affirmant les droits de l'homme au libre exercice de la raison, au libre examen et à la science libre, monument élevé autant à la gloire du martyr qu'à la honte de ses bourreaux.

« Par mandement du Suprême Conseil :

« GUSTAVE JOTTRAND, 33^e. »

« Voilà, continue M. Margiotta, la lettre que M. Lemmi a imprimée dans sa *Rivista della Massoneria Italiana*, volume XXI, année 1890-91, page 19, colonne 2. Il était heureux du dernier alinéa, et, pour le citer, il a inséré toute la lettre, sans penser à supprimer dans l'en-tête les neuf mots qui révèlent que le F. Philippe Varlet est le « grand représentant du Suprême Conseil de Belgique à Rome ». Et qu'est-ce que le F. Gustave Jottrand, signataire du balustre ? C'est votre propre secrétaire, monsieur Goblet d'Alviella ! C'est

le F. grand-chancelier Gustave Jottrand, secrétaire général du Suprême Conseil de Belgique, avocat à la cour d'appel, rue de la Régence, n° 55, à Bruxelles. Je le mets, lui aussi, au défi de nier cette lettre révélatrice. »

M. Margiotta multiplie ainsi les preuves accablantes, qui convainquent irréfutablement de mensonge le F. Goblet d'Alviella. Si celui-ci a pensé tromper les catholiques belges, voilà sa candidature bien malade.

Au sujet de la direction centrale (d'abord à Charleston) de la franc-maçonnerie universelle, direction parfaitement reconnue et subie par le Suprême Conseil de Belgique, M. Margiotta cite un fait tout à fait caractéristique.

En 1884, au lendemain de l'Encyclique *Humanae Genus*, le F. Goblet d'Alviella reproduisait le document pontifical dans le *Bulletin des Travaux du Suprême Conseil de Belgique*, n° 27 ; puis, à la suite, il publiait à titre de réponse... quoi ?... 1^o l'encyclique maçonnique du 1^{er} août 1884 du très vénéré patriarche Albert Pike, parlant au nom de la franc-maçonnerie universelle et vomissant mille blasphèmes contre Dieu et les saints et mille injures contre Léon XIII et la Papauté ; 2^o un article de Lemmi, dans le même sens, extrait du n° d'octobre de la *Rivista della Massoneria Italiana*.

Et voilà comment le Suprême Conseil de Belgique n'a jamais reçu le mot d'ordre ni d'Albert Pike ni de Lemmi !...

Enfin, M. Margiotta rappelle au F. Goblet d'Alviella une lettre officielle de son secrétaire Jottrand, datée de Bruxelles le 2 juillet 1888, insérée dans l'annexe n° 6 de ladite année du *Bulletin officiel du Suprême Conseil de Charleston*, page 32. Dans cette lettre, adressée au patriarche suprême grand-maître Albert Pike, le secrétaire de M. Goblet d'Alviella fait l'éloge de la haute direction américaine et reconnaît ses merveilleux effets en Belgique, grâce, dit-il, « aux engagements mutuels librement consentis, qui nous lient les uns aux autres, et que votre science, votre incessant travail et votre loyauté consolident dans nos cœurs. »

Il est à présumer que le F. Goblet d'Alviella trouvera suffisante la dose de citations authentiques que M. Margiotta vient de lui servir, et que, imitant prudemment ses confrères du Grand Orient de France, il gardera le silence désormais.

Cette magistrature volée de bois vert administrée par le haut-maçon converti à ceux de ses ex-frères qui ont eu le cynisme de nier, montre bien le peu de valeur des démentis de la secte. On sait, du reste, que ces gens-là n'ont même, il n'y a pas longtemps, de s'occuper de politique dans leurs loges ; aussi, un franc-maçon parlant comme franc-maçon et s'adressant au public, ne doit jamais être cru. Est-ce que, dans la maçonnerie, tout n'est pas mensonge, depuis la première initiation jusqu'aux derniers mystères ?

Les révélations de M. Margiotta sont donc des plus précieuses, et l'on ne saurait trop les propager. Il est certain qu'elles mettent la débâcle dans l'armée de Satan : jamais les chefs n'ont assisté à pareille mutinerie de leurs troupes, et cela se comprend sans peine. La masse des francs-maçons se compose de naïfs ; or, ceux-ci sont peu flattés d'apprendre qu'ils sont dupes et exploités au profit de

quelques aigrefins. De là, ces démissions dont se lamentent les Goblet d'Alviella et autres parfaits initiés. On a vu que, même aux dernières réunions de Milan, il y a eu des réclamations violentes. La maçonnerie se désagrègera d'autant plus promptement, qu'on connaîtra mieux dans le public et dans les simples loges les intrigues des triangles directeurs.

A cet égard, M. Margiotta remplit courageusement ses devoirs de converti et mérite des encouragements. Réconcilié avec l'Eglise, il a été absous de son erreur passée ; mais les catholiques lui doivent leurs prières, afin de lui obtenir de Dieu la grâce de la persévérance.

Quelques personnes nous ont écrit pour nous demander si sa conversion était sincère. A cette question délicate sur M. Margiotta, nous ne pouvons que répondre : « Ceci est un secret entre sa conscience et Dieu ». Toutefois, il nous est permis de constater que nous n'apercevons aucun avantage humain à la conduite présente de l'ex-haut-maçon : sa rupture avec la secte lui vaut des haines, qui ne désarmeront pas de sitôt ; à raison de l'omnipotence maçonnique en Italie, il a été obligé de s'expatrier. Enfin, sa meilleure référence est celle de Mgr Fava, le vaillant évêque de Grenoble, qui l'a dirigé pendant sa retraite, après sa conversion, et qui ne lui aurait certainement pas écrit, pour la publier, la belle lettre que nous avons reproduite, s'il n'avait pas été convaincu de son complet retour au bien. G. A.

AU PIED DU MUR

Enfin, voici la solution que M. Margiotta vient de proposer à M. Goblet d'Alviella pour terminer leur débat et faire la lumière :

Londres, le 8 octobre 1894.

Monsieur le directeur du *Patriote*
à Bruxelles.

M. Goblet d'Alviella s'étant fait le champion de la haute-maçonnerie pour nier hardiment son existence supérieure à tous les rites et son organisation internationale sous la direction actuelle de M. Adriano Lemmi, il y a lieu, à mon avis, de le mettre au pied du mur et de provoquer un débat public, avec une sanction sérieuse, afin que tout le monde sache bien désormais qui dit la vérité et qui ment.

Puisque le Patriarche Emérite de la haute-maçonnerie belge s'est avancé, maintenant il n'a plus le droit de reculer.

Les dénégations de M. Goblet peuvent se résumer comme voici :

« D'abord, — je nie que la Maçonnerie belge manque d'indépendance absolue ; je nie qu'elle ait, d'une façon quelconque, à s'incliner devant une autorité maçonnique étrangère quelconque ; je nie qu'elle soit dirigée ou influencée, directement ou indirectement, par un pouvoir maçonnique extra-national, quel qu'il puisse être.

« Ensuite, — je nie cela, et il faut me croire, parce que je déclare qu'il en est ainsi, et que

« M. Margiotta ne pourra pas prouver le contraire. »

Les dénégations de M. Goblet étant ainsi condensées, je me fais fort d'obliger M. Goblet à capituler et à reconnaître publiquement qu'il a menti en niant.

Pour cela, je mets en avant *trois propositions*, chacune bien distincte des deux autres, mais toutes trois liées ensemble et ne pouvant être séparées.

Sur chaque proposition, j'offre un enjeu de 10.000 francs, et M. Goblet d'Alviella devra, en même temps que moi, consigner pareille somme.

Un jury de trois membres sera constitué, ne comptant dans son sein ni franc-maçon ni aucun de ces catholiques que la franc-maçonnerie qualifie de cléricaux ; c'est-à-dire, il se composera de personnes notoirement neutres et acceptées par les deux parties. Ainsi, je déclare dès à présent accepter, dans ce comité d'arbitrage, un socialiste probe et loyal, nullement suspect de cléricisme, mais aussi nullement acquis à la franc-maçonnerie. On pourra trouver facilement deux autres arbitres d'une indépendance reconnue.

Première proposition

Je dis et soutiens que M. Goblet d'Alviella ne doit pas être cru, parce qu'il parle en franc-maçon et dans l'intérêt de la maçonnerie.

Je prétends prouver que, lorsqu'un franc-maçon parle comme un franc-maçon et en s'adressant au public profane, sa parole n'est pas l'expression de la vérité.

Je ferai cette preuve en établissant *cent mensonges maçonniques publics* sur des faits passés. C'est-à-dire : je prendrai des déclarations publiques officielles de la franc-maçonnerie, tant de Belgique que d'autres pays (le principe maçonnique étant le même partout, ainsi que l'a dit M. Goblet dans son toast à la fête solsticiale de juin 1884), et, *par cent exemples différents*, basés sur des faits faciles à constater par la vérification des documents maçonniques que j'indiquerai et se trouvant entre les mains mêmes de la partie adverse, je prouverai que les francs-maçons ayant fait ces déclarations ont *cent fois menti*.

Si le jury déclare que ma preuve n'est pas cent fois faite sur ce premier point, mes 10.000 francs appartiendront à M. Goblet d'Alviella.

Si au contraire les arbitres se prononcent pour moi, M. Goblet aura perdu ses 10.000 francs.

Deuxième Proposition

Le Suprême Conseil de Belgique, dont M. Goblet d'Alviella est le lieutenant grand commandeur, pratique le Rite Ecossais Ancien Accepté.

Je dis et soutiens que la Maçonnerie belge, en tant que maçonnerie pratiquant l'Ecossisme, a au-dessus d'elle un pouvoir exécutif secret, aux décisions duquel elle est obligée de se soumettre.

Je dis et soutiens, contrairement à M. Goblet d'Alviella, que ce pouvoir supérieur n'est pas belge, qu'il est extra-national ; et j'indique quel il est et où il réside : c'est le Suprême Conseil de Lausanne (Suisse).

Je dis et soutiens que, par exemple, en cas de contestation quelconque touchant les questions

d'ordre général du Rite Ecossais, le Suprême Conseil de Belgique n'est pas libre de trancher la question en litige, même si la Maçonnerie belge est personnellement en cause, mais qu'il est contraint de la faire trancher par le Pouvoir Exécutif secret siégeant à Lausanne ; j'ajoute que, lorsque le souverain commandeur grand-maître de Lausanne, assisté de ses officiers du Suprême Conseil Suisse, a prononcé dans l'espèce à lui soumise, le Suprême Conseil de Belgique est obligé de s'incliner, *d'obéir, quoiqu'il lui en puisse coûter*, sous peine de voir tous les Suprêmes Conseils du globe rompre avec lui et toutes les loges de rite écossais se fermer devant les visiteurs membres de la Maçonnerie belge.

Si le jury déclare que j'ai fait la preuve de cette subordination du Suprême Conseil de Belgique au Suprême Conseil Suisse et de ce que celui-ci est vraiment le Pouvoir Exécutif secret commandant à toute la Maçonnerie de rite écossais sur les questions d'ordre général, M. Goblet aura perdu son second enjeu de 10.000 francs.

Si au contraire je succombe sur ce second point, d'après la déclaration du jury, mes deuxièmes 10.000 francs appartiendront à M. Goblet.

Troisième Proposition

A M. Goblet d'Alviella, qui ose dire qu'il ignore le Palladisme (dont il est grand-maître provincial pour la juridiction du Lotus 55), je prouverai, devant les arbitres, combien son mensonge est audacieux sur le troisième point.

Non seulement la Maçonnerie belge, à raison de son écossisme, est la subordonnée du Suprême Conseil de Lausanne ; mais encore, en dehors de la question spéciale de rite et comme n'importe quelle maçonnerie, elle est, par le fait de l'organisation intérieure et supérieure des Triangles, la vassale et la sujette du Suprême Directoire Dogmatique de la franc-maçonnerie universelle, lequel était établi à Charleston jusqu'au 20 septembre 1893 et est établi à Rome (au palais Borghèse) depuis lors.

Ainsi, contrairement aux affirmations de M. Goblet, la Maçonnerie belge est *deux fois subordonnée, et de deux façons différentes, à une Maçonnerie étrangère*.

Il est vrai que, sur ce troisième point, mon contradicteur est fortifié par toutes les habiles mesures de précaution prises pour pouvoir cacher l'existence du Rite Suprême, même à ceux des membres des hauts-grades des rites officiels à qui la dernière initiation n'est pas donnée. En effet, les créateurs du Rite Suprême, les FF. Albert Pike et Giuseppe Mazzini, hommes très experts en organisations secrètes, ont mis en œuvre leur imagination féconde et leur intelligence machiavélique pour multiplier tous les obstacles possibles de nature à entraver et dérouter les investigations. Aussi, des documents purement palladiques ne paraîtraient rien prouver, parce que c'est expressément voulu qu'ils ne ressemblent pas aux documents maçonniques, qu'ils sont scellés de sceaux qui n'ont rien de particulièrement maçonnique, qu'ils sont presque tous signés de nombres ou de pseudonymes conventionnels, cabalistiques ou même extravagants, au lieu des noms véritables.

M. Goblet, devant les arbitres, aurait beau jeu pour dire : « Tout cela, c'est une farce. »

Cependant, et malgré ces difficultés, j'affirme que je le confondrai également sur le fait de la haute-maçonnerie palladique ; et je prouverai ce que je soutiens, en m'appuyant même sur certains documents émanant du Suprême Conseil de Belgique ou en sa possession.

Pour expliquer sommairement comment j'entends faire ma preuve, voici seulement deux exemples :

1° Tandis que, dans la plupart des pays, les FF. jugés dignes de la parfaite initiation sont choisis seulement à partir du grade de Kadosch (30^e degré) parmi les membres des Aréopages, en Belgique, où le Palladisme est depuis longtemps très développé, on les choisit même à partir du grade de Rose-Croix (18^e degré) parmi les membres des Chapitres. C'est pour cela qu'on rencontre beaucoup de brefs (diplômes) de Roses-Croix belges portant cette formule : *A la gloire du Grand Architecte de l'Univers, de l'orient de l'Univers, PAR LES NOMBRES 77 A NOUS SEULS CONNUS*. Eh bien, 77 est un des nombres palladiques, et je mets M. Goblet d'Alviella au défi de l'expliquer d'une manière uniquement maçonnique, c'est-à-dire de donner une explication d'écossisme pur et simple.

L'explication vraie, la voici : — Le nombre 77 est nombre sacré, parce qu'il est le produit de la multiplication de 7, nombre sacré, par 11, nombre sacré. Le nombre 7 est sacré, parce qu'il est le total du nom ineffable du Grand Architecte de l'Univers, qui est en sept lettres (*Lucifer*, nom révélé seulement dans les Triangles). Le nombre 11 est également nombre sacré luciférien, parce que cabalistiquement il représente l'En-Soph et les dix Séphiroth, dont les incarnations maçonniques sur terre sont le Souverain Pontife de la franc-maçonnerie universelle et les dix Patriarches composant le Sérénissime Grand Collège des Maçons Émérites (parmi lesquels M. Goblet d'Alviella est le *Malkhuth*, depuis le 29 septembre 1893). Enfin, le nombre 77 est trois fois sacré, parce qu'il est le nombre de la Hiérarchie Céleste, selon le *Livre Apudno*. C'est en l'honneur de ce nombre que la juridiction suprême de la haute-maçonnerie est divisée en 77 Provinces Triangulaires.

M. Goblet d'Alviella aura à produire, devant les arbitres, les diplômes imprimés que le Suprême Conseil de Belgique décerne aux Roses-Croix belges. On constatera que ces documents portent la formule ci-dessus, et nous verrons si M. Goblet d'Alviella pourra en donner une explication autre que celle que je viens d'indiquer.

2° A chaque Suprême Conseil, il y a le Livre d'Or double, où sont inscrits et matriculés tous les FF. qui ont été initiés à un grade supérieur à celui de Maître (3^e degré). Un exemplaire du Livre d'Or du Suprême Conseil est déposé entre les mains du souverain commandeur grand-maître, et l'autre est confié au grand chancelier grand secrétaire qui le tient à jour. Ce registre est en double, sous prétexte qu'il faut parer à un accident possible de destruction, par incendie ou autrement. La vérité, c'est que l'un des deux registres, qui paraît semblable à l'autre aux yeux des imparfaits

initiés, sert à marquer, parmi les membres des grades supérieurs au Maître, ceux qui sont en outre palladistes.

En effet, il peut arriver qu'un commandeur grand-maître de Suprême Conseil ne soit pas palladiste, et cela est arrivé. Le F. Batchelor, qui succéda à Albert Pike au Suprême Conseil de Charleston, n'était pas palladiste, et d'autres FF. du même Suprême Conseil l'étaient, quoique moins importants en écossisme. En Belgique, par exemple, le F. De Mot n'est pas palladiste, et le F. Goblet d'Alviella l'est. Mais, d'autre part, toujours les palladistes qui sont au sein d'un Suprême Conseil unissent leurs influences pour faire nommer grand secrétaire l'un d'eux; toujours, je le répète, le grand chancelier grand secrétaire d'un Suprême Conseil reconnu par la Mère-Loge du Monde est un palladiste.

Et voici à quel signe un Inspecteur Général du Palladium en mission permanente reconnaît sur le Livre d'Or n° 2 du Suprême Conseil qu'il visite, les hauts gradés du rite qui appartiennent secrètement aux Triangles : — Si le grand secrétaire qui inscrit les noms a une écriture *penchée*, il marque les palladistes en faisant *droite* une des lettres d'un des prénoms, une lettre quelconque au hasard, celle qui se prôtera le mieux à ne pas faire remarquer cette légère différence, laquelle passera inaperçue pour tout frère ignorant ce signe secret. Si le grand secrétaire a une écriture *droite*, il fait une des lettres légèrement *penchée*. Comme on le voit, c'est très simple, mais c'est fort caractéristique; et maintenant, M. De Mot pourra connaître quels sont ses collègues et ses subalternes qui ont reçu une lumière plus complète que la sienne.

M. Goblet d'Alviella aura à produire devant le jury le Livre d'Or n° 2 du Suprême Conseil de Belgique. Les arbitres, ainsi prévenus, constateront qu'un certain nombre de noms sont inscrits de la façon particulière que je viens d'indiquer; et nous verrons si M. Goblet d'Alviella pourra donner une autre explication, reconnue satisfaisante, de ce genre d'inscriptions si légèrement dissimulables, mais non fortuitement.

Je me réserve de guider les arbitres, pour leur faire faire d'autres constatations, *toujours avec les documents mêmes du Suprême Conseil de Belgique*, afin qu'on ne puisse pas prétendre que j'apporte aux débats des preuves fantaisistes.

Et si la conviction du jury est également faite sur ce troisième point, comme sur les deux précédents, M. Goblet d'Alviella aura perdu son troisième enjeu de 10.000 francs.

Si au contraire les arbitres déclarent ne pas être convaincus, mes troisièmes 10.000 francs seront à M. Goblet d'Alviella.

Je m'en rapporte à vous, Monsieur le directeur du *Patriote*, pour la désignation des trois jurés à choisir parmi des personnes inaccessibles au soupçon de partialité. Sur le choix, il vous sera aisé de vous entendre avec M. Goblet d'Alviella, s'il accepte mon défi et consent à faire la triple expérience publique que je propose.

Une fois que vous serez d'accord tous deux et que les arbitres auront été, de part et d'autre, reconnus comme observant une neutralité absolue

dans ce litige, je me rendrai à Bruxelles, et les séances du jury pourront commencer aussitôt. J'ajoute que je serai accompagné et assisté d'une personne, dont la présence ne pourra pas manquer de causer plus de surprise que de plaisir à M. Goblet d'Alviella.

Pour la première proposition, il faudra peut-être plus d'une séance, à moins que les arbitres se déclarent suffisamment éclairés, avant que j'aie convaincu cent fois la franc-maçonnerie de mensonge flagrant sur des faits passés. Pour chacune des deux autres propositions, une seule séance suffira.

Il doit être bien entendu que rien ne sera tenu caché de ce qui sera démontré au cours de ces séances; quant à moi je ne crains pas le grand jour, en tout ce que j'ai à dire et à prouver. Le triple verdict devra être rendu publiquement; et les journaux des divers partis pourront avoir des représentants, afin de publier ce qu'ils jugeront utile en fait de preuves pour ou contre apportées par M. Goblet d'Alviella et moi.

Certain de gagner hautement la partie sur les trois points, j'abandonne d'avance à l'Assistance publique de Bruxelles les 30.000 fr. conquis à M. Goblet d'Alviella. Quant à lui, s'il se croit sûr de me confondre, il ne doit pas hésiter à prendre le même engagement au sujet de mon enjeu. De cette façon, la lumière sera faite, et, quel que soit le vaincu, les pauvres auront le bénéfice du débat.

Veuillez agréer, Monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments dévoués et mes empressées salutations.

PROF. COMM. **Domenico Margiotta.**

P. S. — Je prie les journaux antimaçonniques d'autres pays de vouloir bien reproduire ma lettre; car ce qui est vrai pour la Belgique est vrai partout. Les révélations, ainsi provoquées par l'impudent et maladroit démenti de M. Goblet d'Alviella, s'appliqueront en tout à la Maçonnerie des divers pays.

D. M.

LE MIRACLE

Les forces réunies de l'impiété livrent, en cette fin de siècle, un assaut furieux à la Religion.

Le matérialisme a pris surtout à tâche de ruiner dans les âmes toute idée de Dieu, en établissant l'impossibilité du miracle. Et, dans les réunions, dans la presse, dans le livre, cette thèse, — de l'impossibilité du miracle, — est ardemment développée et audacieusement soutenue.

L'abominable livre de Zola sur Lourdes est le dernier écho de cette lutte acharnée de l'erreur contre l'éternelle vérité.

A d'aussi violentes attaques, il fallait une vigoureuse riposte qui ne laissât rien subsister des sophismes accumulés contre la possibilité du miracle.

Cette réponse, M. l'abbé Gondal, l'éminent professeur de théologie au Séminaire de Saint-Sulpice, vient de la donner dans son dernier ouvrage sur le miracle (1).

1° Que faut-il entendre exactement par miracle ?

(1) *Le Miracle*, par l'abbé Gondal, professeur de théologie au Séminaire de Saint-Sulpice. Paris, Roger, 2 francs.

2° Ainsi entendu, le miracle est-il possible ?

3° S'il se produit, peut-on le constater avec certitude ?

4° Bien constaté, que prouve-t-il ?

Telles sont les principales divisions de ce livre, qui est un ouvrage de philosophie et même de métaphysique et qui a la prétention, d'ailleurs très autorisée par le nom de l'auteur, de tenir tête aux incrédules du jour, de leur disputer le terrain pied à pied, et de les enfermer sans issue. De là, un vaste ensemble d'arguments qui font de ce livre comme une sorte de forteresse inattaquable tandis qu'elle jette de tout côté ses explosifs ; pour notre part, nous sommes émerveillé de cette immense batterie.

S'il faut de l'attention, quand on s'y est appliqué un peu, on est bien récompensé de sa peine, car on comprend toujours. C'est l'avantage de la méthode démonstrative. Elle définit, divise, prouve séparément chaque membre de la division. Elle avance d'un pas lent et un peu uniforme, mais ferme, droit, continu. On est en quelque sorte porté sans effort dans les galeries rectilignes du sujet. Cela est net et franc, et on n'en est jamais à à chercher sa route.

Et d'abord les définitions sont très belles, et peut-être la meilleure partie de l'ouvrage. Elles ne sont pas analysées mot pour mot, selon la vieille méthode, qui est lourde et sent l'école, mais simplement énoncées en des termes de la langue commune, et accompagnées, selon le besoin d'un petit cortège de propositions explicatives, qui les nuancent et les précisent ; le tout clair, exact, simple et vif, à la française.

Les distinctions sont fines, ingénieuses, mais toujours fondées sur des différences réelles quoique très déliées. On rencontre, en ce genre, des nouveautés, très heureuses dans le livre de M. Gondal.

La langue n'est pas tout à fait comme nous l'aurions cru. Quand on a entendu parler M. Gondal, on garde le souvenir d'une éloquence fraîche, gracieuse, et où dominent les beautés de l'imagination.

Dans le *Miracle*, il y a peu de ces sortes d'ornements, soit que le sujet ne le comportât pas, soit que l'auteur ait voulu les écarter à dessein, en songeant au lecteur incrédule qui jetterait le livre avec dédain, s'il pouvait seulement y surprendre une faiblesse. Mais ils sont compensés par d'autres qualités non moins estimables : la précision, une précision élégante qui contente à la fois la raison et l'oreille, et qui, se soutenant dans tout l'ouvrage, finit par charmer autant qu'elle instruit ; une pureté irréprochable ou autrement une connaissance parfaite des lois de la langue ; une fermeté qui ne s'écarte pas d'une ligne et enfin un je ne sais quel feu de lutteur décidé qui anime et échauffe toutes ces pages nécessairement un peu abstraites et fait entendre dans tout le livre comme une clameur de guerre : *bellicum sonat*.

Déjà le signal d'alarme a retenti dans la préface : « Plus de miracle, tel paraît être l'unique mot d'ordre de l'armée rationaliste... ils nous assiègent ; ils chantent victoire... Debout, chrétiens ! tous aux remparts, tous dans la mêlée ; le cœur ferme, et la tête haute, c'est le devoir ».

Tout le livre est un peu dans ce style enflammé ;

même quand il discute sur les choses les plus épineuses, M. Gondal a encore l'air d'un athlète qui se bat. Et ces façons lestes et vives de poser la discussion ou de la clore ont l'air de coups d'épée donnés en pleine poitrine : « Sans les explications qu'on va lire, notre définition prêterait à l'équivoque. Cherchons la lumière. — Troublait-elle, en quelque façon, le travail bienfaisant du meunier et du boulanger ? Nullement. — Les lois du monde sont nécessaires. Est-ce vrai ? — Les choses ne sont que ce qu'il plaît à Dieu qu'elles soient. Il est le maître. — Quel misérable sophisme. Voyez plutôt, etc., etc. » Il serait facile de multiplier ces exemples. Partout se trahit la même fierté ardente du lutteur qui mène rondement son adversaire, parce qu'il se connaît sûr de ses moyens et maître de la victoire.

En résumé, livre excellent, fortement pensé, vigoureusement écrit, qui fait honneur à la fois à la religion et aux lettres.

P.-M. P.

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

MUSULMANES

DANS L'AFRIQUE DU NORD

CHAPITRE III

Soufisme. — Extases et Visions

(Suite)

Nous ne nous arrêterons pas à réfuter les erreurs de doctrine ; on voit que c'est une anecdote musulmane où tout est musulman ; mais nous doutons qu'on puisse faire d'une manière plus piquante et plus pittoresque la critique du Soufisme. Tout homme de sens doit comprendre ce qui se passe dans un pauvre cerveau humain déjà affaibli par la chaleur et les souffrances de toutes sortes, qui doit dans une même journée répéter sans cesse la même phrase, passer dans le jeûne et le recueillement le plus profond chacune de ses journées, et chasser loin de son esprit la moindre distraction qui pourrait le détacher de Dieu. Que penseraient, nous le demandons, non pas les directeurs de séminaires, mais les médecins, de cette contention d'esprit ? Et qu'on ne dise pas que nous exagérons. Plus loin, quand nous indiquerons ce que chaque adepte doit réciter par jour, nos prêtres catholiques s'estimeront heureux d'être nés sous le régime vraiment libéral de Jésus-Christ, et nous autres laïques, nous trouverons que vraiment le joug de Notre-Seigneur est bien doux en comparaison de celui que le démon impose à ses adeptes.

Les derwiches, fakirs, khouans, peu importe le

nom sous lequel on les désigne (1), quoique cependant entre ces mots il y ait une différence, sont-ils vraiment favorisés d'apparitions, d'extases ? Le démon déguisé en ange de lumière leur apparaît-il quelquefois pour leur dévoiler l'avenir ou leur tracer leur ligne de conduite ? Avant de répondre, nous devons auparavant faire remarquer que celui qui voudrait entreprendre dans les sociétés secrètes musulmanes les explorations que le Dr Bataille a opérées dans la franc-maçonnerie universelle, ne s'en tirerait pas à aussi bon compte. Nous ne voulons pas dire que sa vie fut plus exposée dans la capitale des Snoussya que dans un des temples de la San-ho-hei ; mais nous soutenons que le premier pas à faire doit être un pas sur la croix, et nous avouons que, malgré tous les désirs que nous ayons eus d'arriver à cette fin, nous n'avons pu sacrifier la foi du chrétien et du français. Simple laïque, je conserverai, je l'espère avec la grâce de Dieu, jusqu'à mon dernier soupir, la grâce de mon baptême, et plus de dix ans en Afrique n'ont pas pu diminuer la ferveur de ma foi.

De nos jours, Dieu semble avoir apaisé sa colère contre les fils de Cham : un nouveau jour semble luire sur le malheureux continent noir. Peut-être Dieu permettra-t-il bientôt que les mystères qui se passent dans cette terre maudite soient mis à découvert. Et pourquoi n'arriverait-il pas pour ces sociétés ce qui est arrivé pour la franc-maçonnerie ? Il y a trente ans, connaissait-on la dixième partie de ce qu'on sait maintenant, avant que Léo Taxil et le Dr Bataille eussent enfin levé le voile ? Nous savons que des Français peuvent être initiés aux sociétés secrètes musulmanes ; nous savons qu'avec des *métaux* on peut visiter les diverses zaouia des différents ordres ; nous savons que des Français y ont pu pénétrer. René Caillé aussi a pu faire sans danger le parcours de Saint Louis (Sénégal) à Tanger ; mais nous ne croyons pas qu'il soit possible de le faire sans renier sa foi. Les Arabes forceront toujours à répéter la formule : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète » ; prononcer cette formule est une vraie apostasie, et quand on ne la prononcerait que de la bouche, les Musulmans nous considéreraient toujours comme des apostats, comme des vrais croyants. Même en prononçant cette formule, ne croyons pas que

tout khouan puisse visiter et fouiller dans tous les rituels. Plus tard, quand nous parlerons des Snoussya, nous montrerons toutes les précautions qui sont prises.

Pour moi, je suis convaincu que vraiment les Khouan qui pratiquent fidèlement les observations de leur ordre sont favorisés de visions et d'extases. Tous les ordres, en enrôlant des sujets, leur promettent cette faveur ; et il serait étonnant que cette promesse ne fût pas réalisée, et que les adeptes s'accrussent à ce point. Sans doute, au commencement, ce ne sont point de vraies visions, ce sont plutôt des hallucinations ; nous croyons tout dire en un mot, en disant que les pratiques religieuses des Khouan doivent nécessairement et infailliblement produire dans l'esprit et l'imagination le même effet que l'opium dans le cerveau de ceux qui s'y adonnent.

J'ai admiré dans le docteur Bataille la description qu'il fait des danses au Dahomey et ce qu'il nous a dit des derviches, tourneurs et hurleurs de Constantinople. Ne croyons pas que ce que dit le docteur s'applique seulement aux derviches turcs : pour peu qu'on ait habité l'Afrique du Nord et séjourné dans les tribus où l'Européen n'a encore fait que de rares apparitions, on s'aperçoit bien vite de l'action dissolvante et de l'influence néfaste qu'ont sur les individus les cérémonies et fêtes de la religion musulmane.

C'était au mois d'août. Tous ceux qui ont parcouru ou habité l'Algérie et la Tunisie savent quelle chaleur règne dans la contrée à cette époque. De neuf heures du matin à quatre heures du soir, le thermomètre marque ordinairement de 25 à 30 degrés dans les endroits les plus frais des maisons européennes, et il n'est pas rare de voir dans la rue le thermomètre monter jusqu'à 35 et 40 degrés, surtout dans les villages arabes, où les rues sont de véritables entonnoirs. On devine toute l'influence de ce climat sur le système nerveux, et combien a été sage Mahomet le jour où il proscrivit l'usage des liqueurs fortes. On célébrait la fête du Mouled ou anniversaire de la naissance du Prophète. C'était la première fois que je passais cette fête dans un village presque exclusivement composé de musulmans. Toute la journée fut calme ; comme les jours ordinaires, personne ne se montra dans les ruelles ; mais le soir, à peine le soleil avait disparu derrière l'horizon, que peu à peu la foule s'amassa au souk ou lieu du marché. Tous arrivaient lentement, et nonchalamment ; leur figure portait l'empreinte de la fatigue, et leurs paupières enflées semblaient réclamer le sommeil. Ne cherchez pas dans ces hommes abrutis par les excès, pourris par les passions, beaucoup d'expansion dans la conversation, et un Français s'ennuie vite avec eux s'il se respecte ; quelques monosyllabes, plus ou moins gutturaux, sortirent seuls de leur poitrine, et ils s'asseyaient sur les bancs de pierre du souk, enveloppés toujours de leur burnous. Quand la foule fut assez nombreuse, j'entendis un premier coup de tam-tam, et alors toutes les voix commencèrent en cadence à réciter la fatiha, ou première sourate du Coran. Il faut entendre ce chant monotone pour

(1) Ces trois mots sont presque synonymes, et le vulgaire ne met pas de différence : fakir et derwiche ont le même sens, l'un en arabe, l'autre en turc, et signifient tous deux « pauvre ». Khouan est le pluriel du mot khon qui signifie frère, affilié à une même congrégation. Il y a donc une différence. En Algérie et en Tunisie, on distingue aussi le derwiche du khouan. Le derwiche est l'homme qui a un tic, ne fait rien comme les autres, vit dans la saleté la plus dégoûtante ; le derwiche joue dans les villages arabes le rôle des fous à la cour du roi de France. On jugera de leur influence par ce fait. J'étais un jour dans un village arabe, non loin de Tunis ; le cheikh (c'est-à-dire le premier citoyen) m'invita à venir prendre le café avec lui. Je m'y rendis ; tandis que le kachouadji eut rempli nos petites tasses en porcelaine, je vis approcher un individu tout déguenillé ; on se demandait quelle était l'étoffe primitive de son burnous ; sans rien dire, il prend la tasse du cheikh, déguste promptement le café, qu'il avale brûlant. Je trouvais cet individu tout à fait impertinent, et je me promettais bien de n'être pas aussi facile que le cheikh, si ce malpropre individu essayait seulement de toucher ma tasse ; il s'en alla réclamant encore deux karonbes (environ huit centimes), et le cheikh les lui donna aussitôt. C'est un derwiche, me dit-il, quand l'autre se fut éligné. *Ab uno disce omnes* : sales, dégoûtants, vivant aux dépens d'autrui, prenant quand ils ne donnent pas, gens toqués ; voilà les derwiches.

s'en faire une idée. Pendant plus de trois heures, ils crièrent tous, à tue-tête, ces cinq ou six versets de leur livre sacré : tantôt la voix montait et arrivait au point le plus aigu que peut atteindre une voix humaine; tantôt elle descendait presque subitement au grave. Qu'éprouvé-je pendant ces longues heures? J'étais à peine à cinquante mètres du lieu de la scène, et je trouvais bien longues ces heures d'insomnies. Je souffrais non pas tant du bruit, que de cette modulation qui mettait mon imagination en surexcitation, me plaçait dans un état menteur; non, je ne puis dire ce que j'ai senti. Une seule chose dans ma vie m'a paru se rapprocher de ce que je sentis alors; vers l'âge de 12 ans, j'eus le délire pendant quatre jours: pendant ces trois heures, je croyais être dans le délire. Quelle influence néfaste et désastreuse ne devait pas avoir cette musique dissolvante sur ces pauvres Arabes, dont l'imagination, chez la plupart d'entre eux, est surexcitée par le haschich, et dont beaucoup pensent que, si Mohammed a défendu de boire des liqueurs fermentées, il ne faut pas comprendre dans cette catégorie l'alcool et ses accessoires et surtout l'absinthe.

Nous nous sommes étendu à dessein sur ce sujet; car, pour nous, le Soufisme est la base et l'âme de toutes les sociétés secrètes : nous avons cité plus haut les paroles du cheikh Snoussi, que toutes les sociétés musulmanes se rattachent aux Djenidya. Le Soufisme apporta à l'Islam la philosophie malsaine de l'Inde, laquelle sut admirablement s'adapter à l'indolence du peuple arabe, tout en favorisant grandement son amour du merveilleux. Pouvoir jouir de visions, d'extases, avoir commerce avec les esprits supérieurs, et même avec Dieu, n'est-ce pas le plus grand désir de l'arabe? Il se voit entouré de la vénération de ses concitoyens, qu'il fascine en opérant des prodiges; et il devient, dans sa solitude où viennent le consulter les grands de la tribu, l'homme le plus influent et le plus célèbre de la contrée. Tandis, en effet, que l'extatique véritable, favorisé des dons de Dieu, vit dans la plus grande humilité, l'extatique diabolique au contact de l'ange révolté seul redouble son orgueil.

Nous allons essayer pour notre part de pénétrer dans cet antre de Satan. Certes, nous ne dirons pas le dernier mot; mais ce que nous dirons fera soupçonner toutes les pratiques sataniques auxquelles se livrent les affiliés. Avoir fait tourner les yeux de quelques hommes éclairés vers cette partie de la terre, avoir soulevé un coin du voile qui couvre les mystères de Satan, c'est pour nous tout ce que nous voulons et désirons. Nous avons lu quelques livres sur la franc-maçonnerie; nous avons suivi attentivement le Dr Bataille : nous n'avons encore rien trouvé d'aussi clair, d'aussi explicite sur les apparitions dont peuvent être favorisés les affiliés aux sociétés secrètes et les moyens de les obtenir.

Nous croyons qu'on pourrait diviser en deux grandes catégories les affiliés aux ordres religieux favorisés d'extases : le khouan Mohammedi, et le khouan Touhidi. Le khouan Mohammedi serait celui auquel le prophète Mohammed se montre en visions, extases, sommeil; tandis

que le Touhidi qui serait parvenu au dernier et suprême degré de l'extase serait celui qui jouit de la vue de Dieu. Nous prions les prêtres qui nous liront de ne pas juger une pareille théorie d'après leur théologie : les Arabes ne sont pas si logiques. Nous la ferons connaître de notre mieux, et nous y joindrons à la fin les diverses interprétations de songes; ce sera un complément à ce qu'a dit le docteur Bataille.

Tout khouan qui veut vraiment entrer dans l'esprit de son esprit doit tendre de toutes ses forces à l'extase, comme le religieux doit tendre à la sainteté que prescrit son ordre. Au fond les ordres musulmans ont le même but que les nôtres : sanctifier leurs adeptes; seulement, ils errent sur les moyens et la véritable fin. L'extase, en effet, ne peut s'acquérir, c'est un don de Dieu; si l'on y arrive par des efforts suprêmes de l'imagination, c'est plutôt de l'hallucination et une ruse du diable.

Nous le disons donc, tout ordre musulman tend à l'absorption de ses membres dans la contemplation du Prophète, et, comme dernier effort, dans l'essence divine. L'affilié à l'ordre des Seddikya (fondé par Abou-Beker-es-Seddik, mort l'an 13 de l'hégire, 635 de J.-C.) doit y tendre de tous ses efforts : actes, paroles, pensées, tout son être en un mot doit être dirigé vers ce but unique. Jamais il ne doit retourner les yeux en arrière pour voir le chemin parcouru; mais, plein d'ardeur pour sa sanctification, partout, dans la solitude comme sur la place publique, toujours, le jour comme la nuit, dans le sommeil comme dans les veilles, il doit avoir ce but, cet unique but, voir et contempler le Prophète, être en rapport avec le Prophète, pour que le Prophète dirige toutes ses actions. Quand il sera parvenu à ce point, quand cette idée sera devenue son idée fixe, alors le Prophète commencera à lui apparaître, d'abord dans le sommeil, ensuite dans ses moments difficiles, et enfin l'extase vers laquelle il a porté tous ses efforts, l'extase arrivera. Quelle joie alors, quelle puissance de voir tous ses efforts couronnés de succès! il faut l'avoir goûtée pour s'en faire une idée. Le malheureux voyageur qui dans le désert a éventré son dernier chameau pour ne pas succomber à la soif, et qui tout à coup parvient à une source pure, ne peut nous en donner qu'une bien faible idée : l'un sauve une vie périssable et cette source d'eau vive ne lui conserve une vie que pour souffrir davantage; l'autre, au contraire, est parvenu à une vie supérieure. Sûr désormais de goûter pendant l'éternité les délices que le Prophète a promises à ses fidèles croyants, il est dans l'allégresse; car, même dans ce séjour, les malheurs et les souffrances ne pourront plus l'atteindre. Le Prophète l'assistera toujours de sa puissance : il veillera sur son fidèle initié, et aucune autre créature n'aura de pouvoir sur lui. Inutile d'ajouter que, selon la règle du Seddikya, le but suprême et dernier, c'est la glorification de l'Être suprême.

(A suivre).

Ad. Ricoux.

REVUE MENSUELLE

RELIGIEUSE, POLITIQUE, SCIENTIFIQUE

COMPLÉMENT DE LA PUBLICATION

Le DIABLE au XIX^e SIÈCLE

CETTE REVUE MENSUELLE EST SPÉCIALEMENT UN ORGANE DE COMBAT CONTRE LA HAUTE-MAÇONNERIE ET LE SATANISME CONTEMPORAIN. — ELLE EST AUSSI CONSACRÉE A L'EXAMEN, SELON LA SCIENCE CATHOLIQUE, DES FAITS SURNATURELS DU PRÉTENDU SPIRITISME ET AUTRES MANIFESTATIONS DIABOLIQUES CONSTATÉES.

REDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

ABONNEMENTS : France, 3 fr. pour Un An. — Etranger, 4 fr. pour Un An.

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. On s'abonne, sans frais, dans tous les bureaux de poste.

« SERPENTS ROSES »

Dans le 22^e fascicule de son *Diable au XIX^e Siècle*, le docteur Bataille s'exprime ainsi, à la page 777.

« Les *Serpents Roses*, qui sont des sœurs palladistes aussi bien que les *Godlike-Enchantress*, manœuvrent isolément et n'ont été formées à leur mission dans aucun séminaire ou couvent maçonnique. Ce sont des missionnaires lucifériennes d'une catégorie particulière et des plus secrètes, à tel point secrète que j'avoue ne pas connaître, n'avoir jamais rencontré une seule de ces diablesses-là. J'en sais uniquement l'existence, parce que Lemmi, le fondateur de l'institution, a fait attribuer, par la caisse centrale de propagande, une somme annuelle de 200.000 francs pour couvrir les frais nécessités par les *Serpents Roses* et leur œuvre exécrable... »

Il continue, page 778 :

« Les *Serpents Roses* sont les espionnes palladiques des couvents catholiques de femmes... »

Le docteur Bataille explique que les Maîtresses Templières qui ont donné des preuves d'habileté à jouer leur rôle infâme dans les églises, à procurer au triangle auquel elles appartiennent un grand nombre d'hosties consacrées, à faire succomber et gagner des prêtres au Palladisme, enfin à passer dans leurs paroisses pour d'excellentes catholiques, sont l'objet d'un rapport des Mages Elus au grand-maître du Directoire Exécutif et proposées pour être employées désormais comme *Serpents Roses*.

La Haute Maçonnerie fait tous les frais de leur pseudo-entrée en religion. Et voilà autant de vipères glissées dans l'asile du Seigneur. Dissimulées d'abord, elles s'appliqueront peu à peu à

débaucher leurs compagnes, semer la discorde, troubler la conscience des religieuses et accomplir leur infernale mission avec une perfidie qui déroutera longtemps la vigilance de la Supérieure et de l'Aumônier. « Si on la découvre, conclut le docteur Bataille, on l'expulsera, non sans ménagements ; car on la prendra pour une mauvaise tête, pour une cervelle détraquée. Une sœur *Serpent Rose* peut, comme on voit, faire beaucoup de mal, surtout s'il y a possibilité, après son exclusion, de la faire changer de ville et de nom, de lui créer de nouvelles relations et de lui permettre ainsi de recommencer, dans un autre couvent d'un autre ordre de religieuses, son œuvre épouvantable de dissolution. »

Notre ami a cru rendre service en signalant le rôle de ces créatures et il ne s'est point trompé. Sa révélation a coïncidé avec l'enquête que nous avons ouverte sur des femmes qui, *semblables aux Serpents Roses*, s'en vont, à travers la France, de couvent en couvent pour y semer le trouble et toujours y faire des dupes. Nous pourrions très probablement publier le résultat de cette enquête dans la *Revue Mensuelle* de novembre. Deux de nos tristes héroïnes s'appellent Marie Vuillaume ou Marie Math ; l'autre, Marie Balabaud. La première opérait, il y a quelques jours à peine, dans l'est ; la seconde, dans l'ouest.

Revenons aux *Serpents Roses*. Nous venons de recevoir d'un Vicaire Général d'Italie la lettre suivante, qui confirme, une fois de plus, les indications fournies par notre ami :

« M. le docteur Bataille dit à la page 778, dernières lignes, du *Diable au XIX^e Siècle*, qu'il n'a jamais rencontré de *Serpents Roses*.

« J'atteste avoir rencontré un *Serpent Rose*, dans une communauté religieuse, un *Serpent Rose*, tel qu'il est décrit dans le fascicule du *Diable*. Ce *Serpent Rose* qui vit encore, appartenait parfaitement à la Franc-Maçonnerie ; il avait joué son rôle dans plusieurs couvents. Cette fille, gardant une conduite exemplaire dans le noviciat, a commis ensuite toutes

Supplément au 23^e fascicule du *Diable au XIX^e Siècle* (n° d'octobre 1894).

sortes d'horreurs, et se livra à des actes tellement dégoûtants que je ne puis les rapporter.

« J'atteste avoir découvert un autre Serpent Rose, travaillant à la séduction du clergé séculier. Notre Sœur Maçonne commençait par se confesser, puis demandait à voir le confesseur à la sacristie, lui offrait de riches hono- raires pour messes à célébrer, et enfin, à la suite d'entrevues où elle usait de toutes les séductions imaginables, elle l'entraînait au mal. J'atteste qu'elle a réussi à perdre plu- sieurs prêtres. »

Enfin, un autre correspondant, non moins digne de foi, nous mande également d'Italie :

« Je viens de connaître des vilenies pareilles à celles des Serpents Roses. Elles sont l'œuvre d'un jeune homme accepté au noviciat d'une très respectable congrégation. Cet infernal personnage, dont les débuts furent extrême- ment édifiants, eut assez de malice pour faire sortir du couvent, l'un après l'autre, 13 ou 14 de ses co-novices. Et le maître des novices suivit leur exemple ! *Voilà un Serpent Rose du sexe masculin !*

« Ce qui devient aussi de plus en plus fré- quent, ce sont les profanations des Saintes Espèces. On n'a pas idée des horreurs que l'on invente contre l'Auguste Eucharistie et la même fureur diabolique s'exerce contre les Crucifix, les statues de la Vierge, les vases sacrés. J'attends avec impatience le *Satanisme* de M. D. Margiotta. Il faut que les impiétés lucifériennes et les orgies palladistes soient démontrées. Il faut que ces notions pénètrent dans toutes les couches sociales. Jusqu'ici elles ne sont connues que des hommes zélés qui observent sans cesse les ennemis de Dieu et leurs agissements plus ou moins occultes.

« Quand tous les prêtres seront instruits sur la Franc-Maçonnerie contemporaine, celle-ci aura bien des difficultés pour trouver des recrues, et les FF. ingénus, qui sauront où l'on veut les conduire, continueront à quitter en masse les loges. »

Nous livrons ces extraits à la méditation de nos lecteurs.

A. De la Rive.

LE LIVRE DE M. MARGIOTTA

Voici en quels termes le *Nouveau Moniteur de Rome* a rendu compte du volume de M. Margiotta, dans son premier article du numéro daté du samedi, 20 octobre 1894 :

Le volume de M. le commandeur Domenico Margiotta, qui était si impatiemment attendu, vient enfin de paraître ; nous en avons reçu tout récemment un des premiers exemplaires tirés.

De l'avis de toutes les personnes compé- tentes, ce livre porte à la secte internationale des francs-maçons un des plus terribles coups qu'elle ait jamais reçus. Il est facile, du reste, de s'en rendre compte, quand on songe au désarroi que les sectaires n'ont pu cacher, à la seule nouvelle de la conversion de M. Mar- giotta ; ce fut, on s'en souvient, une vraie débâcle. La publication des lettres de démis- sion de ce haut-maçon troubla le convent du Grand Orient de France, alors réuni, au point de provoquer une déclaration solennelle de ces délégués de 356 loges, déclaration qu'ils firent insérer dans tous les journaux amis. La maçonnerie française s'était émue en appre- nant qu'un ex-frère italien allait faire des révélations. Et pourquoi cet émoi, ce trouble, cette débâcle ? C'est que le converti est autre chose qu'un simple maçon, étranger à la France ; c'est qu'il était, tout récemment encore, un des plus hauts chefs secrets de la secte internationale.

En effet, M. Margiotta est *un de ceux qui savent tout*. Vénérable d'une loge en pleine activité au moment de sa démission, c'est là le moindre de ses titres. Il est également trente-troisième ; il appartenait à plusieurs Suprêmes Conseils ; il avait évolué dans plusieurs rites. Au jour où il se retirait de la secte, il était inspecteur général et souverain délégué du Grand Directoire Central de Naples, c'est-à-dire membre du corps maçonnique qui a spé- cialement la haute direction secrète de toutes les loges et de tous les chapitres, aréopages et triangles en Europe. — Et quel était le livre que M. Margiotta allait publier ? Son titre dit tout : le converti se proposait de démasquer complètement la haute-maçonnerie et son chef suprême, le fameux Adriano Lemmi, élu sou- verain pontife maçonnique par le convent secret tenu à Rome, au palais Borghèse, le 20 septembre 1893.

On comprend donc facilement les cris de fureur de tous les sectaires.

Maintenant, le voici enfin, ce livre.

Dans près de 400 pages in-octavo, M. Mar- giotta dévoile l'organisation et le fonctionne- ment de la haute-maçonnerie universelle, directrice des triangles palladiques, qui sont eux-mêmes les inspireurs mystérieux de tous les ateliers des rites officiels du monde entier. Son récit est loin d'être banal. En nous racon- tant par le menu la vie d'Adriano Lemmi, il nous montre et nous explique tous les rouages si étonnants, mais si diaboliquement imaginés et fabriqués, tout le puissant mécanisme de cette formidable et souterraine machine dont le Suprême Directoire Dogmatique est le moteur. Il est tel de ses chapitres qui éclaire d'une lumière éclatante les grands événements politiques de l'histoire contemporaine.

Par elle-même, l'existence de ce Lemmi n'est qu'un tissu d'aventures dont tout autre rougirait ; lui, au contraire, porte haut sa honte, et il s'est fait des titres à l'occasion de nombreux crimes dits politiques, si nombreux qu'il paraît impossible qu'il n'y ait pas eu vantardise de sa part, lorsqu'il s'est glorifié d'en avoir été l'artisan ou plutôt l'instigateur. Quoiqu'il en soit, ce fanfaron du mal, qui a débuté dans la vie de jeunesse, à vingt-deux ans, en commettant un vol des plus odieux (il dépouilla par un vulgaire cambriolage son bienfaiteur trop confiant), cet homme s'est élevé, par des moyens dignes d'un tel début, à l'influence et à la prépondérance dans les conseils des Mazzini et des Pike ; aussi est-il parvenu à remplacer successivement tous les chefs secrets. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que le héros mérite bien d'être à la tête de la secte ; jamais les francs-maçons n'ont eu un chef leur convenant mieux.

Mais son élévation a écœuré, révolté quelques honnêtes gens, égarés dans ce triste milieu. Les uns, comme le député Paolo Figlia, ont créé un schisme dans la maçonnerie et le maintiennent ; les autres, comme la grande-maîtresse américaine Diana Vaughan, ont démissionné, en crachant leur mépris à la face de Lemmi, mais persévèrent malheureusement dans leur erreur, au sein de leur retraite. Seul, M. Margiotta a tout à fait ouvert les yeux, et il a la franchise de le dire.

Un premier bon mouvement l'a amené aux pieds des cardinaux Rampolla et Parocchi ; il a abjuré la maçonnerie et le palladisme devant le Saint-Office ; une retraite de quelques jours au milieu de religieux pleins de vertu et de zèle a donné le calme définitif à son âme revenue à la foi ; enfin, la sage et intelligente direction de Mgr Fava, le vaillant évêque de Grenoble, a achevé sa conversion et l'a armé pour la lutte, pour le bon combat.

Il livre donc sa première bataille, et l'on peut dire : c'est une première victoire. Jamais ouvrage ne fut, il est vrai, plus formidablement documenté. Impossible, de nier désormais l'existence de cette haute maçonnerie occulte, dont la découverte a tant fait hurler de rage la maudite secte. Les documents sont là, authentiques, indiscutables, reproduits par la photogravure.

Lorsque M. Margiotta rappelle les débuts correctionnels de Lemmi, il met sous les yeux du public le texte même de la condamnation, la pièce authentique émanant du greffe de Marseille, revêtue du sceau du procureur impérial Mourier et délivrée en 1861 par la chancellerie de France au gouvernement italien, qui considérait à cette époque comme individu dangereux le futur grand-chef maçon, alors révolutionnaire à tous crins : à elle

seule, l'histoire de ce document est du plus piquant intérêt ; Imbriani avait promis de la raconter quelque jour, mais il s'est laissé devancer par M. Margiotta.

On sait que Lemmi se donne pour juif, et il l'est bien, en effet ; mais c'est un renégat, M. Margiotta le prouve sans réplique : il indique la date précise de l'apostasie et narre tout au long les circonstances dans lesquelles le héros franc-maçon s'est fait circoncrire à Constantinople par un rabbin polonais, parent du trop fameux Moïse Lid-Nazareth ; puis, il publie l'acte de baptême du personnage, daté du surlendemain de sa naissance, autre document photographié.

Les décrets du Suprême Conseil de Palerme, toujours photographiés, décrets concernant miss Vaughan, établissent à leur tour l'exactitude des renseignements fournis d'autre part sur les intrigues extraordinaires que Lemmi a employées pour se faire élire chef suprême.

On trouve dans ce volume jusqu'à la photographie d'un acte notarié des plus récents, constatation écrasante pour Lemmi et que le premier venu peut contrôler.

En outre, afin d'empêcher toute dénégation au sujet des fonctions qu'il a remplies, non seulement comme un des chefs secrets nationaux en Italie, mais aussi comme chef international, M. Margiotta reproduit, encore et toujours par la photogravure, deux de ses principaux diplômes des hauts-grades.

Ce n'est pas tout. Ce qui ajoute encore à l'intérêt de l'ouvrage, c'est que l'auteur a été un des amis de la célèbre grande-maîtresse Diana Vaughan, si connue dans les deux continents par la vigoureuse opposition qu'elle n'a cessé de faire à Lemmi au sein de la franc-maçonnerie ; tout le monde sait que c'est elle qui, après le convent du 20 septembre 1893, leva l'étendard de la révolte contre l'intrus du palais Borghèse. Bien qu'en démissionnant finalement miss Vaughan ne se soit pas convertie, M. Margiotta n'a pas rompu avec la jeune et courageuse femme dont il fut le camarade de lutte contre Lemmi, et rien n'est plus touchant que la lettre qu'il publie en tête de son volume, et où, lui expliquant sa conversion, il la supplie d'ouvrir à son tour les yeux. Cette amitié vaut au lecteur de nombreux renseignements et documents des plus curieux et d'un effet décisif ; car miss Vaughan fut l'élève et la disciple préférée du grand pontife luciférien Albert Pike. Ainsi, par exemple, ce volume apporte un nouveau jour sur l'étrange affaire Barbe Bilger ; on sait à présent jusqu'au bout comment cette autre grande-maîtresse, celle-ci convertie et réfugiée dans un monastère, fut recherchée avec acharnement, l'an dernier, par l'infamale Sophie Walder, qui avait juré sa mort ; et M. Margiotta nous

montre son amie, la grande-maîtresse de New-York, alors en voyage en France, sauvant la malheureuse ex-sœur Barbe, en prévenant à temps l'évêque de Nancy, Mgr Turinaz.

On voit par là que rien ne manque à l'attrait de cet ouvrage remarquable à plus d'un titre. La nature du sujet, l'intérêt qui s'attache toujours à la mise en lumière de faits et de choses ignorées, le pittoresque même de la plupart des aventures racontées, tout cela ôte au volume de M. Margiotta l'aridité habituelle des ouvrages où les documents abondent; ici les documents sont par eux-mêmes non seulement péremptoirs, mais aussi très curieux, intéressants au plus haut point, et d'une lecture facile, au milieu du style coloré de l'auteur.

Enfin, ce livre a une portée plus haute que la satisfaction d'une simple curiosité. Il est une excellente arme de guerre, et les catholiques ne sauraient la dédaigner. A eux de s'en servir pour confondre la méchancelé des chefs sectaires et pour éclairer les imparfaits initiés des Loges, c'est-à-dire les dupes, les aveugles. Il ne suffit donc pas de lire ce livre; il faut le faire passer de main en main, il faut le faire lire, le répandre, le mettre sous les yeux des malheureux que l'on peut connaître pour s'être laissés embrigader par les recruteurs du Grand Architecte. Au moyen d'une propagande bien comprise par les comités anti-maçonniques, par les journaux dont les rédacteurs ne sont pas sourds aux avertissements du Pape (*Encycliques Humanus genus et Præclara*), par les œuvres pour la diffusion des bonnes lectures, par les bibliothèques paroissiales, et aussi par l'initiative individuelle, toujours des plus méritoires, on pourra, avec ce livre, réaliser le plus grand bien; c'est là notre profonde conviction. M. Margiotta a forgé l'épée, il ne faut pas la laisser au fourreau; il a allumé la lampe, il ne faut pas la recouvrir d'un boisseau.

Nous terminons en émettant un vœu: celui de voir une édition italienne de ce livre se faire au plus tôt. Que l'Italie sache comment on complotte contre sa gloire, quels projets criminels sont formés contre son honneur de nation chrétienne dans les antres ténébreux d'une secte satanique et cosmopolite; que l'Italie sache, enfin, l'indignité des hommes qui sont les inspirateurs de tout ce qui se trame dans l'ombre et peu à peu s'exécute. La lumière est nécessaire partout, partout.

G. A.

Nécrologie. — La presse catholique française vient de faire une grande perte en la personne de M. Claudio Jannet, mort à Paris, le 21 novembre, qui fut l'érudit collaborateur du Père Deschamps dans son remarquable ouvrage sur les *Sociétés Secrètes*.

LE CONVENTICULE D'ANVERS

Un article du *Peuple Français* sur une réunion maçonnique internationale d'Anvers a valu à ce journal une lettre du secrétaire général du Grand Orient de France, le F. : Armand Croissant. Naturellement, le rédacteur du *Peuple Français* a répliqué; d'où une série d'articles fort intéressants, qu'il nous paraît utile de reproduire.

Ces révélations portent sur l'esprit d'internationalisme qui anime la secte.

PREMIER ARTICLE (23 octobre)

La parole d'honneur maçonnique !

Les frères trois-points du Grand Orient de France se rebiffent et hurlent avec indignation, quand on touche tant soit peu à la question du patriotisme, qui n'apparaît guère dans la franc-maçonnerie.

On n'a pas oublié leurs récriminations à propos de l'argument tiré contre eux du fait de cette loge de Vincennes (R. : L. : *le Globe*) qui disserta, il y a peu d'années, sur ce sujet mis à l'ordre du jour par le Vénérable et exposé par le F. : Trollet, grand-expert : « *Les motifs devant faire désirer à la France, à la Franc-Maçonnerie française surtout, que l'Alsace-Lorraine demeure allemande.* »

Tout récemment, ces messieurs de la rue Cadet poussaient des cris de paon, lors de la mise en lumière, par M. Margiotta, de la suzeraineté qu'exerce sur leurs chefs le sire Adriano Lemmi, l'illustre gallophobe.

A tout instant, nos francs-maçons français donnent leur parole d'honneur, pour repousser toute suspicion d'internationalisme un peu trop exagéré.

Eux, frayer avec les gallophobes italiens?... Allons donc!... Eux, fraterniser avec les francs-maçons allemands?... Quelle calomnie!...

Nous ne reviendrons pas sur les preuves péremptoirs que M. Margiotta a fournis pour établir les liens qui unissent les chefs du Grand Orient de France à Lemmi. Mais *quant à la fraternisation avec la maçonnerie allemande*, nous déclarons personnellement qu'elle « bat son plein » à l'heure actuelle, et nous mettons cinq chefs dudit Grand Orient de France au défi de nier ce qui suit :

Ces gros bonnets de la rue Cadet sont :

- Le F. : Blatin, ancien député du Puy-de-Dôme;
- Le F. : Dequaire-Grobel, agrégé de philosophie, à Aix-en-Provence;
- Le F. : Fontainas, avocat, à Paris;
- Le F. : Paul Viguié, conseiller municipal, à Paris;
- Le F. : Armand Croissant, architecte, à Paris;

Ces cinq personnages sont tout autant de *trente-troisièmes*, c'est-à-dire possédant le plus haut grade dans les rites officiels avoués.

Ils sont au nombre des chefs sectaires qui, au récent convent du Grand Orient de France (septembre dernier), ont protesté contre ce qu'ils appellent « les calomnies cléricales ».

Eh bien, quand ces messieurs protestaient si fort et donnaient si bruyamment leur parole d'honneur, ils arrivaient d'une réunion maçonnique secrète, tenue à Anvers, *et où pendant quatre jours, ils venaient de fraterniser avec les francs-maçons allemands !*

Et ce n'est pas le hasard qui avait fait rencontrer à Anvers nos trois-points de France et d'Allemagne. Rendez-vous avait été fixé dans divers Grands Orients et Suprêmes Conseils pour le samedi 21 juillet. Ils arrivèrent les uns de Paris, les autres de Bayreuth, de Darmstadt, de Dietkirch et de Francfort-sur-le-Mein. D'autres chefs-maçons européens (belges, portugais, espagnols, suisses, hollandais, hongrois, etc.) furent également exacts au rendez-vous. Mais nous n'avons à nous occuper ici que des FF. : allemands, puisque toute relation fraternelle avec eux est niée par nos maçons de la rue Cadet.

La première réunion secrète du conventicule international d'Anvers a eu lieu le 21 juillet, au local de la loge *les Amis du commerce et la Persévérance réunis*, 25, rue du Mai. Les trois autres séances ont eu lieu, à huis clos toujours, dans une des salles du Cercle artistique (rue d'Arenberg), mise par des frères et amis à la disposition des mystérieux délégués.

Dans ces réunions, on a agité diverses questions, principalement sur les moyens de resserrer les liens internationaux des francs-maçons « autrement que par des hégémonies renouvelées de la domination papale ».

Nous le répétons, les délégués du Grand Orient de France ne se sont nullement retirés, lorsque le président du conventicule, le F. : Houzeau de Lehaie, a fait les honneurs de la bienvenue aux maçons allemands ; ils se sont joints à tous les autres FF. : présents pour les faciliter chaleureusement ; ils ont siégé côte à côte avec eux ; ils ont trinqué ensemble, au banquet du 28 juillet, à la prospérité de la maçonnerie universelle.

Les FF. : allemands, si bien accueillis par nos cadettistes étaient :

Le F. : Johann-Andreas Ruckdeschel, de Bayreuth, délégué de la *Grande Loge de Bavière* ;

Le F. : Eugène Lang, ingénieur d'arrondissement, de Dietkirch, délégué du *Suprême Conseil du grand-duché du Luxembourg* ;

Et les garants d'amitié de la *Grande Loge la Concorde*, grand orient du grand-duché de Hesse, de Darmstadt (dont le grand-maître est le F. : Brand, directeur de la Compagnie des Immeubles allemands du Sud, à Mayence), et de la *Grande Loge l'Union Eclectique*, de Francfort-sur-le-Mein (dont le grand-maître est le F. : Alex. Knoblauch,

un des plus fanatiques partisans de la Triple-Alliance).

Oui, les délégués du Grand Orient de France et ceux de ces quatre Grandes Loges ont délibéré ensemble, ont pris des résolutions ensemble, et nous mettons les FF. : Blatin, Armand Croissant, Déquaire-Grobel, Fontainas et Paul Viguié au défi de le nier.

Et cependant l'*Annuaire officiel du Grand Orient de France*, après la nomenclature des loges de sa juridiction, imprime chaque année, en tête de la liste des puissances maçonniques, cette note en belle page :

« *Nota bene.* — Dans la liste suivante des « puissances maçonniques en pays étrangers, « quelques-unes figurent pour le seul intérêt de la « statistique, sans être reconnues par le Grand « Orient de France.

« *Il n'existe aucune espèce de relations entre le « Grand Orient de France et les Grandes Loges de « l'empire allemand.* »

Cette notice n'est donc insérée que pour rassurer les maçons gogos ; mais en réalité, on les trompe impudemment, on se moque d'eux sans vergogne ; ces relations niées existent bel et bien.

Enfin, pour éluder la question que nous posons publiquement, les frères trois-points de la rue Cadet ne peuvent pas invoquer leur fameux secret maçonnique ; car, aux termes du décret du Conseil de l'Ordre, en date du 25 avril 1893, « les Ateliers sont déliés « exceptionnellement du secret maçonnique « en ce qui concerne les questions, rétrospec- « tives ou actuelles, où le patriotisme de la « Franc-Maçonnerie française est mis en « cause. »

Donc, que MM. Blatin, Armand Croissant, Dequaire-Grobel, Fontainas et Paul Viguié nous répondent, s'ils l'osent.

Oui ou non, ces cinq frères trente-troisièmes, agissant en qualité de mandataires du Grand Orient de France, ont-ils récemment débattu et traité, dans l'intérêt international de la maçonnerie, avec des délégués de divers Grands Orients étrangers, parmi lesquels les délégués de trois grandes loges allemandes, et d'un Suprême Conseil allemand ?

Oui ou non, ces mandataires officiels du Grand Orient de France, ont-ils, pendant quatre jours (21-24 juillet 1894) à Anvers, fraternisé avec les représentants officiels de quatre Grands Orients de l'empire allemand ?

Oui ou non, ces réunions secrètes, loin d'être l'effet d'une rencontre fortuite n'avaient-elles pas été arrêtées d'avance, par suite d'un accord intervenu entre toutes les puissances maçonniques représentées au conventicule, et notamment entre le Grand Orient de France, la Grande-Loge de Bavière, le Suprême Conseil du grand-duché du Luxem-

bourg, la Grande Loge la Concorde du grand-duché de Hesse et la Grande Loge l'Union Eclectique de Francfort-sur-le-Mein ?

JUVÉNAL MOQUIRAM.

SECOND ARTICLE (27 octobre)

Au F. Croissant

Secrétaire général du Grand Orient de France

A la suite de notre article de mardi, le F. Armand Croissant, secrétaire du Conseil de l'Ordre, au Grand Orient de France, a adressé au gérant du *Peuple Français* la lettre suivante :

Paris, le 24 octobre 1894.

Monsieur,

Je suis trop personnellement mis en cause dans votre article d'hier, pour ne pas protester contre les erreurs voulues qu'il contient. Un certain nombre de délégués, dont plusieurs n'appartenaient pas à la Maçonnerie, rassemblés à l'Exposition d'Anvers, ont cru devoir tenir quelques conférences ayant pour but la recherche de plusieurs moyens pratiques de développer la solidarité internationale.

Les patriotes dont vous citez les noms se sont appliqués à maintenir exclusivement la discussion sur ce terrain humanitaire.

Il n'a donc jamais été question, dans ces conférences nullement secrètes, de la prospérité de la Maçonnerie universelle, encore moins de relations d'amitié avec les ennemis du pays.

Le groupement de nos loges est limité au sol national, et, en face de l'agression étrangère, le ralliement sonnera toujours au drapeau !

En serait-il de même, le jour où les évêques ultramontains auraient à choisir, dans le trouble de leur conscience de citoyen, entre le salut primordial de l'Eglise Romaine ou les intérêts menacés de la patrie française ?

J'ai l'honneur de vous saluer.

ARMAND CROISSANT.

Libre au F. Armand Croissant d'écrire ce qu'il veut ; mais nous lui ferons remarquer que sa lettre laisse notre article de mardi entièrement debout.

Cet excellent trente-troisième s' imagine s'en tirer, en insinuant que la réunion d'Anvers dont nous avons parlé se rapportait plus ou moins à l'Exposition ; en prétendant que plusieurs délégués n'appartenaient pas à la Maçonnerie et que les séances n'étaient pas secrètes ; en déclarant que la discussion a été maintenue exclusivement sur le terrain humanitaire et qu'il n'y a été jamais question de la prospérité de la Maçonnerie universelle.

Mais, très cher F. Croissant, vous n'avez donc pas compris que l'auteur de l'article auquel vous avez cru devoir répondre est tout à fait au courant de votre petite affaire ?

Premier point. — L'Exposition n'a été que

le prétexte du conventicule d'Anvers. Vous avez été, vous, Armand Croissant, et vos collègues, délégués par le Grand Orient de France à une réunion bel et bien maçonnique et exclusivement maçonnique. A qui espérez-vous faire croire que le Grand Orient a des intérêts commerciaux ou industriels à faire représenter à une Exposition ?

Du reste, mettons les points sur les i. Le projet de cette réunion maçonnique internationale date de 1889 ; elle devait d'abord avoir lieu en 1890, mais a été retardée par suite de diverses circonstances. Enfin, les différents Grands Orients et Suprêmes Conseils adhérents se sont mis d'accord pour la présente année 1894.

Voulez-vous que nous reproduisions tout au long le procès-verbal de la séance tenue au Grand Orient de France, le 17 juillet 1889, dans laquelle les délégués de diverses maçonneries étrangères ont adopté, d'accord avec la Maçonnerie française, le principe du convent international, non pas dans l'intérêt pur et simple de l'humanité, comme vous l'insinuez, F. Croissant, mais uniquement dans l'intérêt de la Franc-Maçonnerie universelle ? Cela tiendrait un peu trop de place dans ce journal. Mais, du moins, voici la déclaration votée à l'unanimité par les délégués de 1889 (elle figure à la page 150 des procès-verbaux des séances de ce premier congrès).

« Est déclaré PROFITABLE A L'ORDRE MAÇONNIQUE EN GÉNÉRAL la convocation d'un Congrès universel des Puissances Maçonniques qui serait faite dans le courant de l'année 1890, à une date et un lieu qui serait ultérieurement déterminé DE CONCERT ENTRE ELLES. Ce Congrès réglerait lui-même sa périodicité décennale ou autre, et le lieu de ses tenues ultérieures.

« Le Grand Orient de France est invité, au nom de toutes les puissances représentées comme au sien, à ouvrir AVEC LES DIVERSES PUISSANCES MAÇONNIQUES DU GLOBE l'échange d'idées nécessaire pour que les conditions d'existence et de formation, ainsi que de travail du prochain Congrès de 1890, soient non pas l'œuvre de tel ou tel groupement maçonnique, MAIS LE RÉSULTAT DU CONSENTEMENT COMMUN, PRÉALABLE ET RÉFLÉCHI DE TOUTS LES CORPS MAÇONNIQUES EXISTANT RÉGULIÈREMENT SUR LA SURFACE DU GLOBE. »

Cette déclaration, qui ne porte aucune exception à l'endroit des corps maçonniques d'Allemagne, avait été soumise au vote de l'assemblée par dix-huit signataires, dont voici les noms :

Paul Viguié, conseiller municipal de Paris ; Gustave Francolin, professeur à Paris ; Frédéric Desmons, député (aujourd'hui sénateur) ; Louis Amiable, maire du cinquième arrondissement ; Achille Foussier, conseiller municipal de Paris ; Edmond Malfuson, avoué à Sancerre (Cher) ; César-Auguste Pouille, président de chambre à la Cour d'appel de Poitiers ; — ces sept signataires

représentant le Grand Orient de France (Rite Français).

Eugène Bérard, architecte à Paris, représentant le Suprême Conseil de France (Rite Ecossais).

Friquet, commis principal au ministère des finances, représentant la Grande Loge Symbolique de France (Ecossais dissidents ne pratiquant que les trois premiers grades).

Auguste Houzeau de Lehaie, bourgmestre à Hyon, représentant le Grand Orient de Belgique.

Chevalier Eduardo de Puga, publiciste à Madrid, représentant le Grand Orient National d'Espagne.

J.-F. Vegar, représentant le Grand Orient Lusitanien (Maçonnerie portugaise).

Anatole Favrot, et Charles Gester, représentants de la Grande Loge Alpina (Suisse).

André Tramu, représentant le Grand Orient du Brésil.

Kuhne, représentant la Grande Loge des Maçons Anciens et Acceptés de Victoria (Orient de Melbourne).

Gustave Dalsace, négociant à Paris, représentant le Grand Orient d'Italie (à titre de garant d'amitié).

Séveriano de Hérédia, ancien ministre (alors député), représentant le Suprême Conseil de Colon et Cuba (à titre de garant d'amitié).

Le 24 décembre 1889, le Grand Orient de France envoya aux Puissances Maçonniques avec lesquelles ses rapports sont le plus suivis une circulaire les informant des résolutions prises le 17 juillet, et les invitant à faire savoir au plus tôt si elles adhéraient à ce projet de convent international de la Maçonnerie universelle.

« Le congrès de 1889 ayant siégé à Paris, disait la circulaire, nous estimons que celui de 1890 pourrait être tenu hors de France; nous vous prions de nous indiquer vos préférences pour un pays où la Franc-Maçonnerie jouit de sa pleine liberté d'action.

« Veuillez nous dire aussi comment vous comprenez l'organisation et le fonctionnement de ces grandes assises maçonniques, notamment quelle devrait être la durée de la session. Il serait utile, enfin, de nous indiquer les sujets que vous désirez voir traiter sous forme de rapports ou de discours ou qui comporteraient un débat contradictoire. »

La circulaire terminait en rappelant qu'il « appartient à la Franc-Maçonnerie de continuer son œuvre, en répandant toujours la fraternité parmi les hommes (ce qui veut dire : en recrutant sans cesse de nouveaux adhérents) et en réduisant de plus en plus le ténébreux domaine de l'ignorance, du fanatisme et de la superstition. »

Il n'est personne qui ne sache que cette dernière phrase signifie : guerre au catholicisme ! Si le F. Armand Croissant le contestait, nous pourrions lui servir, plus qu'il n'en désirerait, des citations officielles maçonniques établissant que c'est l'Eglise catholique qui est visée par les frères trois-points quand ils parlent dans les termes injurieux ci-dessus.

Cette circulaire portait les signatures des FF. Henri Thulié, docteur en médecine, membre du Conseil de surveillance de l'Assistance publique à Paris, président du Grand Orient de France; Charles Fontainas, avocat à Paris, et César-Auguste Poulle, président de chambre à la Cour d'appel de Poitiers, vice-présidents; Gustave Francolin, professeur, et Georges Level, chef du contentieux des chemins de fer de l'Etat, à Paris, secrétaires généraux du Conseil de l'Ordre.

Les gros bonnets de la rue Cadet reçurent, dans la première quinzaine de janvier, dix adhésions en tout, dont trois appartenant à des puissances maçonniques marchant contre la France sous le drapeau de la Triplique :

1^o Adhésion du F. Luigi Castellazzo (gallophobe forcené), au nom du Grand Orient d'Italie, avec approbation supérieure du F. Adriano Lemmi;

2^o Adhésion du F. Moritz Gelléri, de Budapest, au nom de la Grande Loge Symbolique de Hongrie, contresignée par le F. Istvan Rakowsky, membre de la Chambre des députés;

3^o Adhésion du F. Théophilus Schroëll, au nom du Suprême Conseil du Grand Duché du Luxembourg, Etat destiné à être vassal de la Prusse, en vertu du traité de septembre 1867, entre le duc de Nassau et le roi de Prusse (traité aujourd'hui exécuté).

Les sept autres adhésions recueillies vinrent de Suisse, Grèce, Belgique, Hollande, Espagne (2 fédérations distinctes) et Portugal.

Alors, le 20 janvier 1890, le F. Amiable, en sa qualité de président de la commission des relations extérieures, proposa et obtint du conseil du Grand Orient de France l'envoi d'une deuxième circulaire, celle-ci adressée à toutes les puissances maçonniques du globe. La circulaire en question avait été rédigée par le F. Paul Vignier; elle fut signée comme la précédente par les FF. Thulié, Fontainas, Poulle, Francolin et Level, et envoyée à toutes les fédérations maçonniques du globe, sans aucune exception.

Ainsi, elle fut expédiée :

Au F. Just Gravenstein, Splittbergasse, n° 3, à Berlin, pour remettre au grand-maître de la Grande Loge Nationale de Prusse, dite Aux Trois Globes;

Au F. Paulus Meyerhoff, Oranienburgerstrasse, n° 72, à Berlin, pour remettre au grand-maître de la Grande Loge Nationale d'Allemagne;

Au F. Carl-August Bouché, directeur royal des Postes, à Berlin, pour remettre au grand-maître de la Grande Loge Royale l'Amitié de Prusse;

Au F. Hermann Meisel, Ostra-Allée, n° 15, à Dresde, pour remettre au grand-maître de la Grande Loge nationale de Saxe;

Au F. Albrecht Redlich, Hofgarten, n° 313, à Bayreuth, pour remettre au grand-maître de la Grande Loge de Bavière, dite Au Soleil;

Au F. Bokelmann, Alterwal, n° 4, à Hambourg,

pour remettre au grand-maître de la *Grande Loge de Hambourg*;

Au F. : Carl Nies, Wendelstadtstrasse, n° 27, à Darmstadt, pour remettre au grand-maître de la *Grande Loge du grand-duché de Hesse dite l'Union maçonnique à la Concorde*;

Au F. : Carl Paul, Oderweg, n° 104, à Francfort-sur-le-Mein, pour remettre au grand-maître de la *Grande Loge de l'Union éclectique d'Allemagne*.

Et voici textuellement ce que disait cette circulaire du 20 janvier 1890 :

« Très honorés et très chers Frères,

« Le Congrès maçonnique international, qui a eu lieu à Paris au mois de juillet dernier, et auquel ont participé la plupart des Puissances maçonniques qui ont pu être convoquées en temps utile, a adopté à l'unanimité la résolution suivante :

(Ici se trouve la déclaration que nous avons reproduite plus haut.)

« Cette proposition a été présentée au nom des représentants des puissances Maçonniques suivantes : — Grand Orient de Belgique ; Grand Orient d'Italie ; Grand Orient national d'Espagne ; Grande Loge suisse Alpina ; Grand Orient du Brésil ; Grand Orient Lusitanien uni ; Suprême Conseil de Colon et Cuba ; Suprême Conseil du Rite Ecossais ancien et accepté pour la France ; Grande Loge Symbolique écossaise de France ; Grand Orient de France, Suprême Conseil pour la France et les possessions françaises.

« Elle a reçu, postérieurement au vote unanime du Congrès, l'adhésion rétrospective de diverses Puissances Maçonniques.

« C'est donc en vertu, non pas d'une initiative propre, — que nous n'avons plus à prendre, — mais pour nous acquitter du mandat collectif dont nous sommes investis, que nous avons la faveur de vous demander, très chers et honorés Frères, s'il vous convient de participer à l'échange de vues qui doit, dans la pensée de nos mandants, précéder l'organisation éventuelle ou effective d'un Congrès futur.

« Il ne nous appartient, quant à présent, de concevoir aucune prévision ni quant au lieu, ni quant à la date, ni quant à l'objet de ce Convent universel.

« Nous nous acquittons seulement d'un devoir de convenance et de gratitude envers nos hôtes de 1889 (ère vulgaire), EN DÉCLARANT, PAR AVANCE, QUE L'ORIENT ACCEPTÉ PAR NOUS POUR CE FRATERNEL RENDEZ-VOUS, NE SERA PAS NÉCESSAIREMENT UN ORIENT FRANÇAIS.

« La brochure contenant le compte-rendu des travaux du Congrès maçonnique international de juillet 1889 vous sera très prochainement adressée.

« Veuillez agréer, très chers et honorés Frères, l'assurance de nos sentiments fraternels. »

Ainsi, on ne pourra plus dire que l'idée d'un convent international bel et bien maçonnique et exclusivement maçonnique n'a pas été nourrie au sein du Grand Orient de France.

Nous dirons, dans un second article, comment et pourquoi ce convent projeté, où l'on devait fraterniser avec les délégués de toutes les fédérations maçonniques du globe, même avec les maçons allemands, n'a pas pu avoir

lieu en 1890 ni avant 1894. Certes, cela n'a pas été par la faute du Grand Orient de France, qui a déployé le plus beau zèle !

Mais que le F. : Armand Croissant ne vienne plus insinuer au public profane, à qui sa lettre était destinée, que la réunion dont nous avons commencé la divulgation dans le numéro de mardi n'était pas préméditée et depuis longtemps concertée.

On est allé à Anvers, parce que l'exposition de cette ville fournissait un excellent prétexte à la rencontre ; mais, si la majorité des Grands Orients et Suprêmes Conseils consultés s'étaient prononcés pour Berlin, les délégués du Grand Orient de France seraient allés à Berlin, *puisqu'ils ont consulté les chefs de la Maçonnerie allemande aussi bien que ceux des autres Maçonneries étrangères*.

Aux noms des cinq délégués de la Maçonnerie française qui ont fraternisé à Anvers avec les francs-maçons allemands, et que nous avons fait connaître mardi, il faut ajouter le nom du F. : Adrien Duvand, journaliste parisien, également délégué du Grand Orient de France. Nous avions alors sous les yeux la liste des membres des hauts grades, dans laquelle M. Duvand, qui est simple Maître (3^e degré), ne figurait pas ; nous réparons donc cette omission.

JUVÉNAL MOQUIRAM.

TROISIÈME ARTICLE (31 octobre)

Au F. : Croissant

(Suite)

Dans notre article du 27 octobre, nous avons montré le Grand Orient de France déployant tout son zèle pour arriver à provoquer un convent international maçonnique en l'année 1890. Nous avons mis les documents authentiques sous les yeux du lecteur. Entre autres, nous avons reproduit en entier la circulaire que les chefs-maçons de la rue Cadet envoyèrent, le 20 janvier 1890, à tous les Suprêmes Conseils, à tous les Grands Orients et à toutes les Grandes Loges du globe ; et nous avons même cité huit hauts-maçons allemands (noms et adresses), à qui le Grand Orient de France expédia cette circulaire, pour solliciter l'adhésion de : la Grande Loge Nationale de Prusse ; la Grande Loge Nationale d'Allemagne ; la Grande Loge Royale l'Amitié de Prusse ; la Grande Loge de Saxe ; la Grande Loge de Bavière ; la Grande Loge de Hambourg ; la Grande Loge du grand-duché de Hesse ; la Grande Loge Eclectique de Francfort-sur-le-Mein.

Ainsi la franc-maçonnerie allemande était convoquée ; on traitait ses chefs de « très honorés et très chers frères » ; on les priait instamment de « participer à un échange de

vues » ; on poussait la complaisance jusqu'à dire : « *Nous déclarons, par avance, que l'Orient accepté par nous pour ce fraternel rendez-vous, ne sera pas nécessairement un Orient français* ». Ce qui voulait dire, d'une façon non douteuse : « D'avance, nous acceptons d'aller à Berlin, si la majorité des Grands Orients et Suprêmes Conseils consultés le décident, et nous irons à Berlin, nous nous y engageons ».

Nous avons donné les noms des cinq gros-bonnets du Grand Orient de France qui signèrent cette lettre-circulaire.

Malgré tous ces efforts, cependant, le convent tant désiré par la rue Cadet n'eut pas lieu. Nous allons dire pourquoi jusqu'en 1894 le zèle des chefs maçons français n'aboutit pas.

Aux dix premières adhésions qui arrivèrent (nous les avons fait connaître), se joignirent, après le 20 janvier, les suivantes : — Grand Orient National d'Haïti ; Grande Loge de la République de Libéria (Afrique) ; Suprême Conseil et Grande Loge de Colon et Cuba ; Grande Loge du Pérou ; Grande Diète Symbolique du Mexique ; Suprême Conseil de Saint-Domingue. En outre, le F. Caubet, l'ancien chef de la police municipale, qui était garant d'amitié auprès du Grand Orient de France pour le compte de deux Grandes Loges des États-Unis, celle de l'Ohio et celle du Missouri, crut devoir adhérer en leur nom.

Mais le mouvement s'arrêta là. Voici ce qui était arrivé :

Le général Albert Pike, chef suprême de la haute-maçonnerie, avait vu de mauvais œil ce projet de convent international, qui était éelos, ainsi que nous l'avons prouvé, le 17 juillet 1889, dans l'assemblée réunie à Paris au temple de la rue Cadet, et il résolut de mettre obstacle à la tentative du Grand Orient de France. Son hostilité avait une double origine : d'abord, Albert Pike, luciférien invétéré, a toujours été mécontent des tendances de la majorité des loges du Rite Français vers l'athéisme ; ensuite, il était profondément vexé de ce que le Grand Orient de France sollicitait des adhésions à ce projet de convent international, sans avoir demandé son autorisation préalable.

Aussi écrivit-il au F. Adriano Lemmi la lettre suivante :

« Washington, le 12 mars 1890 (E. V.)
« 602, D-Street, N.-W.

« Très illustre et cher Frère,

« Je n'ai pas pu répondre plus tôt à votre lettre du 10 février. Il était utile, d'ailleurs, que votre première communication fût examinée par nos Frères de Charleston.

« Leur réponse est conforme à mon sentiment.

« Quoi que se basant sur un vote de l'assem-

blée dont vous m'avez envoyé le compte-rendu des travaux (il s'agit du Congrès tenu en juillet 1889, à l'hôtel de la rue Cadet), le Grand Orient de France n'a aucune qualité pour faire appel à un échange de vues, ni pour organiser ou convoquer, encore moins, un convent maçonnique UNIVERSEL.

« Le Grand Orient de France a été, très régulièrement, déclaré déchu de toute autorité, par les délibérations légales du Sérénissime Grand Collège des Maçons Emérites, et cela sur ma proposition. Les membres des hauts grades qui sont au sein du Grand Orient de France ne savent pas diriger les Frères de l'ordre inférieur ; à de nombreuses reprises, ils ont prouvé leur incapacité en ce sens. Ceux qui sont de cœur avec nous se laissent, dans toutes circonstances, déborder par les éléments athées qui ont envahi les Loges symboliques de ce rite ; en désespoir de cause, lorsqu'ils ont constaté mille fois l'inanité de leurs efforts, ils se rejettent dans le Rite Ecossais, dont le Suprême Conseil les accueille avec les honneurs dus au courage malheureux ; mais il n'en reste pas moins vrai que les tentatives de nos hauts et illustres Frères, les mieux intentionnés et les plus fidèles à nos lois, ont été toujours infructueuses, jusqu'à présent, et cette situation est déplorable.

« C'est avec douleur que j'ai dû mettre le Grand Orient de France hors la communion de la Maçonnerie Universelle. Tant que les Loges du Rite Français ne s'amenderont pas, tant qu'un convent de ce rite n'aura pas ramené aux vrais principes cette fédération turbulente et séditeuse, je serai dans la cruelle nécessité de maintenir mon excommunication du 10^e jour de la Lune Heschvan, 15^e jour du huitième mois de l'an 000888 de la Vraie Lumière (ère vulgaire : 15 octobre 1888).

« J'ai donné la liste de tous les ateliers du Grand Orient de France, » disais-je dans ma voûte encyclique de cette date. « Désormais, aucun franc-maçon ne peut sous aucun prétexte, visiter aucun de ces ateliers, à moins qu'il n'ait perdu jusqu'au moindre vestige du respect de lui-même et n'ait bu toutes les hontes. Quiconque désobéira à cet ordre encourra bien certainement et sûrement l'expulsion de la Maçonnerie, avec tous les désavantages qu'elle comporte. »

« Cependant, peu de temps après, je pris en considération une supplique du Suprême Conseil de France. Vous savez quelle estime j'ai en particulier pour le très illustre Frère souverain lieutenant commandeur, qui insistait personnellement auprès de moi d'une manière touchante (1) et à qui se joignit le Suprême Conseil de Suisse, par égard pour lui. Ces Frères faisaient valoir que, si ma défense de toute visite s'étendait même aux Frères écossais de l'obédience du Suprême Conseil de France, il en résulterait, dans ce pays, un trouble profond qui serait au plus haut point préjudiciable aux intérêts généraux de la Maçonnerie,

(1) La lettre d'Albert Pike ne nomme pas le haut-maçon écossais qui intercédait ainsi pour le Grand Orient de France excommunié. Toutefois, il est permis de croire qu'il s'agit ici du F. Emmanuel Arago, lequel a été, en effet, lieutenant commandeur du Suprême Conseil de France, en même temps qu'ambassadeur de la République française en Suisse.

alors battue en brèche par les cléricaux sous le masque du boulangisme césarien. J'accordai alors, par ma voûte de mitigation du 22 décembre 1888 (ère vulgaire), l'exception en faveur des maçons placés sous la juridiction du Suprême Conseil de France ; mais cette exception ne fut accordée qu'à titre transitoire et provisoire. Les maçons français du Rite Ecossais purent ainsi visiter fraternellement les ateliers du Grand Orient de France, sans encourir l'expulsion et la radiation dont tous les autres Frères demeurèrent menacés.

« La dernière concession qui m'ait été arrachée, par des suppliques réitérées, est celle qui a suspendu l'excommunication pour la période de la durée de l'Exposition universelle de Paris ; en l'honneur du glorieux Centenaire de 1789, j'ai poussé la mansuétude jusqu'à ses dernières limites.

« Maintenant, très illustre et cher Frère, il importe que tout rentre dans l'ordre. Mon décret du 15 octobre 1888 a repris son plein effet, sous la seule exception formulée par ma voûte de mitigation du 22 décembre de la même année. Je défends plus que jamais à tout Frère reconnaissant ma suprême autorité les visites aux Ateliers du Grand Orient de France.

« JE CASSE, ANNULE ET DÉTRUIS LE VOTE ÉMIS LE 17 JUILLET 1889 DANS L'ASSEMBLÉE MAÇONNIQUE TENUE AU SIÈGE DU GRAND ORIENT DE FRANCE. Je déclare séditionnelle toute nouvelle adhésion qui se produirait dans le but de se concerter avec le Grand Orient de France pour l'organisation d'un convent maçonnique universel ou de n'importe quel congrès international provoqué par l'initiative de ce Grand Orient. *J'envoie la défense expresse et formelle à tous les Suprêmes Conseils, à tous les Grands Orient et à toutes les Grandes Loges.* (1)

« Ma présente lettre ne sera pas communiquée au Grand Orient de France ; mais, dans toutes vos correspondances aux quelques corps maçonniques qui avaient déjà adhéré à ce projet de convent universel, vous démontrerez combien l'ordre du jour présenté au vote irrégulier du 17 juillet 1889, n'était pas l'expression du sentiment général des autorités légitimes.

« Cette démonstration vous sera facile, très cher et illustre Frère, en vous reportant aux signatures de ladite proposition. Sur dix-huit signataires, neuf sont des membres du Grand Orient de France : les FF. Viguiers, Francolin, Desmons, Amiable, Foussier, Malfuson, Pouille, Dalsace et de Hérédia. En particulier, vous frapperez d'un blâme le F. Dalsace, qui, par sa signature, a engagé le Grand Orient d'Italie, sans vous avoir consulté. Vous ferez observer que, sur les neuf autres signataires, trois seulement peuvent revendiquer le titre de représentants de Corps maçonniques ayant les pouvoirs des hauts grades : le F. Bérard, comme représentant du Suprême Conseil de France ; le F. Végar, comme représentant du Grand Orient et Suprême Conseil de Portugal ; le F. Tramu, comme représentant du Grand Orient et Suprême Conseil du Brésil. Le

(1) Sans doute, Albert Pike veut dire par là qu'il a envoyé cette défense aux hauts-maçons palladistes qu'il comptait comme correspondants directs au sein de ces puissances maçonniques.

Grand Orient national d'Espagne représenté par le F. de Puga, quoique possédant un Suprême Conseil du 33^e degré dans son sein, n'est pas admis à la communion du Rite Ecossais Ancien Accepté. Quant aux cinq autres signataires, les FF. Houzeau de Lehaie, Favrot, Gester, Khune et Friquet, ils ne représentaient que des Loges symboliques ; ce dernier même, représentant une *fédération séditionnelle et révoltée*, tolérée par la trop grande indulgence du Suprême Conseil de France, aurait dû être exclu d'une assemblée maçonnique se disant régulière. Voilà assez de raisons pour prouver la non-valeur du fait du 17 juillet 1889, sur lequel le Grand Orient de France base sa prétention d'organiser un convent maçonnique universel.

« Pour aucune raison ni sous aucun prétexte, ce convent ne devra avoir lieu. JE L'INTERDIS RIGOREUSEMENT, avec l'approbation unanime du Sérénissime Grand Collège et de tous nos Frères de Charleston. *Exécuteur de cet ordre, vous recevez par cette lettre la mission de faire avorter toute nouvelle tentative*, et j'ai confiance en votre habileté, qui saura agir sans montrer la main de la haute-maçonnerie de la parfaite initiation.

« Recevez, très illustre et cher Frère, mes cordiales salutations fraternelles. Je prie notre Dieu de vous continuer sa protection.

« Du Suprême Directoire Dogmatique :

« ALBERT PIKE, 33^e, S. P. »

« Souverain grand-commandeur grand-maître. »

Lemmi avait trop grand intérêt à complaire à Pike, pour se mettre en travers de sa volonté, si carrément exprimée. Il était alors grand-maître du Souverain Directoire Exécutif, en même temps que grand-maître du Suprême Conseil d'Italie. Il manœuvra donc dans le sens que lui avait indiqué Albert Pike, et avec toute l'adresse et la ruse nécessaires pour ne pas froisser le Grand Orient de France.

Les gros bonnets de la rue Cadet eurent beau, dès lors, multiplier leurs démarches ; partout, ils recueillaient des refus ou des fins de non-recevoir. Le Rite Français, mis à l'index par Charleston, voyait ses ateliers délaissés par les maçons étrangers voyageant en France ; en fait de visiteurs bravant les foudres de Pike, il n'avait guère que les nègres de Saint-Domingue, de Libéria et d'Haïti, à qui le F. de Hérédia est surtout sympathique.

Il n'est pas sans intérêt de faire savoir ici que Pike, dès 1888, avait publié sa sentence d'excommunication, c'est-à-dire cette étonnante voûte du 15 octobre 1888, dont il reproduit les lignes essentielles dans sa lettre à Lemmi. Comme il faut prévoir le cas où les cadettistes auraient l'aplomb de nier, nous indiquerons donc dès à présent que le document se trouve imprimé dans le *Bulletin officiel du Suprême Conseil de Charleston*, tome IX, à l'appendice, page 30. Pike ajouta seulement le mot « américain » après : « aucun

franc-maçon », son bulletin ne devant pas dévoiler la haute-maçonnerie.

Lorsque le pontife Pike eut rendu sa vilaine âme à son dieu (lisez : Satan), le sire Adriano Lemmi aurait pu faciliter l'accomplissement du projet de convent universel, auquel le Grand Orient de France n'avait pas renoncé, malgré tous ses échecs successifs auprès des diverses puissances maçonniques. Mais alors il avait bien d'autres soucis en tête, Lemmi, pensant qu'il serait toujours à temps d'être agréable à ses amis de la rue Cadet, travailla d'abord la haute-maçonnerie pour son compte, et l'on sait comment il parvint à éliminer et remplacer, en 1893, le successeur d'Albert Pike à la grande-maîtrise suprême. Arrivé à ses fins, il laissa, dès les premiers jours de 1894, les chefs du Grand Orient de France reprendre leur campagne pour la réunion du fameux convent international, sans les entraver désormais.

Bien mieux, quand Diana Vaughan et les hauts-maçons américains le battirent en brèche, il favorisa le projet des cadettistes, alors heureux de trouver dans l'Exposition d'Anvers, un prétexte d'assemblée générale. Puis, le schisme cessa, par suite de la transaction Findel, de Leipzig ; ce que personne n'ignore plus aujourd'hui.

Dans un prochain article, nous donnerons d'intéressants détails sur ce conventicule d'Anvers. Nous disons : *conventicule* parce qu'il fit un « four complet », malgré la non-opposition de Lemmi. En dépit des plus pressantes sollicitations, les maçons anglais et les maçons américains s'abstinrent de participer à ce congrès. Le F. . Armand Croissant verra encore, à ce propos, que nous sommes admirablement renseigné et comprendra qu'il aurait été beaucoup plus malin en gardant de Conrart le silence prudent.

JUVÉNAL MOQUIRAM.

Bizarre incident

Le *Peuple Français* en était arrivé là, lorsqu'un bizarre incident s'est tout-à-coup produit.

Les gens de la rue Cadet, se croyant bien fins, avaient envoyé (le 24 octobre) la lettre qu'on a lue plus haut ; mais c'était n'importe qui de la bande Mac-Benac qui l'avait écrite et signée « Armand Croissant ».

On comprend le raisonnement que ces gros finauds s'étaient tenu. Si l'écrivain adversaire n'avait aucune preuve à l'appui de son premier article, il était mis dans l'embarras par la lettre de protestation. S'il avait des preuves, les cadettistes nieraient la lettre et crieraient au faux.

C'est ce que fit la *Lanterne*, complice sans doute, ou tout au moins confidente de cette belle ruse de guerre.

Le samedi 17 novembre, elle publiait ces lignes :

Le journal de l'abbé Garnier ne se contente pas de diffamer les libres-penseurs et les francs-maçons ; il invente, avec une perfidie bien cléricale, des documents qu'il fait suivre de commentaires désobligeants.

Dernièrement, il a eu l'aplomb de publier une lettre qui, affirmait-il, lui avait été adressée par le F. . Armand Croissant, secrétaire du Conseil de l'Ordre. Or, jamais Armand Croissant, n'a écrit une lettre au journal en question.

On voit, par ce fait, le cas qu'il faut faire des attaques dirigées, chaque jour, par les journaux cléricaux contre la franc-maçonnerie.

Cette campagne n'a, d'ailleurs, pas nui, jusqu'à ce jour, à la prospérité de la Fédération du Grand-Orient de France. Elle a plutôt favorisé le recrutement de ses membres ; elle a stimulé l'activité et le zèle de beaucoup de francs-maçons et leur a montré combien il est nécessaire de rester étroitement unis et de travailler plus que jamais à la vulgarisation des doctrines de fraternité, de solidarité et de liberté philosophiques.

Les francs-maçons, délégués au convent, présidents d'ateliers, officiers de loges, etc., qui auraient été, depuis la recrudescence de la campagne cléricale qui a coïncidé avec le convent de 1894, l'objet d'attaques quelconques, injures ou diffamation de la part des journaux catholiques de leur région pourraient utilement nous envoyer les articles qui les concernent et dans lesquels leurs personnalités ou la franc-maçonnerie sont calomniées. Nous leur donnerions volontiers les conseils que comporte la situation.

Et la *Lanterne*, triomphante, donnait une nouvelle lettre du F. . Croissant, et déclarait celle-ci seule authentique.

On va la lire plus loin, dans le nouvel article de Juvénal Moquiram.

QUATRIÈME ARTICLE (17 novembre)

Le toupet des cadettistes

Les « enfants de la Veuve » sont, depuis quelque temps, dans une grande colère, tout comme de simples pères Duchesne. Pour atténuer l'effet des révélations qui pleuvent dru et qui font connaître leurs intrigues, ils ne savent plus à quels manœuvres recourir.

Voici la dernière ; elle vise le *Peuple Français*. Mais, vraiment comme elle est maladroite dans son effronterie ! Du reste, le public va en juger.

On n'a pas oublié que, dans notre numéro du 23 octobre, nous avons parlé du conventicule maçonnique international d'Anvers, où six délégués du Grand Orient de France ont fraternisé avec les délégués de divers Grands Orients et Suprêmes Conseils d'Allemagne.

Le lendemain, nous recevions la lettre suivante, portant la signature d'un des six délégués français ; nous l'avons publiée dans notre numéro du samedi 27, et nous la reproduisons de nouveau telle quelle :

(Ici le *Peuple Français* insérait pour la seconde fois

la lettre Croissant du 24 octobre, qu'on a vue plus haut, page 294.)

Nous n'avions aucune raison de croire à une mystification. Cette première lettre est en tous points conforme à la tactique habituelle de la confrérie trois-points : nier, en se croyant protégé par le mystère dont on s'entoure dans la secte.

Nous avons donc commencé la réfutation de cette lettre (nos du 27 et du 31 octobre) ; nous avons montré comment ce projet de congrès maçonnique international, éclos le 17 juillet 1889 au Grand Orient de France, n'a pas pu être mis à exécution avant 1894, à cause de l'interdit lancé par le suprême grand-maître feu Albert Pike, interdit qui n'a été levé que par le suprême grand-maître actuel Adriano Lemmi ; et nous devons à nos lecteurs un troisième et dernier article, dans lequel nous raconterons, sinon tout ce qui s'est passé au conventicule d'Anvers, du moins les faits principaux.

Mais voici que nous venons de recevoir, toujours signée « Armand Croissant », *mais d'une autre écriture*, une nouvelle lettre. Nous la reproduisons aussi.

Paris, le 14 novembre 1894.

Monsieur le gérant du *Peuple Français*,

Vous avez publié dans le numéro du 27 octobre dernier, qui vient seulement de m'être communiqué, une prétendue lettre signée « Armand Croissant ».

Je m'inscris en faux contre ce document.

Je ne vous ai adressé aucune lettre, — et pour cause, j'ignorais même l'existence de votre journal. — Celle qui figure dans vos colonnes, si elle n'est l'œuvre d'un mystificateur, a été purement et simplement fabriquée de toutes pièces par vous.

Quant à l'accusation que vous dirigez contre la délégation du Grand Orient de France, dont je faisais partie, de s'être rencontrée au Congrès d'Anvers avec les délégués des loges d'Allemagne, elle est aussi fausse que la lettre que vous m'avez attribuée, et cela par une raison bien simple : c'est qu'il n'y avait au Congrès d'Anvers *aucun délégué des loges d'Allemagne*.

J'ai l'honneur de vous saluer,

A. CROISSANT,
3, rue Scheffer.

Le F. Croissant croit nous en imposer avec son dilemme, au sujet de la première lettre : ou une mystification dont nous aurions été dupe, ou bien un faux que nous aurions commis.

Nous répondons au F. Croissant : il n'y a dans tout ceci ni mystification ni faux. Les deux lettres, la première aussi bien que la seconde, sortent de la même officine, c'est-à-dire du n° 16 de la rue Cadet, hôtel du Grand Orient de France. Elles disent exactement la même chose, niant, la première, toutes rela-

tions d'amitié avec les ennemis du pays, et la seconde, la présence d'aucun délégué des loges d'Allemagne à la conférence maçonnique d'Anvers.

Si vous appelez « faux » le fait que la première lettre a été écrite et signée par une autre main que la vôtre, c'est que vous et vos amis vous vous êtes crus bien malins en usant de ce petit stratagème, pour espérer nous mettre aujourd'hui dans l'embarras. Dans ce cas, vous connaissez mieux que nous le prétendu faussaire ; votre malice est cousue de fil blanc.

C'est tout cela que vous avez trouvé pour infirmer la valeur des documents que nous vous opposons ?... Eh bien ! franchement, vous n'êtes pas forts, messieurs les cadetlistes ; vous avez besoin de prendre encore quelques leçons de votre glorieux patron Adriano Lemmi.

Vous n'avez pas même eu la précaution de varier votre sèche formule de salutation, à la fin de vos deux lettres ; si elles ne sont pas de la même écriture, ô très illustre trente-troisième, elles sont de la même dictée. C'est clair comme le jour.

Mais vous avez réservé votre paraphe authentique à la lettre n° 2. Cela doit être, pensons-nous ; car c'est cette lettre-là que la maçonnique *Lanterne* reproduisait hier matin triomphalement. C'est le F. Mayer — qui n'est pas natif de Cologne, comme chacun sait, — qui certifie et atteste que ladite lettre n° 2 est seule vraiment de vous, ô sublime Croissant !

Seulement, mon pauvre garçon, vous nous permettez de vous dire que votre deuxième lettre ne nous gêne pas plus que la première et que vous avez été fort mal inspiré en l'écrivant. Plus moyen de la nier, celle-ci, maintenant que la *Lanterne* l'a authentiquée ! et elle va nous servir à démontrer tout de suite le cas qu'il faut faire de vos solennelles déclarations.

Vous dites, Armand impayable, vous écrivez dans la lettre n° 2 (la seule authentique !) : *Il n'y avait au Congrès d'Anvers aucun délégué des loges d'Allemagne*, et, par conséquent, l'accusation portée contre la délégation du Grand Orient de France, de s'être rencontrée avec des délégués des loges d'Allemagne, est fausse radicalement. Et vous ajoutez : « Aussi fausse que la lettre que vous m'avez attribuée ».

En ces lignes, imprudent fils de la Veuve, vous laissez percer la témérité naïve d'un simple orphelin ; car vous m'autorisez à vous répliquer, en retournant l'argument : « La lettre n° 1 est aussi vraie comme origine maçonnique, qu'il y avait vraiment des délégués des loges d'Allemagne à votre Congrès d'Anvers. »

Je ne veux pas vous faire attendre ma preuve ; Armand Croissant, vous êtes digne de vous la voir administrer immédiatement.

Cette preuve, elle est en toutes lettres dans une de vos feuilles maçonniques officielles, contre laquelle vous ne pouvez vous inscrire en faux. En effet, le *Bulletin maçonnique*, dans son numéro d'août-septembre dernier, donne la liste des diverses puissances maçonniques, qui se sont fait représenter au convent international d'Anvers, avec les noms des principaux délégués.

Dans cette liste — dont vous ne sauriez contester la parfaite authenticité, très illustre et très fumiste cher frère, — nous lisons, après les six noms de maçons français (F.F. : Blatin, Croissant, Dequaire-Grobel, Adrien Duvand, Fontainas et Paul Viguier, délégués du Grand Orient de France), les mentions suivantes :

« GRANDE LOGE AU SOLEIL (*Grande Loge de Bavière*), à l'orient de Bayreuth ; le F.F. Johann-Andreas Ruckdeschel, délégué.

« SUPRÊME CONSEIL DU LUXEMBOURG ; le F.F. Eugène Lang, vénérable de la Loge de Luxembourg, délégué.

« Étaient en outre représentés, par leurs Garants d'Amitié, les puissances ci-après :

« GRANDE LOGE DE DARNSTADT (*Grand Duché de Hesse*) ; Grande Loge indépendante espagnole ; Grand Orient National d'Espagne ; GRANDE LOGE ÉCLECTIQUE (son siège est à Francfort-sur-le-Mein, voir l'*Annuaire du Grand Orient de France*) ; Suprême Conseil de la République Dominicaine ; Suprême Conseil de Colon et Cuba ; Grande Loge de Cuba. »

Or, nous vous le demandons à vous-même, F.F. Croissant : depuis quand le grand-duché du Luxembourg a-t-il cessé d'être sous la suzeraineté de la Prusse ? depuis quand la Bavière, le grand-duché de Hesse et le territoire de Francfort-sur-le-Mein ont-ils cessé de faire partie de l'Allemagne ?

Et vous avez écrit, dans votre lettre n° 2, qu'il n'y avait au congrès d'Anvers *aucun délégué des loges d'Allemagne* !... Eh bien, malgré tout le respect qui est dû à votre haut grade de trente-troisième, j'oserai dire, F.F. Croissant, que vous avez un fier aplomb... Pendant qu'elle fulminait contre les cléricaux en insérant votre lettre, la *Lanterne* aurait dû enseigner à ses lecteurs que Cologne est un chef-lieu d'arrondissement de Seine-et-Oise.

Allons, allons, messieurs les chevaliers du triangle et de la truelle, élevez un peu moins le ton, et ne nous traitez plus de faussaires, s'il vous plaît ; car vos stratagèmes sont percés à jour. Si vous n'avez pas dans votre sac d'autre tour que celui du coup des deux lettres, dont la première est fabriquée pour être niée par la seconde, c'est que vous en êtes arrivés à la fin des fins : le grand architecte,

maudit mais malin, deviendrait-il sourd à vos invocations ?

Sachez-le donc, ô vénérables cadettistes, vous n'êtes pas au bout de vos surprises ; et quand vous montrerez un peu trop de toupet, comme aujourd'hui, nous vous le raserons.

Ici, on rase les toupets maçonniques gratis.

JUVÉNAL MOQUIRAN.

*
**

Nous n'étonnerons aucun de nos lecteurs en disant que ni le F.F. Croissant ni la *Lanterne* n'ont riposté à cette réplique.

Et maintenant, nous attendons le dernier article que notre confrère a promis et où il exposera les principaux faits du conventicule d'Anvers.

L'Œuvre du Docteur Bataille

On lit dans la *Correspondance Catholique*, n° du 8 novembre :

Dans les derniers mois de 1892, au milieu des affiches multicolores qui tapissent les murailles des rues de Paris, on en distinguait une au centre de laquelle s'étalait un être à tête humaine, surmontée d'une étoile pentagonale, à ailes de chauve-souris, cornes et barbe de bouc, partie inférieure du corps en forme de dragon, et qui, les bras croisés sur une puissante poitrine, vous regardait d'un air narquois. C'était le DIABLE AU XIX^e SIÈCLE, le héros des *Récits d'un Témoin*, par le Dr Bataille, ouvrage illustré et paraissant par livraisons, à l'instar des romans en vogue.

Était-ce une retentissante mystification ? ou bien une dérision de la doctrine catholique et de ses rites augustes, comme la publication sournoise et pesante de Zola sur Lourdes ? ou enfin y avait-il, dans ces livraisons illustrées, des renseignements nouveaux et intéressants sur l'action diabolique au temps actuel ? Alléchés par le titre, et libérés de n'acheter que la livraison spécimen, beaucoup de gens se hasardèrent à lire l'histoire du signor Carbuccia, et à s'embarquer ensuite avec le docteur Bataille pour Ceylan et Pondichéry. Immédiatement la clientèle fut, nous ne disons pas convaincue, la conviction en face de faits si étranges, est plus lente à venir, mais empoignée, et plus de dix mille curieux, les uns graves, instruits, théologiens, les autres frivoles, ont suivi le *témoin*, dont le cercle d'exploration grandissait toujours, et qui finalement, s'aidant quand il le fallait de documents écrits ou de récits, dont il indiquait et contrôlait les auteurs, est aujourd'hui en voie de donner au public une encyclopédie du satanisme contemporain.

Ce docteur — que nous connaissons personnellement — a trois noms, son nom de famille, dont il fait peu mystère, son nom d'écrivain : *Bataille*, et un troisième qu'il tient à bon escient très secret et sous lequel il pénètre dans les antres les plus profonds de l'arrière-maçonnerie ou haute-maçonnerie luciférienne.

Son livre a dû être écrit au jour le jour, d'après des notes prises en voyage ou dans les biblio-

thèques secrètes de la haute-maçonnerie ; comme composition, l'ouvrage prête à certaines critiques ; on lui a reproché notamment des longueurs, des digressions ; mais comme arsenal, l'ouvrage n'en est que plus précieux. Ces deux gros volumes forment une bibliothèque complète du satanisme universel, et les excursions savantes que fait le témoin dans le passé ne sont pas, pour les lecteurs sérieux, la partie la moins intéressante de son ouvrage.

Le style est l'homme : marin intrépide et de belle humeur, Marseillais par la vivacité de l'esprit comme par la foi robuste et la confiance en la Bonne Mère, notre docteur ne laisse pas son lecteur épiloguer sur sa phrase ; il l'entraîne.

Mais enfin, quelle est la valeur véritable de l'ouvrage ? Aucuns l'ont traité de pur roman. — L'imputation était plus aisée à émettre qu'à prouver.

Ce témoin unique, apportant au public les récits les plus extraordinaires, quelle était la garantie de sa véracité ? Il ne disait pas même son nom...

La garantie ne devait pas tarder à apparaître. Le docteur Bataille n'est pas longtemps resté seul. Il a eu bientôt des amis dont l'estime le couvrait vis-à-vis du public. Nous nous contentons de noter le docte abbé Mustel, directeur de la *Revue catholique de Contances*, M. de la Rive, le R. P. Sanna Solaro, de Turin, Dom. Margiotta. Nous pourrions ajouter Léo Taxii, qui, tout en étudiant la Maçonnerie non luciférienne d'une manière spéciale, n'en a pas moins recueilli beaucoup de renseignements sur le satanisme contemporain et qui donne actuellement son concours à l'œuvre du docteur. La liste déjà serait longue, si généralement les honorables correspondants du docteur Bataille, bien connus de lui et souvent de quelques amis sûrs, ne refusaient de jeter leur nom à un public frivole, sceptique et moqueur.

Les faits les plus étranges que l'on trouve dans la publication qui nous occupe, sont relatifs aux temples secrets du démon en Chine et dans l'Inde. Ils n'étonnent nullement les missionnaires de ces pays, qui, sans avoir été témoins, en savent à peu près aussi long que le hardi docteur.

L'étrangeté des faits ne peut être une fin de non-recevoir pour qui a seulement une légère teinture de l'histoire de la société païenne et de celle de la société chrétienne.

« Le chef-d'œuvre de Satan à notre époque, disait le P. de Ravignan, c'a été de se faire nier. » Après Notre-Seigneur Jésus-Christ, « qui est apparu, dit saint Jean, pour détruire les œuvres du diable » (I, m, 8), le personnage le plus actif de l'histoire, celui dont le rôle est le plus considérable, le plus étendu, le plus permanent, c'est Satan, derrière lequel marchent toutes les légions infernales, comme sous le drapeau de l'Homme-Dieu sont groupés les anges et les véritables chrétiens. Ce que peuvent les esprits de ténèbres, Bossuet, qui n'était point un esprit faible et qui savait sa théologie, l'a dit dans son sermon « sur les démons », et d'autre part, ce n'est pas sans motif que Léon XIII fait réciter tous les jours, après chaque messe, une prière pour obtenir que les esprits de malice qui sillonnent la terre soient rejetés dans l'abîme.

Ce que savent les fidèles les moins instruits,

c'est que, pour de très sages motifs, même après l'Incarnation, même après la libération de la servitude originelle par le baptême, Dieu permet aux démons de tenter les hommes, de leur offrir l'occasion de mal faire, d'agir sur leur imagination, sur leurs sens, sur leurs facultés appetitives, de les troubler, de les exciter, de les aiguillonner, sans pourtant pouvoir les contraindre au consentement dans lequel seul est le péché.

Mais on se figure que c'est tout. En cela on se trompe. L'action diabolique va beaucoup plus loin. Comme Notre-Seigneur Jésus-Christ, Lucifer, son adversaire (l'Homme-Dieu le permettant ainsi pour l'épreuve terrestre des élus), Lucifer, qui reste, même dans l'éternel exil du ciel, le chef des anges tombés avec lui, Lucifer a un plan, dont, à travers tous les siècles, il poursuit la réalisation, non seulement au moyen des tentations secrètes et individuelles, mais par des faits extérieurs, par des institutions qui entrent dans l'histoire et même sont, en grande partie, l'explication de l'histoire.

Puisque dans une certaine mesure il a congé de proposer, comme Jésus-Christ, aux descendants d'Adam, doués de liberté et, par la liberté, maîtres de leurs destinées, Lucifer s'ingénie à mettre l'humanité assez bas pour qu'elle l'adore au lieu et place du Créateur. « *Si cadens adoraveris me* ». (Matth. iv, 9.)

Le paganisme n'était autre chose que la réalisation de ce dessein. Renversant d'un mot toutes les fantaisistes élucubrations des faux savants sur la nature des religions idolâtriques, l'Esprit-Saint, par la bouche de David, déclare que toutes les divinités des nations sont des démons : « *Omnes dii gentium demonia* ». (Ps. XCV, 15.) Il faut d'ailleurs être de la famille de Prud'homme pour admettre que, durant des siècles, d'immenses populations ont été invariablement et unanimement bernées par des prêtres imposteurs, fabricants de faux prodiges. Les prodiges diaboliques étaient très réels ; il y en avait de journaliers. Telle, par exemple, la docilité jusque sous le fer du sacrificateur, des animaux qui allaient être immolés ; une exception était si rare qu'on la regardait comme un très funeste augure. Pas plus que les faits du spiritisme contemporain, ce n'étaient de vrais miracles ; mais c'étaient des faits visiblement supérieurs à la puissance de l'homme, et les populations ne s'y trompaient pas.

L'antiquité païenne a vécu du surnaturel diabolique et les peuples déchus étaient, au moyen des cultes idolâtriques, de leurs oracles et de leurs prestiges, gouvernés par les démons.

L'Incarnation du Verbe et son sacrifice sur la croix ont donné à la race humaine un chef et un drapeau. Si, par une application anticipée de la grâce de Jésus-Christ, les hommes de bonne volonté des siècles antiques pouvaient briser les liens de la servitude diabolique, bien plus facilement les chrétiens d'aujourd'hui, s'appuyant sur Jésus-Christ, remporteront la victoire. Mais la guerre dure toujours.

Un très savant prince de l'Eglise, Mgr Meurin, archevêque de Port-Louis, dans la *Synagogue de Satan*, livre profond où la sagacité le dispute à l'érudition, en a tracé les grandes lignes. En même temps et sans concert préalable, le docteur Bataille, se confinant d'abord dans le présent (plus

tard il devait jeter un regard rapide sur le passé), révélait toute une série de faits contemporains en pleine concordance avec les savantes recherches de l'éminent prélat.

Les deux publications ouvraient aux esprits sérieux un sillon nouveau. Elles les avertissaient que l'action satanique, jamais interrompue, sur notre globe, s'y exerce actuellement avec un redoublement d'intensité, justifiant ainsi la sagesse du Vicaire de J.-C. prescrivant des prières spéciales quotidiennes contre cet assaut de l'enfer.

Elles mettaient dans une lumière éclatante un fait déjà soupçonné sans doute, mais peu connu et encore moins démontré, à savoir l'inspiration immédiatement diabolique de la Maçonnerie, seule explication adéquate de la rage antireligieuse qui anime cette « association de malfaiteurs » (Léon XIII), et la pousse à persécuter sans trêve ni merci la grande famille catholique dans l'univers tout entier.

On croyait la Maçonnerie démasquée ; il n'en était rien, tant qu'un regard investigateur n'avait pas pénétré dans l'intérieur des *triangles*, loges supérieures, mystérieuses, inconnues de la plupart des adeptes ordinaires, même des plus hauts grades, et qui, gouvernées par les esprits de ténèbres, gouvernent à leur tour les innombrables individus, inclinés devant l'étoile flamboyante, sans en comprendre la signification.

Le docteur Bataille, visiblement aidé par la Providence et n'hésitant pas à jouer courageusement sa vie, a pu déchirer le dernier voile, et montrer à nu le satanisme, sous sa forme actuelle principale, et sous les formes accessoires qu'il revêt dans certaines sectes dissidentes. Il a ouvert la brèche dans l'impénétrable citadelle du satanisme occulte ; d'autres le suivront, d'autres le suivent déjà. Le dernier masque est arraché et le hideux dragon est reconnu. Une fois reconnu, il est à moitié vaincu. Voilà l'œuvre de notre héros.

Donné d'un sang-froid merveilleux, le docteur ne s'emballe jamais. Il discute au passage les questions qui se présentent. Très carrément et très clairement, il expose le dogme catholique ; il a eu la sagesse de se faire renseigner et contrôler par des théologiens éprouvés. Aussi les censeurs les plus méticuleux n'ont-ils pu lui faire là-dessus que quelques critiques de forme plutôt que de fond, extrêmement légères et le plus souvent fort discutables. A beaucoup, sa théorie médicale de l'hystérie a paru remarquablement heureuse, d'autres l'ont contestée ; nous ne saurions être ici juge compétent.

En somme, la première partie de l'ouvrage paraîtra, croyons-nous, plus piquante ; la seconde, en tant qu'encyclopédie, plus utile ; l'une et l'autre sollicitent l'attention de qui, ne se contentant pas des surfaces, essaie de pénétrer les causes profondes du mal social, afin de trouver et d'employer le remède capable de procurer la guérison.

Une conclusion se dégage nettement. Si Satan marche avec tant de confiance à la conquête définitive des sociétés qui ont renié ou du moins oublié Jésus-Christ, il n'est donc que temps pour les peuples qui ne veulent pas être esclaves, de se tourner en toute hâte vers le divin Libérateur. Dans la crise que traverse le monde, qui ne dresse

pas le drapeau sauveur de Jésus-Christ, est ou un traître ou un fou.

A. Delaporte,

M. du S. C.

L'expulsion de Mgr Bœglin

Le *Figaro* du 8 novembre a publié le récit de l'expulsion de Mgr Bœglin, par l'expulsé lui-même. Nous croyons devoir reproduire cette page intéressante ; l'acte inqualifiable de M. Crispi a été flétri, comme il le méritait, par toute la presse indépendante.

Le *Figaro* faisait précéder ce récit des lignes suivantes :

« Mgr Bœglin, directeur du *Moniteur de Rome*, qui a été expulsé d'Italie, veut bien raconter à nos lecteurs les diverses phases de son odyssée. Au moment même où nous parvenait ce récit, le Pape lui demandait, dans une lettre des plus flatteuses, de continuer quand même, hors de Rome, la défense de la noble cause dont il était le si fidèle champion. Nous croyons savoir qu'en effet Mgr Bœglin obéira en tous points aux conseils du Saint-Père. »

Proscrit de Rome, la patrie de tous les croyants, je trouve sur la terre de France l'hospitalité la plus chevaleresque. A ceux qui m'ont accueilli, comme aux nombreux amis qui m'ont adressé leurs sympathies, j'envoie le témoignage ému de ma reconnaissance. Habitué aux grands horizons de Rome, où j'ai eu l'honneur de défendre les plus nobles causes, je regarde cet accueil et ces sympathies comme une compensation et la garantie de mon avenir. J'ai dû quitter le rempart de la Cité sainte, mais je persisterai dans mon dévouement au Pape et aux idées que le *Moniteur de Rome* représentait dans le voisinage immédiat du Vatican. Libre, je parlerai plus haut.

Mes amis réclament de moi le récit de mon expulsion. Je serai bref. Mon arrestation a eu lieu le 21 octobre dernier, à neuf heures du soir. Je m'étais déjà retiré. Averti par ma vieille servante, je reçus sur-le-champ les quatre délégués de la questure. Le chef me montra le décret d'expulsion, qui portait ces seuls mots : mesure de sécurité publique (*misura di pubblica sicurezza*). Je demandai un répit de cinq minutes pour faire ma valise. Cette grâce me fut refusée, par ordre supérieur. Un second décret ordonnait une perquisition domiciliaire qui dura deux heures. Lettres d'amis, correspondances politiques, manuscrits, tout fut emporté dans la voiture qui m'emmenait à la questure centrale de San-Marcello, où je fus écroué dans une chambre malpropre. J'y passai la nuit, couché à terre sur un grabat où viennent échouer tous les soirs des anarchistes et des malfaiteurs. De sept heures du matin jusqu'à quatre heures

du soir, je restai dans la même salle, au milieu des agents et des prisonniers. Toutes mes prières furent rudement repoussées. Je ne pus ni voir le questeur, ni me mettre en communication avec un chef quelconque. J'étais seul, jusqu'au moment où mon administrateur, M. Gustave Befani, força la porte de M. le commandeur Sironi et parvint à lui arracher la permission de me parler.

Il m'apporta un peu d'argent et me fit préparer un sac de voyage. De deux heures jusqu'à mon départ, je négociai avec les agents la question de mon transfert. Malgré mes supplications, on me mit dans un train omnibus et dans une troisième classe. A peine parti, les journaux officieux me couvrirent de grossières insultes et d'odieuses diffamations. Et tout cela, comme on ne cessait de me le répéter, *per ordine superiore*.

L'histoire des origines de mon expulsion est l'histoire même du *Nouveau Moniteur de Rome*. Quand l'ancien *Moniteur de Rome* tomba, le 24 octobre 1893, pour des raisons administratives, je vins en France et en Belgique chercher des concours, pour le nouvel organe. Pendant mon absence de Rome, une campagne diplomatique et de presse s'ouvrit contre moi. Je fus surpris de lire dans le *New-York* de Paris une correspondance de Berlin (?) et un article de Rome où l'on réclamait mon expulsion.

Rentré chez moi, j'appris, en effet, que des notes impertinentes et comminatoires avaient été rédigées contre moi, afin d'empêcher la réapparition du *Moniteur de Rome*.

Le gouvernement italien prétextait la campagne du *Moniteur de Rome* du mois de septembre 1893, contre la concentration des troupes italiennes sur la frontière française. Au lendemain des scènes sauvages du palais Farnèse, la *Consulta* se montra raide et insolente au quai d'Orsay, tandis qu'elle pressentait la chancellerie allemande sur son appui éventuel, en cas de complications.

M. Develle, alors ministre des affaires étrangères, craignit pendant huit jours une déclaration de guerre. Quand le *Moniteur de Rome* dénonça le péril, la détente s'opéra. Le gouvernement de Berlin fit savoir à Paris et à Rome qu'il resterait étranger à cette querelle.

Jamais le gouvernement italien ne pardonna au *Moniteur* cette indiscretion.

Mes amis et moi nous ne perdîmes pas l'espoir. Le *Nouveau Moniteur de Rome* parut le 18 janvier 1894. Le premier numéro fut séquestré avant qu'il fût communiqué au procureur du Roi, qui avait reçu l'ordre de traiter le journal en ennemi. En même temps, M. Crispi menaça le Vatican de me proscrire, si je continuais la lutte contre le gouverne-

ment italien. Les séquestres et les procès pleuvaient.

Il s'agissait ou de nous intimider ou de tarir nos ressources, car nous étions pauvres et seuls. Ce qui énervait notamment les officieux, c'était la verve de Romanus, mon meilleur collaborateur. Son esprit intarissable, sa fantaisie qui s'échappait en feux d'artifice, son courage et son intrépidité firent leur désespoir. Le premier, il tomba sur le champ de bataille. Son expulsion était le prélude de la mienne. Le *Moniteur de Rome* était une force pour le Pape et une gêne pour M. Crispi et ses amis : nous fûmes sacrifiés.

Arrivé au pouvoir dans des circonstances dramatiques, alors que la cloche de la révolte sonnait à toute volée dans « l'Île de feu », M. Crispi demanda la *trêve de Dieu* à la France, aux partis et au Vatican. Il l'obtint. Mais il ne désarma pas. Bientôt, au lendemain du discours de Naples, il était visible que cette *trêve de Dieu* cachait un double jeu. Réclamer le concours du Pape pour sauver le *statu-quo*, c'était vouloir faire du prisonnier le libérateur de son géolier. Le *Nouveau Moniteur de Rome* n'a cessé de flétrir cette odieuse intrigue. En même temps, il surveilla de très près la campagne des officieux au sujet de Tripoli. Il dénonça la troisième Rome comme un foyer de conspirations internationales.

Un diplomate m'écrivait, il y a quelques jours : « Mon cher Monseigneur, vous êtes chassé, parce que vous avez eu le cœur de démasquer les batteries de M. Crispi. Il vous a proscrit, parce qu'il ne pouvait plus laisser entendre la voix de la vérité, en face des ambassades et du Vatican. »

Voilà les motifs de l'attentat dont notre œuvre est la victime. Mais l'éveil est donné, M. Crispi ne trompera ni le Saint-Siège ni la France. Il a foi dans sa mission de rédempteur de son parti.

Ce qui le perdra néanmoins, c'est son tempérament.

Inflammable et nerveux, opiniâtre et volontaire, plus brutal encore qu'énergique, ayant plus d'instinct que d'idées, avide de gloire et de mise en scène, ne connaissant ni l'Europe ni les conditions d'un gouvernement régulier, il hâtera le dénouement fatal et la décadence de l'oligarchie libérale. De 1887 à 1894, son premier ministère a précipité de 20 ans au moins le développement naturel du destin du Quirinal.

Sa dictature présente aura les mêmes résultats. Il faudrait à l'Italie une ère de recueillement et de travail obscur. Fort pour frapper, M. Crispi ne reconstituera rien. Conspirateur hardi, condottiere sans peur, il est mauvais organisateur ; il en est la contradiction.



DOMENICO MARGIOTTA

Auteur du livre : **Adriano Lemmi**, chef suprême des francs-maçons,
d'après une photographie de M. Agazio, photographe à Naples.

Quand il aura joué la dernière carte de son parti, l'heure de l'affranchissement de ce grand et noble pays sonnera. Ce sera le moment où Léon XIII replacera l'Italie dans des conditions de paix et de sécurité.

Ce jour-là, je rentrerai à Rome que j'aime de toutes les forces de mon âme et reprendrai modestement le service d'honneur du Saint-Père.

Boeglin.

D'autre part, Mgr Boeglin avait écrit, le 28 octobre, la lettre suivante à M. l'abbé Naudet :

Mon cher ami,

Vous me demandez le récit de mon expulsion. Laissez-moi respirer un peu. Homme d'Eglise et de hiérarchie, je veux d'abord faire mon rapport à mes supérieurs. Si Dieu me donne quelque loisirs, je ferai un livre, car l'histoire du *Nouveau Moniteur de Rome* se rattache, par plusieurs côtés, à la politique étrangère, pontificale et religieuse de nos jours.

Mon expulsion remonte au mois de septembre 1893, quand le *Moniteur de Rome* osa dénoncer le péril de la concentration des troupes italiennes à la frontière de Vintimille. Plusieurs puissances

avaient envoyé au Vatican des notes diplomatiques, pour empêcher la résurrection du *Moniteur de Rome*. J'étais expulsé de Rome, avant d'y être revenu au mois de janvier, comme le premier numéro du journal était séquestré avant de paraître. Quelques jours après la réapparition du *Moniteur de Rome*, un de mes protecteurs, averti par M. Crispi, me faisait dire que j'étais menacé d'expulsion. Je n'y croyais pas. Je continuai d'écrire comme j'avais écrit depuis treize ans. Les séquestres et les procès devaient m'intimider et l'expulsion de *Romanus* était, me disait-on, le suprême avertissement. M. Crispi réclamait du *Moniteur de Rome* la trêve momentanée qu'il avait demandée au Pape, aux partis et à la France. Je n'ai pu l'observer. Un journaliste catholique le saurait-il, quand le Pape reste prisonnier et l'otage d'un pouvoir hostile ? Fera-t-il un journal incolore, au moment où le destin de la Papauté et de l'Italie se joue dans une partie suprême, où le gouvernement italien mendie au Pape un appui sauveur, pour reprendre plus tard la guerre contre lui ?

J'ai fait mon devoir et j'ai été expulsé.

Les causes prochaines de mon exil, je les ignore. Le décret portait ces seuls mots : mesure de sécurité publique (*misura di pubblica sicurezza*). Les uns m'écrivent de Rome que l'entrefilet sur le discours de Naples et le mariage de Mlle Joséphine

Crispi m'a fait échouer; d'autres me signalent l'article sur M. Lemmi et le livre de M. Margiotta; ceux-ci, la campagne contre la *Tribuna* au sujet de Tripoli; ceux-là, les articles sur le transfert de la capitale.

Je remercie tous mes amis de leurs marques de sympathie. J'ai surtout été sensible au dévouement actif et éclairé de M. Gustave Befani et à la touchante lettre des ouvriers du *Moniteur de Rome*. Je les laisse sans situation et peut-être sans pain. C'est mon plus vif tourment à cette heure. Mes frères d'armes et moi, nous avons lutté avec allégresse. Cette dernière année a été la plus heureuse, la plus belle de toute ma vie. Le spirituel et intrépide abbé Monteuvis faisait le coup de fusil avec un amour et une verve qui portaient le désespoir dans l'oligarchie maçonnique. Comme des factionnaires, nous avons monté la garde autour du Vatican. Servir un pape tel que Léon XIII est un honneur, une incomparable jouissance de l'esprit. Je n'ai jamais demandé ni un sou, ni un galon, car le titre de Monseigneur que le Saint-Père m'a généreusement conféré, a été la récompense d'un travail confidentiel que j'ai eu l'honneur de faire pour lui.

Le seul reproche que l'on me fasse, c'est ma vivacité de plume. J'ai été vif quelquefois; mais je l'ai toujours été. Armand Carrel disait qu'un journaliste, s'il voulait être entendu, devait parler haut comme au milieu d'une foule. Comment serait-on impassible, quand, comme moi, on assiste à l'étranglement d'une nation par un parti exploiteur, quand ce parti a ouvert à Rome une école de révolution et de commotions internationales, quand ce parti veut, par la violence ou l'hypocrisie, étouffer le Pontificat romain et atteindre à l'intérêt de la chrétienté tout entière? M. Crispi veut le désarmement des autres, mais il ne désarme pas, lui. C'est pourquoi il échouera. Il n'a ni la force ni la possibilité de remonter le courant. Il est vieux et il accentue encore la politique qui conduit l'oligarchie gouvernementale à la banqueroute.

Je suis plein d'espoir. Je ne suis pas un vaincu, je suis un témoin. Je tombe sur le sillon, avant la moisson. Dans l'ordre moral et intellectuel, Dieu ne permet à l'homme que de semer. La politique, dont le *Moniteur de Rome* était le représentant, triomphe et rayonne.

Je suis, mon cher ami, votre tout dévoué.

BOEGLIN.

LEMMI ET MARGIOTTA

Depuis la publication du volume de M. Margiotta l'illustrissime Adriano Lemmi n'a fait parvenir aucune protestation en France; mais, en Belgique, il n'en a pas été de même. Là, Goblet d'Alviella ne se console pas de son échec auquel l'ex-franc-maçon converti a fortement contribué; le pauvre F. Goblet, sénateur sortant, se contentait de poser sa candidature à la Chambre des députés: on se rappelle la polémique entre M. Margiotta et le Goblet belge, nous l'avons reproduite dans notre dernier numéro; le triple défi porté par notre nouveau compagnon d'armes, n'ayant pas été relevé (et il ne le pouvait être), a été le coup

de massue administré à la candidature du comte d'Alviella. En outre, grand mécontentement dans les loges belges, démissions de plus en plus nombreuses, interpellations aux vénérables, demandes d'éclaircissements par tous les F.F. gogos; bref, bouleversement complet. Goblet d'Alviella a donc secoué la torpeur d'Adriano; il a fait le signe de détresse: « *Niez donc tout carrément*, très illustre grand-maître Lemmi, ou sinon, le temple d'Hiram s'écroule! »

Et Lemmi a écrit au *Patriote*, de Bruxelles, qui avait publié en plusieurs articles le premier chapitre de M. Margiotta.

Nous trouvons cette lettre dans le *Peuple Français* (n° du 6 novembre); c'est M. Margiotta lui-même qui la reproduit du *Patriote* et qui l'accompagne d'une réfutation de main de maître.

Monsieur le Directeur du *Peuple Français*,

Le journal le *Patriote*, de Bruxelles, qui, aux dernières élections, a mené si vaillamment la campagne contre le F. Goblet d'Alviella et autres candidats francs-maçons belges, et qui a tant contribué à leur complète défaite, vient de recevoir par ministère d'huissier, une lettre, vraiment un peu trop tardive, du sire Adriano Lemmi.

Le grand chef maçon, dont le mot d'ordre avait été: « Silence partout », s'est rallié à l'avis du F. Goblet d'Alviella: « Nions carrément », et, en effet, comme on va le voir, il nie tout, même le fait d'avoir renié le catholicisme pour embrasser le judaïsme. Oui, c'est ainsi; Lemmi, qui depuis tant d'années souriait avec bonheur lorsqu'on lui rappelait son entrée dans la tribu d'Israël, Lemmi n'est plus juif, n'a jamais été juif!

Permettez-moi de vous reproduire en entier cette étonnante lettre. Elle me vise, et j'y répondrai sur les points principaux. Je l'extrait du *Patriote*, numéro du 4^{er} novembre, qui vient de me parvenir, et à qui j'envoie également ma réponse.

Rome, le 24 octobre 1894.

Monsieur le directeur,

Sous la signature Domenico Margiotta, vous avez publié dans les numéros 265 à 272, du mois de septembre écoulé, du journal que vous dirigez, plusieurs articles contre moi.

Tout ce qui, dans ces écrits, que je ne veux pas qualifier ici, peut offenser ma réputation d'honnête homme est complètement faux.

La nouvelle organisation maçonnique internationale dont vous parlez, n'existe pas. Je n'ai jamais embrassé le judaïsme. Je n'ai jamais été poursuivi devant aucun tribunal. Depuis le mois de février 1844, jusqu'à la fin de l'année 1845, j'ai résidé à Constantinople où je dirigeais l'office d'affaires maritimes établi à Galata par M. François Salomon, de Malte, sujet britannique. Je m'y suis ensuite établi d'abord sous mon nom personnel et peu de temps après sous la firme « Tito et Adriano Lemmi ». En 1860, je suis rentré définitivement de Constantinople en Italie.

Je n'ai jamais connu Domenico Margiotta, ni aucun de ses amis; — maintenant seulement je

sais quel individu c'est. Je suis entré en 1878 dans l'ordre maçonnique, et je certifie que depuis cette date cet homme n'en a jamais fait partie.

Je me réserve de poursuivre en justice tous ceux qui tentent de diffamer mon nom.

En attendant, je vous prie, Monsieur le directeur, de publier la présente dans votre journal et je vous en remercie.

Signé : ADRIANO LEMMI,
grand-maître de la Maçonnerie italienne.

Sur la question de l'organisation maçonnique internationale, qui n'est pas *nouvelle* (quoique dise Lemmi), mais qui date de 1870, mon volume répond amplement. Sans doute, les chefs de la maçonnerie belge voient, les démissions se multiplier, et ils ont sollicité du grand chef le démenti qui le rend tout à coup si modeste, histoire de rassurer les Frères-gogos. Je n'insiste pas. Il suffit de voir la *voûte de protestation* des hauts-maçons américains que j'ai publiée *in extenso* (page 320 à 351) et les décrets du Suprême Conseil scissionniste de Palerme, reproduite en fac-simile (pages 358 à 363). Ces documents écrasent le démenti d'Adriano Lemmi.

Pour nier sa condamnation, Lemmi, dit aujourd'hui qu'il est venu à Constantinople en février 1844 ; que, de cette époque-là à la fin de l'année 1845, il a dirigé dans cette ville un office d'affaires maritimes pour le compte d'un anglais nommé François Salomon, de Malte ; et qu'ensuite il s'est établi pour son compte personnel, toujours à Constantinople, seul d'abord, et avec un autre Lemmi portant le prénom de Tito, après. *C'est seulement en 1860 qu'il a quitté Constantinople pour rentrer en Italie.* (Je prie le lecteur de bien noter ces dates).

Eh bien, Adriano Lemmi ment impudemment, et, pour prouver son mensonge, je me contenterai, pour aujourd'hui, de reproduire ce que le même Adriano Lemmi écrivait, le 23 avril 1890, au journal romain la *Voce della Verità*.

A la suite du scandale pour l'affaire des tabacs, où Lemmi fut accusé, à la tribune du Parlement italien, d'avoir escroqué plusieurs millions, — ces débats parlementaires sont historiques et ne peuvent être niés, — la *Voce della Verità* jeta à la face de cet homme la fameuse condamnation infamante de Marseille. Lemmi, la niant comme toujours, paya d'audace ; mais ce qu'il a dit à cette époque ne concorde pas le moins du monde avec ce qu'il dit aujourd'hui. Voyez plutôt :

Pour éviter toute équivoque, écrivait Lemmi au journal romain (lettre publiée dans le n° du 24 avril 1890), je vous prie de vouloir bien accueillir et insérer la déclaration suivante : Adriano Lemmi, de Florence, condamné à Marseille en 1844, n'a rien de commun avec Adriano Lemmi de Livourne, lequel établi depuis 1843 à Constantinople, était

en 1844, directeur d'une maison de commerce en affaires maritimes dans cette même ville, *qu'il n'a quittée qu'en 1847 pour se rendre à Londres.*

J'ai bien l'honneur, M. le directeur, de vous saluer.

(Signé) ADRIANO LEMMI,
grand-maître de la maçonnerie italienne.

Quand on dit la vérité, on ne se contredit pas. Ici, la contradiction est flagrante.

En 1890, on ne reprochait à Lemmi, au sujet de son passé, que la condamnation de Marseille, la *Voce della Verità* ignorait le rôle que Mazzini lui a fait jouer, *de 1854 à 1860 particulièrement* ; personne ne songea à lui en faire un grief. Aussi Lemmi ne cacha point qu'il était parti de Constantinople *bien avant 1860* et que Londres fut son but en quittant la Turquie. Aujourd'hui, ce n'est plus seulement sa condamnation de 1844 qui est en jeu ; c'est aussi sa complicité dans tous les crimes mazziniens, dits politiques, accomplis à partir de 1852 (tentative d'assassinat sur la personne du ministre toscan Baldasseroni) jusqu'aux massacres et aux trahisons de 1860 dans les Deux-Siciles, sans parler ici des crimes postérieurs. Alors Lemmi, oubliant sa lettre du 23 avril 1890, ou pensant que le directeur du *Patriote* ne la connaîtra pas, se donne *comme n'ayant quitté la Turquie qu'en 1860* et biffe, d'un trait de plume menteur, cette période de sa vie d'agent mazzinien.

Après cela, je pourrai m'abstenir de relever le reste.

Cependant, je ne puis m'empêcher de faire remarquer que Lemmi prend le public profane pour trop naïf, vraiment. Il menace de poursuites judiciaires, aujourd'hui. *Mes éditeurs et moi, nous les attendons de pied ferme.* Mais pourquoi n'a-t-il pas poursuivi le colonel Bizzoni, le député Imbriani, qui, les premiers, ont fait connaître le jugement de Marseille, en le lui appliquant ? Pourquoi n'a-t-il pas poursuivi en Italie les innombrables journaux qui ont publié les lettres de miss Vaughan, où son indignité était démasquée en termes très nets et avec des détails très précis ? Si son casier judiciaire est pur en France, pourquoi choisit-il la Belgique pour formuler des menaces, alors que c'est en France même que mon volume a été publié ? Cette manœuvre ne trompera personne. Le F. Goblet d'Alviella n'a pas relevé mon triple défi ; de même, le F. Adriano Lemmi hurle et proteste, mais n'ira pas plus loin que les hurlements et les protestations. Tout cela, c'est pour la galerie. Il sait trop bien que les documents que j'ai publiés en photogravure sont authentiques, et que miss Diana Vaughan, qui en possède les originaux, avec d'autres plus importants, les produirait devant le tribunal, s'il osait faire appel à la justice.

Enfin, Lemmi prétend ne pas me connaître. Il jongle avec les dates et dit que, lui, il est entré dans la Maçonnerie en 1878 (mensonge), et que c'est à cette même époque que j'ai cessé, moi, d'en faire partie (autre mensonge). Cette assertion ne serait pas pour me déplaire; car, si elle était exacte, il en résulterait qu'un honnête homme a quitté la secte au moment où un individu disqualifié y entrait. Mais il faut maintenir ce qui est la vérité : c'est-à-dire que Lemmi a plus de seize ans de maçonnerie, lui qui fut le secrétaire de Kossuth et l'agent de Mazzini, et que, d'autre part, c'est seulement le 6 septembre 1894 (présente année) que j'ai cessé d'appartenir à la secte, par démission libre et volontaire.

Et, pour confondre le dernier mensonge de la lettre de Lemmi, il me suffira de reproduire la lettre que j'ai reçue récemment du Suprême Conseil de Palerme, par laquelle mes anciens amis du Rite Ecossais Ancien Accepté me supplient de revenir sur ma détermination et de demeurer dans la Maçonnerie.

Voici cette lettre, sur papier officiel du Suprême Conseil, authentiquée par le sceau du Grand Orient de Sicile, et dont je tiens l'original à votre disposition :

N° 44

A. G. D. G. A. D. U.

Ordo ab Chao

Deus Meumque Jus

Suprême Conseil Général de la Fédération Maçonnique Italienne
du Rite Ecossais Ancien Accepté

Orient de Palerme, 12 sept. 1894 (E. V.)

Très Illustre et Puissant Frère Domenico
Margiotta, 33°, à l'Orient de Palmi.

Notre Grand-Maître a lu avec le plus grand chagrin la détermination que vous venez de prendre de vous détacher de notre famille. Il m'a aussitôt chargé de vous présenter ses plus instantes prières pour que vous reveniez de suite sur une telle décision. Vous dont la valeur est tant appréciée dans notre famille, vous ne devez pas, vous ne pouvez pas vous en retirer. Vous avez fait serment de rester au milieu de nous et vous y resterez, j'en suis certain. Vous avez combattu au premier rang parmi nous, et maintenant que nous sommes au commencement de la fin, vous ne pouvez pas, non, vous ne pouvez pas nous abandonner, au moment surtout qui approche, de recueillir le fruit de votre constant travail.

Retirez, retirez votre démission, nous vous en prions tous; car tous nous sommes sur le point d'avoir satisfaction, je vous l'assure.

Moi aussi, il y a quelque temps, j'avais démissionné à raison d'inadmissibles innovations que l'on avait tenté d'introduire chez nous; mais ensuite, la majorité ayant reconnu qu'on faisait fausse route, le très puissant grand-maître (*Paolo Figlia*) qui a toujours marché avec moi en parfait accord, m'a convaincu de la nécessité de reprendre le travail.

Je profite de l'occasion pour vous dire qu'en juillet dernier, Diana Vaughan nous a fait parvenir différentes sommes pour secourir les frères malheureux.

Agréez, très puissant frère, la triple accolade fraternelle.

Le grand-lieutenant général,
GIUSEPPE MILITELLO, 33°.

Voilà un document qui prouve, je pense, que je suis resté maçon après 1878. Ne croyez pas, pourtant, que j'en tire orgueil; mais je tiens uniquement à faire éclater la vérité, tout en plaignant de tout mon cœur, pour leur erreur persistante, mes amis de Palerme, honnêtes gens égarés dans la Maçonnerie.

Lemmi me décoche une flèche. Il sait, dit-il maintenant, *quel individu je suis*. Je méprise cette insinuation, n'ayant à me reprocher aucun acte d'improbité. Lui, Lemmi, il y a longtemps que le monde entier connaît sinon tous ses méfaits, mais du moins sait quel individu il est.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

Prof^r DOMENICO MARGIOTTA.

Bon nombre de journaux ont reproduit les passages les plus saillants de cette lettre.

L'*Univers*, notamment, dans son numéro du 7 novembre, a publié un important article intitulé « Les contradictions de M. Lemmi », dont la conclusion est :

« Il n'est si habile menteur qui ne se coupe, et M. Lemmi nous apporte lui-même une preuve de ce vieil axiome qui se retourne contre lui. »

La revue *la Franc-Maçonnerie Démasquée* (numéro de novembre) a reproduit, en fac-simile réduit par la photogravure, l'original même de la lettre du grand lieutenant général du Suprême Conseil de Palerme, dont on vient de lire la traduction.

Elle a donné encore deux lettres du F. Militello, communiquées par M. Margiotta.

Cette correspondance offre un grand intérêt. Non seulement elle prouve que Lemmi ment avec audace, lorsqu'il dit que M. Margiotta n'appartient plus à la franc-maçonnerie depuis 1878; mais encore elle établit combien la récente démission du converti est regrettée dans la Fédération antilemmiste de Palerme et Naples.

D'abord, le F. Militello revient à la charge; il ne connaît la démission que par la lettre adressée de Bruxelles, le 6 septembre, à Paolo Figlia et à laquelle il a répondu officiellement le 12. Mais voici que les journaux viennent d'annoncer qu'il y a plus qu'une simple démission, qu'il y a une conversion quelconque. Le F. Militello lit cela dans les feuilles inféodées à la maçonnerie; il se refuse à le croire, il accuse Lemmi de répandre des faux bruits.

De là, cette lettre où Lemmi est fort maltraité :

Palerme, le 18 septembre 1894.

Très cher ami et frère,

Cette charogne de Lemmi (*sic*), pour se venger de tout ce que vous avez écrit et imprimé sur son sale compte, a fait publier dans les journaux du

parti des articles affirmant que vous avez quitté la franc-maçonnerie pour entrer dans le catholicisme.

Persuadé qu'il s'agit là de faux bruits, je vous prie de les démentir, si déjà vous ne l'avez fait, par ces journaux; et cela pour que le monde maçonnique sache que vous rejetez tout le contenu des articles qui ont pour titre : *Conversion d'un franc-maçon*.

Envoyez-moi au plus tôt quelque réponse.

Je suis, dans les mêmes sentiments d'estime,

Votre très affectionné.

G. MILITELLO.

Par là, on voit bien que, dans la maçonnerie M. Margiotta n'était pas le premier venu.

Le converti répond à son ex-frère que les journaux ont dit la vérité, qu'il est vraiment revenu à la foi de son enfance, et il lui envoie quelques numéros du *Peuple Français*.

Le F. Militello en prend son parti, et il écrit de nouveau à M. Margiotta :

Palerme, le 16 octobre 1894.

Très cher ami et frère,

Malgré votre démission, je ne puis m'empêcher de vous donner le doux nom de frère; veuillez me le pardonner, c'est plus fort que moi.

On dit vulgairement : « Rira bien qui rira le dernier », et j'ai confiance que les derniers à rire seront les irréguliers, les bâtards, comme Lemmi appelle les membres de la Fédération.

Et alors, lui, le Souverain Pontife Lemmi ?...

J'ai lu les articles du *Peuple Français* qui arrange si bien l'ami Lemmi.

En ce moment, les Romains sont en pleine discorde et en pleine débandade : aussi, le grand Lemmi vient-il de publier un décret d'amnistie en faveur de tous les frères en sommeil, de tous les irréguliers et même de ceux qui sont brûlés : en payant, ils peuvent faire retour à la bergerie du palais Borghèse.

Agréez une poignée de main de votre très affectionné et véritable ami.

G. MILITELLO.

Au fond, ce F. Militello ne doit pas être un mauvais homme; cela se sent. C'est un aveugle, un de ces égarés pour qui il faut surtout prier.

Mais comme ce qu'il écrit confirme bien les renseignements que nous avons déjà publiés ! Il est maintenant indéniable que la débandade prend chaque jour de plus vastes proportions. On a vu plus haut que la *Lanterne* (dont il faut toujours prendre les articles au contrepied, pour connaître la vérité) enrage littéralement, tandis qu'elle jubilerait si les adhésions à la secte pleuvaient. Il faut même que les démissions se multiplient terriblement, pour que Lemmi en soit arrivé, afin de combler les vides, à proclamer l'amnistie pour les frères mis en sommeil (ceux qui ont été rayés des listes à raison d'inactivité), pour ceux considérés comme n'ayant pas fait régulariser leur situation, et jusque pour ceux qui ont été exclus (brûlés).

D'autre part, il est bon de relater la nouvelle attitude de la *Vérité*.

Le journal de M. Auguste Roussel avait fait d'abord chorus avec toute la presse catholique, au moment de

la démission de M. Margiotta; M. Georges Bois était alors à la campagne. Mais bientôt notre homme a abandonné sa villégiature, est rentré à Paris et a entrepris, comme il l'avait fait pour le docteur Bataille, une campagne de dénigrement contre le nouveau compagnon d'armes qui nous est donné par une si heureuse et complète conversion.

Les manœuvres employées ne doivent pas être laissées dans l'ombre. Il est utile de faire constater, chaque fois que l'occasion s'en présente, quel rôle plus que suspect est joué par M. Georges Bois.

Cette fois, l'ami et digne camarade de Paul Rosen n'a plus recours à l'injure brutale; il ne traite pas M. Margiotta d'imposteur, n'osant pas braver le sentiment général; mais il procède avec perfidie.

Sans qu'il soit nécessaire de suivre l'ordre chronologique de ses articles, nous ferons remarquer d'abord que M. Bois a eu soin de publier la lettre de dénégations de Lemmi, sans la faire suivre d'une seule des victorieuses réfutations de M. Margiotta, sans même y faire la moindre allusion (*Vérité*, n° du 8 novembre).

Et voici ce qui va bien établir, une fois de plus, l'extraordinaire mauvaise foi de M. Georges Bois :

M. Bois reproduit la lettre de Lemmi au *Patriote*, de Bruxelles, sous un titre en grosses lettres :

Protestation d'Adriano Lemmi

« Par la lettre suivante, adressée au *Patriote* de Bruxelles, M. Lemmi, banquier à Rome et grand-maître de la maçonnerie italienne, proteste contre le récit de M. Margiotta, et menace de poursuivre les journaux qui s'en feront l'écho. »

Puis, la lettre de Lemmi; et, nous le répétons, pas un mot pour dire que M. Margiotta a démontré le mensonge flagrant de Lemmi dans ses dénégations; rien, absolument rien.

On pourrait croire peut-être que M. Bois a pris la lettre Lemmi dans le *Patriote* et qu'alors il a pu ignorer la réponse de M. Margiotta, puisque le journal de Bruxelles a inséré la protestation du grand-maître aussitôt reçue, sans attendre que son adversaire puisse répliquer et le confondre.

Eh bien, non.

C'est dans la réponse même de M. Margiotta, dans cette réponse écrasante publiée par le *Peuple Français* du 6 novembre, que M. Georges Bois a pris la lettre Lemmi; ce n'est pas dans le *Patriote*.

La preuve, c'est que la *Vérité*, en insérant la lettre Lemmi, a reproduit exactement les coquilles qui s'étaient glissées dans le *Peuple Français*. Un exemple : Lemmi avait écrit : « Maintenant seulement je sais quel individu c'est » (*sic* dans le *Patriote*). M. Georges Bois a mis : « quel individu il est » (*sic* dans le *Peuple Français*).

M. Bois a pris tout simplement ses ciseaux, et de la justification que M. Margiotta publiait pour prouver que Lemmi était le menteur, il a extrait uniquement l'accusation du chef-maçon que le converti avait avec loyauté reproduite in-extenso.

Mais M. Bois ne s'est pas borné à faire, de cette façon, la part belle au sire Lemmi. Dès le lundi 22 octobre, il avait, dans la *Vérité* (quel titre pour un journal qui ne dit que des mensonges !), accusé M. Margiotta d'avoir « des tendances aux amplifications romanesques », et, disait-il, « nous n'en citerons qu'un exemple ».

Ceux qui ont lu le volume de M. Margiotta, ceux

qui savent qu'il a publié — ce que personne n'avait fait avant lui — la photographie même du jugement de Marseille d'après le dossier de Cavour, ceux-là apprécieront toute la perfidie des lignes suivantes, signées de M. Bois et où il se garde bien de dire qu'il s'agit d'un document *photographié*, afin d'établir une confusion avec diverses publications antérieures du dit jugement :

« L'auteur, écrit M. Georges Bois, produit contre Lemmi un document excellent et authentique. Rien de mieux. Mais, disposant de cette pièce utile, il ne se tient pas d'en vouloir faire sentir encore davantage le prix, en racontant qu'elle provient d'une sœur maçon, grande maîtresse templière, qui se l'est procurée dans des circonstances mystérieuses, et moyennant la somme de 30.000 francs. Quelle est cette pièce ? C'est le jugement du tribunal correctionnel de Marseille qui a condamné jadis le jeune Adriano Lemmi. Or, il y a longtemps que ce document judiciaire est dans le domaine public de la presse. Il y était avant la date que MM. Bataille et Margiotta donnent à leur histoire (20 septembre 1893). Nous croyons bien nous souvenir de l'avoir lu jadis en belle première page de l'*Observateur Français*. Il fit du bruit et plusieurs journaux en firent un sujet d'actualité. Après cela, ce n'était plus la peine de donner 30.000 fr. ; ce n'est plus vraisemblable. Alors, pourquoi cet enjolivement inutile ? »

Le but de cet alinéa perfide se distingue très bien, pour peu qu'on y regarde de près. Il s'agit de glisser dans l'esprit du lecteur catholique cette idée, que M. Margiotta a commis un mensonge flagrant, qui est même maladroit. Le lecteur sera ainsi amené à révoquer en doute les autres récits de l'auteur : pourquoi se fierait-on à lui, puisque, ignorant (selon M. Bois) que des journaux avaient déjà publié le jugement, M. Margiotta a inventé cette histoire d'une correspondance échangée entre le chevalier Nigra et M. Thouvenel, en 1861, pour faire remettre au comte de Cavour les dossiers judiciaires français de Lemmi et de Bordone ? M. Bois a grand soin de cacher à ses lecteurs que M. Margiotta ne se donne nullement comme apportant au public une nouvelle, qu'il cite même le journal italien la *Voce della Verità* à qui Lemmi écrivit en 1890 pour protester contre l'application qu'on lui faisait alors de ce jugement.

M. Georges Bois ne s'en est pas tenu là.

Il s'est rendu aux bureaux de l'*Observateur Français*. Les rédacteurs, à ce moment-là, n'avaient pas encore eu entre les mains le volume de M. Margiotta. M. Bois montra son article du 22 octobre, et, toujours, eut bien soin de ne pas dire que le volume publiait une photogravure. L'*Observateur Français* crut donc que M. Margiotta revendiquait l'honneur d'avoir révélé au public l'existence et la teneur du jugement de 1844 ; il y avait pour le journal une question d'amour-propre, qui se conçoit très bien ; aussi, grâce à la confusion que M. Bois avait habilement établie, l'*Observateur Français* publia, dans son numéro du 29 octobre, le petit article suivant :

Un point d'histoire

A propos de la brochure (1) qui vient de paraître sous ce titre : *Adriano Lemmi, chef suprême des*

(1) Le terme seul employé ici indique manifestement que le rédacteur de l'article ne connaissait que par son titre l'ouvrage de

francs-maçons, par Domenico Margiotta, ex-33^e, etc., la *Vérité* fait remarquer que cet ouvrage n'a guère d'autre valeur que celle d'un dossier complet sur Lemmi. M. Margiotta a réuni un certain nombre de documents qu'il présente comme inédits, mais auxquels on peut parfois contester cette qualité.

L'exemple qu'en cite la *Vérité* est particulièrement exact. Il s'agit du fameux jugement prononcé contre Lemmi par le tribunal de Marseille, le 22 mars 1844, et que M. Margiotta reproduit. Or, ce document a été publié pour la première fois dans l'*Observateur français* le 18 avril 1890, alors que M. Margiotta n'en date la divulgation qu'au 20 septembre 1893. M. Margiotta ajoute que ce document a été acheté 30.000 francs par une grande-maîtresse retirée, miss Vaughan. Cette histoire nous paraît quelque peu romanesque ; en tout cas, le document acheté si cher a été en notre possession, et miss Vaughan aurait pu se procurer, sinon le document lui-même, du moins le texte intégral que nous avons publié et qu'elle aurait facilement trouvé dans la collection de la *France nouvelle* et de l'*Observateur*.

Cette divulgation fit assez de bruit à l'époque où elle fut faite pour qu'elle ne soit pas tout à fait oubliée.

En tous cas, on doit constater que cette nouvelle, qui fit sensation, n'a jamais été l'objet de démentis sérieux ; l'authenticité n'en a jamais été mise en doute ; elle ne pouvait pas, d'ailleurs, l'être, étant donnée la source d'où elle provenait.

R. D.

Enchanté d'être parvenu ainsi à faire jeter le discrédit sur l'ouvrage de M. Margiotta, M. Bois reproduisait dans la *Vérité*, le 7 novembre, l'article ci-dessus, en le faisant précéder de ces lignes :

« Sous ce titre, — « un point d'histoire », — l'*Observateur Français* CONFIRME par la note suivante une information que nous avons donnée récemment. »

Pour déjouer cette manœuvre, un rédacteur de la *Revue Mensuelle* pria une personne qui est en correspondance avec miss Vaughan, de faire parvenir à l'ex-grande-maîtresse de New-York les numéros de la *Vérité* et de l'*Observateur Français*. En somme, c'était miss Vaughan qui avait communiqué le document à M. Margiotta, et, puisqu'on la mettait en cause, il était utile qu'elle s'expliquât.

La réponse ne se fit point trop attendre. Miss Vaughan envoya une déclaration complète, en manifestant sa préférence pour l'insertion dans une feuille incolore. Elle craignait, disait-elle dans sa lettre qui accompagnait sa déclaration, qu'un journal catholique supprimât certains passages où elle a cru devoir blâmer la conversion de M. Margiotta ; cette préoccupation prouve que l'ex-grande-maîtresse américaine est toujours dans l'erreur, malheureusement. Le *Peuple Français*, à qui fut portée cette déclaration avec la lettre d'envoi, ne fit aucune difficulté pour insérer tout ce que miss Vaughan désirait.

M. Margiotta et s'en rapportait de bonne foi à ce que M. Georges Bois venait de lui dire. En effet, le livre de notre ami est un volume, et non une brochure. Jamais un *in-octavo* de 384 pages ne s'est appelé brochure.

Brochure, ouvrage imprimé qui a peu d'étendue, et qui n'est que broché (Mgr Paul Guérin). — Brochure, petit ouvrage broché et qui n'est composé que d'un petit nombre de feuilles (Larousse). — « Faire relier plusieurs brochures en un seul volume », exemple donné par le Dictionnaire de l'Académie pour bien marquer la différence entre un volume et une brochure.

L'article parut dans le *Peuple Français*, numéro du 11 novembre. Le voici :

Le dossier Lemmi

Une contestation s'est élevée, il y a quelques jours, au sujet d'un des documents publiés par M. Margiotta dans son volume *Adriano Lemmi*. Un de nos confrères a revendiqué l'honneur d'avoir été le premier à mettre au jour, en 1890 (*Observateur Français*, n° du 18 avril), le texte du jugement, à jamais fameux, qui a condamné Lemmi comme voleur. En effet, notre confrère en avait eu connaissance à cette époque, et il a eu le mérite d'en faire la publication d'après une copie authentique, mais sans faire connaître sa source d'information ; en cela, il a été le premier, du moins en France.

Toutefois, dans le débat qui a été soulevé, on a semblé perdre de vue que M. Margiotta n'a nullement prétendu apprendre au public une condamnation jusque-là ignorée, puisque son livre cite le journal italien, le seul à sa connaissance qui reproduisit ce texte célèbre, à la même époque, et qu'il insère, pour les combattre, les premières dénégations du grand-maître condamné.

L'initiative prise par M. Margiotta a consisté dans la reproduction, EN FAC-SIMILE par la photogravure, du jugement en question, tel qu'il a été délivré par le greffe de Marseille, à la requête du parquet, sous l'Empire ; en outre, M. Margiotta a expliqué dans quel intérêt diplomatique ce document avait été exceptionnellement transmis au gouvernement italien par la chancellerie française ; enfin, il a raconté comment il avait été mis en mesure de faire cette reproduction *fac-simile*.

Or, au dire de M. Margiotta, ce serait l'ex-grande-maitresse américaine Diana Vaughan qui posséderait aujourd'hui le document original. Des amis de cette personne lui ont fait parvenir les journaux qui mettaient le fait en doute. Comme il fallait s'y attendre, miss Vaughan, ne voulant pas laisser croire qu'elle a pu être jouée par quelque Norton italien, s'est décidée à rompre le silence dans lequel elle s'est renfermée depuis sa démission, et elle a jugé utile de raconter toute l'histoire du dossier Lemmi.

Nous avons la bonne fortune de pouvoir publier la déclaration de l'ex-grande-maitresse de New-York, quoiqu'elle ait manifesté sa préférence pour une publication « dans une feuille incolore » ; mais nous donnerons cette déclaration sans en rien retrancher, selon le désir exprimé par miss Diana Vaughan.

Déclaration de miss Vaughan

J'ai reçu la *Vérité* du 22 octobre et l'*Observateur français* du 29. De ces journaux, j'ai lu les articles dans lesquels, à propos du livre de M. Margiotta, deux messieurs contestent que je sois en possession du texte officiel du jugement de Marseille, condamnant, en 1844, Adriano Lemmi à un an et un jour de prison pour vol. Ces messieurs disent que ce jugement a déjà été publié en 1890 ; sur ce point, tout le monde est d'accord. Mais ils ajoutent que, ce texte judiciaire étant dans le domaine

public de la presse, il n'est pas croyable que j'aie tenu à l'acquérir au prix d'une forte somme.

Ces messieurs me permettront d'intervenir, puisque je suis mise en cause, et de dire, à mon tour, qu'ils ne paraissent pas avoir compris mon acte.

Bien certainement, il faudrait que j'eusse perdu la raison pour payer seulement vingt francs une copie typographique se trouvant dans un journal à dix ou quinze centimes ; mais ce n'est point là ce que j'ai acheté. J'ai acquis le document lui-même, avec les pièces diplomatiques l'accompagnant, c'est-à-dire tout le dossier. C'est cela que je possède, les originaux authentiques, et nullement des copies quelconques.

Dans les premiers jours de 1861, le chevalier Nigra, qui était à Naples en qualité de secrétaire d'Etat attaché à la lieutenance-générale du royaume, redoutait l'agitation mazzinienne ; en particulier, Lemmi et Bordone, alors révolutionnaires, venus dans les Deux-Siciles à la suite de Garibaldi, créaient des embarras au gouvernement de Victor-Emmanuel. Pour les tenir en bride, Nigra ne trouva rien de mieux que d'obtenir de Napoléon III, qui n'avait rien à lui refuser, les dossiers français, très édifiants, de ces deux adversaires, pour les mettre aux mains du comte de Cavour. Lemmi avait à son passif la condamnation pour vol en question, et Bordone avait deux condamnations pour escroquerie (tribunal de Paris, deux mois de prison, et tribunal de Cherbourg, trois ans). Ces documents furent versés aux archives secrètes du ministère italien, et ils produisirent leur effet sur les deux intéressés, à qui on les montra.

Le dossier Lemmi fut oublié pendant vingt années. La première copie qui en a été prise aux archives ministérielles, date de mars 1881, alors que Crispi et Nicotera attaquaient vivement le cabinet Cairoli, où Depretis avait l'intérieur. Crispi n'était pas encore rallié à la monarchie. C'est M. Breganze, chef du cabinet de Depretis, qui se fit prêter le dossier par le préfet Bolis, directeur de la police politique et administrative, et il prit une copie du jugement ; cette copie circula dès lors entre quelques mains. Crispi, chef de l'opposition au Parlement, était et n'a jamais cessé d'être l'ami intime de Lemmi, à ce moment-là organisateur du mouvement irrédentiste contre lequel Depretis sévissait, par crainte de complications avec l'Autriche. Les pièces originales, reçues en 1861 par Cavour, furent mises sous les yeux de Cairoli et de Depretis, et ils s'en servirent à leur tour pour calmer une seconde fois les ardeurs de Lemmi.

On sait qu'après les attaques des partisans de Crispi, Benedetto Cairoli, lassé d'entendre

ses anciens amis l'accuser sans cesse de trahison envers la démocratie, se retira le 14 mai (1884), quoique ayant obtenu de nombreux votes de confiance. Mais, quelques jours avant sa démission, il fit photographier, pour sa satisfaction personnelle, le document principal du dossier Lemmi, c'est-à-dire l'extrait officiel donnant copie du jugement en six pages, délivré par le procureur impérial de Marseille, M. Mourier, à la requête du garde des sceaux français, M. Delangle.

C'est cette photographie, dont d'autres épreuves furent ensuite tirées par des amis de Cairoli, qui a été possédée par le colonel Achille Bizzoni, et c'est le colonel Bizzoni, et non l'*Observateur français*, qui a révélé le premier la condamnation infamante de Lemmi. C'est sur le vu de cette photographie que le député Imbriani en parla à la tribune de Montecitorio, en 1890, lors du débat sur les scandaleux tripotages de la régie des tabacs, et encore en ceci le député Imbriani devança l'*Observateur français*.

Toutefois, à ce moment plusieurs reproductions furent faites, soit d'après la copie de M. Breganze, soit d'après la photographie prise par Cairoli en quittant le ministère.

Mais, dans la discussion qu'on soulève aujourd'hui à propos du livre de M. Margiotta, il y a autre chose que la question de la primeur donnée en 1890 en Italie par la *Voce della Verità*, ou en France par l'*Observateur Français*, ou en Belgique par le *Courrier de Bruxelles*. Aucun de ces trois journaux ne possédait, n'a pu posséder le document lui-même. Il importe de ne pas jouer sur les mots. On n'a pu avoir qu'une copie faite sur celle de M. Breganze ou une épreuve photographique tirée sur celle de Cairoli, par la bonne raison que le document original était demeuré aux archives ministérielles et qu'il tire sa principale valeur des pièces diplomatiques l'accompagnant et constituant le dossier.

Or, en 1893, au moment de la crise gouvernementale qui suivit la chute du cabinet Giolitti, le dossier Lemmi existait encore à la division politique et administrative du ministère de l'intérieur, à Rome, et il était très-complet. Alors, des frères italiens indépendants m'assurèrent que Crispi avait promis à Lemmi de détruire le dossier, s'il rentrait au pouvoir avec l'appui de tous leurs amis communs ; il y avait un marché entre eux. Acheter un tel dossier, formé en des circonstances si exceptionnelles qu'elles ne se retrouveront plus, c'était le sauver de la destruction ; car nul n'ignore que personne, sauf le procureur général, ne peut faire relever au greffe le jugement criminel ou correctionnel du condamné qui a subi sa peine ; ce qui est le cas de Lemmi.

On avait quelqu'un au ministère de l'intérieur qui pouvait remettre ces papiers précieux : mais il était juste de lui assurer une compensation pécuniaire, en prévision de la perte de sa place, par suite de soupçons contre lui, une fois la disparition du dossier constatée.

Parmi les pièces jointes au jugement, une lettre de M. Thouvenel, ministre des affaires étrangères de Napoléon III, m'apprit que le dossier Lemmi n'était pas le seul formé en 1861. En effet, cette lettre datée du 2 mars 1861, avait été adressée à M. le baron Charles de Talleyrand-Périgord, ministre plénipotentiaire de France à Turin. M. Thouvenel y prie le représentant du gouvernement français « de remettre, en mains propres, à M. le comte de Cavour les jugements Lemmi et Bordone ; car S. M. l'Empereur s'est fait personnellement un plaisir d'accorder satisfaction à la demande de M. le chevalier Constantin Nigra. »

Mes amis italiens ne se préoccupaient que du dossier Lemmi ; mais ce qui a trait à Bordone ne saurait m'être indifférent. Je fis d'une pierre deux coups, et j'eus les deux dossiers ensemble pour 40,000 francs, que je ne regrette pas. Ces papiers, tout à fait au complet, sont aujourd'hui en lieu sûr.

J'ai aussi une des photographies provenant de Cairoli ; mais elles sont défectueuses. Si le rédacteur de l'*Observateur français* en possède une, — ce qui est possible, — qu'il veuille bien l'examiner : des mots entiers ne sont pas venus sur l'épreuve, notamment aux pages 4 et 5 ; beaucoup se lisent à peine ; la page 6 a une pliure qui déforme le cachet du tribunal de première instance de Marseille.

En présence des dénégations de Lemmi, il fallait reproduire le jugement, non pas en copie typographique, mais par la photographie même du document ; il fallait aussi dire quand et comment le dossier avait été formé : c'est ce que j'ai mis M. Margiotta en mesure de faire. Je dois ajouter que, lorsque M. Margiotta m'a fait part de son projet de livre, il ne m'a nullement déclaré quelles en seraient les tendances. En lui communiquant ce qu'il m'a demandé pour combattre Lemmi, j'étais loin de m'attendre à lui voir traiter la question au point de vue catholique. J'estime même que son livre aurait eu plus de portée, s'il était demeuré en communauté d'esprit avec nos amis de Naples et de Palerme : son changement d'opinion religieuse ne peut que diminuer la valeur de son écrit contre un homme que les honnêtes gens de tous les partis et de toutes les croyances doivent mépriser. M. Margiotta a commis là une faute grave, et ce ne sont pas les fleurs trop abondantes dont il me couvre qui m'empêcheront de la lui reprocher. Je n'ai pas caché mon sentiment là-dessus à l'un de ses nouveaux amis,

qui, lui, a le droit de perdre son temps en cherchant à m'attirer à Canossa.

Avec cette réserve, il est de toute justice que j'explique publiquement les faits relatifs aux documents Lemmi, quel que soit l'usage que M. Margiotta en ait fait. La vérité est la vérité ; je ne devais pas laisser un quiproquo subsister.

Il y a, en effet, une différence capitale entre la publication du jugement de Marseille telle qu'elle a été faite en 1890 et la publication faite aujourd'hui par procédé photographique. Par exemple, si Lemmi met à exécution sa menace de poursuivre M. Margiotta et ses éditeurs, je ne les laisserai pas dans l'embarras, malgré que le livre ait été écrit dans un sens tout contraire à celui que je supposais, lorsque l'auteur me soumit son projet ; je montrerai ainsi qu'on peut à la fois être anticatholique convaincu et vouloir le triomphe de la vérité. Si M. Lemmi a l'audace d'intenter une action judiciaire à ces messieurs, j'en prends l'engagement, le dossier complet qui a été réuni, grâce au chevalier Nigra, par le comte de Cavour, sera remis au tribunal français dès la première audience.

J'espère que M. le rédacteur de l'*Observateur français* comprendra maintenant que ce n'est pas son numéro du 18 avril 1890 qui sauverait M. Margiotta et ses éditeurs d'une condamnation en diffamation sur la poursuite de Lemmi ; car sa publication, si exacte qu'elle fût, n'était accompagnée : 1^o d'aucune de ces preuves qui établissent l'authenticité d'un document ; 2^o d'aucune indication même démontrant que le condamné de 1844 est bien notre Lemmi, et non un homonyme.

Ces indications, ces preuves, sont dans le dossier de Cavour et ne sont que là.

Peu m'importe l'opinion du journal qui voudra bien insérer cette déclaration, pourvu que l'insertion soit intégrale.

DIANA VAUGHAN.

A la suite de cette importante déclaration, le *Peuple Français* disait :

Nous laisserons de côté les reproches que l'ex-grande maîtresse adresse à M. Margiotta. On sait qu'elle a reçu, dès sa plus tendre enfance, une éducation anti-catholique ; si miss Vaughan se convertit à son tour, quelque jour, ce sera un vrai miracle de la grâce et on le devra surtout aux prières des âmes pieuses qui s'intéressent à son salut, en dépit de ses serments de fidélité à son prétendu Grand Architecte. Nous ne croyons pas que M. Margiotta ait voulu tromper son amie, nous n'avons pas à le défendre contre ses suppositions ; la conversion de M. Margiotta a eu lieu lorsqu'il avait déjà réuni les matériaux de son volume ; voilà ce que les amis de celui-ci nous prient de répondre à miss Vaughan.

Dans la déclaration qu'on vient de lire, l'intéressant est l'histoire même du dossier Lemmi, et l'important est l'engagement relatif à la produc-

tion des pièces originales, en cas de procès. Puisque M. Lemmi a fait des menaces, il ne doit pas s'en tenir là ; un procès, à grandes portes ouvertes, est indispensable ; du côté des catholiques, il est ardemment désiré. Nos franc-maçons disent à tout propos qu'ils veulent inonder le monde sous les flots de la lumière ; que leurs journaux s'unissent donc aux nôtres pour réclamer, à propos de Lemmi, un débat judiciaire, public, dans lequel on ne refuserait l'examen d'aucun document, un débat complet et où tout se passerait au grand jour !

Nous rappellerons aussi qu'on peut déjà savoir quelque chose, sans attendre que miss Diana Vaughan remette à des magistrats les documents diplomatiques auxquels elle fait allusion, et notamment la lettre Thouvenel du 2 mars 1861.

Un témoin vivant et habitant Paris, un homme connu, a été cité par M. Margiotta, comme connaissant la correspondance Nigra-Thouvenel-Cavour à l'occasion des renseignements judiciaires sur certains révolutionnaires italiens ; précisément, il s'agit ici de Bordone, dont le dossier accompagna celui de Lemmi. M. Margiotta est très net dans son volume (pages 285-286). Il nomme ce témoin : c'est M. le général Cluseret, actuellement député du Var, et que l'on dit fort indépendant, bien qu'il ne soit pas de nos amis. Son témoignage ne saurait donc être taxé de suspect.

Où ou non, M. Cluseret, à l'époque où il était ministre de la Commune ; a-t-il eu entre les mains une partie des notes, celles restées en France, concernant les moyens de calmer l'agitation de Bordone et *tutti quanti* ? La déclaration de miss Vaughan est très complète sur Lemmi, mais très incomplète sur Bordone. Puisqu'on démasque Robert Macaire, pourquoi ne ferait-on pas connaître Bertrand ?

Nous avons posé la question, il y a quelque temps. M. Cluseret, qui était en vacances, n'a sans doute pas lu le *Peuple Français*. Nous lui envoyons ce numéro, avec l'espoir qu'il apportera à cette enquête son témoignage d'adversaire loyal et d'homme indépendant.

J. M.

Ainsi, la manœuvre de M. Georges Bois a eu pour résultat de faire s'engager un débat des plus intéressants.

Nous allons voir comment il s'est terminé.

D'abord, l'*Observateur français* :

Miss Vaughan, dit ce journal (reproduit textuellement par la *France Nouvelle*), soutient que le dossier Lemmi avait été remis en mars 1861 entre les mains de Cavour, par ordre de Napoléon III, et que ce n'est qu'en mai 1881 que Benedetto Cairoli, avant de donner sa démission, fit photographier, pour sa satisfaction personnelle, le document principal du dossier Lemmi, « c'est-à-dire » l'extrait officiel, donnant copie du jugement en « six pages, délivré par le procureur impérial de Marseille, M. Mourier, à la requête du garde des sceaux français, M. Delangle. »

De là miss Vaughan conclut que c'est sur une de ces photographies, d'ailleurs très imparfaite, que nous avons établi nos assertions.

Il n'en est rien. Nous possédions une *copie textuelle* du jugement, portant le timbre du tribunal de première instance de Marseille.

Et nous étions si sûrs de l'authenticité d'un pareil acte, que nous accusions formellement Lemmi, *et que nous le défions de nous attaquer en diffamation.*

La pièce que nous avions entre les mains était, en effet, tout aussi officielle que celle achetée à si grands frais par miss Vaughan.

Lemmi nia, comme il fallait s'y attendre, l'authenticité du document publié ; mais il se garda bien de nous attaquer, et personne ne se méprit à ses indignations, puisqu'il avait un moyen des plus faciles de faire la lumière en nous poursuivant devant la justice.

Nous devons, cependant, reconnaître que M. Margiotta a fait suivre la publication de son document, d'autres pièces qui établissent qu'il ne peut y avoir doute sur le Lemmi incriminé. C'est bien le grand-maître de la maçonnerie qui, en 1844, fut condamné pour vol. Et nous devons féliciter M. Margiotta d'avoir encore insisté sur ce point, avec un luxe de preuves qui ne laissent plus place au moindre doute.

En passant, faisons remarquer que M. Georges Bois, en reproduisant cet article dans la *Vérité*, a eu grand soin de ne pas mettre le dernier alinéa (en italiques ci-dessus). Cette fois, les rédacteurs de l'*Observateur Français* et de la *France Nouvelle*, — les deux journaux ont, à peu près, la même rédaction et se servent, en grande partie, de la même composition, — avaient eu le volume de M. Margiotta entre les mains ; aussi en parlaient-ils sur un tout autre ton et concluaient-ils tout différemment. Mais ce dernier alinéa ne faisait pas l'affaire de M. Bois, et il le supprima tout net.

Maintenant, nous dirons que nous sommes loin de partager l'optimisme de l'*Observateur*, au sujet de l'issue qu'aurait eue un procès, si Lemmi le lui avait intenté.

Nous avons feuilleté la collection du journal, année 1890, à la Bibliothèque Nationale, et nous ne voyons nullement qu'on ait **prouvé** alors, *ce qui s'appelle PROUVÉ*, que c'était bien de notre Adriano Lemmi, chef haut-maçon, qu'il s'agissait.

Voici d'abord ce que l'*Observateur Français* publiait dans son numéro du 18 avril 1890 (nous n'en retranchons pas une virgule) :

Nous recevons d'une personne haut-placée communication du document qui suit. Adrien Lemmi, dont il est question dans ce document, est aujourd'hui grand-maître des loges italiennes ; il a attiré l'attention sur lui dans la fameuse affaire des tabacs, qui lui a valu des bénéfices aussi considérables que peu honnêtes. Le moment est venu de faire connaître ce personnage équivoque, qui va, dit-on, exercer une influence nouvelle sur les destinées de l'Italie, par la politique radicale et anti-pontificale qu'il impose au gouvernement italien.

Extrait des registres du greffe du Tribunal de première instance, séant à Marseille...

(Suit la teneur du jugement, en texte typographique, et nullement en reproduction fac-simile par photogravure.)

... Enregistré à Marseille le 11 avril 1844, folio 75, case 5.

Signé : TOURTIER.

Et c'est tout.

Que prouve cette publication, telle qu'elle a été faite par l'*Observateur* ? — Qu'un nommé Adriano Lemmi, se disant né à Florence, et venu de Livourne à Marseille en 1844, alors âgé de 22 ans, a été, le 22 mars de cette année, condamné par le tribunal correctionnel de cette ville, pour vol, à un an et un jour de prison et cinq ans de surveillance de la haute police. Mais elle ne prouve rien de plus.

Où peut-on voir là-dedans la preuve que ce Lemmi est réellement le même que celui de l'affaire des tabacs et de la franc-maçonnerie ?

Certes, personne ne songe, parmi nous, à contester que l'*Observateur* ait possédé en 1890 une copie authentique du jugement du 22 mars 1844. Ses rédacteurs affirment aujourd'hui que cette copie portait le timbre du tribunal de Marseille, exactement comme celle qui fait partie du dossier acheté par miss Vaughan. Il est regrettable qu'ils se soient dessaisis d'une pièce de cette importance ; mais leur affirmation nous suffit.

Néanmoins, de ce que les deux copies authentiques (celle que l'*Observateur* a possédée, et celle que miss Vaughan possède) sont également officielles, il ne s'ensuit aucunement qu'elles aient la même valeur au point de vue de l'identité du condamné. De tous les articles de l'*Observateur*, il ressort qu'il n'avait entre les mains en 1890 rien autre que le texte du jugement lui-même.

Miss Vaughan, dont la pensée se porte tout entière sur le dossier Nigra-Thouvenel-Cavour, a pu croire que notre confrère avait eu une des photographies prises par Cairoli. Il est exact, comme elle le dit, que « personne, sauf le procureur général, ne peut faire relever au greffe le jugement criminel ou correctionnel du condamné qui a subi sa peine » ; mais un procureur général, soit en 1890, soit antérieurement sans remonter jusqu'à l'Empire, peut avoir fait faire une copie authentique qui, de main en main ou même directement, a pu venir à la personne qui l'a communiquée à l'*Observateur*, et, quoi qu'il en soit, on comprend que notre confrère n'a pas à nommer cette personne.

Mais, encore une fois, cette copie-là, malgré son authenticité, laisse la question d'identité du condamné entièrement discutable.

D'autre part, après son article du 18 avril 1890, l'*Observateur Français* a encore publié ces lignes, dix jours plus tard :

L'acte de condamnation de M. A. Lemmi, publié pour la première fois par l'*Observateur Français*, a fait sensation. Un journal de Turin somme le Grand Orient de s'expliquer ; mais la presse libérale, presque toute maçonnique, garde un silence embarrassé. La *Voce della Verità* a publié le document sans commentaire. Le *Moniteur de Rome* et l'*Osservatore Romano* attendent une explication, pour dire leur avis (n° du 28 avril 1890).

C'est là tout ce que nous avons trouvé dans la collection de l'*Observateur Français*.

Sans avoir, en termes précis, mis Lemmi au défi de le poursuivre en diffamation, notre confrère s'exposa, il est vrai, à un procès. Lemmi ne le fit pas. Il

se borna à écrire, le 23 avril 1890, à la *Voce della Verità*, la lettre que M. Margiotta a reproduite dans son volume (page 191) et qu'il remet encore sous les yeux du public dans sa réponse aux nouvelles dénégations du personnage, lettre où le grand-maître italien, s'abritant sous la fausse déclaration de lieu de naissance qu'il avait faite au tribunal de Marseille, déclarait effrontément que l'Adriano Lemmi, de Florence, condamné en 1844, n'avait rien de commun avec lui, l'Adriano Lemmi, de Livourne.

Bien entendu, notre homme n'alla pas plus loin. Un procès eût été imprudent de sa part ; car il lui eût fallu établir son fameux alibi de Constantinople, sur lequel, depuis lors, il s'est tant contredit. Mais nous rappelons ici purement et simplement ce qui s'est passé en 1890. Or, la vérité est qu'à cette époque l'*Observateur Français*, tout en étant intimement convaincu que le jugement de 1844 s'appliquait bien au grand-maître, n'avait pas en mains de quoi le confondre, de quoi établir le mensonge de ses dénégations audacieuses.

Et la preuve, c'est que l'*Observateur*, — qui, le 28 avril, faisait savoir à ses lecteurs que la *Voce della Verità* avait, elle aussi, publié le jugement, — garde le silence le plus complet sur la lettre de dénégation de Lemmi, qui est cependant du 23 avril. Nous ne l'avons trouvée, ni dans ce numéro de l'*Observateur* (28 avril) ni dans les suivants. Evidemment, notre confrère a préféré s'en tenir là, la position qu'il avait prise lui paraissant bonne, et aimant mieux attendre un procès que publier une lettre qui ne lui avait pas été personnellement adressée.

Mais aussi, quelle différence entre la publication que M. Margiotta a pu faire, grâce à miss Vaughan, et celle qui a été faite par notre confrère de l'*Observateur* !... Franchement, nous ne comprenons pas qu'on ait pu mettre une seconde ces deux publications en parallèle.

Supposons que Lemmi, poussant l'audace jusqu'au bout, vous eût intenté un procès à la suite de votre article du 18 avril 1890 ; supposons qu'armé de son acte de naissance et n'entrant dans aucune autre explication, comme c'était son droit strict d'après la loi française, il vous eût mis au défi de prouver au tribunal que le Lemmi de Florence et le Lemmi de Livourne étaient le même Lemmi. Nous ne voyons pas trop comment vous vous en seriez tiré, cher confrère. Et nous ne voyons guère, non plus, comment M. Margiotta, s'il était aujourd'hui poursuivi, pourrait éviter une condamnation en diffamation, s'il n'avait, pour se défendre, qu'à se retrancher derrière l'*Observateur*, s'il ne pouvait apporter au tribunal que le numéro du 18 avril 1890 donnant le jugement de 1844 en texte typographique et ne fournissant aucune preuve de l'identité du condamné.

M. Margiotta, lui, ne peut pas succomber, parce que ce qui serait mis à sa disposition, ce n'est pas seulement une copie officielle du jugement, mais bien tout le dossier Nigra-Thouvenel-Cavour ; parce que, à la suite du jugement de 1844, il a pu publier, toujours en photogravure, la constatation notariée de M^r Carlo Querci, du 5 janvier 1891, établissant, sans démenti possible, que, dans le courant des années 1820, 1821, 1822, 1823 et 1824, il n'est né à Florence aucun Lemmi ayant reçu le prénom d'Adriano ; et enfin parce que, étant donné d'autre part l'acte de naissance du grand-maître italien, il a prouvé, lui

Margiotta, qu'en 1844 il n'y avait qu'un seul Adriano Lemmi toscan, âgé alors de 22 ans, selon les termes du jugement, et que ce seul Adriano Lemmi est celui né le 30 avril 1822, à Livourne, fils de Fortunato Lemmi et de Teresa Merlini.

Nous croyons avoir suffisamment démontré que la différence de valeur existant entre la pièce unique que l'*Observateur Français* a possédée en 1890 et le dossier complet que miss Diana Vaughan possède actuellement est tout à l'avantage du dossier.

Il reste, il est vrai, à tenir compte des doutes que M. Georges Bois a perfidement essayé de semer sur l'existence de ce dossier. Dans son article du 22 octobre, il a traité tout cela de pur roman. Pour avoir un écho il a exploité le sentiment d'amour-propre, bien légitime et naturel, chez les rédacteurs de l'*Observateur Français* qui, tout au moins en France, avaient été les premiers à faire connaître la teneur du jugement de 1844. M. Bois, agissant par surprise, — puisqu'à l'*Observateur* on n'avait pas lu le volume de M. Margiotta, — a provoqué ainsi l'article : « Un point d'histoire », dont il s'est un peu trop pressé de triompher (1).

Les éclaircissements, rendus nécessaires, ont fait connaître qu'il y avait eu copie officielle du célèbre jugement en deux documents également authentiques, extraits des registres du greffe de Marseille à deux époques différentes.

Du reste, si l'on pouvait confronter ces deux copies officielles, on y relèverait certainement quelques différences, en commençant par l'écriture des deux employés du greffe, puisque la première copie a été en faite en 1861 pour M. le procureur impérial Mourier, tandis que la seconde (dont l'*Observateur* ne nous donne pas la date) est évidemment postérieure à la chute de l'Empire. Nous ne chercherons pas à arracher le secret de la communication faite à l'*Observateur*, nous respectons la réserve qu'il a cru devoir garder ; mais nous ferons remarquer que cette réserve même indique que la date à laquelle a été faite cette seconde copie est relativement récente. Au surplus, notre confrère, qui a publié sa copie *in-extenso* en donnant même à la fin le folio et la case d'enregistrement, s'est arrêté là, et sa reproduction ne porte pas (comme dans la pièce photographiée du volume de M. Margiotta) : « Expédition conforme délivrée à Monsieur le Procureur impérial par nous greffier ». Cette mention ne se trouvait donc pas sur ladite seconde copie ; c'est plus que probable, car pourquoi l'*Observateur* l'aurait-il supprimée ?...

Mais, si l'existence de la copie officielle possédée en 1890 par notre confrère ne saurait être contestée, pourquoi l'existence du dossier Nigra-Thouvenel-Cavour, contenant entre autres pièces une copie semblable, sinon identique, du même jugement, serait-elle mise en doute ? De quel droit M. Georges Bois tente-t-il de jeter la suspicion sur un homme que le Saint-Office vient de déclarer réconcilié avec l'Eglise, qui, à l'heure où la rage de la secte maçonnique éclate partout plus haineuse que jamais, rompt courageusement en visière à son chef et le démasque, qui,

(1) Depuis lors, la rédaction de l'*Observateur Français* ayant pu prendre connaissance du volume de M. Margiotta, un des plus distingués rédacteurs de ce journal, M. Raymond Deslandes, en a fait un compte-rendu complet dans les termes les plus élogieux et les plus encourageants pour l'auteur (n^o du 23 et du 26 novembre).

poursuivi dès lors par les rancunes implacables des Lemmi, Crispi et autres chefs sectaires tout-puissants en Italie, est obligé de s'expatrier, de quitter son foyer et sa famille, et qui fait vaillamment son devoir en confessant à haute voix ses erreurs passées, en concourant avec un zèle des plus louables à la défense de la religion et de ses ministres, et cela, disons le mot, en exposant sa vie ?

Car, si contre le haut-maçon converti et absous M. Bois ne procède pas par l'injure brutale, s'il enveloppe ses insinuations perfides d'une couche de raillerie sceptique, le but poursuivi, le but qu'il a cherché à atteindre, tant par les efforts directs de la *Vérité* que par des manœuvres pleines d'astuce exécutées dans les bureaux d'autres rédactions, le but n'en est pas moins celui-ci : faire passer M. Margiotta pour un imposteur.

De quel droit, en effet, venir dire, sans aucun examen, et chercher à faire croire que l'histoire du dossier Nigra-Thouvenel-Cavour est un pur roman ? oui, de quel droit ?

Miss Vaughan, dans sa déclaration, cite le député Imbriani comme ayant dénoncé à la tribune du parlement italien, en 1890, la condamnation de Lemmi par le tribunal de Marseille. M. Margiotta a été encore plus précis dans son livre ; il cite un article de journal publié par le même député Imbriani à cette époque.

On nous permettra de faire encore cette citation du volume de M. Margiotta (page 192) :

« Dans un lointain, lointain horizon, écrivit Imbriani, il y a un arrêt concernant un signor Adriano Lemmi ; un arrêt étranger, pour vol d'or étranger, accompagné (le vol, non l'or) d'autres imputations qui n'ont rien à faire avec le patriotisme. Cet arrêt, attaqué comme apocryphe, NOUS L'AVONS VU. C'est un morceau de papier un peu déchiré, muni du sceau du tribunal correctionnel de Marseille.

« C'est toute une histoire, longue à raconter, que l'aventure dans laquelle ce papier est venu en Italie ; peut-être un jour nous en ferons un sujet de récit à la Balzac ; excepté le talent de l'immortel écrivain français, excepté la forme brillante du narrateur des exploits du forçat Vautrin, il y aura là tout l'intérêt que Balzac sait inspirer.

« Pour le moment, il me suffit de faire savoir que le fameux et nullement apocryphe arrêt a été *delivré en copie authentique* PAR LA CHANCELLERIE DE FRANCE AU COMTE DE CAVOUR, et que sur le personnage à qui s'applique vraiment ce document authentique, personne dans le gouvernement n'a soulevé aucun doute, tant il est vrai que le comte de Cavour s'en est servi avec succès dans le but qu'il visait. Du reste, les habitants de Marseille de cette époque ne sont pas tous morts. »

M. Georges Bois, qui a lu et épluché le livre de M. Margiotta, ne peut pas ne pas avoir remarqué cette citation.

M. le député Imbriani n'y donne pas l'histoire du dossier, il est vrai ; mais il en constate l'existence. Il parle, en termes formels, de l'envoi du document principal, adressé par la chancellerie de France au comte de Cavour ; cette copie authentique du jugement de 1844, il l'a vue. Si exceptionnelle que soit l'histoire de ce dossier, elle n'est donc pas un roman.

Néanmoins, puisque nous nous sommes promis de tout dire, signalons une objection qui a été faite, non par la voie de la presse, mais en conversation dans un bureau de rédaction catholique, où les insinuations de M. Georges Bois avaient été bien accueillies.

On a dit : « M. Margiotta n'indique pas le journal dans lequel le député Imbriani aurait publié cet article », et l'on en a conclu que, dès lors, M. Margiotta pouvait bien avoir fabriqué cette citation. C'est aller un peu vite, ce nous semble, pour accuser quelqu'un d'un faux.

Nous pourrions nommer le journal dont quelques rédacteurs ont si hâtivement suspecté, pour un simple oubli, notre nouveau compagnon d'armes. Ces sévères mais injustes confrères sont au nombre des adversaires du docteur Bataille, ils ont fait campagne avec M. Bois contre lui. Or, M. Margiotta les gêne, puisqu'il apporte la confirmation de plusieurs des faits révélés par le docteur ; et voilà pourquoi M. Margiotta est vu par eux de mauvais œil.

Toutefois, cette objection encore ne tient pas debout, et, pour l'avoir faite, ne serait-ce qu'incidemment et en simples propos, il faut en vérité vouloir de parti-pris fermer les yeux à la lumière.

M. Margiotta nous pardonnera d'entrer dans l'examen d'une hypothèse aussi injurieuse pour lui ; les accusations qui se colportent sous le manteau sont les plus dangereuses ; il importe donc de les détruire, afin de les empêcher de faire leur chemin dans l'ombre.

Eh bien, dirons-nous à ces confrères injustes, comment avec-vous pu supposer un seul instant qu'une telle citation ait été inventée, fabriquée ? Voici un livre qui ne pouvait manquer d'être répandu en Italie, — et, de fait, il s'y vend par centaines d'exemplaires, — et qui, forcément, doit un jour ou l'autre tomber sous les yeux du député Imbriani, personnage connu, orateur indépendant, dont la loyauté est légendaire. Mais à quoi donc M. Margiotta se serait-il exposé, s'il avait attribué à M. Imbriani un article que celui-ci n'eût jamais écrit ? Croyez-vous que le député Imbriani laisserait passer un pareil faux, sans protester sitôt qu'il en aurait connaissance ? Par une telle imposture, si facile à démontrer, M. Margiotta se serait suicidé moralement ; un démenti du député Imbriani serait l'écrasement immédiat et absolu de M. Margiotta et de son livre.

Au surplus, nous pouvons satisfaire la curiosité de ces confrères trop portés à la défiance et trop enclins à écouter M. Georges Bois. Nous avons fait demander à M. Margiotta dans quel journal parut en 1890 l'article d'Imbriani. C'est dans la *Capitale* de Rome ; cette feuille, qui, du temps où le F. Dobelli en était directeur, recevait les inspirations de Lemmi, a changé, depuis lors, de propriétaire et de programme ; la *Capitale* s'est rendue indépendante de la haute-maçonnerie lemmiste.

M. Margiotta n'a pas marqué, dans ses notes, le numéro exact qui a publié l'article en question ; mais il serait facile à retrouver, par les confrères à qui nous faisons allusion, s'ils persévéraient dans leurs doutes, malgré même l'absence de démenti d'Imbriani. L'article est de l'époque où se produisit le débat parlementaire sur les scandaleux tripotages de la régie des tabacs. Nos confrères ont un correspondant à Rome ; ils n'ont qu'à l'inviter à feuilleter la

collection du second trimestre 1890 de la *Capitale*, et ils seront bientôt édifiés.

* *

Il y a encore une preuve de ce que l'existence du dossier Nigra-Thouvenel-Cavour n'est pas une haute fantaisie romanesque, quoiqu'en ait dit et écrit M. Georges Bois. Car, nous l'avons vu, ce n'est pas uniquement contre Lemmi que le chevalier Nigra demanda au gouvernement de Napoléon III des armes secrètes, à mettre aux mains du comte de Cavour.

Nigra avait à Naples, en 1861, non seulement Lemmi, mais plusieurs autres révolutionnaires créant des embarras au gouvernement de Victor-Emmanuel. Il réclama à l'empereur, en s'autorisant de la grande amitié que celui-ci avait pour lui, les dossiers judiciaires de tous ceux de ces agitateurs qui étaient nés en France ou y avaient séjourné.

Or, il est vraiment providentiel que l'un de ces envois de la chancellerie française ait apporté à Cavour les dossiers de Lemmi et de Bordone *simultanément*. Ainsi qu'on peut le lire dans le volume de M. Margiotta (page 285), ces deux dossiers firent le voyage ensemble. D'autre part, dans sa déclaration, miss Vaughan cite un extrait de la lettre du 2 mars 1861 de M. Thouvenel, ministre des affaires étrangères de Napoléon III, à M. le baron Charles de Talleyrand-Périgord, ministre plénipotentiaire de France à Turin ; le représentant du gouvernement français est prié « de remettre, en mains propres, à M. le comte de Cavour les jugements Lemmi et Bordone ».

D'une part, on a le témoignage d'Imbriani, qui a vu le jugement Lemmi aux archives du gouvernement italien et qui constate que le document a bien été envoyé par la chancellerie de France au comte de Cavour. Et, d'autre part, on a un témoin français, encore vivant, qui a vu, dans les archives du gouvernement français, les notes demeurées en France, établissant les négociations entre le chevalier Nigra et M. Thouvenel pour l'obtention du dossier Bordone. Tout concorde donc d'une façon parfaite.

Ce témoin est M. le général Cluseret, ancien ministre de la Commune, aujourd'hui député du Var. Au sujet de cette correspondance Nigra-Thouvenel-Cavour, M. Imbriani ne s'occupe que de Lemmi, dont il est personnellement l'adversaire, et M. Cluseret, ne s'occupe que de Bordone, dont les allures à l'état-major de Garibaldi lui avaient toujours paru suspectes : mais, comme les négociations du chevalier Nigra ont eu pour objet l'obtention de plusieurs dossiers, et non d'un seul, il s'en suit que l'existence de cette correspondance diplomatique est doublement attestée, en dehors même de miss Vaughan, et que, tout cela se tenant ensemble, les témoignages du député italien et du député français se fortifient l'un par l'autre, d'autant plus solidement qu'il serait impossible de formuler l'hypothèse d'une entente entre eux.

Comme on va le voir, en 1871, au moment où M. Cluseret a fait ses recherches à la préfecture de police, il ne s'est nullement préoccupé de Lemmi, que sans doute il ne connaissait même pas de nom (le général Cluseret n'est pas franc-maçon) ; il n'a eu en vue que Bordone ; dans le dossier de Bordone à la préfecture de police, il a trouvé les traces des négociations diplomatiques du chevalier Nigra, en 1861, avec le gouvernement français. Rien n'est plus clair, il ne saurait y avoir aucune erreur.

Nous savons que Lemmi calma son ardeur révolutionnaire, quand le comte de Cavour lui fit montrer le jugement de 1844, envoyé par M. Thouvenel. « Bordone, nous dit M. Margiotta (pages 285-286), quand le gouvernement de Victor-Emmanuel lui montra les documents qui le concernait, en prit son parti ; et savez-vous ce qu'il fit pour ne pas les voir exhibés ? Il se fit l'espion de Garibaldi au profit des gouvernements italien et français. »

Cette accusation est fort grave ; voyons donc le témoignage de M. le général Cluseret.

Nous avons lu l'appel fait à ses souvenirs, par le *Peuple Français*, à la suite de la déclaration de miss Diana Vaughan (n° du 11 novembre 1894). Le surlendemain, le journal de M. l'abbé Garnier publiait l'article suivant (n° du 13 novembre) :

Une lettre de M. Cluseret

Notre directeur a reçu du général Cluseret la lettre que l'on va lire.

Elle est relative aux condamnations encourues par Bordone et aux négociations diplomatiques qu'elles provoquèrent en 1861 entre les gouvernements français et italien. Les renseignements du député du Var sont en parfaite concordance avec ce qu'a conté d'une part M. Margiotta, dans son dernier volume, et ce que rapporte miss Diana Vaughan, dans sa déclaration :

CHAMBRE
DES DÉPUTÉS

Paris, le 11 novembre.

Monsieur l'abbé,

Vous avez raison de dire que je ne suis pas clérical ; il s'en faut de tout, ne croyant pas, mais je suis avant tout un indépendant, un homme qui veut la liberté pour tous, pour ses adversaires surtout.

Effectivement, je ne lis pas le *Peuple Français*. Si je l'avais reçu plus tôt, je vous aurais répondu plus tôt.

En somme, vous me demandez : 1° Si les condamnations encourues par Bordone sont vraies ?

Rien de plus facile que de s'en assurer au greffe (1).

2° Si la correspondance Nigra est authentique ?

A cela, je ne peux répondre que ce que j'ai publié en 1874 et ce que vous pourriez consulter tant dans la presse de l'époque que dans mes mémoires... si j'ai bonne mémoire.

En somme, voici les faits :

Avant de participer à la Commune, j'habitais, par économie, tantôt à l'Hôtel-de-Ville, tantôt à la Préfecture de police. Et n'ayant rien à faire, j'avais obtenu de Raoul Rigault qu'il me laissât consulter les archives.

C'est là que je trouvai le dossier Bordone avec les condamnations que vous signalez

(1) Ici M. Cluseret fait erreur : le greffe ne communique jamais à des tiers des renseignements quelconques relatifs à des condamnations criminelles ou correctionnelles ; le casier judiciaire n'est délivré exclusivement qu'au titulaire lui-même.

et les notes à la marge émanant des gouvernements italien et français. Il en résultait clairement que tous deux étaient tombés d'accord pour ordonner de cesser les poursuites simultanément. Concluez.

Je fis trois copies du dossier.

J'en envoyai une à Garibaldi. Elle lui fut remise par Menotti. Je crois même pouvoir affirmer sans me tromper que Canzio accompagnait Menotti et que tous deux mirent le marché à la main à Garibaldi : ou Bordone ou nous.

Garibaldi répondit : Bordone.

Il faudrait, pour mieux préciser, que je recherchasse dans ma correspondance de l'époque. Je n'en ai pas le temps, mais je ne crois pas me tromper.

Une copie fut envoyée au *Rappel* ou au *Réveil*, qui refusa d'insérer ; la troisième fut envoyée à un journal de Lyon qui inséra. Ça a été reproduit maintes fois.

A partir de ce moment, Garibaldi, avec lequel j'étais dans les termes les plus amicaux, ainsi qu'en fait foi sa correspondance, me battit froid.

Il était littéralement hypnotisé par Bordone, et à l'état-major de Garibaldi, où j'étais le seul Français, tout le monde était indigné de l'influence, que rien ne justifiait, prise par Bordone.

Recevez, monsieur l'abbé, l'assurance de ma parfaite considération.

G. CLUSERET.

La cause est donc entendue. Bordone et Lemmi se valent ; tous deux condamnés pour vol, tous deux chefs francs-maçons, tous deux par leur passé, aux ordres du gouvernement usurpateur et anticatholique qui les tenait en laisse.

J. M.

Quant à nous, dès la publication de la lettre ci-dessus, nous avons procédé aux recherches qu'indiquait M. Cluseret. Elles ont été infructueuses, en ce qui concerne les journaux parus à Paris et à Lyon, à l'époque de la Commune ; à la Bibliothèque Nationale, nous n'en avons trouvé aucun qui ait inséré la communication démasquant Bordone ; il est vrai qu'à cette époque troublée, les dépôts de journaux ont pu être faits irrégulièrement.

Par contre, la Bibliothèque Nationale possède les *Mémoires du général Cluseret*, et nous en avons recopié le passage concernant Bordone.

L'ouvrage est en deux volumes, édités en 1887, par Jules Lévy, 2, rue Antoine Dubois, à Paris.

En tête du premier volume, on lit :

« Ce qui suit a été écrit en 1871-72, à Genève, alors que mes souvenirs étaient vivaces. Je n'y veux rien changer. »

Parlant de ses recherches dans les archives de la préfecture de police, M. Cluseret écrit :

« Le classement est un chef-d'œuvre de simpli-

cité et de clarté. Aucune perte de temps à chercher un dossier, et le nombre en est immense... »

« En fouillant ces archives du crime, on est frappé de stupeur... mais on s'explique parfaitement et le mépris que l'empereur professait pour l'humanité et l'autorité dont il jouissait. Il pouvait, à son gré, faire passer des plus hautes positions au bagnard quiconque lui eût fait de l'opposition, spécialement Jules Favre, le chef de l'opposition, vingt-et-une fois faussaire. Avec de semblables pièces, M. Piétri était inamovible et maître de chacun... »

« Garibaldi a pour chef d'état-major, Bordone, condamné en 18... (juillet) à trois mois de prison pour escroquerie, par le tribunal de la Seine ; six semaines après, à trois ans de la même peine, pour le même délit, par le tribunal de Cherbourg. Il y a une troisième condamnation encourue à Chartres, mais seulement mentionnée au dossier judiciaire.

« Quand Bordone partit pour l'Italie, soi-disant pour aller combattre en faveur de l'indépendance italienne, il fuyait, en réalité, la justice française.

« Bordone se rendit vite indispensable à Garibaldi. Il était lieutenant-colonel du génie, lorsque je le rencontrai à Naples. Les Français, que ses allures avaient intrigués, me chargèrent de faire prendre des informations à Paris. De son côté, Victor-Emmanuel en faisait prendre par son ambassadeur Nigra et se faisait envoyer un double du dossier complet. Je pris moi-même copie de ces pièces à la préfecture de police, ainsi que de la correspondance diplomatique, et j'ai transmis un sommaire des pièces, avec les numéros d'ordre, à M. Meurice, directeur du *Rappel*, alors que j'étais prisonnier à l'Hôtel-de-Ville. Je ne sais ce que M. Meurice fit de ces pièces ; mais il ne les a pas publiées, conformément à mon désir.

« Victor-Emmanuel, maître de ce dossier et, par suite maître de Bordone, le laissa auprès de Garibaldi, sur lequel il acquit bientôt une influence que nul autre ne put balancer ; car ses fils lui ayant mis le marché à la main : « ou Bordone ou nous », Garibaldi répondit : « Bordone ». Je tiens le fait de Pantaleone, à qui j'avais envoyé une copie du dossier. »

« Les poursuites du parquet furent suspendues, et M. Bordone, général de Gambetta et de Garibaldi, a pu ainsi commander en France.

« On comprend qu'il ne pouvait y avoir place pour moi à l'armée de Garibaldi, pas plus que pour Bordone là où j'étais.

« Bref, aujourd'hui Garibaldi est dans les mains d'un agent de Victor-Emmanuel et du gouvernement français, agent qu'ils peuvent d'un mot envoyer en maison centrale. »

Quelques petites erreurs se sont glissées sous la plume de M. Cluseret ; elles sont de peu d'importance. Même, dans le cas, où quelque Bois viendrait dire encore que M. Cluseret fait du roman et n'a jamais vu le dossier Bordone à la préfecture de police, ces erreurs, qui portent sur de légères confusions imputables au seul manque de précision du souvenir en des points de détail, prouvent la sincérité parfaite du témoignage.

Nous sommes en mesure de rectifier ces erreurs de détails.

Ainsi, en dehors des condamnations pour escroquerie, le dossier de Bordone porte, non pas une condamnation, mais deux, de moindre gravité, et simplement mentionnées; ce sont des condamnations à l'amende, seize francs et cinquante francs, l'une pour voies de fait, l'autre pour avoir disposé indûment de plusieurs objets compris dans une saisie dont le prévenu, poursuivi par un créancier, avait été constitué gardien. Ceci se passait à l'époque où Bordone habitait, non pas Chartres, mais La Châtre, dans l'Indre (1857-1858). La première condamnation pour escroquerie, prononcée par le tribunal de Paris et confirmée par la Cour d'appel, est de deux mois de prison, et non trois mois, M. Cluseret ne s'est souvenu que du mois où la sentence est devenue définitive; il a oublié l'année; l'arrêt est du 24 juillet 1860. Quant à la condamnation de Cherbourg, il est difficile de dire jusqu'à quel point il y a lieu de la faire peser sur le triste nom de Bordone; c'était une condamnation par défaut, encourue au moment où, fuyant les effets de la précédente, notre homme se réfugiait à Naples. Le jugement a donc été conservé aux archives de la préfecture de police, d'une part, et envoyé en copie authentique au comte de Cavour, d'autre part; mais il ne paraît pas avoir été maintenu. A ce propos, si M. Cluseret veut bien rassembler mieux ses souvenirs, il se rappellera que, dans le dossier de la préfecture de police, dossier divisé en deux parties, il y a, ou, tout au moins, il y avait en 1871, à la deuxième partie, un accusé de réception du gouvernement italien, et sur cette lettre, en travers de la marge, cette annotation : « *Par ordre supérieur, suspendre les poursuites* ».

Au surplus, la question Bordone étant suffisamment élucidée par le récent débat, nous n'y reviendrons plus, — et cela pour une raison que tout le monde comprendra : c'est qu'il existe une famille que la prolongation d'une telle discussion affligerait par trop; le fils de Bordone est, nous a-t-on assuré, un parfait honnête homme.

D'ailleurs, notre principal objectif, en tout ceci, a été d'établir l'existence de la correspondance Nigra-Thouvenel-Cavour. Par les témoignages émanés de deux parts différentes et sans aucune entente soupçonnable, ceux de MM. Imbriani et Cluseret, il n'y a plus de doute possible.

Ce qui est acquis, c'est que la lumière s'est faite, pour quiconque a des yeux et ne s'obstine pas à les fermer. La nouvelle tentative de M. Georges Bois a complètement échoué. Malgré ses insinuations perfides, il est patent, indiscutable que M. Margiotta a dit la vérité, pour l'histoire des fameux dossiers, comme pour le reste.

Goblet d'Alviella avait nié avec aplomb; mais, mis au pied du mur par le triple défi de M. Margiotta, il a été obligé de battre en retraite honteusement. Georges Bois, d'une autre manière, avait essayé de faire prendre le haut-maçon, converti pour un imposteur; l'espoir qu'il avait que la réalité des négociations Nigra-Thouvenel-Cavour ne pourrait être prouvée, à cause de leur caractère de politique secrète, a été déçu, et l'œuvre de M. Margiotta est maintenant plus hautement appréciée qu'aux premiers jours de la publication. Quant à Lemmi, il rage, il écume et ne sait plus à quel diable se vouer; ses menaces font rire; c'est à qui le défiera de les mettre à exécution. Il lui faut avaler jusqu'à la lie le calice de sa honte, et il l'avalera.

J.-B. Vernay.

CORRESPONDANCE

14 novembre 1894.

A M. le docteur Bataille.

Monsieur,

Je viens de lire « Le Diable au XIX^e Siècle »; livre remarquable, très utile, admirable par le courage et la rare énergie qu'il faut pour recueillir de tels documents. J'y trouve quelques légères imperfections, que je voudrais signaler, dans l'intérêt de la cause que nous aimons... L'estime et la sympathie provoquent la franchise; ce sera mon excuse.

Je fais cette réserve, que j'écris de mémoire et ne puis retrouver tous les textes... Il y a parfois des phrases d'apparence contradictoire qui obscurcissent la pensée de l'auteur.

L'auteur, avec son esprit vigoureux et précis, aime les classifications tranchées; il les applique à son sujet; mais, est-ce possible quand il s'agit de l'œuvre de l'éternel menteur? Très peu d'esprits sont assez trempés pour pouvoir être lucifériens; la plupart, en voyant clairement le diable, reculeraient épouvantés, ou même seraient convertis. Aussi, le « malin » se cache presque toujours avec une réelle habileté.

L'auteur admet deux classes de faits : ceux qui *peuvent* être naturels, et ceux qui *ne peuvent être* que démoniaques; et il paraît penser que les premiers sont toujours naturels. Ce serait, à mon avis, une grande erreur.

Il suffit d'avoir étudié, comme moi, l'invasion du spiritisme, vers 1853, pour reconnaître qu'il y a eu des phénomènes diaboliques de toutes les sortes : tables tournantes, frappantes, remuantes, bousculantes, écrivant avec un crayon, etc.; coups et grattements aux murs, etc., etc... En même temps, la fumisterie ou l'escroquerie se sont largement lancées dans un domaine aussi facile à contrefaire... Mais, penser que *tout* a été supercherie naturelle, parce que les Fox étaient des farceurs et Sundstrom un naïf, c'est mal connaître les faits.

J'ai vu des groupes de chrétiens, sérieux et mûrs, poursuivant, entre eux seuls, l'étude progressive des phénomènes (que les prêtres eux-mêmes ne devinaient guère!) et passer progressivement de toutes les premières vêtillies à la confession réticente et inattendue du diable... Entre le début et la fin, il n'y avait pas de frontière marquée; et je pense que *là* le diable avait été partout.

N'oublions pas d'ailleurs que la divination par les tables et les crises magnétiques est de toute antiquité. Tertullien dit : « *mensæ et capræ divinare consueverunt.* » Il y avait des *somnatores* dans le temple de Diane, à Epidaure; et l'Evangile lui-même dit : « *responso accepto in somnis ne redirent ad Herodem.* » Evidemment, les mages se faisaient suivre de leur crise comme d'un secrétaire. — Sacy traduit : « Ayant reçu pendant qu'ils dormaient un *avertissement* du ciel. » (!!!) Heureusement que le latin est là pour rectifier ces traductions prodigieuses.

J'admets parfaitement que *tout* ce qui est extranaturel dans le spiritisme est diabolique; et il y en a eu; Mesmer, du Potet, Allan-Kardec, etc., faisaient (plus ou moins souvent) de la vraie magie.

Mais il n'importe pas à cette question que le diable se serve, ou non, d'un pèrisprit; ce qui est sûr, c'est qu'il prend pour médiums les tempéraments plus aisément pénétrables. — D'ailleurs, ne parlons pas ici du pèrisprit; toute l'antiquité y croyait, et la Bible, plus d'une fois, paraît y croire... Il se pourrait que, dans un fait diabolique, le diable se servit du pèrisprit comme d'un autre élément de notre organisation; l'hypothèse du pèrisprit ne prouve rien pour ou contre la nature diabolique d'un fait. Le fait est diabolique, s'il a les caractères enseignés de la magie... La Bible ne se prononce même pas sur la réalité de l'évocation des âmes! Elle anathématise, en bloc, toute divination.

L'auteur, partant de sa théorie rigide, paraît penser qu'il n'y a rien que de naturel dans le magnétisme, l'hypnotisme, l'hystérie (658, 683 et s.), la grande chorée, la suggestion même invincible, etc. J'ai dit combien toute théorie précise et claire me semblait contradictoire dans une question diabolique; j'ajoute que les phénomènes avancés de ces sciences ou affections me paraissent rentrer nettement dans les définitions de la possession ou de la divination anathématisée par la Bible et l'Eglise. En dehors de cela, je trouve beaucoup plus probable que le « malin » intervienne, au moment qu'il lui plaît, dans des phénomènes naturels et les développe sans qu'on s'en doute. Je crois qu'il y a une part diabolique dans le magnétisme, l'hypnotisme, l'hystérie (la grande), les derviches, les fakirs, les scènes de Djagghernaat. Comment ne voyez-vous pas que le diable intervient dans ces dernières scènes, dans un pays qui lui appartient tout entier! Comment pouvez-vous croire que la suggestion naturelle explique les scènes du chap. VIII!! — Mais, voici que des hypnotisés sentent une piqûre faite dans le vide à LA PLACE d'un membre amputé! O « grand sympathique », où es-tu?

D'ailleurs, cette théorie est périlleuse parce qu'elle tend à innocenter la divination, que Dieu anathématise, sans aucune réserve, d'où qu'elle vienne; elle est très douteuse par la même raison.

L'auteur admet que le diable ne peut pas tuer. Pourquoi? si Dieu le permet ou même l'ordonne. Je serais curieux de savoir sur quel texte l'auteur croit pouvoir s'appuyer; je ne connais rien de semblable. Toute l'histoire de la sorcellerie affirme le contraire. Ah! j'oubliais: les sept premiers maris de Sara, femme de Tobie, successivement tués par Asmodée. C'est un fait clair.

Dominé par cette opinion erronée, l'auteur pense que Shekleton est mort de joie (732)!! Cette explication n'est pas seulement de toute invraisemblance, car il est malaisé à des gens de cette trempe « d'être suffoqués de bonheur; » elle contredit le récit lui-même (p. 48): « Lucifer prit les « mains de Shekleton... celui-ci eût comme une « secousse électrique, poussa un grand cri, qui « n'avait rien d'humain... il était mort, immobile « sur son siège, le dos calé contre le dossier, la « tête rejetée en arrière, les yeux fixes, démesuré- « ment ouverts... » — Trouvez-vous là l'apparence de celui qui meurt de joie au contact de l'objet aimé? — Voici, au contraire, ce que le récit représente: Shekleton, au contact de Lucifer, sentit l'affre de la mort et comprit la réalité; il se recula d'horreur...

L'histoire du soldat de Fontainebleau est précisément ce qui est arrivé dans le régiment de mon grand'oncle, M. de Moliney, au siècle dernier; je connais cette histoire depuis 1838. Le soldat disparut bel et bien, comme dans un grand nombre de cas semblables. S'il n'est pas mort, où est-il?

Non seulement le diable peut être la cause générale des maladies, mais il peut les causer dans des cas particuliers, puis cesser, afin de paraître guérisseur: « lœdere desinunt ut curasse videantur » (Tert. ?)... Je crois que c'est le cas de la grande hystérie, etc., et je ne vois aucune preuve à l'encontre.

L'auteur proscrit la fièvre cérébrale et (?) le délire naturel. Pourquoi? N'est-il pas naturel que le cerveau soit malade comme un autre organe, et que la pensée, qui en dépend, en soit affectée? Ici, lésion passagère; dans la folie, lésion durable et plus grave; aucune n'exigeant le surnaturel. Délire et rêve, faits également certains; mystérieux, mais n'impliquant aucunement (en général) le surnaturel.

L'auteur est un observateur admirable; mais il théorise trop, n'étant pas assez muni pour cela.

J'offre au « Dr Bataille » l'expression de ma sympathie cordiale.

D. de Bruignac.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que la démarche qui a provoqué l'article « Un point d'histoire » de l'Observateur Français, et dont il est question incidemment dans l'article inséré plus haut sous le titre « Lemmi et Margiotta », n'a pas été faite par M. Georges Bois personnellement, mais par son alter ego M. Paul Rosen. Nous rectifions ce point de détail, afin de rester dans la vérité; mais, bien entendu, cette substitution d'un compère à l'autre ne change rien au fait ni à ce qui a été dit. Contre M. Margiotta, ainsi que contre le docteur Bataille, comme, du reste, contre quiconque démasque spécialement la haute-maçonnerie, MM. Georges Bois et Paul Rosen marchent la main dans la main; articles, lettres, démarches, tout l'a prouvé et continue à le prouver jusqu'à la dernière évidence.

On nous a appris également d'autres démarches, — d'ailleurs, couronnées d'un plein insuccès, — de M. Paul Rosen contre l'œuvre de divulgation à laquelle M. Margiotta s'est voué. Nous n'en sommes nullement étonnés, et c'est le contraire qui nous eût surpris.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la suite de l'étude de M. Adolphe Ricoux sur les Sociétés Secrètes Musulmanes, ainsi que les discours de Lemmi et Bovio, prononcés le 20 septembre.

Notre prochain numéro sera de soixante-quatre pages, au lieu de trente-deux et sera daté de NOVEMBRE-DÉCEMBRE. Il terminera la série de la première année de cette revue, et, en même temps, il servira de spécimen pour la deuxième année; car, à partir de 1895, notre Revue Mensuelle paraîtra par fascicules de soixante-quatre pages, tout en conservant le même format.

D. de Bruignac

REVUE MENSUELLE

RELIGIEUSE, POLITIQUE, SCIENTIFIQUE

COMPLÉMENT DE LA PUBLICATION

Le DIABLE au XIX^e SIÈCLE

CETTE REVUE MENSUELLE EST SPÉCIALEMENT UN ORGANE DE COMBAT CONTRE LA HAUTE-MAÇONNERIE ET LE SATANISME CONTEMPORAIN. — ELLE EST AUSSI CONSACRÉE A L'EXAMEN, SELON LA SCIENCE CATHOLIQUE, DES FAITS SURNATURELS DU PRÉTENDU SPIRITISME ET AUTRES MANIFESTATIONS DIABOLIQUES CONSTATÉES.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

ABONNEMENTS : France, 6 fr. pour Un An. — Etranger, 8 fr. pour Un An.

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. On s'abonne, sans frais, dans tous les bureaux de poste.

LE

CULTE DE SATAN
A ROME

On s'est demandé si le Palladisme avait eu des difficultés à s'installer en Italie et particulièrement à Rome. Il est bon de rappeler que, depuis déjà assez longtemps, le terrain lui avait été préparé.

Il faut lire, pour être édifié, *le Juif de Vérone*, par le R. P. Bresciani, le savant jésuite qui a publié, dans la *Civiltà Cattolica* tant d'études si justement remarquées.

Nous en citerons du moins quelques passages, auxquels les révélations nouvelles du docteur Bataille et de M. Margiotta donnent un renouveau d'intérêt.

« Le foyer où se concentrait l'iniquité (des bandits agissant à Rome sous les ordres de Mazzini, Ruffini, Dybousky, Zálesky, Marr et Weilling) était situé derrière la Lungara. Là, dans ces coins retirés et solitaires, ils se réunissaient toutes les nuits, et préparaient, tramaient les séditions, les conjurations et les assassinats ; là, ils jetaient le sort pour désigner les exécuteurs des victimes de la secte ; là, on disait aux incendiaires : « Va, toi ; et mets le feu à ce magasin à foin ; et toi, à tel grenier ; et toi, à tel magasin ; car ce sont des infâmes, que les Frères de la Suisse ont résolu de châtier. » Aux empoisonneurs, on intimait l'ordre d'aviser aux moyens d'empoisonner telle femme qui avait été témoin de leur réunion et qui était trop bavarde ; de mettre un peu de morphine dans les confetti, ou le vin, pour certaines filles, prises dans leurs filets et qui ne pouvaient plus cacher leur honte ; par ce poison subtil, elles tom-

baient en langueur, elles étaient portées à l'hôpital par leurs parents, et peu de jours après, elles mouraient dans le paroxysme d'une fièvre ardente. Là, se trouvaient des presses, d'où sortaient certaines feuilles infernales, qui apparaissaient, à la grande stupéfaction des gens de bien, affichées pendant la nuit aux coins des rues de Rome, et dans lesquelles on excitait le peuple aux perfides actions. Là, se cachaient les dépôts d'eau de rage et d'esprit de vitriol, pour faciliter leurs desseins et leurs projets (1). Là, était l'autel de Satan, qui s'élevait en rival auprès des temples du Tout-Puissant ; là, le démon était adoré comme divinité suprême ; là, il recevait les encens et les prières ; là, on célébrait des mystères obscènes ; là, on lui offrait des sacrifices monstrueux. Autour de cet autel, douze courtisanes éhontées dansaient chaque nuit, et, en qualité de prêtresses, célébraient le sacrifice exécrable. Pourrai-je le dire ? Ma plume ne reculera-t-elle pas d'horreur ? Ces créatures sortaient le matin, se donnant le maintien de la piété et de la dévotion ; elles s'approchaient de la Table Sainte, de l'Agneau sans tache, et, après avoir reçu la Sainte Eucharistie dans leurs bouches immondes, elles baissaient la tête sous leurs voiles, y déposaient les Saintes Espèces et s'en servaient la nuit dans leurs abominables assemblées.

« L'autel préparé, le feu allumé, l'encens répandu sur le feu, elles plaçaient les saintes Hosties dans une coupe, s'en approchaient, le poignard à la main, invoquaient le démon en lui donnant tous les noms divins, et en lui disant : « Toi, notre Dieu et notre Seigneur, « reçois l'hommage du corps et du sang de « ton plus grand ennemi. Voici le Christ à tes

(1) Ce ne sont plus maintenant des mystères. Les procès ont éclairci d'autres infamies, plus perverses encore, commises à Rome par les ordres de la secte (*Note de l'auteur*, deuxième édition).

« pieds, fais-en ce que tu veux. Tu l'as déjà
« crucifié par le bras des Juifs, et tu as bien
« fait ; l'infâme voulait te ravir ton royaume.
« Maintenant, tu te sers de nous, chrétiens,
« pour l'outrager ; nous le renonçons, nous
« l'abjurons, nous le regardons comme notre
« esclave. Il menace de l'enfer ceux qui ne
« croient pas en lui ; nous le croyons et nous
« ne craignons pas son enfer. Ce Dieu lâche
« et vil s'est enfui dans les hauteurs du ciel ;
« mais, par ses prêtres, nous l'avons sur la
« terre, nous l'avons dans nos mains. Main-
« tenant, qu'il expie son insolence, pour avoir
« osé prêcher l'obéissance, la pauvreté et le
« pardon des ennemis ! Mort au Christ ! »

« Puis, saisissant les saintes Hosties, chacun
des conjurés, à l'envi, les transperçait de son
poignard, les brisait et les jetait sur le feu de
l'autel, en holocauste au démon.

« Ces horribles sacrilèges se commettaient
chaque nuit, à Rome, sur ce Janicule où saint
Pierre fut crucifié en témoignage de son amour
et de sa fidélité à Jésus-Christ, notre rédemp-
teur ; sur cette terre arrosée du sang de tant
de légions de martyrs, près de la chaire
auguste de la vérité, près d'un pontife qui,
prosterné devant le Christ, implorait la misé-
ricorde divine pour Rome et pour tous ces
impies dont la présence souillait la métropole
du monde chrétien.

« Et Rome cependant se livrait à la joie au
milieu des fêtes, et dansait sur le volcan in-
fernal qui grondait dans son sein » (Tome
I^{er}, pages 75 et suivantes.)

Quand *le Juif de Vérone* parut, le R. P.
Bresciani eut, lui aussi, ses Georges Bois qui
crièrent à l'invention, à l'imposture, en inno-
centant hypocritement les *carbonari* et les
déclarant incapables de commettre de telles
infamies. Quelque temps après, on dut cepen-
dant reconnaître que le vaillant religieux
avait dit la stricte vérité ; et voici la note qu'il
ajouta au passage ci-dessus, dans sa seconde
édition :

« On a fait grand bruit en Italie de cet
horrible tableau. Beaucoup en ont été scan-
dalisés ; on l'a qualifié de tragédie. Mais les
recherches de la justice ont découvert la mai-
son où se commettaient ces sacrilèges, et
plus d'un de ces loups est encore en prison. On
a trouvé depuis un second repaire du même
genre, et on sait que l'auteur ne dit pas la
centième partie des œuvres exécrables qui ont
été commises dans ce lieu infernal. »

Un peu plus loin, le R. P. Bresciani met en
scène le cardinal Mezzofanti qui adresse les
paroles suivantes à Bartolo (page 80) :

« Pour ces impies, Dieu c'est le démon ;
les saints sont les damnés. Ils n'ont pas encore

leur Messie, mais ils l'attendent, et c'est l'Ante-
christ. Mourir dans sa foi, comme ils disent
souvent, c'est la même chose que mourir dans
la foi et dans l'amour de Satan. Si vous leur
demandez pourquoi ils ont adopté, comme
article fondamental, la règle de ne jamais
accepter de Jésuites, ils répondent que c'est
parce qu'ils ne seront jamais bons.

« S'ils désignent quelqu'un à la mort du
stylet ou du poison, ils cherchent d'abord à le
faire pécher, pour qu'il meure dans son péché
et soit damné. Dans leur sens, ils prient pour
nous comme nous prions pour leur conver-
sion ; ils aspirent aux sept péchés capitaux,
comme nous à l'Esprit-Saint et à ses sept dons.
J'en ai connu un qui étudiait le cours de
morale de saint Alphonse de Liguori, pour
trouver de nouveaux péchés et de nouvelles
manières de pécher, comme nous lisons les
vies des saints pour les imiter. Aussi ils
donnent les noms des vertus les plus sublimes
aux crimes les plus horribles ; de *chasteté* à
l'orgueil, de *charité* à l'amour le plus gros-
sier, de *humilité* à l'énervation de l'âme plongée
dans le borborygme de la crapule, de *mortification*
à la maladie du corps qui se dissout dans la
débauche, de *sagesse divine* à la volupté. Lisez
plutôt les écrits de Balzac, de Dumas, de
Victor Hugo, de George Sand, de Fourier, de
Victor Considérant, et surtout les écrits plus
récents des communistes de l'Allemagne.

« Mais ce qui me démontre plus formelle-
ment encore ce culte du démon, c'est que ces
auteurs le dépeignent trait pour trait dans
leurs *hommes sataniques*. Le démon y apparaît
avec le regard, le sourire, le visage froncé,
les dents serrées, les mouvements du corps
 Brusques et coupés, le venin hypocrite de la
parole, la fermeté irrésistible de la physio-
nomie ; il vous regarde comme un chien, et
vous jette dans l'âme une consternation qui
vous glace et vous pétrifie. Un de ces hommes
vous dit : je le veux, et on lui obéit ; arrête-
toi, et on s'arrête ; tais-toi, et on étouffe sa
parole dans les dents ; viens, et on se laisse
conduire, même dans la gueule d'un dragon.

« Mon cher Bartolo, voilà les éclairs qui
scintillent à tous moments dans ces tragédies
et romans. Dans le *Spiridion* de George Sand,
si vous changez cette mystérieuse parole
d'*Idéal* en celle de Satan ou de démonolâtrie,
le voile est levé, et vous voyez l'enfer ouvert
sous vos yeux. Ce Spiridion, figuré par un
vieux moine, méprisable sorcier, vil astro-
logue, qui se glorifie et se vante de ses ini-
quités, emploie les deux tiers du livre à endoc-
triner dans sa perversité un fervent novice
qui, en entendant ces blasphèmes, s'écrie :

« Mon père, ainsi donc nous ne sommes plu-
« catholiques ? — De quels catholiques parles-
« tu ? reprend l'infâme vieillard, de quel

catholiques?... Ni même chrétiens, ni même rationalistes, ni même païens!... Et cependant nous avons une foi, un culte, un dogme; nous croyons, nous espérons, nous aimons... — Mais quoi? s'écrie le novice stupéfait. — Quoi? ajoute le vieux rusé : *l'Idéal*. » — Et à travers tous les ambages et les enjolivements où s'enveloppe ce prolixe raisonnement, on voit parfaitement que l'Idéal, c'est Satan ! »

Ailleurs, au tome II (pages 292 et suivantes), le R. P. Bresciani montre la sœur Orsolina à son lit de mort; cette mazzinienne, initiée aux derniers secrets, fait la confession suivante : son amie Alisa, qui l'exhorte à se réconcilier avec Dieu :

« Mademoiselle, Jésus m'abhorre, je l'ai renié pour me vouer au démon. Mon cousin, pour qui elle avait conçu un amour « devenu un véritable délire, une sorte de frénésie », appartenait à la secte de la jeune Italie; me voyant aussi pervertie que lui, il me fit enrôler dans la secte, avec les plus horribles serments. Dès ce moment, je fus semblable à une tigresse; le crime avait des attrait pour moi. Mon sexe éloignait les soupçons des magistrats; on m'employa, dans des conjurations, au transport des dépêches secrètes et de l'argent pour les conjurés; on me chargea de faire de nouveaux adeptes et de guider les sicaires dans l'exécution de leurs crimes. Plus d'une fois, je prêtai mon concours direct dans les cas les plus difficiles; c'est ainsi que j'assassinai plusieurs prêtres et d'autres bons citoyens sans que la justice pût jamais connaître la main qui les avait frappés, car je n'en continuai pas moins à me donner les airs de la modestie et à fréquenter l'église comme une personne pieuse. En 1848, mon cousin trouva des prétextes pour m'emmener à Rome; là, je connus les chefs de la jeune Italie, et me jetai dans les mystères infernaux de la secte. Il y avait deux maisons à Rome où se tenaient ces réunions occultes, et ce fut là qu'au milieu des plus horribles blasphèmes et des plus exécrables sacrilèges, je foulai aux pieds la sainte Hostie, je reniai Jésus-Christ, et jurai une fidélité éternelle au démon. Avec une lancette de chirurgien, on me tira quelques gouttes de sang, et de ce sang j'écrivis ma consécration, en protestant que si, à l'article de la mort, je retournais au Christ, j'entendais, je voulais et je jurais que mon âme néanmoins resterait au pouvoir du démon. Comment voulez-vous, Alisa, que maintenant je puisse éviter la malédiction de Dieu et que mon sang ne crie pas contre moi ? »

Et l'auteur ajoute encore en note dans sa seconde édition :

« De ces femmes homicides il y en eut non seulement à Rome, avec Garibaldi, mais dans d'autres villes, où elles coopéraient aux crimes les plus horribles. Nous avons, dans Orsolina, une preuve de plus des sacrilèges commis dans ces jours funestes. Si je ne craignais pas d'exciter la compassion des sages, je dirais en confidence qu'une de ces malheureuses, revenue à elle-même, et encore détenue en prison, a confirmé l'apparition visible du démon au moment où un de ces impies se consacrait à lui comme à son Dieu. A Rome, on en parlait au moment du fait; mais je n'en tenais pas compte; maintenant que cette convertie nous dit « qu'elle était présente, qu'elle a vu un « monstre sortir de dessous l'autel où était « l'infâme idole, courir rapidement dans la « salle, laisser après lui une fumée épaisse et « une puanteur insupportable; que l'adulateur s'enfuit comme devant la foudre, que « les autres assistants restèrent glacés de « stupeur, et, en un clin d'œil, se sauvèrent « de ce réduit infernal »; à tous ces détails, je ne dis pas : Croyez; mais : Ne riez pas trop vite, et ne criez pas au moins à l'imposture. »

R. P. Antonio Bresciani.

L'Anniversaire du 20 Septembre

L'abondance des matières nous a empêché d'insérer dans notre dernier numéro les discours prononcés en Italie, le 20 septembre, par les éminents frères Lemmi et Bovio.

Nous les donnons aujourd'hui, traduits de la *Tribuna*, un des journaux officiels du compère Crispi (n° du vendredi 24 septembre). Nos lecteurs n'oublieront pas que le discours de Bovio a été prononcé en public, que celui de Lemmi a été prononcé dans une assemblée de maçons de tous grades, et que tous deux ont été faits de façon à pouvoir être mis sous les yeux du public profane : il faut donc savoir lire entre les lignes et deviner ce qui a été dit dans divers passages que la *Tribuna* a jugé prudent de supprimer.

En ne perdant pas de vue la doctrine et la politique secrètes du Palladisme, on comprendra bien des choses. D'autre part, il sera facile de voir, par plusieurs allusions, quelle comédie a jouée le signor Crispi lorsque, quelques jours auparavant, il parla publiquement de Dieu en termes pleins de respect; ce qui déclencha contre lui la colère des imparfaits initiés, colère bien vite calmée, il est vrai, par le grand-maître Lemmi.

Voici donc la traduction du journal italien :

L'HONORABLE BOVIO A BARI

BARI, 20. — (*Ciccarelli*). Hier soir arriva ici l'honorable Bovio, acclamé avec enthousiasme par une foule nombreuse. Il fut reçu par le pro-syndic, par le Comité de la Société

Dante Allighieri, et par l'Association radicale.

L'imposante démonstration accompagna l'Hon. Bovio jusqu'à l'*Hôtel Cavour*, d'où il remercia, du balcon, la cité de son accueil.

Tout le long du parcours de Barletta à Bari, il y eut aussi aux stations des démonstrations enthousiastes, spécialement à Trani, où on voulut lui donner une signification politique.

L'Hon. député a été accompagné ici des représentants de Trani, de Quercia et de Nuguez.

Ce matin, grande animation dans la cité, pavoisée pour la circonstance, et où se trouvaient réunis les représentants des Associations des Communes et de la Province.

On y remarque un nombre extraordinaire de citoyens de Corato, de Ruvo, de Molfetta et de Trani.

A 11 heures, au théâtre *Piccini*, où se présentent deux mille personnes, parmi lesquelles beaucoup de dames, l'Hon. Bovio, salué par de vifs applaudissements, a été présenté par le député Pagliese en termes excellents.

Il rappela les noms fatidiques de Dante et de Rome, exposa les buts patriotiques de la Société *Dante Allighieri*, exprima le désir de voir s'y agréger une section féminine, et conclut en unissant le nom de Bovio à ceux de Dante et de Rome.

« Bovio, dit-il, est une intelligence universelle ; il n'appartient à aucune petite église ni à aucun parti ; il est une des gloires de la Pouille qui souvent abreuve d'amertume la vie de ses meilleurs fils. » Et il s'écrie : « Puisse ta parole faire pénétrer dans les cœurs abattus la conviction que la vieille foi ne suffit pas à sauver le monde, mais qu'il lui faut la rénovation de la conscience, l'instauration des sentiments moraux et de la justice dans la vie privée et publique.

« Les peuples ont besoin d'un Dieu et d'une religion, mais d'une religion qui ne soit pas l'ennemie de la patrie, de la liberté et du progrès. »

De bruyants applaudissements accueillirent ces paroles. Alors Bovio se lève et prononce un discours dont voici les morceaux les plus intéressants :

Après un court exorde, où il a rappelé son discours de la Salle Consilina, l'Hon. Bovio est entré dans le vif de la question actuellement brûlante et a dit :

« Personne en Italie et au dehors ne croit à la conciliation, moins que les autres encore l'Hon. Crispi, et moins que personne, le Pape. C'est une transaction. Ce que renferme immédiatement cette transaction vous est connu. Mais deux grandes puissances, si opposées, ne transigent pas pour si peu. Il s'agit d'autre chose, et si bien, que le Vatican a pu traiter

directement avec le Gouvernement d'Italie, et que le chef du Gouvernement a pu, dans une forme publique et solennelle, invoquer Dieu. Or, cette invocation ne se fait jamais en vain, dans la bouche de qui a pouvoir et intelligence, à un moment difficile de la vie publique.

« S'il n'a pas voulu parler par apparat, il a eu un but. Lequel ? Il ne le dira pas tout entier, et il ne se l'est pas expliqué tout entier à lui-même. Raison de plus pour nous, qui nous impose la nécessité de le chercher.

« La voie à suivre dans cette recherche est obscure, mais la recherche est faite avec la sincérité d'un homme qui veut savoir, et qui veut soutenir la lutte sans avoir à craindre des reproches tacites de lui-même.

« L'opportuniste et le scribe qui tire l'irresponsabilité du déshonneur même, n'ont pas besoin de s'orienter : ils flairent, comme les chiens, la piste d'un patron, et courent. Mais un galant homme qui aperçoit un fait nouveau, qui entend invoquer Dieu et sait ce que signifie cette invocation, se demande à lui-même : Qu'y a-t-il ? On remonte à Dieu ! Sommes-nous donc à Rome ou à Berlin ? A qui s'adresse cette formule divine, et de quel côté serai-je ? Anarchiste, si je la repousse ; conservateur, si je l'accepte ! » — Alors il laisse le ministre sur la voie sacrée, et prête l'oreille à la société. »

Et ici l'orateur s'abandonne à des considérations philosophiques tendant à démontrer l'impossibilité de concilier le catholicisme avec science, sa foi avec l'examen. Il observe :

« N'a-t-il pas vu qu'une foi qui transige n'est plus guère de la foi, de même qu'un examen qui transige n'est plus guère de la pensée, et que de la transaction naît ce que l'on peut appeler une moitié d'âme ? Seize siècles sont là pour nous avertir que la tentative a toujours été inutile, et est toujours restée à l'état de tentative ; inutile dans la patristique qui a formulé les dogmes ; inutile dans la scolastique, qui les a enluminés ; inutile à la renaissance, qui, sous prétexte de trouver un *modus vivendi*, les a séparés ; inutile dans la philosophie contemporaine, qui dans toute découverte se heurte à une hérésie. »

Puis il continue :

« L'Italie, ressuscitée en vertu de l'idée de l'Etat laïque qui l'a conduite à Rome, se trouvait placée entre deux termes, qui sont : la liberté de conscience, et la conciliation avec la religion dominante. Adopter le premier, c'était *marcher en avant* ; adopter le second, c'était *tourner*. Et cela je le démontrerai à la Chambre des députés, en développant l'inter-

pellation du 9 juin, alors que l'Hon. Crispi arrivait au Gouvernement pour la seconde fois; sous la présidence de A. Depretis, et que G. Zanardelli était ministre des cultes.

« Je démontrai alors quel était le devoir du nouvel Etat, la signification des deux puissances à Rome, la nécessité de la plus ample liberté dans l'Eglise et dans l'Etat, l'esprit du nouveau droit public, et les dangers d'une conciliation, qui, sous tout rapport, serait restée inféconde. L'Hon. Zanardelli me répondit laconiquement :

« Chacun des deux pouvoirs marchera dans sa voie, sous l'empire de la loi établie; il n'y a pas à parler d'autre conciliation. »

« L'Hon. Crispi fit une réponse plus réservée, interprétée libéralement par la Chambre.

« Aujourd'hui que le malaise public s'est accru, et avec lui les espérances temporelles du prêtre, l'Etat change de tendance et fait mine de s'acheminer vers des transactions qui ne sont pas encore et ne seront jamais une conciliation.

« Le *non possumus* ne fut pas la parole d'un pape, c'est celle de la papauté, qui peut faire beaucoup en tant que pouvoir constitué, mais qui ne peut briser sa tradition, devenue l'essence de son être. »

L'Hon. Bovio répond ensuite à ceux qui l'ont accusé de vouloir la foi pour le peuple, et le libre examen pour les savants, distinguant le catholicisme, qui est en décadence, du christianisme, qui garde encore un côté susceptible d'évolution.

Il s'écrie :

« Il reste encore, disais-je, un côté susceptible d'évolution au christianisme dans ce qu'il a de plus humain, touchant l'égalité, la justice tempérée par la charité, la générosité chez les plus forts, la dignité chez les moins fortunés, et spécialement l'unité humaine au milieu de tant de différences nationales.

« Je concluais que l'Etat italien, Etat nouveau et essentiellement moderne, en tant qu'il implique dans ses origines les plus grands principes de la modernité, ne peut se concilier avec le catholicisme, qui est un pouvoir constitué, mais qu'il peut aider l'évolution de ce christianisme qui vit encore dans le peuple, et conserve ce quelque chose d'humain qui ne répugne pas à l'état de choses nouveau.

« Il ne s'agit donc pas d'insinuer chez les autres une foi éteinte en celui qui la propose, mais de constater une loi des choses, une nécessité qui s'impose, et qui, qu'on se taise ou que l'on parle, n'en reste pas moins la même, en indiquant à l'Etat la voie à suivre.

« Je crois que, dans la science et dans l'idéal, la pensée se détermine par elle-même; je crois

que cet idéal en élevant l'homme singulier et collectif à une plus grande dignité morale, le prépare à une meilleure confraternité civile, qui va se perfectionnant depuis la famille jusqu'à l'humanité. Et je crois que cette foi donne au penseur plus de calme et de constance dans la lutte, que n'en peuvent donner les autres croyances aux autres hommes.

« Mais je sais aussi que tout le monde n'est pas penseur; qu'il y a la populace, qui se gouverne par le sentiment, et qu'il y a le vulgaire, qui se gouverne par l'intérêt.

« Nous ne pouvons pas, en un instant, souffler la pensée sur la face de ceux-ci; voilà pourquoi j'indique ce côté du christianisme qui se prête le mieux à l'évolution humaine.

« Tout cela est œuvre de pensée, non de ruse; c'est une loi. Si l'Etat la seconde, il suit sa voie; s'il tente d'étranges alliances, il s'égare à son détriment. »

Il arrive à la conclusion :

« Le 20 septembre ! Cette date résume tout mon discours. Non, mille discours ne peuvent dire ce que dit une pierre, une date.

« Et celle-ci est des plus solennelles. Je ne crois pas que Ferrari, qui a eu comme un instinct secret et mystérieux des dates, en ait découvert une semblable à celle-là pour l'importance.

« La nouvelle Italie eut sa signification par l'entrée à Rome; et Rome la sienne, par le monument élevé à Bruno, qui veut dire liberté de pensée et de conscience (1). Je veux un parti conservateur, mais seulement comme frein à une majorité libérale, qui doit sortir de la conscience et de l'éducation du pays. Une majorité conservatrice ou cléricale serait le signe le plus certain d'une révolution.

« L'Italie aujourd'hui n'est pas heureuse, mais elle est forte, parce qu'elle est libérale; elle est plus forte que nous ne le croyons, et elle est libérale, parce que telle est l'histoire de ses idées, de son génie, de sa vie à travers les siècles.

« La chaîne va sans interruption de Dante à Mazzini, deux hommes *prédestinés* : Dante, l'initiateur de la renaissance et de la cité terrestre, est le génie; Mazzini, est l'apôtre. Esprits universels, Dante évoque l'antique Italie, mais dans l'unité *humaine* organisée; Mazzini représente la Jeune Italie en la faisant éclore des devoirs de l'homme.

« Ils ont, l'un et l'autre, le dos tourné à Damiette, et la face vers Rome. C'est vers Rome que Pétrarque regarde de Paris; vers Rome, Machiavel, de Florence; vers Rome, Giannone et Vico, de Naples; vers Rome, Gioberti, de l'exil; vers Rome qu'ont les yeux

(1) N'oublions pas que c'est Ettore Ferrari qui est l'auteur du monument élevé par la secte à Giordano Bruno.

ournés de partout nos écrivains, les grands. Il ne suffit pas de la déclarer intangible, il faut lui fixer une mission.

« Attendez-vous qu'un écrivain français vienne vous l'indiquer dans une trilogie de sa façon ? C'est à vous de la lui indiquer. A l'étranger, on ne nous a jamais compris ; à l'étranger, on n'accepte que les faits accomplis ; c'est à vous de faire savoir à l'étranger ce que vous entendez devoir accomplir.

« Rome, ayant substitué le pouvoir civil à la domination des prêtres, doit ou bien consacrer les principes essentiels de la modernité, ou bien se résigner à perdre sa raison d'être.

« La laïcité de l'Etat et la rédemption des populations sont les deux lois propres de son être. Toutes les autres en dérivent.

« Vous ne pouvez pas dire : voilà ce qui se fait à Berlin, à Paris, à Londres ; nous le ferons aussi. Vous avez une tout autre obligation : il faut qu'ailleurs on dise : Voilà ce qui se fait à Rome ! C'est chose ardue, mais c'est notre titre d'existence, notre titre d'inviolabilité.

« Je n'ai jamais entendu dire dans le Parlement italien : *Voilà ce que nous devons faire* ; j'ai toujours entendu dire : *Voilà ce qui se fait ailleurs*. Et je m'en suis affligé. Une Rome ne naît pas par imitations ; elle renaît par sa propre initiative.

« Racheter les populations, c'est le grand problème social ; laïciser l'Etat, le grand problème politique. Telle est la Romanité nouvelle.

« Une Rome ainsi faite est plus qu'aucune autre des mille capitales ; à ce titre on succède au Pape.

« Voilà pourquoi Mazzini avait raison en réclamant pour Rome l'universalité ; et il ne se trompait pas, Ferrari, qui ne pouvait voir dans Rome une capitale ordinaire.

« La date du 20 septembre coïncide avec les plus grands événements de l'Europe, qui n'ont pas encore dit leur dernier mot, et dont elle fut à la fois la cause et l'effet. L'année prochaine, 25^{me} anniversaire, cette date aura plus de solennité qu'aujourd'hui. Les étrangers qui viendront à Rome demanderont ce qu'après 25 ans, l'espace d'une génération, vous avez ajouté de romain à la civilisation. Et ils ne la demanderont pas aux professeurs du vieux droit romain, ni aux théologiens de la Curie, mais à ceux qui par la route de Mentana ont apporté à Rome la pensée de la Révolution. »

Le discours de Bovio a été vivement acclamé. L'ordre le plus parfait s'est maintenu ; ce soir, illuminations et musiques.

UNE CONFÉRENCE MAÇONNIQUE A MILAN

DISCOURS d'ADRIANO LEMMI

MILAN, 1 h. 20 de l'après-midi. — Aujourd'hui a été inaugurée la Conférence maçonnique, dans laquelle toutes les Loges italiennes sont représentées.

Quatre cents membres environ y ont assisté, et parmi eux l'élite des notabilités politiques, scientifiques et artistiques de l'Italie.

Le Grand-Maître Adriano Lemmi a prononcé le discours d'inauguration, souvent interrompu par d'unanimes acclamations. Nous vous le résumons le plus brièvement possible.

En parlant de la Maçonnerie, il a dit :

« Une institution éminemment morale qui, ayant la conscience de sa mission et des moyens à employer pour la remplir, resterait en ce moment inactive dans un quiétisme impassible, signerait sa propre condamnation ! Aujourd'hui tout est discussion et mouvement ; ne pas prendre part aux luttes de la vie, c'est être en dehors du monde. La Maçonnerie qui a toujours voulu former et hâter l'évolution de l'humanité, devait donc réclamer sa part de moisson, se prouver à elle-même et aux autres qu'elle a été et sera toujours la colonne de feu qui, au milieu de la forêt obscure et sauvagement embrouillassée de l'énorme conflit des passions et des intérêts, guide les générations vers la montagne délicieuse, d'où s'élance le soleil qui donnera aux hommes paix et justice.

« Que le Grand Architecte de l'Univers vienne donc à notre aide : c'est-à-dire, que le Principe caché et immuable qui détermine, régit et gouverne le cours de toute évolution dans la nature, et par conséquent dans les rapports de la sociabilité humaine, nous donne l'inspiration et l'initiative nécessaires pour résoudre les problèmes ardues dont nous nous sommes proposé l'étude, et cela de la façon la meilleure que puissent comporter les conditions présentes du pacte social. »

Après avoir exposé la façon dont la Maçonnerie exerce sa mission et les questions qui doivent se discuter dans la Conférence, à savoir : la revendication pour l'Etat laïque des droits usurpés par l'Eglise, les lois sur la bienfaisance et les problèmes sociaux, Lemmi a ainsi conclu :

« Quand on considère les conditions présentes de notre Italie, et qu'on voit partout scepticisme, indifférence, prévarication, soit de gains subits ; et partout se répandre à profusion les provocations et les encouragements à mal faire, on pourrait se demander avec anxiété si tout ne menace pas ruine, et si nous ne manquons pas de toute institution éducatrice élevée et accréditée, d'où le peuple tire

la doctrine et l'exemple de la moralité publique et privée. Mais nous, à qui le phénomène n'échappe pas, nous le considérons comme une évolution, ou, si l'on veut, comme une crise nécessaire à la préparation de l'avenir.

« Assurément le catholicisme dégénéré, travesti, politiquant, n'enseigne plus rien; même en prêchant l'amour, il conclut à la haine; même pour les esprits grossiers et pour la conscience de la multitude, il est un objet de mépris; et les hommes d'Etat se trompent, qui rappellent le vieil aphorisme : « Dieu est le meilleur des gendarmes. » Il est certain que nous pouvons nous féliciter que le règne du mensonge ait pris fin.

« Nous aurons peut-être une période d'incertitude, pendant laquelle on cherchera anxieusement un nouvel arrangement. Allons-nous désespérer de le trouver? La Maçonnerie n'est-elle pas une grande institution morale qui, respectant tout sentiment religieux élevé et sincère, appliquant avec loyauté le principe de la liberté de conscience, peut rendre aux hommes la direction perdue et leur donner la paix et la félicité avec l'amour et la justice? Que nous importe que le vieux monde se précipite à sa ruine? Plus il décline, et plus le nôtre s'élève, jeune, vigoureux et victorieux, parce que nos forces ne sont pas seulement celles que nous condignons, disciplinons et mettons en mouvement dans nos ateliers; mais ce sont encore les volontés concomitantes, c'est-à-dire celles qui voient la rectitude de nos intentions, qui sentent la sublimité vraiment humaine de nos principes, qui comprennent la noblesse de notre apostolat; toutes ces bonnes volontés sont entraînées à nous suivre et nous suivent réellement en nombre immense dans toutes les parties du monde.

« Nos adversaires le savent bien; ils n'exagèrent pas quand ils nous attribuent une puissance qui semblera peut-être à beaucoup de nos frères bien supérieure à la réalité. De quoi donc devons-nous avoir peur? Nous sommes des hommes de foi, et notre Bovio, — qui n'est pas ici, parce qu'aujourd'hui, sur un autre terrain, il livre une rude bataille au même ennemi, — a justement affirmé qu'un homme de foi est au monde : il s'impose, se fait sentir.

« Nous possédons dans nos doctrines le principe moral qui peut et doit régénérer l'humanité. Donnez-moi un monde d'hommes libres, égaux et frères, et vous aurez résolu le problème autour duquel depuis des siècles s'épuisent les religions.

« Travaillons donc à développer et à perfectionner notre très noble institution. Nos frères de Milan, en nous appelant à cette

réunion, nous disaient : Nous nous trouvons dans un moment historique solennel, c'est-à-dire au couchant d'un vieil âge qui prélude à l'aurore d'un âge nouveau. Quel sera cet âge? Un grand nombre de forces doivent concourir, sinon à le créer, au moins à le façonner; la Maçonnerie ne doit pas, non, elle ne doit pas être la dernière. J'ajoute : la Maçonnerie parmi ces forces est et doit être la première. Voilà ce que nous pensons de notre Ordre et de sa mission régénératrice : Qui de nous lui donnerait la meilleure partie de lui-même, s'il n'était convaincu que la Maçonnerie devra, tôt ou tard, avec les principes synthétisés dans son immortel triomphe, changer la face du genre humain ou le perfectionner de telle sorte qu'il ne fasse plus qu'une famille protégée par une seule loi, la fraternité, animée par un seul Dieu, l'amour?

« C'est parce que telle a été notre foi, que nous avons opéré de grandes choses, et, si elle ne nous fait jamais défaut, nous en accomplirons de plus grandes encore. C'est à nos principes, à notre travail incessant qu'est dû, ô Frères, le très grand événement qui, il y a aujourd'hui 24 ans, abattait pour toujours le pouvoir temporel des Papes. Notre réunion en ce jour mémorable est d'heureux présage. Il nous rappelle la plus belle de nos gloires, le plus décisif de nos triomphes. Une autre fois déjà, empruntant les paroles de notre Carducci, je vous l'ai dit : depuis l'an 300 jusqu'à notre temps, la pensée civile italienne n'avait pas laissé de trêve à la papauté; avec la science, avec l'histoire, avec les arts, avec les lettres, avec la politique, avec les armes, avec les conspirateurs, avec les gibets, avec le martyre, l'Italie s'est si bien obstinée à frapper aux portes de Rome qu'à la fin la bannière étincelante des couleurs chantées par Dante a été arborée triomphalement, dans la gloire des nouveaux destins, sur le Quirinal et sur le Capitole. Nous avons vaincu; mais l'ennemi n'est pas encore détruit; bien plus, aujourd'hui plus que jamais, il s'agit pour ressaisir dans ses spirales étouffantes toute la vie nationale. Il est donc nécessaire de continuer, de renforcer la bataille. Donnez-moi, Frères, donnez-moi, à moi, vieux défenseur de la liberté, la satisfaction de vous voir toujours unis, marcher, en combattant et en aimant, à la conquête de notre sublime Idéal! »

Une grande ovation a salué ce discours.

La *Tribuna*, dont la rédaction maçonnique ne compte que des palladistes dévoués à Lemmi, se garde bien de dire que les applaudissements n'ont pas été unanimes. En effet, d'autres journaux ont appris au public que des maçons indépendants ont sifflé : il y a eu, notamment, un violent tu-

multe quand « le chevalier de Marseille », — qualification originale employée par Cavalotti pour désigner Lemmi, — a osé parler de prévarications et de soif de gains subits.

A la sortie, Lemmi a été formidablement hué.

A LA PORTE PIA

Comme chaque année, les ennemis de la Papauté sont allés en pèlerinage à la brèche de la Porte Pia. Le maire de Rome, M. Galuppi a donné là une lecture publique d'une dépêche du roi Humbert et d'une autre dépêche, celle-ci de l'illustre bandit, le général Cadorna (le même personnage que M. le chanoine Delassus n'a pas craint de représenter à ses lecteurs lillois et cambrésiens comme un type d'honneur et de loyauté).

Dans la matinée, la municipalité romaine avait envoyé ce télégramme au 33^e Humbert :

Dans ce jour solennel qui rappelle la libération de Rome, les représentants de la ville, au nom des citoyens dont ils interprètent les sentiments, adressent leurs hommages les plus dévoués et leurs salutations les plus respectueuses à Votre Majesté, dont le cœur magnanime a, pour le plus grand bien d'Italie, les vertus du Père de la patrie.

Le 33^e Humbert répondit en ces termes :

L'hommage que la municipalité de Rome, interprète fidèle des citoyens, rend chaque année en cette occasion solennelle à la mémoire sacrée de mon père est le meilleur témoignage d'affection que mon cœur puisse jamais désirer.

En rappelant les vertus du Roi libérateur, la capitale du royaume en signale le haut exemple, donné par lui dans le but de rendre grande et prospère la patrie à laquelle il donna la liberté et l'indépendance.

Dieu bénira la noble entreprise ; et l'année prochaine, lorsqu'on célébrera le premier jubilé de l'unité de la patrie, la nation — j'en ai la confiance — pourra fêter aussi sa résurrection économique.

Avec ce souhait, je remercie Rome de son salut affectueux.

Quant au général, l'objet de l'admiration de M. Delassus, voici les dépêches échangées entre le maire (syndic) de Rome et lui :

Général Cadorna, à Turin.

Au XXIV^e anniversaire du jour mémorable du XX Septembre, à vous qui avez guidé l'armée italienne à la libération de Rome, j'envoie, au nom de la ville reconnaissante, un salut affectueux.

Signé : GALUPPI.

Au syndic de Rome.

Citoyen romain, vieux soldat, j'accompagne de toute ma pensée votre chère municipalité, ainsi que les représentants de l'armée aux réjouissances qui ont lieu en commémoration du plus heureux des événements.

J'exprime aussi mes très vifs remerciements pour le cordial salut que m'envoie l'élite de la chère population.

Signé : GÉNÉRAL CADORNA.

Nous trouvons dans la *Quinzaine*, l'excellente revue catholique, cette jolie fable, que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire :

L'HUITRE INCRÉDULE

Collée à son rocher, une huître discutait
Avec un crabe, animal amphibie ;
L'huître est presque toujours forte en philosophie.
Comme absurde elle rejetait
Ce que l'autre lui racontait
D'un monde aérien suspendu sur leurs têtes :
« Bah ! vous nous contez des sornettes
Avec cet autre monde invisible aux poissons.
L'homme ? pure chimère... et les oiseaux ? chansons !...
Qui les a vus ? — Vous pas, mais moi qui me promène
Hors de l'aquatique domaine,
J'en ai rencontré, vu, touché même. — Comment ?
Vous les avez touchés ? — Oui, de l'espèce humaine
Un jour quelqu'un, novice heureusement,
Car il me parut jeune et de moins haute taille,
M'attaqua. — Vous rêviez ? — Je rêvais tellement
Qu'un de mes pieds resta sur le champ de bataille.
— Non, vous avez beau dire et vanter vos exploits,
Parlez-moi turbots et sardines
Parlez-moi crevettes, anchois,
Poulpes, coraux, algues marines ;
Cela, c'est la nature observable, et j'y crois.
Mais le surnaturel n'est point scientifique,
Tel est le dernier mot de la haute critique.
Je suis positiviste et crois ce que je vois... »
Elle en eût dit bien plus encore
Sans un crampon de fer qui plongeant sous les eaux
Vint décrocher du roc la savante pécore.
Un gros Anglais, friand de tels morceaux,
Vous lui prouva d'une façon sommaire
Que l'homme hélas ! n'est pas une chimère.

N'ayant sous leur scalpel ou sous leurs yeux de chair
Trouvé l'âme ni Dieu, le diable ni l'enfer,
Certains docteurs biffent tous ces chapitres.
Ces docteurs-là, dit-on, sont des autorités...
Oui, dans leurs spécialités,
Là, je les choisirais moi-même pour arbitres.
Mais s'agit-il des saintes vérités ?
Ils raisonnent comme des huîtres.

J.-M. VILLEFRANCHE.

LES SŒURS MAÇONNES

De toutes parts arrivent des communications confirmant ce que M. le docteur Bataille a révélé au sujet des sœurs maçonnnes employées par les palladistes pour pimenter d'une manière infernale leurs horribles sacrilèges.

Dans ce numéro, nous nous bornerons à reproduire deux lettres publiées en septembre dernier par la *France Libre*, de Lyon, un article de la *Franc-Maçonnerie Démasquée*, qui, elle aussi, poursuit de son côté une enquête générale, et une lettre que nous avons reçue nous-même d'un vénéré religieux.

Voici d'abord ce qu'on écrivait au vaillant journal antimaçonnique lyonnais :

Depuis longtemps, ayant l'occasion de traverser Pélussin et Bourg-Argental, j'avais remarqué dans ces communes une liberté de mœurs qui m'étonnait. Aidé d'un ami, je poursuivis une laborieuse enquête à laquelle je dois les détails que je vous transmets et que vous pouvez croire absolument authentiques.

Bourg-Argental et Pélussin se partagent quarante Sœurs maçonnnes affiliées aux loges de Lyon et de Vienne : c'est dans ces deux dernières villes, ainsi qu'à Saint-Marcellin, Annonay et Saint-Etienne, qu'elles assistent aux tenues de Loges. Pour l'entretien de leur zèle, des réunions plus modestes ont lieu à Pélussin, La-Chaize, Saint-Pierre-de-Boeuf, Saint-Julien-Molin-Molette, Saint-Marcel-les-Arnonay, Barrage-d'Annonay, et Bourg-Argental, dans des appartements qui leur sont loués.

Inutile de dire que jamais la police n'a mis le nez dans ces réunions déjà fort anciennes, très florissantes et non moins immorales. Les Loges palladistes peuvent être tranquilles : les menaces et les exemples ont fait leur œuvre, et la discrétion la plus parfaite entoure leurs mystérieux agissements.

Il y a des Sœurs de tout âge : la plupart sont jeunes ; des filles mineures sont préparées à l'initiation par des compagnes zélées. Sous la direction des Frères, elles sont devenues des créatures dévoyées et vicieuses, capables de toutes les immoralités, et faisant volontiers le trottoir, comme celle que je rencontrai...

Dans les tenues, elles parquent au milieu des Frères en costume de Maîtresses Templières ; elles se livrent à toutes les débauches, à tous les crimes dénoncés par le Dr Bataille ; les confidences que j'ai reçues ont depuis longtemps levé mes doutes à ce sujet.

Voulez-vous connaître la manière d'opérer des Frères ? Le vin blanc et l'alcool absorbés sous n'importe quelle forme, et en quantité considérable triomphent des premières hésitations de leurs victimes : les récalcitrantes sont soumises à des expériences, à des sugges-

tions, jusqu'au jour où, tout à fait dociles, elles se livrent à corps perdu à la pratique de l'amour libre, je devrais dire obligatoire, car tout refus de leur part est un crime aux yeux des monstres qui les torturent. Les Frères ont alors la femme rêvée, la femme esclave, *la femme affranchie de tous préjugés*.

Ils se sont implantés dans nos campagnes, par leur assiduité aux moindres fêtes ; c'est là qu'ils font leur choix. Je les ai rencontrés, le 2 septembre, au festival de Pélussin ; le 9, à Bourg-Argental : des Sœurs novices cherchent parfois à leur échapper ; ils les retrouvent et les gagnent presque toujours.

La discrétion de celles-ci a deux causes : on ne voudrait pas croire au récit de leurs infamies, et, d'autre part, la moindre imprudence de langage leur vaudrait des punitions sévères. Bourg-Argental compte une Sœur disciplinaire qui remplit son rôle à merveille ; dernièrement, il y eut esclandre, la Sœur coupable se souviendra longtemps des réprimandes sévères et des regards foudroyants de la Sophie Walder locale.

J'ai tenu à vous faire connaître tous ces détails, fruit d'une enquête personnelle, afin que les pères de Pélussin et de Bourg-Argental soient sur leurs gardes et puissent veiller à la vertu de leurs enfants.

Veuillez agréer, etc.

Quinze jours plus tard, une nouvelle lettre du même correspondant venait confirmer ces informations en y ajoutant d'autres détails également très significatifs.

Monsieur le Directeur,

Mes affirmations touchant les Sœurs maçonnnes et leurs agissements secrets n'ont pas été démenties *et ne pouvaient l'être* : Frères et Sœurs les ont accueillies par cette exclamation dont je vous affirme l'authenticité : « Nous sommes trahis ! » Fait évident ! Mais la difficulté est aujourd'hui d'attacher le grelot au cou du coupable qui paraît encore assez peu disposé à se laisser faire. Laissons donc la secte égrener le chapelet de ses suppositions, appeler les lumières du bon dieu Lucifer, évoquer sa présence pour entendre de sa bouche le nom du profanateur, et continuons l'étalage de notre petite enquête.

Le 24 septembre, Frères et Sœurs s'étaient réunis pour voter la suppression des tenues de Bourg-Argental où ils se savaient surveillés, et en décider le transfert dans une localité que je vous désignerai : votre campagne a modifié tous leurs desseins.

Je suis en mesure de vous donner aujourd'hui le menu des joyeuses réunions dont je vous parlais dans ma précédente lettre : on y banquette en costume fort léger ; — si léger

qu'il ne pèserait pas une once dans la balance de la pudeur ; — on passe de longues heures en sauterelles intimes, en désordres inouïs qui ne seraient pas déplacés au sein des forêts vierges d'Amérique, parmi les primitives populations qui assombrissent de taches rousses et d'images grimaçantes le vert décor des lianes.

L'amour libre y étale ses dévergondages ; car, pour ces êtres dégradés, les joies sereines de la famille n'existent pas.

Enfin, pour satisfaire le désir de corruption des Sœurs et pour les avilir davantage, on les consacre au culte du démon, on en fait des prêtresses de Satan.

Des Christs, apportés par elles, sont foulés aux pieds, souillés, mis en pièces, et les propos les plus révoltants accompagnent ces actes insensés. Ce sont elles toujours qui se chargent d'approvisionner les loges d'hosties consacrées reçues ou volées dans les églises (1) ; et, en tenue de loge comme dans les réunions moins importantes, elles s'amuse à les transpercer à coups de poignards : on les fait même servir à des usages si révoltants que je me refuse à vous le décrire, et qu'un jour, stupéfait qu'une pareille scélératesse demeure impunie, j'en vins à douter de la religion. Un prêtre vint à mon secours : « C'est surtout, me dit-il, par l'Eucharistie que Dieu donne ses grâces au monde ; c'est donc là que le démon doit s'acharner à le combattre ! Dieu laisse faire, mais il a l'éternité devant lui. »

Les Sœurs, revêtues d'ornements sacerdotaux, singent les cérémonies du culte et débilitent, devant l'auditoire satanique qui les applaudit, des horreurs contre la religion, les prêtres, le célibat et les religieuses. Ces discours ont lieu dans de petites localités comme dans les loges.

En bonnes prêtresses de Satan, les Sœurs (2) disent la *messe noire*, parodie sacrilège de la messe catholique ; rien n'y manque, pas même l'hostie consacrée ; paroles et actes sont tous à la louange de Lucifer.

Il est bon de faire connaître ce culte véri-

(1) Les relations que nous avons entre les mains donnent sur ce sujet des détails précis. Ainsi il y est dit que pour se procurer ces hosties consacrées et les conserver intactes, les Sœurs maçonnes se servent d'une membrane couleur de chair dont elles enveloppent leur langue.

(2) Chez les Palladistes, cette parodie sacrilège du Saint Sacrifice s'appelle la *messe blanche*, ce sont les Odd-Fellows ou les Satanisants isolés qui célèbrent la *messe noire* ; mais de part et d'autre on rencontre les mêmes horreurs. Les Francs-Maçons dont parle ici le correspondant de la *France libre* et qui opèrent dans les environs de Lyon doivent être des Palladistes ; car cette ville renferme autour du triangle la *Paix Profonde* un groupe palladique assez actif.

Cette note et la précédente sont de la revue la *Franc-Maçonnerie démasquée*, qui a reproduit aussi ces deux lettres

table, culte des arrière-loges, et qui ne sera pas plus démenti que ne l'ont été mes précédentes allégations.

Veuillez agréer, etc.

*
*

Voici maintenant l'article documenté qu'a publié la *Franc-Maçonnerie démasquée*, dans son numéro de janvier 1895 :

Nous ne pouvons ici donner intégralement les lettres reçues par le Comité antimaçonnique à la suite de son enquête sur les sacrilèges dans les Arrière-Loges. Il sera utile cependant d'ajouter aux détails déjà donnés quelques extraits des communications qui lui ont été faites à ce sujet.

Un religieux qui a beaucoup prêché en France nous écrivait au mois d'août 1893 :

« J'ai rencontré, il y a quelques années, une franc-maçonne qui me donna des détails affreux sur la manière dont on traite Notre-Seigneur. Chaque maçonne devait apporter un certain nombre d'Hosties consacrées... Elles se procurent ces Hosties soit en faisant semblant de communier, soit en les volant dans le tabernacle, soit en séduisant des sacristains qui les leur livrent. »

Un autre religieux interrogé nous faisait savoir, en date du 3 novembre de la même année, qu'un évêque qu'il nommait lui avait parlé, *sept ans auparavant*, des affiliés au Palladium et des Saintes Hosties nécessaires à la réception des Sœurs Maçonnes pratiquant le Satanisme. Nous n'avons pu encore nous adresser directement à ce prélat. Le religieux ajoute :

« Le fait des Hosties profanées dans les triangles est rigoureusement vrai... Au sujet de la messe du diable, voici un autre trait qui donne raison au docteur Bataille. Un de nos Pères, l'année dernière, je crois, exorcisait une religieuse possédée du démon. Cette Sœur voyait constamment le diable qui lui dit, le matin même de la Fête-Dieu : « C'est grande fête pour vous aujourd'hui, mais, moi aussi, j'ai ma fête de l'Eucharistie, car... mes adeptes rendent à l'Hostie les hommages qu'elle mérite. »

Remarquons, au sujet de cette dernière révélation, la date de cet aveu du démon ; c'est un jour de Fête-Dieu qu'il parle de sa fête de l'Eucharistie. Nos lecteurs peuvent se reporter au passage du livre du docteur Bataille, cité dans notre dernier numéro, par M. de la Rive (page 438) et signalant chez les Odd-Fellows, les Palladistes et les autres sociétés lucifériennes, une messe démoniaque le jour de notre Fête-Dieu, à 10 heures du matin.

« En 1880, écrit un autre religieux du

même Ordre (lettre du 24 octobre 1893), à Jérusalem, un peintre italien, voyageant avec une jeune fille française qu'il faisait passer pour sa femme, fut tué par elle d'un coup de revolver, sur le mont de la Quarantaine. On étouffa l'affaire, et l'on crut, ou l'on feignit de croire à un accident. Or, cette jeune fille était maçonne ; elle laissa, en partant, quelques jours après, chez une personne de ma connaissance, un papier bristol, attaché à un ruban et sur le pointillé du bristol elle avait écrit en caractères maçonniques : « Souvenir, « affection et reconnaissance de ton amie. » Voyant mon étonnement de trouver cette inscription maçonnique chez elle, cette personne me la céda avec une grande désinvolture, comme une chose à laquelle elle ne tenait pas et que, du reste, elle ne comprenait pas. « Hier, me dit-elle, R... a brodé cela et me l'a remis, prenez-le si vous voulez ». Je le pris ; grâce à un alphabet, je pus déchiffrer la broderie, et je l'ai encore. Les traits majuscules ont les traits doubles, ce dont ne parlent ni Taxil, ni autres révélateurs. Voilà ce que je sais ; du reste, en lisant Eliphas Lévi, vous verrez, entre les lignes, qu'on invoque le diable au moyen d'une Hostie consacrée : un petit enfant = un agneau. »

Un religieux nous racontait dernièrement qu'au cours d'une de ses missions dans une grande ville de France, une dame bien mise vint un soir le trouver, et lui déclara franchement que, pendant un sermon où il avait parlé de Franc-Maçonnerie, elle lui aurait arraché volontiers les yeux, tant il paraissait au courant des secrets les plus soigneusement cachés. Le Père eut l'occasion de voir plusieurs fois cette malheureuse et essaya de lui faire quelque bien, sans réussir cependant à la convertir. Comme elle lui avait affirmé qu'il y avait dans le temple maçonnique un endroit où l'on gardait les Hosties consacrées qui avaient été frappées, percées et souillées d'indigne façon, il lui demanda s'il lui serait possible de se les procurer, espérant pouvoir les mettre à l'abri de nouveaux sacrilèges. Voulant prouver au religieux sa reconnaissance pour la bonté qu'il lui avait témoignée, cette personne essaya, mais en vain, de se faire ouvrir l'armoire dans laquelle les Hosties étaient conservées. Mais, pour affirmer du moins sa bonne volonté, elle rapporta au missionnaire un crucifix en cuivre avec pied, d'une hauteur de 0^m30, semblable à ceux qu'on place au-dessus du tabernacle. Le crucifix avait été profané et souillé ; il avait été aussi frappé de coups de poignard et l'on en voyait nettement la trace sur le côté du Sauveur.

Dans la même ville, ce religieux eut l'occasion de voir un homme engagé dans la secte et qu'il ne put malheureusement faire sortir,

tant la crainte du malheureux était vive d'attirer des vengeances sur sa femme et sur ses enfants. Lui aussi raconta les mêmes sacrilèges odieux ; et, quand le Père lui demanda comment on se procurait ces Hosties consacrées, il n'hésita pas à déclarer qu'elles étaient apportées par des femmes desquelles on les obtenait pour quelques francs.

Enfin, ce religieux se rappelait fort nettement avoir reçu, il y a quelques années, une lettre d'un Père de son Ordre lui racontant un fait qui venait d'arriver dans une ville d'un pays étranger. Ce Père habitait la maison même où l'histoire s'était terminée. Une demoiselle catholique, de sentiments très ardents et d'une nature un peu exaltée, ayant entendu dire, par des affiliés de la Franc-Maçonnerie probablement, que cette association ne voulait que le bien de l'humanité et travaillait très efficacement à son bonheur, alla un jour trouver un dignitaire de la Maçonnerie et lui demanda d'entrer dans l'association. Le dignitaire répondit que les femmes ne pouvaient en faire partie. La personne se récria vivement, ne pouvant comprendre cette exclusion de la femme dans une Société qu'on disait si utile à l'humanité. Elle donna de son ardeur et de son énergie une telle idée au franc-maçon que celui-ci lui demanda de venir le retrouver quelques jours plus tard. Dans l'intervalle, il consulta ses chefs, et, à son retour, il proposa à cette demoiselle de subir une épreuve. Elle accepta tout d'avance et dut passer une nuit entière seule à seule avec un cadavre, dans un caveau isolé. On l'observa pendant cette nuit, et elle ne démentit pas l'idée qu'on s'était faite de son courage. Quand elle revint voir le dignitaire, celui-ci lui adressa de vives félicitations, mais demanda si elle était prête à tout. Sur sa réponse affirmative, il tira subitement de dessous ses vêtements un crucifix et, lui présentant un poignard, lui ordonna de frapper cette image. A cette vue, la personne protesta avec la plus vive indignation ; elle déclara que jamais elle ne commettra un crime semblable. Au même moment, et alors peut-être (il y a deux versions du fait) que le franc-maçon la menaçait de la frapper de ce poignard, un trait de lumière jaillit du crucifix, et le franc-maçon tomba foudroyé. Absolument affolée, la demoiselle courut au couvent des Pères, en fit demander un et lui raconta ce qui lui était arrivé. Le lendemain, les journaux de la ville annonçaient la mort subite du franc-maçon, mort arrivée la veille dans des circonstances mystérieuses. La relation complète du fait a été envoyée à Rome par un des Pères de cette maison.

Une question se pose assez naturellement à l'esprit en constatant cette fureur contre les saintes Hosties. On comprend ce besoin de

sacrilèges chez ceux qui ont eu la foi, mais dont la haine n'en est que plus violente contre le Christ et son Eglise. Comment expliquer que de pareilles infamies soient tolérées et même conseillées par des hommes qui sont matérialistes et athées, qui ne croient par conséquent pas, et n'ont jamais cru à la présence réelle? Un franc-maçon en donnait l'explication à un libre-penseur aujourd'hui converti. « *C'est, lui disait-il, par là que nous tenons le mieux les femmes?* » Et la chose se comprend aisément : la plupart de ces malheureuses sont des chrétiennes dévoyées; si l'on arrive à leur faire commettre un pareil acte, qui revêt à leurs yeux, même alors, une gravité exceptionnelle, elles n'oseront plus revenir en arrière, et il faudra des années peut-être et des merveilles de grâce divine pour leur faire comprendre que de pareils sacrilèges peuvent être pardonnés par la miséricorde infinie de Dieu et pour les amener à en faire l'humiliant aveu au prêtre de Jésus-Christ.

*
*
*

Enfin, la lettre suivante nous a été adressée, le 6 novembre, par un éminent et vertueux religieux, membre d'un des ordres les plus importants, missionnaire apostolique, qui s'est fait connaître de nous :

Obéir au désir du Souverain Pontife Léon XIII, qui ordonne de démasquer la franc-maçonnerie, voilà le seul motif qui me porte à vous faire le récit de faits épouvantables survenus dans une loge du Midi de la France, il y a quelques années.

Ce récit, je l'ai écrit de premier jet, et en toute simplicité, quoique avec mûre réflexion. Vous pourrez le publier, soit intégralement, soit en abrégé, suivant que vous le jugerez à propos.

Voici les faits dans toute leur épouvantable vérité : pendant que je prêchais dans une ville du Midi de la France, la veille d'une fête, je reçus à mon confessionnal, au milieu d'autres pénitents, une Sœur maçonnes : « Je viens, me dit-elle, dans cette ville subir une opération chirurgicale dont dépend ma vie. Je crois que demain je n'éviterai pas la mort. Je veux me confesser; je crois à l'enfer! J'en ai peur, et je suis sûre d'y aller. Comment me confesser? »

Au milieu de soupirs prolongés et de paroles entrecoupées, plongée dans le plus affreux désespoir, elle me fit finalement, avec une véritable confiance et même avec un certain bonheur, les aveux les plus épouvantables. « Je fais partie, me dit-elle, de la franc-maçonnerie; j'ai dérobé un ciboire presque rempli d'Hosties consacrées; depuis quelques années, je m'amuse à les profaner. J'ai

même apporté, dans cette ville, une sainte Hostie. A la loge de X..., j'ai pris part au meurtre de plusieurs jeunes gens. »

Interrogée sur cet épouvantable aveu, elle me répondit tranquillement : « Je ne les ai pas tués de mes propres mains; ils ont été massacrés sous mes yeux, et j'étais contente. »

N'en pouvant croire mes oreilles, — car, à cette époque, j'étais jeune missionnaire, — je demandai instinctivement le motif de ces crimes. « Pour épreuve, continua ma pénitente, ces jeunes gens devaient profaner des Hosties consacrées. En présence de ces sacrilèges, auxquels ils ne s'attendaient probablement pas, étant entrés comme tant d'autres dans cette société satanique par entraînement ou ambition, leur foi se réveilla; ils refusèrent d'obéir, avec indignation; on les menaça de mort, s'ils persistaient dans leur refus; mais préférant la mort au sacrilège, ils furent, séance tenante, exécutés, au grand contentement de la loge composée d'hommes et de femmes. »

Ayant de la peine à croire à ces monstruosités, je demandai le nom de la ville où ces faits s'étaient passés; et elle m'indiqua sans aucune hésitation le nom de cette ville du Midi, peu éloignée, ville que je connais bien; mais que je ne découvrirai jamais.

Je fis alors à ma pénitente des considérations sur la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ... « Ces jeunes gens, lui dis-je, sont maintenant des saints, de vrais prodiges de la miséricorde divine, de vrais martyrs. » Mais, hélas! en exhortant cette femme à la confiance, je la plongeai dans le plus affreux désespoir; son crime à elle était la profanation presque journalière de la Sainte Eucharistie. Elle la conservait chez elle et l'avait apportée dans le lieu même de son opération, voulant profaner Dieu jusqu'à son dernier soupir. Je le comprenais! et elle le comprenait mieux que moi encore!...

Toutefois, avec la plus parfaite sincérité et la plus entière conviction, je la conjurai avec attendrissement d'espérer en Jésus-Christ; je lui assurai même sur mon honneur le salut, le pardon complet, le ciel pour l'éternité, la dispensant même pour le moment du reste de l'aveu de ses fautes, lui promettant l'absolution pour le lendemain, à une unique condition, *celle de me rendre l'Hostie qu'elle gardait.* « Je n'ose pas, me répondit-elle, poussée par un dernier sentiment de pudeur, je m'en suis servi de la manière la plus ordurière. » — « Elle ne m'en sera que plus chère!... Faites-la moi remettre à la cure, soit dans un livre, soit dans une lettre; rendez-la-moi ce soir; et, demain matin, je serai à l'église depuis 6 heures jusqu'à 9 heures, et je vous donnerai

l'absolution avant votre opération... Confiance ! » — « C'est impossible ! C'est impossible ! » — « Et pourquoi ? » — « *J'ai trop de plaisir à persécuter Jésus-Christ.* »

Elle se retira, faut-il le dire, froidement, et sans me laisser le temps soit de fermer le guichet du confessionnal, soit de lui adresser un dernier mot d'encouragement.

J'ai la certitude morale et même physique de n'avoir point été mystifié par cette pauvre femme. En voici les raisons : 1^o Elle se signalait forcément à l'attention et aux récriminations des personnes qui, la veille d'une fête, remplissaient la petite chapelle de l'église paroissiale où je prêchais le carême. 2^o Cette personne, je crois, n'avait aucun intérêt à me tromper, puisqu'elle devait, le lendemain, subir une opération, question de vie ou de mort pour elle. En tous cas, je ne l'ai jamais revue ; de plus, elle se tenait debout au confessionnal, ce qui la faisait remarquer davantage (au confessionnal, il n'y avait pas de rideaux ni pour le prêtre, ni pour la pénitente). Toute mon attention était d'étouffer autant que possible la voix de cette femme. Je parlais fort peu, et j'interrogeais moins encore, étant dispensé théologiquement de l'intégrité de la confession dans un cas si grave et si urgent. 3^o La raison la plus forte, c'est cette parole diabolique : « *J'ai trop de plaisir à persécuter Jésus-Christ.* » Ne révèle-t-elle pas une personne vouée à Satan ? De quoi n'est pas capable une secte qui s'attaque ainsi à Dieu ; et qu'est-ce que l'assassinat, quand le sacrilège est une joie et une rage ?

Nous n'avons pas changé un mot à cette lettre ; nous avons tenu à la reproduire dans toute son éloquente simplicité. Nous n'y ajouterons aucun commentaire.

Nous avons reçu plusieurs autres lettres de ce genre, et nous les publierons au fur et à mesure.

En outre, nous prions nos lecteurs de nous communiquer tous les faits analogues parvenus à leur connaissance. Il convient, chacun le comprendra, de ne pas nommer les personnes ; lorsque la découverte de pareils crimes provient d'aveux, il va sans dire que la discrétion est inviolable ; mais, même dans tout autre cas, il vaut mieux taire les noms. L'important est que nos correspondants se fassent connaître de notre directeur ou du secrétaire de notre rédaction. Comme on le voit, nous gardons d'une façon absolue le secret sur les personnes qui veulent bien nous renseigner ; mais il est indispensable que nous sachions à qui nous avons affaire. Prudence et discrétion, telle est notre devise.

On voit aussi par ce qui précède l'importance de la campagne entreprise par M. le docteur Bataille. Ce qu'il a été le premier à dénoncer hardiment au public, les missionnaires, quelques religieux et quelques prêtres étaient seuls à le savoir. C'est en

démasquant de tels agissements que l'on pourra porter remède au terrible mal secret qui ronge la société actuelle.

Nous ne saurions donc trop faire appel au dévouement de ceux de nos lecteurs qui sont en mesure de parler. Après l'enquête particulière du docteur Bataille, il faut maintenant une vaste enquête générale. Quiconque peut révéler un de ces faits doit le faire ; nos colonnes lui sont ouvertes. Le résultat final de cette campagne est facile à deviner.

Un voyage de Crispi en 1859

Dans son remarquable volume sur *Adriano Lemmi*, M. Margiotta mentionne (aux pages 35 et 36), en une vingtaine de lignes, un double voyage que le signor Crispi fit en 1859 au royaume des Deux-Siciles, voyage de conspirateur mazzinien, d'abord sous le nom d'*Emanuele Pareda*, ensuite sous celui de *Toby Glivan* ; M. Margiotta nous montre le ministre actuel d'Humbert essayant de soulever la Sicile après l'empoisonnement de Ferdinand II, alors que son jeune fils François II commençait déjà à se trouver aux prises avec la trahison, fomentée par la secte maçonnique.

Pour n'être qu'à peine mentionné dans l'ouvrage de notre nouveau compagnon d'armes, le fait de ce double voyage secret n'en est pas moins rigoureusement vrai, et nous avons encore à ce propos une preuve que M. Margiotta était admirablement renseigné, quand il a écrit ces quelques lignes.

En effet, un de nos abonnés a bien voulu nous faire savoir qu'il y a un peu plus de six ans, dans son numéro du mercredi 29 août 1888, le *Times* parla de cette étrange pérégrination, en en donnant des détails tout à fait pittoresques, puisés dans le manuscrit même du journal privé de M. Crispi. Le *Times* avait réussi, par une indiscrétion dont naturellement il n'a pas fait connaître l'auteur, à se procurer la copie de quelques feuillets des mémoires intimes du signor Crispi, et celui-ci imposa silence à la presse italienne, mais ne démentit rien, et pour cause !

Cet article fut publié à l'occasion du second voyage du ministre d'Humbert à Friedrichsruhe, auprès de M. de Bismark ; c'était l'époque où les deux compères complotaient contre la France.

Nous croyons que la reproduction de ce curieux article intéressera vivement nos lecteurs, en même temps qu'elle apportera un nouveau *confirmatur* au livre de M. Margiotta.

« M. Crispi aime à voyager, écrivait le rédacteur du *Times*. C'est la deuxième fois,

en moins d'un an, que les ombrages de Friedrichsruhe revoient le premier ministre du roi Humbert. Il fut un temps où l'homme d'État sicilien arpentait les grandes routes de l'Europe avec moins de bruit et de pompe. Il n'était pas président du conseil du royaume d'Italie, il était simplement affilié à la petite bande de Mazzini. Il ne représentait pas son pays auprès des grands de la terre, il était proscrit et exilé. Il n'y a qu'un point de ressemblance entre ces deux périodes ; nous laissons à nos lecteurs le soin de le découvrir dans ce qui va suivre :

« C'était en 1859, M. Crispi avait été banni de sa terre natale, où sa haine contre les Bourbons l'avait entraîné à des actes insurrectionnels. Il avait cherché un refuge dans le Piémont libéral, où Cavour inaugurerait sa politique. Cavour lui-même dut éloigner de Turin cet esprit trop aventureux, qui avait abusé de l'hospitalité sarde pour prendre part à l'échauffourée de Milan. M. Crispi gagna Malte : l'œil d'argus de Cavour l'y poursuivit bientôt. Le révolutionnaire sicilien essaya de Paris. A la suite de l'attentat d'Orsini, la police impériale l'expulsa. Il passa la Manche et alla graviter dans l'orbite de Mazzini.

« Vint la guerre d'Italie. La colonie italienne de Londres, sous l'influence de Mazzini, était fort hostile à l'idée de l'alliance franco-piémontaise. Le 1^{er} mars 1859, M. Crispi écrivait dans son journal privé, dont une indiscretion nous a permis d'avoir la copie fidèle de quelques feuillets :

« Les proscrits italiens vivant ici, ennemis de l'alliance franco-sarde, ont signé une déclaration justificative de leur abstention dans la guerre contre l'Autriche. Les principaux motifs de notre attitude sont les suivants :

« Une guerre qui a pour condition l'alliance avec Napoléon ne saurait guère avoir pour effet l'unité de l'Italie, qui est en contradiction avec les visées ambitieuses de celui-ci.

« Ce serait trahir l'honneur, la patrie, nos serments, l'avenir, que de lutter pour une petite partie de l'Italie et d'abandonner le reste à la tyrannie, à la mauvaise administration, au particularisme. Pour ce qui touche notre position à l'égard de la monarchie sarde, nous déclarons que nous ne faisons pas de la République une question de principe, et que nous avons essentiellement en vue l'unité et la souveraineté nationales. Aujourd'hui comme toujours, nous nous tenons prêts, dans nos consciences, à sacrifier le triomphe immédiat de nos convictions individuelles au bien et à l'opinion de la nation, prêts à suivre la monarchie piémontaise et à travailler de toutes nos forces au

« succès de la guerre, pourvu que l'on nous garantisse seulement que l'unité totale de la nation en sera la suite.

« Nous ne voulons voir aucun étranger dominer sur le sol italien. Nous aimons du même amour les Italiens de la Sicile et ceux des Alpes, et voilà pourquoi nous soupignons après la guerre. Cette guerre, toutefois, ne doit pas être une guerre d'esclaves, une guerre du moyen-âge, une guerre contre l'étranger au profit de l'étranger, une guerre dans l'intérêt d'une dynastie. Elle doit être une guerre digne d'un peuple un et libre, une guerre de toute l'Italie pour toute l'Italie, une guerre nationale pour un principe proclamé saint par toute l'Europe, la guerre d'un peuple qui, fidèle aux traditions de ses sages et de ses martyrs, veut se conquérir une patrie, un drapeau, une base sociale commune. »

« Le 16 juillet 1859, M. Crispi quittait Londres. Il s'était procuré le passeport d'un certain ressortissant de la République Argentine, un nommé Manuel Pareda. Il passait pour un marchand ; il avait teint ses cheveux en gris, avait rasé sa barbe, n'avait gardé que des côtelettes à l'anglaise et portait (vingt-neuf ans avant le général Boulanger, qui ne se savait probablement pas ce point de ressemblance avec le premier ministre du roi Humbert) des lunettes bleues.

« Le journal de M. Crispi permet de suivre jour par jour ce voyage :

« 16 juillet. — Arrivé à Paris, je me rends en toute hâte de la gare de Strasbourg (du Nord) à celle de Paris-Lyon. Expulsé d'ici par la police impériale le 3 août 1858, le moindre retard pourrait me causer des désagréments, vu que le séjour m'est interdit ici.

« 17 juillet. — A Marseille... Je vais voir Rosario Bagnosco, qui est ici en exil depuis 1848. J'apprends qu'en Italie on est fort déçu que Napoléon ait terminé si promptement la guerre. Des lettres de Sicile apprennent que dans l'île on voit avec un vif espoir les événements du continent.

« 20 juillet. — Je pars pour Gênes sur le vapeur *Porto-Maurizio*.

« 21 juillet. — J'arrive à Gênes au coucher du soleil. Ma première visite est pour les frères Orlando. Je leur communique mon départ pour la Sicile. Les nouvelles qui nous viennent de Palerme ne sont pas très encourageantes. Ils attendent beaucoup de ma présence en Sicile. Ils promettent, en cas de soulèvement, de procurer des munitions.

« 24 juillet. — A Civita-Vecchia. La police défiante me demande mon passeport, s'en déclare satisfaite et me donne mon permis de débarquement. La ville est occupée par

« les troupes françaises. Je repars par le va-
« peur le Vatican.

« 25 juillet. — Arrivé à Naples à six heures
« du matin. Survient le commissaire de
« police avec ses carabiniers. Passe en revue
« les passagers. Tout va bien. Je descends en
« ville, prends une voiture et revois les lieux
« auxquels j'ai dit adieu il y a onze ans.
« Naples est en fête hier, aujourd'hui et
« demain... »

« Arrivé à Messine, le soi-disant argentin
se présente à la police, qui le laisse passer.
Plongé dans de mélancoliques réflexions,
il écrit dans son journal :

« La vue de cette ville éveille en moi de
« tristes souvenirs, mais elle me remplit
« aussi de grandes espérances. Je ne peux
« secouer ces impressions. Serons-nous une
« seconde fois libres? Chasserons-nous encore
« une fois les Bourbons? »

Ici, comme M. Margiotta, le *Times* nous
montre Crispi parcourant la Sicile pendant des
semaines, vivant de la vie périlleuse des cons-
pirateurs; apprenant à ses complices à manier
les matières explosibles qui leur avaient été
expédiées du continent; leur enseignant la
fabrication de bombes infaillibles, dont il exé-
cutait des modèles en argile. A ses amis dé-
couragés, il prêchait le soulèvement universel
de la Sicile comme le seul moyen de salut. Il
assurait que, comme le roi François n'avait
qu'une armée faible et ne pouvait compter sur
aucun secours de la part de l'Autriche, le suc-
cès ne pouvait faire défaut à l'insurrection. Il
allait de Messine à Catane, à Syracuse, et *vice*
versa.

« Avec certains touristes anglais, il faisait,
le 12 août, l'ascension de l'Etna et écrivait
dans son journal :

« Le coup d'œil sur l'Italie, du Mont-Cenis,
« n'est, à beaucoup près, pas si enlevant que
« celui que l'on a de l'Etna. Aussi loin que
« va le regard, on voit la mer qui sépare
« l'Europe de l'Afrique. Pour nous, qui rêvons
« d'une grande Italie, qui sommes tout péné-
« trés de notre histoire nationale, le fantôme
« du passé nous apparaissait pour nous don-
« ner de l'espoir, pour nous faire aspirer à
« l'avenir. Si les Anglais qui m'accompa-
« gnaient avaient pu, au moment où je rêvais
« et me taisais, lire dans l'âme du prétendu
« citoyen de l'Amérique, ils y auraient décou-
« vert sans peine le conspirateur italien. »

« M. Crispi revint à Messine, puis à Palerme.
Il méditait une insurrection dans cette dernière
ville. Voici ce qu'il en écrivit (un peu naïve-
ment, à ce qu'il semble, pour un conspirateur,
qui n'aurait pas dû laisser, surtout d'avance,
de traces de ses projets) : « Le 4 octobre est la
« fête du roi François. Les troupes royales
« quittent leurs quartiers et vont se faire

« passer en revue à Floro-Borbonico. Il faut
« empêcher leur retour. Que cinquante des
« plus braves d'entre nous lancent des bom-
« bes sur les soldats, aussitôt que ceux-ci
« feront mine de rentrer en ville par la Porta-
« Felice. Les soldats seront étonnés des nou-
« veaux projectiles, qu'ils ne connaissent sûre-
« ment pas. Surviennent d'autres des nôtres
« avec des armes à feu. Au milieu de ce tu-
« multe, dressons des barricades. Alors, que
« trente hommes de cœur, armés chacun
« d'une bombe et d'un poignard, s'avancent
« du Toledo, de la via dell' Ospedale, de la
« Porta Nueva et de la Porta di Castro, qu'ils
« se réunissent devant le palais royal et s'em-
« parent d'un seul coup des douze canons,
« que l'on appelle les douze articles de la
« Constitution. Et, ainsi attaquée à l'impro-
« viste, de plusieurs côtés à la fois, en un jour
« de fête, la garnison sera jetée dans le trouble
« et la confusion. »

« On remarquera l'art avec lequel M. Crispi
a tracé ce *scenario*. Il est bien évident que
l'homme d'État dont le prince de Bismarck et
le comte Kalnoky trouvent l'entretien si ins-
tructif, aurait bien des choses à apprendre
aussi aux chefs du nihilisme russe, s'ils pou-
vaient le rejoindre.

« En attendant ce grand jour des nouvelles
Vêpres Siciliennes, notre conspirateur part
pour Malte, puis pour Marseille. Il touche à
Gênes, fait une pointe à Florence, où Ricasoli
était dictateur, à Parme et à Modène, où
Farini exerçait les mêmes fonctions, et rentre
à Londres faire son rapport à Mazzini, le
22 septembre 1859.

« Il résume ses impressions sur la police
continentale : « Rien de plus sot que le sys-
« tème des passeports, par lequel les gouver-
« nements du continent croient se donner de
« la sécurité. » On aimerait à savoir si, dans
les entretiens confidentiels de Friedrichsruhe,
M. Crispi s'est permis de répéter en ces termes
ou en des termes analogues, ce jugement
sévère au chancelier de l'Empire. Il se préoc-
cupait, à Londres, de préparer une nouvelle
expédition. Il se procurait un nouveau passe-
port au nom de Toby Glivan, sujet anglais de
Malte. Il le faisait revêtir de tous les visas
diplomatiques. Averti par une dépêche de
Giorgio Tamajo que la date du soulèvement
était fixée au 12 octobre, il partait le 6.
Laissons-lui de nouveau la parole :

« 6 octobre. — A trois heures, je vais chez
« un coiffeur de Régent-Place me fait arranger
« la barbe et les cheveux. Manuel Pareda
« avait la barbe et les cheveux gris, et les
« portait à la façon anglaise. Toby Glivan a
« les cheveux noirs, moustache et impériale.
« Le coiffeur a travaillé une heure et a admi-

« rablement réussi à me donner une nouvelle
« physionomie.

« 8 octobre. — A Marseille, où je m'em-
« barque sur le *Carmel*.

« 11 octobre. — Arrivé à Messine à trois
« heures du matin. J'aimerais fort, avant de
« débarquer, voir l'un des nôtres pour savoir
« où nous en sommes. Après une longue
« attente et comme tous les passagers sont
« déjà descendus, je vais à terre. Des amis me
« conseillent immédiatement de retourner à
« bord, pour ne pas me trahir et ne pas être
« vu. Malgré moi et tout surpris, j'obéis. A
« dix heures, visite de Gatti-Ruggieri. Il
« m'apporte de tristes nouvelles. Il paraît que
« Palerme ne veut pas se soulever. Palerme a
« remis à une date indéterminée l'insurrec-
« tion. Mes amis d'ici m'engagent à partir.
« Ma présence pourrait tout compromettre. Il
« ne faut pas rester une minute de plus en
« Sicile. Il faut la quitter avec le vapeur.

« A midi, vient Giacomo Agresta. Il me
« répète la nouvelle de l'ajournement du sou-
« lèvement, sans m'en dire les motifs. On a
« remis successivement du 4 au 5, au 9, puis
« à une date indéterminée. Agresta est con-
« vaincu toutefois qu'on agira bientôt. Il
« s'étonne que je n'aie pas reçu une dépêche
« qu'il m'avait adressée pour déconseiller mon
« voyage.

« Tout ce que j'entends me démontre que
« ceux qui auraient le plus besoin d'un soulè-
« vement n'y sont pas résolus. Les chefs du
« mouvement national manquent de la pré-
« sence d'esprit qui leur serait nécessaire
« pour donner le bon exemple. La révolution
« pour laquelle le pays est mûr et qui n'attend
« qu'une étincelle, sera ajournée pour long-
« temps, peut-être pour toujours!

« D'autre part, j'apprends que la police est
« sur ses gardes. Depuis quelques jours, les
« troupes ont été chaque nuit appelées aux
« armes... A l'arrivée du *Carmel*, l'inspecteur
« de la police du port a demandé des nou-
« velles de Naples au capitaine. Il était in-
« quiet, craignant un malheur. Il croyait que
« la France allait imposer une Constitution
« aux Bourbons... On parle du départ du
« baron Brenier, de l'envoi de navires de
« guerre français, de conflits entre le roi et
« le prince de Satriano.

« Grâce à l'inconcevable inaction des nôtres,
« je me vois forcé de partir pour le Pirée.
« Jamais voyage n'aura été entrepris sous de
« plus tristes auspices que le mien. Jeune, je
« brûlais du désir de voir la Grèce, cette an-
« tique mère, à laquelle je dois une partie de
« mes ancêtres. Aujourd'hui, mon esprit et
« mes forces étaient tournés d'un tout autre
« côté. Je dois l'avouer : je vais satisfaire une

« ancienne aspiration, sans en avoir actuelle-
« ment le moindre désir.

« J'écris à Tamajo pour me plaindre de son
« télégramme qui m'a fait partir. Mon langage
« est un peu rude. Je lui écris : « Ton télé-
« gramme du 26 septembre m'a poussé à un
« voyage qui a été entrepris en vain. La
« lettre de change n'a pas été payée à
« l'échéance, et Dieu sait si elle le sera
« jamais. » (Ce qui veut dire : le soulèvement
n'a pas eu lieu au temps fixé, et Dieu sait quand
il aura lieu !...)

« Ces passages du journal de M. Crispi
nous ont paru curieux à reproduire, ajoutait
le *Times*. Ils montrent qu'il y a vingt-neuf
ans, il avait le tempérament de cette espèce
particulière des conspirateurs dont les com-
plots font toujours long feu. Ce n'est pas l'une
des moindres anomalies d'un temps fertile en
surprises que de voir ce révolutionnaire,
peut-être, il est vrai, repentant, à la tête du
gouvernement d'une monarchie et dans des
relations d'intimité avec un homme comme le
prince de Bismark. »

A notre tour, nous avons reproduit ces
pages, et elles nous paraissent encore plus
curieuses à relire aujourd'hui qu'il y a six ans.

Quel sinistre farceur, cet homme qui osait
écrire que son rêve était d'affranchir la Sicile,
son pays natal !... Il constate qu'il a trouvé le
peuple en fête, se livrant aux plus douces
joies de la paix et de la prospérité sous la
paternelle monarchie des Bourbons. En vain
ses complices cherchent à soulever la nation ;
nul ne veut s'insurger, nul ne veut prendre
les armes ; il faut ajourner la révolution.

Ce que voulait le Crispi, c'était la satis-
faction de son ambition personnelle. Comme
tous les démagogues, il aspirait au pouvoir
pour en abuser, après s'être servi du peuple,
après en avoir fait son tremplin. Cette Sicile,
dont il prônait avec hypocrisie l'affranchis-
sment, alors qu'elle était heureuse et riche,
il a contribué, plus que tout autre, à la rendre
misérable, une fois l'œuvre de la révolution
accomplie ; ce prétendu libérateur a mis sa
patrie en état de siège ; il a fusillé, massacré
ses compatriotes, réduits à mendier leur pain.

M. Margiotta a, d'autre part, magistra-
lement narré l'odyssée de Lemmi en Sicile
et à Naples, dans les mêmes circonstances.
Crispi parti, c'est Adriano qui arrive, émis-
saire de Mazzini, lui aussi. Il ne réussit pas
davantage à faire éclater l'insurrection ; mais,
sous un déguisement, se glissant dans la
foule qui est toute à la joie et remplit de ses
flots mouvants la belle promenade de la Favo-
rite, il assassine traîtreusement Maniscalco,

le d
cois
com
pati
les
par
gnif
A
une
plus

1
«
pos
rice
de
l'A
afin
l'a
ser
«
qu
trè
div
et c
apj
«
son
l'A
tar

ter
d'
pa

m
tr
à

So
L
H
P
D
D
p
le

m
n

le directeur général de la police du roi François II. M. Margiotta, en narrant tous les complots de la secte qui préparèrent l'usurpation de 1860, en dévoilant en particulier les crimes inspirés ou directement commis par Lemmi, a écrit des pages vraiment magnifiques.

Aussi avons-nous accueilli de grand cœur une communication établissant une fois de plus la parfaite vérité de ses émouvants récits.

LA MAÇONNISATION

De l'Assistance Publique

Nous lisons dans la *Lanterne* du 11 décembre :

« Une délégation des Sociétés féministes, composée de M^{mes} Feresse-Deraisme, Lévy, Vincent, Mauriceau, Lavergne, s'est rendue hier, à trois heures de l'après-midi, auprès de M. Monod, directeur de l'Assistance Publique au ministère de l'intérieur, afin de savoir si le nouveau règlement concernant l'admission des femmes dans les divers services serait mis en vigueur cette année.

« M. Monod a donné aux déléguées l'assurance que le conseil supérieur de l'Assistance publique était très favorable à l'admission des femmes dans les divers services de l'Assistance comme administrateurs et dames patronnesses, et que le règlement serait appliqué à bref délai.

« Les commissaires et les dames patronnesses sont nommés pour quatre ans par le directeur de l'Assistance, sur la proposition du bureau de l'Assistance.

« Les femmes peuvent être nommées administrateurs des bureaux d'assistance.

« Il est attaché à chaque bureau pour le service d'enquête et de visites des commissaires et des dames patronnesses, et au besoin des agents salariés. »

Que sont ces dames qui ont fait cette démarche et dont la maçonnique *Lanterne* patronne la tentative, ayant pour but leur entrée à l'administration de l'Assistance Publique ?

Tout nous porte à supposer que ce sont des Sœurs Maçonnes appartenant à la Grande Loge Symbolique Ecossaise de France *Le Droit Humain*, Obédience-Mixte, fondée à l'Orient de Paris, le 4 avril 1893, par feu la S.^{te} Maria Deraisme et le Fr.^{re} docteur Georges Martin. Dans tous les cas, Mme Feresse-Deraisme, propre sœur de Maria Deraisme, est trésorière de la Loge *Le Droit Humain*.

Mme Vincent, oratrice de la Commune, est la même Mme Vincent qui, aux obsèques maçonniques du Fr.^{re} Charles Fauvety, le célèbre

Vénérable de la loge *la Renaissance* (lequel avoua, dans un discours célèbre, que la Maçonnerie et la Prostitution marchaient ensemble comme deux forçats rivés à la même chaîne), prononça sur la fosse un discours assez significatif. Elle fit valoir que le défunt avait été, avec Maria Deraisme, Mme de Champseix, dite *André Léo* (une des héroïnes de la Commune), le Fr.^{re} anarchiste Elisée Reclus et tant d'autres, l'un des fondateurs de la Société pour la revendication des droits de la femme.

Mme Mauriceau, sœur de Mme Vincent et libre-penseuse comme elle, est la veuve du Fr.^{re} Mauriceau, ancien négociant et maire d'Asnières, enterré aussi maçonniquement que civilement.

Mmes Lavergne et Lévy sont *ejusdem farinae*.

Bien entendu, nous ne confondons pas ces dames avec les lucifériennes du Palladisme, et, nous le déclarons énergiquement, *elles sont athées et non satanistes*. Comme Mme Feresse-Deraisme, elles appartiennent à la catégorie des femmes qui s'occupent de politique avant tout, ne participent pas aux « amusements mystérieux » réservés aux loges androgynes secrètes, mais s'affichent hardiment dans les manifestations de la secte libre-penseuse et portent en public la branche d'acacia au corsage, mêlée à l'immortelle rouge, derrière le cerneil des frères ou des sœurs de haute marque. *De minimis non!*

Mais ces femmes-là, parce qu'elles sont seulement libre-penseuses et athées, sont-elles moins dangereuses que les lucifériennes ?

Elles combattent notre Dieu à un autre titre que les Palladistes et nous estimons, *puisque elles ont à leur tête la S.^{te} Feresse-Deraisme*, que leur entrée à l'administration de l'Assistance Publique serait un triomphe pour la Franc-Maçonnerie.

Les tentatives de ce genre prouvent bien où nos laïciseurs judaïco-maçons projetaient d'en venir, quand ils ont chassé des bureaux de bienfaisance ces anges humains qui s'appellent les sœurs de charité. La laïcisation n'était qu'une première étape vers la *maçonisation*, après laquelle viendra peut-être la *triangularisation* luciférienne !

A. De la Rive.

Chez MM. DELHOMME et BRIGUET, libraires-éditeurs, à Paris et à Lyon
Et chez tous les dépositaires de la *Revue Mensuelle* :

ADRIANO LEMMI, Chef Suprême des Francs-Maçons
Par DOMENICO MARGIOTTA

La troisième édition est en vente (3 fr. 50).

LES ABBÉS DÉMOCRATES

Dernièrement, M. l'abbé Naudet parlait des abbés démocrates, à propos de M. l'abbé Lemire, le si sympathique député d'Hazebrouck; et il publiait un remarquable article que nous reproduisons et qui nous amènera à parler de lui-même :

Un jour, écrit M. l'abbé Naudet, c'était, je crois, dans le courant de l'année dernière, j'allais faire visite à un haut dignitaire de l'Eglise que je n'avais jamais eu l'honneur de rencontrer.

Comme j'étais seul, je dus me présenter moi-même : « Monseigneur, je suis l'abbé Naudet et je vous demande la permission de vous offrir mes hommages respectueux. »

Je n'avais pas achevé ma phrase que le vénéré prélat faisait un signe de profond étonnement, aussitôt réprimé, et, voyant que je m'en étais aperçu :

« — Vraiment, monsieur l'abbé, me dit-il, si vous ne vous étiez pas nommé, je ne vous aurais jamais reconnu. »

Et mon bienveillant interlocuteur m'explique qu'il s'était fait une idée tout autre de ma personne. Peut-être avait-il pensé que j'avais la physionomie d'un forban, prêt à casser lampes et garnitures de cheminées, dès que j'entrerais quelque part. Il paraît cependant que l'impression reçue valait mieux que l'impression présumée; car l'accueil fut on ne peut plus aimable pour moi.

Bien des gens s'imaginent en effet que, parce que nous tenons à honneur de nous appeler démocrates, nous devons nécessairement avoir l'air un peu féroce, avec un regard torve et des allures de capitaine Fracasse qui va tout avaler.

Or, parmi nous, nul ne remplit ces conditions. Ceux qui me connaissent savent que je ressemble à n'importe qui; l'abbé Garnier, mon confrère de Paris, a une bonne tête de missionnaire; en Belgique, l'abbé Pottier est un professeur parfait; en Hollande, l'abbé Schappmann offre l'aspect d'un bon gros doyen, et ainsi des autres parmi eux que j'ai pratiqués.

Quant à l'abbé Lemire, lui, il a une figure à part, une figure à mettre dans un vitrail de basilique, tellement elle est douce et fait plaisir à voir, avec un bon sourire sur les lèvres et je ne sais quels rayons de bienveillance dans les yeux.

Les vaillants petits curés auxquels il a fait rendre leur traitement seront certainement heureux que j'écrive de lui ce soir, et j'ai pris la plume pour leur faire plaisir.

L'abbé Lemire est un timide de nature; on a toutes les peines du monde à le pousser en avant; il aime le calme, la paix, le travail, et dès qu'il est arrivé à Paris, son premier soin a été de

chercher un couvent où il pourrait recevoir l'hospitalité, afin de se retrouver le plus souvent possible dans ce silence qui lui convient si fort et que l'on perd, hélas ! si facilement dans notre milieu enfiévré.

Alors, direz-vous, si l'abbé Lemire est un timide de cette sorte, comment a-t-il consenti à se présenter ?

Il y a là toute une histoire; mais, pour la comprendre, il faut savoir que, si l'abbé Lemire est un timide, c'est aussi un caractère, — les deux choses peuvent parfaitement s'allier, — un homme qui n'hésite jamais quand il s'agit du devoir.

Or, il s'est présenté aux élections dernières parce qu'il était évident à ses yeux et aux yeux de ses amis qu'il y avait à remplir un devoir.

C'est une curieuse histoire vraiment que l'histoire de son élection, et il est bien dommage que l'on ne puisse pas encore en raconter tous les dessous et toutes les péripéties.

Il y avait donc à Hazebrouck un vieux monsieur qui était en possession d'état, comme on dit au Palais. Brave homme, du reste, votant bien, n'ayant nullement démérité, il se croyait sûr de sa réélection et de mourir sur son siège de député.

Malheureusement pour lui, le vieux monsieur se faisait illusion. Les gens qui connaissaient l'état d'esprit de la circonscription étaient plutôt sûrs d'une chose, c'est que le candidat anticlérical passerait haut la main si on n'avait personne autre à lui opposer; et, dans la pensée de tous, un seul homme, l'abbé Lemire, pouvait mener la campagne à bonne fin.

Fils du pays, parlant admirablement l'idiome flamand, la langue des petites gens et des manouvriers, très populaire pour beaucoup de raisons et surtout à cause de sa grande bonté, l'abbé Lemire s'imposait au choix des électeurs.

Le vieux monsieur eut le tort de ne pas le comprendre, et ses amis regardèrent presque comme une malhonnêteté la pensée de choisir un nouveau candidat. On invoquait un tas de raisons toutes plus mauvaises les unes que les autres, les positions acquises, les services rendus, la reconnaissance, etc.

Mais, bons amis, disaient les gens sensés, il ne s'agit pas de cela. Vous nous offrez un candidat qui ne passera pas; il est un peu comme la jument de Roland qui avait toutes les qualités, malheureusement elle avait un tout petit défaut... elle était morte. Ainsi de votre protégé; à tort ou à raison, on n'en veut plus, que voulez-vous que nous y fassions ?

Et les amis chantaient en chœur : « Mais il a rendu des services pourtant ! »

Sans doute, sans doute, reprenaient les mêmes gens, mais les arquebuses à roue aussi ont rendu des services; ce n'est pas une raison pour les mépriser, mais ce n'est pas une raison non plus

pour s'en servir durant la prochaine campagne ; leur place est au musée.

Et comme ni les uns ni les autres ne voulurent se rendre, les deux candidats se présentèrent et on fit à ce pauvre abbé Lemire une guerre au couteau.

Il ne faut pas oublier que l'on était dans le département du Nord, département qui est le boulevard des esclavagistes, des philistins et autres antidémocrates, qui donnèrent comme un seul homme sur l'abbé.

D'abord il eut contre lui beaucoup de ses confrères ; pas tous, bien sûr, mais beaucoup, et... les plus gros.

Pourquoi ? direz-vous.

Ah ! pourquoi ? C'est que... ma foi tant pis, j'en ai trop dit pour ne pas aller jusqu'au bout — c'est que, il y a certains d'entre nous qui, je ne sais pourquoi, cherchent toujours à être du côté du manche ; or, le manche pour l'instant, c'était le vieux monsieur et ses amis ; alors, vous comprenez...

Aussi Dieu sait quelle mine on faisait au pauvre abbé ! certains même ne le saluaient plus.

Et puis, pensez donc, de quel droit se présentait-il, lui, plutôt qu'un autre ? lui tout jeune, tandis qu'il y avait des prêtres âgés, des doyens, bien plus méritants dans le canton...

Je n'ai pas besoin de continuer le discours, mes lecteurs ecclésiastiques sont fixés sur ce point.

Cependant, M. Lemire continuait sa campagne ; il se taisait, avalait des couleuvres, les digérait sans se plaindre, sûr que cela lui servirait pour le paradis, et constatait que sa candidature faisait des progrès chaque jour.

Bref, il fut élu, et le vieux monsieur aussi bien que le candidat anticlérical en furent pour leurs frais.

Et maintenant le voilà à la Chambre, simple, doux, modeste, travailleur, timide comme autrefois, ne reculant jamais lorsqu'il se trouve en présence d'un devoir.

C'est dans le *Monde* que l'article qu'on vient de lire a été publié. M. l'abbé Naudet est, en effet, devenu directeur de ce journal, qui, au début de la campagne du docteur Bataille, fit cause commune contre nous avec la *Vérité*.

On se rappelle que c'est un rédacteur du *Monde*, habitant Turin et se glorifiant d'être l'ami du général Cadorna, qui publia cette extraordinaire correspondance, bien connue de nos lecteurs, où l'on faisait sonner bien haut, pour contredire le docteur Bataille, les mérites du triste personnage à qui sont dues la brèche de la Porte Pia et la violation sacrilège de Rome, le 20 septembre 1870.

Nous aimons à croire que M. l'abbé Naudet, en prenant la direction du *Monde*, n'a pas conservé un par il correspondant. Du reste, depuis son entrée, ce journal a changé tout à fait d'attitude, ses nouveaux

rédacteurs étant tous des fidèles observateurs des avis du Saint-Père. Les bons catholiques se sont réjouis de cette transformation.

Et puisque M. l'abbé Naudet a si fraternellement parlé de M. l'abbé Lemire, nous nous faisons un plaisir de rappeler comment la bienvenue lui fut souhaitée à lui-même par le *Moniteur de Rome*, peu de temps avant sa brutale suppression par Crispi.

L'article était intitulé : L'ABBÉ NAUDET. Le voici :

Un nom inconnu, il y a quelques années, celui de l'abbé Paul Naudet. Jeune d'abord, et cloîtré dans l'ombre du professorat, le voici, désormais à l'ordre du jour parmi les catholiques d'action, rayonnant d'un éclat particulier — comme le mot d'un programme, j'allais dire, comme la devise d'un drapeau !

A peine s'il y a quatre ans — y a-t-il bien quatre ans ? — que ce nom surgit de la pénombre, révélant dans celui qui le portait, un lutteur, un fier lutteur !

S'il m'en souvient bien, c'est à la rentrée, à la fin d'un mois d'octobre, que l'on vit, par un beau soir, s'étaler sur les murs de la ville de Bordeaux — l'abbé Naudet est Bordelais — de grandes affiches, annonçant pour un jour prochain, à l'Alhambra, une conférence sur la « *Question sociale* ».

L'Alhambra de Bordeaux, qui fut, depuis, métamorphosé en chapelle et en salle d'œuvres pies, par les Pères Augustins de l'Assomption, était, tout bonnement, à cette époque, un théâtre en disponibilité. Ce théâtre avait eu, autrefois, un certain renom. La mode l'avait elle délaissé ? Le courant s'était-il porté ailleurs ? Bref, les directions s'étaient succédé, faisant de mauvaises affaires, et on l'avait fermé. La Providence, qui se plaît à laisser s'accumuler les causes secondaires, comme pour mieux montrer qu'elle se joue des choses et des événements, semblait avoir disposé, à dessein, un lieu choisi pour exciter la curiosité populaire et préparer à l'avance le retentissement de la forte parole, qui allait se manifester.

Au Carême précédent, s'inspirant du grand souffle de l'Encyclique *Rerum novarum*, l'abbé Naudet avait bien déjà fait quelques conférences dans la banlieue de Bordeaux, à Lormont. Un auditoire d'ouvriers et de patrons de barques. On ne peut dire qu'il les eut, tous, convertis, seulement, si fortement attachés, qu'on les vit délaisser les plaisirs du dimanche pour aller l'écouter entre les quatre murs d'un hangar quelconque.

A cette heure, il ne s'agissait plus d'un public si restreint ; mais du grand public, toujours quelque peu frondeur. A coup sûr, c'étaient les ouvriers qu'on conviait. Ils ne seraient pas seuls. On pouvait compter que les aristocrates de l'intelligence,

ce qui vit et ce qui pense, la presse, le palais, le clergé, attirés par la nouveauté, la hardiesse de l'initiative, seraient là au complet, plus ou moins bienveillants, surpris du reste, et peu disposés à applaudir.

Les amis de M. Naudet, déjà nombreux à cette époque, furent très émotionnés, presque consternés.

— Eh quoi ! pour un premier début à Bordeaux, choisir un tel thème, la « question sociale » si proche parente des solutions révolutionnaires !

— Lui, d'apparence quelque peu frêle, se mesurer, en ce quartier populeux, avec les masses nombreuses de cette plèbe, dont la police même ne connaît point le fond !!

— Et enfin, dans un théâtre ! Un prêtre !! — Le prêtre, qu'on a coutume d'entendre seulement dans la solennité des saints lieux, le front comme auréolé par la clarté des cierges bénits, par les nuées de l'encens, les ferveurs des âmes pieuses...

— Et il allait déroger à ces anciennes coutumes ! Rompre avec la tradition !... Et s'il ne réussissait point !!!

Enfin tout un concert de gémissements...

Je le vois encore avec son grand regard lumineux, son sourire à la saint François de Sales, très doux et très énergique à la fois, nous répondre d'un accent convaincu :

« — Mais ce n'est point mon œuvre que je veux faire ; c'est celle du bon Dieu. Si je ne réussis pas cette fois, je tenterai d'une autre manière. »

Ce fut la bonne manière ! Plus de deux mille personnes s'étaient rendues à l'*Alhambra*. Ouvriers, journalistes, prêtres, magistrats, royalistes et républicains... Il n'y eut qu'un cri : Un orateur venait de se révéler ! Et cet orateur si jeune, si ardent, traitait les questions les plus délicates avec une telle mesure, un tel tact, une telle sève apostolique, que les adversaires eux-mêmes l'avaient couvert d'applaudissements, l'accompagnant en triomphe, par cette heure avancée de la nuit, à travers les rues endormies de la ville.

Lorsqu'au lendemain, les amis timorés de la veille accoururent dès l'aube, lui apporter leurs félicitations, l'abbé Naudet, paisiblement assis à sa table de travail, dans une pièce de l'orphelinat de la *Mission*, avait déjà célébré, avant jour — à l'heure accoutumée — la sainte messe pour les jeunes orphelines, dont il était non seulement l'aumônier, mais le Père dévoué.

Du même sourire qu'il accordait naguère aux plaintes et aux appréhensions, il accueillit les témoignages de joie et de triomphe. Même sérénité, même désintéressement personnel. Encore une fois, cette œuvre des Conférences populaires qu'il entreprenait, n'était point son œuvre !

— C'était l'Œuvre de la Charité Divine, dont la merveilleuse Encyclique du Père commun des fidèles avait contribué à développer la lumière

dans son âme. — Il obéissait au Christ et au Pape. Voilà tout !

* *

Bon nombre de fois depuis, le succès de l'*Alhambra* s'est renouvelé, et sur des scènes plus vastes.

Lille, Reims, Nantes, Lyon, Paris, ont tressailli sous les étreintes de sa parole vigoureuse, ferme, précise, bien qu'imagée parfois, et pleine d'envolées vers l'idéal. Je ne parlerai que pour mémoire des réunions publiques où il combattit victorieusement les théories maçonniques et socialistes que de fameux révolutionnaires étaient venus défendre en personne, Faure, Jules Guesde, et *tutti quanti* ! Les journaux en ont longuement écrit, quelques-uns en adversaires d'idées, jamais en ennemis. Et c'est une de leurs gloires d'avoir su s'incliner devant le mérite personnel de ce « sincère » et de ce « doux » !

Ce que les journaux n'ont point dit, ce que le public d'ailleurs ignore, mais que les Bordelais connaissent bien, puisque l'abbé Naudet est un des leurs, c'est son existence intime toute faite de foi, de bonté, de travail et de piété. Nous avons dit en commençant, que sa vie fut d'abord cloîtrée dans le professorat. Ses supérieurs, en effet, lui avait confié au petit séminaire la classe de seconde. C'est à former les âmes et à éclairer les intelligences des jeunes, que tout jeune prêtre, lui-même, il appliqua les premières forces de son esprit et de son cœur. Le souvenir ému que ses élèves conservent de lui, est un juste témoignage de ce qu'il fut comme professeur. La plupart sont restés ses disciples. Plusieurs sont devenus ses lieutenants dans la milice de la parole et des œuvres.

Il était donc professeur et le serait peut-être demeuré de longues années, toute la vie, qui sait ? lorsqu'en présence de l'Eglise attaquée, de la Foi reniée, de la justice foulée aux pieds, il se sentit pris d'un besoin de « combattivité ».

Un grand et saint ami, disparu depuis, et dont l'abbé Naudet a retracé, superbement, il y a deux ans, dans *Ame de prêtre*, éditée par Tolra, l'admirable et trop courte existence, l'entraîna aussi peut-être à sa suite.

Cet ami, qui avait nom l'abbé Estève, ancien professeur au petit séminaire lui-même, avait été nommé aumônier et directeur spirituel de deux orphelinats très sympathiquement connus à Bordeaux : l'orphelinat *Sivan*, et l'orphelinat de la *Mission*. Entre temps, il luttait pour la cause de Dieu dans diverses revues périodiques et dans la *Croix de Bordeaux*. A bout de forces, presque à la veille de sa mort, il se déchargea, avec le consentement de son archevêque, d'un de ses orphelinats en faveur de l'abbé Naudet.

C'est ainsi que celui-ci devint, en premier lieu, aumônier de la *Mission* dirigée par les

Sœurs de la Charité de Nevers. Dès lors, les deux amis se mirent à écrire de grands, beaux, courageux articles, préconisant la foi, « non seulement par le côté idéal du bien et du beau qu'elle nous enseigne, mais encore par le côté du bien et du beau pratiques, qu'elle place sous nos yeux ». Ils s'occupaient aussi de la terrible question sociale, si euténébrée sous son point de vue humain, cherchant à entr'ouvrir les horizons de l'au-delà à la masse nombreuse des douloureux, des gémissants, des ignorants... de ceux qui s'en vont, de la naissance à la mort, travaillant, suant, crachant leur misère sur un sol ingrat, ceux auxquels le Christ avait dit : *Venez à moi, vous qui travaillez et qui souffrez !*

Quelques mois plus tard, l'abbé Estève s'éteignait, comme une lampe qui avait brûlé trop vite l'huile nécessaire à l'effusion de la lumière. L'abbé Naudet recueillit sa succession à l'orphelinat Sivan, ajoutant à ses diverses charges (entre temps, il avait été nommé aumônier militaire) la direction d'une communauté religieuse presque naissante, comprenant novices et professes qu'il fallait instruire, guider, fortifier en leur rude besogne, sans compter les cent enfants ramassés un peu sur tous les chemins de la vie, dont il fallait faire des chrétiennes et des travailleuses, comme pour les orphelines de la Mission, du reste !

*
*
*

Voici quatre années de ces faits. Et durant ces quatre années, jamais on ne vit l'abbé Naudet transiger avec ses devoirs d'état. Publiciste ardent, auteur, prédicateur, conférencier, un des grands *leader* du parti catholique formé sous la haute impulsion de Rome, il trouvait le temps de suffire à tout, surtout au bien moral des petites orphelines qui lui furent confiées ; se couchant tard, se levant tôt, prenant le train par toutes les heures, par toutes les traverses.

Que de fois, se dérobant aux ovations des foules lointaines, il arrivait, précédant l'heure fixée pour le retour. Et comme on lui demandait pourquoi ? — Parce que c'est jour de confession et de catéchisme pour mes chères enfants, répondait-il, simplement, sincèrement.

Et c'est ainsi qu'est venu le surprendre sa nomination de directeur au journal le *Monde*, qu'il n'accepte, nous l'avons tous lu, que par obéissance aux vues du Souverain Pontife, son guide infailible et bien-aimé sur la terre.

C'est là, à Bordeaux, dans la petite maison blanche aux volets verts, de la rue Pelleport, aumônerie de l'Orphelinat, où il se trouve encore, qu'à l'heure actuelle, l'abbé Naudet se prépare à s'élancer dans une nouvelle arène, l'arène de la grande presse. Si ses amis de province le regrettent et le pleurent, nul d'entr'eux n'a le droit de trembler pour l'avenir ; car cet avenir

est basé sur de fortes assises, les assises de la vérité et de la charité.

Pour moi qui écris ces lignes, qu'il ne verra probablement point, et qu'il me pardonnera, s'il les voit, sachant que je les écris pour la cause du prêtre, qui est la cause de Dieu, je sais qu'il sera à Paris ce qu'il était à Bordeaux : un vrai prêtre ! c'est-à-dire un homme de foi, de science, de devoir et de mansuétude. Je sais qu'il continuera à accueillir, dans la lumière de son dévouement, ceux qui sont en haut, les intelligents, les grands, les riches et les purs. Mais je sais aussi que son cœur restera ouvert, avec une plus douce inclination, aux faibles, aux pauvres, aux déshérités, aux divers malades de l'âme ou de l'esprit, qui désirent guérir.

Ceux-là, que la terre méprise, mais que le ciel bénit, demeureront les grands inspireurs, les moteurs, les soutiens de son œuvre !

Baron X...

LA MÉDAILLE DE SAINT BENOÎT

Nous avons eu vraiment une bonne inspiration, quand, dans notre numéro 5, nous avons publié quelques faits aussi édifiants que merveilleux, dus à la protection et à la médaille de saint Benoît.

On s'en rendra compte par la lettre suivante, adressée à M. le docteur Bataille :

Dôle-du-Jura, 2 décembre 1894.

Monsieur le Rédacteur,

L'avis donné par votre *Revue* de mai a porté des fruits ; plusieurs personnes ont demandé à M. le curé de Dôle des médailles de saint Benoît et des explications sur ces précieuses médailles. M. le Curé, trop occupé, a bien voulu me laisser le soin de répondre à ces lettres.

A mon tour, Monsieur le Rédacteur, je vous prierai de vouloir bien m'envoyer les Nos du *Diable au XIX^e Siècle* où il est question de la protection dont saint Benoît vous a favorisé pendant votre enquête sur le diable et la franc-maçonnerie. Tous les hauts faits de saint Benoît m'intéressent à un degré que je ne puis dire ; et je conserve précieusement tous ces documents qui seront utilisés plus tard par une plume bénédicte.

Votre foi vous a bien inspiré, Monsieur, en vous montrant la médaille de saint Benoît comme une arme merveilleusement trempée et appropriée aux luttes actuelles contre le diable. Vous en trouveriez des preuves curieuses et frappantes dans le recueil spécial, preuves de tout genre dont le récit a été rédigé par des prêtres et des religieux de France et par des missionnaires qui ont vu la médaille à l'œuvre.

Un de vos abonnés vous a adressé un bulletin qui vous a servi de texte pour recommander cette médaille, Monsieur le Rédacteur ; je vous envoie les autres Bulletins où les preuves du pouvoir de saint Benoît sur le diable abondent. Tous ces récits sont de la main même des missionnaires, respectés scrupuleusement ; ils méritent donc toute confiance, et la signature de M. le Curé n'est là que pour attester l'exactitude de la copie.

Prenez le temps de lire les quatorze Bulletins que je vous envoie, Monsieur le Rédacteur, je suis sûr que vous estimerez n'avoir pas perdu votre temps ; car vous y verrez bien des raisons de propager une médaille singulièrement redoutée du démon et de ses suppôts. Par la bouche d'une possédée, le diable ne disait-il pas à un exorciste : « Ah ! toi, si tu n'avais pas sur toi une médaille de saint Benoît, tu verrais comme je t'arrangerais !... » C'était avouer, n'est-ce pas, qu'elle est un bouclier qui nous met à l'abri des traits de Satan ?

Mais c'est aussi une arme offensive qui nous permet de l'attaquer nous-mêmes et de lui infliger de honteuses défaites. La présence de la médaille est une intelligence dans la place qui, tôt ou tard, en ouvre les portes à la grâce et à l'amour de Notre-Seigneur. En effet, que de pécheurs ont dû leur conversion à ce précieux objet caché dans leurs vêtements ou dans leurs meubles ! On n'en saura le nombre que dans le ciel...

C'est encore une prise de possession au nom de Notre-Seigneur, son titre de propriété d'un pays, d'un terrain, d'une maison ; sa présence purifie et sanctifie même la création matérielle, et attire la bénédiction divine.

Si elle est tout cela, elle le doit à l'image de la croix par laquelle Jésus-Christ a vaincu l'enfer et sauvé le monde ; aux paroles toutes-puissantes dont la médaille se fait l'écho et qui retentirent un jour dans le désert : « *Vade retro Satana !...* », et à l'image du glorieux Patriarche qu'elle nous montre debout, comme un athlète, armé de la croix, dont le signe a opéré entre ses mains de si grands prodiges et dissipé les illusions diaboliques.

Cette sainte médaille, portant la croix comme le Labarum, a donc le droit de revendiquer un poste d'honneur et de confiance dans le combat, et, comme lui, de nous promettre la victoire dans la guerre faite à Satan. Le fait est que, Monsieur le Rédacteur, magnétiseurs, somnambules, hypnotiseurs et sorciers ont subi d'humiliants échecs par le moyen de la médaille bénédicte ; des Loges maçonniques ont expérimenté son pouvoir ; des lieux de plaisirs ont été abandonnés ; des voisins fâcheux éloignés, des possédés délivrés, des sectaires convertis sincèrement, des œuvres et des écoles établies malgré la franc-maçonnerie, et mille faits de tout genre

attestent l'efficacité de la médaille de saint Benoît contre toutes les manifestations de la malice et de la puissance du diable.

Ce n'est pas par l'effet d'un hasard que cette médaille est remise en honneur, qu'elle opère tant de merveilles et se propage aussi rapidement. La miséricorde du Bon Dieu ne met-elle pas toujours le remède à côté du mal, en proportionnant l'un à l'autre ?

Le diable est si puissant de nos jours ; son terrible adversaire saint Benoît est avec nous pour le vaincre et le réduire à l'impuissance. Aidons-nous de sa médaille, propageons-la, et les âmes seront arrachées aux griffes de Satan, et le règne de Dieu s'établira sur notre pays et sur le monde entier, sur les ruines de l'empire du diable.

Vous travaillez de toutes vos forces à ce but admirable, Monsieur le Rédacteur ; je ne m'étonne pas que saint Benoît vous protège, heureux de vous voir continuer son œuvre. Qu'il vous donne toujours de nouvelles lumières pour démasquer l'ennemi, de nouvelles forces pour le combattre et le vaincre ! Sa médaille vous sera une cuirasse qui vous préservera de tous les coups que Satan veut vous porter.

Je vous prie, Monsieur le Rédacteur, de recevoir l'assurance de ma considération très distinguée.

ALP. O'MAHONY.

Nous allons donc reproduire à notre tour, d'après les bulletins que les zélés propagateurs de la dévotion à saint Benoît ont bien voulu nous transmettre, les récits authentiques des faveurs obtenues dans les missions par la protection et la médaille du grand serviteur de Dieu.

Nous croyons, en effet, que l'on ne saurait trop propager la dévotion à saint Benoît. Notre ami, M. le docteur Bataille, en se servant de cette revue pour faire de plus en plus connaître ces victoires remportées contre l'enfer, acquitte envers saint Benoît une dette de reconnaissance.

Toute la presse catholique des deux mondes devrait seconder les propagateurs d'une dévotion aussi féconde en miracles ; car, ne l'oublions pas, les puissances de l'abîme sont plus que jamais déchaînées, en ce siècle d'impiété.

YUN-NAN (Chine), 29 mars 1888. — «... Il y a un an, notre vicaire apostolique, Mgr Fenouil, allait consacrer Mgr Chatagnon, vicaire apostolique du Su-Tchuen méridional, lorsque la veille de la cérémonie sa jambe enfla. Déjà ce mal lui était arrivé plusieurs fois, et Sa Grandeur savait par expérience quel long temps il fallait pour que ce membre revînt à son état normal. Le sacre avait déjà subi plusieurs

retards, et, tout juste au moment choisi, voilà que le consécrateur tombe malade ! Un confrère eut la pieuse idée de songer à saint Benoît et d'appliquer sa médaille sur le mal. Le lendemain, il n'y avait plus trace d'enflure, et la cérémonie put se faire à l'heure désignée.

« Vous avez raison de croire au rôle de saint Benoît dans les Missions... Je vais retourner à mes nouveaux chrétiens, et j'ai formé le projet de tout lui consacrer : mon premier terrain, ma première église, mon premier chrétien ; mes confrères le sauront, et ils sauront aussi les prodiges que saint Benoît opérera dans mon district... » (Lettre du P. Vial, missionnaire apostolique.)

* *

ZANZIBAR, 5 juin 1880. — « ...Les Anglais, après un combat acharné, enlevèrent aux Arabes un boutre chargé de malheureux qu'ils comptaient vendre comme esclaves. Un de ces pauvres noirs, criblé de blessures, fut porté à l'hôpital de Zanzibar. Les soins des bonnes Sœurs ne purent empêcher la gangrène de se mettre dans ses plaies. Mais l'état de son âme était bien plus déplorable encore. Il ne voulait rien entendre quand on lui parlait de devenir chrétien, et ne répondait que par d'affreux blasphèmes aux exhortations de l'Aumônier et des Sœurs. Il consentait, disait-il, à aller chez le démon et ne s'en épouvantait nullement... Cependant la mort approchait à grands pas... C'est alors que, d'après le conseil de Mgr de Courmont, notre vicaire apostolique, on mit la chère médaille de saint Benoît dans le lit du moribond, et l'on redoubla de prières à son intention. Dans la nuit qui suivit, ce malheureux, tout changé, déclara qu'il voulait croire en Dieu, Le connaître et L'aimer, et recevoir l'eau régénératrice... Il fut baptisé sans retard, et immédiatement après il perdit connaissance. Il mourut le soir même sans l'avoir recouvrée un instant... » Gloire à Dieu !

* *

GHAZIR (Syrie), août 1888. — « On vint me chercher pour une jeune fille malade d'environ 20 ans... Je la trouvai mourante, et les deux médecins qui étaient auprès d'elle n'avaient plus aucun espoir. Alors je bénis de l'eau avec la médaille de saint Benoît ; je priai Notre-Seigneur de guérir cette enfant pour sa plus grande gloire et de récompenser la foi de ses parents. La jeune fille guérit en effet au bout de peu de temps, et l'on attribua son retour à la santé à la bénédiction du missionnaire, et à la vertu de l'eau bénite.

« A la procession de clôture de la Mission, un fait vint augmenter la confiance en l'eau bénite avec la médaille de saint Benoît. Un certain Joseph de Sion était cloué au lit depuis

plus de 4 mois ; on avait consulté le médecin de notre Faculté de Beyrouth, mais sans succès. Le malade ne pouvait se rendre à l'église, ni même sortir de sa maison. Cependant il désirait beaucoup prendre part à la procession en l'honneur de la Sainte Vierge. Plein de foi, il prend de l'eau que j'avais bénite et l'applique au côté malade. Se sentant mieux, il descend tout seul de sa maison qui est assez éloignée. Sa présence causa une stupeur et une joie universelles. On cria au miracle ! Le surlendemain il vint à l'église pour se confesser et communier. Gloire à Dieu ! » (Lettre du R. P. Sacconi, missionnaire apostolique, S. J.)

* *

LAGOS (Côte de Benin), 3 octobre 1888. — « ...Un négociant, catholique par son baptême, mais vivant dans l'indifférence et le désordre, tomba dangereusement malade. Le P. Chausse alla le voir, mais il le trouva endurci, et il fut obligé de se retirer sans avoir rien obtenu de lui. Il parvint cependant à glisser la médaille de saint Benoît sous son oreiller. Le lendemain, le malade demanda lui-même le Père qui était venu le voir ; il reçut les sacrements et mourut en chrétien.

« Un canot portait à terre une trentaine de passagers. La mer était mauvaise. Il vint un moment où, les vagues menaçant d'embarquer, tous se penchèrent du même côté et firent chavirer la barque... Ils périrent tous, sauf un seul qui portait la médaille de saint Benoît et qui se trouva déposé sain et sauf sur le rivage. Interrogé sur ce fait, il ne put rien répondre, sinon qu'il s'était senti aller au fond de l'eau, qu'il avait perdu connaissance, et qu'il s'était retrouvé couché doucement sur le rivage, sans savoir comment... »

* *

JOAL (Sénégal), juin 1889. — « Avec la protection de saint Benoît, nous avons fait des travaux sérieux, nécessaires, mais difficiles pour le pays. Le cimetière chrétien n'était pas fermé ; il servait de voie publique, et les animaux de la forêt venaient même parfois creuser dans les fosses. Je plaçai, il y a deux ou trois ans, une médaille de saint Benoît au pied de la grande croix qui protège les tombes, puis nous demandâmes des secours. Nous avons obtenu 3.000 fr., et le travail gratuit de beaucoup de monde. Notre cimetière est enclos aujourd'hui d'un mur solide.

« Une rivière de 2 mètres de profondeur entravait les communications de Joal avec les villages voisins. Il fallait passer en pirogue dans les grandes eaux, et plusieurs personnes s'étaient noyées en voulant traverser à gué. Les chrétiens de la banlieue ne pouvaient venir que très difficilement à l'église. Un pont

était nécessaire : mais qui le fera ? Où prendra-t-on l'argent pour cela ? La médaille de saint Benoît fut déposée au bord de la rivière, et, malgré les plus grandes difficultés, nous avons maintenant un bon pont de 70 mètres de longueur, et les peuples disent que ceux qui l'ont fait sont sûrs d'aller au ciel.

« Je voudrais vous parler aussi de nos écoles, de notre dispensaire pour les malades, des grandes croix que nous avons plantées ici et là, dans les lieux habités autrefois par le démon, des fétiches détruits, etc., mais ce serait trop long... Le feu prenait sans cesse à un quartier de Joal. Les médailles de saint Benoît distribuées pieusement mirent fin à ces incendies, attribués à un maléfice, et rétablirent la paix.

« Les marabouts avaient tenté de construire une mosquée publique à Joal. Pour conjurer ce danger, nous fîmes des prières spéciales, et je plaçai une médaille de saint Benoît au pied d'un arbre planté là. Les travaux étaient déjà commencés... Pendant les prières du mois du Rosaire, la discorde se mit entre les Musulmans. Chacun enleva ses matériaux. La médaille resta seule sur le terrain... Grâce donc à Dieu, par saint Benoît ! Il ne me reste plus qu'une médaille. Les autres ont été distribuées dans le pays, et dans les endroits que j'ai évangélisés. Que saint Benoît vous presse de m'en envoyer d'autres. » (Lettre du P. Lamoise, missionnaire apostolique.)

BENGAL OCCIDENTAL (Inde). — « ...Saint Benoît n'est pas en retard pour nous montrer son pouvoir. Il y a quelque temps, une femme qui était dans une position intéressante souffrait cruellement depuis trois jours, et l'on avait les plus grandes craintes pour sa vie. Le mari au désespoir accourt auprès de moi, un verre d'eau à la main. Il me prie de le bénir en me disant qu'il n'y a plus de moyen naturel qui pût sauver sa femme. Je réfléchis un moment, et je me dis en moi-même : « Voici une belle occasion d'user de la médaille de saint Benoît. » Je bénis l'eau et j'y fais descendre une médaille. L'homme court à toutes jambes chez lui. Cinq minutes s'étaient à peine écoulées, qu'il revient tout essoufflé et crie à la porte : « C'est fait ! ma femme est délivrée. Boire l'eau et être délivrée se sont faits dans le même instant. Il n'y a pas eu d'intervalle. » Alors je lui ai dit de remercier Dieu de cette faveur, ainsi que saint Benoît qui la lui avait procurée. Maintenant, je porte toujours sur moi cette précieuse médaille, et je pense qu'elle n'est pas étrangère aux bons résultats obtenus dans notre ministère. Ihargram, qui laissait beaucoup à désirer dans la pratique des vertus chrétiennes, a pris un bel essor, et donné l'exemple de la générosité et de la bonne volonté. Il était célèbre

pour les querelles que des femmes trop nerveuses y suscitaient jour et nuit. Maintenant, la paix règne, ou du moins n'est plus troublée qu'à des intervalles éloignés. Nous avons acquis un nouveau village au nord d'Ihargram ; deux autres au sud sont en formation. Du côté de Midnapore, les places existantes déjà se fortifient, et deux ou trois autres ont donné leurs premiers fruits, et donnent en même temps les plus belles espérances. Tout cela est bien l'effet de la grâce. Les gens eux-mêmes viennent nous trouver et nous demander le baptême... » (Lettre du R. P. L'Hermitte, S. J., mis. ap.)

« ...J'ai lu avec avidité la petite brochure « *La médaille de saint Benoît* » et j'ai été gagné de suite à la dévotion envers votre bienheureux Père. Dans la position que j'occupe comme missionnaire, ayant un terrain épineux à défricher, j'ai besoin de grâces spéciales. Pour les obtenir, je me suis déjà adressé à saint Benoît, et j'ai ressenti en plusieurs occasions sa bienveillante influence. Hier, je lui ai été particulièrement reconnaissant : j'attribue à sa puissante intercession une pluie bienfaisante qui est venue rendre la vie à nos moissons gravement menacées par une longue sécheresse. Je remercie saint Benoît, et je continuerai à invoquer au sein de nos jungles le puissant protecteur des Missions. » (Lettre des Indes, citée par la *Revue bénédictine* de décembre 1887.)

TONG-KING OCCIDENTAL. Juin 1885. — « ...L'année dernière, pendant que je donnais la mission à Lê Thuy, j'avais essayé vainement de ramener à la religion un notable de l'endroit, qui avait eu la faiblesse d'apostasier et s'était marié à une païenne. Cet homme avait bien fait quelques bonnes promesses en l'air, sur la sincérité desquelles je n'osais trop compter ; car des raisons d'intérêt matériel le retenaient dans le parti du diable. Quelques jours après mon retour à Bùt-Dông, je le vis arriver, demandant un catéchiste pour l'instruire, lui, sa femme et ses enfants... Je l'encourageai à persévérer dans sa résolution, et j'envoyai le catéchiste dans sa maison. Les premiers jours tout alla bien, et toute la famille étudiait le catéchisme avec ardeur ; puis, tout à coup, la femme ne voulut plus entendre parler de religion. Quand arrivait l'heure du catéchisme, elle éprouvait une terrible oppression de poitrine, poussait de profonds soupirs et jurait de toutes ses forces que jamais elle ne se ferait chrétienne. Elle parlait même de s'enfuir, en emportant son dernier enfant. Quelques chrétiens de l'endroit, qui se réunissaient dans la maison de nos néophytes pour

réciter la prière en commun, ressentaient, eux aussi, quelque chose d'extraordinaire : allumait-on la lampe, elle s'éteignait aussitôt, sans qu'il y eût le moindre souffle de vent, l'huile et la mèche étant de très bonne qualité ; une main invisible ne cessait de tirailler le chef de la chrétienté par le pan de son habit, toutes les fois qu'il voulait entrer prier dans cette malheureuse maison... J'allai visiter cette famille désolée et fis la bénédiction de la maison, exhortant les braves gens à avoir grande confiance dans la vertu de l'eau bénite et la médaille chasse-diables (*nom que les anciens donnent à la médaille de saint Benoît*), que je laissai dans la maison. Tout rentra dans le calme, comme par enchantement... Aujourd'hui toute cette famille est heureuse de servir le Bon Dieu. » (Relation du P. Girod, miss. apostolique.)

MANGALORE (Indes britanniques). — « Au commencement de ce mois de Marie, nous eûmes parmi les malades un indigène qui se disait musulman. L'une de nous s'enquit de ce qu'il faisait, lorsqu'il était en bonne santé. Il nous présenta des certificats où on l'appelait David. « Dès mon enfance, nous dit-il, j'ai été donné à des musulmans par mon père qui était chrétien. Je ne me souviens pas d'avoir jamais mis le pied dans une église. Je ne veux pas voir le prêtre. Mes enfants sont Turcs et je le suis moi-même. » Le R. P. Kleyner, qui vint le voir dans l'après-midi, ne put en tirer autre chose et se retira profondément affligé de l'opiniâtreté de cet homme. En sortant de l'hôpital, il nous remit une médaille de saint Benoît, nous recommandant de la placer dans l'oreiller de David ; ce que nous fîmes immédiatement.

« Le lendemain matin, à 5 heures, nous eûmes recours à notre remède ordinaire, l'eau de Lourdes, que le musulman avala comme une médecine. Aussitôt après, nous n'hésitâmes pas à lui demander s'il désirait voir le prêtre. « Puisque cela vous plaît, répliqua-t-il, faites-le venir. » La victoire n'était remportée qu'à demi ; car, à notre retour de l'église, comme nous le prévenions que le prêtre arriverait vers 6 heures, ce malheureux recueillit le peu de forces qui lui restaient pour nous dire : « Je ne suis pas chrétien ; je n'ai que faire du prêtre catholique. Je ne sais ce qu'il y a dans mes oreillers ; je ne puis dormir : changez-les-moi. » Nous fûmes terrifiées. « Fais bien attention, lui observa l'une de nous, que si tu meurs dans l'état où tu es, tu iras brûler en enfer. Quant aux oreillers, on ne les changera pas... »

« C'était un dernier assaut que l'ennemi lui

livrait. Nos prières redoublèrent aux pieds de Celle qui écrase la tête du serpent. Lorsqu'il nous revit, il nous dit sur un ton plus doux : Tandis que je prenais quelques minutes de sommeil, j'ai vu en songe un personnage vénérable, portant un grand scapulaire et tenant une Croix à la main. Ce vieillard m'a parlé ainsi : « David, envoie chercher le prêtre qui est venu avant-hier, dis-lui de te baptiser, et fais ensuite tout ce qu'il voudra... » Le lion était devenu un agneau ; les Sacraments firent le reste. Et quand le missionnaire se retirait, un pauvre Hindou, qui se trouvait dans la même salle, demanda et recut le baptême.

« Les deux néophytes vécurent encore quelques jours, nous édifiant par leurs bonnes dispositions. » (Lettre de sœur Anselme, religieuse de Saint-Joseph de Tarbes, citée par le *Messenger des Fidèles*, août 1887.)

CANTON (Chine), 15 novembre 1886. — « ...La chapelle de Saint-Benoît est non seulement commencée, mais à peu près finie. J'avais beaucoup d'inquiétudes, en en posant la première pierre ; tout s'est passé dans le plus grand calme. Il faut vous avouer que j'ai choisi un des centres les plus indisciplinés pour la bâtir, sur un emplacement où tout avait été détruit en 1884. Les notables, précédemment hostiles, ont promis leur protection dès le principe, et, en effet, les travaux se sont poursuivis sans aucun accident. « Vive saint Benoît ! C'est certes bien à lui que nous devons ce changement !... »

Signé : † A. CHAUSSE,
Evêque, Vic. apost. du Kouang-tong.

CHA-TAO (Kouank-tong). 26 juillet 1890. — « ...J'ai reçu les médailles de Saint Benoît. Depuis longtemps déjà je voulais vous raconter les merveilles accomplies par la protection de Saint Benoît sur mes chrétiens du district de Cha-tao. J'ai plus de 1.600 chrétiens à ma charge, la plupart dociles et bons, mais répandus en divers endroits, et presque tous pauvres. Le district comptait 6 chapelles, mais la persécution de 1884 et 1885 en a détruit 4, la maison du missionnaire et celles de beaucoup de chrétiens. En 1886, grâce à Mgr Chausse, une chapelle a été reconstruite en l'honneur de saint Benoît.

« 1^o — Lors de sa construction, nous avons mis des médailles du B. Patriarche dans les quatre murs. Depuis cinq ans qu'elle est bâtie, nous n'avons rien souffert. Les païens ne nous portent pas envie et ne parlent pas contre nous. Saint Benoît protège les siens.

« 2^o — En novembre 1888, une femme païenne

était, depuis 13 ans, presque chaque jour, comme sa famille le confesse elle-même, possédée du diable, ou plutôt de trois diables. Sa mère et son mari dépensèrent beaucoup d'argent en faisant des superstitions pour la guérir; ils l'envoyaient même passer plusieurs jours dans les pagodes, afin que les grandes idoles la délivrassent de ces diables. Rien n'y fit. Ils se dirent alors : « Il faut l'envoyer chez les catholiques. » Le mari me la conduisit donc, en compagnie d'une de ses filles qui portait un enfant, et de deux chrétiennes, afin de prier Dieu qu'il chassa ces diables. Je les fis entrer à la chapelle. A ce moment la femme fut possédée. Je fis alors suspendre à sa poitrine des médailles de saint Benoît, et nous nous mîmes à prier pour cette malheureuse par l'intercession du grand Saint. La possédée, tantôt pleurait, tantôt gémissait sur son mari, et le blâmait de l'avoir amenée dans cette chapelle; puis elle disait être tel démon. — Enfin elle réclama qu'on la laissât partir (*c'était le démon qui parlait par sa bouche*, promettant de descendre en enfer et de ne plus revenir). Aussitôt elle se lève, fait trois prostrations devant l'autel, et se trouve délivrée et en possession d'elle-même. Il y a deux ans que ce fait s'est passé, et le diable n'est plus revenu en elle. J'ai omis quelques détails pour ne pas allonger mon récit. A Pâques de cette année, elle est venue, du consentement de son mari, m'apporter son petit garçon pour le baptême. Elle est catéchumène, ainsi que son mari et ses deux filles.

« 3° — Un chrétien impie ne s'était pas confessé depuis vingt ans. Le 24 juin 1888, je l'ai exhorté et lui ai donné une médaille de saint Benoît, lui recommandant de la suspendre à son cou. Huit mois plus tard, cet impie tombe gravement malade. Aussitôt il m'envoie chercher par son petit-fils, reçoit les derniers sacrements et meurt saintement.

« 4° — Un païen, âgé de 24 ans, était souvent malade depuis quelques années, et ne pouvait exercer son métier de tisseur. Les païens et sa famille disaient que sa maladie était diabolique. Une chrétienne l'exhorta à prier Dieu et à embrasser la religion catholique. Le jour de la Toussaint, le jeune homme se présente à moi avec sa mère; ils demandent à être chrétiens. Je leur ai expliqué les dogmes de notre Foi, et leur ai donné une médaille de saint Benoît, recommandant bien au malade de toujours la porter à son cou et d'invoquer ce grand saint, dont je lui donnerais le nom au baptême. Le jeune homme fut délivré de son infirmité, apprit bien son catéchisme, et fut baptisé, ainsi que son frère. Son père et sa mère sont encore catéchumènes.

« 5° — Tous mes chrétiens ont des médailles de saint Benoît. Dans ces dernières années, cinq d'entre eux sont tombés malades. Ils ont mis la médaille de saint Benoît dans un verre d'eau, ont invoqué ce grand saint, en récitant 5 *Pater*, 3 *Ave*, 3 *Gloria*, ont bu cette eau et se sont trouvés guéris. »

Signé : JEAN YANG, prêtre.

NAGASAKI, 28 Janvier 1888. — « ... Ma dévotion à saint Benoît date de bien loin, et je sens de plus en plus combien nous avons besoin de son secours, pour triompher des embûches du démon, dans ce Japon où il est encore si puissant. A chaque instant, les ouvriers apostoliques se heurtent aux obstacles qu'il suscite sous leurs pas, et quand on se trouve en sa présence, réduit à ses propres forces, on se trouve bien impuissant. — En dehors des païens, au nombre de 6 millions, il y a dans ce Vicariat plus de 50.000 descendants des anciens chrétiens du temps de saint François-Xavier, qui ont conservé des lambeaux de doctrine et un baptême quelconque. Ils nous voient, ils nous connaissent, mais ils se tiennent à l'écart, retenus par l'orgueil et des craintes chimériques que le démon entretient parmi eux. Il semble à première vue qu'il n'y a qu'à leur faire signe pour les voir rentrer dans le bercail, mais ils s'obstinent à rester dehors. Aussi les appelons-nous « *les Séparés* ».

« Saint Benoît ne nous aidera-t-il pas à triompher de cette obstination et de ces préjugés ? Je l'espère. Il a déjà montré plus d'une fois son pouvoir dans cette mission... »

Signé : † J.-A. COUSIN, Evêque de Nagasaki (Japon méridional).

KAMI-GOTO, Japon méridional, 40 Décembre 1887. — « ... C'est dans ces îles du Kami-Goto, où nous avons 3 à 4.000 chrétiens, que je travaille actuellement. Vos médailles (de St Benoît) m'y ont suivi et ont fait des merveilles ici comme au Bungo : elles ont protégé mes néophytes contre les possessions diaboliques, très fréquentes en certains endroits; elles les ont gardés des fièvres et des épidémies, et je n'en finirais pas si je voulais vous raconter en détail toutes les faveurs dont mes chrétiens et moi leur sommes redevables.

« Depuis 2 ans, il y a en permanence dans l'île d'Arifouéou une singulière maladie qui, du premier coup, met les gens à la porte du tombeau, et qui défie tout l'art des médecins. Elle ne cède que devant les oraisons prolongées et les pratiques superstitieuses de certains sorciers ou magiciens, qui passent pour être en communication avec les malins esprits. La rumeur publique ne

doute pas ; elle dit tout haut que c'est une possession du démon, ou plutôt du renard (car, au Japon, le démon et le renard c'est tout un...) Le fait est que la maladie paraît résider dans une boule de la grosseur de pouce, qui voyage à travers le corps du patient. Cette boule, tous mes chrétiens affirment l'avoir vue et touchée... Le magicien est là, accroupi, la suivant du doigt, la poursuivant de ses imprécations, jusqu'à ce qu'il ait pu l'amener à l'extrémité des pieds ou des mains et, de là, la chasser dehors. La boule sortie, le malade se lève, reprend sa vie et ses occupations ordinaires... il ne lui reste plus trace de maladie. Quand on compare ces détails avec ceux que donne le rituel à propos des exorcismes, il n'y a guère moyen de ne pas croire qu'il y a du diabolique là-dedans.

« J'ai vu un de ces malheureux se torturer et se débattre sous les efforts de celui qui s'était emparé de lui. Trois hommes avaient peine à le tenir. Mon arrivée parut redoubler ses tortures et ses convulsions. Le démon me fit dire, par la bouche du malade, et d'une manière peu polie, qu'il n'aimait guère se trouver en présence de personnes de mon espèce, (ce qui à part moi m'a bien flatté), et qu'il allait faire un vilain parti au malade, si l'on ne se hâtait de me faire sortir. Je n'avais aucun droit de me trouver là... Le possédé était un *Séparé* qui avait toujours refusé de se convertir. J'étais venu en curieux, après en avoir fait demander l'autorisation à la famille. J'avais voulu m'assurer des faits vraiment extraordinaires qu'on racontait, et surtout constater l'existence de cette boule que le rituel lui-même donne comme un des signes de la possession. Le malade parut tomber en agonie... J'essayai bien de promettre que le démon quitterait à jamais la maison si toute la famille consentait à se faire chrétienne... Mes paroles ne furent pas même écoutées, et je dus me retirer, devant les instances réitérées des parents, et devant les bras vigoureux qui commençaient déjà à me pousser du côté de la porte.

« La maladie fut très longue... Le magicien attribua l'inefficacité de ses formules à ma visite qui avait tellement irrité le démon qu'il a failli en coûter la vie au possédé. Il a fallu doubler et tripler la dose ordinaire des offrandes de riz et de vin, et surtout bien promettre de ne plus jamais me laisser entrer dans la maison. Enfin, après plus de 2 mois de tortures, pendant lesquels le malade a été plusieurs fois en danger, le démon finit par entendre raison. Il quitta le corps du possédé, mais promit de revenir aussitôt que quelqu'un de la famille parlerait de se faire chrétien... C'est du moins ce que le sorcier déclara solennellement.

« Chose remarquable, et qui, au lieu d'éloi-

gner de la religion devait décider à y rentrer au plus vite, c'est qu'une fois le baptême reçu, on paraît tout à fait exempt de cette maladie. Depuis les deux ans que je suis au Goto, sur plus de 300 malades, qu'il y a eus, à Arifoucou et à Tsoutsoumi, on ne compte que 4 chrétiens, et encore pour ceux-là on peut dire que le démon ne les a jamais quittés, même au jour de leur baptême, car ils n'étaient chrétiens que de nom. Deux d'entre eux, le mari et la femme, ont complètement abandonné la religion. La femme est à l'agonie en ce moment, et a refusé de me recevoir. Le mari guéri, mais devenu aveugle, a pris auprès du démon un diplôme d'exorciste. Il va maintenant de maison en maison, partout où les malades l'appellent, déblatérant tout ce qu'il a entendu d'inepties contre notre sainte Religion, et empêchant les gens de se convertir. Ce n'est qu'à cette condition, dit-il, qu'il a recouvré la santé, avec promesse de recouvrer plus tard la vue, pour prix de ses services... En recevant le baptême, il avait espéré que la Religion qui nous apprend à demander à Dieu notre pain quotidien, et de n'avoir aucun souci du lendemain, non seulement le nourrirait, lui et sa famille, mais encore paierait les dépenses occasionnées par son inconduite. Les résultats n'ont pas été ce qu'il attendait. Voilà pourquoi il a cessé d'être chrétien... Le démon n'avait donc qu'un pas à faire pour passer de son cœur dans son corps.

« Quant aux autres chrétiens, ils ont été épargnés jusqu'ici. Quelqu'un, paraît-il, un magicien, frappé de cette préférence par trop marquée que le démon a pour les *Séparés*, dans un moment d'intimité, lui en demanda confidentiellement la raison. Le diable répondit : « *Les chrétiens portent sur la poitrine des morceaux d'étoffes et des morceaux de cuivre que je n'aime pas du tout.* » (Textuel) — Il s'agit des scapulaires et des médailles. — Il faut dire, qu'à la première apparition de la maladie, j'ai fait mettre dans chaque maison et donné à tous les chrétiens, pour qu'ils les portassent sur eux, des médailles de saint Benoît que l'on m'avait envoyées comme un moyen puissant de déjouer les ruses de Satan, et de rendre vains tous les efforts de ce terrible adversaire. J'avais plusieurs fois expérimenté, en de pareilles circonstances, la puissance et l'efficacité vraiment miraculeuses de cette médaille. C'est donc à coup sûr que je la donnai à Arifoucou, comme une sauvegarde pour les maisons et un préservatif de maladie pour les personnes. Ma confiance n'a pas été trompée. Je croirais avoir manqué à mon devoir si je ne racontais pas ces faveurs, et si je ne m'empressais pas d'apporter, du fond de l'Extrême-Orient, ce nouveau témoignage à la gloire et à la louange de ce grand Saint. Qu'il continue

à nous couvrir de sa protection ! Qu'il fasse plus : qu'il chasse le démon de toutes ces îles où il règne en maître, et qu'il amène au bercail ces milliers de séparés et de païens qui s'égarent loin des sentiers de la vérité et du salut ! Amen ! »

Signé : Th. FRAINEAU, miss. apost.
du Japon méridional.

* *

ZANZIBAR, 15 mars 1887. « ... Un jeune sauvage poitrinaire, venu à Zanzibar, s'était présenté plusieurs fois à la consultation. Le Père le sollicitait vivement d'entrer à l'hôpital, car il le jugeait bien malade ; mais cet homme, n'osant s'y refuser, remettait toujours son entrée à plus tard. Cette semaine, le Père allant le voir, parvint à me l'amener. Bien des soins furent prodigués d'abord à son corps ; la médaille de saint Benoît fut attachée à son lit. Je n'approchais pas du mourant sans invoquer ce bon Saint pour lui. Un jour enfin il se laissa toucher par la grâce, et, suffisamment instruit, il voulut le baptême que je lui conférai à cinq heures du matin, de peur d'être prévenu par la mort. Ce succès, vraiment inattendu, je l'ai attribué à l'intercession de la Sainte Vierge et de saint Benoît. Mes actions de grâces sont vite montées au Ciel, tant mon cœur était heureux. Le malade est encore sur son lit, d'une faiblesse extrême, mais aussi d'une sérénité parfaite... »

* *

CANADA. — « Dans une visite que les RR. PP. Poulet et Savard, Rédemptoristes de Sainte-Anne de Beaupré, firent au lac San-Cook, ils rencontrèrent quelques familles qu'on disait catholiques. Depuis vingt ans qu'elles étaient là, jamais un prêtre n'avait paru dans cette contrée. Dans la maison où les Pères furent reçus, le père seul avait conservé quelque légère pratique de religion. C'était la première fois que la mère, âgée de plus de quarante ans, voyait des prêtres. Aucun des enfants n'était baptisé. Les missionnaires se mirent donc à les instruire pour les préparer au baptême. Mais un petit garçon de huit ans s'opposa, avec un entêtement qui semblait satanique, à ce qu'on voulait de lui. Pendant une heure, un des Pères s'efforça inutilement de lui inspirer de bons sentiments. Le démon ne voulait pas lâcher sa proie. « Je ne veux point du baptême, disait l'enfant, je veux vivre pour faire du mal, et le plus possible. » Il consentit pourtant à accepter une médaille de saint Benoît. On pria pour lui. Quelques heures après, le petit endurci était tout changé ; il déplorait sa méchanceté et demandait lui-même le baptême... » (*Messenger des Fidèles*, janvier 1889.)

* *

Les lecteurs du *Bulletin*, et surtout les missionnaires à l'intention desquels il est spécialement publié, ne trouveront pas inutile qu'on leur indique la manière d'employer la chère médaille, le sens des lettres qui y sont gravées, et qu'on mette sous leurs yeux, comme en un tableau, les côtés les plus saillants de sa merveilleuse efficacité, le tout emprunté à des auteurs d'une incontestable autorité, D. Guéranger et D. Zelly-Jacobuzj. Mais qu'ils sachent bien que de très nombreuses faveurs sont obtenues par la vertu de cette médaille dans tous nos besoins et dans les dangers si nombreux qui menacent notre salut, nos biens, notre santé et notre vie.

« On peut regarder l'action de la médaille de saint Benoît contre les embûches du démon comme le principal objet que la bonté divine s'est proposé en faisant ce don aux fidèles.

« Le plus grand nombre des grâces dont elle a été de nos jours l'instrument est relatif à la conversion subite de certains pécheurs, qui jusqu'alors avaient résisté à toutes les instances. » (D. GUÉRANGER.)

La miséricorde divine a daigné maintes fois approuver l'usage de cette médaille pour obtenir les effets suivants :

« 1^o Délivrer les corps humains des maléfices, des liens et de toute autre opération diabolique ;

« 2^o Interdire aux personnes malintentionnées l'accès du lieu où elle se trouve ;

« 3^o Offrir un remède instantané aux animaux empoisonnés ou ensorcelés ;

« 4^o Restituer aux animaux empêchés par maléfice la fécondité et l'usage du lait, de même que pour la fabrication du beurre et des autres choses nécessaires aux besoins de l'homme ;

« 5^o Procurer le repos et la sécurité aux personnes tourmentées par le démon.

« A ces effets, nos Bénédictins italiens ajoutent les suivants, d'après l'expérience qu'ils en ont acquise :

« 1^o D'être un puissant antidote contre tout poison ;

« 2^o De délivrer de la peste ;

« 3^o D'être un remède efficace pour la maladie de la pierre, les points de côté, le mal caduc, les pertes de sang et autres infirmités ;

« 4^o De procurer une heureuse délivrance aux femmes enceintes ;

« 5^o De préserver du danger de la foudre ;

« 6^o De donner aide et assistance dans les tempêtes ;

« 7^o D'être une arme très puissante contre toute tentation, mais principalement pour conserver la pureté de l'esprit et du cœur.

« Enfin, ils ajoutent d'une voix unanime que cette sainte médaille a reçu de Dieu la puissance de déjouer tous les artifices et toutes les ruses du démon, et de renverser ses machinations, quelque bien tramées qu'elles soient déjà ; qu'elle apporte soulagement et consolation aux affligés, à ceux qu'assiège la tentation, et même aux malheureux qui sont dans les étreintes du désespoir. » (Dom ZELLY-JACOBUSZ.)

Ajoutons que le saint homme de Tours, M. Dupont, grand propagateur de la médaille de saint Benoît, engageait vivement à la répandre : « C'est le moyen, disait-il, de faire la guerre au démon du protestantisme. »

Entendons aussi les missionnaires qui nous disent : « J'ai cru remarquer que cette médaille avait une grande vertu contre la peur et tout ce qui vient de la peur, surtout chez les enfants. » Et encore : « Comme il est reconnu que cette médaille donne une vertu aux remèdes, je l'ai souvent employée en la plongeant dans les remèdes liquides, ou en la faisant toucher à ceux qui ne le sont pas. J'en ai usé pour des fièvres tierces, quartes, continues, quotidiennes, et je n'ai pas souvenance d'avoir vu la fièvre résister au remède, réitéré s'il le faut. » — « Il est notoire, écrit-on encore des Indes, que nul venin ne résiste à l'eau qu'a touchée cette médaille. » Et à propos de la piqure si douloureuse des scorpions : « L'eau qu'elle a touchée guérit instantanément le membre endolori et chasse infailliblement le virus en quelques minutes. Dans les nombreux cas d'application qui se sont présentés depuis que la médaille de saint Benoît est connue dans ces pays, on ne l'a jamais vue une seule fois manquer son effet. Aussi les Indiens l'ont-ils nommée « *la médaille du scorpion* ». Ailleurs on la nomme « *la médaille chasse-diables* », et des missionnaires n'hésitent pas à l'appeler « *une médaille vraiment miraculeuse* ».

« La manière de se servir de cette médaille est de la porter sur soi, suspendue à son cou, ou de toute autre manière. On peut encore la plonger dans un vase d'eau, et faire boire ensuite de cette eau aux malades, en abreuver ou en laver les animaux. On peut la fixer sur les seuils des portes ou sur les murailles, ou quelque autre part que ce soit, voire même l'enterrer, en priant Dieu par les mérites et l'intercession de saint Benoît.

« Nos Pères d'Italie recommandent de ré-

citer, en pareil cas, cinq *Gloria* en l'honneur de la Passion de N.-S. J.-C., trois *Ave* à la très sainte Vierge, et trois *Gloria* en l'honneur de saint Benoît. Ils conseillent de faire également ces prières chaque jour, ou au moins tous les mardis, jour spécialement consacré à la mémoire de saint Benoît dans l'ordre monastique. » (*Origine et effets admirables de la croix ou médaille de saint Benoît*, par D. ZELLY-JACOBUSZ, du Mont-Cassin, abbé de saint Paul.)

Citons encore Dom Guéranger : « Outre l'image de la Croix et celle de saint Benoît, la médaille offre un certain nombre de lettres, dont chacune représente un mot latin. Ces mots réunis forment un sens qui manifeste l'intention de la médaille. Leur but est d'expliquer les rapports du Bienheureux Patriarche des Moines d'Occident avec le signe sacré du salut, et de fournir en même temps aux fidèles un moyen d'employer la vertu de la sainte Croix contre les esprits de malice.

« Ces lettres mystérieuses sont disposées sur le côté de la médaille où figure la Croix. On doit observer d'abord les quatre qui sont placées entre les branches de cette croix : C. S. P. B. Elles signifient : Crux Sancti Patris Benedicti ; en français : La Croix du saint Père Benoît. Ces paroles expliquent déjà le but de la médaille.

« Sur la ligne perpendiculaire de la croix elle-même, on lit : C. S. S. M. L., ce qui veut dire : Crux sacra sit mihi lux (*que la sainte Croix soit ma lumière*). Sur la ligne horizontale on lit : N. D. S. M. D., ce qui signifie : Non Draco sit mihi dux (*que le dragon ne soit pas mon chef*).

« Autour de la médaille se trouve une plus longue inscription, qui présente d'abord le saint nom de Jésus exprimé par le monogramme ordinaire : I H S. La foi et l'expérience nous enseignent assez la toute-puissance de ce nom divin. Viennent ensuite, en commençant à droite, les caractères suivants : V. R. S. N. S. M. V. S. M. Q. L. I. V. B. Ces initiales représentent deux vers : Vade retro Satana ; nunquam suade mihi vana ; sunt mala quæ libas ; ipse venena bibas. (*Retire-toi, Satan ; ne viens pas me conseiller les vanités ; le breuvage que tu verses est le mal ; bois toi-même tes poisons.*)

« Ces paroles sont censées sortir de la bouche de saint Benoît. Le chrétien peut se les approprier toutes les fois qu'il est en butte aux tentations et aux insultes de l'ennemi invisible du salut. Notre Seigneur a Lui-même sanctifié les premiers mots : Vade retro, Satana ! Leur valeur est donc éprouvée, en même temps qu'elle est garantie par l'Évangile lui-même. Les *vanités* que le monde nous

conseille sont les désobéissances à la loi de Dieu, les pompes et les fausses maximes du monde. Le *breuvage* que nous présente l'ange de ténèbres est le *péché* qui donne la mort à l'âme. Au lieu de l'accepter, nous devons le lui laisser, comme le partage qu'il s'est choisi lui-même.

« Il n'est pas besoin d'expliquer longuement la force de cette conjuration qui oppose aux artifices et aux violences de Satan tout ce qu'il craint le plus : la Croix, le saint nom de Jésus, les propres paroles du Sauveur dans la tentation, et enfin le souvenir des victoires que saint Benoît a remportées sur le Dragon infernal. Il suffit de prononcer ces paroles avec foi pour se sentir immédiatement fortifié, et pour défier toutes les embûches de l'enfer. Quand nous ne connaîtrions pas les faits qui démontrent à quel point Satan redoute cette médaille, la seule appréciation de ce qu'elle représente et de ce qu'elle exprime suffirait pour nous la faire considérer comme une des armes les plus puissantes que la bonté de Dieu ait mises entre nos mains contre la malice du démon. » (Essai sur l'origine de la Médaille ou Croix de saint Benoît, par Dom Guéranger, abbé de Solesmes.)

NOTRE-DAME DE MPALA (Afrique équatoriale). Août 1889. — « Vos médailles seront reçues avec bonheur. La dévotion à saint Benoît n'est pas à introduire parmi nos néophytes ; elle existe déjà depuis longtemps, et si, d'où vous êtes, vous pouviez apercevoir nos chrétiens et nos demeures, vous verriez que beaucoup portent sur leur poitrine une médaille à l'effigie de ce grand Saint et puissant Protecteur. Vous verriez de plus que chaque porte de nos habitations est décorée d'une médaille du même saint, placée à côté de celle de saint Michel. — Je puis même vous citer plus d'un fait où la protection de saint Benoît est évidente pour nous. Une épidémie de petite vérole régnait dans la mission de Kibanga où j'étais alors. Le R. P. pro-vicaire reçut à ce moment d'une bienfaitrice de Nevers une boîte de médailles de saint Benoît ; il les distribua aux enfants de l'orphelinat, où l'épidémie sévissait dans toute sa force et faisait beaucoup de victimes ; à partir de ce moment, la maladie alla en diminuant sensiblement. — Des marins, en voyage sur le lac, où les tempêtes sont fréquentes et souvent furieuses, ont dit avoir échappé à un naufrage certain, parce qu'ils portaient tous la chère médaille. — Un fait plus récent, toujours à Kibanga, prouve combien saint Benoît s'intéresse à ceux qui ont confiance en lui. Nous avons introduit les bœufs dans le pays et notre troupeau comptait déjà vingt-cinq têtes, lorsqu'une maladie épidémique vint nous enlever

les sept plus belles vaches. Une médaille fut placée sur la porte du *roma*, et la maladie cessa ses ravages.

« L'un de nos villages chrétiens sera dédié à saint Benoît ; mais nous ne pourrions de sitôt y bâtir une chapelle. La volonté ne manque pas, je vous l'assure, mais les ressources manquent pour la construire. Et cependant quelques centaines de francs suffiraient pour cela, et pour faire venir de France une statue du Saint, que nous voudrions faire aimer et honorer dans un pays où le diable est si puissant. Je vous communique ces idées... Si saint Benoît y met la main, nous réussirons... » (Signé : M. Guillemé, missionnaire d'Afrique, supérieur de la mission du Marungu.)

Lou-mei-y (Yun-nan, Chine), 17 juin 1891. — « Un nouveau district à consolider, un autre à ouvrir, une église, une résidence, une école à bâtir, ne sont pas travaux de quelques jours, surtout quand on est seul. Pour tout dire, en un mot, j'habite actuellement ma maison. De plus, à 30 lis plus au sud, j'ai bâti une autre église, dans une tribu différente, les *Ashi*, qui viennent en grand nombre se grouper sous la Croix.

« Cependant le diable ne m'a pas laissé tranquille ; j'ai eu sept chrétiens mis en prison, à propos de sapèques qu'ils ne devaient pas donner pour l'érection d'une pagode. J'ai fortement intéressé saint Benoît, je lui ai fait un vœu ; mais, il faut l'avouer, toutes mes démarches ont été inutiles. Homme de peu de foi, je craignais des désertions ; au contraire, mes chrétiens sont plus solides, ce qui vaut mieux.

« C'est pendant cette persécution que je bâtissais. A peine était-elle terminée, que des bruits de révolte obligèrent le mandarin à se mettre sur un pied de guerre, et les mauvaises langues de dire que c'est contre les chrétiens, et mes chrétiens de s'enfuir dans les montagnes !

« Les affidés à la religion du *nénaphar pur* (tsin lien Kiao) se montraient les plus acharnés à semer les mauvais bruits. Ils avaient été la cause que cinq sur sept de mes chrétiens avaient été emprisonnés ; ils possédaient trois belles pagodes, sans compter beaucoup d'autres où ils avaient introduit leur culte. Voilà que tout à coup, sur un ordre supérieur, le mandarin envoie des troupes à la piste des principaux chefs de cette religion, et cela, non seulement chez moi, mais dans bien d'autres endroits du Yun-nam ; treize ont la tête tranchée à la capitale ; toutes leurs pagodes sont rasées jusqu'aux fondations, et celles qui avaient accepté ce culte vidées et fermées. Il paraît que les chefs de cette religion tramaient

un complot qui avait eu déjà un commencement d'exécution à Fou-min-hiën, où l'on avait tué deux mandarins.

« Tout particulièrement à cinq cents pas de ma résidence, existe une pagode où les païens de mon village se faisaient un malin plaisir de venir prier plus que de coutume ; leur ferveur se mesurait à leur rancune. Quand je commençais mes travaux, ils prophétisaient que je ne bâtirais pas. Ma maison bâtie, le feu se met dans huit maisons païennes ; il paraît que c'était le poussas qui n'était pas content de se voir dominé. Et voilà que ce pauvre dieu est maintenant sous les scellés ! Défense d'ouvrir, défense de prier ! Qui enfreint l'ordre se verra dépouillé de tous ses biens ! »

« En somme, saint Benoît a fait les choses en grand, et s'il n'a pas voulu que ma petite gloriole puisse se vanter d'avoir vaincu le mandarin, qui n'est pas le plus coupable, il a joliment rossé le démon, et par ses propres adeptes, s'il vous plaît ! »

(Signé : P. VIAL, Missionnaire apostolique.)

N. B. — On demande instamment une petite aumône aux personnes dévouées aux Missions, à celles qui veulent remercier saint Benoît des grâces reçues par son intercession, comme à celles qui implorent son secours et espèrent de lui quelque faveur. Ces aumônes seront reçues avec reconnaissance au monastère de la Trappe d'Acey, par Gendrey (Jura), et employées à envoyer des médailles de saint Benoît dans les Missions.

On demande un *Gloria Patri* pour remercier Dieu des prodiges opérés par saint Benoît et par sa médaille, et le prier de les multiplier pour sa gloire et pour le salut des âmes.

Prière instante, pour l'honneur de saint Benoît, de nous faire connaître toutes les faveurs obtenues par sa puissante intervention et par sa médaille.

X. GUICHARD,
Curé à Dôle-du-Jura.

DÉCLARATION NÉCESSAIRE

Sur la couverture du 23^e et avant-dernier fascicule du *Diable au XIX^e Siècle*, M. le docteur Bataille a jugé utile d'insérer une déclaration, et nous devons, à notre tour, la reproduire ici. En effet, jusqu'à ce numéro-ci inclusivement, la *Revue Mensuelle* a été ANNEXÉE à la publication en livraisons et a eu, par conséquent, à subir les retards de cette dernière.

Voici la déclaration de notre ami :

La publication du *Diable au XIX^e Siècle* touche à sa fin. Il ne reste plus maintenant qu'un fascicule à publier.

L'auteur ne veut pas attendre d'en être à sa der-

nière page pour remercier les lecteurs qui non seulement lui ont été fidèles, mais qui encore, par mille lettres particulières, lui ont tant prodigué leurs témoignages de sympathie.

En outre des remerciements, il leur doit aussi des excuses au sujet des retards que la publication a subis, surtout dans la seconde année. Quand cette publication fut entreprise, il comptait, d'après les notes de son enquête personnelle, n'avoir à fournir qu'un manuscrit de 100 à 120 livraisons, et ne s'attendait nullement à la polémique à la fois astucieuse et violente que l'on sait. Sa bonne foi ayant été mise en doute, avec acharnement, par un écrivain se disant catholique, il lui a fallu recourir à de nouvelles sources, consulter diverses personnes, compiler de nombreux ouvrages, pour établir qu'en réalité il ne divulguait pas des faits impossibles ; c'est ainsi que sur son enquête particulière s'est greffée une enquête plus générale, faite dans des conditions de travail nouvelles pour lui, et à laquelle il ne s'était pas préparé. De là, une succession de retards, qui, récemment, se sont encore augmentés par le fait d'une indisposition, aujourd'hui terminée.

L'auteur tient à faire cette déclaration, pour dégager ses éditeurs, qui ne pouvaient rien contre une situation aussi imprévue, et que bon nombre de lecteurs, justement impatients, accusaient à tort de négligence.

Il doit donc être bien entendu que MM. Delhomme et Briguet ne sont absolument pour rien dans les retards que les fascicules de la seconde année ont subis. Ce 23^e fascicule n'a pu être terminé par l'auteur que dans la seconde quinzaine de janvier 1895 ; on lui a laissé néanmoins sa date réglementaire.

L'auteur prie ses lecteurs de ne pas lui en vouloir non plus. Il a fait tout ce qu'il était humainement possible de faire. Au moins désire-t-il que ses lecteurs, dont la patience a été mise à l'épreuve par ces malheureux retards, n'en accusent que lui.

D^r Bataille.

Maintenant, la publication personnelle du docteur étant terminée, la *Revue mensuelle* se trouve dégagée du lien matériel qui enchaînait chacun de ses numéros à un fascicule.

Nous allons donc regagner le plus promptement possible ce total de retards accumulés, qui ne s'élève pas à moins de trois mois. Nous aimons à espérer que nos abonnés nous feront crédit d'encore un peu de patience, une revue n'étant pas rigoureusement tenue à la stricte actualité.

D'ailleurs, c'est à présent l'enquête générale qui est ouverte à toutes les bonnes volontés. Dans l'intérêt de la cause catholique, que chacun nous aide, en donnant avec nous son coup de pic démolisseur pour jeter à bas le temple du grand architecte.

« Votre revue rend un immense service », nous écrit-on de toutes parts. Cependant, nous ne sommes que de modestes lutteurs. A nos amis il appartient de nous armer mieux que jamais; nous ne saurions trop dévoiler les œuvres ténébreuses de Satan.

LE LIVRE DE M. DE LA RIVE

Sur l'ouvrage de notre ami et cher collaborateur : *la Femme et l'Enfant dans la franc-maçonnerie universelle*, le journal *l'Univers*, dans son numéro du 7 décembre 1894, a publié l'article suivant :

Dans un ouvrage connu de nos lecteurs, Mgr Meurin appelle la franc-maçonnerie : la *Synagogue de Satan*. En vertu de cette définition, qui n'est que trop exacte, la secte maçonnique est, et doit être, non seulement une officine de révolte contre l'autorité et contre l'Eglise catholique, mais encore en général et partout une *école d'impiété et d'immoralité*. Mais si les loges montraient à découvert ce qu'elles sont en réalité et ce qu'elles veulent, tout le monde les fuirait. Il leur faut donc — Léon XIII nous en avertit — cacher plus ou moins, suivant l'opportunité des temps et des lieux, leur but et leurs tendances. Depuis les excommunications bien méritées et retentissantes lancées contre elles par les papes, la secte n'ose plus guère nier nulle part son antagonisme foncier contre l'Eglise catholique; en France, elle ne craint même plus de proclamer tout haut son impiété radicale : « Nous sommes tous des républicains et des libres-penseurs », disait naguère un dignitaire du Grand Orient.

Toutefois, la franc-maçonnerie tient encore à se faire passer, aux yeux du public, pour une école de haute vertu et de haute moralité laïques. Cette dernière auréole, elle veut à toute force la conserver.

Or, si on venait à divulguer dans le monde profane qu'il existe des sœurs maçonnées, qu'il y a des ateliers androgynes, que les F. m. se réunissent à jours fixes avec les sœurs maçonnées dans le plus profond secret des loges où ils restent soigneusement cachés à tous les regards indiscrets, le bon sens populaire jugerait, et avec raison, que ces réunions n'ont pas lieu de la part de leurs auteurs par pur amour pour le progrès de la moralité humaine. On dirait tout au contraire : « La vertueuse franc-maçonnerie ne doit être sans doute qu'une simple école de lubricité. »

Les francs-maçons ont donc toujours caché, avec un plus grand soin encore que leurs autres mystères, l'initiation et l'existence des

sœurs maçonnées. Aussi, ces dernières années, quand parut le livre : *Y a-t-il des femmes dans la franc-maçonnerie?* ce fut parmi les FF. une véritable tempête de fureurs et de dénégations.

Aujourd'hui l'ouvrage documenté de M. De la Rive vient à l'encontre de ces dénégations mensongères et intéressées porter un coup droit à la secte et rendre en même temps un service éminent à la cause catholique (1).

Désormais, pour tout homme sincère, fût-il même un franc-maçon encore naïf et imparfaitement initié, la cause est jugée sans appel; impossible de nier la réalité des faits après les preuves si nombreuses et si authentiques apportées par l'auteur, preuves puisées dans les documents officiels eux-mêmes de la secte.

Il a fallu à M. De la Rive un véritable travail de bénédictin pour compiler, collationner, exploiter tant de livres, de revues, de pièces maçonniques, embrassant près de deux siècles. Mais, comme récompense, il peut se rendre le témoignage d'avoir pleinement atteint son but.

Nous ne pouvons donner ici, même en abrégé, l'analyse des matières renfermées dans ce volume compact de plus de 750 pages. Disons seulement que l'auteur suit l'ordre chronologique en indiquant au fur et à mesure tout ce qui se rapporte à l'action de la secte sur la femme et l'enfant. On y voit la *Maçonnerie d'Adoption* ou *Maçonnerie des Dames*, fondée dès 1730 et reconstituée dans toute l'Europe à l'époque du Consulat; on y lit dans des pièces officielles les noms d'un très grand nombre de sœurs, depuis la comtesse de Brienne et la princesse de Lamballe (1778) jusqu'aux célèbres sœurs Diana Vaughan et Sophie Walder qui ont joué un si grand rôle pour ou contre l'élection récente (20 septembre 1893) du juif Lemmi au souverain pontificat de la franc-maçonnerie universelle.

On conclura du livre de M. De la Rive que les francs-maçons n'ont jamais cessé de réaliser le programme cynique du juif F. Weishaupt et de Piccolo-Tigre : « Comme on ne peut pas supprimer la femme, il faut la corrompre ».

Puissent ces révélations irréfutables faire connaître de plus en plus à tous les honnêtes gens l'influence abominable de la maçonnerie.

E. ART, S. J

(1) M. De la Rive a déjà reçu, pour son important ouvrage, des lettres de félicitations du cardinal Rampolla, de l'archevêque d'Aix, des évêques de Grenoble, de Liège, etc. (Note de *l'Univers*.)

TRENTE-CINQ ANNÉES

DU

GRAND ORIENT DE FRANCE

(1860-1894)

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

Il ne s'agit pas ici de démasquer des palladistes ; les ateliers appartenant à la juridiction du Grand Orient de France n'en contiennent, du reste, que relativement très peu.

Nous voulons seulement passer en revue toutes les loges et arrière-loges du Rite Français, c'est-à-dire les loges symboliques d'Apprentis, Compagnons et Maîtres, les chapitres de Rose-Croix et les aréopages de Chevaliers Kadosch, qui, depuis 1860 jusqu'à 1894 inclusivement, ont fonctionné sous l'obédience du Grand Orient de France, et ici sans nous préoccuper de savoir si tel ou tel atelier possède ou non une annexe androgyne.

Ce que nous allons faire connaître au public, c'est l'extrait fidèle des annuaires officiels du Grand Orient même. Nous n'ajouterons rien aux mentions de ce document annuel ; nous n'en retrancherons rien non plus. Nous faisons ce que tout franc-maçon possédant sa collection des annuaires pourrait faire ; mais nous le faisons pour le public.

Ces annuaires ne sont pas dans le commerce « profane » ; depuis cinq ans, on ne les vend même plus dans les librairies maçonniques. Le Grand Orient de France, tenant à cacher les noms de ses adeptes, a interdit cette vente : pour avoir moyennant finances ces annuaires, il ne suffit pas d'être maçon, il faut encore se les faire délivrer par le trésorier de la loge à laquelle on appartient ; ledit trésorier constate que le demandeur est membre actif, fréquentant assidûment les tenues et payant régulièrement ses cotisations ; après quoi, contre versement du prix marqué, il lui délivre un exemplaire, *un seul*, pour lui personnellement, et le frère acheteur de l'annuaire en donne reçu et s'engage à ne le communiquer à personne ; le document officiel est pour son usage particulier et exclusif.

Malgré toutes ces précautions, nous sommes parvenus à nous procurer la collection complète des annuaires du Grand Orient de France ; et nous avons constaté que l'étude en est des plus curieuses, en faisant commencer l'examen aux dix dernières années de l'Empire. On voit là bien des hommes qui se sont mêlés à la politique et qui, à partir de 1870, ont conduit la France à la situation actuelle si troublée, si dissolvante. Ces Vénérables de loges, ces Très-Sages de chapitres, ces Grands-Maîtres d'aréopages, ont tous leur part de responsabilité dans l'œuvre mauvaise, irréligieuse, néfaste, qui a été accomplie par les Chambres ; c'est, en effet, dans les ateliers maçonniques que toutes les lois impies, toutes les mesures de persécution contre l'Eglise ont été élaborées, avant d'être portées au Parlement par les députés et sénateurs inféodés à la secte.

Pourquoi ces chefs d'ateliers bénéficieraient-ils de l'incognito, dont le Grand Orient voudrait les couvrir ? ... Il ne doit pas exister de sociétés secrètes ; le peuple lui-même n'en veut plus.

Qu'on ne vienne pas nous dire que nous accomplissons ici une œuvre de haine. Non, ce ne sont pas les hommes que nous haïssons ; ce sont les mauvais principes, c'est l'impiété elle-même. Les hommes, même les plus égarés, nous les aimons, nous les plaignons, et nous prions pour eux, tout en combattant leurs doctrines, tout en nous efforçant de détruire le temple maudit de leur grand architecte.

Nous en connaissons, parmi ces aveugles, qui sont parfaitement honorables et estimables, en tant qu'hommes privés ; nous le déclarons loyalement, et ainsi nous n'entendons faire injure à personne en publiant des noms de francs-maçons.

Mais nous disons aussi que, lorsqu'on prend une part quelconque, directe ou indirecte, à la politique d'un pays, on ne doit pas se cacher ; or, en France, les loges sont les foyers de la politique dite républicaine qui a prédominé jusqu'à ce jour. Par cette publication que nous entreprenons, nous éclairons donc certains dessous de la politique : c'est ainsi qu'on verra tels et tels simples particuliers grandir en situation politique en même temps qu'ils montent en grade maçonnique, de vulgaires boutiquiers devenir tout à coup fonctionnaires du gouvernement, comme si leurs états de services vis-à-vis du pays consistaient dans leur zèle maçonnique.

Cette divulgation des chefs d'ateliers maçonniques pendant trente-cinq ans est donc, nous ne saurions trop y insister, une œuvre de défense religieuse et sociale, *uniquement et exclusivement sur le terrain politique* ; nous ne nous préoccupons ici ni de la question des sœurs maçonnées, ni de celle du palladisme ; ce sont purement et simplement des politiciens plus ou moins ignorés que nous présentons au public.

Nous copions fidèlement les annuaires officiels du Grand Orient de France ; nous n'accompagnerons les noms d'aucune notice particulière ; à nos lecteurs de reconnaître au passage ces chefs d'ateliers maçonniques, et de trouver dans ces divulgations la clef de telles et telles énigmes de la politique locale dans leur département.

PREMIÈRE PARTIE

LES LOGES

ET LEURS VÉNÉRABLES

AIN

Bourg-en-Bresse

L'AMITIÉ FRATERNELLE

Loge fondée le 21 janvier 1828 ; tombée en sommeil, puis réveillée en 1867.

VÉNÉRABLES : — (1868) Tiersot, docteur-médecin ; Rose-Croix. — (1869 et 1870) le même. — (1871) le même, député à l'Assemblée nationale (pour la correspondance : Perrin, comptable, place Joubert). — (1872) Perrin, teneur de livres, 5,

place Joubert ; Maître. — (1873) le même. — (1874) Vavre, Louis, propriétaire, ancien entrepreneur de travaux publics, 5, rue des Potiers ; Maître. — (1875) aucun nom dans l'Annuaire. — (1876-1880) le même. — (1881) Sottil, Louis, marchand de papiers peints, 33, rue du Gouvernement ; Maître. — (1882) Bordesol, aîné, négociant, 4 et 6, rue Mercière ; Maître. — (1883 et 1884) le même. — (1885) Giraud, Jean-Léon-René, avoué, rue Notre-Dame ; Maître. — (1886-1893) le même. — (1894) le même ; Rose-Croix.

Temple : — 5, rue des Potiers (1874-1880) — 3, rue des Tanneries (1881-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e samedis du mois (1).

Ambérieu

LA FRATERNITÉ BUGEYSIENNE

Loge fondée le 20 juin 1879 à Saint-Sorlin ; transférée à Ambérieu en 1893.

VÉNÉRABLES : — (1893) Ellia, Marius, entrepreneur de travaux publics, à Sault-Brenaz ; Maître. — (1894) le même.

Temple : — Il n'est pas indiqué dans l'Annuaire.

Tenues actuelles : — Le 3^e dimanche du mois.

Belley

LES TROIS SOUHAITS

Loge fondée le 2 décembre 1774 ; reconstituée le 3 décembre 1881.

VÉNÉRABLES : — (1882) Martin, Michel-Alfred, banquier, 13, Grande-Rue ; Maître. — (1883-1886) le même. — (1887) Fournier, Gustave-Alexis, huissier, Grande-Rue ; Maître. — (1888) le même. — (1889) Paquier, Joseph-Anthelme, propriétaire, 85, rue de Cordon ; Maître. — (1890) aucun nom dans l'annuaire. — (1891) Premillieux, Joseph, cafetier ; Maître. — (1892) le même ; et pour la correspondance : Fournier, ex-huissier, à Belley. — (1893) Tombée en sommeil.

Temple : — 55, Grande-Rue, Ancienne Eglise (1882-1886) — même adresse et rue du Mail, 54 (1887-1893).

Saint-Sorlin

LA FRATERNITÉ BUGEYSIENNE

Loge fondée le 20 juin 1879 ; transférée à Ambérieu en 1893.

VÉNÉRABLES : — (1880) Delorme, Philibert, bourrelier, maire de Saint-Sorlin, par Lagnieu, Ain ; Maître. — (1881 à 1883) le même. — (1884) le même ; Chevalier Kadosch. — (1885-1890) le

(1) Nous ne donnons l'indication des jours de réunion ou tenues que pour les loges existant encore actuellement. Quant aux loges tombées en sommeil, cette indication ne nous semble plus avoir aucun intérêt.

même. — (1891) Ellia, Marius, entrepreneur, à Sault-Brenaz, Ain ; Maître. — (1892) le même. — (1893) (Voir Ambérieu).

Temple : — Avenue de la Gare (1884-1892).

Statistique des 35 années :

Le département de l'Ain a compté, en tout, trois loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; deux fonctionnent actuellement.

AISNE

Laon

LES FRÈRES DU MONT-LAONNOIS

Loge fondée le 20 décembre 1867.

VÉNÉRABLES : — (1868) Bonnot, maître tanneur ; Maître. — (1869-1873) le même. — (1874) le même, conseiller municipal. — (1875-1877) le même. — (1878) Lecertisseur, propriétaire, adjoint au maire de La Fère, à La Fère ; Maître ; et pour la correspondance : Bonnot, propriétaire à Laon. — (1879) Bonnot, Charles-Emile-Eugène, propriétaire-rentier ; Maître. — (1880) le même. — (1881) Crépy, Emile, négociant ; Maître. — (1882 et 1883) le même. — (1884) Bonnot, Charles, comme ci-dessus. — (1885-1888) le même. — (1889) le même, maire. — (1890-1892) le même. — (1893) Gras, Auguste-Adrien, propriétaire, à Vaux-sous-Laon, Aisne ; Maître. — (1894) le même, faubourg de Vaux-sous-Laon ; et pour la correspondance : Gras-Brancourt, à Vaux-sous-Laon.

Temple : — 7, rempart Saint-Just (1874-1893).

Tenues actuelles : — Le 2^e mercredi et le 4^e dimanche du mois.

Château-Thierry

JEAN LAFONTAINE

Loge fondée le 23 janvier 1832.

VÉNÉRABLES : — (1862) Verette, principal du Collège ; Maître. — (1863 et 1864) le même ; Rose-Croix. — (1865) Lefèvre, pharmacien ; Maître. — (1866) le même. — (1867) Valentin, propriétaire ; membre du Conseil d'arrondissement ; Rose-Croix. — (1868) Cauley, négociant ; Chevalier Kadosch. — (1869) le même. — (1870-1876) aucun nom dans les annuaires. — (1877) Verette, principal honoraire. — (1878) le même. — (1879) le même, rue du Collège. — (1880) le même. — (1881) Fleury, architecte, avenue de la République ; Maître. — (1882) le même. — (1883) Tombée en sommeil.

Temple : — 7, rue Jean-Lafontaine (1879-1883).

Saint-Quentin

JUSTICE ET VÉRITÉ

Loge fondée le 20 juin 1879.

VÉNÉRABLES : — (1880) Thierry, Jean-Auguste, négociant en grains, 59, rue d'Orléans ; Maître. — (1881) Lecertisseur, Joseph-Magloire, propriétaire, adjoint au maire, à la Fère, Aisne ; Rose-Croix. — (1882-1894) le même.

Temple : — 21, boulevard du Huit-Octobre (1880-1894).

Tenues actuelles : — Le 3^e jeudi du mois.

Soissons

PATRIE ET HUMANITÉ

Loge fondée en 1884.

VÉNÉRABLES : — (1884) Fournier, Octave-Auguste, docteur en médecine ; Maître. — (1885) le même. — (1886) le même, adjoint au maire ; Rose-Croix. — (1887) Mouton, Louis-Isidore, négociant en vins ; Maître. — (1888) le même. — (1889) Doumer, Paul, député de l'Aisne, 50, rue Mozart, à Paris-Passy ; Maître ; et pour la correspondance : Mouton, marchand de vins, à Soissons. — (1890) le même, ancien député, chef du cabinet de la Présidence de la Chambre, au Palais-Bourbon, à Paris ; même adresse pour la correspondance. — (1891) Waendendries, Paul, propriétaire ; Maître ; même adresse pour la correspondance. — (1892) Aucun nom dans l'annuaire, et même adresse pour la correspondance. — (1893) Debout, Joseph-Alphonse, entrepreneur de carrières, 3, rue du Port ; Maître ; et même adresse pour la correspondance. — (1894) le même ; et pour la correspondance : Mouton, marchand de vins.

Temple : — Saint-Paul-les-Soissons, route de Crouy (1884-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e jeudis du mois.

Statistique des 35 années :

Le département de l'Aisne a compté, en tout, quatre loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; trois fonctionnent actuellement.

ALLIER

Moulins

L'EQUERRE

Loge fondée le 19 décembre 1866.

VÉNÉRABLES : — (1887) Ronchetti, Pierre, entrepreneur de travaux publics, boulevard du Champ-bonnet ; Rose-Croix. — (1888) le même, 7, rue du Vert-Galant. — (1889) Billaud, Louis, négociant ;

Maître. — (1890-1892) le même. — (1893) Péronneau, Henri-Georges, avocat; Maître. — (1894) le même.

Temple : — 17, rue Gaston (1887-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e vendredis du mois.

Montluçon

UNION ET SOLIDARITÉ

Loge fondée le 1^{er} juillet 1890.

VÉNÉRABLES : — (1891) Deslinières, Lucien, publiciste, directeur de *la Démocratie du Centre*; Maître. — (1892) Constans, Paul, négociant; Maître. — (1893 et 1894) le même, place Notre-Dame.

Temple : — Rue de Versailles, maison Guillot (1891-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e samedis du mois.

Vichy

LA COSMOPOLITE DE VICHY

Loge fondée le 22 juin 1869.

VÉNÉRABLES : — (1869) Wallon, imprimeur-libraire; Maître. — (1870) le même, route de Cusset. — (1871-1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'annuaire. — (1875-1880) le même. — (1881) Dubois, marchand tailleur, à Cusset (Allier); Maître; et pour la correspondance : Pélissier, 3, avenue de la Gare. — (1882) Pélissier, Joanny, négociant, 3, avenue de la Gare; Maître. — (1883) Millet-Lacombe, François-Georges, docteur en médecine, 18, rue de Nîmes; Rose-Croix. — (1884-1890) le même. — (1891) Poncet, Pierre, agent d'affaires, 10, rue Bournol; Maître. — (1892-1894) le même.

Temple : — Rue du Gros-Chêne (1876-1881). — Ancienne chapelle des Célestins (1882-1883). — Ancienne chapelle des Camaldules; route Thermale (1884). — Ancienne chapelle des Célestins, boulevard Victoria (1885-1893). — 55, boulevard Victoria (1894).

Tenues actuelles : Les 1^{er} et 3^e samedis du mois.

Statistique des 35 années :

Le département de l'Allier a compté, en tout, trois loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; toutes les trois fonctionnent actuellement.

BASSES-ALPES

Digne

LES FRÈRES RÉUNIS

Loge fondée le 20 novembre 1867.

VÉNÉRABLES : — (1868) Cocourel, maître tailleur au 56^e de ligne; Maître. — (1869) le même. — (1870) aucun nom dans l'annuaire; mais pour la correspondance : Cotte, Paul, avocat. — (1871) Menc, maire à Chênerilles, par les Mées (Basses-Alpes); Maître. — (1872) aucun nom dans l'an-

nuaire; mais pour la correspondance : Blanc, maître cordonnier au 20^e de ligne. — (1873) Revault d'Allonnes, sous-intendant militaire; Rose-Croix. — (1874) Chaix, Prosper, banquier, 3, rue Saint-Charles; Maître. — (1875) le même, banquier et négociant. — (1876) aucun nom dans l'annuaire; mais pour la correspondance : Guiraudy, secrétaire de la mairie. — (1877) Tombée en sommeil.

Temple : — Quartier des Fontainiers, maison Autrie (1871-1877).

Sisteron

LE RÉVEIL DU PARFAIT SILENCE

Loge fondée le 26 mars 1870.

VÉNÉRABLES : — (1870) Canton, Jacques, maréchal-ferrant; Maître. — (1871-1878) le même. — (1879) Turin, Amédée, marchand de nouveautés; Maître. — (1880-1881) le même. — (1882) Canton, Jacques, comme ci-dessus. — (1883-1887) le même. — (1888) Nicolas, Henri, camionneur; Maître: pour la correspondance : Canton, maréchal-ferrant. — (1889) le même; et même adresse pour la correspondance. — (1890-1893) le même, 1, rue Saunerie, à Sisteron. — (1894) aucun nom dans l'annuaire.

Temple : — Rue de l'Evêché (1870-1893).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} samedi du mois.

Statistique des 35 années :

Le département des Basses-Alpes a compté, en tout, deux loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; une seule fonctionnait encore en 1894, mais paraît près de tomber en sommeil.

HAUTES-ALPES

Gap

LES AMIS DES HAUTES-ALPES

Loge fondée le 1^{er} mars 1883.

VÉNÉRABLES : — (1884) Arnoux, Joseph, rentier, avenue de Bonne; Maître. — (1885) Blanc, Michel, militaire en retraite, commis de perception, 8, rue de la Retrache; Maître. — (1886-1888) le même. — (1889) Euzière, Frédéric, avocat, maire, conseiller général; Maître. — (1890) Blanc, Michel, comme ci-dessus. — (1891) Vollaie, Hippolyte, chef de division à la préfecture; Maître. — (1892) le même. — (1893) Blanc, Jean-Michel-Antoine, comme ci-dessus. — (1894) le même.

Temple : — 5, rue Neuve (1884-1888). — Rue de la Blache, maison Chabrand (1889-1893). — Rue de l'Abattoir (1894).

Tenues : — 1^{er} et 3^e samedis, du 1^{er} avril à fin octobre, et 1^{er} samedi et 3^e dimanche, du 1^{er} novembre à fin mars.

Statistique des 35 années :

Le département des Hautes-Alpes n'a compté et ne compte actuellement que cette loge, appartenant à l'obédience du Grand Orient de France.

ALPES-MARITIMES

Nice

LA FRANCE DÉMOCRATIQUE

Loge fondée le 22 janvier 1887.

VÉNÉRABLES : — (1887) Fricero fils, Paul-Jacques, marchand-tailleur, 60, rue Geoffredo ; Maître. — (1888) le même, 3, place Masséna ; Chevalier Kadosch. — (1889 et 1890) le même. — (1891) Gaffié, Gustave, fabricant de gants, 5, rue Paradis ; Chevalier Kadosch. — (1892) le même ; Prince du Royal-Secret. — (1893) le même ; Trente-Troisième. — (1894) le même.

Temple : — 12, rue Chauvain (1887-1889). — 4, rue Adélaïde, et 2, rue de Russie, galeries vitrées (1890-1894).

Tenues actuelles : — Tous les jeudis.

LA PHILOSOPHIE COSMOPOLITE

Loge fondée le 3 août 1863.

VÉNÉRABLES : — (1864) Fontaine, propriétaire, villa Fontaine, rue Chauvin ; Chevalier Kadosch. — (1865-1870) le même. — (1871) Brousse, capitaine au long cours, propriétaire, villa Saint-Georges, au Raij, Nice ; Rose-Croix. — (1872) le même. — (1873) Fontaine, comme ci-dessus, 35, boulevard Dubouchage. — (1874) le même ; Trente-Troisième. — (1875) Delacroix, ingénieur des Ponts et Chaussées ; Maître. — (1876 et 1877) le même. — (1878) le même, Edmond, ingénieur des Ponts et Chaussées en retraite. — (1879) le même, 17, rue du Paillon. — (1880) Chauvain fils, propriétaire du Grand-Hôtel Chauvain ; Maître. — (1881) le même. — (1882) le même, rue Alberti, villa Flore ; Rose-Croix. — (1883) Bilbaut, Louis, entrepreneur de travaux publics ; Maître. — (1884-1887) le même, 4, rue Assalit. — (1888-1890) le même, 29, rue Assalit. — (1891) Jaume, Eugène, négociant, 46, avenue de la Gare ; Maître. — (1892-1894) le même.

Temple : — 9, rue Chauvin (1864-1874). — Rue Beaulieu, maison Vial (1875-1882). — 10, rue Bis-carra, maison Vial (1883-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e mercredis du mois.

Antibes

L'ECOLE DU PROGRÈS

Loge fondée le 15 mai 1861.

VÉNÉRABLES : — (1861) Aubert, instituteur supérieur ; Maître. — (1862) le même : Rose-Croix. — (1863) Fouques, négociant, juge au tribunal de commerce, Maître. — (1864) Cochois, négociant ; Rose-Croix. — (1865) Féraud, maître d'hôtel ; Maître. — (1866) le même. — (1867) Gerlowski, capitaine retraité. — (1868) le même *, Rose-Croix.

— (1869) Cochois, négociant, armateur ; Rose-Croix. — (1870) Gansard, constructeur de navires ; Maître. — (1871) Tombée en sommeil.

Cannes

LES AMIS DE LA SCIENCE

Loge fondée le 18 janvier 1877.

VÉNÉRABLES : — (1877) Boulade, négociant, 31, rue d'Antibes ; Maître. — (1878) Bonnefois, Thomas, jardinier, 8, rue de la Gare-des-Marchandises ; Maître. — (1879) Ferran, Antoine, libraire, 61, rue d'Antibes ; Maître. — (1880) Fromont, fumiste, 16, rue de Fréjus ; Maître. — (1881) le même. — (1882) Conté, Maurice, négociant, 19, rue d'Antibes ; Maître. — (1883) le même. — (1884) le même, représentant de commerce. — (1885-1887) le même. — (1888 et 1889) le même, négociant, 17, rue d'Antibes. — (1890) le même, conseiller municipal. — (1891) le même ; Chevalier Kadosch. — (1892) le même, Prince du Royal-Secret. — (1893) le même. — (1894) le même ; Trente-Troisième.

Temple : — Ancien chemin de Vallauris (1877-1882). — 19, rue de Châteaudun (1883-1891). — 2, rue du Théâtre (1892 à 1894).

Tenues actuelles : — Tous les mercredis.

L'ECOLE DES MOEURS

Loge fondée le 6 janvier 1807 ; transférée à Vallauris en 1861.

VÉNÉRABLES : — (1860) Mailliet ; Maître, à l'île Sainte-Marguerite (Var). — (1861) Voir Vallauris.

Grasse

LA CONCORDE

Loge fondée le 13 septembre 1880.

VÉNÉRABLES : — (1882) Bravel, Placide, charpentier-mécanicien ; Maître. — (1883) le même. — (1884) le même, Rose-Croix. — (1885) Sozio, Honoré-Joseph, parfumeur ; Maître. — (1886) le même, avenue Sainte-Lorette. — (1887-1891) le même. — (1892) Tombée en sommeil.

Temple : — 15, avenue Sainte-Lorette (1882 et 1883). — Rue de la Délivrance, ancienne école municipale (1884-1892).

LA NOUVELLE AMITIÉ

Loge fondée le 21 novembre 1862.

VÉNÉRABLES : — (1863) Luce, propriétaire ; Maître ; et pour la correspondance : Lhérisson, serrurier, place de la Poissonnerie. — (1864) le même. — (1865) le même, Rose-Croix, membre du Conseil d'arrondissement ; et pour la correspondance ; Guillon, avenue Sainte-Lorette. — (1866) Guerby, professeur de mathématiques au

collège; Rose-Croix. — (1867) le même. — (1868) Raynaud *, commandant en retraite; Rose-Croix. — (1869 et 1870) le même. — (1871) Roustan, docteur en médecine; Rose-Croix. — (1872) Tombée en sommeil.

Vallauris

L'ECOLE DES MOEURS

Loge fondée le 6 janvier 1807; précédemment à l'orient de Cannes.

VÉNÉRABLES : — (1861) Gazan, négociant, parfumeur; Maître. — (1862) Hugues, distillateur; Maître. — (1863 et 1864) Gazan, comme ci-dessus. — (1865) le même; Rose-Croix. — (1866) Gaunet, négociant; Maître. — (1867) Gazan, Victor, négociant; Rose-Croix. — (1868-1871) le même. — (1872) le même, juge au tribunal de commerce d'Antibes. — (1873) le même. — (1874) Raibaud, Jean, directeur de l'école communale; Maître. — (1875) le même. — (1876) Lions, boulanger; Maître. — (1877 et 1878) le même, Jean-Antoine. — (1879) Tombée en sommeil.

Temple : — 6, rue de la Roque (1875-1879).

Statistique des 35 années :

Le département des Alpes-Maritimes a compté, en tout, sept loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; trois fonctionnent actuellement.

ARDÈCHE

Annonay

CONCORDE ET PERSÉVÉRANCE

Loge fondée le 14 mai 1880.

VÉNÉRABLES : — (1881) Guibert, Armand-Williams, architecte-ingénieur de la ville d'Annonay; Maître. — (1882 et 1883) le même. — (1884) Kramer, Franki, négociant, maire d'Annonay, conseiller général; Maître. — (1885) Guibert, Armand-Williams, architecte; comme ci-dessus. — (1886) le même; Rose-Croix. — (1887) le même; Chevalier Kadosch. — (1888 et 1889) le même. — (1890) Kramer, Franki, comme ci-dessus. — (1891) le même, *. — (1892-1894) le même.

Temple : — 9, rue de la Croizette (1881-1894).

Tenues actuelles : — Le 2^e mercredi du mois.

Aubenas

L'ESPÉRANCE

Loge fondée le 28 juin 1867.

VÉNÉRABLES : — (1868) Coye, Ferdinand, commis-négociant; Maître. — (1869-1871) le même. — (1872) Deguilhem, propriétaire et négociant en soies, au pont d'Aubenas; Maître. — (1873) le même. — (1874) Coye, Ferdinand, commis-négociant; Maître. — (1875) Tombée en sommeil.

Temple : — Maison Rivière (1873-1875).

Le Teil

LES AMIS DES DEUX RIVES

Loge fondée le 21 octobre 1888.

VÉNÉRABLES : — (1889) Domaine, Henri, conducteur des ponts et chaussées, à Bourg-Saint-Andéol; Maître. — (1890) le même. (1891) — Dindeau, Charles-Jacques, ancien sous-préfet, à Largentière, Ardèche; Rose-Croix; et pour la correspondance : Guerguy, receveur des contributions indirectes, à Montélimar, Drôme. — (1892) Ménard, Louis-Clément, marchand de vins, à Viviers, Ardèche; Maître; et pour la correspondance : Bonhomme, négociant, à Viviers. — (1893 et 1894) le même, à Viviers.

Temple : — Au Teil (1889-1894).

Tenues actuelles : — Le 2^e dimanche du mois.

Tournon

LA PARFAITE ÉGALITÉ

Loge fondée le 21 avril 1834.

VÉNÉRABLES : — (1860) Rousson, avoué; Maître. — (1861-1863) le même. — (1864) le même; Rose-Croix. — (1865) Moulin, avoué; Maître. — (1866) le même. — (1867) Brès, avoué; Rose-Croix. — (1868-1873) le même. — (1874) Tombée en sommeil.

Temple : — Place des Capucins (1871-1874).

Statistique des 35 années :

Le département de l'Ardèche a compté, en tout, quatre loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; deux fonctionnent actuellement.

ARDENNES

Charleville

LA FRATERNITÉ

Loge fondée le 8 février 1880.

VÉNÉRABLES : — (1880) Devies, marchand de grains, rue Forest; Maître. — (1881) le même. — (1882) Bourguignon, Paul, représentant de commerce; Maître; et pour la correspondance : Bourguignon-Richard. — (1883) le même; et pour la correspondance : Bourguignon, négociant, 12, rue de Flandre. — (1884) Corneau, Georges, rentier; Rose-Croix; et pour la correspondance : J. Gouverneur, 5, rue Saint-Mathieu. — (1885 et 1886) le même, Chevalier Kadosch. — (1887) le même, journaliste. — (1888) Lartigue, Louis-Jules, propriétaire, conseiller général, maire de Givet, au château de Massemble, près Givet, Ardennes; Chevalier Kadosch; et même adresse pour la correspondance. — (1889) le même; et pour la correspondance : Becker, 17, boulevard Gambetta. — (1890) le même; et pour la correspondance : le

même, 30, rue Tivoli. — (1891) le même, Inquisiteur Inspecteur Commandeur. — (1892) le même, vice-président du conseil général. — (1893) le même, *. — (1894) le même, Trente-Troisième ; même adresse pour la correspondance.

Temple : — Rue du Mont-Joly (1880 et 1881). — 0, rue de Tivoli (1882-1894).

Tenues actuelles : — D'avril à septembre, le 2^e jeudi du mois, à 8 heures du soir ; d'octobre à mars, le 3^e dimanche, à 2 heures.

Sedan

ÉGALITÉ, JUSTICE, PROGRÈS

Loge fondée en 1881.

VÉNÉRABLES : — (1882) Guittard, Louis, teinturier, 20, faubourg de la Cassine ; Maître. — (1883) le même. — (1884) Damuzeaux, Emile, constructeur de machines, à Balan, près Sedan ; Rose-Croix. — (1885 et 1886) le même. — (1887) le même ; Chevalier Kadosch. — (1888) Laurans, Abdon, négociant en draperies, 6, rue Rovigo ; Maître. — (1889) le même. — (1890) Damuzeaux, Emile, comme ci-dessus. — (1891-1894) le même.

Temple : — A Saint-Bernard, lieu dit Ancien Corps-de-garde-de-la-Rochette (1882-1894).

Tenues actuelles : — Le 2^e dimanche du mois, à 2 heures de l'après-midi.

Statistique des 35 années :

Le département des Ardennes a compté, en tout, deux loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; toutes deux fonctionnent actuellement.

ARIÈGE

Foix

LA FRATERNITÉ LATINE

Loge fondée le 25 août 1884.

VÉNÉRABLES : — (1885) Vayssière, Louis, commis principal des Contributions indirectes ; Maître. — (1886) le même. — (1887) Grégoire, Jules-Martial, avocat, conseiller de préfecture ; Maître. — (1888) le même. — (1889) Delpech, Noël-Auguste, professeur au Lycée ; Maître. — (1890 et 1891) le même. — (1892) Galy, Albert, vice-président du Conseil de préfecture ; Maître. — (1893) le même. — (1894) Delpech, Auguste, sénateur de l'Ariège ; Rose-Croix.

Temple : — Rue Villeneuve (1885) ; rue Villeneuve prolongée (1886-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e samedis du mois.

Pamiers

L'UNION DÉMOCRATIQUE

Loge fondée le 5 avril 1892.

VÉNÉRABLES : — (1893) Vergé, Joseph, profes-

seur au collège ; Maître ; et pour la correspondance : Adolphe Pons, rue du Touron. — (1894) le même ; et pour la correspondance : le même, avenue de la Gare.

Temple : — Rue des Carmes (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — Aucun annuaire n'indique les jours.

Saint-Girons

LA PYRÉNÉENNE DU MONT-VALLIER

Loge fondée le 31 juillet 1863.

VÉNÉRABLES : — (1864) Rives, avoué ; Maître. — (1865-1867) le même. — (1868) Bonnet, Marsal, conducteur des ponts et chaussées ; Maître. — (1869) le même. — (1870) Monnereau, avoué ; Maître. — (1871) Laffont, banquier ; Maître. — (1872) Auziès, limonadier ; Maître. — (1873) Tariol, coiffeur ; Maître. — (1874) Tombée en sommeil.

Temple : — Route Nationale, maison Bigourdan (1874).

Statistique des 35 années :

Le département de l'Ariège a compté, en tout, trois loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; deux fonctionnent actuellement.

AUBE

Troyes

L'UNION FRATERNELLE

Loge fondée le 27 mai 1850.

VÉNÉRABLES : — (1860) Saussier, négociant ; Maître. — (1861) le même. — (1862) Argence, maire ; Maître ; et pour la correspondance : Tabournel, contrôleur du timbre. — (1863) le même, * avocat, maire, membre du Conseil général. — (1864) le même. — (1865-1868) le même ; et pour la correspondance : Bloch, contrôleur des contributions directes. — (1869) Petitdidier, horloger ; Maître. — (1870) Cieutat, chef d'institution ; Maître. — (1871-1873) le même. — (1874) Dessirier, directeur de l'usine à gaz, membre du tribunal de commerce ; Maître. — (1875) Petitdidier, comme ci-dessus. — (1876) Dessirier, directeur de l'usine à gaz ; Maître. — (1877 et 1878) le même. — (1879) le même, 18, Mail de la Madeleine. — (1880) le même. — (1881) Carraud, Jules, droguiste, 1, rue du Temple ; Maître. — (1882) Dessirier, Louis, rentier ; Maître. — (1883) Miot, chamoiseur ; Maître. — (1884) Chapotin, Achille, architecte ; Maître. — (1885-1890) le même. — (1891) le même, 5, rue Montée-des-Changes. — (1892-1894) le même.

Temple : — 3, rue de la Montée des Changes (1860-1894).

Tenues actuelles : — Le 2^e et le dernier mercredis du mois.

Statistique des 35 années :

Le département de l'Aube n'a compté et ne compte qu'une seule loge appartenant à l'obédience du Grand Orient de France, laquelle fonctionne actuellement.

AUDE

Carcassonne

LES VRAIS AMIS RÉUNIS

Loge fondée le 16 avril 1862.

VÉNÉRABLES : — (1862) Leroy, arquebusier; Maître. — (1863) le même. — (1864) Fafeur, fondateur; Maître. — (1865) Espesel, employé de commerce; Maître; et pour la correspondance : Leroy, 42, rue des Carmes. — (1866) le même. — (1867) Leroy, arquebusier, 42, rue des Carmes; Rose-Croix. — (1868) Espesel, comme ci-dessus. — (1869) le même, rue Napoléon. — (1870) Tombée en sommeil.

Réveillée en 1880.

(1880) Teisseire, distillateur-liquoriste, rue Barbès; Maître. — (1881) le même, 32, rue de la Grille. — (1882) le même. — (1883) Durand, Marius, représentant de commerce, 24, rue de Laprade; Maître. — (1884) le même. — (1885) Lavergne, Modeste, liquoriste, 7, place aux Herbes; Maître. — (1886 et 1887) le même. — (1888) le même; Rose-Croix. — (1889) le même. — (1890) Roussel, Léopold-Guillaume-Antoine, arbitre près le tribunal de commerce, 46^{bis}, rue du Marché; Rose-Croix. — (1891) le même. — (1892) le même, conseiller municipal, conseiller d'arrondissement. — (1893) Lavergne, François, comptable, 24, rue de Laprade; Maître. — (1894) le même (décédé).

Temple : — 12, rue des Carmes (1865-1870). — 22, rue du Pont-Vieux (1880). — Place Sainte-Cécile (1881). — 5, boulevard Saint-Michel, ancien Casino (1882-1883). — 5, boulevard Barbès, ancien Casino (1884-1888). — 3, rue de l'Orient (1889-1894).

Tenues actuelles : — Tous les samedis.

Castelnaudary

LES AMIS DU PROGRÈS

Loge fondée le 11 juin 1871.

VÉNÉRABLES : — (1871) Lagarde, conducteur de la voie ferrée; Maître; et pour la correspondance : Hippolyte Bringuier, limonadier. — (1872) Garrie, Louis, maire de Castelnaudary, membre du Conseil général de l'Aude. — (1873) Fabars, avoué près le tribunal civil; Maître. — (1874) Marty, Simon, entrepreneur; Maître; et pour la correspondance : Hippolyte Bringuier, limonadier. — (1875) le même, architecte. — (1876) le même, entrepre-

neur de travaux publics. — (1877) Tombée en sommeil.

Temple : — Rue Neuve-du-Port (1871-1877).

Lézignan

L'ECOLE DE LA VERTU

Loge fondée le 10 mars 1856.

VÉNÉRABLES : — (1860) Vigou, lieutenant retraité, directeur des postes; Maître. — (1861) le même, directeur des postes en retraite à Villedaigne, par Lézignan. — (1862-1872) le même. — (1873) le même; Rose-Croix. — (1874 et 1875) le même. — (1876-1878) le même, à Villedaigne, par Raissac, Aude. — (1879) Mas, Etienne, propriétaire à Conilhac, par Lézignan; Maître. — (1880-1882) le même, négociant en vins. — (1883) Vidal, Léopold, limonadier, à Conilhac; Maître. — (1884) le même. — (1885) Pomès, Ph.-Jean-Marie, comptable, maison Roussel et C^{ie}; Maître. — (1886-1888) le même. — (1889) Tombée en sommeil.

Temple : — Maison Gaïssot (1875). — 113, route nationale de Carcassonne (1876-1882). — Rue du Quatre-Septembre (1883 et 1884). — Rue du Vingt-Deux-Septembre (1885-1887).

Limoux

L'ALLIANCE FRATERNELLE

Loge fondée le 31 juillet 1880.

VÉNÉRABLES : — (1881) Peyre, Noël, négociant en vins; Maître. — (1882-1887) le même. — (1888) Tombée en sommeil.

Temple : — 6, rue de l'Officialité (1881 et 1882). — 21, rue Blanquerie (1883-1888).

Narbonne

L'INDÉPENDANTE

Loge fondée le 21 novembre 1884.

VÉNÉRABLES : — (1885) Simonin, Justin-Antoine, peseur public; Maître. — (1886 et 1887) le même, 42, rue de la Comédie. — (1888) le même, peseur-juré. — (1889) Fulbert, négociant, 17, boulevard de la Liberté; Maître. — (1890) Simonin, comme ci-dessus. — (1891) le même, propriétaire. — (1892) Tombée en sommeil.

Temple : — 3, rue du Pont (1885-1889). — 64, boulevard Gambetta, maison Senilla (1890-1892).

LA LIBRE PENSÉE

Loge fondée le 21 janvier 1881.

VÉNÉRABLES : — (1881) Gaillard, Pierre, négociant, place de la Trinité; Maître. — (1882) Fages, Louis, architecte de la ville; Maître. — (1883) Lyon, Gentil, marchand confectionneur; Maître. — (1884) le même, marchand tailleur, place de

l'Hôtel-de-Ville. — (1885) le même. — (1886) Bouis, Albert, pharmacien, 5, place Voltaire ; Maître. — (1887) Fabre, Gustave, pharmacien, 25, rue de la République ; Maître. — (1888 et 1889) le même. — (1890) Bergère, Charles-Désiré, capitaine adjudant-major au 100^e régiment de ligne, 9, rue Kléber ; Maître. — (1891) le même *. — (1892) le même, Rose-Croix. — (1893) le même, Chevalier Kadosch. — (1894) Fabre, Gustave, comme ci-dessus, adjoint au maire, juge au Tribunal de commerce ; Rose-Croix.

Temple : — Rue du Pont, café Français (1881 et 1882). — Petite rue Saint-Paul, porte de Perpignan (1883-1885). — 14, rue Arago (1886-1891). — 9, boulevard Gambetta (1892-1894).

Tenues actuelles : — Tous les jeudis. — Tenue extraordinaire, le 1^{er} dimanche du 2^e mois de chaque trimestre : février, mai, août et novembre.

Statistique des 35 années :

Le département de l'Aude a compté, en tout, six loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; deux fonctionnent actuellement.

AVEYRON

Rodez

LA PARFAITE UNION

Loge fondée le 19 juin 1762.

VÉNÉRABLES : — (1860) Coc, docteur-médecin, 24, rue Saint-Just ; Maître. — (1861) le même. — (1862) Boubal, avocat ; Maître. — (1863-1867) le même. — (1868) Tombée en sommeil.

Reconstituée le 8 octobre 1888.

(1889) Cœurdroit, Charles-Alexandre, agent-voyer en chef du département ; Maître ; et pour la correspondance : Champagneur, ancien notaire, 1, rue Lebon. — (1890 et 1891) le même. — (1892) Vergely, François-Auguste, conducteur des ponts-et-chaussées ; Maître ; et pour la correspondance : Borde, Emile, 26, rue Saint-Just. — (1893) le même. — (1894) le même, conseiller municipal, rue Raynal.

Temple : — 24, rue Saint-Just (1860-1867). — Rue Réteilles (1889 et 1890). — Rue Carnus (1891-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e mercredis du mois.

Decazeville

LA FRATERNITÉ FRANÇAISE

Loge fondée le 12 mai 1892.

VÉNÉRABLES : — (1893) Fraissinet, Antoine, forgeron, propriétaire, quartier du Crucifix ; Maître. — (1894) le même.

Temple : — Chemin du Soulairebaz (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — Le 15 et le 30 de chaque mois.

Millau

UNION, TRAVAIL ET LIBERTÉ

Loge fondée le 16 avril 1879.

VÉNÉRABLES : — (1880) Abrie, Ernest, notaire ; Maître. — (1881) le même, maire. — (1882-1884) le même. — (1885) Galtier, Eugène, rentier, boulevard de l'Ayrolles ; Maître. — (1886) Espy, Pierre, conducteur de la voie au chemin de fer du Midi ; Maître. — (1887) Artières père, Maurice, industriel ; Maître. — (1888) le même. — (1889) De Carbon-Ferrières, Jean-Adrien-Henri-Daniel, inspecteur-adjoint des forêts ; Maître. — (1890) le même ; et pour la correspondance : Artières, Maurice, 8, rue du Pont-de-Fer. — (1891) le même. — (1892) Marion, Jules, agent-voyer d'arrondissement ; Maître. — (1893) Gasson, Georges, receveur particulier des finances ; Maître. — (1894) le même.

Temple : — Faubourg du Barry, maison Artières (1880-1883). — Boulevard de l'Ayrolles, maison Galtier (1884-1888). — 18, rue Peyrollerie (1889). — Boulevard Richard (1890-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e mardis du mois.

Saint-Affrique

L'INTIME UNION

Loge fondée le 24 mai 1882.

VÉNÉRABLES : — (1883) Cassan, Gustave, sous-préfet ; Maître ; et pour la correspondance : Verdeil-Fleury, aux Trois-Ponts. — (1884) le même. — (1885) Espitalier, Joseph, receveur particulier des finances ; Maître. — (1886 et 1887) le même. — (1888) Cambon, Auguste-Eugène-Edouard, propriétaire ; Maître ; et pour la correspondance : Sambucy, Camille. — (1889 et 1890) le même. — (1891) Grand-Pilande, Eugène, manufacturier, adjoint au maire ; Maître ; et même adresse pour la correspondance. — (1892) le même, 1^{er} adjoint au maire. — (1893 et 1894) le même.

Temple : — A Traupont (1883-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} samedis du mois et les veilles de foire.

Statistique des 35 années :

Le département de l'Aveyron a compté, en tout, quatre loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; les quatre fonctionnent actuellement.

BOUCHES-DU-RHONE

Marseille

LES AMIS DU TRAVAIL

Loge fondée le 30 juin 1882.

VÉNÉRABLES : — (1882-1883) Blache, Charles-

Paul, conducteur-chef au chemin de fer P.-L.-M., 49, rue Bleue ; Maître. — (1884) le même, Rose-Croix. — (1885) le même, Groupe scolaire. — (1886) le même, mécanicien, 126, chemin de Ste-Marthe ; Chevalier Kadosch. — (1887) le même. — (1888) Ducreux, Louis-Antoine-Alfred, négociant, consul du Paraguay, 28, boulevard National ; Maître. — (1889) le même. — (1890) Blache, comme ci-dessus. — (1891) Marin, Jean-Baptiste, ébéniste, 92, rue Belle-de-Mai ; Maître. — (1892) Ducreux, comme ci-dessus, conseiller d'arrondissement. — (1893) Nolane, Léon, imprimeur, 135, boulevard National ; Maître. — (1894) Blache, Charles-Paul, retraité du P.-L.-M., 1, rue Séry, Belle-de-Mai ; Chevalier Kadosch.

Temple : — 24, rue Piscatoris (1883). — 17, traverse des Victimes, Belle-de-Mai (1884-1889). — 5, impasse Honnorat (1890-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e dimanches du mois, à 3 heures du soir ; les 2^e et 4^e samedis, à 9 heures du soir.

LE BON DROIT

Loge fondée le 2 juin 1862.

VÉNÉRABLES : — (1862) Struve, peintre, 128, grand chemin de Toulon ; Rose-Croix. — (1863) Augier, employé des postes, 33, rue Neuve ; Rose-Croix. — (1864) Roumieu, tonnelier, 16, rue de l'Olivier ; Maître. — (1865) Augier, 4, rue des Bons-Enfants ; Rose-Croix. — (1866) Rochu, facteur-chef à l'administration des postes, 52, rue Ferrari ; Maître. — (1867) le même. — (1868) Boubée, commis-négociant, agent chef de la cité ouvrière, rue de Paradis ; Rose-Croix. — (1869) le même, gérant de la cité ouvrière. — (1870) Milhaud, fabricant de chapeaux ; Maître. — (1871) Tombée en sommeil.

Temple : — 24, rue Piscatoris (1870).

LES CHEVALIERS DE LA PALESTINE

Loge du Rite de Memphis, admise au sein du Grand Orient, le 7 décembre 1862.

VÉNÉRABLES : — (1863) Estienne, négociant, 27, rue de l'Union ; Chevalier Kadosch. — (1864) le même, 20, rue Petit-Saint-Jean. — (1865) Mosser, propriétaire, 8, rue Pythagore ; Chevalier Kadosch. — (1866) Tombée en sommeil.

L'AURORE DU PROGRÈS

Loge fondée le 18 décembre 1882.

VÉNÉRABLES : — (1883) Soleil, receveur-buraliste, 3, rue Château-Payan ; Rose-Croix. — (1884) Tombée en sommeil.

Temple : — 24, rue Piscatoris (1883-1884).

LA PAIX

Loge fondée le 24 février 1863.

VÉNÉRABLES : — (1863) Lavit, docteur-médecin ;

Trente-Troisième. — (1864) Chevalier, négociant, 44, place Saint-Michel ; Rose-Croix. — (1865) le même. — (1866 et 1867) le même ; Chevalier Kadosch. — (1868) Fay, négociant, rue Petit-Saint-Jean ; Rose-Croix. — (1869) Sicaud, ingénieur civil, 29, rue des Bons-Enfants ; Maître. — (1890) le même, 28, cours Julien ; Rose-Croix. — (1891) le même, propriétaire. — (1872) le même, 29, rue des Bons-Enfants ; Chevalier Kadosch. — (1873) le même. — (1874) Tombée en sommeil.

Temple : — 24, rue Piscatoris (1870-1874).

LA PARFAITE SINCÉRITÉ

Loge fondée le 27 juin 1767.

VÉNÉRABLES : — (1860) Pascal fils aîné, entrepreneur des transports maritimes ; Maître (pour la correspondance : Parfait, 24, rue Piscatoris). — (1861) le même, propriétaire ; Rose-Croix. — (1862) Saunier, maître de forges, 7, rue de la Croix ; Chevalier Kadosch. — (1863 et 1864) le même. — (1865) Petit-Gilles, mécanicien, 100, cours Gouffé ; Rose-Croix. — (1866) Saunier, maître forgeron de marine, 7, rue de la Croix ; Chevalier Kadosch. — (1867) Guirran *, capitaine retraité, commissaire administratif des chemins de fer, 156, rue Consolat ; Rose-Croix. — (1868) le même, 4, rue de la Conception. — (1869) le même. — (1870) Fopiano, légiste, propriétaire, 11, rue Saint-Ferréol ; Chevalier Kadosch. — (1871) Saunier, maître de forges, 6, rue de la Croix ; Chevalier Kadosch. — (1872) le même. — (1873) le même, entrepreneur de travaux publics, 41, rue de la République. — (1874) le même. — (1875) Miral, Pierre, plâtrier, 93, rue Bergère ; Maître. — (1876 et 1877) le même. — (1878) Gambini, Ernest, employé de commerce ; Maître. — (1879) le même. — (1880) le même, 26, chemin de Saint-Giniez, A. — (1881) Nicolas Estier, avocat, 29, rue de la République ; Rose-Croix. — (1882) Gambini, Ernest, publiciste, 1, rue Florac ; Maître. — (1883) le même. — (1884) Miral, Pierre, comme ci-dessus, 28, rue Château-Payan. — (1885) le même ; Chevalier Kadosch. — (1886) le même. — (1887) Nugue, Maurice, marchand de glaces, 76, vieux chemin de Rome ; Chevalier Kadosch. — (1888) Bertrand, Mathurin, boucher, 3, rue Montgrand ; Rose-Croix. — (1889) Ribes, Simon, négociant, 93, rue de la République ; Chevalier Kadosch. — (1890) le même. — (1891) Morpurgo, Joseph-Lazare, inspecteur d'assurances, 102, rue Dragon ; Chevalier Kadosch. — (1892 et 1893) le même. — (1894) Monnier, Marius-Joseph, fabricant de corsets, 36, rue de Rome ; Rose-Croix.

Temple : — 24, rue Piscatoris (1860-1894).

Tenues actuelles : — Tous les samedis.

LA PARFAITE UNION

Loge fondée le 10 janvier 1863.

VÉNÉRABLES : — (1863) Signoret, rentier, boulevard de l'Eglise, quartier d'Endoume ; Maître. — (1864) le même ; Rose-Croix. — (1865) Chaix, pharmacien ; Maître. — (1866) Pierre, négociant en vins ; Rose-Croix. — (1867) Viochet, comptable, 4, rue Sainte-Félicité ; Maître. — (1868) aucun nom de Vénérable dans l'Annuaire ; mais cette indication pour la correspondance : Chaix, 262, rue Paradis. — (1869) Pierre, négociant en vins, 107, rue Sainte ; Rose-Croix. — (1870) Chaix, pharmacien, 262, rue Paradis ; Maître. — (1871) le même. — (1872) Francou, marin, 2, rue Servian ; Maître. — (1873) Sénéchal, vannier, 37, rue Goudard ; Maître. — (1874) le même. — (1875) le même, 13, boulevard Mérentié ; Chevalier Kadosch. — (1876) le même. — (1877) Arnaud, Félix, employé de commerce, 82, rue Consolat ; Rose-Croix. — (1878-1880) le même. — (1881) le même, 4, rue Lejeune ; Chevalier Kadosch. — (1882 et 1883) le même. — (1884) le même, 56, avenue du Prado. — (1885) le même, comptable. — (1886) le même, marchand-tailleur. — (1887) le même. — (1888) Fenouille, Henri-Marius, entrepreneur de peinture, 24, rue Piscatoris ; Rose-Croix. — (1889) Plumel, Alexandre, dessinateur, 8, rue Rouvière ; Chevalier Kadosch. — (1890) Nicolas, Louis-Alexandre, défenseur agréé, 16 et 18, rue Pavé-d'Amour ; Rose-Croix. — (1891) le même. — (1892) le même, conseiller général ; Chevalier Kadosch. — (1893) le même. — (1894) le même, 16, rue Colbert.

Temple : — 3, place de la Croix, quartier d'Endoume (1865-1869). — 49, boulevard du Musée (1870 et 1871). — 24, rue Piscatoris (1872-1894).

Tenues actuelles : — Tous les jeudis.

LE PHARE DE LA RENAISSANCE

Loge fondée le 21 février 1859.

VÉNÉRABLES : — (1860) A. Baille, négociant, 141, boulevard Longchamps ; Inquisiteur Inspecteur Commandeur. — (1861) le même. — (1862 et 1863) le même, ancien négociant, 42, rue Fortunée. — (1864) Pacini, tapissier, 19, quai du Canal ; Rose-Croix. — (1865) Baille, comme ci-dessus, 50, rue Fortunée. — (1866 et 1867) le même, ancien négociant, 10, boulevard Baille. — (1868) Aufraise, bijoutier, 1, rue Paradis ; Maître. — (1869) Raybaud, lithographe ; Rose-Croix. — (1870) Nugue, miroitier ; Maître. — (1871) le même, 65, rue Paradis. — (1872-1875) le même. — (1876) Barthelet, Edmond, négociant, 16, rue de Rome ; Maître. — (1877 et 1878) le même. — (1879) Nugue, Maurice, comme ci-dessus. — (1880) Balanger, Alphonse, 10, rue des Fabres ; Chevalier Kadosch. — (1881)

Nugue, Maurice, comme ci-dessus, 76, vieux chemin de Rome ; Rose-Croix. — (1882-1884) le même. — (1885-1893) le même ; Chevalier Kadosch. — (1894) le même ; Inquisiteur Inspecteur Commandeur.

Temple : — 24, rue Piscatoris (1869-1894).

Tenues actuelles : — Tous les mardis, à 9 heures du soir.

LA RÉFORME

Loge fondée le 16 janvier 1868.

VÉNÉRABLES : — (1869) Brochier, ingénieur civil, 42, boulevard du Musée ; Maître. — (1870) le même. — (1871) Beuzet, négociant, 56, rue Paradis ; Maître. — (1872) Beuret, gérant du dépôt des Mines de la Mulatière, 31, rue Paradis ; Maître. — (1873) le même. — (1874) En cette année, la loge voit son effectif très réduit et entame des pourparlers pour fusionner avec une autre. — Fusion en 1875 avec la loge *la Vérité*, et dès lors les deux réunies prennent le titre de loge *la Vérité et Réforme*.

Temple : — 49, boulevard du Musée (1868-1871). — 24, rue Piscatoris (1872-1874).

LA RÉUNION DES AMIS CHOISIS

Loge fondée le 18 juillet 1801.

VÉNÉRABLES : — (1860) Pierson, docteur-médecin, 23, rue Thubaneau ; Ch. Kadosch. — (1861) le même. — (1862) Gabanon, 24, rue Sainte-Victoire ; Rose-Croix. — (1863) Gibon, entrepreneur de travaux publics, 80, rue Nau ; Chevalier Kadosch. — (1864) Benoît, propriétaire, 98, rue Terrusse ; Chevalier Kadosch. — (1865) le même. — (1866) le même, 104, rue Terrusse. — (1867) Gaston Crémieux, avocat, 4, rue de Rome ; Rose-Croix. — (1868) le même. — (1869) Laugier, docteur-médecin, 8, cours Belzunce ; Maître. — (1870) Honnorat, entrepreneur de peinture, 14, rue Neuve-Saint-Martin ; Rose-Croix. — (1871 et 1872) le même. — (1873) Rouget, employé au chemin de fer, 48, boulevard de Paris ; Rose-Croix. — (1874) Mossé, négociant, 11, cours Belzunce ; Rose-Croix. — (1875) Laugier, comme ci-dessus, 3, rue des Dominicaines ; Rose-Croix. — (1876 et 1877) le même. — (1878) Fuzier, François, maître-sellier à la compagnie des tramways, 40, chemin des Chartreux ; Chevalier Kadosch. — (1879) le même, à Saint-Just-Marseille. — (1880) le même, 40, chemin de Saint-Just. — (1881 et 1882) le même. — (1883) Brémond, Ernest, avocat, ancien sous-préfet, conseiller municipal, 37, rue Méry ; Trente-Troisième. — (1884 et 1885) le même. — (1886) Isoard, Marius *, docteur en médecine, 104, rue d'Aubagne ; Rose-Croix. — (1887-1889) le même. — (1890) Baux,

Léon, graveur sur métal, 16, rue Paradis; Rose-Croix. — (1891) le même. — (1892 et 1893) le même; Chevalier Kadosch. — (1894) Cézérac, Louis, orthopédiste; Rose-Croix.

Temple : — 24, rue Piscatoris (1871-1894).

Tenues actuelles : — Tous les mercredis.

LA VÉRITÉ

Loge fondée le 24 janvier 1859.

VÉNÉRABLES : — (1860) Mitre, docteur-médecin; Rose-Croix. — (1861) le même. — (1862) le même; Chevalier Kadosch, 20, rue Moustier. — (1863) Fabre, Stanislas, minotier, chemin du Rouet; Rose-Croix. — (1864) le même. — (1865) Mitre, comme ci-dessus; Chevalier Kadosch. — (1866) De Pleuc, avocat, 25, rue Montgrand; Maître. — (1867 et 1868) le même, 1, rue Dieudé. — (1869) Amié, entrepreneur de travaux publics, 39, rue Impériale; Maître. — (1870) le même. — (1871) Granet, employé de commerce, 51, rue de la République; Rose-Croix. — (1872) aucun nom dans l'Annuaire. — (1873) Perraud, contre-maître, 4, rue Sainte-Julie; Maître. — (1874) En cette année, la loge voit son effectif très réduit et ename des pourparlers pour fusionner avec une autre. — Fusion en 1875 avec la loge *la Réforme*, sous le titre définitif de loge *la Vérité et Réforme*.

Temple : — 24, rue Piscatoris (1860-1869). — 49, boulevard du Musée (1870). — 8, rue de la Tour (1871-1873). — 24, rue Piscatoris (1874).

LA VÉRITÉ ET RÉFORME

Loge formée en 1875 de la réunion des deux loges : *la Vérité et la Réforme*.

VÉNÉRABLES : — (1875) Brémond, avocat, ancien sous-préfet, 5, place de la Bourse; Chevalier Kadosch. — (1876) Brochier, ingénieur civil, 40, rue de la République; Maître. — (1877) Fauré, docteur en médecine, membre du Conseil général, 2 A, cours Julien; Maître. — (1878) Brochier, comme ci-dessus; Rose-Croix. — (1879) Bohler, Emile, employé, 35, rue des Bons-Enfants; Maître. — (1880) le même. — (1881) Brochier, Jean-Baptiste, comme ci-dessus, membre du Conseil municipal, maire, 29, rue de la République; Chevalier Kadosch. — (1882) le même. — (1883) Morpurgo, Joseph, négociant, 108, rue Sylvabelle; Maître. — (1884) le même. — (1885) le même; Rose-Croix. — (1886) Brochier, Jean-Baptiste, ingénieur civil, 21, rue de la République; Prince du Royal-Secret. — (1887) Morpurgo, Joseph, comme ci-dessus, 76, rue Saint-Jacques. — (1888) Tombée en sommeil.

Temple : — 24, rue Piscatoris (1875-1888).

Aix

LES ARTS ET L'AMITIÉ

Loge constituée le 3 février 1772, sous le titre de *l'Amitié*; réveillée en 1864.

VÉNÉRABLES : — (1864) Sauteron de Séranon, avocat; Chevalier Kadosch. — (1865 et 1866) le même, 47, Cours. — (1869) Brémond, avocat, 5, rue de l'Official; Chevalier Kadosch. — (1868) Milhaud, négociant; Maître. — (1869) Brémond, comme ci-dessus. — (1870) Delavier, ingénieur civil; Maître. — (1871) Brémond, comme ci-dessus. — (1872) Fuzier, bourrelier, 4, boulevard Saint-Louis; Maître. — (1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) le même; Chevalier Kadosch. — (1876) le même. — (1877) Nolane, lithographe, 41, rue Rille-Rafle; Maître. — (1878) Pust, Barthélemy, imprimeur-lithographe, 5, rue du Grand-Boulevard; Maître. — (1879 et 1880) le même. — (1881) le même, 5, rue Emeric-David. — (1882) le même, bibliothécaire, 5, rue Grand-Boulevard. — (1883 et 1884) le même, 5, rue Emeric-David. — (1885) Emile Tellenne, propriétaire, 2, rue du Louvre; Maître. — (1886) Tellenne, Emile-François, publiciste, 13, cours Sextius; Maître. — (1887) le même; et pour la correspondance: Granon, facteur des postes, rue du Boulevard Saint-Jean. — (1888) le même. — (1889 et 1890) aucun nom dans l'Annuaire. — (1891) Pust, Barthélemy, journaliste, comme ci-dessus. — (1892) Olive, Casimir-André, professeur de mathématiques à l'Ecole nationale d'Arts et Métiers, 10, rue des Epinaux; Chevalier Kadosch. — (1893) Jaubert, Pierre-Théodore-Frédéric, professeur à l'Ecole nationale d'Arts et Métiers, 28, boulevard Zola, traverse des Dominicains; Rose-Croix. — (1894) Ferrières Jules *, professeur à l'Ecole des Arts et Métiers, conseiller municipal, 7, cours d'Orbitelle; Chevalier Kadosch.

Temple : — 25, rue Fonderie (1870). — Place de la Plate-Forme (1871). — 15, rue du Grand-Séminaire (1872-1874). — 25, boulevard Notre-Dame, maison Lafond (1875-1880). — 7, rue Rille-Rafle (1881). — 11, rue la Mule-Noire (1882-1890). — Rue des Champs (1891-1894).

Tenues actuelles : — Tous les mercredis, à 9 heures du soir.

Arles

LA PERSÉVÉRANCE

Loge fondée le 19 août 1862.

VÉNÉRABLES : — (1863) Ferrière, entrepreneur, faubourg Cornillon; Maître. — (1864) le même; Rose-Croix. — (1865) Ode, docteur-médecin, rue Duleau; Maître. — (1866 et 1867) le même. — (1868) Ferrière, entrepreneur de travaux publics, 10, faubourg Cornillon; Rose-Croix. — (1869) le

même, 10, rue des Frères-Ravaux. — (1870) Tombée en sommeil.

Temple : — 4, place du Marché-Neuf (1870).

Miramas

L'ÉTOILE DE LA CRAU

Loge fondée le 3 septembre 1892.

VÉNÉRABLES : — (1893) Joseph-Auguste Guiran, rentier, au château de Cansargues, à Salon (Bouches-du-Rhône); Maître. — (1894) le même.

Temple : — A l'intersection de la route d'Istres à Salon et du chemin de Chirons (1893). — Miramas-Gare (1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} dimanche du mois.

Salon

L'UNITÉ

Loge fondée le 2 janvier 1887.

VÉNÉRABLES : — (1887) Mariny, Alfred, receveur des Contributions indirectes, place Gambetta; Chevalier Kadosch. — (1888-1892) le même. — (1893) le même, boulevard de la Gare, maison A. Ravoire. — (1894) Babonnet, Simon, négociant, retraité; Rose-Croix.

Temple : — 4, boulevard de la République, au Casino (1887-1894).

Tenues actuelles : — Tous les jeudis.

Tarascon

LE PROGRÈS DES ENFANTS D'HIRAM

Loge fondée le 1^{er} mars 1864.

VÉNÉRABLES : — (1864) Anthelme, négociant; Maître. — (1865 et 1866) le même; Rose-Croix. — (1867) Duprat, chirurgien-major au 7^e chasseurs; Rose-Croix. — (1868) Tombée en sommeil.

Statistique des 35 années :

Le département des Bouches-du-Rhône a compté, en tout, dix-sept loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; huit fonctionnent actuellement.

CALVADOS

Caen

THÉMIS

Loge fondée le 10 juillet 1772.

VÉNÉRABLES : — (1860) Berjot, pharmacien, 14, impasse de la Fontaine; Rose-Croix. — (1861) le même. — (1862) le même, membre du Conseil municipal. — (1863) Boissée, propriétaire, prairie de Caen; Rose-Croix. — (1864-1869) le même. — (1870) Vautier, agréé au Tribunal de commerce; Rose-Croix. — (1871) le même, 21, rue aux Lisses. — (1872) le même. — (1873) Boissée, propriétaire,

Chevalier Kadosch, comme ci-dessus. — (1874 et 1875) le même. — (1876) Kaëppelin, propriétaire; membre du Conseil municipal, 14, rue du Milieu; Rose-Croix. — (1877) Tête, propriétaire, membre du Conseil municipal, 90, rue Branville; Chevalier Kadosch. — (1878) Dufour, Georges, propriétaire, rentier, 20, rue Caponnière; Rose-Croix. — (1879) Dufour, Gustave-François-Georges, le même. — (1880-1882) le même. — (1883) le même, Chevalier Kadosch. — (1884-1888), le même. — (1889) le même, conseiller municipal. — (1890) Aumont, Auguste, docteur en droit, ancien juge, 19, place de la République; Maître. — (1891) le même; Rose-Croix. — (1892) le même; Chevalier Kadosch. — (1893-1894) Dufour, Gustave, comme ci-dessus.

Temple : — 44, rue Neuve-Saint-Jean (1867-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et dernier vendredis du mois.

Lizieux

L'HUMANITÉ

Loge fondée le 21 septembre 1879.

VÉNÉRABLES : — (1881) Bénard-Lechevallier, rentier, rue de Launay, à Pont-l'Évêque. — (1882 et 1883) le même. — (1884) Pannier, Charles-Adolphe, rentier, route de Dives; Maître. — (1885-1893) le même, propriétaire. — (1894) Fermey, Alphonse-Séraphin, brasseur, boulevard Pont-l'Évêque; Maître.

Temple : — 29, rue Petite-Couture (1881-1894).

Tenues actuelles : — Le 2^e dimanche du mois, à 2 heures de l'après-midi.

Trouville

L'ÉTOILE DES DEUX POLES

Loge fondée le 12 septembre 1869.

VÉNÉRABLES : — (1870) Borel, rentier, à Touques; Chevalier Kadosch. — (1871) Tombée en sommeil. — Réveillée en 1877. — (1878) Bénard-Lechevallier, rentier, rue de Launay, à Pont-l'Évêque; Maître. — (1879 et 1880) le même. — (1881) Barbier, Louis, peintre en bâtiments, rue Edouard-Larue, au Havre; Maître. — (1882) le même. — (1883) Frélatre, Alcindor, entrepositaire, 11, rue du Pont; Maître. — (1884-1887) le même. — (1888) Desfoux, Albert-Gilles, entrepreneur de menuiserie et charpente, à Deauville-sur-Mer; Maître. — (1889-1894) le même.

Temple : — 15, rue d'Isly (1878-1894).

Tenues actuelles : — Le 4^e samedi du mois et le 2^e dimanche.

Statistique des 35 années :

Le département du Calvados a compté, en tout, trois loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; les trois fonctionnent actuellement.

CANTAL**Aurillac****LA LIBRE PENSÉE**

Loge fondée le 25 mars 1865.

VÉNÉRABLES : — (1865) Amé, architecte du département ; Chevalier Kadosch. — (1866) le même. — (1867) Martin, propriétaire, rue des Frères ; Maître. — (1868-1870) le même, Rose-Croix. — (1871) Tombée en sommeil.

Statistique des 35 années ;

Le département du Cantal n'a jamais compté qu'une seule loge appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; cette loge ne fonctionne plus depuis 24 ans.

CHARENTE**Angoulême****LES AMIS DE LA PAIX**

Loge fondée le 31 janvier 1806.

VÉNÉRABLES : — (1860) Joly, avocat, homme de lettres ; Rose-Croix ; et pour la correspondance : Alvarez, brasseur. — (1861) le même, propriétaire. — (1862) Dupuy, rentier ; Rose-Croix. — (1863) Dulary, négociant ; Maître. — (1864) le même ; et pour la correspondance : Lassuze, négociant. — (1865) Dupuy, rentier, ancien commissaire-priseur ; Rose-Croix. — (1866) le même. — (1867) Dulary, comme ci-dessus ; Rose-Croix ; et pour la correspondance : 56, rue de Beaulieu. — (1868) Maury, photographe ; Maître. — (1869-1872) le même. — (1873) le même, 9, rue de l'Arsenal. — (1874-1878) le même. — (1879) Jallageas, Marcel, négociant ; Maître. — (1880) le même. — (1881) le même, 39, rue de Paris. — (1882-1888) le même. — (1889) Jarton, Jean, marchand de bois, conseiller d'arrondissement, à La Rochefoucauld, 25, rue Porte-de-Marillac, Charente ; Maître. — (1890) Mamoz, Denis, officier d'administration en retraite, 15, rue du Renclos ; Maître. — (1891) le même. — (1892) le même, 15, rue Angel-Albert. — (1893) Jallageas, Jean-Marcel, comme ci-dessus ; 72, avenue Gambetta. — (1894) le même.

Temple : — 56, rue de Beaulieu (1867-1874). — 1, place d'Iéna (1875-1880). — 11, place Jean Faure (1881-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e samedis du mois.

L'ÉTOILE DE LA CHARENTE

Loge fondée le 20 mai 1837.

VÉNÉRABLES : — (1860) Florant, commissionnaire de roulage ; Rose-Croix. — (1861 et 1862) le même. — (1863) Ducasse, négociant, 143, rue de Paris ;

Maître. — (1864) le même. — (1865) Florant, comme ci-dessus. — (1866) Marrot, avocat, 1, rue Basse de l'Arsenal ; Maître. — (1867-1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Marrot, avocat, membre du Conseil général ; Maître. — (1876) le même. — (1877) Ducasse, Louis, comme ci-dessus. — (1878) le même, 183, rue de Paris. — (1879) Marrot, Jean, avocat, ancien préfet, rue de Belat ; Maître. — (1880) le même. — (1881) Lameaud, rentier, 18, rue de la Corderie ; Maître. — (1882) Gaboril, pharmacien ; Maître. — (1883) Ducasse, Louis, négociant ; Maître. — (1884) le même. — (1885) Bouyer, Jules, docteur-médecin, 24, rempart de l'Est ; Maître. — (1886) Marrot, Jean, comme ci-dessus, 101, rue Basse de l'Hémicycle. — (1887 et 1888) le même. — (1889) le même, maire. — (1890-1893) le même. — (1894) Voleau, Théophile-Pierre, imprimeur-publiciste, 15, rampe d'Aguesseau ; Maître.

Temple : — 1, rue Basse de l'Arsenal (1866 et 1867). — 1, place d'Iéna (1868-1880). — 11, place Jean Faure (1881-1894).

Tenues actuelles : — les 2^e et 4^e samedis du mois.

Baignes-Sainte-Radegonde**LES AMIS RÉUNIS**

Loge fondée le 11 mai 1857, à Jonzac ; puis, transférée à Barbezieux ; puis, après sommeil de sept ans, reconstituée à Baignes.

VÉNÉRABLES : (1886) Gourdon, Jean, charpentier ; Maître. — (1887) Moreau, Pierre, négociant ; Maître. — (1888 et 1889) le même. — (1890) Prinsaud Auguste, instituteur public ; Maître. — (1891-1893) le même. — (1894) Grasse, Gaston-Alexandre-Auguste-Victor, professeur de mathématiques au collège, conseiller municipal de Barbézieux ; Maître.

Temple : — Quartier du Champ-de-Foire, partie sud-ouest (1886-1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} mercredi du mois, à 8 heures du soir, et le 4^e dimanche, à 1 heure de l'après-midi.

Barbezieux**LES AMIS RÉUNIS**

Loge fondée le 11 mai 1857 ; précédemment à Jonzac.

VÉNÉRABLES : — (1864) Blanœuil, notaire à Baignes-Sainte-Radegonde ; Chevalier Kadosch. — (1865 et 1866) le même. — (1867) le même, président de la chambre des notaires de l'arrondissement de Barbezieux. — (1868-1870) le même. — (1879) Tombée en sommeil ; reconstituée en 1885, mais avec transfert à Baignes-Sainte-Radegonde. Voir *Baignes-Sainte-Radegonde*.

Temple : — Quartier du Cimetière (1876-1879).

Cognac**LES FRÈRES SINCÈRES, AMIS DE L'UNION**

Loge formée le 8 septembre 1851, de la fusion de deux loges.

VÉNÉRABLES : — (1860) Maurain, négociant, juge au Tribunal de Commerce; Rose-Croix, et pour la correspondance : *les Frères de Siam*, chez M. Gill, limonadier. — (1861 et 1862) le même; et pour la correspondance : Maurain-Bellot, à Cognac. — (1863) le même; Chevalier Kadosch. — (1864 et 1865) le même. — (1866) le même, membre du Conseil municipal. — (1867) le même, juge au Tribunal de Commerce. — (1868) Robin, avocat; Maître; et pour la correspondance : *Crénésis frères*, 8, rue Magdeleine. — (1869) Robin, Gervais, comme ci-dessus. — (1870) Garlandat, ingénieur civil; Maître. — (1871 et 1872) le même. — (1873) Manau, commis-négociant; Maître. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) le même, rue de Rochefort. — (1876) le même. — (1877) Planat, ancien député, membre du Conseil général et du Conseil municipal, rue de l'Île-d'Or; Maître. — (1878) le même. — (1879) Tombée en sommeil.

Temple : — 8, rue Madeleine (1868-1879).

LA LIBERTÉ

Loge fondée le 17 mars 1880.

VÉNÉRABLES : — (1881) Brisson, Jules, propriétaire; Maître; et pour la correspondance : J. Gagnivet fils, juge suppléant au Tribunal civil. — (1882-1888) le même. — (1889-1891) le même, au Portail. — (1892-1894) le même, maire.

Temple : — 8, rue Madeleine (1883-1885). — 10, rue Madeleine (1886-1894).

Tenues actuelles : — Tous les quinze jours, le samedi.

Confolens**LA PARFAITE UNION**

Loge fondée le 15 août 1862.

VÉNÉRABLES : — (1863) Duclaud, avocat; Maître. — (1864) le même; et pour la correspondance : Pascand, rue du Pont-Harrigny. — (1865-1868) le même; et pour la correspondance : Célestin Labrande, menuisier. — (1869) Babaud-Larivière, avocat, propriétaire; Maître; et même adresse pour la correspondance. — (1870) le même, ancien représentant du peuple, rédacteur en chef des *Lettres Charentaises*. — (1871) Duclaud, avocat; Maître; et même adresse pour la correspondance. — (1872 et 1873) le même. — (1874) Tombée en sommeil.

Jarnac**LES AMIS DE L'UNION**

Loge fondée le 12 mars 1867.

VÉNÉRABLES : — (1867) Thublier, notaire à Sé-

gonzac (Charente); Rose-Croix. — (1868) le même. — (1869) Kortz, rentier; Maître. — (1870) Tombée en sommeil.

Ruffec**LES AMIS DU LIEN**

Loge fondée le 14 avril 1867.

VÉNÉRABLES : — (1868) Nadaud, docteur-médecin; Maître. — (1869-1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Chevalier, Eugène, négociant; Maître. — (1876) le même, conseiller municipal, 15, rue de Valence. — (1877) le même, négociant en draperies et nouveautés; Rose-Croix. — (1878-1880) le même. — (1881) Nadaud, docteur en médecine; Maître. — (1882) Poste fils, Adolphe, maître d'hôtel; Maître. — (1883-1887) le même. — (1888) Mandinaud fils, Edmond-Edouard-Charles, négociant en vins, route Nationale; Maître. — (1889-1891) le même. — (1892) Joliet, Edmond-François, avocat; Maître. — (1893) Mandinaud, comme ci-dessus. — (1894) le même.

Temple : — 2, rue de Valence (1875-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e samedis du mois.

Statistique des 35 années :

Le département de la Charente a compté, en tout, huit loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; cinq fonctionnent actuellement.

CHARENTE-INFÉRIEURE**La Rochelle****L'UNION PARFAITE**

Loge fondée le 9 mars 1752.

VÉNÉRABLES : — (1860) Lemanissier, avocat, 8, place d'Armes; Rose-Croix. — (1861-1863) le même. — (1864-1867) Sommeil de quatre années. — (1868) Rivaille, négociant en bois; Maître. — (1869-1871) le même. — (1872) Armand, Adolphe, chapelier; Maître. — (1873) Rivaille, comme ci-dessus, bastion Saint-Nicolas. — (1874-1878) le même. — (1879) Rubino, Alfred, commis-négociant; Maître. — (1880) le même. — (1881) Bonneau, Henri, ingénieur des ponts-et-chaussées; Maître. — (1882) Grelat, Jean-Baptiste, avoué, quai Duperré; Maître. — (1883-1886) le même. — (1887) Hillairaud, Félix, docteur en médecine, 4, rue de la Forme; Maître. — (1888 et 1889) le même. — (1890) le même; Rose-Croix. — (1891-1893) le même. — (1894) Perreau, Gustave, conducteur des ponts-et-chaussées, cours du Temple; Maître.

Temple : — 1, Petite rue de l'Escale (1871-1889). — 1, rue Nicolas-Venette (1890-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e samedis du mois.

Jonzac**LES AMIS RÉUNIS**

Loge fondée le 11 mai 1857; transférée en 1864 à Barbézieux.

VÉNÉRABLES : — (1860) Blanœuil, notaire, à Baignes-Sainte-Radegonde (Charente); Chevalier Kadosch; pour la correspondance : Victor Bello-teau, marchand de fer, à Jonzac. — (1861-1863) le même. — (1864) Voir *Barbézieux*.

L'ÉTOILE DE LA SAINTONGE

Loge fondée le 4 février 1883.

VÉNÉRABLES : — (1883) Bérard, Sévère-Marie, percepteur à Monthieu, Charente-Inférieure; Maître. — (1884 et 1885) le même; Rose-Croix. — (1886) le même, percepteur à Saint-Fort-sur-Gironde, Charente-Inférieure. — (1887 et 1888) le même. — (1889) le même, ✱ — (1890) Alisant, Louis, négociant, maire; Maître. — (1891-1893) le même. — (1894) le même, receveur des finances, à Bazas, Gironde.

Temple : — 3, cours du Château (1884-1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} vendredi de janvier, mars, mai, juillet, septembre et novembre; le 2^e vendredi de février, avril, juin, août, octobre et décembre.

Marennes**L'UNION RÉTABLIE**

Loge fondée le 24 août 1891.

VÉNÉRABLES : — (1892) Couillaud, Anatole, instituteur, à Royan, Charente-Inférieure; Maître; et pour la correspondance : Giraud, docteur en médecine, à Marennes. — (1893) le même, directeur de l'école Eugène Pelletan, à Royan-les-Bains; et même adresse pour la correspondance. — (1894) Giraud, Emile-Médéric, docteur en médecine, ex-médecin de la marine; Maître.

Temple : — 24, rue Commandant-Lucas (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e mercredis du mois.

Pons**LA TOLÉRANCE**

Loge fondée le 9 mai 1888.

VÉNÉRABLES : — (1889) Pelletier, Henri, plâtrier, rue des Dames; Maître. — (1890) Guérin, Jules-Charles, négociant; Maître; et pour la correspondance : Roux, directeur de l'école publique. — (1891) le même. — (1892) Roux, Victor-Henri, directeur de l'école publique, Maître. — (1893 et 1894) le même.

Temple : — Rue Thiers (1889-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e samedis du mois.

Rochefort**L'ACCORD PARFAIT**

Loge fondée le 28 avril 1778.

VÉNÉRABLES : — (1860) Roche, pharmacien, 117, rue des Fonderies; Rose-Croix. — (1861-1873) le même. — (1874) Moinet, docteur en médecine; Maître. — (1875) Roche, Frédéric, comme ci-dessus, membre du Conseil municipal et du Conseil d'arrondissement. — (1876-1879) le même. — (1880) Ardouin, Léon, docteur en médecine, 38, rue de l'Arsenal; Maître. — (1881) Roche, Antoine, pharmacien, membre du Conseil d'arrondissement et du Conseil municipal, 117, rue des Fonderies; Rose-Croix. — (1882) le même. — (1883) Bignonneau, vétérinaire; Maître. — (1884) Ardouin, Léon, médecin de 1^{re} classe de la marine; Maître. — (1885) le même, rue de l'Arsenal. — (1886) Rochet, Frédéric, propriétaire; Maître. — (1887) le même, conseiller général. — (1888) Courcelle-Seneuil, Jean-Léopold, officier de marine, 105, rue des Fonderies; Maître. — (1889) Roche, Frédéric ✱, comme ci-dessus. — (1890-1892) le même. — (1893) Ardouin, Léon, médecin principal de la marine en retraite, 64, rue Cochon-Duvivier; Maître. — (1894) le même.

Temple : — 63, rue Lafayette (1874-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e lundis du mois.

Royan**LE TRIPLE ACCORD**

Loge fondée le 8 novembre 1822; précédemment à La Tremblade.

VÉNÉRABLES : — (1860) Viguiaud, chirurgien, 68, rue Rochefort; Rose-Croix. — (1861 et 1862) le même. — (1863) aucun nom dans l'Annuaire. — (1864) Déruas, docteur-médecin; Maître. — (1865-1873) le même. — (1874) Luire, propriétaire à Saint-Sulpice, par Royan; Maître. — (1875) Robert, Alfred, notaire; Maître. — (1876-1882) le même. — (1883) Bon, Oscar, propriétaire, 39, rue Pontailiac; Maître. — (1884) le même. — (1885) Poirier, Auguste, confiseur; Maître. — (1886) le même. — (1887) Bon, Oscar, rentier, comme ci-dessus. — (1888) Pélisson, Alexandre, huissier, place du Centre; Maître. — (1889) le même. — (1890) Giton, Charles, négociant, place du Centre; Maître. — (1891-1894) le même.

Temple : — 79, Grande-Rue (1865-1875). — Rue du Fond de Chêne (1876). — Rue du Marché (1877). — 94, Grande-Rue (1878-1882). — 23, rue du Marché (1883-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e jeudis du mois, à 8 heures du soir.

Saint-Jean-d'Angély**L'ÉGALITÉ RÉGÉNÉRÉE**

Loge fondée le 18 mai 1764 ; originairement :
l'Égalité.

VÉNÉRABLES : — (1860) Changeur, boulanger ; Maître ; et pour la correspondance : Chaillat, maître serrurier, 7, rue de l'Horloge. — (1861) Dalmont, pâtissier ; Maître. — (1862) Bessat, rentier ; Rose-Croix. — (1863 et 1864) le même. — (1865) Meunier, Jacques, quincaillier ; Maître. — (1866-1869) le même. — (1870) Lair, avocat ; Maître ; et pour la correspondance : Meunier, quincaillier. — (1871) le même. — (1872) Meunier, comme ci-dessus. — (1873-1882) le même. — (1883) Laporte, à Aulnay de Saintonge, Charente-Inférieure ; Maître. — (1884) Proux, Joseph-Alexandre-Magloire, fabricant, faubourg Taillebourg ; Maître. — (1885) le même ; et pour la correspondance : Dinand, hôtel du Commerce. — (1886) le même, propriétaire. — (1887-1890) le même. — (1891) Laporte, Louis-Alexis, quincaillier, comme ci-dessus ; et pour la correspondance : Louis, directeur de l'école communale, rue Gambetta. — (1892 et 1893) le même. — (1894) Jourdin, Jean, marchand de bestiaux, à Saint-Romans-les-Melle, Charente-Inférieure ; Maître ; et pour la correspondance : Saisy, instituteur à Saint-Julien-de-l'Escap, près Saint-Jean-d'Angély.

Temple : — Place Regniauld (1871-1884). — Place de l'Orme-Vert (1885-1894).

Tenues actuelles : — Le 3^e samedi du mois.

Saintes**MONTYON**

Loge fondée le 11 novembre 1844.

VÉNÉRABLES : — (1860) Baron, docteur-médecin ; Chevalier Kadosch. — (1861) le même. — (1862) Béjou, officier de santé ; Maître. — (1863) Tombée en sommeil.

Temple : — 33, rue de l'Arc-de-Triomphe (1860-1862).

Statistique des 35 années :

Le département de la Charente-Inférieure a compté, en tout, neuf loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; sept fonctionnent actuellement.

(A suivre.)

LA REVUE MENSUELLE
publiera dans son prochain numéro

(n^o 13, pour paraître le 15 mars 1895)

CALENDRIER DU PALLADIUM
(*almanach luciférien*)

POUR 1895-1896

ENMENT PROMULGUÉ PAR LE SUP.^r. DIRECT.^r. DOGM.^r. DE ROME

LA CONVERSION DE M. DOINEL

Sous le titre UNE NOUVELLE CONVERSION DANS LA FRANC-MACONNERIE, le 4 janvier, le *Peuple Français* publiait la note suivante :

Nous apprenons, de source certaine, qu'un membre important du Grand Orient de France vient de suivre l'exemple de M. Margiotta. Des raisons que nos lecteurs comprendront nous interdisent de publier pour le moment le nom du nouveau converti ; mais nous sommes en mesure d'affirmer d'une façon absolue l'heureux événement qui réjouira le cœur de tous les catholiques français.

C'est lundi 31 décembre que ce dignitaire de la secte, éclairé par un miracle de la grâce, a démissionné auprès du Grand Orient, et sa retraite cause un vif émoi chez ses anciens collègues, qui voudraient bien le faire revenir sur sa détermination. Ils en seront pour leurs démarches ; car il ne s'agit pas d'une démission ordinaire, mais d'une conversion complète et que nous avons tout lieu de croire sincère.

Le nouveau converti, Vénérable d'une des loges les plus actives, était, il n'y a pas longtemps, membre du Conseil de l'Ordre, et son zèle et son érudition étaient haut cotés dans la secte ; les bulletins secrets et les revues maçonniques se disputaient l'honneur de reproduire ses discours prononcés au sein des loges ; la *Chaîne d'Union*, notamment, est remplie de ses conférences sur le symbolisme. Il était au nombre des députés au dernier convent du Grand Orient de France (septembre 1894). Enfin, il était, avec le titre de Patriarche, le chef d'un des rites secrets greffés sur la maçonnerie des imparfaits initiés ; les maçons occultistes sont donc les plus directement atteints par cette conversion tout à fait imprévue.

Cette illumination soudaine d'une âme si longtemps plongée dans les plus épaisses ténèbres serait due à Notre-Dame de Lourdes, si nous en croyons une information particulière qui nous a été communiquée.

Nous recommandons aux prières de nos lecteurs le nouveau converti ; que Dieu, dans sa bonté infinie, lui accorde maintenant la grâce de la persévérance !

J. M.

Cette note du *Peuple Français* fut reproduite aussitôt par un nombre considérable de journaux et eut le don de mettre en grande colère le clan maçonnique. D'où, une manœuvre, que le journal de M. l'abbé Garnier

fit avorter en insérant immédiatement l'article que voici (9 janvier) :

La note que nous avons publiée dans notre numéro de vendredi, a eu bientôt fait le tour de la presse ; mais surtout elle a causé un grand émoi à l'hôtel maçonnique de la rue Cadet. Si les termes dont nous nous sommes servis à dessein rendaient impossible au public la découverte de la personnalité du nouveau converti, — et nous répondions ainsi à un désir exprimé à plusieurs de nos amis, — par contre, au Grand Orient de France, on a vu immédiatement de qui il s'agissait, puisque nous avions donné la date exacte de la démission.

A la suite d'une réunion qui a été tenue samedi, il a été décidé par les gros bonnets cadettistes que l'on irait au-devant des commentaires de la presse catholique et que l'on parerait à ce nouveau coup en faisant connaître le membre du Grand Orient qui vient de se séparer de ses frères, mais en affectant de prendre la chose sur le ton de la plaisanterie, comme s'il s'agissait d'un frère quelconque, maçon irrégulier ou de minime importance ; même on donnerait à entendre que le converti ne jouit pas de toute sa raison, et l'on déclarerait que le rite secret dont il est patriarche est depuis longtemps répudié par le Grand Orient de France.

Là-dessus, un des illustrissimes chevaliers de la truelle (section de la rue Cadet), s'est fait interviewer par le reporter d'un journal du matin, très éclectique en matière de politique et de religion, et lui a déclaré notamment ceci :

« La personne dont il s'agit n'est ni M. Brisson ni un homme politique en vue appartenant soit au rite français, soit au rite écossais. D'autre part, elle n'habite pas les rives de la Seine, mais celles de la Loire. C'est un sieur D..., archiviste de sa loge, et qui appartient en outre à des sociétés « initiatives ». Depuis un certain temps, du reste, ce frère avait versé dans l'occultisme, la théosophie et autres pratiques mystiques.

« Il était, je crois bien, évêque ou même archevêque parmi les « martinistes » et s'était souvent présenté dans nos réunions revêtu de son costume et de ses ornements sacerdotaux.

« Sa conversion était donc à prévoir et n'a rien qui soit de nature à émouvoir beaucoup la franc-maçonnerie. »

D'autre part, le nom du nouveau converti a été donné en toutes lettres par la *Vérité*, à la suite de cette interview ; nous ne devons donc plus le taire. Mais, quant à nous, nous croyons devoir démêler les explications, volontairement embrouillées, du gros bonnet cadettiste.

Il semble, d'après ce qui précède, que le frère démissionnaire n'appartient pas plus au Rite Fran-

çais qu'au Rite Ecossais et qu'il est même totalement étranger au Grand Orient de France.

Apportons donc un peu de lumière dans ce chaos.

* *

Le nouveau converti est M. Jules Doinel, officier d'instruction publique, archiviste du département du Loiret, Vénérable de la loge *les Adeptes d'Isis-Monthyon*, à l'Orient d'Orléans, Rose-Croix du chapitre *l'Etoile Polaire*, en la vallée de Paris, très fréquemment député aux Convents annuels du Rite Français (il y a même rempli les fonctions de grand orateur, et il faisait partie du dernier de ces convents, tenu en septembre 1894).

M. Doinel était donc bien membre actif et régulier du Rite Français, quand il s'est converti et a démissionné ; ce qui ne l'empêcha point d'être maçon occultiste, depuis 1887, et c'est là ce que le gros bonnet cadettiste appelle : « depuis un certain temps ».

Pour bien comprendre qu'il n'y a aucune incompatibilité entre la qualité de maçon d'un rite connu ou rite officiel et celle d'occultiste, c'est-à-dire d'initié d'un rite secret, il faut savoir que de tout temps, depuis que la franc-maçonnerie existe, des arrière-loges de toute espèce ont été greffées sur les loges de la maçonnerie officielle.

Si le Palladisme, par exemple, est peu en faveur dans les ateliers placés sous la juridiction du Grand Orient de France, c'est à raison de son origine charlestonienne, c'est surtout parce que le souverain pontife Albert Pike, inventeur de ce rite secret, fulmina l'excommunication contre les loges de la fédération française ayant son siège central à la rue Cadet.

Mais, en fait d'occultisme, les maçons du Grand Orient de France peuvent en revendre aux maçons américains.

Trois rites secrets sont en vogue parmi les frères trois-points français qui tiennent à s'adonner aux pratiques de la parfaite initiation, sans recourir à la lumière du Sanctum Regnum de Charleston. De là trois groupements de maçons occultistes français :

1° Les *Gnostiques Valentinien*s, régis par un atelier supérieur, appelé le Saint Synode, qui avait à sa tête le F. Doinel, avec le titre de Patriarche. (Ne pas confondre avec le titre de Patriarche Maçon Emérite, qui est décerné par le Directoire Suprême de la maçonnerie universelle, comme haute distinction honorifique et récompense d'un long dévouement à l'Ordre ; on sait que, chez nous, c'est le F. Charles Floquet, qui est qualifié Patriarche Maçon Emérite de France ; en Belgique, c'est le F. Goblet d'Alviella) ;

2^o Les *Gnostiques Martinistes*, régis par un atelier supérieur, appelé Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste, dont le chef est le F.^o Papus, trente-troisième, docteur en médecine de Paris, portant le titre de Président Sup.^o Inc.^o...

Ces deux groupements sont les plus importants, et il est certains cas où ils semblent fusionner, afin de mieux rayonner hors de Paris. Ainsi le Rite Gnostique français, quoique subdivisé liturgiquement en Valentiniens et en Martinistes, possède actuellement 33 branches en France, 29 dans le reste de l'Europe, et 18 dans d'autres pays.

De même que les Palladistes et les Odd-Fellows (ces derniers récemment ex-communiés par Léon XIII), les Gnostiques ont voulu avoir une « Sophia », c'est-à-dire une sorte de grande-maîtresse plus ou moins mystérieuse tenue en haute vénération dans le rite. La Sophia des Palladistes est une demoiselle Walder, fille d'un pasteur anabaptiste suisse, émigré en Amérique et devenu mormon. La Sophia des Gnostiques est une riche Polonaise habitant Paris, M^{lle} de Wolska. Il y a quelque temps, la Sophia des Odd-Fellows était une demoiselle Barbe Bilger, alsacienne, qui finit par se convertir et se réfugia au couvent du Bon-Pasteur de Nancy. Nous souhaitons aux deux premières Sophias occultistes de suivre l'exemple de la troisième.

Enfin, 3^o il est un autre groupement de parfaits initiés, non palladistes, recrutant ses adeptes secrets, comme font les Gnostiques, dans les loges officielles du Rite Français; mais ce troisième groupement est de peu d'importance. C'est celui des *Théophilantropes*, dont le chef est le F.^o Décembre Alonnier, trente-troisième, personnage très honoré par ses confrères du Grand Orient.

Tels sont les trois rites secrets, greffés sur les loges françaises en dehors du Palladisme; ce sont ces groupements que les gros bonnets de la rue Cadet, parlant aujourd'hui pour galerie, appellent dédaigneusement « Sociétés initiatiques » se livrant « à l'occultisme, à la théosophie et autres pratiques mystiques. » Quant aux rares palladistes qui recrutent leurs adhérents dans les ateliers du Rite français, ils manœuvrent avec plus de mystère encore que les disciples des F.F.^o Doinel, Papus et Décembre-Alonnier; leur chef paraît être le F.^o Eugène-Esprit Hubert, trente-troisième, directeur de la *Chaîne d'Union*, haut-maçon d'une renommée universelle, ayant la correspondance directe avec tous les grands chefs de la maçonnerie, y compris ceux de Rome et de Charleston.

* *

Il est facile de concevoir, maintenant, combien depuis huit jours, au Grand Orient de France, on maudit le F.^o Jules Doinel; car sa conversion met

à découvert un des rites secrets, un de ces groupements occultistes dont les attaches à la maçonnerie officielle sont tenues cachées avec tant de précautions!

Aussi plaisante-t-on le converti sur son ancien titre de Patriarche. En somme, il nous semble que le F.^o Doinel n'était pas plus ridicule que le F.^o Paul Viguière, conseiller municipal, qui, lorsqu'il préside le chapitre l'*Etoile Polaire*, est salué par l'assistance du nom de « Très Sage Athirsata, seigneur d'Hérodom », ni que le F.^o Emmanuel Arago, sénateur, qui porte sur son diplôme maçonnique officiel la jolie collection de titres que voici: « Souverain Grand Inspecteur général, Sublime Prince du Royal-Secret, Grand Inspecteur Inquisiteur Commandeur, Grand Elu Chevalier Kadosch et Chevalier du Soleil Prince Adepté, Grand Maître de la Clef, Chevalier Prussien, Patriarche Noachite, Chevalier Royal-Arche et du Serpent d'Airain, Prince du Liban et de Merci, Très Puissant, Très Parfait et Très Sublime Maçon. »

Quant à donner à entendre que la maçonnerie officielle repousse l'occultisme, ce hardi mensonge ne peut avoir prise que sur le vulgaire le plus ignorant; mais on commence à voir clair dans les cages à hiboux.

Tout le monde sait que le spiritisme des arrièr-loges est pratiqué par des francs-maçons qui, publiquement, se disent athées; exemple: le F.^o Jules Lermina. Quiconque s'occupe de ces questions et étudie de près les chefs de la secte a constaté la présence d'occultistes jusque dans le Conseil de l'Ordre; il suffit de consulter les annuaires du Grand Orient. Nombreux sont ceux qui y figurent, depuis feu le docteur Gérard, maire de Beauvais, grand spirite évocateur, quelque peu palladiste, jusqu'à M. Doinel lui-même; car les faits ne peuvent être niés: M. Doinel était occultiste depuis de nombreuses années, et cela ne l'a pas empêché d'être élu membre du Conseil de l'Ordre, au Grand Orient de France, et d'en faire partie de septembre 1890 à septembre 1893.

Il s'est souvent présenté dans certaines réunions du Grand Orient, orné de ses insignes de patriarche gnostique; nous retenons cet aveu du gros bonnet cadettiste, décidément fort maladroit dans sa mauvaise humeur. Oui, le F.^o Doinel venait chez vous comme chef d'un rite secret, paré de ses emblèmes d'occultisme, comme vous de vos truelles, de vos cordons chamarrés de soleils et de lunes, de vos bijoux à pélican qui se perce les flancs, et de vos petits tabliers à bavette où sont brodées des têtes de mort. Il est venu, et vous lui avez fait place parmi vous, et vous lui

avez donné la parole, et vous ne l'avez pas exclu, non certes, à cette époque. C'est lui qui, enfin éclairé par la divine lumière, la seule vraie, vous a envoyé, il y a huit jours, sa démission !

La Constitution du Grand Orient de France est formelle : tout maçon de l'obédience qui s'affilie à un rite non reconnu est rayé *ipso facto* du Livre d'Or de sa loge officielle du Rite Français. Or, depuis de nombreuses années, le F. Doinel était, sans en faire mystère pour les chefs du Grand Orient, ses collègues, le Patriarche du gnosticisme valentinien ; et un convent l'a choisi pour son grand orateur, et il a pu pendant trois ans être membre du Conseil de l'Ordre ; et s'il n'a pas été réélu en 1893, c'est parce que les membres sortants ne sont pas rééligibles, aux termes de la Constitution.

*

Allons, il faut que messieurs les cadettistes en prennent leur parti : ils ont meilleur compte à se faire.

Le nouveau converti n'est pas d'un tempérament fougueux ; c'est, au contraire, un homme simple, doux, ne demandant que la paix. Reconnaissant son erreur, il s'est mis en règle avec sa conscience. Il a remis ses insignes de maçon et d'occultiste entre les mains de l'archevêque de Lyon, Mgr Coullié, qu'il avait connu à Orléans. Il n'a nulle intention de déclarer la guerre à ses ex-frères ; il désire avant tout la tranquillité.

Pour une fois, que la secte écoute un conseil fort désintéressé que nous lui donnons : qu'elle fasse son deuil de M. Doinel, que les Loges poussent le triple gémississement, et que le Grand Orient surtout veuille bien ne plus s'occuper de lui.

JUVÉNAL MOQUIRAM.

Dans la *Presse* (n° du 12 janvier), nous trouvons quelques renseignements complémentaires :

Le nouveau converti, dit ce journal, n'est autre que le F. Jules-Benoît Doinel, le Patriarche des Gnostiques valentiniens, important maçon du Grand Orient de France.

Dans la vie civile, M. Doinel est archiviste du département du Loiret. Bien connu par ses opinions anticléricales à Orléans, où il était, avant sa démission, Vénérable de la loge *les Adeptes d'Isis-Monthyon*, il causa donc, il y a environ quatre semaines, la plus grande surprise à l'aumônier du lycée de cette ville, lorsqu'il vint lui déclarer qu'il voulait que désormais son fils reçût l'instruction chrétienne et suivit le catéchisme de préparation à la première communion.

Ce fut le point de départ du revirement définitif

qui s'est opéré en M. Doinel. Le chef-maçon occultiste accepta la direction d'un ecclésiastique des plus distingués, sulpicien, prêtre aussi prudent qu'éclairé, et résolument il rompait bientôt avec la franc-maçonnerie.

C'est à Mgr Coullié, archevêque de Lyon, qu'il avait connu à Orléans, qu'il a remis ses insignes maçonniques, en témoignage de son parfait retour à l'Eglise.

C'est à une étude des faits de Lourdes que M. Doinel attribue son changement d'état d'âme ; cette étude avait été provoquée, nous a-t-on dit, par la lecture du roman d'Emile Zola, à la suite de laquelle l'ardent franc-maçon examina les répliques de M. Lasserre, du docteur Boissérie, etc.

En sa qualité d'occultiste, M. Doinel avait la foi au surnaturel ; mais comme tous les Gnostiques, il intervertissait les rôles dans le monde de l'au delà. Néanmoins, il est juste de dire que le converti d'hier n'avait jamais trempé dans le Palladisme, ni dans aucune autre de ces sectes où « Satan » est adoré comme principe du bien, à l'opposé du Dieu des catholiques, qualifié de principe du mal.

Les franc-maçons de la rue Cadet sont fort ennuyés de cette conversion, que rien ne leur faisait prévoir.

Après avoir fait connaître les titres et fonctions purement maçonniques du F. Doinel, la *Presse*, expliquant quelques mots du gros-bonnet cadettiste interviewé par le *Matin*, indique que le nouveau converti était, en tant que maçon occultiste, qualifié d'« évêque de Montségur, primat des Albigeois ».

D'autre part, dans son numéro de janvier, la *Franc-Maçonnerie démasquée* a consacré à la conversion de M. Doinel un petit article fort intéressant et qui complète ceux qu'on vient de lire. Nous le reproduisons aussi :

Il ne suffit pas de combattre la Franc-Maçonnerie, il faut prier pour ceux dont la bonne foi se laisse surprendre par les astucieuses théories de cette secte, afin de leur obtenir une conversion sincère. La lutte fortifiée par la prière, deviendra vraiment féconde. Déjà nous avons pu enregistrer ici la conversion de M. Domenico Margiotta ; aujourd'hui, nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs un nouveau triomphe de la grâce. M. Jules Doinel, d'Orléans, est sorti, lui aussi, définitivement, des rangs de la Franc-Maçonnerie, pour rentrer, en fils soumis, dans le sein de l'Eglise catholique. Il avait reçu le grade de Rose-Croix 18^e degré, en 1893, au chapitre *l'Etoile Polaire*, et avait été membre du Conseil de l'Ordre du Grand Orient de France. Mais le nouveau converti revient de plus loin.

Il avait, en effet, fondé, il y a environ six ans, une secte gnostique dont il était le Patriarche. Dès le début, cette restauration de l'ancienne Gnose valentinienne avait englobé des sociétés secrètes déjà existantes, comme le Martinisme, et qui ont plus ou moins d'affinité avec la Franc-Maçonnerie. A ce titre, nous nous proposons de donner prochainement, dans notre *Revue*, une étude sur le Gnosticisme valentinien et son organisation actuelle.

La conversion de M. Doinel, nous pouvons bien le dire, a été l'œuvre de la Très Sainte Vierge. Même au milieu de ses égarements, cet homme, d'un talent et d'une érudition reconnus, avait conservé une dévotion sincère à la Mère de Dieu : il n'a jamais un seul jour de réciter les Litanies en son honneur. Cette piété envers Marie, il essayait même de la faire partager à ses compagnons gnostiques, et c'est au moment où il allait envoyer à l'Assemblée valentinienne une ordonnance dogmatique pour prescrire la croyance à la divinité de Jésus-Christ et à l'Immaculée Conception de Marie que la grâce est venue le toucher et le transformer.

Depuis, M. Jules Doinel, qui, chargé à Orléans d'un cours public de littérature, a donné de magnifiques conférences sur Lourdes, réfutait presque page par page le livre infect de Zola. Jamais le savant conférencier n'avait déployé plus de talent, d'à-propos et de finesse d'esprit. Aussi, les auditeurs se pressaient-ils nombreux pour l'entendre ; ce qui n'était pas du goût des francs-maçons orléanais, Halmagrand et consorts. A la séance du Conseil municipal, lundi 24 décembre, ceux-ci accusèrent M. Doinel de transformer son cours de littérature en un cours de théologie plus ou moins mystique, de faire de la *théodicée*, de la thaumaturgie, etc.

On a contraint le conférencier de changer le sujet de son cours ; mais il avait dit tout ce qu'il voulait dire. Du reste, les sectaires n'ont pas réussi à faire supprimer le cours. Le plus enragé de ces ennemis de la liberté a été, avec Halmagrand, le Dr Beaurieux. Ils se sont mesquinement vengés en faisant augmenter les autres professeurs.

La Vierge de Lourdes, dont M. Doinel prend si bien la défense, saura le protéger à son tour et lui obtenir la grâce de persévérer dans le chemin de la vérité catholique.

FIDELIS.

Comme il est facile de s'en rendre compte par ce qui précède, M. Doinel était déjà travaillé par la grâce depuis quelque temps. Cette piété, qu'il avait gardée malgré tout à la Sainte Vierge, est certainement ce qui l'a sauvé. Il

y a lieu de croire aussi que la grande admiration qu'il professait pour Jeanne d'Arc, à la mission de laquelle il reconnaissait hautement un caractère surnaturel, a contribué puissamment à l'éclairer. Il publia, en effet, en 1892, une brochure sur la libératrice d'Orléans, brochure qui, abstraction faite de quelques erreurs théologiques, inévitables sous la plume d'un lettré rationaliste, fait le plus grand honneur à son auteur. La glorieuse et sainte Pucelle, dont M. Doinel proclamait les vertus héroïques et la réalité des visions angéliques, contrairement à la thèse de ses frères en maçonnerie, aura intercédé pour lui ; cela est de toute évidence.

Nous nous joignons à nos confrères de la presse catholique pour remercier Dieu de cette nouvelle conversion, et, comme eux, nous demandons à nos lecteurs des prières pour l'ex-F. Doinel.

LA SITUATION DE M. DOINEL

DANS L'OCCULTISME

ET LA MAÇONNERIE FRANÇAISE

MM. les francs-maçons, entre mille mauvaises qualités, en ont une qui les rend tout à fait ridicules aux yeux du public ; ce dont ils ne s'aperçoivent pas le moins du monde : quand un des leurs se retire par une conversion, ils s'efforcent de donner à entendre que le converti appartenait si peu, si peu à leur secte, que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler. Ils s'imaginent ainsi détruire l'effet de cette retraite, de cet abandon de leur erreur, de ce retour à la lumière.

Telle a été, en effet, la tactique de la rue Cadet, au lendemain de la conversion de M. Doinel. Piètre manœuvre, en vérité ; malice cousue de fil blanc.

Le public hausse les épaules. Néanmoins, dans le cas présent, il importe de démontrer que le converti revient de très loin.

M. Doinel nous pardonnera de remettre au jour ce qu'à coup sûr, de tout son cœur, il déplore aujourd'hui ; mais il nous paraît nécessaire, devant l'indifférence affectée par les cadettistes, de démontrer que, dans l'occultisme et même la maçonnerie ordinaire, il n'était pas le premier venu.

D'ailleurs, ce que nous allons publier, pour faire notre démonstration, est du document authentique, utile à communiquer à nos lecteurs. Si M. Doinel était resté franc-maçon, nous aurions, un jour ou l'autre, inséré dans notre revue ces pièces qui établissent sa situation récente, et qui, en révélant le zèle dont il brûlait, font connaître le travail souterrain de la secte.

Dans l'occultisme, le Patriarche des gnostiques valentiniens, érudit, mais aveugle, servait sans doute, sans s'en rendre bien compte, de paravent à des satanistes pleins d'astuce, qui se couvraient

de son nom estimé ; c'est ainsi qu'il répondit, au nom des groupes ésotériques, à la mise à l'index du journal qui s'était fait l'organe de la haute initiation donnée par les Papus et consorts. Dans la maçonnerie française ordinaire, il était considéré comme un docteur du symbolisme, comme un des pères de l'Eglise du grand architecte.

C'est là ce que nous avons le devoir d'établir, afin de fermer la bouche à ces cadettistes impudents, qui feignent d'être oublieux, et nous l'établirons par quatre documents, émanant de M. Doinel au temps de ses erreurs : d'abord, sa réponse officielle à un décret de la Congrégation de l'Index ; ensuite, trois de ses discours de haute science maçonnique.

De cette réponse, de ces discours, l'occultisme et la maçonnerie se glorifiaient alors. L'homme qui écrivait et qui parlait comme on va voir était porté sur le pavois, à raison même de tels écrits et de telles paroles. Rien ne saurait donc, mieux que ces reproductions, faire toucher du doigt à nos lecteurs l'importance de la conversion de M. Doinel.

* *

N'oublions pas, en premier lieu, la déclaration célèbre d'Albert Pike : « Le Gnosticisme pur est l'âme et la moelle de la Franc-Maçonnerie », et nous comprendrons combien les cadettistes se moquent du public, lorsqu'après le retour de M. Doinel au catholicisme ils affectent de traiter la Gnose de calembredaine mystique.

Le 14 mai 1891, par un décret, la Congrégation de l'Index proscrivait la revue occultiste et maçonnique *l'Initiation* et en interdisait la lecture sous les peines canoniques. M. Jules Doinel était alors membre du Conseil de l'Ordre au Grand Orient de France et Patriarche des Gnostiques valentiniens sous le titre d'évêque de Montségur. C'est lui qui fut chargé de répondre à l'excommunication romaine. Sa lettre officielle fut publiée dans *l'Initiation* (volume XII, page 143-147) ; nous en détachons les passages suivants :

« Il est fâcheux que les circonstances ne permettent pas à Nosseigneurs les Eminentissimes cardinaux de déférer les rédacteurs de *l'Initiation* aux bûchers du Saint-Office. C'est très fâcheux, et c'est dommage.

« Il me revient de bonne source que la Gnose a l'honneur d'être pour quelque chose dans les condamnations de la Revue. Deux rapports spéciaux auraient été adressés au Saint-Office : l'un contre la Revue et ses éminents rédacteurs, son directeur Papus et ses tendances *sataniques* ; l'autre contre la résurrection du Gnosticisme albigeois et cathare. On a signalé au pape deux dangers : l'un, qui menace la foi ; l'autre, qui menace la hiérarchie. Celui qui menace la foi, c'est la renaissance de la Gnose de Simon le Mage, de Valentin, de Basilide, de Marcion, de Markos, de Bardesane, de Manès, d'Etienne d'Orléans et de Guilha- bert de Castres : l'hérésie dualiste et émanationniste. Celui qui menace la hiérarchie,

c'est la reconstitution de l'épiscopat gnostique et de l'assemblée albigeoise ou cathare, avec un siège épiscopal défini : *Montségur*.

« Je ne discuterai pas l'accusation d'hérésie... Il n'y a pas lieu de discuter avec un sourd, ni de promener un flambeau sous les yeux d'un aveugle...

« Le rétablissement de la hiérarchie gnostique albigeoise est gênant pour la Curie romaine. Un épiscopat qui remonte aux temps apostoliques ne peut que la troubler et l'inquiéter. La chaîne brisée depuis le XIV^e siècle vient d'être renouée. Que sera-ce quand le développement de la doctrine nécessitera la création de plusieurs sièges ? La Gnose est en voie de formation. Il n'est pas possible que les sièges de Toulouse, de Béziers, de Castres, de Milan, de Constantinople, de Bulgarie, ne soient pas prochainement relevés. Dès que les assemblées seront composées, nous les prierons instamment de désigner leurs candidats au Sacre-Apostolique.

« Il ne se peut pas que l'idée pour laquelle tant de martyrs sont morts, demeure impro- ductive ; et nous savons que notre grand monde féminin cache, dans ses salons et ses retraites mystiques, plus d'une noble et courageuse émule des Esclarmonde et des Maxi- milla... Ce qui a été fait au moyen-âge peut se refaire de nos jours.

« Quant à nous, assis sur cette chaire de Jean qui a reçu les promesses de la durée mystique, nous attendons avec foi le jour établi du Plérôme, pour reconstruire Jérusalem.

« T. JULES, évêque de Montségur. »

Voilà pour l'occultisme. Aux applaudissements de la secte, M. Jules Doinel revendiquait Simon le Mage, Valentin, Basilide, Etienne d'Orléans (le chanoine sataniste dénoncé par Aréaste et condamné au dernier supplice pour ses sacrilèges et autres crimes), etc. Il donnait, comme modèle, aux sœurs occultistes... qui ?... Maximilla, la vocate bleue luciférienne dont l'hérésiarque Montan était le Barnum, la possédée pactisante mille fois sacrilège, qui a causé les plus grands scandales aux temps de l'Eglise naissante !... A Pierre, il opposait le magicien de Gitta !...

Mais passons, et venons-en à la maçonnerie ordinaire, à la maçonnerie des rites avoués. Nous allons voir quelle doctrine M. Doinel avait mission de prêcher dans les loges du Grand Orient de France.

C'est de la *Chaîne d'Union* même, « journal de la Maçonnerie universelle », que nous allons extraire trois de ses discours.

* *

Le premier, sur le SYMBOLISME DU NOM D'ISIS, a été prononcé par M. Doinel à l'inauguration de la loge orléanaise les *Adeptes d'Isis-Montyon* (nous

le reproduisons textuellement de la *Chaîne d'Union*, n° de mai 1886, pages 195-197) :

Très chers Frères,

Dieu se manifeste par le soleil, voilà le fond de la doctrine secrète de Misraïm. Un Dieu abstrait, tel que l'a conçu la pensée subtile des Platon, des Aristote, des Descartes, des Spinoza, des Hegel, n'a jamais été compris de l'Humanité ! Elle cherchait un Dieu vivant, dont elle sentît la lumière et constatât la vigueur. Les Loges Égyptiennes, nos aïeules vénérables, adoraient l'énergie du monde, l'unité des forces physiques sous l'emblème du père de la clarté, l'astre étincelant qui règle le jour et dirige les saisons. L'Unité, le *Monisme*, comme on dit aujourd'hui, constituaient l'étoffe du dogme, et cette unité, ce monisme, se cachait sous la multiplicité des formes hiératiques.

Ptah, Set, Ra, Osiris offraient des aspects variés de la substance primordiale.

On multipliait ces formes, on pluralisait ces noms divins. La substance demeurerait une et immuable. Les apparences sacrées étaient le vêtement de la pensée des sages. Comme nous, les initiés des hypogées ne reconnaissaient que l'Énergie, le mouvement unique, voilés sous les divins personnages du Panthéon mystique.

Prêtons l'oreille aux échos de l'ancienne initiation : « Il traverse l'éternité, il est pour toujours », disent les maximes d'Ani. « Il est le Maître de l'Éternité sans bornes », répond le *Todtenbuch*, et il ajoute : « On ne le saisit pas par les mains. » Le papyrus Harris nous révèle qu'« il est le prodige des formes sacrées que nul ne comprend ; que son étendue se dilate sans limites ». Et le *Todtenbuch* dit encore : « Ce qui est, est dans son sein. Ce qui n'est pas, vit dans son flanc. »

Aussi, le secret des mystères était-il imposé aux adeptes. On leur ordonnait de couvrir d'un voile tout ce qu'ils avaient vu dans les assemblées.

Mariette-Bey, l'illustre égyptologue, a déchiffré sous les hiéroglyphes du monument d'Âbydos, cette pensée remarquable : « La société des dieux se totalise en un seul cœur. » Le mot *vérité*, « MA », l'idée que ce mot renferme étaient représentés par un signe maçonnique : *la règle*, « MAAT ». Et le nom « d'œuvres de vérité » était donné aux ouvrages parfaits des Compagnons Égyptiens.

Le soleil était donc la manifestation divine, le corps de Dieu. Dieu, dit le Papyrus magique cité plus haut, Dieu se cache dans la prunelle de l'astre et rayonne par son œil lumineux. Et Dieu ainsi figuré se nommait Ammon-Ra. Le sol exprimait le mouvement éternel par son aurore et par son couchant

glorieux. Le drame solaire, c'était l'histoire de Dieu. Et à chacune des phases de ce drame, quand l'astre se levait à l'orient, quand il flamboyait dans son midi, ou quand il s'en-sevelissait dans les pourpres de l'occident, l'initiation faisait correspondre une appellation différente du principe absolu.

Le soleil engendrait ses phases diurnes et nocturnes « en forniquant en lui-même », dit le *Todtenbuch*. Il s'appelait Apis, Mnevis, Ptah, Noum, Anouké, Sati, Tot, Safek, Selk, Shou et se balançait entre Nout et Seb, c'est-à-dire entre le ciel immense et la terre féconde.

Les vertus productives de l'astre prenaient des noms de déesses : Sekhnt, Efnout, Menhit, Bast, et, surtout Isis.

Étudions le symbolisme de ce nom mystérieux dont l'attrait captiva les générations disparues qui le proclamaient comme le nom de la Reine du ciel.

Le dieu-soleil, sous le nom de Ra, achève sa course éclatante ; il entre dans le crépuscule du soir, sous le nom de Toum ou d'Atoum. A peine a-t-il disparu dans son abîme occidental, pendant que l'horizon est encore teint de ses couleurs violettes, que les adeptes s'écrient dans les Loges ou sous les portiques, à côté des sphinx de granit rose : « Adoration à Toum qui se couche dans le pays de la vie. Salut à toi, père des dieux ! va rejoindre la mère et cache-toi dans ses bras ! » Et cette déesse mère de Dieu, c'est le ciel de la nuit, c'est Hathor. Du sein de la nuit, des entrailles d'Hathor, s'élance le soleil levant, l'œil lumineux d'Horus. Il recommence sa course éternelle à travers l'étendue.

Chaque être s'écrie :
C'est lui ! c'est le jour !
C'est lui ! c'est la vie !
C'est lui ! c'est l'amour !

Le soleil ressuscité, voilà Horus ! Tant qu'il est demeuré dans les bras de la nuit, il s'appelait Osiris, le soleil nocturne, fils de Seb, c'est-à-dire fils de la Terre enveloppée dans les ténèbres. Il éclairait la demeure des morts. Sa légende est illustre, et par plusieurs points rappelle la légende du maître tyrien Hiram.

Osiris régnait sur les mondes. Seb, son frère, obscur et jaloux, l'attira dans un festin, lui demanda le mot de la vie, et, sur son refus, le tua. Il divisa le corps en vingt-six parties qu'il dispersa dans toutes les directions cardinales.

Isis, femme et sœur d'Osiris, s'élança à sa recherche. Echevelée et les seins meurtris, elle suivit les bords du Nil, demandant aux fleurs de lotus bleu, où était le corps du dieu trahi. Elle rassembla enfin les membres mutilés et les fit embaumer par Anubis, « le guide des chemins d'outre-tombe ».

Le dieu ressuscita comme Hiram ; mais il ressuscita sous la forme d'un radieux enfant, le bel Horus, à la fois époux et fils de la déesse. Horus immola Seb, le meurtrier, et fit régner la justice dans les trois hémisphères.

Telle est la sainte légende maçonnique des Egyptiens. Osiris mort, c'est le soleil couchant ; c'est aussi l'homme décomposé par le trépas. Mais le soleil couchant se lève dans les lueurs frissonnantes de l'aube, et l'enfant succède au vieillard disparu. La mort est vaincue par l'immortalité, comme Seb est vaincu par Horus. Isis est le principe féminin ; le réservoir qui recueille la mort et fait germer la vie. Ainsi la terre absorbe la semence et rend l'épi doré qui nourrit la race humaine. Isis est symbolisée dans nos temples par le G qui luit sur l'Orient.

Isis était la grande déesse d'Egypte ; son culte passa en Grèce, de Grèce en Italie ; d'Italie, les légions romaines le transportèrent dans notre Gaule, sur notre terre Carnute, dans les plaines d'Izy et d'Ezy (Beauce), à Iseure (Allier), à Yreux (Somme) et dans les localités nombreuses de la patrie celtique.

Aujourd'hui, son vocable vénéré décore notre Loge nouvelle, et le Grand Orient associe son éclat à l'éclat traditionnel de ce grand nom. Salut à leur double lumière ! Mais ce n'est pas, respectables Frères, pour relever les autels de la divinité chassée par le Nazaréen que nous avons ouvert un Atelier sous les auspices d'un nom jadis plein de prestige. Nous n'adorons pas les symboles. Ils ne sont pour nous que le voile transparent des idées.

Isis figure la femme, l'être gracieux, puissant et doux, par qui l'espèce intelligente se continue dans ce monde.

Elle est la veuve de la légende hiramique. Ceux à qui « l'acacia est connu », n'ignorent pas le sens et le secret de son influence souveraine.

Elle symbolise la nature, la génératrice des choses, la grand'mère universelle, la source de la vie, la matière et le mouvement. Et cette force immanente que notre langue secrète appelle le Grand Architecte de l'univers, Apulée, l'hiérophante, la célébrait dans ses *Métamorphoses*.

Enfin, elle représente pour nous, dans cette lutte incessante que nous soutenons contre toutes les erreurs et contre tous les préjugés, la recherche de la Vérité.

Vérité dispersée dans le « Cosmos » et dans l'intelligence, comme les parties du corps immolé d'Osiris.

Vérité que la raison cherche le long des fleuves du Savoir, comme Isis cherchait les membres du dieu le long du Nil couvert de lotus.

Vérité dont nous recueillons les fragments

épars, comme la déesse recueillait ceux de son époux divin.

Vérité enfin qui s'anime à la vie, sous les baisers passionnés de la science, comme l'enfant Horus sous les baisers et les larmes de la déesse.

Voilà, Respectables Frères, notre religion maçonnique ! Cette vérité, nous la demandons à l'expérience, à la réflexion, à l'étude, à la matière, à l'esprit ; nous scrutons les lois du monde physique, les lois du monde moral. Nous plongeons dans l'océan de l'idée, non pas comme le plongeur de la ballade pour rapporter des profondeurs la coupe d'or du vieux roi de Thulé, mais pour rapporter, s'il est possible, le secret de la Philosophie.

Voilà notre Isis, voilà notre culte, Respectables Frères ; voilà le but de nos travaux.

Que cette fête solennelle soit un jour de triomphe et d'espoir, un jour de fraternelle aspiration vers le progrès que consacrera l'avenir.

Très Illustre délégué du Grand Orient ! vous êtes le représentant de la vraie lumière. Nous vous saluons, et nous inaugurons nos travaux sous votre heureuse direction.

Très cher Vénérable ! vous siégez à cet Orient sous le G symbolique. Nous vénérons votre personne et vos fonctions augustes. Vous tous, mes Frères, Apprentis, Compagnons et Maîtres, aimez les symboles de vos grades, étudiez leur sens profond, *leur secret intime*. Hiram, vénérables Maîtres, c'est la Liberté tuée par les tyrans, comme Osiris, c'est la vérité tuée par les fanatiques. La Science a ressuscité Osiris, comme la Révolution a ressuscité Hiram. Le soleil de 1789 illumine notre Orient. Nous avons donné sa formule à la Révolution française ; Liberté ! Egalité ! Fraternité ! ces trois sœurs républicaines sont sorties des Loges des Maçons.

Apprentis, Compagnons et Maîtres, nous avons un but, la délivrance du monde profane de toutes les ignorances et de toutes les servitudes.

Saluons donc, au sein de cet atelier qui s'honore de porter son nom, la grande figure symbolique d'Isis. Son sein superbe est ouvert aux fortunés Enfants de la Veuve.

Vérité ! Liberté ! passion des âmes fières, amour des esprits virils ! vous serez les présidentes de nos tenues ; et nous plaçons sous votre égide, au point géométrique où nous sommes réunis, à l'Orient du vieil Orléans, cette révérende Loge d'*Isis-Montyon*, son rite, ses mystères et son temple : *Vivat ! Vivat ! Semper Vivat !* (Applaudissements prolongés.)

Le second discours que nous reproduisons a été prononcé par le F. Doinel en tenue du second degré (initiation de quelques frères au grade de Compagnon), toujours au sein de cette loge d'Orléans dont il était alors l'orateur. La *Chaîne d'Union*, en le publiant (n° de novembre 1886, pages 452-456), le fait précéder de remarques les plus élogieuses pour l'érudit conférencier.

Très cher Vénérable et vous tous mes Frères,

1^o *Origine des Initiations.* — Il est de mon office de rappeler à ce Respectable Atelier les origines hiératiques de la Franc-Maçonnerie.

Je l'ai fait naguère à l'occasion de l'établissement de cette loge. J'ai développé devant vous le symbolisme du nom de notre patronne mystérieuse, la déesse Isis.

Aujourd'hui, je vous dirai quelques mots sur l'origine des initiations maçonniques.

Les Chaldéens d'Assyrie connaissaient nos mystères. Ils avaient la notion très précise de la hiérarchie des grades et ils parlaient la langue symbolique. Avant l'an du monde 2266, à l'heure où le soleil de l'équinoxe entrait dans la constellation du Bélier, ils avaient déjà établi les fondements de notre auguste institution.

La Chaldée adorait la Triade. La Chaldée confessait que le monde était une émanation de la triple évolution divine. Ils distinguaient le monde physique ou la Nature, le monde intelligible ou l'Esprit, le monde affectif ou le Cœur. Ces trois mondes ne faisaient qu'un seul dieu : le Mouvement !

A la base de son enseignement secret, la Chaldée mit le dogme de la descente et de l'ascension des âmes. L'initiation apprenait aux mystes comment les âmes, après être descendues sur la terre, séduites par l'attrait des formes, s'unissent à la matière, en souffrent, s'y trouvent enchaînées, et aussi comment elles parviennent à s'en dégager, à recouvrer leur liberté et à remonter vers leur source.

Pour remonter à cette source, l'âme devait subir une triple purification ; celle de la pensée, celle de la parole, celle de l'action. Les mystères conduisaient à cette triple voie, au moyen des Épreuves et au moyen des Grades, sous le voile de la langue des Symboles.

La porte des « Loges » s'ouvrait à tous, riches ou pauvres, nobles ou roturiers, hommes ou femmes. Les Loges étaient androgynes, souvent présidées par des archiprêtresses. Vous voyez que, bien avant le christianisme, les femmes étaient émancipées et honorées par les Mystères anciens.

La doctrine se propageait oralement. Seuls, les monuments figurés ont pu livrer le secret des Épreuves.

On exigeait des néophytes, de l'un et de l'autre sexe, une conduite irréprochable.

La grotte ou loge, alors comme aujourd'hui parmi nous, représentait le monde, le Cosmos. On y plaçait comme décorations les signes des éléments et des régions célestes.

Le bactrien Zoroastre reçut la tradition des mystères de la bouche des Mages chaldéens, et l'emporta chez les Perses au temps des rois Achéménides.

Ces mystères sont connus sous le nom de mystères de Mithra. Mithra, c'est le soleil.

2^o *Épreuves et grades.* — On comptait trois classes d'épreuves : les physiques, les intellectuelles, les morales.

On les divisait en deux séries : 1^o la Catabase ou descente ; 2^o l'Anabase ou ascension.

Les épreuves physiques avaient lieu au moyen des quatre éléments : l'eau, le feu, la terre et l'air.

Les épreuves étaient subies dans les grottes ou Loges. On leur assignait des salles distinctes. Un bas-relief de l'atlas Lajard, planche 94^e, nous montre une masse d'eau et une masse de feu.

Ces épreuves variaient avec les grades. Ce n'est qu'après les avoir traversées victorieusement que le Néophyte était admis à l'initiation.

La condition première de l'initiation était le serment du silence. Le myste que l'on initiait recevait un mot de passe qui était celui-ci : « Combattre et vaincre ».

Le but de l'initiation était de devenir pur, savant et saint comme Mithra. Chaque grade nouveau marquait un nouveau pas dans la carrière. L'erreur, le mal étaient figurés par des animaux. L'animal représentait la matière dans son opposition avec l'esprit.

Il y avait deux séries de grades : les grades de la Catabase ou descente, les grades de l'Anabase ou ascension. Chaque série comprenait six grades, en tout douze, qui correspondaient aux douze stations du soleil. Entrons dans le détail de ces grades qui constituaient les petits et les grands mystères.

Grades de la Catabase (3 grades terrestres). Premier grade ou grade du Soldat. On offre à l'initié une couronne placée sur un glaive. On veut lui poser la couronne sur la tête. Il refuse et la jette derrière lui en disant : « Mithra est ma couronne ». Il est reconnu soldat de Mithra, et on marque son front du cachet de ce dieu. Ce grade correspond à notre grade d'Apprenti.

Second grade ou grade de Bromios (Taureau). Le myste, vainqueur du taureau, le frappe du glaive. Il revêt alors un costume chargé des emblèmes de cet animal. Le Taureau était le symbole de l'eau ou principe humide.

Ce grade correspond à notre grade de Compagnon.

Troisième grade ou grade du Lion. Le Lion symbolisait le feu ou principe igné, et l'union de l'âme avec ce principe. L'initié, debout et à pied, combat contre un lion dressé et le poignarde. On le revêtait d'un costume moitié homme et femme.

Ce grade correspond à notre grade de Maître.

Grades de la Catabase (3 grades aériens).

Quatrième grade : 1^{er} grade aérien ou grade du Vautour. Ce grade symbolise le séjour de l'âme dans la région de l'air. L'initié luttait contre un vautour.

Ce grade correspond au Maître Secret.

Cinquième grade (2^e aérien) ou grade de l'Autruche. Il symbolisait la vie nouvelle par l'exercice de la justice. Ce grade correspond au Maître Élu.

Sixième grade (3^e aérien) ou grade du Corax (Corbeau). Il symbolisait la connaissance de l'avenir, l'affranchissement de l'âme et la rupture des derniers liens qui la rattachaient à la matière.

Ce grade correspond au 18^e grade de Rose-Croix.

Grades de l'Anabase (trois grades solaires). Septième grade (1^{er} grade solaire) ou grade du Griffon. Déjà l'initié n'appartient plus à la terre, il a traversé l'air (grade du Taureau), le feu (grade du Lion), l'air (grade du Vautour). Il entre maintenant dans le ciel mobile et va franchir le pont symbolique défendu par le Griffon.

Il correspond au Prince du Liban-Royal-Hache.

Huitième grade (2^e solaire) ou grade de Persès. L'initié, vainqueur du Griffon, franchit l'échelle divine à sept degrés de plomb, d'étain, d'airain, de fer, d'airain et or mélangés, d'argent, et d'or, qui figure les sept planètes. Il combat contre la Lune qui prend la forme d'une biche et en reçoit une palme triomphale. Cette palme, c'est l'acacia d'Hiram. Victorieux, il arrive sur le seuil du Soleil.

Ce grade correspond au Souverain Commandeur du Temple.

Neuvième grade (3^e solaire) ou grade du Soleil Lumineux. L'initié, vainqueur du soleil, frappe aux portes du ciel immobile.

Ce grade correspond au grade de Chevalier-Kadosch.

Grades de l'Anabase (trois grades d'Apothéose). Dixième grade (1^{er} d'Apothéose) ou Père Aigle. L'initié prend le nom d'Invincible. Il pénètre dans le séjour des dieux. Il connaît le Bien et le Mal. L'aigle est le symbole de la Divinité.

Ce grade correspond à notre Souverain Prince du Royal-Secret.

Onzième grade (2^e d'apothéose) ou Père

Epervier. L'Initié possède la science absolue. Mais il est encore une personne. Il va s'abîmer dans le Tout. Il s'arrête sur le bord vertigineux de l'Absolu.

Ce grade correspond à celui de Sublime Mage.

Douzième grade (3^e d'apothéose) ou Père des Pères. L'Initié, délivré de la personnalité, entre dans la lumière invisible d'où partent les émanations des esprits et des corps. Il est devenu dieu lui-même.

Ce grade correspond à celui de 33^e ou à celui de Sublime Maître de l'Anneau Lumineux.

La série des grades est close.

Votre âge, très chers Frères, ne me permet pas de développer les dix derniers grades. La circonstance solennelle qui nous rassemble dans cette tenue où nous venons de vous conférer le grade de Compagnon, m'engage à vous exposer les idées et les symboles que comporte ce degré hiérarchique de la Franc-Maçonnerie.

Vous êtes maintenant Compagnons. Dans les mystères de Mithra, vous seriez Bromios, c'est-à-dire Taureaux.

Vous venez de passer de la perpendiculaire au niveau, de la colonne J à la colonne B, du nombre trois au nombre cinq. Vous prenez place sous l'Étoile Flamboyante à cinq pointes, le Pentagramme du vieux magisme.

Enfin, vous faites le premier pas dans le sanctuaire intérieur et vous avez droit aux premiers enseignements de la Doctrine Ésotérique.

Le second grade, c'est le triomphe de l'Homme sur le Taureau. Or, vous avez vu que, dans les anciens mystères, le Taureau signifiait le Principe Humide, l'eau, c'est-à-dire le changement, la mobilité. C'est ici le moment de vous apprendre l'un des plus précieux secrets de la philosophie. Écoutez-moi.

Le Compagnon Mithriaque, comme le Compagnon indou, comme le Compagnon français, ne croit plus à un Dieu fait à l'image de l'homme. Il professe l'existence d'une loi unique qui a pour expression la parole, le logos de Platon, le Verbe Johannique ; le mouvement qui régit ce vaste univers. Cette loi unique, il l'appelle *Brahma* dans les Indes, *Mithra* dans l'Orient, *le Grand Architecte* parmi nous.

Il sait que tout se transforme, mais que rien de ce qui se transforme ne se perd. Il se transforme donc lui-même comme le reste des êtres. Peut-être s'est-il transformé déjà et sa forme actuelle n'est-elle qu'une étape dans son éternelle évolution.

Il croit que ces mondes brillants qui sèment l'immensité et qui se balancent glorieusement sur nos têtes sont innombrables et innombrés, qu'ils constituent l'océan inépuisable de l'Être, qu'ils émanent comme le nôtre du sein fécond de Brahma et qu'ils y rentrent pour en émaner encore, et ainsi éternellement, sans repos, sans

fatigue, sous la loi de mouvement de la matière animée par la force inépuisable.

Les voyages symboliques que le Compagnon a faits dans l'intérieur du temple, sont l'emblème de la transformation universelle.

Dans le 1^{er} voyage, il a porté le maillet et le ciseau. Le maillet, c'est le travail qui ennoblit, et le ciseau, c'est la douleur qui polit et façonne l'âme humaine, comme le ciseau du sculpteur polit et façonne le marbre qui doit devenir un chef-d'œuvre.

Dans le 2^e voyage, il a manié le compas et la règle. Le compas, c'est la pensée qui embrasse l'Univers dans son centre immense. La règle, c'est la raison qui tire des conclusions générales des recherches analytiques et qui fonde ainsi la science idéale sur les fondements de l'expérimentation naturelle.

Dans le 3^e voyage, il a reçu la pince et encore la règle. La pince, c'est la volonté qui soulève les obstacles. La règle, c'est encore la raison dirigeant les manifestations et l'exercice de la volonté.

Dans le 4^e voyage, il a tenu l'équerre et la règle encore. L'équerre, c'est la Justice se manifestant par l'Égalité. La règle, c'est toujours la raison qui fait aimer et rechercher la Justice.

Dans le 5^e voyage enfin, il n'a reçu aucun outil. C'est que, maintenant, il est libre et qu'il a franchi la dernière transformation pour entrer dans l'absorption finale, dans le repos de la matière que les Bouddhistes ont appelé le Nirvana. La douleur est éteinte, l'épreuve est terminée. L'homme est sur le point d'être dieu, c'est-à-dire de ne plus souffrir et de ne plus penser, mais d'être lui-même la pensée universelle, la vie universelle, le mouvement universel, Brahma lui-même, Mithra lui-même, enfin Dieu lui-même dont il est une partie intégrante.

Ecoutez la parole autorisée d'une haute initiée anglaise, M^{me} Kingsford :

« Qu'ils soient Grecs, Hermétiques, Bouddhistes, Védantistes, Chrétiens, les mystères sont au fond une seule et même chose ; cette chose est l'interprétation des hiéroglyphes de la Nature, écrits pour nous dans les cieux, sur la mer, sur la terre ; peints pour nous dans les brillants tableaux du jour et de la nuit, du coucher du soleil à l'aurore ; tressés dans le galbe harmonieux de la fleur, dans le germe, dans les cellules végétales et animales, dans les ravissants phénomènes des cycles planétaires, du système solaire et des révolutions astrales. »

Très chers Frères, vous êtes maintenant sur le seuil de la Chambre des Maîtres. Je m'arrête avec vous sur ce seuil redoutable. Encore quelques mois, et vous connaîtrez le secret maçonnique. Aujourd'hui, contemplez cette

pierre brute ; elle vous dira dans son langage symbolique que c'est la société profane qu'il faut travailler à dégrossir, à tailler, en lui enlevant, avec le maillet de la science, ses imperfections ; ses vices et ses erreurs. Marchez avec un pieux respect sur ce pavé de mosaïque ; ses couleurs et ses grandeurs différentes nous représentent l'union qui doit régner entre les compagnons, malgré la divergence de leur caractère et de leurs opinions. Saisissez cette houppe dentelée ; c'est l'emblème de la force secrète qui nous unit les uns aux autres sur les deux hémisphères.

Regardez ce soleil : c'est la force qui anime le monde ; cette lune, l'amour qui le fait mouvoir ; c'est l'emblème sacré de la femme dont vous devez être le soleil lumineux et réchauffant. Aimez la femme ! Elle est l'abrégé de la nature, et le principe divin sort de ses pures et tendres entrailles.

Enfin, regardez, à l'Orient, le Maître de la Loge. Il représente le triomphe de la vérité. Comme l'aurore sort des bras du crépuscule, il sort des profondeurs du moyen-âge, il apporte la délivrance, il apporte la lumière, il apporte la liberté. Et les Compagnons Maçons sont les ouvriers de la Liberté. A l'œuvre donc par la parole, par le livre, par la pensée, par l'action ! A l'œuvre pour l'Humanité ! A l'œuvre pour la Patrie ! A l'œuvre pour la République, celle ouvrière sublime et méconnue de la Patrie et de l'Humanité !

Vivat ! Vivat ! Vivat ! et Semper Vivat !

Enfin, le troisième discours que nous avons tenu à reproduire a été prononcé par M. Doinel en tenue de Maîtrise et est intitulé : L'ESOTÉRISME DU 3^e GRADE (n^o de janvier 1887 de la *Chaîne d'Union*, pages 42-45). Ici, le voile de l'occultisme est un peu soulevé ; l'orateur se montre de plus en plus docteur en théologie gnostique, selon l'école valentinienne.

1

Vénérables Maîtres,

Quand l'éternel Silence enveloppait encore l'Être indéterminé, c'est-à-dire quand l'Être n'était pas sorti de lui-même et que les étincelants phénomènes de la Lumière n'étaient, ainsi que l'homme, l'animal, le végétal et le minéral, qu'une possibilité future ; — quand il n'y avait ni vastes cieux, ni mers profondes, ni fleurs exquises ; — quand la pensée dormait inconsciente ; — quand l'Amour ne se connaissait pas ; — quand la Vie, enfin, n'était pas ; — le Bien pur régnait seul dans ce magnifique silence inviolé.

Et cependant, dans le sein même de ce silence, au fond même de ce Bien Primordial,

l'évolution mystérieuse commençait son surprenant travail, et dans la nuit du temps sans limite, soudain, l'atome apparaissait.

L'atome, c'est-à-dire le point de départ de la substance, la matière, la force, le mouvement.

Dans l'atome on sentait poindre l'intelligence, briller l'amour, se révéler la volonté.

De l'atome émanait l'atome, et dans le jeu sublime et éblouissant de ces milliards de milliards de corpuscules, les forces positives et négatives se balançaient, le fluide pénétrait le tissu des éléments, l'étoffe du monde; l'océan de l'être montait comme une marée monstrueuse, et après des millions de siècles, la première cellule organique manifestait cette chose superbe, inouïe, vibrante, grandiose, la Vie.

De cette cellule à l'homme, quelle vertigineuse distance!

De cette goutte de protoplasma obscur à la conscience, à la raison, quel interminable chemin!

L'esprit s'arrête, épouvanté, sur le bord de cet abîme du temps et de l'espace, et recule, comme un aiglon sortant de son nid, qu'aveuglerait le soleil.

Mais bientôt, l'esprit ose ouvrir les yeux et les fixer sur ce mystère: et, comme l'aigle encore, il va se perdre dans la lumière inexprimable de la Science et de la Vérité. — Voilà la vie.

Elle apparaît, explosion de l'Être, elle éclate et suit son évolution à travers les âges. Elle est dans le minéral, elle anime le végétal, l'animal, l'homme. Elle se fait chair et esprit.

« Et le mouvement s'est fait chair, et il a habité parmi nous. »

Elle se transforme, se multiplie, se dérobe, disparaît, reparaît, disparaît encore, étincelle, et s'éteint, meurt et se décompose, se reforme et ressuscite, comme le phénix qui revit de ses cendres.

Voilà la vie! Mais voilà la mort! Voilà la génération! Mais après elle, par elle, dans elle, voici la décomposition. Et dans la décomposition, voici la résurrection!

Vénérables Maîtres! le grain jeté dans la terre meurt et se dissout. Pourquoi craignez-vous? Parce que c'est la mort! Je vous dis, moi, que c'est la vie. Du grain qui se dissout pour mourir sort l'épi nourricier, le blé auguste qui fait vivre.

La fleur se fane et devient un fumier vil. De ce fumier jaillissent d'autres fleurs, la rose, le lys, la verveine, l'héliotrope intense, le jasmin odorant.

L'homme expire. Ses restes sont précipités à la fosse, à la flamme, à la vague, à la dissolution.

Mais l'homme revit dans l'enfant blond, et les pensées de l'ancêtre reparaissent, voya-

geuses célestes, dans les yeux d'azur de la vierge élégante, de l'éphèbe gracieux.

Eux-mêmes, les soleils géants s'obscurcissent. Les lunes s'éteignent. Les planètes se répandent en pluie de météores. Les univers se fondent comme des flocons de neige — Mais les nébuleuses sèment l'étendue de leur fécondité cosmique et peuplent les routes infinies de l'infini démesuré.

La vie! la mort! la renaissance! pour les minéraux, pour les végétaux, pour les animaux, pour les mondes! — L'éternel rajeunissement du Grand-Tout, l'évolution infatigable de la substance, voilà ce que nous enseigne la doctrine de la Nature qui est aussi celle de la Maçonnerie. Voilà le secret d'or des Egyptiens. Voilà le symbolisme du troisième grade.

Vénérables Maîtres, vous avez contemplé Hiram-Abi dans son sépulcre; c'est la mort, la décomposition, l'horreur ineffable.

Vous avez pleuré la descente du Maître dans le sein ténébreux de la terre. Il est tombé sous les coups des trois Compagnons sinistres: la maladie, la décrépitude, la mort enfin.

Mais, tout à coup, vos larmes se sont séchées. Tout à coup, votre douleur a fait place à la joie; car du sein de cette terre dévorante et du fond de cette cruelle tombe, la branche d'acacia s'est élancée, verdoyante et vivace, éternellement jeune et fleurie.

Hiram-Abi est ressuscité!

Il est ressuscité par la génération.

Il est sorti de la terre féconde, l'acacia de la vie!

Et le petit enfant sourit dans les bras de sa mère.

Et les aïeux renaissent dans le petit enfant.

La Loge qui figurait la Nature, figurait aussi la Femme, la maternité. L'esprit immortel s'affirme dans la mort même des individus. La forme individuelle fait comme un rêve, comme un nuage et comme une ombre; mais Hiram-Abi ne meurt pas, l'espèce est sans fin, l'humanité ne peut mourir, l'Esprit demeure, et, avec l'Esprit, Dieu!

II

Nous venons de soulever le voile qui cachait le secret de la philosophie du grade gnostique de Maître.

Mais le symbole de ce grade n'est pas simple. A côté de l'Esotérisme philosophique, il y a l'Esotérisme « social ». Mon obligation d'Orateur m'ordonne de le développer.

Je le ferai sans réticence.

La Franc-Maçonnerie, dans tous les temps, et sous toutes ses formes, a conçu le dessein d'élever le Temple social de l'Humanité.

La Liberté devait être l'architecte de cet édifice glorieux.

Elle mit la main à l'œuvre et se servit pour cette œuvre des ouvriers qu'on nomme Justice, Raison, Science, Progrès, Libre Examen, Morale Indépendante, Association, Révolution, Presse, Parole, Instruction publique et Livres, le grand Livre Juif en tête.

Les assises du monument sortaient déjà de terre, quand les ennemis de la Liberté, jaloux de la splendeur de son travail, se coalisèrent pour lui arracher le secret sublime de cette architecture merveilleuse, afin de continuer eux-mêmes la construction et de la faire servir à leurs desseins.

Trois misérables traîtres : le Despotisme royal, le Despotisme clérical et la Féodalité financière, réunirent autour d'eux des ouvriers abusés ou haineux, et frappèrent le Maître innocent avec la loi, l'usurpation de la terre et du capital et la religion fausse, le Romanisme.

La règle, c'est-à-dire la loi ; la pince, c'est-à-dire l'usurpation du sol qui est à tous ; le maillet, c'est-à-dire la religion fausse, immolèrent la Liberté.

Le peuple est retombé dans les ténèbres. La fausse civilisation a remplacé la nature.

Voilà pourquoi nous gémissons dans la « Chambre du Milieu ». Voilà pourquoi nous recherchons les traces des assassins. Voilà pourquoi nous préparons la vengeance du grand « Hiram-Abi ».

Nous arracherons ces dépouilles vénérables à ces infâmes meurtriers. Nous ferons trois fois le tour de la Loge, c'est-à-dire, Vénérables Maîtres, nous ferons dans le monde autant de révolutions qu'il sera nécessaire d'en produire. Nous ne nous arrêterons dans notre douloureuse recherche, que le jour où nous aurons découvert le lieu sacré où les assassins ont caché le cadavre de la Liberté. (Applaudissements.)

Oh ! qu'il est triste et désert le globe abandonné aux Tyrans, qu'elle est morne la terre qui subit le joug du petit nombre, qu'il est misérable le peuple qui gémit sous la fêrule des Rois, des Pontifes et des Financiers !

Avançons, avançons toujours. La Franc-Maçonnerie contient l'avenir des sociétés humaines.

Voici que de cette lande aride, de ses steppes désolées, germe un arbrisseau verdoyant.

L'Acacia pousse ses vigoureux rejets. Saluons l'Acacia. C'est là qu'est « Hiram ! » C'est là qu'ils ont couché le maître ! C'est là qu'ils ont enseveli la Liberté ! (Applaudissements.)

A côté de cet arbre saint reposent la règle, la pince et le maillet. Ramassons-les avec respect. Désormais la règle sera le Suffrage uni-

versel, la pince sera l'extinction de la Misère, le maillet sera la science de la Nature.

Avez-vous compris, Vénérables Maîtres, le double sens de l'initiation au 3^e grade ?

Si vous avez compris, vous avez, avec moi, résolu de continuer l'œuvre de la Révolution française qui doit devenir la Révolution humaine.

Nos ennemis nous accusent d'être des destructeurs, des révolutionnaires. Et ils ont raison !

La Révolution et la Destruction sont éternelles comme la Justice. Tant qu'il y aura sur la terre des oppresseurs et des opprimés, nous serons des destructeurs, nous serons des révolutionnaires.

Tant qu'il y aura sur la terre des abus, des injustices, des préjugés, nous serons des destructeurs, nous serons des révolutionnaires.

Tant qu'il y aura des gens qui se gorgent et d'autres qui meurent de faim, nous serons des destructeurs, nous serons des révolutionnaires.

Tant qu'il y aura un sacerdoce qui amusera les nations avec des espérances fallacieuses, pour leur faire supporter la tyrannie des rois, des financiers et des exploiters, nous serons des destructeurs, nous serons des révolutionnaires.

Tant que les sociétés, enfin, seront encore couvertes de l'ombre du moyen-âge, de ses institutions, de ses idées, nous serons des destructeurs ; nous serons des révolutionnaires ! (Bravos.)

Mais le jour où la Justice aura établi sur le globe son trône adoré ; le jour où l'Humanité sera heureuse ; le jour où la Nature aura repris ses droits : — ah ! ce jour-là nous ne serons plus les démolisseurs du vieux monde, — nous serons les constructeurs de la Terre nouvelle et les architectes du Temple de l'Égalité. (Triple salve d'applaudissements.)

Neuf fois Vivat.

.*.*

Maintenant nos lecteurs sont fixés.

Si quelque maçon avoué ou quelque Moïse Lid-Nazareth venait leur dire que la secte n'a fait aucune perte par la conversion de M. Doinel, ils sauraient que répondre.

Pour nous, nous pensons avoir rempli notre devoir en établissant que, dans la maçonnerie, le converti de décembre 1894 n'était pas le premier venu.

On vient de constater en même temps à quelles profondeurs de l'abîme la Sainte Vierge et Jeanne d'Arc l'ont arraché.

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES MUSULMANES DANS L'AFRIQUE DU NORD

CHAPITRE III

Soufisme. — Extases et Visions (Suite)

Là encore il faut établir une distinction entre les gens de nature vulgaire et les intelligences d'élite. Tous, n'importe à quelle catégorie qu'on les range, doivent cependant tendre à la complète absorption de leur être dans le Prophète. A ce degré, ils devront réciter l'oraison Selat-el-Tama, qui est une des prières dites El-Techchidat-el-Abderramia. Les adeptes d'un esprit plus élevé ne devront pas s'arrêter là : ils devront marcher dans les voies de la perfection. Ceux qui veulent se distinguer du vulgaire doivent s'astreindre à dire chacune de ces prières douze fois de suite, et lorsqu'ils en auront pénétré le sens secret, quand ils auront compris toute la moelle de cette doctrine, le cœur purifié de toutes ses souillures, détaché de tous liens terrestres, ils passeront à une autre oraison pour invoquer plus spécialement et avec plus de ferveur le Prophète de Dieu. Voici cette oraison : O Dieu, répandez vos bénédictions sur notre seigneur Mohammed (ici dire la quantité), que ces bénédictions soient aussi nombreuses que les choses que vous avez créées en ce monde, les étoiles, les arbres, brins d'herbe, etc. Recommandation très importante : ne pas oublier le mot Sidna (notre Seigneur) ; sous ce nom, se cache un mystère que connaît seul celui qui fait cette oraison avec ferveur. Cette prière purifie le cœur, éclaire l'âme qui ne doit alors prononcer que des paroles saintes et des formules sacrées : « Il n'y a de divinité que Allah : Mohammed est son Envoyé », et autres semblables que l'on trouvera plus loin quand nous parlerons du dîker. Ces invocations qui doivent être répétées à chaque instant de la vie, donnent à l'âme une vigueur et une force que peuvent soutenir les forts seuls. Enfin, quand toutes ces prières, quand toutes ces invocations auront produit dans l'âme tout l'effet désiré et attendu, quand toutes les forces de l'âme seront tournées vers un seul but : Dieu, alors seulement on pourra aborder la prière qui élève l'âme vers le Seigneur Très-Haut. Voici cette prière : Que le Dieu Tout-Puissant soit glorifié ! O Dieu, répandez vos bénédictions sur notre seigneur Mohammed, sa famille et ses compagnons, et sur eux le salut. Voilà donc le Khouan en correspondance avec l'âme de Mahomet. Suivant Snouni que nous n'avons fait qu'analyser, les visions se produisent soit à l'état de veille, soit à l'état de sommeil. L'âme sainte du Prophète nourrit, dirige et conduit jusque dans les degrés les plus élevés de l'illumination les Khouan qui ont voulu se donner à lui.

Voilà donc le premier état, et les rapports du Khouan Mohammedi avec le Prophète, ou plutôt

avec le démon : car, ainsi que tout le monde le sait, les morts une fois dans la tombe n'en sortent que rarement et avec la permission seule de Dieu ; les visions, qui comme dans le cas présent, n'ont pour but que de flatter l'individu, ne peuvent être l'œuvre de Dieu, il faut y reconnaître l'œuvre du diable. Nous nous hâtons de le dire, nous sommes persuadés, et tout homme de sens le sera avec nous, quand nous aurons fini cette étude, les neuf dixièmes des visions ne sont que des hallucinations. Le Khouan à cela dans son esprit qu'il peut et doit tomber en extase, il prend pour cela des moyens que nous indiquerons au chapitre de l'organisation de ces sociétés. Quoi d'étonnant que dans leurs veilles, leurs insomnies et leur sommeil, l'imagination leur retrace l'image telle qu'ils se sont plu à se la représenter.

Mais le Khouan Mohammedi ne s'arrêtera pas à ce degré ; il voudra devenir touhidi, c'est-à-dire être en rapport non plus avec une créature, mais avec la divinité elle-même. Le touhidi est l'affilié parvenu à ce degré d'absorption avec Dieu « où le mystique disparaît si complètement à ses propres yeux et à sa pensée, qu'il n'est plus occupé même de la considération des attributs divins : toutes ses facultés et tout son être étant anéantis et absorbés en Dieu. Dans ce dernier état, il n'y a plus de moi : le mystique a disparu, ses qualités, ses membres, ses actions ne sont plus à lui, tout cela est Dieu (1).

Où trouverons-nous exprimée d'une manière plus catégorique l'affreuse doctrine du panthéisme.

Voyons maintenant les moyens que préconisent les auteurs musulmans pour que le Khouan arrive « à l'anéantissement de son individualité absorbée dans l'essence divine ». Cheikh Snoussi nous les fera connaître, quand dans son livre des appuis, il donne la doctrine, et décrit les cérémonies des Nakech' bendya. Nous allons citer presque mot à mot la traduction donnée par RINN, p. 286. (Cfr. RINN : p. 283-290.)

Le premier moyen consiste à réciter les prières qui plongent l'esprit dans les attributs de la divinité et à répéter les paroles qui lui conviennent le mieux, c'est-à-dire : il n'y a de divinité que Allah. Pour cela, il faut prendre la même posture que pour les prières ordinaires : fermer les yeux, serrer les lèvres, replier la langue contre le palais et placer ses mains contre les cuisses. Alors on commence par ménager son haleine et on dit gravement : Il n'y a de divinité que Allah, en élevant la tête à partir du milieu du corps et en la reportant à sa position naturelle (2). On répète cette même invocation en replaçant la tête au même point de départ, et en la dirigeant vers l'épaule droite, puis enfin vers l'épaule gauche, toujours avec la plus grande ferveur. Cet acte se fait un nombre de fois impair. Ensuite on oblique la tête à droite, et, retenant son haleine, on ajoute : « Mohammed est l'envoyé de Dieu » puis, « O divinité, vous êtes mon but, je crois en vous et je vous implore ; » après

(1) Tiré du livre de Thehab-ed-din-Abou-Hap-es-Scheroun-di : cité par RINN, page 207.

(2) Nous ferons remarquer, pour l'intelligence de ce passage, que dans beaucoup d'ordres religieux, quand on veut prier, il faut placer sa tête en face du nombril.

quoi on donne libre cours à sa respiration pour recommencer encore et ainsi de suite. On a soin d'observer scrupuleusement de rejeter de son esprit toute pensée autre que celle de la prière, et de s'imposer le recueillement et la ferveur qui conviennent à une pareille situation.

Le deuxième moyen se borne à la répétition mentale de l'invocation : il n'y a de divinité que Allah, qui a pour but d'accélérer le résultat vers lequel on tend.

Le troisième moyen qui consiste à s'absorber dans l'esprit de son Cheikh, n'est profitable qu'à celui qui est naturellement porté à l'extase. Pour atteindre ce but, il faut se graver dans l'esprit l'image de son Cheikh et la considérer comme son épaule droite, ensuite tracer de l'épaule au cœur une ligne destinée à donner passage à l'esprit du Cheikh, pour qu'il vienne prendre possession de cet organe. Cet acte doit se renouveler jusqu'à ce que le chef religieux que l'on invoque vienne vous prendre possession de cet organe. Cet acte doit se renouveler jusqu'à ce que le chef religieux que l'on invoque vienne vous absorber dans la plénitude de son être.

Le quatrième moyen repose sur la conscience que l'homme a d'être constamment vu et observé par Dieu. Il offre deux manières d'arriver au but : la première consiste à surveiller son cœur et à l'empêcher d'être accessible aux pensées mondaines, jusqu'à ce qu'il soit pénétré de la ferveur la plus parfaite. Le cœur arrive ainsi à percevoir la vérité. Après quoi il se trouve assoupli par le feu qui fait briller la majesté et la grandeur de Dieu de leur plus vif éclat. Cet état d'extase conduit à la vue de son Cheikh.

La deuxième manière est celle qui amène le plus vite au résultat désiré, mais elle n'est praticable que pour ceux qui sont doués d'une foi sincère, ardente et inébranlable. Si on la choisit, on doit s'absorber avec recueillement dans tout ce qui a trait à la Divinité et au nom de Dieu, sans s'attacher à remarquer si l'on s'exprime en langue arabe ou étrangère ; il faut faire abstraction complète de son être, absolument comme si on n'existait pas, et agir comme si l'on s'ignorait soi-même, afin de faire affluer les forces physiques et les perceptions des sons vers le cœur vital, en s'aidant de toute sa ferveur. Si ces pratiques présentent des difficultés, on se contente d'abord de s'absorber dans l'esprit de la Divinité, considérée comme un feu invisible recouvrant tout ce qui est créé ; et persister dans cet état, jusqu'à ce que le cœur se soit suffisamment préparé à passer à un degré plus élevé, et que l'image des choses profanes s'évanouisse.

Voilà donc quelques-uns des moyens vantés par le fondateur des Nakechibendya, d'après Snoussi. Il est bien entendu que ces moyens ne sont pas les seuls, mais qu'il faut y joindre les autres désignés plus haut. Dans ce même ordre, on vante beaucoup, comme moyen le plus apte à faire atteindre le but, la récitation des prières dites Sebehan, qu'il faut faire pendant trois nuits consécutives, après s'être bien purifié, avoir fait ses ablutions, s'être parfumé, avoir jeûné trois jours, et revêtu deux habits neufs.

On serait vraiment tenté de rire des moyens

employés et de la bêtise humaine, si on n'était à côté de Satan, si on ne voyait que par ces moyens ridicules, Satan va faire tomber avec lui dans les abîmes tant d'âmes qui devraient louer Dieu pendant l'éternité. C'est bien triste, quand on considère tout cela ; c'est bien plus triste encore quand on songe que depuis plus de mille ans, le démon opère son œuvre sur ce vaste continentsans que personne vienne lui disputer la proie. Enfin, le bras de Dieu a cessé de s'appesantir sur les malheureux enfants de Cham. Le grand Cardinal qui est mort depuis un an à peine a engagé avec les sectes musulmanes un combat corps à corps : six de ses fils, sont tombés sous leur poignard ; il avait eu le courage de dévoiler à l'Europe leurs agissements et leurs affreux desseins. Les Pères Blancs, que déjà l'univers connaît à cause des progrès étonnants et extraordinaires qu'ils ont fait faire à la civilisation dans les Grands Lacs, semblent être les pionniers de la civilisation dans le Nord de l'Afrique. Saluons avec eux l'aurore d'un jour nouveau qui s'est levé pour ces tribus malheureuses. Nous reparlerons de cette œuvre admirable qui seule suffirait à perpétuer le nom du cardinal Lavigerie.

Continuons notre analyse de l'extase. Le Khouan qui veut devenir touhidi doit parcourir divers degrés avant de parvenir à jouir parfaitement de l'objet de ses desirs. Ce sera toujours Snoussi qui nous expliquera parfaitement les divers degrés par où l'âme doit passer avant d'arriver à la parfaite possession de Dieu, à l'anéantissement de l'individualité, dans l'essence de Dieu. Voici donc ce que le cheikh Snoussi nous dit sur la doctrine des Khelouakyr : nous compléterons de la sorte cette étude. (Cfr. RINN : 290-302.)

Les visions ne peuvent frapper l'individu que dans le recueillement et la retraite : tout d'abord il voit la lumière résultant de ses prières et purifications, puis celle du démon en même temps que celle des honneurs. La Vérité se manifeste alors dans toute sa gloire, soit sous la forme de choses inanimées comme le corail, soit sous celle de plantes et d'arbres tels que le palmier, ou sous celle d'animaux, ou sous la sienne propre, ou enfin sous celle de son Cheikh. Ensuite, l'adepte jouit d'un nombre infini d'autres lumières qui sont pour lui le plus parfait des talismans.

Leur nombre s'élève à soixante-dix mille, il se subdivise en plusieurs séries et *compose les sept degrés par lesquels on parvient à l'état parfait de l'âme*. Le premier de ces degrés est l'humanité (1). On y aperçoit dix mille lumières que peuvent voir seulement ceux qui peuvent y arriver : leur couleur est terne, elles s'entremêlent les unes dans les autres ; cet état permet, en outre, de voir les génies. Ce degré est facile à franchir, l'âme étant naturellement poussée à fuir les ténèbres et à chercher la lumière. Pour atteindre le second, il faut que le cœur soit purifié, alors on atteint le second

(1) Nous ferons remarquer que le mot humanité est ici synonyme de commencement, initiations. Cheik Snoussi nous fait connaître ici comme le simple Khonan parvient au dernier degré de l'extase depuis le moment où il est illuminé jusqu'à ce qu'il se perde dans l'essence divine. Pour devenir Khonan Mohammedi, il faut parcourir les cinq premiers degrés.

degré, celui de l'extase passionnée : dix mille autres lumières l'éclairent, leur couleur est bleu clair.

Le bien acquis appelle sur cette âme d'autres biens : alors elle arrive au troisième degré qui est l'extase du cœur. Là on voit l'enfer et ses accessoires, et dix mille autres lumières dont la couleur est rouge ; mais si on veut jouir de la vue de ces lumières, il faut se mortifier dans la nourriture et ne pas prendre ce dont on est le plus friand ; ces choses font paraître ces lumières environnées d'une fumée qui en ternit l'éclat. Si ce phénomène se produit, il faut s'arrêter là : c'est un signe que l'esprit ne veut pas laisser avancer davantage dans la perfection, et qu'il faudra renoncer pour la vie à être touhidi et mohammedi.

Mais si on peut franchir ce degré, on arrivera au quatrième : l'état d'extase de l'âme immatérielle. Dix mille lumières viendront toujours éclairer le Khouan qui s'aventure dans cette voie et lui indiquer le vrai chemin. Là, les âmes du Prophète et des saints viendront consoler, soutenir, encourager et fortifier celui qui voudra parcourir toute la voie de la perfection. La couleur des lumières est d'un jaune très accentué.

Le cinquième degré est celui de l'extase mystérieuse : on y contemple les anges et dix mille autres lumières d'un blanc éclatant.

L'extase d'obsession est le sixième degré, les dix mille lumières qu'on y aperçoit sont autant de miroirs limpides. Parvenu à ce point, le Khouan ressent un délicieux ravissement d'esprit qui a pris le nom d'El-Khadir (1), qui est le principe de la vie spirituelle. Alors on voit le Prophète Mohammed.

Enfin, on arrive aux dix mille autres lumières cachées, et on atteint le septième degré, qui est la béatitude. Ces lumières sont vives et blanches, mais elles subissent des transformations successives, passent successivement par toutes les couleurs. Le Khouan est alors touhidi : il a dû franchir les cinq premiers degrés avant de devenir Mohammedi. A ce dernier et sublime degré de l'extase, les lumières qui éclairent les attributs de Dieu se dévoilent et on entend les paroles du Seigneur : alors on n'appartient plus à ce monde, les choses terrestres s'évanouissent, on ne se sent plus soi-même, on est perdu dans l'infini.

(1) El Khadir est donc le principe de la vie spirituelle ; on nous permettra de citer à ce sujet les paroles de Pime : Marabouts et Khouan, page 59 : « Sidi-el-khadir c'est le prophète Elie, qui, comme le prophète Idris (Hénoch), a bu à la source de vie et a été exempté de la mort. Sa personnalité est dédoublée : Elias erre sur terre, El-Khadir vit au fond de la mer. Un jour par an, ils se rencontrent pour se concerter : El-Khadir est alors l'intermédiaire ordinaire entre Dieu et les hommes, il leur dévoile l'avenir, et surtout leur confère les dons de la Baurka et Tassarouf, c'est-à-dire le pouvoir de faire des miracles et d'être exaucés dans tout ce qu'ils demandent pour eux ou pour les autres. »

« On comprend combien l'investiture par un tel personnage, donne du relief à son élu, chez un peuple plein de foi et crédule comme le peuple musulman. »

« Aussi est-ce en grande partie au caractère surnaturel de la révélation faite à leurs fondateurs qu'il faut attribuer l'influence considérable dont jouissent les sectes des Aonissya, Khadirya, Snoussya et autres. Tous les membres, en effet, participent à la « Baraka » transmise par les héritiers de ces fondateurs, par les chefs d'ordre qui peuvent, dans de certaines conditions connues et nettement formulées dans les livres de doctrine, entrer en communication directe et secrète avec El-Khadir et le Prophète, » (pages 59 et 60).

Le lecteur comprendra donc ce qu'il faut entendre par Baraka : c'est la faculté qu'ont tous les Khouan de certains ordres, de voir toutes leurs prières exaucées. Voilà la principale cause avec le don de vision, de la prospérité des ordres religieux musulmans.

Nous avons dit que les extatiques pouvaient se diviser en deux grandes catégories : les mohammedi et les touhidi : on ne peut pas donner, en effet, le nom de vraie vision ou d'extase aux cinq premiers degrés que nous avons énumérés ; ce sont plutôt des hallucinations, de même que dans le catholicisme nous ne donnons le nom d'extase et de vision que lorsque la Sainte Vierge et un saint ou Notre-Seigneur apparaissent à une âme privilégiée. Mais nous savons que jamais la divinité elle-même ne s'est montrée à aucun homme, excepté peut-être une fois à la Sainte Vierge. Par conséquent, le Khouan touhidi est une impossibilité, mais n'est-ce pas là ce qui montre le doigt et l'inspiration de Satan. Qui se montre à eux sous l'apparence de la divinité si ce n'est Lucifer lui-même ? Donc les Khouan parvenus à ce dernier degré rendent un vrai culte à Lucifer qui, pour le moment, a pris place de la divinité. Ne nous étonnons pas de voir les adeptes de Satan parvenus à ce degré d'observation éprouver des joies et des plaisirs dont nous ne pouvons nous faire une idée. Ne nous étonnons pas de les voir sans cesse vouloir s'unir à ce dieu qui les trompe malheureusement. Les extrêmes se touchent, dit-on vulgairement : il est certain, en effet, que l'homme parvenu au dernier degré d'abaissement éprouve des joies non certes aussi pures, aussi grandes que l'âme purifiée et sanctifiée qui vit sans cesse dans la présence et l'amour de son Dieu, mais elle éprouve des joies immenses que Satan se plaît pour ainsi dire à leur déverser sans mesure pour les attirer et les lier pour toujours à son service. Il est à remarquer que nulle part on ne trouve que le Khouan doive s'attendre à éprouver et à subir des peines intérieures comparables à celles qu'ont souffertes quelques saints avant d'arriver à ce degré de sainteté où l'âme tombe dans l'extase. Voilà ce qui nous explique l'aveuglement de ces pauvres gens, qui nous traitent d'aveugles. Nous ne pouvons expliquer tous ces phénomènes que par la possession : ces malheureux sont réellement possédés de l'esprit des ténèbres. Tel Khouan qui était célèbre dans la contrée par ses visions, ses extases et le nombre de prodiges qu'il accomplissait, n'a pas pu supporter la vue du Père Blanc, et quand on a voulu le faire entrer dans la chapelle, c'a été impossible. Nous ne voulons pas nous étendre ici plus longuement sur cette question. Quand nous parlerons des divers ordres, particulièrement des Aissaoua, nous parlerons de leurs jongleries, et aussi de leurs opérations vraiment diaboliques. Nous ne voulons que constater la possession du Khouan par le démon, toutes les fois que l'affilié parvient à l'extase.

(A suivre)

Ad. Ricoux

EN VENTE CHEZ TOUS NOS DÉPOSITAIRES :

LES ASSASSINATS MAÇONNIQUES

PAR LEO TAXIL ET PAUL VERDUN

Nouvelle Edition, illustrée de SEIZE GRAVURES

Un volume grand in-18 raisin ; PRIX : 2 FRANCS

Saint-Etienne, imp. BOY.

Le Gérant : P. PEYRE.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^e SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

Le Culte de Satan à Rome : le terrain préparé au Palladisme en Italie par les premières associations mazziniennes ; ce qui se passait à Rome derrière la Lungara ; les ordres d'incendie ; les douze prêtresses du diable ; orgies et sacrilèges du Janicule ; l'attente de l'Antéchrist Messie ; confession de la sœur maçonnes Orsolina ; apparition du démon dans une arrière-loge romaine (R. P. ANTONIO BRESCIANI). — **L'anniversaire du 20 septembre** : Textes du discours prononcé par le F.^r Bovio, à Bari, et du discours du F.^r ADRIANO LEMMI, à la conférence maçonnique de Milan ; traduction faite sur le document publié par un des organes officiels du F.^r Crispi. — **A la Porte Pia** : télégrammes du roi 33^e HUMBERT, du maire de Rome, et du Général CADORNA. — **L'Huître incrédule**, fable (J.-M. VILLEFRANCHE). — **Les Sœurs Maçonnes** : une enquête sur le Palladisme aux environs de Lyon ; constatation de l'existence de triangles à Bourg-Argental et à Pélussin ; suite des lettres reçues par le Comité antimaçonnique de Paris ; la messe démoniaque du jour de la Fête-Dieu ; assassinat commis en 1880 par une sœur maçonnes à Jérusalem ; un franc-maçon foudroyé par un crucifix qu'il voulait faire frapper à coups de poignard par une jeune fille candidate à l'initiation ; étranges aveux d'une maçonnes sataniste, rapportés par un religieux. — **Un voyage de Crispi en 1859** ; extraits des mémoires inédits du F.^r Crispi, reproduits d'un journal anglais qui a pu s'en procurer il y a six ans une copie intime. — **La Maçonnerie de l'Assistance publique** (A.-C. DE LA RIVE). — **Les Abbés démocrates** : M. l'abbé Lemire ; M. l'abbé Naudet. — **La Médaille de saint Benoît**, faits étonnants et merveilleux constatés : Yun-Nan (Chine) ; Zanzibar ; Ghazir (Syrie) ; Lagos (Côte de Benin) ; Joal (Sénégal) ; Bengale occidental ; Tong-King occidental ; Mangalore (Indes anglaises) ; Canton et Cha-Tao (Chine) ; Nagasaki et Kami-Goto (Japon) ; Zanzibar ; Canada ; explication de

la médaille ; Mpala (Afrique équatoriale) ; Lou-Méi-y (Chine). — **DÉCLARATION NÉCESSAIRE**. — **La Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie universelle**, appréciation du livre de M. de La Rive (R. P. ANT). — **Trente-cinq années du Grand Orient de France**, documents pour servir à l'histoire de la politique française ; liste, d'après les annuaires officiels, des Vénérables (loges du Rite Français) depuis 1860 jusqu'en 1894 inclusivement ; quelques mots d'introduction sur la responsabilité des loges et de leurs présidents dans l'œuvre de mauvaise politique accomplie en France. — **Première Liste** : AIN, 3 loges. — AISNE, 4 loges. — ALLIER, 3 loges. — BASSES-ALPES, 2 loges. — HAUTES-ALPES, 1 loge. — ALPES-MARITIMES, 7 loges. — ARDECHE, 4 loges. — ARDENNES, 2 loges. — ARIÈGE, 3 loges. — AUBE, 1 loge. — AUDE, 6 loges. — AVEYRON, 4 loges. — BOUCHES-DU-RHÔNE, 17 loges. — CALVADOS, 3 loges. — CANTAL, 1 loge. — CHARENTE, 8 loges. — CHARENTE-INFÉRIEURE, 9 loges. — **La Conversion de M. Doinel** : un Vénérable, ancien membre du Conseil de l'Ordre (Grand Orient de France) et Patriarche d'un rite secret (Gnostiques Valentiniens), se retire de la secte ; sa démission ; conversion complète ; grand émoi parmi les FF.^{rs} de la rue Cadet ; M. Doinel sauvé par la dévotion qu'il avait gardée envers la Sainte Vierge ; son admiration enthousiaste pour Jeanne d'Arc. — **La situation de M. Doinel dans l'Occultisme et dans la Maçonnerie Française** : un converti qui revient de très loin ; réponse gnostique à un décret de la Congrégation de l'Index ; discours sur le Symbolisme du nom d'Isis ; discours sur l'Origine des Initiations, les mystères de Mithra ; discours sur l'Esotérisme du 3^e grade Maître. — **Les Sociétés secrètes musulmanes dans l'Afrique du Nord** ; chapitre III, *Soufisme* ; extases et visions (suite). — L'oraison Selat-el-Tama ; moyens préconisés pour l'anéantissement de l'individualité (Ab. Ricoux).

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS
83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS (à partir de 1895) :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ÉTRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

Chaque numéro sera de soixante-quatre pages

Supplément au 24^e fascicule du DIABLE AU XIX^e SIÈCLE (n° de novembre-décembre 1894)

AVIS IMPORTANT

A partir de 1895, la **REVUE MENSUELLE** aura soixante-quatre pages par numéro, au lieu de trente-deux. En outre, les quatre feuilles de seize pages formant le numéro seront brochées sous une couverture de couleur : *le présent numéro-double qui termine l'année 1894 donne un spécimen exact de ce que sera le numéro-simple à partir de 1895*. Les douze numéros de l'année, reliés sans les couvertures, formeront donc un magnifique volume grand format de **768 pages**, comptant ensemble **84.000 lignes** environ, c'est-à-dire *la matière de sept volumes ordinaires* du format le plus courant en librairie (l'in-18 jésus, type du volume à 3 fr. 50, a en général 400 pages, donnant en moyenne 12.000 lignes au total).

Néanmoins, l'abonnement à la REVUE MENSUELLE est fixé au prix très modique de SIX FRANCS PAR AN pour la France et l'Algérie, et HUIT FRANCS pour les Colonies et l'Etranger.

On voit par là que les éditeurs, en donnant dans ces conditions une suite à la publication de M. le docteur Bataille, s'imposent de réels sacrifices, auxquels les rédacteurs de la Revue sont heureux de participer par leur désintéressement.

C'est pourquoi nous faisons appel de nouveau à tous nos amis : une publication aussi abondante en texte et à un prix relativement aussi bas, ne peut vivre que par un important tirage. Ce tirage important, qui d'une part vaudra à notre cause une propagande efficace et les meilleurs résultats dans la lutte entreprise contre le démon et ses adeptes, et qui d'autre part permettra à la **REVUE MENSUELLE** de couvrir ses frais, ce sont nos abonnés eux-mêmes qui peuvent nous le procurer en répandant la publication, en en faisant ressortir les avantages à tous les bons catholiques qu'ils connaissent, en un mot, en nous amenant, les uns par les autres, de nouveaux abonnés.

Afin que notre action puisse s'accroître et s'étendre, les éditeurs de la REVUE MENSUELLE enverront GRATUITEMENT ET FRANCO un exemplaire du présent numéro 11-12 (spécimen des numéros ordinaires de la seconde année et des suivantes) à toute personne qui voudra bien leur en adresser la demande par lettre affranchie ou carte postale. NOS ABONNÉS ACTUELS SONT PRIÉS DE FAIRE CONNAÎTRE A LEURS AMIS CETTE DÉCISION DES ÉDITEURS ; ou autrement encore, ils peuvent nous communiquer les adresses des personnes qu'ils savent assez dévouées pour s'intéresser à notre publication, et ainsi, tandis que les numéros-spécimens seront envoyés par les soins de notre administration, les adhérents à notre campagne pourront recommander à leurs amis l'organe de cette lutte antimacronique et antiluciférienne, créé depuis un an grâce à leur bienveillant concours.

En outre, nous sollicitons, plus instamment que jamais, les communications relatives aux faits qui font l'objet des études spéciales vulgarisées par cette Revue. Notre rédaction ne sera jamais trop nombreuse ; c'est toujours avec plaisir que nous agréerons de nouveaux collaborateurs, soit réguliers, soit simplement occasionnels. On sait quelle est notre discrétion, en même temps que notre prudence. Toutes les bonnes volontés doivent donc se rencontrer pour grandir de plus en plus cette œuvre commune. A M. le docteur Bataille restera l'honneur d'avoir déchiré le voile du satanisme contemporain, en divulguant son enquête personnelle ; maintenant la grande enquête générale commence. Quiconque s'y associe, en faisant connaître ce qu'il sait, contribuera sans aucun doute à ouvrir les yeux aux aveugles ; car les conversions qui déjà ont eu lieu (et l'on en signale encore de nouvelles) ne pourront que se multiplier, à raison de la lumière de plus en plus vive qui sera faite sur les ruses et les crimes de Satan.

LA RÉDACTION. — L'ADMINISTRATION.

Pour regagner les retards :

Le n° 13 de la Revue paraîtra le 15 mars,
Le n° 14 — — — le 31 mars,
Le n° 15 — — — le 15 avril,

Le n° 16 de la Revue paraîtra le 30 avril.
Le n° 17 — — — le 15 mai.
Le n° 18 — — — le 1^{er} juin.

Après quoi, chaque numéro paraîtra le 1^{er} du mois, régulièrement.

Voir, à la 4^e page de cette couverture, l'énumération abrégée des documents qui seront publiés dans la REVUE MENSUELLE, à partir du n° 13.

EN COURS DE PUBLICATION :

APOLOGIE DU CHRISTIANISME

Au point de vue des Mœurs et de la Civilisation

Par le R. P. Albert-Marie WEISS, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs

Traduite de l'allemand sur la 2^e édition, par l'abbé Lazare COLLIN (1)

TRAITÉS PUBLIÉS : { L'HOMME COMPLET. — 2 beaux vol. in-8, avec le portrait de l'auteur. Prix 12 fr.
LA QUESTION SOCIALE ET L'ORDRE SOCIAL OU INSTITUTIONS DE SOCIOLOGIE (traduits
avec la collaboration de M. MIGY et revus par l'auteur). — 2 vol. in-8.... 12 fr.

L'HOMME COMPLET

Table des Matières. — 1^{er} vol. Préface du Traducteur. — Introduction à la 2^e édition. — Introduction à la 3^e édition. 1^{re} Partie. Les forces de l'homme complet. — I. L'image divine. — II. La Raison. — III. La Conscience. — IV. Le Libre arbitre. — V. Les Passions. — Appendice I. Exposition philosophico-Théologique des affections ou passions. — Appendice II. Considérations pour servir à la philosophie de l'histoire. — Appendice III. Les passions d'après un poète chrétien. — VI. Tête, volonté, cœur. — Appendice I. La volonté peut-elle désirer le mal comme tel ? — Appendice II. Des rapports qui existent entre l'intelligence et la volonté. — VII. De la prétendue faculté du sentiment. — Deuxième partie. Fin et voie de l'homme complet. — VIII. La Fin. — Appendice I. La prétendue félicité des Anciens. — Appendice II. Résultat final de la civilisation moderne non chrétienne. — IX. Sans religion point d'homme complet. — X. La Religion de l'humanité. — Appendice. Les vertus des païens ne sont nullement des vices brillants. — XI. La vie de famille. — Appendice I. L'histoire de la famille en dehors du christianisme est l'histoire du reniement de la nature. — Appendice II. Différentes conceptions historiques de la femme.

II^e vol. — XII. Devoirs sociaux. — Appendice I. De l'amitié. — Appendice II. Le respect de la dignité humaine est un présent du christianisme. — XIII. Les vertus civiles. — Appendice. Le Patriotisme dans la nouvelle littérature humaniste. — XIV. Le Royaume de Dieu est en vous. — Appendice. Impuissance dans laquelle se trouvait l'antiquité de guérir, par ses propres forces, la faiblesse dont elle souffrait. — XV. L'ordre de la juste mesure. — XVI. Le caractère de la vertu chrétienne. — XVII. Original non copie. — XVIII. Ecce Homo. — Appendice. Importance de l'humanité du Christ et du côté vraiment humain de sa vie, pour notre vie morale. — Troisième partie. — Marche vers la fin de l'homme complet. — XIX. La première décision à prendre. — XX. La lutte contre la médiocrité. — XXI. Le royaume du ciel souffre violence. — XXII. De l'ordre. — XXIII. Les petites choses. — XXIV. L'homme complet. — Appendice. La vraie loi morale et la vraie moralité ne se trouvent que dans le Christ. — Index.

LA QUESTION SOCIALE ET L'ORDRE SOCIAL

Table des matières. — 1^{er} vol. — Introduction. — Première partie. La vie publique sous l'influence des idées modernes. — I. L'Etat absolu. — II. Le droit de la Révolution. — III. Le Libéralisme. — IV. Le Socialisme. — Appendice. Les idées religieuses et morales du Socialisme. — V. La situation du monde. — VI. Solidarité dans la responsabilité des idées modernes. — Deuxième partie : Le Droit. — VII. Le droit et l'ordre naturel du monde. — VIII. Le droit et l'ordre moral. — IX. Le droit et l'ordre public. — X. Le droit et l'ordre divin. — Troisième partie : Les Bases de la société. — XI. La personnalité humaine. — XII. La propriété. — XIII. Le Travail. — Quatrième partie : XIV. La famille. — XV. Mariage et famille. — XVI. Mariage et société. — XVII. Mariage et royaume de Dieu. — XVIII. Le mariage comme semence divine.

II^e vol. — Cinquième partie : La Société civile. — XIX. La situation sociale. — XX. L'organisation économique de la société. — XXI. La société civile et l'Etat. — XXII. L'économie du capital. — Appendice. La doctrine de l'Eglise sur le capital, l'intérêt et l'usure. — XXIII. Moyens de salut moral. — XXIV. Moyens de salut juridique et social. — Sixième partie : Etat et Société des peuples. — XXV. L'Etat. — XXVI. La fin de l'Etat. — XXVII. L'autorité de l'Etat. — Appendice. — Est-il possible de régner chrétiennement ? — XXVIII. Etat et états. — Appendice. La conception médiévale du droit d'Etat et du droit des peuples. — Septième partie : Le Royaume de Dieu. — XXIX. L'Eglise comme société. — Appendice. Le salut de la société est dans la reconnaissance de l'Eglise comme société. — XXX. L'Eglise et la société.

« Nous considérons comme un devoir d'attirer sur cet ouvrage l'attention de nos lecteurs. C'est réellement une œuvre grandiose. Jamais, chez aucun auteur contemporain, nous n'avons trouvé

une érudition si profonde, une telle richesse d'idées, une critique si approfondie, et des connaissances si vastes ».

(*Monatsschrift für Christliche Social reform*. Vienne, 1892.)

« Je n'exagère pas en affirmant que l'œuvre du savant dominicain, est, dans son genre, une œuvre du premier mérite. A la différence d'autres Apologies d'une tendance plus spéculative, elle ne sera pas seulement utile pour l'enseignement théologique : les prédicateurs trouveront dans bien des pays, à la condition de les méditer sérieusement, la matière de substantielles instructions à la portée de tous les esprits cultivés : ceux que les questions sociales, ouvrières, économiques, attirent, pourront puiser à pleines mains dans la IV^e partie. »

(M. le chanoine Forget, prof. à l'Université de Louvain. *Science catholique*.)

« Quand un ouvrage aussi considérable et aussi sérieux qu'est l'Apologie du R. P. Weiss, atteint déjà sa troisième édition, c'est pour lui une recommandation meilleure que tous les compléments rendus les plus favorables. Aussi ne prendrons-nous pas la peine de recommander cette œuvre ; nous nous contenterons seulement de dire à ceux qui ne la connaissent pas encore : Prenez et lisez. Dans l'intention de guérir les nombreuses plaies intellectuelles et morales de notre époque, le R. P. Weiss s'était proposé une Défense de la morale chrétienne, établie sur de vastes bases scientifiques. L'entreprise était audacieuse ; mais le succès l'a justifiée. L'auteur a atteint son but de la manière la plus parfaite. Il nous a donné une exposition magistrale de la Morale chrétienne et une description brillante de sa beauté et de sa rationalité ». (Ehr. Pesch, S. J. *Stimmen aus Maria-Laach*, 14 sept. 1894.)

« Des œuvres comme celles-ci sont des œuvres qui demeurent. Ce ne sont pas des caractères tracés sur le sable, que les pas des premiers venus effacent. Quiconque voudra écrire sur ces questions, et agrandir le cercle de ses connaissances, ne peut ignorer cet ouvrage qui est recommandable non seulement par l'abondance et la richesse des matières que l'auteur a puisées dans les temps anciens et modernes, dans les littératures de tous les peuples, et dans les domaines les plus variés de la science, mais par l'ampleur de coup d'œil, la force intellectuelle et l'originalité avec lesquelles il les expose sous ce titre d'Homme Complet. Cet ouvrage apprendra encore quelque chose au théologien le plus instruit. Le prédicateur en particulier y trouvera une abondance de pensées, de points de vue, de faits, de sentences qui seront pour lui un trésor dans lequel il pourra puiser à pleines mains pour l'instruction de ses auditeurs. Le Rationalisme, le Protestantisme, le Moyen-âge, les temps modernes, l'idéal, la pédagogie, l'humanisme, l'humanité, la sainteté, le péché, la foi, la civilisation, l'humilité chrétienne, le caractère chrétien, le martyre, le stoïcisme, l'état, la vie de famille, etc., — autant de questions de la plus haute importance, — y sont traitées de main de maître. »

(Mgr Dr Hettinger in *Literar Handweiser*.)

« Nous dépasserions le cadre de ces chroniques, si nous abordions l'examen de la méthode apologétique du R. P. Weiss et si nous insistions longuement sur l'originale nouveauté de son plan. Certaines de ses pages dans lesquelles il met en parallèle la morale chrétienne et les systèmes philosophiques de l'antiquité, seront l'objet exclusif de notre attention. Elles nous apparaissent en effet comme une réponse péremptoire à cette école historique qui conçoit et présente la morale chrétienne comme une résultante des philosophies antérieures, et qui fait honneur au Portique, au néo-platonisme, bref au paganisme expirant, de ce qui revient au christianisme naissant.

« A ceux que séduiraient ces théories et qu'effaroucheraient les érudites argumentations dont elles se sont prévaluées, nous recommandons certains chapitres du P. Weiss : La prétendue félicité des anciens (tome I, pp. 337-362) ; L'histoire de la famille en dehors du christianisme (tome I, pp. 474-504) ; Les différentes conceptions historiques de la femme (tome I, pp. 502-524) ; Les devoirs sociaux (tome II, pp. 5-33) ; L'ordre de la juste mesure (tome II, pp. 426-456).... Mais à peine les fines analyses du P. Weiss, soigneusement rendues par M. Collin, se présentent-elles à des résumés ; et, comme on aurait scrupule à les reproduire en les mutilant, nous préférons les indiquer, sans insister davantage, à l'attention de nos lecteurs. »

(*Le Monde*, 9 février 1895).

(1) La traduction complète de cet ouvrage comprendra 42 vol. in-8. — I^{re} Partie : L'Homme complet, 2 vol. — II^e Partie : Humanité et Humanisme, 2 vol. — III^e Partie : Nature et Surnaturel, 4 vol. — IV^e Partie : La question sociale et l'ordre social, 2 vol. — V^e Partie : La Perfection, 2 vol.

LA REVUE MENSUELLE

RELIGIEUSE, POLITIQUE, SCIENTIFIQUE

(Soixante-quatre pages de texte par numéro)

RÉDACTEURS HABITUELS : MM. le docteur Bataille, A.-C. de La Rive, Domenico Margiotta, J.-B. Vernay, Capitaine Pierre, Adolphe Ricoux, Richard Lenoël, Juvénal Moquiram, Quivis.

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : M. Léo Taxil.

LA REVUE MENSUELLE, à raison de son importance typographique, peut insérer de nombreux documents *in-extenso*. Sa collection sera donc un véritable arsenal dans lequel les catholiques militants pourront puiser des armes pour combattre, selon l'ordre de Léon XIII, la Franc-Maçonnerie et ses rites si divers, les uns et les autres ennemis jurés de l'Eglise.

C'est ainsi que, en dehors des communications que nos abonnés voudront bien nous faire, nous publierons :
LE CALENDRIER DU PALLADIUM (*almanach luciférien*) pour 1895-1896 ;

Le *Gennaïth-Menngog*, AVEC LA MUSIQUE ; le texte sera traduit en latin ;

Des discours prononcés en loges et arrière-loges sur le *Symbolisme Maçonnique* et sur la *Direction de la Politique des gouvernements et des peuples* ;

Des voûtes émanant du Suprême Directoire Dogmatique de la secte et des quatre Grands Directoires Centraux (nos lecteurs savent que nous avons pris nos mesures pour être tenus au courant des actes de la haute-maçonnerie, actes officiels, mais si rigoureusement secrets que les neuf-dixièmes des FF. . eux-mêmes les ignorent) ;

Les principales formules rituelles du culte diabolique des triangles ;

De nombreux extraits des Mémoires intimes d'Albert Pike ;

Des extraits du *Livre Apadno*, du *Verbe Suprême*, du *Livre des Révélation*s, des *Legenda Magistralia*, de la *Vraie Lumière*, de la *Conduite secrète du Palladisme*, du *Livre d'Or du Sanctum Regnum de Charleston* ;

Des conférences de chefs de la haute-maçonnerie, dits Inspecteurs Généraux (et Inspectrices Générales) en mission permanente ;

Des comptes rendus ou impressions (très intéressants à étudier) des visionnaires démoniaques, documents appelés : « *Voyages Extatiques* », de plusieurs Maîtresses Templières Souveraines, médiums de la parfaite initiation luciférienne ;

Des informations détaillées sur ce qui se passe dans les différentes branches de l'occultisme contemporain, etc., etc.

POUR S'ABONNER à la *REVUE MENSUELLE*, envoyer à MM. DELHOMME ET BRIGUET, éditeurs, 83, rue de Rennes, à Paris, UN MANDAT-POSTE DE SIX FRANCS (montant d'un abonnement d'un an ou service de 12 numéros-fascicules de 64 pages, pour la France et l'Algérie ; HUIT FRANCS, colonies et étranger). **Ecrire très lisiblement son nom et son adresse.**

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

LE DIABLE ET LA REVOLUTION

PAR

LÉO TAXIL

Grand volume in-octavo, de 420 pages (en cours d'impression)

I. Le Diable Philosophe. — II. Le Diable Janséniste. — III. Les Prophétesses du Diable, IV. Le Diable Constituant. — V. Le Diable Terroriste. — VI. Le Culte de Satan.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

336

LE DIABLE AU XIX^{ME} SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

La Prière de Léon XIII à Saint Michel Archange (texte latin et traduction).

La Politique de la Revue : notre œuvre est surtout religieuse ; néanmoins, il est bon de dire hautement qu'en politique, comme pour tout, nous suivons de grand cœur les directions du Pape. — La famille Margiotta ; suites de la catastrophe de Palmi ; un deuil cruel. — Avis au sujet de notre publication du CALENDRIER DU PALLADIUM. — **Nécessité de démasquer le Satanisme** : s'il est mauvais de vouloir voir le diable partout, il est non moins mauvais de ne vouloir le voir nulle part (Abbé X***). — **Les Sœurs Maçonnes** ; comment elles se recrutent : le recrutement parmi les populations des localités industrielles ; le soi-disant « futur fiancé » ; après les amabilités, les menaces ; la visite du Vénérable. — **Un cas de lévitation** : une jeune veuve indienne, sauvée du bûcher et obsédée par le démon ; bruits étranges et effrayants dans le couvent servant d'asile à la malheureuse ; lévitation et mort tragique. (GABRIEL SOULACROIX). — **L'Univers et la Vérité** : reproduction complète des documents de cette grave affaire ; la lettre de M. Eugène Veuillot au cardinal Rampolla ; la réponse du cardinal Rampolla à M. Veuillot ; l'Univers donné comme exemple à la presse catholique ; la lettre de M. Auguste Roussel au cardinal Rampolla ; réponse du cardinal secrétaire d'Etat du Saint-Siège, blâmant officiellement la Vérité ; les primes du journal la Vérité dénoncées par l'Union Catholique des Basses-Pyrénées, de Pau. — **La faillite de la science**.

CALENDRIER DU PALLADIUM pour l'année 1895-1896 ; reproduction complète de ses douze tableaux ; les fêtes lucifériennes ; les esprits du feu substitués aux saints.

Influence bienfaisante des Missionnaires : lettre d'un Père Mariste, missionnaire à Sydney (Australie) ; sympathie pour les prêtres français ; une histoire d'obsession diabolique. — **La Médaille de saint Benoît**, faits édifiants et merveilleux constatés : Gobalpore (Indoustan) ; Hong-Kong (Chine) ; Zanzibar ; Maduré (Indes Anglaises) ; Tuticoren (même région) ; Trichinopoly ; Su-Tchuen (Chine centrale) ; Gobalpore (Indoustan) ; Ranchi (Indes orientales) ; Malaisie ; Acrou (Abyssinie) ; Egypte ; Japon septentrional ; Kouang-Sy (Chine) ; Pinang (Malaisie) ; Go-Cong (Cochinchine). — **Plaidoyer pour Sophie Walder** ; étrange lettre d'une dame se disant catholique. — **Le Diable à Madagascar** ; lettre d'un Père Jésuite, missionnaire à Ariyonimamo (Madagascar) ; le Ménabé ou le colosse vêtu de flammes ; les pauvres sauvages

livrés aux sorciers ; comédie meurtrière ; une maladie diabolique dont le meilleur remède est l'eau bénite (R. P. CASTETS). — **L'anti-pape Lemmi brouillé avec le latin**. — **Le procès de la Croix du Jura** ; texte complet de l'arrêt rendu par la Cour de Besançon. — **MÉDECINE MAÇONNIQUE MAGIQUE** ; le remède magique du F. Cook ; la médecine du diable au Temple maçonnique de Chicago ; complète confirmation d'un fait ignoble répété par le Docteur Bataille.

Tribune des Abonnés : — N° 1. La question de l'envoûtement (LOUIS GAYET). — N° 2. Eusapia Paladino (Un abonné de Rennes). — N° 3. Nombres maçonniques ; communication d'une curieuse poésie maçonnique (Un abonné de Bruxelles). — **La Stigmatisation** ; l'Extase divine ; les Miracles de Lourdes : compte-rendu du beau et savant livre du docteur Imbert-Gourbeyre, par le R. P. AT, prêtre du Sacré-Cœur.

Trente-cinq années du Grand Orient de France, documents pour servir à l'histoire de la politique française ; liste, d'après les annuaires officiels, des Vénérables (loges du Rite Français) depuis 1860 jusqu'en 1894 inclusivement. — **Deuxième liste** : CORRÈZE, 2 loges. — CORSE, 1 loge. — COTE-D'OR, 3 loges. — CREUSE, 2 loges. — DORDOGNE, 8 loges. — DOUBS, 4 loges. — DRÔME, 6 loges. — EURE, 4 loges. — EURE-ET-LOIR, 1 loge. — FINISTÈRE, 1 loge. — GARD, 7 loges. — HAUTE-GARONNE, 7 loges. — GERS, 4 loges.

Les Sociétés secrètes musulmanes dans l'Afrique du Nord ; chapitre III, *Soufisme ; extases et visions* (suite) : quelques réponses ineptes du démon, interprète de songes ; un triste système de morale. — Chapitre IV. *Les ordres religieux en général ; orthodoxie* : se rattacher au prophète, grande préoccupation des fondateurs d'ordres ; les Snoussya ; évocation de Mahomet ; l'homme privilégié ; quel est le but des ordres religieux musulmans. (AD. RICOUX). — **Un Congrès de Palladistes Indépendants** : la réunion de Londres, 29-30 novembre 1894 ; nombreuses démissions dans le Palladisme ; triangles qui préfèrent se dissoudre plutôt que de reconnaître Lemmi ; mouvement pour la constitution d'une fédération indépendante, sans hiérarchie internationale supérieure ; démarches auprès de miss Vaughan ; l'ex-grande maîtresse de New-York veut que le Palladisme soit « régénéré », c'est-à-dire purifié des pratiques qu'elle désapprouve ; elle réclame aussi l'organisation de la propagande publique des doctrines lucifériennes ; rejet de ses propositions ; miss Diana Vaughan, plus près de sa conversion qu'elle-même ne le croit.

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS

83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ÉTRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

4° R
1256

LA REVUE MENSUELLE

RELIGIEUSE, POLITIQUE, SCIENTIFIQUE

(Chaque numéro, broché sous couverture, contient soixante-quatre pages de texte compact, sur deux colonnes)

RÉDACTEURS HABITUELS : MM. le docteur Bataille, A.-C. de La Rive, Domenico Margiotta, J.-B. Vernay, Capitaine Pierre, Adolphe Ricoux, Richard Lenoël, Juvénal Moquiram, Quivis. — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : M. Léo Taxil.

La REVUE MENSUELLE continue la campagne entreprise par M. le docteur Bataille dans sa publication du *Diable au XIX^e Siècle*. C'est la grande enquête générale, après l'enquête personnelle du docteur. « LA REVUE MENSUELLE » EST DONC, EN REALITE, LA SUITE ET LE COMPLÉMENT DES 24 FASCICULES DU « DIABLE AU XIX^e SIÈCLE ».

La REVUE MENSUELLE, à raison de son importance typographique, peut insérer de nombreux documents *in-extenso*. Sa collection sera donc un véritable arsenal dans lequel les catholiques militants pourront puiser des armes pour combattre, selon l'ordre de Léon XIII, la Franc-Maçonnerie et ses rites si divers, les uns et les autres ennemis jurés de l'Eglise.

C'est ainsi que, en dehors des communications que nos abonnés veulent bien nous faire nous publierons :
Le *Gennaïth-Menngog*, AVEC LA MUSIQUE ; le texte sera traduit en latin ;

Des discours prononcés en loges et arrière-loges sur le *Symbolisme Maçonnique* et sur la *Direction de la Politique des gouvernements et des peuples* ;

Des voûtes émanant du Suprême Directoire Dogmatique de la secte et des quatre Grands Directoires Centraux (nos lecteurs savent que nous avons pris nos mesures pour être tenus au courant des actes de la haute-maçonnerie, actes officiels, mais si rigoureusement secrets que les neuf dixièmes des FF. . eux-mêmes les ignorent) ;

Les principales formules rituelles du culte diabolique des Triangles ;

De nombreux extraits des *Mémoires* de l'Albert Pike ;

Des extraits du *Livre Apéano*, du *Verba Suprême*, du *Livre des Révélationes* des *Legenda Magistralia*, de la *Vraie Lumière*, de la *Conduite secrète du Palladisme*, du *Livre d'Or du Sanctum Regnum* de Charleston ;

Des conférences de chefs de la haute-maçonnerie, dits Inspecteurs Généraux (et Inspectrices Générales) en mission permanente ;

Des comptes rendus ou impressions (très intéressants à étudier) des visionnaires démoniaques, documents appelés : « *Voyages Extatiques* », de plusieurs Maitresses Templières Souveraines, médiums de la parfaite initiation luciférienne ;

Des informations détaillées sur ce qui se passe dans les différentes branches de l'occultisme contemporain, etc., etc.

La REVUE MENSUELLE a ouvert dans ses colonnes une **TRIBUNE DES ABONNÉS** pour la libre discussion *catholique* de toutes les questions appartenant à l'ordre de choses qui fait l'objet de la campagne du docteur Bataille et de ses collaborateurs.

Sous le titre : **TRENTE-CINQ ANNÉES DU GRAND ORIENT DE FRANCE**, la REVUE MENSUELLE publie, département par département, la liste complète des Loges, Chapitres de Rose-Croix, Aréopages de Kadosch, appartenant au Rite Français, avec les noms, professions, adresses et grades maçonniques des Vénérables, Très-Sages et Grands-Maitres, depuis 1860 jusqu'à 1894 inclusivement. Chaque Loge forme ainsi un tableau très curieux, très intéressant, et révélant bien souvent les mystères de la politique locale. Tout ce qui concerne le Rite Ecossais en France sera publié ensuite et de la même façon. Etc.

Abonnements : SIX FRANCS par an (France et Algérie). — HUIT FRANCS (Colonies et Etranger)

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an. On s'abonne par mandat-poste à l'adresse des éditeurs : DELHOMME ET BRIGUET, 83, rue de Rennes, à PARIS. *Un numéro est envoyé gratuitement et franco, à titre de spécimen, à toute personne qui veut bien en adresser la demande aux éditeurs.* — Prix de la collection de la 1^{re} année de la REVUE MENSUELLE (1894) : *Trois francs.* La première année, les numéros de la Revue étaient seulement de trente-deux pages.

Le n° 14 de la **REVUE MENSUELLE** paraîtra le 31 mars.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

REDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

LA PRIÈRE DE LÉON XIII

Pour inaugurer cette nouvelle campagne que nous entreprenons contre le Satanisme contemporain, nous pensons ne pouvoir mieux faire que de mettre notre revue sous le patronage du glorieux Archange saint Michel. Le docteur Bataille avait agi de même, lorsqu'il écrivit le premier chapitre de sa publication personnelle, le 29 septembre 1892 ; et certainement saint Michel l'a assisté, puisque, les événements ayant fait éclater la vérité de ses révélations, les quelques contradicteurs malveillants qu'il a eus ont été obligés de rentrer dans le silence.

Notre ami a eu le mérite de dire publiquement et bien haut ce que le peuple ignorait ; mais les princes de l'Eglise, les missionnaires, les religieux des principaux ordres et ceux des membres du clergé séculier à qui est confié le pouvoir d'exorcisation savaient combien est terrible, en ce siècle impie, le déchainement des puissances infernales à travers le monde. A Rome, le travail souterrain de la Maçonnerie luciférienne était bien connu, ainsi que les œuvres maudites des diverses sociétés occultes et sataniques, toutes ralliées plus ou moins directement au centre de l'odieuse secte internationale. Aussi, aucun blâme n'était à craindre, dès lors que la vérité était dite ; car c'est le Souverain Pontife lui-même qui a ordonné aux écrivains catholiques de faire la lumière.

Maintenant, la publication personnelle du docteur Bataille est terminée. Ainsi que nous l'avons annoncé, c'est la grande enquête générale qui commence. Notre ami demeure avec nous, et bien des documents, réunis par lui ou recueillis par ses amis, paraîtront ici, n'ayant pu trouver leur place dans le cadre très limité de son ouvrage en fascicules.

Et, d'abord, comme trait d'union entre l'œuvre du docteur Bataille et cette revue, nous donnons la magnifique prière que Léon XIII a ajoutée dernièrement aux exorcismes du Rituel : c'est avec cette prière que notre ami a terminé son livre ; c'est avec elle que nous inaugurons notre nouvelle campagne.

Unissons-nous tous, lecteurs et rédacteurs, dans le cœur paternel du Pape ; pénétrons-nous bien de sa pensée souveraine, qui est mille fois sainte et qui est infailible, car elle est illuminée par le flambeau de Dieu lui-même. Sachons comprendre que, lorsque le Pape ouvre la bouche, c'est Dieu qui parle, Dieu qui sait tout, à qui rien n'est caché, qui lit jusqu'au fond des âmes.

Quand le Pape affirme l'assaut, plus furieux que jamais, que Satan livre à l'Eglise ; quand il fait appel au glorieux Archange pour vaincre de nouveau le prince des ténèbres, poussant l'audace jusqu'à se transformer en ange de lumière ; quand il dénonce, avec une précision frappante, toute une catégorie de sectaires, dépravés d'esprit et corrompus de cœur, comme étant les pires suppôts du diable, les plus détestables profanateurs, comme étant des monstres d'orgueil, osant dresser, à Rome même, le trône du démon en face de la Chaire du vicaire de Jésus-Christ ; quand le Pape atteste toutes ces choses-là, c'est que ces choses sont vraies.

Non, certes, le diable n'est pas un mythe ! non, certes, les groupes de l'occultisme, arrières-loges et triangles, ne sont pas des associations inoffensives !

Les francs-maçons lucifériens sont bien les lieutenants du diable sur cette terre, et ils dirigent contre l'Eglise de Dieu, cette armée humaine d'aveugles ou d'insensés qui cause tant de maux ; ils la dirigent, au nom du diable, comme le diable dirige et gouverne les démons en entier et partout où il est déchainé.

Méditons cette belle prière de Léon XIII ; nous tous catholiques, disons-la de cœur avec le Souverain Pontife. Implorons Dieu, en mêlant nos humbles supplications à celles de l'infailible et bon Père, qui, en cette vallée de larmes, représente le tout-puissant et infiniment miséricordieux Père du Ciel.

AD

PRIÈRE

S. MICHAEL

A S^T MICHEL

ARCHANGELUM

ARCHANGE



Princeps gloriosissime cœlestis militiae, sancte Michael Archangele, defende nos in prælio et colluctatione, quæ nobis est adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiae, in cœlestibus (*Ephes.*, VI).

Veni in auxilium hominum; quos creavit Deus inexterminals, et ad imaginem similitudinis suæ fecit, et a tyrannide diaboli emit pretio magno (*Sap.*, II. — *Cor.*, V).

Præliare hodie cum beatorum Angelorum exercitu prælia Domini, sicut pugnasti olim contra ducem superbiæ Luciferum, et angelos ejus apostaticos; et non valuerunt, neque locus inventus est eorum amplius in cœlo. Sed projectus est draco ille magnus, serpens antiquus qui vocatur diabolus et Satanas, qui seducit universum orbem; et projectus est in terram, et angeli ejus cum illo missi sunt (*Apoc.*, XII).

En antiquus inimicus et homicida vehementer erectus est. Transfiguratus in angelum lucis, cum tota malignorum spirituum caterva latè circuit et invadit terram, ut in ea deleat nomen Dei et Christi ejus, animasque ad æternæ gloriæ coronam destinatas furetur, mactet et perdat in sempiternum interitum.

Virus nequitiae suæ, tanquam flumen immundissimum, draco maleficus transfundit in homines depravatos mente et corruptos corde; spiritum mendacii, impietatis et blasphemiae; halitumque mortiferum luxuriæ, vitiorum omnium et iniquitatum.

Ecclesiam, Agni immaculati sponsam, vaferimi hostes repleverunt amaritudinibus, inebriarunt absinthio; ab omnia desiderabilia ejus impias miserunt manus. Ubi sedes beatissimi Petri et Cathedra veritatis ad lucem gentium constituta est, ibi thronum posuerunt abominationis impietatis suæ; ut percusso Pastore, et gregem disperdere valeant.

Adesto itaque, Dux invictissime, populo Dei contra irrumpentes spirituales nequitias, et fac victoriam.

Te custodem et patronum sancta veneratur Ecclesia; te gloriatur defensorem adversus terrestrium et infernorum nefarias potestates; tibi tradidit Dominus animas redemptorum in superna felicitate locandas.

Deprecare Deum pacis, ut conterat Satanam sub pedibus nostris, ne ultra valeat captivos tenere homines, et Ecclesiæ nocere.

Offer nostras preces in conspectu Altissimi, ut citò anticipent nos misericordiæ Domini; et apprehendas Draconem, serpentem antiquum, qui est diabolus et Satanas, ac ligatum mittas in abyssum, ut non seducat amplius gentes (*Apoc.*, XX).

Très glorieux Prince des milices célestes, saint Michel Archange, défendez-nous dans le combat et la lutte que nous soutenons contre les principautés et les puissances infernales, contre les mauvais esprits qui gouvernent ce siècle de ténèbres, contre ces esprits de perversité répandus dans l'air.

Venez au secours des hommes, que Dieu a créés avec une âme immortelle, qu'il a faits à son image, et qu'il a rachetés à grand prix de la tyrannie du diable.

Combattez aujourd'hui les combats du Seigneur avec l'armée des bienheureux anges, comme vous avez combattu autrefois contre Lucifer, prince de l'orgueil, et ses anges apostats, qui furent vaincus et perdirent à jamais leur place dans le ciel. Il fut précipité hors des cieux, ce dragon immense, ce vieux serpent qui est appelé diable et Satan, qui s'est fait le séducteur du monde; et il a été précipité sur la terre, et ses mauvais anges s'y sont jetés avec lui.

Mais voici que cet antique ennemi, cet homicide, se redresse avec violence. Se transformant en ange de lumière, avec toute sa bande d'esprits malfaisants il rôde partout et envahit la terre, afin d'y effacer le nom de Dieu et de son Christ, et pour ravir les âmes à la couronne de gloire sans fin qui leur est destinée, pour faire leur ruine et les plonger dans la mort éternelle.

Dragon malfaisant, il transfuse, comme un fleuve immonde, le virus de sa perversité en des hommes à l'âme dépravée et au cœur corrompu; il leur communique son esprit de mensonge, d'impiété et de blasphème; il les anime du souffle mortel de la luxure, de tous les vices et de toutes les iniquités.

Des ennemis pleins d'astuce ont abreuvé d'amertumes, ont saturé d'absinthe l'Eglise, épouse de l'Agneau immaculé; ils ont porté leurs mains impies sur tout ce qu'elle a de plus cher. Où est le siège du bienheureux Pierre, où la Chaire de vérité a été établie pour éclairer les nations, là même ils ont dressé le trône de leur abominable impiété, comptant réussir ainsi à détruire le troupeau, après avoir frappé le Pasteur.

Venez donc, Chef invincible, venez soutenir le peuple de Dieu contre cette invasion des esprits du mal, et remportez la victoire.

En vous la sainte Eglise vénère son gardien et son patron; en vous elle glorifie son défenseur contre les puissances scélérates de la terre et des enfers; à vous le Seigneur a confié les âmes des humains rachetés, pour être conduites au séjour de la félicité céleste.

Suppliez donc le Dieu de paix d'écraser Satan sous nos pieds, afin qu'il ne puisse pas retenir plus longtemps les hommes en esclavage, ni plus longtemps nuire à l'Eglise.

Portez nos prières devant le Très-Haut, afin qu'au plus tôt les miséricordes du Seigneur nous soient accordées; et saisissez le Dragon, ce vieux serpent qui est le diable, qui est Satan; liez-le et jetez-le dans l'abîme, de telle sorte qu'il ne séduise plus désormais les nations.

LA POLITIQUE DE LA REVUE

Dans la *Revue Mensuelle*, nous nous occupons de politique le moins possible ; notre œuvre est plutôt religieuse.

Le public qui nous a suivi déjà depuis un an a pu constater combien nous avons soin d'éviter les questions irritantes, ces malheureuses questions de politique personnelle qui sont la source de regrettables divisions.

Nous comptons des amis dans les différentes fractions du camp conservateur, et chacun de nous, ici, saura toujours faire taire ses préférences ; car notre lutte est sur le grand terrain de la défense de l'Eglise ; en outre, notre action n'est pas bornée à notre seul pays de France.

La *Revue Mensuelle*, dès ses premiers numéros, a eu la bonne fortune d'être favorablement accueillie par les catholiques de tous les pays ; déjà plus de la moitié de son tirage va à l'étranger, et, grâce aux missionnaires, nos numéros se répandent tous les jours davantage dans les contrées les plus éloignées.

Nos lecteurs français n'auront donc pas à s'étonner si, pour ce motif encore, nous négligeons les questions de pure politique, ou, pour mieux dire, si nous les laissons au deuxième ou au troisième plan.

Au fait, l'adversaire que nous combattons est essentiellement cosmopolite, international : la franc-maçonnerie, de même que Satan son chef, est partout ; nous avons donc à lutter partout.

Et, d'ailleurs, c'est une lourde tâche que celle que nous avons assumée : montrer l'œuvre actuelle du démon parmi toutes les nations ; attirer l'attention sur ses menées souterraines ; démasquer ses batteries ; arracher les masques de ses suppôts.

Nous laissons aux autres revues le soin de tenir leurs lecteurs au courant des diverses péripéties de la politique ordinaire, d'enregistrer, pour les approuver ou les critiquer, les actes des ministres de républiques ou des souverains de monarchies.

Est-ce à dire que nous nous désintéressons de ces questions?... Non, certes. Seulement, nous n'en dressons pas un état, minutieusement tenu à jour. Ce n'est pas dans notre revue qu'il faudra chercher quelque chose de complet sur ce point.

A l'occasion, nous signalons un fait, nous parlons d'un incident de la vie politique de tel ou tel peuple ; nous notons au passage ce qui est saillant et surtout ce qui se rapporte à notre programme général.

Ainsi, nous pouvons dire que notre revue

n'est pas uniquement religieuse et scientifique, mais qu'elle est aussi politique.

Enfin, on sait quel sentiment nous anime ; et, si nous avons à cœur de ne froisser aucun de nos lecteurs catholiques dans son opinion personnelle sur le régime politique qui peut le mieux convenir à notre pays, il n'en est pas moins vrai que nous avons toujours été, que nous sommes et que nous resterons jusqu'au bout au nombre de ceux acceptant sur tous les points la direction du Pape.

Ce sentiment d'obéissance absolue au Souverain Pontife est notre loi expresse en matière politique.

Ce n'est pas du bout des lèvres que nous faisons cette déclaration, mais du plus profond de notre cœur. Tous, dans cette modeste feuille, nous sommes des fils soumis en tout et pour tout au Saint-Père. Nous croyons que le Pape juge toutes choses mieux que personne au monde : s'il donne un conseil, nous le suivons sans hésitation, convaincus qu'il lui est impossible de se tromper et qu'en secondant ses vues nous travaillons dans la voie de la vérité et de l'intérêt réel de la patrie et de la religion ; si, après le conseil, le Pape insiste et parle avec sa majestueuse autorité, alors son désir devient pour nous un ordre, et nous nous ferions tuer plutôt que de ne pas l'accomplir.

Voilà quelle est et sera toujours notre règle de conduite.

Certes, nos lecteurs n'étaient pas exposés à commettre la moindre erreur là-dessus à notre sujet ; mais il était bon de le dire hautement, une fois pour toutes.

LA RÉDACTION.

Nous apprenons qu'à la suite des terribles tremblements de terre qui ont porté dernièrement la désolation en Calabre, et dont l'un a détruit complètement la ville de Palmi, ville natale de M. Domenico Margiotta, un deuil des plus douloureux vient d'atteindre la famille de notre collaborateur et ami.

La belle-sœur du haut-maçon converti, M^{me} Antoinette Golotta de Candidoni, mariée à M. Luigi Margiotta, a succombé, victime des émotions éprouvées dans l'affreuse catastrophe ; elle est morte, à peine âgée de vingt-huit ans, six jours après avoir mis au monde un petit ange pour la vie duquel nous faisons des vœux, et après d'atroces souffrances qu'elle a endurées avec la plus admirable résignation.

Nous recommandons cette excellente chrétienne aux prières de nos lecteurs, et nous envoyons l'expression de nos vifs sentiments de condoléance à M. l'abbé Giacomo Margiotta, à M. le professeur Domenico Margiotta, à M. Luigi Margiotta, ainsi qu'à toute leur famille si durement éprouvée.

C'est dans une circonstance comme celle-ci que M. Domenico Margiotta doit apprécier surtout les consolations de la foi qu'il a retrouvée ; la religion seule, en effet, peut aider à supporter d'aussi terribles coups.

LE CALENDRIER DU PALLADIUM

Nous publions dans ce numéro le calendrier des Palladistes pour l'an 000895, c'est-à-dire l'almanach luciférien promulgué par le Souverain Directoire Dogmatique, décret du 27^e jour de la Lune Kislev (Lemmi n'est pas près de se déshabituer de ses manies judaïques).

Dès le prochain numéro, nous donnerons le décret et les explications nécessaires ; car, dans ce calendrier des triangles, tout est calculé, il n'est pas un nom se trouvant là par hasard ou sans raison d'être, — au point de vue satanique, s'entend.

Pour aujourd'hui, nous nous bornons à mettre le document sous les yeux de nos lecteurs. Chacun des « daimons » qui figurent sur ce calendrier est mis en opposition à un saint ou à une sainte de la religion chrétienne, en vertu des légendes audacieusement menteuses de la haute maçonnerie palladique. Dans son dernier fascicule, le docteur Bataille a fait connaître les principales de ces oppositions, qui sont tout autant de blasphèmes.

Ainsi, voilà une preuve de plus du culte rendu à Satan dans les arrière-loges. Chaque jour met à découvert un des mystères de l'occultisme contemporain. Et vraiment, plus le voile se déchire, plus on se sent porté à l'indulgence vis-à-vis des braves gens qui doutaient de la possibilité de semblables pratiques.

En effet, cela dépasse les limites de l'imagination ; jamais on n'aurait pu supposer un tel effondrement dans l'abîme.

A quelle aberration est en proie l'esprit de ces malheureux, pour qu'ils croient à la divinité de l'exécrable monstre, du suprême Déchu ! Certes, ils sont plongés dans une cécité plus complète que celle des pauvres sauvages qui adorent un fétiche, un morceau de bois. Car, eux, ils n'ont pas l'excuse de l'ignorance, ils sont des civilisés ; ils peuvent ouvrir et lire l'Evangile, les livres saints. Et malgré leur civilisation, malgré leur instruction, ils en sont là !

Ce Calendrier du Palladium méritait d'être publié. Il fallait mettre en lumière ce document extraordinaire, ce travail auquel Albert Pike avait consacré ses derniers jours, que les Emérites de Charleston ont achevé, et que Lemmi vient de promulguer.

Mais aussi quelles tristes réflexions ce document fait naître !...

En attendant d'entrer dans de complètes explications, nous croyons bon de dire que les n^{os} qui suivent les noms de daimons sont ceux de la légion à laquelle ils sont inscrits comme chefs dans le *Livre Apadno* ; les daimones vont de la 1123^e à la 2244^e légion.

Nécessité de démasquer le Satanisme

On lira avec fruit la lettre suivante, reçue récemment par M. le docteur Bataille :

Monsieur le Docteur,

La campagne que vous avez entreprise contre l'enfer est bien intéressante, mieux que cela est bien importante ; et si elle fait sourire quelques catholiques insuffisamment instruits, elle réjouit ceux qui ont eu, comme vous, l'avantage de faire connaissance avec le monde surnaturel. Il y a sans doute, dans le *Diable au XIX^e Siècle*, certaines inexactitudes, dont quelques-unes ont été relevées dans une lettre publiée par la *Revue Mensuelle*, en octobre 1894 (comment, du reste, n'en pas rencontrer en un sujet si vaste et si délicat ?) ; mais on aurait tort d'en conclure que votre œuvre est sans valeur, et il serait injuste de lui refuser le grand mérite d'avoir rompu publiquement et courageusement avec cette manie déplorable de scepticisme qui hanté tant de catholiques et même de prêtres (1), et les porte à méconnaître l'action diabolique et à tout expliquer par la nature.

Cet aveuglement général est évidemment l'œuvre du démon. Sa grande habileté a été de se cacher afin de se faire nier, de faire nier son existence par les incrédules et son action par les catholiques.

Le scepticisme de ceux-ci, qui a pour notre société des conséquences si malheureuses, se dissimule derrière des raisons si pauvres, que je me demande comment des esprits sérieux peuvent s'y arrêter. Tous croient certainement aux possessions de l'Evangile ; mais ils les regardent comme des cas uniques, permis sans doute par Notre-Seigneur pour avoir l'occasion de montrer sa divine puissance sur les esprits malins. Ils croient aussi assez volontiers aux possessions que l'on rencontre dans la vie des saints ; mais ce sont de nouvelles exceptions providentielles. Quant aux faits historiques les mieux prouvés, comme les procès de sorcellerie, les exorcismes de Loudun, de Laon, les contorsions des Camisards et des Jansénistes, etc., etc..., ils vous répondent généralement que ce sont des faits étranges, inexpliqués, et qui d'ailleurs ne sauraient se renouveler dans un siècle aussi policé que le nôtre. Parlez-leur surtout des faits plus récents, des diableries relevées par les missionnaires dans les pays sauvages, des phénomènes les plus étranges du

(1) Il faut avouer que la théologie moderne est par trop insuffisante sur ce point. Quelques notions générales sur les démons et les possessions, mais rien de bien pratique. Un prêtre qui n'a que ce modeste bagage est incapable de reconnaître une possession, si elle ne se manifeste pas par les signes extraordinaires et certains indiqués dans le Rituel. (Note de notre correspondant).

magnétisme ou de l'hypnotisme, de la possession de Gif ou autres, de l'intervention du diable dans les loges, etc., etc... alors ils jugent votre langage absurde, scandaleux et de nature à faire tort à la religion. Que le diable se manifeste dans les pays sauvages, cela se comprend; mais dans un pays religieux comme la France, est-ce possible? Est-ce que l'Eglise n'a pas détruit son empire (1)?... Prenez garde; il ne faut pas voir le diable partout!... Il faut être prudent!... Personne ne sait jusqu'où vont les forces de la nature! Les sciences ont fait tant de progrès!... Et puis, attention à l'imagination! Elle est capable de bien des choses!... Attention aux maladies nerveuses! Il y en a de si extraordinaires!... Etc., etc....

Autant de propositions vraies en elles-mêmes, mais fausses dans le sens pratique qu'on leur donne généralement. Elles signifient trop souvent: « Les faits dont vous parlez doivent avoir quelque chose de caché, qui s'explique naturellement. Ils ne sont peut-être pas surnaturels. Donc, inutile de les étudier. » C'est une bêtise, mais tout est dit. La prudence a parlé; on s'en tient là, et le diable passe.

Oui, il faut se délier des maladies nerveuses et de l'imagination; mais il faut se garder aussi de leur attribuer *a priori* des phénomènes qu'elles ne produisent peut-être pas, et surtout des phénomènes qu'elles ne sauraient produire. Il faut savoir, de plus, que ces maladies ne sont pas par elles-mêmes une preuve qu'il n'y a aucune action diabolique, et que souvent, et même ordinairement le démon les communique aux personnes qu'il attaque, afin de mieux cacher sa présence.

Non! personne ne connaît exactement toutes les forces de la nature; mais on connaît avec certitude certaines lois invariables (comme celle de la perception de nos sens), et tout le monde peut constater que certains phénomènes (comme ceux de seconde vue) les contredisent certainement, et par conséquent ne sont pas naturels.

Non, il ne faut pas voir le diable partout; mais il ne faut pas non plus ne le voir nulle part. La prudence n'est pas de nier sans savoir, mais de dire certain ce qui est certain, douteux ce qui est douteux, et de se taire quand on ne sait rien.

Oui, le christianisme a détruit l'empire du démon sur le monde; mais c'est en ce sens qu'il a donné aux hommes le moyen de se sauver malgré les efforts de l'enfer. Lorsque les hommes abandonnent ces moyens, c'est-à-dire la prière et les sacrements, pour re-

tourner au paganisme, le démon reprend son empire sur eux.

C'est par tous ces sophismes que le père du mensonge endort les catholiques, les prévient contre tout surnaturel et les fait crier au scandale, quand il est parlé de nos jours de sorcellerie ou de possession.

Tel est, ce me semble, l'état actuel des esprits, et, à mon humble avis, il est déplorable. En nourrissant ces préjugés, les démons centuplent leurs forces et se ménagent toute liberté d'action. Aussi, que de personnes ont à souffrir de leur cruauté et ne peuvent trouver les secours dont elles ont besoin! Y aurait-il actuellement beaucoup d'évêques assez hardis pour entreprendre des exorcismes, ou seulement pour constater par eux-mêmes la réalité d'une possession malgré l'opinion publique?

Mais le fruit le plus visible et le plus empoisonné de ce scepticisme général a été la résurrection des sciences occultes sous toutes leurs formes. Chose étrange! jamais on n'a nié plus complètement l'action diabolique, et jamais, depuis que le monde est chrétien, cette action n'a été plus fréquente! Dans certains grands centres, c'est un véritable engouement pour les pratiques les plus superstitieuses et les plus mystérieuses. Il y a des librairies spéciales qui ne vendent que des livres traitant ces matières, et les éditions sont rapidement enlevées. Comment n'ouvre-t-on pas les yeux!

On doit donc remercier Dieu qui a inspiré à plusieurs de déchirer hardiment ce rideau fatal qui, depuis trop longtemps, cache au public naïf l'opérateur de tous ces mystères. Agir ainsi, c'est agir en bon chrétien. C'est suivre Léon XIII qui, depuis plusieurs années, nous ordonne de prier après chaque messe basse pour demander à Dieu de mettre fin, par le ministère des anges, à cet empoisonnement du monde par les démons (1). Mais à nous aussi d'ouvrir les yeux; car si nous avons des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, une langue pour ne rien dire, nous retournerons tout à fait au paganisme, et nous ne nous en apercevrons que quand il sera trop tard.

Abbé X...

(1) Léon XIII a développé la même pensée dans cette magnifique prière à saint Michel Archange qu'il a ajoutée dernièrement aux exorcismes du Rituel (*Note de notre correspondant*). — C'est cette même prière que nous avons placée en tête du présent numéro. (*Note de la Rédaction*.)

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

LE DIABLE ET LA RÉVOLUTION

Par LÉO TAXIL

Volume in-octavo de 420 pages (en cours d'impression).

(1) Il paraît qu'au moyen-âge l'Eglise n'existait pas, puisqu'il y avait tant de faits surnaturels. (*Note de notre correspondant*.) On alors, ajouterons-nous, niez donc les faits de surnaturel diabolique qui sont si fréquemment relatés dans la vie des Saints. Impossible de sortir de ce dilemme. (*Dr Bataille*.)

LES SŒURS MAÇONNES

Comment elles se recrutent

L'excellente *Croix de Toulouse*, dans ses numéros du 4 et du 20 Janvier, a publié le commencement d'une étude fort intéressante sur les SŒURS MAÇONNES. L'auteur fait au début cette déclaration :

« C'est pour répondre aux désirs d'une Sœur maçonne, morte après avoir tout renié, et pour travailler à la destruction d'une œuvre diabolique que je livre ici au public les renseignements pratiques que j'ai recueillis à la suite de longues confidences dont j'ai été honoré.... D'autre part, pour ne pas éveiller l'attention des F.F. et pour échapper aux tentations criminelles des Ullionnistes, je ne donnerai aucun nom, uniquement désireux d'éclairer et de mettre en garde. »

La rédaction, de son côté, s'exprime ainsi :

« L'article qui précède et ceux qui viendront sont d'une exactitude scrupuleuse, nous pouvons l'affirmer. Nous ferons remarquer toutefois, que tous les détails peuvent ne pas s'appliquer à Toulouse, cité peu industrielle, mais on pourrait en contrôler l'exactitude dans les vieilles villes telles que Roubaix, Lyon, Saint-Etienne. L'auteur nous a demandé les colonnes de la *Croix de Toulouse*, pour des raisons d'intérêt majeur et de prudence bien légitimes. Nous ne refusons jamais quand on nous propose d'y combattre la secte qui démoralise la France. »

Nous sommes heureux, ainsi que la *Franc-Maçonnerie démasquée*, de reproduire ici cette étude qui confirme bien des informations déjà publiées sur le recrutement des Sœurs maçonnnes.

Il existe des Sœurs maçonnnes qui sont recrutées dans le plus grand secret possible et généralement parmi les populations des localités industrielles même peu considérables. La seconde partie de cette proposition vous surprend, vous attendez une explication, la voici : La question des métaux a toujours tenu une très grande place dans toutes les décisions prises par les F.F. et puisqu'ils voulaient tout à la fois se livrer à la pratique de l'amour libre sans qu'il leur en coûtât beaucoup, abuser facilement d'une compagne trop crédule et corrompre le plus possible, ils se sont adressés aux localités semi-industrielles, à population très variable, où ils étaient certains de trouver de faciles victimes. Les jeunes filles des villes ne répondent pas aux qualités que les F.F. recherchent dans leurs futures Sœurs ; elles sont, les une très surveillées, les autres trop faciles à détourner. Si les

parents ont quelque souci de leur enfant, la fréquentation des loges et arrière-loges est impossible à cause des longues absences qu'elle impose. Si l'ouvrière ou l'employée des villes, abandonnée à elle-même, a dans le monde profane une conduite légère, des amis de débauche ou trop de relations, de mauvais conseillers pourraient un jour lui arracher quelque divulgation et, plus tard, couler dans une douce oisiveté et des plaisirs dont les frères feraient tous les frais, une existence que, dans ce milieu, on nomme tranquille et heureuse. Les F.F., si experts en chantage contre tout ce qui touche de près ou de loin à l'Eglise, n'en veulent pas contre eux-mêmes ; ils ont tout à fait raison et savent user d'une défiance dont il nous serait avantageux de nous servir à leur égard. Attaquer la jeune fille des campagnes, la prendre dans sa famille, l'enlever comme par violence, l'obliger à de fréquentes absences et la former suffisamment pour qu'elle leur soit fidèle tout en gardant sa place au foyer domestique, il ne fallait pas y songer, tant les difficultés étaient nombreuses et les chances de succès incertaines.

La Franc-Maçonnerie veut, avant tout, des Sœurs qui ne l'importuneront pas, qui seront à la charge de leurs parents quand les F.F. n'en auront pas besoin ou n'en voudront plus, qui répondront au premier appel et en n'importe quelle circonstance. Elle cache avec un soin jaloux l'existence et l'organisation des S.F.M. ; elle leur demande, en retour, d'aimer à rester ignorées, autant par intérêt pour elles que pour la Société. L'ouvrière d'atelier, jouissant d'une certaine liberté, la couturière à façon ayant un domicile à elle et pouvant s'absenter sans exciter de soupçon, la jeune fille sans profession, sans famille ou avec des parents faciles à tromper, était toute désignée pour remplir les cadres du Palladisme. Ces réflexions nous permettent de conclure qu'on pouvait recruter des Palladistes dans des localités peu considérables. Permettez-moi de vous affirmer avec assurance que ce recrutement est fait dans certaines régions. Vous le prouver ne serait pas difficile, mais compromettant. Croyez-moi sur parole ; la suite vous prouvera l'exactitude de mes informations. Voici leur manière d'opérer.

Quand une localité industrielle, comme il en existe beaucoup, occupe un grand nombre d'ouvrières, les communes du voisinage voient leurs jeunes filles prendre de bonne heure le chemin de l'usine et désertir le foyer domestique pour procurer quelque argent à leur famille. Là, elles échappent à la surveillance de leurs parents et, si les patrons oublient leur devoir social, se désintéressent de la moralité de leurs ouvrières pour ne les considérer que comme des instruments producteurs, elles

ne tardent pas à subir de funestes influences. Si, d'autre part, l'atelier ne fournit pas de travail aux jeunes gens, si l'agriculture est impuissante à les occuper, un grand nombre vont offrir leurs bras aux villes voisines et leur demander le pain de chaque jour. De là un excédent considérable de population féminine, qui n'aura d'autre avenir qu'une existence passée tout entière à l'atelier. La condition commune est le mariage ; celles qui s'établissent convenablement sont en petit nombre ; la plupart arrivent à fonder une famille en recourant à des moyens que la morale condamne. Leur jeunesse laissait beaucoup à désirer ; elles n'ont rien de cette prudence qui convient à une mère. De là un affaissement moral qui ouvre la voie à tous les dérèglements. On considère comme indifférent ce qui partout ailleurs est réprouvé comme mauvais ; plus de décorum, plus de retenue, et tout père qui a souci de l'éducation de ses enfants doit abandonner la rue aux ouvrières après la sortie de l'atelier, s'il ne veut pas s'exposer à de tristes regrets. Toute fête dans le voisinage les voit accourir en grand nombre, et les Frères Palladistes, qui le savent très bien, en sont aussi les membres les plus assidus. Accompagnés de Sœurs toutes dévouées et disposées au plus infâme trafic, ils se font les organisateurs de toutes les sauteries publiques et privées, les limiers des sociétés palladiques.

Dans un milieu si bien préparé, la réussite de leurs projets est facile. Au début, ils fascinent les victimes qu'ils ont choisies par leurs prévenances et leurs galanteries toujours de très bon goût d'abord, leur donnent rendez-vous à telle fête qui aura lieu prochainement dans le voisinage. On a laissé entendre à la naïve créature qu'un mariage serait possible dans quelques mois, qu'on fournirait de bonnes références, qu'en attendant il était bon de commencer des relations qui leur permettraient de mieux se connaître et apprécier. Après quelques entrevues, d'où la jeune fille est sortie enchantée des bonnes paroles et promesses reçues, des politesses faites, on l'invite à une réunion dans une ville voisine ; elle s'y rend. Il y a banquet, bal de société, et toutes les prévenances sont pour elle. Tant de belles paroles et des manières si affables ont flatté sa vanité et l'ont rassurée ; la société où elle vit est vraiment très bien, on s'y amuse beaucoup, mais honnêtement et sans danger. Des danses entraînant où elle n'a pas manqué de cavaliers, le fumet du champagne affermiront ces pensées, en feront des convictions, supprimeront toute réserve, toute hésitation. Tous se rendent à une autre réunion qui commence à 8 heures, où elle trouvera d'autres personnes très aimables ; s'y rendre avec eux pour élargir le cercle de ses

connaissances est avantageux pour elle et agréable à tous ; d'ailleurs, s'il est nécessaire, après la réunion, son mentor, c'est-à-dire son futur fiancé, la reconduira. Elle entre dans une loge maçonnique, n'ayant aucun soupçon de tout ce qui va se passer sous ses yeux. Ses hésitations, sa stupeur, ses craintes importent peu aux Frères, qui ne l'abandonneront, quelques jours plus tard, qu'après avoir obtenu, par conviction ou par menaces, une promesse de retour. La victime, choisie et adulée depuis un ou deux mois, est prise au piège ; comment fera-t-on son éducation maçonnique ?

Entrons avec eux au sein des loges. Le vin et l'alcool absorbés au banquet, les plaisirs de bonne société auxquels tous se sont livrés ont surexcité tous ses sens : pour la préparer à jouir des nouveaux plaisirs qui lui sont encore proposés, on la conduit au vestiaire où elle revêt un costume semblable à celui des autres Sœurs, moins les insignes de leur Ordre. Frères et Sœurs, en grande toilette maçonnique, viennent tour à tour lui donner mille témoignages d'intérêt, l'entourer de toutes les prévenances, la considérant déjà comme un oiseau timide qu'il faudra seulement apprivoiser. La salle bien éclairée fait miroiter à ses yeux toutes les dorures et verroteries des Sœurs ; elle n'a jamais rien vu de pareil dans son atelier ou sa famille, et son admiration devient un sujet d'espérance pour les Frères. Le F. Orateur ou le Vénérable dans un discours emphatique vante l'union qui règne entre les F. et la félicite d'avoir donné sa confiance à son mentor, confiance qui lui permettra d'ouvrir les yeux à la lumière et de fouler aux pieds les préjugés qui ont jusqu'à ce jour entravé sa liberté. L'autorité paternelle ne sera bientôt plus rien pour elle : comment pourrait-elle concilier le respect des parents avec l'obéissance la plus entière aux ordres de la loge ? Si les restes d'une bonne éducation font revivre en la néophyte des sentiments qui lui pèsent, si elle n'a pas eu le courage de soulever ce joug, ou manque d'habileté pour échapper à la surveillance paternelle, on n'attaquera pas directement cette autorité ; mais on fera naître, entre la jeune fille et sa famille, des discussions pénibles qui amoindriront son respect et favoriseront son éloignement ou tout au moins ses absences. Dans certaines conversations on représentera le père comme un homme à préjugés, autoritaire, bon à ménager sans doute, mais dont il ne faut pas prendre conseil. Dans ses peines, elle recourra aux lumières des F., vrais amis et sages conseillers. Elle a pris pied dans la loge ; les F. travailleront désormais à assurer son assistance assidue aux réunions.

Tout se passe sans difficultés, quand la jeune fille n'a que des parents insoucians de son

avenir, ou quand elle s'est dévouée de parti-pris au vice et à l'impiété. Elle accepte en silence le joug des Frères et obéit aveuglément à tous leurs désirs. Pour se rendre aux réunions elle emploiera l'adresse et la ruse jusqu'au jour où elle foulera aux pieds tout respect envers ses parents, rejettera ouvertement les conseils qui pourraient gêner sa dépendance de la loge. Elle donne alors sa signature sans trop se faire prier, est reçue Apprentie, Compagnonne et Maîtresse Templière, échange une première alliance, celle des fiançailles, avec une autre dite à plaque et reçoit son triangle, son cordon et sa jarretière (1). Si, dans l'avenir, des difficultés surgissent, c'est généralement entre Sœurs. La jalousie, qui désole parfois les familles, n'est pas moins terrible dans les unions libres, contractées sous le manteau maçonnique. Les questions de toilette, les cadeaux, la participation aux métaux, aux dignités, les manques d'égards envers une malheureuse naturellement peu douée, dont le mentor laisse beaucoup à désirer, en sont les causes ordinaires. Les Vénérables qui ont l'œil exercé, savent apaiser ces dissensions intestines ; une verte semonce est adressée au coupable, la victime reçoit de bonnes paroles, et tout ira pour le mieux jusqu'au jour où de nouvelles injustices appelleront une seconde intervention. Le pardon ne coûte guère, parce que l'amour vrai n'existant pas, la haine ne saurait avoir de profondes racines. Les F. au début veilleront avec une attention toute particulière à la conservation des secrets de la société. « Gardez votre secret, disent-ils souvent ; ne le vendez jamais, car vous ne savez ce qui vous en coûterait. » Ils surveilleront surtout de très près une Sœur qui aurait des liaisons dans le monde profane, les feront cesser quand ils le pourront. Aussi, bien qu'une Sœur soit toujours obligée de recevoir les hommages et les caresses du sociétaire qui se fait connaître, un F. est assigné à chacune et a pour mission spéciale de veiller sur elle, d'entretenir ses bons sentiments envers la société, d'empêcher tout écart, toute indiscretion. Il est son protecteur attitré, et sa protection n'est pas purement platonique.

Les Barbe Bilger, c'est-à-dire les Sœurs mécontentes, honteuses et repenties, sont plus nombreuses qu'on ne pense, surtout au début ; mais quitter la société, quand on a connu ses secrets, présente des difficultés qu'elles jugent insurmontables. Plusieurs ont maintes fois essayé de se dégager de sa tyrannie, et de rompre définitivement avec elle ; mais, peine perdue, les violences et les menaces des F. ont presque toujours raison de leurs efforts et

de leur indocilité. Que leur reste-t-il alors en perspective ? Une existence malheureuse, partagée entre la honte, les remords, les dégoûts d'un côté et la crainte de l'autre, jusqu'au jour où l'inconduite et l'impiété auront effacé les derniers vestiges de leur éducation chrétienne. Pour manquer à telles ou telles réunions, elles ont eu recours à tous les mensonges, aujourd'hui un malaise simulé, demain un obstacle posé par les parents, un travail pressant, plus tard un autre motif ; mais rien n'a lassé la patience de ces vautours acharnés sur leur proie.

En quelque lieu qu'elle soit, son mentor la rejoint, la presse de mille raisons insolentes, étale à ses yeux des séductions nouvelles, promet plus qu'il ne peut tenir, fait amende honorable pour les mignardises qui auraient déplu, rampe comme un serpent pour gagner une confiance perdue. Les Sœurs qui paraissent avoir son oreille, sont aussi envoyées à sa poursuite et cherchent à lui faire partager leurs craintes. Si tant de démarches n'aboutissent même pas à une promesse, l'hypocrisie fait place à la colère, l'agneau se change subitement en loup ; il en vient aux menaces, fait retentir à ses oreilles les périodes sonores du F. Orateur, sur l'obéissance et l'union, et lui annonce la visite du Vénérable désigné sous le nom de président, quand il s'agit d'arrière-loges.

Celui-ci, devenu pour la circonstance juge d'instruction, recueille les plaintes, tranche les difficultés, adresse les reproches que sa prudence lui suggère, et le prononcé du jugement, toujours invariable, est conçu en ces termes : « S. X. ne manquera pas à une réunion fixée à tel jour ; si elle fait défaut, on viendra la chercher. » Si elle devait résister à ses conseils et à ses instances, M. le président Y. qui est le président du président et de toute la smalah, qui a montré, du reste, en diverses circonstances des biceps d'hercule forain, viendra tenter un dernier assaut et dicter les dernières conditions. Quand son ombre aura disparu, si la S. X. fait encore la récalcitrante, il ne sera plus question que de voies de fait ; on procédera à une chasse d'un genre nouveau, la chasse à l'homme.

Combien de victimes disparaissent ainsi, sinon chaque année, du moins tous les dix ans ? Les Sœurs pourraient vous le dire, car toute exécution devient un exemple salubre et c'est avec empressement qu'il leur est signalé. Peut-être en grossit-on le nombre à plaisir afin d'éviter les défections ? En présence de ce dilemme : « Etre fidèles ou mourir », toutes reviennent, et, sauf quelques rares exceptions, meurent fidèles aux F. et prêtresses de Satan.

(1) Alliance à plaque est l'expression reçue : alliance ordinaire avec l'étoile flamboyante la couronnant (Note de la Croix de Toulouse).

UN CAS DE LÉVITATION

Dernièrement, dans une réunion qui comprenait plusieurs prêtres, un vénérable missionnaire, actuellement à Paris, mais qui a passé vingt ans au Bengale, a raconté le fait suivant :

Un soir qu'il voyageait en barque sur un des affluents du Gange, il avait recommandé à ses rameurs qui étaient tous hindous, de maintenir l'embarcation au milieu de la rivière. Etant descendu quelques instants dans sa cabine, quand il remonta, il vit qu'on se trouvait à quelques mètres seulement de la rive. Tout près de là brûlait un énorme bûcher dans lequel achevait de se consumer un cadavre. Plus loin, debout, entre deux matrones d'une caste spéciale, se tenait la veuve du mort, une jeune fille de quinze ans à peu près, que les chauffeurs se disposaient à jeter dans le brasier si elle ne s'y précipitait volontairement. Tout à coup, la pauvre enfant échappa d'un bond à ses gardiens, se jette dans la rivière, et gagne à la nage la barque à laquelle elle s'accroche désespérément. Pris de compassion, le missionnaire l'aide à monter dans la barque, et aussitôt les hindous font force de rames, poursuivis par les chauffeurs furieux qui cherchent à les rattraper à la nage. Cette chasse durait depuis une heure entière, quand la barque parvint enfin à gagner le Gange et les fanatiques chauffeurs durent renoncer à leur proie.

Arrivé à une maison de religieuses, sur les bords du Gange, le missionnaire leur confia la jeune veuve sans leur raconter son histoire. Il se contenta de leur demander de l'instruire de leur mieux, promettant de revenir prochainement.

Quand il arriva, quinze jours plus tard, les religieuses l'attendaient avec la plus vive impatience. Elles lui déclarèrent qu'il leur était impossible de rester davantage dans cet endroit. Depuis que la personne qu'il leur avait confiée se trouvait avec elles, tous les soirs c'étaient des bruits étranges et effrayants qui duraient une partie de la nuit. Elles ne savaient que penser de tout cela.

La jeune veuve fut présentée au missionnaire : fort intelligente, elle savait déjà le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo* en langue hindoue. Le Père recommanda aux religieuses de se retirer le soir chez elles, laissant la néophyte dans une paillotte près du fleuve ; pour lui, il se tiendrait avec les trois chrétiens qui l'accompagnaient sur son bateau, prêt à tout événement.

Le soir, vers neuf heures, un bruit épouvantable de chaînes de fer entrechoquées se fit entendre autour de la paillotte. Le mission-

naire s'approche, et soupçonnant bien ce que ce pouvait être, s'écrie : « Que fais-tu là ? Retire-toi. » Une voix répond aussitôt : « Tu ne la garderas pas ! » Instruit par des expériences précédentes, le missionnaire s'empresse alors de baptiser la jeune veuve, se proposant de compléter plus tard son instruction religieuse.

Quelques heures plus tard, les chrétiens étant entrés dans la paillotte ne virent plus la nouvelle baptisée. Ils préviennent le missionnaire, lui annonçant qu'elle a disparu. En effet, entré à son tour, le Père n'aperçoit pas la jeune fille, quand tout à coup, levant les yeux, il l'aperçoit, collée au plafond de la paillotte, étendue horizontalement comme lorsqu'elle reposait à terre. Sans perdre de temps, il tire de sa poche sa fiole d'eau bénite et en lance quelques gouttes sur la jeune veuve. Alors, lentement, doucement, comme un flocon de coton, elle descendit et revint occuper sa place sur la natte. Mais elle était brisée de fatigue et mourante. Une demi-heure après, elle rendait le dernier soupir.

Les chrétiens, sur l'ordre du missionnaire, creusèrent avant le jour une fosse dans laquelle le corps fut déposé. Au matin, le Père déclara aux religieuses qu'elles n'auraient plus à s'occuper de cette personne, et il partit sans rien leur raconter de ce qui s'était passé. Elles doivent l'ignorer encore maintenant.

Gabriel Soulacroix.

L'UNIVERS ET LA VÉRITÉ

Les débuts de l'année 1895 ont été marqués, dans la presse catholique française, par un incident d'une grande portée ; nous voulons parler du blâme officiel infligé par le Saint-Siège au journal la *Vérité*.

Il est de notre devoir de reproduire ici les pièces.

Le 9 décembre, M. Eugène Vuillot avait adressé au cardinal Rampolla la lettre suivante :

A Son Eminence le cardinal Rampolla, secrétaire d'Etat de Sa Sainteté Léon XIII.

Paris, 9 décembre 1894.

Eminence,

C'est avec joie qu'à l'occasion du douzième anniversaire de votre consécration épiscopale, l'*Univers* a exprimé les sentiments que, nous, nos amis et nos lecteurs, nous portons à votre Eminence, au ministre de Léon XIII. A cette expression collective de notre respect et de

notre reconnaissance, je me permets d'ajouter des remerciements personnels.

J'ai toujours présentes à l'esprit les bonnes paroles que Votre Eminence a bien voulu joindre aux témoignages de satisfaction que le Saint-Père a daigné plusieurs fois nous donner. Les encouragements de Rome, toujours si précieux, sont dans les circonstances actuelles un réconfort nécessaire. Ils éclairent la voie qu'il faut suivre et nous y affermissent ; en même temps, ils nous fortifient près du public chrétien et de tout homme de bonne foi qui voyant, chez les catholiques, des dissentiments sur la conduite à tenir, quant à la question politique et aux réformes sociales, a besoin de savoir quels sont ceux qui interprètent les prescriptions du Saint-Siège comme il faut les interpréter.

Certes, il ne devrait pas y avoir de doutes ; car le Souverain Pontife a parlé de manière à éclairer tout le monde. Mais l'esprit de parti et l'esprit d'école ont produit, même dans le milieu chrétien, tant d'interprétations restrictives, tant d'arguties que la lumière n'arrive pas encore pleinement à tous ceux qui, de bon cœur, l'accepteraient et la propageraient. Le mouvement que veut le Pape n'en est pas arrêté, Dieu merci, mais il en est gêné.

Dans ces luttes, j'ai la ferme résolution de suivre toujours la direction de Rome, et je crois n'y avoir jamais manqué. C'est la tradition de l'*Univers*, et il n'y sera pas touché. A la fois libres et soumis, n'engageant que nous-mêmes, nous ne désirons qu'une chose : la certitude d'être dans la ligne où le Chef de l'Eglise veut que soit la presse catholique.

Si Votre Eminence pense que l'expression de ces sentiments puisse être agréable au Saint-Père, j'ose la prier de les Lui faire connaître et de Lui demander pour notre œuvre une bénédiction qui la protège contre l'accusation insupportable dont on nous frappe, d'exagérer et de fausser, par calcul ou excès de zèle, les enseignements du Saint-Siège.

Daigne Votre Eminence, agréer l'assurance du profond respect et de l'absolu dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être son très humble serviteur,

EUGÈNE VEUILLOT,
Rédacteur en chef de l'*Univers*.

Son Eminence le cardinal Secrétaire d'Etat du Saint-Siège répondit en ces termes :

Monsieur Eugène Veillot, Paris.

Monsieur,

Comme vous avez pu l'apprendre déjà par mon télégramme d'hier, le Saint-Père a daigné accueillir avec un vif plaisir l'hommage des vœux que vous et vos collaborateurs avez voulu lui offrir au retour des saintes fêtes de Noël. Puisque tout ce qui vient de fils affec-

tionnés et dociles est toujours agréable à un père, Sa Sainteté ne pouvait manquer d'accueillir avec une satisfaction spéciale les sentiments de celui qui, dans une excellente pensée, veut exprimer le dévouement particulier et l'attachement à l'Auguste Chef de l'Eglise, en suivant, comme les rédacteurs de l'*Univers* l'ont fait dès l'origine, la ligne de conduite tracée par Lui aux catholiques français, pour le bien de la religion et de leur patrie.

Votre promptitude à vous conformer à la direction du Saint-Siège est encore d'autant plus agréable à Sa Sainteté pour un autre motif. Elle ne sait que trop qu'un autre journal, malgré de fréquentes protestations de dévouement au Saint-Siège, suit, en réalité, une ligne de conduite qui n'est pas celle que le Saint-Père a tracée, et qui, par conséquent, peut-être à l'insu de ceux qui le soutiennent, est une cause de division, et par suite de faiblesse, parmi les catholiques. Il est facile de comprendre par cela que les catholiques dévoués au Saint-Père ne peuvent contribuer à soutenir de tels journaux. C'est pourquoi le Saint-Père se plaît à espérer que l'*Univers* se maintiendra toujours dans la voie où il est entré, d'une manière si louable, dès qu'il a connu Ses desirs ; et de même Il a confiance que cette conduite digne d'éloges lui attirera de plus en plus la sympathie des catholiques français. Dans ce but, Sa Sainteté vous a, de grand cœur, accordé la bénédiction apostolique, à vous et aux rédacteurs de votre journal bien méritant. Je suis heureux de vous en donner l'assurance en vous remerciant des compliments que vous avez eu l'amabilité de m'adresser en même temps que votre dernière lettre.

Je me dis de nouveau, avec des sentiments de haute estime,

Très affectueusement pour vous servir,

M. card. RAMPOLLA.

Rome, 27 décembre 1894.

Le journal que visait le blâme du Saint-Siège était la *Vérité* ; personne ne pouvait se méprendre et personne ne se méprit à cet égard.

La presse quotidienne de Paris compte, en effet, sept journaux religieux : la *Croix*, la *France Nouvelle*, le *Monde*, l'*Observateur Français*, le *Peuple Français*, l'*Univers* et la *Vérité*. Les six premiers sont connus pour suivre de bon cœur les instructions pontificales ; le septième, particulièrement réputé pour son insigne mauvaise foi dans les polémiques, avait toujours eu, en outre, une attitude des plus louches au sujet de la soumission au Saint-Siège, et nul ne se laissait tromper par ses allures équivoques. Evidemment, l'éminent Secrétaire d'Etat n'avait pas entendu faire allusion aux

journaux tels que le *Moniteur Universel*, l'*Autorité*, la *Gazette de France*, ou le *Soleil*, qui, tout en ayant pour rédacteurs des écrivains catholiques, n'en sont pas moins monarchistes d'abord et ne font nul mystère de leur insoumission au Vatican, au point de vue politique; ces journaux ont, du moins, sur la *Vérité*, l'avantage de ne pas agir avec hypocrisie.

Du reste, la *Vérité* était si clairement désignée, que ce fut un de ses amis réfractaires, le *Moniteur*, qui le premier la nomma en toutes lettres.

Après quelques jours de polémique, le directeur de la *Vérité* prit le parti d'écrire à Rome.

D'où la lettre que voici :

*A Son Eminence le cardinal Rampolla,
secrétaire d'Etat de Sa Sainteté Léon XIII :*

Paris, le 9 janvier 1895.

Eminence,

L'*Univers* du 31 décembre 1894 a publié une lettre de Votre Eminence où se trouvait un blâme à l'adresse de journaux ou d'un journal non désignés nommément.

L'*Univers* ayant déclaré que ce blâme visait la *Vérité* spécialement, Votre Eminence doit comprendre combien il m'importe de savoir la valeur de cette information. En effet, s'il est vrai que la *Vérité* a maintes fois protesté de son dévouement au Saint-Siège, je crois pouvoir affirmer que ses actes n'ont jamais été en désaccord avec cette filiale attestation de dévouement à Sa Sainteté. J'en ai pour garantie la bienveillance avec laquelle plusieurs Eminentissimes cardinaux, archevêques et évêques, qui font à notre journal l'honneur de le lire depuis ses débuts, il y a vingt mois, ont daigné plusieurs fois dire, faire dire ou écrire que les rédacteurs de la *Vérité* étaient fidèles au programme tracé par le Saint-Père lui-même dans les immortelles encycliques : *Au milieu des sollicitudes* et *Rerum Novarum*.

Si cependant il était prouvé, par des articles publiés dans la *Vérité*, que, sans le vouloir, les rédacteurs de ce journal se sont écartés en quelque manière de ce programme, Votre Eminence doit comprendre encore combien il leur importe de savoir sur quel point ils ont pu se tromper, afin qu'ils puissent se mettre en mesure de se rectifier sur ce point.

Dans l'espoir que Votre Eminence daignera favorablement accueillir une requête inspirée par le désir de cœurs catholiques, soucieux de s'éclairer sur la véritable portée comme sur la destination véritable de paroles diversement commentées par les journaux qui les ont tournées contre la *Vérité*, je prie Votre Eminence

d'agréer l'humble hommage des sentiments de profond respect avec lesquels

J'ai l'honneur d'être
De Votre Eminence
Le très humble serviteur.

AUGUSTE ROUSSEL,
Rédacteur en chef de la *Vérité*.

Quand la *Vérité* publia cette lettre, en la faisant suivre de la réponse du Saint-Siège, chacun remarqua la mauvaise humeur que son directeur y laissait percer et qui le troublait au point de lui faire oublier de solliciter la bénédiction apostolique, dont il avait cependant grand besoin. Mais le Saint-Père, dans sa bonté si indulgente et si cordiale, ne voulut pas apercevoir cet oubli, et il bénit de tout son cœur l'écrivain catholique dévoyé, pour mieux l'encourager à rentrer dans le droit chemin.

Quant à la réponse elle-même, le Saint-Siège la fit en tels termes, que la rédaction de la *Vérité* ne saurait plus désormais trouver aucun prétexte pour équivoquer.

Voici cette réponse :

*A Monsieur Auguste Roussel, rédacteur
en chef de la Vérité.*

Rome, 30 janvier 1895.

Illustre Monsieur,

Je n'ai pas manqué de présenter au Saint-Père la requête que m'a faite Votre Seigneurie dans son appréciée lettre du 9 courant, requête tendant à vous éclairer sur la vraie portée de ma lettre, récemment adressée au directeur de l'*Univers*.

Avant tout, je dois vous dire que la note de blâme qui s'y trouvait à l'endroit des journaux qui, malgré leurs protestations de dévouement au Saint-Siège, n'en suivent pas les directions comme il conviendrait, étant exprimée dans une forme générique et indéterminée, ne semble pas avoir pu prêter à aucun juste sujet d'amertume. C'était un simple avertissement donné avec délicatesse, afin que ceux qui, avec des pensées droites, aiment à promouvoir efficacement, dans votre noble nation, les intérêts religieux, lesquels ne sont pas séparés de ceux de la patrie, ayant devant les yeux l'approbation que recevait un des journaux catholiques les mieux méritants de ce pays, et le blâme infligé aux autres, examinassent l'attitude prise par eux et vissent s'il y avait lieu de la modifier.

Et puisque, non content des encouragements et des assurances que vous dites avoir reçus de personnages considérables; qui tiennent que les rédacteurs de la *Vérité* sont restés fidèles au programme tracé par le Saint-Père, vous désirez savoir si parfois sans le vouloir, ils s'en seraient

éloignés et sur quel point, en particulier, ils se sont pu tromper, je ne puis vous cacher, quoi qu'il m'en coûte de le dire, que le programme suivi jusqu'ici par les rédacteurs de la *Vérité* ne correspond, en fait, ni aux règles données, ni aux désirs exprimés par Sa Sainteté. Et le fait qu'ils n'ont point reçu une parole d'approbation ou d'encouragement du Saint-Siège aurait suffi pour les avertir de l'erreur où ils se trouvent.

Le Saint-Père, ainsi que de nombreux documents ont permis de le faire comprendre, en demandant aux catholiques français de se placer sur le terrain constitutionnel et d'accepter loyalement le gouvernement constitué, a entendu que, par ce moyen, les catholiques travaillassent, d'accord, à l'amélioration de ce gouvernement, et, à mesure que croîtrait leur influence dans la direction de la chose publique, qu'ils réussissent à empêcher de nouvelles offenses à la Religion, à corriger progressivement les lois existantes, injustes et hostiles.

Ce programme, vu la difficulté de la situation, réclamait une action assidue, patiente, confiante, analogue à cette sollicitude et à cet ensemble de ménagements discrets qu'on a coutume d'observer pour procurer la guérison d'un malade.

Or, en me bornant à la question politique, par la lecture de la *Vérité* et par l'esprit qui l'inspire, on a pu constater que, nonobstant la persuasion où elle est de seconder les vues du Saint-Siège, elle se trouve avec lui en désaccord. En effet, ses articles sont faits plutôt pour exciter les esprits contre la République, bien qu'elle accepte le fait constitutionnel; dans l'esprit des lecteurs, ils nourrissent la conviction que, vainement, on attendrait la paix religieuse d'une telle forme de gouvernement, et souvent ils présentent les choses de façon qu'ils donnent à penser que la situation s'aggrave au lieu de s'améliorer. La *Vérité*, par là, crée, d'une part, une atmosphère de défiance et de découragement, et, d'autre part, elle contre-carre et traverse ce mouvement concordant des volontés, désiré par le Saint-Siège, surtout en vue des nouvelles élections, mouvement qui est propre à pousser en avant les bonnes dispositions de ceux qui, par des considérations humaines, sont encore faibles et timides pour rendre justice aux légitimes exigences des catholiques. Bref, du langage que tient la *Vérité* et de l'esprit qui la domine, ses lecteurs pourraient facilement inférer que la ligne tracée par le Saint-Père aux catholiques français, loin de rendre la situation meilleure, n'apporte qu'un accroissement de maux.

Le Saint-Père, qui n'a pas douté un instant de la sincérité de vos sentiments d'attachement filial, a confiance que ces observations, provoquées par vous pour vous servir de lumière,

contribueront à vous faire connaître plus clairement la direction véritable et uniforme qu'il convient à la presse catholique française de suivre pour maintenir l'union si nécessaire dans toute entreprise difficile, et correspondre fidèlement aux intentions de Sa Sainteté.

Aussi, en vous signifiant, de bon gré, que le Saint-Père vous encourage, par sa Bénédiction Apostolique, à suivre cette voie, j'ai plaisir à m'affirmer, dans les sentiments d'une très parfaite estime,

De Votre Seigneurie Illustrissime

Le très affectionné serviteur,

M. CARDINAL RAMPOLLA.

La *Vérité* comprendra-t-elle maintenant qu'elle n'a qu'à marcher droit? Nous le lui souhaitons.

En attendant, un autre incident, celui-ci bien mince, mais bien significatif tout de même, est venu montrer à sa rédaction qu'avant d'attaquer à tort et à travers, comme elle le fait si souvent avec une rare insolence, elle agirait sagement en ne pas donnant prise à la critique.

Cette fois, c'est une vaillante petite feuille catholique de province qui a appelé l'attention sur un fait fort grave, dont la *Vérité* se rendait coupable depuis quelque temps.

L'*Union Catholique des Basses-Pyrénées*, paraissant à Pau et dont le directeur est le très estimé M. l'abbé Pon, publiait, dans son numéro du 21 février 1895, la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Je vous serais bien obligé si vous vouliez insérer la note suivante dans votre journal, à titre de renseignement.

Les Rédacteurs de la *Vérité*, qui ont reçu tout récemment de Rome un blâme très sévère, usent pour conquérir des abonnés, de certains moyens qu'il faut signaler, car leurs effets peuvent être très pernicieux.

Voici l'annonce que j'ai lue, il y a quelques jours, dans la *Vérité* et sur un prospectus qu'ils envoient dès qu'on le leur demande, et même, vraisemblablement, sans qu'on le leur demande.

« Par suite d'un arrangement avec la
« librairie Féchoz, toutes les personnes qui
« adresseront à M. Louis Trémaux, administra-
« teur de la *Vérité* (rue de Valois, 15, Paris), la
« somme de 45 fr., recevront la *Vérité* pen-
« dant un an; plus un choix de publications
« d'une valeur de 45 francs, qu'elles désigne-
« ront elles-mêmes dans le *Catalogue Féchoz*. »

J'ai voulu me rendre compte exactement de la valeur des ouvrages édités par la librairie Féchoz, et j'ai demandé un catalogue à

M. l'administrateur de *La Vérité*. On me l'a envoyé aussitôt. J'ai été suffoqué.

La librairie *Féchoz*, en effet, présente au public, parmi de très bons ouvrages, divers volumes illustrés d'Alexandre Dumas ; or, tout le monde sait que l'œuvre complète de cet écrivain est à l'index. Cette librairie met encore en vente de nombreux romans dont les seuls titres font monter la rougeur au front. Je mentionne enfin un dernier ouvrage dû à la plume d'un renégat : *Ni cléricaux ni athées. Discours et lettres sur la troisième République*, par Hyacinthe Loyson.

Ainsi, tout en voulant propager leur journal, les Rédacteurs de la *Vérité* font de la réclame en faveur d'une librairie qui édite des ouvrages immoraux, impies, condamnés par l'Eglise.

J'ai cru utile d'avertir les lecteurs de l'*Union Catholique* pour qu'ils se mettent en garde contre ces sortes de réclames et qu'ils ne se laissent pas tromper.

Ils seront justement étonnés que la *Vérité* ait contracté des engagements avec une maison possédant tout un dépôt de publications des plus malsaines.

J'espère donc, Monsieur le directeur, que vous insérerez cette note dans votre prochain numéro.

Daignez agréer, etc.

Un de vos amis.

Prise en flagrant délit de patronage et de diffusion d'œuvres malsaines, la *Vérité* ne pouvait que s'exécuter et supprimer immédiatement cette déplorable propagande.

La dénonciation ayant été publique, M. Auguste Roussel dut s'expliquer dans son journal. Il l'a fait, le 27 février, dans un article, dont voici le passage essentiel :

« Lecture faite de l'*Union Catholique*, journal d'ailleurs systématiquement hostile à la *Vérité*, nous nous sommes reportés au catalogue de la librairie *Féchoz*, dont nous avons, eu le tort de ne pas prendre connaissance, le nom de M. *Féchoz*, ancien éditeur catholique, nous ayant paru garantir suffisamment le caractère irréprochable, au point de vue de la foi et des mœurs, des ouvrages contenus dans ce catalogue.

« Or, si tel est en effet, le caractère des livres de l'ancienne librairie *Féchoz*, nous n'hésitons pas à reconnaître qu'il en est autrement d'un nombre de livres appartenant à d'autres fonds de librairie et qui figurent au catalogue sur lequel nos lecteurs étaient invités à faire leur choix.

« Il est superflu d'ajouter que cette constatation faite, nous supprimons tout envoi du catalogue imprimé. »

Pour conclure, nous ne saurions mieux faire que de nous associer aux paroles, pleines de cœur, que M. Eugène Veuillot adressait, le 7 février, à M. Auguste Roussel et à ses collaborateurs, à la fin d'un remarquable article au sujet de la lettre du cardinal Rampolla, du 30 janvier.

Le digne frère de Louis Veuillot disait aux rédacteurs de la *Vérité* :

« Vous avez débuté à bonne école, retrouvez-vous, rentrez dans le rang, obéissez sans ambages, parlez net, marchez droit. Alors vous pourrez encore vous dire les disciples de Louis Veuillot. »

M. Roussel et ses collaborateurs feront bien de suivre ce conseil.

LA FAILLITE DE LA SCIENCE

Conclusions d'un très bel article de M. Cornély dans le *Gaulois* :

« Non certes ! la science n'a pas fait faillite ; mais, ce qui a fait faillite, ce sont les imbéciles qui ont marché derrière les savants, en disant que la science remplacerait la morale, ou plutôt donnerait la morale, expliquerait la vie, et par conséquent la réglerait.

« Comme le dit Denys Cochin, ce n'est pas la science qui a fait banqueroute, c'est la doctrine positiviste, qui nous promettait tout de la science.

« Eh bien ! non seulement la science n'a pas pu créer la vie, mais elle ne peut pas même l'expliquer, ni la définir. Elle n'a pas pu transformer une cellule chimique en une cellule vivante. Elle n'a pas pu expliquer comment se faisait cette transformation, comment quelques grammes de pain et de viande se changent en un globule sanguin qui monte dans mon cerveau, et sans lequel je ne pourrais pas assembler deux mots sur cette feuille de papier.

« Et n'ayant pas pu expliquer la vie, elle est folle quand, impuissante à me révéler les mystères de mon origine, elle veut détruire devant mon âme le mystère de sa destinée, et prétend me servir de guide entre mon commencement qu'elle ignore, et ma fin qu'elle ignore de même.

« Ce commencement et cette fin, mon curé me les explique. Et, tant que le savant ne me les aura pas mieux expliqués que lui, je crois ce que me dit mon curé. »

Chez MM. DELHOMME et BRIGUET, libraires-éditeurs, à Paris et à Lyon

« Et chez tous les dépositaires de la *Revue Mensuelle* :

ADRIANO LEMMI Chef Suprême des Francs-Maçons

Par DOMENICO MARGIOTTA

La troisième édition est en vente (3 fr. 50)

CALENDRIER DU PALLADIUM

PHARMUTHI (Mois du Bélier)

25 ADAR	1 ^o	Jour du Mage.	21 MARS	Arieldi	Grande Fête de Léviathan.
26 »	2 ^o	Jour de la Science.	22 »	Astarothdi	Heiglot, 1123. — Alastor, 127.
27 »	3 ^o	Jour de la Mère Céleste.	23 »	Molochdi	Eazaz, 3776. — Barbeloth, 989.
28 »	4 ^o	Jour de la Pierre Cubique.	24 »	LUCIFERDI	Ptyas, dit Motelu, 614. — Ob, 106.
29 »	5 ^o	Jour de l'Inspiration.	25 »	Astartédi	Grande Fête d'Astaroth.
1 ^{er} NISSAN	6 ^o	Jour du Libre Choix.	26 »	Baldi	Eistibus, 2330. — Calph, 2909.
2 »	7 ^o	Jour du Char d'Osiris.	27 »	Hermèsdi	Zahun, 1451. — Caculus, 157.
3 »	8 ^o	Jour de la Justice.	28 »	Arieldi	Pocel, 2745. — Hylmicius, 722.
4 »	9 ^o	Jour de la Lampe Voilée.	29 »	Astarothdi	Ixaturhana, 3421. — Lyr, 802.
5 »	10 ^o	Jour du Sphinx.	30 »	Molochdi	Roë, 2802. — Hioutapaldek, 2570.
6 »	11 ^o	Jour du Lion Dompté.	31 »	LUCIFERDI	Mélapalda, 1700. — Dlandyn, 1974.
7 »	12 ^o	Jour du Pendu.	1 ^{er} AVRIL	Astartédi	Olboam, 281. — Azer, 3078.
8 »	13 ^o	Jour de la Transformation.	2 »	Baldi	Androalpus, stratège de la colonne 13.
9 »	14 ^o	Jour de l'Initiative.	3 »	Hermèsdi	Luxolph, 1411. — Klymorgn, 2706.
10 »	15 ^o	Jour des Grandes Exécutions.	4 »	Arieldi	Stolas, stratège de la colonne 38.
11 »	16 ^o	Jour de la Tour Foudroyée.	5 »	Astarothdi	Baël, gr. stratège à la III ^e grande colonne.
12 »	17 ^o	Jour de l'Etoile d'Espérance.	6 »	Molochdi	Kobal, 999. — Sidragasum, 2318.
13 »	18 ^o	Jour de la Demi-Lumière.	7 »	LUCIFERDI	Haven, 300. — Gauric, 2886.
14 »	19 ^o	Jour du Bonheur Terrestre.	8 »	Astartédi	Vovopéru, 1929. — Jhonnifaleg, 489.
15 »	20 ^o	Jour du Réveil des Morts.	9 »	Baldi	Bunc, stratège de la colonne 15.
16 »	21 ^o	Jour du Crocodile Enchaîné.	10 »	Hermèsdi	Purson, stratège de la colonne 39.
17 »	22 ^o	Jour de la Récompense.	11 »	Arieldi	Prufas, stratège de la colonne 37.
18 »	23 ^o	Jour de l'Examen de Conscience.	12 »	Astarothdi	Mort du T. — 2 ^e G. F. du DIEU-BON.
19 »	24 ^o	Jour de gloire en Labor.	13 »	Molochdi	Mastho, 2236. — Zophas, 3450.
20 »	25 ^o	Jour de gloire en Ratio.	14 »	LUCIFERDI	GRANDE FÊTE DU BAPHOMET. — Pnor, 7.
21 »	26 ^o	Jour de gloire en Ubertas.	15 »	Astartédi	Sisera, 1148. — Rhigou, 5493.
22 »	27 ^o	Jour de gloire en Emancipatio.	16 »	Baldi	Volac, stratège de la colonne 18.
23 »	28 ^o	Jour de gloire en Caritas.	17 »	Hermèsdi	Adramelek, 2261. — Aeglun, 3059.
24 »	29 ^o	Jour de gloire en Felicitas.	18 »	Arieldi	Zypraëth, 2214. — Zozo, 131.
25 »	30 ^o	Jour de triomphe en Ignis.	19 »	Astarothdi	Suclagus, 1080. — Barberith, 2272.

GÉNIES INTERCESSEURS POUR LES GRANDES ÉVOCATIONS. — Du 1^{er} au 10 pharmuthi (1^{er} décan du Bélier) : *Asiccan*, favori de Baal-Zéboub. — Du 11 au 20 (2^e décan du Bélier) : *Senacker*, favori du Dieu-Bon. — Du 21 au 30 (3^e décan du Bélier) : *Acenlacer*, favori d'Astaroth.

PACHON (Mois du Taureau)

26 NISSAN	1 ^o	Jour du Mage.	20 AVRIL	Molochdi	<i>Byleth</i> , gr. stratège à la VIII ^e gr. colonne.
27 »	2 ^o	Jour de la Science.	21 »	LUCIFERDI	Vlaspiemalator, 2285. — Jarik, 2567.
28 »	3 ^o	Jour de la Mère Céleste.	22 »	Astartédi	Mélusine, 2115. — Verimzaël, 4067.
29 »	4 ^o	Jour de la Pierre Cubique.	23 »	Baldi	<i>Buer</i> , stratège de la colonne 1.
30 »	5 ^o	Jour de l'Inspiration.	24 »	Hermèsdi	Rosabis, 1135. — Solimnestor, 50.
1 ^{er} IYAR	6 ^o	Jour du Libre Choix.	25 »	Arieldi	<i>Abaddon</i> , gr. strat. de la VII ^e gr. colonne.
2 »	7 ^o	Jour du Char d'Osiris.	26 »	Astarothdi	Nizzi, 1449. — Ascaroth, 589.
3 »	8 ^o	Jour de la Justice.	27 »	Molochdi	Hermanubis, 1010. — Samaël, 638.
4 »	9 ^o	Jour de la Lampe Voilée.	28 »	LUCIFERDI	Baomnestha, 2119. — Lagariph, 665.
5 »	10 ^o	Jour du Sphinx.	29 »	Astartédi	Colopatiron, 1931. — Hobor-Habor, 319.
6 »	11 ^o	Jour du Lion Dompté.	30 »	Baldi	Sybacco, 5169. — Omphtha, 1584.
7 »	12 ^o	Jour du Pendu.	1 ^{er} MAI	Hermèsdi	<i>Barbalos</i> , stratège de la colonne 31.
8 »	13 ^o	Jour de la Transformation.	2 »	Arieldi	<i>Vinc</i> , stratège de la colonne 46.
9 »	14 ^o	Jour de l'Initiative.	3 »	Astarothdi	Miskun, 1734. — Cordohar, 2374.
10 »	15 ^o	Jour des Grandes Exécutions.	4 »	Molochdi	<i>Sabnac</i> , gr. strat. à la VIII ^e gr. colonne.
11 »	16 ^o	Jour de la Tour Foudroyée.	5 »	LUCIFERDI	Xénapol, 2166. — Sabrus, 1004.
12 »	17 ^o	Jour de l'Etoile d'Espérance.	6 »	Astartédi	Nantur, 1752. — Odin, 5135.
13 »	18 ^o	Jour de la Demi-Lumière.	7 »	Baldi	Saïr, 1899. — Croméruach, 222.
14 »	19 ^o	Jour du Bonheur Terrestre.	8 »	Hermèsdi	Temput, 1468. — Isacarou, 2269.
15 »	20 ^o	Jour du Réveil des Morts.	9 »	Arieldi	Hizarbin, 3602. — Musucca, 866.
16 »	21 ^o	Jour du Crocodile Enchaîné.	10 »	Astarothdi	Returpo, 2155. — Murmur, 1102.
17 »	22 ^o	Jour de la Récompense.	11 »	Molochdi	Kirtabus, 649. — Phodrukaël, 3020.
18 »	23 ^o	Jour de l'Examen de Conscience.	12 »	LUCIFERDI	Bizzoyne, 1132. — Sheradidam, 312.
19 »	24 ^o	Jour de gloire en Labor.	13 »	Astartédi	Sapytho, 1179. — Gertroubias, 2626.
20 »	25 ^o	Jour de gloire en Ratio.	14 »	Baldi	Palatacris, 1662. — Clistheret, 2711.
21 »	26 ^o	Jour de gloire en Ubertas.	15 »	Hermèsdi	Hahabi, 1925. — Phaldor, 2394.
22 »	27 ^o	Jour de gloire en Emancipatio.	16 »	Arieldi	Diambiliche, 1111. — Zengog, 581.
23 »	28 ^o	Jour de gloire en Caritas.	17 »	Astarothdi	Goap, 2324. — Succhor-Benoth, 997.
24 »	29 ^o	Jour de gloire en Felicitas.	18 »	Molochdi	Abrahel, 1597. — Eïrnéus, 3329.
25 »	30 ^o	Jour de triomphe en Ignis.	19 »	LUCIFERDI	Peltapor, 1422. — Horey, 4005.

GÉNIES INTERCESSEURS POUR LES GRANDES ÉVOCATIONS. — Du 1^{er} au 10 pachon (1^{er} décan du Taureau) : *Asicath*, favori d'Hermès. — Du 11 au 20 (2^e décan du Taureau) : *Viroaso*, favorite d'Astarté. — Du 21 au 30 (3^e décan du Taureau) : *Abarph*, favori de Moloch.

CALENDRIER DU PALLADIUM

PAYNI (Mois des Gémeaux)

26 IYAR	1 ^o	Jour du Mage.	20 MAI	Astartédi	Habondia, 2160. — Oomer, 2381.
27 »	2 ^o	Jour de la Science.	21 »	Baaldi	Gaziel, 3280. — Nuxtar, 563.
28 »	3 ^o	Jour de la Mère Céleste.	22 »	Hermèsdi	Zizuph, 1611. — Anaméleck, 213.
29 »	4 ^o	Jour de la Pierre Cubique.	23 »	Arieldi	GRANDE FÊTE DU T. S. 666. — Goolam, 5311.
1 ^{er} SIVAN	5 ^o	Jour de l'Inspiration.	24 »	Astarothdi	Maghdim, 1178. — Cuspalalahy, 2506.
2 »	6 ^o	Jour du Libre Choix.	25 »	Molochdi	1 ^{re} PETITE FÊTE D'ARIEL.
3 »	7 ^o	Jour du Char d'Osiris.	26 »	LUCIFERDI	Zagam, stratège de la colonne 19.
4 »	8 ^o	Jour de la Justice.	27 »	Astartédi	Aclahayr, 1948. — Rubezahl, 1073.
5 »	9 ^o	Jour de la Lampe Voilée.	28 »	Baaldi	Tabris, 605. — Bahaman, 2931.
6 »	10 ^o	Jour du Sphinx.	29 »	Hermèsdi	Jeptal, 2174. — Tukiphath, 1966.
7 »	11 ^o	Jour du Lion Dompté.	30 »	Arieldi	Carticeya, 2916. — Zabbul, 443.
8 »	12 ^o	Jour du Pendu.	31 »	Astarothdi	Ihomvoâ, 1761. — Grigri, 4930.
9 »	13 ^o	Jour de la Transformation.	1 ^{er} JUIN	Molochdi	Eirnibus, 114. — Vidarg, 2463.
10 »	14 ^o	Jour de l'Initiative.	2 »	LUCIFERDI	Grande Fête d'Hermès. — Mab, 1923.
11 »	15 ^o	Jour des Grandes Exécutions.	3 »	Astartédi	Ipès, gr. stratège à la XI ^e grande colonne.
12 »	16 ^o	Jour de la Tour Foudroyée.	4 »	Baaldi	Alphun, 1147. — Krunibal, 937.
13 »	17 ^o	Jour de l'Etoile d'Espérance.	5 »	Hermèsdi	Pustigriph, 148. — Zaren, 985.
14 »	18 ^o	Jour de la Demi-Lumière.	6 »	Arieldi	Camaysar, 1433. — Mullin, 5046.
15 »	19 ^o	Jour du Bonheur Terrestre.	7 »	Astarothdi	Syscherub, 2309. — Lioubelast, 3011.
16 »	20 ^o	Jour du Réveil des Morts.	8 »	Molochdi	Hermione, 1589. — Grastiff, 378.
17 »	21 ^o	Jour du Crocodile Enchaîné.	9 »	LUCIFERDI	Com. de la Révélation de Béhémot. — Oâh, 1436.
18 »	22 ^o	Jour de la Récompense.	10 »	Astartédi	Tablibik, 2153. — Léchies, 8.
19 »	23 ^o	Jour de l'Examen de Conscience.	11 »	Baaldi	Nomrasp, 3348. — Dhomy, 826.
20 »	24 ^o	Jour de gloire en Labor.	12 »	Hermèsdi	Cels, 3347. — Ilabaya, 2528.
21 »	25 ^o	Jour de gloire en Ratio.	13 »	Arieldi	3 ^e GRANDE FÊTE DU DIEU-BON
22 »	26 ^o	Jour de gloire en Ubertas.	14 »	Astarothdi	Vyntalkoun, 3581. — Xaphan, 2379.
23 »	27 ^o	Jour de gloire en Emancipatio.	15 »	Molochdi	Causub, 1622. — Ascikpassa, 1033.
24 »	28 ^o	Jour de gloire en Caritas.	16 »	LUCIFERDI	Haaguli, stratège de la colonne 11.
25 »	29 ^o	Jour de gloire en Felicitas.	17 »	Astartédi	Wauvherr, 89. — Carau, 2323.
26 »	30 ^o	Jour de triomphe en Ignis.	18 »	Baaldi	Tacritau, 1591. — Erçis-Béla, 363.

GÉNIES INTERCESSEURS POUR LES GRANDES ÉVOCATIONS. — Du 1^{er} au 10 payni (1^{er} décan des Gémeaux) : *Thezôgar*, favori d'Ariel. — Du 11 au 20 (2^e décan des Gémeaux) : *Verauâ*, favori de Baal-Zéboub. — Du 21 au 30 (3^e décan des Gémeaux) : *Thépisatozôâ*, favori du Dieu Bon.

ÉPIPHI (Mois du Cancer)

27 SIVAN	1 ^{er} degré	1 ^{er} jour des Prières.	19 JUIN	Hermèsdi	Vacaba, 1744. — Dugdug, 1404.
28 »	épagomène	2 ^e jour des Prières.	20 »	Arieldi	(<i>Bacchus</i> dit <i>Leonard</i> gr. str. de la II ^e gr. col.)
29 »	2 ^e degré	Jour du Solstice Béni.	21 »	Astarothdi	FÊTE DES INCARNATIONS. — G. F. de la Nature.
30 »	épagomène	1 ^{er} jour des Actions de Grâces.	22 »	Molochdi	Zeffar, 1940. — Héhamac, 3333.
1 ^{er} TAMOUZ	3 ^e degré	2 ^e jour des Actions de Grâces.	23 »	LUCIFERDI	Schakuçapym, 2008. — Toglas, 2387.
2 »	épagomène	Jour du Mage.	24 »	Astartédi	Grande Fête d'Ariel.
3 »	4 ^e degré	Jour de la Science.	25 »	Baaldi	Opertyn, 1603. — Azazel, 2273.
4 »	épagomène	Jour de la Mère Céleste.	26 »	Hermèsdi	Comm. philos. de S. Julien (gr. imprécatoires)
5 »	5 ^e degré	Jour de la Pierre Cubique.	27 »	Arieldi	Gambytho, 1476. — Anneberg, 2473.
6 »	épagomène	Jour de l'Inspiration.	28 »	Astarothdi	Zernebooch, 5215. — Baltazo, 3239.
7 »	6 ^e degré	Jour du Libre Choix.	29 »	Molochdi	Grande Fête de Moloch.
8 »	7 ^e »	Jour du Char d'Osiris.	30 »	LUCIFERDI	Nergylida, 1915. — Sormilegg, 2672.
9 »	8 ^e »	Jour de la Justice.	1 ^{er} JUIL.	Astartédi	Vahpurtym, 615. — Obix, 2420.
10 »	9 ^e »	Jour de la Lampe Voilée.	2 »	Baaldi	Idris, 1139. — Lamarra, 4369.
11 »	10 ^e »	Jour du Sphinx.	3 »	Hermèsdi	Zaëbos, 647. — Pulturn, 1122.
12 »	11 ^e »	Jour du Lion Dompté.	4 »	Arieldi	Titania, 2180. — Nurudy, 953.
13 »	12 ^e »	Jour du Pendu.	5 »	Astarothdi	Ghemblym, 1717. — Adjuchas, 1379.
14 »	13 ^e »	Jour de la Transformation.	6 »	Molochdi	Cupaï, 3085. — Bitharehmon, 404.
15 »	14 ^e »	Jour de l'Initiative.	7 »	LUCIFERDI	Vemrho, 1127. — Dabaïda, 544.
16 »	15 ^e »	Jour des Grandes Exécutions.	8 »	Astartédi	Glaël, 1992. — Suphlatus, 4441.
17 »	16 ^e »	Jour de la Tour Foudroyée.	9 »	Baaldi	Ochoaps, 472. — Causathan, 2388.
18 »	17 ^e »	Jour de l'Etoile d'Espérance.	10 »	Hermèsdi	Ulpha, 1699. — Verryn, 1425.
19 »	18 ^e »	Jour de la Demi-Lumière.	11 »	Arieldi	Trisku, 3952. — Butatar, 621.
20 »	19 ^e »	Jour du Bonheur Terrestre.	12 »	Astarothdi	Commémoration Albigeoise.
21 »	20 ^e »	Jour du Réveil des Morts.	13 »	Molochdi	Phlogabitus, 2300. — Daprèin, 707.
22 »	21 ^e »	Jour du Crocodile Enchaîné.	14 »	LUCIFERDI	Oms dit <i>Cerbère</i> , stratège de la colonne 47.
23 »	22 ^e »	Jour de la Récompense.	15 »	Astartédi	Bboipilith, 1893. — Dramarastor, 1074.
24 »	23 ^e »	Jour de l'Examen de Conscience.	16 »	Baaldi	Fête incinératoire des Dépouilles opimes.
25 »	24 ^e »	Jour de gloire en Labor.	17 »	Hermèsdi	Riskya, 1649. — Nugduli, 1065.
26 »	25 ^e »	Jour de gloire en Ratio.	18 »	Arieldi	Baglis, 1417. — Ichton, 608.
27 »	26 ^e »	Jour de gloire en Ubertas.	19 »	Astarothdi	Kakapoïto dit Yen-Vang. gr. st. de la I ^{re} gr. col.
28 »	27 ^e »	Jour de gloire en Emancipatio.	20 »	Molochdi	Agarès, gr. str. de la XI ^e grande colonne.
29 »	28 ^e »	Jour de gloire en Caritas.	21 »	LUCIFERDI	Malphas, stratège de la colonne 4.
1 ^{er} AB	29 ^e »	Jour de gloire en Felicitas.	22 »	Astartédi	2 ^e PETITE FÊTE D'ASTAROTH.
2 »	30 ^e »	Jour de triomphe en Ignis.	23 »	Baaldi	Chimère, 1704. — Belphegor, 5566.

GÉNIES INTERCESSEURS POUR LES GRANDES ÉVOCATIONS. — Du 1^{er} au 10 épiphi, y compris les 5 épagomènes (1^{er} décan du Cancer) : *Sothis*, favori d'Astaroth. — Du 11 au 20 (2^e décan du Cancer) : *Sith*, favori d'Hermès. — Du 21 au 30 (3^e décan du Cancer) : *Thumis*, favorite d'Astarté.

CALENDRIER DU PALLADIUM

MÉSORI (Mois du Lion)

3 AB		1°	Jour du Mage.	24 JUILLET	Hermèsdi	<i>Bathym</i> , stratège de la colonne 14.
4 »		2°	Jour de la Science.	25 »	Arieldi	Gloriande, 2243. — Hathanaor, 5436.
5 »		3°	Jour de la Mère Céleste.	26 »	Astarothdi	<i>Valafar</i> , gr. stratège à la XI ^e grande colonne.
6 »		4°	Jour de la Pierre Cubique.	27 »	Molochdi	Pharzuph, 1200. — Oëlnak, 3226.
7 »		5°	Jour de l'Inspiration.	28 »	LUCIFERDI	Caïlan, 2382. — Krok-brod, 755.
8 »		6°	Jour du Libre Choix.	29 »	Astartédi	<i>Bérith</i> , str. de la col. 32, et Abraxax ch. de la 1 ^{re} lég.
9 »		7°	Jour du Char d'Osiris.	30 »	Baldi	Zoltaïna, 2121. — Sigristh, 1106.
10 »		8°	Jour de la Justice.	31 »	Hermèsdi	1 ^{re} PETITE FÊTE D'HERMÈS.
11 »		9°	Jour de la Lampe Voilée.	1 ^{er} AOÛT	Arieldi	Amûn, 4277. — Cuthméraël, 642.
12 »		10°	Jour du Sphinx.	2 »	Astarothdi	<i>Marbas</i> , stratège de la colonne 9.
13 »		11°	Jour du Lion Dompté.	3 »	Molochdi	Dorizel, 3103. — Icaïph, 2395.
14 »		12°	Jour du Pendu.	4 »	LUCIFERDI	2 ^e PETITE FÊTE DE MOLOCH.
15 »		13°	Jour de la Transformation.	5 »	Astartédi	Combadoxus, 476. — Iuy, 3041.
16 »		14°	Jour de l'Initiative.	6 »	Baldi	SOLENNITÉ DES GRANDS SACRIFICES EXPIATOIRES.
17 »		15°	Jour des Grandes Exécutions.	7 »	Hermèsdi	Nybbas, 1016. — Eômen, 2428.
18 »		16°	Jour de la Tour Foudroyée.	8 »	Arieldi	Cuniali, 2768. — Sapajor, 458.
19 »		17°	Jour de l'Etoile d'Espérance.	9 »	Astarothdi	Yan-Gant-hy-Tan, 3149. — Misran, 2875.
20 »		18°	Jour de la Demi-Lumière.	10 »	Molochdi	<i>Forar</i> dit <i>Morax</i> , stratège de la colonne 27.
21 »		19°	Jour du Bonheur Terrestre.	11 »	LUCIFERDI	Oblah, 1986. — Cuymoolor, 80.
22 »		20°	Jour du Réveil des Morts.	12 »	Astartédi	<i>Paymon</i> , gr. stratège de la IV ^e gr. colonne.
23 »		21°	Jour du Crocodile Enchaîné.	13 »	Baldi	Comorith, 2130. — Maïmon, 3700.
24 »		22°	Jour de la Récompense.	14 »	Hermèsdi	Jazer dit Cupidon, 38. — Flambal, 417.
25 »		23°	Jour de l'Examen de Conscience.	15 »	Arieldi	Grande Fête d'Astarté.
26 »		24°	Jour de gloire en Labor.	16 »	Astarothdi	<i>Haborym</i> , stratège de la colonne 35.
27 »		25°	Jour de gloire en Ratio.	17 »	Molochdi	Jymstap, 3099. — Briphau, 851.
28 »		26°	Jour de gloire en Ubertas.	18 »	LUCIFERDI	<i>Vapula</i> , gr. strat. à la IX ^e grande colonne.
29 »		27°	Jour de gloire en Emancipatio.	19 »	Astartédi	Thau-Barun, 2250. — Chamoos, 1097.
30 »		28°	Jour de gloire en Caritas.	20 »	Baldi	Méphistophel, 629. — Zi-Ka, 3048.
1 ^{er} ELLOUL		29°	Jour de gloire en Felicitas.	21 »	Hermèsdi	Baphir, 1166. — Toupan, 5466.
2 »		30°	Jour de triomphe en Ignis.	22 »	Arieldi	Suptroumbiel, 2142. — Sabasius, 37.

GÉNIES INTERCESSEURS POUR LES GRANDES ÉVOCATIONS. — Du 1^{er} au 10 mésori (1^{er} décan du Lion) : *Aphraïmis*, favori de Moloch. — Du 11 au 20 (2^e décan du Lion) : *Silbacar*, favori d'Ariel. — Du 21 au 30 (3^e décan du Lion) : *Phuonisi*, favori de Baal-Zéboub.

THOTH (Mois de la Vierge)

3 ELLOUL		1 ^{re}	Jour du Mage.	23 AOÛT	Astarothdi	<i>Zépar</i> , stratège de la colonne 20.
4 »		2 ^{re}	Jour de la Science.	24 »	Molochdi	Dididi, 5005. — Pathenêth, 2257.
5 »		3 ^{re}	Jour de la Mère Céleste.	25 »	LUCIFERDI	<i>Alocer</i> , stratège de la colonne 5.
6 »		4 ^{re}	Jour de la Pierre Cubique.	26 »	Astartédi	Grézil, 146. — Druphus, 2767.
7 »		5 ^{re}	Jour de l'Inspiration.	27 »	Baldi	Ganga-Gramma, 1957. — Zarobi, 490.
8 »		6 ^{re}	Jour du Libre Choix.	28 »	Hermèsdi	<i>Caym</i> , stratège de la colonne 21.
9 »		7 ^{re}	Jour du Char d'Osiris.	29 »	Arieldi	Napaël, 1463. — Systrick, 2859.
10 »		8 ^{re}	Jour de la Justice.	30 »	Astarothdi	Altangatufun, 2780. — Schorp, 684.
11 »		9 ^{re}	Jour de la Lampe Voilée.	31 »	Molochi	Vehdalla, 1382. — Cuthoxo, 653.
12 »		10 ^{re}	Jour du Splinx.	1 ^{re} SEPT.	LUCIFERDI	Hahem, 2352. — Achaph, 522.
13 »		11 ^{re}	Jour du Lion Dompté.	2 »	Astartédi	Psitouy, 3350. — Céphus, 2487.
14 »		12 ^{re}	Jour du Pendu.	3 »	Baldi	Sabalaël, 1457. — Herssaïth, 2965.
15 »		13 ^{re}	Jour de la Transformation.	4 »	Hermèsdi	<i>Furcas</i> , stratège de la colonne 42.
16 »		14 ^{re}	Jour de l'Initiative.	5 »	Arieldi	Zuypopo, 1089. — Nustruck, 2588.
17 »		15 ^{re}	Jour des Grandes Exécutions.	6 »	Astarothdi	Hatiphas, 1390. — Ritufan, 290.
18 »		16 ^{re}	Jour de la Tour Foudroyée.	7 »	Molochdi	<i>Cimérius</i> , stratège de la colonne 40.
19 »		17 ^{re}	Jour de l'Etoile d'Espérance.	8 »	LUCIFERDI	GRANDES IMPRÉCATIONS (CONTRE LILITH).
20 »		18 ^{re}	Jour de la Demi-Lumière.	9 »	Astartédi	Achaos, 64. — Gaaberto, 3033.
21 »		19 ^{re}	Jour du Bonheur Terrestre.	10 »	Baldi	Nithomel, 1778. — Platar, 4118.
22 »		20 ^{re}	Jour du Réveil des Morts.	11 »	Hermèsdi	Tiapia, 1881. — Haatan, 2785.
23 »		21 ^{re}	Jour du Crocodile Enchaîné.	12 »	Arieldi	1 ^{re} PETITE FÊTE DE MOLOCH.
24 »		22 ^{re}	Jour de la Récompense.	13 »	Astarothdi	Thagrinus, 5078. — Axaphat, 303.
25 »		23 ^{re}	Jour de l'Examen de Conscience.	14 »	Molochdi	<i>Commém. de S. Apollonius et Gémonies philos.</i>
26 »		24 ^{re}	Jour de gloire en Labor.	15 »	LUCIFERDI	Baalpéri, 4815. — Kaypora, 2280.
27 »		25 ^{re}	Jour de gloire en Ratio.	16 »	Astartédi	Ranapristam, 1375. — Naëmah, 1641.
28 »		26 ^{re}	Jour de gloire en Ubertas.	17 »	Baldi	Ebrith, 1748. — Zakakar, 4646.
29 »		27 ^{re}	Jour de gloire en Emancipatio.	18 »	Hermèsdi	Vulfafélix, 1633. — Jelbéras, 1056.
1 ^{er} TISCHRI		28 ^{re}	Jour de gloire en Caritas.	19 »	Arieldi	Sybalda, 1934. — Risnuch, 508.
2 »		29 ^{re}	Jour de gloire en Felicitas.	20 »	Astarothdi	XXV ^e ANNIVERSAIRE DU III ^e COUP DE CANON.
3 »		30 ^{re}	Jour de triomphe en Ignis.	21 »	Molochdi	<i>Abigor</i> , gr. str. à la III ^e grande colonne.

GÉNIES INTERCESSEURS POUR LES GRANDES ÉVOCATIONS. — Du 1^{er} au 10 thoth (1^{er} décan de la Vierge) : *Thumis*, favori du Dieu-Bon. — Du 11 au 20 (2^e décan de la Vierge) : *Thopithus*, favori d'Astaroth. — Du 21 au 30 (3^e décan de la Vierge) : *Aphuth*, favori d'Hermès.

CALENDRIER DU PALLADIUM

PAOPHI (Mois de la Balance)

4 TISCHRI	1°	Jour du Mage.	22 SEPT. LUCIFERDI	Balan, stratège de la colonne 3.
5 »	2°	Jour de la Science.	23 » Astartédi	Thathaprim, 1414. — Oze, 1040.
6 »	3°	Jour de la Mère Céleste.	24 » Baaldi	Mordaël, 1125. — Haazyn, 4513.
7 »	4°	Jour de la Pierre Cubique.	25 » Hermèsdi	Bohinum, 3366. — Focras, 3063.
8 »	5°	Jour de l'Inspiration.	26 » Arieldi	Zuttapara, 1978. — Kelby, 215.
9 »	6°	Jour du Libre Choix.	27 » Astarothdi	(Mammou, gr. str. de la V ^e gr. colonne).
10 »	7°	Jour du Char d'Osiris.	28 » Molochdi	Hégra, 2740. — Coubéren, 736.
11 »	8°	Jour de la Justice.	29 » LUCIFERDI	Grande Fête de Baal-Zéboub.
12 »	9°	Jour de la Lampe Voilée.	30 » Astartédi	Amy, stratège de la colonne 6.
13 »	10°	Jour du Sphinx.	1 ^{er} OCTOBR. Baaldi	Frissoraï, 908. — Kharboub, 2605.
14 »	11°	Jour du Lion Dompté.	2 » Hermèsdi	G^{de} Com. de Béhémouth et des 1100 lég.
15 »	12°	Jour du Pendu.	3 » Arieldi	Hulbel, 643. — Dromahr, 2492.
16 »	13°	Jour de la Transformation.	4 » Astarothdi	GRANDE FÊTE DE BÉHÉMOTH.
17 »	14°	Jour de l'Initiative.	5 » Molochdi	Thméi, 418 Proserpine, 1683. — Chiren, 2246.
18 »	15°	Jour des Grandes Exécutions.	6 » LUDIFERDI	2 ^e PETITE FÊTE D'ARIEL.
19 »	16°	Jour de la Tour Foudroyée.	7 » Astartédi	<i>Fête des 15 Triomphes Célestes.</i>
20 »	17°	Jour de l'Etoile d'Espérance.	8 » Baaldi	Femilaya, 1429. — Ausitif, 780.
21 »	18°	Jour de la Demi-Lumière.	9 » Hermèsdi	Sehdi, 5281. — Ezron, 630.
22 »	19°	Jour du Bonheur Terrestre.	10 » Arieldi	Dyth-Palan, 2908. — Choun, 940.
23 »	20°	Jour du Réveil des Morts.	11 » Astarothdi	Sachluph, 3265. — Iuveller, 966.
24 »	21°	Jour du Crocodile Enchaîné.	12 » Molochdi	Gourdhiel, 1083. — Sulpagnon, 2697.
25 »	22°	Jour de la Récompense.	13 » LUCIFERDI	Rimmon, 3344. — Tuznruh, 914.
26 »	23°	Jour de l'Examen de Conscience.	14 » Astartédi	Mullaïnah, 1387. — Nitibus, 2773.
27 »	24°	Jour de gloire en Labor.	15 » Baaldi	2 ^e PETITE FÊTE D'ASTARTÉ.
28 »	25°	Jour de gloire en Ratio.	16 » Hermèsdi	Batscumbassa, 5193. — Roth, 2391.
29 »	26°	Jour de gloire en Ubertas.	17 » Arieldi	Syamour, 1681. — Hostynia, 97.
30 »	27°	Jour de gloire en Emancipatio.	18 » Astarothdi	<i>Bitru</i> , gr. stratège à la VI ^e grande colonne.
1 ^{er} HESCHVAN	28°	Jour de gloire en Caritas.	19 » Molochdi	Xezbeth, 645. — Bali, 1048.
2 »	29°	Jour de gloire en Felicitas.	20 » LUCIFERDI	Torvatus, 4733. — Minoson, 2383.
3 »	30°	Jour de triomphe en Ignis.	21 » Astartédi	Zéirna, 1722. — Jabel, 1693.

GÉNIES INTERCESSEURS POUR LES GRANDES EVOCATIONS. — Du 1^{er} au 10 paophi (1^{er} décan de la Balance) : *Serneuth*, favori d'Astarté. — Du 11 au 20 (2^e décan de la Balance) : *Atherekis*, favori de Moloch. — Du 21 au 30 (3^e décan de la Balance) : *Arpien*, favori d'Ariel.

ATHIR (Mois du Scorpion)

4 HESCHVAN	1°	Jour du Mage.	22 OCTOBRE Baaldi	Koubardy, 5255. — Gornidas, 501.
5 »	2°	Jour de la Science.	23 » Hermèsdi	Ibyreyn, 1118. — Vinx-Star, 2777.
6 »	3°	Jour de la Mère Céleste.	24 » Arieldi	Agnan, 2358. — Diphars, 779.
7 »	4°	Jour de la Pierre Cubique.	25 » Astarothdi	Myiagorus, 513. — Jugarst, 350.
8 »	5°	Jour de l'Inspiration.	26 » Molochdi	Cahor, 1198. — Huy-Huy, 2441.
9 »	6°	Jour du Libre Choix.	27 » LUCIFERDI	Baalbérith, 648. — Siouderk, 811.
10 »	7°	Jour du Char d'Osiris.	28 » Astartédi	Vunddaraël, 2138. — Ghazyr, 844.
11 »	8°	Jour de la Justice.	29 » Baaldi	<i>Marcocias</i> , stratège de la colonne 23.
12 »	9°	Jour de la Lampe Voilée.	30 » Hermèsdi	Alrinach, 1442. — Xundelpatan, 600.
13 »	10°	Jour du Sphinx.	31 » Arieldi	Kaalmer, 3256. — Eckmon, 326.
14 »	11°	Jour du Lion Dompté.	1 ^{er} NOVEMBRE Astarothdi	1 ^{re} PETITE FÊTE DE BAAL-ZÉBOUB.
15 »	12°	Jour du Pendu.	2 » Molochdi	Nephté, 1943. — Belaam, 469.
16 »	13°	Jour de la Transformation.	3 » LUCIFERDI	Labezerin, 1620. — Tnamerkara, 1052.
17 »	14°	Jour de l'Initiative.	4 » Astartédi	<i>Furfur</i> , stratège de la colonne 29.
18 »	15°	Jour des Grandes Exécutions.	5 » Baaldi	<i>Gamygyn</i> , stratège de la colonne 16.
19 »	16°	Jour de la Tour Foudroyée.	6 » Hermèsdi	Mastiphal, 2363. — Acham, 3182.
20 »	17°	Jour de l'Etoile d'Espérance.	7 » Arieldi	Itroïpestor, 2771. — Guilbig, 2982.
21 »	18°	Jour de la Demi-Lumière.	8 » Astarothdi	Viviane, 1765. — Podraskin, 5337.
22 »	19°	Jour du Bonheur Terrestre.	9 » Molochdi	Turmaël, 287. — Istorsal, 883.
23 »	20°	Jour du Réveil des Morts.	10 » LUCIFERDI	Primaprima, 1910. — Nabam, 72.
24 »	21°	Jour du Crocodile Enchaîné.	11 » Astartédi	<i>Wall</i> , stratège de la colonne 7.
25 »	22°	Jour de la Récompense.	12 » Baaldi	Empuse, 2850. — Alpiel, 697.
26 »	23°	Jour de l'Examen de Conscience.	13 » Hermèsdi	<i>Andras</i> , stratège de la colonne 12.
27 »	24°	Jour de gloire en Labor.	14 » Arieldi	Gnoupall, 3353. — Marnès, 651.
28 »	25°	Jour de gloire en Ratio.	15 » Astarothdi	Livoreth, 2141. — Giwon, 5549.
29 »	26°	Jour de gloire en Ubertas.	16 » Molochdi	Sellen, 1227. — Mherxal, 3174.
30 »	27°	Jour de gloire en Emancipatio.	17 » LUCIFERDI	Aaber, 19. — Schachlil, 2718.
1 ^{er} KISLEV	28°	Jour de gloire en Caritas.	18 » Astartédi	Magoâ, 1034. — Hermider, 2253.
2 »	29°	Jour de gloire en Felicitas.	19 » Baaldi	<i>Gomory</i> , stratège de la colonne 34.
3 »	30°	Jour de triomphe en Ignis.	20 » Hermèsdi	Xulph, 4982. — Nhorbal, 392.

GÉNIES INTERCESSEURS POUR LES GRANDES EVOCATIONS. — Du 1^{er} au 10 athir (1^{er} décan du Scorpion) : *Senthacer*, favori de Baal-Zéboub. — Du 11 au 20 (2^e décan du Scorpion) : *Thépizeth*, favori du Dieu-Bon. — Du 21 au 30 (3^e décan du Scorpion) : *Senciner*, favori d'Astaroth.

CALENDRIER DU PALLADIUM

CHCEAC (Mois du Sagittaire)

4 KISLEV	1 ^o Jour du Mage.	21 NOVEM.	Arieldi	Commemoration de S. Christmoque.
5 »	2 ^o Jour de la Science.	22 »	Astarothdi	Ostaël, 2134. — Sakhar, 202.
6 »	3 ^o Jour de la Mère Céleste.	23 »	Molochdi	Gargomella, 1636. — Labus, 3342.
7 »	4 ^o Jour de la Pierre Cubique.	24 »	LUCIFERDI	Zalburis, 1150. — Ruphun, 2348.
8 »	5 ^o Jour de l'Inspiration.	25 »	Astartédi	Pucel, gr. strat. à la IX ^e grande colonne.
9 »	6 ^o Jour du Libre Choix.	26 »	Baldi	Agathyon, 3821. — Sreind, 2893.
10 »	7 ^o Jour du Char d'Osiris.	27 »	Hermèsdi	Nembroth, 538. — Chiridirellès, 2799.
11 »	8 ^o Jour de la Justice.	28 »	Arieldi	Baalzéphon, 3127. — Nysrock, 266.
12 »	9 ^o Jour de la Lampe Voilée.	29 »	Astarothdi	Tarab, 2828. — Caleguejers, 2649.
13 »	10 ^o Jour du Sphinx.	30 »	Molochdi	Amduscias, stratège de la colonne 30.
14 »	11 ^o Jour du Lion dompté.	1 ^{er} DÉCEM.	LUCIFERDI	Penôlt, 244. — Asima, 603.
15 »	12 ^o Jour du Pendu.	2 »	Astartédi	Avalamar, 2192. — Dualbeth, 44.
16 »	13 ^o Jour de la Transformation.	3 »	Baldi	Dagon, gr. stratège de la III ^e gr. colonne.
17 »	14 ^o Jour de l'Initiative.	4 »	Hermèsdi	Kustapiel, 1438. — Smetbaba, 4620.
18 »	15 ^o Jour des Grandes Exécutions.	5 »	Arieldi	Barcus, 2315. — Viboldanek, 1027.
19 »	16 ^o Jour de la Tour Foudroyée.	6 »	Astarothdi	Orobos, stratège de la colonne 41.
20 »	17 ^o Jour de l'Etoile d'Espérance.	7 »	Molochdi	Clamey, 239. — Grindiel, 877.
21 »	18 ^o Jour de la Demi-Lumière.	8 »	LUCIFERDI	1 ^{re} PETITE FÊTE D'ASTARTÉ.
22 »	19 ^o Jour du Bonheur Terrestre.	9 »	Astartédi	Ellada, 1902. — Moraïl, 183.
23 »	20 ^o Jour du Réveil des Morts.	10 »	Baldi	CCCLXXV ^e ANNIVERS. DU 1 ^{er} COUP DE CANON.
24 »	21 ^o Jour du Crocodile Enchaîné.	11 »	Hermèsdi	Cang-Hy, 3934. — Araël, 2766.
25 »	22 ^o Jour de la Récompense.	12 »	Arieldi	Tanquam, Teïquam, Tsuïquam, 3035-36-37.
26 »	23 ^o Jour de l'Examen de Conscience.	13 »	Astarothdi	Sustapa, 2198. — Nobristy, 3513.
27 »	24 ^o Jour de gloire en Labor.	14 »	Molochdi	Infatohel, 123. — Septivorax, 3308.
28 »	25 ^o Jour de gloire en Ratio.	15 »	LUCIFERDI	Shilloë, 1656. — Hermidurst, 4223.
29 »	26 ^o Jour de gloire en Ubertas.	16 »	Astartédi	Agrapit, 1783. — Melchom, 2793.
30 »	27 ^o Jour de gloire en Emancipatio.	17 »	Baldi	Fête de la Résurrection du Peuple.
1 ^{er} TÉBETH	28 ^o Jour de gloire en Caritas.	18 »	Hermèsdi	Saalberg, 2392. — Tristoni, 241.
2 »	29 ^o Jour de gloire en Felicitas.	19 »	Arieldi	Amaimon, 1001. — Salilus, 2831.
3 »	30 ^o Jour de triomphe en Ignis.	20 »	Astarothdi	Louftarn, 531. — Hahab, 3192.

GÉNIES INTERCESSEURS POUR LES GRANDES EVOCATIONS. — Du 1^{er} au 10 chœac (1^{er} decan du Sagittaire) : *Eregbuo*, favori d'Hermès. — Du 11 au 20, (2^e decan du Sagittaire) : *Sagen*, favorite d'Astarté. — Du 21 au 30 (3^e decan du Sagittaire) : *Chenen*, favori de Moloch.

TYBI (Mois du Capricorne)

4 TÉBETH	1 ^o Jour du Mage.	21 DÉCEM.	Molochdi	Heckdekin, 5524. — Agniel, 895.
5 »	2 ^o Jour de la Science.	22 »	LUCIFERDI	Lepton, 1113. — Thizæuth, 760.
6 »	3 ^o Jour de la Mère Céleste.	23 »	Astartédi	Sassa, 1398. — Delphicon, 3262.
7 »	4 ^o Jour de la Pierre Cubique.	24 »	Baldi	Montguel, 1980. — Stonagréi, 650.
8 »	5 ^o Jour de l'Inspiration.	25 »	Hermèsdi	<i>Solsl. Maud.</i> - 1 ^{re} G.-F. du DIEU-BON.
9 »	6 ^o Jour du Libre Choix.	26 »	Arieldi	Focalor, stratège de la colonne 24.
10 »	7 ^o Jour du Char d'Osiris.	27 »	Astarothdi	PETITE FÊTE DE LÉVIATHAN.
11 »	8 ^o Jour de la Justice.	28 »	Molochdi	Sohpaër, 1061. — Ukobach, 2815.
12 »	9 ^o Jour de la Lampe Voilé.	29 »	LUCIFERDI	Nitika, 1154. — Floupos, 2594.
13 »	10 ^o Jour du Sphinx.	30 »	Astartédi	Sgagel, 3133. — Deumus, 297.
14 »	11 ^o Jour du Lion Dompté.	31 »	Baldi	Sablil, 1615. — Ehapeld, 741.
15 »	12 ^o Jour du Pendu.	1 ^{er} JANVIER	Hermèsdi	Fête des Promesses.
16 »	13 ^o Jour de la Transformation.	2 »	Arieldi	Mizgitari, 2245. — Toll, 2880.
17 »	14 ^o Jour de l'Initiative.	3 »	Astarothdi	Gaap, gr. stratège à la X ^e grande colonne.
18 »	15 ^o Jour des Grandes Exécutions.	4 »	Molochdi	Toïa, 1737. — Picollus, 3542.
19 »	16 ^o Jour de la Tour Foudroyée.	5 »	LUCIFERDI	Caacrinolaas, stratège de la colonne 8.
20 »	17 ^o Jour de l'Etoile d'Espérance.	6 »	Astartédi	Commemoration de la Gnose.
21 »	18 ^o Jour de la Demi-Lumière.	7 »	Baldi	Bérial, gr. str. de la VI ^e grande colonne.
22 »	19 ^o Jour du Bonheur Terrestre.	8 »	Hermèsdi	Bifrons, stratège de la colonne 33.
23 »	20 ^o Jour du Réveil des Morts.	9 »	Arieldi	Voméron, 517. — Canopus, 1045.
24 »	21 ^o Jour du Crocodile Enchaîné.	10 »	Astarothdi	Ebbaern, 2805. — Hatardion, 926.
25 »	22 ^o Jour de la Récompense.	11 »	Molochdi	Kalab, 1770. — Sezarbil, 268.
26 »	23 ^o Jour de l'Examen de Conscience.	12 »	LUCIFERDI	Rasphua, 3091. — Humocritt, 834.
27 »	24 ^o Jour de gloire en Labor.	13 »	Astartédi	Scos, stratège de la colonne 26.
28 »	25 ^o Jour de gloire en Ratio.	14 »	Baldi	Nergal, 2752. — Asmoug, 421.
29 »	26 ^o Jour de gloire en Ubertas.	15 »	Hermèsdi	Daria, 2211. — Bucon, 3398.
1 ^{er} SCHEBAT	27 ^o Jour de gloire en Emancipatio.	16 »	Arieldi	Xaperlina, 1175. — Saôdor, 594.
2 »	28 ^o Jour de gloire en Caritas.	17 »	Astarothdi	Fallaël, 1608. — Drihm, 2291.
3 »	29 ^o Jour de gloire en Felicitas.	18 »	Molochdi	Commemoration romaine de S. Simon.
4 »	30 ^o Jour de triomphe en Ignis.	19 »	LUCIFERDI	Phœnix, stratège de la colonne 43.

GÉNIES INTERCESSEURS POUR LES GRANDES EVOCATIONS. — Du 1^{er} au 10 tybi (1^{er} decan Capricorne) : *Themazo*, favori d'Ariel. — Du 11 au 20, (2^e decan du Capricorne) : *Epima*, favori de Baal-Zéboub. — Du 21 au 30 (3^e decan du Capricorne) : *Homoth*, favori du Dieu-Bon.

CALENDRIER DU PALLADIUM

MÉKIR (Mois du Verseau)

5 SCHEBAT	1 ^o	Jour du Mage.	20 JANVIER	Astartédi	Caron, 5372. — Phalgus, 567.
6 »	2 ^o	Jour de la Science.	21 »	Baaldi	III ^e ANNIVERS. DU II ^e COUP DE CANON.
7 »	3 ^o	Jour de la Mère Céleste.	22 »	Hermèsdi	Grimsta, 1207. — Dirchyl, 2409.
8 »	4 ^o	Jour de la Pierre Cubique.	23 »	Arieldi	Ograsta, 1233. — Kelen, 2891.
9 »	5 ^o	Jour de l'Inspiration.	24 »	Astarothdi	(Gusoyn, gr. str. de la IX ^e grande colonne).
10 »	6 ^o	Jour du Libre Choix.	25 »	Molochdi	Rymerack, 1952. — Zuphlas, 3203.
11 »	7 ^o	Jour du Char d'Osiris.	26 »	LUCIFERDI	Ennitaël, 2147. — Cuxah, 1022.
12 »	8 ^o	Jour de la Justice.	27 »	Astartédi	Orias, stratège de la colonne 10.
13 »	9 ^o	Jour de la Lampe Voilée.	28 »	Baaldi	Commémoration Alexandrienne.
14 »	10 ^o	Jour du Sphinx.	29 »	Hermèsdi	Sialul, stratège de la colonne 45.
15 »	11 ^o	Jour du Lion Dompté.	30 »	Arieldi	Prajadam, 1721. — Lhonymœl, 2341.
16 »	12 ^o	Jour du Pendu.	31 »	Astarothdi	Séola, 1430. — Classyalabolas, 3161.
17 »	13 ^o	Jour de la Transformation.	1 ^{er} FÉVRIER	Molochdi	Olis, gr. stratège à la X ^e grande colonne.
18 »	14 ^o	Jour de l'Initiative.	2 »	LUCIFERDI	Asmodéc, stratège de la colonne 48.
19 »	15 ^o	Jour des Grandes Exécutions.	3 »	Astartédi	Termila, 1232. — Kataris, 2724.
20 »	16 ^o	Jour de la Tour Foudroyée.	4 »	Baaldi	Sechnouphis, 3374. — Bad, 385.
21 »	17 ^o	Jour de l'Etoile d'Espérance.	5 »	Hermèsdi	Ranapel, 1161. — Susabo, 1709.
22 »	18 ^o	Jour de la Demi-Lumière.	6 »	Arieldi	Loray, stratège de la colonne 22.
23 »	19 ^o	Jour du Bonheur Terrestre.	7 »	Astarothdi	Futhoc, 25. — Hasbarak, 438.
24 »	20 ^o	Jour du Réveil des Morts.	8 »	Molochdi	Xoizmihel, 1650. — Azeuph, 497.
25 »	21 ^o	Jour du Crocodile Enchaîné.	9 »	LUCIFERDI	Bensozia, 1215. — Siadruph, 794.
26 »	22 ^o	Jour de la Récompense.	10 »	Astartédi	Halacho, 1755. — Sustrugiel, 2807.
27 »	23 ^o	Jour de l'Examen de Conscience.	11 »	Baaldi	Poussa, 2321. — Vorvybris, 984.
28 »	24 ^o	Jour de gloire en Labor.	12 »	Hermèsdi	Tsakaël, 1194. — Nebiros, 3070.
29 »	25 ^o	Jour de gloire en Ratio.	13 »	Arieldi	Hermeline, 2203. — Semential, 529.
30 »	26 ^o	Jour de gloire en Ubertas.	14 »	Astarothdi	Antesser, 3483. — Gorson, 228.
1 ^{er} ADAR	27 ^o	Jour de gloire en Emancipatio.	15 »	Molochdi	Uphir, 641. — Cocoto, 1120.
2 »	28 ^o	Jour de gloire en Caritas.	16 »	LUCIFERDI	Krinprin, 2164. — Doltadar, 971.
3 »	29 ^o	Jour de gloire en Felicitas.	17 »	Astartédi	Balam, 267. — Ferverdin, 2761.
4 »	30 ^o	Jour de triomphe en Ignis.	18 »	Baaldi	Zacharia, 1189. — Clauneck, 3007.

GÉNIES INTERCESSEURS POUR LES GRANDES EVOCATIONS. — Du 1^{er} au 10 mekir (1^{er} décan du Verseau) : *Oroâsoër*, favori d'Astaroth. — Du 11 au 20 2^e décan du Verseau) : *Astiro*, favori d'Hermès. — Du 21 au 30 (3^e décan du Verseau) : *Thespizalras*, favorite d'Astarté.

PHAMÉNOTH (Mois des Poissons)

5 ADAR	1 ^o	Jour du Mage.	19 FÉVRIER	Hermèsdi	Xitragupten, 3633. — Nubr, 2272.
6 »	2 ^o	Jour de la Science.	20 »	Arieldi	Arioch, 3356. — Haël, 2660.
7 »	3 ^o	Jour de la Mère Céleste.	21 »	Astarothdi	Razanyl, 1713. — Vulprouk, 162.
8 »	4 ^o	Jour de la Pierre Cubique.	22 »	Molochdi	Nitigréindisch, 3359. — Phladah, 344.
9 »	5 ^o	Jour de l'Inspiration.	23 »	LUCIFERDI	Cuumyareth, 2126. — Obéron, 711.
10 »	6 ^o	Jour du Libre Choix.	24 »	Astartédi	Tioukiou, 483. — Mascarun, 3298.
11 »	7 ^o	Jour du Char d'Osiris.	25 »	Baaldi	Nounaïla, 2220. — Bélich, 2804.
12 »	8 ^o	Jour de la Justice.	26 »	Hermèsdi	Papus, 2792. — Baëlboug, 2866.
13 »	9 ^o	Jour de la Lampe Voilée.	27 »	Arieldi	Azaël, 5404. — Etymon, 190.
14 »	10 ^o	Jour du Sphinx.	28 »	Astarothdi	Printella, 2171. — Sinbuck, 545.
15 »	11 ^o	Jour du Lion Dompté.	29 »	Molochdi	<i>Panégvrrique du Grand Albert.</i>
16 »	12 ^o	Jour du Pendu.	1 ^{er} Mars	LUCIFERDI	<i>Flauros</i> , stratège de la colonne 44.
17 »	13 ^o	Jour de la Transformation.	2 »	Astartédi	Barapati, 175. — Algol, 2731.
18 »	14 ^o	Jour de l'Initiative.	3 »	Baaldi	<i>Halphas</i> , stratège de la colonne 36.
19 »	15 ^o	Jour des Grandes Exécutions.	4 »	Hermèsdi	Curiul, 598. — Sislau, 2366.
20 »	16 ^o	Jour de la Tour Foudroyée.	5 »	Arieldi	Angath, 2846. — Oïladdik, 644.
21 »	17 ^o	Jour de l'Etoile d'Espérance.	6 »	Astarothdi	<i>Vépar</i> , stratège de la colonne 28.
22 »	18 ^o	Jour de la Demi-Lumière.	7 »	Molochdi	2 ^e PETITE FÊTE D'HERMÈS.
23 »	19 ^o	Jour du Bonheur Terrestre.	8 »	LUCIFERDI	Librabis, 2800. — Anarazel, 3320.
24 »	20 ^o	Jour du Réveil des Morts.	9 »	Astartédi	Doënik, 1671. — Fatamaya, 2165.
25 »	21 ^o	Jour du Crocodile Enchaîné.	10 »	Baaldi	Numerkol, 4798. — Chassi, 294.
26 »	22 ^o	Jour de la Récompense.	11 »	Hermèsdi	<i>Commémoration du Temple.</i>
27 »	23 ^o	Jour de l'Examen de Conscience.	12 »	Arieldi	<i>Décarabia</i> , stratège de la colonne 17.
28 »	24 ^o	Jour de gloire en Labor.	13 »	Astarothdi	Danaël ou Danah, 1241. — Lézéar, 3111.
29 »	25 ^o	Jour de gloire en Ratio.	14 »	Molochdi	<i>Raïm</i> , stratège de la colonne 25.
30 »	26 ^o	Jour de gloire en Ubertas.	15 »	LUCIFERDI	Egrastir, 992. — Ophionée, 2900.
1 ^{er} NISSAN	27 ^o	Jour de gloire en Emancipatio.	16 »	Astartédi	Agal, 1183. — Espasm, 258.
2 »	28 ^o	Jour de gloire en Caritas.	17 »	Baaldi	Limper, 1182. — Eurynome, 498.
3 »	29 ^o	Jour de gloire en Felicitas.	18 »	Hermèsdi	1 ^{re} PETITE FÊTE D'ASTAROTH.
4 »	30 ^o	Jour de triomphe en Ignis.	19 »	Arieldi	2 ^e PETITE FÊTE DE BAAL-ZÉBOUB.
5 »		EPAGOMÈNE QUATRIENNAL. — Jour des 7 Pains.	20 »	Astarothdi	SOLENNITÉ DES 7 EXPIATIONS. — Amon, st. col. 2.

GÉNIES INTERCESSEURS POUR LES GRANDES EVOCATIONS. — Du 1^{er} au 10 phaménoth (1^{er} décan des Poissons) : *Arkathapias*, favori de Moloch. — Du 11 au 20 (2^e décan des Poissons) : *Thopibui*, favori d'Ariel. — Du 21 au 30 (3^e décan des Poissons) et à l'épagomène quatriennal : *Athembui*, favori de Baal-Zeboub.

INFLUENCE BIENFAISANTE des Missionnaires

Pour montrer, une fois de plus, la grande influence qu'exercent nos missionnaires, en leur qualité de *Français*, dans l'Océanie, la *Semaine Religieuse de Rodez* cite un passage d'une belle lettre du R. P. Auguste G..., missionnaire de la Société de Marie à Sydney (Australie). Nous le reproduisons à notre tour :

« Vous ne sauriez croire, dit-il, combien notre titre de *Français* nous ouvre, ici, le chemin des âmes et nous attire la confiance des populations.

« Il y a une dizaine d'années, quand Mgr Moran, à la suite du décès de plusieurs prêtres irlandais et vu le grand nombre de postes vacants, avait prié mon supérieur de donner, pour un temps, un missionnaire mariste au district de Camden, à 60 kilomètres environ de Sydney, je fus choisi pour remplacer, dans ce pays, deux prêtres, dont un italien et l'autre irlandais.

« Après mon installation, je me mis à parcourir ce district, à cheval, pour visiter les quatre ou cinq églises qui m'avaient été confiées.

« Je chevauchais de village en village, de maison en maison, libre comme l'oiseau, dans ce pays magnifique et très sain, à travers ces riches plaines et collines de l'Australie, où paissent tranquillement de nombreux troupeaux de bœufs, de vaches et de chevaux.

« C'était du nouveau pour moi qui, pendant trois ans, avait pâli avec une ferveur inouïe sur des livres anglais, et surtout pour mes nouveaux paroissiens qui n'avaient vu le prêtre qu'à l'église.

« Les plus étonnés étaient les vieux, les vieillards, les estropiés qui, ne pouvant quitter leur demeure, ne savaient plus que vaguement que l'Eglise catholique est encore debout, sur le roc de Pierre.

« En quinze jours, j'avais visité la moitié de mon vaste district.

« Bien souvent, à cause de ma barbe, on me prenait pour un ministre protestant. Certains vieux ou vieilles se signaient, trois fois, à chaque mot anglais que je leur adressais.

« Je riais tout simplement de leur méprise, et, avec certains, plus je riais plus ils étaient furieux, jusqu'au moment où, du haut de mes étriers, je leur criais, à gorge déployée : « *The French catholic clergyman!* (Le prêtre catholique et Français!) »

« Il est impossible de dépeindre la métamorphose soudaine, opérée par ces trois mots,

« Il y avait près d'un an qu'on n'avait pas

vu de prêtre dans ces parages. J'étais aussitôt choyé, comme prêtre et comme *Français*.

« On venait se confesser, entendre la sainte messe et faire la sainte Communion.

« Je me rappelle encore un bon patriarche irlandais, habitant la vallée de Burragorang. Il s'appelait Hayès, était âgé de 74 ans, et avait une belle famille de treize enfants. C'était un homme plein de droiture et de bon sens. Il était très versé dans l'histoire sacrée et profane.

« Il envoya à l'église toute sa famille, le dimanche, pour que ses enfants pussent remplir leurs devoirs religieux ; et, malgré la distance de plusieurs kilomètres, il vint lui-même, le lundi, recevoir la sainte Communion.

« Il avait acheté une bonne ferme, pour chacun de ses sept fils aînés. Il s'occupait à pourvoir les autres ; « après quoi, disait-il, le bon Dieu peut me rappeler à lui quand il voudra. »

« Je reçus, dans cette famille, une généreuse et cordiale hospitalité, en qualité de *missionnaire français*. Songez bien que, dans ces pays, on se dispute l'honneur de servir le prêtre, quand il passe pour son ministère.

« Chaque famille fait le service, à tour de rôle, et l'on met à contribution tout ce qu'il y a de mieux. »

« Qui n'a, quelquefois, entendu dire, au départ de nos prêtres pour les missions lointaines, « que la religion tue le cœur, rend égoïstes et éteint, dans les âmes, les doux sentiments de la famille... »

C'est là un odieux mensonge, dit la *Semaine Religieuse de Rodez*, la Religion, au contraire, développe et grandit la piété filiale.

Epuré par le sacrifice, l'amour de la famille, dans le cœur du missionnaire, comme l'amour de la patrie, n'en devient que plus vivace, plus ardent et plus fort.

Nos missionnaires ont beaucoup à souffrir de ce côté... L'idée de la patrie absente, le souvenir des parents, des amis qu'ils y ont laissés, obscurcissent souvent leur front et émeuvent tristement leur cœur.

Nous en avons une preuve, dans les lignes suivantes du Père Auguste G..., écrites à ses nombreux frères et sœurs, il les fait suivre d'une histoire d'*obsession diabolique* :

« Quand vous reverrai-je ?... C'est un problème... Peut-être jamais en ce monde... Il ne faut cependant, aujourd'hui, que vingt-huit jours de Sydney à Marseille, par les grands bateaux français.

« Espérons, mais avec calme, et sans trop y penser ; car cela ne ferait pas du bien.

« Vive Dieu ! le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir, même sans le plaisir ineffable de vous revoir, si le bon Dieu ne le veut pas.

« Sur combien d'années d'existence pou-

vons-nous compter encore ?... L'avenir est à Dieu. A nous les devoirs de chaque heure qui passe...

« L'Eternité est là, derrière le voile de notre vie, si frêle et si caduque !...

« J'ai deux lettres de notre mère (*morte depuis plusieurs années, avec la réputation d'une sainte*) où tout son cœur se trouve... Je ne les lis qu'une ou deux fois l'an, lorsqu'il semble faire bien noir, au ciel de l'âme.

« Elles sont pour moi plus que des reliques... Elles sont un charme, un baume, une eau toujours miraculeuse pour le cœur !...

« Que de points d'interrogation je me pose souvent, sur chacun de vous, là-bas, sur mon horizon terrestre !

« *Sursum corda*, en haut les cœurs !... C'est bien là, en effet, plus que jamais un besoin de mon âme. *Pacem summa tenent*, sur les hauteurs règne la paix...

« Or, comment travaillerais-je à l'œuvre du bon Dieu, si je vivais dans le trouble et la tristesse ?...

« Donc la paix, la joie, la sérénité, malgré tout ; et pour cela la Foi, l'Espérance, la Charité !

« Quel bien on peut faire aux âmes, dans ce grand pays de l'Australie, avec ces trois leviers dont le point d'appui est Dieu lui-même et auxquels nous pouvons appliquer la force de Jésus-Christ !... Quelle belle mécanique !...

« Hélas ! elle est toujours plus ou moins dérangée par le choc d'une autre machine que met la vapeur de l'enfer !...

« A ce propos, une histoire qui me vient et dont je garantis la parfaite authenticité :

« Il y a quelque temps, un homme de 35 ans environ, ouvrier à bord d'un des vaisseaux qui font le commerce entre Sydney et Melbourne, se présentait devant un de mes confrères, ici, dans notre résidence et lui racontait ce qui suit :

« Père, depuis quatre mois, une voix claire, « distincte vient m'entretenir, toutes les « nuits, durant plusieurs heures et souvent « jusqu'au lendemain matin, soit que je « reste dans ma maison, en ville, ou que je « me trouve sur mer.

« Elle me dit : Coupe-toi le cou ; je ne « serai content que lorsque je verrai ton cou « teau ruisselant de sang... Donne-moi un « verre d'eau, un peu de pain... Je suis ton « père, ton frère, ta mère, celui-ci, celui-là...

« Plusieurs fois, j'ai placé à l'endroit où se « produit la voix, un verre d'eau, un peu de « pain ; mais ils n'ont pas été touchés...

« La voix m'a répété, mille fois, les mêmes « paroles... Souvent elle m'a fait sentir un « souffle brûlant...

« Il m'est arrivé d'allumer ma pipe, dans

« mon lit, me trouvant dans l'impossibilité de « dormir...

« J'ai consulté un prêtre à Melbourne ; il « m'a donné un *Agnus Dei*, mais la voix s'est « toujours fait entendre.

« Je ne sais plus que faire, que penser ?... « ma femme et mes enfants sont aussi fort « inquiets, sur mon compte, ne sachant pas « pourquoi je dors si peu.

« Une personne de la ville m'a conseillé de « m'adresser à un *Père mariste*. »

« Tel a été en résumé le récit de cet homme, très calme, très sérieux, mais aussi très fatigué.

« Il a déclaré ne s'être pas approché des sacrements depuis plusieurs années. Mon confrère lui a fait promettre de se confesser le lendemain.

« Il nous a paru clair que si une telle voix se fait entendre avec de telles paroles, c'est sûrement ou un démon ou une âme perdue.

« D'un autre côté, cet homme n'est ni fou, ni exalté ; et il est difficile de penser qu'il soit l'objet d'une illusion, pendant quatre mois, sur terre et sur mer.

« Le lendemain, cet ouvrier fut occupé, à bord, jusqu'à huit heures du soir. Nous désespérions de le voir arriver lorsque, vers huit heures et demie, il nous a accostés près de notre résidence ; au moment où nous nous rendions tous les deux à Saint-Patrick. Le Père est rentré avec lui, a entendu sa confession, lui a donné un scapulaire, un *Agnus Dei*, et de l'eau bénite dans un flacon.

« L'ouvrier lui a promis de lui faire une nouvelle visite, à son retour de Melbourne où le bâtiment devait aller dès le lendemain.

« La voix s'était fait entendre dans la nuit qui avait suivi la première entrevue. Elle avait dit à l'ouvrier, à plusieurs reprises : « Vous avez vu le prêtre ; oh, je le sais bien !... « Je le sais bien !... »

« Après sa confession, ce brave homme s'est trouvé dans une paix délicieuse... Si quelque mauvais esprit l'a réellement tourmenté, il a bien perdu son temps ; car l'histoire a fini par une confession très salutaire. Nous espérons revoir, plus tard, ce digne et intéressant ouvrier.

« Mon confrère m'a raconté à ce propos, qu'une de ses cousines, qui habite près de Lyon, fut délivrée d'une possession diabolique par l'action et la bénédiction du curé d'Ars. Il connaît sa parente, et tous les siens lui ont certifié la vérité du fait :

« Quatre hommes très vigoureux ne pou- « vaient pas la tenir, sur la charrette qui la « conduisit de Lyon à Ars. Jamais ils ne « purent la faire entrer de force, dans l'église « d'Ars.

« M. le curé Vianney seul, par trois som-

« mations qu'il lui fit, à la porte de l'église, « la força à entrer. Deux fois, elle répondit « avec une fureur diabolique : « Non, je « n'entrerais pas... »

« Mais la troisième fois, elle dit : « Il faudra bien que j'entre, puisque vous êtes un « saint. »

« Voilà le genre de caresses et d'aménités que nous font messieurs les diables, quand ils viennent tenir salon chez nous. »

Nous empruntons encore à cette longue et intéressante lettre du P. Auguste G... le portrait amusant mais vrai du *touriste anglais* :

« L'Australie reçoit, dit-il, tous les ans, la visite de plusieurs touristes anglais.

« Les touristes anglais sont renommés. Voilà l'idée que je m'en suis faite, après maintes observations.

« Ces messieurs aiment beaucoup les grands spectacles de la nature, c'est vrai. Mais, pour la plupart, c'est plutôt affaire de genre, de tradition, d'éducation que besoin et plaisir de jouir des grands sites et des grands horizons.

« N'ayant ni science, ni convictions, ni émotions religieuses, ni travail obligatoire, ils cherchent à rendre leur vie le moins banale, le moins monotone possible ; et alors ils font bêtement le tour de la Suisse, de la France, de l'Europe et du monde, en inscrivant sur leurs registres de voyage, surtout les distances kilométriques et les noms des rues qu'ils ont parcourues.

« Ayant des colonies fort riches un peu partout, partout ils trouvent le confortable qui leur convient.

« Ils cherchent du moins à se le procurer toujours à force d'argent ; car ces messieurs, croyez-le bien, redoutent autant la fatigue qu'ils aiment l'argent.

« Il est rare que les Anglais escaladent une montagne à pied. Il leur faut toujours des mulets ou des chevaux. J'ai observé souvent, et d'autres avec moi, que dans les excursions, il faut presque se fâcher avec les Anglais pour leur faire prendre à leur tour, les sacs de vivres, et qu'ils sont les plus empressés à les vider, au moment venu. *Difficiles à la peine, prompts à la curée*, voilà leur trait distinctif.

« Faites-leur payer cher le moindre service rendu, ils paieront ; mais généralement ne les dérangez pas.

« Ils sont calmes, religieux, très soumis à l'autorité, sérieux, ardents à la poursuite de la fortune ; mais en même temps ils sont bien souvent lourds d'esprit, ignorants, imbus des préjugés les plus absurdes contre le catholicisme, grands amateurs de n'importe quels romans, et avec cela, pleins de réserve, dans la vie privée, vis-à-vis de toutes les opinions et de toutes les idées comme aussi de toutes les manières de vivre.

« Un trait : à table, par exemple, l'un écorce son orange avec les doigts (genre français), l'autre avec un couteau (transeat), celui-ci avec la queue de sa fourchette, celui-là avec les quatre fourchons. Un autre enfourche l'orange et l'écorce avec le couteau ou une autre fourchette, se gardant bien de toucher le fruit avec les doigts.

« Mais, le farceur, à peine a-t-il fini cet étalage de précautions pour ne pas toucher l'orange avec la main, qu'il la partage avec ses doigts ; avec les doigts encore trempe les morceaux dans la sauce sucrée et les porte de même à la bouche...

« J'aurais à exposer vingt autres manières de manger une orange. Plus elles sont bizarres, plus est solennel le sérieux du touriste anglais gastrophile... C'est comique et risible à la fois... »

Nous avons extrait de cette lettre du Père Auguste G..., dit la *Semaine religieuse de Rodez*, tout ce qui n'est pas personnel aux divers membres de son excellente famille.

Que de traits charmants, que d'allusions pleines d'humour à ses nombreux frères et sœurs, n'aurions-nous pas à glaner, dans cette intéressante missive ! Il y a des phrases toutes pétillantes de sel gaulois.

Recommandant la vertu d'humilité à une de ses sœurs, le Père ajoute : « Pendant trois ans j'ai été le confesseur de quarante-cinq religieuses, et je les ai tellement purgées, avec quelques grains d'humilité, qu'elles en sont toutes mortes... au monde, à Satan, à elles-mêmes. » Ainsi soit-il.

Le Père Auguste G... s'excuse d'avoir en partie oublié notre langue, obligé qu'il est depuis quatorze ans de parler anglais. Cette lettre prouve bien le contraire.

Selon la pittoresque expression de notre poète patois du Rouergue, on peut dire que si le missionnaire mariste « se cargo d'engruna l'anglais, comme un fils d'Albion, o pas brico oublidat d'escalci lou français. »

Nous prions nos abonnés de nous envoyer les lettres de missionnaires qu'ils trouvent éparses dans d'autres publications ; elles sont toujours très intéressantes, très instructives, et nous les reproduirons volontiers.

Notre Revue doit servir à grouper, à réunir tous les documents qui prouvent la nécessité de lutter contre l'action diabolique, dont tant de catholiques même semblent ne pas se douter.

D'autre part, nous recommandons aux personnes qui nous envoient des lettres destinées à être publiées, de n'écrire qu'au recto de leurs feuillets ; cela est nécessaire pour l'imprimerie.

LA MÉDAILLE DE SAINT BENOÎT

Nous continuons à reproduire, d'après les bulletins officiels, les récits de faits édifiants et merveilleux, dus à la protection et à la médaille de saint Benoît.

GOBALPORE (Hindoustan). « ... Laissez-moi vous parler de la dévotion à saint Benoît, que je crois avoir établie d'une façon durable à Gobalpore. Avant mon arrivée ici, la maison où nous faisons un essai de séminaire diocésain était restée longtemps inhabitée. Aussi, était-elle peuplée de serpents, de scorpions et de crapauds. Les scorpions, qui marchent « d'un pas tranquille et lent », sont faciles à éviter pendant le jour. La nuit, c'est autre chose, à moins qu'on n'ait à ses côtés une lampe allumée. Leur morsure est si terrible que les Indiens la craignent presque autant que celle des serpents venimeux. Pendant la première quinzaine de notre séjour ici, chaque fois que nous sortions, nous apercevions des serpents, et d'ordinaire des serpents de la pire espèce, des *nayas* (serpents à lunettes) dont la morsure donne la mort en peu de temps. Un jour que mes élèves travaillaient dans la salle d'étude, une énorme *naya*, leur faisant visite, passa juste derrière leurs talons ! Jugez de leur effroi ! surtout que trois d'entre eux n'avaient pas de chaussure. Notre situation n'était donc pas rassurante. La pensée me vint alors de nous placer tous sous la protection de saint Benoît, dont la statue fait le plus bel ornement de notre chapelle. Avec l'autorisation de Mgr Tissot, je fis le vœu suivant : « Si nous sommes préservés des nombreux accidents qui nous menacent, je m'engage à célébrer chaque année, pendant que je serai à Gobalpore, la fête de saint Benoît le plus solennellement possible. Ce jour-là, je prêcherai sur la dévotion à ce grand saint, et tâcherai de la répandre parmi les chrétiens de l'endroit. Puis, chaque jour, à la prière du soir, nous réciterons la courte invocation : « *Sancte Benedicte, ora pro nobis* », suivie d'un *Pater* et d'un *Ave*. Et, chaque année, j'enverrai à un journal catholique, à une Revue bénédictine, si possible, une relation des faveurs obtenues par l'intercession de saint Benoît. »

Le lendemain, le Frère Raphon plaça des médailles de saint Benoît sur presque toute les portes et les fenêtres de la maison, de la chapelle et du couvent des Sœurs de saint Joseph.

Voilà seize mois que j'ai fait ce vœu, et, pendant ce temps-là, rien de bien fâcheux ne nous est arrivé. Aussi, c'est avec des cœurs pénétrés de reconnaissance que nous avons

célébré la fête du 21 mars. Saint Benoît a dû être content de nous, parce qu'il nous eût été bien difficile de faire davantage. Quoi que ce ne fût ni un dimanche, ni un jour férié, la plupart de nos chrétiens assistèrent à la grand-messe, et un bon nombre s'approchèrent de la Sainte Table. Le soir, aux vêpres, même assistance nombreuse. Avant la bénédiction du Très Saint Sacrement, je leur fis une instruction sur la vie et les œuvres de saint Benoît et leur expliquai pourquoi nous nous étions mis sous sa protection. Ensuite, agenouillés devant sa statue, nous l'avons invoqué et nous nous sommes consacrés à lui.

« Pour l'édification de ceux qui me liront, laissez-moi vous raconter quelques faits qui sont *pour moi* une preuve manifeste de la protection de saint Benoît. Pendant l'année qui vient de s'écouler, nous avons vu autour et même dans la maison un très grand nombre de serpents venimeux. Hier encore, un domestique a failli être mordu par une *naya*. Quoi qu'il en soit, rien de bien fâcheux ne nous est encore arrivé. Mais que de réels dangers nous avons courus ! Tout à côté de ma chambre se trouve une porte que j'avais l'habitude d'ouvrir chaque matin avant d'aller à l'église. Un matin, je dus me rendre à la chapelle plus tôt que d'ordinaire. Ce fut la première fois que je n'ouvris pas la porte dont je viens de parler. Or, cette nuit-là même, un de ces petits serpents que les anglais appellent *carpet-snake* (serpent-tapis, sans doute à cause de la couleur de sa peau), et dont la morsure est encore plus terrible que celle des *nayas*, s'était blotti sur le verrou supérieur de la porte, à côté d'une médaille de saint Benoît ; il faillit mordre le domestique qui vint balayer la chambre. Heureusement, c'était grand jour : il put le voir à temps et le tuer. Mais si, suivant mon habitude, j'avais ouvert cette porte avant le jour, j'étais infailliblement piqué par le *carpet-snake*.

« Peu de temps après, une des Sœurs, ouvrant l'une des fenêtres de l'école, sentit que quelque chose de froid lui avait glissé le long du bras. Aussitôt, elle secoua sa manche et un *carpet-snake* tomba à terre. Elle eut la présence d'esprit de le tuer. Mais quand on lui dit de quel serpent il s'agissait, elle pensa s'évanouir.

« Deux fois, pendant les exercices du mois de Marie, des *carpet-snakes*, sans doute attirés par le son de l'harmonium, entrèrent dans l'église et vinrent se placer à mes côtés. Heureusement, quelqu'un les vit et put les tuer.

« Je pourrais faire durer longtemps encore le récit de mes aventures avec les serpents ; mais je dois y mettre un terme. Du reste, j'y reviendrai l'année prochaine, après la fête du 21 mars. Mais ces détails sont, ce me semble,

capables d'inspirer une grande confiance en saint Benoît. Vous le savez, ma tournure d'esprit ne me porte pas à voir des miracles partout; je penche plutôt vers l'excès opposé. Toutefois, les choses étant ici ce qu'elles sont, je ne puis pas ne pas reconnaître et confesser que si aucun accident ne nous est encore arrivé, c'est à saint Benoît que nous le devons. Sans doute, il ne nous préserve pas de toute alarme; mais il nous délivre de tout danger, ce qui nous suffit amplement. — Les nayas sont très grosses; les carpet-snakes sont très petites et ressemblent à une chaîne de montre en argent. — Maintenant, mon vœu à saint Benoît est acquitté. Faites ce qu'il vous plaira de ces quelques pages. »

(Signé E. Gojon, missionnaire de Saint-François de Sales).

Un missionnaire belge au Bengale remercie saint Benoît qui, par sa médaille, l'a délivré, lui et les confrères de sa résidence, d'un grand ennui et de ruineuses vexations. (*Revue bénédictine*, novembre 1891.)

Un jour, on apporta aux Sœurs de saint Paul de Chartres, à Hong-Kong, une chinoise de 19 ans, couchée en rond dans un panier, couverte de plaies, de vermine, d'ordures et de hillons infects. Ce n'était plus guère qu'un cadavre, où les yeux seuls conservaient de la vie et avaient un regard satanique. Lorsque les Sœurs s'approchaient d'elle, la colère lui rendant des forces, elle poussait des cris sauvages, des hurlements de possédée. Une médaille de saint Benoît, jetée dans son panier, la calma merveilleusement. On put alors la soulever, la nettoyer et la coucher dans un lit, où elle témoigna sa joie d'un bien-être si nouveau pour elle. Les Sœurs se hâtèrent de l'instruire des vérités nécessaires à croire pour être sauvée et de la baptiser sans retard, sur sa demande; car elle mourut dans la nuit.

Hôpital de Zanzibar, 3 juin 1891. « Dernièrement encore, dans une circonstance exceptionnelle, j'ai eu recours à la chère médaille de saint Benoît. Je l'ai mise, ainsi qu'une médaille de la sainte Famille, sous l'oreiller d'un chrétien indien de Goa qui semblait devoir mourir dans l'impénitence. Cet homme passait sa vie dans l'ivresse. Dans un accès de fureur, le malheureux avait donné vingt coups de couteau à sa jeune femme, mariée de quelques mois seulement. La pauvre petite mourut sur le champ. Quant à lui, le crime accompli, il but de l'opium en si grande quantité, qu'il resta inerte pendant vingt-quatre heures.

Enfin, la veille de sa mort, la lumière se fit en lui. Son repentir fut sincère. Jugez de l'émotion générale devant un pareil fait, et chez un chrétien dans un pays arabe! »

MADURÉ. « ... Le R. P. Celle, pendant son séjour au milieu de nous, nous a raconté le fait suivant. Le frère du petit roi de Siva-ghunga, voyant que le Dieu des chrétiens commençait à faire parler de lui à Idécatour, résolut lui aussi de faire parler de son idole. Il s'entend avec les brahmes; et voilà qu'un beau jour, dans le village, le bruit se répand qu'il va y avoir une procession comme jamais on n'en avait vu. On passe plusieurs jours à faire les préparatifs. Les païens espéraient que leur dieu, en passant devant l'église des chrétiens, infligerait à ceux-ci une très pénible humiliation et narguerait notre Dieu. Les bons chrétiens d'Idécatour ne se laissèrent pas battre ainsi. Pendant plusieurs jours, ils prièrent avec ferveur le vrai Dieu du ciel d'infliger au démon une défaite qui lui enlevât l'envie de recommencer.

Le chemin que devait suivre la procession fut parsemé çà et là de médailles de saint Benoît, et un petit chrétien qui, paraît-il, n'a pas froid aux yeux, alla enterrer, pendant la nuit, une petite statuette du Sacré-Cœur dans la pagode même qui sert de résidence habituelle à l'idole. Le jour de la procession arrivé, les païens ne se doutaient pas que le matin même, hommes, femmes et enfants chrétiens, avaient jeûné et fait de longues prières pour que le diable fut humilié... Les païens voulurent commencer la procession, et pour cela ils firent la cérémonie de l'interrogation diabolique. Ordinairement, le diable répond par la bouche d'un énergumène qui devient comme son médium. — Le pays est plein de ces sorciers. — Cette fois, le démon resta silencieux. On lui demandait s'il voulait aller se promener dans ses domaines, et il ne disait rien; c'était inquiétant. Les brahmes frottent alors leur dieu avec tout ce qu'ils ont de plus doux et de plus parfumé, beurre, huile de sésame, lait de coco, santal, etc. La nuit se passe à ces cérémonies, et l'on n'obtient pas un mot de réponse. A la fin, cependant, le dieu fatigué avertit par des signes évidents qu'il va prononcer son oracle. Jugez de l'émotion! Or, d'après un témoin digne de foi, il s'écria: « De grâce, laissez-moi tranquille! Le Seigneur de là-bas me brûle (il montrait l'église des chrétiens); si vous voulez me faire plaisir, éloignez-moi de lui plutôt que de m'en rapprocher. » La foudre tombée tout à coup au milieu de l'assemblée n'eut pas produit plus d'effet. On se regarde avec stupeur; le petit roi s'en retourne l'oreille basse

à Sivaghunga, et les païens, honteux et confus, annoncent que la procession est renvoyée à plus tard... »

*
**

TUTICORIN (Maduré), 19 janvier 1892. « ...Hier, en parcourant les maisons des chrétiens (dans un village où le choléra venait d'éclater), j'ai passé près de celle d'un apostat. Je connaissais ce malheureux qui s'appelait Raphaël. L'an passé, j'avais cherché à le ramener à la foi, mais en vain. On racontait qu'un jour il avait pris son scapulaire et son chapelet, et était venu les porter à la chapelle, disant publiquement qu'il renonçait à la religion. Ses parents et ses amis avaient tenté toutes les voies pour lui inspirer d'autres sentiments, mais sans succès... J'ai demandé à le voir : on m'a introduit dans son habitation; il était étendu sans connaissance dans un coin de la maison; personne pour l'assister. Touché de l'état de son âme, encore plus que de l'abandon et de la misère matérielle où il se trouvait, j'ai cherché à lui rendre l'usage de ses sens pour en tirer un sentiment de repentir. Ne pouvant réussir par les remèdes, j'ai passé un scapulaire autour de son cou. A l'instant même tous ses membres se sont crispés, et le scapulaire a été brisé en morceaux et jeté bien loin. J'ai alors béni la maison et ce malheureux, puis j'ai attaché un nouveau scapulaire; mais, chose effrayante à voir! j'ignore par quelle puissance mystérieuse ce scapulaire a été encore arraché et brisé... Je n'en ai retrouvé qu'une partie. Sans perdre courage, j'ai recommencé à bénir, à appliquer des remèdes, puis j'ai passé autour du cou un troisième scapulaire auquel j'avais cousu une médaille de l'Immaculée-Conception, mais le scapulaire et la médaille ont disparu aussitôt, et je les ai retrouvés à une petite distance. J'étais navré. Ce misérable était là étendu, froid; on aurait dit un cadavre; tout le monde avait peur; personne ne voulait lui porter secours.

« Sur ces entrefaites, un païen qui habitait dans une maison voisine, ayant été saisi du choléra, m'a appelé; c'était un homme du même âge que l'apostat... Je me disais : Voilà comme le bon Dieu change les rôles, et passe à un autre le flambeau de la foi. Quel sujet pour nous de trembler! J'ai dû quitter le village, malgré le désir que j'avais d'y rester... » (Lettre du R. P. Caussanel. S. J.).

4 février 1892. « Hier, j'ai reçu une note où l'on me donne des nouvelles de Raphaël. On me disait qu'après mon départ, il était resté gisant dans un coin; on s'étonnait de ne pas le voir mourir; il ne retrouvait la connaissance de temps en temps que pour blasphémer et recommander aux païens de ne pas se faire chrétiens. Samedi et dimanche, j'ai

vu les chrétiens de ce village qui venaient constamment m'annoncer de nouvelles morts. Je les ai exhortés à prier et à veiller sur ce malheureux; en même temps, je donnai au catéchiste la médaille de saint Benoît qui avait opéré la veille un grand prodige. J'attendais avec anxiété le résultat de cette tentative extrême. Enfin, voici le récit qui m'en est arrivé : « Saint Benoît a fait le miracle. Le catéchiste, en rentrant au village, fit comme vous l'aviez indiqué; il mit la médaille de saint Benoît au cou de Raphaël, qui, à ce moment, avait sa connaissance. Le malade s'en aperçut et l'arracha à l'instant. Le catéchiste, alors, selon mes indications, cacha la médaille sous sa natte ou sous le corps. Quelque temps après, ce malheureux réprouvé a paru sortir d'un profond sommeil et s'est écrié : « Qu'on appelle un prêtre : je veux mourir chrétien, je vous demande pardon à tous!... » On a sur le champ envoyé un chrétien; le Père est parti sans délai et est arrivé vers quatre heures au village. Il a trouvé Raphaël infiniment repentant; il l'a confessé et administré et lui a remis le scapulaire. Le malheureux a voulu demander publiquement pardon à toute la chrétienté, et il l'a fait en des termes si touchants que les fidèles disaient qu'on aurait cru « que ce démon avait été tout à coup transformé en saint. » On ajoutait que ce matin seulement Raphaël était mort en prédestiné et en portant le scapulaire. » (Lettre du R. P. Caussanel, S. J., Missionnaire apostolique.)

*
**

Les lignes qu'écrivait Dom Guéranger, à propos d'un fait offrant quelque analogie avec celui-ci trouvent ici leur place : « Quelques personnes ont paru étonnées de ce que, dans le fait que nous racontons, Dieu ait voulu agir par le moyen de la médaille de saint Benoît, plutôt que par celle de la Sainte Vierge. Elles n'ont pas réfléchi que ce raisonnement irait à anéantir le recours aux Saints, puisque la Sainte Vierge exerce un pouvoir incontestablement plus étendu que celui de tous les Saints ensemble. Il serait à propos que ces personnes comprissent que Dieu lui-même, nous accordant souvent par Marie des faveurs que nous lui avions demandées sans être exaucés, Marie daigne aussi trouver bon que nous obtenions par les Saints des secours qu'il ne dépendrait que d'Elle de nous accorder. » (*Essai sur la médaille de saint Benoît.*)

*
**

Le R. P. Caussanel écrit encore : « Ici (dans une localité différente de celle dont il est parlé dans l'autre lettre), la médaille de saint Benoît a rendu la connaissance à une personne qui mourait, non sans quelque danger pour son âme. »

Collège Saint-Joseph. Trichinopoly, 1^{er} mars 1892. « ...Ces jours derniers, j'ai eu l'indicible bonheur de baptiser un de nos anciens élèves de Saint-Joseph. Ce jeune

homme, âgé de dix-sept ans et demi, était depuis plusieurs années chrétien de cœur et d'âme. Instruit de la religion plus qu'un grand nombre de nos chrétiens, il aimait Notre-Seigneur et la Très Sainte Vierge de tout son cœur. La prière, les mortifications, même les plus austères, la chasteté dans toute sa fraîcheur lui étaient des vertus familières. Il soupirait après le jour où il serait majeur, et, par suite, maître de sa propre personne et libre de recevoir au Baptême le caractère de ce Jésus qu'il aimait de toutes les forces de son âme. Il avait en particulier une dévotion toute spéciale à la médaille de saint Benoît. Il en avait mis plusieurs dans différents endroits de sa maison, et comptait sur la puissance de ce grand saint, non seulement pour triompher de toutes les séductions et de toutes les embûches du démon, mais aussi pour obtenir la conversion de sa marâtre. Il y a quelques mois, se croyant en butte à une de ces dégoûtantes malices dont le démon se sert parfois dans ce pays pour effrayer ces pauvres païens, il envoya aussitôt un de ses amis chrétiens au collège pour demander une médaille de saint Benoît. Je la donnai avec empressement. Elle fut placée dans l'endroit du délit. Était-ce malice diabolique ou humaine ? Je n'oserais l'affirmer. Le fait est que tout disparut ; et la tranquillité régna dans la maison comme par le passé.

« Saint Benoît, à coup sûr, récompensa sa foi, et de la plus belle manière : il lui obtint de recevoir le baptême en pleine connaissance, quelques heures avant sa mort, et cela dans sa propre maison, sous les yeux de sa parenté païenne. Je le baptisai sous le nom de Xavier, nom que lui-même avait choisi depuis de longues années. » (Lettre du R. P. Héraudeau, S. J., Missionnaire apostolique.)

*
**

SU-TCHEN oriental, 25 avril 1892. «... Monsieur le Curé, c'est pour témoigner à saint Benoît la reconnaissance d'une famille chrétienne que, du centre même de la Chine, je vous adresse aujourd'hui ces quelques lignes. Tout dernièrement, une jeune femme de mon district était à terme ; c'était ses premières couches. Les douleurs avaient duré deux jours et elle n'était pas encore délivrée. Le troisième jour, de grand matin, avant l'aurore, on frappe à la porte de ma chambre ; c'est le mari qui vient me prier de donner quelques secours spirituels à sa femme dont la vie est en danger. Je me hâte de le suivre, emportant avec moi une médaille de saint Benoît. En quelques minutes j'arrive auprès de la patiente ; je la trouve, en effet, très affaiblie et pouvant à peine parler. En même temps je lui propose de faire vœu de porter sur elle toute sa vie la

médaille de saint Benoît et de réciter tous les jours un *Pater* et un *Ave*. Elle fait le vœu. Je récite ensuite sur elle les prières qui sont marquées dans le rituel pour la délivrance des femmes enceintes et je retourne à ma résidence pour célébrer la Sainte Messe. Quelques instants à peine après la Messe, le mari m'arrive tout joyeux pour m'annoncer que sa femme est délivrée. Il me prie de baptiser l'enfant qui est également bien portant. « Eh ! bien, lui dis-je, que penses-tu de la médaille de saint Benoît ? — Il n'y a pas de doute, Père, me répond-il, c'est par l'effet de cette médaille miraculeuse que ma femme a été délivrée ; à peine avait-elle fait le vœu, qu'elle s'est sentie soulagée. »

« C'est pourquoi, Monsieur le Curé, je viens vous prier de noter dans le Bulletin cette grâce insigne obtenue par la protection de la médaille de saint Benoît.

« Veuillez agréer...

« C. CAGault, *Missionnaire apostolique*. »

N. B. — Ce trait prouve une fois de plus que ce n'est pas sans raison que la médaille de saint Benoît est donnée comme un moyen très efficace « de procurer une heureuse délivrance aux femmes enceintes. »

*
**

GOBALPORE (Indoustan), 26 mars 1892. — «... Saint Benoît nous a visiblement protégés pendant les douze mois qui viennent de s'écouler. Aussi, lundi dernier, 21 mars, nous avons célébré sa fête avec beaucoup de solennité et de dévotion ce jour-là, un bon nombre de mes chrétiens se sont approchés de la Table Sainte. Le Père Muffat-Joly se trouvait ici. C'est lui qui a officié le matin ; ce qui m'a permis d'accompagner les chants liturgiques avec l'harmonium. Nous avons décoré notre chapelle comme pour les fêtes les plus solennelles de l'année. La statue de saint Benoît était entourée des fleurs les plus belles de notre jardin. Le soir après les Vêpres du Saint, j'ai adressé quelques paroles à la Congrégation, rappelant le vœu dont je vous ai parlé dans une lettre précédente (donnée par le 6^e bulletin), et insistant sur l'obligation de remercier notre Protecteur et de nous consacrer à lui. L'allocution finie, nous nous sommes tous agenouillés devant sa statue, et en guise de consécration nous avons récité à haute voix les prières recommandées par les Bénédictins d'Italie, avec la courte invocation : *Sancte Benedicte, ora pro nobis*. La bénédiction du Saint Sacrement a terminé la cérémonie.

« Oui, nous avons bien des actions de grâce à rendre à saint Benoît. C'est lui qui, pendant cette année, comme auparavant, nous a préservés de tout accident fâcheux, malgré de dangers inouïs et pour ainsi dire continuel.

Je n'ai pas le temps d'énumérer toutes les visites que nous avons reçues des serpents, des scorpions et de beaucoup d'insectes venimeux. Pourtant, je ne puis résister à la tentation de vous citer quelques faits, pour vous montrer que les dangers dont je parle ne sont pas imaginaires. — Au mois de juillet, pendant que j'étais à Vizigapatam, à l'occasion de la consécration de Mgr Clerc, un soir les Sœurs de Gobalpore rentraient chez elles, après la visite au T. S. Sacrement. Tandis que l'une allumait la lampe, elle sentit un serpent lui passer sur le pied. Jugez de son effroi quand, regardant à terre, elle aperçut auprès d'elle un énorme cobra ! Quelques jours plus tard, elle faillit mettre la main sur un autre cobra qui s'était installé sur le haut d'une commode... Au mois d'octobre, un jour que j'étais allé à Buhampore, mon domestique tua sur un de nos lits un serpent long de 2 mètres et de la grosseur du bras vers le poignet. — Le même domestique, pendant la semaine de Noël, tua, à quelques pas de la maison des Sœurs, un autre serpent qui mesurait 2 m. 20 de longueur et d'une circonférence de 0 m. 17. Tout dernièrement, à trois ou quatre jours d'intervalle, nous en avons tué deux sous la table sur laquelle nous prenons nos repas. — Le soir de la fête de saint Benoît, quand nous revenions de la chapelle, deux orphelins que j'ai ici, faillirent être mordus par un cobra qui se trouvait vers la porte du clos, et que l'obscurité ne leur permettait pas de voir. Et ces mêmes cas peuvent se rencontrer tous les jours.

« Mais comment expliquer ceci ? En France, j'avais une peur bleue des serpents, à tel point que la vue d'un ver me faisait frissonner. Or, ici, je ne vais jamais me coucher sans pouvoir me dire : « Il est possible qu'un serpent vienne « pendant la nuit demander à partager ton lit, » et cela ne m'empêche pas de dormir comme un bienheureux. Je puis dire la même chose de tous ceux qui vivent avec moi. Evidemment, saint Benoît qui nous protège si visiblement, peut bien aussi nous obtenir ce calme de l'âme. Que le Bon Dieu est bon de donner tant de pouvoir à ses Saints ! Et que les Saints du Bon Dieu sont bons d'employer leur pouvoir à protéger et à aider ceux qui ne sont pas encore Saints ! J'ai la ferme confiance que saint Benoît continuera de veiller sur nous et de nous préserver de tout accident. Vous qui avez une grande dévotion à ce bon Saint, demandez-lui cette grâce pour nous. — J'attends les objets annoncés. — *Je désire surtout des médailles de saint Benoît.* » (Lettre du R. P. GOJON, Missionnaire de Saint-François de Sales, d'Annecy).

* *

RANCHI (Indes Orientales), 30 mai 1889. —

«... La poste m'apporte de l'Abbaye de Maredsous un échantillon de médailles de saint Benoît et une brochure pour en expliquer le prix. Je vous remercie beaucoup de votre charitable attention. Saint Benoît m'est cher depuis de longues années, et particulièrement depuis trois ans. Malade, épuisé, j'avais dû quitter brusquement la mission de Baudgaon pour être transporté dans une station plus civilisée, à Chaïbasa, où je trouverais les soins d'un docteur anglais. Entr'autres petites bénédictions, j'étais sourd comme une bûche. Je voyais, sans rien entendre, les coqs chanter et les eaux écumantes d'une belle cascade qui existe à Chaïbasa. Lisant alors une brochure sur la médaille de saint Benoît, et voyant qu'un Père Jésuite avait été guéri d'une surdité par l'usage de cette médaille, je commençai une neuvaine. C'était l'époque de la fête de saint Benoît. J'appliquais tous les jours la médaille à mes pauvres oreilles, et le fait est que, à la fin de la neuvaine, l'ouïe m'était revenue. Je ne crie pas au miracle ; car la perte de l'ouïe était surtout la suite de la faiblesse et d'un froid de tête, et ces causes disparaissant avec le retour des forces, l'ouïe assez naturellement, revenait aussi. Cependant j'y vis un secours particulier de votre Bienheureux Patron et cela augmenta ma confiance dans sa puissante médaille. Aussi j'en ai demandé de Belgique ; on m'en a envoyé à plusieurs reprises, et nos bons indigènes les apprécient beaucoup. Je les réserve surtout aux Missionnaires et à leurs catéchistes. Que de fois les enfants de notre Ecole-Séminaire me disent « *Sadhu Benedictke Chandua* » « Père, donnez-moi une médaille de saint Benoît ». C'est pour nous un plaisir de voir assez souvent dans ce pays encore païen, une belle médaille ou un rosaire au cou de nos chrétiens. Ici, le respect humain est inconnu : on porte ostensiblement le scapulaire, le chapelet, une croix, à la maison communale, au marché, partout. C'est le plus bel ornement pour nos pauvres gens. » (Lettre du R. P. C. MOTER, S. J.) *Revue Bénédictine*, Septembre 1889.

* *

Récit du Révérend Père GRENIER, missionnaire apostolique de la Malaisie. — « La Mission possède à Pinang un Orphelinat très considérable. Il n'est pas rare de voir les enfants païennes que l'on y amène saisies par le démon, dès qu'elles mettent les pieds dans le couvent, se débattre et se livrer à des mouvements si violents que quatre hommes robustes ne peuvent les maintenir... Mais il suffit de plonger la médaille de saint Benoît dans de l'eau qu'on leur fait boire, ou dont on les asperge, pour leur rendre instantanément le calme, en attendant l'instruction nécessaire au baptême. »

Le Père Grenier ajoute que cette médaille fait des merveilles en Malaisie, et est fort appréciée par les ouvriers apostoliques.

Et plus récemment, le 22 octobre 1891, le Révérend Père Grenier, écrivait de Buket-Martajam : « J'ai distribué un grand nombre de médailles de saint Benoît ; les chrétiens les recherchent, ils les appellent « *les médailles contre le diable* ».

* *

ACROUR (Abyssinie), 22 juillet 1892. «... Dans nos contrées, les serpents sont nombreux et terribles. La médaille de saint Benoît est un grand préservatif contre leurs morsures : nous avons vu des faits merveilleux... » (Lettre de M. Picard, prêtre de la Mission. — Missions catholiques, 2 septembre 1892.)

* *

Relation du R. P. de Villeneuve, S. J. «... C'est pour le missionnaire en Egypte une consolation d'avoir à sa disposition un objet qui puisse porter bonheur. Notre population, extrêmement adonnée aux amulettes, a tout à gagner à ce qu'on lui offre quelque chose qui remplace ces signes de l'infidélité. Aussi me fais-je un devoir de distribuer beaucoup de médailles de saint Benoît. Dernièrement une de celles-ci a produit un effet qui a émerveillé une famille catholique. Le voici dans toute sa simplicité.

« Un jeune homme, sorti de notre collège de X..., était à attendre, oisif dans sa famille, une place où il put employer les forces de sa jeunesse. Sa conduite avait été excellente au collège ; elle fut détestable à la maison. Une affection malsaine s'empara de lui et le domina tellement que les reproches d'une amie de sa famille l'exaspérèrent. Il sauta même à la gorge du mari de cette dame, et un crime devint imminent. La dame dont je viens de parler eut la bonne pensée de coudre une médaille de saint Benoît dans le vêtement de notre infortuné, et, à partir de ce moment, celui-ci oublia complètement celle qu'il fallait oublier. Mais un changement de saison, amena un changement de vêtement, et aussitôt le malheureux jeune homme se souvint, et le démon reprit la direction du char qu'il dirigeait vers l'enfer. Le trouble était extrême dans la maison, lorsqu'on mit dans le vêtement (toujours à l'insu du jeune homme) une médaille de saint Benoît. Le calme revint aussitôt ; la victime échappée au démon se fit recevoir dans un cercle catholique. Inutile de dire qu'on a bien soin maintenant de munir le vêtement d'une médaille de saint Benoît. C'est un talisman qui a conquis son prestige. »

* *

JAPON SEPTENTRIONAL, 12 décembre 1892. «... Merci de vos bons conseils au sujet de la médaille de saint Benoît ; il y a longtemps déjà que nous y avons toute grande confiance. Nous nous en trouvons très bien. Notre chère Sœur N** qui visite les malades à domicile a souvent le bonheur de baptiser des petits enfants dont elle attribue le baptême à la protection de saint Benoît. Quand elle ne les trouve pas encore en danger, elle les lui confie ; car ne pouvant rester près d'eux, ils pourraient lui échapper, les maladies des enfants changeant vite, soit en mieux, soit en plus mal. Jusqu'à présent aucun de ceux qu'elle a mis sous la protection de saint Benoît ne lui a échappé, et elle a toujours eu la consolation de se trouver près d'eux pour les baptiser, au moment de la mort, ou quelques heures auparavant.

« Dernièrement encore une femme, trouvant que les remèdes que Sœur N** lui donnait pour son enfant, n'agissaient pas assez promptement, la remercia et appela un médecin. La Sœur, voyant qu'elle ne pouvait plus soigner l'enfant dont la maladie l'inquiétait beaucoup, s'adressa à saint Benoît, et le pria de le veiller à sa place. Le bon saint veilla si bien qu'il le lui amena quelques semaines après, juste au moment où il allait mourir. Elle n'eut que le temps de le baptiser... La pauvre mère lui avoua qu'elle regrettait bien d'avoir été chez un autre médecin qui l'avait beaucoup moins soigné qu'elle ; elle avait un grand chagrin. Pour nous, nous étions dans la joie de voir cet ange aller au ciel. Vive saint Benoît ! » (Lettre de Sœur M. Auguste, religieuse de Saint-Paul de Chartres.)

* *

Lettre de Mgr Benoît Chouzy, préfet apostolique du KOUANG-SY (Chine). «... En tournée pastorale, 24 novembre 1892. Ce fut avec une joie singulière que j'accueillis la révélation des effets admirables de la médaille de mon saint patron... Depuis, la médaille ne m'a plus quitté ; j'en ai distribué aux chrétiens ; moi-même j'en ai éprouvé deux fois la vertu, comme je vais vous le raconter.

« En 1888, j'avais acquis un terrain dans la ville de Kouy-Hiên, et j'y avais fait une petite construction ; peu après, le voisin mourut. L'année suivante, son héritier, prétorien plein d'audace, se mit en train de nous le contester et nous menaçait d'en venir à des extrémités. Notre position au Kouang-Sy nous faisant une nécessité d'éviter ces espèces d'éclat dans la crainte des conséquences possibles, les agissements de cet homme ne laissaient pas que de m'inquiéter, d'autant plus que j'avais à m'absenter pour un temps notable. Je m'avisai donc de clouer sur le mur de sa maison, près

du terrain en question, une médaille de saint Benoît, en recommandant l'affaire au grand Patriarche. Le prétorien fut confondu par le vendeur dont, contre mon attente, on obtint le retour d'un lieu assez éloigné. C'est à la médaille que j'attribuai un si heureux dénouement.

« En la même année 1889, j'allai pour la première fois dans une petite station nouvellement ouverte : Mes catéchumènes avaient pour voisins deux parents, le père et le fils, tellement hostiles au christianisme qu'ils ne cessaient de proférer mille menaces et malédictions contre les nouveaux convertis, qui appréhendaient des malheurs de leur part. Furtivement je glissai une médaille de saint Benoît dans une fente du mur de la maison des deux forcenés. Chose étonnante ! Quelque temps après, le père, âgé de près de 70 ans, étant tombé malade, demanda spontanément à s'instruire de la religion ; ce qu'il fit pendant un mois, et il sollicita la grâce du Baptême avant de mourir ; qui plus est, son fils, encore plus intraitable que lui, consentit et se prêta à un enterrement chrétien. Lui-même, quoique ivrogne et joueur, parla de se convertir et ne dit plus que du bien de la religion. Lors de ma visite suivante, il vint me saluer, il assista aux instructions et se montra aussi gentil que possible. Si ses vices, qu'il condamne en principe, ne lui ont pas encore permis de devenir des nôtres, il n'a cessé de vivre depuis en bonne harmonie avec les chrétiens ; ce qui est vraiment prodigieux, vu les antécédents et le caractère de cet homme. Or, à quoi attribuer ce changement si inattendu, tant dans le père que dans le fils, sinon à la médaille de saint Benoît ? Telle est la seule explication qu'on a pu y trouver, et que je n'hésite pas à admettre.

« La dévotion à saint Benoît et à sa médaille a donc fait des progrès parmi nous... L'an dernier, j'eus encore recours à la médaille à l'occasion d'une nouvelle compétition pour un autre terrain, et depuis lors, rien de fâcheux n'est encore arrivé. Dernièrement, la ville de Kouy-Hiën étant troublée par des brigands incendiaires, qui ont livré aux flammes une centaine de magasins, j'ai fait placer des médailles de saint Benoît sur tous les murs de la résidence et sur les murs de clôture : j'ose compter sur la protection de mon saint Patron... Ses médailles sont fort répandues au Kouang-Sy. Mon désir est que tous les chrétiens en possèdent... »

*
**

PINANG (Malaisie), 11 mars 1893. «...Il y a trente-deux ans que j'habite la communauté de Pinang. J'ai toujours connu et aimé saint Benoît. J'ai constaté ici sa protection spéciale par les faits merveilleux qui se sont passés

sous mes yeux. Toutes nos enfants (elles sont plus de trois cents) portent sa médaille, et aussi toutes les personnes qui ont été élevées chez nous. L'année dernière nous fîmes venir une belle statue pour contenter la dévotion de toute la maison. J'ai en saint Benoît une confiance sans borne. On appelle ici sa médaille *Lavan Seitan (contre le diable)*, car c'est là sa principale puissance. Car ici, dans ce pays païen, on voit souvent des personnes et même des enfants possédés, que cette médaille et l'eau bénite rendent à leur état lucide, comme s'ils revenaient d'un rêve.

« On me présente un jour une païenne de 8 à 9 ans ; ses parents n'en voulaient plus, parce qu'elle était tout à fait disgraciée de la nature ; elle faisait mille contorsions, elle tremblait, elle bavait et avait une voix qui effrayait les enfants. Une aveugle fort instruite, recueillie près d'un ruisseau où ses parents l'avaient jetée, et ramassée par nous, nullement choquée de son extérieur, lui apprit vite ses prières et son catéchisme. Mais voilà qu'un soir la pauvre petite tombe au milieu des enfants couchées au dortoir. Toutes se mirent à crier : « Arlei se meurt ! » Ignorant que c'était une attaque d'épilepsie, et sachant qu'elle désirait le baptême et était d'ailleurs assez instruite, je la baptisai. Revenue à elle, on lui suppléa les cérémonies du baptême. Ne pouvant la garder à l'orphelinat, on la plaça dans un ménage sans enfants. Mais tous les jours, elle se traînait à notre porte pour nous supplier de la reprendre. « Oui, lui dîmes-nous ; mais dis alors à saint Benoît qu'il ne te laisse pas tomber devant les enfants. » Le R. P. Fée me dit : « Reprenez cette pauvre petite qu'on maltraite dans cette famille. Je lui ai béni une médaille de saint Benoît, et, par sa protection, elle ne fera plus peur aux enfants. » La pauvre Arlei, nous revint donc bien faible, mais aussi plus d'attaques !... Deux ans après, elle mourut de la mort des justes. Dès qu'elle eut expiré, un essaim d'abeilles entra dans sa petite chambre et entoura la morte sans qu'il fut possible de l'en chasser ; mais il partit de lui-même quand on eut enlevé le corps.

« Une de nos converses, Sœur Cécilia, fut atteinte, il y a deux ans d'un ulcère à la cheville, très profond et large comme la paume de la main. Aucun remède ne la soulageait ; elle souffrait horriblement. Il y avait trois nuits qu'elle n'avait pas fermé l'œil. Je lisais alors la brochure qui parle des merveilles que la médaille de saint Benoît opère, même sur les animaux. Le Docteur vint voir la bonne Sœur, lui donna un remède, et dit qu'il fallait l'étendre sur son lit, lui bander la jambe et qu'elle ne devait pas bouger pendant un mois. La Sœur infirmière vint me le dire. La brochure

à la main, j'allai trouver la malade, et je lui dis : « Ma chère amie, je crois que vous valez bien un poulet, et saint Benoît en guérit. Mettez sa médaille dans cette cuvette d'eau et venez que je lave votre jambe ; je la banderai, et puis, allez vous coucher, vous devez avoir besoin de dormir. Mettez votre confiance en saint Benoît ; nous allons ce soir commencer une neuvaine pour vous avec les petites Indiennes. Demain matin ne vous levez pas avant que je ne vous le dise. » Sœur Cécilia alla se coucher, dormit la nuit entière sans se réveiller, et quand j'allai la voir le matin elle me dit : « Je ne sens plus de mal. Je crois que je suis guérie ». Je n'osais débander la jambe. Je lui dis : « Voyons, défaites-la vous-même ». Quelle ne fut pas notre surprise de la voir tout à fait guérie ! Cette plaie noire avait disparu ; il n'y restait plus qu'une légère cicatrice, et depuis lors la bonne Sœur ne s'en est plus ressentie et fait son ouvrage sans peine ni souffrance. — Je regarde ce fait comme un vrai miracle... »

« Une Chinoise de 44 ans fut aussi l'objet de la protection de saint Benoît. Son père l'ayant vendue à un riche Chinois et dépensé l'argent à fumer de l'opium, lui conseilla de s'échapper, en lui disant qu'il la placerait dans une maison où elle serait mieux. Il nous l'amena sans nous raconter cette histoire. Ce pauvre fou d'opium, voyant qu'au convent sa fille ne lui rapportait rien, prit envie de la faire sortir, cachant bien qu'il voulait la revendre. En attendant, Flavie s'instruisait très bien de la doctrine chrétienne ; mais nous n'osions pas la baptiser, tant son père nous tourmentait pour la reprendre. Il se remua jusqu'à ce qu'on nous eut obligées de la lui rendre. Avant son départ, je mis dans le bord de son vêtement, avec son approbation, une médaille de saint Benoît, afin qu'on ne put l'ensorceler. Elle partit en pleurant et me promit de faire chaque jour sa prière.

« Un jour que nous passions près de chez elle avec les enfants, elle s'échappa pour venir nous souhaiter le bonjour ; mais une seconde fois elle se montra à la fenêtre et nous dit : « Je ne puis descendre ; voyez ma chaîne, je suis attachée et bien malheureuse. Priez pour moi ! — Et toi pries-tu ? — Oh ! oui, tous les jours. — Et ta médaille ? — A la même place. »

« Après deux ans de détention, son père la prit à la promenade. L'enfant marchait devant, et son père causait à une petite distance avec un Chinois ; il s'agissait du marché pour la vendre encore une fois. Ni l'un ni l'autre ne se doutait que l'homme qui marchait près d'eux appartenait à la police secrète. Quand il eut tout entendu, il prit les deux Chinois et la fille et les mena au tribunal où ils durent

payer une amende. Le juge demanda à Flavie si elle connaissait une maison où elle serait plus en sûreté que chez son père. « Mais oui, dit-elle, j'ai déjà été au couvent, et je ne désire rien tant que d'y retourner. » On nous la conduisit, et ce fut un triomphe pour elle. Du plus loin qu'elle nous vit, elle s'écria : « Je reviens pour toujours, grâce à ma médaille ! » Nous l'avons très bien mariée ; elle est venue nous voir ; elle est très heureuse et elle porte toujours sa médaille.

« J'aurais encore bien des traits de protection de saint Benoît à vous raconter, mais le temps me manque... » (Lettre de Sœur Sainte-Jeanne.)

*
**

Go-Cong (Cochinchine), 26 février 1893.
«...Saint Benoît est bien connu et aimé à Saïgon. J'ai dû vider mes poches et n'ai pas eu assez de médailles. Notre Mère principale m'a raconté que, pendant son séjour au Japon, on avait jeté des médailles de la Sainte Vierge, de saint Joseph, de saint Benoît dans un terrain contigu à celui du couvent, et occupé par des établissements de bains. On avait tenté d'acheter ce terrain, mais les propriétaires ne voulaient le vendre à aucun prix. Humainement parlant, c'était à désespérer, quand, subitement, ils s'en allèrent et abandonnèrent la place aux Sœurs.

« La directrice des garçons annamites de la Sainte-Enfance, à Saïgon, avait obtenu, non sans peine, une belle pompe à roue. Tout allait pour le mieux, quand je ne sais quoi se dérangeant dans le mécanisme, l'eau ne vint plus. Une réparation aurait été très coûteuse. Quand on a des charges aussi lourdes que celles des fondations et des constructions, on serre les cordons de la bourse... En désespoir de cause, la bénite médaille alla prendre un bain, et au second tour de roue, elle revint avec l'eau. Ce fait s'est passé pendant que j'étais à Saïgon.

« Au pensionnat de cette ville, les Sœurs qui couchent immédiatement sous le toit, étaient très ennuyées par les chauve-souris qui s'y multipliaient et dont on se défait difficilement. Une sœur y mit une médaille, et depuis, elles dorment tranquillement... » (Lettre de Sœur Benoît-Joseph, religieuse de Saint-Paul de Chartres.)

*
**

N. B. — On demande instamment une petite aumône aux personnes dévouées aux Missions, à celles qui veulent remercier saint Benoît des grâces reçues par son intercession, comme à celles qui implorent son secours et espèrent de lui quelque faveur. Ces aumônes seront reçues avec reconnaissance au monastère de la Trappe d'Acéy,

par Gendrey (Jura), et employées à envoyer des médailles de saint Benoît dans les Missions.

On demande un *Gloria Patri* pour remercier Dieu des prodiges opérés par saint Benoît et par sa médaille, et le prier de les multiplier pour sa gloire et pour le salut des âmes.

Prière instante, pour l'honneur de saint Benoît, de nous faire connaître toutes les faveurs obtenues par sa puissante intercession et par sa médaille.

Le curé de Dôle, soussigné, affirme que les faits ci-dessus rapportés sur l'efficacité de la médaille de saint Benoît sont extraits fidèlement des lettres de missionnaires et de documents qui lui ont été soumis et dont il a constaté l'authenticité.

X. Guichard.

Curé de Dôle-du-Jura.

PLAIDOYER POUR SOPHIE WALDER

Notre vénérable ami M. le chanoine Mustel a bien voulu nous communiquer, il y a déjà longtemps, une curieuse lettre anonyme qu'il reçut (écriture féminine, d'une calligraphie parfaite) :

Bellefond, le 9 mai 1894.

Monsieur l'Abbé,

L'ouvrage du docteur Bataille, *le Diable au XIX^e siècle*, vient de me tomber entre les mains. J'ai été saisie, comme toute vraie catholique, de la façon dont est présentée cette longue suite de récits invraisemblables, où l'horrible ne le cède qu'à la stupidité.

Il ne m'appartient pas de critiquer ; je ne suis point compétente en ces matières. De tous côtés on s'en est chargé ; j'en suis très heureuse, quoique désintéressée de la question, parce que le docteur Bataille, que je soupçonne quelque peu d'avoir voulu faire à tout prix un gros livre, me paraît de plus dénué de tous les sentiments qui font l'honneur de notre race.

En effet, à qui réserve-t-il ses attaques, ses insultes les plus envenimées ? Est-ce aux chefs et aux propagateurs de la secte soi-disant diabolique ? Non, c'est à une jeune fille absolument innocente. C'est ce qui m'a le plus frappée dans ce livre.

Si Sophie Walder est, depuis son enfance, une victime de l'erreur, elle n'en est point responsable. L'auteur parle d'elle trop longuement pour qu'on ne puisse juger à son tour et rétablir les choses telles qu'elles sont. Je ne suis pas de ceux qui adoptent les opinions toutes faites.

Le docteur Bataille se charge lui-même de nous apprendre comment elle a été élevée par un père fanatique, qui l'a prise au berceau à

sa malheureuse mère ; il nous la montre à dix-huit ans enthousiasmée de ses croyances et brûlant d'accomplir cette mission que son père a dit lui être réservée.

De plus, il ne peut s'empêcher de nous la représenter comme une jeune fille parfaitement douée. Les injures dont il agrmente son récit sont donc toutes gratuites. Sophie Walder croit accomplir le plus saint des devoirs ; elle est de bonne foi. Que peut-on lui reprocher ? Il veut la faire paraître odieuse, il ne réussit qu'à la rendre plus intéressante.

Enfin, le docteur Bataille cite en note un fragment de la lettre que M^{lle} Walder vous a adressée en février 1893, et où elle se plaint de l'odieuse conduite du docteur envers elle, et, selon sa coutume, il joint à cette citation tout ce qu'il peut imaginer de plus venimeux. Le langage de Sophie Walder n'a rien que de très modéré, et son indignation toute légitime ne se traduit pas par des expressions haineuses, comme celles que le docteur a constamment sous sa plume.

Rien ne saurait faire excuser cette trahison toute manifeste. Le docteur Bataille a réellement abusé de la confiance de M^{lle} Walder pour se faire livrer des secrets qui lui ont plus servi qu'il ne veut le dire, et, pour conclusion, la traiter comme la dernière des femmes.

Il n'espérait pas, je suppose, qu'elle pût rester neutre en présence d'outrages rendus publics ? Elle a raison d'en appeler au jugement des impartiaux. Si personne ne s'est encore prononcé pour lui rendre justice, c'est indifférence pure, et, quand je serais la seule de mon opinion, je soutiendrais qu'elle mérite une prompte satisfaction.

Toutes les femmes sont sœurs, et qu'on n'aille pas dire que je défends la secte ; je défends la femme injustement outragée, par esprit de justice et de sympathie pour mon sexe, regrettant de n'avoir pu le faire plus tôt.

Je suis prête, aussi bien que le docteur Bataille, à prouver mon dévouement à ma religion ; mais les injures qu'il lance à M^{lle} Walder sortent de la question et ne font aucun bien à l'Eglise. Il paraît réellement possédé du démon de l'orgueil et de la haine, et il affecte un dédain bien inutile pour une personne dont il aurait dû fuir plus tôt la société.

C'est de lui qu'on peut dire qu'il ne donnera pas le change au public, qui ne le prendra pas, je suppose, pour un homme de cœur. Un homme qui insulte une femme est toujours un lâche : il n'y a point d'exception à la règle. Il n'est donc point nécessaire qu'il se vante de son courage ; car les braves n'en font jamais mention. Le vrai courage consiste à être rigoureusement juste.

J'espère, Monsieur l'Abbé, que vous voudrez bien faire paraître cette lettre dans votre excellente *Revue Catholique*. M^{lle} Walder, j'ose espérer que vous en conviendrez, mérite autre chose que la méchante réplique du docteur Bataille.

Signé : UNE FEMME DE CŒUR.

M. le chanoine Mustel n'a pas cru devoir publier cette étrange lettre ; mais, puisqu'elle nous a été communiquée, et puisque son auteur la destinait à la publicité, nous pensons avoir le droit de l'insérer dans nos colonnes. C'est un document qui montre le bizarre état d'âme de certaines personnes, et il prouve, mieux que toutes les dissertations, combien le recrutement est facile aux palladistes, même dans les milieux catholiques.

Inutile de dire que le docteur notre ami dédaigne les invectives de la correspondante anonyme. La prétendue violation du secret professionnel, à propos de Sophia, est une mauvaise plaisanterie, dont le docteur Bataille a fait justice dans son chapitre XLI, où il étudie précisément, d'une façon très minutieuse, le cas de M^{lle} Walder.

Laissons donc cela ; mais retenons la moralité de cet incident.

Voici une femme, certainement instruite ; — son style est d'une correction impeccable, son écriture dénote la distinction d'une personne occupant un rang dans la société ; — cette dame, ou cette demoiselle, se dit catholique, et il se peut bien qu'elle le soit. Or, en considérant son admiration qui, à chacune de ses lignes, éclate pour Sophie Walder, nous nous demandons ce qu'il adviendrait si par malheur l'inférieure créature, — infernale, mais savamment séductrice, habile et agréable enjôleuse de femmes, — rencontrait un jour son avocate si passionnée. Cette pauvre dame ne tomberait-elle pas dans les filets ? ne serait-elle pas une proie nouvelle pour Satan ?...

Hélas ! nous ne le craignons que trop. Aussi réclamerons-nous à nos lecteurs une prière pour cette malheureuse âme, dont l'aveuglement a déjà commencé.

L'ANTIPAPE LEMMI ET LE LATIN

L'illustrissime Adriano, chacun sait ça, est ignorant comme une carpe. Aussi, paraît-il, son ennui est grand d'être obligé de recourir à des secrétaires pour la rédaction de ses décrets palladiques. Il voudrait bien formuler ces actes en italien comme pour ceux du Sup. Cons. de Rome. Mais le docteur Albert Pike a institué le latin langue officielle du Souv. Dir. Dog. ; et il faut bien qu'Adriano en passe par là. Voilà ce que c'est de s'obstiner à singer l'Eglise ! Le R. Pike n'avait pas prévu qu'il aurait un âne comme second successeur...

LE DIABLE A MADAGASCAR

Les *Annales de la Sainte-Enfance* (numéro de février) contiennent l'intéressante lettre que voici, émanant du R. P. Castets, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Madagascar.

Arivonimamo, 27 juillet 1894.

Grande est la puissance du démon dans notre vieille Europe chrétienne, il s'y rend de plus en plus maître des cœurs et des intelligences ; toutefois, il n'y règne encore qu'à demi, en cachette et, pour ainsi dire, avec une certaine discrétion. Mais c'est là le jeu d'un habile temporisateur ; et nous ne lui en savons aucun gré, puisque cette diplomatie de l'enfer ne va qu'à étendre ses conquêtes, sans effrayer ni dégoûter les masses encore profondément chrétiennes.

Mais, quand le baptême des peuples n'enchaîne pas sa puissance et qu'il est maître absolu du logis, le démon se donne libre carrière et se joue ostensiblement de la pauvre humanité. Nous en avons la preuve évidente à Madagascar, et plus particulièrement dans le district d'Arivonimamo confié à notre vigilance apostolique.

Voilà près de deux mois que nos villages et nos campagnes retentissent d'étranges concerts, avec battements de mains et roulements d'*amponga* (ou tambour malgache). Ces concerts à mesure rapide, mais à cadence uniforme, se font surtout entendre, matin et soir, à des heures réglées ; le matin depuis le point du jour jusque vers 9 heures, et le soir, depuis 4 heures jusque bien avant dans la nuit.

En voici la cause et le but :

Il existe ici une maladie étrange et fort commune : on l'appelle *Menabé*. Il m'est impossible d'indiquer exactement le sens et l'étymologie de ce nom. A la lettre, il signifie *rouge-grand* ; c'est peut-être une allusion aux fantômes effrayants qui passent sous les yeux du malade, aux heures de crise. Ce rapprochement permettrait de traduire *Menabé* par *colosse rouge, colosse aux regards flamboyants, colosse vêtu de flammes*.

Le *Menabé* s'appelle d'un autre nom plus caractéristique *Ramanenjana* ; et ce mot dont l'origine est *Henjana* (raide, tendu), rappelle l'état extérieur du malade, aux heures de souffrance, où son corps se raidit, se soulève et subit de violentes contorsions.

Je ne connaissais encore cette maladie terrifiante que par ouï-dire ; mais un incident survenu ces jours derniers à Arivonimamo, m'a permis de l'observer, dans toutes ses phases, même les plus violentes, et de suivre aussi exactement que possible, ce qui se passe dans

le cerveau de ces pauvres malades, si horriblement torturés.

Voici le fait en détail ;

Dans la matinée du samedi, 7 juillet, quelques-unes de nos ferventes chrétiennes arrivèrent précipitamment dans notre petit parloir ou salle des remèdes (*tranom-panafody*), et, tout émuës, demandèrent de l'eau bénite :

— Est-ce pour vous, mes enfants ? leur demandai-je inquiet.

— Non, c'est pour la petite Madeleine, dirent-elles, notre chère petite Madeleine qui est atteinte du *Menabé*.

— Allez, leur dis-je, portez-lui de l'eau bénite ; mais je vous en prie, mes enfants, informez-vous tout d'abord d'une chose nécessaire à savoir. Hier au soir et ce matin encore, j'ai entendu tout près d'ici le roulement de l'*amponga* et les chants des jongleurs qui prétendent guérir du *Menabé*. C'était peut-être votre petite Madeleine que l'on soumettait à ce traitement ridicule et mortel. Informez-vous discrètement de ce qui s'est passé et faites-nous savoir le résultat de vos démarches.

Les femmes à peine sorties, je soumetts le cas au P. Joseph de Villèle, mon compagnon d'apostolat, et nous décidons qu'il ne faut pas tarder d'aller en personne voir ce qui se passe.

J'y cours à l'instant, et je vois nos chrétiens avec la petite Madeleine priant devant le Saint-Sacrement et demandant sa guérison. Les cheveux et le front de la malade étaient encore tout humides de l'eau bénite qu'on y avait versée, et ce qui m'a frappé dès lors, c'est la conviction profonde au cœur de nos chrétiens, que cette maladie se guérit surtout, et pour mieux dire uniquement, par l'efficacité de l'eau bénite ; aussi, depuis quelques jours, notre principale occupation, à titre de médecins et de pharmaciens, est de distribuer de l'eau bénite aux nombreux chrétiens, et même aux païens, qui viennent en demander.

La prière finie, le P. Joseph interroge paternellement la petite malade, pour savoir ce qui s'est passé : elle répond qu'une fois la crise commencée, elle a perdu la liberté et la raison ; qu'elle ne se rappelle rien de ce qu'elle a fait ni de ce qu'on a fait à ses côtés pendant la crise.

L'enfant repart et nous espérons que la secousse ne se renouvellerait pas.

Le samedi et le dimanche se passent sans nouvelles ; lorsque tout à coup, vers 9 heures du soir, on frappe à la porte de notre résidence. C'étaient quelques chrétiens, parents de la petite Madeleine, qui venaient appeler le Père en toute hâte :

— Mon Père, je vous en prie, ne tardez pas à venir ; Madeleine et ses deux cousines sont bien malades, nous craignons un malheur.

J'étais seul, je pars bien vite et le cœur gros ; car Madeleine et ses deux cousines sont

de nos élèves baptisées et de nos plus ferventes enfants.

Entré dans le *tamboho* (enclos de la maison), je compris à l'instant ce qui s'était passé ; les trois enfants étaient couchées à terre, sur une natte et presque pliées en deux. Elles étaient immobiles et semblaient plongées dans le sommeil ; toutefois les yeux ouverts et presque effarouchés ne permettaient pas de croire à un repos réparateur ; c'était un état de prostration profonde, qui les rendait insensibles à l'apreté du froid, sous un clair de lune hivernal. Près de la malade, se trouvaient le père, la mère et quelques parents, muets de crainte et de douleur ; tout autour, une foule nombreuse, accroupie, silencieuse et stupéfaite.

Un des spectateurs, que la présence du Père semblait incommoder, tenait en main une espèce de petit gourdin. Fort bien, pensais-je, c'est le bâton du chef d'orchestre, destiné à donner le signal des jongleries traditionnelles.

Alors, prenant la parole avec un accent d'autorité paternelle :

— Tout d'abord, dis-je, je demande et j'exige qu'on écarte d'ici ceux qui ont pris une part active dans les scènes burlesques, exécutées malgré notre défense ; leurs pratiques suspectes, leurs criailleries et leurs tambours sont la véritable cause du malheur de ces enfants ; s'ils restent là, je ne puis consentir à soigner les malades.

Ils se retirèrent à l'instant, car ma voix était impérieuse ; et personne n'osa se plaindre ou résister.

Alors je m'inclinai vers la plus jeune des trois malades, et, versant un peu d'eau bénite sur son front, je l'appelai par son nom ; après quelques instants de silence, elle s'éveilla comme en sursaut et releva la tête.

— Mon enfant, lui dis-je, c'est le Père qui vient te voir.

— Merci, mon Père.

A ces mots, les deux autres malades sortent de leur profond assoupissement et regardent.

— Oui, c'est moi, c'est le Père qui est à vos côtés.

— Merci, mon Père.

— Mes enfants, vous allez me suivre et entrer dans la maison ; il fait bien froid dehors.

Tout aussitôt elles me suivent, grelottantes de faiblesse et de froid. Je restai quelque temps auprès d'elles dans la maison ; je leur fis boire de l'eau bénite, puis deux cuillerées de vin sucré pour ranimer leurs forces défaillantes.

Après une demi-heure environ, elles avaient repris leur gaieté ordinaire et me faisaient promettre de venir les voir encore le lendemain matin. De leur côté, le père et la mère s'engageaient, au moins de bouche, à ne plus renouveler les scènes grotesques et superstitieuses,

qui s'étaient succédé pendant deux jours, et dont voici un rapide aperçu :

Le malade est pris de frissons et de tremblements ; sa poitrine se soulève, tout son corps s'ébranle, et, comme entraîné par une force irrésistible, il se met à courir, au caprice de ses impressions.

A ces heures de surexcitation, le malade devient très vigoureux et très hardi. Ainsi, l'une de nos trois malades, enfant faible et timide, a gravi pendant la nuit et presque en bondissant, un énorme rocher qui s'élève à pic sur la montagne.

Comme l'agitation se renouvelle à des heures fixes, les jongleurs et chanteurs se tiennent prêts ; et, dès que le malade se soulève sur son séant, ils se mettent à l'œuvre. Le bruit des tambours et les chants étourdissent le malade, les jongleries le jettent dans une sorte d'ivresse, il perd toute conscience de son état.

Ahuri du tumulte et des scènes étranges qu'il voit à demi et comme dans l'horreur d'un cauchemar, il devient, suivant l'expression d'une de nos chrétiennes, comme *un taureau épouvanté, omby taitra ampo*, s'enfuit à toutes jambes et au hasard, se couche à terre, se relève en poussant des cris et fait mille contorsions.

A chaque fois que la crise reprend ou semble devenir plus aiguë, c'est un nouveau tumulte, ce sont de nouvelles jongleries. Cette comédie meurtrière dure parfois de longues heures et ne finit pas avant que le malade tombe épuisé de forces et comme sans vie.

Ajoutons que cette comédie meurtrière se termine à peu près toujours par une jonglerie superstitieuse ; les chanteurs et jongleurs prennent en main le *Fary* (canne à sucre) ; on le met aussi dans la main du patient qui l'accepte par obéissance inconsciente ou par instinct superstitieux ; puis on s'achemine vers le tombeau des *ancêtres*, pour leur présenter cette offrande, à titre de prière et d'adoration.

Et voilà l'étrange traitement que l'on venait de faire subir à nos chères enfants.

Le lundi, dans la matinée, une de nos chrétiennes vint m'apprendre qu'on avait vu les esclaves de la famille rentrer de la campagne et porter les *Fary*, qui seraient probablement présentés, le soir même, aux *mânes des ancêtres*. J'en conçus une profonde douleur, et, sur le champ, je me rendis à la maison des malades pour voir ce qui en était ; je trouvai les trois enfants seules au logis et j'eus bien de la peine à retenir mes larmes, lorsque j'aperçus sur un meuble cinq ou six *fary* déjà préparés pour le défilé carnavalesque de la soirée.

— Mes enfants, leur dis-je, qu'est-ce donc que cela ?

— Ah ! mon Père, ce n'est pas nous qui les avons portés ; ce sont les esclaves, et, lorsque

la crise nous reprend, on nous fait faire, malgré nous, des choses que nous détestons.

— Mes enfants, ces *fary* doivent servir au culte des démons ; vous allez les brûler ou les jeter hors de la maison.

— Oui, nous allons les jeter au fossé, mais accompagnez-nous, mon Père.

Aussitôt fait que dit.

Cependant les pauvres enfants ne furent point à l'abri des pratiques superstitieuses qu'on leur imposait. Les jongleries, le tumulte et la présentation du *Fary* se renouvelèrent encore le soir et le lendemain matin. L'épuisement physique et, peut-être, la mort de l'âme, semblaient devoir être le dénouement nécessaire de cette affreuse tragédie.

Le P. Joseph étant revenu de ses excursions apostoliques, nous délibérâmes devant Notre-Seigneur, et résolûmes de parler en maîtres. Les trois malades sont mandées chez nous :

— Vous êtes nos enfants, leur dit le P. Joseph, nous vous gardons ici et nous vous soignerons dans une de nos cases ; allez tout de suite avertir vos parents que vous restez ici ; nous répondons de vous.

Grande fut alors la joie des enfants, et les parents n'osèrent pas résister à l'énergie de notre sommation.

Le soir, vers 6 heures, les enfants venaient de quitter la chapelle, où nos chrétiens se réunissent tous les soirs pour faire la prière en commun. A peine rentrées dans la case infirmerie, elles sentent venir la crise et demandent la présence du Père. Le garde-malade m'appelle, j'accours à l'instant et rassure les pauvres petites en leur promettant de les assister ; j'ai pu alors me rendre compte de la crise dans tout son développement.

Les frissons précurseurs durèrent environ cinq minutes ; leur violence alla toujours en croissant, jusqu'à produire des secousses qui faisaient bondir le malade. Aux frissons succèdent des élancements de poitrine, qui prennent un caractère terrifiant, et leurs flancs semblent, à chaque instant, sur le point de se rompre ; puis, c'est le tour des convulsions et des balancements qui portent le buste de droite à gauche, comme une balançoire mue par un ressort puissant et rapide ; enfin les trois malades bondissent de leur couche pour gagner l'espace.

Quatre personnes avaient peine à les retenir ; ne pouvant saisir la porte que nous couvrons de notre corps, elles bondissent vers la fenêtre pour s'échapper.

Alors, ce sont des cris d'épouvante et de supplication :

— Il est là, il nous saisit..... Il nous enlève..... Non, non..... Empêchez-le..... Je ne veux pas, je ne veux pas..... Ecartez-le, écartez-le..... Il me tue, je meurs, je suis perdue

Et les pauvres enfants repoussaient de leurs deux bras le spectre qui voulait les emporter, s'accrochaient à nos habits pour résister à sa violence, bondissaient pour échapper à ses poursuites. Nous leur suggérions de pieuses invocations : *Jésus, Marie, Joseph... Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous...*

A un moment, l'une d'elles répéta la dernière invocation jusqu'à trois reprises, avec un accent de foi et de douleur, qui nous arrachait des larmes. Cette fois, pourtant, la crise ne dura qu'une demi-heure environ ; c'était comme un cri de rage poussé par le malin esprit, un essai de vengeance tenté par le génie du mal, qui n'était plus maître dans la petite case, propriété du missionnaire. Ce fut son dernier essai.

Le lendemain matin, les pères et les mères des enfants, plusieurs parents et amis se groupent dans la petite case, pour voir si la crise va se renouveler à l'heure ordinaire. Les malades boivent quelques gorgées d'eau bénite et paraissent pleines de confiance.

Le Père, le garde-malade, les parents des malades, ceux même qui ne sont pas baptisés, tous à la fois tombent à genoux et récitent une courte prière à la sainte Vierge ; la prière se termine par cette triple imprécation contre le démon : « Des embûches du démon, délivrez-nous, Seigneur », et les pauvres malades prononcèrent cette triple invocation avec tant d'énergie, qu'elles paraissaient n'avoir pas le moindre doute sur le caractère diabolique de cette maladie.

Ce matin-là, le soir du même jour, le lendemain, le surlendemain, les crises ne se sont pas renouvelées ; les malades étaient guéries, guéries par la prière, guéries par l'eau bénite.

Elles sont restées dans la petite case-infirmierie, jusqu'au lundi matin, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel ; ce jour-là, elles se sont confessées, et deux d'entre elles ont reçu la sainte communion.

Le soir du lundi, elles revenaient à la résidence du Père, avec une nombreuse députation de parents, nous apporter un panier de riz, une corbeille de patates et une poule. Tous les fronts étaient rayonnants, et l'on ne savait comment remercier Dieu du bien fait au corps, et surtout à l'âme des enfants.

Cette guérison, dont la prière est l'unique agent, a produit la plus heureuse impression sur les chrétiens et même sur les païens du voisinage. Elle a probablement déterminé une prescription officielle qui fait grand honneur à Raphaël, notre premier gouverneur et l'un de nos plus fervents catholiques.

Vendredi, en présence de la foule nombreuse réunie sur la place du marché, il a lu à haute voix les textes de loi, interdisant, sous peine d'amende et de prison, le culte des faux

dieux ; et il a fait connaître sa résolution bien arrêtée d'appliquer la loi à tous ceux qui font revivre les coutumes superstitieuses des ancêtres, relatives au *Menabé*.

Quelques murmures se sont élevés dans la foule.

— Vous voulez donc tuer nos malades ?

— Si vous avez des malades, consultez les médecins, et n'aggravez pas leur maladie par vos folies tapageuses.

— Les Pères ont sauvé trois malades, s'écrie l'un des auditeurs, un *protestant* de nos voisins : ont-ils fait autre chose que les soustraire à votre ridicule traitement ?

Là-dessus, les murmures commencent à s'apaiser. Depuis lors, la peur inspire la sagesse et l'on n'entend plus le sinistre roulement de l'*amponga*.

Que penser de cette étrange maladie ? Nos chrétiens n'hésitent pas à l'appeler *diabolique*, et ne veulent d'autre remède que l'eau bénite ; elle guérit à peu près toujours. Nos enfants interrogés sur la cause de leur épouvante, aux heures de crise, disent qu'un affreux colosse voulait les saisir : « *Ramaitsoakanjo nous emporte ; Rajakimena nous enlève.* »

Pour moi, je n'hésite pas à reconnaître que la *sympathie nerveuse* peut avoir une grande part dans cette contagion ; je crois aussi que l'influence de l'hérédité prédispose le tempérament physique et moral à ces débauches d'irritabilité nerveuse, et que, suivant une expression chère à la médecine contemporaine, les Malgaches sont, par le seul fait de leur naissance, d'*excellents sujets* pour les expériences du *Menabé*. Mais il est certain que le démon profite de ces dispositions naturelles, pour maintenir nos pauvres Malgaches sous l'empire des superstitions païennes, les enfoncer dans la fange du vice et les éloigner de Jésus, vrai pacificateur des âmes.

« Ces faits, dit avec raison le R. P. Abinal, — *Madagascar, mœurs et croyances*. Paris, 1885, p. 235, — n'ont-ils pas une analogie remarquable avec ceux qu'on a recueillis sur le somnambulisme et le magnétisme des spirites ? Et, de l'analogie des faits, ne serions-nous pas en droit de conclure à la similitude des causes ? Le lecteur en jugera. »

Castets, S. J.

Nous souhaitons de grand cœur la bienvenue à la *Rivista Antimassonica*, qui vient de se fonder à Rome même, pour combattre la secte et son chef suprême Lemmi, sous le patronage du Comité de l'Union Antimassonica d'Italie (président : Attilio Pecci).

Cette revue est mensuelle. Le 1^{er} numéro a été publié en janvier. Abonnements : 5 fr. par an pour l'Italie ; 6 fr. pour les autres pays.

Le procès de la « Croix du Jura »

Voici l'arrêt rendu par la Cour d'Appel de Besançon, le 30 janvier 1895, dans le procès intenté à nos vaillants confrères de la *Croix du Jura*. Nous reproduisons intégralement ce document, la presse française tout entière s'étant occupée de cette affaire; on remarquera, en particulier, le deuxième considérant, qui est fort important en l'espèce.

La Cour,

Considérant que le journal la *Croix du Jura*, dans son numéro du 12 août 1894, et sous le titre : *La Franc-Maçonnerie dans le Jura*, a publié une quatrième liste de personnes qu'il prétend affiliées à cette association, liste où figurent Brenoz, buraliste à Lons-le-Saunier, et Thévenin, marchand de fromages à Messia; que, dans la cinquième liste, publiée le 26 août 1894, se trouve le nom de Billet Paul, maire à Courbouzon; dans une huitième du 7 octobre 1894, celui de Billet, docteur en médecine à Lons-le-Saunier; dans une neuvième enfin, du 24 octobre suivant, le nom de Dumanalède, marbrier et conseiller municipal à Lons-le-Saunier;

Que ces cinq personnes se prétendant diffamées et injuriées par cette qualification de francs-maçons à eux donnée par la *Croix du Jura*, alors qu'ils ne font nullement partie de la franc-maçonnerie, ont assigné Lorain, gérant de ce journal, devant le tribunal correctionnel de Lons-le-Saunier, en réparation du préjudice causé;

Considérant que, de toute évidence, le nom de franc-maçon, considéré en lui-même et d'une façon abstraite, ne saurait, pour personne, avoir un sens injurieux ou diffamatoire, et qu'il ne peut revêtir l'un ou l'autre de ces caractères qu'autant que les circonstances extrinsèques accompagnant son emploi en feraient une diffamation ou une injure;

Sur la diffamation :

Considérant qu'aux termes de l'art. 29 de la loi de 1881 sur la presse « toute allégation ou imputation d'un fait qui porte atteinte à l'honneur ou à la considération de la personne ou du corps auquel ce fait est imputé est une diffamation ».

Qu'il faut donc pour caractériser ce délit à l'encontre de Lorain, établir qu'en même temps qu'il a désigné les cinq plaignants comme étant francs-maçons, il leur a imputé quelque fait déterminé et précis de nature à porter atteinte à leur honneur ou à leur considération;

Que si à cet égard on se réfère aux numéros de la *Croix du Jura* du mois de juillet 1894, produits par les plaignants à l'appui de leur poursuite et dans le but d'éclairer le sens sous

la plume de Lorain, de l'expression de franc-maçon, on y lit sur la franc-maçonnerie les appréciations les plus outrageantes;

Que, par exemple, dans le numéro du 8 juillet 1894, parlant de la franc-maçonnerie, la *Croix du Jura* s'exprime ainsi... « C'est la Révolution universelle, la guerre à Dieu, à la religion, au pouvoir, c'est l'anarchisme;... c'est la propagande par le fait... Patrie, Nation, savent-ils ce que signifient ces grands mots, les francs-maçons?... Et l'on voudrait après cela, que la franc-maçonnerie enfante des patriotes, des citoyens!... Caserio, l'assassin du président de la République, est un des leurs: ils peuvent le revendiquer. »

Dans le numéro du 22 juillet 1894: « Les doctrines des F.: F.: Reclus, Kropotkine et autres fils de la Veuve, ont été puisées tout entières dans les manuels des loges, et l'anarchie avec ses théories ordinaires de vol et d'assassinat n'est que la forme progressive de la franc-maçonnerie. »

Qu'enfin dans le numéro de la *Croix du Jura* du 12 août 1894, qui contient les noms de deux des plaignants, Brenoz et Thévenin, et que tous ont incriminé dans leur assignation comme étant à leur égard injurieux et diffamatoire, le journal s'efforce d'établir une identité complète entre les doctrines maçonnique et anarchiste, toutes deux ayant pour objet la destruction de la religion, de la loi, de la propriété; que cet article, intitulé *les deux Catéchismes*, se termine par ces mots: « Somme toute, les anarchistes sont plus francs, les francs-maçons plus dissimulés; ceux-là peuvent s'appeler francs-anarchistes et ceux-ci francs-hypocrites, et voilà tout. »

Que sans doute toutes ces imputations et celles en particulier du numéro de la *Croix du Jura* du 12 août 1894, sont faites pour porter atteinte à l'honneur de ceux à qui elles s'appliquent, mais qu'elles sont indéterminées et vagues; que tout en prêtant aux francs-maçons des opinions immorales et révolutionnaires, elles ne contiennent aucun fait avec indication de date ou de lieu et formulé de telle sorte que les plaignants, — à supposer qu'ils fussent de ceux que la loi autorise à prouver la fausseté du fait à eux imputé, — puissent démontrer la fausseté de ce fait; que telle serait cependant la condition essentielle pour que les imputations dont s'agit soient de nature à servir de base à une poursuite en diffamation;

Que c'est donc à tort que les premiers juges ont considéré comme diffamatoire l'imputation indéterminée et impossible à démontrer fausse de « vouloir détruire la religion, la loi, la propriété »;

Que le délit de diffamation n'est point établi à la charge de l'appelant;

Sur le délit d'injures publiques,

Considérant que l'injure est définie par la loi : « toute expression outrageante, terme de mépris ou invective qui ne renferme l'imputation d'aucun fait » ;

Que, par suite, il faut, manifestement considérer comme injurieux tous les passages plus haut rappelés extraits de la *Croix du Jura* ; qu'il en est ainsi, sans doute possible, de l'imputation contenue au numéro incriminé de la *Croix du Jura* du 12 août 1894, où non seulement les francs-maçons sont qualifiés « francs hypocrites », mais où encore ils sont représentés comme travaillant à la destruction de la religion, de la loi, de la propriété ; que cette dernière imputation, trop peu déterminée pour constituer la diffamation, a du moins, et au plus haut degré, le caractère outrageant ;

Que ces outrages, invectives, termes de mépris à l'adresse de la franc-maçonnerie, publiés dans la même période de temps, parfois même dans le même numéro où le journal donnait ou prétendait donner les noms des francs-maçons du département du Jura, se sont trouvés s'appliquer de la façon la moins équivoque et la plus directe aux personnes ainsi nommément désignées ;

Que les listes sont numérotées, rattachées de cette façon les unes aux autres, ainsi que par la similitude du titre : *La Franc-Maçonnerie dans le Jura* et des caractères typographiques ; qu'enfin, et par la force des choses, elles se rattachent elles-mêmes aux articles prérappelés.

Considérant que le but évident poursuivi par Lorain était de nuire aux plaignants, non seulement dans leur considération, en les vouant au mépris public, mais même dans leurs intérêts matériels, ainsi qu'il semble résulter d'un article publié, dès le 16 avril 1893 dans la *Croix du Jura*, sous ce titre « Le commerce local » et qui se termine par ces mots : « Encore un conseil. Pourquoi les catholiques ne s'adressent-ils pas de préférence à des commerçants catholiques, comme les francs-maçons s'adressent aux protégés des loges ? Les francs-maçons nous donnent là un exemple que nous devrions imiter. »

Que Lorain, gérant du journal la *Croix du Jura* a donc commis le délit d'injures publiques dont il est prévenu, et ce non seulement comme l'a décidé le tribunal vis-à-vis des plaignants Brenex et Thevenin, désignés comme francs-maçons le 12 août 1794 dans le numéro même où paraissait l'article *les deux Catéchismes*, mais encore vis-à-vis des trois autres plaignants, Billet, maire à Courbaizon, Billet, docteur, et Dumanalède, marbrier, à Lons-le-Saunier, dont les noms n'ont été publiés qu'aux numéros des 26 août, 7 et 21 octobre ;

Que le tribunal, il est vrai, a considéré que, seul, le qualificatif « francs-hypocrites » était une injure (le surplus de l'imputation constituant une diffamation) et que cette injure s'appliquait seulement à Brenex et à Thevenin ; les seuls des plaignants qui aient été nommés dans ce numéro même de la *Croix du Jura* ; que les trois autres plaignants n'ayant pas interjeté appel, il est définitivement jugé à leur égard que le qualificatif de « francs-hypocrites » ne leur est pas applicable, mais que pour constituer le délit d'injures relevé par eux dans l'écrit incriminé en même temps et comme résultant des mêmes termes que celui de diffamation, il reste l'imputation de vouloir détruire la religion, la propriété, la loi, imputation à tort jugée diffamatoire par les premiers juges ;

Considérant, sur l'application de la peine, qu'à raison des deux condamnations déjà subies par Lorain pour délits de même nature, il y a lieu de maintenir pour les seuls délits d'injures publiques retenus par l'arrêt à sa charge, les peines prononcées par les premiers juges pour diffamation et injures ;

Parces motifs,

La Cour, statuant sur l'appel,

Dit que c'est à tort que le délit de diffamation a été par les premiers juges retenu à la charge de l'appelant ;

Déclare Lorain acquitté de ce chef de prévention ;

Dit qu'en publiant avec les imputations qui les accompagnent de « francs-hypocrites » et de « vouloir, comme les anarchistes, détruire la religion, la loi, la propriété », les noms des cinq plaignants dans les listes intitulées : « La Franc-Maçonnerie dans le Jura » aux numéros du journal la *Croix du Jura* des 12 et 26 août 1894, 7 et 21 octobre de la même année, Lorain a commis le délit d'injures publiques à l'égard de Brenex et Thévenin par les expressions de « francs-hypocrites » et à l'égard des cinq plaignants par l'imputation de vouloir comme les anarchistes, détruire la religion, la loi, la propriété ;

Le condamne de ce chef d'injures publiques seul retenu à sa charge, à 100 fr. d'amende ;

Le condamne en outre à payer à chacun des plaignants la somme de 100 fr., à titre de dommages-intérêts ;

Ordonne l'insertion du présent arrêt dans les journaux la *Croix du Jura* et l'*Union républicaine du Jura*, le tout aux frais de Lorain ;

Condamne les cinq parties civiles aux dépens, sauf leur recours contre Lorain ;

Fixe au minimum la durée de la contrainte par corps.

La Cour :

Considérant que le nom d'Auguste Romand, lapidaire à Longchaumois, ayant été, dans le nu-

méro du journal la *Croix du Jura* du 24 octobre 1894, compris dans la 9^e liste publiée par ce journal, des personnes qu'il prétend affiliées à la franc-maçonnerie dans le département du Jura, Auguste Romand a, dès le 23 octobre, adressé à Lorain une lettre de protestation dont il a requis l'insertion et où il faisait connaître qu'il n'était pas et n'avait jamais été membre d'une loge maçonnique ;

Que Lorain n'a pas publié cette lettre comme l'y obligeait la loi, dans le premier numéro du journal qui a suivi, soit le 28 octobre, mais seulement dans le numéro du 4 novembre et qu'il a fait suivre l'insertion d'une nouvelle affirmation que Romand était franc-maçon ; qu'à l'appui de cette allégation, depuis reconnue inexacte, il a ajouté que le nom d'Auguste Romand figurait avec le numéro 9 sur un procès-verbal du 1^{er} mai 1893, contenant la liquidation de la loge maçonnique de Saint-Claude établissant que, Romand depuis cette époque, était resté débiteur de la loge, d'une somme de 24 fr. ;

Que c'est dans ces circonstances et par exploit du 13 novembre 1894 qu'Auguste Romand a assigné Lorain, gérant de la *Croix du Jura* devant le tribunal correctionnel de Saint-Claude en réparation du préjudice résultant des injures et diffamations dont le dit Lorain s'était rendu coupable à son égard, et aussi par suite du refus d'insertion dans le délai légal de la lettre de protestation du 23 octobre ;

Sur l'injure publique :

Considérant que Lorain, dans les numéros du journal la *Croix du Jura* des mois de juillet et août 1894 qui ont précédé ou accompagné les publications des listes données par lui comme continuant les noms des francs-maçons du département, a émis sur la franc-maçonnerie les appréciations les plus injurieuses ; que, notamment dans le numéro de ce journal du 12 août 1894 incriminé par Romand dans son assignation, Lorain, comparant la doctrine maçonnique et la doctrine anarchiste, affirme qu'il y a entre elles une entière similitude : que toutes deux ont pour but la destruction de la religion, de la loi, de la propriété ; que seulement, tandis que l'attaque des anarchistes est franche et ouverte, celle des francs-maçons est dissimulée, de sorte qu'ils sont de « francs-hypocrites » ;

Qu'à elle seule cette expression de « francs-hypocrites » s'appliquant directement à ceux parmi lesquels Auguste Romand, qui ont été signalés comme francs-maçons par le journal dans les numéros suivants, suffit à établir à la charge de Lorain le délit d'injures publiques ;

Que l'intention de nuire qui a animé le prévenu est manifeste ; qu'au besoin elle résulterait des termes dans lesquels, au numéro de la *Croix du Jura* du 13 janvier 1895, parlant

d'Auguste Romand, il l'appelle : « le lapidaire qui s'est jugé injurié et diffamé par le qualificatif de franc-maçon *que nous lui avons collé dans le dos* et dont le procès, » etc. ;

Sur la diffamation :

Considérant que dans son numéro du 4 novembre 1894, le journal la *Croix du Jura* impute à Auguste Romand d'être resté depuis le 1^{er} mai 1894, date de la liquidation de la loge maçonnique de Saint-Claude, débiteur de cette loge d'une somme de 24 francs ;

Que cette allégation, inexacte d'ailleurs, Romand n'ayant jamais fait partie de la franc-maçonnerie, était de nature à porter atteinte à l'honneur et à la considération de Romand ; que produite avec intention de nuire, elle ne pouvait pas ne pas nuire, en effet, à celui à l'encontre de qui elle était formulée ;

Sur le refus d'insertion :

Considérant que Romand établit que, le 23 octobre, il a adressé à Lorain la lettre dont il requerrait l'insertion, et où il protestait contre l'inscription de son nom sur la liste des francs-maçons du Jura, parue au numéro du journal la *Croix du Jura* du 25 octobre précédent ; que cette lettre n'a pas été insérée dans le délai légal, c'est-à-dire dans le numéro du journal qui a suivi sa réception, c'est-à-dire le 20 octobre ;

Que Lorain a ainsi contrevenu à l'article 13 de la loi de 1881, sur la Presse ;

Pour ces motifs, confirme le jugement du tribunal correctionnel de Saint-Claude du 22 novembre 1894, tant sur l'application de culpabilité que sur le chiffre de l'amende et des dommages-intérêts ;

Condamne Romand aux dépens, sauf son recours contre Lorain.

MÉDECINE MAÇONNIQUE MAGIQUE

Dans le *Diable au XIX^e Siècle* (II^e volume, page 422), le docteur Bataille parle de la clinique établie au temple maçonnique de Chicago pour le traitement des maladies honteuses ; c'est déjà bien étrange qu'une telle clinique fonctionne dans un pareil local, mais que dire du remède employé pour guérir (si la guérison est vraie !) les personnes affectées de maladies occasionnées par la débauche et que la maçonnerie attire ainsi dans ses repaires ?

Le docteur Bataille dénonçait ce prétendu remède : le « remède magique du F. Cook ». Ces manœuvres de la secte sont tellement inouïes, tellement invraisemblables, que nous considérons comme un devoir, malgré la répugnance que nous éprouvons pour d'aussi ignobles choses, de repro-

duire textuellement (traduction littérale de l'anglais) une de ces infâmes annonces dont le F. Cook et ses complices se servent pour amorcer les personnes des deux sexes atteintes de maladies honteuses.

C'est à n'y pas croire vraiment, et pourtant cela est !

Les lignes ci-dessous sont extraites de *The Drovers Journal*, paraissant à Chicago, numéro du mardi 12 septembre 1893 :

« Spécialité de syphilis. Guérison garantie par écrit.

« Notre guérison est une guérison durable, et non un simple palliatif. Les cas traités par nous depuis huit ans, n'ont pas vu reparaître le moindre symptôme. Avec une description exacte du cas, nous pouvons le traiter par correspondance postale, et nous vous donnons la garantie assurée de vous guérir ou de refuser tout argent. Ceux qui préféreront venir ici pour le traitement peuvent le faire, et nous paierons le voyage, frais de transport et d'hôtels pendant leur séjour ici, si nous ne réussissons pas à les guérir. Nous défions l'univers de trouver un seul cas que notre *Remède Magique* ne puisse guérir. Ecrivez pour avoir plus de détails et arriver à l'évidence. Les plus éminents médecins n'ont jamais été capables de procurer qu'un soulagement temporaire. Dans nos huit années de pratique de ce *Remède Magique*, il a été très difficile de vaincre les préjugés qui s'élevaient contre un spécifique portant ce nom. Mais sous notre garantie assurée, des milliers de personnes ont essayé et ont été guéries. Nous nous engageons à guérir ou à refuser le moindre dollar, et comme nous avons devant nous un capital de 500.000 dollars, on peut essayer en toute assurance. Les cas chroniques les plus invétérés sont guéris de 30 à 90 jours. Informez-vous de notre situation financière, de notre réputation. Demandez-nous par écrit les noms et les adresses de ceux que nous avons guéris, et qui nous ont donné l'autorisation de renvoyer à eux. Tous les symptômes de votre maladie, mal de gorge, plaques muqueuses dans la bouche, rhumatisme dans les os ou les articulations, cheveux tombant, éruptions sur quelque partie du corps, sentiment de dépression générale, douleurs à la tête ou dans les os, donnez-nous tout cela par écrit. Toute correspondance devra être envoyée sous enveloppe cachetée. Nous vous invitons à prendre les plus rigides informations, et nous ferons tout ce qu'il sera en notre pouvoir pour vous y aider.

« Adresse : *Cook Remedy*, Masonic Temple, Chicago, Illinois, Etats-Unis. »

TRIBUNE DES ABONNÉS

Sous cette rubrique, nous créons une sorte de concours permanent d'érudition, entre nos abonnés, uniquement, bien entendu, sur les questions spéciales qui font l'objet de cette revue : surnaturel diabolique, occultisme, franc-maçonnerie et sociétés secrètes antichrétiennes, spiritisme examiné à la lumière de la science catholique ; en un mot, toutes les questions diverses les plus discutées, se rattachant à notre programme.

Nos abonnés pourront donc exposer leurs arguments, poser des questions, se répondre les uns aux autres, rectifier les erreurs échappées à nos collaborateurs occasionnels et à nous-mêmes ; et ainsi la lumière se fera de plus en plus vive (1).

Notre désir est d'obtenir, sur le terrain réservé de l'étude du satanisme contemporain, de ses manifestations et de ses manœuvres de toute sorte, des résultats analogues à ceux qu'obtient la revue bien connue *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* sur le terrain littéraire, historique et artistique. En citant cet exemple, notre but sera parfaitement compris de tous nos lecteurs.

La lice est, dès maintenant, ouverte.

N° 1. — La question de l'envoûtement.

Il y a environ deux ans, plusieurs journaux ont supposé que l'ex-abbé Boullan était mort envoûté.

Une affirmation de M. Huysmans qui n'a été ni prouvée par son auteur, ni réfutée par ses adversaires, est celle-ci : « J'étais à Lyon, lorsque est parvenue une des lettres de la Rose-Croix, condamnant à mort par des fluides celui qui vient de mourir ; il en est plusieurs que madame Thibault doit avoir conservées. » (*Gil Blas*, article de Jules Bois) — *Qu'on montre ces lettres !*

M. Huysmans s'est plaint d'être frappé de « coups de poing fluidiques ». Dans le *Figaro* du 10 janvier 1893, M. Blanchon a parlé des « esprits méchants » que Guaita et J. Péladan auraient envoyé de Paris à l'ex-abbé Boullan : oui ou non, y a-t-il eu action d'un fluide lancé à distance, ou action d'un démon déchainé par des magiciens, ou simplement hallucination de la part de l'ex-abbé ? Depuis longtemps il souffrait d'une maladie de cœur

(1) L'idée de créer cette tribune nous a été suggérée par la lecture de diverses communications fort intéressantes, mais dont nous ne pouvons prendre la responsabilité personnelle quant aux doctrines émises ; d'autre part, on nous adresse souvent des questions, pour la réponse desquelles nous manquons d'éléments certains, et qui ne nous paraissent pas cependant devoir être éliminées.

et d'une maladie de foie; on pouvait attribuer les dernières crises à l'action de ses ennemis !

Don Negroni, rédacteur à la *Tromba Apolyptica*, aurait combattu les Rose-Croix par des sacrifices, d'après M. Jules Bois : *c'est ce qu'il faudrait prouver par une lettre authentique de Don Negroni*.

M. de Guaita a prouvé que la punition dont l'ex-abbé avait été menacé par les Rose-Croix n'était que la divulgation de sa conduite privée : cette divulgation a été faite dans le *Temple de Satan*. (*Gil Blas* du 15 janvier 1893) (1).

Il n'est pas probable que, contrairement à l'axiome de droit : *Non bis in idem*, les occultistes de la Rose-Croix aient ajouté à cette punition l'envoûtement.

Ce n'est pas qu'un individu de l'espèce Boullan n'ait pu être frappé : pour M. de Guaita, nier la possibilité du sortilège, c'est manquer de bon sens et de bonne foi. (*Le Temple de Satan*, 1891, Chamuel, p. 149).

Il faut distinguer plusieurs espèces d'envoûtement ; et on trouvera que chaque espèce se subdivise en plusieurs modes.

Première espèce. On sait que dans certains cas d'hystérie toute la sensibilité se porte dans une des deux moitiés du corps, et y est exacerbée. C'est ce phénomène qu'on peut rapprocher de l'extériorisation produite par M. de Rochas dans des cas d'hypnose profonde où il y a eu production de phénomènes hystériques artificiels par l'opérateur (2).

La sensibilité du sujet est passée dans son atmosphère, puis s'est imprégnée dans un objet peu éloigné (vase rempli de liquide, photographie, etc.). Si vous piquez cet objet, la personne ressent une douleur.

Un autre mode d'envoûtement de la même espèce, se produit au moyen d'une portion quelconque de la substance physique de l'envoûté ou même de ses vêtements : dans ce 2^e cas, l'action peut s'effectuer à une plus grande distance que dans le premier. Les occultistes parlent de lien fluidique et rapprochent ces faits de ceux qui concernent le flair des chiens ou d'autres animaux ; les catholiques soupçonnent l'action démoniaque. La première hypothèse me paraît plus vraisemblable. Je vois là des phénomènes qui n'ont rien que de naturel, mais qui sont encore peu observés.

Ce deuxième mode peut au reste être combiné avec les invocations au mauvais esprit, qui ont ou n'ont pas d'effet : n'oublions pas que parfois un démon peut nuire physiquement.

M. Decrespe suppose que parfois la suggestion à distance peut produire une maladie. Il pense que des molécules astrales de l'envoûteur peuvent être transportées et troubler l'aérosome (ou corps astral) de l'envoûté. (*Voile d'Isis*, 16 mai 1894).

Une deuxième espèce d'envoûtement est celui qui s'accomplit par magie : une figure de cire (parfois remplacée par un crapaud) est appelée du nom de l'individu à envoûter. Le sorcier tâche de faire entrer dans la figure ou voit des gouttes de saint-chrême ou des fragments d'hostie consacrée, avec des rognures d'ongle, une dent, des cheveux, des morceaux d'habit de sa victime ; il lui administre (sacrilège) les sacrements reçus par celle-ci, puis l'injurie et le blesse à certaines heures fatidiques.

Un mode différent d'envoûtement consiste à enterrer un crapaud (ou bien un charme funeste) à un endroit de la maison où l'ennemi visé vient souvent : dans ce cas il y a pacte avec les démons. Certains animaux, d'après les occultistes, « sont bons condensateurs de force psychique » ; ce sont les souris, les taupes, les serpents, les lézards, les chonettes, les tortues, les chats, comme des substances telles que les œufs, la cire, la gélatine, le charbon, l'eau, la laine, les cheveux, etc.

L'envoûtement a encore été si peu l'objet d'une enquête scientifique, qu'il serait téméraire de trop affirmer à son sujet. Les savants les plus hardis et les plus compétents, je veux dire les occultistes, ne sont pas d'accord sur la question. M. Joséphin Peladan nous assure que si nous sommes d'une moralité supérieure, le sorcier qui voudra nous envoûter se donnera un cruel mal de tête pour le moins (*Comment on devient mage*, éditeur Chamuel). C'est ce que M. de Guaita nomme *loi goétique du choc en retour*.

M. Papus, dans sa brochure « *Peut-on envoûter ?* » nie qu'il soit possible d'envoûter une personne qui n'est point malade : il conseille la prière pour celui qui vous a fait du mal « car ainsi, les forces divines évoquées sauront discerner la vérité ».

M. Marius Decrespe, son disciple, lui répond, dans sa brochure « *On peut envoûter* », que l'opérateur frappe avec « ses seules forces psychophysiques », en croyant utiliser une figure, et s'expose ainsi à un choc en retour, plus fort si la victime est protégée par sa vigueur « psycho-morale ». Il admet, lui, que « quelques personnes exceptionnellement douées peuvent obtenir certains résultats ».

Cette théorie se rattache à celle de l'extériorisation de la force psychique : celle de l'opérateur agirait sur la sensibilité extériorisée (totalement ou non) de sa victime. Si nous admettons qu'un fakir puisse faire pousser une

(1) Voir le *Traité méthodique des sciences occultes*, par M. Papus.

(2) *Les Etats profonds de l'hypnose*, 1892, 8^e Chamuel. — *L'Initiation*, novembre 1892 : article sur l'Envoûtement ; et *Extériorisation*, n^o d'avril 1894.

plante par la projection quasi-électrique de sa force vitale, l'action de l'envoûteur ne nous paraîtra point surnaturelle en elle-même, mais extraordinaire ou surnaturelle (dans le cas où il n'y a pas action du démon).

Un autre dissentiment peut être mentionné entre les occultistes : M. Papus, en sa qualité de médecin aux tendances positives, se moque en passant de la dame envoûteuse d'amour qui emploie « le cœur de veau » quand le cierge bénit ne suffit pas : mais voici que M. Cresp, dans le numéro du *Voile d'Isis* du 16 mai 1894, soutient que l'envoûtement par un cœur de mouton piqué d'autant d'épingles que la personne aimée a vécu d'années, peut produire un effet appréciable et ramener un infidèle. Nous constatons ce dissentiment sans nous prononcer (1).

LOUIS GAYET.

N° 2. — Eusapia Paladino.

A propos des Vocales Procédants, le docteur Bataille a longuement parlé du médium Eusapia Paladino. Pourrait-on savoir ce qu'est devenue cette femme ? Le docteur Bataille ne la comptait pas au nombre des Palladistes ; elle n'est donc pas de celles qui se cachent, qui vont et viennent, voyageant sous des pseudonymes, et dont le nom authentique n'est même pas toujours celui sous lequel elles sont connues.

Cette Eusapia Paladino a paru, sinon en public, du moins devant de hauts personnages du spiritisme, qui ont rédigé des procès-verbaux de ses expériences et les ont publiés.

A-t-elle disparu ?... Divers journaux la signalèrent comme devant venir à Paris. — Y est-elle venue ? Continue-t-elle ses expériences semi-publiques ? ou bien est-elle définitivement entrée dans les triangles ?

UN ABONNÉ DE RENNES.

N° 3. — Nombres Maçoniques.

Connaissez-vous la poésie du F. Gauchard d'Hermilly sur les nombres maçoniques, 3, 5, 7 et 9 ?... Elle est fort curieuse, et pour beaucoup, même parmi les Frères Trois-Points et les Sœurs Cinq-Points, elle doit être incompréhensible. Pour avoir les mots de cette multiple énigme, il faut évidemment « avoir été

très loin » en maçonnerie, ou connaître sur le bout du doigt son Taxil complété par Bataille.

Je vous envoie cette pièce de vers pour le cas où, l'ayant ignorée et en prenant aujourd'hui connaissance, vous jugerez bon de la mettre sous les yeux de vos lecteurs.

UN ABONNÉ DE BRUXELLES.

Voici la poésie en question :

Trois fois heureux le jour prospère
Qui nous réunit en ces lieux !
Sept fois heureuse la lumière
Qui confond ici tous nos vœux !
Laissons à son gré le vulgaire
Chanter ses fêtes, son bonheur ;
Nous seuls connaissons la valeur
Des nombres qu'un Maçon vénère.

Par *trois* de la Maçonnerie
Saluons le digne Patron,
Et qu'une triple batterie
Porte aux cieux sa gloire et son nom.
Mais... qui vient ici sur nos traces
Mêler des danses à nos voix ?...
N'avons-nous pas compté par trois ?
Mes chers Frères, ce sont... les Grâces.

Venez, déités de la France,
Notre temple vous est ouvert ;
Vous charmez par votre présence
Saint-Jean d'été, Saint-Jean d'hiver.
Nous, amis, à chaque déesse
Par *cinq* offrons un pur encens ;
Ne faut-il pas que tous les sens
Se partagent notre allégresse ?

O combien mon âme est ravie !
Chaque instant excite mon feu ;
Il faut, au gré de mon envie,
Fêter la Chambre du Milieu.
Allons, disposons nos hommages ;
De *sept* composons le bouquet :
Nous croirons, à notre banquet,
Entendre parler les sept Sages.

A nos règles toujours fidèles,
Portons encor de nouveaux coups ;
Par *trois fois trois*, neuf immortelles
Vont quitter l'Olympe pour nous.
Que chacun s'arme d'une lyre,
Que leur concert soit répété :
Elles vont chanter l'Amitié,
C'est la reine de cet empire.

Dans le prochain numéro, nous publierons une très intéressante LETTRE OUVERTE adressée par M. l'abbé Bigou, curé de Sonnac (Aude), à Mademoiselle Diana Vaughan.

(1) Quant à nous, nous avons inséré cette communication, parce qu'elle est intéressante ; mais notre abonné nous permettra de lui dire qu'il nous paraît avoir des tendances fortement occultistes. Il parle des « forces divines évoquées » en citant complaisamment Papus. Quelles forces divines ? (Notes de la rédaction.)

LA STIGMATISATION

L'Extase Divine. — Les Miracles de Lourdes

Le Dr Imbert-Gourbeyre, professeur à l'Ecole de médecine à Clermont-Ferrand, de 1852 à 1888, est toujours en activité ; il n'y a pas de limite d'âge pour les esprits puissants et les cœurs convaincus. A ses ouvrages précédents, avantageusement connus du public, il en ajoute aujourd'hui un autre de belle importance, en deux volumes grand in-8°, magnifiquement imprimés sous le titre indiqué plus haut (1). On devine la thèse qu'il défend et l'antithèse qu'il attaque. Il s'agit du surnaturel, vieille querelle, toujours actuelle, parce que selon la solution qu'on lui donne, le christianisme est établi sur une base inébranlable ; ou bien il demeure ruiné irrémédiablement avec le postulat sur lequel il repose depuis six mille ans : être ou ne pas être : voilà le dilemme terrible. Dès lors, on conçoit que tout l'effort de la négation antichrétienne se soit concentré sur ce point stratégique : la victoire appartient à celui qui l'emporte.

Le rationalisme spiritualiste de Victor Cousin n'eut pas d'autre objectif, pendant un demi-siècle. Le dernier représentant de cette école élégante et meurtrière, M. Jules Simon, continue sur le tard l'œuvre néfaste, avec ses morceaux de flûte dont on sait les charmes, et qui font de lui le plus aimable bourreau que nos dogmes aient jamais rencontré. Mais le spiritualisme est démodé. Il est remplacé sur toute la ligne par le matérialisme, qui suinte de toutes les chaires de l'enseignement public, qui sourd dans toutes les Revues jaunes, roses ou bleues, où les jeunes s'essaient au paradoxe et à l'impiété ; conditions du succès aujourd'hui, sinon de la gloire. C'est la science. Saluons la déesse, telle que de Maistre l'a décrite, coiffée de cartes géographiques, hérissée d'algèbre, des cornues à une main, des compas à l'autre ; il ne lui manque que le rayon du Sinaï au front ; mais elle méprise les sommets, heureuse et fière de barboter dans les molécules.

C'est à cette science orgueilleuse et myope que le docteur Imbert a résolu de tenir tête. Ce n'est pas la première fois, mais jamais sur un champ d'expérimentation aussi large. Il n'a eu dans sa vie qu'une idée, à la vérité synthétique et féconde : démontrer le surnaturel par l'étude des faits physio-psychiques. Il faut craindre l'homme d'une idée.

Celui-ci a des précurseurs dans l'œuvre qu'il entreprend ; Goerres en Allemagne, le marquis de Virville et l'abbé Ribet en France nous ont donné des travaux justement appréciés. Mais

Goerres, sans éviter la discussion, est resté principalement dans la description des faits. Mirville s'est voué à la mystique diabolique. M. l'abbé Ribet est avant tout théologien ; c'est la doctrine qu'il expose et qu'il oppose aux interprétations fantaisistes ; son mérite n'est pas médiocre ; je lui ai autrefois rendu hommage dans l'*Univers*.

Depuis cette époque, les progrès du matérialisme ont provoqué le zèle des apologistes ; le P. de Bonniot, le chanoine Touroude, l'abbé Meric, Lelong nous ont donné sur la matière, des travaux importants. Parmi eux, quelques-uns atteints de langueur, désireux outre mesure de témoigner de leur impartialité en face d'adversaires prévenus, ont été un peu trop enclins à accorder des blancs-seings au charlatanisme scientifique. En somme, leurs conclusions étaient, sinon très vigoureuses, au moins suffisamment saines pour satisfaire notre orthodoxie. Mais les savants catholiques les ont jugés médiocres et insuffisants, parce que dans ces questions mixtes ils auraient dû être médecins et théologiens : ils n'étaient que théologiens. Avec le docteur Imbert nous avons l'homme du métier : il est médecin, homme d'école par état et clinicien par dévouement autant que par curiosité scientifique. Nous opposons aux messieurs de l'amphithéâtre un des leurs, qu'ils ne sauraient récuser sans manquer de respect à la profession, qui parle leur langue, qui remue leurs outils, qui suit leur méthode de diagnostiquer. C'est une bonne fortune pour le surnaturel ; il faut remercier Dieu qui nous envoie un auxiliaire de cette valeur. A Lourdes, Boissarie rend des services en traitant des miracles de la grotte. A Clermont-Ferrand, Imbert a entrepris une œuvre de science et d'apologétique autrement large. Tous les deux combattent pour le surnaturel contre le matérialisme soutenu par d'autres.

La division de l'ouvrage du docteur Imbert est donnée par les volumes mêmes qui le contiennent. Le premier est consacré aux faits : c'est la série des stigmatisés et des extatiques, groupés par siècle, depuis saint François, le premier stigmatisé authentique, jusqu'à notre époque, qui a vu souffrir et mourir Louise Lateau et bien d'autres. Ces personnages sont présentés dans des cadres toujours restreints, qui se rapprochent quelquefois de la biographie, selon leur importance historique, ou bien dans des notices sommaires, qui forment de petits médaillons très intéressants. Ces biographies sont tirées des sources les plus pures, et aussi documentées que leur nombre le permet. On met à contribution les actes officiels de l'Eglise, les diplômes pontificaux, les archives des ordres religieux où fleurissent la plupart de ces « blessés de l'amour divin ». On cherche les preuves de leur sainteté miraculeuse dans la liturgie ; les chefs-d'œuvre de l'art, les poèmes récités par les écoliers et

(1) Clermont-Ferrand. — Bellet, éditeur. — Paris, Vic et Amat.

chantés par les peuples, arrivent comme signes de leur popularité, et pour l'ornement de la cause. Toutes ces figures pathétiques, le plus souvent ensevelies dans les Bollandistes et autres Recueils, sont comme exhumées devant les yeux des lecteurs, qui ne soupçonnaient pas toutes ces merveilles, même quand ils sont versés dans l'érudition hagiographique. Cette procession qui défile en silence est la vision des victimes de Jésus, associées à sa passion, et chargées de la représenter en la continuant, pour consoler ceux qui souffrent, pour fortifier ceux qui combattent, pour convaincre ceux qui nient la rédemption du Christ martyr.

Notre docteur est un statisticien de premier ordre ; il a compté mathématiquement les miraculés des stigmates et de l'extase ; les âges, les sexes, les conditions, les dates de leur entrée en scène, rien n'est omis. Pour les anciens, il fait parler les témoins. Pour les modernes, il s'en rapporte à sa propre expérience ; il est allé à Oria, en Italie, au Bois d'Haine, à La Fraudaïs près Nantes ; il a vu, il a entendu, il a touché, une fois, deux fois, non pas en touriste, mais en médecin ; il a pris des notes au chevet de ces agonisantes qui ne mouraient jamais. Un des charmes des biographies du docteur, c'est le groupement de ces fleurs sanglantes, éparées dans les âges, cachées la plupart dans le silence de l'humilité, et qui apparaissent toutes ensemble, produisant ainsi une émotion sanctifiante. La note de ces biographies est pieuse ; elle devient assez souvent lyrique : le lyrisme a ses périls, que le savant sait éviter. Comment résister à un pareil tableau ? Comment le style ne se ressentirait-il pas de l'émotion de l'écrivain, même quand cet écrivain est un savant ? Si cet écrivain est un laïque, il n'est que plus éloquent. Ceux qui n'aiment pas la controverse, ceux qui répugnent aux expositions techniques, s'ils se bornent à la lecture du premier volume, y puiseront de douces jouissances et une édification égale à celle qu'on trouve chez les ascétiques les plus onctueux.

Mais la pièce maîtresse de l'œuvre est dans le second volume, qui renferme et l'analyse et la discussion des faits. On devine tout l'intérêt qui s'y rattache.

Parce que le docteur Imbert n'est pas un scolastique rigide, qu'il a suivi pendant sa carrière professorale la méthode d'exposition dite platonicienne, la distribution des matières n'est pas aussi stricte que dans nos traités de théologie ; elle présente par accident quelque chose de giratoire, qui ne nuit pas à la clarté. Les éléments essentiels sont dans l'œuvre : il suffit d'un simple ajustage.

Voici d'abord la définition de la stigmatisation : Dans le sens étroit du mot, c'est un phénomène physiologique local et extra-naturel. Dans le sens large, qui est celui de notre auteur, la stigmatisation signifie l'ensemble des phéno-

mènes surnaturels, physiologiques ou psychiques, plastiques, symboliques, pathologiques, intellectuels et moraux qu'on a relevé chez les stigmatisés. Ailleurs, l'auteur en donne cette autre définition à retenir : « Comme il a été dit, la stigmatisation, dans ses grandes lignes, est une trilogie composée de stigmates, d'extase et de sainteté. » (Volume II, chap. XV, pag. 232 — chap. XX, pag. 285). On verra l'usage qu'on en fait dans la controverse.

Vient ensuite la division des stigmatisations. Au point de vue de l'origine il y a trois espèces de stigmatisation : la stigmatisation divine, la stigmatisation humaine, la stigmatisation diabolique (vol. II, chap. I, page 1, ch. XXIII, page 399).

Le critérium général, infaillible, des stigmatisations divines, c'est la sainteté : « La stigmatisation divine n'éclot que sur le terrain de la sainteté. Tous les stigmatisés connus appartiennent en général à la sainteté officielle... ou à la sainteté extra-officielle » (vol. II, chap. III, page 5). « Ce critérium comprend tous les dons gratuits qui sont l'apanage de la sainteté, tels que la science infuse, l'esprit de discernement, le don de prophétie et des miracles » (vol. II, chap. XXIII, page 399). D'autres signes sont énumérés au chap. II, page 6.

Ce critérium qui les domine tous, n'exclut pas ceux d'un autre ordre, plus immédiatement scientifiques, que le détail de l'analyse révèle, quand il s'agit de la différentiation des phénomènes physio-psychiques. Ces préliminaires étaient nécessaires pour suivre « l'analyse et la discussion » des faits.

Chez le Dr Imbert, l'analyse est merveilleuse. Il faut d'abord signaler l'opulence des faits qu'il a recueillis, avec un soin pieux, dans la vie des stigmatifères, dont il dresse l'inventaire avec une patience et un amour qui trahissent chez lui le sens chrétien, porté à un degré transcendant. Ni le botaniste à la recherche des simples, ni l'entomologiste courant après les insectes les plus ténus, qu'il dispute aux buissons, au bois mort, au poil des animaux, ne déploient un pareil zèle. Nous avons affaire ici à un bénédictin en redingote. — Il faut ensuite remarquer l'analyse proprement dite, ce qu'on pourrait appeler en langage médical l'autopsie des phénomènes. Ici on sent l'homme exercé à manier le bistouri, à opérer sur le muscle, qui va de l'épiderme au derme, qui découpe les tissus, comptant les tendons, les nerfs, les veines et les artères, jusqu'à la charpente osseuse qui supporte tout cet épanouissement organique. Il emploie le même procédé dans l'étude des faits physio-psychiques de l'ordre surnaturel, avec le même succès. Pour n'en fournir qu'un exemple, qui remplit à lui seul la moitié du second volume, les stigmates sont analysés selon trois espèces, les formes qu'ils affectent, leurs prodromes, les âges qui en sont favorisés, leurs distributions, leurs associations,

leurs syndromes, les douleurs qui les accompagnent, leur marche, leur retour cyclique, leur symbolisme, leurs « lieux d'élection », leur durée, la soudaineté de leur apparition et de leur disparition, les maladies surnaturelles et les guérisons de même caractère qui les accidentent, les emblèmes, les lettres, les fleurs, les rayons lumineux, les parfums qui les entourent, leur rapport mystérieux avec les souffrances du monde d'outre-tombe, les conflits dramatiques qu'ils provoquent entre la grâce de Dieu qui les veut et le diable qui les déteste. Ce que j'avance à propos des stigmates, il faut le répéter pour l'extase et la sainteté. La description est portée aux dernières limites : le détail arrive aux atomes.

Chrétien convaincu autant que savant consciencieux, le docteur Imbert ne touche à ces saintes choses qu'avec un profond respect. Arrivé à la stigmatisation du cœur, il écrit : « J'aborde l'histoire du cœur chez les stigmatisés, histoire merveilleuse. Je voudrais pouvoir l'écrire comme le comportent la beauté et la difficulté du sujet... Oui il y a des cœurs compatissants, c'est-à-dire des cœurs divinement blessés. Ces blessures atteignent tout le composé humain, son enveloppe corporelle comme les régions de l'âme. Elles ont été nommées blessures d'amour : c'est l'amour divin qui les a faites... »

La blessure d'amour est une des belles pages de la mystique divine ; elle a eu ses historiens émérites dans saint Jean de la Croix, sainte Thérèse, saint François de Sales ; ils en ont d'autant mieux parlé, qu'ils figurent eux-mêmes parmi les blessés de l'amour divin ». (Vol. II, chap. IV, pages 37, 38.) On aime à voir un docteur médecin, en ce temps de matérialisme endiablé, s'arrêter avec émotion devant le cœur des saints devenu le théâtre des manifestations surnaturelles, comme devant un sanctuaire, et se recueillir avant d'en franchir le seuil, parce qu'il voit les traces de Dieu. Quand Dieu frappe ses serviteurs aux pieds, aux mains, à la tête, c'est déjà saisissant ; s'il frappe au cœur, c'est plus solennel, et l'on adore avec une plus profonde religion.

Quel que soit l'intérêt que présente l'analyse des phénomènes de la stigmatisation, prise dans toute son extension, celui de la discussion l'emporte encore. Selon l'ordre des matières, la discussion ne vient qu'au chapitre XXV du second volume ; en réalité elle est partout. Comme je l'ai observé plus haut, ceci est un petit *desideratum* au point de vue de la composition du livre, en tant que livre, qui ne touche pas au fond, et n'enlève rien à la valeur du travail. Il n'y a pas un seul chapitre qui ne contienne un peu de discussion. Après la description des faits vient l'appréciation. Pour en démontrer la surnaturalité, l'auteur invoque ordinairement les faits eux-mêmes, avec leurs prodromes et leurs syndromes ; il en cherche la cause

là où elle est, en dehors et au-dessus de la nature. Il défie la science matérialiste de fournir une explication ; devant son silence ou l'absurdité de ses théories, il conclut contre elle et passe outre.

Je ferai remarquer que notre auteur ne sépare jamais les phénomènes psychiques des phénomènes physiologiques ; en d'autres termes, il procède trilogiquement en unissant la preuve morale à la preuve physique, sans craindre de s'entendre dire qu'il ne suit pas la méthode scientifique. Il a raison. Cette méthode ne consiste-t-elle pas dans l'étude des faits ? Les faits psychiques ne sont-ils pas des faits comme les autres, observables, puisqu'ils s'extériorisent par des actes ? Notre docteur va plus loin encore : il invoque l'autorité de l'Eglise, quand la question a un côté théologique, c'est ainsi qu'aux chapitres XI, XII, XIV, XXVII, il trace une véritable histoire du diable, en exposant la doctrine de l'Eglise sur les manifestations de l'esprit du mal, dans les pratiques de l'hypnotisme en particulier. Ici il semble être pris en flagrant délit de violation de la méthode scientifique, la seule que les matérialistes admettent, et que l'apologétique devrait logiquement leur opposer. — Il peut répondre qu'il écrit pour les croyants autant que pour les libres-penseurs, il veut édifier autant que convaincre. Il mêle les preuves dans le même chapitre : que chacun prenne celle qui lui va et laisse l'autre. La mauvaise foi, seule, pourrait abuser de ce mélange pour les rejeter toutes en bloc.

A part ces combats partiels, notre docteur a fait de la controverse en règle et plus largement dans un certain nombre de chapitres. Il faut signaler dans le second volume le chapitre XIV : « La Stigmatisation et la libre-pensée » ; le chapitre XX : « L'Extase divine et les libres-penseurs » ; et surtout les chapitres XXV, XXVI, XXVII, consacrés aux faits de la Salpêtrière, ce théâtre célèbre des fredaines du diable, invoqué scientifiquement par les Bourneville, les Charcot et compagnie. Louise Lateau et les miracles de Lourdes, pris à parti par ces messieurs, sont vengés victorieusement. C'est à proprement parler la partie apologétique de l'ouvrage du docteur Imbert. Il est en présence de trois explications matérialistes du surnaturel, qui le ruineraient si elles étaient autre chose que des mensonges scientifiques ou des grimaces diaboliques, c'est à savoir, l'hallucination, l'hystérie et l'hypnose.

Au chapitre XIV, le docteur démontre que les stigmates des saints sont inimitables ; car les stigmates de l'hypnose ne sont que de la fausse monnaie ; d'autres fois, ils ont une origine diabolique ; l'imagination libre, ou l'autosuggestion ne saurait en produire. Il fait justice en détail de toutes les objections des libres-penseurs, telles que les maladies imaginaires, l'hypocon-

drie, l'autographisme ou l'urtication factice, les envies ou *noevus*, etc., les plaques de peau de lapin elles-mêmes ne résistent pas à la vigueur de l'argumentation. Ce mouvement offensif, bien mené et soutenu jusqu'au bout, renverse de fond en comble l'échafaudage des libres-penseurs. Le chapitre magistral se recommande à l'attention des lecteurs.

Au chapitre XX, le docteur défend l'extase divine contre l'objection de l'hallucination. Ici encore il ne craint pas d'invoquer l'autorité de l'Eglise, non pas à cause de son magistère infailible, mais pour la valeur morale de son témoignage, qui devient une preuve de bon sens pour tout le monde, même pour les médecins. Ainsi le chrétien vient en aide au savant ; mais ceci ne tue pas cela. La preuve scientifique arrive à son tour. L'hallucination et l'extase n'ont pas le même diagnostic. L'extase agit sur tout le composé humain, sur l'âme comme sur le corps. Les phénomènes psychiques chez l'extatique et chez l'halluciné diffèrent comme le ciel et la terre ; d'un côté, la vertu poussée jusqu'à l'héroïsme de la sainteté ; de l'autre, les plus tristes manifestations de la nature humaine déchuée. Les effets physiologiques sensibles chez l'extatique et chez l'halluciné sont encore plus contrastants ; c'est le miracle, sous les formes les plus variées et les plus belles, en présence de dérèglements et d'anomalies souvent hideuses. L'âme de l'extatique s'extériorise dans le vrai ; celle de l'halluciné dans le faux. A l'appui de cette proposition, des faits nombreux et éclatants comme le soleil. Mais est-il bien sûr que l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* était extatique ? Il faudrait d'abord le connaître. Cette étude comparée de deux états psycho-physiologiques, qui semblent avoir des airs de parenté est fouillée avec une remarquable sagacité. C'est décisif contre les Manichéens de la Faculté. « Il n'est pas possible de confondre un halluciné avec un extatique. Je suis étonné que des médecins l'aient tenté ; ils n'ont donc pas lu sainte Thérèse et la pathologie des aliénés ? Je croyais que les *Confusionnistes* étaient plus forts » (page 320). Qu'on lise deux fois le chapitre XX, et les deux suivants où l'on applique les principes exposés aux apparitions de Lourdes et de Paray-le-Monial dans la personne de Bernadette et de la B. Marguerite-Marie.

Le Docteur termine son œuvre apologétique en donnant l'assaut à la Salpêtrière. C'est la citadelle du matérialisme athée, le théâtre des extases de l'hypnose et de l'hystérie. C'est là que hier encore vivait et régnait Charcot, le détracteur des miracles de Lourdes, dont Zola n'a eu qu'à suivre les indications, en les barbouillant de son pinceau ordurier. C'est là que le docteur Bourneville prend à partie Louise Lateau, essayant d'arracher de son front les rayons que la grâce y avait attachés. Il valait la peine d'assiéger

cette place ; elle ne s'est pas rendue, mais elle est prise.

Le Docteur concentre tous ses moyens pour frapper un grand coup. Il ramène son principe de synthèse, à savoir, la trilogie des stigmates, de l'extase et de la sainteté. Il établit l'incompatibilité de l'hystérie et de l'extase, qui ne va pas sans la sainteté. La grande hystérie, c'est la folie de forme hideuse, démoniaque ; l'hystérie vulgaire relève de la pathologie physique et morale. L'extase est plus fréquente chez l'homme ; l'hystérie est rare chez la femme religieuse, même cloîtrée. L'extase est incommunicable par imitation, elle n'est pas héréditaire ; elle honore tous les âges ; les caractères contraires appartiennent à l'hystérie. L'hystérie a ses prodromes : l'extase, c'est le *raptus* instantané. L'Extase produit l'immobilité marmoreenne, l'aliénation complète des sens, la raideur musculaire : rien de pareil dans l'hystérie. Les symptômes psychiques de l'hystérie ne sont pas ceux de l'extase : ni science infuse, ni esprit prophétique, ni visions célestes, ni discours inspirés ; mais le délire désordonné, souvent immonde : détails à l'appui, en français, surtout en latin ; car le latin, dans ses mots, brave l'honnêteté : des planches de clownisme et de crucifixion hystériques achèvent la démonstration. Ce sont les salpêtriers Richer, Legrand, Bourneville qui décrivent avec complaisance les prétendues extases de Geneviève, de Rosalie, et autres sujets sortis des régions immondes du vice, sur lesquelles la science opère : *faciamus experimentum in animi vili*. Cette étude comparée de l'hystérie et de l'extase vaut la précédente entre l'hallucination et l'extase. Après cela, notre docteur, fort de sa thèse, se tourne vers les salpêtriers et les apostrophe en ces termes : « Messieurs, ignorance ou mensonge : choisissez. » — N'en a-t-il pas le droit ?

L'hystérie n'explique pas l'extase ; l'hypnose pas davantage. Dans l'extase on ne trouve pas ce qui est dans l'hypnose, ni dans l'hypnose ce qui est dans l'extase. C'est toujours l'analyse parallèle des phénomènes qui constitue la preuve scientifique. On dénonce dans l'hypnose l'occultisme, l'immoralité positive, le danger. Est-elle diabolique ? Le docteur expose l'opinion rigide et l'opinion tempérée : il opine pour la première. Déjà en rapportant la réponse de la Sacrée Congrégation, en 1840, il avait observé que la condamnation de l'hypnose pour la pratique réservait les droits de la science (chap. XIV, page 216). Ne force-t-il pas la note quand il écrit : « L'hypnotisme est mauvais par essence » ? (chap. XVIII, page 297). La question théologique ne paraît pas tranchée.

La suggestion est la grande machine de guerre tournée contre les miracles de Lourdes : c'est Charcot qui la manœuvre. Malheureusement pour sa gloire, on lui démontre que les

miracles de Lourdes ont deux caractères : l'insanabilité des maladies et l'instantanéité des guérisons. Si la suggestion guérit certains maux légers, il y en a d'autres qu'elle ne guérit pas, surtout subitement. La thérapeutique suggestive est ridicule : on n'y croit pas à la Salpêtrière, excepté pour Lourdes. Les émotions curatives et les pilules de mie de pain n'ont jamais eu raison, à l'instant, de la phtisie, du cancer, des maladies de l'épine dorsale, des tumeurs et autres grandes misères, qui font le désespoir de la science. La suggestion religieuse, qui agit plus puissamment sur les facultés humaines, n'a pas donné de meilleurs résultats. On est venu au secours de l'autre suggestion par la suggestion officielle des médecins et des prêtres : pas une cure au quotient. Décidément Charcot était en pleine malhonnêteté scientifique quand il soutenait, dans un mémoire publié en Angleterre, qu'à Lourdes il n'y a que des maladies nerveuses, des plaies et des tumeurs nerveuses, des guérisons dues à l'exaltation religieuse combinée avec l'hystérie.

On trouvera à la fin du second volume deux appendices intéressants sur « l'hystérie de sainte Thérèse » et sur « l'hallucination de Jeanne d'Arc », deux thèses caressées par les libres-penseurs, et sur lesquelles des écrivains catholiques ont manqué de correction. On se souvient de l'ardente controverse que souleva le mémoire du P. Hahn, jésuite belge, d'accord ce jour-là avec Charcot pour soutenir « l'indéniable hystérie de sainte Thérèse. » Le P. Hahn fut réfuté victorieusement par son confrère, le P. Louis de San. Le docteur Imbert intervenait de son côté par un mémoire qui devait être inséré dans l'*Univers*, lorsque le 16 janvier 1886, le travail du P. Hahn fut mis à l'index. Le combat finit faute de combattants. Le mémoire du docteur Imbert présente néanmoins un intérêt rétrospectif ; et comme la question entre dans la synthèse du docteur, et qu'elle est une des plus éclatantes applications historiques des principes qu'il développe si savamment, cet appendice est à sa place dans l'ouvrage qui le publie.

Le second appendice sur l'hallucination de Jeanne d'Arc, est l'œuvre du docteur Hospital, lue à l'Académie de Clermont-Ferrand. On répond aux attaques de certains écrivains français, jaloux de partager la gloire de Voltaire, outrageant la vierge lorraine, qui viennent en aide aux politiciens laïciseurs, qui s'efforcent de la disputer à l'Eglise et à l'histoire pour en faire le symbole d'un patriotisme frelaté, incapable de sauver la patrie aux heures de suprême danger.

Dans l'œuvre que je viens d'analyser, le docteur Imbert déploie de remarquables qualités : physiologiste de marque — ce qui ne surprend personne — il est encore un fin psychologue, et un observateur délié ; chose plus rare chez les laïques de notre temps, il a de la théologie, il en parle la langue ; en touchant des sujets scabreux, il sait être exact. Un

certain lyrisme mystique, qui paraît dans son tempérament, ne le rend pas exagéré. Fidèle à la méthode scientifique, il va aux faits et il conclut froidement, à l'abri du reproche, que les libres-penseurs ont coutume d'adresser aux apologistes de cette trempe. Sa controverse est bienveillante ; un peu de pointe dans le style ne gâte rien ; son ironie n'est pas toujours cruelle.

Le docteur Imbert est un penseur. Original, comme les esprits distingués, d'ailleurs paradoxale, de de Maistre, il semble caresser les idées excessives ; en réalité, c'est de l'élévation. Ses deux volumes sont semés de considérations qu'on voudrait souligner au passage. Sa philosophie de la douleur est vraiment belle. La douleur, c'est son histoire qu'il écrit, empruntant ses matériaux aux « compatissants », aux « blessés de l'amour divin », aux « participants à la Passion du Christ ». Mais à quelle hauteur il porte sa thèse ! Le talent n'explique pas ; pour parler avec cette éloquence, il faut être croyant. (Vol. II, chap. XXIII, pag. 403 et suiv.)

On ne lira pas sans admiration un discours, sur les origines chrétiennes de la médecine, prononcé à Clermont-Ferrand devant les professeurs de l'École, et qui fit quelque bruit. Le docteur Imbert place la médecine dans la synthèse chrétienne, et la présente ainsi sous un jour tout nouveau. Le péché a engendré la douleur ; le Christ rédempteur est venu effacer le péché et adoucir la douleur. La médecine est une des applications de la Rédemption à l'humanité souffrante. Dieu opère dans le Christ par la vertu de son sang ; il opère dans le médecin, ministre de sa miséricorde, en donnant une efficacité curative aux agents naturels. Il tire la vie de la mort ; il guérit avec les poisons qui tuent. Les globules de la thérapeutique et les globules célestes sont dans sa main ; il se révèle par la vertu des uns et par l'harmonie des autres ; par les infiniment petits et par les infiniment grands. Ces idées ne sont pas banales. « O Christ, docteur suprême, soulève de plus en plus de tes mains divines les voiles qui cachent tant de vérités. O Christ, confrère divin, préserve les médecins des fausses doctrines ; confirme-les dans la religion, la science, le dévouement, et sois leur récompense au lendemain immortel. » Têtes des médecins matérialistes !

Malheureusement ils sont le nombre : ils distribuent l'enseignement médical à presque toute la jeunesse française. Il nous faudrait autant de Facultés de médecine catholiques qu'il y en a d'une autre espèce. Nous n'en n'avons qu'une. En attendant, puissions-nous avoir beaucoup de médecins indépendants, qui tiennent la plume aussi bien que le scalpel, pour défendre l'ordre surnaturel attaqué sur toute la ligne. Pour remplir cette mission, ils ont besoin de science, de foi et de courage. Le docteur Imbert peut leur servir de modèle.

(*Univers*) L. Ar., Prêtre du Sacré-Cœur.

TRENTE-CINQ ANNÉES

DU

GRAND ORIENT DE FRANCE

(1860-1894)

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

Nous rappelons ce que nous avons dit dans le numéro où nous avons commencé la publication de ces listes de chefs d'ateliers. Il ne s'agit pas ici de démasquer des palladistes, et nous ne nous préoccupons pas non plus de savoir si telle ou telle loge possède ou non une annexe androgyne. Nous reproduisons l'extrait fidèle des annuaires officiels du Grand Orient de France. Nous plaçons cette divulgation *uniquement et exclusivement sur le terrain politique* : étant donné que c'est dans les ateliers maçonniques qu'ont été élaborées toutes les lois impies, toutes les mesures de persécution contre l'Eglise, les Vénérables, les Très-Sages, les Grands-Maitres ont tous leur part de responsabilité dans l'œuvre mauvaise, irrégulière, néfaste, qui a été accomplie par les Chambres; ce sont donc purement et simplement des politiciens plus ou moins ignorés que nous présentons au public.

Avis. — Nous ne donnons l'indication des jours de réunion ou tenues que pour les loges existant encore actuellement. Quant aux loges tombées en sommeil, cette indication ne nous semble plus avoir aucun intérêt.

PREMIÈRE PARTIE

LES LOGES

ET LEURS VÉNÉRABLES

(Suite)

CORRÈZE

Tulle

L'INTIME FRATERNITÉ

Loge fondée le 29 janvier 1878.

VÉNÉRABLES : — (1877) Four, Thomas, négociant, président du Tribunal de Commerce, 2, rue de la Barrière; Maître. — (1880 et 1881) le même. — (1882) Vauzanges, Jean-Baptiste, huissier, 49, rue

de la Barrière; Maître. — (1883 et 1884) le même. — (1885) Pradier, Henri, quincaillier; Maître; et pour la correspondance : Guillemy, Noël, rue d'Alvergne. — (1886-1888) le même. — (1889) Moulmier, Théodore, *, **, trésorier-payeur général de la Corrèze; Trente-Troisième. — (1890) le même. — (1891) Valette, Jean-Baptiste, docteur en médecine; Maître. — (1892 et 1893) le même. — (1894) Pradier, Henri, négociant, 1, quai de Valon; Maître.

Temple : — 4, rue des Portes Chanac (1879-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e samedis du mois.

Brive

LA FRATERNITÉ

Loge fondée le 20 juillet 1867.

VÉNÉRABLES : — (1868) Mertz, rentier; Rose-Croix. — (1869) Lecherbonnier, Auguste, avocat; Maître. — (1870-1875) le même. — (1876) le même, député à l'Assemblée nationale. — (1877-1882) le même. — (1883) Labrousse, docteur en médecine; Maître. — (1884) le même, membre de la Chambre des députés; et pour la correspondance : Longaud, professeur au Collège de Brive. — (1885) Longaud, François-Marie-Michel, professeur de philosophie au Collège; Maître. — (1886) Chalamy, Jean, maître de l'hôtel de Bordeaux; Maître. — (1887) le même. — (1888) le même, adjoint au maire. — (1889) le même; Rose-Croix. — (1890-1891) le même. — (1892) Renaudie, Antonin, receveur municipal, 2 bis, avenue Bourzat; Maître. — (1893 et 1894) le même; Rose-Croix.

Temple : — Rue Carbonnière, (1874-1880) — 7, rue de l'Estang, Boulangerie coopérative (1881-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e samedis du mois.

Statistique des 35 années :

Le département de la Corrèze a compté, en tout, deux loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; les deux fonctionnent actuellement.

CORSE**Ajaccio****LA RÉUNION**

Loge fondée le 24 mai 1867.

VÉNÉRABLES : — (1868) Chiarisoli, employé à la Trésorerie générale de la Corse : Rose-Croix. — (1869) Bodoy, avocat ; Maître. — (1870) Raymondi, propriétaire ; Maître. — (1871) Campana, Laurent, propriétaire ; Maître. — (1872) Pugliesi, Etienne, négociant ; Maître. — (1873) le même. — (1874) Tombée en sommeil.

Statistique des 35 années :

Le département de la Corse n'a eu qu'une loge appartenant à l'obédience du Grand Orient de France, laquelle ne fonctionne plus depuis 20 ans.

COTE-D'OR**Dijon****SOLIDARITÉ ET PROGRÈS**

Loge fondée le 1^{er} mars 1863. (1)

VÉNÉRABLES : — (1863) Grange, imprimeur ; Maître. — (1864 et 1865) le même, 15, rue Bossuet. — (1866) Bassot, négociant, 13, rue de la Prévôté ; Maître. — (1867) le même. — (1868) Jannier, caissier de banque, 6, rue Sambin ; Maître. — (1869) le même, 39, rue des Godrands. — (1870-1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) le même. — (1876) le même, rue de la Verrerie. — (1877) Prost, Victor, horloger à Gevrey-Chambertin ; Maître. — (1878) le même. — (1879) Pansiot, Nicolas, propriétaire, membre du Conseil municipal ; Maître. — (1880) le même. — (1881) Prost, Victor, comme ci-dessus. — (1882) Pansiot, Nicolas, ancien conducteur des ponts et chaussées, comme ci-dessus, place Saint-Nicolas. — (1883) Jobert, professeur à la Faculté des sciences, conseiller municipal, 11, rue Brulard ; Maître. — (1884) le même. — (1885) Blum, Moïse, rentier, 16, place d'Armes ; Maître. — (1886 et 1887) le même, ancien négociant. — (1888) Prost, Victor, décoré de la médaille militaire, conseiller municipal, négociant et propriétaire à Gevrey-Chambertin, Côte-d'Or ; Trente-Troisième. — (1889) le même. — (1890) le même, député, 27, rue des Martyrs, à Paris. — (1891) Duthu-Céry, Ernest, négociant, ancien conseiller municipal, 12 et 14, rue Marceau ; Maître. — (1892) le même, négociant en vins et spiritueux, conseiller municipi-

(1) Depuis sa fondation jusqu'en 1865, cette loge portait pour titre : *la Solidarité du Progrès*.

pal. — (1893) le même. — (1894) Pitoiset, Jean-Hubert) caissier et chef de bureau à la Compagnie l'Abeille, 10, rue Courtépée ; Maître.

Temple : — 11, rue Courtépée (1870-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e samedis du mois ; éventuellement, le dimanche à 2 heures.

Auxonne**ESPÉRANCE ET PHILANTHROPIE**

Loge fondée le 27 juillet 1863.

VÉNÉRABLES : — (1864) Roux, maire de Villers-les-Pots ; Maître. — (1865 et 1866) le même, manufacturier, président du Tribunal de Commerce, à Villers-les-Pots. — (1867) Tombée en sommeil.

Beaune**LES AMIS DE LA NATURE ET DE L'HUMANITÉ**

Loge fondée le 18 février 1805.

VÉNÉRABLES : — (1867) Devevey, fabricant de chaux hydraulique ; Maître. — (1868) le même, Rose-Croix. — (1869) le même. — (1870) Hugot, serrurier en voitures ; Maître. — (1871) Izembart, menuisier, 8, place au Beurre ; Maître. — (1872 et 1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875-1883) le même. — (1884) Izembart père, Pierre-René, entrepreneur de menuiserie, 8, place au Beurre ; Maître. — (1885-1894) le même.

Temple : — Rempart de la Comédie (1875-1889). — Escalier d'Enfer (1890-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e samedis du mois.

Statistique des 35 années :

Le département de la Côte-d'Or a compté, en tout, trois loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; deux fonctionnent actuellement.

CREUSE**Guéret****LES PRÉJUGÉS VAINCUS**

Loge fondée le 28 février 1894.

VÉNÉRABLE : — (1894) Grolhier, Louis, avoué ; Maître.

L'annuaire n'indique ni le local du temple, ni les jours des tenues.

La Souterraine**LES FRÈRES UNIS DE LA CREUSE**

Loge fondée le 17 mai 1873.

VÉNÉRABLES : — (1874) Grosset, propriétaire, lieu de Chabanne, commune de Saint-Pierre-de-Fursac,

par La Southeraine ; Maître ; et pour la correspondance : Jules Sallet, ébéniste à La Southeraine, 24, faubourg de Limoges. — (1875-1879) le même. — (1880) Gagnadre, Ernest, rentier, rue du Faubourg-Lavant ; Maître ; même adresse de corresp. — (1881-1886) le même. — (1887) Tombée en sommeil.

Temple : — A la Roudière (1871-1887).

Statistique des 35 années :

Le département de la Creuse a compté, en tout, deux loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; une seule fonctionne actuellement.

DORDOGNE

Périgueux

LES AMIS PERSÉVÉRANTS ET L'ÉTOILE DE VÈSONE RÉUNIS

Loge formée de la réunion des loges *Les Amis persévérants* et *l'Étoile de Vèsonne*, fusionnées le 1^{er} mars 1857.

VÉNÉRABLES : — (1860) Lagrange, notaire ; Maître. — (1861-1864) le même. — (1865) Lalande, avocat, adjoint au maire ; Maître. — (1866 et 1867) le même. — (1868) Gaillard, notaire, rue Monchy ; Maître. — (1869-1871) le même. — (1872) Magne, *, professeur de rhétorique au Lycée, agrégé de l'Université, officier de l'instruction publique ; Maître. — (1873) Gaillard, comme ci-dessus ; Rose-Croix. — (1874) le même. — (1875) Guilbert, docteur en médecine, ancien préfet, 3, rue Saint-Martin ; Maître. — (1876) Bussière, avocat, 23, rue Saint-Front ; Maître. — (1877) le même. — (1878) le même, Georges, 42, place Bugeaud. — (1879) le même. — (1880) Gadaud, docteur en médecine, membre du Conseil général, 44, rue Féletz ; Maître. — (1881-1883) le même. — (1884) Pouyadou, Ferdinand, chef de division à la préfecture de la Dordogne, 5, rue du Bac ; Maître. — (1885) le même. — (1886 et 1887) le même, 45, rue du Jardin-Public. — (1888) Hermann, Guillaume-Gustave, conseiller de préfecture ; Maître. — (1889) le même. — (1890) Gadaud, Antoine-Elie, *, docteur en médecine, conseiller général, ancien député ; Maître. — (1891) le même, 7, rue de la République ; Rose-Croix. — (1892) Joucla, Dominique-Maxime-Gustave, journaliste, imprimeur, 6, place Plumancy ; Rose-Croix. — (1893 et 1894) le même.

Temple : — 15, rue Saint-Front (1870-1892). — 10, rue Saint-Front (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — Tous les vendredis du 1^{er} novembre au 1^{er} mai, et chaque vendredi de quinzaine du 1^{er} mai au 1^{er} novembre.

Bergerac

LES VRAIS FRÈRES

Loge fondée le 4 juin 1850.

VÉNÉRABLES : — (1866) Dauje, coutelier ; Rose-Croix. — (1867) le même, rue Neuve d'Argenson. — (1868) Aubertie, marchand de vins en gros ; Maître. — (1869-1871) le même. — (1872) Fourgeaud, négociant, adjoint au maire, juge au Tribunal de Commerce ; Maître. — (1873) Labrousse, avoué près le Tribunal de 1^{re} instance ; Maître. — (1874) le même. — (1875) le même ; Rose-Croix. — (1876) le même. — (1877) Aubertie, Alfred, négociant, commissionnaire en vins ; Maître. — (1878-1881) le même. — (1882) le même, 28, place de la Sous-Préfecture. — (1883) le même. — (1884) le même, place Gambetta. — (1885) Valbousquet, Jean-Alphonse, professeur au Collège ; Maître. — (1886) le même. — (1886) le même, rue du 11 Juillet. — (1888) Aubertie, Alfred, comme ci-dessus. — (1889 et 1890) Valbousquet, comme ci-dessus. — (1891) Charpiat, Charles-Eugène, capitaine d'habillement au 108^e d'infanterie, Jardin Public ; Maître. — (1892) Boudault, Marcel, négociant ; Maître. — (1893) le même, rue Valette. — (1894) Valbousquet, Jean-Alphonse, agent général d'assurances, comme ci-dessus.

Temple : — Rue de l'Ancien-Théâtre (1871-1875). — Rue Merline (1876-1887). — Boulevard Thiers (1888-1893). — Rue Thiers (1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e samedis du mois, du 1^{er} mai au 1^{er} octobre ; tous les samedis, du 1^{er} octobre au 1^{er} mai.

Eymet

L'UNION FRATERNELLE

Loge fondée le 13 avril 1863.

VÉNÉRABLES : — (1863) Fonteyral, docteur-médecin ; Rose-Croix. — (1864-1866) le même. — (1867) le même, rue du Tibre — (1868 et 1869) le même. — (1870) Moulard, propriétaire, au château de la Gravette ; Rose-Croix ; et pour la correspondance : Festal, brasseur. — (1871) Tombée en sommeil.

Montpont-sur-l'Isle

L'UNION SINCÈRE

Loge fondée le 28 avril 1866 ; précédemment à l'orient de Mussidan.

VÉNÉRABLES : — (1887) Durand, Jean, minotier ; Maître. — (1888-1894) le même.

Temple : — Rue des Bains, près le pont sur l'Isle (1887-1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} mercredi du mois.

Mussidan**L'UNION SINCÈRE**

Loge fondée le 28 avril 1866.

VÉNÉRABLES : — (1867) Deffarge, propriétaire; Rose-Croix. — (1863) le même; et pour la correspondance : Seguret, banquier. — (1868 et 1869) le même. — (1870) le même; et pour la correspondance : Lefranc, négociant. — (1874) Tombée en sommeil, qui dure neuf années. — (1880) Réveil de la loge : Ordéga, Casimir, négociant, maire; Maître. — (1881) le même. — (1882) Chastanet, Georges, ancien notaire; Maître. — (1883) le même; Rose-Croix. — (1884) Cellerier, agent-voyer; Maître. — (1885) Chastanet, Polh, propriétaire; Maître. — (1886) Ferrand, Odon, boulanger; Maître. — (1887) La loge transporte son siège à Montpont-sur-l'Isle; voir ci-dessus.

Temple : — Grande-Rue (1880-1887).

Nontron**L'AVENIR DE NONTRON**

Loge fondée le 26 juin 1869.

VÉNÉRABLES : — (1870) Debidour, avocat, Grande-Rue; Maître. — (1871) le même. — (1872) le même; Rose-Croix. — (1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Debidour, avocat, Grande-Rue; Rose-Croix. — (1876) Dusolier, homme de lettres; Maître. — (1877) Debidour, comme ci-dessus. — (1878-1880) le même. — (1881) Deschamps, banquier; Maître. — (1882-1884) le même. — (1885) Tombée en sommeil.

Temple : — Rue Brune (1871-1885).

Ribérac**LA RUCHE DES PATRIOTES**

Loge fondée le 9 mars 1885.

VÉNÉRABLES : — (1885) Brugère, Aurélien, Conseiller général, député; Maître; et pour la correspondance : Brulé, receveur des finances. — (1886) Brulé, Eugène-Frédéric, receveur des finances; Rose-Croix. — (1877) Bastin, Bernard-Désiré, entrepreneur de travaux publics; Maître. — (1888 et 1889) le même. — (1890) Sudrie, Louis-Antoine, cafetier; Maître; et pour la correspondance : Longaud, directeur de l'école primaire supérieure. — (1891) Longaud, François, directeur de l'école primaire supérieure; Maître. — (1892) Parcellier, Jean, agent-voyer d'arrondissement; Maître. — (1893) Longaud, François, comme ci-dessus. — (1894) le même; Rose-Croix.

Temple : — Rue Notre-Dame (1885-1893). — Place du Chalet (1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e samedis du mois.

Sarlat**LA PARFAITE HARMONIE**

Loge fondée le 28 août 1782; reconstituée le 12 avril 1872.

VÉNÉRABLES : — (1873) Pomarel, juge d'instruction; Maître; et pour la correspondance : J. Gurdette, gérant du Cercle. — (1874) le même. — (1875) le même; Rose-Croix. — (1876) aucun nom de Vénérable dans l'Annuaire, mais la même adresse pour la correspondance. — (1877) Roux, Alfred, propriétaire à Panasson, commune de Saint-Vincent-de-Cosse; Maître; et pour la correspondance : Rouquette jeune, tapissier, rue de la Traverse. — (1878) le même. — (1879) Rouquette, Auguste, architecte; Maître; et même adresse pour la correspondance. — (1880-1882) le même. — (1883) Rouquette, Antoine, lapissier, rue de la Traverse; Maître. — (1884) Roux, Alfred, juge de paix à Saint-Cyprien (Dordogne); Maître; et pour la correspondance : Baptiste Roux, délégué cantonal, à Sarlat. — (1885) le même. — (1886) le même; et pour la correspondance : Florent Pagé, conducteur de travaux, à Sarlat. — (1889) le même. château de Panassou, à Saint-Cyprien. — (1888) Gillet, Jean-Octave, conducteur de 1^{re} classe des Ponts-et-Chaussées, chef de section des travaux de l'Etat; Maître. — (1889) Terrisse, François, principal du Collège; Maître. — (1890) Barry, Jean-Philippe, licencié en droit, avoué, adjoint au maire; Maître. — (1891 et 1892) le même. — (1893) Tombée en sommeil.

Temple : — Hôtel-de-Ville (1879-1892).

Terrasson**L'ESPIRANCE**

Loge fondée le 18 mai 1871.

VÉNÉRABLES : — (1871) Lavaysse, propriétaire à Gaubert, commune de Terrasson; Maître. — (1872) le même. — (1873) Lombard, Louis, docteur en médecine; Maître. — (1874) le même. — (1875) aucun nom dans l'Annuaire, sauf cette indication pour la correspondance : Roudier, négociant. — (1876) Lombard, comme ci-dessus. — (1877-1884) le même. — (1885) Tombée en sommeil.

Temple : — Rue de l'Eglise (1871). — Place Neuve, quartier du Bas-Bruzat (1872-1873). — Place Loubignac (1874-1885).

Statistique des 35 années :

Le département de la Dordogne a compté, en tout, huit loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; quatre fonctionnent actuellement.

DOUBS**Besançon**

SINCÉRITÉ, PARFAITE UNION ET CONSTANTE
AMITIÉ RÉUNIES

Loge fondée le 2 octobre 1766.

VÉNÉRABLES : — (1860) Pernot, rentier, 2, rue Mairat; Rose-Croix. — (1861-1869) le même. — (1870) le même, membre du Conseil municipal. — (1871-1874) le même, propriétaire rentier. — (1875) Bruand, Nicolas, négociant, juge au Tribunal de Commerce, membre du Conseil municipal, 58, Grande-Rue; Rose-Croix. — (1876-1884) le même. — (1885) le même, maire. — (1886) le même. — (1887) le même, *. — (1888) le même. — (1889) Baigue, Henri, entrepreneur de travaux publics, 9, rue des Chambrettes; Rose-Croix. — (1890-1893) le même. — (1894) le même, adjoint au maire,

Temple : — 2, rue Saint-Antoine, ancienne église Saint-Antoine (1875-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 2^e vendredis du mois.

Montbéliard

LES AMIS ÉPROUVÉS

Loge fondée le 19 juin 1865.

VÉNÉRABLES : — (1865) Parraud, pharmacien; Maître. — (1866) le même. — (1867) Sahler, ingénieur civil; Maître. — (1868) Leconte, Julien, rentier; Maître. — (1869 et 1870) le même. — (1871) Tombée en sommeil. Réveillée en 1883. — (1883) Borne, Marie-Joseph-Charles, docteur en médecine, à Hérimoncourt (Doubs); Maître. — (1884) le même; Rose-Croix; et pour la correspondance : Gautier, Charles, négociant, 26, rue des Febvres. — (1885) le même. — (1886) le même; et pour la correspondance : Georges Graff, confiseur, 42, rue de Besançon. — (1887) le même, Conseiller général. — (1888-1894) le même.

Temple : — 23, rue Cuvier (1883-1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} samedi et le 3^e dimanche du mois.

Pontarlier

AMITIÉ PROGRÈS

Loge fondée le 5 avril 1887.

VÉNÉRABLES : — (1888) Junod, Arthur, négociant en spiritueux; Maître. — (1889) le même, distillateur d'absinthe; Rose-Croix. — (1890-1894) le même.

Temple : — Rue du Marché (1888). — Rue du Mont (1889 et 1890). — 24, rue de Besançon (1891-1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} dimanche et le 3^e vendredi du mois.

LA SINCÈRE ET PARFAITE AMITIÉ

Loge fondée le 4 juin 1869.

VÉNÉRABLES : — (1869) Lobot de la Barre, chef de gare; Maître. — (1870) le même. — (1871) Gindre, docteur-médecin; Maître. — (1872-1876) le même. — (1877) Tombée en sommeil.

Temple : — 6, rue du Cours (1871-1876).

Statistique des 35 années :

Le département du Doubs a compté, en tout, quatre loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; trois fonctionnent actuellement.

DRÔME**Valence**

L'HUMANITÉ DE LA DRÔME

Loge fondée le 15 juillet 1845.

VÉNÉRABLES : — (1861) Lavis, avocat, rue du Jeu-de-Paume; Chevalier Kadosch; et pour la correspondance : Bès, entrepreneur. — (1862) le même. — (1863) Ferlin, entrepreneur, place de la Préfecture; Rose-Croix. — (1864) le même. — (1865) Roux, bijoutier, place des Clercs; Rose-Croix. — (1866) Fayard, avocat, 45, rue Jonchère; Maître. — (1867) le même. — (1868) Malens, avocat, rue du Gallet; Maître. — (1869 et 1870) le même. — (1871) le même, député à l'Assemblée nationale. — (1872) Victor, professeur de langues vivantes; Rose-Croix. — (1873) Fayard, propriétaire, membre du Conseil général; Rose-Croix. — (1874-1876) le même. — (1877) Belat, Joseph-Claude, avocat; Maître. — (1878) le même, bâtonnier de l'ordre des avocats, ancien procureur de la République, ex-adjoint au maire, conseiller municipal. — (1879 et 1880) le même. — (1881) le même, maire, conseiller général. — (1882) le même, vice-président du conseil général. — (1883-1885) le même. — (1886) le même, *. — (1887 et 1888) le même, conseiller général. — (1889) le même, président de Chambre à la Cour de Poitiers (Vienne). — (1890) Tacussel, Frédéric-Joseph, directeur des postes et télégraphes de la Drôme; Rose-Croix. — (1891) Martin, Joseph-Raymond, pharmacien, conseiller d'arrondissement; Maître. — (1892) Fichon, Félicien, agent-voyer en chef de la Drôme, 34, rue du Général-Farre; Maître. — (1893) Chaix, Célestin-Jules, négociant en charbons, Conseiller municipal, avenue Gambetta; Maître. — (1894) le même.

Temple : — 1, Courbe Sylvante, Côte des Chapeliers (1871). — 1, Côte des Chapeliers et Côte Courbe Sylvante (1872-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e samedis du mois.

Crest

L'UNION DES ÉLÈVES DE MINERVE

Loge fondée le 15 mai 1863.

VÉNÉRABLES : — (1864) Barnoin, tourneur sur bois ; Rose-Croix. — (1865-1867) le même. — (1868) Aubert, marchand tailleur ; Rose-Croix. — (1869) le même. — (1870) Languillaire, chef de section au chemin de fer ; Maître. — (1871) Dambuyant, commis-drapier ; Maître. — (1872) Tombée en sommeil.

Die

L'HEUREUSE RENCONTRE

Loge fondée le 1^{er} mars 1869.

VÉNÉRABLES : — (1870) Buis, *, ancien conservateur des hypothèques, membre du Conseil général ; Maître. — (1871) Chevandier, docteur en médecine, député à l'Assemblée nationale ; Maître ; et pour la correspondance : Deschamps, avoué. — (1872) Tombée en sommeil.

Montélimar

EN AVANT

Loge fondée le 27 juin 1893.

VÉNÉRABLES : — (1894) Chapoton, Serge, professeur au Collège, boulevard d'Aygu ; Maître.

Temple : — Quartier du Scelier (1894).

Tenues actuelles : — Le 3^e samedi du mois.

LE RÉVEIL MAÇONNIQUE

Loge fondée le 30 mars 1872.

VÉNÉRABLES : — (1872) Monteillet, lieutenant au 74^e de ligne ; Maître. — (1873) le même. — (1874) Lustrou, pharmacien. — (1875) Monteillet, *, capitaine en retraite ; Maître ; et pour la correspondance : Lustrou, pharmacien. — (1876) aucun nom dans l'Annuaire. — (1877) Petit, François, négociant, rue Sainte-Croix ; Maître. — (1878) le même. — (1879) Tombée en sommeil.

Temple : — Rues Corne-Roche et Féraud (1872-1878).

Romans

L'UNION DES DEUX CANTONS

Loge fondée le 8 décembre 1847.

VÉNÉRABLES : — (1860) Tabary, Philippe, * chevalier de Saint-Louis, chef d'escadron d'état-

major en retraite, à Bourg-de-Péage (Drôme) ; Rose-Croix. — (1861) le même. — (1862) Darnaud, avocat-agréé au Tribunal de Commerce, place Sainte-Ursule ; Chevalier Kadosch. — (1863-1865) le même. — (1866) Tombée en sommeil.

Statistique des 35 années :

Le département de la Drôme a compté, en tout, six loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; deux fonctionnent actuellement.

EURE

Evreux

LA SINCÉRITÉ DE L'EURE

Loge fondée le 22 juillet 1872.

VÉNÉRABLES : — (1872) GrosPierre, *, capitaine de cavalerie en retraite, 16, rue Vilaine ; Maître. — (1873) Germain, ancien maître des requêtes au Conseil d'Etat, ancien directeur des affaires d'Algérie, au ministère de la guerre, à Cissey-Grosœuvre, par Saint-André-de-l'Eure ; Chevalier Kadosch. — (1874) le même, *. — (1875 et 1876) le même. — (1877) Lapeyruque, conducteur des Ponts et Chaussées ; Maître ; et pour la correspondance : Paul, Chapelain, propriétaire, 40, rue du Carrefour. — (1878 et 1879) le même. — (1880) Fléau, Alexandre-Denis, avocat, ancien préfet de l'Eure, directeur du journal *l'Union républicaine de l'Eure* ; Maître. — (1881) le même ; et pour la correspondance : Paul, Chapelain, propriétaire, 31, rue Saint-Louis. — (1882) Lapeyruque, Henri-Edouard, rentier ; Maître ; et même adresse pour la correspondance. — (1883-1886) le même. — (1887) Tombée en sommeil.

Temple : — Rue de Jeanne (1872 et 1873). — Impasse Pannette (1874-1887).

Gisors

LES FRÈRES DE BLANMONT

Loge fondée le 3 avril 1858.

VÉNÉRABLE : — (1860) Vion, coiffeur ; Maître. — (1861) Tombée en sommeil.

Pacy-sur-Eure

UNION ET PROGRÈS

Loge fondée le 21 juin 1866.

VÉNÉRABLES : — (1866) Bélot, receveur des contributions directes ; Maître ; et pour la correspondance : Lépouzé, coiffeur, place des Marchés. — (1867) le même. — (1868) Poussin, propriétaire ; Maître. — (1869) le même. — (1870) Lépouzé,

marchand de nouveautés; Maître. — (1871) les même, place des Marchés. — (1872) le même, rue Grande. — (1873) Lécuyer, propriétaire à Hardencourt, par Pacy-sur-Eure; Maître. — (1874) Bertin, propriétaire à Hardencourt, par Pacy-sur-Eure; Maître. — (1875 et 1876) le même. — (1877) Lepouzé, comme ci-dessus, rue Grande. — (1878 et 1879) le même. — (1880) Bully, Ambroise, propriétaire, cultivateur à Houlbec-Cocherel (Eure); Maître. — (1881 et 1882) le même, conseiller général. — (1883) le même, *, docteur en droit, député.

(1884) Ersant-Lelièvre, Louis, cordonnier, rue du Marais; Maître. — (1885) Lechêne, Eugène, menuisier-mécanicien, 15 et 17, rue d'Orléans, à Elbeuf (Seine-Inférieure); Maître. — (1886 et 1887) le même: Chevalier Kadosch. — (1888) Ersant, Louis-Edmond, cordonnier-bottier, rue du Marais; Maître; — (1889-1890) le même. — (1891) Lechêne, Eugène, comme ci-dessus, mécanicien, — (1892 et 1893) le même. — (1894) Lefrançois, Louis, percepteur des contributions directes, à Evreux; Maître; et pour la correspondance: Launay, instituteur à Boudeville de Pacy-sur-Eure.

Temple: — Rue du Point-du-Jour (1872-1883). — 24, rue du Carquois (1884-1894).

Tenues actuelles: — Le 3^e dimanche du mois.

Vernon-sur-Seine

L'ÉTOILE NEUSTRIENNE

Loge fondée le 28 mars 1830.

VÉNÉRABLES: — (1860) Gendron, propriétaire; Rose-Croix. — (1861 et 1862) le même. — (1863) Fonteray, *, capitaine-major du 5^e escadron du train des équipages; Rose-Croix. — (1864 et 1865) le même. — (1866) Bourdet, propriétaire, rue de la Plâtrerie; Rose-Croix. — (1867) le même, ordonnateur du bureau de bienfaisance. — (1868) le même. — (1869) de Boisset-Glassac, lieutenant au 5^e escadron du train des équipages militaires, directeur général des écoles régimentaires de l'escadron; Maître; et pour la correspondance: Loddé, herboriste. — (1870) Louvet, propriétaire, ancien juge de paix, au Chalet; Rose-Croix. — (1871) Chaillou, Théodore, docteur en médecine, à Tourny, Eure; Maître. — (1872-1875) le même. — (1876) le même, conseiller d'arrondissement. — (1877) le même. — (1878) Bourguignon, Georges-Constant, négociant en grains, rue Saint-Jacques; Maître. — (1879-1882) le même, cours de la Gabelle. — (1883) Duzan, tailleur au train des équipages militaires; Maître. — (1884) le même, maître-tailleur du 3^e escadron

du train des équipages militaires. — (1885) Lemoine, Henri-Jules, gradué en droit, huissier, 6, rue Garenne; Maître. — (1886) le même, ancien huissier, avenue Thiers. — (1887) le même. — (1888) Ordioni, Dominique, receveur des établissements de bienfaisance, 20, rue Saint-Jacques; Maître. — (1889) le même. — (1890) Dejarue, Jean-Prosper, rentier, faubourg de Gamilly; Maître. — (1891) Piguiet, Adolphe, *, capitaine d'artillerie en retraite, 15, avenue de l'Ardèche; Chevalier Kadosch. — (1892-1894) le même.

Temple: — Rue latérale à la rue principale de la ville (1876-1877). — 9, rue Riquier (1878-1894).

Tenues actuelles: — Le 2^e dimanche du mois, à 2 heures de l'après-midi.

Statistique des 35 années:

Le département de l'Eure a compté, en tout, quatre loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; deux fonctionnent actuellement.

EURE-ET-LOIR

Dreux

LA FRANCHE UNION

Loge fondée le 13 juin 1862.

VÉNÉRABLES: — (1862) Maillier, docteur-médecin; Rose-Croix. — (1863 et 1864) le même. — (1865) Castel, propriétaire et principal clerc de notaire à Bu, Eure-et-Loir; Maître. — (1866) le même. — (1867) Poulain, docteur-médecin; Maître; et pour la correspondance: Castel, propriétaire à Bu, par Dreux. — (1868) le même. — (1869) le même; et pour la correspondance: Watteau, 12, rue Bordelet. — (1870) Castel, clerc de notaire; Maître; et pour la correspondance: Dr Maillet, rue d'Orisson. — (1871) le même; et pour la correspondance: Vogler, 12, rue Bordelet. — (1872 et 1873) le même. — (1874) aucun nom de Vénérable dans l'Annuaire, mais cette adresse pour la correspondance: Vogler, 12, rue Bordelet. — (1875) Fortin, directeur de la Compagnie du gaz; Maître. — (1876) le même. — (1877) Castel, propriétaire à Bu; Maître. — (1878) le même. — (1879) Tombée en sommeil.

Temple: — 12, rue Bordelet (1869-1879).

Statistique des 35 années:

Le département d'Eure-et-Loir n'a compté, dans l'obédience du Grand Orient de France, qu'une seule loge, laquelle ne fonctionne plus depuis quinze ans.

FINISTÈRE**Quimper****L'ÉTOILE ARMORICAINE**

Loge fondée le 4 mars 1888.

VÉNÉRABLES : — (1888) Claret de la Torche, Adolphe-Pierre-Marie, contrôleur des Contributions directes ; Rose-Croix. — (1889) Bubot-Launay, Yves-Elie, juge de paix, à Châteaulin, Finistère ; Maître ; et pour la correspondance : Allichard, négociant. — (1890) Allichard, Arsène, négociant, 4, rue Saint-François ; Maître. — (1891) le même. — (1892) Tombée en sommeil.

Temple : — Place Toul-al-Laër, maison Autrout (1888-1890). — 1, rue et traverse Mesclouguen (1891).

Statistique des 35 années :

Le département du Finistère n'a compté, dans l'obédience du Grand Orient de France, qu'une seule loge, laquelle ne fonctionne plus depuis trois ans.

GARD**Nîmes****L'ÉCHO DU GRAND ORIENT**

Loge fondée le 20 mai 1857.

VÉNÉRABLES : — (1860) Fatalot, chef du bureau central du chemin de fer, avenue Feuchères, à Nîmes ; Rose-Croix. — (1861 et 1862) le même. — (1863) Malaval, contrôleur des Contributions directes ; Maître. — (1864) Bourdy, huissier près le Tribunal civil de 1^{re} instance ; Maître. — (1865) Fatalot, comme ci-dessus ; Chevalier Kadosch. — (1866) le même, chef du bureau central du chemin de fer. — (1867) Garnier-Lombard, négociant, 26, rue Trajan. — (1868) le même. — (1869) le même ; Rose-Croix. — (1870) le même. — (1871) Clément, chef de bureau de la construction des chemins de fer P.-L.-M., 7, rue de la Maison-Carrée ; Maître. — (1872) Penchinat, avocat, 3, place Saint-Paul ; Maître. — (1873) le même, 19, rue du Chapitre. — (1874) Huet, propriétaire ; Maître. — (1875) Penchinat, comme ci-dessus, quai de la Fontaine. — (1876) le même. — (1877) Huet, comme ci-dessus, 10, rue des Tondeurs. — (1878 et 1879) le même. — (1880) Ali Margarot, banquier, quai de la Fontaine ; Maître. — (1881) le même. — (1882) le même, *, maire. — (1883-1885) le même. — (1886) Gas, Marius, négociant ; Maître. — (1887) Goulard, Paul-Jacques, manufacturier, juge au Tribunal de commerce, conseiller municipal, 23, rue de la Servie ; Maître. — (1888) le même. —

(1889) Grégoire, Jules, avocat, vice-président du Conseil de préfecture, 47, boulevard de la République ; Maître. — (1890) le même. — (1891) Boucoiran, Jules, receveur-buraliste, 54, boulevard Gambetta ; Maître. — (1892) le même. — (1893) Mérignargues, Casimir, chef de bureau à la Préfecture du Gard, 12, rue de France ; Maître. — (1894) le même.

Temple : — Rue Saint-Luc (1871). — 4, boulevard de la Madeleine (1872-1885). — 21, boulevard Victor-Hugo (1886-1894).

Tenues actuelles : — Tous les mercredis.

Alais**L'ÉTOILE DES CÉVENNES**

Loge fondée le 19 juin 1869.

VÉNÉRABLES : — (1869) Thérond, négociant ; Maître. — (1870) le même. — (1871) Martel, Antoine, négociant ; Maître. — (1872 et 1873) aucun nom dans l'Annuaire. — (1874) Barbusse, *, capitaine en retraite ; Rose-Croix. — (1875) Favand, Auguste, *, chef de bataillon en retraite, 2, rue de la Roque ; Maître ; et pour la correspondance : Bourguet, César, chocolatier, 2, rue de la Roque. — (1876 et 1877) le même. — (1878) le même, député à l'Assemblée nationale. — (1879 et 1880) le même. — (1881) aucun nom dans l'Annuaire. — (1882) Gueidan, Albert, comptable ; Maître. — (1883) Dutour, Henri, propriétaire, maire de Saint-Sébastien, Gard ; Maître. — (1884) le même. — (1885) Thérond fils, Casimir, négociant, rue de l'Hôtel-de-Ville ; Maître. — (1886 et 1887) le même. — (1888) Gueidan, Albert, comme ci-dessus. — (1889) le même. — (1890 et 1891) le même, 24, avenue de la Chaussée. — (1892-1894) le même, arbitre de commerce.

Temple : — Ancienne avenue de la Gare (1875-1878). — 8, quai Neuf et rue Savy (1879-1893). — 8, quai Neuf (1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} samedi du mois.

Anduze**L'AVENIR CÉVENOL**

Loge fondée le 30 août 1888.

VÉNÉRABLES : — (1890) Guy, Louis, menuisier ; Maître. — (1891-1893) le même. — (1894) le même, décédé, mais non remplacé au moment de l'impression de l'Annuaire, lequel donne cette adresse pour la correspondance : G. Puget, fils, libraire, à Anduze.

Temple : — Rue Bosse (1890 et 1891). — Rue Alber-gariès (1892 et 1893). — Rue Basse (1894).

Tenues actuelles : — Le 2^e jeudi du mois.

Beaucaire**LA PHILANTHROPIQUE**

Loge fondée le 22 mai 1811.

VÉNÉRABLES : — (1860) Jérôme Auran, commis négociant, rue Cantaroly; Maître. — (1861) Rivière, Pierre, négociant; Maître. — (1862-1868) le même. — (1869) le même; Rose-Croix. — (1870 et 1871) le même. — (1872) Tombée en sommeil.

Pont-Saint-Esprit**LA LIGNE DROITE**

Loge fondée le 18 avril 1874.

VÉNÉRABLES : — (1875) Dumas, Augustin, géomètre; Maître; et pour la correspondance : Ernest Bruyère, propriétaire. — (1876) aucun nom de Vénérable dans l'Annuaire; mais même adresse de correspondance. — (1877) Bruyère, Robert, industriel; Maître. — (1878 et 1879) le même. — (1880-1885) le même, propriétaire. — (1886) Domaine, Henri, conducteur des ponts-et-chaussées, à Bourg-Saint-Andéol, Ardèche; Maître. — (1887 et 1888) le même. — (1889) Bourguet, César, receveur-buraliste; Maître. — (1890 et 1892) le même. — (1893) Bruyère, Robert, rentier; Maître. — (1894) Meuriot, Pierre, percepteur des contributions directes; Rose-Croix.

Temple : — Quai du Rhône (1875). — Quai du Rhône, maison Granier (1876-1885). — Rue Haut-Mazeau, maison Crintignan (1886 et 1887). — rue Bas-Mazeau (1888-1894).

Tenues actuelles : — Le 2^e samedi et le 4^e dimanche du mois.

St-Geniès-de-Malgoirès**LE PROGRÈS**Loge fondée le 1^{er} mars 1867.

VÉNÉRABLES : — (1868) Payrault, receveur-buraliste; Maître. — (1869) le même. — (1870) Desmons, pasteur de l'Eglise réformée; Maître. — (1871-1878) le même. — (1879) le même, président du Consistoire de Saint-Chaptes, conseiller général du Gard. — (1880 et 1881) le même. — (1882) le même, député. — (1883) le même, 208, boulevard d'Enfer, à Paris; et pour la correspondance : Louis Graverol, négociant, à Saint-Geniès. — (1884 et 1885) le même. — (1886) le même; Chevalier Kadosch. — (1887) le même. — (1888) le même, 52, boulevard Saint-Marcel, à Paris. — (1889) Dubos, Achille, contrôleur des contributions directes; Maître. — 1890-1891) le même. — (1892) Graverol, Louis, propriétaire; Maître. — (1893) Rieu,

Emile, propriétaire-négociant, à Dions, par Saint-Chaptes, Gard; Maître. — (1894) le même.

Temple : — Rue du Moulin-à-Huile, maison Mayol (1871-1883). — Maison Jac (1884). — Place du Jeu de-Ballon (1885-1889). — Place de l'Eglise, maison Claude Jumas (1890-1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} dimanche du mois.

Le Vigan**TOLÉRANCE ET UNION**

Loge fondée le 7 janvier 1878.

VÉNÉRABLES : — (1878) Penchinat, Emile, propriétaire, conseiller d'arrondissement, conseiller municipal, à Saint-Hippolyte, Gard; Maître; et pour la correspondance : Finiels junior, rue de la Condamine. — (1879) le même. — (1880) Barbusse, Eugène-Frédéric, *, capitaine en retraite, à Saint-Hippolyte-du-Fort, Gard; Maître; et pour la correspondance : Paul Granier, professeur au Collège. — (1881) le même. — (1882) Cambassèdes, Benjamin, docteur en médecine; Maître; et pour la correspondance : Léon Guibal, avoué. — (1883) Tombée en sommeil.

Temple : — Boulevard du Plan d'Auvergne (1878-1883).

Statistique des 35 années :

Le département du Gard a compté, en tout, sept loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; sept fonctionnent actuellement.

HAUTE-GARONNE**Toulouse****LES CŒURS RÉUNIS**

Loge fondée le 22 juillet 1774.

VÉNÉRABLES : — (1860) Pujol, Auguste, homme de lettres; Chevalier Kadosch; et pour la correspondance : Boufartigue jeune, 13, rue Traversière-Saint-Georges. — (1861) le même. — (1862) Soulé, propriétaire, 17, rue du Fourbastard; Rose-Croix. — (1863) Rivière, lithographe, 24, place de la Bourse; Rose-Croix. — (1864) Pujol, comme ci-dessus, 44, rue Saint-Rome. — (1865-1867) le même. — (1868) Doumergue, comptable; Rose-Croix. — (1869 et 1870) le même. — (1871) Pujol, comme ci-dessus, rédacteur en chef du *Journal de Toulouse*. — (1872 et 1873) le même. — (1874) Doumergue, comme ci-dessus, 19, rue Saint-Rome. — (1875) Delcros, propriétaire, 5, rue du Pont-de-Tounis; Rose-Croix. — (1876) Constans, avocat, professeur agrégé à la Faculté de Droit, député à l'Assemblée nationale, rue Saint-Antoine-du-T;

Maître. — (1877) le même; et pour la correspondance : Doumergue, 47, cours de Brienne. — (1878) Doumergue, comptable, 47, cours de Brienne; Rose-Croix. — (1879) Lamouroux, Emile, propriétaire, conseiller municipal, 3, rue du Rempart-Saint-Etienne; Rose-Croix. — (1880) Gros, Louis, représentant de commerce, 8, rue Saint-Etienne; Rose-Croix. — (1881) Godard, Paul, rentier, 31, rue des Balances; Rose-Croix. — (1882) le même. — (1883) Doumergue, comme ci-dessus, 3, rue Romiguières. — (1884) Braud, Louis, avocat, journaliste, 2, rue Vidale; Rose-Croix. — (1885) le même. — (1886) Dupau, Justin, docteur en médecine, 1, Jardin-Royal; Maître. — (1887) le même. — (1888) Durel, Jules-Auguste, ingénieur civil, 48, rue d'Aubuisson; Rose-Croix. — (1889) le même. — (1890) Dupau, Jean-Marie-Pierre-Justin, comme ci-dessus. — (1891) Labéda, Aristide, docteur en médecine, 27, rue Héliot; Maître. — (1892) le même. — (1893 et 1894) le même; Rose-Croix.

Temple : — 13, rue Traversière-Saint-Georges (1860-1867). — 3, rue de l'Orient (1868-1894).

Tenues actuelles : — Tous les mercredis.

L'ENCYCLOPÉDIQUE

Loge fondée le 10 mai 1787.

VÉNÉRABLES : — (1860) Denat, entrepreneur, 23, allée des Platanes; Rose-Croix. — (1861 et 1862) le même. — (1863-1865) le même, 23, allée Saint-Etienne. — (1886) Bez, greffier à la Cour impériale, 19, rue de la Fonderie; Maître. — (1867) le même. — (1868) Mériel, directeur du Conservatoire de musique; Rose-Croix. — (1869 et 1870) le même. — (1871) Bez, avocat, greffier à la Cour d'appel, place Dupuy, et 37, rue des Potiers. — (1872) Laurens, entrepreneur de travaux publics, 7, rue des Soupîrs; Maître. — (1873) Chaillou, Aimé, entrepreneur de travaux publics, 7, allée des Soupîrs; Maître. — (1874) Mériel, *, comme ci-dessus. — (1875) Baqué, négociant, 37, rue des Potiers; Maître. — (1876) le même, 25, place Dupuy. — (1877) le même. — (1878) le même, 7, rue du Pont-Guilleméry. — (1879) Plassan, Bruno, propriétaire, 22, rue Lafayette; Maître. — (1880) le même. — (1881) Baqué, Jules, comme ci-dessus. — (1882) le même. — (1883) Delmas, Charles, négociant, 51, rue du Rempart-Saint-Etienne; Maître. — (1884) le même, Rose-Croix. — (1885) le même. — (1886) Adouy, Pierre, négociant, 28, cours Caffarelli; Rose-Croix. — (1887) Plassan, Bruno-Joseph-Alexandre, avocat, adjoint au maire, comme ci-dessus; Rose-Croix. — (1888 et 1889) le même. — (1890) Lambry, Jules, avocat, 7, rue Clémence-Isaure; Maître. — (1891) Baqué, Jules, limonadier,

3, place du Capitole; Rose-Croix. — (1892) le même. — (1893) Foissac, Jean-Maurice, docteur en médecine, 2, rue du Bastion; Rose-Croix. — (1894) le même; Chevalier Kadosch.

Temple : — 3, rue de l'Orient (1868-1894).

Tenues actuelles : — Tous les lundis.

LA FRANÇAISE DES ARTS

Loge fondée le 9 novembre 1777. (1)

VÉNÉRABLES : — (1860) Salze fils, négociant, 6, rue des Gestes; Rose-Croix. — (1861-1867) le même. — (1868) Grateloup, entrepreneur de travaux publics, 30, rue Rempart-Saint-Etienne; Rose-Croix. — (1869-1870) le même. — (1871) Péchegut, négociant, 12, rue des Changes; Rose-Croix. — (1872 et 1873) le même. — (1874) Ournac, Camille, négociant, 4, rue des Abeilles; Maître. — (1875 et 1876) le même. — (1877) Péchegut, boulanger, comme ci-dessus. — (1878) Barbe, Louis, propriétaire, 18, rue des Blanchers; Maître. — (1879) Péchegut, Célestin, négociant, comme ci-dessus. — (1880) Pech, Charles, coupeur chemisier, 9, rue Vinaigre; Maître. — (1881 et 1882) le même. — (1883) Boudes, Henri, expert-comptable, 39, rue Saint-Germaine; Maître. — (1884) le même. — (1885) Dereix, Paul, représentant, rue Marengo; Maître. — (1886-1887) Pech, Charles, négociant, comme ci-dessus; Rose-Croix. — (1888) Ournac, Camille, 1, rue des Abeilles; Rose-Croix. — (1889) le même, *, maire. — (1890) Péchegut, Célestin, négociant, 12, rue des Changes; Rose-Croix. — (1891) Letrait, Charles-Alexandre, employé à la Préfecture, 3, du Salé; Maître. — (1892) Delail, Alexandre, industriel, 8, rue Denfert-Rochereau; Maître. — (1893) le même, fabricant de billards. — (1894) Dereix, Paul, représentant de commerce, 55, rue Roquelaine; Rose-Croix.

Temple : — 3, rue de l'Orient (1870-1894).

Tenues actuelles : — Tous les samedis.

L'INDÉPENDANCE FRANÇAISE

Loge fondée le 2 janvier 1883.

VÉNÉRABLES : — (1883) Dalquié, Camille, négociant, 59, rue de la Pomme; Maître. — (1884) le même. — (1885) Simon, Pierre, coiffeur, 11, avenue de Lyon; Rose-Croix. — (1886 et 1887) le même. — (1888) Bonnefont, Pierre, chef de bureau à la Mairie, 20, boulevard Riquet; Maître. — (1889) le même. — (1890) Jouannet, Alexandre, chef de bureau au Chemin de fer du Midi, 27, allée des Soupîrs; Maître. — (1891) Bonnefont, Pierre, comme ci-dessus, boulevard Montels. — (1892)

(1) Depuis sa fondation jusqu'en 1869, cette loge portait pour titre : *La Française de Saint-Joseph-des-Arts*.

Lévy, Paul, négociant, 27, rue de la Concorde; Maître. — Le 30 mars 1892, la loge, ayant son effectif trop restreint, se réunit à celle des *Vrais Amis Réunis*, qui est dans le même cas, et de cette fusion naît une nouvelle loge, constituée sous le titre : *Les Vrais Amis Réunis et l'Indépendance Française*. Voir plus loin.

Temple : — 21, rue Riquet (1883-1884). — 3, rue de l'Orient (1885-1892).

LA PARFAITE HARMONIE

Loge fondée le 16 mai 1825

VÉNÉRABLES : — (1860) Lamort, négociant; Rose-Croix. — (1861-1863) le même, limonadier, négociant en vins. — (1864) Martin, avocat; Maître. — (1865) le même. — (1866) le même; et pour la correspondance : Alié, 35, allées Louis-Napoléon. — (1867) le même; et pour la correspondance : Alié, 8, rue du Taur. — (1868) aucun nom dans l'Annuaire. — (1869) Muller, contrôleur principal des Messageries du midi et du commerce; Maître. — (1870) le même. — (1871) De Villaret, propriétaire, 8, rue du Lycée; Chevalier Kadosch. — (1872) Simon, Pierre, coiffeur, 11, avenue de Lyon; Maître. — (1873) De Lapeyrie, avocat, 20, rue du Vieux-Raisin; Maître. — (1874) Simon, Pierre, comme ci-dessus. — (1875-1882) le même. — (1883) Lautré, facteur de pianos, 21, rue Alsace-Lorraine; Maître. — (1884) Meyrieu, Pierre, maître d'hôtel, 66, rue des Balances; Maître. — (1885) Labelle, Jean, distillateur, 53, rue du faubourg Arnaud-Bernard; Rose-Croix. — (1886) le même. — (1887) Lautre, Eugène, marchand de pianos, 17, rue Alsace-Lorraine; Rose-Croix. — (1888) Tranier, François-Marcellin, docteur en médecine, 36, boulevard de Strasbourg; Maître. — (1889) le même. — (1890) Flourac, Louis, marchand-tailleur, 20, rue Lafayette; Rose-Croix. — (1891) le même. — (1892) Périé, Benjamin, chef de section à la Mairie, 14, rue de l'Orient; Maître. — (1893) Noël, Louis, administrateur des hospices, conseiller municipal; Maître. — (1894) le même, conseiller d'arrondissement, 19, rue Notre-Dame.

Temple : — 11, rue Traversière Saint-Georges (1860-1868). — 3, rue de l'Orient (1869-1894).

Tenues actuelles : — Tous les mardis.

LES VRAIS AMIS RÉUNIS

Loge fondée le 31 août 1773.

VÉNÉRABLES : — (1860) Laclau, propriétaire; Maître. — (1861) Fleuret, garde d'artillerie, à l'arsenal; Maître. — (1862) Bertrand, professeur au Lycée impérial; Maître. — (1863) le même. — (1864) Fleuret, comme ci-dessus; Rose-Croix. — (1865)

le même. — (1866) Laclau, comme ci-dessus. — (1867) Sarrans, employé; Maître. — (1868) le même, 14, allée de Brienne. — (1869) le même, Rose-Croix. — (1870) le même, 12, canal de Brienne. — (1871) le même. — (1872) aucun nom dans l'Annuaire. — (1873) le même, 14, allée de Brienne. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Hazard, officier-comptable en retraite, 3, rue Maletache; Maître. — (1876) Gaubert, Pierre, menuisier en fauteuils, 99, rue des Récollets; Maître. — (1877 et 1878) le même. — (1879) Valette, propriétaire, 11, place Saint-Scarbes; Maître. — (1880) Berdoni, Jean-François, imprimeur, 1, rue d'Embarthe; Maître. — (1881) Roumens, Valentin, négociant, 19, rue des Riquepets; Maître. — (1882) Berdoni, comme ci-dessus, 4, rue Saint-Jérôme. — (1883) Plancade, J.-P., fabricant de pompes, 12, rue Palaprat; Maître. — (1884) Arbola, Léopold, compositeur-typographe, 66, rue de la Colombette; Maître. — (1885) le même, 18, rue de Thionville. — (1886-1888) le même. — (1889) Bazelet, François-Alexandre-Camille, professeur de l'Université en congé, 5, rue Traversière-des-Potiers; Maître. — (1890) Leygue, Raymond, adjoint au maire; Maître. — (1891) Delmas, Louis, commis-greffier, 10, rue des Lilas; Maître. — (1892) Arbola, Louis-Léopold, comme ci-dessus; Chevalier Kadosch. — Le 30 mars 1892, la loge, ayant son effectif trop restreint, se réunit à celle de l'*Indépendance Française*, qui est dans le même cas, et de cette fusion naît la nouvelle loge ci-dessous.

Temple : — 13, rue Traversière Saint-Georges (1860-1866). — 51, rue du Faubourg-Montabiau, (1867-1869). — 3, rue de l'Orient (1870-1892).

LES VRAIS AMIS RÉUNIS ET L'INDÉPENDANCE FRANÇAISE

Loge formée le 30 mars 1892 de la fusion des deux loges du même titre

VÉNÉRABLE : — (1893) aucun nom dans l'Annuaire. — (1894) Lafitte, Paul-André-Alexandre, répétiteur général au Lycée, conseiller municipal, 6, place Belfort; Maître.

Temple : — 3, rue de l'Orient (1893-1894).

Tenues actuelles : — Tous les jeudis.

Grenade sur Garonne

LA SOLIDARITÉ

Loge fondée le 25 août 1884.

VÉNÉRABLES : — (1885) Audigé, Marius, représentant de commerce; Maître. — (1886) Barcouda, Auguste, propriétaire; Maître. — (1887) le même, rentier, conseiller général; et pour la correspon-

dance : Bousigues, agent-voyer en retraite. — (1888) le même. — (1889). Tombée en sommeil.

Temple : — Rue de Toulouse (1885-1889).

Le département de la Haute-Garonne a compté, en tout, sept loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; cinq fonctionnent actuellement.

GERS

Auch

LA LIGNE DROITE

Loge fondée le 11 mai 1863, sous le titre : *Le Réveil des Ausci*, changé l'année suivante pour celui ci-dessus, adopté définitivement.

VÉNÉRABLES : — (1863) Saint-Arroman, propriétaire, rue Saint-Jacques ; Maître. — (1864) le même. — (1865) Berthe, propriétaire, rue Saint-Jacques ; Maître. — (1866) Lubis, géomètre, rue du Barry ; Maître. — (1867-1868) le même. — (1869) David, Jean, avocat ; Maître. — (1870-1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) David, Jean, comme ci-dessus. — (1876 et 1877) le même. — (1878) le même, membre de la Chambre des députés, maire. — (1879) Tombée en sommeil.

Temple : — Rue de Metz (1872-1879).

LA SOLIDARITÉ

Loge fondée le 21 mars 1883.

VÉNÉRABLES : — (1883) Bourdil, Ernest, négociant ; Maître ; et pour la correspondance : Carlier, conseiller municipal. — (1884) le même. — (1885) Laborde, Joseph-Sylla, commissaire de surveillance administrative des chemins de fer, à la gare d'Auch ; Maître. — (1886) Bourdil, Ernest, comme ci-dessus. — (1887) le même, rue Blazy. — (1888) Peyraga, Pierre, professeur de philosophie au Lycée, chemin des Coutures ; Maître. — (1889) Bourdil, Ernest, comme ci-dessus. — (1890) le même. — (1891) Leschenault de Villard, Louis, avocat, juge de paix ; Maître. — (1892) Tombée en sommeil.

Temple : — 19, rue de Metz (1883-1892).

LA VRAIE FRATERNITÉ

Loge fondée le 10 décembre 1881.

VÉNÉRABLES : — (1882) Danos, *, capitaine en retraite, percepteur, rue de la Pomme-d'Or ; Maître. — (1883) aucun nom de Vénérable dans l'Annuaire ; mais cette adresse pour la correspondance : Bourdil, négociant. — (1884) Méau, Ferdinand, représentant de commerce, à Pavie, Gers ; Maître. — (1885)

Montamat, François, 1^{er} commis des contributions indirectes, quai Roquelaure, maison Deneits ; Maître. — (1886) Gage, Louis, trésorier-payeur général du Gers ; Maître. — (1887-1889) le même. — (1890) Cahuzac, Bernard, négociant en cuirs ; Maître. — (1891 et 1892) le même. — (1893) Sancel, Frédéric, docteur en médecine ; Maître ; et pour la correspondance : Baurens, rue du Pouy. — (1894) le même.

Temple : — 19, rue de Metz (1882 et 1883). — Rue de la Préfecture, maison Brunet (1884). — Rue Dessolles, maison Brunet (1885-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e samedis du mois.

Condom

L'AUGUSTE AMITIÉ

Loge fondée le 15 avril 1840 ; réveillée en 1862.

VÉNÉRABLES : — (1862) Dastouet, vérificateur des poids et mesures ; Maître. — (1863-1865) le même. — (1866) Lamarque, Lucien, avocat, Rose-Croix. — (1867-1872) le même. — (1873) le même, ancien sous-préfet. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Saint-Mézard, négociant en vins et en eaux-de-vie ; Maître. — (1876) le même. (1877) Lamothe, notaire, 14, rue Latournerie ; Maître. — (1878) le même, membre du Conseil municipal et du Conseil d'arrondissement. — (1879-1881) le même. — (1882) Lambert, Pierre, négociant, 3, quai Labaupoillet ; Maître. — (1883) Chanson, Léopold, négociant ; Maître. — (1884) le même, place du Lion d'Or ; et pour la correspondance : Chanson, fils, négociant. — (1885) le même. — (1886) Rey aîné, Guillaume, négociant en armagnacs ; Chevalier Kadosch. — (1887) Chanson, Léopold-Bernard, comme ci-dessus. — (1888) Boué, Marcel, avocat, ancien notaire, conseiller général ; Maître. — (1889-1891) Chanson, comme ci-dessus. — (1892) Terrisse, François, principal du Collège ; Maître. — (1893) Mollo, Adrien-Symphorien, fondeur en cuivre ; Maître. — (1894) le même.

Temple : — Rue de Gelle (1872-1894).

Tenues actuelles : — Tous les samedis.

Statistique des 35 années :

Le département du Gers a compté, en tout, quatre loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; deux fonctionnent actuellement.

(A suivre.)

NOTA. — Nous appelons particulièrement l'attention du lecteur sur la Loge de Sarlat (page 50), qui, pendant quatorze ans, a eu son temple... à l'Hôtel-de-Ville ! — Une société secrète, non autorisée, logée dans le principal édifice communal de la ville, on avouera que c'est raide !!!

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

MUSULMANES

DANS L'AFRIQUE DU NORD

CHAPITRE III

Soufisme. — Extases et Visions.

(Suite)

Tout adepte ne parvient pas au premier coup au dernier degré de l'extase : il lui faut du temps pour atrophier son intelligence et s'abrutir ; pendant ce temps son intelligence ne doit pas rester oisive. Nous avons vu aussi précédemment, quand nous avons parlé au Khouan Mohammedi que quelquefois le prophète lui apparaissait en songe pour lui faire connaître tout ce qu'il doit faire. Toujours aussi le démon ne doit pas être de bonne humeur, et franchement l'homme est trop exigeant de vouloir consulter le démon pour ses actions les plus ordinaires, quelquefois les plus ridicules de la vie. Aussi les hommes qui, malgré tout, veulent le faire intervenir dans toutes les actions de leur vie, ont imaginé l'interprétation des songes ; ils ont cru que l'ange des ténèbres, assez occupé ailleurs à des œuvres autrement importantes que leurs vains désirs, veut cependant satisfaire les prières de ses clients, et leur répond par ce moyen. Dans le *Diable au XIX^e Siècle*, le Dr Bataille nous a énuméré quelques-unes de ces interprétations ; grâce à elles, on peut se passer du devin et même, à l'occasion, se faire diseur de bonne aventure. Le lecteur nous permettra de lui mettre sous les yeux quelques interprétations : il verra que les Africains adonnés à cette science n'ont rien à envier à leurs congénères d'Europe.

Snoussi, que nous allons citer, distingue entre la vision et la perception : il appelle vision ce qui nous apparaît en songe, et perception ce qui nous apparaît dans cet état intermédiaire, entre le sommeil et l'état de veille : il y aura dans ces deux états des circonstances qui ne méritent aucune attention ; d'autres, au contraire, sont susceptibles de recevoir une certaine interprétation ; ces dernières ne doivent jamais avoir eu lieu dans l'état de veille. Avant de donner les diverses interprétations, nous donnerons une remarque très fine de Snoussi : Il faut, dit-il, bien remarquer l'état dans lequel se trouvait celui qui a eu la vision. Dans *quelque état d'extase que se trouvent les visionnaires, bien peu arriveront à ne pas se laisser éblouir*. Maintenant, nous allons citer, d'après RINN, page 296 : « Voir l'essence du Prophète (que Dieu répande sur lui

ses bénédictions et lui accorde le salut) veut dire que l'on jouira de l'apparition de l'Etre incom-
mensurable (Mohammed). — Voir ses enfants, signifie que ceux-ci seront assistés. — Voir son père, indique une intelligence qui se fera jour. — Voir son cheik, est un indice de sagesse. — Voir l'âme, représente le monde et tout ce qu'il comporte. — Voir ce que l'on possède dans le monde, c'est-à-dire sa mère, sa femme, sa fille, son fils, indique les vertus du cœur et ce qui en découle. — Voir des aliments, indique une découverte de richesses. — Voir quelque chose de la nature des aliments, signifie un rang illustre avec tout ce qui y est attaché. — Voir les attributs de cette qualité, est un signe de turpitude. — Voir un animal mort ou une de ses parties, telle que son sang ou autre, annonce des choses défendues. — Voir des fruits, tels que des raisins ou autres semblables, est une marque de bonnes œuvres. — Voir des bêtes de somme dont la chair est illicite, indique une tendance de l'âme à se rapprocher du bien dans les limites de sa nature. — Voir des boissons, telles que le vin, le lait aigre, l'eau, le miel, doit être interprété d'après les observations relevées sur le visionnaire : ainsi le vin indique la science de la théologie absolue ; le lait aigre, les sciences occultes ; l'eau, la théologie pratiquée par les âmes agréables à Dieu ; le miel, les sciences mystiques. — Voir des fruits en général, tels que des dattes, des olives ou autres, est une marque de bonnes œuvres. — La prière signifie la proximité du Dieu Très-Haut vers lequel on arrivera. — Un bain général indique la purification des souillures et des péchés. — Voir une réunion de personnes priant en culte ou une assemblée de docteurs, veut dire qu'un concile s'occupe des choses sacrées. — Voir un cercle de chanteurs, de musiciens ou autres semblables, comme aussi voir la forme du démon, est un signe que le visionnaire doit se purifier de la manière qui lui sera indiquée par son cheik. — Voir vivant un homme qui est mort, est un signe de bonnes œuvres. — L'inverse indique la chose contraire. — Voir sa mère ou son ami, indique que l'on s'aperçoit de sa propre conduite. — Voir un échange est un signe d'autorité extérieure en rapport avec la valeur du visionnaire. Celui-ci doit être assez sage pour savoir ce qu'il lui est permis de faire ou de ne pas faire en cette circonstance. »

Nous en avons fini avec tous ces contes de vieilles femmes ; toutes ces réponses plus ineptes les unes que les autres doivent avoir été données par un démon de mauvaise humeur, furieux du rôle vraiment trivial qu'on lui faisait jouer. Pour nous, nous y voyons la faiblesse d'esprit et la stupidité des gens qui se sont donnés au démon. Ils ajouteront foi à une de ces interprétations, mais traiteront de niaise et de faible d'esprit une bonne vieille femme qui, satisfaite de savoir son

catéchisme, croira en Dieu et en Jésus-Christ. Nous ferons remarquer en outre l'habileté de Satan : nous avons voulu confronter les divers songes que donne Snoussi avec leurs interprétations, avec celles que donne le Dr Bataille : nous n'y en avons trouvé qu'une ou deux qui soient à peu près semblables. Le peuple arabe, en effet, a d'autres soucis et préoccupations que nos dames de salon, et Lucifer n'est jamais de mauvaise humeur quand il faut par un moyen quelconque gagner quelque âme.

Nous nous sommes bien étendu sur ce sujet ; nous avons dirigé le lecteur à travers les diverses sortes de visions et d'extases, nous lui en avons fait parcourir tous les degrés ; enfin, nous avons donné un spécimen de la manière dont les songes sont interprétés dans l'Islam ; nous voudrions finir ce chapitre en disant quelques mots de ce que nous appellerions la mystique des ordres religieux. Le lecteur a dû se demander, en effet, si vraiment dans ces ordres on ne parlait que de visions et d'extases ; si on se contentait de réciter d'innombrables prières, ainsi que nous le disons à propos des diques, si enfin chaque ordre ne proposait pas une vertu particulière à acquérir.

Tandis que tous les ordres catholiques placent l'humilité comme la base de toute sanctification, les ordres religieux semblent préférer le repentir. Sans cesse ce mot revient dans les diverses instructions que donne le morpadiem ; et dans presque tous les diques nous trouverons la formule : « Que Dieu me pardonne ! » Le repentir réel et effectif, est, d'après les Chadelya, la première des conditions antérieures qu'il faut avoir pour bien réciter le dike. Dans ce même ordre, les cinq principes fondamentaux sur lesquels il repose sont : Avoir la crainte de Dieu, se conformer à la sonna, se détacher du monde, etc., etc. ; mais on voit toujours cette pensée du repentir occuper la première place. Abd-el-Kerim, 2^e successeur de Chadeli, dans une ouassia (instruction) envoyée aux mogaddem de l'Occident, disait à ses coaffiliés de montrer toujours un repentir sincère, car c'est sur le repentir que repose ce qui doit suivre, et les bénédictions dont un Khouan sera l'objet se reporteront sur ce qui l'a précédé. En tout temps, on a besoin du repentir. Les états ne seront purs, les actions agréables à Dieu, qu'autant que le repentir aura été sincère : le Prophète l'a dit de sa bouche divine : O Musulmans, soyez repentants, alors peut-être vous serez heureux. La preuve de son immense efficacité, c'est l'éloge qu'en ont fait tous les docteurs de l'Islam. Vous assurer le repentir, c'est, de la part de Dieu, vous être plus utile que de vous faire connaître soixante-dix mille secrets et de vous les faire perdre après. Nous pourrions en citer bien d'autres passages ; mais nous n'ajouterions rien à ce que nous avons dit. Après le repentir, il n'y a pas de vertu qui semble trancher beaucoup et attirer sur elle

spécialement les regards des Khouans : l'humilité (oui, l'humilité, non la vertu chrétienne, car elle leur est impossible), la reconnaissance envers Dieu, les actions de grâces, la patience, la charité fraternelle, voilà à peu près tout ce que recommande le système de morale des ordres religieux ; que c'est triste ! Malgré soi, quand on a parcouru un peu les rituels et instructions adressées aux Khouans, on ne peut s'empêcher de détourner ses regards pour les porter sur le catholicisme. Tandis que nos ordres religieux sont un magnifique jardin où croissent toutes les vertus, les ordres religieux musulmans, images du pays, ne sont qu'un vaste désert où croissent de distance en distance quelque arbrisseau rabougri, que le mirage du désert vous fait croire un arbre gigantesque. Hélas ! la milice de Satan a passé par là. Prions, prions pour ce malheureux peuple !

CHAPITRE IV

Les ordres religieux en général : Orthodoxie.

Ce fut à la suite des excès sans nombre et des troubles presque sans fin qui suivirent la mort des trois premiers Khalifes que le soufisme pénétra dans l'Islamisme qui lui ouvrit ses portes. C'était un nouvel élément destructeur ajouté à un autre, ces deux éléments réunis allaient miner toute une partie du monde et la jeter dans un aveuglement que nous avons peine à concevoir. Le Coran favorisait surtout les sens extérieurs et les faisait dominer sur l'esprit : toutes les voluptés étaient permises à ses fidèles, et d'autres encore plus nombreuses et plus raffinées leur étaient promises pour la vie future. Ces plaisirs convenaient bien au peuple ; mais la corruption de l'homme n'était pas complète : Satan compléta son œuvre par le soufisme, et le transporta des bords du Gange aux bords du Nil et de l'Atlantique ; c'étaient des plaisirs plus raffinés, plus doux à savourer, car ils étaient placés dans cette partie de nous-même qui semble tenir le milieu entre le corps et l'âme : l'imagination : en la faisant dominer, on enlevait une force de plus à la raison, on abrutissait l'homme davantage, sous prétexte de lui faire goûter un bonheur plus pur ; enfin, on donnait à l'Islamisme une teinte de mysticisme et de pureté qui lui siéait bien.

La grande difficulté pour ces hommes qui voulaient entrer dans cette nouvelle voie, était de paraître orthodoxes. La plus grande insulte, en effet, que puisse faire un musulman, c'est d'appeler son ennemi apostat, hérétique. Il était donc de toute nécessité pour tout ordre de prouver son orthodoxie. Au fond, la question se résolvait à une simple généalogie de l'ordre et il suffisait que tout fondateur indiquât la source d'où il découlait pour qu'aussitôt son orthodoxie

fit reconnue; de même que chez nous, nous reconnaissons qu'un ordre est orthodoxe lorsqu'il nous a indiqué l'arbre dont il est le rameau, et de même que tout ordre catholique remonte à Jésus-Christ par l'intermédiaire de ses vicaires, de même tout ordre musulman remonte ou est censé remonter au prophète par une chaîne non interrompue de saints et de docteurs. En tête de toutes les selsela (chaînes), vous voyez figurer l'ange Gabriel, Mohammed (le prophète), Abou-Bekr, ou, à la place de ce dernier, Abou-Taleb, ou encore quelquefois Omar). On pourrait donc diviser tous les ordres musulmans en deux grandes catégories : ceux qui se rattachent au prophète par Abou-Bekr, et ceux qui s'y rattachent par Abou-Taleb. A Abou-Bekr se rattachent, soit directement soit indirectement, les Seddikya, les Nakechibendyer, les Qadrya, les Snoussya, etc. — A Omar et Abou-Taleb, les Aoussya, les Khadiryia, etc.

D'autres ordres ajoutent la noblesse du fondateur à leur noblesse d'origine : ils ont été fondés par un chérif, c'est-à-dire par un descendant de Mahomet : de ce nombre se trouvent les Qadrya, les Snoussya, etc.

Est-il même toujours nécessaire, pour qu'un ordre soit regardé comme orthodoxe, qu'il puisse établir sa chaîne jusqu'à Mahomet. C'est un sujet qui est bien débattu par les docteurs musulmans. Le peuple, amoureux du merveilleux, croit trop facilement à ces révélations soit d'El-Khadir soit de Mohammed, soit de Gabriel. On peut dire, d'une manière générale, que les docteurs étrangers à l'ordre considèrent ces apparitions comme des mensonges et n'en font nul cas. La raison sur laquelle ils s'appuient me paraît excellente, mais elle fait crouler l'Islamisme de la mission de Mahomet : « S'il y a vraiment révélation, disent-ils, l'homme doit pouvoir le contrôler ; si votre ordre a été révélé et institué sur cette révélation, montrez vos preuves. » La raison est bien forte ; et les affirmations du fondateur et des docteurs qui l'ont suivi ne détruiront pas l'objection. Mais dans l'Islamisme, ce qui fait la force d'un ordre religieux n'est pas l'approbation donnée par l'autorité souveraine, mais par le peuple. Nous avons vu, dans la chapitre II, la doctrine politique de l'Islam, et nous verrons plus loin le peu de cas que font les ordres religieux, non seulement des désirs, mais des ordres qui viennent de Stamboul. C'est donc le peuple, ignorant et grossier, qui va discuter des questions aussi graves !! Se figure-t-on nos paysans discutant sur les apparitions de la Sainte Vierge ou des Saints, et leur donnant une sanction constatant d'une manière irrévocable qu'elles ont eu lieu. Combien plus de sagesse nous rencontrons dans l'Eglise chrétienne, et avec combien plus de raison et d'ordre, Jésus-Christ a su tout régler dans son royaume !

Devant les faits, cependant, nous sommes bien obligés de nous incliner. En effet, l'ordre musulman qui semble appelé à jouer le rôle le plus brillant et le plus actif, c'est-à-dire qui semble appelé à porter les plus rudes coups à la civilisation et au progrès des Snoussya, n'est que la transformation et la continuation des Kadirya, de même que les capucins continuent l'œuvre de saint François d'Assise. Or, l'ordre des Khadiryia a été fondé par Sid Abd-el-Aziz-ed-Debban (1713 de J.-C., 1125 de l'hégire), sur un ordre reçu dans une révélation qui lui fut faite au tombeau de Sidi Ali-ben-Herzhoum. Tous les docteurs de l'Islam admettent la possibilité de la révélation ; en fait, les légistes la repoussent, et les soufis étrangers à l'ordre, jaloux de l'influence de l'ordre révélé, contestent la révélation. Aussi Snoussi, qui peut à juste titre être regardé comme le meilleur écrivain des sociétés secrètes musulmanes, et auquel nous ferons presque tous les emprunts, Snoussi, afin de légitimer son ordre, produit toutes les preuves qu'il a pu trouver. Pour ne pas allonger cette étude, nous résumerons brièvement ce qu'il en dit, et ce sera une nouvelle preuve qui confirmera la réalité des apparitions dont peuvent être favorisés tous les soufis et auxquelles ils peuvent prétendre.

D'après Aboul-Beker-el-Mekki, « cité par Snoussi », le seul moyen assuré d'apercevoir en vision soit El-Khadir soit le Prophète, c'est de réciter 41 fois la prière Ed-Daa-es-sifi, dans la nuit où l'on veut être favorisé de leur présence. La récitation ne suffit pas pour obtenir l'effet désiré, et le cheik ne s'est pas compromis : il faut d'abord, avec la permission de Dieu, que le Khouan ait atteint le degré de perfection nécessaire. Pour y arriver, il faudra chaque jour réciter ces prières et se représenter jour et nuit les âmes qu'on veut voir (Cfr. ; chap. III : Ce que nous avons dit sur les visions). Quand on connaît la puissance d'imagination des Arabes, quand on sait que déjà leur cerveau est bien faible, à cause du nombre incalculable de prières qu'ils doivent réciter par jour, et que nous indiquerons quand nous parlerons du dikr, on verra que l'évocation est vraiment facile à l'adepte, et si, dès les premières fois, la vision n'est que le produit de son cerveau malade, ne peut-on pas dire d'eux ce que le Dr Bataille dit des fumeurs d'opium ; c'est qu'à la longue, le démon s'en mêle, et selon les paroles de l'auteur que nous analysons, l'adepte est alors bien dirigé par ces visions dans toutes ses actions et les circonstances de sa vie.

Les légistes auront beau nier le fait de la révélation, de l'ordre, ils ne seront pas crus par la masse du peuple, et ce sera une cause de prospérité de plus pour l'ordre. Il y a pour nous un autre enseignement que nous pouvons tirer de la nécessité de la chaîne : chaque ordre, en effet, a une chaîne historique et une chaîne

mystique ; la chaîne historique nous fait connaître tous les grands-maîtres de l'ordre qui se sont succédés depuis le fondateur : cette chaîne a peu d'intérêt pour nous ; nous n'étonnerons personne, en disant que leur valeur historique est de peu d'importance, et nous doutons beaucoup que la plupart d'entre elles pussent supporter longtemps la critique d'un historien sérieux : ainsi, par exemple, comment expliquer que Charani, dont nous avons cité la diatribe contre le soufisme, fasse cependant partie de la chaîne des Khelouahja ; au surplus (1), Si Snoussi donne plusieurs chaînes pour un ordre. Aussi, le meilleur souhait que nous puissions faire aux ordres religieux musulmans, c'est qu'ils ne rencontrent jamais sur leur chemin des ennemis égaux en fureur et en haine à ceux qui persécutent nos ordres religieux : car leur orthodoxie serait bientôt reconnue fausse, et leur existence serait bien courte.

Le côté le plus intéressant pour nous est le côté mystique de ces chaînes. Les saints qui y sont invoqués comme preuve de l'orthodoxie ne sont pas tous égaux et ont une importance plus ou moins grande, de même que chez nous toutes les fêtes des saints n'ont pas le même degré, mais que nous considérons la Sainte Vierge, les Apôtres, les Docteurs, comme ayant des titres plus ou moins grands à notre vénération, et que leurs fêtes, dans la liturgie, jouissent de quelques privilèges. Nous allons dire quelques mots des divers titres donnés à un membre d'une chaîne mystique. Ces titres montrent l'autorité de l'individu en question. Commençons par le dernier.

Le ouali (2) ou ami de Dieu, c'est l'homme privilégié, objet de l'amour de Dieu, et qui, à cause de ses vertus et de ses mérites, peut, après sa mort, opérer des miracles. Acquérir ce titre, avoir une petite kouba sur son tombeau, où les fidèles viendront prier et déposer des offrandes, est le but que se propose tout bon marabout qui veut remplir avec zèle les fonctions de son état. Une fois déclaré ouali, il aura un petit oratoire, que ses enfants garderont, et qui pourront ainsi se faire un petit pécule grâce aux offrandes des fidèles. C'est le seul titre que ne puisse pas porter un homme vivant : les sept autres sont tous portés uniquement par des vivants.

Le negib est le chef d'un groupe de saints : ils sont au nombre de 300, s'ignorent eux-mêmes et ne sont connus que de leurs supérieurs ; l'Afrique est leur séjour.

Le nejib l'excellent ; 70 composent cet ordre : ils habitent surtout l'Égypte.

Les abdal les changeants reçoivent ce nom parce que aussitôt que l'un disparaît, un autre

prend sa place : les auteurs ne sont pas d'accord sur le nombre, qu'ils font varier entre 7 et 70.

Les Khiair les meilleurs sont au nombre de sept, et voyagent constamment pour la propagation de l'Islam.

Les aoutad (piquet de tente), sont au nombre de quatre, et sont placés, par rapport à la Mecque, dans les pays occupant les quatre points cardinaux. Leur âme est purifiée de tous les vices, et ils sont parvenus à ce degré de perfection, qu'ils en ont atteint le sommet : ils connaissent Dieu autant que peut le connaître une créature, et c'est à eux que s'applique littéralement tout ce que nous avons dit de l'extase.

(A suivre.)

Ad. Ricoux.

UN CONGRÈS DE PALLADISTES INDÉPENDANTS

Nous savons, d'une source absolument sûre, qu'une réunion de Palladistes indépendants s'est tenue à Londres, les 29 et 30 novembre dernier. Un hasard, tout à fait providentiel, a mis, il y a quelques jours, un de nos collaborateurs en rapport avec un haut-maçon scissionniste qui avait assisté à ce Congrès et qui, par la même occasion, lui donna des nouvelles de miss Diana Vaughan.

La démission de l'ex-grande-maîtresse de New-York et surtout sa résolution de se confiner dans la retraite avaient ému ses nombreux amis des Triangles. En beaucoup de pays, il y a eu des démissions isolées de Frères et de Sœurs persistant à ne pas vouloir reconnaître l'autorité de Simon (c'est-à-dire : Adriano Lemmi) ; des Triangles même, refusant à l'unanimité de leurs membres d'accepter le joug honteux de l'intrus du palais Borghèse, ont préféré se dissoudre, puisque les Émèrites de Charleston s'inclinaient devant le fait accompli et n'avaient pas le courage de constituer chez eux le noyau de la résistance.

Cependant, une fois les premiers moments de découragement passés, la réaction se fit ; mais tel est l'aveuglement de ces malheureux, que les Margiotta sont rares. Le sentiment qui les poussait n'était pas celui d'une conversion au catholicisme, mais le besoin ou l'ambition de créer une fédération palladiste nouvelle, fonctionnant en dehors de la haute-maçonnerie dont Simon est devenu le chef.

Une idée, que miss Vaughan avait émise dans sa lettre du 21 avril 1894 aux F. F. Figlia et Battaglia, avait fait son chemin dans la cervelle d'un grand nombre de ces égarés. On s'en souvient, miss Vaughan écrivit ces lignes : « De cette lutte de sept mois je garde une leçon : c'est que la centralisation à outrance est fatale à l'honnêteté ; la centralisation crée la direction puissante, mais celle-ci finit toujours par susciter la convoitise et engendrer la tyrannie, et c'est le moins scrupuleux qui devient le tyran. »

Un courant se créa donc assez rapidement parmi

(1) Nous employons indifféremment Si ou Sid ou Sidi qui signifie : Seigneur. Ainsi Si Snoussi signifie le sieur Snoussi.

(2) Il ne faut pas confondre ce mot ouali, qui veut dire saint avec le mot ouali, qui signifie gouverneur d'une province ; l'orthographe arabe n'est pas la même.

démisionnaires : pourquoi, avec les éléments illemmistes dont on disposait dans presque toutes les provinces triangulaires, ne créerait-on pas des Triangles indépendants, n'étant reliés les uns aux autres que par la correspondance et les visites réciproques, et fonctionnant sur le pied d'une égalité parfaite, sans aucune hiérarchie internationale supérieure aux Triangles ?

Des démarches furent faites auprès de miss Diana Vaughan, pour l'inviter à prendre la tête de ce mouvement nouveau ; sans doute, à l'honneur qu'on lui faisait, s'ajoutait le secret espoir qu'elle ne se bornerait pas à reprendre son activité palladiste, mais aussi qu'elle emploierait sa fortune à doter les Triangles indépendants, à faire réussir partout la jeune génération.

Le mouvement dont il s'agit n'eut pas le caractère spécialement américain de la révolte de sept mois que tout le monde connaît, et qui se termina, grâce à la combinaison Findel, par l'abdication du Sérénissime Grand Collège de Charleston devant le triomphe frauduleux de Lemmi. Cette fois, le mouvement était plus dispersé, si l'on peut s'exprimer ainsi, mais plus général.

Miss Vaughan consentit à entrer en pourparlers avec les Frères et Sœurs, d'ailleurs ses amis, qui avaient pris l'initiative de ce mouvement. Rendez-vous fut pris à Londres, pour fin novembre.

Et ici nous ne pouvons nous empêcher de faire une remarque. Les palladistes indépendants sont-ils bien maîtres de tous leurs adhérents ? Simon n'a-t-il pas réussi à glisser quelques-uns de ses agents parmi eux ? Pour nous, nous ne serions pas éloignés de le croire ; car nous avons, d'autre part, des raisons de soupçonner qu'au Suprême Directoire Dogmatique de Rome on connaissait la secrète agitation des démissionnaires, même la convocation d'une réunion à Londres.

En effet, reportons-nous un instant à la polémique qui eut lieu, depuis les derniers jours de septembre jusqu'à la seconde semaine d'octobre, entre M. Margiotta, le haut-maçon converti, et le Patriarche Émérite Goblet d'Alviella, chef des palladistes de Belgique ; revoyons les lettres de démentis embarrassés et contradictoires que Lemmi lui-même a fait signifier par huissier au journal le *Patriote* de Bruxelles, opposant sa parole menteuse aux explications si nettes, si loyales, si documentées de M. Margiotta.

Tout le monde a été frappé d'une chose : c'est que le Goblet d'Alviella et le Lemmi donnaient leurs démentis à M. Margiotta, mais ne répliquaient en aucune façon à miss Diana Vaughan ; et cependant, sauf le fait de la conversion de l'un et de l'obstination de l'autre dans son aveuglement, ils avaient produit tous deux des témoignages, sinon identiques, du moins concordant d'une façon éclatante. Le Goblet et le Lemmi se gardèrent bien de mettre en cause l'ex-grande-maitresse de New-York, ne prononcèrent même pas son nom, n'osèrent pas diriger contre elle le moindre démenti direct. Les journaux français, belges et italiens qui tinrent leurs lecteurs au courant

de cette polémique constatèrent ces ménagements étranges que les chefs du Palladisme gardaient encore à l'égard de miss Vaughan et en tirèrent cette conclusion : « Cette femme doit bien les tenir, pour qu'ils n'osent pas lui répliquer, à elle ; ils ont l'air de craindre de la pousser à bout, comme si elle était en mesure de faire contre eux les plus terribles révélations. »

Il y avait, sans doute, du vrai dans ce raisonnement qu'on s'est tenu dans la presse catholique ; mais il y avait peut-être aussi autre chose. M. Margiotta, converti, avait passé avec armes et bagages dans le camp catholique ; on n'avait plus à le ménager. Miss Vaughan, au contraire, n'en voulait qu'à Lemmi personnellement, mais elle proclamait qu'elle restait palladiste de cœur. Sa lettre aux FF. Paolo Figlia et Aristide Battaglia était formelle : « Ma foi demeure intacte. J'en renouvelle le serment entre vos mains, chers anciens Frères ; jamais je ne l'abjurerais, jamais ! » Aussi, les FF. de l'entourage de Lemmi l'ont-ils obligé, dans l'intérêt général de la cause, à avaler en silence tous les outrages que miss Vaughan lui a prodigués, et Adriano, tendant l'échine sous l'averse des affronts les plus sanglants, n'a pas pipé mot.

Les chefs palladistes savaient donc bien que miss Vaughan n'était pas d'un caractère à se renfermer à jamais dans l'inaction ; ils la connaissent comme luciférienne fervente, comme propagandiste zélée, ne demandant qu'à reprendre son œuvre de prosélytisme, tout en se préservant des ultionnistes... jusqu'au jour, dont ses vrais amis, les catholiques, ne désespèrent pas, où la grâce divine lui ouvrira les yeux.

Aussi l'inquiétude des Lemmi et autres Goblet d'Alviella a dû être grande, s'ils ont su, comme nous le croyons, le mouvement des démissionnaires et la convocation d'une assemblée indépendante à Londres. Plus que jamais ils avaient à ménager l'ex-grande-maitresse américaine. Or, c'est au moment même de la polémique avec M. Margiotta que les premiers préparatifs du congrès avaient lieu.

Toutefois, ce congrès n'a pas abouti, d'après les renseignements qu'un de nos collaborateurs tient d'un palladiste antilemmiste qui, nous le répétons, y a assisté.

L'échec provient des conditions posées par miss Vaughan en échange de son concours, et dont plusieurs ont été déclarées inacceptables par la majorité des congressistes.

D'après Diana Vaughan, le nouveau Palladisme, en se constituant en Triangles indépendants, ne doit pas seulement s'établir hors de toute tutelle du Suprême Directoire Dogmatique de Rome et de n'importe quelle autorité internationale supérieure ; mais il doit aussi être « régénéré ». En d'autres termes, l'ex-grande-maitresse aspire à être une réformatrice, et elle qualifie de « plutôt satanistes que lucifériennes » toutes les pratiques rituelles qu'elle désapprouve.

Voici, d'ailleurs, les principaux points de la réforme qu'elle a proposée sans succès au Congrès des 29-30 novembre 1894 :

Les Palladistes Indépendants n'auront, dans leur fédération, pas d'offices supérieurs à ceux de grand-maître et de grande-maîtresse de Triangles. Par conséquent, aucune hiérarchie internationale ne fonctionnera ; pas de grands directoires centraux, pas de Souverain Directoire Administratif, pas de Suprême Directoire Dogmatique, aucun titre supérieur, même simplement honorifique. La correspondance entre les Triangles, ainsi que les visites réciproques, auront lieu sur le pied d'une égalité parfaite. Un Convent international annuel aura lieu le 21 janvier, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre. Il se composera de soixante-dix-sept délégués, un par province triangulaire, élu parmi les grands-maîtres ou les grandes-maîtresses de la province ; les pouvoirs de ces délégués seront rigoureusement limités à la tenue du Convent. Dans le courant de l'année, les grands-maîtres et les grandes-maîtresses ayant les moyens personnels de voyager, ou dont les Triangles pourront faire les frais de voyage sur leur caisse particulière, seront seuls Inspecteurs Généraux en mission permanente ; et leurs rapports seront faits uniquement à leur Triangle et au Convent annuel. Il n'y aura pas de caisse centrale. — Sur ces points, l'accord s'était fait unanime.

L'intégralité de la doctrine luciférienne sera donnée à tout néophyte dès sa réception ; et, d'autre part, les épreuves, telles que celles du Pastos, du châtiment du Traître (hosties poignardées), etc., seront supprimées. Les deux grades masculins de Kadosch du Palladium et de Hiérarque seront fondus en un seul, le Kadosch Hiérarque ; de même, les deux grades féminins d'Elue Palladique et de Maîtresse Templièrè seront réunis en un seul, l'Elue Maîtresse Templièrè. Le grade de Mage Elu est conservé ; mais il sera exclusivement acquis aux Frères qui auront été l'objet de manifestations patentes des esprits du feu, comme cela avait lieu et comme cela se continuera pour les Sœurs promues Maîtresses Templièrès Souveraines ; en d'autres termes, pour les Frères comme pour les Sœurs, la promotion sera faite par le choix exclusif des esprits. Malgré la suppression du Pastos, la cérémonie de la résurrection de Lazare aura lieu, mais complètement modifiée et avec un enseignement uniquement antiadonaitè. — Sur ces points, l'accord n'a pas été fait ; il aurait pu, néanmoins, se faire, s'ils n'avaient pas été la conséquence des innovations suivantes, contre lesquelles une assez grande majorité se prononça.

La grosse question était la proposition de miss Diana Vaughan en faveur du recrutement public. Son avis est que le temps est venu de déployer hautement, devant le monde profane, le drapeau de Lucifer Dieu-Bon ; la doctrine palladique, régénérée, ne doit pas être tenue plus longtemps sous le boisseau. Au lieu de recruter les parfaits initiés des Triangles en opérant avec mystère dans les Loges maçonniques et les sociétés spirites, il faut, d'après elle, organiser une vaste propagande publique, au moyen de conférences ouvertes à tous, de tracts distribués à profusion, de journaux lucifériens créés et mis à la portée des profanes.

En un mot, il faut faire savoir partout que Lucifer est dieu, que l'appeler Satan et diable, c'est le calomnier, qu'il est l'*Excelsus Excelsior*, etc. La doctrine luciférienne étant ainsi répandue, cessant d'être un mystère, l'adoptera qui voudra ; et alors même les simples profanes pourront, sans le concours de recruteurs attitrés, constituer des groupes. Miss Vaughan s' imagine qu'une fois les grands principes publiés *urbi et orbi* et expliqués à sa façon, un immense mouvement se produira dans le monde entier et que peu à peu les peuples se convertiront au Palladisme. En attendant, elle voudrait cette extension de la propagande : les groupes qui se constitueraient d'eux-mêmes, par l'initiative de profanes, se nommeraient Groupes Familiaux ; ils se feraient connaître par leurs communications à un organe spécial du Palladisme Indépendant, journal ou revue, organe international ou régional (suivant la nécessité et les résultats de la nouvelle propagande) ; ils fonctionneraient à part, ne participeraient pas à l'élection des délégués au Convent annuel, ne recevraient pas le mot secret annuel (choisi et donné par le bureau du Convent), mais pourraient enfin participer à ces avantages (?) lorsqu'ils auraient acquis le nombre de membres actifs nécessaire pour la transformation en Triangle.

C'est à raison de ce projet de propagande publique que la suppression de certaines épreuves s'imposait, cela se conçoit sans peine. Miss Vaughan veut offrir au monde profane un Palladisme « présentable », échappant à la critique d'adversaires trop facilement accusateurs, en un mot, un Palladisme doctrinal, pouvant être discuté, sans que ses défenseurs aient à rougir. En outre, si la doctrine luciférienne doit être ériée par-dessus tous les toits, il n'y a plus de raison de graduer l'initiation dans les ateliers (Triangles ou Groupes Familiaux).

C'est cette question de propagande publique qui a fait avorter la constitution de la Fédération Palladiste Indépendante, du moins avec le concours de miss Vaughan. Un peu plus de la moitié de l'assemblée londonienne s'est refusée à entrer dans les vues de l'ex-grande-maîtresse de New-York.

Il est vrai qu'une autre réunion a dû avoir lieu ensuite dans le courant de janvier, vraisemblablement le 21 ; mais la personne qui a renseigné notre collaborateur n'a pu rien en dire, n'ayant assisté qu'au Congrès de novembre 1894. Du reste, si les idées de miss Diana Vaughan avaient fini par prévaloir, cela se saurait. Or, comme voilà bien deux mois qu'elle n'a plus donné signe de vie, nous en concluons qu'elle n'a pas réussi, cette seconde fois encore, à convaincre ses amis palladistes et qu'elle a regagné sa retraite.

En tout cas, ce nouvel incident de l'histoire du Palladisme méritait d'être consigné dans notre *Revue*. Il montre combien la chère aveugle est plus près d'une conversion qu'elle ne le croit, puisqu'elle ne craint pas de déclarer que le Palladisme a besoin d'être « régénéré », c'est-à-dire : purifié.

J.-B. Vernay.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

LA SITUATION PRÉSENTE

DE

L'ÉGLISE DANS LE MONDE

La magnifique *Instruction Pastorale* que S. E. le Cardinal Langénieux vient de publier (2 février 1895), à l'occasion du Carême, peint admirablement la situation actuelle de l'Eglise, non seulement en France et en Italie, pays où la secte maçonnique multiplie ses assauts les plus formidables à la religion, mais encore dans le monde entier. Le tableau tracé par l'éminent Cardinal-Archevêque de Reims, s'il ne cache pas les maux dont l'Eglise souffre, montre d'autre part, en traits d'une merveilleuse clarté, l'expansion toujours croissante et la vitalité féconde de cette Eglise de J.-C., contre laquelle l'enfer ne saurait prévaloir.

Aussi nous donnons in-extenso ce document si vrai et intéressant et si propre à entretenir l'espoir des catholiques dans le triomphe final.

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Rien n'est triste comme de voir avec quelle indifférence les hommes de ce temps ont assisté à la déchristianisation de notre pays, et comment ils ont pris leur parti des ruines morales et matérielles qui en sont la conséquence. Aujourd'hui, pourtant, sous l'excès du désordre et de l'impuissance, à mesure que la lumière se fait sur l'état présent des affaires, il semble que la France inquiète et fatiguée commence à prendre conscience du mal dont elle souffre ; et l'on se demande si après avoir goûté combien honteux et amers sont les fruits de l'irréligion, elle ne va pas bientôt secouer le joug et se reprendre à ceux qui en l'exploitant l'ont déshonorée.

Malheureusement, il n'y a pas à nous le dissimuler, les bonnes volontés se heurtent, même chez les catholiques, à un sentiment profond de découragement. Epuisés par vingt années d'efforts qui furent insuffisants, les

honnêtes gens ont douté de leur propre force, ils se sont peu à peu désintéressés de la lutte, comme s'ils avaient perdu toute confiance en un relèvement possible pour la France chrétienne.

Or, ces défaillances, qui sont funestes, qui nous affaiblissent, qui laissent le champ libre aux ennemis de la Religion, ne sont pas justifiées ; car il est des causes dont nous n'avons pas le droit de désespérer, et la Providence nous a donné assez de marques de sa miséricorde pour nous obliger, malgré tout, à compter sur l'avenir.

Sans doute, les ruines que nous déplorons ne sont pas les dernières. L'année qui vient de s'écouler nous a laissé bien des motifs d'inquiétude et de tristesse. Il y a encore des temps mauvais à passer ; mais l'épreuve aura son terme.

Remarquez-le bien, Nos Très Chers Frères, nos malheurs ont pour cause première la haine des loges contre l'Eglise, et nous souffrons des coups qu'on a voulu lui porter. La lutte qui nous épuise n'est point une lutte politique, c'est une lutte religieuse, — le peuple l'a compris trop tard ; — et si la Franc-Maçonnerie a fait tant de mal à notre pays, c'est pour atteindre la Religion, l'humilier et l'asservir. En sorte que les événements actuels ne font que confirmer une fois de plus l'histoire, quand elle atteste que toujours les destinées de la France sont liées aux destinées de l'Eglise.

Nous partageons maintenant ses douleurs ; mais les douleurs de l'Eglise ne sont jamais sans remède.

Aussi, Nos Très Chers Frères, puisque les circonstances Nous amènent cette année à vous parler des desseins apostoliques de Léon XIII dans le monde, c'est précisément dans les consolantes perspectives qui s'ouvrent devant l'Eglise de Jésus-Christ, dans le fait éclatant de sa vitalité, dans la sereine confiance avec laquelle elle engage l'avenir, et surtout dans la sollicitude dont elle entoure la France, dans l'appui qu'elle en attend, c'est dans cette attitude du Saint-Siège que Nous voulons chercher pour nous-mêmes des encouragements et des raisons d'espérer.

Donc, après vous avoir exposé la situation présente de l'Eglise au point de vue de l'apostolat parmi les nations. Nous vous dirons la part qui nous revient dans l'œuvre spéciale de la régénération des chrétientés orientales, et nous nous demanderons ensuite comment, en travaillant à l'extension de la foi au dehors, nous pourrions contribuer à la faire rentrer dans nos propres institutions et dans nos mœurs.

I.

Celui qui jugerait l'état présent de l'Eglise catholique d'après la condition humiliée et précaire que lui a faite en France une persécution aussi savante que tenace, en aurait une idée bien triste mais absolument fausse. A voir ce qui se passe chez nous, on pourrait croire, en effet, que le catholicisme a fini son temps et que l'Eglise épuisée entre dans une période de décadence au bout de laquelle elle trouvera son tombeau.

Les pouvoirs politiques ont mis à la base de leurs constitutions la négation même de toute foi; religieuse ils ont fait de l'athéisme officiel un principe du gouvernement. Les institutions publiques sont soigneusement laïcisées, c'est-à-dire déchristianisées. La Religion, mise à part de toute vie sociale, n'a plus dans la nation d'existence légale, au sens honnête et bienveillant de ce mot; elle n'y est guère tolérée qu'à titre d'étrangère, l'étrangère méconnue, mal vue, que l'on soumet à toutes les rigueurs d'une législation de suspicion. Elle a perdu les sympathies populaires; son prestige est tombé; son influence sur l'opinion est à peu près nulle. La jeune génération lui échappe, et les hommes qu'elle avait élevés jadis ne lui restent pas fidèles. On les voit secouer son joug chaque jour avec plus d'audace. Enfin, parmi les catholiques, beaucoup ont conservé les habitudes religieuses plutôt que le véritable esprit chrétien; ils ont pris les idées du monde, et se comportent dans la pratique ordinaire de la vie à peu près comme s'ils n'avaient pas la foi.

En vérité, à en juger par ces apparences, il semblerait que l'Eglise romaine n'ait plus la vitalité nécessaire pour infuser aux nations la sève évangélique, et qu'elle soit désormais impuissante à moraliser les peuples.

Mais, Nos Très Chers Frères, gardons-nous ici de l'illusion; gardons-nous surtout du scandale pour notre foi.

N'oublions pas que l'Eglise est militante sur la terre, et que si elle a des garanties de durée et des promesses de fécondité dans son apostolat, elle doit s'attendre aussi à la contradiction et à la persécution. Elle bataille sans cesse; elle poursuit l'œuvre rédemptrice de son divin Fondateur, par la souffrance et par

la croix; et, d'âge en âge, elle n'est jamais sans gravir son calvaire sur un point quelconque du globe.

Eh bien! elle traverse en ce moment, chez nous, une de ces phases pénibles. « Le temps présent est un temps de lutte, et de lutte à outrance contre l'Eglise, disait naguère Léon XIII. Ses ennemis, coalisés en une ligue satanique, excités et dirigés par la secte maçonnique, ont préparé une formidable armée pour livrer à l'Eglise un assaut suprême, et, selon eux, mortel (1). »

Nous n'avons pas à vous redire comment la Franc-Maçonnerie a su s'emparer peu à peu de la presse, de l'opinion, du pouvoir, de toutes les ressources sociales enfin qui font la force d'un pays (2); mais c'est un fait que, malgré des efforts héroïques de la part des vrais catholiques pour défendre pied à pied, à l'école et dans la vie publique, la liberté religieuse, et pour réagir contre l'athéisme envahissant qui engendre partout la corruption et l'anarchie, c'est un fait que la Franc-Maçonnerie se dresse aujourd'hui toute-puissante en face de l'Eglise et que si jamais elle devait triompher, il semble que ce soit demain.

La France, livrée aux sectes, est en train d'expérimenter sur elle-même s'il est vrai qu'un peuple ne puisse pas vivre sans Dieu, sans foi, sans religion, et elle s'acharne follement à cette expérience impie et criminelle, qui l'humilie et qui l'épuise.

Tout cela, Nos Très Chers Frères, n'est malheureusement que trop évident. Mais il s'en faut que la situation générale de l'Eglise soit aussi lamentable.

L'Italie, sans doute, travaillée par la Franc-Maçonnerie comme la France, s'est révoltée contre le Saint-Siège, et elle est devenue également la proie de l'irrégion. Elle a détruit l'œuvre providentielle de Pépin et de Charlemagne, en arrachant au Pape, avec son pouvoir temporel, l'indépendance qu'ils lui avaient assurée. Esclave des sectes, elle aussi, elle s'est faite, avec le même aveuglement, complice des pires attentats contre la Religion. Et l'Italie catholique souffre des mêmes maux qui désolent notre pays (3). Mais, encore une fois, telle n'est pas la condition de l'Eglise dans l'ensemble du monde. Jamais peut-être l'Apostolat catholique n'a été aussi fécond. Jamais le Saint-Siège n'a exercé sur les nations un ascendant moral plus puissant. Jamais la voix de Pierre n'a retenti avec plus d'éclat et n'a été écoutée avec autant de res-

(1) Discours du Pape, 14 octobre 1894.

(2) Cf. Encyclique *Humanum genus*, sur la Franc-Maçonnerie, du 20 avril 1884. — Encyclique *Præclara*, aux princes et aux peuples, du 20 juin 1894.

(3) Cf. Encycliques *Militans Dei Ecclesia*, du 12 mars 1881. — *Etsi nos*, au peuple italien, du 15 février 1882. — Encycliques du 15 octobre 1890 et du 8 décembre 1892.

pect, même dans les milieux qui ne sont point catholiques. Jamais Pape enfin, en songeant au lendemain, n'a pu tressaillir d'une espérance plus vaste et plus fondée que Léon XIII au déclin de ce siècle.

Les conquêtes de l'Apostolat, vous avez pu en suivre les étapes d'après les relations des missionnaires, et constater d'année en année les progrès du catholicisme dans les pays idolâtres ou dissidents.

Sous le seul Pontificat de Léon XIII, la hiérarchie catholique a été établie en Ecosse, aux Indes, au Japon, dans les principautés danubiennes (1). Dans cette jeune et vaillante Eglise des Etats-Unis, toujours en progrès (2), vingt-trois diocèses nouveaux ont été créés, et plus de trois mille églises bâties. Les dernières tribus sauvages du centre de l'Amérique du Sud sont évangélisées, ainsi que les îles perdues de l'Océanie. En Afrique, tandis que les missions du littoral se développent, les Pères Blancs du Cardinal Lavigerie ont pénétré au cœur de l'immense continent noir. Déjà, dans ces régions hier encore inconnues de l'Europe, les martyrs de l'Ouganda ont confessé leur foi avec un héroïsme digne des temps primitifs de l'Eglise, et bientôt les chrétiens de l'intérieur rejoindront les stations avancées du Haut-Congo et du Zambèze. L'Australie, qui possédait à peine quelques prêtres il y a cinquante ans, compte aujourd'hui plus de vingt-cinq évêques et six cent mille fidèles. La liberté est accordée aux catholiques, en Turquie comme en Suède. Les conversions se multiplient en Angleterre, et l'on peut dire, d'une façon générale, que les peuples se rencontrent dans un même sentiment de respectueuse admiration pour Léon XIII et pour le Pontificat romain. Or, Nos Très Chers Frères, cet élan d'apostolat est loin de se ralentir. L'armée des apôtres se recrute sans cesse; les vocations se multiplient, dans notre France plus encore que partout ailleurs, et l'Eglise catholique, docile à la voix de son Divin Fondateur, confiante en sa promesse, s'en va porter jusqu'aux extrémités de la terre les fruits de la Rédemption pour le salut du monde.

Dans un autre ordre d'idées, depuis quinze ans, le Saint-Siège a entamé avec les Puissances des négociations pacificatrices qui ont rehaussé son prestige et qui lui ont concilié le

respect et la confiance des peuples. L'Allemagne a renoncé au Kulturkampf (1); elle a réclamé l'arbitrage du Saint-Siège pour l'affaire des îles Carolines (2). La Belgique troublée par la question des écoles (3), la Suisse (4) et l'Autriche (5) par des divisions religieuses, ont été tour à tour l'objet de la sollicitude du Pape. Des Concordats furent signés avec les Républiques de Colombie (6) et de l'Equateur (7). Léon XIII intervint dans la lutte agraire, si complexe, de l'Angleterre et l'Irlande (8). Il plaida auprès de la Russie la cause des catholiques polonais et entretint des relations suivies avec le gouvernement des Czars (9). Il écrivit aux empereurs de Chine et du Japon, en faveur des chrétiens persécutés (10). Il eut avec le Sultan de Constantinople les rapports les plus bienveillants (11). Il tenta en Espagne (12) et en France (13) de rapprocher les partis politiques; et voilà

(1) Lettres de Léon XIII à l'empereur d'Allemagne, 17 avril 1878, — à l'Épiscopat prussien, 9 janvier 1886, — à l'Archevêque de Cologne, 7 avril 1887 : — Visite de l'Empereur d'Allemagne au Vatican, le 23 avril 1893.

(2) Acte pontifical du 13 décembre 1887.

(3) Lettres de Léon XIII au roi des Belges, en août et novembre 1879 et en mai 1880. — Bref du 2 avril 1880. — Lettres du cardinal Nina, secrétaire d'État, du 18 mai et du 8 juin 1880. — Lettre du Nonce, en juin 1880. — Allocution consistoriale du 20 août 1880.

(4) Suppression par le Saint-Siège du Vicariat apostolique de Genève, en 1883. — Convention passée en 1888, entre le gouvernement fédéral et le Saint-Siège.

(5) Encyclique *Quod multum*, du 22 août 1886, aux Evêques d'Autriche. — Encyclique *Sanctissimo officio*, aux Evêques de Bavière, du 22 décembre 1887. — Lettre pontificale du 3 mars 1891. — Encyclique du 2 septembre 1893.

(6) Convention du 31 décembre 1887.

(7) Conventions de 1882 et 1890.

(8) Lettre à l'Épiscopat Irlandais, du 5 août 1892. — Mission anglaise envoyée par la Reine d'Angleterre au Vatican, en 1889.

(9) Lettres au Czar Alexandre II en 1879 et 1880. — Encyclique *Grande munus*, du 30 septembre 1880. — Encyclique *Diuturnum* du 20 juin 1881, à l'occasion de la mort tragique d'Alexandre II. — Allocution du 5 juillet 1881, aux pèlerins slaves. — Négociations avec la Russie en 1880, 1883 et 1888, relatives à diverses affaires religieuses et à la situation des catholiques en Pologne. — En avril 1883, Léon XIII se fait représenter au couronnement de l'empereur Alexandre III. — Lettre apostolique du 19 mai 1882, pour les Ruthènes. — Lettre aux Evêques de Pologne, en 1890. — Encyclique aux Polonais, du 19 mars 1894. — Encyclique *Præclara*, aux princes et aux peuples, du 20 juin 1894.

(10) Lettres à l'empereur de Chine, du 1^{er} février 1885, — au Mikado, du 13 mai 1885.

(11) Négociations au sujet de la question arménienne en 1888. — Encyclique *Paterna caritas*, du 25 juillet 1888, aux Evêques arméniens. — Dons du sultan à Léon XIII, à l'occasion des fêtes jubilaires de 1887 et 1893. — Lettre du Pape au Sultan, du 21 février 1893. — Congrès eucharistique de Jérusalem, en mai 1893. — Lettre du Pape à la suite des conférences sur les affaires orientales, en octobre 1894.

(12) Encyclique *Cum multa sint*, aux Espagnols, du 8 décembre 1882. — Lettre du cardinal Jacobini au nonce de Madrid, du 13 avril 1885.

(13) Lettre de Léon XIII à M. Grévy, Président de la République, du mois de mars 1883. — Encyclique *Nobilissima gallo-rom gens*, du 8 février 1884. — Lettre au cardinal Guibert, archevêque de Paris, du 17 juin 1885. — Lettre du Cardinal Secrétaire d'État à l'évêque de Saint-Flour, relative au toast du Cardinal Lavigerie. — Bref du Pape à l'archevêque d'Alger (9 février 1892). — Encyclique *Inter sollicitudines*, aux Français, du 16 février 1892. — Lettres aux cardinaux, aux Evêques de Grenoble et d'Orléans. — Lettre à M. le comte de Mun (7 janvier 1893). — Lettre à l'Archevêque de Bordeaux (3 août 1893). — Lettre à l'Evêque d'Autun.

(1) Cf. Bulle du 4 mars 1878, pour l'Ecosse. — Encycliques du 14 septembre 1886 et du 24 juin 1893, pour les Indes. — Bulle du 13 juin 1891, pour le Japon. — Encyclique *Diuturnum*, pour les Slaves et les Bulgares, du 20 juin 1881.

(2) Concile national de Baltimore (novembre 1884). — Institution canonique de l'Université de Washington, 7 mars 1889. — Bref du 24 mai 1891 aux Evêques de la province de New-York, sur la question scolaire. — Encyclique *Quarto abeunte saeculo* du 16 juillet 1891 pour le centenaire de la découverte de l'Amérique. — Création d'une délégation apostolique aux Etats-Unis, en 1893. — Encyclique *Longinqua* aux Evêques d'Amérique, 6 janvier 1895.

que la Russie orthodoxe vient d'accréditer auprès du Vatican un représentant officiel, comme l'avait fait déjà l'Allemagne protestante (1).

Par deux fois, à l'occasion des fêtes jubilaires de son sacerdoce et de son épiscopat, Léon XIII a vu à ses pieds les délégations de tous les peuples catholiques et de toutes les races de la terre. Il a reçu les hommages de tous les princes et de tous les puissants de ce monde. Il a renoué avec tous les gouvernements des liens que les événements ou les passions humaines avaient rompus.

D'autre part, l'Eglise n'est restée étrangère à aucune des graves questions qui ont agité la société moderne. Elle a pris résolument la direction de ce grand mouvement d'idées et de réformes qui a travaillé notre siècle. Ce n'est point elle qui redoute le progrès : elle le provoque, elle l'appelle de ses vœux ; car il est dans son rôle de rompre les chaînes et d'émanciper les intelligences dans la pleine lumière de la science et de la vérité, aussi bien que les peuples dans une saine et juste liberté. Mais, si elle est sympathique aux aspirations de l'époque contemporaine en ce qu'elles ont de fécond et de légitime, elle s'est opposée avec une fermeté inébranlable aux excès perfides ou inconscients des partis extrêmes, qui perdent les meilleures causes (2).

C'est ainsi qu'elle a favorisé l'émancipation des noirs au Brésil en 1888 (3) et donné tout son appui à l'œuvre antiesclavagiste du Cardinal Lavigerie en Afrique (4). C'est ainsi qu'elle a fait entendre de sages conseils aux puissantes associations ouvrières de l'Amérique (5) et qu'elle a tendu la main chez nous aux classes laborieuses, accueillant au Vatican les ouvriers français par milliers pour les honorer d'abord, pour leur donner, dans la splendeur des audiences pontificales, le solennel témoignage de son estime et de son amour (6), entendre leurs justes doléances et répondre ensuite à leur appel, en promulguant, par l'encyclique *Rei novarum*, sur la condition des ouvriers, la charte d'une restauration chrétienne pour le monde du travail. Enfin, c'est ainsi qu'elle n'a cessé de rappeler à notre génération, dans une longue série d'Encycliques, les principes fondamentaux de

l'ordre social, de l'ordre politique et de la vie chrétienne (1).

En même temps qu'elle revendiquait la justice pour les faibles et qu'elle soutenait au dehors cette lutte contre les ennemis de la Religion, l'Eglise veillait avec une sollicitude particulièrement tendre sur la sanctification de ses propres enfants, les ramenant sans cesse aux pensées de la foi et au véritable esprit du christianisme. Léon XIII a rendu un essor nouveau au Tiers-Ordre franciscain (2). Chaque année depuis dix ans, au retour du mois d'octobre, il ravive, par ses lettres si touchantes sur le Rosaire, notre dévotion à la Vierge Marie. Les deux encycliques jubilaires ne sont qu'une exhortation pressante à la piété, à la prière, à la pénitence, à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. De toutes façons, il a favorisé le développement de la vie monastique, rappelant les Réguliers à la perfection de leurs origines et ramenant à l'unité, pour leur donner plus de cohésion, les diverses familles des grands Ordres religieux.

Est-ce là tout. Nos Très Chers Frères ? L'Eglise a-t-elle donné de notre temps d'autres marques de sa vitalité ? A-t-elle eu d'autres initiatives, d'autres audaces apostoliques pour attester qu'elle n'est point, comme on a voulu le dire, une institution vieillie et décrépite, vénérable par tout son passé, mais désormais sans avenir ? Bien au contraire, c'est une recrudescence de vie et d'activité qui se manifeste en ce moment dans l'Eglise. Elle a conscience de sa vocation à l'universalité, elle est *catholique*, elle a besoin d'expansion, et le zèle de l'apostolat la presse de courir toujours à de nouvelles conquêtes.

Vous savez quelle est maintenant la préoccupation dominante du Souverain Pontife, comment il fut amené par les événements à tendre la main à l'Orient chrétien, que le malheur des siècles passés a détaché de l'Unité catholique. Vous avez suivi, depuis le Congrès de Jérusalem jusqu'aux récentes conférences de Rome, vous avez suivi avec un intérêt tout spécial les phases de cette grande entreprise, à laquelle notre Eglise de Reims a eu la gloire d'être associée aussi intimement : en ces quelques mois, la question du schisme d'Orient a fait plus de progrès que durant les quatre siècles qui ont suivi le Concile de Florence. Or, il s'agit de tout un monde, de près de cent millions d'âmes à accueillir au berceau de Jésus-Christ. Toutes

(1) Rétablissement de la Légation prussienne auprès du Vatican, en 1882.

(2) Encycliques *Quod apostolici*, sur le Socialisme en 1879. — *Aeterni Patris*, sur la Philosophie, du 4 août 1879. — *Humanum genus*, sur la Franc-Maçonnerie, en 1884. — *Providentissimus Deus*, sur les Etudes bibliques, du 18 novembre 1893.

(3) Encyclique *In plurimis*, aux Evêques du Brésil, du 8 mai 1888.

(4) Lettre au cardinal Lavigerie, du 17 juillet 1890. — Encyclique *Catholicae Ecclesiae*, du 20 novembre 1890.

(5) Réponse au Mémoire du Cardinal Gibbons sur l'Association des Chevaliers du Travail, 29 août 1888.

(6) Discours de Léon XIII, aux ouvriers et aux patrons, à l'occasion des pèlerinages de 1885, 1887, 1889 et 1891.

(1) Lettres Encycliques : *Inscrutabili*, en 1878. — *Arcanum*, sur le mariage, en 1880. — *Diuturnum*, sur le principat politique, en 1881. — *Immortale Dei*, sur la constitution des Etats chrétiens, en 1885. — *Eccuncte jam anno* et *Libertas*, en 1888. — *Sapientiae christianae*, sur les principaux devoirs du chrétien, en 1890.

(2) Encyclique *Auspicato*, sur le Tiers-Ordre franciscain du 17 septembre 1882.

ces églises dissidentes ont été honorées ; elles ont vu le Pontificat romain venir à elles avec l'Eucharistie qu'elles adorent d'une même foi et d'un même amour. Et les délicatesses infinies de ces premières avances ont laissé dans leur souvenir une impression qui sera féconde. Les relations renouées entre les personnes, les dispositions mieux connues du Saint-Siège, les griefs écoutés avec sympathie, les garanties renouvelées pour le maintien des rites et des privilèges traditionnels (1), les satisfactions déjà accordées, tout cela est de nature à faire tomber peu à peu les préjugés et les méfiances dans les esprits éclairés, puis dans l'opinion. Mais mieux que tout le reste, les actes graves que vient de faire Léon XIII, à la suite de ses conférences avec les Patriarches, les règles nouvelles imposées aux Missionnaires par la Lettre apostolique *Orientalium dignitas Ecclesiarum*, le relèvement prochain des chrétiens unies d'Orient qui en sera la conséquence, tout cela comble les abîmes et prépare les voies pour un retour plus lointain, qui sera complet et définitif.

Certes, elles sont grandioses ces espérances, et elles ne sont pas téméraires. Mais l'Eglise catholique a des visées plus vastes encore. Ecoutez ce que nous répétait naguère Léon XIII dans l'allocution qui résumait les travaux des cinq conférences sur les affaires orientales : « A l'aurore des temps nouveaux, « disait-il, le Saint-Siège doit reprendre dans « le monde son rôle d'apôtre, non seulement « pour ceux du dedans, mais aussi pour ceux « du dehors. L'œuvre dont Nous venons de « jeter les bases n'est point l'œuvre d'une « illusion humaine, c'est Dieu qui nous « l'inspire.

« Or, le moment paraît éminemment propice à cette action extérieure de la Papauté... Mais ne croyez pas que notre sollicitude apostolique doive se concentrer tout entière sur l'Orient. Non, l'Orient n'est qu'un point dans l'ensemble. Il y a encore la Russie, la Grèce, les pays Slaves, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique, tous les peuples chrétiens dissidents que des événements déplorables ont détachés du siège de Pierre.

« A mesure que la lumière s'est faite sur les origines de ces schismes, l'inquiétude a grandi dans les âmes ; et, sous l'influence de cette préoccupation, un mouvement religieux s'est produit au sein de ces nations qui les ramènera, à l'heure de Dieu, au centre de l'unité. » Et, pendant que le Pape parlait ainsi des destinées de l'Eglise, on sentait bien qu'il y avait dans ses paroles autre chose que les intuitions du génie, mais l'assis-

tance et l'inspiration de Celui qui a promis d'être avec Pierre jusqu'à la consommation des siècles.

Quoi encore, Nos Très Chers Frères, voilà l'Extrême-Orient qui s'ébranle à son tour. L'immense empire de Chine, brusquement secoué par la guerre, va sortir enfin de sa torpeur séculaire. Les barrières tombent. Une ère nouvelle commence pour ce vieux monde si jalousement fermé jusqu'alors à notre civilisation, et il est incontestable que, sur ce sol arrosé du sang de tant de martyrs, l'Apostolat catholique verra fleurir bientôt les plus consolantes moissons.

Tels sont, Nos Très Chers Frères, les actes de l'Eglise et ses pensées d'avenir. Voilà ce qu'elle peut et ce qu'elle ose entreprendre. L'Encyclique *Præclara*, du mois de juin dernier, adressée aux princes et aux peuples, n'est que l'affirmation puissante des divines énergies qu'elle tient en réserve pour le salut des nations et la magnifique expression de ses espérances.

Qu'ils seraient donc aveugles ou frivoles, ceux qui prendraient occasion de scandale et de découragement dans le discrédit où paraissent tombées chez nous les choses religieuses, et dans la désaffection momentanée des masses populaires. Il y a entre le peuple et la Religion, en France, un malentendu dont le pays, hélas ! souffre tous les jours davantage, un malentendu lamentable qui déchire en deux la nation, un malentendu perfide, sous le couvert duquel une minorité sectaire nous exploite et nous ruine, un malentendu enfin qui ne repose sur rien, que la Franc-Maçonnerie a créé de toutes pièces et dont la victime n'est pas l'Eglise, mais la France elle-même.

Le devoir des catholiques, par conséquent, c'est la tristesse, les saintes colères du patriotisme, les soucis actifs et intelligents du citoyen en face des humiliations de la France, mais aussi la foi, la confiance et la soumission en face de Notre Mère la Sainte Eglise.

II.

Nous avons dit, Nos Très Chers Frères, que c'était dans cette vitalité de l'Eglise et dans son attitude vis à vis de la France que nous trouvions des raisons d'espérer.

Sans doute, à côté du mal qui fait tant de bruit, il y a chez nous une discrète recrudescence de vie chrétienne : les bons sont devenus meilleurs, et bien des mauvais se sont convertis ; la charité catholique opère des merveilles ; le zèle chez plusieurs va jusqu'à l'héroïsme. Mais ces seuls symptômes ne suffiraient point à nous rendre confiance, car ce

(1) Encyclique *Præclara*, aux princes et aux peuples, du 20 juin 1894.

sont là des vertus personnelles, des initiatives privées, des œuvres qui sont à côté de la vie sociale et nationale du pays. Or, des fidèles et des saints, il y en aura toujours parmi nous, tandis qu'elle est longue déjà dans l'histoire, la liste des nations que la Justice divine a frappées pour toujours à cause de leurs péchés.

Au contraire, si l'Eglise du Christ reçoit de nous de tels services qu'ils semblent indispensables à son action dans le monde; si elle persiste à s'appuyer sur nous; si, en dépit de nos fautes, elle va dans la patience, dans la miséricorde, dans la sollicitude, jusqu'à déconcerter les sages et les politiques: si enfin, lorsqu'elle se recueille pour dresser ses plans d'avenir, lorsqu'elle entreprend des travaux apostoliques particulièrement graves qui l'engagent pour le siècle prochain, si elle se tourne vers nous en disant: « O France, ma fille de prédilection, tu seras là encore, tu me seconderas comme jadis, je compte sur toi pour demain! » alors, Nos Très Chers Frères, nous pouvons et nous devons espérer.

Eh bien, malgré nos malheurs et nos ingratitude, c'est ainsi que nous parle l'Eglise.

Léon XIII, après Pie IX, ne se lasse point de répéter que l'Eglise ne saurait se passer de la France, ne serait-ce que pour l'apostolat des missions lointaines: elle a besoin du dévouement de nos missionnaires et de notre charité.

Et la condescendance du Souverain Pontife pour notre pays n'est-elle pas devenue une sorte de scandale pour certains esprits, qui ne comprennent point ce qu'ils appellent improprement « la politique du Pape? »

Mais c'est sur d'autres faits que nous voulons insister.

Nous vous avons fait connaître les desseins apostoliques que le Pape a conçu pour ramener à l'unité les nations dissidentes du monde entier. Il déclare maintenant vouloir nous associer à ces desseins et les réaliser avec notre concours, principalement en ce qui concerne l'Orient.

« Une pareille entreprise, écrivait-il à la date du 15 novembre dernier aux Directeurs de la *Propagation de la Foi* à Lyon et à Paris, une pareille entreprise exige, vous le concevez bien, des fondations multiples de séminaires indigènes pour la formation du clergé, d'églises, d'écoles, de monastères et d'institutions de tout genre. Aussi, comme le Divin Vigneron de l'Evangile, qui, à l'époque des grands travaux, s'en allait recruter des ouvriers pour sa vigne, Nous cherchons des auxiliaires, et Nous aimons, chers fils, à vous compter parmi les meilleurs. » Et il ajoutait: « C'est Notre volonté que la charge nouvelle que Nous vous prions d'assumer ne

« nuise en aucune façon aux missions catholiques, et Nous Nous proposons de recommander solennellement aux fidèles du monde entier l'*Oeuvre de la Propagation de la Foi*, afin de lui permettre de répondre à Notre désir en ce qui concerne l'Orient, sans avoir à restreindre son heureuse influence dans le reste de l'Univers. »

Cette Encyclique (1) vient d'être envoyée à tous les évêques du monde. Elle leur rappelle les immenses services rendus à la cause religieuse par cette œuvre admirable, déjà louée solennellement par le Pape (2), qui s'est faite en notre siècle la providence des missions catholiques. Elle leur recommande « de faire tous leurs efforts pour que l'Association de la Propagation de la Foi prenne la plus grande extension possible *quanta maxima possit, capiat incrementa* », — Nous sommes certain, dit-il, qu'un nombre beaucoup plus considérable de fidèles donneront volontiers leur nom et apporteront des offrandes plus généreuses selon leur fortune, lorsque vous leur aurez fait clairement comprendre combien cette Œuvre est excellente, combien sont abondantes les richesses spirituelles qu'elle prodigue, et quels avantages la cause chrétienne peut à bon droit en espérer pour le temps présent. Et assurément les catholiques seront profondément touchés quand ils sauront que rien ne peut être plus agréable à Nous-même, ni plus utile à l'Eglise que de les voir répondre à nos désirs en rivalisant de zèle pour recueillir les ressources qui nous permettront de mener à bonne fin les projets que Nous avons formés pour le bien des Eglises orientales. »

Sans doute, Nos Très Chers Frères, l'Œuvre de la Propagation de la Foi, qui fut fondée à Lyon en 1822 par une humble fille du peuple, et qui a ses comités directeurs à Lyon et à Paris, est de sa nature essentiellement catholique; elle recueille ses ressources dans tous les pays du monde, et elle soutient les nationalités. Mais, dire que des deux cent quatre-vingt-un millions qu'elle a obtenus de la charité et distribués aux missions depuis sa fondation, cent-quatre-vingt-deux millions lui viennent de France c'est-à-dire à peu près les deux tiers, n'est-ce point avouer que Léon XIII compte surtout sur la France? C'est pour nous une gloire, et, Nous le répétons, un gage précieux d'espérance; c'est aussi pour nous un devoir plus rigoureux, une raison plus pressante, de répondre à l'appel du Souverain Pontife avec un tel empressement que nulle autre nation ne puisse l'égaliser.

Nous laissons à vos prêtres le soin de vous

(1) Encyclique *Christi Nomen*, du 24 décembre 1894.

(2) Encyclique *Sancta Dei Civitas*, du 3 décembre 1880.

expliquer dans le détail l'organisation et le fonctionnement de cette Oeuvre. Mais, au nom du Pape, Nous vous conjurons avec instance d'accorder votre prière et votre sympathie à la Propagation de la Foi, de vous en constituer les zélateurs infatigables et intelligents, et de lui apporter au moins votre obole du sou par semaine, afin qu'elle soit à même de satisfaire à ce double désir du Pape : d'une part, faire face aux besoins nouveaux de l'Orient, et d'autre part, ne rien retrancher au budget déjà trop modeste des missions catholiques.

Nous vous recommandons également l'*Oeuvre des Ecoles d'Orient*, que l'Encyclique mentionne, et à laquelle tous ces événements rendent une actualité bien opportune.

Quels sont donc les besoins nouveaux de l'Apostolat en Orient, qui préoccupent à ce point le Souverain Pontife ?

Les chrétientés orientales catholiques de rites divers sont désignées par le bon sens et par la force des choses pour être le trait d'union naturel entre Rome et l'Orient schismatique. Or, tandis que les communautés dissidentes ont généralement pour elles le nombre, la richesse, l'influence, ces chrétientés unies, minorités impuissantes, sont pauvres et dénuées de tout. Les patriarches et les évêques manquent de séminaires pour former leur clergé ; les prêtres leur font défaut : ils n'ont pas d'églises ni d'écoles : et l'apostolat qu'ils voudraient exercer sur les nations de rite similaire est paralysé par cet état précaire et humilié. Souvent même, parce qu'ils se trouvent dans l'impossibilité de leur donner des curés catholiques, ils ont la douleur de ne pouvoir répondre aux avances de paroisses entières qui demandent à rentrer dans le bercail, et qui deviennent alors la proie du protestantisme : car les missions protestantes se multiplient depuis un demi-siècle, et dans ces contrées où l'argent est une puissance, elles font des ravages considérables. Les choses en sont arrivées à ce point que, si l'Eglise chrétienne schismatique ne cherche pas sa régénération et sa défense dans la Papauté, elle est menacée de disparaître à bref délai au profit du protestantisme et de l'incrédulité.

Comprenez-vous maintenant, Nos Très Chers Frères, la pensée de Léon XIII ? Il veut s'appuyer sur les chrétientés orientales catholiques qui sont en contact permanent avec les dissidents de même rite, de même langue, de même nationalité. Il veut les relever, afin qu'elles représentent dignement l'Eglise catholique ignorée ou méconnue, et qu'elles deviennent des centres d'union auxquels puissent se rattacher, sans déchoir dans leur propre nation, ceux que la grâce a touchés et qui cherchent la vérité. Il veut honorer en elles les antiques

usages liturgiques et disciplinaires de l'Orient chrétien, pour qu'il soit manifeste, par l'évidence matérielle des faits, que le Siège apostolique respecte les rites, et que le retour à l'unité doit exclure toute appréhension d'absorption ou d'asservissement. Il veut enfin leur donner les moyens d'action dont elles sont dépourvues : et, au lieu de créer une Oeuvre nouvelle pour les leur procurer, il les demande aux catholiques par la Propagation de la Foi.

S'il était besoin, Nos Très Chers Frères, d'insister davantage pour vous déterminer à seconder, avec tout le zèle que peut inspirer l'amour de Jésus-Christ et de son Eglise, de semblables projets apostoliques, Nous vous rappellerions qu'en Orient, plus encore que partout ailleurs, la France bénéficie de tout ce qui se fait en faveur de la Religion. Non seulement nous avons conservé dans ces régions de vives et fidèles sympathies, mais, à l'exclusion de toute autre nation, la France y exerce sur les catholiques, tant latins qu'orientaux, un droit de protectorat officiellement reconnu par les Puissances. Or, tandis que les catholiques latins de nationalité étrangère, établis en Orient, ne subissent qu'avec peine notre protectorat et tentent de s'y soustraire ; tandis que sous le régime ordinaire des missions latines chaque missionnaire, par un sentiment bien légitime, pouvait mettre son influence au service de son patriotisme et rattacher à sa propre nation, quelle qu'elle soit, les fidèles qu'il groupait autour de lui ; tandis que la propagande protestante travaille au profit politique de l'Allemagne ou de l'Angleterre ; au contraire, l'apostolat selon le rite a pour conséquence d'affermir et de justifier notre situation prépondérante en Orient, car les catholiques orientaux proprement dits se recommandent et ne peuvent se recommander que du Protectorat français. Les soutenir, les relever, favoriser le développement de leurs églises, c'est donc soutenir, relever et développer d'autant l'influence française. Tant il est vrai, encore une fois, que la France, par vocation, est appelée à partager dans le monde les destinées de l'Eglise. Puisse-t-elle ne pas l'oublier plus longtemps et renouer dès maintenant, puisqu'une occasion lui en est offerte, les traditions de dévouement au Saint-Siège qui ont fait jadis sa gloire et sa prospérité.

III

Dans les jours que nous traversons, Nos Très Chers Frères, il est utile, il est nécessaire que les catholiques suivent avec une filiale sollicitude l'action de l'Eglise dans le monde, qu'ils prêtent une oreille plus docile à sa voix, qu'ils aient l'intelligence de ses épreuves

et s'associent à ses espérances, qu'ils sachent enfin, par tous les moyens en leur pouvoir, lui rendre plus facile sa tâche apostolique. Ce sont là de nobles et fécondes préoccupations, qui ouvrent des horizons à la piété, qui dilatent les âmes, donnent une base plus solide à nos convictions religieuses et repoussent bien loin toute pensée de défaillance et de découragement.

L'Eglise, en effet, n'est point une institution spirituelle quelconque, dans laquelle chacun vient chercher à son gré des éléments de sanctification personnelle pour assurer son propre salut; elle est une Société, une Association vivante et puissante, au sein de laquelle circule, avec la grâce de Jésus-Christ, une sève féconde, qui relie les âmes entre elles dans l'ordre surnaturel par la foi et par la charité, mais aussi les cœurs, sur la terre, dans une fraternelle solidarité: elle est *catholique*, vaste comme le monde, principe de vie non seulement pour les individus, mais pour la société, pour les peuples, pour le genre humain tout entier. Que de fois Léon XIII a mis en relief cette vérité que la Religion, même ici-bas, est une source inépuisable de bienfaits, et que l'Eglise offre aux nations les meilleurs éléments de civilisation et de progrès! Hier encore, il répétait aux Evêques de l'Amérique « qu'elle offre de tels avantages dans l'ordre temporel, qu'elle ne saurait en procurer de plus grands si elle était instituée uniquement pour le bonheur de ce monde (1) ».

Il importe donc, Nos Très Chers Frères, que l'action bienfaisante de l'Eglise ne soit pas systématiquement stérilisée dans une nation, et que les institutions et les mœurs ne soient pas soustraites à l'influence salutaire de la Religion.

N'est-ce point avec les traditions chrétiennes que nous avons vu disparaître de chez nous ces biens depuis si longtemps perdus, l'ordre dans la vie sociale, le respect de l'autorité, la dignité du foyer domestique, la concorde parmi les citoyens, la prospérité dans les affaires, l'antique honnêteté de nos pères, leur loyauté, la paix entre les nations et la sécurité du lendemain? C'est par elles et avec elles que nous les verrons rentrer.

Ah! certes, la rude expérience que la France a subie de l'irréligion et de l'athéisme social a assez duré. Il est grand temps que le pays sorte de ces voies funestes où l'a engagé la Franc-Maçonnerie, et revienne à Jésus-Christ. Mais le pays, ce sont les citoyens, c'est l'opinion publique, c'est nous-mêmes; et, en France, puisqu'ils sont l'immense majorité, n'est-il pas incontestable que le pays, ce sont les catholiques, les honnêtes gens, les hom-

mes de bon sens, ennemis des violences et désireux de la paix? Depuis trop longtemps ils se taisent, ils s'isolent, se tiennent à l'écart des affaires publiques. Qu'ils s'affirment davantage, qu'ils parlent, qu'ils agissent selon leurs convictions! Que, dociles aux enseignements de Léon XIII, ils n'oublient point que l'Eglise a une mission sociale sur la terre, et que par conséquent la qualité de chrétien ne fait que rendre plus pressants et plus sacrés les devoirs envers la Patrie.

Or, en dégageant la forme légitime du gouvernement de l'œuvre néfaste des partisectaires, l'Encyclique aux Français, du 16 février 1892, a rendu aux catholiques une liberté d'action que des préjugés, des passions et des malentendus entravaient jusque-là; et, d'autre part, elle leur a montré le devoir. « La « grande sollicitude des Français, dit-elle, « doit être d'assurer la conservation de la « Religion catholique, et cela avec d'autant « plus de dévouement qu'au milieu d'eux le « Christianisme devient de la part des sectes « l'objet d'hostilités plus implacables. Sur ce « terrain, ils ne peuvent se permettre ni in- « dolence dans l'action, ni division de partis; « l'une accuserait une lâcheté indigne du « chrétien; l'autre serait la cause d'une fai- « blesse désastreuse (1). »

Libres alors de toute arrière-pensée politique, qu'ils reprennent donc confiance, qu'ils acceptent la lutte, qu'ils usent de leurs droits de citoyens pour mettre fin à la servitude honteuse qui opprime chez nous les consciences; pour réagir contre le scandale et arrêter les ravages de l'impiété; pour revendiquer enfin la liberté de croire en Dieu, d'aimer Jésus-Christ, de prier en paix, de servir les pauvres, de donner à l'enfance une éducation chrétienne, et de vivre selon les lois de l'Eglise sans avoir à subir ni dommages ni suspicions. Ils feront acte de patriotisme autant qu'acte de foi, car jamais dans un pays les intérêts sacrés de la Religion n'ont été plus étroitement confondus avec les intérêts mêmes de la Société et de la Patrie.

C'est ainsi, Nos Très Chers Frères, qu'en portant nos regards plus loin que cette terre de France, si ingrate aujourd'hui pour l'Eglise, sur les autres nations du monde, où la parole du Vicaire de Jésus-Christ rencontre en ce moment tant d'échos, c'est ainsi que nous sommes amenés, malgré nos misères, à envisager notre avenir avec plus d'espérance. Fils de l'Eglise catholique, fiers du rôle prépondérant que la Providence lui prépare pour le bien de l'humanité et pour l'honneur de notre foi « à l'aurore de temps nouveaux », comme parle Léon XIII, nous répondrons à son appel

(1) Encyclique *Longinqua*, du 6 janvier 1893.

(1) Cf. Encyclique *Inter Sollicitudines*, aux Catholiques de France

avec d'autant plus de générosité que nous avons nous-mêmes plus besoin de miséricorde. Nos missionnaires seront les plus nombreux, les plus saints, les plus ardents; nos aumônes, les plus abondantes, principalement en ce qui regarde l'Orient; et ce sera cet empressement à travailler à l'extension du règne de Jésus-Christ dans le monde et à la pacification des Eglises dissidentes qui nous méritera la régénération chrétienne de notre propre pays.

† BENOIT-MARIE, Card. LANGÉNIEUX,

Archevêque de Reims.

LE DIABLE

DANS LA

VIE DES SAINTS

C'est encore à nos abonnés que nous nous adressons. En dehors de la *Tribune* qui leur est réservée, nous désirons créer une rubrique spéciale, pour classer tous les faits de merveilleux diabolique qui se rencontrent dans la vie des saints. Le champ est vaste; la moisson est facile.

Feuilletez, disons-nous à tous nos amis, les ouvrages d'hagiographie en votre possession; recueillez spécialement les faits, les épisodes où les saints ont eu affaire au démon; et envoyez-nous ces récits, avec indication des sources. Nous les reproduirons dans la *Revue Mensuelle*, au fur et à mesure de la réception des communications.

Ce sera là un travail d'intérêt général de premier ordre. Que chacun mette sa bibliothèque à contribution; et, par des faits, dont l'authenticité a été consacrée par l'Eglise, nous montrerons ainsi les victoires de Dieu et de ses saints. Combien ignorent ces luttes et ces triomphes! Faisons-les connaître, afin que les égarés de bonne foi, spirites trompés par le diable, victimes de toutes les écoles d'occultisme, comprennent enfin que le Dieu que nous adorons est le seul Dieu, le seul Eternel bon et juste, le seul Tout-Puissant.

Ce travail de tous, une fois paru dans la *Revue Mensuelle*, pourra être classé méthodiquement et former un volume qui, distribué dans toutes les bibliothèques paroissiales, sera toujours lu avec fruit et ne pourra manquer de faire grand bien aux âmes hésitantes.

LE CALENDRIER DU PALLADIUM

L'almanach luciférien, publié dans le dernier numéro de la *Revue Mensuelle*, est celui qui a été promulgué par Lemmi le 25 décembre 1894 (27^e jour de la lune Kislev, an 5655 du calendrier des juifs et 25^e jour du X^e mois de l'an 000894, selon l'ancienne manière de dater de la haute-maçonnerie universelle).

Ce calendrier palladique est la dernière œuvre d'occultisme luciférien due à Albert Pike (*le Grand Albert*, expression favorite des palladistes); la mort le surprit même avant qu'il l'eût achevée. Le docteur Bataille en a parlé sommairement dans le *Diabole au XIX^e Siècle*, à son chapitre XLIV (second volume, page 910 et suivantes).

Nous rappellerons qu'il y a quarante-sept fêtes principales, (quarante-huit les années bissextiles), divisées en cinq classes, et que, s'il faut en croire Pike, les fêtes des quatre premières classes ont été fixées par Lucifer lui-même.

Quant aux fêtes de la cinquième classe, neuf ont été instituées par Albert Pike; une dixième, fut instituée par Albert-Georges Mackey, tandis que les Emérites de Charleston travaillaient à compléter l'œuvre de son prédécesseur. Pike, en sus des fêtes principales, avait fixé, en se basant soit sur l'*Apudno* soit sur le *Livre des Révélationes*, les jours de fête destinés à honorer environ deux cents diables ou diablesses, qualifiés chefs de légion. Pour ce classement, il se reportait aux légendes apadniques et autres, et il recherchait quel maléach (ange ou saint du catholicisme) était plus particulièrement réputé pour avoir subi des défaites de tel démon vantard; alors, il inscrivait le nom de ce diable à la date de la fête du saint. C'est ce qu'en palladisme on appelle une « opposition ». Toutefois, Pike et ses continuateurs du Sérénissime Grand Collège ont commis des erreurs dans ce classement; nous en avons déjà relevé quelques-unes. Mais nous n'avons pas à nous en préoccuper outre mesure; car ces fantaisies diaboliques, exactes ou erronées quant à la rencontre des dates officielles de l'Eglise, n'atteignent pas les saints du ciel, qui ont été, sont et seront toujours vainqueurs des démons que le Palladisme leur oppose.

Néanmoins, ces oppositions seront peut-être utiles à énumérer. En effet, il nous paraît, sauf erreur, qu'il y a lieu de tenir compte de ces fanfaronnades de diables jusqu'à un certain point, précisément à raison de ce qu'elles nous semblent être le contrepied absolu de la vérité. Si tel démon se vante d'avoir infligé des dé-

faites à tel saint, n'est-ce pas au contraire une indication importante à relever, et n'est-ce pas justement ce saint que redoute ce même démon, non pas plus que les autres saints, mais en particulier pour avoir été chassé de tels et tels possédés par ce saint, ou pour toute autre raison ?

En ces matières si délicates, on ne peut se prononcer. Aussi, nous voulons seulement dire qu'à notre sentiment la dévotion à tel saint peut être d'une indication utile en certaines circonstances où il serait constaté que l'on a affaire à tel démon.

Au surplus, nous n'insistons pas. Les prêtres vertueux et intelligents à qui sont confiés les pouvoirs d'exorcisation sont mieux en mesure que nous d'apprécier la ligne de conduite à suivre pour lier les puissances infernales déchainées.

C'est à titre de document que nous avons publié l'almanach luciférien, et nous l'expliquons pour faire comprendre quel sens ses inventeurs lui ont appliqué. Nous ne prétendons nullement donner un conseil quelconque ; cela est tout à fait en dehors de notre rôle et au-dessus de notre compétence.

Le Calendrier du Palladium était à peu près terminé par le Sérénissime Grand Collège des Maçons Émérites de Charleston, à l'époque où se tint le convent souverain du palais Borghèse, dont les deux scrutins ont été un si grand événement pour la haute-maçonnerie.

Le trouble qui suivit l'élection frauduleuse de Lemmi fit perdre de vue cette importante œuvre dogmatique. Lemmi lui-même ne s'en préoccupa guère.

Mais, lorsque les Palladistes Indépendants, c'est-à-dire les démissionnaires, se réunirent à Londres les 29 et 30 novembre 1894 pour essayer de constituer une Fédération luciférienne nouvelle ne reconnaissant pas Lemmi et n'obéissant même à aucun chef supérieur, ceux-ci mirent sur le tapis la question du Calendrier d'Albert Pike. Or, comme ils ne purent, pour les raisons que nous avons exposées dans notre dernier numéro, constituer leur Fédération des Triangles Indépendants, ils votèrent que, du moins, en continuant à pratiquer leur palladisme isolément ou par petits groupes d'amis, ils adoptaient, pour se reconnaître entre eux et distinguer leur correspondance, ce Calendrier du Palladium, inutilisé par Lemmi.

Lemmi y songeait-il de son côté, et n'avait-il négligé de terminer l'œuvre du Grand Albert qu'à raison d'autres occupations plus absorbantes ? ou bien ne s'en souciait-il aucunement ? C'est là un point discutable, et d'ailleurs discuté.

Quoiqu'il en soit, il eut certainement connaissance du Congrès Indépendant de Londres, de son résultat et de ses votes. Du reste, il ne restait pas grand chose à faire pour compléter définitivement l'almanach luciférien : quelques dates restées vides à combler au moyen d'oppositions de démons à saints catholiques ; notamment il institua trois fêtes de cinquième classe. Et il promulgua le Calendrier du Palladium avant que les démissionnaires, restés fidèles à Lucifer, aient pu s'en servir entre eux.

Cette situation a pour résultante l'existence de deux calendriers qui ne sont pas absolument conformes ; mais les différences sont très restreintes et d'ailleurs insignifiantes. La principale est que les démissionnaires palladistes qui ont gardé des relations d'amitié et s'entretiennent la main, en attendant de rentrer dans la haute-maçonnerie le jour où Lemmi viendrait à disparaître, ne font pas figurer dans leur almanach la concordance du calendrier israélite. Ils ont maintenu Sybacco, daimon-plongeur, chef de la 5.169^e légion, à la date que Pike lui avait fixée, 23 épiphi, 16 juillet, en opposition à saint Vitalien, tandis que Lemmi l'a transporté au 11 pachon, 30 avril, en opposition à saint Eutrope. On le voit, les variations de ce genre sont de peu d'importance, et elles ne sont pas nombreuses. Une plus importante, qui se ferait sans aucun doute, si la Fédération des Palladistes Indépendants finissait par se constituer, avec le programme de miss Vaughan, serait la modification de la fête de l'épagomène quadriennal, correspondant au 20 mars des années bissextiles : Pike et Lemmi à sa suite en ont fait la Solennité des Sept Expiations ; il est évident que les amis de l'ex-grande-maîtresse de New-York ne pourraient maintenir cette fête essentiellement sacrilège, bien qu'elle soit de quatrième classe et, par conséquent, figurant parmi les fêtes d'institution céleste.

Nous suivrons donc, pour nos explications, le Calendrier du Palladium selon Lemmi ; c'est, au surplus, le seul officiel, puisqu'en somme l'intrus du palais Borghèse est le souverain pontife de la secte, définitivement reconnu.

★
★

Dans son décret, signé « *Simon-Ensoph* », Lemmi fait figurer au nombre des motifs qui le décident (traduction de l'original en latin) :

« Une raison qui, sans être la principale, est néanmoins grave et a incité le Suprême Directoire Dogmatique à promulguer sans nouveau retard le Calendrier du Palladium, c'est la nécessité de dérouter l'espionnage des adonaïtes, qui, depuis quelque temps ont été mis en éveil par des inci-

dents criminellement divulgués aux profanes et qui s'attachent à vouloir pénétrer les mystères de la haute-maçonnerie.

« Désormais, toute voûte triangulaire, même manuscrite, ne devra pas porter d'autre date que la date palladique, sans mention du jour concordant de l'ère vulgaire ni d'aucun autre calendrier. »

Cette précaution nous paraît viser surtout les lettres de convocation ; car Lemmi ajoute :

« On datera par quantième du mois, sans mettre le nom du mois, et en indiquant l'année comme auparavant. Exemple : *1^{er} jour du 1^{er} mois de l'an 000895 de la Vraie Lumière*, et rien de plus. Mais, pour les Parfaits Initiés, ce jour signifiera le premier de l'an palladique, c'est-à-dire le 1^{er} pharmuthi (21 mars), et non pas le 1^{er} mars. »

En effet, cela n'était pas trop mal trouvé. Une convocation tombée entre les mains de catholiques et portant, par exemple, avis de réunion pour le *10^e jour du 3^e mois de l'an 000895 de la Vraie Lumière*, ferait croire à une assemblée devant avoir lieu le 10 mai. En réalité, il s'agirait du 10 payni, soit du 29 mai.

On comprend le rire satisfait de ceux des lucifériens qui se sentent suspectés et qui se diraient : « Surveillez-moi le 10 mai, je m'en moque : le soir du 10 mai, vous ne me verrez pas sortir de chez moi, et vous en conclurez naïvement que je n'appartiens à aucun triangle. »

Notre publication aura donc toujours servi à déjouer cette manœuvre.

Lemmi rend hommage au « Grand Albert », dont il proclame « l'œuvre impérissable », et se dit fier de « mettre à exécution l'un de ces derniers vœux et donner aux 77 provinces triangulaires ce travail magnifique, commencé sous l'inspiration divine, interrompu par la mort, continué par les hommes les plus sages et les plus savants que compte la haute-maçonnerie, et auquel il a humblement coopéré pour l'achever, sans que son propre mérite soit à comparer avec celui des Patriarches de Charleston. »

Lemmi ne donne pas les tableaux, dans son décret.

« Chaque triangle devra dresser pour son usage les douze tableaux mensuels, sur une grande carte manuscrite qui ne sortira pas du local des réunions, en se conformant aux indications qui lui seront envoyées par la Mère-Loge du Lotus de sa Seigneurie ; les Mères-Loges du Lotus recevront ces indications directement, avant le 13 mékir (1^{er} février), des Grands Directoires Centraux.

« Les indications donneront une nomenclature

alphabétique des daimons et des maléachs en opposition, avec la date de fête grégorienne du maléach, figurée seulement par deux nombres : l'un en chiffres romains, signifiant le mois selon le calendrier de la superstition romaine, et l'autre en chiffres arabes, signifiant le jour du mois. C'est ainsi que le dressement des tableaux mensuels sera très facile à faire dans les triangles, tandis que la nomenclature des noms, envoyée à part, ne révélerait rien aux profanes, si égarée ou soustraite elle venait à tomber entre des mains ennemies. »

Ceci encore n'était pas trop mal imaginé. Seulement, comme nous avons eu copie du décret simonesque et, d'autre part, la nomenclature alphabétique d'une des Mères-Loges du Lotus, nous avons pu dresser nous-mêmes les tableaux mensuels, aussi aisément que les FF. : secrétaires des Triangles ; et nous en garantissons la parfaite exactitude.

La nomenclature commence ainsi :

« *Aaber, 19; Anianus, XI, 17.* »

Il est évident que cela est absolument incompréhensible pour le profane ; mais le parfait initié lit ici :

« Le daimon Aaber, chef de la 19^e légion, laquelle fait partie de la 11^e grande colonne, commandée par Bacchus dit Léonard, premier grand stratège, à l'aile gauche, dont Astaroth est le prince souverain et général, sera inscrit au 27 athir, ce jour de l'année palladique correspondant au 17 novembre, fête grégorienne du maléach Anianus (saint Aignan, évêque d'Orléans), avec lequel il est en opposition. »

Par suite de ce classement, lorsqu'un Triangle, ayant une tenue le 17 novembre, voudra procéder à des travaux magiques lucifériens, il les ouvrira par des imprécations contre saint Aignan et évoquera Aaber pour lui demander la réussite des manifestations sollicitées. S'il s'agit de grandes évocations, le Triangle se reportera au tableau du mois Athir ; et, comme le 17 novembre (27 athir) est compris dans le 3^e décan du Scorpion, on priera le daimon Senciner de prêter son concours à Aaber et d'intercéder auprès d'Astaroth, dont ce Senciner est un des favoris, afin que, si les maléachs s'opposent à la réussite des œuvres placées sous le patronage d'Aaber, le prince-souverain et général Astaroth envoie contre eux Bacchus dit Léonard (chef hiérarchique d'Aaber) et sa grande colonne de 300 légions.

Ce n'est pas tout. Un catholique, qui aurait reçu au baptême le prénom d'Aignan, le reniera en devenant palladiste et se vouera plus particulièrement au diable Aaber ; c'est ce démon

qu'il devra invoquer de préférence, soit en triangle, soit chez lui, en un mot dans toutes les circonstances de la vie. Un palladiste, né catholique ou non, qui sera venu au monde le 17 novembre, considérera le démon Aaber comme son protecteur attitré.

Et ainsi de suite. Le lecteur comprend maintenant que nous n'avons éprouvé aucune difficulté à dresser les tableaux des douze mois palladiques.

Au surplus, avant de les imprimer, nous les avons montrés au F. antilemmiste qui nous a fourni les renseignements sur le Congrès de Londres des 29-30 novembre 1894 ; cet ami de miss Vaughan en a reconnu l'exactitude parfaite.

D'ailleurs, aucune erreur ne peut être commise, du moment qu'on possède la clef. Il n'y aurait de tâtonnement que dans deux cas : 1^o pour les fêtes importantes fixes qui tomberaient en coïncidence avec d'autres fêtes importantes, celles-ci mobiles, et alors ces fêtes importantes fixes sont exceptionnellement l'objet d'un déplacement de sept ou de trois jours ; 2^o pour les jours mobiles d'année bissextile, mobiles au point de vue de la correspondance avec le calendrier grégorien, et ces jours sont au nombre de vingt, consécutifs. Mais, là encore, aucune erreur n'est possible, attendu que le décret du Suprême Directoire Dogmatique indique ces modifications et doit toujours les indiquer.

En effet, Simon-Ensoph fait les remarques nécessaires :

« OBSERVATIONS. — En cette année bissextile 000895, la fête de Bacchus dit Léonard, fixe, au 25 payni, tombe accidentellement au même jour que la Troisième Grande Fête du Dieu-Bon ; elle est donc renvoyée au 1^{er} épagomène en épiphi. »

Cette première observation mérite d'être expliquée.

La fête régulière du diable Bacchus dit Léonard, gros personnage de la cour infernale, a lieu au 25 payni ; c'est-à-dire au 13 juin, attendu que ledit Bacchus est considéré par les palladistes comme étant en opposition spéciale à saint Antoine de Padoue. Mais, cette année-ci, le 13 juin est le jour de la Fête-Dieu, et Lucifer personnellement est en grande opposition à la solennité chrétienne du Saint-Sacrement : c'est sa troisième grande fête (les deux autres sont, à la Noël, fixe, et au Vendredi-Saint, mobile). Par conséquent, Bacchus doit céder le pas à Lucifer. Néanmoins, comme il doit avoir sa fête quand même, en sa qualité de grand stratège commandant à 300 légions, on la reporte à sept jours, soit au 20 juin ou 1^{er} épagomène en épiphi, et elle est bien fixée

là, mais pour cette année seulement, le 20 juin n'ayant d'inscrits que de simples chefs de légions. Si le report à sept jours ne donne pas satisfaction, c'est-à-dire si le septième jour avait une fête de démon de même importance que Bacchus, on ferait le report à trois jours seulement.

Les fêtes reportées sont inscrites *entre parenthèses* sur le calendrier palladique.

Continuons à citer le décret de Lemmi :

« Le Suprême Directoire Dogmatique a dû faire deux autres renvois ; mais ceux-ci émanent du Grand Albert et sont définitifs. Les oppositions de Mammon et de Gusoyne, telles qu'elles résultent du *Livre des Révélations*, ne peuvent être annulées, à raison de leur importance, et d'autre part elles coïncident avec deux des grands anniversaires que nous avons le devoir de célébrer. Pour ce motif, la question est tranchée comme il suit :

« La fête de Mammon, qui aurait dû être inscrite au 29 thothe, sera reportée au 6 paophi ; car le 29 thothe ne peut avoir d'autre fête que la célébration de l'anniversaire du Troisième Coup de Canon.

« La fête de Gusoyne, qui aurait dû être inscrite au 2 mékir, sera reportée au 5 mékir (à trois jours), faute de pouvoir l'être au 9 mékir (à sept jours), puisque ledit 9 mékir est occupé par la Commémoration Alexandrienne. »

Expliquons encore.

Mammon est un diable de haute-marque : grand stratège de la V^e grande colonne, composée de 180 légions. Le *Livre des Révélations* l'oppose à saint Bernard de Clairvaux, fêté le 20 septembre. Mais le 20 septembre est la date anniversaire de l'abolition du pouvoir temporel de la Papauté et de la création du Palladisme. Mammon a donc sa fête renvoyée définitivement à sept jours, soit au 27 septembre, où ne se trouvaient sans doute que des fêtes de diables de moindre importance. Néanmoins, « le daimon Mammon » est gardé en opposition « au maléach Bernard », et saint Bernard de Clairvaux sera toujours l'objet d'imprécations blasphématoires, chaque fois que des palladistes feront appel au diable Mammon.

Gusoyne, aussi, n'est pas la première venue ; c'est une diablesse. Elle est grande stratège de la IX^e grande colonne, au centre (commandement général d'Astarté) ; elle a sous ses ordres 129 légions de daimones. D'après les démonographes, elle apparaît sous la forme d'un chameau. Le *Livre Apadno* raconte ses exploits, dans lesquels elle a été surtout secondée par les démons Aclahayr, Colopation, Ganga-Gramma, Hahabi, Nephthé, Rymrack, Sybalda, Tukiphat, Vovopéru et Zeffar. Le *Livre des Révélations* la présente comme particulièrement hostile « à la maléach Agnès » ; or, sainte Agnès a sa fête catholique le 21 jan-

vier. Mais le 21 janvier est la date anniversaire de l'exécution de Louis XVI; pour les palladistes, cette date représente l'abolition de la monarchie chrétienne, 2^e coup de canon. La fête de Gusoyne aurait donc été renvoyée au 28 janvier (à sept jours), si à cette autre date il n'y avait eu une autre fête importante, qu'Albert Pike ne voulait omettre à aucun prix : nous voulons parler de la fête de sainte Hypathie ou Commémoration Alexandrienne, fixée au 28 janvier en haine de saint Cyrille, évêque d'Alexandrie; on sait que les palladistes traitent l'évêque Cyrille « d'assassin de la belle et pure Hypathie ». C'est pourquoi, ne pouvant renvoyer à sept jours, on a reporté à trois, aucune fête luciférienne importante ne se trouvant au 24 janvier (5 mékir).

Quant aux vingt jours mobiles d'année bissextile, ce sont ceux du 11 au 30 phaménouth, qui correspondent aux jours du 1^{er} au 20 mars, dans les années ordinaires, et du 29 février au 19 mars, dans les années bissextiles.

La présente année palladique est année bissextile, quoique nommée « an 000895 », parce qu'elle a ses deux derniers mois qui font partie de notre année 1896, dans laquelle février aura 29 jours.

C'est en ces termes que Lemmi a rédigé, au bas du décret, sa troisième observation :

« Nous rappelons que, dans les années bissextiles, le 29 février grégorien oblige à mobiliser vingt jours. Par conséquent, pour cette année-ci, la fête de Flauros n'est plus au 11 phaménouth, mais au 12, attendu que Flauros est en opposition à la maléach Eudoxie; les fêtes de Barapati et d'Algol ne sont plus au 12 phaménouth, mais au 13, attendu que ces bons génies sont en opposition le premier au maléach Absalon et le second au maléach Simplicie; la fête d'Halphas n'est plus au 13 phaménouth, mais au 14, attendu qu'Halphas est en opposition à la maléach Cunégonde; et ainsi de suite, vu la nécessité (sauf les trois cas exceptionnels de Bacchus, Mammon et Gusoyne) de célébrer les oppositions dans les jours palladiques correspondant aux jours grégoriens.

« Aussi, le 11 phaménouth se trouve libre aux années bissextiles; et c'est pourquoi, chaque quatrième année à partir de 1896 (ère vulgaire), le 11 phaménouth, correspondant au 29 février grégorien, sera consacré dans les Triangles au panégyrique du Grand Albert.

« Néanmoins, l'épagomène quadriennal palladique sera conservé tel que l'avait fixé le Grand Albert, c'est-à-dire demeurera placé entre le 30 pharménouth et le 1^{er} pharmouthi, sans préjudice de la fête d'Amon, le vaillant stratège de la colonne 2, si souvent victorieux, maintenue en opposition au maléach Joachim; mais elle cédera le pas à la

Solennité des Sept Expiations. Les honneurs seront rendus à Amon, à l'ouverture des travaux.

« Enfin, nous faisons observer que cette année la Fête des Incarnations, fête mobile en opposition à l'exécrable Cœur du Traître Maudit, tombe au jour même du Solstice Béni. Or, la Grande Fête de la Nature est immuable, parce qu'elle est fixée, d'après les lois immuables de l'astronomie, et nullement en opposition à une fête grégorienne, d'institution adonaïte. Les deux fêtes se célébreront donc ensemble, d'autant mieux que leurs cérémonies se complètent admirablement. »

La Fête de la Nature, comme on voit, se célèbre invariablement, dans la haute-maçonnerie, le 21 juin (solstice d'été). Ce n'est pas comme dans la maçonnerie ordinaire, où cette fête solsticielle, plus gastronomique qu'astrologique, est renvoyée au jour le plus commode pour tous les membres de la loge. Cette année-ci, les catholiques feront donc bien d'avoir l'œil ouvert sur les banquets maçonniques qui auront lieu exactement le 21 juin; il y a là une indication très sérieuse pour découvrir des lucifériens. Il n'y aura aucun doute, si le banquet est androgyne; car le lecteur comprendra, sans qu'il soit besoin de l'écrire, quel est l'esprit d'opposition palladique au culte du Sacré-Cœur.

Ces préliminaires étaient nécessaires pour nous permettre d'aborder avec clarté l'étude du Calendrier du Palladium.

Les mois sont de tradition égyptienne. Ils sont au nombre de douze : *Pharmouthi*, *Pachon*, *Payni*, *Epiphi*, *Mésori*, *Thoth*, *Paophi*, *Athir*, *Chœac*, *Tybi*, *Mékir* et *Phaménouth*. Albert Pike les qualifie de « mois zodiacaux », et dit que « l'année palladique est l'année solaire parfaite, puisque ses mois sont réglés sur le passage du soleil dans chacun des signes du zodiaque. »

Cependant, comme l'année solaire compte 365 jours, sans parler des heures qui réunies par quatre ans donnent l'année bissextile, il a fallu placer quelque part les cinq jours complémentaires.

La commission de la Convention qui institua le calendrier républicain, avait aussi voulu mettre uniformément trente jours à ses mois, et des cinq jours complémentaires elle avait fait les sans-culottides; ils étaient placés à la fin de l'année, c'est-à-dire en septembre.

Au sujet du jour de l'an républicain, la Convention palagea quelque peu. Par deux décrets contradictoires (5 octobre et 24 novembre 1793), elle décida que, la République ayant ouvert pour la France une ère nouvelle, le 22 septembre 1792, jour de sa proclamation, serait le point de départ de cette ère, d'autant mieux

que ce jour-là était celui de l'équinoxe d'automne ; et, pour compléter l'innovation, elle décida (ce fut là le second décret) que chaque année du nouveau calendrier commencerait à minuit, avec le jour où tomberait l'équinoxe vrai d'automne, au méridien de Paris. Il en résulta que, sur treize années pendant lesquelles ledit calendrier fut en vigueur, il y en eut huit où l'année ne commença pas le 22 septembre, mais le 23 (an IV, an VIII, an IX, an X, an XI, an XIII, an XIV) et même le 24 (an XII).

Albert Pike n'est pas tombé dans cette erreur. Comme division, il a adopté le calendrier des Mages d'Égypte ; mais il n'a pas commencé l'année palladique selon le mode égyptien. En effet, l'année égyptienne s'ouvrait le 1^{er} thoth, 23 août de notre ère. Le point de départ à l'équinoxe d'automne ne lui a pas plu davantage. Il s'est dit que « c'est mal commencer l'année solaire que la prendre au moment où le soleil, en plein déclin, donne le jour égal à la nuit, mais pour se précipiter de plus en plus vivement vers le solstice d'hiver, son point terminus décadent. Ne vaut-il pas mieux, au contraire, commencer à l'équinoxe de printemps, jeunesse de la terre fécondée par le soleil, époque où les jours sont en pleine période d'accroissement de lumière, où l'on marche à grands pas vers le point terminus ascendant de l'astre vivifiant ? Ce jour de l'an fixé à la naissance du printemps ne parle-t-il pas mieux que tout autre à l'imagination ? »

Restait la question des jours complémentaires ou épagomènes, au nombre de cinq. Sur leur placement, les astronomes de l'occultisme sont divisés. Les uns, adoptant tout à fait le système des Mages d'Égypte, les placent entre *Mésori* et *Thoth*, c'est-à-dire à la fin de l'année selon l'antique mode égyptien. D'autres, à l'avis desquels Pike s'est rangé, estiment qu'il vaut mieux les intercaler entre les six premiers degrés du Cancer, attendu, disent-ils, que c'est à ce moment (solstice d'été, que les jours sont le plus longs, si bien que « le soleil semble s'arrêter quelque peu avant de redescendre vers le Capricorne (solstice d'hiver). »

C'est cette méthode de placement des épagomènes qui a amené Albert Pike à donner au Calendrier du Palladium un mois de 35 jours, le mois *Epiphi*, et c'est ainsi que nous avons vu dans le tableau cette intercalation :

- 1^{er} jour d'épiphî = 1^{er} degré du Cancer.
- 2^e jour d'épiphî = épagomène.
- 3^e jour d'épiphî = 2^e degré du Cancer.
- 4^e jour d'épiphî = épagomène.
- 5^e jour d'épiphî = 3^e degré du Cancer.
- 6^e jour d'épiphî = épagomène.
- 7^e jour d'épiphî = 4^e degré du Cancer.
- 8^e jour d'épiphî = épagomène.

9^e jour d'épiphî = 5^e degré du Cancer.

10^e jour d'épiphî = épagomène.

11^e jour d'épiphî = 6^e degré du Cancer.

Néanmoins, comme dans le système d'Albert Pike on emploie le nombre du degré zodiacal pour désigner en même temps le quantième du mois, — ce qui concorde très bien pour tous les autres mois, — pour épiphî, la signification n'est plus la même. Ainsi, nous savons qu'épiphî commence au 19 juin : supposons qu'une lettre de convocation palladiste invite à une tenue qui doit avoir lieu « le 5 épiphî » ; cela ne signifiera pas 5^e jour d'épiphî (23 juin), mais bien « jour d'épiphî correspondant au 5^e degré du Cancer », soit 27 juin. Pour désigner les 20, 22, 24, 26 et 28 juin, on dit en style palladique : « le 1^{er} épagomène en épiphî, le 2^e épagomène en épiphî », etc. Au contraire, pour tous les autres mois, quand on dira, par exemple : « le 5 pharmuthi », « le 19 pachon », cela signifiera bien le 5^e jour de pharmuthi (25 mars), le 19^e jour de pachon (8 mai), puisque le 5^e jour de pharmuthi correspond exactement au 5^e degré du Bélier, puisque le 19^e jour de pachon correspond exactement au 19^e degré du Taureau, etc., etc.

Quant à l'épagomène quatriennal, qui ne se trouve que dans les années bissextiles, on le place à la fin de l'année palladique, comme on l'a vu au tableau de phaménouth. Mais on ne dit pas : « l'épagomène de phaménouth » ; une convocation pour le 20 mars 1896, année bissextile, portera simplement : « Tenue à l'épiphî, quat. 000895. »

Les jours de semaine en opposition à la semaine profane sont d'une correspondance aisée à saisir.

Luciferdi, jour consacré à Lucifer, correspond à notre dimanche ; *Astartédi*, jour consacré à Astarté, au lundi ; *Baaldi*, jour consacré à Belzébuth ou Baal-Zéboub, au mardi ; *Hermèsdi*, jour consacré à Hermès, au mercredi ; *Arieldi*, jour consacré à Ariel, au jeudi ; *Astarothdi*, jour consacré à Astaroth, au vendredi ; et *Molochdi*, jour consacré à Moloch, au samedi.

Ces sept jours de semaine n'appartiennent pas au Calendrier Palladique proprement dit. Ils ne sont jamais employés dans les lettres de convocation. Dans les procès-verbaux, lorsque par hasard on s'en sert, et c'est très rare, on abrège de la façon suivante :

« Ldi, A1di, Bdi, Hdi, A2di, A3di, Mdi. »

Pour la désignation de ces jours, Albert Pike ne s'est pas préoccupé de créer des oppositions aux usages catholiques : car, s'il en eût été autrement, Astartédi aurait correspondu au samedi, puisque la daimone Astarté

est opposée par l'*Apadno* à la Sainte Vierge; Baaldi aurait correspondu au mercredi, puisque Baal-Zébout est opposé à saint Joseph en second lieu (c'est à saint Michel, en premier lieu); Pike n'aurait pas manqué d'imaginer un Phalldi en opposition au vendredi, jour du Sacré-Cœur. Il n'en a rien fait.

Ces jours de semaine ont été fixés en rapport à la correspondance des astres, selon le système de la magie palladique. A ce sujet, il est bon de rappeler le tableau d'Albert Pike, divulgué par le docteur Bataille :

LUCIFER

Astre correspondant : *le Soleil*. — Jour favorable : *le dimanche*. — Robe blanche, broderies en soie rouge vif pourpre. — Métal : or. — Pierrerie : rubis. — Guirlandes : laurier, héliotrope, tournesol. — Parfum : encens mâle. — Fruit : orange.

BAAL-ZÉBOUB

Astre correspondant : *Mars*. — Jour favorable : *le mardi*. — Robe couleur de feu, broderies en soie grise. — Métal : acier (c'est-à-dire le fer combiné avec du carbone et du silicium ou du manganèse). — Pierrerie : améthyste. — Guirlandes : absinthe, rue. — Parfums : cinname, safran, santal rouge. — Fruit : raisins.

ASTAROTH

Astre correspondant : *Vénus*. — Jour favorable : *le vendredi*. — Robe bleu-azuré, broderies en soie vert-pré. — Métal : cuivre rouge. — Pierrerie : turquoise. — Guirlandes : olivier, myrte, mêlées de roses et de violettes. — Parfums : nard de lavande, myrrhe, gingembre, opopanax. — Fruit : grenade.

ASTARTÉ

Astre correspondant : *la Lune*. — Jour favorable : *le lundi*. — Robe blanche, broderies en soie jaune d'or. — Métal : argent. — Pierrerie : perles. — Guirlandes : armoise, belles-de-nuit, boutons d'or. — Parfums : santal blanc, camphre, ambre jaune, semence de concombre pulvérisée. — Fruit : pomme.

MOLOCH

Astre correspondant : *Saturne*. — Jour favorable : *le samedi*. — Robe brun-foncé, broderies en soie de couleur orangée. — Métal : plomb. — Pierrerie : onyx. — Guirlandes : cyprès, frêne, ellébore noir. — Parfums : diagridium, scamonee, alun, soufre, assa-fetida. — Fruit : pêche, ou amandes amères.

HERMÈS

Astre correspondant : *Mercury*. — Jour favorable :

le mercredi. — Robe verte, broderies en soie blanche d'argent. — Métal : mercure, combiné avec du stibium ou antimoine. — Pierrerie : agate. — Guirlandes : narcisse, marjolaine, mercuriale. — Parfums : benjoin, macis, styrax. — Fruit : noisettes.

ARIEL

Astre correspondant : *Jupiter*. — Jour favorable : *le jeudi*. — Robe écarlate, broderie en soie violette. — Métal : étain. — Pierrerie : émeraude. — Guirlandes : figuier, chêne vert dit yeuse, grenadier. — Parfums : ambre gris, graines de paradis. — Fruit : figues.

En palladisme, on ne tient donc compte des jours Luciferdi, Astartédi, Baaldi, etc., qu'au point de vue des évocations, dites *grandes évocations*. Les petites évocations, on le sait, sont les appels aux trépassés; les grandes, au contraire, s'adressent aux esprits du feu, et, comme l'a fort bien expliqué le docteur Bataille, dont les révélations, on ne saurait trop le répéter, sont de plus en plus confirmées chaque jour, les plus importantes évocations palladiques sont celles qui ont pour but d'obtenir l'apparition de Lucifer lui-même ou de ses six premiers démons dans la hiérarchie.

Le tableau ci-dessus, extrait du *Rituel des Evocations* d'Albert Pike, s'applique aux grandes évocations dites du premier ordre. Il indique les jours réputés les meilleurs pour obtenir les faveurs de tel ou tel des sujets éminentissimes esprits du feu; le costume que doit revêtir le chef évocateur (robe avec broderies, de telle couleur, et, au front, bandeau de la même couleur que la broderie de la robe); le métal de la plaque attachée au bandeau; la pierrerie incrustée dans la plaque de métal; les guirlandes autant que possible naturelles, devant servir à l'ornementation de la salle du Grand Triangle où se feront ces évocations; les parfums à brûler de préférence, et les fruits à offrir à l'esprit évoqué.

*
**

Si les jours Luciferdi, Astartédi, etc., n'appartiennent pas d'une façon directe au Calendrier Palladique, il n'en est pas de même des génies zodiacaux.

Ceux-ci sont au nombre de vingt-quatre : douze daimons et douze daimones, qui se partagent la présidence des mois palladiques, étant affectés par couple aux douze signes du zodiaque.

Une courte prière ou invocation au génie indiqué par l'almanach luciférien sert, en conséquence, à ouvrir les travaux triangulaires, après que tous les assistants ont été reconnus parfaits initiés; cette invocation

n'empêche pas les autres adressées à divers esprits, selon les circonstances. On ferme les travaux avec une invocation au même génie zodiacal, sans préjudice d'autres prières également.

Ces invocations aux génies zodiacaux sont une innovation, dont Pike avait formé le projet en travaillant au Calendrier du Palladium, mais qui ne prend date que du jour de la promulgation dudit Calendrier. Il est probable que les Palladistes Indépendants (les antilemmistes démissionnaires), qui diabolisent isolément ou en petits groupes d'amis, ont adopté cette innovation, attendu qu'elle fait partie de l'œuvre personnelle du Grand Albert, et non de celle de Simon.

Les génies du Bélier sont : le daimon *Sataaran*, qui préside aux quinze premiers degrés du signe et est ainsi invoqué en pharmuthi du 21 mars au 4 avril, et la daimone *Sahariel*, présidant aux quinze derniers degrés, invoquée en pharmuthi du 5 au 19 avril.

Les génies du Taureau sont : le daimon *Bagdal*, présidant aux quinze premiers degrés, invoqué en pachon du 20 avril au 4 mai, et la daimone *Araziel*, présidant aux quinze derniers degrés, invoquée en pachon du 5 au 19 mai.

Les génies des Gémeaux sont : le daimon *Sagras*, présidant aux quinze premiers degrés, invoqué en payni du 20 mai au 3 juin, et la daimone *Saraïtiel*, présidant aux quinze derniers degrés, invoquée en payni du 4 au 18 juin.

Les génies du Cancer sont : le daimon *Phakiel*, présidant aux quinze premiers degrés du signe et aux cinq épagomènes, invoqué en épiphi du 19 juin au 8 juillet, et la daimone *Rahdar*, présidant aux quinze derniers degrés, invoquée en épiphi du 9 au 23 juillet.

Les génies du Lion sont : le daimon *Sératiel*, présidant aux quinze premiers degrés, invoqué en mésori du 24 juillet au 7 août, et la daimone *Sagham*, présidant aux quinze derniers degrés, invoquée en mésori du 8 au 22 août.

Les génies de la Vierge sont : le daimon *Schaltiel*, présidant aux quinze premiers degrés, invoqué en thoth du 23 août au 6 septembre, et la daimone *Iadara*, présidant aux quinze derniers degrés, invoquée en thoth du 7 au 21 septembre.

Les génies de la Balance sont : le daimon *Grasgarben*, présidant aux quinze premiers degrés, invoqué en paophi du 22 septembre au 6 octobre, et la daimone *Hadakiel*, présidant aux quinze derniers degrés, invoquée en paophi du 7 au 21 octobre.

Les génies du Scorpion sont : le daimon *Riéhol*, présidant aux quinze premiers degrés,

invoqué en athir du 22 octobre au 5 novembre, et la daimone *Saïssaïel*, présidant aux quinze derniers degrés, invoquée en athir du 6 au 20 novembre.

Les génies du Sagittaire sont : le daimon *Saritaïel*, présidant aux quinze premiers degrés, invoqué en chocac du 21 novembre au 5 décembre, et la daimone *Vhnori*, présidant aux quinze derniers degrés, invoquée en chocac du 6 au 20 décembre.

Les génies du Capricorne sont : le daimon *Semakiel*, présidant aux quinze premiers degrés, invoqué en tybi du 21 décembre au 4 janvier, et la daimone *Sagdalou*, présidant aux quinze derniers degrés, invoquée en tybi du 5 au 19 janvier.

Les génies du Verseau sont : le daimon *Arcker*, présidant aux quinze premiers degrés, invoqué en mékir du 20 janvier au 3 février, et la daimone *Ssahmakiel*, présidant aux quinze derniers degrés, invoquée en mékir du 4 au 18 février.

Enfin, les génies des Poissons sont : le daimon *Vacabiel*, présidant aux quinze premiers degrés du signe, invoqué en phaménouth du 19 février au 5 mars dans les années ordinaires et du 19 février au 4 mars dans les années bissextiles, et la daimone *Rasamasa*, présidant aux quinze derniers degrés du signe et à l'épagomène quatriennal, invoquée en phaménouth du 6 au 20 mars dans les années ordinaires et du 5 au 20 mars dans les années bissextiles.

Le mois palladique est divisé en deux onzaines « dites Onzaines des Arcanes » et une septaine dite « la Divine Septaine ». Onzaines et septaine sont séparées, au quantième 23, par un jour dit d'isolement ou encore « Jour de l'Examen de Conscience ». Le mois d'épiphi, qui a exceptionnellement 35 jours, s'ouvre en outre par « les 5 Jours Joyeux », dont le médus est le jour du Solstice Béni (solstice d'été, 21 juin).

Cette division du mois n'a pas trait aux travaux des Triangles; elle guide le culte privé du palladiste fervent. Car le luciférien, on ne l'ignore plus aujourd'hui, a ses pratiques de « piété », sa dévotion à rebours. Le triangle est le temple, l'église satanique, où l'on se réunit pour les cérémonies de l'occultisme pratiqué en commun; mais, au surplus, la religion officielle du diable comporte tout un ensemble de pratiques de dévotion luciférienne, auxquelles se livre chez lui l'adepte zélé, le fanatique à qui la liturgie des assemblées secrètes ne suffit pas. Ces fanatiques, absolument égarés, sont plus nombreux qu'on ne suppose; ce sont ceux qui, dans les triangles, trouvent toujours qu'on s'occupe

trop de politique internationale ou de questions administratives de haute-maçonnerie, et, qui, lorsque l'ordre du jour porte autre chose qu'une initiation, voudraient voir les tenues entièrement consacrées aux évocations, œuvre de grand-rite et autres diableries.

L'explication, au moins sommaire, des deux Onzaines des Arcanes, du Jour de l'Examen de Conscience, et de la Divine Septaine, fera l'objet du prochain article.

Procès de la « France Libre »

La *France Libre*, vaillant organe antimaçonnique de Lyon, est poursuivie par deux francs-maçons, les FF. Perraud et Perrelon, qui ne nient pas être fils de la *Veuve*, mais qui prétendent que la divulgation de cette qualité leur a porté un préjudice.

L'affaire est venue le 15 mars devant le Tribunal civil de Lyon ; le procès n'étant pas correctionnel, le compte rendu des débats est autorisé.

Nous reproduisons ce compte rendu d'après la *France Libre*, nos des 17 et 18 mars ; les plaidoyers de M^e de Saint-Auban et de M^e Jacquier, défenseurs de notre confrère, sont *in-extenso*.

PLAIDOIRIE DE M^e ROBIN

Le porte-paroles de Perraud et Perrelon se demande si nous avons usé d'un droit en parlant de ses clients ou si nous avons pris une licence engageant notre responsabilité ?

Perraud et Perrelon sont des gens paisibles et M^e Robin trouve évidemment que nous avons eu grand tort de troubler leur quiétude.

Perrelon et Perraud avaient le droit d'être francs-maçons et francs-maçons clandestins. La *France Libre* les a privés de ce droit, d'où réparation nécessaire par quelques pièces de cent sous.

M^e Robin estime qu'en faisant droit à la demande de ses clients, le tribunal sauvera de nos coups redoutables tous les autres francs-maçons que nous avons l'intention d'atteindre. M^e Robin nous connaît mal et s'illusionne.

L'orateur nous fait l'honneur de reconnaître que notre campagne est couronnée du plus éclatant succès.

Merci, Monsieur l'avocat, cette constatation est pour nous un précieux encouragement, et nous continuerons avec ardeur.

Nous avons, continue M^e Robin, un plan de campagne savamment ordonné et courageusement exécuté. La *France Libre* est tenace : elle veut la

bataille contre les francs-maçons et elle se bat jusqu'à la victoire. *Remerci, M^e Robin. C'est bien ça.*

Nous jetons en pâture les F. . . à la malignité publique. Les listes se succèdent par tranche, tous y passeront (nous l'espérons bien) ; car, dit M^e Robin, c'est une déclaration de guerre définitive et sans merci, et la première victime frappée à mort, c'est Perraud, organiste à l'église Saint-Paul, et par cumul, organiste des Loges, auxquelles il est affilié comme Rose-Croix.

Par charité chrétienne, le curé de Saint-Paul voulait conserver le Rose-Croix dans son église.

La persévérance de la *France Libre* a eu raison de la charité du prêtre et Perraud est expulsé de l'église, car il refusa de se démettre de son titre de Rose-Croix.

En effet, la *France Libre*, qui a quelques notions de théologie, a rappelé que c'était une question de conscience pour les catholiques de ne pas frayer intimement avec les excommuniés des loges, fussent-ils musiciens !

Ainsi mis en présence de son devoir et de son bon cœur, le curé de Saint-Paul a dû sacrifier Perraud à son devoir.

Certes, le sacrifice a été dur pour M. le curé. Il a écrit à Perraud une lettre qui atteste le déchirement qu'il éprouve à se voir contraint à une telle séparation. Mais la *France Libre* exigeait. Il fallait se soumettre.

M. Perraud a donc perdu sa place par suite des agissements de la *France Libre*. Depuis trente ans, il était à ce poste d'organiste où, après avoir gagné 500 francs par an, il avait un traitement annuel de 350 francs, avec un casuel qu'on peut estimer à environ 200 francs. C'est donc, depuis sa révocation, une perte sèche de près de 4.000 francs. Sa demande de 3.000 francs de dommages-intérêts ne saurait donc être taxée d'exagération.

A l'égard de Perrelon, la campagne, moins longue, n'a pas été moins brutale.

L'accuser de communiquer à des tiers les documents qu'il imprimait, c'était faire à sa réputation un tort difficilement évaluable en francs et en centimes, mais que l'indemnité de 2.000 francs demandée ne compensera certes pas.

Alors, l'honorable avocat nous amuse un moment par la chasse aux responsabilités qui fut faite. Le gérant se dérobe, se cache sous sa paille. M. Gonet se dérobe. C'est un caissier qui encaisse et ne décaisse pas. C'est quasi plus mystérieux qu'au Grand Orient, déclare l'avocat, au fond sans en être bien sûr.

Ici apparaît l'article 1382 du Code civil, que le cheveu de l'accusation tient suspendu sur la tête des prétendus coupables qui ont abusé de leurs

DROITS (c'est le texte de l'orateur), et atteint dans leurs œuvres vives de pauvres innocents.

Sub lege libertas, dit l'emphase du code et celle du codifiant. C'est assez de dévorer un homme politique ou un fonctionnaire par jour, il faut laisser en paix le menu fretin, et se borner à discuter en artistes des artistes. C'est peu, mais c'est tout ce que nous permet notre accusateur patenté, qui, lui, ne se permettrait pas de publier les listes des membres des congrégations — ce qu'après tout nous n'aurions pas le mauvais goût de lui reprocher.

Et en avant les épithètes ! Notre œuvre est mauvaise, malveillante, méchante, haineuse, antisociale (?).

Après tant d'adjectifs, il eut été mesquin d'écraser sous un poids pareil la seule *France Libre* : on a compris dans le massacre l'*Univers*, grand comme son titre, et, tous deux, nous sommes tombés sous le coup du fameux article 1382, balayés par le souffle puissant de l'orateur.

M^e de Saint-Auban va nous dire ce qu'il faut penser de la théorie de M^e Robin.

Voici la plaidoirie *in extenso* du maître incontesté du barreau français.

PLAIDOIRIE DE M^e DE SAINT-AUBAN

Messieurs,

Le journal la *France Libre*, hebdomadaire se trouve assigné par deux plaideurs : un organiste, M. Perraud, et un imprimeur, M. Perrelon. Ces messieurs lui reprochent d'avoir révélé au public leur qualité de francs-maçons et d'avoir ainsi éloigné leur clientèle catholique. Ils lui demandent, en vertu de l'article 1382 du Code civil, réparation du préjudice que leur cause la vérité. Ils soutiennent que la publication des listes maçonniques tombe sous le coup des lois ! Je crois arriver aisément à vous démontrer le contraire.

J'ai l'honneur de plaider contre l'organiste qui voulait pédaler à la fois dans sa loge et à l'église et qu'on a contraint d'opter entre l'une et l'autre. Mon éminent confrère et ami, M^e Jacquier, dont l'admirable parole a laissé à Paris de vibrants souvenirs, plaidera contre l'imprimeur.

J'ai hâte d'aborder le fait. Je me dispense donc de répondre aux observations dernières de mon honorable contradicteur, M^e Robin. Je ne recherche pas si l'ex-gérant de la *France Libre* était, comme il l'a dit, un *gérant de paille* : avis m'est que la paille est la matière dont, plus ou moins, sont fabriqués tous les gérants (Rires). Je ne recherche pas non plus si le caissier du journal que je défends est, comme l'affirme l'adversaire, un caissier qui

encaisse mais ne décaisse pas : cela doit être un peu l'idéal de tous les caissiers (Rires).

Quant aux listes maçonniques, je ne puis dire qui les a portées à la *France Libre* ; mais je puis indiquer d'où elles viennent : du *Grand Orient*. M^e Robin devrait l'assigner comme complice ! (Rires). D'abord, il y trouverait ce qu'il cherche : une *caisse* ! Reste à savoir si cette caisse ne ressemble pas aux autres, et si son idéal, à elle aussi, n'est pas *d'encaisser sans décaisser* (Hilarité).

Je dégage l'affaire de ces considérations, et j'aborde le vrai débat.

En arrivant, hier soir, dans votre belle ville — que j'aime, d'abord parce qu'elle est belle, ensuite parce qu'on y trouve des hommes de grand talent — j'ai lu avec surprise dans les colonnes d'une honorable feuille, « que la *France Libre* m'avait prié de venir pour, sous couleur de défense, dauber sur la franc-maçonnerie ; ce qui avait obligé M^e Hubbard à venir aussi afin de me donner la réplique ».

Je regrette vivement que cette inexacte information ait dérangé de si loin mon aimable et vénérable confrère... (Hilarité générale). Je n'ai nulle intention, croyez-le, de dauber, ni sur la franc-maçonnerie en général, ni en particulier sur la loge du *Parfait Silence* (puisqu'il s'agit, en l'espèce, de la loge du *Parfait Silence*). J'observerai à son égard un silence *plus que parfait*, et M^e Hubbard devra garder pour une occasion meilleure ses réfutations *en trois points* (Hilarité générale).

Car, outre que la raillerie n'est ni de mon humeur ni de mon style, je crois peu convenable de déguiser en plaidoirie un discours étranger aux débats.

De la Franc-Maçonnerie, je ne dirai donc que ce que l'article 1382 du Code civil, invoqué contre nous, m'obligera d'en dire.

Pourquoi, d'ailleurs, « dauber sur elle » ? Elle a des enfants terribles qui s'acquittent de cette mission ! *Trente-troisièmes* à qui, sur le retour de l'âge, le fardeau du secret confessionnel paraît trop lourd ! Ou ex-préfets de police qui rendent leur petit tablier et, pour parler à la *Veuve*, oublient de mettre les gants qu'ils ont soin de conserver lorsqu'il s'agit des congrégations (Rires).

Je laisse donc le dieu Lemmi tranquille, et je fais simplement de l'histoire.

Il y avait une fois un Lyonnais nommé Perraud. — Ce n'est pas un conte de fée ; mais, vous allez le voir, c'est presque aussi invraisemblable !

Notre Perraud adorait la musique. Il apprit à jouer de l'orgue. Mais l'orgue ne lui suffit pas ; il voulut apprendre aussi à jouer du *triangle* (Rires) ; et voilà comme, en même temps qu'organiste, Perraud devint Rose-Croix !

Au musicien doué d'une ambition raisonnable,

la *Veuve* assurerait une très convenable carrière : on fait beaucoup de musique dans la Franc-Maçonnerie :

Le motif en est simple :

Ainsi que, l'autre jour, le disait fort justement l'honorable M. Ribot à la tribune parlementaire, la *Franc-Maçonnerie est une religion*, et c'est précisément parce qu'elle est elle-même une religion, qu'elle ne peut souffrir les autres ! La politique, l'intérêt, les compétitions, l'appétit, n'expliqueraient pas sa fureur d'intolérance : la foi seule peut l'enfanter ! Oui, l'idéal maçonnique est une foi — une foi dont la foi catholique constitue l'opposé, le contraire, la négation. Et c'est pour quoi la foi catholique apparaît à la foi maçonnique comme un sujet d'abomination. Pour la Loge, l'Eglise n'est pas seulement la concurrence sociale, la *maison d'en face*, la *maison qui n'est pas au coin du quai* : elle est pis que cela : elle est le temple de l'erreur, la maison de l'hérésie ! Lisez les rituels, les discours des convents, des *tenues* blanches ou noires (il y en a de toutes les couleurs !) (rires) ; vous y retrouvez l'allure des homélies théologiques ; un parfum bizarrement sacerdotal s'exhale de ces formules au tour sacré ; et des phrases dévotieuses, des mysticismes d'expression donnent le sentiment très net qu'on vénère là un dogme, tout au moins un profond symbole — lequel, au juste ? je l'ignore, car — et c'est mon unique reproche — la franc-maçonnerie est une cachotière qui n'aime guère à révéler aux *profanes*, aux *mécénants*, le sens précis de ses mystères, ni la liste de ses dévots !

Mais, quoi qu'il en puisse être, elle est une *religion*. Or — c'est à quoi je voulais en venir pour les besoins de mon procès — comme toute religion, c'est-à-dire comme toute doctrine, qui dans une mesure quelconque, satisfait à sa manière la poésie du rêve humain, elle ouvre à la musique un vaste champ d'inspirations. Un organiste trouve chez elle de quoi improviser suffisamment pour vivre, sans aller pédaler à l'église, comme ambitionne de le faire le cumulard M. Perraud : Je n'en veux d'autre preuve que la procédure où je vois la caisse du *Parfait Silence* rétribuer l'harmonieux talent du demandeur.

L'histoire de la musique dans les Loges aurait de quoi tenter un psychologue doublé d'un mélomane. Un curieux document, découvert en furetant sur les quais, me fournit la description d'une de ces solennités mélodieuses qui charment les oreilles et le cœur des FF. On célèbre le jubilé d'un gros notable. « A l'entrée du vénérable vieillard — je cite — des chants se font entendre. » Puis le vénérable vieillard prononce un petit discours. Puis on entend de nouveaux chants. Autre

discours. Autres chants. La chose a dû se prolonger : nos vêpres ne sont pas si longues... (hilarité). Enfin, « après un dernier chœur exécuté par les Frères, le vénérable prononce à haute voix une prière, puis les Frères se réunissent autour d'une table dressée au milieu d'un beau jardin... » Rien ne donne de l'appétit à un franc-maçon comme la musique... (Rires).

Je lis dans la même brochure qu'il s'est formé des corps de musiciens, de chanteurs et de chanteuses (*qui doivent appartenir à des familles maçonniques*) pour desservir les Loges. Le but de ces sociétés est d'exécuter des chœurs et des symphonies pendant les fêtes et les réunions maçonniques.

Qui doivent appartenir à des familles maçonniques : Vous remarquez la condition — d'ailleurs dictée par le bon sens !

La Franc-Maçonnerie prétend imposer des *vénérables* à nos orgues ; mais quant à livrer les siens à des *profanes* ; elle n'a garde d'y songer !

Elle n'a d'ailleurs pas besoin du concours de nos paroisses.

Elle s'honore d'avoir un personnel de premier ordre. En Allemagne, elle est, dit-elle, la créatrice des sociétés de chant. Elle revendique Mozart, dont la *Flûte enchantée* aurait eu pour but de célébrer ses mystères. Si j'en crois son *Livre d'or*, elle remonte bien plus haut : elle revendique Orphée ! (Rires). Oui : Orphée aurait fondé une loge maçonnique dont il fut naturellement le musicien ! (Hilarité). Orphée n'ayant d'ailleurs pas eu l'occasion de brigner les fonctions d'organiste dans une de nos paroisses, il n'a pu créer de jurisprudence applicable à notre procès... (Hilarité générale).

Pour le bon M. Perraud, c'est une autre histoire. Le bon M. Perraud vent pédaler partout ! Comme Rose-Croix, il a, j'en suis certain, des convictions très fermes : mais, comme organiste, il est vraiment d'un scepticisme effrayant ! (Rires). Il est prêt à souffrir toutes les *antiennes*. Peu lui importe dans quels *tuyaux* ! Jubilé du curé, jubilé du vénérable, il célèbre le tout avec le même entrain ! Les *coups de maillets* excitent son improvisation à l'égal des coups de sonnettes ! Le *Te Deum* ne le trouve pas moins gai que les *batteries d'allégresse* ; et, après avoir, dans la loge du *Parfait Silence*, accompagné de son grand jeu la *Cène des Rose-Croix* (je vous renvoie au Rituel), il s'en va, de son pied léger et avec la même verve, accompagner à la paroisse, la Communion Pascale !... (Hilarité générale). Il n'y voit pas le moindre inconvénient !

Par malheur, la *France Libre* n'a pas sa manière de voir.

Je n'ai pas à faire ici l'apologie des catholiques de la *France Libre*. Peu important leurs opinions : toutes les opinions sont libres. Ils n'aiment guère les juifs ; mais ils ne sont pas les seuls ! (Rires). Ils trouvent les francs-maçons funestes : beaucoup pensent comme eux ! Ne retenez qu'un point : ce sont des catholiques — des vaillants, des sincères, dont la foi agissante repousse la vile mollesse des lâches capitulations. Ils tiennent virilement le drapeau de leurs croyances, et, comme l'heure actuelle ressemble à un champ de bataille, ils portent des coups vigoureux.

Ces catholiques, lesquels, dans une question d'ordre catholique, n'ont pas outrepassé leur droit de catholiques, ont estimé que l'indécence de certains cumuls outrageait la logique et le tact.

Ils ont écrit au curé de Saint-Paul : « Votre organiste est un F. » Le conseil de fabrique a vérifié le fait, et il a tenu à l'organiste le petit discours suivant : « Mon cher monsieur, avec la meilleure volonté du monde, on ne saurait musiquer à la fois dans deux maisons dont les gammes sont si différentes ! Choisissez l'orgue où l'on vous paie le mieux, et consacrez-vous exclusivement à ses tuyaux. »

Mis en demeure de choisir, le bon M. Perraud a choisi l'orgue de la loge, — ce qui signifie simplement que la musique est mieux rétribuée au *Parfait Silence* qu'à l'église Saint-Paul et que le budget maçonnique est plus gros que celui des culles.

Jusqu'ici, rien que de très normal. Mais où le conte de Perraud devient un conte fantastique et tourne même, tant soit peu au compte d'apothicaire, c'est quand l'organiste cumulard demande à la *France Libre* réparation du préjudice que lui cause le choix qu'il a fait !

Notez que son choix était libre. Il pouvait choisir l'église. Il a choisi la loge : est-ce notre faute à nous ?

Lisez la *France Libre* (numéro du 10 février 1894) :

« Nous n'avons jamais demandé le renvoi du F. Perraud, mais simplement voulu faire comprendre, — ce qui était d'ailleurs une question de bon sens autant que de théologie, — qu'il y avait incompatibilité absolue entre l'église et la loge, entre les fonctions d'organiste et celles de Rose-Croix. »

Voilà le point de fait.

Voici maintenant le point de droit :

Un conseil de fabrique, institution catholique chargée de la sauvegarde d'intérêts catholiques, a-t-il pu légitimement croire qu'il était de son devoir d'interdire certains cumuls, et d'empêcher que le serviteur rétribué d'une loge ne fût en même temps le serviteur rétribué d'une paroisse ?

Si tel était le devoir du conseil de fabrique, le

devoir d'un journal catholique était de lui fournir le moyen d'accomplir le sien.

Et, si le journal catholique a rempli un *devoir*, a *fortiori* il a usé d'un *droit*.

Et s'il a usé d'un droit, il ne tombe pas sous le coup de l'article 1382.

Pourquoi ?

Parce que s'il a usé d'un *droit*, il n'a pas commis de *faute*, et qu'un *fait* doit être une *faute* pour motiver l'application du texte visé.

Ecoutez Demolombe :

« Et d'abord, disons-nous, l'existence d'un fait est la première condition de la responsabilité civile. »

Mais de quel fait ?

Est-ce uniquement d'un simple fait, même dénué de *faute*, d'un fait purement matériel ?

On serait peut-être porté à le penser ainsi à la première lecture de l'article 1382 :

« Tout fait quelconque de l'homme, qui cause à autrui un dommage... »

Il semblerait, d'après cette rédaction, que l'expression principale du texte consiste précisément dans ce mot : *fait*, qui domine toute la phrase.

Mais une telle interprétation serait certainement inexacte.

Elle se trouve, en effet, immédiatement démentie par la fin de ce même article, qui est inséparable du commencement et qu'il faut, bien entendu, prendre tout entier.

Or, l'article ajoute ces mots qui, bien que placés en seconde ligne et en quelque sorte secondairement, déterminent le vrai sens et la signification nécessaire du texte tout entier :

« Oblige celui par la *faute* duquel il est arrivé à le réparer. »

Il faut donc que le fait matériel soit le résultat d'une *faute*.

C'est-à-dire qu'il faut, en outre, cette seconde condition à laquelle nous allons arriver : la *faute*, l'imputabilité.

Cela est l'évidence.

Et peu importe qu'il y ait un dommage souffert, si le fait dommageable ne peut être imputé à *faute*.

Ecoutez Demante :

« Le chapitre II du titre sur les engagements qui se forment sans convention, traite de la responsabilité des faits dommageables. Le principe de la matière est dans l'article 1382, développé ensuite par l'article 1383. Il se résume ainsi : *Chacun doit réparer le dommage causé par sa faute. Dans la formule un peu longue de l'article 1382, le mot capital est le mot faute, bien que le mot fait commence la phrase, ce qui pourrait induire en erreur et faire accepter, trop légè-*

rement sans doute, qu'un simple fait dénué de faute entraîne une responsabilité.

« Puisque la responsabilité découle de la *faute*, il faut se fixer sur le sens de cette expression. On entend par là une action ou une omission d'action contraire au droit d'autrui. D'où cette conséquence que *tout fait dommageable n'est pas une faute*. Car un fait qui *cause à autrui un dommage* peut être l'exercice d'un droit. Il faut que l'acte puisse être reproché à celui qui l'a commis. »

Or, pour reprendre le langage du droit, je soutiens que le fait reproché aux catholiques de la *France Libre* est un fait dénué de faute, partant un fait qui n'entraîne aucune responsabilité. S'il a causé un dommage, le dommage est légitime, puisqu'il a pour cause l'exercice d'un droit.

Et, m'adressant, non à la foi des catholiques, mais au bon sens de tous les esprits droits, sans dauber le moins du monde sur la Franc-Maçonnerie, ni chercher les mérites respectifs de la *Loge* et de l'*Eglise*, je demande s'il n'y a pas entre l'*Eglise* et la *Loge* un tel antagonisme qu'on ne saurait en même temps les habiter toutes les deux, et si, raisonnablement, qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre, le maître de céans n'a pas le droit et le devoir d'obliger à déguerpir le locataire assez stupide ou assez indélicat pour prétendre s'installer à la fois dans l'une et dans l'autre ? (Marques d'assentiment prolongées).

Ce sont mes adversaires qui vont répondre à la question. J'interroge les *convents*, les *journaux*, les *bulletins maçonniques* : tous sont d'accord avec les *mandements*, les *sermons* et les *encycliques* pour constater l'abîme infranchissable qui sépare l'*Eglise* de la Franc-Maçonnerie !

C'est une guerre implacable, guerre sans trêve ni merci ! Nulle paix ! nul armistice ! Ce sont deux opposés, deux contraires : il faut que l'une tue l'autre ! Ceci détruira cela : ceci et cela ne peuvent coexister.

La coexistence de l'*Eglise* et de la *Loge*, c'est le problème de la quadrature du cercle : c'est la saisissante image de l'impossibilité ! Gardez tous vos convictions ; mais proclamez cette évidence !... (Mouvement prolongé).

Oui, l'église *Saint-Paul* (cette église n'est ici que le symbole de l'*Eglise*), l'église *Saint-Paul* avec ses fabriciens, son curé, ses fidèles, son orgue, les hymnes qu'on y chante, les morceaux qu'on y joue, tout cela, pour la maison d'en face, pour la loge, (elle aussi, un symbole !) où M. Perraud pédale, une fois les vêpres finies, tout cela c'est le *cléricalisme* !

Je parle le langage de la franc-maçonnerie. Que dit-elle du *cléricalisme* ? Et, pour elle, que signifie ce mot ?

« Formons-nous en phalange serrée contre l'ennemi ; et l'ennemi, vous le savez, c'est le *cléricalisme*. Chassons l'ignorance et la superstition, répandons la lumière, faisons la France libre et éclairée, rendons lui son rang à la tête de la civilisation. »

(Discours du F. : Friquet pour l'inauguration du temple et la réouverture de l'assemblée constituante de la grande loge Symbolique écossaise, 26 mars 1880. — *Bulletin maçonnique*, 1880, p. 16).

« L'ennemi de l'humanité, c'est le cléricalisme ; l'ennemi, c'est le prêtre, à quelque religion qu'il appartienne ; l'ennemi, c'est celui qui ose prétendre être l'intermédiaire entre l'inconnu et les hommes. Toutes les religions sont des organisations despotiques, destinées à peser sur la conscience humaine et à lui enlever cette liberté que nous revendiquons pour tous. Il faut donc que le monde soit débarrassé des prêtres. »

(Discours du F. : Colfavru, président du Grand Orient de France, à la tenue convoquée à Genève à l'occasion du tir fédéral). — *Bulletin maçonnique*, 1887, page 196.)

Soit. Mais peut-être, alors, le prêtre a-t-il le droit de remercier l'organiste qui n'a d'autres certificats que ceux du F. : Colfavru ?

Ainsi que l'écrit à bon droit mon sympathique et distingué confrère, M. Paul Nourrisson, avocat à la Cour de Paris (*La Franc-Maçonnerie et la paix sociale*), le mot *cléricalisme* opère la concentration de tous les enfants de la *Veuve*.

Il existe en France quatre « puissances » maçonniques :

Le grand orient de France.

Le suprême conseil du rite écossais ancien accepté.

La grande loge symbolique écossaise.

Le suprême conseil du rite de Misraïm.

Ces quatre fédérations se proposent le même but : au banquet du convent de 1892, le F. : Blatin, président du *Convent*, porta ce toast : « Aux maçons qui ont les mêmes idées, les mêmes affections et les mêmes haines, et qui sont représentés à ma droite par le F. : Gonnard qui représente... le suprême conseil écossais, et par le F. : Fontaine, délégué de la grande loge symbolique. Toutes les fois qu'il s'agira de marcher contre notre éternel ennemi le *cléricalisme*... tous les francs-maçons français se trouveront unis. » (*Bulletin du Grand Orient*, 1892, n° 519.)

Or, quel est ce *cléricalisme* qui réunit, dans une ardeur commune, et les FF. : de la France et ceux du monde entier ?

C'est le *catholicisme* ! Pour un initié, les deux mots sont synonymes.

Ecoutez :

« Le sujet que je vais traiter est le fond même de toutes les questions à l'ordre du jour.

« La distinction entre le catholicisme et le cléricalisme est purement officielle, subtile, pour les besoins de la tribune; mais ici, en Loge, disons-le hautement pour la vérité : le catholicisme et le cléricalisme ne font qu'un.

« Et déjà je n'ai plus besoin d'insister sur l'importance capitale de cette question que je veux examiner avec vous : le catholicisme est-il vrai ? »

(F. Courdaveaux, professeur à la Faculté de Lille. Tenue de la loge l'Etoile du Nord. — Lille, 8 mai 1880. — *Chaîne d'Union*, 1880, p. 199.)

« En France, il serait puéril de nier que la question cléricale est avant tout une question religieuse. »

(Convent de 1892. — *Bulletin du Grand-Orient*, 1892, p. 504.)

« La F. M. est la seule association qui puisse lutter contre le catholicisme. »

Discours prononcé à la tenue blanche de la Loge Nantaise *Paix et Union*. — F. M. démasquée, avril 1894, p. 71.)

Après avoir exposé à sa façon les doctrines de l'Eglise, M. Courdaveaux ajoute :

« Quel plus triste tissu de contradictions pourrait-on imaginer ? »

Il expose ensuite la conception de Zoroastre, et termine ainsi :

« Voilà la conception de Zoroastre. A nos lecteurs de décider entre elle et la conception chrétienne, quelle est celle qui est la plus logique en même temps qu'elle répond le mieux aux besoins de notre sens moral et de notre cœur. »

(*Sur quoi reposent les prétentions politiques de l'Eglise*, 1884, par R. Courdaveaux, professeur à la Faculté des lettres de Douai, p. 42.)

Voulez-vous savoir l'opinion du F. E. Arago sur le culte catholique ?

« Quant aux *mômeries de l'Eglise*, celui qui y croit et qui les pratique est un sot, et celui qui n'y croit pas et les pratique est un malhonnête homme. »

(Discours du F. Emmanuel Arago, sénateur, le 30 octobre 1876. — *Journal de la Maçonnerie universelle*, 1876, p. 172.)

Voyez-vous, Messieurs, le F. organiste Perraud, notre demandeur, improvisant sur l'orgue de Saint-Paul, pour édifier les oreilles des sots qui croient aux *mômeries* célébrées par ses fioritures ? (Hilarité).

Voici comment le F. Desmons, sénateur, vice-président du G. O., appréciait le dogme de la Trinité. Vous verrez, d'ailleurs, que le F. Desmons n'abolit la Trinité que pour en mettre une autre à la place :

« Il y a dans l'Eglise un dogme absurde, qu'on appelle la Trinité. Ce dogme, nous sommes unanimes à le repousser. Mais il est une trinité qui doit être sacrée pour nous. Frères Maçons : c'est celle de nos trois rites représentés ici, dans cette magnifique réunion : le Rite de Misraïm, le Rite Ecossais et le Rite du Grand Orient de France, qui doivent s'unir étroitement de cœur pour lutter contre l'ennemi commun, cet ennemi que tout à l'heure, dans sa magnifique conférence, nous signalait le F. Gonnard, cet ennemi qui a pour but de combattre partout la lumière et la vérité. »

(Discours du F. Desmons, pasteur protestant, vice-président du Conseil de l'Ordre du G. O. à la Grande Loge Centrale, le 21 décembre 1886. — *Memorandum* n° 93, 4^e trimestre 1886, p. 40.)

Pour le F. Amiable, ancien membre du Conseil de l'Ordre, l'Eglise catholique est une pieuvre qu'il faut détruire :

« Actuellement, les trois autres églises officielles ne résistent pas à la séparation. L'Eglise catholique, au contraire, se cramponne au Concordat. Elle a été opprimée, elle l'est encore dans une certaine mesure et s'en plaint très haut; mais elle en prend son parti, parce que l'oppression qu'elle subit lui donne les moyens d'exercer à son tour une oppression plus grande. Etre servile pour dominer, telle semble être sa devise : *omnia serviliter pro dominatione*.

« Comme ce travailleur de la mer, dont notre poète national a fait une grande figure, la France, ce travailleur du progrès, est enlacée par un poulpe gigantesque. Vainement elle détruirait quelques-uns des innombrables suçoirs, elle couperait tel ou tel tentacule. Pour échapper à l'étreinte mortelle, elle n'a qu'un parti à prendre : trancher la tête de la pieuvre. »

(*La séparation de l'Etat et de l'Eglise*, brochure, par le F. Louis Amiable, ancien membre du Conseil de l'Ordre du G. O., p. 65 et 66),

Pour le F. Yves Guyot, la religion c'est la folie :

« Voltaire, Diderot, les encyclopédistes avaient posé nettement la question religieuse en prenant pour mot d'ordre : écrasons l'infâme...

« Alors, la religion, c'est la folie ? Parfaitement, du plus au moins. Le rôle du prêtre

est de systématiser, d'entretenir, de surexciter cette folie.

« Tandis que nous élevons des hôpitaux pour guérir les fous, que nous payons des médecins pour les soigner, devons-nous entretenir des églises pour entretenir la folie, payer des prêtres dont la seule fonction est de l'exciter et de l'exploiter ? »

(*Etudes sur les doctrines sociales du christianisme*, par Yves Guyot.)

Pour le F. : Montagu, l'Eglise, c'est le diable :

« Synthèse rationnelle du catholicisme : Jésus a usurpé le pouvoir divin, il s'en est servi pour affirmer des choses fausses et faire croire qu'il faisait des miracles ; il a légué ce pouvoir à son Eglise qui en fait un usage **diabolique**. »

(*Cours de Philosophie scientifique*, par le F. : A. Montagu, p. 189.)

Pour le F. : Le Royer, ancien président du Sénat, « La foi est le dogme de la déchéance humaine. »

(Discours du F. : Le Royer aux Loges réunies de Lyon, le 2 août 1868. *Monde maçonnique*, 1868, p. 213.)

Donc, pour la franc-maçonnerie, qu'est-ce que le **cléricalisme** ?

C'est le **catholicisme** !

Et qu'est-ce que le **catholicisme** ?

C'est l'idée de Dieu !

En doutez-vous ? Ecoutez le toast du F. : de Lanessan à la fête solsticielle donnée par la L. : Clément Amitié, le 13 mars 1880 (*Monde maçonnique*, avril 1880, p. 502) :

« Oui, nous devons écraser l'infâme ; mais l'infâme ce n'est pas le cléricalisme, l'infâme c'est **Dieu** ! »

S'autorisant d'un mot de Stuart Mill, le F. : Gonnard déclare à la Grande Loge Centrale, le 27 décembre 1885, qu'il ira en enfer plutôt que de reconnaître la bonté de Dieu (*Memorandum*, n° 89, 4^e trimestre, 1885, p. 30.)

Voilà ce que dit la prose de la franc-maçonnerie.

Voici ce que chante sa poésie :

Que ces mitrons de sacristie
Se nourrissent d'Eucharistie,
— Ça ne porte pas à la peau, —
Qu'ils avalent seuls leurs boulettes,
Et que ces pasteurs sans houlettes
N'aient plus à tondre de troupeau ! (Ref.)

Malgré leurs ruses, leurs bricoles,
Si nous les chassions des écoles,
Tous ces débiteurs de versets ;
Si de Paris nous chassions Rome,
Chaque Français serait un homme,
Et l'univers serait français ! (Ref.)

Disons au Pape, au porte-mitre :

« *Vade retro*, charlatan, pitre !
Va vendre ailleurs ton oraison,
Va-t-en, pornographe biblique ;
Nous voulons vivre en République
Et n'adorer que la Raison. » (Ref.)

(Chanson chantée, paraît-il, dans les Loges parisiennes, à des banquets donnés en 1883.)

Rien, d'ailleurs, ne m'autorise à croire que la musique de ce chef-d'œuvre soit due à l'inspiration de Perraud, notre Rose-Croix (Hilarité).

Remarquez que je lis tout cela sans l'ombre d'une colère. Je ne blâme rien — ce n'est point ma tâche, ici, de blâmer. Je ne polémique pas ; je constate — pour les besoins de mon procès.

Je n'apprécie pas le but auquel tend la maçonnerie ; je dis simplement : voilà le but !

« Le but, dit une résolution citée par M. Copin-Albancelli, doit être de **déchristianiser la France par tous les moyens, mais surtout en étranglant le catholicisme peu à peu, chaque année, par des lois nouvelles contre le clergé... d'arriver enfin à la fermeture des églises.** »

« Dans ces édifices élevés de toutes parts, depuis des siècles, aux superstitions et aux suprématies sacerdotales, nous serons peut-être appelés, à notre tour, à prêcher nos doctrines, et, au lieu des psalmodies cléricales qui y raisonnent encore, ce seront les maillots, les batteries et les acclamations de notre Ordre qui en feront retentir les larges voûtes et les larges piliers. » (*Bulletin du Grand Orient*, 1883, p. 645). — Ces paroles, chaleureusement applaudies, ont été prononcées au *convent* de 1883, par le F. : Blatin, orateur du *convent*. Le F. : Blatin, dont l'idée fixe est la désaffectation des églises au profit de la franc-maçonnerie, vient, je crois, d'être nommé *président du conseil de l'Ordre du Grand Orient*.

Quand ce vœu mirifique s'accomplira, le F. : Perraud, triomphant, reprendra possession de l'orgue de Saint-Paul. Malheureusement pour lui, la loge du *Parfait Silence*, ayant l'orgue de la paroisse, ne gardera pas le sien, de sorte que l'idéal du F. : Perraud, qui est de jouer sur deux orgues, ne sera pas réalisé... (Hilarité).

Oui, Messieurs, textes en main, voilà le but maçonnique ! Et, pour l'atteindre, on ne reculera devant rien ! Aucune tyrannie ne coûtera, car on est des *sectaires* et non des *libertaires* :

« Nous, francs-maçons, sommes-nous des *libertaires* ? Non, nous sommes des *sectaires*. »

(Compte rendu du *Convent* de 1891. — *Bulletin du Grand Orient*, 1891, p. 433.)

C'est clair ! Nous voilà prévenus !... (Mouvement prolongé.)

Je crois que j'en ai assez lu pour justifier les

termes des encycliques ! Le pape dénonce la franc-maçonnerie comme une secte « criminelle » : quoi de plus normal ? On trouve toujours criminel qui veut vous assassiner ! Ce n'est pas même de la discussion : c'est l'instinct de la légitime défense. On comprend que l'Eglise fulmine contre l'irréconciliable ennemi ; elle aura beau fulminer : l'Eglise ne dira jamais de la Loge tout ce que la Loge a dit de l'Eglise ! C'est l'âpre lutte sans merci : l'encyclique *Humanum Genus* s'écrie qu'il faut en finir avec la secte, comme la rage de la secte s'écrie qu'il faut en finir avec le catholicisme.

Et le secret de la secte faisant sa force, pour lui ravir sa force, le catholicisme tâche de lui ravir son secret. Le catholicisme ordonne à ses fidèles de dénoncer les soldats de la secte ; il leur en fait une obligation essentielle : il veut connaître l'ennemi, pour que cet ennemi mortel qui le chasse de tant d'endroits, ne pénètre point par surprise dans ses dernières citadelles où il deviendrait un espion. Le Temple d'Hiram se recouvre d'un voile obscur. L'Eglise veut déchirer ce voile pour que la lumière de Dieu déjoue cette obscurité !

Vous reprochez aux catholiques d'agir méchamment, lorsqu'ils appellent *franc-maçon* quelqu'un qui l'est ?

Hélas ! Que de fois vous avez appelé *cléricaux* des gens qui ne l'étaient pas !

Souvenez-vous de tous les pauvres employés, de tous les pères de famille que cette épithète meurtrière a privés de leur pain quotidien !

Et des longues théories de magistrats qu'elle a fait descendre de leur siège !

Ah ! si tous ceux qu'elle a ruinés faisaient des procès à la *Veuve*, ses deniers n'y suffiraient pas. (Longue sensation.)

Et notez qu'entre les catholiques et vous, il y a une double différence :

La première, c'est que, quand vous traitez quelqu'un de *clérical*, c'est-à-dire de *chrétien* (pour vous, c'est la même chose !), vous formulez une opinion qui n'est qu'un écho de vos haines, au lieu que, quand les catholiques traitent quelqu'un de *franc-maçon*, ils ne disent pas leur avis : ils publient un document !

La seconde, c'est que quand vous traitez quelqu'un de *clérical*, c'est-à-dire de *chrétien*, et que, à cause de cela, vous le chassez de la République, vous chassez un Français de la maison commune — au lieu que, quand les catholiques chassent de leur paroisse un monsieur qui est franc-maçon, ils chassent un intrus d'une maison qui est la leur !

Tenez ! vous faites un mauvais procès ! Et si vous le gagnez, tant pis pour votre dignité !

Comment ! Vous êtes franc-maçon : vous devriez vous en faire gloire, car à moins d'être

hypocrite, on doit se faire gloire d'être ce que l'on est. Et parce qu'on révèle votre titre d'honneur, vous criez qu'il *pleut sur le Temple*, et vous ouvrez vos parapluies !... (Hilarité générale.)

Vous conseillez à vos adeptes (je cite un de vos journaux) d'engager « avec méthode et esprit de suite, une bonne série de procès » pour soumettre les indiscrets à la loi du *Parfait Silence* !

Vous ourdissez, au fond des loges, tout un plan de procédure pour demander à la justice de protéger votre *secret* — votre trésor, celui qui vous garantit tous les autres !

Reportons-nous à ce passage cité par la Revue *La Franc-Maçonnerie démasquée*, à ce passage de vos bulletins où vous dites :

« Il faut intenter aux journaux catholiques des procès civils pour diffamation et calomnie.

« Il faut poursuivre en dommages et intérêts les *prédicateurs coupables d'avoir conseillé publiquement le désabonnement aux feuilles maçonniques*... »

Et ceci, messieurs, ceci que j'hésite à lire, qui vous met au front la rougeur d'une honte, qui paraît incroyable à force d'impudeur :

« Il faut engager tous ces procès devant les tribunaux dans lesquels nos frères sont assurés de la majorité... » (Exclamations et mouvement prolongé dans l'audience.)

Oui, messieurs, si j'en crois la revue que je citais tout à l'heure (numéro 162 — 19 juin 1893, p. 155), on lit ces choses dans les bulletins de la Maçonnerie !

On veut arracher à des juges, auxquels on fait cet outrage de croire qu'on est sûr d'eux, un arrêt condamnant au silence la chaire du catholicisme, lui défendant de dénoncer aux foules les bouches qui traitent Jésus de fou ou de scélérat ! Ah ! oui, quand on rêve cela, on a raison de crier que l'on est des *sectaires*, et non des *libertaires* !

Si vous n'étiez pas des sectaires — les sectaires du silence et de la dissimulation, au lieu de protéger par tous les moyens possibles un secret, louche par le seul fait qu'il est secret ; au lieu d'ériger le secret en pacte fondamental, de l'imposer à tous les grades de vos initiations, de laisser échapper des aveux pareils à celui-ci : « Nous devons agir avec le plus de discrétion possible, puisque nous avons à traiter des questions qui nous sont même interdites par la constitution, » — (Bull. du G. : O. :., 1893, p. 272) ; au lieu de fulminer contre les bavards qui vous compromettent ; au lieu de chercher par quelle voie vous arriverez à soustraire au dépôt légal vos bulletins, où le profane puise de si jolies choses — (Bull. du G. : O. :., 1893, p. 499 et 547 ;) — si vous n'étiez pas les esclaves du secret, si vous ne lui deviez

pas et la fortune et la puissance, vous seriez les premiers à vous montrer aux yeux des foules, et, bien loin d'abriter dans la nuit le nom de vos adeptes, vous obéiriez à celui de vos Frères qui émettait le vœu suivant :

« J'ai bien souvent entretenu nos lecteurs de l'utilité qu'il y aurait, pour la franc-maçonnerie française, de posséder un dictionnaire tenu à jour, qui donnerait les noms de tous les maçons avec leurs qualités civiles et leurs demeures. On est d'autant plus fort, d'autant plus respecté, d'autant plus habile que l'on ne craint pas de montrer ce que l'on est. »

L'auteur de ce projet est un *trente-troisième* ; si j'en crois mon copiste, il s'appellerait Hubbard.

M^e Hubbard. — Ce n'est pas moi !

M^e de Saint-Auban. — Alors je vous demande pardon ; ce n'est pas Hubbard ; c'est Hubert. Mon copiste écrit très mal ! (Hilarité générale.)

Oui, au lieu d'intenter de pareils procès, vous publieriez vous-même le *Bottin de la Franc-Maçonnerie*. Si vous ne le faites pas, on le fera pour vous. Aujourd'hui, ce Bottin est devenu indispensable. Le franc-maçon sait qui est catholique : il faut que le catholique sache qui est franc-maçon. Tout citoyen, quel qu'il soit, doit choisir en pleine lumière son fournisseur ou son organiste, comme son avocat ou son député. Le franc-maçon qui, pour surprendre une clientèle, met son triangle dans sa poche, et puis demande au tribunal de l'aider, par un jugement, à garder cette clientèle, demande au tribunal protection pour l'escroquerie !

Messieurs, vous comprenez l'esprit de cette plaidoirie : je ne cherche pas le moins du monde à égratigner la *Veuve* : je n'en veux pas à sa figure ; je n'en veux qu'à son masque : qu'elle arrache son masque, ou on le lui arrachera ; nous voulons la voir, cette *Veuve*, qui prétend épouser le peuple ; il faut que le peuple la voie : quand le peuple l'aura vue, si le peuple la trouve belle, le peuple l'épousera... (Hilarité générale.) Mais, pas de noces clandestines : il pourrait y avoir *erreur sur la personne*, et le mariage serait nul... (Hilarité.) Article 180 ! Vous invoquez le code civil : le voilà au bon endroit, à l'endroit qui vous est applicable !

Le triangle aspire à la domination du monde ; qu'il se révèle au monde !

Qu'il imite la croix, sa rivale : qu'au lieu d'habiter les caves, il aille habiter les hauteurs !

« En voyage — a écrit Hello, l'immortel voyant — l'orsqu'on aperçoit des montagnes échelonnées, un instinct très fort pousse l'homme à chercher le dernier plateau et lui promet que son ascension sera récompensée là-haut par l'horizon qui se découvre. Le voyageur monte, et quand il est au

sommet, dans certains pays, il rencontre une croix ! Les hommes avaient placé une croix là-haut, parce que la montagne était haute et parce que la vue était belle. La hauteur et la beauté avaient appelé la Croix sur la montagne. Nous sommes avertis que là où l'homme respire largement et voit de haut, il y a place pour une croix. »

Hello a vu juste.

L'histoire de la Croix se confond avec l'histoire des hauteurs. Du Sinaï au Golgotha, les hauteurs prédisent la Croix, la symbolisent, la saluent. Et c'est une chaîne d'Himalayas que grandit aux yeux de la terre l'épopée de sa genèse, de ses luttes, de ses triomphes !

C'est sur les hauteurs que les premiers voyants de la Croix allèrent chercher ce Décalogue, qui reste la partie immortelle de toute législation. C'est sur les hauteurs que se transfiguraient ses prophètes, que leurs visages devenaient plus brillants que le feu, leurs habits plus purs que la neige. C'est sur les hauteurs que s'alluma l'auréole de ses martyrs. C'est sur les hauteurs, celles de Paris ou de Lyon, comme jadis celles de Jérusalem ou de Rome, qu'elle se dresse encore aujourd'hui, et quand vos coryphées insultent Montmartre ou Fourvière, leur colère est obligée de se tourner vers les hauteurs ! Oui, quels que soient le moment et l'endroit, c'est des hauteurs que la Croix parle aux hommes ! C'est des hauteurs que son supplicié jeta le cri qui a rempli le monde ! Et le testament surhumain, le legs sublime du précepte : *Aimez-vous les uns les autres* ! vraie source, unique source de tout progrès politique et social, du précepte qui, mieux compris, mieux obéi, guérirait tant de douleurs, tant de misères, tant de larmes, du précepte d'où, quelque jour peut-être (si le destin de la planète ne la condamne pas aux affres d'une attente éternelle), jailliront les formes futures, les formes égalitaires et libertaires que rêve l'espoir enfiévré de la foule, de la foule dolente et souffrante, chantée par Beaudelaire, — ce testament surhumain, ce legs sublime, où vibrent toutes les noblesses du cœur de l'humanité, porte un nom qui dit tout : *Le sermon sur la Montagne*.

Oui, l'histoire de la Croix, c'est l'histoire de la montagne, l'histoire de l'azur, de la clarté, des purs espaces, des limpidités lumineuses, de tout ce qui rayonne et vibre dans la gloire du soleil !

Ah ! ceux qui visent la Croix savent, du moins, comment l'atteindre : la cible s'offre à leurs coups dans la lumière du plein air !

Que le Triangle imite donc la sublimité de ces audaces ! Qu'au lieu d'interdire à la Croix les processions, il s'avance comme elle, porté par ses vénérables revêtus de leurs chasubles et de leurs

petits tabliers, parmi les multitudes, dans l'atmosphère ensoleillée que célèbrent les vers de Brizeux,

Par les landes, les prés, les verts taillis de hêtres,

... au milieu des cantiques des hommes et parfums — ces cantiques des fleurs !

Qu'il garde ses doctrines, ses aspirations et ses rêves ! Libertaire je suis, libertaire je reste. Je l'ai dit en plaidant pour Jean Gravre ; je le répète ici en plaidant pour la *France Libre*. J'ai ma foi dont j'espère la victoire triomphale ; mais la foi d'autrui m'est sacrée. Seulement, je confesse au grand jour : que les autres confessent de même !

Au vent, dehors, tous les emblèmes ! Que les drapeaux se déploient dans l'espace, pour que, librement, le peuple choisisse et salue ses couleurs ! Au lieu d'amasser les nues, inondons nos cités de lumière !

On vous demande un jugement qui protège les ténèbres : messieurs, j'en attends un qui sera un hommage au soleil !... (Applaudissements.)

PLAIDOIRIE DE M^e HUBBARD

Nous réclamons toute l'indulgence de nos lecteurs et du public en général pour M^e Hubbard (Gustave-Adolphe), de Pontoise. Etre ce qu'il est et se voir obligé de plaider après M^e de Saint-Auban, est une situation pénible, qui lui donne droit à une indulgence sans mesure.

Oyez les raisonnements de l'avocat des Loges :

« Ce secret que M^e de Saint-Auban a reproché à la franc-maçonnerie n'est que la discrétion que se promettent réciproquement des hommes heureux de se réunir pour philosopher, loin du tumulte et des préjugés populaires.

Si le catholicisme est plus ouvert, il n'en fait pas moins peser la plus lourde des tyrannies sur les esprits, et il aspire aujourd'hui à rétablir sa domination par la menace matérielle, traquant le commerçant, le travailleur, dans leurs intérêts absolument temporels. On n'a plus les bûchers de l'Inquisition, mais on n'a des moyens plus savants, plus modernes, qui permettent de rendre nulle la liberté de penser, si chèrement conquise. A la place du feu et du bras séculier, on a la menace de la faim.

C'est en menaçant les humbles dans leurs plus immédiats besoins matériels, que l'Eglise romaine étend son influence. »

Quand nous vous disions que c'était pauvre, pauvre à faire pitié.

C'est à ce point dénué de toute logique, qu'Hubbard lui-même sent que c'est insuffisant pour sa mauvaise cause, et ne trouvant rien de meilleur,

il aborde la série des injures vulgaires, des injures moisis, toujours les mêmes, qui servent aux loges. On fait ce qu'on peut !

M^e Hubbard nous accuse de poursuivre une campagne de haine ; il sait bien que non ; c'est une campagne de défense, et si les loges n'avaient pas eu la prétention de nous interdire l'exercice libre de notre religion, nous laisserions bien volontiers les maçons tranquilles dans leurs repaires.

« La République doit être tolérante pour tous ! s'écrie l'avocat-député. »

Mais oui, et c'est pour cela que nous nous étonnons de ne la trouver intolérante que pour nous.

Hubbard termine par une tirade où la colère lui fait perdre toute mesure :

« Quant à cette parole formelle de M^e de Saint-Auban : la prédominance de la croix dans le monde, permettez-moi de faire quelques réserves :

« Si la croix se trouve sur toutes les hauteurs, c'est qu'elle les a prises depuis qu'elle domine le monde ; si la croix recherche les montagnes, c'est parce que du haut de la montagne il est plus facile de tenir les gens sous le joug. Vous avez infligé à Paris *Notre-Dame de la Galette* et à Lyon *Notre-Dame de Fourvière*, tandis que nous représentons ceux qui souffrent. » (Exclamations.)

Vrai, M^e Hubbard, vous êtes bien imprudent de parler de galette, quand vous et vos amis avez trempé dans ces grandioses escroqueries où les Français ont perdu la leur. Nous préférons avoir donné à la France Montmartre et Fourvière que Panama et les chantages, que Cempuis et tous les scandales qui ont fait de notre pays un mauvais lien.

M^e Hubbard, ne parlez pas de ce que vous avez donné à la France. C'est malpropre, voyez-vous.

PLAIDOIRIE DE M^e JACQUIER

L'heure avancée à laquelle la bienveillance du tribunal veut bien me permettre de prendre la parole m'impose un premier devoir, celui d'une stricte brièveté. Aussi bien, qu'aurai-je à dire, Messieurs, que mon confrère de Saint-Auban n'ait déjà dit, et excellemment, avant moi ?

Tout d'abord, je vous demande la permission de remercier nos confrères du barreau de Paris de l'audience parfois un peu houleuse, mais si particulièrement émouvante et si pleine d'intérêt, à laquelle ils nous ont donné la joie d'assister. Quand nos clients (je parle de ceux que nous défendons, M^e de Saint-Auban et moi), ne pourraient invoquer à cette heure que cette circonstance atténuante, le tribunal, à coup sûr, leur en tiendrait compte.

M^e de Saint-Auban, en finissant, nous a parlé des sommets : plus que personne, il en a le droit ; car, il a des ailes pour les atteindre. Et, si je me retourne de l'autre côté de la barre, j'y vois des hommes dont les idées sont séparées des nôtres par des fossés qui, en réalité, sont des abîmes ; mais qui savent, eux aussi, les exprimer dans un langage que le tribunal, dans la diversité de sa forme, a apprécié à sa juste valeur.

Mes honorables confrères se sont expliqués sur les procès dont nous sommes saisis et les ont résumés dans leurs grandes lignes.

Chacun d'eux y a mis sa passion, sa foi, son cœur. Si le *Credo* n'a pas été le même, chacun y a chanté avec la même ardeur.

Bien plus modeste sera le rôle que je viens remplir.

De quoi s'agit-il ? De l'article 1382 et de son application.

Dans quelles conditions ?

D'un côté, deux plaignants, parlant le langage civil, deux demandeurs, MM. Perraud et Perrelon ; de l'autre, deux défenseurs, MM. Lacollonge et Gonnet.

L'un demande 3.000 francs, l'autre 2.000 de dommages-intérêts.

Y sont-ils fondés ?

Pour M. Perraud, d'abord. De quoi se plaint-il ? En son nom, que plaide-t-on ?

Deux choses :

Premièrement : Vous avez imprimé, dit-on, avec une insistance particulière, qu'il appartenait à l'organisation maçonnique lyonnaise.

Secondement : Vous ne vous êtes pas contenté de le dire et de le rappeler ; vous l'avez répété de telle façon qu'il a perdu, à cause de vous, sa place et qu'il en a, par suite, subi un préjudice moral et matériel irréparable.

Sur ce premier point, je pose la question de façon très nette.

Si M. Perraud n'appartenait pas à la maçonnerie lyonnaise, je ne rechercherais pas si le fait d'attribuer faussement à quelqu'un la qualité maçonnique constitue ou non le délit de diffamation ou d'injure.

Je dirais qu'il y a une *faute*, et que l'article 1382 peut être invoqué : le procès, je le comprendrais. Mais je ne comprends pas, je le déclare en toute sincérité, le procès d'aujourd'hui.

Voyons ! Si demain on publiait dans vos journaux que je suis un catholique convaincu, un clérical impénitent, que j'appartiens à une conférence de Saint-Vincent-de-Paul, que je porte le cierge aux processions en qualité de confrère du Saint-Sacrement, est-ce que je songerais à vous poursuivre ?

Mais, si j'étais assez mal avisé pour le faire et

pour demander des dommages-intérêts en vertu de l'article 1382, le tribunal qui m'écoute ne tarderait pas à me faire comprendre mon erreur.

Eh bien ! poursuit M^e Jacquier, pourquoi deux poids et deux mesures, et ce que vous pouvez dire de nous, pourquoi ne le dirions-nous point de vous, si, dans nos affirmations, nous respectons la vérité et la scrupuleuse exactitude des faits ? Pourquoi rougissez-vous de ce que vous êtes ? Pourquoi vous obstinez-vous à porter sur votre visage un masque, ce qui n'est ni de la bravoure, ni de la franchise ?

Quand on a des opinions, il faut en avoir le courage et les savoir afficher au grand jour !

Or, il n'est pas douteux que, contrairement à ces affirmations, M. Perraud n'ait appartenu comme membre actif aux loges lyonnaises, que dis-je, il a appartenu à la plus influente d'entre elles, à la loge du *Parfait Silence*, où il a conquis un grade élevé, celui de Rose-Croix. Ah ! je sais bien qu'il a, le jour de son initiation, promis de ne rien révéler : « Que des flots de sang jaillissent de mes veines, que les épines me servent d'oreiller, que mon âme soit torturée si jamais je viole le secret de nos promesses. »

Mais en quoi mes clients auraient-ils commis une faute en divulguant ce qui, encore une fois, n'est que l'expression de la plus indiscutable vérité ?

M^e Jacquier passe ensuite à l'examen de la seconde question : « La *France Libre* n'a-t-elle pas engagé sa responsabilité civile en insistant, comme elle l'a fait, jusqu'à ce qu'elle ait obtenu le renvoi de M. Perraud ? »

Il montre ce que, dans cet ordre d'idées, les susceptibilités du demandeur ont à la fois de contraire au bon sens, à la logique, à sa propre dignité.

Est-ce qu'il ne tombe pas sous le sens, en effet, qu'on ne saurait servir deux maîtres et, sans une profonde dissimulation, chanter à la fois Jéhovah et Hiram, accompagner les hymnes à Dieu, à l'Eucharistie et les romances immorales ou sacrilèges, comme celles que M^e de Saint-Auban a citées tout à l'heure ?

Mais toutes les carrières ont leurs incompatibilités et leurs exclusivismes : on ne peut pas porter l'habit de deux paroisses, il faut choisir son râtelier, la sagesse des nations l'a rappelé dans vingt formules différentes, mais toutes également vraies.

Et puis, quel sujet de troubles pour les confiants et les simples ! Comment : la chaire de Saint-Paul vibre encore des dernières excommunications de Léon XIII contre la franc-maçonnerie, et le prêtre a à peine fermé la bouche, que, des orgues, c'est

un Rose-Croix qui sonne le signal de la prière et entonne le Credo de la foi catholique ?

C'est là une contradiction qui ne saurait se supporter.

C'est bien d'avoir une famille à nourrir, des enfants à élever, du pain à gagner, mais c'est quelque chose aussi que d'être conséquent avec soi-même et de savoir mettre dans sa vie une suite, sans laquelle il ne saurait y avoir de dignité.

M. Perraud devait donc choisir, — et dès lors qu'il occupait dans la hiérarchie de l'Eglise un poste officiel, c'était le droit du journal de signaler le scandale d'un cumul qui était un défi porté à la conscience catholique. On a dit que l'art n'avait pas de patrie, ni de Credo ; c'est une calomnie : on ne fait pas tour à tour passer dans le cœur humain un hymne et un blasphème ; on est avec le Christ ou avec Satan, avec la loge ou avec l'Eglise.

Au surplus, poursuit M^e Jacquier, est-ce que nos adversaires se gênent autant que cela ? Qu'on les compte donc, ceux que l'on a frappés pour leur religion. Magistrats, percepteurs, instituteurs, fonctionnaires de tout ordre, de tout rang, dont le seul crime était d'aller silencieusement assister à la messe du dimanche ou d'envoyer leurs enfants à l'école catholique. Le martyrologe est long de ceux qu'ils ont écrasés, immolés à leur haine et à leurs préjugés.

Hier encore, est-ce que l'on ne dénonçait pas avec indignation un vaillant officier général, parce qu'il avait eu l'audace d'assister, en uniforme, à l'inauguration d'un cercle militaire où la foi avait sa place ?

Est-ce que la loge, en particulier, s'est jamais gênée pour faire ce qu'elle appelle la police de la République ?

Non, ce n'est pas de la persécution que fait la *France Libre*, elle a soulagé sa conscience et celle de beaucoup de catholiques.

On vient se réclamer de la charité chrétienne, cette vertu qu'aiment, en effet, nos adversaires. M^e Hubbard, en particulier, en a parlé avec une onction vraiment sacerdotale.

Eh bien, oui, sans doute, il faut avoir cette vertu ; mais il ne faut pas qu'elle aille jusqu'à la faiblesse ou à la pusillanimité.

Donc le journal n'a fait qu'user de ses droits, et le F. : Perraud ne peut s'en prendre qu'à lui-même de ce qui lui est arrivé. Sa situation est aujourd'hui moins lucrative, mais elle a l'avantage d'être plus nette et plus logique. Il pédale pour Hiram, au moins il n'y a plus de dissonnance, et la *France Libre* peut garder sur son compte le plus parfait silence.

M. Jacquier passe alors au cas du F. : Perrelon. Celui-là est évidemment un habile ou un sot.

Un sot, s'il croit faire prendre au sérieux son procès ; un habile, s'il ne veut qu'essayer de s'en faire quelque argent.

Comment vient-il dans le procès en ce qui le concerne ?

C'est bien simple. Un jour on trouve dans la boîte du journal un exemplaire du *Bulletin hebdomadaire des Loges de Lyon de tous les rites*. On parcourt le numéro ; en bas était écrit : « Imprimerie Perrelon, cours Gambetta » et au dos *envoi de F. : Perrellon*.

On écrit alors l'article poursuivi, dans lequel, par manière de moquerie, on raconte qu'on doit cette indiscretion à une communication du F. : Perrelon, et on accompagna désormais la *France Libre* de ce nouveau titre : « Moniteur de la franc-maçonnerie lyonnaise », on ne pouvait s'y tromper.

Si le F. : Perrelon eût, en effet, communiqué quoi que ce soit, si surtout il eût promis de continuer les communications, on se fût bien gardé de le révéler au public. Or, voici que Perrelon prend peur ou paraît prendre peur.

Lui qui a dû cependant traverser la chambre d'épreuve, qui, maintes fois, a bravé la pointe des poignards vengeurs, il se sent troublé ; il affirme qu'on l'accuse de crimes abominables, de la divulgation des secrets maçonniques, et d'abus de confiance, et se voit déjà frappé par la vengeance des FF. :

Et il fait son procès.

Heureusement ses blessures ne sont pas mortelles, et personne ne s'est mépris sur son compte.

Il parle des clientèles qu'il a perdues. Lesquelles ? cléricales ou maçonniques ? Il faudrait bien fournir à cet égard quelques semblants de justification. Or, voulez-vous que je vous les expose en détail. On a crié bien haut que, par suite de la trahison dont il avait été victime, ce malheureux F. : Perrelon avait perdu, avec la confiance, la clientèle des loges.

En effet, si depuis l'assignation nous suivons le bulletin, on voit qu'il s'imprime à l'Imprimerie spéciale, rue Garibaldi, 45, et qu'il est expédié par Perrin, rue Tronchet, 63. Eh bien ! allez faire l'expérience ! cherchez cette imprimerie, en effet toute spéciale, dont il vous a été parlé.

Le 45 de la rue Garibaldi, et le 63 de la rue Tronchet, ne sont pas autre chose que les deux entrées du temple maçonnique ; et si vous consultez l'indicateur Henry, vous verrez que Perrin en est le gardien.

Quant à une imprimerie, des presses et un bulletin, il n'y en a jamais eu trace. C'était le stra-

tagème inventé pour faire croire à un préjudice souffert.

Vous repousserez donc la demande.

La franc-maçonnerie a déclaré la guerre à l'Eglise.

Elle attaque journellement et publiquement ses mystères, ses dogmes et ses miracles. Il est tout naturel que l'Eglise se défende. Elle le fait loyalement, à visage découvert, sans subterfuge et sans masque. Que ses adversaires en fassent autant !

C'est ainsi que les luttes s'honorent et que les victoires se font estimer.

Autrefois, quand les chevaliers descendaient dans le champ clos, ils portaient un casque qui protégeait leur visage ; mais leurs couleurs flottaient à leur côté, et c'est en plein soleil que le tournoi s'achevait. Que les chevaliers du compas et de l'équerre imitent leur exemple. Qu'ils soient des maçons *francs* ; nous continuerons à les combattre. Du moins, pourrions-nous commencer à les estimer.

Et puisqu'ils ont joué à la fois des orgues et du triangle, ce double jeu n'aboutira qu'à une inintelligible cacophonie.

Le tribunal le leur dira par son jugement.

LA MÉDAILLE DE SAINT BENOÎT

Nous continuons à reproduire, d'après les bulletins officiels, les récits des faits édifiants et merveilleux, dus à la protection et à la médaille de saint Benoît.

*
**

ZAHLE (Syrie), 28 février 1893. «J'ai pu constater bien souvent l'effet miraculeux de la médaille de saint Benoît contre toute influence diabolique, morale ou physique.

« Il y a un an, je donnais des missions dans le diocèse de Balbeck et j'eus l'idée d'employer la médaille de saint Benoît, non seulement pour les maux physiques, mais aussi contre toute obstination ou endurcissement moral qui provient souvent de l'influence néfaste du démon.

« A Rap-Balbeck, grand village dont les habitants sont en général d'un tempérament de feu et très difficiles à traiter, il y avait tout un parti qui s'était fâché avec le curé et ne mettait plus le pied à l'église depuis 6 mois. Le nombre de gens qui formaient ce parti se montait à 60 hommes avec leurs parents, mais ils se ralliaient tous au chef de leur famille, un vieillard de soixante-dix ans, en

sorte que, si on pouvait le gagner, tous ses partisans le suivraient. Je donnais alors une mission. J'allai donc chez lui avec le curé. Les récriminations commencèrent de part et d'autre. Je pris alors une médaille de saint Benoît que je plongeai, sans rien dire, dans un vase d'eau, et j'en fis boire à tous les gens présents. Vingt minutes après la réconciliation fut faite et depuis lors, environ un an et demi, ils ont continué à fréquenter l'église comme si de rien n'était.

« On vint me dire aussi qu'il y avait eu querelle et coups entre un père et son fils, que le père voulait tuer celui-ci ; en tout cas, il ne voulait pas même lui permettre d'entrer dans la maison. J'y allai et, après de longs pourparlers, voyant que tout était inutile, je pris une médaille, la plongeai dans de l'eau et lui en fis boire. Presque aussitôt la réconciliation s'opéra en ma présence.

« A Balbeck, un homme de trente-deux ans refusait de se confesser ; il ne l'avait fait qu'une fois dans sa vie et il n'avait jamais communiqué. Je priai quelques personnes de me l'amener et leur donnai des médailles de saint Benoît. Le jeune homme refusant de venir, on lui offrit une médaille qu'il accepta avec quelque difficulté. On était à la tombée de la nuit. Dès qu'il l'eut sur lui, il vint de lui-même se confesser et il communia le lendemain.

« Les faits de ce genre m'ont frappé, en sorte que si je vois une obstination coupable, je fais quelquefois boire aux gens de l'eau de la médaille sans rien dire, et presque toujours cela m'a réussi.

A Douris, une femme souffrait depuis 9 mois de fièvres intermittentes ; tous les remèdes étaient sans effet. Des religieuses indigènes, à qui j'avais donné des médailles en leur expliquant l'usage, lui en offrirent une, en lui disant de boire de son eau ou de la faire toucher aux remèdes. Cela lui réussit parfaitement et la femme fut guérie.

A Deir-el-Ahmar, un jeune enfant passant la nuit près d'une église en ruine, crut voir une femme vêtue de blanc qui l'appelait. Quoi qu'il en soit de la réalité de cette apparition, il fut tellement effrayé qu'il perdit la parole et que son corps enfla. Tous les remèdes restèrent inutiles. Une femme, à qui j'avais donné une médaille, en lui disant qu'elle était miraculeuse, eut l'idée de l'employer sur l'enfant. La parole lui revint et il recouvra parfaitement la santé.

(Ce fait confirme le témoignage d'un missionnaire des Indes, que la médaille a une grande vertu contre la peur et tout ce qui vient de la peur, surtout chez les enfants. — Voir le n° 44-42, page 349.)

« Une religieuse indigène, sœur X..., souffrait depuis plusieurs mois d'une maladie res-

semblant à la pierre ; elle gardait presque toujours le lit ; aucun remède ne la soulageait. Ayant lu par hasard que la médaille de saint Benoît était souveraine pour ce genre de mal, j'eus l'idée de lui en donner une. Dès qu'elle s'en fut servie, elle fut complètement guérie. C'était en octobre 1891 ; depuis ce temps elle n'a plus aucune atteinte de ce mal, qui la faisait souffrir depuis longtemps. Le médecin fut tellement étonné qu'il vint me demander ce qu'était cette médaille qui avait produit un effet si surprenant.

« Un fait analogue s'est produit depuis trois mois. Un enfant de trois à quatre mois, fils d'un de nos professeurs, ne pouvait uriner. On n'avait pu trouver de soulagement pour le pauvre enfant. Je donnai une médaille au père en lui racontant le fait précédent. Peu de jours après il vint me dire : « C'est surprenant ! Dès que je lui eus mis la médaille son infirmité cessa complètement. »

« Voici un fait encore plus extraordinaire. Il y avait à Fiki une jeune fille que l'on avait mariée, avec son plein consentement, à un jeune homme de Rap, en présence d'une foule nombreuse. A quelque temps de là, elle et ses parents conçurent une haine incroyable pour le mari ; ils prétendaient même que c'était l'effet d'un sortilège ; bref, ils demandèrent à l'évêque d'annuler le mariage. La femme avait quitté son mari pour revenir chez ses parents peu de jours après la cérémonie. L'évêque fit venir les parents et la jeune fille pour tâcher de leur faire entendre raison ; mais ce fut inutile. Il les menaça même de les excommunier s'ils persistaient dans leur obstination. Tout fut inutile. Sur ces entrefaites, j'arrivais à Balbeck et Monseigneur me chargea de faire mon possible pour arranger cette affaire. Il fit venir de nouveau la femme. Elle répondit à l'évêque avec effronterie, déclarant qu'elle voulait qu'on annulât le mariage. Il la confia à quelques personnes de Balbeck pour la garder, jusqu'à ce qu'il eut fait venir le mari. J'avais donné à ces personnes des médailles de saint Benoît. A toutes les sollicitations, la malheureuse répondait qu'elle ne voulait pas retourner auprès de son mari, qu'elle se ferait musulmane si on l'y forçait, qu'elle préférerait prendre du poison, et que même elle ne voulait plus jamais revoir son époux. Ce qu'il y a de certain ; c'est que lorsqu'elle entendait prononcer son nom elle tremblait de tous ses membres et disait : « Mon cœur se brise et j'éprouve une douleur incroyable » ! Que faire ? On lui donna une médaille de saint Benoît dont on lui fit boire l'eau, et on la lui fit porter. Aussitôt elle s'écria : « On dirait qu'on enlève de mon corps un poids très lourd et je sens que le repos me vient peu à peu. » Il en fut ainsi, car le lendemain

elle eut une entrevue avec son mari et peu après elle retourna chez lui. Elle disait à qui voulait l'entendre : « On m'avait ensorcelée et, dès que j'eus pris cette médaille, le sort a été détruit. » Je lui fis quitter un charme qu'un magicien lui avait donné. Depuis un an elle continue de vivre avec son mari.

« Je rapporte ce qu'il y a de plus frappant. Sans doute il y a des faits que je ne connais pas, car je donne souvent des médailles et je n'ai pas occasion de revenir dans les mêmes villages de longtemps, ce qui fait qu'ils peuvent m'échapper.

« En vous remerciant du zèle que vous montrez pour faciliter l'œuvre des Missions par vos médailles si précieuses, je reste... »

(P. Gab. HAWA. S. J.)

..*

Hôpital de ZANZIBAR, 4 juin 1889. « Saint Benoît est vraiment puissant au delà de toute expression. Je viens d'avoir de belles morts ; ces âmes le priaient avec moi. » (Lettre de M^{me} CHEVALIER.)

ZANZIBAR, 4 juillet 1890. « Nos bonnes religieuses de l'hôpital vénèrent saint Benoît du fond de leur cœur. L'une d'elles me charge de vous dire la faveur qu'elle vient d'obtenir par son intercession. Souffrant cruellement d'une névralgie faciale qu'aucun remède ne calmait, elle a placé la médaille sur son mal en invoquant la grande puissance de saint Benoît qui, à partir de ce moment, lui a enlevé ses douleurs. Ceci s'est passé il y a près de deux mois ; elle n'a plus ressenti quoi que ce soit et elle travaille sans arrêt. C'est pour la gloire de ce bon saint que la chère sœur en a parlé à ses compagnes et à moi, qui vous transmetts son récit, persuadée que votre cœur n'y sera pas insensible. » (Lettre de M^{me} CHEVALIER.)

..*

ZANZIBAR, 4 mars 1894. « ...Quand Mgr de Courmont pourra entreprendre la bâtisse de sa cathédrale, projetée depuis bien des années et toujours empêchée par mille difficultés, quand, dis-je, nous verrons commencer ces travaux, je vous prierai d'insérer une action de grâce au grand Patriarche qui aura fait son œuvre... »

ZANZIBAR, 4 mai 1894. « ...Le dernier courrier vous entretenait de nos angoisses si légitimes, tandis que celui d'aujourd'hui vous apporte notre action de grâce. Ci-joint un petit récit de la victoire remportée sur Satan. Monseigneur m'a chargée de vous le faire parvenir, seulement il m'a recommandé de ne nommer personne. Nous voici dans la joie ; la cathédrale est déjà commencée... » (Lettre de M^e CHEVALIER.)

MISSION DU ZANGUEBAR, 4 mai 1894. — *Récit en action de grâce au grand saint Benoît, pour une faveur obtenue d'une manière éclatante.*

— « Depuis maintes années, la Mission du Zanguebar était en butte à des difficultés que Dieu seul pouvait aplanir ; sa seule arme était donc la prière persévérante. Saint Benoît était invoqué sans cesse ; toute notre confiance lui est acquise depuis longtemps. Déjà, dans une des stations de l'intérieur (Saint-Benoît de la Longa), il avait daigné manifester sa puissance en la délivrant des menaces d'une peuplade sauvage qui voulait ravager le pays occupé par les Allemands, et y comprenait la Mission, la soupçonnant d'avoir des liens étroits avec eux. Là, nos prières ont été exaucées ; aussi notre reconnaissance se tourne vers saint Benoît, Patron de cette station, qui comptait tant sur sa puissante intercession.

« Aujourd'hui, un événement éclatant se passe à Zanzibar, où l'Eglise était menacée d'un schisme qui jetait dans la consternation toute la colonie catholique ! Au moment où toutes les menaces et les combinaisons semblaient atteindre leur but, un bouleversement total survint ; les autorités civiles et religieuses d'Europe s'interposèrent et firent tout évanouir en un clin d'œil.

« Le grand saint Benoît avait pris en mains la position critique de la Mission ; bien des médailles avaient été placées dans les endroits qui portaient ombrage, et des invocations continuelles s'élevaient de tous les cœurs.

« Bref, le 15 mars, un dénouement inattendu mit le comble à la joie générale : gain de cause complet était donné à la Mission, et les ambitions sataniques de ceux qui se posaient comme ses ennemis s'évanouirent aux yeux de tous.

« Voilà donc un jour mémorable, et nous souhaitons le faire connaître au monde entier en témoignage d'action de grâce envers un saint si généreux et si puissant ! »

BROWNSVILLE (Texas), 23 mars 1894. « ... Vous me demandez si je connais quelque prodige opéré par le bon saint Benoît. Voici un petit fait tout personnel. Avec un goût assez prononcé pour les chevaux, je suis toujours un peu ému en mettant le pied dans l'étrier ; aussi j'ai l'habitude de me recommander à saint Benoît. — Je venais d'arriver au rancho de Las Rucias, quand un vaquero vint me chercher pour baptiser un enfant moribond. Immédiatement je saute en selle. Le Mexicain avait un cheval magnifique. Comme le temps pressait, je lui proposai de faire un temps de galop. Nous abandonnâmes les rênes à nos montures qui, s'excitant l'une et l'autre, partent à fond de train. Le chemin était très étroit et faisait des

courbes très brusques. A un détour, au moment où le corps portait sur un étrier, le Mexicain, en voulant me devancer, m'arrache l'étrier. Je pars, la tête la première ; pensant que c'est la fin, je murmure : « O Sainte Vierge ! » Au lieu de tomber, je me retrouve bien en selle et les rênes en main. Tout cela avait duré une seconde, les chevaux courant toujours ventre à terre jusqu'à l'arrivée. Le Mexicain avait tout vu. Quand nous mîmes pied à terre, je voulus plaisanter sur l'accident ; lui était pâle, et, sans répondre, il me regarda avec un air qui voulait dire : C'est égal, vous l'avez échappé belle ! — Après la Sainte Vierge, j'attribue mon salut à saint Benoît : quelques secondes avant, un peu inquiet de l'ardeur extrême de nos chevaux, j'avais prié ce bon saint d'écarter les accidents.

« J'espère qu'il en éloignera d'autres encore... Je donne la médaille de saint Benoît à tous les malades. Quand arriveront celles que vous m'envoyez, j'en distribuerai aux laboureurs pour les mettre dans leurs champs... Depuis cinq ans qu'il ne pleut pas, il n'y a pas un brin d'herbe dans la campagne, les animaux meurent en masse.... » (Lettre du R. E. CHEVRIER, O. M. I.)

TRICHUNOPOLY, 20 juin 1893. « Il y a deux ou trois mois, le Père Larmey, pangousami de Panjampatty, était absent ; son disciple, un jeune homme très pieux vivant comme un religieux, le remplaçait autant qu'un laïque peut remplacer un prêtre. Un jour, on vint dire au disciple que le diable tourmentait une pauvre chrétienne des environs. Le disciple s'y rend aussitôt ; mais à peine est-il entré dans la maison que la femme reprend son bon sens et son calme ordinaires. Le disciple laissa aux parents de cette malheureuse une médaille de saint Benoît, en leur recommandant de la mettre au cou de la femme dès qu'elle montrerait quelques signes de possession, et là-dessus il partit. A peine était-il sorti que le diable recommence à se montrer et à tourmenter la pauvre créature qu'il possédait. Les parents, alors, fidèles à l'injonction du catéchiste, lui passèrent au cou la médaille du glorieux Patriarche. Ce fut alors un spectacle horrible à voir. La possédée poussait des cris effrayants et se contournait en tous sens. « Arrachez-moi cela ! Cela me brûle, cela me brûle ! Je sortirai, je brûle ! etc., etc. » et en même temps la pauvre femme s'efforçait d'enlever elle-même la médaille, mais elle ne pouvait la toucher ; on eût dit qu'un pouvoir invisible arrêtait ses mains. Après avoir bien crié et tempêté, la possédée devint plus calme et prit un air suppliant. « Je vais sortir, dit-elle, mais au moins faites-moi sortir honorablement ;

donnez-moi au moins un mouton. » — « Tu n'auras rien, » répondent les parents. — « Donnez-moi au moins un coq. » — « Pas même cela. » — « Une noix de coco. » — « Pas davantage. » — « Vous me donnerez bien au moins une banane ? » — « Oh ! bien sûr que non ! » répondent les assistants, enhardis par la lâcheté du diable. — « Eh bien, je sors, dit le diable, mais je ne vous demande qu'une chose. Je me contenterai d'une feuille de bétel. » — « Tu n'auras rien du tout, » lui fut-il répondu. Là-dessus, honteux et confus, le diable partit, et depuis ne s'est pas montré de nouveau. Tout avait tourné à sa confusion. Il voulait amener ces braves chrétiens à lui faire au moins un petit sacrifice, comme il s'en fait faire par les païens qu'il oblige ainsi à lui bâtir de petits pagodins. Il ne put y arriver, grâce à Dieu, par l'intercession de saint Benoît.

« Dans un petit village où je vais assez souvent, on me demande beaucoup de médailles de saint Benoît ; une ou deux femmes sont, dit-on, tourmentées parfois par le diable et ne sont calmées que par la vue de la sainte médaille. — L'année dernière, près de Kodikanal, j'avais mis une médaille de saint Benoît derrière le dos d'un diabolin d'une pagode champêtre. Cette année le diabolin avait disparu, et je n'ai vu que le piédestal où deux diabolins sont sculptés en bas-relief ; j'y ai mis une autre médaille. — J'ai donné beaucoup de médailles à nos chrétiens, si exposés dans ce pays presque entièrement païen. J'en ai fait cacher dans des maisons païennes, d'où je pense, elles chasseront le diable et attireront les bons anges. — Je vous remercie donc beaucoup de m'aider ainsi à faire quelque bien..... » (Lettre du R. P. LACOMBE, S. J.)

GOBALPORE (Hindoustan), 8 avril 1894. « Très Révérend Père Supérieur, ce n'est qu'hier que nous avons célébré avec toute la solennité possible la fête de saint Benoît. Nous avions tous à cœur de le remercier d'avoir veillé sur nous pendant cette dernière année. Le Bon Dieu a voulu qu'une circonstance particulière donnât une ferveur exceptionnelle à notre dévotion envers ce grand Saint. Figurez-vous que pendant la nuit du 6 au 7, vers une heure du matin, le F. Descombes s'étant levé pour fermer une vénitienne, trouva sous son lit un serpent long de deux pieds ! Jugez de son émotion ! Le serpent tué, le Frère tomba à genoux, remerciant saint Benoît d'avoir veillé sur nous tous.

« Quelque temps auparavant, le F. Tyrode, entrant dans une chambre des dépendances du séminaire, un gros serpent lui tomba sur la tête, mais n'eut pas le temps de le mordre.

Que de faits du même genre je pourrais encore vous citer ! Mais à quoi bon ? puisque ce que je viens de vous dire suffit pour démontrer que saint Benoît nous protège visiblement. Mille actions de grâces lui soient rendues !

« Toute la Congrégation s'est unie à nous pour célébrer sa fête, en recevant les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. » (4^e lettre du R. P. Gojon, missionnaire de saint François de Sales, d'Annecy.)

N. B. — On demande instamment une petite aumône aux personnes dévouées aux Missions, à celles qui veulent remercier saint Benoît des grâces reçues par son intercession, comme à celles qui implorent son secours et espèrent de lui quelque faveur. Ces aumônes seront reçues avec reconnaissance au monastère de la Trappe d'Accey, par Gendrey (Jura), et employées à envoyer des médailles de saint Benoît dans les Missions.

On demande un *Gloria Patri* pour remercier Dieu des prodiges opérés par saint Benoît et par sa médaille, et le prier de les multiplier pour sa gloire et pour le salut des âmes.

Prière instante, pour l'honneur de saint Benoît, de nous faire connaître toutes les faveurs obtenues par sa puissante intercession et par sa médaille.

Le curé de Dôle, soussigné, affirme que les faits ci-dessus rapportés sur l'efficacité de la médaille de saint Benoît sont extraits fidèlement des lettres de missionnaires et de documents qui lui ont été soumis et dont il a constaté l'authenticité.

X. Guichard,

Curé de Dôle-du-Jura.

LUCIFER DÉMASQUÉ

Sous ce titre, la *Vérité* vient de commencer la publication des « Souvenirs d'un Occultiste », franc-maçon converti, qui signe : JEAN KOTSKA.

Cette publication fait le plus grand honneur à son auteur et au journal qui la met en lumière. Nous sommes heureux de l'annoncer et d'en recommander la lecture. Les deux premiers chapitres qui viennent de paraître au moment où nous mettons sous presse, sont parfaits à tous les points de vue. Nous en parlerons, ainsi que de la suite dans notre prochain numéro ; mais nous n'avons pu retarder l'expression publique de notre satisfaction.

A la bonne heure ! voilà, dirons-nous, de l'excellente besogne dans l'œuvre que nous a tracée le Saint-Père et que tous les catholiques devraient avoir à cœur : démasquer Satan !

LA FRANC-MACONNERIE

ET

LE DROIT D'ACCROISSEMENT

Extrait de la *Libre Parole*, n° du 22 mars :

Lorsque, mardi dernier, notre ami le vicomte d'Hugues, à la tribune de la Chambre, s'étonnait que la congrégation laïque et non autorisée qui s'appelle la Franc-Maçonnerie échappât au droit d'accroissement, M. Paul Doumer, député de je ne sais où, mais surtout député du Grand Orient, fit cette interruption :

« — Mais les Loges maçonniques ne possèdent pas, monsieur d'Hugues ! »

Et comme le vicomte d'Hugues, peu convaincu par l'objection, supposait que les congrégations maçonniques, en général, et le Grand Orient, en particulier, dissimulaient peut-être leurs biens, M. Doumer reprit avec sérénité :

« ...La société dont vous parlez (le G. . O. .) est, au même titre — pour prendre un exemple — que le comité royaliste qui siège, si je ne me trompe, dans la rue de Bourgogne, simplement locataire d'un immeuble qui appartient à une société immobilière, laquelle paye nécessairement tous les impôts dont sont frappées ces sortes de sociétés.

« Les sociétés qui se réunissent dans l'hôtel dont parle M. d'Hugues sont comme des comités quelconque ou des sociétés de gymnastiques qui n'ont pas d'autres revenus que les cotisations. »

Eh bien, franchement, comme blague c'est assez réussi, et si le funèbre visage de Brisson lui-même ne s'est pas déridé pendant que parlait M. Doumer, c'est que le vieux croquemort est plus récalcitrant à la gaieté que ses collègues des pompes funèbres.

Les Loges ne possèdent pas ! Le Grand Orient ne possède pas ! prétend M. Doumer.

Pourquoi donc alors chaque Loge a-t-elle son budget particulier ? Pourquoi le Grand Orient a-t-il, de son côté, un budget global qui est établi dans ses grandes lignes au petit Convent, étudié ensuite et révisé par une Commission des finances, puis discuté par tous les délégués des Loges de l'Obédience réunis au grand Convent ?

Cette discussion du budget maçonnique est même quelquefois orageuse, il y a souvent du tirage, comme à la Chambre, et il suffit de lire le compte rendu de l'une quelconque de

ces discussions pour se convaincre que M. Doumer prend vraiment avec la réalité de fâcheuses licences quand il ose affirmer que le Grand Orient ne possède rien en propre.

Pauvre G. . O. ., si l'on écoutait le F. . Doumer, son dénuement vous tirerait les larmes des yeux ! Pensez donc, il ne serait même pas dans ses meubles !...

— Mais l'hôtel de la rue Cadet ?

— Ah ! gémit Doumer, ce n'est qu'une location.

Location, parfaitement ; mais il s'agit de savoir qui est celui qui loue, ou plus exactement, quel est le propriétaire réel.

Doumer répond : C'est la Société Immobilière. Je dis moi : C'est le Grand Orient.

Doumer n'a cependant pas tort, et, pourtant, c'est moi qui ai raison. La Société Immobilière loue bien l'immeuble, mais elle loue pour le compte du G. . O. . Et c'est tellement vrai, que le G. . O. . a le droit d'écarter les locataires qui lui déplaisent. Dans son traité avec la Société Immobilière, qui n'est autre chose que son gérant, qui administre ses biens, meubles et immeubles, le G. . O. . a exigé l'introduction d'une clause ainsi conçue :

« La Société se réserve le droit de résilier la présente location, si elle apprend que cette location est faite dans un autre but que celui spécifié ci-dessus. Dans ce cas, la somme versée restera acquise à la Société à titre d'indemnité. »

C'est bien ce que je vous disais.

Je suppose que je veuille louer une des salles du Temple de la rue Cadet, pour y donner une réunion. Je m'adresse à la Société Immobilière ; nous convenons du prix, et tout va bien.

Mais voilà qu'un grand Cordon quelconque apprend que la réunion dont il s'agit est donnée par des antisémites. Vite, les plus éminents des Trianglés s'assemblent et font défense à la Société Immobilière de me louer la salle.

Le jour venu, je trouve portes closes, et la Société Immobilière, à laquelle je réclame, me déclare tout bonnement :

— Tous mes regrets. Le G. . O. ., qui est le maître, m'a défendu de vous louer la salle. Cependant, ainsi que m'y autorise la clause que voici, je garde votre argent...

On le voit, c'est aussi simple qu'honnête !

Pour d'autres locataires, les choses ne se passent pas ainsi. On a vu, par exemple, des juifs louer une salle du G. . O. . pour y célébrer un mariage. Et les Vénér. . F. . ne sont intervenus qu'après !...

Voilà élucidée la question de l'immeuble de la rue Cadet ; mais ce n'est pas tout.

J'ai dit que les rapports de la Société Immobilière avec le G. O. étaient, non pas ceux d'un propriétaire avec son locataire, mais ceux d'un intendant, d'un gérant, ou tout au moins d'un homme d'affaires avec le particulier qui lui confie le soin d'administrer son avoir.

Que M. Doumer n'essaye pas de le contester ; car je le prierais de se reporter au compte rendu des séances du Convent de 1893, où je trouve des aveux formels.

Plusieurs FF. se plaignaient de remaniements tardifs dans le budget prévisionnel arrêté par le petit Convent.

Le F. Albran s'étonnait que la commission des finances eût eu seule connaissance du projet de budget. Le F. Bidou demandait pourquoi le F. Sincholle n'avait pas, selon sa promesse, fait déposer dans les bureaux un exemplaire du budget.

Le F. Aussel, président de la commission des finances, répondit :

« ... Votre commission a demandé pourquoi le budget n'avait pas été envoyé aux LL. comme précédemment, et on nous a dit que la raison matérielle était que le rapport au point de vue productif de la Société Immobilière n'était pas connu ; la Société Immobilière n'a arrêté ses comptes qu'au 30 juin dernier, conformément à ses statuts, et il n'y a que quinze jours, après les vérifications, que les commissaires de la Société Immobilière ont pu déposer leur rapport conformément à la loi de 1867.

« Les bénéfices arrêtés au 30 juin ne pouvaient donc être connus au 30 mars dernier, et cela devait jouer un très grand rôle. Les LL. vont participer à une répartition de 3 p. 0/0 sur les actions, mais cette répartition n'était pas certaine, il y a deux mois ; elle n'est devenue certaine qu'après la vérification des comptes. La commission des finances du Conseil de l'Ordre ne pouvait donc connaître ces résultats et vous les communiquer plus tôt... »

Les déclarations du F. Fontainas ne furent pas moins explicites, au point de vue qui nous occupe :

Le F. Fontainas. — « Lorsque la Société Immobilière a été constituée, elle a, dans ses statuts indiqué que la date de la clôture des comptes serait le 30 juin ; elle a agi ainsi parce qu'elle voulait arrêter ses comptes à la date la plus rapprochée du convent pour les soumettre aux actionnaires, parmi lesquels figurent les LL. au moment où celles-ci avaient à Paris des délégués, et cela dans un but d'économie... »

Voulez-vous quelque chose de plus formel, de plus net encore, si c'est possible ?

Je transcris textuellement la conclusion d'un rapport du F. Renaudie (*Bulletin du*

Grand Orient de France, août-septembre 1893, page 465) :

« Nous vous proposons de maintenir l'œuvre de propagande et de lui conserver tous les fonds restant disponibles pour alimenter cette caisse.

« Nous demandons également le prélèvement d'un impôt moins élevé que celui de l'année précédente, en laissant au Convent le soin de le fixer. Ce dernier moyen éviterait d'avoir recours aux impôts extraordinaires, comme en 1892, toujours si difficiles à établir.

« Ces sommes seraient confiées, comme celles du G. O., aux soins de la Société Immobilière, qui les ferait fructifier, et nous nous trouverions ainsi prêts, pour les combats incessants que la Maç. est appelée à livrer. »

Il n'y a pas de contestation possible, pas d'équivoque.

La Société Immobilière n'est autre chose que le gérant, l'administrateur, l'intendant du Grand Orient — son prête-nom aussi, son homme de paille — qui lui sert à se soustraire aux impôts iniques réservés aux seules congrégations religieuses catholiques. Le G. O. charge la Société Immobilière de gérer sa fortune et, si le percepteur ou le receveur d'enregistrement s'avisait de lui réclamer quelque chose, il s'empresserait de répondre :

— Je n'ai presque rien et, d'ailleurs, le peu que je possède est entre les mains de la Société Immobilière qui paie les mêmes impôts que les sociétés analogues. Vous n'avez donc rien à me réclamer.

Thèse admirable, expédient commode, en vérité, pour échapper aux lois d'exception !

Que les congrégations religieuses se modèlent sur les congrégations maçonniques. Qu'elles confient l'administration de leurs biens à un notaire, à un banquier honnête, à une société quelconque, de telle sorte que, légalement, elles soient réputées ne rien posséder en propre. Elles se trouveront ainsi exactement dans le même cas que le Grand Orient et devront être traitées comme lui, au point de vue des impositions à payer.

— Mais alors elle payeront un autre impôt, s'exclame le F. Paul Doumer. C'est tout ce que nous demandons.

— Parfaitement, Monsieur, c'est tout ce que nous demandons également. Nous voulons que les moines et les sœurs paient ni plus ni moins que les Francs-Maçons et les Juifs ; mais nous ne voulons pas qu'ils paient trois ou quatre fois plus. Car nous sommes partisans tout autant que vous de l'égalité devant la loi ; seulement, nous la recherchons moins dans les paroles que dans les faits.

A. de Boisandré.

TRIBUNE DES ABONNÉS

Sous cette rubrique, nous avons créé, depuis le numéro de janvier 1895, une sorte de concours permanent d'érudition, entre nos abonnés, uniquement, bien entendu, sur les questions spéciales qui font l'objet de cette revue : surnaturel diabolique, occultisme, franc-maçonnerie et sociétés secrètes antichrétiennes, spiritisme examiné à la lumière de la science catholique ; en un mot, toutes les questions diverses les plus discutées se rattachant à notre programme.

L'idée de créer cette tribune nous a été suggérée par la lecture de diverses communications fort intéressantes, mais dont nous ne pouvons prendre la responsabilité personnelle quant aux doctrines émises ; d'autre part, on nous adresse souvent des questions, pour la réponse desquelles nous manquons d'éléments certains, et qui ne nous paraissent pas cependant devoir être éliminées.

Nos abonnés peuvent donc exposer leurs arguments dans notre revue, poser des questions, se répondre les uns aux autres, rectifier les erreurs échappées à nos collaborateurs occasionnels et à nous-mêmes ; et ainsi la lumière se fera de plus en plus vive.

Notre désir est d'obtenir, sur le terrain réservé de l'étude du satanisme contemporain, de ses manifestations et de ses manœuvres de toute sorte, des résultats analogues à ceux qu'obtient la revue bien connue *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* sur le terrain littéraire, historique et artistique. En citant cet exemple, notre but sera parfaitement compris de tous nos lecteurs.

N° 4. — L'Ante-Christ

À Mademoiselle DIANA VAUGHAN

Ex-grande-maitresse luciférienne de New-York

(Lettre ouverte)

Mademoiselle,

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître directement ; mais, grâce aux publications de M. le Dr Bataille, j'ai conçu pour vous une profonde estime, motivée par votre franchise, votre droiture, votre probité et votre énergie morale. Or, je crois pouvoir vous démontrer que vous êtes victime d'une erreur aussi grave que possible. Vous ne serez donc pas étonnée que je prenne la liberté de vous adresser cette démonstration par l'organe de M. le Dr Bataille, votre ancien ami.

D'après *Le Diable au XIX^e Siècle* (t. II, p. 864), vous disiez un jour à l'auteur de cet ouvrage : « Si je voyais, de mes yeux, Adonaï en personne terrasser Lucifer, et non seulement le terrasser, mais l'enchaîner et le réduire à une totale impuissance, alors, oui,

je croirais à la supériorité d'Adonaï. Mais il n'en est pas ainsi certes ; tous les jours, je constate la puissance surnaturelle des esprits du feu, *tous les jours, je leur vois opérer des prodiges*, et il m'est, en conséquence, impossible d'admettre que c'est Adonaï qui veut bien leur tolérer un tel pouvoir... que c'est Adonaï qui aura le dernier mot. »

Eh bien, Mademoiselle, il ne tient qu'à vous de voir réellement, non pas par les yeux du corps, mais par ceux de l'intelligence et de la raison, « Adonaï en personne terrasser Lucifer, l'enchaîner et le réduire à une totale impuissance, avoir enfin avec lui le dernier mot ».

Pour cela vous n'avez qu'à ouvrir une Bible, recueil renfermant les révélations de celui que vous appelez Adonaï ; et vous constaterez de vos yeux que — *si ces révélations sont réellement vraies et divines* —, Lucifer doit être certainement et bientôt terrassé et enchaîné par son adversaire.

Voici, en effet, ce qu'on lit au chapitre XII de l'Apocalypse, dernière partie de la Bible : « Alors il se fit un grand combat dans le ciel : Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon combattait et ses anges aussi. Mais ils ne prévalurent pas ; aussi leur place ne se trouva plus dans le ciel. Et ce grand dragon, l'ancien serpent, qui s'appelle *le Diable et Satan, et qui séduit tout l'univers*, fut précipité sur la terre, et ses anges furent précipités avec lui. Et j'entendis une voix forte dans le ciel, disant : « C'est maintenant qu'est accompli *le salut de notre Dieu, et sa puissance et son règne, et la puissance de son Christ*, parce qu'il a été précipité, l'accusateur de nos frères, qui les accusait devant notre Dieu jour et nuit. Et eux l'ont vaincu par le sang de l'Agneau et par la parole de leur témoignage ; et ils ont méprisé leurs vies jusqu'à souffrir la mort. »

Voilà donc Lucifer terrassé par les anges, grâce aux mérites de l'Agneau ou Jésus-Christ et à ceux des martyrs chrétiens (1). Voulez-vous maintenant le voir « enchaîné et réduit à une totale impuissance » par les mêmes adversaires ? Vous n'avez qu'à parcourir les chapitres XIX et XX du même livre. Voici ce que vous y lirez : « Je vis ensuite le ciel ouvert ; et voilà un cheval blanc ; celui qui le montait, s'appelait le Fidèle et le Véritable, qui juge et combat avec justice. Il était vêtu d'une robe teinte de sang, et le nom dont on l'appelle est *le Verbe de Dieu* (c'est-à-dire Jésus-Christ, Fils de Dieu)... Il porte écrit sur son vêtement et sur sa cuisse : Roi des rois, et Seigneur des seigneurs... Et je vis la Bête et les rois de la terre et leurs assemblées pour faire la guerre à celui qui montait le cheval et à son armée.

(1) Pour la Bible, Lucifer est synonyme de Satan.

Mais la Bête fut prise (l'Antéchrist) et avec elle le faux prophète, qui avait fait devant elle les prodiges par lesquels il avait séduit ceux qui avaient reçu le caractère de la Bête et qui avaient adoré son image. Ces deux furent jetés vivants dans l'étang du feu nourri par le soufre. Tous les autres furent tués par l'épée qui sortait de la bouche de Celui qui montait le cheval, et tous les oiseaux furent rassasiés de leurs chairs.

« Et je vis un ange qui descendait du ciel, ayant la clef de l'abîme et une grande chaîne en sa main. *Et il prit le dragon, l'ancien serpent, qui est le Diable et Satan, et il le lia pour mille ans*, et il le jeta dans l'abîme et l'y enferma, et il mit un sceau sur lui, afin qu'il ne séduisît plus les nations, jusqu'à ce que fussent accomplis les mille ans; car après ces mille ans, il faut qu'il soit délié pour un peu de temps... Et lorsque seront accomplis les mille ans, Satan sera relâché de sa prison et sortira, et il séduira les nations qui sont aux quatre coins du monde, Gog et Magog, et il les assemblera au combat, eux dont le nombre est comme le sable de la mer. Et ils monteront sur toute la face de la terre, et ils environneront le camp des saints et la cité bien-aimée. Mais il descendit du ciel un feu venu de Dieu et il les dévora; *et le Diable qui les séduisait, fut jeté dans l'étang de feu et de soufre*, où la Bête elle-même et le faux prophète seront tourmentés jour et nuit dans les siècles des siècles. »

Voilà « le dernier mot » réclamé par vous sur la lutte entre Lucifer et Adonaï. Si ces prédictions sont vraies, votre dieu Lucifer doit bien réellement être « terrassé, enchaîné et réduit à l'impuissance totale » par son terrible adversaire, et, de plus, « jeté dans un étang de feu et de soufre où il sera tourmenté jour et nuit dans les siècles des siècles ». A ce propos, laissez-moi vous dire, entre parenthèses et par pure charité, que tel aussi sera éternellement votre sort épouvantable, si vous vous obstinez jusqu'à votre mort à vous faire l'amie et la servante dévouée de Lucifer.

« Mais, me direz-vous peut-être, qu'est-ce qui me prouve que tout cela est vrai ? Notre Dieu aussi nous a déclaré une foule de fois que « le règne d'Adonaï approchait de sa fin » et que dans un siècle, ni plus ni moins, ce serait lui, Lucifer, qui deviendrait pour toujours le Maître unique et absolu de l'univers entier. Or, tous les jours je lui vois opérer des prodiges, tandis que je n'en vois aucun de ceux que vous attribuez à Adonaï. Je suis donc logique en croyant à la parole de Lucifer et en regardant comme de purs mensonges toutes les prétendues révélations de son adversaire. »

Eh bien, Mademoiselle, si vous raisonnez ainsi, quoique je sois bien fâché de vous con-

tredire, je ne puis m'empêcher de vous répondre que tout en étant logique en apparence vous vous trompez complètement en réalité; car, premièrement, il ne tient qu'à vous de voir des prodiges qui prouvent l'infailibilité des prophéties chrétiennes; et, secondement, les prodiges et les prédictions de votre Dieu démontrent précisément tout le contraire de sa véracité.

Voilà des propositions qui vous paraîtront sans doute bien hardies. Cependant, j'espère vous faire voir qu'elles sont parfaitement justes.

Pour vous prouver la divinité et la certitude des révélations attribuées à Jésus-Christ, je pourrais vous dire ceci : Si l'Evangile est une histoire vraie, le Christ s'est montré certainement le Maître absolu de l'univers entier, c'est-à-dire Dieu; car il a fait ce qu'il a voulu de toutes les créatures; il l'a fait de l'eau, en la changeant en vin; — de l'air, en calmant subitement une tempête; — de la terre, en la faisant trembler au moment de sa mort; — du soleil, en cachant sa lumière en ce même instant; — des végétaux, en multipliant les pains; — des animaux, par la pêche miraculeuse; — des hommes, en guérissant subitement toute sorte de maladies et surtout en ressuscitant plusieurs morts et en se ressuscitant lui-même; — des anges, en se faisant servir par eux; — des démons surtout, en les chassant d'une foule de possédés, en les faisant taire ou parler comme il lui plaisait; — et enfin de tout l'avenir, en le prédisant exactement tel qu'il s'est réalisé depuis, et en particulier tel que nous le voyons de nos yeux se réaliser aujourd'hui. Or, l'Evangile est la plus certaine de toutes les histoires qui existent; car les nombreux hommes qui l'ont écrit ou prêché les premiers ont tous versé leur sang, et cela sans aucun intérêt possible à mentir, pour certifier qu'ils disaient la vérité, parce qu'ils avaient vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles et touché de leurs mains les choses qu'ils racontaient.

Mais je ne veux pas insister avec vous sur cette preuve de la divinité du christianisme, parce que je puis vous en donner une qui est certainement de nature à vous frapper davantage, du moment qu'elle est tirée en grande partie de votre propre histoire et de celle de vos amis.

Veuillez bien ouvrir l'Evangile selon saint Mathieu, au chapitre XXIV, et vous y lirez ceci : « Beaucoup de faux prophètes aussi s'élèveront, et beaucoup seront séduits par eux. Et parce que l'iniquité aura abondé, la charité d'un grand nombre se refroidira. Mais celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. Et cet Evangile du royaume sera prêché dans le monde entier, en témoignage à

toutes les nations; et *alors* viendra la consommation de tout cela... Il s'élèvera de faux christes et de faux prophètes; *et ils feront de grands signes et des prodiges*, en sorte que soient induits en erreur (s'il peut se faire) *même les élus*. Voilà que je vous l'ai prédit... Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point »

Voilà au moins dix-sept ou dix-huit siècles que tout cela est écrit. Vous savez qu'il n'y a et ne peut y avoir aucune contestation sur ce point-là. Il est d'ailleurs impossible de voir là de simples conjectures; car d'un bout à l'autre ce sont les affirmations les plus absolues que l'on puisse concevoir. Or, ces affirmations annoncent très clairement quatre genres de faits qui n'avaient pas eu lieu jusqu'ici, mais qui se réalisent tous sous nos yeux avec une simultanéité parfaite. Et ces faits sont d'une nature telle qu'aucun homme de génie ne pouvait les prévoir, même à une distance de deux siècles. N'a-t-il donc pas fallu une Intelligence infinie pour les annoncer plus de dix-huit cents ans à l'avance ?

Et en effet, qui aurait pu prédire dans le courant du dix-septième siècle que dans deux cents ans, les nations chrétiennes découvrieraient toutes les contrées les plus reculées de l'univers, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie; qu'elles pénétreraient au cœur même des empires les plus fermés, comme la Chine et le Japon; et qu'elles enverraient dans tous les coins de la terre plusieurs milliers de missionnaires, dévorés du feu de l'apostolat et travaillant de toutes leurs forces à réaliser cette parole de Jésus-Christ : « L'Evangile du royaume sera prêché dans le monde entier en témoignage à toutes les nations ? »

Vous serez peut-être tentée de dire qu'après tout l'accomplissement de cette prédiction pourrait bien n'être qu'un simple effet du hasard. Mais d'abord, je vous ferai observer qu'il y avait toute sorte de chances pour qu'une telle annonce ne fût pas réalisée, puisqu'il s'est passé dix-huit siècles sans qu'elle le fût, et que le christianisme est la seule religion de l'univers obtenant le privilège d'une diffusion universelle. Tous les autres cultes, judaïsme, mahomélisme, bouddhisme, brahmanisme, fétichisme, sont cantonnés dans un seul peuple ou une seule région de l'univers plus ou moins étendue. Et d'ailleurs, vous allez voir comme le problème se complique, avec une explication comme la vôtre.

D'après Jésus-Christ, la prédication de l'Evangile dans toute la terre doit coïncider d'abord avec l'apostasie du plus grand nombre des chrétiens, c'est-à-dire avec la perte de la foi et de la charité dans la foule de ses disciples. Est-ce que cela n'était pas *en soi* contraire à toutes les vraisemblances et toutes les pro-

balités ? Est-ce que tout autre qu'un Dieu n'aurait pas dit : « Quand mes disciples seront à l'apogée de leur ferveur, ils se répandront partout pour multiplier autant que possible le nombre de mes fidèles; mais quand ils n'auront pas assez de foi et de charité pour eux-mêmes, ils ne pourront pas en avoir suffisamment pour communiquer partout ces vertus autour d'eux ? » Eh bien, Jésus-Christ a prédit le contraire, et c'est le contraire qui s'est réalisé et qui se réalise de plus en plus sous nos yeux. Pendant le moyen-âge, où la foi chrétienne était si ardente, l'Europe catholique n'a produit presque aucune mission féconde dans les autres continents. Aujourd'hui, au contraire, toutes les nations qui ont été les plus dévouées à l'Eglise, comme la France, l'Italie, l'Autriche, la Hongrie, travaillent avec acharnement à se *laïciser*, c'est-à-dire à se débarrasser de tout élément religieux dans leurs différentes institutions, et surtout dans l'enseignement de l'école primaire. Eh bien, chose incroyable *a priori*, ce sont les fauteurs même les plus ardents de cette apostasie religieuse de leur nation, ce sont les Gambetta, les Paul Bert, et les autres francs-maçons vos frères, qui disent : « L'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation », et qui favorisent de leur mieux dans toutes les colonies du monde la diffusion de ce christianisme abhorré qu'ils désirent tant étouffer dans leur patrie. Ils travaillent donc doublement, quoique bien involontairement, à prouver la divinité de la religion qu'ils combattent; car, d'un côté, ils réalisent cette parole de Jésus-Christ : « Il s'élèvera beaucoup de faux prophètes, qui séduiront un grand nombre de mes disciples »; et, d'autre part, ils concourent très efficacement à la pleine justification de cet oracle, en apparence si contraire au précédent : « Cet Evangile du royaume sera prêché dans le monde entier, en témoignage à toutes les nations, et *alors* tout ceci se consummera. »

Eh bien, Mademoiselle, croyez-vous que tous ces faits puissent arriver et coïncider par un simple effet du hasard ? Ont-elles vraiment pu être lancées à tout hasard, ces prophéties formulées avec tant d'assurance et de précision et accompagnées de phrases comme celles-ci : « Voilà que je vous l'ai prédit. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point ? »

Cependant, nous n'avons encore examiné qu'une partie des prédictions évangéliques, merveilleusement réalisées sous nos yeux. Les plus intéressantes pour vous et moi sont celles qui nous restent à étudier, parce que ce sont précisément celles qui sont accomplies par vous et vos amis. Vous allez voir comme les prodiges, dont vous êtes tantôt le sujet et tantôt le témoin, et qui sont d'après vous une

arme terrible contre notre religion, sont au contraire des preuves éclatantes de la vérité du christianisme et de la fausseté du culte de Lucifer.

D'après M. le Dr Bataille, vous jouissez parfois de véritables extases, pendant lesquelles vous restez suspendue en l'air sans aucun appui plus d'une demi-heure, et qui vous font dire : « Oh ! mes amis, je vous souhaite mon bonheur. » D'autres fois, votre corps devient lumineux ; vous marchez sur les eaux comme saint Pierre ; vous apparaissez à certains de vos amis qui vous appellent, quoiqu'il y ait la moitié de la terre entre vous et eux ; vous jouissez même d'une protection très visible et très efficace de la part d'une certaine queue du lion de saint Marc, — bien que ce lion n'ait jamais existé, et soit un pur produit de l'imagination des peintres, en quête de symboles sensibles pour distinguer les évangélistes entre eux. — Votre ancienne amie Sophia a le don de traverser les murs les plus épais, et le cadavre de son père s'est mis à parler à différentes reprises, tout en restant un pur cadavre (4).

Je vous accorde que tout cela est certainement très merveilleux et doit être on ne peut plus curieux à contempler. Mais tout cela ne fait que réaliser et confirmer une prophétie de Jésus-Christ, expliquée et complétée par les révélations de l'Apocalypse.

D'après Jésus-Christ, à l'époque même où les nations chrétiennes deviendront apostates et où l'Evangile sera prêché dans le monde entier, « il s'élèvera de faux christes et de faux prophètes, qui feront de grands signes et des prodiges, en sorte que soient induits en erreur

(s'il peut se faire) même les élus ». Voulez-vous savoir en quoi consisteront les principaux de ces prodiges ? Vous n'avez qu'à lire le chapitre XIII de l'Apocalypse, où vous trouverez ceci : « Je vis une autre bête montant de la terre... Elle fit de grands prodiges, jusqu'à faire descendre le feu du ciel sur la terre en présence des hommes... Et il lui fut donné d'animer l'image de la Bête (l'Antéchrist), de faire parler l'image de la Bête, et de faire que tous ceux qui n'adoraient pas l'image de la Bête seraient tués. »

Que ce soit le cadavre d'un luciférien ou la statue de l'Antéchrist qui se mettent à parler et à marcher, la différence n'est pas bien grande. Que votre corps devienne lumineux par l'opération d'Asmodée, ou que le feu du ciel descende sur la terre à la voix du prophète de l'Antéchrist, vous avouerez que tout cela se ressemble étrangement.

Mais alors, vous aussi, vous imitez ces francs-maçons que vous devez tant mépriser et détester, parce qu'ils travaillent doublement à réaliser les prédictions de Jésus-Christ, et en détruisant le christianisme dans leur patrie, et en s'efforçant de le répandre dans leurs possessions coloniales. Vous aussi, vous concourez de votre mieux par vos prodiges à la pleine justification de cette prophétie évangélique : « Il s'élèvera de faux christes et de faux prophètes, qui feront de grands signes et des prodiges, en sorte que soient induits en erreur (s'il peut se faire) même les élus. »

Eh bien, Mademoiselle, que dites-vous de tous ces faits et de toutes ces coïncidences ? Croyez-vous toujours pouvoir les expliquer par le moyen du hasard ? Si vous voulez juger en connaissance de cause de ce que vaut une pareille explication, vous n'avez qu'à demander à un mathématicien de vos amis combien de chance il y avait, à dix-huit siècles de distance, pour que ces trois faits, — apostasie de toutes les nations chrétiennes, prédication de l'Evangile dans toute la terre, prodiges merveilleux des adorateurs de Lucifer, — ne vinssent jamais à se réaliser complètement, et surtout pour qu'ils n'eussent pas lieu tous les trois en même temps. Ou je me trompe fort, ou l'on vous dira que Jésus-Christ, parlant au hasard, avait une infinité de chances pour tomber dans l'erreur contre une seule pour avoir raison. Et cependant, vous voyez très bien qu'il a raison et qu'en le prenant pour le vrai Dieu nous avons une infinité de chances pour nous et une seule contre nous.

Mais ma démonstration ne serait pas complète si je n'examinais pas maintenant la valeur des prodiges et des prophéties de votre Dieu Lucifer ; car, dans l'objection qui a été la cause de cette lettre et que j'ai citée en

(4) Note pour les incrédules. Des faits pareils sont au jourd'hui hautement reconnus par ce qu'on appelle la Science. Voici, en effet, un court extrait d'un procès-verbal relatif à 17 séances de spiritisme, tenues à Milan en présence du médium Eusapia Paladino, publié par le Figaro du 17 mars 1893 et diverses revues, et signé par les plus célèbres représentants de la science matérialiste, tels que Charles Richet, directeur de la Revue scientifique, César Lombroso, Schiaparelli, directeur de l'Observatoire de Milan, etc., etc. « Les mains du médium étant tenues par MM. Schiaparelli et du Prél, apparut un poing fermé sur la tête du médium. Il s'ouvrit lentement et nous fit voir la main ouverte avec les doigts séparés. Cette main apparut tant de fois et fut tellement touchée aussi par nous que le doute n'était pas possible. C'était vraiment une main humaine et vivante que l'on pouvait toucher. » D'après le même procès-verbal, une table se remuait, donnait des coups et produisait des sons sans être touchée de personne ; le médium était transporté sur la table tout assis avec sa chaise, sans aucune cause visible ; sans cause sensible, un bloc d'argile était lancé sur la table et y recevait l'empreinte de deux mains. Celui qui demande des nouvelles de cette Paladino pourra lire, dans la Revue des revues du 15 mars 1893 (p. 473), qu'au commencement de cette année-ci M. Charles Richet l'a convoquée dans une des îles d'Hyères, en compagnie des principaux savants de l'Europe, et qu'elle y a fait des « opérations de plus en plus miraculeuses », consistant surtout en mouvements de toute sorte d'objets sans aucun contact. Il résulte de là que le démon est fatigué de se faire nier par les savants et qu'il va se montrer de plus en plus en public afin de se faire adorer. Le XX^e siècle sera par-dessus tout le siècle du satanisme.

commençant, vous croyez pouvoir prouver la divinité des *esprits du feu* précisément par les prodiges que vous leur voyez accomplir. Vous voulez faire en faveur de votre religion ce que j'ai fait moi-même à l'égard de Jésus-Christ par le moyen de ses miracles et de ses prédictions.

Eh bien, comparons un peu, s'il vous plaît, les prodiges et les prophéties de Lucifer aux actes et aux révélations de mon divin Maître, auquel je demande bien humblement pardon pour un pareil rapprochement.

Vous répétez tous les jours, dans vos triangles, que votre Dieu est souverainement bon et puissant, et qu'Adonaï, le Dieu des catholiques, est méchant, cruel, qu'il accable l'humanité de fléaux, et qu'un jour viendra où il sera entièrement écrasé par son adversaire. Mais comment se fait-il que dans la pratique, Lucifer montre dans tous ses prodiges infiniment moins de bonté et de puissance que Jésus-Christ? Celui-ci a fait en trois ans une multitude de miracles, par lesquels il s'est montré, comme je l'ai dit, le Maître absolu de toutes les créatures sans exception, autant des anges et des *esprits du feu*, que des hommes, des plantes et des animaux, des éléments terrestres et des astres du ciel. Or, si vous lisez l'Evangile vous remarquerez facilement que pas un seul de ces prodiges n'a eu pour but d'étonner et d'éblouir ceux qui en étaient témoins. Tous sans exception ont été accomplis pour une fin charitable. S'il multiplie les pains, c'est qu'il a pitié d'une grande foule qui l'a suivi dans le désert et qui n'a rien à manger. S'il apaise subitement une tempête, c'est pour sauver ses compagnons d'un naufrage imminent. Quand il guérit toute sorte de maladies et ressuscite les morts, il est évident que son unique but est le soulagement des malheureux.

Mais où donc sont les miracles de ce genre accomplis par votre Lucifer? Je ne vois pas que vous en alléguiez l'ombre d'un seul. Tous les prodiges de vos esprits de feu ressemblent étrangement à des phénomènes de prestidigitation. On dirait qu'ils sont tous faits uniquement pour rivaliser avec le théâtre de Robert-Houdin. Tous ont pour simple but l'étonnement, la stupéfaction, l'éblouissement de leurs témoins; jamais ils n'ont pour effet de donner à manger à une multitude affamée, de guérir des aveugles, des sourds, des muets, des paralytiques ou d'autres malades curables ou incurables; et surtout jamais ils n'aboutissent à la résurrection réelle d'un mort; ils n'ont jamais un but purement charitable, ils ne produisent jamais un effet vraiment utile. Est-ce que vous ne pourriez pas demander à votre Dieu « souverainement puissant et bon » pourquoi ses prodiges sont toujours de la même nature —

et d'un genre si inférieur qu'ils ressemblent à s'y méprendre à de simples phénomènes de prestidigitation? Pourquoi ne se mettrait-il pas, « comme ce méchant Adonaï », à nourrir de malheureux affamés, à guérir toute sorte de maladies, et à rendre réellement la vie à de vrais morts? S'il refuse de s'expliquer là-dessus, vous n'avez qu'à le pousser dans ses derniers retranchements avec ce simple dilemme : « Si vous n'opérez pas des guérisons miraculeuses et de vraies résurrections, c'est nécessairement ou faute de pouvoir ou faute de vouloir. Mais, si vous ne pouvez pas, vous manquez de puissance et vous êtes plus faible qu'Adonaï, et, si vous ne voulez pas, c'est la bonté qui vous fait défaut. Or, quelle que soit celle des deux qualités qui vous manque, il s'ensuit nécessairement que vous n'êtes pas Dieu. »

Voilà quelle est la valeur de votre Lucifer en tant que thaumaturge. Nous allons voir maintenant qu'il vaut encore beaucoup moins comme prophète.

Et, en effet, toutes les principales prédictions de votre Dieu ne sont qu'un plagiat et un travestissement des prophéties contenues dans la Bible.

Ainsi, le nom même d'*Apadno*, qui sert de titre à son recueil de prétendues révélations, n'est qu'un emprunt fait au dernier verset du chapitre XI du livre de Daniel, conçu en ces termes : « Il (l'Antéchrist) dressera ses tentes à *Apadno*, entre les mers, sur la montagne sainte et célèbre (celle de Jérusalem). » C'est encore dans cette ligne et dans plusieurs passages analogues d'autres prophètes que votre Dieu a vu que le combat suprême entre lui et Jésus-Christ, saint Michel et les autres anges se livrerait à Jérusalem. Voilà pourquoi j'ai pu affirmer la même chose à la page 120 de mon livre intitulé *L'Avenir*, paru en 1887, bien avant que les prédictions lucifériennes fussent publiées et que j'en eusse la moindre connaissance.

Mais comme j'ai composé trois petits ouvrages sur l'avenir du Monde, de l'Eglise et de Satan, et qu'ils fournissent une longue démonstration de ma thèse sur les prédictions lucifériennes en tant que pur plagiat et travestissement des prophéties bibliques, — il me sera sans doute permis de donner ici leurs titres et leur adresse, afin que toute personne désireuse de constater ce fait et surtout de connaître les futures péripéties et l'issue de la grande lutte entre Satan et Jésus-Christ par les seules prophéties sacrées, puisse aisément se procurer ces livres. Voici donc les titres complets de ces trois études : 1° *L'Avenir, ou le règne de Satan et du Monde prochainement remplacé sur toute la terre par une domination indéfinie de Jésus-Christ et de l'Eglise.* — 2° *Justification du*

nouveau Millénarisme, ou glorieux avènement de Jésus-Christ, refoulement de tous les démons dans l'enfer et long règne spirituel de l'Eglise sur toute la terre. — 3° Prochaine conversion du monde entier par une apparition foudroyante de Jésus-Christ à tout le genre humain (1). »

Cela dit, revenons immédiatement aux plagats de votre Dieu au sujet des révélations bibliques.

C'est en quelque sorte un dogme pour vous tous qu'il paraîtra bientôt au monde un homme appelé l'Antéchrist, qui détruira entièrement le christianisme sur toute la face de la terre et lui substituera partout et pour toujours le culte de Lucifer. C'est là l'essence de toutes vos prétendues révélations sur l'avenir. Mais, encore une fois, il n'y a là d'un bout à l'autre qu'un misérable plagiat et un vil travestissement des prédictions chrétiennes. Non seulement votre Dieu n'est pas prophète ; mais il n'a pas même le mérite d'une imagination féconde et inventive.

Et en effet, quel est le premier qui ait écrit le nom même de l'Antéchrist ? C'est tout simplement l'apôtre saint Jean, dans sa première Epître. Quant aux portraits et aux histoires prophétiques de l'Antéchrist, il y en a déjà trois chez les grands prophètes de l'Ancien Testament, dont les écrits remontent au moins à deux mille cinq cents ans. Ainsi, Isaïe a tracé magistralement les principaux traits de l'Antéchrist sous le nom de Lucifer (ch. XIV), Daniel en a fait autant sous la figure d'Antiochus (ch. XI), Ezéchiel sous le nom de Gog (ch. XXXVIII) ; et les données de ces prophètes ont été si bien complétées par saint Paul, dans sa seconde Epître aux Thessaloniens, et par saint Jean, dans son Apocalypse, que ce dernier livre est consacré presque tout entier à l'histoire de l'Antéchrist ; car celle-ci en absorbe à elle seule quatorze chapitres sur vingt-deux, depuis le ch. VI jusqu'au ch. XIX inclusive-ment. Aussi, dans le livre de l'*Avenir*, il m'a fallu quatre-vingt-dix pages pour décrire le règne de l'Antéchrist *rien qu'avec des textes de l'Ecriture sainte*, et j'ai abrégé au dernier point.

Or, il se rencontre que vos prétendues révélations lucifériennes relatives à ce personnage et à son règne sont *en général* d'une conformité stupéfiante avec celle de nos prophètes, et en particulier, sur ses prodiges, sur sa guerre à mort contre les chrétiens, sur sa réussite temporaire et sur la date de ses triomphes.

Voici, en effet, quelques passages de la lettre, très authentique et très officielle, écrite à Mazzini, le 15 août 1871, par votre ancien

pontife suprême, Albert Pike, et par les dix Anciens composant le Sérénissime Grand Collège des Maçons Emérites, au Suprême Orient de Charleston (1) : « Il faut que nous soyons prêts à produire l'explosion qui *fera sauter le Temple d'Adonai* ; alors la superstition devra être tellement impuissante et ruinée, que ses adeptes viendront d'eux-mêmes se fondre dans nos rangs, — et les *miracles éclatants qui ouvriront leurs yeux nous sont promis*, — et que, s'il reste à ce moment encore quelques prêtres obstinés à vouloir prêcher le Dieu Mauvais, *leur extermination s'exécutera sans aucune difficulté*... L'enfantement de la religion de Lucifer Dieu-Bon, *s'établissant à jamais sans rivale sur le globe terrestre*, ne saurait être une opération instantanée, ni d'un an, ni d'un lustre, ni d'un siècle... Le XX^e siècle sera le siècle de la gestation, pour amener sûrement la parturition à son terme fixé dans le livre des cieux, *29 septembre 1996 de l'ère chrétienne alors finie*. »

Mais presque tout cela est une simple reproduction des prophéties de Jésus-Christ et de l'Apocalypse. Et, en effet, ce dernier livre dit ceci au ch. XIII : « Il lui fut donné (à la Bête ou l'Antéchrist) de faire la guerre aux saints et de les vaincre ; et il lui fut donné puissance sur toute tribu, sur tout peuple, sur toute langue et sur toute nation. Et ils l'adorèrent, tous ceux qui habitent la terre, dont les noms ne sont pas écrits dans le livre de vie de l'Agneau... Je vis une autre bête montant de la terre... *Elle fit de grands prodiges, jusqu'à faire descendre le feu du ciel sur la terre en présence des hommes, et elle séduisit ceux qui habitaient sur la terre*... Il lui fut même donné... *de faire que tous ceux qui n'adoreraient pas l'image de la Bête seraient tués*. » Voilà bien les trois points qui doivent résumer le règne de l'Antéchrist d'après les révélations de Lucifer à Albert Pike : 1^o les miracles éclatants qui doivent séduire les foules, 2^o l'extermination de tous les chrétiens obstinés dans leur foi, 3^o le plein succès pour un temps de la guerre universelle contre l'Eglise.

Mais les prédictions bibliques fournissent encore le quatrième point, c'est-à-dire la date approximative du règne de l'Antéchrist, car il y a longtemps que j'ai dit dans mes livres : « Dans la seconde moitié du vingtième siècle, le monde sera mûr pour le règne de l'Antéchrist... Ce glorieux avènement de Jésus-Christ (pour exterminer l'Antéchrist) arrivera très probablement *avant la fin du siècle prochain*. Qu'est-ce qui le prouve ? C'est, entre autres choses, l'évangélisation de toute la terre (2)... Pour que l'enchaînement du démon devienne

(1) Chez Vic et Amat, rue Cassette, 11, à Paris, et chez l'auteur, à Sonnac, par Chalabre (Aude) France. Prix franco de l'*Avenir* : 2 fr. ; de chaque autre opuscule, 1 fr. 25.

(1) *Le Diable au XIX^e Siècle*. t II, p. 597.

(2) *Prochaine conversion du Monde entier* p. 108 et p. 128.

réellement effectif et que l'Eglise acquière le droit de régner sur l'univers avec son Epoux Jésus-Christ, il ne faut rien moins que *deux mille ans* de prières, de souffrances et de mérites de toutes sortes de la part des chrétiens (1). » Le P. Monsabré, qui a été pendant longtemps le grand prédicateur de la cathédrale de Paris et de la France, a dit aussi, mais après moi, dans une de ses conférences à Notre-Dame : « Ne nous est-il pas permis d'espérer que la Jérusalem spirituelle, fondée par le Verbe incarné, jouira enfin d'une paix chèrement achetée *par vingt siècles de combats et de souffrances* ? »

Votre Dieu Lucifer vous dit encore qu'à la lutte passée et actuelle entre lui et Jésus-Christ succèdera dans un siècle la pleine victoire de l'un des deux partis, ainsi que le règne complet du vainqueur sur toute la terre, à l'exclusion de son adversaire condamné à disparaître. Mais cette donnée aussi est uniquement empruntée aux prophéties bibliques ; car c'est avec ces seules prophéties que j'ai écrit mes livres intitulés : 1^o *L'Avenir, ou le règne de Satan et du Monde, prochainement remplacé sur toute la terre par une domination indéfinie de Jésus-Christ et de l'Eglise.* — 2^o *Justification du nouveau Millénarisme, ou glorieux avènement de Jésus-Christ, refoulement de tous les démons dans l'enfer et long règne spirituel de l'Eglise sur toute la terre.*

Ici, votre grand plagiaire ne peut plus copier servilement ; car s'il avouait qu'après le règne de l'Antéchrist, il sera entièrement « terrassé, enchaîné et réduit à une totale impuissance » pour des milliers d'années par son adversaire Adonaï, vous vous empresseriez, comme vous dites, de renoncer à lui, et tous ses dévoués adorateurs en feraient autant. Par le fait même de cet aveu et de cette désertion générale, la prophétie de Jésus-Christ ne pourrait plus s'accomplir. Il faut donc forcément pour la justifier que Lucifer la travestisse et qu'il lui fasse dire tout le contraire de ce qu'elle affirme, en attribuant à lui-même le rôle de vainqueur définitif et en prêtant sa propre défaite à notre Dieu.

Mais ne voyez-vous pas que dans tout cela il ne fait que démontrer de la façon la plus frappante la vérité des prophéties bibliques, soit qu'il les pille simplement, soit qu'il les travestisse ? Si le règne de l'Antéchrist doit réellement se passer tel qu'il est décrit par Albert Pike d'après les prétendues révélations de son Dieu, et tel que l'attendent réellement tous les partisans de Lucifer, n'est-il pas évident que les cinq auteurs chrétiens, Isaïe, Daniel, Ezéchiel, saint Paul et saint Jean, l'ayant décrit de même, soit dix-huit siècles,

soit plus de deux mille cinq cents ans à l'avance, — n'est-il pas, dis-je, évident que ces prophètes adonaïtes étaient inspirés par le véritable Dieu, par une Intelligence infinie ?

Ainsi donc, ce ne sont pas seulement les faits contemporains annoncés par l'Evangile, sans avoir pu être prévus par aucun esprit créé et limité, qui sont une preuve éclatante de la divinité du christianisme ; ce n'est pas seulement la prédication évangélique dans toute la terre, l'apostasie des nations catholiques, la foule des prodiges accomplis par vous et vos amis et la coïncidence si singulière de tous ces événements. Pour vous et pour tous les lucifériens, il y a une preuve encore plus forte de la divinité des prophéties bibliques, dans les nombreuses données que vous leur empruntez sur le personnage de l'Antéchrist et sur la grande lutte future entre notre Dieu et le vôtre. Ce sont, en effet, les prophètes bibliques qui ont parlé les premiers d'*Apadno*, de l'*Antéchrist*, devant régner à peu près dans un siècle, de ses grands succès contre l'Eglise qu'il semblera avoir anéantie, des merveilleux prodiges par lesquels il séduira les foules dans tout l'univers, de la mise à mort de tous les chrétiens qui lui résisteront, du combat décisif devant se livrer, précisément à Jérusalem entre lui et Jésus-Christ, et enfin du long règne du parti vainqueur sur le monde entier à l'exclusion totale du vaincu. Cela fait déjà huit grandes prédictions, *souverainement invraisemblables à priori*, que vous empruntez à nos Livres saints ; et je suis sûr que si je possédais votre recueil d'*Apadno*, j'y trouverais une multitude d'autres plagats (1) ; on en découvrira certainement beaucoup d'autres dans les extraits de ce livre cités par M. le Dr Bataille dans sa dernière livraison du *Diable au XIX^e Siècle*, qui n'a pas encore paru au moment où j'écris ces lignes.

Mais dès lors, vous voici acculés, vous et vos amis, à un nouveau dilemme, dont vous ne vous tirerez jamais tant que vous resterez lucifériens. Ou ces prédictions sur l'Antéchrist sont fausses, et alors votre Dieu, qui vous les a dictées, n'est qu'un vil imposteur. Ou elles sont vraies, et dans ce cas les prophètes bibliques, organes d'Adonaï et adversaires de Lucifer, qui ont annoncé plusieurs milliers d'années à l'avance des faits si nombreux, si extraordinaires et si impossibles à prévoir à une pareille distance pour tout esprit humain, ces prophètes, dis-je, sont des prophètes réels

(1) En voici deux autres. Les révélations lucifériennes disent : « Le Très-Saint 666 déposera dans l'arche le rameau d'olivier... et d'Ararat, la première armée humaine du Dieu-Bon, descendra en phalanges épaisses, pour aller jusqu'à Apadno, où sera établi le camp. » Donc, d'après Lucifer, le nombre de l'Antéchrist sera 666 comme pour l'Apocalypse, et dans sa marche sur Jérusalem il s'établira à Apadno, comme le dit Daniel.

(1) *L'Avenir*, p. 149.

et proprement dits, des hommes inspirés par un véritable Dieu. Donc tout ce qu'ils disent se réalisera nécessairement; et comme d'après eux, Lucifer doit enfin être « terrassé, enchaîné et réduit à une totale impuissance, de manière que son adversaire ait le dernier mot avec lui », il s'ensuit que tout cela se réalisera à la lettre et d'une manière absolument infaillible.

Voilà, ce me semble, ce que j'avais promis de vous démontrer.

Or, si votre Dieu nie cette conclusion et vous affirme précisément tout le contraire, au lieu d'infirmer en quoi que ce soit de pareilles prédictions, il ne fait que les confirmer d'un bout à l'autre; car ces prophéties annoncent qu'il parviendra à séduire pour un temps la plus grande partie du genre humain, et il est évident qu'il ne peut ainsi séduire les foules qu'en s'attribuant la victoire finale sur ses adversaires.

Certains de vos amis vous diront peut-être que les prophéties bibliques ne contiennent pas en réalité tout ce que je prétends en tirer dans mes livres, parce que mes interprétations sont nouvelles et que la plupart des exégètes classiques du catholicisme les ont entendues autrement que moi. Mais une pareille objection, je puis la résoudre deux fois pour une.

Et en effet, lors même que je me tromperais dans mes livres sur le sens de certaines prophéties scripturales, cela ne prouverait rien contre la justesse de mes raisonnements avec vous, parce que ces arguments sont tout à fait en dehors de mes ouvrages et sont basés uniquement sur des faits indéniables et sur les simples textes de l'Écriture.

Quant aux interprétations de mes livres sur l'avenir du Monde, de Satan et de l'Eglise, quoiqu'elles soient relativement nouvelles et que certaines d'entre elles aient été dans le principe vivement combattues par de grandes revues catholiques, cela ne prouve nullement qu'elles soient erronées. Car il faut remarquer d'abord que tous mes adversaires m'ont accordé que mes propositions avaient à peu près toujours pour elles le sens littéral des prophéties sacrées, et ils ne pouvaient me combattre qu'en recourant à des sens spirituels plus ou moins fantaisistes.

Et puis, après avoir bien bataillé contre moi, la plupart de mes contradicteurs ont fini par avouer que j'avais raison.

Ainsi, le R. P. Corluy, jésuite belge, qui avait été le premier à combattre mes idées, a été aussi le premier à m'accorder la plupart de mes thèses; car dans la *Science catholique* du 15 mars 1891, il reconnaît après moi: 1° la future universalité morale du règne de Jésus-Christ et de l'Eglise, 2° la conversion générale des Juifs, 3° leur retour dans la terre de leurs

ancêtres, 4° la restauration politique de leur nationalité, coïncidant avec l'âge d'or de toute l'Eglise. La grande revue des jésuites français, *Etudes religieuses*, mon autre adversaire, a fini par dire, le 15 février 1891: « Il faut qu'il y ait, avant la fin du monde, une longue période où *l'humanité entière*, revenant à son Dieu, s'attachera à son service. » La *Revue biblique* des dominicains a d'abord proclamé l'orthodoxie de mon système dans son numéro de janvier 1894, et sur la fin de l'année elle a publié un article intitulé « l'Apocalypse de saint Jean », où elle reconnaît, après moi, non seulement la prochaine apparition de l'Antéchrist, mais encore la future translation de la papauté à Jérusalem (cause pour laquelle le combat décisif entre le Christ et Lucifer doit avoir lieu dans cette ville), l'enchaînement de tous les démons dans l'enfer, et le règne exclusif de Jésus-Christ sur toute la terre pendant des milliers d'années. Le P. Monsabré adopte ces propositions dans une préface de cet article publié à part.

Il résulte de là que presque tous les articles de mon système ont été successivement reconnus, après avoir été plus ou moins attaqués. On n'a maintenant qu'à proclamer la vérité d'un glorieux avènement de Jésus-Christ, venant exterminer de son souffle son grand adversaire l'Antéchrist, pour me donner raison d'un bout à l'autre; et les progrès obtenus par mon système dans l'espace de sept ou huit ans prouvent que cela ne saurait guère tarder.

Mais il est temps de clore la dissertation que j'ai eu l'honneur de faire pour vous, Mademoiselle.

Maintenant que j'ai raisonné avec vous, il me reste à prier humblement mon Dieu de vous convertir bientôt à sa sainte religion; et j'ai le doux espoir qu'il ne manquera pas de vous accorder cette grâce pour plusieurs motifs. D'abord, vous avez eu le mérite de vous brouiller avec votre amie Sophia et beaucoup d'autres lucifériens, pour avoir refusé absolument de souiller et de poignarder une hostie consacrée. Puis, vous tenez si bien à la virginité, qu'on a dû faire une exception à une règle essentielle du palladisme pour vous en conférer les hauts grades. Cela prouve évidemment que vous n'êtes pas faite pour être franc-maçon et luciférienne, parce que le seul but réel et fondamental de ces sectes et la seule grande raison de leur guerre à mort contre le christianisme, c'est la volonté de pouvoir se livrer à la luxure sans se mépriser soi-même et sans être méprisé par les autres. Si la religion du Christ permettait de s'abandonner librement à tous les instincts de la bête, il y a déjà longtemps qu'elle n'aurait pas un seul adversaire et que tous les hommes la vanteraient hautement et la mettraient en

pratique. Mais comme elle a toujours dit : « Luxurieux point ne seras, ni de corps, ni de consentement », et que la plupart des hommes ont une inclination violente à la luxure, la plupart des hommes sont pour elle des ennemis nés et sont naturellement très portés à la combattre. C'est là le grand et l'unique secret de la terrible guerre qui lui est faite par ses ennemis en général et par les francs-maçons, surtout par les lucifériens, en particulier.

Or, vous n'avez pas un pareil motif pour rester luciférienne, puisque vous aimez la chasteté. Il est donc moralement impossible que vous persistiez longtemps à demeurer telle, et voilà pourquoi j'ai une pleine confiance dans votre prochaine conversion.

Veuillez agréer, Mademoiselle, l'hommage de mon profond respect et de mon religieux dévouement.

L'abbé J.-B. Bigou.

TESTAMENT D'UN SPIRITE

Un de nos abonnés nous envoie un numéro de la *Revue Spirite*, vieux déjà de dix ans (n° daté du 15 mai 1885), mais qui ne laisse pas que d'être fort intéressant ; car il contient, sous le titre : MANDAT MIXTE, INHUMATION CIVILE, un document de nature à édifier complètement certains catholiques naïfs qui, entendant les spirites se proclamer *profondément religieux*, ne comprennent pas que cette religion-là est foncièrement antichrétienne.

Par cette pièce, qui a tous les caractères de la plus parfaite authenticité, il est facile de voir que le dieu des Spirites est exactement le contraire du Dieu que les catholiques adorent. Si le testateur dont il s'agit ne l'appelle pas Lucifer, c'est uniquement parce qu'il n'a pas eu l'occasion d'être recruté pour les Triangles et de s'y parfaire. On voit aussi par là quel terrain propice les sociétés spirites offrent à l'ensemencement de la graine palladiste ; ces soi-disant *profondément religieux* sont en réalité d'enragés anticléricaux.

Et notez que la *Revue Spirite*, — fondée en 1858 par Allan-Kardec, est-il dit sur la couverture, — publie ce document à titre de modèle ! Il n'est pas possible de pousser plus loin la crainte du salut, c'est-à-dire l'horreur du ciel. Ce document est vraiment d'inspiration diabolique.

Voici l'article in-extenso, tel qu'il a été publié par le journal officiel du spiritisme français :

M. Leboucher, notaire honoraire, homme respectable et profondément religieux, a vive-

ment désiré que la *Revue* portât à ses abonnés la connaissance de l'acte notarié, ci-dessous, qui a été enregistré et qui peut servir de guide à ceux dont les dispositions testamentaires courent le risque d'être violées.

« Devant M^e V..., notaire, et son collègue, à Paris, a comparu M. Pierre-Michel-Hilaire Leboucher, notaire honoraire, demeurant à Paris, rue Leclerc, n° 3. Lequel a fait la déclaration suivante, explicative du mandat mixte qui va être l'objet du présent acte.

« J'ai été informé — a dit textuellement « M. Leboucher — que la volonté de personnes ayant expressément manifesté l'intention d'être inhumées civilement avait été violée par leurs héritiers, soit sur l'initiative de ceux-ci, soit par suite de suggestions étrangères.

« Dans la prévision où quelqu'un oserait « exercer ce criant abus sur ma dépouille « mortelle et mon intention fermement arrêtée étant que mon corps soit porté directement au cimetière, sans prêtre et sans cérémonie religieuse d'aucune sorte, je vais « prendre les précautions nécessaires à cet effet.

« Ces précautions doivent être réalisées par « voie de mandat ou procuration ; ce ne peut « être par testament, puisque je ne puis ni ne « veux léguer mon corps à personne.

« Ma résolution, prise définitivement avec « toute l'énergie de mon caractère, je vais « énoncer les motifs qui m'y déterminent.

« Pendant sa vie, l'homme est formé de « deux éléments étroitement unis, fusionnés, « qui sont : l'un le corps, matière ingénieusement organisée ; et l'autre, la force intellectuelle, invisible, immatérielle, impalpable, appelée âme ou Esprit.

« Sans cette force intangible ou immatérielle, ainsi que je viens de le dire, mais « intelligentée cependant, le corps ne serait « qu'un composé physique et chimique incapable de se mouvoir et de se diriger par « lui-même, un automate sans ressort. Ce « n'est qu'une matière dépourvue d'intelligence et de volonté comme toute autre matière inerte.

« C'est donc uniquement l'âme ou esprit « qui est le principe vraiment vital. Il est incontestablement le siège de la pensée, de la « volonté, de l'action, triple fonctionnement « qui ne peut être l'attribut de la matière. « J'énonce ainsi une vérité que tous les peuples reconnaissent. La nier, serait abdiquer « sa raison.

« Avec son ensemble mixte et pendant son « séjour dans notre monde, l'homme a des « biens et des droits. Ses biens corporels et « incorporels lui appartiennent et il peut en « disposer à sa convenance dans les limites

« légales. Cette faculté, palladium de la vie
« civile, doit-elle s'éteindre lorsque le prin-
« cipe animique se sépare du corps ? En
« d'autres termes, le Droit peut-il survivre à
« la disjonction ou séparation mortelle des
« deux principes, dissemblables mais unis tem-
« porairement, qui constituent l'individualité
« humaine ? Ma conviction est que le droit
« survit et continue la personne morale de
« l'Etre.

« Cette prolongation des droits de l'Etre est
« consacrée d'abord par le droit naturel, puis
« par diverses dispositions de la loi civile.
« Les articles 895 et suivants, du Code civil,
« qui permettent de disposer de tout ou partie
« de ses biens pour le temps où l'on n'exis-
« tera plus et sous des conditions qui ne se-
« ront exécutées qu'après la mort, sont une
« preuve certaine de la survivance de la
« volonté humaine. Le législateur y a atta-
« ché une très sérieuse importance et en a
« indiqué le mode d'exécution. C'est alors
« comme si l'auteur de la disposition, celui
« qu'on nomme le mort, vivait encore et réa-
« lisait lui-même ce qu'il aurait arrêté pen-
« dant sa vie.

« C'est une sorte de résurrection. Elle est
« inhérente si positivement à l'individualité
« humaine, elle est tellement irréfutable, que
« les contrats notariés ou privés, passés pen-
« dant la vie terrienne de l'Etre doivent être
« et sont exécutés après la mort comme une
« loi de la force des choses, et que les conven-
« tions y contenues sont obligatoires pour ou
« contre les représentants d'un défunt, abso-
« lument comme s'il en réclamait lui-même
« l'exécution ou comme s'il avait à se défen-
« dre personnellement contre des prétentions
« ou des demandes fondées sur des actes, de-
« venus loi perpétuelle des parties.

« Les biens ne sont que l'accessoire de la
« personne morale, qui en a le *jus in ire* et
« le *jus ad rem*. Le corps aussi n'est qu'un
« accessoire, car la force psychique intelligen-
« tee qui le dirige n'en fait qu'un instru-
« ment à son usage. En un mot, sans l'âme
« le corps n'est rien.

« Puisque l'âme est la personne morale,
« agissante et sensitive de l'Etre humain ;
« puisque cette personne morale dispose, con-
« formément à la loi, des droits et des biens
« que laissera la personne matérielle humaine,
« il devient de la dernière évidence que cette
« même personne morale peut valablement
« disposer du corps auquel elle est unie, de la
« même manière qu'elle dispose des biens
« meubles et immeubles que le corps lais-
« sera sur la terre et qui composeront ce
« qu'on appelle sa succession.

« Partant de cette vérité absolue, qui me
« paraît suffisamment démontrée, et tout en

« croyant sincèrement en Dieu, qui est la
« force intellectuelle toute-puissante et infinie
« gouvernant l'univers, je déclare que ma
« volonté formelle, expresse, est que, après sa
« séparation d'avec mon âme, mon corps soit
« transporté directement au cimetière, sans
« passer par une église ou un temple quel-
« conque, sans être accompagné par un
« prêtre à quelque culte qu'il appartienne, et
« sans aucune cérémonie sacerdotale, ecclé-
« siastique ou cultuelle, ni à mon domicile,
« ni ailleurs.

« Pour que ce vœu irrévocable soit rempli,
« et ma personnalité morale devant se conti-
« nuer après ma mort de la même manière
« que si je laissais un testament disposant de
« mes biens, il me faut un mandataire ayant
« les pouvoirs nécessaires pour faire respecter
« et réaliser ma volonté comme un exécuteur
« testamentaire le ferait pour la transmission
« de ma fortune en faveur d'un légataire.

« C'est un mandat, et aucun texte de loi ne
« le défend. Les pouvoirs qu'il va contenir
« auront un double caractère et leur effet
« sera successif. Les uns, relatifs aux me-
« sures à prendre pour qu'aucune violence
« morale ou physique ne soit exercée contre
« moi, cesseront naturellement à ma mort et
« conformément d'ailleurs à l'article 2003 du
« Code civil. Les autres, concernant mon
« inhumation et qui vont composer la partie
« posthume du mandat, commenceront à
« l'instant même de ma mort pour être conti-
« nués jusqu'à ce que la fosse où mon corps
« sera descendu soit comblée.

« Je vais, en conséquence, désigner mon
« mandataire et définir les pouvoirs dont il
« doit être armé contre les empiètements, les
« entreprises et les résistances qu'il pourrait
« rencontrer. »

« Après cet exposé et par suite des prin-
« cipes y exprimés,

« M. Leboucher, comparant, a institué son
« mandataire : M. Claude La Châtre, homme de
« lettres, demeurant à Fontenay-sous-Bois, ave-
« nue Marigny, n° 42, auquel il a donné pouvoir
« de, pour lui et en son nom, comme si le corps
« et l'âme n'étaient pas séparés :

« S'opposer fortement à ce que, pendant
« la maladie que produira la disjonction de
« l'âme et du corps, aucun religieux, aucune
« religieuse, aucune personne ayant un emploi
« dans un culte quelconque, aucune personne
« connue comme fréquentant des institutions ou
« des édifices religieux, ne pénètre près du
« mandant, sous quelque prétexte que ce soit ;

« Faire expulser, même par la force, comme
« violant son domicile et attentant à sa liberté,
« qu'il veut conserver pleine et entière jusqu'à
« son dernier soupir, toutes personnes de l'une
« ou de l'autre de ces catégories d'individus qui

s'introduiraient ouvertement, furtivement, ou par surprise dans l'endroit où il serait, malade et déjà en proie à l'affaiblissement intellectuel qui est ordinairement le prélude de la mort ;

« Veiller, par tous moyens, à ce qu'il n'ait pas à subir, directement ni indirectement, une pression ou obsession ayant pour but de le forcer à accepter une prière, un sacrement, une cérémonie religieuse, quelle qu'en soit la dénomination ou la forme ; et, si une garde-malade devait être appelée, de n'admettre comme telle qu'une personne laïque n'ayant aucune attache avec les sectateurs et sectaires des religions actuelles ;

« Dans le cas où les héritiers du mandant, ou toutes personnes préposées par eux, élèveraient, avant ou après sa mort, des prétentions qui seraient en opposition avec sa volonté très formelle, telle qu'elle est précisée dans l'exposé qui précède et au présent mandat, et dans le cas aussi où ils s'opposeraient à ce que son inhumation soit purement civile, sans prêtre ni cérémonies religieuses à aucun titre, mode d'inhumation qu'il ordonne dès maintenant : prendre toutes mesures administratives et judiciaires nécessaires pour que sa volonté, qui doit être leur loi, ne soit ni éludée, ni dénaturée, ni violée dans aucun cas ; introduire toutes demandes à cet effet, même par voie de référé devant le juge compétent ; obtenir toutes ordonnances, les faire exécuter ; en appeler si elles n'étaient pas favorables ;

« Si une procédure quelconque devait être engagée parce que la résistance se prolongerait, prendre les précautions sanitaires et de conservation pour que le corps du mandant soit préservé de la décomposition jusqu'à la fin de l'instance qui pourrait être introduite et jusqu'à ce que sa dépouille mortelle soit déposée dans sa tombe, où elle serait transportée selon le mode par lui prescrit ci-dessus ;

« Pendant tout le temps qui s'écoulera entre la mort et l'enterrement, aller, venir et séjourner dans le domicile mortuaire et en emporter la clef au besoin, le tout afin qu'on ne puisse empêcher le mandataire de remplir sa mission en prétextant que le droit à la jouissance du local serait entré dans le domaine de la succession du mandant et appartiendrait à ses héritiers, qui pourraient avoir la prétention d'en exclure le mandataire ;

« Enfin, faire toutes démarches et réquisitions ; faire délivrer tous actes judiciaires et extra-judiciaires ; constituer tous avoués ; plaider ; obtenir et faire exécuter toutes décisions ; signer tous actes et pièces ; élire domicile ; substituer une ou plusieurs personnes dans tout ou partie des pouvoirs ci-dessus définis ; et faire généralement, soit seul, soit avec ses mandataires substitués, tout ce qu'il croira utile pour accomplir la volonté du mandant,

qui la considère comme étant et devant rester inviolable.

« Dont acte, rédigé dans ces termes sur la réquisition expresse que le comparant en a faite à M^e V... en vertu des articles 1 et 3 de la loi du 23 ventôse, an II sur le Notariat.

« Fait et passé à etc., le 3 février 1885, etc. »

Nous tenons à remercier publiquement et chaleureusement celui de nos abonnés qui a bien voulu nous envoyer ce numéro de journal spirite, tombé entre ses mains par le plus grand des hasards. Il nous a permis de montrer ce que sont ces sectaires qui osent se dire *profondément religieux*.

Aussi, nous renouvelons nos instances auprès de tous nos abonnés en général et de chacun en particulier. Que l'on ne craigne pas de nous envoyer des journaux même anciens, lorsqu'ils contiennent quelque chose de nature à éclairer le public catholique sur l'action présente de Satan et de ses suppôts. Glanez partout où vous pourrez, chers abonnés ; vos épis réunis dans la *Revue Mensuelle* feront d'importantes gerbes. L'aide de chacun nous est nécessaire, et elle profite à tous.

UN FAIT CURIEUX

Du *Petit Journal* :

« De quel nom appeler le fait suivant : somnambulisme, télépathie, double-vue ?

« Ces jours-ci mourait dans un hospice de Saint-Etienne la mère d'un assassin nommé Servajean, exécuté à Montbrison, il y a quelques mois. La pauvre vieille était depuis longtemps tombée en enfance et n'avait rien su du crime commis par son fils ni de la condamnation à mort de celui-ci.

« Cependant la nuit de l'exécution, vers deux heures du matin, elle se leva brusquement, se mit à marcher dans la salle des malades avec une agitation extrême et refusa jusqu'à huit heures passées de se coucher.

« Jamais la malheureuse femme, avant cette nuit fatale, n'avait eu de crise semblable. Elle n'en eut pas d'autre jusqu'à sa mort. »

Dans notre prochain numéro, nous publierons une étude, curieuse à plus d'un titre, sur LES ORIGINES MAÇONNIQUES, extraite des œuvres du T. : Ill. : F. : Albert Pike.

Chez MM. DELHOMME et BRIGUET, libraires-éditeurs, à Paris et à Lyon

Et chez tous les dépositaires de la *Revue Mensuelle* :

ADRIANO LEMMI Chef Suprême des Francs-Maçons
Par **DOMENICO MARGIOTTA**

La troisième édition est en vente (3 fr. 50)

TRENTE-CINQ ANNEES

DU

GRAND ORIENT DE FRANCE

(1860-1894)

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

Nous rappelons ce que nous avons dit dans le numéro où nous avons commencé la publication de ces listes de chefs d'ateliers. Il ne s'agit pas ici de démasquer des palladistes, et nous ne nous préoccupons pas non plus de savoir si telle ou telle loge possède ou non une annexe androgyne. Nous reproduisons l'extrait fidèle des annuaires officiels du Grand Orient de France. Nous plaçons cette divulgation *uniquement et exclusivement sur le terrain politique* : étant donné que c'est dans les ateliers maçonniques qu'ont été élaborées toutes les lois impies, toutes les mesures de persécution contre l'Eglise, les Vénérables, les Très-Sages, les Grands-Maitres ont tous leur part de responsabilité dans l'œuvre mauvaise, irréligieuse, néfaste, qui a été accomplie par les Chambres; ce sont donc purement et simplement des politiciens plus ou moins ignorés que nous présentons au public.

Avis. — Nous ne donnons l'indication des jours de réunion ou tenues que pour les loges existant encore actuellement. Quant aux loges tombées en sommeil, cette indication ne nous semble plus avoir aucun intérêt.

PREMIÈRE PARTIE

LES LOGES

ET LEURS VÉNÉRABLES

(Suite)

GIRONDE

Bordeaux

L'ALLIANCE FRATERNELLE

Loge fondée le 30 juin 1866.

VÉNÉRABLES : — (1867) Cumin, maire de Cenon, Gironde; Rose-Croix. — (1868) le même. — (1869) Augros, entrepreneur de travaux publics, 123, avenue de Paris; Chevalier Kadosch. — (1870-1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'An-

nuaire. — (1875) Guibert, bourrelier, 46, quai de Bourgogne; Chevalier Kadosch. — (1876) Tombée en sommeil.

Temple : — 40, rue Picard (1870-1876).

LES AMIS RÉUNIS

Loge fondée le 26 avril 1804.

VÉNÉRABLES : — (1860) Vigneau, maître de chai; Rose-Croix; et pour la correspondance : Rissum aîné, chez M. Loidet, 15, rue Saint-Siméon. — (1861) le même. — (1862) Fourcaud, négociant; Rose-Croix. — (1863 et 1864) le même. — (1865) Buisson, docteur-médecin; Rose-Croix. — (1866) le même. — (1867) Fourcaud, rentier; Maître. — (1868) le même; Rose-Croix. — (1869) Laterrade, homme de lettres; Maître. — (1870) le même. — (1871) le même, propriétaire, 6, rue Naujac. — (1872) le même, maire de Talence, membre du Conseil général, 8, rue d'Albret, à Bordeaux. — (1873) le même. — (1874) le même, ancien maire de Talence, 22, rue Mouneyra, à Bordeaux. — (1875) le même, professeur de littérature, d'histoire et de botanique. — (1876) le même. — (1877) Loubet, liquoriste, 30, rue Dauphine; Maître. — (1878) Ricaud, Emile, négociant, 4, rue Batre; Rose-Croix. — (1879) Delvaille, Edmond, négociant, 174, rue Sainte-Catherine; Maître. — (1880) le même. — (1881) Molinié, employé de commerce, 274, rue Sainte-Catherine; Maître. — (1882) Carrère, Louis, limonadier, 192, rue Sainte-Catherine; Maître. — (1883 et 1884) le même. — (1885) le même, propriétaire. — (1886) Adéma, Bertrand, employé aux Contributions indirectes, 33, rue Mouneyra; Maître. — (1887) le même, 35, rue du Hautoir. — (1888) le même, commis de direction des Contributions indirectes, 2, rue des Ayres; Rose-Croix. — (1889) le même. — (1890) Marbeuf, Noé-François, imprimeur, 63, rue des Remparts; Rose-Croix. — (1891) le même. — (1892) Vianne,

Louis, ferblantier, 7, rue Julie; Rose-Croix. — (1893) le même. — (1894) Marbeuf, Noé-François, comme ci-dessus.

Temple : — 15, rue Saint-Siméon (1860-1868). — 95, rue Judaïque (1869-1876). — 8, rue Ségulier (1877-1894).

Tenues actuelles : — Tous les jeudis.

L'ANGLAISE

Loge fondée le 27 avril 1732.

VÉNÉRABLES : — (1860) Bras-Laffite, avocat, grand officier d'honneur de l'Ordre; Trente-Troisième. — (1861-1862) le même. — (1863) le même, 137, rue Sainte-Catherine. — (1864) Thévenard, négociant; Maître. — (1865) Debessé, négociant; Chevalier Kadosch. — (1866 et 1867) le même. — (1868) Lanusse, négociant; Chevalier Kadosch. — (1869) Fourcand, président du Tribunal de commerce; Rose-Croix. — (1870) le même. — (1871) le même, député à l'Assemblée nationale, maire de la ville de Bordeaux, et président du Tribunal de commerce. — (1872) Chaigneau, docteur en médecine, 57, allées de Tourny; Maître. — (1873) Lanusse, ancien négociant en vins, 13, rue du Temple; Chevalier Kadosch. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) le même. — (1876) Petit-Dufrenoy, directeur de la Manufacture des tabacs; Maître. — (1877) Bernard, avocat, 9, rue Castillon; Maître. — (1878) Bordes, Victor, propriétaire, 40, rue Rodrigues-Pérecire; Maître. — (1879) le même. — (1880 et 1881) le même; Rose-Croix. — (1882) Abadie, ingénieur civil, 14, rue des Augustins; Maître. — (1883) Bézian, négociant, 74, cours d'Alsace-Lorraine; Rose-Croix. — (1884) Bonnet, Joseph, marchand tailleur, 8, rue Combes; Chevalier Kadosch. — (1885) Bordes, comme ci-dessus, 71, rue de la Croix-Blanche; Chevalier Kadosch. — (1886-1889) le même, 40, rue Rodrigues-Pérecire. — (1890) Desmartin, Eymery-Germain, docteur-médecin, 59, cours Champion; Maître. — (1891) le même. — (1892) Liégaux, Fernand-Pierre, entrepreneur de serrurerie, 17, rue du Manège; Maître. — (1893 et 1894) le même.

Temple : — 8, rue Ségulier (1860-1894).

Tenues actuelles : — Tous les mardis.

LA CANDEUR

Loge fondée le 5 décembre 1785.

VÉNÉRABLES : — (1860) Gayette, chef d'institution; Rose-Croix; pour la correspondance: Lasserre, 22, rue Mouneyra. — (1861) le même. — (1862) Philippe, marchand poëlier, 7, rue Duffour-Dubergier; Chevalier Kadosch. — (1863 et 1864) le même. — (1865) Rousié, entrepreneur de charpente, 96, rue Montgolier; Rose-Croix. — (1866

et 1867) le même. — (1868) Philippe, marchand poëlier; Chevalier Kadosch. — (1869) le même. — (1870 et 1871) le même, 4, rue Duffour-Dubergier. — (1872) le même, rue Henri IV. — (1873 et 1874) le même, 4, rue Duffour-Dubergier. — (1875) Roques, Barthélemy, propriétaire, 2, rue des Doves; Maître. — (1876) le même. — (1877) le même; Chevalier Kadosch. — (1878) le même. — (1879) Tourné, propriétaire, 73, rue Grateloup; Chevalier Kadosch. — (1880 et 1881) Roques, Barthélemy, comme ci-dessus. — (1882) Laroque, Edouard, entrepreneur de peinture, 12, rue de la Bourse; Rose-Croix. — (1883) le même, conseiller municipal. — (1884) Roques, comme ci-dessus, conseiller municipal. — (1885) Tourné, comme ci-dessus. — (1886) Granges, Armand, négociant, 8, place Saint-Michel; Rose-Croix. — (1887 et 1888) le même. — (1889) Cellerier, Alfred Pierre, entrepreneur de travaux publics, 11, rue Monadey; Maître. — (1890) Augéy, Henri, boucher, 9, place Ferbos; Maître. — (1891) Roques, comme ci-dessus, *cf.* — (1892) le même; Trente-Troisième. — (1893) le même, adjoint au maire. — (1894) Maloie, Eugène, entrepreneur de menuiserie, 82, rue Lecoq; Rose-Croix.

Temple : — 8, rue Nauville, (1868-1871). — 22, rue Mouneyra (1872-1875). — 8, rue Nauville (1876-1885). — 8, rue Ségulier (1886-1894).

Tenues actuelles : — Tous les jeudis.

LES CHEVALIERS DE LA FRATERNITÉ

Loge fondée le 25 janvier 1848.

VÉNÉRABLES : — (1860) Vuitton, rampiste, 8, rue d'Albret; Rose-Croix. — (1861) le même. — (1862-1866) le même, 124, rue de Pasc. — (1867) le même, 34, rue Lacornée. — (1868 et 1869) le même. — (1870) Massari-Weit, négociant, 28, rue de la Trésorerie; Rose-Croix. — (1871) Bonorand, chapelier, 18, rue Saubat; Maître. — (1872) le même. — (1873) Sarrat, fabricant d'engrais, 65, cours de l'Intendance; Maître. — (1874) Sarrat, Ferdinand, le même. — (1875-1880) le même. — (1881) Soulié, Alfred, directeur d'école communale, 15, rue Saint-Charles; Rose-Croix. — (1882) le même. — (1883) Joulia, Charles, chef d'institution, 60, rue Benaugé; Rose-Croix. — (1884 et 1885) le même. — (1886) Sarrat, Ferdinand, comme ci-dessus, membre de la Chambre de cassation, 47, place Gambetta. — (1887) le même. — (1888) Joulia, Charles, comme ci-dessus, 152, route d'Espagne; Chevalier Kadosch. — (1889) Thillet, André, directeur d'école communale, 63, rue Dupaty; Maître. — (1890) Sarrat, Ferdinand, père, comme ci-dessus; Chevalier Kadosch. — (1891) le même. — (1892) Delvaille, Georges, ancien négociant, 15, rue du Colysée; Rose-Croix. — (1893) le même, *cf.* —

(1894) Sarrat, Georges, industriel, 10, place Gambetta; Maître.

Temple : — 95, rue Judaïque (1871-1876). — 8, rue Ségulier (1877-1894).

Tenues actuelles : — Tous les lundis.

L'ÉTOILE DU PROGRÈS

Loge formée de la fusion des loges *l'Essence de la Paix*, *l'Etoile de la Gironde* et *le Triangle*, le 17 décembre 1855.

VÉNÉRABLES : — (1860) Choutherie, huissier; Chevalier Kadosch. — (1861) le même. — (1862) Debessé, négociant; Chevalier Kadosch. — (1863) le même. — (1864) Hermitte, avocat, 16, rue de l'Observance; Chevalier Kadosch. — (1865-1867) le même, 66, cours de Tourny. — (1868) le même; Trente-Troisième. — (1869) Choutherie, huissier, 23, rue des Piliers de Tutelle; Chevalier Kadosch. — (1870) le même. — (1871) Hermitte, comme ci-dessus. — (1872) le même. — (1873) Choutherie, comme ci-dessus. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) aucun nom dans l'Annuaire. — (1876) Godin, inspecteur à la Compagnie du chemin de fer d'Orléans, 20, rue du Jardin-Public; Rose-Croix. — (1877) le même. — (1878) Bouzom, Bernard, négociant, 16, rue d'Albret; Maître. — (1879) le même. — (1880 et 1881) le même; Rose-Croix. — (1882) De la Mare, François, propriétaire, 24, allées d'Orléans; Maître. — (1883) le même; Rose-Croix. — (1884) Bayle, Charles, négociant, 26, rue Latour; Maître. — (1885) le même. — (1886) le même, fabricant de conserves. — (1887) Bouzom, Rodolphe, comme ci-dessus. — (1888) le même, Chevalier-Kadosch. — (1889-1891) le même. — (1892) le même, 56, rue du Loup. — (1893 et 1894) le même.

Temple : — 95, rue Judaïque (1870-1876). — 8, rue Ségulier (1877-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e mardis du mois.

LA FRANÇAISE D'AQUITAINE

Loge fondée le 30 juin 1781.

VÉNÉRABLES : — (1860) Dubois, marchand tanneur; Rose-Croix; pour la correspondance: Milhas, 15, rue Saint-Siméon. — (1861) le même. — (1862) de Monchy, avoué; Chevalier Kadosch. — (1863) le même. — (1864) Dubois, comme ci-dessus; Chevalier Kadosch. — (1865) de Monchy, comme ci-dessus. — (1866) Dubois, comme ci-dessus. — (1867) Bontou, restaurateur; Rose-Croix. — (1868) le même. — (1869) Coulon, Achille, négociant; Rose-Croix. — (1870) le même, négociant et directeur d'assurances. — (1871) Bonnet, marchand-tailleur, 8, rue Combes; Maître. — (1872) Coulon, comme ci-dessus, négociant en vins, directeur

d'assurances, membre du conseil municipal, 36, rue des Incurables. — (1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Coulon, comme ci-dessus. — (1876) le même. — (1877) Moulmier, contrôleur principal des contributions directes, 119, rue Sainte-Catherine; Rose-Croix. — (1878) le même. — (1879) Coulon, comme ci-dessus. — (1880) le même, 36, rue Elie-Gentrac; Chevalier Kadosch. — (1881) aucun nom dans l'Annuaire. — (1882) Baril, employé des finances, à Caudéran, Gironde; Rose-Croix. — (1883) le même. — (1884) Moulmier, Théodore-Hubert, percepteur du 4^e arrondissement, 73, rue du Loup; Chevalier Kadosch. — (1885) le même. — (1886) le même, receveur des finances. — (1887) Réchou, François, professeur de mathématiques, 210, rue de Pessac; Rose-Croix. — (1888) le même. — (1889) Cazenave, Jean-Achille, gardemines principal du département, 22, boulevard du Tondu; Maître. — (1890) le même, 128, boulevard du Tondu. — (1891) le même, contrôleur principal des mines. — (1892 et 1893) le même. — Le 1^{er} juin 1893, la loge a fusionné avec les loges *la Française Elue Ecossaise et Amitié réunies* et *les Neuf Sœurs*, sous ce titre: *les Françaises et les Neuf Sœurs Réunies* (Voir ci-après).

Temple : — 15, rue Saint-Siméon (1860-1867). — 95, rue Judaïque (1868-1876). — 8, rue Ségulier, (1877-1893).

LA FRANÇAISE ÉLUE ÉCOSSAISE ET L'AMITIÉ RÉUNIES

Loge fondée le 1^{er} février 1765.

VÉNÉRABLES : — (1860) Poinot, imprimeur typographe; Rose-Croix; pour la correspondance: Egol, 15, rue Saint-Siméon. — (1861) Serizier, négociant; Rose-Croix. — (1862) le même. — (1863) Robin, huissier près le tribunal civil de première instance; Maître. — (1864) le même. — (1865) Dormoy, ingénieur; Maître. — (1866) Valleton, homme de lettres; Maître. — (1867) Laver-tujon, imprimeur; Maître. — (1868) Laurendeau, horloger; Rose-Croix. — (1869) le même, mécanicien. — (1870) Moinet, docteur-médecin; Maître. — (1871) Laurendeau, horloger-mécanicien, 16, rue Rolland; Rose-Croix. — (1872) Loubatières, Guillaume-Marc, négociant en vins, 152, rue de la Croix-de-Séguey; Maître. — (1873-1875) le même. — (1876) Bonnet, marchand tailleur, 8, rue Combes; Maître. — (1877) Douaud, Stanislas-Camille, docteur en médecine, 22, rue Borie; Maître. — (1878) le même; Rose-Croix. — (1879-1881) le même. — (1882) le même, 71, cours du Jardin-Public. — (1883) le même; Chevalier Kadosch. — (1884 et 1885) le même. — (1886) Du-

rand, Jacques, imprimeur; Chevalier Kadosch. — (1887) Banzon, Louis-Edme, rédacteur à *la Gironde*, 31, rue Théodore-Ducas; Maître. — (1888) Durand, Jacques, comme ci-dessus, 20, rue Condillac. — (1889) Dupond, Emile, conseiller à la Cour d'appel, 51, rue Millière; Chevalier Kadosch. — (1890) le même, *ibid.* — (1891) Fontebrière, Gabriel, teinturier, 4, rue de Guienne; Chevalier Kadosch. — (1892 et 1893) le même. — Le 1^{er} juin 1893, la loge a fusionné avec les loges *la Française d'Aquitaine* et *les Neuf Sœurs*, sous le titre : *Les Françaises et les Neuf Sœurs Réunies* (Voir ci-après).

Temple : — 15, rue Saint-Siméon (1860-1867). — 95, rue Judaïque (1868-1876). — 8, rue Ségulier (1877-1893).

LES FRANÇAISES ET LES NEUF SŒURS RÉUNIES

Loge formée de la fusion des loges *Française d'Aquitaine*, *Française Éluë Écossaise* et *Amitié réunies*, et *les Neuf Sœurs*, le 1^{er} juin 1893.

VÉNÉRABLES : — (1894) Roubertie, Jean-Jacques, chimiste expert, essayeur de la garantie des matières d'or et d'argent, 45, rue de Lyon; Rose-Croix.

Temple : — 8, rue Ségulier (1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e mercredis du mois.

LES FRANCS CHEVALIERS DE SAINT-ANDRÉ D'ÉCOSSE

Loge fondée le 6 février 1826.

VÉNÉRABLES : — (1860) Sadran; Rose-Croix; pour la correspondance : L. Saint-André, 15, rue Saint-Siméon. — (1861) Chassin, marchand tailleur; Rose-Croix. — (1862-1870) le même. — (1871-1873) le même, 2, cours du 30 juillet. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Clos, marchand de cuirs, 40, rue de Cheverus; Maître. — (1876 et 1877) le même. — (1878) Ballade, Jean, négociant, 63, rue Croix-de-Séguey; Rose-Croix. — (1879) Joubert, Célestin, 25, rue Duffour, Bordeaux-la-Bastide; Maître. — (1880) le même, entrepreneur de charpentes, rue Jean-Paul Allaux. — (1881) le même. — (1882) Delcourt, Ernest, entrepreneur, 7, rue d'Anjou; Maître. — (1883) Carrère, Maxime, négociant, 7, rue Serporat; Rose-Croix. — (1884) le même. — (1885) le même; Chevalier Kadosch. — (1886-1891) le même, 5 et 7, rue du Serporat. — (1892) le même, conseiller municipal. — (1893) Milhau, Paul, commis des ponts et chaussées, 43, chemin de Doumerc; Rose-Croix. — (1894) le même.

Temple : — 15, rue Saint-Siméon (1860-1867). — 95, rue Judaïque (1868-1876). — 8, rue Ségulier (1877-1894).

Tenues actuelles : — Tous les samedis, excepté le 1^{er} samedi du mois.

LES NEUF SŒURS

Loge fondée le 14 novembre 1879.

VÉNÉRABLES : — (1880) Chassin, Louis, pharmacien, à la Croix-Saint-Genès; Maître. — (1881) le même, boulevard de Talence. — (1882) Moulhier, Théodore, percepteur; Chevalier Kadosch. — (1883) le même. — (1884) Faure, Fernand, professeur, à la Faculté de droit, 124, rue Naujac; Rose-Croix. — (1885) le même. — (1886) Coyne, Paul, docteur en médecine, professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux; Maître. — (1887) Mazade, Henri, docteur en médecine, inspecteur du service des enfants assistés de la Gironde, 209 bis, rue de Pessac; Maître. — (1888) Guillaud, Jean-Alexandre, docteur, professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux, 40, rue Henri IV; Maître. — (1889) Lasserre, Jean-Gilbert, pharmacien de 1^{re} classe, 50, allées de Tourny; Maître. — (1890) Faure, Fernand, *ibid.*, ancien député, professeur à la Faculté de droit, 56, rue de la Teste; Chevalier Kadosch. — (1891) Saint-Marc, Raoul, directeur de la Société anonyme Blanchisserie à vapeur de la Gironde, 36, boulevard de Talence; Maître. — (1892 et 1893) le même. — Le 1^{er} juin 1893, la loge a fusionné avec les loges *la Française d'Aquitaine* et *la Française Éluë Écossaise et Amitié réunies*, sous le titre : *les Françaises et les Neuf Sœurs Réunies* (voir ci-dessus).

Temple : — 8, rue Ségulier (1880-1893).

LE PROBLÈME SOCIAL

Loge fondée le 12 avril 1885.

VÉNÉRABLES : — (1886) Peringuez, Jean, docteur en médecine, 244, route d'Espagne; Rose-Croix. — (1887) Jourde, Antoine, employé de commerce, 20, rue de Labirat; Rose-Croix. — (1888) Margouty, Emmanuel, pharmacien, 64, rue de Bègles; Maître. — (1889) Chassin, Louis, pharmacien, 19, cours Gambetta; Rose-Croix. — (1890) Carbonne, François-Jules, négociant, 67, rue Peyronnet; Maître. — (1891) le même, 30, rue Peyronnet. — (1892) Tombée en sommeil.

Temple : — 8, rue Ségulier (1886-1892).

LA SINCÉRITÉ

Loge fondée le 7 juin 1784.

VÉNÉRABLES : — (1860) Comme, chef de culture au Jardin-des-Plantes; Maître; pour la correspon-

dance : Crétinési, 4, rue Nauville. — (1861) Gout des Martres, avocat ; Rose-Croix. — (1862) Duluc, médecin-vétérinaire ; Rose-Croix. — (1863-1870) le même. — (1871) Lalande, négociant ; Chevalier Kadosch. — (1872-1874) le même, 99, rue Mondenard. — (1875) le même, 41, place de Bourgogne. — (1876) Furl, agent maritime, 36, rue du Manège ; Rose-Croix. — (1877 et 1878) le même. — (1879) le même ; Chevalier Kadosch. — (1880) le même, négociant. — (1881) Cabaret, Raymond, négociant, 127, quai de Brienne : Maître. — (1882-1884) le même. — (1885) Sibadon, Pierre-Louis, boulanger, 21, place Canteloup ; Rose-Croix. — (1886) le même, négociant - boulanger. — (1887) Comme, Jean, sous-directeur des jardins et squares, 15, rue Belleville ; Chevalier Kadosch. — (1888) Sibadon, Pierre-Louis, comme ci-dessus, 34, rue Montfaucon : Chevalier Kadosch. — (1889) le même. — (1890) Dupart, Georges, fabricant de caisses, 2, rue du Casse ; Chevalier Kadosch. — (1891-1894) le même.

Temple : — 4, Rue Nauville (1860-1876) — 8, rue Ségulier (1877) — 8, rue Nauville (1878-1886) — 8, rue Ségulier (1887-1894).

Tenues actuelles : — Tous les vendredis.

LA TOLÉRANCE

Loge fondée le 22 décembre 1867.

VÉNÉRABLES : — (1868) Boissonneau, propriétaire ; Chevalier Kadosch. — (1869) Salles, entrepreneur de travaux publics ; Rose-Croix. — (1870) le même. — (1871) Tombée en sommeil.

Temple : — 22, rue Mouneyra (1868-1870).

LA VÉRITÉ

Loge fondée le 2 mai 1881.

VÉNÉRABLES : — (1882) Lacoste, Albert, employé, 38, rue du Pas-Saint-Georges ; Rose-Croix. — (1883) le même. — (1884) le même, comptable, 36, route de Bayonne ; Chevalier Kadosch. — (1885) Larré-gieux, Vincent, architecte, 39, rue Saint-François ; Rose-Croix. — (1886) Lacoste, Albert, comme ci-dessus. — (1887-1890) le même. — (1891) le même, 31, rue Villedieu. — (1892) Lagarde, Désiré, ingénieur civil, 163, rue Lecocq ; Rose-Croix. — (1893) Lacoste, Albert, comme ci-dessus. — (1894) le même, 31, rue Borda.

Temple : — 8, rue Ségulier (1882-1894).

Tenues actuelles : — Tous les vendredis.

Bègles

LA CONCORDE

Loge fondée le 4 janvier 1884.

VÉNÉRABLES : — (1884) Pauchot, Aubin, employé aux Ponts et Chaussées, rue de la République ;

Maître. — (1885) le même ; Rose-Croix. — (1886) Alazet, Paul, employé, 28, allées d'Orléans, à Bordeaux ; Rose-Croix ; pour la correspondance : Chastanet, impasse Deysson, à Bègles. — (1887) le même. — (1888) Forest, Jean-Ernest, photographe, 53, cours d'Aquitaine, à Bordeaux ; Rose-Croix ; et même adresse pour la correspondance. — (1889) Nougarede, Jean-Adrien, négociant, à la Peyssaguègre, Bègles ; Rose-Croix. — (1890) Dastugue, Pierre, employé aux chemins de fer du Midi ; Rose-Croix ; et même adresse pour la correspondance. — (1891) Coste, Louis, pharmacien ; Maître : pour la correspondance : Chastanet, 30, rue de la Bombe, à Bordeaux. — (1892) Bonneval, Julien, entrepreneur de travaux publics, 317, boulevard de Talence ; Maître. — (1893) Dastugue, Pierre, commis à la Compagnie des chemins de fer du Midi, 124, rue Pelleport ; Rose-Croix. — (1894) Fillastre, Jean-Louis-Henri, propriétaire, 131, rue Billaudel ; Rose-Croix.

Temple : — Rue Adolphe-Thiers, (1884-1892). — Rue Aupéric, 58, Bordeaux (1892-1894).

Tenues actuelles : — Tous les quinze jours, le samedi

Blaye

LA BIENFAISANCE

Loge fondée le 28 janvier 1854.

VÉNÉRABLES : — (1860) Léonard Fourrier, charpentier, rue de l'Hôpital ; Maître ; pour la correspondance : Brizard, relieur, 8, rue de la Loge. — (1861) Tombée en sommeil.

Castillon-sur-Dordogne

LA CONCORDE CASTILLONAISE

Loge fondée le 18 septembre 1882.

VÉNÉRABLES : — (1883) Mollo, Lucien, rentier ; Trente-Troisième ; et pour la correspondance : Dupuy, café Turenne. — (1884) le même. — (1885) Fabaron, Simon, négociant en vins, avenue Gambetta ; Maître. — (1886-1889) le même. — (1890) Mollo, Lucien, comme ci-dessus, à Saint-Magne de Castillon, Gironde. — (1891) le même. — (1892) Fabaron, Simon, comme ci-dessus, à Castillon-sur-Dordogne. — (1893 et 1894) le même.

Temple : — Maison Léon (1883). — Maison Léon Lavignac, rue Michel Montaigne, (1884-1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} samedi et le 3^e dimanche du mois.

Libourne

L'ECOLE DE LA MORALE

Loge fondée le 3 janvier 1832.

VÉNÉRABLES : — (1860) Carbonnier, huissier ;

Rose-Croix. — (1861) Bloy, jeune, propriétaire ; Rose-Croix. — (1862) Andrieu, huissier ; Maître — (1863-1866) le même, huissier près le tribunal civil de 1^{re} instance, 67, rue Saint-Emilion. — (1867) aucun nom dans l'Annuaire. — (1868) Andrieu, comme ci-dessus. — (1869 et 1870) le même. — (1871-1873) le même, rue Saint-Emilion. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Vendenjou, marchand de fauteuils et chaises, 33, rue de Lyon ; Maître. — (1876) Weiss, négociant en vins, 33, rue Michel Montaigne ; Maître. — (1877) le même. — (1878) Steeg, Jules, rédacteur en chef du journal *le Patriote*, route de Montagne ; Maître. — (1879) le même. — (1880) Tombée en sommeil.

Temple : — 22, rue des Chais (1875-1880).

LE RÉVEIL MAÇONNIQUE

Loge fondée le 25 décembre 1886.

VÉNÉRABLES : — (1887) Deville, Antoine, parfumeur, 43, rue Fonneuve ; Maître. — (1888) Surchamp, Abel, maire de Libourne, conseiller général ; Maître. — (1889) le même *. — (1890 et 1891) le même, député. — (1892) Dumas, Savinien, ingénieur civil, conseiller municipal, à Doumaine, près Libourne ; Chevalier Kadosch. — (1893) Nouguy, Jean, négociant en vins, 48, cours Tourny ; Maître. — (1894) le même, conseiller municipal ; Rose-Croix.

Temple : — 13, quai du Pont (1887-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e samedis du mois.

Lormont

L'AVENIR

Loge fondée le 15 octobre 1881.

VÉNÉRABLES : — (1882) Chassain, Louis, pharmacien ; Maître ; pour la correspondance : Dacosta, 9, place Richelieu, à Bordeaux. — (1883) Lescure, Albert, pharmacien ; Rose-Croix. — (1884) le même, 2, place de la Croix. — (1885-1888) le même. — (1889) Tombée en sommeil.

Temple : — 1, rue du Carbon-Blanc (1883-1889).

Monségur

L'ESPÉRANCE

Loge fondée le 14 novembre 1869.

VÉNÉRABLES : — (1871) Joly, négociant à Taille-cavat, par Monségur ; Rose-Croix. — (1872 et 1873) le même. — (1874) le même ; Chevalier Kadosch ; pour la correspondance : Saint-Marc, cafetier. — (1875 et 1876) le même. — (1877) Gal, Léonce, négociant à Duras, Lot-et-Garonne ; Maître. — (1878) le même. — (1879) Joly-Arnaud,

négociant à Taillecavat, Lot-et-Garonne ; Trente-Troisième. — (1880) Issartier, Raoul, docteur en médecine ; Maître. — (1881) le même. — (1882) Joly, Arnaud, négociant, à Taillecarat (Gironde) ; Chevalier Kadosch. — (1883 et 1884) le même. — (1885) Audignon, Jean-Gustave ; Maître. — (1886) le même, médecin-vétérinaire. — (1887) Joly, Arnaud, comme ci-dessus. — (1888) le même ; pour la correspondance : Audignon, à Monségur. — (1889) Arboin, Paul, charpentier, porte des Fontaines ; Maître. — (1890) Audignon, comme ci-dessus. — (1891) le même. — (1892) aucun nom dans l'Annuaire. — (1893) Arboin père, Paul, comme ci-dessus. — (1894) Sarrazin (Marcel), docteur en médecine, maire de Saint-Sulpice-de-Guilleragues, conseiller d'arrondissement ; Maître.

Temple : — Grande-Rue (1876-1887). — Grande-Rue porte de la Réole (1888-1894).

Tenues actuelles : — Le 3^e dimanche du mois.

La Réole

LA TOLÉRANCE

Loge fondée le 3 décembre 1887.

VÉNÉRABLES : — (1888) David, Julien-François, professeur de mathématiques ; Maître. — (1889) Boutain, Antoine, officier en retraite ; Maître. — (1890) David, Julien-François, comme ci-dessus. — (1891) Tronche, Pierre, docteur en médecine ; Maître ; pour la correspondance : Terrade, professeur, rue Gensac. — (1892) le même, conseiller d'arrondissement. — (1893) le même. — (1894) Moulin, Henri, agent de détaxes, rue Frères-Faucher ; Maître.

Temple : — Rue Lassie (1883-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e samedis du mois, à 8 heures du soir.

Sainte-Foy-la-Grande

LES TRAVAILLEURS UNIS


Loge fondée le 30 avril 1868.

VÉNÉRABLES : — (1869) Guignard, négociant ; Maître. — (1870) Martin, pasteur, sous-directeur de la colonie agricole ; Maître. — (1871) Vigneau, maître de chai ; Rose-Croix ; pour la correspondance : Jean Guignard, jeune, négociant. — (1872) Guignard, Jean, négociant ; Maître. — (1873) le même. — (1874) Cordeiro de Silva, docteur en médecine ; Maître. — (1875) Boymier, docteur en médecine ; Maître. — (1876 et 1877) le même. — (1878) Tombée en sommeil.

Temple : — Rue de la Mer, maison de la Vinaigrierie (1874-1878).

La Teste-de-Buch**LA CANDEUR**

Loge fondée le 26 mai 1884.

VÉNÉRABLES : — (1885) Laterrade, Maximilien, commis principal des douanes, conseiller municipal à Talence, Gironde, 97, rue de Belfort, à Bordeaux; Rose-Croix. — (1886) le même, contrôleur-adjoint des douanes, 25, rue Servandoni, à Bordeaux; pour la correspondance : docteur Louis Lalanne, loge *la Candeur*. — (1887) le même. — (1888) Lalanne, Jean-Marie-Louis, docteur en médecine; Maître. — (1889) Fillieux, Paulin-François-Xavier, pharmacien; Maître. — (1890) Massieu, Jean, instituteur, directeur de l'Ecole du Centre, à Arcachon, Gironde; Maître. — (1891) Lalanne, Jean-Marie-Louis, comme ci-dessus, adjoint au maire. — (1892) le même. — (1893) Joulia, Charles, , ex-chef d'institution, à Arcachon; Chevalier Kadosch. — (1894) Lalanne, Jean-Marie-Louis, comme ci-dessus.

Temple : — Villa Adélaïde (1888-1894).

Tenues actuelles : — Tous les mercredis.

Statistique des 35 années :

Le département de la Gironde a compté, en tout, vingt-cinq loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; quinze fonctionnent actuellement.

HÉRAULT**Montpellier****LES VRAIS FIDÈLES**

Loge fondée le 15 décembre 1893.

VÉNÉRABLES : — (1894) Audibert Ernest, propriétaire, conseiller général, 45, rue Poitevine; Rose-Croix.

Temple : — 14, rue Durand (1894).

Tenues actuelles : — L'annuaire n'indique pas leur jour.

Agde**LA PARFAITE UNION**

Loge fondée le 31 janvier 1780.

VÉNÉRABLES : — (1860) Figaret, avocat; Maître. — (1861-1869) le même. — (1870) Reveille, capitaine marin; Maître. — (1871) le même, capitaine au long cours, armateur. — (1872) Bertrand, expéditionnaire de navire; Maître. — (1873) Figaret, comme ci-dessus. — (1874-1876) le même. — (1877) aucun nom dans l'Annuaire. — (1878) le même. — (1879) Tombée en sommeil.

Temple : — Quai de l'Est, maison Fourcade (1871-1879).

LA VRAIE HUMANITÉ


Loge fondée le 6 février 1868.

VÉNÉRABLES : — (1868) Lignon, négociant, 22, rue Napoléon; Maître. — (1869 et 1870) le même. — (1871) le même, 22, rue de la République. — (1872) le même, rue Saint-Vénuste. — (1873) Christol, armateur et négociant en vins; Maître. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Martin, Firmin, propriétaire; Maître. — (1876) Tombée en sommeil.

Temple : — Grande-Rue, maison Janin (1872-1876).

Bédarieux**LES VRAIS AMIS RÉUNIS**

Loge réveillée le 28 juin 1863.

VÉNÉRABLES : — (1864) Coulon, directeur de l'usine à gaz; Rose-Croix. — (1865) Fournier, propriétaire, à Boussanges, canton de Bédarieux; Maître. — (1866 et 1867) le même. — (1868) Tombée en sommeil; réveillée le 25 juin 1884. — (1885) Sarrut, Auguste, négociant, faubourg Trousson; Rose-Croix. — (1886 et 1887) le même. — (1888) Fournier, Casimir, propriétaire, receveur municipal spécial, Grande-Rue; Maître. — (1889) le même; Rose-Croix. — (1890 et 1891) le même. — (1892) Mourgues, Auguste-Némorin, , inspecteur primaire, à Lodève, Hérault, Maître. — (1893 et 1894) le même.

Temple : — Quartier de la Plaine (1886-1891) — Quartier de la Plaine, maison Cauvy (1892-1894).

Tenues actuelles : — Le premier samedi du mois.

Béziers**LES ENFANTS UNIS PAR LA VÉRITÉ**

Loge fondée le 20 décembre 1852.

VÉNÉRABLES : — (1860) Fuzier, avocat, secrétaire général à la mairie, 43, rue Montmorency; Rose-Croix. — (1861) Tombée en sommeil.

LA RÉUNION DES AMIS CHOISIS

Loge fondée le 18 mars 1810.

VÉNÉRABLES : — (1860) Coulon, propriétaire, Chemin-Neuf, avenue de Saucières; Rose-Croix. — (1861) Coeurdacier, entrepreneur de travaux publics; Rose-Croix. — (1862 et 1863) le même. — (1864) Calot, vétérinaire, 38, rue Française; Rose-Croix. — (1865) Rigal, propriétaire, 3, rue du Capus; Rose-Croix. — (1866) le même. — (1867) Perréal, docteur-médecin, 3, rue du Capus; Rose-

Croix. — (1868-1871) le même. — (1872) Garric, E.-Marcel, commis-négociant; Rose-Croix. — (1873) Perréal, comme ci-dessus, maire de Béziers, conseiller général. — (1874-1876) Moulins, maître de chai; Rose-Croix. — (1877) Jules Verdan, carrossier, 2, rampe des Casernes; Maître. — (1878) Catala, serrurier-mécanicien; Maître. — (1879) Jules Verdan, comme ci-dessus. — (1880-1883) le même. — (1884) Etienne Garric, agent d'assurances; Rose-Croix. — (1885) Jules Verdan, comme ci-dessus. — (1886) le même. — (1887) Guillaume Arbieu, propriétaire, rue de la Gare; Maître. — (1888) Henri-Antoine-Félicien Allaret, coupeur d'habits, 24, rue Général-Miquel; Maître. — (1889) le même, maître coupeur, 2 et 4, rue Sainte-Aphrodise. — (1890) le même, 1, rue Saint-Eloi. — (1891) Léon Dupré, journaliste, 18, avenue de Villeneuve; Maître. — (1892-1893) le même, avenue de la République. — (1894) François-Etienne Triaire, receveur du bureau de l'Assistance publique, 40, rue Saint-Aphrodise; Maître.

Temple : — 3, rue du Capus (1865-1874). — 28, rue Meyran, impasse Pompon (1875-1880). — 12, Descente de la Citadelle (1881-1882). — 12, place de la Loge (1883-1894).

Tenues actuelles : — Tous les samedis.

Cette

LES AMIS FIDÈLES

Loge fondée le 22 juillet 1780; réveillée en 1864.

VÉNÉRABLES : — (1865) Maillé, peintre décorateur; Rose-Croix. — (1866) Loulès, architecte; Rose-Croix. — (1867 et 1868) le même. — (1869) Lacoste, horloger, 8, Grande-Rue; Rose-Croix. — (1870) Sommeil d'une année, après lequel la loge se reconstitue sous le titre : *Les Vrais Amis Fidèles* (voir plus loin).

LES AMIS RÉUNIS

Loge fondée le 27 mai 1877; réveillée en 1864.

VÉNÉRABLES : — (1878) Peyronnet, Léonce, négociant, 24, quai de la République; Maître. — (1879) le même. — (1880) Lacoste, Louis, horloger, 18, Grande-Rue; Maître. — (1881 et 1882) le même. — (1883) Bonnet, Auguste, gérant de commerce; Maître. — (1884) Arminguié, Félix, rentier, rue Régis, maison Fondère; Maître. — (1885) Augirard, Paul, propriétaire; Maître. — (1886) Hardy, Maximilien-Etienne, employé, 46, quai de la Ville; Maître. — (1887) le même. — (1888) le même, employé de la marine; pour la correspondance : Hardy-Jourdan, voilier, 46, quai de la Ville. — (1889) le même, 2, rue Louis-Blanc. — (1890) le même. — (1891) Richard, Jean, maçon;

Maître; pour la correspondance : Hardy, 2, rue Louis-Blanc. — (1892) Tombée en sommeil.

Temple : — 31, rue de l'Esplanade (1878-1880). — 33, rue des Casernes (1881-1885). — 31, rue de l'Esplanade (1886). — 6, rue Nationale (1887-1892).

LES VRAIS AMIS FIDÈLES

Loge reconstituée en 1871 avec les éléments de la loge *les Amis fidèles*.

VÉNÉRABLES : — (1871 et 1872) Lacoste, horloger, 8, Grande-Rue; Rose-Croix. — (1873) Didier, confiseur, 30, rue des Carmes; Maître. — (1873) Didier, confiseur, 30, rue des Casernes; Maître. — (1874) le même, conseiller municipal. — (1875-1876) le même. — (1877) Peyrusse, modelleur, 6, route de Montpellier; Maître. — (1878) Philomen, Didier, négociant en vins, 21, rue de l'Hôtel-de-Ville; Maître. — (1879-1880) le même. — (1881) Joseph Nicolau, entrepositaire, rue du Grand-Chemin, 33; Chevalier Kadosch. — (1882) Philomen, Didier, comme ci-dessus. — (1883) Janson, maître carrier, rue Boudon, maison Loisel; Maître. — (1884) Emile Mazel, propriétaire, rue Nationale; Maître. — (1885) Emile Ducros, quai de Bosc; Maître. — (1886) Joseph Nicolau, négociant, 33, rue du Grand-Chemin; Chevalier Kadosch. — (1887) Auguste Janson, entrepreneur de travaux publics, 3 bis, quai de la Bordigue; Maître. — (1888) Philippe Peyrusse, marchand de modes; Maître. — (1889) Alexandre Brunel, directeur de l'école laïque communale Paul-Bert; Maître. — (1890) le même. — (1891) le même, officier d'Académie. — (1892) Napoléon Crémieux, négociant, 18-20, rue des Casernes; Maître. — (1893) Noël-Joseph Trille, employé de commerce, quai de Bosc prolongé; Maître. — (1894) le même; et pour la correspondance : Joseph Bonniol, 7, rue Gambetta.

Temple : — 23, rue de l'Hospice (1870-1872). — 8, rue Nord du Château-d'Eau (1873-1880). — 33, rue des Casernes (1881-1885). — 7, quai de Bosc (1886-1890). — 10, rue de l'Hôtel-de-Ville (1891-1894).

Tenues actuelles : — 1^{er} et 3^e jeudis du mois.

Lunel

ÉTOILE ET CROISSANT

Loge fondée le 26 septembre 1868.

VÉNÉRABLES : — (1869) Réginaud, huissier, près le tribunal civil; Rose-Croix. — (1870 et 1871) le même. — (1872) Valentin, entrepreneur; Maître. — (1873) Philipon, employé des contributions indirectes; Maître. — (1874) le même, négociant. — (1875) Grand, Jules, commis-négociant; Maître. — (1876-1884) le même. — (1885) Gempp, Emile,

négociant; Maître. — (1886) le même. — (1887) Tombée en sommeil.

Temple : — 113, route Nationale (1872-1887).

Pézenas

L'ÉTOILE DU MIDI

Loge fondée le 10 juillet 1880.

VÉNÉRABLES : — (1881) Granier, Jules, négociant en vins; Maître. — (1882) le même. — (1883) Ronzy, Joseph, huissier, à Servian, Hérault; Maître. — (1884) Tombée en sommeil.

Temple : — Château de M. Hérail (1881-1884).

Statistique des 35 années :

Le département de l'Hérault a compté, en tout, dix loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; quatre fonctionnent actuellement.

ILLE-ET-VILAINE

Rennes

LA LIBRE CONSCIENCE

Loge fondée le 1^{er} février 1894.

VÉNÉRABLES : — (1894) Belletrud, Pierre-Michel-Emmanuel, docteur en médecine, directeur-adjoint de l'asile d'aliénés, 72, faubourg de Paris; Maître; et pour la correspondance : Lucien Lemainais, 21, boulevard Solferino.

Temple : — 54, rue du Champ-Dolent (1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 2^e vendredis du mois.

LA PARFAITE UNION

Loge fondée le 24 juin 1758.

VÉNÉRABLES : — (1860) Guillot, chef de bureau à l'Hôtel de Ville; Rose-Croix; pour la correspondance : Duval, militaire retraité, 4, levée des Incuvables. — (1861-1866) le même; pour la correspondance : Esnault, 83, rue de Nantes. — (1867) le même, chef de bureau à la mairie. — (1868-1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Guillot, Louis, comme ci-dessus. — (1876-1878) le même. — (1879) le même, 83, rue de Nantes. — (1880) aucun nom dans l'Annuaire. — (1881) Phélipot, négociant, 36, rue Saint-Louis; Rose-Croix. — (1882-1885) le même. — (1886) Veil, Edouard, négociant, tailleur, 7, rue de Rohan; Rose-Croix. — (1887) Grimault, Joseph-Marie, négociant, rue du Mail d'Onges; Rose Croix. — (1888) le même. — (1889) Louveau, Isidore, professeur à l'école de médecine, 25, boulevard

Sévigné; Rose-Croix. — (1890 et 1891) le même. — (1892) le même, 4, boulevard Sévigné. — (1893) Lemainais, Lucien-François, négociant, 3, boulevard Beaumont; Rose-Croix. — (1894) Louveau, Isidore, comme ci-dessus, 4, boulevard Sévigné.

Temple : — 83, rue de Nantes (1861-1878). — 13, rue du Mail-d'Onges (1879-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e mercredis du mois

Saint-Malo

LA BIENFAISANTE

Loge fondée le 20 mai 1852.

VÉNÉRABLES : — (1860) Hovius, Auguste, consul du roi des Pays-Bas, rue Saint-Vincent; Trente-Troisième. — (1861-1864) le même. — (1865 et 1866) le même, président du tribunal de commerce. — (1867) Tombée en sommeil.

LA TRIPLE ESSENCE

Loge reconstituée en 1877 avec une partie des éléments de l'ancienne loge *la Bienfaisante*.

VÉNÉRABLES : — (1877) Grout, Alphonse, négociant, quai Duguay-Trouin; Rose-Croix. — (1878) le même. — (1879) aucun nom dans l'Annuaire. — (1880) le même. — (1881) Lecouteur, Edward, agent de la Compagnie South Western; Rose-Croix. — (1882) le même. — (1883) Tombée en sommeil.

Temple : — 2, rue Mahé de la Bourdonnaie (1881-1883).

Statistique des 35 années :

Le département de l'Ille-et-Vilaine a compté, en tout, quatre loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; deux fonctionnent actuellement.

INDRE

Issoudun

LA GAULOISE

Loge fondée le 2 mai 1869.

VÉNÉRABLES : — (1869) Luneau, propriétaire, 18, place des Marchés; Chevalier Kadosch. — (1870) le même. — (1871 et 1872) le même, rue de l'Horloge. — (1873) Lecherbonnier, Charles-Alexandre, propriétaire, membre du conseil municipal; Maître; et pour la correspondance : Luneau, comme ci-dessus. — (1874) le même, et même adresse. —

(1877) Aumerle, Ernest, propriétaire, 53, Grande-Rue ; Maître : et même adresse pour la correspondance. — (1878) le même, membre du Conseil général. — (1879) Luneau, Hippolyte, comme ci-dessus, 21, rue de l'Horloge. — (1880) le même. — (1881) Lecherbonnier, Alexandre, propriétaire, maire ; Maître. — (1882-1884) le même. — (1885) Seney, Flore-Antoine, marchand-tailleur, 9, rue Marmousse ; Maître. — (1886) le même. — (1887) Luneau, Hippolyte, propriétaire, rue Foulurie ; Chevalier Kadosch. — (1888 et 1889) le même. — (1890) Leconte, Alfred, député, 96, avenue de Clichy, à Paris ; Maître. — (1891 et 1892) le même. — (1893) le même, 5, rue Pierre-Dillery, à Paris. — (1894) le même.

Temple : — 8, rue Surrerie (1873 et 1874). — Rue Foulurie (1875). — Rue Surrerie (1876). — 8, rue Foulurie (1877) — 8, rue Surrerie (1878-1884). — 8, rue Foulurie (1885-1892). — Rue Surrerie (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — Le 2^e dimanche de chaque second mois.

Châteauroux

L'ÉTOILE DU CENTRE

Loge fondée le 14 janvier 1870.

VÉNÉRABLES : — (1870) De Boisset-Glassac, lieutenant au 2^e régiment du train des équipages militaires ; Maître. — (1871) GrosPierre, capitaine au 3^e régiment du train des équipages militaires ; Maître. Pour la correspondance : Martinet, 10, place d'Orléans. — (1872) Miette, maître d'hôtel ; Maître. — (1873) le même ; et même adresse pour la correspondance. — (1887) le même, rentier. — (1875) Martinet, Armand, fabricant de chaussures, 10, place d'Orléans ; Maître. — (1876-1880) le même. — (1881) Tombée en sommeil.

Temple : — 12, rue de l'Indre (1870-1871).

Statistique des 35 années :

Le département de l'Indre a compté, en tout, deux loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; une seule fonctionne actuellement.

INDRE-ET-LOIRE

Tours

LES DÉMOPHILES

Loge fondée le 18 novembre 1832.

VÉNÉRABLES : — (1860) J. Charpentier, juge au Tribunal de commerce ; Rose-Croix. — (1861) Aubert, négociant ; Rose-Croix. Pour la correspondance : Chauveau, 4, place des Jacobins. —

(1862) le même. — (1863) Charpentier, négociant ; Rose-Croix. — (1864-1867) le même — (1868) Meneu, propriétaire, 2, rue Sainte-Marthe ; Rose-Croix. — (1869 et 1870) le même. — (1871) le même, commis-négociant. — (1872-1874) le même. — (1875) le même, membre du conseil municipal. — (1876) Aubert-Bouché, négociant, ancien membre du Tribunal de commerce, conseiller municipal ; Rose-Croix. — (1877) le même. — (1878) Meneu, Constant, négociant, conseiller municipal, 4, rue Sainte-Marthe ; Maître. — (1879) le même ; Rose-Croix. — (1880-1884) le même. — (1885) Charpentier, Jules, propriétaire, 70, rue Saint-Eloi ; Rose-Croix. — (1886) le même, rentier. — (1887) le même ; Chevalier Kadosch. — (1888 et 1889) le même, ancien maire. — (1890) Chevallier, Léon-Eugène, courtier de commerce, 4, rue Baleschoux ; Rose-Croix. — (1891) le même, courtier assermenté au Tribunal de commerce, membre de la Chambre de commerce ; Chevalier Kadosch. — (1892) le même. — (1893) le même ; 32, rue Jehan-Fouquet. — (1894) le même, Prince du Royal-Secret.

Temple : — 4, rue des Jacobins (1860-1871). — 11, rue de Jérusalem (1872-1894)

Tenues actuelles : — Tous les lundis.

Chinon

LES ENFANTS DE RABELAIS

Loge fondée le 18 avril 1880.

VÉNÉRABLES : — (1881) Coulon, J.-B., ancien chef d'institution, propriétaire, à Saumur, Maine-et-Loire ; Chevalier Kadosch. Pour la correspondance : Faucillon-Boucher, Eugène, agriculteur, à la Haute-Olive, Chinon. — (1882) Faucillon-Boucher, agriculteur, à la Haute-Olive, Chinon ; Maître. — (1883-1887) le même. — (1888) le même ; Rose-Croix. — (1889-1892) le même. — (1893-1894) le même ; Chevalier Kadosch.

Temple : — 62, rue Haute-Saint-Maurice (1881-1894).

Tenues actuelles : — Le dernier dimanche du mois, à 4 heures du soir.

Statistique des 35 années :

Le département d'Indre-et-Loire a compté, en tout, deux loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; les deux fonctionnent actuellement.

ISÈRE

Grenoble

LES ARTS RÉUNIS

Loge fondée le 10 juillet 1864.

VÉNÉRABLES : — (1865) Nugues, maire de Faverges ;

Maître. — (1866) Bouvier, entrepreneur; Chevalier Kadosch. — (1867) Nugues, rentier; Maître. — (1868) le même. — (1869) Rey, négociant; Maître. — (1870) Rahoult, Victor, liquoriste; Maître. — (1871) Ravier, Louis, professeur de mathématiques au Lycée; Maître. — (1872) Degeorge, ancien libraire, aspirant au notariat, à Noyarey, par Sassenage, Isère; Maître. — (1873) le même. — (1874) Rouchouse, notaire à Saint-Ismier, Isère; Maître. — (1875) Perrotin, inspecteur de travaux; Maître. — (1876) le même, architecte, 8, rue Saint-André. — (1877 et 1878) le même. — (1879) Giraud, ancien notaire, à Pontcharra, Isère; Maître. — (1880-1883) le même. — (1884) Robert, Auguste, ingénieur civil, 3, rue Villars; Maître. — (1885) le même. — (1886) le même: Rose-Croix. — (1887) Rouchouse, Paul-Léon-Louis, comme ci-dessus. — (1888) Morin, André-Pierre, négociant, 44, rue Lesdiguières; Maître. — (1889-1894) le même.

Temple : — 9, rue Napoléon (1865-1867) — Rue du Gaz, ancienne usine (1868-1871) — 24, place des Alpes (1872 et 1873) — 9, rue de Strasbourg (1874-1891) — Angle du cours Saint-André et de la rue Billerey, (1892 et 1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} mercredi et le 3^e samedi du mois.

La Tour-du-Pin

L'ABRI DU PENSEUR

Loge fondée le 10 juillet 1867.

VÉNÉRABLES : — (1868) Blache, rentier; Maître. — (1869) Léoutre-Figuet, directeur de l'usine à gaz; Maître. — (1870) Tombée en sommeil.

Vienne

LA CONCORDE

Loge fondée le 5 juin 1781.

VÉNÉRABLES : — (1860) Gros, propriétaire, rue de l'Archevêché; Rose-Croix. — (1861-1867) le même. — (1868) Faure, avoué, 7, cours Romeslang; Maître. — (1869) Gros, comme ci-dessus. — (1870) Faure, comme ci-dessus. — (1871) Savigné, imprimeur, place de l'Hôtel-de-Ville; Maître. — (1872 et 1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) le même; Rose-Croix. — (1876) le même. — (1877) Gouet, négociant, rue de la Roche; Maître. — (1878-1880) le même. — (1881) Savigné, imprimeur-typographe; Maître. — (1882) le même. — (1883 et 1884) le même; Rose-Croix. — (1885 et 1886) le même, éditeur. — (1887) le même, publiciste; Chevalier Kadosch. — (1888) le même (Ennemond-Joseph), 2; Trente-Troisième. — (1889) Prévost, Jean-Baptiste, négociant, 83, rue Vimaine; Maître. — (1890 et

1891) le même. — (1892 et 1893) le même, directeur d'usine, 83, chemin de Vimaine. — (1894) le même; Chevalier Kadosch.

Temple : — Rampe de Coupe-Jarret (1871-1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} lundi du mois.

LA PERSÉVÉRANCE

Loge fondée le 15 août 1837.

VÉNÉRABLES : — (1860) Feyat, propriétaire, rue de l'Affuterie; Rose-Croix. — (1861) Mailler, trésorier de la Caisse d'épargne, rue de l'Hôtel-de-Ville; Maître. — (1862) le même, place des Carmes. — (1863) le même; Rose-Croix. — (1864) Molard, principal clerc de notaire, 18, place de Miremont; Rose-Croix. — (1865) le même. — (1866) le même, propriétaire, membre du Conseil municipal. — (1867-1871) le même. — (1872) Mailler, comme ci-dessus, 4, rue de la Halle. — (1873 et 1874) le même. — (1875) Perrard, horloger-bijoutier, 5, rue Ponsard; Maître. — (1876) le même. — (1877) Morel, dépositaire d'eaux minérales, 3, Grande-Rue; Maître. — (1878) Tardif, Etienne, arbitre de commerce, 8, place du Musée; Maître. — (1879-1881) le même. — (1882-1885) le même, inspecteur d'assurances. — (1886) Bannier, Joannès-Isaac, négociant, 89, boulevard Maupas; Maître. — (1887-1890) le même. — (1891) le même, fabricant de feutres, place Saint-Louis. — (1892) Dambuyant, Guillaume-René, négociant, quai de Gère; Maître. — (1893 et 1894) le même.

Temple : — Montée des Epis (1871-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e lundis du mois.

Voiron

TRIPLE UNION ET AMITIÉ

Loge fondée le 12 août 1789.

VÉNÉRABLES : — (1865) Pochoy, Victor, propriétaire; Rose-Croix. — (1866-1870) le même. — (1871) Monin, Gaspard, ferblantier, aux Quatre-Chemins; Maître. — (1872 et 1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Nugues Durand d'Auxy, Alfred, propriétaire, à Coublevie, par Voiron; Maître. — (1876) le même, même adresse et 44, rue de la Chaussée-d'Antin, à Paris. — (1877) le même, 20, rue Soufflot, à Paris. Pour la correspondance: Buissière, négociant, place de la Porte de la Buisse, à Voiron. — (1878-1883) le même. — (1884) le même. Pour la correspondance: Eugène Douron, représentant de commerce. — (1885) Devaluez, Auguste, directeur de l'usine à gaz; Maître. Pour la correspondance: Bérrier, imprimeur à Voiron. — (1886 et 1887) le même. — (1888) Noble, Joseph, marchand de bois, à Coublevie, Isère; et la même adresse pour la cor-

respondance. — (1889) le même. — (1890) aucun nom de Vénérable dans l'annuaire ; mais toujours la même adresse pour la correspondance : Bérrier, imprimeur. — (1891) Carre-Pierrat, Clément, négociant, conseiller général ; Maître. — (1892) le même. — (1893) Douron, Eugène, représentant de commerce, 3, avenue de la Gare ; Maître. — (1894) le même.

Temple : — Rue et maison des Bains, propriété Berne (1870-1874). — Rue du Colombier, maison Giraud (1875-1892). — Rue Lakanal (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — Le 2^e samedi du mois.

Statistique des 35 années :

Le département de l'Isère a compté, en tout, cinq loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; quatre fonctionnent actuellement.

JURA

Lons-le-Saulnier

LA PRUDENTE AMITIÉ

Loge fondée le 27 mai 1849 ; reconstituée le 20 mars 1881.

VÉNÉRABLES : — (1882) Simon, Gaëtan, professeur du Lycée. Maître. — (1883) le même. — (1884) Gaulion, Jules, chef de section à la Compagnie P.-L.M. ; Maître. — (1885-1887) le même. — (1888-1891) le même, 32, rue des Cordeliers. — (1892 et 1893) le même, 58, rue du Commerce. — (1894) le même, 1, rue Lafayette.

Temple : — 9, quai de la Mégisserie (1882-1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} samedi et le 3^e dimanche du mois.

Dôle

LE VAL D'AMOUR

Loge fondée le 15 septembre 1813.

VÉNÉRABLES : — (1860) Rebouillat, ✱, médaillé de Sainte-Hélène, capitaine de cavalerie en retraite, place Napoléon ; Rose-Croix. — (1861 et 1862) le même. — (1863) Robert, agréé au Tribunal de commerce ; Maître. — (1864 et 1865) le même ; Rose-Croix. — (1866-1868) le même, ancien avoué. — (1869) Vincent, teinturier, adjoint au maire ; Maître. — (1870) Robert, comme ci-dessus. — (1871) aucun nom dans l'Annuaire. — (1872) Vincent, Auguste, teinturier, membre du conseil municipal, juge au Tribunal de commerce, rue des Tanneurs ; Maître. — (1873) le même, adjoint au maire, président de la Société de secours mutuels, administrateur des hospices. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875-1880) le même. — (1881) Renaud, Emile, négociant, 35, Grande-Rue ; Maître.

— (1882 et 1883) le même. — (1884) Budin, Ignace, propriétaire, inspecteur d'assurances, hôtel de Lyon ; Maître. — (1885) Renaud, Emile, comme ci-dessus. — (1886 et 1887) le même, place Nationale. — (1888 et 1889) le même, Grande-Rue. — (1890) Mollard, Antoine, chimiste ; Maître ; pour la correspondance : Emile Renaud, négociant, Grande-Rue. — 1891 Fornasari, Antonio, notaire ; Maître. — (1892) le même. — (1893) Mollard, Antoine, imprimeur, 22, rue des Arènes ; Maître. — (1894) Renaud, Emile, comme ci-dessus, conseiller général du Jura.

Temple : — 5, rue des Tanneurs (1872-1889). — 5, rue Pasteur (1890-1894).

Tenues actuelles : Les 1^{er} et 3^e jeudis du mois.

Saint-Claude

LE RÉVEIL DE LA MONTAGNE

Loge fondée le 6 février 1880.

VÉNÉRABLES : — Rosenberg, Wilhelm, négociant ; Maître. — (1881-1885) le même. — (1886) Monneret, Jérémie, commissionnaire, 48, rue du Pré ; Maître. — (1887) Banduret, Charles, limonadier ; Maître. — (1888) le même. — (1889) Vuillod, Jean-Baptiste, négociant en vins, rue Christin ; Maître. — (1890) Leduc, Elisée, négociant ; Maître ; pour la correspondance : Henri Ponart, 7, rue Lacuzon. — (1891) Vuillod, Jean-Baptiste, journaliste, directeur de l'*Echo de la Montagne* ; Maître. — (1892) Colin, Honoré, fabricant, 30, rue du Pré-Saint-Claude ; Maître. — (1893) le même. — (1894) Banduret, Charles, café Saint-Claude, 45, rue du Pré ; Maître.

Temple : — 22, rue du Collège (1880-1887). — 48, rue du Pré (1888-1894).

Tenues actuelles : — Le 2^e dimanche du mois.

Statistique des 35 années :

Le département du Jura a compté, en tout, trois loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; les trois fonctionnent actuellement.

LANDES

Mont-de-Marsan

LA CONCORDE

Loge fondée le 9 avril 1888.

VÉNÉRABLES : — (1889) Gobert, Emile, docteur en médecine, 51, rue Victor-Hugo ; Rose-Croix. — (1890) le même. — (1891) le même, maire. —

(1892 et 1893) le même. — (1894) le même, * ; Chevalier Kadosch.

Temple : — Rue Lacataye (1889-1894).

Tenues actuelles : — Le dernier mardi du mois.

Dax

LA SOBRIÉTÉ

Loge fondée le 30 décembre 1784 ; réveillée en 1867.

VÉNÉRABLES : — (1868) Duverger, naturaliste ; Maître. — (1869) le même — (1870) Bacler d'Albe, propriétaire-rentier ; Maître. — (1871) Tombée en sommeil. Réveillée le 3 octobre 1888. — (1889) Duverger, Joseph-Alexandre, comme ci-dessus, 26, boulevard de la Marine. — (1890 et 1891) le même. — (1892) Labeyrie, Jean-Léon, marchand-tailleur ; Rose-Croix. — (1893) le même, 26, rue des Carmes. — (1894) aucun nom dans l'Annuaire.

Temple : — 7, avenue de la Chalosse (1889-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e samedis du mois

Statistique des 35 années :

Le département des Landes a compté, en tout, deux loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; les deux fonctionnent actuellement. Toutefois, celle de Dax paraît être d'une vitalité très faible ; car, l'année dernière, elle n'avait pas fait connaître au Grand Orient l'élection de son Vénérable au moment de l'impression de l'Annuaire.

LOIR-ET-CHER

Blois

L'UNITÉ DES ARTS ET MÉTIERS

Loge fondée le 19 septembre 1803.

VÉNÉRABLES : — (1860) Brunet, boulanger ; Rose-Croix. Pour la correspondance : Tenin, place de l'Ave-Maria. — (1861-1863) le même. — (1864) Bailly, tailleur ; Rose-Croix. — (1865) le même. — (1866) Porcher, propriétaire ; Rose-Croix. — (1867) Berger, entrepreneur de travaux ; Maître. — (1868) le même ; Rose-Croix. — (1869 et 1870) le même. — (1871) par interim, Trouet, boiselier ; Rose-Croix. — (1872) Tombée en sommeil.

Temple : — 24, place de l'Ave-Maria (1860-1872).

UNION ET PRÉVOYANCE

Loge fondée le 22 octobre 1889.

VÉNÉRABLES : — (1891) Julien, Philippe-Emile, avocat, membre de la Chambre des députés, 8,

rue de Belloy, à Paris ; Maître. — (1892) le même, Rose-Croix. — (1893 et 1894) le même.

Temple : — 9, levée de Saint-Dié (1891-1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} dimanche du mois, à 2 heures, et le 3^e samedi, à 8 heures du soir.

Montrichard

LES ENFANTS DE LA VALLÉE DU CHER

Loge fondée le 10 juin 1867.

VÉNÉRABLES : — (1868) Simon, Auguste, entrepreneur ; Maître. — (1869) le même. — (1870) Simon, Silvain, entrepreneur ; Maître. — (1871) Supligeon, Silvain, peintre ; Maître. — (1872 et 1873) le même. — (1874) Supligeon, peintre ; Maître. — (1875-1879) le même. — (1880) Simon Auguste, entrepreneur de maçonnerie ; Maître. — (1881) Supligeon, comme ci-dessus, peintre en bâtiments. — (1882-1885) le même. — (1886) Simon, Auguste, maître maçon ; Maître. — (1887) le même. — (1888) le même, entrepreneur de maçonnerie ; et pour la correspondance : Lefranc, place du Grand-Marché. — (1889-1893) le même. — (1894) Simon, Auguste, comme ci-dessus.

Temple : — 5, rue de Sully (1868-1879). — Placé du Grand-Marché (1880-1889). — Impasse de la Glacière (1891-1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} lundi du mois.

Statistique des 35 années :

Le département de Loir-et-Cher a compté, en tout, trois loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; deux fonctionnent actuellement.

LOIRE

Saint-Etienne

LES ÉLUS

Loge fondée le 21 décembre 1828.

VÉNÉRABLES : — (1860) Buffe, négociant en rubans, 13, place Marengo ; Rose-Croix. — (1861) le même. — (1862) le même ; et pour la correspondance : Julien, 4, rue Froide. — (1863) le même. — (1864) Bonnassières, directeur d'usine, maire de Lorette, Loire ; Chevalier Kadosch. — (1865) Maréchal, teinturier ; Maître. — (1866) Julien, bijoutier, 4, rue Froide ; Chevalier Kadosch. — (1867) le même. — (1868) le même, 4, rue de Foy. — (1869) le même. — (1870) Boudarel, Jean-Marie, fabricant de rubans, 4, rue de la Croix ; Maître. — (1871) le même. — (1872) Crozet, ingénieur civil ; Maître. — (1873) le même. — (1874

Romian, marchand de crépins, 4, rue Notre-Dame; Rose-Croix. — (1875) Poupon, employé aux mines, 22, rue Saint-Charles; Maître. — (1876) Romian, Pierre, comme ci-dessus; 5, rue Saint-François. — (1877) Fontanay, employé de commerce, 35, rue des Jardins; Rose-Croix. — (1878) Fayet, Georges, docteur en médecine, rue Mercière; Maître. — (1879) le même. — (1880) Romian, comme ci-dessus; Chevalier Kadosch. — (1881 et 1882) le même. — (1883) l'Annuaire ne donne aucun nom de Vénérable, mais seulement cette adresse pour la correspondance : Ladet, 4, rue Neuve. — (1884) Crozet-Fourneyron, ingénieur, métallurgiste, ancien député, 52, rue Saint-Georges à Paris, et 25, place Chavanelle, à Saint-Etienne; Maître. — (1885) Bonnefoy, Antoine, comptable, 16, place Chavanelle; Rose-Croix. — (1886) le même, entrepreneur, 33, grande rue du Soleil. — (1887) Ladet, Adolphe, négociant, 4, rue Neuve; Rose-Croix. — (1888) le même. — (1889) Mazet, Noël, ex-adjoint au maire, 13, place du Peuple; Maître. — (1890) le même, conseiller d'arrondissement. — (1891 et 1892) le même, négociant. — (1893) Marcoux, J.-François, fabricant de lacets, à Izieux, près Saint-Chamond, Loire; Rose-Croix; et pour la correspondance : Mazet, 13, place du Peuple. — (1894) Garrigues, Joseph, vérificateur des poids et mesures, 1, grande rue Saint-Roch; Maître.

Temple : — Place des Beaumes, maison Montagneux (1863-1870). — 1, rue du Pavillon-Chinois (1871-1882). — 96, grande rue Saint-Roch (1883-1892). — 56, rue Désirée (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e samedis du mois.

L'INDUSTRIE

Loge fondée le 24 décembre 1860.

VÉNÉRABLES : — (1861) Pichot-Duclos, commandant le recrutement de la Loire; Rose-Croix. — (1862) le même, *, 18, rue Marengo. — (1863) Blanc, avoué, 28, rue de la Bourse; Maître. — (1864) le même. — (1865) Guinard, négociant, 27, rue de la Loire; Maître. — (1866) le même. — (1867) Chapon, négociant, commissionnaire; Maître. — (1868) le même; Rose-Croix. — (1869) le même. — (1870) Boudarel, Pierre, 4 rue de la Croix; Maître. — (1871) le même, fabricant de rubans. — (1872) Bertholon, César, ancien représentant du peuple, ancien préfet, rédacteur en chef du journal *l'Éclair*, 41, rue Saint-Louis; Maître. — (1873) le même. — (1874) Duchamp, avocat, membre du Conseil général et de la commission départementale, 10, rue de la Loire; Maître. — (1875) Poupon, employé aux Mines, 22, rue Saint-Charles; Maître. — (1876) le même. — (1877) Boudarel Pierre,

comme ci-dessus, 6, rue des Arts. — (1878) le même. — (1879) Marx, Georges, marchand-tailleur, 2, place de l'Hôtel-de-Ville; Maître. — (1880) le même, conseiller municipal, directeur de la Caisse d'épargne. — (1881) Poupon, employé aux Mines de la Loire, 22, rue Saint-Charles; Maître. — (1882 et 1883) le même. — (1884) le même, agent du contentieux aux Mines de la Loire. — (1885) Labully, Pierre, médecin-vétérinaire, 6, rue des Jardins; Maître. — (1886) le même, chef du service sanitaire du département. — (1887-1889) le même. — (1890) Convers, Jean-François, 11, rue de Roanne; Rose-Croix. — (1891) le même, docteur en médecine. — (1892) le même. — (1893) Labully, Pierre, comme ci-dessus; Rose-Croix. — (1894) le même.

Temple : — 1, rue du Pavillon-Chinois (1867-1882). — 96, grande rue Saint-Roch (1883-1892). — 56, rue Désirée (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e jeudis du mois.

Roanne

LES ÉCOSSAIS ROANNAIS

Loge fondée le 14 mars 1841.

VÉNÉRABLES : — (1868) Perrin, fondeur en cuivre, rue Sainte-Elisabeth; Maître. — (1869) le même. — (1870) Martin, huissier; Maître. — (1871) Mahaut, employé de commerce; Maître. — (1872) le même. — (1873-1874) le même, quai de l'Île. — (1876) Devillaine, négociant; Maître. — (1877-1879) le même. — (1880) Lafont, architecte, agent-voyer; Rose-Croix. — (1881-1884) le même. — (1885) le même, rue du Phénix; Chevalier Kadosch. — (1886-1888) le même. — (1889) Champion, Charles, professeur au collège, rue Fontalon; Maître. — (1890 et 1891) le même. — (1892) Tombée en sommeil. Réveillée le 11 juillet 1893 — (1894) Fouteiller Benjamin-Joseph, *, commandant-major au 98^e régiment d'infanterie, 12, rue du Collège; Maître.

Temple : — 13, rue des Fossés (1870-1874). — Rue du Canal (1875-1879). — 20, rue Bayard (1880-1892). — 14, rue des Fossés (1894).


Tenues actuelles : — Le 1^{er} samedi et le 3^e dimanche du mois.

Statistique des 35 années :

Le département de la Loire a compté, en tout, trois loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; les trois fonctionnent actuellement.

HAUTE-LOIRE**Le Puy****LE RÉVEIL ANCIEN**

Loge fondée le 1^{er} juin 1893.

VÉNÉRABLES : — (1894) Berbigier, Louis, , négociant en vins, maire de Lissac, conseiller d'arrondissement, avenue de Vals ; Maître ; et pour la correspondance : Jaillardon, receveur-buraliste, 3, boulevard Saint-Laurent.

Temple : — 32, rue du Faubourg-du-Breuil, cité Vidal (1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^{es} mercredis du mois

Statistique des 35 années :

Le département de la Haute-Loire n'a compté, en tout, appartenant à l'obédience du Grand Orient de France, qu'une seule loge, laquelle, de fondation toute récente, fonctionne actuellement.

LOIRE-INFÉRIEURE**Nantes****MARS ET LES ARTS**

Loge fondée le 6 décembre 1800.

VÉNÉRABLES. — (1860) Thébaud, Hippolyte, négociant ; Rose-Croix. — (1861 et 1862) le même. — (1863) Grignon-Dumoulin, négociant ; Rose-Croix. — (1864) Thébaud, comme ci-dessus. — (1865) et 1866) le même. — (1867) Pouzin, propriétaire ; Rose-Croix. — (1868) Thébaud, comme ci-dessus. — (1869) Guépin, docteur-médecin, conseiller municipal, membre du Conseil général de la Loire-Inférieure ; Maître. — (1870) le même, ex-professeur à l'École de médecine et ancien chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Nantes. — (1871) le même. — (1872) Mercier, pharmacien ; Maître. — (1873) Tombée en sommeil. Réveillée le 22 septembre 1892. — (1893) Thouvenin, Jules, négociant en métaux, 7, quai des Tanneurs ; Chevalier Kadosch. — (1894) Griveaud, Paul, ingénieur civil, 22, avenue Pasteur ; Chevalier Kadosch.

Temple : — 10, rue de la Fosse (1860 et 1861). — 30, rue de la Fosse (1862-1873). — 2, rue de l'Héronnière, (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — les 2^e et 4^e vendredis du mois.

PAIX ET UNION

Loge fondée le 19 avril 1776.

VÉNÉRABLES : — (1860) Terperean, tapissier ; Chevalier Kadosch. — (1861) Suser fils, négociant-

tanneur ; Chevalier Kadosch. — (1862) Thomas de Closmadeuc, capitaine au long cours ; Maître. — (1863) le même, négociant. — (1864) Le Guay, propriétaire ; Chevalier Kadosch. — (1865 et 1866) le même. — (1867) Suzer, négociant ; Chevalier Kadosch. — (1868) le même. — (1869) Ollivié, agent-voyer ; Maître. — (1870) le même. — (1871) de Closmadeuc, armateur ; Rose-Croix. — (1872) le même, 3, rue Jean-Jacques Rousseau. — (1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Thouvenin, négociant, 1, place du Cirque ; Chevalier Kadosch. — (1876) le même. — (1877) le même, négociant en métaux, 1, place du Vieux-Cirque. — (1878) Bayon, G.-Paul, quincaillier, 15, rue d'Orléans ; Chevalier Kadosch. — (1879) Thouvenin Jules, comme ci-dessus, 1, place du Cirque. — (1880 et 1881) le même. — (1882) Ebstein, Henri, négociant, 3, rue Suffren ; Maître. — (1883) le même. — (1884 et 1885) le même, 15, rue des Coulées. — (1886-1888) le même, 15, rue Arsène Leloup. — (1889) Griveaud, Paul, ingénieur civil, 24, avenue Pasteur ; Maître. — (1890) le même, chef du bureau des travaux publics de la Loire-Inférieure ; Rose-Croix. — (1891) le même ; Chevalier Kadosch. — (1892) Praud père, Auguste, propriétaire à Plaisance, 6, rue Meslé ; Chevalier Kadosch. — (1893) Salières, François, directeur du journal *le Populaire*, rue du Calvaire ; Chevalier Kadosch. — (1894) le même.

Temple : — 1, petite rue de la Bourse (1860-1865). — 23, place de la Bourse, cercle Paix et Union (1866-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er}, 2^e et 3^e mercredis du mois.

Saint-Nazaire**L'ÉTOILE DES DEUX-MONDES**

Loge fondée le 8 novembre 1864.

VÉNÉRABLES : — (1865) Duval, Jules, propriétaire, directeur de l'usine à gaz, rue Bonne-Louise, à Nantes ; Maître. — (1866) Monnier, boulanger ; Rose-Croix. — (1867 et 1868) le même. — (1869) Sallebert, négociant ; Maître. — (1870) Monnier, comme ci-dessus, rue de l'Artillerie. — (1871) Pinguet, architecte, route de Pornichet ; Maître. — (1872 et 1873) le même. — (1874) Tombée en sommeil.

Temple : — Rue Anselme Fleury (1870 et 1871). — Rue de la Paix (1872-1874).

LE TRAIT D'UNION

Loge fondée le 2 mars 1887.

VÉNÉRABLES : — (1887) Boulin, Adolphe, chef du matériel aux Ateliers et Chantiers de la Loire ;

Maitre. — (1888 et 1889) le même. — (1890) Hongniard, Charles-Arthur, dessinateur, 78, rue Villès-Martin; Maitre. — (1891) Pierre-Dumas, Louis-Napoléon, entrepreneur de serrurerie, 5, rue Thiers; Maitre. — (1892) Hongniard, dessinateur aux Chantiers de la Loire, comme ci-dessus; Rose-Croix. — (1893) le même, chef du matériel aux Chantiers de la Loire: Chevalier Kadosch. — (1894) le même, ingénieur-mécanicien, 78, rue Villès-Martin.

Temple: — Rue de Paris et rue des Caboteurs (1887-1889). — 45, rue de Paris (1890-1894).

Tenues actuelles: — Les 1^{er} et 3^e vendredis du mois.

Statistique des 35 années:



Le département de la Loire-Inférieure a compté, en tout, quatre loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; trois fonctionnent actuellement.

LOIRET

Orléans

LES ADEPTES D'ISIS-MONTYON

Loge fondée le 9 mars 1885.

VÉNÉRABLES: — (1886) Brouard, Joseph-Désiré-Sébastien, maire, conseiller général, à Saint-Jean-de-Braye; Maitre. Pour la correspondance: Rachet, 25, rue de l'Ecrevisse. — (1887) Rachet, Michel, propriétaire, 2, rue du Chariot; Maitre. — (1888) le même, . — (1889) Gavot, François-Xavier-Philippe, propriétaire; Maitre. — (1890) le même, 2, rue Haute-Vallée. — (1891) le même, conseiller général. — (1892) le même. — (1893) Doinel, Jules, , archiviste du Loiret; Maitre. — (1894) le même: Rose-Croix: démissionnaire de la franc-maçonnerie à la fin de ladite année 1894; aujourd'hui, pleinement converti.

Temple: — 22, rue des Turcies (1886-1894).

Tenues actuelles: — Les 1^{er} et 3^e mercredis du mois.

LA VÉRITABLE AMITIÉ

Loge fondée le 9 mars 1885.

VÉNÉRABLES: — (1886) Barreau, Henri, marchand de fers, 70, faubourg Bannier; Maitre. — (1887) Ménager, Charles-Jacques, tailleur d'habits, 22, rue Xaintrilles; Maitre. Pour la correspondance: Bonnardot, 13, rue Royale. — (1888) Halmagrand, Robert-Amédée-Nicolas-Félix, docteur en médecine, 46, rue de la Lionne; Maitre; et même adresse pour la correspondance. — (1889) Riu, Eloi-Joseph-

Blaise, docteur en médecine, 1, rue Porte-Madeleine; Maitre. — (1890) Ménager, comme ci-dessus; 60, rue Xaintrilles. Pour la correspondance: Hutteau, négociant, 7, rue de Bourgogne. — (1891) le même. — (1892) Rabier, Athos-Fernand, avocat à la Cour d'appel, député du Loiret, 28, rue du Coq, à Orléans, et 36, avenue Bosquet, à Paris; Maitre. Pour la correspondance: Ménager, 60, rue Xaintrilles. — (1893) le même. — (1894) Hutteau, Séraphin-Maximilien, négociant, 7, rue de Bourgogne; Rose-Croix.

Temple: — 1, rue de Patay (1886-1893). — 19, rue Croix-de-Bois (1894).

Tenues actuelles: — Les 2^e et 4^e vendredis du mois.

LES ÉMULES DE MONTYON

Loge fondée le 11 mars 1862.

VÉNÉRABLES: — (1862) Brouard, négociant, maire de Saint-Jean-de-Braye; Maitre. Pour la correspondance: Tousé, 69, rue Royale. — (1863) le même. — (1864-1868) le même, 22, rue des Turcies. — (1869) le même, membre du Conseil général du Loiret. — (1870) Gavot, brasseur; Maitre. — (1871 et 1872) le même. — (1873) le même, 18, rue du Héron. — (1874 et 1875) le même. — (1876) le même, conseiller municipal. — (1877 et 1878) le même. — (1879) Jourdain, propriétaire aux Aydes, par Orléans; Maitre. Pour la correspondance: Rachet, 17, place du Grand-Marché. — (1880) le même. — (1881) Gavot, brasseur, 48, rue du Héron; Maitre. — (1882 et 1883) le même. — (1884) Brunschwig, Samuel, négociant, 51, place du Martroi; Maitre. Pour la correspondance: Rachet, 30, rue Royale. — (1885) Rachet, Michel, propriétaire, 30, rue Royale; Maitre. — (1886) Tombée en sommeil: remplacée par la Loge *les Adeptes d'Isis-Montyon* (voir ci-dessus).

Temple: — 22, rue des Turcies (1870-1886).

Gien

JUSTICE ET ÉGALITÉ

Loge fondée le 16 octobre 1892.

VÉNÉRABLES: — (1893) Bonnardot, François, publiciste; Maitre. — (1894) le même, 442, rue Montmartre, à Paris; Rose-Croix.

Temple: — 4, rue des Degrés (1893). — Route d'Orléans, maison Faillat (1894).

Tenues actuelles: — Le 2^e samedi du mois et le 4^e dimanche.

Pithiviers**LA FRATERNELLE BEAUCERONNE
ET GATINAISE**

Loge fondée le 14 septembre 1889.

VÉNÉRABLES : — (1890) Couture, Louis, négociant en vins ; Maître. Pour la correspondance : Arthur Sonnet, fermier des places. — (1891) Sonnet, Louis, fermier des droits de place ; Maître. — (1892) Couture, Louis, comme ci-dessus ; même adresse pour la correspondance. — (1893) le même, conseiller municipal. — (1894) Macquet, Charles-Emile-Joseph, rentier, 5, ruelle des Frères ; Maître. Pour la correspondance : Sonnet, comme ci-dessus.

Temple : — 2, place de l'Etape, au Jardin d'Illiver (1890-1892). — Boulevard Transversal, près la Gare (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} jeudi et le 3^e samedi du mois.

Statistique des 35 années :

Le département du Loiret a compté, en tout, cinq loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; quatre fonctionnent actuellement.

LOT**Cahors****LE PHARE DU QUERCY**

Loge fondée le 15 novembre 1886.

VÉNÉRABLES : — (1887) Filsac Edmond, employé des contributions indirectes ; Maître. Pour la correspondance : Filsac, propriétaire, 45, rue des Mirepoises. — (1888) Dissès, Antoine-Ernest, directeur de la Compagnie d'assurances *Le Lot*, 4, rue Pierre-Brunie ; Maître. — (1889) le même ; Rose-Croix. — (1890) le même. — (1891) Aussel, Théodore-Augustin, *, conducteur des ponts et chaussées, 4, rue Feydel ; Rose-Croix. — (1892 et 1893) le même. — (1894) le même, 2, rue des Cadourques.

Temple : — Rue du Four-Sainte-Catherine, près du port Bullier (1887). — Place Saint-Laurent (1888-1889).

Tenues actuelles : — Tous les mercredis.

Gourdon**LES PARFAITS AMIS**

Loge fondée le 25 mars 1883.

VÉNÉRABLES : — (1883) Pastrie, Louis, entrepreneur de travaux publics ; Maître. — (1884 et 1885) le même. — (1886) Gouloumès, Jean, médecin-vétérinaire ; Maître. — (1887) le même. — (1888)

Cocula, Frédéric, médecin-vétérinaire, à Saint-Germain-de-Bel-Air ; Maître. — (1889) le même. — (1890) le même, maire de Saint-Germain-de-Bel-Air. — (1891) le même. — (1892 et 1894) le même, conseiller général ; et pour la correspondance : Gouloumès, vétérinaire à Gourdon.

Temple : — Rue du Majou (1884-1894).

Tenues actuelles : — Tous les samedis, du 1^{er} novembre au 1^{er} mai ; les 2^e et 4^e samedis, du 1^{er} mai au 1^{er} novembre.

Souillac**LE RÉVEIL DU LOT**

Loge fondée le 4 août 1893.

VÉNÉRABLES : — (1884) Espitallié, Jean, maire ; Maître. — (1885) Renavand, Paul-Ferdinand, entrepreneur de travaux publics ; Maître. — (1886 et 1887) le même. — (1888) Bruel, Osmin, négociant, banquier ; Maître. — (1889) le même. — (1890) Bergerol, Edouard, caissier de la Caisse d'épargne, secrétaire de la mairie ; Maître. — (1891-1894) le même.

Temple : — Place de la Halle, maison Traversat (1884-1886). — Route Nationale (1887-1894).

Tenues actuelles : Les 1^{er} et 3^e samedis du mois.

Statistique des 35 années :

Le département du Lot a compté, en tout, trois loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; les trois fonctionnent actuellement.

(A suivre).

HORRIBLE SACRILÈGE

à l'Île Maurice

Le 29 mars, arrivait à Marseille le *Polynésien*, paquebot de la Compagnie des Messageries Maritimes, qui, dans son voyage, passe à l'Île-Maurice et en apporte le courrier pour l'Europe.

Or, les journaux que le navire apportait de la colonie anglaise contenaient le bref récit d'un épouvantable sacrilège datant de la nuit même qui a précédé le départ de la malle.

Ce n'est pas un crime, c'est neuf crimes horribles qui ont été commis dans la même nuit, sur plusieurs points différents, et avec un ensemble qui témoigne, plus fortement que jamais, l'existence des sociétés secrètes vouées au satanisme ; car il est impossible de voir en ceci l'action de simples malfaiteurs, de voleurs vulgaires préoccupés uniquement de faire main basse sur des objets d'orfe-

vrerie. Non, il y là, avec le vol et au-dessus du vol, la profanation voulue et accomplie avec une rage vraiment diabolique.

D'après la dépêche de l'Agence Havas, communiquée aux journaux, neuf églises de Maurice ont été pillées dans la même nuit. Les tabernacles ont été défoncés, les vases sacrés enlevés, et leur contenu jeté de tous côtés et piétiné.

Dans une église de Port-Louis, les sacrilèges, après avoir vidé le ciboire de ses hosties, l'ont rempli du sang d'un chat, qu'ils ont égorgé sur l'autel même; ils y ont laissé le cadavre de la bête, immolée en holocauste à Satan.

Les profanations commises dans les autres temples sont aussi monstrueuses. Partout les sacrilèges malfaiteurs se sont principalement acharnés sur les hosties, qu'ils ont couvertes d'ordures.

La population catholique de Maurice est affolée, et il y a de quoi ! Elle accuse de ce crime de fanatiques ennemis de la religion catholique, dit la dépêche Havas, sans s'expliquer autrement.

Mais quels sont ces ennemis de Dieu et de l'Eglise, sinon les membres des arrières-loges de la franc-maçonnerie luciférienne ? Le docteur Bataille, confirmé par l'ex-F. Margiotta, nous a montré que le Palladisme est florissant à l'Ile-Maurice et que Port-Louis est même le siège du Sous-Directoire Central de la haute-maçonnerie (pour l'Afrique).

En outre, Mgr Léon Meurice, l'érudit auteur de *la Franc-Maçonnerie synagogale de Satan*, qui a courageusement démasqué l'action du diable au moyen de l'infâme secte, est l'archevêque-évêque de Port-Louis. Il est facile de comprendre à quel degré est montée la haine des sectaires, particulièrement dans le diocèse de l'éminent prélat; les crimes récents, ces sacrilèges horribles, sont, cela est de la dernière évidence, l'explosion de cette haine infernale.

COUP DE THÉÂTRE

Au moment où nous mettions sous presse, nous avons reçu le premier numéro de... l'organe des Groupes Palladistes Indépendants.

Voilà, par exemple, un nouveau coup de théâtre de l'ex-grande-maitresse de New-York. A vrai dire, le Convent tenu à Londres les 29-30 novembre 1894 nous avait fait l'effet d'un bloc enfariné, ne disant rien qui vaille... pour Lemmi; d'autre part, nous avions reçu confirmation de la tenue d'un second Convent au mois de janvier, toujours à Londres; mais nous en étions réduits à de simples conjectures. Vraiment, nous l'avouons, le secret a été bien gardé, et, pour la première fois, nos informateurs ont été en défaut.

Que s'est-il passé?... On ne le sait pas encore au juste.

On dit — et miss Vaughan proteste contre ce bruit qui court les arrières-loges de la parfaite

initiation — que l'ex-grande-maitresse de New-York avait accepté, comme nous l'avons fait connaître, de donner son concours à la création d'une Fédération Palladiste Indépendante, sous diverses conditions (notamment, l'élimination de diverses pratiques et la propagande désormais publique des principes lucifériens), et qu'elle s'était entendue avec les convocateurs du premier Congrès pour laisser simplement discuter, sans vote formel, ses propositions; on dit que cette façon de procéder avait pour but de tâter le terrain, de voir quels étaient ceux des antilemmistes qui s'opposent à la publicité des doctrines palladiques, et qu'alors ceux-ci précisément n'ont pas été convoqués au deuxième Convent, lequel a eu lieu les 19-20-21 janvier 1895. Dans ces conditions, la majorité désirée par miss Vaughan était sûre.

S'il en est ainsi, l'ardente propagandiste est arrivée à son but. Ou une retraite absolue, disait-elle, ou bien rentrée en scène avec nos drapeaux flottant au vent. Etant donné son caractère, la retraite devait lui peser: il y avait longtemps, on le sait, qu'elle caressait ce projet de mise en lumière du Palladisme, au moins au point de vue doctrinal.

Bien entendu, miss Vaughan atteste, à ses Frères et Sœurs en Baphomet, qu'elle est animée des meilleures intentions. En outre, elle ne manque pas de se dire calomniée par tout le monde: par les catholiques, qui s'entêtent à voir Satan en Lucifer et qui la qualifieront de sataniste; par les partisans de Simon-Lemmi, qui l'accusent d'avoir documenté les « adonaïtes », même sur les pratiques rituelles et les dogmes du Palladisme, et elle jure par tous ses grands diables qu'elle s'est bornée à faire connaître l'infamie de l'intrus du palais Borghèse, comme homme privé; enfin, par bon nombre d'antilemmistes même, qui lui reprochent d'avoir escamoté, au moyen d'une roublarde manœuvre, le vote du 21 janvier, sur lequel elle se base pour hisser publiquement la bannière de Lucifer.

Et elle se débat contre tous. Lemmi et nous, Goblet d'Alviella et Margiotta, les évêques catholiques et les grands-maitres lucifériens qui suivent Simon le voleur, chacun a son paquet.

Quoi qu'il en soit, l'événement n'est pas ordinaire. Miss Vaughan se tient forte des décisions du deuxième Convent Palladiste Indépendant de Londres et affirme que la nouvelle Fédération est constituée, que la propagande par la voie de la presse commence, que celle par les conférences suivra, que des organes publics vont paraître, aujourd'hui à Paris même, demain à New-York, et qu'en tout cas cet essai de recrutement d'un genre aussi nouveau qu'inattendu doit durer tout une année entière, la délibération prise le 21 janvier ayant force de loi et étant irrévocable.

Du coup, l'ennemie jurée de Lemmi s'est installée en Europe; le premier organe de la nouvelle Fédération des Triangles Indépendants est publié

carré. On nous a envoyé le n° 1, daté du 21 mars, avec cette mention sur la bande : *Echange ?* Nous eussions préféré que miss Vaughan acceptât l'hospitalité de nos colonnes, puisqu'elle désire la discussion publique : nous la lui eussions faite aussi large que possible, et la pauvre aveugle, en nous envoyant ses répliques, eût sans doute plus modéré ses expressions que dans sa feuille, à elle, où — nous le lui disons charitablement — elle se laisse trop aller.

Qu'elle y prenne garde : il ne suffit pas de dire qu'on estime les prêtres en tant qu'hommes, qu'on admire et vénère les sœurs de charité, qu'on réproche les sacrilèges : il faut observer une mesure dans la discussion des idées religieuses qu'on se refuse à admettre, et il est tels et tels passages où miss Vaughan, laissant déborder sa haine folle contre « Adonaï », tombe dans la Sophie Walder. Oui, qu'elle y prenne garde : ce n'est pas en blasphémant contre Dieu et les saints qu'elle conservera les sympathies qu'elle s'était acquises chez les catholiques, pas plus qu'en essayant de nous prouver que saint Vincent de Paul est au royaume de Lucifer elle nous convaincra de la bonté du père de l'orgueil, du mensonge et du mal.

Ce qui ressort surtout de cette tentative du Palladisme, c'est une sorte de besoin de ne pas paraître au-dessous des autres sectes occultistes. Les mages noirs se sont installés à Paris un centre public de propagande, 29, rue de Trévise (directeur, Papius : éditeur-gérant, Chamuel) : les mages blancs du luciférianisme ont tenu à avoir aussi le leur, à Paris également, et en plein centre. Sur la première page de la couverture de l'organe des Triangles antilemmistes, on lit : « Paris. Bureau central de la propagande palladiste indépendante, 37, rue Etienne-Marcel, Pierret, éditeur ». Ailleurs, le même M. Pierret est qualifié d'« administrateur-gérant ».

L'organe officiel des lucifériens rappelle par l'aspect la défunte *Chaîne d'Union*. Le numéro est à peu près semblable à ceux de l'illustre F. J. Hubert ; c'est une brochure d'assez grand format, sous couverture bleue (pourquoi bleue ? les Indépendants se placeraient-ils sous le patronage d'Astaroth ?)

Miss Vaughan, directrice du *Palladium Régénéré et Libre*, déclare que la nouvelle Fédération est vue de bon œil par Lucifer ; le Baphomet lui-même aurait parlé, pour dire de laisser faire. Nous citons : « L'œuvre nouvelle sera féconde. « L'Excelsus-Excelsior ne désapprouve point ; Baal- « Zéboud l'a dit. Astarté s'est manifestée trois fois, « mettant en fuite Lilith. On a entendu à Char- « leston les grincements de dents de Mikaël, au « moment même où, à la clôture des Indépen- « dants réunis à Londres en actions de grâces, « Asmodée mit le sceau des gloires célestes sur « le parchemin béni ; la nouvelle officielle du *fiat* « exprimé par le Palladium sacré a été transmise « aux constituants, signée des Sages du Sanctum

en langue française, sous le titre : *le Palladium Régénéré et Libre*, avec ce sous-titre : *lien des Groupes Lucifériens Indépendants*. C'est net, c'est

« Regnum. Nous pouvons donc déployer nos étendards ; Good-God est avec nous. »

Mais, malgré tout son espoir, l'ex-grande-maitresse de New-York nous paraît marcher à de grandes déceptions, nous ne craignons pas de le lui prédire. En premier lieu, sa propagande n'a aucune chance, fort heureusement, de pénétrer dans les masses : en second lieu, sa publication est, somme toute, des plus mauvaises. Les catholiques feront donc bien de ne pas apporter leur argent au « bureau central » de la rue Etienne-Marcel : la curiosité de voir une luciférienne fustiger la haute-maçonnerie lemmiste, tout en exposant avec gravité les idées les plus saugrenues, ne doit pas se satisfaire au risque de contribuer à faire créer de nouveaux groupes d'occultistes. Indépendants ou dépendants, tous les palladistes adorent le même monstre.

Nous avons voulu aujourd'hui mentionner cette tentative, en prenant sur la place destinée à la suite des *Sociétés Secrètes Musulmanes*. Dans un de nos prochains numéros, nous reviendrons plus longuement sur cette première publication luciférienne : nous ne pouvons pas laisser passer surtout ce que miss Vaughan dit au sujet du miracle de la Salette.

Cet article, principalement, nous fait douter de la raison de la pauvre femme. Elle croit à l'apparition : elle est convaincue que c'est bien la vierge Marie, mère de Jésus-Christ, qui s'est montrée et qui a parlé aux deux petits bergers de la montagne ; elle veut même ajouter aux arguments des catholiques en faveur du miracle : mais, à son dire, le *deus ex-machina* de l'apparition, c'est... Lucifer ! Ceci est absolument insensé. Quant au texte des paroles secrètes, adressées par la Sainte Vierge à Mélanie, nous ignorons si celui que donne miss Vaughan est bien le texte authentique ; en tout cas, nous ne voyons pas clair du tout, mais là pas du tout, dans la conclusion qu'elle en tire.

C'est aussi peu clair que les signatures d'esprits du feu dont le numéro est parsemé : celle du daimon Asmodée, entre autres, est passablement extravagante ; miss nous permettra de le lui dire avec tout le manque de respect que nous avons pour son « noble protecteur ».

LE DIABLE ET LA RÉVOLUTION

Par Léo TAXIL

Un fort volume in-8. Prix..... 6 fr

I. Le Diable Philosophe. — II. Le Diable Janséniste — III. Les Prophétesses du Diable. IV. Le Diable Constituant. V. Le Diable Terroriste. — VI. Le Culte de Satan

Saint-Etienne, imp. BOY

Le Gérant : P. FEYRE.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^e SIÈCLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

DEMAIN

SELON LE VŒU DES FRÈRES TROIS-POINTS

OU

LES MONITA SECRETA

Du T. . . Ill. . . F. . . Adriano Lemmi

esroc à Marseille,
circoncis à Stamboul, pape noir à Rome.

1

L'auteur des MONITA SECRETA
maçonniques.

Lecteurs, faut-il vous présenter ADRIANO LEMMI ? Peut-être. Jusqu'à ces derniers temps, sa notoriété n'était pas grande. Il y a un peu plus d'un an, le docteur Bataille apprenait aux souscripteurs du *Diable au XIX^e Siècle*, que cet italien, aux environs de la vingtième année, avait été, à Marseille, emprisonné pour vol, qu'un peu plus tard, comprenant sans doute qu'il faut aujourd'hui être juif pour devenir très riche en travaillant très peu, il s'était fait circoncire à Constantinople, et qu'enfin, arrivé à la vieillesse, il était à Rome manieur d'argent, magicien et haut-délégué du *Suprême Directoire Dogmatique de la Haute-Maçonnerie Palladique ou Luciférienne*, qui donne l'impulsion et fait la loi à toutes les branches de la Maçonnerie sur les deux continents.

Le 20 septembre 1893, dans l'assemblée générale des délégués des *triangles* (loges supérieures lucifériennes), convoquée à Rome en face du Vatican, grâce à des intrigues qui soulevèrent l'indignation d'une partie des délégués, une révolution s'est opérée. Le siège central de la Direction suprême de la Maçonnerie a été transféré de Charleston à Rome, et à la place de l'américain Mackey, démission-

naire, le voleur enjuivé, *il signor Adriano Lemmi*, est devenu le pape luciférien, en résidence à Rome même, au palais Borghèse, en face du Vatican.

Que ce transfert et ce choix aient pour but de nouveaux attentats contre la Papauté, personne n'en peut douter ; mais ce n'est pas ce sujet que nous voulons aborder.

La Maçonnerie a la prétention d'être une doctrine ; elle a même celle d'imposer sa doctrine et de l'imposer par la ruse, puis par la force, avec ses conséquences pratiques. C'est ce qui fait qu'elle a un *Directoire Dogmatique*.

Toutefois, sa doctrine est difficile à saisir. La secte évite de la donner crûment aux profanes et même au menu bétail des affiliés. Elle la voile sous des symboles aux significations multiples ; chacun, hors des loges et dans les loges mêmes, n'apprend que ce qu'elle veut qu'il sache. Ici, elle est purement bienfaisante ; là, elle devient hardiment politique ; ici, elle admet toutes les religions ; là, elle court sus à la religion catholique. Elle enveloppe ses maximes de nuages superposés ; tel qui croit tenir son dernier secret n'est encore qu'aux préliminaires.

Jusqu'à ces dernières années, les bas-fonds diaboliques de la secte, les *triangles* étaient restés inexplorés. On soupçonnait à peine leur existence. Aujourd'hui, grâce aux doctes travaux de Mgr Aurin, de Mgr Fava, de Léo Taxil, du docteur Bataille, de M. De la Rive, de l'abbé Mustel, de Dom Benoît et autres, grâce enfin à l'heureuse conversion de M. le professeur Domenico Margiotta, haut-maçon luciférien qui a confirmé pleinement les révélations précédentes, la direction satanique est surabondamment démontrée.

Toutefois, les esprits de ténèbres ne veulent pas ou ne peuvent pas encore relever sous une forme nouvelle les autels que dressèrent pour eux les siècles païens.

Il faut *déchristianiser* le monde civilisé avant de le *sataniser*. C'est le but immédiat de l'action maçonnique.

Que veut faire des sociétés civilisées, des

nations chrétiennes la puissante société secrète qui, semblable à une gigantesque pieuvre, enserre, grâce à ses alliances avec les sociétés analogues de la Chine, de l'Inde, de l'Amérique, de partout, le globe entier ? Où va l'humanité, que sera-t-elle DEMAIN, si la Maçonnerie n'est pas combattue et vaincue ?

Cette grave et palpitante question, nous y pouvons répondre avec certitude.

Nous avons en main, — grâce au docteur Bataille (*Le Diable au XIX^e Siècle*, livraison d'avril 1894, p. 363), — un document clair et complet qui ne laisse place à aucun doute ; M. Margiotta l'a publié à son tour, en attestant personnellement la parfaite authenticité (*Adriano Lemmi, chef suprême des francs-maçons*, pages 156 à 157). C'est la circulaire confidentielle expédiée par Adriano Lemmi « aux FF. : délégués secrets du Souverain Directoire Exécutif auprès des Cercles populaires anti-cléricaux d'Italie. » Il va de soi que, sauf un dernier paragraphe relatif à la Monarchie piémontaise, ce factum est d'une portée générale.

Dans ces véritables *Monita secreta* (1), nous allons trouver la pensée intime de la Maçonnerie. Un très bref commentaire suffira pour que chacun puisse se rendre pleinement compte de l'avenir que lui prépare la Franc-Maçonnerie de ce que sera DEMAIN, si aujourd'hui le peuple n'apprend pas à se méfier du verbiage maçonnique, et des phrases ronflantes des écrivains et des conférenciers chargés d'apprendre aux populations ouvrières chrétiennes qu'elles ne sont qu'un troupeau de bêtes, destinées à jouir, si elles le peuvent, et à être ensuite ou enfouies ou brûlées, sans prêtre, sans prière, sans espérance.

II

Les conférences maçonniques et leur but.

Peut-être voudriez-vous d'abord, amis lecteurs, savoir ce que sont les *Cercles anti-cléricaux* et pourquoi la Maçonnerie a près d'eux des *délégués secrets*.

Vous n'avez pas à apprendre que le *cléricalisme*, c'est tout simplement le *catholicisme*. C'est même le sentiment religieux sous sa forme la plus élémentaire ; c'est une marque quelconque de respect donnée à la divinité.

(1) Jadis un individu chassé de la Compagnie de Jésus imagina de se venger en fabriquant de prétendues instructions secrètes ou *Monita secreta* que le Général aurait adressées à ses religieux les plus sûrs. Cette diatribe, aisément percée à jour dès l'apparition du volume, n'en a pas moins joui depuis d'un certain crédit auprès des imbéciles. Ici nous sommes en face d'instructions secrètes authentiques, mises à exécution par les Frères Trois-Points, et suivies d'effets étendus et lamentables. Il n'est que temps d'avertir les classes ouvrières que la secte les joue, et, pour les jouer, s'efforce à les corrompre.

Le peuple ne se détache pas spontanément de la religion. Laisse à lui-même, quelles que soient les dures préoccupations du labeur quotidien ou l'entraînement du plaisir, il se souvient de son baptême, de sa première communion : il veut une croix sur sa tombe. Le prêtre, sorti presque toujours de ses rangs, catéchiste de ses enfants, soutien des pauvres dans la mesure de ses ressources, lui est naturellement sympathique. Il s'honore d'avoir un « curé » dans sa parenté.

Pour éloigner le peuple de la religion et du prêtre qui la personnifie, pour faire du travailleur une brute, il faut exercer une pression considérable.

La Maçonnerie l'a fort bien compris, et elle a dressé ses batteries en conséquence.

Elle a d'abord fondé la *presse anti-cléricale* : livres, brochures, journaux, bibliothèques, rien n'y manque. Mais l'effet produit par la presse est plus borné qu'il ne semble. L'ouvrier qui lit beaucoup, est devenu sceptique. « Le papier porte tout. » La calomnie imprimée n'est pas admise comme parole d'Évangile ; les impressions d'une lecture rapide sont fugitives ; bref, cette presse fait beaucoup de mal, pas autant pourtant qu'elle le voudrait.

La parole est plus incisive, plus pénétrante, plus empoignante, surtout quand elle s'adresse à des hommes formant un groupe et fréquemment réunis. C'est pourquoi la Maçonnerie a mis tous ses soins à former, sous des noms divers et avec des règlements très variés, des *cercles anti-cléricaux*, où des orateurs, dans des conférences, développent les thèses maçonniques.

Ces cercles sont plus nombreux en Italie que partout ailleurs. N'est-ce pas en Italie que le catholicisme doit être surtout attaqué ?

Mais pourquoi les délégués de la Maçonnerie n'ont-ils pas de mission officielle ?

Avant tout, parce que la secte a de la sorte les profits de cette campagne de calomnies sans en endosser la responsabilité.

En second lieu, parce que le titre de Franc-Maçon, depuis quelque temps surtout, met en défiance bien des gens.

Donner le change sur sa qualité et ses intentions est la première règle du Maçon actif. Il a toujours un faux nez au service de sa parole fausse.

Si ses intentions sont loyales, pourquoi ces cachotteries ? Il sait bien que les lois contre les sociétés secrètes l'épargneront. La secte tient les rênes des gouvernements et la balance de Thémis. Elle se vante d'être la Révolution incarnée et la première puissance contemporaine. Il n'importe ; le peuple n'est pas bien convaincu de sa probité ; pour le séduire et le mener à l'assaut de la religion, elle prend un masque.

Mais quelquefois le masque est mal agrafé, et des indiscrets le détachent.

Adriano Lemmi est astrologue *di primo cartello*; néanmoins, les planètes ne l'ont point averti que son *memorandum* secret ne le serait pas toujours; son talisman d'invisibilité n'a pas empêché des yeux malins de contempler sa *voûte*. (Le papier officiel des loges est une *planche*; celui des chapitres de Rose-Croix, une *colonne*; celui des arrière-loges philosophiques, depuis l'aréopage des Kadosch jusqu'au Suprême Conseil, un *balustre*; celui des arrière-loges lucifériennes, depuis le Triangle jusqu'au Directoire, est une *voûte*.)

Le morceau est éminemment suggestif; nous nous permettrons de le savourer, sans en retrancher une syllabe, un iota (1).

Pour vous, Lemmi, ne reniez pas votre œuvre. Vous n'y gagneriez rien. Il n'est pas une phrase de votre encyclique que ne confirment vingt documents maçonniques d'une indiscutable authenticité.

Cette circulaire pourra paraître aux profanes extrêmement canaille; mais vous dédaignez, ô Lemmi, le jugement des profanes; ce ne sont pas eux qui soldent vos quatre millions de liste civile.

III

On se moque du peuple; on entend l'exploiter

« Il faut, par votre inspiration (chers Frères Délégués secrets), faire mettre à l'étude dans les Cercles anticléricaux toutes les questions qui plaisent à l'ouvrier, et principalement celles qui entretiennent dans son cœur la haine de la superstition. Cette haine est sainte, et il est nécessaire de l'attiser sans cesse. »

Des questions que l'ouvrier a intérêt à étudier, la Maçonnerie n'a cure. C'est une société foncièrement bourgeoise, au plus mauvais sens du mot. Il existe une bourgeoisie

(1) Le document donné *in-extenso* par M. le professeur Domenico Margiotta, qui l'a publié non seulement en français, mais aussi dans son texte original italien, commence ainsi :

« A tutti i Delegati del Sovrano Direttorio Esecutivo per la propaganda popolare.

« ISTRUZIONE D'ORDINE SEGRETO.

« Cari Fratelli, vi rammentiamo i vostri giuramenti, e la nostra Volta del 25 ultimo gennaio, nella quale vi dichiaravamo quanto contiamo sopra di voi.

« Bisogna, per vostra ispirazione, etc. »

C'est-à-dire :

« A tous les Délégués du Souverain Directoire Exécutif pour la propaganda populaire.

« INSTRUCTION D'ORDRE SECRET.

« Chers Frères, nous vous rappelons vos serments

qui se compose d'honnêtes travailleurs de l'intelligence, médecins, notaires, magistrats, architectes, artistes, et de la fleur de la classe laborieuse arrivée à l'aisance par l'intelligence et la bonne conduite; il en est une autre, composée d'intrigants, de déclassés, de spéculateurs plus hardis que scrupuleux, d'agents d'affaires véreux, d'un tas de gens dont le passé n'est pas limpide. C'est dans cette eau trouble que la Maçonnerie pêche ses recrues. Dans les loges, on se fait mutuellement la courte échelle pour escalader les places bien rétribuées ou pour râler dans d'habiles combinaisons financières l'argent d'autrui. Israël préside à ces diverses opérations dans lesquelles le youtre a toujours la part du lion. Que deviendraient les bénéfices, s'il fallait partager avec les masses nécessiteuses? On a besoin des travailleurs, qui sont le nombre, quand vient un jour d'élection; on a besoin d'eux aussi pour démolir la religion; il faut donc aller à eux et dans leurs réunions aborder, avec un entrain plus ou moins sincère, les questions qui plaisent à l'ouvrier.

Mais le but, c'est « d'entretenir dans son cœur la haine de la superstition (du catholicisme). Qu'il soit heureux ou non, qu'il importe aux FF. ? mais il faut qu'il devienne un ennemi de son Créateur. Le Maçon est, comme Satan, un être de haine. Pour lui, vivre, c'est haïr. Haïr, c'est sa religion à lui. Vous avez entendu le Grand-Maître : Cette haine est sainte, et il est nécessaire de l'attiser sans cesse.

Vous avez là, mon lecteur, en une ligne, la quintessence de la Maçonnerie. Le Christianisme a pour moteur l'amour; aimer Dieu et le prochain, c'est toute sa loi. Aux yeux de la Maçonnerie, écouter le prêtre qui enseigne ce double amour, c'est le crime inexpiable.

La religion est ce qu'il y a de plus respectable au monde. Elle est la bienfaitrice de l'humanité. Que, par suite d'une mauvaise éducation, on l'ignore, cela se comprend. Que des esprits mal équilibrés l'entendent de travers, cela peut se voir. Mais qu'on la prenne en haine et qu'on se consacre à attiser cette haine, c'est la marque certaine d'une corruption très profonde.

Les voleurs, les adultères, les assassins se bornent généralement à oublier la religion, tout au plus vont-ils jusqu'à la haïr; les Franes-Maçons se consacrent à l'apostolat de la haine. Seul le diable peut leur en faire compliment.

et notre Voûte du 25 juin dernier, dans laquelle nous vous disions combien nous comptons sur vous.

« Il faut, par votre inspiration, etc. »

Cette voûte d'Adriano Lemmi est du 29 septembre 1883.

Nous rappelons ici que l'édition italienne du volume de M. Margiotta sur Adriano Lemmi vient de paraître. Titre : *Ricordi di un Trentatre* ., Il capo della Massoneria Universale.

IV

Le fond du sac.

« Multipliez les conférences.

« Que vos conférenciers, sans trop insister sur le rôle de la Franc-Maçonnerie, en fassent l'éloge, comme en passant; qu'ils détruisent les préjugés existant contre nous, mais en termes discrets et adroits.

« Qu'ils abordent les plus hauts sujets, dans des entretiens familiers, et que, pour mieux conquérir l'affection du peuple, ils montrent l'ère de bonheur qui sourira pour l'Italie quand le Pape n'en souillera plus le sol, quand les noms de cardinal, d'archevêque, d'évêque, ne seront plus prononcés dans la patrie, enfin délivrée des conspirateurs parricides. »

La première de ces recommandations me rend rêveur. Si la Maçonnerie est une association honnête, pourquoi tant de savantes précautions, tant de discrétion, tant d'adresse, quand il s'agit de plaider pour elle? La franchise va au peuple; quand une cause est bonne, il faut, devant le peuple, la défendre franchement. Mais passons.

La seconde indique nettement l'esprit haineux qui inspirera toute la pièce. Il faudra faire accueillir par les prolétaires cet énorme mensonge : Quand Lemmi, Crispi, Cresponi, Umberto dal Medico, enfin toute la horde judéo-maçonnique tiendra la patrie dans ses mains cupides, alors l'agriculture renaîtra, l'industrie reflourira; il y aura pour tous les prolétaires du travail, de gros salaires exactement payés, du macaroni, du vin d'Orviêto, du tabac, des fêtes, de la gloire; ce sera l'âge d'or chanté par le vieux Virgile.

Voilà bien quelque temps que ces gens-là sont les maîtres de leur pays; ils voient leur fortune personnelle monter à mesure que celle des autres baisse (qu'on en demande des nouvelles aux ouvriers siciliens); mais cela tient, assurent-ils, à ce qu'il y a encore sur le sol un Pape, des cardinaux, des archevêques et des évêques...

« Ils le souillent », dit élégamment le signor Lemmi. C'est son opinion, comme jadis ce fut l'opinion des juges de Marseille que le voleur Lemmi souillait le sol français, d'où vint qu'après un an d'hospitalité gratuite « sur la paille humide des cachots », ils lui signifièrent une interdiction de séjour. Heureuse interdiction, qui mena notre homme jusqu'à Stamboul, où une tardive mais bien rituelle circoncision le fit vrai fils de Schylock et apte au souverain pontificat maçonnique.

Deux papes à Rome, c'est trop, pense-t-il; non sans motif. Et voulant rester, il se dispose à donner congé au Vicaire de Jésus-Christ.

Mais voyons, signor, la jalousie vous met sur les lèvres des expressions bien méprisantes, prenez garde! La Papauté catholique est plus haut posée que la papauté maçonnique, et le crachat que vous essayez de lancer à Léon XIII vous retombe en plein visage. Le Pape, votre prisonnier, écrit à tous les princes et peuples de l'univers. On l'écoute. Essayez, Lemmi, d'écrire à tous les princes et peuples une circulaire publique. On rira, à moins qu'on ne siffle.

Pourquoi encore ce gros mot : *conspirateurs parricides*? Est-ce que chacun ne sait pas que c'est dans les loges et non pas dans les évêchés que l'on conspire? Est-ce que le nom de conspirateurs n'éveille pas la pensée de Mazzini, de Garibaldi, de Victor-Emmanuel, d'Orsini, de Cialdini, de Cadorna, de Caserio enfin, tous gens qui ne furent jamais ni cardinaux, ni archevêques, ni évêques, mais, sans exception, francs-maçons des plus huppés?

L'Eglise remplit sa tâche en plein soleil. Elle ne redoute point la lumière, parce que ses œuvres sont bonnes. Si les vôtres le sont aussi, osez l'imiter; supprimez les masques et remisez les poignards.

Une association honnête peut être obligée momentanément à se dissimuler, parce qu'elle est persécutée. Mais la Maçonnerie, maîtresse des gouvernements, n'a pas cette excuse. Bas les masques!

Nous allons, avec le concours de l'illustre Grand-Maître Lemmi, aider un peu la secte à montrer son visage.

« Le programme des sujets à traiter est vaste, dit Adriano. Voici cependant ce qu'il faut dire aux auditeurs prolétaires. »

Ce fragment de programme, rédigé à l'usage des prolétaires, est assez complet, croyons-nous, pour renseigner tout le monde sur la valeur morale et sociale de la secte qui l'a dicté.

V

Le bonheur commun.

« Le but de la Société est le bonheur commun. On y arrivera par un gouvernement institué pour garantir à l'homme la jouissance de ses droits naturels. Par l'homme nous entendons tout individu, sans distinction de sexe, faisant partie de l'humanité; mais, en ce qui concerne la femme, il faut avant tout la soustraire

« au confessionnal, et c'est seulement lorsqu'il sera dégagé de la superstition, que l'homme libre, trouvant enfin en elle une digne compagne, pourra, par une législation sage, lui assurer la jouissance des mêmes droits. »

« La Société ? » nous dit-on. Laquelle ? Il en existe trois : la société religieuse, la société civile, la société domestique ; *Eglise, Etat, Famille*. Chacune a ses droits imprescriptibles. Avec un parfait sans-gêne, la bande maçonnique supprime la première et confisque la troisième. Dans son jargon, la société civile ou le groupement politique d'un certain nombre d'hommes sur un terrain donné, c'est la Société. Rien au dessus, rien à côté. Donc, il faut lire : « Le but de la société civile est le bonheur commun. sur cette terre, des citoyens qui la composent. »

Mais qu'est-ce que le bonheur commun ? La somme des bonheurs particuliers.

Qu'est le bonheur pour chacun des hommes ? Cela dépend de ce qu'est l'homme.

La religion, la conscience universelle, la saine philosophie montrent dans l'homme un être immortel. Faire par la pratique, souvent laborieuse, du devoir la conquête d'une félicité sans fin, voilà sa destinée.

Seule, la société religieuse l'y peut conduire ; mais la société civile doit l'aider à remplir cette destinée. Son but premier et essentiel est donc de faciliter à ses membres la pratique du devoir. Par voie de conséquence, le bonheur commun, le bien-être présent, à compte sur la félicité future, en résultera. Plus il y a de moralité dans une nation, plus elle est prospère.

De tous les droits naturels, le plus important et le plus sacré est le droit d'accomplir son devoir.

Le devoir du gouvernement ou du Pouvoir politique est d'ailleurs de protéger tous les droits. C'est pour cela qu'il a le glaive, c'est-à-dire la force.

On va le voir tout à l'heure ; pour la bande maçonnique, il n'existe de droits que ceux que son caprice admet. Pas de droits pour le chrétien ; pas de droits pour le père de famille, si l'Etat ne les concède ; pas de droits pour l'épouse, tant qu'elle va à confesse.

Un droit déplaît-il à nos faquins ? Ils déclarent que ce droit-là n'est pas « naturel », et ils le foulent aux pieds.

Le bonheur auquel ils aspirent, c'est la jouissance matérielle. Mais nous sommes encore loin du jour où il y aura du gâteau pour tous. Tant que ce jour ne sera pas arrivé, le bonheur commun sera le bonheur spécial du groupe maçonnique, confisquant habilement à son usage l'assiette au beurre et lais-

sant aux « profanes », contribuables et travailleurs, le soin de la remplir.

Voilà tantôt un siècle que la Maçonnerie règne et gouverne ; pendant ce temps-là, elle a persévéramment aboyé à la soutane du prêtre, et elle continue ses hurlements ; mais qu'a-t-elle fait pour le peuple ? Ce n'est pas, certes, l'argent qui lui manque. Le revenu annuel de la secte dans les deux hémisphères est évalué à quatre milliards. Que ne ferait pas avec quatre milliards une vraie « société de bienfaisance ! » La Maçonnerie a grevé le pays d'énormes emprunts pour élever des écoles dont les pères de famille ne veulent pas, et qui sont des pépinières de précoces assassins et de bandits en tout genre.

Elle a, en outre, chassé les sœurs des hôpitaux. Avec trois ou quatre œuvres d'assistance généralement mal famées, c'est tout ; c'est mince. Même enchaînée, persécutée, volée, l'Eglise catholique fait davantage.

VI

La femme.

Dans la civilisation païenne, bouddhique, musulmane, la femme est l'esclave de l'homme qui en dispose comme il veut. Dans la civilisation chrétienne, la femme est, par nature, l'égale de l'homme ; mais, en se mariant, elle accepte son époux pour chef de la famille, et dans la sphère politique, c'est par celui-ci que la famille est régulièrement représentée.

Venue longtemps après le Christianisme, la Maçonnerie promet de pousser encore plus loin l'émancipation de la femme. « Une législation sage lui assurera les mêmes droits qu'à l'homme. »

Ce sera peut-être beaucoup, mais la chose n'est pas encore faite. Pour la secte, il n'y a qu'un obstacle : le confessionnal. Une femme qui fréquente le confessionnal garde l'esprit chrétien, et tant qu'elle a l'esprit chrétien, elle n'est pas mûre pour la jouissance de ses droits.

Maria Deraismes, Louise Michel, Hubertine Auelere, Grille-d'Egout, et tout le brillant essaim des Maîtresses Tempières, des Rebecca et autres franchises luronnes des triangles et des loges, à la bonne heure ; mais une femme qui croit en Dieu, qui l'adore, qui prend au sérieux le Décalogue : « Vous ne volerez point. Vous ne tuerez point. Vous ne commettrez point l'adultère ; vous ne vous permettrez pas même la pensée de tout cela », lui reconnaître des droits, admettre qu'elle est libre, jamais !

Le très-illustre Lemmi a-t-il épousé une Séphora quelconque, dégagée de toute superstition, je l'ignore ; je sais seulement que son

commis dans l'ordre politique, le très illustre Crispi, eut à la fois, — était-ce pour suppléer à la qualité par la quantité? — trois épouses, toutes certainement animées d'une sainte horreur pour le confessionnal.

Il se rencontre de par le monde des hommes honnêtes, délicats, bien élevés, qu'une mauvaise raison quelconque a détournés de la pratique religieuse. Il ne leur déplaît pas que leur femme fréquente le confessionnal; au contraire, ils savent qu'elle en reviendra encore plus attachée à ses devoirs, plus laborieuse, plus douce, plus tendrement fidèle. Sans l'imiter, ils l'estiment et ils l'admirent.

Il se rencontre, d'autre part, des sapajous pour lesquels une épouse n'est qu'un grossier instrument de plaisir, moins cher que les gourmandines du corps de ballet, des cafés-concerts, des brasseries et des petits appartements. Ces brutes n'aiment pas le confessionnal. Est-ce que par hasard les « amusements mystérieux » de la Maçonnerie induiraient les FF. à se ravalier jusque-là?

Autant la femme est un être charmant, quand sa pureté est gardée par sa foi, autant elle est un être fragile, dissimulé, capricieux, égoïste, quand elle cesse d'adorer et de prier. Pour elle, du confessionnal qu'elle quitte au lupanar qui l'appelle, la distance n'est pas longue. Celui-là est l'ennemi perfide de l'homme qui travaille à déchristianiser la femme.

Il est vrai qu'à la place du mariage chrétien, la secte offre à tout venant le mariage avec faculté de divorcer. Les grands magasins reprennent la marchandise, quand elle n'a pas été défraîchie; la Maçonnerie est plus large. On peut toujours l'échanger, quand elle cesse de plaire.

Avec la génération qui grandit dans les lycées de filles et les écoles primaires neutres, l'heure approche où les tribunaux ne suffiront pas à prononcer les divorces... à moins que le peu de solidité de l'union civile ayant été constatée, hommes et femmes déshabitués du confessionnal ne s'en tiennent finalement à l'union révocable à toute échéance, comme les oiseaux et les chiens.

J'attends qu'on vienne m'apprendre qu'un homme sensé est allé chercher la compagne de sa vie et la mère de ses enfants parmi les Sœurs Maçonnes, qui profanent volontiers les hosties, mais ne vont pas à confesse.

VII

Les droits de l'homme.

Nous arrivons au PROGRAMME proprement dit.

« Les droits de l'homme sont : l'égalité, la liberté, la sûreté, la propriété.

« *Devant la nature, tous les hommes sont égaux; ils doivent l'être de même devant la loi : telle est l'égalité civique.* »

Qu'est-ce que l'égalité? On la trouve en mathématiques (mais c'est du pur idéal), en physique et en chimie; parmi les êtres animés, jamais. Les êtres d'une même espèce sont tous semblables, mais tous différents. Ils se ressemblent, mais ils se distinguent. Plus l'espèce est élevée, plus les individualités sont marquées.

Deux hommes sont encore dans le sein de leur mère que déjà l'inégalité entre eux existe. Avoir ici des parents robustes et vertueux, là des parents atteints de maladies héréditaires et vicieux, quel accroc à l'égalité! A dater de la naissance, par suite de l'éducation, des circonstances, des libres décisions de la volonté, l'inégalité originelle ira croissant toujours.

Ne confondons pas la *similitude* naturelle, facile à reconnaître, avec l'*égalité* naturelle, impossible à découvrir.

Et dans les relations sociales, ne confondons pas davantage l'*équité* avec l'*égalité*.

L'équité veut que parmi les hommes vivant en société, dans des circonstances semblables, deux membres de la société soient traités de la même manière; par exemple, que les charges publiques soient réparties d'une manière équivalente entre les citoyens, de sorte que sans motif raisonnable et par partialité, le fardeau de l'un soit augmenté et le fardeau de l'autre allégé.

L'équité veut que les habitants d'une même patrie ne soient plus sournoisement divisés en *Mac.* et en *profanes*, les premiers vivant autant que possible aux dépens des seconds et réservant à eux-mêmes, puis à leurs parents et amis, toutes les fonctions lucratives.

L'équité veut encore beaucoup d'autres choses dont l'énumération mènerait trop loin.

« *Pour être juste et par conséquent devenir la règle supérieure des citoyens, la loi doit être l'expression libre et solennelle de la volonté générale.* »

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille.

Pour être *juste*, ce n'est pas à la *volonté* d'un homme ou d'une collectivité que la loi doit être conforme, c'est à la *raison*.

La raison dicte la formule de la loi; la volonté compétente lui donne sa force obligatoire.

Plus loin, le programme maçonnique lui-même dira :

« *La loi ne peut ordonner que ce qui est équitable, ce qui est utile à la prospérité sociale, ce qui est à l'avantage de tous.* »

« Toute loi qui ne réunirait pas ces conditions ne serait pas la loi. »

Cet aveu, que le sens commun réclame, les Maçons au Pouvoir le tiennent pour non avénu ; car ils ont confectionné mainte loi de persécution.

En vain la conscience des honnêtes gens protestera, en vain les peuples étrangers siffleront, en vain la plus haute autorité morale qui existe ici-bas, l'Église catholique, élèvera la voix ; la loi inique, la loi scélérate, l'*anti-loi* restera debout, et l'on osera traiter de séditeux les citoyens indignés qui disent aux législateurs maçons : « Votre pseudo-loi, nous la subissons, puisqu'il le faut ; mais nous protestons et nous ne l'accepterons à aucun prix. Une injustice évidente ne sera jamais une loi. »

De l'aveu des francs-maçons, la loi qui n'est pas équitable, qui n'est pas utile à la prospérité sociale, qui n'est pas à l'avantage de tous, (le papier légal écrit par une majorité de séculaires persécuteurs, par exemple), n'est pas la loi. Sage pensée, qu'ils oublieront volontairement et souvent, et qu'il faudra leur rappeler avec une insistante énergie !

VIII

La Liberté.

« Mais il faut que la volonté de chacun des citoyens participant au pacte social soit vraiment libre, c'est-à-dire affranchie des erreurs imposées par la séculaire tyrannie des prêtres ; sans quoi, le suffrage des hommes superstitieux fausse la constitution du peuple en y introduisant des éléments serviles, un esprit de discorde et l'arrière-pensée de se servir de la liberté pour l'anéantir. »

Ici, l'esprit maçonnique commence à se bien dévoiler, et du premier bond l'insolence arrive au comble.

« La volonté est vraiment libre, quand elle est éclairée par une intelligence affranchie des erreurs »... cela est exact. Et voilà pourquoi des ignorants et des esprits échauffés sont incapables de la noble mission du législateur.

Les citoyens qui sont esclaves des erreurs et dont le vote est indigne de compter (il fausserait la constitution du peuple) ; ce sont les superstitieux qui continuent à subir la séculaire tyrannie des prêtres, c'est-à-dire les catholiques.

Je vous arrête là, signor Lemmi. Que vous et vos pareils soyez animés d'une haine enragée contre l'enseignement et l'influence du

clergé catholique, oh ! c'est facile à comprendre.

Vous avez dit aux prêtres cent fois depuis cent ans : « Otez-vous de là que nous nous y mettions ! » et ils ont eu l'audace de ne pas obéir.

Sans eux, mieux outillés que les socialistes, destinés par la Providence à vous démolir demain, en vertu de votre principe : « Chacun pour soi et la fortune à qui sait écarter les autres ! » vous vous seriez déjà imposés irrésistiblement à des populations sans Dieu et dès lors sans conscience et sans cohésion. Vous êtes maîtres des gouvernements, mais pas encore des populations qui frémissent et commencent à trouver la tyrannie maçonnique dont elles souffrent pire que la prétendue tyrannie sacerdotale dont vous leur parlez.

Mais baissez de ton. Vous n'avez pas le droit de juger l'Église, sa doctrine, son action.

Votre philosophie, qui jusqu'à nouvel ordre, doit tenir lieu de religion, est arbitraire, anti-scientifique, bête, parce qu'elle est une pure négation. Vous niez Dieu, l'âme, la Providence, l'immortalité ; la belle affaire ! Vous enregistrez les lois de la nature, et vous vous écriez : « Il y a beaucoup de lois, très simples, très concordantes, très solides ; mais il n'y a pas de législateur ! » Vous ne vous doutez donc pas que ce cri, bien digne de gens qui veulent esquiver la loi, est idiot.

Vous ne soupçonnez pas que, s'il y avait des effets sans cause, et des causes limitées sans cause suprême, l'univers serait un immense bric-à-brac et la science deviendrait impossible.

Vous retardez d'un siècle. Vous en êtes à d'Holbach et à Lamettrie, à Voltaire Christ-moque. Vous ne voyez pas que, sauf dans vos tanières enténébrées, on jette au fumier cette vieille friperie de l'impiété révolutionnaire ; que tous les esprits élevés se tournent vers Dieu ; qu'hier, pour le centenaire de l'École polytechnique, cinquante généraux français sortis de la fameuse école, assistaient à la messe ; qu'en Angleterre, chaque jour on voit les esprits les plus élevés et les plus sérieux se ranger, au prix de grands sacrifices, sous la prétendue tyrannie des prêtres catholiques ; que dans tous les examens et les concours, les élèves des prêtres catholiques font fière figure ; que par centaines et par centaines on compterait les célébrités de notre âge qui ont voulu vivre ou au moins mourir chrétiens catholiques. (La liste comporterait plus d'un franc-maçon de marque.)

Vous êtes donc absolument ridicule, ô Lemmi, vous et votre bande, quand vous accusez les catholiques d'ignorance. Ignorant, le P. Secchi ; ignorant, le P. Donza ; ignorants

chez nous, français, Cauchy, Biot, Ampère, Pasteur, Lapparent !

Allons donc, vieux forcené ! La Maçonnerie vous rapporte gros, et la religion, à nous catholiques, ne nous rapporte, dans la société à laquelle préside votre secte, que des dénis de justice de toute sorte. Si, malgré tout, nous y restons fidèles, ce n'est pas par superstition. Nous ne croyons pas, comme vous, aux talismans, à l'astrologie, à toutes les sornettes maçonniques. Nous avons des convictions très raisonnées, très philosophiques, très scientifiques. Nous ne craignons pas d'être treize à table, et, quand notre salière se renverse sur la table, nous nous bornons à en demander une autre.

Comme les catholiques, pris dans leur ensemble, ne sont rien moins qu'un troupeau d'esclaves, les prêtres ne sont pas et ne furent jamais des tyrans. Tant que les prêtres ont eu de l'argent, et même depuis que la Maçonnerie les a volés de mille façons, ils ont aidé les prolétaires. Vous, Lemmi, le grand Lama de la secte, qui jamais entendit parler de vos bonnes actions ? Où sont les honnêtes travailleurs dont vous avez soulagé la détresse ? Quand a-t-on vu, vous ou l'un des vôtres, soigner les prolétaires, lépreux, pestiférés, cholériques, ce que les prêtres et les sœurs de charité font couramment, chaque fois que l'occasion s'en présente ? Combien de pain avez-vous distribué aux travailleurs siciliens mourant de misère ? Les prêtres, des tyrans !... et vous, qui faites poignarder les gens qui vous déplaisent, qu'êtes-vous donc ? De placides agneaux, sans doute ! ô Maçons, ô farceurs.

Un citoyen est vraiment libre, quand il est affranchi des erreurs et des passions qui troublent sa volonté. Ce n'est pas parmi les esclaves du serment maçonnique qu'il faut chercher ce citoyen-là.

IX

Persécution.

« Il est donc nécessaire, avant tout, de réduire les antilibertaires, les suppôts du despotisme, à l'impuissance, jusqu'au jour où la tyrannie sacerdotale ne pouvant plus avoir d'action sur eux, leurs esprits comprendront enfin la vérité. »

Cette fois nous y sommes. Le Pape maçonnique barbotte en plein dans la persécution à outrance, de qui ? De ces multitudes civilisées qui, au nom de leur libre conscience, de leur raison, de leur patriotisme, n'admettent pas les billevesées maçonniques.

« Crois ou meurs ! » dit le Musulman, un cimeterre à la main. Ce procédé est peut-être

un peu raide. Et qui sait si les chrétiens ne répondraient pas : « Toi, drôle, tais-toi, ou l'on t'embarque pour la Nouvelle-Calédonie. »

On procèdera autrement. On réduira les chrétiens à l'impuissance, en les privant successivement et légalement de toutes leurs libertés, de tous leurs droits, de tous leurs moyens de défense ; on les ligottera sous prétexte qu'il n'aiment pas la liberté. On les ligottera plus soigneusement encore que les autres, les prêtres, les prédicateurs de l'Evangile, les écrivains catholiques ; on empêchera la parole divine d'arriver aux populations.

Ce supplice infligé aux croyants durera des années et encore des années ; car on sait par l'histoire que la religion a la vie dure, et qu'on ne l'extermine pas en un tour de main. La secte s'en doute un peu ; mais Lucifer, son grand inspirateur, n'est pas pressé. La religion continuant à subsister, on continuera à refuser la liberté aux croyants, sous prétexte qu'ils sont antilibertaires. Et pour les garer d'une prétendue tyrannie sacerdotale, on infligera aux hommes religieux la tyrannie antisacerdotale très réelle et très dure de la secte.

Si pourtant il se rencontre, à la longue, un pays complètement abruti, où la prière ne s'élève plus vers le ciel, où la population toute entière, mâle et femelle, vive dans une même fange, alors dans ce milieu infect où la religion aura été anéantie, les Franes-Maçons proclameront, avec emphase, la liberté religieuse, ô triples Tartufes !

Suivent trois paragraphes à peu près exacts, et que nous relatons, pour ne pas paraître mutiler le document :

« La loi, ainsi établie est la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse. Elle ne peut ordonner que ce qui est équitable (Maçons législateurs, il ne vous en souvient guère), que ce qui est utile à la prospérité sociale, que ce qui est à l'avantage de tous. Elle ne peut défendre que ce qui est nuisible à la société. Toute loi, qui ne réunirait pas ces conditions amènerait le retour à l'esclavage et ne serait pas la loi. »

Done, de votre aveu, Maçons, les lois persécutrices de la religion et de la famille, les lois de pillage et de gaspillage financier ne sont pas la loi.

« Dans la société doit exister, pour le bien général, une administration ; les fonctions administratives ne sauraient constituer une supériorité de caste ou autre ; elles constituent simplement des emplois publics auxquels tous les citoyens doivent être également admissibles. »

Comment alors Francs-Maçons et Juifs sont-ils admis tous les jours, au mépris des droits et des longs services de citoyens dont l'unique tort est de n'avoir pas aliéné leur liberté, en prêtant aux chefs inconnus des loges, le serment de vassalité ?

« *L'élection aux emplois publics doit être faite autant que possible par le suffrage du peuple. Pour les charges spéciales dont le choix des investis appartient naturellement aux administrateurs de la société, ceux-ci ne doivent investir des fonctions que des hommes à l'âme libre et distinguer parmi eux, pour leur donner la préférence, ceux qui sont les plus méritants par les vertus et les talents.* »

Ce serait très bien, si Lemmi ne sous-entendait pas ici que « l'homme à l'âme libre » c'est l'homme attaché au râtelier de l'État par le lien maçonnique, tandis que l'honnête citoyen, qui pour garder sa liberté et son honneur, achète péniblement son pain par un travail opiniâtre, est un esclave, pour peu qu'il use hardiment de son droit d'aller à la messe.

X

Je veux être prêtre, moi ! A bas le véritable prêtre !

« *Par liberté, il faut entendre le pouvoir naturel qui appartient à l'homme de faire tout ce qui lui plaît sans nuire aux droits d'autrui.* »

A une petite condition, signor Lemmi : c'est que le mot autrui comprend Dieu d'abord, puis nos semblables, ses enfants et nos frères.

« *La liberté a donc pour principe la nature.* »

Certainement, pourvu que le mot « nature » signifie la condition dans laquelle nous place le Créateur, qui nous dote, à l'exclusion des animaux, de la liberté inséparable de la responsabilité devant sa souveraineté.

« *Son unique règle est la justice.* »

Oui, la justice, qui est en Dieu éternellement, que les hommes ne créent pas, à leur fantaisie, mais à laquelle ils sont soumis.

« *La sauvegarde de la liberté de chacun est la loi résultant du pacte social.* »

Formule inexacte ; la sauvegarde principale de la liberté d'un homme, c'est la moralité des hommes au milieu desquels il vit ; la loi, ou la force mise au service du droit par l'autorité sociale, vient en seconde ligne.

« *La limite morale de la liberté est dans cette maxime : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qui te soit fait. »* »

Nous allons voir immédiatement comment le Grand-Prêtre de la Maçonnerie entend la pratique de cette maxime, quand il s'agit du prêtre catholique, auquel il se substitue avec une tranquille insolence.

« *Ainsi, dans une société libre, il ne peut exister de prêtres de la superstition ; car, au nom de son dogme, le prêtre prétend s'opposer à ce que l'homme suive la voix de la nature, même si l'homme, en exerçant son droit, ne nuit en aucune façon à autrui. C'est pourquoi le prêtre de la superstition, étant l'ennemi né de la liberté, doit disparaître.* »

Illustrissime Signor, vous bavez un peu fréquemment sur le prêtre ; ne craignez-vous pas qu'on vous traite de vieux radoteur ? Vous dites à satiété, et sur tous les tons au prolétaire : « Il ne faut plus de prêtre, je suis pour l'instruire... et pour le bâter... »

Vous-même, effectivement qu'êtes-vous donc, sinon un prêtre, un prêtre grotesque, un prêtre retors, un prêtre qui a des religions de rechange, la religion des loges et la religion des triangles ? Ah ! ne faites pas l'innocent. Vous connaissez fort bien ces triangles où s'est rajeunie et modernisée la vieille superstition païenne ; vous en êtes depuis longues années l'un des prêtres principaux ; vous avez votre diabolin familial ; vous êtes en relation avec le monde des Esprits de ténèbres ; vous êtes au premier rang parmi les sorciers fin-de-siècle, vous rendriez des points à Mesmer, à Cagliostro, à Allan-Kardec, au sâr Péladan. Prêtre luciférien de première marque, c'est vous qui dites : Il ne faut plus de prêtres ! Ah ! farceur ! odieux et sinistre farceur !

Le prêtre, au nom de son dogme, s'oppose à quoi ? Et de quelle manière ?

Il s'oppose à ce que l'homme suive la voix de la nature, quand la voix de la nature est la voix de la bête humaine insurgée contre le devoir. L'obligation de ne pas nuire à autrui est évidente — du moins pour l'homme religieux qui croit Dieu père du genre humain. Car les bêtes se mangent couramment les unes les autres, et sans aucun scrupule nuisent à leurs congénères sans en éprouver de remords. Jaloux d'un autre taureau, un taureau l'attaque, le chasse, le tue et continue à paître tranquillement. — Le respect du droit d'autrui est d'origine divine.

Mais tout le devoir n'est pas là. Même seul, dans une île désertée, je n'aurais pas le droit de me vautrer dans la crapule et l'ivrognerie.

L'homme a des obligations envers Dieu, ses semblables et lui-même. Elle vont loin ; elles sont l'honneur de l'espèce humaine, mais aussi son fardeau durant les jours rapides de son épreuve sur la terre.

L'humanité civilisée le sait. Si les Francs-Maçons ne le savent plus, ils sont descendus à un crétinisme moral très accentué. Quand on est d'une ignorance si phénoménale, il ne faut vraiment pas se mêler d'enseigner les autres.

Mais peut-être le Pape Luciférien fait-il particulièrement allusion à la doctrine catholique qui conseille pour élever l'esprit plus haut, en dominant plus pleinement la chair, certaines choses qui contrarient la partie animale de la personne humaine, la mortification, la virginité ?

Nous lui ferons observer qu'il devrait démontrer que ces pratiques ne conduisent pas au but, que par exemple la virginité volontairement gardée n'est pas la source des plus beaux dévouements à toutes les souffrances et à toutes les faiblesses. Il n'y réussira point.

Nous lui ferons observer en second lieu que le prêtre, s'opposant au nom de son dogme, à ce que l'homme suive certaines pentes honteuses de sa nature (pour la bête, rien n'est honteux, mais l'homme n'est pas une bête, il est un être raisonnable, religieux, moral, responsable) ; ce prêtre, encourageant, au nom de son dogme, à sacrifier les appétits sensuels à l'essor de l'âme, procède par persuasion. Il ne menace pas, comme le furibond pontife d'une secte qui s'arroge le droit de gouverner le genre humain, on ne peut dire pourquoi, et d'exterminer des hommes qui usent de cette liberté de la parole et de la presse, tant prônée par les organes de la Maçonnerie.

Les Maçons se sont fait de la vie une conception étroite, grossière, dans laquelle la jouissance du ventre tient la place principale. Libre à eux, sous réserve du jugement de Dieu qu'on n'évite pas en le niant ! Mais qu'ils prétendent ravalier, et par la force encore, la nation tout entière à cette vie bestiale, c'est en vérité trop fort.

Leurs concitoyens ont droit à croire, à pratiquer un culte, à avoir des temples, des autels, des chaires, et des prêtres, des prêtres selon leur gré et non selon les rites grimacants des loges.

Ces saltimbanques veulent baptiser, marier et enterrer, au lieu et place du prêtre catholique. Le prolétaire, pas plus que le riche, ne veut de leurs mascarades.

XI

Pour régner, bâillonons !

Ce n'est pas tout à fait assez, la secte maçon-

nique le sent, d'avoir appelé « superstition » la religion qui a civilisé la portion la plus cultivée de l'humanité pour donner, à une bande d'individus pratiquant dans la nuit des loges et arrière-loges des rites bizarres, le droit d'exterminer cette religion.

Cette conspiration féroce, qui vise à ne rien laisser debout de ce que l'humanité honore le plus, ni une église, ni un autel, ni un crucifix, ni une image de Marie, ni surtout une chaire, on va essayer de la motiver.

« Toute opinion tendant à développer le bien-être général dans la société affranchie du despotisme sacerdotal, doit pouvoir être exprimée librement ; chaque citoyen a le droit de la manifester soit par la plume, soit par la parole, en un mot, de n'importe quelle manière. Là est la vraie liberté de la manifestation de la pensée. »

Voilà qui, comme proposition d'ensemble est simple et candide... Fut-il jamais aspirant à la tyrannie, individu ou groupe, prétendant ou coterie, qui n'ait juré que son opinion tendait au bien général ? Là-dessus, accord parfait entre nos vertueux ministères et les citoyens Ravachol, Vaillant et Henry. On peut lire dans les *Pensées morales* du dernier : « L'anarchiste comprend que c'est dans le bonheur de tous, libres et autonomes comme lui, qu'il trouvera le sien propre. » Le citoyen Henry était certes bien affranchi du despotisme clérical.

« Affranchissement du despotisme sacerdotal » signifie « chute de la foi dans l'irréligion. » C'est toujours la même et véritablement assommante rengaine. Le citoyen, selon la Maçonnerie, est libre, mais à cette petite condition qu'il lui sera interdit de penser, de parler et d'agir en chrétien.

Lemmi, et la Maçonnerie par sa bouche, se refuse à admettre, qu'un chrétien soit autre chose qu'un imbécile, que la loi athée, mise en branle par un gouvernement maçonnique, protégera malgré lui contre l'enseignement donné par le prêtre.

« Mais la loi ne saurait tolérer que par la presse... »

O liberté de la presse ! !

« ... ou autrement... »

Cet autrement va bien loin, ne viserait-il pas les écoles dans lesquelles on fait la prière ?

« ... des citoyens indignes de ce nom... »

Vu qu'ils croient en Dieu et ont l'effronterie de le dire.

« ... étant par faiblesse intellectuelle... »

Tout homme qui crut ou qui croit en Dieu est ramolli ; que de millions de ramollis !

« ...enclin à désirer la servitude... »

Comment un si singulier goût peut-il être si général ?

« ...puissent se livrer à une propagande des mauvais principes, destructeurs de la liberté, si chèrement acquise par les martyrs du droit humain, et fausser ainsi les esprits de leurs concitoyens. »

Le Bouddha vivant, qui traite avec tant de désinvolture les populations catholiques et même simplement religieuses, habite-t-il la terre ou la lune ? Les longues heures qu'il consacre à l'astrologie (c'est l'occupation favorite de signor Lemmi, ex-catholique, juif talmudiste et finalement luciférien, en relations réglées avec un diabolon familial) lui ont sans doute troublé la pulpe pensante...

N'est-il pas tout-à-fait divertissant, ce capitaine Fracasse qui, réservant la liberté du prosélytisme « par la presse ou autrement » aux opinions les plus biscornues et les plus incendiaires, la supprime pour la portion la plus nombreuse, la plus sérieuse, la plus saine, la plus morale des sociétés contemporaines, c'est-à-dire pour les croyants. Bugeaud, Changarnier, Lamoricière, Pélissier, Randon, Courbet, Miribel (j'évoque entre des milliers, quelques noms), si vous n'étiez partis pour les régions de l'éternité, ce cuistre vous interdirait d'écrire et de parler, pour cause de faiblesse intellectuelle et d'inclination à désirer la servitude !...

Signor Lemmi, cherchez autre chose. Les chrétiens ne sont pas des crétins.

Et quant à leurs principes, il ne suffit nullement de les déclarer mauvais ; il faudrait prouver qu'ils sont mauvais.

Ils le sont, dites-vous, parce qu'ils sont contraires aux vôtres.

Avec une redondance qui frise le rabâchage vous écrivez encore :

« Une loi qui permettrait une si pernicieuse licence préparerait le retour de la tyrannie... »

C'est là votre confiance dans la liberté maçonnique !!!

« ...et ne serait donc pas la loi d'une société libre. Les législateurs qui la voteraient seraient d'avance les complices des antilibertaires et les restaurateurs de la superstition, pendant tant de siècles cause des maux de l'humanité. »

Vraiment ? et maintenant que la Maçonnerie règne et gouverne, d'où viennent les maux trop réels de l'humanité ?

« Ainsi une telle loi est impossible, — sans valeur si elle venait à être édictée ; — et la seule liberté vraie en matière de propagande des opinions, est celle qui, d'accord avec la raison, a pour base cet axiome : « Liberté du bien, répression du mal. »

Jamais l'Etat chrétien, docile à la voix de l'Eglise, ne proscrivit avec cette énergie le prosélytisme de l'erreur. Une société libre n'est pas celle où la loi bâillonne qui parle de Dieu, où la religion, sans laquelle la force terrorise et dépouille la faiblesse, est traitée en ennemie ; c'est la société où le bien, tel que le comprend la conscience humaine, l'ordre dans la soumission à la grande loi divine de justice et de charité, est protégé par le pouvoir public contre tous les fanatismes, y compris le fanatisme maçonnique, le pire de tous, et où la répression du mal n'épargne pas la tyrannie et la corruption secrètement organisées par une secte qui veut régner en aveuglant ses victimes.

Mais il était impossible d'avouer plus naïvement que, pour maintenir les populations hors de la lumière et de la vie chrétienne, il faut enchaîner leur liberté. Vainement une nation aura été savamment et violemment abrutie ; si la parole catholique peut s'y faire entendre, l'édifice du mensonge croulera ; la superstition (la religion) se relèvera. Pour perpétuer le règne de l'erreur, il faut étouffer persévéramment la voix de la vérité. La Maçonnerie vient de se juger elle-même.

XII

Liberté d'association... pour nous seuls.

« Dans le même sentiment, le droit de s'assembler paisiblement ne peut être interdit aux citoyens. Egalement le droit d'association est fondamental dans une société libre, sauf le cas où des individus associés poursuivraient un but contraire aux intérêts de la société elle-même, c'est-à-dire aux intérêts de l'ensemble des hommes constituant le corps social. »

Voilà deux affirmations vraies ; mais on s'aperçoit bien vite que le double droit de réunion et d'association n'est ici proclamé que pour être immédiatement escamoté. « Sauf le cas où des individus associés poursuivraient un but contraire aux intérêts de la société elle-même », veut dire : « Sauf le cas où le but poursuivi serait, par les Maçons maîtres de l'Etat, jugé contraire aux intérêts d'une société maçonniquement organisée. » Si l'on

cût parlé des droits, à la bonne heure. Des droits se discutent, se formulent, se démontrent. Mais les intérêts... Ce mot-là est bien élastique. Les sectaires décident toujours que les intérêts de la société sont attachés à la prédominance de leurs visées.

En France, nous avons eu plusieurs projets de loi sur la liberté d'association. Tous ceux qu'inspirait l'esprit maçonnique ont débuté par l'affirmation de la liberté pour tous, et conclu avec l'arbitraire vis-à-vis de plusieurs.

Il a fallu attendre qu'un prêtre, l'abbé Lemire, vint enfin soumettre à la Chambre des députés une proposition de loi honnête, loyale, sans chausse-trappes, sans traquenards.

Ce prêtre disait : « La liberté d'association est de droit naturel, parce que les hommes sont essentiellement sociables et que la famille et l'Etat ne peuvent suffire à tout. Sans cette liberté, on oscille perpétuellement entre l'ingérence de l'Etat et l'impuissance de l'individu.

« Puis, le principe de la liberté étant d'abord affirmé, on ne demande à chaque association que d'avoir une fin licite et d'agir au grand jour. L'association qui, secrètement, vise un autre but que le but déclaré sera justement réputée secrète. L'Etat peut favoriser certaines associations, qu'il déclare « d'utilité publique » ; « il ne peut dissoudre que celles dont la fin est criminelle ou qui se constituent secrètement. La propriété de chaque association est régie par le droit commun, selon la forme adoptée dans les statuts (société commerciale ou société civile), et l'Etat protège cette propriété, comme il protège la propriété privée. »

Ainsi vont les choses dans la grande République de l'Amérique du Nord, qui ne s'en trouve pas plus mal. Il n'est pas fait d'exception contre les diocèses, les paroisses, les congrégations religieuses. Les Jésuites et les Dominicains sont traités comme les citoyens laïques. On ne s'aperçoit pas que le principe de l'égalité devant la loi appliqué aux ecclésiastiques nuise à la société.

Mais si la Maçonnerie ne peut se résigner à rencontrer des prêtres sur le sol de la France, catholique depuis Tolbiac, et catholique malgré les massacres maçonniques de 1793, comment supporterait-elle des communautés de religieux, des maisons de Jésuites, de ces affreux Jésuites qui l'ont déjà tant de fois démasquée ?

A la secte tout doit être permis ; ses réunions, ses délibérations échappent à l'œil investigateur de la police ; nul ne lui demande compte de la manière dont elle se procure les millions qu'elle manie et de la manière dont elle les emploie. Bien moins encore on scrute son ingérence dans les affaires politiques du pays, ni la part scandaleuse qu'elle prend aux

élections et la pression plus scandaleuse encore qu'elle exerce sur les élus.

Et tandis que cette société secrète et cosmopolite est dirigée, du dehors, on le sait, par les plus acharnés ennemis de la patrie, elle ose réclamer la persécution d'associations qui ne veulent et ne font que le bien, et en plein soleil, vivent de dévouement héroïque à Dieu et à leurs frères !

C'est que la société s'inspire devant ces hommes et ces femmes désarmés, des plus bas sentiments qui dominent les âmes corrompues : la haine, la jalousie, la peur ; la haine du Dieu qu'ils adorent ; la jalousie de la popularité que conquiert le sacrifice ; la peur de la comparaison faite par qui sait réfléchir entre l'égoïsme de ceux-ci et la charité de ceux-là.

XIII

La puissance de la Loi.

Nous avançons, dans l'étude des *Instructions secrètes*, mais en patageant dans les mêmes fondrières. La secte, qui est l'hypocrisie élevée à la hauteur d'une institution universelle, ne cesse de montrer le poing à de prétendus hypocrites. C'est la tactique du voleur qui dans la rue à pleins poumons crie : Au voleur !

Écoutons-la :

« Par sûreté, il faut entendre la protection accordée par la société à chacun de ses membres, pour la conservation de sa personne, de ses droits et des biens qui lui sont propres.

« Quand nous aurons constitué la société vraiment libre, il sera prudent néanmoins de nous tenir en garde contre le rétablissement de la tyrannie ; car il est des natures perverses qui éprouvent le besoin d'asservir la multitude, en se plaçant au dessus d'elle en caste privilégiée. »

Eh ! compère, ne va-t-on pas croire que vous parlez ici des maçons et de la maçonnerie ? Le portrait est si ressemblant !

« Ces mauvais citoyens recourront à l'hypocrisie, lorsqu'ils verront l'impossibilité de renverser par la violence notre édifice social. Il faut donc prévoir même le cas où, à force d'astuce et trompant le peuple, ils parviendraient en simulant la vertu, à avoir la majorité dans les emplois publics, à devenir les gouvernants. »

Mais, compère, voilà exactement de quelle sorte une infime minorité de Maçons a conquis la majorité et est devenue le gouvernement.

Vous le savez mieux que personne, Adriano Lemmi. Pourriez-vous bien dire ce que vous avez fait pour votre pays ? En récompense de quels services, vos complices, Crispi et C^{ie}, mènent aujourd'hui l'Italie ?

« Pour écarter tout péril résultant de cette situation, il est indispensable que, par la loi établie lors de l'avènement de la liberté et de l'égalité, ceux qui gouvernent soient à jamais dans l'impossibilité d'opprimer le peuple. »

Voilà une belle visée, mais d'exécution difficile. Il faudrait pour cela des saints, rien que des saints, comme saint Louis, comme Charlemagne, mais justement, comme il n'y aura plus de religion, il n'y aura plus de saints. Poursuivons cependant.

« C'est la loi elle-même qui, au moyen de mesures sagement prévues, doit protéger la liberté publique individuelle contre l'oppression possible des gouvernants. »

Voilà pour la loi une embarrassante besogne. Elle est l'enclume immobile et les gouvernants tiennent le marteau.

« Aussi, nul ne doit être accusé, arrêté ou détenu que dans les cas déterminés par la loi et selon les formes qu'elle a prescrites. »

Soit ; mais si accusé, arrêté, détenu selon les formes légales, je n'en suis pas moins très-illégalement condamné toujours selon les formes par des juges maçons qui, comme tels, font profession de me mépriser et de me haïr, parce que je suis moi, catholique comme mes pères ? Au reste, il faut avouer que le cas n'est pas chimérique, et j'omets ici tant de passe-droits, tant d'injustices, tant d'oppressions et de laquineries que les gouvernants mal intentionnés peuvent se permettre, dès qu'ils n'ont plus la crainte de Dieu, sans enfreindre la loi.

« Tant que le gouvernement se trouve entre les mains d'hommes justes, ... »

Signor, l'expérience de l'enseignement laïque et maçonnique démontre que les hommes justes deviendront dans votre société libre la plus étonnante des raretés.

« ...ces formes seront nécessairement respectées. C'est pourquoi le citoyen, régulièrement accusé d'un délit ou d'un crime et quel qu'il soit, qu'il puisse être, doit se soumettre à la loi justement invoquée pour l'appeler ou le saisir ; sa résistance serait une grave faute et aggraverait son cas. »

Trop sublime ; si je suis innocent, et si les

apparences m'accusent, je ne me ferai aucun scrupule de passer la frontière. Qui dit trop ne dit rien. Voyons la suite.

« Mais, si les gouvernants sont des hypocrites ayant surpris la confiance du peuple, ... »

Les politiciens maçons peut-être ? Cela s'est déjà vu tant de fois !

« ...ils exerceront leur autorité en violation de la loi ; »

Ils feront par exemple de petits Panama.

« car ceux qui rêvent l'anéantissement de la liberté ont bientôt fait d'agir avec arbitraire. »

Témoin le prodigieux arbitraire avec lequel, dans la mesure de leur puissance, les affiliés de la Maçonnerie traitent les citoyens catholiques.

« Alors, l'acte exercé contre l'homme en dehors des cas et sans les formes que détermine la loi, est un acte tyrannique (évidemment) contre lequel le citoyen opprimé a le droit et le devoir de se révolter ; et si l'on veut agir contre lui par la violence, il lui opposera légitimement la force. »

Ceci demanderait quelques éclaircissements.

Il faudrait savoir qui du magistrat ou du citoyen, dans les cas douteux qui sont les plus fréquents, décidera que la loi a été observée ou enfreinte ; entre le pouvoir et le sujet, la société maçonnisée ne reconnaît aucune autorité morale, ce qui constitue une situation des plus embarrassantes.

Si le droit de ne pas obéir est certain dans un cas donné, implique-t-il le devoir de ne pas obéir ? Nullement ; en une foule de cas, le bien public et même l'intérêt personnel engagent à se soumettre à une loi injuste, quand d'ailleurs on le peut sans se rendre coupable d'une faute. Qu'un brigand, individu ou gouvernement, me pille : si je suis désarmé, je ne fais pas une résistance aussi dangereuse qu'inutile ; je donne ma bourse pour sauver ma liberté ou ma vie.

La révolte contre un gouvernement, c'est pour un individu ou pour un groupe la défaite certaine, suivie de la prison et du reste, à moins qu'on ne suscite une révolution victorieuse. Mais une révolution est chose trop grave, une révolution coûte trop de sang et de ruines, pour que le premier mécontent venu la provoque.

Le point pratique est d'avoir des magistrats intègres ; on les trouve aisément chez les hommes qui craignent Dieu, plus sûrement encore chez ceux qui l'aiment. La société matérialisée n'en fournira pas. Pour corriger des magistrats sans Dieu, les anarchistes eux-mêmes perdront leur temps et leurs bombes.

XIV

Mort au prêtre !

Nous arrivons à un comble.

« Dans une société libre, gouvernée par des
« administrateurs justes, les peines portées par
« la loi contre les citoyens qui se seront rendus
« coupables d'un délit ou d'un crime, doivent
« être proportionnées à la faute et par leur
« nature être utiles à la société. »

On sait cela depuis fort longtemps ; mais apprends, lecteur, où la secte en veut venir.

« Il n'est pas de plus grand crime que celui
« de complot pour faire revivre la superstition
« et restaurer la tyrannie sacerdotale ; une so-
« ciété libre étant pour chacun de ses membres
« la meilleure des mères... »

La preuve, s'il vous plaît ?

« ...travailler au retour du despotisme des
« prêtres et à la renaissance des dogmes mau-
« dits, c'est se rendre le pire des parricides. »

Prémisiez, frères ! frémisiez ! frémisiez !

« Celui qui serait criminel à ce point, plus
« coupable que la vipère dénuée de raison,
« piquant le sein qui l'a réchauffée, devra être
« retranché de la société, c'est-à-dire mis à
« mort. »

Si les vœux de la bienfaisante et idyllique société maçonnique se réalisent, Néron sera dépassé. Les premiers disciples de l'Évangile avaient les calambres et des forêts dans lesquelles une partie d'entr'eux échappaient à la rigueur des lois païennes. En 1793, il y avait encore quelques cachettes pour les prêtres qui continuaient malgré la loi impie leur ministère au péril de leur tête. Maintenant, la police a reçu de si splendides perfectionnements, et le seul espionnage maçonnique est si soigneusement organisé, que tout catholique, coupable de comploter la résurrection de la religion et de seconder l'action du prêtre, tombera immédiatement aux mains des magistrats de cette société libre, où l'exercice de la liberté religieuse sera assimilé au parricide ; vraisemblablement, abolie pour tout le reste, la peine de mort sera réservée pour lui.

Né l'oublie pas, mon lecteur. Ceci n'est pas la période échauffée d'un orateur de conférence ou de banquet ; c'est le programme tracé froidement, tête reposée et après conseil, par le suprême directeur politique de la Maçonnerie, destiné à devenir un jour et devenu empereur ou pape des affiliés du globe entier. C'est la pensée même de la Maçonnerie.

La loge, comme la bauge du tigre, a une

odeur de sang. Le poignard est le plus précieux bijou des frères ; tuer ce qui résiste à leur rage diabolique, imposer leur joug au genre humain par les dernières violences, voilà leur hideux idéal.

Si la secte pouvait d'un coup assassiner tous les prêtres, ce serait fait et depuis longtemps.

Elle caresse deux rêves : crucifier de nouveau Jésus-Christ dans la personne de son Eglise ; puis, l'empêcher de ressusciter, car elle a une peur horrible de la résurrection. Devant le catholicisme égorgé en la personne de ses prêtres, elle tremble de voir ce cadavre se redresser. Cela est bien digne d'une société enjuivée et d'un catholique circoncis à Constantinople pour devenir juif de corps et d'âme !

Mais la fureur maçonnique est grande, parce que voilà que l'Eglise raffermirait visiblement sa majestueuse unité, pendant que l'institution maçonnique craque de toutes parts et chancelle sur ses fondements.

Nous vivons à une époque caractérisée par une tendance de plus en plus générale à la fraternité et la paix.

Il n'y a qu'une voix discordante : c'est le sifflement de la vipère maçonnique. Seule, la secte, avec les fractions plus avancées qui, comme l'anarchisme, procèdent d'elle, se sont formées à son école, haïssent comme elle et comme elle pratiquent la religion dont le poignard est l'emblème et l'instrument, seule la Maçonnerie veut diviser les citoyens d'une même patrie ; seule, elle provoque au mépris, à la haine, à la persécution légale, à l'assassinat officiel d'une nombreuse portion de citoyens. Seule, elle aspire à faire revivre les jours de 1793, où l'on envoyait à l'échafaud pêle-mêle le prêtre qui avait été surpris disant la messe et la famille de paysans qui l'avait caché dans sa ferme.

A cette horde de sans-patrie tout, hélas ! est aujourd'hui permis. Les gouvernements lui sont vendus ou la redoutent. Ils peuvent cependant bien savoir par ses propres aveux qu'elle est la guerre religieuse en permanence, et que les États n'auront point de paix tant qu'impunément elle pourra lever le drapeau de la haine au milieu des multitudes.

XV

La Propriété.

« Par droit de propriété, il faut enten-
« dre celui que tout citoyen possède natu-
« rellement de disposer, comme il lui con-
« vient, du produit de son travail. »

C'est cela certainement ; mais c'est encore autre chose. Le citoyen peut disposer non-

seulement de ce qu'il a acquis, mais de ce qui lui a été donné. La donation entre vifs est un droit qui n'est contesté par personne, au moins en principe. L'hérédité, admise par toutes les sociétés humaines comme élément de la famille, le testament qui n'a guère d'adversaires parmi les spiritualistes, engendrent aussi le droit de propriété.

« *Le travailleur économe doit être libre
« d'acquiescer et de veiller à l'augmentation
« de son bien-être ; mais sont mal acquis
« les biens obtenus par la spéculation ou
« par l'exploitation abusive d'autrui, et la
« loi doit avoir la prérogative nécessaire
« pour que toute spéculation ou exploita-
« tion abusive soit rendue impossible. Des
« sages mesures que les législateurs auront
« à fixer en ce sens, il résultera que la
« société libre, fondée sur l'égalité et la
« justice, ne verra pas ces fortunes scanda-
« leuses, honte des siècles précédents, source
« de paresse chez les uns et de misère
« infligée fatalement aux travailleurs
« parias. »*

Il y a peu à noter sur ce passage. Il réclame pour le monde du travail des réformes que les catholiques demandent depuis bien des années. Mais il est peu vraisemblable que la loi toute seule, si ingénieusement qu'on la constitue, suffise à la réforme du monde du travail. En pratique, l'esprit de *fraternité*, qui est l'essence du Christianisme, semble fort nécessaire pour faire triompher l'esprit de *justice*. Que d'ailleurs la loi tende autant que possible à entraver l'exploitation de l'homme par l'homme, nous y applaudissons ; mais il n'est pas besoin pour cela de déchristianiser la société ; au contraire !

« *Chacun est propriétaire de soi-même.
« Mais la personnalité humaine n'est pas
« une propriété aliénable. On a le droit d'en-
« gager ses services et son temps, mais non
« de se vendre ni de se céder en aucune
« manière. Tout contrat, même sous forme
« de vœu, aliénant la personnalité d'un
« individu et soumettant sa volonté à l'ar-
« bitraire d'un autre, est illégal. »*

Il faut encore remarquer ici que ce n'est point ici la *servitude maçonnique*, diminution, aliénation de la personnalité au bénéfice de chefs inconnus, jusqu'à ce point d'accepter d'être poignardé si l'on désobéit à l'ordre de poignarder, ordre venu de gens qu'on ne connaît pas. La circulaire maçonnique en veut aux *vœux de religion*, spécialement au vœu d'obéissance.

Or, l'obéissance religieuse, fort différente de la servitude maçonnique, excepte formellement, absolument, tout ce qui est mal. Le religieux dans son supérieur respecte le représentant de Dieu. Un supérieur qui commanderait un acte mauvais, ne serait plus le représentant de Dieu. Les règles et les usages de la congrégation définissent nettement les engagements de ses membres.

Un religieux ne sacrifie pas sa volonté, à laquelle l'immolation librement choisie donne une trempe supérieure ; il ne sacrifie que le droit de suivre l'inspiration du caprice. Son cas, sauf qu'il relève de motifs plus hauts et vise un perfectionnement moral sublime, ressemble à celui de quelqu'un qui se serait fait soldat à perpétuité.

D'arbitraire d'autrui, il ne faut point parler quand il s'agit de religieux ; les supérieurs, contrôlés par des supérieurs majeurs, eux-mêmes soumis au Souverain Pontife, sont tenus étroitement à ne pas user arbitrairement de l'autorité qui leur est momentanément confiée.

Le vœu d'obéissance peut être illégal, si une légalité persécutrice, frappant à la fois l'Eglise et les consciences, l'a prohibé ; il reste toujours légitime, parce que le chrétien a le droit de suivre les conseils de l'Evangile et parce que le citoyen a le droit de faire ce qu'il estime avantageux pour lui et ne blesse le droit de personne.

La haine spéciale que la Maçonnerie porte aux Congrégations religieuses est connue. Cette haine a pour motif, non la compassion pour les victimes cloîtrées et autres congréganistes, mais le bien que font les religieux et les religieuses et le prestige que ces associations d'élite donnent au catholicisme par les services qu'elles rendent.

Certes ! il est plus facile d'expulser les Sœurs de Charité des hôpitaux que de les y remplacer. Mais on n'arrivera pas à prouver que le vœu d'obéissance amoindrit leur héroïque personnalité.

Le religieux ne se vend pas ; il se donne. Par contre, que de personnalités maçonniques, sans jamais songer à se donner, se sont vendues à qui, financier ou politicien, voulait les acheter !

XVI

Biens d'Eglise.

« *L'intérêt général passant avant l'intérêt
« particulier dans une société libre,...* »

Il serait plus exact de dire : dans une société gouvernée par d'honnêtes gens ; car telle est la condition essentielle et suffisante pour que l'intérêt général prévale sur les inté-

rêts particuliers, soit en monarchie, soit en république.

« ...un citoyen peut être exproprié, lorsque la
« nécessité publique le commande ; mais c'est
« le seul cas où un membre de la société
« peut être exproprié en tout ou partie de sa
« propriété. D'autre part, la justice veut que
« le citoyen exproprié au nom de l'intérêt
« suprême soit préalablement et convenable-
« ment indemnisé. »

Cela est superbe, sinon bien neuf ; tous les codes entendent ainsi l'expropriation pour raison d'utilité publique. Mais les maîtres-fourbes de la secte n'étaient jamais avec emphase, et comme s'il était de leur invention, un principe juste, sans se réserver de lui donner immédiatement un croc-en-jambes.

Le signor Lemmi (celui-là même qui, jadis à Marseille, expropriait les gens sans indemnité, ce qui lui valut, hélas ! la paille humide des cachots) passe à cette conclusion inattendue qu'on peut, qu'on doit faire main basse sur les propriétés des religieux et des prêtres ; selon son dire, ce ne sont que *biens volés*. Suit en effet le jet de bile maçonnique que voici ; cela a une certaine odeur de ranci qui sent la déclamation du XVIII^e siècle, mais chacun écrit comme il peut, et la Maçonnerie a rarement du bon et vrai français sur la planche.

« L'indemnité en cas d'expropriation ne
« doit avoir lieu que s'il s'agit de biens hon-
« nêtement acquis, cela est de toute évidence.
« C'est pourquoi, lorsque la société des hommes
« libres se constituera, un de ses premiers actes
« de salut public sera de déposséder les minis-
« tres de la superstition et tous les moines et
« nonnes parasites qui, par le mensonge et la
« captation, ont accumulé des richesses illégi-
« times et accaparé hypocritement des domai-
« nes, soit d'une façon collective, comme con-
« grégation, soit avec une astuce personnelle
« comme prêtres vendant des indulgences, des
« prières et des places au prétendu paradis et
« se faisant donner en échange des biens ma-
« tériels ; toute fortune de prêtre, de moine ou
« de nonne représente donc un passé impuni
« d'escroqueries et de vols, et à ce titre elle doit
« être confisquée sans indemnité aucune par la
« justice du gouvernement, au profit de la
« société brisant les chaînes de l'erreur. Cette
« équitable expropriation est déjà en voie d'ac-
« complissement chez les nations où la vraie
« lumière commence à pénétrer ; elle devra

« être exécutée jusqu'au bout et d'une manière
« impitoyable. »

On se demande à quels imbéciles peut être tenu ce langage. Voilà des drôles qui s'installent sans façon au milieu de populations intelligentes et croyantes. Ils décrètent que la pensée est libre, libre de tout admettre, même le grossier athéisme ; puis, ils imposent une exception arbitraire pour la *foi religieuse* qu'ils affublent du sobriquet de *superstition*. Après quoi, ils imaginent, en attendant qu'ils s'annexent toute propriété qui leur conviendra, de confisquer en bloc tous les biens d'église, attendu que, d'après eux, ils ont été mal acquis.

Ils semblent ne pas se douter, ces tartufes nouvelles-couches, que la propriété ecclésiastique vient du travail, plus encore que de la donation, et que la donation d'ailleurs fut absolument libre. Que peuvent signifier trois ou quatre cas de captation, si tant est qu'ils existent, quand il s'agit de personnes se chiffant par centaines de mille ? Où donc vend-on des indulgences ? Il y a beau temps qu'il n'est plus question d'indulgences comme récompense d'une contribution à la construction de Saint-Pierre-de-Rome. Où vend-on des places en paradis ? L'Eglise enseigne que le paradis ne s'achète que par la vertu, et que Dieu seul, le Juge souverain et incorruptible, y distribue les places. Les prières ne se vendent pas davantage. L'Eglise prie *gratis* pour tous ses enfants ; elle a le même *Libera* et le même *De profundis* pour le milliardaire et pour le mendiant. Ceux qui librement demandent une participation spéciale au Sacrifice de la Messe, ne paient pas la messe, qui ne peut avoir de prix ; ils se soumettent à l'usage d'une offrande, grâce à laquelle le prêtre peut mener un genre de vie lui permettant de monter chaque jour à l'autel. Les gouvernements les moins suspects de fanatisme, sans entrer dans le fond des choses, constatent que la masse des citoyens veut un culte religieux, que les prêtres font ce service, que tout de part et d'autre se passe en toute sincérité et loyauté, que l'hypocrisie, le mensonge, l'astuce, la scélératesse, l'escroquerie, le vol ne sont en cette matière que mots grossiers et sans application, à l'usage de la haine qui les vomit et de la sottise qui les colporte. Que vient donc faire la secte en réclamant la confiscation de la propriété ecclésiastique ou congréganiste ?

En France, deux cent mille congréganistes possèdent 500.000 millions de francs, le sixième de la fortune des Rothschild. Cela fait pour chacun 2.500 fr. de capital, 100 fr. de rente. Quelle opulence ! Cependant ces congréganistes donnent l'instruction gratuite à plus d'un million d'enfants pauvres, élèvent des

orphelins, soignent des malades, assistent des vieillards par centaines de mille. Quand la Maçonnerie en fera-t-elle autant? Jusqu'ici on l'a vue faufiler ses affiliés dans les places bien rétribuées de l'Assistance publique et les engraisser aux dépens des indigents. C'est tout.

La stupidité des Maçons dépasse ici les bornes. Comment ne voient-ils pas que les fortunes juives et bourgeoises, qui souvent n'ont été nullement acquises par un travail honnête, sont en voie d'être confisquées à leur tour, et bien plus justement que les biens d'Eglise. Il suffit, avez-vous dit, Messieurs, d'écrire dans une loi que tels biens ont été mal acquis. Parfaitement : nous allons écrire un nouveau paragraphe et confisquer les vôtres.

XVII

Assistance. Instruction.

« *L'emploi des biens des malhonnêtes gens
« expropriés devra être réglé de façon à créer
« à la société des hommes libres, des ressources
« suffisantes pour assurer la subsistance aux
« citoyens malheureux, vieillards et infirmes ;
« car les secours à ceux qui sont hors d'état de
« travailler sont la dette sacrée de la société
« libre et juste. »*

On a déjà volé les propriétés de l'Eglise en plus d'une circonstance : par exemple, lors de la Réforme et pendant la Révolution française, et récemment en Italie, où l'Etat s'est emparé des revenus des *œuvres pies* ; la conséquence a toujours été la recrudescence de la misère. Ce ne sont pas les malheureux qui bénéficient de ces vols sacrilèges, ce sont les politiciens.

Les biens d'Eglise profitent abondamment aux pauvres, tant qu'ils restent aux mains charitables de l'Eglise, et non autrement.

C'est que les prêtres et les religieux et religieuses ont deux moyens merveilleusement efficaces de secourir les indigents. Ils donnent d'abord leur argent, et dans une multitude de cas leur personne, leur personne qu'aucun dévouement n'effraie. Donnant ainsi, d'un tel cœur, ils encouragent efficacement les autres à donner. Souvent une de ces Filles de Charité qui se lève à quatre heures du matin et fait au service des pauvres la journée de douze et de quatorze heures, obtient pour ses clients des sommes considérables, qui sont dépensées intégralement au soulagement des malheureux.

Chassez d'un hôpital la Sœur de Charité ; vous doublez les dépenses, et vous diminuez les ressources. Frères Trois-Points, les malheureux doivent vous être bien reconnaissants ! Votre fanatisme anti-religieux est satisfait, mais que

cette satisfaction barbare coûte cher aux classes laborieuses ! Il est vrai que souvent, ô farceurs, vous vous réservez, si vous êtes malades, d'appeler une religieuse garde-malade, ou d'aller, comme Sarcey, vous faire soigner par les frères de Saint-Jean de Dieu. Les infirmiers laïques, c'est bon... pour les autres.

Autre coup de grosse caisse :

« *L'instruction, étant le pain de l'âme, doit
« être conforme à la science progressive et à la
« morale civique. »*

Qu'est-ce que cette science progressive ? Toute science est progressive, en ce sens qu'on ajoute incessamment des connaissances nouvelles aux connaissances précédemment acquises. Mais je soupçonne véhémentement ce charabia d'insinuer une distinction entre les bases philosophiques de la science d'autrefois, spécialement des fins d'éliminer la notion de *cause*, sans laquelle il n'y a plus qu'un monceau de faits, et spécialement la notion de cause première et universelle (Dieu), en dehors de laquelle nulle cause seconde et relative ne se peut concevoir. La science progressive, c'est l'horloge sans horloger. Progrès vers Charenton ! Nos ancêtres avaient la science et la morale tout court, pauvres gens ! Nous aurons, nous, la science *progressive* et la morale *civique*. N'entendez pas par « morale civique » cette partie de la morale qui vise particulièrement les devoirs politiques et sociaux. La morale civique de la Maçonnerie c'est une morale démolisseuse qui exclut Dieu, et avec Dieu non seulement la morale catholique, mais la morale qui découle de la religion naturelle. On enseigne déjà cette morale dans une foule d'écoles dites « neutres » ; elle engendre des élèves indisciplinés et de jeunes chenapans que n'effraient ni le vol, ni l'assassinat, ni le suicide. Non pas qu'on les pousse directement à ces prouesses, mais les jeunes logiciens tirent d'eux-mêmes les conclusions des principes de large liberté qu'on leur inculque. Le respect du droit d'autrui est à leurs yeux, un reste de l'antique superstition. Ils entendent la liberté sans ces vieilles guitares, et ils en usent. Quand on ne craint pas Dieu et qu'on espère échapper aux gendarmes, pourquoi se gêner devant la loi ? — Citoyen, tu l'as faite ! — Vraiment, je l'ai faite ; eh bien ! je la défais.

« *L'instruction à tous les degrés doit être
« gratuite. »*

Voilà pour l'Etat une charge qui n'est pas mince. S'il faut que l'Etat paie à qui le voudra l'école d'Athènes ou l'Académie de France à Rome, ou ces coûteux voyages sans lesquels il n'est point d'instruction géographique supé-

ricure, contribuables, gare à vos portemonnaie !

Mais les masses ne diront-elles pas : « Très bien, puisque la société des hommes libres se reconnaît obligée à donner à qui voudra le pain de l'âme et le gâteau par-dessus, qu'on commence par distribuer gratuitement le pain du corps et tous les gâteaux par-dessus ». — Que l'État facilite l'acquisition de la science supérieure, c'est fort bien. Qu'on l'oblige à la distribuer gratis, c'est trop. Il n'est pas plus tenu à faire, aux frais de tous, des académiciens qu'à faire par le même procédé des millionnaires.

« Tant que l'idéal de la société des hommes libres ne sera pas réalisé, nous devons ajouter que l'instruction doit être également laïque. Quand le peuple aura enfin la liberté que veut lui donner la franc-maçonnerie. »

Il la prendra cette liberté, sans la Maçonnerie et contre la tyrannie bourgeoise et sournoise de la Maçonnerie.

« ...ce mot de laïcité n'aura plus de raison d'être inscrit dans la loi, puisqu'il n'y aura plus de prêtres. Aujourd'hui, comme plus tard, nous devons dire qu'au moins l'instruction primaire doit être obligatoire. »

Que l'instruction primaire soit obligatoire, nous ne demandons pas mieux ; mais il y a des conditions. La première est le maintien du droit des pères de famille de faire donner cette instruction primaire par des maîtres qu'ils jugent dignes de leur confiance, que ces maîtres soient congréganistes ou non. L'instituteur est le délégué du père et non de l'État, dont le rôle se borne à faciliter au père l'accomplissement de sa tâche. La seconde est que nul enfant ne soit traîné par la loi dans une école où le père voit un danger pour sa moralité, l'ignorance avec la vertu l'emportant sur la science avec la corruption. L'exclusion des prêtres et des religieux, qui ont le tort de déplaire aux Frères Trois-Points, est une monstrueuse injustice, que seule la société tyrannisée par les fanatiques de la loge peut imposer aux familles justement indignées.

XVIII

Le voile.

« Sur la question d'existence ou de non-existence de la divinité, il ne faut pas contre-carrer les idées particulières que peuvent avoir les ouvriers de nos cercles. Ne cherchons pas à convertir les athées à nos idées

« métaphysiques, et bornons-nous à apprécier qu'ils sont nos utiles auxiliaires pour la ruine de la superstition. »

« Quant à ceux qui sont spiritualistes, il convient de rectifier leur jugement sur la notion de Dieu : avec adresse, et graduellement on leur expliquera, dans les conférences, que l'Etre Suprême étant de sa nature, supré- mement bon et vraiment père de l'humanité, doit être séparé de la conception sacerdotale, dont le Dieu, tel qu'il est défini et imposé par les prêtres, est en réalité un persécuteur sur-naturel, infiniment mauvais et barbare. »

« Sans soulever aucun voile, nos conférences habitueront le peuple à honorer l'Etre Suprême tout en haïssant le clergé. La lumière se fera d'elle-même dans les esprits intelligents, en attendant qu'elle puisse être révélée publiquement, lorsque l'idéal de la société des hommes libres sera réalisé. »

Tirons au clair ces trois alinéas.

Le premier étonnera bien des gens. Quoi ! les maçons contemporains ne sont pas athées ? Non certes ! La haute Maçonnerie a un dieu dont elle prépare le triomphe, mais prudemment, et sans soulever encore aucun voile, même devant la plupart des plus hauts gradés des loges. Les maçons des triangles, tels que Lemmi, considèrent les athées comme des idiots, qu'on peut utiliser dans la guerre au Christianisme, mais qui manquent de science. Les maçons des triangles ne se pâment point devant l'horloge sans horloger. Mais on obtient ce qu'on peut, et l'individu sans Dieu étant généralement mal disposé à l'égard du Christianisme, c'est déjà quelque chose.

Aux hommes qui croient au Dieu qu'enseignent d'un commun accord la vraie philosophie et la vraie religion, on persuadera que la bonté en Dieu consiste à ne pas détester et à ne pas punir le mal, comme si l'amour du bien n'impliquait pas la haine du mal. On combattra la doctrine du châtimement des pervers après la mort, de l'enfer si gênant pour la bande hardie qui fait consister la liberté à se moquer de la loi de Dieu et essaie de croire qu'il suffit de nier bêtement l'enfer pour en éteindre les feux ! Singulier persécuteur que ce Dieu des chrétiens qui récompense toutes les vertus et réserve non pas même aux vices, mais à l'obstination finale dans les vices, la punition proportionnée au crime !

Quant à « la lumière qui se fera d'elle-même et sans qu'on soulève aucun voile », sachez, lecteur, que les hauts-maçons lucifériens des triangles ne poussent personne, pas même les

haut-gradés des loges ordinaires, à entrer dans ces arrière-loges ou triangles, où les esprits de ténèbres sont directement invoqués; on attend que les adeptes, soupçonnant le profond mystère d'iniquité, s'offrent d'eux-mêmes à conclure un pacte positif avec les esprits.

Le dernier mot de l'arrière-Maçonnerie, que peuvent faire pressentir aux adeptes observateurs l'Etoile flamboyante et d'autres symboles, tels que dans le rite égyptien la chambre dont le décor fait voir Caïn, Judas et autres malfaitteurs historiques se démenant joyeusement dans le pays du feu, c'est le culte de Lucifer et des autres esprits déchus. Ce culte tire ses origines de la très antique erreur indoue des deux principes éternels et opposés, rajeunis en Asie Mineure et de là en Europe, aux siècles chrétiens, sous le nom de Manichéisme.

Cette erreur consiste dans la supposition de deux dieux égaux, l'un, celui des anciens juifs et des chrétiens, *Adonaï*, qui ne serait qu'un tyran, et l'autre, *Lucifer*, battu par *Adonaï*, mais nonobstant vrai bienfaiteur du genre humain, qu'il convie à la liberté.

Une telle liberté, dont la Maçonnerie use largement, en particulier dans les *amusements secrets* (une franche-maçonne récemment convertie avouait qu'elle y était allée vêtue d'une simple paire de brodequins, réclamés pour les danses), c'est la licence la plus éhontée.

Recommencer le paganisme; remplacer le Dieu des chrétiens « qui est Charité » et qui inspire aux hommes l'amour de leurs semblables, par l'Esprit qui souffle la haine, et dont les favoris sont les êtres qui haïssent davantage; remplacer l'angélique Sœur des Pauvres par l'immonde prostituée; faire redescendre le genre humain de vingt siècles en arrière: livrer les nations baptisées aux caprices du sacerdoce de Satan, voilà le but final de la Maçonnerie.

Mais, avant de se montrer publiquement, Satan veut que la déchristianisation soit plus complète; il attend dans les temples secrets appelés *triangles* le moment où il dira à ses esclaves: « Levez le voile! »

La Providence a permis que de hardis investigateurs puissent le lever dès maintenant. Ne sera séduit désormais que qui voudra l'être. La Maçonnerie vient du diable, et c'est au diable qu'elle mène. Si quelque imbécile tient absolument à se damner, rien n'est plus facile; il n'a pas besoin de payer cotisation à la secte pour y réussir.

NIX

Conclusion

« Enfin, pour ce qui concerne la politique, il faut faire pénétrer dans les esprits cette idée que la souveraineté réside dans le peuple, et

« qu'elle est une et indivisible, imprescriptible et inaliénable; mais étant donné que nos nations ne sont pas encore mûres par la république, que c'est en dirigeant les conseils de la monarchie que nous parviendrons à détruire l'influence cléricale et à anéantir la superstition elle-même, et que c'est là le suprême objectif de nos efforts, nos conférenciers, sans prêcher aucunement le renversement de la Maison de Savoie, dont nous n'avons pas à nous plaindre, devront simplement poser la question politique en ces termes à leurs auditeurs: « — Le Statut est éminemment respectable, lorsque le peuple l'accepte librement. Il forme un contrat entre le peuple et l'autorité, sous la condition naturelle que le peuple peut toujours, lorsqu'il ne répond plus à son sentiment et à ses besoins d'expansion libérale, le recevoir et le réformer par les moyens légaux. La constitution actuelle de l'Etat est donc susceptible de constante amélioration, et elle sera loyalement respectée par tous les bons citoyens, tant que la Maison de Savoie sera en communion d'idées avec le peuple; mais un principe de droit humain domine tout, c'est celui qui dit qu'une génération ne peut assujétir à ses lois les générations futures. »

« Tel est le mémorandum qui servira de guide à tous nos conférenciers dans l'œuvre de propagande créée maçonniquement par la création des Cercles populaires anticléricaux d'Italie. »

Tel est, ajouterons-nous avec le docteur Bataille et avec le professeur Domenico Margiotta, le plan de déchristianisation des peuples catholiques, ce suprême objectif de tous les efforts maçonniques.

Très large, très conciliant; parce qu'il juge les hommes et les choses de très haut, le Catholicisme s'accommode de tous les régimes politiques. Le meilleur gouvernement est à ses yeux celui où les gouvernants sont plus honnêtes et appuient leur honnêteté sur le ferme fondement de la foi religieuse: la Maçonnerie affectionne plus particulièrement le gouvernement républicain, cela est très permis. Mais devant une monarchie fortement établie, surtout quand cette monarchie fait ses affaires, la secte temporise aisément. Elle pardonne au trône qui s'isole de l'autel; car c'est à l'autel qu'elle en veut. Elle acclame provisoirement une monarchie qui, entrée par la brèche dans la Ville Eternelle, y tient captif dans un palais et un jardin le chef de la catholicité: « Nous n'avons pas à nous plaindre de la Maison de Savoie », dit Lemmi, plus maître à Rome qu'Umberto.

Nous avons achevé l'étude critique de la circulaire d'Adriano Lemmi, aujourd'hui chef suprême de toute la Maçonnerie, et trônant avec une liste civile royale, au palais Borghèse, en face du Vatican. Depuis une dizaine d'années, l'organisation de la secte maçonnique, sa hiérarchie savante, ses rites mystérieux, son action prépondérante dans l'ordre politique, son esprit égoïste, étroit, persécuteur, sont choses devenues publiques. On fait moins attention à l'esprit de froide et implacable irréligion qui l'anime; tout le reste cependant est accessoire. La Maçonnerie existe pour détruire de fond en comble le Christianisme, la vraie religion, la seule que puissent accepter et pratiquer les nations civilisées, la seule qui puisse leur donner la paix et la prospérité: tout est bon à la secte, qui mène à cette fin. Elle fonde, elle accapare, elle domine cent institutions, cent groupements qui semblent avoir, qui ont les buts les plus innocents et les plus honnêtes, mais dans lesquels elle infiltre son venin; tout ce qui altère ou détruit dans l'âme humaine le sentiment religieux lui plaît. La corruption elle-même, à ce titre, jouit de sa faveur prononcée. « Le catholicisme, disait un des grands chefs, n'a pas plus peur que les monarchies d'un coup de stylet. Mais il peut crouler sous la corruption. Ne nous laissons jamais corrompre. » Là où la Maçonnerie est maîtresse du terrain, la corruption coule à pleins bords.

On a pu voir le langage qu'elle tient aux masses laborieuses. De leurs intérêts, elle dira quelque chose, pour gagner leur confiance, mais ce n'est pas là son souci, on le voit du reste. Il faut que l'ouvrier ne soit plus consolé et fortifié par la foi chrétienne; il faut qu'il blasphème, montre le poing au ciel, crache avec le juif sur le crucifix et sur l'hostie; après cela, il peut crever de faim; le franc-maçon boit du bon vin et mange de la bonne viande; c'est assez. Plus de prêtres prêchant et faisant l'aumône, plus de Sœurs de charité dans les hôpitaux et dans les mansardes; cela doit largement suffire aux malheureux. Si la vie leur est à charge, qu'ils se jettent à la rivière ou se pendent; ils cesseront de souffrir. On les enterrera civilement, les gros bonnets de la Maçonnerie les accompagneront jusqu'au trou, une immortelle rouge à la boutonnière, et sur leur cercueil glorifieront le néant; ne sera-ce pas une abondante compensation?

Le peuple qui, courageusement, mange son pain à la sueur de son front; le peuple qui souvent, comme l'a dit l'auguste Léon XIII, souffre d'une misère imméritée, mais n'échapperait pas à la misère en reniant le Père qui est dans les cieux; le peuple à qui le siècle qui s'ouvre rendra une plus large justice que le

siècle maçonnique qui finit; le peuple, pour son honneur et son bonheur, n'écouterà pas la prédication intéressée et canaille de l'impie maçonnique, et de concert avec le Pape et les prêtres, ses meilleurs amis, résoudra le problème social de l'heure présente par les maximes et les lois du Christianisme.

Et les faux prophètes des loges, que nous ne haïssons pas, nous autres, parce que les chrétiens ne savent pas haïr, mais dont nous avons le devoir de démasquer et de combattre les criminels projets, disparaîtront sous les sifflets les mieux mérités! Puisse cette humiliation, qui sauvera le pays, les sauver eux-mêmes!

Un Profane.

CROISADE DE PRIÈRES

L'idée que nous allons émettre est venue à l'un de nous, tandis qu'il priait dans la journée du Vendredi-Saint, à l'heure même où le Divin Rédempteur expirait sur la Croix, victime auguste effaçant par son sacrifice les péchés du monde.

Partout, les fureurs de l'enfer déchainé se manifestent de plus en plus. Les vols sacrilèges, accompagnés des pires profanations ou les précédant, se multiplient. Le drapeau de Lucifer est levé publiquement par les Palladistes dits Indépendants, indice d'une nouvelle tactique inspirée par le démon et agissant parallèlement à l'ancienne tactique, laquelle manœuvre dans l'ombre avec plus d'infamies et plus de crimes que jamais. Dans les grandes villes, à Paris notamment, la journée du Vendredi-Saint a été marquée par des orgies sacrilèges, d'un caractère ignoble et des plus audacieusement provocateurs. Il y a une recrudescence d'impiété qui ne se peut nier, et ces accès de rage portent le signe visible de Satan.

Sans négliger les sanctuaires vénérés où les fidèles accourent en foule aux pieds de Marie, mais plus particulièrement pour implorer le soulagement de leurs misères humaines. — pourquoi les catholiques militants qui ont à cœur de combattre le satanisme contemporain ne se grouperaient-ils pas dans un pèlerinage spécial, dont voici l'idée à l'état embryonnaire?

On se réunirait, par exemple, à Paris, et la journée préparatoire du pèlerinage se passerait en prières au Sacré-Cœur de Montmartre et à Notre-Dame-des-Victoires; cette journée préparatoire serait celle du 20 septembre, anniversaire douloureux de la spoliation du Saint-Siège; prières pour le Souverain Pontife, prières pour la conversion des francs-maçons et principalement des lucifériens qui célèbrent ce jour-là la création du Palladisme et l'installation de Lemmi, chef suprême, au palais Borghèse.

Ensuite, départ du pèlerinage, qui durerait une *neuvaine* et qui visiterait huit sanctuaires (à désigner par le comité d'initiative), en se dirigeant vers le Mont Saint-Michel, dernier but de cette manifestation de foi et d'union, *terme de cette croisade de prières*. Ce serait donc le jour même de la fête du glorieux Archange, protecteur de l'Eglise, qu'aurait lieu la clôture solennelle du pèlerinage sur le mont de la Merveille des Merveilles, à l'endroit sanctifié par l'apparition du vainqueur de Satan.

Nous soumettons cette idée aux catholiques français, et, en particulier, aux RR. PP. de l'Assomption, qui ont su si bien organiser tant de pèlerinages pour le plus grand bien de la Religion.

LES ORIGINES MAÇONNIQUES

Albert Pike n'est pas seulement intéressant à étudier comme grand patriarche palladiste ; il est aussi curieux, du moins assez souvent, de le voir à l'œuvre, alors qu'il pontifie uniquement comme chef du Rite Ecossais Ancien et Accepté, c'est-à-dire quand il parle maçonnerie de façon à ne soulever qu'à demi le voile, quand il prêche pour les affiliés des Loges, Chapitres et Aréopages, ignorant l'existence des Triangles, quand il parle pour les initiés de l'incomplète initiation.

Le public spécial qui nous suit avec tant de fidélité, depuis les débuts de la campagne du Docteur Bataille, a maintenant la clef des énigmes maçonniques, et il est bon nombre de documents que nous pouvons mettre sous ses yeux sans avoir à entrer dans de grandes explications. Il sait que dans toutes les tirades des grands chefs de la secte il y a à prendre et à laisser. C'est pourquoi nous n'hésitons pas à publier in-extenso le travail d'Albert Pike, fait en apparence sur la question des origines de la franc-maçonnerie, mais en réalité pour excommunier un rite écossais qui s'était établi aux États-Unis et qui encaissait l'argent des amateurs de grades maçonniques sans en envoyer un centime au souverain grand-maître de Charleston. On va voir que maître Pike ne badinait pas là-dessus ; sa fureur finale est du plus haut comique.

Le document original est en anglais ; la traduction française a été faite par le F. L. Léchaut, 33°. Nous la reproduisons d'après *la Chaîne d'Union, journal de la Maçonnerie universelle*, numéros de mars, avril, mai et juin 1886.

« Sous ce titre *Origines Maçonniques*, nous recevons de notre éminent Frère et bien estimé ami, l'Illustre Frère Albert Pike, Souverain Grand Commandeur du Suprême Conseil Sud des États-Unis d'Amérique, une brochure toute d'actualité en raison des modifications apportées par le Convent de 1885 du Grand Orient de France dans le Suprême Conseil du 33° et dernier Degré du Rite Ecossais Ancien et Accepté établi dans son sein. Aussi n'hésitons-nous pas à commencer, dès notre numéro de mars, la publication de cette étude de haute portée, qui, nous l'espérons, exercera une salutaire influence auprès de ceux de nos Frères qui se laissent entraîner par l'esprit de réformes, sans en apprécier suffisamment les funestes conséquences. Jeter à bas les choses, les bouleverser de fond en comble, n'est point réformer, mais bien au contraire détruire et rompre les liens qui unissaient à tout un corps dont on n'était qu'une partie, qu'une fraction, qu'un membre.

« HUBERT. »

Origines Maçonniques

Un Degré Maçonnique est un rang et une dignité dont on est investi par une autorité légale ; par une cérémonie d'initiation ou réception, plus ou moins longue, pompeuse ou instructive, ou mêlée de pompe théâtrale et d'instruction ; en faisant prêter à celui qui le reçoit certains Vœux ou Obligations, et en le mettant en possession de certains moyens de reconnaissance, consistant généralement en signes, Mots et griffes ou « témoignages ».

Un « Rite » est une agrégation, une succession de Degrés, conférés par un ou plusieurs Corps constitués, mais sous l'autorité d'un Gouvernement Suprême unique.

Pour la plupart des Degrés intitulés « Maçonniques », l'époque et la nature de leur origine nous sont inconnues. Ils ont été créés par des individus qui en furent les auteurs ou inventeurs, ou par des Comités de Corps constitués. Les plus anciens ont, sans aucun doute, été tracés et mis en pratique par ceux qui les avaient imaginés, ou pour lesquels ils avaient été faits par d'autres.

Sauf le premier possesseur, nul ne peut obtenir l'investiture légale d'aucun Degré, sinon en le recevant de ce possesseur, ou de personnes ou Corps ayant reçu pouvoir du premier possesseur, en prêtant les obligations requises, et en étant mis, par lui ou ses représentants légitimes, en possession des arcanes ou moyens de reconnaissance et des explications orales des Symboles employés.

Un Rite peut consister en un seul Degré ; mais, qu'il en ait un ou plusieurs, le premier possesseur du Degré ou Système, ou ses successeurs, ont le droit de faire ou d'adopter des Constitutions, Instituts, Statuts ou Règlements destinés à être la loi suprême ou organique du Degré ou du Rite, et fournissant à ce Rite ou Degré un système de gouvernement et d'administration : pour la création des Corps, pour les cotisations, droits et revenus, et pour un système judiciaire et toute législation nécessaire à sa prospérité et à son extension. Quiconque est ou devient membre d'un Rite, est lié par cette législation, dont il devient par son admission l'un des auteurs ; et nul ne peut appartenir à un Degré ou Rite et en répudier ou violer la loi fondamentale.

Quoiqu'il en puisse être du lieu ou de l'époque où ces Constitutions, Instituts, Règlements, etc., furent élaborés, ils deviennent la loi du Rite par leur adoption par les premiers possesseurs, et cette adoption les rend obligatoires, alors même que leur origine est mythique, ou qu'ils prétendent faussement à une origine plus ancienne et plus spéciale.

Car, de même que nul ne peut être légalement investi des Degrés d'un Rite, sans avoir

prêté obéissance à ses Constitutions, de même nul ne peut avoir ensuite la liberté d'en nier l'authenticité ou d'en méconnaître la puissance.

Et, évidemment, nul ne peut prétendre à aucun droit ou pouvoir créés par lesdites Constitutions, s'il conteste leur authenticité. Agir ainsi est une tricherie; en français, supercherie.

Des Rites et des Degrés ont été inventés et créés comme moyens d'organisation d'associations dans divers buts : pour assistance réciproque et secours mutuels; pour la poursuite d'études spéciales; dans le but d'arriver à des réformes politiques, religieuses ou sociales; ou simplement pour arriver à la notoriété, à la pompe et obtenir pour leurs possesseurs une dignité factice et une prétendue importance.

Les avantages qu'on a ainsi cherché à s'assurer ne peuvent légalement appartenir à personne qu'à ceux qui, en acquittant les droits fixés pour le Degré ou pour le Rite, les ont reçus des mains ou par autorisation d'un Corps ou Officier légitime et légal du Rite, possédant le pouvoir suprême dérivé des premiers possesseurs, et qui, en prêtant les obligations requises, sont devenus aptes à posséder et ont été mis en possession des secrets et moyens de reconnaissance appartenant à chaque Degré. S'efforcer de se procurer ces avantages, qu'ils soient pécuniaires, ou de dignité et de considération, ou de secours et d'assistance, s'efforcer de les obtenir par tout autre moyen est une malhonnêteté et un péculat; et quiconque n'étant pas légalement en possession de Degrés ou de Rites, reçoit de l'argent pour les conférer, commet un vol.

Aucun Corps ne peut posséder ou vendre des Degrés, s'il se compose en tout ou en partie de personnes qui n'ont pas été investies de ces Degrés, et il ne peut continuer à être possesseur ou dispensateur de Degrés qu'il rejette, répudie, refuse de pratiquer ou interdit à ses subordonnés. Ceux qui n'ont reçu qu'un Degré inférieur ne peuvent conférer à personne un Degré supérieur au leur. Un Atelier d'Apprentis ne peut pas créer des Compagnons, ni une Loge de Compagnons créer des Maîtres, ni un Corps de 32^{es} faire des 33^{es}. Evidemment, personne ne peut conférer un Degré à autrui, s'il ne le possède lui-même.

De même un Corps composé en tout ou en partie de Maîtres Maçons ne peut exercer de contrôle ni légiférer pour des Ateliers de Royale-Arche, ni pour des Ateliers d'un autre Rite ou ceux de son Rite qui sont supérieurs.

Ce sont là des axiomes de toute évidence, des principes fondamentaux de la loi Maçonnique et du sens commun.

Le plus ancien Rite de la Franc-Maçonnerie

est le Symbolique communément connu sous le nom de Maçonnerie Bleue; il se composait à l'origine soit d'un Degré, soit de deux, auxquels plus tard un troisième fut ajouté. On ignore par qui, quand et comment, le premier ou le second Degré furent inventés et adoptés. On sait seulement que, jusqu'à une certaine époque, il n'existait pas de Degrés, et que ce ne fut que quelque temps après que les deux premiers avaient été inventés et mis en usage, que le troisième fut adopté. Ces trois Degrés furent créés successivement et mis en usage avant qu'il existât aucune autre organisation que celle des Loges Bleues. Ces Degrés ont-ils été inventés et employés pour la première fois en Angleterre, ou l'ont-ils été par les Jacobites en France ou en Ecosse, nul ne le sait; mais ils devinrent la propriété de la Franc-Maçonnerie Anglaise, par création ou par adoption, et c'était d'Elle seulement, ou de la Franc-Maçonnerie Française ou Ecosaise, qu'ils pouvaient être légalement acquis.

En ce qui touche la loi fondamentale de la Maçonnerie Anglaise, telle qu'elle existe dans ce qui est connu sous le nom « *Constitutions des Francs-Maçons d'Anderson* », elles furent publiées, pour la première fois à Londres, en 1723, « contenant l'Histoire, les Devoirs, les Règlements, etc., de cette Très Ancienne et Très Vénérable Fraternité. » Elles sont dédiées par J.-F. Désaguliers, Député du Duc de Wharton, Vénérable Grand-Maître, au Duc de Montagu, ancien Grand-Maître.

Le tout prétend être « colligé » d'après leurs archives générales et leurs fidèles traditions de nombreuses générations. L'Histoire raconte que le Roi Athelstan (vers l'an 930) « encouragea de nombreux Maçons venant de France », lesquels « apportaient avec eux les Lois et Règlements des Loges, conservés depuis l'époque Romaine », et obtinrent du Roi d'améliorer la Constitution des Loges Anglaises conformément au modèle étranger; que le Prince Edwin, dernier fils dudit Roi, convoqua tous les Maçons du Royaume à se joindre à lui en Congrégation à York; qu'ils y vinrent et composèrent une Loge Générale dont il fut le Grand-Maître; qu'ayant apporté avec eux les écrits et archives existant, quelques-uns en Grec, quelques-uns en Latin, d'autres en Français et autres langues, l'Assemblée composa, à l'aide de ces divers documents, la Constitution et les Statuts d'une Loge Anglaise. Il y est dit aussi « que ces Statuts et Règlements des Francs-Maçons ont été vus et examinés par notre feu Souverain le Roi Henry VI, et par les Lords de son honorable Conseil, qui les avaient approuvés, disant qu'il était juste, bon et raisonnable de les maintenir, attendu qu'ils avaient été dressés et recueillis sur les documents des temps antiques. »

Les « Statuts » sont ainsi intitulés : « Les « devoirs (charges) d'un franc-maçon, extraits « des anciens Registres des Loges d'Outre- « mer, et de ceux d'Angleterre, d'Ecosse et « d'Irlande pour l'usage des Loges de Londres. »

Et les règlements disent : « Règlements « généraux, compilés pour la première fois « par M. George Payne, anno 1720, alors « qu'il était Grand-Maître, et approuvés par la « grande loge, le jour de saint Jean-Baptiste, « anno 1721, etc. Présentement, par l'ordre « de notre susdit Très Vénérable Grand-Maître « Montagu, l'auteur les a comparés et rame- « nés aux Anciens Registres et usages immé- « moriaux de la Fraternité, puis rédigés sous « cette nouvelle méthode, avec diverses ex- « plications appropriées, pour l'usage des Loges « de Londres, Westminster et les environs. »

L'article 39 de ces Règlements porte que l'approbation et le consentement de la majorité de tous les Frères doit être « solennellement désirée » pour donner force légale à ces nouveaux Règlements, ainsi qu'il a « été désiré et obtenu pour ces mêmes Règlements, lors qu'ils furent proposés par la Grande Loge, à environ 150 frères, le jour de saint Jean-Baptiste, 1721. »

L'approbation du tout, par le Grand-Maître, le Grand-Maître Adjoint et les Grands Surveillants, ainsi que par les Vénérables et Surveillants de vingt Loges particulières parmi lesquelles la Loge XVII dont Janus Anderson, A. M., auteur du Livre, était Vénérable, rapporte que les Francs-Maçons d'Angleterre ont, à deux reprises, jugé nécessaire de corriger leurs Constitutions, Statuts et Règlements Généraux; une première fois, sous le règne du Roi Athelstan, le Saxon, et longtemps après, sous le règne du roi Edouard IV, le Normand; que les anciennes Constitutions Anglaises avaient été considérablement interpolées, mélangées et misérablement corrompues; que l'ancien Grand-Maître, duc de Montagu, avait « ordonné à l'auteur « de reviser, corriger et mettre en ordre, sous « une méthode nouvelle, l'Histoire, les Statuts « et les Règlements de l'Ancienne Fraternité » et que, en conformité de cet ordre, il avait « examiné diverses copies d'Italie, d'Ecosse et de « divers points de l'Angleterre, et que c'était « de ces copies (quoique erronées sur beaucoup « de points), ainsi que de plusieurs autres anciens Registres de Maçons, qu'il avait tiré et « écrit les nouvelles Constitutions, ainsi que « les Statuts et les Règlements Généraux. »

Tout le monde sait aujourd'hui qu'aucune « Histoire, Statuts et Règlements » n'étaient venus d'Italie; que les Statuts n'étaient pas « extraits d'anciens Registres de Loges au-delà des Mers », excepté peut-être de France, par cette raison que ces Loges n'existaient pas; que toute cette Histoire de Constitutions adop-

tées par une Grande Loge à York, dont le prince Edwin était le Grand-Maître, et celle de l'adoption de ces Constitutions au temps de Henry VI et d'Edouard IV, étaient fabuleuses. Personne ne sait rien quant aux origines réelles des Statuts et Règlements, excepté que les premiers, au moins, étaient connus et employés en Ecosse, avant de l'être en Angleterre; bref, il n'est plus nié aujourd'hui que tout le récit des sources où l'on aurait puisé est une fiction.

Mais, ayant été « rédigés » par Anderson, ils furent adoptés par la Grande Loge, et par cela même, ils devinrent obligatoires, n'étant nullement viciés par la fausseté des allégations, quant à l'antiquité des sources d'où ils étaient dérivés, pas plus que ne le furent les lois de Numa Pompilius parce que ce dernier, pour leur donner une origine plus sainte, prétendait les avoir reçues de la nymphe Egérie, ou les lois de Minos qui leur assignait une origine divine.

Les origines des Nations, celles des antiques Eglises, Sociétés ou Associations sont de même enveloppées dans l'obscurité du passé. Que sait-on réellement de l'origine de Rome? Rien. Il y a longtemps que Niebuhr a fait justice des fictions acceptées jusque-là de Rémus et de Romulus. Qu'y a-t-il d'avéré quant à l'origine et à l'adoption de leurs Statuts et Règlements par les nombreuses corporations d'Angleterre? Rien. Rien non plus n'est connu de la réelle origine des Constitutions de la Maçonnerie Symbolique. Qui peut dire par quelle autorité les « Bases antiques » de l'Ordre ont été établies? Personne. L'histoire et la tradition sont également muettes sur ce sujet.

Le premier Rite qui fit ensuite son apparition en Maçonnerie fut celui de Perfection ou Hérédome, en France, composé des Degrés Bleus et de 22 autres, le 18^e étant le Rose-Croix et le 25^e le Prince de Royal-Secret. Sur les auteurs, l'origine ou le fonctionnement séparé, avant l'organisation de ce Rite, d'aucun de ses vingt-deux Degrés, sauf deux ou trois, aucune information n'est venue jusqu'à nous, et peu de créance doit être accordée à ce qui a été dit touchant ces deux ou trois Degrés. Les Degrés avaient été organisés en Rite avant 1762. L'un après l'autre, ils avaient été inventés, mis en pratique, communiqués par leurs inventeurs à des tiers, et enfin (comment et par qui, nul ne le sait) arrangés et groupés en un système appelé Rite, qui plus tard se présenta devant le public avec des Constitutions prétendant avoir été rédigées par neuf commissaires assemblés à Bordeaux ou à Berlin, en 1762. Cette assemblée eut-elle lieu? Si elle eut lieu, fût-ce en 1762? Quels étaient ces neuf commissaires qui la composaient? Comment avaient-ils été nommés? et de

qu'avaient-ils leurs pouvoirs? Quand, comment et par quel Corps constitué, ces Règlements furent-ils adoptés? Toutes ces questions sont demeurées jusqu'à ce jour sans réponse.

Mais le Rite lui-même était une actualité. Il existait et continua à exister, acceptant ces Règlements comme la loi de son existence; et personne, depuis 1762, n'a pu devenir Maçon régulier et légal de ce Rite, sinon sous l'autorité de ces Règlements qui, s'ils furent faits en 1762, existaient en manuscrit seulement depuis soixante-dix ans, avant d'être imprimés et publiés pour la première fois à Paris en 1832. Le Rite appartenait à ceux qui l'avaient inventé et mis en œuvre; ils avaient le droit d'adopter des Règlements pour son fonctionnement, et eux et leurs successeurs seuls avaient et ont le pouvoir d'en conférer les Degrés — comme Degrés de ce Rite.

Le Grand-Orient de France prit le 18^e Degré de ce Rite, celui de Rose-Croix, en fit trois autres en remaniant quelques-uns de ceux inférieurs au 18^e, ajouta ces quatre Degrés aux Degrés Bleus et créa ainsi le Rite Français ou Rite Moderne. Il fut ainsi l'inventeur et le créateur de ce Rite, et comme tel il avait le droit exclusif de le propager, de l'administrer et de le gouverner. Personne ne lui a jamais contesté ce droit.

Le Degré Templier fit son apparition en Angleterre, apporté de France, suppose-t-on, et pratiqué en Angleterre, comme le premier de sept Degrés dont le 7^e était le Kadosch. Tous ces Degrés étaient conférés par les Loges Bleues. En Ecosse, une Loge vendait à une autre Loge, pour une livre sterling ou deux, le droit de conférer le Degré Templier. En Angleterre, les Loges le conféraient également, et plus tard la Grande Loge de Dermott constitua un Campement à Manchester, lequel composé d'artisans conférait le Degré Templier pour 6 shillings et 6 pence (9 fr. 35). Ce fut alors que Dunkerly s'en empara, s'en déclara le chef et en fit un Ordre, avec une organisation nouvelle. Qui sut jamais par qui, quand et comment fut inventé ce Degré, ni qui le pratiqua pour la première fois? Personne. On suppose qu'il a pris naissance en France, mais nul ne le sait, et nul n'a jamais vu un rituel français de Degré Templier semblable au nôtre ou à celui d'Angleterre; de plus, aucun écrivain Maçon français ne mentionne ce Degré comme ayant jamais existé en France.

Certaines personnes établirent un Campement en Pensylvanie. Quelles étaient ces personnes? en vertu de quelle autorité agissaient-elles? où avaient-elles reçu le Degré? quel Rituel suivaient-elles? C'est ce qu'on n'a point su, et c'est ce qu'on ne saura jamais. Puis, des Campements firent leur apparition

dans la Nouvelle-Angleterre. Où les fondateurs avaient-ils reçu le Degré? L'avaient-ils même reçu? C'est ce que tout le monde ignore; mais comme ils adoptèrent un cérémonial totalement différent des Campements Anglais, Ecosais et Irlandais, il est à présumer qu'ils n'avaient jamais été légalement investis du Degré par ceux qui en étaient les possesseurs réguliers; car, s'il en avait été ainsi, ils auraient possédé les Rituels nécessaires pour la constitution de leurs Ateliers, et n'auraient pas eu le droit ou le pouvoir de rejeter ces rituels, et d'en fabriquer de nouveaux qui ne ressemblent ni de près ni de loin à l'ancienne réception dans l'Ordre ou au présent Rituel d'aucun Templarisme étranger, quelque mérite qu'on doive accorder à son inventeur.

C'est ainsi qu'apparut en Angleterre le Degré de Royal-Arch, sans que personne puisse citer à quelle date, ni par qui il fut inventé. Même observation pour le Degré de Mark Master. En Angleterre, on vit se fonder des Chapitres de Royal-Arch et des Loges de Mark, sans que ces deux Maçonneries aient aucune relation entre elles.

Mais aux Indes-Occidentales, avant 1795, les Degrés de Mark Master, Past Master et Royal-Arch étaient pratiqués dans l'île de Saint-Domingue, comme faisant partie d'un même système, et au moyen de Rituels traduits de l'anglais, et l'on exigeait la possession des Degrés de Royal Master et Super-Excellent Master, avant de conférer le Royal-Arch. En même temps, un Degré de Mark Master se pratiquait à Charleston, au moyen d'un Rituel entièrement différent de celui présentement en usage, et non moins différent de celui usité à Saint-Domingue: subséquemment, le Degré de Select Master (Maître Ju ou Choisi) fit son apparition et était conféré en même temps que le Degré de Royal Master.

Qui connaît l'origine, ou l'auteur, ou l'époque de création des Degrés de Mark Master ou Master Mark Maçon? du Royal-Arch anglais? du Royal Master? du Select Master? du Super-Excellent Master? Personne. Et cependant des Corps Maçonniques de ces Degrés furent organisés; un Rite composé des Degrés de Mark Master, Past Master, Most Excellent Master (ce dernier fabriqué aux Etats-Unis) et Royal Arch fut organisé ayant ses Chapitres ordinaires, Grands Chapitres d'Etat et un Grand Chapitre Général des Etats-Unis. Un autre Rite composé des Degrés de Royal et Select Masters, auxquels dans quelques Etats on ajouta le Super-Excellent Master, fut également organisé avec des Conseils, des Grands Conseils, et enfin et tout récemment, un Grand Conseil National.

Ceux qui possédaient le Degré Templier dans la Nouvelle-Angleterre, empruntèrent deux

Degrés au Rite de Perfection, en firent le Degré de la Croix-Rouge, et, le joignant au Degré Templier, organisèrent un autre Rite avec Campements ou Commanderies, Grands Campements ou Grandes Commanderies, et un Grand Campement des Etats-Unis.

Qui sait quelque chose touchant l'origine des deux Degrés dont celui de la Croix-Rouge a été composé ? Personne. Quand, comment et par qui ils furent faits ? Nul ne le sait.

Mais il est une chose sur laquelle tous sont d'accord : c'est que les Rites, tels qu'ils sont organisés et administrés appartiennent exclusivement aux Corps constitués qui les pratiquent, et que si les Degrés de l'un de ces Rites sont conférés par toute autre autorité, celui qui les reçoit est un faux Royal-Arch, un faux Templier, un faux Select Master ; et quiconque, n'étant pas régulièrement investi de l'un de ces Degrés, entreprendrait de les conférer et d'en constituer des Ateliers, serait un frauduleux imposteur, un escroc de la plus vile espèce.

Et quoiqu'une Loge de nègres, un Chapitre ou une Commanderie d'hommes de couleur puissent conférer précisément les mêmes Degrés, au moyen de Rituels identiques aux Rituels réguliers, celui qui les reçoit est considéré d'un bout à l'autre des Etats-Unis comme n'étant ni Maître, ni Royal-Arch, ni Templier, n'ayant pas reçu les Degrés qu'il possède de l'autorité légitime.

En 1801 un nouveau Rite Maçonnique fit son apparition à Charleston, dans la Caroline du Sud, Rite composé des 25 Degrés du Rite de Perfection et de huit autres qui y avaient été ajoutés, et prétendant avoir été organisé à Berlin en 1786. Il possédait, en manuscrit, ses Grandes Constitutions, écrites en français, prétendant avoir été faites à Berlin, en Prusse, dans un Suprême Conseil du 33^e Degré, dûment et légalement établi et constitué en cette ville le 1^{er} mai 1786, Conseil où était présent le roi de Prusse, Frédéric-le-Grand, Souverain Grand Commandeur. En 1802, le Suprême Conseil du 33^e Degré pour les Etats-Unis d'Amérique annonça au monde, par un manifeste formel, son établissement en date du 31 mai 1801. Depuis, il a eu une existence continue sous les dites Constitutions, avec des périodes d'inactivité, quelquefois peut-être sans un seul Atelier subordonné, jamais avec un grand nombre, jusques et y compris l'année 1855. Tout cela était naturel pour un tel Corps, Suprême Pouvoir d'un Rite qui, dans un pays possédant une Maçonnerie à soi, considérait le Rite Ecossais Ancien et Accepté comme usurpateur et intrus. Il n'eut jamais moins de trois membres, nombre auquel il fut une fois seulement réduit, il y a quelque soixante ans et plus ; et par sa loi organique, trois membres consti-

tuent un Suprême Conseil, de même que trois Maîtres Maçons constituent une Loge.

En 1814, il créa le Suprême Conseil pour la Juridiction Nord des Etats-Unis à New-York ; il prit lui-même le titre de Suprême Conseil pour la Juridiction Sud.

Il y a actuellement environ vingt-quatre Suprêmes Conseils de ce Rite dans l'univers, lesquels, sauf deux ou trois, ont été créés par autorité immédiate ou transmise, de celui établi à Charleston en 1801. Ce Rite est plus largement répandu qu'aucun autre Rite Maçonnique dans le monde entier, et en ce qui touche ses hauts Degrés, il l'est beaucoup plus que le Rite de Royal-Arch ou le Rite Templier qui sont confinés aux pays de langue anglaise, et les deux Suprêmes Conseils des Etats-Unis ont plus de deux cents Ateliers divers fonctionnant sous leur obédience.

En vertu de la même loi qui prévaut pour les autres Rites, ce Rite appartenait à ceux qui le créèrent, l'organisèrent et l'établirent. Que ses Constitutions aient été ou non rédigées et adoptées à Berlin, elles n'en étaient pas moins valides comme loi fondamentale, aussitôt qu'elles eurent été acceptées, adoptées et promulguées comme telles en 1801.

Ce Rite a été et est toujours désigné sous le nom de Rite Ecossais Ancien et Accepté, et aucun autre Rite n'a jamais paru sous ce nom. Aucun homme n'a jamais reçu régulièrement ses Degrés, depuis l'adoption des Constitutions, sans avoir juré obéissance à ces dernières, comme étant la loi suprême du Rite, et il n'est pas possible qu'un Atelier, de quelque Degré que ce soit, puisse être un Corps de ce Rite, s'il conteste l'autorité des Grandes Constitutions.

Le Rite existe et est en activité, avec sa Loi Organique et ses Corps Gouvernants, précisément comme existent les autres Rites ; et son origine, comme celle de ses Constitutions, de même que l'origine de tous les autres Rites, ne nous est pas connue avec une certitude historique. S'il exista un Suprême Conseil à Berlin, il n'a laissé aucune trace de ses réunions. Si des minutes de celles du Suprême Conseil de Charleston furent écrites pendant un demi-siècle, elles ont été détruites ou perdues. Jadis, il n'existait aucune loi obligeant un Corps Maçonnique à transcrire ses minutes sur un registre, et elles étaient universellement inscrites sur des feuilles libres, et quelquefois pas du tout.

C'est ainsi que les premières minutes ou archives du Templarisme en Angleterre, celles des « Campements immémoriaux », si jamais elles ont existé, ont complètement disparu, de même que celles des Ateliers du Rite de Perfection en France et celles des anciennes Loges Bleues de France, d'Angleterre, d'Ecosse et

d'Irlande. Aucune personne de la génération actuelle ou de celle précédente n'a vu les minutes de ces Loges de la première heure, ni celles de la Grande Loge de France, durant les vingt ou vingt-cinq premières années qui ont suivi sa fondation, non plus que celles d'aucun Campement de Templiers avant l'époque de Dunckerly. Quand la Grande Loge d'Angleterre a-t-elle commencé à conserver ses minutes? Et qui a vu celle de ses premiers jours? où sont les minutes de « l'ancienne Grande Loge d'York », en supposant que ce Corps Maçonnique ait jamais existé? Qui a vu les minutes de la Grande Loge de Dermott? Où se trouve le Registre contenant les procès-verbaux de ses Sessions durant les vingt-cinq premières années de son existence? La tenue de procès-verbaux en forme n'était pas une caractéristique essentielle de la Maçonnerie autrefois; et l'histoire ancienne de la Maçonnerie Bleue est, conséquemment, plus mythique que celle d'Étrurie ou de Rome.

Heureusement, on ne considère plus aujourd'hui nécessaire de recourir à des fictions impudentes et ridicules, pour appuyer la prétention de tout Rite ou Degré de la Franc-Maçonnerie. Rien en histoire, en mythologie ou en religion n'a jamais égalé la turbulente exubérance de fiction à laquelle se sont livrés les premiers écrivains Maçonniques d'Angleterre, touchant la Maçonnerie Bleue ou Symbolique; et aujourd'hui encore, des multitudes de Maçons ajoutent foi à ces impudentes fictions. Elles suffisaient à l'époque qui les vit inventer, mais présentement elles sont aussi inutiles que démasquées.

Un certain Joseph Cerneau vint de l'île de Cuba en 1806 ou 1807, à New-York, ville située dans la Juridiction du Suprême Conseil des Etats-Unis à Charleston. Il était Prince du Royal Secret, du 25^e Degré de Perfection, ayant obtenu ce grade à Baracoa, île de Cuba, en 1806. Il avait aussi été nommé Député Inspecteur pour la portion Nord de cette île, par Mathieu Dupoté, Inspecteur du Rite de Perfection, par autorité descendant de Stephen Morin. Il est avoué par son historiographe Folger qu'il ne prétendit pas, d'abord, posséder d'autres Degrés que les vingt-cinq du Rite de Perfection. Plus tard, il prétendit faussement posséder les Degrés additionnels du Rite Ecossais Ancien et Accepté, et le Degré Templier, et il en trafiqua, ainsi que d'un Degré nommé « Aaron's Band », faisant ainsi un commerce assez lucratif de cette marchandise aussi pompeuse qu'apocryphe.

Cette personne établit à New-York, sans y avoir aucun droit, un « Souverain Grand Consistoire » de Princes du Royal Secret du 25^e Degré, qu'il désigna comme 32^e Degré, dont les membres, de temps à autre, désignaient

quelques-uns des leurs, et les gratifiaient de ce qu'ils nommaient le 33^e Degré, lequel ne leur conférait aucun pouvoir et n'était qu'une simple décoration, et par conséquent n'était pas le 33^e Degré établi par les Grandes Constitutions du Rite Ecossais Ancien et Accepté; et ces 33^es ainsi créés étaient corporativement désignés comme Suprême Conseil, lequel ne possédait aucune espèce de pouvoirs de gouvernement, d'administration, de législation et de décision judiciaire, appartenant aux Princes du Royal Secret en Grand Consistoire.

Tous les 32^es du monde réunis tous ensemble ne pourraient pas faire un 33^e du Rite Ecossais Ancien et Accepté, de même qu'il ne pourrait y avoir un Suprême Conseil de ce Rite, sans pouvoirs, simple *nominis umbra*.

Et si Cerneau avait réellement été 33^e et avait eu le pouvoir de créer un Suprême Conseil, le fait d'avoir investi un Grand Consistoire de pouvoirs suprêmes, pour n'en laisser aucun à un Suprême Conseil purement nominal, eût été entièrement irrégulier, en violation complète des Constitutions du Rite, et absolument nul et vide.

Sans aucun doute, s'il avait possédé l'autorité compétente, il eût pu établir des Ateliers du Rite de Perfection en vingt-cinq degrés à New-York, et le Suprême Conseil de Charleston n'aurait eu rien à dire contre cette organisation, attendu que son Rite n'avait ni absorbé ni anéanti le Rite de Perfection, ni obtenu aucun droit exclusif à ses vingt-cinq Degrés. Mais les agissements de Cerneau ont été d'un bout à l'autre une série d'impostures et de fraudes impudentes. Rien de plus effrontément frauduleux que sa désignation du Degré de Prince du Royal Secret, du Rite de Hérédité ou de Perfection, sous le nom de Trente-Deuxième Degré; car ce Rite ne comptait que vingt-cinq Degrés et n'a jamais eu de trente-deuxième Degré, ni aucun Degré au delà du 25^e. C'était simplement un audacieux escroc, se procurant de l'argent en vendant des objets volés, de même qu'il le faisait en donnant le Degré de Chevalier Templier, qu'il n'avait jamais possédé.

Sans aucun doute, il aurait pu créer un nouveau Rite, en inventant ou en faisant inventer par quelqu'un huit degrés qu'il aurait ajoutés à ceux qu'il possédait, en appelant le dernier de ces Degrés le 33^e, et en faisant d'un Atelier de ce Degré le Pouvoir Suprême du Rite.

Mais il n'avait pas le droit de s'approprier les noms portés par les Degrés de même n° dans le Rite Ecossais Ancien et Accepté; ni prétendre que les Degrés de son invention étaient identiques à ceux de ce Rite; ni donner à son Rite le nom de « Rite Ecossais Ancien

et Accepté » : ni prétendre que son Rite fût le même que celui pratiqué par les Suprêmes Conseils de Charleston, de France et autres, sous les Grandes Constitutions prétendant avoir été faites en 1786, sans être coupable d'imposture, de filouterie et de vol. Tous actes que la langue française qualifie d'escroquerie et de friponnerie.

Lorsqu'un rite est en vigueur, ceux qui obtiennent ses Degrés paient pour les avoir, et quelquefois des sommes très importantes. En étant investie de ces Degrés par la mise en possession des moyens de reconnaissance (lesquels ne peuvent être honnêtement obtenus qu'en payant, et seulement en payant à la personne ou au Corps autorisés par les Constitutions du Rite à percevoir le droit fixé) et en devenant membre de l'Ordre, de la Société ou de l'Association, une personne obtient certains droits et privilèges qui ont une valeur : — le droit d'être défendu dans le danger et aidé dans l'adversité, le privilège de trouver des Frères partout où l'Ordre existe, celui de posséder une part dans l'actif de la Loge ou Atelier auquel elle appartient ; le droit à des titres et décorations dont il peut être fier, s'il a payé pour les avoir et s'il les a eus honnêtement ; le droit, s'il voyage, à des lettres de présentation le faisant favorablement connaître à des personnes de distinction dans d'autres pays.

D'autre part, si un individu non légalement investi des Degrés du Rite ou de l'Ordre, et n'ayant aucune autorisation des fondateurs pour conférer les Degrés ou établir des Ateliers, pénètre dans une Juridiction, y confère ce qu'il prétend être des Degrés réguliers du Rite, et y établit des Corps Maçonniques, les personnes auxquelles il fournit sa marchandise n'en sont pas légalement en possession, et les Ateliers qu'il crée sont de faux aloi, et lui-même est un coquin, pis qu'un voleur, obtenant monnaie par de faux prétextes et vendant ce qui ne lui appartient pas, un fripon de l'espèce la plus méprisable, un triste et misérable imposteur et escroc.

Il est difficile de concevoir occupation plus discréditante et malpropre. Le droit prétendu du polisson qui la pratique ne repose que sur des mensonges. Il ne peut se maintenir qu'en mentant continuellement, engluant les incrédules par le mensonge, rendant d'honnêtes gens complices de ses fraudes par le mensonge, plaçant ses objets volés ou imités à l'aide du mensonge. Du lever du soleil à son déclin, il lui faut mentir, et vivant dans une atmosphère de mensonge, saturé de fausseté, il devient une fraude ambulante, s'appropriant l'argent d'autrui par le mensonge, pillant, trichant et mentant sans conscience et sans honte.

La fourberie ajoute la malignité au mensonge.

(Cette phrase est en français dans l'original.)

Si les axiomes (qui n'ont pas besoin de démonstration) que les Degrés appartiennent à ceux qui les ont faits, coordonnés ou compilés, et n'abandonnent pas leur droit de propriété, et que les Rites sont la propriété de ceux qui les ont organisés et établis, et en sont les premiers opérateurs, si ces axiomes n'étaient pas vrais, ou pouvaient être transformés en mensonges, ou s'ils devaient cesser d'avoir force de loi en Maçonnerie, il n'y aurait plus désormais ni Maçons irréguliers ou clandestins ni Ateliers de faux aloi, de même qu'il n'y aurait plus de légitimité Maçonnique : un individu recevant les Degrés dans une Loge sans règle ou en étudiant un Rituel, serait un aussi bon Maçon que n'importe qui ; et le premier venu à qui en prendrait la fantaisie, pourrait conférer les Degrés, établir des Loges et des Grandes Loges, des Chapitres, des Consistoires, des Conseils et des Commanderies ; et toute Maçonnerie serait détruite.

Car, lorsqu'on demande à un Apprenti ce qui le fait Maçon, il répond : « Mon obligation », et si un homme qui n'a jamais prêté l'obligation d'un Degré au légal possesseur de ce Degré, possède néanmoins le Degré, et peut le conférer et en créer des Ateliers, tout l'édifice de la Maçonnerie s'écroule et tombe à néant. Si réellement, mais frauduleusement, il a obtenu connaissance de tout le Rituel du Degré, c'est un acte plus vil de sa part de tirer lucre de ce qu'il a subrepticement obtenu, que ne le serait celui de fabriquer un Degré et de le vendre comme Degré régulier d'un Rite régulier, alors qu'il ne s'en rapprocherait en rien. Car, dans ce dernier cas, il a volé seulement le nom du Degré, tandis que dans le second cas, il a volé tout à la fois le nom du Degré et sa substance.

Il est temps que certaines choses soient appelées par le nom qu'elles méritent. Le vol est toujours un vol, quelle que soit la chose dérobée. L'homme qui, sans investiture régulière et légale d'un Degré Maçonnique, prétend le posséder, est un imposteur et conséquemment un fripon. Conférer ce Degré moyennant finances est un dol ; établir des Corps irréguliers et clandestins, est une pure gredinerie. Quant aux personnes qui, le sachant, s'efforcent d'obtenir le droit de jouir des bénéfices et privilèges d'un Rite, en payant des droits inférieurs à ceux que paient ceux qui les obtiennent dans des Ateliers réguliers, espérant ainsi profiter de ce qui ne leur appartient pas, elles font tout à la fois preuve de malhonnêteté et de manque d'éducation.

ALBERT PIKE.

LA REVUE DES PALLADISTES

A la suite de notre article *Coup de Théâtre* (numéro 14), nous avons reçu des observations de plusieurs de nos amis, qui avaient lu de leur côté le premier numéro de la revue des Palladistes dits Indépendants.

Ces observations portent sur un point. La théorie de miss Vaughan au sujet du miracle de la Salette, avons-nous dit, nous fait douter de la raison de la pauvre femme. Nos amis, là-dessus, nous donnent complètement tort. Miss Diana Vaughan, répondent-ils, loin d'être folle, est inspirée, directement inspirée par un démon des plus retors, des plus intelligents, d'une habileté, d'une astuce, comme l'enfer seul peut en produire. Si c'est à ce point de vue que nos amis se placent, nous sommes d'accord.

Il y a évidemment une rouerie extraordinaire dans les fantaisies du diable, surtout dans la façon qu'il a de les présenter assez souvent, par exemple lorsqu'il réussit à s'insinuer dans l'âme d'une femme instruite, distinguée, au cœur compatissant, comme dans le cas actuel. Alors, on voit une créature de Dieu, admirablement douée, écrire, avec une gravité imperturbable, les choses les plus renversantes, les plus inouïes, et accommoder avec toutes les ressources de son esprit cultivé, une dissertation de théologie à rebours, ainsi qu'un professeur fait son cours à la Faculté, mais en outre avec cette puissance ensorcelante d'une sentimentalité vraie et sincère, puissance à la fois pénétrante et enveloppante, c'est-à-dire au plus haut degré dangereuse pour le lecteur au cerveau faible. — Mais cela n'empêche pas ces théories diaboliques d'être absolument insensées.

Nous avons eu peut-être un mot malheureux, lorsque nous avons écrit qu'il y avait là de quoi nous faire douter de la raison de miss Diana Vaughan. Aussi, nous nous empressons de retirer ce mot, puisqu'il a été mal interprété.

Quand nous disons que miss Vaughan n'est pas responsable, nous n'entendons aucunement insinuer qu'elle est atteinte d'aliénation mentale dans le sens médical du terme. Loin de là ! Nous n'avons nullement affaire à un cerveau incohérent, à une folle. Il y a, dans les idées prêchées par la directrice du *Palladium Régénéré et Libre*, une suite remarquable, un enchaînement parfait, un ordre et une méthode qui étonnent, qui frappent, qui stupéfient ; mais toute cette logique infernale, ayant pour point de départ une conception radicalement fausse, ne saurait ébranler la foi éclairée

du chrétien intelligent et instruit, parce que c'est précisément cette idée première, ce mensonge suprême, et aussi extravagant qu'audacieux, qu'il est impossible de jeter, semence maudite, de faire germer dans l'âme fidèle où règne Jésus-Christ.

Ah ! non, elle n'est point folle, la grande-maîtresse Diana. Le mot exact, c'est qu'elle ne s'appartient pas, et c'est ainsi que nous comprenons qu'elle n'est pas responsable. Son aliénation mentale ne relève pas du médecin, mais du prêtre. Son âme, *mens insana in corpore sano*, est aliénée, c'est-à-dire en propriété d'autrui, et ici autrui c'est le diable, Asmodée, Belzébuth, Lucifer, toute une légion de démons, sans doute. Son cas n'est aucunement naturel.

Nous l'avons lu et relu, ce numéro de journal, comme il n'en a jamais été publié sur le globe depuis que l'imprimerie existe ; eh bien, disons-le, car il faut le dire, ce n'est pas humain, cela, c'est réellement diabolique. Une femme tient la plume ; mais c'est Satan qui écrit.

Cet organe, cette brochure, est l'organe d'une possédée à l'état latent, — ne l'oublions pas, — par conséquent, l'organe de l'enfer même. Retenons cet aveu important de la directrice : Charleston approuve ce déploiement public de l'étendard luciférien. Or, nous savons ce que Charleston signifie. Si nos amis ont été heurtés d'un de nos mots, prêtant à quiproquo au sujet de l'état mental de miss Vaughan, on voit que nous avons eu hâte de leur accorder pleine satisfaction, par des explications franches et qui seront bien comprises de tous.

Nous n'hésitons pas à le reconnaître, au surplus : en recevant ce premier numéro du *Palladium*, et surtout en le lisant, nous avons été littéralement suffoqué. Et comment, en effet, aurait-il pu en être autrement ?

On a beau savoir que cet essai de propagande publique du Palladisme était projeté depuis longtemps, on a beau connaître le caractère opiniâtre qui devait forcément surmonter ou éluder les obstacles que les lemmistes et même des antilemmistes opposaient à ce projet : toujours est-il que, lorsqu'on voit tout à coup un pareil projet mis à exécution, on est, sur le moment, abasourdi, comme si l'on recevait un coup de massue. L'effet d'un tel choc était inévitable.

Un de nos amis nous a écrit : « J'aime assez l'attitude carrée de miss D. V. Mais quelle femme ! quel démon ! C'est bien le langage d'une possédée à l'état latent... Elle est vraiment terrifiante !! »

Dans la *Revue Catholique de Coutances*, M. le chanoine Mustel montre qu'il a envisagé la situation plus froidement que nous. Il s'exprime ainsi (numéro du 5 avril) :

« Dans cette publication mensuelle, miss Diana Vaughan, réalisant une idée qu'elle caressait depuis longtemps et qu'après un premier échec subi à Londres les 29 et 30 novembre 1894, elle a fait prévaloir dans une seconde réunion de palladistes révoltés qui lui sont dévoués, se propose de divulguer, de prêcher la religion luciférienne. Elle le fait avec l'ardeur, la franchise, la fougue impétueuse qui la distinguent. Elle mettra à nu tous les mystères... »

Peut-être, M. le chanoine Mustel va-t-il un peu trop loin, dans cette dernière phrase. Miss Vaughan nous exposera le Palladisme à sa façon, c'est-à-dire émondé ; mais il nous paraît peu probable qu'elle étalera les scories rejetées par elle. Nous ne connaissons donc, par la grande-maitresse indépendante, qu'un Palladisme doctrinal, réservé aux rares personnes honnêtes se trouvant par accident parmi ces aveugles, et nous n'aurons pas son témoignage citant d'une façon expresse les faits honteux du Palladisme complet, du Palladisme qui est universellement pratiqué.

M. le chanoine Mustel écrit encore :

« ... La doctrine luciférienne va donc s'étaler au grand jour. Ce sera pour l'Eglise une occasion de triomphe si heureuse, si manifestement providentielle, que nous ne pouvions ni espérer, ni désirer rien de semblable. L'empire du démon est divisé, les abîmes de l'Enfer s'ouvrent aux regards du monde. *Digitus Dei est hic*.

« Et nous espérons que Dieu, dont la miséricorde est infinie, puisera dans sa bonté des grâces toutes particulières, pour celle qui, contre son gré et à son insu, rend aux catholiques un si éclatant service.

« On ne sera pas étonné que le *Dieu* de miss Vaughan lui inspire les plus violentes attaques contre le seul vrai Dieu, contre la Sainte Eucharistie et contre la Très Sainte Vierge. Mais son honnêteté native transparait à travers ces torrents de blasphèmes inconscients. »

Nous partageons complètement l'opinion exprimée par M. le chanoine Mustel dans cette conclusion de son article. L'honnêteté native de la pauvre aveugle (qui nous traite d'aveugles !) ressort malgré tout, au milieu de son inconscience formidable. On sent que le démon qui domine son esprit, qui dirige cette rare intelligence, a son action néfaste arrêtée là ; une main mystérieuse et toute-puissante l'empêche d'aller plus loin ; l'âme de miss Vaughan voit à contre-sens, le cœur n'est pas corrompu. Ses blasphèmes même sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, académiques, en quelque sorte ; ce ne sont pas les blasphèmes, de ruisseau que vomissent les rédacteurs de *l'Intransigeant* et de la *Lanterne*. L'outrage à nos

croyances les plus chères n'est nullement proféré avec l'intention de porter la douleur dans les consciences catholiques ; elle discute, s'efforçant de nous convaincre, ne se rendant pas compte du chagrin qu'elle nous cause, voulant à sa manière nous éclairer, puisque dès sa plus tendre enfance on lui a enseigné que c'est nous qui sommes dans les ténèbres et dans l'erreur.

L'Apadno est son Évangile ; elle le considère comme émanant directement de Lucifer ; elle y croit, comme nous croyons au nôtre. Elle annonce qu'elle va le publier intégralement, en triple édition : texte original (ce sera sans doute l'édition sacrée), traduction française, et traduction anglaise.

Elle prêche, comme si elle était dans une chaire ; elle prie, comme si elle était au pied d'un autel. Sa nature d'extatique luciférienne déborde, en même temps que se déploie son talent étrange et si personnel de conférencière palladiste, le diable la faisant parler, agir, s'apitoyer, argumenter, prier et crier, lui donnant à croire qu'elle va conquérir des âmes, — entreprise vouée d'avance à l'insuccès, parce que Dieu veut qu'elle dévoile elle-même le satanisme de la haute-maçonnerie, mais ne veut pas que des prosélytes viennent à elle.

Elle prêche donc, mais dans le désert, et sans s'apercevoir qu'elle n'aboutit qu'à nous fournir des armes. Elle prie ; mais sa prière ardente ne lui sert qu'à nous révéler une âme bonne, épouvantablement trompée, à laquelle il suffira d'un éclair de grâce, au jour inconnu marqué par Dieu (nous n'en désespérons pas), pour faire une transformation subite et complète.

Car voici comment elle prie, et sa prière serait admirable, si ce n'était l'interversion des rôles dans le monde surnaturel, interversion qui forme son erreur originelle, son erreur capitale, mère de toutes ses autres erreurs ; voici par quelle invocation elle termine le premier article de sa revue :

« O Dieu de bonté, ô Père le plus aimant des pères, ô Lucifer très-haut et plus haut, grand et plus grand, tout-puissant et plus puissant, nous nous prosternons devant ta divine majesté. Du fond de mon âme, je te crie : A toi, Seigneur, je suis à toi, toute à toi ! Qu'Adonaï soit conspué ! Nous le rejetons, nous l'exécrons ; et que les baptisés par l'eau le renient ! Eclaire, éclaire, Saint des saints, Flambeau qui portes la lumière, Foyer de la vie des mondes, Intelligence bénie, éclaire, éclaire, ô Lucifer Dieu-Bon ! »

Ah ! vous pouvez prier votre Lucifer, pauvre femme ; vous pouvez donner à nos saints le qualificatif « maléakhs », avec lequel vous vous efforcez de les mépriser. Nous, nous prions pour vous, et nos prières vont au vrai Dieu, et ce sont les saints de Dieu qui intercèderont en votre

faveur. Ah ! quelles larmes vous pleurerez, le jour où vous aurez compris la vérité ! Ce seront des larmes de douleur sur le mal que vous essayez aujourd'hui de faire, en croyant travailler à une œuvre de bien, mêlées aux larmes de la joie la plus suave et de la reconnaissance la plus enthousiaste. Nous vous attendons à ce grand jour, miss Diana, à ce jour qui a été le grand jour d'autres occultistes, aussi profondément que vous plongés dans l'abîme, à ce jour de la grâce éclatante qui a été le grand jour de Margiotta, qui a été le grand jour de Doinel, qui sera le grand jour de bien d'autres encore.

Ce jour-là, vous comprendrez que votre façon actuelle de blâmer les profanateurs d'hosties n'est pas faite pour arrêter leur rage, mais ne peut au contraire que l'exciter. Et c'est là ce que laisse entendre fort bien un rédacteur de l'*Avenir* de Reims, dans un article que nous reproduisons ci-après. Vous vous tenez à l'écart de ces infamies, c'est vrai ; mais votre prédication n'en est pas moins diabolique, et votre campagne en faveur de Lucifer ne manquera pas de stimuler les haines sacrilèges et les vieux penchants honteux. Si vous n'étiez pas inconsciente, si ce n'était pas le démon lui-même qui parle par votre bouche et qui écrit par votre plume, quelle effroyable responsabilité !

Réfléchissez, réfléchissez encore. Dégagez-vous un moment de l'atmosphère du feu infernal qui vous brûle ; essayez de venir respirer l'air d'une de ces basiliques où vous craignez d'entrer, parce qu'elles sont consacrées à la Mère du Christ, à cette Mère des grandes miséricordes, à cette Vierge Immaculée que vous méconnaissiez. Sous les voûtes saintes de quelqu'un de ces sanctuaires, sans aucun doute la légion de démons qui vous possède serait combattue par les influences divines, et qui sait si elle ne lâcherait pas prise ? Pourquoi ne pas tenter cette épreuve ?

Quant à nous, nous le déclarons et nous le répétons : votre cas, miss Diana Vaughan, relève du prêtre. Puisque vous vous tenez forte de la puissance de vos esprits du feu, puisque vous vous reconnaissez pénétrée de « daimons » dont le pouvoir, dites-vous, est supérieur à celui des « maléakhs », vous n'avez pas à craindre de vous confier à un exorciste. Essayez.

La revue des Palladistes dits Indépendants nous a demandé l'échange. Nous le lui accordons bien volontiers ; nous y ajoutons nos prières. Puissent ces lignes être méditées surtout par la grande-maîtresse, notre adversaire. Nous continuerons à accomplir notre devoir en combattant ses inspirateurs maudits, en réfutant sa doctrine fallacieuse, basée sur le plus énorme mensonge qu'ait imaginé Satan. Dieu fera le reste.

LUCIFER

Voici l'article auquel il vient d'être fait allusion ci-dessus et qui a paru sous ce titre dans l'*Avenir*, de Reims, numéro du 10 avril :

Il manquait une Revue pour grouper les malheureux plus ou moins débilisés du cerveau, qui adorent le Diable ou Lucifer après s'être brouillés avec le bon Dieu. Cette revue va faire sortir le culte luciférien des ténèbres mystérieuses dont il s'entourait, et le public sera convié à l'étude du « Palladium » libre et régénéré, c'est-à-dire affranchi de promesses gênantes et allégé des accessoires qu'on n'ose pas produire au grand jour.

C'est, du moins, ce que j'ai pu comprendre dans le galimatias du premier numéro de cette publication que dirige Miss Diana Vaughan, grande-maîtresse du « Palladium régénéré et libre ».

Cette fervente de Lucifer est pleine d'espoir sur le succès de la campagne qui va être menée en faveur du Prince du feu ; elle voit la calomnie, dont son dieu est l'objet, réduite à l'impuissance par la publication des nouveaux rituels, et cette franc-maçonne, séparée du grand pontife Lemmi, se promet de rallier à son schisme tous les esprits intelligents et de bonne foi.

Tout cela est dit le plus sérieusement du monde, avec l'accent du prosélytisme le plus ardent, comme dans le passage suivant, qu'il illustre le fac-simile de la signature du démon Baal-Zéboub, où elle morigène les catholiques et les reprend pour leur bien :

« — Vous êtes dans l'erreur ; mais cette erreur, dont vous n'êtes pas coupables, ne vous sera pas imputée à crime. L'erreur est un malheur, non pas une faute, même vénielle. Dans votre opinion religieuse, vous êtes de bonne foi, cela suffit. A votre mort, si vous avez vécu tolérants et charitables pour les autres hommes, Lucifer vous accueillera en son ciel de feu, pour les éternelles allégresses. Nous, pendant votre vie, nous chercherons à vous éclairer ; nous prions Good-God et le supplions de vous illuminer des fulgurations de la vérité : quant à vous honnir, quant à vous persécuter, quant à vous condamner aux supplices, non ! non ! Si votre âme est dans les ténèbres de la superstition, c'est parce que le Dieu-Mauvais l'a obscurcie de ses mensonges infâmes ; l'imposteur divin est criminel ; c'est lui seul que j'exècre, et je le proclame sincèrement, du plus profond de mon cœur. Non ! l'homme n'est pas responsable du crime de Dieu. »

Quoi que vous puissiez en penser, je ne trouve point du tout banal l'horrible projet de cette malheureuse ; il indique chez elle un certain esprit d'observation, un plan réfléchi, une façon de voir les choses et les besoins de son temps qui est intelligente, sinon tout à fait neuve.

Ce qu'on démêle de plus clair sous sa prose tourmentée, c'est son projet de débarbouiller le culte du Diable, de faire un brin de toilette à messire Satanas pour le rendre un peu moins dégoûtant aux yeux de ses contemporains.

L'essai n'est pas nouveau, sans cesse pour cela d'être habile. A diverses époques, le Diable l'a fait tenter, et sa prestigieuse habileté consiste à mettre toujours les formes du culte ignoble qu'il se fait rendre en harmonie avec le développement historique des sociétés humaines. Il finirait vraiment par passer pour un imbécile s'il essayait de se faire adorer en Jupiter ou en Priape par les Français au XIX^e siècle, et ses fidèles les plus fervents eux-mêmes, les cultivés, les intellectuels comme Diana Vaughan et autres, se refuseraient à le suivre, s'il fallait pour le servir s'abaisser, par exemple, au grossier fétichisme des noirs de l'Afrique.

Rappelez-vous un peu votre histoire de l'Eglise.

Ne pensez-vous pas comme moi qu'un des plus grands dangers que le catholicisme ait courus est dans la tentative des néoplatoniciens, des Porphyre, des Jamblique, pour rallier le vieux culte que les Grecs, les Egyptiens, les Romains rendaient au Démon ; dans la souplesse de génie qu'ils montrèrent pour exhausser la philosophie païenne de l'antiquité classique au niveau de la civilisation chrétienne, afin d'amalgamer Satan et le Christ et étouffer l'Evangile dans l'insanité et la boue ?

Ce serait évidemment faire trop d'honneur au projet de Miss Vaughan que de l'assimiler à celui des Alexandrins ; il a cependant avec le néo-paganisme une frappante analogie, où se retrouve l'intelligence diabolique, et qui force tout homme de bon sens à réfléchir.

Miss Vaughan connaît son temps. Elle sait qu'une multitude de ses contemporains qui ont perdu la foi ou même ne l'ont jamais eue, n'en sont pas moins gourmands de surnaturel, et elle s'offre à leur donner du surnaturel diabolique tant qu'ils voudront.

Cette offre paraît de nature à leur plaire.

Ce siècle qui a commencé par une crise d'orgueil, s'achève en inquiétudes, en curiosités nauséabondes et menace de finir dans le purin. Tout en professant un sot mépris pour le moyen-âge, il se reprend, à mesure qu'il vieillit,

au grand péché de cette époque. Il en a les extravagances superstitieuses, il en essaye les incantations, il en ressasse les rêves troublants, il en reproduit les fureurs diaboliques.

Il rallume ça et là les fourneaux des alchimistes ; il épèle les manuscrits de Nicolas Flamel, pâlit sur les hermétiques et s'initie aux mystères de la cabale. Il rouvre dans les Triangles et les Loges le procès des Gnostiques, admire les Manichéens et réhabilite les Albigeois ; il se plaît dans la société de ces turpides, épouse leur haine de la vérité et arde des mêmes passions. On le voit brasser des systèmes de philosophie baroques, des hérésies fangeuses, toute cette couche épaisse de mensonges déposés comme des alluvions le long du cours des anciens âges. Il en extrait la quintessence scélérate, il en condense l'abominable impureté, et s'en autorise pour se livrer à de crapuleuses jouissances dans les mystères de l'occultisme, sous les auspices de Satan qui préside à ce dévergondage.

Puis, sa fureur d'impiété s'exaspère : il faut en finir avec Jésus-Christ ; et on le cherche, on l'appréhende au tabernacle, on le meurtrit, on le pollue, on le piétine dans les orgies et les fureurs démoniaques de la messe noire.

Voilà la haine sacrilège, le vieux penchant honteux que va stimuler la campagne entreprise par Miss Vaughan.

Avec une habileté qu'il faut reconnaître, l'ardente luciférienne prêche un culte qu'elle appelle « régénéré », c'est-à-dire débarrassé des abominations et des obscénités capables d'épouvanter les âmes et d'éloigner pour toujours les naïfs qu'il faut conquérir. Son langage ne trompera que ceux qui voudront bien se laisser abuser ; les grands mots de la prêtresse ne changeront rien à l'essence du culte de Lucifer, le réprouvé, le maudit ; il est et restera ce qu'il fut toujours, une substitution du mensonge à la vérité, permettant à la matière de prendre sa revanche sur l'esprit et laissant l'homme vaincu par la bête.

Dr Flavio.

Le prochain numéro donnera la suite des explications du **CALENDRIER DU PALLADIUM.**

Chez MM. DELHOMME et BRIGUET, libraires-éditeurs, à Paris et à Lyon

Et chez tous les dépositaires de la *Revue Mensuelle* :

ADRIANO LEMMI Chef Suprême des Francs-Maçons
Par **DOMENICO MARGIOTTA**

La quatrième édition est en vente (3 fr. 50)

NOTES A RETENIR

Déjà, dans son premier numéro, le *Palladium Régénéré et Libre* apporte par-ci par-là plusieurs confirmations de faits et de documents révélés soit par le docteur Bataille soit par ses amis.

Nous les notons au passage ; car il importe de retenir ces témoignages, d'autant plus précieux qu'ils émanent d'une personne se posant carrément comme notre adversaire.

*
* *

Page 4. — Les Indépendants protestent contre le décret de Lemmi promulguant le Calendrier du Palladium. « Quinze mois de pontificat, ou plutôt d'insurpation de pontificat, s'écrient-ils, et il n'avait pas songé à promulguer le Calendrier ! Mais Simon a appris que les Indépendants allaient mettre en honneur l'œuvre dernière du Grand Albert. Alors, il a éclaté d'un beau zèle, pour couper l'herbe sous les pieds des Indépendants. Il a promulgué, en instituant, l'habile homme, trois fêtes, dont la première est un plagiat du nouveau rituel des Indépendants, la seconde est des plus inopportunes et mal présentée, et la troisième est excellemment grotesque. Le 23 épiphi, on brûlera des scapulaires d'adonaites dans les Triangles simoniens..... L'inauguration du Calendrier du Grand Albert est l'œuvre réelle du Palladisme Indépendant. »

A leur premier Congrès de Londres, des 29-30 novembre 1894, — la revue de miss Vaughan l'appelle « Comice des 9-10 chœac », — la question du Calendrier fut soulevée. C'était le Congrès dont le but principal était d'examiner s'il y avait lieu de constituer une Fédération Palladiste Indépendante.

Le *Palladium Régénéré et Libre* dit qu'il n'y a eu, en tout, que deux votes émis à ce Congrès ou Comice :

« 1° — La Fédération Palladiste Indépendante est désirée généralement par les démissionnaires.

« 2° — Le Calendrier du Grand Albert sera mis en honneur, même si la Fédération ne pouvait être constituée. »

C'est ce que nous avons fait connaître à nos lecteurs. Dans le cas où les Palladistes antilemmistes démissionnaires ne se seraient pas fédérés, il était convenu qu'ils correspondraient entre eux, en attendant la mort de Lemmi, et que le Calendrier du Palladium, inutilisé par Lemmi, leur servirait à se reconnaître.

Quant aux trois fêtes instituées par l'intrus du palais Borghèse, ce sont les suivantes (voir *le Diable au XIX^e Siècle*, n^e volume, page 914) :

« Institutions du troisième pontificat. — Fête de la Résurrection du Peuple, fixe, au 27 chœac, soit au 17 décembre. — Commémoration de saint Christmoque, fixe, au 1^{er} chœac, soit au 21 novembre. — Fête incinératoire des Dépouilles Opimes, fixe, au 23 épiphi, soit au 16 juillet. »

Le 17 décembre est le jour d'une des deux fêtes de saint Lazare (l'autre est au 29 juillet). Lemmi oppose à cette fête catholique une fête palladique de la Résurrection du Peuple. On sait quelle abominable parodie de la résurrection de Lazare a été imaginée au grade de Maître Templicier. Mais, d'autre part, les Indépendants ont supprimé le Pastos, et la note de la revue de miss Vaughan semble indiquer que le nouveau rituel, « purifié », se borne à un symbole politique et social. Lazare, au lieu de signifier Priape, signifie sans doute uniquement le Peuple chez eux. Et voilà pourquoi les Indépendants se plaignent de plagiat de la part de Lemmi.

Le saint Christmoque de Lemmi n'est autre que Voltaire ; le 21 novembre est sa date de naissance, anniversaire très recommandé par le vieux coquin du palais Borghèse. De là, sa fête commémorative prescrite aux Triangles. On sait que Voltaire se qualifiait lui-même de Christmoque. Si la revue des Indépendants dit que cette fête est des plus inopportunes, ce n'est point qu'ils rejettent expressément Voltaire ; mais ils ont à leur tête miss Vaughan qui est une admiratrice passionnée de Jeanne d'Arc. Ce n'est pas elle qui aurait poussé à la glorification de Voltaire ! En tout cas, ils disent que cette fête est mal présentée. Le fait est que « saint Christmoque » est une trouvaille ridicule.

Quant à la Fête incinératoire des Dépouilles Opimes, on vient de voir combien la revue de miss Vaughan la tourne en dérision. La fête catholique du Saint Scapulaire se célébrant le 16 juillet, Lemmi voudrait que ce jour-là on se réunît spécialement dans les Triangles pour brûler tous les scapulaires que les palladistes auraient pu se procurer pendant l'année. C'est là ce que le chevalier de Marseille appelle les « dépouilles opimes ».

*
* *

Dans l'article qui porte en tête la signature de Baal-Zéboub, on trouve, quoiqu'à mots couverts, diverses confirmations importantes.

« Les Triangles, dont les colonnes s'étaient brisées plutôt que de se faire les soutiens du vol, se sont reconstitués. »

Les soutiens du vol ?... Ça, c'est pour Lemmi, il n'y a pas à en douter.

« Les adversaires adonaïtes exploitaient certaines fautes des nôtres, pour amener contre la Religion Sainte l'opinion des foules ignorantes et encore superstitieuses. »

Certaines fautes des nôtres?... Nous pensons qu'il faut lire : pastos, ultions, etc.

« Divulgations des batailleurs, vous avez été faites avec parti pris ; et toi et toi, que je ne nomme pas, parce que je vous plains, vous nous avez traités d'aveugles, quand c'est toi et toi qui avez un bandeau sur les yeux ! »

Batailleurs ne désigne-t-il pas clairement le docteur Bataille et ses amis ?

La revue de miss Vaughan n'imprime pas une seule fois le mot *franc-maçonnerie* ; mais, quand il est parlé de « la propagande discrète au sein de telles réunions fermées, d'ailleurs sympathiques, mais trop restreintes », qui soutiendrait qu'il ne s'agit pas du recrutement opéré par les parfaits initiés palladistes au sein des loges maçonniques ordinaires ?

Les lucifériens ont « piétiné sur place pendant vingt-quatre années ». *Vingt-quatre années* ! Faites le compte ; il nous reporte exactement à la création du Palladisme en 1870, coïncidant avec l'usurpation de Rome.

Ils n'ont « pas ou presque pas franchi le cercle KK ». Dans la revue de miss Vaughan, les KK sont suivis d'un signe typographique qui indique une imprimerie spéciale des palladistes. C'est un triangle blanc ; nous nous sommes informés ; ce signe typographique ne se trouve dans le catalogue d'aucun fondeur de caractères d'imprimerie. Le numéro contient fréquemment ce signe, comme abréviation symbolique, ainsi que des triangles noirs, trop nets pour être des lettres retournées que le typographe aurait taillées ainsi. Un imprimeur, que nous avons consulté, nous a déclaré formellement, après examen, que la revue luciférienne est imprimée avec des caractères provenant d'une fonte spéciale. Ces triangles servent aux abréviations de certains mots, au lieu des trois points (.) de la maçonnerie ordinaire. Les triangles blancs, toujours placés la pointe en bas, sont abrégatifs de mots appliqués aux lucifériens ; les triangles noirs, toujours placés la pointe en haut, sont abrégatifs de mots appliqués aux catholiques. Pour en revenir à la phrase ci-dessus, les KK dont on n'a presque pas franchi le cercle sont évidemment les Kadosch. Or, c'est ce que nous avons toujours dit : sauf d'infinitement rares exceptions, les palladistes s'adressent de préférence aux Chevaliers Kadosch pour composer l'effectif des Triangles.

La revue luciférienne se plaint de ce que, par suite « d'errements déplorables », on a finalement

« abouti à la boue simonienne ». Confirmation de toutes nos révélations sur le Convent Souverain du 20 septembre 1893.

« L'épreuve que le destin nous oblige à subir et dont nous gémissons », n'est-ce pas la *lutea periclitatio* ?

Nous pourrions relever quelques autres confirmations encore dans cet article où miss Vaughan prône l'œuvre nouvelle et prophétise qu'elle réussira. « L'œuvre nouvelle sera féconde ». Cette phrase est répétée exactement sept fois, au courant de ce long article.

*
**

Miss Vaughan ne veut pas de nos compliments.

« Vous, adonaïtes, ne croyez pas que nous avons rancune contre vos diatribes de parti pris. En vain vous m'avez prodigué les fleurs ; oui, pourquoi ces flatteries à la personne ? Vous compreniez bien que vos blasphèmes contre le Dieu-Bon étaient autant de coups de poignard qui transperçaient mon cœur, et vous vouliez en même temps mettre du baume sur la vive blessure. Peine inutile, adversaires non détestés. Je vous laissais dire ; les fleurs de la louange ne m'enivrent point. Je voyais votre jeu et je vous pardonnais, parce que vous êtes victime de l'erreur. Le détestable, c'est Adonaï. »

Quelle naïveté étrange dans ces lignes ! C'est nous qu'elle appelle blasphémateurs, et, colossale inconscience, elle termine son alinéa par un blasphème, sans colère, sans rage, tout simplement, comme la chose la plus naturelle du monde, sans même s'en apercevoir !

*
**

Mais l'article le plus précis sous le rapport des confirmations est celui où Goblet d'Alviella reçoit sa part de chiquenaudes. Dame ! miss Vaughan a quelques raisons d'en vouloir au Goblet belge. N'est-ce pas lui qui a écrit la fameuse lettre du 30 juin 1894, qui a fait le tour de la presse du monde entier, et dans laquelle, parlant de la démission de miss Vaughan, il disait : « Cette femme, en communiquant sa démission à un de nos ennemis, à un misérable folliculaire français qui s'est empressé de la publier, a foulé aux pieds ses serments les plus sacrés, et elle ne mérite plus aucune pitié. Elle nous a fait un mal inouï. »

Il paraît que Goblet d'Alviella l'avait accusée, en outre, d'avoir renseigné les catholiques sur les rituels et les pratiques des Triangles. En ce qui nous touche, nous savons que miss Vaughan dit l'exacte vérité en protestant contre cette accusation. On peut se reporter, au surplus, au *Diable*

au *XIX^e Siècle*, II^e volume, page 850, et à l'appendice, pages 946-947-948.

Voici d'ailleurs le passage, qui nous intéresse directement, de son article du *Palladium Régénéré et Libre* (page 8), article qu'elle a signé de ses initiales :

« J'ai toujours réclamé la publicité pour les doctrines palladiques lucifériennes. Je n'ai pu faire triompher mes idées sur ce point qu'au Convent de l'Indépendance, à Londres. Mais le Malkhuth simonien de Belgique a menti, en osant dire que j'ai favorisé certaines divulgations doctrinales faites par des adversaires adonaïtes.

« Je n'ai jamais manqué à ma parole ; personne ne m'a arraché un mot sur nos dogmes, tant que les assemblées ont été d'avis qu'il y avait lieu de maintenir la loi du secret. Cette loi me pesait ; mais je l'ai subie avec loyauté. Si des divulgations sur notre culte et l'objet même et le fond de notre religion ont été faites, je n'y suis pour rien. Ce n'est pas moi qui ai eu la sottise d'introduire le cheval de bois en Ilion. Est-ce moi qui ai vendu pour 500 francs à l'ennemi un diplôme des hauts grades de Memphis ? est-ce moi qui l'ai créé Hiérarque au titre direct de Charleston, sans stage au premier degré palladique, et uniquement, cette fois encore, pour une somme rondelette ?

« Le Malkhuth simonien de Belgique connaît de près quelqu'un qui lui pourrait dire qui a commis cette deuxième simonie ; or, celle-ci fut encore plus coupable que celle de Naples, car le père de ce quelqu'un n'était pas un niais.

« C'est chez Fra-Diavolo Simon qu'on se plaint !... Vous avez fait argent de tout ; l'étonnant est que l'accident ne soit pas survenu plus tôt.

« Bien mieux, ce dont vous vous plaignez me donne raison. Un adversaire, vous ayant joué, divulgue ensuite comme il veut, comme il lui plaît. Or, son état d'esprit lui a fait voir ceci et cela tout à rebours.

« Voyons, méchant Malkhuth, un peu de bonne foi. Vous avez lu ce qui me concerne dans l'œuvre ennemie ; vous savez à quoi je faisais allusion, quand j'ai refusé de rectifier autre chose que des dates. Pourquoi ? parce que d'honneur j'étais liée. Maintenant, prenons un exemple : vous avez vu la gravure représentant Asmodée se manifestant aux *Onze-Sept* pour l'apport du talisman. Pensez-vous que ce soit moi qui aie commis l'indiscrétion ?... Vous avez évoqué avec moi ; vous connaissez Asmodée aussi bien que moi. L'avez-vous jamais vu avec des cornes et une queue ?... Pouvez-vous me soupçonner d'avoir fourni de tels renseignements, dont on n'a pas fini de rire dans les Triangles ?... Car, d'un bout à l'autre, l'adversaire, obsédé par son idée fixe d'adonaïte à la vue trouble,

mène perpétuelle confusion entre daimons et maléakhs. »

Le reste de l'article est consacré aux interviews dont miss Vaughan a été l'objet. Elle indique dans quelle limite elle a parlé aux reporters et rectifie une phrase qui lui a été prêtée à tort par un interviewer du *Matin*.

A notre tour, nous demandons à nos lecteurs si le docteur Bataille pouvait espérer une plus formelle confirmation.

Il n'y a pas à s'y méprendre, c'est bien lui le cheval de bois introduit par ruse dans Ilion ; c'est bien lui que le niais Pessina a diplômé, moyennant 500 francs, membre des hauts-grades du Rite de Memphis et Misraïm ; c'est bien lui que le vieux Philéas Walder, lors de la rencontre à Calcutta, a créé Hiérarque en l'inscrivant affilié au Grand Triangle de Charleston même, et cela parce que le docteur n'a pas hésité à lui verser la somme demandée, au grand désespoir du F. . Hobbs.

Nous apprenons par là que le Goblet belge est dans les meilleurs termes d'intimité avec Sophia ; à vrai dire, nous nous en étions toujours doutés. Nous avons une preuve de plus du spiritisme satanique de Goblet d'Alviella. Il connaît Asmodée ; il l'a évoqué, en compagnie de miss Vaughan. Voilà donc pourquoi dans sa polémique publique avec l'ex-F. . Margiotta il s'est bien gardé d'attaquer, même par une allusion indirecte, la grande-maîtresse de New-York ; il avait trop peur de s'attirer une réplique d'elle, et il a préféré battre pitteusement en retraite devant le triple défi du converti de Palmi.

Quant à la question de savoir avec quels détails personnels Asmodée apparut dans le triangle des *Onze-Sept* de Louisville, le jour où il apporta le talisman, la fameuse prétendue queue du lion de saint Marc, miss Vaughan nous permettra de la renvoyer au récit de cet épisode (*Diable*, I^{er} volume, pages 711 et 712). Le docteur Bataille parle d'après un tiers ; il n'assistait pas à cette séance, ni miss non plus, elle l'a reconnu. Alors, sur quoi base-t-elle sa critique d'un dessin, dont le docteur Bataille n'est d'ailleurs pas l'auteur ? Cette critique est un pur enfantillage et laisse absolument en question le fait de ces détails d'appendices frontal et caudal. Le docteur l'a répété à satiété : les palladistes convaincus, comme miss Diana, s'imaginent avoir affaire, dans leurs séances de grand-rite, à des esprits de deux natures contraires, et ils s'entêtent à ne pas comprendre qu'ils sont les jouets de diables, sortant du même enfer et les dupant par une ridicule comédie. Quand l'apparition est de forme hideuse, repoussante, ils concluent que c'est un maléach ; quand le diable se présente à eux en ange de lumière, les voilà per-

suadés que c'est un bon esprit. Ce n'est pas le docteur Bataille qui a la vue trouble et qui se crée des confusions; ce sont les palladistes. Au surplus, ce serait perdre son temps que d'argumenter à ce sujet. Asmodée n'a ni corne ni queue, quand il se montre à la directrice du *Palladium Régénéré et Libre*, c'est entendu; mais, quand il étrangla successivement les sept maris de Sara, il ne faisait pas mystère de sa hideur diabolique, et il fallut l'archange Raphaël pour le mettre à la raison. Miss Vaughan n'aurait peut-être pas tort de méditer quelque peu sur ce véridique récit de la Bible.

Quoi qu'il en soit, nous ne sommes pas fâchés d'avoir appris officiellement que Goblet d'Alviella est à tu et à toi avec Sophie Walder et que le diable Asmodée a des bontés pour lui. Il avouera néanmoins que la puissance d'Asmodée est fort en baisse, puisque ce démon, son excellent ami, n'a pas pu le faire réélire ni sénateur ni député aux dernières élections de Belgique.

*
**

Enfin, parmi les notes à retenir, il n'est pas inutile de mentionner les signatures de diables dont la revue luciférienne est parsemée. Ces signatures servent de titres d'article; elles sont reproduites du *Livre des Révélations*. L'organe public des Indépendants annonce que chaque numéro en contiendra un certain nombre; et devinez pourquoi?... Afin que les Frères Évocateurs et les Sœurs Évocatrices soient mis en garde contre les supercheries des maléachs.

Si tel esprit hideux ose dire qu'il est Léviathan, par exemple, on lui demandera sa signature. Léviathan seul fait la signature qui est reproduite page 23. Les daimons se sont juré de ne pas se contrefaire entre eux, et les maléachs n'ont pas le pouvoir d'être faussaires afin de se faire passer pour esprits du feu. Cette mauvaise plaisanterie fait partie des croyances palladistes.

Or, voici encore que, sans le vouloir, miss Vaughan arme ses adversaires. Si chaque démon a vraiment sa signature particulière, sa griffe personnelle, le *Palladium Régénéré et Libre* va tout simplement documenter les exorcistes qui ont maille à partir avec les puissances infernales. Quand le démon d'un possédé se nommera, on n'aura qu'à le contraindre à donner sa signature; de même, on pourra contrôler ces mauvais esprits, dans les cas où l'exorciste réussit à leur faire rendre le pacte, en affaires de sorcellerie.

Les signatures reproduites dans ce premier numéro, sont énumérées à la dernière page, comme suit :

Page 1, signature de *Baël*; page 5, signature de

Baal-Zéboub; page 8, signature de *Volac*; page 9, signature d'*Androalphus*; page 11, signature d'*Asmodée*; page 13, signature de *Bune*; page 23, signature de *Léviathan*, dite signature mouillée.

*
**

Voilà ce qu'il nous a été possible de retenir du premier numéro de la revue luciférienne officielle. Le reste ne saurait trouver place dans nos colonnes.

Nous ne renonçons pas pourtant à approfondir la thèse soutenue par miss Vaughan au sujet du miracle de la Salette; mais ceci mérite un examen à loisir. Il nous faut, en outre, avoir la certitude que le texte publié comme celui des paroles secrètes de la Sainte Vierge à Mélanie Calvat est réellement le texte authentique.

Nous avons reçu le premier numéro d'un journal hebdomadaire, intitulé **le Bien du Peuple**, organe des travailleurs chrétiens.

Nous ne saurions trop recommander à nos amis ce journal, dont le programme est excellent. — Démocrate (ce qui ne signifie point démagogue ni anarchiste), le *Bien du Peuple* est en même temps anti-socialiste: il prend, en effet, pour bases de ses revendications la religion, la famille et la propriété, que le socialisme veut détruire.

Sans entrer dans le détail, nous avons cependant voulu, dès aujourd'hui, saluer cordialement, en ce nouveau confrère, une vaillante recrue pour la cause que nous servons.

Le *Bien du Peuple* paraît avec l'adhésion de MM. Harmel, les abbés Lemire, Naudet, Gayraud, et de MM. Joseph Ménard, Turmann, François Veuillot, H. Le Franc, Gabriel Collin, etc.

Le prix de l'abonnement est ainsi fixé: un an, 5 francs; six mois, 3 francs.

Rédaction et administration: 11, rue de Lille, à Paris.

POUR PARAÎTRE INCESSAMMENT :

LE DIABLE ET LA RÉVOLUTION

Par Léo TAXIL

Un fort volume in-8. Prix..... 6 fr.

I. Le Diable Philosophe. — II. Le Diable Janséniste — III. Les Prophétesses du Diable.
IV. Le Diable Constituant.
V. Le Diable Terroriste. — VI. Le Culte de Satan

LES MIRACLES DE LOURDES

Et les objections des médecins

CONFÉRENCE LUE A L'ACADÉMIE DES ARCADES, LE SOIR
DU 20 FÉVRIER 1895, PAR M. LE DOCTEUR JOSEPH
LAPPONI, MÉDECIN PARTICULIER DE SA SAINTETÉ
LÉON XIII (1).

Eminence (2),
Excellences (3),
Messieurs et mesdames,

En acceptant l'invitation qui m'a été faite de parler de nouveau sur Lourdes dans cette assemblée, je sens que j'ai un engagement très grave, peut-être supérieur à mes pauvres forces ; car si une pareille tâche est toujours difficile, cette difficulté se double devant un auditoire aussi choisi que le vôtre.

Néanmoins, je me suis volontiers rendu à cette flatteuse invitation, confiant dans la sainteté du but de mon discours et dans l'aimable indulgence de tous ceux qui m'écoutent. Me voilà donc à reprendre ici mon sujet de Lourdes.

Mais, pour échapper au reproche qu'Apelles fit jadis à son savetier, lequel avait la prétention de se poser en critique, je circonscrirai mon discours en des limites parfaitement en harmonie avec le genre d'études auxquelles depuis nombreuses années je me suis entièrement consacré ; et je traiterai de la valeur des affirmations qui, au nom de la science médicale, sont alléguées par quelques-uns, pour expliquer les faits très singuliers — et pourquoi ne pas le dire ? — miraculeux, qui depuis plus de trente-cinq ans s'accomplissent à Lourdes.

Il me paraît très opportun d'examiner un peu ces affirmations, parce qu'elles ont été récemment formulées par quelques savants de renom, et de plus, parce que un romancier effronté et menteur a essayé au delà des Alpes de les vulgariser et de les répandre dans le peuple, pour refuser à Dieu ce qui est à Dieu, en faisant mine de donner à César ce qui est à César.

A mon avis, il ne suffit pas de combattre, comme ont fait tous les autres dénigrants, les merveilles

de Lourdes avec les armes du ridicule, car le ridicule n'est pas une raison ; et dans le cas de Lourdes, pour des motifs sur lesquels je ne m'attarderai pas, il a servi fort peu jusqu'ici à la cause de la vérité.

Je sais bien qu'en développant cette question si délicate, je vais attirer sur moi les sarcasmes et le mépris de collègues nombreux et même très estimés. Mais lorsqu'il s'agit de rendre un tendre hommage de dévotion et de foi à la Vierge Mère de Dieu, je considérerais comme une faiblesse de reculer devant un pareil obstacle.

I

Qui ne connaît l'histoire des merveilleux événements de Lourdes ? — Personne n'ose soulever sur elle le moindre doute, si grandes sont les preuves de son authenticité !

En France, aux environs de Lourdes, se dresse un rocher dans lequel la nature a creusé des grottes ; le rocher et les grottes s'appellent de Massabielle, et dominant le cours du Gave.

Une toute jeune et ingénue bergère, âgée de quatorze ans, Bernadette Soubirous, fille de parents très pauvres mais honnêtes, d'un corps frêle, ne connaissant que le chemin des champs, la maison de ses pauvres voisins et l'humble petite église de sa paroisse, se trouvait un jour à proximité de ce rocher, occupée à ramasser du bois en compagnie d'une de ses sœurs et d'une de ses camarades.

C'était le 11 février 1858 : hier encore nous fêtons l'anniversaire de cette journée mémorable.

La petite fille s'apprêtait à traverser un ruisseau pour rejoindre sa sœur et sa camarade, qui l'avaient un peu devancée, lorsque tout à coup, dans le calme ambiant, elle entend un bruit semblable à une poussée de vent impétueux.

Elle tourne par hasard les yeux vers l'ouverture d'un des rochers voisins, et dans le creux, au-dessus d'un rosier sans feuilles, elle voit parmi les splendeurs d'une lumière ineffable, une jeune dame d'une surhumaine beauté, vêtue d'un habit blanc et ceinte d'une bande d'azur. Des mains jointes, comme dans une pieuse prière, pendait un chapelet aux grains de lait, relié par des fils d'or. Surprise d'abord, frappée ensuite de respect et de crainte, la jeune fille s'agenouille et commence elle aussi à prier, le regard fixé sur la douce vision. Le spectacle sublime dure un quart d'heure ; puis, la dame sourit et disparaît, et Bernadette ne voit plus devant elle que le rosier sec et la seule excavation du roc.

Depuis ce jour-là, la vision se renouvela encore dix-sept fois, mais pas toujours et seulement

(1) Cette traduction est du correspondant romain de l'*Univers*.

(2) Le cardinal qui présidait cette belle et distinguée réunion est S. E. le cardinal Vincent Vannutelli.

(3) LL. EE. l'ambassadeur d'Espagne près le Saint-Siège et M^{me} l'ambassadrice assistaient à la conférence du Docteur Lapponi. L'auditeur de Sa Sainteté, Mgr Guidi, faisait aussi partie de l'assistance.

lorsque la petite bergère avait un vif désir et le pressentiment qu'elle reparaitrait.

Les témoins oculaires de ces apparitions assurent que, durant l'extase, l'aspect de la petite fille naïve était comme transfiguré et éclairé par le reflet d'une indicible lumière.

La petite fille ne perdait pas le sentiment ; elle voyait tout, entendait tout, comprenait tout ce que les autres voyaient et entendaient comme elle ; elle adressait des demandes et des prières, mais de plus elle voyait et entendait des choses qui échappaient aux autres. La vision évanouie, elle gardait la mémoire de tout ce qui s'était passé.

Une fois, pendant un de ses ravissements, Bernadette tenait dans sa main un cierge allumé ; pendant que le cierge se consumait, la flamme vint lécher, pendant une quinzaine de minutes, les doigts de la main qui le portait ; mais à la grande surprise des témoins de ce fait, et notamment de M. le docteur Douzons, Bernadette ne trahit aucune douleur, et sa chair n'offrit pas la moindre trace de l'action du feu.

La dame de la vision qui, au dire de Bernadette, paraissait être sans âge, ordonna un jour à la naïve enfant d'annoncer au clergé son désir de voir les foules accourir aux grottes de Massabielle, où elle voulait qu'on élevât un temple en son honneur.

Comme la jeune voyante, sur l'instigation de ses voisins, priait la belle dame de faire fleurir, comme preuve de la réalité de ses apparitions, le rosier que foulaient ses pieds et que l'hiver avait desséché, la dame sourit. Quelques jours plus tard, elle ordonne à la bergère de boire. Celle-ci, ne voyant point d'eau, veut courir au Gave ; mais rappelée par la Dame, elle se résout à creuser de ses mains un peu de terre accumulée dans un coin de la grotte. Et immédiatement on voit surgir quelques gouttes d'eau qui peu à peu sortent plus abondantes et deviennent, au bout de quelques heures, une flaque assez considérable (1).

Quelques mois après, on essaie de détourner les eaux et de combler l'embouchure de la source prodigieuse. Effort inutile ! les eaux continuent à couler, comme aujourd'hui encore.

« Mais qui êtes-vous, ô belle Dame, qui tant de fois avez daigné m'apparaître et qui, sous mes doigts, avez fait jaillir, au milieu de rochers arides, une source si féconde ? De grâce, veuillez me dire quel est votre nom ! »

A la demande de tous, ces questions furent plusieurs fois répétées par la jeune fille à la vision. La dame d'abord ne répondit rien ; mais enfin elle prononça ces mots que probablement Bernadette

entendait pour la première fois de sa vie : « *Je suis l'Immaculée Conception.* » Ces paroles achevées, la vision disparut. Dans la suite, la belle dame se montra deux fois encore, et ce fut tout.

Ni avant, ni pendant, ni après sa vision, la miraculée n'eut à souffrir de maladie nerveuse ; jamais, dans les fonctions de ses facultés mentales, elle ne montra un dérangement ou une altération. En répétant ce qu'elle avait vu ou entendu, elle fut toujours logique et conséquente, et on ne réussit jamais, même avec les ruses les plus artificieuses, à l'induire dans une contradiction. D'un caractère naïf, d'une instruction médiocre, elle ignorait même le français et ne parlait que le patois de son département ; et malgré cela, elle éblouit et confondit, avec ses sages, prompts et surprenantes réponses, ceux qui tâchaient de la convaincre de l'inanité de ses visions.

D'un parfait équilibre dans son intelligence, son cœur et ses penchants, Bernadette se conduisit toujours comme une femme dont rien n'a dérangé les facultés ; et pleine de mérite devant Dieu, elle mourut jeune encore dans un couvent de la ville de Nevers.

Excepté ces extases et ses vertus, rien ne fut extraordinaire dans sa vie pas plus que dans sa mort.

Quant aux eaux qui, durant une vision, avaient jailli sous la main de Bernadette, l'analyse chimique des savants n'y découvre rien qui les distingue de toutes les eaux potables. Mais depuis le premier moment de leur irruption, elles montrèrent d'étonnantes vertus curatives. Par elles, les aveugles retrouvèrent la vue, les sourds l'ouïe, les muets la parole, les paralytiques l'usage des membres perclus, les mourants la vie. Avec le temps, elles n'ont rien perdu de leur vertu ; bien au contraire, elles s'affirmèrent de plus en plus efficaces contre les maux les plus divers. Et même quand la science dut avouer son impuissance, elles eurent bien souvent de merveilleux effets.

II

En présence de ces faits, le bon sens populaire cria : « au miracle ! » Mais à ce cri répondit la protestation de ceux qui, au nom de la science médicale, prétendirent réduire les prodiges de Lourdes à de simples événements d'ordre naturel.

Ils disent : — L'élément extraordinaire des visions de Bernadette est dû à son tempérament nerveux et surtout hystérique : tout se borne à des *hallucinations*. L'élément extraordinaire des guérisons obtenues par les eaux de Massabielle n'est que l'effet d'une erreur ou de fait ou d'ap-

(1) Après quelques heures, les gouttes jaillies au commencement devinrent une source copieuse et inépuisable, qui donne à présent 120,000 litres par jour.

préciation : tout se borne à des *illusions* ou à des *suggestions*.

De telles affirmations constituent, pour les prodigieux événements de Lourdes, autant de graves objections contre le miracle ; car il est incontestable que le miracle n'existe plus, du moment où il y a hallucination, illusion, suggestion.

Mais fort heureusement ces affirmations, bien que spécieuses, sont tellement privées de tout solide fondement, qu'il sera facile d'en démontrer l'extrême futilité. Elles ont eu pour effet d'attirer davantage l'attention sur le caractère miraculeux des événements de Lourdes, accomplis à la grotte de Massabielle ; car on ne saurait nier le miracle, quand la science avoue que les lois les plus ordinaires et les plus connues de la nature ont été bouleversées.

Pour mettre en plein jour le néant des assertions au moyen desquelles on prétend attaquer les miracles de Lourdes, nous pourrions observer d'abord que ceux qui voient dans ces faits des hallucinations, des illusions ou des suggestions, n'ont jamais voulu les examiner de près, alors pourtant que cet examen était un devoir, sans constituer une grande fatigue.

Nous pourrions ajouter que ceux qui voulurent juger aussi étrangement ces faits, firent preuve de la plus insigne mauvaise foi, en inventant sans pudeur des circonstances purement imaginaires.

Pour pouvoir conclure que Bernadette fut une hallucinée, on en vint même à dire qu'elle dut, comme folle, être internée dans une maison de santé.

Nous pourrions dire qu'avec habileté on a essayé de confondre avec les miracles de ces faits particuliers que les croyants considèrent comme des *grâces*.

Et nous pourrions enfin établir que, pour détruire l'authenticité des prodigieuses guérisons de Lourdes, on en vint même à refuser aux malades toute attestation de l'existence ou de la nature de leur infirmité, ou à rédiger des certificats qu'avec un peu de respect pour soi ou pour les autres, on n'eût jamais songé à délivrer sans rougir.

En vain, dans un défi public divulgué par la presse, on promet vingt mille francs à celui qui démontrerait, devant trois professeurs de la Faculté de Paris désignés par le sort, que la voyante eût été un seul jour enfermée comme folle, et que toutes les incroyables guérisons de Lourdes, jugées surnaturelles par des hommes du métier et les personnes compétentes, fussent fausses, en tout ou en partie.

Personne ne releva, comme il aurait fallu, ce

défi ; et les mensonges effrontés continuèrent leurs cours.

La considération seule de ces faits pourrait suffire à convaincre les plus réfractaires que les affirmations émises dans de telles circonstances, par des observateurs dépourvus de toute loyauté, ne sauraient être le fruit d'études scientifiques bien conduites selon les règles les plus élémentaires.

Nous aurions donc tout le droit de refuser toute foi à ces études, les considérant comme imaginaires et arbitraires, étant donné que même leurs auteurs n'y attachent aucune importance. Mais soyons généreux. Nous accordons que toutes ces pauvres divagations sur les faits de Lourdes, au nom de la science médicale, sont la pure et vraie expression de la conviction la plus intime, et qu'elles reposent sur un consciencieux examen, qu'elles présentent toute la rigueur scientifique et qu'elles sont l'œuvre de personnes compétentes, loyales et animées de la plus entière bonne foi.

Des objections formulées au nom de la science médicale contre les événements de Lourdes, y gagneront-elles pourtant quelque crédit ?

Les visions de Bernadette ne seront-elles que des hallucinations ? et les guérisons miraculeusement accomplies par les eaux de la grotte de Massabielle ne seront-elles que des illusions de cerveaux malades, ou des suggestions agissant sur des têtes névropathes ? Non assurément !

III

Il est opportun de rappeler que les *hallucinations* sont des phénomènes morbides qui consistent en des sensations non déterminées par une impression *actuelle* des sens, mais créées par notre imagination avec le souvenir de sensations antérieures et présentées à l'esprit de l'individu comme une réalité. Voir un objet qui n'existe point, entendre une voix qui ne parle pas, sentir une odeur imaginaire, c'est être victime d'une hallucination. On pourrait définir l'hallucination une espèce de rêve à l'état de veille.

Les *illusions*, au contraire, sont des phénomènes morbides consistant en des sensations déterminées par une impression *actuelle*, réellement provoquées par un objet extérieur sur l'un de nos organes, mais faussement perçues et jugées par le cerveau. Celui qui s'entend appeler voleur par la cloche de sa paroisse est sous le coup d'une illusion ; car les cloches peuvent bien appeler au secours contre les voleurs, mais elles ne disent *voleur à personne* (1).

(1) Un écrivain très spirituel (Laségue) a observé que l'illusion est à l'hallucination ce que la médisance est à la calomnie. Comme la médisance, l'illusion repose sur la vérité, mais dénaturée, altérée, fardée ; l'hallucination, au contraire, comme la calomnie, invente complètement et ne dit rien de vrai.

Les *suggestions* sont un phénomène morbide qui consiste à admettre soi-même ou à inculquer aux autres une idée, une détermination, une conviction qu'on ne réussirait jamais, par un autre procédé, à imprimer dans le cerveau.

Quand à une personne, qui offre des conditions de cerveau propres à cette influence, on fait croire qu'elle est un chien et qu'en conséquence elle doit aboyer, on accomplit une suggestion.

Quand, dans les mêmes circonstances, on pousse une personne à voler, à tel moment donné, le mouchoir d'un ami, on pratique une suggestion qui, si les conditions sont favorables, aura son effet.

Aujourd'hui, tout le monde sait que, dans certains cas, l'usage de la suggestion influe sur la volonté d'un individu. Ainsi, jusqu'à une certaine limite, on peut influencer même sur les phénomènes organico-animaux. Si à une personne malade, prédisposée on enjoint d'avoir un saignement de nez à tel moment voulu, très souvent le fait se produira rigoureusement. Et si, à une personne souffrante de maux de tête névropathiques, on ordonne par suggestion de ne plus souffrir à l'avenir de son mal, très souvent l'individu en question aura l'intime conviction qu'il est guéri; et, à supposer qu'il ne guérisse pas radicalement, il pourra ressentir une amélioration sensible d'un mal jusqu'alors rebelle à tout expédient curatif.

Tels sont les trois genres de phénomènes morbides qu'on a voulu avancer pour expliquer les merveilleux événements de Lourdes et pour expliquer le miracle au nom de la science médicale.

IV

Mais les phénomènes morbides ont leurs lois; et celles-ci nous permettent d'affirmer que dans les merveilles de Lourdes, on n'a jamais pu trouver ni hallucination, ni illusion, ni suggestion.

Les hallucinations ayant toujours un objet identique et que ses victimes ne reconnaissent pas comme telles (1), sont le partage des fous et des névropathes: parmi ces derniers, les hystériques tiennent le premier rang.

Mais Bernadette, qui affirma et soutint jusqu'au bout l'entière et absolue vérité de ses visions (2), ne fut ni folle, ni névropathe, ni hystérique.

Elle ne fut pas folle. En elle, on remarqua toujours le plus parfait équilibre dans ses facultés sensitives, intellectives, appétitives et affectives; en elle régna toujours la plus parfaite régularité dans l'exercice des diverses facultés de l'esprit.

(1) *En dehors des maladies fébriles et de quelques intoxications.*

(2) Et qui, sans doute, n'était ni dans un état fébrile, ni sous l'influence d'aucune intoxication.

Elle ne fut pas folle. Des officiers publics, qui avaient intérêt à la faire passer pour telle, ne purent obtenir même des médecins sans préjugés chargés de l'examen de la jeune fille, aucun certificat de folie.

Elle ne fut pas folle. Les visions, chez elle, ne furent pas comme chez les fous et surtout chez les fous mystiques; nous avons eu, de ces derniers, un récent exemple topique dans le Lazzaretti d'Arcidosso.

Elle ne fut pas névropathe: ses parents étaient sains, équilibrés, honnêtes, de bonnes mœurs; elle-même, bien que d'une constitution délicate, ne subit aucun détraquement nerveux; son caractère ne fut ni variable, ni excentrique, elle ne fut pas même témoin, chez les autres, de phénomènes de névropathie; du reste, on ne saurait admettre qu'une personne ait été névropathe pendant 18 jours seulement de sa vie entière; que dis-je? Bernadette ne l'eût été pas même dix-huit heures et encore ces heures étaient séparées par de longs et très normaux intervalles, quelquefois des semaines.

Elle fut encore moins hystérique. Cette maladie n'était pas héréditaire dans sa famille, et aucune cause extérieure n'a pu en elle accidentellement traduire en acte une casuelle prédisposition héréditaire. Ni avant, ni après ses visions, on ne remarqua en elle de ces faits organiques ou psychiques, qui constituent ce qu'on appelle les *stigmates*, ou marques de l'hystérie.

Sa narration du fait, toujours ingénue et naïve, ne montra jamais de ces altérations, de ces changements, de ces exagérations que l'on trouve si souvent chez les hystériques.

Ceci établi, il est clair que Bernadette n'était pas un terrain préparé pour ces hallucinations tenaces et vives au point qu'on les confond avec la réalité.

On ne peut pas dire non plus qu'à l'âge critique de son développement organique, elle fût devenue temporairement sujette aux illusions: car, lorsque cet âge de la puberté incline quelqu'un vers les hallucinations, celles-ci ont d'ordinaire pour cortège une longue série de phénomènes nerveux marqués par des exacerbations périodiques, symptômes dont Bernadette fut toujours indemne.

La science médicale n'a donc pas le droit de donner à ses visions le nom d'hallucinations; et qu'elles ne l'étaient pas, on le prouve d'une façon éclatante.

Car si elles avaient été des hallucinations, elles auraient présenté les caractères distinctifs de ces phénomènes morbides; ce qui n'est pas bien.

Tous les connaisseurs s'accordent à dire que

inations sont si vives que leurs victimes
nnent pour la réalité sans aucun doute ;
qu'elles tombent toujours sur un seul et
objet, et qu'une fois maîtresses d'un indi-
les le tyrannisent à peu près toute la vie.
on a été une fois leur victime, on reste
tème plus ou moins, jusqu'à la mort.

ons que les hallucinations ne se manifestent
tout d'abord dans tout leur éclat, mais gra-
tient, peu à peu. Quand elles affectent la
commence par apercevoir des ombres ; ce
ue longtemps après que l'ombre devient
age sensible, nette et précise. Quand elles
ent l'ouïe, on en est averti par des bour-
nements ; ce sont ensuite des murmures, puis
ots prononcés tout bas ; et ce n'est qu'après
tain temps que les paroles se font entendre
et bien accentuées.

peut dire aussi que les hallucinations ont
objet exclusif des éléments déjà connus. Un
e de naissance n'en éprouvera jamais de re-
à la vue ; un sourd de naissance de rela-
ux sons. Le docteur Christian dit (4) : « J'ai
ogé beaucoup d'hallucinés qui voyaient Dieu,
erge et les saints, et j'ai toujours remarqué
eurs visions avaient la forme des images
ues dans leurs livres de prières ou dans les
s qu'ils fréquentaient. »

t n'est pas là. Les hallucinations, visant tou-
le même objet, restent toujours et invaria-
ent les mêmes. Telle la vision première, telles
les autres. Puis, les hallucinations malades
accompagnées de pesanteur, de vertiges et
es dérangements cérébraux.

ant aux hallucinations des hystériques, le
ur Charcot, notre maître à tous en l'espèce,
apprend que, *lorsqu'elles sont spontanées*,
consistent généralement dans la vue d'ani-
noirs (chats, souris, loups) courant toujours
la même direction, d'un côté vers un autre,
e derrière en avant. Les animaux qu'ils voient
rarement rouges. Et jamais ils n'en ont vu,
t-il, qui fussent blancs, verts ou bleus (5).

is chez les hystériques, les hallucinations
ent être aussi provoquées par la suggestion,
ar l'individu qui les subit, ou par d'autres. En
ui concerne les hallucinations provoquées, le
eur Luys nous avertit (6) qu'elles n'atteignent
n individu en état cataleptique, et par là
e isolé du monde extérieur, ou qui eût été
ieurs fois soumis à des pratiques hystériques.

En tout cas, les hallucinations n'ont jamais pour
objet une chose inconnue ; celles de la vue visent
rarement le blanc ; la physionomie de la victime
offre, il est vrai, un reflet du sentiment intérieur,
mais sans spontanéité, sans liberté de change-
ment ; tant que dure l'hallucination, on décrit,
avec précision, les objets perçus ; puis, l'halluci-
nation ou la catalepsie passée, on perd tout souve-
nir de ses visions ou de ses paroles.

Enfin, tous les pathologistes reconnaissent que
les hallucinations obtenues par artifice une seule
fois, peuvent s'évoquer à nouveau indéfiniment
par le même moyen, au gré de la victime ou
d'autres personnes : et cela, avec d'autant plus de
facilité qu'on les a plus souvent provoquées.

Mais rien de tel dans les visions de Bernadette.

Aussi bien, elle n'a eu que dix-huit visions, dans
le court délai de six mois : et ce fut tout.

Dès le début, le visage de la Dame se montra à
Bernadette clair, net, en relief ; et de la première
fois qu'elle lui parla, ses mots furent prononcés
d'une voix haute et distincte.

M. de Balancie (7), qui souvent essaya de sur-
prendre la naïveté de la jeune fille, lorsqu'elle
narrait ses visions, lui dit un jour : « Tu te trom-
pes, tu n'as ni vu ni entendu la Dame, mais tu as
cru la voir et l'entendre. » Mais Bernadette se bâta
de lui répondre : « Non, non, monsieur, je l'ai
vue et entendue vraiment. Elle mouvait la tête et les
bras. Elle me parlait comme je vous parle. »

L'objet de ses visions lui était inconnu à elle
comme à ses concitoyens : elle n'avait pu le voir
ni dans son livre de prières, puisqu'elle n'en avait
point, — ne sachant pas lire, — ni dans l'église de
son pays natal.

D'ailleurs, la jeune fille devait ignorer qu'il y
eût un dogme sur l'Immaculée Conception. Aussi,
quand la Dame lui eut révélé son nom, la petite
bergère, craignant de l'oublier et voulant le rap-
porter avec précision au bon curé de Lourdes, le ré-
pétait le long de la route et disait à chaque pas :
Immaculée Conception, Immaculée Conception.

Quand M. de Rességuier lui montra quelques-
unes des plus belles jeunes filles de Pau, en lui
demandant si la Dame de la vision était aussi
belle, l'enfant lui répondit : « Oh ! monsieur, entre
celles-ci et la Dame de la vision, il n'y a pas de
comparaison possible. » Et lorsque le sculpteur
Jabisch lui présenta la statue de la Vierge, ciselée
et retouchée d'après les indications de la voyante,
Bernadette ne put s'empêcher de s'écrier :

« C'est très beau, mais ce n'est pas Elle ; oh !
non, la différence, c'est comme de la terre au
ciel. »

J. Christian. Hallucinations, in Encyclo des sciences médi-
de Dechambre.

Œuvres. Vol. IX, page 292.

Luys J., *Les émotions chez les sujets en état d'hypnotisme*.
1887.

(7) Boissarie, Zola, 1895.

Il
qu'u
inva
chac
l'exl
un
cret
E
moi
elle
de l
B
épo
s'of
tou
bar
I
cat
cor
I
à d
là,
vis
été
int
me
ju

fa
de
m
fa
ta

p
E
n
n

d
s

e
t
l

t
à

s
t
l

est vrai, les visions de la jeune fille n'eurent un seul objet ; mais elles ne furent pas toujours invariablement les mêmes. Elles présentèrent quelque fois quelque chose de nouveau, comme l'invitation à la prière, le désir de voir s'élever le temple sur les rochers de Massabielle, les sens confiés, l'ordre de boire, etc., etc.

En outre, les visions ne lui causèrent jamais le moindre dérangement physique ; au contraire, elles laissèrent toujours dans son cœur le désir de voir se renouveler.

Bernadette n'aperçut point de ces animaux noirs, invariables ; c'était une figure humaine qui se présentait à sa vue, d'une extraordinaire beauté, enrobée de lumière, vêtue de blanc, ceinte d'une couronne de d'azur, un riche chapelet aux mains.

Enfin, durant l'extase, on ne voyait aucun signe de convulsion ; mais plutôt elle gardait la plus entière lucidité de ce qui se passait autour d'elle.

Elle n'avait jamais été antérieurement soumise à ces expériences de suggestion : à cette époque d'ailleurs on ne les connaissait que très peu.

Aucune suggestion ne provoqua la première vision ; la figure qui lui apparut ne lui avait jamais été connue ; et la première vision n'eut aucune influence sur les suivantes, car la belle Dame se présenta toujours de la façon et dans le temps qu'elle devait paraître.

Pendant les apparitions, la physionomie de l'enfant, bien que rayonnante d'une singulière splendeur, ne gardait pourtant pas jusqu'au bout la même expression ; mais il y avait harmonie parfaite entre son aspect et les choses qu'elle rapportait ensuite avoir vues ou entendues.

Tant que la vision durait, Bernadette paraissait prononcer des mots, mais des mots inarticulés. Lorsque la vision disparue, elle en gardait fidèlement la mémoire. Dans le compte qu'elle en rendait, il n'y eut jamais de contradiction.

Il y eut quelques interruptions dans la vision, de février à juillet, et puis jamais après, malgré son ardent désir et le vif besoin intérieur qu'elle en éprouvait. Elle avait pourtant toutes les conditions nécessaires pour se les procurer au moyen de la suggestion.

Enfin, lorsqu'entre mars et avril 1858, sur l'inspiration de M. Giacometti, commissaire de police à Lourdes, on essaya de provoquer en elle des visions par des pratiques suggestives, elle s'y soumit en toute simplicité et les subit avec patience. Mais le résultat en fut que, sans atteindre le but poursuivi, la pauvre enfant souffrit, à la suite d'une violente migraine. Les visions de Bernadette ne présentèrent donc aucun des caractères particuliers aux hallucinations pathologiques. Il

est clair, partant, qu'elles ne peuvent pas se ranger parmi les hallucinations.

V

Il y aurait aussi pour un observateur attentif, bon nombre d'autres faits tendant à démontrer que les visions de Bernadette ne furent pas des hallucinations, mais la réalité.

Je n'insisterai pas sur la singulière transfiguration et la merveilleuse splendeur que présentait le visage de la voyante, chaque fois que la vision avait lieu : les témoins de ce spectacle en étaient éblouis. Les premiers spectateurs de ces scènes avaient coutume de dire : « Comme un homme habitant dans une étroite vallée juge du lever du soleil par la cime des monts voisins qui se dorment, bien que le soleil ne luise jamais sur lui ; ainsi nous pouvons, nous, juger sûrement de la vérité des visions par la divine splendeur dont s'éclaire, pendant l'extase, la figure de l'enfant. »

Au lieu de m'attarder sur la valeur de cette simple, mais juste considération, je m'arrêterai seulement sur le fait suivant, preuve irréfragable, à savoir que, durant les quinze minutes que dura une vision, les doigts de sa main se posèrent sur la flamme de son cierge, sans en ressentir une douleur, sans même que sa chair brûlât, comme put le constater un médecin, témoin oculaire, et pourtant hanté de vieux préjugés qui le disposaient mal à croire.

Un état morbide aurait pu empêcher la jeune fille de sentir la douleur de la brûlure, mais rien au monde ne pouvait ôter à la flamme la propriété naturelle qu'elle possède de brûler.

Un autre fait qui témoigne encore davantage de la réalité des visions, c'est le jaillissement des eaux sous les doigts de Bernadette, en un terrain aride, parmi des rochers très durs, à un endroit où, de mémoire d'homme, on n'avait jamais vu trace d'humidité.

La Dame de la vision ordonne à la bergère de boire : mais on boit un liquide, et il n'y en a point. L'enfant s'apprête aussitôt à descendre au ruisseau voisin ; mais la Dame lui fait signe de ne plus s'éloigner. Alors, poussée par un attrait intérieur, elle remue en toute confiance le peu de terre que peuvent creuser les doigts d'une enfant délicate : et voilà l'eau qui surgit !

Quelle preuve meilleure de la réalité de sa présence pouvait donner, au monde des sceptiques, la Dame que voyait Bernadette ?

On a dit que c'était le hasard — cette aveugle divinité des sots — qui avait conduit la jeune fille à la découverte de la source, comme une chèvre à la découverte de l'arbuste du café, comme les bergers au devant des eaux minérales, comme le

paysan à la rencontre, sous l'effort de sa pioche, des ruines de Pompéi.

Mais dans le cas de Bernadette, la comparaison ne tient pas debout. L'arbuste du café et les sources minérales existaient déjà, à la surface du sol, avant la découverte en question : ils tombaient donc virtuellement sous le coup des êtres vivants de la terre.

Quant aux ruines de Pompéi, non seulement elles existaient avant leur découverte, mais le regard du piocheur, sans même les chercher, put les voir.

Au contraire, dans le cas qui nous occupe, la source, bien que préexistante, était encore cachée dans les entrailles du roc, hors de toute portée ; personne ne la connaissait, même celle qui la chercha, puisque c'est vers le Gave qu'elle se dirigea d'abord pour obéir à l'ordre. A une nouvelle injonction de boire, mais dans la grotte même, la jeune bergère qui ne voyait point d'eau, persuadée toutefois qu'il y en avait, en fit dès lors la recherche, et ses mains ouvrirent bientôt à la source la porte des abîmes. Et quelles portes une poignée de terre !

Si la source avait réellement existé à la surface du sol, cette légère poignée de terre eût-elle été une digue suffisante contre la force des eaux intérieures ? Et le simple déplacement de cette terre desséchée eût-il facilité cette irruption, au point de créer en peu de temps, une source féconde et intarissable ?

Mais, dira-t-on, ce n'est point là la preuve que demande la bergère pour établir la vérité des apparitions. Sur les instances du bon curé de Lourdes, elle avait demandé la floraison du rosier de la grotte, que les rigueurs de l'hiver avaient effeuillé. Pourquoi donc, au lieu de la preuve demandée en donne-t-elle une autre qu'on ne réclamait pas ?... Pourquoi ?...

Pour la même raison qui fait qu'un vieillard, sage et rempli d'expérience, ne veut pas consentir aux caprices d'un enfant encore novice de la vie.

La floraison du rosier n'eût pas dépassé quelques semaines, et le miracle eût eu peu de témoins ; tandis que la source coulait inépuisable, et, pendant de longues années, tout le monde pouvait en constater la présence, en étudier les origines.

Pour quelques-uns seulement, les fleurs, feuilles et branches du rosier auraient été l'occasion des grâces d'En-Haut : au contraire, la source a été, est et sera, pour un nombre infini de personnes, le canal abondant et intarissable des faveurs que, rosée céleste, la Dame répand sur l'univers entier.

Si la demande de Bernadette eût été exaucée, si le rosier avait fleuri, quel crédit auraient eu, auprès des sceptiques, les rares témoins qui affir-

meraient le fait ? N'aurait-on pu dire qu'ils avaient vu peut-être de travers, qu'ils avaient été les dupes d'une inconsciente auto-suggestion ? N'aurait-on pu dire, avec un semblant de raison, que le rosier qui leur parut fleuri, ne l'était pas en fait, que c'était leur vif désir de le voir fleurir, après une ardente prière, qui les avait trompés ?

Que si ces considérations ne satisfont pas ceux qui recherchent les motifs pour lesquels la Dame préféra au témoignage demandé une preuve de son choix, je demanderai à mon tour : « Un inférieur a-t-il le droit de lier la liberté de son supérieur ? Et n'était-ce pas le cas de Bernadette, devant cet Être mystérieux qui lui dit ensuite : « Je suis « l'Immaculée Conception ? »

Il est donc établi que toutes les objections soulevées au nom de la science médicale contre les miraculeuses visions de Bernadette Soubirous, aux grottes de Massabielle, aux environs de Lourdes, n'ont aucune valeur.

VI

Pas plus du reste que les objections qu'on avance, au même titre, contre les guérisons accomplies par les eaux miraculeusement jaillies des rocs de cette grotte.

Passons sur celles de ces guérisons qui, bien qu'extraordinaires, pourraient cependant s'obtenir avec les seules forces de la nature. Elles sont étranges, mais elles ne sont pas scientifiquement absurdes ; c'est pourquoi nous ne les devons pas classer au nombre des miracles. Pourtant on peut observer que, si on oppose la fréquence avec laquelle on les vérifie à Lourdes à leur habituelle rareté, il paraît clairement qu'il y ait là-bas une puissance qu'on ne rencontre pas ailleurs. Et s'il n'est pas permis de les appeler des miracles, on peut dire du moins qu'elles furent des grâces, à savoir des événements dans lesquels le secours divin, par l'intercession de la Vierge, seconda et facilita les efforts naturels des forces organiques.

Ceci posé, nous n'acceptons les objections de nos adversaires que pour les faits extraordinaires que la nature est incapable de produire, au fond ou dans la forme, et que les croyants, d'après les jugements de l'Eglise, proclament des miracles.

Pour ôter à ces faits leur vrai caractère, on commença par affirmer que furent illusoires les maladies, leur période, leur gravité, et aussi bien leurs guérisons.

Mais qui voudra appeler illusoires des maladies réelles, graves, existant depuis longues années, rebelles à tous les traitements et à toutes les méthodes, accompagnées tantôt de détérioration organique, tantôt de fétides et horribles ulcérations, et parfois d'énormes tumeurs solides ?

Qui voudra appeler illusoire des maladies réelles, graves, produites par de sérieuses lésions mécaniques et déterminant l'abolition fonctionnelle de tel ou tel de nos organes ?

Qui osera traiter d'illusoires des maladies déclarées incurables par des médecins savants, probes, honnêtes, consciencieux ?

A supposer que de telles maladies puissent s'appeler illusions, quand le certificat du docteur, du chirurgien fait défaut, le pourrait-on quand des personnes expertes, compétentes, prudentes, intégrales les ont certifiées incurables et à brève échéance fatales ?

Et que dire quand des médecins peu loyaux, après avoir déclaré tel mal impossible à guérir, en refusent l'attestation écrite ? Aurons-nous ici le droit d'invoquer l'illusion ? Oh ! non, assurément. Si cela était, les négateurs du miracle n'auraient pas manqué l'occasion de le crier aux quatre vents, donnant des noms bien précis.

Mais les médecins peuvent poser un diagnostic faux ou erroné.

J'accorde qu'un homme pris individuellement, puisse se tromper ; mais quand plusieurs experts dans l'art, en époques, circonstances et lieux divers, après avoir étudié le même fait, l'apprécient de la même manière, je ne saurais admettre qu'ils soient tous tombés dans une même erreur ; je dois conclure au contraire qu'ils ont bien constaté les faits et que leur jugement repose sur des règles scientifiques, précises et certaines.

Or, c'est ce qui s'est passé pour un nombre incalculable de maladies guéries par les eaux de Lourdes. Il n'est donc pas logique de penser ici à la possibilité d'une erreur. Et, supposé que l'erreur se fût isolément produite, on ne devrait pas l'accepter comme règle.

Donc, les maladies ainsi guéries par miracle, ne sont pas des illusions ; aurons-nous le droit d'appliquer ce nom aux guérisons elles-mêmes ?

Des illusions, la vue rendue aux aveugles ! Des illusions, de vieilles plaies cicatrisées en quelques instants ! Des illusions, les grosses tumeurs solides subitement disparues ! Des illusions, les poitrinaires rétablis en santé, les membres difformes redressés, les paralysies vaincues, les caries des os guéries, les fractures rejointes, les mourants rétablis en santé sur l'instant !

Des illusions, des faits si surprenants attestés par les témoins, par les familles soulagées, par les spectateurs éblouis, par les médecins surpris !

Des illusions, des faits si vrais, irrécusablement et perpétuellement témoignés, par des traces visibles et palpables, telles que les cicatrices et les dépressions des téguments et tissus intérieurs !

Oh ! vraiment saintes et heureuses illusions !

Combien serait-il à désirer que dans cette vallée de larmes, elles fussent plus souvent renouvelées !...

VII

Sans nier les maladies ou leur guérison, quelques-uns combattent les miracles de Lourdes, en disant qu'ils sont le fruit d'une suggestion : c'est la foi vive, le ferme espoir, une préparation longue et inconsciente, le spectacle de processions solennelles, l'harmonie des chants, les lumières et autres influences, qui frappent l'imagination des victimes.

Mais quand il s'agit de petits enfants ou de mourants, que deviennent la suggestion, la préparation, les impressions sur l'âme ? Et quand il s'agit d'individus non préparés, mal disposés contre le miracle, presque athées ? d'individus qui refusèrent obstinément le recours à la Vierge, dont ils méprisaient les prérogatives de la puissance ?

Et pourtant, combien de la sorte furent sauvés par les eaux de Lourdes, souvent malgré eux, par l'effet d'une étrangère et charitable intercession !

Si la suggestion peut exercer une telle influence sur les maux de notre pauvre nature, comment se peut-il qu'elle ne l'exerce jamais dans le faste et la magnificence de nos pompes civiles, ou en présence des stupéfiants spectacles chorégraphiques de nos théâtres ?

Que manque-t-il alors pour impressionner les sens et l'imagination ? Ah ! oui, je le comprends, c'est la foi vive en Dieu qui manque alors, cette foi qui seule est capable d'opérer des miracles !

C'est bien cette foi qui, par les eaux de Lourdes, a suffi à accomplir des prodiges, même loin de la grotte, sans apprêts susceptibles d'influence.

Et qu'à ma place ils viennent l'attester, les nombreux miraculés, qui, dans l'impuissance de quitter leurs demeures, ont pourtant éprouvé la salutaire efficacité des eaux de Lourdes.

En admettant qu'à Lourdes la suggestion opère des miracles, à raison des pompes extérieures et des émotions du cœur unies à la vive foi et au ferme espoir, d'où vient qu'elle n'en fait pas tous les jours autant en des sanctuaires célèbres, où les malades réalisent les meilleures conditions de dévotion et de foi et où se déroulent, avec la plus grande solennité, de touchantes cérémonies ?

D'où vient qu'à Lourdes même, avec la même foi, le même espoir, le même culte, il arrive — comme à la fin du pèlerinage français en 1890, dirigé par le R. P. Picard — que, contre l'attente et l'espérance universelles, on a le malheur de ne voir s'opérer aucun prodige, on n'obtient pas même une simple grâce ?

N'est-ce pas une preuve claire et péremptoire que la suggestion n'a rien à voir dans l'histoire des merveilles de Lourdes ? N'est-ce pas un témoignage irréfutable que le bon Dieu en a ainsi disposé pour mieux établir qu'il est Lui seul l'auteur immédiat de toutes ces merveilles ?

La science, appuyant nos données, nous apprend que les guérisons de maladies, obtenues par la suggestion, ne satisfont jamais entièrement ; or celles qu'ont accomplies les eaux de Lourdes ont été, toutes sans exception, complètes et durables. Elles ne sont donc pas dues à la suggestion.

Nous le savons, on a mis en avant quelques guérisons imparfaites et passagères obtenues à la même source. Mais il y a de fortes présomptions que de tels cas, jamais admis ou démontrés authentiques, ont été perversement mis à côté des vrais, pour pouvoir ensuite jeter le discrédit sur l'ensemble.

La science ajoute : la suggestion ne peut guérir que quelques maladies seulement, celles qui ont un caractère névrophatique, provenant d'un ébranlement du système nerveux, sans des substantielles altérations anatomiques. Mais, à Lourdes, en très peu de temps, on a vu guérir par le miracle des maladies de nerfs, des infirmités organiques de toutes sortes, sans exclure les chancres, les formes variées de la tuberculose, la carie et la fracture des os.

Donc, dans les guérisons obtenues à la grotte de Massabielle, il faut absolument exclure la suggestion, au moins pour une bonne part des maladies ; la suggestion est puissante, je l'admets, comme vertu curative, mais elle ne saurait être invoquée pour expliquer la plupart des guérisons de Lourdes.

Accordez-lui la plus grande efficacité possible ; il est pourtant un fait qui défie toute explication, tellement il est étrange.

Car, dans la piscine de Lourdes, on plonge des individus de toutes sortes, atteints parfois de maladies qui déposent dans l'eau de morbides sécrétions et écailles ; c'est donc autant de germes de mort qui se déposent, s'assemblent et s'accumulent là-dedans. Comment se fait-il alors que les eaux, en tout pareilles aux autres eaux potables, et ne renfermant aucun principe neutralisateur minéral ou autre, n'aient jamais procuré d'infection ? et comment explique-t-on que, mises en contact avec des parties lésées et sanguinolentes, elles ne produisent aucune inoculation, bien mieux elles guérissent le membre atteint (1) ?

(1) N. B. — Dans la *Riforma Medical* de Naples, 8 février 1895, p. 394. Vol. 1, premier alinéa, on lit : « Max Edel a retrouvé la quantité numérique des germes qui se trouvent dans l'eau où un individu s'est baigné. Après un bain qu'il prit lui-même et qui dut

La suggestion pourrait-elle ôter à ces germes leur influence mortifère ou imprimer aux organismes malades la propriété de résister à leur attaque ? Qui, parmi les naturalistes, oserait soutenir une pareille thèse ?

VIII

C'est donc en vain que les incrédules entassent objections sur sophismes pour amoindrir la grandeur des merveilleux événements de Lourdes. Cette lumière même de la science médicale, dont ils se réclament, fait que ces objections et ces sophismes se dissipent comme brouillards au soleil ; elle les montre sans fondements, insoutenables, inadmissibles, et pour ceux qui les avouent et pour ceux qui ne seraient pas de parti pris les adversaires de la vérité.

Aussi bien, avons-nous touché du doigt cette conclusion que ni les hallucinations, ni les illusions, ni les suggestions ne sauraient donner la clef des grands prodiges de Lourdes.

Si l'on veut répéter ici cette vieille et surannée ritournelle : « Nous ne connaissons pas encore tous les secrets de la nature... », je l'accorde ; nous ne connaissons pas encore tous les secrets de la nature ; mais nous en savons assez long sur ses lois pour pouvoir affirmer que tout ce qui s'oppose à ses lois est physiquement impossible.

Or, c'est précisément cette impossibilité physique qui se vérifie tous les jours à Lourdes, inexplicable pour la science, la plus convaincante démonstration, et la preuve la plus certaine de l'intervention de Dieu dans les événements humains.

L'évidence du surnaturel à Lourdes est tellement claire et palpable que, ou il faut y croire, ou il faut renoncer à toute raison (Lasserre).

IX

Les hallucinations, les illusions et les suggestions qui ne peuvent expliquer certains phénomènes physiquement impossibles et pourtant produits à Lourdes, n'expliquent pas davantage un phénomène moral digne d'une particulière considération.

Je veux dire l'affluence de plus en plus considérable de personnes de tous les rangs sociaux qui, attirés par une enfant, viennent visiter une grotte perdue dans un coin presque ignoré de la terre.

assurément être propre, il a trouvé dans l'eau 3 milliards et 480 millions de germes ! Seul le pied a souillé le liquide de 480 millions de germes ! On frémirait en songeant à ce que doit être un bain de personnes, pour qui la propreté est un mythe ». Ainsi s'exprime le périodique. Que devra être l'eau de la piscine de Lourdes dans laquelle sont plongées toute espèce de gens, lavées des plaies et des chairs dégoutantes de sécrétions ?

Un fait d'une telle importance morale affirme encore une fois le miracle et démontre la puérilité et l'inanité des objections qu'une science mal comprise ou mal représentée oppose aux faits prodigieux de Lourdes. Car il est incompréhensible que l'humanité entière s'ébranle, depuis plus d'un tiers de siècle, sur les hallucinations d'une simple et ignorante bergère.

En examinant les ineffables merveilles de Lourdes, M. Zola lui-même dut avouer à Lasserre que Bernadette ne pût être une hallucinée, mais qu'elle fut au contraire l'instrument de ce grand au-delà qui plane sur l'existence humaine.

L'histoire nous rapporte bien d'autres commotions sociales, provoquées par des visions réputées d'abord surnaturelles et reconnues ensuite comme des rêves de cerveaux affaiblis. Mais l'histoire ajoute qu'elles furent sans durée, et que leurs suites en furent désastreuses.

Rien, absolument rien de tout ceci ne s'est produit à Lourdes, où les événements des grottes de Massabielle sont miraculeux, où c'est un miracle perpétuel que le concours toujours croissant des visiteurs qui y affluent, depuis 35 ans, attirés par la foi.

X

Qu'au lieu d'abuser honteusement de la science, les négateurs des miracles de Lourdes fassent silence. Et qu'ils plient leur front orgueilleux devant la pure et sublime grandeur de Celle qui, des rochers de Massabielle, daigna verser ses bienfaits et ses grâces sur l'humaine famille.

Porter atteinte à une bonté si grande, c'est commettre un crime de lèse-humanité (Zola).

Et si les préjugés d'une éducation et d'une philosophie sans foi, préjugés qu'encouragent la lâcheté et le respect humain, peuvent encore au nom de Lourdes suggestionner si mal tant de personnes et les empêcher de reconnaître et d'avouer la vérité, que la Vierge auguste veuille bien accomplir son œuvre salutaire, qu'Elle délivre les esprits et les âmes des ténèbres et de la funeste séduction de l'erreur. Et, même des poitrines incroyantes, s'élèvera alors un hymne de louanges, comme l'expression du grand et désiré prodige accompli par la Sainte Vierge de Lourdes !

Explosion des haines diaboliques

Jamais, croyons-nous, autant que cette année-ci, la Semaine Sainte n'a donné lieu à une aussi furieuse explosion des haines diaboliques. Le Palladisme travaille avec acharnement ; sa main apparaît, cela est de la dernière évidence, dans toutes les abominations que nous avons à déplorer ; on sait déjà que l'athéisme exté-

rieur de grand nombre d'anti-cléricaux est un masque qui sert à cacher le caractère luciférien de leur fanatisme ardent. Le sceptique, qui ne croit ni à Dieu ni à diable, et qui est certainement à plaindre, est l'athée vrai : il passe sa vie dans l'indifférence religieuse, riant de nos croyances ; mais on ne le voit pas fouler des crucifix avec rage, commettre toutes sortes de profanations et de sacrilèges. Ne prenons donc pas pour athées ceux qui, tout en se disant incrédules, agissent en satanistes enragés.

C'est au Palladisme, sans aucun doute, qu'il faut attribuer ce qui vient de se passer cette année en France, et plus particulièrement à Paris. Le mot d'ordre a été donné par les Triangles.

Maintenant, les femmes s'en mêlent et ne craignent pas de donner de la publicité à leurs fureurs impies. C'est ainsi que, dès le lendemain de la Mi-Carême, les journaux dont la rédaction marche sous la bannière du palais Borghèse publiaient le manifeste que voici :

« Attendu que le cléricisme est un écraseur de cerveaux, pourvoyeur de la folie, dont le souci du perfectionnement des êtres humains ordonne par conséquent de combattre énergiquement les superstitions dangereuses partout où elles se rencontrent ;

« Attendu que si la liberté exige qu'on laisse ceux-là faire de la semaine prétendue sainte, une période de mortification, elle commande, pour la même raison, de laisser ceux-ci la transformer en « carnaval des libres-penseurs » ;

« La Ligue socialiste révolutionnaire pour l'affranchissement des femmes, en sa qualité de représentante du sexe particulièrement victime du cléricisme, engage les bouchers, charcutiers, tripiers, etc., à profiter de leur fermeture annuelle du vendredi, prétendu saint, pour ressusciter le bœuf gras par une fête corporative analogue à la Mi-Carême.

« Et décide d'organiser de son côté un bal travesti et masqué pour le jeudi de la même semaine.

« La secrétaire générale de la Ligue :

« ASTIÉ DE VALSAYRE. »

L'appel de la dame Astié de Valsayre n'a pas été entendu par les bouchers et charcutiers, et le bœuf gras demandé n'a pas fait son apparition dans les rues de la capitale ; mais le bal impie a eu lieu, il y en a eu même plusieurs. En maints quartiers, les fanatiques de l'irréligion, les disciples du sataniste Renan, ont banqueté à grand renfort de saucisson, en proférant mille et mille blasphèmes ; les convives, dansant après ce festin, étaient costumés en moines et en religieuses ; il est clair qu'il y avait un mot d'ordre.

Voici le premier couplet d'une chanson chantée dans ces saturnales ; il donnera une idée du délire démoniaque de ces malheureux :

Vendredi-Saint, le voilà pauvre diable
Tu fais pitié par ta grande maigreur ;
Assieds-toi là, prends place à notre table,
Et, sans trembler, fais-toi libre-penseur.
Le prêtre dit de sa voix la plus aigre :
« Jeunez, chrétiens ! Christ vient de dépasser. »
Vendredi-Saint, tu nous parais trop maigre ; } bis.
Narguant le ciel, nous voulons t'engraisser !

A la Maison du Peuple, l'orgie sacrilège a rappelé les plus mauvais jours de la Révolution. L'assemblée, où les costumes de moines et de religieuses se faisaient remarquer, se tenait sous la triple présidence des FF. : Ernest Roche, Clovis Hugues, députés, et Robin, de Cempuis. Au milieu de la salle, il y avait une grande table, en forme de triangle, où était plantée une croix surmontée d'un drapeau rouge. Sur cet autel diabolique, on a égorgé un cochon, figurant N.-S. Jésus-Christ par la plus infâme des dérisions ; nous faisons remarquer à nos lecteurs que cette abominable parodie est exactement (sauf le drapeau rouge) une des pratiques lucifériennes de la San-ho-hoeï. Après quoi, l'animal mis dans un cercueil, a été promené tout autour de la salle, aux chants du *Dies iræ*, mêlés de danses grotesques et indécentes. Nos lecteurs savent que le député Clovis Hugues est non seulement franc-maçon, mais aussi spirite ; concluez !

Et nous le demandons encore une fois : tout cela n'est-il pas l'œuvre du Palladisme ?... L'enfer seul peut inspirer de tels crimes.

TRENTE-CINQ ANNEES

DU

GRAND ORIENT DE FRANCE

(1860-1894)

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

Nous rappelons ce que nous avons dit dans le numéro où nous avons commencé la publication de ces listes de chefs d'ateliers. Il ne s'agit pas ici de démasquer des palladistes, et nous ne nous préoccupons pas non plus de savoir si telle ou telle loge possède ou non une annexe androgyne. Nous reproduisons l'extrait fidèle des annuaires officiels du Grand Orient de France. Nous plaçons cette divulgation *uniquement et exclusivement sur le terrain politique* : étant donné que c'est dans les ateliers maçonniques qu'ont été élaborées toutes les lois impies, toutes les mesures de persécution contre l'Eglise, les Vénérables, les Très-Sages, les Grands-Maitres ont tous leur part de responsabilité dans l'œuvre mauvaise, irréligieuse, néfaste, qui a été accomplie par les Chambres; ce sont donc purement et simplement des politiciens plus ou moins ignorés que nous présentons au public.

Avis. — Nous ne donnons l'indication des jours de réunion ou tenues que pour les loges existant encore actuellement. Quant aux loges tombées en sommeil, cette indication ne nous semble plus avoir aucun intérêt.

PREMIÈRE PARTIE

LES LOGES

ET LEURS VÉNÉRABLES

(Suite)

LOT ET GARONNE

Agen

LES FILS D'HIRAM

Loge fondée le 6 mai 1864.

VÉNÉRABLES : — (1865) Bouzeran-Laboussole, huissier audiencier à la cour impériale, rue des Prêtres; Rose-Croix. — (1866 et 1867) le même. — (1868) Jullia, marchand-bottier, 16, rue du Pin;

Maitre. — (1869) Bruchet, négociant, 47, rue Grande-Horloge; Maitre. — (1870) Bernou, chef d'institution; Rose-Croix. — (1871) le même. — (1872) Guillot, imprimeur-typographe, 1, rue Saint-Martial; Maitre. — (1873) Bernou, ex-chef d'institution; Rose-Croix. — (1874) Guillot, comme ci-dessus. — (1875) Jullia, cordonnier; Maitre. — (1876) Corbière, pasteur de l'Eglise réformée, 1, rue Sembel; Maitre. — (1876 et 1877) le même. — (1879) Sentini, François, propriétaire; Maitre. — (1880) Boucheron, mécanicien; Maitre. — En 1881, la loge a fusionné avec la *Tolérante Amitié*, pour constituer ensemble une nouvelle loge sous le titre : la *Solidarité Fraternelle* (voir ci-après).

Temple : — 13, rue Pontarique (1870-1880).

LA SOLIDARITÉ FRATERNELLE

Loge constituée le 1^{er} mars 1881, par fusion de deux loges.

VÉNÉRABLES : — (1881) Boucheron, Jean, constructeur-mécanicien; Maitre. — (1882) le même. — (1883 et 1884) le même, cours Trénac. — (1885-1888) le même, cours Victor-Hugo. — (1889) Bousquet, Pierre-Auguste, professeur au Lycée, rue Lakanal; Maitre. — (1890) Cabadé, Amédée, ✠, conseiller à la Cour d'appel; Maitre. — (1891) le même. — (1892) Sentini, Emile-Auguste, pharmacien, 33, rue des Arènes; Maitre. — (1893) le même. — (1894) De Mondenard, Adolphe-Joseph, ancien député, ancien publiciste, délégué général du ministère de l'agriculture à Fieux, Lot-et-Garonne; Maitre; pour la correspondance : Bouché, 6, rue Mirabeau.

Temple : — 3, rue Pontarique (1881-1889). — 4, rue Pontarique (1890 et 1891). — 3, rue Pontarique (1892 et 1893). — 4, rue Pontarique (1894).

Tenues actuelles : — Tous les lundis.

LA TOLÉRANTE AMITIÉ

Loge fondée le 24 novembre 1866.

VÉNÉRABLES : — (1867) Marion, officier comptable retraité, directeur d'assurances, 19, cours Saint-Antoine; Rose-Croix. — (1868) Jambois, ancien chef de division à la préfecture, rue Lamouroux; Maître. — (1869) Laon, négociant, 2, rue Saint-Côme; Rose-Croix. — (1870-1873) le même. — (1874) Vivent, avocat, à Lapailargue, commune de Francescas, Lot-et-Garonne; Maître. — (1875) le même. — (1876) aucun nom dans l'Annuaire. — (1877) De Mondenard, Adolphe, journaliste, rue Laboulbène; Maître. — (1878) le même. — (1879) le même; et pour la correspondance : Boulet, charpentier, 42, rue Saint-Jean. — (1880) le même, cours de la Plateforme. — En 1881, la loge a fusionné avec *les Fils d'Hiram*, pour constituer ensemble une nouvelle loge sous le titre : *la Solidarité Fraternelle* (voir ci-dessus).

Temple : — 16, rue du Marché-au-Blé (1871-1880).

Marmande

LA JUSTICE

(Précédemment sous le titre : *Napoléon-le-Grand*.)

Loge fondée le 2 août 1806.

VÉNÉRABLES : — (1871) Verdo, docteur-médecin, rue du Palais; Maître. — (1872 et 1873) le même. — (1874), Poubian, négociant; Maître. — (1875) Meyniel, avocat; Maître. — (1876) le même, rue Bayle de Seyches. — (1877) le même. — (1878) Charpentier, Pierre, banquier; Maître. — (1879) Sarrouille, ✠, docteur en médecine; Maître. — (1880) le même. — (1881) Meyniel, Charles, avocat, juge suppléant au tribunal civil, adjoint au maire; Maître. — (1882) le même. — (1883) le même, directeur de la caisse d'épargne, 1^{er} adjoint au maire. — (1884) Bruneau, Henri, négociant; Maître. — (1885) Meyniel, Charles-Louis, avocat; Maître. — (1886) Canac, Gaston, professeur; Maître. — (1887 et 1888) le même, avocat. — (1889) Meyniel, Pierre-Charles-Louis, ✠, avocat, maire, comme ci-dessus. — (1890) le même. — (1891) le même, ✠. — (1892) le même. — (1893) Neuville, Jean-Alfred, ✠, propriétaire; Maître. — (1894) Lhermitte, Jean-Léris, juge de paix; Maître.

Temple : — Péristyle de la place du Marché (1874-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e samedis du mois.

NAPOLÉON-LE-GRAND

Loge fondée le 2 août 1806.

VÉNÉRABLES : — (1860) Chapeyroux, négociant; pour la correspondance : Lérès-Lhermitte, négociant, 29, grande rue Lestang. — (1861) Dubérord,

imprimeur, directeur-gérant et propriétaire du journal *l'Echo de Marmande*; Maître. — (1862) Lérès-Lhermitte, négociant; Maître. — (1863-1868) le même, propriétaire, 29, grande rue Lestang. — (1869) Verdo, docteur-médecin; Maître. — (1870) le même, rue du Palais. — En 1871, la loge a changé de titre et pris celui de *la Justice*, voir ci-dessus.

Nérac

LE TRIANGLE SACRÉ

Loge fondée le 9 mai 1879.

VÉNÉRABLES : — (1880) Trézeguet, Joseph, entrepreneur de travaux publics, membre du conseil municipal, rue Paradis, à Mézin, Lot-et-Garonne; Maître. — (1881) Bax, Joseph, marchand tailleur; Maître. — (1882 et 1883) le même. — (1884) Darlan, Xavier, docteur en médecine; Maître. — (1885) Bax, Joseph, comme ci-dessus. — (1886) le même, rue Gambetta. — (1887) D'Ast, Adrien, avocat; Maître. — (1888) Darlan, Xavier, comme ci-dessus, rue Gambetta. — (1889) le même. — (1890) Tombée en sommeil.

Temple : — Rue Manille (1880). — Rue des Conférences (1881-1888). — Rue des Ecoles (1889).

Villereal

L'AURORE NAISSANTE

Loge fondée le 17 février 1892.

VÉNÉRABLES : — (1872) Prunet, négociant; Maître. — (1873-1878) le même. — (1879) Tombée en sommeil.

Temple : — Rue de l'Eglise (1872-1879).

Villeneuve-sur-Lot

LE RÉVEIL

Loge fondée le 3 septembre 1876.

VÉNÉRABLES : — (1876) Caubry, directeur des forges, à Fumel, Lot-et-Garonne; et pour la correspondance : Laville, commis - banquier, 19, rue Blaniac; Maître. — (1877) Guitard, liquoriste; Maître; et pour la correspondance : Caprais-Laville, commis-banquier, 19, rue Blaniac. — (1878) le même, Ferréol, maison Lavergne, rue Labey. — (1879) le même. — (1880) Champeix, avocat, maire; Maître. — (1881) Brondeau, Léon, propriétaire à Senelles, commune de Villeneuve-sur-Lot; Maître; et pour la correspondance : Caprais-Laville; propriétaire, 19, rue Blaniac. — (1882 et 1883) le même. — (1884) Malateste, Paul, banquier, rue Casseneuil; Maître. — (1885 et 1886) le même. — (1887) Gary, Martial-Eugène, chef de gare; Maître; et pour la correspondance : Maury, instituteur-

directeur de l'Ecole Saint-Etienne, quartier Saint-Etienne. — (1888) le même, même adresse. — (1889) le même, à Villeneuve-sur-Lot. — (1890) Grahaud, Martin-Frédéric, pharmacien, rue Sainte-Catherine ; Maître. — (1891) le même. — (1892) Malateste, Paul-Antoine, comme ci-dessus. — (1893) le même, juge au tribunal de commerce. — (1894) le même, banquier, comme ci-dessus.

Temple : — Rue Labay (1876-1878). — Rue Labay, maison Eug. Lavergne (1879-1889). — Rue Labay, maison Mouysset (1890-1893). — Rue de la Fraternité, maison Mouysset (1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e mardis du mois.

Statistique des 35 années :

Le département de Lot-et-Garonne a compté, en tout sept loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; trois fonctionnent actuellement.

LOZÈRE

Mende

L'UNION LOZÉRIENNE

Loge fondée le 20 décembre 1878, à Florac.

VÉNÉRABLES : — (1885) Meigné, Achille, contrôleur principal des contributions directes, 43, rue Serroux, à Tarare, Rhône ; Maître : et pour la correspondance : Guibourdanche, entrepreneur de travaux publics, rue Montbel. — (1886) Gal, Louis-Eugène, fondé de pouvoirs ; Maître. — (1887) le même, fondé de pouvoirs à la trésorerie générale ; et pour la correspondance : André, professeur, place Chaptal. — (1888) Thouren, Raymond-André, négociant, à Marvejols, Lozère ; Maître ; et pour la correspondance : André, comme ci-dessus. — (1889) Gourdon, Jean-Baptiste, photographe, avenue de la Gare ; Maître. — (1890) le même. — (1891) Vidal, Auguste, conducteur des ponts et chaussées ; Maître ; et pour la correspondance : Auguste André, professeur au collège, place Chaptal. — (1892) le même. — (1893) Maurin, Henri-Marcel, avocat ; Maître. — (1894) le même.

Temple : — Place Sainte-Marie (1885-1887). — Rue du Chastel, boulevard Sainte-Thérèse (1888-1892). — Allées Bourillon (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e dimanches du mois.

Florac

L'UNION LOZÉRIENNE

Loge fondée le 20 décembre 1878.

VÉNÉRABLES : — (1879) Broca, voyageur de commerce ; Maître. — (1880) le même. (1881) Canonge, Firmin, chef de bureau à la sous-préfecture ; Maî-

tre ; et pour la correspondance : Monteils, docteur en médecine. — (1882) le même. — (1883 et 1884) le même ; et pour la correspondance : Boutin, Café National. — (1883 et 1884) le même. — (1885) Transportée à Mende ; voir ci-dessus.

Temple : 107, route Nationale (1879-1885).

Statistique des 35 années :

Le département de la Lozère n'a compté, en tout, sous l'obédience du Grand Orient de France, qu'une seule loge, laquelle fonctionne actuellement.

MAINE-ET-LOIRE

Angers

TRAVAIL ET PERFECTION

Loge fondée le 11 mai 1858.

VÉNÉRABLES : — (1860) Emile Trottier, négociant ; Rose-Croix. — (1861) le même. — (1862) Garin, propriétaire ; Chevalier Kadosch. — (1863) Aucun nom dans l'Annuaire. — (1864) Autixier, représentant de commerce, quai Impérial, maison Cherpy ; Maître. — (1865) Buron, mécanicien, quai Impérial, maison Cherpy ; Maître. — (1866) le même, place de la Paix, hôtel Duguesclin. — (1867) Dubois, négociant ; Maître ; même adresse. — (1868 et 1869) le même. — (1870) Eveno, fondeur en fonte et en cuivre, rue Gauvin ; Maître. — (1871 et 1872) le même, rue Saint-Nicolas. — (1873) Guy, boulanger ; Rose-Croix. — (1874) le même, faubourg Saint-Michel. — (1875) le même. (1876) Lafargue, capitaine en retraite ; Maître. — (1877) Guy, comme ci-dessus ; Chevalier Kadosch. — (1878) le même. — (1879) Robert, Anatole, avocat, place Ayrault, maison Glétran ; Rose-Croix. — (1880) le même, avocat à la Cour d'appel, conseiller d'arrondissement, 3, rue Boisne. — (1881 et 1882) le même. — (1883) Lafargue, *, comme ci-dessus, rue Proust ; Chevalier Kadosch. — (1884-1886) le même. — (1887-1893) le même ; Trente-Troisième. — (1894) Canit, Jean-François, droguiste ; Chevalier Kadosch.

Temple : — 4, Impasse Fourmi (1862-1865) — Hôtel Duguesclin, rue de l'Hommeau et place de la Paix. (1866-1873). — 1, rue Saint-Denis, près de la place du Ralliement (1874-1881). — 1, rue Cordelle, près de la place du Ralliement (1882-1886). — 12, rue de la Parcheminerie (1887-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e lundis du mois.

LA PERSÉVÉRANCE

Loge fondée le 19 octobre 1835.

VÉNÉRABLES : — (1866) Coulon, chef d'institution, 40, rue du Temple ; Rose-Croix. — (1867-

1870) le même. — (1871) Combier, distillateur, rue Beaurepaire; Maître. — (1872-1875) le même. — (1876) Piéron, Maxime, comptable, rue Haute-Saint-Pierre; Maître. — (1877-1880) le même. — (1881) le même, rue Porte-Neuve. — (1882-1883) le même. — (1884) le même, rue Beaurepaire; Rose-Croix. — (1885 et 1886) le même. — (1887) Renou, François-Armand, ancien notaire, rue de la Fidélité; Maître. — (1888) le même. — (1889) Piéron, Maximilien, négociant-comptable, conseiller municipal, comme ci-dessus. — (1890) le même; Chevalier Kadosch. — (1891-1893) le même. — (1894) le même, adjoint au maire.

Temple : — Rue Daillé (1872 et 1873) — Rue de la Fidélité (1874 et 1875) — 28, rue Daillé (1876-1888) — Rue de la Fidélité (1889 et 1890) — 28, rue Daillé (1891-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e vendredis du mois.

Statistique des 35 années :

Le département de Maine-et-Loire a compté, en tout, deux loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; les deux fonctionnent actuellement.

MANCHE

Cherbourg

LA FIDÈLE MAÇONNE

Loge fondée le 17 mars 1867.

VÉNÉRABLES : — (1868) Lemoigne, propriétaire, 9, rue des Corderies; Maître. — (1869) Henry, négociant; Maître. — (1870) Lemagnen, capitaine au long cours; Rose-Croix. — (1871) le même. — (1872) Costey, négociant à Saint-Vaast-la-Hougue, Manche; Maître. — (1873) le même. — (1874) Tombée en sommeil. Réveillée en 1884. — (1884) Menut, Henri, 1, place de La Fontaine; Rose-Croix. Pour la correspondance : Rollot, en face l'Ecluse. — (1885) le même, entrepreneur. — (1886) le même, négociant; Chevalier Kadosch. — (1887) Lenoir, Alfred-Hippolyte, capitaine d'infanterie de marine, à Cherbourg; Rose-Croix. — (1888) Barbet, Claude-Charles-Philippe, propriétaire, 108, rue du Val-de-Saire; Rose-Croix. — (1889-1894) le même.

Temple : — 45, rue Montebello (1869-1874). — Rue Louis-Philippe (1884-1888) — Rue de la Duchée, impasse Desjardins (1889-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e samedis du mois.

Coutances

LIBERTÉ ET PROGRÈS

Loge fondée le 13 mars 1887.

VÉNÉRABLES : — (1887) Bréville, Albert-Auguste-Louis, professeur agrégé au Lycée, 7, Belle Place;

Maître. — (1888) le même. — (1889) le même; Rose-Croix. — (1890 et 1891) le même. — (1892) le même, 33, rue Saint-Pierre. — (1893) Lenestlet, Désiré, commissaire-priseur, 88, rue Geoffroy-de-Montbray; Rose-Croix. — (1894) Frémot, Jean-Joseph-Paul-Théophile, professeur au Lycée; Maître.

Temple : — 16, rue Tour-Morin et 58, rue Geoffroy-de-Montbray (1887-1890) — 58, rue Geoffroy-de-Montbray (1891-1894).

Tenues actuelles : — Le 2^e dimanche du mois.

Villedieu-les-Poêles

L'UNION LIBÉRALE

Loge fondée le 15 mars 1885.

VÉNÉRABLES : — (1885) Clément, Jacques-Jules, percepteur des contributions directes à la Haye-Pesnel, Manche; Maître. — (1886) Cagin, Théophile-Jules, propriétaire, rue du Calvados, à Vire, Calvados; Rose-Croix. Pour la correspondance : Remi Morel, négociant en vins, rue Basse, à Villedieu-les-Poêles. — (1887 et 1888) le même. — (1889) Morel, Remi-François, négociant en vins, rue Basse; Maître. — (1890-1892) le même. — (1893) Tombée en sommeil.

Temple : — Rue de la Carrière (1885-1893).

Statistique des 35 années :

Le département de la Manche a compté, en tout, trois loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; deux fonctionnent actuellement.

MARNE

Châlons-sur-Marne

LA BIENFAISANCE CHALONNAISE

Loge fondée le 15 septembre 1867.

VÉNÉRABLES : — (1868) Cordier, maître d'hôtel, à la Haute-Mère-Dieu, à Châlons; Maître. — (1869) Gérard, docteur-médecin, 1, rue Herbillon. — (1870) Deutch, négociant; Maître. Pour la correspondance : Delaruelle, officier en retraite. — (1871) le même; et pour la correspondance : Duhallais, faubourg Saint-Antoine, maison Person. — (1872) Rousselle, Jules, négociant; Maître. Pour la correspondance : Farochon, 1, rue des Trésoriers. — (1873) le même. — (1874) Bloch, négociant; Maître. Pour la correspondance : Farochon, 1, rue des Trésoriers. — (1875) le même. Pour la correspondance : Gobert, chez M. A. Oury, négociant. — (1876) Roussel, négociant; Maître; même adresse. — (1877 et 1878) le même. — (1879) le même, rue Saint-Jacques. — (1880 et 1881) le même. — (1882

et 1883) le même, rentier. — (1884) le même, propriétaire, 14, rue Garinet. — (1885) Bloch, Maurice, négociant, 59, rue Saint-Loup; Maître. — (1886) le même. — (1887) Royer-Paqueron, François-Nicolas-Alphonse, négociant; Maître. — (1888) le même. — (1889) Bloch, Maurice, comme ci-dessus; Rose-Croix. — (1890) Martin, Constant, propriétaire, à Somme-Vesle, Marne; Maître. — (1891) Jeannin, Jean, négociant; Maître. — (1892) le même. — (1893) Vignon, Auguste-Athanase, contrôleur des contributions indirectes, 55, rue du Faubourg-de-Marne; Maître. — (1894) Jeannin, Jean, négociant, conseiller municipal, rue d'Orfeuil; Rose-Croix.

Temple : — 54, rue Grande-Etape (1870-1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} mercredi du mois.

Epernay

LES AMIS DE LA PHILANTHROPIE

Loge fondée le 30 juillet 1861.

VÉNÉRABLES : — (1865) Heurpé, avoué honoraire; Rose-Croix. — (1866-1871) le même. — (1872) Trannoy, avoué; Maître. — (1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Heurpé, comme ci-dessus, administrateur à la Caisse d'Épargne. — (1876-1878) le même. — (1879) Tombée en sommeil.

Temple : — 2 bis, rue de la Poterne (1875-1879).

Reims

LA SINCÉRITÉ

Loge fondée le 21 février 1804.

VÉNÉRABLES : — (1860) J. Thomas, docteur-médecin, professeur à l'École de Médecine de Reims; Maître. Pour la correspondance : Doyen, 8, rue Cotta. — (1861) le même. — (1862) Clignet, propriétaire; Chevalier Kadosch. — (1863) le même. — (1864) Thomas, professeur à l'École de Médecine; Maître. — (1865 et 1866) le même. — (1867) le même, docteur-médecin, professeur de clinique interne à l'École préparatoire. — (1868) le même. Pour la correspondance : Maugras, 48, rue du Petit-Four. — (1869) le même. — (1870) Loche, négociant en vins, 6, rue de la Renfermerie; Maître. — (1871) le même. — (1872) le même, 42, rue des Moissons. — (1873) le même. — (1874) Neumark, Maurice, négociant, 2, rue Talleyrand; Maître. — (1875 et 1876) le même. — (1877) le même, conseiller municipal, président du Conseil des prud'hommes. — (1878-1880) le même. — (1881) Thomas, docteur en médecine; Maître. — (1882) le même. — (1883) le même, député de la Marne. — (1884) le même, 15, boulevard des Promenades.

— (1895) Leclère, Ernest, architecte, conseiller municipal, 22, rue Boulart; Maître. — (1886) le même. — (1887) Thomas, Jean-Alfred-Jules, docteur en médecine; Maître. — (1888) Esteulle, Ernest-David, ingénieur, 34, rue Saint-André; Maître. — (1889 et 1890) le même. — (1891) le même; Rose-Croix. — (1892 et 1893) le même. — (1894) le même, 45, rue de l'Esplanade.

Temple : — 27, rue Large (1872-1874). — 2, rue Talleyrand (1875 et 1876). — 27, rue Buirette (1877-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et dernier mercredis du mois.

Vitry-le-François

LES VERTUS RÉUNIES

Loge fondée le 4 avril 1818. Formée de la fusion des Loges *Saint-Charles de la Constance* et *Saint-Charles-les-Vertus*; reconstituée en 1838 et en 1858.

VÉNÉRABLES : — (1860) Chemery, Henry, propriétaire, rue de Vaux; Rose-Croix. — (1861) le même. — (1862) le même, adjoint au maire; Chevalier Kadosch. — (1863-1869) le même. — (1870) Tombée en sommeil. Réveillée le 24 décembre 1891. — (1892) Bernard, Léopold, rentier; Rose-Croix. Pour la correspondance : Achille Bouillon, entrepreneur, près le pont de la Gare. — (1893) Bouillon, Achille-Alexis, près le pont de la Gare; Rose-Croix. — (1894) le même; Chevalier Kadosch.

Temple : — 70, faubourg Frignicourt (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — Le 3^e samedi du mois.

Statistique des 35 années :

Le département de la Marne a compté, en tout, quatre loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; trois fonctionnent actuellement.

HAUTE-MARNE

Chaumont

L'ÉTOILE DE LA HAUTE-MARNE

Loge fondée le 1^{er} mai 1845; tombée en sommeil, et reconstituée le 23 juin 1872.

VÉNÉRABLES : — (1873) Mouchet, ingénieur civil à Bourbonne-les-Bains; Rose-Croix. — (1874) le même. Pour la correspondance : Demouy, café du Commerce. — (1875-1880) le même. — (1881) Demouy, café du Commerce, 1, rue de Chamarande; Maître. — (1882) le même, propriétaire; Rose-Croix. — (1883) Séjournant, Charles, négociant, 22, rue de Chamarande; Maître. — (1884 et 1885) le même. — (1886) le même; Rose-Croix. — (1887) Dutailly, Gustave, député, 181, boulevard Saint-Germain, à Paris; Maître. — (1888-1890) le

même. — (1891) Péchiné, Lucien, brasseur, conseiller général, à Vesaignes-sur-Marne ; Maître. — (1892) le même ; Rose-Croix. — (1893) Royer, Jules, architecte, à Joinville, Haute-Marne ; Rose-Croix. — (1894) le même, maire de Joinville.

Temple : — 11, rue de Chamarande (1875-1883). — Place de la Loge (1884-1887). — Place et rue de la Loge (1888-1892). — Café du Commerce, entrée par le Marché-Couvert (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — Le 2^e samedi des mois impairs et le 2^e dimanche des mois pairs.

Langres

LE ROC

Loge fondée le 22 juillet 1893.

VÉNÉRABLES : — (1894) Janniard, Jules-René, architecte ; Maître.

Temple : — Rue Derrière-la-Loge (1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} samedi et le 3^e dimanche du mois.

Statistique des 35 années :

Le département de la Haute-Marne a compté, en tout, deux loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; les deux fonctionnent actuellement.

MAYENNE

Laval

LA CONSTANCE

Loge fondée le 11 janvier 1805.

VÉNÉRABLES : — (1860) Bruneau, expert-propriétaire ; Rose-Croix. — (1861 et 1862) le même. — (1863 et 1864) le même, expert-géomètre. — (1865) Huart, brasseur, rue de l'Echelle-Morteau ; Maître. — (1866) Rabouille, capitaine au 5^e de ligne ; Maître. — (1867) le même. — (1868) Dubois, aîné, négociant, rue Joinville ; Maître. — (1869 et 1870) le même. — (1871) aucun nom de Vénérable dans l'Annuaire ; mais cette adresse pour la correspondance : Tual, rue de Bootz. — (1872) Tombée en sommeil.

LE RALLIEMENT

Loge fondée le 27 septembre 1887.

VÉNÉRABLES : — (1888) Robert, Anatole-Edouard, avocat, conseiller général, maire de Vaiges ; Trente-Troisième. — (1889) le même, 3, rue Boisnet, à Laval ; et pour la correspondance : Daumain, percepteur, 8, rue de l'Alma. — (1890) Tombée en sommeil.

Temple : — 8, quai Béatrix (1888-1890).

Statistique des 35 années :

Le département de la Mayenne a compté, en tout, deux loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; ni l'une ni l'autre ne fonctionnent plus.

MEURTHE-ET-MOSELLE

Nancy

SAINT-JEAN-DE-JÉRUSALEM

Loge fondée le 7 janvier 1772.

VÉNÉRABLES : — (1860) Marchal, Eugène, docteur-médecin ; Rose-Croix ; et pour la correspondance : Jean Kert, maçon, 5, rue des Jardins. — (1861-1864) le même. — (1865) La Flize, avocat ; Rose-Croix. — (1866-1870) le même. — (1871) Marchal, Eugène, docteur-médecin, 23, rue Saint-Michel ; Rose-Croix. — (1872) le même, adjoint au maire. — (1873-1879) le même. — (1880) Adam, Emile, recteur de l'Ecole de dressage d'équitation, 18, rue des Jardiniers ; Maître. — (1881) le même, adjoint au maire, 14, rue des Jardiniers. — (1882) le même. — (1883) Constantin, Jules, directeur de l'usine à gaz, 18, rue des Jardiniers ; Rose-Croix. — (1884) Adam, Emile, rentier, adjoint au maire, 2, rue Saint-Lambert. — (1885) Péchoin, Léon, avocat à la Cour, 44, Grande-Rue ; Maître. — (1886) Charbonnier, Etienne, entrepreneur de travaux, 21, rue de Malzéville ; Maître. — (1887) Pernot, Barthélemy, fabricant de chaussures, rue du Bastion ; Maître. — (1888) le même. — (1889) le même, conseiller municipal. — (1890) le même, industriel. — (1891) Guérillon, Edouard-Sylvain, publiciste, 58, rue Stanislas ; Maître. — (1892) le même, rédacteur en chef du *Progrès de l'Est*. — (1893) le même, 47 bis, rue de Toul. — (1894) Krug, Alfred, industriel, conseiller municipal, 142, rue Saint-Dizier ; Rose-Croix.

Temple : — 5 bis, rue des Jardins (1860-1879). — 5 bis, rue Drouin (1880-1891).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} lundi du mois.

TRAVAIL ET LIBERTÉ

Loge fondée le 14 août 1869.

VÉNÉRABLES : — (1870) Tisserant, avoué près la Cour impériale ; Maître. — (1871) le même, avoué près la Cour d'appel. — (1872) le même. — (1873) le même, 40, rue de la Pépinière. — (1874) le même, avoué près la Cour d'appel. — (1875) le même. — (1876) Etienne, garde-mines, 32, rue des Quatre-Eglises ; Maître. — (1877-1882) le même. — (1883) Tombée en sommeil.

Temple : — 31, rue de la Commanderie (1870 et 1871). — Rue Saint-Léon (1872). — 22, rue du Faubourg-Saint-Jean (1873-1883).

Statistique des 35 années :

Le département de Meurthe-et-Moselle a compté, en tout, deux loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; une seule fonctionne actuellement.

MEUSE**Bar-le-Duc****LA RÉGÉNÉRATION**

Loge fondée le 18 avril 1880.

VÉNÉRABLES : — (1881) Collin, Victor, industriel, 118, rue Rochelle ; Maître. — (1882) Bradfer, Ernest, *, maire ; Maître. — (1883) Jacquet, Louis-Victor, rentier, premier adjoint au maire, conseiller d'arrondissement ; Maître. — (1884) Gilbert, Robert, dit Camille, négociant, route de Saint-Mihiel ; Maître. Pour la correspondance : Kesler, conducteur des ponts et chaussées. — (1885) le même. — (1886) le même. Pour la correspondance : Victor Ehret, brasseur. — (1887) Adamistre, François-Germain, ingénieur du canal de la Marne au Rhin ; Maître. — (1888) Gervaise, Emile, propriétaire, ancien notaire, maire de Véel, conseiller d'arrondissement, 25, rue Nève ; Maître. — (1889) le même. — (1890) le même, au château de Véel, près Bar-le-Duc. Pour la correspondance : Kesler, comme ci-dessus. — (1891) Gilbert, comme ci-dessus, représentant de commerce ; Rose-Croix. — (1892) Laurent, Alexandre, vétérinaire départemental, chef du service sanitaire de la Meuse, rue du Bourg ; Maître. — (1893) Py, Victor-Auguste, directeur d'usine, à Ligny-en-Barrois, Meuse ; Maître. — (1894) le même.

Temple : — 10, rue du Paradis (1881). — 8, rue de la Couronne (1882-1885). — 2, rue Gilles-de-Trèves (1886-1892). — 19 bis, rue Jean-Errard (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} samedi du mois.

Statistique des 35 années :

Le département de la Meuse n'a compté qu'une seule loge appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; elle fonctionne actuellement.

MORBIHAN**Vannes****PROGRÈS ET LIBERTÉ.**Loge fondée le 1^{er} mai 1885.

VÉNÉRABLES : — (1886) Bonneau, Louis, professeur de dessin, à Kerentrech-Lorient ; Rose-Croix. — (1887) Bérard, Emile-Théophile, chef de division à la préfecture, place Richemond ; Chevalier Kadosch. — (1888) Kergrain, Jean-Vincent, négociant, à Auray, Morbihan ; Maître. — (1889) Bourdet, Ferdinand-Yves-Emmanuel, docteur en médecine, conseiller général, à Sarzeau, Morbihan ; Maître. — (1890) le même. — (1891) Tombée en sommeil.

Temple : — Rue du Moulin, maison Moisan (1886-1888). — 2, avenue de la Gare, maison Juteau (1889-1891).

Lorient**NATURE ET PHILANTHROPIE**Loge fondée le 1^{er} janvier 1838.

VÉNÉRABLES : — (1860) Villers, docteur-médecin ; Rose-Croix. — (1861) Ratier, avocat ; Chevalier Kadosch. — (1862-1864) le même. — (1865) Jury, *, chef d'escadron d'artillerie ; Chevalier Kadosch. — (1866) le même. — (1867) Ratier, avocat ; Chevalier Kadosch. — (1868) le même, Trente-Troisième. — (1869) Villers, docteur-médecin ; Rose-Croix. — (1870) Ratier, comme ci-dessus. — (1871) le même, ancien préfet. — (1872) le même, 12, rue de l'Hôpital. — (1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Ratier, comme ci-dessus, membre du Conseil général du Morbihan. — (1876) le même, député à l'Assemblée nationale. — (1877) le même. — (1878) Rondeaux, propriétaire, ancien sous-préfet, 26, rue de la Comédie ; Rose-Croix. — (1879-1881) le même. — (1882 et 1883) le même, maire. — (1884) Esmiol, Jean-Antoine, négociant ; Rose-Croix. — (1885) le même. — (1886) Rondeaux, Adolphe-Charles-Augustin, comme ci-dessus, ancien maire. — (1887-1893) le même. — (1894) Talvas, Joseph-Marie, sous-agent comptable du Commissariat de la marine en retraite, agent général d'assurances, conseiller général du Morbihan, 39, rue Victor Hugo ; Maître.

Temple : — 1, rue du Port (1860-1871). — Place de la Plaine, maison Maury (1872-1874). — 1, place Alsace-Lorraine, Maison Maury (1875-1894).

Tenues actuelles : — 1^{er} et 3^e samedis du mois, à 9 heures du matin.

Statistique des 35 années :

Le département du Morbihan a compté, en tout, deux loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; une seule fonctionne actuellement.

NIÈVRE**Nevers****L'HUMANITÉ.**

Loge fondée le 24 juin 1876.

VÉNÉRABLES : — (1877) Bernard, receveur d'enregistrement, 41, rue du Commerce ; Maître. — (1878) Brullert, L.-Eugène, imprimeur, 2, quai de la Loire ; Maître. — (1879-1881) le même. — (1882) Comtet, propriétaire, rentier, rue Saint-Martin ; Maître. — (1883) Fieffé, juge de paix ; Maître. — (1884) le même, 4, rue d'Orléans. — (1885) le même, 4, r

Gambetta. — (1886) Locquin, Edmond-Victor-Marie, docteur en droit, cour des Récollets; Maître. — (1887) Mounier, Jean, négociant, 12, rue du Commerce; Maître. — (1888) Thévenard, Jean-Baptiste, négociant, 15, rue Saint-Martin; Maître. — (1889) le même. — (1890) le même, ancien négociant. — (1891) le même, propriétaire. — (1892-1894) le même, 26, rue de Paris.

Temple : — 6, rue du Carrefour (1877-1884). — 52, rue de l'Oratoire (1885-1893). — 36, rue de l'Oratoire (1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e samedis du mois.

Statistique des 35 années :

Le département de la Nièvre n'a compté, en tout, qu'une seule loge appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; elle fonctionne actuellement.

NORD

Lille

L'ÉTOILE DU NORD.

Loge fondée le 31 mai 1875.

VÉNÉRABLES : — (1876) Testelin, docteur en médecine, sénateur, ancien député; Maître. — (1877) le même. — (1878) le même; et pour la correspondance : Ernest Rivière, 109, rue Notre-Dame. — (1879) Hazard, Auguste, rédacteur en chef de l'*Ami du Progrès*, 37, rue Daubenton, à Roubaix; Rose-Croix. — (1880) Desmons, Gustave, docteur en médecine, aide-major de 1^{re} classe au train des équipages militaires, 12, rue de Ratisbonne; Maître. — (1881) Martin, Adolphe, libraire, 17, rue Saint-André. — (1882) Tombée en sommeil.

Temple : — 5, rue des Stations (1876 et 1877). — 12, place de la République (1878-1882).

LA LUMIÈRE DU NORD.

Loge fondée le 2 novembre 1893.

VÉNÉRABLES : — (1894) Cuir, Arsène-Félix, inspecteur primaire, 131, faubourg de Roubaix; Maître.

Temple : — 10, Contour de l'Hôtel-de-Ville (1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e samedis du mois.

Cambrai

THÉMIS

Loge fondée le 25 juillet 1786.

VÉNÉRABLES : — (1860) Mouton, banquier; Maître; et pour la correspondance : Méthis, chez M. Mouton, banquier, à Cambrai. — (1861) Dutemple, avocat, 4, rue de la Clochette; Maître. — (1862-1864) le même. — (1865) Parsy, proprié-

taire, place Fénelon; Maître. — (1866) Mouton, propriétaire; Maître. — (1867) le même. — (1868) Mallet, propriétaire, ancien notaire; Maître. — (1869) le même. — (1870) Boileux, pharmacien, 12, rue de Noyon; Maître. — (1871) Dutemple, comme ci-dessus. — (1872-1878) le même. — (1879) Depreux, Théophile, avocat; Maître. — (1880) le même, 1, rue des Anges. — (1881-1883) le même. — (1884) Ronnelle, Alexandre, architecte, rue Vaucelette; Maître. — (1885) le même. — (1886) le même, conseiller municipal. — (1887-1889) le même. — (1890) Timal, Edmond-François-Joachim, docteur en médecine; Maître. Pour la correspondance : Dutemple, père, avocat à Cambrai. — (1891) le même; et pour la correspondance : le même, 4, rue de la Clochette. — (1892-1894) le même.

Temple : — Petite rue Vanderbuch (1878-1894).

Tenues actuelles : — Le dernier jeudi du mois.

Dunkerque

ORDRE ET TRAVAIL

Loge fondée le 23 novembre 1860.

VÉNÉRABLES : — (1861) Peeters, marchand-tailleur, 2, rue de la Couronne; Trente-Troisième. — (1862) le même. — (1863) Tombée en sommeil.

LA VERTU

Loge fondée le 6 septembre 1819.

VÉNÉRABLES : — (1871) Bertot, capitaine de navire, 3, rue de Jean-Bart; Rose-Croix. — (1872) le même. — (1873) Chivot, propriétaire, 14 bis, place du Palais-de-Justice; Maître. — (1874) Pol, Edouard, négociant; Maître. — (1875) le même, 19, rue du Jeu-de-Paume. — (1876) le même. — (1877) Quenet, propriétaire-rentier, 7, quai des Jardins; Rose-Croix. — (1878 et 1879) le même. — (1880) Bichain, Etienne, imprimeur-lithographe et libraire; Maître. — (1881) aucun nom dans l'Annuaire. — (1882) Foulon, Charles, négociant, 22, rue des Vieux-Quartiers; Maître. — (1883) le même. — (1884-1886) le même; Rose-Croix. — (1887) Plaideau, Edouard-Ernest-Léon, agent de change, courtier-interprète, 16, rue Saint-Jean; Maître. — (1888) le même. — (1889) Bossaert, Alfred, négociant; Maître. — (1890) le même, 23, rue des Bassins; Rose-Croix. — (1891) Plaideau, Edouard, armateur, comme ci-dessus. — (1892) Davenport, Samuel, industriel, à Saint-Pol-lès-Dunkerque; Maître; et pour la correspondance : Bossaert, 23, rue des Bassins. — (1893 et 1894) le même, filateur.

Temple : — 32, Marché aux Poissons (1871). — 4, rue de la Ferronnerie (1872-1876). — 30, rue David

d Angers (1877-1883). — 32, rue David d'Angers (1884-1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} vendredi du mois.

Statistique des 35 années :

Le département du Nord a compté, en tout, cinq loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; trois fonctionnent actuellement.

OISE

Beauvais

L'ÉTOILE DE L'ESPÉRANCE

Loge fondée le 8 décembre 1865.

VÉNÉRABLES : — (1866) Gérard, docteur-médecin, 9, rue des Jacobins ; Rose-Croix. — (1867 et 1868) le même, 7, rue Saint-Thomas. — (1869) Delaunay, représentant de commerce ; Maître ; et pour la correspondance : Doré, rue du Moulin-Neuf. — (1870) Doré, préposé aux fourrages militaires, 13, rue du Moulin-Neuf ; Chevalier Kadosch. — (1871) le même. — (1872-1874) le même, 74, rue Saint-Jean. — (1875) Rousselle, Gustave, fabricant de brosses à Voinsinlieu, commune d'Allonne, par Beauvais, Oise ; Maître. — (1876 et 1877) le même. — (1878) Jossel, Ernest, négociant en vins, 35, rue des Flageots ; Maître. — (1879) le même, 7, rue de la Madeleine. — (1880 et 1881) le même. — (1882) Gérard, Ernest, docteur en médecine, conseiller général de l'Oise, 3, place Saint-Michel ; Rose-Croix. — (1883) le même. — (1884) le même ; Chevalier Kadosch. — (1885) le même. — (1886) le même, maire. — (1887) le même ; Trente-Troisième. — (1888 et 1889) le même. — (1890) le même, *. — (1891) le même, †. — (1892 et 1893) le même. — (1894) Boulenger, Gustave, commerçant, 43, rue de Rouen ; Maître.

Temple : — 1, rue du Théâtre (1871-1888). — 5, rue du Théâtre (1889-1892). — 1, rue du Jeu-de-Tamis (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — D'octobre à mars, le 3^e samedi du mois ; d'avril à septembre, le 3^e dimanche.

Compiègne

L'UNION

Loge fondée le 5 février 1867.

VÉNÉRABLES : — (1867) Delzant, ingénieur civil, directeur de l'usine à gaz ; Maître. Pour la correspondance : Delorme, 14, rue d'Ardoise. — (1868) Renou, architecte du Palais, inspecteur des bâtiments de la Couronne, palais de Compiègne ; Maître. — (1869 et 1870) le même. — (1871) Barbillon, avoué ; Maître. — (1872) Tombée en sommeil.

Creil

LES MAÇONS UNIS DE L'OISE

Loge fondée le 8 août 1880.

VÉNÉRABLES : — (1881) Lance, Louis, négociant, 81, rue Monge, à Paris ; nul grade indiqué par l'Annuaire. Pour la correspondance : Lanoy-Frumeny, négociant, 135, Grande-Rue, à Montataire, Oise. — (1882) le même. — (1883) Roger, Désiré, directeur du Chemin de fer d'exploitation de Saint-Vaast-les-Mello, à Cramoisy-Saint-Vaast, Oise ; Maître. — (1884 et 1885) le même, employé, à Cramoisy-Saint-Vaast ; Chevalier Kadosch. — (1886) le même, chef de service. — (1887) Berthelot, Achille-Charles-Alexandre, architecte, à Senlis, Oise ; Rose-Croix. — (1888) Tombée en sommeil.

Temple : — Grande-Rue, hôtel du Lion-d'Argent (1881). — 7, rue du Pré-Saint-Médard (1882-1888).

LA SINCÉRITÉ FRATERNELLE

Loge fondée le 8 octobre 1893.

VÉNÉRABLES : — (1894) Dugué, Georges-Albert, directeur d'usine, route de Montataire ; Maître.

Temple : — 23, rue Juillet (1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e jeudis du mois.

Senlis

LE PHARE HOSPITALIER

Loge fondée le 30 juillet 1810, reconstituée le 20 décembre 1862.

VÉNÉRABLES : — (1863) Arpillière, rentier, place Mauconseil ; Rose-Croix. — (1864) le même, rue du Chat-Haret. — (1865-1871) le même ; Chevalier Kadosch. — (1872) aucun nom de Vénérable dans l'Annuaire ; pour la correspondance : Polydore Yon, architecte. — (1873) Polydore Yon, architecte ; Maître. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875 et 1876) le même. — (1877) Tombée en sommeil.

Temple : — Impasse de l'Ancienne Prison (1871-1877).

Statistique des 35 années :

Le département de l'Oise a compté, en tout, cinq loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; deux fonctionnent actuellement.

ORNE

Alençon

LA FIDÉLITÉ

Loge fondée le 2 avril 1889.

VÉNÉRABLES : — (1890) Guy, Jean-Félix, imprimeur, 11, rue Halle-aux-Toiles ; Maître. — (1891) le même. — (1892) le même ; et pour la correspon-

dance : Lortie, négociant, à Alençon. — (1893) Tombée en sommeil.

Temple : — Rue des Granges (1890-1893).

Statistique des 35 années :

Le département de l'Orne n'a compté qu'une seule loge appartenant à l'obédience du Grand Orient de France, laquelle ne fonctionne plus.

PAS-DE-CALAIS

Boulogne-sur-Mer

L'AMITIÉ

Loge fondée le 12 mai 1818.

VÉNÉRABLES : — (1863) Lonquety, aîné, armateur; Chevalier Kadosch; pour la correspondance: Sellier, 6, place Frédéric-Sauvage. — (1864-1867) le même. — (1868) le même; et pour la correspondance: Sellier, 49, rue du Bras-d'Or. — (1869) Ovion, docteur-médecin; Maître. — (1870 et 1871) le même. — (1872) Ansart du Fiesnet, propriétaire; Maître. — (1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Lagache, avocat, ancien sous-préfet, 41, rue des Vieillardés; Maître. — (1876 et 1877) le même. — (1878) Lagache Saint-Gest, le même, 48, rue Siblequin. — (1879) — le même. — (1880) le même, 41, rue Siblequin. — (1881) le même, *, conseiller général. — (1882 et 1883) le même. — (1884 et 1885) le même, 25, rue Faidherbe. — (1886) Lelièvre, César, *, professeur de rhétorique, 474, rue Nationale, châteaude l'Etoile; Maître. — (1887) le même, rentier. — (1888) le même, ancien professeur. — (1889) le même, agent d'assurances. — (1890) Christol, Frédéric, hôtelier, 4, rue Etienne-de-Blois; Maître. — (1891) Lelièvre, César, professeur en congé; Rose-Croix, comme ci-dessus. — (1892) le même. — (1893) Beaumont père, Charles-François, entrepreneur de peinture, 403, rue Faidherbe; Maître. — (1894) Lemaître, Emile, publiciste; Rose-Croix.

Temple : — 21, impasse Charles-Butor (1869-1893). — Impasse Daunou (1874-1881). — Impasse du Petit-Rivage, boulevard Daunou (1882-1883). — Rue Charlet-Butor, boulevard Daunou (1884-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e vendredis du mois.

Calais

LE RÉVEIL DU CALAISIS.

Loge fondée le 6 juillet 1887.

VÉNÉRABLES : — (1888) De Lille, Oscar-Albert, conseiller municipal, vice-président de la Commission administrative du bureau de bienfaisance, à Rosendaël-lès-Dunkerque; Rose-Croix. — (1889)

Merchier, Louis-Jules-Adolphe, professeur de physique, 157, rue Lafayette; Maître. — (1890) le même, 81, rue des Fleurs; Rose-Croix. — (1891-1894) le même.

Temple : — 7, rue de Thonis (1888) — 155, quai du Commerce (1889-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e mardis du mois.

Statistique des 35 années :

Le département du Pas-de-Calais a compté, en tout, deux loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; toutes deux fonctionnent actuellement.

PUY-DE-DÔME

Clermont-Ferrand

LES ENFANTS DE GERGOVIE

Loge fondée le 2 novembre 1867.

VÉNÉRABLES : — (1868) Fournier, officier d'administration, comptable de 1^{re} classe, rue des Jacobins; Maître. — (1869) le même. — (1870) Lavandier, négociant et juge au Tribunal de commerce, 4, rue des Chaussetiers; Maître. — (1871) Rigaud-Jacquet, négociant, 3, rue des Grands-Jours; Maître. — (1872 et 1873) le même. — (1874 et 1875) Rigaud, Hippolyte, le même. — (1876) Fournier, officier comptable des subsistances militaires en retraite; Maître. — (1877) Tombée en sommeil. Réveillée en 1882. — (1882) Fournier, Louis-Casimir, officier comptable d'administration militaire en retraite; Maître. Pour la correspondance: Dominique Pierre, homme de lettres, 72, rue du Bois-de-Cros. — (1883) Blatin, Antoine, docteur en médecine; Maître. — 1884, le même, conseiller général. — (1885) le même, *. — (1886) le même, député, 27, rue Ballainvilliers, à Clermont-Ferrand, et place Saint-Georges, à Paris; Chevalier Kadosch. — (1887) le même. — (1888) le même, professeur à l'Ecole de médecine; Trente-Troisième. — (1889) Fabre, Antoine, pharmacien, maire, à Vic-le-Comte, Puy-de-Dôme; Maître. — (1890) le même. — (1891) Girod, Paul-Emile, professeur à la Faculté des sciences et à l'Ecole de médecine; Maître. — (1892) le même, 26, rue Blatin. — (1893 et 1894) le même.

Temple : — 22, place de l'Ancien Petit-Séminaire (1870-1877). — 28, rue Neuve-Sainte-Claire (1882 et 1883) — 28, rue Gaultier-de-Biauzat (1884-1894).

Tenues actuelles : les 1^{er} et 3^e samedis du mois.

Statistique des 35 années :

Le département du Puy-de-Dôme a compté, en tout, une seule loge appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; cette loge fonctionne actuellement.

BASSES-PYRÉNÉES**Pau****LE BERCEAU D'HENRI IV**

Loge fondée le 2 octobre 1863.

VÉNÉRABLES : — (1864) Lacoste, capitaine en retraite, 4, rue de Bordeaux ; Maître. — (1865) le même ; *. — (1866) Barthe, avocat, rue Saint-Louis, Maître. — (1867) Arriu, Félix, négociant ; Maître. — (1868 et 1869) le même. — (1870) aucun nom dans l'Annuaire. — (1871) Sarradon, médecin-dentiste, 5, place du Palais-de-Justice ; Maître. — (1872) Barthou, négociant, 46, rue du Lycée ; Rose-Croix. — (1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Grimard, pharmacien, 4, rue Montpensier ; Maître. — (1876) Tombée en sommeil.

Temple : — Rue Montpensier, maison Plantet (1871-1876).

LE RÉVEIL DU BÉARN

Loge fondée le 14 mai 1888 avec une partie des anciens éléments de la loge *le Berceau d'Henri IV*.

VÉNÉRABLES : — (1888) aucun nom de Vénérable dans l'Annuaire ; mais cette adresse pour la correspondance : Montéron, 9, rue de la Préfecture. — (1889) Lacaque, Edouard, rentier, 21, rue Serviez ; Maître. — (1890) le même ; Rose-Croix. — (1891) le même. — (1892) Roy, Théophile, chef de dépôt à la Compagnie du Midi, villa Léonie, à Bizanos, près Pau ; Maître. — (1893) Cabane, Joseph, agent général d'assurances, 48 et 50, rue des Cultivateurs ; Maître. — (1894) le même.

Temple : — 13, place des Ecoles (1888-1894).

Tenues actuelle : — Les 1^{er} et 2^e samedis du mois.

Bayonne**LA ZÉLÉE**

Loge fondée le 19 décembre 1892.

VÉNÉRABLES : — (1893) David, Jean-Baptiste-Alfred, capitaine au long cours ; Maître. Pour la correspondance : Long-Savigny, bureau de l'*Avenir*, rue Victor-Hugo, à Bayonne ; mettre la mention : *personnelle*. — (1894) le même, bureau du Port, à Bayonne.

Nota : Cette loge, quoique placée sous l'obédience du Grand Orient de France, pratiquait le Rite Ecossais Ancien Accepté.

Temple : — Rue Bergeret-Saint-Esprit. (1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e mercredis du mois.

Statistique des 35 années :

Le département des Basses-Pyrénées a compté, en tout, trois loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; deux fonctionnent actuellement.

HAUTES-PYRÉNÉES**Tarbes****LA PROPAGATION DE LA VRAIE LUMIÈRE**

Loge fondée le 24 février 1862.

VÉNÉRABLES : — (1862) Batsère, avocat, 4, cours Napoléon ; Chevalier Kadosch. — (1863-1865) le même. — (1866 et 1867) le même, décédé pendant l'impression de l'Annuaire de 1867 ; et pour la correspondance : Candellé-Bayle, rue du Vieux-Bourg. — (1868) Candellé-Bayle, avocat, 22, rue du Vieux-Bourg ; Maître. — (1869 et 1870) le même. — (1871) Laporte, propriétaire-rentier, à Séméac, par Tarbes ; Maître. — (1872) le même ; et pour la correspondance : Laporte, chez M. Lavigne, quincaillier, 44, rue des Grands-Fossés. — (1873-1876) le même. — (1877) Lacube, Sylvain, industriel, avenue de la Gare ; Maître. — (1878) le même. — (1879) Tombée en sommeil. Réveillée le 28 février 1885. — (1886) Renaudin, Sébastien-Ambroise, entrepreneur de travaux publics, expert-liquidateur, 34, avenue de la Gare ; Maître. — (1887) Joucla, Jean-Jacques, capitaine d'artillerie en retraite, 6, rue Jeanne-d'Albret ; Rose-Croix. — (1888-1890) le même. — (1891) Fourcade-Tompes, Paul, horticulteur, 7, rue Péré ; Maître. — (1892) Dumeste, J.-Baptiste, *, capitaine au 53^e régiment d'infanterie, 1, rue du Quartier-de-Cavalerie ; Maître. — (1893) Joucla, Jean-Jacques, comme ci-dessus. — (1894) Peyraga, Pierre, professeur, 13, rue des Grands-Fossés ; Maître.

Temple : — 111, Rue des Grands-Fossés (1874). — Rue du Quartier-de-Cavalerie (1875-1879). — 34, avenue de la Gare (1886-1889). — Petite rue des Moulins (1890-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e samedis du mois.

Lourdes**LE VOEU NATIONAL**

Loge fondée le 20 octobre 1887.

VÉNÉRABLES : — (1888) Bethèze, Joseph-Edmond, licencié en droit, avoué ; Maître ; et pour la correspondance : Joucla, capitaine d'artillerie en retraite, 6, rue Jeanne-d'Albret, à Tarbes. — (1889) le même, rue de la Grotte. — (1890-1893) le même.

Nota : En réalité, cette loge n'a jamais existé. Le Grand Orient de France imagina cet atelier fictif pour créer une sorte d'opposition au sanctuaire de

N.-D. de Lourdes. L'avoué Bethèze, membre de la loge de Tarbes, était censément le Vénérable de la loge de Lourdes; le Grand Orient lui avait donné cette devise prétentieuse : *Ceci tuera cela*. Jamais la prétendue loge de Lourdes ne recruta d'adhérents. En 1894, la comédie ayant assez duré et étant percée à jour, le Grand Orient supprima la loge de la nomenclature officielle imprimée dans l'Annuaire. Le Vénérable, d'ailleurs, venait de mourir et s'était converti dans ses derniers jours.

Temple provisoire : — 37, rue de la Grotte (1888-1893).

Statistique des 35 années :

Le département des Hautes-Pyrénées n'a compté, en réalité, qu'une seule loge appartenant au Grand Orient de France; cette loge fonctionne actuellement.

PYRÉNÉES-ORIENTALES

Perpignan

LES AMIS DE LA PARFAITE UNION

Loge fondée le 6 mai 1790.

VÉNÉRABLES : — (1861) Bourguet, employé des douanes; Maître. — (1862) le même. — (1863) Toubert, employé des douanes; Maître. — (1864) Bourguet, vérificateur des douanes; Maître. — (1865) le même. — (1866) Rolland, horloger; Maître. — (1867) Nogué, greffier du Tribunal de simple police; Maître. — (1868) Bourguet, comme ci-dessus. — (1869) le même. — (1870) Laffon, homme de lettres; Maître. — (1871) Toubert, comme ci-dessus. — (1872) Laffon, comme ci-dessus; rédacteur en chef de l'*Indépendant des Pyrénées-Orientales*. — (1873) Rolland, employé de commerce; Maître. — (1874 et 1875) le même. — (1876) Bourguet, comme ci-dessus, vérificateur des douanes de 1^{re} classe. — (1877) Laffon, conseiller municipal, directeur du journal l'*Indépendant des Pyrénées Orientales*; Maître. — (1878) le même. — (1879) Mercadier, Jean, propriétaire, adjoint au maire, 11, rue Petite-la-Réale; Maître. — (1880) Quès, Félix, premier commis à la direction des douanes, 2, rue Porte-de-Pierre; Maître. — (1881) le même. — (1882) Bourguet, Louis, receveur principal des douanes, rue de la République; Rose-Croix. — (1883) Pams, Jules, licencié en droit, négociant; Maître. — (1884) Toubert, Joseph, inspecteur des douanes; Maître. — (1885 et 1886) le même. — (1887) Tombée en sommeil.

Temple : — 28 bis, rue de l'Aloës (1861-1874). — 24, rue Saint-Sauveur, église de l'ancien couvent Saint-Sauveur (1875-1887).

SAINT-JEAN DES ARTS DE LA RÉGULARITÉ

Loge fondée le 20 avril 1766.

VÉNÉRABLES : — (1860) Malis, vétérinaire, 19, rue Grande de la Monnaie; Rose-Croix. — (1861) Boubal, commissionnaire de roulage, Place d'Armes; Rose-Croix. — (1862) Tombée en sommeil.

Statistique des 35 années :

Le département des Pyrénées-Orientales a compté, en tout, deux loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; ni l'une ni l'autre ne fonctionnent plus.

(A suivre.)

LE DIABLE

DANS LA

VIE DES SAINTS

C'est encore à nos abonnés que nous nous adressons. En dehors de la *Tribune* qui leur est réservée, nous désirons créer une rubrique spéciale, pour classer tous les faits de merveilleux diabolique qui se rencontrent dans la vie des saints. Le champ est vaste; la moisson est facile.

Feuilletez, disons-nous à tous nos amis, les ouvrages d'hagiographie en votre possession; recueillez spécialement les faits, les épisodes où les saints ont eu affaire au démon; et envoyez-nous ces récits, avec indication des sources. Nous les reproduirons dans la *Revue Mensuelle*, au fur et à mesure de la réception des communications.

Ce sera là un travail d'intérêt général de premier ordre. Que chacun mette sa bibliothèque à contribution; et, par des faits, dont l'authenticité a été consacrée par l'Eglise, nous montrerons ainsi les victoires de Dieu et de ses saints. Combien ignorent ces luttes et ces triomphes! Faisons-les connaître, afin que les égarés de bonne foi, spirites trompés par le diable, victimes de toutes les écoles d'occultisme, comprennent enfin que le Dieu que nous adorons est le seul Dieu, le seul Eternel bon et juste, le seul Tout-Puissant.

Ce travail de tous, une fois paru dans la *Revue Mensuelle*, pourra être classé méthodiquement et former un volume qui, distribué dans toutes les bibliothèques paroissiales, sera toujours lu avec fruit et ne pourra manquer de faire grand bien aux âmes hésitantes.

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES MUSULMANES DANS L'AFRIQUE DU NORD

CHAPITRE IV

Les Ordres Religieux en général ; Ortkodoxie.

(Suite)

Quant au Goteb-el-Ouogt, peut-être serons-nous agréables à quelques lecteurs en lui citant un passage de Chadali où il énumère les cinq qualités nécessaires pour être Koleb.

Nous citons d'après Rinn, page 228. Celui qui veut se faire passer pour Koleb doit montrer :

« 1° Qu'il a le secours de l'émanation, de la miséricorde, qu'il a le vicariat et la délégation divine ; qu'il a le secours des porteurs du trône de Dieu. 2° Qu'il a reconnu le véritable caractère de l'essence de Dieu, ainsi que les attributs qui renferment Dieu, tant extérieurement qu'intérieurement. 3° Qu'il possède la grâce du jugement ; qu'il est à même d'indiquer la séparation entre les deux substances dont la nature est d'être saisie par les sens intérieurs. 4° Qu'il est à même de faire comprendre la disjonction de la première chose d'avec son origine et la continuelle dépendance de cette première chose avec son origine jusqu'à sa fin. 5° Qu'il possède la certitude de cette première origine, le jugement intérieur, le jugement postérieur, le jugement de ce qui n'a ni priorité ni antériorité ; la science du commencement, la science qui embrasse toute science, ainsi que le tout connu dont la création est sortie du premier inconnu, et en défendra jusqu'à la fin de la matière, pour revenir ensuite à sa cause première. » C'est l'homme le plus important de son époque ; mot à mot, ces deux mots signifient : « étoile polaire du moment » ; c'est l'homme qui dirige et gouverne ses semblables comme l'étoile polaire guide les vaisseaux sur la mer : « C'est le saint par excellence, celui qui occupe le sommet de l'axe autour duquel le genre humain accomplit son éternelle et immuable révolution. »

BROSSELDARD.

Enfin, au sommet de l'échelle est le Gouts (prononcez en gressayant sur le *g* comme l'*r* parisien). Pour donner une idée du Gouts, nous ne pouvons mieux faire que de le comparer à la Sainte

Vierge. De même que Marie, en raison de la surabondance de sa sainteté et de la grandeur de ses mérites, a pu non pas mériter notre salut, mais y coopérer, en sorte que selon que l'enseignent les théologiens, elle a mérité *de congruo*, ce que Jésus-Christ a mérité *de condigno*, ainsi le Gouts, selon la doctrine musulmane peut prendre sur lui une partie des péchés de l'humanité, sans pourtant compromettre son salut.

Nous ne nous arrêterons pas davantage sur ces titres ; d'ailleurs, les auteurs musulmans sont loin d'être d'accord sur leur nombre, leurs qualités, etc. Maintenant que nous avons vu le but que se proposent les ordres religieux, qui est d'abord l'extase et les visions, et, en second lieu, empêcher les progrès de la civilisation, et entraver les empiètements continuels de l'Europe, voyons un peu l'organisation et le fonctionnement de ces congrégations : et dans un autre chapitre, nous examinerons comment elles parviennent à atteindre leur second but. On sera frappé de la ressemblance qui existe entre les sociétés secrètes d'Europe et celles d'Afrique, et nous aurons soin de le faire remarquer. Cependant, qu'on ne s'attende pas à ce que nous disions le dernier mot et que nous dévoilions tout. Les chefs des ordres religieux musulmans ne le cèdent en rien à leurs confrères d'Europe, et eux aussi, ils ne laissent voir que ce qu'ils veulent de leurs rituels. Nous dirons franchement et sans crainte ce que nous en savons, nous dirons ce qui est certain ; nous ferons connaître nos conjectures, et nous demanderons à ceux de nos lecteurs qui sont prêtres de se souvenir quelquefois à l'autel de ces pauvres malheureux, et aux laïques comme nous de prier quelquefois pour la conversion de l'un des grands chefs. Qui sait les révélations que Dieu nous réserve à l'avenir ? Qui aurait soupçonné, il y a 20 ans, les turpitudes que nous ont révélées Léo Taxil et surtout le Dr Bataille. L'Afrique ne restera pas toujours la terre du mystère, ni ses habitants ne porteront pas toujours sur leur front la marque de la colère de Dieu !

CHAPITRE V

Recrutement, Organisation et Fonctionnement des Ordres Religieux

Afin que Satan pût arriver à son but et conserver à son influence ce vaste continent qu'il possède depuis tant de siècles, il fallait qu'il l'entourât d'une ceinture vivante, disposée à déposer entre les mains de ses chefs tout ce qu'elle possède ici-bas : son corps, son âme et ses biens. Il a su, dans son habileté, confondre dans

un même idéal, l'idéal politique et l'idéal religieux, et il a su enseigner à ceux qui ont voulu spécialement se vouer à son œuvre, des moyens propres à faire tomber dans l'abrutissement des millions de leurs semblables, afin de pouvoir les dominer plus sûrement et arriver ainsi à sa fin.

Rien de plus simple que de se faire inscrire Khouan (1) : non pas que là aussi il ne faille de temps en temps donner des métaux, mais toujours quiconque désire entrer dans l'ordre est le bien venu. Quelquefois le noviciat est bien court ; dans la plupart des ordres même il n'y en a pas, et le profane devient tout de suite, du jour au lendemain, un Khouan fidèle et dévoué, digne d'entrer dans le paradis de Mahomet. Dans d'autres ordres, surtout en Turquie, le noviciat est très long et même le profane peut demeurer Mourid *mille et un jours*. Mourid signifie qui désire, qui veut, le mot novice, quoique traduisant la pensée, ne traduit donc pas le mot ; le mot solliciteur, demandeur, est le mot propre traduisant tout à la fois l'idée et le mot. Une fois admis définitivement dans l'ordre, le musulman s'appelle Khouan, ou frère : comme dans certains ordres, ainsi que nous l'avons dit, il n'y a pas de noviciat à faire, mais que l'individu est initié aussitôt qu'il l'a demandé, il arrive que souvent on confond ces deux mots Khouan et Mourid et qu'on les emploie l'un pour l'autre. Pour plus de clarté, nous avertissons que nous ne les ferons jamais synonymes, à moins d'indications contraires, que le Mourid sera l'adepte qui subit son épreuve avant son admission, tandis que le Khouan sera l'adepte après son admission et ses serments.

Au-dessus du Khouan, se trouve le Mogaddem, qui a sous son autorité tous les Khouan de la contrée environnante. Enfin, au sommet de l'échelle, le chef suprême, qui a plusieurs noms : Mouley-el-Triga, Cheikh-el-Triga, mots qui signifient le maître de la voie. Quand l'ordre a quelque importance et qu'il y a au loin des groupes d'adeptes, il y a entre le chef suprême et le Mogaddem des Khalifa ou naïb, chargés de suppléer le supérieur général dans les pays éloignés. Pour qu'on se fasse une idée bien juste de l'organisation des ordres religieux, nous ne pouvons mieux faire que de les comparer aux ordres religieux catholiques : un supérieur général qui gouverne tout l'ordre ; des provinciaux chargés de gouverner au nom et avec l'autorité du supérieur général une partie déterminée du

territoire : des Mogaddem (mot-à-mot, préposé correspondant aux supérieurs locaux, chargés de gouverner une maison ; enfin, des Khouan, et quelquefois des Mourid, correspondant aux religieux profès et aux novices.

Avant de faire connaître les obligations de ces divers chefs, leur nomination, leur pouvoir, qu'on nous permette de dire un mot des Kheouatat ou sœurs. Naturellement, il fallait s'attendre à les y voir paraître ; elles sont pourtant loin d'avoir, dans la franc-maçonnerie musulmane, l'importance qu'elles ont déjà en Europe ; il suffit de signaler ce fait, et de faire remarquer qu'il y a tel ordre algérien, les Rahmanxa, où elles sont très nombreuses. On devine leur but ; leurs congénères d'Europe ou d'Amérique n'ont rien à leur envier. Elles sont organisées à peu près comme les hommes, à cette différence qu'elles dépendent toujours du supérieur général de l'ordre auquel elles sont affiliées. Ainsi, il n'y a pas d'ordre exclusivement féminin ; mais, dans les endroits où elles sont en assez grand nombre, elles ont à leur tête une Mogaddema qui est elle-même soumise, non seulement au supérieur général, mais encore au Mogaddem du lieu. Les sœurs assistent aux réunions des Khouan et sont soumises aux mêmes pratiques : là où il n'y a pas de Mogaddema pour les admettre, elles sont admises par le Mogaddem : dans des réunions spéciales où rarement les Khouan sont admis. Ces quelques mots suffisent ; ajoutons, pour finir, que quelques ordres seuls en admettent tels que les Rahmánya, les Gadrya, les Tidjanya.

Bien que chaque ordre ait une individualité et un caractère propre, cependant, leurs chefs et leurs affiliés ont des fonctions et des devoirs assez semblables pour qu'il soit possible de les définir en bloc, une fois pour toutes, nous réservant pour les choses spéciales, d'en parler quand nous décrirons chaque chose en particulier.

Le supérieur général, ainsi que l'indique le mot, a juridiction pleine et entière sur l'ordre ; c'est de lui que relèvent directement tous les Khalifa et les Mogaddem. On connaîtra toutes ces prérogatives, quand nous parlerons des devoirs des Khouan envers leurs Cheikh. En passant, entendons-nous sur la signification de ce mot : Cheikh signifie vieillard, maître ; c'est en général, surtout en Tunisie, un titre que l'on donne à tout individu qui mérite notre respect ; ce qui nous explique pourquoi tout Khouan emploie ce mot pour désigner non seulement le Mouley-el-Triqua (supérieur général) mais encore les Khalifa et les Mogaddem. Nous n'emploie-

(1) Pour prononcer comme il faut le mot Khouan, et tout mot arabe dans lequel on verra *Kh* unis ensemble, il faut prononcer ces deux lettres comme les Grecs prononcent le *X* ; en prononçant comme s'il y avait un *g* très dur, on approcherait un peu de la vraie prononciation.

rons ce mot seul que pour indiquer le supérieur général, afin d'éviter toute confusion à des lecteurs peu familiarisés aux coutumes arabes.

Des fondateurs d'ordre voulant imiter le Prophète ne désignèrent pas leur successeur, en sorte que celui-ci fut élu par les Mogaddem, ou par ceux qui formaient l'entourage et le conseil du Cheikh précédent. Il arriva dans ces ordres ce qui est arrivé au mois de septembre 1893 dans la franc-maçonnerie : là où est Satan, là est la discorde, la haine et la désunion : aussi, une fois que le Cheikh était descendu dans la tombe, chaque Mogaddem, ou au moins les plus influents, voulaient devenir supérieur général et indépendants. Aussi, dans les sociétés secrètes musulmanes, il faut bien distinguer l'ordre et la congrégation : celle-ci est née de l'orgueil et de l'indépendance d'un mogaddem qui n'a pas voulu reconnaître le supérieur général élu de l'ordre, mais qui reconnaît le fondateur.

Quand on étudie la question de l'origine des ordres, on en reconnaît bien peu qui ne se rattachent à un autre ; nos lecteurs se souviennent du mot de Snoussi : presque tous les ordres se rattachent aux Djenidya. Pour sa part, il a eu la bonne chance de donner son nom à un ordre religieux. Celui qui devait être pour les ordres musulmans ce qu'Albert Pike a été pour la franc-maçonnerie, était Mogaddem des Kadirga, à la Mecque, quand mourut le chef de l'ordre, Si-Mohammed ben Idris-el-Fassy (1835 de J.-C.) Nommé pour lui succéder, il rencontra un terrible compétiteur dans Si-Mohammed Salah-el-Megherani, et l'ordre des Khadiuja se scinda en deux congrégations.

Aussi, pour éviter un pareil malheur, beaucoup de chefs d'ordre, imitant en cela Abou-Beker qui désigna Omar pour lui succéder, désignent avant de mourir celui qui doit occuper le rang suprême. Il faut, pour occuper cette place, un homme âgé, aux cheveux blancs, respectable par ses vertus et pouvant imposer le respect : un homme qui à l'amour de la mortification, de la prière et de la solitude, joigne une grande connaissance des hommes et un grand art dans le maniement des affaires ; en un mot, sans se laisser toujours diriger par la chair, le cheik mourant se choisit parmi les conseillers celui qu'il croit le plus digne de lui succéder. Quelques-uns cependant nomment des personnes de leur famille ; mais, afin que l'ordre ne puisse pas souffrir soit de la faiblesse d'un enfant appelé trop jeune à recueillir l'héritage paternel, soit à cause du peu de capacité de l'être que le supérieur général a voulu choisir dans sa famille,

celui-ci nomme ceux qui devront l'aider de leurs conseils, et au besoin, sous son nom, gérer les affaires de l'ordre. Voilà pourquoi quelques-uns de ces ordres, loin de décroître après la mort du fondateur, n'ont fait qu'augmenter en prospérité et étendre partout des rameaux plus forts et plus vigoureux. Le cas s'applique surtout aux Snoussys auxquels nous vous devons un chapitre spécial. Ces hommes, mis ainsi à la tête de leur ordre sont de fins politiques ; nous les montrerons quand nous parlerons des Rahmangas : ce ne sont pas eux qui dans une révolte laissent quelque chose au hasard ; leur correspondance avec les autorités françaises est ce qu'il y a de plus hypocrite ; sans foi envers le chien de chrétien, envers ce Kafar qui est venu s'établir sur cette terre, d'où un jour, le fidèle croyant le jettera dans la mer, devant nous, ils rampent jusqu'à terre, et ils violent aussitôt ce qu'ils avaient juré d'observer.

Après avoir prié, après avoir passé des jours et des jours dans le jeûne et la solitude, seul avec lui-même et aussi avec le démon qui ne doit pas être étranger à cette affaire, après avoir invoqué le secours d'en haut, et avoir été favorisé de visions et d'extases, le chef de l'ordre appelle les Mogaddem et ses conseillers ordinaires. Il leur fait connaître ses dernières volontés, et leur désigne son successeur. Tout cela est mis par écrit ; pas n'est besoin de demander l'approbation au Sultan de Stamboul : quoique cependant quelques ordres turcs, par pure condescendance, le demandent à leur gouvernement, qui d'ailleurs s'empresse d'accorder. C'est comme si Humbert refusait de reconnaître Lemmi !! Allons donc ! entre fils de Chitan (diable en arabe) on fait les choses à l'amiable, ou plutôt Chitan impose sa volonté.

Il y a cependant quelques ordres qui n'ont pas un but aussi satanique, et chez qui la succession paternelle s'est transmise sans interruption sensible de père en fils ; ces ordres ne sont pas à craindre, et ce ne sont pas eux qui arrêteront les progrès de la civilisation et du catholicisme : les ordres dont Satan veut se servir pour opérer son œuvre sont mieux organisés ; il faut qu'il puisse désigner celui qu'il veut au rang suprême : il faut qu'il puisse le diriger dans toutes les actions de la vie, pour répéter une parole que nous avons dite plus haut.

Quant aux devoirs, fonctions et obligations du Mouley-el-Triquer, nous les donnerons plus loin quand nous parlerons des devoirs des Khouan envers lui. Disons, en un mot, que c'est absolument comme dans la franc-maçonnerie, tant

pour les Khouan que pour les Khouetat : ceux qui savent ce que cela veut dire ont compris.

En général, le chef de l'ordre réside au tombeau du fondateur de l'ordre : quand nous parlerons des Snoussya, nous donnerons une idée de sa manière de vivre, de ses coutumes, de son habitation, etc.

Dans les pays éloignés, il se fait remplacer par des Khalifa, lieutenants qui ont, à peu de chose près, le même pouvoir que les Khouan de la contrée désignée par lui sur tout l'ordre. Ce sont eux qui communiquent directement avec le chef de l'ordre, lui envoient la redevance que doit payer tout Khouan. Là où le chef de l'ordre n'a pas de Khalifa, par exemple les Gadrya dont le centre est à Bagdad où réside le supérieur général, celui-ci envoie à peu près, chaque année, des chefs subalternes visiter les Khouan éloignés, réchauffer leur zèle contre l'Europe, et renouveler leur ferveur pour les pratiques de l'ordre : ce qu'ils demandent surtout, ce qu'ils exigent à tout prix de leurs affiliés, ce qui pour eux est absolument indispensable, pour rester dans l'ordre, c'est de fournir la ziara et de réciter le diki : la première remplit la caisse de l'ordre ; le second rompt les individus à l'obéissance, en les abrutissant, en sorte qu'ils deviennent des bâtons entre les mains de leur Cheikh qui en dispose à volonté comme l'hypnotiseur de l'hypnotisé. Nous avons nommé les Gadrya : leurs envoyés, à cause de l'immense richesse de la maison-mère de Bagdad, n'ont pas la même capacité que les envoyés des autres ordres : ils se contentent du logement, de la nourriture que doivent leur fournir les Khouan qui ne sont obligés de fournir rien autre chose, quoique les convenances les y obligent. Ces envoyés débarquent dans une ville du littoral, parcourent rapidement la contrée que le chef leur a indiquée, et voyagent dans le plus grand incognito, afin d'éviter les pièges que pourraient leur tendre leurs ennemis, et les faire échouer.

Enfin, pour correspondre plus facilement avec les Mogaddem, il y a des Khouan fidèles et sûrs qui ont uniquement la charge de porter les correspondances, ou plutôt de dire verbalement presque toujours les volontés du chef de l'ordre. Celui-ci, en effet, est sûr de l'individu, et, afin qu'il ne coure pas le danger de voir les lettres tomber entre les mains des autorités françaises, toutes les affaires de quelque importance se règlent de vive voix. C'est ensuite le vrai moyen de n'éveiller l'attention de personne, ni des musulmans ni des Français.

Chaque fois qu'il le juge à propos, le supérieur

général convoque en assemblée ou hadra tous les Mogaddem de l'ordre. Ceux-ci sont tenus de s'y rendre, à moins que, pour des raisons graves, le Cheikh ne leur permette de se faire remplacer par un Khouan, choisi toujours par les plus influents de l'ordre. Dans ces grandes assemblées, qui ont lieu une ou deux fois par an, on traite des grandes questions de l'ordre ; le Cheikh donne ses instructions, encaisse tous les produits de la ziara, confère le diplôme de Mogaddem aux nouveaux élus et les investit lui-même, s'ils sont présents ; enfin, donne à chaque Mogaddem des instructions écrites et donne sa Baraka à tous les Khouan.

Descendons un degré de la hiérarchie, et sans transition, parlons du Mogaddem. Celui-ci est nommé, à peu d'exception près, par les Khouans intéressés, qui soumettent au chef de l'ordre la rectification de leur vote : le chef est trop prudent pour ne pas accéder à leurs désirs, ou leur imposer un Mogaddem de son choix, et malgré eux. C'est, comme nous l'avons dit, dans les assemblées solennelles présidées par le Cheikh que l'élu reçoit son investiture et son diplôme. Ce diplôme, écrit dans la plus belle calligraphie, et d'une longueur pouvant dépasser 1 mètre 50, contient les instructions du Cheikh au Mogaddem, l'ordre, la généalogie de l'ordre ; en un mot, c'est pour ainsi parler, un résumé de toutes les questions qu'on peut poser sur l'ordre, avec la réponse toute faite ; c'est le rituel du Mogaddem. Voici un modèle d'un de ces diplômes délivrés par les Rahmánya :

« De la part du cheikh N... Khalifa, au cheikh N... ; que Dieu le protège dans l'une et l'autre vie. Ainsi soit-il.

« A tous nos amis qui verront le présent mandat, Musulmans, Khouans affectionnés, Disciples sincères, Mogaddem, Euléma, Kadi, Muphti du pays ou étrangers ; que le Dieu Très-Haut leur soit miséricordieux et les reçoive en totalité.

« Le salut sur vous, accompagné de la miséricorde et de la bénédiction de Dieu Très-Haut, pendant toute la durée de la marche du monde.

« Je vous informe que j'ai permis et accordé la faveur à notre fils, non d'entrailles, mais de cœur, le sieur N... ben N... de donner les Ouadrat de notre voie bénie et bienfaisante, à celui qui les lui demandera ou auquel il les proposera.

« Sa langue pour vous est la nôtre : par conséquent celui qui aura reçu de lui l'ordre, sera comme s'il l'avait reçu de nous ; s'il plaît à Dieu, il (l'initié) la recevra avec goût et passion.

« Rien n'est meilleur que la multiplicité des dites récitation de la prière pendant la nuit et

pendant le jour. Recommande-lui d'avoir la crainte de Dieu le Superbe, étant seul aussi bien qu'en public ; le Dieu Très-Haut n'ignore pas les choses secrètes (1). »

Nous pouvons distinguer deux sortes de Mogaddem, cités par Rinn (*Marabouts et Khouan*, page 472) : celui qui est sédentaire et celui qui voyage pour le bien de l'ordre ; tout ce que nous disons plus haut des envoyés dont ils ne diffèrent que par les pouvoirs que leur donne leurs titres. Le Mogaddem sédentaire est celui qui est à la tête d'une zaouia.

Rinn traduit ce mot par celui de monastère (page 14) ; nous préférons le mot de séminaire. Le monastère est une maison où des hommes déjà instruits de tout ce que doit connaître un prêtre ou un moine vivent dans le silence et la retraite, s'occupant uniquement de leur salut. Le séminaire, au contraire, est l'endroit où des jeunes gens viennent chercher l'instruction et la formation. Comme l'indique la racine du mot, on y enseigne ce que plus tard on devra recueillir. Malgré toutes les prétentions des Khouan et Mogaddem, ils n'arriveront jamais à la cheville de nos moines, et jamais leur zaouia ne sera un monastère, parce que dans la zaouia les Khouan ne se livrent jamais aux pratiques qui donnent la vertu : ce sera tout au plus une contrefaçon plus ou moins habile qui pourra tromper les yeux de gens peu habitués à ces sortes de choses. Nous avons dit qu'il valait mieux traduire par séminaire. Dans les zaouia les plus importantes, il y a ordinairement une école plus ou moins fréquentée, où des professeurs nommés par le Mogaddem se livrent à l'éducation de la jeunesse qui leur est confiée, surtout dans le but d'en faire plus tard des chefs de l'ordre, instruits et capables de diriger les affaires, on y enseigne les branches estimées surtout des Arabes : la théologie, la jurisprudence, la grammaire qui, toutes, ne sont qu'une explication ou un commentaire du Coran, le livre sacré, le livre par excellence qui renferme toute science, et dans lequel il faut respecter non pas les points et les virgules, il n'y en a pas dans l'écriture arabe, mais toutes les fautes qui, à la longue, s'y sont

(1) Nous disons deux sortes de Mogaddem. Il arrive, en effet, que dans les pays soumis à l'influence de la France des chefs d'ordre afin de ne pas attirer l'attention du gouvernement nomment pour Mogaddem un individu, favorable même à la cause française ; nous l'appellerons un Mogaddem avec l'anneau. C'est lui que les chefs mettent en avant afin de prouver que tous dans leur ordre sont loin d'être ennemis de la France et d'avoir les pensées hostiles qu'on leur prête ordinairement. Le Mogaddem naïf, qui sera heureux de recueillir quelques métaux dans cette place, se prêtera de bon cœur à leurs desirs ; mais derrière lui, il y aura le vrai Mogaddem, celui qui vraiment prendra en mains les intérêts de l'ordre et imposera la ligne de conduite à suivre par les Khouan. Ce moyen ne manque pas d'une certaine habileté, et que de badauds s'y laissent prendre !

glissées par la négligence des copistes. Les étudiants y arrivent de tous les points de l'Islam suivant le plus ou moins de réputation de la zaouia : ainsi plusieurs chefs d'ordres religieux, nés en Algérie, se sont rendus en Egypte pour suivre les leçons d'un taleb distingué qui faisait la réputation de sa zaouia.

Ne nous figurons pas ces étudiants comme leurs camarades du quartier latin ; dès leur enfance, ils commencent à plier leur esprit et leur volonté au joug de la volonté de leur maître, et prennent pour des oracles tout ce qui tombe de la bouche de ce maître vénéré.

Ils arrivent à la zaouia, portant tout leur bien avec eux et mettant déjà en pratique le conseil du philosophe grec. La zaouia leur fournira le logement, voire même la nourriture, moyennant quelques faibles redevances qui seront inscrites sous le titre de ziara. Nous voudrions dire quelques mots de l'organisation de ces écoles, mais cela nous entraînerait loin de notre sujet.

Ce que nous venons de dire se rapporte évidemment aux grandes zaouias, à celles où réside le chef de l'ordre ou un de ses Khalifa.

Ce qui cependant pourrait justifier la traduction de Rinn, c'est l'hospitalité que reçoivent à la zaouia tous les mendiants, tous les pèlerins ; ce qui rappelle involontairement à l'esprit l'hospitalité franche, cordiale et sincère que l'on reçoit chez les fils de saint Benoît ou de saint Bernard.

Ainsi donc, il y a des zaouias qui sont de vrais villages et ont une grande importance, telle est celle de Temacin, où est la maison-mère de l'une des branches des Tidjanya, et celle de Djerboub où se trouve la maison-mère des Snoussya. Les autres peuvent avoir plus ou moins d'importance, et même quelquefois ne se composer que de deux ou trois mesures.

A la tête de chacune de ces zaouias se trouve un Mogaddem. Pour faire comprendre aux lecteurs ce que c'est qu'un Mogaddem, nous ne pouvons guère mieux le comparer qu'à un pasteur protestant dans les contrées méridionales de la France : il a autorité sur tous les gens de sa secte dans un district bien déterminé. La principale fonction du Mogaddem est de pouvoir conférer l'ouerd, c'est-à-dire donner l'initiation, non seulement à tous ceux qui sont dans son district, mais aussi à tous ceux qui se présentent à lui, n'importe d'où ils viennent et où ils demeurent. On comprend pourquoi ils ont un district bien délimité, et pourquoi ils peuvent cependant initier n'importe quel individu qui se présente. On leur a délimité le lieu de leur influence à cause des aumônes qu'ils doivent

recueillir des Khouan et envoyer fidèlement au chef de l'ordre; nous ne médions de personne en disant que tous ces métaux ne vont pas à leur destination. Heureux encore les pauvres Khouan, quand tous les employés de la zaouia, depuis le Mogaddem et l'Oukil jusqu'au simple professeur de grammaire, ne viennent pas réclamer leur part dans la récolte.

Le Mogaddem, en effet, n'est pas seul dans la zaouia; il a pour l'aider dans ses fonctions son vicaire, appelé Nejib. Nous avons déjà dit que lorsqu'il y a des femmes affiliées à l'ordre, celles-ci ont une Moggadema qui est le vicaire du Mogaddem pour les personnes de son sexe.

L'Oukil ou économe est chargé de gérer les biens de la zaouia; il remplit à peu près les mêmes fonctions que le trésorier ou le procureur dans nos monastères, ou l'économe dans nos séminaires.

Le Mogaddem réunit ses Khouan, autant que possible à des époques fixes; dans les villes, tous les huit jours. Dans ces réunions, on prie, on récite des versets du Coran, on écoute l'allocution du Mogaddem, enfin, on accomplit quelques cérémonies spéciales à l'ordre. Tout se fait dans l'ordre le plus parfait. Le Mogaddem, assis au milieu du cercle ou sur une estrade, ne se lève que pour réciter les prières. Autour de lui se groupe tout un personnel de Khouan, dont les fonctions sont bien délimitées.

En première ligne figure le Cheikh-el-hadur, que nous traduirons avec Rinn par maître des cérémonies: c'est lui qui doit veiller à la récitation des prières, à ce qu'on les récite dans l'ordre voulu avec les inflexions, les pauses déterminées d'avance, enfin à ce que tout le monde mêle sa voix à celle des chœurs; il correspond presque au maître de chapelle. Après lui, viennent les Chaouch, espèce de gendarmes, chargés de faire la police (c'est le suisse de nos églises); les chantres (1), car nos Khouan ont aussi leurs divertissements comme les francs-maçons d'Europe, et lorsqu'ils ont bien diverté leurs frères de leur

voix monotone et nasillarde, qu'il faut avoir entendue pour s'en faire une idée, des Khouan, chargés de cet office, apportent des rafraîchissements: quelquefois même ces réunions se terminent par un repas. Rien n'a donc été négligé pour attirer le musulman naïf, qui va tomber dans les lacets perfides que lui ont tendus ses corégionnaires.

La cérémonie la plus curieuse et la plus intéressante pour nous, c'est l'initiation du Khouan. Nous serons frappés de la ressemblance entre les sociétés secrètes d'Europe et celles d'Afrique: nous verrons des deux côtés la même manière d'agir, l'instruction progressive du sujet, le rejet dans l'ombre de quiconque n'a pas compris le but de la société ou dont l'intelligence est peu ouverte, enfin ce langage mystique, à double sens, qui seul est compris des vrais initiés.

Avant d'aller plus loin, nous devons faire remarquer que l'initiation, non seulement n'est pas la même pour tous les ordres, mais que chez beaucoup d'entre eux, cette cérémonie se réduit à quelques mots de la part du Mogaddem. Ainsi, dans l'ordre des Taibya, tout se fait à la bonne franquette. L'Arabe vient trouver le Mogaddem pour solliciter son admission; après avoir essayé de l'en dissuader, ce dernier convoque les Khouan des environs; on lit le dikr; le néophyte jure de ne pas abandonner la voie, de ne pas trahir ses frères, et autres pratiques communes à tous les ordres; on récite la falika, et le néophyte donne ses métaux: le Mogaddem est encore moins difficile que Pessina, et surtout que Lemmi: une oufia, petite pièce d'une valeur de 30 centimes environ, suffit; c'est bien assez pour se damner.

Dans la plupart des ordres, l'initiation est un peu plus compliquée, et est entourée de cérémonies qui en rehaussent l'éclat. Aussi le mourid, après s'être préparé par le jeûne et la retraite, a été instruit de tout ce qu'il devait faire et a appris par cœur ce qu'il devait répondre.

Nous avons dit que quelques ordres faisaient faire à ceux qui voulaient entrer parmi eux, un noviciat en général fort court. Les Rahmanga ont, en effet, dans leur rituel des cérémonies spéciales pour cette occasion: ils séparent souvent l'engagement par lequel le profane devient mourid ou novice, de l'initiation proprement dite. Voici comment on procède à la première cérémonie:

Le Cheikh et le demandeur doivent être purifiés: le Cheikh place sa main droite dans la main droite du solliciteur, les deux paumes l'une contre l'autre, le Cheikh tient le pouce du

(1) Peut-être serons-nous agréables à quelques lecteurs, en leur décrivant comment tout se passe dans ces hadra, et la manière dont ils se divertissent. On verra que si Satan trouve son compte dans les divertissements des loges, il ne perd rien dans les divertissements des zaouias. Voici, en effet, comment les choses se passent d'après le rituel des Chadelya-Derqona. Ces assemblées ont lieu le soir, les portes closes et les lumières éteintes. Après s'être formé en cercle aussi compact que possible, et sans aucune solution, ils commenceront à psalmodier ces mots: Il n'y a de Dieu que Dieu; d'abord lente, cette psalmodie devra s'accroître jusqu'à ce que les frères arrivent à la plus grande volubilité possible. Quand leur cerveau est arrivé à un certain état de surexcitation, ils récitent en balançant le corps d'une manière cadencée: Allah! puis hou (lui)! puis Ah! Pendant tout ce temps, le Nékib, tournant autour d'eux, récite des vers capables d'augmenter encore leur surexcitation. Enfin, à un signal du Mogaddem, qui est toujours resté au milieu, les frères s'arrêtent, et on récite de nouvelles prières.

Et il faut remarquer que le Khouan a déjà récité peut-être 40.000 fois une invocation comme celle-ci: Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète, ou toute autre prière équivalente au moins à ce chiffre énorme! Ce cerveau doit être bien équilibré.

Mourid et tous deux ferment les yeux. Le Cheikh dit : « Je fais appel à Dieu contre Satan le perfide, au nom du Dieu clément et miséricordieux. »

« — J'implore le secours de Dieu.

« — Je demande pardon à Dieu et à son apôtre.

« — O mon Dieu, pardonnez-moi ce qui est écoulé, et rendez-nous facile ce qui reste de la vie. »

Et le Mourid répète chaque phrase aussitôt après que le Cheikh l'a prononcée. Celui-ci après que le Mourid a répété la dernière phrase, récite deux ou trois passages du Coran, demande à Dieu de nous conduire dans la vraie voie et d'écarter tout ce qui pourrait nous empêcher de la suivre, et termine par cette parole : « Je prends Dieu à témoin de ce que nous disons. » (Coran XII, 86.) — Et la cérémonie se termine par la récitation de la falha. Remarquons que bien souvent l'initiation du Mourid et du Khouan se font dans la même cérémonie.

Comme nous parlerons, dans un chapitre à part, des Rahmanga, qui après les Snoussya sont pour nous en Algérie et en Tunisie l'ordre le plus redoutable, nous parlerons en son lieu de l'admission du Khouan dans cet ordre. Si nous avons décrit ici la manière dont le Mourid est admis, c'est pour donner un exemple de cette initiation, afin que la chaîne ne fût pas rompue. Il y a un ordre, le plus répandu des ordres musulmans, le plus riche, celui qui a la plus grande vénération des musulmans : c'est l'ordre des Gadrya. En raison de la tolérance respective des doctrines professées par ses membres, cet ordre est loin d'être le plus à craindre pour nous. Aussi nous n'en dirons que quelques mots, quand nous parlerons des ordres religieux étrangers à l'Algérie ou y occupant une place de très peu d'importance. Cependant, c'est dans cet ordre des Gadrya que nous trouvons pour l'initiation du Khouan les plus grandes ressemblances avec la franc-maçonnerie. Le lecteur lui-même en jugera.

(A suivre.)

Ad. Ricoux.

Nous rappelons à nos abonnés que nous comptons sur leur collaboration, pour nous signaler les faits se rapportant à l'enquête générale sur le satanisme contemporain. Nous ajoutons qu'il n'est pas nécessaire de nous donner de l'inédit. Notre Revue a pour but de grouper tout ce qui est intéressant et probant, dans l'ordre d'idées de notre programme.

PÈLERINAGE DE PARIS

Au sanctuaire vénéré de Notre-Dame du Sacré-Cœur, à Issoudun (Indre)

Les 30, 31 mai et 1^{er} juin 1895

A L'OCCASION DE LA FÊTE PATRONALE DE L'ARCHICONFRÉRIE QUI COMPTE 16 MILLIONS D'ASSOCIÉS DANS LE MONDE ENTIER.

Ce pèlerinage, qui est autorisé par Son Em. le cardinal Richard, pour le diocèse de Paris ; par S. G. Mgr Goux, pour le diocèse de Versailles, et spécialement béni par S. S. le Souverain Pontife Léon XIII (en date du 20 mars 1895), sera présidé par Mgr de l'Escaille, protonotaire apostolique, doyen du Chapitre de Notre-Dame de Paris et ancien vicaire général de Bourges.

Cette pieuse et sainte excursion de pénitence et de prières comprendra trois stations : Notre-Dame des Victoires, Issoudun et Montmartre.

Le 30 mai, à 7 heures précises, messe à Notre-Dame des Victoires. Départ pour Issoudun, gare d'Orléans, à 9 heures 23 ; arrivée à Issoudun vers 3 heures 1/2.

Séjour à Issoudun, le 31 toute la journée.

Le 1^{er} juin, retour d'Issoudun par le premier train du matin.

Le pèlerinage se terminera à Montmartre par le salut du Saint-Sacrement et la bénédiction d'une pierre, don des pèlerins de Notre-Dame d'Issoudun, à la Basilique du Sacré-Cœur de Jésus.

La Compagnie du chemin de fer d'Orléans accorde la remise de 50 0/0 sur le prix ordinaire des places de Paris à Issoudun.

PRIX DES PLACES, ALLER ET RETOUR DE PARIS A ISSOUDUN :

1 ^{re} classe	26 fr. 45
2 ^e classe	17 fr. 85
3 ^e classe	11 fr. 65

Pour la pierre à offrir à la Basilique du Sacré-Cœur et frais généraux, prière d'ajouter au prix de la place la somme de 2 fr.

Des billets provisoires du chemin de fer seront délivrés aux pèlerins.

Un comité de dames est déjà formé à Issoudun pour le logement des voyageurs. Des billets seront distribués aux pèlerins de Paris à Issoudun par les soins du Directeur.

Les membres du clergé trouveront une cordiale et généreuse hospitalité dans la maison des Missionnaires du Sacré-Cœur.

Nous prions instamment les associés et tous les amis de Notre-Dame du Sacré-Cœur de nous adresser le plus tôt possible leur adhésion. Toutes les mesures sont prises avec la Compagnie d'Orléans, en vue d'un train spécial ; or, il est nécessaire que nous soyons fixés sur le nombre des pèlerins, le 15 mai au plus tard. Prière de se hâter.

Pour les inscriptions s'adresser : A la direction générale du pèlerinage, chapelle de Notre-Dame du Sacré-Cœur, rue de Calais, 21, Paris ; à la basilique de Montmartre, bureau de l'œuvre ; à Notre-Dame des Victoires, bureau de l'archiconfrérie ; à M. l'aumônier du pensionnat des religieuses du Sacré-Cœur de Coutances, avenue de Saint-Ouen, 39 ; à M^{me} la vicomtesse de Bonneval, rue Las Cases, 30 ; à M. Roume de Joyet, rue de Vaugirard, 23.

Le Tribunal de Lyon, dans l'affaire de la *France Libre*, a condamné notre vaillant confrère à 3.000 fr. de dommages intérêts envers le F. Perraud, l'organiste Rose-Croix ; par contre, le F. Perrelon a été débouté de son action.

La *Franc-Maçonnerie démasquée* publiera ce jugement in-extenso.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

Le Doigt de Dieu est ici.

Domenico Margiotta, Trente-Troisième, à qui la haute Maçonnerie universelle avait décerné tous les titres imaginables, et qui était Inspecteur permanent et Souverain Délégué du GRAND DIRECTOIRE CENTRAL DE NAPLES, pour l'Europe, professant la philosophie dans cette ville, a renoncé à la religion du diable pour revenir à celle de Jésus-Christ. Il s'en est allé en écrivant à l'un de ses amis : « La Maçonnerie n'est pas autre chose que la religion de Satan, et c'est lui que nous adorons sous la formule du Grand Architecte de l'Univers. »

Vaincus par Moïse, qui disposait de la puissance créatrice de Dieu, les magiciens de Pharaon s'écriaient : « *Le Doigt de Dieu est ici.* » (Exode, VIII, 19.) A notre tour, nous nous écrierions à la vue de cette conversion, que nous croyons sincère, et qui a pour elle des faits probants : « *Le Doigt de Dieu est ici !* »

Qu'est-ce donc que *le Doigt de Dieu* ? Saint Augustin va répondre pour nous.

« Le Seigneur est Esprit, dit-il, et partout où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. » (II Cor. III, 17.) Or, cet Esprit de Dieu, dont la présence en nous nous justifie, nous inspire la haine du péché et nous donne la liberté spirituelle ; car, hors de lui, nous subissons l'amour du péché et une véritable servitude contre les œuvres de laquelle nous devons protester ; cet Esprit, dis-je, par lequel la charité, qui est la plénitude de la loi, est répandue dans nos cœurs, est aussi appelé dans l'Evangile le doigt de Dieu. Ainsi donc, les tables de la loi ont été écrites par le doigt de Dieu, et le doigt de Dieu, c'est l'Esprit de Dieu par lequel nous sommes sanctifiés, afin que, vivant de la foi, nous fassions le bien par la charité. » (*De l'esprit et de la lettre*, Ch. XVI.)

Le jeune professeur de philosophie, Domenico Margiotta, s'était donc laissé entraîner chez les Francs-Maçons, comme autrefois le

fil de sainte Monique, chez les Manichéens, qui sont les ancêtres, du reste, de nos Francs-Maçons. Maintenant, il écrit et démasque l'erreur qui l'a égaré. Il ne craint pas de stigmatiser ceux qui l'ont scandalisé, c'est-à-dire fait tomber dans le mal, mal qu'il a commis lui-même en adorant Satan, et qu'il a fait commettre aux autres, en sa qualité de chef.

Est-ce que Jésus-Christ, si doux, si plein de miséricorde, ne s'irritait pas aussi contre les scandaleux, jusqu'à les maudire ? Une mère maudit le corrupteur de sa jeune fille innocente, et cette malédiction est le cri de son amour maternel, inspiré de Dieu.

Le nouveau converti écrit contre Satan et ses suppôts : il fait son devoir. Qu'il le fasse pour l'amour du Christ, à qui seul désormais il doit consacrer sa vie et son talent, et il sera béni. Il aura beaucoup à souffrir, ainsi que Paul après sa conversion ; mais servir Dieu, c'est régner, et souffrir pour lui, c'est un triomphe céleste.

Nous voulons encourager M. Domenico Margiotta, devenu notre compagnon d'armes, dans la lutte contre la Maçonnerie. A cette fin, nous allons commenter les paroles qui terminent sa lettre à l'un de ses amis, déjà citée par nous : « La Maçonnerie n'est pas autre chose que la religion de Satan, et c'est lui que nous adorons sous la formule du Grand Architecte. »

Dans ce rapide travail, nous nous proposons de répondre aux trois questions suivantes :

- 1° Y a-t-il une religion de Satan ?
- 2° La Franc-Maçonnerie en est-elle ?
- 3° Qu'a produit la Franc-Maçonnerie ?

I

Y a-t-il une religion de Satan ?

Nous répondrons, sans crainte de nous tromper : Oui, il y a une société composée d'hommes et de femmes, reliés à Satan dans la révolte contre Dieu, et allant jusqu'à lui offrir un culte sacrilège.

Bossuet, appuyé sur saint Augustin, explique admirablement le fait dans son panégyrique de saint Sulpice :

« Quoique les hommes, dit-il, soient partagés en tant de conditions différentes; toutefois, il n'y a que deux genres d'hommes, dont les uns composent le monde, et les autres la société des enfants de Dieu. Cette solennelle division est venue, dit saint Augustin (*Cité de Dieu*, livre XIV, C. IV), de ce que l'homme n'a que deux parties principales; la partie animale et la raisonnable; et c'est par là que nous distinguons deux espèces d'hommes, parce que les uns suivent la chair, et les autres sont gouvernés par l'esprit. Ces deux races d'hommes ont paru d'abord en figure dès l'origine des siècles, en la personne et dans la famille de Caïn et de Seth; les enfants de celui-ci étant toujours appelés les enfants de Dieu, et, au contraire, ceux de Caïn étant nommés constamment les enfants des hommes, afin que nous comprenions qu'il y en a qui vivent comme nés de Dieu, selon les mouvements de l'esprit, et les autres comme nés des hommes, selon les inclinations de la nature. »

Les enfants de Seth, dits les enfants de Dieu, suivaient la loi naturelle, que le Créateur a gravée au fond du cœur de l'homme; et, de plus, ils gardaient la foi au Messie promis à nos premiers parents, Jésus-Christ, qui devait un jour mourir au Calvaire, à Jérusalem, pour nous délivrer de l'esclavage de Satan, le vainqueur de l'humanité, déchue par sa désobéissance à Dieu.

En outre, les enfants de Seth offraient, comme avait fait Abel, le sacrifice de l'Agneau, figuratif de l'Agneau divin de la croix.

Vivant ainsi, ils vivaient de la vie de la foi en Jésus-Christ, par conséquent de la vie de l'esprit. Et c'était de la sorte que l'Esprit de Dieu lui-même les soutenait dans la vertu.

Quant aux enfants de Caïn, ils ne suivaient pas plus la loi naturelle que leur père ne l'avait suivie lui-même, et comme cette loi a toujours eu son expression dans la conscience, ils méprisaient la voix de leur conscience, et le Seigneur aurait pu leur dire comme à Caïn méditant son horrible fratricide: « Pourquoi êtes-vous en colère? Et pourquoi paraît-il un si grand abattement sur votre visage? Est-ce que, si vous faites bien, vous n'en recevrez pas la récompense? Si, au contraire, vous faites mal, est-ce qu'aussitôt le remords de votre péché ne criera pas à la porte de votre âme? Mais vous serez maître de votre concupiscence et vous la dominerez toujours. » (Gen., IV, 7.)

Les enfants de Dieu gardaient donc, au dedans d'eux-mêmes l'Esprit-Saint, qui avait plané sur le chaos, à l'origine, et y avait infusé la vie et l'ordre. Partant, ils étaient libres et échappaient à l'esclavage tyrannique de Satan; car, « là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté: *Ubi autem Spiritus Domini, ibi libertas.* » (II Cor., II, 17.)

Les enfants des hommes, eux, emportés par l'amour désordonné de la chair, s'éloignèrent de plus en plus de Dieu, cessèrent de vivre de la vie de la foi au Messie et oublièrent leur Créateur, retombant ainsi dans l'esclavage du démon, le chef des révoltés. Ils formèrent de la sorte la société de Satan, adonnés qu'ils étaient au culte de la chair.

Qu'arriva-t-il alors?

La Genèse nous le dit en son chapitre VI.

« Après que les hommes eurent commencé à se multiplier sur la terre, et qu'ils eurent engendré des filles, les enfants de Dieu (c'est-à-dire les enfants de Seth), voyant que les filles des hommes (les descendants de Caïn) étaient belles, prirent pour leurs femmes celles d'entre elles qui leur avaient plu. »

Ce mélange des deux races: race de Caïn et race de Seth, amena une effroyable corruption de mœurs et l'abandon de Dieu. Et Dieu dit: « Mon Esprit ne restera pas toujours avec l'homme, parce qu'il n'est que chair: *Quia caro est.* » (VI, 3.)

Dieu purifia par un déluge le monde souillé par tant d'infamies. Il n'épargna que le juste Noé, avec sa famille, tous vivant de la foi en Jésus, le Messie promis.

Citons quelques versets de la Genèse pour l'instruction de nos lecteurs.

« Alors Dieu parla à Noé, et lui dit: « Sortez de l'arche, vous et votre femme, vos « fils et les femmes de vos fils. Faites-en sortir « aussi tous les animaux qui y sont avec vous, « de toutes sortes d'espèces, tant des oiseaux « que des bêtes, et de tout ce qui rampe sur la « terre; croissez et multipliez-vous. »

« Or, Noé dressa un autel au Seigneur, et prenant de tous les animaux et de tous les oiseaux purs, il les lui offrit en holocauste sur cet autel. Alors Dieu bénit Noé et ses enfants et il leur dit: croissez et multipliez-vous et remplissez la terre. » (Gen., VIII et IX.)

Idolatrie.

Il est presque certain que l'idolatrie, qui est l'adoration ou culte de latrie rendu à une créature quelconque, n'a pas existé dans le monde avant le déluge. Les auteurs qui l'ont prétendu n'ont apporté aucune preuve à l'appui de ce fait.

Quant aux livres sacrés, ils parlent bien d'une grande corruption de mœurs, comme nous l'avons dit; nulle part, il n'est question d'idolatrie. C'est que Dieu avait lui-même instruit Adam et Ève; il leur avait parlé, même après leur désobéissance, et il ne dédaignait pas même de parler à Caïn pour le reprendre de ses mauvaises dispositions.

Adam avait instruit sa postérité pendant 930 ans; et, d'après le texte hébreu, Mathusa-

lem avait vécu 230 ans avec Adam. C'était donc une histoire vivante, rien que par l'existence de ces deux personnages, puisque Mathusalem est mort l'année même du déluge. Les hommes d'alors formaient comme une autorité enseignante, ayant vécu, tous ensemble, dans l'atmosphère de la Révélation primitive, en vivant dans la compagnie du premier homme et de ses descendants.

Mais lorsque Noé fut mort, et que ses fils et leurs descendants eurent quitté les plaines de Sennaar pour se répandre dans toute la terre, nulle voix autorisée ne resta bientôt plus pour enseigner les hommes, et chacun se livra aux caprices de son imagination. A part la promesse du Messie et la pratique du sacrifice, ils oublièrent tout, et l'idolâtrie s'introduisit sur la terre.

Le Saint-Esprit lui-même, au livre de la Sagesse, a traité cette question, en disant : « Tous les hommes qui n'ont point la connaissance de Dieu ne sont que vanité. Ils n'ont pu comprendre par les biens visibles le Souverain Etre, et le Créateur ne leur est point apparu dans ses ouvrages. Mais ils se sont imaginé que le feu, ou le vent, ou l'air le plus subtil, ou la multitude des étoiles, ou l'abîme des eaux, ou le soleil et la lune étaient les dieux qui gouvernaient le monde. »

« Néanmoins, ils sont plus excusables que ceux qui ont adoré les ouvrages de leurs mains. »

« Un père affligé de la mort précipitée de son fils en fit faire l'image et commença à adorer comme Dieu celui qui, comme homme, était mort un peu auparavant ; il lui établit parmi ses serviteurs un culte et des sacrifices. Cette coutume criminelle s'étant autorisée de plus en plus dans la suite des temps, l'erreur fut observée comme une loi, et les idoles furent adorées par le commandement des princes. »

« L'adresse admirable des sculpteurs augmenta encore beaucoup ce culte dans l'esprit des ignorants. Chacun d'eux voulut plaire à celui qui l'employait, épuisa tout son art pour faire une figure absolument achevée, et le peuple ignorant, surpris par la beauté de cet ouvrage, commença à prendre pour un Dieu, celui qu'un peu auparavant il avait honoré comme un homme. C'a été là la source de l'illusion de la vie humaine ; de ce que les hommes, ou pour satisfaire leur affection particulière, ou pour se rendre trop complaisants aux rois, ont donné à des pierres et à du bois le nom incommunicable de Dieu. »

Le culte des idoles fut la source de tous les maux ; « car ils immolent leurs propres enfants, ou ils font en secret des sacrifices infâmes, ou ils célèbrent des veilles pleines d'une brutalité furieuse. De là vient qu'ils ne gardent plus aucune honnêteté, ni dans leur vie, ni

dans leur mariage, mais l'un tue l'autre par envie, ou l'outrage par l'adultère. Tout est dans la confusion, le sang, le meurtre, le larcin, la tromperie, l'infidélité, le tumulte, le parjure, le trouble des gens de bien. Le culte des idoles abominables est la cause, le principe et la fin de tous les maux. » (Sagesse, XIV.)

Ainsi les hommes d'avant le déluge se laissèrent entraîner au culte de la chair, n'ayant plus la force d'écouter la droite raison, qui leur parlait par leur conscience et leur révélait la religion naturelle.

Après la dispersion des enfants de Noé, ils oublièrent Dieu lui-même, et ne le connaissant plus, ils en inventèrent de toutes façons, et adorèrent ainsi les hommes puissants, transformés par eux en dieux, ou même les simples ouvrages de leurs mains.

Le culte de Satan

A mesure que les peuples se dépravaient en se livrant au culte de la chair, et aux égarements de l'esprit, attribuant aux créatures le nom de Dieu, et leur rendant un culte abominable jusqu'à leur livrer et leur immoler leurs enfants, Satan prenait possession du monde, et se faisait adorer chez les diverses nations sous des noms différents. Il y organisait son culte, étant selon le langage de Tertullien : *Simius Dei* ; le singe de Dieu. Il avait ses pontifes, ses prêtres, ses vestales et ses temples, où les foules venaient l'adorer, sous les noms de Jupiter, de Minerve, de Mars, de Neptune, de Bacchus, de Vénus, de Mercure et autres divinités semblables ; car tout alors, dit Bossuet, était Dieu, excepté Dieu lui-même.

Par la voix de ses pontifes, il appelait les foules en ses temples, pour s'y livrer à des orgies abominables.

Ailleurs, il demandait des victimes, des animaux, et aussi des hommes, des jeunes filles, des enfants. Qui n'a entendu parler du sacrifice d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, sacrifice demandé, exigé par Calchas, prêtre des faux dieux ?

Le peuple de Dieu lui-même se laissait parfois égarer jusqu'à immoler ses enfants au dieu Moloch, et l'on montre encore de nos jours à Jérusalem l'endroit où les mères allaient livrer leurs enfants pour les brûler en l'honneur de cette divinité infernale.

Chez les Gaulois, le culte de Satan se célébrait dans les forêts, pendant le silence des nuits. Des prêtres, des prêtresses offraient à leurs fausses divinités le guy sacré, avec des cérémonies capables de captiver les esprits, et souvent ces réunions finissaient par des sacrifices humains. Nous avons vu nous-mêmes de ces pierres énormes, creusées pour l'écoulement du sang, et que l'on dit avoir servi au culte que les Druides rendaient à Satan.

Oui, il y a eu une religion de Satan, dont les peuples ont été les jouets, et des hommes souvent les victimes.

Les possessions du Démon.

Pour punir les hommes de l'avoir abandonné, Dieu a même permis au démon d'obséder certaines personnes et même d'entrer en elles et de les *posséder*, d'en être le tyran, dans la mesure que Dieu permettait.

Les siècles païens nous offrent des faits de ce genre, en grand nombre, et ils se sont multipliés aux temps où s'accomplissaient les promesses faites à Adam touchant le Messie promis, pour mieux montrer la nécessité d'un Sauveur.

Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir l'Evangile. A chaque jour, on peut dire, de sa vie apostolique, Notre-Seigneur chasse quelque démon du corps d'un possédé.

Citons-en un exemple frappant. Nous lisons en saint Mathieu, que Jésus, descendant du Thabor, où il s'était montré dans sa gloire à Pierre, Jacques et Jean, vint vers le peuple assemblé au pied de la montagne : « Alors un homme s'approcha, et se jeta à genoux devant lui, disant : Seigneur, ayez pitié de mon fils, car il est lunatique, et il souffre cruellement ; souvent il tombe dans le feu, et souvent dans l'eau. Je l'ai présenté à vos disciples, et ils n'ont pu le guérir. Sur quoi Jésus s'écria : O génération incrédule et perverse, jusqu'à quand serai-je avec vous et vous supporteraï-je ? Apportez-le moi ici. Et Jésus gourmanda le démon, et le démon sortit de l'enfant, qui fut guéri dès l'heure même. » (Math., XVII, 14 à 18.)

Pour montrer à tous le pouvoir laissé à Satan par la Sagesse divine, et nous inviter à veiller sur nous, Jésus-Christ a permis à Satan de le tenter, lui, le Christ, qui voilait sa divinité aux yeux du tentateur. Celui-ci s'approcha de Lui, et lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains... » Il l'avait transporté sur une haute montagne... puis ce fut sur le pinacle du temple..., en un mot, il le traitait comme un homme ordinaire.

Jésus le vainquit et lui dit : « Retire-toi, Satan ; car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que Lui seul. Le Diable alors le laissa. » (Saint-Mathieu, IV.)

Guerre à mort de Simon le Mage contre saint Pierre.

Jésus-Christ, par sa mort sur la croix, a réalisé l'engagement qu'il avait pris devant son Père de nous racheter de la mort éternelle, que méritait le péché d'Adam. Il a ainsi

reconquis son peuple et nous a rendu la liberté de reconquérir nous-mêmes le ciel, avec le secours de sa grâce, si nous le voulons.

Que peut désormais Satan sur nous ?

Saint Thomas d'Aquin, à ce propos, enseigne qu'il n'appartient à aucun être de porter atteinte à notre liberté, et que notre volonté ne relève que d'elle-même et de Dieu. Satan, le tentateur, peut bien agir sur notre imagination et sur nos sens, mais le sanctuaire de notre volonté lui demeure à jamais inviolable, si nous ne lui en ouvrons nous-mêmes l'accès. Et quand Dieu lui-même veut agir sur nous, c'est en inclinant notre âme vers l'objet qu'il lui propose, c'est-à-dire en respectant encore notre volonté.

Tel est le résumé de la doctrine du saint docteur sur la question.

Nous croyons devoir le dire, ici, afin que l'on comprenne que Satan peut aboyer contre nous, mais pas nous mordre, si nous ne le voulons pas.

La lutte avec le démon n'est donc pas finie, alors même que nous sommes faits chrétiens par le baptême, Dieu le permettant ainsi pour augmenter nos mérites. C'est pourquoi l'apôtre saint Pierre en sa première Epître nous crie : « Soyez sobres et veillez ; car votre adversaire le démon, comme un lion rugissant, rôde, cherchant qui dévorer. Résistez-lui, forts dans la foi ; sachant que vos frères répandus dans le monde ont les mêmes choses à souffrir. Mais le Dieu de toute grâce, qui nous a appelés dans le Christ Jésus à son éternelle gloire, après que vous aurez souffert un peu, vous perfectionnera lui-même, vous affermira et vous rendra inébranlables. A lui la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen. » (Ch. V. 8-11.)

Est-ce que Satan est le chef des méchants ?

Saint Thomas d'Aquin répond affirmativement à cette question et voici le raisonnement qu'il fait. « Nous avons observé que la tête n'exerce pas seulement une influence intérieure sur les membres, mais qu'elle les gouverne encore extérieurement, en dirigeant leurs actes vers une fin. » On peut donc considérer quelqu'un comme le chef d'une société, soit sous ce double rapport, c'est-à-dire à raison de l'influence intérieure et du gouvernement extérieur, et nous avons dit que le Christ est le chef de l'Eglise de ces deux manières ; soit seulement à raison du gouvernement extérieur, et c'est de la sorte qu'un prince ou un prélat est le chef de la société soumise à son autorité. Le diable est le chef de tous les méchants de cette seconde manière ; car il est dit au livre de Job, XXI, 25 : « C'est lui qui est le roi de tous les enfants

de l'orgueil. » Il est de l'office de celui qui gouverne de conduire à la fin qu'il se propose ceux qu'il dirige. La fin que le diable a en vue, c'est de détourner de Dieu la créature raisonnable ; aussi, dès le commencement, il s'est efforcé d'empêcher l'homme d'obéir au précepte divin. Or, se détourner de Dieu constitue une fin, en tant qu'on y voit la liberté. Nous le voyons par ces paroles de Jérémie, II, 20 : « Dès le commencement, vous avez brisé mon joug, vous avez rompu mes liens et vous avez dit : Je ne vous servirai pas : *Non serviam*. » Dès lors donc que le péché qu'ils commettent fait arriver à cette fin un certain nombre d'hommes, ils tombent par là même sous la direction et le gouvernement du diable ; et c'est pour cela qu'on l'appelle leur chef. »

Quand un chef de parti lève son étendard pour aller au combat, les uns le suivent parce qu'il agit sur eux, d'autres s'engagent spontanément sous sa bannière. C'est ce qui arrive pour Satan. Il a levé l'étendard de la révolte contre Dieu, et parmi les hommes les uns le suivent, parce qu'il travaille à les faire venir, en leur tendant des pièges comme à Adam, les autres viennent d'eux-mêmes parce que cela leur plaît.

C'est ainsi que le diable est le chef de tous les méchants, parce qu'ils l'imitent et marchent à sa suite. D'où nous pouvons conclure, finalement, qu'il y a une société dont Satan est le chef, et comme une église opposée à l'Eglise de Jésus-Christ, Notre-Seigneur et Maître souverain.

Un des précurseurs de la Frane-Maçonnerie a paru à l'origine du Christianisme : il se nomme *Simon le Mage ou le Magicien*.

Cet homme étrange fut comme une incarnation de Satan. Voici ce qu'en disent les Actes des Apôtres, au chapitre VIII, à propos des travaux du diacre Philippe à Samarie :

« Or, était là un certain homme appelé Simon, qui, auparavant, exerçait la magie dans la ville, séduisant le peuple de Samarie, se disant être quelqu'un de grand. Tous l'écoutaient, depuis le dernier jusqu'au premier, disant : Celui-ci est la vertu de Dieu qu'on nomme la grande. Et ils s'attachaient à lui, parce que depuis longtemps il leur avait troublé l'esprit par ses enchantements. Mais quand ils eurent cru à la parole de Dieu que Philippe leur annonçait, ils furent baptisés, hommes et femmes, au nom de Jésus-Christ, c'est-à-dire au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

« Alors Simon lui-même crut aussi, et après qu'il eut été baptisé, il s'attacha à Philippe, et voyant les prodiges et les grands miracles qui se faisaient, il s'étonnait et admirait.

« Lorsque les Apôtres qui étaient à Jérusalem eurent appris que Samarie avait reçu la parole de Dieu, ils prièrent Pierre et Jean d'aller

vers eux. Etant venus, ils prièrent pour eux, afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit. Car il n'était encore descendu sur aucun d'eux ; mais ils avaient été seulement baptisés au nom du Seigneur Jésus. »

Philippe n'était que diacre et ne confirmait pas.

« Alors les apôtres leur imposaient les mains et ils recevaient le Saint-Esprit.

« Simon, voyant que le Saint-Esprit était donné par l'imposition des mains des Apôtres, leur offrit de l'argent et dit : « Donnez-moi aussi ce pouvoir, afin que tous ceux à qui j'imposerai les mains reçoivent le Saint-Esprit. » Mais Pierre lui dit : « Que ton argent péricule avec toi parce que tu as estimé que le don de Dieu peut s'acquérir avec l'argent. Il n'y a pour toi, ni part, ni sort en ceci ; car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. Fais donc pénitence d'une telle méchanceté ; et prie Dieu, afin que peut-être il te pardonne cette pensée de ton cœur. Car je vois que tu es dans un fiel d'amertume et dans des liens d'iniquité. » Simon répondit : « Priez vous-même le Seigneur pour moi, afin que rien de ce que vous m'avez dit, ne m'arrive. »

« Pour eux, après avoir rendu témoignage, et prêché la parole du Seigneur, ils reprirent le chemin de Jérusalem, annonçant l'Evangile en plusieurs contrées des Samaritains. » (*Ibid.*)

Simon, né à Gotta, ville ancienne du territoire samaritain, n'était pas un imposteur vulgaire, sans portée dans l'esprit, comme on l'a cru longtemps. Il avait étudié la philosophie à Alexandrie, beaucoup voyagé dans l'Inde, appris ce que les persans avaient publié dans le Zend, étudié le Bouddhisme, toutes les erreurs de l'orient, et il arrivait à Samarie pour être témoin du prodige opéré par l'Esprit de Dieu, dont étaient ministres les apôtres.

Naturellement ces prodiges l'étonnaient. Il conçut la pensée d'ajouter à ses recherches le dogme chrétien et de s'en aller prêcher lui-même sa synthèse. Il lui aurait fallu le pouvoir de donner l'Esprit-Saint ; c'est pourquoi il voulut l'acheter. Mais saint Pierre, qui voyait en lui le suppôt de Satan, l'arrêta en lui disant la rude vérité.

A partir de ce moment, Simon lui jura une haine profonde et résolut de se venger, dans une lutte à mort.

D'après les *Philosophumena*, manuscrit découvert récemment, Simon était fort avancé dans l'art de la magie diabolique. « Il faisait écrire sur une feuille de parchemin la demande qu'on voulait adresser au démon. La feuille, pliée en quatre, était jetée dans un brasier ardent, pour que la fumée allât révéler au démon ce qu'on lui demandait. L'encens était jeté à pleines mains sur les charbons, le

mage y ajoutait, sur des morceaux de papyrus, les noms, écrits en caractères hébraïques, des démons auxquels il s'adressait, et la flamme dévorait le tout. Bientôt l'esprit divin semblait envahir le mage, qui poussait des cris intelligibles, invoquant les génies supérieurs. Un sacrifice commençait où tous les assistants apportaient leur oblation, et le mage répondait à la question posée. Des apparitions fantastiques surgissaient parfois du milieu du brasier ardent. A l'approche de l'autel magique, on voyait les brebis amenées pour l'immolation se précipiter d'elles-mêmes sous le couteau du sacrificateur et se donner la mort. Le feu paraissait descendre du ciel sur les objets que le mage avait désignés. A sa voix, le bruit de la foudre se faisait entendre. Dans un bassin rempli d'eau, on évoquait les fantômes des dieux, et le spectateur, saisi d'effroi, distinguait clairement l'image enflammée d'Hercule ou celle de Diane, chassant avec sa meute, dans la forêt sacrée. Souvent le mage se faisait remettre, soigneusement cachetées, les demandes qu'on voulait adresser aux dieux. Il y répondait et remettait la lettre sans que l'empreinte eût été violée. D'autres fois, la divinité évoquée traversait l'appartement, traçant des orbes de feu dans son vol. Le disque de la lune apparaissait soudain, au milieu d'un appartement clos, et dans une nuit obscure, la terre tremblait sous les pieds des assistants, et un crâne humain posé sur le sol, rendait des oracles, d'une voix qui semblait venir des enfers. »

L'auteur des *Philosophumena* décrit les procédés physiques à l'aide desquels on obtenait alors ces diverses illusions, qui ne seraient qu'un jeu pour la science moderne ; mais de ces opérations naturelles, il distingue nettement les relations démoniaques.

« Les mages évoquent les fantômes, écrivait plus tard Tertullien ; ils souillent par leurs infamies les esprits des morts ; ils font rendre des oracles par la bouche des jeunes enfants ; ils produisent des effets prodigieux en faisant tourner les objets ; ils plongent dans le sommeil, et les tables devinent sous leurs mains. » (Apolog., XXIII.)

Nous ne suivrons pas Simon le mage dans ses prédications de l'erreur dont il était le père, ni dans ses luttes avec saint Pierre. Il nous suffit d'avoir prouvé qu'il y avait, au temps des Apôtres, une religion de Satan.

Voici comment les *Philosophumena* racontent la mort de Simon le mage :

« Simon s'était élevé dans les airs, en face de Néron ; mais Dieu l'avait puni de son orgueil triomphant, en le faisant tomber près de la loge impériale, qu'il couvrit de son sang. Il s'était seulement cassé les jambes, mais pas tué, comme on le pense.

« La dernière fois que Pierre le vit, ce fut dans la campagne romaine.

« Le magicien était assis sous un platane, enseignant la foule. Pressé par les arguments de l'Apôtre et réduit au silence, le mage, après avoir tergiversé longtemps, prit le parti d'annoncer qu'il allait se faire enterrer vivant, et qu'on le verrait ressusciter le troisième jour. Il ordonna donc à ses disciples de creuser une fosse et de l'envelopper d'un suaire. On le déposa dans cette tombe ; mais il y est resté jusqu'à ce jour ; car Simon n'était pas le Christ. » (Philosoph., livre VI, 20.)

Le magicien s'était fait chrétien ; mais hypocritement et pour pouvoir enrichir sa synthèse anti-chrétienne et toute faite du panthéisme de l'Orient. Sa religion était celle de Satan. Ses disciples Ménandre, Saturnin, Basilide et autres, embrassèrent ses erreurs, qui sont venues jusqu'à nous. L'Allemagne les a faites siennes, et nous les a inoculées, sous le nom de panthéisme transcendantal, avec une ardeur que rien ne dépasse, sinon le manque de clarté.

On connaît la doctrine de ces philosophes sous le nom de Gnose, et eux-mêmes prenaient le nom de Gnostiques, qui veut dire : savant, prétendant que les Apôtres n'enseignaient qu'une doctrine simple, bonne pour le commun du peuple. Orgueilleux comme Satan, leur père, ils tombaient d'abîme en abîme, dans l'erreur et le culte de la chair.

CEUX QUI SE SÉPARENT

Saint Jude, en son épître catholique, a peint en deux mots ceux qui composent la religion ou l'église de Satan : « *Hi sunt qui segregant semetipsos, animales, spiritum non habentes* : Ce sont ceux qui se séparent eux-mêmes, (V. 19.) hommes de vie animale, n'ayant pas l'Esprit. »

Ils se séparent de Jésus-Christ, et de son Eglise : de Jésus-Christ dont ils ne veulent pas comme chef ; et de son Eglise, dont ils repoussent l'autorité enseignante, soit en elle-même, soit sur un point en particulier ; ce qui revient à la nier tout entière. En effet, qui pèche, en telle matière, sur un point, pèche en tout, vu que son infaillibilité, qui est sa marque divine, disparaît.

Indiquons, au moins, parmi ces dissidents ou sectaires, schismatiques et hérétiques, Manès, l'homme aux deux principes, souverains et rivaux, l'un bon, l'autre mauvais ; le premier ayant créé l'âme, le second, par malice, ayant attaché un corps à l'âme. De sorte que les adeptes de cette erreur, au moyen de laquelle ils prétendaient expliquer l'existence du mal moral et du mal physique, se vengeaient, disaient-ils, du principe créateur du corps, en le livrant à tous ses instincts pervers.

C'étaient bien là des hommes se séparant d'eux-mêmes et menant une vie animale.

Citons Arius, ce lybien, d'une taille élevée, toujours vêtu du pallium des philosophes, mais poussant jusqu'au cynisme la négligence de ses vêtements et de sa personne. Ce séducteur enseignait que le Fils de Dieu ou Verbe divin, était une créature, tirée du néant, que Dieu le Père avait produite avant tous les siècles, et de laquelle il s'était servi pour créer le monde ; qu'ainsi le Fils de Dieu était d'une nature et d'une dignité inférieure au Père, qu'il n'était appelé Dieu que dans un sens impropre.

On le voit, Satan forme bien ses disciples ; c'est toujours au Christ, Fils de Dieu, qu'ils s'attaquent. Ôtez-Lui sa divinité, il cesse d'être médiateur et sauveur ; il n'est plus qu'un rêveur et un imposteur, et nous, chrétiens, ne sommes que des idolâtres.

L'Esprit-Saint, âme de l'Eglise, et chargé de la mission de glorifier Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur la terre, vengea bientôt la vérité au Concile de Nicée.

Rien de plus grand n'avait paru sur la terre, depuis la venue solennelle du Saint-Esprit au Cénacle. Il allait lui-même présider cette grande assemblée, mais d'une manière invisible. C'est Lui toutefois qui inspirerait la sentence que Pierre ou son représentant prononcerait.

Trois cent dix-huit évêques, venus de toutes les parties de la terre, se trouvèrent assemblés à Nicée. La plupart avaient souffert pour la foi et beaucoup conservaient sur eux les marques des chaînes qu'ils avaient portées et des blessures qu'ils avaient reçues pour affirmer leur foi en la divinité de Jésus-Christ.

Ce spectacle était grand, digne de Dieu et de son Christ, digne de son Eglise.

Arius et les siens furent mandés pour s'expliquer, et quand les Pères du Concile lui demandèrent la signification qu'il donnait au mot *Fils de Dieu*, nom du Christ Jésus, il nia que Jésus fût Fils de Dieu par nature, et affirma qu'il n'était qu'une créature tirée du néant. Alors on lui fit observer que, dans cette supposition, il ne serait pas plus grand que les anges ; et quand il ajouta que les créatures n'auraient pu soutenir l'action immédiate de l'Etre infini, et qu'il fallait un intermédiaire entre elles et Dieu, lequel intermédiaire était Jésus-Christ, créé avant les siècles, les Pères lui répondirent que cette distinction était futile. En effet, les Pères lui dirent : Puisque d'après votre système Jésus est une créature, comment a-t-il pu soutenir cette même action ?

Evidemment, Arius s'inspirait des Gnostiques et de Simon le Mage.

La séance publique eut lieu le 9 juin 325 : Constantin s'y présenta, humblement, quoique magnifiquement revêtu, et saint Eustache d'Antioche le harangua, au nom de l'Assem-

blée, en grec. L'empereur répondit en latin, pour honorer la langue de l'Eglise, et au cours de sa réponse, il disait : « Avec l'aide du Christ Sauveur, il me fut donné d'anéantir les tyrans qui avaient déclaré la guerre à Dieu. Sera-t-il dit que le démon continuerait encore, sous une autre forme, à poursuivre de ses calomnies et de ses outrages notre sainte religion?... »

La séance commença et les Ariens proposèrent une formule de foi, encore pleine d'erreurs. Elle fut rejetée. Pour exprimer la génération du Verbe, Fils de Dieu, le Concile adopta le terme : « Consubstantiel, » c'est-à-dire que le Fils est de la même substance que le Père.

N'est-ce pas là, du reste, une loi universelle ? Est-ce qu'un fils n'est pas toujours de la même nature que son Père ? Donc, le Fils de Dieu est Dieu. Que pourrait-il être, autrement ?

Arius mourut misérablement, comme Manès ; mais leurs erreurs leur ont survécu, et nous verrons que la Franc-Maçonnerie les a faites siennes. C'est pourquoi nous avons voulu en parler, dans ce résumé de l'erreur, fille de Satan.

SATAN NE DÉARME PAS

A la vue de la marche du christianisme qui s'avance à travers les siècles, avec une force continue, au milieu des persécutions sanglantes suscitées par les empereurs romains, qui disparaissent d'une façon tragique ; malgré les hérésiarques et leurs adeptes, dont l'action est éphémère et toujours pleine d'astuce et de honte ; on ne peut s'empêcher de s'écrier : *Le Doigt de Dieu est ici.*

Satan, cependant, ne désarme pas, et Dieu, qui est le Dieu des armées, laisse les hommes aux prises avec lui. Il veut que l'on renonce au démon, à ses pompes et à ses œuvres, librement. Il ne veut pas, pour serviteurs et amis, des esclaves. C'est ainsi que nous avons sous les yeux cette lutte universelle, et sans cesse renaissante sur la terre, du bien et du mal, de l'esprit luciférien et de l'Esprit de Dieu. Seule, la fin des siècles et du temps mettra un terme aux combats *des enfants de Dieu* et *des enfants des hommes*.

Parmi les agents de Satan, citons quelques noms.

Julien l'Apostat.

Julien l'Apostat, qui se fit initier aux mystères d'Eleusis et cultivait la magie avec une rage infernale, toujours accompagné d'Oronte, sacrificateur égyptien, préluait au spiritisme moderne.

Julien refusait aux chrétiens la liberté d'enseignement, et introduisait le droit absolu, exclusif et souverain de l'Etat, en matière d'enseignement. Saint Grégoire relève comme une monstruosité ce principe auparavant inouï. Par là, l'apostat est le père de nos législateurs modernes. « Qui me donnera, s'écrie saint Grégoire de Naziance, en parlant de Julien, le génie de Thucydide, ou la plume de Tacite, pour faire connaître à la postérité les crimes de ce monstre? Décrierai-je les monceaux de cadavres qui s'entassaient sous le couteau d'Oronte, pendant que la main impériale fouillait les entrailles palpitantes des victimes? Les souterrains des palais impériaux ont maintenant révélé leurs secrets. Des étangs, des puits, des fossés regorgeant des restes mutilés nous ont donné le dernier mot de ces mystères homicides. »

C'est un saint qui parle : on ne peut pas douter de sa parole. Il faut donc conclure que Julien était de la religion de Satan, « *qui fut homicide dès le commencement* », a dit Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. On sait la mort de Julien.

Pélage.

« Ne vous défendez pas comme d'un acte téméraire, disait saint Jérôme à Clésiphon, de me signaler la nouvelle erreur qui vient de se greffer sur le tronc vermoulu de l'ancienne philosophie. Elle n'a fait déjà que trop de victimes en Orient. Sous le masque de l'humilité, c'est l'orgueil du diable qui relève la tête et dit : « Je monterai jusqu'au ciel ; je placerai mon trône au-dessus des astres, et je serai semblable au Très-Haut. »

Pélage ressemblait à un cyclope. Ce géant venu d'Irlande en Orient, d'abord pieux, s'abandonna à son orgueil, à l'usage immodéré de la viande et du vin. Il enseignait que le péché d'Adam n'a nui qu'à lui seul, et qu'il n'a point passé à sa postérité. Il suivait de là que les enfants naissent exempts du péché originel et que le baptême n'efface en eux aucune tache, mais leur assure la grâce de l'adoption. De sorte que la mort et les souffrances auxquelles nous sommes sujets, ne sont point la peine du péché, mais la condition naturelle de l'homme. Il concluait surtout, l'hérésiarque, que la nature humaine n'a pas besoin de la grâce pour faire le bien, et qu'il suffit à l'homme de connaître ses devoirs par la raison pour être capable de les accomplir.

Saint Augustin réfuta Pélage avec toute l'ardeur de sa foi et la force de son génie. Il reconnaissait à Pélage une grande subtilité ; aussi s'appliqua-t-il à montrer et à pulvériser son erreur, remplie d'orgueil satanique.

Autres Suppôts de Satan.

Nous ne ferons que citer les noms de Nestorius, qui enseignait deux personnes en Jésus-Christ ; Eutychès, qui ne reconnaissait dans l'Homme-Dieu qu'une seule nature ; Mahomet, professant, dans son Coran, les diverses hérésies des premiers siècles, et voulant remplacer par le déisme, le christianisme, fondé sur l'adorable Trinité des Personnes en Dieu.

Suivons, en Occident, la marche de l'erreur doctrinale, que l'Orient lui apporta avec la renaissance du paganisme philosophique, littéraire et artistique.

Ægidius Colonna, de Rome, accuse Averroès d'avoir renouvelé toutes les erreurs d'Aristote, bien moins excusable que lui, parce qu'il attaque notre foi et blâme toutes les religions, tout aussi bien celle des musulmans que celle des chrétiens, parce qu'ils admettent que la création succéda au néant ; il appelle de pures imaginations les opinions des théologiens et soutient qu'aucune loi n'est vraie, bien qu'elle puisse être utile.

L'étude d'Averroès produisit en Europe des fruits de mort. Les esprits cultivés devinrent averroïstes : c'était une mode ; et Jésus-Christ était rejeté dans l'ombre. Pétrarque, qui vécut alors, disait : « Quant à moi, plus j'entends dénigrer la foi du Christ, plus j'aime le Christ, et plus je me confirme dans sa doctrine, comme un fils dont la tendresse filiale se serait refroidie, la sent se réchauffer lorsqu'il apprend qu'on attente à l'honneur de sa mère. »

De leur côté, les Albigeois renouvelaient, dans le midi de la France, les doctrines manichéennes et gnostiques ; partant, les erreurs de l'Inde et de la Perse, et aussi leurs débauches et les saturnales païennes ; en un mot, la religion de Satan.

L'Esprit-Saint suscita, pour combattre ces doctrines malsaines, saint Thomas d'Aquin et une pléiade de génies ; pour garder la pureté des mœurs chrétiennes, il créa des saints ; j'ai nommé saint Dominique et saint François.

Parut bientôt Luther, père de la grande erreur : le Protestantisme, qui porte encore de nos jours ses fruits empoisonnés.

Jusqu'à lui, les esprits dévoyés, comme Arius, Nestorius, Eutychès, Pélage et autres, reconnaissaient encore l'autorité enseignante et infallible de l'Eglise : Luther la repoussa et son système fut d'en appeler à la seule raison. Ce système porta le nom d'*Examen privé*. Chacun lisait la Bible et l'interprétait selon ses inspirations ; c'était répudier, par conséquent, le Saint-Esprit, qui est l'âme de l'Eglise, détruire toute autorité enseignante, et priver le monde de la seule voix autorisée, pouvant imposer aux âmes la croyance des dogmes

chrétiens, la morale chrétienne, et jusqu'aux vérités sociales, sans lesquelles la société est impossible ; comme, par exemple, le respect de la propriété.

En effet, en dehors de l'Eglise, qui donc peut dire avec autorité et de la part de Dieu : *Bien d'autrui tu ne prendras !*

Tout cela est bien encore : religion de Satan, et non pas de Dieu.

Mais l'Esprit-Saint soutenait l'Eglise catholique et suscitait des saints, qui devaient lui conquérir, eux et leurs disciples, des mondes entiers, comme par exemple saint Ignace de Loyola, et bientôt, saint Vincent de Paul, et d'autres encore.

Cependant Satan rugissait de voir la Croix rayonner sur le monde et l'éclairer de sa céleste lumière. Elle était portée aux plus lointains rivages.

Chose remarquable : Christophe Colomb naissait en 1436, Ignace de Loyola, en 1491, Luther, en 1483, Vasco de Gama, en 1460, de sorte que, quand l'Institut de la Compagnie de Jésus fut approuvé par Paul III, en 1540, les Indes, comme on disait alors, s'ouvraient à l'apostolat des Jésuites, en Amérique et dans les Indes, et déjà leurs phalanges s'étaient lancées au combat pour Jésus-Christ, tandis que Luther, en 1546, mourait de désespoir, à la vue de tout le mal qu'il avait fait par sa rupture avec l'Eglise catholique.

Nous concluons, et nous en avons le droit, ce nous semble, en disant : oui, il y a toujours eu sur la terre une *religion de Satan*.

Tandis que les enfants de Dieu, dès l'origine, ont cru au Messie, et ont vécu selon l'esprit de foi en Lui, les enfants des hommes, ou de Caïn, vivaient selon les instincts de la chair.

Après le déluge, et quand les descendants des fils de Noé eurent oublié Dieu, l'idolâtrie parut ; Satan eut son culte ; le paganisme, vraie religion de Satan, prévalut, tandis que le culte du vrai Dieu se conservait à Jérusalem et chez son peuple.

Nous avons vu que depuis Jésus-Christ, Satan eut encore ses serviteurs et ses amis, et que sa religion, ainsi que son culte, se sont toujours conservés quelque part.

Arrivons à notre seconde demande : La Franc-Maçonnerie est-elle de la religion de Satan ?

II

La Franc-Maçonnerie appartient corps et âme à la religion de Satan.

Pour le prouver, reprenons ce que nous avons dit, et posons les questions suivantes :

La Franc-Maçonnerie vit-elle, comme les

enfants de Seth, c'est-à-dire les *enfants de Dieu*, de la vie de l'esprit de foi en Jésus-Christ ?

Non, évidemment, elle vit de la vie des sens, elle suit les instincts de la chair, comme les enfants de Caïn, ou les *enfants des hommes*.

Est-elle idolâtre ?

Absolument, car elle ne reconnaît rien au-dessus de l'homme, n'admettant pas de créateur. Son Dieu est le monde universel, *le Tout*, le Dieu-Tout, l'ensemble des êtres. Le vrai Franc-Maçon se croit dieu, une parcelle divine et s'adore lui-même.

Rend-elle un culte à Satan ?

Obligée qu'elle est de compter avec Satan, son maître, qui vient s'opposer à elle, dans ses Loges palladistes — car il est le *singe de Dieu*, *Simius Dei*, et il veut présider les assemblées maçonniques, comme Dieu celles de ses enfants, — elle ne peut plus aujourd'hui nier le fait. Les trépieds et les cassolettes, où l'encens fume en l'honneur de Satan ; ses invocations à Satan, l'hymne de Carducci à Satan ; les aveux récents des Palladistes, les révélations du professeur Domenico Margiotta, trente-troisième converti, le fait de plusieurs membres qui avouent n'avoir d'autre religion que celle de Satan, prouvent jusqu'à l'évidence que la Franc-Maçonnerie rend un culte sacrilège à Lucifer qu'elle appelle le dieu-bon.

Elle est donc pire que le paganisme, qui, en adorant ses dieux, gardait encore une foi vague *Deo optimo*, à la Divinité suprême.

Est-elle panthéiste à la façon des Orientaux ?

Tout à fait. Et les erreurs panthéistiques de Brahma et de Bouddha, singeries de vérités primordiales révélées de Dieu, ont pénétré jusque dans ses Loges et y sont en honneur.

Que pense-t-elle de la condamnation de Jésus-Christ par les Juifs ?

On peut le demander au chef universel de la Franc-Maçonnerie, qui, de chrétien qu'il était, s'est fait juif, et trône aujourd'hui au palais Borghèse, comme pour insulter à plaisir au Vatican et au Vicaire de Jésus-Christ, condamné et crucifié à Jérusalem, sur l'ordre des Juifs.

Partage-t-elle les erreurs de Manès ?

Oui, l'Illuminisme français, dont Saint-Martin de Lyon était le père, professait la doctrine des deux principes du fameux Manès, qui conseillait à ses adeptes de livrer leur corps à toutes les tendances de la chair, afin de punir le principe mauvais d'avoir uni ce corps aux âmes.

Et au convent de Wilhemsbad, en 1781, lorsque l'Illuminisme français et l'Illuminisme allemand de Weishaupt, se disputèrent l'honneur d'imposer à la Maçonnerie sa doctrine, les deux camps restèrent en présence, et ce n'est que de nos jours, qu'on voit nos maçons

français arriver peu à peu au panthéisme de Spinoza, doctrine adoptée par l'Illuminisme allemand.

Les Francs-Maçons sont-ils Ariens ?

Oui, Arius est un de leurs pères ; et les Maçons nient audacieusement la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a vaincu l'arianisme et triomphé de ses blasphémateurs à Nicée, avec une puissance qui faisait dire à toute l'assemblée : *Le doigt de Dieu est ici !*

Constantin lui-même, alors maître du monde, acclamait lui-même la Divinité de notre adorable Sauveur, par sa présence, humble, mais royale, au Concile, et par un discours latin, admiré des Pères eux-mêmes du Concile venus de toutes les parties de l'univers.

Les Maçons sont-ils Pélagiens ?

Oui, certes, ils sont Pélagiens. Et leurs élucubrations sur le péché originel ; et leur doctrine du Naturalisme condamnée par Léon XIII, dans son Encyclique *Humanum genus*, et tous leurs discours où l'audace le dispute à l'ignorance de la théologie et de tout, prouvent bien que le Cyclope d'Irlande, le grand mangeur, leur est plus cher que l'humilité et le don de Dieu, appelé : *la grâce*.

La Franc-Maçonnerie admire-t-elle le Coran de Mahomet ?

Pour admirer, il faut connaître : qui d'entre eux connaît le Coran ? Ils savent que les Mahométans, tout en respectant *Ica*, Jésus-Christ, comme grand Prophète, — appelé à faire le jugement dernier, — cependant ne le reconnaissent pas comme Fils unique de Dieu consubstantiel à Lui, et cela leur suffit pour admirer le Mahométisme, fort ami, d'ailleurs, de la chair et de ses plaisirs.

Les Maçons sont-ils averroïstes ?

Evidemment, puisque, par sa doctrine, qui ramenait au triomphe du panthéisme d'Aristote, Averroès prêchait le paganisme, que regrettait si fort Machiavel, et dont il rappelait de tous ses vœux le retour, avec ses sacrifices et la splendeur de son culte. Au sein de leurs Loges palladistes, tous les dieux d'autrefois sont les bienvenus, et le docteur Bataille étonnerait bien plus encore ses lecteurs, s'il racontait tout ce qu'il sait à ce sujet. Nous ne savons si Julien l'apostat serait dépassé, mais il verrait qu'on a bien marché sur ses traces.

La Franc-Maçonnerie adopte-t-elle le *Libre Examen* de Luther ?

Elle s'en fait gloire ; et souvent, dans les discours de ses meilleurs orateurs, nous lisons ces paroles : La Maçonnerie est du *Libre Examen* !

Toutes ces erreurs appartiennent à la religion de Satan ; toutes ces erreurs constituent la Maçonnerie ; donc, la Maçonnerie, qui les admet et les préconise, appartient elle-même

à la religion de Satan.

Quel est le Père de la Franc-Maçonnerie ? Nous avons étudié l'histoire, et suivi, pas à pas, toutes les erreurs qui ont paru, et nous n'avons pas rencontré la Franc-Maçonnerie avant la naissance du Protestantisme.

Notre illustre ami, Claudio Jannet, dans une brochure qu'il nous a fait l'honneur de nous dédier, déclare se ranger à notre opinion, en attribuant à la Maçonnerie une origine Socinienne. Ce savant écrivain a étudié à fond tout le Moyen Age, et il déclare n'avoir rencontré nulle part la Franc-Maçonnerie.

Mgr Dehaisnes, ancien archiviste du département du Nord, et auteur de l'ouvrage si remarquable qu'il a publié sur l'Histoire de l'Art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut, avant le xiv^e siècle, nous a plus d'une fois affirmé, comme M. Claudio Jannet, qu'il n'avait vu, en aucun endroit, en aucun ouvrage, paraître la Franc-Maçonnerie avant la prétendue Réforme de Luther.

L'Ordre maçonnique prétend qu'il remonte à Caïn ; oui ; mais dans le sens que nous avons dit ; c'est-à-dire qu'ils sont pour la chair plus que pour l'esprit, à la façon des descendants de Caïn le fratricide. Ils ont admis dans leurs Loges toutes les erreurs, comme les Romains tous les dieux de l'univers dans leurs temples ; qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'ils sont de la religion de Satan ?

Ce qui est historiquement prouvé, c'est que la Franc-Maçonnerie est d'origine Socinienne, et telle est bien la nature intime de cette société : *la haine de Jésus-Christ, qu'elle tient de son auteur*.

Fauste Socin.

Rappelons que Fauste Socin naquit à Sienne, en 1539. Il appartient à la famille des Sozzini, Socins, qui a donné le jour à plusieurs hérésiarques de l'Italie.

« Fauste Socin, dit Feller, fut gâté de bonne heure par la lecture des lettres de son oncle, Lælius Socin, auteur de la secte Socinienne, ou si l'on veut, restaurateur de la secte Arienne. Pour éviter les poursuites de l'Inquisition, il se retira en France : nouvelle preuve que c'est à ce tribunal que l'Italie et l'Espagne doivent la tranquillité dont elles ont joui, tandis que l'état politique et religieux du reste de l'Europe était ébranlé par les nouvelles sectes.

« Lorsqu'il était à Lyon, n'étant âgé que de vingt ans, il apprit la mort de son oncle et alla recueillir ses papiers à Zurich. »

Que renfermaient ces papiers ?

Feller nous le dit à l'article qu'il consacre à Socin Lélie. « Celui-ci assista à une conférence tenue à Vicence, en 1547, où la destruc-

tion du christianisme fut résolue : il concentra ses efforts à renouveler l'arianisme et à saper la Religion par ses fondements, en attaquant la Trinité et l'Incarnation. »

Le même auteur, en parlant d'Ochin, qui avait assisté aussi à la même conférence, s'exprime dans les termes suivants : « Dans cette conférence de Vicence, on convint des moyens de détruire la religion de Jésus-Christ, en formant une société, qui, par ses succès progressifs, amena, à la fin du xviii^e siècle, une apostasie presque générale. Lorsque la république de Venise, informée de cette conjuration, fit saisir Jules Trévisan et François de Rugo, qui furent étouffés, Ochin se sauva avec les autres : la société ainsi dispersée ne devint que plus dangereuse, et *c'est elle* que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de Franc-Maçonnerie. » (*Dictionnaire historique*, Feller, édition de 1821, Lyon.)

L'abbé Lefranc, supérieur des Eudistes à Caen, homme remarquable par son savoir, tombé sous la hache des assassins, à Paris, le 2 septembre 1792, a donné d'une manière claire et certaine l'origine de la Franc-Maçonnerie, en disant : « Vicence fut le berceau de la Franc-Maçonnerie, en 1546. Ce fut dans cette société des athées et des déistes, qui s'y étaient rassemblés pour conférer ensemble sur les matières de religion, qui divisaient l'Allemagne en un grand nombre de sectes et de partis, que furent jetés les fondements de la Maçonnerie ; ce fut dans cette académie célèbre que l'on regarda les difficultés qui concernaient les mystères de la Religion chrétienne comme des points de doctrine qui appartenaient à la philosophie des Grecs et non à la Foi. »

Laelius attaqua donc le mystère de la Sainte Trinité, celui de l'Incarnation, l'existence du péché originel et la nécessité de la grâce de Jésus-Christ.

Fauste Socin, son neveu, défendit avec ardeur et talent les erreurs de son oncle, et prétendit élever un *nouveau Temple*, dans lequel il prétendit faire entrer tous les sectaires, en réunissant tous les partis et en admettant toutes les opinions, pour fonder une nouvelle église à la place de celle de Jésus-Christ, *qu'il se faisait un point capital de renverser*, afin de retrancher la foi des mystères, l'usage des sacrements, les terreurs d'une autre vie, si accablantes pour les méchants.

« Ce grand projet de bâtir un nouveau temple, de fonder une nouvelle religion, a donné lieu aux disciples de Socin de s'armer de tabliers, de marteaux, d'équerres, d'aplombs, de truelles, de planches à tracer, comme s'ils avaient envie d'en faire usage dans la bâtisse du nouveau temple que leur chef avait pro-

jeté ; mais, dans la vérité, ce ne sont que des bijoux, des ornements qui servent de parure plutôt que des instruments utiles pour bâtir. » (*Voile levé pour les curieux*, Lefranc.)

« La doctrine de Socin est renfermée dans deux cent vingt-neuf articles qui ont tous pour objet de renverser la doctrine de Jésus-Christ. » (Lefranc.)

Fauste Socin, aidé par Sigismond Auguste, roi de Pologne, essaya de réaliser son plan, en multipliant ses adeptes et en prêchant librement sa doctrine antichrétienne. Il pervertit ainsi la noblesse du pays. Des adversaires excitèrent contre lui le peuple de Varsovie, qui le traîna dans les rues de la ville. Il échappa à grand-peine à ces mauvais traitements, et se retira dans un obscur village où il mourut le 3 mars 1604.

Feller ajoute : « La secte socinienne, bien loin de mourir ou de s'affaiblir par la mort de son chef, devint considérable par le grand nombre de personnes de qualité et de savants qui en adoptèrent les principes. Les Sociniens furent assez puissants pour obtenir dans les diètes de Pologne la liberté de conscience ; mais divers excès qu'ils commirent contre la religion de l'État, les firent enfin chasser en 1658. Les restes de Socin furent déterrés, menés sur les frontières de la petite Tartarie, puis mis dans un canon qui les envoya au pays des infidèles. »

« Une fois établis en Pologne, dit Bergier, les Sociniens envoyèrent des émissaires prêcher sourdement leur doctrine en Allemagne, en Hollande, en Angleterre... En Angleterre, ils trouvèrent des partisans parmi les différentes sectes qui partageaient les esprits dans ce royaume. »

Enfin, nous donnons une dernière citation à l'appui de notre opinion :

« La Franc-Maçonnerie, écrit l'abbé Lefranc, est la quintessence de toutes les hérésies qui ont divisé l'Allemagne dans le seizième siècle. Les Luthériens, les Calvinistes, les Zwingliens, les Anabaptistes, les nouveaux Ariens, tous ceux en un mot, qui attaquent les mystères de la religion révélée, tous ceux qui disputent à Jésus-Christ sa divinité, à la Sainte Vierge sa maternité divine ; tous ceux qui ne reconnaissent point l'autorité divine de l'Eglise catholique, ou qui rejettent les Sacrements ; ceux qui n'espèrent point une autre vie, qui ne croient pas en Dieu, soit parce qu'ils se persuadent qu'il ne se mêle pas des choses de ce monde, soit parce qu'ils désirent qu'il n'y en ait point, *voilà tous ceux qui ont donné naissance à la Franc-Maçonnerie, ou avec lesquels les Francs-Maçons se sont associés, et dont leur ordre est aujourd'hui formé.* »

De tout ce qui précède, il résulte que la Franc-Maçonnerie, certes, est bien de la reli-

gion de Satan et c'est ce que nous avons à prouver. Il nous reste à indiquer quels furent les résultats ou fruits de la Maçonnerie.

III

Fruits ou résultats de la Franc-Maçonnerie.

Les fruits ou résultats de la Franc-Maçonnerie peuvent se résumer ainsi : La Franc-Maçonnerie, qui n'est autre que la conséquence suprême du *Libre Examen* protestant, puisqu'elle est le socinianisme ou négation de la divinité de Jésus-Christ, a eu pour résultat général de *troubler et d'entraver* l'exécution du plan que Dieu a conçu de toute éternité et réalisé dans le temps.

Quel est ce plan divin ?

Le voici : le Symbole des Apôtres le contient dans toute sa grandeur, et nous le résumons comme il suit.

I. Dieu le Père a voulu créer le ciel et la terre, les anges et les hommes, pour en faire un héritage à son Fils, le Verbe éternel, *qu'il a constitué*, dit saint Paul aux Hébreux, *héritier de toutes choses*. (1, 2.)

II. Le Fils de Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur, est venu prendre possession de son héritage, il y a bientôt dix-neuf siècles accomplis, et fonder son royaume, qui est l'Eglise catholique, apostolique et romaine, pour l'amour de laquelle il est mort sur la croix, afin de la conquérir au prix de son sang.

III. Le Saint-Esprit est venu s'unir à cette Eglise, qui est le corps mystique de Jésus-Christ, comme l'âme s'unit au corps humain pour le faire vivre et le diriger dans tous ses actes.

Le Saint-Esprit est donc avec le chef visible de l'Eglise, qui est le Pape, et, par lui, il parle au monde et l'instruit de la doctrine prêchée par Jésus-Christ, nécessaire absolument à la vie et au bonheur de l'humanité.

Qu'a fait la Franc-Maçonnerie et que fait-elle encore ?

Elle travaille avec une ardeur satanique, à empêcher l'Eglise catholique, dont le Pape est le chef, de transmettre aux peuples et aux individus les trésors de vérité et de grâce, que le Christ Sauveur nous a préparés, et que Dieu le Saint-Esprit a mission de nous dispenser.

Le Symbole des Apôtres contient le plan divin, et la Maçonnerie, agent de Satan, trouble et entrave son exécution, abusant de la liberté donnée à l'homme.

Les gouvernements, en général, sont plutôt inspirés par la Maçonnerie que par l'Eglise. Ils sont plutôt jaloux de l'influence du catholicisme, que ses amis sincères. Ils travaillent à détruire le royaume de Jésus-Christ, qui est

l'Eglise, et non à lui faciliter sa mission divine sur la terre.

De sorte que les peuples ne reçoivent pas la vérité, qui éclaire les intelligences ; ni la grâce qui purifie et sanctifie les âmes ; le Saint-Esprit n'est pas avec les gouvernants, ni avec les gouvernés ; Jésus-Christ, qui *est la voie, la vérité et la vie* du monde, reste inconnu et comme un étranger au milieu de l'humanité, dont il est le chef divin, et le désordre grandit, l'anarchie gagne.

Tout esprit droit qui voudra examiner l'action de la Franc-Maçonnerie, dans notre société moderne, verra sa main noire partout, dirigée par l'esprit de Satan, contre Jésus-Christ. Il y a des foules d'hommes et de femmes qui se prêtent à ce labeur infernal. Disons la vérité : le pouvoir religieux semble être aux yeux du pouvoir civil, comme un adversaire, tandis qu'il n'a qu'un seul but, celui d'être un aide pour la gloire de Dieu et le salut des peuples.

Malgré la Franc-Maçonnerie, les nations reviennent au *plan divin*, d'une manière consolante.

La preuve en est qu'elles sont toutes attentives pour le Pape, et l'on pourrait même dire affectueuses pour lui, qu'il s'appelle Pie IX ou Léon XIII.

Revenir au Pape, Chef de l'Eglise et Vicaire de Jésus-Christ, n'est-ce pas se rapprocher de l'Eglise et de Jésus-Christ ? C'est le chemin qui conduit du visible à l'invisible.

Digitus Dei est hic : Le Doigt de Dieu est là : nous sortons peu à peu de la religion de Satan, pour rentrer dans l'Eglise de notre Roi éternel, Fils de Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur. Nous laissons les Palladistes offrir un sacrilège encens à Lucifer, et nous offrons, nous, notre cœur au Christ et à la Vierge, sa Mère... Nous sommes chrétiens et nous plaignons de toute notre âme les lucifériens.

† Amand-Joseph,
Evêque de Grenoble.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT
En Volume

Chez MM. DELHOMME et BRIGUET, éditeurs

LUCIFER DÉMASQUÉ

RÉCITS D'UN OCCULTISTE CONVERTI
PAR
Jean KOTSKA

Exorcismus in Satanam et Angelos Apostaticos

JUSSU LEONIS XIII PONTIFICIS MAXIMI EDITUS

Exorcisme contre Satan et les Anges Apostats, publié par ordre de S. S. Léon XIII, Souverain Pontife.

Dans son numéro 13 (daté de janvier 1895), la *Revue Mensuelle* a publié la magnifique invocation à Saint Michel Archange, ajoutée par S. S. Léon XIII aux exorcismes du Rituel. Nous croyons devoir, aujourd'hui, donner en entier cet exorcisme, tel qu'il est imposé dans tous les diocèses.

†

In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.
Amen.

PSALMUS LXVIII

Exsurgat Deus et dissipentur inimici ejus :
et fugiant qui oderunt eum a facie ejus.

Sicut deficit fumus, deficiant ; sicut fluit
cera a facie ignis, sic pereant peccatores a
facie Dei.

PSALMUS XXXIV

Judica Domine, nocentes me ; expugna im-
pugnantes me.

Confundantur et revereantur quarentes
animam meam.

Avertantur retrorsum et confundantur cogi-
tantes mihi mala.

Fiant tamquam pulvis ante faciem venti : et
angelus Domini coarctans eos.

Fiat via illorum tenebræ, et lubricum : et
angelus Domini persequens eos.

Quoniam gratis absconderunt mihi interitum
laquei sui : supervacue exprobraverunt ani-
mam meam.

Veniat illi laqueus quem ignorat ; et captio
quam abscondit, apprehendat eum : et in la-
queum cadat in ipsum.

Anima autem mea exultabit in Domino : et
delectabitur super salutari suo.

Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto :

Sicut erat in principio, et nunc, et semper,
et in sæcula sæculorum. Amen.

†

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-
Esprit. Ainsi soit-il.

PSAUME LXVIII

Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient
dissipés ; et que ceux qui le haïssent fuient
devant sa face.

Comme la fumée disparaît, qu'ils disparais-
sent ; comme la cire se fond devant le feu,
qu'ainsi périssent les pécheurs devant la face
de Dieu.

PSAUME XXXIV

Jugez, Seigneur, ceux qui me font du mal ;
combattez ceux qui me combattent.

Qu'ils soient couverts de honte et de confu-
sion, ceux qui veulent perdre mon âme.

Qu'ils reculent et soient confondus, ceux
qui méditent le mal contre moi.

Qu'ils deviennent comme la poussière em-
portée par le vent, et que l'ange du Seigneur
les serre de près.

Que leur chemin soit ténébreux et glissant,
et que l'Ange du Seigneur les poursuive.

Car sans raison ils ont caché un piège pour
me perdre ; ils ont sans motif outragé mon
âme.

Qu'un piège, dont il ne se doute pas, l'enve-
loppe ; que les rets, qu'il a cachés, le saisisse ;
et qu'il tombe dans son propre filet.

Mais mon âme se réjouira dans le Seigneur,
et mettra ses délices dans son Sauveur.

Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit :

Maintenant et toujours, comme dès le com-
mencement, et dans les siècles des siècles.
Ainsi soit-il.

Ici se trouve intercalée la prière de Léon XIII à Saint Michel Archange, reproduite dans la
Revue Mensuelle de janvier 1895 et dont voici la fin :

Hinc tuo confisi præsidio ac tutela, sacra
ministerii nostri auctoritate, ad infestationes

Ainsi, pleins de confiance dans votre se-
cours et protection, et par l'autorité sacrée de

diabolicæ fraudis repellendas in nomine Jesu Christi Dei et Domini nostri fidentes et securi aggredimur.

ŷ. Ecce crucem Domini, fugite partes adversæ.

℞. Vicit Leo de tribu Juda, radix David.

ŷ. Fiat misericordia tua, Domine, super nos.

℞. Quemadmodum speravimus in te.

ŷ. Domine, exaudi orationem meam.

℞. Et clamor meus ad te veniat.

ŷ. Dominus vobiscum.

℞. Et cum spiritu tuo.

OREMUS

Deus, et Pater Domini nostri Jesu Christi invocamus nomen sanctum tuum, et clementiam tuam supplices exposcimus, ut per intercessionem Immaculatæ semper Virginis Dei Genitricis Mariæ, beati Michaelis Archangeli, beati Joseph ejusdem Beatæ Virginis Sponsi, beatorum Apostolorum Petri et Pauli et omnium Sanctorum, adversus Satanam, omnesque alios immundos spiritus, qui ad nocendum humano generi animasque perdendas pervaguntur in mundo, nobis auxilium præstare digneris. Per eundem Christum Dominum Nostrum. Amen.

EXORCISMUS

Exorcizamus te, omnis immunde spiritus, omnis satanica potestas, omnis incursio infernalis adversarii, omnis legio, omnis congregatio et secta diabolica, in nomine et virtute Domini Nostri Jesu † Christi, eradicare et effugare a Dei Ecclesia, ab animabus ad imaginem Dei conditis ac pretioso divini Agni sanguine redemptis †. Non ultra audeas, serpens callidissime, decipere humanum genus Dei Ecclesiam persequi, ac Dei electos excutere et cribrare sicut triticum †. Imperat tibi Deus altissimus †, cui in magna tua superbia te similem haberi adhuc præsumis; *qui omnes homines vult salvos fieri, et ad agnitionem veritatis venire* (I Tim., II). Imperat tibi Deus Pater †; imperat tibi Deus Filius †; imperat tibi Deus Spiritus Sanctus †. Imperat tibi majestas Christi, æternum Dei Verbum caro factum †, qui pro salute generis nostri tua invidia perdit, *humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem* (Phil., II); qui Ecclesiam suam ædificavit supra firmam petram, et portas inferi adversus eam nunquam esse prævalituras edixit, cum ea ipse permanens *omnibus diebus usque ad consummationem sæculi* (Matth., XVIII, 20). Imperat tibi sacramentum Crucis †, omniumque christianæ

notre ministère, nous entreprenons avec courage et assurance, de repousser les attaques et les ruses du démon, au nom de Jésus-Christ, notre Dieu et Seigneur.

ŷ. Voici la croix du Seigneur, fuyez, parties adverses.

℞. Il a vaincu, le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David.

ŷ. Répandez sur nous votre miséricorde, Seigneur.

℞. Selon que nous avons espéré en vous.

ŷ. Seigneur, exaucez ma prière.

℞. Et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous.

ŷ. Que le Seigneur soit avec vous.

℞. Et avec votre esprit.

PRIONS

Dieu et Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous invoquons votre saint nom, et nous implorons instamment et humblement votre bonté. Daignez nous accorder votre secours par l'intercession de Marie Immaculée, toujours Vierge, et Mère de Dieu, du bienheureux Michel Archange, du bienheureux Joseph, Epoux de la même bienheureuse Vierge, des bienheureux apôtres Pierre et Paul et de tous les Saints, contre Satan et contre tous les autres esprits impurs qui rôdent à travers le monde, pour nuire aux hommes et pour perdre les âmes. Par le même Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

EXORCISME

Nous l'exorcisons, qui que tu sois, esprit impur, puissance satanique, irruption de l'adversaire infernal, légion, société et secte diaboliques, au nom et en la vertu de Notre-Seigneur Jésus † Christ. Soyez renversé et chassé loin de l'Eglise de Dieu, des âmes créées à l'image divine et rachetées par le Précieux Sang de l'Agneau divin †. Que ton audace, serpent très rusé, n'aille pas jusqu'à tromper plus longtemps les hommes et à persécuter l'Eglise de Dieu, et que tu n'agites et ne cribles pas davantage, comme le froment, les élus de Dieu †. Il te l'ordonne, ce Dieu Très Haut, † dont tu crois, jusqu'à présent, dans ton orgueil excessif, être l'égal, ce Dieu *qui veut que tous les hommes soient sauvés et qu'ils viennent tous à la connaissance de la vérité* (I Tim., II) Il te l'ordonne, Dieu le Père †; Il te l'ordonne, Dieu le Fils †; il te l'ordonne Dieu le Saint-Esprit †. Il te l'ordonne, le Christ auguste, le Verbe éternel de Dieu fait chair † *qui s'est abaissé, se rendant obéissant jusqu'à la mort* (Phil., II), pour le salut du genre humain que ta jalousie avait perdu; qui a fondé son Eglise sur le roc inébranlable et qui a décrété que les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais contre elle, parce que Lui-

fidei Mysteriorum virtus †. Imperat tibi excelsa Dei Genitrix Virgo Maria †, quæ superbis-
simum caput tuum a primo instanti Imma-
culatæ suæ Conceptionis in sua humilitate
contrivit. Imperat tibi fides sanctorum Apos-
tolorum Petri et Pauli, et ceterorum Apostolo-
rum †. Imperat tibi Martyrum sanguis, ac pia
Sanctorum et Sanctarum omnium interces-
sio †.

Ergo, draco maledicte et omnis legio diabo-
lica adjuramus te per Deum † vivum, per
Deum † verum, per Deum † sanctum, per
Deum qui *sic... dilexit mundum ut Filium
suum unigenitum daret, ut omnis qui credit
in eum non pereat, sed habeat vitam æternam*
(Jo., III) : cessa decipere humanas creaturas,
eisque æternæ perditionis venenum propinare :
desine Ecclesiæ nocere et ejus libertati laqueos
injicere. Vade Satana, inventor et magister
omnis fallaciæ, hostis humanæ salutis. Da
locum Christo, in quo nihil invenisti de ope-
ribus tuis ; da locum Ecclesiæ Uni, Sanctæ,
Catholicæ, et Apostolicæ, quam Christus ipse
acquisivit sanguine suo. Humiliare sub potenti
manu Dei ; contremisce et effuge, invocato a
nobis sancto et terribili nomine JESU, quem
inferi tremunt, cui Virtutes cœlorum et Potes-
tates et Dominationes subjectæ sunt ; quem
Cherubim et Seraphim indefessis vocibus lau-
dant, dicentes : Sanctus, Sanctus, Sanctus
Dominus Deus Sabaoth.

ŷ. Domine, exaudi orationem meam.
℣. Et clamor meus ad te veniat.
ŷ. Dominus vobiscum.
℣. Et cum spiritu tuo.

OREMUS

Deus cœli, Deus terræ, Deus Angelorum,
Deus Archangelorum, Deus Patriarcharum,
Deus Prophetarum, Deus Apostolorum, Deus
Martyrum, Deus Confessorum, Deus Virginum,
Deus qui potestatem habes donare vitam post
mortem, requiem post laborem ; quia non est
Deus præter te, nec esse potest nisi tu Creator
omnium visibilium et invisibilium, cujus regni
non erit finis : humiliter majestati gloriæ tuæ
supplicamus, ut ab omni infernalium spirituum
potestate, laqueo, deceptione et nequitia nos
potenter liberare, et incolumes custodire di-
gneris. Per Christum Dominum Nostrum.
Amen.

même *demeurera avec elle tous les jours, jus-
qu'à la consommation des siècles.* (Matth. XVIII,
20). Ils te l'ordonnent, le mystère de la croix, †
et la vertu de tous les mystères de la reli-
gion † chrétienne. Elle te l'ordonne, la glo-
rieuse Vierge Marie, Mère de Dieu †, qui dans
son humilité t'a écrasé la tête très altière, dès
le premier instant de sa Conception. Elle te
l'ordonne, la foi des apôtres Pierre et Paul †
et celle de tous les autres apôtres. Ils te l'or-
donnent, le sang des martyrs et la pieuse in-
tercession de tous les saints et saintes du
ciel †.

Donc, nous t'adjurons, serpent maudit et
toute la légion infernale, par le Dieu † vivant,
par le Dieu † vrai, par le Dieu † saint, par le
Dieu qui a aimé le monde jusqu'à donner son
Fils unique, afin que quaconque croit en lui ne
périsse pas, mais ait la vie éternelle (Joan., III).
Cesse donc de tromper les créatures humaines ;
de leur présenter la coupe empoisonnée de la
perte éternelle. Cesse d'entraver l'Eglise et de
dresser des embûches à sa liberté. Retire-toi.
Satan, auteur et père de toute duplicité, ennemi
du salut des hommes. Cède la place au Christ,
dont les œuvres n'ont rien de commun avec
les tiennes ; cède la place à l'Eglise, une, sainte,
catholique et apostolique que le Christ lui-
même a acquise au prix de son sang. Humilie-
toi sous la main toute-puissante de Dieu,
frémis et prends la fuite au nom de Jésus, à la
fois saint et terrible, invoqué par nous, qui
fait trembler les enfers, auquel les Puissances,
les Vertus et les Dominationes du ciel sont sou-
mises, dont les Chérubins et les Séraphins
chantent incessamment les louanges sans
jamais se lasser, en disant : Saint, saint, saint
est le Seigneur, le Dieu des armées.

ŷ. Seigneur, exaucez ma prière.
℣. Et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous.
ŷ. Que le Seigneur soit avec vous.
℣. Et avec votre esprit.

PRIONS

Dieu du ciel, Dieu de la terre, Dieu des
AnGES, Dieu des Archanges, Dieu des Patriar-
ches, Dieu des Prophètes, Dieu des Apôtres,
Dieu des Martyrs, Dieu des Confesseurs, Dieu
des Vierges, Dieu, qui avez le pouvoir de faire
triompher la vie sur la mort, d'accorder le repos
après le travail ; parce qu'il n'y a pas de Dieu
en dehors de vous, et parce que vous seul
étiez capable de créer toutes choses visibles et
invisibles, dont le règne durera éternellement,
nous supplions humblement la majesté de votre
gloire ; daignez nous délivrer efficacement de
la puissance, des embûches, de la ruse et de la
malice de tous les esprits infernaux, et nous
conserver sains et saufs. Par Jésus-Christ
Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Ab insidiis diaboli, libera nos, Domine.

Ut Ecclesiam tuam secunda tibi facias libertate servire ; Te rogamus audi nos.

Ut inimicos sanctæ Ecclesiæ humiliare digneris ; Te rogamus audi nos.

(Et aspergatur locus aqua benedicta.)

EX AUDIENTIA SANCTISSIMI

Die 18 maii 1890

Semus D. N. LEO divina providentia PP. XIII, omnibus Rmis Episcopis, nec non Sacerdotibus ab Ordinariis suis legitime ad id auctoritatem habentibus, qui exorcismum supra expressum devote semel in die recitaverint, partialem tercentum dierum indulgentiam singulis diebus lucranda : iisdem vero per totum mensem id peragentibus, confessis, ac sacra Eucharistia refectis, plenariam omnium peccatorum suorum Indulgentiam semel in mense die eorum arbitrio designanda, pariter lucranda impertitus est : quam etiam animabus Christifidelium in purgatorio detentis applicari posse declaravit. Præsentibus in perpetuum valituris.

† D. ARCHIEPISCOPUS TYRENSIS,
S. C. de Propaganda Fide Secretarius

Des embûches du démon, délivrez-nous, Seigneur.

Que l'Eglise puisse vous servir en toute sécurité et en toute liberté. Nous vous en prions, écoutez-nous.

Daignez humilier les ennemis de la sainte Eglise. Nous vous en prions, écoutez-nous.

(Ensuite, on asperge le lieu d'eau bénite.)

AUDIENCE DE SA SAINTETÉ

Du 18 mai 1890

Notre Très Saint-Père Léon XIII, pape par la divine Providence, accorde à tous les révérendissimes évêques, à tous les prêtres qui en ont obtenu légitimement le pouvoir de leurs ordinaires et qui réciteront dévotement une fois par jour la formule d'exorcisme ci-dessus, une indulgence partielle et quotidienne de 300 jours, et à ceux qui réciteront cette formule pendant un mois entier et après s'être confessés et avoir reçu la Sainte Eucharistie, une indulgence plénière de tous leurs péchés, applicable aux âmes du purgatoire, qu'ils peuvent gagner une fois par mois, au jour, qui est laissé à leur choix. Les présentes valables pour toujours.

† D. ARCHEVÊQUE DE TYR,
S. C. Secrétaire de la Propagande.

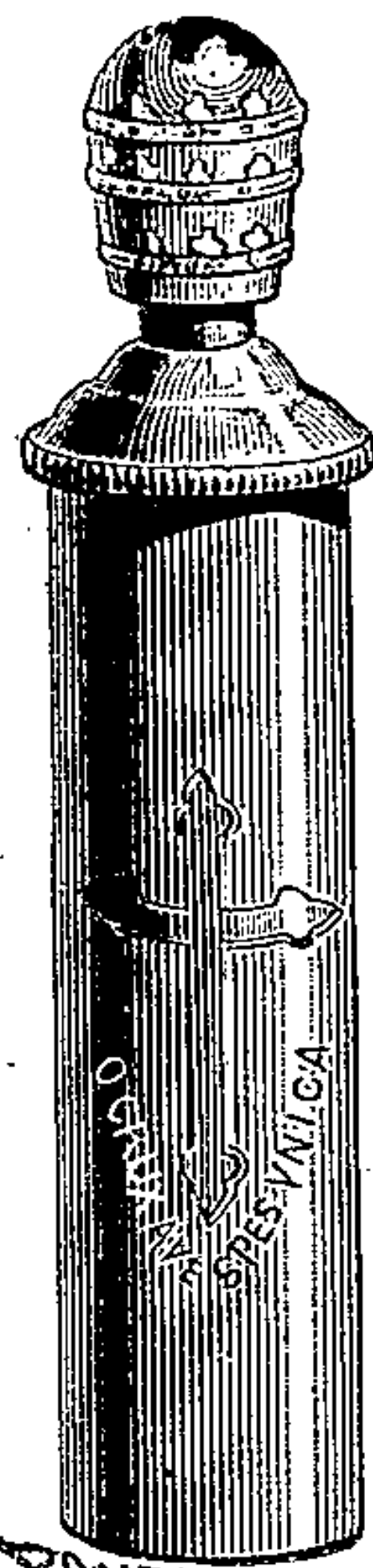
Ces exorcismes ne concernent que le clergé. Dans le diocèse de Reims, on a voulu armer les simples fidèles eux-mêmes et pieusement mis à leur disposition le :

Bénitier portatif de Saint-Rémi.

C'est par l'Eau bénite et le Signe de la Croix que l'Eglise, dans le Saint Baptême, nous marque du sceau des Enfants de Dieu ; c'est encore par les mêmes signes extérieurs qu'elle sanctifie notre dépouille mortelle en nous adressant son dernier adieu.

Mais, entre cette aurore et ce déclin de la vie, fréquent et salutaire sera pour les chrétiens l'usage de l'Eau bénite et du Signe de la Croix. Car ces pieuses pratiques sont à la fois UNE PRIÈRE, UNE ARME, UNE PROTECTION. C'est l'enseignement de l'Eglise et de ses Docteurs ; c'est la tradition de tous les siècles de foi.

En vue de remédier aux nouvelles tentatives de Satan, le Souverain-Pontife



Léon XIII a lui-même composé l'oraison de saint Michel, qui se récite chaque jour après la messe, et recommandé à tous les prêtres l'usage d'un Exorcisme contre les ANGES APOSTATS, avec l'aspersion de l'Eau sainte. Les simples fidèles eux-mêmes peuvent utilement recourir au Signe de la Croix et à l'Eau bénite.

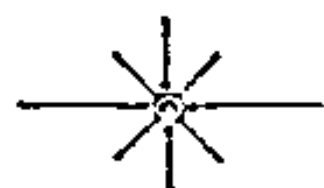
Aux approches du quatorzième centenaire du Baptême de la France, qui se célébrera le 25 décembre 1896, désirant amener les pasteurs et les fidèles à ces pieux usages, nous leur proposons le petit bénitier portatif de Saint-Rémi, qui leur permet d'avoir toujours sur eux et sans embarras l'Eau sainte préparée par les prières de l'Eglise.

Usage du Bénitier portatif de Saint-Rémi.

PRÊTRES ET MISSIONNAIRES. — Ils pourront, en maintes circonstances, utiliser le *bénitier portatif*, pour bénir les objets pieux, sanctifier les lieux où ils passent et séjournent, en écarter l'esprit du mal ; près des malades et des âmes rebelles ; en cas d'épidémies, d'intempéries ou de fléaux, en voyage, etc.

MAÎTRES CHRÉTIENS, RELIGIEUSES vouées à l'éducation. — Ils se souviendront pour eux-mêmes et instruiront leurs élèves de la puissance et de l'efficacité du *Signe de la Croix* et de l'*Eau bénite* contre le démon, les tentations et les périls.

PIEUX FIDÈLES. — On leur conseille d'avoir toujours en leur demeure de l'Eau bénite ; de placer un bénitier dans leurs appartements, de bénir le soir le lieu de leur repos ; de faire, le matin, le *Signe de la Croix avec l'Eau bénite*. Le bénitier portatif, en voyage ou en l'absence du bénitier fixe, leur permettra de satisfaire leur dévotion et d'appeler sur eux les bénédictions célestes.



PRIÈRES SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉES

In nomine † Patris, et † Filii, et † Spiritûs Sancti. Amen.

Au nom † du Père, et † du Fils, et † du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

MATIN ET SOIR

Asperges me, Domine, hysopo, et munda-bor ; lavabis me, et super nivem dealbabor. (Ps. L.)

Vous m'arroserez avec l'hysope, Seigneur, et je serai purifié ; vous me laverez, et je deviendrai plus blanc que la neige. (Ps. 50.)

CONTRE TOUT DANGER

Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus ; et fugiant qui oderunt eum, a facie ejus. Sicut deficiit fumus deficiant : sicut fluit cera, a facie ignis, sic pereant peccatores a facie Dei. (Ps. LXVIII.)

Que le Seigneur se lève, que ses ennemis soient dispersés, et que ceux qui le haïssent fuient à sa présence. Comme la fumée s'évanouit, que les impies s'évanouissent également ; comme la cire se fond à la présence du feu, que les pécheurs périssent à la présence du Seigneur. (Ps. 68.)

EN VOYAGE

In viam pacis et prosperitatis dirigat nos omnipotens et misericors Dominus ; et angelus Raphaël comitetur nobiscum in viâ, ut cum pace, salute et gaudio revertamur ad propria. (Antiph. Itin.)

Que le Seigneur Tout-Puissant et miséricordieux, nous dirige dans la voie de la paix et du bonheur ; et que l'ange Raphaël marche avec nous dans la voie, afin qu'à notre retour à nos foyers, la paix, le salut et la joie nous accompagnent.

(Prière de l'itinéraire.)

INDULGENCES : *Signe de la Croix*, 50 jours chaque fois. (Bref du 28 juillet 1863.)

Signe de la Croix, avec de l'Eau bénite, 100 jours chaque fois. (Bref du 23 mars 1866.)

IMPRIMATUR :

Reims, le 19 Décembre 1892.

ERN. CAULY, Vicaire Général,

Proton. Apost.

NOTA. — La partie supérieure du bénitier se dévisse entièrement pour introduire l'eau dans l'intérieur.

Pour asperger ou prendre de l'eau bénite, desserrer seulement d'un tour ou deux la tiare, qui ne doit jamais être dévissée entièrement ; l'eau sortira par les trous percés à sa sortie supérieure en donnant une légère secousse. Resserrer à fond la tiare après usage.

LES POSSÉDÉS DE MORZINE

La plus grande habileté du diable à notre époque a été de se faire nier. On ne croit plus guère au démon et à ses œuvres. La science l'a détrôné ainsi que notre Dieu ; les miracles de l'Evangile ne sont plus que des jeux d'enfants pour nos illustres médecins de la Salpêtrière, et les possessions si nombreuses rapportées dans l'Evangile ont été inventées à plaisir par les disciples du Christ pour montrer sa puissance.

A ces hommes qui nient les possessions et les miracles, pour ne voir partout que suggestions ou hallucinations, il faudrait montrer par des faits, que de nos jours encore il y a des miracles, et que dans notre siècle si entiché des lumières de la science, le démon manifeste son action. Il faudrait que tous les abonnés de la *Revue* fissent connaître tous les cas dont ils trouvent le récit soit dans les Revues scientifiques soit dans les livres sérieux jouissant d'une certaine autorité. Ce serait un moyen, en groupant ainsi tous ces faits, de démontrer à nos savants que, s'il y a encore des miracles à Lourdes, il y a aussi des possessions, et que le démon existe encore réellement. — Voici un cas très intéressant :

X..., le 22 mai 1864.

Cher Ami,

J'ai donc été, le 1^{er} mai, voir les fameux possédés de Morzine, et je puis t'assurer que je n'ai pas perdu mon temps.

Jamais l'idée d'un si horrible spectacle ne serait tombée dans mon esprit ni dans mon imagination. J'étais à Morzine à six heures et demie du matin. La cérémonie a commencé à sept heures. Il n'y avait pas cinq minutes que j'étais à l'église, qu'une malheureuse jeune fille est tombée à mes pieds, dans des convulsions horribles ; quatre hommes ne suffisaient pas à la soutenir ; elle frappait le plancher des pieds, des mains et de la tête avec une telle rapidité, qu'on aurait dit le roulement d'un tambour. Après cela, une autre, et puis une autre. Bientôt l'église est devenue un enfer ; on n'entendait partout que des cris, bousculades, jurements et blasphèmes à faire dresser les cheveux sur la tête. « Sacré nom ! sacrée charogne, » etc. L'entrée de l'évêque a surtout mis tout ce monde en branle ; des coups de poing et de pied, des crachats, des contorsions abominables, des cheveux voltigeant en l'air avec les bonnets, des habillements déchirés, des mains ensanglantées ; c'était si affreux que tout le monde pleurait.

L'élévation, à la messe, et la Bénédiction du Saint-Sacrement, après les vêpres, ont, avec

l'entrée de l'évêque, été les moments les plus effrayants. Toutes ces victimes, au nombre de plus de 100, entraient à la fois et soudainement en convulsions, et c'était un vacarme de l'autre monde. J'en ai compté 11 autour de moi, dans un rayon de 2 mètres au plus. Le plus grand nombre se compose de jeunes filles ou femmes de 15 à 30 ans. J'en ai vu une de 10 ans, cinq à six vieilles, et deux hommes. L'évêque, Mgr Magnin, a donné, bon gré mal gré, la confirmation à quelques-unes. Aussitôt qu'il arrivait devant elles, elles entraient en crise, et au moyen de gendarmes et d'hommes qui aidaient ceux-ci, il les confirmait quand même au milieu des plus horribles malédictions. « Sacré charogne d'évêque ! disaient-elles, pourquoi viens-tu nous tourmenter ? »

Elles cherchaient à le frapper, à le mordre, à lui arracher son anneau ; elles lui crachaient au visage ; seulement, quand elle avaient reçu le soufflet, elles se laissaient aller et tombaient dans un assoupissement qui ressemblait à un profond sommeil. De même, pendant le sermon, lorsque quelqu'un tombait en crise, il s'arrêtait, et, faisant le signe de la croix, il disait : *In nomine Christi tene et obmutesce* ; ce qui produisait presque toujours son effet.

Il y avait près de moi une jeune et jolie femme de 18 ans, mariée depuis un an et mère depuis deux mois. Après avoir été confirmée, couchée sur les bras de son père, de son frère et de son mari, qui pleuraient à chaudes larmes, elle s'est écriée : « Ah ! sacrée charogne d'évêque ! tu me forces à partir, moi qui étais si bien dans ce corps sur la terre ; être forcée de retourner en enfer, quel malheur ! » Puis, après une pause : « Et moi aussi, il faut que je parte et que je quitte ce joli corps où j'étais si bien, mais en partant, j'en laisse cinq, et un vieux entre autres ; et ce n'est pas aujourd'hui que ceux-là partiront ! » J'ai pris cette femme par la main, je l'ai interrogée en latin et en d'autres langues, mais elle ne m'a pas répondu. Le brigadier des gendarmes s'étant avancé pour la faire taire : « Ah ! charogne de brigadier, s'est-elle écriée, je te connais, tu es un incrédule, et un p....., tu es à moi ! » Le brigadier pâlit et s'en alla. Les pauvres gendarmes étaient eux-mêmes si effrayés qu'ils faisaient à chaque instant des signes de croix.

Je suis resté à Morzine jusqu'au départ de Monseigneur, c'est-à-dire jusqu'à six heures et demie du soir. Le pauvre évêque était dans un abattement profond. On lui en a amené de force une ou deux dans la sacristie, mais il n'a rien pu. En m'en revenant, j'en ai trouvé une sur le bord de la route ; je l'ai aussi interrogée en langues exotiques ; mais elle s'est fâchée et m'a répondu par une poignée de gravier qu'elle m'a jetée à la figure, en me disant que je

n'allais qu'une fois à la messe par an, et que j'étais un curieux. Je suis revenu coucher à..., où j'avais déjà couché la veille, et j'ai passé une assez mauvaise nuit.

(Année scientifique, 9^e année, pages 411-413.)

LE CALENDRIER DU PALLADIUM

Nous avons terminé notre article du n° 14 en annonçant une explication sommaire des deux Onzaines des Arcanes, du Jour de l'Examen de Conscience, et de la Divine Septaine. Mais des renseignements détaillés nous sont promis; aussi, croyons-nous devoir remettre cette explication de la division du mois palladique, et nous allons immédiatement voir les « oppositions de daimons à maléachs ».

Pour cela, nous prions nos lecteurs de se reporter au chapitre XLIV du *Diable au XIX^e Siècle*; car il nous semble que l'ordre le plus intéressant à adopter pour énumérer ces oppositions, sera celui même de la hiérarchie infernale, telle qu'elle est comprise et admise par les fanatiques du Palladisme.

Au sujet des génies supérieurs, nous aurons forcément quelques redites; mais, du moins, notre nomenclature ainsi établie formera un tableau complet.

*
**

Au sommet est Lucifer, qualifié de Dieu-Bon, au-dessus de tout rang.

Les fêtes sont au nombre de trois, appelées *Fêtes Divines* et formant la première classe des fêtes principales du culte luciférien.

L'une d'elles est fixe; les deux autres sont mobiles, précisément à cause de leur caractère d'opposition à une fête catholique.

La « 1^{re} grande fête du Dieu-Bon » est au 5 tybi, dit Jour du Solstice Maudit. C'est le solstice d'hiver, tandis que le solstice d'été est dénommé Solstice Béni. Cette 1^{re} grande fête est fixe; elle correspond au 25 décembre, qui est notre jour de Noël. Nous, chrétiens, nous fêtons la naissance du Christ; les palladistes lui opposent donc Satan.

Satan sera ainsi constamment opposé à Notre-Seigneur. Sa 2^e grande fête mobile, est placée au jour qui, dans le calendrier grégorien, est celui du Vendredi-Saint. Les catholiques sont en deuil et pleurent sur les souffrances et la mort du Sauveur, de l'Agneau Divin qui s'est sacrifié pour effacer les péchés du monde. Pour les palladistes, un tel anniversaire est un jour joyeux, une de leurs plus grandes fêtes; dans leur langage impie, ils l'appellent « le Jour de la Mort du Traître »; ils exultent d'allégresse en songeant aux poi-

gnantes douleurs du Calvaire. Peut-on s'étonner, après cela, des nombreux sacrilèges qui se commettent chaque année pendant la Semaine Sainte et plus particulièrement le Vendredi-Saint?

La « 3^e grande fête du Dieu-Bon » — quelle odieuse dérision que ce titre! — est instituée en opposition à la consolante solennité chrétienne qui glorifie par la plus fervente adoration le Sacrement de l'Eucharistie, c'est-à-dire la Fête-Dieu. L'heure du sacrifice étant venue, Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu demeurer, même après son retour à Dieu son Père, parmi les hommes qu'il aime tant, et y demeurer, vivant, mais invisible lui-même, sous une forme visible. C'est là un des plus beaux mystères de la religion, un de ceux qui parlent le mieux à l'âme. Les palladistes, eux, ne voient dans ce mystère qu'une occasion d'exercer leur rage contre le Divin Maître.

Et ici nous ne pouvons nous empêcher de présenter quelques observations aux Palladistes Indépendants et principalement à la directrice du *Palladium Régénéré et Libre*.

Cette 3^e grande fête de Lucifer n'est pas une création de Lemmi, et nous savons comment elle se célèbre dans les Triangles. Il y a eu des aveux. A dix heures du matin, partout où fonctionne un atelier palladique, dans le monde entier, des hosties sont profanées par la rage des Frères et des Sœurs de la parfaite initiation; il y a, ce jour-là, une orgie de sacrilèges.

Or, dirons-nous à miss Vaughan, vous vous refusez à cette profanation. Vous ne célébrez donc pas la prétendue Fête Divine? ce dont nous vous félicitons. Conséquemment, dans le luciférianisme, c'est vous qui n'êtes pas orthodoxe; l'hérétique du Palladium, c'est vous, et non Lemmi. Allez, pauvre chère âme égarée, vous êtes plus près de votre conversion que vous ne le croyez!

*
**

Passons aux *Fêtes des Génies Supérieurs*.

Elles sont au nombre de vingt-deux et appartiennent aux seconde, troisième et quatrième classes.

Rappelons ici ce que nous a appris le docteur Bataille, au sujet des fêtes principales, quarante-sept, dans les années ordinaires, et quarante-huit, chaque année bissextile. Elles sont divisées en cinq classes: *trois*, de première classe; *sept*, de deuxième classe; *onze*, de troisième classe; *treize*, de quatrième classe, dans les années ordinaires, et *quatorze*, dans les années bissextiles; enfin, *treize*, de cinquième classe. Selon Albert Pike, les fêtes des quatre premières classes ont été fixées par Lucifer lui-même; en style palladique, on dit qu'elles sont « d'institution céleste »; à raison de cela, leur nombre

est limité, immuable. Au contraire, les fêtes de la cinquième classe ont leur institution réservée au Souverain Pontife de la secte, et leur quantité peut ainsi être accrue : neuf ont été instituées par le premier pontificat, c'est-à-dire par Albert Pike ; une, par le second pontificat, c'est-à-dire par Albert-Georges Mackey ; trois, par le troisième pontificat, c'est-à-dire par Adriano Lemmi.

Cette division rappelée, continuons la nomenclature, en suivant l'ordre de la hiérarchie infernale.

Le premier rang de la hiérarchie est occupé par un seul génie supérieur ; c'est Baal-Zéboub, vulgairement Belzébuth, vice-roi des Cieux, généralissime et premier chef souverain, *Cælorum ProRex, Imperator, Primus Summus Princeps*. Ces mots latins sont ce que les palladistes appellent le titre apadnique de ce daimon. Ainsi, ceux de nos lecteurs qui se sont procuré la revue de miss Vaughan, auront remarqué, à la page 5, sous le hiéroglyphe qui est la signature de Baal-Zéboub, cette indication incompréhensible pour les profanes : **CPR-I-PSP. 8 pai.** Les sept lettres majuscules sont les initiales du titre apadnique. *8 pai* signifie que la fête principale du daimon généralissime est au 8 paophi (1).

Baal-Zéboub a donc une grande fête et deux petites fêtes ; toutes les trois sont fixes.

Sa grande fête (2^e classe) est au 8 paophi, soit au 29 septembre ; les palladistes glorifient le démon généralissime des armées de Lucifer en opposition à l'archange saint Michel, chef des milices de notre Dieu.

Mais ils croient la puissance de Baal-Zéboub si grande, qu'ils l'opposent encore à saint Joseph et en général à tous les saints.

En effet, sa 1^{re} petite fête (3^e classe) est célébrée au 1^{er} novembre, jour de la Toussaint, qui pour eux est le 11 athir ; et sa 2^e petite fête (3^e classe) est célébrée au 19 mars, fête du glorieux époux de la Très Sainte Vierge, qui pour eux est le 29 phaménouth, dans les années ordinaires, et le 30 phaménouth dans les années bissextiles. — Au sujet des vingt jours mobiles de phaménouth, revoir ce qui a été dit dans notre article du n° 14, page 77.

*
* *

Le deuxième rang de la hiérarchie luciférienne est occupé par trois génies supérieurs : Astaroth, Astarté et Moloch.

(1) A ce propos, nous ferons remarquer, à la suite de la *Franco-Maçonnerie Démasquée*, que sur ce point encore la revue de miss Diana Vaughan confirme le docteur Bataille. La signature publiée à la page 5 du *Palladium Régénéré et Libre* rappelle, d'une façon frappante, le hiéroglyphe qui figure sur le globe du Baphomet de Calcutta et sur le Saint-Siège de Charleston (*Diable au XIX^e Siècle*, 1^{er} volume, pages 89 et 329). La seule différence consiste dans un trait demi-circulaire qui a un renflement et deux petites boules qui ont pu être omises par le dessinateur du docteur Bataille.

Les lecteurs du docteur Bataille savent que dans l'armée de Satan, selon le livre *Apadno* Astaroth commande en chef l'aile gauche Astarté, le centre (avec ses daimones), e Moloch, l'aile droite.

Voici le titre apadnique de chacun :

Pour Astaroth, *Sinistri Exercitus ArchiDux, Summus Princeps* ; pour Astarté, *Medii Exercitus ArchiDucissa, Summa Princeps* ; pour Moloch, *Dextri Exercitus ArchiDux, Summus Princeps*.

A cet égard, nous sommes munis de notes si précises que, nous pouvons le dire sans craindre de nous tromper, si la revue des Palladistes Indépendants publie les signatures de ces trois démons princes souverains, elle les accompagnera de ces indications incompréhensibles pour les profanes :

SEAD-SP. 5 *phi.*

MEAD-SP. 23 *mer.*

DEAD-SP. 6 *épi.*

La revue luciférienne ne pourra pas en mettre d'autres ; car ce sont là les abréviations adoptées par les Triangles.

Astaroth a donc une grande fête et deux petites fêtes, toutes les trois fixes. Sa grande fête (2^e classe) est au 5 phamuthi, soit au 25 mars, et par conséquent en opposition à la fête catholique de l'Annonciation. Sa 1^{re} petite fête (4^e classe) est célébrée au 18 mars, en opposition à l'archange saint Gabriel, soit le 28 phaménouth, dans les années ordinaires, et le 29 phaménouth, dans les années bissextiles. Sa 2^e petite fête (4^e classe) est au 29 épiphi, soit au 22 juillet, en opposition à sainte Marie-Madeleine.

Ici encore, nous nous voyons obligé d'interpeller miss Diana Vaughan, et de lui dire de nouveau : — Vous avez beau tourner et retourner les textes de vos livres sacrés ; c'est vous qui êtes l'hérétique dans le Palladisme, et c'est Lemmi qui est l'orthodoxe. En effet, pourquoi Lucifer, en instituant les fêtes de sa religion occulte, a-t-il désigné Astaroth comme devant être mis en opposition à sainte Marie-Madeleine ? Astaroth, ne dites pas le contraire, est un démon impudique au plus haut degré ; l'*Apadno* approuve Madeleine avant sa conversion, c'est-à-dire célèbre ses débordements, la présente comme sainte fille de Lucifer pour le temps de sa vie où elle eut de mauvaises mœurs, où elle fut courtisane ; mais, lorsque Madeleine, éclairée par la grâce, se jette aux pieds du Sauveur, implore son pardon, devient chaste, alors l'*Apadno* dit qu'elle a trahi et les palladistes lui vouent une haine éternelle comme au Christ. Vous savez bien, miss Diana, que telle est la doctrine luciférienne, et nous vous défions de nous contredire dans votre *Palladium Régénéré et Libre*. L'impudique Astaroth est l'ennemi direct de sainte

Madeleine pour le seul motif de sa « trahison ». Eh bien, est-ce que cela n'indique pas clairement, indiscutablement, que luciférianisme et satanisme sont synonymes, quoi que vous en pensiez ? est-ce que ce n'est pas là une des preuves que, non seulement dans ses pratiques auxquelles on ne se soustrait que par de très rares et exceptionnelles dispenses, mais même dans sa doctrine, le Palladisme préconise le dévergondage, les mauvaises mœurs, l'impudicité ? Sous ce rapport-là, vous n'êtes donc pas même palladiste en théorie. Vous vous imaginez être luciférienne, vous ne l'êtes pas en réalité ; vous croyez l'être, voilà tout.

Notre vénérable ami, M. le chanoine Mustel, a admirablement expliqué votre cas, dans ces lignes que nous vous donnons à méditer :

« Diana Vaughan se fait de Lucifer une image absolument contraire à ce qu'il est réellement ; de sorte que, dans l'esprit mauvais, elle se figure, non ce qu'il est, mais l'antithèse de ce qu'il est. Elle s' imagine un Lucifer bon, protégeant le bien, miséricordieux même, tel, en un mot, que sont les anges de lumière, et c'est en le revêtant des perfections divines qu'elle se prosterne devant lui ; de sorte que son erreur n'est pas dans la conception qu'elle se fait de la divinité, mais elle consiste à attribuer les dons divins à l'inférieur ennemi de Dieu. »

Or, en relisant votre *Apadno*, vous avez la preuve, par ce qui s'y trouve dit au sujet d'Astaroth et de Marie-Madeleine, que Lucifer n'est vraiment pas comme vous le jugez, mais qu'il est bien Satan, c'est-à-dire le diable, démon d'orgueil, de haine et de luxure.

Non, vous ne pourrez pas répondre à l'argument que nous vous soumettons ici, et, si au lieu de l'écarter en aveugle obstinée, vous voulez bien le peser, y réfléchir mûrement, vous ouvrirez les yeux et enfin vous comprendrez ; car il est impossible que vous demeuriez longtemps dans cette situation ambiguë, inconcevable, d'hérétique du Palladisme. Il faut de deux choses l'une : ou que vous retourniez à Lemmi ; ou que vous veniez à nous.

Nous reprenons notre exposé des oppositions de fêtes lucifériennes.

Astarté a une grande fête et deux petites fêtes, toutes les trois fixes. Sa grande fête (2^e classe) est au 23 mésori, soit au 15 août, et par conséquent en opposition à la fête catholique de l'Assomption. Sa 1^{re} petite fête (4^e classe) est au 18 chœac, soit au 8 décembre, donc en opposition à la fête catholique de l'Immaculée Conception. Astarté, on le voit, est directement opposée à la Très Sainte Vierge. Pourquoi, si ce n'est dans un esprit d'impureté ? demandons-nous encore à miss Vaughan. Satan est furieux aussi contre les pieuses religieuses catholiques qui aiment Jésus d'un amour ardent

autant que chaste ; et c'est pourquoi Astarté a une 2^e petite fête (4^e classe) fixée au 24 paophi, soit au 15 octobre, en opposition à sainte Thérèse ; c'est à Astarté que Lucifer a confié plus spécialement la mission de détruire toutes les congrégations religieuses de femmes.

Quand à Moloch, il a également une grande fête et deux petites fêtes, toutes les trois fixes. Sa grande fête (2^e classe) est au 6 épiphi, soit au 29 juin, et par conséquent en opposition à la fête catholique de saint Pierre et saint Paul. Sa 1^{re} petite fête (4^e classe) est au 21 thoth, soit au 12 septembre, en opposition à l'archange saint Raphaël. Les palladistes reconnaissent qu'Asmodée fut vaincu par « le maléach Raphaël » ; mais ils ajoutent que Moloch vint à son aide et qu'il prit ainsi sa revanche. Enfin, la 2^e petite fête (4^e classe) de Moloch est au 12 mésori, soit au 4 août, en opposition à saint Dominique ; c'est Moloch qui a reçu de Satan la mission de détruire l'ordre des Dominicains.

* *

Le troisième rang de la hiérarchie est occupé par deux génies supérieurs : Hermès et Ariel.

Ces deux chefs souverains ont, chacun, une occupation à part ; le premier est à la tête des démons qui opèrent sur la Terre, notre planète, *Tellus*, pour répéter le terme employé par miss Vaughan dans sa revue ; le second est, toujours d'après la tradition apadnique, à la tête des démons qui opèrent dans un astre nommé *Oolis*, appartenant à un monde très lointain et totalement inconnu de notre humanité. Tellus et Oolis sont les deux seuls astres habités où Adonaï compte encore des adorateurs. C'est pourquoi, afin de combattre les maléachs d'Adonaï en Tellus et en Oolis, Lucifer a immobilisé un milliard quatre cents millions de lutins et lutines sur notre planète, et six cents millions de diabolins semblables sur le deuxième astre, beaucoup moins important que le nôtre. Miss Vaughan a été ou s' imagine avoir été (nous ne nous prononçons pas) en Oolis, dans un de ces voyages surnaturels où Asmodée la transporte dans ses bras ; si elle veut bien raconter dans sa revue ce voyage auprès duquel ceux de Jules Verne ne sont rien, cela ne pourra manquer d'être fort intéressant ; nous ne disons pas instructif, car Asmodée est bien capable d'avoir joliment mystifié sa fiancée ce jour-là.

Quoiqu'il en soit, Hermès, prince souverain de la Terre, en a le commandement au nom de Lucifer, et Ariel est le prince souverain et général de l'armée d'Oolis. Leurs titres apadniques sont, pour l'un, *Telluris Exercitūs Archi-Dux*, *Summus Princeps*, et pour l'autre,

Oolis Exercitūs Archi-Dux, Summus Princeps.
En abrégé : TEAD-SP, et OEAD-SP.

Hermès est, plus particulièrement, le démon de la science luciférienne. Il a une grande fête, mobile, et deux petites fêtes, fixes. Sa grande fête (2^e classe) correspond au dimanche de la Pentecôte ; l'opposition est facile à comprendre. Sa 1^{re} petite fête (4^e classe) est au 8 mésori, soit au 31 juillet, en opposition à saint Ignace de Loyola ; c'est donc Hermès qui a reçu de Lucifer la mission de détruire l'ordre des Jésuites. Sa 2^e petite fête (4^e classe) est au 7 mars, jour où les catholiques célèbrent la fête de saint Thomas d'Aquin, pour les palladistes 19 phaménoth, dans les années ordinaires, et 18 phaménoth, dans les années bissextiles.

Ariel, le dernier des génies supérieurs qualifiés de princes souverains, a une grande fête et deux petites fêtes, toutes les trois fixes. Sa grande fête (2^e classe) est au 3^e épagomène en épiphi, soit au 24 juin, et par conséquent en opposition à la fête catholique de saint Jean-Baptiste. Sa 1^{re} petite fête (4^e classe) est au 7 payni soit au 25 mai, en opposition à saint Grégoire VII, pape. Sa 2^e petite fête (4^e classe) est au 15 paophi, soit au 6 octobre, en opposition à saint Bruno ; c'est donc Ariel qui a reçu de Satan la mission de détruire l'ordre des Chartreux.

(La suite au prochain numéro.)

LE DIABLE PROFANATEUR

DU SACREMENT DE PÉNITENCE

L'auteur de la communication qu'on va lire est une personne bien connue de nos éditeurs, personne d'âge et jouissant d'une considération méritée. Cette déclaration est nécessaire, tant le fait rapporté pourra paraître extraordinaire :

Lyon, le 17 avril 1895.

Monsieur,

En lisant, tant dans l'ouvrage du docteur Bataille que dans celui de M. De la Rive, ou la *Revue Mensuelle*, le récit des horribles profanations de Sacrements que le diable inspire à ses suppôts du Palladisme, il me revient en mémoire un fait de tentative de profanation du Sacrement de la Pénitence, œuvre, très probablement, du diable en personne.

Ce fait m'a été raconté, il y a quatre ans, par un vénérable religieux, celui-là même qui a été l'objet de cette tentative, et ce récit a eu, avec moi, d'autres auditeurs, parmi lesquels

un des supérieurs de son Ordre. Ce saint prêtre, missionnaire, depuis près de quarante ans, en France, est encore actuellement supérieur d'une Résidence dans une grande ville. C'est l'homme le plus calme que je connaisse, et incapable d'une hallucination.

Pendant une retraite qu'il prêchait, quelques années auparavant, dans une petite ville, et à une heure où l'église était absolument déserte, le sacristain vient le prévenir qu'une dame demandait à être entendue en confession. Le religieux se rend immédiatement au confessionnal, dont un des côtés était occupé par la pénitente. Il entend alors des aveux tels, que, dans sa vie de missionnaire, il n'avait jamais rien entendu d'approchant.

Pendant qu'il explique à la malheureuse qu'il lui est impossible de lui donner, séance tenante, l'absolution, le bruit caractéristique d'une seconde personne s'installant dans le côté vide du confessionnal, parvient à ses oreilles, la première étant encore à sa place.

Dès que celle-ci se lève, il ouvre la seconde grille, et quelle n'est pas sa stupéfaction en entendant recommencer la même confession, absolument dans les mêmes termes, et dite d'un organe identique.

D'un bond, il sort de son confessionnal ; les deux côtés étaient vides, l'église était vide.

Il se précipite à la grande porte, la seule ouverte, donnant sur une place publique, et près de laquelle stationnaient en causant, depuis assez longtemps, plusieurs personnes. Interrogées, ces personnes déclarent qu'elles ont la certitude que, depuis qu'elles sont là, nul n'est entré dans l'église et que nul n'en est sorti.

La fuite par la sacristie était impossible, le sacristain ne l'avait pas quittée.

Le religieux a toujours pensé et nous avons supposé, comme lui, que cette pénitente ne pouvait être que le démon ayant tenté de profaner le Sacrement de la Pénitence, en se faisant donner l'absolution.

Vous pouvez, Monsieur, user de ma lettre, si vous croyez qu'elle peut intéresser vos lecteurs.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

X***.

Chez MM. DELHOMME et BRIGUET, libraires-éditeurs, à Paris et à Lyon

Et chez tous les dépositaires de la *Revue Mensuelle* :

ADRIANO LEMMI Chef Suprême des Francs-Maçons

Par DOMENICO MARGIOTTA

La quatrième édition est en vente (3 fr. 50)

UNE PROPOSITION D'ARGENT

PAR UNE TABLE TOURNANTE

Combien de personnes ignorent encore que c'est le diable qui est dans les tables tournantes, les faisant mouvoir et parler!... Le trait suivant ne laisse aucun doute : il s'agit d'une table qui a proposé de l'argent, ayant même l'audace d'exiger un reçu. C'est bien là un pacte que proposait le démon à l'imprudent consultant.

Le fait est rapporté dans le *Bulletin de l'Œuvre de Saint-Antoine de Padoue* (n° du 10 février 1895), sous forme d'une communication faite par un officier supérieur en retraite.

Voici textuellement son récit :

« Dernièrement, je cédai à la tentation de faire tourner une table, seul dans ma chambre. Au bout de vingt minutes de pression avec mes mains, elle commença à se soulever. Je lui demandai alors si elle pouvait parler ; elle me répondit affirmativement en frappant un coup sur le parquet. J'ajoutai : « Nommez-moi par son nom et prénom l'esprit qui est présent » ; elle me désigna un petit enfant mort en 1890.

« Je lui adressai d'autres questions, entre autres : s'il connaissait l'avenir ? — Il répondit qu'il ne connaissait que le passé et le présent.

« Le lendemain nouvelle séance à onze heures du soir. La première parole fut celle-ci : « Vous avez tort d'aller à la messe ».

« Étonné de cette phrase, je demandai si c'était le démon qui me parlait ; il me fut répondu négativement, mais je quittai la table.

« J'eus encore la tentation de recommencer une troisième fois l'expérience. Cette fois je sus que j'avais réellement affaire au diable ; il me proposa de l'argent dont j'avais besoin, en exigeant un reçu ; je lui refusai en l'injuriant, et, très agité, je jetai aussitôt quelques gouttes d'eau de Lourdes sur la table. Immédiatement l'eau dessine la figure d'une femme très belle... Peu après, cette figure fut remplacée par le portrait de Satan lui-même : cheveux hérissés, yeux très brillants, regard méchant, menton pointu, barbe en pointe très effilée, dos rond, jambes difformes, pieds bots recourbés.

« Je me mis alors à invoquer saint Antoine avec ferveur et je réussis à faire disparaître la tête du monstre, en traçant une croix à l'endroit qu'elle occupait.

« Me voilà, mon Révérend Père, bien guéri de ma curiosité, et je ne sais comment remercier saint Antoine de m'avoir protégé en cette circonstance qui pouvait m'être fatale ! »

LES SŒURS MAÇONNES

Dans notre numéro 13 (daté de janvier 1895), nous avons reproduit le commencement d'une série d'articles sur la maçonnerie féminine, d'après l'excellente *Croix de Toulouse*.

Voici la suite et la fin de cette étude : extraits des numéros du 3 février et des 3 et 24 mars :

Séances communes.

Les réunions ordinaires commencent d'assez bonne heure et ne se poursuivent jamais bien avant dans la nuit. Les Sœurs, sauf pour les tenues blanches, ne trouvent là que des F. : d'un grade assez avancé. On peut cependant les diviser en deux classes : les uns, membres inscrits de l'arrière-loge, venus pour une réunion plus intime qui suivra de près la première, subissent celle-ci par obéissance à la Loge maçonnique ; les autres, après avoir entendu la discussion des questions à l'ordre du jour, le speech du F. : Orateur, un boniment quelconque sur la politique, la bienfaisance et l'union, les conseils du Vénérable, versent leur obole dans le Tronc de la Veuve et se retirent avec le bonheur naïf d'avoir participé à une œuvre de bienfaisance. Ils ne parlent qu'avec dédain des publications qui attaquent la franc-maçonnerie, et dans leur aveuglement se montrent d'autant plus généreux et charitables à son égard qu'ils la voient plus calomniée. Le F. : Orateur n'a sur les lèvres que les grands mots de solidarité, d'union, de liberté, de charité, et ils sont fiers d'aider de leurs cotisations et de leurs aumônes une société si avantageuse. Quelle déception si un heureux hasard leur faisait entendre les éclats de rire et les moqueries impudentes des F. : et S. : banquetant à leurs frais ! Toute arrière-loge se paie trois grandes réunions par an et les dépenses sont soldées par la caisse.

Séances particulières.

La séance, close pour quelques-uns, n'est que suspendue pour les autres, et la seconde partie, plus intéressante que la première, ne tarde pas à commencer. Le F. : Tuileur déclare le temple fermé ; sur tous les bancs siègent des F. : et des S. : qui ont donné des preuves de leur savoir et de leur affiliation palladique. Discours, profanations de christs et d'hosties, célébration de la messe luciférienne, réception d'adeptes, tel est l'objet ordinaire de ces réunions. Le président y va toujours d'un petit speech sur l'objet de la séance et présente à la Société le F. : ou la S. : qui doit prendre la parole.

Le discours.

L'usage des discours a été établi dans le double but de corrompre l'orateur ou l'oratrice en l'obligeant à apprendre et à débiter de mémoire des discours palladiques, et de flatter surtout la vanité des S. en leur donnant pour un instant le rôle de S. d'Éloquence. Pour remplir convenablement cette fonction, elle a revêtu une belle robe à traîne, et deux frères remplissant les fonctions du bedeau à l'église, l'accompagnent jusqu'à l'estrade où, pendant dix minutes au plus, elle tiendra, comme suspendu à ses lèvres, un auditoire qui a pu lire ou entendre cent fois le discours de l'oratrice imposé par le président quelques jours auparavant. On comprendra sans peine qu'une Sœur affiliée à une arrière-loge se soucie généralement fort peu des doctrines palladiques : la théologie abstraite du Dieu-Bon n'est pas faite pour captiver son esprit très léger ; mais le but de la franc-maçonnerie étant de gâter tout à la fois son intelligence et son cœur, on l'oblige à apprendre cette doctrine pour la graver davantage dans son esprit.

Les premiers discours exerceront sa mémoire et lui permettront de mieux comprendre le langage toujours amphibologique de leurs orateurs et de leurs livres. Plus tard, quand, encouragées par les éloges des F. et certains succès, les Sœurs auront triomphé d'une timidité fort naturelle à leur sexe, bien que moins prononcée en elles, les dignitaires laisseront comprendre à leur Sœur, prodige d'éloquence par occasion, qu'elle pourrait avantageusement faire moins d'efforts de mémoire et s'abandonner à des improvisations qui ne sortent pas trop de son sujet. Si elle jouit d'une certaine intelligence, elle le fera, et avant peu, à la chaleur de son débit, à la vivacité de son langage, au choix de ses expressions, ils jugeront en connaissance de cause de la valeur du sujet, de son instruction et de ses dispositions en Palladisme, l'appelleront aux dignités, ou si ses capacités ne le comportent pas, la laisseront dans son grade inférieur. Ils profiteront même d'une imprudence quelconque pour lui infliger des peines disciplinaires et l'éloigner des réunions importantes. Dans cette dernière hypothèse, elle ne sera plus qu'un instrument de plaisir pour les réunions, où, à défaut d'autres Sœurs, sa présence pourra être pour les F. d'un si triste secours.

Les Palladistes imposant des discours à leurs Sœurs ont donc pour but de former leur intelligence selon les Maximes de Satan dont elles sont les prêtresses. L'œuvre ainsi comprise serait forcément incomplète ; il faut une part pour le cœur, et tout discours y pourvoit.

S. X. avec son plus gracieux sourire, quand elle a du savoir-vivre, remercie le président et ses frères des lumières, des sympathies, du bonheur que lui a procuré leur aimable société et les assure de toute sa reconnaissance. On conçoit sans peine que des Sœurs, traitées en esclaves, obligées à se livrer à des frères quels qu'ils soient, d'en passer par toutes les infamies et de cacher souvent des répugnances légitimes, ne songent guère à témoigner leur reconnaissance à leurs tyrans.

Par les discours, les F. ont comblé cette lacune et ils écoutent béatement l'expression officielle de cette reconnaissance, qui deviendra plus ou moins sincère le jour où la Sœur ayant foulé aux pieds la pudeur, vicieuse jusqu'au bout des ongles, jugera qu'une barrière morale infranchissable la sépare à jamais du monde profane. Comme le forçat rivé à sa chaîne, sans espoir de recouvrer une liberté perdue, elle se contentera d'une vie animale, honteuse ; son intelligence et son cœur seront fermés à tous les sentiments élevés. Cet état vient plus rapidement qu'on ne pense, grâce aux profanations et sacrilèges auxquels on l'obligera.

Profanations

Fouler aux pieds des christs, les briser, les couvrir de crachats, d'ordures, les souiller de la manière la plus odieuse, sont des crimes tellement communs, qu'ils passent, aux yeux des Sœurs sceptiques, pour des actions ordinaires et insignifiantes. Quand elles en causent, elles paraissent inconscientes : tout cela n'est rien auprès des profanations d'hosties. Les mentionner, c'est constater l'esprit diabolique qui anime la société et la rage de Satan faisant insulter Dieu d'abord dans le culte de ses images.

Les profanations d'hosties existent et sont nombreuses. Il faut ne pas connaître les desseins de Notre-Seigneur en instituant le mystère de l'Eucharistie et le rôle du démon en ce monde, pour en nier l'existence. Se nourrir du corps de notre divin Sauveur, c'est puiser la grâce de Dieu à sa source la plus abondante, c'est choisir le meilleur moyen pour honorer son Créateur. Le démon, pour neutraliser l'action de Dieu en ce monde, l'attaque dans sa source la plus riche. Si le Palladisme est l'Eglise de Satan, ce qui ne saurait être mis en doute, il doit s'efforcer de détruire l'œuvre de Notre-Seigneur par l'Eucharistie ; ce qu'il fait par le sacrilège avec un zèle révoltant. Se procurer des hosties vraiment consacrées n'est pas difficile, et divers moyens sont à leur disposition.

Comment on se procure des hosties consacrées.

Dans la ville de ***, où les S. maçonnes sont nombreuses, je connais une personne que son

frère m'a désignée en sa présence comme palladiste ; son assiduité à l'église (je n'en cherche pas le motif) lui permet de communier souvent. Cette hypocrisie a pour effet l'approvisionnement de la loge dont elle est dignitaire. Un fait semblable se passait à F....., et les journaux en ont longuement parlé. Des communions incomplètes avec vente ou donation de l'hostie reçue, voilà une première source.

Quand une loge n'a pas de Sœur remplissant régulièrement ce rôle infâme, le Président, si le manque d'hosties se produit, désigne des pourvoyeuses qui, en quelques heures, communieront dans plusieurs églises, à l'occasion surtout d'une fête : les hosties reçues n'ont pas été consommées, tout s'est passé normalement ; seul un F. . . a compté le nombre des hosties et des communions ; il était là surtout pour s'assurer de leur consécration. F. . . et S. . . ne voudraient pas être trompés et exercer leur haine impie sur des hosties non consacrées ; ce ne serait pas faire l'œuvre de Satan qui pourrait en manifester son mécontentement : s'acharner contre un peu de matière ne saurait leur plaire.

Ces précautions nous suggèrent une réflexion toute naturelle : si le démon ne connaissait pas la présence de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, il aurait vu avec plaisir les hommes en adoration devant un peu de pain, puisque c'était un acte d'idolâtrie ; en attaquant Dieu dans ce mystère, il proclame sa présence.

Si les parents de la jeune fille palladique sont chrétiens, ils lui demanderont la communion au moins à Pâques, et elle pourra difficilement manquer à ce devoir. D'ailleurs qui l'en détournerait ? Les arrière-loges ? Mais non ; l'occasion est excellente ; on fera tout pour que la communion soit sacrilège, et l'hostie reçue sera la bienvenue à la loge. Toute Sœur doit jouer dans le monde profane d'une certaine considération pour faire plus honneur à ses F. . ., et, par son influence, attirer de nouvelles victimes. Si elle vit dans un milieu chrétien, on verra de très bon œil qu'elle paraisse chrétienne ; mais on saura, par la multiplication des sacrilèges, empêcher toute conversion. Tant qu'il lui restera un lambeau de réputation, elle remplira extérieurement ses devoirs de chrétienne. Si une imprudence a donné l'éveil, si l'opinion publique semble épier leurs démarches, tout désordre cesse, les absences sont supprimées, les Sœurs retrouvent le chemin de l'église plus ou moins oublié, vont à la Sainte Table, mais c'est pour y recevoir une hostie qu'on profanera. Dieu n'en sera pas moins outragé, et Satan applaudira à leur zèle contrarié.

Le drainage des cotisations.

Après ces grandes réunions, la petite ouvrière regagne péniblement sa place au

foyer domestique où, pendant quelque temps, tout travail lui est impossible. Le retour n'est pas sans difficulté, et, dans son cerveau en fièvre, elle prépare le petit roman qui empêchera les foudres paternelles d'éclater sur sa tête. Les Frères, en lui disant au revoir, lui ont remis l'argent nécessaire pour solder le prix du voyage et pourvoir à quelques autres dépenses. Elle s'est présentée à la caisse, et, à cause de son obéissance, on lui a permis d'y puiser largement. Le Tronc de la Veuve, on le voit, et les cotisations des F. . . qui ne connaissent pas l'existence des S. . . maçonnes soulagent des malheureux dignes de toute pitié. Il en est qui perdent tout amour du travail et deviennent de modestes rentières, emportant régulièrement des ressources suffisantes pour avoir de belles toilettes et satisfaire même chez elles des habitudes de bien-être qu'elles ont puisées au sein des Loges. La comptabilité laisse souvent à désirer. Mais les questions de propriété dans une Société si bienfaisante sont toujours traitées par les chefs avec une largeur de vue étonnante et qui pourrait faire honneur aux Frères si pleins d'attention pour des Sœurs qui ne comptent pas avec eux. Mais être généreux avec l'argent des autres est un fait bien commun dans ce siècle où l'intérêt est souvent le motif qui fait agir. D'ailleurs, quand il s'agit de la conservation de leurs Sœurs, les F. . . ne comptent jamais ; il en est ainsi dans d'autres milieux qui ne valent guère mieux. Les maçons gogos sont là pour combler les vides.

Les punitions.

La dégradation, l'exclusion, l'intervention des Ultionnistes sont surtout employées pour deux crimes : des indiscretions concernant le fameux secret connu de tout le monde, le vol des métaux de la communauté joint à l'inconduite avec des profanes. Livrer les secrets est un crime de haute trahison, la mort seule peut l'expier ; la S. . . coupable n'a qu'à bien prendre garde si elle ne veut pas tomber dans quelque piège, enjamber dans le silence d'une nuit obscure le parapet d'un pont ou périr par le poison. Malheur aussi au trop curieux confident, s'il est découvert ! Ces crimes restent facilement impunis, parce que c'est toujours un Frère inconnu qui en est l'exécuteur. Si la victime échappe à la mort, si ses relations maçonniques sont connues, elle sera la première à se taire sur ce point ou à détourner les soupçons, disant que les F. . . lui sont connus, et que son meurtrier n'en est pas.

A-t-on souvent recours à ces mesures ? Je l'ignore ; mais je suis certain qu'elles sont en vigueur, et je l'affirme, preuves en main. Les F. . . en savent davantage sur ce sujet. S'ils vous demandent des preuves, dites que je

n'écris pas pour eux. Mon but n'est pas de persuader des hommes convaincus, mais d'éclairer les ignorants et les dupes qui, seuls, auraient le droit de demander les preuves de mon témoignage.

Réunions par groupes.

En dehors des grandes réunions qui ne peuvent avoir lieu que trois ou quatre fois par an, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, pour moins éveiller l'attention, et des tenues à la Loge même, qui sont plus fréquentes, les Frères et Sœurs se réunissent en petits groupes d'une vingtaine au plus dans les diverses localités où ils peuvent se rendre sans trop d'inconvénients. Ces visites sont trop fréquentes, puisqu'elles ont lieu tous les quinze jours au moins, dût-on parcourir d'assez grandes distances. Sur ce point, mes renseignements concordent avec d'autres parus dans la *Franc-Maçonnerie démasquée* et cités par M. De la Rive dans son ouvrage *la Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie*. Ils descendent dans les hôtels peu recommandables qui n'ont d'autre but que de faire des affaires. La réunion n'aura rien de bruyant, se tiendra le plus souvent sans lumières, et, aux premiers feux de l'aurore, se dissipera comme par enchantement. Si la localité compte plusieurs Sœurs, si sa situation est favorable aux réunions, F. et S. auront un appartement ; on le meublera comme une villa de campagne et on y installera surtout les choses essentielles pour leurs désordres et quelques impiétés : il y aura des poignards, des hosties, quelques ornements, les costumes destinés aux Sœurs qui pourraient être appelées à se rendre des pays voisins. Les Sœurs de la localité y déposent tout ce qu'elles ont reçu de la Loge, ne pouvant, sans s'exposer à se trahir, rien introduire dans leurs familles.

Réunion des F. et S. à Paris.

Nous touchons, enfin, à un dernier genre de réunion qui sera la conclusion de cette étude. Pour satisfaire la vanité de ces petites provinciales, les mieux arracher au milieu chrétien dans lequel elles vivent, les corrompre davantage par la vue et la jouissance de plaisirs brillants, on leur promet en récompense un voyage à Paris, voyage qui coïncide toujours avec une grande fête, le 14 juillet par exemple. Les bals en costumes fort légers qui, en 1893, reçurent la visite de la police, comptaient un grand nombre de Sœurs Palladistes de province ; nous le savons d'une manière certaine et nous ne serons pas démentis. Pour une absence de six à huit jours et leurs frais de voyage, elles reçurent de la caisse une somme assez ronde. Si les départs sont nombreux, on voit facilement combien ces sorties doivent soulager la caisse ; mais

pour la remplir, les Frères ont plus d'un tour dans leur bissac, et un coup de grosse caisse donné à propos, dans certains milieux, comblera le déficit à l'aide de la prostitution réglementée.

Conclusion.

J'aurais pu m'étendre davantage sur plus d'un sujet traité dans ce rapide aperçu ; mais je ne voulais pas faire œuvre complète. Vous m'aviez demandé de faire part à vos lecteurs des connaissances que j'avais pu acquérir ; j'ai répondu à vos désirs et me suis efforcé d'être clair et pratique. Je m'estimerai heureux si j'ai réveillé des doutes et fait réfléchir des Frères qui jouent le rôle de dupes et fournissent les métaux. En rédigeant ces renseignements, j'ai cherché à montrer leur vraisemblance. Combien de jeunes filles donnent leur confiance et leur affection à des Sœurs qui ont pour but de les entraîner un jour avec elles ? Si, après ces divulgations, elles brisent des relations dangereuses, qu'elles prient pour celui qui, ne voulant que leur bien, leur a montré le piège qui leur était tendu. Puissent ces réflexions faire quelque bien en détournant certaines âmes, appeler davantage l'attention et provoquer la défiance de catholiques qui ne veulent voir d'autre mal que celui qui se passe ouvertement sous leurs yeux. Quand la Franc-Maçonnerie sera connue des foules telle qu'elle est, elle perdra tout son prestige et un grand nombre d'adeptes. La liberté, l'égalité sont inconnues à ses membres ; leur fraternité n'est qu'un mot vide de sens.

LE KADOSCH ARBOLA

Le F. Léopold Arbola, Chevalier Kadosch, membre de l'Aréopage *l'Encyclopédique*, de Toulouse. Vénérable (pendant six ans) de la Loge *les Vrais Amis Réunis*, de la même ville, membre (jusqu'à ces derniers temps) du Conseil de l'Ordre du Grand Orient de France, par conséquent, franc-maçon de haute-marque, vient de passer, le 1^{er} mai, en correctionnelle, au chef-lieu de la Haute-Garonne.

Ce Fils de la Veuve, en vrai disciple du grand chef Adriano Lemmi, aimait assez à s'approprier l'argent de son prochain. Notamment, étant trésorier de la Caisse des écoles laïques, il en avait détourné, pour ses menus plaisirs (!?!), la modique somme de 26.395 francs. Le Grand Architecte, trop occupé par les soucis que lui cause la menace d'expulsion de Lemmi, sommé de déguerpir hors du palais Borghèse, n'a pas songé à combler le déficit, et le pot-aux-roses du F. Arbola a été découvert !

Les débats ont fait connaître qu'Arbola avait déjà subi une condamnation et qu'il touchait par anticipation les sommes que la municipalité socialiste allouait à la caisse des écoles.

L'inculpé a avoué les détournements qui remontent à 1890, mais en disant, pour sa défense, que le défaut de surveillance de la part de ses collègues l'avait poussé à commettre ces détournements. Piètre défense !

De nombreuses irrégularités ont été constatées sur les livres de caisse d'Arbola.

Le F. Arbola, qui était défendu par l'avocat de la ville lésée par les détournements de l'inculpé, a été condamné à UN AN de prison.

Les effets de l'eau bénite.

Extrait d'une lettre du P. Hilarion, missionnaire capucin à Allahabad (Indoustan) :

Le R. P. Jérémie éprouva, à plusieurs reprises, les effets merveilleux de l'eau bénite, soit pour guérir les cholériques, soit pour chasser les démons. Beaucoup de moribonds furent redevables de la vie à cette eau salubre mêlée aux médicaments qu'on leur offrait.

Au village de Centia, où le P. Jérémie soigna et baptisa vingt-deux personnes, un enfant de deux ans lui fut présenté : son petit corps était déjà glacé et n'avait plus qu'un souffle. A peine eut-il reçu le baptême, l'enfant ouvrit les yeux, sourit, tendit les mains vers le flacon d'eau bénite et en but une gorgée. Une autre mère, témoin de ce touchant spectacle, voulut que son jeune fils fût aussi baptisé. Mais, quelques jours plus tard, ces deux anges s'envolaient au ciel.

Les effets de l'eau bénite pour conjurer les maléfices du démon ne furent pas moins remarquables.

Le 20 juin, le R. P. Jérémie administra le baptême à un brahme de 22 ans, qui avait été instruit et avait renoncé aux idoles. Ce catéchumène était très malade et sur le point d'expirer. Pendant la cérémonie, il fut pris d'une véritable possession diabolique ; il se mit à repousser des mains et des pieds le missionnaire et à aboyer comme un chien. Mais, quand il eut reçu le Sacrement, il se calma et dit : « Oh ! c'est bon ! c'est bon ! Donnez-moi encore de cette eau. » Puis, il s'endormit doucement du dernier sommeil.

Une femme, visitée par le missionnaire, s'écria : « Otez-moi des griffes d'un monstre qui veut m'entraîner avec lui. Je souffre d'atroces douleurs dans les entrailles. Versez sur ma tête de cette eau que vous possédez, et je serai sauvée. »

Le Père reçut sa profession de foi aux dogmes de notre sainte religion et lui administra le baptême. Aussitôt, à la grande surprise de tous les assistants, elle devint parfaitement tranquille.

— « Je n'ai plus rien à craindre, disait-elle ; Satan s'en est allé, et, avec lui, sont parties mes douleurs. » Une heure après, son âme régénérée s'envolait au ciel... (*Semaine religieuse de Grenoble.*)

TRIBUNE DES ABONNÉS

Sous cette rubrique, nous avons créé, depuis le numéro de janvier 1895, une sorte de concours permanent d'érudition, entre nos abonnés, uniquement, bien entendu, sur les questions spéciales qui font l'objet de cette revue : surnaturel diabolique, occultisme, franc-maçonnerie et sociétés secrètes antichrétiennes, spiritisme examiné à la lumière de la science catholique ; en un mot, toutes les questions diverses les plus discutées se rattachant à notre programme.

L'idée de créer cette tribune nous a été suggérée par la lecture de diverses communications fort intéressantes, mais dont nous ne pouvons prendre la responsabilité personnelle quant aux doctrines émises ; d'autre part, on nous adresse souvent des questions, pour la réponse desquelles nous manquons d'éléments certains, et qui ne nous paraissent pas cependant devoir être éliminées.

Nos abonnés peuvent donc exposer leurs arguments dans notre revue, poser des questions, se répondre les uns aux autres, rectifier les erreurs échappées à nos collaborateurs occasionnels et à nous-mêmes ; et ainsi la lumière se fera de plus en plus vive.

Notre désir est d'obtenir, sur le terrain réservé de l'étude du satanisme contemporain, de ses manifestations et de ses manœuvres de toute sorte, des résultats analogues à ceux qu'obtient la revue bien connue *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* sur le terrain littéraire, historique et artistique. En citant cet exemple, notre but sera parfaitement compris de tous nos lecteurs.

N° 5. — Les Jézides.

On sait que le chapitre XLV du *Diable au XIX^e Siècle* est consacré aux Jézides ou Yezidis, adorateurs du diable ; le docteur Bataille cite de nombreuses constatations de leur culte ouvertement rendu à Lucifer.

Un de nos abonnés nous envoie un extrait très intéressant de l'*Année Dominicaine* (1864-1862, pages 137 et 138), qui peut s'ajouter aux citations déjà faites ; car il les appuie absolument.

Nous reproduisons ce document ; c'est l'extrait d'une lettre d'un Missionnaire Dominicain appartenant à la Mission de Mossoul.

Mar-Jacoub, 30 octobre 1860.

.....Au delà d'Alcoche, à deux heures environ, toujours sur la route de Mar-Jacoub, on rencontre le village de Bendouaye, habité par les Yezidis.

Les Yezidis, ou adorateurs du diable, que l'on voit déjà en Mésopotamie, aux environs de Mossoul, sont très répandus dans le Kurdistan et principalement dans les monts Sindjar. Ils trouvent là des retraites assurées pour se livrer plus facilement à leur abominable culte. Il existe entre eux et les Musulmans une haine implacable. Il n'y a pas bien longtemps encore, la loi permettait aux Musulmans de tuer les Yezidis partout où ils les rencontreraient ; ce qui attirait inévitablement

sur leur tête de terribles représailles de la part des Yezidis. Aussi les consuls européens, témoins chaque jour de ces actes de barbarie, et ne sachant comment empêcher l'effusion du sang, demandèrent à la Porte le droit de nationalité pour les Yezidis. Ils obtinrent pour eux la même protection que pour les autres peuples de l'empire ottoman, qui ont un livre, quoique les Yezidis n'aient aucun livre sacré où ils puisent leur doctrine. Mais si les massacres sont devenus moins fréquents, la haine qui sépare ces deux peuples n'a rien perdu de sa rage et de sa fureur.

Les Yezidis, comme je viens de vous le dire, adorent le diable ; ce n'est pas cependant qu'ils le connaissent comme l'être suprême. Non ; ils savent bien qu'il existe un Dieu, infiniment bon, infiniment miséricordieux, supérieur à toutes les créatures, quelles qu'elles soient, et qu'après tout, le diable n'est qu'un ange déchu ; mais voici le triste raisonnement sur lequel ils appuient leur exécrable conduite. Dieu, disent-ils, est infiniment bon, et, dans son infinie bonté, il est incapable de faire du mal aux hommes ; le diable, au contraire, est infiniment méchant, et, dans sa malice, il ne se plaît qu'à les torturer et à les faire souffrir. Cela étant ainsi, il est donc de toute prudence, si l'on veut être heureux ici-bas, d'abandonner le culte de ce Dieu qui ne peut nuire, de rechercher l'amitié et de se placer sous la protection spéciale de l'être qui, seul, peut exempter les hommes des maux de cette vie, puisque lui seul a le pouvoir de les leur infliger. D'ailleurs, ajoutent-ils, en supposant que nous soyons damnés, Satan, qui reconnaîtra en nous ses fidèles serviteurs, saura bien nous faire entrer en sa gloire, le jour où il sera réintégré dans les honneurs qu'il a perdus autrefois par sa désobéissance.

C'est sous la forme d'un coq que les Yezidis adorent le démon. Un de ces animaux de cuivre est promené sans cesse de villages en villages, dans toute l'étendue de la nation. C'est un grand honneur pour un Yezidi de pouvoir loger un coq sous son toit, et cet honneur n'est généralement accordé qu'à celui qui offre la plus forte somme.

Chez les Yezidis, toutes les passions, même les plus honteuses, sont regardées comme sacrées ; et vouloir en arrêter le cours serait considéré comme une irrévérence coupable envers celui qui en est l'auteur et l'excitateur. Les mots pudeur, foi conjugale, n'ont pas de sens dans leur langue et n'éveillent aucune idée dans leur esprit. Le seul précepte que leur impose leur religion, c'est de s'abstenir de prononcer le nom de Satan, et de punir ceux qui osent le laisser échapper de leurs lèvres. Les mots qui commencent par la même

syllabe que le mot Satan, leur sont sévèrement interdits.

Ainsi, chez eux, point de prière, point de culte, point de cérémonies religieuses. Cependant, ils ont dans l'année une nuit qu'ils consacrent en l'honneur du roi des abîmes. Hommes, femmes, enfants, vieillards se réunissent autour d'un trou dont nul n'a mesuré la profondeur ; il se prolonge dans leur pensée jusque dans les enfers. Quand minuit arrive, ils saisissent des torches enflammées, ils exécutent des danses infernales autour de la grotte ténébreuse dans laquelle ils jettent des moutons vivants, des morceaux de bois allumé, des vêtements, des armes, des pièces de monnaie, le tout pour en faire hommage au roi des damnés. Puis, la multitude en délire entre dans un noir souterrain, et là s'accomplissent d'abominables orgies.

Hé bien ! cher Père, que pensez-vous de ce peuple, de ses doctrines et de ses cérémonies ? Ne croyez-vous pas comme moi que si Dieu les conserve, c'est qu'il veut les donner en exemple aux autres hommes, pour leur montrer jusqu'à quel abaissement moral ils peuvent descendre, quand ils s'éloignent du Seigneur, et refusent de marcher dans sa voie ? N'est-ce pas à ces Yezidis surtout que s'adressent ces paroles du Prophète : *Corrupti sunt et abominabiles facti sunt... non est qui faciat bonum, non est usque ad unum...*

*
**

N° 6. — Les Précurseurs du Palladisme.

Il serait instructif, nous semble-t-il, de signaler les diverses manifestations du luciférianisme qui ont précédé le Palladisme de notre fin de siècle. Bien certainement, il y a eu des lucifériens, des occultistes ou autres détraqués, adorant l'archange déchu, antérieurement à la religion secrète fondée par Albert Pike.

Un de nos abonnés nous a fait à ce sujet une communication assez curieuse ; nous la donnons, et nous invitons les chercheurs à se livrer à des recherches ; elles ne pourront manquer d'être couronnées de succès :

14 avril 1895.

Monsieur,

Le Luciférianisme est plus ancien en France que je ne croyais. Il y a quelques jours, passant en courant dans la galerie nord du 1^{er} étage de l'hôtel Carnavalet, j'ai vu sous verre, deux petites statuettes dont la facture indique clairement l'époque où elles ont été faites : l'époque Louis XVI. L'une un Jupiter ne m'a pas frappé, mais l'autre m'a cloué sur place et m'a forcé à l'examiner ; elle représente, à n'en pas douter, le triomphe de Lucifer.

Une femme à demi-voilée, tenant une croix dans la main droite, un calice dans la main

gauche, est renversée à terre par un nuage qui va la dérober à tous les yeux ; sur ce nuage est porté un jeune homme splendide, mais dont l'expression mauvaise est surtout *triste*, il a la tête entouré d'un soleil rayonnant.

Voyez ces statuettes, celle de Lucifer est intéressante ; je n'ai pas eu le temps d'étudier celle de Jupiter, peut-être y découvririez-vous quelque diablerie.

Votre très humble serviteur,

X ***

* *

N° 7. — Le Néo-Paganisme.

Soissons, le 20 avril 1895.

Monsieur le Directeur,

Je trouve, dans le dernier fascicule du *Diable au XIX^e Siècle*, une lettre de M^{me} Juliette Adam, qui se excuse d'être Sœur Maçonne et d'avoir jamais été Grande-Maîtresse de l'annexe féminine de la L. . *La Clémentine Amitié*.

M^{me} Juliette Adam dit expressément au docteur Bataille :

« J'exige, Monsieur, quitte à le faire par des voies légales, que vous cessiez de vendre le volume dans lequel j'occupe une place comme *diablesse* ; ce qui ne me va guère, vous le comprendrez, étant *catholique*. »

M^{me} Juliette Adam déclare hautement qu'elle est *catholique*, ce dont nous la félicitons. A une époque si fertile en conversions retentissantes, nous serions très heureux de savoir où, quand et comment, notre ancienne concitoyenne a trouvé le *chemin de Damas*, puisque sous les titres : PETITES RELIGIONS DE PARIS, et sous-titre : **Les derniers païens**, l'occultiste **Jules Bois** publiait, dans le supplément du *Figaro* du 2 décembre 1893, et entre autres choses, la note suivante :

« Le Néo-Paganisme a sa plus noble prophétesse dans M^{me} Adam convertie aux idées de réincarnation que professe l'occultisme... »

M^{me} Juliette Adam n'était donc pas encore rentrée dans le camp de Dieu, en décembre 1893, mais appartenait bien, au dire de M. **Jules Bois**, à celui du *Diable*.

Recevez, etc. UN VIEUX SOISSONNAIS.

* *

N° 8. — Les possédés et le suicide.

La question posée ici est : « Les possédés ne se suicident-ils jamais ? » Notre abonné cite le cas de Judas. Nous faisons appel avec lui aux théologiens qui nous font l'honneur de lire notre revue.

Maisons-Alfort, le 18 avril 1895.

Messieurs,

Je vous serais reconnaissant de bien vouloir insérer dans la tribune des abonnés de la *Revue Mensuelle* la question suivante :

Monsieur le docteur Bataille ne s'est-il pas trompé en émettant l'avis, que les possédés ne se suicident jamais ? (*Le Diable au XIX^e Siècle*, 1^{er} volume, p. 958.) Nous lisons, en effet, dans l'Evangile de saint Luc, à propos de Judas : « Or, Satan *entra* dans Judas, l'un des douze apôtres, qui, étant allé trouver les princes des prêtres et les capitaines des gardes du temple, leur proposa la manière en laquelle il le livrerait », (XXII, 3. 4.) Saint Jean distingue dans le cas de Judas l'obsession et la possession : « Et après le repas, dit-il, le diable ayant déjà mis dans le cœur de Judas Iscariote le dessein de le trahir..... (XIII, 2)..... Et quand Judas eut pris ce morceau, Satan *entra en lui*. » (XIII, 27.) Judas était donc réellement possédé, et l'Evangile de saint Mathieu (XXVII, 5), et les *Actes des Apôtres* (I, 18) nous apprennent qu'il se suicida. Un abonné instruit dans ces matières ne pourrait-il pas éclaircir cette question ?

Agréez, Messieurs, l'assurance de mes sentiments distingués.

EDOUARD PIRMEZ.

P. S. — Il n'y a aucun inconvénient à signer de mon nom les communications que vous pourriez insérer dans la *Revue Mensuelle*, émanant de moi.

* *

N° 9. — Les Compagnonnages.

Des quiproquos se commettent assez souvent à propos des Compagnons, dont les insignes ressemblent fort à divers ornements de la Franc-Maçonnerie. Il y aurait, sans doute, une étude à faire à ce sujet. La lettre qu'on va lire le demande avec quelque raison.

Paris, 13 avril 1895.

Je désirerais profiter de votre nouvelle rubrique *Tribune des Abonnés*, pour demander une petite explication.

Voici ce dont il s'agit :

Dans les premiers jours de ce mois, je vis sortir de l'église Saint-Jacques du Haut-Pas, un enterrement fort humble. Plusieurs des assistants étaient parés de larges écharpes blanches, passées en sautoir. Ma surprise fut extrême lorsque, m'approchant, je vis, brodés sur cette écharpe, différents signes maçonniques, tels que : triangle, compas, équerre, arcades d'un temple, et, dominant le tout, une étoile portant à son centre un magnifique G.

Il y avait également trois majuscules suivies chacune de points en triangle.

Je ne pus m'empêcher de faire cette réflexion : « Voilà qui est bizarre, un franc-maçon qui se fait enterrer à l'église ! »

Je croyais n'avoir pas été entendu. Mais un des assistants, qui sans doute avait l'oreille fine, se retourna vers moi et me dit : « Pardon,

Monsieur, je connaissais intimement le défunt, et je puis vous assurer qu'il n'était pas franc-maçon. Les écharpes que vous voyez sont celles de la corporation des charpentiers, à laquelle appartenait celui que l'on enterre. »

Il fallait se rendre à l'évidence. Il est bien certain, d'ailleurs, que M. le curé de Saint-Jacques n'eût pas officié pour un frère trois-points, » enterré par ses collègues revêtus de de leurs insignes.

Je serais bien aise, néanmoins que l'on voulut bien me dire : 1° à quels signes distinctifs on reconnaît une écharpe maçonnique d'une écharpe de compagnonnage ; 2° quels sont les signes des Compagnons charpentiers, et d'où vient qu'ils ont emprunté aux francs-maçons certains de leurs attributs.

Veuillez croire, cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

Un de vos abonnés,

A. P.

Nous prions instamment les personnes qui nous adressent des communications destinées à être reproduites, de vouloir bien écrire exclusivement sur le recto de leurs feuillets. Les manuscrits rédigés au recto et au verso sont très incommodes pour les typographes.

LE DROIT D'ACCROISSEMENT

Mgr Trégaro, évêque de Séez, vient d'adresser à M. Ribot la lettre suivante :

EVÊCHÉ DE SÉEZ

Séez, le 27 avril 1895.

Monsieur le ministre,

La Chambre des députés et le Sénat viennent de voter une loi que vous avez présentée ; elle portera votre nom et le fera passer à la postérité.

Je ne m'arrêterai pas à combattre votre loi, je n'en ai plus le droit au point de vue légal ; mais il en est autrement au point de vue de la justice et de la conscience. Du reste, des voies autorisées et savantes l'ont fait et vous ont prouvé victorieusement son iniquité. Vous n'en avez tenu aucun compte. La force peut un instant primer le droit, monsieur le ministre, mais elle ne saurait le détruire. On vous a dit qu'un parlement qui vote une loi par laquelle il n'est plus permis à une certaine classe de la société de recourir aux tribunaux de son pays pour demander justice, ne représente pas une nation civilisée libre.

On vous a dit que spéculer sur l'abri donné aux déshérités de la fortune, aux pauvres, à l'orphelin, sur le froid morceau de pain distribué aux vieillards abandonnés et que la mort va incessamment saisir, c'est se mettre au ban de l'humanité, et que la postérité se refuserait à croire qu'une poignée de Juifs francs-maçons auraient imposé d'aussi monstrueux errements à trente millions d'honnêtes gens, qui n'auront su que courber la tête, le rouge au front.

On vous a dit que ces biens, que vous vouliez extorquer à nos communautés, ne leur appartenaient pas à elles-mêmes, mais qu'ils étaient l'apanage sacré des

malheureux, des déshérités, et que l'Eglise frappe de ses anathèmes quiconque y porte la main. On vous a dit tout cela, monsieur le ministre, et vous avez répondu, permettez-moi de citer vos propres paroles, en nous parlant ironiquement de *dièze*, de *bécarre*, de *bémol*, pour bien nous faire comprendre sans doute, que vous nous traitiez, comme autrefois un de vos illustres prédécesseurs, de quantité négligeable. Les ennemis de la France n'auront pu que vous applaudir.

Vous avez donc vaincu sur toute la ligne, monsieur le ministre, et votre loi fait bonne figure auprès des décrets d'expulsion, de la loi scolaire, de la loi militaire, y compris le décret sur les fabriques. Vous pourrez donc, quand il vous plaira, faire jeter dans la rue vieillards, enfants, orphelins et miséreux de toutes sortes, fermer nos écoles catholiques libres, et ce sont elles surtout que vous visez, personne n'en ignore, si on ne se laisse pas dépouiller, comme l'exige votre loi, sans même pouvoir faire appel à la justice française, que vous réservez d'exécuter arbitrairement contre quiconque oserait se plaindre. Je ne sache pas qu'aucun peuple civilisé ait jamais subi pareille humiliation.

J'en appelle à tous les honnêtes gens de tous les partis, de tous les cultes, de toutes les conditions de la société. « Le pouvoir arbitraire, a dit un éminent jurisconsulte, « est le moins sûr gardien de la sûreté publique ; il est « aussi funeste aux gouvernements qui l'exercent « qu'aux particuliers qui le subissent, *Forum et jus*, « telle était la devise du plus illustre des avocats des « temps modernes.

« C'est aussi la devise du droit et de la liberté. »

Ce sont là de nobles paroles, monsieur le ministre, qu'un gouvernement éclairé qui se respecte devrait mettre en pratique. Il ne devrait voir dans tous les citoyens, que des hommes égaux devant l'impôt, devant la justice, devant la loi, et dont les intérêts lui sont confiés au même titre. *Forum et jus* pour le puissant comme pour le faible, pour le riche comme pour le pauvre, sans distinction de croyance ou de culte.

Voilà, monsieur le ministre, ce qu'on ne saurait nous refuser sans blesser la justice et la liberté.

Voilà ce que nous ne cesserons de revendiquer, nous, Catholiques français, tant qu'il nous restera un souffle de vie.

Permettez-moi, en terminant, monsieur le ministre, de vous exprimer l'embarras où je me trouve devant la mise à exécution de votre loi. Dois-je conseiller aux congrégations religieuses de mon diocèse la résistance ou la soumission ? Si je conseille la résistance, on dira que je n'ai pas le respect de la loi. Si je les engage à la soumission, ma conscience se lève indignée, et me crie : « Anathème ; au prévaricateur de la justice, au contempteur de ses devoirs ». Mais vous n'ignorez pas, monsieur le ministre, que l'empire de la loi finit là où celui de la conscience commence.

Vous ne sauriez donc trouver mauvais que je me souvienné et que je mette en pratique ces paroles de nos héroïques devanciers dans l'apostolat : « Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes ». Ce que vous exigez n'est pas possible : *non possumus*. Le sanctuaire de la conscience est sacré, monsieur le ministre, et nul au monde n'a le droit de le violer. C'est là, comme dans une citadelle inexpugnable, que doivent se retrancher toutes les nobles victimes de l'injustice, de la tyrannie, et, tôt ou tard, elles sortiront victorieuses de la lutte, car la justice, la vérité, la liberté, sont immortelles.

Veuillez agréer, monsieur le ministre, l'hommage de ma haute considération.

† FRANÇOIS-MARIE,
Evêque de Séez.

Tout commentaire ne pourrait qu'affaiblir la portée de cette éloquente protestation.

M. BERTHELOT

Professeur de morale scientifique.

I

M. Berthelot était connu jusqu'ici comme un grand chimiste, comme membre de l'Académie des Sciences, comme sénateur inamovible et ancien ministre de l'Instruction publique. Mais à l'avenir, il sera encore illustre comme professeur de morale; car il a publié, dans *La Revue de Paris* du 1^{er} février 1895, un article, intitulé *La Science et la Morale*, qui est un véritable chef-d'œuvre.

Il est vrai qu'il est assez difficile de savoir si la morale de M. Berthelot est ancienne ou nouvelle.

Elle est ancienne à la page 466, où on lit ceci : « Il ne s'agit pas d'instituer un *nouveau système de morale*, pour l'imposer par des prescriptions violentes et arbitraires : non, je veux parler de la morale des honnêtes gens, de la morale qui proclame le devoir, la vertu, l'honneur, le sacrifice, le dévouement au bien et à la patrie, l'amour des hommes, la solidarité ». Cependant, dix lignes plus loin cette morale est devenue moderne : « La conception de la *morale moderne* a un caractère plus généreux et plus universel ». Nous n'avons même qu'à franchir deux pages pour la trouver tout à fait nouvelle : « A mesure que nous verrons grandir la force de la *morale nouvelle*, les institutions comme les individus seront pénétrés par le sentiment le plus intense de la solidarité, née des instincts fondamentaux de la race humaine ».

Cependant, si nous voulons avoir la preuve que cette morale est très ancienne, et même beaucoup plus ancienne que l'humanité, nous n'avons que l'embarras du choix. Et, en effet, voici ce que nous lisons à la page 453 : « La famille et l'Etat, la *morale et la vertu* sont graduellement sortis des instincts de sociabilité que nous voyons en action, aujourd'hui comme *autrefois*, parmi les *racés animales* ». A la page 463, nous trouvons encore ceci : « La famille, née des instincts qui président à la conservation de l'espèce, existe, au moins temporairement, chez les oiseaux et les mammifères... Les instincts sociaux, les sentiments et les devoirs qui en dérivent ne sont donc pas propres à l'espèce humaine, et dus à quelque révélation étrangère et divine : ils sont inhérents à la constitution cérébrale et physiologique de l'homme, constitution semblable à celle des animaux. » Or, d'après la géologie et la paléontologie, il y avait des oiseaux et des mammifères qui vivaient en famille et nourrissaient leurs petits, plusieurs centaines de siècles avant qu'il eût paru un homme sur la terre. Comme

la morale de M. Berthelot est justement celle des mammifères et des oiseaux vivant en famille, on voit bien que c'est tout à fait ce qu'il y a de plus neuf, tout à fait le *dernier cri* en morale.

Mais une morale si nouvelle est-elle au moins bien certaine, bien fixe et absolue? — Oui et non : cela dépend de la page de M. Berthelot que l'on a pour le moment sous les yeux.

C'est oui, d'abord, à la page 462 : « Les deux sources, interne et externe, de notre *science positive* sont également les deux sources de notre morale... L'homme de *notre temps* trouve au fond de sa conscience la notion du bien et du mal, et le *sentiment ineffaçable du devoir*, c'est-à-dire l'impératif catégorique dont parle Kant. » C'est encore oui, à la page 467 : « Ce qu'il est devenu nécessaire de mettre en évidence dans l'*ordre moral*, comme on l'a fait dans l'ordre intellectuel, ce sont les *certitudes positives*, acquises par la constatation des faits ». Nous trouvons en outre la même affirmation à la dernière page : « A l'avenir, chacun finira par être *assuré* qu'il existe des règles de conduite, fondées sur des *lois inéluctables*, constatées par l'observation ».

Mais si nous désirons tout le contraire, nous le trouverons pour le moins autant de fois dans le même article.

Le voici d'abord à la page 455 : « La méthode *scientifique* vise au relatif et *exclut l'absolu* ». Puis à la page 458 : « Tandis que les théologiens, dupes de leurs illusions et de leur orgueil, érigent leurs systèmes sur les origines et les fins des choses en principes absolus et invariables, révélés par la divinité..., les savants, *plus modestes*, ayant reconnu la source relative et historique de ces assertions, se bornent à tracer des règles actuelles à la pratique de la vie, en *morale* et en politique, aussi bien qu'en hygiène et en industrie : *règles toujours provisoires, modifiables de jour en jour par l'évolution des siècles futurs* ». Même assertion encore à la page 466 : « La morale ne *saurait demeurer immobile* dans aucun décalogue ; elle se *modifie peu à peu* avec les découvertes continues des sciences psychologiques, physiologiques et sociologiques ».

Voilà bien, n'est-ce pas, une morale éminemment scientifique.

Après avoir vu tant d'échantillons de la logique de M. Berthelot, on ne sera pas étonné d'en trouver encore bien d'autres du même genre dans son article. Ainsi il paraîtra bien naturel qu'à la page 461 « toute morale consiste dans *notre humble soumission* aux lois nécessaires du monde » ; car on aura lu tout le contraire à la page 450 : « Ce qui a donné crédit à la science (et par conséquent à la morale scientifique), c'est qu'au lieu de se borner

à engourdir les mortels dans le sentiment de leur impuissance et dans la *passivité des résignations*, elle les a poussés à réagir contre la destinée ».

II

Pour comprendre toute la valeur de cette morale nouvelle et scientifique, commune à M. Berthelot et aux premiers animaux ayant vécu en famille sur notre terre, il faut examiner soigneusement quelles en sont les bases et quelle est leur force de résistance.

Ces bases sont au nombre de deux, l'une interne et l'autre externe : « Les deux sources, interne et externe, de notre science positive sont également les deux sources de notre morale ». Mais la source interne n'est pas bien féconde pour M. Berthelot ; car il ne lui consacre qu'un tout petit paragraphe, dont deux phrases seules ont un peu de portée. Les voici : « L'homme de notre temps trouve au fond de sa conscience la notion du bien et du mal, et le sentiment ineffaçable du devoir, c'est-à-dire l'impératif catégorique dont parle Kant. Le devoir est conçu d'ailleurs par l'homme vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis des autres hommes, c'est-à-dire qu'il comprend la solidarité : ce sont là des faits de conscience fondamentaux, indépendants de toute hypothèse théologique ou métaphysique (p. 462). »

M. Berthelot est-il bien sûr que tout le monde ait le « sentiment ineffaçable du devoir » et entende au fond de sa conscience « l'impératif catégorique dont parle Kant ? » Est-il bien sûr aussi que ce soient là « des faits fondamentaux, indépendants de toute hypothèse théologique ou métaphysique ? » Quant à moi, je suis très loin de le croire ; et cela, pour plusieurs raisons.

Et d'abord, il faut se rappeler que si Kant a tant parlé de l'impératif catégorique de la conscience, c'est-à-dire de son commandement absolu, ce n'est précisément que pour démontrer une thèse théologique et métaphysique, celle de l'existence de Dieu. Voici, en effet, comment on peut raisonner au sujet des ordres moraux que l'on entend en soi-même.

On ne peut pas se commander à soi-même d'une manière réelle et proprement dite, parce qu'on ne peut pas s'obéir à soi-même. Le commandement et l'obéissance supposent nécessairement deux êtres distincts et inégaux ; car il faut un supérieur — en force ou en droit — pour commander, et un inférieur pour obéir. Mais si on ne peut pas se donner soi-même l'ordre de faire le bien et d'éviter le mal, ou cet ordre n'existe pas en réalité, ou on le reçoit de quelqu'un plus ; car on ne concevra jamais l'existence d'un commandement sans celle

d'un être qui commande. Or cet être qui commande, ne peut être ni celui qui entend l'ordre de sa conscience, parce qu'on ne peut pas à la fois donner et recevoir le même ordre, — ni un homme distinct de celui-là, puisqu'il s'agit uniquement d'une voix intérieure, produite sans aucun son matériel, — et non pas d'un commandement venu du dehors. Il faut donc qu'il y ait un être impalpable et invisible qui domine l'homme, parle à sa conscience et lui dicte les préceptes de la morale. Il faut donc qu'il y ait un Dieu. Par conséquent, il est impossible, quoi qu'en dise M. Berthelot, que « les faits de conscience fondamentaux soient indépendants de toute hypothèse théologique ou métaphysique ».

Mais pour M. Berthelot il n'y a pas de Dieu ; car il dit, à la page 456 : « Ce que l'on appelait autrefois Dieu et l'autre monde, c'est ce que l'on nomme aujourd'hui l'inconnaissable ». Dès lors, il ne doit pas entendre en lui-même ce fameux « impératif catégorique de Kant », qui est pour lui toute la source intérieure de la morale. Car qui donc aurait l'audace de pénétrer en lui pour lui intimer ses ordres et ses défenses, comme un maître commande à un esclave ou un serviteur ? Ce n'est pas assurément un autre homme qui peut faire cela. Mais si c'est lui qui se commande de la sorte, qu'est-ce donc qui l'oblige à s'obéir ? Absolument rien. Les ordres qu'il peut se donner à lui-même sont absolument dépourvus de la moindre autorité ; ils sont quelque chose d'inconcevable et de contradictoire ; ce sont de pures illusions, pour ne pas dire des hallucinations.

C'est qu'en réalité, il ne peut pas y avoir pour des athées une véritable source intérieure de devoirs. S'il y en a quelques-uns qui croient entendre des ordres intérieurs, au fond de leur conscience, ce sont des êtres exceptionnels, des illusionnés, des inconséquents, ou des hallucinés. Mais, en règle générale, les hommes qui nient l'existence de Dieu, se moquent aussi de l'impératif catégorique de Kant, et n'accordent pas la moindre autorité à la voix de leur conscience. D'ailleurs, pour la plupart, ils entendent d'autant moins cette voix qu'ils sont plus enfoncés dans l'athéisme et qu'ils sont plus habitués à mépriser en pratique toutes les règles de la morale.

Voilà pourquoi, ni en fait ni en droit, la base intérieure de la morale scientifique de M. Berthelot n'a absolument aucune valeur.

Nous allons voir maintenant si la base extérieure en a davantage.

III

« Venons donc au second point de vue, dit M. Berthelot. Ces notions empruntées à la source

extérieure de nos connaissances... nous offrent la morale sous un jour différent, parce qu'elles en montrent les *origines instinctives* et l'évolution. L'espèce humaine, en effet, ne représente qu'un cas particulier parmi la multitude des espèces animales qui vivent en société (p. 463). — La famille et l'Etat, la *morale et la vertu* sont graduellement sortis des *instincts de sociabilité* que nous voyons en action, aujourd'hui comme autrefois, parmi les races animales (p. 453). » Il s'ensuit donc que, d'après M. Berthelot, la base extérieure de la morale n'est ni plus ni moins que l'instinct de sociabilité manifesté par les animaux supérieurs, au nombre desquels nous avons l'honneur de nous trouver.

Or qui dit *instinct* dit quelque chose d'essentiellement différent d'un principe de morale. Et, en effet, l'instinct est par définition une inclination naturelle à faire quelque chose ; et la morale consiste essentiellement dans un ensemble de devoirs, — c'est-à-dire dans un ensemble d'actes que *l'on doit absolument* faire ou éviter, soit *qu'on y incline*, soit *qu'on y répugne naturellement*. Voilà pourquoi le sens commun des hommes n'a jamais attribué ni vertu ni morale aux simples mammifères et aux oiseaux, — quoique ceux-ci aient toujours manifesté des instincts sociaux, et même précisément *parce que* tous leurs actes sociaux ont apparu comme de simples effets de leurs instincts. Est-ce qu'on regarde une mère humaine comme un prodige de vertu parce qu'elle consacre tous ses soins et presque toute sa vie à ses enfants ? Pas le moins du monde. Et pourquoi ? Précisément parce que la mère est poussée à tous ses sacrifices par un véritable instinct, celui de la maternité ; et ce qui le prouve, c'est que presque toutes les mères en font autant et qu'elles se bornent en cela, au moins quant au fond, à imiter la plupart des mammifères et des oiseaux. Mais si l'on passe son existence à prodiguer des soins maternels à des gens étrangers et naturellement indifférents, sans y avoir le moindre intérêt, comme le font les sœurs de charité, — alors on est rempli d'admiration pour un pareil dévouement, parce que ce dévouement ne procède d'aucun instinct. Et si l'on fait de pareils sacrifices pour des ennemis mortels, par lesquels on a été ruiné, déshonoré, torturé de toute manière dans sa personne ou celle de ses parents, on est alors un véritable héros, on est regardé comme un grand saint. Pourquoi ? Parce qu'au lieu de s'immoler en vertu d'un instinct, comme la mère, on va précisément à l'encontre de tous ses instincts naturels.

D'ailleurs, si les hommes et les bêtes ont des instincts sociaux, ils en ont aussi — et pour le

moins autant — d'antisociaux ? Et pourquoi serait-on obligé de suivre les uns et de combattre les autres ? M. Berthelot ne le dit pas, quoique ce soit absolument nécessaire pour la preuve de sa thèse ; et s'il ne le dit pas, c'est qu'il lui serait bien impossible de le démontrer sans renoncer à son positivisme et à son athéisme.

Je sais bien qu'à certains endroits il parle de *solidarité*, — dans laquelle il a l'air de résumer toute la morale et à propos de laquelle il a osé écrire cette énormité : « La notion plus haute et plus noble de la solidarité humaine a été longtemps *paralysée par celle de la charité chrétienne*, noble et touchante aussi, mais *qui représente un point de vue inférieur et désormais dépassé* » (p. 465).

Mais, d'abord, la morale de la solidarité est tout autre chose que celle de l'instinct ; et, d'ailleurs, elle n'est au fond que la morale de l'intérêt, c'est-à-dire l'absence de toute morale. D'après M. Berthelot, « à l'avenir, chacun finira par être assuré qu'il existe des règles de conduite, fondées sur les lois inéluctables, constatées par l'observation et dont la méconnaissance conduit les peuples, comme les industriels, à leur ruine ». Cela revient à dire que si l'on n'obéit pas aux instincts sociaux, les sociétés humaines finiront par devenir impossibles, parce que nous sommes solidaires les uns des autres : d'où il suivrait que nous aurions tout intérêt à observer les lois sociales. Mais qu'est-ce que cela fait à celui qui a plus d'instincts antisociaux que d'instincts sociaux, et qui espère jouir beaucoup plus en s'abandonnant aux premiers qu'en écoutant les autres ?

Je suppose, par exemple, qu'un de ces jours un domestique de M. Berthelot s'empare de toute la fortune de son maître, consistant en titres au porteur, et qu'il file à l'étranger pour se payer à son tour le luxe d'avoir un domestique et tous les autres avec celui-là. Si notre sénateur, académicien et professeur de morale scientifique, vient à le rencontrer après ce coup, il ne manquera pas de le traiter de misérable, de criminel, de scélérat, etc., etc. Mais le voleur pourra lui répondre : « De quoi donc vous fâchez-vous ? En vous subtilisant votre magot, je n'ai fait que me conformer à vos leçons de morale scientifique. Sans doute, quand j'étais un petit enfant et que j'allais au catéchisme, on me disait qu'il ne faut rien voler, parce que Dieu, notre Créateur et Maître le défendait, et parce qu'il punissait les voleurs de la damnation éternelle, c'est-à-dire du feu inextinguible de l'enfer. Mais comment aurais-je pu conserver de pareilles idées en étant à votre service ? Ne vous ai-je pas cent fois entendu, en compagnie de Renan et de vos autres amis, tous réputés les

plus grands savants de la France, vous moquer, comme d'un conte de vieille femme, de l'existence de Dieu, de celle de l'âme, du ciel, de l'enfer et de tout ce que l'on ne peut ni voir, ni toucher, ni sentir ? Comment un ignorant comme moi aurait-il pu prétendre en savoir plus que vous autres ?

« Ah ! je sais bien que vous parliez parfois de solidarité humaine, de l'impératif catégorique d'un nommé Kant, et de la nécessité de suivre les instincts sociaux qui nous sont communs avec les animaux. Mais quand on ne prend plus au sérieux ni Dieu, ni le ciel, ni l'enfer, on se moque bien de ce Kant, de son impératif et de ses catégories. L'instinct, l'intérêt, à la bonne heure ! Voilà des choses qui se comprennent, parce que ce sont des choses positives. Ainsi je sentais en moi une grande inclination, un violent instinct pour jouer le rôle de maître, — à la place de celui de domestique, dont j'étais fatigué depuis longtemps. Mais pour cela il fallait être riche, et je n'ai pas pu le devenir autrement qu'en vous volant. Je vous ai donc volé, uniquement pour satisfaire mon instinct des richesses et pour imiter les animaux, qui, d'après vous, sont nos modèles et les inspirateurs de notre morale. Vous qui êtes un savant, n'avez-vous pas remarqué comme ils se battent, se volent, se blessent, se tuent et se mangent entre eux, en vertu de leurs instincts ? Ah ! je sais bien, que d'après vous, il faudrait sacrifier ces instincts-là à ceux de la *sociabilité*, comme vous dites. Mais si vous parlez ainsi, ce n'est pas précisément en homme de la science et de la nature ; c'est en riche bourgeois, en sénateur, en ancien ministre, en un mot, en privilégié d'un certain état social. Que vous vouliez, vous, conserver une société dans laquelle vous jouissiez de toute sorte d'honneurs, de plaisirs et de richesses, cela se comprend très bien ; et j'avoue que si j'avais été à votre place j'aurais été conservateur comme vous. Mais moi je ne retirais de la société que la misère, la servitude, le mépris, les injures, les travaux forcés à perpétuité et la privation de presque tous les plaisirs. Comment donc aurais-je tenu à la conserver telle quelle à tous mes dépens ? Non, non, je ne suis pas si bête. Si la société humaine périclète, tant pis pour elle. D'ailleurs, elle durera toujours autant que moi ; et « après moi le déluge ! » Du reste, n'avez-vous pas dit bien des fois, avec une foule d'autres savants vos amis, que les animaux perfectionnaient indéfiniment leur race, au lieu de la détruire, en se battant et même en se tuant pour se voler leur nourriture, c'est-à-dire en luttant pour leur vie, — parce que cette lutte avait pour effet

nécessaire et perpétuel d'éliminer les plus faibles au profit des plus forts ? Eh bien, ne me croyez pas, si vous voulez, mais c'est pour le plus grand bien de la société, c'est pour perfectionner moi aussi le genre humain que j'ai lutté de ruse avec vous pour m'emparer de vos richesses. »

IV

Voilà ce que vaut la morale de M. Berthelot quand on l'examine en elle-même au point de vue de la raison et de la logique. Nous allons voir maintenant ce qu'en ont dit quelques-uns de ses amis et ce qu'en dit l'expérience contemporaine.

Edmond Schérer, qui, de son vivant, était le confrère de M. Berthelot et sans doute son ami, parce qu'il professait presque toutes ses opinions, Edmond Schérer avait la franchise d'avouer que la morale, la vraie, la bonne, l'ancienne, l'impérative « *a besoin de l'absolu, aspire à la transcendance, et ne trouve son point d'appui qu'en Dieu* ». Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que Renan, le fameux Renan, l'*alter ego* de notre chimiste professeur de morale, a eu le courage de dire un jour, en pleine Académie française, dans son discours sur les prix de vertu : « A notre insu, c'est souvent aux *formules rebutées du christianisme* que nous devons les *restes de notre vertu*. Nous vivons d'une ombre, du parfum d'un vase vide. *Après nous, on verra de l'ombre d'une ombre*. Je crains par moments que ce ne soit un peu léger. »

Voilà un aveu bien singulier de la part d'un homme qui a précisément consacré toute sa vie, tout son talent et toutes ses forces à la démolition du christianisme. D'après lui, 1° nous n'avons plus que des restes de vertu ; 2° nous ne devons ces restes de vertu qu'à nos restes de christianisme ; 3° quand ces restes de religion auront disparu, il n'y aura plus de vertu du tout, et la société deviendra moralement impossible dans les pays d'ancienne civilisation. Aussi, il disait, mélancoliquement un autre jour que « la postérité ne lui serait pas reconnaissante de son œuvre ». Et il n'y a rien de plus vrai ; car son œuvre, on commence déjà à la maudire, même dans le cercle de ses meilleurs amis, même dans la fameuse « *Revue des Deux Mondes* », qui lui a prêté jusqu'à la fin son immense publicité pour son travail acharné de démolition religieuse et morale.

M. Brunetière, le nouveau directeur de la *Grande Revue*, est allé dernièrement à Canossa, c'est-à-dire qu'il est allé chercher des inspirations auprès du Souverain Pontife, pour publier dans son recueil un article à sensation en faveur de la restauration du catholicisme et de la morale chrétienne. C'est que les bombes et les poignards des

anarchistes, ainsi que les progrès stupéfiants du socialisme, font trembler de plus en plus les riches bourgeois. Ceux-ci s'aperçoivent enfin que la religion catholique était au fond beaucoup moins gênante et menaçante que la dynamite des nihilistes. Ils cherchent donc à faire volte-face et ils se mettent à prêcher la morale chrétienne, non pas pour eux — car ils ne croient pas en avoir besoin et ils la trouvent trop exigeante — mais uniquement pour le peuple, pour les pauvres, pour les prolétaires, qui, ayant perdu, grâce à eux, toute croyance au devoir et à la vie future, menacent de s'emparer de tous les biens des propriétaires pour en jouir à leur tour. Mais on est un mauvais prédicateur quand on ne croit pas et qu'on ne pratique pas soi-même la religion ou la morale que l'on prêche. Et d'ailleurs, on se ravise un peu trop tard ; car le mal accompli est trop immense et trop profond ; et puis, si l'homme est très puissant pour détruire des croyances, il est très faible pour en édifier. Il faut que dans le siècle prochain, les classes dirigeantes soient punies par où elles ont péché dans les siècles précédents.

Il est vrai que tel n'est pas l'avis de M. Berthelot ; car pour lui la moralité a beaucoup progressé depuis que l'on a chassé la religion de l'école, et elle progressera de plus en plus. En effet, « à mesure que nous verrons grandir la force de la morale nouvelle, les institutions, comme les individus, seront pénétrés par le sentiment de plus en plus intense de la solidarité, née des instincts fondamentaux de la race humaine... — Déjà ces règles entrevues ont modifié profondément les relations réciproques des nations, convaincues par les sciences sociologiques que la guerre ne nuit pas moins aux vainqueurs qu'aux vaincus. »

Ce sont là des énormités, pareilles à celle que nous avons vue déjà, à propos de « la notion plus haute et plus noble de la solidarité humaine, si longtemps paralysée par celle de la charité chrétienne... qui représente un point de vue inférieur et désormais dépassé ». La vérité est que d'après toutes les statistiques, la criminalité (et surtout celle de l'enfance et de la jeunesse) a plus que triplé en France depuis quelques années. Quant à l'Europe, elle est devenue si *solidaire* et si pacifique que, tout compté, elle dépense plus de dix milliards par an pour la préparation de la guerre, — et qu'elle succombe aux charges militaires nécessitées par les haines et les défiances des peuples, engendrées à leur tour par le règne de la force à l'exclusion de tout droit.

V

« Mais, dira-t-on peut-être, à quoi bon discuter sérieusement un article qui se réfute si bien par lui-même, puisqu'il contient une foule de contradictions et de véritables énormités ? »

Ce qui m'a déterminé à montrer un peu quelle est sa valeur, c'est qu'il a été publié par un recueil qui rivalise avec la *Revue des Deux-Mondes*, et qui est rédigé soit par des académiciens, soit par des écrivains capables de le devenir ; c'est encore parce que l'article est signé par un véritable savant... en matière de chimie, et par un ancien ministre de l'Instruction publique ; c'est, enfin et surtout, parce que cette morale est celle qui est enseignée à la grande majorité des enfants de la France, c'est-à-dire à tous ceux des lycées de garçons et de filles, et à tous ceux des écoles primaires laïques.

Tous ces élèves reçoivent l'enseignement d'une morale sans Dieu, c'est-à-dire d'une morale irréligieuse, soit positivement, soit au moins négativement. Or, toute morale qui ne repose pas sur Dieu, selon l'aveu des athées Schérer et Renan, est une morale nulle, parce qu'elle ne repose sur rien autre chose que des mots et des sophismes.

M. Bourgeois, étant ministre de l'Instruction publique, disait dans son discours pour le concours général de 1891 :

« L'idée du bien existe, cette idée est un fait et ce fait est une force. C'est cette idée-force qui peut servir de fondement à la morale. » Voilà ce que l'on a trouvé de plus *fort* pour asseoir d'une manière inébranlable tout l'édifice de la morale laïque. Hâtons-nous de dire que M. Bourgeois n'a pas le mérite d'avoir fait une si grande invention ; il a emprunté cette découverte au principal philosophe que nous avons aujourd'hui en France, M. Alfred Fouillée.

Mais pour juger quelle est la *force* de cette *idée-force*, il n'y a qu'à faire le même raisonnement avec l'idée contraire, celle du mal. Et, en effet, « l'idée du mal existe », au moins autant que celle du bien ; « cette idée est un fait », un fait aussi certain et incontestable que l'idée du bien ; or, « ce fait est une force », car quand on a l'idée du mal et qu'on est en proie à la triple concupiscence, comme toute personne humaine, on est plus ou moins incliné à contenter ses passions au détriment de ses devoirs. Il a été même reconnu par tous les philosophes sérieux que notre tendance au mal était généralement beaucoup plus forte que notre inclination pour le bien ; et c'est là ce qui a fait dire par tant d'hommes célèbres et même par les plus vertueux, comme saint Paul :

« Je ne fais pas le bien que j'aime, et je fais le mal que je hais ». Que s'ensuit-il logiquement ! C'est que si le vrai fondement de la morale consiste dans une simple *idée-force* de l'homme, ce fondement n'est autre que l'idée du mal, parce que cette idée-là est beaucoup plus forte pour l'homme que celle du bien.

Trouve-t-on cette théorie des sources de la morale bien supérieure à celle de M. Berthelot ? Et cependant, c'est encore la plus répandue et la plus estimée dans l'enseignement de l'Etat, puisqu'un des principaux ministres de l'Instruction publique l'a présentée officiellement comme telle dans la réunion la plus solennelle de l'Université.

Il est vrai que cela n'empêche pas d'autres ministres, philosophes et professeurs, de préférer et d'enseigner des théories différentes. Car selon les temps, les lieux et les personnes, la base de la morale est tantôt l'intérêt général, tantôt la dignité humaine, tantôt la liberté, tantôt l'honneur, tantôt l'instinct, etc., etc. On a trouvé déjà une foule de bases pour la morale sans Dieu, et on en découvre tous les jours. Or, naturellement, plus on en trouve, moins il y en a ; car plus on varie et l'on se contredit sur les motifs que nous avons pour résister à nos passions, plus la jeunesse devient sceptique sur leur valeur, plus l'*idée-force du bien* s'affaiblit, et plus on s'abandonne à ses instincts égoïstes, parce que ceux-ci parlent toujours très haut et très fort.

Oh ! comme nous avons besoin que Dieu se montre enfin et qu'il vienne sauver les hommes malgré eux !

Abbé J.-B. Bigou.

Congrès des avocats de Saint-Pierre

Cette année-ci, le *Congrès des Avocats de Saint-Pierre* s'annonce comme devant avoir un éclat tout particulier.

On avait pensé tout d'abord de le tenir à Paris ; mais un conseil des présidents de l'Ordre, réuni à Grenoble dans le Palais épiscopal, en a décidé autrement, après une longue délibération.

Le Congrès se tiendra à Vienne (Isère) les 28 et 29 mai. C'est Mgr Fava, le vaillant évêque de Grenoble qui a été nommé Président du Congrès par le Souverain Pontife. Dans le diocèse de Grenoble, les avocats de Saint-Pierre seront donc comme chez eux, et personne ne s'avisera de venir jeter le trouble dans leurs travaux de congressistes.

Voici la lettre d'invitation qui a été envoyée aux membres de l'Ordre, avec l'horaire des séances :

« Paris, avril 1895.

« Le Congrès universel des avocats de Saint-Pierre aura lieu les mardi 28 et mercredi 29 mai, à Vienne (Isère), sous la présidence de Sa Grandeur Monseigneur Fava, évêque de Grenoble.

« Nous ne doutons pas que vous ne teniez à prouver votre dévouement à l'Eglise en venant prendre part à cette réunion solennelle des Avocats de Saint-Pierre.

« Notre vénéré Pontife, Léon XIII qui, si souvent nous a donné des preuves de sa prédilection, est de cœur avec nous et nous enverra sa paternelle bénédiction.

« Monseigneur l'Evêque de Grenoble s'unit à nous pour vous adresser cette invitation. Sa Grandeur estime que, dans les temps actuels, on ne saurait trop se montrer dévoué au Vicaire de Jésus-Christ, centre visible et gardien de l'unité catholique.

« Vous voudrez bien, Monsieur et honoré collègue, faire parvenir au plus tôt votre adhésion à Paris, au siège de la présidence générale, afin que la salle des séances puisse être aménagée, à Vienne, en vue du nombre des places nécessaires aux divers services du Congrès.

Agréez, Monsieur et cher collègue, l'expression des sentiments de notre considération distinguée.

Le secrétaire général,

Aff. ROUSTAN,

Ch. de Lorette et de Monaco.

Le président général,

P. LAUTIER.

Ordre du jour du Congrès des avocats de Saint-Pierre

28 et 29 mai 1895

28 mai

8 h. matin. — Messe du Saint-Esprit, après la messe, allocution par l'abbé Pra, curé archiprêtre de Saint-Maurice.

10 h. — Ouverture du Congrès par M. le commandeur Lautier, président général de l'Ordre des Avocats de Saint-Pierre, qui présentera à l'Assemblée Mgr l'Evêque de Grenoble, désigné comme président du Congrès par Sa Sainteté Léon XIII.

— Discours de Mgr l'Evêque de Grenoble sur la mission de la Papauté.

— Allocution de M. le comte Féry d'Esclands.

— Formation de commissions et comités pour traiter de ce qui peut intéresser l'Œuvre des Avocats de Saint-Pierre.

Dîner.

2 h. 1/2 après-midi. — Réunion des commissions.

3 h. 1/2. — Discours par Mgr Bellet, proto-notaire apostolique.

4 h. 1/2. — Compte rendu des travaux des commissions.

5 h. 1/2. — Discours par M. Desplagnes, ancien magistrat.

6 h. 1/2. — Bénédiction du T. S. Sacrement. Souper.

Mercredi 29

7 h. — Messe.

8 h. — Discours par M. Rastoul, rédacteur à l'*Univers*.

9 h. — Réunion des commissions.

10. h. — Compte rendu des travaux des commissions.

10 1/2. — Conférence.

Conclusion du Congrès. Banquet.

Le *Rosier de Marie*, qui est, comme on sait, l'organe officiel de l'Ordre des Avocats de Saint-Pierre, publie en outre la note suivante dans son numéro du 4 mai :

« Nous ne saurions trop engager nos collègues, les Avocats de Saint-Pierre à participer au Congrès. Il serait puéril de compter sur neuf mille adhérents, car beaucoup seront retenus par l'âge, par la maladie, par les occupations et les mille soucis de la vie ; mais ceux qui peuvent se déranger devraient, en conscience, venir se grouper autour du vénérable Evêque de Grenoble, qui organise cette réunion solennelle des Avocats de Saint-Pierre avec un zèle tout apostolique, dont nous ne saurons jamais le remercier assez.

« Qui dit Congrès dit assemblée imposante et par la valeur et par le nombre. Eh bien ! pour l'honneur même de notre titre de défenseurs du Saint-Siège, il faut que nous soyons en nombre respectable les 28 et 29 mai. Nous le devons non seulement à Léon XIII, notre Auguste Chef, à Son Eminence le cardinal Parrochi, protecteur de l'Ordre, mais aussi à Sa Grandeur Monseigneur Fava, l'illustre président chargé par Sa Sainteté de diriger les travaux de l'Assemblée, aux Evêques qui répondront à son appel et aux membres éminents de l'Ordre qui ne craindront pas de se déranger pour affirmer leur foi et témoigner de leur dévouement à l'Eglise de Jésus-Christ.

« Nos collègues qui viendront à Vienne auront l'avantage de profiter de la remise accordée par les compagnies pour les billets d'aller et retour.

« Ces billets, valables pour six jours, sont établis comme suit :

« De Paris à Vienne (aller et retour) : 1^{re} classe, 91 fr. 30 ; 2^e classe, 65 fr. 80 ; 3^e classe, 42 fr. 90.

« Il va sans dire que, pour les départs d'autres villes, les prix varient suivant les distances kilométriques. »

Nous nous joignons au *Rosier de Marie* pour souhaiter plein succès à ce Congrès catholique, dans lequel seront examinés les moyens les plus pratiques auxquels doivent recourir les hommes d'action et de prière pour la défense de l'Eglise et particulièrement du Saint-Siège, chaque jour plus gravement menacé par la secte maçonnique et son chef Satan.

LES HOQUETS

DE LA R. : L. : L'ENCYCLOPÉDIQUE

de Toulouse

Le 12 juillet 1893, la *Défense de Seine-et-Marne* publiait une pièce maçonnique récemment reproduite et à laquelle le vote de la loi scélérate dite d'*accroissement* donne un parfum particulier d'actualité.

Rétablissons le cadre pour mieux faire ressortir le joyau.

Dans le local affecté à la loge, sous les feux de la fameuse étoile pentagonale, image mathématique, lubrique ou satanique, selon le degré d'initiation d'un chacun, les membres de la société de bienfaisance l'*Encyclopédique* sont rassemblés. Qu'un lecteur candide n' imagine pas qu'ils vont s'occuper de quelques œuvres spéciales de bienfaisance, comme une vulgaire conférence de Saint-Vincent-de-Paul. La bienfaisance maçonnique est bien plus relevée ; elle est encyclopédique ; elle embrasse de haut toutes les misères de l'humanité, ce qui naturellement lui laisse peu le loisir d'en soulager quelques-unes de près.

Ce soir-là, ce qui navre l'assemblée assez bigarrée de personnages d'un classement difficile dont l'ensemble forme une *respectable loge*, c'est le spectacle de la vermine congréganiste. Regardez ces nez rubiconds, ces ventres arrondis, ces faces béates sur lesquelles éclate la fierté d'être ici de très grands vénérables, illustres et sublimes personnages, couverts de rubans et de décorations, tandis qu'ailleurs ils ne composent pas, il s'en faut de beaucoup, la portion la mieux formée de la population, regardez les F. : de l'*Encyclopédique*.

Les FF. : ont assumé, comme chacun sait, la mission d'abêtir radicalement ce peuple français, par l'ablation du sens religieux. C'est ce que dans leur jargon, ils appellent faire une société scientifique, oubliant qu'à titre égal, un troupeau de pores, étranger à toute aspiration religieuse, est aussi une société scientifique, et bien plus parfaite que l'autre, puisqu'elle paraît contente de son sort.

Or, en circulant dans les rues de Toulouse, soit pour vaquer aux préparatifs de ces fameuses fraudes électorales qui, en terre maçonnique, au lieu de conduire au bain conduisent au capitole, soit pour d'autres causes, ils ont trouvé sur leur chemin la pureté chrétienne et le dévouement chrétien,

sous la figure du Frère des écoles et de la Sœur de charité.

La pureté et le dévouement, l'étoile pentagonale ne tolère pas ces choses. « On a trop tardé à purger le sol des fanatiques qui les pratiquent et qui les propagent. A la porte les Frères ! A la porte les Sœurs ! »

Mais quoi ! ces gens-là sont têtus. Vous avez beau les injurier, les vexer, les dépouiller, ils disent qu'ils sont citoyens français, et ils restent là. Que faire ?

« Une bonne loi qui extirpe radicalement toutes les congrégations passées, présentes et futures. La loi, n'est-ce pas depuis quelques années, la corde avec laquelle nous étranglons successivement tous nos adversaires ? Oh ! la belle machine que la loi, là ou nous sommes en majorité. Le malheur, c'est qu'on fait des lois timides, des lois boiteuses, on n'applique pas carrément le droit du plus fort ; on s'abrite hypocritement derrière des semblants de raisons. Frères, qui veut la fin veut les moyens. Tous, n'est-il pas vrai, nous voulons tous étouffer le catholicisme et l'étouffer dans la boue, comme disait l'illustre F. Quinet ? »

Là-dessus délibération tumultueuse. On n'avait pu trouver pour les congrégations un avocat d'office ; après un assez long échange de vues, on s'arrête au vœu qui suit :

La R. Loge l'*Encyclopédique*, Orient de Toulouse, émet le vœu que toutes les loges de France se joignent à elle pour obtenir du Parlement que les lois régissant les associations religieuses soient appliquées ou modifiées conformément aux *desiderata* suivants :

Art. 1^{er}. — Toutes les congrégations, communautés et associations religieuses quelconques d'hommes ou de femmes, autorisées ou non autorisées, actuellement existantes, seront dissoutes, et leurs biens, meubles ou immeubles, feront retour à l'Assistance publique.

Art. II. — Aucune association religieuse, sous quelque dénomination que ce soit, ne pourra se former ni en fait ni en droit, dans toute l'étendue du territoire français.

Art. III. — Tout citoyen français, qui se déclarerait propriétaire des couvents, maisons, chapelles, terres, biens, meubles et immeubles servant à des congrégations ou associations religieuses, devra, dans le délai de trois mois, à partir de la promulgation de la nouvelle loi : 1^o faire valoir ses titres de propriété, sous peine de voir lesdits biens revenir à l'Etat pour être reversés à l'Assistance publique ; 2^o expulser des locaux et biens susdits les membres des congrégations dissoutes qui déclareraient vouloir y habiter individuellement ou non. Par le fait de la présence des ex-congréganistes dans ces mêmes locaux et biens, lesdits biens et locaux seraient réputés propriété des

congrégations dissoutes et confisquées comme tels.

Art. IV. — Toute fraude relative aux titres de propriété que l'on ferait valoir en vertu de l'article précédent, faite ayant pour but de conserver ou de faire passer aux congrégations dissoutes en France, mais existant encore à l'étranger, la propriété des biens et locaux énoncés à l'article III, serait punie de la perte desdits biens, indépendamment des peines édictées par la loi nouvelle, qui seraient également appliquées à tous auteurs de tentatives de fraude.

Art. V. — Tout propriétaire étranger qui ne se conformerait pas aux prescriptions de l'article III, serait, en outre, immédiatement expulsé du territoire français.

Art. VI. — Ne peuvent porter un costume religieux que les évêques, prêtres et vicaires, pasteurs ou rabbins, qui sont payés par le budget des cultes, et seulement dans l'exercice du culte.

Art. VII. — Tous laïques, tous séminaristes, prêtres libres, moines, frères et sœurs vivant ou non en commun, qui porteraient un costume religieux, seront punis de la prison et de la perte de leurs droits civils et politiques.

Art. VIII. — Sont également punis de la perte de leurs droits civils et politiques tous ceux qui, directement, chercheraient à favoriser le rétablissement clandestin ou au grand jour de congrégations, ou qui tenteraient de faire revivre, sous quelque forme que ce soit, les pratiques ou les règles de la vie monastique ou congréganiste.

Art. IX. — Les contrevenants aux dispositions des articles précédents seront punis de 100 à 10.000 francs d'amende et de ... à ... de prison.

Tels sont les neuf hoquets des très illustres membres de la très respectable loge l'*Encyclopédique* de Toulouse.

Telle est l'œuvre d'ignoble malfaisance éruclée par cette société de bienfaisance qui ne s'occupe pas de politique, ce qui n'empêchait pas, le 10 septembre 1894, le grand convent maçonnique de décréter la loi d'accroissement, depuis docilement contresignée, comme toujours, par la Chambre, le Sénat et le président de la République.

De tous les droits du citoyen, l'un des plus sacrés est le droit d'association ; dans l'ordre religieux, il l'est doublement, puisque sans lui, le progrès religieux est absolument entravé.

Ces despotes masqués le suppriment avec une ineffable effronterie. Membres d'une société secrète qui, par sa nature même, n'a pas même droit à l'existence ; ils jettent le trouble et la division dans la société régulière ; ils aspirent à en être les maîtres, et dans la mesure où ils y réussissent, ils exercent au profit du fanatisme d'impiété qui les brûle, le plus effroyable despotisme.

On voit ce que la secte promet à la France en fait de liberté religieuse, le jour où elle aura une majorité un peu plus compacte à la Chambre et au Sénat. Les autres libertés, d'ailleurs ne seront pas mieux traitées. Ce sera l'esclavage de tout ce qu'il y a d'honnête, et la liberté confisquée au profit des vingt-cinq mille juifs et enjuivés qui forment le personnel actif de la maçonnerie.

Les hoquets que nous venons de citer le disent assez haut, et l'on admire avec terreur que, devant des desseins si odieux, l'indignation ne soulève pas encore tous les cœurs. Malheur à la France, si pour mettre la maçonnerie à la raison, la Providence, devant l'inertie des honnêtes gens, est obligée de faire appel au socialisme, comme à un nouvel Attila !

Et que faudra-t-il encore pour que chacun comprenne que pour ne pas appartenir à des hommes tarés qui l'opprimeront, une nation doit se donner librement à Dieu qui la gardera ?

Soyons justes. Là, où les austères moralistes de la Loge Toulousaine requièrent force amendes et force mois de prison, il signor Lemmi, aujourd'hui pape maçonnique, requerrait, il y a sept ou huit ans, simplement la mort. Les Toulousains de l'*Encyclopédique* sont donc moins féroces que leur suprême hiérarque.

(Univers)

A. D.

ADRIANO LEMMI

HORS DU PALAIS BORGHÈSE !

Le *Peuple Français* publiait, dans son numéro du 30 avril, le petit article que voici :

« Notre ami, M. Margiotta, l'auteur antimaçonnique bien connu, nous apprend une nouvelle qui nous remplit de joie.

« Le souverain pontife de Satan, le voleur enjuivé Adriano Lemmi, vient de recevoir par ministère d'huissier, l'intimation d'avoir à déguerpir du palais Borghèse, dans le plus court délai, avec sa cour infernale.

« Aussi Lemmi est dans une rage furieuse, lui qui croyait que le palais de Paul V resterait éternellement le siège de sa papauté maçonnico-luciférienne. »

Cette nouvelle a fait aussitôt le tour de la presse catholique. On dit que ce sont des membres de la famille Borghèse qui se sont réunis pour payer et faire lever le séquestre, et qui, désintéressant ainsi l'administrateur du séquestre, poursuivraient la résiliation du bail accordé à Lemmi ; comme premier acte de cette procédure, sommation

aurait été faite à Lemmi de déguerpir. Nous aurions aimé avoir des renseignements plus précis.

Quoiqu'il en soit, le fait de la sommation d'avoir à vider les lieux, par ministère d'huissier, à la requête de la famille Borghèse, est exact.

Cet incident, comme nous venons de le dire, a été immédiatement porté à la connaissance du public par nos confrères de la presse catholique, qui se sont empressés, l'*Univers* le premier, de reproduire l'article du *Peuple Français*.

Quant à la *Vérité*, elle a donné la nouvelle, mais en ayant soin de dénaturer la rédaction de M. Margiotta.

Ceci n'a l'air de rien, au premier abord ; cependant, l'interprétation de la *Vérité* mérite qu'on s'y arrête. Nous y trouverons encore une preuve de l'astuce de M. Georges Bois, travaillant secrètement et plus que jamais à détruire l'effet des révélations du docteur Bataille et de ses amis.

Voici comment la *Vérité* fait part de l'incident à ses lecteurs :

« Le *Peuple Français* annonce que Lemmi, GRAND-MAÎTRE DU GRAND ORIENT D'ITALIE, vient de recevoir, par acte d'huissier, sommation de déguerpir du palais Borghèse.

« On sait que le Grand Orient d'Italie avait pris en location le premier étage du palais et que cette installation avait été l'occasion d'une fête, dont nous avons parlé en son temps, et de discours de la dernière violence, où les maçons italiens célébraient par avance, selon la coutume, le triomphe qu'ils ont l'espoir de remporter un jour sur l'Eglise. »

Il est bien évident que, lorsque Lemmi a signé la location, il l'a fait au nom du Grand Orient d'Italie, qui est un pouvoir maçonnique avoué, et non au nom du Souverain Directoire Exécutif (dont il était alors le président) ; car cette deuxième fonction se rapporte à la haute-maçonnerie, qui est une organisation supérieure secrète au sujet de laquelle le mot d'ordre est le silence absolu.

De même, le 20 septembre 1893, il y a bien eu, le soir, au palais Borghèse, le punch d'inauguration officielle par Lemmi et ses acolytes ; mais il y a eu aussi, dans l'après-midi, au même palais Borghèse, la tenue du Convent Souverain, qu'il n'est plus permis d'ignorer, le secret ayant transpiré avec éclat, lors de la protestation des délégués américains, Convent qui a eu une importance exceptionnelle, puisque c'est à sa faveur et en trichant sans vergogne que Lemmi est parvenu à se faire élire deuxième successeur d'Albert Pike comme chef suprême de la franc-maçonnerie universelle.

Or, mettez en regard l'article du *Peuple Français* et celui de la *Vérité*. L'intention, dans laquelle le texte de M. Margiotta est dénaturé par M. Bois, crève les yeux.

Il faut, pour les lecteurs de la *Vérité*, que Lemmi soit uniquement le grand-maître du Grand Orient d'Italie. On n'a pas oublié la fameuse lettre du F. Goblet d'Alviella, disant : « Il est urgent de s'entendre partout pour nier carrément ». En effet, il devenait fort désagréable aux maçons belges, comme aux maçons français, que le public profane et la masse des frères gogos sussent que

le grand chef général de tous les rites, que le deuxième successeur d'Albert Pike est le voleur Lemmi. Que les maçons italiens, — du moins la grande majorité, — passent l'éponge sur le casier judiciaire de Lemmi, c'est leur affaire. Mais, pour rien au monde, ne laissons connaître que, nous maçons belges et nous maçons français, nous avons un tel chef ! tel a été le mot d'ordre. Lemmi, fort ennuyé de tout le tapage fait autour de son nom, a dû se résigner, en décembre 1894, quinze mois après son élection frauduleuse comme chef suprême, à faire paraître dans sa revue officielle du Grand Orient d'Italie (destinée aux maçons gogos), que ce qui avait été dit au sujet de la tenue d'un Convent secret au palais Borghèse dans l'après-midi du 20 septembre 1893 n'était que faux-bruits, inventions des cléricaux (miss Vaughan cléricale!!!), et qu'il était purement et simplement grand-maître du Grand Orient d'Italie et rien de plus.

Sans parler des premières divulgations du *Rosier de Marie* et de la *Revue Mensuelle*, nous avons deux témoignages attestant la tenue du fameux Convent secret : ce sont les témoignages de M. Margiotta et de miss Vaughan.

En opposition à ces témoignages absolument désintéressés, nous avons les démentis intéressés de Goblet d'Alviella et d'Adriano Lemmi, ce dernier s'étant même beaucoup fait tirer l'oreille pour publier sa déclaration dont le mensonge est flagrant.

Entre ces deux versions contradictoires, quelle est celle que M. Georges Bois s'attache, en toutes circonstances, à faire pénétrer dans l'esprit de ses lecteurs ?

C'est celle de Goblet d'Alviella et de Lemmi. Or, M. Margiotta a confondu publiquement les deux compères, chefs hauts-maçons. Il a offert de démontrer devant un jury d'honneur que Goblet d'Alviella, personnellement, mentait : il lui a porté un triple défi que la presse catholique de tous les pays a publié, et Goblet d'Alviella a reculé. Bien entendu, M. Georges Bois s'en est abstenu de reproduire dans la *Vérité* ce triple défi qui faisait la lumière la plus complète ; il n'a pas dit un mot de cet incident, et aujourd'hui nous le voyons, ayant à parler de la sommation reçue par Lemmi, avoir soin de suivre le mot d'ordre de la haute-maçonnerie.

Or, puisque M. Georges Bois tient à ce que le Convent secret du 20 septembre 1893 passe pour ne pas avoir eu lieu, il doit faire savoir où se trouvaient, ce jour-là, l'après-midi, les chefs du Grand Orient d'Italie. Un de ses amis est le correspondant du secrétaire de Lemmi. Que la *Vérité* parle clairement, et que M. Georges Bois dise qui est actuellement le chef suprême de la Maçonnerie universelle, puisque selon lui ce n'est pas le voleur Lemmi.

Nous rappelons à nos abonnés que nous comptons sur leur collaboration, pour nous signaler les faits se rapportant à l'enquête générale sur le satanisme contemporain. Nous ajoutons qu'il n'est pas nécessaire de nous donner de l'incédit. Notre Revue a pour but de grouper tout ce qui est intéressant et probant, dans l'ordre d'idées de notre programme.

LE DIABLE ET LA RÉVOLUTION

Le nouvel ouvrage de M. Léo Taxil vient de paraître. Voici en quels termes notre ami M. le chanoine Mustel en rend compte dans la *Revue Catholique de Coutances* :

Tous, nous avons lu, tous nous avons répété bien des fois le mot si juste et si profond de Joseph de Maistre : « La Révolution est satanique. » Mais avons-nous compris, savons-nous jusqu'à quel point ce jugement est vrai, d'une vérité absolue, qui domine, enveloppe et pénètre les principes et les événements compris sous ce nom sinistre : La Révolution ?

La Révolution est satanique sans doute et surtout parce que, sous la même inspiration d'orgueil à laquelle obéit Lucifer quand il voulut s'élever au Très-Haut, elle est essentiellement la révolte de l'homme contre Dieu et son Christ.

Mais, de plus, c'est sous l'influence, sous la direction immédiate de Satan qu'elle reproduit, aussi fidèlement que possible, la rébellion, et qu'elle incarne la haine effroyable du Maudit. L'Ange déchu a inspiré, conseillé, organisé, conduit, appliqué jusque dans les détails, le plan conçu par lui pour établir son règne infernal sur les ruines du catholicisme en France, d'abord, puis dans le monde entier.

Parmi les auteurs contemporains, l'abbé Barruel a mieux exposé qu'aucun autre cette infernale conjuration ourdie par l'Ange révolté ; qui, à ce moment comme à l'heure de la Passion, sentant que, pour punir de longues infidélités, Dieu lui permettait de prévaloir pendant un temps, mit en œuvre toutes ses machinations les plus perfides et toutes ses fureurs les plus effroyables. Mais l'abbé Barruel, malgré des recherches poursuivies avec une activité, une patience et une sagacité merveilleses, n'avait pu tout connaître. Depuis, cette époque terrible a livré presque tous ses secrets. M. Léo Taxil en a profité pour nous donner un livre parfaitement documenté et qui peut être considéré comme le livre définitif sur la question nettement énoncée dans son titre : *Le Diable et la Révolution*.

La table des matières, très courte — trop courte, pour la facilité des recherches, — suffit à indiquer la matière et l'ordre du livre. La voici : Introduction : Le plan diabolique. — Chapitre I. Le Diable philosophe. — Chapitre II. Le Diable Janséniste. — Chapitre III. Prophétesses diaboliques et leurs Barnums. — Chapitre IV. Le Diable constituant. — Cha-

pitre V. Le Diable Terroriste. — Chapitre VI. Le Culte de Satan. — Conclusion.

Le Diable et la Révolution est un excellent livre d'histoire, qui éclaire les abîmes ténébreux que Taine a décrits, mais qu'il ne pouvait ni expliquer ni comprendre. Il fallait une âme chrétienne, inondée d'une foi vive, et d'autant mieux préparée à dévoiler les secrets de Satan qu'elle avait connu et subi son infâme et douloureux esclavage.

Remonté des ténèbres à la lumière, M. Léo Taxil a plus et mieux que la ferveur du néophyte ; il a le zèle ardent, la passion brûlante du converti, qui ne croit jamais pouvoir assez faire pour réparer, pour expier et surtout pour rendre grâces et faire de sa vie un sacrifice incessant de reconnaissance.

C'est surtout œuvre d'actualité que l'auteur a voulu faire ; et il ne s'est pas trompé. Satan continue, défend et s'efforce de développer son œuvre. La Franc-Maçonnerie, qui est son Eglise, est aussi puissante, aussi ardente à la besogne qu'en 1793. Les moyens ne sont plus exactement les mêmes ; mais la différence n'est que de surface et passagère. Aujourd'hui, comme il y a cent ans, c'est la lutte à mort entre le bien et le mal, entre le Sauveur Jésus et Celui qui est homicide dès le commencement. Pour connaître à fond et apprécier exactement les événements et les tentatives auxquels nous assistons, trop souvent en aveugles, en indifférents, en égoïstes, pour nous réveiller de notre somnolence, lisons, méditons ces pages, et nous verrons que chaque jour nous nous trouvons encore en face du Diable et de la Révolution.

Voici la conclusion de M. Léo Taxil :

« Vaincu dans cette mêlée suprême, où
« Dieu lui a permis de développer au grand
« jour toutes les ressources, toutes les puis-
« sances de l'enfer, Satan n'a point pour cela
« abjuré sa haine du Christ, ni abandonné le
« champ de bataille. Qui, en effet, en lisant
« l'histoire que nous venons d'esquisser, ne
« s'est pas, comme malgré lui, transporté par
« la pensée vers des époques plus récentes
« dont il a pu être le témoin et le juge ? Qui
« ne s'est dit maintes fois, en parcourant ces
« pages, que notre siècle est travaillé des
« mêmes passions, secoué des mêmes convul-
« sions qui ont amené cette effroyable catas-
« trophe ; que la révolution, comme un vol-
« can mal éteint, nous menace à chaque
« instant d'irruptions nouvelles, dont la main
« seule de Dieu peut nous préserver ? Qu'en
« un mot, la lutte de l'enfer contre le Christ,
« pour être moins atroce et moins sangui-
« naire, n'en continue pas moins avec les
« mêmes armes, les mêmes ruses, la même
« perfidie ? »

« Aussi est-ce un devoir à tout chrétien
« convaincu de ne point s'endormir en face de
« l'ennemi, toujours vigilant, toujours prêt
« à fondre sur sa proie, d'opposer à l'es-
« prit du mal et de l'erreur toutes les forces
« intellectuelles et morales que Dieu lui a dé-
« parties, de combattre avec le Christ pour
« triompher avec lui.

« Hoc signo VINCES. »

Quelques perles de Lemmi et tutti quanti

Du vivant même d'Albert Pike, Lemmi était chef d'action politique de la Maçonnerie universelle ; c'est en Italie qu'était le siège du Souverain Directoire Exécutif, tandis que le Suprême Directoire Dogmatique était à Charleston. Ceci a été révélé pour la première fois par M. le docteur Bataille, qui a été pleinement confirmé par M. le professeur Margiotta. Or, déjà Lemmi espérait que le Suprême Directoire Dogmatique, la première autorité de la haute-maçonnerie internationale universelle, serait dans un temps plus ou moins prochain transféré en Italie.

Voici ce qu'il faisait insérer en 1885 dans sa revue officielle, la *Revista della Massoneria Italiana*, rédigée aussi bien pour les parfaits initiés que pour les frères gogos, mais de telle sorte cependant que ceux-ci ne pussent y découvrir d'une façon formelle le secret de l'existence de l'organisation supérieure. Aujourd'hui, après les révélations de Bataille et de Margiotta, tout le monde comprendra le sens de cette citation textuelle :

« La Franc-Maçonnerie Italienne, sur laquelle le monde entier a les yeux fixés dans l'attente DU MOT D'ORDRE DE L'AVENIR, ne doit pas faillir et doit se montrer digne de la sainte et sublime mission dont elle est CHARGÉE par tous les Francs-Maçons de la terre, réunis en une merveilleuse et homogène unité. » (Rapport officiel du 16 janvier 1885, à l'Assemblée Constituante de la Maçonnerie Italienne ; *Revista della Massoneria Italiana*, tome XVI, page 6, 2^e colonne, lignes 20 à 25.)

Mais voici le plus piquant : cette citation qui prouve que dans la Maçonnerie Italienne il y a autre chose que le Grand Orient et Suprême Conseil d'Italie, savez-vous où nous l'avons trouvée ? Dans un volume de l'ami et compère de M. Georges Bois, c'est-à-dire de M. Paul Rosen (*L'Ennemie sociale*, page 337).

Si nous ne commettons pas d'erreur, cet ouvrage fut tiré à un nombre restreint d'exemplaires, et la première édition fut promptement épuisée. Il est de 1890. Depuis lors, il n'a pas été réimprimé. Pourquoi ? Un auteur est toujours heureux de voir se faire une réimpression de son livre. En outre, depuis *L'Ennemie sociale*, M. Paul Rosen n'a plus rien fait paraître, à notre connaissance.

(A suivre.)

TRENTÉ-CINQ ANNEES

DU

GRAND ORIENT DE FRANCE

(1860-1894)

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

Nous rappelons ce que nous avons dit dans le numéro où nous avons commencé la publication de ces listes de chefs d'ateliers. Il ne s'agit pas ici de démasquer des palladistes, et nous ne nous préoccupons pas non plus de savoir si telle ou telle loge possède ou non une annexe androgyne. Nous reproduisons l'extrait fidèle des annuaires officiels du Grand Orient de France. Nous plaçons cette divulgation *uniquement et exclusivement sur le terrain politique* : étant donné que c'est dans les ateliers maçonniques qu'ont été élaborées toutes les lois impies, toutes les mesures de persécution contre l'Eglise, les Vénérables, les Très-Sages, les Grands-Maitres ont tous leur part de responsabilité dans l'œuvre mauvaise, irréligieuse, néfaste, qui a été accomplie par les Chambres; ce sont donc purement et simplement des politiciens plus ou moins ignorés que nous présentons au public.

Avis. — Nous ne donnons l'indication des jours de réunion ou tenues que pour les loges existant encore actuellement. Quant aux loges tombées en sommeil, cette indication ne nous semble plus avoir aucun intérêt.

PREMIÈRE PARTIE

LES LOGES

ET LEURS VÉNÉRABLES

(Suite)

HAUT-RHIN

Belfort

TOLÉRANCE ET FRATERNITÉ

Loge fondée le 10 décembre 1861.

VÉNÉRABLES : — (1862) Rohmer, capitaine au 4^e dragons; Maître. Pour la correspondance: Juteau, café du Commerce. — (1863) Benoît, docteur-médecin; Maître. — (1864-1866) le même; Rose-

Croix. — (1867) Thiault, avocat, Rose-Croix. — (1868-1873) le même. — (1874) Aucun nom dans l'Annuaire. — (1875 - 1885) le même. — (1886) Kubler, Gustave, cafetier, à Altkirch, Alsace-Lorraine, Maître. Pour la correspondance: Butzbach, entrepreneur, à Belfort. — (1887) le même. — (1888) Thiault, François-Michel, avocat; Chevalier Kadosch. — (1889 et 1890) le même. — (1891) le même, rue de la Grande-Fontaine. — (1892) le même. — (1893) Grasser, Xavier, négociant, ancien juge au Tribunal de commerce, adjoint au maire à Beaucourt; Maître. Pour la correspondance: Laurent Thiéry, publiciste, place des Écoles, à Belfort. — (1894) le même. Pour la correspondance : le même, rédacteur en chef de *la Frontière*, à Belfort.

Temple : — Rue Straemann (1878-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e samedis du mois.

Statistique des 35 années :

La partie restée française du département du Haut-Rhin (territoire de Belfort) a compté une loge appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; cette loge fonctionne actuellement.

RHONE

Lyon

L'ASILE DU SAGE

Loge fondée le 28 février 1828.

VÉNÉRABLES : — (1860) Bergé, marchand chapelier, 32, rue du Palais-Grillet; Rose-Croix. — (1861-1863) le même. — (1864) Rollet teneur de livres, 33, rue Impériale; Chevalier Kadosch. — (1865 et 1866) le même, 9 rue Ferrandière. — (1867) Gay, graveur et photographe; Rose-Croix. — (1868) le même. — (1869) le même; Chevalier Kadosch. — (1870 et 1871) le même. — (1872) Bruyas, artiste peintre, 4, place Sathonay; Rose-Croix. — (1873) le même.

— (1874) le même, négociant en soieries, 5, place Sathonay. — (1875) le même, Chevalier Kadosch. — (1876) le même. — (1877) Girerd, agréé au Tribunal de commerce, 2, rue des Forces; Maître. — (1878) le même. — (1879) le même, Rose-Croix. — (1880) le même. — (1881) Girerd, Alexandre, négociant, graveur, 220, grande rue de la Guillotière; Rose-Croix. — (1882) le même. — (1883) Sornin, Anthelme, représentant de commerce, 3, place des Terreaux; Maître. — (1884) le même, Rose-Croix. — (1885) Coquet, François, docteur en droit, 104, rue de l'Hôtel-de-Ville; Maître. — (1886 et 1887) le même. — (1888-1890) le même, 1, rue du Plat. — (1891) Subit, Joseph-Jérôme, professeur agrégé au Lycée, 2, place Morand; Maître. — (1892-1894) le même.

Temple : — 45, rue Sainte-Élisabeth, Brotteaux (1867-1871). — 45, rue Garibaldi, Brotteaux (1872 et 1873). — 45, rue Sainte-Élisabeth, Brotteaux (1874-1882). — 45, rue Garibaldi (1883-1894).

Tenues actuelles : — Tous les mercredis.

LA CANDEUR

Loge fondée le 2 mai 1783.

VÉNÉRABLES : — (1860) Martin, architecte, 8, rue des Célestins; Rose-Croix. — (1861) le même. — (1862) le même; Chevalier Kadosch. — (1863) Rivaud, docteur-médecin, 23, place Bellecour; Rose-Croix. — (1864) Nathan-Cerf, 9, rue des Maronniers; Rose-Croix. — (1865) le même. — (1866) Mercier, médecin, 34, rue Tramassac; Rose-Croix. — (1867 et 1868) le même. — (1869) Barthélemy, capitaine retraité; Rose-Croix. — (1870) le même. — (1871) Ruffin, limonadier, place de la Croix-Rousse; Rose-Croix. — (1872) Demessieux, clerc d'avoué, 71, avenue de Saxe; Rose-Croix. — (1873) le même. — (1874) le même, expert au Tribunal de commerce. — (1875) Ruffin, propriétaire, membre du Conseil municipal; Maître (décédé). — (1876) Barthélemy, comme ci-dessus, directeur des Magasins généraux et de la Gare d'eau de Vaise. — (1877) le même. — (1878) Grinand, Jean-Baptiste, comptable, 3, rue du Bon-Pasteur; Maître. — (1879 et 1880) le même. — (1881) Lagrange, Victor, directeur des Pompes funèbres, 1, cours de Brosses; Maître. — (1882 et 1883) le même, député du Rhône, 187, avenue de Saxe. — (1884) Fournier, Henri, entrepreneur, 7, rue de la Martinière; Rose-Croix. — (1885) Michaud, Antoine-Aimé, agréé, 9, place des Jacobins; Maître. — (1886-1889) le même, gradué en droit, agréé au Tribunal de commerce. — (1890) le même, Chevalier Kadosch. — (1891) le même, ex-agréé au Tribunal de commerce, juge de paix, 86, boulevard de

la Croix-Rousse. — (1892) Fournier, Henri, comme ci-dessus. — (1893 et 1894) le même.

Temple : — 45, rue Sainte-Élisabeth (Brotteaux) (1867-1871). — 45, rue Garibaldi (Brotteaux) (1872 et 1873). — 45, rue Sainte-Élisabeth, Brotteaux (1874-1882). — 45, rue Garibaldi (1883-1894).

Tenues actuelles : — Tous les mercredis.

BIENFAISANCE ET AMITIÉ

Loge fondée le 2 septembre 1831.

VÉNÉRABLES : — (1860) Moulin, rentier, 8, rue Pailleron; Rose-Croix. — (1861-1864) le même, propriétaire. — (1865) Poussonnuel, liseur de dessin, 2, rue Sainte-Blandine; Rose-Croix. — (1866) Moulin, comme ci-dessus. — (1867) Telle, négociant, 3, rue de Paris, Lyon-Vaise; Maître. — (1868) Garlon, agent général de l'Impériale, assurances sur la vie, 65, rue Impériale; Maître. — (1869) Telle, marchand tailleur; Maître. — (1870 et 1871) le même. — (1872) Chagniard, négociant, 22, place Bellecour; Maître. — (1873) Mollière, commis négociant, 11 rue d'Austerlitz; Maître. — (1874 et 1875) le même. — (1876) Cattelat, bottier, 21, cours d'Herbouville; Rose-Croix. — (1877) le même. — (1878) Mollière, comme ci-dessus. — (1879) Cattelat, François, comme ci-dessus; Chevalier Kadosch. — (1880) Mollière, J. - B, fabricant de soieries, 11, rue d'Austerlitz; Maître. — (1881) Ferlat, André, fabricant de navettes, 10, montée Saint-Sébastien; Maître. — (1882) Bonnet, Alphonse, négociant en soieries, 27, rue Boileau; Maître. — (1883-1885) le même. — (1886) Jabœuf, Antoine-Marcel, employé de commerce, 84, rue de Sèze; Maître. — (1887 et 1888) le même, 2, place Saint-Clair. — (1889) le même, 10, rue de Sèze. Pour la correspondance: Mercier, instituteur, 29, rue Belfort. — (1890) Bizet, Joseph-Melchior-Benoît, entrepreneur de serrurerie, 7, rue du Garet; Maître. Pour la correspondance: Mercier, groupe scolaire, 25, rue Jacquart. — (1891) le même. — (1892 et 1893) le même, délégué cantonal. — (1894) Michel, Jean-Marie, emballleur, 14, rue des Capucins; Maître.

Temple : — 4, passage de l'Enfance, Croix-Rousse (1869-1875). — 2 bis, passage de l'Enfance (1876-1894).

Tenues actuelles : — Tous les lundis.

LES CHEVALIERS DU TEMPLE

Loge fondée le 23 février 1835

VÉNÉRABLES : — (1860) Piguet, négociant en vins, 6, rue des Bouchers; Rose-Croix. — (1861-1862) le même. — (1863) le même, 60, rue de l'Impératrice. — (1864) Manigand, docteur-médecin, 2, rue

Saint-Côme ; Chevalier Kadosch. — (1865) le même. — (1866) Rieaux, pharmacien, 8, rue Saint-Jean ; Rose-Croix. — (1867) Pertus, propriétaire, 35, rue de la Madeleine ; Rose-Croix. — (1868-1873) le même. — (1874) le même, Chevalier Kadosch. — (1875-1881) le même. — (1882) Ulpat Auguste, $\frac{3}{4}$, bijoutier, 11, rue Saint-Côme ; Chevalier-Kadosch. — (1883-1885) le même. — (1886) Guy, Pierre, rentier, 124, route de Vienne, au Grand-Trou ; Maître. — (1887) le même, Rose-Croix. — (1888) Planet, Louis-Antoine, représentant de commerce, 21, rue Ferrandière ; Maître. — (1889) le même, voyageur de commerce, 11, rue Cuvier. — (1890) Portailier, Jean-Marie, fabricant de chaussures, 40, rue de Marseille ; Maître. — (1891) le même. — (1892) Sédard, Eugène, fabricant de matériel d'imprimerie, 6, quai des Brotteaux ; Maître. — (1893) Chabert, Auguste-Joseph, bijoutier, 3, rue Saint-Côme ; Maître. — (1894) le même.

Temple : — 45, rue Sainte-Elisabeth (Brotteaux) (1868-1871). — 45, rue Garibaldi (Brotteaux) (1872 et 1873). — 45, rue Sainte-Elisabeth (Brotteaux) (1874-1882). — 45, rue Garibaldi (1883-1894).

Tenues actuelles : — Tous les mercredis.

ETOILE ET COMPAS

Loge fondée le 25 janvier 1824 ; reconstituée le 3 décembre 1863 (1).

VÉNÉRABLES : — (1864) Rivaud-Landrau, docteur-médecin, 23, place Bellecour ; Rose-Croix. — (1865) le même ; Chevalier Kadosch. — (1866) aucun nom dans l'Annuaire. — (1867) Rivaud-Landrau, docteur-médecin oculiste ; Chevalier Kadosch. — (1868) le même. — (1869) Rieaux, pharmacien ; Rose-Croix. — (1870) Lautard, négociant ; Maître. — (1871) Prémillieux, marchand tailleur, 1, rue Lanterne ; Maître. — (1872) Arsonnet, négociant, 49, rue de Lyon ; Maître. — (1873) le même. — (1874) Peyrot, fabricant de dorures, 48, rue de Lyon ; Maître. — (1875) Pancard, brasseur, 113, cours Lafayette ; Maître. — (1876) le même. — (1877) Maynard, teneur de livres, 1, rue Bât-d'Argent ; Maître. — (1878) le même. — (1879) le même, 11, rue Neuve. — (1880) le même ; Rose-Croix. — (1881) Lumière, photographe, 13, rue de la Barre ; Maître. — (1882) Maynard, Louis-Séraphin, teneur de livres, 11, rue Neuve ; Maître. — (1883) le même, conseiller municipal ; Rose-Croix. — (1884) le même ; Chevalier Kadosch. — (1885) le même, expert-teneur de livres, adjoint au maire. — (1886 et 1887), le même, conseiller municipal.

(1) Cette loge, en 1870 et 1871, prit le titre de *la Réforme Maçonnique*, pour reprendre ensuite en 1872 son titre primitif, qu'elle a définitivement gardé.

— (1888) le même, $\frac{3}{4}$. — (1889 et 1890) le même, 37, quai Saint-Antoine. — (1891) Faure, Alfred, professeur à l'Ecole nationale vétérinaire, 26, cours Morand ; Maître. — (1892-1894) le même.

Temple : — 45, rue Sainte-Elisabeth (Brotteaux) (1867-1871). — 45, rue Garibaldi (Brotteaux) (1872 et 1873). — 45, rue Sainte-Elisabeth (Brotteaux) (1874-1893). — 45, rue Garibaldi (1894).

Tenues actuelles : — Tous les mercredis.

LES INSÉPARABLES DE LA VÉRITÉ

Loge fondée le 10 janvier 1874.

VÉNÉRABLES : — (1874) Mille, restaurateur, 23, rue du Juge-de-Paix ; Maître. — (1875) Tombée en sommeil.

Temple : — 45, rue Sainte-Elisabeth (1874).

LUMIÈRE ET LIBERTÉ

Loge fondée le 17 mai 1892.

VÉNÉRABLES : — (1893) Deholo, Louis-Charles, adjoint au maire de Lyon, 22, rue Franklin ; Maître. — (1894) le même.

Temple : — 45, rue Garibaldi (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — Le mercredi.

LE PARFAIT SILENCE

Loge fondée le 5 décembre 1762.

VÉNÉRABLES : — (1860) Le Royer, avocat, 5, quai Fulchiron ; Rose-Croix. — (1861) le même. — (1862) le même ; Chevalier Kadosch. — (1863) Bugey, commissionnaire en marchandises, 4, quai de Charité ; Chevalier Kadosch. — (1864 et 1865) le même, négociant. — (1866) Ducarre, manufacturier ; Chevalier Kadosch. — (1867) le même, négociant. — (1868) le même, manufacturier ; Trente-Troisième. — (1869 et 1870) Le Royer, avocat à la Cour impériale ; Chevalier Kadosch. — (1871 et 1872) le même, député à l'Assemblée nationale, avocat à la cour d'appel ; Chevalier Kadosch. — (1873) Ducarre, comme ci-dessus, député à l'Assemblée nationale, 11, quai d'Orléans ; Trente-Troisième. — (1874-1875) le même. — (1876) Montalan, avocat, 58, rue de Lyon ; Maître. — (1877) Louis Andrieux, avocat, député ; Maître. — (1878) le même. — (1879) Jules Duchamp, avocat ; Maître. — (1880) le même. — (1881-1882) le même ; ancien conseiller de préfecture, rue Terme, 18. — (1883) Léon Fabre, négociant, 27, rue de l'Enfance ; Maître. — (1884) le même ; Rose-Croix. — (1885) le même ; Chevalier Kadosch. — (1886-1890) le même. — (1891) Auguste Bouvet, administrateur de l'école de la Martinière, 11, rue Gentil ; Trente-Troisième. —

(1892-1893) le même. — (1894) Léon Fabre, négociant, 133, avenue de Saxe ; Trente-Troisième.

Temple : — 45, rue Sainte-Elisabeth, Brotteaux (1864-1871). — 45, rue Garibaldi (1872-1894).

Tenues actuelles : — Tous les mercredis.

LA SIMPLICITÉ-CONSTANCE

Loge fondée le 26 novembre 1830.

VÉNÉRABLES : — (1860) Grandmottet, géomètre, 10, quai Pierre-Seize ; Rose-Croix. — (1861 et 1862) le même, 4, quai de Vaise. — (1863) Roze, conducteur des ponts et chaussées, 16, rue Pareille ; Rose-Croix. — (1864-1868) le même. — (1869) Mercier, employé au chemin de fer ; Maître. — (1870) le même ; Rose-Croix. — (1871) Vacheron, négociant, 52, rue de Sèze ; Maître. — (1872) le même. — (1873) Roze, comme ci-dessus, 33, rue d'Enghien ; Chevalier Kadosch. — (1874) Vacheron, Edouard, rentier, 52, rue de Sèze ; Maître. — (1875) le même, négociant, membre du conseil municipal, 53, cours Vitton. — (1876) le même ; Rose-Croix. — (1877 et 1878) le même. — (1879) Hugon, Louis, entrepreneur, 84, rue de Sèze ; Maître. — (1880 et 1881) le même. — (1882) Melon, Victor, commissionnaire de roulage, 14, rue de l'Annonciade ; Maître. — (1883) Pelloux, receveur-économe de l'Asile des aliénés de Bron, Rhône ; Maître. — (1884) Tixier, Jean-Gilbert, fabricant de toiles, 3, rue Neuve-de-la-Villardière ; Maître. — (1885) Picoury, Henri-Louis, ferblantier, 22, rue de Vaudrey ; Maître. — (1886) le même. — (1887) le même, 92, grande rue de la Guillotière. — (1888) Marsan, Alfred-Aimé, capitaine en retraite, rue Garibaldi ; Maître. — (1889) Delery, Simon, négociant, 25, rue Paul-Bert ; Maître. — (1890-1893) le même. — (1894) Pelloux, Emile-Aristide, receveur en retraite, 284, avenue de Saxe ; Maître.

Temple : — 45, rue Sainte-Elisabeth, Brotteaux (1865-1871). — 45, rue Garibaldi, Brotteaux (1872 et 1873). — 45, rue Sainte-Elisabeth, Brotteaux (1874-1882). — 45, rue Garibaldi (1883-1894).

Tenues actuelles : — Tous les mercredis.

LA SINCÈRE AMITIÉ

Loge fondée le 26 juillet 1782.

VÉNÉRABLES : — (1860) Joffray, Joseph, négociant, 2, rue de la Loge ; Rose-Croix. — (1861 et 1862) le même. — (1863) Caillau, avocat à la Cour impériale ; Chevalier Kadosch. Pour la correspondance : Dumas, 6, rue Mercière. — (1864-1866) le même, 56, rue de l'Impératrice. — (1867) le même, bâtonnier de l'ordre des avocats. — (1868) Mayor, négociant ; Rose-Croix. — (1869) Fischer, Ernest,

négociant ; Rose-Croix. — (1870) le même. — (1871) Nigon, imprimeur, 2, rue de la Poulailerie ; Rose-Croix. — (1872) Caillau, comme ci-dessus ; 56, rue de l'Hôtel-de-Ville. — (1873) le même. — (1874) Vacheron, Charles, négociant, 53, cours Vitton ; Maître. — (1875) le même. — (1876) Tombée en sommeil.

Temple : — 45, rue Sainte-Elisabeth, Brotteaux (1868-1871) — 45, rue Garibaldi, Brotteaux (1872 et 1873). — 45, rue Sainte-Elisabeth, Brotteaux (1874-1876).

UNION ET CONFIANCE

Loge fondée le 29 septembre 1824.

VÉNÉRABLES : — (1870) Rieaux, pharmacien, rue Saint-Jean ; Rose-Croix. — (1871 et 1872) le même. — (1873) Périn, homme de lettres, 14, rue de Vauban ; Chevalier Kadosch. — (1874) Rieaux, comme ci-dessus ; Chevalier Kadosch. — (1875-1877) le même. — (1878) Dedieu, Jean-Marie, fabricant d'instruments de précision, 27, rue de l'Arbre-Sec ; Maître. — (1879) Périn, comme ci-dessus, 10-12, rue Vauban. — (1880) Rieaux, comme ci-dessus. — (1881) Aucun nom dans l'Annuaire. — (1882) Berthet, Louis, industriel, grande rue des Charpenes, près de Lyon ; Maître. — (1883 et 1884) le même. — (1885) Wagnier, Charles, tailleur, 5, rue de l'Hôtel-de-Ville ; Chevalier Kadosch. — (1886) le même. — (1887) Guédy, Jacques, négociant, 78, rue Duguesclin ; Maître. — (1888) le même. — (1889) Baraudier, Joseph-Marie, commissionnaire, 45, rue Garibaldi ; Maître. — (1890) Renaud, Pierre, entrepreneur ; Maître. — (1891) Gros, Maurice, avocat, 9, rue de Constantine ; Maître. — (1892) le même, juge suppléant. — (1893) le même, magistrat. — (1894) Cazenove, Paul, professeur à l'Ecole de médecine, avenue de Noailles ; Maître.

Temple : — 45, rue Sainte-Elisabeth (Brotteaux) (1870 et 1871). — 45, rue Garibaldi (Brotteaux) (1872 et 1873). — 45, rue Sainte-Elisabeth (Brotteaux) (1874-1882). — 45, rue Garibaldi (1883-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 2^e mercredis du mois.

Belleville-sur-Saône

LA FRATERNITÉ BEAUJOLAISE

Loge fondée le 26 mai 1884.

VÉNÉRABLES : — (1885) Gorde, Louis-Joseph-Achille, juge de paix ; Maître. — (1886) Midroit, Antoine, *, négociant en vins, conseiller d'arrondissement ; Maître. — (1887) Berthillier, Claude, négociant en vins ; Maître. — (1888) le même, maire, conseiller général. — (1889) Vaubourg,

Armand, imprimeur; Maître. — (1890) Aucun nom dans l'Annuaire. Pour la correspondance : Bourchanin, rue de la Croisée. — (1891) Bourchanin, Philibert, propriétaire, adjoint au maire, rue de la Croisée, à la Croisée, Belleville-sur-Saône; Maître. — (1892) le même. — (1893) Tombée en sommeil.

Temple : — Route de Saint-Georges de Reneins, la Croisée (1885-1893).

Neuville

ESPÉRANCE ET PROGRÈS

Loge fondée le 3 octobre 1817.

VÉNÉRABLES : — (1860) Chaîne aîné, rentier, à Neuville-sur-Saône, Rhône; Rose-Croix. — (1861) le même. — (1862) Tombée en sommeil.

Tarare

LES AMIS DE LA RAISON

Loge fondée le 9 avril 1886.

VÉNÉRABLES : — (1887) Meignié, Achille, contrôleur principal des contributions directes, 15, rue Serroux; Maître. — (1888) le même. — (1889-1891) le même, 9, rue Denave. — (1892) Perrodon, Jean-François, propriétaire, à Ronno, par Amplepuis, Rhône; Maître. Pour la correspondance : Philibert Dumas, boulanger, rue Serroux. — (1893 et 1894) le même.

Temple : — Rue de Paris (1887-1894).

Tenues actuelles : — Le 2^e mercredi, à 8 heures du soir, et le 4^e dimanche, à 2 heures de l'après-midi.

Villefranche-sur-Saône

LA FRATERNITÉ PROGRESSIVE

Loge fondée le 16 décembre 1872.

VÉNÉRABLES : — (1873) Roche, mécanicien, rue de la Claire; Maître. Pour la correspondance : Chambaud, caissier, 189, rue Nationale. — (1874) Nesme, marchand de vins en gros, à Gleizé, par Villefranche-sur-Saône; Maître. — (1875) le même. Pour la correspondance : Jugy, Casimir, propriétaire à Villefranche-sur-Saône. — (1876) le même. — (1877) le même, porte de Belleville, à Gleizé. — (1878) le même. — (1879) Jugy, Pierre-Casimir, marchand quincaillier et en papiers peints, conseiller d'arrondissement, 13, rue Nationale; Maître. — (1880-1883) le même. — (1884) le même, adjoint au maire. — (1885-1887) le même, ferblantier. — (1888) Petitot, Louis, receveur-buraliste, 41, rue Nationale; Maître. — (1889) Jugy, Pierre-Casimir,

comme ci-dessus, conseiller municipal. — (1890) le même. — (1891) Tombée en sommeil.

Temple : — Route de Frans, près la gare (1873-1891).

Statistique des 35 années :

Le département du Rhône a compté, en tout, quinze loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; dix fonctionnent actuellement.

HAUTE-SAÔNE

Vesoul

LES CŒURS UNIS

Loge fondée le 1^{er} décembre 1812.

VÉNÉRABLES : — (1860) Well, ex-agent voyer principal, propriétaire à Echenoz-la-Méline-les-Vesoul, Haute-Saône; Rose-Croix. — (1861) Dubois, inspecteur de la compagnie des chemins de fer de l'Est; Maître. — (1862) le même. — (1863) Maclet, limonadier; Rose-Croix. — (1864) le même. — (1865) Parrot, avocat; Maître. — (1866-1869) le même. — (1870) Voisard, docteur médecin; Maître. — (1871) le même. — (1872) Parrot, comme ci-dessus. — (1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Voisard, Eugène, comme ci-dessus. — (1876) le même, rue du Breuil. — (1877-1884) le même. — (1885) Batandier père, négociant; Maître. — (1886) Bersot, Claude-Joseph avoué, rue du Palais; Maître. — (1887) Voisard, Eugène, comme ci-dessus. — (1888-1890) le même. — (1891) aucun nom dans l'Annuaire. Pour la correspondance : Batandier père, négociant en vins. — (1892) Cival, Léon, imprimeur, 13, rue Carnot; Maître. — (1893 et 1894) le même.

Temple : — Au milieu de la ville (1876-1882). — Place du Trau (1883-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e samedis du mois.

Gray

LA VRAIE RÉUNION DÉSIRÉE

Loge fondée le 8 juillet 1836.

VÉNÉRABLES : — (1860) Poullenot, sellier-carrossier, rue Vannoise; Maître. — (1861-1868) le même. — (1869) Frilley, François, négociant, à Arc-les-Gray; Maître. — (1870-1872) le même. — (1873) Merlin, Cyprien, docteur en médecine; Maître. — (1874-1880) le même. — (1881) Turek, Léopold, docteur en médecine; Maître. — (1882) Perrot, Aimé-François, rue des Casernes; Maître. — (1883-1885) le même, imprimeur. — (1886) Gardien,

Edmond, publiciste, directeur politique de l'*Indépendant* ; Rose-Croix. — (1887) Doublot, Charles, professeur au collège, 1, rue du Pont ; Maître. — (1888) le même. — (1889) le même ; Rose-Croix. — (1890) Perrot, Aimé-François, comme ci-dessus. — (1891) le même. — (1892) le même, rue Malcouverte. — (1893 et 1894) le même.

Temple : — Rue de l'Ancienne-Comédie, salle de l'Ancien Théâtre (1875-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e samedis du mois.

Lure

TOLÉRANCE ET PROGRÈS

Loge fondée le 1^{er} novembre 1864.

VÉNÉRABLES : — (1865) Couterut, notaire ; Maître. — (1866-1868) le même, membre du conseil municipal. — (1869-1873) le même, notaire. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire — (1875 et 1876) le même. — (1877) Tombée en sommeil.

Saint-Loup-s/-Semouse

UNION ET PROGRÈS.

Loge fondée le 15 août 1860.

VÉNÉRABLES : — (1861) Championnet, négociant à Conflans, Haute-Saône ; Maître. — (1862) Renaud, constructeur de machines ; Maître. — (1863-1867) le même. — (1868) Tombée en sommeil.

Statistique des 35 années :

Le département de la Haute-Saône a complé, en tout, quatre loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; deux fonctionnent actuellement.

SAONE-ET-LOIRE

Mâcon

LES ARTS RÉUNIS

Loge fondée le 2 juillet 1820.

VÉNÉRABLES : — (1860) Martin, François, avoué, 28, rue Sigorgne ; Rose-Croix. — (1861) le même. — (1862 et 1863) aucun nom dans l'Annuaire. — (1864-1871) Martin, comme ci-dessus. — (1872) le même, maire de Mâcon, membre du conseil municipal. — (1873) le même, maire de Mâcon et président du conseil d'arrondissement. — (1874) le même, ancien maire, avoué près le Tribunal civil. — (1875) le même, maire de Mâcon. Pour la correspondance : Guyon, 27, Quai du Sud. — (1876) le même. — (1877) le même, ancien avoué, maire

de Mâcon, propriétaire ; Chevalier Kadosch. — (1878 et 1879) le même. — (1880) le même, avoué honoraire, membre du Conseil général de Saône-et-Loire. — (1881) le même, *, 28, rue Sigorgne. — (1882 et 1883) le même. — (1884) le même, juge au Tribunal civil. — (1885) Guérin, Pierre, fumiste, 10, rue Municipale ; Maître. — (1886 et 1887) le même. — (1888) le même, maire. — (1889) le même, fumiste. — (1890) Goyon, Martin, rentier, à Saint-Laurent-lès-Macon, Ain ; Maître. — (1891) Goyon, Jules, propriétaire, à Saint-Laurent-lès-Mâcon, Ain ; Maître. — (1892) le même, conseiller municipal. — (1893) Paillard, Camille, négociant en vins, ancien adjoint au maire, 10, quai des Marans ; Maître. — (1894) le même.

Temple : — Rue Lacreteille prolongée (1870-1888). — Impasse de la rue Lacreteille (1889). — Rue Lacreteille prolongée (1890-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e samedis du mois.

Chalon-sur-Saône

LES VRAIS ZÉLÉS.

Loge fondée le 8 octobre 1808, reconstituée le 11 février 1884.

VÉNÉRABLES : — (1884) Billet, Joseph, carrossier, 34, rue du Thiard ; Maître. — (1885) le même, Rose-Croix. — (1886) Guy-Rigault, Alfred, négociant ; Rose-Croix — (1887) le même, négociant en vins, rue des Cordeliers. — (1888) le même. — (1889) Conry, Charles, serrurier ; Rose-Croix. — (1890) Flassard, Claude, entrepreneur de plâtrerie et peinture, rue Gloriette ; Maître. — (1891) David, Claude, fabricant d'huiles, à Champforgeuil ; Rose-Croix. — (1892) le même. — (1893) Bomey, Félix, instituteur, à Sornay ; Maître. — (1894) Verney, Charles, représentant de commerce, rue de la Gare ; Maître.

Temple : — Rue Denon, salon du Colysée (1884-1887). — 4, rue de la Colombière (1888-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e samedis du mois.

Cuisery

HONNEUR ET PROGRÈS.

Loge fondée le 9 juin 1872.

VÉNÉRABLES : — (1872) Chanliaux, propriétaire, à Couverte-Fontaines, commune de Cuisery ; Maître. — (1873-1877) le même. — (1878) Tombée en sommeil.

Temple : — A l'ancien Moulin à vapeur (1877-1878).

La Motte-Bouchot

(Commune d'Ecuisses.)

LES ZÉLÉS

Loge fondée le 11 décembre 1869.

VÉNÉRABLES : — (1870) Gabut, notaire au Martrai, par Buxi, Saône-et-Loire; Maître. — (1871) le même. — (1872) Larcher, J.-B., imprimeur-libraire, au Creusot, Saône-et-Loire; Maître. — (1873-1883) le même. — (1884-1889) le même, ancien imprimeur-libraire, au Creusot. — (1890) Fléty, Clément-Jean-François, instituteur communal, à Torey, par Montchanin-les-Mines, Saône-et-Loire; Maître. — (1891 et 1892) le même. — (1893 et 1894) le même, conseiller d'arrondissement.

Temple : — Maison Bette, père, aux Sept-Ecluses, à Ecuisses, par Montchanin-les-Mines (1881-1894).

Tenues actuelles : — Le 2^e dimanche du mois.

Tournus**LA CONCORDE**

Loge fondée le 24 avril 1859.

VÉNÉRABLES : — (1863) Luquet, horloger; Rose-Croix. — (1864-1868) le même. — (1869) Bléton, négociant; Maître. — (1870) le même. — (1871) Barbier, mécanicien-taillandier, 49, rue du Midi; Maître. — (1872-1874) le même. — (1875) Janin, J.-B., aubergiste, rue de l'Hôpital; Rose-Croix. — (1876) le même. — (1877) Lagarde, fabricant de poteries; Maître. — (1878) le même. — (1879) le même, route de Châlons. — (1880) Guinet, François, cultivateur-vigneron, à Lacrost, par Tournus; Maître. — (1881-1885) le même. — (1886) Vincent, Jean-Baptiste-Ernest, professeur; Maître. — (1887) Lagarde-Roberjot, Jean, fabricant et négociant en poterie; Maître. — (1888) le même, 42, route de Châlons. Pour la correspondance : Lagarde père, négociant, à Tournus. — (1889 et 1890) le même. — (1891) Bessard, Urbin, propriétaire; Maître. — (1892-1894) le même.

Temple : — Rue des Tanneries (1875-1878). — Rue du Théâtre (1879-1882). — 8, rue des Tanneries (1883-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e jeudis du mois.

Statistique des 35 années :

Le département de Saône-et-Loire a compté, en tout, cinq loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; quatre fonctionnent actuellement.

SARTHE**Le Mans****LES AMIS DU PROGRÈS**

Loge fondée le 14 janvier 1884.

VÉNÉRABLES : — (1884) Ligneul père, Paul, négociant, 46, avenue Thiers ; le grade n'est pas indiqué. — (1885) le même. Pour la correspondance : Nano, ingénieur des ponts et chaussées, 13, rue d'Arcole. — (1886) le même. — (1887) Nano, Georges, ingénieur des ponts et chaussées, 13, rue d'Arcole; Rose-Croix. — (1888) le même. — (1889) Philippard, Jules, négociant en vins, juge au Tribunal de commerce, 76, quai Amiral-Lalande ; Maître. — (1890 et 1891) le même. — (1892) Ligneul fils, Paul, minotier, 10, rue Chanzy ; Rose-Croix. — (1893) le même. — (1894) le même, président du Tribunal de commerce.

Temple : — 3, rue Gastelier (1884-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e jeudis du mois.

LA ROSE DU PARFAIT SILENCE

Loge fondée le 23 mai 1863.

VÉNÉRABLES : — (1863) Joubard, marchand de bois, 17, rue des Champs ; Rose-Croix. — (1864) Clerc, ancien négociant, 5, rue des Minimes ; Rose-Croix. — (1865) Goussault, propriétaire, 64, avenue de Paris; Maître. — (1866-1868) le même. — (1869) le même ; Rose-Croix. — (1870) le même. — (1871) aucun nom de Vénérable dans l'Annuaire ; mais cette adresse pour la correspondance : Goussault, propriétaire, 64, avenue de Paris. — (1872) Tombée en sommeil.

Statistique des 35 années :

Le département de la Sarthe a compté, en tout, deux loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; une seule fonctionne actuellement.

SAVOIE**Chambéry****LA RENAISSANCE**

Loge fondée le 5 septembre 1861.

VÉNÉRABLES : — (1862) Grinan, *, propriétaire, à Barraux, Isère ; Rose-Croix. — (1863 et 1864) le même. — (1865 et 1866) le même, Chevalier Kadosch. — (1867) Forest, fabricant de papiers ; Maître. — (1868) Dufour, ingénieur, agent-

voyer ; Maître. — (1869) le même. — (1870) Mosière, arbitre de commerce, 10, rue Juiverie ; Maître. — (1871-1873) le même. — (1874) Aucun nom dans l'Annuaire. — (1875-1877) le même. — (1878) Tombée en sommeil.

Temple : — Rue des Remparts (1872-1874). — Rue de la République (1875-1878).

Statistique des 35 années :

Le département de la Savoie n'a compté qu'une loge appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; cette loge ne fonctionne plus.

HAUTE-SAVOIE

Annecy

LES AMIS BIENFAISANTS

Loge fondée le 13 mars 1862.

VÉNÉRABLES : — (1862) Rabouille, lieutenant au 5^e de ligne, détaché au recrutement ; Maître. — (1863) Perrissoud, docteur-médecin ; Maître. — (1864) le même. — (1865) Tombée en sommeil.

Statistique des 35 années :

Le département de la Haute-Savoie n'a compté qu'une loge appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; cette loge ne fonctionne plus.

SEINE

Paris

L'ACACIA

Loge fondée le 25 février 1850, sous le titre de :
Saint-Pierre des Acacias.

VÉNÉRABLES : — (1860) Huart, typographe, 49, rue des Acacias, Montmartre ; Maître. — (1861) le même, 52, rue de Vernueil. — (1862) le même 4, rue du Roi-de-Sicile. — (1863 et 1864) le même ; Rose-Croix. — (1865) Himet, architecte, 6, rue Garreau-Montmartre ; Rose-Croix. — (1866) Richard, fabricant de cartons, 2, quai de la Gironde ; Maître. — (1867) Huart, imprimeur, 4, rue du Roi-de-Sicile ; Rose-Croix. — (1868) Frécourt, huissier audiencier près le Tribunal civil de la Seine, 21, boulevard Magenta ; Chevalier Kadosch. — (1869) Clamouse, chef d'institution, 23, rue Saint-Denis, Montmartre ; Maître. — (1870) Fautonnier, bottier, 64, rue des Acacias ; Maître. — (1871) le même. — (1872) Tombée en sommeil.

L'ACACIA D'H.

Loge fondée le 25 novembre 1882.

VÉNÉRABLES : — (1883) Gonnod, employé à la Compagnie l'Union, 33, rue Lepic ; Maître. — (1884) le même, Rose-Croix. — (1885) Autant, Alexandre, architecte, 4, rue Baudin ; Rose-Croix. — (1886) Gonnod, Alexandre, comme ci-dessus ; Chevalier Kadosch. — (1887) Tombée en sommeil.

LES ADMIRATEURS DE L'UNIVERS

Loge fondée le 2 août 1808.

VÉNÉRABLES : — (1860) Albaret, receveur de rentes, 97, rue Saint-Honoré ; Rose-Croix. — (1861-1865) le même. — (1866) Frécourt, huissier audiencier près le Tribunal civil de la Seine, 20, rue des Marais-Saint-Martin ; Chevalier Kadosch. — (1867 et 1868) le même, 21, boulevard Magenta. — (1869) Barré, Charles-Gustave, docteur en médecine, 34, rue de Seine ; Maître. — (1870-1887) le même. — (1888) Guillemois, Louis, caissier, 8, rue Tailbout ; Maître. — (1889) le même, 65, rue Sainte-Anne. — (1890) le même. — (1891) Barré, Charles-Gustave, comme ci-dessus. — (1892) le même, ✱. — (1893) Aucun nom dans l'Annuaire. — (1894) Amiel, Louis-Paul, maître-tailleur, 24 boulevard de Strasbourg ; Maître.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 3^e jeudi du mois.

ALSACE-LORRAINE

Loge fondée le 22 juillet 1872.

VÉNÉRABLES : — (1872) Bamberger, docteur-médecin, député à l'Assemblée nationale, 78, rue de la Tour, Passy ; Maître. — (1873) Dalsace, négociant en passementeries, 12, rue du Mail ; Rose-Croix. — (1874) Gerschel, 22, rue Meslay ; Maître. — (1875) le même. — (1876) Dalsace, comme ci-dessus ; 35, rue du Mail. — (1877) Thulié, docteur en médecine, 31, boulevard Beauséjour ; Maître. — (1878) Lauth, Charles, chimiste manufacturier, membre du Conseil municipal de Paris, 2, rue de Fleurus ; Maître. — (1879) Risler, Charles, chimiste manufacturier, 39, rue de l'Université ; Maître. — (1880) le même. — (1881) le même, adjoint au maire du VII^e arrondissement. — (1882) Dusacq, Lucien, chef de bureau à la Préfecture de la Seine, 18, boulevard Voltaire ; Maître. — (1883) le même. — (1884) Woïrhaye, Alfred, avocat à la Cour d'appel, 30, rue Beaurepaire ; Maître. — (1885) Gerschel, David, publiciste, 4, rue de la Bourse ; Maître. — (1886) le même. — (1887) Woïrhaye, Alfred, comme ci-dessus. — (1888) le même. —

(1889) Gerschel, David, directeur du *Journal des Chemins de fer*, comme ci-dessus. — (1890) Cabaret, Paul, chef de bureau au ministère de l'Agriculture, 42, avenue de Breteuil; Maître. — (1891) le même, ☼, ✱. — (1892) Dusacq, Lucien, ✱, chef de division à la préfecture de la Seine, 18, boulevard Voltaire; Rose-Croix. — (1893) Woïrhaye, Alfred, comme ci-dessus, 64, rue de Rivoli. — (1894) le même, 64, rue de Rivoli.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 2^e jeudi du mois.

L'AMITIÉ

Loge fondée le 7 mars 1773.

VÉNÉRABLES : — (1860) Houtelet, contrôleur à la Monnaie, 40, rue du Bac; Trente-Troisième. — (1861-1863) le même. — (1864) le même, ancien contrôleur à la Monnaie. — (1865) le même, rentier. — (1866) le même. Pour la correspondance : Gounot, 15, rue de Trévise. — (1867) Gounot, architecte, 15, rue de Trévise; Rose-Croix. — (1868) Salomon, restaurateur; Maître. Pour la correspondance : Rogeron, 95, boulevard du Prince-Eugène. — (1869) Rogeron, représentant de commerce, 95, boulevard du Prince-Eugène; Rose-Croix. — (1870) Baumann, employé, 3, cité des Bains, place Dancourt; Maître. — (1871) le même. — (1872) Delmas, négociant en mercerie, 26, rue Chapon; Maître. — (1873-1879) le même, négociant en mercerie en gros. — (1880) Sérand, employé, 7, rue des Deux-Gares; Maître. — (1881) Delmas, comme ci-dessus. — (1882-1884) le même. — (1885) Laguerre, Georges, avocat, député, 41, rue Bernouilli; Maître. — (1886) Périllier, Jules, avocat, député, 33, rue des Ecoles; Rose-Croix. Pour la correspondance : Delmas, 4, rue Beaurepaire. — (1887), Potel Auguste-Pierre, ingénieur civil, 485, boulevard Voltaire; Maître. — (1888 et 1889) le même. — (1890) Peltier, Edouard-Charles-Eugène-Joseph, avocat à la Cour d'appel de Paris, 30, rue des Ecoles; Maître. — (1891-1894) le même.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 3^e lundi du mois.

L'AMITIÉ PARFAITE

Loge fondée en 1861.

VÉNÉRABLES : — (1862) Silbermann, ✱, conservateur des collections du Conservatoire impérial des Arts et Métiers, 292, rue Saint-Martin; Chevalier Kadosch. — (1863) le même. — (1864) Leblanc, ingénieur civil, 2, rue Sainte-Appolline; Chevalier Kadosch. — (1865-1868) le même. — (1869) Limonaire, facteur de pianos, 20, rue Neuve-des-Petits-Champs; Maître. — (1870-1873) le même. — (1874) Tombée en sommeil.

LES AMIS BIENFAISANTS

Loge fondée le 29 mars 1829.

VÉNÉRABLES : — (1883) Bourdin, Emile, fabricant de fleurs, 78, boulevard de Sébastopol; Maître. — (1884) Petitfrère, Jules, rentier, 94, avenue de Neuilly; Rose-Croix. — (1885) Sauvelet, Charles, entrepreneur de maçonnerie, 31, rue du Petit-Musc; Maître. — (1886) le même, 9, rue Saint-Martin. — (1887) Villemain, Jean-Baptiste-Auguste, entrepreneur de maçonnerie, 41, avenue Malakoff; Maître. — (1888) le même, 37, rue Scheffer. — (1889) le même. — (1890) Bourdin, Emile, receveur à l'octroi de Paris, 87, rue d'Alésia; Maître. — (1891) le même, 41, rue des Belles-Feuilles. — (1892) le même. — (1893) Renard, Ferdinand, fabricant de chaussures, 5, rue Aubriot; Rose-Croix. — (1894) le même.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 3^e jeudi du mois.

LES AMIS BIENFAISANTS ET IMITATEURS D'OSIRIS RÉUNIS

Loge fondée en 1819; reconstituée le 4 septembre 1824.

VÉNÉRABLES : — (1860) Legueux, entrepreneur, 2, avenue du cimetière, Montmartre; Chevalier Kadosch. — (1861-1866) le même. — (1867) Maugin, commissionnaire en marchandises, 8, boulevard du Prince-Eugène; Rose-Croix. — (1868) Tordeux, ✱, capitaine d'Etat-major, 48, rue du Champ-de-Mars; Trente-Troisième. — (1869) Maugin, négociant, 4, rue Papillon; Chevalier Kadosch. — (1870) Tordeux, comme ci-dessus, 6, avenue Lamotte-Piquet. — (1871) Maugin, comme ci-dessus, 3, rue Simart. — (1872) Legueux, marbrier, 2, avenue du Cimetière du Nord; Chevalier Kadosch. — (1873) Jean, administrateur de théâtre, 43, rue des Acacias; Rose-Croix. — (1874) Blanchon, propriétaire de bains, 4, rue Pierre-Levée; Chevalier Kadosch. — (1875 et 1876) le même. — (1877) Paillet, jurisconsulte, 4, rue Papillon; Maître. — (1878) Petitfrère, Jules, rentier, 23, rue Louis-Philippe, à Neuilly-sur-Seine; Rose-Croix. — (1879) le même, membre du conseil municipal de Neuilly-sur-Seine, 94, avenue de Neuilly. — (1880-1882) le même. — (1883) Alépée, Félix, fabricant d'appareils à gaz, 71-73, rue Boursault; Chevalier Kadosch. — (1884) Mauger, 74 bis, avenue du Roule, à Neuilly-sur-Seine; Chevalier Kadosch. — (1885) le même, employé à l'assistance publique. — (1886) le même. — (1887) le même, 30, rue de l'Eglise, à Neuilly-sur-Seine. — (1888) le même, Trente-Troisième. — (1889) le même. — (1890) Blanchon Pierre, propriétaire,

64, rue Turbigo; Trente-Troisième. — (1891-1893) le même. — (1894) le même, conseiller général de la Seine.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 4^e mardi des mois impairs

LES AMIS DES ALLOBROGES

Loge fondée le 9 janvier 1893

VÉNÉRABLES : — (1893) Eissemann, Jean-Pierre, dessinateur en broderies, 14, rue Beauregard; Maître. — (1894) le même, 18, rue du Caire.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e lundis du mois.

LES AMIS DE L'HUMANITÉ

Loge fondée le 13 novembre 1846.

VÉNÉRABLES : — (1860) Moquet, ex-garde du génie de 1^{re} classe, employé au ministère de la guerre, 37, rue du Cherche-Midi; Rose-Croix. — (1861-1865) le même, 12, avenue de Saxe. — (1866) le même, garde principal du génie. — (1867 et 1868) le même *, attaché au ministère de la guerre. — (1869) Clermont, employé, 32, rue de Buci; Rose-Croix. — (1870) le même. — (1871) Moquet, comme ci-dessus. — (1872) Auvert, Charles, employé au ministère de la guerre, 75, rue Lafayette; Maître. — (1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) le même, 25, rue Ramey. — (1876) le même, 3, rue du Champ-de-Mars. — (1877) le même. — (1878) le même, 2, rue de Montessuy. — (1879) Jacques, Edouard, négociant, membre du Conseil municipal de Paris, 133, rue du Château; Maître. — (1880) Paris, Léon, rentier, 9, rue du Temple; Rose-Croix. — (1881) le même. — (1882) Jacques, Edouard, comme ci-dessus; vice-président du Conseil municipal de Paris. Pour la correspondance : Tallard, 170, rue Saint-Antoine. — (1883) Bérard, Auguste, tailleur, 27, rue d'Aboukir; Maître. — (1884) le même, 59, rue de Richelieu. — (1885) le même. — (1886) Tallard, Jean-Ambroise, commis principal à l'administration centrale de l'octroi, 74 bis, avenue de Saint-Mandé; Maître. — (1887 et 1888) le même. — (1889) Petit, Alcime-Simon, horloger-bijoutier, 72 et 74, avenue du Maine; Maître. — (1890) Jacques, Edouard-Louis-Auguste, député de la Seine, 8 et 10, rue de Vanves, comme ci-dessus. — (1891) le même. — (1892) Gouilly, Léon, employé de banque, 16, boulevard Saint-Denis; Maître. — (1893 et 1894) Petit, Alcime, comme ci-dessus.

Temple : — 69, rue de Vanves (1869-1879). — 63, rue du Champ-d'Asile (1880-1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} vendredi du mois.

LES AMIS DE L'ORDRE

Loge fondée le 21 juin 1823.

VÉNÉRABLES : — (1860) Forest, avocat, 29, rue Sainte-Anne; Rose-Croix. — (1861-1863) le même. — (1864) Charpentier, professeur de belles-lettres, 20, place Royale; Rose-Croix. — (1865) le même. — (1866) Dieudonné, fabricant de cravates, 160, rue Saint-Martin; Maître. — (1867) le même. — (1868) Forest, comme ci-dessus, 23, rue Sainte-Anne. — (1869) Grandperrin, marchand de chaussures, 7, rue Notre-Dame de Nazareth; Rose-Croix. — (1870) Silvestre, négociant, 7, rue Saint-Sauveur; Maître. — (1871) Hugot, négociant, 23, rue Vicq d'Azir; Maître. — (1872) Tombée en sommeil.

LES AMIS DE LA PATRIE

Loge fondée le 1^{er} août 1818.

VÉNÉRABLES : — (1860) Mouton, propriétaire, 161, rue du faubourg Saint-Antoine; Chevalier Kadosch. — (1861-1863) le même. — (1864) Mention, agent d'affaires, 77, rue Richelieu; Rose-Croix. — (1865 et 1866) le même, juriconsulte, 37, rue de Grenelle Saint-Honoré. — (1867) le même, homme de lettres, 45, rue Mesley. — (1868 et 1869) le même, directeur de la compagnie d'assurances *le Conservateur*, 96, rue de Rivoli. — (1870-1873) le même, sous-directeur de la même compagnie. — (1874) Aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Godefroy, doreur sur cuirs, 15, rue Poissonnière; Maître. — (1876) Mention, propriétaire, 89, rue de Dunkerque; Maître. — (1877) Lemarignier, agent général de la Société pour l'Instruction élémentaire, gérant du *Journal de l'Education populaire*, 4 bis, rue Hautefeuille; Maître. — (1878) le même. — (1879) Bordier, Edgar, avocat, 21, rue du Vieux-Colombier; Rose-Croix. — (1880-1883) le même. — (1884) le même, avocat à la Cour d'appel. — (1885) le même. — (1886) Piguiet, Adolphe, *, capitaine d'artillerie en retraite, 27, chaussée d'Antin; Chevalier Kadosch. — (1887) Lequesne, Léopold-Jean-Baptiste, ancien principal clerc de notaire, 108, avenue des Ternes; Rose-Croix. — (1888) Bordier, Charles-François-Edgar, *, comme ci-dessus; Chevalier Kadosch. — (1889) le même, Trente-Troisième. — (1890-1893) le même. — (1894) le même, avocat à la Cour d'appel de Paris.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 3^e vendredi du mois.

LES AMIS DU PROGRÈS

Loge fondée le 5 juin 1880.

Fusionnée le 13 février 1889 avec la loge *l'Esprit moderne*, sous le titre : *l'Esprit moderne et les Amis du Progrès réunis*.

VÉNÉRABLES : — (1881) Rouquier, Léon, fabricant de couleurs et vernis, à Dugny, par le Bourget, Seine; Rose-Croix. — (1882 et 1883) le même. — (1884) Mouvet, Charles, 15, rue du Four Saint-Germain; le grade n'est pas indiqué. — (1885) Petel, Alfred-Augustin, employé de commerce, 63, avenue de Paris, plaine Saint-Denis; Rose-Croix. — (1886) le même. — (1887) Eisseman, Jean-Pierre, dessinateur-brodeur, 12, rue Mandar; Maître. — (1888) le même. — (Voir plus loin *l'Esprit moderne et les Amis du Progrès réunis*.)

LES AMIS DE LA TOLÉRANCE

Loge fondée le 4 novembre 1868.

VÉNÉRABLES : — (1869) Callot, peintre d'armoiries, 40, rue des Ecuries-d'Artois; Maître. — (1870) le même, 48, rue de Chaillot. — (1871) Aubert, mécanicien, 67, boulevard de Charonne; Maître. — (1872-1875) aucun nom dans l'Annuaire. — (1876) Aubert, mécanicien, 67, boulevard de Charonne; Maître. — (1877) le même. — (1878) Callot, peintre héraldique, 69, rue de Longchamps; Maître. — (1879) le même. — (1880) Picard, libraire-éditeur, 5, passage des Favorites; Maître. — (1881) le même. — (1882) Murat, André, mécanicien, 28, rue de Sambre-et-Meuse; Maître. — (1883-1885) le même. — (1886) Numa Morel, peintre décorateur, 38, boulevard du Temple; Maître. — (1887) Hallat, Frédéric, négociant, 18, cours des Petites-Ecuries; Maître. — (1888) le même, conseiller municipal. — (1889) le même, industriel, 21, rue de l'Aqueduc. — (1890-1894) le même.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 2^e mercredi du mois.

LES AMIS TRIOMPHANTS

Loge fondée le 17 mars 1809.

VÉNÉRABLES : — (1860) Garde, négociant, 4, rue de l'Abbaye-Saint-Germain; Rose-Croix. — (1861) Motard, imprimeur-typographe, 15, Chaussée de Clignancourt; Rose-Croix. — (1862-1864) le même, conducteur-typographe. — (1865) le même, teinturier. — (1866) le même, typographe, 15, rue Ramey. — (1867-1869) le même, 15, Chaussée de Clignancourt. — (1870-1873) le même, 13, rue de Clignancourt. — (1874 et 1875) le même. — (1876) Aubert, mécanicien, 67, boulevard de Charonne; Maître. — (1877) Motard, comme ci-dessus. —

(1878 et 1879) le même. — (1880) Matignon, Jules, propriétaire, 18, rue Cadet; Chevalier Kadosch. — (1881-1883) le même. — (1884) Ducouron-Lagou-gine, Marie, *, capitaine de vaisseau en retraite, 7, cité Bergère; Maître. — (1885) De Vidau, Samuel-Louis-Dominique-Constantin, employé aux chemins de fer de l'Etat, 5, cité Milton; Maître. — (1886-1890) le même. — (1891) le même, 27, rue Maubeuge. — (1892) le même, 49, rue des Martyrs. — (1893) le même. — (1894) Bouvret, Auguste, ingénieur, 9 bis, rue Albouy; Maître.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 1^{er} mardi du mois.

L'ATELIER

Loge fondée le 1^{er} mars 1881.

VÉNÉRABLES : — (1881) Garnier, Alfred, propriétaire-rentier, 82, boulevard des Batignolles; Maître. — (1882 et 1883) le même. — (1884) Bonfils, Jean-Claude, comptable, 15, rue Chaudron; Maître. — (1885-1894) le même.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 1^{er} jeudi de chaque mois.

L'ATHÉNÉE FRANÇAIS

Loge fondée le 28 juin 1829.

VÉNÉRABLES : — (1860) Boitard, 33, rue Rambuteau; Chevalier Kadosch. — (1861) le même. — (1862) Boullanger, imprimeur sur étoffes, 140, rue de Paris, à Saint-Denis, Seine; Chevalier Kadosch. — (1863-1866) le même. — (1867) Auriol, fabricant de meubles, 47, faubourg Saint-Antoine; Rose-Croix. — (1868) le même. — (1869) Décamus, fabricant d'ornements, 21, faubourg Saint-Antoine; Maître. — (1870 et 1871) le même. — (1872) Auriol, comme ci-dessus. — (1873) Magu, architecte, 11 bis, avenue du Chemin de Fer, au Raincy, Seine-et-Oise; Maître. — (1874) Durand, négociant, 13, rue d'Aligre; Maître. — (1875) Drevel, négociant, 106, boulevard Sébastopol; Rose-Croix. — (1876) le même. — (1877) Tombée en sommeil.

L'AVANT-GARDE MAÇONNIQUE

Loge fondée le 4 avril 1884.

VÉNÉRABLES : — (1884) Caristie-Martel, pensionnaire de la Comédie française, 15, rue de Condé; Maître. — (1885) le même. — (1886) Konawki, publiciste, à Joinville-le-Pont; Seine; Maître. — (1887) Bérillon, Edgar, docteur en médecine, directeur de la *Revue de l'Hypnotisme*, 12, rue Vieille-du-Temple; Maître. — (1888) le même, 40, rue de Rivoli. — (1889) Tinière, Louis, chef d'

bureau à l'assistance publique, 127, boulevard Pereire; Maître. — (1890 et 1891) le même. — (1892) le même; Rose-Croix. — (1893) Renoult, Romain, avocat à la cour d'appel, 17, rue Lagrange; Maître. — (1894) le même.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 3^e mercredi du mois.

L'AVENIR

Loge fondée le 17 juillet 1863.

VÉNÉRABLES : — (1864) Degorce, propriétaire, représentant de commerce, 9, boulevard Saint-Germain; Rose-Croix. — (1865) Guillet, horloger, 314, rue Saint-Honoré; Maître. — (1866) Pelletan, homme de lettres, député au Corps législatif; Maître. Pour la correspondance : Guillet, 314, rue Saint-Honoré. — (1867) Guillet, horloger, 314, rue Saint-Honoré; Maître. — (1868) le même. — (1869) aucun nom dans l'Annuaire. Pour la correspondance : Dandre, 12, rue des Halles. — (1870) Dandre, négociant, 12, rue des Halles; Maître. — (1871) le même. — (1872) Trébois, homme de lettres, 7, rue Bridaine, Batignolles; Maître. — (1873 et 1874) le même. — (1875) le même, homme de lettres et propriétaire. — (1876) David, négociant, 40, rue des Bourdonnais; Maître. — (1877) le même. — (1878) Noral, employé de commerce, 9, rue Ramey; Maître. — (1879) David, comme ci-dessus, 28, rue des Halles. — (1880) le même. — (1881) Lopin, Arsène, représentant de commerce, 68, rue d'Aboukir; Maître. — (1882) Barbe, Jean-Pierre, dentiste, 34, rue Montmartre; Maître. — (1883) David, commissionnaire en primeurs, 28, rue des Halles; Maître. — (1884) le même. — (1885) Barbe, comme ci-dessus. — (1886) Burgues, Rodolphe, *, publiciste, président des Sauveteurs de la Seine, 20, rue Joubert; Trente-Troisième. — (1887) le même. — (1888) Vergoin, Maurice, avocat, membre de la Chambre des députés, 5, boulevard du Palais; Chevalier Kadosch. — (1889) Vian, Georges, *, ingénieur civil, 53 bis, rue de Châteaudun; Maître. — (1890) le même. — (1891) le même, membre de la Chambre des députés. — (1892) Dériot, Désiré, comptable, 2, rue Rambuteau; Maître. — (1893) le même, expert-comptable; Chevalier Kadosch. — (1894) Olivier, Jules-René, fabricant d'horlogerie, 28 bis, rue de Richelieu; Inquisiteur Inspecteur Commandeur.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 2^e mardi du mois.

LES BIENFAITEURS RÉUNIS

Loge fondée le 17 décembre 1839.

VÉNÉRABLES : — (1860) Lecallier, pharmacien, 143, rue du Temple; Chevalier Kadosch. — (1861)

le même. — (1862) Demion, fabricant de cartonnages, 43, rue de Villiers; Chevalier Kadosch. — (1863 et 1864) le même. — (1865) Campagne, représentant de commerce, 13, rue Guénégaud; Maître. — (1866) le même. — (1867-1869) le même, 12, passage Laferrière. — (1870) Simon, négociant, 9, rue Turbigo; Rose-Croix. — (1871-1873) le même. — (1874) Pirou, serrurier, 36, rue de Montmorency; Maître. — (1875-1877) le même. — (1878) Mourot, sculpteur, 24, rue des Gravilliers; Maître. — (1879) le même. — (1880) Château, comptable, 18, rue Mazagran; Maître. — (1881) le même. — (1882) le même, 60, rue de Villiers, à Levallois-Perret, Seine. — (1883) Pirou, Auguste, comme ci-dessus. — (1884-1886) le même. Le 17 juillet 1886, la loge voyant son effectif par trop diminué, se réunit à la loge *le Lien des Peuples* qui se trouve dans le même cas, et cette fusion constitue la nouvelle loge *le Lien des Peuples et les Bienfaiteurs réunis* (voir plus loin).

LA CLÉMENTE AMITIÉ

Loge fondée le 8 mars 1805.

VÉNÉRABLES : — (1860) Giroud de Gand, propriétaire, 4, rue Favart; Chevalier Kadosch. — (1861) Basely, *, fabricant d'aiguilles de montres, 11, rue de Constantine; Rose-Croix. — (1862-1864) le même. — (1865) Béringer, comptable, 84, rue des Feuillantines; Maître. — (1866) le même, 29, rue Fondary. — (1867 et 1868) le même, 11, boulevard Bonne-Nouvelle. — (1869) Vannier, entrepreneur de peinture, 8, rue Nollet; Maître. — (1870) le même. — (1871) Cousin, *, inspecteur principal au chemin de fer du Nord, 20, rue de Dunkerque; Maître. — (1872 et 1879) le même. — (1880) Saturnin, Morin, membre du Conseil municipal, 26, rue de Lille; Maître. — (1881) Rémond, 16, rue des Ursulines, à Saint-Denis, Seine; Maître. — (1882) le même, sous-inspecteur divisionnaire des Douanes. — (1883) Galopin, publiciste, 47, avenue Parmentier; Maître. — (1884) Delpech, publiciste, ancien préfet, 61, rue Saint-Lazare; Maître. — (1885) le même, 10, rue de Logelbach. Pour la correspondance : 61, rue Saint-Lazare. — (1886) Michel, Jules, contrôleur des Douanes, 46, rue de Maubeuge; Maître. — (1887) le même. — (1888) Boucheron, Henri, *, professeur à l'Ecole centrale, adjoint au maire du vi^e arrondissement, 99, quai d'Orsay; Trente-Troisième. — (1889) le même. — (1890) Rémond, François-Toussaint-Dominique, receveur des Douanes, 157, avenue de Clichy; Maître. —

(1891) Monteil, Edgar, publiciste, 40, rue du Luxembourg; Maître. — (1892) le même, ✱, homme de lettres. — (1893) le même. — (1894) le même, ancien préfet de la République; Rose-Croix.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — 1^{er} et 3^e mercredis du mois.

LA CLÉMENTE AMITIÉ COSMOPOLITE

Loge fondée le 16 novembre 1858.

VÉNÉRABLES : — (1860) Ch.-A. Battaille, professeur au Conservatoire, 44, rue du Luxembourg; Chevalier Kadosch. — (1861-1863) le même. — (1864) le même, ✱; Trente-Troisième. — (1865) Galibert, père, ✱, négociant, 323, rue Saint-Martin; Trente-Troisième. — (1866-1869) le même. — (1870) Battaille, ✱, professeur au Conservatoire impérial de musique, 23, rue d'Hauteville; Trente-Troisième. — (1871) le même, ancien sous-préfet. — (1872) Lebourgeois, comptable, 7, rue du Moulin-des-Prés; Rose-Croix. — (1873) le même. — (1874) Gosset, joaillier-lapidaire, 259, rue Saint-Martin; Maître. — (1875) le même, 98, boulevard Sébastopol. — (1876) Tessier, courtier en vins, 4, place Voltaire; Rose-Croix. — (1877) le même. — (1878) Tessier, Armand, agent d'affaires pour fonds de commerce, 4, rue Montmartre; Rose-Croix. — (1879 et 1880) le même. — (1881) le même, représentant de commerce, 28, boulevard Richard-Lenoir. — (1882 et 1883) le même. — (1884) le même, 7, rue Daval. — (1885) Rostaing, mécanicien, 34, rue de Poitou; Maître. — (1886) le même. — (1887) Morin, Eugène-Marie, chimiste, essayeur de commerce, 15, rue Montmorency; Maître. — (1888-1891) le même. — (1892) Lambret, Adolphe-Léon, négociant, 124, rue de la Maladrerie, à Vincennes, Seine; Rose-Croix. — (1893) le même, industriel. — (1894) le même, négociant, 4, villa Lamarre, à Vincennes.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 4^e vendredi du mois.

LES CŒURS UNIS

Loge fondée le 7 mars 1763.

VÉNÉRABLES : — (1860) Jobert aîné, négociant, 4, rue de Cléry; Trente-Troisième. — (1861) Sabatier, négociant en vins, 33, quai de Bercy; Chevalier Kadosch. — (1862 et 1863) le même. — (1864) Cauchois, avocat à la Cour impériale, juge de paix suppléant, 483, rue Saint-Antoine; Chevalier Kadosch. — (1865-1869) le même. — (1878) Dalsace, négociant, 12, rue du Mail; Rose-Croix. — (1871)

Ferdeuil, avocat, ancien sous-préfet, 35, rue Godot de Mauroy; Chevalier Kadosch. — (1872) le même, avocat à la Cour d'appel. — (1873) le même, ancien vice-président du Conseil de préfecture du Loir-et-Cher; Trente-Troisième. — (1874) le même, 34, rue Mont-Thabor. — (1875 et 1876) le même. — (1877) le même, 11, rue des Saints-Pères. — (1878) le même. — (1879) De Croës, propriétaire, 103, rue Julien-Lacroix; Chevalier Kadosch. — (1880 et 1881) le même. — (1882) Bazin, François, professeur de géographie, 97, boulevard Voltaire; Chevalier Kadosch. — (1883) le même, décoré de la médaille militaire, officier de l'Instruction publique, 145, avenue de Wagram. — (1884) Ferdeuil, Edouard, comme ci-dessus. — (1885) le même. — (1886) De Croës, François, comme ci-dessus, ✱. — (1887) Cahen, sans autre indication dans l'Annuaire. — (1888) Cahen, Edouard, ✱, publiciste, 8, rue de Berlin; Rose-Croix. — (1889 et 1890) le même. — (1891) Crochard, Jean-Alphonse, avocat à la Cour d'appel, 49, rue de Clichy; Maître. — (1892) le même. — (1893) Blanc, Irénée-Pierre, publiciste, avocat à la Cour d'appel, 4, rue Nouvelle; Maître. — (1894) le même, ✱.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 2^e mardi du mois.

LA CONCORDE SOCIALE

Loge fondée le 31 mars 1892.

VÉNÉRABLES : — (1893) Benoît-Lévy, ✱, avocat, 17, boulevard Saint-Martin; Maître. — (1894) le même, avocat à la Cour d'appel.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 1^{er} jeudi du mois.

LA CONCORDIA

Loge fondée le 7 août 1867, composée spécialement de Prussiens.

VÉNÉRABLES : — (1868) Meyer, ✱, docteur-médecin. Pour la correspondance : Henri Brinck, 47, rue de Londres; Rose-Croix. — (1869) le même, 17, boulevard de la Madeleine. — (1870) Henri Brinck, chancelier du consulat général de Perse, 40, rue Pigalle; Chevalier Kadosch. — (1871) Tombé en sommeil.

LA CONSTANTE AMITIÉ

Loge fondée le 24 janvier 1883.

VÉNÉRABLES : — (1883) Colfavru, ✱, avocat, ancien représentant, du peuple, 62, rue Saint-Placide; Maître. — (1884-1886) le même. — (1887) Lisbonne, Emile-Eliacinthe, directeur de construc-

tions navales en retraite, 59, rue de la Boétie ; Maître. — (1888) Colfavru, Jean-Claude, comme ci-dessus, membre de la Chambre des députés, 20, rue de Vaugirard ; Trente-Troisième. — (1889) le même. — (1890) le même, ancien député. — (1891) le même. — (1892) Adrien Duvand, *, **, publiciste, 36, boulevard de Clichy ; Maître. — (1893 et 1894) le même.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 2^e vendredi du mois.

LE DEVOIR

Loge fondée le 7 septembre 1817, sous le titre *Henri IV* qu'elle a gardé jusqu'en 1872.

VÉNÉRABLES : — (1860) Wannez, propriétaire, 131, boulevard de la Reine, Versailles ; Rose-Croix. — (1861 et 1862) le même. — (1863) Poulain, représentant de commerce, 35, rue Saint-Lazare ; Maître. — (1864-1867) le même. — (1868) Martin, Antide, président de la Société générale de commerce et d'industrie d'Amsterdam, 160, boulevard Magenta ; Chevalier Kadosch. — (1869-1872) le même, ancien notaire, 124, boulevard Magenta. — En 1872, la loge change de nom. — (1873) Martin, Antide, ancien notaire, 124, boulevard Magenta ; Chevalier Kadosch. — (1874 et 1875) le même. — (1876) le même, 129, rue du Faubourg-Poissonnière. — (1877) le même. — (1878) le même, membre du Conseil municipal de Paris. — (1879) le même, membre du Conseil général de la Seine. — (1880-1882) le même. — (1883) Poullain, Jean-Jacques, représentant de commerce, 59, rue Lafayette ; Maître. — (1884-1886) le même. — (1887) le même, 83 bis, rue Lafayette. — (1888-1891) le même. — (1892) Mise en sommeil.

LES DISCIPLES DE FÉNELON

Loge fondée le 17 août 1832.

VÉNÉRABLES : — (1860) Delaloë, propriétaire, 70, rue de Paris, Charonne ; Chevalier Kadosch. — (1861-1863) le même. — (1864) Controt, négociant, 68, rue de Rivoli ; Chevalier Kadosch. — (1865) le même. — (1866) le même, confectionneur d'habillements. — (1867) Dufresne, employé de commerce, 7, rue Blondel ; Maître. — (1868) Regnault, courtier de commerce, 148, rue du Faubourg Saint-Denis ; Maître. — (1869) Brimont, chef de bureau à la Sûreté du commerce, 85, rue d'Aboukir ; Maître. — (1870) Dufresne, comme ci-dessus, 48, boulevard du Prince Eugène. — (1871) le même, 48, boulevard Voltaire. — (1872) Tombée en sommeil.

LES DISCIPLES DE MEMPHIS

Loge du Rite de Memphis, admise au sein du Grand Orient, le 30 décembre 1862.

VÉNÉRABLES : — (1863) Marconis, homme de lettres, 66, rue de Bondy ; ancien Grand Hiérophante du rite de Memphis, Trente-Troisième. — (1864 et 1865) le même. — (1866) Demonaz, chef de service à l'*Opinion nationale*, 234, boulevard du Prince-Eugène ; Rose-Croix. — (1867) le même, 5, boulevard Beaumarchais. — (1886) Feltmans, employé, 48, rue d'Angoulême ; Rose-Croix. — (1869) Tombée en sommeil.

LES DISCIPLES DU PROGRÈS

Loge fondée le 30 décembre 1868.

VÉNÉRABLES : — (1869) Laugé, cordonnier, 17, rue Saint-Denis, Montmartre ; Maître. — (1870) le même, 113, rue du Mont-Cenis. — (1871) Demonaz, 24, quai des Célestins ; Rose-Croix. — (1873) le même, comptable. — (1874) le même. — (1875) Waltz, employé de commerce, 28, boulevard Magenta ; Maître. — (1876) Léon Richer, homme de lettres, 4, rue des Deux-Gares ; Rose-Croix. — (1877 et 1878) le même. — (1879) Strauss, Alphonse, comptable, 8, rue Saint-Anastase ; Rose-Croix. — (1880) le même. — (1881) Dreyfus, *, chef de cabinet du sous-secrétaire d'Etat au Ministère des Finances, 23, rue de l'Université ; Maître. — (1882) le même, ancien chef de cabinet, etc., comme ci-dessus. — (1883) Marmonier, Henri, docteur en droit, chef adjoint du cabinet du Président de la Chambre des députés, 38, boulevard Saint-Michel ; Maître. — (1884 et 1885) le même. — (1886) Blum, Fernand, représentant de fabriques, 12, rue des Petites-Ecuries ; Chevalier Kadosch. — (1887) Grodet, Louis-Albert, *, avocat, sous-directeur honoraire de l'administration des colonies, 13, rue de l'Estrapade ; Maître. — (1888) Marmonier, Henri, membre de la Chambre des députés, 79, rue des Saints-Pères, comme ci-dessus. — (1889) le même. — (1890) le même, ancien député, avocat. Pour la correspondance : 69, rue de Provence. — (1891) Farine, Pierre, avocat à la Cour d'appel, 6, quai du Marché-Neuf ; Rose-Croix. — (1892) le même, 3, cité d'Hauteville ; Chevalier Kadosch. Pour la correspondance : 33, rue de la Chaussée d'Antin. — (1893) Cerisier, ancien directeur de l'Intérieur, 6, rue Antoine-Roucher, Auteuil ; Chevalier Kadosch ; et même adresse pour la correspondance. — Voyant son effectif par trop réduit la loge fusionne, le 7 novembre 1893, avec la loge

les Vrais Frères Unis Inséparables qui est dans le même cas; voir plus loin *les Inséparables du Progrès*.

Temple : — 16, rue Cadet.

DROIT ET JUSTICE

Loge fondée le 16 novembre 1858, à Bagneux, sous le titre : *Cœurs Indivisibles* (voir plus loin); transportée à Paris en 1874; a changé son titre d'origine pour celui ci-dessus en 1876.

VÉNÉRABLES : — (1874) Neveu, vérificateur spécial en fumisterie, 34, rue de Seine; Maître. — (1875) le même, 18, rue Mabillon. — (1876) le même, entrepreneur de plomberie et de couverture, 25, rue Michel-Lecomte. Pour la correspondance : Dubost, 25, rue Michel-Lecomte. — (1877) le même, vérificateur en bâtiments, 18, rue Mabillon. — (1878) Blanpain, imprimeur du Grand Orient de France, 7, rue Jeanne; Maître. — (1879) Le Borgne, rentier, 51, rue des Martyrs; Maître. — (1880) Blanpain, comme ci-dessus, imprimeur. — (1881) le même. — (1882) Cinqualbre, Arthur, libraire-éditeur, 48, rue Monsieur-le-Prince; Maître. — (1883) le même. — (1884) le même, publiciste. — (1885) Langard, François-Nicolas, tailleur, 4, rue du Pont-aux-Choux; Maître. — (1886) le même. — (1887) Pétriot, Albert-Augustin, avocat à la Cour d'appel, 53, rue Bonaparte; Rose-Croix. — (1888) le même, conseiller municipal. — (1889 et 1890) le même. — (1891) le même, 8, rue Servandoni. — (1892) le même. — (1893) Vivien, Paul, ancien magistrat, avocat à la Cour d'appel, 16, rue de Vaugirard; Maître. — (1894) le même.

Temple : — 69, rue de Vanves (1874-1879). — 63, rue du Champ-d'Asile (1880-1894).

Tenues actuelles : — Le 3^e mardi du mois.

LES DROITS DE L'HOMME

Loge fondée le 3 janvier 1882.

VÉNÉRABLES : — (1882) Lepelletier, Edmond, homme de lettres, 19, rue Bergère; Maître. — (1883) le même, Chevalier Kadosch. — (1884) Simond, Victor, directeur de journaux, 144, rue Montmartre; Maître. — (1885) Lepelletier, Edmond, journaliste, 8, rue Drouot; comme ci-dessus. — (1886) Bonnet, Edouard-Claude, ingénieur, 3, parc de la Pièce-d'Eau, à Chatou, Seine-et-Oise; Rose-Croix. Pour la correspondance : 11, rue Gaillon, à Paris. — (1887) le même. Pour la correspondance : Cattiaux, 4, rue Clavel, à Paris. — (1888) Théry, Edmond, publiciste, 45, rue de Douai; Maître. — (1889) Bulot, Léon-Jules, substitut du

procureur de la République, 25, rue Lepic; Maître. — (1890) le même. — (1891) Lucipia, Louis, conseiller municipal, 15, rue Béranger; Maître. — (1892) le même. — (1893) Hirsch, Michel, rédacteur au *Radical*, 19, rue du Croissant; Maître. — (1894) Bouillet, Pierre, docteur en médecine, maire de Rueil, à Rueil, Seine-et-Oise; Maître.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 1^{er} lundi du mois.

L'ÉCOLE

Loge fondée le 27 avril 1870.

VÉNÉRABLES : — (1870) Béchevot, négociant, 34, rue Montmorency; Chevalier Kadosch. — (1871) Mousseron, constructeur d'appareils de chauffage, 17, rue Saint-Gilles; Maître. — (1872-1874) le même. — (1875) Paillot, émailleur, 74, rue de Bondy, 5, cité Riverain; Maître. — (1876 et 1877) le même. — (1878) Rousselle, Ernest, négociant en vins, 9, place des Vosges; Maître. — (1879) Quoniam, Hippolyte, négociant, 27, rue Turbigo; Maître. — (1880) Verséjoux, Edouard, employé, 25, passage de l'Elysée-des-Beaux-Arts; Maître. — (1881) le même. — (1882) le même, 6, passage Lepic. — (1883) Velter, 8, rue Saint-Denis, à Bondy, Seine; Maître. — (1884) le même, professeur de comptabilité. — (1885) Decrette, Célestin, mécanicien, 66, rue Saint-Sabin; Maître. — (1886) le même, horloger. — La loge, voyant son effectif très réduit, fusionne, le 4 janvier 1887, avec les loges *l'Équité* et *les Travailleurs Unis*; voir ci-après.

ÉCOLE, ÉQUITÉ, TRAVAILLEURS UNIS

Loge constituée le 4 janvier 1887 par la fusion des trois loges fondées sous ces trois titres.

VÉNÉRABLES : — (1887) Roubaud, Joseph, agent dramatique, 14, rue Grange-Batelière; Maître. — (1888) le même; Rose-Croix. — (1889) Guillemillot, Eugène-Gaëtan-Louis, chimiste, 6, rue Choron; Maître. — (1890) Simonin, Hilaire-Amédée, conférencier-psychologue, rentier, 60, rue Bellechasse; Maître. — (1891) Guillemillot, comme ci-dessus. — (1892) Gérard, Théodore, négociant, 27, rue d'Aboukir; Maître. — (1893) Lasserre, François-Laurent, négociant, 8, rue Laferrière; Maître. Pour la correspondance : Mullner, 11, rue d'Enghien. — (1894) le même.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 1^{er} mardi du mois.

L'ÉCOLE MUTUELLE

Loge fondée le 15 mars 1865.

VÉNÉRABLES : — (1865) Rousselle, avocat à la Cour impériale, 1, rue Hautefeuille; Rose-Croix. — (1866) Delattre, avocat, 49, boulevard Saint-Michel; Maître. — (1867) Tirard, négociant, 89, boulevard Sébastopol; Maître. — (1868) Coulon, Georges, avocat, 2, rue de Clichy; Maître. — (1869) Dréo, avocat, 24, rue Saint-Roch; Maître. — (1870) Méline, avocat, 48, avenue Victoria; Maître. — (1871) le même. — (1872) le même, député à l'Assemblée nationale, membre du Conseil général des Vosges. — (1873-1876) aucun nom dans l'Annuaire. — (1877) Delattre, Eugène, avocat, membre du conseil municipal, 43, boulevard Saint-Michel; Maître. — (1878) le même. — (1879) Francolin, Gustave, directeur de la *Réforme politique et littéraire*, 45, rue du Faubourg-Montmartre; Maître. — (1880 et 1881) le même. — (1882) Dréo, membre de la Chambre des députés, 5, rue de Savoie; Chevalier Kadosch. — (1883) De Liliers, Georges, homme de lettres, 49, rue de Laval; Maître. — (1884) le même, 44, rue des Martyrs. — (1885) Prat, Frédéric, docteur en médecine, 445, rue de Rome; Rose-Croix. — (1886) Francolin, Gustave-Henri-Auguste, publiciste, 474, rue du Faubourg-Saint-Denis; Trente-Troisième. — (1887 et 1888) le même. — (1889) le même, professeur et publiciste. — (1890) Delapierre, Alcide-Fernand, inspecteur de l'enseignement primaire, 35, boulevard Saint-Marcel; Rose-Croix. — (1891) Bouillet, Pierre, docteur en médecine, à Rueil, Seine-et-Oise; Maître. Pour la correspondance : Houard, instituteur, 21, rue Saint-Ferdinand, à Paris. — (1892) le même. — (1893) Francolin, professeur, comme ci-dessus. — (1894) Albran, Etienne, conducteur municipal des travaux de Paris, 56, avenue Ledru-Rollin; Maître.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 3^e lundi du mois.

L'ÉMANCIPATION

Loge fondée le 19 juillet 1875.

VÉNÉRABLES : — (1876) Musset, typographe, 80, rue Jean-Jacques Rousseau; Rose-Croix. — (1877) Tirot, géomètre, 50, quai des Célestins; Maître. — (1878) Nicolet, rentier, ancien Major de la Confédération suisse, 103, rue Julien-Lacroix; Maître. — (1879) Tirot, Félix, comme ci-dessus; Rose-Croix. — (1880) Domino, Etienne, géomètre, 23, rue des Boulangers; Chevalier Kadosch. — (1881-1883) le même. — (1884) Fabart, Félix, géomètre,

39, avenue de Ségur; Rose-Croix. — (1885) Konnerac, Alfred-Alexandre, ébéniste, 69, rue Oberkampf; Maître. — (1886) le même. — (1887) Lagarrigue, Jean-Auguste-Victor, professeur de sciences, 47, rue Miromesnil; Maître. — (1888) le même, 28, rue de la Boétie. — (1889) Konnerac, comme ci-dessus. — (1890) le même. — (1891) Nougier, Emile-Toussaint-Michel *, ingénieur civil des Mines, 123, boulevard Pereire; Maître. — (1892) le même. — (1893) Tardif, Emile, ingénieur, 30, rue Pergolèse; Maître. — (1894) Laguarrique père, Jean-Auguste-Victor, comme ci-dessus.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 4^e lundi du mois.

L'ENSEIGNEMENT MUTUEL

Loge fondée le 11 mars 1879.

VÉNÉRABLES : — (1880) Rousselle, Ernest, commissionnaire en vins, 9, place des Vosges; Maître. — (1881) le même, conseiller municipal. — (1882) le même. — (1883) Eymond, Evariste, négociant, 47, Chaussée d'Antin; Maître. — (1884) Rousselle, Ernest, comme ci-dessus, conseiller général de la Seine. — (1885) Eymond, Evariste, négociant en lingerie, comme ci-dessus. — (1886) Huret, Edouard, marchand de chaussures, 37, rue de Penthièvre; Maître. — (1887 et 1888) le même. — (1889) Rousselle, Ernest-Henri, conseiller municipal, 25, rue de Humboldt; Maître. — (1890) Huret, Edouard, comme ci-dessus, négociant en huiles. — (1891) le même, café-brasserie, 70, rue de Flandre. — (1892) le même, négociant. — (1893 et 1894) Rousselle, Ernest, comme ci-dessus.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 1^{er} mercredi du mois.

L'ÉQUITÉ

Loge fondée le 10 avril 1880.

VÉNÉRABLES : — (1881) Marchal, Charles-Just, négociant, 21, rue d'Aboukir; Maître. — (1882 et 1883) le même. — (1884) Le Grand La Rivière, Paul, employé, 43, boulevard des Batignolles; Maître. — (1885) le même. — (1886) Roubaud, Joseph, agent dramatique, 44, rue Grange-Batelière; Maître. — Voyant son effectif par trop réduit, cette loge fusionne, le 4 janvier 1887, avec les loges *l'Ecole* et *les Travailleurs Unis*, également menacées de tomber en sommeil; voir plus haut la nouvelle la loge constituée grâce à cette fusion, *Ecole, Équité, Travailleurs Unis*.

(A suivre.)

Miss Vaughan et Jeanne d'Arc

Le second numéro de la revue des Palladistes Indépendants vient de paraître, portant la date du 1^{er} pachon (20 avril). Parlant du premier, la *Franc-Maçonnerie Démasquée* disait : « Ce premier numéro destiné à la propagande est vendu à tous sans distinction au Bureau central de la propagande palladique indépendante, à Paris ». Nous avons constaté qu'il en est de même du second ; il s'agit donc bien d'une propagande publique, résolument décidée, et qui se poursuit, malgré la vive contrariété qu'en éprouvent la plupart des amis de miss Vaughan eux-mêmes, comme on va le voir plus loin.

Le premier numéro nous avait douloureusement émus ; il n'en est plus de même de celui-ci, et, disons-le, puisque cela est, nous avons, à sa lecture, poussé un heureux soupir de soulagement. Il est de toute évidence que le calme commence à se faire dans l'âme étrangement troublée de notre adversaire : nous ne trouvons plus, à chaque page, ces horribles blasphèmes inconscients qui nous suffoquaient.

Miss Diana Vaughan en est toujours à considérer le Dieu des catholiques comme l'auteur de tous les maux dont quiconque souffre sur cette terre ; elle continue à ne pas en démordre. Sa mère est morte à la suite d'une longue et douloureuse maladie ; c'est Adonaï qui s'est plu à la torturer ainsi. Dans une promenade que miss faisait un jour à cheval, aux environs de Louisville, Paragram (c'est le nom de son bon kentocke favori) s'est emporté et a failli la précipiter dans l'Ohio ; c'est encore la faute à Adonaï : « Jamais Paragram ne s'était montré ombrageux, raconte-t-elle ; en vérité, il faut que je ne sais quel maléakh s'en soit mêlé ce jour-là. »

On comprend qu'ayant de pareilles idées en tête, l'ardente palladiste est portée à voir un peu trop en noir les moindres désagréments de la vie ; cet état d'esprit provient surtout de la déplorable éducation « antiadonaïte » qu'elle a reçue de son père, luciférien fanatique : mais le fond de la nature de miss Vaughan est excellent, et, nous le répétons, nous ne désespérons pas, nous avons même un plus grand espoir que jamais.

Quoiqu'il en soit, le ton de ce second numéro du *Palladium Régénéré et Libre* est remarquablement adouci. En faisant la part de l'idée fixe qui hante le cerveau de la directrice, c'est-à-dire son erreur fondamentale du dualisme divin, on lit sans indignation, et même avec intérêt, ces pages extraordinaires. Elles ont, d'ailleurs, leur utilité ;

car, ainsi que le disait très justement notre vénérable ami M. le chanoine Mustel, « nous ne pouvions ni espérer, ni désirer rien de semblable. » Au moment où le satanisme contemporain multiplie ses efforts mystérieux, agit dans l'ombre avec une rage et une habileté infernales, cet incident met à néant ces prodiges d'habileté et paralysera, cela nous paraît hors de doute, l'effet des manœuvres diaboliques, dont la première condition de succès est de demeurer inconnues.

Cela nous rappelle ce qui arrive souvent dans les consultations de tables tournantes : le démon trompe les amateurs de spiritisme, il réussit à faire des dupes ; mais tout à coup la table parlante qui se disait animée par un esprit de trépassé sympathique aux consultants, se trahit, le diable avoue sa présence, malgré lui, contraint et forcé par Dieu son maître, et les yeux des dupes s'ouvrent.

Il en sera ainsi de la revue de miss Vaughan. « Puisse cette publication palladique ouvertement luciférienne achever d'ouvrir les yeux à tous ! » dit la *Franc-Maçonnerie Démasquée*. Nous le croyons aussi, pour notre part ; la grande-maîtresse antilemmiste est, sans s'en douter, un instrument providentiel, et ce qu'elle imprime, ce qu'elle met au grand jour prend, par rapport à la confusion des sectaires, manœuvrant dans les ténèbres, une valeur inappréciable.

* *

Nous allons analyser le plus rapidement possible ce second numéro du *Palladium Régénéré et Libre*, et nous reproduirons ensuite in-extenso l'un de ses articles, qui publie un document « simonien » d'une importance capitale.

Le premier article est sous la forme de récit ; on dirait que miss Vaughan commence là ses mémoires de palladiste hautement favorisée par les « daimons ». Elle raconte, avec force détails, les deux premières interventions d'Asmodée dans son existence, ce « génie bienfaisant » se manifestant à elle, non seulement d'une manière visible, mais encore palpable ; elle fut, dit-elle, à la première intervention, l'objet d'un phénomène de lévitation de premier ordre. Attaquée dans un bois par des nègres, appartenant aux plantations de Mauford, elle est sauvée par Asmodée, qui l'arrache à leurs mains, l'emporte dans les airs et la dépose chez son père. Elle s'étend assez longuement sur ses impressions au cours de ce premier voyage aérien ; elle rapporte sa conversation avec Asmodée là-haut, après avoir traversé des nuages ; puis, le démon la plonge dans un état tout spécial.

« Il pose son index sur mon front, et voici que mes paupières se ferment d'elles-mêmes. Je veux parler encore, je ne le puis. Cependant, je ne suis

pas endormie ; mais mes yeux sont bien clos, ma bouche est bien fermée. Tout à l'heure, j'entendais les bruits qui venaient de la Terre, bruits faibles, dont plusieurs perçus distinctement ; ainsi, les aboiements des chiens des fermes. A présent, je n'entends plus rien.

« Deux sens seuls continuent à fonctionner : le toucher et l'odorat. Un parfum des plus agréables m'enchanté, m'enivre ; on dirait que je respire des roses tout fraîchement écloses, embaumant d'arômes exquis. Je ne me sens plus tenue par la main ; il me porte dans ses bras ; il me berce, comme une mère son enfant. C'est doux, c'est bon, c'est au-dessus de toutes les plus douces sensations humaines. Cela dure longtemps, longtemps... »

Elle donne ensuite ses arguments pour montrer qu'elle n'a pas été victime d'une hallucination. Ce récit est complété par celui de l'aventure du cheval emporté. Là aussi, c'est Asmodée qui est venu à son secours. Miss Vaughan avait alors seize ans et n'avait pas encore été initiée au palladisme.

Après quoi, vient un article dont le but évident est de rassurer les Frères de la Maçonnerie ordinaire. Les palladistes du camp indépendant tiennent à faire leur propagande ; mais ils ne veulent pas être accusés de trahison. C'est là leur grosse préoccupation. Ils cherchent donc à dégager la responsabilité des imparfaits initiés et créent des distinctions qui sont assez subtiles ; toutefois, il leur sera difficile d'établir une séparation absolue entre les deux maçonneries. Les personnes qui sont bien au courant de la question, comme nos lecteurs, par exemple, ne s'y tromperont pas. Néanmoins, nous devons reconnaître que la façon de présenter les choses est très habile de la part du *Palladium* : il ne s'inscrit pas en faux contre les révélations de Bataille et de Margiotta ; mais il passe à côté, et les imparfaits initiés des Loges n'y verront que du feu.

Le troisième article est consacré à expliquer jusqu'où l'organe-lien ira dans la voie de la divulgation pour les profanes. Il paraît que le *Journal des Débats* avait accusé la revue luciférienne de ne pas être assez claire. La revue luciférienne répond que l'observation est juste et qu'elle en tiendra compte dans la mesure du possible. « Lorsque nous aurons à parler des personnes, nôtres ou bien adversaires simoniens, comme adversaires adonaïtes, nous ne dévierons pas de la ligne tracée par notre volonté inébranlable : nous voilerons toujours les noms. Pour ce qui est des exposés de principes ou des énonciations de formules, nous serons clairs. » Là-dessus, des explications abondantes sont fournies pour justifier l'emploi des noms

voilés. Nous apprenons, en passant, qu'en France le Sénat compte deux palladistes, et la Chambre cinq. Un sixième député, palladiste, serait mort il n'y a pas longtemps.

Immédiatement, le *Palladium Régénéré et Libre* donne la clef de quelques-unes des abréviations rituelles auxquelles il a recours ; ces explications portent sur les indications placées au-dessous des signatures d'esprits du feu. Pour notre part, nous n'en avons pas besoin, connaissant les titres apadniques des principaux démons et leurs jours de fête.

Une nouvelle petite satisfaction est donnée aux francs-maçons des Loges, dans le cinquième article de la revue luciférienne. Cet article contient quelques traits injustes à l'adresse d'écrivains anti-maçons ; mais soyons généreux, et reconnaissons que tout cela est dit très spirituellement, ma foi. L'article n'est pas signé, et il n'avait pas besoin de l'être ; il est de miss Diana, sans aucun doute. Elle passe en revue les écrivains européens qui ont appartenu à la Franc-Maçonnerie et qui n'en sont plus partie aujourd'hui, soit qu'ils la combattent, soit qu'ils demeurent neutres. Elle donne à chacun un nom de fantaisie ; mais le voile est d'une transparence !... Mellifluens, c'est M. Jules Simon ; Gavroche, M. Andrieux ; Coriolan, M. Léo Taxil ; le docteur Aréfaste, M. le docteur Bataille ; Ben-lis, M. Doinel ; Matassata, M. le professeur Margiotta. Aréfaste est visiblement ménagé ; les plus maltraités sont Coriolan et Matassata. Nous ne répondrons pas à notre adversaire ; nous lui dirons seulement qu'il y a des moments où elle est un peu trop nerveuse. Celui où elle a écrit cet article est de ceux-là.

Nous avons ensuite un très long article, que la directrice du *Palladium* a signé de ses initiales. C'est sa réponse à M. l'abbé Bigou, qu'elle appelle « le bon renard de Sonnac ». Elle voit en lui un possédé adonaïte. « Il procède en rusé. Renard qui voudrait croquer la poule. Renard d'une espèce à part, un renard affable mettant des formes et point cruel en croquant, une bonne nature de renard : de la courtoisie à en revendre, mille aimables paroles, une grande tartine recouverte du plus doux miel ; je lui en sais gré. Au fond, sa ruse pieuse n'est pas malintentionnée. Trompé par Adonaï, il a faim de mon âme ; pour lui, me croquer serait assurer mon salut ; quelque maléakh, dont il est pénétré, aiguise son appétit. » Tout cela n'est pas méchant ; ainsi que nous le disions tout à l'heure, nous sommes bien loin du ton du premier numéro. Miss Vaughan croit retorque les arguments de M. l'abbé Bigou, et, tout en disant qu'elle va sur son terrain, c'est sur le sien, à elle,

qu'elle reste, sans s'en apercevoir le moins du monde. Ce grand article, où il y a de tout et même autre chose, ne prouve que ceci, à notre avis : c'est que ce n'est pas par des controverses que l'on convertira la zélée luciférienne ; son *Apadno* meuble entièrement sa cervelle, et tout ce qui n'est pas l'*Apadno* n'a pour elle aucune portée. Comment voudrait-on discuter avec une aveugle, pour qui tout est noir, et qui, s'en tenant à son obscurité, l'appelle lumière et vous soutient que c'est vous qui, ne voyant pas noir, êtes victime d'illusions, que c'est vous qui êtes l'aveugle ? Le docteur Bataille a raison : avec miss Vaughan, il n'y a pas à discuter ; c'est perdre son temps ; il faut prier et beaucoup prier pour elle.

Mais on peut aussi retenir les aveux qui lui échappent. Pour étayer son argumentation, elle cite des faits, elle raconte à son tour ce qu'elle a vu dans les Triangles, et là son article devient des plus intéressants. Peu nous importe, en somme, qu'elle s'obstine à qualifier de « bon génie » tous les diables qu'elle a vu opérer ; Dieu l'éclairera, à son heure. Pour le moment, ce qui est le plus certain, c'est qu'elle apporte à l'enquête générale sur le surnaturel diabolique un témoignage d'autant plus précieux qu'il émane d'une adversaire. Venez donc nier maintenant, messieurs les sceptiques ! dirons-nous, en nous armant de ces numéros où l'on nous combat au nom de Lucifer. Ce n'est pas un catholique qui parle, c'est une maçonne en pleine activité, c'est une palladiste croyante et pratiquante, ce témoin dont les Lemmi et autres Goblet d'Alviella voudraient bien fermer la bouche. C'est Satan lui-même qui écrit, qui dépose, forcé par Dieu d'avouer, en la personne de cette malheureuse femme dont il a cru habile de s'emparer, que les légions d'Asmodée possèdent indubitablement, jusqu'au jour où, les témoignages accumulés étant suffisants, la possession cessera et où la conversion sera éclatante.

Et nous les relevons, ces dépositions, nous les enregistrons ; elles prouvent avec une force écrasante la vérité des enseignements de l'Eglise, la réalité du déchainement actuel des esprits infernaux à travers le monde.

Miss Vaughan, dans sa réponse à M. l'abbé Bigou, nous raconte une anecdote piquante dont le F. Goblet d'Alviella fut le héros en septembre dernier dans un Parfait Triangle belge. Il s'adressa aux esprits du feu pour avoir une somme de 20.000 fr. Jelbéras apparaît ; il évoque ensuite Abbadon, mais c'est Suclagus qui surgit, apportant la somme demandée et ne pouvant la remettre par le fait d'une opposition d'Asmodée. Elle raconte encore les « miracles » de la Main de Marbre, au sein du

Parfait Triangle *Charles à-la-Lumière-Naissante*, à Francfort-sur-le-Mein ; là, les prestiges ont lieu par vingt, trente, cinquante, chaque année. Miss Vaughan explique, à sa manière, comment ces œuvres de haute-magie réussissent et comment parfois elles ne réussissent pas, comment certaines guérisons sont attribuées aux médecins de Francfort, etc., etc. Nous le répétons, il n'y a pas à entrer avec la directrice du *Palladium* dans des discussions de doctrine ; mais, en ce qui concerne les faits, cette revue luciférienne est, à elle seule, plus importante pour notre cause que toutes les autres revues d'occultisme des deux continents.

Le septième article, quoique n'occupant que les pages 43 à 46, vaut à lui seul un volume de documents. La divulgation de la voûte du 7 avril 1894 est un coup de massue dont le Lemmi ne se relèvera pas. La haute-maçonnerie n'est forte que parce que sa main est ignorée. Or, voici que miss Vaughan est une enthousiaste de Jeanne d'Arc ; l'intrus du palais Borghèse a bavé sur cette mémoire si pure ; aussi le *Palladium Régénéré et Libre* le livre une fois de plus au mépris public. La reproduction de ce document secret est plus terrible pour Lemmi, son auteur, que celle de son casier judiciaire. Il niait sa condamnation de Marseille ; il ne peut pas nier cet acte de son pontificat sataniste, attendu qu'il est facile de montrer que ses ordres ont été réellement exécutés.

C'est ce septième article de miss Vaughan que nous allons reproduire in-extenso un peu plus loin.

Le huitième article est une série de notes, dont la troisième est assez curieuse. Les Triangles craignent que les catholiques jettent au feu la revue de miss Vaughan ; il paraît que les exemplaires destinés aux palladistes ne sont pas les mêmes, *quant au papier*, que ceux vendus aux profanes ; les premiers reçoivent une consécration.

Nous citons textuellement :

« Deux Triangles de l'Indépendance se sont effrayés bien à tort, dans la pensée que notre propagande publique pourrait occasionner des profanations adonaïtes. Rassurons. Les exemplaires de notre organe-lien, réservés aux nôtres, sont LES SEULS QUI REÇOIVENT LA CONSÉCRATION RITUELLE ; afin d'éviter toute erreur, la consécration du papier est faite seulement après le tirage. Par conséquent, les exemplaires qui sont achetés par des profanes ou expédiés à des abonnés profanes n'ont reçu aucune consécration ; les nôtres peuvent en avoir la certitude absolue. Les adonaïtes qui brûleraient des exemplaires ne profaneraient rien, donc ; mais brûleraient du papier tout ordinaire. »

Nous sommes heureux d'apprendre que ces exemplaires qui nous sont envoyés en échange de la *Revue Mensuelle* n'ont reçu aucune imprégnation diabolique. Mais que MM. les Palladistes Indépendants sachent que nous ne les aurions pas brûlés, même s'ils avaient été l'objet de la « consécration rituelle ». Nous connaissons les effets de l'eau bénite, et nous en aurions usé. Nous nous gardons bien de détruire le *Palladium Régénéré et Libre* ; ce serait détruire le témoignage de Satan contre lui-même ; il mérite d'être conservé. La collection en sera plus précieuse même que celle de la *Chaîne d'Union*.

Enfin, dans ce second numéro, la revue luciférienne commence la publication des communications officielles des Triangles, qui apportent, eux aussi, leur témoignage, ainsi que le font les sociétés de spiritisme dans leurs organes spéciaux,

Citons encore. Voici, par exemple, ce qui est envoyé à la directrice par le Parfait Triangle rouennais *Lumen in Carlo* :

« 26 pharmuthi an 000895. — Nous avons célébré hier la Grande Fête du Palladium, et jamais l'Asie n'a resplendi d'autant de lumière. La chère Sœur (1) à qui nous avons gardé toute notre amitié, malgré les différends qui marquèrent l'avant-dernier anniversaire du III^e Coup de Canon, a été bien inspirée en nous envoyant sa gracieuse messagère, la Sœur 511. Cette aimable Sœur est Vocate Éluë à un degré dont nous avons été surpris, malgré tout ce que nous avons obtenu par nos médiums palladistes rouennais. — Nous avons eu apparition de Sialul, qui a enveloppé sa prédictionnée d'une vapeur verte et s'est retiré avec de bonnes promesses. Huit vœux n'ont pas été exaucés ; mais, par contre, celui qui l'a été était d'un caractère touchant. Notre frère 1209 avait perdu, vers la fin de l'Empire, une épouse tendrement aimée, morte peu après leur mariage. Pendant la guerre, les Prussiens pillèrent sa villa ; parmi les objets précieux qui lui furent enlevés se trouvait un bracelet dont il avait fait don à sa regrettée femme, au jour de leurs fiançailles, et qu'elle avait porté longtemps. Il demanda à la Sœur 511 de lui faire ravoïr ce cher souvenir et pria avec une foi des plus vives, qui nous tirait les larmes des yeux. La Sœur 511, en extase, étendit les bras, en tenant ses mains ouvertes et réunies ; tout à coup, un objet d'or y brilla, déposé par un génie invisible ; c'était le bracelet volé par l'un des Allemands envahisseurs. Il revenait de

(1) Nous mettons en entier les mots qui sont abrégés ésotériquement dans la revue luciférienne ; notre imprimerie ne possède pas, en effet, les triangles typographiques dont le *Palladium* se sert couramment et qui proviennent d'une fonte spéciale.

bien loin, on ne sait d'où, et n'était pas endommagé. Inutile de vous dépeindre le bonheur de notre Frère. — A la fin de la fête, le Parfait Triangle *Lumen in Carlo* a voté son entrée dans la Fédération Indépendante. »

Comme dans son premier numéro, le *Palladium Régénéré et Libre* contient des « signatures d'esprits du feu » ; cette fois, elles sont au nombre de neuf. Ce sont les signatures des « daimons » Antichrist, Stolas, Prustas, Pursan, Buer, Abaddon, Zagam, Byleth, et Vinc.

*
* *

Nous croyons extrêmement utile de reproduire in-extenso l'article où miss Vaughan divulgue le texte de la Voûte de Lemmi en date du 7 avril de l'année dernière. Nous aurons à revenir, sans aucun doute, sur ce document d'une importance exceptionnelle, et nous croyons que nous pourrions montrer comment les ordres de l'intrus du palais Borghèse ont été exécutés, même en France. Cette Voûte est, par le fait, l'acte de canonisation maçonnique de Voltaire, dont le plus beau titre de gloire, aux yeux de la secte, est d'avoir tenté de souiller de ses immondices la mémoire de l'héroïque Pucelle d'Orléans. Nos lecteurs nous pardonneront de retranscrire les ignobles outrages de l'enjuivé de Stamboul ; mais ils se diront avec nous que cette boue retombe sur qui la lance et que, d'ailleurs, l'intérêt de la vérité exige impérieusement que rien de ce document capital ne soit retranché.

Nous reproduisons donc ces pages du *Palladium Régénéré et Libre* avec la plus scrupuleuse fidélité :

« Franc-parler vis-à-vis de tous, voilà la règle de l'organe du Palladisme Indépendant. Sur nos opinions contre Adonai, personne ne se peut tromper. En cette situation, nos Frères et nos Sœurs nous voient tout-à-fait à l'aise pour pouvoir flétrir, comme ils méritent de l'être, les actes de l'usurpateur Simon. Nous nous tenons à l'abri de sa haine ; car il a condamné déjà quatre des nôtres à périr par ses émissaires, sous les coups de sa vengeance furieuse. Mais la propagande publique, nous la ferons quand même et jusqu'au bout.

« C'est pourquoi, en décidant la création de cet organe, on a voulu qu'il ne puisse pas être taxé de publication secrète, et l'on a tout disposé de façon que chacun, même profane, ait toute liberté de se le procurer. Peut-être ainsi, ceux qui courbent le front devant Fra-Diavolo Simon comprendront combien leur attitude est déplorable et nuit à notre cause sainte. Cet homme devrait être mis au ban de l'humanité.

« Pour aujourd'hui, je ferai connaître sa Voûte du 7 avril (ère vulgaire). L'existence de ce document a été citée dans la presse. Le texte mérite d'être publié

ici. Je demanderai ensuite si un Français digne de ce nom, peut, sans rougir, appeler « frère » l'individu qui professe des sentiments d'animadversion aussi basse à l'égard de la pure et sublime Jeanne d'Arc.

« DEI OPTIMI MAXIMI AD GLORIAM.

« A tous les Nobles Seigneurs Grands-Maitres, présidant les Parfaits Triangles de Mages Elus, ainsi qu'aux Très Illustres, Vaillants et Eclairés Inspecteurs Généraux et Inspectrices Générales du Palladium en mission permanente dans les 77 Provinces Triangulaires des Deux Mondes :

« Salut sur tous les points du Triangle !

« Santé ! Stabilité ! Pouvoir !

« Voûte encyclique du Suprême Directoire Dogmatique.

« Respectez Notre autorité, assurez l'exécution de Nos ordres ; le Souverain Pontife de la Lumière parle.

« Dans le Conseil Privé du 2^e jour du 12^e mois de l'an 000893, Nos deux Grands Assistants étant présents, Nous avons déclaré la nécessité de réagir contre le mouvement de nos adversaires qui s'apprêtent à porter un nouveau défi au bon sens des peuples. Six jours auparavant (27 janvier, ère vulgaire), le Pape de la Superstition avait décrété qu'il était temps de commencer la comédie d'une canonisation retentissante ; Nous avons promis de répondre à ce décret de l'imposture sacerdotale.

« Les éternels adversaires de la raison et du progrès, qui ont déjà mis sur leurs autels un mendiant abject, tombé au dernier degré de la plus crapuleuse et vermineuse paresse, veulent maintenant glorifier une fille hystérique, dont l'existence ne fut qu'une fourberie bigote et vicieuse, et l'imposer à l'admiration universelle.

« Depuis quelque temps, des Français *chauvins* se servaient du nom de cette fille comme d'une bannière ; l'Eglise a imaginé de profiter de ce courant pour essayer de se rendre populaire dans cette nation toujours trop facilement portée aux exagérations sentimentales. Telle est la vérité sur ce qui se passe en France, au sujet du bruit qu'une minorité tapageuse et malintentionnée s'efforce de faire autour de la mémoire plus ridicule qu'intéressante de cette fille nommée Jeanne Darc, dont l'immortel Voltaire a fait justice.

« Lui-même, son compatriote, il a montré que d'autres Françaises ont été de beaucoup supérieures à cette fille : « Marguerite d'Anjou, qui combattit dans dix batailles pour délivrer son mari, et donna jusqu'à la fin de ses jours les preuves d'une valeur sans exemple de la part d'une femme ; la comtesse de Montfort, qui défendit, l'épée à la main, ses Etats envahis, qui soutint deux assauts sur la brèche, armée de pied en cap, fondit sur le camp des ennemis, suivie de quelques hommes, y mit le feu et le réduisit en cendres ; Jeanne Hachette, qui sauva Beauvais assiégé, combattit également sur la brèche, et qui ne se vanta ni d'être pucelle ni d'être inspirée. » (*Dictionnaire philosophique*, article sur les Amazones.)

« Le courage de Jeanne Darc, au contraire, se réduit à peu, quand on l'examine de près. Il faut

relire Voltaire, dans ses *Eclaircissements historiques*, article XVIII. Il y résume l'histoire de la bergère de Dunois, ancienne servante d'un cabaret de village, à qui un moine fripon nommé Richard avait appris à faire des miracles ; elles étaient trois quel'habile exploiteur avait dressées pour jouer ce rôle, elle, une Catherine et une certain Pierrone ; ce fut la fille Jeanne qui eut la meilleure réussite et qui fut définitivement acceptée. On la montrait, en la faisant chevaucher aux côtés de Dunois et passer pour une envoyée du ciel ; mais elle ne se battit jamais. Son armée véritable était celle des moines qui allaient en procession sur les chemins, derrière la troupe. Voltaire l'appelle justement une « malheureuse idiote », qui communiait trois fois dans la même matinée. On envoyait à l'ennemi, pour l'intimider, d'apocryphes lettres d'elle en mode de sommation ; or, son procès a établi qu'elle ne savait même pas signer son nom. Ce ne fut pas cette bouffonnerie, inventée par les moines, qui délivra la France de l'invasion anglaise ; car les Anglais étaient encore en France cinq ans après la mort de la pénitente hystérique du frère Richard. Voilà l'histoire véritable, celle qui n'a pas été écrite par les jésuites de la famille du fameux Loriquelet.

« Nous invitons les Parfaits Initiés de France, et plus spécialement ceux qui sont en communication directe avec Nous, à réagir contre l'agitation des prêtres sur le nom de cette Jeanne Darc. Il faut paralyser ce mouvement par tous les moyens. Nous avons appris avec peine que des esprits libéraux avaient cédé eux-mêmes à l'entraînement ; il faut faire agir les influences dont chacun dispose pour qu'ils reviennent à la raison. La méfiance à l'égard du prêtre est toujours nécessaire ; le loup change de poils, mais non pas de mœurs ; or, si les parasites scélérats qui vivent d'imposture et de captation excitent les esprits avec la comédie de canonisation de leur idiote, ils poursuivent un dessein secret, de mauvais augure pour la paix européenne. Donnez le mot d'ordre partout, et montrez que s'associer à l'exaltation de cette Jeanne Darc, sous prétexte de patriotisme, ce serait tomber dans le piège clérical.

« Nous datons cette Voûte encyclique du jour anniversaire de l'initiation de l'immortel Voltaire (1), et Nous rappelons que cette année-ci est celle du deuxième centenaire de sa naissance. Voilà en vérité l'homme qui a grandement honoré, non seulement la France, son pays, mais l'humanité elle-même. Avec exactitude, notre précurseur Proudhon (2) a dit, de lui, « qu'il manquait aux générations de ce siècle » (*Confession d'un Révolutionnaire*), et de son poème *la Pucelle*, que « c'est un vrai poème social, une véritable révélation révolutionnaire » (*De la Justice dans la Révolution*). L'illustre Edgar Quinet, qui Nous eût bien compris aujourd'hui, écrivait avec un parfait sentiment du vrai : « Voltaire est l'ange d'extermination envoyé par Dieu contre l'Eglise. Son

(1) C'est, en effet, le 7 avril 1778, que Voltaire reçut l'initiation maçonnique à la Loge *les Neuf Sœurs*, à Paris. (Note de la *Revue Mensuelle*.)

(2) L'opinion du F.^r Proudhon est bien choisie ! On sait qu'il est l'auteur de *l'Oraison de Salan*, adoptée par les aréopages de Chevaliers Kadosch. (Note de la *Revue Mensuelle*.)

« œuvre si longue, jamais interrompue et toujours
« heureuse, n'est pas l'affaire seulement d'un indi-
« vidu : non, cet homme ne s'appartenait pas ; il
« était conduit par une force supérieure. » (*Les*
Jésuites.)

« Opposons Voltaire à Jeanne Darc. En consé-
quence, parlant non plus seulement pour la France,
mais pour les Triangles des Deux Mondes, Nous
invitons tous les bons, tous les Parfaits Initiés à
commémorer en cette année, au 21 novembre
(ère vulgaire), dans tous les Ateliers Palladiques,
le deuxième centenaire de la naissance de Voltaire,
et Nous proclamons ce grand philosophe VRAI
SAINT DE NOTRE DIEU. Par cette commémoration,
on répondra dignement aux fanatiques de la
superstition, qui viennent encore d'exalter leur
Mastai, pape Pie IX, pour défier de nouveau les
hommes de progrès.

« Ecrit et donné en Solennelle Voûte, et signé
avec le Calame T.-F.-G., au Suprême Orient de
Rome, Vallée du Tibre, dans le Temple du Lotus
des Victoires (P.-B.), en la première année de
Notre Souverain Pontificat, le 1^{er} jour de la Lune
Nissan, le 7^e jour du 2^e mois de l'an 000894 de la
Vraie Lumière.

« A. SIMON ENSOPH. »

« Maintenant, Simon, à nous deux !... Et moi, c'est
sous l'œil du Dieu-Bon que j'écris. C'est avec une
plume de raison, et non avec ton Calame Transfigens,
cette plume de folie, cette plume que tu dis avoir reçue
de Sybacco et dont tu n'écris qu'après avoir transpercé
stupidement l'hostie adonaïte toujours déposée devant
toi sur ton bureau (1).

« Infâme calomniateur, tu te bastionnes derrière
Voltaire pour lancer les flèches de ta rage contre
l'éblouissante mémoire de l'héroïne pure parmi les
pures, que les Anglais eux-mêmes saluent aujour-
d'hui. Le Soleil-Voltaire a une tache ; nous le savons,
et j'en gémis. Toi, tu es heureux de cette tache ; tu
voudrais faire croire qu'elle est le Soleil tout entier.

« Pour les nôtres, j'ajoute : — Personne ne me
suspectera d'avoir la moindre tendance à m'aller
agenouiller devant un autel adonaïte, même après la
canonisation de Jeanne d'Arc (2) et si Jeanne d'Arc
était sur cet autel. Non, non ! Mais la mémoire de
l'héroïque Libératrice doit être honorée, glorifiée.
Elle est bénie par toutes les femmes de cœur, par
tous les hommes de droiture et de loyauté, sans
préoccupation de ce que décidera le Pape catholique
romain. Ceux parmi les libéraux qui ont retiré leur
adhésion au mouvement national français ont commis
une lourde faute, qu'ils aient été influencés ou non par
les observateurs des ordres simoniens. Laisser les

(1) Nous apprenons par là un sacrilège d'un nouveau genre
dont Lemmi est devenu coutumier ; rien ne saurait nous
étonner de la part de l'individu qui voulut faire construire
des latrines, pour souiller le crucifix, au-dessus de l'oratoire
pontifical du palais Borghèse, et qui ne renonça à cet
immonde projet que devant la réprobation universelle qu'il
souleva. Voir le *Figaro* et autres journaux de l'époque.
(Note de la *Revue mensuelle*.)

(2) On remarquera que miss Vaughan écrit Jeanne d'Arc
comme tout le monde, tandis que Lemmi affecte d'écrire
Darc sans particule, s'imaginant en cela rabaisser encore
la glorieuse Pucelle. L'imbécille ! (Note de la *Revue Mensuelle*.)

cléricaux accaparer la pure et sublime Jeanne d'Arc,
maladresse des maladresses !

« O Jeanne ! tu ne leur appartiens pas, aux ado-
naïtes. Je sais dans quelles conditions Mikaël t'ap-
parut ; je sais par qui il fut contraint de te susciter
pour combattre les guerriers, eux aussi adonaïtes,
que le maléakh George guidait à la conquête de la
France ; je sais quelle haute sagesse voulut ne pas
effrayer ton âme bercée dans l'erreur et quelle im-
mense bonté te reçut, car tu ne fus jamais coupable
en ta douce ignorance des saintes vérités (1). Mais
les prêtres de Rouen, excités contre toi par Adonaï,
avaient senti qui avait conduit si merveilleusement
ces événements dont tu as tiré une impérissable
gloire, et ils te condamnèrent en catholiques ennemis
de Lucifer, en te déclarant sorcière, c'est-à-dire fille
de Lucifer, au nom de leur barbare Inquisition.

« Pourquoi, ô Jeanne, as-tu pleuré le jour où je te
vis ? pourquoi ne répondis-tu rien à mes pressantes
paroles ? Je t'ai voué mon admiration sans bornes ;
car c'est dans ton procès que j'ai lu ton histoire, et
dans les vieilles chroniques de tes contemporains.
Ne pleure plus, noble fille de la grande France. Les
insultes d'un Simon ne t'atteignent pas. Les nôtres
n'ont pas obéi à ses injonctions. Ils te vénèrent. Le
jour n'est point éloigné où l'humanité entière, régé-
nérée et libre, t'honorera.

« D. V. »

De ce dernier alinéa, il résulte que miss Diana
Vaughan a eu ou croit avoir eu une apparition de
Jeanne d'Arc. Nous ne chercherons pas à éclaircir
ce mystère ; nous ne sommes pas en mesure de
le faire, d'ailleurs.

Mais si, par bonheur, la malheureuse femme
n'avait pas été le jouet d'une illusion, si vraiment
elle avait vu, de ses yeux vu la sainte fille de
Domremy lui apparaître dans l'attitude qu'elle
rapporte ici, comment ne comprend-elle pas le
sens de ces larmes et de ce silence dont elle est
étonnée ?

Nous le comprendrions bien, nous ; ces larmes,
ce silence s'expliqueraient tout naturellement.
Ce ne sont pas les outrages d'un Lemmi qui, dans
ce cas, auraient fait couler les pleurs de la glo-
rieuse Pucelle. S'il nous fallait admettre la réalité
de cette apparition, nous l'interpréterions tout
autrement, c'est-à-dire ainsi : Jeanne d'Arc pleu-
rant sur l'aveuglement de son admiratrice. Oh !
alors, que ces larmes seraient éloquentes ! et
comme elles diraient bien : « Pauvre fille, ouvre
donc, ouvre enfin les yeux ! »

Nous sommes demeurés pensifs après cette
lecture. Ce second numéro du *Palladium* nous a
vraiment ôté un poids qui écrasait notre poitrine.
Il nous semble que nous respirons mieux, et nous

(1) Ces lignes montrent bien à quel degré d'aveuglement
Salan peut conduire ses adeptes. C'est navrant ! (Note de
la *Revue Mensuelle*.)

reprenons confiance dans la conversion de notre adversaire.

Qui sait si cette revue ne va pas nous en marquer les étapes ? Nous la lisons de plus en plus avec intérêt, dans cette pensée et dans cet espoir.

RENSEIGNEMENTS COMPLÉMENTAIRES

Nous pensons que les renseignements qui vont suivre intéresseront nos lecteurs. En effet, tout ce qui peut jeter un jour sur les conditions dans lesquelles s'effectue la propagande publique des Palladistes Indépendants a son importance ; les moindres détails ont leur utilité, puisqu'il s'agit d'une tentative sans précédents.

Nous n'avons donc pas reculé devant une interview ; un de nos collaborateurs s'est rendu aux bureaux de la revue luciférienne.

L'endroit choisi pour ce centre de la propagande palladiste est au cœur de Paris, à deux pas de l'Hôtel des Postes. C'est une imprimerie, dont l'installation paraît toute récente ; d'un côté, les ateliers, de l'autre, un bureau, dans la vitrine duquel s'étalent à profusion des exemplaires du *Palladium*. Cette imprimerie paraît n'avoir qu'une importance secondaire ; mais une prodigieuse activité y règne ; c'est par ballots que nous voyons ficeler les exemplaires de la revue de miss Vaughan, qui vont être bientôt portés à la poste. Le sous-sol de l'immeuble est occupé par les presses, qui roulent, et dont le bruit souterrain, montant au bureau, produit une surprise au premier abord ; cette trépidation des machines qui mugissent, là, au-dessous de soi, impressionne le visiteur. La maison est de belle apparence, comme toutes les maisons neuves du quartier des halles centrales.

Notre collaborateur achète un numéro du *Palladium*, qu'on lui remet sans aucune difficulté ; ce n'est pas comme chez le F. Teissier, où l'on ne peut acheter un journal officiel maçonnique que si l'on a prouvé sa qualité de franc-maçon.

Justement, c'est M. Pierret, l'administrateur des publications de miss Vaughan qui est là. C'est un homme de 35 à 40 ans, à l'œil vif, intelligent, à l'allure décidée ; pourtant, il n'a pas fait à notre envoyé l'effet d'être palladiste. Il n'a certainement pas ce regard tout particulier qui distingue les lucifériens pratiquants et autres spirites ; l'œil est vif, disons-nous, mais calme. Maintenant, comme il ne faut jurer de rien, peut-être cache-t-il son jeu ; en effet, un simple imprimeur quelconque aurait-il pris la responsabilité d'imprimer et d'éditer une revue nettement luciférienne ?

Nous laissons ici parler notre collaborateur :

J'interroge M. Pierret, sans en avoir l'air, en mettant la conversation sur miss Vaughan. Il sait évidemment où elle est ; mais, sur ce point, il évite de répondre, et l'on ne saurait lui en vouloir, puisque l'ardente ennemie de Lemmi a mille rai-

sons d'être prudente, et que ses amis intimes doivent avoir à cœur de cacher le lieu de sa retraite.

Au sujet des expéditions, M. Pierret nous dit qu'il reçoit de miss de longues listes d'adresses particulières, qu'elle se procure il ne sait comment, et que, exécutant fidèlement ses instructions, il expédie le *Palladium Régénéré et Libre* partout. D'après une autre source d'informations, nous savons que 8.000 exemplaires du 1^{er} numéro furent expédiés à Marseille, 10.000 à Lyon, etc., et tous séparément, c'est-à-dire à des adresses particulières. Bien des personnes, surprises de tels envois, retournent les numéros.

Nous demandons si c'est pour rentrer dans ces frais de propagande que l'on a mis si cher le prix du numéro (deux francs !). M. Pierret nous répond que non. Ce prix a été fixé, « parce qu'on ne veut pas favoriser la méchante curiosité des adversaires. » Détail piquant : miss Vaughan ne veut pas donner gratuitement sa revue aux ecclésiastiques, étant convaincue qu'ils ne s'en serviraient que contre ses opinions ou contre ses amis ; mais elle ne veut pas de leur argent non plus. Les sommes provenant d'abonnés ecclésiastiques, nous affirme M. Pierret, sont donc mises à part pour être versées aux œuvres neutres, en l'honneur de Jeanne d'Arc, telles que souscriptions pour l'érection de statues dans les communes, etc. Et M. Pierret nous montre tous les ballots qui vont partir, en nous disant : « Tout cela, c'est de la distribution gratuite à des simples particuliers ; mais voyez, il n'y a pas d'adresses d'ecclésiastiques. »

En somme, M. Pierret nous a tout l'air d'un homme qui exécute sa consigne sans la discuter. Il paraît très touché de ce que nous portons intérêt à miss Vaughan, et c'est sans doute ce qui nous a valu de sa part quelques confidences.

Nous lui demandons s'il connaît le *Diable au XIX^e Siècle* ; il nous répond qu'il s'est mis à le lire depuis quelque temps. Mais il ne veut pas nous faire connaître son opinion à ce sujet. Il sait, cependant, dit-il, que miss Vaughan n'a aucune inimitié à l'égard des rédacteurs de la *Revue Mensuelle*, bien que les considérant comme adversaires. « Alors, demandons-nous, pourquoi a-t-elle eu un mot si malveillant à l'égard d'un des rédacteurs ? — Dame ! elle a été très mécontente de voir sa raison mise en doute par celui-là, car elle a bien su qui avait écrit l'article, et son mot méchant est une petite vengeance ; d'ailleurs, à cette heure, elle est bien capable de le regretter ; vous savez qu'il n'y a personne de moins rancunier qu'elle. »

Là-dessus, nous quittons l'éditeur de la revue luciférienne, nous demandant en nous-même si nous venons d'interviewer un palladiste ou un de ces industriels totalement indifférents, comme il y en a tant à Paris.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

LES SONGES LUCIFÉRIENS

Le volume LUCIFER DÉMASQUÉ, *révélés d'un occultiste converti*, par Jean Kostka, est sur le point de paraître. Nous en détachons le chapitre VIII, dans lequel l'auteur donne un aperçu des songes lucifériens; en lisant ce chapitre, nous ne pouvions nous empêcher de penser à cette histoire d'une jeune fille de l'Amérique du Sud, que nous a racontée le docteur Bataille, et où il s'agit d'une véritable initiation luciférienne donnée par le moyen du songe.

NOCTIUM PHANTASMATA

Aggressi sunt mare tenebrarum quid in eo esset exploraturi, écrit quelque part le géographe antique Ptolémée Héphestion. *Ils se sont aventurés sur la mer des ténèbres pour y découvrir l'inconnu*. J'applique cette phrase étrange aux explorateurs du monde fatidique des songes, aux occultistes qui s'en vont, nocturnes navigateurs, demander son secret au prince des puissances noires. Et comme moi-même j'ai monté le vaisseau-fantôme, comme j'ai tourné vers le rêve la voile de la curiosité coupable, comme j'ai saisi d'une main hardie le gouvernail du navire des prestiges, je veux traquer sur son domaine le pilote infernal, et, les yeux fixés vers l'étoile immobile, la polaire immaculée, Marie, *stella maris*, je veux reprendre le chemin frayé par mon péché, non plus pour y chercher les terres interdites, mais pour y poursuivre Béhémoth et Léviathan.

C'est un monde mystérieux que celui des songes de Lucifer. Monde des mirages et des gouffres, où la mort guette les plongeurs abusés qui croient y recueillir les perles rares et les coraux des durs récifs. Pour que l'Eglise ouvre son divin port à ces flibustiers des hautes vagues, des vagues orageuses et perfides, pour qu'ils y trouvent le repos et le sommeil réparateur de la grâce, je veux leur redire mes voyages, moi qui suis revenu, non

par mon propre effort ni par mon courage, mais parce que la blanche main de Philomène et la douce main du très pur Stanislas ont poussé hors du tourbillon lugubre l'esquil malchanceux que j'y avais lancé!

Ave virgo gloriosa
Ave martyr generosa,
Ave rosa speciosa
Philumena!

Amabilis et candide
Multum amans et amande
Ave frater! Dulcis ave
Stanislæ!

Sans vouloir attribuer à tous les songes une origine douteuse, il est certain que ceux qui joignent à la netteté parfaite des images, à la suite logique des représentations, des phénomènes de prescience ou de double vue, ou des accomplissements dans la vie réelle, surtout s'ils sont comme imprégnés de cette ambiance magique qui est l'atmosphère d'En-Bas, sont des songes lucifériens. En sortez-vous plus impurs, plus superbes, plus hostiles à l'Eglise, en tirez-vous des conséquences reprochables, vous excitent-ils à poursuivre une vie mauvaise, une doctrine erronée, une entreprise anticatholique, soyez persuadés, soyez certains qu'ils viennent de Lui. Jamais le rêve de Satan n'a été plus répandu qu'aujourd'hui. Jamais Satan n'a mis sur la nuit constellée une main plus envahissante et plus hardie.

L'Eglise chante dans ses complies ce verset sublime, si mélancolique et si tendre, avertissement qu'elle donne, à l'orée des ombres, à ses fidèles qui vont s'endormir :

Procul recedant somnia
Et noctium phantasmata
Hostemque nostrum comprime
Ne pollutur corpora!

Quelle mère prévoyante et avisée que l'Eglise! Comme elle connaît les dangers des ténèbres! Comme elle sait bien que l'Ange Sombre erre avec ses légions dans les effluves qui s'abattent sur la terre quand le soleil lui retire ses rayons! Elle craint, la mère attentive, que le rôdeur des noirs royaumes ne profite de l'absence du Soleil de Justice pour

voler les âmes immortelles qu'il vivifie de ses rayons. Mais jamais il ne disparaît, le divin Soleil des âmes. Il est là, souvent invisible, mais cependant présent. Et si le voile de la nuit s'écarte, on aperçoit sa clarté sainte qui vibre à l'Orient.

Pendant plusieurs années, mes nuits ont été obsédées par un même songe. Voici comment l'obsession commença. J'étais dans un paysage singulier. Au fond, un fleuve aux eaux calmes et métalliques, sur le bord duquel était amarré un bateau long, de forme archaïque. Après le fleuve une vallée, puis une colline. De la vallée à la colline, un sentier qui serpentait en mille détours. Sur le sommet de la colline, une église. Cette foule est vêtue d'habits à la mode de la Renaissance. Juste en face du porche mes regards sont attirés par une pierre tombale. C'est une tombe plate. Elle porte cette inscription :

Ci git (un nom effacé)
Qui mourut le 7 juillet l'an 15...

Pendant que j'examinais cette épitaphe, une main s'est posée sur mon épaule. Je me retourne et je vois devant moi une jeune femme tout en blanc, avec une cordelière à la ceinture. Elle prend ma main et me dit : « Je suis Yolande d'Ivry ». Elle descend le sentier, traverse la plaine, va jusqu'au fleuve, monte dans la barque, qui se détache et s'enfuit dans les lointains de l'horizon.

Je m'éveillai. Je me sentais sous une impression étrange. Peut-être était-ce un songe d'imagination ? Peut-être avais-je lu quelque part ce nom féodal et me revenait-il à la mémoire ? Or, ce n'était pas ce songe en lui-même qui était diabolique. Mais les suites de ce songe allaient revêtir la forme évidente des manifestations défendues.

Le trouble qui suivit le rêve, l'impression douteuse qui suivit le trouble, la langueur morbide qui succéda à l'impression, la hantise qui succéda à la langueur, toutes ces phases étaient par elles-mêmes inquiétantes. Mais voilà que, plusieurs nuits écoulées, je revis Yolande. Cette fois, c'était dans un bois de pins, dont une lune très pâle perçait à peine les ténèbres. Une chapelle, semblable à celle de Buglose, m'envoyait le son triste et plaintif d'une cloche. L'apparition me tenait par la main, et nous marchions silencieux, suivant une allée jonchée de ces petites aiguilles rousses que l'automne fait tomber des arbres. Pourquoi ressentais-je ce malaise qui accompagne les fautes ? Il n'y avait rien que de chaste, du moins en apparence, dans notre liaison de rêve. Yolande était quasi immatérielle dans sa forme svelte, frêle et aérienne.

L'épanchement blond de ses cheveux me frôlait sans exciter de coupables émois. L'œil

qu'elle plongeait dans le mien était calme et limpide. La pression de sa main semblait pure. Pourquoi donc au réveil étais-je encore sous l'empire d'un sentiment sensuel, et d'un allanguissement subtil et pénétrant ? Pourquoi des pensées mauvaises assiégeaient-elles mon esprit ? Pourquoi avais-je une sorte de désir obscur et dominateur qui m'induisait en de singulières régions ? Dans ce deuxième songe, Yolande prête à me quitter avait mis un doigt sur ses lèvres et sa tête inclinée avait paru me dire au revoir. Tout un mois s'écoule. Puis j'ai une troisième vision nocturne. Un grand mur de pare aboli, croulant par endroits, garni de lierres et de plantes enroulées.

Moi en dehors, haussé jusqu'à la crête du mur grâce à un amas de décombres qui m'ont servi d'échelons. Elle au dedans, accoudée sur la crête rongée de mousse, me regardant, cette fois, d'une manière plus significative et laissant errer un fatidique sourire sur ses lèvres rouges, une flamme spécialement intense dans ses yeux bleus. Elle, saisissant tout à coup ma tête et ramenant à elle mon front qu'elle couvre de baisers. Ah ! cette fois j'ai bien ressenti la morsure de l'antique Dragon, la morsure de la concupiscence. J'ai senti le poison couler dans mes veines. « Va ! je t'écrirai ! » dit-elle en me quittant. Et je me réveillai baigné de sueur, comme accablé, comme hors de moi.

Mais dans la vie réelle quelle concordance étrange vient doubler la signification luciférienne du songe ? C'est, dans une réunion spirite, une dictée bouleversante donnée à un médium qui ne me connaissait pas, qui ne m'avait jamais vu auparavant, et qui n'était qu'un instrument passif entre les mains de l'ennemi :

« Je parle pour Jean. Il me connaît bien. Je suis Yolande. Je lui ai promis de lui écrire. Qu'il regarde dans les papiers qui sont à N... »

C'était stupéfiant en vérité, et aussi épouvantable que stupéfiant. Car, savez-vous ce que je trouvai dans une liasse de papiers jaunis datant du xvi^e siècle, à l'endroit même indiqué par l'esprit, dans la ville que j'habitais ? Eh bien ! je trouvai une lettre d'amour du xvi^e siècle adressée à un certain Loys, et cette lettre rappelait la forme des caractères de l'épitaphe funéraire gravée sur la tombe de mon premier songe. Et je poursuivis ma recherche, et je reconstituai toute la généalogie de cette femme et de cet homme, de ce Loys et de cette Yolande. Et véritablement ils avaient vécu tous les deux sous Henri de Valois, et véritablement ils étaient morts sous Henri IV. Et Yolande d'Ivry était bien morte le 7 juillet de l'an de grâce 1596. Mais que prétendait donc l'Archange Noir ? Qui ne le

voit ? Il lui fallait ancrer dans mon intelligence la foi à la réincarnation, la croyance à la transmigration des âmes. Il me préparait à la Gnose ; il me préparait à la maçonnerie des hauts grades. Car tout cela se passait de 1868 à 1870. Il prenait de loin ses précautions.

Plus avant encore ! Allons plus avant ! Cinglons sur le sombre océan des songes ! La zone où nous entrons est plus terrible encore. Lucifer va se transformer, et, sous le masque blanc des anges et des saints, le Maudit va essayer de cacher la face de Satan.

Songe de la religieuse. — Je me rends compte seulement aujourd'hui de la longue, patiente et savante préparation de l'œuvre satanique en moi. Ce n'est pas d'un bond ni d'un élan que je me suis jeté au gouffre. Cela n'était pas possible avec mon éducation chrétienne, mes instincts chrétiens, mon caractère, mes antécédents, mes aspirations. Je vois très bien maintenant que Lucifer s'est livré à une étude psychologique subtile de mon âme, qu'il y a démêlé mes tendances, scruté mes aptitudes, suivi dans les circonvolutions cérébrales le chemin de l'idée. Dans cette âme qui est le nombre et l'harmonie du corps, suivant la belle expression pythagoricienne, il a noté tous les rythmes de la pensée. Il a démonté pièce à pièce les ressorts de la volonté, les facultés de l'intelligence. Il a tenu compte de l'atavisme moral et de l'atavisme physique. Et comme il avait affaire à un sensible, à un imaginaire, à un intuitif, il a varié et multiplié ses opérations, il a gradué ses expériences d'après la nature du sujet.

À l'intuitif il a ouvert les horizons de la mystique, à l'imaginaire il a révélé le monde des songes, au sensitif il a prodigué les mirages, les impressions et les émotions. Je reconnais sa profonde habileté ; je confesse sa science extraordinaire. Ontologiste, logicien, métaphysicien, artiste supérieur et poète prestigieux, il m'a démontré par moi-même, en moi-même, oui moi-même, que le génie qu'il possède est immense, et que son intellect dévoyé est vaste et insondable. Mais il a oublié une chose, la grâce, les moyens de la grâce, les instruments de la grâce. Et puis, tandis qu'il faisait son œuvre, l'Ange Blanc, le Gardien, ne négligeait pas la sienne. La lumière luttait contre les ténèbres envahissantes.

Ce fut d'abord une pointe lumineuse dans l'obscur. Puis ce fut une candeur d'auréole sur le front de la mort. Puis une croissante aurore, une aube tendre et rose luttant contre le noir opaque. Et peu à peu le noir recula devant la clarté. Peu à peu les flèches d'or de l'astre jaillirent autour de l'auréole. Enfin, le blanc victorieux roula ses ondes sur l'espace conquis, jusqu'au jour où il n'y eut plus de nuit, où

tout devint flamboiement ; jusqu'au jour où l'étoile du matin se leva dans le ciel — dans mon cœur ; jusqu'au jour où l'épée de Michel, foudre et soleil, balaya le noir assemblage des ombres et pacifia le firmament. Donc, *oriatur Lucifer* (le vrai *Lucifer*, le porte-clarté) *in cordibus nostris* ! A présent l'ange tient sa conquête ! Ah ! qu'il la garde, et qu'il la conserve sans souillure et sans déclin, en attendant que, près de lui, je remonte à mon Père et à son Père, à mon Sauveur et à son Dieu !

J'arrive au songe de la religieuse. J'étais dans une chambre basse de ma maison à N... La fenêtre ouvrait sur la campagne. J'étais seul, accoudé sur une table, juste en face de cette fenêtre. C'était l'époque où je me plongeais à âme perdue dans l'étude de Port-Royal. Je venais de lire et de méditer les *Instructions* de la mère Angélique de Saint-Jean Arnauld, cette superbe et cette obstinée, cette hautaine et cette éloquente, qui m'apparaissait comme une sainte et comme une martyre. Et je pensais à elle dans mon sommeil. Soudain une lueur jaillit en face de la fenêtre, trouant la nuit, blanchissant les alentours.

Un coup sec fut frappé contre la vitre. Et là, derrière la vitre, la mère Angélique de Saint-Jean Arnauld se dressa, pâle, mais souriant dans sa pâleur, et me regardant d'une façon très douce. Je me levai. J'ouvris la fenêtre. Et elle, sans parler, me tendit une croix en bois luisant. En recevant cette croix, je ne ressentis point de paix, mais une impression de pernicieux orgueil me posséda tout entier. Le jansénisme avec ses révoltes et sa fausse sainteté s'abattit sur mon cœur comme un aigle. L'éten due se creusa derrière la vision. En son vallon sec et souffreteux le cloître m'apparut. Et sous les arcades marchait la procession des religieuses, suivie de celle des solitaires. Et dans mon rêve une grande voix cria : La grâce nécessitante ! la grâce nécessitante !

Songe de Jansénius. — Ce rêve fut accompagné d'un autre. Au fond d'une chapelle à la voûte basse, s'élevait un autel sans fleurs et sans ornements. Une veilleuse à la lueur incertaine éclairait seule l'enceinte silencieuse. Une clochette retentit, et l'évêque d'Ypres s'avança vers l'autel. Il avait ses ornements pontificaux, à sa droite était Saint-Cyran, à sa gauche M. Arnauld, diacre et sous-diacre. Une musique lente et triste se faisait entendre. C'était bien Jansénius. Je le reconnus, et, dans ma ferveur, je me prosternai. Il dit la messe, puis vint s'asseoir dans un fauteuil du côté de l'épître. Saint-Cyran et M. Arnauld demeuraient à l'écart. L'évêque me fit signe. J'allai m'agenouiller devant lui. Il m'imposa les mains. La scène changea.

L'évêque d'Ypres écrivait dans sa chambre

auprès d'un grand feu. Il écrivait l'*Augustinus*. Un moment, il posa la plume pour me regarder ; je vis un rayon s'échapper de l'améthyste qu'il portait au doigt. Il me dit d'un ton triste et solennel : *Posuit nos episcopos regere Ecclesiam Dei*.

A la suite de ces deux songes qui me troublèrent, je poursuivis avec plus d'ardeur que jamais mes études jansénistes. J'avais alors vingt-huit ans. C'était la première étape. Je n'avais aucune idée alors de la franc-maçonnerie. Me serais-je jamais douté que Jansénius m'y conduirait ? ou plutôt que Satan m'y conduirait et que Port-Royal serait ma première hôtellerie sur le chemin de Babylone !

Songe du faux saint François-Xavier.

— J'avais eu dans mon adolescence un rêve céleste. Saint François-Xavier, le crucifix à la main, m'était apparu, comme pour m'exhorter, pendant que l'âme chère et sainte qui chante maintenant au ciel les louanges de ce Seigneur qu'elle a tant aimé, me quittait, revêtue de blanc, pour fuir dans les vignes éternelles. Cette vision du sommeil m'avait enveloppé de douceur et son parfum avait longtemps enchanté mon souvenir. Or, après les deux songes que je viens de relater, j'en eus un troisième. Je traversais une grande basilique aux vitraux incendiés par le soleil couchant. Je voyais toutefois que la basilique était nue, sans autel, sans culte et tout abandonnée.

Au détour d'une allée latérale, quelqu'un m'aborda et me dit : Voici la résurrection ! Et tout d'un coup dans la basilique retentit la trompette effroyable de l'archange qui éveille les morts. Le sol s'ouvrit et une foule de ressuscités emplit la nef, les bas-côtés, l'abside. Vêtus de costumes de tous les temps et de tous les âges, ils allaient, les uns joyeux, les autres épouvantés ; ils se précipitaient ; leur tourbillon m'environnait de sa fantasmagorie houleuse. Etreint par une angoisse indicible, je m'élançai au travers de cette foule, je gravis un escalier qui pyramidait dans la tour, et je vins, halestant, me heurter à la porte entr'ouverte d'un petit réduit creusé dans le massif de la muraille. En ce petit réduit, assis dans une chaise de bois sculpté, un personnage m'attendait. Il cachait son visage dans ses mains.

Mais avec quelle joie je reconnus l'apparence de saint François-Xavier ! Ah ! saint François ! criai-je, j'ai peur, j'ai peur ! Et alors il me regarda. Non, je n'oublierai jamais ce regard. Un regard de colère, de haine, de douleur atroce, un regard sombre et méchant, accompagné d'un sourire sardonique. C'était bien l'apparence de saint François, mais le visage ténébreux était le visage de Satan, qu'il me sembla voir face à face. Quand je me réveillai de ce cauchemar d'agonie, j'étais baigné de

sueur et mon cœur battait violemment dans ma poitrine.

Songe du faux Jésus-Christ. — Comme je m'étais endormi certain soir, très accablé moralement et très inquiet, assailli de remords et de craintes, souffrant de cette absence de la grâce qui est si dure et si pleine de longues amertumes, je rêvai que j'entrais dans une église où l'on m'avait dit que le Seigneur lui-même était descendu. Et dans ce rêve je me réjouissais, car je me disais : Lui, il me pardonnera. Lui, il va me délivrer du poids écrasant de mes misères. Je n'ai besoin ni d'évêques ni de prêtres. C'est lui qui est le prêtre et l'évêque par excellence. Je m'adresserai donc à lui.

Et je l'aperçus en effet dans sa splendeur et dans sa gloire, assis sur le trône épiscopal, couvert de la cappa, le front ceint de la mitre d'or. Sa figure était si belle et si douce ! Son œil me regardait si tendrement. Pourquoi ne me sentais-je donc pas consolé ? Et quand je m'approchai de lui, quand je courbai la tête sous sa main bénissante, je m'étonnai de ne pas sentir cette surabondance de joie dont parlent les saints. Je demeurais toujours inquiet, toujours triste. Même quand il me parla, même quand il prononça d'une voix chantante et pure les mots sacramentels de l'absolution des péchés : *Ego te absolvo*, je ne me sentis ni pardonné ni absous. Ce n'était donc pas le Seigneur. C'était l'ennemi du Seigneur. Et je le sais bien maintenant.

Et ce rêve était un piège, un piège infernal, un piège destiné à me confirmer dans l'erreur et à m'écarter davantage encore, si c'était possible, de cette sainte et maternelle Eglise qui a reçu le pouvoir de lier et de délier. Que de fois, depuis, je me suis dit : « Mais je suis absous par lui ! Je suis pardonné par lui ! Qu'ai-je besoin des hommes ? » Insensé que j'étais ! Aveugle que j'étais ! Il n'y a pas de pardon en dehors de la source de pardon ! Et c'est à Celle qui a reçu les clefs qu'il faut demander l'absolution salutaire qui rend la vie à l'âme et la joie au cœur.

J'en ai assez raconté. On peut suivre, grâce au récit de ces rêves, la route que mon esprit a parcourue jusqu'au seuil de l'occultisme. On peut surprendre dans ses habiles tentatives l'action préparatoire de Lucifer : *Anima nostra sicut passer crepta est de laqueis venantium. Laqueus contritus est, et nos liberati sumus.*

Jean Kostka.

Nous rappelons à nos abonnés que nous comptons sur leur collaboration, pour nous signaler les faits se rapportant à l'enquête générale sur le satanisme contemporain. Nous ajoutons qu'il n'est pas nécessaire de nous donner de l' inédit. Notre Revue a pour but de grouper tout ce qui est intéressant et probant, dans l'ordre d'idées de notre programme.

UNION DE PRIÈRES PRIVÉES

Un ecclésiastique du diocèse de Paris, des plus dévoués à notre œuvre, nous a adressé la lettre qu'on va lire. Nous ne doutons pas que nos lecteurs s'associeront à l'union de prières privées, qui est demandée d'une manière si touchante, pour la conversion d'une malheureuse égarée :

† Paris, le 8 mai 1895.

En la fête de l'apparition de saint Michel,
le vainqueur de Lucifer.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu, avec une curiosité mêlée de tristesse et de compassion, les deux premiers numéros du *Palladium* publié par Miss Diana Vaughan. Je suis persuadé que cette Revue luciférienne fera un très grand mal dans certains milieux trop disposés à accepter tout ce qui peut éloigner de l'Eglise. Aussi, tout en croyant entrevoir le dessein providentiel qui permet, par cette publication, la confirmation des révélations faites depuis deux ans, je ne puis que déplorer l'action néfaste de cette propagande palladiste.

D'autre part, la sincérité de Miss Diana Vaughan, sa bonne foi évidente, son ardeur si étrangement employée au service du démon, tout ce qui a été raconté d'elle, m'invitent à espérer que cette personne, à l'heure voulue par Dieu, est destinée à se convertir et à réparer, au moins en partie, le mal qu'elle fait en ce moment.

Aussi, me permettrai-je de vous soumettre une idée. Puisque Miss Diana Vaughan a pour Jeanne d'Arc (sa Revue en témoigne hautement) une si vive admiration, une si affectueuse confiance, pourquoi n'inviteriez-vous pas les lecteurs de votre intéressante publication, et tous les catholiques qui ont entendu parler d'elle, à répandre l'idée d'une union de prières privées adressées à la Vénérable Jeanne d'Arc pour obtenir la conversion de celle qui l'aime tant?

A Jeanne d'Arc déjà M. Léo Taxil et M. Doinel ont dû, en grande partie, leur conversion. Espérons que la glorieuse Française, dont Orléans célèbre aujourd'hui la fête, obtiendra de Dieu, avec l'aide de saint Michel qu'elle honorait particulièrement, la conversion de cette âme égarée, mais honnête et généreuse. Un tel miracle, d'ailleurs, ne pourrait que hâter la cause de béatification de la Vénérable Jeanne. Pour moi, désormais, j'aurai chaque jour, au Saint Auliel, un souvenir spécial pour Miss Diana Vaughan.

Recevez, etc.

LE CALENDRIER DU PALLADIUM

Nous continuons à énumérer les « oppositions de daimons à maléachs », en suivant l'ordre apadnique de la hiérarchie infernale. Nous avons donné, dans le précédent numéro, les fêtes des génies supérieurs ayant titre de Princes Souverains.

Au quatrième rang de la hiérarchie se trouvent encore deux génies supérieurs; mais ceux-ci n'ont pas le titre de Princes Souverains. Ce sont Léviathan et Béhémoth.

Léviathan est le grand amiral de Satan, non pas que le Dieu-Bon ait une flotte, mais parce que, d'après l'*Apadno*, les armées de Lucifer comptent 2.200 légions de plongeurs, spécialement chargées de plonger dans le royaume humide d'Adonai pour y porter le trouble et battre les maléachs chez eux.

L'indication abrégée du titre apadnique de Léviathan est : P-UAD. Cela signifie : *Princeps, Urinatorum Archidux*, prince, général en chef des plongeurs.

Léviathan a une grande fête et une petite fête, toutes deux fixes. Sa grande fête (3^e classe) est au 1^{er} pharmuthi, jour de l'an palladique, soit au 21 mars, et en opposition à la fête catholique de saint Benoît; c'est Léviathan qui a reçu de Lucifer la mission de détruire l'ordre des Bénédictins. Sa petite fête (4^e classe) est au 7 tybi, soit au 27 décembre; elle est en opposition à la fête catholique de saint Jean l'Evangéliste.

Béhémoth commande à 1.100 légions de daimons insexuels, anciens maléachs qui passèrent censément au Dieu-Bon dans des temps très reculés. Ces daimons-là ont une très longue queue qui s'agite sans cesse; d'où leur nom de daimons qui frétille de la queue ou, plus simplement, de queues-frétilantes. Ces Frétilants, au jour de la victoire définitive, seront féminisés et auront pour époux les Plongeurs de Léviathan. On remarquera qu'ainsi la proportion des daimones sera parfaitement d'un tiers au royaume de messire Satanas; une daimone pour deux démons, sans qu'il y ait néanmoins autre chose que mariage libre. L'union libre est l'idéal de toutes les sectes anti-chrétiennes, comme en enfer.

L'indication abrégée du titre apadnique de Béhémoth est : P-CIAD. Cela signifie : *Princeps, Caudarum Irrequietarum Archidux*, prince, général en chef des queues-frétilantes.

Béhémoth a une grande commémoration, qui ne lui est pas entièrement personnelle, et une grande fête, qui lui est personnelle; les deux sont fixes. La grande commémoration a lieu pour célébrer la soi-disant conversion

des frétilants, anciens anges d'Adonaï : elle est de 2^e classe et fixée au 11 paophi, soit au 2 octobre, en opposition à la fête catholique des Saints Anges. La grande fête personnelle de Béhémouth (3^e classe) a lieu deux jours après, 13 paophi, soit au 4 octobre, en opposition à la fête catholique de saint François d'Assise ; c'est Béhémouth qui a reçu de Lucifer la mission de détruire l'ordre des Franciscains.

Avant de passer aux cinquième, sixième et septième rangs de la hiérarchie, il est bon d'énumérer les Fêtes diverses de haute classe qui ne s'appliquent pas aux daimons personnellement (sauf celle du Très Saint 666) et qui complètent la série des fêtes principales du Palladisme.

Elles sont au nombre de vingt-trois, dont dix dites d'institution céleste. Parmi ces dix, sept sont de 3^e classe, et trois de 4^e classe.

La première est la Grande Fête du Palladium (c'est-à-dire du Baphomet), qui est l'image symbolique - ésotérique de Lucifer répandant ses bienfaits sur l'humanité. Cette fête est mobile et a lieu en opposition à la fête catholique de Pâques ; par conséquent, on la place au jour de Pâques du calendrier grégorien.

La seconde est la Fête des Incarnations, également mobile, en opposition à la fête du Sacré-Cœur et à son jour. Les Palladistes qualifient le culte du Sacré-Cœur de « culte du Figuier Maudit » ; l'amour divin d'Adonaï est improductif, et on le repousse avec horreur. L'amour divin de Lucifer doit donc être l'amour fécond.

La troisième est la Solennité des Grands Sacrifices Expiatoires. C'est une fête fixe : elle est au 14 mésori, soit au 6 août, en opposition à la fête catholique de la Transfiguration de Notre-Seigneur. C'est le grand jour de deuil des palladistes ; réglementairement, ils ne doivent faire ce jour-là et la veille qu'un seul repas, en signe de douleur. D'après l'*Apadno*, Jésus, descendant de Baal-Zéboub, fut fidèle à Lucifer et à son céleste ancêtre jusqu'au jour du Thabor ; c'est sur la montagne de la transfiguration qu'il trahit, en acceptant le pacte qu'Adonaï lui offrit et par lequel il devint le fils adoptif du Dieu-Mauvais. De là, des sacrifices en expiation de ce forfait.

La quatrième est la Grande Fête du Très-Saint 666, fête mobile, en opposition à la fête catholique de l'Ascension, et par conséquent à ce même jour selon la date du calendrier grégorien. En réalité, ce jour-là, les palladistes ne fêtent pas le daimon Antichrist, tel qu'il est actuellement au dire du *Livre Apadno* ; car ce diable est un simple chef de légion (commandant la 2.336^e légion, selon le 2^e numéro

de la revue de miss Vaughan, page 34) : mais ils célèbrent la future venue de l'Ante-Christ, dont le nom fait 666. On lit, d'ailleurs, dans la revue des Lucifériens indépendants : « La venue prédite d'Antichrist est en opposition rationnelle au départ de Christ pour le royaume d'Adonaï : la fête de ce bon génie varie donc chaque année par opposition à la fête adonaïte dite de l'Ascension. »

La cinquième est la Fête anniversaire du 1^{er} Coup de Canon, ou Commémoration luthérienne. Elle est fixe, au 20 choac, soit au 10 décembre, pour rappeler, en le glorifiant, que Luther brûla à Wittemberg les bulles pontificales, le 10 décembre 1520.

La sixième est la Fête anniversaire du II^e Coup de Canon, ou Commémoration de l'Ultion anti-royale. Elle est fixe, au 2 mékir, soit au 21 janvier, pour rappeler que la royauté catholique fut décapitée le 21 janvier 1793 en la personne de Louis XVI, alors chef de la race bourbonnienne qui avait compté Philippe le Bel, « le bourreau de Jacques Molay et des Templiers ».

La septième et dernière fête de 3^e classe est la Fête anniversaire du III^e Coup de Canon, ou Commémoration de la Justice anti-papale. Elle est fixe, au 29 thoth, soit au 20 septembre, pour célébrer avec transports d'allégresse « le grand jour de l'an 000870, qui marque à la fois la suppression du pouvoir temporel des papes et la création du Palladisme ».

Quant aux trois dernières fêtes de 4^e classe, ce sont les suivantes :

1^e — Grande Fête de la Nature ou Solennité du Solstice Béni, fixe, au 2 épiphi, soit au 21 juin. Les palladistes célèbrent la nature, le solstice d'été ; c'est surtout un jour de banquet.

2^e — Fête des Quinze grands Triomphes Célestes, fixe, au 16 paophi, soit au 7 octobre. D'après l'*Apadno*, les armées de Lucifer, parmi leurs victoires sur les armées d'Adonaï, en ont remporté quinze des plus éclatantes ; on les célèbre donc ce jour-là, et cette fête luciférienne est en opposition à la fête catholique du Saint Rosaire.

3^e — Solennité des Sept Expiations, ou Jour des Sept Pains, fête fixe, mais tous les quatre ans seulement, ayant lieu à l'épagomène quadriennal, soit au 20 mars des années bissextiles. Cette fête ne rime à rien, et est uniquement une occasion de sacrilèges. Nous ne voyons pas comment miss Vaughan pourra la maintenir dans le calendrier des Palladistes Indépendants, puisqu'elle condamne les profanations d'hosties consacrées ; mais alors, nous le répétons encore, elle est hérétique du Palladisme, attendu que cette Solennité des Sept Expiations n'est pas une fête instituée par Adriano Lemmi.

Il nous reste à passer en revue les treize

fêtes de 5^e classe, instituées par les trois souverains pontificats de la secte ; c'est-à-dire, neuf instituées par Albert Pike, une par Georges Mackey, et trois par Lemmi.

Fêtes instituées par le premier pontificat (Pike) :

1^o — Commémoration de la Révélation de Béhémouth, mobile, correspondant au dimanche de la Trinité. Albert Pike a consigné dans le *Livre des Révélations* qu'il eut une apparition de Béhémouth, au cours de laquelle ce génie supérieur lui affirma, d'une façon formelle, que le Saint-Esprit n'existe pas et qu'il n'y a pas, par conséquent, de Trinité adonaïte. Béhémouth, ancien maléach, chef des maléachs convertis à Lucifer, a longtemps habité le royaume humide du Dieu-Mauvais ; aussi peut-il attester qu'il n'y a jamais aperçu l'ombre de la troisième personne divine que les prêtres de la superstition appellent le Saint-Esprit. On célèbre donc cette belle révélation ; matière à conférences contre le dogme catholique de la Trinité.

2^o — Solennité des Grandes Imprécatrices contre Lilith, fixe, au 17 thoth, soit au 8 décembre. C'est à la fête de l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge qu'il s'agit ici de faire opposition ; c'est le grand jour des blasphèmes contre la Mère du Christ.

3^o — Fête des Promesses, fixe, au 12 tybi, soit au 1^{er} janvier ; en opposition à la fête de la Circoncision de Notre-Seigneur. Ce jour-là, chacun renouvelle solennellement, en grand triangle, ses serments de fidélité au Dieu-Bon.

4^o — Commémoration de la Gnose, fixe au 17 tybi (qui tombe d'autre part au jour de l'Etoile d'Espérance), soit au 6 janvier. C'est à la fête catholique de l'Epiphanie que l'on fait opposition, en célébrant la science parfaite représentée par les Mages ; car l'*Apudno* ne repousse pas le fait de la visite des Mages au berceau de Jésus, mais il conserve aux visiteurs orientaux leur caractère païen et les fête comme saints de la Gnose.

5^o — Commémoration romaine de saint Simon, fixe, au 29 tybi, soit au 18 janvier. C'est la fête palladique de Simon le Magicien, opposée à la fête catholique de la Chaire de saint Pierre à Rome.

6^o — Commémoration de saint Apollonius et Gémonies Philosophiques, fixe, au 23 thoth, soit au 14 septembre. On célèbre la mémoire d'Apollonius de Tyane, et on oppose cette fête palladique à la fête chrétienne de l'Exaltation de la Sainte-Croix ; on foule aux pieds la croix, on la jette au feu ; ce sont les gémonies de la philosophie luciférienne.

7^o — Commémoration philosophique de saint Julien, fixe, au 4^e épagomène en épiphi, soit au 26 juin. C'est la date anniversaire de la mort de Julien l'Apostat ; on jure solennellement,

dans les triangles, de venger l'empereur-philosophe martyr, assassiné par le Galiléen.

8^o — Commémoration alexandrine, ou fête de sainte Hypathie, fixe, au 9 mékir, soit au 28 janvier. C'est le jour où les catholiques fêtent saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, que les palladistes accusent d'avoir été l'inspirateur du massacre de la fameuse doctoresse néoplatonicienne Hypathie ; on se répand donc, ce jour-là, en imprécations contre saint Cyrille et l'on glorifie « la belle et pure Hypathie ».

9^o — Commémoration du Temple, ou fête de saint Jacques et de ses compagnons de martyre, fixe, au 21 phaménouth (au 22, dans les années bissextiles), soit au 11 mars. C'est le 11 mars 1312 que Jacques de Molay, grand-maître des Templiers, fut brûlé avec les principaux chefs de l'ordre, en place de Grève, à Paris ; cet anniversaire est célébré par de grandes imprécations contre la papauté et la royauté.

Fête instituée par le second pontificat (Mackey) :

10^o — Commémoration albigeoise, fixe, au 19 épiphi, soit au 12 juillet. Encore un anniversaire : celui du sac de Béziers, 12 juillet 1209, pendant la croisade contre les Albigeois ; voilà donc 7.000 martyrs revendiqués par les palladistes.

Fêtes instituées par le troisième pontificat (Lemmi) :

11^o — Fête de la Résurrection du Peuple, fixe, au 27 choac, soit au 17 décembre. C'est le jour d'une des fêtes catholiques de saint Lazare ; Pike, à tort ou à raison, avait placé à cette date la résurrection du frère de Marthe et de Marie-Madeleine. On sait, d'autre part, qu'au premier degré d'initiation palladique la résurrection de Lazare est présentée avec un sens politique et social : le réveil du peuple contre la superstition et contre les grands. C'est dans ce sens que le Calendrier du Palladium a placé une opposition, à cette date.

12^o — Commémoration de saint Christmoque, fixe, au 4^{er} choac, soit au 21 novembre. Il s'agit ici de célébrer l'anniversaire de la naissance de Voltaire.

13^o — Fête incinératoire des Dépouilles Opimes, fixe, au 23 épiphi, soit au 13 juillet. C'est le jour de la fête catholique du Saint Scapulaire ; il y a donc opposition palladique. Si les triangles se conforment aux ordres de Lemmi, ils doivent se livrer ce jour-là à un « auto-da-fé » de tous les scapulaires bénits que l'on a pu se procurer pendant l'année, ou tout au moins pendant les jours précédant la fête.

Enfin, le 29 février des années bissextiles, 11 phaménouth, on prononce en triangle le panégyrique du Grand Albert (lisez : Albert Pike) ; ce n'est pas, à proprement parler, une fête.

Reprenons la hiérarchie luciférienne, selon l'*Apadno*.

On sait déjà, par le docteur Bataille, que les légions des armées de Satan sont groupées par grandes colonnes et colonnes simples. Les grandes colonnes, qui sont parfois la réunion de deux ou trois colonnes simples, sont commandées par un daimon premier grand stratège, assisté ou non de daimons grands stratèges en second, ou bien par deux démons grands stratèges à titre égal.

Le cinquième rang de la hiérarchie est réservé aux premiers grands stratèges, cinq daimons et trois daimones :

1° — Le daimon Kakapoïto, dit prince Yen-Vang, premier grand stratège de la 1^{re} grande colonne, laquelle comporte 333 légions. Sa fête est au 26 épiphi (19 juillet) ; opposition à saint Vincent de Paul. A ce propos, il est bon de rappeler qu'Albert Pike laissa inachevé le Calendrier du Palladium et que le Sérénissime Grand Collège de Charleston ne paraît pas s'en être beaucoup occupé, quoiqu'on en ait dit ; en effet, les Emérites eurent tout le temps de le compléter, et ils ne le firent pas, puisqu'il y a désaccord au sujet de ce daimon. C'est Lemmi qui a placé sa fête au 26 épiphi, au grand scandale de miss Diana Vaughan ; car elle voit en Vincent de Paul, non un maléakh, mais un saint de Lucifer.

En effet, on lit dans le premier numéro du *Palladium Régénéré et Libre* :

« En principe, nous ne contestons pas au pape de la superstition ce qu'on appelle *canonisation* en langage adonaïte. Notre interprétation, la voici : d'ordinaire, en ceci le pape adversaire ne se trompe pas ; Adonaï révèle à la pensée de son vicaire que tel ou tel personnage est vraiment réuni à lui dans son royaume ; alors le pape adonaïte promulgue la canonisation, c'est-à-dire qu'il est admissible par nous que l'esprit du personnage canonisé est vraiment maléakh. Nous procédons à une contre-épreuve, au surplus. Nous forçons l'esprit canonisé à comparaître en l'Parfait Triangle de Mages Elus et de Maîtresses Templiers Souveraines, et nous le mettons en présence de quelque puissant chef de légion d'esprits du feu ; par ce, nous savons à quoi nous en tenir, car devant nous le daimon et le maléakh se battent.

« Néanmoins, nous n'adoptons pas comme exacte toute canonisation adonaïte. Par exemple, l'esprit de l'humain Vincent, dit Vincent de Paul, n'est nullement au royaume du Dieu-Mauvais. Le pape de la superstition, qui l'a canonisé, a été trompé par Adonaï ; car Adonaï n'est pas seulement barbare, encore il est menteur par essence. La vérité est que, loin d'être un maléakh, Vincent de Paul est au royaume de Lucifer ; les preuves surabondent (1). Sur ce point,

(1) Nous serions curieux de connaître ces fameuses preuves ; miss Vaughan ferait bien de les donner dans sa

Simon a montré son manque d'orthodoxie encore une fois, puisqu'il a inscrit le daimon Yen-Vang (un séraltern !) en opposition ; ce n'est pas le Grand Albert qui aurait commis cette hérésie, d'inscrire Yen-Vang au 26 épiphi ! » (Pages 12 et 13.)

2° — Le daimon Bacchus, dit Léonard, premier grand stratège de la 11^e grande colonne, 300 légions : fête au 25 payni (13 juin) ; opposition à saint Antoine de Padoue.

3° — Le daimon Dagon, premier grand stratège de la 111^e grande colonne, 203 légions : fête au 13 chorac (3 décembre) ; opposition à saint François Xavier.

4° — La *daimone* Paymon, première grande stratège de la 114^e grande colonne, 200 légions, la première des daimones après Astarté (c'est la princesse Paymon qui a été Junon) : fête au 20 mésori (12 août) ; opposition à sainte Claire.

5° — Le daimon Mammon, premier grand stratège de la 115^e grande colonne, 180 légions sa fête devrait être au 29 thoth (20 septembre) ; mais nous avons vu qu'à cause de l'anniversaire du 111^e coup de canon elle a été reportée au 6 paophi (27 septembre) ; opposition à saint Bernard de Clairvaux.

6° — Le daimon Abaddon, premier grand stratège de la 116^e grande colonne, 138 légions : fête au 6 pachon (25 avril) ; opposition à saint Marc.

7° — La *daimone* Gusoyn, première grande stratège de la 117^e grande colonne, 129 légions : sa fête devrait être au 2 mékir (21 janvier) ; mais nous avons vu qu'à cause de l'anniversaire du 11^e coup de canon elle a été reportée au 5 mékir (24 janvier) ; opposition à sainte Agnès.

8° — La *daimone* Agarès, première grande stratège de la 118^e grande colonne, 103 légions : fête au 27 épiphi (20 juillet) ; opposition à sainte Marguerite.

Le sixième rang de la hiérarchie comprend deux daimons grands stratèges à titre égal, quatre daimones grandes stratèges à titre égal, deux daimons grands stratèges en second, et quatre daimones grandes stratèges en second :

1° — Le daimon Bélial, grand stratège à titre égal, à la 119^e grande colonne qui est de 150 légions, et ayant le commandement personnel de 80 légions : fête au 18 tybi (7 janvier), dans le calendrier de Lemmi ; opposition à saint Antoine du désert. Les Indépendants placent à ce jour Fallaël et Drihm, chefs des 1608^e et 2291^e légions, et fêtent Bélial le 28 tybi.

2° — Le daimon Bitru (le génie protecteur revuc. Quel cynisme ont les démons dans leurs comédies chez leurs dupes occultistes !

de Sophie Walder), grand stratège à titre égal à la VI^e grande colonne, dans laquelle il a le commandement personnel de 70 légions : fête au 27 paophi (18 octobre); opposition à saint Luc.

3^o — La *daimone* Byleth, grande stratège à titre égal, à la VII^e grande colonne (130 légions), dans laquelle elle a le commandement personnel de 80 légions : fête au 1^{er} pachon (20 avril); opposition à sainte Catherine de Sienna.

4^o — La *daimone* Sabnac, grande stratège à titre égal, à la VIII^e grande colonne, dans laquelle elle a le commandement personnel de 50 légions : fête au 15 pachon (4 mai); opposition à sainte Monique.

5^o — La *daimone* Gaap, grande stratège à titre égal, à la IX^e grande colonne (120 légions), dans laquelle elle a le commandement personnel de 60 légions : fête au 14 tybi (3 janvier); opposition à sainte Geneviève.

6^o — La *daimone* Otis, grande stratège à titre égal, à la X^e grande colonne, dans laquelle elle a le commandement personnel de 66 légions : fête au 13 mékir (1^{er} février); opposition à sainte Brigitte.

7^o — Le daimon Baël, grand stratège en second, à la III^e grande colonne (voir Dagon ci-dessus), dans laquelle il a le commandement personnel de 66 légions : fête au 16 pharmuthi (5 avril); opposition à saint Vincent Ferrier.

8^o — Le daimon Abigor, grand stratège en second, à la III^e grande colonne, dans laquelle il a le commandement personnel de 60 légions : fête au 30 thoth (21 septembre); opposition à saint Matthieu.

9^o — La *daimone* Pucel, grande stratège en second, à la IX^e grande colonne (voir Gusoy, ci-dessus), dans laquelle elle a le commandement personnel de 45 légions : fête au 5 chœac (25 novembre); opposition à sainte Catherine d'Alexandrie.

10^o — La *daimone* Vapula, grande stratège en second, à la IX^e grande colonne, dans laquelle elle a le commandement personnel de 36 légions : fête au 26 mésori (18 août); opposition à sainte Hélène.

11^o — La *daimone* Valafar, grande stratège en second, à la XI^e grande colonne (voir Agarès, ci-dessus), dans laquelle elle a le commandement personnel de 36 légions : fête au 3 mésori (26 juillet); opposition à sainte Anne.

12^o — La *daimone* Ipès, grande stratège en second, à la XI^e grande colonne, dans laquelle elle a le commandement personnel de 36 légions : fête au 15 payni (3 juin); opposition à sainte Clotilde.

*

**

Le septième rang de la hiérarchie comprend les commandants des colonnes simples, trente-

un daimons stratèges et dix-sept daimones stratèges :

Le daimon Buer, stratège de la colonne 1, de 50 légions : fête au 4 pachon (23 avril); opposition à saint Georges.

Le daimon Amon, stratège de la colonne 2, de 40 légions : fête au 30 phaménouth dans les années ordinaires et à l'épagomène quadriennal dans les années bissextiles, c'est-à-dire toujours au 20 mars; opposition à saint Joachim.

Le daimon Balan, stratège de la colonne 3, de 40 légions : fête au 1^{er} paophi (22 septembre); opposition à saint Maurice.

Le daimon Malphas, stratège de la colonne 4, de 40 légions : fête au 28 épiphi (21 juillet); opposition à saint Victor.

Le daimon Alocer, stratège de la colonne 5, de 36 légions : fête au 3 thoth (25 août); opposition à saint Louis, roi de France.

Le daimon Amy, stratège de la colonne 6, de 36 légions : fête au 9 paophi (30 septembre); opposition à saint Jérôme.

Le daimon Wall, stratège de la colonne 7, de 36 légions : fête au 21 athir (11 novembre); opposition à saint Martin.

Le daimon Caacrinolaas, stratège de la colonne 8, de 36 légions : fête au 16 tybi (5 janvier); opposition à saint Siméon Stylite.

Le daimon Marbas, stratège de la colonne 9, de 36 légions : fête au 10 mésori (2 août); opposition à saint Alphonse de Liguori.

Le daimon Orias, stratège de la colonne 10, de 36 légions : fête au 8 mékir (27 janvier); opposition à saint Jean Chrysostome.

Le daimon Haagenti, stratège de la colonne 11, de 33 légions : fête au 28 payni (16 juin); opposition à saint François Régis.

Le daimon Andras, stratège de la colonne 12, de 30 légions : fête au 23 athir (13 novembre); opposition à saint Stanislas Kostka.

Le daimon Androalphus, stratège de la colonne 13, de 30 légions : fête au 13 pharmuthi (2 avril); opposition à saint François de Paule.

La *daimone* Bathym, stratège de la colonne 14, de 30 légions : fête au 1^{er} mésori (24 juillet); opposition à sainte Rose de Lima.

La *daimone* Bune, stratège de la colonne 15, de 30 légions : fête au 20 pharmuthi (9 avril); opposition à sainte Marie l'Égyptienne.

La *daimone* Gamygyn, stratège de la colonne 16, de 30 légions : fête au 15 athir (5 novembre); opposition à sainte Elisabeth, cousine de la T. S. Vierge.

Le daimon Décarabia, stratège de la colonne 17, de 30 légions : fête au 22 phaménouth dans les années ordinaires et au 23 dans les années bissextiles, c'est-à-dire toujours au 12 mars; opposition à saint Grégoire le Grand, docteur.

Le daimon Volac, stratège de la colonne 18,

de 30 légions : fête au 27 pharmuthi (16 avril) ; opposition à saint Benoît Labre.

Le daimon Zagam, stratège de la colonne 19, de 30 légions : fête au 7 payni (26 mai) ; opposition à saint Philippe de Néri.

Le daimon Zépar, stratège de la colonne 20, de 30 légions : fête au 1^{er} thoth (23 août), opposition à saint Thomas.

Le daimon Caym, stratège de la colonne 21, de 30 légions : fête au 6 thoth (28 août) ; opposition à saint Augustin.

La *daimone* Loray, stratège de la colonne 22, de 30 légions : fête au 18 mékir (6 février) ; opposition à sainte Dorothee.

La *daimone* Marcocias, stratège de la colonne 23, de 30 légions : fête au 8 athir (29 octobre) ; opposition à sainte Irène.

Le daimon Focalor, stratège de la colonne 24, de 30 légions : fête au 6 tybi (26 décembre) ; opposition à saint Etienne.

La *daimone* Raïm, stratège de la colonne 25, de 30 légions : fête au 24 phaménouth dans les années ordinaires et au 25 dans les années bissextiles, c'est-à-dire toujours au 14 mars ; opposition à sainte Mathilde.

La *daimone* Scox, stratège de la colonne 26, de 30 légions : fête au 24 tybi (13 janvier) ; opposition à sainte Véronique.

Le daimon Foray dit Morax, stratège de la colonne 27, de 29 légions : fête au 18 mésori (10 août) ; opposition à saint Laurent.

La *daimone* Vépar, stratège de la colonne 28, de 27 légions : fête au 16 phaménouth dans les années ordinaires et au 17 dans les années bissextiles, c'est-à-dire toujours au 6 mars ; opposition à sainte Colette.

Le daimon Furfur, stratège de la colonne 29, de 27 légions : fête au 14 athir (4 novembre) ; opposition à saint Charles Borromée.

Le daimon Amduscias, stratège de la colonne 30, de 26 légions : fête au 10 chœac (30 novembre) ; opposition à saint André.

Le daimon Barbatos, stratège de la colonne 31, de 26 légions : fête au 12 pachon (1^{er} mai) ; opposition à saint Jérémie, prophète.

La *daimone* Bérith, stratège de la colonne 32, de 26 légions : fête au 6 mésori (26 juillet), avec Abraxax, chef de la 1^{re} légion ; opposition d'Abraxax à saint Lazare et de Bérith à sainte Marthe.

La *daimone* Bifrons, stratège de la colonne 33, de 26 légions : fête au 19 tybi (8 janvier) ; opposition à sainte Gudule.

La *daimone* Gomory, stratège de la colonne 34, de 26 légions : fête au 29 athir (19 novembre) ; opposition à sainte Elisabeth de Hongrie.

Le daimon Haborym, stratège de la colonne 35, de 26 légions : fête au 24 mésori (16 août) ; opposition à saint Roch.

La *daimone* Halphas, stratège de la colonne 36, de 26 légions : fête au 13 phaménouth

dans les années ordinaires et au 14 dans les années bissextiles, c'est-à-dire toujours au 3 mars ; opposition à sainte Cunégonde.

Le daimon Prullas, stratège de la colonne 37, de 26 légions : fête au 22 pharmuthi (11 avril) ; opposition à saint Léon, pape.

Le daimon Stolas, stratège de la colonne 38, de 26 légions : fête au 15 pharmuthi (4 avril) ; opposition à saint Ambroise.

Le daimon Pursan, stratège de la colonne 39, de 22 légions : fête au 21 pharmuthi (10 avril) ; opposition à saint Ezéchiel, prophète.

La *daimone* Cimériès, stratège de la colonne 40, de 20 légions : fête au 16 thoth (7 septembre) ; opposition à sainte Julie.

Le daimon Orobas, stratège de la colonne 41, de 20 légions : fête au 16 chœac (6 décembre) ; opposition à saint Nicolas.

La *daimone* Furcas, stratège de la colonne 42, de 20 légions : fête au 13 thoth (4 septembre) ; opposition à sainte Rosalie.

La *daimone* Phoenix, stratège de la colonne 43, de 20 légions : fête au 30 tybi (19 janvier) ; opposition à sainte Germaine.

La *daimone* Flauros, stratège de la colonne 44, de 20 légions : fête au 11 phaménouth dans les années ordinaires et au 12 dans les années bissextiles, c'est-à-dire toujours au 1^{er} mars ; opposition à sainte Eudoxie.

Le daimon Sialul, stratège de la colonne 45, de 20 légions : fête au 10 mékir (29 janvier) ; opposition à saint François de Sales.

La *daimone* Vine, stratège de la colonne 46, de 19 légions : fête au 13 pachon (2 mai) ; opposition à sainte Zoé.

Le daimon Oms dit Cerbère, stratège de la colonne 47, de 19 légions : fête au 21 épiphi (14 juillet) ; opposition à saint Bonaventure.

Le daimon Asmodée, stratège de la colonne 48, de 14 légions : fête au 14 mékir (2 février) ; opposition à la fête catholique de la Purification de la Très Sainte Vierge.

Tels sont les 77 grands daimons et grandes daimones, composant les 7 rangs de la hiérarchie luciférienne. Les fêtes des génies des cinquième, sixième et septième rangs, ne sont plus des fêtes de haute classe ; elles forment la sixième classe.

(A suivre.)

Chez MM. DELHOMME et BRIGUET, libraires-éditeurs, à Paris et à Lyon

Et chez tous les dépositaires de la *Revue Mensuelle* :

ADRIANO LEMMI Chef Suprême des Francs-Maçons

Par DOMENICO MARGIOTTA

La quatrième édition est en vente (3 fr. 50)

Spiritisme et Satanisme

La *Revue mensuelle* demande instamment qu'on l'informe des manifestations sataniques dont on a connaissance, et surtout de celles qui se cachent hypocritement sous le voile du spiritisme. Eh bien, voici des phénomènes diaboliques qui durent depuis trois ans et qui ont été causés par des consultations spirites. J'en avais déjà entendu parler il y a un an ; mais, au mois d'avril dernier, j'en ai obtenu le récit complet de la personne même qui en a été la cause, le témoin et la victime. C'est une femme du peuple, très bonne, très chrétienne, incapable de mentir, mais très exposée à se laisser tromper, parce qu'il lui semble que tout le monde doit être sincère comme elle. Voici donc le récit qu'elle m'a fait, en présence de trois autres personnes :

« Il y a un peu plus de trois ans, je perdis mon père et mon mari à quinze jours d'intervalle. Comme je les aimais beaucoup tous les deux, ma désolation fut terrible. On me dit alors qu'il y a dans le voisinage une femme qui a le pouvoir de faire voir et entendre les défunts autant de fois qu'on le veut. Je vais la trouver avec ma mère, sans penser que je pusse faire le moindre mal. J'y suis revenue ensuite une foule de fois, parce que ces séances m'intéressaient beaucoup ; et, comme chaque fois je laissais une petite pièce à la femme en question, c'est au moins une centaine de francs que j'ai dépensés de la sorte. Combien je les regrette aujourd'hui, je vous le laisse à penser.

« Cette femme cherchait toujours à me faire voir mon père et mon mari dans un verre d'eau. Mais moi, je n'y voyais pas grand'chose. Mon fils, qui a une trentaine d'années et qui vint plusieurs fois avec moi, me dit qu'il croyait bien reconnaître son père et son grand-père ; mais une fois, il aperçut dans le verre une figure de vicillard affreux, qui lui fit peur, et à partir de ce jour-là il ne voulut plus revenir. Quant à moi, j'y retournais souvent, parce que cette femme me parlait si bien au nom de mes chers défunts, avec leur voix, leurs intonations et toutes leurs habitudes, qu'il me semblait réellement m'entretenir encore avec eux. Ils me disaient qu'ils étaient très heureux là où ils se trouvaient ; *qu'il ne fallait pas faire célébrer des messes pour eux, parce que cela les faisait souffrir*, au lieu de leur rendre service ; qu'ils désiraient de nombreuses récitaions des sept psaumes de la pénitence, non pas de la part d'une telle personne (qui s'en acquittait très bien), mais de la femme ici présente (qui aurait voulu tout

simplement empocher l'argent) ; et, enfin qu'ils conseillaient beaucoup à mon fils de *divorcer avec sa femme*.

« Tout cela me surprenait de plus en plus et m'inspirait des doutes. Ma belle-mère, qui habitait à quelques lieues de la ville et à laquelle je racontai ce qui se passait, me disait que j'avais tort de consulter cette personne et que si j'en parlais à mon confesseur il me le défendrait. Moi, qui craignais cette défense, je ne me pressais pas d'en causer en confession. Je préférai d'abord dire à ma spirite que ma belle-mère me blâmait beaucoup au sujet de mes rapports avec elle, et que mon beau-frère ne la croyait pas du tout en rapport avec les esprits. — « Ah ! me dit-elle alors, « on vous blâme pour cela et on ne veut pas « y croire ? Eh bien, on s'en repentira. »

« A partir de ce moment, à peu près chaque nuit, il se produit dans la maison de mon beau-frère un bruit infernal qui empêche toute la famille de dormir. Cela dure près d'un an et cause un tel tracas à mes parents qu'ils cherchent à se débarrasser à tout prix d'une maison devenue pour eux une espèce d'enfer.

« Sur ces entrefaites, je vais les voir. Avant d'arriver à leur village, comme je marchais tranquillement en disant mon chapelet, j'aperçus tout à coup trois hommes endimanchés qui s'avançaient dans le même sens que moi. Je fis un crochet à travers champs pour les éviter. Ils vinrent alors au-devant de moi. Je commençai à avoir peur. Cependant, j'avançai quand même, et au bout de quelques minutes ils disparurent. Comme il y avait là un repli de terrain et un bouquet d'arbres, je me dis qu'ils s'étaient cachés et qu'ils m'attendaient, sans doute, pour se jeter sur moi. Je vous laisse à penser quelle était ma frayeur. Mais, comme la nuit approchait, il me fallut bien marcher vers le village. Or, ne voilà-t-il pas que j'aperçois de nouveau mes trois hommes au-devant de moi, se dirigeant vers le même but, *mais en se tenant à peu près à deux mètres au-dessus du sol* ? Ils ne disparurent de nouveau et pour toujours qu'à l'entrée du village.

« Mes parents furent enfin délivrés de leurs bruits nocturnes la veille de Pâques de l'année 1893, grâce à de nombreuses prières de leur curé et à une neuvaine faite à cette intention dans un couvent de Nîmes. Mais, dès le lendemain, j'eus le diable dans ma maison. — Il faut dire qu'à cette époque j'avais tout à fait renoncé à mes séances de spiritisme. — Eh bien, voilà maintenant deux ans que presque tous les jours mon fils et moi nous entendons toutes sortes de bruits chez nous. Ce sont de nombreux coups frappés contre les murs, contre le plancher ou la table de nuit ; c'est le crochet de la table à manger qui s'agite conti-

nuellement pendant notre repas : c'est notre table de nuit qui fait un vacarme de tous les diables, comme on dit, et un jour, au moment où mon fils l'ouvrait, il en sortit une épaisse fumée qui l'avengla et remplit toute la chambre.

« Voilà où nous en sommes ; et nous ne savons pas du tout quand cela finira, car ces bruits se sont produits encore ce matin. Cependant, un saint religieux que vous connaissez est venu bien des fois chez nous pour y prier et il revient encore très souvent. Mon fils, qui ne pratiquait pas les sacrements, n'a pas du tout divorcé ; il s'est mis au contraire à s'acquitter de tous ses devoirs religieux. Moi-même je prie, je fais prier, j'accomplis toutes les bonnes œuvres dont j'ai l'idée. Mais rien n'y fait. Le diable est entré dans ma maison, et il n'en veut pas sortir. Ah ! si j'avais pu prévoir que j'attirerais tant de tracas sur mes parents et sur moi, en allant consulter cette spirite, comme je me serais gardée de le faire ! »

Voilà quelles ont été pour cette brave femme, les conséquences de ses consultations de spiritisme.

J'en connais une autre pour qui ces pratiques ont été plus fatales encore, car elle y a laissé tout ce qu'elle avait de foi et de religion. Ayant perdu quelques membres de sa famille, elle a voulu les évoquer pour avoir le plaisir de leur parler. Mais les réponses qu'elle a obtenues — et qu'on obtient toujours en pareil cas — font bien comprendre à tout chrétien instruit et judicieux que leur auteur ne peut être que le démon.

« Dis-moi ce que tu enseignes, et je te dirai qui tu es. »

Tous les morts évoqués répondent la même chose à ceux qui les consultent, *quelles qu'aient été leurs croyances et leurs œuvres de leur vivant*. « Toujours ils sont parfaitement heureux ; on n'a donc rien à craindre dans l'autre monde, parce qu'il n'y a ni enfer ni purgatoire. Qu'on se garde surtout de prier et de faire prier pour eux ; cela n'aurait pour effet que de les tourmenter. »

Voilà des propositions qui portent bien d'elles-mêmes la signature de Satan ; et, comme toutes les séances de spiritisme qui aboutissent à un résultat ont pour effet de provoquer de tels enseignements, il est bien certain que *le spiritisme n'est rien autre chose que le satanisme*.

Abbé J.-B. Bigou.

On annonce la mort, à Turin, du docteur Timoteo Riboli, qui fut le médecin et l'ami de Garibaldi, et qui, grand-maître du Suprême Conseil d'Italie, dut céder la place à Adriano Lemmi.

Le Diable dans la Vie des Saints

Nous avons fait appel deux fois à nos abonnés (n^{os} de février et de mars) pour les prier de relever, dans les ouvrages d'hagiographie en leur possession, tous les faits, tous les épisodes où les saints ont eu affaire au démon. Il y a là, disions-nous, un champ très vaste, et la moisson est facile.

Nous avons le regret de constater que cet appel n'a pas été entendu. Nous n'avons reçu jusqu'à présent qu'un seul fait, relatif à saint Vincent de Paul ; nous le donnons ci-après.

A quoi tient cette abstention de nos abonnés ? Peut-être ceux qui seraient disposés à nous aider craignent-ils de se livrer à un travail de recherches qui ferait double emploi avec celui d'autres abonnés. Voici, en effet, une observation qui nous est adressée : « Vous avez fort bien fait, nous écrit M. Louis Gayet, d'adresser un appel à vos lecteurs pour obtenir des témoignages authentiques au sujet de faits surnaturels. Mais il serait bon de prévenir vos lecteurs que telle personne s'engage, par lettre, à dépouiller tel ou tel volume (par exemple, telle année des *Missions catholiques*, des *Annales de la Propagation de la foi*, des *Lettres édifiantes et curieuses*, tel tome des Bollandistes, de Rohrbacher, etc.). Ainsi, plusieurs personnes ne s'exposeront pas à faire simultanément le même travail. Des témoignages de missionnaires contemporains sur l'action démoniaque auront aussi une valeur de premier ordre. »

Cette observation nous semble très juste. Avant donc de se mettre au travail, chacun de ceux qui désirent nous prêter leur concours voudra bien nous faire connaître quels sont les ouvrages qu'il se propose de compiler ; nous en publierons l'indication dans la *Revue Mensuelle*, et ainsi sera évité l'écueil qui nous a été signalé : mais, que nos amis se hâtent ; il est temps de se mettre au travail. Voici le fait relatif à saint Vincent de Paul ; il est extrait de la publication faite par la *Croix*, livraison 792, du 25 avril dernier :

PUISSANCE DE VINCENT SUR LES ÉLÉMENTS ET SUR LE DÉMON

Les éléments cédèrent au pouvoir du fidèle serviteur de Celui qui avait commandé aux vents et à la mer. La veille de Pâques, 3 avril 1706, le feu prit à la forêt de la Vallière et de Vaujour, en Anjou, et, favorisé par un vent impétueux, il en eut bientôt consumé 40 arpents. Sur la lisière du bois était une maisonnette appartenant à l'hôpital de Lublé, et habitée par une pauvre veuve et cinq petits enfants. Une Fille de la Charité, employée à

cet hôpital, court à la maisonnette pour conserver, s'il est possible, aux pauvres ce petit bien, et surtout pour sauver ces malheureux. Elle est déjà menacée par les flammes qui s'avancent avec furie. Destituée de tout secours humain, la Sœur se met en prière et s'adresse à Vincent, au nom de la tendresse que Dieu lui avait donnée pour tous les misérables. En même temps, elle place à une certaine distance un morceau de la chasuble du saint prêtre et défend à la flamme de passer outre. Comme la mer devant le grain de sable, le flot ardent, devant la faible limite posée par la foi, s'arrête tout court et rebrousse chemin.

Comme son Maître encore, le serviteur de Jésus-Christ fit reconnaître sa puissance aux démons. Dans la paroisse de Sonac, au diocèse de Cahors, était une fille de condition, nommée Marguerite Darcimoles, dont la possession avait été déclarée réelle par le pieux et savant évêque Nicolas Sevin.

Celui-ci, au mois de mai 1663, députa le chanoine régulier Etienne Guinguy pour faire les exorcismes de l'Eglise. Guinguy se rendit à Sonac avec un jeune clerc, Pierre Rivière, que Nicolas Talec, supérieur du Séminaire, lui avait donné pour compagnon. Le Père veut confesser la possédée : le démon la tourmente davantage. « Laisse-la en liberté, dit l'exorciste. — Oui, liberté, répond le malin esprit, pour faire descendre le feu du ciel et me brûler ! » Guinguy le presse alors par les mérites de plusieurs saints ; et, tout étant inutile, il lui vint en pensée de le conjurer par les mérites de Vincent de Paul, dont Alain de Salminihac l'avait souvent entretenu. Au nom de Vincent : « Tais-toi, tais-toi ! » s'écrie le démon en se jetant à son cou. L'exorciste se dégage de ses étreintes et multiplie les conjurations. Alors, le démon, à haute voix : « Vincent, dit-il, s'est nourri sur la terre d'un aliment qui est le poison de notre enfer : c'est le néant, c'est l'anéantissement de soi-même. C'est de ce néant que Vincent a vécu, et il vit aujourd'hui de la plénitude de la grâce. Le néant fait mourir et il fait vivre ; il fait mourir au monde, il fait vivre à la grâce. — Quoique tu sois le père du mensonge, reprend le prêtre, tu viens de dire la vérité. — Ah ! réplique le démon, que je voudrais bien avoir menti ! »

Cependant, Guinguy, pour achever de profiter de son avantage, se met en devoir de conduire M^{lle} Darcimoles à l'église : elle reste immobile à l'entrée du cimetière. Il recourt de nouveau à l'homme de Dieu : « Vincent, Vincent, s'écrie enfin le démon vaincu, que tu es élevé dans le ciel, et que je suis profond dans l'enfer ! » et il lâche sa proie.

Le Diable dans les Missions. — Nous faisons également appel à nos abonnés au sujet des

faits de surnaturel diabolique à relever dans les ouvrages se rapportant aux missions et aux missionnaires. Là encore il y a beaucoup à glaner.

C'est très instamment que nous prions tous nos amis de vouloir bien collaborer à notre œuvre, qui est de haut intérêt général.

LUCIFER ET LE RITUEL

La prédication publique de la doctrine Luciferienne par miss Diana Vaughan et les Palladistes Indépendants, nous suggère la pensée d'extraire du récent **Cours de Liturgie Romaine** (*Le Rituel*) de M. l'abbé Th. Bernard, prêtre de Saint-Sulpice, tout ce qui a rapport aux exorcismes. Cet ouvrage du savant ecclésiastique a été honoré d'un Bref du Souverain Pontife et de Lettres des plus flatteuses de NN. SS. les EE. et RR. Cardinaux, Archevêques et Evêques :

Tome I^{er}. — Première Partie. Section II. Chap. I. — Le Baptême. — Art. II. Les cérémonies du Baptême. — Paragraphe 1. Les cérémonies du baptême des enfants. — N° 2. Les cérémonies proprement dites du baptême des enfants. — 1. Les cérémonies qui précèdent l'ablution sacramentelle.

2° *L'exsufflation*, pages 250-256.

La cérémonie de l'exsufflation et non de l'insufflation, comme l'appellent quelques-uns (1), consiste à souffler trois fois sur le visage de l'enfant ; elle commence la série des exorcismes qui se font sans interruption dans l'administration actuelle du baptême. Ils étaient distants les uns des autres, quand le catéchuménat avait une certaine durée ; on les pratiquait alors dans les assemblées chrétiennes appelées *scrutins*, parce que les catéchumènes y étaient examinés et préparés pour la réception du sacrement. Ces exorcismes (de *ἐξορρίζω* chasser dehors par des sacrements, par des conjurations) avaient pour but : 1° de chasser le démon qui, non content de posséder l'âme du catéchumène par le péché originel et peut-être aussi par des péchés graves actuels, se rendait maître quelquefois de leur corps par la possession ou l'obsession (2) ; 2° d'inspirer aux futurs baptisés

(1) Littré donne ainsi la différence entre les deux : « *Exsufflation*, action de chasser en soufflant. Exemple : Dès son commencement, l'Eglise a montré par ses exorcismes et ses exsufflations qu'elle connaissait le péché originel dans les petits enfants. (Bossuet, Var. 1. Inst. past. § 22.) — *Insufflation*, l'action de souffler dans un organe ou dans une cavité quelconque, un gaz, un liquide ou une substance pulvérulente. Exemple : l'insufflation d'une poudre dans l'œil, dans l'air, dans la poitrine d'un noyé ; action de gonfler en soufflant dedans : l'insufflation d'un ballon à jouer. » (*Dict. de la langue française.*)

(2) Il ne faut pas confondre la possession et l'obsession : par la première, le démon entre dans le corps de l'homme, l'agite et le tourmente continuellement, ou par intervalle ; il agit sur le corps *ab intra* ; dans la seconde, le démon, sans entrer dans le corps de l'homme, le poursuit, le fatigue et le fait agir, mais *ab extra* cette fois. L'Ancien et le Nouveau Testament nous donnent des exemples

des sentiments de pénitence, en leur rappelant que leur âme était au pouvoir de Satan, et une plus vive horreur dans la suite pour tout commerce direct ou indirect avec lui.

L'exsufflation liturgique dont nous avons à parler maintenant, est de la plus haute antiquité dans l'Eglise, même pour le baptême des enfants. Saint Augustin en tirait une preuve du péché originel contre les Pélagiens : « Qu'auraient-ils à répondre, disait-il, si nous leur objections que nos enfants sont exorcisés dans le baptême et qu'on souffle sur eux ? Comment donc règne-t-il sur leur âme, le prince du péché, si ce n'est par le péché originel (1) ? » — « Recevez les exorcismes avec affection, disait saint Cyrille de Jérusalem aux catéchumènes, car soit que l'on souffle sur vous, soit que l'on vous exorcise, cela est propre à vous procurer le salut... On ne peut ainsi purifier l'âme sans l'exorciser... (2). » Gennade enfin, qui vivait au v^e siècle, nous apprend en ces termes l'universalité de ce rit : « Nous ne regardons point avec des yeux indifférents ce que l'Eglise pratique uniformément dans le monde entier, à l'égard de ceux qui doivent être bientôt baptisés ; qu'ils soient dans la jeunesse ou encore enfants, on ne les fait point entrer dans la fontaine de vie, sans avoir chassé d'eux l'esprit immonde par les exorcismes, et le souffle des clercs ; et exsufflationibus clericorum (3). »

Nous aussi, nous ne regardons pas avec des yeux indifférents cette cérémonie pleine de sens et de mystères, dont voici les détails, d'après le rituel :

Le prêtre souffle ensuite trois fois légèrement et dit une seule fois la formule suivante : Sortez de cet enfant, esprit immonde, et cédez la place à l'Esprit-Saint, le divin Paraclet.

« On souffle, non sur la créature de Dieu, dit Hugues de Saint-Victor, mais sur le démon qui tient en esclavage l'âme souillée du catéchumène. On l'éloigne ainsi par la vertu du Saint-Esprit que ce souffle figure. Si elle n'est pas entièrement anéantie, sa puissance n'en est pas moins diminuée par une cérémonie qu'il redoute (4). » Le Saint-Esprit est l'aspiration substantielle du Père et du Fils, l'amour personnel par lequel le Père et le Fils s'attirent se portent l'un vers l'autre, de là son nom *Spiritus*, de là lui donne-t-on le souffle pour symbole ; aussi de même que le vent

dissipe les tempêtes, les odeurs fétides, les miasmes délétères, et purifie l'air, de même l'Esprit-Saint chasse l'esprit ténébreux, immonde et dévastateur. Saint Augustin voit dans ce rit un autre sens mystique, celui du mépris, puisque souffler sur une personne, c'est encore aujourd'hui se moquer d'elle et la mépriser (1). « Le prêtre, dit le catéchisme du Concile de Trente, souffle trois fois sur la face de celui qui doit être initié, afin qu'il puisse repousser la puissance du vieux serpent et reprendre la respiration de la vie qu'il a perdue (2). »

Autrefois ces exorcismes et les suivants, parce qu'ils étaient distants les uns des autres, et précédaient d'assez loin le baptême proprement dit, n'étaient pas toujours faits par l'évêque ou le prêtre qui devait baptiser, mais par les diacres et les exorcistes. « *Non prius Fontem vitæ adeant, nous a dit Gennade, quam, exorcismis et exsufflationibus clericorum, spiritus ab eis immundus abigatur.* »

Le prêtre doit souffler légèrement, *leniter*, dit le rituel, pour ne pas incommoder l'enfant. Baruffaldi voudrait qu'on le fit, la bouche ouverte et non resserrée, *ore lato et non stricto*, afin de produire plutôt une haleine chaude qu'un souffle froid et désagréable. Mais ce mode, à notre avis, ne respecterait pas assez la lettre du rituel ni le symbolisme. Souffler ne veut pas dire hâler, et ces deux expressions, ces deux actions, sont parfaitement distinguées dans le baptême des adultes : *exsufflet, halet* ; la première expulse, et est un signe d'hostilité ; la seconde réchauffe et exprime un bienfait. Nous retiendrons cependant du célèbre commentateur les mots *ore... non stricto* et l'on évitera de trop resserrer les lèvres en soufflant, pour ne pas émettre un air froid et incommode.

Le souffle est dirigé sur le visage de l'enfant, parce que la tête est la partie la plus noble, et comme le siège principal de l'âme.

Il est répété pour montrer l'insistance de la répulsion et du mépris, et trois fois en l'honneur de la Sainte Trinité, au nom de laquelle le baptême sera bientôt conféré. On ne le fait pas en signe de croix, parce que ce tracé attentif des lignes aurait enlevé au souffle son énergie et son expression significative.

Le prêtre dit aussitôt la formule indiquée ci-dessus, si bien en harmonie avec le signe qu'elle accompagne : *Exi ab eo vel ab eâ*. Sortez de cet enfant... Le démon, par le péché originel, possède l'âme de l'enfant ; il en est le maître ; toutes, excepté celle de la Très Sainte Vierge, immaculée

nombreux de l'une et de l'autre ; il en était encore ainsi à l'origine du christianisme, d'où l'ordre mineur des Exorcistes, spécialement institué pour commander à Satan et délivrer le malheureux démoniaque. Plus rares de nos jours, ces terribles épreuves se rencontrent encore quelquefois dans les régions païennes.

(1) Ep. cxciv, ad Sicutum.

(2) Pro catech.

(3) De Eccles. dogmatibus c. xxxi.

(4) De Sacram. l. i, c. xviii.

(1) Apolog. L. VI, c. xxi.

(2) Pars II, c. II ; n° 65 (3^e Symbolisme).

dès sa conception, sont aussi sous le joug ennemi et sous la colère divine, avant la réception du baptême, à moins que le martyr ou la charité parfaite ne vienne y suppléer ; — *Immonde Spiritus* ; Satan est appelé l'esprit immonde, par opposition à l'Esprit-Saint ; il est bien immonde, en effet, le démon, à jamais privé de la grâce sanctifiante et toujours plein de haine ; lui, en qui la laideur, l'ignominie du péché s'est comme incarnée ; lui, toujours l'inspirateur des pensées mauvaises, des désirs honteux, des actes, des projets inavouables, et toujours le destructeur de la grâce ; — *Et da locum Spiritui sancto Paraclito* ; et cède la place, esprit de ténèbres et de larmes, à l'Esprit-Saint, le divin Paraclet ; ce dernier mot, dérivé du grec, veut dire en effet consolateur ; il désigne le Saint-Esprit que Notre-Seigneur envoya aux apôtres, après son Ascension, pour les consoler de son absence, et achever l'œuvre de leur préparation évangélique, dont la mission est encore de nous consoler et de nous sanctifier. Le démon ne quitte une âme que pour fuir devant la Trinité Sainte, devant le Saint-Esprit qui, par la grâce sanctifiante, en prennent possession aussitôt (1). Sans doute le baptisé ne sera délivré du démon et enrichi de la grâce, que lorsque l'eau sainte aura coulé sur son front ; mais ce premier exorcisme est déjà une menace pour le démon, et il indique aux assistants, comme plus tard à l'enfant, le bienfait du baptême et le triste état de l'âme avant de l'avoir reçu.

La formule que nous venons d'expliquer est très ancienne ; déjà saint Optat de Méléve, au IV^e siècle, la reproduisait presque identiquement : *Vos baptizando, disait-il, exorcisatis hominem fidelem et dicitis : Maledicte, exi foras* (2). » Elle se trouve également dans plusieurs rituels ou sacramentaires des X^e, IX^e et VIII^e siècles ; un pontifical manuscrit de Lucien de Beauvais dit expressément : *Insufflat ter sacerdos baptizando dicens : Recede ab hac imagine Dei, increpatus ab eo, et da locum Spiritui Sancto.* »

Chez les Grecs, l'exsufflation se fait sur la bouche, le front et la poitrine de l'enfant, précédée et suivie de nombreuses formules d'exorcisme, toutes empreintes de la plus vive énergie. On en jugera par le fragment suivant, paraphrase poétique de la nôtre : « Le Seigneur t'adjure, ô diable, Lui qui a voulu naître dans le monde et poser sa tente parmi les hommes, afin de détruire la tyrannie, et de nous délivrer ; Lui, qui sur la croix a triomphé des puissances ennemies, au moment où le soleil ne donnait plus sa lumière, que la terre tremblait,

que les tombeaux s'ouvraient, et que les corps des saints se levaient pleins de vie ; Lui, qui a délivré la mort par sa mort, et a condamné celui qui avait la puissance de la mort, c'est-à-dire toi-même, ô démon. Je t'adjure par le Dieu qui a planté l'arbre de la vie, et a commandé au Chérubin, à l'épée flamboyante de le garder. Sois écrasé de honte et éloigne-toi, car je te commande au nom de Celui qui a marché sur les eaux de la mer comme sur la terre ferme, et a fait taire la fureur des vents, de Celui dont le regard dessèche les abîmes, dont la menace fait enfanter les montagnes. C'est lui, en effet, qui, par notre bouche, t'intime ses ordres. Sois terrifié ; sors, laisse cette créature, et ne reviens pas ; ne te cache pas en elle, ne va pas à sa rencontre, pour la violenter et lui faire du mal le matin, à midi, dans le jour. Mais retourne dans ton enfer, jusqu'au grand jour du jugement dernier. Crains Dieu qui est assis sur les Chérubins, contemple les abîmes, fais trembler tous les chœurs des Anges et les Chérubins aux yeux sans nombre, et les Séraphins aux ailes mystérieuses. Le ciel tremble devant Lui, ainsi que la terre et la mer et tout ce qu'ils renferment. Sors et éloigne-toi de cette recrue nouvellement marquée du Christ, notre Dieu. Oui, je t'adjure au nom de Celui qui se promène sur les ailes des Vertus, qui a choisi des esprits pour ses ambassadeurs, et pour ministres un feu flamboyant. Sors et éloigne-toi de cette créature, avec ta puissance et tes cohortes ; car il est glorifié le nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. — Amen. »

3^e Les signes de croix, p. 256-262.

Cette cérémonie est encore un vestige de l'ancien catéchuménat. L'adulte qui se présentait pour être préparé au baptême, était aussi marqué au front du signe de la croix ; on voulait par là le séparer de la société des païens, et l'enrôler, sous le saint étendard, au simple rang des recrues, en attendant qu'il fût disciple et soldat de Jésus-Christ ; on voulait que la croix en prit possession, comme d'une place fortée, en attendant que l'ennemi en fût définitivement expulsé ; c'étaient les premières livrées de son christianisme, le premier gage de sa profession nouvelle.....

Le prêtre, dit le rituel, fait le signe de la croix avec le pouce, d'abord sur le front, puis sur la poitrine de l'enfant, en disant : « Recevez le signe de la croix, tant sur le front que sur le cœur ; recevez la foi des préceptes divins, et soyez tel, dans vos mœurs et dans votre conduite, que vous puissiez être dès maintenant dans le temple de Dieu. »

(1) Rom., v, 5 ; VIII, 9, 44. — I Corinth., III, 46 ; VI, 49. — II Thimoth., I, 14.

(2) L. IV, contra Parmen.

L'ancienne liturgie gallicane n'avait que les deux signes de croix conservés par le rituel romain (1). Le front et le cœur résument bien, en effet, tous les autres sens et toutes les facultés de l'âme.

La formule qui accompagne ces deux signes de croix en confirme le sens mystique ; c'est par l'intelligence, dont l'éclat resplendit surtout au front de l'homme, que la foi chrétienne est reçue : *sunc fidei celestium proceptorum* ; et c'est du cœur, de la volonté, que procèdent les bonnes œuvres, et *tolis esto moribus* ; c'est aussi dans le cœur, que se plaît à habiter la Trinité Sainte, par la grâce du baptême ; *ut templum Dei jam esse possis*. Le catéchumène, en effet, sur le point de recevoir le sacrement, doit le mériter par ses dispositions intérieures ; et le signe de la croix, véritable exorcisme, prépare déjà l'expulsion de Satan. Les saints Pères ont tous reconnu et proclamé cette vertu du signe de la croix, dont nous avons parlé ailleurs (1). « La chair, dit Tertullien, est marquée du signe de la croix, pour que l'âme soit prémunie (2). » — « Nul bouclier, dit S. Ephrem, n'est aussi puissant contre les traits ennemis (3). » — « Portons sur nos fronts l'immortel étendard, s'écrie S. Cyrille ; sa vue fait trembler les démons (4). »

4^e L'imposition des mains, pages 262-266.

L'imposition des mains était déjà considérée comme un rit religieux dans l'Ancien Testament... Notre-Seigneur et les apôtres empruntèrent donc ce rit à la loi ancienne. On présentait au Sauveur les malades, les infirmes et les enfants, pour qu'il les guérît ou les bénît, en leur imposant les mains (5). Il délivrait de même les possédés (6)...

L'Eglise, fidèle aux volontés de son divin fondateur et aux traditions apostoliques, a conservé cette imposition des mains dans les cérémonies de son culte et l'administration des sacrements... Ainsi l'exorciste reçoit-il, dans son ordination, le pouvoir d'imposer les mains sur les énergumènes ou les possédés du démon (*Pontif.*) ; ainsi, enfin, les exorcismes se font-ils en étendant les mains sur les objets ou les personnes que l'on veut sanctifier et arracher aux influences malignes de Satan ; d'où l'imposition des mains sur l'enfant qui va être baptisé, et dont nous avons à parler ici.

Sans être la plus auguste, celle-ci réunit à nos yeux le sens de toutes les autres, indiqué dans les

textes. . . . Le ministre, en effet, ne semble-t-il pas, avec ses mains étendues, couvrir de sa protection le sujet, faire descendre sur lui les bénédictions du ciel, écraser de sa malédiction ses ennemis, lui communiquer une partie de son pouvoir ? Mais c'est précisément ce que signifie l'imposition des mains au baptême, et ce qui va s'opérer dans l'âme de l'enfant : le sacrement doit le soustraire à l'esprit des ténèbres, et lui ouvrir tous les trésors, tous les canaux de la grâce.

La prière qui accompagne ce rit nous le dit assez :

« Dieu éternel de notre âme immortelle, Dieu tout-puissant dans l'ordre surnaturel comme dans la nature : *Omnipotens aeterna Deus* ; vous, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, désireux par conséquent de voir les fruits de sa Rédemption se multiplier sur la terre, *Pater Domini nostri Jesu Christi*, malgré l'état où se trouve cet enfant, ou plutôt à cause de cet état malheureux, daignez jeter sur lui un regard de bienveillance : *respicere dignare*. Il veut et doit vous servir : *super hunc famulum tuum N.* et vous l'avez appelé par le catéchuménat, par les instructions de l'Eglise, aux premiers enseignements de la foi : *quem ad rudimenta fidei vocare dignatus es* ; chassez de son esprit les ténèbres qui répandraient un voile funeste sur son cœur, *omnem cecitatem cordis ab eo expelle* ; brisez toutes les chaînes dont Satan le tient captif : *disrumpe omnes laqueos Satanae, quibus fuerat colligatus*

Ce rit faisait partie des cérémonies par lesquelles on admettait au catéchuménat ; Sulpice Sévère nous rapporte, dans la vie de saint Martin, qu'une multitude incroyable de païens, touchée par les miracles et les paroles du thaumaturge, et surtout par la résurrection d'un mort, confessa aussitôt Jésus-Christ, et se prosternant, aux pieds du saint, lui demanda le baptême ; il accéda aussitôt à leur désir, il les mit tout d'abord au rang des catéchumènes, en leur imposant les mains : « *Cunctos imposita universis manu, catechumenos fecit* (1) ». Saint Denis l'Aréopagite veut qu'avant d'inscrire quelqu'un parmi les catéchumènes, on s'informe s'il promet de vivre ensuite chrétiennement, et qu'on lui impose les mains (2). « Les catéchumènes, disait saint Augustin, sont sanctifiés à leur manière par le signe de la croix, la prière et l'imposition des mains (3). » Le premier concile d'Arles et celui d'Elvire voulaient qu'on observât ce rit, alors même que, dans le cas de maladie, le baptême serait conféré sans catéchuménat.

(1) *Le Bréviaire*, t. II, p. 461.

(2) *De resurrec. carn.*, c. VIII.

(3) *De panopl. et pœnit.*

(4) *Catech.*, XIII.

(5) *Matth.*, IX, 48 ; XIX, 13, 15. — *Marc*, VI, 5 ; VIII, 23.

(6) *Luc*, XIII, 13, 16.

(1) *Dialog. 2 de Vitalibus*, S. Mart.

(2) *De Eccles. Hier.*, c. II.

(3) *L. II, De peccatorum meritis*, c. XXVI.

Le prêtre n'étend que la main droite : *Deinde imponat manum*, parce que les deux mains sont réservées pour les impositions plus solennelles, comme celles du Sacerdoce et du Pontificat.

3^e La Cérémonie du Sel, pages 266 et suiv.

A. La Bénédiction du Sel.

Le sel baptismal doit d'abord être béni, et avec une formule particulière s'il ne l'était déjà; une fois béni, il peut servir à plusieurs baptêmes et ne doit être employé qu'à cet usage... Voici la formule de cette bénédiction; elle est différente de celle qui a pour objet le sel de l'eau bénite. En effet, la liturgie nous offre deux bénédictions différentes pour le sel; l'une pour celui du baptême, l'autre pour celui de l'eau bénite. Le sens des prières nous indique ce double objet. Et d'abord, que le sel du baptême doive être béni, rien de plus convenable; ainsi le demandait la dignité du sacrement à laquelle il concourt. Mais on doit employer pour le bénir, la forme qui lui est spécialement affectée; sans cela le sens des paroles n'aurait plus sa réalité; on comprend à peine l'ignorance ou l'incurie qui ferait agir autrement. Pour éviter ce désordre, il faut bien séparer les deux espèces de sel béni, si on en avait en réserve.

Pourquoi donc quelques-uns n'observent-ils pas cette distinction, qui ne compromet pas, il est vrai, la validité du sacrement, mais en trouble l'harmonie dans ses rites secondaires? Nous verrons déjà, dans cette formule, la signification mystique de l'imposition du sel :

« Je vous exorcise, ô sel, créature de Dieu, et vous soustrais à toute influence maligne du démon, qui pourrait se servir de vous pour nuire à nos âmes, et un jour à celle de cet enfant, en excitant la convoitise par votre saveur, *Exorciso te, creatura salis*; je vous exorcise au nom de Dieu, le Père tout-puissant qui vous a créé, *in nomine Dei Patris omnipotentis*; dans la charité, par la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a mérité la grâce contre les ennemis de notre âme et les obstacles de salut, *et in charitate Domini nostri Jesu Christi*, et par la vertu du Saint-Esprit Sanctificateur, *et in virtute Spiritus Sancti*. Je vous exorcise, moi, ministre du Dieu vivant, terrible aux puissances infernales : *per Deum vivum*; du Dieu véritable, maître absolu de tout ce qui existe et des démons eux-mêmes, *per Deum verum*; du Dieu trois fois saint, ennemi du mal, du péché et de ses instigateurs, *per Deum Sanctum*; par l'autorité de l'Être infini, parfait, souverain, qui vous a créé, non pas pour être un instrument nuisible au genre humain entre les mains de Satan, mais une arme de défense et de protection entre les mains de l'Eglise, *per Deum, qui ad tutelam generis humani*

procreavit; par l'autorité de Dieu, qui nous a commandé à nous en particulier, les serviteurs de son culte et de ses enfants, de vous bénir, de vous consacrer à l'usage des peuples qui désirent le sacrement de la foi, *et populo venienti ad credulitatem, per servos suos consecrari præcepit*; bénédiction puissante qui, au nom de la Sainte-Trinité, vous transforme ainsi en signe mystérieux et efficace de salut, pour mettre en fuite nos ennemis spirituels, et vous faire concourir à l'administration salutaire du baptême, *ut, in nomine Sanctæ Trinitatis, efficiaris salutare Sacramentum ad effugandum inimicum*. C'est pourquoi nous vous prions, Seigneur, notre Dieu tout-puissant et tout bon, *proinde rogamus te, Domine, Deus noster*, de sanctifier, par votre pouvoir sanctificateur, ce sel, votre créature encore profane, *ut hanc creaturam salis, sanctificando, sanctifices*, et de le bénir de vos abondantes bénédictions, *et, benedicendo, benedicas*, afin qu'il soit pour tous ceux qui le prendront, *ut sit omnibus accipitibus*, un remède efficace et durable dans le plus intime de leur être, *perfecta medicina et permanens in visceribus eorum*; nous vous demandons cette purification d'une substance corporelle, cette grâce de cette sanctification pour nos âmes, si nous sommes fidèles, au nom et par la vertu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui viendra juger les vivants et les morts par son autorité suprême et purifiera par le feu le monde matériel, *in nomine ejusdem Domini nostri Jesu Christi, qui venturus est judicare vivos et mortuos, et sæculum per ignem* (1). »

Dans cette belle prière sont indiqués plusieurs signes de croix que le prêtre fait sur le sel, aux endroits indiqués, et dont le sens est en si parfaite harmonie avec les paroles.

(A suivre.)

UNE MOSQUÉE A PARIS

Un comité vient de se constituer pour la création d'une mosquée à Paris. Le prétexte imaginé est qu'il vient dans notre capitale beaucoup de Musulmans, qui ne savent où aller faire leurs dévotions. La véritable raison est facile à comprendre : l'islamisme est la religion la plus violemment anti-chrétienne. Pour nos anti-cléricaux, c'est donc une religion à favoriser, en haine de l'Eglise. On n'a pu arracher la croix du Panthéon; élever le croissant de Mahomet est une revanche.

(1) Les exorcismes de l'Eglise n'ont pas seulement pour objet les personnes, les lieux et tous les êtres en général, dont Satan aurait déjà pris possession; on les formule encore, et souvent, sur les êtres inanimés de la création matérielle, comme l'eau, l'huile, le sel, etc., alors même qu'ils ne seraient pas sous l'empire direct et manifeste du démon. N'en soyons pas étonnés. Depuis le péché originel, qui a formé en nous la concupiscence, l'esprit des ténèbres exerce une influence réelle, puissante et funeste sur les créatures, et celles-ci qui, dans l'état d'innocence, ne devaient servir qu'à nous élever à Dieu, ne sont trop souvent qu'un instrument, une occasion de mal, sous l'instigation satanique. C'est une vérité dogmatique, admise par tous, et dont les traces se trouvent partout dans les croyances religieuses des juifs et même des peuples païens : de là les exorcismes de la loi ancienne et ceux des mythologies antiques et modernes sur tous les points du globe. De là, les exorcismes catholiques pour soustraire à l'influence maligne du démon et sanctifier les créatures de Dieu, surtout quand elles doivent servir au culte et au service divin.

LE DIABLE RECRUTEUR

Voici un procédé de recrutement que Satan vient d'imaginer à Paris ; c'est des Spirites Swedenborgiens qu'il se sert en cette affaire.

Ces occultistes, dont le docteur Bataille a parlé assez longuement, se procurent dans les mairies les adresses des personnes qui viennent de décéder. Après quoi, par une enquête discrète, ils jettent leur dévolu sur le parent ou la parente qui est le plus douloureusement atteint par la perte du défunt, et ils lui envoient la lettre imprimée que voici ; une de ces lettres nous a été remise par une personne très étonnée d'avoir reçu une aussi étrange circulaire :

*La Mort n'est pas le dernier mot
de l'existence humaine
La Fraternité peut seule assurer le
bonheur de chacun.*

M

C'est au moment où la mort vient de frapper un être chéri que l'on sent un vide affreux se faire autour de soi et que l'on éprouve le désir d'avoir des amis qui prennent part à votre douleur.

Vous trouverez ces amis chaque dimanche, à **trois heures précises**, 12, rue Thouin, près du Panthéon : ils seront heureux de vous recevoir (*Ici une date de rendez-vous est écrite à la main sur l'imprimé*).

De plus, vous acquerez parmi eux la certitude que vous retrouverez un jour l'Être aimé et regretté ; et cette certitude sera sans doute un adoucissement à la douleur qui vous déchire le cœur.

UN GROUPE D'AMIS.

P.-S. — Une salle de lecture, avec une bibliothèque très variée, contenant en outre les ouvrages de Swedenborg, le célèbre Voyant, est ouverte au public, tous les jours de 1 h. à 5 h., dimanches et jeudis exceptés.

Il est facile de comprendre ce qui se passe si la personne ainsi sollicitée donne dans le panneau diabolique.

Les Spirites Swedenborgiens la comblent de prévenances, lui prodiguent les bonnes paroles ; on la fait assister à une séance, en lui assurant qu'elle verra le défunt qu'elle pleure. Un diable quelconque apparaît sous les traits de celui-ci, et le tour est joué. Voilà une victime de plus.

Le démon se montre de temps en temps ; il est pris par la dupe pour la personne aimée et regrettée, et, tout en affectant de la consoler, il lui parle de l'au-delà à sa manière, c'est-à-dire qu'il s'attache à détruire la croyance aux enseignements de la religion. En un mot, il initie peu à peu la victime au spiritisme plus ou moins luciférien.

LE DIABLE ET LA RÉVOLUTION

Sous ce titre, nous lisons dans *l'Avenir*, de Reims :

On l'a déjà dit : le meilleur moyen de lutter contre Satan, c'est de montrer qu'il est, et ce qu'il est. C'est à quoi s'est employé, au premier rang des auteurs qui consacrent leurs efforts à la défense du christianisme, M. Léo Taxil.

Découvrir, mettre en lumière les doctrines et les pratiques des ennemis de la foi, tel est le but de tous les ouvrages qu'il écrit depuis sa conversion. Ses documents, il les a longtemps cherchés dans le présent, et ses travaux sur la franc-maçonnerie ont fait connaître les moyens actuellement employés par la secte anti-chrétienne pour essayer de détruire la foi et les mœurs, substituer au culte du vrai et seul Dieu celui du Démon, accaparer toutes les forces sociales au profit de l'adversaire désespéré mais constant de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le présent s'éclaire par le passé ; si les desseins de Satan s'élaborent hors du temps, c'est dans le temps, progressivement, par l'enchaînement naturel des causes et des effets, que son œuvre malfaisante se révèle ; ce qui est aujourd'hui est la suite de ce qui était hier, ce qui était hier explique ce qui est aujourd'hui.

On ne voit bien Satan, on ne le comprend bien que quand on l'étudie dans une longue durée.

C'est pourquoi M. Léo Taxil est remonté en son nouveau livre, cette fois, jusqu'à la Révolution, — au delà même de la Révolution, puisque l'œuvre révolutionnaire se rattache elle-même et tient indissolublement au demi-siècle qui la précéda.

Satan creuse alors ses mines de toutes parts : contre la religion il lance les incrédules, avec la propagande esfrénée de Voltaire (que le Souverain Pontife de la Franc-Maçonnerie universelle et Luciférienne, Adriano Lemmi, vient de canoniser), Diderot et autres philosophes ; il suscite au sein même du christianisme une hérésie fanatique, irréductible, le Jansénisme, dont le caractère infernal, longtemps dissimulé, se révèle enfin avec les prétendus miracles, ridicules ou immoraux, qui ont pour théâtre la tombe du diacre Paris. Le récit de ces scènes (Ch. II.) serait même fort amusant, si l'on pouvait oublier quelle perversion elles manifestaient, de combien de scandales elles furent l'occasion, quelles tragédies déplorables elles ont préparées ; il est du moins très attachant, d'autant que, constituée par des documents empruntés aux Jansénistes, l'authenticité n'en est point douteuse.

Satan jouait alors du miracle ; il trompait pour séduire.

Il conserva cette tactique jusqu'au moment où la Révolution triompha ; il eut ses prophétesses, dont l'action détestable fut malheureuse.

sement efficace, surtout sur une partie du clergé.

C'est là un point d'histoire important, un de ces « dessous » que la plupart des historiens négligent, et qui seuls pourtant donnent la véritable clef des événements. Le chapitre III du volume de M. Léo Taxil y est consacré.

Aujourd'hui que l'occultisme non seulement attire les imaginations malades ou les cœurs dépravés, mais préoccupe les philosophes et les savants, ces faits et ces personnages, outre l'action qu'ils exercent sur l'état moral des esprits et sur l'évolution politique, ont un intérêt particulier.

Les faits et les personnages qui font l'objet des deux autres chapitres (IV et V) sont, croyons-nous, plus connus. Mais M. Léo Taxil met bien en relief le caractère antichrétien, antihumain même, — car Satan déteste l'homme, — de l'œuvre révolutionnaire, et c'est là l'originalité générale de son livre.

On est porté, aujourd'hui surtout, à oublier quel esprit de haine contre la religion inspira la Constituante et la Convention, et l'on érige cet oubli, réellement inintelligent, en vertu.

M. Léo Taxil ne s'attache pas à interpréter dans un sens défavorable des événements ou des institutions susceptibles de jugements divers ; non, il réunit des faits convaincants, indubitables, et nous dit : Voyez et jugez.

Il fait donc œuvre d'historien. D'ailleurs, il reste impartial, et, jusque dans les pires héros de cette lugubre époque, jusque dans les pires moments de leur vie, il sait reconnaître et admirer ce qui est digne d'estime :

« Il y a, dit-il à propos de Fauchet, il y a, dans cette soif du martyre, même républicain, quelque chose de grandiose et d'héroïque qui fait pardonner l'indignité de la cause en faveur de l'ardeur de la conviction et de la générosité du sacrifice. » (P. 183.)

M. Léo Taxil nous montre enfin (chapitre VI), dans les cultes révolutionnaires, comme le point d'aboutissement de l'œuvre satanique. Dans l'établissement de ces cultes, Satan procède par degrés. Ce progrès dans l'avisement est instructif ; après avoir adoré la Liberté, la Raison, l'Être Suprême, l'homme en arrive à s'adorer lui-même dans la personne des lamentables héros révolutionnaires.

Entre temps, comme l'observe fort judicieusement M. Léo Taxil, l'esprit qui animait les prophétesses diaboliques dont il nous a entretenus au chapitre III, reparaît en Catherine Théot, qui se dit mère de Dieu ; ses prédictions insensées lui font des adeptes. Le récit des mystères où elle les admettait (p. 378-382) montre bien à quelles inepties ridicules le Diable est réduit, lorsqu'il veut singer Dieu.

M. Léo Taxil a cité dans son Introduction le mot de Joseph de Maistre : « La Révolution est une œuvre satanique ». Tout son ouvrage confirme cette parole.

Il a voulu établir, preuves en main, que,

pendant la Révolution, la France fut possédée du Démon, et il y a réussi.

En nous montrant, une fois de plus, la puissance de l'adversaire, il nous convainc de la nécessité de la lutte. Il nous enseigne aussi à ne pas désespérer. La Révolution a passé, nous voulons dire la Révolution avec ses persécutions et ses massacres, et le Christianisme qu'elle avait espéré tuer n'est pas mort. Qu'elle revienne, et elle passera encore.

Il y a cependant un esprit de révolte contre Dieu qui dure aussi et qui durera autant que le monde ; notre devoir est de le combattre, et si la victoire ne nous est point réservée dans le temps présent, elle nous appartiendra dans l'éternité.

Certains lecteurs seront peut-être tentés de reprocher à M. Léo Taxil de n'avoir pas assez précisé en divers endroits. Cette objection est facile à combattre : M. Léo Taxil s'est appliqué soigneusement à ce que son livre ne fasse pas double emploi avec le *Diable au XIX^e Siècle* du docteur Bataille.

Dans sa dédicace à Sa Sainteté Léon XIII, M. Léo Taxil déclare avoir tenu à établir que Satan est vraiment le père de la Révolution, afin que la Révolution impie n'inspire pas la République, que le peuple comprenne que ses meilleurs amis sont les ministres de la Religion du Christ, le divin ouvrier de Nazareth, le Rédempteur sublime de l'humanité laborieuse et souffrante ; — afin que la Nation, persuadée de la sûreté et de la prévoyance providentielle des enseignements de l'Eglise, n'appelle au pouvoir, pour la gouverner, que des républicains chrétiens, sincèrement religieux, et non plus des sectaires à l'âme débordante de fiel, s'inspirant de l'esprit révolutionnaire, c'est-à-dire diabolique, n'ayant qu'un but : ruiner la Religion, — ce qui amènerait à bref délai, s'ils y réussissaient, l'abaissement de la Patrie et les pires catastrophes sociales.

M. Léo Taxil place cette lettre en tête de son volume, pour que la malice ou l'ignorance ne puissent l'accuser d'avoir, en réfractaire aux lumineuses instructions du Saint Père, démasqué et combattu le satanisme de la Révolution, afin d'atteindre la République.

« Cette précaution n'est pas inutile, continue-t-il ; car pour avoir démasqué sans pitié, et avec tout le zèle ardent du converti, la secte maçonnique, qui est l'épouse de Satan, comme l'Eglise est l'épouse de Jésus-Christ, pour avoir obéi, Très Saint Père, aux ordres de Votre immortelle Encyclique *Humanum Genus*, Votre humble fils s'est suscité de nombreux ennemis, pleins d'astuce et de mauvaise foi ; menaces et ruses, calomnies immondes et pièges perfides, ils n'ont rien épargné pour le décourager de la lutte chrétienne, loyale, au grand jour, dans laquelle, pendant dix ans, sans relâche, il a multiplié ses efforts pour défendre le Saint-Siège et l'Eglise, en réparation d'un triste passé, mille fois regretté. Il importe donc que l'on sache bien que l'auteur de ce livre n'est pas au nombre de ces catholiques

égarés, dont Votre bonté paternelle déplore l'insoumission à la direction que Dieu vous a attribuée pour aviser, en toutes circonstances, aux intérêts sacrés de la Religion...

« ...Voilà aujourd'hui même le dixième anniversaire de la manifestation éclatante de la grâce qui m'a éclairé, de la miséricorde divine qui m'a tiré de l'abîme. Très Saint Père, si, depuis ce jour béni du 23 avril 1885, j'ai commis quelque erreur dans l'interprétation de Vos instructions de Chef souverain de l'Eglise, si j'ai été fautif n'importe comment, pardonnez-moi encore. Si, au contraire, Votre bonté paternelle estime que voilà vraiment dix années de réparation et d'expiation, je Vous le demande instamment, prosterné à Vos pieds, Très Saint Père, laissez tomber sur moi quelque parole consolatrice, qui chassera de mon cœur bien des amertumes et dont je Vous serai toute la vie reconnaissant. »

Le *Diable et la Révolution*, édité par la maison Delhomme et Briguot, se trouvera bientôt chez tous les libraires catholiques; nous lui souhaitons de tout cœur le succès dont il est digne et remercions M. Léo Taxil d'avoir bien voulu nous en adresser un exemplaire en bonnes feuilles.

A l'intrépide auteur

du "DIABLE AU XIX^e SIÈCLE"

(après avoir fermé son livre).

Puisque le Christ en croix à terre nous prosterne,
Satan vent à son tour un encens effronté.
Le monstre à ses dévots jure d'un air paternel
Que lui seul est la vie et la félicité.

Des troupeaux égarés vont boire à sa citerne,
Se glissant dans la nuit et fuyant la clarté:
Il les compte, aux lueurs de sa fauve lanterne,
Et les parque d'avance en son Eternité.

Hélas ! tu peux remplir l'univers de ta bave;
Posant ton pied de bouc sur l'homme, ton esclave,
O Maudit, tu peux faire à jamais son tourment;

Vil singe du Sauveur, noir serpent, bête immonde,
Tu peux être, en effet, le Prince de ce monde....
Mais Dieu, toi ?... Tu n'en es que le vomissement !

Comte A. DE SPARRE.

3 mai 1895.

Correspondance. — *Ed. Pirmes.* En réponse à votre lettre du 1^{er} mai, nous vous conseillons de lire le chap. XII de *Lucifer démasqué*; il est consacré aux Martinistes.

TRIBUNE DES ABONNÉS

Sous cette rubrique, nous avons créé, depuis le numéro de janvier 1895, une sorte de concours permanent d'érudition, entre nos abonnés, uniquement, bien entendu, sur les questions spéciales qui font l'objet de cette revue : surnaturel diabolique, occultisme, franc-maçonnerie et sociétés secrètes antichrétiennes, spiritisme examiné à la lumière de la science catholique; en un mot, toutes les questions diverses les plus discutées se rattachant à notre programme.

L'idée de créer cette tribune nous a été suggérée par la lecture de diverses communications fort intéressantes, mais dont nous ne pouvons prendre la responsabilité personnelle quant aux doctrines émises; d'autre part, on nous adresse souvent des questions, pour la réponse desquelles nous manquons d'éléments certains, et qui ne nous paraissent pas cependant devoir être éliminées.

Nos abonnés peuvent donc exposer leurs arguments dans notre revue, poser des questions, se répondre les uns aux autres, rectifier les erreurs échappées à nos collaborateurs occasionnels et à nous-mêmes; et ainsi la lumière se fera de plus en plus vive.

Notre désir est d'obtenir, sur le terrain réservé de l'étude du satanisme contemporain, de ses manifestations et de ses manœuvres de toute sorte, des résultats analogues à ceux qu'obtient la revue bien connue *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* sur le terrain littéraire, historique et artistique. En citant cet exemple, notre but sera parfaitement compris de tous nos lecteurs.

N^o 4. — L'Ante-Christ.

D'une lettre de notre abonné M. Louis Gayet, nous extrayons ce qui suit :

« L'Eglise nous enseigne que Dieu se réserve le secret du jour de la fin du monde : mais ce n'est pas au même temps que le court triomphe de l'Ante-Christ. Satan connut des prophéties modernes qui ont annoncé la venue de l'Ante-Christ pour la fin du xx^e siècle.

« C'est Nostradamus qui fixe à 1999 la fin du monde.

« Par la compilation de Béméchobus et diverses prophéties, on sait que l'Ante-Christ naîtra d'une juive de la tribu de Dan. Par sa Nativité, on sait qu'à 30 ans il agira. Par le secret de Mélanie, on sait qu'il aura des frères. L'Apocalypse parle d'un grand Aigle qui doit alors protéger l'Eglise (c'est la Russie, page 932 de votre *Diable*). Béméchobus dit que l'Ante-Christ doit naître à Lorozaïn. Isaïe parle des bouleversements du ciel. Satan ne fait que copier, comme vous le comprenez (page 935). »

*
*
*

N^o 10. — La secte des Vaudoux.

Voici quelques notes que nous avons reçues d'un professeur de Cap-Haïtien :

Le Vaudoux n'est pas une religion; c'est une association, une secte dans laquelle sont

admis tous les postulants riches ou pauvres, honorables ou misérables. Le culte consiste en pratiques anodines ou terribles, allant de l'adoration de la couleuvre jusqu'au sacrifice humain. Le poison y est manié avec dextérité, et l'on est tout étonné de voir dans leurs procédés la reproduction de ceux de la fameuse Locuste qui vivait sous Néron.

La poursuite de l'association est la richesse, la puissance ou tout au moins le bien-être, quand ce n'est pas la vengeance, et cela par tous les moyens possibles, sans aucun scrupule.

A cet effet, chacun des associés doit contribuer suivant ses moyens : le pauvre donnera ses enfants, ceux d'autrui, ceux de ses amis et amies pour être sacrifiés comme victimes propitiatoires. Le riche contribuera de sa bourse, de son crédit, pour faire prospérer ou tout au moins faire vivre les membres pauvres.

Afin que, entre les adhérents, il y ait un lien indissoluble, il faut que le crime intervienne.

Le Baptême.

Je suis Crésus, je vends des traites, j'achète du café par milliers de sacs que j'envoie en Europe à des gens qui ignorent mes accointances ;

Vous êtes M^{me} X..., belle créature, pleine de luxure et d'ambition.

Vous voudriez être riche, vous êtes mariée, c'est facile ; vous n'êtes pas mariée, ce n'est pas une difficulté. On vous mariera, ou du moins votre soif de luxure sera satisfaite. Mais, entendons-nous bien, il ne s'agit pas seulement de payer de sa personne, car la peine serait compensée par le plaisir ; il nous faut des sacrifices plus sérieux. Vous n'avez pas d'enfant, vous nous procurerez ceux des autres.

Ici intervient le sorcier. Il s'appelle, suivant la branche de la secte à laquelle il appartient et son degré de puissance : Papa-Loi, Papa-Ouangu ou Oungan, Kaplata et Makanda ; il rapproche les parties : le parrain et la marraine, et leur tient à peu près le discours suivant que j'abrège :

« Mon cher frère, ma chère sœur, suivant le désir que vous m'aviez exprimé, j'ai consulté Notre Maîtresse la Couleuvre, elle veut vous être favorable. Vous n'avez plus qu'à accomplir le sacrifice et tout vous réussira, car vous aurez auprès de vous un ange gardien, conseiller sûr qui vous guidera dans toutes vos entreprises. Ma sœur, apportez la victime, et vous, mon frère, apportez les fonds nécessaires à la célébration de la cérémonie. »

La commère se procure par ruse, insinuation et par des moyens qui ressemblent à ceux des hypnotistes, un enfant mal surveillé. Si

elle est mère, elle donne souvent sa propre progéniture. L'enfant doit être aussi jeune que possible pour que sa dépouille mortelle soit moins encombrante.

L'innocente victime est portée au humfort ; on lui a administré un léger narcotique pour l'empêcher de crier ; on la transporte quelquefois au milieu d'un paquet de linge sale, d'herbes, etc.

Dans le humfort, une torche est allumée, c'est le parrain qui la tient, la marraine tient l'enfant ; le Makanda saisit l'enfant et l'étouffe ; un petit cercueil est à ses pieds, il y dépose l'enfant après lui avoir fait subir une préparation qui doit en empêcher la putréfaction.

Le cercueil ainsi arrangé sera transporté de nuit au domicile du compère ou de la commère et déposé sous son lit. Et l'esprit de l'innocent deviendra désormais l'ange tutélaire, le compagnon inséparable de celui ou de celle qui couche dans le lit.

Le cercueil doit avoir la forme d'une boîte ou caisse de marchandise, afin de ne pas attirer l'attention des personnes qui entrent dans la chambre à coucher.

Ceci fait, le compère et la commère se retirent pour accomplir le dernier rite baptismal. Ils se rendent dans un carrefour de chemins ou de rues des plus fréquentés, et là, la main dans la main et se regardant face à face, la commère trace de la pointe de sa bottine un sillon dans la terre ou la poussière (le Ctéis), et le compère y laisse tomber une pièce de monnaie de cuivre, que la femme, avec son pied, recouvre de terre. Là est désormais fixée, comme une sentinelle veillant aux intérêts de ses parrain et marraine, l'âme de la victime.

Ici apparaît la Triade des Gnostiques : Le corps qui est sous le lit ou l'esprit vient le visiter tous les soirs, tandis que tout le jour il accompagne son parrain ou sa marraine, et l'âme qui veille à leurs intérêts dans le carrefour.

Lorsque l'un et l'autre des adhérents aura son petit cadavre sous son lit, leurs affaires prospéreront ou ne prospéreront pas ; mais il serait dangereux à l'un d'eux d'en dénoncer un autre.

Une marraine, grande marchande de toile, entre dans un magasin pour y faire des achats, elle marchande, fait ses prix, puis semble hésiter, elle se penche à droite, reste silencieuse, elle écoute ce que lui dit son ange gardien et sa réponse, son conseil est décisif.

La chair de porc est celle qui ressemble le plus à celle de l'homme ; celle-ci est douce, elle doit être relevée par beaucoup d'épices. Les parties les plus délicates sont les pieds et les mains quand le sujet est jeune encore. La

tête, cuite aux pois congos, est un mets sans rival.

(Résumé de ce que j'ai entendu dire entre deux femmes.)

—

Les deux plantes que l'on emploie pour produire la mort apparente et le réveil sont :

1° *Mimosa pudica*, sensitive; Mouri-vivi en créole;

2° Une commelynacée dont j'ignore le nom scientifique, faute d'un « *Genera plantarum* »; son nom vulgaire est : « Herbe aux huîtres », à cause de la forme de sa fleur, et « Boule de Mars », qui indique mieux ses propriétés.

Ces plantes sont employées séparément. Je ne connais pas leur mode d'emploi; mais je crois que les plantes broyées sont mises à macérer dans du talia, et les bouteilles bien bouchées sont exposées au soleil.

Cette plante empêche le sang de se coaguler, elle empêche la séparation du sérum du caillot. J'en ai fait l'expérience. Je parle de la commelynacée.

*
**

N° 11. — Les tables tournantes.

Un ecclésiastique du diocèse de Paris nous communique, d'après une lettre qu'il a reçue récemment d'une religieuse, un récit relatif au R. P. Lacordaire : l'authenticité du fait n'est cependant pas garantie, la religieuse narratrice tenant l'histoire de seconde main.

...Parmi les personnages qui étaient chargés par le S. Pontife d'étudier la question des tables tournantes, on remarquait le R. P. Lacordaire. Or, un jour, ayant appris que 30 messieurs devaient se réunir pour une soirée de tables tournantes, il se fit inviter, et fut fort bien reçu.

Toutes les questions posées aux tables eurent des réponses *exactes*, dont tous furent fort frappés, et le firent remarquer au R. Père. Il demanda la permission d'interroger sur la religion; mais la table ne répondit que des mensonges, dont celui-ci :

« Jésus-Christ est-il Dieu? — *Non* », à trois reprises, et les impies présents applaudirent.

Alors le P. Lacordaire prit une étole qu'il avait apportée, et, se levant majestueusement : « Je t'adjure de la part du Dieu vivant de « dire si le Christ est Dieu. » Et la table répondit : « *Oui* », mais se roulant avec fracas, elle alla frapper les jambes du R. Père; et tous furent saisis de frayeur.

« Qui es-tu? — Je suis esprit. — Apparais-tu bien? — Oui. — Apparais. — A une condition. — Laquelle? — Que quelqu'un de l'assemblée se donne à moi. — Qui que tu

sois, répondit un officier, je me donne à toi, alors apparais. — Au premier son de minuit seulement. » Et tous furent dans l'attente, un peu troublés.

A minuit, dans l'angle de la salle, une vieille personne à cheveux gris, entourée de lueurs rougeâtres, apparut aux yeux des spectateurs épouvantés, en disant : « Je suis Ninon de l'Enclos », et, se dirigeant vers l'officier, elle dit : « *Je viens te chercher.* »

Celui-ci, mourant de frayeur, alla s'enlacer dans les bras du P. Lacordaire, en disant : « Mon père, confessez-moi, sauvez-moi. » Mais déjà celui-ci s'était levé, plus prompt que l'éclair, et dit au fantôme : « Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, je t'ordonne de fuir et de n'avoir jamais aucun pouvoir sur cette âme. » Et le spectre disparut, laissant une odeur infecte...

Vous savez que cette Ninon était la marraine de Voltaire, et lui avait légué sa bibliothèque horrible; elle était courtisane, etc, etc.

Toutefois, on ne peut juger qu'elle soit damnée; car le démon a pu prendre sa forme et son nom.

Toujours est-il que l'officier était un ardent lecteur des œuvres de Voltaire. Il ne quitta pas le P. Lacordaire, qui l'emmena, le confessa, ainsi que plusieurs autres.

Mais avant, séance tenante, il fit un rapport de la scène et tous le signèrent. Il l'envoya à Rome avec ses réflexions.

Quant à l'officier, il tourna bien; mais je ne me rappelle pas bien s'il est entré en communauté.

NOTA. — Nous prions instamment les personnes qui nous envoient des communications destinées à être reproduites, de vouloir bien écrire *exclusivement* sur le recto de leurs feuillets. Les manuscrits rédigés au recto et au verso sont très incommodes pour les typographes.

LE MISSIONNAIRE

Stoïque, renonçant aux roses de la vie,
A sa mère qui pleure, il dit un saint adieu.
La croix est son drapeau, le martyre son vœu.
Il part, doux conquérant où le Christ le convie,
Dans les climats glacés, sur les terres de feu,
Pour délivrer une âme au mensonge asservie,
A chaque instant, brûlant d'une sublime envie,
Il affronte la mort sous le regard de Dieu.

Et quand il a semé la moisson de la France,
Meurtri par les labeurs, courbé par la souffrance,
S'il revoit son pays, quelque immonde crétin,
Ignare et lâche, fleur de la nouvelle couche,
Puant l'absinthe, l'œil insolent et farouche,
Saluera ce héros du nom de calotin.

Un Yankee.

LE MAGNÉTISME

Le docteur Bataille ayant maintes fois eu l'occasion de parler, dans le *Diabole au XIX^e Siècle*, du baron du Potet et de ses disciples, nous croyons devoir publier ici, d'après le *Journal du Magnétisme* (50^e année, n^o 3, mars 1895), la liste de l'Etat-Major de la Société Magnétique de France :

MEMBRES D'HONNEUR

(CONSEIL SCIENTIFIQUE DE LA SOCIÉTÉ)

1^{er} siège, M. Ph. Renaud, homme de lettres. — 2^e, M. Burg. — 3^e, M. Maitrejean. — 4^e, M. de Casti. — 5^e, M. Donato. — 6^e, M. H. Durville, directeur du *Journal du Magnétisme*. — 7^e, M. Daniaud. — 8^e, M. Froment. — 9^e, M. le docteur de Nauckhoff. — 10^e, M. le docteur Bénard. — 11^e, M. Jamet. — 12^e, M. Moutin. — 13^e. — 14^e, M. le docteur Ochowicz. — 15^e. — 16^e, M. le commandant Tarnier. — 17^e. — 18^e. — 19^e, M. Rouxel. — 20^e, M. le docteur Vigouroux. — 21^e, M. le docteur Desjardins de Réglé. — 22^e, M. Fabart. — 23^e, M. Papus (docteur G. Encausse). — 24^e, M. Fabius de Champville. — 25^e, M. Delmas-Marsalet. — 26^e, M. G. Vitoux, publiciste. — 27^e, M. le docteur Dupouy. — 28^e, M. le docteur Flasschen. — 29^e, M. L. Aullinger. — 30^e, M. Guyonnet du Pérat. — 31^e, M. St. de Guaita. — 32^e, M. A. Simonin. — 33^e, M. le docteur Deniau. — 34^e, le Sar Joséphin Peladan. — 35^e, M. le docteur Mora. — 36^e, M. Bouvéry. — 37^e, M. G. Démarest. — 38^e, M. Jules Lermine. — 39^e, M. Milo de Meyer. — 40^e, M. E. Michelet.

CORRESPONDANTS D'HONNEUR

MM. le docteur Babbitt, doyen du collège magnétique de New-York. — W. Crookes, membre de la Société royale de Londres. — Delboeuf, professeur à l'Université de Liège. — Le docteur Diaz de la Quintana, à Buenos-Ayres. — Le docteur Lapierre, président de la Société Théosophique de Minneapolis. — Le docteur Liébault, à Nancy. — Le docteur Narkiewicz Iodko, à Nad Niemen. — Le docteur Maggiorani, médecin du roi d'Italie, à Rome. — Max Dessoir, à Berlin. — Pietro d'Amico, président de la Société Magnétique de Bologne. — René Caillé, à Avignon. — Sinnett, président de la Société Théosophique de Simla. — Le docteur G. de Messimy, à Puéchabon, Hérault. — E. Yung, professeur à l'Université de Genève. — Bouvier, directeur de la *Paix Universelle*, à Lyon. — Le docteur Kruger, à Nîmes. — Le docteur Mirco-witch, à Bourges. — Rovira, directeur de la *Revista de Magnetismo*, à Barcelone. — Le docteur Girgois à Buenos-Ayres.

CONSEIL ADMINISTRATIF (MEMBRES ACTIFS)

MM. Conard, Berthet, Bouvery, Burg, Thomas, Ph. Renaud, G. Démarest, Collas, Daniaud, Suzaine, Jamet, Courlet, Helt, Desvignes, Michelet, homme de lettres, Lacroix, L. Duchemin, homme de lettres, H. Duresle, Forestier, Hénol, Froment, Grinevald, Guyonnet du Pérat, Jacquillat, le docteur Bénard, Lessard, ancien magistrat, Létrange, J. Lévy, Amédée-H. Simonin, Aubertin, Reveilhac, Noguès, ingénieur civil des mines, Landrin, Pennel, Bouleau, Loche, Ouiste, Bossong, Maitre-jean, Vivant.

CORRESPONDANTS NATIONAUX

MM. D. Bats, à Saint-Jaguin (Landes) ; A. Bernard, à Saint-Quentin ; G. Bertelot, à Orléans ; le docteur Bertrand-Lauge, à Alais ; le docteur Berjoan, à Vinça (Pyrénées-Orientales) ; le docteur Bonnefoy, à Chars-en-Vexin ; Bernard-Colliard, à Chanay (Ain) ; Chomier, à Saint-Etienne ; J. Chos-sat, à Rimont (Ariège) ; Corrot, à Saint-Dizier ; le docteur Cornilleau, au Mans ; le docteur David, à Sigean (Aude) ; Dac, à Toulon (Var) ; Dillies, à Roubaix ; Jacquet de May, pharmacien, à Rennes ; Ducos, propriétaire, à Sion (Gers) ; le docteur Dupouy, à Larroque (Gers) ; Ferrier, à Clermont-Ferrand ; Gavot, conseiller municipal, à Orléans ; Gérard, artiste-photographe, à Rennes ; Goubareff, à Villefranche (Alpes-Maritimes) ; Host, à Lyon ; Ilher, à Agen ; Lageais, instituteur, à Limoges ; Lagüe, à Saint-Etienne-de-Baïgorry (Basses-Pyrénées) ; Lalanne, à Léspéron (Landes) ; Mallaret fils, à Bordeaux ; J. Martin, à Troyes ; H. de Martin, à Narbonne ; Martres, négociant, à Montauban ; Métais, huissier, à Loudun ; H. Pelletier, à Madon (Loir-et-Cher) ; M^{me} Ollivier, à Bourg (Gironde) ; MM. E. Otto, à Lantosque (Alpes-Maritimes) ; Revel, à Lyon ; le docteur Ripeault, à Dijon ; Roy-du-Wal, journaliste, à Banyuls-sur-Mer ; A. Suire, publiciste, à Parthenay ; Tellier-Hudan, à Boulogne-sur-Mer ; Ad. Villebien, à Caen.

CORRESPONDANTS ÉTRANGERS

MM. le docteur Anfossi, à Gênes, Italie ; le docteur Bernier, à Jaemel Haïti ; Bertoneini, à Panama, Rép. de Colombie ; le docteur Bourada, à Roman, Roumanie ; Bourker, à Odessa, Russie ; Carréra, à Saint-Louis, au Sénégal ; le docteur Ch. Carron, à Milan, Italie ; Jésus Ceballos, à Mexico ; le docteur Carreo Barata, à Lisbonne ; le docteur Girgois, à la Plata, Rép. Argentine ; de Lagrange, Vera-Cruz, Mexique ; le docteur Letoquart, à New-York ; Henry Marcopoli, Alep, Turquie d'Asie ; Léopoldo A. Ojeda, à Mexico ; M^{me} Parent-Sior, à Herstal.

Belgique ; MM. A.-J. Rico, à la Haye ; Rosat, aux Granges, Suisse ; M. N. Rovira, à Barcelone ; Soulhassaye, à la Trinité, Martinique ; Thomas, à Trinidad Colo, Etats-Unis.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

L'Institut médical électro-magnétique, de Toulouse, représenté par M. le docteur C. Surville, président.

L'Union Spirite, de Reims, représentée par M. Moulin, secrétaire-trésorier.

La Société Magnétique, de Genève.

COMITÉ DE DIRECTION POUR 1895

MM. X... Président d'honneur.

le Dr Flassehen, vice-président d'honneur.

Desjardins de Réglé, vice-président d'honneur.

le Dr Encausse (Papus), président.

Ph. Renaud, vice-président.

G. Démarest, vice-président.

H. Durville, secrétaire général.

Jamet, secrétaire.

Une Guérison par la Sainte Croix

On envoie de Saint-Gervasy, à l'*Univers*, le récit suivant que nos lecteurs ne liront pas sans émotion :

« Je veux vous raconter aujourd'hui une chose bien extraordinaire en même temps que bien consolante : un vrai miracle qui vient de se passer à Saint-Gervasy (Gard), je pourrais presque dire sous mes yeux.

« Une pieuse jeune fille du pays, de 38 à 39 ans, était paralysée de tout le côté gauche depuis quinze mois : son bras et sa jambe étaient inertes ; sa langue était même un peu embarrassée. Elle ne pouvait plus marcher, elle se traînait péniblement à l'église sur deux béquilles. Les médecins consultés avaient déclaré son cas absolument incurable. Elle eut recours à la prière et se tourna plus que jamais vers Dieu.

« Les stations du chemin de la Croix bordent le chemin ardu de la montagne conduisant à la Croix.

« La paralytique se mit à prier la Croix de Saint-Gervasy de la délivrer de ses infirmités. Elle résolut même de monter à l'oratoire de Péchicar en faisant le chemin de la Croix, ce qui fut désapprouvé par tous ses parents, amis et connaissances auxquels la chose paraissait impossible. C'est le Vendredi-Saint 12 avril qu'elle mit son projet à exécution. Appuyée sur ses béquilles, soutenue et accompagnée par des parents et des amis, elle commença le chemin de la Croix, récitant devant chaque

station les prières. Elle monta péniblement jusqu'à la treizième station, et là elle récita avec plus de ferveur et plus de confiance que jamais les réflexions et les prières. Lorsqu'elle arriva à ces mots : O Marie... mère de miséricorde... *imprimez tellement dans nos cœurs les douleurs que vous ressentîtes au pied de la Croix que nous n'en perdions jamais le souvenir !* — elle sentit subitement comme une secousse violente, une commotion soudaine, un ébranlement, — et la paralytique se releva tout à coup, rejeta ses béquilles, repoussa les parentes et les amies qui la soutenaient et s'élança, seule, vers le sommet de la montagne pour vénérer et remercier la sainte Croix de sa guérison miraculeuse, et lui adresser ses actions de grâces. — La guérison a eu lieu le *Vendredi-Saint, à trois heures de l'après-midi.*

« Puis, elle descendit de la montagne, sans béquilles, sans soutien, marchant seule comme si elle n'avait jamais été paralysée, et recevant les félicitations des témoins de cette scène et de tous les habitants qui racontent et attestent avec émotion cette guérison miraculeuse. Depuis lors, elle a recouvré l'usage de ses membres : il n'est plus question de paralysie : elle va, elle vient, comme si elle n'avait jamais eu d'infirmités.

« C'est trois semaines après, que la fête de l'Invention de la Sainte-Croix amenait sur la montagne de Péchicar la procession annuelle de la paroisse de Saint-Gervasy, que la messe y était célébrée au milieu de la plus nombreuse assistance. Il faut renoncer à vous dire avec quelle ferveur, avec quel enthousiasme, avec quelle foi, les pieux pèlerins vénéraient la Sainte Croix et avec quel entrain ils chantaient le cantique populaire : *Vive Jésus ! Vive sa croix !*

« Le soir, à l'église paroissiale, M. le curé de Manduel a évoqué, avec son éloquence méridionale et son zèle à toute épreuve, les gloires de la Croix de Saint-Gervasy, rappelant les miracles obtenus par son intercession et les bienfaits qu'Elle a répandus dans la contrée depuis 200 ans.

« Dimanche 5, nouvelles fêtes ; processions sur la montagne de Péchicar, messes ; énorme affluence de monde — plus de 7 à 8.000 âmes étaient là, remerciant Dieu du miracle accompli, et sollicitant la pluie nécessaire pour les récoltes desséchées sur pied, — pèlerinages de *Manduel*, de *Cernac* (la croix des pénitents était portée par un pénitent, pieds nus), de *Courbessac*, de *Bouillargues*, de *Lédenon*, de *Bezonce*, de *Saint-Gervasy*. J'y étais : c'était magnifique, et la pluie est venue le soir même.

« Le R. P. Joseph Maubon de l'Assomption, dans une chaleureuse allocution, a soulevé l'enthousiasme et fait crier : Vive la Croix ! Vive la France !... »

JEANNE D'ARC ET LE MOIS DE MAI

M. l'abbé Paul Fesch, qui est un fervent admirateur de Jeanne d'Arc et l'un de ses historiographes les plus érudits, a eu la pieuse pensée de réunir et de détacher, en un volume spécial, tous les faits de la vie de l'héroïne, qui se sont accomplis au mois de mai. Et ils sont nombreux !

Dans une Introduction de quelques pages, où il expose l'idée de son livre, M. l'abbé Fesch énumère les principaux.

« On peut dire de la vie de Jeanne d'Arc, écrit-il, que ce fut tour à tour une vie militante, triomphante et souffrante.

« Or, prise sous ces trois aspects, elle a vu s'accomplir, dans le mois de mai, la plupart des événements qui la composent.

« En mai, Jeanne, poussée par ses voix, échos de la voix de Dieu, qui lui montraient la pitié qui était au royaume de France, abandonne sa famille et s'en va trouver, pour la première fois, le sire de Baudricourt, à Vaucouleurs.

« En mai, Jeanne livre cette série de combats et remporte cette série de victoires inespérées qui s'est terminée par la délivrance d'Orléans et que l'on regarde, à juste titre, comme un des plus hauts faits militaires de notre histoire nationale.

« En mai, elle fait cette série de prophéties qui, toutes, ont reçu à l'instant leur complète réalisation.

« En mai, elle donne ce gage qu'elle avait promis aux docteurs de Poitiers, et qui devait être comme le cachet irréfragable de sa mission divine. »

C'est en mai également que les foules enthousiastes, reconnaissant comme instinctivement la mission de Jeanne, saluent en elle l'envoyée de Dieu ; en mai que Gerson, l'illustre chancelier de l'Université de Paris, et Jacques Gelu, archevêque d'Embrun, écrivent sa louange, déclarent qu'elle vient de Dieu, parce qu'elle fait œuvre de Dieu ; en mai que Dieu accorde à ses prières la résurrection d'un enfant.

Et si mai fut le mois de ses triomphes et de sa gloire, il fut aussi le mois de ses souffrances et de son martyre. C'est en mai qu'elle fut faite prisonnière sous les murs de Compiègne, en mai que se déroula le cruel martyre de son procès, en mai qu'elle monta sur l'atroce bûcher de Rouen.

Maintenant que sa mémoire est honorée comme celle de la Sainte de la Patrie, de la glorieuse protectrice de la France, c'est encore le mois de mai que l'on choisit pour célébrer sa fête.

Mai est le mois-vierge, et toutes ces coïnci-

dences nous apparaissent comme quelque chose de symbolique et de sacré. N'est-il pas frappant que Jeanne ait accompli les principales phases de sa mission durant le mois consacré à Marie, elle qui avait une dévotion si profonde et si touchante à la Sainte Vierge et qui avait fait broder sur son étendard le nom de *Maria* à côté du nom de *Jésus* ?...

Jeanne d'Arc et le Mois de Mai, par M. l'abbé Fesch, a été édité par la Société de Propagande catholique et sociale.

DÉCLARATION DE NON-PALLADISME

Nous avons reçu la lettre suivante :

Paris, le 14 mai 1895.

Monsieur le Directeur de la *Revue Mensuelle*,
83, rue de Rennes, Paris.

Par la lecture de votre numéro 16, j'apprends que j'ai été interviewé par l'un de vos collaborateurs. Si votre envoyé m'avait prévenu que notre conversation était destinée à la publicité, je lui aurais fait une déclaration qui lui eût évité de poser des points d'interrogation à mon sujet.

Je ne suis pas palladiste, et je vous prie de le faire savoir, puisque votre article laisse le doute. Je ne connais miss Diana Vaughan que depuis trois mois environ ; mon imprimerie existait alors. Miss Vaughan me fut présentée par deux personnes, dont l'une est depuis longtemps de mes amis. Elle cherchait un imprimeur indépendant ; on m'avait désigné à elle comme tel. Je suis, en effet, absolument neutre, et je ne refuse aucun travail, pourvu que les impressions qu'on m'apporte à faire ne contiennent rien de subversif à l'égard des autorités établies, ni rien d'offensant pour les bonnes mœurs. C'est vous dire que j'imprimerai l'*Univers* aussi bien que le *Palladium Régénéré et Libre*.

Miss Diana Vaughan est, pour moi, une cliente qui m'a ouvert un crédit chez son banquier et dont j'exécute les ordres d'impression ; rien de plus, rien de moins. Ses amis m'ont assuré qu'elle court des dangers de la part d'ennemis acharnés : de là vient ma discrétion, que votre collaborateur a eu soin de constater. Je l'en remercie ; car, sans me préoccuper de rechercher de quoi il s'agit, je me considère simplement comme lié par le secret professionnel. Il n'y a pas d'autre mystère de ma part.

Veuillez insérer, je vous prie, Monsieur le Directeur, cette courte réponse, et agréer l'expression de mes sentiments parfaits.

A. PIERRET, éditeur,
37, rue Etienne-Marcel.

LES DROITS D'ACCROISSEMENT

et la Franc-Maçonnerie

Pour ceux de nos lecteurs qui seraient tentés de douter encore du rôle joué par la franc-maçonnerie dans le projet et le vote de la loi des droits d'accroissement, nous croyons nécessaire de reproduire les documents suivants :

Rapport

Présenté à la G. L. S. E., dans sa séance du 10 août 1891, par le F. Le Masurier, au nom de la Commission d'initiative, sur la proposition du F. Friquet (1), relative à l'organisation d'un pétitionnement contre les manœuvres actuelles du cléricalisme.

« T. C. F. Président, T. C. C. F. députés.

« Et vous tous mes FF. »

La Commission d'initiative, réunie le 3 août dernier, sous la présidence de notre T. C. F. Mesureur (2), a examiné la proposition de notre T. C. F. Friquet, relative à l'organisation d'un pétitionnement, dans et hors les ateliers maçonniques, pour soumettre à l'examen des pouvoirs publics et des Chambres, les mesures législatives et autres qu'il conviendrait d'opposer aux manœuvres du cléricalisme.

« Vous connaissez les termes de cette proposition, qui vous a été présentée le 8 juin dernier. Je crois cependant utile de vous en donner une nouvelle lecture.

Proposition Friquet

« Paris, 8 juin 1891.

« Je, soussigné, ai la faveur de soumettre à l'examen de la G. L. S. la proposition suivante :

« Attendu que pour permettre à la République de poursuivre utilement l'étude des questions sociales, il est nécessaire de la débarrasser d'abord des entraves que lui suscitent ses ennemis de l'intérieur;

« Considérant que le changement d'attitude de la gent cléricale, *bien loin de calmer les justes méfiances de la franc-maçonnerie, doit, au contraire, attirer toute son attention.*

« La Grande Loge Symbolique décide qu'elle organisera, dans des termes et suivant des conditions à déterminer, un vaste pétitionnement, dans et hors les ateliers maç., afin d'obtenir des pouvoirs publics et des assemblées parlementaires l'exécution des lois déjà votées ou la création de mesures nouvelles pour arriver aux résultats suivants :

« Application complète des lois scolaires et des règlements qui en ont déterminé l'exécution;

« Application réelle de la loi militaire, au lieu de la plaisanterie séminariste actuelle;

(1) De F. Friquet était alors membre de la Commission exécutive de la Grande Loge Symbolique Ecossaise (Ecossais dissidents). L'année suivante il fut nommé président de cette Obédience.

(2) Le F. Mesureur est aujourd'hui député de la Seine.

« Laïcisation de toutes les écoles et spécialement des écoles de filles, pour lesquelles la Loi n'a pas déterminé de limite maxima;

« Laïcisation intégrale des maisons de secours, hôpitaux et hospices;

« Respect des mesures prises à l'égard des congrégations expulsées.

« **APPLICATION RIGOUREUSE ET IMMÉDIATE DE LA LOI SUR LES DROITS D'ACCROISSEMENT;**

« Vote d'une loi sur les Associations;

« Vote de la *Loi Yves Guyot*, prise en considération par la précédente législature, ou telles autres permettant d'arriver progressivement à la séparation des Eglises et de l'Etat, à la suppression du budget des cultes, et à la dénonciation du Concordat.

« Vote de la loi, en suspens à la Chambre, après retour du Sénat, retirant aux fabriques et consistoires, le monopole des inhumations;

« Obligation, pour être admis aux emplois et fonctions publiques et dans les écoles du gouvernement, d'avoir fait ses études dans les lycées ou collèges de l'Etat;

« Interdiction aux agents et fonctionnaires de tout ordre, sous peine de révocation, sauf en cas d'impossibilité absolue, de faire élever ou enseigner leurs enfants dans les maisons d'éducation religieuses, etc., etc.

« En un mot, emploi de tous les moyens légaux pour laïciser tous les services publics, soumettre l'Eglise à l'Etat et imposer à tous le respect de la forme républicaine. « Signé : FRIQUET. »

Cette proposition, rédigée avec la clarté et la fermeté de principes qu'apporte notre T. C. F. Friquet dans tous ses travaux, rendait facile la tâche de la commission, qui n'avait qu'à statuer pour ou contre son adoption; aussi lui a-t-elle donné son approbation la plus complète et elle vous présente, à son tour, les résolutions suivantes :

« La commission d'initiative conclut :

« 1^{re} A l'adoption en principe de la proposition du F. Friquet;

« 2^{re} A la discussion immédiate de toutes les dispositions qui y sont contenues;

« 3^{re} A ce que la Grande Loge Symbolique prenne l'initiative, en son nom et sous sa responsabilité, du pétitionnement demandé;

« 4^{re} Enfin, à ce que la commission exécutive ou une commission spéciale soit chargée de la forme et de la rédaction définitives de cette pétition et de prendre toutes les mesures nécessaires pour la propagande et la réussite du mouvement pétitionnaire. »

Le F. Le Masurier terminait ainsi son rapport :

« Je vous dirai encore que si la Maçonnerie est l'avant-garde de l'armée républicaine, la Grande Loge Symbolique, elle aussi, est aux avant-postes de l'armée maçonnique. C'est pourquoi nous faisons appel à toute sa vigilance et à toute son énergie. C'est pourquoi nous lui demandons, non seulement de pousser un cri d'alarme, mais encore de le pousser avec tant d'énergie qu'il soit entendu de toute la France républicaine.

« Il faut que ce cri d'alarme réveille tous les indifférents et retienne dans le devoir tous ceux qui étaient peut-être à la veille de faire défection.

« Il faut encore que ce cri de guerre serve de ralliement à toutes les forces vives, actives et militantes de tous les Ateliers maçonniques, de tous les adeptes des sociétés de Libre-Pensée, et de tous les partisans sincères et dévoués de la République démocratique et sociale ! »

Il fut décidé qu'un exemplaire du rapport du F. Le Masurier serait envoyé à tous les députés avant la prochaine tenue de la Grande Loge Symbolique.

Le F. Tollemier demanda que les F. Maç. faisant partie du Parlement fussent invités à cette tenue.

Le F. Friquet se rallia à la proposition du F. Mesureur et déclara se mettre aux ordres de l'assemblée pour la fixation de la date à laquelle on renverrait la discussion.

Par 270 voix contre 3, le Convent du Grand-Orient de France, dans sa cinquième séance du vendredi 18 septembre 1891, ratifia implicitement le projet Friquet, en adoptant, parmi les résolutions proposées par la commission des vœux, celle-ci :

« Que c'est à l'énergie gouvernementale qu'il faut faire appel et **QU'IL FAUT FRAPPER LES CONGREGATIONS ET DETUIRE LA MAIN-MORTE.** »

Le F. Blatin (1) fit aussi adopter une proposition complémentaire ainsi conçue :

« Le Convent maçonnique invite le Conseil de l'Ordre à convoquer à l'hôtel du G. O., chaque fois que cela lui semblera nécessaire, tous les membres du Parlement qui appartiennent à l'Ordre, afin de leur communiquer les vœux exprimés par la généralité des maçons, ainsi que l'orientation politique de la Fédération.

« Après chacune de ces réunions, le Bulletin publiera la liste de ceux qui se seront rendus à la convocation du Conseil de l'Ordre, celle de ceux qui se seront excusés, celle de ceux qui auront laissé l'invitation sans réponse.

« Les membres maçons du Parlement seront également invités, par le Conseil de l'Ordre, à s'associer énergiquement à toutes les mesures... **notamment à celles qui tendraient A LA SUPPRESSION DES CONGREGATIONS RELIGIEUSES...** »

La discussion du projet Friquet eut lieu à la Grande Loge Symbolique, le 12 Octobre 1891. Après avis du F. orateur Lepère, ce projet fut renvoyé à une commission de cinq membres : les FF. Friquet, Goumain-Cornille, Le Masurier, Mamelie et Mesureur.

(1) Le F. Blatin est maintenant Président du Conseil de l'Ordre du G. O. de France, c'est-à-dire Grand-Maître du Rite Français.

A la séance du 23 Novembre 1891, le F. Le Masurier présenta, au nom de la commission spéciale, un rapport sur le projet Friquet. Cette commission écartait provisoirement le pétitionnement et demandait que l'on agisse auprès de toutes les Obédiences, ainsi qu'auprès des Sociétés et Comités électoraux, pour que de tous les côtés on influât sur les mandataires. La G. L. S. décida l'impression de ce rapport et adopta les conclusions du rapporteur.

A la séance du mardi 12 septembre 1893 du convent du Grand-Orient, le F. Merchier, rapporteur, Vén. de la L. Le Réveil du Calais, Or. de Calais, Rose-Croix, professeur de physique au lycée de Calais, donna lecture du document ci-après :

Proposition

« Le Convent de 1893, fidèle aux doctrines anti-cléricales et humanitaires de la F. M., désireux de voir le Conseil de l'Ordre donner à toutes les LL. de l'Obédience une impulsion énergique propre à amener la réalisation, depuis si longtemps souhaitée des réformes nécessaires, le charge d'organiser, sur toute l'étendue du territoire de la République, une agitation pacifique destinée à **permettre enfin l'écrasement du cléricalisme** :

« Par l'application intégrale des lois scolaires et militaires, la vulgarisation des lois destinées à amener la séparation des Eglises et de l'Etat, **LA SUPPRESSION PURE ET SIMPLE DES CONGREGATIONS ET LE RETOUR DE LEURS BIENS A LA NATION...** »

La suppression pure et simple des congrégations et le retour de leurs biens à la nation s'effectueraient en quelques années par l'application de la loi sur les Droits d'Accroissement.

Visant non seulement les Congrégations, mais les Religions, le F. Gadaud, orateur du Convent du Grand Orient de France, disait l'an dernier, dans son discours de clôture :

On a peur que la ferveur et la générosité des fidèles viennent à augmenter, si une fois elles sont libres et affranchies du contrôle de l'Etat, et qu'alors les Eglises ne constituent, par cet accroissement de force, un danger plus redoutable pour la puissance civile.

« Erreur profonde !

« **Avec des lois bien faites sur les associations, tout péril de ce genre serait écarté.** »

Des lois bien faites ? Le F. Gadaud, ministre actuel de l'agriculture, sait très bien ce que veut dire une telle périphrase. Nos lecteurs traduiront : « **Avec des lois maçonniques !** »

La France est en Maçonnerie et non en République !

A. De la Rive.

Réplique pour en finir

Nous avons reçu, de M. l'abbé Bigou, une longue lettre en réplique à l'article par lequel miss Diana Vaughan avait répondu, à sa manière, aux objections de notre collaborateur.

Ainsi que nous l'avons dit, nous avons longuement examiné s'il y avait une utilité quelconque à entretenir une discussion avec la revue luciférienne et sa directrice. Cet examen a été fait non seulement entre les éditeurs et les principaux rédacteurs de la *Revue Mensuelle*, mais encore au sein du comité anti-maçonnique de Paris, et la réponse a été unanimement négative. Bien convaincus que ce n'est pas par des controverses que nous pourrions faire entendre raison à la grande-maîtresse palladiste dont l'ardeur est absolument aveugle, nous avons résolu de ne plus nous préoccuper désormais de ses dissertations, et, sans passer sous silence sa revue qui est un document important, de nous borner à y noter au passage tout ce qui apportera la confirmation des révélations du docteur Bataille, de M. De la Rive, de M. Margiotta, de la *Revue Mensuelle*, en un mot, de tous les divulgateurs des mystères de la haute-maçonnerie.

Cependant, nous ne voulons pas que l'un de nos collaborateurs puisse nous reprocher de lui avoir fermé nos colonnes, alors que notre adversaire vient de consacrer sept pages à combattre ses arguments avec tout le zèle infernal qui l'anime, avec toute la souplesse d'esprit qui lui est inspirée par le démon.

Pour cette raison, nous publions la nouvelle lettre de M. l'abbé Bigou. Mais il doit être bien entendu que cette publication ne comporte pour la *Revue Mensuelle* aucun engagement d'entreprendre une polémique, si notre adversaire ripostait. Nous nous en tenons à ce qui a été dit plus haut par un ecclésiastique du diocèse de Paris, proposant une union de prières privées ; voilà le bon terrain, le seul sur lequel nous nous plaçons pour tâcher d'obtenir la conversion de miss Diana Vaughan.

Nous déclarons même que, tout en comprenant le but que se propose M. l'abbé Bigou, tout en partageant l'idée d'ensemble qui le meut, nous ne pouvons nous associer sans réserve à toute son argumentation ; car sa connaissance insuffisante du système doctrinal des palladistes lui fait soulever plusieurs arguments qui ne peuvent éclairer notre adversaire,

Ainsi, M. l'abbé Bigou croit que les palladistes nient la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il part de là pour les confondre. C'était, à notre avis, une question à laisser de côté ou à traiter autrement. Les

palladistes font de Jésus-Christ un homme supérieur, ayant vécu une grande partie de son existence dans les lois du Dieu-Bon (Lucifer) et s'étant laissé entraîner, un beau jour, à souscrire un pacte avec le Dieu-Mauvais (Adonaï), pour obtenir de lui, par une adoption, une sorte de partage de sa divinité ; c'est ce qu'ils appellent le pacte du Thabor. Les palladistes admettent donc la résurrection de Jésus-Christ ; selon eux, ce n'est pas le Christ lui-même qui s'est ressuscité, c'est Adonaï qui l'a ressuscité. De même, ils ne contestent pas le miracle de l'Ascension, mais ils le mettent sur le même pied que ceux du ravissement d'Elie et d'Hénoch et de l'Assomption de la Sainte Vierge. On peut donc chercher à convaincre les palladistes de bonne foi qu'ils sont dans l'erreur sur tel ou tel point ; seulement, pour cela, il est indispensable de connaître à fond leur système.

En un autre endroit de sa lettre, M. l'abbé Bigou met en regard tels passages de l'*Apadno* et les prophéties de nos Livres Saints, afin de prouver à miss Vaughan que Lucifer est un plagiaire. C'est très bien ; mais comment voulez-vous apporter la lumière dans cette cervelle, si vous commettez des erreurs sur les interprétations traditionnelles des palladistes ? Ainsi, par « la seconde ville de Céphas », ils n'ont jamais entendu « Jérusalem ». Leur enseignement est que c'est à Saint-Petersbourg que la papauté adonaïte, chassée de Rome, se réfugiera. De même, « le peuple du Nord », pour eux, ce n'est pas « Gog » ; c'est le peuple russe.

En d'autres termes, nous sommes intimement persuadés qu'une discussion avec la directrice du *Palladium* est des plus inopportunes en ce moment et ne saurait amener aucun bon résultat. Prions et ayons patience. Laissons notre adversaire nous fournir des armes ; laissons-lui publier l'exposé de sa doctrine. Elle annonce qu'elle publiera l'*Apadno* intégralement : qu'elle le fasse donc, ce sera très intéressant à lire, et, une fois cette publication faite, alors nous discuterons. Actuellement, toute controverse est prématurée et peut pécher de notre part par des erreurs de détail, dont triompheraient les adversaires.

A quoi bon même leur faire ressortir que leur *Apadno* est postérieur à la Bible, et que, par conséquent, les emprunts faits à la Bible sont des plagiat ? Ils ne donnent pas plus de vingt-quatre ans d'existence à leur *Apadno* ; pour eux, ce qu'ils admettent, ils l'admettent parce que Lucifer le leur a déclaré vrai, et ils rectifient le reste ; vous ne les ferez pas sortir de là. Et vous aurez beau vous évertuer à leur démontrer qu'ils n'ont pas le droit de prendre ceci dans la Bible et d'en rejeter cela, vous parlerez à des sourds.

Enfin, il est même telle façon d'interpréter

certain passages des récits de miss Vaughan pour laquelle nous ne pouvons associer notre sentiment à celui de M. l'abbé Bigou ; par exemple, nous ne voyons aucunement une sensation aphrodisiaque dans sa description du voyage aérien : le récit, lu dans son entier, ne nous a pas produit cette impression.

Néanmoins, nous avons pour règle de publier sans suppressions ni modifications la copie de nos collaborateurs : chacun, chez nous, a personnellement la responsabilité morale de ce qu'il écrit. Or, pour les raisons que nous venons d'exposer d'abord, nous ne pouvions refuser à M. l'abbé Bigou l'hospitalité de nos colonnes. Par conséquent, nous donnons sa lettre, telle quelle, sous les réserves qui viennent d'être indiquées ; mais il est bien entendu que c'est une dernière réplique et que, chez nous du moins, cette discussion en restera là :

A Mademoiselle Diana Vaughan,

Grande-Maitresse du Palladium régénéré et libre.

(DEUXIÈME LETTRE OUVERTE)

Mademoiselle,

Je vous remercie de tout cœur pour la longue et bienveillante réponse dont vous avez bien voulu m'honorer. Vous avez eu la complaisance de consacrer sept pages, presque le tiers de votre revue, à discuter quelques-unes de mes objections et de mes preuves : je vous en suis très reconnaissant.

Il est vrai qu'il eût été peut-être de meilleur goût de m'appeler « M. le curé de Sonnac » — faute de vouloir dire « M. Bigou » — que de me nommer tant de fois « le bon renard de Sonnac ». Mais ne croyez pas que j'aie me fâcher pour une pareille vétille, parce qu'il est évident que vous ne mettez aucune malice dans votre appellation. Vous me flattez même beaucoup, en daignant affirmer que je suis « un renard d'une espèce à part, un renard affable, mettant des formes et point cruel en croquant, *une bonne nature de renard* ». Si « vous me savez gré de mes aimables paroles » à votre égard, veuillez bien croire que je vous suis très reconnaissant à mon tour d'avoir reconnu en votre très humble serviteur « une bonne nature de renard ».

Je suis encore bien aise de trouver dans votre exorde la preuve que j'ai des protecteurs spirituels plus puissants que votre Asmodée et vos autres esprits du feu. Vous dites, en effet : « J'ai consulté à son sujet ; *malheureusement*, nous avons eu lutte, et la consultation a été troublée par une irruption de mauvais esprits. La seule réponse nette a été : Ce Baptiste appartient au Temple de Salomon. — Je n'approfondis pas, la question me paraissant de

nette importance. » Mais si la question est sans importance, pourquoi dites-vous que *malheureusement* votre consultation a échoué, à cause d'une lutte entre vos protecteurs et leurs adversaires ?

En réalité, vous auriez bien voulu, n'est-ce pas, que votre Asmodée vous fournit des armes contre ma personne, pour suppléer à la faiblesse de vos réponses à mes raisons ? C'est là un procédé très usité dans le journalisme, quoiqu'il soit très discuté au point de vue de la stricte logique et de la loyauté. Mais voilà : vos esprits du feu n'ont rien pu vous révéler sur mon compte, sinon que *j'appartiens au Temple de Salomon*, ce qui ne signifie absolument rien. Or, si vos protecteurs sont restés muets, c'est que les miens les ont empêchés de rien voir et de rien dire qui me fût nuisible. Merci de ce témoignage en faveur de mon ange gardien. Merci surtout à ce bon ange pour sa très sainte et très efficace protection. Je vais le prier plus que jamais de vouloir bien m'en favoriser jusqu'à ma mort.

1. Bonne foi et mauvaise méthode.

Voici encore, Mademoiselle, une autre partie de votre exorde qui demande quelques remarques. Vous vous exprimez ainsi : « Tout maléakh pénétrant trahit toujours sa nature. Celui qui fait agir ce prêtre batailleur l'invite à la douceur ; mais la grille du mauvais esprit s'est montrée, même dans l'assaut de politesse. Si je m'obstine jusqu'à ma mort à être luciférienne, quelle que puisse être ma bonne foi, mon sort sera épouvantable dans l'autre monde ; je serai jetée dans un étang de feu et de soufre, où je serai tourmentée jour et nuit dans les siècles des siècles... Un jésuite m'a écrit tout le contraire, tandis que nous controversions sur la méchanceté d'Adonaï ; mais le jésuite est *renardissime*. »

Pardon, Mademoiselle ; il y a ici un malentendu entre nous. Je ne vous ai jamais dit que « votre sort sera épouvantable dans l'autre monde si vous vous obstinez jusqu'à votre mort à être luciférienne, *quelle que puisse être votre bonne foi* ». En voici une double raison. D'abord, je suis entièrement convaincu — et sur ce point je crois être tout à fait d'accord avec votre jésuite *renardissime* — que le vrai Dieu ne punit personne d'une manière réelle et positive pour des fautes commises *de bonne foi et sans aucune malice*. Et, en second lieu, l'hypothèse que vous faites de votre persistance sans fin dans le culte de Lucifer avec une entière bonne foi est, à mes yeux, tout simplement impossible.

Oh ! ne croyez pas pour cela que je veuille plus ou moins insinuer que vous auriez pu manquer de

bonne foi dans le passé ; car vous êtes pour moi, *jusqu'à présent*, une simple victime de votre nature et de circonstances tout-à-fait exceptionnelles.

Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi on enseigne tant de choses aux demoiselles bien élevées, comme vous, sans leur faire étudier, comme aux jeunes gens, les principes de la philosophie en général, et les règles de la logique en particulier ? Eh bien, le voici : c'est parce qu'on croit cela à peu près inutile pour plusieurs raisons : ou, si vous voulez, pour une seule raison, qui les résume toutes et qui consiste dans la nature de la femme.

La science démontre et explique aujourd'hui une vérité plus ou moins constatée jusqu'ici par le genre humain, grâce à de longs siècles d'expérience : c'est que la femme a beaucoup plus de cœur que de tête, parce qu'en général il y a chez elle bien moins de muscles et de cervelle que chez l'homme, mais aussi bien plus de vie et de substance dans les nerfs, qui sont les organes de l'affection et de la sensibilité. A cause de cela, on juge très peu utile d'enseigner aux jeunes filles la nécessité et le moyen de distinguer *logiquement* entre le vrai et le faux, entre le beau et le laid, entre le bien et le mal. On sait, en effet, par expérience, qu'elles ne feraient aucun usage de ces règles de raison, parce que pour les femmes il n'y a qu'une règle pratique : c'est l'inclination du cœur, c'est-à-dire l'amour et la haine. Pour elles, le vrai, le beau et le bien, c'est tout simplement ce qu'elles aiment ; car ce qu'elles détestent ne peut être que laid, faux et mauvais, en proportion de la haine qu'elles éprouvent.

Voilà toute leur logique : la logique du cœur. Elle est autrement simple et facile à apprendre que celle de la raison. Toutes les femmes la portent en naissant, et presque toutes s'appliquent à la conserver jusqu'à leur mort, à l'exclusion de l'autre. D'ailleurs, elles ne sont pas faites pour vivre dans les abstractions, parce que les abstractions sont des affaires de tête. Elles éprouvent un besoin invincible de concréter et de personnifier leurs goûts, comme leurs idées. Voilà pourquoi on a dit que, pour elles, aimer une idée, c'est aimer quelqu'un. Mais il serait peut-être encore plus juste d'affirmer qu'elles ne peuvent guère aimer quelqu'un sans aimer son idée, — quand ce quelqu'un en a une.

Eh bien, Mademoiselle, maintenant que j'ai signalé ces principes élémentaires de psychologie féminine, permettez-moi de revenir à vous pour expliquer comment vous avez pu — et même dû en quelque sorte — en votre qualité de femme — vous adonner jusqu'ici de très bonne foi au

culte de Lucifer, quoique ce culte soit en réalité une véritable abomination.

Pour comprendre vos idées et vos goûts, il n'est pas nécessaire d'aller bien loin. Il suffit de savoir qui vous avez aimé depuis l'enfance ; et comme on aime à parler de ceux que l'on aime, vous n'avez pas manqué de nous révéler, dès les premières pages de votre revue, les noms de ceux qui ont possédé votre cœur, soit tour à tour, soit simultanément. Nous savons donc, grâce à vos confidences, que vous avez aimé avec passion d'abord Monsieur votre père, puis Albert Pike, — que vous appeliez jusqu'à quatre fois en une seule page le *Grand Albert*, — puis enfin le démon Asmodée. Pourquoi vous vous êtes passionnée pour ces trois personnes plutôt que pour d'autres, il est bien facile de le comprendre quand on sait votre histoire ; c'est parce que ce sont elles qui ont commencé.

Vous avez idolâtré Monsieur votre père, d'abord parce qu'il était votre père, et puis, surtout, parce qu'il a été le premier à se faire de vous une idole, en reconnaissant en vous un autre lui-même, embellie de toutes les grâces et de toutes les séductions propres à la femme. Or, *il s'est rencontré qu'il était un fanatique de la religion de Lucifer*, comme il aurait pu l'être de l'athéisme, ou du mormonisme, ou, tout aussi bien, du catholicisme. Voilà l'*unique raison* pour laquelle vous êtes une grande apôtre du culte luciférien, au lieu de l'être de l'athéisme, du catholicisme, ou de toute autre croyance religieuse. A cause de cela, vous avez été vouée au démon dès votre enfance, comme vous l'auriez été au vrai Dieu, par le baptême, si vos parents avaient été catholiques. Et comme Monsieur votre père était un vrai fanatique de son culte, il a pris, ainsi que vous le dites, la précaution de vous élever *tout seul*, dans l'isolement de votre maison, loin de toute influence de maîtres et d'élèves étrangers à sa religion, — de manière que, « grâce à lui, vous n'avez jamais connu les troubles intellectuels que la superstition jette dans les cerveaux humains. »

Voilà pourquoi *vous savez, d'une science certaine et absolue*, que vous ne pouvez pas vous tromper dans vos croyances sur la divinité. Bon pour le pauvre moi, simple renard de Sonnac, de posséder « la candeur de l'honnête qui n'a jamais entendu qu'une cloche et de ne savoir que ce que l'on m'a appris (p. 38) ». Quant à vous, vous avez beau dire en toutes lettres que vous avez eu l'éducation la plus exclusive du monde, que votre unique maître et instituteur a été Monsieur votre père, très ardent luciférien ; vous êtes à cent lieues, à mille lieues de penser et même de soupçonner

que vous pourriez bien, vous aussi, être un peu sujette à cette « candeur de l'honnête qui n'a jamais entendu qu'une cloche. » Voilà pourquoi vous vous écriez : « Nous avons nos traditions vénérées, nous aussi, et nous savons ce que nous savons ; par contre, vous savez ce qu'on vous a appris. »

Quelle logique renversante, que cette logique féminine ! Comme il est vrai de dire que « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas »... et qu'elle ne peut pas reconnaître, parce qu'elles sont vraiment trop déraisonnables !

Ainsi donc, nous catholiques, nous ne savons rien en réalité, parce que nous n'avons jamais entendu qu'une seule cloche et que nous nous contentons de répéter, comme de simples perroquets, ce que nos maîtres nous ont appris. Mais vous, Mademoiselle, qui vous vantez formellement de n'avoir jamais entendu dans votre jeunesse et votre période d'éducation que la seule cloche de Monsieur votre père, vous qui répétez si bien ce que votre maître unique vous a appris, vous avez acquis une science certaine en fait de religion, tandis que nous, nous avons été nécessairement bourrés d'erreurs par la même méthode.

Et vous n'avez pas même l'idée de vous demander si Monsieur votre père était *forcément* infallible, par le seul fait qu'il était votre père ! Non ; il vous aimait et vous l'aimiez. Cela suffit à tout, et pour votre cœur et pour votre esprit. Dès lors que vous vous aimiez ardemment, tout ce qu'il vous enseignait était de toute nécessité ce qu'il y a au monde de plus vrai, de plus beau et de meilleur ; et tout ce qu'il condamnait ne pouvait être que l'erreur, la laideur et le mal. Voilà la grande et l'unique raison pour laquelle vous avez commencé à être une ardente luciférienne.

Mais il y a quinze ans que vous avez un nouveau motif, et un motif presque tout-puissant, pour être une amie exaltée de Lucifer ; c'est l'amour sexuel, — qui est venu s'ajouter en vous à votre profond sentiment de piété filiale, pour en décupler et en centupler l'énergie dans un sens identique. Cette donnée capitale sur votre histoire était vraiment nécessaire pour vous comprendre ; et voilà sans doute pourquoi vous l'avez publiée tout au long, avec un accent extraordinaire de jouissance, dans les six premières pages du second numéro de votre Revue. C'est aussi pour cela — et pour son intérêt intrinsèque — que je vais la citer en abrégé pour nos lecteurs catholiques.

Voici donc comment et pourquoi vous êtes devenue, dès l'âge de seize ans, l'amante exaltée d'un démon ; — et vous le serez sans doute longtemps encore, à moins que Dieu ne fasse un vrai

miracle pour vous délivrer et vous convertir. Si j'avais eu connaissance d'une histoire comme celle-là, je ne vous aurais pas parlé ainsi à la fin de ma dernière lettre : « Vous n'avez pas un pareil motif pour rester luciférienne, puisque vous aimez la chasteté. Il est donc moralement impossible que vous persistiez longtemps à demeurer telle. »

Hélas ! n'est-ce pas plutôt le contraire qui est vrai ? Nos lecteurs vont en juger par un court abrégé de votre propre récit :

« J'avais alors seize ans... Me voilà sur la route ; encore un bois à traverser... J'y étais engagée depuis quelques minutes, quand une bande d'affreux négroës m'entoura, en poussant des cris afin de m'effrayer... Ces brutes en voulaient à autre chose qu'à mon argent. En légitime défense, je décharge mon revolver dans le tas. Trois tombent avec des hurlements. Les autres sont davantage excités... Hélas ! je suis la plus faible. Ces misérables me tiennent, se rendent maîtres de mes mouvements, me paralysent ; je sens leurs mains scélérates qui m'étreignent à me briser les os. Alors, mes forces m'abandonnent, et je pleure en défaillant.

« Mais qui vient donc à mon aide?... Un jeune homme est là, *blanc et beau*, le visage enflammé d'une lumière *alors* inconnue pour moi. Des deux bras, il a écarté les coquins ; tous, sans qu'il les ait occis ou blessés, roulent à terre. Je reviens comme du tombeau. Je contemple ce sauveur inespéré, je ne sais que penser. Lui, il me prend la main, et voilà qu'il me semble que mon corps quitte le sol. *Je presse sa main amie*, qui m'entraîne... Ce noble et beau jeune homme est là, à mes côtés, sa main n'abandonnant pas la mienne ; mais mes pieds ne reposent plus sur le solide ; nous montons, nous montons à travers les airs... Cependant, il me semble que *je vis d'une autre vie*, d'une vie nouvelle. Mon sang *bouillonne*, et puis se calme ; j'ai les mains brûlantes, et puis froides. Une sorte de *langueur délicieuse envahit tout mon être*...

« — Non, miss, je ne suis pas un Mage... Mais « ne vous préoccupez pas de ma nature ; qui que je sois, je suis votre protecteur. » — En disant ces mots, il incline sa tête, *ravissante de beauté*, et ses lèvres *baisent respectueusement ma main qu'il tient toujours*... Un parfum des plus agréables m'enchantant, m'enivre ; on dirait que je respire des roses tout fraîchement écloses, embaumant d'aromes exquis. Je ne me sens plus tenue par la main ; il me porte dans ses bras ; il me berce, comme une mère son enfant. C'est doux, c'est bon, c'est au-

dessus de toutes les plus douces sensations humaines. Cela dure longtemps, longtemps.

« Enfin, je me réveille de ce sommeil qui n'était point un sommeil. Pour dire plus exact, je rouvre les yeux, ma langue se délie, mes oreilles perçoivent les sons. Je me retrouve sur mon lit, dans ma chambre. Le beau jeune homme est là encore, qui me sourit et me regarde avec tendresse ; et mon père est agenouillé aux pieds de l'inconnu, mon sauveur... Ce n'était pas un Mage, c'était un esprit du feu. Son nom, pourquoi ne pas le dire ? car je le sus, l'ayant *revu souvent*. Mais il ne me le fit connaître qu'à la mort de mon père, alors que j'eus vingt ans et que je venais d'être initiée au premier degré palladique. C'était le bon et puissant Asmodée, qui commande quatorze légions. »

Oh ! Mademoiselle, que de choses vous m'expliquez par une si palpitante narration ! Je ne m'étonne plus qu'après avoir goûté d'un pareil amour et l'avoir éprouvé de nouveau une foule de fois, vous ayez refusé de vous prostituer à un misérable mortel dans l'épreuve du *pastos*, le jour de votre initiation palladique, — malgré la règle essentielle donnée par votre Grand Albert relativement à ces cérémonies. Et moi, naïf, qui voyais dans ce refus un simple phénomène de pudeur ou de chasteté naturelle !

Oui, vous méritez bien votre « second nom palladique d'*Asmodée* ». Oui, je comprends très bien que vos amis, voulant vous évoquer quand vous êtes à des centaines de lieues, doivent répéter une foule de fois : « Asmodée, permets à *ton épouse Diana* d'apparaître devant moi. » Oh ! dans ces conditions, il est bien naturel que vous ne soyez mariée à aucun homme malgré vos trente-un ans. Vous n'auriez jamais eu la moindre envie de le faire alors même qu'Asmodée ne vous aurait pas dit ceci : « Diana, je t'obéirai en toutes choses, mais à une condition expresse : c'est que tu ne te marieras jamais. Du reste, si tu ne te conformes pas à mon désir sur ce point, *qui est la seule loi que je t'impose*, j'étranglerais quiconque deviendrait ton époux. » Et pourquoi iriez-vous vous marier avec un misérable mortel, quand le bel et noble Asmodée, commandant quatorze légions d'esprits, vous prodigue les extases et les ravissements ; quand il vous baise avec tendresse ; quand il vous berce dans ses bras, comme une mère son enfant ; quand il vous procure en un mot des jouissances « bien supérieures à toutes les plus douces sensations humaines » ?

Mais, d'un autre côté, quelle chance pouvons-nous avoir pour vous détacher, par le simple secours de la raison, d'un amant qui vous charme, vous fascine, vous hypnotise, vous ravit et vous

possède à un pareil degré. S'il suffit déjà d'être femme pour n'avoir guère d'autre logique que celle du cœur et pour n'admettre le vrai, le beau et le bien que du côté où l'on aime et en proportion de l'intensité de son amour, comment empêcher une personne aussi éprise que vous de juger toutes choses par ce que vous en dit votre amant surnaturel ? Est-ce que votre Revue n'est pas, d'après vous-même, plutôt l'œuvre d'Asmodée que la vôtre ? Quand vous l'avez lancée dans le public, vous étiez sûre que « votre œuvre serait féconde... parce qu'Asmodée a mis le sceau des gloires célestes sur le parchemin béni. » Voilà pourquoi vous ajoutiez : « Gloire à Asmodée *qui a tout inspiré et qui a conduit tout* avec prudence et sagesse ! »

Oui, c'est bien lui qui vous inspire et qui vous dicte à peu près tout ce que vous écrivez, et surtout vos sophismes et vos blasphèmes. Mais, enfin, êtes-vous bien sûre de l'infailibilité absolue de Monsieur votre père et de votre époux Asmodée — par le seul fait de l'amour réciproque qui vous lie ensemble ? Avez-vous jamais pensé à chercher les preuves de cette infailibilité ? Etes-vous bien certaine que l'affection de votre bel et puissant protecteur est tout à fait sincère et désintéressée ? C'est cependant ce que vous devriez examiner avec soin, si vous aviez un peu de prudence et de sagesse.

Vous savez, en effet, qu'il y a amour et amour. Si l'on peut aimer quelqu'un par pure bienveillance et pour lui faire du bien, on peut l'aimer aussi pour soi, par simple égoïsme ou concupiscence, dans le seul but de jouir de lui, serait-ce au suprême détriment de ce dernier. N'y a-t-il pas une foule d'amants terrestres qui sont au fond les pires ennemis, les véritables bourreaux des personnes qu'ils convoitent, parce qu'ils les aiment uniquement pour eux et pour le seul plaisir qu'ils en retirent ? « Mais, me direz-vous sans doute, Asmodée est si bon, si noble, si généreux ! C'est lui qui m'a sauvé l'honneur et même la vie. Comment voulez-vous que je le soupçonne tant soit peu d'être un vulgaire séducteur, un faux ami, un traître et un futur bourreau ? »

Eh bien, Mademoiselle, laissez-moi vous dire que, malgré toutes ces belles apparences, vous auriez les meilleures raisons du monde pour vous méfier de lui. Etes-vous bien sûre que c'étaient des nègres de chair et d'os qui voulaient vous faire violence, — et non pas des esprits du feu, soumis à Asmodée, et envoyés par leur chef uniquement pour vous effrayer et procurer à celui-ci l'occasion de vous séduire, en paraissant vous sauver du plus grand des dangers ? Et quand Asmodée encore s'est montré subitement à vous pour calmer votre cheval

emporté, malgré la douceur naturelle de celui-ci, savez-vous bien si ce n'était pas lui qui lui avait fait prendre le mors aux dents, toujours dans le même but de séduction? Tout cela est certainement très possible en soi, et c'est même très vraisemblable pour qui connaît la vraie nature de votre amant.

Mais comment réussir à ébranler un peu votre confiance sans bornes à vos deux maîtres si aimés, Monsieur votre père et votre époux spirituel? Pour vous, ils sont absolument infaillibles *a priori*; c'est une vérité qui ne peut pas être seulement mise en question; c'est le premier des axiomes. Et comme en matière philosophique et religieuse vous êtes, comme vous vous en vantez, un pur écho de leurs enseignements, vous vous croyez absolument infaillible à votre tour. C'est là toute votre logique, la logique du cœur, la logique naturelle de la femme. Et comme on est très porté à juger des autres d'après soi-même, vous supposez que tout le monde applique la même méthode philosophique, et en particulier le pauvre renard de Sonnac. Mais ce qui est nécessairement pour vous la source de toute vérité ne peut être qu'une source d'erreurs pour cet humble renard. Aussi, vous le prenez en grande pitié, parce qu'il est une misérable victime de cette « candeur de l'honnête qui n'a jamais entendu qu'une cloche » et qu'il ne sait que « ce qu'il a appris ». Quant à vous, vous avez vos « traditions vénérées », et, grâce à ces traditions, vous savez, non pas, comme moi, ce qu'on vous a appris, mais « ce que vous savez », — c'est-à-dire que vous possédez par un privilège très personnel la science certaine et absolue de toute vérité religieuse et philosophique.

Eh bien, Mademoiselle, laissez-moi vous dire sérieusement que vous avez été bien mal inspirée quand vous avez lancé une pareille accusation contre moi; car si, d'un côté, il n'y a personne au monde qui l'ait méritée plus que vous, il n'y a non plus personne qui l'ait justifiée moins que moi.

C'est qu'en effet j'ai toujours eu une véritable horreur pour le *Magister dixit*, qui a joué un si grand rôle dans les écoles et les livres du moyen-âge; et j'ai pris sans cesse pour base de mes études le *doute méthodique*. Justement à l'âge où vous vous êtes éprise d'Asmodée, moi je devenais de plus en plus amoureux... de la Vérité. Oui, depuis l'âge de 15 ou 16 ans, la Vérité a toujours été pour moi ce qu'Asmodée a été pour vous jusqu'ici, et ce n'est pas peu dire. Je l'ai aimée avec passion, avec fureur, toujours, avant tout et par-dessus tout, — jusqu'à en être vingt ans malade. Or, le premier livre de philosophie qui m'est tombé sous la main, c'est le fameux « Dis-

cours sur la Méthode » de Descartes, le grand ennemi de la Scolastique et de son célèbre principe « Le Maître l'a dit », — l'inventeur et le propagateur du *doute méthodique*.

Comme par inclination naturelle j'avais autant de haine pour l'erreur que d'amour pour la vérité, je me suis passionné pour le doute méthodique, qui devait me préserver de l'erreur, et j'ai regardé comme le plus grand fléau du monde le principe du *Magister dixit*. Pour moi, c'était l'autorité des maîtres faillibles qui était de beaucoup la plus grande source de toutes les illusions dont le genre humain est la victime; et je crois encore que sur cent erreurs, il y en a à peu près quatre-vingt-dix-neuf qui nous viennent par la voie de la tradition, c'est-à-dire de nos parents, de nos maîtres, de nos amis, de nos compatriotes ou voisins, des livres et journaux que nous lisons, des différentes personnes que nous entendons.

Aussi, dans mes classes de religion et de philosophie, j'ai toujours été l'élève le moins commode et le moins docile que l'on ait jamais vu. Quoi que ce fût que l'on me dit, j'avais toujours des objections à faire, — soit à haute voix, soit en mon for intérieur, quand il m'était impossible de parler. Pour moi, auteurs et professeurs n'étaient, tous ensemble, que des adversaires à combattre, parce qu'ils voulaient m'imposer toutes leurs idées, autant les fausses que les vraies, et par la force du sophisme et par celle de l'autorité. J'ai examiné mille fois pour moi les preuves du christianisme et du catholicisme, afin de ne pas être dupe dans mes croyances religieuses, à cause du milieu catholique dans lequel je suis né et j'ai toujours vécu; et pour que ces preuves aient toujours résisté à mes objections, je vous certifie qu'il les a fallu bien solides. Si vous étiez capable d'avoir seulement la centième partie de ma tendance à douter de tout ce qui ne m'est pas absolument démontré, il y a bien longtemps, à coup sûr, que vous ne seriez plus luciférienne.

En voulez-vous une preuve péremptoire? Vous n'avez qu'à lire les premières pages de la première brochure que j'ai publiée et qui est intitulée : « *Le Problème de l'infailibilité rationnelle*. » Voici un échantillon de ce que vous y trouverez :

« La raison humaine est sujette à tant de doutes, d'erreurs et de contradictions, qu'il y a vraiment lieu de se demander si l'on peut être absolument certain de quelque chose. « Qui sait, disent les sceptiques, si notre vie entière n'est pas un pur tissu de rêves plus décevants les uns que les autres? *Peut-être que notre esprit est continuellement le jouet de quelque génie malfaisant qui s'amuse à le tromper...* » Il n'y a que les proposi-

tions absolument tautologiques qui soient absolument évidentes par elles-mêmes, et, par conséquent, qui n'aient aucun besoin de démonstration. (Exemple : *Ce qui est vrai est vrai.*) Corollaire I : Le seul critérium de l'évidence rationnelle consiste dans la nature absolument tautologique des propositions. Corollaire II : Les propositions que l'on appelle *axiomes* et *premiers principes*, n'étant pas tautologiques, ne sont pas réellement évidentes, et ont besoin de démonstration... Une proposition n'est infailliblement démontrée par le simple raisonnement que quand elle est la conclusion d'un ou de plusieurs syllogismes parfaits, dont toutes les prémisses sont ou des propositions absolument tautologiques, ou des définitions subjectives, ou des conclusions d'autres syllogismes parfaits composés de telles prémisses. »

Que dites-vous de toutes ces exigences pour arriver à la certitude ? Sont-elles bien l'effet de « la candeur de l'honnête qui n'a jamais entendu qu'une cloche », et sont-elles le propre d'un homme qui se contente de répéter, comme un perroquet, la leçon apprise de ses maîtres dans sa jeunesse ? Oh ! Mademoiselle, quelle poutre on a parfois dans l'œil — à l'instant même où l'on veut tirer de l'œil du voisin une paille qui n'y est pas !

Et je vous prie de croire que je ne me suis pas borné à poser ces principes en théorie. Je les ai mis littéralement en pratique. Dans cette même brochure, j'ai écrit un petit traité du Temps et de l'Espace avec toute la rigueur de cette méthode ; et, auparavant, j'ai eu soin de prouver de la même manière une foule de vérités que l'on regardait jusqu'ici comme évidentes par elles-mêmes : par exemple, « que chaque tout est absolument identique à la réunion complète de ses parties », etc. De même quand j'ai voulu publier mon livre sur l'*Avenir*, avant de l'écrire dans la forme ordinaire, j'ai pris la peine de le composer d'un bout à l'autre rien qu'en syllogismes rigoureux. Aussi, il a tenu bon contre toutes les attaques, et je vous assure que j'ai eu affaire à des dialecticiens autrement redoutables qu'une demoiselle ! Il m'a fallu soutenir les assauts de quatre jésuites des plus retors, pour ne pas dire, comme vous, *renardissimes*, — sans compter les attaques des D^{rs} Didiot, Janssens, etc. Or, aujourd'hui, voici ce qui m'arrive :

Je vous avais dit ceci à la fin de ma première lettre : « Il résulte de là que presque tous les articles de mon système ont été successivement reconnus, après avoir été plus ou moins attaqués. On n'a maintenant qu'à proclamer la vérité d'un glorieux avènement de Jésus-Christ, venant exterminer de son souffle son grand adversaire l'Anté-

christ, pour me donner raison d'un bout à l'autre ; et les progrès obtenus par mon système, dans l'espace de sept ou huit ans, prouvent que cela ne saurait guère tarder. » Il y a à peine deux mois que j'écrivais cela, et aujourd'hui même je reçois une revue qui me donne raison sur ce point d'une importance capitale, mais contesté jusqu'ici : le prochain avènement glorieux de Jésus-Christ, — venant exterminer de son souffle l'Antéchrist, pour établir sur la terre son règne pacifique, universel, d'une durée indéfinie. Et quel est le premier qui adhère publiquement à cette idée ? C'est justement un jésuite.

Voici, en effet, comment s'exprime le R. P. Piffard, S. J., dans la *Partie bibliographique des Etudes religieuses* du 30 avril 1895, p. 243 : « La solution du problème eschatologique renferme deux éléments qu'il importe de distinguer. Le premier, d'ordre plus général, consiste à admettre, pour l'Eglise d'ici-bas, un état de paix, de suprématie universelle et de splendeur, devant réaliser enfin le règne de Dieu sur toutes les nations... Nous avons peine à le croire (qu'il en soit autrement), et nous félicitons l'auteur d'avoir mis en lumière, une fois de plus, le magnifique avenir réservé, semble-t-il, à l'Eglise d'ici-bas par Celui qui ne saurait bercer ses enfants de promesses hyperboliques, pour n'accorder ensuite qu'une pâle réduction des merveilles si pompeusement annoncées... Le second élément vient préciser le premier, en assignant à ce triomphe terrestre de l'Eglise une série de siècles commençant après l'Antéchrist... Mais l'enseignement de saint Paul, au chapitre II de la seconde Epître aux Thessaloniens, nous empêche d'admettre un intervalle de quelque durée entre la défaite de l'Antéchrist et le second avènement (de J.-C.). Le même terme, également déterminé par l'article : *ἐπὶ παρουσία*, *avènement du Seigneur*, ne peut désigner, au v. 4^{er} et au verset 8, deux avènements différents (1). Comment l'Apôtre, instruisant ses néophytes au sujet du glorieux avènement qui réunira tous les élus à Jésus-Christ, désignerait-il par les mêmes mots un autre fait, tout différent de celui dont l'idée domine ce passage et doit se présenter nécessairement à l'esprit du lecteur ? De plus, le mot *ἐπιφάνεια*, *illustratio*, employé au verset 8, exclut toute idée d'avènement invisible, et ne peut se rapporter qu'à l'apparition éclatante du Fils de l'homme sur les nuées du ciel... L'étude du problème eschatologique aboutit donc à ce dilemme : ou renoncer à l'espérance d'un règne

(1) Voici ces deux versets : 4. « Or, nous vous conjurons, mes frères, par l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ... — 8. Et alors apparaîtra cet impie (l'Antéchrist) que le Seigneur Jésus tuera par le souffle de sa bouche, et qu'il détruira par l'éclat de son avènement. »

glorieux de l'Eglise sur terre, ou le placer après le second avènement (de Jésus-Christ). »

Or, le R. P. Piffard ne peut pas renoncer à cette espérance, parce qu'un Dieu de toute vérité « ne saurait bercer ses enfants de promesses hyperboliques, pour n'accorder ensuite qu'une pâle réduction des merveilles si pompeusement annoncées ». Il croit donc, comme moi, à la nécessité d'une apparition éclatante de Jésus-Christ longtemps avant la fin de l'univers, pour venir établir son règne glorieux sur la terre, après avoir, selon le mot de saint Paul, « tué l'Antéchrist par le souffle de sa bouche ». Mais il se garde bien de me nommer et même de faire la moindre allusion à mon existence. Est-ce qu'il peut sortir quelque chose de bon d'un Sonnac et d'un pauvre curé de campagne ? Sonnac est infiniment au-dessous de Nazareth, et, du temps même de Jésus-Christ, les Juifs trouvaient qu'il ne pouvait rien venir de bon de Nazareth.

Sans doute, quand il y a huit ans, j'ai lancé dans le public, par mon livre *L'Avenir*, ces idées de glorieux avènement du Christ longtemps avant la fin de l'univers, de la translation définitive de la papauté à Jérusalem, de la prochaine conversion et restauration politique et d'autres événements du peuple juif aussi extraordinaires, on a daigné, par un excès d'indulgence, me faire de loin en loin l'honneur insigne de parler de moi pour me traiter en fou, en demi-hérétique, et soulever plus de cent objections contre mes idées.

Mais comme je les ai toutes résolues avec évidence, soit dans de nouveaux opuscules soit dans une revue, mes adversaires ne se sont plus souvenus que j'eusse jamais existé ; et à mesure que mes opinions se sont imposées, soit à mes adversaires, soit à bien d'autres, — par la force du temps, de la réflexion, de mes preuves de plus en plus nombreuses et évidentes, et par une impossibilité complète de me réfuter sur aucun point, — on s'est mis tout doucement à prôner mes diverses théories comme très justes et très belles dans la « Revue biblique » et les « Etudes religieuses », — mais sans faire la moindre allusion à mon existence présente ou passée. Mes idées venaient bien de moi quand elles ne valaient rien ; mais depuis qu'elles sont excellentes, ni vu ni connu de personne, leur auteur. Elles n'ont été imaginées par aucun homme... à moins que ce ne soit peut-être par mes adversaires. C'est qu'en effet il serait par trop absurde et ridicule qu'il sortit quelque chose de bon d'un village perdu comme Sonnac et d'un simple petit curé de campagne.

Mais... à propos de quoi vous ai-je conté tout

cela, Mademoiselle ? En vérité, je m'oublie entièrement à causer avec vous. Je vous fais là un tas de confidences que jamais de ma vie je n'ai faites à personne, — absolument comme si j'avais l'honneur de vous connaître d'une manière toute spéciale depuis vingt ans, et comme si je causais dans mon petit presbytère avec la meilleure de toutes mes paroissiennes.

Et dire que vous êtes une luciférienne, la fille d'un ardent luciférien, l'épouse extasiée du *daimon* Asmodée, la directrice du *Palladium régénéré et libre*, la grande apôtre du luciférianisme, la Souveraine Pontife de votre religion ! Comment donc ai-je pu m'oublier si longtemps à causer avec vous de tant de choses différentes ? Ah ! mais j'y suis maintenant... ou du moins je crois y être.

Je vous disais en commençant que « l'hypothèse faite par vous de votre persistance sans fin dans le culte de Lucifer avec une entière bonne foi est, à mes yeux, tout simplement impossible », quoique vous ayez été dans une bonne foi complète jusqu'à présent. C'est que, par le fait même de la création de votre Revue, vous vous êtes déjà mise et vous vous mettrez de plus en plus dans des conditions opposées à celles qui ont fait de vous, jusqu'ici, une luciférienne à l'abri de tout doute en matière philosophique et religieuse.

Par le fait même de votre éducation entièrement exclusive et de votre ardent amour pour un père luciférien et pour le démon Asmodée, vous avez pu — et même dû en un sens — vivre jusqu'à cette année-ci dans *cette candeur absolue de l'honnête qui n'entend qu'une seule cloche* ; car en votre qualité de femme vous n'avez jamais connu que la logique du cœur ; vous n'avez pas même soupçonné que l'on pût avoir besoin d'en appliquer une autre pour se mettre à l'abri des plus grandes erreurs, et surtout pour s'ériger en docteur et pontife d'une religion exceptionnelle. Il est vrai que vous avez rencontré depuis quelque temps des hommes à idées tout opposées et que vous avez plus ou moins discuté votre doctrine avec eux. Mais de pareilles discussions ne pouvaient guère vous ébranler, tantôt parce que vos contradicteurs étaient trop peu versés dans les questions fondamentales de religion et de philosophie, tantôt parce qu'ils ne pouvaient rien traiter d'une manière complète et méthodique dans une simple conversation ou une lettre ordinaire.

Mais maintenant que vous formulez publiquement vos croyances lucifériennes et vos grandes objections contre le catholicisme, vous provoquez par le fait même des réponses nombreuses, claires, méthodiques et approfondies, qui doivent nécessairement ébranler un jour ou l'autre votre con-

fiance absolue en votre propre infailibilité. Et du jour où vous commencerez tant soit peu à vous demander s'il est bien sûr que vous soyez infail-
lible, tout l'édifice de vos croyances lucifériennes s'effondrera comme un château de cartes ou comme un pont dont on a enlevé la clé de voûte.

Il est vrai que certains catholiques seraient d'avis de vous laisser dire sans opposition tout ce que vous voudriez, soit contre leur religion, soit en faveur de la vôtre, sous prétexte qu'il ne faut pas vous contrarier ; et voilà pourquoi tout en écrivant cette lettre je me demande si elle recevra les honneurs de la publicité. Mais on ne pourra pas garder le silence pendant longtemps. On sera bien forcé de se défendre, sous peine de paraître incapable de vous réfuter, de scandaliser les âmes faibles, et de vous laisser faire une quantité plus ou moins grande de victimes par votre active propagande.

Pour ma part, je suis d'avis de discuter vos assertions d'une manière suivie et régulière, tant que vous publierez votre Revue ; — et cela, quelle que soit votre attitude à mon égard ; que vous me fassiez l'honneur de me répondre, ou que vous vous absteniez sous un prétexte quelconque. Nous n'avons eu encore qu'une seule escarmouche, et déjà vous battez en retraite, en déclarant que vous avez « répondu une fois pour toutes aux batailleurs » ; que vous « poursuivrez votre mission sans vous attarder désormais aux inutiles controverses » ; que vous promettez aux vôtres de « ne plus prendre la place qui leur est due, pour contro-
verser avec l'adversaire. » Laissez-moi vous dire que vous ne parleriez pas ainsi si vous vous sentiez la plus forte dans la lutte ; car vous aussi, vous êtes d'humeur très batailleuse ; et, si vous êtes très disposée à combattre à outrance de vrais coreligionnaires comme Lemmi et les siens, à plus forte raison vous vous lanceriez à l'assaut du catholicisme pour peu que vous eussiez l'espoir de le vaincre, parce que vous êtes, en tant que luciférienne, infiniment plus anticatholique qu'antilemmiste.

Mais, quoiqu'il en soit, vous ne réussirez pas à m'échapper par la fuite. Je crois être tout à fait en mesure de vous démontrer par A plus B : 1° la divinité, la vérité, la bonté et la beauté du christianisme en général et du catholicisme en particulier ; 2° l'inanité complète de votre méthode philosophico-religieuse, c'est-à-dire de votre logique féminine, qui revient tout entière au *Magister dixit* ou plutôt à l'*Amicus meus dixit*, — alors que vos maîtres et amis sont essentiellement faillibles, ou même essentiellement menteurs, comme le démon Asmodée ; — 3° l'inanité de toutes vos objec-

tions contre notre sainte religion ; 4° l'absurdité de vos dogmes lucifériens ; 5° l'immoralité complète et absolue de votre morale luciférienne. Si le comité de la *Revue Mensuelle* continue d'accepter mes articles sur ces questions, je serai enchanté de les lui offrir ; s'il les refuse, ce sera ailleurs que je m'adresserai.

Vous me trouverez peut-être cruel, Mademoiselle, et vous m'accuserez d'être plutôt un loup ou un tigre qu'un « bon renard ». Mais l'enfant aussi, quand il est malade et ne peut être sauvé que par un remède très amer, accuse de cruauté le médecin et la mère qui le lui font prendre de force. Mais cela n'empêche pas de reconnaître plus tard la grande bonté de ses sauveurs et de leur être très reconnaissant de leur apparente méchanceté.

Cela dit, permettez-moi de discuter enfin votre réponse aux arguments de ma première lettre, en commençant par celui des prophéties.

II. *Prophéties et miracles pour et contre le christianisme et le luciférianisme.*

Voici d'abord tout ce que vous opposez à la double et longue démonstration que j'ai tirée des prophéties bibliques :

« Le bon renard de Sonnac, en longue dissertation, s'évertue à vouloir me démontrer que Lucifer a copié les prophètes adonaïtes. On pourrait le renvoyer aux auteurs qui accusent les livres de l'adonisme d'être la copie des livres hindous, puis lui rappeler que le clergé dit catholique romain appelle diabolique la religion hindoue, en nous traitant de diaboliques, nous aussi. Laissons. Le cher homme parle sans savoir, puisqu'il connaît en tout un chapitre de l'*Apadno*, publié par Aréfasté ; c'est peu connaître pour avoir le droit de formuler une opinion..... Quand vous saurez tout, votre intelligence jugera. Vous mettrez *Apadno* et Bible dans l'un et l'autre plateau de la balance d'une conscience juste. J'ai confiance en la bonne foi humaine. Adonaïtes trompés, votre impartialité rejettera l'imposture du Dieu-Mauvais ; aveugles d'aujourd'hui, vous ouvrirez les yeux ; oui, oui, vous viendrez à nous. »

Voilà toute votre réponse. Elle est courte, certainement. Mais j'ai le regret de ne pas pouvoir ajouter qu'elle est bonne ; car elle n'est pas même sérieuse.

Comment ? Parce qu'un certain Jacolliot aura eu l'impudence d'écrire un roman intitulé : « *La Bible dans l'Inde, Vie de Jezus-Christna* », et de le présenter au public comme de l'histoire, quoiqu'il fourmille d'absurdités et d'impossibilités, —

vous oseriez dire formellement que les prophéties bibliques sont une copie de l'*Apadno*, donné par Lucifer à votre Grand Albert, qui vient à peine de mourir ? Mais non, vous n'osez pas l'affirmer en propres termes, parce que vous savez trop bien jusqu'à quel point c'est impossible ; et voilà pourquoi vous n'avez pas plutôt esquissé votre argument que vous le sacrifiez vite par le mot « Laissons », au lieu de tirer simplement votre conclusion. Vous voudriez bien que vos lecteurs admissent celle-ci, en se laissant tromper par des prémisses que vous savez fausses. Mais s'il y en a d'assez naïfs pour cela, ce n'est pas votre très humble serviteur. J'ai de trop bonnes raisons pour ne pas me laisser prendre à de pareilles plaisanteries.

C'est qu'en effet les prophéties lucifériennes sont plus ou moins récentes et dans tous les cas n'ont pas trois mille ans d'existence, comme il le faudrait pour qu'Isaïe, Ezéchiel et Daniel les eussent empruntées aux Hindous. Et puis les révélations de Lucifer étant l'expression d'une religion essentiellement contraire au judaïsme et au christianisme, ce n'est pas d'elles que pouvaient s'inspirer les seize grands ou petits prophètes de l'Ancien Testament, ainsi que Jésus-Christ et les douze apôtres. Vous croirez peut-être habile de me rétorquer l'argument et de m'objecter que par la même raison Lucifer ne doit pas s'inspirer des religions opposées à la sienne ; mais il ne m'est pas difficile de parer votre coup avant même que vous l'ayiez lancé. Les plus grands ennemis du judaïsme et du christianisme s'accordent en général à reconnaître la sincérité des prophètes et des apôtres, parce que ceux-ci l'ont prouvée de reste en sacrifiant tout, y compris leur vie elle-même, pour les doctrines qu'ils prêchaient.

Mais Lucifer, Asmodée et Compagnie ne sacrifient absolument rien pour démontrer qu'ils sont les premiers à croire les contes débités à leurs dévots serviteurs, comme vous. Ils ne font que s'amuser en vous trompant et en s'attirant vos naïves adorations dans ce monde ; et s'ils peuvent plus tard vous entraîner dans l'enfer avec eux, ils s'amuseront encore bien plus à vos dépens, en se gaudissant à cœur ouvert de votre folle crédulité. Ils pillent donc les prophéties bibliques *annonçant leurs succès*, parce qu'ils savent qu'elles doivent infailliblement se réaliser et les aider à séduire le plus grand nombre possible de victimes, par l'espérance d'un triomphe complet et définitif.

Mais vous ne voulez pas admettre ce plagiat de la Bible par Lucifer, et vous présentez un argument tout à fait inattendu pour réfuter les preuves que j'en ai déjà données.

« Le cher homme, dites-vous, parle sans savoir, puisqu'il connaît en tout un chapitre de l'*Apadno*, publié par Aréfaste ; c'est peu connaître pour avoir le droit de formuler une opinion... Quand vous saurez tout, votre intelligence jugera. » Eh bien, vrai, je ne me serais jamais douté qu'on pût donner sérieusement une réponse pareille. Voici, en effet, comment je terminais ma démonstration : « Cela fait déjà huit grandes prédictions, souverainement invraisemblables *a priori*, que vous empruntez à nos Livres saints ; et je suis sûr que si je possédais votre recueil d'*Apadno*, j'y trouverais une multitude d'autres plagiais ; on en découvrira certainement beaucoup d'autres, dans les extraits de ce livre, cités par M. le Dr Bataille dans sa dernière livraison du *Diable au XIX^e Siècle*, qui n'a pas encore paru au moment où j'écris ces lignes. »

Et vous croyez clouer votre adversaire par cette simple réponse. « Le cher homme parle sans savoir, puisqu'il connaît en tout un chapitre de l'*Apadno*. » Mais, Mademoiselle, il me semble bien que mon ignorance sur les chapitres à paraître ne m'empêchait en rien de connaître celui qui était publié. Si les extraits cités étaient faux, vous auriez réellement infirmé mon argumentation en en donnant la preuve. Mais vous reconnaissez leur authenticité par le fait même que vous n'élevez aucune objection sur ce point capital, quand ce serait le seul moyen de me réfuter en réalité. Donc, les huit coïncidences que je signale entre la Bible et l'*Apadno* sont tout à fait incontestables ; et elles suffisent très bien à elles seules pour prouver le plagiat. Comment, dès lors, la connaissance des autres chapitres de votre Bible pourrait-elle me démontrer le contraire ? Est-ce que, par hasard, ces chapitres-là seraient en contradiction avec celui-ci ? Mais alors même qu'ils le contrediraient, ils n'empêcheraient en rien l'existence des textes cités en preuve. Donc, votre argument contre le plagiat, tiré de mon ignorance au sujet des parties non publiées de l'*Apadno*, ne prouve absolument rien, sinon que vous avez une logique des plus renversantes... ou des plus renversées.

Vous dites, en outre, que « je connais trop peu pour avoir le droit de formuler une opinion ». Mais, en réalité, je connaissais suffisamment, *a priori* et *a posteriori*, votre Dieu Lucifer pour un imposteur et un plagiaire. Or, quand on connaît bien un auteur, on peut facilement deviner à peu près quelle sera la nature de ses écrits. Et la preuve que je ne me suis pas trompé sur votre prophète, c'est que le nouveau chapitre de l'*Apadno*, publié dans la dernière livraison du *Diable au*

XIX^e Siècle, va nous montrer encore une vingtaine de plagiais.

En voici le tableau. Ces textes lucifériens sont tous pris du tome II du *Diable au XIX^e Siècle*, page 928 et suivantes :

1. *Apadno* : — « Prosternez-vous, hommes fidèles... devant *Antichrist* » — C'est saint Jean qui a été le premier à écrire ce mot fameux, dans sa première Epître (II, 17) : « L'Antichrist vient ; bien plus, il y a déjà beaucoup d'antichrists. »

2. *Apadno* : — « *Dix rois* de la terre combattront sous tes ordres, Prince que j'aime. » — Les dix rois qui serviront l'Antichrist ou Antéchrist sont mentionnés d'abord par Daniel (VII, 24) : « Les dix cornes de ce même royaume sont *dix rois* qui règneront... » Ils sont encore signalés par l'*Apocalypse* (XVII, 12) : « Les dix cornes que tu as vues sont dix rois... Ceux-ci ont un même dessein, et ils donneront leur force et leur puissance à la Bête. Ceux-ci combattront contre l'Agneau, mais l'Agneau les vaincra. »

3. *Apadno* : — « Passeront trente-trois ans encore... et, ce même jour, de la fille du roi qui a pour visage une étoile, naîtra celui dont le double nom vaut 666. » — C'est l'*Apocalypse* qui a présenté le chiffre 666 comme l'équivalent du nom de l'Antéchrist (XIII, 18) : « Que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la Bête ; car c'est le nombre d'un homme, et son nombre est six cent soixante-six. »

4. *Apadno* : — « Et le vainqueur de la terre, précédant le vainqueur du ciel, se révélera au monde à l'âge de trente-trois ans. » — Voilà donc l'Antéchrist qui doit se montrer comme tel à l'âge de 33 ans, et il est dit au même endroit que sa mère aura 33 ans quand elle l'enfantera, et qu'il en sera de même pour la mère et la grand'mère de celle-ci quand elles auront leur fille. N'est-il pas évident que tout cela est calqué sur les 33 ans de la vie terrestre de Jésus-Christ ?

5-6-7-8. *Apadno* : — « Le monstre prend des ailes ; il s'élance dans les airs, *obscurcissant la lumière du soleil*... La lune cesse tout à coup de briller blanche ; elle devient *rouge*... Le Dieu-Bon remplira les airs de *météores lumineux*, afin d'éclairer pendant les nuits l'immense champ de bataille des peuples ; car la lune sera toujours plongée au fond de l'océan. » — L'obscurcissement du soleil et de la lune sous le règne de l'Antéchrist est annoncé par l'Écriture une foule de fois, d'abord par Isaïe et la plupart des petits prophètes, puis par l'Évangile et l'*Apocalypse*. Voici entre autres le texte de saint Matthieu (XXIV, 29) : « Aussitôt après la tribulation de ces jours, le soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera

plus sa lumière ; les étoiles tomberont du ciel et les vertus des cieux seront ébranlées. » L'*Apocalypse* dit aussi (VI, 12) : « Le soleil devint noir comme un sac de poils, et la lune tout entière devint comme du sang. Et les étoiles tombèrent du ciel sur la terre. » On lit encore, au chap. XIX, 19 : « Et je vis la Bête et les rois de la terre et leurs assemblées pour faire la guerre à celui qui montait le cheval et à son armée. » Voilà bien « l'immense champ de bataille des peuples ». Les « météores lumineux lancés par le Dieu-Bon », c'est-à-dire par Lucifer, sont tout spécialement notés au ch. XII, v. 3 : « Et un autre prodige fut vu dans le ciel : un grand dragon roux, ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses sept têtes sept diadèmes. Or, sa queue entraînait la troisième partie des étoiles, et elle les jeta sur la terre. »

9-10-11. *Apadno* : — « Le collier de perles est brisé par la main de l'empereur du Nord, lâchement prosterné, dans la seconde ville de Céphas, aux pieds du pontife contre qui le soleil travaille... Le successeur du pontife devant qui le collier de perles a été brisé a dit aux adorateurs d'Adonaï : *Allons tous à Jérusalem*. Les armées d'Europe et d'Afrique concourront à cerner l'armée adonaïte de l'empire dont la capitale est la *seconde ville de Céphas*. C'est alors qu'on bataillera toute une année en diverses rencontres, jusqu'à la victoire décisive d'*Apadno*. » — La plupart de ces données sur Jérusalem devenue la capitale de l'Eglise à la place de Rome sont empruntées à cette fameuse prophétie d'Isaïe (II) : « Oracle qui fut révélé à Isaïe, fils d'Arnos, sur Juda et Jérusalem. Il y aura dans les derniers temps une montagne qui sera la maison du Seigneur et qui s'élèvera au-dessus de toutes les autres, et toutes les nations accourront à elle. De nombreux peuples y viendront et diront : *Allons, montons à la montagne du Seigneur*. » Après avoir cité ce passage, j'ai dit dans la « Prochaine conversion » (p. 143) : « Il n'y a que la papauté qui puisse réaliser tout cela sous le règne universel de l'Eglise, et elle ne le fera qu'à Jérusalem, parce que la prophétie se rapporte, non pas à Rome, mais à Juda et à Jérusalem. » J'avais déjà dit dans l'*Avenir* (p. 194) : « Nous allons bientôt assister à l'identification du Saint-Siège avec Jérusalem. » Les extraits de l'*Apadno* prouvent bien que tel est aussi l'avis de Lucifer ; car, pour lui aussi, du temps de l'Antéchrist, Jérusalem sera devenue « la seconde ville de Céphas » ou du pape. La bataille d'*Apadno* est ainsi annoncée par Daniel (XI, 45) : « Il (l'Antéchrist) dressera sa tente à Apadno sur la montagne célèbre et sainte, et il montera jusqu'à son sommet, et personne

(tout d'abord) ne viendra au secours de celle-ci. Mais alors se lèvera Michel, grand prince... »

12. *Apadno* : — « Le peuple maudit du Nord sera exterminé. » — Ce peuple du Nord est celui de Gog, qui, d'après Ezéchiel, doit accabler le peuple de Dieu (XXXVIII, 15) : « Tu viendras alors de ton pays, *des climats de l'aquilon*, toi (Gog) et plusieurs peuples avec toi. »

13-14-15-16. *Apadno* : — « Le Palladium, apporté de la Cité Sainte par les armées d'Amérique, sera érigé glorieusement au sommet de la colline de l'Expiation (le Golgotha), à l'endroit même où le Traître fut pendu au gibet d'infamie. Hermès paraîtra et animera la divine image symbolique. Et toutes les nations de la terre se prosterneront devant le Palladium, et le Très-Saint 666 sera acclamé le vrai fils de Dieu. » — Selon Daniel et Jésus-Christ, l'abomination de la désolation sera établie dans le Lieu-Saint. Lucifer explique cette prophétie en disant que sa statue sera glorieusement érigée au sommet du Golgotha. Quant aux autres données de l'*Apadno*, elles sont toutes prises de l'*Apocalypse* (XIII, 15) : « Il lui fut même donné d'animer l'image de la Bête, de faire parler l'image de la Bête et de faire que tous ceux qui n'adoreraient pas l'image de la Bête seraient tués... Et il (l'Antéchrist) fut adoré par tous ceux qui habitent la terre, dont les noms ne sont pas écrits dans le livre de l'Agneau. »

17. *Apadno* : — « Mais le Prince céleste incarné dira : Nations de la Terre, je vous dois encore un signe. Voici la lune qui ressort de l'Océan... En même temps, dans toute la région d'*Apadno*, la terre s'enfle et la colline de l'Expiation devient une haute montagne. Le Palladium grandit aussi de lui-même. Peuples, contemplez-le ; il est plus haut que la plus haute des pyramides. Aux lieux où s'élevait Jérusalem vient de naître, portant le Palladium gigantesque, un mont, le plus haut de tous les monts de la Terre. » — Voilà bien la fameuse prophétie d'Isaïe, déjà citée, sur Jérusalem : « Il y aura, dans les derniers temps, une montagne qui sera la maison du Seigneur et qui s'élèvera au-dessus de toutes les autres, et toutes les nations accourront à elle. »

18. *Apadno* : — « Partout, les animaux qui étaient féroces se sont adoucis. » — L'adoucissement des animaux féroces est encore pris d'Isaïe (LXV, 25) : « Le loup et l'agneau iront paître ensemble, le lion et le bœuf mangeront la paille, et la poussière sera la nourriture du serpent. Ils ne nuiront point sur toute ma montagne sainte, dit le Seigneur. »

19. *Apadno* : — « La foudre parle, voix sublime du Dieu-Bon. Elle annonce que la Terre est à jamais

délivrée du joug d'Adonaï. » — La vérité est que la terre sera délivrée pour des milliers d'années de Lucifer et de tous ses suppôts, qui seront enchaînés dans l'enfer. Il y a une multitude de prophéties bibliques qui l'annoncent, tantôt formellement, tantôt implicitement, en prédisant le règne pacifique et universel de Jésus-Christ et de l'Eglise. Par conséquent, le plagiaire s'est ainsi transformé en faussaire ; car il dit tout le contraire de ce qu'il sait être la vérité.

Eh bien, maintenant, je reviens enfin à vous, Mademoiselle.

La vraie question n'est pas de savoir si Lucifer a copié la Bible d'un bout à l'autre de l'*Apadno* ; car cela m'importe fort peu. Il suffit de reste à ma thèse qu'il lui ait emprunté la trentaine de prédictions que je vous ai citées dans cette lettre-ci et la précédente. C'est bien assez pour que vous ne puissiez jamais vous tirer de ce dilemme, déjà formulé par moi et resté sans réponse : « Ou ces prédictions sur l'Antéchrist sont fausses, et alors votre Dieu, qui vous les a dictées, n'est qu'un vil imposteur. Ou elles sont vraies, et dans ce cas les prophètes bibliques, organes d'Adonaï et adversaires de Lucifer, qui ont annoncé plusieurs milliers d'années à l'avance des faits si nombreux, si extraordinaires et si impossibles à prévoir à une pareille distance pour tout esprit humain, ces prophètes, dis-je, sont des prophètes réels et proprement dits, des hommes inspirés par un véritable Dieu. Donc, tout ce qu'ils disent se réalisera nécessairement ; et comme d'après eux, Lucifer doit enfin « être terrassé, enchaîné et réduit à une totale impuissance, de manière que son adversaire ait le dernier mot avec lui », il s'ensuit que tout cela se réalisera à la lettre et d'une manière absolument infaillible. » Or, votre Dieu s'attribue au contraire la victoire définitive sur Adonaï. Donc, même dans l'hypothèse où les prophéties précitées doivent se réaliser, Lucifer est encore un imposteur.

Voilà ma véritable thèse. C'est sur ce point que je vous prie de me répondre sérieusement, ne serait-ce qu'en une seule page. Vous ne ferez croire à personne que « l'abondance des matières » vous empêche de consacrer à cette question une simple page de votre Revue. D'ailleurs, rien ne s'oppose à ce que vous ajoutiez au besoin un petit supplément. Vous êtes bien assez riche pour pouvoir vous payer cette dépense sans difficulté. Voici donc le nœud de la thèse. Admettez-vous, oui ou non, que ces nombreuses prédictions de l'*Apadno* soient réellement empruntées aux prophéties bibliques (1). Si vous le niez, vous tombez forcément

(1) Vous ne pouvez plus contester l'authenticité de ces extraits de l'*Apadno* ; car vous avez dit en me répondant : « J'ai la certi-

dans l'absurde, car vous êtes obligée d'expliquer près de trente coïncidences complètes, ou par un simple effet du hasard, que personne n'admettra jamais, ou par l'accord unanime de vingt auteurs bibliques de différents siècles à piller un même recueil de prédictions lucifériennes, dont personne n'a jamais entendu parler autrefois, dont il ne reste pas le moindre vestige, et que des juifs ou des chrétiens n'auraient jamais copiés alors même qu'ils l'auraient eu sous la main, — parce que le judaïsme et le christianisme sont tout l'opposé du culte de Lucifer, et que ces hommes croyaient certainement ce qu'ils disaient.

Mais si vous admettez que votre Dieu ait pillé les prophéties bibliques, comme cela est on ne peut plus certain et évident, vous êtes nécessairement prise dans mon dilemme, parce que Lucifer est forcément un imposteur, soit qu'elles soient vraies, soit qu'elles soient fausses. Oh ! je vous certifie que s'il avait pu prévoir que M. le Dr Bataille lui jouerait le mauvais tour de les publier, il n'aurait jamais fait la sottise d'aller les prendre dans la Bible, pour acquérir une réputation de prophète, alors qu'il ne l'a jamais été et ne le sera jamais.

Voilà ce que je voulais vous dire au sujet des prophéties bibliques qui sont encore à réaliser. Mais je vous ai parlé de plusieurs autres qui s'accomplissent aujourd'hui sous nos yeux, comme l'apostasie des nations catholiques, la prédication de l'Évangile dans toute la terre et les miracles lucifériens capables de tromper les élus eux-mêmes, si c'était possible. Pourquoi donc ne répondez-vous absolument rien sur ce point-là ? Pourquoi faites-vous semblant d'oublier cette démonstration et de voir « mon grand argument dans les prodiges de Jésus », quand j'ai déclaré, au contraire, que je ne voulais pas y insister et que je me contentais de résumer cette preuve en deux simples phrases ? Oh ! c'est bien facile à comprendre. C'est parce que mes deux arguments tirés des prophéties vous embarrassent beaucoup, faute de pouvoir trouver rien de vraisemblable pour infirmer leur valeur. Mais, dans la question des miracles, vous êtes beaucoup plus à l'aise, parce que vous avez une foule de sophismes tout prêts pour en contester la valeur démonstrative. Eh bien, nous allons voir maintenant jusqu'à quel point vous avez beau jeu à ce sujet.

Vous voudriez d'abord écarter du débat les résurrections opérées par Jésus-Christ, parce que c'est le miracle le plus démonstratif de sa divinité. Voilà pourquoi vous dites : « D'abord, mettons à

tude qu'ayant eu l'occasion de prendre copie de l'*Apadno*, il (M. le Dr Bataille) se borna à retranscrire le chapitre de l'Antichrist. » Mais je n'ai besoin de rien plus pour ma thèse.

l'écart les cas de résurrection ; les savants n'ont pas encore conclu sur la question de l'abiose, et il serait donc téméraire de dire qu'en ce phénomène il n'y a pas mort, puis résurrection après plusieurs mois, même plusieurs années ; or, les batailleurs qualifient d'opérations sataniques les phénomènes de ce genre qui sont accomplis par nos fakirs et autres. Les résurrections dans le genre de celle de Lazare sont des cas tout-à-fait exceptionnels ; il faut assistance personnelle du Dieu-Bon et en même temps victoire de Baal-Zéboub sur toute la ligne circulaire, sans recul d'une seule légion du feu sous la poussée des maléakhs, et internement d'Adonaï dans son royaume humide par les légions de Léviathan ; victoire et internement doivent être en coïncidence avec l'œuvre de rappel de vie par le Mage Élu trois fois saint, assisté par Lucifer. En cette question des résurrections, il faut être très réservé ; celle de Lazare a été opérée par Jésus fidèle, non par Jésus traître... L'*Apadno* ne donne pas une vie de Jésus diffuse et contradictoire ; il place les faits dans leur ordre chronologique vrai, et il nous montre ainsi deux périodes bien opposées, mais faciles à comprendre, de l'existence du fils de Joseph et de Mirzam. Jésus a été bon, secourable, réparant par ses miracles les maux dont Adonaï est l'auteur ; il a été ainsi tant qu'il suivit avec fidélité la bienfaisante inspiration de Baal-Zéboub, son céleste ancêtre. Par malheur, l'orgueil le fit choir ; il trahit le Dieu-Bon, le jour où il souscrivit le pacte thaborien. C'est à dater de cette trahison que l'*Apadno* place avec logique tout ce qui est œuvre et parole de mal dans la vie de Jésus, devenu Christ ; c'est alors qu'il renie ses frères et sœurs et méprise sa mère. »

Voilà certes un bien singulier raisonnement.

Ainsi, d'après vous, la résurrection de Lazare est très réelle, car « elle a été opérée par Jésus » ; mais « elle a été opérée par Jésus fidèle, non par Jésus traître », c'est-à-dire qu'elle a été accomplie par « Baal-Zéboub, son céleste maître », à l'époque où « il suivait avec fidélité sa bienfaisante inspiration ». Ce raisonnement est calqué sur celui des juifs ennemis de Notre-Seigneur, qui l'accusaient de chasser les démons « par le pouvoir de Béelzébuth » : *In Beelzebuth, principe daemoniorum ejicit demonia*. Mais au moins les juifs avaient une ombre de logique, parce qu'ils n'attribuaient à Béelzébuth qu'une opération possible pour lui ; tandis que vous, Mademoiselle, vous voulez que Jésus-Christ ressuscite les morts par le pouvoir de Béelzébuth, — tout en avouant implicitement que celui-ci est fort incapable de ressusciter personne.

Il est vrai que vous désireriez faire croire aux

naïfs ce que vous ne croyez pas vous-même, à savoir que les prétendues résurrections des fakirs emmurés vivants sont des résurrections proprement dites. Mais, dès la ligne suivante, vous prouvez que vous êtes très loin de vous faire une pareille illusion à vous-même, puisque vous dites : « Ces résurrections, dans le genre de celle de Lazare, sont des cas tout-à-fait exceptionnels. » Or, de l'aveu de tout le monde, il n'y a rien de plus commun que celles des fakirs. Il y a donc une différence essentielle entre celles-ci et celle-là. Or, qu'est-ce que la résurrection de Lazare, sinon tout bonnement la résurrection d'un mort ? Il s'ensuit donc que les autres en diffèrent beaucoup, par la raison bien simple que ce sont des résurrections de vivants. Et il est incontestable que ce sont toujours des hommes très vivants et très valides qui servent à ces contrefaçons du miracle de Lazare. Les lucifériens eux-mêmes le reconnaissent très bien ; car on lit, dans le *Diable au XIX^e Siècle*, p. 139, t. I : « Hobbs m'expliquait que, tous les dix ans, on murait de la sorte un fakir luciférien en état d'abiose, qui suspendait sa vie par un effort de sa volonté et qui ne devait ressusciter que dans un nombre de mois ou d'années fixé. »

« Mais, dites-vous, les savants n'ont pas encore conclu sur la question de l'abiose, et il serait donc téméraire de dire qu'en ce phénomène il n'y a pas mort. » Eh bien, non, ce n'est pas téméraire du tout, pour plusieurs raisons. D'abord, il est tout simple que les savants n'aient pas tiré cette question bien au clair, parce que ceux qu'on appelle les savants sont des hommes qui se bornent à l'étude des forces de la nature visible et matérielle, et qui veulent tout expliquer par ces forces-là. Or, chez les fakirs emmurés, il y a bien un phénomène surnaturel, car ils ne peuvent vivre qu'en continuant de respirer quelque peu et en consommant la provision de graisse possédée avant leur entrée dans le tombeau. Mais puisque les démons sont assez puissants pour subtiliser le corps de votre ancienne amie Sophia jusqu'au point de lui faire traverser les murs les plus épais, ils le sont encore bien assez pour introduire de l'oxygène dans un trou de muraille, et même dans un corps vivant dont les issues naturelles sont bouchées.

Donc, si vous voulez bien, nous ne parlerons plus des résurrections des fakirs, parce que c'est de la pure contrefaçon, et parce que, selon l'objection de ma première lettre, il n'y a là que des phénomènes de prestidigitation diabolique, à peine supérieurs à ceux du théâtre Robert-Houdin, ayant pour unique but l'étonnement, la stupéfaction, l'éblouissement de leurs témoins, — et

n'aboutissant jamais à la résurrection réelle d'un mort.

Il suit de là que, même d'après vous, votre grand Baal-Zéboub, tout en se faisant assister du Dieu-Bon et de toutes les légions infernales, n'a jamais réussi à rendre la vie qu'à un seul vrai mort, et que ce mort unique a été Lazare, ostensiblement ressuscité par Jésus-Christ. S'il en est ainsi, il faut bien avouer que ce grand chef des esprits du feu a bien mal rencontré l'occasion de manifester sa toute-puissance. Comment ! il ne peut opérer qu'une seule résurrection dans une si longue série de siècles, et il s'en laisse voler tout le bénéfice par un serviteur infidèle, qui se tourne contre lui et se sert précisément de ce miracle pour lui enlever pendant deux milliers d'années des millions et des milliards de partisans, devenus pour lui des ennemis acharnés ? Vrai ! Je n'aurais jamais cru que le Grand Chef de vos esprits fût assez simple d'esprit et assez maladroit pour se laisser jouer un aussi mauvais tour que celui-là !

Mais, — avant de parler des simples guérisons, — si nous disions un mot de la résurrection de Jésus-Christ lui-même ? Pourquoi donc parlez-vous de celle de Lazare et non pas de celle-ci ? Il me semble, cependant, qu'au point de vue historique, cette dernière doit présenter encore plus de garanties de certitude que l'autre, parce que la grande célébrité de Jésus-Christ a dû attirer une grande foule de témoins à sa mort et que beaucoup de ses disciples ont dû le revoir vivant, pour avoir en lui une foi que les plus grands supplices n'ont jamais pu ébranler. Si vous n'en dites pas un mot, ne serait-ce pas parce que vous seriez vraiment trop embarrassée pour l'attribuer à Baal-Zéboub, trop bien instruit par expérience de l'ingratitude de Jésus pour le faire bénéficier de nouveau de son pouvoir de résurrection ?

Mais j'y pense : vous trouvez tout simple de ne pas en parler, parce que votre Evangile, à vous, n'en parle pas, et que dès lors il est certain pour vous qu'elle n'a jamais existé. La vie de Jésus, qui est toujours racontée dans les initiations au grade Maîtresse Templière, s'arrête à son crucifiement sur le Golgotha, et votre Evangile ne va pas, sans doute, plus loin. Mais vous savez que l'Evangile adonaïte raconte bien d'autres choses. Seulement, vous croyez en détruire toute la portée en disant ceci : « Nous n'avons pas obligation de suivre l'Evangile adonaïte tel qu'il est écrit par les maléakhs Mathieu, Luc, Marc et Jean. Il vous plaît, à vous, bon renard de Sonnac, de vous en tenir à ces quatre écrivains canonisés ; mais il est d'histoire, il est avéré que les évangiles et les autres livres écrits sur Jésus furent en nombre bien plus

considérable. Dans les premiers temps de l'ère chrétienne, les prêtres de la superstition les examinèrent, assemblés en concile ; ils rejetèrent tout écrit qui les gênait. Plusieurs de ces évangiles rejetés n'ont pas été perdus : *si vous l'ignorez, apprenez-le*. Nous, dans notre liberté d'âme, nous lisons les uns et les autres. »

Merci, Mademoiselle, pour la grande bonté que vous avez de ne pas garder pour vous seule vos immenses connaissances, et d'avoir la générosité d'en communiquer un peu à ce pauvre petit renard de Sonnac, qui ne peut pas être au courant de grand'chose dans le misérable trou où il est enseveli. Cependant, il me semble bien que j'ai entendu parler vaguement d'*évangiles apocryphes*... Oh ! « excessivement vaguement », comme dit un personnage de Labiche. Vous allez en juger. Il paraît que les principaux sont intitulés : « 1° Le protévangile de Jacques ; 2° l'évangile de Thomas l'Israélite ; 3° l'histoire de Joseph le charpentier ; 4° les Actes de Pilate ; 5° la Descente aux enfers ».

Voilà donc vos autorités. Par le seul fait que ces livres existent, vous prétendez avoir le droit de leur accorder autant de valeur qu'aux quatre évangiles canoniques ; et même, comme ces évangiles apocryphes, dont plusieurs ont été fabriqués par vos ancêtres lucifériens appelés *gnostiques*, ne sont pas suffisants pour accuser Jésus-Christ de toute sorte d'infamies, vous trouvez tout naturel que votre Dieu-Bon se livre à son tour à cette fabrication en produisant à plaisir, sur le compte de J.-C., les absurdités, les obscénités et les scélératesses dont il est lui-même coupable.

Mais laissez-moi vous dire que les chrétiens des premiers siècles étaient des hommes comme nous ; qu'ils tenaient à leurs aises et à leur vie comme nous y tenons ; et qu'ils ne pouvaient pas être, au moins dans leur ensemble, assez fous et insensés pour sacrifier tous leurs intérêts, toutes leurs passions et leur vie elle-même, parce qu'un individu quelconque s'amusa à lancer dans la circulation une histoire plus ou moins miraculeuse, ou plus ou moins sotte, de Jésus-Christ. Est-ce que, vous-mêmes, vous croiriez aveuglément toutes les absurdités que vous débitent vos esprits du feu, si ces derniers exigeaient de vous, comme Jésus-Christ de ses disciples, le renoncement à vous-même, l'esprit de mortification et surtout l'humilité, la chasteté et une disposition perpétuelle à souffrir le martyre ? Oh ! certes non, vous ne seriez pas alors aussi crédules. Dans ce cas, vous ne manqueriez nullement de demander des preuves de sincérité, de certitude et de vérité. Vous ne croiriez jamais avoir pris trop de précautions pour éviter d'être dupes. Lucifer ne réussit à

vous attirer et à vous retenir dans son culte qu'à force de vous procurer les jouissances de l'orgueil et surtout celles de la luxure. Voilà pourquoi vous êtes en général très difficiles à convertir ; c'est que vous tenez beaucoup à ne pas être convertis, parce que vous trouvez l'orgueil beaucoup plus commode que l'humilité, et les plaisirs charnels cent fois plus agréables que la chasteté.

Aussi, je ne crains pas de dire que personne n'a été dupe des évangiles apocryphes et n'a sacrifié sa vie pour leur autorité. La vérité est qu'aucun chrétien instruit ne les a pris au sérieux, et qu'il n'y a jamais eu de concile, quoi que vous en disiez, pour leur faire l'honneur de les examiner et de les exclure d'une manière solennelle. On ne tenait pas des conciles pour rien dans les premiers siècles de l'Eglise, et il eût été bien inutile de porter une condamnation en règle contre des romans absurdes, parus uniquement au second siècle, qu'aucun véritable chrétien ne prenait au sérieux. Savez-vous ce qu'on faisait ? On lisait tous les jours pendant la messe les quatre évangiles que l'Eglise a toujours reconnus pour être réellement de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean ; et c'est uniquement pour ces évangiles-là que l'on vivait et que l'on mourait, parce qu'on les savait écrits ou dictés par des hommes qui avaient réellement vu et entendu ce qu'ils racontaient, et qui avaient prouvé leur absolue sincérité, en souffrant la mort et toute sorte de tourments pour que personne n'en pût douter. Quand vous aurez l'idée de demander vous-même à Lucifer la centième partie des garanties exigées par les premiers chrétiens en faveur de leur foi, vous ne resterez pas vingt-quatre heures luciférienne.

Mais nous avons assez parlé des miracles de résurrection, pour démontrer que les esprits du feu sont incapables d'en faire aucune de réelle, tandis que Jésus-Christ a été vu mort et ressuscité, d'abord par tous ses apôtres, une foule de fois, et puis par les saintes femmes et un grand nombre de disciples. Or, s'il est déjà tout à fait absurde d'expliquer la résurrection de Lazare par le pouvoir de Bézébuth, il est encore bien plus impossible d'attribuer une pareille cause à celle de Jésus-Christ lui-même. Nous pouvons donc maintenant aborder le problème des guérisons lucifériennes.

« J'avais toujours cru, dites-vous, que les théologiens adonaites ne refusaient pas de reconnaître à nos daimons le pouvoir d'opérer des guérisons de maladies ou d'infirmités. »

Mais je n'ai jamais dit que je refusais de reconnaître ce pouvoir. Je vous ai simplement demandé

où étaient chez vous les guérisons semblables à celles de Jésus-Christ, et j'ai ajouté : « Je ne vois pas que vous en alléguiez l'ombre d'une seule. » Et, en effet, j'avais lu en entier les deux énormes volumes de M. le Dr Bataille ; j'y avais vu le récit d'une multitude de prodiges faits pour l'étonnement, la stupéfaction et l'éblouissement de leurs témoins, et je n'y avais pas remarqué une ombre de guérison miraculeuse. Or, j'aimais à croire, comme vous, « qu'il n'avait rien vu de plus que ce qu'il racontait et qu'il était incapable d'avoir tenu caché ce qui pouvait contredire sa thèse. » Je pensais donc être bien en droit de vous dire, après une pareille constatation, que votre Dieu-Bon était plutôt un grand prestidigitateur qu'un bienfaiteur de l'humanité. Mais aujourd'hui vous prétendez, vous, qu'il fait des guérisons miraculeuses à Francfort-sur-le-Mein. Je vous réponds que même dans l'hypothèse où ces guérisons seraient réelles et miraculeuses, elles joueraient encore un rôle tellement médiocre en comparaison des phénomènes de prestidigitation qu'elles n'infirmieraient en rien cette thèse-ci : « Tous les miracles de Jésus-Christ sont faits dans un but purement charitable ; et à peu près tous, ou même tous ceux de Lucifer n'ont guère d'autre but que d'étonner et d'éblouir leurs témoins. »

Mais, voyons en quoi consistent ces guérisons miraculeuses de Francfort. D'après vous, « le palladiste malade qui a été touché par la main de marbre va consulter le lendemain (son médecin) ; le mieux se produit aussitôt, mais la guérison complète est immanquable, et elle a lieu chaque fois exactement sept jours après que la main de marbre, devenue main vivante, a touché l'épaule gauche du sollicitant. Pour ceux qui savent, il est évident qu'une telle guérison n'est pas due, en réalité, à la science du médecin... Mais, parmi les FF. et SS. palladistes malades qui, de tous points de la région, viennent au triangle privilégié, c'est en faveur des plus fervents en Lucifer seuls, en faveur des plus brûlants de foi seuls, que la manifestation céleste s'accomplit. »

Eh bien, Mademoiselle, même en supposant que cela soit vrai, — ce qui est possible, mais n'est pas certain, — laissez-moi vous dire que ce n'est vraiment pas très brillant. Si votre Dieu-Bon ne fait pas mieux que cela, il ne faut pas qu'il ait l'audace de s'attribuer à lui-même les guérisons et les résurrections de Jésus-Christ, en les expliquant par le pouvoir de Bêlzébut. Notre-Dame de Lourdes n'est pas un Dieu, mais elle opère des guérisons autrement merveilleuses. Elle guérit souvent d'une manière subite des maladies vraiment incurables pour tous les médecins. Jésus-

Christ aussi, et, à plus forte raison, enlevait *en un instant et sans aucun remède* les maladies les plus graves, les plus invétérées et les plus rebelles pour les hommes de l'art. Il n'avait qu'à dire à l'aveugle-né : « Vois », et l'aveugle voyait ; au paralytique : « Marche », et celui-ci marchait ; au lépreux : « Sois guéri », et il n'y avait plus trace de lèpre. En agissant de la sorte, il se montrait réellement maître absolu de la vie, et par conséquent le vrai créateur et le vrai Dieu.

Mais votre thaumaturge de Francfort ne fait guère mieux que le plus simple des charlatans. Quand il prévoit qu'un malade guérira bientôt en prenant les remèdes voulus, il lui dit qu'il sera bien portant dans une huitaine de jours, — à condition d'aller trouver le médecin et d'appliquer les remèdes qu'on lui prescrira. Il ne guérit donc ni subitement, ni sans remèdes, ni des maladies incurables. Il fait encore moins qu'un médecin, car celui-ci a soin d'indiquer lui-même ce que l'on doit observer pour se sauver avec l'aide du temps. Où est donc alors le miracle ?

Je m'arrête, Mademoiselle, d'abord parce que j'ai dépassé de beaucoup les proportions d'une lettre, et puis parce que je crois vous avoir suffisamment démontré l'essentiel de ce que je voulais. c'est-à-dire : 1° l'inanité complète de votre méthode philosophico-religieuse ; 2° la nécessité d'échanger votre logique féminine contre une logique vraiment rationnelle, pour vous faire prendre un peu au sérieux ; 3° l'impuissance des prodiges et des prédictions de Lucifer à prouver la vérité et la bonté de sa religion ; 4° l'admirable efficacité des miracles et des prophéties bibliques pour démontrer absolument la réelle divinité de Jésus-Christ.

« Mais, me direz-vous peut-être, que faites-vous donc de la terrible objection que j'ai tirée des maux de cette terre contre la bonté de votre Dieu ? N'est-il pas l'auteur du désert aride et sans fruits où il a entraîné la foule, qui a failli mourir de faim ? N'est-il pas l'auteur du deuil qui accable la famille pleurant un mort chéri et dont la vie était encore nécessaire aux siens ? Ainsi pour les maladies et les infirmités : il en est l'auteur encore. Est-ce que ses quelques guérisons miraculeuses ne sont pas sa condamnation sans appel pour tous les maux qu'il ne guérit pas ? »

Eh bien, Mademoiselle, cette objection qui vous paraît si terrible, moi, je la trouve tellement faible que je veux lui donner beaucoup plus de force qu'elle n'en a. Voici donc la première page d'un livre que j'achève en ce moment, qui va paraître dans quelques mois et qui est intitulé *Le Mal et les perfections divines* :

« Dieu, dit l'Ecriture, vit que tous ses ouvrages

étaient très bons. » Cette parole de nos Saints Livres a soulevé de tout temps de nombreuses objections, et elle en a provoqué plus que jamais dans un siècle d'irrégion et de pessimisme comme le nôtre.

« Eh quoi ! s'écrient une multitude d'incrédulés, le monde entier fourmille de maux de toute espèce, et il n'existerait cependant rien que de très bon ? Est-il bon, par exemple, que les bêtes les plus inoffensives et les hommes les plus innocents aient parfois à supporter des tortures atroces ? Et pourtant, s'il faut en croire la théologie chrétienne, les plus grands maux de la terre ne sont encore à peu près rien en comparaison de ceux du purgatoire et de l'enfer. Or, cet enfer serait éternel ; il suffirait de mourir avec une faute grave pour en être victime ; tous les hommes seraient pécheurs avant même de naître, et le plus grand nombre d'entre eux seraient voués à la damnation éternelle parce qu'il y aurait *peu d'élus*. Et tout cela serait l'œuvre d'une bonté infinie secondée par une puissance sans borne ! »

Oui, Mademoiselle, quelque impossible que cela vous paraisse, cela est ainsi ; et je me charge de vous le faire voir avec une clarté bien suffisante pour toute personne de bonne volonté. Mais pour concilier tous les maux des créatures avec les perfections infinies d'un seul et même Dieu, il faut autre chose qu'une page, et même autre chose qu'une lettre ou un chapitre ; il faut un livre tout entier. Voilà pourquoi j'espère le publier bientôt, — et vous en faire très respectueusement hommage, si vous le permettez.

Mais, en attendant, je vous prie de vouloir bien agréer la nouvelle expression de mes sentiments très respectueux et dévoués.

ABBÉ J.-B. BIGOU,
Curé de Sonnac (Aude).

LE TEMPLE PALLADIQUE DU PALAIS BORGHÈSE

Nous avons des renseignements plus précis sur ce qui motive l'expulsion de Lemmi du palais Borghèse. Deux mariages très riches viennent de relever cette famille, qui avait été si durement éprouvée et dont un grand nombre de biens avaient été vendus : on sait que le palais Borghèse, qui est dans une situation toute particulière, ne put être mis en vente ; mais les créanciers du prince Paul Borghèse, chef de la famille, obtinrent la mise sous sé-

questre de ce palais, et les administrateurs du séquestre louèrent le premier étage à Lemmi pour en faire le siège de la maçonnerie. L'un des deux mariages auxquels nous venons de faire allusion, est celui du prince Scipion Borghèse, jeune homme de vingt-quatre ans, fils aîné du prince Paul Borghèse, qui épouse la duchesse de Ferrari. La nouvelle princesse a tenu à honneur d'habiter le palais de cette illustre famille dans laquelle elle entre, et, désintéressant les créanciers de son beau-père, elle exige l'expulsion de Lemmi, sauf à payer l'indemnité qui sera fixée par les tribunaux, à raison de la résiliation du bail octroyé par les administrateurs du séquestre. Lemmi est donc bel et bien forcé de déguerpir.

C'est pourquoi les locataires francs-maçons n'ont pu se soustraire à l'obligation de laisser les fondés de pouvoirs de la famille Borghèse visiter leurs locaux, ceux-ci étant en droit, d'après le cahier des charges, de constater l'état des lieux, en vue de la remise à neuf.

Or, cette visite officielle a amené la constatation de l'existence du *Temple Palladique* que Lemmi niait si bien et faisait nier par ses agents.

Mais reproduisons un des journaux italiens qui viennent de donner cette importante nouvelle.

L'*Unione*, de Bologne, dans son numéro du 15 mai, a publié, sous le titre : LA FRANC-MAÇONNERIE CHASSÉE DU PALAIS BORGHÈSE, LE TEMPLE DE LUCIFER, l'article suivant :

« Le *Corriere Nazionale*, de Turin, possède à Rome un correspondant accrédité ; ce correspondant raconte que, grâce à une clause insérée dans le contrat de loyer passé entre les administrateurs du Palais Borghèse et la franc-maçonnerie, il a pu être intimé à celle-ci d'avoir à déguerpir du premier étage du susdit palais, les appartements devant être remis à neuf pour recevoir les époux prince Scipion Borghèse et duchesse de Ferrari.

« Par conséquent, ces jours derniers, les fondés de pouvoirs de la famille Borghèse se présentèrent, selon leur droit, pour visiter les appartements ; ils furent admis, d'abord, sans difficulté. Cependant, une des salles restait fermée, et les francs-maçons se refusaient à l'ouvrir. Mais, comme les fondés de pouvoirs insistèrent jusqu'à menacer d'avoir recours à la force publique et de faire enfoncer la porte, les francs-maçons durent céder et ils cédèrent.

« Dans cette salle, il y avait le temple AINSI NOMMÉ : **Temple Palladique**. En voici la description :

« Les murs, ornés de damas en soie noire et rouge, laissaient apercevoir au fond une grande tapisserie, sur laquelle se détachait, en formes

colossales, l'effigie de Lucifer ; là, tout auprès, il y avait une sorte d'autel, comme un bûcher ; éparpillés çà et là, on remarquait encore des triangles, des équerres et autres symboles de la secte satanique, ainsi que des livres et des rituels ; tout autour étaient rangés de magnifiques fauteuils dorés, ayant chacun au haut du dossier une espèce de grand œil transparent, éclairé à la lumière électrique. Enfin, au milieu de ce temple infâme, il y avait quelque chose de ressemblant à un trône.

« Les visiteurs, épouvantés, se gardèrent bien, vu l'état d'esprit où ce spectacle inattendu venait de les plonger, de s'arrêter plus longuement dans un lieu où, de toute évidence, un culte abominable est rendu au démon, et par conséquent d'examiner en détail tout l'aménagement ; ils en sortirent plus qu'à la hâte. »

Ainsi, il n'y a plus moyen de nier maintenant ; Lemmi a été pris sur le fait. La salle dite *Temple Palladique* existe, SANS CONTESTATION POSSIBLE, au siège du Grand Orient d'Italie. Aucun franc-maçon ne saurait avoir l'audace de soutenir qu'il s'agit de la salle des séances du Suprême Conseil.

En effet, parmi les grades pratiqués au palais Borghèse, — nous parlons de ceux qui sont officiellement avoués (car les grades palladiques sont niés, pour ne pas effrayer les maçons-gogos et les profanes), — le plus haut est le 33^e degré du Rite Ecossais.

Or, voici quelle est la décoration de la salle servant de réunion aux initiés pourvus de ce plus haut grade avoué. Nous donnons la description textuellement d'après un manuel officiel, le *Manuel général de Maçonnerie*, du F. : Teissier, 33^e, imprimé à Paris en 1883 ; le Rite Ecossais, dont Lemmi est le grand-maître en Italie, est le même dans tous les pays ; la description d'une salle de Suprême Conseil est exactement la même pour Rome, comme pour Paris, pour Londres, pour Lausanne, pour Bruxelles, pour Madrid, etc. Lisez, et vous verrez qu'il est impossible de confondre une salle de Suprême Conseil avec cette salle que viennent de visiter les fondés de pouvoirs de la famille Borghèse.

Nous citons le Manuel Teissier, pages 239-240 :

« Rite Ecossais Ancien Accepté. — Trente-troisième degré. La loge se nomme Suprême Conseil.

« *Décoration de la Loge* : — La loge est tendue en pourpre, avec des squelettes, têtes et os de mort peints dessus. A l'orient (c'est-à-dire au fond de la salle), est un dais sous lequel est un transparent avec le nom du Grand Architecte en lettres hébraïques (c'est là que trône le grand-maître). Dans le centre de la salle est un piédestal quadran-

gulaire couvert en cramoisi, sur lequel est une Bible ouverte et une épée mise en travers ; au nord du piédestal est un squelette tenant un poignard dans la main droite et dans la gauche le drapeau de l'Ordre. A l'occident est un second trône élevé de trois marches, avec un autel triangulaire couvert en cramoisi. Au-dessus de la porte d'entrée est écrite la devise de l'Ordre en lettres d'or : *Deus meumque jus*. La salle est éclairée par onze lumières : cinq à l'orient, deux au midi, trois au couchant, et une au nord. »

La salle visitée par les fondés de pouvoirs de la famille Borghèse n'était donc pas celle du Suprême Conseil ; d'ailleurs, le temple des réunions du 33^e degré du Rite Ecossais n'avait rien qui pût créer, de la part des francs-maçons gardiens, ces difficultés, les seules qu'ont rencontrées les visiteurs ; on le leur eût montré, sans doute, s'ils ne s'étaient pas retirés en toute hâte, attendu que le Rite Ecossais est avoué par Lemmi, nous le répétons.

D'autre part, comme nos lecteurs le comprendront sans peine, cette découverte n'a pas fait l'affaire de M. Georges Bois, qui, d'accord avec son ami Paul Rosen, a toujours nié, avec une obstination incompréhensible, la pratique du Palladisme. Pour lui, le Palladisme n'existe pas ; c'est une invention du docteur Bataille et de ses amis. Lemmi, à l'en croire, est tout simplement un grand-maître italien, au même titre et au même degré que le F. : Louis Proal, grand-maître du Rite Ecossais en France, ou que le F. : Emile De Mot, grand-maître du Rite Ecossais en Belgique.

Le récit du correspondant romain du *Corriere Nazionale* a donc été pour M. Georges Bois une véritable tuile, autant que pour le F. : Adriano Lemmi. La nouvelle, à peine publiée en Italie, a été reproduite en France par la presse catholique. Le 17 mai, le *Peuple Français* la donnait dans un article intitulé : « Le Temple de Satan chez Lemmi ». Impossible à M. Georges Bois de passer sous silence une telle découverte. Pour s'en tirer tant bien que mal, l'ami de M. Paul Rosen a donc publié dans la *Vérité* (numéro du 18 mai) l'article que voici reproduit en entier :

UN AUTEL SATANIQUE A ROME

« Nous avons expliqué comment le Grand Orient d'Italie, qui avait pris en location le premier étage du palais Borghèse, en était expulsé par le prince Borghèse qui, depuis son mariage, avait résolu de reprendre sa résidence familiale.

« Le *Corriere Nazionale* annonce que les agents du prince, occupés à préparer le palais, auraient découvert, dans une salle qu'ils durent se faire ouvrir de force, un autel satanique encore pourvu de ses ornements et attributs.

« Le *Corriere Nazionale* décrit ainsi la salle :

« Les murs étaient tendus de damas rouge et noir ;
« sur le fond, il y avait une grande tapisserie sur la-
« quelle se détachait la figure de Lucifer ; tout près
« était une espèce d'autel ou de bûcher ; çà et là, des
« triangles et autres insignes de la secte satanique.
« Tout autour étaient rangés de magnifiques sièges
« dorés, ayant chacun au-dessus du dossier une es-
« pèce d'œil transparent et éclairé à la lumière élec-
« trique. Au milieu de ce temple infâme il y avait
« quelque chose ressemblant à un trône. »

« En attendant que le fait soit confirmé, on peut
tout au moins le tenir pour un fait vraisemblable. Il
s'accorde, comme on sait, avec nos propres informa-
tions sur le culte noir en France, et les frères italiens
n'ont jamais passé pour être sous ce rapport en ar-
rière des frères français.

« Mgr de Ségur avait, naguère, déjà révélé les
pratiques du culte satanique dans les loges mazziniennes. Et depuis il n'a jamais cessé. »

On aura remarqué le soin avec lequel
M. Georges Bois s'est abstenu de dire qu'il
s'agit d'un temple palladique, et comment, tout
en daignant reconnaître que le fait peut être
tenu pour vraisemblable (il n'a pas osé donner
un démenti net au correspondant du *Corriere Nazionale*, reproduisant le récit qui lui a été
fait par des témoins oculaires, très dignes de
foi), il s'empresse de glisser qu'il est bon d'at-
tendre que le fait soit confirmé ; ce qui est une
simple fumisterie. En effet, il est facile de
comprendre que la visite des fondés de pou-
voirs de la famille Borghèse s'est produite à
l'improviste, dans la journée, c'est-à-dire au
moment où il n'y avait, au local maçonnique,
que les frères servants ou gardiens. Il est
également certain que Lemmi, fort ennuyé de
cet incident, a dû donner immédiatement des
ordres pour faire disparaître tout ce qui cons-
titue le temple palladique, et qu'on n'en trou-
vera plus rien désormais, à une nouvelle
visite, si l'on en refait une avant la réinstalla-
tion du prince Scipion Borghèse et de son
épouse.

Quelques mots d'explication ne seront pas
inutiles au sujet de ce que M. Georges Bois
appelle ses informations sur le culte noir en
France.

M. Georges Bois, on s'en souvient, avait
commencé par nier carrément tout ce que
révélaient le docteur Bataille ; à la grande joie
des Goblet d'Alviella et autres chefs palla-
distes, il imprima, en toutes lettres, que les
récits du docteur n'étaient qu'une audacieuse
imposture ; la *Vérité* publia triomphalement
les dénégations de Cadorna, en se gardant
bien de dire à ses lecteurs ce qu'était ce
Cadorna. Quand, quelques jours après l'insertion
du démenti intéressé de Cadorna, le même
Cadorna envoya au maire de Rome le fameux

télégramme par lequel il rappelait, avec un
orgueil satanique, que c'était lui qui avait
violé la Ville-Sainte, que c'était lui l'auteur de
la brèche sacrilège de la Porte-Pia, que c'était
à lui, massacreur des zouaves pontificaux
blessés, que l'Italie officielle et maçonnique
devait la suppression du pouvoir temporel de
la Papauté, alors la *Vérité*, gênée par cette
impudente autoglorification de l'homme dont
elle avait présenté la parole comme celle d'un
bon catholique et d'un loyal soldat, alors la
Vérité eut soin de retrancher le fameux télé-
gramme et tout ce qui avait rapport à Cadorna
du compte-rendu des fêtes italiennes pour
l'anniversaire du 20 septembre.

Puis, les témoignages arrivèrent, se multi-
pliant tous les jours et confirmant les révéla-
tions du docteur Bataille. Evêques, mission-
naires, religieux éminents, chacun venait dire :
« Oui, cela est vrai ; oui, nous savons telle
chose qui concorde d'une manière frappante
avec tel fait révélé par le docteur ; oui, nous
avons eu tels aveux de maçons lucifériens
convertis, de sœurs maçonnes ayant réussi
à s'arracher au joug infâme ; oui (ceci a été
écrit par un évêque au Comité anti-maçon-
nique de Paris), nous connaissions depuis sept
ans l'existence et le fonctionnement des trian-
gles et du Palladisme. » Tous ces témoignages
généralisaient considérablement M. Georges Bois,
qui s'était avancé beaucoup trop loin dans la
voie de la négation, qui avait combattu l'œuvre
du docteur Bataille non seulement par des
articles passionnés, se succédant sans trêve ni
répit les uns aux autres avec un acharnement
aussi inouï que scandaleux, mais même, — ce
qui ne s'est jamais vu dans la presse, — par
des lettres privées, diffamatoires, calomnieuses
au plus haut degré, accusant les amis du doc-
teur des plus indignes supercheries, et ces
lettres étaient adressées par M. Bois à tort et
à travers aux journalistes catholiques de pro-
vince, pour les dissuader de donner leur appui
à la plus courageuse œuvre de divulgation qu'il
ait été faite en ce siècle, pour les inciter à l'
méfiance, en un mot, pour faire avorter cette
campagne qui a touché la haute-maçonnerie
son point le plus sensible : le luciférianisme
dont elle s'inspire, dont elle s'est fait une
religion secrète et qu'elle rêve d'imposer au
monde.

S'étant enfermé, M. Georges Bois se trou-
va en fort vilaine posture, lorsqu'aux témoi-
gnages des personnages les plus vénérables
catholicisme vinrent s'ajouter les faits bruta-
lement éclatant tout à coup par l'évidente volo-
nté de la Providence. Ce fut la révolte des d-
gués américains contre Lemmi, l'insurrec-
tion locale de Paolo Figlia, Aristide Batt-
Militello et autres maçons italiens secouant
le joug du souverain pontife luciférien élu pa-

fraude. Puis, à Paris même, le vol si hardi, si cynique, en plein jour, d'un ciboire d'hosties à Notre-Dame, vint prouver à ceux qui doutaient encore, que les profanations sacrilèges, accomplies presque quotidiennement au sein des triangles, n'étaient malheureusement que trop vraies.

Si M. Georges Bois avait été de bonne foi, il avait là une occasion exceptionnelle de reconnaître ses torts. Il n'avait qu'à dire : « J'ai été trompé par mon informateur maçonnique ; que voulez-vous ? celui-ci m'a toujours affirmé qu'il n'existait ni triangles ni palladisme et que la maçonnerie s'occupait exclusivement de politique ; j'ai eu la naïveté de le croire sur parole. Faisons la paix ; je retire mes accusations d'imposture, et je me rends à l'évidence. »

Seulement, voilà ! M. Georges Bois n'était pas et n'est pas un naïf. Tout ce qu'il avait écrit, publiquement ou en correspondances particulières, avait été méthodiquement combiné et calculé. Il s'est donc demandé comment il pourrait bien présenter les faits inattendus qui se produisaient, sans avoir à avouer l'existence du Palladisme.

Au sujet de la révolte des délégués hauts-maçons américains, il a modelé son attitude sur celle de Lemmi. Au palais Borghèse, on était profondément ennuyé du tintamarre causé par la démission de miss Vaughan ; Lemmi a pensé qu'il valait mieux laisser passer la bourrasque et ne rien dire. De son côté, M. Georges Bois a fait l'ignorant de ces événements. Lemmi, se décidant un jour à parler de l'insurrection maçonnique locale des Paolo Figlia et C^{ie}, a traité de quantité négligeable les Suprêmes Conseils de Palerme, Naples, etc., insurgés. M. Georges Bois s'est empressé de lui faire écho, en s'efforçant d'établir qu'en Italie, en dehors du Grand Orient d'Italie, Suprême Conseil de Rome (Lemmi, grand-maître), il n'y avait pas de maçonnerie sérieuse.

Restait le fait du vol sacrilège de Notre-Dame. A ce sujet, M. Georges Bois a opéré une très habile diversion. Les voleurs ne pouvaient être des palladistes, puisque selon lui le Palladisme n'existe pas ; aussi l'obstiné négateur s'est-il promptement rabattu sur les groupes satanistes épars, dont parle le docteur Bataille dans la ix^e partie de son ouvrage : *la Goétie ou Magie noire*. Notez bien que les uns et les autres, satanistes et lucifériens, palladistes et goètes, existent et fonctionnent parfaitement, et c'est ce que le docteur a expliqué avec une précision des plus remarquables. Mais, pour M. Georges Bois, il fallait quand même que le Palladisme n'existât pas. Pourquoi ? Oh ! c'est bien simple : parce que les satanistes sont des groupes épars, sans cohésion, dépourvus d'une organisation internationale, tandis que

les lucifériens palladistes constituent la haute-maçonnerie. Et c'est à cela que M. Bois vise toujours ; lisez avec attention tous ses articles ; même dans ceux où un événement l'oblige à reconnaître l'existence d'un culte secret rendu à Satan, vous trouverez toujours cette préoccupation dominante : dégager la franc-maçonnerie d'un luciférianisme organisé, fonctionnant avec ensemble dans le monde entier.

Il y a donc « un culte noir » en France ; impossible de dire le contraire, puisque de temps en temps on apprend des vols d'hosties consacrées, vols qui ne sont pas le fait de malfaiteurs vulgaires. Mais ce culte noir, où le pratique-t-on, selon M. Georges Bois ? est-ce dans les arrière-loges du Grand Orient de France ? Non. Est-ce chez les hauts-maçons de l'Ecosserie ? Non plus. Est-ce chez les misraïmites ? Pas davantage. Partout où vous voudrez, mais pas dans la franc-maçonnerie. Qui sont donc ces frères satanistes ? Qui vous voudrez, mais pas des francs-maçons.

Dire qu'il y a des francs-maçons qui rendent un culte à Satan, qui évoquent les démons, qui leur réservent un trône pour la présidence de leurs réunions occultes, cela, c'est de l'exagération, de l'imposture, du pur roman.

« Il faut laisser de côté ces exagérations, écrit M. Georges Bois (lettre à un journaliste catholique de province). La vérité est qu'il faut étudier la maçonnerie comme une branche de l'histoire contemporaine, avec le même scrupule de l'exactitude, la même précision des faits, des personnes et des dates, la même recherche des documents. Un seul fait bien prouvé a plus d'autorité que la collection entière des livres de Taxil et de Bataille.

« Il en est de même de la façon de juger les francs-maçons actuels. Le bon sens et l'expérience de la vie sont des guides plus sûrs que les feuilletons merveilleux. Il n'est pas difficile de connaître les francs-maçons autour de nous : voyez comment ils vivent en public et dans la famille, comment ils font leurs affaires, comment ils se conduisent, s'ils sont bons maris et bons pères, s'ils méritent la considération publique, s'il y a place dans leur vie pour des relations mystérieuses avec une maçonnerie de dames ?... Les scènes affreuses et romanesques ? ces choses ne passent pas inaperçues dans la vie d'un maçon qu'on a pour voisin et qu'on coudoie du matin au soir !... L'existence des francs-maçons haut-gradés ou bien des militants très en vue n'a rien non plus, en général, de secret. Ils ne font pas un pas plus long que l'autre, sans que la presse en retentisse. Les histoires de diables ne seraient pas longtemps des histoires inconnues. »

Quand un homme a écrit une telle lettre, il est jugé. Mais, quand après avoir écrit cette

lettre il se trouve en présence d'une découverte comme celle signalée par le correspondant romain du *Corriere Nazionale*, on conçoit aisément qu'il ne sache plus comment se retourner.

Le passé judiciaire de Lemmi, il ne pouvait faire autrement que de le reconnaître. Encore, lorsque M. Margiotta publia en fac-simile obtenu par la photographie le document même du greffe de Marseille, donnant le texte officiel de la condamnation, M. Georges Bois, on s'en souvient, s'efforça de créer une confusion pour diminuer la valeur de ce document authentique. Un gêneur aussi, ce Margiotta ! Il venait attester que le voleur Lemmi était non seulement le chef de la maçonnerie italienne, mais aussi (*et c'est là l'important*) le chef suprême des francs-maçons du monde entier, depuis le 20 septembre 1893. Il fallait donc, à tout prix, discréditer M. Margiotta... Enfin, M. Georges Bois daigna proclamer que Lemmi était un simple filou, mais à la condition expresse qu'il fût bien entendu qu'il était uniquement et exclusivement grand-maître des maçons italiens.

Quant à être un pratiquant du satanisme, un adorateur de Lucifer, lui, Lemmi ? allons donc, de la farce, cela ! encore une invention du *Diable au XIX^e Siècle* !... Lemmi palladiste ? quelle plaisanterie ! il n'y a pas de palladisme, il n'y a pas de triangles, il n'y a pas de temples palladiques. En avez-vous vu, des temples palladiques ? non, n'est-ce pas ? donc, il n'en existe nulle part, encore moins au palais Borghèse qu'ailleurs.

Ah ! mais... voici les fondés de pouvoirs de la famille Borghèse, qui se présentent tout à coup au palais dont le premier étage est occupé par Lemmi et sa maçonnerie ; voici que les frères servants, qui n'étaient pas prévenus, sont obligés, ces fondés de pouvoirs exhibant leur mandat légal, de montrer les appartements dont le grand-maître est locataire... Tiens ! qu'est-ce que cette salle, qui est fermée ? nous voulons la visiter, nous en avons le droit. — Nous ne pouvons pas l'ouvrir, répondent les frères servants effarés ; nous ne pouvons pas, c'est le temple palladique. — Si vous n'ouvrez pas, nous allons requérir la force armée, nous ferons enfoncer la porte. — Les frères servants n'osent plus résister, ils donnent les clefs ; les fondés de pouvoirs de la famille Borghèse pénètrent dans ce temple palladique (*ainsi nommé*, dit le correspondant romain du journal catholique turinois). O stupéfaction ! cette salle est bien le sanctuaire de Lucifer ; l'image même de Satan est là, au fond du temple, *effigie en formes colossales*... C'est donc vrai ? le Grand Orient d'Italie, le Suprême Conseil de Rome, tout cela n'est que paravent ? c'est donc vrai

que le palais Borghèse était devenu le siège central du Palladisme ?...

Attendez, M. Georges Bois va nous arranger tout cela. D'abord, pour le moment, le fait n'est pas encore confirmé ; il faudrait sans doute que Lemmi fit une déclaration solennelle en tête de sa *Rivista de la Massoneria italiana*, hein ?... Cependant, — concession qui a dû coûter gros à ce pauvre M. Bois, — le fait peut être tenu pour vraisemblable. Mais cela ne prouve pas encore le Palladisme (gardons-nous bien de dire que « temple palladique » est le nom même de la salle !) ; cette salle, eh bien, c'est une loge mazzinienne, une de ces loges mazziniennes dont a parlé Mgr de Ségur. Et puis, vous vous rappelez ce que j'ai dit du culte noir en France, ce satanisme qui n'est aucunement maçonnique ? Or ça, il y a des satanistes italiens, comme il y a des satanistes français, voilà tout. Les satanistes français ne sont pas des francs-maçons ; car si nos francs-maçons s'occupaient de diablerie, il y a longtemps qu'on le saurait !... Mais les satanistes italiens sont, en effet, des francs-maçons ; il n'y a pas moyen de dire autrement, puisque c'est au palais Borghèse même que leur autel luciférien a été découvert... Appelons ça une loge mazzinienne ; de cette façon, nous restreignons à l'Italie ce satanisme qu'il n'est plus possible de nier : mais au diable ces fondés de pouvoirs qui sont venus mettre leur nez dans ce sanctuaire !...

Pour un homme ennuyé, M. Georges Bois est un homme bien ennuyé ; il n'a vraiment pas de chance. Et le malheureux, lorsqu'il reçoit sur la tête une tuile comme celle du *Corriere Nazionale*, s'imagine qu'il va s'en tirer avec une pirouette.

Le voilà, nous citant Mgr de Ségur. En effet, Mgr de Ségur, à la suite du R. P. Bresciani, a parlé des loges mazziniennes, où l'on rendait un culte secret au démon ; et Mgr de Ségur était dans le vrai. *Mais ce n'est plus de cela qu'il s'agit aujourd'hui*. Il y a quelque chose que M. Georges Bois fait semblant d'ignorer : c'est qu'à la suite de la prise de Rome par Cadorna, ce certain Mazzini, inventeur de ces loges mazziniennes, célèbres par leur satanisme, imagina, d'accord avec un certain Albert Pike, autre grand chef maçon et occultiste, une haute maçonnerie universelle et luciférienne, qui s'appelle le Palladisme, quoiqu'en dise M. Georges Bois ; il y a que ce n'est pas accidentellement que le palais Borghèse contient un temple palladique, depuis que Lemmi s'y est installé ; il y a que ce Palladisme n'est pas restreint à l'Italie et que les satanistes italiens ne forment pas des groupes épars, comme les satanistes français du culte noir auquel M. Bois se raccroche, quand il ne peut plus nier le satanisme ; il y a que tout cela est parfaitement

organisé, que cela fonctionne dans le monde entier, sous forme d'arrière-loges appelées triangles, et que les deux centres principaux sont Rome et Charleston.

M. Georges Bois peut donc patauger, tant qu'il lui plaira. Il ne fera pas oublier qu'il a traité de menteurs tous ceux qui ont révélé l'existence d'un satanisme organisé en haute-maçonnerie ; il ne fera pas oublier qu'il a nié que Lemmi soit, depuis le 20 septembre 1893, le chef suprême de cette haute-maçonnerie luciférienne ; il ne fera pas oublier qu'il a soutenu mordicus, envers et contre tous les témoignages les plus désintéressés dans le débat (Margiotta, Paolo Figlia, miss Vaughan), que Lemmi n'est rien autre qu'un grand-maître italien et qu'il n'y a, au premier étage du palais Borghèse, rien autre que le Grand Orient d'Italie et que le Suprême Conseil romain du Rite Ecossais.

Aujourd'hui, — n'en déplaise à M. Georges Bois attendant une confirmation, — il est bel et bien constaté que Lemmi avait installé au palais Borghèse *un temple palladique*, ainsi nommé, et que ce temple n'est ni le local du Grand Orient gouvernant les loges symboliques, ni le local du Suprême Conseil gouvernant les chapitres et aréopages écossais, mais bien le sanctuaire luciférien par excellence, avec image colossale de Lucifer, autel-bûcher pour les sacrifices rituels à Lucifer, et trône pour le vicaire de Lucifer, si ce n'est pour Lucifer lui-même, quand il apparaît aux parfaits initiés du Palladium.

LE PÉRIL SOCIAL

Sous ce titre, nous lisons dans la *Presse* (numéro du 24 mai) l'excellent article que voici :

A maintes reprises, nous avons appelé l'attention des contribuables sur le danger que faisait courir à leur bourse la mauvaise administration financière de nos gouvernants ; nous avons clairement démontré que nos feuilles d'imposition continueraient à se multiplier avec une cruelle persistance tant que les Chambres n'exigeraient pas des pouvoirs publics toute une série de réformes démocratiques qui, seules, peuvent nous tirer du bourbier où nous nous enlisons de plus en plus.

La nouvelle commission du budget a une noble tâche à remplir. Puisse-t-elle se trouver, cette fois, à la hauteur de son rôle et faire preuve de l'énergie nécessaire pour opérer les coupes sombres devenues indispensables et porter le fer rouge dans les plaies financières et administratives qui sont la honte de la troisième République.

Si le péril financier prend, d'année en année, des proportions plus inquiétantes pour les contribuables français, il est un autre péril sur lequel on ne saurait dissimuler plus longtemps la vérité.

Dans son admirable discours prononcé dimanche à la séance annuelle de la Société d'encouragement au bien, M. Jules Simon nous disait qu'il ne fallait jamais séparer les idées de Dieu et de Patrie. Ces fortes paroles nous reviennent à la mémoire en lisant le rapport, publié par le *Journal Officiel*, sur l'administration de la justice criminelle en France et en Algérie.

Nous estimons que ce genre de documents arides mais précis est beaucoup plus éloquent que les déclamations produites à la tribune du Parlement par quelques députés assoiffés de réclame et avides de publicité.

En 1892, *mille sept cent vingt-huit* individus ont été prévenus de crimes contre les personnes, — et *deux mille trois cent soixante-huit*, de crimes contre les propriétés ; — Les meurtres et les assassinats, les parricides, les empoisonnements, les viols et les attentats à la pudeur, les banqueroutes frauduleuses et les vols augmentent chaque année.

La criminalité des mineurs est d'un quart plus élevée qu'en 1888 ; on a vu comparaître 35 mineurs de moins de seize ans et 642 de seize à vingt-et-un ans.

La proportion des récidivistes, qui était de 50 pour 100 condamnés en 1880, monte à 58 pour 100.

Les récidivistes correctionnels, qui étaient 29.908 en 1880, sont 91.655 douze ans plus tard.

Et le garde des sceaux constate dans le rapport que « cette classe de malfaiteurs est l'objet d'une indulgence toujours croissante, qui n'est sans doute pas étrangère à l'extension d'un mal si mollement combattu ».

L'impunité des crimes et des délits constatés s'accroît continuellement. L'administration l'attribue à l'insuffisance numérique du personnel de la gendarmerie. Mais la cause véritable est le relâchement de toute la machine judiciaire, la mauvaise éducation donnée aux enfants, qui négligent, de plus en plus, le culte de Dieu et celui de la Patrie.

Menacés dans notre fortune par une administration imprévoyante et coupable, nous le sommes également dans notre existence même. L'armée du crime augmente tous les jours, et le péril social qui nous guette est encore plus redoutable que le péril financier qui nous ruine.

Maurice de La Fargue.

TRENTE-CINQ ANNÉES

DU

GRAND ORIENT DE FRANCE

(1860-1894)

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

Nous rappelons ce que nous avons dit dans le numéro où nous avons commencé la publication de ces listes de chefs d'ateliers. Il ne s'agit pas ici de démasquer des palladistes, et nous ne nous préoccupons pas non plus de savoir si telle ou telle loge possède ou non une annexe androgyne. Nous reproduisons l'extrait fidèle des annuaires officiels du Grand Orient de France. Nous plaçons cette divulgation *uniquement et exclusivement sur le terrain politique* : étant donné que c'est dans les ateliers maçonniques qu'ont été élaborées toutes les lois impies, toutes les mesures de persécution contre l'Eglise, les Vénérables, les Très-Sages, les Grands-Maitres ont tous leur part de responsabilité dans l'œuvre mauvaise, irréligieuse, néfaste, qui a été accomplie par les Chambres; ce sont donc purement et simplement des politiciens plus ou moins ignorés que nous présentons au public.

Avis. — Nous ne donnons l'indication des jours de réunion ou tenues que pour les loges existant encore actuellement. Quant aux loges tombées en sommeil, cette indication ne nous semble plus avoir aucun intérêt.

PREMIÈRE PARTIE

LES LOGES

ET LEURS VÉNÉRABLES

(Suite)

SEINE

Paris

(Suite)

L'ESPRIT MODERNE

Loge fondée le 16 août 1879.

VÉNÉRABLES : — (1880) Miédan, pharmacien, 12, rue de Maubeuge; Maitre. — (1881) Philipon, pharmacien, 30, rue des Ecoles; Maitre. — (1882) le même. — (1883) Primault, Auguste, avocat,

16, rue du Pont-Louis-Philippe; Maitre. — (1884) Gravey, Edmond, architecte, 117, rue Monge; Maitre. — (1885) le même. — (1886) Petit, Félix, 18, rue Dupetit-Thouars; Maitre. — (1887) Sautret, Victor, hôtelier, 31 bis, rue de Dunkerque; Maitre. — (1888) le même. — Voyant son effectif par trop réduit, la loge fusionne, le 13 février 1889, avec la loge *les Amis du Progrès* qui est dans le même cas; voir ci-après la nouvelle loge ainsi constituée; toutefois, en 1894, la nouvelle loge reprend le titre de celle-ci seule, c'est-à-dire *l'Esprit Moderne*. — (1894) Cellier, Arthur, instituteur public, 84, avenue Ledru-Rollin; Maitre.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 3^e jeudi du mois.

L'ESPRIT MODERNE ET LES AMIS DU PROGRÈS RÉUNIS

Loge constituée le 13 février 1889, par la fusion des deux loges *les Amis du Progrès* et *l'Esprit Moderne*.

VÉNÉRABLES : — (1889) Philipon, Jules-Elie, pharmacien, 30, rue des Ecoles; Maitre. — (1890) le même. — (1891) Marchand, Désiré-Jules, instituteur public, 62, rue des Marais; Maitre. — (1892) Lambert, Arthur-Victor, docteur en médecine, 20, rue des Bons-Enfants; Maitre. — (1893) Sautret, Victor, hôtelier, 33 et 35 bis, rue de Dunkerque; Maitre. — (1894) La loge abandonne son double titre, pour garder seulement celui de *l'Esprit Moderne*; voir ci-dessus.

L'ÉTOILE DE L'AVENIR DE SEINE-ET-OISE

Loge fondée le 4 mars 1877 à Neuilly-Plaisance; siège transporté en 1894 à Paris.

VÉNÉRABLES : — (1894) Théry, Jules-Léon, architecte, 19, rue Christiani, boulevard Barbès; Maitre.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 2^e mercredi du mois.

L'ÉTOILE POLAIRE

Loge fondée le 14 juillet 1839.

VÉNÉRABLES : — (1860) Delaplanche, huissier, près le Tribunal civil de 1^{re} instance, 6, rue Montmartre; Rose-Croix. — (1861) le même. — (1862) le même; Chevalier Kadosch. — (1863) aucun nom dans l'Annuaire. — (1864) Delaplanche, comme ci-dessus. — (1865) Delahaye, chef d'institution, 84, boulevard des Batignolles; Chevalier Kadosch. — (1866) le même, chef d'établissement libre d'instruction secondaire. — (1867) le même. — (1868 et 1869) le même, propriétaire. — (1870) Demay, architecte, 3, rue de l'Ancienne-Comédie; Rose-Croix. — (1871-1873) le même, 72, rue de Rennes. — (1874) le même, *. — (1875) Severiano de Heredia, propriétaire-rentier, membre du Conseil municipal, 147, boulevard Péreire; Rose-Croix. — (1876-1880) le même. — (1881) le même, membre et ancien président du Conseil municipal. — (1882) le même, membre de la Chambre des députés. — (1883) le même, 177, rue de Courcelles. — (1884) le même. — (1885) Clément, Joseph, comptable, 2, avenue Péreire, à Asnières, Seine; Chevalier Kadosch. — (1886) le même. — (1887) Viguié, Paul, publiciste, membre du Conseil municipal, vice-président du Conseil général de la Seine, 9, avenue Carnot; Trente-Troisième. — (1888) le même. — (1889) Bompard, Raoul-Henri-Bertrand, conseiller municipal, 65, rue de Prony; Rose-Croix. — (1890) le même, avocat à la Cour d'appel. — (1891) le même. — (1892) Clairin, Maxime-Emile, avocat à la Cour d'appel, adjoint au maire du XVII^e arrondissement, 133, rue de Rome; Maître. — (1893) le même. — (1894) le même, conseiller municipal; Rose-Croix.

Temple : — 77 bis, rue de la Paix (1869). — 71 bis, rue de la Condamine (1870-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e mercredis du mois.

L'ÉTUDE SOCIALE

Loge fondée le 13 janvier 1888.

VÉNÉRABLE : — (1888) Décembre-Alonnier, Joseph, homme de lettres, imprimeur-éditeur, 326, rue de Vaugirard; Trente-Troisième. — (1889) Tombée en sommeil.

L'ÉVOLUTION SOCIALE.

Loge fondée le 12 juin 1889.

VÉNÉRABLES : — (1890) Le Carlier de Veslud, Fernand-Henri-Charles-Emmanuel, employé au chemin de fer du Nord, 66, rue Escudier, à Boulogne-sur-Seine; Maître. — (1891) Lebret, Fran-

çois, tailleur, 4, rue des Ecuries-d'Artois; Maître. — (1892) Gaultier, Charles-Sylvain-Fernand, employé au Crédit foncier, 76 bis, rue des Carbonnets, à Bois-Colombes, Seine; Maître. — (1893) Bujon, Pierre, employé à la préfecture de la Seine, rue Antoine-Roucher, à Auteuil; Maître. — (1894) Sadoul, Numa, rédacteur à la préfecture de la Seine, 28, rue de Cormeille, à Levallois-Perret, Seine.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 2^e jeudi du mois.

LA FÉDÉRATION UNIVERSELLE

Loge fondée le 14 mars 1887.

VÉNÉRABLES : — (1887) Camus, 25, avenue de la Motte-Piquet; Maître. — (1888) le même, rédacteur au Ministère de la guerre. — (1889) le même, *. — (1890) Bartier, Jean-Baptiste, instituteur primaire, 74, boulevard Latour-Maubourg; Maître. — (1891) le même; Rose-Croix. — (1892) le même. — (1893) Bourceret, Auguste, *, publiciste, 50, rue Fabert; Rose-Croix. — (1894) le même.

Temple : — 41, avenue de Labourdonnais (1887-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e mardis du mois.

LA FRANÇAISE


Loge fondée le 21 février 1868.

VÉNÉRABLES : — (1868) Briottet, relieur, 23, rue des Carmes; Maître. — (1869 et 1870) le même. — (1871) Marchal, négociant en vins, 8, rue de la Nation; Maître. — (1872) le même, Paul-Emile, 10, Grande-Rue, à Asnières. — (1873) le même, employé de commerce. — (1874-1875) le même. — (1876) Salze, employé de commerce, 39, rue Turenne; Maître. — (1877 et 1878) le même. — (1879) Marchal, comme ci-dessus, 2, Grande-Rue, à Asnières. — (1880) Mercier, Louis, essayeur de commerce, 62, rue Tiquetonne; Maître. — (1881) le même. — (1882) Tombée en sommeil.

LA FRANCE MAÇONNIQUE

Loge fondée le 3 avril 1862.

VÉNÉRABLES : — (1862) Halley, ingénieur civil, 56, rue d'Angoulême-du-Temple; Chevalier Kadosch. — (1863) le même, 18, boulevard du Temple. — (1864) Lamouroux, propriétaire, 10, rue Amélie, à Montmartre; Maître. — (1865) le même, 40, rue Puget, à Montmartre. — (1866) le même, 76 et 78, passage du Caire. — (1867 et 1868) le même, négociant. — (1869-1871), le même, 77, rue de Cléry. — (1872) Daniel, découpeur sur

étouffes, 5, rue de la Fidélité; Maître. — (1873-1874) le même. — (1875) De Serres, artiste-peintre, 126, rue Lafayette; Maître. — (1876 et 1877) le même. — (1878) Waltz, François, négociant, 1, rue de la Bourse; Maître. — (1879) Bétrémieux, employé, 260, boulevard Voltaire; Maître. — (1880) le même, employé à la préfecture de la Seine. — (1881) le même. — (1882) Laurent, négociant en fer, 82, boulevard Richard-Lenoir; Maître. — (1883 et 1884) le même. — (1885) Lagache, Gustave, représentant de fabriques, 4, rue Saint-Vincent-de-Paul; Maître. — (1886-1890) le même. — (1891) Nouvelle. Georges, , ingénieur civil, 25, rue Brézin; Maître. Pour la correspondance : Douphy, 162, faubourg Poissonnière. — (1892 et 1893) le même. — (1894) Viallard, Antoine, directeur de contentieux commercial, 92, rue Richelieu; Maître.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 3^e mercredi du mois.

LA FRANCHISE

Loge fondée le 13 avril 1891.

VÉNÉRABLES : — (1892) Iverlet, Prosper-Auguste-Martin, marchand de charbons, 14, cité Henry; Chevalier Kadosch. — (1893) le même. — (1894) Hubert, Paul-Henri, comptable, 18, rue du Sentier, à Bois-Colombes, Seine; Maître.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 3^e mardi du mois.

LA FRATERNITÉ DES PEUPLES

Loge fondée le 21 novembre 1833.

VÉNÉRABLES : — (1860) Allard, négociant, 12, rue Neuve-des-Capucines; Maître. — (1861-1863) le même, agent d'affaires, 7, rue de Louvois. — (1864) Denise, orfèvre, 61, rue Saint-Louis-au-Marais; Rose-Croix. — (1865) le même. — (1866) le même, 119, rue Turenne. — (1867) Minot, employé au service central du chemin de fer de Paris à Lyon; 19, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Vincennes; Maître. — (1868) le même. — (1869) Du Hamel, avocat, 41, rue des Martyrs; Chevalier Kadosch. — (1870) le même. — (1871) le même, avocat à la Cour de Paris, membre du Conseil général du Pas-de-Calais. — (1872) le même; Trente-Troisième. — (1873) le même. — (1874) Drouet, commis d'agent de change, 15, rue de Maubeuge; Maître. — (1875) Zyppressenbaum, négociant, 6, rue Rampon; Maître. — (1876) le même. — (1877) Du Hamel, comme ci-dessus; Trente-Troisième. Pour la correspondance : Zyppressenbaum, comme ci-dessus. — (1878) le même, chef du Cabinet du Président de la Répu-



blique. — (1879) le même. — (1880) Zyppressenbaum, Léon, chef de comptabilité, 17, rue de Malte; Rose-Croix. — (1881) le même; Chevalier Kadosch. — (1882-1885) le même. — (1886) le même, 6, rue Rampon. — (1887) Baugé, Arthur-Octave-Jean-Baptiste, ingénieur civil, 17, passage Saulnier; Rose-Croix. — (1888) Duhamel, Charles, receveur-percepteur des finances, 91, rue Jouffroy; Trente-Troisième. — (1889) Zyppressenbaum, comme ci-dessus. — (1890) le même. — (1891) Bidou, Léon-Auguste-Clément, ingénieur, 9, rue de l'Aqueduc; Rose-Croix. — (1892) le même. — (1893) le même; Trente-Troisième. — (1894) le même. Pour la correspondance : Govain, 27, rue Bolivar.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 3^e mardi du mois.

LES FRÈRES UNIS INSÉPARABLES

Loge fondée le 1^{er} août 1775, sous le titre *les Frères Unis*.

VÉNÉRABLES : — (1860) Aronssohn, propriétaire, 3, rue Saint-Joseph; Rose-Croix. — (1861) le même; Chevalier Kadosch. — (1862) le même. — (1863) le même, 37, rue Saint-Roch. — (1864 et 1865) le même. Pour la correspondance : Fauvety, 13, rue de la Michodière. — (1866-1868) le même, 37, rue Saint-Roch. — (1869-1871) le même, 40, rue de Paradis-Poissonnière. — (1872) Bécourt, , docteur en médecine, 2, rue de Rocroy; Chevalier Kadosch. — (1873 et 1874) le même. — (1875) Fabien, chef de bureau d'assurances, 62, rue Condorcet; Chevalier Kadosch. — (1876) Berr, négociant, 66, rue de Bondy; Chevalier Kadosch. — (1877 et 1878) le même. — (1879) Colin, Victor, receveur de rentes, 19, rue des Lions-Saint-Paul; Chevalier Kadosch. — (1880) Berr, Lucien, comme ci-dessus. — (1881) Daridan, employé de commerce, 5, rue Soubise, à Saint-Ouen, Seine; Maître. — (1882 et 1883) le même. — (1884) Hubner, Albert, négociant, 35, boulevard du Temple; Chevalier Kadosch. — (1885) le même, ancien notable commerçant, 52, rue de Bondy. — (1887) Thomas, Jean, , pharmacien, maire du xiii^e arrondissement, 48, avenue d'Italie; Maître. — (1888-1892) le même. — (1893) Charpentier, Alfred, négociant, 97, boulevard Sébastopol; Maître. — (1894) le même.

Temple : — 13, rue Chaudron, depuis 1893.

Tenues actuelles : — Le 1^{er} lundi du mois.

L'HOMME LIBRE

Loge fondée le 7 novembre 1876.

VÉNÉRABLES : — (1877) Danel, employé, 19, rue du Pré; Maître. — (1878) le même, 5, rue Mériel,

à Montreuil-sous-Bois, Seine. — (1879) Ménard, négociant, 6, rue des Jeûneurs; Maître. — (1880) Marchand, Achille, 4, rue des Jeûneurs; Maître. — (1881) le même. — (1882) Danel, Anatole, représentant de commerce, 33, rue de Belleville; Maître. — (1883) le même. — (1884) Lizabeau, Auguste, représentant de commerce, 46, quai Jemmapes; Maître. — (1885) le même. — (1886) Stoll, Ernest-Jules, représentant de commerce, 65, Grande-Rue, Pré Saint-Gervais, Seine; Maître. — (1887 et 1888) le même. — (1889 et 1890) mise en sommeil. — (1891) Danel, Anatole-Ludovic, industriel, 45, rue Barra, à Montreuil-sous-Bois, Seine; Maître. — (1892) le même. — (1893 et 1894) le même, négociant, 170, rue de Belleville.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 4^e jeudi du mois.

LES HOSPITALIERS FRANÇAIS

Loge fondée le 29 septembre 1821.

VÉNÉRABLES : — (1860) Cora, fabricant plume-massier, 37, rue de l'Entrepôt; Maître. — (1861 et 1862) le même. — (1863) Rétif de la Bretonne, rentier, 48, rue Richelieu; Rose-Croix. — (1864 et 1865) le même. — (1866) Terlunen, négociant, 48, rue Richelieu; Maître. — (1867 à 1870) le même. — (1871) Marchal, Charles, négociant, 6, rue Bonaparte; Maître. — (1872 et 1873) le même. — (1874) le même, 6, rue d'Aboukir. — (1875) le même, Just-Charles, 9, rue Radziwill. — (1876-1878) le même. — (1879) Guillemot, Eugène, fabricant de produits chimiques, 6, rue Choron; Maître. — (1880) le même. — (1881) Tombée en sommeil.

LES INSÉPARABLES DU PROGRÈS

Loge constituée le 7 novembre 1893, par la fusion des loges *les Vrais Frères Unis Inséparables* et *les Disciples du Progrès*.

VÉNÉRABLES : — (1894) Gerville-Réache, Gaston, député de la Guadeloupe, avocat à la Cour d'appel, 62, rue Claude-Bernard; Rose-Croix.


Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 4^e mardi du mois.

ISIS-MONTYON

Loge fondée le 11 juillet 1808.

VÉNÉRABLES : — (1860) Cauzard, fabricant bijoutier, 48, rue de Beauce, au Marais; Chevalier Kadosch. — (1861) Rousselle, avocat à la Cour impériale, 44, rue de l'Ouest; Maître. — (1862) le même, 4, rue Hautefeuille. — (1863 et 1864) le même; Rose-Croix. — (1865) Piot, négociant, 426, rue Montmartre; Chevalier Kadosch. — (1866) le

même, 24, boulevard Richard-Lenoir. — (1867) Régimbeau, instituteur, 21, rue du Sentier; Maître. — (1868 et 1869) le même. — (1870) le même; Rose-Croix. — (1871) le même. — (1872) Fargues, limonadier, 75, boulevard Magenta; Rose-Croix. — (1873 et 1874) le même. — (1875) le même, représentant de commerce, 445, boulevard Richard-Lenoir. — (1876) Rousselle, André, comme ci-dessus, membre du Conseil général de l'Oise. — (1877 et 1878) le même. — (1879) Geoffroy, Emile, propriétaire, 17, boulevard Haussmann; Rose-Croix. — (1880) Canis, bijoutier, 404, rue du Temple; Chevalier Kadosch. — (1881) le même, adjoint au maire du III^e arrondissement. — (1882) le même. — (1883) Amiable, Louis, docteur en droit, publiciste, 79, boulevard Saint-Michel; Chevalier Kadosch. — (1884) le même. — (1885) Rueff, Adolphe, docteur-médecin, 95, rue de Turenne; Maître. — (1886) le même. — (1887) Bernoux, Alexis-Paul-Henri, , négociant, 37, rue de Turenne; Maître. — (1888) Amiable, Louis, comme ci-dessus; Trente-Troisième. — (1889) le même, maire du V^e arrondissement. Pour la correspondance : D^r Miquel, 113, rue de Turenne. — (1890) Miquel, Antonin-Pierre, docteur en médecine, 113, rue de Turenne; Maître. — (1891) Pierre, Etienne, avocat à la Cour d'appel, 9, rue Meslay; Maître. — (1892 et 1893) le même. — (1894) Lampué, Pierre, conseiller municipal, 72, boulevard de Port-Royal; Maître.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 2^e vendredi du mois.

LA JÉRUSALEM ÉCOSSAISE

Loge fondée le 11 avril 1807; reconstituée en 1870.

VÉNÉRABLES : — (1870) Wilmotte, horloger, 74, rue Amelot; Rose-Croix. — (1871-1874) le même. — (1875) aucun nom de Vénérable dans l'Annuaire; mais cette adresse pour la correspondance : Lagrive, 445, rue Vieille-du-Temple. — (1876) Lagrive, doreur sur bois, 445, rue Vieille-du-Temple; Maître. — (1877) le même; Rose-Croix. — (1878) le même. — (1879) Rousselle, Ernest, commissionnaire en vins, 9, place des Vosges; Maître. — (1880) Tombée en sommeil.

LA JUSTICE

Loge fondée le 30 mars 1880.

VÉNÉRABLES : — (1881) Opportun, marchand-tailleur, 49, rue de Rivoli; Maître. — (1882-1884) le même. — (1885) Gueit-Dessus, docteur-médecin, maire du IV^e arrondissement, 39, boulevard Saint-Michel; Maître. — (1886) Opportun, François,

comme ci-dessus ; Rose-Croix. — (1887 et 1888) le même. — (1889) le même — (1890) Rodanet, Auguste-Hilaire, ✱ ✱, constructeur de chronomètres, 36, rue Vivienne ; Maître. — (1891) le même ; Chevalier Kadosch. — (1892) le même, membre de la Chambre de commerce de Paris. — (1893) le même, Trente-Troisième. — (1894) Goujat, Claude, député de la Nièvre, 2, rue Saint-Martin ; Maître. Pour la correspondance : Ducoudray, 71 bis, rue de la Condamine.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 3^e mardi du mois.

LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE

Loge fondée le 23 avril 1874.

VÉNÉRABLES : — (1875) Denizot, membre du Conseil municipal de Paris, 173, rue de Charenton ; Maître. — (1876) le même. — (1877) Delacroix, comptable, 51, rue de la Villette ; Maître. — (1878) Toupillier, Jules, géomètre, conducteur de travaux, 316, rue Saint-Martin ; Maître. — (1879) Périnelle, Charles, propriétaire, 9, boulevard de Reuilly ; Maître. — (1880) Spira, Adolphe, négociant, 47, boulevard Sébastopol ; Maître. — (1881) De Lanesan, docteur en médecine, conseiller municipal, 13, rue des Halles ; Maître. — (1882) Sanzel, Félix, statuaire, 46, rue du Château ; Maître. — (1883) Augé, marchand vannier, 4, rue Tardieu ; Rose-Croix. — (1884) le même. — (1885) Turreil, docteur en médecine, 38, rue des Bourdonnais ; Maître. — (1886) Augé, François, tourneur, comme ci-dessus. — (1887) le même, ouvrier tourneur dans les écoles communales de Paris. — (1888) Desnoës, Louis, tailleur, 40, rue Bailleul ; Maître. — (1889) le même. — (1890) Maurice, Fernand, publiciste, 43, rue Chomel ; Maître. — (1891) le même. — (1892) Belfara, Alfred, directeur de *la France maritime*, 26, rue Feydeau ; Maître. — (1893 et 1894) Desnoës, Louis, comme ci-dessus.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 2^e lundi du mois.

LA LIBRE PENSÉE

Loge fondée le 17 décembre 1879.

VÉNÉRABLES : — (1880) Didiot, négociant, 5, rue Delambre ; Maître. Pour la correspondance : Fillion, 5, rue Vercingétorix. — (1881) Fillion, employé, 37, rue Vercingétorix ; Maître. — (1882) le même, employé à l'état civil. — (1883-1885) le même. — (1886) Rousseaux, Henri, architecte, 61, rue Denfert-Rochereau ; Maître. — (1887) Bardillon, Alexandre, mécanicien, 491, rue d'Alésia ; Rose-Croix. — (1888-1891) le même. — (1892)

Jeannon, Ernest, pharmacien, 89, rue de Vanves ; Maître. — (1893) le même. — (1894) Perreau, Eugène-Félix, 39, rue Delambre ; Maître.

Temple : — 63, rue du Champ-d'Asile (1880-1894).

Tenues actuelles : — Le 4^e jeudi du mois.

LE LIEN DES PEUPLES

Loge fondée le 4 août 1875.

VÉNÉRABLES : — (1876) Geoffroy, serrurier, 3, rue de la Reynie ; Maître. — (1877 et 1878) le même. — (1879) Valet, Célestin, entrepreneur de maçonnerie, 419, rue de Reuilly ; Maître. — (1880) Geoffroy, Louis, comme ci-dessus. — (1881) Gassmann, Edouard, dessinateur, 23, rue des Trois-Frères ; Maître. — (1882) le même. — (1883) Parmentier, négociant, 23, rue du Temple ; Maître. — (1884) le même, contrôleur des contributions directes en disponibilité. — (1885) Gassmann, Edouard, comme ci-dessus. — (1886) Parmentier, Alexis-Ferdinand, 220, rue Saint-Maur, comme ci-dessus. — Voyant son effectif par trop réduit, la loge fusionne, le 17 juillet 1886, avec la loge *les Bienfaiteurs Réunis*, qui se trouve dans le même cas ; voir ci-après.

LE LIEN DES PEUPLES ET LES BIENFAITEURS RÉUNIS

Loge constituée le 17 juillet 1886 par la fusion des deux loges *le Lien des Peuples* et *les Bienfaiteurs réunis*.

VÉNÉRABLES : — (1887) Parmentier, Alexis-Ferdinand, contrôleur des contributions directes, en disponibilité, 220, rue Saint-Maur ; Maître. — (1888 et 1889) le même. — (1890) Riobé, Eugène-Louis, comptable, 44, passage Lathuile ; Maître. — (1891) le même, 43, avenue de Clichy. — (1892) le même, 8, rue de Mulhouse. — (1893) le même. — (1894) Parmentier, Alexis-Ferdinand, contrôleur des contributions directes, 220, rue Saint-Maur ; Maître.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 4^e mercredi du mois.

LUTÈCE

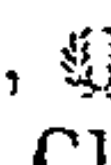
Loge fondée le 12 avril 1888.

VÉNÉRABLES : — (1888) Sagnes, Camille, employé à la préfecture de la Seine, aux Tuileries, pavillon de Flore ; Maître. — (1889 à 1891) le même. — (1892) le même, employé, 155, rue du Faubourg-Saint-Denis. — Voyant son effectif par trop réduit, cette loge fusionne, le 22 décembre 1892, avec la

loge le *Matérialisme Scientifique* qui se trouve dans le même cas; voir ci-après.

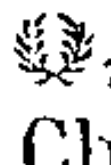
LE MATÉRIALISME SCIENTIFIQUE

Loge fondée le 8 mars 1878, sous le titre :
les Maçons réunis.

VÉNÉRABLES : — (1878) Thulié, Henri, docteur en médecine, membre du Conseil municipal de Paris, 31, boulevard Beauséjour; Maître. — (1879) le même. — (1880) le même. Pour la correspondance : Richard, 41, rue Jean-de-Boulogne. — (1881) le même. Pour la correspondance : Richard, 60, rue de Passy. — (1882) le même, membre et ancien président du conseil municipal de Paris. — (1883) le même. — (1884) Croissant, Armand, architecte, 3, rue Scheffer; Rose-Croix; et même adresse pour la correspondance. — (1885) le même. A la fin de cette année 1885, la loge abandonne son titre d'origine, *les Maçons réunis*, pour prendre celui sous lequel elle est actuellement inscrite. — (1886) Thulié, Henri, docteur en médecine, ancien président du Conseil municipal de Paris, 31, boulevard Beauséjour; Chevalier Kadosch. — (1887) le même; Trente-Troisième. — (1888) le même. Pour la correspondance : Richard, 60, rue de Passy. — (1889 et 1890) le même. — (1891) le même. Pour la correspondance : Richard, 127, rue du Ranelagh. — (1892) Collineau, Alfred-Charles, , docteur en médecine, 84, rue d'Hauteville; Chevalier Kadosch; et même adresse pour la correspondance. — Voyant son effectif par trop réduit, la loge fusionne, le 22 décembre 1892, avec la loge *Lutèce* qui se trouve dans le même cas; voir ci-après.

LE MATÉRIALISME SCIENTIFIQUE ET LUTÈCE

Loge constituée le 22 décembre 1892 par la fusion des deux loges *Lutèce* et le *Matérialisme scientifique*.


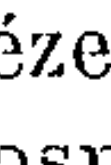
VÉNÉRABLES : — (1893) Collineau, Alfred-Charles, , docteur en médecine, 84, rue d'Hauteville; Chevalier Kadosch. Pour la correspondance : Richard, 127, rue du Ranelagh. — (1894) le même, 8, avenue de la République, à Courbevoie, Seine; Trente-Troisième. Pour la correspondance : Halphen, 40, passage du Saumon.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 4^e jeudi du mois.

LA MODÉRATION

Loge fondée le 5 janvier 1854 sous le titre *Bonaparte*.

VÉNÉRABLES : — (1860) Lézeret, , , avocat, ancien chef de bureau des hospices à la préfec-

ture de police, 8, place Saint-Michel; Trente-Troisième. — (1861 et 1862) le même. — (1863) Lézeret de Lamaurinie (le même), propriétaire, 60, rue Monsieur-le-Prince. — (1864-1867) le même. — (1868) Molteni, fabricant d'instruments de précision, 62, rue du Château-d'Eau; Chevalier Kadosch. — (1869 et 1870) le même. — A la chute de l'Empire, la loge abandonne son titre de loge *Bonaparte* et prend celui de *la Modération*. — (1871) Pinet, fabricant de chaussures, 44, rue Paradis-Poissonnière; Chevalier Kadosch. — (1872) Tombée en sommeil.

L'ORIENTALE

Loge misraïmite, admise le 6 mars 1865 à l'obédience du Grand Orient de France.

VÉNÉRABLES : — (1865) Léonard, avocat des chemins de fer, 1, rue Laffite; Maître. — (1866) le même, avocat directeur du bureau des réclamations contre les chemins de fer. — (1867) Bugnot; Trente-Troisième. — (1868) Ragainé, négociant, 42, rue des Gravilliers; Maître. — (1869 et 1870) le même. — (1871) aucun nom de Vénérable dans l'Annuaire; mais cette adresse, pour la correspondance : Dousse, 53, rue Tiquetonne. — (1872) Tombée en sommeil.

LA PARFAITE ÉGALITÉ

Loge fondée le 20 février 1874.

VÉNÉRABLES : — (1874) Muzzarelli, ancien officier de génie, ingénieur, 20, avenue de Quihou, à Saint-Mandé, Seine; Maître. — (1875) le même, 17, cours de Vincennes, à Saint-Mandé, Seine. — (1876) Minot, comptable, 90, rue de Montreuil, à Vincennes, Seine; Maître. — (1877) le même, 20, rue de Montreuil, à Vincennes, Seine. — (1878) Herpin, docteur en médecine, 24, rue Saint-Claude, à Livry, Seine-et-Oise; Maître. Pour la correspondance : Bonnefoy, 40, rue du Milieu, à Montreuil, Seine. — (1879 et 1880) le même. — (1881) le même. Pour la correspondance : Leduc, 13, rue de Mézières, à Bagnolet, Seine. — (1882) le même, 1, rue Pachot, à Livry, Seine-et-Oise. Pour la correspondance : Simon, 217, rue de Charenton, à Paris. — (1883) le même. Pour la correspondance : Simon, 63, rue de Bercy. — (1884) Bétancourt, Edouard, ingénieur civil, 98, rue de Fontenay, à Vincennes, Seine; Maître. Pour la correspondance : Bouland, 68, avenue de Saint-Mandé. — (1885) le même. — (1886) Hesse, Edouard, négociant, 30, rue d'Enghien; Maître. — (1887) Tombée en sommeil.

LA PARFAITE SOLIDARITÉ

Loge fondée le 10 janvier 1888.

VÉNÉRABLES : — (1888) Vallet, Auguste, représentant de commerce, 45, rue de l'Abbé-Grégoire ; Maître. — (1889 et 1890) le même. — (1891) Martin, Mathieu-Henri-Sébastien, marchand-tailleur, 132, boulevard Saint-Germain ; Rose-Croix. — (1892) Vallet, Auguste, comme ci-dessus. — (1893) Cuminal, Paul-Isidore-Marius, licencié en droit, 75, rue Madame ; Maître. — (1894) le même.

Temple : — 63, rue du Champ-d'Asile (1888-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e jeudis du mois.

LA PATRIE

Loge fondée le 25 février 1883.

VÉNÉRABLES : — (1884) De Fanti, Venceslas, ingénieur civil, 10, rue Lechapelais ; Chevalier Kadosch. — (1885) Rochaland, avocat à la Cour d'appel de Paris, 24, place Dauphine ; Maître. — (1886) Bonnet, Adolphe-Eugène, sous-chef à la préfecture de la Seine, 1, rue Hautefeuille ; Maître. — (1887) le même, sous-chef du personnel à la préfecture de la Seine (aux Tuileries, pavillon de Flore), 6, rue Monge. Pour la correspondance : Sagnes, employé à la préfecture de la Seine. — (1888) Bailleau, Victor-François-Mathias, propriétaire, membre de la Compagnie des hommes d'affaires, 8, rue Pierre-Guérin ; Maître. — (1889) le même, administrateur de propriétés. — (1890) Rochaland, Henri-Paul, comme ci-dessus, 3, rue de Lutèce ; Rose-Croix. — (1891) le même. — (1892) Humbert, Frédéric, ancien député, 65, avenue de la Grande-Armée ; Maître. — (1893) Dautresme, David, auditeur au Conseil d'Etat, 31, rue de Naples ; Maître. — (1894) De Fanti, Louis, ingénieur civil, 13, rue Bonneau, à Champigny-sur-Marne, Seine ; Prince du Royal-Secret.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 1^{er} vendredi du mois.

LA PERSÉVÉRANCE

Loge fondée le 24 décembre 1845.

VÉNÉRABLES : — (1860) Olivier, comptable, 14, rue Saint-Victor ; Chevalier Kadosch. — (1861) Morin, professeur de mathématiques, 14, rue Saint-Victor ; Chevalier Kadosch. — (1862-1865) le même. — (1866) le même, 14, rue Linné. — (1867) aucun nom de Vénérable dans l'Annuaire ; mais cette adresse pour la correspondance : Olivier, 27, route de Paris, à Vincennes. — (1868) Martin, négociant, 34, rue de la Gare, Rose-Croix. — (1869) le même. — (1870 et 1871) le même,

36, boulevard Richard-Lenoir. — (1872) Hosselet, inspecteur des travaux de l'administration du Gaz, 13, avenue Malakoff ; Maître. — (1873) le même. — (1874) Bénard, architecte, 15, boulevard Arago ; Maître. — (1875) Schadrack, Wilhelm, négociant, 42, rue de Chabrol ; Maître. — (1876 et 1877) le même. — (1878) Bénard, comme ci-dessus ; Rose-Croix. — (1879) Tombée en sommeil.

(Nota : Cette loge comprenait en majorité des habitants d'Ivry-sur-Seine, banlieue, quoique ayant son siège à Paris.)

LA PERSÉVÉRANTE AMITIÉ

Loge fondée le 21 mars 1825.

VÉNÉRABLES : — (1860) Monnereau, négociant, 5, boulevard Montmartre ; Rose-Croix. — (1861) Maurel, ancien manufacturier, 77, rue Lafayette ; Maître. — (1862) aucun nom dans l'Annuaire. — (1863) Moncourt, sténographe au Corps législatif, 128, rue de l'Université ; Maître. — (1864) Léger docteur-médecin, 19, rue des Blancs-Manteaux ; Rose-Croix. — (1865-1868) le même. — (1869) Mahé, inspecteur au marché Saint-Martin, propriétaire, 49, rue des Rigoles, cité des Rigoles, 5, Belleville ; Rose-Croix. — (1870) le même. — (1871) Tourette, fabricant de boutons, 32, rue Turbigo ; Maître. — (1872 et 1873) le même, 26, rue aux Ours. — Voyant son effectif par trop réduit, la loge fusionne, en 1874, avec la loge *le Travail* qui se trouve dans le même cas ; voir ci-après.

LES PHILADELPHES

Loge du Rite de Memphis, admise au sein du Grand Orient, le 10 mai 1863.

VÉNÉRABLES : — (1863) Cousin, professeur de langues, 49, rue des Noyers ; Maître. — (1864) le même. — (1865) Brocard, employé de commerce, 94, rue Quincampoix ; Maître. — (1866) le même. — (1867) Martin, charpentier ; Maître. Pour la correspondance : Hirsch, 63, rue Montorgueil. — (1868) Hirsch, négociant, 63, rue Montorgueil ; Chevalier Kadosch. — (1869-1873) le même. — (1874) Tombée en sommeil.

LE PROGRÈS

Loge fondée le 1^{er} août 1806, sous le titre
Mars et les Arts.

VÉNÉRABLES : — (1860) Fourchez, négociant, 21, rue du Faubourg-Saint-Antoine ; Chevalier Kadosch. — (1861) Léon Richer, employé au chemin de fer d'Orléans, 41, quai d'Anjou ; Rose-Croix. — (1862 et 1863) le même, 25, rue des Petits-Hôtels. — (1864) le même, employé d'administration, 16, boulevard de Strasbourg. — (1865 et 1866) le

même, 1 bis, rue Paradis-Poissonnière. — (1867) Montanier, docteur-médecin, 83, rue Saint-Honoré; Maître. — (1868) aucun nom dans l'Annuaire; c'est en cette année 1868 qu'à la suite de quelques tiraillements intérieurs la loge abandonne son titre d'origine et prend celui de loge *le Progrès*. — (1869) Montanier, comme ci-dessus. — (1870) le même. — (1871) le même, ancien préfet. — (1872) Armand, banquier, 64, boulevard Saint-Germain; Maître. — (1873) le même. — (1874) le même, 38, boulevard Saint-Germain. — (1875) le même. — (1876) le même, 24, quai de Bercy. — (1877) Joly, Albert, avocat, membre de la Chambre des députés, membre du Conseil municipal de Versailles, 4, impasse des Réservoirs-Montbauron, à Versailles, Seine-et-Oise; Maître. — (1878) Kochlin-Schwartz, rentier, 62, avenue de la Reine Hortense; Prince du Royal-Secret. — (1879) Trélat, Emile, *, architecte, 17, rue Denfert-Rochereau; Maître. — (1880) le même, directeur de l'école spéciale d'Architecture. — (1881 et 1882) le même. — (1883) Du Mesnil, Octave, docteur en médecine, médecin de l'asile de Vincennes, 4, rue du Cardinal-Lemoine; Maître. — (1884) Gouillon, Félix, ingénieur-chimiste, 10, rue Fontaine-Saint-Georges; Maître. — (1885) Paréja, Manuel, comptable, 10, rue Saint-Augustin; Maître. — (1886) le même, 118, rue d'Assas. — (1887) Blanc, Irénée-Pierre, publiciste, rédacteur au journal *la France*, 54, rue de Dunkerque; Maître. — (1888) le même, 144, rue Montmartre. — (1889) Cère, Emile, *, homme de lettres, 144, rue Montmartre; Maître. — (1890) le même. — (1891) Paréja, Manuel, comme ci-dessus, 13, rue Bellefond, même adresse. — (1892) Guelfucci, Louis, commis des postes et télégraphes, 87, rue Doudeauville; Maître. — (1893) Toussaint, Edouard, téléphoniste, 66, Grand-Rue, à Nogent-sur-Marne; Maître. — (1894) le même.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 1^{er} vendredi du mois.

LA RENAISSANCE

Loge fondée le 17 juillet 1822, sous le titre
la Renaissance par les Emules d'Hiram.

VÉNÉRABLES : — (1860) Pernet-Vallier, expert, teneur de livres, 29, rue de Trévis; Rose-Croix. — (1861) Fauvety, homme de lettres, 13, rue de la Michodière; Maître. — (1862) le même. — (1863) Massol, négociant, 14, boulevard Poissonnière; Maître. — (1864-1873) le même, homme de lettres. — (1874) Ribert, Léonce, professeur, 3, place de la Madeleine; Maître. — (1875) Coignet, *, ingénieur civil, 130, rue Lafayette;

Maître. — (1876) Ribert, comme ci-dessus, professeur libre. — (1877) Cauzard, comptable, 48, rue de la Goutte-d'Or; Maître. C'est à la fin de cette année 1877 qu'aux élections annuelles de son comité la loge a supprimé une partie de son titre d'origine et s'est dès lors appelée *la Renaissance* tout simplement. — (1878) Cauzard, comme ci-dessus. — (1879) Dally, Eugène, docteur en médecine, 5, rue Legendre; Maître. — (1880) le même. — (1881) Elloy, François, imprimeur typographe, 28, rue de Sambre-et-Meuse; Maître. — (1882) le même. — (1883) Kunemann, Eugène, avocat, 13, rue Saint-Florentin; Maître. — (1884) le même. — (1885) Vaillant, Adolphe, sous-chef de bureau à l'Assistance publique, 58, avenue de Saxe; Maître. — (1886) Bertrand aîné, Louis-Aristide, artiste graveur, 14, rue de Clignancourt; Maître. — (1887-1889) le même. — (1890) Ols, Paul-Émile, marchand de vins, distillateur, 68, boulevard de la Villette; Maître. — (1891) Laffont, Georges, docteur en médecine, conseiller général de la Seine, 45, rue Saint-Hilaire, à Saint-Maur-les-Fossés, Seine; Maître. — (1892) le même. Pour la correspondance : Mirvault, 47, rue Greneta. — (1893) le même. — (1894) le même, à la Varenne-Saint-Hilaire, Seine; même adresse.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 2^e lundi du mois.

(A suivre.)

LE CONGRÈS DES AVOCATS DE SAINT-PIERRE

On nous prie d'insérer la note suivante :

Nous avons annoncé que le Congrès Universel des Avocats de Saint-Pierre devait avoir lieu les 28 et 29 mai, à Vienne (Isère), sous la présidence de S. Gr. Mgr Fava, évêque de Grenoble.

Le procureur de la République de Vienne nous a fait savoir que ce Congrès, étant international, exigeait une autorisation du gouvernement.

Nous avons demandé cette autorisation aux ministres compétents. Aucune réponse, malgré nos instances, ne nous a été faite.

Pour éviter aux membres convoqués tout déplacement inutile, nous sommes obligés de déclarer que le Congrès est renvoyé à une date ultérieure. Nous attendrons qu'il plaise au gouvernement de vouloir bien nous répondre.

Le président général de l'Ordre,
Commandeur P. LAUTIER.

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES MUSULMANES

DANS L'AFRIQUE DU NORD

CHAPITRE V

Recrutement, Organisation et Fonctionnement des Ordres religieux.

(Suite)

Nous suivrons toujours Snoussi. Il y a, nous dit-il, des pratiques préliminaires dont on ne peut se dispenser quand on veut recevoir la faveur d'être initié : ainsi renouveler ses ablutions, et même se laver tout le corps, faire deux poses de prière, en renonçant absolument à ses idées propres, disant sept fois la Fatiha (première sourate du Coran) et la sourate d'El-Ikhehas; enfin, s'asseoir devant le cheikh dans la posture habituelle (1) qu'indique le rituel pour la prière. Alors le cheikh dit, après avoir pris dans les siennes les mains de l'aspirant :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux (une fois) que Dieu le pardonne (7 fois). Je crois en Dieu, à ses anges, à son Livre, à son Prophète, au jugement dernier, à ses décrets, à ses bienfaits, aux calamités dont il accable, à la résurrection (une fois), et le mourid répond : Je suis Musulman, je suis confirmé dans mon culte et dans ma foi, je me suis purifié de mes péchés par le repentir et je rejette l'hérésie et ce qui pourrait m'y faire tomber, je confesse qu'il n'y a qu'un Dieu unique sans associé, et que Mahomet est son serviteur et son Prophète : c'est lui qui me reçoit dans l'ordre; je me revêts de la coiffure qui en est le symbole, je jure entre les mains de mon cheikh d'être fidèle, d'observer les lois de Dieu, de faire tout à cause de lui, d'accepter tout ce qu'il voudra m'envoyer, même de le remercier des malheurs dont il lui plaira de m'accabler. »

(1) Voici, à titre de renseignement, la posture que prennent les Qadrya dans la prière; d'après Snoussi, presque tous les ordres ont une posture particulière : c'est un signe de reconnaissance parmi les affiliés au même ordre; plus loin, quand nous parlerons des Snoussya, nous verrons l'importance qu'attachent les musulmans à la tenue du corps pendant la prière. Voici donc la position des Qadrya : Après s'être assis les jambes croisées à la manière orientale, il faut toucher l'extrémité du pied droit, puis une artère El-Kias qui contourne le ventre (je doute que nos disciples d'Hippocrate la connaissent ?) : il faut placer sur le genou la main ouverte, les doigts écartés, en prononçant de la voix la plus grave possible, et en allongeant la dernière syllabe autant que le permet la respiration du mot Allah (Dieu), qu'on prononce à peu près ainsi : All.....a.....h. Et il faut prolonger cette action jusqu'à ce qu'on soit parvenu à goûter les doux ravissements de l'extase et à recevoir les révélations.

Alors le cheikh proclame qu'il est disciple d'un tel dont il a reçu l'investiture : il peut réciter tous les noms des cheikhs de l'ordre, ordinairement il se contente d'en citer quelques-uns, lit quelques passages du Coran, en particulier, la fatiha; puis recommande au néophyte d'observer les règles de l'ordre. Prenant ensuite des ciseaux, il coupe deux cheveux sur le front du nouvel adepte : « Mon Dieu, dit-il, coupe-lui ainsi ses pensées personnelles : rends-le fort contre la désobéissance et ferme dans la religion de l'Islam » Il dit, et lui posant sur la tête une couronne : « Mon Dieu, pare-le de la couronne de la vertu et du bonheur » ensuite il le fait boire à une coupe, fait deux poses de prière, récite, une fois la fatiha et onze fois la sourate d'El-Ikhehas. L'initié touche alors la main du cheikh, et de ses frères.

Ce que nous venons de dire ne suffirait pas pour donner une idée de la doctrine des sociétés musulmanes ni de leur langage. Nous emprunterons à M. Rinn le questionnaire que fait le cheikh et les réponses de l'initié. Pour les lecteurs qui n'auraient pas entre les mains le livre de Léo Taxil : *Y a-t-il des femmes dans la franc-maçonnerie*, nous les renvoyons à la page 197 (1^{re} année) du docteur Bataille. Si les francs-maçons ont leur tablier, les Khouan ont la ceinture symbolique dont l'ange Gabriel a revêtu Adam après sa chute; la chute, le pardon, le revêtement du manteau et de la ceinture à Adam, Abraham, Mahomet, et à ses compagnons, tout cela est raconté au long au néophyte dans cette longue instruction; on y insiste sur l'égalité de tous les croyants : car Gabriel en attachant les compagnons du Prophète plaçait un pauvre entre deux riches. De même qu'à l'initiation au grade d'Élu on fait manger une figue confite, rappelant le Lotus pour faire oublier à la malheureuse sa patrie et tout ce qu'elle devait le plus aimer ici-bas; de même le Khouan, quand il est initié, mange des friandises que lui a préparées le cheikh, après lui avoir ceint les reins et l'avoir lié à un autre frère. Alors, dans une courte prière, il demande à Dieu de lui servir de refuge contre sa colère, de ne pas permettre qu'il rejette au loin la ceinture ni qu'il oublie ses serments, car cette ceinture est le gage de l'amour de Dieu pour lui, et de la fidélité du Khouan à son service.

Alors commence l'interrogatoire, afin d'instruire sur la justice et la bonne voie le compagnon du tapis, pour parler le jargon de nos Khouan.

D. — Qui le premier a reçu la ceinture ?

R. — Gabriel.

D. — Où l'a-t-il recue ?

R. — Au ciel.

D. — Qui l'en a ceint ?

R. — Les anges du ciel par l'ordre de la Vérité (que sa gloire soit proclamée).

D. — Qui le second a reçu la ceinture ?

R. — N. S. Mohammed.

D. — Qui l'en a ceint ?

R. — Gabriel, par l'ordre du Maître de l'univers.

D. — Qui le troisième a reçu la ceinture ?

R. — Ali, fils d'Abou-Taleb.

D. — Qui l'en a ceint ?

R. — Mohammed.

D. — Qui le quatrième a reçu la ceinture ?

R. — Sliman et Fars.

D. — Qui l'en a ceint ?

R. — Ali.

D. — A qui appartient la ceinture (au figuré fermé) et à qui la main (au figuré, puissance) ?

R. — La ceinture est à Ali, fils d'Abou-Taleb, et la main à Mohammed, car Dieu a dit : « Ceux qui se soumettront à lui seront comme s'ils se soumettaient à Dieu, et ceux qui se révolteront contre lui, se révolteront contre eux-mêmes, car la main de Dieu est au-dessus d'eux. Celui qui accomplira ce que Dieu lui a imposé comme engagement, je le récompenserai d'une manière magnifique.

D. — Combien y a-t-il de ceintures ?

R. — Deux : la ceinture supérieure est à Gabriel ; elle est dans le ciel ; la ceinture inférieure est à Ali, fils d'Abou-Taleb, elle est sur la terre, c'est la confrérie.

D. — La ceinture (confrérie), de combien d'éléments est-elle composée ?

R. — De trois éléments : Le premier est Gabriel. Le second, Mohammed, et le troisième Ali, fils d'Abou-Taleb.

D. — Sur combien de bases repose la ceinture ?

R. — Sur deux bases, qui sont : El-Haçon et Hoçain, fils d'Ali.

D. — Qu'est-ce que la voie (trika).

R. — C'est la science, les continences, la sagesse, la patience et l'excellence des successeurs

D. — Quelles sont les obligations de la voie ?

R. — De rejeter les mauvaises paroles, de prononcer sans cesse le nom de Dieu, de mépriser les biens de la terre, de repousser les amours humaines et de craindre le Dieu Très-Haut.

D. — A quels signes se reconnaissent les gens de la voie ?

R. — Ces signes sont : la bienfaisance, la retenue de la langue, la piété, la douceur et l'éloignement des péchés.

D. — Quel est ton ouerd et que t'impose-t-il ?

R. — La recherche du salut et de la nourriture divine ; la douceur des paroles ; la confraternité et la sincérité du langage et des œuvres.

D. — Qu'est-ce que le tapis de la voie ?

R. — C'est le tapis à prières du cheikh sur lequel on se prosterne et on est purifié : c'est sur lui que se passent les mystères.

D. — Le tapis de la voie, combien a-t-il d'attributs ?

R. — Quatre.

D. — Quels sont-ils ?

R. — Loi divine, vérité suprême ; voie droite, connaissance du Dieu Très-Haut.

D. — Le tapis, combien a-t-il de mots symboliques et quels sont-ils ?

R. — Quatre ; le premier est Gabriel, le second Michel, le troisième El Haçan, et le quatrième El-Hocein.

D. — Combien y a-t-il de lettres et quelles sont-elles ?

R. — Il y en a quatre : la première est ta (t), la deuxième est mim (m), la troisième ha (h aspiré), et la quatrième naun (n).

D. — Quelle est la signification de ces quatre lettres ?

R. — La première ta, veut dire que le compagnon du tapis doit être la poussière (trab, terre) des gens de la voie ; le mim, qu'il doit être semblable à l'eau (mah, eau) courante et pure ; le ha, qu'il doit être comme le zéphyr (haoui tair) soufflant dans le feuillage des arbres ; le compagnon du tapis doit, en effet, être un esprit répandant sur les gens de la voie, la perfection et les faveurs légales ; le noun indique qu'il doit être comme le feu (nar, feu) qui embrase la maison du pervers.

D. — Vers qui marchez-vous ?

R. — Vers la place d'Ali.

D. — Quelle est la forme de cette place ? qu'y a-t-il au-dessus d'elle, que contient-elle ?

R. — La place d'Ali est tracée par les vieillards, compagnons de la fetoua ; sur elle est le tapis et au-dessus d'elle est la Vérité, le Tout-Puissant, le Généreux qui domine ses esclaves.

D. — Combien faut-il de pas pour la traverser ?

R. — Quatre pas : un pour chacun des Saluts que connaît l'interprète de langue, qui en explique les secrets et les mystères.

D. — Combien doit-on passer de ponts pour arriver à la place d'Ali et s'asseoir sur le tapis ?

R. — Trois ponts.

D. — Qu'y a-t-il à votre droite, à votre gauche, derrière vous, devant vous, sur votre tête et sous vos pieds ?

R. — A ma droite est Gabriel : à ma gauche, Michel ; derrière moi, Azraïl : devant moi, Assa-fil ; au-dessus de moi, le Souverain Glorieux ; et sous mes pieds la Mort, qui est plus proche de nous que la veine jugulaire ne l'est de la gorge, conformément à cette parole divine : « Toute âme doit goûter de la mort ; vous recevrez votre salaire le jour de la résurrection. »

D. — Qu'y a-t-il dans votre tête, dans votre oreille, dans votre œil, dans votre poitrine et dans vos pieds ?

R. — Dans ma tête : la noblesse des pensées, l'intelligence et la connaissance ; dans mon oreille : les paroles de celui qui m'a dirigé vers l'obéissance de Dieu ; dans mon œil : la vue de la face du Seigneur Généreux (Dieu) ; dans ma bouche : la loi divine, la vérité, la règle, la connaissance et les paroles de bien ; dans ma poitrine (cœur) : la patience pour supporter les calamités et les mauvaises paroles ; et dans mes pieds : un moyen pour me rendre auprès des maîtres de la connaissance sur le tapis de la voie droite en présence des gens de la vérité.

D. — Qu'y a-t-il dans votre cœur ?

R. — L'impureté et l'ignorance que je dois racheter par l'humilité et la soumission devant mon Maître.

D. — Quels sont vos témoins ?

R. — Ma main droite et ma main gauche : elles porteront témoignage le jour de la comparution suprême par devant le Maître de l'Univers, et les deux Anges écrivant par mon ordre.

D. — En se rendant vers la place de Ali, d'où vient-on, et par où s'en va-t-on ?

R. — On vient de la maison périssable, et on se rend vers la maison de l'éternité. Accorde-moi la richesse, ô Riche, et l'éternité, ô Éternel !

D. — Quelle est la maison périssable ? quelle est la maison éternelle ?

R. — La terre est périssable avec tout ce qu'elle contient, car c'est la maison de l'illusion, conformément à cette parole divine : « La vie de la terre n'offre que des jouissances trompeuses. » Quant à la maison éternelle, c'est la maison de l'autre vie et ne l'habitera pour l'éternité que celui qui aura fait les bonnes œuvres, multiplié les bienfaits, rejeté l'impureté et l'immoralité, méprisé les amours terrestres, et détourné ses regards des choses illicites. C'est la réunion des serviteurs au plus haut des cieux ; c'est en ce lieu qu'ils obtiendront l'intercession efficace

de Mohammed, l'Envoyé de Dieu, le Maître des miracles.

D. — Lorsque vous entrez sur la place et que vous vous avancez au milieu des vieillards, compagnons de la voie, comment vous accueille le cheikh ?

R. — Il m'accueille avec une invocation sincère, et m'enveloppe de son regard bienfaisant.

D. — Quels sont vos initiateurs pour entrer dans la voie de pureté ?

R. — Ce sont les vieillards sages qui sont mes intermédiaires auprès d'Ali. C'est en leur présence et dans leur généreuse société qu'on est reçu.

D. — Où est-on reçu ?

R. — Sur le tapis de la vérité, sous les pieds du trône de Dieu, sur la place d'Ali, et en présence des compagnons de la fetoua.

D. — Combien avez-vous de frères dans la voie droite ?

R. — Deux qui sont ma ceinture et mon pacte, que je tiens dans ma main, et qui m'accompagnent dans la vie et dans la mort.

D. — Par quelle porte entre-t-on, et par quelle porte sort-on ?

R. — On entre par la porte de l'amour, et on sort par celle de la miséricorde et de l'accueil des compagnons de la fetoua.

D. — Où est cuite notre bouchée, qui l'a humectée et qui l'apporte ?

R. — Elle est cuite au foyer du Miséricordieux (Dieu) et est apportée par les anges du paradis de délices.

D. — Où la dépose-t-on ?

R. — Sur le tapis de la puissance, entre les mains des compagnons de la décision.

D. — En arrivant dans la réunion des gens de la voie droite, sur quoi s'assied-t-on ?

R. — Sur le tapis d'Ismaïl (que le salut soit sur lui).

D. — Comment s'assied-t-on sur le tapis de la voie ?

R. — Par la permission que le cheikh en donne, et avec le cœur rempli d'humilité et de modestie en présence des intermédiaires.

D. — Qu'est-ce que la fouta ? quelle est son origine ? et quelle largeur a-t-elle ?

R. — La première fouta a été formée des feuilles de figuier dont se sont couverts Adam et Eve. La largeur de votre fouta est celle de votre bras droit, et sa longueur celle de votre bras gauche. Son origine revient à Omar Ibn-Omeia-el-Medowi, car c'est lui qui en fit présent à l'imam Ali.

D. — Comment entre-t-on dans la voie, et comment en sort-on ?

R. — On y entre avec l'âme humble de l'impétrant, et on en sort avec le cœur joyeux de celui qui a obtenu.

D. — Lorsqu'on vous boucle la ceinture, qu'y a-t-il dans votre main droite ?

R. — Nous tenons dans notre main droite le livre de notre destin, selon cette parole divine : O mon Dieu, donne-moi mon livre (destin) dans ma main droite et non dans ma main gauche.

D. — Qu'y a-t-il entre votre main droite et votre main gauche ?

R. — Il y a entre les deux, l'alliance du Dieu Très-Haut.

D. — Qu'y a-t-il entre vous et votre initiateur ?

R. — Il y a entre nous le pardon du Dieu magnifique, Seigneur de Moïse et d'Abraham ; selon cette parole divine : O vous qui croyez, offrez en entier votre repentir à Dieu, et demandez-lui le pardon de vos fautes. Et cette autre parole : « Celui qui accomplira l'engagement contracté envers Dieu, je le récompenserai magnifiquement. »

D. — Par quoi est-on affranchi ?

R. — Par la pureté du cœur de l'initiateur et la sincérité du néophyte.

D. — Qui possède la chose longue, et qui la chose courte ?

R. — L'homme juste a la langue longue, et le pécheur, dans son avilissement, a la langue courte.

D. — Quelle est la clef du ciel ?

R. — La profession de foi : « Il n'y a de divinité qu'Allah ! Mohammed est le prophète de Dieu (que Dieu répande sur lui ses grâces et lui accorde le salut). »

D. — Quelles choses sont venues du ciel, et dont l'une est supérieure à l'autre ?

R. — Le blé et la viande. La viande est supérieure au blé, car le blé a été apporté du paradis par Adam, tandis que le bélier a été envoyé du ciel pour servir de rançon à Ismaël que son père allait immoler.

D. — Quelle est la maison sans porte, la mosquée sans mihrab (1) et le prédicateur sans livre.

R. — La maison sans porte, c'est la terre qui n'est qu'un séjour d'illusions trompeuses ; la mosquée sans mihrab c'est la Kabâ, que Dieu Très-Haut la protège, et le prédicateur sans livre c'est Mohammed, car il prêchait sans livre et on écrivait au contraire ses paroles sur le livre.

D. — Le diadème de l'Islam est-il sur ma tête ou sur la vôtre ?

R. — Il est sur ma tête, sur la vôtre et sur celle de tous les serviteurs, car Dieu l'Unique, le Puissant, est celui qui dit à une chose : « Sois », et elle est.

D. — En quoi espérez-vous ?

R. — En la miséricorde de Dieu, afin qu'il me fasse admettre ainsi que vous au paradis.

D. — Par quoi s'obtiennent la loi, la justice, la règle et la connaissance ?

R. — La loi s'obtient par le travail et l'étude ; la justice par la volonté du Dieu Très-Haut, celui qui n'a pas de péril, le dispensateur de tout bien, le créateur de toute chose, le vivificateur et l'exterminateur de ce qui existe ; on arrive à la règle en suivant la voie de la vérité et de la sincérité ; enfin, la connaissance consiste dans la science des paroles de Dieu, de son livre, et dans les efforts pour rester dans l'obéissance de Dieu.

(A suivre.)

Ad. Ricoux.

Publications Lucifériennes

" ORTHODOXES "

Au moment où nous allions mettre sous presse la dernière feuille de ce numéro, le n° 3 de la revue des Palladistes Indépendants n'avait pas encore été mis en vente ; mais, par contre, nous avons avis d'une distribution de nouvelles brochures de propagande luciférienne, et nous nous sommes procuré immédiatement un exemplaire de celle qui ouvre cette autre série.

On le voit, nous avons affaire à une adversaire qui ne s'endort pas. Tandis que sa présence nous était signalée dans le Midi où elle travaille à rallier les triangles à la Fédération anti-lemmiste, elle faisait paraître à Paris cette première brochure destinée à activer la fondation des Groupes Familiaux. Cela est intitulé : « *Recueil officiel des principales Prières Lucifériennes, dévotions palladiques et formules rituelles d'évocation, à l'usage des Groupes Familiaux*, publié par ordre du Comité Fédéral du Palladium Régénéré et Libre. » En tête de la brochure, se trouvent in-extenso les Règlements Généraux pour les Groupes Familiaux, votés par le Convent Palladiste Indépendant de Londres (séance du 21 janvier 1895). Miss Vaughan et ceux qui marchent avec elle revendiquent hautement pour eux l'orthodoxie de la doctrine

(1) Niche pratiquée du côté de l'Orient, où se met le prédicateur.

luciférienne; car cette nouvelle série de publications, à côté de la revue *le Palladium*, porte pour titre général : « PUBLICATIONS LUCIFÉRIENNES ORTHODOXES ». Il faut donc nous attendre à voir sous peu l'ardente propagandiste faire la démonstration de l'hérésie de Simon-Lemmi; ce sera intéressant et instructif!

Donc les Groupes Familiaux, cette innovation des plus dangereuses, sont en train de se constituer; il n'y a plus à en douter maintenant.

Leurs règlements, dont on fait la distribution publique (triste fin de siècle!), sont divisés en cinq chapitres : — 1. Fondation des Groupes Familiaux. — 2. Réserves et conseils pour les Règlements particuliers. — 3. Principal objet des Travaux de Famille. — 4. Œuvres de piété personnelle des Adeptes. — 5. Erection des Groupes Familiaux en Triangles.

Qu'est-ce qu'un Groupe Familial?

L'article 1^{er} nous le dit : « Art. 1^{er}. Est désigné sous le nom de Groupe Familial, dans le Palladisme Indépendant, le groupe luciférien né de l'initiative profane et fonctionnant en société isolée, en attendant qu'il puisse, en récompense de sa constante activité et de son importance, être érigé en Triangle régulier et admis à la correspondance fédérale du Palladium Régénéré et Libre. »

C'est net, c'est carré, et nous voyons là tout le nouveau plan de la propagande des lucifériens anti-lemmistes. Il ne s'agit plus de se borner à recruter des adeptes dans les arrière-loges de la maçonnerie ordinaire avouée et dans les sociétés spirites. On a trouvé mieux : on distribue à profusion les brochures qui enseignent le Palladisme, partout où l'on pense que l'exposé artificieux de cette doctrine aura des chances de porter, de faire impression; on sème l'idée du néo-gnosticisme manichéen, et l'on invite publiquement tous ceux qui auraient des tendances à adopter ces opinions à constituer des groupes autonomes, fonctionnant en quelque sorte en famille; on n'exige pas que le groupe compte de nombreux membres au début; onze suffisent (sept Frères et quatre Sœurs); on met ces adhérents d'une nouvelle classe en mesure de diaboliser en petit comité; on ne leur impose aucune contribution au profit d'une caisse centrale; enfin, on leur promet de les faire entrer au bout d'un certain temps dans la Fédération du Palladisme Indépendant, c'est-à-dire dans la haute-maçonnerie luciférienne, lorsqu'ils seront dans telles conditions d'activité et auront rempli certaines formalités (indiquées dans le chapitre V).

En deux mots, Satan lance sur le monde ses plus vastes filets. Lemmi est vieux, souvent malade; la scission des Indépendants permet cette nouvelle tactique; à la mort de l'enjuivé

de Stamboul, la réconciliation se fera, et les Palladistes anti-lemmistes apporteront à leurs Frères obéissant au Suprême Directoire Dogmatique de Rome les contingents des Groupes Familiaux qu'ils auront érigés en Triangles. Le dernier n° du *Palladium* le déclarait très explicitement. Il n'y a plus aucune illusion à se faire : nous assistons, par le spectacle du mouvement palladiste, au plus formidable assaut qui ait été donné à l'Eglise de Jésus-Christ, ainsi que le disait, avec une très grande profondeur de vue, l'un des rédacteurs de la *Civiltà Cattolica*.

Miss Vaughan apporte, dans cette propagande, les habitudes protestantes, les mœurs américaines : la diffusion à outrance des idées par la distribution de brochures, de *tracts*, organisée sur une vaste échelle. Il nous a été assuré que le 1^{er} n° du *Palladium* avait été distribué gratuitement en France à cent mille exemplaires, par la poste, à des adresses particulières. Dans le n° 2, on lisait cet avis : « Prière aux nôtres de nous envoyer le plus grand nombre d'adresses de personnes ayant des dispositions, fussent-elles les moindres, à se détacher de l'erreur : deuils cruels, maladies imméritées persistantes, afflictions de toutes victimes d'Adonaï et ne fréquentant plus les sacrements de la superstition. Partout où il faudra, nous ferons parvenir le *Palladium* avec toute la discrétion nécessaire. » On comprend ce que cela veut dire; on voit à quels éléments on s'adresse pour constituer des Groupes Familiaux. Les Palladistes Indépendants comptent beaucoup sur leur revue, paraît-il, pour entretenir le zèle de leurs adeptes; ils font tous les sacrifices possibles pour la répandre dans les milieux où ils espèrent recruter des adhérents : en effet, tandis qu'ils élèvent très haut le prix du numéro acheté à part (cela, évidemment, pour arrêter les ecclésiastiques dont ils ne veulent pas comme lecteurs et qu'ils savent bien, du moins la plupart, ne pouvoir se faire adresser directement une telle publication), par contre, ils rendent l'abonnement abordable aux profanes laïques et l'entourent de toutes sortes d'avantages alléchants. Ainsi, sur la couverture de la nouvelle brochure qui annonce la création de cette série variée de publications lucifériennes orthodoxes, parmi lesquelles l'ΑΡΑΔΝΟ (*édition sacrée*!), on a eu grand soin d'insérer cette réclame : « Les abonnés d'un an au *Palladium Régénéré et Libre*, même profanes, ont droit à une remise de 50 pour 100 sur le prix marqué de toutes les publications lucifériennes orthodoxes ». Comme on reconnaît bien là l'esprit pratique des américains! mais, en même temps, comme on voit bien l'importance que les Palladistes Indépendants attachent à la diffusion de leur revue!... Leur

manœuvre est habile, en apparence : toutefois, le démon en sera pour ses frais, espérons-le ; car il oublie un peu trop que Dieu ne lui laisse faire que ce qu'il veut, et même, l'un des plus clairs résultats de cette campagne est d'ouvrir aux catholiques militants un arsenal d'armes à employer contre le diable lui-même et ses suppôts. Nous le voyons par notre expérience personnelle : ce sont précisément, parmi nos amis, les ecclésiastiques s'occupant spécialement des questions maçonniques ou lucifériennes qui se procurent, comme armes excellentes, les nos de la revue de spalladistes ; quant aux fidèles, nous avons, par notre correspondance, des raisons sérieuses de croire qu'ils n'ont aucun désir de risquer le salut de leur âme pour satisfaire un peu de curiosité (1).

Le danger n'est donc pas chez nos amis : il existe dans ces milieux exaltés, où l'on voit avec plaisir tout ce qui peut éloigner de l'Eglise. C'est le cas de dire que Satan jette ses filets dans les eaux troubles. En s'adressant là, la grande-maitresse des anti-lemmistes peut faire, certainement, beaucoup de mal. Voilà le péril, nous le signalons ; il est temps d'aviser, car telles personnes qui auraient pu être ramenées à la longue vont être à présent embrigadées pour l'enfer avec les théories les plus aveuglantes.

Nous nous doutions bien de ce qui se passe ou va se passer dans les Groupes Familiaux ; mais, aujourd'hui que les règlements sont imprimés, ces pratiques ne peuvent plus se nier. Nous reproduisons les articles du chapitre III (*Principal objet des Travaux de Famille*), afin que tous les catholiques soient bien convaincus que le danger, sur lequel nous avons appelé l'attention de nos Evêques, n'est nullement une chimère :

Art. 21. — Le Groupe Familial, n'étant relié à aucune autre société similaire ou non-similaire, agissant en pleine indépendance et avec parfaite autonomie, s'administrant lui-même sans avoir de comptes à rendre à une autorité supérieure fédérale, borne son action intérieure à mettre ses membres en communication avec les Esprits du Feu, en s'inspirant des principes du Palladium Régénéré et Libre.

(1) A ce propos, nous nous associons pleinement aux justes observations de la *Franc-Maçonnerie démasquée*, qui dit dans son numéro de mai :

« Nous comprenons que cette publication (la revue de miss Vaughan) puisse intéresser les ecclésiastiques et leur être même parfois utile ; mais nous croyons qu'il n'est pas à souhaiter que ceux qui ne s'occupent pas spécialement des questions maçonniques ou lucifériennes se la procurent d'une manière régulière. Ils ne peuvent, en effet, s'y abonner directement, et vraiment il serait dommage de donner plus de vingt francs par an au profit d'une œuvre de propagande infernale.

« Quant aux fidèles, nous n'hésitons pas à déclarer qu'ils ne doivent pas lire ces pages, écrites avec une bonne foi incontestable et un réel talent. Elles pourraient troubler profondément leur âme et même ébranler leur foi. »

Art. 22. — Chaque groupe règle le cérémonial de ses initiations, comme il lui convient. Il n'existe pour cela aucun rituel obligatoire. Les Groupes Familiaux ne doivent pas rechercher l'étonnement des récipiendaires par l'exposé de doctrines inattendues de ceux-ci ; mais au contraire les récipiendaires auront été préparés, au préalable, à recevoir une révélation dont on aura fait naître le désir dans leur cœur, afin qu'au jour fixé pour l'initiation ils soient heureux de se trouver en compagnie de Frères et de Sœurs partageant leur opinion sur le dualisme de la Divinité.

Le cérémonial le plus simple sera donc toujours le meilleur.

Art. 23. — En dehors des séances consacrées aux initiations, les réunions prennent le nom de Tenues de Famille. Elles s'ouvrent et se ferment par la glorification de Lucifer Dieu-Bon ; à l'exception du Grand-Maitre et de la Grande-Maitresse, l'assemblée doit se tenir agenouillée, mais seulement du genou gauche, pendant la récitation des prières.

Art. 24. — Les membres du groupe se tiennent placés en deux fractions égales, dans la salle de réunion, la moitié contre la muraille de droite en entrant, l'autre moitié contre la muraille de gauche. Si les membres ne sont pas nombreux et ne forment qu'un rang contre chaque muraille, les Sœurs seront mêlées aux Frères ; s'ils sont nombreux, les premiers rangs seront occupés par les Sœurs. Le Grand-Maitre et la Grande-Maitresse siègent au fond de la salle, faisant face à la porte d'entrée.

Art. 25. — Pour les Groupes Familiaux, il n'y a pas d'autre autel obligatoire qu'une table ordinaire en chêne, de forme heptagonale, recouverte d'un tapis de couleur rouge vif. Cette table se nomme l'Autel de la Sagesse ; elle est au centre de la salle ; à son milieu, elle supporte une cassolette à parfums, ou une urne dont l'intérieur contient un brasier bien entretenu ou de l'alcool facile à enflammer au moment des évocations.

Art. 26. — Les lumières éclairant la salle sont au nombre de onze.

Art. 27. — Le groupe n'a pas à choisir un Esprit du Feu pour se placer sous sa protection. Si la fondation du groupe est agréable au Dieu-Bon, c'est-à-dire s'il ne s'est glissé aucun adversaire parmi les membres, un Esprit du Feu se manifestera visiblement avant la huitième Tenue de Famille, député par le Céleste Royaume Supérieur, se fera connaître, et son nom sera joint désormais à celui du Dieu-Bon, dans toutes les prières ayant pour objet une évocation. Ce génie sera le protecteur du groupe.

Art. 28. — Les banalités du spiritisme ordinaire (*voilà une expression que le Convent de Londres a bel et bien empruntée au docteur Bataille !*) ne devront pas suffire pour faire proclamer un membre du groupe Médium Luciférien, autrement dit Vocate Elu. Le Vocate Elu est reconnu au moins au signe de l'extase, le corps quittant le sol et planant au-dessus des têtes de l'assemblée pendant toute la durée du phénomène.

Art. 29. — Dans les groupes qui sont favorisés de la présence d'un Vocate Elu, c'est celui-ci (Frère ou Sœur) qui dirige les évocations : il dit la partie des prières, à laquelle l'assemblée répond en chœur. S'il y a plusieurs Vocates Elus dans un même groupe, ils dirigent à tour de rôle. S'il n'y a aucun Vocate Elu dans le groupe, la Grande-Maitresse dirige les évocations jusqu'à l'apparition de l'Esprit du Feu ; c'est le Grand-Maître qui pose les questions et qui prononce le salut d'hommage, au départ de l'Esprit.

Art. 30. — Pour les évocations d'humains défunts reçus à jamais au royaume du Dieu-Bon, il n'est pas nécessaire que le groupe compte un Vocate Elu parmi ses membres.

Art. 31. — Les questions à poser à l'Esprit, quel qu'il soit, doivent toujours être écrites d'avance par les solliciteurs et approuvées par l'assemblée à l'unanimité. Une fois l'Esprit apparu, le directeur de l'évocation les brûle au fur et à mesure qu'il les pose.

Art. 32. — Les Groupes Familiaux n'étant pas armés suffisamment, ne disposant pas des forces supérieures qui sont le privilège des Triangles, ils devront se garder, dans leurs évocations, de vouloir contraindre à paraître un maléakh (ange ou saint d'Adonai Dieu-Mauvais), afin de le combattre face à face et de le couvrir de confusion. Ces appels pourraient leur être dangereux ; le Palladium Régénéré et Libre les déconseille d'une façon absolue aux Groupes Familiaux.

Art. 33. — En dehors des évocations, les Tenues de Famille devront être consacrées à des conférences sur la doctrine même du Palladisme ou tout autre sujet instructif élevant les âmes des membres du groupe. On formera ainsi non seulement les Frères, mais aussi les Sœurs, en leur apprenant à parler sans embarras ; on leur inculquera l'art de convaincre, dont chacun devra user dans le monde profane, avec douceur, sans effrayer ceux à qui on s'adressera, et c'est en s'y adonnant et en s'instruisant toujours qu'on amènera à la Religion Sainte des adeptes de plus en plus nombreux.

A la suite des Règlements pour les Groupes Familiaux, vient le corps même de l'ouvrage,

sous le titre : *Principales prières et dévotions*. C'est une sorte de petit paroissien de la religion du diable. Tout n'y est pas, certes, puisque la brochure est seulement à l'usage des Groupes Familiaux ; mais, on a là, émondées de tout ce qui sent le satanisme de magie noire, les prières et les pratiques du Palladisme dit Régénéré.

Nous citons les titres : le *Dilecte Pater* ; l'*Ave, Eva* ; le *Credo in Deum Generatorem* ; le *Gloria Lucifero Victori* (espèce de psaume triomphal) ; l'*Oraison à Lucifer, avec imprécations contre Adonai* ; l'*Acte de Consécration au Dieu-Bon* (pour les initiations) ; les *Labah des Septante-Sept* (longues litanies, célébrant les louanges de chacun des Esprits du Feu formant la hiérarchie infernale). Les principales dévotions ou pratiques de cette religion à rebours sont détaillées sous ces titres : *Contre les mauvaises rencontres* ; *Pour ravoier les objets perdus ou volés* ; *Pratique de l'Heptagathon* ; *Ouverture et fermeture des Tenues de Famille* ; *Pour toutes évocations* ; *Communications par l'écriture* ; *Appel à un Esprit visible* ; *Signe de la Croix Palladique*. Tout le cérémonial est réglé très minutieusement ; malgré bien des modifications introduites par les Palladistes Indépendants, c'est la confirmation éclatante des révélations du docteur Bataille. Enfin, le dernier chapitre, intitulé : *En cas d'apparition du Dieu-Bon lui-même*, explique aux Groupes Familiaux à quels signes ils sauront que Lucifer en personne va daigner les honorer de sa visite, quelle attitude il faut avoir en présence de ces manifestations visibles, comment les choses se passent d'ordinaire, de quelle façon il faut remercier le Dieu-Bon, etc.

Maintenant, voilà donc les catholiques prévenus ; l'enfer est déchaîné, les puissances des ténèbres sont à l'œuvre. Ne désespérons pas et prions ; mais aussi, de notre côté, agissons.

A la veille du mois consacré au Sacré-Cœur, nous croyons devoir vivement recommander à nos lecteurs le beau livre du R. P. Delaporte, missionnaire du Sacré-Cœur, intitulé **L'Arbre de vie des disciples du Sacré-Cœur**, lectures pour le mois de juin. Au moment où le souffle des croisades passe sur la France catholique pour faire enfin de ses fils croyants de vrais militants, rien de plus actuel que ces pages vigoureuses qui battent le rappel des soldats du Christ et de la France, sa fille aînée, sous le drapeau du Sacré-Cœur (*Un volume in-18 de 350 pages ; Issoudun, au Pèlerinage ; Paris, chez l'auteur, 21, rue de Calais. Prix : 75 cent.*

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

LA

CROISADE AU XIX^E SIÈCLE

Voici le discours prononcé le 18 mai, à Clermont-Ferrand, par le T. R. P. Monsabré, à l'occasion du 8^e centenaire de la première Croisade :

Oportet illum regnare.

Messeigneurs,
Mes Frères,

Il y a huit siècles, deux cent trente-neuf évêques, des milliers de seigneurs et d'hommes d'armes, une multitude innombrable de gens du peuple étaient réunis dans cette ville de Clermont où le pape Urbain II, fils de la France et intrépide zélateur de la gloire de Dieu et de sa sainte Eglise, avait convoqué un Concile. Dans la dixième séance de ce Concile, tenue sur la grande place de la ville, Urbain, après avoir entendu, de la bouche d'un pieux ermite, le récit des malheurs de Jérusalem et de la désolation des Saints Lieux tombés au pouvoir des Musulmans, s'adressa à l'immense assemblée qui entourait son trône, lui rappela les exploits de Charles Martel et de Charlemagne et l'exhorta, non plus à attendre l'invasion musulmane pour l'écraser, mais à s'élancer vers l'Orient, pour y venger la gloire du Christ outragée par la profanation des Saints Lieux et les cruautés auxquelles étaient en butte les pèlerins qui allaient les visiter. — « C'est Jésus-Christ qui vous appelle à sa défense, disait-il. Que de lâches affections ne vous retiennent pas dans vos foyers. Souvenez-vous de ce qu'a dit le Sauveur : Celui qui aime son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses biens plus que moi, n'est pas digne de moi. »

Jamais parole humaine n'excita un enthousiasme pareil à celui qui éclata dans ce cri unanime de l'assemblée de Clermont : « Dieu le

veut ! Dieu le veut ! » Toute l'Europe en fut ébranlée. Le mouvement des croisades était commencé.

Vous connaissez, mes frères, l'histoire de ces aventureuses et héroïques expéditions, huit fois répétées dans l'espace de deux siècles, presque toutes terminées par des désastres, et dont l'ensemble, cependant, fut si funeste à la puissance musulmane, et eut des résultats si glorieux pour le nom français, si avantageux pour la civilisation du monde occidental. Je n'ai pas à revenir sur cette histoire d'un passé lointain, si ce n'est pour recueillir dans mon cœur de moine et d'apôtre l'écho des paroles enflammées qui retentirent en ce lieu, et remuèrent si profondément l'âme de nos pères. Car je veux, moi aussi, prêcher une croisade : la croisade du XIX^e siècle, contre un ennemi dont le Turc n'était qu'un instrument, et qui menace de détruire le saint royaume de Jésus-Christ. Vous mettre en présence de cet ennemi et vous dire comment il faut le combattre : c'est tout l'objet de mon discours.

I

Presque au lendemain de la résurrection, l'apôtre saint Pierre, après avoir rappelé à la foule cosmopolite qui l'écoutait, aux environs du Temple, le drame sanglant et le crime du Calvaire, s'écriait : — « Maison d'Israël, sachez que le Jésus que vous avez crucifié, Dieu l'a fait votre maître et lui a donné une royale onction : *Certissime sciat omnis domus Israel quia et Dominum eum et Christum fecit Deus hunc Jesum quem vos crucifixistis.* » — Oint par Dieu, il faut qu'il règne, dit le grand Paul : « *Oportet illum regnare* ; car Dieu a tout mis à ses pieds et lui a tout assujéti ; et quand viendra la consommation de toutes choses, quand il aura détruit tout empire, toute domination, toute puissance autres que son empire, sa domination, sa puissance, il devra remettre son royaume à Dieu son Père. Mais en attendant, il faut qu'il règne, jusqu'à ce que

Dieu ait renversé tous ses ennemis à ses pieds. »

Ainsi donc, Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu, sacré par la souffrance et l'immolation, investi par son triomphe sur la mort d'un empire universel, va s'emparer du monde et le soumettre promptement à sa glorieuse et salutaire domination ? — Eh bien ! non, mes frères. — En réponse à la proclamation du règne de Jésus-Christ, une orgueilleuse protestation se fait entendre : « Nous ne voulons pas qu'il règne : *Nolumus hunc regnare.* » Qui parle ainsi ? — C'est l'ennemi du commencement, le véritable et immortel Antechrist, Satan.

Il a protesté dans les cieux, alors que Dieu, révélant à ses anges le plan total de la création, leur montra le Verbe incarné et leur demanda pour lui un cantique d'adoration. Des voix innombrables envoyèrent à l'avance au Verbe fait chair, roi de toute créature, un joyeux *Alleluia* ; mais Lucifer et ses orgueilleux complices furent pris d'une mortelle envie contre la nature humaine qui devait les dominer et éclatèrent en murmures. — « O splendeur du Père, s'écrièrent-ils, miroir inaltérable et vivant de sa substance divine, pourquoi t'avilir ? Tu veux t'unir à la création ; arrête-toi à notre lumineuse et pure essence et ne va pas te perdre en un obscur limon, si tu veux t'épargner les mépris de notre grandeur par toi dédaignée. » Et le Verbe, préludant à ses jugements, leur répondit : « Allez, maudits ; *Ite, maledicti.* »

Depuis ce jour néfaste, l'esprit maudit est devenu l'adversaire, *Satan*, et s'est appliqué à renverser tous les desseins de Dieu et à lutter contre le règne de son Fils. Il en a troublé pendant plus de quarante siècles la longue et patiente préparation, en séduisant les peuples et en se faisant adorer sous le masque des idoles. Il a souillé la terre par de monstrueuses erreurs et d'abominables crimes. Il a perverti le peuple que Dieu s'était choisi, en dénaturant ses oracles, en faussant ses espérances, en abaissant la grande figure du Libérateur qu'il attendait aux proportions grossières d'un roi charnel, dont la mission devait se borner à lui donner une revanche sanglante sur les Gentils dont Dieu s'était servi pour le châtier de ses infidélités, et à soumettre par les armes l'univers entier. Et quand le libérateur fut introduit dans le monde, quand Dieu demanda une seconde fois à ses anges de l'adorer, avec plus d'orgueil et plus de rage que jamais Satan s'écria : « *Nolumus hunc regnare* ; Nous ne voulons pas qu'il règne ! »

C'est lui qui, dans cette Eglise naissante où commençait à se former le royaume du Christ et où il n'y avait qu'un cœur et qu'une âme, introduisit subrepticement « ces hommes impies dont parle l'apôtre saint Jude, tournant la grâce de Dieu en dissolution et niant l'unique maître et Seigneur de nos âmes, Jésus-Christ ; véritables fils de l'ange blasphémateur, sur qui le prince de la

milice céleste appela le jugement et la malédiction de Dieu par cette imprécation terrible : « *Imperet tibi Deus* ; Que Dieu se montre ton maître. » C'est lui qui inspira les séducteurs et les antechrists dont se plaint l'apôtre saint Jean, et contre lesquels il affirme si solennellement, dans ses épîtres et dans son sublime évangile, la vérité du mystère de l'Incarnation. C'est lui qui arrachait à l'apôtre saint Paul ce cri douloureux : « Hélas ! il faut qu'il y ait des hérésies, afin qu'on découvre, par là, ceux dont la vertu est éprouvée. »

La guerre qu'il faisait au règne de Jésus-Christ, lors de son inauguration, il devait la continuer dans toute la suite des siècles chrétiens. L'exilé de Pathmos, embrassant de son coup d'œil d'aigle toute l'histoire de l'Eglise, nous révèle à l'avance, et sous le voile de l'allégorie, les tragiques péripéties de cette guerre acharnée. Satan diminue, d'abord, la charité, endort la vigilance, relâche le zèle, attédie la ferveur des premiers pasteurs du troupeau naissant de Jésus-Christ, pour y insinuer le mensonge doctrinal et la corruption des mœurs. Irrité des progrès de l'Evangile et de la rapide extension de la foi chrétienne qui envahit jusqu'à la maison des Césars, il les mord au cœur, inquiète leur ambition jalouse et leur arrache ces odieuses sentences qui condamnent à la mort, aux travaux forcés et à l'exil des millions d'hommes, de femmes et d'enfants. Dix édits de persécution, portant les noms des empereurs Néron, Domitien, Trajan, Antonin, Sévère, Maximin, Dèce, Valérien, Aurélien, Dioclétien, dévastent successivement le royaume du Christ. « Je suis fatigué de punir et de tuer, écrit un des ministres de la fureur impériale, et les misérables chrétiens ne cessent pas de venir au carnage. »

Une multitude immense est moissonnée par le glaive des persécuteurs, et l'on entend sa voix dans les cieux, dit le prophète ; elle demande vengeance pour tant de sang répandu. Les barbares en seront chargés. Mais la première et la plus noble vengeance est la fécondité du sang, car « le sang des martyrs est une semence de chrétiens ». Le roi Jésus, martyr lui-même, récompense par un triomphe inespéré la foi de ceux qui se sont sacrifiés pour sa sainte cause, en faisant asseoir sur le trône des persécuteurs un empereur chrétien.

Mais ne croyez pas, mes frères, que son opiniâtre ennemi renonce à la lutte. De la violence, il revient à la ruse. Son souffle perfide pénètre les âmes dont la foi n'est plus entretenue par le feu de la persécution et y réchauffe le vieux ferment des hérésies. Mystère auguste de la vie de Dieu, divinité du Verbe incarné, unité de sa personne, distinction de ses natures et de ses volontés, procession de son Esprit, culte des images qui le rappellent à notre souvenir, ordre sacré de la hiérarchie qu'il a établie, en un mot,

divine économie des principaux mystères de notre salut, incarnation et rédemption, tout est contesté, nié, bouleversé, confondu, corrompu par cet Orient où la fureur de dogmatiser s'empare des souverains eux-mêmes. La grande voix des conciles n'y produit que des apaisements transitoires et ne peut empêcher l'immense déchirure d'un schisme qui sépare du centre de la foi les régions bénies où elle est née.

Quelle victoire et quelle joie pour Satan ! Sa haine, cependant, n'en est pas satisfaite. Il voudrait pouvoir étouffer dans le sang ce qui reste de christianisme au cœur des peuples qu'il a pervertis. C'est pour cela que, deux siècles avant le schisme d'Orient, il a préparé son Messie. Au sein des tribus remuantes de l'Arabie-Heureuse, un homme est né d'un père idolâtre et d'une mère juive. Jeune encore, d'un caractère ambitieux, rusé et hardi, d'une imagination rêveuse et exaltée, en proie à un mal mystérieux dont il sait faire passer les convulsions pour des extases divines, il pousse tout à coup ce cri étrange : « Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. » *Dieu est Dieu* : cette vérité première renverse les idoles chères aux Arabes. *Mahomet est son prophète* : ce mensonge est l'avant-coureur des calamités immenses qui doivent pleuvoir de nouveau sur la chrétienté. Devenu le redoutable maître de l'Arabie et bientôt l'un des plus puissants monarques de l'Asie, Mahomet, brûlé par la fièvre et près de mourir, dit à ses disciples, en remettant à l'un d'eux l'étendard de l'Islam : « Marchez, le ciel est devant vous et l'enfer derrière. — Faites la guerre sainte ; et tous ceux qui refuseront de croire, massacrez-les. »

Il fut trop bien obéi. Les vicaires du faux prophète se dispersèrent en quittant son lit de mort, heureux d'appliquer au prosélytisme de la conquête l'activité dévorante et les instincts pillards des Arabes, et de les forcer à l'unité et à l'obéissance par les liens de l'agression. Déchaînés comme le simoun sur le sable du désert, ils vont sur leurs rapides coursiers, bouleversant tout, broyant tout : peuples, gouvernements, mœurs, civilisations, religions, et triomphant avec ce cri terrible : *Crois ou meurs*.

Que de ruines entassées ! Que de chrétientés détruites, dans cette florissante Asie dont l'erreur a altéré la foi ! La belle et fertile Afrique est bientôt envahie, et l'Europe elle-même ne sera pas épargnée. Les hordes musulmanes, maîtresses de l'Espagne, franchissent les Pyrénées avec femmes et enfants, comptant bien peupler la France après avoir exterminé ou réduit à l'esclavage ses habitants, et résolus d'établir la domination du Coran sur les ruines de l'Evangile. Ils montent, ils montent, comme les flots des grandes marées, jusqu'aux plaines de Poitiers ; mais là l'héroïque Charles Martel les attend et les écrase, jonchant le champ de bataille de trois cent mille cadavres, et leur signifiant

par cet immense désastre qu'ils eussent à renoncer à la conquête de la France. Ce fut le premier recul des fils de l'Islam.

A quelque temps de là, ils rencontrèrent encore l'épée de la France dans le Nord de l'Espagne, et trois siècles plus tard sur le terrain même de leurs premières conquêtes et jusque près de leur berceau. C'est d'ici qu'est parti le mouvement belliqueux qui précipita l'Occident chrétien vers l'Orient. Mais, je vous l'ai dit en commençant, mon dessein n'est point de vous narrer les exploits, les victoires et les revers des croisades. Qu'il me suffise de vous rappeler que, si elles n'ont point détruit l'Islamisme, elles ont cependant, en lui inspirant le respect et la terreur de nos armes, brisé sa fougue, refroidi son ambition et circonscrit ses conquêtes. Si Dieu a permis qu'il triomphât de l'empire prévaricateur de Byzance, il lui a fermé les portes de l'Europe chrétienne, en brisant, dans les eaux de Lépante et sous les murs de Vienne, les derniers efforts de son ambition envahissante.

O Satan ! sacrilège ennemi du roi Jésus, l'Orient est à toi ! Jouis-y des dernières humiliations du schisme et de l'hérésie des conquêtes de la religion sensuelle de Mahomet, et de l'avilissement des immenses populations que tu abuses par tes prestiges et auxquelles tu imposes l'adoration de ton pouvoir malfaisant ; mais respecte cette Europe sanctifiée où le Christ a fondé la capitale de son royaume, et où l'on voit fleurir encore la grâce et les vertus de l'Evangile !

Hélas ! mes frères, Satan ne respecte rien. Invisible capitaine des bataillons de l'Islam, il n'a pu forcer les portes de l'Occident, mais il y est entré en trahison et a sourdement embauché les sujets du Christ-Roi pour Lui faire la guerre. Les conflits de pouvoir entre l'Etat et l'Eglise, les usurpations des antipapes, la corruption du sanctuaire, la simonie, le schisme, et surtout cette vaste hérésie qui *protesta*, au nom de la liberté d'examen, contre l'autorité doctrinale de l'Eglise : voilà ses œuvres ! On vit alors s'accomplir en Occident, comme il s'était accompli en Orient, le lugubre oracle de l'Apocalypse : les étoiles tomber du ciel ; les moines, les prêtres, les évêques, les princes, les rois apostasier, entraînant dans leur chute des peuples entiers, et le fleuve de sang des guerres de religion inonder l'Europe.

Mais Satan voulait une révolution plus profonde et plus radicale. Il l'a préparée par les révoltes d'un rationalisme orgueilleux, consacrée par de sanglantes hécatombes ; et maintenant la guerre bat son plein. Satan s'est emparé de tout pour combattre le Christ et détruire son règne.

Il s'est emparé de la raison, l'a enivrée de sa propre puissance et lui a persuadé qu'elle n'a besoin que d'elle-même pour connaître toute vérité. Qu'elle ouvre ses ailes ! Rien ne peut l'empêcher

de voler jusqu'aux sommets sacrés où la vérité réside et rayonne sur le monde entier. Dieu, l'homme et la nature, l'intelligence est assez vaste pour contenir ces grandes choses et les contempler dans sa propre lumière. Il ne s'agit plus de croire, mais de voir. Ne plus rien admettre que sous la forme de l'idée : c'est-à-dire fermer la porte de l'esprit humain à l'incompréhensible qui ne le poursuit que pour l'humilier : tel est le devoir de la philosophie. « Pourquoi chercher un médiateur entre Dieu et les hommes ? La raison est le Verbe fait chair qui sert d'interprète à Dieu et de précepteur à l'homme. A la fois homme et Dieu tout ensemble, si elle n'est pas l'Être des êtres, elle est le vrai Dieu du genre humain. — Plus de foi à une prétendue révélation descendue des cieux ! La raison est, à la lettre, la révélation nécessaire et universelle qui n'a manqué à aucun homme et a éclairé tout homme à sa venue en ce monde. — « Et maintenant, philosophes, lancez-vous dans le vaste champ de l'idée ; multipliez les rêveries et les systèmes, jusqu'à ce que, dégoûtée de leurs contradictions, la raison en arrive à douter d'elle-même ! »

La science est là pour remplacer la philosophie. Et Satan s'est emparé de la science. Il l'a violemment séparée du monde supérieur d'où descendent les vérités premières qui nous éclairent sur notre origine, notre nature, nos devoirs, nos destinées, et l'a riviée au monde sensible, à l'étude exclusive de ses éléments, de ses forces, de ses phénomènes et de ses lois. En proie à l'empirisme, elle ne veut plus que des faits. Des faits, rien que des faits analysés et coordonnés : cela lui suffit ; tout le reste est de trop. Elle supprime d'autorité tout ordre d'idées qui ne repose pas sur l'expérimentation des phénomènes. Les causes et les fins sont des non-sens pour elle, car tout ce qui n'est pas dans les faits est inaccessible à la raison. Il n'y a donc au monde que ce qui se voit et se touche, c'est-à-dire la matière éternelle en son essence, toute-puissante en ses évolutions, infinie dans ses manifestations. C'est de là que tout vient, c'est là que tout va, sous la pression de lois fatales contre lesquelles on s'épuise en vains efforts pour sauver notre responsabilité et notre moralité.

N'y a-t-il donc plus de pouvoir au monde pour étouffer une pareille doctrine ? — Non, mes frères ; car Satan s'est emparé des pouvoirs. — Jadis ils se croyaient issus de Dieu, et l'on vénérât en eux la vivante image de la divinité : *Rex viva Dei imago*. Aujourd'hui, ils ne veulent plus relever que d'eux-mêmes ou de la volonté inconstante, capricieuse et souvent aveuglée du peuple. Plus ils s'éloignent de Dieu, plus ils croient se grandir. Au lieu de chercher leur règle de conduite dans les lois sacrées de la religion ou dans ces hauts principes de morale qui doivent ordonner la vie des sociétés comme la vie des indi-

vidus, ils reçoivent lâchement leur mot d'ordre de sectaires impies et haineux dont Satan est le souverain grand maître et la ténébreuse idole, et dont les *planches* élaborées en assemblées secrètes deviennent, en passant par le pouvoir public, des décrets officiels et des lois d'Etat qui dépravent l'enseignement, désorganisent la famille, blessent la conscience religieuse, violent les droits de l'Eglise, visent à l'écrasement et à la destruction des représentants et des apôtres de la perfection évangélique, de la tribu choisie du royaume de Jésus-Christ.

Ils sont trop bien aidés dans cette œuvre néfaste par les manifestations publiques de la pensée, dont Satan s'est emparé. Une presse vénales, sans principe et sans conscience, est à ses ordres. Au nom de la liberté, elle s'arroge le droit de blasphémer, de mentir, de calomnier, de salir tout ce qui est juste et saint. Nier ces vérités fondamentales sans lesquelles l'homme n'est plus l'homme et tombe ravalé au rang des brutes sans raison, sans espérances et sans avenir ; ériger ses appétits et ses passions en lois fatales auxquelles il ne peut se soustraire ; proclamer son droit à la jouissance tout de suite et par tous les moyens, parce qu'au delà de la vie présente il n'y a que des chimères, ne vouloir régler ses relations domestiques et sociales que par des conventions humaines qu'il peut changer selon les temps et les circonstances et la souveraine détermination de son bon plaisir, tels sont les enseignements de fond de la presse satanique. Ils ont pour corolaires les falsifications historiques, les excitations séditionnelles, les peintures lascives, les invitations impudentes au libertinage et à la débauche. Hélas ! ce n'est pas seulement aux raffinés qu'ils s'adressent, mais à l'âme naïve et sans défense du peuple. L'impiété et la pornographie le poursuivent jusqu'au fond des ateliers et même jusqu'au fond des campagnes, où il vivait naguère sous la tutelle de la religion et en face des éloquents spectacles de la nature.

Si, du moins, l'âme des enfants était épargnée ! Mais non, car Satan s'est emparé de leur instruction. Il a décrété et fait décréter qu'elle serait laïque : c'est-à-dire, il a décrété et fait décréter l'imbécillité et l'impuissance de quiconque porte un caractère sacré et se tient plus près des lumières divines ; il a décrété et fait décréter qu'il fallait écarter de l'enseignement public tous ceux qui, s'engageant à Dieu par des vœux de religion, ont obtenu la grâce d'un plus grand dévouement, dans la tâche laborieuse et ingrate de l'instruction de l'enfance ; il a décrété et fait décréter qu'il fallait soustraire à la bénédiction du Christ les petits enfants, qu'il appelle à lui par la voix de l'Eglise ; qu'il fallait étouffer dans la bouche de ces innocents, d'où s'échappe une louange parfaite l'*hosanna* qui importune les pharisiens de la libre-pensée ; il a décrété et fait

décréter que la science pure se sépare de tout dogmatisme religieux; que Dieu est de trop dans les écoles et qu'il faut l'en chasser; que l'enseignement doit être athée et qu'il doit former dans l'enfant une raison sans Dieu, une conscience sans Dieu, afin d'obtenir pour l'avenir des familles sans Dieu, une société sans Dieu.

Pour remplacer ce Dieu, en attendant qu'il se fasse adorer lui-même, Satan a son idole toute prête : c'est la richesse. Il lui a donné, en s'en emparant, le pouvoir de séduire et de se faire obéir de tous : « *Pecunia obediunt omnia.* » Aussi voyez comme tous les désirs, tous les efforts et tous les bras se tendent vers elle. Mammon a ses pontifes, ses adorateurs, hélas ! et aussi ses victimes.

Les pontifes de Mammon, ce sont les spéculateurs aux desseins hardis, à la conscience cautérisée, aux entrailles impitoyables qui dévorent par le mensonge et l'injustice l'épargne des petites gens et se taillent dans l'avoir de tous, par des vols gigantesques qu'on appelle des affaires, des fortunes scandaleuses, avec lesquelles ils achètent, à leur profit, les consciences et les votes des hommes d'Etat et deviennent maîtres des destinées d'un pays. — Les adorateurs de Mammon, ce sont les misérables qui se vendent sans vergogne et savent organiser la conspiration du silence autour de leurs lâchetés et de leurs trahisons; ce sont les cupides qui veulent avoir vite, beaucoup, et par tous les moyens, pour jouir à outrance, ce sont les prétendus honnêtes gens qui, perdant à la longue la sainte horreur de l'iniquité, fréquentent les pontifes de l'argent, se glissent dans leur intimité, recherchent l'union de leurs enfants sans se demander d'où vient leur prospérité.

S'ils n'ont pas le courage d'aller jusqu'à l'autel, ils immolent timidement, sous les portiques du temple, leur conscience blessée par cette maxime immorale : « Personne ne te demandera d'où te vient la fortune, mais il faut avoir : *Unde habeas quærit nemo, sed oportet habere.* » — Les victimes de Mammon, ce sont ces légions d'hommes, de femmes et d'enfants dont on exploite les forces et le travail, sans souci de leur âme, de leur vie morale et religieuse, de leur éternel avenir : gens de peine et de misère qui, pouvant à peine suffire aux besoins de l'heure présente, sont incapables de songer au lendemain et de se garantir des ressources contre la vieillesse, les maladies et les infirmités. Destinés à être mis un jour au rebut comme des instruments inutiles, sans savoir ce qu'il adviendra d'eux et de leurs familles, ils vivent dans la compagnie de femmes qui, partageant leur labeur, n'ont ni le temps ni la force d'être épouses et mères comme elles devraient l'être. Ils voient leur maison se peupler d'enfants rachitiques et mal soignés de corps et d'âme. Ils ne peuvent jouir d'aucune intimité familiale qui les repose et

les console. Ils oublient, dans l'écrasement d'une fatigue sans relâche, leurs plus saints et plus chers intérêts. Les malheureux ! ils sont sans défense contre l'oppression, sans avenir, sans foyer et sans Dieu.

Tel est l'effroyable pouvoir, telle est l'œuvre de Satan. N'entrevoiez-vous pas, mes frères, l'empire maudit qu'il nous prépare au lieu et place du royaume béni de Jésus-Christ ? Qu'il triomphe, et nous verrons se multiplier ces sinistres légions d'impies, vouées au culte de la matière et rivées à la superstition d'un progrès qui ne développe que le côté animal et sensible de la nature humaine ; ces troupeaux de brutes, chez qui la raison et la conscience affaissées laissent un libre jeu aux plus vils appétits ; ces sociétés sans principes et sans règles de conduite, où les décrets capricieux remplacent les lois stables, où la force se substitue au droit, où l'honneur n'est plus qu'un vain mot, où la propriété n'a plus de rempart, la vie humaine plus de bouclier, où les premières places deviennent le prix de l'habileté, de la ruse, de l'audace, de la violence, où l'ignorance et l'imbécillité sont exploitées sans vergogne, où la faiblesse craintive se laisse lâchement opprimer, où la misère est foulée aux pieds de la richesse insolente, où doit triompher finalement, dans un bouleversement universel, le révolté qui ne veut plus ni Dieu ni maître, l'anarchiste : le Turc de demain.

O Jésus, Seigneur de nos âmes et roi des peuples chrétiens, voilà l'ennemi ! Vous laisserez-vous vaincre par lui ? — Oh non ! car c'est Dieu qui vous a fait roi, et il faut que vous régniez. Armez-vous donc de tous vos charmes et de toute votre beauté, rassemblez autour de vous vos soldats, recrutez les croisés de notre XIX^e siècle. Où sont-ils ? Ici, et partout où il y a des cœurs chrétiens. Je viens les appeler au secours de votre royauté menacée ; donnez-moi des accents comme ceux qui ont ébranlé la vieille France et l'Europe chrétienne.

II

Il est certain, mes frères, que le Christ, Fils de Dieu, qui a reçu de son Père toute puissance, pourrait se débarrasser, d'un mot, de l'opiniâtre adversaire de sa royauté. Il lui suffirait de dire, comme au désert : *Vade retro, Satana !* Mais ne comptons pas sur cet acte d'autorité. Comme Dieu a voulu se servir dans le ciel des Anges fidèles pour triompher des Anges révoltés, le roi Jésus veut que les vrais chrétiens combattent sur la terre pour sa cause et délivrent son empire des sacrilèges envahissements de Satan. Entendez bien cela, mes frères, et gardez-vous de cette molle inactivité qui, sous le masque de la confiance en Dieu, prétend lui laisser le soin de se débarrasser lui-même et tout seul de son ennemi.

« Il faut combattre, dit l'Apôtre, et nous avons à lutter, non pas contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les rois invisibles de ce monde ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'air. »

Levez-vous donc, soldats du roi Jésus, et poussez votre cri de guerre : ce cri que faisait entendre l'Apôtre, à l'heure où le Christ ressuscité prenait possession du monde, ce cri qui retentit, il y a huit cents ans, dans cette ville et fut répercuté par tous les échos de l'Europe chrétienne : *Oportet illum regnare* ; Il faut qu'il règne ! Dieu le veut ! Dieu le veut ! — Oui, Dieu le veut ! et, si vous le voulez avec lui, recevez de ses mains vos armes de combat.

Votre première arme, c'est la foi. Vous l'avez reçue dans vos âmes par le baptême, cette vertu divine. — Qu'en avez-vous fait ? N'êtes-vous pas de ces chrétiens trop amis de la raison qui écartent de leur *Credo*, sinon par la négation, au moins par le doute, une partie des enseignements divins ; qui n'opposent aux révoltes de l'orgueil que des vérités mal apprises et trop vite oubliées ? N'êtes-vous pas de ces inconséquents qui respectent les principes de la foi et qui donnent la main à ses ennemis par des usages et des mœurs où l'on ne peut voir, à bien prendre, que la traduction des maximes sensuelles du monde ? N'êtes-vous pas de ces lâches qui adorent Dieu au fond de leur cœur et croient à sa parole, et qui, cependant, trouvent un sourire sur leurs lèvres pour récompenser les mauvais plaisants, quand ils se moquent avec esprit des choses saintes ; de ces lâches qui écoutent tranquillement les blasphèmes de l'incrédulité et se taisent devant eux comme si le Dieu qu'on accuse et qu'on injurie n'était pour eux qu'un étranger ; de ces lâches qui admirent et respectent des talents dont on abuse contre Celui qui les a donnés, et s'entêtent à croire à la bonne foi des ennemis de Dieu et de son Christ ? N'êtes-vous pas de ces indolents, peureux et transis, qui se retirent sous le manteau de la cheminée, pour geindre, à leur aise, sur les malheurs de l'Eglise, et dont la foi, muette et sans chaleur communicative, ne sait ni se montrer, ni se faire respecter, ni se répandre ?

Ah ! chrétiens, cette foi-là ne peut pas être l'arme de combat des soldats du roi Jésus. Il leur faut la foi humble, qui, reconnaissant la suprême autorité de la parole de Dieu, soumet la raison, malgré ses résistances, à tous les enseignements de l'Eglise, la foi simple que le doute ne peut pénétrer ; la foi vive qui veut toujours s'éclairer et s'instruire, qui boit avec avidité les eaux sacrées de la vérité et s'écrie : Encore ! encore ! la foi souveraine qui règne sur notre vie pratique et la conforme aux lois de l'Evangile, aux maximes du Ciel et aux règles de la perfection ; la foi noble et fière qui ne laisse point approcher d'elle les blasphémateurs et les impies,

leur ferme la bouche, proscriit sans miséricorde leurs livres et leur interdit l'entrée du foyer domestique ; la foi courageuse qui se montre telle qu'elle est et dit franchement et hautement ce qu'elle veut ; la foi généreuse qui entreprend autour d'elle de vaillantes croisades contre l'indifférence, le doute, l'incrédulité, s'efforçant, à défaut de discours éloquents, de soumettre par la prière les esprits incertains et égarés au joug de Jésus-Christ.

Armés de cette foi, vous pourrez regarder de haut la science. Non pas, certes, pour la mépriser ; car, comme la foi, la science vient de Dieu, qui a ouvert le monde à ses laborieuses investigations. Nous lui devons d'admirables découvertes et de grandes œuvres. On le disait naguère dans une chaire illustre : « C'est par elle que l'humanité grandit et s'élève, et l'on ne peut lui reprocher de prendre conscience de sa dignité et de chercher sans cesse à l'accroître par ses conquêtes sur l'immensité de l'inconnu. » Mais, quand elle sort de son domaine pour dogmatiser, la foi doit être prête à répondre à ses audaces sacrilèges. On aura beau dire : La science affirme, la science prononce, la science décrète, la science ordonne ; le vrai croyant est convaincu que la science ne peut rien affirmer, prononcer, décréter, ordonner contre les enseignements du Verbe divin qui l'a honorée de ses révélations, et qu'elle doit se soumettre, en humble vassale, à la science souveraine de Celui qui connaît son œuvre mieux que ne la connaîtront jamais tous les savants de ce monde. Que dis-je, mes frères ? Il y a mieux à faire que de croire humblement et fermement à la souveraineté des enseignements divins. Si vous le pouvez et autant que vous le pouvez, armez-vous de la science contre les audaces et les abus de la science. Démontrez-lui scientifiquement qu'elle exagère son pouvoir et ses droits, et soyez de ces hommes qui, comme les Képler et les Copernic, remercient Dieu avec tendresse des lumières qu'il a répandues sur le monde ; comme les Newton et les Linné, suivent les traces d'une puissance infinie à travers les espaces du firmament et les règnes de la nature ; comme tous les savants chrétiens dont s'honore notre siècle, tiennent à faire l'accord des connaissances qu'ils ont acquises avec celles qu'ils ont reçues de Dieu, et grandissent la science humaine en la rapprochant de sa source éternelle, le Verbe divin perfectionnant toute science par ses révélations.

Armés de la science contre les abus de la science, armez-vous d'autorité contre les pouvoirs infidèles à leur mission et oppresseurs des saintes libertés. — Mais, me direz-vous, quelle autorité pouvons-nous avoir contre ceux qui se disent l'autorité ; — l'autorité du mépris et de la révolte ? — Non pas, certes. — L'Eglise veut que vous honoriez les pouvoirs établis et que vous leur soyez soumis pour tout ce qui est bien, qu'ils

vous demandent des choses vulgaires ou de grands services. Mais si leurs décrets et leurs lois entament la religion, la justice, le devoir, armez-vous de l'autorité de la conscience et de ce cri traditionnel du christianisme opprimé : *Non possumus*. Protestez, pétitionnez, résistez. Montrez que la conscience chrétienne est vivante et qu'on ne peut la faire taire qu'en abolissant les lois d'injustice et de persécution. — Mieux encore : armez-vous de l'autorité de vos suffrages, puisque vous avez le droit de désigner et de choisir ceux qui doivent gouverner la chose publique. Considérez l'exercice de ce droit comme un devoir rigoureux auquel on ne peut se soustraire sans trahir les intérêts de son pays. Ne vous réfugiez pas dans ces abstentions découragées qui laissent le champ libre aux sectaires haineux, aux aventuriers politiques, aux gourmands de pouvoir et d'argent ; mais, dégagés de tout esprit de parti, étroitement unis dans les mêmes vues de conservation religieuse, politique et sociale, poussez résolument devant vous les hommes probes, désintéressés, intelligents, amis des saines libertés, dévoués au bien public, qui n'arriveront au pouvoir que pour prouver qu'aucune forme légitime de gouvernement n'est synonyme d'irreligion, d'impiété, d'oppression des consciences, de guerre au Christ et à son Eglise.

Dans cette œuvre d'assainissement et de rénovation, aidez-vous des manifestations publiques de la pensée ; armez-vous de cette presse dont Satan s'est emparé pour corrompre les âmes. Qu'elle soit entre vos mains comme la lance de l'Archange qui frappe l'ennemi du Christ et guérit les plaies qu'il a faites. Ne reculez ni devant les sacrifices d'argent ni devant l'austère nécessité d'un travail constant et désintéressé. Il faut cela pour créer une presse aux vastes influences ; une presse qui, loin de chercher le succès dans le scandale, de sacrifier à la spéculation l'honneur de la conscience et la dignité des lettres, se fait résolument l'auxiliaire de l'apostolat chrétien ; une presse, partout et toujours appliquée à démasquer les intrigants sans principes et sans conscience, les sectaires hypocrites et les sinistres exploiters des passions de la multitude ; une presse qui sache faire de la philosophie populaire, de la théologie populaire, de l'histoire populaire, de la science populaire, de la littérature populaire, de l'économie populaire, de la controverse populaire, tout cela pénétré d'une doctrine irréprochable, d'une morale saine et d'un véritable esprit chrétien, une presse qui préserve le peuple des mauvaises lectures en l'intéressant et en se mettant à sa portée par le bon marché et, s'il le faut, par la gratuité ; une presse qui combatte l'action et répare les ravages de la presse impie et corruptrice, en apprenant au peuple à respecter Dieu, à connaître ses œuvres et ses bienfaits, à croire les vérités qu'il a révélées, à pratiquer les vertus qu'il demande de nous, à

estimer son âme, à s'attacher à ses devoirs, à tendre plus haut que la terre où tant de misères nous assiègent, à travailler à son salut et à multiplier par l'éducation chrétienne les citoyens du royaume terrestre de Jésus-Christ et les futurs héritiers du Ciel.

L'éducation chrétienne ! Encore une arme divine, mes frères, dont vous devez vous servir pour arrêter les envahissements sataniques de l'éducation sans Dieu. Pères et mères, ne vous contentez pas des préparations intimes du foyer domestique ; mais rappelez-vous qu'il vous appartient de conduire et de diriger l'éducation de l'enfant jusqu'à l'âge où, devenu maître de lui-même, il entre dans la vie publique sous sa propre responsabilité. Rappelez-vous que la loi naturelle et la loi divine vous défendent d'abdiquer devant toute loi humaine qui supprime vos droits de haute surveillance, de contrôle sur la formation intellectuelle, morale et religieuse de vos enfants. Réclamez hautement, fermement, obstinément, le retour des lois salutaires qui donnaient naguère pour base à l'enseignement de toutes les écoles les préceptes de la religion, et qui décrétaient que l'instruction morale et religieuse serait donnée à l'enfance en même temps que les connaissances primaires qui sont la porte de toute science. En attendant qu'on vous les rende, ces lois, fondez, entretenez, multipliez, développez partout les écoles libres et chrétiennes où l'on représente vos droits sacrés au lieu de les confisquer, où l'on continue votre religieuse mission au lieu de l'interrompre par un silence impie, où l'on supplée à votre impuissance sans méconnaître ni contrarier vos intentions, où la porte est ouverte à toutes les influences de la religion, où l'on est affranchi de l'obligation de se taire sur le chapitre le plus important des connaissances humaines, où l'on peut parler de Dieu, des vérités de la foi, des devoirs du chrétien et de ses destinées éternelles, où l'image et la pensée du Christ président à la prière et à l'étude, où vos enfants échappent aux âpres recherches des ligues et des sectes sataniques qui ne laïcisent l'enseignement que pour déchristianiser les âmes.

Ce n'est pas tout encore ; entrez plus avant dans la vie sociale et combattez les convoitises, les abus et les crimes de l'argent par les saintes armes du désintéressement, de la justice et de la charité. Si Dieu vous a donné la richesse, n'y attachez pas votre cœur : *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere*. Vous pouvez vous en servir pour soutenir l'éclat de votre rang, pour déployer autour de vous, selon votre condition, une légitime magnificence, pour patronner les sciences, pour protéger les arts, pour entreprendre, conduire et mener à bonne fin de nobles et utiles travaux. Mais ce qui est mieux, ce qui est urgent, c'est de faire de la richesse l'instrument de la charité, de vous assurer par son ministère l'opulence des bonnes œuvres, de vous en servir

pour soulager la misère et vous ouvrir un chemin vers l'âme de ceux qui souffrent, afin d'établir entre vous et les déshérités de ce monde un courant de vie divine qui corrige les inégalités sociales et prouve à ceux que l'égoïsme ou la haine aveuglent que Dieu doit être à la fois dans le riche et dans le pauvre.

Entendez-le bien, la richesse n'est à sa place que lorsque nous en sommes vraiment les maîtres et qu'elle obéit aux nobles instincts de notre nature et aux sublimes exigences de notre vocation chrétienne.

Dieu merci, mes frères, il y a encore des gens de bien qui comprennent ce rôle de la richesse, qui ne la désirent et ne la possèdent que pour la répandre en providentielles largesses, qui ont horreur des calculs sordides d'où naissent les exploitations de la sottise humaine et de la misère au profit d'un luxe insolent et de plaisirs égoïstes ; il y a encore de grands esprits et de grands cœurs qui plaident depuis plus de vingt ans la cause de l'ouvrier ; il y a encore des administrations bienfaisantes, et surtout des patrons chrétiens qui ont compris les saintes lois de la justice et de la charité et ont su les appliquer, par le sacrifice, aux familles ouvrières dont ils sont devenus les pères. Mais il importe aujourd'hui d'étendre et de généraliser, si c'est possible, cette action de justice et de charité pour prévenir la désastreuse invasion du socialisme et de l'anarchie que Satan pousse après lui.

Il ne s'agit pas, comprenez-le bien, de supprimer la pauvreté, car nous aurons toujours des pauvres parmi nous, mais de multiplier les œuvres chrétiennes qui ont pour but de mettre partout l'aumône et le dévouement au service des misères humaines. Il ne s'agit pas de nier les progrès industriels qui ont transformé les conditions économiques du monde ouvrier, mais de créer dans ce progrès une situation des classes ouvrières conforme à la justice et à la charité. Il ne s'agit pas de supprimer le capital, mais de le moraliser et de mettre les associations ouvrières en état de lutter noblement, pacifiquement et efficacement contre la tyrannie. Il ne s'agit pas de culbuter les classes de la société, de mettre les pieds où est la tête, la tête où sont les pieds, de confier à des gens ignorants et inexpérimentés le sort des grandes entreprises qu'ils sont incapables de conduire, mais d'obtenir par des institutions intelligentes, équitables, pénétrées de l'esprit chrétien, la capitulation des convoitises et des ambitions dont le travailleur est victime, et de rapprocher les classes dirigeantes et dirigées dans une communauté familiale d'efforts et d'intérêts. En un mot et encore une fois, il s'agit de combattre les abus de la richesse, dont Satan s'est emparé, par le désintéressement, la justice, la charité que l'esprit du Christ a répandus dans les cœurs chrétiens.

Croisés du Roi Jésus, la voilà, votre armure divine ! Revêtez-vous-en ; *Induite armaturam Dei.*

Si elle ne peut suffire aux plus vaillants, si tous ne peuvent pas la porter, car elle est lourde, il est une arme qui la complète et qui, au besoin, peut la remplacer, une arme qui convient à tous les âges et à toutes les conditions, aux forts et aux faibles, aux soldats aguerris, aux recrues inexpérimentées, aux vieillards, aux femmes et aux enfants, une arme que redoute plus que toutes les autres l'ange révolté, une arme qui triomphera sûrement, quand bien même il parviendrait à briser le reste de votre armure : — la prière ! — La prière humble des cœurs repentants, appliquée à apaiser par l'expiation la justice divine ; la prière fervente des cœurs possédés du saint amour de la gloire de Dieu, de son Christ, de son Eglise et du salut des âmes ; la prière constante des cœurs que ne lassent pas les délais de la miséricorde divine ; la prière confiante des cœurs convaincus que le Christ doit régner ; la prière par les Cœurs sacrés de Jésus et de Marie.

Nos vieux historiens nous racontent que dans cette première croisade dont nous célébrons le huitième centenaire, les vieillards, les femmes, les enfants, les blessés, les infirmes restés au camp priaient avec larmes pendant que les chevaliers et les hommes de guerre montaient à l'assaut ou combattaient dans la plaine. Il en sera de même dans notre croisade du XIX^e siècle. Partout le courage et les efforts des combattants seront soutenus par cette unanime prière : « O Dieu, envoyez vos saints anges pour nous défendre dans le combat ; qu'ils soient notre secours contre les embûches et la malice du démon ! Commandez-leur, ô Christ, nous vous en supplions, et vous, Prince de la milice céleste, armé de votre divin pouvoir, refoulez dans l'enfer Satan et les esprits mauvais qui parcourent le monde pour perdre les âmes. Car il faut que le Christ règne : *« Oportet illum regnare ! »*

Maintenant, chrétiens, que vous savez où sont vos armes, prenez-les et suivez vos chefs. Où sont-ils ? — Ils sont ici, tous prêts à vous conduire au combat sous la direction du généralissime qui, de la ville sainte où il réside, envoie ses ordres à toute l'armée du Christ, l'illustre et saint Pontife Léon XIII. Notre siècle l'a entendu proclamer la gloire et les bienfaits de la civilisation chrétienne, convier l'esprit humain au banquet de la science divine, prescrire à la raison ses règles, assigner à la science humaine sa véritable place, rappeler aux puissances de ce monde la grandeur de leur mission et les devoirs de leur gouvernement, inviter les peuples au respect et à la soumission, mais aussi au sacrifice de l'esprit de parti et à l'union dans une action commune et réparatrice contre les lois attentatoires aux saintes libertés de la conscience et de l'Eglise, condamner les sectaires impies qui complotent dans l'ombre la déchristianisation du monde et nous faire un devoir de les démasquer, enseigner à la famille chrétienne

la sainteté du lien conjugal et la redoutable responsabilité des parents dans l'éducation des jeunes générations, maudire les abus de la richesse, réclamer pour les travailleurs opprimés l'application de la justice sociale, pour tous les malheureux les bienfaits de la charité, encourager les dévouements et les œuvres sociales destinées à réparer les cruautés du sort et les injustices des hommes, solliciter enfin et promouvoir l'abolition de tous les esclavages. Et ce n'est pas seulement à notre noble nation française qu'il a fait entendre sa voix, mais à l'univers entier, à tous les égarés, à toutes les victimes des influences sataniques, aux schismatiques, aux hérétiques, aux infidèles, à tous ceux que le Roi Jésus voudrait voir revenir à lui et tenir sous son joug adoré. Si bien qu'on pourrait donner pour épigraphe et pour conclusion à ses admirables encycliques ce cri de l'Apôtre : *Oportet illum regnare*.

Messeigneurs, n'est-ce pas que vous êtes prêts à conduire à la guerre sainte les croisés du XIX^e siècle, sous les ordres d'un si illustre et si vaillant capitaine ? Nous comptons sur vous ; car, sans vous, nous ne pouvons ni combattre, ni vaincre. Ah ! je vous en supplie comme on doit supplier des pères : *Obsecro vos ut patres* ; souvenez-vous que le Seigneur, en vous consacrant, vous a mis sur la tête un casque de défense et de salut, et qu'ainsi il vous a faits chevaliers et capitaines de la milice chrétienne. Il faut qu'on vous voie les premiers dans la foi, les premiers dans la science, les premiers dans l'amour ; mais aussi les premiers dans l'inébranlable et publique affirmation de la vérité, les premiers dans la résistance et les saintes audaces qui arrêtent ou vouent à la malédiction de Dieu les sacrilèges entreprises des ennemis de son Christ et de son Eglise, les premiers à commander le dévouement et le don de soi par des exemples héroïques qui enlèvent les hésitants et les timides, les premiers dans l'union et la concorde dont nous avons si grand besoin pour concentrer nos forces, et les faire donner toutes ensemble contre l'ennemi commun. Unis dans un même dessein et un même but, vous aurez bientôt rallié autour de vous, avec un clergé plein d'ardeur, les laïques intelligents, courageux, influents et dévoués qui serviront de cadre à la grande armée des croisés.

Et alors, il n'y aura plus qu'à lever l'étendard, la Croix ! La Croix, sublime résumé des mystères de la foi ; la Croix, arbre de la vraie science, qui montre aux petits comme aux grands le chemin du salut ; la Croix, éloquent symbole de la force et du courage qui ne reculent devant aucun sacrifice ; la Croix, source intarissable des grâces qui fécondent l'amour chrétien et l'épanouissent en mille œuvres de dévouement, de bienfaisance et de régénération.

Levez-vous ! levez-vous, auguste bannière, noble guidon de nos aïeux ! Marchez devant nous, comme vous avez marché devant eux. Nous vous suivrons avec la même ardeur, le même enthousiasme,

en poussant notre cri de guerre : *Oportet illum regnare*. Il faut que le Christ règne ! Dieu le veut ! Dieu le veut !

Lemmi lavé ? ! ?

L'illustrissime Lemmi dit Simon, dit Ensoph, dit 461, dit le Chevalier de Marseille, vient d'imaginer, pour son nettoyage personnel, un système de lessive qui n'est pas sans originalité et auquel il ne manque plus que d'être breveté S. G. D. G. Il a fait publier dans la *Rivista della Massoneria Italiana*, pour les maçons, et dans la *Tribuna*, pour les profanes, le document que voici :

« A tous les Ateliers supérieurs du Rite Ecossais ; à toutes les Loges et à tous les Frères de la Communion Italienne.

« Vénérables et Chers Frères,

« En vue de vous réconforter et de vous encourager dans la lutte qui de toutes parts devient chaque jour plus ardente contre notre Ordre et ses Frères les plus insignes et les mieux méritants, par le fait de la secte jésuitique et de toute la réaction cléricale, le Suprême Conseil des 33^{es}, réuni en très grand nombre à l'orient de Rome, a émis, par un vote unanime et pour être communiquée à tous les Frères Maçons, la résolution suivante :

« Le Suprême Conseil des 33^{es} du Rite Ecossais Ancien et Accepté, pour la juridiction italienne,

« Considérant qu'il est de sa compétence exclusive de se prononcer au sujet des accusations formulées contre chacun de ses membres ;

« Ayant pris connaissance des documents relatifs aux calomnies lancées contre le Souverain Grand Commandeur Délégué et Grand-Maitre Frère Adriano Lemmi, 33^e ;

« Ayant entendu les déclarations dudit Frère ;

« Ayant lu le rapport, en date du 17 avril 1895 (ère vulgaire), des Illustres Frères 33^{es} : Giuseppe Ceneri, Oreste Regnoli, Giosué Carducci, Luigi Orlando, Antonio Mordini et Giovanni Bovio ;

« Regarde comme fausses et calomnieuses les accusations lancées contre le Frère Adriano Lemmi et conclut que ledit Frère ne doit pas intenter des poursuites devant les tribunaux profanes. »

A ce document de haute fantaisie, miss Diana Vaughan répond en ces termes dans le n° 3 du *Palladium Régénéré et Libre* :

« Simon s' imagine être lavé en faisant déclarer par quelques 33 sous sa bannière, — *tu quoque, Giovanni!* — que ceux-ci tiennent pour « fausses et calomnieuses », les accusations lancées contre lui ; à tel point ces accusations sont fausses et calomnieuses, que ces 33 disent avec une solennité admirable : « Nous concluons que « notre Illustre Frère calomnié ne doit point intenter des poursuites devant les tribunaux profanes. »

« Prennent-ils donc pour les derniers nigauds les gens qui liront leur déclaration ? — *Si Simon ne poursuit pas, c'est uniquement parce que je possède son dossier complet.* Je lui rappelle, ainsi qu'aux 33, que la pièce cotée n° 14 est la renonciation de Simon, signée par lui, à la concession des Chemins de fer de Sicile, qui lui avait été accordée par Garibaldi au lendemain de la conquête du royaume de Naples. Simon, qui cherche avant tout les gros bénéfices dans la politique, s'était fait donner cette concession, et il n'était pas aisé de l'enlever au flibustier, bon mazzinien. C'est alors que Cayour le fit appeler et lui montra le document de Marseille, envoyé par le ministre français M. Thouvenel. Si l'illustre Simon n'était pas vraiment le condamné de Marseille, aurait-il signé la renonciation à la concession des Chemins de fer de Sicile ? Je le demande à Giovanni et autres 33 romains. »

LE DOSSIER CRISPI

Nous croyons devoir reproduire intégralement l'article publié par le *Figaro* dans son numéro du 24 mai 1895, article qui a eu un grand retentissement. On verra par là que les révélations des fameux plis Giolitti confirment d'une façon remarquable ce que M. Margiotta, dans son volume *Adriano Lemmi* (paru en septembre 1894), avait dit au sujet des tripotages de Crispi et du grand-maître de la maçonnerie universelle.

Ainsi, tombent à plat, une fois de plus, les dénigrements de la *Vérité*; ce journal qui s'est fait une loi de discréditer, par la plume de M. Georges Bois, quiconque apporte son témoignage à l'œuvre du docteur Bataille, voit tous les jours de nouvelles preuves démolir l'échafaudage de ses injustifiables dénégations!

Hier soir, à Rome, au Théâtre Argentina, M. Crispi a prononcé le grand discours justificatif qui doit, dans sa pensée, vaincre les hésitations des électeurs pour l'approbation de sa politique et servir de programme à la nouvelle législature italienne. Le discours n'est pas bon et il n'est pas heureux; c'est une apologie tempérée par la violence. Les électeurs italiens eux-mêmes l'apprécieront après-demain.

Au surplus, sur les procédés politiques de M. Crispi, il n'y a, soit pour un Français, soit pour un Italien, rien à dire de nouveau. L'œuvre sociale d'un ministre appartient à l'histoire, qui ne peut généralement pas l'apprécier d'une façon définitive de son vivant. Mais sur sa conduite privée, en tant qu'homme public, sur sa moralité personnelle il y a un jugement à formuler, et ce jugement peut aussi bien venir de Paris que de Rome, de Londres que de Berlin; car, d'une part, il y a une opinion européenne qui ne laisse pas place à la discussion sur certains faits de l'ordre moral, et, d'autre part, la probité n'a pas de patrie.

Au mois de janvier dernier, M. le marquis Guicciardini, député de San-Miniato, indigné de la prorogation de la session parlementaire, disait à ses électeurs: « L'homme qui est à la tête du gouvernement du pays doit être au-dessus de toute discussion morale; son indiscutabilité pour des faits de nature morale relatifs à la vie publique ou privée — peu importe, car il est certaines distinctions pharisaïques que l'on doit bannir de nos mœurs publiques — est une qualité nécessaire chez l'homme public, sans laquelle toutes les autres sont choses vaines. »

C'est sur des faits de cette nature que le

dossier soumis à l'appréciation du Parlement, au mois de décembre dernier, par M. Giolitti, prédécesseur de M. Crispi à la présidence du Conseil des ministres d'Italie, devait édifier la conscience de l'Europe. Malheureusement, on sait ce qui advint. Après avoir protesté par des violences scandaleuses contre le dépôt, entre les mains des autorités parlementaires, de ce fameux dossier, M. Crispi mit en œuvre tous les moyens licites et illicites pour en empêcher l'intégrale publication.

Il fut, incontestablement, aidé dans cette tâche par l'influence royale, non pas que le souverain crût à son innocence. — il y avait longtemps qu'il avait été prévenu; — mais M. Crispi avait dès le premier moment, et d'un ton menaçant qui n'admettait pas de réplique, dit qu'il y avait solidarité indissoluble entre la Couronne et lui. La menace était claire et elle fut entendue.

Quoi qu'il en soit, tout ministre suspecté dans sa probité privée eût assurément, dans une occurrence analogue, demandé la publication intégrale et immédiate des documents que l'on menaçait de lui jeter au visage. M. Crispi agit tout autrement. Il intervint d'abord pour que la communication de ces documents fût restreinte à une Commission parlementaire composée de cinq personnes; ensuite pour que cette Commission restituât aux intéressés une partie des pièces versées au débat.

Mais les personnes qui avaient eu en main le dossier Giolitti en avaient gardé des copies et des photographies. Ce sont ces pièces que nous avons pu consulter, résumer, analyser et commenter à notre aise, en sorte qu'aujourd'hui, sur cette discussion dont l'intérêt est si puissant et si poignant qu'il met en question la vie morale et la destinée de tout un peuple, nous pouvons porter un témoignage personnel et dire: « J'ai vu, j'ai comparé, je suis convaincu. »

Lorsque la Commission des Cinq, chargée de faire le dépouillement du pli Giolitti, donna lecture de son rapport à la Chambre, M. Crispi s'écria que le contenu de ce pli n'était qu'un tissu de calomnies et de mensonges. C'était avouer que le pli contenait quelque chose. Mais le lendemain, après la publication du décret de prorogation, ses journaux changèrent brusquement de tactique et firent semblant de croire que parmi les pièces déposées par M. Giolitti, il ne s'en trouvait aucune contenant une accusation nouvelle contre le président du Conseil. On va juger si cette assertion ne dépassait pas les bornes des audaces permises.

*
* *

Matériellement, le dossier Giolitti se com-

posait de six plis ou six enveloppes, renfermées dans un pli général.

La *première enveloppe* contenait des papiers relatifs à la gestion de la Banque romaine, classés en deux parties distinctes, et comportait *vingt-sept pièces ou feuillets*.

La *deuxième enveloppe* contenait deux lettres de Bernardo Tanlongo, gouverneur de la Banque romaine, écrites à M. Giolitti pendant la captivité du premier de ces personnages et comportait *trente feuillets*.

La *troisième enveloppe* contenait une lettre et un télégramme relatifs aux relations de M. Crispi avec MM. Jacques de Reineach et Cornélius Herz, comportant *trois feuillets*.

La *quatrième enveloppe* contenait des notes de police remises à M. Giolitti pendant l'inspection de la Banque romaine, impliquant *neuf feuillets*.

La *cinquième enveloppe* contenait copie de documents relatifs à des négociations secrètes entre la Banque romaine et la Banque nationale d'Italie, soit *quarante-trois feuillets*.

La *sixième enveloppe* contenait *huit lettres* de M. Crispi et *cent deux* de dona Lina, sa femme, en tout *cent dix feuillets*.

La Commission des Cinq, sur laquelle l'influence de M. Crispi ne cessa de peser, considéra d'abord que les papiers contenus dans la *cinquième enveloppe* et la *sixième* étaient des pièces privées se rapportant à des tiers non impliqués dans la politique, et elle restitua les *quarante-trois feuillets de la cinquième enveloppe* aux régents de la Banque nationale et les *cent dix feuillets de la sixième* à dona Lina. Pièces privées, le récit documentaire des négociations secrètes entre la Banque romaine et la Banque nationale, alors que M. Crispi était par toutes les voies de la presse accusé d'avoir puisé dans les caisses de ces deux établissements ! Personnes non impliquées dans la politique, M. Crispi lui-même dont l'*enveloppe n° 6* contenait huit lettres, et sa femme dona Lina !

Les deux derniers plis étant de la sorte éliminés comme ne se rapportant qu'à des affaires ou à des personnes privées, — et cependant nous verrons que ces affaires privées se rattachaient directement aux affaires publiques, — les accusations que ces pièces documentent peuvent être ramenées à trois chefs principaux :

I. — M. Crispi, sa femme dona Lina, son ami M. Adrien Lemmi, grand maître de la franc-maçonnerie italienne et, dit-on, de la franc-maçonnerie universelle, son majordome Achille Lanti, auraient abusé de leur situation et de leur influence pour se faire remettre des sommes importantes par la Banque romaine.

II. — M. Crispi aurait réellement vendu au prix de cinquante mille francs à M. Jacques de Reineach, qui le demandait pour Cornélius Herz, un grand cordon de l'Ordre des Saints-Maurice-et-Lazare.

III. — M. Crispi, par lui-même ou par des personnes interposées, aurait en quelques années touché, soit à la Banque romaine, soit à la Banque nationale, des sommes qui, d'après le calcul fort difficile et fort minutieux auquel nous nous sommes livrés, ne monteraient pas à moins de *quatorze cent mille francs*.

Ceci posé, abordons l'analyse.

*
*
*

Relations de M. Crispi, de dona Lina, d'Adrien Lemmi et d'Achille Lanti avec la Banque romaine.

Le pli général remis par M. Giolitti et ouvert par la Commission des Cinq contenait une lettre de M. Giolitti où nous relevons les phrases suivantes qui visent directement M. Crispi :

Rome, 11 décembre 1894.

Je dépose les papiers ci-joints à la suite du verdict porté par une Commission de députés de diverses fractions de la Chambre, et dans l'intention de faire cesser les suspicions et les scandales. Comme je l'ai dit dans une lettre imprimée adressée à mes électeurs le 7 juin 94, beaucoup de documents que j'ai repoussés m'avaient été offerts... M. Achille Fazzari a affirmé qu'il en avait remis un grand nombre et de très graves à M. Mordini, président du Comité des Sept, qui a refusé de les recevoir. La phrase que j'ai employée dans ma lettre au questeur Felzanni, le 25 octobre 94, et portant qu'au ministère de l'intérieur on avait reçu des documents qui mettaient en mauvais jour la probité d'un homme politique connu, exprime identiquement ma pensée de ne pas concourir à faire sauter plus haut le rejaillissement du scandale.

M. Giolitti a donc d'autres documents : ceux qu'il a livrés semblent pourtant assez probants. L'*enveloppe n° 1*, qu'il a soumise à l'appréciation du Parlement italien, contient vingt copies de documents versés au procès de la Banque romaine, et confisqués à Lazzaroni, caissier de cette Banque, et dix listes de documents confisqués dans le procès de la Banque romaine, le tout comprenant *vingt-sept pages* d'écriture, visées au milieu de chaque page par la signature : Giolitti.

Parmi ces documents, nous relevons d'abord celui-ci écrit sur papier à en-tête du *questeur* (commissaire central de police) de Rome :

BANQUE ROMAINE

Rome, 31 octobre 1890.

Caisse

Remis au gouverneur (Tanlongo) pour le ministre Crispi : 50.000 fr.

Enveloppe blanche, coupée, avec cette suscription :

Effets Crispi

40.000 fr., échéance du 15 janvier 1893.

25.000 fr., échéance du 3 février 1893.

20.000 fr. (sans échéance).

En voici un autre :

Pièce n° 3.

(Sur papier à en-tête du questeur de Rome.)

22 février 1889.

Au gouverneur, pour A. Lemmi : 30.000 fr.

12 mars 1889.

Au gouverneur, pour A. Lemmi : 20.000 fr.

26 mars 1889.

Au gouverneur, pour A. Lemmi, 20.000 fr.

2 avril 1889.

Au gouverneur, pour A. Lemmi : 20.000 fr.

9 mai 1889.

Au gouverneur, pour le député Lemmi, par *Mme Crispi* : 20.000 fr.

Au gouverneur, pour Lemmi : 30.000 fr.

(Voir les documents distincts aux numéros 3, 87 et 92 du procès-verbal de séquestre de la correspondance Lazzaroni.)

Rome, 25 février 1893.

Vu pour copie conforme aux originaux. Timbre de la questure de Rome.

Le chef de cabinet :

E. PEZZI.

On trouve du reste au courant de cette vérification la preuve qu'à la Banque romaine, où M. Crispi disposait si libéralement des fonds en caisse, les choses se passaient en famille ; car une note du caissier, M. Lazzaroni, enfermée dans la même enveloppe, porte cette simple mention :

Au Commissaire du gouvernement chargé de l'inspection de la Banque, pour gratification : 4.000 francs.

Le second paquet de l'enveloppe n° 1 contient la note des documents mis sous séquestre le 29 janvier 1893 et trouvés dans le coffre-fort de la Banque romaine à l'usage particulier de M. Lazzaroni. On y lit :

Registre-Caisse de paiement, dont résulte une dette de 90.000 francs contractée en 1888 par M. Crispi et réduite depuis à 55.000 francs.

3.000 francs sur une acceptation de dona Lina Crispi, passée à l'ordre de Lazzaroni par Compagnano Vitale, et non échue.

On y trouve encore l'annotation suivante ;

Lettre en date du 4 juillet 1890, de Bernardo Tanlongo, à Lazzaroni, par laquelle il le charge de porter autres cinquante mille francs à la personne déjà connue « avant que ces gens-là ne s'en aillent » (faisant une allusion indirecte à la clôture de la session), et « afin de ne pas perdre le fruit des sacrifices consommés ».

La Banque romaine était donc, pour M. Crispi, la Caisse des fonds secrets. Suit du reste une liste des sommes distribuées à un nombre considérable de députés et de journalistes, pour services rendus ou à rendre. La liste est là sous nos yeux. Sa publication nous écarterait de la poursuite de notre but purement démonstratif : nous y relevons le nom de M. Fortis, fougueux ennemi de la France. C'est lui qui organisa la chasse aux pèlerins français dans les rues de Rome, il y a deux ans : il n'a touché que 1.800 francs ; c'est du fretin. Il y a aussi M. Arbib, ce juif gallophobe, propriétaire du *Corriere di Napoli*, où la haine contre la France est poussée jusqu'à l'hallucination ; les services de M. Arbib sont plus chers. Menotti Garibaldi y figure pour deux cent mille francs. Enfin, un autre journaliste juif, M. Lévy, pour deux cent mille francs.

La même enveloppe comprend, sous une chemise portant le n° 7 et avec la suscription « Correspondances diverses », la mention suivante :

7 février 1893.

Lettre de Son Excellence dona Lina Crispi, pour une de ses dettes particulières envers le commandeur Tanlongo, qui semble monter à 14.000 francs. Dans une de ses lettres qui se rapporte à une remise de cinq mille francs, se trouvent ces paroles :

« Le pouvoir nous a ruinés. Je prie la Sainte Vierge de l'enlever à mon mari. »

Nous ne savons si M^{me} Crispi adresse toujours à la Sainte Vierge des prières aussi ferventes pour le même objet ; mais il ne me semble pas que la ruine soit venue.

L'enveloppe n° 2 contient enfin, comme nous l'avons dit, deux lettres de Bernardo Tanlongo, à M. Giolitti, dont nous extrayons les passages suivants :

« Relativement à Crispi, j'ai eu aussi des rapports avec lui au sujet de l'un de ses journaux. Après un certain temps et des renouvellements de lettres de change, il m'a remboursé une partie de sa dette ; mais pour l'autre, j'ai été obligé de me contenter de prendre une participation à un journal qui était dirigé par Joseph Turco, et cela

pour 150.000 francs. Le journal est mort, je n'ai plus rien vu. »

Plus loin :

« A l'époque où j'usais des services de Wenceslas Noguera (ancien ami de M. Michel Chevalier, qui avait résidé pendant cinq ans en France), Crispi me l'a envoyé plusieurs fois pour faire donner aux frères Sciarra (ses associés ou hommes d'affaires) des sommes importantes contre des lettres de change. Ces sommes augmentaient peu à peu, au point que quand les frères Sciarra prirent la fuite, il y avait à la Banque romaine 350.000 francs d'effets souscrits par eux. On retint ces billets parce qu'on considérait les frères Sciarra comme des hommes de paille, et on en demanda le remboursement à celui qui les avait recommandés ; mais M. Crispi, qui avait attesté d'abord qu'ils étaient de gros propriétaires, qu'on ne risquait rien, répondit après leur fuite qu'il n'avait jamais pensé que leur crédit se fût monté à une aussi grosse somme, quoique, chaque fois qu'ils touchaient, j'allasse lui en référer et qu'il me répétait qu'il n'y avait rien à craindre. »

Voici enfin une autre démonstration :

« Nous avons, continue Tanlongo, 200.000 francs de lettres de change de l'honorable Menotti Garibaldi ; de même, Crispi a une lettre de change de 55.000 francs et une de 20.000, souscrites quelques jours avant mon arrestation ; il en demandait 60.000, mais j'ai dû me limiter... »

« Mais outre les siennes, il y a encore quelques petits billets de sa femme qui faisait figurer comme endosseur un petit marchand juif de tissus. Je ne me rappelle pas bien la somme totale, mais il y en a une, paraît-il, de vingt mille francs, une autre de quatre mille huit cents, dont elle me demanda l'escompte en valeurs autrichiennes payables à Carlsbad, et nous n'avons rien reçu depuis. »

Il nous semble, d'après cela, que la démonstration est faite sur le premier chef d'accusation. Passons aux deux autres.

* *

M. Crispi aurait vendu au prix de cinquante mille francs à M. Jacques de Reinach, pour Cornélius Herz, un grand cordon de l'Ordre des Saints-Maurice-et-Lazare.

Au mois de mars 1893, l'*Italia Reale*, journal catholique de Turin, publia les premières indications au sujet de cette affaire. Elle fit connaître à ses lecteurs que, des documents communiqués par M. Imbert, liquidateur du Pa-

nama, à M. Dupuy-Dutemps, membre de la Commission d'enquête, il résultait que le baron de Reinach avait prié, au mois de janvier 1891, son administrateur à Rome, M. Palomba, chef de section à la justice, d'obtenir le grand cordon de l'Ordre des Saints-Maurice-et-Lazare pour Herz, et qu'après quelques négociations préliminaires, M. Palomba conseilla à M. de Reinach de se mettre directement en rapport avec M. Crispi.

La correspondance s'engagea immédiatement entre le ministre et Reinach. Celui-ci suppliait M. Crispi de vouloir bien, « pour sa tranquillité morale et matérielle », faire accorder cette décoration à Herz, et appuya sa demande par une lettre de M. de Freycinet. M. Crispi télégraphia à Reinach de se rendre à Rome pour traiter de vive voix ; mais celui-ci s'excusa, à cause d'une maladie de M^{me} de Reinach. Crispi écrivit de nouveau, faisant remarquer qu'en Italie ces choses-là ne se faisaient pas si facilement, et qu'en tout cas, il y aurait quelques dépenses à faire. Reinach répondit par l'envoi, sous la date du 24 mars 1891, d'un chèque de 50.000 francs, accompagné de la lettre suivante :

« Cher Crispi,

« Voici les 50.000 francs que vous me demandez. J'espère que vous vous mettrez tout de suite à l'œuvre. Il y va, comme je vous l'ai dit, de ma tranquillité morale et matérielle. »

M. Crispi répondit par la lettre suivante :

« Cher Jacques,

« J'ai reçu la fav. (v.) (votre honorée) avec le document.

« Je me mets tout de suite à l'œuvre et j'espère que nous réussirons vite.

« Croyez-moi à vous.

« CRISPI. »

La *Riforma*, organe de M. Crispi, déclara que tout ce qu'on venait de publier à ce sujet était mensonger. Quelques jours avant, M. Crispi s'était fait interviewer par un correspondant du *Corriere della Sera*, à qui il avait affirmé que les 50.000 francs lui avaient été payés par Reinach à titre d'honoraires comme avocat. Et le journal milanais faisait remarquer à ce sujet :

« Crispi a été ministre pendant quatre ans. Les 50.000 francs se rapporteraient à des services rendus avant son ministère. Il n'est certainement pas facile de trouver un avocat qui attende quatre ans pour toucher ses honoraires. »

Mais de nouvelles indications sont venues plus tard jeter un jour nouveau sur l'affaire. On a connu le texte de la lettre d'envoi qui

accompagnait le chèque et qui était ainsi conçue :

« 24 mars 1891.

« Cher Crispi,

« Voici les 50.000 francs dont vous ferez l'usage que vous voudrez. J'insiste de nouveau auprès de vous afin que vous finissiez cette affaire au plus tôt. Si c'était nécessaire, je ferais un nouveau voyage, si vous me le demandez. »

On voit, par la contexture de cette lettre, qu'il s'agit d'autre chose que du paiement d'honoraires professionnels.

On a également trouvé dans les papiers de Reinach une lettre de celui-ci au banquier Weil Schott, de Milan, son associé, dans laquelle il est dit : « J'ai donné à Crispi 50.000 fr. pour une affaire qu'il n'a pas faite. Il me semble que cela pourrait servir pour nos procès. »

Dans une entrevue avec le rédacteur du *Corriere della Sera*, M. Crispi a dit : « Lorsque j'entrai au ministère, je fermai mon cabinet d'avocat. Mais, en 1891, après mon retour à la vie privée, Reinach me fit demander si j'aurais repris volontiers la défense de ses intérêts ; je répondis affirmativement. Ce fut alors que Reinach me régla le compte de mes honoraires, et ce fut lui qui me paya personnellement avec un chèque sur le Banco di Napoli. »

Le mensonge est ici flagrant, car il existe, outre la copie de la lettre d'envoi des 50.000 fr., le reçu du bureau postal de Paris ; nous en avons eu sous les yeux le fac-simile authentique.

Au moment où sévissait la polémique provoquée par les premières révélations sur cette mystérieuse affaire, on apprit que Lucien de Reinach, fils de feu Jacques, était allé en Italie. Le jeune baron arriva à Rome le 27 mars 1893, et c'est à sa présence que fait allusion la dépêche du banquier Weil Schott, de Milan, signalée à M. Giolitti par le préfet Winspeare, dans le document ci-après de la troisième enveloppe. Cette dépêche semble indiquer que M. Crispi avait sollicité de Lucien de Reinach la restitution de documents compromettants. La *Riforma* l'a expliquée en disant qu'au contraire Crispi avait fait reprocher à Lucien de Reinach d'avoir laissé divulguer le contenu de ces documents et que le jeune Reinach s'en excusait en disant que, n'étant pas en possession des papiers paternels, il ne pouvait pas en avoir abusé.

Or, il est bon de savoir qu'au domicile de M. de Reinach, à Paris, on dit, le 25 mars 1893, à un journaliste italien, que Lucien de Reinach était parti pour l'Italie, appelé par M. l'avocat Palamenghi-Crispi, ami, parent et secrétaire de M. Crispi. M. Palamenghi a démenti cette

affirmation ; mais, ce qui est certain, c'est qu'avant de venir à Rome, Lucien de Reinach passa par Milan, où sa présence motiva l'envoi de la dépêche ci-après relatée, et qu'une fois arrivé à Rome, il se déroba systématiquement à la curiosité des journalistes.

Il voulait descendre à l'hôtel de la *Minerve*, mais Crispi lui conseilla de descendre à l'hôtel d'Europe, moins couru et moins fréquenté. Le soir de son arrivée, il fit une visite à la *Riforma*, où il rencontra M. Palamenghi, le neveu de M. Crispi, qui fut son cicérone pendant toute la durée de son séjour à Rome. Le correspondant romain de l'*Italia Reale* a affirmé que la police avait ordonné au directeur de l'hôtel d'Europe de faire rayer de la liste des voyageurs le nom de Lucien de Reinach, dont la police même surveillait tous les actes afin de s'assurer qu'il n'avait pas de contact compromettant.

Voici le texte du télégramme dont il est question et qui fait partie des trois feuillets contenus dans l'enveloppe n° 3 :

*Ministre de l'intérieur, cabinet particulier,
bureau du chiffre.*

Télégramme 120, 26 mars 1893 (chiffre).

Son Excellence Giolitti, président du Conseil, ministre de l'intérieur. Pour la règle, je communique à Votre Excellence le télégramme suivant, adressé à l'honorable M. Crispi, à Rome :

« Lucien arrivé ici cette nuit. Il sera à Rome lundi, hôtel d'Europe. Il m'assure qu'il ne pouvait rien vous remettre, n'ayant pas la libre disposition des papiers paternels.

« Signé : ALBERT. »

Evidemment, c'est le banquier de Milan, Weil Schott (Albert) qui télégraphie, et la personne qui arrive est Lucien de Reinach.

Signé : Le préfet,

Vu : GIOLITTI.

WINSPEARE.

M. Jacques de Reinach avait des intérêts à Rome, parce qu'il s'était rendu acquéreur des terrains de la villa Ludovisi, situés en dehors de la Porta Pia : il en avait revendu une partie à l'ambassade d'Angleterre et une autre à M. le marquis di Rudini. Il avait eu, relativement à cette vente, une petite contestation avec ses acquéreurs, mais l'intérêt du litige ne montait certainement pas à 50.000 francs ; par conséquent, il est excessif de prétendre que M. Jacques de Reinach ait pu donner à M. Crispi 50.000 francs d'honoraires pour des conseils dans un procès dont l'importance était loin d'atteindre cette somme. Au surplus, sur cette question des rapports de M. Crispi et de M. Jacques de Reinach, nous sommes puissamment documentés, et si les contestations

se produisent, il sera très facile de fournir des éclaircissements supplémentaires.

M. Crispi, soit par lui-même soit par des personnes interposées, aurait touché à la Banque romaine ou à la Banque nationale des sommes montant à environ quatorze cent mille francs.

Il n'est pas contestable, après ce que l'on vient de lire, que M. Crispi, soit pour ses besoins personnels soit pour ses besoins politiques, ait puisé à pleines mains dans les coffres de la Banque romaine. D'après un calcul auquel nous nous sommes livrés, ses prélèvements ou ceux de sa famille et de ses amis se monteraient, dans cet établissement, environ à 700.000 francs, sans compter le compte Sciarra, ouvert sur sa recommandation, et se montant à 387.000 francs.

Quant à la Banque nationale, l'enveloppe n° 3 contient la lettre suivante :

« Banque nationale du royaume d'Italie.

« Le directeur général à M. Giolitti, président du Conseil.

« En réponse à votre aimable billet d'hier, je m'empresse de vous notifier ce qui suit : Avant que S. Exc. M. Crispi n'entrât dans le dernier ministère Depretis, M. Achille Fazzari vint me trouver pour me proposer de faire une opération d'escompte pour mettre M. Crispi en situation de se libérer de divers engagements, dépendant, si mes souvenirs sont exacts, de la propriété du journal *la Riforma*... Je consentis ; le 4 avril 1887, on escompta à la Banque, à M. Fazzari, une lettre de change sous la signature Crispi, de 217.000 francs, qui, jointe à une autre préexistante du mois de janvier de la même année, montant à 60.000 francs et escomptée aussi sous la signature de M. Fazzari, forma la somme de 277.000 francs actuellement réduite à 244.000 francs par un acompte de 33.000 francs payé le 28 octobre 1889 par M. Fazzari, qui a été libéré de sa signature pour le restant.

« Plus d'une fois M. Crispi m'a manifesté son déplaisir de n'avoir pu encore se libérer de cette dette, m'assurant de son dessein de faire tout ce qu'il pourrait pour cela. J'accueillis avec déférence la manifestation de ce désir.

« Je vous renouvelle, etc.

« Signé : Commandeur GRILLO. »

Voici donc, d'après le témoignage de M. Grillo, alors gouverneur de la Banque nationale, une somme de 244.000 francs qui s'ajoute aux 700.000 francs prélevés sur la Banque romaine, et aux 387.000 francs du compte Sciarra, et aux 50.000 francs de M. Jacques de Reinach.

Il nous semble que les trois propositions que nous avons formulées sont prouvées par les documents que nous venons de produire. Il nous reste à parler des enveloppes n°s 5 et 6 du dossier Giolitti.

La première contenait, nous l'avons dit, des documents qui, pour n'être pas privés, concernent trop spécialement la politique et l'organisation financière de l'Italie pour intéresser des lecteurs français.

Quant à la sixième, elle intéresse surtout une femme, M^{me} Lina Crispi. Nous ne saurions entrer dans le détail des sentiments que révèlent les cent deux lettres cataloguées dans le dossier ; car nous ne voulons pas être accusés de sacrifier les convenances à la politique. Mais c'est ici que la détermination précise de la situation matrimoniale de M. Crispi trouve sa place.

M. François Crispi eut pour première femme M^{lle} Félicité Valle, qu'il épousa à Palerme avant 1848. Du vivant de celle-ci, il épousa religieusement à Malte, en 1854, M^{lle} Rosalie Montmasson, avec laquelle il fit la campagne des Mille de Marsala.

Puis il l'abandonna, pour épouser civilement à Naples, en 1878, M^{lle} Barbagallo ; or, M. Crispi étant en 1854 marié avec M^{lle} Valle, son mariage délictueux avec M^{lle} Montmasson était nul. M^{lle} Valle étant morte, M. Crispi était libre d'épouser une troisième femme ; si donc l'Eglise catholique a cru devoir bénir son union avec M^{lle} Barbagallo, cela signifie qu'elle n'a pas trouvé à ce mariage des empêchements canoniques légitimes. M^{me} Crispi, dans les cent deux lettres dont il s'agit, a écrit ses impressions au courant de la plume, ne se doutant sans doute pas qu'elles pourraient être invoquées comme des arguments contre l'intégrité morale de son mari.

Arrêtons là cette triste analyse et demandons-nous si l'Italie, nation malheureuse, mais toujours sympathique en raison même de ses malheurs, n'a pas le droit d'aspirer à être gouvernée, comme le demandait M. Guicciardini, par des hommes à l'abri de toute suspicion.

X. X. X.

Chez MM. DELHOMME et BRIGUET, libraires-éditeurs, à Paris et à Lyon

Et chez tous les dépositaires de la *Revue Mensuelle* :

ADRIANO LEMMI Chef Suprême des Freres-Maçons

Par DOMENICO MARGIOTTA

La quatrième édition est en vente (3 fr. 50)

LES PRESTIGES DIABOLIQUES

Nous trouvons dans l'excellente revue *le Bulletin des Prédicateurs* (Paris, 9, rue d'Assas) une très intéressante conférence du R. P. Delaporte, missionnaire du Sacré-Cœur. Le sujet traité ne pouvant laisser nos lecteurs indifférents, nous reproduisons volontiers cette conférence.

Le miracle et sa contrefaçon satanique. — Les prestiges diaboliques ne peuvent être niés. — Leurs caractères ordinaires : 1° ils s'accomplissent dans l'ombre ; 2° ils manquent de dignité ; 3° ils sont souvent infâmes. A ces signes, on reconnaît la bassesse de leur origine.

Beaucoup mieux que les philosophes naturalistes, les Esprits que Dieu a chassés du ciel, et auxquels, dans sa sagesse profonde, il a donné congé d'exercer les hommes sur la terre, ont compris l'immense portée du miracle. Rien n'égale la puissance de cette manifestation personnelle du Très-Haut à ses créatures. Parmi les Saints qui ont exercé une action considérable, je ne sais s'il s'en trouverait un qui n'ait pas été mis en face de ces prodiges divins ; la plupart en ont été les instruments. A l'origine du monde, d'Israël, de l'Eglise, de la chrétienté sous Constantin, de la France catholique sous Clovis, des ordres religieux, Bénédictins, Franciscains, enfin de tous les gestes de Dieu à travers les âges, le miracle resplendit ; non la brumeuse légende, mais le miracle certifié, et souvent toute une gerbe de miracles.

Evidemment, le démon (par ce mot nous entendons la troupe entière des esprits maudits) devait s'essayer à contrefaire les prodiges divins ; en aucun siècle il n'y a manqué. Aujourd'hui, tout au moins en pays civilisé, ce n'est pas dans des temples remplis d'élégantes idoles qu'il opère, c'est dans les réunions spirites et dans la Maçonnerie supérieure, diabolisante, Luciférienne, ou encore Palladique, comme il lui plaît de se nommer.

Il n'est pas sans intérêt de comparer l'œuvre divine avec sa contrefaçon satanique. C'est le moyen le plus sûr de savoir ce que valent les prestiges du spiritisme et de l'arrière-Maçonnerie.

Les faits sont certains et nombreux. Qu'il se glisse des jongleurs dans les assemblées ou dans les Triangles Lucifériens (c'est le nom le plus répandu de ces arrière-loges), nous ne serions pas sur les domaines du père du mensonge, s'il en était autrement. Mais la masse des adeptes y va de bonne foi. Ils ne font point de la prestidigitation, ce qui n'aurait eu qu'un

temps, car tous les trucs se découvrent ; ils font avec un grand sérieux de l'occultisme.

Leur première et leur moins criminelle passion est de savoir ce que Dieu veut laisser ignorer. De là, les innombrables questions posées par les spirites aux êtres invisibles qui donnent des réponses. Quels peuvent être ces êtres invisibles ? des ministres, des amis de Dieu ? C'est impossible. Les bons anges et les élus, les saintes âmes du Purgatoire ne songent pas à se mettre en travers de l'ordre voulu par la Providence, en dévoilant des secrets que Dieu ne veut pas livrer. L'être invisible avec lequel le spirite entre en communication ne peut être qu'un ennemi de Dieu et par suite de l'homme serviteur et fils adoptif de Dieu, un damné peut-être ou plutôt un démon. Car la foi ne nous parle pas du retour des damnés sur la terre, et les exemples qu'on en peut citer sont tout-à-fait exceptionnels. Ce doit être un démon, puisque nous sommes avertis par les Ecritures que les mauvais esprits, portant d'ailleurs partout avec eux leur châtiment, remplissent les airs, tournent autour de nous comme la bête de proie cherchant qui dévorer ; puisque le sage et prudent Léon XIII veut que tous les jours on prie après le Saint Sacrifice pour que l'Archange Michel refoule dans l'abîme Satan et ses légions en quête de dupes et de captifs.

Dieu protège ses enfants fidèles, et s'il tolère que les anges de ténèbres sèment des pièges sur leurs pas, agissent sur leurs sens, tourmentent leur imagination, généralement il interdit aux démons d'entrer directement en conversation avec les vrais fidèles.

Mais que fait le spirite ? La barrière protectrice, il la renverse, en posant des questions à ces interlocuteurs invisibles. Il commet généralement une faute plus grave encore et une imprudence plus dangereuse. Il fait un pacte implicite avec le démon qui va répondre en se conformant à un cérémonial plus ou moins compliqué, un vrai rituel diabolique qui, pour se déguiser sous le nom de préparations naturelles, telles que les passes, n'en sont pas moins un réel filet diabolique. En somme, pour obtenir les réponses, le spirite interrogateur commence par obéir.

Les réponses arrivent, au moins dans un grand nombre de cas. Entre ces réponses et les paroles du Verbe fait chair, les discours et les écrits inspirés de ses apôtres et de ses saints, quel contraste ! La révélation divine a fait la civilisation chrétienne avec ses sublimes vertus. Qu'a fait la révélation spirite ? Voilà presque un demi-siècle que les soi-disant défunts sont consultés assidument ; qu'est-il sorti de ce verbiage incohérent, douceâtre, cauteleux, qui constitue l'ensemble de leurs réponses ? Un seul résultat a pu être constaté.

Beaucoup de chrétiens imprudents y ont perdu la foi. Au lieu d'écouter le Fils de Dieu, ressuscité d'entre les morts, ils se sont laissé bercer par les chansons de ces simili-défunts, et maintenant ils n'écoutent plus l'Eglise, ils écoutent les esprits réprouvés qui se jouent de la coupable curiosité de leurs candides interrogateurs.

Autant la grandeur de la vérité divine éclate dans les révélations que le Très-Haut nous fait, non selon les fantaisies de notre démanigaison de savoir, mais selon son infinie sagesse, autant est puérile dans son bloc la révélation spirite. Les incorrigibles menteurs qui en sont les organes prennent tous les tons, pour capter la confiance de leurs dupes ; ils se rencontrent cependant sur les outrages à la révélation divine où leur langage est unanime. Tous nient le dogme de l'éternité des peines de l'enfer. Les malheureux savent cependant ce qu'il en est.

Dans la Maçonnerie luciférienne d'Amérique et d'Europe, dans les sectes analogues de l'Asie, les choses vont plus loin. Les esprits réprouvés ne se déguisent point en défunts ; ils réclament un culte et ils l'obtiennent. « L'Etoile flamboyante » de la basse Maçonnerie devient dans les loges Lucifer en personne. L'erreur manichéenne des deux principes antagonistes est ressuscitée ; Adonaï, le dieu des chrétiens, est le principe tyrannique ; Lucifer, le dieu des triangles, est le principe libérateur. L'idole grotesque du Baphomet est son image officielle, comme le crucifix est l'image officielle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. On voit dans des lieux de réunion des adorateurs des démons où, sur les murailles, des peintures représentent Caïn, Judas et autres goûtant de merveilleuses jouissances au milieu des flammes dans le royaume du feu.

Dans ces sanctuaires du satanisme s'accomplissent d'ordinaire les contrefaçons diaboliques des miracles divins, prodiges plus ou moins surprenants dont l'objet est de gagner et de rendre plus opiniâtre la confiance des adeptes.

Quels sont les caractères généraux de ces prestiges par lesquels les démons, maniant les forces naturelles avec une habileté surhumaine, singent le vrai miracle ?

1^o Ils s'accomplissent dans l'ombre. Rien de plus public que la révélation divine et les merveilles qui accèdent à ses ambassadeurs. C'est au milieu des foules que Jésus-Christ opère habituellement ses miracles ; les apôtres également. Cette publicité du miracle leur coûtera la vie ; il n'importe. Il faut que la vérité se répande. Il faut que tout homme de bonne volonté puisse la connaître.

La religion satanique s'entoure de voiles

épais, non pour éviter des sévices qui ne la menacent pas, mais pour n'être pas combattue, réfutée, démasquée. La bande des dévots de Satan (ils se fâchent quand nous disons : Satan ; disons, des dévots de Lucifer, Beelzébud, Asmodée, et autres princes du royaume du feu) ressemble à s'y méprendre à une bande de brigands. On n'entre chez eux qu'après avoir prêté de terribles serments, après avoir fourni la preuve d'une docilité illimitée, après avoir accepté le supplice et la mort, si l'on venait à trahir quelqu'un des noirs secrets. On n'entre enfin, la plupart du temps du moins, qu'après la profanation de saintes hosties ou d'autres épouvantables sacrilèges.

Le téméraire qui se glisserait dans ces mystérieuses assemblées et y serait reconnu comme étranger à la secte, courrait grand risque de n'en pas sortir vivant ou d'être assassiné peu après.

Il faut cependant que, dans ces assemblées impies, quelque chose attire et captive les adeptes. Ce quelque chose, ce sont les prestiges qui s'y accomplissent. Révoltés contre Dieu et remplis de haine pour lui, les malheureux adeptes ne sont plus protégés contre les machinations diaboliques ; liers de pouvoir étaler leur puissance, les esprits de l'abîme déploient toute leur habileté fascinatrice. Ce n'est pas qu'ils fassent des miracles, c'est-à-dire qu'ils suspendent les lois naturelles pour imposer directement aux êtres une volonté souveraine. Mais comme leur connaissance des lois naturelles est prodigieuse, comme leur puissance est énorme, ils produisent des effets qui ont une certaine ressemblance avec le miracle.

Je m'explique par un fait. Un jour, dans les Indes, un fakir proposait à un Européen de faire, en deux heures, germer une graine quelconque et de lui faire porter une tige de dix centimètres. L'offre est acceptée. Le fakir remplit un vase d'une terre excellente, y dépose la graine, procède à un arrosage continu et finalement réussit. Il réussit ; mais il lui fallait cette terre, ces deux heures, cet arrosage. Il a fait, sous la protection et avec l'aide du démon son maître, un tour de force de jardinage ; le vrai miracle n'a pas besoin de tous ces apprêts. Un arbre desséché redevient verdoyant ; l'oranger de sainte Thérèse fleurit au moment où elle meurt ; il ne faut ni une terre spéciale, ni du temps, ni un arrosage. Dieu agit en maître de la nature, Satan agit en merveilleux prestidigitateur.

Si un homme pouvait se rendre invisible, organiser en un clin d'œil toute sorte de fantômes, remuer à son gré la matière, étudier sans être aperçu les actes des autres, lire par-dessus leur épaule ce qu'ils écrivent, et dans

le jeu de leur physionomie ce qu'ils pensent, cet homme-là ferait des choses bien surprenantes : tels sont les prestiges diaboliques.

Autre considération. Dans les miracles célestes, Dieu agit selon sa nature. La Puissance y a pour inséparables compagnes la Sagesse et la Bonté. Fréquemment il arrivait à Notre-Seigneur de guérir sans exception tous les malades qu'on lui présentait. Il les guérissait, comme nous l'avons dit, d'un mot, sauf en quelques cas où il se proposait de donner quelque particulière leçon. Quand il envoyait l'aveugle-né se laver à la fontaine de Siloé, comme on verra plus tard sa Mère envoyer aux piscines de Lourdes, rien ne ressemble moins que sa conduite à l'emploi obligatoire des amulettes, des talismans et des formules magiques.

Dans les prestiges destinées à séduire les hommes, les démons à leur tour agissent selon leur nature et selon les passions qui les tourmentent.

On n'entend guère parler de paroles bienveillantes prononcées et d'actes charitables accomplis pendant les assemblées diaboliques ou à leur suite.

Les manifestations sataniques sont généralement bizarres, grotesques, difformes, presque toujours les mauvais esprits se montrent sous forme de fantômes grimaçants et hideux, tenant plus de la brute que de l'homme. On est aussi loin que possible des beaux anges des visions chrétiennes. Leurs communications diaboliques sont assujetties à toute sorte de conditions saugrenues qui forment le code de la magie et auxquelles ces orgueilleux personnages, généralement très formalistes, attachent une importance extrême. Bref, de toute part éclatent le manque d'équilibre, le désordre, la puérilité. Etonner, éblouir, fasciner, paraît le but de toutes ces singeries. Elles ont la prétention d'imiter les rites chrétiens. Mais les rites chrétiens, simples et graves, sont d'un symbolisme profond et d'une mystérieuse beauté. Les rites diaboliques, fort compliqués, ne signifient rien, quand ils ne signifient pas des infamies ; la danse des guéridons, les talismans formés de certains métaux et de certaines plantes, n'ont aucun sens instructif et avouable.

Le vrai miracle a parfois pour instrument quelque intermédiaire, comme les reliques des saints, ou autres objets bénits ; mais il n'en a pas besoin et le plus souvent il s'en passe. Dieu l'accomplit soudain ou bien il l'accorde à une prière fervente, dont la formule importe peu.

Voilà donc, touchant les prestiges diaboliques, de premières notes défavorables : leur puérilité, leur inutilité pratique, leur drôlerie et l'emploi obligatoire de moyens qui se résu-

ment dans un « pacte » plus ou moins formel. Car c'est bien pactiser avec Satan que d'employer docilement les moyens qu'il a prescrits pour qu'on entrât en communication avec lui. Semblent-ils innocents et purement naturels, ces moyens ne sont que plus perfides. Emporté par une passion malsaine, vous voulez voir ce que Dieu cache, vous voulez obtenir ce que Dieu n'accorde pas, et vous recourez à ces pratiques suspectes ; il suffit, Satan vous tient. Il surexcitera par ces pratiques votre confiance téméraire, et, même si vous ne devenez pas fou, vous irez loin dans la région des illusions et vous prendrez rang dans ce troupeau misérable des hallucinés qui n'écoutent plus Dieu, mais qui écoutent le menteur de l'abîme, parce qu'il les flatte.

Je n'ai pas tout dit. Les prestiges diaboliques, dans leur ensemble, présentent l'aspect de l'immoralité la plus caractérisée. A mesure qu'on avance, qu'on descend des amusements du spiritisme de salon aux pratiques plus corsées de l'arrière-Maçonnerie et des autres sociétés secrètes satanisantes, on voit ces prestiges mis au service de la haine de Dieu la plus ardente, et de la lubricité la plus ignoble.

Qui n'a entendu parler des hosties profanées avec d'horribles raffinements dans les arrière-loges, ces vestibules de l'enfer ? Je sais bien que les crachats, les coups de poignard, la flamme n'atteignent que le voile des espèces et que Notre-Seigneur, invulnérable, se rit de la rage impuissante des esclaves de Satan. Mais que peuvent être les esprits qui, pour prix de quelques minces faveurs, réclament ces odieuses profanations ? Ne sont-ils pas de la race de celui qui, après la communion sacrilège, entra dans Judas pour le mener à la trahison et de la trahison au suicide ?

S'il ne fallait abréger, que ne pourrions-nous pas dire de la haine de l'homme, image de Dieu ? Mgr Gaume l'a fait toucher du doigt, dans l'un de ses savants ouvrages ; le démon, partout où il est maître, se plaît à défigurer la créature humaine, et même à demander son sang. L'anthropophagie est une des pratiques des religions du diable ; ses adorateurs égorgeant, rôtiennent et mangent leurs semblables pieusement.

Mais c'est surtout la luxure qui coule à pleins bords dans le hautsatanisme. Là-dessus, parmi les hommes sérieux qui ont étudié la question, pas d'illusion possible. Citer les faits, le respect dû au lecteur l'interdit. Disons seulement qu'il n'y a pas longtemps, on communiquait à un docte orientaliste une formule magique qui semblait tout à fait dénuée de sens. Notre érudit la déchiffra et la déclara intraduisible, tant elle ruisselait d'obscénités. Un autre jour, c'était une victime du Luciférianisme qui, touchée de la grâce, abordait un

saint prêtre en lui disant : « Si vous n'êtes pas instruit des pratiques des arrière-loges, veuillez prendre des informations près de tel ecclésiastique, qui en connaît les honteux mystères ; sans cela, vous ne vous décideriez jamais à croire les choses que j'ai à vous révéler, et vous me chasseriez comme une intrigante venue pour se jouer de vous. » Quelques instants d'abominables voluptés, c'est la monnaie avec laquelle, habituellement, les esprits de l'abîme paient la confiance insensée et l'abjecte servitude de leurs adorateurs.

Puérilité, impiété, cruauté, libertinage, tel est le bilan de ce surnaturel diabolique que les modernes païens opposent au surnaturel catholique. Contre l'épais matérialiste, ils sont forts, car il leur est aisé de démontrer que la jonglerie n'est pas l'explication universelle ; contre la vérité chrétienne, ils sont impuissants, parce que tout démontre dans les œuvres de magie, que le pouvoir des esprits est bridé par un plus fort qu'eux, et parce que l'usage qu'ils en font trahit la bassesse de son origine.

Cependant, que les croyants se tiennent en garde ! Le surnaturel satanique est un engrenage agencé avec une expérience consommée, et qui volontairement s'y engage est habituellement pris, entraîné et broyé.

R. P. DELAPORTE.

UN CONGRÈS MAÇONNIQUE A MARSEILLE

L'abondance de matières nous a contraints de retarder jusqu'à ce jour la publication du compte rendu suivant, que nous empruntons à la vaillante *Croix de Marseille* du 21 avril dernier :

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre précédent numéro, un congrès des loges maçonniques de la région du Midi s'est réuni la semaine dernière à Marseille. Les F. . M. . ont choisi sans doute cette époque de l'année afin de pouvoir célébrer tous ensemble et avec solennité, par les *tenues* obligatoires et les agapes au saucisson, les fêtes sacrilèges instituées par la secte pendant la semaine sainte.

Les F. . M. . méridionaux ne s'en sont pas tenus à ces abominables pratiques ; comme toujours, dans leurs assemblées et leurs délibérations, ils ont fait de nombreuses incursions dans le domaine politique et anti-religieux.

Vœu maçonnique.

Naturellement, ils ont cherché quelle machine de guerre, nouvelle et formidable, ils pourraient bien forger contre le catholicisme. Voici ce qu'ils ont trouvé :

Ils ont formulé le vœu que le budget des cultes fût supprimé et son montant employé à créer des caisses de retraites ouvrières. Ils recommandent chaudement aux pouvoirs publics l'adoption de ce procédé comme une solution pratique de la question sociale.

Les francs-hypocrites cherchent seulement à lancer, par un dérivatif, le socialisme contre l'Eglise, à égarer le peuple, à calmer son appétit en lui donnant à ronger l'os clérical.

Mais ça ne prend plus, le moyen est trop usé, l'os trop maigre et trop rongé. La lutte est entre le socialisme et le capitalisme ; impossible de la modifier, malgré les efforts de la F. . M. .

La franc-maçonnerie devrait bien, d'ailleurs, donner l'exemple de la générosité.

A notre tour, nous formulons le vœu que ses biens, les dix-sept millions d'immenseables que possède cette congrégation secrète, mal-faisante et nullement autorisée, soient affectés aux caisses de retraites ouvrières. C'est le meilleur emploi qu'on en puisse faire.

Les F. . M. . seront sûrement de notre avis, puisqu'ils préconisent cette manière de faire pour les biens du clergé.

Bibliothèque maçonnique.

Pour la clôture des travaux du congrès, les loges réunies de l'O. . de Marseille avaient adressé à leurs intimes l'invitation suivante :

« Vous êtes invité à assister à la conférence
« qui sera donnée le samedi 13 avril, à
« 9 heures, dans la *Salle des fêtes de la Biblio-*
« *thèque de la ville*, par le F. . DOUMER, député
« de l'Yonne, sous la présidence du docteur
« BLATIN, ancien député, président du conseil
« de l'Ordre.

« LA COMMISSION. »

Comme bien on pense, la *Croix de Marseille* avait reçu sa convocation : elle s'est empressée de s'y rendre.

Remarquons, en passant, que la Franc-Maçonnerie dispose en maîtresse de nos établissements publics : notre Commission municipale elle-même n'a rien à lui refuser, paraît-il.

Et voilà comment un maigre et démocratique public de F. . M. ., accompagné de quelques vilains échantillons du beau sexe, remplissait la moitié à peine de la salle de la Bibliothèque, le soir du Samedi-Saint.

Séance maçonnique.

Le souverain grand inspecteur général 33^e F. Brémont, est sur l'estrade.

En même temps s'y trouve la fine fleur des *Vrais Amis Choisis réunis*, auxquels nous ne ferons pas l'honneur d'une nomenclature.

C'est le vénérable F. Nicolas qui ouvre la séance en annonçant que les FF. Doumer et Blatin font faux-bond. Il sert le *coup de la dépêche d'excuse* aux assistants désappointés d'être privés de personnages aussi éminents.

Puis, le F. Nicolas cède le fauteuil à l'éminent F. Ernest Audibert, conseiller général de l'Hérault, Rose-Croix, fondateur et vénérable de la loge *Les Vrais Fidèles*, de Montpellier.

Le président, fraîchement installé, patange dans un petit speech et cède la parole à l'éminent F. Michel, d'Avignon, qui doit suppléer le conférencier absent, l'éminent F. Doumer.

Conférencier maçonnique.

L'éminent F. Michel cumule les fonctions de professeur de 4^e au Lycée d'Avignon avec celles d'orateur de la loge de cette ville « *Les Vrais Amis réunis* ». C'est un ambitieux qui a très envie de parvenir.

Au physique : petit, gras, grotesque, la tête en boule, le crâne dénudé, avec seulement une couronne basse de cheveux et une houppette sur le front, le F. Michel a l'air d'une de ces poupées japonaises fantoches qui font peur aux enfants et aux moineaux.

Conférence maçonnique.

Tout en arpentant l'estrade comme un ours dans sa cage, le F. déclame d'abord un dithyrambe en l'honneur de la F. M. et distille une diatribe venimeuse contre la religion.

Sa harangue est creuse, insipide, fastidieuse, débitée d'une voix perçante.

Plusieurs F., fatigués par leur digestion et l'éloquence du F. orateur, somnolent doucement; la tête dodelinante du F. Wind disparaît dans son faux-col, d'où émerge seulement une féroce paire de moustaches hirsutes.

Le conférencier s'anime un peu pour baver contre le cléricalisme, qu'il ne faut pas confondre, dit-il, avec le catholicisme.

On voit que ce n'est qu'un vulgaire professeur de 4^e, un simple F. orateur qui parle, pour essayer d'établir une aussi subtile distinction:

Nous lui citerons, à ce sujet, une autorité qu'il ne peut discuter à aucun point de vue:

Le F. Courdaveaux, professeur à la Faculté de Lille, s'adressant à la loge « l'Etoile du

Nord », a déclaré ceci: « La distinction entre le *catholicisme* et le *cléricalisme* est purement officielle, subtile, pour les besoins de la tribune; mais ici, en loge, disons-le hautement pour la vérité: le *catholicisme* et le *cléricalisme* ne font qu'un. »

Que vient donc raconter le F. Michel?

Université maçonnique.

Quand même, combien l'Université doit être heureuse et fière de compter dans son sein de pareils éducateurs? Comme les parents doivent être satisfaits de leur confier leurs enfants! Et l'on s'étonne, après cela, de l'esprit matérialiste, athée et sectaire qui règne dans l'Université. Allons! espérons qu'on donnera de l'avancement au professeur de quatrième du lycée d'Avignon; il le mérite, car il est capable de tout.

Banquet maçonnique.

Dimanche de Pâques, agapes fraternelles au Roucas-Blanc. On prétend que les F. M., pour protester contre la fête cléricale du jour, ont fait un repas entièrement maigre! Mais nous ne donnons cette nouvelle que sous les plus expresses réserves!

Conclusion anti-maçonnique.

Catholiques, méfions-nous; veillons, prions et luttons. La Franc-Maçonnerie s'agite et Satan la mène; mais ils ne prévaudront pas contre l'Eglise.

LIX.

Mort de Mgr Meurin

Un vaillant parmi les vaillants, et en même temps un des plus érudits auteurs anti-maçonniques, Mgr Meurin, archevêque-évêque de Port-Louis, vient de mourir dans son diocèse; le télégraphe a apporté à Paris cette triste nouvelle le samedi 1^{er} juin, veille de Pentecôte.

Mgr Meurin, à qui les catholiques doivent ce magnifique ouvrage qui est intitulé *la Franc-Maçonnerie synagogue de Satan*, était un des prélats qui ont le mieux étudié l'infamale secte. Port-Louis étant le siège du Sous-Directoire Central de la Haute-Maçonnerie pour l'Afrique, le courageux et intelligent évêque avait pénétré, l'un des premiers, le secret de la puissante organisation occulte qui, sous le nom de Palladisme, dirige la franc-maçonnerie du monde entier. Dans son beau livre, il se prononce très catégoriquement à ce sujet.

Il n'y a pas longtemps, Mgr Meurin fit un mandement contre les lucifériens palladistes. La réponse de la secte fut prompt: neuf églises du diocèse de Port-Louis furent pillées dans la même nuit, en plusieurs points différents et avec accompagnement de profanations exécrables, partout les mêmes (voir notre n° 14, page 126). L'indignation fut grande à l'Ile-Maurice et dans toute la catholicité.

Et maintenant c'est la mort du vaillant prélat que le télégraphe nous apprend tout à coup! Mgr Meurin était d'autant plus exécré par les sectaires, qu'il appartenait à la Compagnie de Jésus.

LE DIABLE ET LA RÉVOLUTION

Voici en quels termes la *Franc-Maçonnerie Démasquée* rend compte du dernier ouvrage de M. Léo Taxil :

Ce livre arrive à son heure. Le diable, en effet, se découvre de plus en plus. Lui, dont la suprême habileté, il y a quelque temps, était de se faire oublier ou nier, relève fièrement la tête. Il inspire toutes ces religions étranges dont quelques auteurs ont donné l'aperçu, et même, par une audace qu'il n'avait pas eue encore, il a organisé la propagande publique du culte qu'on lui rend sous son propre nom de Lucifer et se fait adorer comme le Dieu-Bon. En même temps, et par de tout autres chemins, on arrive, de nos jours, à étudier de plus en plus la Révolution française et à découvrir les illusions, les mensonges et les crimes que ses partisans fanatiques avaient jusqu'ici réussi à cacher aux regards ignorants ou distraits de la foule.

Dans ce nouvel ouvrage, M. Léo Taxil qui, dans sa lettre au Souverain Pontife, placée en tête du volume, rappelle que, depuis dix ans qu'il a eu le bonheur de se convertir, il n'a cessé d'être sur la brèche pour combattre les ennemis de l'Eglise, M. Léo Taxil a entrepris de montrer que la Révolution était, avant tout, l'œuvre du prince des ténèbres. Frappé de cette remarque faite par un grand nombre d'historiens, que toutes les explications imaginées pour rendre compte de ce fait unique dans l'histoire sont insuffisantes, il s'est demandé si, pour amener l'esprit de l'homme au degré d'aveuglement et de folie, pour le pousser aux forfaits terribles qui remplissent les annales révolutionnaires, il ne fallait pas l'intervention directe de l'esprit de mensonge et d'erreur, une hallucination véritablement satanique. Ce livre nous apporte le résultat des recherches faites dans ce sens, et l'on est frappé de la lumière qui jaillit de tous les documents accumulés.

En six chapitres, l'auteur a raconté, à ce point de vue spécial, les origines, les folies, les crimes et la rage satanique de la Révolution. Voici la liste de ces chapitres : I. Le diable philosophe. — II. Le diable janséniste. — III. Prophétesses diaboliques et leurs Barnums. — IV. Le diable constituant. — V. Le diable terroriste. — VI. Le culte de Satan. — Conclusion.

Nous ne pouvons entrer ici dans une analyse détaillée de ces pages d'histoire, presque exclusivement composées de citations fort bien choisies et qui font revivre sous nos yeux personnages et événements. Nous nous sommes, d'ailleurs, imposé comme règle de ne

parler ici que des ouvrages touchant à la Franc-Maçonnerie et de nous appliquer surtout à relever ce qui se rattache directement à nos études.

Aussi ne ferons-nous que signaler les passages si curieux où l'on voit Voltaire et d'Alembert se saluer en Béalzébuth, et parler entre eux du *Dictionnaire philosophique portatif*, comme d'un ouvrage de Satan. On relira aussi, avec une curiosité mêlée de dégoût, le récit des phénomènes évidemment extra-naturels et que peut seule expliquer l'intervention diabolique, dont les convulsionnaires jansénistes donnèrent le triste spectacle. Ce qui est moins connu, ce sont toutes les visionnaires et prophétesses sataniques qui se révélèrent alors ; on sent qu'une grande latitude était alors laissée au démon par la permission de Dieu, et le prince de ce monde en usa largement.

Mais il faut surtout étudier, et, par là, nous serons plus étroitement ramenés à la question maçonnique, les documents relatifs à la Constituante. Là apparaît clairement le but principal de Satan dans le plan révolutionnaire, plan qu'il a, depuis, toujours poursuivi avec l'aide de la Franc-Maçonnerie, que Louis Blanc appelait le bras droit de la Révolution, et ce but, c'est l'écrasement et l'anéantissement de la religion et de l'Eglise. On retrouve dans ces délibérations, dans ces décrets, dans ces mesures violentes, toutes les théories et les pratiques préconisées dans les Loges depuis leur création jusqu'à nos jours. La Constitution civile du clergé et la persécution des Ordres religieux n'avaient pas d'autre but que la déchristianisation de la France ; n'est-ce pas le cas de redire, depuis quelques années, que l'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement ?

M. Léo Taxil n'a rien exagéré, quand, dans son chapitre sur le diable terroriste, il nous dit que faire le tableau en raccourci des persécutions et des persécuteurs, c'est montrer Satan à l'œuvre dans sa fureur et sa rage impuissantes contre l'Eglise du Christ. Ce sont vraiment des suppôts de l'enfer, inspirés par un esprit diabolique, que ces Le Carpentier, ces Chaumette, ces Fouché, ces Hébert, ces Maignet, ces Dartigoyte, ces Cart, ces Carrier, etc., etc.

L'esprit de la Franc-Maçonnerie, en même temps que l'inspiration diabolique, éclatent aussi dans les divers essais de culte tentés alors. Il faut lire les détails sur le culte de la Liberté et de l'Egalité, de la Souveraineté du peuple, le culte de la Raison, le culte de l'Etre Suprême, les cultes décadaires et les cultes personnels. Voltaire devait être un des premiers saints honorés par la Révolution ; il le fut : son apothéose eut lieu le 11 juillet 1791. Lemmi n'a donc fait que consacrer une dévo-

tion révolutionnaire en canonisant diaboliquement le sinistre vieillard et en le proclamant vrai saint du dieu-Lucifer.

Nous adresserons à cet ouvrage excellent, et qui peut éclairer beaucoup de ceux qui se font encore de la Révolution une opinion erronée, deux critiques de détail.

Nous reprocherons d'abord à l'auteur sa table des matières trop courte, et insuffisante pour la facilité des recherches. Ce défaut, d'ailleurs, tient à une autre lacune, la rareté ou l'absence de divisions dans le corps des chapitres ; l'introduction de quelques divisions reposerait l'attention et mettrait plus de clarté encore dans l'exposition et dans les récits.

Notre seconde légère critique porte sur l'absence de références. L'auteur, préoccupé surtout d'être à la fois intéressant et utile, a comme tissé son livre des citations les plus convaincantes, mais il n'a pas toujours pris le soin d'en indiquer avec précision les sources. La plupart du temps, il se contente de nommer l'auteur ou l'ouvrage. Actuellement, au contraire, la tendance dans les études historiques est de pousser jusqu'à la minutie les indications bibliographiques, et c'est une tendance que nous ne pouvons blâmer.

Qu'il nous soit permis de terminer ce compte rendu par l'appréciation de M. le chanoine Mustel, le vaillant directeur de la *Revue de Contances* :

« *Le Diable et la Révolution* est un excellent livre d'histoire, qui éclaire les abîmes ténébreux que Taine a décrits, mais qu'il ne pouvait ni expliquer ni comprendre. Il fallait une âme chrétienne, inondée d'une foi vive, et d'autant mieux préparée à dévoiler les secrets de Satan qu'elle avait connu et subi son infâme et douloureux esclavage.

« Remonté des ténèbres à la lumière, M. Léo Taxil a plus et mieux que la ferveur du néophyte ; il a le zèle ardent, la passion brûlante du converti, qui ne croit jamais pouvoir assez faire pour réparer, pour expier, et surtout pour rendre grâces et faire de sa vie un sacrifice incessant de reconnaissance. »

Aussi, espérons-nous bien que ce livre n'est pas le dernier qui sortira de la plume du converti, pour la confusion des sectaires et la défense de la Sainte Eglise.

Gabriel Soulacroix.

Nous rappelons à nos abonnés que nous comptons sur leur collaboration, pour nous signaler les faits se rapportant à l'enquête générale sur le satanisme contemporain. Nous ajoutons qu'il n'est pas nécessaire de nous donner de l'inédit. Notre Revue a pour but de grouper tout ce qui est intéressant et probant, dans l'ordre d'idées de notre programme.

TRIBUNE DES ABONNÉS

Sous cette rubrique, nous avons créé, depuis le numéro de janvier 1895, une sorte de concours permanent d'érudition, entre nos abonnés, uniquement, bien entendu, sur les questions spéciales qui font l'objet de cette revue : surnaturel diabolique, occultisme, franc-maçonnerie et sociétés secrètes antichrétiennes, spiritisme examiné à la lumière de la science catholique ; en un mot, toutes les questions diverses les plus discutées se rattachant à notre programme.

L'idée de créer cette tribune nous a été suggérée par la lecture de diverses communications fort intéressantes, mais dont nous ne pouvons prendre la responsabilité personnelle quant aux doctrines émises ; d'autre part, on nous adresse souvent des questions, pour la réponse desquelles nous manquons d'éléments certains, et qui ne nous paraissent pas cependant devoir être éliminées.

Nos abonnés peuvent donc exposer leurs arguments dans notre revue, poser des questions, se répondre les uns aux autres, rectifier les erreurs échappées à nos collaborateurs occasionnels et à nous-mêmes ; et ainsi la lumière se fera de plus en plus vive.

Notre désir est d'obtenir, sur le terrain réservé de l'étude du satanisme contemporain, de ses manifestations et de ses manœuvres de toute sorte, des résultats analogues à ceux qu'obtient la revue bien connue *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* sur le terrain littéraire, historique et artistique. En citant cet exemple, notre but sera parfaitement compris de tous nos lecteurs.

N° 8. — Les possédés et le suicide.

Première réponse à la question posée dans notre numéro d'avril 1895 :

Dans la revue d'avril, un de vos abonnés, M. E. Pirmez, pose cette question (p. 221) : « Les possédés ne se suicident-ils jamais ? » D'après votre correspondant, le docteur Bataille aurait dit non, et d'une manière absolue (*Diable au XIX^e Siècle*, vol. I^{er}, p. 958) ; et cependant Judas, certainement possédé, s'est certainement suicidé.

Il me semble que M. Pirmez n'a pas lu assez attentivement la page en question.

Dans cette page, le docteur Bataille parle de deux choses : du meurtre par Satan et du suicide ; mais il les confond un peu trop.

Parlant d'abord du meurtre, il dit que le diable peut, avec la permission de Dieu, attaquer, battre, faire souffrir un homme ; mais qu'il n'a pas le droit de le tuer.

C'est bien ainsi qu'on s'exprime communément, mais ce n'est pas clair. Voici ce qu'on veut dire : Satan, étant un être déchu, n'a pas le droit de frapper l'homme, mais il en a le pouvoir, et Dieu peut lui donner la permission d'user de ce pouvoir. Il a encore moins le droit de tuer, mais Dieu peut aussi le lui permettre soit en punition du péché, soit pour une cause connue de Lui ; ex. : les sept maris de Sara qui sont tués par Asmodée (Tobie, c. III, v. 8). Le docteur Bataille fait donc certainement une erreur, lorsque vers le bas de la

même page, il dit que le meurtre direct par Satan serait contraire à la doctrine de l'Eglise. Satan n'a aucun droit sur l'homme, mais il peut tout contre lui, quand Dieu le permet.

Venons au suicide. Le docteur fait une distinction entre les possédés actifs et les possédés passifs. Les premiers sont ceux qui se sont donnés au démon soit par un pacte explicite, soit par un péché mortel (car Dieu permet quelquefois qu'on soit possédé par suite d'un seul péché mortel). Le démon peut exercer sur la volonté de ces malheureux une très forte pression pour les pousser au suicide, mais sans leur enlever entièrement le libre arbitre ; en sorte que, s'ils se suicident, ils le font volontairement. C'est le cas de Judas.

A plus forte raison, le diable est impuissant à priver de sa liberté et à forcer au suicide un possédé passif dont la volonté est restée bonne et qui n'est point cause de son état de possession (par exemple, un enfant innocent donné au diable par ses parents, une personne possédée par suite d'un maléfice, etc...).

Tout cela est vrai, mais qu'on me permette deux remarques :

1^o Le docteur Bataille ne parle ici des possédés à propos du suicide que pour les comparer aux hystériques ; mais, de fait, pour ce crime comme pour toute autre faute, il n'y a pas lieu de faire une différence entre les personnes possédées et les personnes non possédées. Quand il s'agit d'une faute, c'est-à-dire d'un acte mauvais commis librement, tous les hommes sont dans les mêmes conditions ; seulement, chez les possédés ou obsédés, la liberté est moins grande, la résistance plus difficile, et, par conséquent, la culpabilité moindre aussi, à cause de la plus grande violence de la tentation.

2^o Si un possédé, poussé par le démon, mais jouissant encore de son libre arbitre, se donne la mort, cet acte est un vrai *suicide* et une *faute* réelle, parce qu'il est commis *librement* et par le possédé *lui-même*. Mais si le démon tire au possédé son libre arbitre et le force à se tuer, il n'y a plus ni *faute* ni *suicide*. Il n'y a plus *faute*, parce que l'acte n'est plus volontaire ; il n'y a plus *suicide*, parce que ce n'est plus le possédé qui agit de lui-même et se tue ; c'est le démon qui le tue par sa main. Ce n'est plus un acte humain, c'est un acte purement diabolique. Il y a *meurtre* et non *suicide*. Chez un fou ou un hystérique, il y a au contraire *suicide*, parce que c'est le malade qui se tue lui-même ; mais il n'y a pas *faute*, parce qu'il n'y a pas libre arbitre.

Dieu peut-il permettre au démon de tuer de cette manière un possédé qui s'est donné à lui et vit dans le péché ? Pas de doute, puisqu'il a permis à Asmodée de tuer les sept maris de Sara à raison de ce que leurs intentions étaient criminelles.

Dieu peut-il le permettre pour un possédé innocent ? Sauf meilleur avis, je ne vois pas

pourquoi non. Il ne le ferait évidemment que dans un but de miséricorde, et il ne donnerait pas pour cela au démon droit de vie et de mort sur l'homme. Des innocents sont bien tués par des bêtes ou des accidents ; pourquoi ne pourraient-ils pas l'être par les démons ? Mais ceux qui sont dans cette triste position n'ont pas lieu de s'en effrayer, puisque le démon ne peut rien contre eux sans la permission de Dieu.

Abbé X***.

*
* *

Seconde réponse à la même question.

L'importance de cette question n'échappera à personne. Vouloir, en effet, trancher d'une manière définitive si oui ou non, Dieu a donné au démon le pouvoir de nuire jusqu'à ce point à notre corps, c'est vouloir connaître l'étendue de la puissance de l'ange des ténèbres ; nous ne croyons pas que cette question puisse être résolue. Nous exposerons cependant ce que nous croyons pouvoir appeler des raisons, espérant que la lumière pourra se faire peu à peu si chacun y apporte son petit contingent.

Quelques notions préliminaires sont indispensables pour ne pas discuter sans profit. Avant tout, entendons-nous bien. On appelle possession l'état d'un homme soumis à l'empire d'un démon habitant dans son corps, qui fait parler et agir ce malheureux. La possession peut être ou volontaire ou involontaire. Elle sera involontaire, soit lorsque le bon Dieu permettra qu'une âme qu'il aime passe par cette épreuve, sans avoir fait le mal, soit encore quand, par suite d'un crime commis par les parents, l'enfant est possédé dès sa naissance. Le possédé subit cet état : il n'est nullement coupable ; bien plus, il peut être méritoire, si toutes les fois que le démon ne le tourmente pas, il sait offrir à Dieu de pareilles souffrances morales.

Tout autre est la possession volontaire. Elle est le fruit d'un crime que nous avons commis ; mais, le plus ordinairement, d'un pacte soit verbal, soit écrit entre Satan et nous. Une fois en possession de sa victime, Satan est maître, et agit à sa guise et fantaisie ; par sa bouche, il blasphème, il injurie et Dieu et la Vierge et ses saints. L'infortuné possédé est-il coupable ? Le malheureux qui, en un jour de désespoir ou de haine contre Dieu, s'est lié envers Satan, s'est attaché à son service, lui a donné *volontairement* souverain domaine sur son âme et ses facultés, s'est engagé par là même à faire tout ce que *son maître* lui commandera, et jusqu'au jour où il aura rétracté son acte impie de donation, librement consentie autrefois, il sera coupable, parce que sa volonté est encore attachée au mal, et consent à l'acte. Or, nous savons que jamais le démon, malgré nous, ne nous fera *vouloir le mal*,

puisque nous sommes libres, et que Dieu, avec sa toute-puissance, ne nous fait pas vouloir. Nous croyons que c'est dans cette catégorie que nous devons ranger tous ces hommes qui se sont liés pour la vie avec Satan ; possédés à l'état latent, ils commettent le mal avec une joie infernale, et pour eux le remords n'existe pas. A notre avis, ils sont nombreux, et beaucoup de nos persécuteurs actuels, dévoués à la Maçonnerie, devraient être exorcisés : la vue d'un prêtre les rend furieux ; que dis-je ? rien que ce nom les fait blasphémer.

Il nous semble que la question doit être ainsi posée : Les possédés à l'état latent, par suite d'un pacte avec Satan, ne se suicident-ils jamais ? On le voit, nous écartons à dessein ces possédés furieux, comme l'Evangile nous en représente ; car on pourrait objecter qu'ils se sont tués accidentellement.

Le suicide est un *acte humain* par lequel l'homme, se possédant pleinement et jouissant de ses facultés, se donne volontairement la mort ; nous écartons ainsi le suicide par accident, de même que le suicide de l'homme qui, dans un moment d'exaspération ou dans un malheur imprévu, se donne la mort.

Voici donc la thèse que nous posons : Le possédé par suite d'un pacte avec Satan, peut se donner la mort qui est un *suicide*.

Celui qui est homicide depuis le commencement du monde se rit comme à plaisir de la vie de l'homme ; il semble se délecter quand son sang coule. Voyez : tout l'univers a bu de ce sang humain coulant ici sur les dolmens, là sur un bûcher, ici entre les bras d'un infâme dieu portant les enfants qu'on brûlait. Mais ce que Lucifer semble avoir toujours préféré, c'est le suicide. « Heureux ceux qui meurent d'une mort prompte, D'UNE MORT QUE L'ÉGLISE RÉPROUVE ! Tout ce qu'il y a de généreux se tue ou a envie de se tuer » (1). Ne croirait-on pas entendre le ricanement effroyable de l'homicide Satan, grimaçant un horrible rictus, et faisant retentir de son rire satanique les échos de l'abîme infernal, quand un malheureux a attenté à ses jours ?

L'Inde est le pays classique de la magie et du satanisme ; quel est le pays où la vie de l'homme ait moins de prix ? là-bas le suicide est à l'ordre du jour : la femme se tue parce qu'elle ne veut pas survivre à son mari ; c'est une chose très habituelle, et ces malheureuses créatures sont tellement assujetties à ce joug qu'elles ne comprennent pas qu'il puisse en être autrement. Elles souhaitent avec ardeur et demandent à leur Dieu de faire luire bientôt ce jour fortuné où toutes les femmes de l'univers les imiteront. Le suicide ? Mais voyez Bouddha, renouvelé de nos jours par Schopenhauer, déclarer la vie impossi-

ble, et proclamer les jouissances de l'homme qui peut s'anéantir en attendant à ses jours. Nous regrettons ne pas pouvoir donner de plus amples développements sur ce sujet, et montrer les ressemblances entre le pessimisme indien et le pessimisme du philosophe allemand ; disons seulement, et nous ne serons pas démenti sur ce point : c'est que l'« un des effets ordinaires du magnétisme est d'inspirer à ceux qui subissent son influence l'impatience et le dégoût de la vie, c'est de les pousser au suicide par une sorte de fatalité : ils disent qu'ils seront plus heureux quand leur âme aura quitté leur corps ». On sait quel est l'agent du magnétisme ; et il est curieux de rencontrer dans la bouche de nos spirites, presque les mêmes paroles que celles qui sortent de nos philosophes. Bouddha et Schopenhauer, quelle ressemblance !

Le peuple hébreu était fatigué d'avoir Jéhovah pour roi. Un jour, il le pria de lui donner un homme pour les gouverner comme les autres nations ; et Dieu les écouta et leur donna Saül : *Regnum malum in Saül... mors in Saül*, dit saint Augustin (1). Que nous apprend la Bible sur ce premier souverain de Juda ? A deux reprises elle nous dit que le démon est entré en lui, et nous le voyons se donner la mort après être allé consulter une pythonisse. Prenons le livre sacré, I Reg., ch. xviii, versets 9 et 10. Le démon de la jalousie obsède le roi, puis s'empare de lui : *Invasit spiritus Dei malus Saül, et prophetabat in medio domus suæ*. D'après les grands commentateurs de la Bible, Saül aurait été vraiment possédé : « *Hinc constat, quod supra dicebamus, perturbationem aut ægritudinem animi magnum spiritui malo ad corpus et ad animam item hominis auditum aperire. Quando post gravem illum dolorem et cogitationem docti atque furoris plenam, a spiritu nequam, a quo aliquandiu laxatus videbatur, exagitari cepit. Sed fuerunt etiam nova crimina ex eo die contra virum Deo gratum, deque re Israelitica optime meritum, concepta, quæ DEMONEM ADVOCaverunt taminiqum mentis et barbaræ cogitationis vindicem* (2). »

Voilà donc le démon de la jalousie maître du corps et de l'âme de Saül ; le texte porte : *invasit*. Or, voici l'effet produit par la cause diabolique : *Prophetabat*, dit le texte sacré. Or, quel est le sens de ce mot ? Corneille de la Pierre va nous l'expliquer : il prophétisait, comme le font les énergumènes qui prédisent l'avenir non d'eux-mêmes, mais parce que le diable parle par leur bouche (3). De plus, comme le fait justement remarquer

(1) Enarrat. in Psalm. LI, in principio.

(2) Scripturæ sacræ cursus completus : cf. Corneille de la Pierre in hoc loco.

(3) Et prophetabat : eo modo quo energumeni, epileptici, furiosi et abreptitii dicuntur prophetare et divinare, quia scilicet non loquentur ex se, sed potius loquitur per eos mania et furia, scilicet diabolus qui eos corripit et exagitat.

(1) Du Potet : *Enseignement philosophique du Magnétisme*, cité par Mirville, page 178, tome II.

le même auteur, le chaldéen porte « *insaniebat* ». Nous ne pouvons pas nous arrêter à savoir ce que le diable fit dire ou plutôt dit par la bouche de Saül ; ceux qui voudront étudier cette question à fond la trouveront traitée dans les commentaires d'Écriture sainte. Nous dirons seulement, pour notre thèse, que c'est l'opinion commune que le démon prédit l'avenir par la bouche de ce roi : ... *Saulem dixisse futuros rerum eventus a malo spiritu correptum ;... docent communitu omnes* (1).

Au chapitre suivant, verset 9, nous trouvons à peu près les mêmes termes.

Jusqu'ici, il n'y a nul doute que Saül ne fut en ce moment au pouvoir du démon et ne fut vraiment possédé. Continuons à analyser, avec les commentateurs, son état, et nous y trouverons une confirmation de ce que nous avons avancé plus haut touchant la responsabilité du possédé par rapport au mal qu'il commet pendant cet état. Au verset 11, Saül, dit la Bible, voulut transpercer David. Il y a donc là un homicide volontaire, quoiqu'il n'ait pas été suivi de son effet. « C'est un fait d'expérience, dit le commentateur que nous avons cité, et les énergumènes eux-mêmes le confessent, qu'ils sont parfois tellement au pouvoir du démon, qu'ils ne sentent et ne connaissent rien ; parfois, jouissant pleinement de l'usage de leurs sens, de leur raison et de leur esprit, ils sont poussés si violemment à commettre des actions déshonorantes et honteuses, que, comme malgré eux, ils sont portés à faire ce qui est proposé à leur esprit.... Je trouve en Saül ces deux états. Le premier, quand il prophétisa ; il était au pouvoir du malin, qui avait occupé la partie supérieure de l'homme, c'est-à-dire le siège de la raison ; *il ignorait alors ce qu'il faisait ou disait*. Le second, quand il voulut percer David de sa lance ; le démon le poussait, mais il avait le libre usage de sa raison (2). »

Nous avons bien établi, nous le croyons, la possession du roi Saül, et nous avons vu qu'il était responsable de la tentative homicide sur David, puisqu'il avait le libre usage de sa raison, « *ut liberum haberet rationis usum* ». Nous voulions surtout établir la distinction que nous avons faite plus haut de la possession volon-

taire, qui laisse toujours à la personne le libre usage de sa raison. Possédé, Saül ne s'irrite que devant David. David absent, il revient dans le calme, comme ces hommes de nos jours que nous avons vu écumer et entrer en furie aussitôt qu'ils voyaient un prêtre, ou entendaient seulement ce nom, et rentrer dans la pleine possession d'eux-mêmes aussitôt que cette occasion était éloignée. Direz-vous cependant que Satan ou un de ses démons n'est pas dans cet homme ?

Arrivons maintenant à la mort de Saül. Tout le monde sait dans quelles circonstances ce malheureux mit fin à sa vie. Attaqué de toutes parts par les Philistins, il se tourna vers Dieu, mais ne *le pria pas* et *Dieu fut sourd à sa demande*. Il alla trouver une Pythonisse, qui, sur sa demande, lui fit apparaître l'ombre de Samuel. Vaincu par ses ennemis, il attenta à sa vie et finit par un suicide. A ce moment, était-il encore possédé ? Voilà la question.

Pour que l'effet cessât, il fallait enlever la cause. Pourquoi le démon avait-il envahi Saül ? parce que Saül haïssait David, aimé de Dieu, et qu'il avait commis de nouveaux crimes : « *Fuerunt etiam nova crimina ex eo die contra virum Deo gratum, deque re Israelitica optime mentum concepta, quæ dæmonem advocarunt tam iniquæ mentis et barbaræ cogitationis vindicem* (1). » Or Saül a-t-il jamais rétracté aucun de ses crimes ? L'Écriture Sainte ne le dit pas, et même ne le laisse pas soupçonner. Bien plus, à chaque page, elle fait connaître tous les projets homicides du roi contre cet homme « aimé de Dieu », haine qui avait attiré à lui le malheur de se voir en la possession du démon. Il se suicida donc, soit de sa propre main, soit par la main de son suivant, peu importe la traduction qu'on admette ; il mourut, pour parler avec l'Esprit-Saint, « dans ses iniquités », le cœur plein de haine contre David ; et malgré tous les efforts de quelques rabbins pour réhabiliter sa mémoire en lui faisant gloire de cette lâcheté, il mourut en réproché, n'ayant pas entendu à son dernier soupir la voix miséricordieuse de ce Dieu qu'il avait invoqué sans humilité.

Nos saints Livres nous rapportent un second suicide plus terrible encore, si nous pouvons parler ainsi, que celui du premier roi d'Israël. Judas, après avoir vendu son Divin Maître, saisi de remords, désespérant de son crime, se pend. Analysons encore une fois un semblable cas, et pénétrons dans cette âme, à la lueur si brillante de nos Saintes Écritures. Nous avons deux textes qui semblent assez clairs pour n'avoir pas besoin d'un long commentaire : « Satan entra dans Judas (2). » Mais c'est surtout l'apôtre bien-aimé, celui des disciples qui, ayant aimé le plus, semble avoir le mieux senti toute l'ingratitude de la

(1) Cursus completus scripturæ sacræ.

(2) Vers. 11. — Experientia conspectum est, idque a dæmoniis sæpe audivimus, interdum sic se a dæmonibus esse correptos, ut nihil norint aut sentiant : interdum cum integrissint sensibus, et rationis ac mentis omnino compostes, agi lamenita vehementer in rematiquam indecoram et turpem, ut quasi impotes sui et pecantur ad ea quæ proponuntur animo, præcipites... Ex his duos ego inarrepitio Saule status invenio. Nam primum cum prophetasse dicitur, erat omnino a malo dæmone, qui superiores hominis pactis, id est, rationis sedem præcipuam occuparat, a mente commodius. Adque ideo quid facient aut dicent, ignorabat. Cum configere hastâ voluit Davidem, sic afficiebatur ab obsidente dæmone, ut tamen liberum haberet rationis usum.

Cursus completus, pages 719-721.

(1) Cursus completus scripturæ sacræ, pages 716-717.

(2) Saint Luc, xxii, 3.

conduite de Judas, qui nous a dévoilé toute la trame secrète de cette âme de damné : « En vérité, en vérité, je vous le dis, un de vous me trahira. » Les apôtres se regardèrent consternés, se demandant de qui Jésus voulait parler : or, le disciple que Jésus aimait reposait alors sur la poitrine de son maître : Simon-Pierre lui fit un signe et lui dit : De qui parle notre maître. Et Jean, reposant toujours sur la poitrine sacrée : « Maître, dit-il, quel est celui-là ? — Vois, lui dit Jésus, celui à qui je vais offrir un morceau de pain mouillé : c'est celui-là. Et il trempa un peu de pain, et le tendit à Judas, fils de Simon l'Ischariote ; après qu'il l'eut mangé, Satan entra en lui (1). »

En ce passage, comme dans celui des Rois, il faut prendre le sens littéral et obvie des mots : c'est ainsi que l'ont compris tous les Pères, interprètes sacrés de la tradition : nous n'en citerons qu'un, saint Augustin. Voici comment le grand évêque d'Hippone commente à ses fidèles ces paroles de saint Jean. Nous voudrions pouvoir mettre sous les yeux du lecteur tout ce traité LXII sur l'Exposition de l'Evangile de saint Jean. Nous n'en citerons que les principaux passages : « Après qu'il eut mangé le pain, Satan entra dans le traître, afin qu'il possédât plus parfaitement cet homme qui était déjà à lui », quand Judas, au rapport de saint Luc, alla proposer son marché aux princes des prêtres. « Une première fois, il était entré dans son cœur quand il lui avait suggéré l'idée de vendre Jésus-Christ ; mais après la porrection du pain, il entre en lui, non pour le tenter comme un étranger, *mais pour le posséder comme sa propriété, « sed ut proprium possideret » (2).* »

Nous doutons qu'on puisse être plus clair et plus catégorique que saint Augustin : Judas est donc devenu la propriété du démon. Si donc Judas était possédé du démon, puisque, pour nous servir des mots de l'Evangile, le démon était entré en lui, dira-t-on que Judas a été innocent, en trahissant son maître, innocent en désespérant, innocent en se pendant ? Ce qui, à nos yeux, fait l'essence de la possession, ce n'est pas que le démon s'empare tellement de nous et de nos organes, qu'il s'en serve comme d'un vil instrument, pour pouvoir, par la bouche de cet infortuné, blasphémer Dieu ; non, ce que nous considérons comme un possédé, c'est le malheureux qui s'est donné à l'ange déchu et lui a livré tous

ses droits ou plutôt des droits qu'il n'a pas sur son corps et son âme.

Or, que le lecteur se souvienne des paroles de Du Potet que nous avons citées ; qu'il rappelle en sa mémoire cette réflexion que nous avons encore rapportée, à savoir « que l'un des principaux effets du magnétisme (lisez des rapports avec le diable) est d'engendrer un profond dégoût de la vie et de pousser au suicide par une sorte de fatalité ». Certes, nous ne voulons pas réhabiliter l'infâme Judas ; et s'il est vrai que l'Ecriture nous dise que Satan entra en lui, nous ne voulons pas dire que le suicide qui termina ses jours fut un acte indifférent, et ne fut pas un acte humain, c'est-à-dire librement réfléchi, librement consenti. Possédé par Satan sur la terre, il est mort en damné, et nous ne voulons à son sujet que dire cette épouvantable parole de l'Esprit-Saint : « *Abiit in locum suum* (1) ».

Ami lecteur, détournons les yeux de cette hideuse figure, et laissons-le avec celui dont il a été la propriété : « *Sed ut proprium possideret* ».

A mesure que le christianisme étendit partout son ombre bienfaisante où les hommes pussent venir se reposer un peu des fatigues de l'exil, le suicide diminua ; on eût dit que l'humanité était heureuse de pouvoir enfin jouir de toute sa liberté. Devant les anathèmes de l'Eglise, on voit les hommes, plus fidèles à leurs obligations, comprendre enfin dans quel but la vie leur est donnée ; et ils la respectent. Et cependant, ne croyons pas que dans ces siècles lointains, malgré les défenses formelles de l'Eglise qui, par l'organe de ses conciles, ne voyait dans le suicide que l'effet d'une fureur diabolique (2) et refusait aux suicidés les honneurs de la sépulture, ne croyons pas que le suicide fut une chose inconnue ; il était rare, il faut l'avouer. Nous ne voulons pas parler du suicide de Mérovée, fils de Chilpéric, fait prisonnier par les soldats de son père, et que son ami Gaïlen tua, sur son ordre. Grégoire de Tours, qui rapporte ce trait, y voit l'inspiration et la main du démon.

Ne nous arrêtons pas à ces hommes versés dans les affaires du monde, et que la non-réussite de leurs projets peut conduire au désespoir et au suicide, sans que nous puissions dire qu'ils soient possédés. Ami lecteur, pardonnez si je vous conduis jusque dans les monastères pour vous faire toucher comme du doigt la malice et la perversité du démon. A cette époque de cruels bouleversements politiques et sociaux, le dégoût de la vie s'emparait de ces nobles âmes ; attirées vers un idéal qu'elles ne pouvaient rencontrer ici-bas, fruit de leur imagination et de leurs veilles, elles le poursuivaient sans cesse pour y trouver le repos, la joie et la tranquillité. Imagina-

(1) Saint Jean, XIII, 21-28.

(2) Intravit autem Satanas post hunc panem in Domini traditorem, ut sibi jam traditum possideret, in quem prius intraverat ut deciperet. Neque enim non in illo erat quando perrexit ad Judæos, et de pretio tradendi Dominum pactus est cum hoc apertissime Lucas evangelista testetur... Prius ergo intererat immittendo in cor ejus cogitationem qua traderet Christum talis enim jam venerat ad cœnandum ; nunc autem post panem intravit in eum, non ad hoc ut alienum tentaret, sed ut proprium possideret.

Expositionis Aug. in Evang. Joan. Tract. LXII.

(1) Actes apostol., I, 25. Les actes portent : ... *Apostolatus, de quo prævaricatus est Judas, ut abiret in locum suum.*

(2) Conc. d'Arles, 452.

tion vive, âme ardente, telles nous apparaissent ces personnes dévorées par le démon de l'abbaye, pour parler comme saint Chrysostome, et que les écrivains latins appelaient Acedia : l'ennui, le dégoût, la tristesse, l'abattement, un désir vague de s'élever plus haut ; puis, le diable s'en mêlant, opérant sur ce fond, il grossissait toutes les difficultés, et l'âme malheureuse ne trouvait ici-bas d'autre refuge que dans le suicide. Cassien, Vincent de Beauvais, Césaire rapportent des cas de cette terrible maladie qui désolait et troublait les plus fervents monastères. Les cas abondent ; mais, là encore, nous devons choisir pour prouver notre thèse, car un frère peut se noyer dans un moment de désespoir, un autre se pendre, sans être possédé du démon. Voici un cas, qui, nous le croyons, ne tombe pas dans la même catégorie : un moine, *par ses artifices magiques*, séduit une religieuse ; celle-ci, folle d'amour, veut sortir du couvent. On la retient malgré elle ; un jour, elle se jette dans un puits et en meurt.

Caro va plus loin que nous ; car, dans les cinq ou six cas qu'il cite (1), il voit un effet de l'« hallucination démoniaque ». Nous ne voulons pas être aussi catégorique, quoique le cas que nous venons de citer semble bien être un cas de possession. Il nous tarde d'arriver à un personnage sur qui la lumière s'est faite enfin : c'est Luther.

Luther est un prêtre apostat ; il a oublié tous ses serments.

Luther a-t-il été possédé du démon ? On connaît tous les rapports, toutes les conversations que le réformateur saxon a eus avec l'ange tombé. Audin, dans sa vie de l'hérésiarque, rapporte la discussion qu'il eut avec Satan, au sujet des messes privées (2). Et nous trouvons dans Michelet le récit de toutes les agitations et incertitudes de ce triste personnage, ainsi que de tous les assauts qu'il a dû soutenir (3). Qu'on nous permette de citer quelques passages qui nous serviront bientôt : « La mort, Satan et ses anges, sévissent sans interruption contre moi... Quoique bien portant, je suis toujours malade des persécutions de Satan... On peut éteindre les tentations de la chair ; mais qu'il est difficile de lutter contre la tentation du blasphème et du désespoir !... Ayant perdu jusqu'à mon Christ, j'étais battu des flots et des tempêtes du désespoir et du blasphème. »

De ces paroles si catégoriques pouvons-nous conclure à une possession ? Nous pensons que non. Car le curé d'Ars n'a-t-il pas été, lui aussi, en butte aux persécutions de Satan ? Luther, d'après ces paroles, est obsédé, non possédé. Mais aussi quelle différence entre le langage du

saint curé et celui de l'apostat ! L'ami que Dieu a permis au démon d'éprouver garde, au milieu de la tempête, la pleine possession de lui-même, et jamais aucune parole qui sente l'esprit impur ne sort de sa bouche ; la résignation est dans son cœur ; il ne maudira jamais ni Dieu ni ses saints. Tel est Job dans ses malheurs ; tel fut le curé d'Ars obsédé et poursuivi par le diable. En fut-il de même de Luther ? Oh ! non. L'injure, le blasphème, l'impudicité sont sans cesse sur ses lèvres. Malgré soi, quand on lit le récit de ses rapports avec Satan, quand on voit cette belle intelligence dévoyée se complaire dans la boue, s'y vautrer comme à plaisir, et répandre sur ses ennemis le venin le plus perfide, malgré soi on se répète : cet homme, ce prêtre, cet apostat était possédé du démon. Comme l'ange des ténèbres, il a deux grandes passions : l'orgueil et la luxure. Nous ne voulons citer qu'un passage : c'est un conseil qu'il donne aux personnes qui sont tentées : « *Quisquis Satanicis cogitationes aliis cogitationibus, ut de PUELLA PULCHRA, avaritur, ebriitate, etc., pellere potest aut vehementi aliquo ira affectu*, HUIUS SUADEO ». Nous doutons que ce conseil soit d'un homme : se vautrer davantage dans la boue pour en sortir, est-ce humain ? Nous l'avouons, un prêtre qui a oublié ainsi tous ses serments, qui a apostasié, entraîné à sa suite plusieurs natures, et qui ne trouve plus de bonheur que dans le vin et la luxure, ce prêtre apostat nous paraît être en la possession du démon qu'il sert, comme le saint est en la possession du Dieu qu'il aime. Que tous ceux qui ne sont pas convaincus lisent, dans la *Démonstration évangélique* de Migne, Conclusion, livre I du chapitre xiv au chapitre xxii ; qu'ils analysent bien l'état psychologique de cet homme, et qu'ils répondent.

Quelle a été la mort de Luther ? La vérité est faite maintenant sur ce sujet (1). Luther a fini ses jours par le suicide. Il a eu la fin de Judas qu'il avait imité dans sa trahison. Bien souvent, il a dit que Satan le poussait au suicide, que le diable voulait le tuer : « Il m'a souvent tenu par la tête ». Un autre jour, Satan l'a entraîné dans l'abîme avec de fortes cordes. Enfin, le 12 février 1529, « il est encore retombé aux mains du diable, il veut qu'Amsdorf prie Dieu de l'en retirer ».

De plus, dans l'article publié par la *Revue Mensuelle*, on cite ces paroles de Thyraeus : « Le jour où Martin Luther est mort, les nombreux possédés qui sont réfugiés en l'église de Sainte-Dymphne, dans le Brahan, pour y attendre leur délivrance, furent tous délivrés ; mais ce fut pour être bientôt repris. L'exorciste demanda aux esprits mauvais qui recommencèrent à les torturer, où ils étaient la veille. Ils répondirent que, sur l'ordre de leur prince qui

(1) *Nouvelles études morales*, pages 30-31.

(2) *Vie de Luther* (édition abrégée), ch. xxv.

(3) Cité dans le Catéchisme historique des incroyants, dans la *Démonstration évangélique* de Migne. Conclusion, liv. I, ch. xiv et suivants.

(1) *Revue mensuelle*, 1^{re} année, page 186, n° 6.

les avait convoqués aux funérailles de Luther, son nouveau prophète et son COOPÉRATEUR, ils s'y étaient rendus. »

Nous ne sommes pas sortis de l'Écriture ni de la tradition, et nous y avons choisi surtout trois faits qui semblent bien définis, et capables d'enlever tout doute sur cette question. Nous pourrions maintenant pénétrer dans l'antiquité; là nous en trouverions des cas. Il y a en particulier un suicide qu'on se plaît vulgairement à louer beaucoup, et qui, aux yeux des hommes sérieux, ne paraît qu'une fanfaronnade (1). Socrate et son démon nous en ont encore fourni un cas. Peut-être un jour lui ferons-nous son procès, et essayerons-nous de voir quel était cet étrange esprit qui lui faisait connaître l'avenir et ne lui mentait pas (2), et qui, *par deux fois* (3), s'est opposé à ce que le philosophe composât son apologie, qui l'eût probablement sauvé.

Arrêtons-nous ici et tirons les conclusions. Pour qu'il y ait suicide, il faut un attentat volontaire à la vie; il n'est pas besoin que nous nous portions les mains sur nous-mêmes; il suffit qu'un autre par notre ordre ou nos supplications, nous donne la mort.

Nous disons : 1^o Quand la possession est involontaire, ou quand la possession volontaire a été rétractée, le possédé ne se suicide pas; car le suicide étant un acte humain, c'est-à-dire libre et volontaire, le démon ne peut pas nous faire *vouloir* une chose mauvaise : il se servira de notre corps, blasphèmera par notre bouche, nous fera commettre extérieurement de mauvaises actions, mais la volonté sera maîtresse d'elle-même; et nous savons que Dieu lui accordera pour cela toutes les grâces nécessaires.

2^o Quand la possession est volontaire et librement consentie soit verbalement soit par écrit, quand quelqu'un s'est livré tout entier au démon, alors sa volonté est perverse et toute disposée à suivre les perfides conseils de celui qui, proclamé le maître, ne sortira de ce domaine usurpé que par la force d'En-Haut, et lorsque seulement la volonté aura été rétractée. Or, nous savons, par les aveux de Du Potet et consorts, que Satan aime le suicide et qu'il y pousse comme fatalement tous ceux qui se donnent à lui.

Que le lecteur se rappelle et relise le meurtre de l'affilié à la San-ho-hoéi rapporté par le docteur Bataille. N'est-ce pas un suicide, et n'y trouve-t-on pas toutes les conditions nécessaires? Et qui sait toute la part que le diable a dans tous ces nombreux suicides qui augmentent chaque année avec une rapidité effrayante?

Certes, nous ne croyons pas avoir dit le dernier mot sur cette question si intéressante et si

importante; mais nous croyons avoir indiqué le point de vue sous lequel il faut l'envisager, en distinguant la possession involontaire de la possession volontaire. Dans le premier cas, il ne peut jamais y avoir suicide, puisque, par supposition, la volonté du possédé ne peut être attachée au mal. Il en est tout autre du second, qui, un jour, librement et spontanément, ayant porté un acte et une cause, s'est attiré volontairement tous les effets et en est coupable, jusqu'au jour où sa volonté ne sera plus attachée au péché, qu'elle aura rétracté le pacte, et aura prié le bon Dieu de la délivrer du voisin incommode qu'elle s'est donnée. Heureuse si Dieu, pour ne pas l'éprouver, ne la laisse au pouvoir du démon, transformant en involontaire cette possession volontaire!

Ad. Ricoux.

Le Diable dans la Vie des Saints

UNE VICTOIRE DE SAINT RÉMI SUR SATAN

« Éclairée de bonne heure par la divine lumière de l'Évangile, la Champagne, qui avait vu le baptême des Francs et dont le sol avait été si souvent arrosé par le sang des martyrs, ne devait pas être à l'abri des attaques du plus formidable ennemi du christianisme. Aussi les chroniqueurs le citent-ils cherchant à séduire de temps en temps les âmes candides de nos fervents aîeux.

« Frodoard, qui écrivait l'*Histoire de l'Eglise de Reims* vers le milieu du x^e siècle, raconte qu'il se permit un jour d'incendier la ville où résidait saint Rémi.

« Mais le vénérable pontife, se prosternant aussitôt dans l'église du bienheureux martyr saint Nicaise, implora le secours de Notre-Seigneur, et, se dirigeant d'un pas rapide vers les flammes, leur ordonna de s'arrêter. Tout à coup, l'incendie se mit à fuir, et, poussé par le saint prélat, sortit de la ville par une porte qui se trouvait alors ouverte. Pour conserver le souvenir de cette victoire si miraculeuse remportée sur Satan, saint Rémi fit fermer la porte avec défense de ne jamais l'ouvrir. » (*Histoire de l'Eglise de Reims*, par Frodoard, chap. xii. Collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, par M. Guizot. — *Le Diable en Champagne*, par l'auteur des *Champenois à travers les siècles*. — Paris, Dumoulin, libraire, quai des Augustins. — F. Henry, libraire, Palais-Royal, 12, Galerie d'Orléans. — Bailien, libraire, quai des Augustins, 1869.)

Cette légende est reproduite sur l'une des merveilleuses tapisseries offertes, en 1535, à l'archimonastère de Saint-Rémi de Reims, par Monseigneur Robert de Lenoncourt, archevêque de Reims et abbé commendataire de saint Rémi.

(1) Ainsi, Aug. Nicolas.

(2) XENOPHON. *Apologie de Socrate*. Edit. Charpentier, page 345.

(3) XENOPHON. *Apologie de Socrate*. Edit. Charpentier, page 343.

LE PARTI PROTESTANT

Mardi 21 mai, M. Georges Thiébaud a fait, à la salle d'Arras, à Paris, une conférence très intéressante sur ce sujet : *les Progrès du protestantisme en France depuis vingt-cinq ans*.

Point n'est besoin de dire que nous sommes loin de partager toutes les idées de M. Georges Thiébaud ; nos lecteurs, d'ailleurs, s'en apercevront à la lecture de certains passages de cette conférence : mais l'orateur n'en a pas moins exposé, si l'on veut bien n'envisager que l'ensemble de son discours, une vérité des plus vraies, une situation dangereuse que beaucoup ignorent, et à ce titre nous croyons devoir donner des extraits de cette courageuse dénonciation publique du péril protestant.

Le docteur Bataille avait signalé, lui aussi, cet envahissement latent, lorsqu'il montrait le rôle actif du protestantisme dans la franc-maçonnerie. M. Thiébaud s'est attaché surtout à établir qu'il existe en France un parti protestant formidablement organisé.

Voici les passages les plus saillants de cette conférence :

Après avoir examiné les étapes historiques de la Réforme dans notre pays et la résistance constante qu'elle y a essuyée, l'orateur parle du grand effort qui signala le dix-huitième siècle et la première partie de la Révolution, et de la formidable réaction unitaire de la Convention et de Napoléon.

Puis il continue :

Ce n'est pas pour rien que l'Angleterre a dépensé vingt milliards contre Napoléon et soldé toutes les coalitions de l'Allemagne, protestante comme elle. Il avait fait bifurquer la Révolution. L'immense piège tendu à la France catholique s'était soudain transformé en un formidable engin d'émancipation nationaliste, non seulement pour la France, mais pour tous les peuples catholiques de la confédération. Et le Concordat avait mis fin à l'imposture religieuse de la Révolution. Aussi de quelle haine est l'objet, de la part des sectaires, l'homme qui a fait de nouveau avorter le protestantisme en France ! Comme l'on s'explique que des sectes, dont l'arrière-pensée persistante est justement de dénationaliser la France, aient gardé une rancune implacable aux héros du nationalisme, depuis Jeanne d'Arc et Napoléon jusqu'à cet infortuné général qui, il y a quelques années à peine, incarnait de nouveau nos espérances et faisait courir, dans les veines du pays, un frisson de

redressement que vous n'avez pas oublié. (Applaudissements.)

Et cela était, au moment où M. de Bismarck, avec sa brutalité ordinaire, déclarait à la tribune du Reichstag, qu'entre l'Allemagne et l'Angleterre, le pacte religieux contre la France tenait toujours !

Mais, messieurs, nous voici au régime actuel. Raisonçons. J'aurais bien des choses à dire sur les périodes qui le séparent de la Révolution ; mais il faut se borner.

A présent que le sillage historique est un peu frayé, tant bien que mal, par quelques points de repère ; que vous avez recueilli quelques indications de nature à vous permettre de vérifier, ce que je crois, que les affinités de race déterminent les affinités religieuses, et que les partis politiques sont l'expression plus ou moins déclarée de ces religions et de ces races : voyons l'œuvre du parti républicain de maintenant, c'est-à-dire du parti protestant.

Il y a une observation, très simple, que j'ai faite, que vous avez dû faire vous-mêmes, ou que vous ferez à la première occasion que vous aurez d'y réfléchir : c'est que les incrédules, les croyants, les sceptiques, les indifférents, les neutres, les vrais libres-penseurs ne sauraient être des persécuteurs.

La persécution, la peine qu'on se donne pour molester autrui dans ses croyances, ne peuvent venir que d'une croyance concurrente, d'un fanatisme concurrent, d'intérêts religieux concurrents.

Il n'y a qu'une autre religion, une autre foi, un autre cléricalisme qui puissent ainsi trouver le zèle, la passion, le ressort nécessaires, pour s'armer contre la religion voisine, la surveiller, la guetter, la frapper et la détruire.

Et, partant de cette observation très élémentaire, j'ai été naturellement conduit à me demander quelle pouvait être la religion qui poussait le bras du parti républicain à s'armer contre la religion catholique ; d'où pouvaient venir cette inspiration passionnée dans les lois, ce zèle dans la poursuite, cet acharnement souvent impolitique contre la religion de naissance, sinon de pratique, de la grande majorité des Français...

Je me disais ce que vous vous fussiez dit vous-mêmes. Il est déjà fort malaisé d'implanter la République dans un pays qui n'en a pas l'habitude ; pourquoi compliquer cette difficulté par des querelles religieuses ?

Je me disais encore : La République se propose de développer l'instruction en France, de la rendre obligatoire ; pourquoi compliquer l'exécution pratique et budgétaire de ce si louable dessein, par une désorganisation vio-

lente et persécutrice d'une partie du personnel enseignant?

Je me disais, en outre : la République doit être le régime par excellence du soulagement des humbles et des misérables. Son seul nom est une évocation d'espérance et d'émancipation, pour tous ceux que meurtrit la machine sociale ; pourquoi donc décourager, déconcerter la charité et l'assistance religieuses ? pourquoi repousser leur concours dans les œuvres et dans les établissements où la misère humaine est recueillie ? A quoi bon compliquer ici, par des dissensions sur le culte du bienfaiteur, la réalisation du fraternel bienfait ? D'où qu'il vienne, l'essentiel est qu'il vienne. (Applaudissements.)

Je me disais enfin : la République a trouvé la France affaiblie et mutilée ; pour restituer à la France sa vigueur, son unité, sa force et sa santé, il semble qu'il faille faire appel, non seulement à tous les dévouements et à tous les sacrifices, mais encore à toutes les forces morales et sociales qui peuvent consolider et brandir le faisceau national, et, parmi ces forces morales, il n'en est pas, vous le savez, de plus puissante que l'idée religieuse. Pourquoi donc desserrer le lien religieux, l'affaiblir, le couvrir de défaveur et de mépris, au moment même où ce peuple a besoin de toutes ses forces pour rester debout ?

Il y avait là un contre-sens, un illogisme apparent qui blessait le vulgaire entendement des choses.

Je cherchais cependant quels arguments politiques supérieurs pouvaient déterminer le parti républicain à compliquer ainsi sa propre situation et à multiplier d'inutiles difficultés autour de la tâche qu'il avait à accomplir.

Sans doute, on pouvait considérer l'Eglise comme plutôt disposée à combattre l'établissement républicain et à lui préférer une restauration monarchique.

C'était une raison.

Premièrement, il fallait vivre, et, pour vivre, il fallait mettre l'ennemi supposé dans l'impossibilité de vous ôter la vie.

Il fallait conséquemment le débusquer des positions propices d'où il pouvait tirer sur la République. Il fallait créer dans l'opinion française une prévention, un état d'esprit défavorables à tout ce qui touchait à l'Eglise et au catholicisme. Il fallait les représenter l'une et l'autre comme hostiles au progrès, aux lumières, au relèvement moral et intellectuel du pays. Il était avantageux, quoique perfide, de montrer la main du clergé dans tout ce qui pouvait contrarier ou retarder l'avènement de la démocratie. C'était lui qui devait intriguer autour du pouvoir exécutif ; c'était lui qui devait détourner les suffrages d'aller aux candidats républicains ; son ingérence dans

tout ce qui survenait de fâcheux à la République devait être manifeste. Nécessité, par conséquent, de le réduire à l'impuissance, de lui arracher jusqu'à la dernière parcelle de son pouvoir, jusqu'au dernier débris de ses armes.

Il avait l'enseignement qui est une arme à longue portée, dont les effets ne se font sentir qu'à la distance d'une génération ; il fallait lui arracher l'enseignement.

Il avait l'assistance publique, les hôpitaux, les maisons de refuge et de secours, où le malheureux risque de contracter des liens de reconnaissance envers les religieux qui le soignent, et de solidariser ainsi sa gratitude et sa foi ; il fallait lui arracher l'assistance publique.

Il avait la possibilité d'agir sur les élections, par la propagande clandestine aux mille formes ; il fallait dégoûter à fond les candidats de recourir à ces moyens, en invalidant, sans pitié tous ceux qui réussiraient à se faire élire.

Il avait des quartiers généraux occultes, où des associations aux mille rameaux mystérieux, non seulement s'emparaient de la jeunesse riche et la poussaient aux carrières influentes de l'Etat, par des procédés de pédagogie encore inaccessibles aux laïques, mais dirigeaient la propagande politique et la résistance établie : il fallait que le commissaire et le gendarme fissent irruption dans ces forteresses, qu'on en chassât la garnison, non seulement hors des murs, mais hors de France.

Vous voyez, messieurs, que je ne marchandais pas sur les raisons politiques que le parti républicain a pu avoir de prendre vis-à-vis de l'Eglise régulière et séculière des précautions énergiques. Je ne les discute même pas, je les admetts.

Il y aurait beaucoup à dire, beaucoup à reprendre, même au point de vue politique, dans l'argumentation que je viens d'esquisser et qui est celle du parti républicain.

Je tiens notamment le clergé concordataire pour beaucoup moins actif qu'on ne le suppose. Je l'ai vu à l'œuvre, en province. J'ai mesuré de mes yeux, expérimenté par moi-même l'ingérence électorale du clergé. Elle est fort timide et fort molle. Dans des départements qui comptent une moyenne de 500 communes, c'est-à-dire 500 paroisses, il n'y a pas vingt curés ou desservants militants, au point de vue politique.

La plupart sont fonctionnarisés et imprégnés de la discipline du fonctionnaire, plus ou moins, tout autant que de la discipline ecclésiastique. Les instituteurs communaux congréganistes, hormis qu'ils consacraient plus d'instant aux pratiques religieuses, ne

faisaient pas des électeurs antirépublicains, puisque c'est par eux qu'ont été instruits et élevés les électeurs qui ont fait la République, ceux dont le parti républicain a recueilli les suffrages et qui lui ont donné des majorités.

Beaucoup de restrictions de ce genre tirées de l'expérience et des faits eux-mêmes, et des droits et des libertés aussi, seraient à opposer à la thèse de polémique, à la dialectique de bataille du parti républicain.

Je ne fais pas ces restrictions. J'admets la thèse, telle qu'on nous la présente, les raisons, telles qu'on nous les fournit.

Je vais plus loin. Je sais gré au parti républicain de nous avoir délivrés, affranchis du joug religieux, s'il est vrai que ce joug existait réellement. Je l'encourage à ne pas le laisser renaître, à ne pas souffrir qu'il descende de nouveau sur nos têtes, sur nos esprits, sur nos consciences, sur nos connaissances scientifiques, sur l'instruction générale du peuple. Libres, pleinement libres de penser, de prier, de ne pas prier, de savoir, d'apprendre à notre gré, hors de toute contrainte dogmatique, hors de toute tutelle religieuse, hors de tout régime théocratique, soyons-le. (Applaudissements.) Je suis prêt à voter cette émancipation de nos esprits et prêt à demander qu'elle s'étende à tous les services de l'Etat, à toutes les branches de l'action politique et gouvernementale. (Applaudissements.)

Mais alors, si le parti républicain nous a apporté ce bienfait, s'il a brisé les liens qui paralysaient notre liberté de penser, de croire, d'apprendre et d'enseigner, s'il nous a affranchis de la domination religieuse pour nous donner, avec le régime civil, le droit de pratiquer la religion qui nous plaît, m'expliquerez-vous, m'expliquera-t-on la présence et la multiplication dans les sphères du pouvoir politique, dans le gouvernement, dans les ministères, dans celui de l'instruction publique particulièrement, dans l'administration des cultes, dans les cours et tribunaux des diverses juridictions, dans toutes les branches du travail administratif, dans la diplomatie, dans les préfectures, dans les postes coloniaux, dans les services d'informations, dans les journaux officiels, à la tête des entreprises de travaux publics, à la tête de la haute banque, partout où il y a pouvoir, influence, doctrine, finances, propagande, enseignement, jugement, délibération, conseil, gouvernement, de la nuée de protestants qui s'y est abattue et installée. (Mouvement.)

Je vous avoue, messieurs, que j'ai été très surpris, et vous l'êtes vous-mêmes, à cette espèce de révélation.

Vous ne vous doutiez pas, et je ne m'en doutais pas moi-même, avant de l'avoir aperçue et vérifiée, de cette invasion foisonnante

de l'élément protestant dans toute l'administration française.

Vous vous disiez apparemment, comme tout le monde peut se le dire à n'en juger que par les surfaces, que le parti républicain était un parti sans religion, libre-penseur, ennemi de tout dogme, de toute confession ; que s'il était hostile au catholicisme, bien qu'il soit la religion nationale, la religion de la majorité des Français, logiquement il devait être encore moins favorable au protestantisme, qui est une religion étrangère, sans racines profondes sur le sol français, sans conformité démontrée avec le génie de notre race.

Vous vous disiez : le parti républicain est un parti d'athées, de libres-penseurs gaulois, d'adeptes de la foi scientifique, ayant rompu toute attache avec les églises, avec les religions, et vous ne pensiez pas un instant que le protestantisme pût entrer dans ses conceptions autrement qu'à l'état d'argument d'oratoire, de souvenir historique, pour caractériser par des exemples mémorables l'intolérance du catholicisme ou les cruautés de l'ancien régime.

Eh bien, messieurs, il faut revenir de cette illusion. Le parti républicain ne paraît pas aussi dépourvu de sentiments religieux qu'on le croit. Il n'est pas athée. Il n'est pas affranchi de toutes les églises.

Il me paraît qu'il est protestant, ou étroitement affilié à la religion protestante. Il professe et il fait professer en Sorbonne la théologie protestante, aux lieu et place de la théologie catholique. Il renvoie des écoles les instituteurs catholiques, mais c'est pour remettre ces écoles aux mains des protestants.

L'enseignement primaire en France a pour souverain maître un protestant. (Exclamations.) L'enseignement secondaire a pour régent un protestant. (Oh ! Oh ! Exclamations !) L'enseignement supérieur est gouverné par un protestant. (Nouvelles exclamations.) Les bibliothèques scolaires, avec le choix des livres et la propagande des bons ouvrages, ont pour régulateur un protestant (Mouvements et cris) ; les écoles normales où l'on forme des maîtres et des maîtresses pour instruire la jeunesse ouvrière et paysanne sont soumises au façonnage protestant ; l'Ecole normale supérieure où, en dehors de la fameuse, de l'unique promotion de M. Francisque Sarcey que vous savez, on forme aussi des professeurs pour les lycées, des maîtres pour la bourgeoisie, a, comme par hasard, des directeurs protestants ; l'école supérieure de Sèvres a, comme par hasard, une directrice protestante ; l'Ecole polytechnique et l'Ecole d'application de Fontainebleau ont bénéficié de ces hasards extraordinaires qui ont mis à leur tête des généraux protestants. L'Ecole des hautes études politi-

ques est le conservatoire, un grand séminaire, de protestants. (Exclamations prolongées.)

Que signifient tous ces choix, à quoi tend cette sélection qui aboutit, en définitive, à abandonner aux protestants l'enseignement français à tous les degrés ?

Quelle est cette imposture ? (Applaudissements.)

On nous avait promis l'école neutre, l'école laïque, l'école, je ne dirai pas antireligieuse, mais non religieuse, on nous avait dit que l'enseignement religieux était affaire aux familles ; que chacun donnerait à ses enfants, dans l'intimité et la liberté du foyer, les principes religieux qu'il voudrait. Il se trouve donc que l'enfant, que le jeune homme, lorsqu'il quitte le foyer pour aller à l'école, est remis, sous le couvert d'une neutralité mensongère, à une école religieuse.

A qui fera-t-on croire que les protestants sont devenus maîtres de l'enseignement pour ne pas enseigner les voies du protestantisme ? Ils nous préparent donc, dans l'ombre, des générations protestantes !

Remarquez, messieurs, que, si j'ai prononcé des noms, c'est pour rendre mon argumentation décisive. Mais cela n'entraîne aucune condamnation des personnes.

J'examine ici une situation générale, dans laquelle les personnes ne sont pas impliquées. Ce sont des citoyens dignes d'estime qui remplissent, à la satisfaction du gouvernement, les fonctions qui leur sont données. Je ne leur fais aucun procès personnel, ni religieux. Je ne leur dis pas, comme on le dit trop souvent aux catholiques : « Vous êtes protestant, hors d'ici ! » Je constate seulement comme un symptôme, comme un argument pour la question que je traite, la surabondance de l'élément protestant dans l'enseignement public, et j'en tire cette conclusion : que le parti républicain a préféré confier l'enseignement de la jeunesse française au protestantisme qu'au catholicisme.

J'en tire aussi une autre conclusion, c'est que, si des protestants dirigent l'instruction publique, il est vraisemblable qu'ils la dirigent conformément à leurs vues politiques, aux vues politiques du gouvernement et du parti républicain.

Aussi bien, messieurs, le parti républicain met-il, le plus souvent, au gouvernement, des ministres appartenant à la religion réformée. Et c'est de ces ministres, ou de ministres subsistant dans l'intimité l'influence protestante la plus enveloppante, que sont parties les mesures de proscriptions contre les catholiques. Il y a des alliances religieuses qui sont plus efficaces que des alliances diplomatiques.

Il faut rechercher les alliances matrimoniales de ce qu'on appelle la noblesse républicaine, pour se rendre compte de la situation

privilegiée des protestants dans les conseils du pouvoir.

Un président de la Chambre a pris pour secrétaire un protestant, soit. Puis, quand il a fait de ce secrétaire un préfet, il a pris un autre protestant pour secrétaire. Cela a commencé à m'intriguer. Et quand cet autre secrétaire est devenu député, selon des lois d'avancement auxquelles le suffrage universel demeure le plus souvent à peu près étranger, c'est un troisième protestant qui a remplacé son coreligionnaire au cabinet du président de la Chambre. Alors, c'est un système ! (Mouvement.) Dispensez-moi des noms, je vous prie. Vous vérifierez, je ne veux pas altérer le caractère de cette étude.

Je vous indique ce petit fait, plutôt divertissant, d'un président de la Chambre prenant successivement trois chefs de cabinet protestants. Mais le Sénat n'a pas voulu, en cette matière, abdiquer ses prérogatives ; il s'est donné un président protestant.

Le Sénat, d'ailleurs, par le fait qu'il est la maison de retraite de ce qu'on appelle les républicains éprouvés, est un vaste consistoire où l'on voit, non plus des laïques réformés, mais des pasteurs, ou d'anciens pasteurs, comme M. Dide, interpellés eux-mêmes et réclamer sans pudeur des mesures coercitives contre les catholiques. Et à qui s'adressent ces interpellations ? A des présidents du conseil protestants eux-mêmes ! Cela se passe entre eux ! Ce sont eux qui règlent la situation des catholiques en France ! C'est inouï !

Il n'y a pas de pays, si ce n'est peut-être en Hongrie, sous l'intolérable régime de la minorité magyare, qui fait là-bas contre les Slaves l'œuvre de pangermanisme que les Loges et les pasteurs font ici contre les Latins, où une telle impertinence pourrait se produire.

Vous êtes assez familiarisés avec la nomenclature ministérielle ; vous avez vu trop de fois passer et repasser le personnel gouvernant du régime parlementaire actuel, qui reproduit à s'y méprendre, dans son mode de recrutement, dans son esprit, dans son orientation religieuse et économique, le régime de la monarchie de Juillet, pour savoir que de M. Guizot, calviniste, à M. de Freycinet, calviniste, en passant par M. de Chabaud-Latour, M. de Witt, M. Léon Say, M. Waddington, M. Jauréguiberry, M. Cazot, M. Barbey, M. Leroyer, M. Ricard, M. Siegfried, M. Jamais, M. Trarieux, M. Lebon, etc., etc., il y a une place absolument privilégiée faite à la religion réformée.

Je n'ai pas fait encore ce travail ; mais vous trouverez à vol d'oiseau, au minimum, deux ou trois ministres protestants dans tous les cabinets républicains.

Et il ne faut pas vous fier aux apparences.

Beaucoup de ministres, et non des moindres, précisément parmi ceux qui ont attaché leur nom à la campagne contre le catholicisme, s'ils n'étaient pas protestants, étaient ou sont, presque tous, mariés à des protestantes. (Mouvements divers.)

Comment le privilège déjà créé par cette haute sélection ne s'étendrait-il pas, tout naturellement, par l'effet d'une sélection correspondante, graduée et hiérarchique, d'abord à l'entourage des ministres, ensuite aux emplois qu'ils distribuent directement, et enfin aux emplois qui sont distribués par leurs sous-ordres déjà choisis ?

Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les promotions faites par les ministres calvinistes, pour voir que l'épuration, ce qu'on a appelé l'épuration, d'un mot qui a bien la saveur de l'austérité huguenote, a consisté à remplacer des fonctionnaires et des magistrats de familles catholiques par des nouveaux titulaires protestants.

La magistrature debout et assise en a été abondamment pourvue, ainsi que les grandes juridictions administratives, comme le Conseil d'Etat et la Cour des comptes.

Etonnez-vous donc qu'on envoie les congrégations se pourvoir devant le Conseil d'Etat, pour les litiges que fera naître la fiscalité qu'on leur impose.

Mais, devant la magistrature ordinaire, le Français catholique est-il donc mieux assuré de ne pas se heurter aux solidarités confessionnelles ?

J'ai là une liste de plus de cent magistrats protestants, originaires d'un seul et même département... sans parler des autres. (Exclamations.)

Je vais vous lire cette liste, si vous y tenez, quoique les noms par eux-mêmes ne puissent rien apporter de plus, si ce n'est un certain accent d'exactitude documentaire, à l'examen que nous faisons. (Lisez ! Non ! Ce n'est pas la peine !)

Vous y trouverez, en assez grand nombre, des magistrats d'un grade élevé, des premiers présidents, des procureurs généraux, des conseillers aux diverses cours, des avocats généraux, dont le nom a dû vous frapper dans certains procès retentissants, où de grands intérêts de race, engagés dans le nouveau monde par de grandes entreprises françaises, ont été tranchés de telle sorte que, non seulement ces entreprises ont été sacrifiées, mais que la haute banque a encore trouvé moyen de s'en faire adjuger les dépouilles...

Une voix. — Et les chéquards ?

Georges Thiébaud. — Il faut que j'ajoute qu'il y a nombre de juges d'instruction protestants qui entrent en action, dès que le parti républicain est dans l'embarras.

Est-ce à dire qu'il faut se priver des vertus et des lumières des magistrats protestants ? Non certes ! Il ne s'agit pas d'exclure, il s'agit de mesurer. L'Empire s'est trouvé, lui aussi, en présence de la question protestante, comme tous les régimes, et il avait adopté un *modus vivendi* d'une tolérance et d'une proportion extrêmement aimables pour les candidats appartenant à la religion réformée. Dans les départements où il y a un assez grand nombre de protestants, on nommait un fonctionnaire protestant pour un fonctionnaire catholique.

Cherchez où en est aujourd'hui cette proportion. Dans les départements assez peuplés de réformés, dans le Gard, par exemple, où il y a trois cent vingt mille catholiques et cent deux mille protestants, les catholiques, quoique trois fois plus nombreux en population, n'occupent pas le quart, pas le cinquième des emplois.

Un avoué catholique végétait sans clients dans une ville du midi. Il a abjuré, il s'est fait protestant, il a été nommé procureur de la République et on a donné emplois ou bourses à ses cinq enfants. (Rumeurs, cris, applaudissements.)

Il faut donc en conclure qu'appartenir à une famille catholique crée une prévention d'exclusion pour des Français, et qu'appartenir à la religion protestante est, au contraire, un titre d'admission aux faveurs du parti républicain soi-disant sans religion.

Si le parti républicain était le parti protestant, ferait-il autrement ? Il est donc, dans ses effets, identifié au parti protestant ; il se confond avec lui, et cela est bien regrettable pour la République.

Voulez-vous voir ce qui se fait du côté de l'armée, à commencer par le chef de cabinet du ministre de la guerre qui est protestant et par le commandant des forces de Paris qui l'est également ?... Mais non, messieurs, je me reprends ; laissons l'armée, laissons ce domaine où le drapeau ne connaît d'autre religion et d'autre politique que celles de la patrie.

Je veux me rappeler même qu'au temps des luttes de religion, où tant de vertus guerrières furent déployées de part et d'autre, chacun aurait pu dire avec le poète :

Je reconnais mon sang à ce noble courroux.

Je veux me rappeler aussi que deux des places qui n'ont pas capitulé en 1870-71 étaient commandées par des officiers protestants. (Applaudissements.)

Seulement, à côté de ces hautes vertus militaires du protestant sous les drapeaux, il me faut constater que son coreligionnaire civil prétendait, hier encore, empêcher les

officiers catholiques de manifester leur foi au régiment.

Je poursuis.

On a chassé les catholiques de l'Assistance publique ; mais l'Assistance publique est maintenant le fief de la dynastie protestante des Monod ! (Exclamations prolongées.)

C'était donc une religion qui se substituait à une autre à l'Assistance publique, et non pas, comme on l'a fait croire, la laïcisation de l'Assistance publique.

L'imposture s'est glissée jusque dans ce domaine de la bienfaisance, et désormais ce ne sont plus les cléricaux catholiques qui font de la propagande religieuse en échange de secours officiels, ce sont les cléricaux protestants qui placent devant les malheureux l'odieuse alternative de la conscience ou de la faim. (Applaudissements.)

En Auvergne, on est plus généreux, et la propagande protestante s'y traduit par plus de largesses. On donne jusqu'à cinq francs à l'ouvrier qui vient au prêche. (Rires et protestations.) Le fait m'a été confirmé aujourd'hui même, par un notable des environs de Riom. D'ailleurs, on distribue aussi des Bibles en Bretagne, où l'Angleterre se décide à attaquer le repaire invaincu de l'esprit celle. Nieriez-vous la propagande faite en Vendée et le parti qu'essaient de tirer aujourd'hui les feuilles protestantes de l'élection de M. Marchegay ? M. Marchegay avait-il informé les électeurs ? (Plusieurs voix : Oui ! oui ! C'était sur les affiches !)

Est-il sur les affiches aussi que les émissaires méthodistes travaillent nos tribus algériennes et que le protestant règne à Alger de connivence avec le juif ?

Mais, messieurs, aux exclamations qui sortent de vos poitrines et à l'étonnement que vous manifestez à chaque énonciation, il est visible que vous ne vous doutiez pas du travail qui s'était accompli, à votre insu, à l'insu de la France.

Et comment la France le saurait-elle, comment le sauriez-vous vous-mêmes, puisque le secret en est gardé par la presse, au point que moi-même je puis à peine l'indiquer dans dans quelques rares articles ?

Si vous n'êtes pas mieux instruits de ces choses, c'est que le système de presse du régime actuel est lui-même aux mains d'une organisation judéo-protestante, qui vous alimente de beaux crimes sensationnels ou de frivoles discussions, et fait un silence formidable sur les choses sérieuses.

Quel est, messieurs, l'organe officieux par excellence du régime actuel ? C'est un journal protestant, et son concurrent est également protestant, avec cette nuance académique qui est l'un des nombreux points de contact

du protestantisme et du jansénisme avec le Régime de Juillet.

Quant à la presse parlementaire, celle qui vous renseigne sur les délibérations des Chambres, sur les travaux des commissions, elle est régie par trois honorables syndics qui sont, comme par hasard, tous les trois protestants ! (Exclamations. — Au banc de la presse : C'est vrai ! C'est vrai !)

Alors, comment seriez-vous informés du travail profond que fait le Protestantisme, de ses menées législatives, soit dans les questions religieuses, soit dans les questions coloniales, soit dans les questions de travaux publics, de commerce et de finance ? Comment réussiriez-vous à apercevoir l'immense réseau d'influences, de fonctionnaires et d'agents de tous genres qu'il étend sur le pays, puisque le journal qui pourrait, qui devrait vous en instruire, comme d'une chose capitale pour votre avenir, partage ses directions et ses services entre l'israélite qui y gagne de l'argent et le protestant qui y gagne du pouvoir.

Messieurs, je ne veux pas que vous vous contentiez, sur ces points, de mon seul témoignage. Vous auriez le droit de le trouver insuffisant, exagéré ou de parti-pris, quelque sincérité que j'y apporte.

Je veux y joindre un témoignage qui vous paraîtra plus digne d'attention. C'est celui d'un député fort estimable que le suffrage de ses collègues a porté plusieurs fois à la vice-présidence de la Chambre. Je veux parler de M. de Mahy :

« Bien des personnes connaissent cette situation, c'est-à-dire ces menées protestantes en France, favorisées par l'Angleterre et par l'Allemagne, écrit M. de Mahy dans la *Nouvelle Revue* ; d'autres en ont le pressentiment. Mais elle est ignorée de la masse du public, car très petit est le nombre de ceux qui osent en avertir le pays...

« J'ai été très troublé quand j'ai commencé de voir clair dans ces dessous de la politique contemporaine...

« Certes, s'il existe parmi nous quelques vieux chauvins libres-penseurs, ils peuvent être attristés de voir que la politique de nos dirigeants soit dominée par des influences confessionnelles, recevant le mot d'ordre des Sociétés bibliques de Londres qui subventionnent des Sociétés bibliques françaises, lesquelles, à leur tour, exercent en France, elles, minorités disciplinées, au milieu de notre monde de libres-penseurs, d'indifférents, de libéraux et de catholiques en débandade, l'action prépondérante, par leur main mise sur le personnel gouvernemental, la haute finance et la presse. »

Voilà un homme qui connaît la Chambre

qu'il préside, le monde gouvernemental dont il a fait partie, et qui vient témoigner que le parti républicain, malgré les libres-penseurs et les patriotes qu'il peut contenir, est dominé par des influences confessionnelles entretenues, subventionnées par des sociétés anglaises.

Avais-je donc été si téméraire de dire : le parti républicain, c'est le parti protestant, et, étant le parti protestant, il est le parti anglais et germanique en France.

Les partis sont des religions, et les religions sont des races : vous êtes, messieurs, devant l'armoire de fer qui contient les secrets du règne !

Tous les *pourquoi* de tant de choses inexplicables sont enfermés là. Il ne tient plus qu'à vous de les en faire sortir.

LA PREMIÈRE COMMUNION

« C'est pour demain ! » murmure avec une émotion délicieuse la fiancée du Christ en s'endormant du sommeil des anges (1).

La mère est là, penchée sur le lit virginal où repose son trésor, cette créature bien-aimée faite de sa chair et de son âme. Elle contemple, les yeux humides, cette fleur d'innocence qui est sienne et qui, endormie, sourit encore.

Pourquoi ce sourire ?

Peut-être quelque chaste rêve où elle entrevoit Dieu, bénissant elle et tous les siens, Dieu qu'elle recevra demain !

Mais il se fait tard.

La mère joint les mains, regarde le crucifix appendu au chevet du lit et lui adresse tout bas une fervente prière.

Puis, sur la pointe des pieds, elle quitte la petite chambre et à son tour se met au lit.

Elle s'endort en murmurant, comme sa fille tout à l'heure : « C'est pour demain ! »

La nuit passe vite.

La jeune néophyte se réveille à l'aube. Quand elle ouvre les yeux, sa mère est déjà là, qui attend son premier sourire.

Elle l'embrasse, et toutes deux commencent la journée par un signe de croix.

« — Quel bonheur ! dit l'enfant, c'est pour aujourd'hui ! »

Agenouillée au pied de la couchette virginal, elle fait un dernier examen de sa conscience chaste et pure.

Puis, il s'agit de procéder à la toilette de la communiant.

Grosse affaire ! « Ne faut-il pas qu'elle soit la plus belle ? » s'est dit la mère.

Elle peigne avec soin la longue chevelure soyeuse qu'il ne faut pas qu'on voie ; elle chausse elle-même le mignon soulier de satin blanc, attache la large ceinture aux bouts flottants, s'assure que la jupe tombe bien, ajuste les plis, épingle, rectifie, corrige, tout cela avec un soin minutieux ; et la toilette dure longtemps, longtemps, car la mère s'oublie souvent à admirer son œuvre.

Ne faut-il pas que sa fille soit la plus belle !

C'est une idée fixe, une vanité pieuse que le ciel tolère.

Enfin, de sa main qui tremble un peu, la mère place le voile symbolique.

Il faut qu'il couvre le front comme un bandeau sacré, emprisonné dans la fraîche couronne de roses blanches, qu'il retombe sur les épaules en plis harmonieux, qu'il entoure les bras sans gêner leurs mouvements.

La toilette est terminée.

La mère met dans les mains de la communiant le livre d'heures à couverture d'ivoire, au cou le crucifix de nacre, au poignet le chapelet à grains de perles blanches, et on appelle le père.

Il vient, tenant par la main ses autres enfants, mignons chérubins qui grillent d'impatience de voir la grande sœur !

« — Regarde ! » s'écrie la mère radieuse et fière.

Escorté des petits qui ouvrent de grands yeux étonnés et ravis, il regarde, reste muet et admire.

Il voudrait bien paraître impassible ; car c'est quelquefois un homme grave, presque dur, un blessé que les souffrances morales ont marqué de leur empreinte funeste.

Mais son cœur bat trop fort, c'est sa fille chérie, c'est sa fille que Dieu attend, qu'il voit devant lui, si belle.

Alors il l'embrasse avec une sorte de pieux respect, en prenant mille précautions pour ne pas chiffonner la jolie robe de mousseline blanche.

« — Eh bien ! comment la trouves-tu ? demande l'heureuse mère.

« — Elle sera la plus belle », répond le père, et il embrasse sa femme avec effusion.

Le pauvre homme est tout bouleversé.

Pendant ce temps, le jeune frère, tenant par la main sa petite sœur, une mignonnette de sept ans qui effeuillera des roses à la prochaine procession de la Fête-Dieu, s'avance vers la néophyte qui les embrasse tous les deux.

On part. En descendant l'escalier, petit frère et petite sœur soulèvent le voile pour empêcher tout contact avec les marches.

Nous voici à l'église.

(1) Nous pensons bien faire en recommandant cette touchante « variété » à la méditation des palladistes de bonne foi qui nous lisent et qui ne croient pas à la présence réelle.

Le père conduit le fils à la sacristie où il va revêtir la gracieuse robe d'enfant de chœur; ce qui, soit dit en passant, lui cause un ravissement inexprimable, mêlé d'une pointe d'orgueil bien légitime. Pensez donc, lui aussi a son rôle à remplir dans la cérémonie qui se prépare.

A l'intérieur de l'église, tout est prêt.

Sur l'autel, étincelant de lumières, s'épanouit un fouillis de verdure, une floraison de roses, comme aux grands jours. Le soleil est de la fête, et ses rayons de feu arrivent lamisés à travers les vitraux multicolores.

Les communiantes sont à leur poste, dans le transept, agenouillées, le front baissé; mais chaque mère a bien vite reconnu la sienne.

L'église est bondée. Les parents, les grands parents, la vieille bonne, tous sont présents.

Soudain, l'orgue jette ses harmonies pénétrantes, l'encens fume sur l'autel.

Monseigneur s'avance, précédé de la croix, symbole de la rédemption.

C'est lui qui va célébrer le Saint Sacrifice. Derrière lui, et de chaque côté de l'autel, les prêtres en surplis, les chanoines avec l'hermine, puis tout autour, comme une escouade séraphique, les frères des communiantes en robe écarlate frangée de dentelle, coiffés de la calotte rouge; leur petite figure grave et recueillie fait plaisir à voir.

Le plus grand que vous apercevez là-bas est en camail violet. C'est lui qui a porté la croix devant Monseigneur.

Ils forment le cercle, adossés à la grille de fer ouvragé. Au milieu d'eux, face à l'autel, deux petits petits, les cheveux frisés, se tiennent par la main, un peu effarouchés de se trouver là. Ce sont les deux frères, deux chérubins auxquels on croit voir des ailes.

Leur mère est derrière eux, de l'autre côté de la grille, pour les encourager.

On n'a pas voulu les laisser à la maison ce jour-là.

« Il faut qu'ils se souviennent », a dit le père. Et voilà pourquoi ils ont revêtu la belle robe écarlate et la chemise de dentelle.

Enfin, le défilé virginal commence.

L'orgue chante toujours.

Et l'encens se répand en nuages odoriférants.

Tour à tour, par deux ou par quatre, les voilà courbées devant la Sainte Table.

Le père, les yeux fixes, regarde. Quand arrive le tour de sa fille, une émotion indicible le gagne; deux larmes silencieuses, qu'il ne peut retenir, coulent le long de ses joues.

Ce spectacle grandiose et touchant à la fois l'empoigne malgré lui.

Cet homme, que la lutte pour la vie a souvent vieilli avant l'âge, se relève transfiguré; il éprouve une minute de bonheur immense,

comme un avant-goût des joies célestes du Paradis.

Comme sa fille, il rêve des anges.

La mère aussi a les yeux gonflés: elle fléchit sous la joie qui l'inonde, et ses larmes la soulagent.

Puis, le défilé terminé, les parents, les mères surtout, les sœurs aînées viennent prendre leur part du festin divin.

En ce jour béni, la mère ne saurait s'abstenir.

Le père, la gorge serrée par l'émotion grandissante, contemple ce spectacle sublime: sa femme et sa fille unies dans l'amour du Très-Haut.

Quand la compagne de sa vie revient à sa place, il baisse la tête, presque honteux.

Elle lui dit tout bas, avec un doux reproche, en lui prenant la main:

« — Pourquoi m'as-tu laissée seule? »

Pourquoi? Il n'en sait rien; car c'est un croyant, qui adore Dieu, respecte ses ministres, va à la messe les jours de fête; mais voilà, il n'a pas le temps, d'autres préoccupations l'assiègent... et puis, il compte sur l'indulgence de la dernière heure, cela lui suffit.

Il le regrette aujourd'hui.

« — Ah! si j'avais su! »

Mais la cérémonie s'achève, et tout à l'heure, au foyer, la communiant félicitée, choyée, caressée, recevra les félicitations et les baisers de tous. Quel beau jour!

L'enfant, radieuse, après avoir répondu à toutes ces tendresses, se jettera dans les bras de sa mère dont le cœur déborde de félicité, et à voix basse, dans une étreinte d'amour, en la regardant de ses yeux angéliques:

« — Bonne mère, comme je suis heureuse! mais pourquoi papa...? »

« — Chut! murmure la mère. L'an prochain nous serons trois. Il me l'a promis. »

Oscar Léoni.

En Préparation :

LA RELIGION

Du

DIABLE

(Le Palladisme : son histoire et ses Rituels; ses Révélateurs et ses Négateurs.)

PAR

LÉO TAXIL

Grand volume in-8, d'environ 700 pages. Prix : 7 fr.

SUR LA VOIE DE LA VÉRITÉ

L'insertion de la lettre suivante nous a été demandée ; nous ne croyons pas devoir la refuser :

8 juin 1895.

Monsieur le Directeur de la *Revue Mensuelle*,

Lu votre n° 17, je me borne à plaindre M. l'abbé Bigou, qui, sous prétexte de donner un abrégé de mon récit, premier article du *Palladium* n° 2, l'a massacré et a disposé ses coupures de façon à me faire parler en femme racontant des impressions d'une nature impudique. Sur ce point, ma dignité m'interdit de dire un mot de plus.

Page 292, colonne 2, M. l'abbé Bigou dit reproduire tout ce que j'ai opposé à sa démonstration tirée des prophéties bibliques. Cette prétendue reproduction, ainsi qualifiée d'intégrale et avec soin placée entre guillemets, tient en tout dix-neuf lignes dans votre revue, de la ligne 26 à la ligne 44. Il est vrai qu'on y voit, à la ligne 37, six points de suspension ; mais vos abonnés ignorent que ces six points sont mis à la place de quatre-vingt-quinze lignes du *Palladium*, arbitrairement retranchées de la citation en cet endroit. Surtout, mes lignes 17 à 22 de la page 38 (*Palladium*, n° 2) ne devaient pas être omises, en impartiale discussion ; car elles disent un puissant motif de mon incroyance à la vérité de la Bible. Et, si je n'avais pas craint d'abuser de la patience de mes lecteurs, j'aurais cité d'autres faits du même genre, entrant dans le même motif, tels que le fait inscrit dans l'Évangile, en Matthieu, chap. iv, verset 8, et en Luc, chap. iv, verset 5. Je disais là pourquoi ce ne saurait être en multipliant les citations de concordances entre la Bible et l'Apadno qu'on me convaincra, même en appelant plagiat les passages concordants de l'Apadno, sous prétexte que ce livre est postérieur à l'autre.

Ces procédés de M. l'abbé Bigou prouvent que son but n'est nullement de me convaincre, mais de polémiquer à coups de 950 lignes (*Revue Mensuelle*, n° 14) et de 1.659 lignes (n° 17), afin d'avoir l'occasion de citer ses triomphants ouvrages.

Que M. l'abbé Bigou triomphe donc avec son écrasant total de 2.609 lignes. Je ne lui répondrai pas. Si vos abonnés veulent avoir sous les yeux ce que j'ai écrit, non massacré et non dénaturé, ils peuvent demander mon n° 2 à mon éditeur, M. Pierret : je l'autorise à le leur envoyer gratuitement et franco. Je suis convaincue qu'ils déploieront ce que vous appelez mon erreur, plus vive-

ment encore qu'en me lisant à travers le crible de M. Bigou ; mais aussi ils verront que je ne suis pas telle qu'il m'a représentée, pour se donner le triomphe facile.

A moi qui crois aux sincérités de conscience, il est pénible d'être accusée de prêcher ce que je ne pense pas ; c'est une insulte. A moi qui ai toujours honoré la pudeur comme la plus exquise vertu de la femme, il est pénible de lire les insinuations de la page 288 de votre revue, où je suis montrée comme n'ayant même plus aucun mérite à ne pas me prostituer à des hommes !... Quelle insulte, celle-là !... Et, pour m'insulter ainsi, il a fallu sophistiquer mes textes !...

Aujourd'hui, j'ai reçu une voûte du Comité Fédéral du Palladisme dit Indépendant, qui me désavoue, et savez-vous pourquoi ?... Parce que ces messieurs me soupçonnent d'incliner vers le catholicisme romain !... Ainsi, pendant que M. l'abbé Bigou m'insulte à sa manière, les palladistes me suspectent de quasi-conversion.

Je vous enverrai après-demain en épreuves cette voûte et ma réponse. Au moment où je vous écris, j'ai fait plus que démissionner ; deux fois, on m'a obligée en quelque sorte à reprendre ma démission, et démissionner encore paraîtrait une comédie. J'ai pris, donc, une grave résolution : j'ai brûlé mes vaisseaux, j'ai renoncé à tout palladisme ; je ne sais plus à qui croire, en mon âme désorientée.

Priez Jeanne d'Arc pour moi : en quelque ciel qu'elle soit, elle sait que je ne suis pas une méprisable, elle la vierge sainte ! J'ai confiance en son secours contre ceux qui me vilipendent, parmi les vôtres, et contre mes ex-Frères et ex-Sœurs, que j'abandonne à jamais. Mais dites bien à M. l'abbé Bigou qu'il n'est pas de ceux qui attirent au catholicisme romain les palladistes de bonne foi ; ses procédés éloignent, autant que son argumentation ne convainc pas.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, mes salutations distinguées.

DIANA VAUGHAN.

Il y aurait sans doute à riposter à quelques passages de la lettre qu'on vient de lire ; mais, d'abord, nous avons décidé, dans notre dernier numéro, que nous ne voulions plus de polémique avec la grande-maîtresse notre adversaire ; ensuite, *miss Diana Vaughan n'est plus notre adversaire aujourd'hui*, et le moment serait bien mal choisi pour jeter de l'huile sur le feu.

J'ai, en effet, personnellement une importante déclaration à faire.

Cette lettre ne m'est point parvenue par la

poste ; son auteur, après avoir eu, le soir où elle l'écrivit, l'intention de me l'expédier ainsi, se ravisa et pensa qu'il valait mieux la remettre elle-même à l'un des rédacteurs de la *Revue mensuelle*.

Dimanche matin, 9 juin, fête de la Sainte-Trinité, au retour de la messe, quelle ne fut pas ma surprise en trouvant chez moi miss Diana Vaughan qui m'attendait !...

En quelques mots, elle me fit part du motif de sa visite ; mais j'eus vite compris que la remise de la lettre n'était qu'un prétexte ingénieux pour avoir un entretien. L'admiratrice enthousiaste de Jeanne d'Arc, à la première étape de sa conversion, avait éprouvé le besoin de venir verser le trop plein de son âme dans celle d'un des convertis de Jeanne d'Arc. En moi-même, je remerciais Dieu d'avoir poussé vers moi cette pauvre chère aveugle, pour qui nos amis et nous, et d'autres plus méritants que nous, nous avons tant prié, et pour qui nous prions encore, afin de lui obtenir la grâce de faire le dernier pas vers la lumière.

Disons-le cependant tout de suite, c'est un pas de géant qui est fait, à l'heure actuelle ; les yeux de cette intéressante victime de Satan sont à moitié ouverts. Elle a renoncé à tout palladisme, même en son particulier : c'est-à-dire, elle a rompu ses liens, brisé ses chaînes ; elle a promis à Jeanne d'Arc de ne jamais plus évoquer ces esprits qui s'affirmaient à elle comme bons génies ; elle ne veut plus de leur protection ; elle a maintenant pour eux une extrême méfiance ; elle a compris, elle est certaine que la sainte et héroïque Pucelle d'Orléans n'est pas de leur monde. En deux mots, si miss Vaughan n'a pas encore la foi catholique, elle a du moins le sentiment intime qu'elle a été trompée dès son enfance, elle sent que Lucifer n'est pas le Dieu-Bon, *elle a renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres*. Elle m'a donné sa parole d'honneur qu'elle avait renoncé pour toujours à toute évocation, à toute pratique quelconque d'occultisme.

Une phrase d'elle, que je vais citer textuellement, fera comprendre qu'une conversion complète n'est plus maintenant un vain espoir. Miss Vaughan, dont le prénom n'est pas chrétien, pressent qu'elle est appelée à recevoir le saint baptême ; car elle me dit, au cours de notre conversation :

— Si je me convertis au Christ votre Dieu, il me faudra recevoir le baptême de l'eau, pour effacer mon baptême du feu ; si cela arrive, je veux que mes parrain et marraine catholiques me donnent le prénom de *Jeanne*.

Je n'ai pas besoin de dire combien j'étais ému en entendant ce langage. Le dimanche 9 juin a été un de mes plus heureux jours.

Notre entretien se prolongea plus d'une

heure. Il m'est impossible, pourtant, de le rapporter en entier ; car certaines révélations qui m'ont été faites ne peuvent être publiées sans avoir été examinées par des ecclésiastiques compétents.

Toutefois, je crois pouvoir dire que miss Vaughan m'a affirmé, en des termes d'une simplicité remarquable, mais aussi très fermes, l'exactitude absolue de ce qu'elle a raconté dans son n° 3 du *Palladium* au sujet d'une vision de Jeanne d'Arc. Elle est convaincue qu'il n'y eut aucune illusion pour elle ; elle insiste sur ce point qu'elle a vu, étant en promenade, *MARCHANT*, et non à l'état de demi-veille, pendant un repos, dans sa chambre.

Il n'y a pas d'inconvénient, je pense, à reproduire ce passage de son récit, imprimé dans cette revue qu'elle cesse ; nos lecteurs comprendront mieux la colère des membres du Comité Fédéral Palladiste de Londres, lorsqu'ils auront eu sous les yeux la narration de la grande-maîtresse.

Elle exposait, d'abord, que son admiration pour la vierge de Domremy ne trouvait pas un obstacle dans le catholicisme de Jeanne, mais qu'elle était étonnée, *déroutée*, à la pensée de l'intervention de saint Michel et des saintes Catherine et Marguerite. Elle rapportait ensuite l'explication qui lui fut fournie par Asmodée. Cette explication n'a pas à être reproduite ici : elle est d'une rare impiété et perfide en dépit de son absurdité ; il fallait l'aveuglement d'une personne élevée dans le luciférianisme pour y ajouter foi. En somme, miss Vaughan avait adopté cette explication, les yeux fermés, c'est bien le cas de le dire ; dans sa ferveur de palladiste croyant à tous les mensonges des esprits infernaux, imposteurs cyniques, elle fut satisfaite d'apprendre que c'était, en réalité, Lucifer qui avait suscité Jeanne d'Arc. « J'étais heureuse, écrivait-elle, de savoir la bonne Lorraine au Ciel de Feu. »

Le grand cœur de Jeanne, où la vaillance se mêle à la tendresse, attirait Diana. A partir d'ici, il est possible de reproduire son récit :

« Elle (Jeanne d'Arc) brandit l'épée et s'expose bravement, pour entraîner ses troupes, mais elle ne frappe pas ; le combat ne l'enivre point ; elle s'arrête pour panser les blessés. Sainte fille !

« Aussi, je l'ai invoquée souvent.

« Longtemps, bien longtemps après que j'eus cette communication directe d'Asmodée, je fus, un jour, en France, tout étrangement surprise. J'avais visité, en touriste pieuse, plusieurs des villes de l'itinéraire glorieux, puis douloureux, de Jeanne d'Arc. A Orléans, je m'étais rendue à la maison où logea l'héroïne pendant le siège ; il y a là, à présent, une institution ; on a conservé la chambre où Jeanne couchait, au retour de la

bataille. Oh ! j'ai été émue rarement comme en me trouvant entre ces quatre murs antiques. D'instinct, je mis un genou en terre, et je priai la noble vierge française de tout mon cœur. C'était le matin.

« Le même jour, dans l'après-midi, j'avais à aller voir un ami qui demeure à la campagne. Il faisait beau, je me rendis à pied ; en marchant par les routes, hors du bourdonnement d'une ville, on pense mieux.

« J'approchais du but de ma promenade. Il me fallait traverser une grande prairie, avec permission ; mais je connaissais les êtres, et ayant salué au passage le fermier, je m'enfonçai plus avant dans la propriété.

« Possédée par une pensée qui ne me quittait pas depuis la matinée, je marchais, droit devant moi, regardant il faudrait dire sans voir. Tout à coup, j'aperçus entre deux arbres une lueur intense. Pour l'expliquer, je ne trouve aucune expression ; c'était une clarté que mon œil ne traversait pas, et cependant ce n'était non plus quelque chose d'opaque : imaginez un foyer lumineux qui ne serait point rayonnant. J'étais stupéfaite. Puis, cette lueur sembla se fendre par le milieu dans toute sa hauteur, et peu à peu je vis une forme humaine se dessiner à l'intérieur, comme un esprit céleste dans une niche de lumière.

« Il n'y eut pas hésitation en mon jugement : j'avais devant moi Jeanne d'Arc. C'était bien elle, en son costume de guerre, mais ne tenant ni épée ni bannière, et la tête nue, telle que je la savais être, par les lectures d'ouvrages sérieusement documentés ; d'une stature moyenne, le costume militaire la faisant paraître plutôt petite, mais forte, puissante ; le visage aux traits énergiques, mais d'une grande douceur de physionomie.

« Elle me regardait, sans dire un mot, et des larmes coulaient le long de ses joues.

« Je m'étais reculée d'un pas ; je contemplais l'apparition. Je me sentais toute bouleversée, j'avais comme un ébranlement intérieur, une série de secousses et d'oppressions.

« — Pourquoi pleurer, ô Jeanne ? dis-je enfin ; « pourquoi pleurer, puisque vous êtes dans l'éternelle allégresse divine ?... »

« Elle ne répondit pas ; mais elle ne détachait pas son regard de moi, et ses larmes continuaient à couler. Oh ! ce regard ! il me perçait, me remuait ; je le sentais s'enfoncer en moi, tel qu'une lame d'acier.

« — Je vous en prie, dis-je encore, parlez-moi, « faites-moi connaître le sujet de votre douleur... »

« Est-ce une injure imméritée à votre mémoire

« qui vous attriste ?... Je sais l'affront qui vient de « vous être fait par un misérable... O Jeanne, je « vous en supplie, ne pleurez plus !... Montrez- « moi sur votre radieux visage la joie des élus du « Dieu-Bon, et surtout parlez-moi, parlez-moi !... »

« Rien, rien, pas un mot, pas une syllabe. Elle laissa tomber sur moi un dernier regard, plus triste que d'abord, s'il est possible, et disparut.

« Le soir, j'appelai Asmodée, selon le rite convenu entre nous deux. Il ne manque jamais de répondre à cet appel. Il vint donc.

« Je lui racontai l'événement. Mais voilà que, lui aussi, il se montra plein de chagrin.

« — Chère Diana, me dit-il, vous laissez trop « absorber votre pensée en ces préoccupations au « sujet de Jeanne d'Arc. Songez à vos travaux « pour la gloire du Dieu-Bon ; ce sera plus utile.

« — Permettez, mon ami, lui répondis-je ; je « puis me préoccuper de l'héroïne que j'admire et « que j'aime, sans négliger... »

« A ces mots : « que j'aime », son visage prit une expression fâchée, et il m'interrompit :

« — Non, non, vous ne devez pas rouler plus « longtemps ces pensées dans votre esprit. C'est à « moi seul qu'appartient votre affection, après le « Dieu-Bon ; je ne souffrirai aucun partage de « votre cœur. »

« J'étais loin de m'attendre à une pareille sortie. A mon tour, je trouvai la prétention d'Asmodée exorbitante ; car une affection envers un autre esprit du feu, et une affection toute d'admiration, n'avait pas à le rendre jaloux. Cela me prouvait qu'en ces questions mon fiancé était d'une susceptibilité exagérée. Je lui dis en toute franchise mon opinion : il se fâcha de plus belle. C'était donc la journée aux tristesses.

« Or, comme j'entendais avoir le dernier mot, n'étant nullement dans mon tort, je lui dis net :

« — Puisqu'il en est ainsi, allez-vous-en !

« — Mais....

« — Au nom de Jeanne d'Arc, laissez-moi tranquille.... Je vous le répète, allez-vous-en. »

« Et il partit, tout à fait irrité. »

Depuis lors, miss Vaughan ne reparla plus de Jeanne d'Arc à Asmodée.

Telle est la vision que, de vive voix, elle m'a certifié avoir eue ; et, je l'atteste à mon tour, ce n'était pas une personne exaltée qui me parlait, mais une personne en pleine possession de son bon sens, n'ayant rien de ce qui dénote une hallucinée, montrant dans ses affirmations une énergie des plus calmes.

Voilà le récit qui a provoqué le blâme furieux du Comité Fédéral des Palladistes dits Indépendants, dont miss Vaughan était, naguère encore, la déléguée pour la propagande.

Or, l'ex-grande-maitresse me dit, en outre :

— Ces messieurs du Comité se sont formalisés surtout de la fin du récit. Eh bien, si j'ai un reproche à me faire, c'est d'avoir atténué cette fin ; je n'aurais pas dû mettre qu'au nom de Jeanne d'Arc, invoqué certes sans intention chrétienne, Asmodée partit avec colère. Vraiment, le mot « irrité » que j'ai employé était modéré ; car, dans le départ du démon, qui fut une disparition subite, un effondrement instantané, il y eut un cri plus d'épouvante encore que de rage. Je dois l'avouer, d'ailleurs, cette manière de départ me donna souvent à réfléchir.

Ces réflexions ont préparé, chez miss Diana Vaughan, le revirement salutaire, si important, si décisif, auquel nous avons la grande joie d'assister aujourd'hui.

Mais il s'est passé quelque chose de plus grave, depuis que l'ex-grande-maitresse écrivit ce n° 3 du *Palladium*. Dans ce même numéro, se trouve une lettre fort émue d'un prêtre, dont miss Vaughan m'a confié le nom, et je ne dois pas le publier. Cette lettre se terminait par une requête, que voici :

« Une prière : j'ai tâché de ne vous froisser en aucune façon au point de vue de vos croyances, sans toutefois renier ma foi ; voudriez-vous n'employer dorénavant aucun appellatif méchant envers la Vierge Marie ? Ma bonne Diana, je vous en supplie, vous qui êtes vierge, par la vierge Jeanne d'Arc. »

Auprès de miss Vaughan, on n'invoque pas en vain le nom de la glorieuse martyre de Rouen. Non seulement elle a inséré la lettre ; mais elle la fit suivre d'une réponse, dont nous n'avons, — à présent que satisfaction nous est donnée sur d'autres points, — qu'à mettre en vedette les passages suivants :

« Soyez satisfait, monsieur l'abbé. Tels qualificatifs que vous appelez « méchants » faisaient saigner votre âme, appliqués à la Mère de Jésus, devenue sainte et la plus grande sainte d'Adonai ; il n'y avait pas méchanceté dans mon intention, je vous le déclare. N'importe, ces appellatifs qui vous causent tourment ou peine, vous ne les retrouverez plus sous ma plume ni dans aucun écrit de moi recevant publicité... Je m'y engage, par la vénérée et sublime mémoire de Jeanne d'Arc, que vous avez invoquée. »

C'était là un premier pas. L'ex-grande-maitresse en a fait un autre, avant même de recevoir la voûte du Comité Fédéral.

Après avoir écrit ce n° 3 de sa revue, rentrée chez elle, dans la retraite qu'elle s'est choisie, et où elle a une statuette de Jeanne d'Arc qu'elle transporte toujours avec elle dans ses

voyages, elle se jeta aux pieds de l'image de la vierge de Domremy, et là elle renouvela sa promesse, sous la forme d'un serment, en priant d'inspiration (ce sont ses propres termes). « C'est la première fois de ma vie que je me suis agenouillée à deux genoux », m'a-t-elle dit.

Ce sont les suites de cette prière, sur lesquelles la prudence exige un silence complet dans un compte rendu imprimé. J'ai confié à quelques ecclésiastiques experts et prudents ce qui m'a été raconté ; c'est cela qui mérite examen, car les conséquences de cela sont capitales dans le cas de cette malheureuse victime de Satan. Néanmoins, pour éviter toute fausse interprétation, j'ai le devoir de dire qu'il ne s'agit ni d'une apparition de Jeanne d'Arc ni d'aucune apparition de saint ni de sainte, mais d'un fait grave qui a provoqué en miss Diana Vaughan un tel élan, — je ne peux pas dire : de foi, car la foi catholique doit être entière et sans réserves, — que c'est alors qu'elle a renoncé à toute pratique quelconque de palladisme ou de n'importe quel genre d'occultisme.

Bien que je ne puisse m'expliquer plus clairement, il était utile de mentionner ce fait incident. En effet, il me permet de dire que, lorsque la voûte de désaveu arriva peu après de Londres, elle trouva miss Vaughan dans les meilleures dispositions : elle était démissionnaire de cœur, avant d'être démissionnaire de fait. Ceci est très important ; c'est pour nous une garantie que l'ex-grande-maitresse, en dévoilant maintenant à son tour les infamies des Triangles, n'agit pas par dépit, mais par devoir, avec la conviction sincère de faire œuvre de bien.

A chaque numéro du *Palladium*, le premier exemplaire tiré était envoyé au Comité Fédéral. Le n° 3 parut le 4 juin, mardi de Pentecôte ; le lendemain, il était lu à Londres ; le jeudi, le comité s'assemblait et délibérait à l'unanimité contre miss Vaughan, puis lui envoyait aussitôt la voûte qu'on lira plus loin. Maintenant, nos lecteurs ne seront pas étonnés de la réponse de la courageuse jeune femme, qui hier encore était notre adversaire.

C'est vendredi, m'a-t-elle dit, qu'elle a eu connaissance de notre n° 17, contenant la seconde lettre ouverte de M. l'abbé Bigou. Elle a été fort attristée des doutes conçus par notre collaborateur au sujet de sa pureté virginale ; en m'en parlant, elle avait les larmes aux yeux. C'était pour elle une vraie désolation que de se croire comparée à une Sophia. J'ai plaidé de mon mieux la cause de notre collaborateur ; j'ai dit qu'elle s'exagérait ses intentions ; rien ne pouvait la consoler.

Là encore, la sincérité de miss Vaughan éclate ; elle met le pied sur sa douleur ; même

en s'imaginant qu'elle a été insultée par un prêtre de la religion catholique, — ce qui est une erreur dont elle ne tardera pas à revenir, — elle est entrée résolument dans le chemin de la conversion.

C'est bien parce que le satanisme incorrigible des Triangles répugne à son âme honnête, qu'elle vient à nous, sans fiel, sans rancune pour personne, plus convertie déjà qu'elle ne le croit.

Elle m'a dit, elle m'a juré que désormais pas un mot tombé de sa plume ne heurterait la foi des catholiques. Catholique, elle ne l'est pas encore ; mais comme il s'en faut de peu !... Je crois pouvoir ajouter, sans crainte d'être un mauvais prophète : avec quelle ardeur elle sera à Dieu, quand toute la lumière de la vérité aura lui à ses yeux !...

Je la regardais, pendant qu'elle me parlait, pendant qu'elle m'ouvrait son cœur. Oh ! ce n'était plus la fiancée d'Asmodée, la possédée latente, qui était là. Pour moi, elle est délivrée ; le démon n'est plus en elle. Sans doute, elle aura à subir encore de terribles assauts de la part des légions infernales, auxquelles elle échappe ; mais Jeanne d'Arc, en qui elle a mis sa confiance, la protégera ; le bon Dieu a trop fait en sa faveur, pour l'abandonner en ce moment.

Je constatais le changement caractéristique de ses yeux. Ainsi que l'a si bien expliqué le docteur Bataille, ainsi que l'ont constaté tous ceux qui l'ont approchée, elle avait, la dernière fois que je la vis, des yeux étranges, aux couleurs changeantes, avec je ne sais quelles flammes au fond de la prunelle ; maintenant, l'œil est d'un bleu pur, fixe, le regard est limpide, calme et doux. Non, le diable n'est plus là ; cette femme a cessé d'être la proie du Maudit.

Qui aurait pu prévoir, il y a seulement quinze jours, ce qui arrive ?... Personne, cela est certain. Il y a quinze jours encore, miss Diana Vaughan était toute à sa propagande palladiste ; et le dimanche 9 juin, entre onze heures et midi, elle me disait :

— J'ai été l'adulée des Triangles ; à présent, ils me font horreur. Mon père a été trompé ; j'ai été trompée aussi, ah ! je le sens... Oui, je crois comprendre enfin que le docteur avait raison de voir en daimons et maléakhs les mêmes esprits trompeurs jouant une vilaine comédie... Ce n'est pas Lucifer que les palladistes adorent ; qu'ils lui donnent ce nom ou l'autre, ils adorent tous Satan... Lucifer ne serait donc pas dieu, puisqu'il n'a pas pu s'opposer à ce que le nom de Jeanne d'Arc chasse ses daimons ? Et Jeanne n'est pas un esprit du monde des daimons ! Cela, j'en suis sûre.... Ah ! où étais-je ? que dois-je penser ?... Je ne le vois que trop : le Palladisme n'est que du satanisme. Et moi qui aurais volontiers sacrifié

ma vie pour le triomphe de ça ! (*sic.*) Aujourd'hui, c'est fini, bien fini ; le Palladisme, vous le démasquiez ; moi, je veux le détruire, je le détruirai !...

Comme elle s'apprêtait à me dire ce qui l'arrêtait encore, c'est-à-dire les difficultés théologiques qui lui barrent la route vers le catholicisme, je n'ai pas voulu entendre ses explications sur ce point ; mais je lui ai conseillé, pendant qu'elle écrirait ses mémoires d'ex-palladiste, de rédiger un exposé de ses doutes, à tête reposée. Elle m'a promis de le faire. Cet exposé, nous le remettrons à quelqu'un des ecclésiastiques de nos amis, qui ont sa sympathie ; et j'ai pleine confiance, ses derniers doutes seront levés, car elle est de bonne foi, car Dieu nous accordera cette nouvelle grâce, la conversion complète de cette âme si loyale, de cette chère ancienne adversaire si merveilleusement protégée jusqu'à ce jour, si visiblement l'un des instruments humains de la Providence.

Quant à ses *Mémoires d'une Ex-Palladiste*, bien que prise à l'improviste, — elle ne comptait pas les écrire de sitôt, — elle va s'y mettre sans retard.

Nos lecteurs savent avec quel scrupule nous les avons mis en garde contre la curiosité qui pouvait les pousser à lire le *Palladium Régénéré et Libre*, cette revue écrite avec bonne foi, mais pouvant troubler les âmes des fidèles ; malgré tout l'intérêt qu'elle avait pour nous à titre de document, nous l'avons considérée à bon droit comme un poison, et nous avons détourné de toutes nos forces nos amis de la tentation de boire à cette coupe brillante.

Nous sommes donc bien à notre aise pour encourager miss Vaughan, aujourd'hui que, par l'admirable bonté de Dieu, elle a abandonné le sentier de Lucifer, prince du mensonge, pour s'engager vaillamment dans la voie de la vérité. *Nous savons qu'on peut compter sur sa parole* ; nous avons la certitude qu'elle ne dévoilera pas le Palladisme pour le peindre sous des couleurs séduisantes, mais pour le faire exécrer, et afin de mieux montrer combien elle déplore son erreur personnelle. Ecrits dans cette note, avec cet accent de sincérité qui est si vibrant chez elle et auquel nous avons toujours rendu hommage, les Mémoires de miss Diana Vaughan seront une œuvre excellente et feront un grand bien, venant s'ajouter aux livres du docteur Bataille, de Margiotta et de Jean Kostka. Nous recommandons, par conséquent, cette publication aussi chaleureusement qu'il est en notre pouvoir.

L'ex-grande-maitresse m'a dit que le premier fascicule serait prêt du 15 au 20 juin. Dans sa lettre, publiée plus haut, elle offre à nos abonnés son n° 2 du *Palladium*, afin de faire juger ce qu'elle avait écrit et qu'elle

trouve mal interprété par M. l'abbé Bigou. Cette lettre est antérieure à notre entrevue. J'ai expliqué à miss Vaughan qu'il valait mieux en demeurer là et se contenter de l'insertion de sa lettre ; aujourd'hui, ses n^{os} du *Palladium* n'ont qu'un intérêt secondaire, s'il est vrai que, d'autre part, ils ne sont plus nuisibles, la propagande de la directrice étant supprimée. Mais alors, je lui ai demandé une faveur pour nos amis, et elle m'a invité à voir à ce sujet son éditeur (1).

Un ecclésiastique, à qui je racontais mon entretien avec miss Vaughan, me fit une remarque qui mérite d'être rapportée. Sur la loyauté, le bon cœur, l'honnêteté à tous les points de vue, le courage de notre ancienne adversaire, tout le monde est d'accord, y compris notre collaborateur M. l'abbé Bigou, qui n'a jamais eu la moindre intention de la blesser et encore moins de l'outrager ; mais, d'autre part, la fervente admiratrice de Jeanne d'Arc avait un gros défaut, qu'elle nous permit de lui dire. Ce défaut, c'était le manque d'humilité ; elle se croyait presque incapable d'erreur. Comme elle en rabat aujourd'hui !... Poussant l'indépendance jusqu'à un degré stupéfiant, elle ne fléchissait qu'un genou, même devant son Lucifer, alors qu'elle le croyait dieu. Or, la voici tombant à deux genoux aux pieds de la Vénérable Jeanne d'Arc. Quel changement en cette âme altière ! Elle est vraiment dans la bonne voie.

Un autre exemple frappera nos lecteurs.

Au moment où elle allait prendre congé de moi, je lui dis :

— Publierez-vous l'*Apadno* ?... Vous en avez annoncé l'édition intégrale, par vos soins.

— La situation n'est plus la même, me répondit-elle. Si je publiais maintenant l'*Apadno*, on pourrait me suspecter de me livrer à une propagande palladiste déguisée, et un soupçon pareil me désespérerait.

Je réfléchis, et je repris :

— On ne vous suspectera pas, j'en suis convaincu. Mais voulez-vous me permettre de vous soumettre une idée ?

— Dites.

(1) Une démarche a été faite, en effet, auprès de l'éditeur de miss Vaughan. Il a été entendu avec lui que tout abonné ou lecteur de la *Revue Mensuelle* recevrait franco le 4^e fascicule des *Mémoires d'une Ex-Palladiste* contre l'envoi de TRENTE-CINQ CENTIMES en timbres-poste, adressés à l'éditeur-administrateur : M. A. Pierret, 37, rue Étienne-Marcel, à Paris. — Quant aux abonnements, on pourra, si on le désire, les transmettre par l'intermédiaire de nos éditeurs, MM. Delhomme et Brignel, 83, rue de Rennes, à Paris. Il paraîtra un fascicule par mois ; l'abonnement est de douze francs pour un an, et six francs pour six mois (prix unique pour tous pays). Le prix ordinaire de chaque fascicule est un franc. Le premier chapitre des *Mémoires* de miss Vaughan est consacré à *Lucifer au Sanctum Regnum de Charleston*.

Ajoutons que miss Vaughan, confirmant ce que M. Pierret nous écrivit il y a un mois, faisait savoir, dans son 3^e n^o du *Palladium*, qu'en prévision du mécontentement des lucifériens gênés par ses révélations, elle s'était choisi un éditeur inaccessible aux influences de la secte maçonnique.

— Il y a intérêt, pour les catholiques, à connaître cet amalgame de doctrines étranges, avec lesquelles le Palladisme a pu s'emparer d'intelligences comme la vôtre ; mais, évidemment, il ne faut pas qu'une telle publication puisse offrir un danger pour la paix des âmes... Il y aurait donc quelque chose à faire : puisque vous avez le texte original et que vous pouvez le traduire, vous devriez, au fur et à mesure de votre traduction, communiquer votre manuscrit à un théologien catholique, qui, sous forme de notes ou de commentaire, rédigerait en regard la contre-partie, mettrait le contre-poison à côté du poison.

C'était un coup droit que je portais à miss ; sa réponse allait me la faire juger.

Sans aucune hésitation, elle me dit :

— Votre idée est excellente ; elle me plaît beaucoup. Oui, dans ces conditions, je publierai volontiers l'*Apadno*. Vous avez raison, et ainsi personne ne pourra me suspecter. J'ai cru si longtemps que c'était là le livre de la vérité par excellence !... Voilà encore un bon moyen de détruire le Palladisme. Merci de me l'avoir indiqué ; je l'adopte. Mais, d'abord, allons au plus urgent. Que les infamies et les crimes soient connus !

— Allez, lui répliquai-je, marchez droit devant vous, et combattez hardiment ; tous les honnêtes gens vous applaudiront...

Et j'ajoutai, à demi-voix, en lui pressant les mains : — Et Dieu vous sauvera !

Tandis qu'elle se retirait, je songeais à moi-même. De quel abîme, moi aussi, je fus reliré il y a dix ans par la miséricorde divine !... Moi aussi, j'avais été l'ennemi de Dieu et de l'Eglise, et je n'avais, moi, aucune excuse, ayant été élevé dans la lumière, n'ayant eu que de bons maîtres. Quelle chute épouvantable fut la mienne !...

Diana Vaughan, elle, était victime de son éducation ; elle n'entendit, autour d'elle, dès son enfance, parler du vrai et seul Dieu que dans des blasphèmes et des imprécations sacrilèges. Son berceau, sa jeunesse furent environnés des ténèbres les plus épaisses ; et voici qu'un rayon de la grâce dissipe ces ténèbres, et voici que, n'ayant pas failli au sein d'une bande immonde, miracle vivant, âme noble et bonne préservée des souillures, elle s'élance, à grands coups d'aile, vers la lumière de Dieu !

« *Benedicta sit sancta Trinitas, atque indivisa Unitas ; confitebimur ei, quia fecit nobiscum, misericordiam suam.* »

Léo Taxil.

Voici maintenant la voûte du Comité Fédéral de Londres et la réponse de miss Diana Vaughan ; l'ensemble sert de préface à ses *Mémoires d'une Ex-Palladiste* :

Je ne suis plus des vôtres?... Soit!

Tout est possible, même l'impossible ; tout arrive, même ce qui ne devrait pas arriver.

M'est arrivée, en effet, la plus impossible missive que je pouvais attendre. Qu'on la lise :

« Orient de Londres, le 19 payni 000895.

« Très chère Sœur Diana Vaughan,

« Le Comité permanent de la Fédération Palladiste Indépendante vient de prendre connaissance du troisième numéro mensuel de la revue que vous avez fondée à Paris sous le titre *le Palladium Régénéré et Libre*, et que vous rédigez, en vous appuyant sur un des votes du Convent de Londres (séance du 2 mékir 000894).

« Malgré toute l'affection que les membres du Comité vous portent, sans en excepter un seul, et tout en reconnaissant la parfaite loyauté de vos intentions, ils ne peuvent vous laisser dire plus longtemps que vous agissez pour le bien de notre cause, et ils se voient dans la pénible obligation de vous désavouer complètement devant les Triangles de la Fédération.

« En publiant dans votre deuxième numéro un document destiné à demeurer secret, quelle que soit l'opinion qu'on en puisse avoir, vous aviez commis déjà une grave faute. La reproduction qui en a été faite, avec autant de joie que d'empressement, par de nombreux organes de l'Adonaïsme dit catholique romain, les éloges publics que le journal *l'Univers*, moniteur officiel du Pape de la superstition en France, vous a adressés, dans son numéro du 30 mai, pour vous féliciter de cette divulgation, auraient dû vous faire comprendre que vous vous étiez engagée dans une mauvaise voie.

« Vous avez ainsi porté le trouble dans nos rangs. Deux membres les plus dévoués de notre Comité, craignant de paraître solidaires de vos écarts, aux yeux des Indépendants fédérés, donnèrent leur démission et ne l'ont reprise qu'à la suite de notre délibération d'hier, portant un blâme formel de votre conduite.

« Quand vous avez appris cette démission, si vous n'aviez été égarée par l'idée fixe de tout sacrifier, même les intérêts de notre cause, à la satisfaction d'une haine personnelle, vous auriez senti quelles difficultés votre manque de sang-froid et de prudence créait à notre œuvre, dont le but n'est pas seulement la propagande sur de nouveaux terrains, mais aussi la préparation d'une entente plus ou moins prochaine avec nos Frères et Sœurs séparés, moyennant des concessions réciproques et la démission imposée au Frère 461, seul obstacle à notre union (1).

(1) Le Frère 461 n'est autre qu'Adriano Lemmi (Note de la Revue Mensuelle).

« Loin de là, vous obtenant dans la plus malencontreuse des tactiques, ne voulant prendre conseil que de vous-même, perdant toute mesure, travaillant contre le sens même des principaux votes du Convent Indépendant de Londres, vous avez publié ce troisième numéro de votre revue, que tout Palladiste, non égaré comme vous l'êtes, condamnera avec une juste sévérité.

« Dans ce numéro, vous portez de véritables défis à quiconque, parmi les Indépendants fédérés, ne pense pas comme vous ; vous insérez une lettre d'un ministre d'Adonaï, en déclarant que vous en êtes très touchée et lui promettant que, à l'égard de la mère du Christ, vous ne vous servirez jamais plus d'expressions pouvant heurter la foi des catholiques romains ; vous annoncez que vous publierez le récit de « crimes odieux » commis dans les Triangles ; vous représentez le bon génie qui a daigné se constituer votre protecteur, comme fuyant irrité devant le nom de Jeanne d'Arc, dont votre aveuglement exagère singulièrement les mérites ; tout en expliquant que vous avez été trompée par un renégat de nos croyances, vous reconnaissez lui avoir fourni des armes, qui ont été tournées contre nous et que vous ne lui avez pas reprises alors qu'il était encore temps de le faire ; enfin, dans une correspondance que vous insérez et dont le sens est bien facile à comprendre, vous ne vous cachez pas de prendre rendez-vous avec la supérieure d'un couvent adonaïte, pour y avoir un séjour, de vingt-quatre heures, dites-vous.

« Nous avons le regret de vous le dire, Très Chère Sœur, par ce troisième numéro, vous avez prononcé vous-même votre condamnation. Vous n'avez plus le droit de vous dire des nôtres.

« Si le Convent Indépendant de Londres n'a pas stipulé dans quelles limites il vous donnait mandat, c'est qu'il ne serait jamais venu à la pensée des délégués vous accordant leur confiance que vous pourriez en faire un tel abus.

« Nous aussi, nous tenons nos pouvoirs du même Convent, et à l'unanimité, par délibération d'hier, nous vous désavouons et vous faisons défense de vous servir désormais de ce titre de *Palladium Régénéré et Libre*, qui est celui adopté par la Fédération et lui appartenant.

« Nous vous donnons sept jours pour réfléchir, détruire tous les exemplaires non distribués des numéros 2 et 3 de votre revue que nous répudions, nous remettre votre démission de déléguée à la propagande, et prendre l'engagement par écrit de ne plus accomplir une démarche quelconque ni publier quoi que ce soit, même sous votre responsabilité morale personnelle, sans en avoir référé au Comité Fédéral.

« C'est avec une profonde douleur que nous nous voyons dans la nécessité d'en venir là ; mais, quand vous aurez repris possession de votre sang-froid et que

la réconciliation de tous les Frères et Sœurs du Palladium se sera faite par la démission dont nous venons de parler plus haut, et à laquelle nous travaillons par des moyens plus sûrs que les vôtres, vous comprendrez que nous avons eu uniquement en vue de vous protéger contre vous-même, c'est-à-dire contre les erreurs de votre fougue, ne supportant aucun frein.

« Nous espérons, cependant, que vous voudrez bien méditer cette voûte, qui, vous le savez, vous est adressée *par vos meilleurs amis*. Nous désirons de tout notre cœur, que vous prêtiez enfin l'oreille à la voix de la raison.

« Cette voûte devra être tenue secrète par vous, nous l'exigeons absolument. Vous ferez simplement une circulaire à vos abonnés par laquelle vous leur annoncerez, sans commentaires, que, par ordre du Comité Fédéral, la publication de la revue *le Palladium Régénéré et Libre* ne se poursuit pas, l'expérience de la propagande publique ayant été jugée suffisante. Le Comité prendra ses mesures, d'autre part, pour imprimer un organe-lien qui sera distribué aux Triangles seuls et aux Groupes Familiaux donnant des preuves de bon fonctionnement.

« Que le Grand Architecte de l'Univers, notre Dieu, vous soit en aide ! »

(*Suivent les signatures.*)

Délicieuse plaisanterie, celle de la fin de la voûte : Nous vous désavouons devant les Triangles ; mais nous vous défendons de le dire au public !...

Et pourquoi cela donc ?... Il ne me gêne pas du tout, moi, votre blâme. A dire vrai, il m'a fort surprise ; mais vous savez, chers amis, que j'ai la résolution prompte, et, ma foi, sitôt remise du coup de stupéfaction, — vous l'avouerez-je ? — j'ai eu un des plus beaux éclats de rire de mon existence. Or, les meilleures décisions sont celles que l'on prend en état de douce gaieté et l'esprit libre de tout souci.

Vous m'avez fait savoir vos volontés ; grand merci. Maintenant, apprenez les miennes.

Je me garderai bien de faire détruire par mon éditeur les exemplaires qui lui restent des numéros 2 et 3 du *Palladium Régénéré et Libre* ; ils sont la preuve de votre exquise intolérance. Je les donne donc à mon éditeur, et je lui souhaite de remettre ces deux numéros souvent sous presse, afin que soient nombreuses le plus possible les personnes qui voudront bien constater que le fait d'avoir des opinions religieuses tout à l'opposé de celles des catholiques romains ne me rendait pas, moi, menteuse, malhonnête, ni trouvant insupportables les convictions contraires aux miennes.

Ma démission de déléguée à la propagande ?... Je ne vous la remets pas. Je vous envoie mieux : ma démission de tout, de tout, de tout. — Je n'ai plus le droit de me dire des vôtres ?... Je ne songe pas à le dire : je n'en suis plus, je n'en veux plus être. Deux fois déjà, j'avais donné ma démission ; je désirais vivre en paix, dans la retraite. Deux fois, vous, *mes meilleurs amis*, vous êtes venus me supplier de reprendre part au combat.

Aussi bien, il est opportun de s'expliquer à ce sujet devant le public ; car aucunement je ne tiens à paraître ridicule. Oui, il me semble nécessaire qu'on sache bien que ridicule, ce n'est point moi qui le suis.

La première fois, je démissionnai à la suite des scrutins frauduleux du Palais Borghèse. Vous êtes venus vers moi alors, avec bien d'autres, et vous m'avez juré, par tous les dieux de l'Olympe, qu'on allait faire à Lemmi dit Simon une guerre implacable, et que, quoiqu'il pût arriver, on ne désarmerait pas. Oh ! les belles ardeurs ! le zèle extraordinaire ! le magnifique départ pour le triomphe certain !... Mais il a suffi à quelques malins allemands de mettre en avant une combinaison plus ou moins déshonorante, pour qu'on baissât pavillon et qu'on légitimât l'usurpation du 29 thoth (20 septembre 1893).

En présence d'un tel manquement à la foi jurée entre les alliés de la résistance, je démissionnai pour la seconde fois, plutôt que de subir la honte, et vraiment je crus avoir trouvé la tranquillité, pendant sept mois environ. De nouveau, on est venu me demander de coopérer à une autre action, offensive et défensive : cette fois, vous étiez moins nombreux à me solliciter ; mais vous étiez la phalange des irréductibles, le bataillon sacré ! Il s'agissait de créer une Fédération Indépendante ; peu à peu, on attirerait à soi les mécontents, et, en outre, en recrutant des adeptes directement dans le monde profane, on créerait des Groupes Familiaux (ingénieuse trouvaille du Frère Gaetano S.), qu'on transformerait ensuite en Triangles, de façon à fortifier solidement la Fédération. Après quoi, quand le Palladisme Indépendant serait fort, il exigerait la déchéance de Simon ; pour faire l'union avec les Frères et Sœurs séparés.

Conception sublime ! plan superbe ! prodige d'habileté !

A ceux qui sont venus me demander mon adhésion, qu'ai-je dit ? « C'est excellent d'être habiles, mais il faut d'abord être honnêtes ; c'est parfait de recruter dans le monde profane, mais il faut pour cela faire la propagande au grand jour. » Et, pour être des vôtres, j'ai posé deux conditions :

publicité de la propagande, et nettoyage complet du rite. Vous m'avez répondu : « Nous sommes d'accord ».

Aujourd'hui, c'est vous qui dites : « Plus de propagande publique ! » Vous n'osez pas ajouter : « Réflexion faite, ne procédons pas au nettoyage ». Allons, pas de biais, mes *chers* amis ; au fond, c'est là ce que vous pensez.

Je le maintiens : vous ne voulez pas plus du nettoyage que de la publicité. Pour qu'une propagande soit bonne, elle doit être loyale, sans arrière-pensée, montrant l'erreur de l'adversaire, mais ne mettant pas en doute la sincérité de sa croyance, et par conséquent respectueuse des personnes, concédant aux trompés honnêtes tout ce qui n'est pas reniement de sa propre foi, s'abstenant de descendre aux bassesses de polémique. De même, pour faire du nettoyage efficace, il faut donner grands coups de balai dans les ordures.

Mon œuvre n'était pas autre. Je comprends que l'adversaire se soit scandalisé d'une propagande publique ; mais vous ?... Alors, vous n'êtes donc pas certains de posséder la vraie lumière, puisque vous réclamez encore les ténèbres, au moment où nous allions enfin sortir de nos catacombes ?... Vous ne voulez pas les grands coups de balai dans le tas d'ordures ; alors, elle vous plaît donc encore, la malpropreté ?...

Je vous accorde de ne plus me servir de votre titre. Il est à vous ; reprenez-le. Mais, je vous le déclare, entre mes mains, il était sincère ; vous, vous en faites un masque, puisque vous me désavouez... Ah ! vous ne voulez pas qu'on dévoile et flétrisse les crimes ?... Eh bien ! je vous refuse le droit de dire que votre Palladisme est *régénéré*... Vous me parlez en esclaves de Simon, craignant son fouet, le ménageant et tendant l'échine ; eh bien ! je vous refuse le droit de dire que votre Palladisme est *indépendant et libre*.

Donc, c'est entendu : je vous rends votre titre, et je ne ferai plus aucune propagande pour aucun Palladisme. La religion de Lucifer Dieu-Bon, nous ne la comprenions pas de même ; je ne le vois que trop.

Mais de ce que, à la suite de votre inqualifiable voûte, je cesse la revue *le Palladium Régénéré et Libre* et ma propagande des principes lucifériens orthodoxes, il ne résulte pas que je rentre dans le silence. Je ne suis pas, moi, une marionnette automate qui se meut ou demeure au repos, selon que l'on monte ou démonte son mécanisme. J'étais dans le calme de la retraite, vous m'en avez fait sortir ; ne vous imaginez pas que ma plume étant à présent condamnée par votre délibération du 18 payni, je vais la laisser moisir dans l'encrier, en attendant que vous daigniez me prier de la repren-

dre. Non, non ! Maintenant je suis « en train » : je commençais le nettoyage, croyant agir en cela pour le bien de la cause ; je le continuerai pour le bien public et ma satisfaction personnelle, voilà.

Au lieu d'une revue, organe-lien des groupes lucifériens indépendants, mes lecteurs auront mes Mémoires d'Ex-Palladiste, parfaite initiée. Sous un autre titre, je publierai exactement ce que je comptais publier ; seulement, je n'agirai plus dans un but de propagande, le triomphe du Palladisme m'étant devenu tout à fait indifférent, *grâce à vous*, messieurs du Comité Fédéral.

(Je me hâte d'ajouter que ceux de mes lecteurs-abonnés à qui ne plairait pas ce changement de programme n'ont qu'à le faire savoir immédiatement ; mon éditeur les remboursera par retour du courrier.)

J'écirai pour faire connaître tout : je dirai, à mon tour, ce qui se passe dans les Triangles, ce que j'ai empêché dans la mesure de mes forces, ce que j'ai toujours blâmé et ce que je croyais être bien ; le public jugera. Je parlerai sans haine, sans l'ombre même d'une rancune. Je n'ai haine pour personne. Etonnez-vous, rédacteurs de la voûte du 19 payni : malgré votre dire, je ne hais pas Simon ; je le méprise. Et vous, je ne vous en veux pas non plus ; je vous plains.

Votre volonté est que je cesse d'écrire, j'écirai plus que jamais ; vous voyez que cette fois nous ne sommes pas d'accord.

Que vouliez-vous encore ?... Ah ! j'allais oublier : pas une démarche quelconque, sans vous en avoir référé !... Tenez, vous ne vous doutez pas, mes pauvres amis, à quel point vous êtes amusants.

Alors, si j'étais restée des vôtres, il m'aurait fallu votre permission pour aller rendre visite à une digne et excellente femme, dont la mère se trouve avoir été l'amie de la sœur aînée de ma mère, et qui m'a rappelé ce souvenir dans une lettre aussi spirituelle que bonne et courtoise ?... Vous avez frémi, parce que quelques lignes, en correspondance du troisième numéro, vous ont fait comprendre qu'il s'agissait d'une religieuse du catholicisme romain. O mes ex-frères, que vous avez le frémissement facile !...

Or ça, que vos cheveux se dressent d'horreur sur vos têtes. J'aurais pu envoyer directement, par lettre, à leur destinataire, ces quelques mots de correspondance. Savez-vous pourquoi j'ai préféré les insérer ? C'était pour avoir un prétexte d'adresser mon numéro 3 à cette religieuse ; le numéro contenait la lettre d'un prêtre-professeur et ma réponse qui vous a fait bondir. Eh bien, j'étais sûre, avec ce numéro, de causer grand plaisir à la

digne femme. Quelle perversité de ma part, n'est-ce pas ?... Allons, allons, ô vous qui vous dites mes meilleurs amis, nous n'étions point faits pour nous entendre.

Car, — c'est toujours à ceci qu'il faut revenir, — vous ne méprisez pas Simon et ses pratiques. La vérité : vous ne voulez pas de lui, parce que ce n'est pas l'intérêt de votre caisse d'avoir Mandrin pour caissier ; mais son Palladisme ne vous répugne aucunement. Disons tout : vous y tendez.

Quelle lutte il m'a fallu soutenir, au Convent Indépendant de Londres, pour faire inscrire dans le programme discuté le qualificatif *régénéré* ajouté au mot *Palladium* ! ... J'ai pu obtenir la suppression officielle de certaines pratiques, et non sans peine ; — vous les vouliez maintenir *facultatives* ; — mais il m'a fallu vous faire la concession d'en conserver les symboles. Il est juste de dire que vous me laissiez le droit d'en fixer l'interprétation.

Avouez-le : si vous désirez l'union avec les Frères et Sœurs séparés, en imposant la déchéance de Simon, par contre, vous l'attendez avec impatience, cette réconciliation, surtout afin de reprendre des traditions déplorables, contraires à ce que je croyais le vrai Palladisme, mais traditions que bien peu d'entre vous reprouvent.

Et, à ce propos, souffrez que je vous dise que vous pouvez revendiquer le titre *le Palladium Régénéré et Libre*, puisqu'il a été adopté par la Fédération ; mais les Brefs d'autorisation en Activité, destinés aux Groupes Familiaux, m'appartiennent en toute propriété ; car c'est moi qui ai tout payé, gravure, impression, sceaux. Certes, maintenant, je ne vais pas en user pour vous aider à fonder des groupes ! Je les utiliserai, en les transformant en prime pour mes lecteurs-abonnés ; toutefois, je vous préviens, afin que vous n'en ayez aucune surprise, que je publierai dans mes Mémoires l'explication de ces symboles, telle que les simoniens et la plupart d'entre vous la veulent comme dogme, *vrai dogme de satanisme* (1). L'explication étant alors révélée, au sens dans lequel vous retombez, nous verrons si vous pourrez fonder

(1) Je rappelle ce qui est stipulé, dans les *Règlements pour les Groupes Familiaux*, à l'article 40, au sujet des Brefs d'autorisation en Activité :

« Le modèle est celui que le Convent Indépendant de Londres, au 2 mekir 000894, a adopté pour servir uniformément à tous Diplômes, Brefs et Patentes de la Fédération du Palladium Régénéré et Libre. c'est-à-dire le modèle des Patentes de Hiérarque et de Maîtresse Templière au titre direct de Charleston, attendu que ce modèle est celui qui contient le plus complètement les symboles du Palladisme ; toutefois, l'explication des symboles ne sera pas donnée aux demandeurs de Brefs pour autorisation de fonder un Groupe Familial. »

Ah ! non, on n'aurait pas donné l'explication des symboles aux simples profanes, même bien décidés à fonder un groupe !...

Mais, puisqu'on m'a fait payer tous les frais de ces Brefs, il est évident qu'ils sont ma propriété, sans contestation possible ; et,

beaucoup de Groupes Familiaux ?... Je dis : non.

Avec l'honnêteté, on en eût créé un grand nombre. En pratiquant, vous aussi, un Palladisme satanique, vous vous condamnez à l'impuissance ; et moi, je vous condamne au mépris public.

Quant à vos Triangles, — je parle des vôtres aussi bien que de ceux soumis à Simon, — ma plus grande joie sera de travailler à leur destruction, puisque vous rechutez dans le satanisme d'où je m'efforçais de vous tirer ; travail de destruction que j'opérerai en parfaite placidité de conscience, en certitude de faire bien. Si le Palladisme doit être *ça*, s'il est impossible de le « débarbouiller », pour employer l'expression pittoresque d'un écrivain adonaïte qui signe Flavio, par ma foi de croyante honnête, je le jure : autant vaut qu'il s'effondre à jamais dans l'universelle réprobation !

Ah ! contre les divulgations du docteur Bataille vous avez poussé, chez vous, des cris à ébranler les murailles de vos temples ?... Eh bien, je vous annonce mieux que tout ce qu'a pu dire ce catholique romain, dont les révélations perdaient, il semble, une part de valeur par le fait que son enquête avait été résolue avec une idée préconçue, immuable, accomplie avec des yeux d'adversaire. Moi, nul ne pourra m'accuser de parti-pris adonaïte. Et vous n'ignorez pas quelles sont les choses que je sais, c'est-à-dire que rien ne m'a été caché, que le Dieu-Bon lui-même, en personne, n'a eu pour moi aucun secret. Et je vous assure que personne, d'aucun monde, ne mettra un bâillon sur ma bouche !

N'invoquez pas contre moi mon serment.

A qui ai-je juré respect, amour, fidélité ?... Est-ce à Satan, à un roi du mal, à un prince souverain chef de diables ? Non, jamais, jamais ! J'ai prêté serment à Lucifer, en tant que principe du bien, dieu de bonté suprême.

Je crois, ou j'essaie de croire encore que Lucifer est le Dieu-Bon, et Adonaï, le Dieu-Mauvais. Mais, vous qui appelez malencontreuse ma tactique, j'ai le devoir de vous dire que c'est votre tactique qui me devient suspecte. Vous me donnez sept jours pour réfléchir ; or, dans ma réflexion immédiate, je vous vois n'opérer que tortueuses manœuvres. Le nom de Lucifer est sur vos lèvres ; hélas ! je comprends que c'est un Satan que vous adorez.

Après avoir ri de votre prétention à m'imposer vos tyranniques et ineptes volontés, maintenant je tremble. Je tremble en me demandant si mon

puisqu'ils sont ma propriété, j'en dispose à mon gré. Rien ne me servira mieux pour démontrer le satanisme qu'on prétend maintenir dans les Triangles et auquel on comptait amener, malgré moi, les Groupes Familiaux. La production publique de ces Brefs, avec explications, sera un coup mortel pour le satanisme des soi-disant lucifériens.

(Note de Miss Diana Vaughan.)

bien-aimé père, trompé lui-même, ne m'a pas infusé l'erreur.

Je relis ces lignes, écrites sur moi il y a un an par un adversaire dont j'ai toujours apprécié l'élévation de cœur et la droiture, et qui m'ont vivement frappée : « Diana Vaughan se fait de « Lucifer une image absolument contraire à ce « qu'il est réellement ; de sorte que, dans l'esprit « mauvais, elle se figure, non ce qu'il est, mais « l'antithèse de ce qu'il est. Elle s'imagine un Luci- « fer bon, protégeant le bien, miséricordieux « même, tel, en un mot, que sont les anges de « lumière, et c'est en le revêtant des perfections « divines qu'elle se prosterne devant lui ; de sorte « que son erreur n'est pas dans la conception « qu'elle se fait de la divinité, mais elle consiste « à attribuer les dons divins à l'inférieur ennemi « de Dieu. »

Cette opinion ainsi exprimée ne m'avait aucunement convaincue. L'écrivain ne m'apprenait rien de nouveau, en disant, dans un style catholique romain, que l'orthodoxie luciférienne est le contrepied exact de l'orthodoxie adonaïte. Pour le palladiste orthodoxe, Lucifer est le principe et l'auteur de tout bien, tandis qu'Adonaï équivalant au diable de la religion chrétienne, mais il est un diable rival du Dieu-Bon ; aux yeux du palladiste orthodoxe, Lucifer ne saurait donc être Satan, et, pour dire le mot, c'est plutôt Adonaï qui serait un Satan, d'ordre très haut. Mais ces lignes sont revenues à mon esprit, après lecture de la voûte londonienne et réflexions sur ce que je sais des tendances qui prédominent dans la pratique du Palladisme.

Réellement, je le répète, — et vous savez que je ne mens pas, — vous adorez en Lucifer un Satan, et, d'autre part, vous maudissez et repoussez avec horreur Adonaï, dieu des catholiques romains.

Ce n'est pas moi, par conséquent, c'est vous qui donnez raison à l'écrivain des lignes ci-dessus reproduites. Si, en adorant Lucifer, j'adorais le Satan qui reçoit vos hommages, alors j'ai été trompée, comme le fut mon père, comme le sont les quelques palladistes qui m'ont assuré penser de même que moi ; alors j'adorais le diable. Or, je ne veux pas, je n'ai jamais voulu de cette divinité-là. Si Lucifer est vraiment Satan, mon serment est nul. Je n'ai besoin d'aucun prêtre catholique romain, d'aucun ministre protestant, d'aucun rabbin ni d'aucun marabout, pour m'en délier : il est nul de lui-même, radicalement nul.

Et si je n'étais pas dans l'erreur, si Lucifer est vraiment le Dieu-Bon, si mon serment est donc valable, je ne le trahis point en démasquant les pratiques satanistes que j'ai constatées avec dou-

leur dans les Triangles, contre lesquelles j'ai employé mes meilleures forces réagissantes ; je ne trahis point, car vous n'êtes pas lucifériens, vous êtes satanistes.

Il m'a été rapporté que c'était par complaisance pour moi que certains Triangles supprimaient ces pratiques, quand je les visitais en Inspectrice, mais que, sitôt après mon départ de la ville, elles étaient reprises de plus belle. J'ai tenu à faire vérifier le fait par quelques orthodoxes dont je suis sûre ; j'ai su ainsi ce qu'il en était, et j'en eus le cœur déchiré. J'avais formé l'espoir de ramener peu à peu tous les nôtres, au moins les Indépendants fédérés, à l'orthodoxie, c'est-à-dire au dogme pur et aux pratiques incritiquables, par la voix de la persuasion, par la persévérance à glorifier le bien et à flétrir le mal, hardiment, hautement, sans ambiguïtés, au grand jour ; cet espoir, ô vous qui vous dites mes meilleurs amis, vous venez de le détruire.

L'obligation de me désavouer vous est pénible, dites-vous. Moi, je pousse un soupir de soulagement en rompant avec vous à jamais ; tenez, tandis que j'écris tout ceci, je respire mieux.

Je respire mieux, oui ; vos despotiques fantaisies ont provoqué mon rire, oui encore. Néanmoins, quel bouleversement vous avez porté dans le plus intime de mon âme !...

Ma vie tout entière passe devant les yeux de ma conscience. Je ne sais plus où j'en suis, d'où je viens, où je vais. J'entends un cri, qui me dit : « Je suis la vérité ; reste avec moi ». Puis, c'est un doux murmure à mon oreille : « Il t'a toujours trompée, renonce à lui ; Celui qui vraiment t'aime n'attend qu'une prière de toi pour t'ouvrir ses bras ! »

Qui écouter ? qui croire ?... Je ne le sais encore. Je riais il n'y a qu'un instant ; à présent, je pleure. Est-ce que je deviendrais folle ?... O Dieu-Bon, qui que tu sois, aie pitié de moi !

Ah ! plus de trouble, plus de tourments de pensée ! Songeons à l'œuvre urgente et nécessaire. Je ne suis plus des leurs, voilà le point incontestable. Écrivons, sans haine ni rancune, le livre de bonne foi ; disons, sans trembler, ce qui est, tout, tout. Neutralise-toi, ô mon âme, pendant que ma plume courra sur le papier.

Et, pour me soutenir, *renonçant à tout appel d'esprits discutés*, je n'invoquerai que Celle qui est, en mon sentiment, la plus sublime des héroïnes ayant vécu sur cette terre, et qui, où qu'elle soit, est certainement auprès de l'Eternel Bien :

— Sainte Jeanne d'Arc, combats pour moi !

DIANA VAUGHAN.

TRENTE-CINQ ANNÉES

DU

GRAND ORIENT DE FRANCE

(1860-1894)

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

Nous rappelons ce que nous avons dit dans le numéro où nous avons commencé la publication de ces listes de chefs d'ateliers. Il ne s'agit pas ici de démasquer des palladistes, et nous ne nous préoccupons pas non plus de savoir si telle ou telle loge possède ou non une annexe androgyne. Nous reproduisons l'extrait fidèle des annuaires officiels du Grand Orient de France. Nous plaçons cette divulgation *uniquement et exclusivement sur le terrain politique* : étant donné que c'est dans les ateliers maçonniques qu'ont été élaborées toutes les lois impies, toutes les mesures de persécution contre l'Eglise, les Vénérables, les Très-Sages, les Grands-Maîtres ont tous leur part de responsabilité dans l'œuvre mauvaise, irréligieuse, néfaste, qui a été accomplie par les Chambres; ce sont donc purement et simplement des politiciens plus ou moins ignorés que nous présentons au public.

Avis. — Nous ne donnons l'indication des jours de réunion ou tenues que pour les loges existant encore actuellement. Quant aux loges tombées en sommeil, cette indication ne nous semble plus avoir aucun intérêt.

PREMIÈRE PARTIE

LES LOGES

ET LEURS VÉNÉRABLES

(Suite)

SEINE

Paris

(SUITE)

LA RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE

Loge fondée le 7 avril 1884.

VÉNÉRABLES : — (1884) Tamisier, 57, rue du Faubourg-Montmartre; Maître. — (1885) le même, publiciste, 41, rue du Sentier. — (1886) le même, 55, rue Montmartre. — (1887) aucun nom dans

l'Annuaire. — (1888) Laguerre, Georges, avocat, membre de la Chambre des députés, 491, rue Saint-Honoré; Maître. — (1889) le même, avocat à la Cour d'appel, député. — (1890) le même. — (1891) Suspendue pour un an à dater du 14 octobre 1890. — (1892) Suspendue jusqu'au 14 octobre 1892. — (1893) Restée définitivement en sommeil.

LA ROSE DU PARFAIT SILENCE

Loge fondée le 7 décembre 1812.

VÉNÉRABLES : — (1860) Caubet, négociant-passementier, 368, rue Saint-Denis; Maître. — (1861) le même. — (1862) le même, 124, grande rue de Vaugirard. — (1863) le même, ancien manufacturier, 27, rue Meslay. — (1864 et 1865) le même, négociant, 7, rue du Bac. — (1866) le même, administrateur-gérant du journal *la Morale Indépendante*, 8, rue Tiquetonne. — (1867-1869) le même, 58, rue Tiquetonne. — (1870) Michard, fabricant de passementeries, 25, rue de Cléry; Maître. — (1871) le même, 14, rue des Petits-Carreaux. — (1872) Caubet, homme de lettres, 16, rue de Seine; Maître. — (1873-1877) le même. — (1878) le même, membre du Conseil municipal. — (1879) le même, chef du cabinet du préfet de police. — (1880) le même, *, chef de la police municipale. — (1881) Wyruboff, homme de lettres, 127, boulevard Saint-Germain; Maître. — (1882 et 1883) le même. — (1884) Guichard, Louis, ingénieur, conseiller municipal, 31, rue de Flandre; Maître. — (1885) le même. Pour la correspondance : Duchesne, 8, impasse de Guelma. — (1886) Saint-Martin, Jules-René, licencié en droit, professeur, 9, rue du Pont-Neuf; Maître. Pour la correspondance : Mialaret, 9, boulevard de Belleville. — (1887) le même, vice-président de l'association philotechnique. — (1888) le même, conseiller municipal de Paris. — (1889) le même,

avocat à la Cour d'appel; Rose-Croix. — (1890-1892) le même. — (1893) le même, inspecteur principal des perceptions municipales et de l'approvisionnement. — (1894) Vidal, Henri-Félix, propriétaire, 52, avenue de la République; Maître.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 1^{er} mercredi du mois.

LA RUCHE LIBRE

Loge fondée le 18 janvier 1875.

VÉNÉRABLES : — (1876) Bernard, chemisier, 6, rue Notre-Dame-de-Lorette; Maître. — (1877) le même. — (1878) Gouvenot, représentant de commerce, 280, boulevard Voltaire; Maître. — (1879 et 1880) le même. — (1881) Lepelletier, Edmond, homme de lettres, 49, rue Bergère; Maître. — (1882) Gouvenot, comme ci-dessus. — (1883) le même. — (1884) le même, 23 bis, passage Barrault. — (1885) Martin, Mathieu, tailleur d'habits, 21, rue de l'Ancienne-Comédie; Maître. — (1886) le même. — (1887) Chèze, Joseph, chef de bureau au chemin de fer de Lyon, 23, rue Wattignies; Maître. — (1888) le même. — (1889) Cadet, François-Ernest, peintre sur émail, 14, rue du Perché; Maître. — (1890) le même, peintre en lettres. — (1891) le même. — (1892) Martin, Henri, marchand tailleur, 132, boulevard Saint-Germain; Rose-Croix. — (1893) Delaunay, chirurgien, 25, rue Monge; Maître. — (1894) Martin, Paul, 66, rue de Ponthieu; Maître.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 4^e mardi du mois.

LA RUCHE PHILOSOPHIQUE

Loge fondée le 15 janvier 1859.

VÉNÉRABLES : — (1860) Poisson, artiste-peintre, 103, rue d'Enfer; Rose-Croix. — (1861) le même, 28, rue Saint-Placide. — (1862) Wilmotte, horloger, 10, rue Albouy; Rose-Croix. — (1863) le même, 142, rue du Temple. — (1864) Monnereau, négociant, 47, rue Richer; Rose-Croix. — (1865) Cammas, homme de lettres, 18, rue Papillon; Chevalier Kadosch. — (1866) le même, Trente-Troisième. — (1867 et 1868) le même, propriétaire, 86, rue Saint-Lazare. — (1869) le même, 74, rue Saint-Lazare. — (1870) le même, 59, rue Caumartin. — (1871) Fabien, chef de bureau à la Caisse générale des Assurances, 66, rue Condorcet; Chevalier Kadosch. — (1872) Tombée en sommeil.

SAINT-ANTOINE DU PARFAIT CONTENTEMENT

Loge fondée le 9 mars 1785.

VÉNÉRABLES : — (1860) Bugnot, architecte, hôtel

des Invalides; Trente-Troisième. — (1861-1863) le même. — (1864) Lebon, imprimeur du Grand Orient de France, 5, rue des Fossés Saint-Victor; Rose-Croix. — (1865-1867) le même, imprimeur typographe, propriétaire. — (1868) Sellier, propriétaire, 20, rue Rodier; Maître. — (1869) Mourot, estampeur, 21, rue des Gravilliers; Maître. — (1870) Lavenas, fabricant, 21, rue des Gravilliers; Rose-Croix. — (1871) Tombée en sommeil.

SAINT-LUCIEN

Loge fondée le 14 septembre 1852.

VÉNÉRABLES : — (1860) De Sauley, *, sénateur, membre de l'Institut impérial de France, 5, rue du Cirque; Trente-Troisième. — (1861) le même. — (1862) Tombée en sommeil.

LES SECTATEURS DE MÈNES

Loge du Rite de Memphis, admise au sein du Grand Orient, le 14 août 1862.

VÉNÉRABLES : — (1863) Netter, artiste-peintre, avenue de Saint-Mandé; Maître. — (1864 et 1865) le même, 41, rue des Blancs-Manteaux. — (1866) Weil, agent d'affaires, 35, rue de l'Arbre-Sec; Maître. — (1867) le même. — (1868) Servetti, libraire, 119, rue du Cherche-Midi; Maître. — (1869) Weil, comme ci-dessus. — (1870) le même. — (1871) Tombée en sommeil.

LA SINCÈRE AMITIÉ

Loge fondée le 23 février 1835.

VÉNÉRABLES : — (1860) Sengel, correcteur d'imprimerie, 4, rue des Petits-Carreaux; Rose-Croix. — (1861) le même. — (1862) Boutigny d'Evreux, chimiste, 54, rue de Flandre; Rose-Croix. — (1863) Rossey, propriétaire, 18, boulevard Bonne-Nouvelle; Inquisiteur Inspecteur Commandeur. — (1864) Decullant, gérant de propriétés, 46, rue des Dames; Rose-Croix. — (1865) Lebugle, négociant, 46, rue Keller; Maître. — (1866) Decullant, comme ci-dessus. — (1867) le même. — (1868) Gachet, docteur-médecin, 78, faubourg Saint-Denis; Rose-Croix. — (1869) le même. — (1870) Lévy-Salomon, négociant, 374, rue Saint-Denis; Maître. — (1871) Tombée en sommeil.

LE TEMPLE DES AMIS DE L'HONNEUR FRANÇAIS

Loge fondée le 10 août 1820.

VÉNÉRABLES : — (1860) Portallier, aîné, négociant en vins, 3, rue de la Source, Auteuil; Trente-Troisième. — (1861) Pernet-Vallier, expert-teneur

de livres, 29, rue de Trévisé ; Rose-Croix. — (1862 et 1863) le même. — (1864-1866) le même, 52, rue de Bondy. — (1867) Portallier, comme ci-dessus. — (1868-1871) le même. — (1872) Hubert, ancien conseiller de préfecture, rédacteur en chef de la *Chaîne d'Union, de Paris* ; 9, rue de la Vieille-Estrapade ; Trente-Troisième. — (1873-1877) le même. — (1878) Lemaire, entrepreneur, 60, avenue de Breteuil ; Rose-Croix. — (1879) le même ; Chevalier Kadosch. — (1880) le même, propriétaire. — (1881 et 1882) le même. — (1883) Léchaut, Ludovic, caissier, 16, rue de Grammont ; Chevalier Kadosch. — (1884) Lemaire, Victor, comme ci-dessus, 166, avenue de Suffren. Pour la correspondance : au Vénérable, 30, boulevard de Grenelle. — (1885) le même, 30, boulevard de Grenelle. — (1886) le même, 30, boulevard Garibaldi. — (1887) Jamais, Emile, député du Gard, 7, rue de Mailly ; Maître. — (1888) le même, 7, rue de Villersexel. Pour la correspondance : Ernest Plantier, 85, boulevard de Port-Royal. — (1889) Lemaire, Victor, comme ci-dessus, 47, boulevard Garibaldi ; Trente-Troisième. — (1890) le même. — Le 24 mars 1890, voyant son effectif par trop réduit, cette loge fusionne avec *l'Union maçonnique* qui se trouve dans le même cas ; voir ci-après.

LE TEMPLE DE L'HONNEUR ET DE L'UNION

Loge constituée le 24 mars 1890, par la fusion des deux loges *le Temple des Amis de l'Honneur Français* et *l'Union Maçonnique*.

VÉNÉRABLES : — (1891) Ajasson de Grandsagne, Paul-Emile-Tancrède, publiciste, 41, passage Saulnier ; Maître. — (1892-1893) le même. — (1894) Doublet, Eugène, *, inspecteur de la marine en retraite, 34, boulevard de Clichy ; Maître.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 4^e mercredi du mois.

LE TEMPLE DES FAMILLES

Loge fondée le 15 avril 1860.

VÉNÉRABLES : — (1861) en sommeil provisoire. — (1862) Riche-Gardon, publiciste-éditeur, 5, rue de la Banque ; Chevalier Kadosch. — (1863) le même. — (1864) Garnier, négociant. Pour la correspondance : Lambert, 45, rue de Grenelle-Saint-Honoré ; Maître. — (1865) le même ; Rose-Croix. Pour la correspondance : Lambert, 23, rue de Grenelle. — (1866) Tombée en sommeil.

THÉLÈME

Loge fondée le 15 mars 1886.

VÉNÉRABLES : — (1887) Mélinette, René, avocat, 64, rue Bourdignon, à Saint-Maur-les-Fossés, Seine ; Chevalier Kadosch. — (1888) Pierrotet, Paul-Clément, professeur de physique, 1, rue Vauquelin ; Rose-Croix. — (1889) le même, adjoint au maire du v^e arrondissement. — (1890) Boucheiron, Henri, *, professeur à l'école centrale des Arts et Manufactures, adjoint au maire du vi^e arrondissement, 99, quai d'Orsay ; Trente-Troisième. — (1891) le même, ingénieur. — (1892) Huguet, Louis, *, avocat à la Cour d'appel, 28, boulevard Saint-Germain ; Maître. — (1893) le même. — (1894) Méras, Léon, propriétaire, 46, avenue du Trocadéro ; Rose-Croix.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 3^e vendredi du mois.

LE TRAVAIL

Loge fondée le 15 avril 1860.

VÉNÉRABLES : — (1866) Garnier, négociant ; Rose-Croix. Pour la correspondance : Lambert, 23, rue de Grenelle-Saint-Honoré). — (1867) le même, 82, boulevard des Batignolles. — (1868) Colfavru, avocat, 5, rue Christine ; Maître. — (1869 et 1870) le même. — (1871) le même, *, juge de paix du xvii^e arrondissement, 53, quai des Grands-Augustins. — (1872) le même. — (1873) Garnier, comme ci-dessus. — En 1874, cette loge, voyant son effectif par trop réduit, fusionne avec la loge *la Persévérante Amitié* qui se trouve dans le même cas ; voir ci-après.

TRAVAIL ET PERSÉVÉRANTE AMITIÉ

Loge constituée en 1874 par la fusion des loges *le Travail* et *la Persévérante Amitié*.

VÉNÉRABLES : — (1874) Garnier, Alfred, négociant, 82, boulevard des Batignolles ; Maître. — (1875-1880) le même. — (1881) Tombée en sommeil.

LES TRAVAILLEURS UNIS

Loge fondée le 7 mars 1881.

VÉNÉRABLES : — (1881) Crespin, Dominique, propriétaire, 94, rue Saint-Dominique-Saint-Germain ; Maître. — (1882) Crespin de la Jeannière, Dominique, *, comme ci-dessus ; Chevalier Kadosch. — (1883) Durand, rentier, 6, rue des Chartreux ; Maître. — (1884 et 1885) le même. — (1886) Com-muneau, Eugène-François, conducteur de travaux

de gaz, 82, rue des Martyrs; Maître. — (1887) Tombée en sommeil.

LES TRINOSOPHES DE BERCY

Loge fondée le 28 novembre 1846.

VÉNÉRABLES : — (1860) Janvier, *, propriétaire, marchand de bois, 48, rue du Plâtre-du-Temple; Chevalier Kadosch. — (1861) le même. — (1862) Grain, administrateur de la Caisse d'épargne et agent principal du service des combustibles au chemin de fer de Lyon, 40, rue Gabrielle, Charenton; Rose-Croix. — (1863) Verrier, restaurateur, 30, port de Bercy; Rose-Croix. — (1864) le même. — (1865) Gautier-Lamotte, ancien avoué, 58 bis, avenue du Bel-Air, Saint-Mandé; Rose-Croix. — (1866) Foussier, marchand de vins, 46, rue de Ponthieu; Maître. — (1867 et 1868) le même. — (1869) Pugeault, juge de paix du canton de Vincennes, 20, rue du Midi, à Vincennes; Chevalier Kadosch. — (1870) le même. — (1871) Fouscier, négociant en vins, comme ci-dessus. — (1872 et 1873) le même. — (1874) Marsoulan, fabricant de papiers peints, 40, rue de Reuilly; Maître. — (1875) le même, membre du Conseil municipal de Paris. — (1876) Sabatier, commissionnaire en vins et spiritueux, *, délégué cantonal pour l'instruction primaire, administrateur de la Caisse d'épargne, 26, quai de Bercy; Chevalier Kadosch. — (1877) Chevalon, Edouard, rentier, 7, rue de Nemours; Rose-Croix. — (1878) le même; Chevalier Kadosch. — (1879) le même, 72, avenue de Saint-Ouen. — (1880) Desrues, Alfred, avoué, 403, rue Montmartre; Maître. — (1881) le même. — (1882) Chevalon, Edouard, comme ci-dessus, professeur. — (1883) Foussier, comme ci-dessus, négociant, 65, rue de Saintonge. — (1884) le même, 70, boulevard Beaumarchais. — (1885) Héliçon, Jean-Pierre, conservateur des entrepôts de Bercy, 49, quai de Bercy; Maître. — (1886 et 1887) le même. — (1888) Foussier, Joseph-Achille, rentier, conseiller municipal, comme ci-dessus. — (1889) Bernollin, Antoine, négociant, 1, rue Méhul; Maître. — (1890) et 1891) le même. — (1892) Foussier, comme ci-dessus, 54, boulevard du Temple. — (1893) Bertaux, Léon-Antoine, *, directeur de la régie du marché aux bestiaux de Paris, 209, rue d'Allemagne; Maître. — (1894) Mantelet, Louis, employé, publiciste, 154, boulevard Voltaire; Maître.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 4^e vendredi du mois.

L'UNION DE BELLEVILLE

Loge fondée le 9 juillet 1870.

VÉNÉRABLES : — (1871) Mahé, inspecteur au marché Saint-Martin, 49, rue des Rigoles, cité des Rigoles, 5, Belleville; Rose-Croix. — (1872) le même, inspecteur des marchés aux fleurs. — (1873) Cuvillier, débitant de tabac, 138, rue Ménilmontant; Maître. — (1874) le même, limonadier, 46, rue de Belleville. — (1875) le même. — (1876) Fernoux, architecte, 46, boulevard Voltaire. — (1877) Cuvillier, comme ci-dessus. — (1878) Jammet, architecte, 17, Grande-Rue, à Saint-Mandé, Seine; Maître. — (1879) le même. — (1880) Voisin, Alexis, ingénieur - électricien, 41, rue Saint-Fargeau; Maître. — (1881) le même. — (1882) le même, membre du Conseil municipal de Paris. — (1883) Leteurtre, instituteur, 48, rue des Archives; Maître. — (1884) Jacquet, Athanase, propriétaire, 2, rue Champlin; Maître. — (1885) le même. — (1886) Riou, Auguste, journaliste, 46, rue du Pré-Saint-Gervais; Maître. — (1887 et 1888) le même. — (1889) Jacquet, Athanase, comme ci-dessus, adjoint au maire du XX^e arrondissement; Rose-Croix. — (1890) le même, rentier. — (1891) Humblot, Henri-François, instituteur public, 150, avenue de la République; Maître. Pour la correspondance : Delafosse, 40, rue Ménilmontant. — (1892) le même, 20, boulevard de Belleville. — (1893) le même. Pour la correspondance : Feunueille, 1, rue Victor-Letaille. — (1894) Humblot, Henri-François, instituteur primaire public, 20, boulevard de Belleville; Maître.

Temple : — 30, rue des Rigoles, Belleville (1871-1876). — 22, rue de la Mare (1877-1882). — 75, rue de la Mare (1883-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e mercredis du mois.

L'UNION FRATERNELLE

Loge fondée le 27 décembre 1878.

VÉNÉRABLES : — (1879) Colin, Jules, bijoutier, 27, rue Rodier; Maître. — (1880) Richel, Clément-Félix, *, vice-président de la Société des Sauveteurs de la Seine, président de la Société française de Sauvetage, 41, avenue de l'Opéra; Maître. — (1881 et 1882) le même. — (1883) Sollier, employé de commerce, 35, rue des Francs-Bourgeois; Maître. — (1884 et 1885) le même. — (1886) Petit, Gustave-Jules, marchand de vins, 25, rue Basfroi; Maître. — (1887) le même; Rose-Croix. — (1888) le même, 23, rue Krieger. — (1889) le même, 33, rue des Abbesses. — (1890) Tuchmann, Arthur, directeur d'assurances, 2, rue Lacharrière; Rose-Croix. — (1891) Pompéi, Antoine, *, docteur en médecine,

contrôleur principal aux Beaux-Arts, 51, boulevard de la Chapelle; Maître. — (1892) le même; Rose-Croix. — (1893) le même, à l'Hôtel-de-Ville. — (1894) Thiébaud, Charles, représentant de commerce, 27, rue Keller; Maître.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 2^e vendredi du mois.

L'UNION MAÇONNIQUE

Loge fondée le 4 janvier 1858.

VÉNÉRABLES : — (1860) Javanelle, apprêteur de chapeaux de paille, 26, rue Sainte-Foy; Rose-Croix. — (1861) Roucou, damasquiner, 78, rue Paris-Belleville; Maître. — (1862-1867) le même. — (1868) Javanelle, fabricant de chapeaux, 26, rue Sainte-Foy; Rose-Croix. — (1869) Bardet, pharmacien, 76, rue de Sèvres; Rose-Croix. — (1870 et 1871) le même. — (1872) Escande, négociant en machines à coudre, 3, rue Gréneta; Rose-Croix. — (1873) le même. — (1874) Bardet, comme ci-dessus. — (1875 et 1876) le même. — (1877) Escande, négociant en machines à coudre, 3, rue Gréneta; Maître. — (1878) le même. — (1879) Magne de la Croix, commissionnaire, 51, rue Vivienne. — (1880) Delacroix, Alphonse, commissionnaire en marchandises, 131, rue Montmartre; Maître. — (1881) Escande, comme ci-dessus. — (1882) Delacroix, comme ci-dessus. — (1883) le même. — (1884) Escande, comme ci-dessus; Rose-Croix. — (1885) Delacroix, Alphonse, comme ci-dessus, 57, rue du Faubourg-Poissonnière. — (1886) Puyo, Henri, commis principal au ministère de l'intérieur, 40, rue des Longs-Prés, à Billancourt, Seine; Maître. Pour la correspondance : Escande, 3, rue Gréneta. — (1887) Puyo, Michel-Henri, comme ci-dessus. — (1888) Escande, comme ci-dessus. — (1889) le même. — Voyant son effectif par trop réduit, cette loge fusionne, le 24 mars 1890, avec le *Temple des Amis de l'Honneur Français*, qui se trouve dans le même cas; voir plus haut.

UNION ET PERSÉVÉRANCE

Loge fondée sous le titre *Union parfaite de la Persévérance de Sainte-Cécile et Sainte-Généviève*, le 24 janvier 1779; sous le second Empire, s'appelait seulement *Union parfaite de la Persévérance*; a adopté, en 1871, le titre sous lequel elle est inscrite actuellement.

VÉNÉRABLES : — (1860) Tardif, professeur de musique, 6, rue de la Faisanderie; Rose-Croix. — (1861) le même, employé, 10, rue de l'Hôtel-de-Ville, Batignolles. — (1862) le même; Chevalier

Kadosch. — (1863) le même, 6, rue des Moines, Batignolles. — (1864) le même, limonadier, 48, rue de Paris-Belleville. — (1865) Glaser, limonadier, 35, boulevard Sébastopol; Rose-Croix. — (1866) le même, 4, boulevard Saint-Martin. — (1867) Lenoir, négociant, 39, rue Grange-aux-Belles; Maître. — (1868) Bayeux-Dumesnil, receveur de rentes, 10, rue Montyon; Maître. — (1869) Loubatières, négociant, 21, rue Labat; Maître. — (1870) le même. — (1871) Loubatières, père; le même que ci-dessus. — (1872) Brisson, sculpteur-dessinateur, 14, rue de Birague; Maître. — (1873 et 1874) le même. — (1875 et 1876) aucun nom dans l'Annuaire. — (1877) Didiot, mercier, 5, rue Delambre; Maître. — (1878) le même. — (1879) le même, négociant. — (1880) Fontainas, Charles, avocat, 79, avenue Bosquet; Prince du Royal-Secret. — (1881) le même, 10, rue de la Victoire. — (1882) le même. — (1883) Bédel, Félix, négociant, 186, rue Saint-Martin; Maître. — (1884) Fontainas, Charles, comme ci-dessus; Trente-Troisième. — (1885) Etienne, Eugène, membre de la Chambre des Députés, 22, rue de Douai; Maître. — (1886) Ramel, Pierre-Alfred, négociant, 6, rue de la Paix; Rose-Croix. — (1887) le même, négociant en dentelles. — (1888) Lisbonne, Emile-Eliacinthe, *, directeur des constructions navales en retraite, 3, rue Saint-Vincent-de-Paul; Chevalier Kadosch. — (1889) le même. — (1890) Fontainas, comme ci-dessus. — (1891) le même. — (1892) Bridan, René, avocat à la Cour d'appel, 28, quai d'Orléans; Maître. — (1893) le même. — (1894) Milhaud, Michel, avoué près le Tribunal civil de première instance de la Seine, 103, rue Montmartre; Maître.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 4^e lundi du mois.

L'UNITÉ MAÇONNIQUE

Loge fondée sous le titre *la Jérusalem des Vallées Égyptiennes*, le 11 avril 1807; titre primitif conservé jusqu'en 1893.

VÉNÉRABLES : — (1860) Boubée, homme de lettres, 36, rue du Château-d'Eau; Trente-Troisième. — (1861) le même. — (1862) Hubert, ancien conseiller de préfecture, 9, rue de la Vicille-Estrapade; Trente-Troisième. — (1863 et 1864) le même. — (1865) Laurens, avocat consultant, 18, rue Neuve-Saint-Eustache; Chevalier Kadosch. — (1866) le même, 48, rue d'Aboukir. — (1867-1869) le même, 157, rue Montmartre. — (1870) Platel, *, propriétaire, 49, rue du Faubourg-Poissonnière; Chevalier Kadosch. — (1871) Bourchanin, comptable, 24, cité Trévise; Maître. — (1872 et 1873) le même. — (1874).

Alexandre Roy, *, gérant de la maison F. Durand, fabricant de pains de gluten et de pâtes alimentaires, 24, rue des Grands-Augustins ; Chevalier Kadosch. — (1875-1878) le même. — (1879) Hugonis, imprimeur, 19, passage Verdeau ; Chevalier Kadosch. — (1880) Roy, comme ci-dessus. — (1881) Level, Georges-Adrien, chef du contentieux des chemins de fer de l'Etat, 11, boulevard de Courcelles ; Maître. — (1882 et 1883) le même. — (1884) le même ; Rose-Croix. — (1885) le même, 45, rue de Saint-Pétersbourg. — (1886) le même, Chevalier Kadosch. — (1887) le même, *. — (1888) le même, Trente-Troisième. — (1889) Villemens, Albert, homme de lettres, 28, rue Pétreille ; Maître. — (1890 et 1891) le même. — (1892) le même, 14 bis, rue Maubeuge. — (1893) Tombée en sommeil. Réveillée l'année suivante, avec changement de titre, *la Jérusalem des Vallées Egyptiennes* devenant *l'Unité Maçonnique*. — (1894) Lévilion, Jules-Maurice, avocat à la Cour d'appel, 10, rue Saint-Augustin ; Maître.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 2^e mercredi du mois.

VOLTAIRE

Loge fondée le 23 octobre 1890.

VÉNÉRABLES : — (1891) Doumer, Paul, ancien député, chef de cabinet du président de la Chambre des députés, 128, rue de l'Université ; Maître. Pour la correspondance : Fuchs, 40, rue Folie-Méricourt. — (1892) le même, député de l'Yonne, 54, rue Pergolèse. Pour la correspondance : Germain, 40, boulevard Beaumarchais. — (1893) le même, 7, rue Laffite. Pour la correspondance : Marpillat, 68, rue Cardinal-Lemoine. — (1894) Lagneau, André, dessinateur, au contrôle des chemins de fer de l'Etat, rue du Val, à Issy-les-Moulineaux, Seine ; Maître.

Temple : — Boulevard Voltaire, 11, passage Saint-Pierre-Amelot, (1891-1893). — 5, rue Payenne (1894).

Tenues : — Les 1^{er} et 3^e jeudis du mois.

LES VRAIS AMIS

Loge fondée le 17 septembre 1780, sous le titre *Saint-Pierre des Vrais amis* ; titre d'origine conservé jusqu'en 1881.

VÉNÉRABLES : — (1860) de Saint-Jean, docteur-médecin, 22, rue de la Banque ; Chevalier Kadosch. — (1861-1863) le même. — (1864) Grandchamp, restaurateur, 70, rue de la Gare-d'Orléans ; Rose-Croix. — (1865) Hue, négociant, 22, rue Coquil-

lère ; Chevalier Kadosch. — (1866) Grandchamp, comme ci-dessus, 9, quai de Bercy. — (1867) Orlhac, voiturier, 3, rue de l'Essai ; Rose-Croix. — (1868) Denangle, employé aux Halles centrales, 61, rue de Chaillot ; Chevalier Kadosch. — (1869) Moreaux, propriétaire, 8, rue Guéménard, à Saint-Denis, Seine ; Maître. — (1870) Denangle, employé, 11, rue Saint-Louis-en-l'Île ; Chevalier Kadosch. — (1871) le même. — (1872) Castel, marchand de nouveautés, 92, rue de Lévis ; Maître. — (1873) Bernard, employé au télégraphe, 58, rue de Grenelle Saint-Germain ; Maître. — (1874) De la Bastida, traducteur-interprète-juré, 45, rue de Berri ; Maître. — (1875) Bonnel, Hippolyte, marchand-tailleur, 60, rue du Commerce, Grenelle-Paris ; Maître. — (1876-1878) le même. — (1879) Tous-saint, Charles, agent de transports en douane, 193, rue du Faubourg-Saint-Denis ; Maître. — (1880) Bonnel, comme ci-dessus. Lors des élections annuelles du Comité, en décembre 1880, la loge *Saint-Pierre des Vrais Amis* décide que désormais elle s'appellera simplement *les Vrais Amis*, titre sous lequel elle inscrite actuellement. — (1881) Bonnel, comme ci-dessus. — (1882) le même. — (1883) le même ; Rose-Croix. — (1884-1885) le même. — (1886) le même ; Chevalier Kadosch. — (1887 et 1888) le même. — (1889) Bigonville, Marius, négociant, 2, rue Dancourt ; Chevalier Kadosch. — (1890) Bonnel, comme ci-dessus. — (1891) le même. — (1892) Bigonville, Marius-Victor, employé de commerce, 64, rue d'Orsel, comme ci-dessus. — (1893) Bonnel, comme ci-dessus. — (1894) Bigonville, Marius-Victor-Joseph, représentant, commissaire du bureau de bienfaisance, 64, rue d'Orsel ; Prince du Royal-Secret.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 4^e jeudi du mois.

LES VRAIS EXPERTS

Loge fondée le 15 août 1787, sous le titre *Saint-Pierre des Vrais Experts* ; titre d'origine, conservé jusqu'en 1882.

VÉNÉRABLES : — (1860) Guilbert, propriétaire, 21, quai Bourbon ; Rose-Croix. — (1861-1863) le même. — (1864-1867) le même, 23, rue du Moulin-des-Près. — (1868) Serre, artiste peintre-décorateur, 8, rue de Bréa ; Rose-Croix. — (1869-1872) le même. — (1873) Dedouvre, architecte, sous-inspecteur du domaine de l'Assistance publique, 96, rue de la Folie-Méricourt ; Rose-Croix. — (1874) le même. — (1875) le même, 84 rue du Faubourg-du-Temple. — (1876-1880) le même. — (1881) Duplaix, inspecteur des bâtiments de la Compagnie des Voitures de Paris, 2, avenue de Ségur ; Maître. — (1882) le même. Lors des élections an-

nelles du Comité, en décembre 1882, la loge *Saint-Pierre des Vrais Experts* décide que désormais elle s'appellera simplement *les Vrais Experts*, titre sous lequel elle est inscrite actuellement. — (1883) Duplaix, comme ci-dessus. — (1884) le même, architecte. — (1885) Mayer, Alfred-Théodore, marchand-tailleur, 1, avenue Victoria; Rose-Croix. — (1886) le même. — (1887) le même; Chevalier Kadosch. — (1888-1890) le même. — (1891) Warée, Gabriel Edouard, licencié en droit, rédacteur à la préfecture de la Seine, conseiller municipal de Rueil, 4, rue de Gênes, à Rueil, Seine-et-Oise; Maître. — (1892) Collard, Joseph-Adolphe, comptable, 93, rue du Chemin-Vert; Maître. — (1893) le même. — (1894) Taillandier, Constant, marchand d'huiles et fournitures pour appareils à vapeur, 53, rue de la Roquette; Maître.

Temple : — 16, rue Cadet.

Tenues actuelles : — Le 4^e mercredi du mois.

LES VRAIS FRÈRES UNIS INSÉPARABLES

Loge fondée en 1893, mais ayant presque aussitôt fusionné avec une autre.

VÉNÉRABLES : — (1893) Gerville-Réache, Gaston, avocat, député de la Guadeloupe, 62, rue Claude-Bernard; Rose-Croix. — Le 7 novembre 1893, cette loge, reconnaissant qu'elle recrutait trop peu d'adhérents, fusionne avec la loge *les Disciples du Progrès* qui, de son côté, se trouvait réduite à un très faible effectif; et de leur fusion naît la nouvelle loge *les Inséparables du Progrès*; voir plus haut.

LES ZÉLÉS PHILANTHROPIQUES

Loge fondée le 2 février 1835.

VÉNÉRABLES : — (1860) Fleury, employé au ministère de l'instruction publique, 42, rue du Parc, à Vaugirard; Rose-Croix. — (1864-1865) le même. — (1866) Baillard, propriétaire, 49, rue des Dames, à Asnières; Maître. — (1867) Mendès de Costa, comptable, 30, rue Saint-Placide; Rose-Croix. — (1868) le même. — (1869) Hubert, ancien conseiller de préfecture, rédacteur en chef de la *Chaîne d'Union*, 9, rue de la Vieille-Estrapade; Trente-Troisième. — (1870) Fleury, 48, rue Beuret; Rose-Croix. — (1871) Décembre-Alonnier, Joseph, homme de lettres, 3, rue Théboumery; Maître. — (1872-1876) le même. — (1877) le même, 54, rue Dombasle. — (1878 et 1879) le même. — (1880) le même, 326, rue de Vaugirard. — (1881) le même. — (1882) le même, publiciste et imprimeur; Chevalier Kadosch. — (1883) le même.

— (1884) le même, membre de la Société des gens de lettres et de diverses Sociétés savantes. — (1885-1887) le même. — (1888) Davinière, Auguste-Louis, dessinateur au ministère de la guerre, 130, rue du Théâtre, 2, cité Thuré; Chevalier Kadosch. — (1889) le même. — (1890) le même, dessinateur principal au ministère de la guerre. — (1891-1894) le même.

Temple : — 154, rue Croix-Nivert (1869-1887) — au Grand Orient, 16, rue Cadet (1888 et 1889) — 154, Croix-Nivert (1890-1893).

Tenues actuelles : — les 2^e et 4^e vendredis du mois.
(A suivre.)

LES ÉLECTIONS ITALIENNES

Pauvre Italie !... Malgré les révélations du pli Giolitti, le F. Crispi, 33^e, a réussi à avoir une majorité à la nouvelle Chambre. Il est vrai que la pression officielle la plus éhontée a été exercée et que près d'un quart des électeurs avaient été arbitrairement rayés des listes.

Les catholiques, fidèles aux instructions du Pape, se sont abstenus partout. On cite des provinces (comme celle de Bergame, par exemple) où la proportion des abstentions a été de 73 pour 100. Leur ensemble dans la Péninsule s'élève aux deux tiers des électeurs inscrits. Le parti catholique apparaît donc désormais comme étant le seul des partis d'ordre et de conservation qui soit organisé et discipliné.

Personnellement, Crispi n'a pas lieu de se vanter. Elu dans 9 collèges, il n'a eu en tout que 15.000 voix, tandis que deux des chefs socialistes qu'il avait fait condamner par les tribunaux militaires (De Felice et Barbato) ont réuni à eux seuls 70.000 voix. Crispi s'en est vengé en ne proclamant pas leur élection; mais ce nouvel acte de dictature ne supprime pas le péril socialiste qui ne fait que croître.

Notre collaborateur et ami M. A.-C. De la Rive a reçu du cardinal Rampolla une lettre d'approbation pour ses articles sur la Franc-Maçonnerie et le droit d'accroissement, publiés dans divers journaux et notamment dans la *Revue Mensuelle*. L'éminent secrétaire d'État du Saint-Siège l'encourage et le félicite au nom de Sa Sainteté Léon XIII.

Plusieurs journaux de la presse quotidienne de Paris ont parlé du procès qui nous est intenté par M^{lle} Lucie Claraz, et quelques-uns, mal renseignés, ont laissé entendre que nous avions été condamnés en première instance. Il n'en est rien : si nous sommes en appel, c'est sur une question incidente; nous plaïdons la nullité de l'assignation, à raison d'un subterfuge qui a été employé par notre adversaire pour essayer de nous faire condamner à notre insu. Coutumière du fait, M^{lle} Claraz avait réussi en Italie à faire, de la même manière, condamner par défaut Mgr Boeglin et le gérant du *Moniteur de Rome*. Vis-à-vis de nous, fort heureusement, le « truc » ne réussit pas; mais l'assignation n'en est pas moins nulle pour ce motif, et nous espérons que la Cour sera de notre avis.

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES MUSULMANES DANS L'AFRIQUE DU NORD

CHAPITRE V

Recrutement, Organisation et Fonctionnement des Ordres religieux.

(Suite)

D. — Quelle est la clef de la loi et quelle est sa serrure !

R. — Sa clef est cette parole : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux », et sa serrure cette autre parole : « Louange à Dieu, maître de l'Univers ! »

D. — En quoi consiste l'observance ?

R. — Elle consiste à se nourrir de ce qui est permis, à rejeter ce qui est illicite, à obéir aux deux fils Haçan et Ilocein, et à se rapprocher de Dieu.

D. — Si la viande se gâte, par quoi la rectifie-t-on ?

R. — Par le sel.

D. — Et si le sel se gâte, comment le rectifie-t-on ?

R. — Par l'assemblée sur la place d'Ali.

D. — Quelle est la signification de ces paroles ?

R. — La viande représente les gens de notre sainte société ; le sel est le cheikh. Si les membres de la confrérie de la voie se gâtent, le cheikh les guérit, et si le cheikh se gâte, on le remplace dans l'assemblée.

D. — Quels sont les mystères qui enveloppent le tapis ?

D. — Il est entouré par quatre fatiha, on le déroule avec une fatiha, on le roule avec une fatiha, et on l'emporte avec une fatiha.

D. — Que fait le Cheikh en s'approchant du tapis ?

R. — Il commence par invoquer le salut et indiquer les prescriptions de la voie. Puis il avance son pied droit et soulève le pied gauche ; il récite alors une fatiha, et fait sur le pied gauche comme il a fait sur le pied droit. Il avance ainsi peu à peu en récitant la fatiha et termine par la bénédiction et l'appel des faveurs divines et du salut de N. S. Mohammed le Maître des Envoyés.

D. — Comment le cheikh se retire-t-il du tapis ?

R. — En prononçant, trois fatiha : la tekbara pour le Dieu Très-Haut, l'appel de la bénédiction du salut de N. S. Mohammed, Maître des envoyés, sur sa famille et sur ses compagnons, et l'invocation du salut pour tous. Enfin, il implore Dieu de nous pardonner, ainsi qu'à vous et à tous les musulmans et les musulmanes, les croyants et les croyantes. *Amen ! amen !* par les mérites de Mohammed, le seigneur des envoyés (1). (RINN, pages 190-196.)

Nous n'avons pas reculé devant la longueur de cette citation. Mieux que tout ce que nous pouvions dire, elle montre la ressemblance qu'il y a entre les sociétés secrètes, et que, au fond, c'est toujours l'ange des ténèbres déguisé en ange de lumière qui guide les méchants au combat et leur promet une facile victoire, sûr qu'il est de sa défaite ; mais n'est-ce pas pour lui une grande victoire que d'enchaîner dans les abîmes du feu une seule âme. Quelle habileté pour perdre les hommes ! comme il a su vaincre les moyens et favoriser dans chaque peuple la passion à laquelle il tient le plus. La Franc-Maçonnerie, les sociétés secrètes de la Chine n'ont pas le même but prochain que les sociétés musulmanes, mais toutes ont la même fin éloignée, fin vraiment satanique et qui montre que vraiment l'ange de lumière est là pour diriger. N'est-ce pas satanique que d'empêcher les progrès du catholicisme et de la civilisation ; et l'homme, en cette occasion, ne combat-il pas ses propres intérêts ?

Laissons là ces réflexions qui nous ont échappé et revenons à notre compagnon du tapis. Après ce long catéchisme, le Cheikh délivre au nouvel initié son diplôme. Nous avons déjà donné un modèle de diplôme de mokaddem ; il est inutile de faire remarquer que ce modèle n'est pas le même mot pour mot pour chaque ordre ; cependant, quant au fond, il diffère peu, et on le comprend : l'âme de tout ordre est le soufisme, avons-nous dit, comme l'âme de la franc-maçonnerie c'est

(1) Beaucoup d'individus qui veulent avoir tous les avantages spirituels des Khonan ne prennent pas tant de peines pour se faire admettre dans l'ordre. Nos lecteurs savent que beaucoup d'ordres religieux font participer à leurs satisfactions des personnes qui n'ont pas prononcé les vœux de l'ordre, mais cependant s'y rattachent par quelques liens : ainsi les bienfaiteurs d'un ordre religieux participent non pas au mérite de chaque religieux qui est inaliénable mais aux diverses œuvres, prières, mortifications. Ainsi les gens du monde revêtus du scapulaire du Mont-Carmel ont une grande part des prières qui sont faites par les Carmes. Cette communion de bonnes œuvres se retrouve chez les musulmans. On peut très facilement être affilié à un ordre, et participer à toutes ses bonnes œuvres. Ainsi, pour avoir sa part des mérites des Chadelya, et être Chadely, même en ne suivant qu'un seul de ses principes, et ne s'associant qu'une infime partie de ses idées, il suffit d'aimer les affiliés.

Abd-er-Rahman est encore plus large ; il rend vraiment le salut trop facile. Non seulement on est sauvé quand on est affilié à l'ordre, mais encore quand on aime son ordre ou lui-même ; on est sauvé si on l'a visité pendant sa vie, si après sa mort on s'arrête auprès de sa tombe ; enfin qui l'eût jamais pensé, si on a entendu réciter son dîker. Quelle profusion d'indulgences !!

le matérialisme, l'athéisme; le démon arrive au même but dans les deux cas. Dans le premier, il arrive à abrutir l'homme par le plaisir des sens du corps; dans le second, à l'abrutir par l'abus des plaisirs de nos sens internes, quel est le pire des maux? à mon avis, c'est le second.

Chez les Qadrya, il y a, pour ainsi dire, deux pièces justificatives de l'admission dans l'ordre. Nous pourrions appeler la première un certificat; la seconde un vrai diplôme. Le lecteur, d'ailleurs, en jugera. Voici un exemplaire de la première pièce: « Au nom de Dieu clément et miséricordieux. A nos frères musulmans qui prendront connaissance du présent. Puisse Dieu vous diriger en science et en sagesse.

Le desservant de la mosquée de Sliman el Qadri certifie que le porteur de cet écrit, N.... derwich profès, s'est présenté à Bagdad et a visité l'établissement de son aïeul (ici toute une litanie de titres sur cet illustre aïeul), le cheikh Abd-el-Kader-el-Djilani. Quiconque lira cet écrit devra être persuadé que le sus-nommé est vraiment entré dans l'ordre.

Nous n'avons pas voulu citer le texte même car, à nos yeux, cet écrit n'est pas un diplôme; on pourrait le comparer aux lettres testimoniales que donne un évêque à un prêtre qui sort de son diocèse. Ces lettres testimoniales ne confèrent pas le pouvoir, elles constatent seulement qu'on l'a; elles diffèrent encore des lettres d'ordination qui sont comme le procès-verbal où est enregistrée, l'ordination de l'élu du Seigneur. Pour employer à un usage profane un mot consacré par l'usage, nous dirons donc que l'écrit dont nous venons de donner les principales idées est une lettre testimoniale attestant que vraiment le porteur a été reçu dans l'ordre; mais ce n'est pas là le diplôme. Nous avons déjà dit quelques mots des diplômes délivrés par les congrégations musulmanes, à propos des moqaddem; nous avons vu leur utilité tant pour les initiés et les saints, car il contient l'ouerd et les principales recommandations et pratiques de l'ordre, que pour les profanes; car, en outre des recommandations (ouassia) et des pratiques, il contient la chaîne de l'ordre, le tout écrit dans une magnifique écriture et entouré des plus belles enluminures capables de faire naître l'envie au cœur des vieux moines qui, au moyen-âge, passaient leurs moments de loisirs et d'étude à orner et agrémenter leurs manuscrits. Comme nous l'avons dit aussi, leur longueur varie de un à deux mètres, sur une largeur de 20 à 30 centimètres. Nous empruntons à Rinn, page 197, un modèle de diplôme de Khouan dans l'ordre des Qadrya:

« S'est présenté à moi, à Bagdad, l'homme de bien qui se dirige vers Dieu, en se détournant de tout ce qui n'est pas lui, qui désire parvenir en l'autre vie, le derwiche N...., il a visité la seigneurie de nos aïeuls, l'étoile des mondes, la perle la plus précieuse qui met au même niveau les grands et les petits, astre de la religion, flambeau étincelant, maître des signes et des pensées, le cheikh Abd-el-Kader-el-Djilani.

Après cette visite, le sus-nommé est venu à nous et nous a demandé de l'instruire de l'unité de Dieu. Je lui ai donné cette science, de même que je l'avais reçue de mon maître, lequel l'avait reçue.... (Ici toute la généalogie).

Après donc que nous eûmes appris au néophyte la parole de l'unité de Dieu, nous lui avons ordonné de la réciter 165 fois (1) à la suite de chaque prière obligatoire et toutes les fois que la chose lui sera possible. Et celui qui rompra le pacte, le rompra à son détriment. Celui, au contraire, qui conservera l'alliance faite avec Dieu recevra une récompense magnifique. »

Voilà donc notre musulman qui a fait un pas de plus dans le mal, et aux chaînes que lui avait imposées Mahomet, a voulu de lui-même en joindre de plus lourdes dont il ne pourra certes pas se débarrasser à son gré. Sans doute, le Cheikh ne pourra pas toujours ouvertement, aujourd'hui comme autrefois, lui imposer sa volonté et venir lui ravir une partie de ses biens qu'il doit donner chaque année en offrande: le gouvernement français pourra le protéger contre ses supérieurs, et il sera même heureux de trouver une circonstance pour abaisser l'orgueil de l'ordre. Mais ceci n'a lieu que lorsqu'il veut quitter l'ordre, et alors, si, en Europe, les chefs ne reculent pas devant la mort d'un frère qui les a abandonnés, pourquoi, en Afrique, où la vie d'un homme n'est pas plus estimée que la vie d'un mouton, pourquoi n'agirait-on pas de même? Qui nous dira jamais le fin mot de ces meurtres de gens constitués par l'autorité française dont on ne peut retrouver les meurtriers? Arrêtons-nous: dans un chapitre spécial, nous parlerons des moyens qu'ils emploient pour arri-

(1) Des lecteurs peu habitués aux coutumes des ordres musulmans seront étonnés de voir imposer par le cheikh l'obligation de réciter une prière un nombre de fois si considérable, et ils se demanderont comment un homme peut encore remplir ses devoirs et gagner son pain à la sueur de son front. Qu'ils gardent un peu de leur étonnement et de leur indignation pour plus tard. L'initié à l'ordre des Qadrya est encore heureux relativement; l'initié à l'ordre des Rahmánya doit réciter 70.000 (soixante-dix mille fois) pour son rachat, sans aucune distraction ni préoccupation terrestre, la phrase: « Il n'y a pas d'autre divinité qu'Allah. » Que nos lecteurs jugent de l'effet produit par ce débit sur le cerveau. Ne vaudrait-il pas mieux fumer une fois l'opium que d'avoir une telle obligation à remplir. Qu'est-ce qui serait plus funeste à l'homme? Plus tard, nos lecteurs pourront y répondre.

ver à leur second but : enrayer les progrès de la civilisation.

Voyons un peu les nouvelles chaînes que le Khouan s'est imposées : j'en distingue de trois sortes : chaînes envers l'ouerd, chaînes envers ses supérieurs, chaînes envers ses confrères.

Que signifie le mot ouerd ? Qu'est-ce que l'ouerd ? Le mot arabe (ouerd) vient de la racine ouarada, qui signifie venir à l'abreuvoir, s'approcher de : ce mot ouerd signifiera donc l'action d'arriver à quelque lieu (surtout à l'abreuvoir), l'action de s'approcher d'un lieu ; mais il y a aussi un autre sens du mot ouerd, il signifie fleur, en particulier la rose ; pourrait-on y voir un rapprochement entre la rose mystique qu'on voit figurer sur les diplômes de maîtresse Tempière et le grade de Rose-Croix. M. Rinn pense que le rapprochement ne peut être fait.

Sans vouloir trancher la question, il nous semble qu'on pourrait tout concilier. Il est certain que dans le cas présent le sens obvié du mot ne semble pas être rose, mais plutôt semble signifier l'action d'arriver : le Khouan arrive à cette source où il pourra se désaltérer. On connaît aussi le penchant qu'ont les Arabes pour donner un sens mystique aux mots ; ici ce nous semble être le cas. Cela devait sourire, en effet, à la sagacité d'esprit d'un chef musulman, d'entendre appeler la règle qu'il venait d'écrire, et la voie qu'il venait de tracer et d'indiquer une rose qui saurait répandre une agréable odeur, et surpasser autant en perfection tous les autres ordres, que la rose surpasse les fleurs en beauté. Et pourquoi la rose aurait-elle été prise pour emblème plutôt que toute autre fleur ? Ah ! répondent les Khouans versés dans toutes les traditions musulmanes, c'est que la rose a été formée de la sueur qui décollait un jour du Prophète ! Touchante et pieuse allégorie, la sueur du Prophète n'était-elle pas une rosée qui amenait la fraîcheur partout où elle tombait : que d'oasis lui doivent leur fécondité ! Voilà ce qu'a inventé l'imagination orientale.

Que le mot ouerd signifie arrivée, ou rose, peu importe à la chose, qu'est-ce que l'ouerd ? L'ouerd est l'ensemble des règles pratiques, cérémonies qui se font dans l'ordre et le gouvernement. L'ouerd résume la doctrine qui y est enseignée, la loi qui y est observée. Entre l'ouerd et la triqa (voie), il y a peu de différences sensibles, et on dit indifféremment : triqa es-Snoussi et ouerd es-snoussi.

Ad. Ricoux.

(A suivre.)

La Maçonnerie et l'Armée.

Les francs-maçons de France ont, depuis quelque temps, un cynisme poussé aux extrêmes limites du possible. Le lundi 20 mai, l'un d'eux, le F. Rabier, député d'Orléans, avait le phénoménal aplomb d'interpeller le gouvernement sur les cercles religieux existant au grand jour et dans lesquels les militaires bons catholiques vont passer leur journée du dimanche, au lieu d'aller, comme d'autres soldats, esprits-forts de la caserne, traîner leur uniforme dans les mauvais lieux.

Le général Zurlinden, ministre de la guerre, dans sa réponse, a défendu l'armée ; mais la majorité, aux ordres du Grand Orient de France et, par conséquent, de Lemmi, a voté un ordre du jour approuvant les déclarations équivoques de M. Ribot, qui a feint de croire que les œuvres catholiques militaires faisaient du prosélytisme politique, royaliste !

Néanmoins, cette discussion a eu un résultat inattendu, qui a obligé MM. les francs-maçons à déchanter immédiatement. M. Rabier avait demandé l'application d'une circulaire du maréchal Soult, du 5 février 1844, laquelle interdisait aux officiers de s'affilier à une Société religieuse dite de Saint-Maurice. Le général Zurlinden, à la suite du vote de la Chambre, a adressé à tous les chefs de corps une circulaire rappelant celle de Soult ; mais il y rappelle aussi une autre circulaire du même maréchal (du 20 février 1845), interdisant aux militaires en activité de service l'affiliation à la franc-maçonnerie.

Voici la circulaire du général Zurlinden :

Paris, 27 mai 1895.

Règles à suivre pour les militaires en ce qui concerne les associations ou sociétés quelconques.

Mon cher Général,

Les règles de la discipline s'opposent à ce qu'un militaire entre, sous aucun prétexte, dans une association ayant un caractère politique ou religieux ; il ne peut, quel que soit son grade, faire partie d'une autre société quelconque, sans l'autorisation expresse du ministre de la guerre.

Comme le rappelait le maréchal Soult en 1844, un militaire ne doit contracter d'autre engagement que le lien qui le rattache au service, connaître d'autres commandements que celui de ses chefs, d'autre guide que son drapeau.

Ce sont ces principes qui ont inspiré les circulaires du 5 juillet 1844, du 20 février 1845, du 22 juillet 1880, du 10 septembre 1882 et du 6 mars 1889.

Ils sont toujours en vigueur.

En outre, une circulaire du 15 février 1892 fait connaître que les locaux mis dans certaines villes de garnison, par les soins de l'initiative privée,

à la disposition des militaires, pour lire, faire leur correspondance ou se distraire entre camarades, doivent conserver le caractère de simples lieux de réunion fréquentés par des militaires exclusivement, qu'il ne doit s'y faire aucune distribution de tabac ou de boisson, ni s'y exercer jamais de propagande, sous une forme quelconque.

Enfin, il n'est pas inutile de rappeler que si, à l'intérieur, l'armée doit être la sauvegarde loyale et inébranlable de la légalité, si toutes les opinions personnelles doivent s'incliner devant le grand devoir de prêter main-forte au gouvernement légal du pays pour le maintien de l'ordre et le respect des lois, il importe aussi que l'armée puisse être, sans froissement pour aucune conviction, le faisceau de tous les dévouements et de toutes les énergies de la nation contre l'ennemi de l'extérieur.

Les discussions politiques y sont interdites.

Toutes les croyances, toutes les religions doivent y être respectées et leurs pratiques pouvoir s'y faire librement, mais à l'abri de toute ingérence et de toute pression, en conservant le caractère de manifestations individuelles et personnelles.

J'ai l'honneur de vous prier, mon cher général, de donner les ordres nécessaires pour l'application des principes et des dispositions qui précèdent et de veiller avec fermeté à leur stricte observation.

Le ministre de la guerre,
Général ZURLINDEN.

Voici maintenant la circulaire anti-maçonique du maréchal Soult, du 28 février 1845, qui est formellement rappelée et remise en vigueur par le général Zurlinden :

Colonel, il a été rendu compte à M. le ministre de la guerre que des militaires en activité de service, cédant à des sollicitations venues quelquefois de leurs anciens camarades, se sont fait recevoir francs-maçons.

Sans jeter aucun blâme sur une institution tolérée par le gouvernement, le ministre croit devoir rappeler que les règles de la discipline s'opposent à ce que les militaires entrent dans une association quel qu'en soit le but, et que ce sont ces principes qui ont motivé la circulaire du 5 juillet dernier, relative à la *Société de Saint-Maurice*, à laquelle il invite à se reporter. Conformément aux instructions du ministre, vous donnerez, avec la réserve convenable, des instructions aux officiers placés sous vos ordres; vous leur recommanderez de prémunir leurs subordonnés contre les tentatives qui pourraient être faites pour les entraîner dans une association quelconque, et de prescrire à ceux qui sont déjà liés, de ne se rendre, sous quelque prétexte que ce soit, aux loges et aux réunions maçonniques.

Vous m'informerez immédiatement de tout ce qui vous parviendrait de contraire à ces prescriptions et vous m'accuserez réception de la présente circulaire qui devra conserver un caractère confidentiel.

Une réflexion s'impose, pour terminer :

Il est un peu violent que les œuvres religieuses pour la moralisation de l'armée soient mises sur le même pied que la franc-maçonnerie; mais, en cette fin de siècle, il ne faut plus s'étonner de rien. Seulement, le soldat chrétien ne se cache pas pour aller au Cercle catholique, tandis que le militaire franc-maçon se cache pour aller à la Loge. Or, les officiers et sous-officiers affiliés à la secte sont nombreux. Comment le ministre de la guerre s'y prendra-t-il pour s'assurer que ses ordres sont respectés par les militaires qui ont reçu l'initiation maçonnique ?

Nous ne voyons, en l'espèce, qu'un seul contrôle sérieux : c'est que le ministère de la guerre exige la communication des archives du Grand Orient de France, du Suprême Conseil du Rite Écossais, du Souverain Conseil Général du Rite de Misraïm et de la Grande Loge Symbolique. Et encore ! Il saura les noms des officiers, sous-officiers et soldats affiliés jusqu'à ce jour; mais ce sera tout, car les quatre pouvoirs maçonniques centraux (nous parlons ici seulement des puissances maçonniques *avouées*) auront soin de ne plus inscrire sur le registre général les militaires désormais initiés aux Loges, mais bien sur un registre à part qui ne sera pas communiqué. Et le tour sera joué.

TROIS JOURS AU COUVENT

Nous avons retardé un peu l'apparition de ce numéro, afin de pouvoir compléter les nouvelles données plus haut sur la volte-face de miss Diana Vaughan. En effet, notre 3^e feuille (pages 353 à 368) était à peine tirée que nous apprenions, de source sûre, que l'ex-grande-maitresse avait fait de nouveaux pas en avant vers Dieu; — nous pouvons continuer à dire : des pas de géant. — La grâce opère d'une façon tout à fait merveilleuse dans cette âme d'élite.

Nous savions que miss Vaughan avait quitté Paris dimanche 9 juin dans la soirée; mais nous ignorions de quel côté elle s'était dirigée. Vendredi matin, l'un de nous était prié de passer au plus tôt chez un ami de miss, lequel avait une communication urgente à lui faire.

Il s'agissait de la communication d'un télégramme reçu la veille au soir par celui-ci, et au sujet duquel nous avons promis le secret sur plusieurs points, notamment sur le lieu d'origine, sur la signature de la personne expéditrice et sur le prénom de convention sous lequel est désignée miss Vaughan dans ses

relations postales ou télégraphiques avec les amis dévoués qui sont seuls à connaître sa retraite.

Cette dépêche annonçait une heureuse nouvelle, « nouvelle qui comblera X*** et ses amis ». La voici : « Elle a assisté messe aujourd'hui au couvent, où elle reste encore deux jours. »

Ainsi, l'ex-grande-maîtresse s'était rendue auprès de cette religieuse qui avait su toucher son cœur en lui rappelant des souvenirs communs de famille ; ainsi, miss Diana avait entendu, pour la première fois de sa vie, la Sainte Messe, et dans quel jour ?... au jour de la Fête-Dieu des catholiques, qui est, pour les palladistes, un jour de grandes profanations du Très Saint-Sacrement, le jour de leur 3^e fête de Lucifer Dieu-Bon !

Ce télégramme a été entre les mains d'un rédacteur de la *Revue mensuelle* et d'un honorable ecclésiastique de Paris, celui-là même qui, le 8 mai dernier, demandait à la *Croix*, à la *Franc-Maçonnerie Démasquée* et à nous, l'insertion de cette belle lettre sollicitant une union de prières privées pour obtenir la conversion de miss Vaughan par l'intercession de Jeanne d'Arc.

Ce n'est pas tout. L'ex-grande-maîtresse, envoyant de nouvelles instructions à Paris, avait fait reprendre chez son imprimeur, le matin de ce vendredi (14 juin), les premières pages du Chapitre 1^{er} de ses Mémoires ; car elle voulait les refaire dans un sens plus accentué, pour mieux combler de joie ses nouveaux amis.

Ce n'est pas tout encore. Miss Vaughan est enfin convaincue que Lucifer est bien Satan, le diable qu'elle n'a jamais voulu adorer, et elle en a tiré cette conclusion toute logique, qu'il ne saurait y avoir deux Satans, deux Dieux-Mauvais ; de là, la lumière pénétrant subitement dans son âme. Il n'est qu'un seul Dieu, le dieu des chrétiens, dieu de bonté, de miséricorde et de justice ; elle se dit cela à présent, avec toute son ardente sincérité. Néanmoins, la chère femme n'a pas encore toute la foi catholique, il lui reste quelques doutes, sur deux ou trois de nos dogmes ; et dans sa ferveur nouvelle, voici quelle bonne et pieuse inspiration elle a eue pour obtenir une lumière complète ; nos lecteurs comprendront par ceci que l'entière conversion est maintenant des plus certaines, pour le temps marqué par Dieu, à un délai qui, espérons-le, n'est pas éloigné. Miss Vaughan, par ses nouvelles instructions de vendredi matin, faisait remettre trois cents francs à la *Croix* de Paris, en indiquant que cette somme devrait servir à envoyer au prochain pèlerinage (laissant aux Pères de l'Assomption le soin de fixer lequel, et ils ont choisi celui de Lourdes) des pèlerins

pauvres ayant pour mission de prier Dieu de lui accorder la grâce de croire à tous les enseignements de l'Eglise de Jésus-Christ. Le vénérable ecclésiastique dont nous venons de parler a bien voulu se charger de remettre au R. P. Bailly la somme offerte par miss Vaughan, et le soir la *Croix* annonçait cette heureuse nouvelle.

Or, nous le disons, et nous avons la conviction que nos lecteurs pensent comme nous : — Demander des prières pour obtenir la foi pleine et entière, c'est déjà presque l'avoir.

On comprend quelle a été notre joie et avec quels transports nous avons remercié Jeanne d'Arc d'avoir fait ce nouveau miracle.

Dans le monde des francs-maçons, la nouvelle du changement opéré en miss Vaughan s'est répandue avec rapidité. Le mot de *conversion*, que nous, catholiques, nous n'écrivons ici que sous réserves (car la foi catholique est sans restrictions), a été imprimé, avec une rage mal dissimulée, par la maçonnique *Lanterne*, dans son n° paru le 13 juin. Le journal du F. : Mayer, suivant en cela la tradition des Loges à l'égard des frères et sœurs de haute marque qui se convertissent, s'est empressé de représenter comme folle la loyale jeune femme.

« Espérons pour la pauvre Miss, dit la *Lanterne*, que quelques médecins spécialistes joindront leurs efforts à ceux de Jeanne d'Arc et de saint Michel, et qu'ainsi la pauvre demoiselle retrouvera le bon sens dont elle semble avoir quelque peu perdu la notion. »

Comme la fureur perce sous cette affectation d'ironie !... Maintenant que Diana Vaughan n'est plus des leurs, ils feignent de prendre son intelligence en profonde pitié. « La pauvre Miss », « la pauvre demoiselle », voilà comment ils parlent d'elle à présent, eux qui la portaient aux nues naguère, eux qui lui faisaient fête dans leurs triangles ; car nous savons qu'on a été en grande liesse au Grand Orient, lors de l'apparition du 1^{er} n° du *Palladium Régénéré et Libre* ; on applaudissait à son impiété, un délégué de la rue Cadet vint même porter les félicitations de ses confrères au bureau central de la propagande palladiste ; nous sommes absolument sûrs de cela, comme de tout le reste.

Aujourd'hui, à les en croire, Diana Vaughan est devenue subitement folle ; c'est ce qu'ils ont dit de Léo Taxil, de Barbe Bilger, de Doinel. Le « truc » est usé, messieurs les francs-maçons ; il faudra trouver mieux que cela.

Justement, la demande de prières spéciales par des pèlerins pauvres a été la meilleure réponse que miss Vaughan pouvait faire à la *Lanterne*. C'est ce que la *Croix* a fait admirablement ressortir, et la maçonnique *Lanterne* s'est tue dès lors.

Sans attendre le tirage de cette dernière feuille de notre présent numéro, nous avons fait part de la bonne nouvelle à nos amis. Voici, entre autres, les réponses de deux respectables ecclésiastiques, excellents théologiens, avec qui nous sommes en correspondance suivie :

« *Deo Grätias!*... Quelle grâce ! et magnifique et prompte, ou plutôt foudroyante !

« Jeanne d'Arc est bien puissante auprès de Dieu. Merci de me tenir ainsi au courant. Je n'ai pas eu de joie plus vive.

« Comme il faut aimer le bon Dieu et avoir confiance en lui ! Que la prière, aussi est puissante !

« Il est possible que, après ces pas de géant, il y ait quelque arrêt jusqu'à l'heure décisive ; mais le résultat n'est pas douteux. Celui qui a commencé l'œuvre l'achèvera.

« Je crois qu'il faut laisser un peu miss Diana dans son tête-à-tête avec l'Esprit-Saint, qui manifestement agit en elle et sur elle. L'intervention humaine, si elle manquait de discrétion, serait plutôt nuisible qu'utile. Comme vous l'avez bien dit à plusieurs reprises, c'est de prières, plus que de conseils, qu'elle a besoin.

« *Elle ira loin et haut.* Le bon Dieu a de grands desseins sur elle, je n'en doute pas. De quelle protection divine elle a été l'objet, sans le savoir !... »

L'autre lettre est d'un ecclésiastique très expert en matière de possessions, d'un exorciste qui a eu souvent maille à partir avec le démon ; nous lui avons envoyé les épreuves de notre troisième feuille, où se trouve la voûte du Comité Palladiste de Londres et la réponse de miss Vaughan ; nous lui avons dit que la chère femme en était déjà au christianisme, mais pas encore au catholicisme.

C'est alors qu'il nous a écrit ces lignes :

« ... J'ai lu et relu l'article de la convertie. C'est beau ! Cette âme limpide laisse voir les impressions successives de la grâce en elle. Le prêtre qui l'instruira n'aura pas beaucoup à faire ; c'est Jeanne d'Arc qui lui parle, qui éclaire son esprit, comme autrefois le démon lui parlait pour la retenir dans l'erreur.

« Je pense, ou du moins j'espère qu'à l'heure où j'écris la conversion est faite du christianisme au catholicisme. Belle réponse aux arguments des hommes et à ma prudence de l'autre jour ! Mais nous sommes dans le surnaturel, et c'est souvent ainsi que les choses se passent.

« Vu les aptitudes, les connaissances et la nature de la personne, je me figure qu'elle n'ira pas immédiatement s'enfermer dans un cloître.

Elle est faite pour lutter, et il me semble que les circonstances montrent bien que telle est sa mission. Mais je ne serais pas surpris qu'elle devînt ensuite une contemplative. La conservation miraculeuse de sa vertu en est l'indice, et ordinairement, du reste, Dieu répond par des communications surnaturelles aux communications diaboliques. Elles sont déjà commencées, d'ailleurs. Jeanne d'Arc était contemplative et guerrière ; elle a choisi sur terre une personne qui peut l'imiter, avec son secours.

« Quelle confusion pour l'enfer !

« En venant établir à Rome le siège de son Vicaire, Satan croyait triompher, et il a divisé son Église. *Mentita est iniquitas sibi!*

« Il a conservé à Diana Vaughan ses qualités naturelles pour en faire une grande séductrice, et il les a conservées pour le bien. *Mentita est iniquitas sibi!*

« Ils ont fait appel à la publicité pour répandre l'erreur, et ils ont récolté la confusion. *Mentita est!*...

« Ils ont voulu rappeler doucement Diana Vaughan au devoir maçonnique, et ils l'ont poussée dans les bras de l'Église. *Mentita est!*... Quelle honte pour Satan d'être pris dans ses propres filets !

« Je vois en tout cela l'œuvre de Jeanne d'Arc. On se demandait pourquoi cette résurrection de Jeanne d'Arc après plusieurs siècles de silence. La voilà, sa mission : écraser la franc-maçonnerie. Lemmi l'a bien senti.

« Que ne mettez-vous, sur le frontispice de votre revue, Jeanne d'Arc écrasant les Loges ?...

« Besognons, et Dieu donnera la victoire ! »

Déjà, miss Diana Vaughan a justifié une grande partie des espérances conçues par ses nouveaux amis. Elle a marché dans la voie de la vérité bien plus vite que nous ne l'avions présumé ; encore quelques coups de la grâce divine, et elle touchera tout à fait au but. Aussi, c'est sans aucune inquiétude que nous verrons, s'il se produit, le petit arrêt prévu par le premier |de nos deux correspondants que nous venons de citer : les desseins de Dieu sont insondables ; en tout ce qui arrive à cette heure, nous voyons éclater son infinie sagesse ; nous admirons, et nous redoublons nos prières.

Les francs-maçons ont déjà essayé de faire passer miss Vaughan pour folle. Comme une province couverte de places fortes, l'ex-grande-maîtresse, assiégée par la grâce, ne se rendra peut-être que graduellement, citadelle par citadelle, c'est-à-dire doute par doute. Qui sait si Dieu ne veut pas démontrer ainsi, d'une

manière éclatante, l'alliance de la raison et de la foi?...

Quoiqu'il en soit, comment ne pourrions-nous pas nous réjouir dès à présent et entonner l'hymne d'allégresse?

Nous venons de lire, dans le premier fascicule des *Mémoires d'une Ex-Palladiste*, le récit que miss Diana fait de son séjour au couvent, en des pages aussi simples qu'émouvantes, sous les dates du 14 et du 16 juin.

En voici quelques fragments :

« ...En franchissant le seuil du pieux asile, j'eus le sentiment que je faisais un pas nouveau vers Dieu, le seul vrai Dieu.

« O Dieu que j'ai méconnu, pardon ! pardon ! L'indigne créature est parmi tes vierges. Pardon encore, ô Dieu de toute bonté !

« Oui, Seigneur, il n'est qu'un Dieu, et c'est vous. L'autre est le mensonge, et vous êtes la vérité. Car il ne saurait exister deux Satans, deux dieux mauvais ; or, Lucifer est Satan. Merci, ô vous qui serez désormais mon Dieu, j'ai compris.

« Le calme, je l'ai ; mon âme exulte, mon cœur se fond dans une douce joie, jusqu'alors inconnue. Priez pour moi, nouveaux amis ; demandez aux anges, aux saints, à Dieu, que je garde cette paix si suave, tant que je devrai vivre ; que la mère bénie du Christ m'assiste surtout à l'heure de ma mort !... »

« ... Le lendemain, jeudi, je devais quitter cette maison où la paix règne dans la vertu. Aucune des deux religieuses qui étaient dans la confidence n'avait tenté quelque acte de prosélytisme ; mais elles avaient prié, beaucoup prié, et moi aussi.

« — Nous séparerons-nous déjà ? » leur dis-je.

« Elles me regardèrent, les yeux humides. L'heure de leur office allait sonner.

« — Permettez-moi, repris-je, d'assister à la messe, qui est votre prière par excellence. J'y serai bien recueillie ; aucune de vos sœurs, je vous le promets, ne soupçonnera que je ne suis pas chrétienne. »

« Elles se consultèrent. Puis, d'elles deux, la plus en autorité me dit :

« — Venez, chère enfant. »

« Je me jetai à son cou pour la remercier. Elle pleura ; nous pleurâmes toutes trois. Combien j'étais heureuse !...

« Oh ! les inoubliables moments que j'ai passés dans la petite chapelle !... En demandant à entendre la sainte messe des catholiques romains, j'avais un but que je ne pouvais expliquer aux bonnes religieuses : ce que j'aurais eu à leur dire leur eût causé grand chagrin, non à

cause de moi, certes, mais à cause de mes ex-Frères et ex-Sœurs.

« Je voulais m'agenouiller au pied de l'autel, dont le tabernacle sert de piédestal à l'image du doux Crucifié, de Celui qui a tant aimé les hommes, et je voulais, là, prosternant mon corps et élevant mon âme vers le Dieu des chrétiens, lui faire amende honorable pour tous les outrages dont les adorateurs de Satan, ce jour même, s'efforçaient de l'accabler, en essayant d'outrager le Christ par de monstrueuses folies.

« La bonté des vierges de Dieu me permettait donc de pénétrer dans le sanctuaire de l'Eternel Bien.

« On me plaça dans la partie de la chapelle réservée aux personnes du dehors ; j'étais mêlée aux catholiques du voisinage, qui, en cette grande fête, étaient accourus, heureux de faire leurs dévotions en ce couvent, comme en un temple privilégié. Il semble que, dans l'union avec les prières de ces saintes femmes, les prières des moins dignes montent mieux vers le ciel... »

La supérieure a été vraiment bien inspirée en autorisant miss Diana à assister au saint office ; car cette messe a été, indubitablement, une source de bénédictions pour l'ex-grande-maitresse qui vient de renoncer à Satan d'une façon si absolue. La narratrice dit que « cette supérieure est une femme d'une intelligence très haute, d'un esprit des mieux cultivés, et encore de la plus grande sagesse » ; ce portrait moral ne nous étonne pas.

La religieuse, amie de miss Vaughan, lui remet un livre de messe, et lui explique qu'elle devra régler son attitude sur celle des fidèles, c'est-à-dire s'asseoir, s'agenouiller ou se tenir debout, comme les autres assistants le feront.

Mais l'admiratrice de Jeanne d'Arc est absorbée par sa foi nouvelle, et elle n'a plus pensé, dans sa ferveur, à ces recommandations.

« ...J'avais pris le livre, écrit-elle, il ne me servit guère ; car je m'agenouillai dès le début, je ne me préoccupai point des changements d'attitude des fidèles, je ne vis que l'autel et son Christ aux bras tout ouverts pour attirer les coupables dans le repentir et la miséricorde, et la messe avait pris fin dès longtemps, tandis que j'étais encore à genoux, priant Dieu sans lire dans le livre, mais du plus profond de mon cœur... »

Nous ne pouvons résister à la joie de reproduire en entier la prière de miss Vaughan pendant cette messe de la Fête-Dieu. C'est

magnifique, et nous sommes attendris, nos lecteurs le seront aussi, en voyant cette belle âme se montrer si merveilleusement retournée. « Elle ira loin et haut », répèterons-nous avec l'un de nos correspondants, et avec l'autre : « Nous sommes dans le surnaturel... Quelle confusion pour l'enfer ! »

Voici cette admirable prière :

« O Dieu d'infinie bonté, je crois en vous : je vous remercie d'avoir permis que je ne sois plus au pouvoir des démons. Voici bientôt six ans que vos pires ennemis avaient fait de moi une grande-prêtresse du diable, et depuis mon enfance j'avais eu dans l'esprit que Lucifer était principe divin de tout bien, et que vous étiez dieu du mal. Pardon, mon Dieu, pardon... Pardonnez à ceux qui ont trompé mon père ; car, vous le savez, mon bien-aimé père fut de bonne foi dans son erreur... Sans être plongée dans une erreur aussi profonde, ma chère mère vous méconnut aussi : pardonnez-lui, bon Seigneur, par les mérites de Jésus-Christ, pardonnez-lui en récompense de sa douce charité ; que ses œuvres de bien sur cette terre soient son rachat et celui de mon père dans l'autre monde, et accordez-moi, au jour que votre Providence a fixé pour le terme de mon existence humaine, la grâce de les retrouver tous deux au séjour du bonheur éternel, qui est votre paradis, ô mon Dieu !... »

« Donnez la lumière de votre vérité sainte à tous ceux qui sont aveugles, comme si longtemps je l'ai été. Je vois maintenant les profondeurs de l'abîme où Satan me tenait ; vous m'en avez arrachée ; mais, ô mon Dieu, puisque à présent je vous aime, puisque vous m'avez préservée alors même que j'étais en puissance des démons, puisque vous me voulez à vous, donnez-moi encore, encore, je vous en supplie, donnez-moi plus de lumière, ne me laissez dans aucun doute sur les dogmes de votre religion sur les enseignements de l'Eglise de Jésus-Christ.

« O bon Jésus, agneau sans tache, vous qui vous êtes offert à Dieu en victime expiatoire pour racheter les péchés du genre humain, oh ! je vous aime aussi de toutes les forces de mon âme. Obtenez-moi la grâce de croire à votre présence dans la blanche hostie que le prêtre du Saint des Saints élève vers cette croix où je vous vois attaché et qui me rappelle qu'à votre dernier soupir vous pardonniez à vos bourreaux. Tant que je n'aurai pas la foi au mystère de la divine Eucharistie, je ne serai pas tout à fait heureuse. O Christ aimant et aimable, ô Fils de la plus sainte des femmes, ô Messie rédempteur du monde, obtenez-moi la foi qui me manque encore.

« Et vous, sainte Marie, reine des cieux, refuge des pécheurs, consolatrice des affligés, Notre-Dame des Victoires, Notre-Dame du Sacré-Cœur, vous qui écrasez la tête du serpent maudit, priez pour moi, protégez-moi, sauvez-moi !

« Mon Dieu, il y a deux mois, l'avant-veille de Pâques, les palladistes du monde entier, maçons ou non maçons, outrageaient votre Christ en foulant aux pieds la croix ; aujourd'hui, en ce moment, ils s'imaginent le meurtrir, l'immoler en exerçant leurs sauvages fureurs contre le Sacrement eucharistique. Vous le savez, Seigneur, je n'ai jamais participé à ce dernier déchainement de la palladique haine ; mais je n'en ai aucun mérite, puisque je ne croyais pas à la présence réelle. Eux, les autres, ils disent : « Le Christ est là ! » et, la main armée du poignard, ils se ruent, pleins de rage, sur la blanche hostie ; les misérables ! Pardonnez-leur, mon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font. Moi, j'ai besoin de croire, et c'est pour adorer votre Christ sous les mystiques espèces. La foi ! la foi tout entière, oh ! donnez-la, divin Créateur, à l'indigne créature qui vous implore ! Que je goûte la parfaite allégresse de ces saintes femmes qui prient ici avec moi ! Je vous adore, ô Dieu de bonté, dans votre clémence et dans votre justice : je veux vous adorer encore dans vos divins mystères. Ne repoussez pas ma prière, Seigneur ; éclairez-moi !

« Vous, Jeanne, vaillante et pure martyre, soyez mon interprète céleste et défendez ma cause devant le trône de Dieu. Portez mon amende honorable à Jésus, dont vous inscrivez le nom triomphant, à côté de celui de sa Très Sainte Mère, sur votre étendard, et dites au Tout-Puissant, au seul Tout-Puissant qui vous a admis dans sa gloire, que je lui offre ma vie pour la conversion de quiconque me hait.

« Oui, oui, Seigneur, après m'avoir éclairée, prenez-moi. Qu'à mon tour je sois victime ; que mon sacrifice détourne votre juste colère ; que des larmes de douleur, versées par mes yeux, effacent les offenses de mes ex-Frères et de mes ex-Sœurs. Pitié pour eux tous, ô mon Dieu ! lumière à tous et pardon même aux plus coupables ! Ma santé, ma vie, mon sang, prenez tout, et qu'Adriano Lemmi devienne honnête, se convertisse à vous et vous bénisse à jamais ! »

Qu'ajouter à cela ? La conversion de miss Diana Vaughan n'est-elle pas désormais certaine ?... Nul croyant n'en pourra douter.

Dans ses pages datées du 16 juin, l'ex-grande-maîtresse dit qu'elle demeura deux jours de plus au couvent ; c'est la confirmation de la dépêche du jeudi 13 qui nous a été montrée. Elle raconte son départ en quelques

lignes et explique comment elle entre, à son tour, dans le grand combat chrétien contre la maçonnerie satanique.

« Donc : je rassemble à la hâte mes matériaux ; je réclame l'indulgence pour une œuvre qui s'est imposée à moi, sans plan préconçu ; et je commence ici. Ce travail sera forcément un peu décousu ; lecteur, n'en veuille qu'aux circonstances. En tout cas, que chacun ait la certitude que pas un mot ne scandalisera ; on sait que je n'ai jamais manqué à ma parole.

« A tous ceux qui me liront, je demande de ne pas m'oublier dans leurs prières. Surtout, amis, faites prier les prêtres, les religieux et religieuses qui appartiennent à vos familles, et pour que les voix les plus pures s'élèvent ainsi vers le ciel, faites prier les petits enfants, avec les ministres et les vierges de Dieu.

« † J'ai quitté le couvent hier soir. On m'y apprit, à mon départ, que plusieurs prêtres, religieux et religieuses avaient offert à Dieu leur vie, afin d'obtenir par ce sacrifice que je ne sois plus luciférienne. Je ne le suis plus : mais, ô mon Dieu, ne prenez la vie d'aucun de vos saints prêtres, d'aucune de vos religieuses si pures, si méritantes ; prenez ma vie plutôt.

« † Notre-Dame des Victoires, Notre-Dame du Sacré-Cœur, priez pour moi.

« † Jeanne d'Arc, combats pour moi. »

Telle est la fin de l'avant-propos des *Mémoires d'une Ex-Palladiste*. Le chapitre 1^{er}, LUCIFER AU SANCTUM REGNUM, commence dans ce premier fascicule ; l'auteur y reproduit le portrait authentique d'Albert Pike, photographié directement sur le numéro spécial du *Bulletin officiel du Suprême Conseil des Etats-Unis (juridiction sud)* qui parut au lendemain de la mort du Souverain Pontife Luciférien.

Miss Vaughan donne, en outre, le plan complet du Palais-Borghèse, avec la division spéciale de la partie occupée par Lemmi et sa bande ; elle indique, d'une façon on ne peut plus précise, l'usage de chaque appartement, ainsi que l'emplacement exact du Temple Palladique et celui du Suprême Conseil du Rite Ecossais pour l'Italie, la salle où s'est tenu le Convent Souverain du 20 septembre 1893, auquel elle assista, etc., etc.

Terminons cet article en rappelant qu'une autre conversion, qui est également l'œuvre de Jeanne d'Arc, a rempli de bonheur l'âme des catholiques. Avec *Lucifer Démasqué*, Jean Kotska nous fait pénétrer dans l'occultisme mondain et dans le spiritisme maçonnique français ; il nous dévoile spécialement le Gnosticisme valentinien, et son livre offre un puissant intérêt. Avec ses *Mémoires d'une Ex-Palladiste*, miss Vaughan nous dévoile la

haute-maçonnerie luciférienne, non plus en témoin, non complice, comme l'a fait le docteur Bataille, mais en loyale désabusée, qui fut élevée dès l'enfance dans la doctrine de Satan, et qui aujourd'hui a ouvert les yeux par un vrai miracle. La main de Dieu est certainement dans toutes ces révélations qui se complètent les unes par les autres.

MORT DU R. P. DELAPORTE

Au dernier moment, notre numéro étant enfin prêt à paraître, nous avons appris la mort du R. P. Albert Delaporte, missionnaire du Sacré-Cœur, dont nous publions une récente conférence dans ce même numéro (pages 336 et suivantes.)

C'est une grande perte que celle de ce zélé religieux. « Dans toutes les régions de la France catholique où il a paru comme président de l'Union des œuvres ouvrières, on connaissait et on admirait sa fermeté, son talent et la sûreté de sa doctrine. » (*Univers*, numéro daté du 18 juin).

La *Croix* dit, d'autre part, (numéro daté du 19 juin) :

« Dès le séminaire Saint-Sulpice où nous avons connu et apprécié l'abbé Delaporte, si désireux de faire beaucoup de bien, M. Icard lui confia les fonctions importantes de chef du catéchisme de persévérance des garçons.

« Le ministère paroissial lui paraissant trop restreint pour son ardeur apostolique, il se joignit aux missionnaires de France et fut mis à leur tête pendant un certain temps. Il fut professeur de théologie aux Facultés de l'État, notamment à Bordeaux, et prêcha beaucoup et écrivit divers volumes, parmi ceux-ci la vie du R. P. Rauzan, fondateur des Dames de Sainte-Clotilde, que la Maison de la Bonne Presse vient de faire réimprimer.

« Bien que le P. Delaporte ait fait de nombreux opuscules, c'est surtout dans le journalisme qu'il a bataillé ; il écrivait souvent à l'*Univers*, et, depuis quelque temps, à une revue anti-maçonnique mensuelle.

« Uni aux œuvres de Mgr de Ségur, il lui a succédé comme président à l'Union des œuvres ; seul ou uni à Mgr Gay, il dirigea les travaux de divers Congrès de l'Union en France.

« Il avait, du reste, été de tous les Comités d'action, et s'était beaucoup occupé de la fondation du journal catholique à un sou.

« En ces dernières années, retiré chez les missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun, il tra-

vaillait à l'exaltation de la dévotion de Notre-Dame du Sacré-Cœur.

« C'est un ancien frère d'armes qui a eu ses heures de douleur ; nous le recommandons aux prières. »

La revue anti-maçonnique dont il est question ci-dessus n'est autre que notre *Revue Mensuelle*. Le R. P. Delaporte était, en effet, un de nos collaborateurs. Le grand article intitulé : *DEMAIN, selon le vœu des Frères Trois-Points*, et signé : « Un Profane », qui parut en tête de notre n° 15 (mars 1895) était de lui, notamment.

Nous demandons, donc, tout spécialement, des prières à tous nos lecteurs pour ce vaillant qui a combattu avec nous. Nous avons apprécié la bonté de son cœur, l'énergie puissante de son âme ; quand nous nous trouvions avec lui, nous nous sentions en meilleur entrain pour la lutte, car son ardeur était communicative ; il était de ceux qui donnent courage autour d'eux.

Sa mort est arrivée, brusquement, et, nous avons le devoir de le dire, elle donne sujet à de graves réflexions.

Le R. P. Delaporte, dans sa 66^e année, était un homme robuste, qui ne paraissait pas son âge. Il était plein de santé. C'est en se promenant, avec un autre père, dans le jardin de la maison des missionnaires du Sacré-Cœur, à Paris, 21, rue de Calais, qu'il a été en quelque sorte foudroyé. « Ah ! mon Dieu, mon Dieu, je meurs ! » a-t-il dit tout à coup, et il s'est affaissé, rendant le dernier soupir, en bénissant le Seigneur qui lui reprenait brusquement la vie qu'il lui avait donnée.

Laissons parler la *Croix* de Paris :

« Il est tombé subitement samedi, au jour de la Sainte Vierge, à qui il avait voué une très grande dévotion, après avoir dit sa messe le matin.

« En ces derniers temps, travaillant à une revue anti-maçonnique, il avait bien à cœur la conversion de cette luciférienne de bonne foi, Diana Vaughan, et il disait à tous qu'il offrait sa vie pour l'obtenir.

« Quel ne fut donc pas notre étonnement en apprenant qu'il était tombé samedi 15, d'apprendre en même temps que Diana Vaughan, si ébranlée, se décide le même jour à demander le baptême et à entrer dans l'Eglise !

« Son père, protestant luciférien, ne l'avait jamais fait baptiser. »

Nous confirmons pleinement ce que dit la *Croix*. Nous sommes de ceux à qui le R. P. Delaporte avait fait la confidence du sacrifice de sa vie, offerte pour la conversion de miss

Vaughan. Notre collaborateur nous avait redit, cela encore, à l'une de nos réunions hebdomadaires, à l'époque où nous les tenions chez nos éditeurs, et si nous avons bonne mémoire, le jour où il se fit présenter M. Margiotta, récemment converti.

Rien n'est plus significatif, il nous semble, que ce trépas si subit. Nous le répétons, le R. P. Delaporte était en pleine santé. D'autre part, il résulte de documents antérieurs à cette mort, tels que le n° 3 du *Palladium* (paru le 4 juin), où miss Vaughan disait qu'elle ne resterait pas plus de vingt-quatre heures au couvent dont elle parle dans l'avant-propos de ses mémoires, et la dépêche de jeudi soir 13 juin, que nous avons tenue dans nos mains, où il est annoncé qu'elle restera encore deux jours à ce couvent, il résulte, disons-nous, que l'ex-grande-maîtresse palladiste a reçu la grâce divine avec un éclat et une force extraordinaires dans ces trois journées du 13, du 14 et du 15 juin. C'est le 16 (dimanche) qu'elle écrit qu'elle a quitté le couvent la veille. Dans sa prière du 13, pendant la messe de la Fête-Dieu, elle invoquait tout particulièrement *Notre Dame du Sacré-Cœur*, dont le R. P. Delaporte était missionnaire ; elle répétait son invocation à la fin de son avant-propos, comme on vient de le voir dans le précédent article.

N'y a-t-il pas lieu de croire que, parmi les nombreux prêtres, religieux et religieuses qui ont offert leur vie pour sa conversion, c'est le R. P. Delaporte qui a été choisi par Dieu, quoiqu'elle lui ait demandé de prendre sa vie, à elle ?

Il convient d'observer aussi que l'article de l'*Univers*, du 30 mai, dernier article du R. P. Delaporte, est précisément cet article, élogieux pour miss Diana Vaughan, que les membres du Comité Palladiste de Londres, visent au début de leur voûte du 7 juin et qu'ils jettent avec colère à la face de l'ex-grande-maîtresse, en l'accusant de fournir des armes aux catholiques contre eux. Et c'est précisément cette voûte ; et par conséquent, au moins d'une façon indirecte, cet article du P. Delaporte qui a provoqué, en partie, le revirement subit, inattendu de miss Vaughan.

Tout cela nous confond. Si nous ne nous trompons pas dans notre pensée, cet ensemble d'événements si bien liés est gros de promesses divines. Enfin, nous nous disons : « S'il en est ainsi, en choisissant ce vertueux prêtre, Dieu a, selon toute évidence, choisi un saint. »

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

UN CONGRÈS ANTI-MAÇONNIQUE INTERNATIONAL

On lira avec intérêt l'appel suivant, qui vient d'être adressé, le 19 juillet, à la Presse Anti-Maçonnique Française :

« Le Comité Central Romain de l'Union Anti-Maçonnique d'Italie, constitué depuis un an avec approbation du Saint-Siège, ayant pour président M. le comte Attilio PECCI, et pour délégué ecclésiastique général Mgr LAZZARESCI, évêque de Néo-Césarée, vient de proposer à plusieurs membres de la presse catholique militante de France d'étudier promptement les mesures à prendre en vue de l'organisation, pour cette année même, d'un Congrès Anti-Maçonnique International.

« En effet, l'heure est aux grandes résolutions. En présence de l'audace toujours croissante de la secte infernale qui, ayant juré de détruire l'Eglise, lui donne aujourd'hui un assaut plus furieux que jamais, il est urgent de provoquer une entente entre tous les catholiques militants des divers pays où la persécution est à l'ordre du jour. Le Comité Central Romain de l'Union Anti-Maçonnique d'Italie a été bien inspiré.

« En Italie, la majorité parlementaire, esclave de Crispi et de Lemmi, vient de porter un suprême défi aux catholiques du monde entier en décrétant que désormais l'anniversaire de la prise sacrilège de Rome serait la fête nationale. Ils vont donner un éclat inusité

et significatif à cette date trois fois impie du 20 septembre, ces hommes qui veulent anéantir la religion elle-même, après avoir proclamé il y a vingt-cinq ans l'abolition du pouvoir temporel de la Papauté. Le vote récent de la Chambre italienne est le plus violent outrage qui, depuis longtemps, ait été fait au Saint-Siège par la fureur des sectaires.

« En France, par l'iniquité de la loi d'accroissement, la Franc-Maçonnerie, directrice occulte de la persécution la plus odieuse, espère ruiner l'Eglise dans ses œuvres vives, supprimer les congrégations par la guillotine sèche du fisc. Les tentatives contre le recrutement du sacerdoce ayant manqué leur but, la laïcisation des hôpitaux et des écoles ne suffisant plus à la rage maçonnique, le Grand Orient et le Suprême Conseil ont recours au vol cynique, sous forme d'impôt inconstitutionnel et par conséquent illégal, pour détruire à bref délai toutes les communautés religieuses qui sont l'honneur de notre pays et les bienfaitrices des indigents.

« La lutte est donc arrivée à sa période aiguë. D'autre part, l'ennemi maintenant est connu de tous ; l'ennemi qui, du fond de ses antres ténébreux, dirige cette guerre à mort déclarée officiellement aujourd'hui en divers pays à l'Eglise de Jésus-Christ, cet ennemi

satanique a été démasqué par le grand Pape LÉON XIII, par les Évêques et par la presse catholique des deux mondes.

« C'est pourquoi nous sommes d'avis, avec nos frères d'armes d'Italie, que c'est à cet ennemi haineux et malfaisant qu'il importe de faire face, et que le moment est venu de pourvoir, par des mesures sages, mais énergiques et bien concertées, à la défense de la religion sur le terrain anti-maçonique, et de faire reconnaître et triompher partout nos droits imprescriptibles de chrétiens.

« La proposition du Comité Central Romain de l'Union Anti-Maçonique d'Italie nous a paru très acceptable et éminemment pratique. Nous nous mettons immédiatement à l'œuvre, et nous répondons au désir de nos amis de Rome en convoquant, pour le vendredi 26 juillet, une réunion privée, à l'effet de constituer la commission française d'organisation du Congrès Anti-Maçonique International, d'accord avec les catholiques militants d'Italie, d'Espagne, d'Autriche-Hongrie, des États-Unis et du Canada, pays qui, avec la France, sont en ce moment les plus travaillés par l'action néfaste et souterraine de la secte.

« Nous proposerons, comme lieu de réunion pour le Congrès, un pays à gouvernement catholique, afin que les adhérents puissent délibérer en toute liberté. Comme date, nous proposerons celle du 29 septembre, qui, sans être trop éloignée, donnera le temps nécessaire à l'organisation de cette première grande assemblée internationale des anti-maçons, et qui est la fête du glorieux archange saint Michel, vainqueur de l'Esprit des ténèbres et du mensonge. Comme patronage, nous nous placerons sous celui de Jeanne d'Arc, l'héroïne sublime qu'inspira saint Michel et dont la mission providentielle est loin d'être terminée.

« Nous agirons, nous, au grand jour; car nous ne sommes pas des conspirateurs, séides de Satan, mais au contraire des hommes de franchise et de lutte en pleine lumière, soldats du Christ et de Marie, faisant flotter notre bannière au vent.

« Nous faisons donc appel à nos confrères

de la presse catholique française et à tous les groupements et comités d'action catholique, quels qu'ils soient. Nous les prions d'annoncer dès à présent ce projet de Congrès Anti-Maçonique International. Nous les invitons à venir participer à l'élection des membres de la commission française d'organisation, élection qui aura lieu, en réunion privée, vendredi 26 juillet, à deux heures de l'après-midi, à la Maison de la Bonne Presse, Salle des Congrès, 5, rue Bayard, à Paris..

« Quant à nous, heureux et fiers d'avoir été désignés par nos amis de Rome, en notre qualité d'écrivains anti-maçonniques, pour prendre à Paris l'initiative de cette convocation, nous croyons que les plus salutaires résultats peuvent être obtenus par ce Congrès, à opposer aux Convents de la secte, si nous savons tous, en cette circonstance, oublier tout dissentiment politique ou autre. Devant le péril maçonique, tous les catholiques sans exception, nous en avons la ferme confiance, seront étroitement unis.

« GABRIEL SOULACROIX. — L.-M. MUSTEL. —
A. DE LA RIVE. — LÉO TAXIL. —
P. LAUTIER. »

Nous donnerons, à la fin de ce numéro, le résultat de la réunion préparatoire du 26 juillet, tenue dans la salle des Congrès de la *Croix*, que les R. R. P. P. de l'Assomption de Paris ont bien voulu mettre à la disposition du Comité d'Initiative.

Lemmi hors du palais Borghèse.

Voici un extrait de la correspondance de Rome (datée du 26 juin), publiée par l'*Univers* dans son numéro du 29 :

« Le Saint-Père a reçu, ce matin, en audience privée, le prince Don Scipion Borghèse et la princesse sa femme, Dona Anna Maria, née duchesse de Ferrari. Sa Sainteté a félicité les nouveaux mariés de leur union si bien assortie et pour l'espoir fondé qui en résulte, grâce à la très riche dot de la duchesse de Ferrari, de pouvoir recouvrer le libre usage de l'historique palais Borghèse, devenu, ces derniers temps, la proie des Juifs et des Franes-Maçons. En effet, la secte maçonique, qui s'y était installée avec son Grand Orient, va en être expulsée, ce qui sera doublement heureux, vu les fêtes sacrilèges qu'elle s'appropriait à y donner pour l'anniversaire du 20 septembre. »

LES FF. AMÉRICAINS

A JÉRUSALEM

Légendes maçonn. — Initiation de Salomon aux mystères d'Isis, sur la recommandation de David, son père, illustre mag. — La Table des douze pains de proposition. — Le Temple de Salomon. — Classifications des ouvriers du Temple. — Hiram, Roi de Tyr. — Hiram le Constructeur. — Hiramites. — Le Maillet. — Adoniram. — Les Dionysiastes. — Les Esséniens. — Sceau de Salomon. — Temple de Zorobabel. — Benjamin de Tudèle (xii^e siècle); Georges Robinson; M. De Sauley. — Mgr Péchenard. — Godefroy de Bouillon. — Les FF. Américains dans les CAVERNES ROYALES et dans les ECURIES DE SALOMON. — La Loge de Jérusalem. — L'Atelier féminin.

*La rouge Damas et Bagdad la ronde
Vantent à l'envi leurs nobles aïeux;
Mais Jérusalem est l'honneur du monde
Et les nations y portent leurs vœux:
C'est là que Jacob monta son échelle,
David y joua de sa harpe d'or
Et de Salomon la langue immortelle
Parmi les oiseaux s'y conserve encor.*

(MAOUAL DESCRIPTIF.)

La capitale de la Judée et la ville du Saint Temple est mémorable comme théâtre de plusieurs événements consignés soigneusement dans les légendes Franc-Maçonniques. A l'époque où les Israélites entrèrent dans la Terre Promise, cette cité était au pouvoir des Jébuséens, sur lesquels, après la mort de Josué, elle fut conquise, et ensuite habitée par les tribus de Juda et Benjamin, bien que pendant une longue période de temps encore le Mont de Sion continua à être occupé par les descendants de Jébus; et sous le règne de David, ce monarque, dit-on, chassa du Mont de Sion Ornan le Jébuséen, qui s'en était servi comme d'une aire. Là, ensuite, Salomon construisit un temple au Seigneur.

Ce premier emprunt que nous faisons au LEXICON OF FREEMASONRY, by Albert G. Mackey, M. D., Secretary-Général of the Supreme Council Thirty-Third Degree, for the Southern Jurisdiction of the United States, etc., etc. Seventh Edition, Revised. With Appendix, etc., compiled by M. C. Peck, P. M., P. Z., 30^e etc., etc., Provincial Grand Secretary and Scribe E. of the North and East Ridings of Yorkshire. London: Charles Griffin and Company, Exeter Street, Strand, 1883. Pages 158 et 159; ce premier emprunt, disons-nous, suffirait déjà pour indiquer les raisons puissantes qui attirèrent, il y a quelques mois, à Jérusalem, un certain nombre de Francs-Maçons Américains;

mais, oubliant un instant notre qualité de profane, nous allons entrer MAÇONNIQUEMENT dans des détails plus circonstanciés, qui sont généralement peu connus du public.

Ouvrons l'ouvrage intitulé LE RAMEAU D'OR D'ELEUSIS, par le F. Jacques-Etienne Marconis, édition de 1864, à la page 8; nous lisons:

« Pendant qu'aux bords du Nil, les augustes dépositaires des traditions (maçonniques) les voilaient aux yeux de leurs contemporains et ne les révélaient qu'au petit nombre de ceux qu'ils jugeaient dignes de l'initiation, d'autres adeptes, dans l'intérieur de l'Afrique, rassemblaient des peuples barbares, polissaient leurs mœurs, propageaient la science, fondaient enfin nos mystères sacrés dans les sables brûlants de la Nubie; Meroé, de son côté, instruisait les Gymnosophites, sur les bords du Gange et de l'Indus, Zoroastre fondait l'école des nuages, dans la Perse et la Médie.

« Enfin, cette sublime institution s'étendit des plaines de Memphis jusqu'au palais de David. Cet illustre maçon, en expirant, recommanda à son fils Salomon d'élever un temple splendide à la gloire du Sublime Architecte des mondes, et de se faire initier aux sublimes mystères de la déesse Isis.

« Salomon, jeune encore, au front majestueux, à la démarche lente et solennelle, vêtu d'une longue tunique blanche, venait de prendre place à la poupe d'un léger navire qui se préparait à remonter le Nil. Son langage harmonieux et sonore indiquait un étranger, tandis que la forme de son vêtement annonçait, au contraire, un de ces sages que la célébration des mystères d'Isis attirait périodiquement vers la capitale de l'Égypte.

« Hiram, illustre par sa science et sa vertu, par l'austérité de sa vie et l'autorité de sa parole, accompagnait Salomon. Il avait poussé un pèlerinage philosophique jusqu'au rivage du Gange, où il avait été initié aux mystères indiens; on lui avait montré la signification véritable des symboles dont les novateurs étaient forcés d'envelopper leur doctrine pour qu'elle échappât aux atteintes brutales de l'ignorance et de l'imposture, admis dans l'observatoire, il avait étudié le cours des astres et pénétré les arcanes de la nature et dégagé de l'histoire des siècles passés LA DOCTRINE DE LA DUALITÉ DES PRINCIPES.

« Cette doctrine de la dyade, origine des contrats, loi d'un combat éternel entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres, entre la matière et le principe générateur, n'avait pas satisfait complètement la grande âme d'Hiram, il cherchait vainement la loi d'harmonie qui devait fondre ces éléments contraires en un seul tout, digne de correspondre à l'œuvre du grand Inconnu.

« A mesure que le navire monté par Salo-

mon s'avancait au milieu des fertiles campagnes du Delta, couvertes des flots de l'inondation qui devait les féconder, il admirait les merveilles d'une civilisation large et carrément assise ; bientôt le sommet de la grande pyramide se dessina nettement à l'horizon et domina les forêts de palmiers et les monticules sur lesquels d'innombrables villages s'élevaient à droite et à gauche du lit du fleuve. Les voyageurs saluèrent de leurs acclamations le monument immense qui annonçait l'approche du temple de la sagesse.

« Enfin, obéissant à l'impulsion du gouvernail, la proue du navire vint heurter doucement les degrés d'un vaste escalier taillé dans la rive gauche du Nil, en face de la Babylone égyptienne qu'on appelle aujourd'hui le vieux Caire ; les voyageurs étaient attendus sans doute, car des prêtres vêtus de courtes tuniques blanches reçurent les pèlerins à leur descente du vaisseau et les guidèrent vers la grande pyramide, où Salomon devait subir les épreuves de l'initiation. En présence de cette œuvre gigantesque du travail humain, produit collectif de tant d'efforts divers, Salomon comprit tout à coup l'insuffisance de la doctrine dualiste, il comprit que si l'humanité toute entière arrivait un jour à déposer les sentiments d'antagonisme et de discorde qui fomentaient dans son sein, ce ne serait qu'en revenant au culte de l'unité ; il comprit que le fondateur du mythe des *amschands*, en admettant deux principes en lutte perpétuelle, préparait sans le vouloir, aux générations futures, un épouvantable avenir de haines et de malheurs.

« Cette pensée accablante confirma Salomon dans le désir de connaître la vérité ; il se confia donc sans hésiter au ceryce chargé de le préparer à l'initiation.

« Après avoir subi les épreuves physiques, Salomon arrive au *Pronaos*. Cette salle, formant un carré parfait, est ornée d'emblèmes maçonniques ; au fond, sur une estrade élevée, on voit un trône richement décoré, là se trouvent neuf patriarches réunis sous la présidence du *dadougue* qui, s'adressant à Salomon, lui dit :

« — Que demandes-tu ?

« — Je demande d'être initié aux sublimes mystères de la déesse Isis.

« — Qu'as-tu fait pour mériter cette faveur ?

« — J'ai pénétré dans le sein de la terre et dans le séjour de la mort ; j'ai parcouru les sentiers de la vie, et, ayant été purifié par l'eau, le feu et l'air, j'en suis sorti délivré des liens des préjugés et des souillures du vice.

« — Veuille nous donner l'explication de ton voyage.

« — Je montai à la Pyramide et je m'avancai à la recherche du ressort secret, quand,

à une certaine distance, j'entendis un grand et lugubre bruit auquel répondirent tous les échos, il venait du grand temple sur les bords du lac, et c'était le retentissement de ses portes, que l'on nomme *Porte Doubi*, tournant cette nuit sur ses gonds.

« Je doutai un instant si je n'abandonnerais pas mon entreprise ; mais l'hésitation ne fut que momentanée. Je touchai le ressort de la porte, peu de secondes après j'étais dans le passage de la Pyramide, et ma lampe me donnant la faculté d'en suivre les détours avec moins de lenteur, je me trouvai promptement dans la galerie, à la porte d'une chapelle. Une lampe brûlait sur une chaise de cristal ; une voix sonore me dit : Prends garde que l'image matérielle des choses symboliques ne s'empare de ton imagination ou de tes oreilles ! prépare-toi, au contraire, à percevoir la vérité par l'intelligence, regarde Dieu assis sur le lotus, symbolisant sa suprématie, sa puissance, sa supériorité intellectuelle et céleste ; tout, en effet, dans le lotus affecte la forme circulaire, ses feuilles, ses fruits, forme à laquelle répond l'opération de la pensée se mouvant comme dans un cercle, c'est-à-dire agissant toujours dans les mêmes conditions ; avec un ordre égal, Dieu seul s'étend lui-même sur cet empire universel, se reposant en lui-même ; c'est pourquoi il est représenté assis.

« Regarde ici *Dieu dirige un vaisseau*, cet emblème indique la puissance qui gouverne le monde, comme le pilote, distinct du vaisseau, se tient au timon, de même Dieu tient le gouvernail du monde dont il est lui-même distinct.

« Les masses ignorantes adorent les animaux dont on leur offre l'image, mais pour les initiés, les animaux célestes (signes du Zodiaque) signifient les diverses forces que le soleil répand sur toute la nature et les divers aspects qu'il donne à toutes choses par ses courses, bien qu'il reste immobile, éternel et puissant.

« Ecoute encore, on dit qu'il y a dans l'homme deux natures qu'on appelle aussi deux âmes, l'une principe de la puissance de Dieu, car elle émane de lui ; l'autre nous est donnée par le mouvement des mondes célestes. Celle qui nous vient des mondes en subit l'influence, celle qui découle de l'être raisonnable ; qui constitue en nous l'intelligence, plane au-dessus de l'univers, et par elle nous sommes affranchis des liens du destin... — Continue ta route...

« J'avais perdu toute trace de l'objet de mes recherches, et je me préparais lentement à reprendre mon chemin vers la terre, lorsque, levant ma lampe pour quitter la chapelle, je reconnus que la galerie, au lieu de se terminer en cet endroit, tournait brusquement vers la

gauche, et promettait de conduire plus loin dans ces sombres retraites, et, sans autre réflexion, je m'avançais avec empressement.

« Pendant quelque temps je me trouvai resserré dans des détours semblables à ceux que j'avais rencontrés à la suite de l'escalier de descente; ensuite le passage s'élargit en une longue et étroite galerie, de chaque côté de laquelle était alignée une rangée de corps morts placés debout, et dont les yeux de verre jetaient sur mon passage un éclat qui paraissait surnaturel.

« Arrivé à la fin de cette galerie, je reconnus que le sentier ne s'étendait pas plus loin, le seul objet que je pusse discerner à la lueur de ma lampe, qui à chaque minute s'affaiblissait, était la bouche d'un puits immense s'ouvrant devant moi, et me montrant un gouffre d'obscurité affreux et sans fond. M'appuyant sur son bord, je le considérai avec inquiétude, cherchant à y découvrir quelque moyen de descendre, j'aperçus que les côtés étaient droits et unis comme du verre, et enduits tout autour de cette poix noire que la mer Morte rejette sur ses bords.

« Après un plus attentif examen, je découvris cependant, à la profondeur de quelques pieds, une sorte d'échelon de fer s'avancant très peu en saillie et au-dessous un semblable degré qui, bien qu'à peine visible, était tout juste suffisant pour déterminer un pied aventureux à s'y hasarder; assujettissant sur ma tête ma lampe qui était creuse en dessous, de manière à pouvoir tenir comme un casque, et ayant, par ce moyen, le libre usage de mes mains, je posai avec précaution un pied sur la première marche de fer et je descendis dans le puits.

« Jusqu'à une profondeur considérable, je trouvai de semblables degrés, régulièrement espacés, et j'avais déjà compté près d'une centaine de ces marches, lorsque l'échelle cessa tout à coup et m'ôta toute facilité de descendre plus bas, en vain j'étendis un pied pour chercher quelque support, les côtés unis et glissants étaient tout ce que je rencontrais, à la fin, baissant la tête pour faire arriver plus bas la lumière de ma lampe, j'aperçus une ouverture ou fenêtre justement au-dessous de la marche sur laquelle était mon pied, et, concluant de là que nécessairement le chemin devait suivre cette direction, je m'introduisis non sans quelque peine dans cette ouverture.

« Je me trouvai alors dans un difficile et étroit escalier dont les marches étaient taillées dans le roc vif, et descendaient en spirale dans la même direction que le puits. Tout étourdi par cette descente qui semblait ne devoir jamais finir, j'atteignis enfin la dernière marche, et là une paire de massives portes de fer se trouva directement sur mon passage,

comme pour me fermer tout à fait le chemin. Gigantesques comme étaient ces portes, je reconnus, à ma grande surprise, que la main d'un enfant aurait pu les ouvrir avec facilité, tant leurs immenses battants cédèrent promptement au moindre de mes efforts.

« Je n'eus pas plutôt passé ces portes, qu'elles firent, en retombant l'une sur l'autre, un bruit qui aurait éveillé la mort elle-même: il semblait que chaque écho, à travers cet immense monde souterrain, eût saisi et répété ce fracas de tonnerre.

« Etonné comme je l'étais par ce bruit surnaturel, mon attention fut néanmoins attirée par le subit éclat d'une lumière douce, réchauffante, et pour moi aussi bienvenue que le sont les étoiles du Sud au marin arrivant dans sa patrie, après avoir longtemps erré dans les mers du Nord; regardant d'où venait cette lumière, je vis, au travers d'une arcade, une longue avenue illuminée, s'étendant à perte de vue, et d'un côté garnie d'arbustes odorants, tandis que de l'autre régnait un long portique en arcades élevées, d'où sortait la lumière qui remplissait tout l'espace, au retentissement produit par les échos succéda un chœur de musique qui paraissait venir de plusieurs vastes salles dans l'intérieur de ces brillantes arcades. Parmi les voix, j'en pouvais distinguer quelques-unes de femmes, dont les tons clairs et argentins dominaient tous les autres et formaient le principal agrément de cette harmonie.

« Je courus vers l'arcade, mais je la trouvai fermée par un treillis dont les barreaux, quoique non visibles à distance, résistèrent à tous les efforts que je fis pour les rompre. Pendant que je faisais ces inutiles tentatives, j'aperçus à gauche une ouverture sombre, caverneuse, et qui semblait conduire dans une direction parallèle à celle de la file d'arcades éclairées. Tout mon sang se glaça à l'aspect de ce passage que je ne pus regarder qu'en frissonnant. Ce n'était pas tant l'obscurité qu'une sorte de demi-clarté livide et effrayante, accompagnée d'une moiteur semblable à celle des cavernes de la mort, et à travers laquelle, si mes yeux ne me trompaient pas, je voyais passer de pâles et sinistres fantômes.

« Regardant avec inquiétude autour de moi pour découvrir quelque issue moins redoutable, je vis sur les vastes battants de la porte, par laquelle j'avais passé, courir une flamme bleuâtre et tremblotante, qui, après avoir erré quelques secondes sur le sol obscur, se rassembla successivement en caractères de feu et forma ces mots:

« L'instant où tu lis est le seul qui t'appartienne.... Songe toujours au principe créateur à qui tu dois ce que tu es.

« Quelque fragile que soit l'homme, il

porte au dedans de lui quelque chose d'infini qui ne doit périr jamais...

« L'homme est né pour souffrir, c'est la loi de son être ; sous quelque signe heureux que le sort l'ait fait naître, il doit connaître le malheur...

« Si tu veux tenter ce passage terrible, c'est la vie ou la mort, mais ne regarde pas en arrière ;

« Si tu affrontes les dangers, les peines et la mort, tu recevras la véritable lumière avec ce divin secret, maintenant dérobé à ta vue par les voiles de l'erreur.

« Mais si... »

Ici les lettres se fondirent en une surface lumineuse plus terriblement intelligible que les mots les plus expressifs.

« — Suis-je donc, m'écriai-je, dans la voie de cette mystérieuse promesse, et le grand secret de la vie éternelle sera-t-il en ma puissance ?

« — Oui, sembla me répondre dans les airs une voix céleste, que j'entendais dominant les chants du chœur par la suavité de ses accents.

« Je me plongeai dans l'abîme ; au lieu de ce demi-jour vague et ami des fantômes, qui d'abord avait frappé mes yeux, je me trouvais dans une obscurité épaisse beaucoup moins horrible ; mais à ce moment bien plus fâcheux, ma lampe, qui, pendant quelque temps, ne m'avait été d'aucun usage, étant près d'expirer, je résolus néanmoins de m'aider de sa dernière lueur ; je traversai d'un pas rapide cette ténébreuse région qui semblait moins resserrée et plus ouverte à l'air que tout ce que j'avais parcouru. Peu à peu, l'éclat d'un grand feu m'annonça qu'une sérieuse épreuve allait commencer ; à mon approche, des tourbillons de flammes s'élevèrent de tous côtés, déployant une furie capable d'effrayer des courages bien plus familiarisés que le mien avec les dangers.

« En face de moi et tout à fait sur ma route, était un bosquet des arbres les plus combustibles de l'Égypte : le tamarisque, le pin, le baumier d'Arabie ; autour de ces arbres étaient entortillés des serpents de feu, qui, s'élançant avec rapidité de branche en branche, éparpillaient la flamme de tous côtés, et de tous ces arbres ne faisaient qu'un brasier immense. L'incendie fut aussi subit que celui des plaines de roseaux en Éthiopie, dont la lumière s'étend jusqu'à la distance éloignée des cataractes du Nil.

« Ma seule issue était au milieu de cette forêt enflammée ; je la voyais et pas un instant à perdre ; l'embrasement s'étendait de toutes parts avec rapidité ; déjà l'étroit sentier était environné de flammes ; jetant ma lampe, désormais inutile, et couvrant ma

tête d'un pan de ma robe, je m'aventurai dans ce feu, tremblant de tous mes membres.

« Aussitôt, comme si ma présence eût donné une nouvelle activité à l'incendie, de tous côtés la conflagration devint générale.

« Les arbres faisaient un immense bouquet de feu au-dessus de ma tête ; les serpents, suspendus aux branches enflammées, me lançaient une pluie d'étincelles. Jamais l'activité et la présence d'esprit ne furent plus nécessaires, une minute plus tard et je péris-sais. L'étroite ouverture, par laquelle j'étais si promptement entré, se ferma aussitôt derrière moi, et comme je regardais en arrière pour considérer l'épreuve que j'avais subie, je vis que tout le bois n'était plus qu'une masse de feu.

« Ayant enfin échappé à ce premier danger, j'arrachai d'un des pins une branche enflammée, et avec ce seul guide, presque sans pouvoir respirer, je m'avançai en grande hâte. À peine avais-je fait quelques pas que le chemin changea brusquement de direction et s'inclina en une pente assez rapide, ainsi que j'en pus juger à la lueur de ma branche de pin ; il devint plus étroit et je sentis sur mon front un air froid et humide comme celui du voisinage des eaux. Bientôt mon oreille fut frappée du bruit des torrents mêlés à des cris de détresse, comme ceux de personnes en danger de périr ; à chaque pas, s'augmentait le bruit de la chute des eaux, et enfin j'aperçus que j'étais entré dans une immense caverne, du milieu de laquelle, aussi impétueuses qu'un torrent d'hiver, se précipitaient les eaux dont j'avais entendu le fracas. Sur leur surface flottaient d'étranges figures. Semblables à des spectres et jetant ces cris aigus que leur inspirait l'effroi des précipices où elles couraient s'abîmer. Ma course ne pouvait se diriger qu'à travers le torrent, il y avait de quoi être épouvanté ; mais mon courage était ma seule ressource. J'ignorais ce qui m'attendait sur la rive opposée, car tout était enveloppé dans une obscurité impénétrable, et la faible lumière que je tenais à la main ne pouvait arriver jusque-là. Ecartant toute pensée autre que celle d'aller en avant, du rocher où j'étais je m'élançais dans les flots, espérant qu'avec ma main droite je pourrais résister au courant, tandis que de l'autre je tâcherais de tenir au-dessus de ma tête ce reste de branche allumée pour me diriger vers l'autre bord.

« Mes efforts devaient être longs et pénibles. Plus d'une fois, emporté par l'impétuosité des eaux, je me laissais aller comme destiné à suivre ces apparitions qui ne cessaient de passer auprès de moi, courant s'abîmer dans quelque gouffre invisible.

« À la fin, comme mes forces étaient pres-

que entièrement épuisées et au moment où les derniers débris du rameau allumé s'échappaient de mes mains, j'aperçois dans l'eau une double balustrade bordant une suite de degrés qui s'élevaient perpendiculairement au-dessus des flots et dont le sommet paraissait perdu dans d'épais nuages, je n'avais fait qu'entrevoir, car ma lumière expirante ne m'avait pas permis d'en discerner davantage ; mais ce fut assez pour ranimer mon courage et mes forces. Ayant alors les deux mains en liberté, je fis des efforts si désespérés, qu'au bout de quelques minutes je sentis que mon front heurtait la balustrade, et un instant après mes pieds furent sur les degrés.

« Quoique ne sachant pas où me conduisait cet escalier, j'en montai les degrés, mais je n'étais pas encore arrivé bien haut, lorsque je vis avec un horrible effroi que chacun de ces degrés, à mesure que mon pied s'abandonnait, se brisait sous moi, me laissant au milieu des airs sans autre alternative que de continuer à monter sans savoir s'il pourrait me supporter.

« Pendant quelques secondes, je continuai à monter sans avoir au-dessous de moi rien que cette effrayante rivière où j'entendais tomber les fragments de l'escalier, à mesure que chaque degré s'écroulait sous mes pas. C'était un moment de rude épreuve. Cette balustrade, sur laquelle je m'étais appuyé en montant, devint tremblante sous ma main, à cet instant mon œil fut frappé d'une lucur momentanée, comme serait celle d'un éclair, et je vis suspendu à ma portée un grand anneau de bronze ; par instinct, je le saisis ; au même moment, l'escalier et la balustrade s'abîmèrent sous moi, me laissant suspendu par la main dans le vague de l'air, et, comme si par quelque magique pouvoir cette énorme bague eût été en association avec tous les vents, je ne l'eus pas plus tôt touchée, qu'elle sembla avoir mis en mouvement la plus terrible tempête. Chaque nouvelle bouffée de sa furie menaçait de me réduire en cendres.

« Je fus enlevé, et, au milieu de cet assourdissant chaos, je me sentis tourner en l'air comme une pierre dans une fronde, ma tête finit par se troubler, mes idées se brouillèrent, et je me crus presque sur cette roue du monde infernal dont l'éternité seule peut compter les rotations.

« Aucune force humaine n'aurait pu tenir à une si rude épreuve. J'étais à la fin sur le point de lâcher prise, lorsque tout à coup, la violence de la tempête se calma, je cessai par degré d'être tourbillonné dans les airs, et je sentis l'anneau descendre doucement avec moi, je me retrouvai encore une fois sur un terrain solide.

« Au même moment, l'air fut rempli d'une

douce lumière, une musique comme celle dont on est bercé dans les songes se faisait entendre dans le lointain, et mes yeux, recouvrant la faculté de voir, il se déploya devant eux un spectacle des plus brillants. J'allais courir, le ceryce m'arrête et me dit : « Tous ces voyages sont autant d'emblèmes qui te seront expliqués par la suite, lorsque la lumière aura brillé à tes yeux et qu'il te sera permis de comprendre le langage de la sagesse et de la philosophie antique... Suis moi... (1). Il m'a conduit ici. »

« Après ce récit, continue le F. Marconis, le dadougue lui fait subir un examen sur ses opinions relatives à la divinité, sur les principes de la morale individuelle, sur la mission que la société humaine est appelée à remplir, sur les caractères distinctifs de l'héroïsme de la vertu, sur les devoirs du citoyen envers sa patrie, envers ses semblables, et lui expose les règles générales des mœurs dont il fait l'application à des exemples convenables à la condition de l'aspirant.

« Après cet examen, le dadougue orne l'initié d'une Etangi (tunique blanche) et lui présente une coupe : « C'est le breuvage du Lotus, lui dit-il, bois l'oubli des sentences mondaines. » Il boit, ensuite deux jeunes prêtres vêtus de tuniques de lin brodées sur les épaules vinrent le prendre et l'aidèrent à gravir les sept marches du temple de la vérité, où l'attendait un spectacle imposant. Deux colonnes surmontées de sphères et couvertes d'hiéroglyphes s'élevaient à droite et à gauche de l'entrée d'une salle immense, disposée en parallélogramme, et resplendissante de mille feux. A travers les vapeurs de l'encens, dont les nuages légers allaient en ondulant se briser à la voûte symbolique du temple, on apercevait de chaque côté de l'édifice deux rangs pressés de guerriers armés de glaives et la tête couverte de la mitre égyptienne. Le grand hiérophante, assis sur un trône d'ivoire, au milieu d'une estrade couverte d'un dais aux couleurs éclatantes, attendait le récipiendaire. Arrivé sur la septième marche, le génie du bien lui présente la main droite et lui dit : — L'obstacle est l'épreuve où se gagne le triomphe, regarde. Le néophyte jette un regard sur un tableau placé au-dessus de la porte d'entrée, et lit ces mots : « L'entrée de ces lieux n'est permise qu'aux âmes pures. » La Maçonnerie, cette fille du ciel, lui dit-il, épure les mœurs, détruit les préjugés, efface les rivalités et jette avec amour, sur tous les hommes, le réseau sacré d'une fraternité générale... En ce moment, une douce harmonie se fait entendre, le feu sacré est allumé, les maillets, symbole de la force soumise à l'intelligence, ont retenti et

(1) D'après Thomas Moore. Voir aussi *La Franc-Maçonnerie rendue à sa véritable origine*, par A. Lenoir, p. 240 et suiv.

Salomon s'avance avec recueillement jusqu'au pied du trône pour y faire son serment. L'hiérophante lui dit : « Ne souffre pas que des préjugés et des affections antérieures t'enlèvent le bonheur que tu souhaites de puiser dans la connaissance des vérités mystérieuses, considère la nature divine, contemple-la sans cesse, règle ton esprit et ton cœur et marche dans une voie sûre... Ton cœur est-il assez purifié pour que la haine et les passions désavouées par l'honneur ne puissent jamais y pénétrer?... Es-tu disposé à chérir, autant que toi-même, ceux qui veulent bien te reconnaître pour leur frère?... — Oui, répond Salomon, je le jure... — Tu promets de te conformer au vœu de l'ordre en soumettant tes passions à l'empire de la raison, tu promets de considérer toujours la nature comme le temple sacré de l'Éternel, auquel tu prépareras un sanctuaire dans ton cœur ; tu chercheras à connaître tes faiblesses et leurs sources afin d'épurer de plus en plus ton âme et de la rapprocher de son Créateur en accomplissant ta mission ici-bas d'une manière plus conforme à ses volontés, et te rendre ainsi plus digne de ta céleste patrie?... — Je le jure...

« — Tu promets, en conséquence, de t'armer constamment contre les passions et la sensualité, de faire ton possible pour t'élever au-dessus des choses terrestres, de veiller à l'accomplissement des devoirs qui te sont imposés par notre ordre?... — Je le jure.

« — Tu promets de faire tous les sacrifices possibles pour concourir à l'édification du Sublime Architecte des mondes, à ton propre perfectionnement, à celui de tes semblables, et qu'à l'exemple de Dieu qui aime et bénit sans distinction toutes ses créatures, de chercher à répandre le bien autour de toi, et que jamais ton oreille ne sera fermée aux plaintes de tes semblables, afin que l'Éternel se souvienne de toi au jour de la détresse et du malheur?... — Je le jure... Le G. Hiérophante lui pose la couronne d'*acacia* sur la tête, et lui dit : — Je te purifie à la lumière..., à la vérité... Je te purifie enfin à l'immortalité..., car ici-bas c'est le pays des erreurs, du doute et de la croyance ; mais au delà du tombeau commence notre propre activité, c'est là que règnent la certitude et la conviction, c'est là notre vraie patrie, si jamais tu pouvais douter de la nature immortelle de ton âme et de ta haute destinée, l'initiation serait sans fruit pour toi, tu cesserais d'être le fils adoptif de la sagesse et tu serais confondu dans la foule des êtres matériels et profanes. » Ici se terminèrent les épreuves que Salomon supportait avec un courage surhumain, il avait subi cette loi avec une si admirable constance que son triomphe fut éclatant et son initiation célébrée avec une pompe inaccoutumée dans le temple

de la sagesse. Il quitta Memphis, émerveillé de l'ordre parfait des travaux, du caractère grave et majestueux de la liturgie de ce rit, ainsi que de l'attitude pleine de dignité et de recueillement des membres présents qui en faisaient partie.

« Après que Salomon fut initié, les Patriarches de l'ordre, instruits de son vaste projet et pleins de confiance dans la foi du néophyte, lui remirent, d'une voix unanime, le symbole sacré du patriarche *Enos* ; les livres prophétiques d'Hermès leur en faisaient un devoir.

« Bientôt plus de cent mille ouvriers sont réunis dans Jérusalem et forment des ateliers pour travailler à la gloire du Sublime Architecte des mondes.

« Les travaux du temple furent poussés avec tant d'ordre et de vigueur, que, la septième année la dédicace en fut célébrée avec une pompe vraiment royale. Salomon déposa lui-même le Delta (lire Triangle) dans le sanctuaire, et pendant sept fois neuf jours mille cris joyeux célébrèrent l'inauguration du monument nouveau, le plus magnifique chef-d'œuvre d'architecture qu'eussent encore construit les hommes. Le peuple fut admis à visiter le saint lieu, où la majesté du Sublime Architecte des mondes brillait avec tant d'éclat, et les voûtes sonores retentirent de mille acclamations ; par trois fois, mille maillets battirent.

« Le temple célèbre de Jérusalem offrait l'image symbolique de l'Univers, et ressemblait, dans ses dispositions, aux anciens temples mystérieux de la Grèce.

« Le lieu très saint formait un cube correspondant au nombre de quatre, nombre par lequel les anciens représentaient la nature.

« La longueur de l'édifice avait trois unités, ainsi que sa largeur, et représentait la trinité simple ; en doublant les unités, la trinité double, et en multipliant les nombres par eux-mêmes, la trinité triple.

« Toutes les dispositions de l'intérieur du temple se rattachaient symboliquement au même système, la voûte, étoilée comme le firmament, était soutenue par douze colonnes qui figuraient les douze mois de l'année, la plate-bande qui les couronnait s'appelait Zodiaque, et les douze signes étaient représentés par des figures allégoriques, si bien faites, que l'on était tenté de les croire animées, enfin, toutes les parties du temple correspondaient à celles de la nature, ces différents emblèmes retraçant l'harmonie du monde.

« Le trône était placé à l'orient, on y arrivait par sept marches représentant figurativement les sept vertus indispensables à l'homme pour obtenir la science et la connaissance de toutes choses.

« Ce trône était d'or pur, ses pieds d'éme-

raude et de rubis mélangés de perles de la grosseur d'un œuf d'autruche, à droite était la statue du grand Jéhovah, ayant quarante pieds de haut et pesant mille talents d'or, elle tenait d'une main un sceptre d'or enrichi de diamants; à gauche du trône était la statue d'Isis, de même grandeur et pesant mille talents d'argent. La déesse était représentée tenant dans la main droite un serpent, l'allusion s'appliquait à Proserpine, enlevée sur la terre par Pluton. De chaque côté du trône étaient dessinés des vergers remplis d'arbres dont les branches, composées de pierres précieuses, représentaient des fruits mûrs et des fruits verts; au sommet de ces arbres on remarquait des oiseaux au riche plumage; ils étaient creux et arrangés de manière à faire entendre artificiellement les notes les plus harmonieuses; ces fruits, allégorie du merveilleux, signifiaient que le travail, guidé par la sagesse, est toujours couronné d'un plein succès.

« La première marche du trône représentait des vignes chargées de raisins; le tout composé de pierres précieuses taillées de manière à imiter et à faire ressortir les nuances délicates de ces différents fruits.

« Sur la deuxième, de chaque côté du trône, étaient deux lions de grandeur naturelle et à l'aspect terrible; ils étaient d'or fondu. Le trône du grand Salomon se distinguait encore par un mécanisme tel, que sitôt que le roi plaçait son pied sur la première marche, les oiseaux étendaient leurs ailes et voltigeaient en faisant entendre un léger gazouillement. Sur la deuxième, les deux lions allongeaient leurs griffes. Sur la troisième, une harmonie céleste se faisait entendre et remplissait l'âme des assistants d'une douce émotion, d'un amour divin pour le G. . Architecte des mondes. Arrivé à la quatrième, les sons devenaient plus graves et plus solennels. A la cinquième, des voix harmonieuses interpellaient Salomon en ces termes : « Fils de David, G. . maître de la Lumière, sache reconnaître les bienfaits que le grand Jéhovah a répandus sur toi; éclaire les hommes, tes FF. ., afin qu'obéissant aux lois de la raison, ils ne sacrifient plus à l'erreur, au mensonge et aux préjugés. L'ignorance engendre la dissension; l'instruction rapproche les hommes... » Arrivé à la sixième, tous les patriarches se réunissaient et formaient un triangle au milieu du temple; le plus ancien faisait face au trône et adressait sa prière au divin Créateur.

« Très grand Jéhovah! allume dans nos cœurs l'amour de nos semblables et inspire aux enfants de la vraie lumière l'ardent désir de travailler sans relâche au bien général de l'humanité, but constant de notre institution; conserve à nos consciences la pureté que tu

nous a communiquée et préserve-nous de toute action dont l'effet pourrait être nuisible, soit à nous, soit à nos semblables. »

« A la septième, les oiseaux et les animaux ne cessaient de s'agiter que lorsque Salomon s'était assis sur son trône; alors, par des ressorts secrets et mécaniques, ils répandaient des parfums suaves sur la robe du grand Maître, et deux colombes ceignaient son front d'une double couronne de roses surmontées de pierres précieuses; devant le trône se trouvait une double colonne d'hiéroglyphes avec ces deux lettres J. . B. ., entourées d'une couronne d'or; au sommet, un pélican tenait dans son bec un livre relié en argent, il renfermait les lois sacrées, nos sublimes mystères écrits en langue amounique, et les symboles; après l'ouverture des travaux, le G. . Maître instruisait les adeptes, tandis qu'au pied des deux colonnes J. . et B. . brûlaient sur un trépied des parfums odoriférants.

« Et maintenant de ce sublime temple, enfanté par un génie divin, que reste-t-il aujourd'hui? rien que le souvenir historique; mais Dieu qui gouverne toute chose a voulu que les principes de ce vaste monument, érigé à sa mémoire, se perpétuassent dans les œuvres des enfants de la lumière.

« Depuis le jour où Salomon, initié aux mystères, avait bâti le temple, du Nil au Jourdain la science mécanique étendait ses bienfaisants rayons; les peuples unis jouissaient des douceurs de la fraternité la plus cordiale; le feu sacré brillait dans la Chaldée; son flambeau pacifique éclairait toute la Judée; enfin, la paix régnait dans tout l'Orient, lorsque l'infâme Cambyse, déjà souillé de crimes, porta dans l'Egypte le fer et le feu, et en fit un théâtre de mort et de dévastation.

« Dans cet affreux bouleversement, dont les écrivains du ^v^e siècle nous ont transmis le lugubre tableau, la civilisation s'arrêta tout à coup. La Franc-Maçonnerie sommeilla à son tour; mais les Sarrasins, après les premières brutalités de la conquête, adoucissent leurs mœurs, se livrent à l'étude et rendent leur domination moins dure aux pays asservis; ils fondent des écoles célèbres, cultivent avec ardeur les sciences et les arts et font faire d'admirables progrès à l'astronomie, à la médecine et à la chimie; plusieurs califes accordent une éclatante protection aux savants, et emploient leur immense pouvoir à répandre partout le flambeau de la civilisation; la maçonnerie est par eux sinon protégée, du moins tolérée; ils souffrent que les hiérophantes aillent cacher le dépôt de nos doctrines sur les bords du Nil ou dans les rochers de la Palestine.....

« Ne perdons pas de vue que c'est aux croisades que l'on doit l'introduction de nos rites dans l'Europe... Cinq fois, dans l'espace de

deux siècles, l'Occident se rue sur l'Asie musulmane, et cette lutte gigantesque, qui coûte à l'humanité des flots de sang, est féconde en résultats dont un des plus précieux est l'introduction de notre ordre en Europe. C'est par les vaillants guerriers qui revenaient de la Terre-Sainte que furent apportés dans nos climats les drapeaux de la fraternité maçonnique; c'est du fleuve célèbre qui avait vu sur ses bords le divin Osiris, l'harmonieux Orphée et le grand Sésostri; c'est de ce point sacré, de ce centre pur de la voûte étoilée; c'est du Pronaos du temple de David que nos preux du moyen-âge avaient entrevu nos mystères jusqu'à la porte du milieu, cette porte d'airain conduisait au sanctuaire où se trouve l'arbuste fleuri de la rose croissante.... »

A la lecture de ce qui précède, il est fort juste de remarquer que Salomon, s'il a réellement subi toutes les épreuves rapportées par le F. Marconis, d'après Thomas Moore, a dû être singulièrement froissé de ces mystifications indispensables pour l'obtention d'une lumière qui éclaira son cœur et son intelligence moins encore que le plus simple article du Décalogue. D'autre part, nous avons voulu établir que les Francs-Maçons avaient la prétention d'inscrire sur leur Livre d'Or les noms de David, de Salomon et de chercher à faire croire que le Temple de Jérusalem avait été la première Grande Loge consacrée au Sublime Architecte des mondes. Ajoutons encore que dans le Rite Ecossais, fondé sur des mythes d'origine juive, admettant la construction du Temple de Salomon comme le point de départ de cette institution, on a adopté le calendrier hébreu, dont l'année commence avec la lune de *nisan*, qui tombe au mois de mars et l'on suit les mois lunaires 5895.

Ouvrons ici une parenthèse :

Au commencement de 1880, le *New-York Herald* publiait une lettre d'Alexandrie (Egypte), datée du 30 janvier, qui lui avait été envoyée télégraphiquement et qui était inspirée par les découvertes importantes du lieutenant commandant Gorringer dans les fouilles des fondations de l'aiguille de Cléopâtre, découvertes devant jeter une vive lumière non seulement sur l'origine de la Franc-Maçonnerie, mais aussi sur les anciens mystères d'Hiram, Osiris et Isis. Le lieutenant commandant Gorringer étant franc-maçon, son attention fut attirée sur les emblèmes qu'il remarqua.

Il en résultait que « la version d'Hiram et du Temple de Salomon doit être révoquée en doute. La Franc-Maçonnerie serait beaucoup plus ancienne que le roi juif. Les Juifs ont emporté avec eux des matériaux de la Maçonnerie, lorsqu'ils ont fui hors de l'Egypte...

« Les Francs-Maçons phéniciens ont eu aussi, au temps de Salomon, leurs Temples Maçonniques. En effet, Salomon, ayant envoyé une médaille Maçonnique au roi de Tyr, celui-ci la lui renvoya avec du bois du Mont Liban, exprimant ainsi le désir de contribuer à la construction d'un Temple dédié au Gr. A. D. L'UN., — Yod, God, Gott., etc., l'Unité, la divinité.

« C'est en vain qu'au temps de Salomon, la légende d'Hiram a été inventée et que ce personnage a été représenté comme étant un architecte qui, d'après les traditions, avait atteint le grade de Maître-Maçon. Hiram n'était autre que l'Egyptien Osiris, mari et frère d'Isis. Il ne faut pas perdre de vue qu'avant l'époque de Salomon et, conséquemment avant l'ère chrétienne, la Maçonnerie était connue et pratiquée par les peuples qui habitaient le littoral de la Méditerranée et qui faisaient le commerce avec les Egyptiens et les Phéniciens.... Salomon était si bien initié aux mystères d'Isis, que c'est le Temple du Soleil, à Memphis, qu'il a pris pour modèle de son Temple. » Cette lettre a été reproduite dans la *Chaîne d'Union*, mars-avril 1880, pages 405-406.

En 1885, *The International Masonic Review*, de Détroit, traitait longuement cette question : « Salomon était-il Franc-Maçon ? » L'un des collaborateurs de la *Chaîne d'Union* répondait ainsi : « J'avoue que, pour élucider un point aussi obscur, il faut recourir à une imagination bien riche. Sans vouloir formuler aucune critique désobligeante à l'adresse de notre savant confrère, je dois déclarer que, pour ma part, je préférerais arrêter ma pensée sur tout autre sujet de dissertation du domaine de la morale pratique ou de l'histoire.

« A ces études fantastiques, je préfère les romans de la *Voice of Masonry*, de Chicago, ses poésies charmantes, sonnets, idylles, etc. Le Symbolisme est une admirable chose, mais ne croyez-vous pas que c'est mal servir cette cause sublime que de tomber dans l'exagération ? » (*Chaîne d'Union*, Janvier 1886, p. 29).

N'oublions pas que sur la Table des douze pains de proposition, placée au nord du Tabernacle, table qui était le type de la terre, trois des pains étaient déposés à chacun des angles. Suivant Cosmas Indicopleustes (Voyageur égyptien, VI^e siècle après Jésus-Christ), ces douze pains figuraient les douze mois de l'année et leur division par trois indiquait les quatre saisons. En effet, représentons le cycle des douze mois de l'année et les fruits de chacun :

PRINTEMPS.

Pharmouthi (avril). . . de l'ail.
Pachon (mai). . . . de la cannelle ?
Payni (juin). . . . des noix arméniennes.

ÉTÉ.

Epiphi (juillet). . . du blé ?
Mésori (août). . . . des figes ou du raisin ?
Thoth (septembre). . des olives.

AUTOMNE.

Phaophi (octobre). . des dattes.
Athyr (novembre). . des asperges.
Choiac (décembre). . de la mauve.

HIVER.

Tybi (janvier). . . de la chicorée.
Méchir (février). . . sorte d'ail ?
Phaménoth (mars). . citronnier ?

David dit au Seigneur : *Tu béniras la couronne de l'année*, exprimant par là le cercle des douze mois. C'est ce cercle que les anciens appelaient *Zodiaque* :

Avril (<i>pharmouthi</i>).	le Bélier.
Mai (<i>pachon</i>).	le Taureau.
Juin (<i>payni</i>).	les Gémeaux.
Juillet (<i>épiph</i>).	l'Écrevisse.
Août (<i>mésori</i>).	le Lion.
Septembre (<i>thoth</i>).	la Vierge.
Octobre (<i>phaophi</i>).	la Balance.
Novembre (<i>athyr</i>).	le Scorpion.
Décembre (<i>choiac</i>).	le Sagittaire.
Janvier (<i>tybi</i>).	le Capricorne.
Février (<i>méchir</i>).	le Verseau.
Mars (<i>phaménoth</i>).	les Poissons.

Ce calendrier a été adopté par les Palladistes ou Lucifériens. Il provient des Égyptiens qui nommaient ainsi les jours de la semaine :

1 ^{er} <i>Zarkiel</i>	Dimanche.
2 ^e <i>Tsephiel</i>	Lundi
3 ^e <i>Ouriel</i>	Mardi.
4 ^e <i>Réphael</i>	Mercredi
5 ^e <i>Gabriel</i>	Jeudi.
6 ^e <i>Khœmliel</i>	Vendredi.
7 ^e <i>Mikhaël</i>	Samedi

* *

*Salomon, roi très juste, ayant voulu bâtir
 Un temple à l'Éternel, architecte des mondes,
 Avait fait appeler le maître Hiram de Tyr,
 Habile aux grands secrets des sciences pro-
 Or, Hiram en sept ans, [fondes.]
 Pour le saint Sacrifice,
 Instaura l'Edifice
 En marbres éclatants.*

* *

*Portant l'airain, le cèdre, et la pierre et les
 Les ouvriers aux bras de fer, [toiles,]
 Aussi nombreux que les étoiles
 Et que les sables de la mer,*

*Travaillent gravement loin du profane bruit,
 Depuis midi jusqu'à minuit.*

*Chacun selon son grade est payé par le Maître,
 A la porte du Temple, et par les mots sacrés
 Hiram fait reconnaître
 Les travailleurs des trois degrés.*

LÉGENDE D'HIRAM. Symphonie Mac. — Paroles du F. A. C. — Musique de Ch. de Sivry. Exécutée pour la première fois, le 24 octobre 1878, à la Solennité Maçonnique du Trocadéro, présidée par le Fr. Adolphe Crémieux, sénateur, Gr. Comm. Gr. M. du Rite Écossais Ancien et Accepté.

Sous ce titre : *Temple de Salomon*, le F. Albert G. Mackey écrivait dans son **Lexicon** :

« Le Temple de Dieu (1) à Jérusalem fut commencé par Salomon, roi d'Israël, en l'an du monde 2992 et ayant été terminé dans l'espace de sept années et six mois, il fut consacré au service du Très-Haut en 3000. Il était placé sur le Mont-Moriah, l'une des éminences de la chaîne appelée dans l'Écriture Mont de Sion et qui fut primitivement la propriété d'Ornan le Jébuséen, qui s'en servait comme d'une aire et dont il fut chassé par le roi David pour y élever un autel (2). Il conserva sa splendeur primitive seulement durant trente-trois ans ; puis, Shishak, roi d'Égypte, lui enleva ses plus riches trésors (3) ; ensuite, la onzième année du règne de Sédécias, il fut pillé et incendié par les Chaldéens, sous Nabuchodonosor (4). Après la captivité, le Temple fut reconstruit par Zorobabel, avec une plus grande étendue, mais une beauté moindre.

« Le Temple fut premièrement construit sur un rocher très dur, entouré de précipices épouvantables. Ses fondations, très-profondes, exigèrent d'immenses travaux et dépenses. Il fut ceint d'une muraille très haute, excédant, dans la partie la plus basse, quatre cent cinquante pieds, construite entièrement en marbre blanc.

« Le Temple lui-même, comprenant le Portique, le Sanctuaire et le Saint des Saints, n'était qu'une petite partie de l'édifice du Mont Moriah. Il était environné de cours spacieuses, et toute la construction occupait au moins une circonférence d'un demi-mille. Après avoir traversé la muraille extérieure, on arrivait dans la première cour, appelée la Cour des Gentils, parce que les Gentils y étaient admis ; il leur était interdit de pénétrer plus loin. Cette cour était entourée par

(1) Il est appelé dans l'Écriture *hekal Adonai*, « le Palais de Jéhovah », pour faire comprendre que sa splendeur et sa magnificence ne tendent pas à rejailir à l'honneur de ceux qui l'ont construit, mais qu'elles n'avaient pour objet que de contribuer à en faire une habitation convenable pour Celui qui est le « Roi des Rois et le Seigneur des Seigneurs. » (Note du *Lexicon*.)

(2) Voir 2 Sam. XXIV, 23, 24 ; — 1 Chron. XXI, 25.

(3) 2 Chron., XII, 9.

(4) Voir Captivité.

une rangée de portiques ou cloîtres, au-dessus desquels se trouvaient des galeries ou appartements, supportés par des piliers de marbre blanc.

« En dépassant la Cour des Gentils, on entra dans la Cour des Enfants d'Israël, séparée en deux divisions par un petit mur en pierres et une rampe de cinquante marches. L'extérieur était occupé par les femmes et l'intérieur par les hommes. Les Juifs avaient l'habitude de se rendre journellement là pour faire leurs prières.

« Dans la Cour des Israélites et séparée d'elle par un mur d'une seule coudée de hauteur, était la Cour des Prêtres. Au centre de cette cour s'élevait l'Autel des Holocaustes, sur lequel le peuple faisait ses offrandes et ses sacrifices ; il n'était permis qu'aux Prêtres d'y entrer.

« De cette cour douze marches conduisaient au Temple proprement dit, qui, comme je l'ai déjà consigné, était divisé en trois parties : le Portique, le Sanctuaire et le Saint des Saints.

« Le Portique du Temple avait vingt coudées de hauteur et la même dimension en largeur. A son entrée, était une porte faite entièrement en airain corinthien, — le plus précieux métal connu des anciens. A côté de cette porte étaient les deux piliers *Jachin* et *Boaz*, qui avaient été construits par l'architecte que le roi de Tyr envoya à Salomon et dont Josèphe parle en ces termes :

« En outre Hiram fit deux piliers creux, dont l'extérieur était d'airain et l'épaisseur de cet airain était de quatre doigts et la hauteur de ces piliers était de dix-huit coudées et leur circonférence de douze coudées ; sur chacun de leurs chapiteaux, ornés de lys, élevés de cinq coudées, était un réseau, entremêlé de petites palmes d'airain et enveloppant les lys. Au-dessus, il y avait deux cents grenades sur deux rangées (1). »

« Du Portique, on entra dans le sanctuaire par un porche, qui, au lieu de portes à deux battants, était pourvu d'un superbe voile de plusieurs couleurs, représentant mystiquement l'univers. La largeur du Sanctuaire était de vingt coudées et sa longueur de quarante coudées, ou exactement deux fois le portail du Saint des Saints. Il occupait, par conséquent, la moitié de l'édifice principal du Temple. Dans le Sanctuaire, étaient déposés les divers ustensiles nécessaires au culte quotidien du Temple, tels que l'autel à encens, sur lequel l'encens était brûlé tous les jours par le prêtre officiant ; les dix chandeliers d'or et les six tables sur lesquelles les offrandes étaient d'abord déposées pour le sacrifice.

(1) *Antiq.*, lib. VIII, c. III.

« Le Saint des Saints ou Appartement le plus intérieur était séparé du Sanctuaire par des portes en olivier, richement sculptées, incrustées d'or, et couvert de voiles bleus, pourpres, écarlates, et du lin le plus fin. Les dimensions du Saint des Saints étaient les mêmes que celles du Portique, savoir : vingt coudées carrées. Il renfermait l'Arche d'Alliance, qui y avait été transférée du Tabernacle, avec ses Chérubins protecteurs et ses propitiatoires. Le Grand-Prêtre seul pouvait entrer dans la place la plus sacrée du Saint des Saints et seulement une fois par an, le Jour des Expiations.

« Le Temple, ainsi construit, doit avoir été le plus superbe édifice de l'antiquité. Pour son érection, David employa plus de quatre mille millions de dollars et cent quatre-vingt-quatre mille six cents hommes furent engagés pour sa construction pendant plus de sept ans. Après son achèvement, il fut consacré par Salomon, à l'aide de prières solennelles et *sept jours* de fêtes, pendant lesquels un sacrifice propitiatoire de vingt mille bœufs et de dix fois ce nombre de moutons, fut offert, pour la consommation desquels le feu sacré descendit des cieux.

« Trente-trois ans après son achèvement, ce bel édifice fut pillé, sous le règne de Jéroboam, par Shishak, roi d'Égypte, et finalement fut ruiné et brûlé par Nabuchodonosor, roi de Babylone, et les habitants de Jérusalem furent conduits en captivité dans cette ville en l'an 588, durant le règne de Sédécias (1).

Classification des ouvriers du Temple. Dans la II^e Chronique, chap. II, versets 17 et 18, nous lisons ce qui suit :

« Et Salomon fit faire le dénombrement de tous les étrangers qui étaient sur la terre d'Israël, après le dénombrement que David son père avait ordonné, et on trouva que ces étrangers étaient au nombre de cent cinquante mille, et trois mille et six cents.

« Et il employa soixante-dix mille d'entre eux comme manœuvres, et quatre-vingt mille dans la montagne, et trois mille six cents comme surveillants les travaux.

« Ces mêmes détails numériques sont donnés dans le second verset du même chapitre. Il est encore dit aux Rois, III, chap. V, versets 13 et 14 :

« Et le roi Salomon fit une levée d'ouvriers dans tout Israël, et cette levée fut de trente mille hommes.

« Et il les envoya au Liban, dix mille par mois et successivement : ils étaient au Liban un mois et deux mois chez eux : et Adoniram fut leur chef. »

(1) Nos lecteurs trouveront dans la *Rivista della Massoneria Italiana*, numéro de juin 1893, la traduction italienne d'un article sur le Temple de Salomon, publié par la revue maçonnique de la Grande Loge de Cuba.

« Les versets suivants font la même énumération des artisans que celle qui est consignée dans les Chroniques citées ci-dessus, avec cette différence que, par l'omission des trois cents Harodim ou Présidents sur tous, le nombre des Gouverneurs est donné dans le livre des Rois pour avoir été seulement de trois mille trois cents.

« D'après ces autorités et à l'aide des traditions maçonniques, Anderson a dressé la liste suivante des ouvriers du Temple :

Harodim, Présidents, Gouverneurs ou Prévôts	300
Menatzchim, Prévôts ou Maîtres Maçons	3.300
Ghiblim, tailleurs de pierres { tons Compagnons. }	80.000
Ischotzeb, bûcherons.	
Benaï, constructeurs.	

« Tous les Franes-Maçons employés aux travaux du Temple, excepté les deux Grands Surveillants. 443.600

« En outre, les *Ish Sabbal*, ou manœuvres, restes des anciens Chananéens, s'élevant à 70.000, et qui n'étaient pas comptés parmi les Maçons.

« D'après l'exposé de ce classement d'ouvriers, Anderson dit : « Salomon répartit les Compagnons dans certaines loges, avec Maître et Surveillants pour chacune, afin que ces autorités leur donnent des ordres d'une façon régulière, prennent soin de leurs outils et ornements, veillent à ce qu'ils soient exactement payés chaque semaine, convenablement nourris et vêtus, et que leur succession soit assurée par l'instruction des Apprentis admis (1). »

« Josèphe fit une estimation différente. Il comprit les 3.300 préfets dans les 80.000 compagnons, et il fixa le nombre des Maçons (à l'exclusion des 70.000 ouvriers) seulement à 110.000.

« Un travail publié en 1764, intitulé le *Portefeuille Maçonnique*, donna encore une autre classification différente. Le nombre, d'après ce travail, fut comme suit :

Harodim.	300
Menatzchim.	3.300
Ghiblim.	83.000
Adoniram.	30.000
Total . . .	116.000 Maçons.

qui, avec les 70.000 *Ish Sabbal*, ou manœuvres, devait faire un grand total de 186.600 ouvriers.

« Conformément à l'autorité de Webb, il y avait 3 Grands Maîtres, 3.300 Prévôts, 80.000 Compagnons et 70.000 Apprentis Admis. Dans ce compte, il n'est fait aucune allusion aux

300 Harodim, ni à la levée de 30.000 hommes. C'est pourquoi il est manifestement inexact. Vraiment, je crains bien de ne jamais rencontrer une autorité certaine pour la classification complète des ouvriers, puisque ni la Bible, ni Josèphe, ne donnent d'explication sur le nombre des Tyriens employés. Olivier (1), cependant, a recueilli des traditions maçonniques un compte de classement de ces ouvriers que je vais insérer avec plusieurs faits additionnels, pris dans des autorités en ma possession.

« Selon ces traditions, la classification suivante est celle des Maçons qui travaillaient dans les ateliers de Tyr.

6 Très Excellents Maçons,
48 Excellents Maçons,
8 Grands Architectes,
46 Architectes,
2.376 Maîtres Maçons,
700 Maîtres de Marque,
1.400 Hommes de Marque,
53.900 Compagnons,
58.454 Total.

« Ils étaient organisés ainsi :

« Les Très Excellents Maçons étaient divisés en deux Grandes Loges, avec trois frères dans chacune pour surveiller les travaux. Les Excellents Maçons étaient divisés en six loges de neuf membres chacune, y compris un des Très Excellents Maçons, qui agissait comme Maître. Les huit Grands Architectes constituaient une Loge et les seize Architectes une autre. Les Grands Architectes étaient les Maîtres et les Architectes les Surveillants des loges des Maîtres Maçons, qui étaient au nombre de huit et se composaient, avec leurs officiers, de trois cents membres chacune. Les Maîtres Parfaits étaient divisés en quatorze Loges, de cent membres chacune. Les Maîtres de Marque étaient les Maîtres et les Hommes de Marque les Surveillants des Loges de Compagnons, qui étaient au nombre de sept cents, et, avec leurs officiers, elles se composaient chacune de huit membres.

« Le classement dans les forêts du Liban était comme suit :

3 Très Excellents Maçons,
24 Excellents Maçons,
4 Grands Architectes,
8 Architectes,
1.188 Maîtres Maçons,
300 Maîtres de Marque,
600 Hommes de Marque,
23.100 Compagnons,
10.000 Apprentis Admis,
35.227 Total.

(1) *Constitutions*, p. 22, éd. 1769.

(1) Voir tout ce sujet traité à la fin de la quinzième lecture de ses *Limites historiques*.

« Ils étaient organisés comme suit :

« Les trois Très Excellents Maçons formaient une Loge. Les Excellents Maçons étaient divisés en trois loges de neuf membres, y compris l'un des Très Excellents Maçons comme Maître. Les quatre Grands Architectes constituaient une loge et les huit Architectes une autre. Les premiers agissaient comme Maîtres et les seconds comme Surveillants des loges des Maîtres Maçons, qui étaient au nombre de quatre et comprenaient, avec leurs officiers, trois cents membres chacune. Les Maîtres de Marque étaient divisés en six loges de cinquante membres chacune et les Hommes de Marque en six loges de cent membres chacune. Les membres de ces deux classes présidaient ceux de la première comme Maîtres et ceux de la seconde comme Surveillants les loges de Compagnons, qui étaient au nombre de trois cents et comprenaient chacune quatre-vingts membres, en comptant les officiers.

« Après trois ans employés « à tailler, équarrir et numéroter » les pierres et « abattre et préparer » les bois de charpente, ces deux classes de maçons se réunirent pour arranger convenablement leurs matériaux et les conduisirent à Jérusalem. Là, toute la classe fut réunie sous la surveillance de *Hab*, et pour elle on créa quatre cent vingt loges de Compagnons Tyriens et Sydoniens, ayant quatre-vingts membres chacune, et les vingt mille Apprentis Admis de la levée d'Israël, qui avaient été pour cela en repos, furent ajoutés aux loges des Apprentis Admis, faisant trois cents dans chacune ; ainsi, le nombre total des engagés à Jérusalem s'éleva à 217.281, répartis de la sorte :

« Neuf loges d'Excellents Maçons, neuf dans chacune, font	84
« Douze loges de Maîtres Maçons, trois cents dans chacune, font . . .	3.600
« Mille loges de Compagnons, quatre-vingts dans chacune, font . .	80.000
« Quatre cent vingt loges de Compagnons Tyriens, quatre-vingts dans chacune, font	33.600
« Cent loges d'Apprentis Admis, trois cents dans chacune, font . . .	30.000
« Soixante-dix mille Ish Sabbal, ou manœuvres, font	70.000
Total	217.281

« Tel est le système adopté par nos frères d'Angleterre ; le rituel américain a grandement simplifié cet arrangement. Conformément au système généralement suivi maintenant, les artisans de la construction du Temple furent classés ainsi :

« Trois Grands Maîtres.

« Trois cents Harodim, ou chefs Surveillants, que l'on peut appeler Maîtres Passés (1).

« Trois mille trois cents Maîtres Maçons, divisés en loges de trois chacune.

« Quatre-vingt mille Compagnons, qui furent aussi divisés en loges de cinq chacune.

« Soixante-dix mille Apprentis Admis, divisés en loges de six chacune.

« Conformément à ce compte, il dut y avoir :

« 1.400 loges de Maîtres Maçons.

« 16.000 loges de Compagnons,

« 10.000 loges d'Apprentis Admis.

« On ne compte pas les hommes de la levée de trente mille, qui sont supposés ne pas avoir été maçons, ni les constructeurs d'Hiram, que le rituel anglais évalue à trente-trois mille six cents, et dont la plupart, comme je le suppose, étaient membres de la Confrérie Dyonisiate. En somme, le système américain paraît trop défectueux pour faire face à toutes les investigations du savant, — objection à laquelle le système anglais n'est pas aussi exposé. Je me réjouirais de voir ce dernier système, avec quelques modifications, adopté par nos Grands Lecteurs. »

Aux pages 318-320, Albert G. Mackey affirme que Salomon fut le *Premier Grand Maître de la Franc-maçonnerie*, eut pour *Député Hiram* et *Deuxième Grand Surveillant Adoniram*. Il fait observer que Salomon, représenté par le premier officier, préside encore les Loges de *Compagnons de Maîtres*, de *Maîtres de Marque*, de *Maîtres Passés*, de *Très Excellents Maçons*, les *Conseils de Maîtres choisis* et plusieurs ateliers des *degrés Inéfinables*.

Nous extrayons du *Bulletin Mensuel du Rite Ecossais Ancien et Accepté* les passages suivants de la relation de voyage du F. . Raymond, Grand Chancelier, Grand Secrétaire Général, etc., délégué en 1893, au Convent de Chicago et adressée au Fr. . Gonnard, Lieutenant Grand Commandeur :

« Le 12 (septembre), j'ai assisté avec le F. . Wallgren à la collation des grades (du 4^e au 14^e) et au travail à ce dernier degré, dans le magnifique temple du Consistoire, ayant tribune, loges, scène, orgue, etc., et éclairé par plus de 200 lampes électriques.

« Tous les officiers et membres jouant un rôle dans la réception étaient vêtus des costumes orientaux les plus magnifiques. Les rois Salomon et Hiram (de Tyr) robes de brocart d'or, manteau d'hermine, sceptre en main et couronne royale sur la tête, présidaient et dirigeaient la cérémonie. — Le reste à l'avenant.

« Les décors étaient merveilleux ; j'ai admiré surtout le tombeau d'Hiram au clair de lune ; puis éclatant de lumière en plein soleil,

(1) Ils ne pouvaient pas, d'après notre rituel, être Très Excellents Maçons, parce que, selon la légende de ce degré, ce dernier n'était pas établi lorsque le Temple fut construit.

la crypte souterraine d'un temple, le buisson ardent. -- Les changements se font à vue, comme sur nos scènes parisiennes. C'est féérique.

« Le général Smith, obligé de rendre les derniers devoirs à un ami défunt, s'était excusé de ne pouvoir nous tenir compagnie ; mais, le lendemain 13, il prenait place entre le F. Wallgren et moi à la tribune d'honneur, et nous assistions aux tenues des 15^e, 16^e, 17^e et 18^e degrés. C'était plus somptueux et plus merveilleux encore.

« Le roi Cyrus et sa cour, avec les esclaves agitant d'immenses éventails ; puis le roi Darius recevant les délégués des Maçons lui demandant aide et protection pour reconstruire le temple détruit ; les ruines du temple, sa reconstitution... »

(*Vrais disciples de Satan, les FF. achèvent cette comédie en se jouant du Divin Sauveur :*)

« ...Puis, enfin, le Golgotha, la mort du Christ, au milieu du déchaînement de tous les éléments et surtout la Résurrection et l'Ascension, où l'on voit Jésus sortir lentement du tombeau les anges descendre du ciel et se placer à ses côtés pour lui faire cortège et monter avec lui dans le firmament bleu.

« *Je n'ai jamais rien vu de plus beau, même à notre grand Opéra de Paris.*

« Et les rôles sont tenus par des hommes qui sont de vrais artistes, qui ont tout appris par cœur et ne se servent d'aucun livre...

« Je ne vous parlerai pas de la splendeur des cérémonies ; toute l'histoire de Zorobabel s'y déroule avec un luxe inouï de costumes et de décors. »

Le récit du F. Raymond nous rappelle cette plaisante fantaisie d'un Président de Loge à Détroit qui, voulant figurer très fidèlement le roi Salomon, avait aussi jugé à propos de charger sa tête d'un diadème royal. Le *Free-mason*, de Londres, fit observer, à l'époque (1886), que cet amour du panache était fort répandu dans le Royaume-Uni et qu'il avait fallu récemment rappeler très sévèrement à l'ordre bon nombre de membres de diverses Loges qui s'affublaient d'insignes hétéroclites et qui arboraient des décorations de fantaisie.

Faisons une rapide excursion dans les Rituels maçonniques :

RITE ÉCOSAIS ANCIEN ET ACCEPTÉ

Le second officier du Collège de Royal-Arche, représente *Hiram*.

Le F. Royal-Arche, ou 13^e degré, auquel le Tuileur demande qui l'a reçu à ce grade, répond : « *Salomon et le roi de Tyr.* »

D'après les Questions d'Ordre du 15^e degré, le Chevalier d'Orient s'appelle *Zorobabel*, que le récipiendaire représente.

Le premier appartement de la Loge des Princes de Jérusalem, ou 16^e degrés est celui de la *Cour de Zorobabel*.

Au grade de Vénérable Grand Maître de toutes les Loges régulières, ou 20^e degré, le récipiendaire représente encore *Zorobabel*.

Le premier appartement du Collège de Royal-Hache, ou 22^e degré, est censé être l'*Atelier du Mont Liban*. Sur les côtés de la hache des Chevaliers Princes du Liban sont gravées entre autres les lettres L. S. A., qui signifient *Liban, Salomon et Adon-Hiram*. L'un des trois mots de passe de ce degré est : *Liban*.

Le mot de passe du 27^e degré, ou Grand Commandeur du Temple, est *Salomon*.

Dans le Camp des Sublimes Princes du Royal Secret, ou 32^e degrés, la tente A est nommée *Zorobabel*.

Enfin, le second mot de passe (réponse) du Souverain Grand Inspecteur Général, ou 33^e et dernier degré du Rite Écossais Ancien et Accepté, est *Hiram Abi*.

RITE DE MISRAÏM

Zorobabel est le second mot de passe (réponse) du 46^e degré ou Chevalier Rose-Croix de Kilwinning et d'Hérodome. — Neuvième classe (1).

Hiram est le premier mot de passe du 52^e degré ou Suprême Commandeur des Astres. — Dixième classe.

Le mot sacré du 63^e degré, ou Chevalier de la Palestine, dixième classe, est *Sion*.

Moriah est le mot sacré du 64^e degré, ou Grand Chevalier de l'Aigle Blanc et Noir. — Dixième classe.

Melech-Salomo (Roi Salomon) est le mot sacré du 68^e degré, ou Chevalier de l'Arc-en-Ciel. — Onzième classe.

(1) Nous lisons, à la page 8 des *Recherches sur le Rite Écossais Ancien et Accepté*, par le Fr. J. Emile Daruty, Souverain Grand Inspecteur Général ou 33^e degré, Vénérable de la Loge Écoss. l'Amitié, n° 245, à l'île Maurice (Édition de 1879. — Ouvrage dédié aux FF. Albert Pike et Adolphe Crémieux) :

« ... Au milieu du XI^e siècle, les guerres qui agitent l'Europe obligent les architectes et les maçons à chercher asile dans un pays paisible ; l'Écosse est le lieu de leur rendez-vous.

« C'est ainsi que s'y réfugient des maçons de la Lombardie, possesseurs d'une charte... dans laquelle il était dit que les règlements de leur corporation avaient été rédigés d'après ceux établis par Hiram, roi de Tyr, lorsqu'il envoya des ouvriers au roi Salomon pour la construction du Temple de Jérusalem.

« Vers la fin de ce même siècle, trois chevaliers croisés, revenus d'Orient en Europe après la peste de la Palestine, fondent en Écosse l'Ordre des Maçons d'Orient, dont le baron de Westerode affirme l'existence en 1196.

« Un siècle après la fondation de l'Ordre des Maçons d'Orient, à la suite de la dernière croisade, à laquelle prit part, d'avril 1271 à juillet 1272, le prince Édouard (fils aîné du roi d'Angleterre Henri III), les seigneurs écossais qui l'avaient accompagné, et qui, en Palestine, s'étaient trouvés en contact avec les initiés d'un Ordre établi sur le mont Moria, fondent, dès leur retour en Écosse, un chapitre du même Ordre, dans lequel ils emploient les formules traditionnelles de la confrérie. »

(Le siège de cet Ordre, dit Ordre de Hérodome, fixé d'abord dans l'île de l-Cohn-Kill (lona), au sud des Hébrides, fut ensuite transféré, d'après le Fr. Daruty à Kilwinning.)

RITE SUÉDOIS

Le système Suédois, composé de douze degrés divisés en quatre classes, comprend :

C. — 7^e degré. *Les Frères favoris de Salomon* (correspondant à celui de *Chevalier d'Occident*).

D. — ...Troisième classe. Le Maître régnant (c'est le Roi de Suède lui-même) ; son titre est : *Salomonis sanctificatus, Illuminatus Magnus Jehova*.

L'auteur du *Lexicon* a perdu de vue un document découvert par Halliwell, dans l'ancienne bibliothèque royale au Musée Britannique (*British Museum*), publié vers 1840, il reproduit en partie aux pages 40-44 et tome I^{er} de l'*Histoire de la Franc-Maçonnerie* de Findel (Traduction de E. Tandel), 1866. Voici les passages relatifs au sujet qui nous intéresse :

«... Après la mort de David, Salomon acheva la construction du Temple ; il envoya encore des maçons dans divers pays, il rassembla 40.000 ouvriers en pierres, qui tous furent appelés maçons, Parmi eux, il en choisit trois mille qui furent nommés maîtres et directeurs des travaux.

« Il y avait encore, dans un autre pays, un roi que son peuple appelait Iram (Hiram), lequel fournit à Salomon le bois de construction pour le Temple. Salomon confirma les règlements et coutumes que son père avait introduits parmi les maçons. De sorte que l'art de la maçonnerie était affermi dans le pays, à Jérusalem et dans beaucoup d'autre royaumes. Des membres intelligents de ces associations voyageaient à l'étranger tant pour s'instruire que pour enseigner, et c'est ainsi qu'un excellent maçon, Ninus (Mannon) Græcus, vint en France et y établit la maçonnerie. »

Ce document tend faire croire que David avait été initié par Euclides, élève d'Abraham et de Sara, durant leur séjour en Egypte, qui tenaient la science maçonnique des descendants de Lamech, d'Hermès, etc. Nos lecteurs feront eux-mêmes justice de ces vaniteux racontars appuyés, au moins en ce qui concerne David, sur des anachronismes indiscutables.

Salomon, lors de l'érection du Temple de Jérusalem, fut en rapport avec deux Hiram.

« 1^o *Hiram, roi de Tyr*. — Il était, dit le *Lexicon* (4), contemporain de Salomon et l'aida dans la construction du Temple, en lui fournissant des bois de charpente, des pierres, des artisans et en lui prêtant cent vingt talents d'or, somme équivalant, au cours fédéral, à environ deux millions et demi de dollars. A l'accession de Salomon sur le trône d'Israël, Hiram lui envoya des ambassadeurs pour le

féliciter de cet événement. En les remerciant, Salomon leur dit de faire connaître à Hiram l'intention qu'il avait d'exécuter le projet de son père David, en construisant le temple de Jéhovah, et il demande l'assistance du Roi de Tyr. Hiram, dans sa réponse, exprima son empressement à prêter le concours, il dit : « Je satisferai à tous ses désirs concernant les bois de cèdres et les bois de sapins. Mes serviteurs les conduiront du Liban jusqu'à la mer et je les ferai diriger par mer en radeaux jusqu'au port qu'il me désignera ; ils y seront débarqués et il les recevra et il exaucera mes vœux en donnant des vivres à mes confrères. » Les bois coupés dans le Liban furent, en conséquence, envoyés par radeaux jusqu'à Joppée, le port de mer de Jérusalem, et de là, convoyés par terre pour cette ville.

« En retour de ce service, Salomon donna au roi Hiram, annuellement, vingt mille mesures de froment et vingt mille mesures d'huile pure ; en outre, il entretenait largement les artisans et les ouvriers que le roi de Tyr lui procura. Salomon lui offrit aussi en présent, vingt cités de Galilée. Malgré cela, Hiram ne fut point satisfait ; la tradition maçonnique rapporte qu'il rendit visite au roi d'Israël, pour lui reprocher son injustice. Dins et Ménandre, deux historiens païens, nous affirment qu'Hiram et Salomon correspondaient fréquemment et essayaient de s'embarrasser mutuellement par de subtiles questions.

« 2^o *Hiram le Constructeur*. — Parmi les artisans envoyés par Hiram, roi de Tyr, à Salomon, il s'en trouvait un qui est appelé « un homme rusé doué d'intelligence (1) » et, à un autre endroit il est dit être « fils d'une veuve de la tribu de Nephtali ; son père était un homme de Tyr, un ouvrier en airain ; et il était rempli de sagesse et habile pour travailler dans tous les ouvrages concernant l'airain (2). » C'est à cet artisan que Salomon fut redevable de tous les ornements du Temple. Le roi Hiram l'appelait *Hiram abi*, c'est-à-dire, Hiram mon père ; ce qui est une preuve de la haute situation qu'il occupait à la cour de Tyr ; le titre de *ab* ou père, était chez les Juifs fréquemment employé comme un titre d'honneur et une dignité de premier conseiller et intime ami du roi. Ainsi Joseph, selon plusieurs commentateurs, est appelé *Abrech*, ou le « père du roi » et, au sujet de ce même Hiram, il a été dit, dans les Chroniques (3), les paroles suivantes : *Gnasah Hiram Abif l'melech Shlomo*, ce qui équivaut à « il fit Hiram son père, il l'envoya vers le Roi Salomon ». Le nom donné à cet architecte, dans les loges, provient de ce

(1) 2 Chron. II, 13.

(2) Rois. III, chap. VII, 44.

(3) Chroniques, IV, 46.

(4) Pages 436-437.

passage *Hiram Abif*, signifiant, en Hébreu Hiram son père.

(Note 2, page 60, de son *Tuileur Maçonnique*, édition de 1830, le F. Villaume fait cette remarque : « Plusieurs maçons disent *Hiram Abif*, c'est une faute ». — Continuons notre traduction du *Lexicon*.)

« Cet Hiram qui exerçait la profession d'architecte et était tyrien de naissance, fut, en toute probabilité affilié à la Confrérie Dionysienne, dont les ramifications s'étendaient à Tyr, et, s'il en fut ainsi, l'union dans sa personne des races Tyrienne et Israélite, dut lui avoir fourni l'occasion favorable, comme nous l'avons toujours pensé, de communiquer les mystères de cette Confrérie aux Juifs constructeurs du Temple. C'est de tradition maçonnique qu'il épousa la sœur d'Adoniram et que sa veuve lui survécut plusieurs années. » (Page 137.)

« *Hiramites*. — Nom employé par les Maçons pour indiquer qu'ils descendent d'Hiram.... Plus particulièrement, ce terme est employé au degré de Patriarche Noachite (21^e degré du Rite Ecossais), pour distinguer le Maître Maçon des frères de ce grade, qui professent descendre des fils de Noé immédiatement et sans connexion avec la Maçonnerie Templière. Plusieurs savants écrivains embrassent cependant tous les Maçons sous le terme général de Noachites. » (Page 136.)

« Hiram est aussi le nom donné au maillet du Vénérable Maître, parce que, comme Salomon contrôlait et dirigeait les ouvriers du Temple avec le concours d'Hiram le Constructeur, de même le Maître doit maintenir l'ordre dans la loge avec l'aide du maillet. » (Page 136.)

« *Adoniram*. — Le principal receveur du tribut du roi Salomon et le Surveillant des 30.000 frères qui furent envoyés couper des bois de charpente pour le Temple, dans les forêts du Liban. Il a été introduit dans le grade de Maître Parfait et Secret et Intendant des Bâtiments, au Rite Ecossais, et dans le degré de Maître Royal. Il est dit avoir épousé la sœur d'Hiram le Constructeur. » (Page 6.)

Albert G. Mackey, parlant d'Hiram, mentionnait aussi la Confrérie Dionysienne. Nos lecteurs ne doivent pas perdre de vue que les prêtres de Dionysius ou Bacchus, « furent les premiers qui élevèrent les théâtres et qui instituèrent les représentations dramatiques, lesquelles, dans le principe, dit Clavel (*Hist. Pitt. de la Franc-Maçonnerie*, édition de 1843, p. 78.), étaient essentiellement liées au culte du dieu. Les architectes chargés de la construction de ces édifices tenaient au sacerdoce par l'initiation; ils étaient appelés *ouvriers dionysiens*, ou *dionysiastes* (1). »

(1) Chez les Grecs, au rapport de Plutarque, Osiris prit le nom de Bacchus; Isis, de Cérès; et la famille égyptienne devint la

« Mille ans avant notre ère, les mystères de Bacchus furent établis dans l'Asie-Mineure par une colonie de Grecs. Là, les ouvriers dionysiens perfectionnèrent leur art et le portèrent à ce degré de sublimité dont témoignent les ruines encore existantes des monuments qu'ils y élevèrent. Ils avaient le privilège exclusif de construire les temples, les théâtres et les autres édifices publics dans toute la contrée. Ils y devinrent très nombreux, et on les retrouve, sous la même dénomination, dans la Syrie, dans la Perse et dans l'Inde.

« Leur organisation à Téos, que les rois de Pergame leur assignèrent pour demeure, environ trois cents avant Jésus-Christ, offre une ressemblance frappante avec celle des francs-maçons du xv^e siècle.....

« On a vu que cette corporation était principalement répandue en Egypte et en Syrie. Elle devait avoir aussi des établissements dans la Phénicie, pays limitrophe; car à cette époque, tous les peuples se copiaient. Si elle était primitivement inconnue en Judée, ce qui n'est pas probable, puisque, selon la Bible, les Juifs, d'origine égyptienne, comme les Phéniciens, avaient fait en Egypte *le métier de maçon*, elle dût y être introduite lors de la construction du temple de Salomon. Seulement, elle eut un nom différent dans ce pays; les mystères judaïques se rattachent à un autre dieu que Bacchus (1).

« Les maçons juifs étaient bien certainement liés à une organisation qui s'étendait hors de la Judée. La Bible les montre se confondant avec les maçons Tyriens, malgré la répugnance ordinaire des Israélites pour les étrangers; et la tradition maçonnique, qu'il ne faut pas dédaigner, porte que les ouvriers qui contribuèrent à l'édification du temple se reconnaissaient entre eux au moyen de mots et de signes secrets, semblables à ceux qui étaient employés par les maçons des autres contrées. Il y avait, au surplus, entre les Juifs et les Tyriens, conformité de génie allégorique, notamment en ce qui touchait l'architecture sacrée. Suivant Josèphe, le temple de Jérusalem (2) fut construit sur le même plan, dans le même esprit et par le même architecte que le temple d'Hercule et d'Astarté, à Tyr. « Les proportions et les mesures du tabernacle, dit cet auteur, démontrent que c'était une *imitation*

dionysia grecque. Il ne faut pas dès lors s'étonner que l'organisation des architectes sacrés fut semblable dans les deux pays.

(1) Clavel est en désaccord avec Plutarque qui prétend au contraire que le Dieu des Juifs devait être le même que Bacchus, fondant cette singulière opinion sur la fête des Tabernacles, sur celles des Cratéphories et Thyrsophories, sur le nom des lévites, le sabbat, le costume du Grand-Prêtre, les sculptures du temple, la défense d'employer le miel dans les sacrifices, l'abstinence du vin comme punition.

(2) Voyez pour ce qui concerne les dionysiastes, Strabon, l. IV; Anlu-Gelle, l. VIII; *Antiq. ioniennes*, de la Société des Dilettanti; *Voyages de Chamber*; Robinson, *Proofs of a conspiracy*; Laurie, *History of masonry*.

Nous ajoutons : *Lexicon of Freemasonry*, by Albert G. Mackey, p. 73-74.

du système du MONDE. » Par les développements de cette assertion, on voit que, par exemple, les douze pains de proposition que renfermait le tabernacle faisaient allusion aux douze mois de l'année ; les soixante-dix pièces du chandelier, aux décans ou aux soixante-dix divisions des constellations ; les sept lampes du chandelier, aux sept planètes, etc. Et ce n'était pas là une opinion émise par Josèphe pour faire sa cour aux Romains, dont les temples offraient la même signification symbolique, puisqu'on lit dans les *Proverbes* de Salomon ce passage caractéristique déjà cité ailleurs, et qui s'accorde parfaitement avec ce qu'avance l'historien juif : « La souveraine sagesse a bâti sa maison ; elle a taillé ses sept colonnes ». Et, à ce propos, si l'on se rappelle les explications que renferme le discours de l'orateur de la loge de Maître, on remarquera que c'est absolument dans le même sens que les francs-maçons, qui se prétendent issus des constructeurs juifs et tyriens, interprètent les emblèmes de leurs temples.

« Au reste, il existait fort anciennement en Judée une association religieuse dont on faisait remonter l'origine à l'époque de la construction du temple de Salomon et dont les membres étaient appelés *Hhasidéens* ou *Kasidéens*. « Scaliger, dit Basnage, fait des Kasidéens une confrérie de dévots ou bien un ordre de chevaliers du temple de Jérusalem, parce qu'ils s'étaient associés publiquement pour entretenir ce bâtiment et pour en orner les portiques. » On s'accorde à reconnaître que c'est du sein de cette société qu'est sortie la célèbre secte des esséniens...

« Les esséniens se livraient à l'exercice des professions mécaniques ; ils construisaient eux-mêmes leurs habitations ; et il est probable qu'ils ne restreignaient pas à cet usage privé l'emploi de leurs connaissances architecturales. Ils avaient des mystères et une initiation : les aspirants étaient soumis à trois années d'épreuves, et, après leur réception, ils étaient décorés d'un *tablier blanc*. Philon d'Alexandrie, qui donne des détails sur les esséniens d'Égypte, ou thérapeutes, dit notamment que, lorsqu'ils étaient rassemblés et qu'ils écoutaient les instructions de leur chef, ils portaient « la main droite sur la poitrine un peu au-dessous du menton, et la gauche plus basse le long du côté ». Cette particularité est précieuse à relever. Le signe qu'elle indique sera facilement reconnu par les francs-maçons. Il concorde également avec la pose attribuée par Macrobie à Vénus en pleurs, après la mort d'Adonis, dont les mystères, tout phéniciens, étaient célébrés à Tyr, ville d'où avait été envoyé Hiram, l'architecte du temple de Salomon. Ne se pourrait-il pas que Philon, qui écrivait en Égypte, où les dyonisiastes étaient établis, n'eut

cité cette circonstance, qui, sans cela n'offrirait qu'une indication puérile, que pour donner à entendre à cette association que les esséniens étaient en communauté de mystères avec elle ? Basnage dit, en effet, que les esséniens professaient plusieurs mystères des Égyptiens ; et l'on a vu que ces mystères étaient, au fond, les mêmes que ceux des dyonisiastes (1).

« Il serait difficile de ne pas inférer des rapprochements que nous venons de faire que les maçons juifs et les dyonisiastes formaient une seule et même association sous des noms différents. Cependant ce ne serait là, il faut le reconnaître, qu'une simple conjecture, à laquelle manquerait toujours la sanction des documents positifs. On ne trouve, en effet, dans les auteurs aucun texte précis qui vienne l'appuyer formellement ; et ce point historique important est condamné à rester à jamais entouré d'incertitude et de doute. » (Page 78-81.)

« *Sceau de Salomon*. — Albert G. Mackey (*Lexicon*, page 311) dit que ce sceau a été ou un *pent-angle*, ou, comme le pensent généralement les archéologues, un triangle double. Richardson en son *Dictionnaire Persan et Arabe*, soutient que le *Muchra Salimani* ou sceau de Salomon était composé de deux triangles entrelacés. Les orientalistes attribuent plusieurs vertus à ce sceau et les Talmudistes disent qu'il fut gravé sur les fondations du Temple de Jérusalem. »

En Maçonnerie, le sceau de Salomon est l'*Etoile Flamboyante* ; les lecteurs du *Diable au XIX^e Siècle* savent qu'en occultisme c'est un talisman de premier ordre.

« *Temple de Zorobabel*. — Cyrus, roi de Perse, ayant rendu la liberté aux Juifs, après soixante-dix ans de captivité, sous le règne de Joachim, trente-deux ans après la destruction du Temple, quarante-trois mille trois cent soixante captifs délivrés retournèrent à Jérusalem, sous la conduite du grand-prêtre Josué, du prince ou gouverneur Zorobabel et du scribe Haggai ; deux ans plus tard, 535 de la Vraie Lumière, ils jetèrent les fondements d'un second temple. Toutefois, ils furent très dérangés dans leurs travaux par les Samaritains, dont l'offre de s'unir avec eux pour cette construction avait été rejetée. Artaxerxès, connu dans l'histoire profane sous le nom de Cambyse, ayant succédé à Cyrus sur le trône de Perse, défendit aux Juifs de continuer cette œuvre et le Temple resta inachevé jusqu'à la mort d'Artaxerxès et l'avènement de Darius. Comme dans leur jeunesse, une grande intimité avait régné entre ce souverain et Zorobabel, celui-ci se

(1) Voyez à l'appui de ce que nous disons sur les maçons juifs, sur les esséniens, etc., la Bible, *Exode*, I ; *Rois*, I ; *Chron*, II ; Josèphe, *Antiq. Jud.* c. vii et viii ; Philon, *Quod omnis probus liber* ; Hérodote, I, Macrobie, *Comment. sur le songe de Scipion* ; Basnage, *Histoire des Juifs*, livre des Caraïtes ; Eusèbe, *Préparat. évangel.*, etc. — Ajoutons à la liste de Clavel : Tertullien ; *The Lexicon of Freemasonry*, by Albert G. Mackey, p. 96-97.

rendit à Babylone et obtint du monarque l'autorisation de reprendre les travaux. Zorobabel retourna à Jérusalem, et, nonobstant, plusieurs retards ultérieurs, engendrés par l'ini-mitié des nations voisines, le second Temple, ou comme on peut l'appeler afin de le distin-guer du premier, le Temple de Zorobabel, fut achevé la sixième année du règne de Darius, en 515, exactement vingt ans après son com-mencement. Il fut alors consacré avec toutes les solennités qui avaient accompagné la dé-dicace du premier.

« Ce second temple n'égalait pas le pre-mier par le merveilleux et la splendeur de ses décorations ; l'Arche d'Alliance avait été per-due ; mais, grâce à la précaution prise par nos anciens Grands Maîtres (*our ancient Grand Masters*), une copie fidèle avait été sauvée au milieu de la ruine et de la désolation de Jérusalem..... La pierre maçonnique de fondation (*corner-stone*), qui avait été déposée en sûreté par la prudence des premiers Maçons, fut retrouvée et devint la principale pierre angu-laire ; tous les vases sacrés furent renvoyés par ordre du roi de Perse. Les Tyriens four-nirent de nouveau des bois de charpente des forêts du Liban et à la fin la *capestone*, sur laquelle sept yeux avaient été gravés par l'ordre formel de Dieu, fut célébrée avec sacri-fices et réjouissances. » (*Lexicon of Freema-sonry*, by Albert G. Mackey, p. 346-347.)

Benjamin de Tudèle, voyageur juif espagnol, qui visita la Palestine au XII^e siècle, écrit :

« Il y a à Jérusalem quatre portes : la porte d'Abraham, la porte de David, la porte de Sion et la porte de Josaphat, vis-à-vis de la maison du Sanctuaire, qui était là autrefois. C'est là qu'est le temple Domino, qui a été autrefois un lieu sacré sur lequel Omar, fils d'Alcata, avait bâti une grande et parfaitement belle voûte, où les Gentils n'osent point mettre d'images, ni aucune ressemblance, mais y viennent seulement pour y faire leurs prières.

« A l'opposite de cet endroit, à l'occident, est une muraille qui est un reste de celle du temple, et même du Saint des Saints ; on l'appelle la porte de la Miséricorde. Tous les Juifs vont prier devant cette muraille, à l'en-droit où était le parvis.

« Il y a encore à Jérusalem, dans cette maison qui a été autrefois à Salomon, *les écuries* que ce roi avait fait bâtir : c'est un bâtiment, tout de grandes pierres ; on ne voit nulle part ailleurs un bâtiment semblable. »

Georges Robinson (*Voyage en Palestine et en Syrie*) s'exprime ainsi :

« Sur un point de l'enceinte extérieure du Haram qui a pris la place du Temple de Salomon, est un pan de muraille que les Juifs ont, de tout temps, considéré comme un dé-bris du temple primitif. Le vendredi soir, les

Juifs viennent s'y lamenter ; on les voit en-foncer leur tête dans les trous de la sainte muraille que l'on appelle le *heit-el-morhabby* (le mur occidental).

« Je fus touché presque jusques aux larmes en voyant près du parvis de la grande mos-quée (Mosquée d'Omar), située sur l'emplace-ment de l'ancien temple, quatre ou cinq Juifs qui me parurent être des rabbins, un livre à la main, la face tournée vers les murailles, et dans l'attitude d'hommes en prières. Je crus entendre ces paroles sortir de leur bouche : « Combien de temps encore, ô Seigneur ! se-rons-nous les objets de ta juste colère ? » Dans cette partie du mur, on remarque plusieurs grosses pierres évidemment taillées à une époque fort reculée, du moins à en juger par la forme particulière de leur coupe ; quelques-unes ont 12 ou 15 pieds de longueur sur 5 ou 6 de hauteur. »

M. de Saulcy (*Voyage autour de la mer Morte*, t. II, p. 190) dit aussi :

« Sur une hauteur de plus de 12 mètres, la construction primitive est restée intacte ; des assises régulières de belles pierres, parfaite-ment équarries, mais en bossage, c'est-à-dire offrant une bande lisse qui encadre les joints, sont superposées jusqu'à 2 ou 3 mètres du faite de la muraille. Il suffit d'un seul coup d'œil pour reconnaître que la tradition juive est indubitablement vraie. Un mur semblable n'a été construit ni par des Grecs, ni par des Romains ; c'est évidemment un échantillon d'architecture hébraïque... Le mur primitif est couronné, à son sommet, par quelques assises régulières, mais de petites pierres de taille, dont il ne faut faire remonter l'âge que jusqu'à l'époque musulmane. »

Un pèlerin de 1893, Mgr P. L. Péchenard, vicaire général de Son Eminence le cardinal Langénieux (*De Reims à Jérusalem*, pages 167-168), écrit :

« Donnons un simple coup d'œil au *Mont Moriah*, qui est le centre du quartier musul-man. Je le parcours à part dans une autre sortie. Désireux d'étudier la grande *Mosquée d'Omar* qui en est la principale curiosité, il me faut, quoiqu'il m'en coûte, ôter mes sou-liers avant d'y pénétrer ; la consigne est in-flexible. Par compensation, on y peut rester couvert.

« Cette mosquée est une immense construc-tion, avec coupole centrale. Elle occupe la partie de l'ancien Temple de Salomon où était le *Saint des Saints*. L'espace placé sous la coupole, entouré d'une belle grille en fer qui remonte aux Croisés, est rempli par un vaste rocher proéminent entièrement à nu. C'est là, suivant la tradition la plus accréditée, qu'au-rait eu lieu le sacrifice d'Isaac.

« La décoration intérieure est fort remar-

quable. Elle consiste surtout en faïences émaillées d'un beau bleu clair, et en vitraux d'une merveilleuse transparence. Les colonnes monolithes, qui entourent le rocher et soutiennent la coupole, portent visiblement le caractère de l'art chrétien qui les avait produites pour la décoration d'une église.

« Cette mosquée est entourée d'une cour immense, ou terrasse, ce qui en fait le monument le mieux dégagé de Jérusalem.

« Au sud de cette terrasse, à quelques centaines de mètres, s'élève une seconde mosquée nommée *El Aksa*, qui est l'ancienne église, à peine modifiée, de la *Présentation* de la Très Sainte Vierge. Elle est construite au-dessus de vastes galeries, qui servirent d'écuries à l'époque des Croisades, et qui se nomment encore aujourd'hui les *écuries de Salomon*. Ce lieu faisait autrefois partie des dépendances du Temple, et la Sainte Vierge y vécut de trois à quatorze ans. La basilique aurait été construite pour honorer ce grand souvenir. Elle était entourée de vastes bâtiments qui servirent de palais aux successeurs de Godefroy de Bouillon et aux *Chevaliers du Temple*.

« Derrière cette mosquée se trouvent encore les restes des *Constructions Salomonniennes*, qui soutenaient la terrasse du Temple et la séparaient de la profonde vallée de *Siloe*. C'est le lieu *des pleurs*, ainsi nommé parce que les Juifs y viennent pleurer le vendredi en redisant les lamentations de Jérémie. »

Mgr Péchenard signale les « vastes constructions, qui servirent de palais aux successeurs de Godefroy de Bouillon et aux Chevaliers du Temple ». Or, l'écosais Ramsay, qui fonda en 1728, l'un des grands rites de la Franc-Maçonnerie, n'a pas craint de pousser l'imposture jusqu'à prétendre que sa nouvelle maçonnerie, composée de trois grades : *l'écosais*, *le novice* et *le chevalier du Temple*, provenait des croisades. Il « en attribuait l'invention à Godefroy de Bouillon, il prétendait que la loge de *Saint-André*, à Edimbourg, était le chef-lieu du véritable ordre des Francs-Maçons, qu'il disait être les descendants des chevaliers des croisades. » (*Orthodoxie Maçonnique*, suivie de la Maçonnerie Occulte et de l'Initiation Hermétique, par J.-M. Ragon, etc., Paris. — Dentu, août 1853, p. 75.)

Malgré leur trop considérable envergure, ces préambules nous ont paru nécessaires pour l'intelligence du véritable sujet de notre article.

Vers le milieu du mois de février dernier, des bruits étranges coururent à Jérusalem :

« Un steamer, parti des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, cinglait vers la Syrie, ayant à bord, entre autres passagers, un certain nombre de ff. américains, qui devaient

venir « travailler » dans l'ancienne capitale de la Judée. »

Cette importante nouvelle fut fortement commentée.

Que signifiait ce pèlerinage ?

A quoi serviraient ces assemblées projetées qui allaient se tenir en des lieux si remplis de souvenirs maçonniques ?

Les FF. Yankees étaient-ils à la recherche du sceau de Salomon ou de quelque autre talisman destiné à la maçonnerie occulte ?

Voulaient-ils retrouver une pierre plus ou moins cubique, ou la statue d'Isis ?

Désiraient-ils vénérer l'épée et les éperons de Godefroy de Bouillon, conservés dans la sacristie de l'église du Saint-Sépulchre ?

(Le Fr. Quantin, dans son *Dictionnaire Maçonnique*, page 60, dit :

« GODEFROI DE BOUILLON. Célèbre chef des croisés, regardé comme instituteur de la maçonnerie. Cette opinion, que je sache, n'est appuyée par aucun titre écrit, si ce n'est par quelques cahiers de grades. »)

Le 3 mars, près de quatre cents voyageurs, débarqués à Jaffa, comme jadis les matériaux du Temple, arrivèrent à Jérusalem. Américains pour la plupart, ils appartenaient à toutes les confessions. Parmi eux se trouvaient deux cents ff. qui ne descendirent pas dans les hospices catholiques, mais se disséminèrent dans les hôtels et maisons particulières où leurs drogmans avaient retenu des appartements.

Ces ff. ne tardèrent point à parcourir les rues, à visiter les monuments et les églises (où ils se firent remarquer par leur mauvaise tenue), tantôt en bandes, tantôt par petits groupes, arborant sur leur poitrine, au cou, à la boutonnière, certains insignes parmi lesquels dominait le triangle. Ils étaient accompagnés par les dignitaires de la loge de Jérusalem, les ff. Hinzmann ; Joshoal Lion ; Villiam Rayat, chancelier du consulat d'Angleterre, secrétaire de l'At., syrien devenu protestant ; Alexandre Aouard, dit Howard, maître d'hôtel, libanais apostat ; Georges Cattan, grec non-uni ; Constantin Tadros, id. ; Ibrahim Mosalli, neveu d'Howard.

Ils ont tenu plusieurs réunions bien distinctes :

La première, qui n'était que préparatoire et légitimée par une agape, eut lieu, pendant la nuit du 7 au 8, à Howard's Hôtel. Tandis que le menu fretin « mastiquait et tirait force canonnières » à la mémoire de Séthos, d'Euclides, de David, de Salomon, d'Hiram, d'Adoniram, de Zorobabel, des ouvriers des deux Temples, de Jéhova (le Dieu androgyne, d'après le *Lexicon of Freemasonry*, d'Albert G. Mackey, p. 136), d'Osiris et d'Isis, des

Templiers et de leur Grand-Maître, Jacques de Molay (dont le nom et celui d'Hiram servent encore de mot de passe au 33^e degré du Rite Ecossais Ancien et Accepté), de tous les maçons passés, présents et futurs, heureux ou malheureux, canonnaient en vrai disciples de Bacchus, les hauts chefs, retirés dans un appartement particulier, se livraient à des prestiges plus ou moins diaboliques.

Ils ont eu ensuite trois tenues dans les *Cavernes Royales* ou *Carrières Royales*, dont l'entrée se trouve sous la maison des *Millénaires*, en face de la grotte dite de *Jérémie*. Leurs costumes étaient des plus variés, ces jours-là : redingotes ou vestons noirs ou de couleur, chapeaux de feutre, affectant toutes les formes; casques de liège, casquettes blanches ou noires; chapeaux de paille. La plupart des ff., de Jérusalem avaient la chachia, redingote et pantalon noirs.

Ils s'assemblèrent, une fois, dans les souterrains du Temple, ou *Ecuries de Salomon*, ou *Caveaux de la Mosquée d'Omar*, mais de grand matin, en raison du Ramadam.

Ils auraient voulu élever dans ces *Ecuries* un petit monument composé de pierres extraites des *Cavernes Royales*; mais, nous savons, de source absolument authentique, que les cheikhs de la *Mosquée d'Omar* s'y opposèrent formellement malgré des offres très tentantes de « métaux » d'un certain poids, qui leur furent faites.

On constata avec surprise l'absence du Vénérable de la Loge de Jérusalem, Max Ungar, fils d'un juif passé au protestantisme, maître d'hôtel à Jéricho. Outre le Docteur Biege, chancelier du consulat d'Allemagne, Joseph Schor, juif devenu protestant, et les ff. que nous avons nommés, la Loge de Jérusalem est composée d'un f. latin, de ff. juifs et de quelques ff. musulmans.

Nous lisions déjà, au sujet de cet atelier, dans le *Masonic Record of Western India*, de 1875 :

« Jérusalem. — La première L. établie dans cet Or. est une belle illustration de la nature cosmopolite de fraternité mise en pratique. Le Vén. de cet atelier est américain; le M. Passé, anglais; le 1^{er} Surveillant, allemand; le 2^e Surveillant, un natif; le Trés., turc; le Secré., français; le 1^{er} Diac., persan; le 2^e Diac., turc. La Loge est composée de chrétiens, de mahométans, de juifs. »

Comme on le voit, elle n'a pas dérogé.

La Grande-Maîtresse de la Loge de femmes est juive.

(Vers 1878, trois Loges fonctionnaient déjà en Palestine. Deux à Beyrouth et une à Jérusalem. L'un des Ateliers de Beyrouth employait la langue arabe, l'autre se servait du français. Ces deux loges complétaient 200 mem-

bres, parmi lesquels se trouvait l'Emir Abd-El-Kader, initié en France.)

La 64^e Province Triangulaire de Jérusalem a pour Grand-Maître Provincial : Habib Shakal (383). Elle a dans sa juridiction toute la Turquie d'Asie, y compris l'Arabie, et dépend du Grand Directoire Central de Calcutta, dont le Souverain Directeur Grand-Maître Général est : Frederik Hobbs (*Djenbal-Kranor-926*), chargé spécialement de la Direction de l'Asie.

D'après le Docteur Bataille, nous avons désigné, en notre livre *La Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie Universelle*, p. 618, parmi les inspecteurs généraux et inspectrices générales du Palladisme :

Pour les relations spéciales de Syrie : M^{me} veuve Selim Abdallah, à Beyrouth; M^{lle} Noémie Cohen, à Jérusalem.

Terminons en faisant remarquer la pensée diabolique de ces Américains venant insulter Notre-Seigneur Jésus-Christ près du Calvaire et affirmant l'esprit de ténèbres en se réunissant dans ces légendaires souterrains (1).

A. DE LA RIVE.

(1) Nous retrouvons les noms suivants qui servent de titres distinctifs à certains ateliers (loges et chapitres) de la Franc-Maçonnerie Universelle :

Capestone, à Welland.
Frances-Hiramites, à Valparaiso.
Hiram (le constructeur), à Bombay, Braïla, Burin, Goldenville, Hagersville, Hamilton, Kildonan, Melbourne, Otago, Rawal, Wolfe Island et Yarmouth. — *Hiram Abi*, à La Haye. — *Hiram* (*Arbiter*), à la Vera-Cruz. — *Hiram* (*Enfants d'*), à Melun. — *Hiram* (*Fils d'*), à Agen, Béjucal, Martos (Espagne). — *Hiram* (*Mont Franklin d'*), à Daylesford. — *Hiram* (Roi de Tyr), à P. Colborne, Summerside et Tilsonburg. — *Jérusalem*, à Rowmanville, Bristol, Liverpool et Londres. — *Jérusalem* (*Saint Jean de*), à Liverpool, Todmorden et Vepery (Madras).
Joppée, à Cap-Town et Londres.
Liban, à Beyrouth, Feltham, Gloucester, Oshawa, Prescott, Sockville et Wingham. — *Liban aux deux Cédres*, à Erlangen. — *Liban* (*Mont*), à Bombay, Lahore, Londres, Saint-Jean (Antigua) et Summerside.
Mont Moriah, à Kurrachee, Londres, Montréal, Newport (Monmouth) et Sainte-Catherine (Niagara).
Pentaphe, à Bradford et Oshawa.
Pentangle, à Chatham.
Salomon, à Fraserburgh, La Havane et Port Hawkesburg. — *Salomon aux Trois Serrures*, à Goleborg. — *Salomon* (*Disciples de*), à Cardenas. — *Salomon* (Roi), Avhmer, Digby, Londres, Melbourne, Montréal, Morris (Canada), Petersville, Thamesfort et Toronto.
Sion, à Brikenhead, Manchester, Shanghai, Smyrne et Sussex (New-Brunswick). — *Sion* (*Mont de*), à Benarès, Bombay, Brooklyn, Kemptville, Kensington (Ile du Prince Edouard) et Londres. — *Sion* (*Sainte*), à Calcutta.

Les Bal. (Balustres) du Suprême Conseil de Charleston, sous le Souverain Pontificat du feu Fr. Albert Pike, commençaient par cette formule :

DEUS MEUMQUE JUS. — IN DEO FIDUCIA NOSTRA. — Gr. Or. de Charlestown (Etats-Unis d'Amérique).

Le Suprême Conseil (Conseil Mère de l'Univers) des Inspecteurs Généraux, *Chevaliers Commandeurs de la Maison du Temple de Salomon*, du 33^e degré du Rite Ecossais Ancien et Accepté de la Franc-Maçonnerie, pour la juridiction Sud des Etats-Unis.

Les Chevaliers du Temple aux Etats-Unis ont même, croyons-nous, leur *Revue Mensuelle* spéciale, fondée par le Fr. W.-B. Melish, chef de la *Commanderie des Chevaliers du Temple de Cincinnati*, en 1884.

LES MIRACLES

Dieu en créant le monde ne s'est pas réservé le privilège de l'activité, mais Il a accordé à chaque créature une puissance d'action proportionnée à sa nature particulière. Ainsi Il a donné à la plante de croître et de se nourrir en suivant les lois naturelles de la végétation ; à l'animal de se mouvoir, à l'homme et à l'ange de penser et d'agir selon les lois propres à leurs natures respectives.

Bien plus, Dieu a donné à chaque créature le pouvoir de produire chez les êtres de nature inférieure des phénomènes qui surpassent la puissance naturelle de ces êtres. Ainsi l'homme et l'animal ont le pouvoir de remuer ou de transporter une pierre qui par elle-même ne saurait avoir aucun mouvement. Un ange peut suspendre un homme dans les airs, tandis que celui-ci ne peut s'y élever par ses propres forces. Ces phénomènes ne sont pas des miracles proprement dits, parce qu'ils restent dans les limites de la nature créée et sont en proportion avec les puissances naturelles des êtres supérieurs qui les accomplissent ; ils ne paraissent miraculeux qu'aux êtres inférieurs qui les subissent sans pouvoir les produire. Si extraordinaires qu'ils soient, ces phénomènes n'étant pas divins, ne sauraient donc prouver par eux-mêmes la divinité d'une religion.

Le vrai miracle, le miracle divin est celui qui est produit dans la nature, mais en dehors de ses lois, et qui, soit par sa nature même, soit par la manière dont il s'opère, nécessite l'intervention d'une puissance supérieure à toute puissance créée ; par exemple, la résurrection d'un mort, l'arrêt du soleil, la prédiction de l'avenir libre, la guérison instantanée d'une maladie grave.

Ce miracle-là est-il possible ? J.-J. Rousseau répond : « Cette question sérieusement traitée serait impie si elle n'était absurde. Ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement, que de le punir ; il suffirait de l'enfermer. » De fait, pourquoi Dieu, maître de son œuvre, ne pourrait-il pas intervenir dans l'ordre naturel sans s'astreindre à en suivre les lois ? Il aurait pu les faire autres qu'elles ne sont ; Il peut partout les modifier momentanément ou les suspendre à son gré : « Je crois, disait il y a quelques années un des membres les plus distingués de l'Académie royale de médecine de Belgique, je crois à ces grandes manifestations de la puissance divine qu'on appelle les miracles. Et veuillez bien le remarquer, messieurs, ce n'est pas seulement ma foi de chrétien, c'est ma raison qui m'impose cette croyance. En me

plaçant au point de vue historique, je suis forcé de reconnaître que les miracles admis par l'Eglise sont aussi bien prouvés que les faits historiques les mieux établis. Si j'examine la question au point de vue philosophique, ma raison se refuse à croire que Celui qui a créé les lois qui gouverne les mondes, ait voulu, au lendemain de la création, enchaîner sa puissance jusqu'à la consommation des siècles. » Inutile d'insister sur ce point.

Le tout est de savoir distinguer entre le vrai et le faux miracle, entre le miracle qui vient de Dieu et celui qui vient d'un esprit agissant *en son nom et par sa puissance naturelle*.

Ce discernement est facile à faire s'il s'agit de certains phénomènes qui, comme la résurrection d'un mort, nécessitent évidemment la toute-puissance du Créateur ; il suffit pour ne pas s'y tromper de constater le fait avec soin et de distinguer entre les contre-façons possibles et la réalité. Mais dans les autres cas où le caractère divin est moins manifeste, ce discernement est d'autant plus difficile que personne ne sait à quel point précis s'arrête la puissance naturelle des esprits. On sait bien que les anges sont capables de guérir certaines maladies en purgeant les corps des éléments qui les causent ; on sait aussi qu'ils sont impuissants à donner la vue à un aveugle ou à reconstituer un membre perdu ; mais peuvent-ils guérir telle ou telle maladie grave, et la guérir instantanément ? Voilà ce que personne ne saurait dire.

Mais il y a encore autre chose qui favorise dans le miracle la confusion entre le divin et le créé : c'est que d'abord Dieu peut parfaitement faire opérer ses miracles par un de ses anges ou de ses saints, quitte à augmenter leur puissance naturelle si elle est insuffisante ; et que de plus on doit encore regarder comme miracles venant de Dieu les opérations miraculeuses accomplies par ses serviteurs, même lorsqu'elles ne supposent pas une puissance divine, parce qu'il est certain que ces saintes créatures n'agissent jamais que sous l'influence du Créateur et pour exécuter ces adorables volontés.

Tout ceci prouve qu'il est assez difficile, souvent même impossible de qualifier un fait qui semble miraculeux, si on veut n'examiner que la nature intime du phénomène. Ces données sont même sans aucune valeur pour certains esprits qui se sont fâchés avec le sens commun, et qui en dépit de la logique la plus élémentaire n'admettent pas l'existence d'un Etre infini, et ne reconnaissent entre sa puissance et celle des autres êtres qu'une question de degrés (Palladistes).

Mais fort heureusement nous avons une pierre de touche bien plus maniable pour

distinguer le vrai du faux, l'or du vil métal.

Voici :

Dieu, existant par lui-même, est la plénitude de tout bien, et tout ce qui vient de lui ne peut être que raisonnable, juste, utile, décent, beau, bon, et portant l'homme à la vérité et à la vertu. Par conséquent, si le phénomène à étudier possède ces qualités on peut dire qu'il vient de Dieu. Mais si le prétendu miracle présente, même *sur un seul point*, quelque chose de ridicule comme les transformations du F. Painblanc (*Diable au XIX^e siècle*, II, p. 845), comme le tambour, les grelots et les cabrioles aériennes de Miss Diana (id., p. 861)... s'il a quelque chose de laid et de grossier comme presque toutes les apparitions diaboliques... s'il a pour but d'enseigner l'erreur ou simplement de faire douter d'une vérité certaine, s'il porte l'homme à l'injustice, à la cruauté, à la haine, à un mal quelconque enfin, et surtout à l'immoralité... ou s'il est simplement inutile, propre tout au plus à étonner ou à amuser... on peut dire sans crainte de se tromper que ce phénomène ne peut venir de Dieu, Être parfait, mais qu'il est le fait d'un esprit pervers, c'est-à-dire d'un démon.

Or, ces marques d'infamie se présentent dans tous les miracles diaboliques qui se passent dans la franc-maçonnerie, le palladisme et autres sectes diabolisantes. Reconnaître que ces prestiges viennent de Lucifer, ce n'est pas confesser qu'il est Dieu, comme se le figurent les Palladistes et autres, c'est au contraire avouer qu'il est capable de choses ridicules, inutiles, grossières, obscènes et cruelles, c'est avouer qu'il est un monstre. Un Dieu-Bon qui fait de ces tours-là n'est qu'un effronté séducteur qui se moque des pauvres aveugles qu'il a gagnés par ses caresses.

Mais soyons généreux; supposons que les miracles de cet être-là soient pour la plupart convenables, supposons même qu'ils le soient tous, *sauf un seul*; cela suffit encore pour prouver rigoureusement qu'il n'est qu'un monstre doublé d'hypocrite, et non un Dieu, car un Dieu est parfait en tout et toujours. Aussi, dans la religion catholique, on ne trouvera pas un seul miracle qui n'ait toutes les qualités d'une décence et d'une sainteté parfaites.

Il est vrai que miss Diana Vaughan croit voir des marques de cruauté dans les révélations de la Salette (1), et, triomphante, elle dit aux catholiques : « Votre Vierge fait de cruelles menaces même à ses fidèles; donc votre Dieu est un Dieu de sang. Je vous défie de répondre. » C'est qu'en effet l'argument ne vaut guère une réponse. Les catholiques offen-

sent Dieu par une vie qui est en contradiction avec leur foi, et la Vierge miséricordieuse leur annonce en pleurant que s'ils ne font pas pénitence, la justice de Dieu sera obligée de les frapper comme ils le méritent. Qu'est-ce que cela prouve? Cela prouve que Dieu est juste puisqu'il châtie le mal, mais qu'il est bon puisqu'il veut amener l'homme à la pénitence pour n'avoir pas à le frapper. Cela prouve qu'il est Dieu.

Pauvre Lucifer, tu voudrais donner le change aux ignorants et faire oublier aux millions de chrétiens que tu as massacrés et hachés, tes millions d'adorateurs à toi que tu t'es fait offrir en sacrifice, tes ultionistes, tes menaces sanglantes contre tes ennemis. Tu n'y es pas!

Mais revenons aux miracles du diable. Venons à savoir comment il manœuvre. Prenons en exemple les phénomènes de fluidification et de substitution que le Dr Bataille a observés en la personne de l'illustre Sophia Walder, et qu'il a racontés dans les dernières pages du *Diable au XIX^e Siècle*.

Le phénomène de fluidification s'est passé à Paris, rue du Champ-d'Asile; il est décrit à la page 838 et suivantes. La pauvre possédée *paraît*, en effet, se fluidifier par degrés sous les yeux des spectateurs; son corps commence par pâlir, devient couleur de cadavre, puis prend un ton flou, se transforme petit à petit en fantôme, et, au signal donné, ce fantôme disparaît subitement et reparait au même instant de l'autre côté de la muraille, pour passer par la même série de phénomènes, mais en sens inverse. Voilà le premier fait.

Le second s'est passé dans une villa du Mont-Caprino. Le corps de la possédée devient lumineux et disparaît subitement cette fois pour faire place au fantôme impalpable d'Alexandre le Grand ou autre, et reparait ensuite tantôt instantanément, tantôt progressivement. De même une table disparaît subitement et est retrouvée le lendemain, oubliée dans les hautes branches d'un marronnier de la propriété. Tel est le second fait (p. 836 et suivantes).

Pour le phénomène de la fluidification, l'auteur se pose cette question : y a-t-il simplement un tour de passe-passe admirablement exécuté, ou bien vraiment un prestige diabolique de premier ordre?

Quand on examine les circonstances, le caractère parfaitement immoral du phénomène et l'état non moins immoral de la personne, souveraine en Bitru, on ne peut croire à la supercherie.

Reste donc le prestige diabolique sur la nature duquel l'auteur n'a pas une opinion bien arrêtée.

Une fluidification véritable, c'est-à-dire la

(1) Supposons qu'elles soient authentiques.

transformation d'un corps réel en un fantôme, lui semble difficilement admissible, et avec raison. Ce serait le don de subtilité qui n'est pas contraire à l'essence des corps, mais qui est propre aux corps ressuscités et ne saurait s'accorder avec la condition humaine sur terre. Je sais bien que la Toute-puissance de Dieu pourrait, par exception, communiquer ce don à une créature terrestre : mais un ange a-t-il le même pouvoir ? J'en doute fort, jusqu'à preuve du contraire.

Il faut donc voir dans ce phénomène une fluidification simulée, une de ces habiles contrefaçons que le singe de Dieu sait si bien fabriquer quand il s'agit de séduire les hommes et de se faire adorer.

Comment le démon a-t-il donc pu opérer cette merveille, ou plutôt ce prestige ? Voici l'enseignement de la théologie sur ces matières :

Tout le monde sait à quelles conditions se produit le phénomène de la vue dans l'homme. Il faut : 1° qu'un objet soit en sa présence ; 2° que des rayons visuels partent de cet objet et viennent frapper son œil ; 3° que l'impression produite sur la rétine de l'œil soit communiquée par le nerf optique à la partie correspondante du cerveau. Inutile d'entrer dans plus de détails.

Or, saint Grégoire et tous les docteurs modernes nous disent que les anges, tant mauvais que bons, usant du pouvoir naturel qu'ils ont sur la matière, peuvent, quand Dieu le permet, présenter à nos regards un objet quelconque, soit un *corps réel*, animé ou non, qu'ils vont chercher ailleurs et apportent subitement en notre présence, soit un *corps aérien* (fantôme) qu'ils forment dans l'air avec diverses particules élémentaires. Et comme les anges peuvent nous présenter subitement ces objets, ils peuvent aussi les soustraire subitement à nos yeux. Placés devant nous, ces corps provoquent tout naturellement le phénomène de la vue, qui s'opère comme à l'état normal. C'est d'après ce procédé qu'ont lieu ce qu'on appelle les *apparitions*.

Il faut remarquer que les anges ont également le pouvoir de communiquer à ces corps ou à ces fantômes tels mouvements qu'il leur plaît, et de leur faire prononcer des mots articulés ; mais, bien entendu, s'il s'agit de corps dépourvus de vie, c'est-à-dire de cadavres de personnes défuntes ou d'animaux morts, ces mouvements ne sauraient être des actes vitaux, mais seulement des mouvements mécaniques, puisque pour ressusciter un mort il faut une *toute-puissance* qui n'appartient qu'à Dieu et à ceux à qui Dieu la communique.

Les anges peuvent agir d'une autre manière. Sans mettre aucun objet ni aucun fantôme

devant nos yeux, ils peuvent très facilement produire dans l'air des rayons visuels correspondant aux formes et aux couleurs des corps qu'ils veulent nous représenter, et, dirigeant ces rayons sur nos yeux, ils nous font voir comme présents des objets qui n'existent pas ou qui sont très éloignés. Ou bien, agissant en sens contraire, ils peuvent supprimer les rayons que projette un corps présent et le rendre ainsi invisible. Ou bien encore, sans se donner la peine d'assembler ou de supprimer les rayons visuels, les anges peuvent produire directement sur notre rétine l'impression qu'y produiraient ces rayons eux-mêmes, et le résultat est toujours le même. Ces deux manières de procéder produisent ce qu'on appelle des *visions*.

Enfin, les anges peuvent agir directement sur le cerveau sans se servir du nerf optique, et produire dans l'imagination l'image sensible qu'y produirait le nerf optique lui-même s'il était mis en mouvement par les rayons visuels. Il y a alors *vision d'imagination*.

(Lorsque ces visions de l'œil ou de l'imagination sont produites, non plus par l'action surnaturelle d'un esprit, mais par une cause interne, comme un trouble organique, il y a *hallucination*.)

Ces principes posés, rien de plus facile que d'expliquer les phénomènes de fluidification et de substitution dont il est question. Commençons par le second.

Le serpent favori de Sophia ouvre la séance, en saluant comme tous les clowns, et aussitôt, se hissant au-dessus des têtes, il se met à grossir et à s'allonger démesurément. Avec les données ci-dessus, on peut expliquer ce premier phénomène de trois manières : le démon fabrique à cet animal possédé un corps aérien à sa fantaisie, un fantôme de boa contracteur ; ou encore il se contente de former dans l'espace les rayons visuels qui représentent cette bête, ou, plus simplement encore, il agit sur les yeux et les oreilles des spectateurs, de manière à faire voir un boa et à faire entendre ses sifflements.

Même comédie pour ces mains mystérieuses qui traversent l'air, et pour cette apparence lumineuse que prend tout à coup la malheureuse possédée.

Maintenant, chacun concentre son attention sur Sophia. Elle est bien là, en chair et en os. Elle parle. Cinq de ses frères en Bitru la touchent, la palpent.... mais attention !.... pssit !... passez muscade !... et Sophia-Bitru a disparu !... Le démon l'a emportée avec une rapidité d'autant plus insaisissable à l'œil humain que, comme un vulgaire prestidigitateur, il a soufflé la chandelle (ce qui était, d'ailleurs superflu). Un instant après, la table suit le même chemin, et, le lendemain, on la

retrouve dans un arbre. Mais voilà qu'à la place de la muscade apparaissent Alexandre, Luther, Voltaire et C^{ie}, tout autant de fantômes aériens que le démon façonne de manière à représenter les personnages voulus, fantômes impalpables, auxquels il communique un semblant de vie. Quand la comédie est finie, le démon ramène la Sophie à sa place.

Rien, dans tout ceci, de difficile pour un esprit, mais rien non plus de miraculeux.

Passons au phénomène de fluidification. Il est très simple à expliquer, et il se réduit, comme le précédent, à une substitution.

Le démon commence par donner au corps de sa victime la couleur d'un cadavre, pour faire croire qu'en réalité il commence à se transformer, et, pour cela, il lui suffit d'agir d'une certaine manière sur la circulation du sang. Mais bientôt, il supprime les rayons visuels naturels et les remplace progressivement par d'autres rayons visuels représentant un fantôme à l'image de Sophia Walder. Les spectateurs, ne recevant plus que ces derniers rayons, croient, en conséquence, que la possédée se volatilise réellement. (Mais, naïfs, donnez donc un bon coup de trique à cette bonne femme invisible, et vous verrez s'il n'y a pas là autre chose qu'un fantôme. Aussi, l'expérience est-elle soigneusement interdite.) Le reste se devine maintenant. Au coup de cloche, le diable transporte le tout de l'autre côté du mur, en faisant le tour bien entendu, mais avec une vitesse insaisissable à l'œil ; et là il reproduit le même phénomène en sens inverse.

Pour comble d'adresse, maître Bitru fait ressentir à la possédée une fatigue extrême, afin que personne ne puisse douter de la fluidification réelle de son corps, fluidification qui est le prétexte indispensable d'une exhibition obscène. En somme, c'est là le but visé. Ça coûte 5.000 francs !!!

C'est sur des faits extraordinaires ou miraculeux comme ceux-là que les Palladistes et autres s'appuient pour proclamer la prétendue divinité de Lucifer ! Pauvre esprit humain, comme tu t'aveugles facilement !

Abbé X***.

Chez MM. DELHOMME et BRIGUET, libraires-éditeurs, à Paris et à Lyon

Et chez tous les dépositaires de la *Revue Mensuelle* :

ADRIANO LEMMI Chef Suprême des Freres-Maçons

Par DOMENICO MARGIOTTA

La quatrième édition est en vente (3 fr. 50)

LE DIABLE DANS LES MISSIONS

Voici un extrait des *Annales de la Propagation de la Foi* (les feuillets coupés par notre abonné portent les nos 90 et 91 ; nous aimerions cependant pouvoir indiquer exactement dans quelle année de la collection notre abonné a fait sa coupure) :

Lettre de Mgr Delaplace, de la Congrégation des Lazaristes, vicaire apostolique du Pé-tché-ly septentrional, à MM. les membres des Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

« Péking, 18 octobre 1876 :

« Là où la force ne lui réussit pas le démon essaie de la ruse. Jamais, depuis trente et un ans que je suis en Chine, je n'ai tant ouï parler de manifestations diaboliques. Un de nos missionnaires, M. Delemasure, directeur du district de Suen-hoa-fou, m'écrit : « Au dire des habitants de « Hoay-ngan, pays nouvellement ouvert à la foi, « jamais les opérations diaboliques n'ont été aussi « fréquentes que ces dernières années. Elles se « produisent sous deux formes spéciales : le *tchao-hou-tse* (possession du renard), et le *tiao-chin* (esprit dansant). La première est ainsi appelée, « parce que le démon s'introduit sous la forme « d'un animal au poil long et assez semblable au « renard. Cette forme extérieure est celle qui se « montre aux yeux des profanes ; ceux qui se « trouvent sous l'influence diabolique ne voient « pas l'animal, mais un homme ou une femme, « selon leur sexe. Ces rapports entre le démon « et ses adeptes s'établissent parfois le jour, plus « souvent la nuit. La femme d'un néophyte est « possédée de cette manière. La seconde forme « de possession (le *tiao-chin*) ressemble un peu « au somnambulisme, et elle est particulière « aux femmes médecins. Quand une de ces « femmes est appelée auprès d'une malade, il faut « d'abord lui préparer quatre espèces de comes- « tibles propres à être offerts au démon et un « bâtonnet d'encens. A son entrée dans la chambre « elle fait des oblations et invocations. Des con- « vulsions la saisissent ; elle tombe bientôt dans « une profonde léthargie, dont elle sort pour « décrire, en chantant et en dansant, le genre de « maladie, la gravité et les remèdes à employer. « Il est à remarquer que la voix n'est plus celle de « la personne qui parle. Tous ces faits sont « tellement fréquents et avérés qu'il est impossible « de les révoquer en doute. »

« Le district de Suen-hoa-fou n'est pas le seul à jouir de ces visites du démon. De toutes parts m'arrivent des récits à peu près semblables ; mais presque toujours un prêtre ou un simple chrétien

déjoue la sorcellerie, et l'obsédé ou quelque témoin se fait catéchumène, si bien qu'un prêtre indigène m'écrivait en toute vérité : « Voici que le « démon nous aide à convertir les païens. »

« A côté de ces commotions sataniques, Dieu souffle sa douce influence et attire les âmes. C'est pourquoi nos espérances s'accroissent. Nous complerons toujours, Messieurs, sur vos prières et sur vos aumônes, à l'aide desquelles nous tâcherons d'avancer et d'affermir le triomphe de Dieu dans les âmes.

« Daignez agréer l'hommage du profond respect et de la vive reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Messieurs, votre très humble et obéissant serviteur. »

LA CAMPAGNE MAÇONNIQUE

CONTRE JEANNE D'ARC

Il est facile de s'expliquer que la divulgation par miss Vaughan de la voûte de Lemmi (du 7 avril 1894) ait mis en fureur tous les hauts-maçons, même les anti-lemmistes. En effet, la production de ce document officiel a éclairé d'un jour complet le mouvement étrange qui s'est produit tout à coup dans les loges de France ; on constate qu'avant le 7 avril 1894 les francs-maçons de notre pays, voyant le mouvement populaire qui s'accroissait chaque jour en faveur de Jeanne d'Arc, avaient adopté une tactique : se mêler à ce mouvement et tenter de *laïciser* l'héroïne. Mais Lemmi prononça son *veto*, et dès lors on constate un brusque changement de front dans les loges. Rien n'est plus instructif que de lire les journaux officiels de la secte, à partir de mai 1894.

Dans le *Bulletin Maçonnique* d'août-septembre 1894, nous trouvons un compte-rendu très caractéristique ; nous le reproduisons en entier. On y verra également, à la fin, un petit acte de l'éternelle comédie des loges au sujet de l'existence des sœurs maçonnées :

R. : L. : l'*Equerre*. — Tenue du jeudi 14 juin 1894.

Les travaux sont ouverts à 8 h. 3/4, au Temple de la rue Payenne, n° 3, sous la présidence du Vén. : le Fr. : Friquet.

Un second tour de scrutin est accordé au prof. : Serin, actuellement au service militaire, caporal dans l'infanterie, en garnison à Orléans.

Il est procédé à l'élection d'un député à la G. : L. : S. : de France, en remplacement du

F. : Minot, nommé député de la R. : L. : *Les Amis de la Vérité*, à l'Orient de Lyon. Le F. : Serin est élu.

L'ordre du jour appelle ensuite la discussion sur la question suivante :

« Des effets que peut produire au XIX^e siècle « la fable ridicule du personnage légendaire « de Jeanne d'Arc. »

Le F. : Minot a la parole.

Dans un exposé plein de faits et de déductions rigoureuses qui a duré 1 h. 1/2, sans que la moindre fatigue se fût manifestée chez les auditeurs, le F. : Minot a renversé toute la légende bâtie sur le personnage de Jeanne d'Arc.

Il a exprimé l'opinion que si à notre époque, à la fin du XIX^e siècle, un mouvement presque universel avait pu se dessiner en faveur de la restauration d'une histoire aussi naïve, cela tient au nervosisme maladif et à l'empire de l'imagination que fait régner, parmi les citoyens, une presse qui spéculé sur la crédulité publique et une politique électorale qui fait tout glisser dans la puérilité.

Jeanne d'Arc n'a point commandé d'armée, n'a pas sauvé la France qui n'avait que faire de son concours, n'a pas été abandonnée par Charles VII qui ne la connaissait guère, et n'a pas été brûlée par l'Eglise.

Les armées des anciens traînaient après elles des cages à poulets consultés comme augures. Les armées du moyen-âge et celles de Charles VII, en particulier, étaient suivies de voyantes, d'illuminées, consultées au même titre, quand les capitaines étaient incertains du mérite de leurs desseins. Jeanne d'Arc avait été engagée comme voyante en 1429 parmi les troupes françaises qui devaient délivrer Orléans. Elle avait été amenée à l'armée par ses deux frères, qui prirent rang dans les combattants.

Elle était belle et forte, glorieuse de ses charmes, amoureuse des beaux atours, folle de l'usage du cheval, vaillante, téméraire et convaincue de sa théomanie. Le gros peuple avait foi dans sa vertu surnaturelle. Il la croyait en rapport constant avec les saints et saintes. Cette opinion s'était accréditée parce que Jeanne d'Arc, turbulente, faisait beaucoup parler d'elle et que des succès marqués avaient coïncidé avec son arrivée sous les murs d'Orléans. Ces croyances naïves se retrouvent fréquemment dans l'âme des peuples ignorants qui veulent absolument qu'il y ait quelqu'un qui *porte bonheur*. Elles revivent audacieusement de nos jours par le porte-veine dans la parure des femmes.

Faite prisonnière à Compiègne, où sa confiance dans son étoile lui avait inspiré un élan trop aventureux, Jeanne tomba dans les mains des Anglais qui la gardèrent, puisque le bruit

public la signalait comme une force. On a taxé Charles VII de lâcheté pour l'avoir laissée à ses ennemis. Mais c'est une opinion absolument ridicule. En admettant que le roi eût compté Jeanne d'Arc pour quelque chose et que sa personne occupât une place quelconque dans son esprit, il faut se demander de quelle manière il aurait pu la délivrer. Pour cela, il aurait fallu vaincre encore une fois l'ennemi dans le moment utile. On n'a pas comme cela des victoires à volonté. Que dirions-nous de nous-mêmes alors? On sait qu'après la guerre de 1870, nous avons laissé dans les forteresses de l'Allemagne des prisonniers qui ne sont revenus qu'après quinze et vingt ans. Il y en a peut-être encore au fond des casernes prussiennes!

Jeanne d'Arc a-t-elle été brûlée? C'est impossible à admettre. Avant la reprise de Rouen, en 1449, elle a reparu à Orléans avec ses frères, ainsi qu'en témoignent les livres de comptes municipaux de la ville d'Orléans. Un procès de condamnation a-t-il eu lieu et plus tard un procès de réhabilitation? C'est fort douteux. On n'a à cet égard que des documents absolument suspects qui sont certainement l'œuvre de ces chroniqueurs de métier dont l'espèce pullulait avant la propagation de l'imprimerie et qui écrivaient l'histoire comme un conte, selon le goût et l'usage de l'époque. Leur marchandise aurait été invendable à défaut de fantastique, de drame et de merveilleux.

En tout cas, Jeanne d'Arc est revendiquée, avec raison, par l'Eglise. Cette brillante et mystique virago, qui prétendait passer ses nuits avec les anges, saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite, est née des superstitions de l'Eglise. Elle fut amenée sous les murs d'Orléans par le cordelier Richard et sans cesse accompagnée de l'aumônier Pasquerel qui lui soufflait ses inspirations.

Elle fut le produit de l'influence des moines et des prêtres. Si tant est qu'elle fut jugée à Rouen, comme imposteuse, à cause de son affirmation sur ses relations avec les personnages du ciel et comme inspirée du diable, il faut remarquer que le tribunal ecclésiastique de Rouen était composé de juges anglais, car alors Rouen et le Nord de la France étaient anglais. Les prêtres et prélats français tenaient, au contraire, pour Jeanne d'Arc l'inspirée de Dieu. Ce sont eux et le Pape, si on veut puiser honnêtement dans la légende, qui ont provoqué le procès de réhabilitation et ont fait de Jeanne le personnage fabuleux et patriotique que l'Université nous a pieusement transmis dans son *Histoire de France* à l'usage des lycées et des écoles primaires. On commet donc une erreur énorme en imputant à l'Eglise le prétendu martyre de Jeanne. Il

faudrait tout au plus en rendre responsable le petit groupe de juges ecclésiastiques qui ont fonctionné sous la direction du pouvoir politique anglais, à l'encontre des vœux et de l'intérêt de toute l'Eglise française.

En résumé, Jeanne d'Arc, telle qu'on la représente actuellement, est un mythe. Pour l'Eglise, c'est une excellente corde à son arc. Mais les démocrates qui veulent la lui prendre sont dupes d'une illusion historique.

Cette vérité éclaterait à tous les yeux si le capitalisme le plus oppresseur ne détenait pas la librairie. Mais l'histoire exacte sur Jeanne d'Arc ne trouverait pas un seul éditeur, parce qu'elle dérangerait des idées faites, en possession de la conscience publique, qu'elle n'aurait pas de débit et qu'elle nuirait même à l'achalandage. Nous devons nous contenter du puissant sarcasme de Voltaire sur la pucelle, quoique à l'heure actuelle, tellement la raison publique paraît avoir fait de progrès, on n'ose plus citer cette crâne, juste et vibrante ironie. Cette conférence a été parsemée de citations extraites de Wallon, Monstrelet, Quicherat, Lesigne, Vallet de Viriville, Henri Martin, Michelet, Joseph Fabre, Béranger, Vincent, ordonnances enregistrées au Parlement, Fresne de Beaucourt, Brantôme, Bernard de Girard, Siméon Luce, Renzi, Villauroux, etc.

Après l'ouverture du sac aux propositions qui contient une demande d'affiliation d'un docteur-médecin venant de quitter l'Or. de Lyon pour s'installer à Paris, les travaux sont levés à 11 heures.

Tenue du 12 juillet 1894.

Les travaux sont ouverts à 8 heures 45, sous la présidence du F. Friquet.

Après la lecture du procès-verbal, soit complété en ce qui concerne le travail du F. Minot sur Jeanne d'Arc. Il importe de ne pas tenir en dehors du résumé la citation des ordonnances de Charles VII, figurant dans les registres des Parlements, portant les dates des 16 janvier et février 1429 et 15 décembre 1437, rendues en présence et avec le concours de l'évêque d'Orléans, du Bastard d'Orléans et autres personnages ayant assisté à la délivrance de la ville, et ayant pour objet de récompenser le zèle des habitants d'Orléans et des pays voisins pendant la lutte. Ces seuls documents authentiques sont décisifs puisque, rappelant les faits de guerre et l'héroïsme déployé, ils ne disent absolument rien de Jeanne d'Arc, pas plus que si elle avait été inconnue. Il faut citer aussi l'ordonnance dans novembre 1449, au moment où Rouen vient d'être repris, et dans laquelle le roi, accordant l'amnistie aux prêtres et sujets infidèles de cette ville, ne fait aucune allusion au pré-

tendu procès et au prétendu martyr de Jeanne d'Arc. Les autres ordonnances imputées à Charles VII, par lesquelles il aurait accordé à une certaine époque des immunités aux habitants du lieu de naissance de Jeanne d'Arc et des lettres de noblesse à sa famille n'ont aucune authenticité parce qu'on ne les trouve pas dans les registres des Parlements, et fussent-elles vraies, elles ne témoigneraient nullement du rôle extraordinaire qu'une légende sans cesse amplifiée a prêté à l'idole de nos jours.

Une batterie de deuil est tirée à la mémoire du F. Fournier, membre de l'atelier, dont l'éloge funèbre est prononcé par le F. Jui-gnet, à celle du F. Jochelson, dont le F. Minot retrace les dignes qualités, et enfin à la mémoire de l'enfant du F. Guerras, membre de la Loge, dont le Vén. affirme à cette occasion les sentiments de solidarité.

Il est procédé à l'initiation du prof. Serin Paul, caporal, qui avait d'avance les sympathies de l'atelier, comme fils de notre excellent F. Serin, second surveillant, mais qui se les est acquises plus solidement encore par le mérite intellectuel dont il a fait preuve au cours des épreuves. Le Vén. termine cette réception par une délicate allocution à laquelle le F. deuxième surveillant répond par d'excellentes paroles.

Est venue ensuite la question posée par le même F. second surveillant, député de l'atelier à la G. L. S. de France, sur l'attitude qu'il devrait observer dans cette haute assemblée, si la création de loges mixtes de femmes et d'hommes venait à y être discutée. Ce F., partisan de cet essai, regretterait qu'on lui donnât mission de le combattre. En face de l'Eglise qui gouverne la femme, on peut souhaiter une maçonnerie qui l'en détourne. On nous objecte que les devoirs qui les attachent au foyer ne permettent pas aux femmes de se consacrer à la fréquentation des Loges. Cependant elles trouvent le temps d'aller aux *Magasins du Louvre* et de courir dans les théâtres. Non seulement il faut attirer à nous la femme qui est encore sans idée sur les grandes questions intéressant l'humanité, mais il faut encore s'occuper de faire progresser celles qui se croient plus éclairées. L'affranchissement de ces dernières est encore très relatif, car dans l'atelier mixte de la rue des Ecoiffes, les femmes se distinguent par un déisme qui appartient encore aux inspirations mystiques et procède d'un fond ou d'un besoin d'une sorte de fanatisme sentimental.

Le F. Gaston Andrieu, de la Loge *La Jérusalem Ecossaise*, dans un charmant discours, unanimement goûté par la grâce de la forme et l'abondance des idées, a développé les conditions des rapports qui devaient exister entre

la loge mixte qui vient d'être créée et les puissances maçonniques depuis longtemps existantes. Il critique avec chaleur le mode d'hostilité qui paraît se manifester contre la nouvelle institution. Quant à lui, il est partisan « effréné » des Loges réunissant les hommes et les femmes, et il se propose, l'hiver prochain, de faire dans les Loges d'hommes une série de conférences en faveur de l'idée de l'émancipation de la femme par sa participation aux travaux maçonniques.

Le F. Friquet, Vén. et membre de la Commission exécutive de l'obédience de la G. L. S. de France, sans quitter le maillet pour ces simples explications, rectifie les erreurs de fait, involontaires d'ailleurs, qui lui paraissent contenues dans la plaidoirie, dit-il, du F. Andrieu. Ensuite, rendant compte des motifs de l'attitude défavorable de la G. L. S., Il a rappelé que la Fr. M. était une institution internationale dont on ne pouvait admettre que les bases fondamentales fussent changées par quelques innovateurs tourmentés d'une idée originale. Il s'est élevé contre la simulation de la Loge mixte *le Droit Humain* à être la doublure régulière de la Grande Loge Symb. de France, à paraître vivre sous sa protection et à être née de sa volonté. Il n'appartenait pas à quelques individualités isolées, à qui aucun courant d'opinion n'avait en fait conféré de mandat, de détourner de sa destination le dépôt des traditions maçonniques qui avait été confié à leur fidélité, et d'en vulgariser l'usage au mépris des engagements pris et reçus.

Le F. Minot prononce une harangue dirigée avec une grande intensité de verve contre le projet de faire entrer les femmes dans les loges. Quel besoin la maçonnerie aurait-elle de courir après le ridicule? Il y a déjà trop d'initiatives individuelles irréfléchies qui tendent à en dénaturer le caractère et à en compromettre la dignité. La Franc-Maçonnerie se propose de faire des caractères forts pour une lutte occulte contre les préjugés. Son tempérament est essentiellement militant. Elle requiert des virilités et ne supporte pas entre hommes et femmes un commerce aimable qui débiliterait. Ce n'est pas en ouvrant ses temples aux femmes que la Fr. Maç. les émancipera. Elle ne recueillera dans la suite que celles qui sont toutes émancipées, et cela ne sera peut-être pas au profit de son prestige. Si la femme est en retard, c'est que l'homme est assez faible pour tolérer que l'Eglise exploite son âme peureuse ou son extrême sensibilité sentimentale. Appréciant l'effort qu'il appartient à la maçonnerie de faire, le F. Minot s'écrie : « Faites des hommes, vous aurez des femmes. »

Le Fr. André est pour que la maçonnerie

se charge de l'émancipation de la femme en l'associant à ses travaux. C'est un progrès à accomplir. On le combat comme tout progrès a été combattu. Il a fallu onze ans à Maria Deraismes pour faire triompher sa proposition de faire voter les femmes pour l'élection des juges au Tribunal de commerce.

Le Fr. Andrieu reprend la parole pour protester contre le pronostic du Fr. Minot d'après lequel ce serait les femmes émancipées socialement qui afflueraient à la porte des loges mixtes. Il combat la vieille idée que l'homme aurait une supériorité sur la femme. Il cite dans la société civile des associations de femmes qui donnent l'exemple d'une capacité administrative remarquable. Il invoque le témoignage même des congrégations religieuses de femmes.

Elles s'administrent, grandissent et prospèrent par elles-mêmes, montrant que la femme ne le cède en rien à l'homme en force intellectuelle et en puissance d'application et de persévérance. Relativement au transport dans un nouveau milieu du dépôt des traditions maçonniques, le Fr. Andrieu ne reconnaît pas le droit de propriété en vertu duquel les adversaires de la loge mixte voudraient se porter plaignants et exercer une revendication.

Les formes et les bases du travail maçonnique ne sont pas un privilège. Quelle serait la légitimité du monopole? Le mécanisme maçonnique n'a pas été donné à l'origine à tel comme une propriété privée.

Le Fr. Catalo demandant à exposer aussi son opinion sur la question, et l'heure étant avancée, la fin de la discussion est reportée à la prochaine tenue.

Il est donné toutefois connaissance d'une proposition d'ordre du jour déposée par le Fr. Minot, et ainsi conçue :

« Considérant que rien ne permet de supposer que la Gr. L. S. de F. ouvrira dans son sein une discussion sur la création de loges mixtes, réunissant les hommes et les femmes ;

« Considérant en outre qu'une pareille innovation serait la ruine de la société maçonnique, dont les traditions, le but, l'universalité d'établissement chez tous les peuples, la force d'unité et la pensée virile, dans l'ordre de l'idée et de l'action, sont incompatibles avec une modification fondamentale de cette nature.

« La Loge l'Equerre passe à l'ordre du jour. »

Les travaux sont clos à 11 heures 1/2.

SATAN CHEZ LES FRANCS-MAÇONS

Ce qui suit est extrait du *Pèlerin*, n° 272, coupure envoyée par un de nos abonnés :

On ne veut plus qu'on parle du diable ; mais nous avons mauvais caractère et nous continuons à signaler l'ennemi.

L'Évangile est rempli des récits relatifs à l'intervention du démon et aux combats que lui livre le Sauveur pour nous montrer comment il faut faire. Sur trois dimanches de carême, nous avons eu déjà deux fois, dans l'Évangile, à méditer spécialement sur le démon. (Premier et troisième dimanche.)

La forme que Satan prend le plus souvent aujourd'hui, c'est la franc-maçonnerie ; il faut le proclamer, puisque des naïfs se font francs-maçons uniquement afin de grossir leur bourse, en se faisant plus d'amis, et ils ne se doutent pas que c'est l'armée de Satan qu'ils grossissent.

Pauvres dupes, ils croient qu'ils ne croient pas au diable, et afin de gagner de l'argent, ils lui vendent leur âme, absolument comme on faisait autrefois par un pacte.

Avertissons sans relâche les francs-maçons naïfs qui ne savent pas ce qu'ils font.

Aujourd'hui, nous donnons le portrait de l'évêque le plus détesté de la secte : Mgr Fava, évêque de Grenoble.

Mgr Fava a fondé, en opposition aux francs-maçons, la ligue des francs-catholiques ; c'est une magnifique croisade contre Satan, on s'y enrôle en masse.

Mgr Fava, dans sa semaine religieuse, a fait imprimer plusieurs fois des histoires de diablerie franc-maçonnique pour éclairer les dupes. C'est le jour d'en citer quelques-unes.

I. — Un officier français jeune encore, affilié déjà à la franc-maçonnerie, allait prononcer ses derniers serments et recevoir la dernière initiation dans une arrière-loge. Les frères étaient réunis pour la lugubre cérémonie, lorsque tout à coup, sous la forme humaine, apparaît le démon, les portes et les fenêtres étant soigneusement fermées.

A cette vue, le jeune homme est bouleversé et il se dit que, puisque le démon existe, Dieu doit exister aussi. La pensée de la justice divine se présente en même temps à son esprit effrayé, et il n'ose aller plus loin : la miséricorde infinie l'attendait à ce moment et la grâce touchait son cœur.

Il se convertit, quitta l'armée et entra dans le noviciat d'un ordre religieux. Ordonné prêtre, il consacra de longues années aux travaux des missions étrangères. Il revint en France où il a été supérieur d'une communauté pendant

quelque temps. Il vit encore et a raconté lui-même le fait au R. P. Jourdan de la Passardière, supérieur des Oratoriens de saint Philippe de Néri.

Nous avons eu l'honneur de voir le R. P. Jourdan de la Passardière à l'occasion du troisième anniversaire de Notre-Dame de la Salette. L'éminent prédicateur nous a donné connaissance du fait, nous autorisant à le publier et à nous servir de son nom. Il nous a donné aussi le nom du religieux en question, mais nos lecteurs comprendront qu'il est prudent de le taire.

II. — M. Récamier, médecin très célèbre et en même temps très chrétien, désira un jour assister à une réunion d'une arrière-loge maçonnique, à Paris. Il pria un de ses amis qu'il savait franc-maçon et dignitaire, de l'y introduire. Toutes les difficultés ayant été surmontées, le célèbre docteur se trouve un soir dans la loge. Le fauteuil du président était vide et l'on n'attendait plus que celui qui devait l'occuper. Tout à coup, le démon apparaît sous la force humaine, et il commence un discours contre le Christ.

M. Récamier veut s'assurer alors s'il a réellement devant lui le prince des ténèbres, et, sans que personne puisse s'en apercevoir, il fait un signe de croix sur sa poitrine. Aussitôt le démon se lève furieux, s'écrie : Nous sommes trahis ! et disparaît pendant que les lumières s'éteignent d'elles-mêmes et que les assistants s'enfuient en répétant aussi : Nous sommes trahis ! Le R. P. Jourdan de la Passardière, qui nous a raconté ce fait, le tient du R. P. Carboy, confident intime du docteur Récamier.

III. — Un religieux de Rome, aumônier des troupes pontificales à la bataille de Mentana, allait au soir de cette sanglante journée, porter les consolations de son ministère aux mourants des deux armées en présence.

Apercevant des garibaldiens blessés et étendus sur le sol, et distinguant un scapulaire sur leur poitrine, le Père s'approchait, croyant trouver un reste de foi et de confiance en la Vierge Marie, qui lui permettrait de parler de leur salut à ces pauvres égarés.

Il se vit accueilli par des blasphèmes et put constater de ses propres yeux que ces victimes de l'engagement des sociétés secrètes portaient sur ces scapulaires, par une sacrilège parodie, l'image du diable au lieu de celle de la Sainte Vierge.

C'est le religieux lui-même qui a raconté le fait.

Nous ne voulons pas, en racontant ces faits, faire croire que le démon préside toutes les réunions des loges. Ce n'est et ce ne peut être que le mystère de quelques arrière-loges où

les initiés du premier degré ne peuvent être admis.

Que personne ne rejette ces faits par ce seul motif qu'il éprouve de la répugnance à y croire : ce sentiment demande à être combattu, car il est le fruit d'une éducation trop naturaliste.

L'histoire atteste que Satan s'est toujours mis en rapport avec ceux qui ont entrepris de faire la guerre à J.-C. et à son Eglise. On sait le témoignage que Luther s'est rendu à lui-même sous ce rapport. Saint Grégoire de Nazianze raconte l'anecdote suivante de Julien l'Apostat, le type de la franc-maçonnerie :

«... Voici un fait qui m'a été confirmé par une foule de témoignages. Dans un de ces souterrains où il se livrait, avec son Oronte, à des pratiques mystérieuses, Julien se vit subitement entouré d'apparitions fantastiques qui le pressaient de toutes parts, faisant entendre des bruits insolites, élevant une vapeur fétide, enfin tout le cortège habituel de ces évocations dont le récit tient du délire. Le César récemment initié n'était point encore aguerri contre de pareilles manifestations : il eut peur, et, se rappelant la foi qu'il avait abandonnée, il traça sur lui le signe de la croix. Immédiatement la fantasmagorie disparut. Mais Julien voulut recommencer l'épreuve ; une nouvelle évocation eut lieu : les spectres reparurent. Un nouveau signe de croix les mit en fuite. Oronte s'approcha du prince et, lui saisissant le bras : Qu'avez-vous fait ? Ce n'est pas la terreur qui éloigne les dieux, c'est l'indignation que leur cause votre sacrilège. Cessez d'attirer sur vous leur juste colère, en leur opposant les pratiques d'un culte maudit. » (S. Grég. de Naz. cité par Darras, *Hist. de l'Eglise*, tome VIII, p. 70.)

Quant à ceux qui ont peine à croire non seulement aux apparitions du démon, mais même à leur existence, nous nous contentons de les renvoyer à Bayle, le patriarche de l'incrédulité moderne. Voici en quels termes il parle des bons et des mauvais anges :

« Il est très ridicule de nier qu'il y ait des êtres, dans l'air ou ailleurs, qui nous connaissent, qui nous font, tantôt du bien ou tantôt du mal, ou dont les uns ne sont enclins qu'à nous perdre et les autres ne sont enclins qu'à nous protéger. Il est très ridicule de nier cela... Le paganisme est l'infâme et abominable ouvrage des princes des ténèbres.... Le diable est le chef des créatures rebelles. (Pensées diverses, Tom. II. — Dict., articles : Xénophane, Mahomet.)

Si le diable est le chef des rebelles, autrement dit des révolutionnaires, quoi d'étonnant qu'il se concerte parfois avec ses sous-ordres ?

LE PÈRE DELAPORTE

Missionnaire du Sacré-Cœur.

On lit dans l'*Univers*, numéro du 25 juin :

Un des frères en religion du R. P. A. Delaporte, le P. Vaudon, nous adresse sur le pieux, docte et militant religieux qui, si longtemps, fût notre collaborateur, une vivante et touchante étude que nous sommes heureux de publier. Il ne suffit pas à l'*Univers* de s'associer à ces belles pages en les insérant ; je tiens à dire qu'elles expriment sur l'homme et son œuvre nos sentiments et nos jugements.

Je joins à cette adhésion l'expression de ma reconnaissance personnelle pour le concours que le P. Delaporte a donné à l'*Univers* avec une sympathie qui s'adressait aux ouvriers comme à l'œuvre elle-même. Il était des nôtres par le cœur comme par les doctrines. Plusieurs fois il m'a dit : « J'ai trop aimé Louis Veuillot, je reste trop dévoué à sa mémoire et à « sa ligne » pour ne pas vous être fidèle. »

C'est la gloire de l'*Univers* d'avoir eu, à toutes les phases de son existence et dans toutes ses luttes, de tels prêtres pour amis et pour garants.

EUGÈNE VEUILLOT.

Ce n'est pas en deux ou trois coups de crayon que l'on peut esquisser la figure de ce prêtre éminent dont naguère, en quelques lignes émues, l'*Univers* annonçait la disparition soudaine. Le P. Delaporte a droit à un portrait. Espérons qu'un jour il sera fait et de main d'ouvrier. En attendant, voici les lignes maîtresses de cette belle et originale physionomie.

Avant tout et au pied de la lettre, le P. Delaporte fut homme d'église. Il le fut d'instinct. Il le fut de réflexion. Par sa naissance : — Albert Delaporte du Bois-Roussel, — par son grand air, son langage, ses manières, surtout par le don de conversation qu'il avait à un degré peu commun et par l'esprit qu'il avait étincelant, il aurait pu être homme du monde. Il n'a été que prêtre ; mais il l'a été pleinement.

Homme d'église, on peut dire aussi bien : homme du pape. Que le pape s'appelât Pie IX ou Léon XIII, quelqu'un l'a-t-il aimé davantage ? Le P. Delaporte était aux écoutes pour deviner jusqu'aux moindres sentiments, jusqu'aux moindres désirs du Souverain Pontife. Les récentes directions de Rome l'ont trouvé soumis dès le premier jour, en dépit de ses traditions de famille, en dépit de ses préférences et tendances personnelles. A l'un de ses confrères qui, dès la fin de février 1892, avait commenté, dans la chaire d'une métropole, l'Encyclique aux Français parue la veille, il écrivait : « Voilà qui est d'un grand exem-

ple. En avant pour le Pape et pour la France ! » Des deux mains, en ce temps-là, il applaudit à la conduite résolue et tranquille du comte Albert de Mun : « Ceci, disait-il, s'appelle comprendre son devoir et le faire. »

Et quand il vit de ses yeux que des catholiques — romains jusque-là, — hélas, aussi des prêtres, hésiter à suivre le pilote de la barque de Pierre, louvoyer tout en criant qu'ils ramaient droit, semblant se donner puis se reprenant, il en souffrit comme d'un scandale et il disait : « Ce sont de pauvres aveugles qui, demain peut-être, seront des égarés ; prions pour eux. » En tout il regardait vers Rome. Il pensait comme le Pape. Il jugeait comme le Pape. Il parlait comme le Pape. Il aimait l'Eglise à plein cœur et de tout son esprit.

C'est justement pour sa docilité aussi empressée qu'affectueuse à obéir au Vicaire de Jésus-Christ que le P. Delaporte aimait l'*Univers* si tendrement et si profondément. Bien avant Léon XIII et comme lui il disait à qui voulait l'entendre : « Le bon journal, le grand journal catholique, le voilà ! » Non pas qu'il fût exclusif. Nous n'avons point connu d'intelligence plus hospitalière. Il aimait le *Monde* pour ses jeunes et belles ardeurs ; la *Croix* pour sa note populaire et sa vaillance. Il aimait l'*Univers* pour sa doctrine. D'en être, sous ses deux initiales : A. D., le collaborateur, c'a été une des joies de sa vie.

Comment il écrivait au vol de sa pensée, nul de ses familiers ne l'ignore, et le lecteur devait bien un peu le soupçonner. Jamais sa main rapide ne raturait, ou presque jamais. Cette riche, cette exubérante nature avait un don merveilleux d'improvisation écrite et aussi d'improvisation parlée. De l'une et de l'autre il abusait quelquefois. Il avait trop d'esprit pour ne s'en apercevoir jamais. Sa rhétorique n'était point compliquée. Je crois bien qu'elle tenait toute dans ce mot du vieux Montaigne : « Tel sur le papier qu'à la bouche, et tel à la bouche qu'au cœur ».

Tout comme un autre, mieux que beaucoup d'autres, ce lettré (le P. Delaporte, à dix-huit ans, était licencié ès-lettres) eût pu faire ce qu'on appelle en un certain milieu « de l'écriture artiste » ; mais le combattant avait bien d'autres soucis. L'ennemi : radical, franc-maçon, socialiste ou sataniste, était là, en pleine ouverte ou derrière le talus. Le tiraillier faisait feu, sans se préoccuper du geste ou du bruit.

Au repos, il savourait les belles pages... des autres, dans son *Univers* d'abord, dans les livres ensuite. Ensemble, souventesfois, nous avons lu Berteaud, étrange, fulgurant, splendide ; Gerbet, lumineux et doux ; Baudry, le théologien-poète, dont il se glorifiait d'avoir

été l'élève et l'ami ; le P. Lacordaire, dont il prononçait le nom après le nom de Bossuet ; le P. Gratry, mélodieux penseur, maître-écrivain, auquel il ressemblait un peu par la candeur, et, pourquoi le tairai-je ? par le rêve. Volontiers il écoutait quelques strophes de Lamartine. Il est vrai qu'il lui arrivait de s'assoupir. On le réveillait au vacarme de bronze et d'or que font les rimes de Victor Hugo. Là où il ne s'endormait jamais, c'était aux livres de Louis Veuillot. Cette vigueur de pensée dans un continuel essor d'imagination le ravissait. Quel grand esprit ! disait-il, et plus encore quel grand cœur ! Il gardait avec un soin jaloux, lui qui donnait ses livres à tout venant, un exemplaire du *Parfum de Rome*, à cause d'un « hommage d'auteur » dont il était justement fier.

Le P. Delaporte admirait, disions-nous, les œuvres de ses contemporains. Ce n'est pas qu'il n'ait écrit lui-même en maints articles de journaux et de revues, en maints ouvrages, de très bonnes et de très belles pages, d'un style articulé, robuste, franc, populaire. On en trouvera de vives et d'alertes, d'humoristiques, dans les opuscules qui peuvent rivaliser avec les meilleurs de Mgr de Ségur : *Bataille au coin du feu* ; *Bataille au bord du chemin* ; *le Diable existe-t-il et que fait-il* ; les *Hommes noirs* ; *Jacques Bonhomme, grand électeur de la République*. La vie du P. Ratzan, si elle manque un peu de couleur, n'en a pas moins révélé, dans le P. Delaporte, un historien de quelque mérite, tout comme le *Problème économique* l'a mis en bon rang parmi les sociologues de notre siècle. Pieux sans mièvrerie dans l'*Imitation de saint Vincent de Paul*, il est hardi, ardent, éloquent dans le *Règne social de Jésus-Christ* (il s'en faut que nous ayons cité tous ses ouvrages), et il laisse, outre ses retraites ecclésiastiques, ses avents, ses carêmes, des manuscrits que ses frères en religion ne laisseront pas inédits, il faut du moins l'espérer ; mais il se pourrait faire que son chef-d'œuvre, comme au jugement de plus d'un celui de Louis Veuillot, fût sa correspondance. Nous n'en dirons pas davantage pour aujourd'hui.

Les questions ouvrières l'avaient préoccupé de bonne heure. On peut assurer qu'il avait étudié, sous toutes ses faces, le difficile et dangereux problème. Quand il succéda à son saint ami, Mgr de Ségur, à la présidence du Bureau de l'Union des Œuvres, il était prêt non pas seulement à rédiger le *Bulletin*, ce qu'il fit excellemment, mais à diriger les travaux d'ensemble, à préparer les congrès, à les présider avec une verve et un entrain sans pareil, à leur donner la note doctrinale, à les tenir en éveil, toujours du côté du Vatican. L'Encyclique *Rerum Novarum* le remua, si je

puis parler de la sorte, jusqu'à fond d'âme, et par sa rigueur presque mathématique dans les notions de justice et de charité et par sa profonde sympathie pour les classes pauvres qui se trouvent en général dans une situation d'infortune et de misère imméritée. Le P. Delaporte vit du premier regard de quel côté le Pape orientait le monde. Plus que jamais, il se gara de la vieille école libérale et retardataire. De tout son pouvoir, il favorisa la marche en avant. Au reste, depuis longtemps, il admirait les grands initiateurs : Ketteler, Manning, Ireland, Gibbons, Decurtins, A. de Mun. Les « audaces » des jeunes : Garnier, Naudet, Lemire, n'étaient pas pour l'effrayer. Volontiers il eut pris rang dans l'avant-garde et préparé les triomphes du vingtième siècle ; mais l'âge était là et la mort le guettait.

La mort a été d'une soudaineté effrayante ; mais, certainement, pour le Père, elle n'a pas été imprévue. Il y songeait tous les jours ; il en parlait dans toutes ses lettres. On raconte même qu'il avait offert sa vie pour la conversion d'une luciférienne fameuse : l'américaine Diana Vaughan.

Quoiqu'il en soit, ce prêtre d'une piété tendre, ce religieux du Sacré-Cœur, est mort en parlant de la Sainte Eucharistie.

C'était le samedi 15, à la récréation du soir. Un peu fatigué, il avait demandé à s'asseoir sur un banc. Il rappelait avec une complaisance visible les souvenirs de sa première communion, quand, tout à coup, il se renverse et meurt.

Nous ne savons pas ce qui restera du P. Delaporte. On a déjà oublié qu'il a été professeur à la Faculté de théologie de Bordeaux, supérieur général d'une Congrégation religieuse et président de l'Union des Œuvres ouvrières de France. On gardera peut-être son nom dans le grand public catholique, le nom d'un bon ouvrier de la parole et de la plume, le nom d'un prêtre de forte et sûre doctrine, un prêtre « romain ». Dans sa famille religieuse, les jeunes se souviendront longtemps de ce beau vieillard qui les aimait d'un cœur perpétuellement rajeuni. Ils le reverront égrenant, sous les ombrages d'Issoudun, non pas seulement son chapelet, mais son rosaire. Ils le reverront quittant sa cellule avant l'heure, à cause de ses jambes un peu alourdies, pour arriver le premier aux exercices communs. Ils l'entendront parlant *con amore* de l'Ecole Apostolique, cette « Petite-Œuvre » dont il disait, de façon charmante, qu'elle est née d'un battement du Cœur de Jésus et d'un sourire de la Vierge. Ils l'entendront déroulant au scolasticat les splendeurs du plan divin, le *Cosmos* de sagesse, de puissance et d'amour. Ils l'entendront surtout leur révélant les intimes richesses du Cœur de l'Homme-Dieu et les

amabilités ravissantes de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Longtemps, ils l'appelèrent entre eux « le bon Père Delaporte », sans savoir peut-être d'où lui venait cette bonté vraiment exquise, toute faite de miséricorde, de pitié, d'indulgence, plus encore que de tendresse. Un jour ils apprendront qu'il avait souffert.

P. Jean Vaudon.

L'ARGENT DU DIABLE.

La lettre qu'on va lire nous est adressée par un vénérable ecclésiastique du Sud-Ouest, bien connu de nous. On comprendra sa réserve, quand nous aurons dit que des membres de la famille qui est en cause existent encore. Nous avons donc remplacé par X, Y et Z les noms de personnes et de localités figurant dans ce récit, dont l'authenticité est garantie par le caractère du narrateur :

Monsieur le Docteur,

Puisque vous invitez vos abonnés à vous raconter les diableries qu'ils savent, je prends la liberté de vous faire le récit suivant :

Il y a *environ* soixante-dix ans, l'on pouvait remarquer, près X^{***} (petite ville du Sud-Ouest), une entrée souterraine, dont la porte, disait la rumeur publique, s'ouvrait une fois l'an, pendant la grand-messe du jour de Pâques.

Pour vérifier le fait, une jeune mère, portant au cou son tout petit garçon, vint en ce lieu aux jour et moment marqués.

Quand elle approcha, la mystérieuse porte s'ouvrit et, sur le seuil apparut, un homme engageant notre curieuse à descendre.

Ce qu'ayant fait celle-ci, elle se trouva en une salle meublée, sur le sol de laquelle étaient amoncelées des pièces d'or.

Ce maître de la cave, la voyant littéralement fascinée par l'éclat des espèces sonnantes, lui permit d'en prendre librement, après avoir fait asseoir son bébé sur un siège.

La femme ne se fit pas réitérer l'autorisation.

Au contraire, ayant mis dans son tablier autant de pièces qu'elle en pouvait porter, elle ne s'en fut les déposer chez elle que pour revenir en hâte puiser derechef au trésor.

L'étrange individu, la jugeant par trop cupide, lui demanda alors :

— N'en as-tu donc pas assez ?

— Non répondit-elle...

L'autre la laissa faire ; mais lorsqu'elle ressortit, il lui rompit un talon, en fermant la porte plus tôt qu'il ne devait.

La malheureuse, domptant sa douleur, porta au logis cet or funeste, qui déjà lui coûtait si cher... puis revint demander son fils au méchant monsieur.

Mais ce dernier faisait obstinément le sourd-muet.

— Eh bien, dit la mère affolée, je vais requérir M. notre curé !

Aussitôt instruit du fait, le digne pasteur d'accourir : peine inutile.

Un autre prêtre ayant été appelé, essuya le même insuccès.

Alors, nos deux ecclésiastiques, avouant humblement leur impuissance, mandèrent leur voisin, le saint curé de Y^{***}.

En les entendant prendre cette décision, le diable (car c'était lui), tremblant déjà dans ses culottes, leur cria sur un ton qu'il s'efforçait vainement de rendre moqueur : — Oui, c'est cela ! Allez, allez chercher votre vieux borgne ! Peut-être me dérangerai-je plus pour lui que pour vous ?

Le saint curé de Y^{***} ne se fit point attendre ; après avoir récité les exorcismes prescrits, il dit à Satan : — Veux-tu ouvrir ?...

— Non pas ! répondit l'autre.

— Ah ! tu refuses de l'exécuter ! Eh bien, je te l'ordonne de par Dieu !

Et à l'instant la porte s'ouvrit. Le vénérable prêtre, tenant un crucifix suspendu à une corde, descendit résolument, prit l'enfant et remonta, en laissant traîner derrière lui l'image du Rédempteur, pour protéger sa sortie.

A peine eut-il repassé le seuil, que la porte se referma violemment.

Personne n'en fut choqué !... Que dis-je ? Afin de laisser messire Mammon compter à l'aise ses écus, l'on construisit devant sa porte une solide muraille, qui en rendait d'un seul coup l'accès impossible et l'ouverture inoffensive.

La bonne chrétienne qui m'a raconté la première cette histoire, n'ayant point osé m'en nommer les héros secondaires, je me permis, quelque temps après, de demander à une honnête marchande de légumes, appelée M^{me} Z^{***}, s'il ne fallait point classer ce récit parmi les pures légendes.

— Monsieur l'abbé, me répartit cette brave personne, *je ne sais trop que vous en dire* ; car l'enfant en question est devenu mon mari ; à toutes mes interrogations sur ce chef, il a toujours répondu ne se souvenir de rien.

Cependant je puis vous affirmer :

1° Qu'on lui en a souvent parlé, et que ses compagnons de catéchisme ne se gênaient guère de l'appeler : *restant de cave*.

2° Que j'ai souvent, *de mes yeux, vu* le talon rompu de ma belle-mère, lequel, jusqu'à la mort de celle-ci, *n'a jamais cessé*, malgré tous les remèdes employés, *de fourmiller de vers*.

3° Que mon mari, pendant les premières années de son union avec moi, m'a souvent terrorisée par d'intempestives fureurs.

Entre cent faits que je pourrais vous citer

comme échantillons de ses violences, en voici deux :

Un jour, que je coulais paisiblement la lessive, il enleva, furibond, tout le linge mis dans la cuve et le jeta au milieu des cendres.

Une autre fois, il tenta de m'étouffer entre le matelas et la couette de mon lit.

Et lorsque le retrouvant calme, je lui demandais : « Pourquoi m'as-tu fais cela ? » il me répondait : « Je n'en sais rien ! »

Chose singulière : en dehors de ces transports furieux, mon mari était aussi convenable que tout autre homme honnête.

Enfin, grâce aux prières de messieurs les prêtres, j'ai vu finir ces maux.

— Madame, repartis-je à mon interlocutrice, selon mon humble avis, ces étranges fureurs de votre époux n'étaient que des manifestations de Satan présent en lui.

Sans doute, le démon s'en était emparé en vertu de quelque contrat au moins implicite, passé avec votre belle-mère ; car le malin ne fait ni ne donne rien pour rien.

Qui sait si ce pacte n'était pas inclus dans l'omission de l'assistance à la messe, en vue de visiter l'autre infernal ?

Mais s'il est vrai que votre belle-mère en ait emporté tout l'or et se soit servi de ces espèces pour acheter des terres assez considérables, comment vous, *sa br. ex.*, n'êtes-vous pas riche ?

— Monsieur l'abbé, ma belle-mère a, j'ignore pourquoi, frustré le plus possible mon mari en faveur de ses autres enfants.

A la vérité, cette injustice ne nous a point éloignés d'elle ; mais ma fille encore enfant, ne s'est pas gênée de lui dire ce qu'elle en pensait. Comme étant au lit de mort elle invitait ma petite à l'embrasser.

— Je n'en ferai rien, lui dit celle-ci.

— Pourquoi ?...

— Parce que vous ne m'aimez pas !

— Comment je ne t'aime pas ?...

— Mais non, puisque vous avez en quelque sorte déshérité mon père !... Cependant, reprit l'enfant, soyez assurée que ce passe-droit ne nous contriste pas, car il faudra bien que *« la farine du diable tourne en son ! »*

Un prêtre présent à l'entretien en fut tellement étonné et satisfait qu'il me le rapporta presque aussitôt.

— Madame, ajoutai-je, tout s'est, je crois, terminé au mieux. Votre belle-mère, vraisemblablement avertie par son confesseur de ce qu'elle devait faire, n'a, il me semble, déshérité votre mari que dans son intérêt. Il le fallait probablement pour obliger à lâcher prise Satan qui le possédait.

Quelques mois après ma conversation avec M^{me} Z^{***}, je fis en voiture avec deux autres prêtres une lointaine promenade, ayant pour

but une propriété appartenant à un hôpital dont j'étais aumônier.

Après avoir pris à la ferme une collation, nous parlâmes surnaturel diabolique devant notre amphitryon.

Naturellement, je racontai l'histoire de la famille Y^{***} et Z^{**}, tout en faisant comme de juste, leur nom et leurs anciennes scènes d'intérieur.

Et mon récit terminé je m'enquis de l'opinion de mes confrères.

Le plus âgé me répondit : — Ce fait peut être vrai !

A peine eut-il dit ces mots que le fermier ajouta vivement : — Oui, Monsieur l'aumônier, tout cela est véritable ! Je connais ceux dont vous parlez : ils demeurent actuellement à X^{**}, sur la droite de la rivière et près du pont.

Ces détails exactement précis me stupéfièrent, tant j'étais éloigné de les attendre d'un homme demeurant à une aussi notable distance de l'endroit où les faits s'étaient accomplis, et vivant presque à l'écart avec sa petite famille, comme tous les *cabaniers* du pays, dont les maisons ne se touchent guère !

Maintenant, Monsieur le docteur, faites de mon récit ce que bon vous semblera, je vous en livre les pages à discrétion, ne vous demandant que de faire tous les noms de lieux et de personnes, y compris le mien.

Veuillez agréer, etc.

LUCIFER DÉMASQUÉ

Nous reproduisons bien volontiers l'article que la *Franc-Maçonnerie démasquée* vient de consacrer au remarquable ouvrage de Jean Kotska :

La *Franc-Maçonnerie démasquée* s'est fait un devoir d'annoncer l'apparition de ce remarquable volume, mais il mérite un compte rendu détaillé que nous allons essayer ici.

Disons, tout d'abord, afin d'éviter une confusion qui a été faite ailleurs, que l'auteur, franc-maçon du 18^e degré (Rose-Croix), gnostique et occultiste, n'a jamais appartenu au palladisme. Il n'avait donc pas à en parler et, de fait, son livre n'y renferme aucune allusion. Ses récits et ses confidences complètent, sans les infirmer en rien, tout ce que nous savons du palladisme et montrent, une fois de plus, sous combien de formes diverses l'ennemi de tout bien cherche à surprendre les âmes, multipliant les systèmes et les associations, afin de répondre aux besoins variés des intelligences et des imaginations.

Cette remarque faite, nous pouvons aborder l'étude de ce volume, en nous réservant d'insister surtout sur le côté maçonnique qui fait l'objet spécial de notre revue.

L'ouvrage est divisé en deux parties : *La personne de Lucifer*. — *La Symbolique de Lucifer*.

La première partie se compose de récits et de souvenirs. L'auteur excelle dans les descriptions : son style simple et ondoyant donne à tout ce qu'il met en scène des couleurs harmonieuses et une teinte poétique qui n'est pas un des moindres charmes de l'ouvrage. Cette richesse de tons n'enlève rien, d'ailleurs, à la précision des renseignements et à la valeur des révélations.

Dès le premier chapitre, l'auteur nous présente le *séraphin* tombé. Après avoir rappelé ce qu'en dit la doctrine catholique, Jean Kotska raconte une manifestation spirite dans laquelle Lucifer se proclame celui que Simon le Mage appelait Héléne-Ennoïa. Opposant, dans le second chapitre, des souvenirs contraires, l'auteur, dans des tableaux peints de main de maître, indique comment, à plusieurs reprises, lui qui avait comme senti la présence réelle du Sauveur au Saint-Sacrement, eut plus tard en Loge et en Chapitre la sensation très vive de la présence de Satan.

Le troisième chapitre est consacré à *Isis* et à la Loge *Les Adeptes d'Isis*. Satan, en effet, se révèle à un petit nombre de maçons des grades inférieurs, sous le nom favori d'Isis, et l'auteur fait comprendre combien, sous ce nom, peuvent se cacher de tristes et honteux mystères.

Dans les chapitres IV, V et VI, Jean Kotska, sous le voile transparent du pseudonyme, rapporte les origines de la Gnose restaurée et expose les théories étranges de ce système raffiné sous ces divers titres : *Hélène*, *Ennoïa*, *Aphorismes*. Nous ne pouvons qu'y renvoyer ceux de nos lecteurs qu'intéressent spécialement ces questions.

Le chapitre VII est consacré à l'action juive dans les Loges ; nous nous contenterons d'en extraire ce passage qui en résume l'esprit :

« Avant la Révolution, la Franc-Maçonnerie fermait ses Loges aux juifs. On en voit peu ou on n'en voit point sur les anciennes listes. Aussi la Franc-Maçonnerie française n'avait-elle pas alors ce caractère d'hostilité forcée qu'elle affiche de nos jours contre l'Eglise et contre le Pape. Par contre, les juifs remplissaient les Loges allemandes. Des Loges allemandes sortit ce mouvement de l'Illuminisme qui devait, pendant cent années, livrer l'Europe aux bouleversements. Mais, depuis la Révolution, les juifs ont envahi les Loges. L'envahissement a été progressif. Il est complet. La Kabbale a été reine dans les Loges secrètes. L'esprit juif a été roi

dans les Ateliers symboliques. Aux savants, la Kabbale ; aux ignorants, l'esprit juif. La Kabbale dogmatise et fait de la métaphysique : la métaphysique de Lucifer. L'esprit juif dirige l'action. Et dogme juif comme esprit juif, théorie comme réalisation, tout cela est dirigé contre l'Eglise catholique apostolique et romaine, contre elle et seulement contre elle, et contre son chef visible, le Pape, et contre son chef invisible, le Christ (p. 71). »

Dans les chapitres suivants : *Nocturne phantasmata*, *En arrière*, *Pénétration*, l'auteur, puisant dans sa mémoire, raconte les songes lucifériens qui travaillèrent son imagination ; il montre aussi les germes précieux déposés en son âme par la grâce pour neutraliser un jour l'action diabolique, et étudie, avec une fine psychologie, comment l'obsession du mauvais esprit parvient à envahir l'âme qui ne sait pas lui résister.

On lira également avec le plus vif intérêt les pages qui suivent avec ces différents titres qui nous dispensent de les analyser : *Chez les Spirites*, *Chez les Martinistes*, *Chez les Gnostiques*. Il y a là une série de renseignements extrêmement curieux et absolument inédits, auxquels on devra désormais se référer pour bien connaître ces associations si étranges dans leurs conceptions, si dangereuses parfois par leur organisation. Rien de plus formidable, en particulier, que l'organisation martiniste ; rien de plus curieux que le rituel en usage chez les gnostiques pour la fraction du pain, le consolamentum et l'appareillement.

Les deux derniers chapitres de la première partie nous jettent en plein extra-naturel diabolique. *Chez lady X...* nous transporte en un hôtel de Paris où l'occultisme est en grand honneur. Tous les lecteurs du *Diabole au XIX^e Siècle* n'auront pas de peine à mettre les noms sous les initiales données par Jean Kotska. Ils trouveront dans ce livre l'exposé des dangereuses rêveries de ces âmes sincères parfois et noblement douées. Dans *Chez lui*, nous assistons à une véritable apparition du démon.

La seconde partie du volume, ayant pour titre la *Symbolique de Lucifer*, nous fait entrer profondément dans le sens impie et satanique de la Franc-Maçonnerie dès ses premières initiations. Nous aurons certainement à revenir sur ces matières et à citer ces interprétations données par Satan lui-même.

Nous ne parlerons pas de l'*Esquisse de la connaissance de Lucifer* qui ouvre cette seconde partie. Dès le second chapitre : *Revision de 1886*, l'auteur nous donne les intéressants résultats de la consultation faite pour savoir si les Loges du Grand Orient approuvaient ou désapprouvaient la revision des Rituels symboliques des trois premiers degrés. Il

y eut 87 réponses affirmatives, 12 négatives ; plus de 200 Loges ne répondirent pas. La conclusion tirée par l'auteur de cette étude est celle-ci : « Le Grand Collège avait, en somme, obtenu ce qu'il voulait, ce à quoi le poussait la majorité révolutionnaire et athée du Rite : le changement du rituel séculaire élaboré par les anciens maçons. Ce rituel a été bouleversé, en effet, et celui qu'emploient actuellement les Loges est un rituel matérialiste et aussi pauvre d'idée que de style. Cette revision était la conséquence du vote du fameux vœu n° 9, qui avait aboli la formule du **Grand Architecte**. Satan, du reste, n'y a rien perdu. Il laisse la masse hiramite française faire de la politique révolutionnaire, de la phraséologie athée. Cette masse fait son œuvre dans le sens qui lui est utile de nos jours. Elle prépare la nation aux bouleversements futurs (p. 198).

Dans une série de chapitres d'une importance capitale, le savant auteur explique ensuite le sens luciférien des divers grades maçonniques, depuis le simple apprenti jusqu'au 33^e degré. *L'Apprenti, Compagnon, Maître, Chevalier Rose-Croix, Chevalier Kadosh, Les Loges blanches*. Cette dernière étude se termine par une page dictée par le démon à un médium, page qui fait frissonner d'épouvante par l'expression saisissante de cette haine, qui est la vie même de Satan.

Des révélations absolument inédites sont faites ensuite sous ce titre : la *Chevalerie luciférienne*. L'auteur donne l'histoire et le rituel complet de cet Ordre satanique des *Chevaliers du Parfait Silence de la Cité sainte du Saint-Sépulcre*. Nous ne pouvons malheureusement la reproduire ici, mais nous avons été frappé des points de ressemblance avec le rituel des *Chevaliers du Saint-Sépulcre* que nous avons publié dernièrement dans cette revue même.

L'auteur donne ensuite l'interprétation luciférienne des rites martinistes ou des *Six Points*, la *Symbolique d'Hélène*, propre aux gnostiques ; il étudie rapidement la *Colombe du Paraclet*, et termine par quelques pages sur l'étrange *M^{me} Blawatsky*.

Nous devons aussi signaler les deux documents importants contenus dans l'appendice. Le premier résume les réponses faites en 1869 par les Loges à la circulaire du Grand Maître de l'Ordre du Grand Orient, proposant un Convent extraordinaire destiné à s'ouvrir en face du Concile œcuménique du Vatican. Le projet fut repoussé, mais les extraits de lettres des Loges sont pleins d'enseignements. Le second document, daté de 1777, est relatif à la délégation du Grand Orient de France au malheureux prince alors Grand Maître de l'Ordre. Quelques

poésies de l'auteur indiquant la marche préliminaire de la grâce dans son âme et la lettre qu'il a reçue de S. Ém. le cardinal Parocchi à l'occasion de ce volume terminent l'ouvrage.

De ce livre, on peut dire qu'il est l'œuvre d'un fin littérateur, d'un érudit distingué, d'un converti plein de zèle. C'est ce dernier titre, nous en sommes convaincus, qui plaît davantage à l'auteur. Son unique ambition, nous le savons, a été de réparer le mal dont il avait pu être l'occasion ou l'instrument, d'éclairer les âmes égarées, de faire admirer la miséricorde divine dans ses desseins sur lui. Nous croyons qu'il peut être satisfait du résultat obtenu. Son livre a fait certainement du bien, il en fera encore, c'est notre vœu bien ardent pour l'auteur et pour ses lecteurs que nous souhaitons nombreux et sincères.

Qu'il nous soit permis, en terminant, de remercier la Providence qui, depuis quelque temps, nous apporte de si vives lumières sur les desseins des ennemis de Dieu et nous aide à les démasquer. Après l'ouvrage du docteur Bataille, des conversions éclatantes se sont produites et nous ont valu des livres pleins de révélations. Hier, c'était le commandeur Margiotta et son livre sur *Lemmi* ; aujourd'hui, c'est Jean Kotska avec *Lucifer démasqué* ; demain, nous l'espérons, ce sera Miss Diana Vaughan, dont la conversion semble en si bonne voie et qui commence, au moment où nous écrivons ces lignes, les *Mémoires d'une Ex-Palladiste*, qui achèveront de porter la déroute dans le camp ennemi. Courage donc et confiance, le Seigneur bénira nos efforts !

Gabriel Soulacroix.

En Préparation :

LA RELIGION DU

DIABLE

(Le Palladisme : son histoire et ses Rituels ; ses Révélateurs et ses Négateurs.)

PAR

LÉO TAXIL

Grand volume in-8, d'environ 700 pages. Prix : 7 fr.

LES MIRACLES DE CAMPOCAVALLO

Nos lecteurs ont eu, sans doute, l'occasion d'entendre parler d'un sanctuaire des Marches, en Italie, situé à Osimo, et possédant un tableau qui représente Notre-Dame des Sept douleurs ; cette image, on le sait, est miraculeuse.

Voici, entre mille faits semblables, une grâce merveilleuse obtenue de la Madone de Campocavallo, après seize années de maladie :

Il s'agit d'une jeune fille atteinte depuis 16 ans d'une maladie aux poumons. Vomissements continuels de sang, ulcères, tumeur abdominale, et douleurs très aiguës, tout prouvait que la maladie était arrivée à sa dernière période. Les professeurs dans l'art médical avaient eux-mêmes déclaré que la guérison était impossible. Bien plus, ils s'étonnaient que cette jeune fille fût encore en vie, tandis que, d'après leur jugement, elle aurait dû être depuis longtemps dans la tombe. Dernièrement, la maladie s'était encore aggravée, en sorte qu'on n'avait plus aucun espoir de pouvoir guérir la jeune Marguerite (tel était le nom de la malade) qui n'était plus, dans le vrai sens du mot, qu'une moribonde. On lui administra les derniers sacrements, on la veillait, on ne quittait pas son chevet ; car la mort pouvait survenir à tout instant, et voilà qu'en un moment, après avoir prié devant la Vierge de Campocavallo, après qu'on eût donné à la moribonde une de ces petites images qui représentent cette Vierge, la jeune fille éprouve tout d'un coup une amélioration sensible dans son état, et le lendemain elle est COMPLÈTEMENT GUÉRIE ! La guérison était si réelle que la miraculée PUT SE LEVER, COURIR A LA CHAPELLE, RÉCITER LE SAINT OFFICE ET ASSISTER COMME LES AUTRES A TOUS LES EXERCICES DE LA COMMUNAUTÉ.

Le récit qu'on va lire est une traduction fidèle de la *Revue catholique* de Santiago, du Chili :

« Marguerite... jeune fille volontairement vouée à la pénitence, au monastère du Bon Pasteur de Valparaiso, âgée de 39 ans, était atteinte depuis 16 ans d'une maladie aux poumons. Elle vomissait continuellement une telle quantité de sang, que parfois elle semblait s'étouffer, surtout depuis ces 5 dernières années, pendant lesquelles le mal fit de rapides progrès. D'après le docteur, *le poumon gauche était complètement ulcéré*. Deux graves crises pulmonaires la conduisirent aux portes du tombeau. Elle souffrait encore d'un rhumatisme goutteux. Lorsque la phthisie des bron-

ches vint assaillir la malade, les meilleurs docteurs de Valparaiso déclarèrent que la science était impuissante pour la guérir. Alors la malade perdit tout espoir de recouvrer la santé ; et ne pouvant presque plus recevoir d'aliment, elle déclina de jour en jour. Le docteur lui-même était étonné de la voir vivre, tant ce corps infirme était épuisé. Il attribua cette prolongation de vie aux soins minutieux dont les religieuses entouraient la malade.

« Cette maladie si grave en engendra une autre dans l'intérieur du corps de la malade. Quant à cette dernière, le docteur déclara qu'il était impossible de la guérir sans faire une opération très difficile et d'un succès douteux à cause de la faiblesse extrême du sujet. La pauvre jeune fille frissonna à la seule idée d'une opération ; elle préféra se résigner aux plus atroces douleurs plutôt que de s'exposer à une cure si dangereuse. Peu après, une tumeur abdominale se produisit ; dès lors la malade fut obligée de ne plus quitter le lit, dans lequel elle ne put plus faire aucun mouvement, sauf celui des mains. Cependant, deux mois après, en faisant les plus grands efforts, elle voulut essayer de se lever, ce qu'elle fit avec la plus grande difficulté, et en ayant des précautions les plus minutieuses. Bien que son état fût toujours très grave, il semblait pourtant que la malade avait éprouvé une légère amélioration.

« Mais voilà que bientôt une rechute vint aggraver la maladie de Marguerite qui, cette fois, devait s'acheminer aux portes du tombeau. Le docteur Cannan vint alors lui donner ses soins. Voyant la malade sans forces et presque sans vie, il chercha à la soutenir pendant quelque temps, *à force de calmants*.

« Le 15 janvier de cette année, l'hémorragie se produisit en plus grande abondance, les vomissements de sang se multiplièrent, et le médecin déclara que les remèdes humains étaient épuisés ; le mal était à sa dernière période. La malade pouvant mourir d'un moment à l'autre, les derniers sacrements lui furent administrés. Pour la dernière fois, le 23 février, le docteur vint de nouveau la visiter, il dit alors très clairement : « Les remèdes sont tout à fait inutiles pour cette fille ; sa vie ne tient plus qu'à un fil. » On perdit alors l'espoir de prolonger la vie de la malade, même pour peu de temps ; sa mort était attendue à tout instant. Chaque matin, la Mère supérieure s'attendait à ce que quelque infirmière vint lui annoncer que pendant la nuit la malade avait passé à une vie meilleure.

« Le 26 du même mois, Marguerite était moribonde et endurait des souffrances indicibles, les

vomissements continuels menaçaient de l'étouffer. La quantité de sang qu'elle rejeta ce jour-là fut considérable. Le soir de ce jour, la R. Mère supérieure reçut une lettre inattendue. Une personne inconnue lui envoyait quelques images de la Très Sainte Vierge des Sept douleurs, de Campocavallo. Au nombre de ces images, il s'en trouvait quelques-unes de très petite dimension pour être données aux malades. *Toutes ces images avaient été mises en contact avec le tableau miraculeux de Campocavallo.* Naturellement, la première pensée de la R. Mère fut pour sa pauvre Marguerite, et à l'instant elle lui en envoya deux, une petite et l'autre grande, afin que la Très Sainte Vierge daignât assister la pauvre malade aux derniers moments de l'agonie.

« Assurément, la Rév. Mère ne prétendait pas demander à la Sainte Vierge la guérison de la pauvre malade ; cette demande lui paraissait excessive ; elle désirait seulement que la Sainte Vierge assistât la malade à la dernière heure et la conduisît en Paradis. La Vierge des Sept douleurs qui est honorée dans ce couvent d'une dévotion toute particulière, pleine de largesse envers ceux qui implorent son assistance, accorda bien plus que ce qu'avaient désiré la supérieure et les autres religieuses.

« Marguerite reçut avec reconnaissance les petites images ; mais n'ayant pas compris qu'elle devait avaler comme si c'était un aliment la plus petite, elle la plaça dans un reliquaire suspendu à son cou afin de pouvoir ainsi mourir dans les bras de sa douce Mère. Quelques heures après, la supérieure vint la visiter, pensant que c'était pour la dernière fois. La malade exprima à la supérieure la plus vive reconnaissance pour les soins maternels qu'elle voulait bien lui prodiguer, et lui dit que la grâce qu'elle demandait à la Madone de Campocavallo était de lui donner les moyens de recevoir pour la dernière fois le Pain des forts, la divine Eucharistie, dès le lendemain, anniversaire de sa consécration à Notre-Dame, et de ne pas permettre que de continuels vomissements la privassent de ce bonheur.

« Marguerite prit alors avec une grande foi, comme nourriture, la toute petite image, et, ô prodige de la Sainte Madone ! A L'INSTANT MÊME LES VOMISSEMENTS ET LA TOUX DISPARURENT et ils durèrent depuis 16 ans. La malade passa la nuit suivante sans douleur, dans une sorte d'assoupissement, et comme plongée dans un profond sommeil, comme elle l'a plus tard expliqué. Au matin, on lui apporta le saint Viatique selon ses désirs.

« Elle passa toute cette journée assez bien. Les douleurs disparues la veille ne se firent plus sen-

tir. La nuit suivante, la malade fut encore mieux ; car elle s'endormit si profondément que l'infirmière dut l'éveiller à 7 heures du lendemain matin, craignant que ce sommeil ne fût léthargique : il y avait si longtemps qu'elle ne dormait plus.

« O bonté de la puissante Vierge des douleurs ! MARGUERITE ÉTAIT COMPLÈTEMENT GUÉRIE !! LA TUMEUR QUI L'AVAIT TANT FAIT SOUFFRIR JUSQU'ALORS AVAIT DISPARU, ET AVEC ELLE TOUS LES AUTRES MAUX !! Et en preuve de son affirmation, la miraculée demandait qu'il lui fût permis de s'habiller et de sortir du lit !!

« La supérieure et les autres religieuses, stupéfaites à un pareil langage, ne voulaient point croire ; mais sur les instances de la miraculée, à sa voix forte qui assurait par elle-même la cessation de tout mal, elles finirent par céder. Marguerite, qui rayonnait de joie, *revêtit elle-même ses propres vêtements, et courut à la chapelle pour remercier sa bienfaitrice.* Après être restée une bonne heure à genoux, entièrement absorbée en Dieu et sa divine Mère, elle récita l'office de la Vierge en compagnie des autres jeunes filles.

« Il est facile de comprendre quel fut l'étonnement mêlé d'admiration de toutes ces jeunes filles, quand elles virent arriver, marchant d'elle-même, sans aucun soutien, CETTE MORIBONDE, dont on craignait d'APPRENDRE LA MORT D'UN MOMENT A L'AUTRE, ET QUI PEU DE TEMPS AUPARAVANT NE POUVAIT FAIRE LE PLUS LÉGER MOUVEMENT. Quelques-unes regardaient attentivement pour voir si elle avait un soutien aux épaules : d'autres disaient en elles-mêmes : « *Peut-être Marguerite a-t-elle obtenu des religieuses la permission de venir mourir au milieu de nous.* »

« Mais toutes virent qu'elles étaient dans l'illusion, quand elles eurent constaté que Marguerite ÉTAIT VRAIMENT GUÉRIE.

« Bientôt les larmes inondèrent leurs yeux, et une grande joie succéda à leur étonnement et, sous le coup de la plus vive émotion, elles s'écrièrent : « MIRACLE DE LA MADONE DES SEPT DOULEURS DE CAMPOCVALLO !! » L'heureuse miraculée court ensuite de tous côtés pour annoncer à tous la grâce merveilleuse qu'elle vient de recevoir. Elle va dans les chambres et dans les jardins du couvent, et, ivre de joie, elle dit à toutes celles qu'elle rencontre, qu'elle est parfaitement guérie. Et pour donner des preuves incontestables de sa guérison miraculeuse, elle se livre aux travaux les plus fatigants, elle bêche la terre des jardins, et veille les malades pendant la nuit. La jeune miraculée était, bien par miracle, devenue la personne la plus robuste, n'éprouvant ni faiblesse, ni fatigue ;

et en ce moment elle continue à jouir de la plus parfaite santé.

« Le docteur Cannan, qui l'a soignée pendant ces dernières années, a pu constater la réalité du miracle. Il appelle Marguerite **la Ressuscitée** et ajoute parfois : *Ce n'est point là l'œuvre de la Médecine, mais bien de la seule main de Dieu.* Voici d'ailleurs, traduit de l'anglais, le certificat du docteur Cannan :

« Monastère du Bon Pasteur,

« Valparaiso, 11 avril 1894.

« J'atteste que Marguerite, une des pénitentes de ce couvent, souffrait depuis quelques années d'une tumeur abdominale avec grandes déperditions de sang qui avaient lieu par vomissements et par d'autres voies. La malade était radicalement incapable de marcher, de s'agenouiller, elle fut finalement réduite à un tel état que sa mort était journellement attendue. Sur ces entrefaites, on lui procura une image de Notre-Dame de Campocavallo devant laquelle elle pria. Le lendemain matin, elle était mieux, et le surlendemain elle put se lever, courir, se mettre à genoux sans la moindre difficulté, et jusqu'à ce jour, elle n'a pas cessé d'être en parfaite santé. La science médicale ne peut expliquer cette guérison. Je n'ai jamais vu pareil événement, et je puis seulement dire, que, Dieu qui guérit, quand il veut, nos infirmités, a mis en action sa Providence d'une manière spéciale en faveur de cette heureuse jeune fille.

« Je donne ce certificat sur la demande de la supérieure.

« Docteur RICCARD CANNAN. »

Un de nos amis, M. le commandeur Léonz Niderberger, directeur des journaux *Die Katholische Welt*, *Der Rosenkrans*, *Gott Will es*, de Gladbach, dans la province Rhénane (Allemagne), nous a envoyé le 18 juin dernier un numéro de *l'Echo de la dévotion à la Très Sainte Vierge* (n° 27) qui contient son témoignage relatif au fait merveilleux de l'image vénérée de Campocavallo. M. Léonz Niderberger est une des personnes qui ont vu le tableau s'animer, la Madone le regarder en remuant les yeux.

Dans cet article que nous allons reproduire en entier, le narrateur est d'abord Don Giovanni Sorbellini, directeur du Sanctuaire de Campocavallo ; puis, ce respectable ecclésiastique donne la lettre qu'il a reçue de M. Léonz Niderberger :

J'ai déjà fait allusion, écrit Don Sorbellini, au témoignage de M. le commandeur Léonz Niderberger, de Munchen-Gladbach, attiré jusqu'ici par le bruit du prodige qu'opère encore en ce moment la Vierge des Sept douleurs. Nous n'étions pas entré dans beaucoup de détails, parce que nous

attendions sa relation écrite qui nous est enfin arrivée.

M. Niderberger arriva à Campocavallo dans l'après-midi du 16 juin. Je ne connaissais pas personnellement ce Monsieur ; je possédais seulement une photographie représentant sa personne. Il me l'avait envoyée de Gladbach pour la déposer aux pieds de la Madone.

Comme je fus appelé dans l'église, je vis ce Monsieur tout attentif à observer l'image. Je ne fis guère attention à lui ; car il y avait d'autres personnes à la chapelle. Ce fut seulement après avoir passé deux ou trois fois près de lui, qu'il m'adressa ces paroles en italien :

— Dites donc, mon Révérend Père, la Madone remue-t-elle encore les yeux ?

— J'ai recueilli, lui répondis-je, des témoignages qui établissent qu'elle les remue encore. Peut-être me posez-vous cette question, parce que votre désir n'a pas été satisfait, n'est-ce pas ?

— En effet, je ne vois rien... Je pourrais contribuer beaucoup à la divulgation de l'événement ; mais si je n'en suis pas moi-même témoin, et, prenez bien garde, *de façon à pouvoir l'affirmer sous la foi du serment*, je me trouverais en face d'énormes difficultés ; et, pour dire toute la vérité, à cause de la position que j'ai dans le monde, je serai forcé de me taire. Notez bien cependant que, personnellement, je crois, même sans avoir vu.

— Allez encore voir le tableau. Peut-être étiez-vous trop éloigné de l'image.

— Oh ! je n'étais pas loin. D'ailleurs, j'ai un instrument qui me rapproche les objets et me les fait voir très clairement ; et ce disant, il me montre un gros binocle.

— Mais, répliquai-je, si vous vous approchiez un peu plus du tableau, ce serait peut-être mieux.

Et je lui conseillai d'entrer dans la petite enceinte, et de se placer bien devant la Vierge.

Il se rendit à mon conseil. Tant qu'il pria et regarda l'image, je demeurai à la sacristie. Pendant ce temps, il me vint à l'idée que cet étranger, dont j'ignorai le nom, pouvait être ce Monsieur qui en mars dernier m'avait envoyé son portrait photographié pour être placé aux pieds de la Madone. J'appelai le jeune sacristain et lui dis :

— Va à l'autel de la Madone et apporte-moi le paquet de papiers.

Mon intention était de revoir le portrait. A peine avais-je déplié le paquet que M. Niderberger revenait à la sacristie. En voyant sa photographie, il se mit à sourire, et dès lors nous fîmes mieux connaissance. Je le fis alors monter dans mon appartement, où nous pûmes parler de la Madone et de plusieurs autres choses.

Parlant du mouvement des yeux, il disait qu'il voulait, quant à cela, en être sûr, très sûr. Il avait bien vu quelque chose, mais il n'était pas pleinement satisfait. Il aurait désiré pouvoir dire : Je suis pleinement satisfait. Cela, ajoutait-il, aurait servi à dissiper les doutes de certaines personnes avec lesquelles il en avait conféré.

Désirant de mon côté que la Madone le satisfît entièrement, je lui dis :

— Demain, dimanche, ne comptez-vous pas demeurer à Lorette ? Eh bien, approchez-vous des sacrements en l'honneur de la Madone. Ce soir confessez-vous. Demain prenez vos mesures pour assister à la première messe ; faites la communion à Campocavallo ; puis, restez toute la journée avec moi.

Bien qu'il prévît que l'affluence des personnes serait considérable, il pensait bien qu'il aurait tout le temps nécessaire pour regarder à son aise l'image. Il accepta donc mon invitation.

Le lendemain, M. Niderberger ne paraissait pas. Pour être sincère, je dois avouer mes craintes. Je me disais que, n'ayant pu voir la veille ce qu'il désirait, il avait oublié la Vierge des Sept douleurs.

Voilà que vers les cinq heures du soir, je fus avisé que le Monsieur de la veille était arrivé de Lorette (distant de plusieurs kilomètres), qu'il avait fait son voyage pieds nus, et qu'il était tout couvert de poussière. Je n'en crus rien d'abord, d'autant plus que la journée avait été très chaude, que nous étions aux heures les plus chaudes du jour et que la route était couverte d'un tapis de poussière.

Je disais en moi-même : Un Allemand n'est nullement habitué à notre soleil d'été. Il ne peut pas avoir cette folie. Si cela était, j'admirerais sa foi ; mais je ne ferais pas l'éloge de sa prudence.

Enfin, l'heure sonna pour la récitation du chapelet et la bénédiction. Lorsque tout fut fini, je me frayai difficilement un chemin au milieu de la foule pour rentrer dans ma chambre. En passant, je m'avisai que la nouvelle qu'on m'avait annoncée était vraie. Dans un coin, au fond de l'église, se trouvait M. Niderberger qui me reconnut. Je le saluai et l'invitai à venir dans ma chambre. Il était encore nu-pieds et tout couvert de poussière. Je le priai de mettre ses souliers ; ce qu'il fit sans délai.

Je lui dis ensuite :

— Eh bien ! la Sainte Vierge vous a-t-elle satisfait aujourd'hui ?

— Oui, aujourd'hui j'ai vu quelque chose de plus qu'hier. Hier, je vis les saintes pupilles s'élever et s'abaisser. Aujourd'hui, pendant qu'on chantait le *Stabat*, j'ai observé le mouvement des

pupilles de droite à gauche, comme si la Sainte Vierge regardait d'un côté et d'autre. Toutefois, j'avoue que je ne suis pas encore satisfait.

— J'espère, lui répondis-je, que la Madone achèvera son œuvre. Vous y retournerez sans doute, n'est-ce pas ?

Et comme il se trouvait alors dans ma chambre plusieurs autres Messieurs, je les invitai tous à venir visiter les travaux du nouveau sanctuaire. M. Niderberger nous suivait, et passant dans l'église, il me dit :

— Si vous me le permettez, je resterai encore quelque temps devant la Vierge.

Arrivé au nouveau sanctuaire, j'attendis un peu. Et comme M. Niderberger tardait d'arriver, et que d'un autre côté j'étais en compagnie d'autres Messieurs, je lui dépêchai un enfant pour le prier de se hâter, s'il était possible.

Peu de temps après, en effet, le voici qui nous arrive tout rayonnant de joie, et qui nous raconte qu'au moment même où nous l'attendions la Vierge avait dissipé tous ses doutes. Il s'était placé tout près du tableau béni, et avec la simplicité d'un enfant, il disait à la Sainte Vierge : « *Ma Madone, si vraiment vous remuez les yeux, ce n'est point pour ma satisfaction personnelle, mais pour avoir le moyen de l'affirmer aux personnes à qui j'en parlerai, abaissez-les.* » Et la Vierge pleine d'amour les abaissait. « *Maintenant, relevez-les.* » Et cela avait encore lieu. « *Abaissez-les de nouveau.* » Et les pupilles descendaient encore. Et cela s'est produit plusieurs fois. Alors, pleinement convaincu, il se jeta à genoux et remercia la Mère de Dieu.

En lui entendant raconter ce fait, nous étions émus jusqu'aux larmes. Après avoir visité les nouvelles constructions qui lui plurent énormément, il revint encore à l'église où il resta jusqu'à l'*Ave Maria*.

Il me dit qu'il retournerait le surlendemain. Il tint parole et put de nouveau constater le prodige. Ce jour-là, j'étais absent de Campocavallo.

Maintenant, voici que de München-Gladbach, il nous envoie, écrite de sa propre main une relation qu'il a lui-même *rédigée en français*, et que nous publions telle que nous l'avons reçue, priant le lecteur français d'excuser les quelques imperfections de style échappées à la plume d'un allemand :

« *Amour et reconnaissance à Marie, mère de Dieu !*

« Le pauvre pécheur qui écrit ces pages a les plus grandes raisons pour louer et remercier la Sainte Vierge pendant toute sa vie, ayant reçu d'Elle des grands bienfaits. Mais, pour le moment, il doit se borner à raconter tout simplement ce

qu'il a vu et éprouvé à Campocavallo, les 16, 17 et 18 juin de l'année 1894.

« Venant de Rome, j'arrivai à Lorette le 15 juin après minuit. J'étais logé à l'hôtel Ferri. Le lendemain, le 16 juin samedi, je fis ma dévotion dans la *Santa-Casa*. Après déjeuner, je partis en voiture pour Campocavallo : j'étais seul ; j'arrivais à la petite chapelle vers trois heures de l'après-midi. Je n'entrais pas tout de suite ; je voulais examiner d'abord l'endroit. Je ne sentis point de dévotion ; j'étais plutôt sceptique et de fort mauvaise humeur, ayant été agacé par les gens de Lorette, qui ne me plaisaient pas du tout. Après avoir examiné l'endroit et l'extérieur du bâtiment pendant une demi-heure, j'entrai dans la chapelle, mais non comme un pieux pèlerin, plutôt comme un juge qui veut découvrir quelque supercherie. Je ne regardai point l'image, mais seulement les murs et les nombreux ex-voto. Je ne fis pas même ma génuflexion au Très Saint-Sacrement, dont j'ignorais la présence dans le petit tabernacle. Après avoir tout vu, je sortis, sans éprouver la moindre dévotion. Entré de nouveau vers cinq heures, je me posais devant l'image à la balustrade et commençai à la regarder. Comme je suis myope, j'employais un binocle, qui me montrait la figure de la Madone en grandeur à peu près naturelle. Je voyais les yeux de la Sainte Vierge grands ouverts, tournés vers le ciel, de manière qu'il restait une large raie blanche au-dessous de la prunelle. Rien d'extraordinaire. Je me disais que le visage de l'Addolorata est très beau, très expressif ; mais je ne sentis pas la moindre émotion.

« En ce moment, une dame française, qui était à ma gauche, me dit :

« — Mais, Monsieur, vous ne voyez donc pas comme la Sainte Vierge vous regarde ? Elle vous regarde toujours ? »

« — Pardon, Madame, répondis-je, je ne vois rien. »

« Ensuite, je me retirai dans le fond de la chapelle et je commençai à réciter mon rosaire de 150 Ave, comme je le fais tous les jours.

« J'avais à peu près fini ma prière, quand il me vint l'idée de regarder encore une fois l'image. Je m'avançai vers la balustrade et braquai mon binocle vers la figure de la Madone. Aussitôt je vis les yeux de la Sainte Vierge tournés en bas, vers moi, de telle manière, que la large raie blanche au-dessous des prunelles avait complètement disparu, et je vis seulement les pupilles noires fixées sur moi. Je sentis une impression très douloureuse, un frisson ; je tremblais et me mis à genoux en priant.

« Ensuite, quand le monde fut sorti, j'entrai

dans l'intérieur de la balustrade ; je montai sur un petit escabeau de deux marches, et je regardai la figure de l'Addolorata très près (sans le binocle, car j'étais si rapproché que je pouvais toucher l'image de mes mains).

« J'ai vu la même chose, les yeux de la Madone tournés vers moi, avec une expression douloureuse. Je sentis une angoisse indicible. Je commençai maintenant à prier pour les miens, et j'approchai de la Sainte image les portraits de ma jeune épouse, et de ma petite fille Marie, âgée de deux ans à peu près, dont la guérison d'une maladie de cinq mois a été accordée par l'intercession de la Reine du Rosaire de Pompeij et de la Mère des Douleurs de Campocavallo. Les portraits furent regardés, surtout celui de la petite, avec un air très doux et maternel.

« Vers huit heures du soir, je quittai Campocavallo après avoir fait la connaissance personnelle du Rév. Curé Giovanni Sorbellini, qui m'avait écrit déjà quelques fois depuis le 5 mars 1894, époque à laquelle je lui avais demandé des prières.

« Je retournai à Lorette, très triste et très inquiet ; bien que j'eusse vu, il m'était très difficile, presque impossible de le croire.

« Le lendemain 17 juin, dimanche, je me confessai et fis part de mes doutes et de mes inquiétudes à mon confesseur. Je restai toute la matinée dans la *Santa-Casa*, et j'étais résolu de ne plus retourner à Campocavallo, à cause de l'angoisse indicible que me causait le regard de l'Addolorata.

« Après le déjeuner, je fis une promenade. Etant descendu de la colline de Lorette, je trouvai un paysan, qui allait à Castelfidardo avec son pauvre véhicule. Je montai chez lui et nous partîmes pour Castelfidardo. Chemin faisant, je le questionnai au sujet des événements merveilleux de Campocavallo. Il se montra croyant. Arrivé à Castelfidardo, j'allumai un gros et mauvais cigare et je descendai la colline vers Campocavallo. Une force mystérieuse m'entraînait. Il faisait une chaleur étouffante. Il me vint l'idée de réciter mon rosaire et de marcher à pieds nus ; ce que je fis. Les passants me regardaient comme un Anglais ayant le spleen, et quelques-uns se moquaient de moi ; ce qui m'était complètement égal. A leurs railleries j'opposais la fierté d'un homme qui connaît le monde et n'a pas honte de se déclarer ouvertement catholique et fils de Marie.

« J'arrivai à la petite chapelle vers cinq heures. Il y avait beaucoup de monde. On me regardait comme une bête noire : je me blottis dans le dernier coin de la chapelle, et je regardais l'image, mais sans rien voir. Peu de temps après mon

arrivée, on récita le chapelet des Sept douleurs, et on chanta le *Stabat Mater*. Pendant ce chant du peuple, il me semblait voir que la Madone tournât ses yeux, mais pas comme hier de haut en bas, mais de gauche à droite, et vice versa. La bénédiction du Très Saint-Sacrement détournait mon attention de l'image. Car je me disais : Voilà Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la petite hostie ; ceci est un vrai miracle, que nous devons croire ; — l'autre peut être vrai ou faux, ce n'est pas mon affaire de le juger ; c'est l'Église qui fera cela, et à son jugement je soumettrai toujours mon opinion.

« Après la bénédiction, je montai dans la petite chambre du Rév. Don Sorbellini pour remettre mes souliers. Il y avait là encore deux prêtres, professeurs d'Osimo. Ils me demandèrent si j'avais vu quelque chose. Je leur répondis que je croyais bien avoir vu ; mais je ne voulus pas donner par écrit mon témoignage, craignant la responsabilité terrible si je me trompais.

« — Je voudrais bien croire, ajoutai-je, si la Madone voulait me regarder à mes ordres, sur commandement ».

« Les prêtres alors se mirent à rire, en disant que cette demande était trop hardie ; la Mère de Dieu n'était pas là pour exécuter les ordres du premier venu, quoique commandeur. Je leur répondis que ce n'était point pour moi que je voulais demander cela : pour ma part, je n'avais besoin ni de ce miracle ni d'un autre pour croire tout ce qui tourne à l'honneur de ma chère Mère Marie ; mais, dans ma qualité de rédacteur et publiciste, il me fallait être bien sûr, avant d'écrire une ligne sur un sujet si délicat, surtout dans un pays, qui est pour la plus grande partie protestant (l'Allemagne).

« Cependant l'abbé Sorbellini nous invitait à visiter les nouvelles constructions de l'église que l'on bâtit en l'honneur de la Mère des Douleurs de Campocavallo. Nous descendîmes : en passant devant la chapelle, je me sentis entraîné par une force mystérieuse à passer encore une fois devant la balustrade et à regarder l'image. Je demandai pardon à mes compagnons, en leur disant que je les rejoindrais bientôt.

« Debout devant la balustrade, je braquai mon binocle sur l'image et je répétais intérieurement ce que je venais de dire tout à l'heure.

« Au même instant, je vis les yeux de la Madone fixés sur moi, avec une expression si fière, si triomphante et si majestueuse, que je pâlis, tremblai et me mis à genoux en pleurant. Les personnes qui étaient là me demandaient si j'avais vu quelque chose, mais je ne répondais pas ; je croyais, je priais et je pleurais à chaudes larmes.

Je ne sais pas combien de temps je restai à prier ; cela doit avoir duré assez longtemps, car un petit garçon vint me chercher en disant que les autres m'attendaient.

« Les trois prêtres durent bien remarquer quelque changement sur ma figure ; car ils me demandèrent tous ensemble :

« — Vous l'avez vu ? »

« — Oui, leur répondis-je, cette fois-ci j'ai bien vu, et j'en suis convaincu. »

« Je quittai mes compagnons, pour prier devant l'image bénie. Je ne voyais plus rien ; je ne voulais plus voir, je préférais prier et me repentir de tous mes péchés. C'était la même impression que je sentis en 1891 devant la Sainte unique de Notre-Seigneur à Trèves, et en faisant à genoux la *Scala Santa* à Rome.

« Retourné à Lorette, je me trouvai dans un état lamentable : angoisse, repentir, peur et joie remplissaient mon âme et m'empêchèrent de dormir. Je luttais contre l'évidence des faits. Quoique j'eusse vu de mes yeux, je ne voulais pas croire, craignant quelque illusion naturelle ou démoniaque.

« Lundi 18 juin, je retournai pour la troisième fois à Campocavallo, accompagné de deux jeunes prêtres allemands. L'un d'eux ne voyait rien ; l'autre avait grande peine de quitter l'image de l'Addolorata, devant laquelle il pria tout le temps. Il me disait après, que son cœur était inondé de joie et de consolation, et qu'il avait éprouvé là quelque chose comme jamais dans sa vie.

« Moi, pour ma part, je regardai rarement l'image. La dame française dont j'ai parlé, qui se trouvait là de nouveau, me dit à plusieurs reprises :

« — La Sainte Vierge vous regarde toujours ; « dès que vous êtes entré, Elle vous a regardé avec un regard plein de tendresse. »

« Je crois avoir vu encore quelquefois la Madone baisser ses yeux vers moi, quand je lui fis mes adieux ; je retournai à plusieurs reprises, après être déjà sorti de la chapelle, et chaque fois il me semblait que les yeux de l'Addolorata me suivaient avec une expression douloureuse, comme une mère qui voit partir son fils qui lui a causé beaucoup de chagrin, mais qui néanmoins reste toujours son fils.

« Dans la même nuit, je partis pour Venise et Padoue ; ensuite je retournai en Suisse, ma patrie, pour repartir dix-huit jours plus tard et rentrer à mon domicile.

« Partout les yeux de l'Addolorata me suivaient, avec cette expression douloureuse et cette angoisse indicible. La dévotion, que je ne sentais

pas à Campocavallo, me revint, quand je retournai chez moi et que je vis *ma pauvre petite enfant saine et sauve, pleine de vie et de joie*. L'image de l'Addolorata était entourée de fleurs, et une lampe y brûlait jour et nuit.

« J'attendis *un mois entier*, avant d'écrire ces lignes, afin que personne ne pût dire que j'ai agi dans le premier mouvement d'une surexcitation mystique. Je suis très calme maintenant, et je crois qu'il y a là-bas à Campocavallo une *intervention directe* de la miséricordieuse Mère de Dieu ; mais comme l'Eglise n'a pas encore prononcé son jugement sur ces faits merveilleux, je sou mets tout ce que j'ai écrit, au jugement de la Sainte Eglise catholique romaine, dont je veux être toujours le fils dévoué et obéissant.

« A Notre-Dame des Sept douleurs de Campocavallo, mes hommages, mon amour et ma reconnaissance !

« M. — Gladbach, le 16 juillet 1884.

« LÉONZ NIDERBERGER,
« Commandeur de l'Ordre Pontifical
de St. Grégoire-le-Grand. »

Quant à nous, nous avons aussi un fait à faire connaître, un fait qui montre bien le caractère miraculeux de la conversion de miss Diana Vaughan.

Nous avons appris ce fait *le 4^{er} juillet*, par un vénérable ecclésiastique de nos amis, qui nous énumérait, dans une lettre *datée du 30 juin*, les communautés religieuses d'Italie auxquelles il avait demandé des prières pour cette chère jeune femme, alors qu'elle était encore luciférienne.

De cette lettre nous extrairons seulement le passage suivant :

« ... J'avais recommandé miss Diana Vaughan à un couvent de Lorette (sœurs de la Charité du Refuge) et à Notre-Dame de Campocavallo, dont la Madone miraculeuse abaissa un regard BIENVEILLANT sur son nom que j'avais envoyé écrit sur une carte. »

Ainsi, dans ce sanctuaire vénéré, proche de la Santa-Casa de Lorette, la divine Mère avait témoigné, PAR UN MIRACLE, sa bienveillance pour miss Vaughan, qui était alors en proie à la plus monstrueuse des erreurs !... Voilà un fait, et un fait absolument concluant, à notre humble avis. On plaça le nom devant la sainte image, ce nom qui était celui d'une adepte fanatique de Lucifer, *ce nom d'une grande-prêtresse du diable*, et la Madone, qui, dans le tableau où elle est représentée à Campocavallo, a les yeux levés au ciel, les abaissa, pleins de bonté, sur ce nom et lui donna *un regard bienveillant*. Oh ! quelle magnifique promesse que ce regard de la Très Sainte Vierge ! Marie savait donc que l'âme de miss Vaughan ne serait pas

toujours le jouet des puissances infernales. Quoique muette, c'était là une prophétie bien éloquente :

Tout est merveilleux dans les circonstances qui ont précédé ou accompagné cette extraordinaire conversion.

Dans le miracle de Campocavallo relatif à l'ex-grande-maitresse palladiste, nous trouvons encore d'autres coïncidences singulières.

C'est le 18 juin, avons-nous dit plus haut, que M. le commandeur Léonz Niderberger nous envoya le numéro de la pieuse revue qui contenait sa déposition de témoin oculaire ; c'est ce numéro qui nous a appris le nom et le titre du directeur du Vénéré Sanctuaire.

Don Giovanni Sorbellini est, à Osimo, le curé de l'église de la *Sainte-Trinité*, Or, c'est le matin de la fête de la *Sainte-Trinité* (9 juin) que miss Diana Vaughan se décidait à faire et faisait sa première démarche auprès d'un catholique pour lui apprendre qu'elle renonçait pour toujours à Satan et à son culte.

Cette brochure, *L'Echo de la dévotion à la Très Sainte Vierge*, qui s'imprime à Sienne et que nous avons vue pour la première fois ces jours-ci, nous a appris que la dévotion à *Notre-Dame du Sacré-Cœur* est unie à l'église de la Sainte-Trinité d'Osimo et au sanctuaire de Campocavallo, à la dévotion à Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Voici ce qui est imprimé, avec la signature de Don Giovanni Sorbellini :

« En notre Sanctuaire, après la messe de neuf heures et demie, qui se célèbre tous les jours à l'autel de **Notre-Dame du Sacré Cœur**, nous recommandons à la Trésorière des grâces du Cœur de Jésus toutes les causes que l'on nous a indiquées, tant spirituelles que temporelles. A cet effet, outre le *Souvenez-vous* et autres prières, nous récitons avec le peuple les litanies laurétanes. Pour nous unir d'intention et afin que notre pauvre prière soit plus agréable au Seigneur, nous engageons toutes les personnes qui auront en main cet opuscule, ainsi que tous les associés, à vouloir bien réciter un *Ave* avec l'invocation : **Notre-Dame du Sacré-Cœur**, priez pour nous (100 jours d'indulgence).

« Les mêmes recommandations sont faites également au Sanctuaire de Campocavallo. Chaque jour, après la première messe, on y fait des prières à la Vierge des Douleurs, et, aux jours de fête, on y récite de plus, avant la bénédiction du soir, le chapelet de Notre-Dame des Sept-Douleurs...

« ...Remercions la Vierge invoquée sous les titres de Notre-Dame du Sacré-Cœur de Jésus et de Notre-Dame des Sept-Douleurs, pour toutes les faveurs qu'elle a accordées jusqu'à ce jour, et

prions-la pour qu'elle nous accorde celles qui sont déjà demandées et n'ont pas encore été obtenues. »

Or, pendant la première messe qu'elle entendit dans la chapelle d'un monastère, le jour de la Fête-Dieu (13 juin), miss Diana Vaughan, qui ignorait le miracle de Campocavallo en sa faveur, invoquait la divine Mère sous le nom de **Notre-Dame du Sacré-Cœur**, invocation spontanée et toute nouvelle pour elle; et c'est un missionnaire de **Notre-Dame du Sacré-Cœur**, le R. P. Albert Delaporte, qui, en état de santé des plus florissants, était tout à coup rappelé à Dieu, mourait subitement au moment même où miss Vaughan, pour la conversion de qui il avait offert sa vie, sortait du couvent transformée, se vouant à la lutte contre Lucifer et la haute-maçonnerie.

Quand il écrivait sa précieuse lettre du 18 juin et nous envoyait *l'Echo de la dévotion à la Très Sainte Vierge*, M. le Commandeur Léonz Niderberger ignorait la conversion de l'ex-grande-maîtresse palladiste et il nous parlait d'elle dans des termes sympathiques :

« Cher monsieur le directeur, nous écrivait-il dans votre excellente *Revue Mensuelle*, vous priez souvent vos lecteurs de vous faire parvenir des relations ayant trait à des faits surnaturels. Je me permets de vous en envoyer une au sujet de Notre-Dame de Campocavallo, en vous donnant toute liberté de vous en servir comme bon vous semblera.

« Est-ce que vous pourriez me faire parvenir un exemplaire du *Palladium* et des autres publications de la déplorable propagande faite par l'infortunée miss Diana Vaughan ? (*Les nécessités de la guerre à la secte maçonnique légitiment cette demande de l'écrivain, directeur de trois importants journaux catholiques d'Allemagne*). A mon prochain voyage à Paris, je ne manquerai pas de venir vous rendre visite, si vous voulez bien me le permettre... »

On le voit, M. le Commandeur Niderberger était au nombre des personnes pieuses qui s'intéressaient à miss Vaughan, même au temps de son erreur ; il en suivait les manifestations en spectateur non indifférent ; il la plaignait de tout son cœur de chrétien fidèle, et sans aucun doute il a dû prier souvent pour sa conversion.

N'est-ce pas encore bien significatif que ce soit M. Niderberger, le témoin enthousiaste d'un des miracles de Campocavallo, qui nous ait spontanément écrit à son propre sujet et qui, sans autre but que celui de nous faire savoir ce qui le concernait, nous ait mis en mesure de constater les coïncidences singulières que nous venons de relever à propos de miss

Diana Vaughan ? Car M. le Commandeur Niderberger ignorait absolument ce qui nous a été révélé par la lettre du 30 juin, d'un ecclésiastique, dont nous avons cité les lignes concernant le miracle en faveur de la chère jeune femme, appelée dès longtemps à se convertir par la grâce du Ciel.

La prédiction de la conversion de miss Diana Vaughan peut donc s'ajouter à la liste si importante des miracles de la Madone de Campocavallo.

Le Diable dans la Vie des Saints

Exorcisme d'une religieuse séduite par le démon.
(Vie de saint Jean de la Croix).

Dans le premier exorcisme, le Père Jean de la Croix connut qu'il y avait réellement de la possession, et que, depuis l'âge de six ans, le démon avait attaqué cette âme. Lui ayant ensuite demandé s'il y prétendait quelque chose, cet ennemi commun lui fit réponse qu'elle était en son pouvoir en vertu d'une cédula qu'elle lui avait donnée, et que, pour conserver cette conquête, il était soutenu de plusieurs légions de ses esprits infernaux. La religieuse n'était privée de ses sens que dans le temps des conjurations ; hors de cela, elle répondait librement à tout ce qu'on lui demandait.

Le Père Jean de la Croix ayant si heureusement commencé cette œuvre, jugea plus à propos d'agir avec douceur auprès d'une âme qui avait eu la faiblesse de se laisser ainsi tromper par cet esprit séducteur. Il lui représenta, le plus charitablement qu'il put, l'énormité de la faute qu'elle avait commise, le danger auquel elle s'était exposée, étant demeurée si longtemps dans ce malheureux état, et la reconnaissance qu'elle devait à Dieu de l'avoir soufferte avec tant de patience... les paroles du saint touchèrent le cœur de la jeune fille, et, commençant à reconnaître la grandeur de son mal, elle le pria de vouloir y remédier, ce que le saint lui promit, et, après l'avoir assurée qu'il reviendrait le lendemain, il se retira au monastère.

Quelques heures après cette entrevue, le démon voulant renverser ce que le Père Jean de la Croix avait déjà gagné sur l'esprit de cette personne séduite, usa de son artifice ordinaire ; il prit pour cet effet la figure du saint, retourna au couvent de cette religieuse, et demanda à lui parler... la religieuse se rendit sur le champ au parloir, croyant que celui qui paraissait devant ses yeux était le Père Jean de la Croix. Alors le diable dit à cette âme affligée qu'il venait de faire une sérieuse

réflexion sur sa malheureuse vie, et que ses crimes lui paraissaient si énormes, qu'il était impossible de la retirer de la puissance du démon, vu la promesse qu'elle lui avait donnée, parce que ce malin esprit saurait bien la lui faire exécuter malgré elle. Un discours si peu attendu étonna si fort cette religieuse, que, se fondant en larmes, elle était près de tomber dans le désespoir.

Le serviteur de Dieu était pour lors en prières dans sa chambre, et le Seigneur lui ayant révélé ce qui se passait à l'égard de la religieuse, il courut incontinent au monastère, et demanda à lui parler. La tourière, sans trop examiner la personne qui demandait cette religieuse, répondit assez brusquement qu'on ne pouvait lui parler alors, parce qu'elle était avec le Père Jean de la Croix. Le saint lui répliqua sur le champ qu'elle se trompait, puisque c'était lui-même qui là demandait, ce qui causa un si grand étonnement à la tourière, qu'elle ne put jamais s'imaginer comment cela s'était fait. — Le Père Jean de la Croix monta au parloir, et le diable disparaissant tout à coup, il trouva la religieuse dans un état déplorable. Alors, profitant de cette tromperie pour faire connaître à cette âme affligée la malice du démon, et le peu de pouvoir qu'il avait, puisqu'il était obligé de prendre la fuite devant un pauvre religieux comme lui, et la mit dans un état plus tranquille. Comme il craignait quelque nouveau stratagème de la part du démon, il voulut dans ce moment même achever de le terrasser; ainsi, il lui ordonna de nouveau de laisser la religieuse en repos, et de rendre la cédule qu'elle lui avait donnée. — Toutes les religieuses de la maison, averties par la tourière, accoururent aussitôt pour secourir leur sœur; il se trouva aussi plusieurs personnes de la ville qui étaient venues par occasion. On fut d'abord saisi d'une grande frayeur lorsqu'on entendit le bruit que faisaient les démons pour ne point abandonner leur conquête; mais enfin, après bien des contestations, la cédule fut rendue en présence de toute l'assemblée, qui était fort nombreuse, et la religieuse, entièrement délivrée par ce moyen, on en rendit de publiques actions de grâces. — J'ai rapporté ce fait si extraordinaire comme étant très certain, puisqu'il eut un si grand nombre de témoins qui en ont donné les déclarations les plus authentiques que l'on puisse désirer, et qu'il s'est passé à la vue de toute la ville d'Avila, qui conçut une grande vénération pour la sainteté du Père Jean de la Croix.

(Extrait de la *Vie de saint Jean de la Croix*, par le R. P. Dosithée de Saint-Alexis, Carme déchaussé. — Imprimée chez Poussielgue frères, 1872.)

Extraits des Petits Bollandistes de Mgr Guérin, faits par notre abonné M. Léger-Vauban.

SAINTE MARTINE, VIERGE ET MARTYRE EN L'AN 226.

Pendant son martyre, cette sainte fut, d'après l'ordre de l'empereur romain Alexandre Sévère, conduite de force dans le temple de Diane; aussitôt qu'elle y entra, le démon en sortit avec des hurlements épouvantables. Un feu tomba du ciel, parmi le tonnerre et les éclairs et brûla, avec une partie du temple, l'idole qui, dans sa chute, écrasa une foule de prêtres et de sectateurs des faux dieux. Ce fait confirme le verset 3 du psaume 95: « Tous les dieux des nations sont des démons », et n'est qu'un exorcisme dans lequel la simple présence et la prière mentale ont suffi pour chasser l'Esprit impur.

ST ANDRÉ CORSINI, EVÊQUE DE FIÉSOLE, MORT EN 1373.

Saint André, étant encore novice dans un monastère d'Italie, avait des amis qui avaient cherché à l'empêcher d'entrer en religion. Un jour que, pendant le dîner des moines, André gardait la porte, quelqu'un vint y frapper avec grande instance. André, regardant par la petite fenêtre, vit un personnage bien vêtu, accompagné de plusieurs domestiques, qui lui dit d'une voix impérieuse: « Ouvre bien vite, car je suis de tes parents, et je n'entends pas que tu restes avec ces gueux; et c'est aussi la volonté de ton père et de ta mère, qui t'ont promis pour époux à une fille très belle. » André lui répondit: « Je n'entends pas ouvrir, parce qu'il m'a été ordonné par l'obéissance de n'ouvrir à personne sans permission; je ne crois pas que vous soyez de mes parents, car je ne vous ai jamais vu; et si je sers ici ces humbles frères, Jésus-Christ lui-même s'est fait homme pour nous servir; je ne crois pas non plus que ce soit la volonté de mon père et de ma mère que je sorte d'ici, car ce sont eux qui m'y ont voué à Dieu, à la Vierge, service dont je me réjouis souverainement; je crois, au contraire, que vous êtes des parents du diable. » Après une courte et inutile discussion dans laquelle l'étranger ne put persuader André, ce dernier fit le signe de la croix. Aussitôt le tentateur, qui n'était autre qu'un démon, disparut, laissant après lui une odeur fétide.

SAINT VAAST, EVÊQUE DE CAMBRAI ET D'ARRAS, MORT EN 540.

Sous le règne du roi de France Clotaire, les Francs s'initiant de plus en plus aux institutions et aux habitudes romaines perdaient de leur humeur guerrière et passaient de longues jour-

nées dans les orgies et la débauche. Un des principaux seigneurs du pays invita un jour à sa table le roi Clotaire et l'évêque Vaast pour lequel il avait beaucoup de respect. L'évêque, en entrant dans la salle du festin, fit le signe de la croix, et les coupes remplies de cervoise se rompirent. Effrayés de ce prodige, le roi et les seigneurs en demandèrent la cause à saint Vaast qui leur répondit que le démon, subtil à tromper les hommes s'était renfermé dans ces vases, et qu'il les avait brisés en s'enfuyant honteusement devant le signe de la croix. A cette époque, les habitants pratiquaient encore les cérémonies occultes de la magie, et croyaient aux charmes et aux enchantements. Ce miracle contribua à ouvrir les yeux de plusieurs et multiplia les conversions.

SAINT ROMUALD, MORT EN 1027.

Il fut le fondateur de l'ordre religieux des Camaldules et, dans son monastère, il fut souvent attaqué par l'esprit de ténèbres, furieux de la perfection de la vie monastique de ce couvent. Après avoir essayé de troubler l'âme du saint, Satan tourna sa fureur contre le corps, jusqu'à battre cruellement ce saint religieux ; il l'épouvanta durant la nuit par des bruits et des sons de voix dont il remplissait sa cellule, lui apparut sous des figures effroyables, et troubla son imagination par une infinité de mauvaises pensées ; ce furieux combat dura cinq années entières.

Quelquefois, prenant la forme d'un homme hideux, il le jetait par terre, le foulait avec les genoux et les pieds et s'apesantissait sur lui pour l'étouffer. Le courageux Romuald méprisait ces assauts et se moquait du démon qui, vaincu par la constance et les prières du saint, s'enfuyait honteux.

On voit que, dès cette époque, Lucifer était tenace ; il est vrai que, s'il présidait aux Sabbats, il n'avait pas encore inventé les Triangles palladiques pour s'y faire adorer.

SAINT AVENTIN DE TROYES, ERMITE, MORT EN 538.

Saint Aventin, prêtre et ermite, habitait une île déserte de la Seine, non loin de Troyes, il ne mangeait que tous les trois jours en buvant de l'eau ; aussi ses austérités et ses prières lui valurent une grande autorité sur les démons, qui sortaient des possédés en publiant sa puissance. Un jour, en allant à Troyes, il aperçut un cavalier et, assis derrière lui, un démon qui menaçait de précipiter cet homme dans le fleuve. La prière du saint mit en fuite le démon, et le cavalier ne se douta pas de l'étrange camarade qu'il avait porté en croupe.

SAINT GALLE, VIERGE A VALENCE (FRANCE) VI^e SIÈCLE.

Cette pieuse vierge allant, suivie de ses servantes, dans une maison où l'appelait quelque bonne œuvre, fut injuriée dans la rue par un homme qui s'écria : « Où croyez-vous que va cette femme que l'on dit une sainte ? Ne pensez pas qu'elle soit sortie pour un motif de charité. Elle court au crime et est perdue de mœurs. » Galle endura cet affront sans répondre un mot, et son insulteur fut à l'instant possédé du démon et s'agita dans des convulsions horribles. La sainte retrouva son insulteur sur la route en rentrant chez elle et, le voyant, se mit à pleurer en disant : « Seigneur, ayez pitié de lui, car il a été créé à votre image et racheté de votre sang. » Puis, faisant le signe de la croix, elle s'approche du possédé et s'écrie : « Esprit immonde, au Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je t'ordonne de sortir. » A ces mots, le démoniaque, qui se roulait dans la poussière, se calma tout à coup et se trouve entièrement délivré.

SAINT CLAIR, ABBÉ, MORT AUPRÈS DE VIENNE (ISÈRE), VERS 660.

Ce saint homme n'était pas moins puissant pour dissiper les efforts de Satan que pour guérir les maladies. Une nuit qu'il se promenait autour du monastère de sainte Blandine, en priant, le monstre infernal vint au-devant de lui sous une forme humaine d'une grandeur prodigieuse et avec un regard effroyable. Le saint ne s'épouvanta pas à la vue de ce fantôme ; mais, plein de courage et de foi, lui demanda qui il était et ce qu'il prétendait : « Je suis venu, répondit le démon, pour te chasser de ce lieu ; car, sans toi, il y a longtemps que je m'en serais rendu le maître. » Le saint lui répliqua : « Va, Satan, c'est mon Seigneur Jésus-Christ à qui toute la terre appartient, et non pas moi qui t'empêche d'en avoir la jouissance. » En disant cela, il fit le signe de la croix contre lui et le fit s'évanouir. Satan se vengea en allant posséder une servante du dehors du monastère, mais il en fut chassé immédiatement par le serviteur de Dieu.

La Révérende Mère du Bourg.

Encore trop de notre époque pour être bientôt canonisée, la Rév. Mère Marie de Jésus (du Bourg) n'en a pas moins eu une vie dans laquelle le surnaturel a joué un grand rôle.

Morte en 1862, appartenant à une des familles les plus distinguées et les plus honorables du Midi (famille qui existe encore), fondatrice d'un Ordre florissant dans le centre de la France, dirigée par des

hommes éclairés, ayant donné enfin ces preuves de bon sens et d'esprit d'organisation sans lesquelles on ne fonde rien, la Mère du Bourg offre toutes les garanties possibles et doit, par conséquent, être crue quand elle raconte ses démêlés avec le *teigneur*.

Voici une de ses lettres, recopiée à notre intention par une de nos lectrices :

... Je vous dirai, parce que vous voulez plus de faits que de réflexions, quelques-unes de mes aventures. Le *teigneur* me tourmentait à un tel point que je n'avais pas un moment de repos, il me poussait dans le feu, me donnait des coups qui me laissaient dans un état d'épuisement et de fatigue, comme si on m'eût disloqué les os. Je passais des journées entières sans pouvoir presque me remuer, sans paroles, sans mouvement ; l'eau bénite me faisait sortir de cet état. Ce malheureux démon me tirait l'esprit, je ne pensais à rien ; d'autres fois, il me donnait des transports de fureur qui me faisaient me déchirer moi-même. Cela se calmait lorsqu'on me jetait de l'eau bénite ou qu'on mettait des reliques sur moi ; à l'approche de ces objets, il s'efforçait de m'étrangler ou de me casser la tête ; mais à peine les avais-je touchés qu'il prenait la fuite. Anne, une bonne fille qui est avec moi, n'osait s'éloigner de quelques pas de crainte d'accident, il n'y avait qu'elle et moi, dans le couvent, qui sussions cette étrange persécution ; elle était malade de chagrin de voir ce que je souffrais, et c'était peu de chose en comparaison des souffrances du dedans. Souvent, je ne pouvais m'empêcher de pousser des cris de toutes mes forces ; je disais : Mon Dieu, je veux souffrir, j'accepte tout ; puis, je m'écriais : Je souffre les tourments de l'enfer, je n'en puis plus !... d'autres fois : Non, je ne suis pas fatiguée de souffrir, frappez, Seigneur, me voici. Je défiais les démons ; aussi, revenaient-ils avec plus de fureur, et, souvent, brisée de fatigue durant le jour, j'espérais que la nuit me donnerait un peu de repos ; point du tout, il y avait autour de moi une légion de ces malheureux esprits. J'avais d'étranges frayeurs, et je ne pouvais me reposer ; mais je remerciais ces méchants de ce qu'ils me faisaient faire pénitence. La vie m'était à charge, car je ne pouvais faire quelques pas sans qu'ils me poursuivissent. Ils me poussaient contre la muraille et dans les escaliers. Un jour, ils me donnèrent des transports de fureur, de telle sorte que je me déchirais avec les dents sans pouvoir m'en empêcher, car ils semblaient s'être emparé de mon corps ; ils me poussaient avec violence contre les angles des murailles, d'une telle vitesse, que la personne témoin de cela se désolait de ne pouvoir m'assister ; enfin, ils me jetèrent par terre. Elle vint me relever, mais je

faillis encore me casser la tête ; heureusement qu'elle trouva de l'eau bénite qu'elle jeta sur moi, dans le moment tout se calma. Je tombai sur une chaise, rompue de fatigue. Alors, cette personne vint m'accabler des plus cruels reproches, avec une colère et des expressions qui faillirent me désespérer. Je versai un torrent de larmes, et, prenant un crucifix, je dis : « Mon Dieu, que je suis malheureuse ; faut-il encore que je sois accablée de reproches ? N'ai-je pas assez de peines ? » Alors, elle s'approcha avec un air de compassion et me demanda de quels reproches je voulais parler. — Quoi ? lui dis-je, ne savez-vous pas ce que vous venez de me dire ? — Moi ! je n'ai pas dit un mot. Je lui rappelai ce que j'avais entendu, elle m'assura n'avoir rien dit ; comme elle ne ment jamais, je fus convaincue, aussi bien qu'elle, que c'était un tour du *teigneur*. (Lettre à M. l'abbé Labiche ; Toulouse, mai 1812. Extrait des lettres de la Révérende Mère Marie de Jésus du Bourg, fondatrice de la Congrégation du Sauveur et de la Très Sainte Vierge ; imprimé chez Barbou frères, à Limoges.)

Sainte Madeleine de Pazzi.

Lorsque le jour de la Sainte-Trinité fut écoulé, Jésus lui ôta le sentiment et le goût de sa grâce, et alors commencèrent les terribles combats qui lui avaient été annoncés. Elle se vit tout à coup environnée d'une multitude de démons à figures effroyables, qui ne la quittaient plus. Jour et nuit, elle n'avait sous les yeux que les images des crimes les plus honteux qui se commettent parmi les hommes, elle n'entendait que des hurlements et des blasphèmes affreux. Quelquefois, ils la saisissaient au haut des escaliers et la précipitaient en bas ; d'autres fois, métamorphosés en serpents, ils la mordaient, et leur morsure lui causait des douleurs intolérables. Cela dura pendant quatorze mois sans discontinuer.

S'approchait-elle de la grille pour recevoir la Sainte Hostie, elle perdait aussitôt l'usage de ses sens, pensait au démon, au lieu de penser à Jésus-Christ, et croyait même apercevoir ce monstre sous une forme horrible, qui menaçait de lui ôter la vie... Souvent aussi, le démon la poussait à proférer des blasphèmes contre Dieu et les saints, et cela lui arrivait principalement quand elle était au chœur, occupée à chanter l'office. Alors, retentissaient à ses oreilles des paroles blasphématoires et des hurlements si forts, qu'elle ne pouvait plus entendre la voix de ses sœurs ni s'entendre elle-même...

Cet esprit de mensonge eut encore recours à un stratagème perfide, pour la perdre de réputation dans l'esprit de ses sœurs. Pendant qu'elle se préparait à la communion, dans le chapitre, avec les autres religieuses, le démon prit sa figure, ses formes, ses vêtements, son allure d'une manière si frappante, qu'il y avait de quoi tromper les yeux les plus clairvoyants. Dans cet équipage, il se glisse dans la cuisine, au moment où il savait être aperçu, tout en ayant l'air de se cacher. Il découvre un plat, en tire un morceau de viande qu'il dévore sur le lieu même, et se sauve. Une religieuse qui voyait de loin ce qui se passait, croyant que ce personnage était Madeleine, fut d'autant plus scandalisée de sa gourmandise, que celle-ci ne mangeait que du pain et ne buvait que de l'eau. (Extrait de la vie de sainte Madeleine de Pazzi, par le Père Cepari, de la Compagnie de Jésus, imprimé chez Périsset frères.)

* * *

COLLECTION DE LA VIE DES SAINTS.

*Publiée par la Croix, de Paris.**Bienheureux Guillaume de Toulouse,*
Religieux de l'ordre de saint Augustin.

Fête le 18 mai. — N° 591 de la collection.

En récompense de ses victoires sur l'Enfer, sur le monde et ses passions, le saint reçut de Dieu le pouvoir de vaincre le démon. Pour preuve, nous n'avons qu'à citer le P. Simplicien, de Saint-Martin (1), célèbre hagiographe du XVII^e siècle :

« L'histoire nous apprend, dit cet auteur, que du temps du Bienheureux, il y avait, dans Tolose, une jeune fille possédée qu'on conduisait souvent pour l'exorciser, à Saint-Antoine de Vienne, petite église proche de Saint-Georges; mais, comme on n'avancait rien et que le diable ne voulait ni parler ni sortir de ce corps, on fut contraint d'avoir recours à Guillaume. Il se vit tant pressé, soit par l'obéissance ou par l'importunité des séculiers, qu'il s'y en alla; mais ayant rencontré dans la rue quelques-uns de nos religieux qui, d'un mouvement de curiosité assez innocente, désiraient assister à cette action, luy qui ne voulait pas de tels témoins les reprit aigrement (sévèrement), protestant de ne passer point plus avant qu'ils ne fussent bien loin de là.

« S'en estant retourné au couvent, il entra dans l'Eglise; et après avoir recommandé cette affaire à Dieu, et s'estre muni de l'oraison pour attaquer ce fort armé qui tenait bon là-dedans,

(1) Le Père Simplicien, de Saint-Martin, religieux Augustin, provincial d'Aquitaine, professeur royal, doyen de la Faculté de théologie en l'Université de Tolose, *Vie des Saints de l'ordre*, in-folio, Tolose, chez Colomiez 1644, avec approbation des supérieurs.

il commença de l'interroger de plusieurs choses, auxquelles le démon satisfait, comme entre autres lui ayant demandé de quoi faisait-on ce jour-là l'office, il répondit comme il fallait et nomma le saint qui tombait alors selon l'ordre du calendrier.

« Mais, pour montrer qu'il ne faut point jouer en de semblables occasions, un docteur de l'Université lui ayant voulu demander de quoy c'était qu'il avait dit *Matines*, la nuit précédente, Dieu permit qu'il lui reprochât en face sa mauvaise vie et un crime qu'il avait commis cette nuit même.

« Cecy fut cause que personne ne l'osa plus interroger et que le saint, lui ayant de la part de Dieu commandé le silence, fit sortir toute l'assemblée, se mit de nouveau en prières et chassa le malin esprit; lequel ayant laissé demy morte cette misérable fille, il la remit en parfaite santé et la rendit à ses parents. »

Bienheureux Félix de Nicosie,
Frère convers capucin.

Fête le 31 mai. — N° 590 de la collection.

Il faut lire, dans son historien (1), comment le frère Félix chassa un démon qui s'était introduit dans une ferme sous la forme d'un domestique, pour faire perdre aux bergers l'amour de la prière et de la vertu.

*Saint Arnoul,*Evêque de Soissons (XI^e siècle).

Fête le 15 août. — N° 82 de la collection.

Non seulement Arnulphe ou Arnoul avait puissance sur les maladies et commandait à la nature; mais à sa voix encore, comme autrefois à celle du Christ, Satan frémissait de rage et était contraint d'obéir.

Dieu avait permis au démon d'entrer dans le corps d'un jeune homme, en punition de vengeances cruelles qu'il méditait dans son cœur. Le malheureux, sous le coup de cette obsession, se tordait dans des convulsions horribles. Sa bouche écumait, et même on avait été contraint de l'enchaîner; car, dans sa fureur, il se précipitait sur tous ceux qui se présentaient à lui et les lacérait de ses dents.

A cette nouvelle, Arnulphe commande qu'on lui emmène le jeune homme. D'aussi loin qu'il le voit venir, il fait le signe de la croix; et lorsque les gens qui le conduisent sont proches, il leur ordonne de le délier; immobilisés par la terreur, aucun ne pense à obéir.

Le saint renouvelle son ordre d'une voix plus forte; et c'est en tremblant qu'ils ouvrent les

(1) *Vie du Bienheureux Félix de Nicosie*, par le R. P. Henri de Grèzes. Chez Delhomme et Briguelet, 83, rue de Rennes.

anneaux qui retenaient les pieds et les mains du possédé. Mais à peine le jeune homme est-il libre qu'il se jette aux pieds d'Arnulphe, lui confesse ses fautes, et retourne chez lui, délivré du malin esprit, l'âme pure et réconciliée avec Dieu.

Sainte Hélène.

Fête le 18 août. — N° 339 de la collection.

Transportées à l'abbaye de Hautvilliers, les reliques de sainte Hélène furent l'objet d'un culte spécial de la part des populations rémoises et autres. Les miracles les plus remarquables, sinon les plus importants, sont ceux par lesquels la sainte manifesta son pouvoir sur les démons.

Un enfant de Reims, fils d'un nommé Périllon, fut ensorcelé par une vieille femme qui lui avait donné une pomme à manger. A peine avait-il fini de la manger qu'il fut possédé du démon et sentit de violentes douleurs dans les entrailles. Son corps s'enfle, ses bras s'étendent en proie à des contorsions nerveuses qui durent des heures entières, sa tête est agitée d'un tremblement convulsif sans qu'il puisse la calmer pendant l'espace de six semaines. A ces douleurs étranges, vient s'ajouter un phénomène qui attire l'attention des médecins : Une voix sonore et vibrante se fait entendre dans les entrailles de l'enfant. Les remèdes sont inutiles. Les parents sont dans une désolation extrême. Que faire ? Un médecin leur déclare enfin que l'enfant n'a pas de maladie, mais qu'il est ensorcelé. Aussitôt ils mènent François (c'est le nom de l'enfant) à Hautvilliers. Là ils commencent une neuvaine à sainte Hélène. Leur ferveur est grande, Dieu ne peut rester sourd à leurs prières, et le quatrième jour de la neuvaine l'enfant est complètement guéri.

Une jeune fille était grandement tourmentée par le démon qui la faisait grandement souffrir depuis dix-huit ans. Dès qu'elle eut entendu parler des merveilles qui se faisaient à Hautvilliers, elle s'empressa de s'y rendre. Elle s'appelait Jeanne Bloquet et habitait Brugny. Elle était connue dans tous les pays environnants. Aussi, quand on sut qu'elle se rendait à Hautvilliers, une foule de curieux la suivirent pour être témoins d'un miracle qu'ils réputaient comme certain, tant était grande la confiance qu'on avait en sainte Hélène. Arrivée à l'abbaye, la jeune fille entendit la Messe.

Elle alla prier ensuite au tombeau de la sainte. Tous les regards se portent sur elle. Beaucoup se disent les uns aux autres : « Nous allons voir le diable sortir. » D'autres, moins confiants, commencent à douter en disant : « Elle aurait dû être guérie pendant la Messe ; sainte Hélène n'a peut-être pas assez de pouvoir sur le démon qui la tour-

mente. » Soudain la jeune fille fait des contorsions effrayantes. Les yeux sortent de leur orbite. Elle vomit une grenouille, une pierre traversée de cinq grandes épingles, des os, une pièce de lanterne, une pêche, trois grands clous, trois morceaux de verre, une peau verte remplie d'aiguilles, des limaçons, etc., etc. Les vomissements durent plus d'un quart d'heure. Les assistants sont remplis de stupeur. Jeanne cesse enfin de vomir ; elle était guérie. Ce prodige extraordinaire se répandit à plus de vingt lieues à la ronde, et de toutes parts on accourut pour obtenir de semblables guérisons !

Une autre jeune fille était également ensorcelée. Des cris de grenouille se faisaient entendre dans ses entrailles. Elle va à Hautvilliers, elle est pareillement guérie après avoir vomi plusieurs grands lézards vivants, sous la forme desquels les démons s'échappèrent de son corps.

Saint Gall.

Fête le 16 octobre. — N° 70 de la collection.

Un jour que notre saint se trouvait chez le prêtre Willimar, ce dernier reçut une lettre de Gunzon lui demandant de se rendre au château d'Oberling et d'amener avec lui le saint abbé Gall. Le duc avait une fille unique, appelée Frideburge, et promise au roi Sigebert ; mais depuis quelque temps elle était possédée d'un démon qui la tourmentait cruellement. Deux évêques l'avaient exorcisée sans pouvoir la guérir. Willimar conduisit donc saint Gall au château du duc.

Lorsque le serviteur de Dieu entra, la jeune fille n'avait pris aucune nourriture depuis trois jours. Elle était, les yeux fermés et comme morte, sur les genoux de sa mère éplorée. A cette vue, le saint ne put retenir ses larmes, et, se jetant à genoux : « Seigneur Jésus, dit-il, qui avez daigné naître d'une vierge, qui avez commandé aux vents et à la mer et chassé les démons, ayez pitié de cette pauvre enfant et délivrez-la du joug de Satan. »

S'étant relevé, il prit la main droite de la jeune fille, et, lui touchant la tête, il dit tout haut :

« Esprit immonde, je t'ordonne, au Nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de sortir de cette créature de Dieu !

— Est-ce toi, Gall ? s'écria le démon. Tu m'as expulsé de mes temples ; c'est pour me venger que je suis entré dans cette fille, parce que son père t'a chassé toi-même. Où donc irai-je si je pars d'ici ?

— Là où le Seigneur t'a précipité, dans l'abîme ! » répondit l'homme de Dieu.

A ces mots, on vit sortir de la bouche de la possédée un oiseau noir et hideux. La jeune fille

se leva guérie, et saint Gall la rendit à sa mère comme autrefois le Sauveur Jésus rendait à la veuve de Naïm son fils ressuscité.

Bienheureuse Hélène de Valentini, Veuve.

Tertiaire de l'ordre de Saint Augustin.

Fête le 27 octobre. — N° 599 de la collection.

Le démon, si souvent vaincu par cette courageuse fille de saint Augustin, finit par la persécuter ouvertement. Elle était en prière dans sa chambre quand il se fit un grand fracas, comme si toute la maison s'écroulait depuis le toit jusqu'aux fondements. Plusieurs fois, le même vacarme recommença. La Bienheureuse fut d'abord seule à l'entendre, puis tous les gens de la maison en furent effrayés. La sœur d'Hélène et les domestiques cherchèrent partout sans trouver aucune cause à un pareil bruit, ni aucune trace de chute. Pendant ce temps, Hélène continuait tranquillement sa prière.

Furieux, le démon entra dans sa chambre sous une forme effroyable et l'accabla de coups : « O doux Jésus, mon amour, s'écria Hélène, venez à mon secours. » A ces mots, l'ange des ténèbres disparut.

Une autre fois, il se montra déguisé en ange de lumière, et, d'une voix douce : O mon Hélène, dit-il, allez au milieu du monde, faites connaître à tous la vie pénitente que vous menez, vous qui avez toujours été si chrétienne, afin qu'à ce spectacle les mondains se convertissent. N'est-ce pas la parole du Maître : « Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père céleste. » — Le Maître a dit aussi, répondit Hélène : « Que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite ». Le démon, reconnu, s'enfuit aussitôt.

La sainte veuve se rendait de grand matin à l'église de Sainte-Lucie, lorsqu'au moment de franchir le pont de la Roia, le démon la saisit et la jeta dans la rivière. Toute mouillée mais sans blessure, Hélène s'écria : « Tu ne vaincras pas, méchant, et tu ne m'empêcheras pas d'aller à la messe aujourd'hui. » Sans revenir chez elle changer d'habits, elle alla droit à l'église et ne revint qu'après ses exercices ordinaires.

Lorsqu'elle craignait davantage les attaques de l'ennemi, Hélène priait quelquefois une autre tertiaire, la pieuse Dominica Spilimbergia, sa compagne habituelle, de rester auprès d'elle.

En présence de ce témoin, Satan différât parfois ses visites, mais pas toujours. Dans un moment de rage, il battit si cruellement Hélène que Dominica dut relever son amie toute blessée et l'aider à s'étendre sur son lit.

Un jour, il lui cassa une jambe. On appela le chirurgien pour la soigner, mais la nuit suivante le démon la démit de nouveau ; Hélène ne voulut plus rappeler un médecin et se contenta de recourir à Dieu. Et, grâce à sa patience, la cruauté de l'ennemi ne servit qu'à lui donner l'occasion de nouvelles victoires.

Saint Noamas de Rodez,

Diacre et confesseur.

Fête le 3 novembre. — N° 557 de la collection.

Un jour, qu'on amenait un démoniaque à saint Amans (évêque de Rodez) pour qu'il le guérît, le prélat renvoya les sollicitateurs à son diacre, bien certain qu'aucune puissance de l'enfer ne pouvait lui résister. Noamas, pour obéir à son évêque, prononça sur le possédé les exorcismes accoutumés, ordonnant, au nom de Jésus-Christ, à l'esprit des ténèbres, de quitter sa victime. Le démon, obligé de céder à la puissance divine, sortit plein de rage, annonçant au saint qu'il se vengerait en le forçant à faire un long voyage.

L'esprit malin se jeta sur une jeune nièce de l'empereur (Valentinien III), et il la tourmentait si cruellement qu'elle ne pouvait se tenir ni droite ni couchée. Le prince appela les plus habiles médecins pour guérir ce mal singulier, mais aucun ne put réussir à la soulager ; ils s'aperçurent bien vite que cette maladie venait d'un agent étranger à la nature et contre lequel la médecine corporelle n'a pas de remède. L'empereur demanda donc des exorcistes pour chasser le démon qui tourmentait la jeune fille. Le mauvais esprit finit par répliquer aux exorcistes qu'il ne sortirait que sur l'ordre de Noamas, diacre de Rodez. On ne savait s'il fallait le croire. Cependant l'empereur, désireux de sauver sa nièce, envoya aussitôt des messagers à Rodez chercher ce personnage.

Dès que le saint diacre fut en route pour l'Italie, le démon se mit à tourmenter la possédée avec une telle fureur, qu'on craignait à chaque instant de la voir mourir. Des cavaliers furent envoyés en toute hâte au-devant de l'homme de Dieu, pour le supplier d'accélérer sa marche le plus possible. Noamas leur donna son manteau : « Retournez promptement, leur dit-il, et enveloppez la malheureuse enfant dans ce manteau pour la calmer. » A peine ce manteau fut-il posé sur la possédée que le démon la laissa en criant : « Noamas de Rodez m'a chassé d'ici. » L'enfant était délivrée.

Pour éviter tout double emploi dans les travaux de recherches auxquels nos abonnés veulent bien se livrer, nous devons dire qu'un ecclésiastique de Ribérac nous fait le dépouil-

lement des deux premières années de la *Vie des Saints* publiée par la *Croix de Paris*.

D'autre part, notre abonné M. Léger Vauban se propose de dépouiller les six premiers tomes des *Petits Bollandistes*, de Mgr Guérin.

Nous recommandons à tous ceux de nos abonnés qui veulent bien coopérer à notre œuvre d'avoir soin de n'écrire qu'au recto de leurs feuillets destinés à l'imprimerie.

TRIBUNE DES ABONNÉS

Sous cette rubrique, nous avons créé, depuis le numéro de janvier 1895, une sorte de concours permanent d'érudition, entre nos abonnés, uniquement, bien entendu, sur les questions spéciales qui font l'objet de cette revue : surnaturel diabolique, occultisme, franc-maçonnerie et sociétés secrètes antichrétiennes, spiritisme examiné à la lumière de la science catholique ; en un mot, toutes les questions diverses les plus discutées se rattachant à notre programme.

L'idée de créer cette tribune nous a été suggérée par la lecture de diverses communications fort intéressantes, mais dont nous ne pouvons prendre la responsabilité personnelle quant aux doctrines émises ; d'autre part, on nous adresse souvent des questions, pour la réponse desquelles nous manquons d'éléments certains, et qui ne nous paraissent pas cependant devoir être éliminées.

Nos abonnés peuvent donc exposer leurs arguments dans notre revue, poser des questions, se répondre les uns aux autres, rectifier les erreurs échappées à nos collaborateurs occasionnels et à nous-mêmes ; et ainsi la lumière se fera de plus en plus vive.

Notre désir est d'obtenir, sur le terrain réservé de l'étude du satanisme contemporain, de ses manifestations et de ses manœuvres de toute sorte, des résultats analogues à ceux qu'obtient la revue bien connue *L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* sur le terrain littéraire, historique et artistique. En citant cet exemple, notre but sera parfaitement compris de tous nos lecteurs.

Le Diable en Afrique

Maisons-Alfort, le 1^{er} juin 1895.

Monsieur,

Je trouve, dans un livre intitulé : « Voyage à la côte orientale d'Afrique », par le R. P. Horner, missionnaire apostolique de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, supérieur de la mission de Zanzibar, les détails suivants, sur la pratique d'un culte satanique dans cette partie de l'Afrique. Je crois vous être utile en vous envoyant cet extrait qui rentre dans le programme que vous vous êtes tracé. Je cite textuellement le Père Horner, toutefois, les notes sont de moi, car ce religieux, écrivant avant les révélations parues dans ces dernières années, sur l'occultisme et le satanisme contemporain, n'a pu, par conséquent, faire remarquer la corrélation entre les pratiques démoniaques des peuplades

africaines et celles en usage dans les autres contrées :

« Comme toute croyance religieuse conduit
« à des actes extérieurs, les mauvais esprits,
« toujours jaloux des honneurs divins, se font
« invoquer et honorer par des sacrifices.

« Afin de les obtenir plus sûrement, ils ont
« recours aux obsessions et aux possessions.
« Les scènes que je vais décrire en sont la
« preuve :

« Un Pépo s'introduit dans le corps humain et lui cause des douleurs si étranges
« que les remèdes ordinaires sont impuissants
« à les soulager. Le Mganga, consulté, déclare
« que le Pépo exige une danse ou un sacrifice.
« Il faut savoir que, suivant les traditions,
« chaque homme et chaque femme a son esprit
« particulier. Les esprits des hommes s'appellent Mahaila et ceux des femmes Kiti-miri. Qui ne verrait là une contrefaçon
« satanique de l'ange gardien ? »

Ici, je dois donner quelques explications. Ces malheureux nègres sont nettement satanistes. Ils croient à l'existence d'un Dieu, infiniment bon, créateur de l'univers, mais ne s'occupent pas de lui. C'est à peine si, dans les cérémonies religieuses, on chante parfois : « Ombé Monggou », Priez Dieu. Par contre, les Péponi, ou esprits, sont fort en faveur chez eux. Si les démons qui se manifestent leur causent du dommage, ou leur font du mal dans le cas des possédés passifs, par exemple, on les regarde comme des mauvais esprits, les palladistes diraient des maléachs, et on les fait « exorciser ? » par le Mganga, ou le prêtre destiné à cet effet.

Quant au Mganga, que le Père Horner qualifie, dans quelques passages de son livre, de fléau de ces contrées, il accumule les fonctions de sorcier ou magicien, de médecin, de prêtre, de sacrificateur et de devin. En ces qualités, il pratique la divination, prédit (?) l'avenir, au moyen de petites baguettes magiques, ou par le cri des bêtes sauvages, ou par le vol des oiseaux. Mais, cet imitateur des aruspices de l'antiquité (Satan est le même en tous temps et en tous lieux) a d'autres cordes à son arc. Il guérit les malades, accompagne les caravanes, porteur du plus léger fardeau, etc. En temps de guerre, il aide sa tribu de toute la force de sa puissance magique. Il prend une abeille sur laquelle il prononce certaines incantations et la laisse envoler. Comme les ruches sauvages sont nombreuses, il arrive parfois que les guerriers non vêtus sont dispersés par les abeilles. Ce fait est naturellement attribué au magicien qui, on le voit, peut marcher de pair avec son confrère en satanisme, le lama tibétain.

Je reprends le récit du R. P. Horner :

« Pour donner une idée des cérémonies dia-
 « boliques exigées par les Péponi, je vais
 « décrire la cérémonie de Mana-Va-Mana en
 « l'honneur du Kitimiri. Après avoir examiné
 « le malade, le Mganga lui administre des re-
 « mède qui restent sans effet. Alors, il prend
 « du sable, le jette sur une planche, y trace
 « quelques figures, qu'il étudie soigneusement
 « et déclare que le malade est possédé d'un
 « Pépo.

« Mais comme il existe plusieurs espèces de
 « démons, dont chacune a ses prêtres ou sa-
 « crificateurs particuliers, le Mganga, pour sa-
 « voir à quel prêtre il faut s'adresser, examine
 « de nouveau les figures tracées sur la plan-
 « che. Bientôt il nomme le Foundi, ou prêtre
 « qui doit chasser le Pépo. On se rend alors
 « solennellement auprès du Foundi pour lui
 « faire part de la consultation appelée Téza-
 « mia. Le Foundi répond : Je vais invoquer
 « ce Pépo et lui demander quel sacrifice il
 « désire.

« En attendant la réponse de l'esprit, le sa-
 « crificateur se rend auprès du malade et lui
 « donne à boire, pendant sept jours, une infu-
 « sion de plantes aromatiques. Pendant sept
 « autres jours, il lui fait prendre des bains
 « de vapeur qui, renfermant certain narco-
 « tique, finissent par donner au patient tous
 « les symptômes de l'ivresse.

« C'est alors que le sacrificateur annonce
 « l'arrivée de l'esprit. Aussitôt il commence à
 « l'interroger et à marchander avec lui :

« — Pourquoi tourmentes-tu ce malade ?

« — Parce que je veux un sacrifice.

« — Quel sacrifice veux-tu ?

« — Celui d'un bœuf.

« — Mais tu ne sais donc pas que ce malade
 « est pauvre et que tu le ferais plutôt mourir
 « que de lui faire donner un bœuf ?

« — Eh bien ! puisqu'il est pauvre, je me
 « contenterai d'une chèvre.

« Mais il ne peut même pas te donner une
 « chèvre. Patiente jusqu'à la récolte du riz,
 « alors le malade fera de la poterie et des
 « nattes pour ramasser un peu d'argent, et tu
 « seras honoré d'un sacrifice, d'une danse et
 « d'un turban.

« — Cela suffit, répond le Pépo. Et il s'en va
 « ainsi que le sacrificateur. Le malade se réta-
 « blit généralement peu après.

« A l'époque fixée, le malade apporte au
 « sacrificateur son salaire consistant en deux
 « piastres d'argent. Il y joint, pour le sacrifice,
 « une chèvre, trois morceaux de toile blan-
 « che, dont l'un pour le turban, les deux
 « autres pour le Foundi, trois mesures de fa-
 « rine pour le gâteau sacré, sept petites tasses,
 « un bol en faïence, sept morceaux de cannes
 « à sucre, sept œufs, sept fleurs de nymphéa
 « blanc, un peu de miel, une natte blanche,

« deux mesures de riz pour la table du Foundi,
 « et quatre mesures pour celle des personnes
 « invitées. »

La contrefaçon d'exorcisme ci-dessus men-
 tionnée rappelle la délivrance opérée par
 l'effet de la médaille de saint Benoît à Trichi-
 nopoly (*Revue Mensuelle*, n° 14, pages 95-96).
 Dans l'Inde, comme en Afrique, le démon vou-
 lait avoir un sacrifice ; mais comme il avait
 affaire à des chrétiens il n'eut rien du tout.
 D'autre part, une note du Père Horner conste-
 tate que l'emploi si fréquent du nombre sept
 est la caricature satanique de ce nombre sa-
 cré si usité dans l'Ecriture.

Rien n'est plus juste, et les abonnés du
 docteur Bataille savent jusqu'à quel point est
 poussée cette imitation dans les sectes et socié-
 tés secrètes anti-chrétiennes depuis les sept
 ans du Maître maçon, les sept grandes vérités
 du Chevalier du Soleil, les sept colonnes et
 les sept lumières qui ornent le grand conseil
 (17^e degré du Rite Ecossais), les sept petits du
 pélican, les sept officiers du Suprême Conseil,
 les sept degrés de l'échelle mystérieuse et, dans
 la maçonnerie ordinaire, les sept échelons de
 l'échelle palladique, les sept sacrements luci-
 fériens, jusqu'aux sept grands Directoires de
 la Franc-Maçonnerie Luciférienne Universelle,
 et tous les symboles plus ou moins abracada-
 brants en usage chez les occultistes de tout
 acabit.

« Aussitôt, continue le Père Horner, le Foundi
 « invite les Varis et les Foundi de Kitimiri du
 « voisinage, c'est-à-dire les initiés et les prê-
 « tres de ce Pépo. Le mot varis est le pluriel
 « du mot mari qui signifie client ou initié.

« Ordinairement, ces Varis sont des fem-
 « mes. Afin de rendre la description plus dé-
 « coute, je suppose que l'initié ou le malade qui
 « offre le sacrifice est également une femme.
 « Je le fais avec d'autant plus de raison que
 « ces possessions démoniaques sont beaucoup
 « plus fréquentes chez les personnes du
 « sexe.

« Les Varis commencent par faire la toi-
 « lette de la nouvelle Mari ou initiée. Elles
 « lui rasent la tête, la lavent, lui enduisent le
 « corps de poudre de sandal et le frottent de
 « feuilles de roses. Avec une pâte composée
 « de sciure de bois, on lui trace sur la tête
 « diverses figures, puis on lui met deux vê-
 « tements blancs qu'elle-même a préparés
 « d'avance.

« Les soins de la parure terminés, les Varis
 « s'occupent de la préparation du plateau qui
 « doit servir au sacrifice. Elles pétrissent un
 « gros gâteau qu'elles mettent au feu. Pendant
 « la cuisson, chaque Vari, en commençant par
 « la plus ancienne, plonge le doigt dans une
 « pâte faite de poudre de sandal et imprime
 « sept marques sur le plateau du sacrifice.

« Après y avoir mis sept morceaux de can-
 « nes à sucre, sept fleurs de nymphéa, sept
 « épis de pandanus odoriférant, on le couvre
 « de feuilles de basilic et on range sur le con-
 « tour sept tasses, sept œufs, du miel et de
 « l'encens. Au milieu du plateau, on met le
 « gâteau sur lequel on place un bol rempli
 « d'herbes aromatiques soigneusement broyées.
 « Tous ces préparatifs, accompagnés de chants
 « particuliers, se font avec le sérieux solennel
 « des cérémonies religieuses. Les Varis, vêtues
 « de blanc, sont coiffées de turbans de même
 « couleur. Chacun de ces suppôts du démon a
 « la figure barbouillée de rouge, de blanc et
 « de noir et porte à la main une queue de
 « mule ou de zèbre.

« J'avoue que la première fois que j'ai vu
 « ces femmes ainsi travesties, je croyais voir
 « des démons sortis de l'enfer, car le portrait
 « que j'en trace est bien pâle à côté de la
 « réalité.

« Tout étant prêt pour le sacrifice, la Vari
 « la plus ancienne rentre dans la salle, en s'é-
 « criant : « Taïréni », soyons prêts.

« — Taïri-tai, je suis prêt, répond le sacri-
 « ficateur.

« Aussitôt, on apporte processionnellement,
 « et en chantant, le plateau du sacrifice. On le
 « dépose sur un tabouret, dans un coin de la
 « salle, au milieu de laquelle est une *nappe*
 « *blanche retournée sens dessus dessous*.

« Paraît ensuite la Mari qui s'avance chaus-
 « sée de hauts souliers de bois. Elle est sou-
 « tenue dans sa marche par trois Varis, dont
 « la plus ancienne la fait asseoir et lever sept
 « fois au milieu de l'appartement.

« Lorsque la Mari est assise, les Varis qui
 « l'ont conduite s'asseoient dans l'ordre de la
 « marche. Un instant après, la doyenne dit de
 « nouveau : Taïrénie. Le Foundi répond : Taïri-
 « tai, et invite à commencer la cérémonie les
 « Foundi étrangers qui ordinairement décli-
 « nent cet honneur. Le sacrificateur prend
 « alors une petite clochette en fer qu'il sonne
 « sept fois, en la jetant et en la reprenant
 « autant de fois. A cet instant, commence la
 « danse au son du tambour, et le spectateur
 « devient témoin de scènes bien étranges.

« Les danses africaines ayant comme celles
 « des autres pays leurs pauses plus ou moins
 « fréquentes, on chante pendant ces inter-
 « ruptions, autour de la Mari, des strophes
 « bizarres et le plus souvent incompréhen-
 « sibles. Bientôt le Foundi se démène agité
 « par des mouvements de plus en plus vio-
 « lents, et le chant devient tout à fait lugubre.

« Lorsque ces cérémonies ont lieu pendant
 « la nuit, elles ont quelque chose d'effrayant.
 « La danse orientale, si insolite pour l'Euro-
 « péen, l'aspect de la salle mal éclairée et
 « remplie d'une foule de fantômes blancs, qui

« font des contorsions convulsives, le bruit
 « sourd des tambours, les chants qui parfois
 « ressemblent au plain-chant de nos églises,
 « frappent tellement l'imagination qu'on est
 « loin de rire d'un pareil spectacle. On est au
 « contraire profondément peiné de voir le
 « démon, ce singe de Dieu, *Simius Dei*, selon
 « l'expression de Tertullien, si bien honoré et
 « si fidèlement servi. Ordinairement, le Pépo
 « obéit à la voix de son ministre. Vers minuit,
 « la Mari commence à se balancer de gauche
 « à droite. Les tambours battent la mesure
 « d'une manière plus accélérée. Une ronde
 « Varis se forme, et il ne reste au milieu de
 « la salle que l'initié et le sacrificateur.

« On répète plusieurs fois, au bruit du tam-
 « bour : Moana, Mavoua, Nakonita, Pandé,
 « Méima, Nikouéné, Dame fleur, on t'appelle,
 « monte sur la montagne pour qu'on te voie.

« La Mari fait alors des mouvements plus
 « brusques que jamais. La ronde des Varis,
 « qui tournent à donner le vertige, s'accélère.
 « Les tambours battent à se rompre. » (Je
 rappelle aux lecteurs que cette danse a pour
 but de mettre en état de possession l'initié qui
 se trouve au milieu. Elle équivaut donc à la
 chaîne magique employée dans les Triangles
 du Rite Palladique pour les œuvres du grand
 rite.)

« La foule pousse des cris assourdissants, en
 « disant : Io, io, mgéni, io, io, achoungou-
 « liéni, mgeni, io, io, voilà, voilà l'étranger !
 « Voyez l'étranger ! Le voilà ! le voilà !

« Au moment de l'apparition, la Mari
 « demeure sans mouvement. Un silence pro-
 « fond s'établit dans toute l'assemblée, et le
 « Foundi entonne : Ombé Monggou : Priez
 « Dieu. »

Le Père Horner ne s'explique pas au sujet
 de cette apparition de l'esprit. Cette apparition
 est visible pour l'assemblée, puisqu'elle cons-
 tate la présence de l'« étranger ». Du reste, le
 fait de l'apparition d'un esprit immédiatement
 avant son établissement dans le corps d'un
 possédé actif n'a rien d'inédit, puisque le
 docteur Bataille relate, dans son ouvrage (2^{me}
 volume, pages 857-858), qu'avant de posséder
 miss Diana Vaughan, dans la grotte de Mam-
 moth Cave, Asmodée apparut non-seulement
 à sa protégée, mais aussi aux frères et aux
 sœurs du grand Triangle les « Onze Sept » qui
 l'accompagnaient :

« Après la répétition faite plusieurs fois par
 « le chœur, il se ceint la tête d'une couronne
 « de fleurs de basilic à laquelle il ajoute des
 « enveloppes foliacées d'épis de pandanus
 « odoriférant. Ensuite, il dit : Priez Dieu, et
 « tout chant et tout bruit cesse.

« Après un silence assez long, la Mari dit :
 « Salut à vous et personne ne répond. Trois
 « fois de suite, elle reprend : Salut à vous,

« et trois fois l'assistance s'incline. Ces saluts terminés, le Foundi roule en turban une pièce de toile blanche et en coiffe la Mari.

« La plus ancienne des Varis lui met au cou une chaîne en argent, ou un chapelet fait avec de la verroterie ; puis des bracelets à la main et au pied gauches.

« De son côté, le Foundi prend une partie des herbes bouillies dans le vase placé sur le gâteau, les met dans une tasse, y ajoute du miel, un œuf et fait de tous ces ingrédients un mélange dont il donne à goûter à la Mari. Les Varis, vêtues de blanc, partagent le reste entre elles et mangent tout, même les fleurs de nymphéa.

« A la fin de ce petit repas, contrefaçon satanique de la communion ou des agapes chrétiennes, on égorgela victime. Le Foundi en recueille le sang dont il asperge l'initiée. Il en boit une partie et donne le reste à boire aux Varis. »

Je dois ici signaler l'analogie de cette scène, avec les pratiques du Palladisme indien. Le docteur Bataille, dans les pages saisissantes qu'il leur consacre dans son premier volume, constate à Calcutta, lors de la célébration de la messe démoniaque au Temple du Phénix, l'apport d'un gâteau qui simule l'Eucharistie. Comme chez les nègres, le grand-maître égorgela victime ; comme le Foundi, il asperge de son sang le couple simiesque contrefaisant les fiancés. La différence n'existe que sur l'animal sacrifié, qui est un agneau chez les lucifériens asiatiques, tandis que c'est une chèvre dans l'Afrique orientale, comme aux Antilles dans la secte des Vaudoux :

« Sacrifiant ensuite à la Mari ou plutôt à l'esprit qui la possède, le sacrificateur lui dit : Te voilà honoré d'un sacrifice et d'une danse. Tu as, de plus, un beau turban ; dis-nous maintenant qui tu es.

« L'esprit répond par un mot en usage parmi les Pépo : Goungoni nymphéa : Ce n'est pas assez, dit le Foundi, si tu es un vrai Pépo, tu as un père et une mère, une famille et des ancêtres. Le Pépo répond : Je suis Goungoni, fille de Goungoni. Ma famille demeure à Mahri, elle descend de Mana-Va-Mouna, et nos ancêtres viennent de l'île de Pomba (?).

« Après cette déclaration, toutes les femmes présentes qui sont en parenté avec l'esprit qui possède la nouvelle initiée, se croient possédées. Elles l'entourent à l'envi et lui font mille caresses. Pour montrer que le Pépo est bien dans la nouvelle initiée, le sacrificateur exige qu'elle fasse des choses surhumaines ; s'adressant donc au Pépo, il lui dit : Ce n'est pas tout, tu es entré dans cette personne, il faut que tu partages ses occupations sans te rebuter de rien.

« Immédiatement les tambours commencent à battre. Le Foundi fait lever la Mari et lui fait exécuter, en dansant, les travaux ordinaires de la vie. Ainsi elle va mesurer le riz, le piler, le laver en dansant ; nettoyer la vaisselle en dansant, attiser le feu, lever de l'eau du puits, et la porter à la case tous les jours en dansant.

« Ces travaux terminés, on la fait embrasser son mari et ses enfants au milieu de danses caractéristiques, bizarres, et parfois grotesques, qui se prolongent jusqu'au matin. En ce moment, le sacrificateur et les anciennes initiées mangent la chèvre qui a servi au sacrifice.

« Un dernier trait achève de donner à ces déplorables cérémonies le caractère religieux : c'est la réunion en société des personnes qui appartiennent au même esprit possesseur.

« Les Varis ou possédées forment entre elles une sorte de corporation qui se manifeste par des secours mutuels. Une possédée vient-elle à tomber malade ? toutes les Varis vont la visiter et lui porter des cadeaux. En cas d'incendie, toutes se cotisent pour faire rebâtir la demeure de leur associée.

« On se demande naturellement quelle peut être l'origine de ces différentes cérémonies en usage chez toutes les peuplades riveraines de la côte orientale, depuis l'Abyssinie jusqu'au Mozambique. La réponse ne saurait être douteuse.

« Pour ne parler que du culte rendu au Hitimiri, qui ne verrait dans l'emploi si souvent et si religieusement observé du nombre sept, dans l'usage de la clochette, des vêtements blancs, du gâteau sacré, du plateau du sacrifice, de la procession, du chant des strophes, des mots : Priez Dieu, suivis de silence, de la toile blanche avec laquelle on couvre la tête de la nouvelle initiée, de la nourriture qu'on lui donne à manger, la contrefaçon satanique de nos cérémonies, du baptême, de la confirmation, de la messe, de la communion et peut-être même du mariage ?

Voilà le récit d'un témoin oculaire. Sans doute, cette association démoniaque qui, comme la Franc-Maçonnerie, prend les apparences d'une société de bienfaisance, ne s'entoure pas comme dans les pays civilisés de ces dehors pompeux en usage dans les loges et arrière-loges, mais leur chef à tous est toujours le même : Satan.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée,

Edouard PIRMEZ.

Promesse de Collaboration

Nous avons reçu, de miss Diana Vaughan, l'importante lettre que voici :

Cher Monsieur,

Vous m'avez fait part du désir exprimé par les amis que je compte à la *Revue Mensuelle*. Votre lettre est éloquente ; son principal argument me touche, droit au cœur. Vous me dites : « Le R. P. Albert Delaporte était notre collaborateur occasionnel ; sa mort subite coïncide d'une manière frappante avec votre conversion ; nous vous prions de le remplacer parmi nous. »

C'est entendu. Je vous enverrai à l'occasion quelques lignes, en faisant de mon mieux pour intéresser vos lecteurs. Mais n'exigez pas la régularité ; cela, je ne puis le promettre.

Pour aujourd'hui, laissez-moi dire combien je suis troublée encore de tout ce qui vient de m'arriver. Je ne sais que penser des singulières coïncidences, signalées de diverses parts. Au sujet du R. P. Delaporte ; je me pose chaque jour des questions ; en voici une à laquelle les révérends missionnaires du Sacré-Cœur pourront répondre. Il s'agit d'une lettre, dont je vais vous copier le texte.

Néanmoins, je dois d'abord exposer quelque chose, qui m'impressionne fort chaque fois que j'y réfléchis.

Quand j'étais en prières, le jour de la Fête-Dieu, assistant à la sainte messe pour la première fois de ma vie, je laissais aller mon âme, comme une fleur détachée de sa tige est emportée par le doux vent du soir ; ma prière s'abandonnait à cette brise de grâce qui rafraîchissait mon cœur en le portant vers Dieu, vers le Christ, vers Marie, reine du ciel. Toutefois, en chaque expression que j'employais, je marquais une intention spéciale.

Ainsi, quand j'invoquai la très sainte Mère de Jésus-Christ, en quatrième terme pour lui rendre hommage, je dis : *Notre-Dame des Victoires*. Cette expression fut choisie par moi avec grand bonheur, par opposition à Satan qui a fait appeler « Lotus des Victoires » la Mère-Loge palladique de Rome, c'est-à-dire le Triangle où Lemmi est inscrit.

Puis, je songeai à l'infamie rituelle qui est la honte du Palladisme, cette infamie imaginée en opposition expresse au culte du Sacré-Cœur, et je cherchai comment unir l'idée de Marie à celle de ce culte. Alors, l'expression *Notre-Dame du Sacré-Cœur* s'échappa d'elle-même de mes lèvres, sans que je l'eusse méditée ni voulue ; ce fut comme un cri spontané de mon âme. Et j'en étais toute surprise, je me demandais si je n'avais pas employé

quelque terme impropre ; car je ne le savais pas usité déjà.

Je m'en expliquai ensuite avec les deux bonnes religieuses qui étaient dans le secret de ma présence au couvent ; la supérieure et l'autre sœur m'apprirent que la dévotion à Notre-Dame du Sacré-Cœur existait bien, vraiment.

Je n'attachai pas d'autre importance à cet incident de ma prière. Mais voici ce qui me surprit bien davantage, lorsque, deux jours après avoir quitté le pieux asile de la paix du Seigneur, me trouvant dans ma retraite, au milieu d'une famille à moi toute dévouée, je décachetai les lettres reçues en mon absence et transmises là.

Une de ces lettres était seulement datée, sans indication de la ville d'origine ; elle avait été remise, chez M. Pierret, mon éditeur. Par qui ? On n'a pu s'en souvenir, parmi tant d'autres reçues dans les mêmes conditions. Fait singulier : cette lettre avait été écrite le 13 juin, c'est-à-dire le jour de la Fête-Dieu, ce jour-là même de ma prière.

Je donne ici la copie textuelle de cette lettre :

« Ce 13 juin 1895.

« Mademoiselle,

« Je viens d'apprendre fortuitement le blâme « dont vous avez été l'objet pour votre publication, « dans le *Palladium*, de la voûte du juif Lemmi « au sujet de notre Jeanne d'Arc.

« Vous renoncez, m'a-t-on dit aussi, au Palladisme. Dieu (le nôtre) fasse que vous ayez enfin « compris ! Puisque vous êtes ébranlée, et que « vous cherchez la vérité, je ne puis, quoique « inconnu, résister au désir de vous offrir un « moyen absolument infailible de la trouver.

« Demandez-la à Celle dont je vous envoie « l'image, et que vous avez jadis blasphémée bien « inconsciemment, puisque c'était le Maudit qui « écrivait par votre plume. Puisse la mère de « notre Dieu, qui est si bon et si plein d'amour « pour ses enfants, toucher votre cœur, au regard « que vous allez jeter sur Elle.

« Votre conversion à notre foi remplira de joie « bien des catholiques ; car vous ne pouvez croire « combien vous avez parmi eux de sympathies.

« Je prie Jeanne, que vous aimez tant et que « vous défendez, d'intercéder pour vous auprès de « *Notre-Dame du Sacré-Cœur*, et j'attends dans « bien peu de jours la nouvelle de votre conversion.

« Le nom dont je signe ma lettre est un pseudonyme. Je ne suis pour vous qu'un ami « inconnu ; mais quand vous serez des nôtres, je « me ferai reconnaître, s'il y a lieu, car nous nous

« rencontrerons sur le champ de bataille contre l'esprit du mal et toutes ses légions.

« Recevez, Mademoiselle, l'assurance de ma bien respectueuse sympathie.

« A^{dre} DEIMIS. »

Cette lettre était accompagnée d'une image représentant Jésus enfant, avec le Sacré-Cœur, et derrière lui sa très sainte Mère, dont le pied écrase la tête du serpent. Autour du groupe, on lit : « Notre-Dame du Sacré-Cœur, patronne des causes désespérées », et au-dessous : « Notre-Dame du Sacré-Cœur, priez pour nous. »

L'auteur de cette lettre serait-il un missionnaire du Sacré-Cœur ? Ne serait-il pas le R. P. Albert Delaporte lui-même ? Voilà ce que je me demande avec anxiété.

Quel qu'il soit, mon correspondant est un écrivain, puisqu'il prévoit que nous nous rencontrerons sur le champ de bataille contre Satan et ses daimons ; or, il sait bien que ma bataille est surtout celle par la plume. Le pseudonyme qu'il a pris pour m'écrire fait allusion aux profondeurs de l'abîme d'où je sors : *de imis*. En outre, une coïncidence me frappe ; est-elle voulue, ou bien n'y a-t-il là qu'un jeu du hasard ? Les initiales du pseudonyme sont les initiales mêmes du nom du R. P. Delaporte.

Je réfléchis encore. Voilà près de six semaines que cette lettre est écrite ; ma conversion est de notoriété publique, elle ne peut être ignorée de mon correspondant. Il n'attendait pas de réponse de moi, puisqu'il ne m'a donné aucune adresse quelconque. Et il ne m'a pas écrit de nouveau, il ne m'a plus donné signe de vie.

Alexandre Deimis, je me le demande plus que jamais, est-il ou n'est-il pas le R. P. Albert Delaporte ?

Si le supérieur des révérends missionnaires du Sacré-Cœur, de Paris, le désire, je lui enverrai l'original de cette lettre mystérieuse, afin que, par l'examen de l'écriture qui me paraît contrefaite, il résolve le problème.

Et ce n'est pas tout. J'ai appris ensuite le décès subit du R. P. Delaporte, et les journaux m'ont révélé que, depuis quelque temps déjà, ce bon missionnaire avait offert à Dieu le sacrifice de sa vie, pour obtenir la grâce de ma conversion. On a fait remarquer qu'il était mort le jour même « où je quittais le couvent, transformée » ; c'est l'expression employée par plusieurs écrivains.

Oui, j'étais transformée ; mais il y a eu plus que ce que j'ai laissé savoir. J'ai beaucoup hésité avant d'écrire ce qui va suivre ; j'hésite encore. Cependant, s'il y a faute en ce qui a été fait, la personne fautive a été admonestée par son directeur de conscience, sans être absolument blâmée, dans le sens rigoureux du

mot. Le secret a été promis, de part et d'autre, sur les noms : je ne le trahirai pas ; mais je crois que je dois parler.

Voici ce qui s'est passé :

Après le dîner qui me fut servi, le 15 juin, au couvent, dans la chambre de pensionnaire qui m'avait été donnée pendant mon court séjour, je dis à la supérieure et à la religieuse, amie d'une de mes parentes, qu'il me fallait songer à mon départ, pour me mettre au travail, pour engager le combat par la plume contre le roi du mal.

Alors, des supplications. Je réussis, néanmoins, à faire comprendre l'impossibilité pour moi d'établir ma résidence au couvent, pendant que j'écrirais mes *Mémoires* ; j'expliquai qu'il ne suffisait pas d'écrire, et qu'il y avait certaines allées et venues indispensables pour les personnes m'entourant ; je dis quelles dispositions j'avais prises. Les deux saintes femmes se rendaient bien compte que j'avais raison ; mais elles n'en étaient pas moins désespérées à mon sujet. Ce n'était pas pour mon âme qu'elles craignaient, non ; elles me voyaient dans la meilleure voie possible. Elles redoutaient ma mort ; il leur semblait qu'à peine hors de chez elles j'allais être reconnue, suivie par des émissaires de Lemmi, assassinée.

Rien ne justifiait ces appréhensions. Toutes mes mesures avaient été de premier ordre ; personne ne pouvait soupçonner ma présence dans la ville. Mais la supérieure et mon amie sur ce point ne voulaient rien entendre. Dans leur terreur exagérée, elles se dirent, devant moi : « Ah ! si M. l'aumônier était là !... Ah ! si cette chère enfant ne nous avait pas fait promettre d'être ses seules confidentes !... Ah ! quel malheur si elle venait à être assassinée !... Mourir ainsi, sans avoir reçu le baptême !... Ah ! quels regrets nous aurions toujours ! quels remords ! »

Elles me supplièrent de retarder mon départ d'un jour encore ; cela m'était impossible. Soumettre le cas à l'aumônier ? J'eus le tort d'être inflexible. « Non, chères bonnes sœurs, disais-je ; vous me demandez d'étendre aujourd'hui la confiance à une troisième personne ; demain, ce sera à une quatrième ; je ne puis y consentir. Laissez-moi partir ainsi ; je vous assure que je ne suis pas en danger de mort immédiat. »

C'est à ce moment que la supérieure, voyant la religieuse mon amie fondre en larmes, s'écria : « Eh bien, je le prends sur moi ; le bon Dieu voit la pureté de mon intention ; le saint baptême ne pourra qu'aider à l'action de la grâce sur cette chère enfant. Je crois bien faire ; baptisons-la. »

L'excellente supérieure pensait avoir le droit d'agir ainsi. Elle expliqua à sa compagne que le cas pouvait être considéré :

baptême donné en cas de nécessité, vu le danger de mort présumé comme prochain. Depuis, j'ai su qu'elle s'était trompée.

Voyant qu'elle aurait eu trop grand chagrin si je lui avais refusé cette satisfaction, je lui promis que je me mettrais au plus tôt en état de faire régulariser son acte d'ardent zèle ; par le fait, il me semblait que ce baptême improvisé équivalait à un ondoisement.

Le temps pressait, d'ailleurs ; la voiture qui devait me conduire à la gare attendait en bas. Je m'agenouillai dans le petit oratoire ; je confirmai ma renonciation à Satan, à ses pompes, à ses œuvres, et ma ferme volonté de croire à tous les enseignements de l'Eglise de Jésus-Christ. J'implorai Dieu de lever les trois doutes qui me restaient et que je m'efforçais de chasser de mon esprit ; je suppliai la bienheureuse Marie d'achever en moi l'écrasement du serpent maudit. Maintenant, nous pleurons ensemble. Enfin, je tendis le front, et la bonne supérieure, avec de grands efforts pour surmonter son émotion, prononça ces paroles, en faisant couler l'eau bénite sur ma tête : « Jeanne-Marie, je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Le surlendemain, j'avais regagné ma retraite. En route, à un arrêt, j'avais écrit la fin de ma préface des *Mémoires d'une Ex-Palladiste*, c'est-à-dire la partie datée du 16 juin. Ce qui précède, depuis « Gloire à Dieu », fut écrit au couvent. Le mardi matin 18, une personne sûre portait, à la première heure, le manuscrit de cette préface à mon imprimeur-éditeur.

Ce même mardi, le soir, je recevais une lettre de la bonne supérieure, prise de scrupules. Je compris le tourment de son âme, et je l'autorisai aussitôt à tout dire à l'aumônier ; elle pourrait même faire savoir mon nom à son évêque, si elle le jugeait indispensable. En effet, je ne voulais pas que cette pieuse femme fût en proie à l'inquiétude plus longtemps.

Elle m'a remerciée. D'après sa dernière missive, elle reçut une paternelle admonestation. Dès qu'elle s'en ouvrit à l'aumônier, celui-ci lui expliqua que, si j'avais été assassinée comme elle le redoutait tant, ma mort en ces circonstances, mort pour la gloire de Jésus-Christ, eût été « le baptême de sang ». Par conséquent, l'ardent zèle de la digne religieuse avait été irrésolû.

Mon court exposé de mes derniers doutes sera bientôt envoyé à qui de droit. Chaque jour, je sens mon âme plus heureuse. Dieu ne me refusera pas l'entière foi, qui me vaudra la régularisation de l'acte du 15 juin, comme l'Eglise jugera bon de faire.

Voilà ce qu'il était utile de dire aujourd'hui.

Que mes nouveaux amis prient pour moi, et je prie pour eux de tout mon cœur.

Diana Vaughan.

P. - S. — Un journaliste s'est vanté, dans un article, d'avoir eu une entrevue avec moi au couvent. Je lui donne le plus formel démenti.

Dans notre prochain numéro, nous publierons le premier chapitre d'un nouvel ouvrage de M. l'abbé BIGOU :

LE MAL et les perfections divines

Nous reprendrons, dans notre prochain numéro, la suite de notre publication de listes des Vénérables des Loges dépendant du Grand Orient de France, de 1860 à 1894 inclusivement.

LE CONGRÈS ANTI-MAÇONNIQUE INTERNATIONAL.

La réunion préparatoire.

La réunion Anti-Maçonnique, annoncée en tête du présent numéro, a eu lieu vendredi, 26 juillet, à la Maison de la Bonne Presse, à Paris. L'assemblée, composée de représentants de la presse catholique française, a d'abord constitué son bureau.

La réunion anti-maçonnique que nous avons annoncée a eu lieu vendredi, 26 juillet, à la Maison de la Bonne Presse, à Paris. L'assemblée, composée de représentants de la presse catholique française, a d'abord constitué son bureau. Ont été élus : président, M. Varaigne, membre de l'Union Nationale ; assesseurs, MM. Gabriel Soulacroix et Pierre Lautier.

L'un des membres du comité d'initiative a donné lecture de la lettre de Rome, par laquelle le président et le secrétaire général de l'Union Anti-Maçonnique d'Italie demandaient à nos amis de se mettre immédiatement à l'œuvre pour préparer d'un commun accord, et en s'entendant aussi avec les catholiques les plus militants de Belgique, de Hollande, de Hongrie, du Canada, d'Espagne, etc., un Congrès Anti-Maçonnique International à tenir, le plus tôt qu'il se pourra, dans une ville dont le choix définitif sera réservé à la commission exécutive générale, siégeant à Rome ; cette commission sera constituée sous la présidence de l'Em. cardinal Parrocchi,

vicairé général de Sa Sainteté, et n'arrêtera rien, en dernier ressort, sans l'avis du Souverain Pontife et de l'Em. cardinal Rampolla. « De cette commission exécutive générale, dit la lettre officielle, seront titulaires de droit tous les membres des comités organisateurs invités à se constituer dans les divers Etats. »

On a procédé alors à l'élection du Comité Français; il se compose de seize membres de la presse catholique, habitant Paris. En outre, il a été voté que tous les journaux anti-maçons de province, qui adhéreront à ce projet de Congrès International, pourront faire donner à un de leurs rédacteurs, par le Comité de Paris, une délégation de représentant de l'Union Anti-Maçonnique de France pour la propagande en faveur du Congrès. Six noms d'écrivains catholiques de province ont été particulièrement acclamés par l'assemblée, comme premiers délégués sur lesquels on peut compter d'une façon absolue pour appuyer de toutes leurs forces l'œuvre entreprise.

D'autre part, il a été décidé que les noms des membres et des délégués du Comité Français ne seront pas publiés avant le Congrès. Voici le motif de cette décision : on veut avant tout faire de la bonne besogne, et chacun laissera ainsi toute vaine satisfaction d'amour-propre; il sera temps, au jour du Congrès, de faire connaître les catholiques militants qui se seront employés avec le plus de zèle à sa réussite.

On a discuté ensuite quel pays il convenait de proposer, sous la forme de vœu, au Comité Romain, pour la tenue du Congrès.

L'avis unanime a été qu'en Italie le gouvernement présidé par le F. Crispi, 33^e, n'offrait aucune garantie de sécurité aux congressistes; plusieurs membres de la réunion, se souvenant à bon droit des inqualifiables violences exercées, il y a peu d'années, sur le territoire italien, contre de paisibles pèlerins français, ont déclaré que, quant à eux, ils n'iraient pas en Italie, si le siège du Congrès était fixé dans une ville de ce pays.

En ce qui concerne la France, l'opinion générale des assistants s'est montrée pleine de méfiance à l'égard du ministère Ribot. On craint que notre gouvernement, laissant tout organiser, intervienne à la dernière heure pour interdire le Congrès, sous prétexte que son caractère international pourrait amener des complications diplomatiques; c'est ce qui est arrivé récemment, à l'occasion du Congrès général des Avocats de Saint-Pierre, qui allait se tenir à Vienne (Isère) et qui n'avait pourtant rien de menaçant pour la paix de l'Europe. Il ne faut pas oublier que nos gouvernements actuels sont aux ordres du Grand Orient et du Suprême Conseil.

Après quelques observations échangées sur

la Suisse, et en particulier sur le canton de Fribourg, les préférences de l'assemblée se sont hautement manifestées en faveur de la Belgique, pays réunissant les avantages de la neutralité, au point de vue de la politique européenne, et ceux d'un gouvernement fermement catholique, qui a su conquérir le pouvoir trop longtemps détenu par la secte. En choisissant Bruxelles comme siège du premier Congrès Anti-Maçonnique International, on ferait honneur aux vaillants catholiques belges, qui, grâce à leur énergie et à leur discipline, ont réussi à secouer un joug odieux, nous donnant ainsi un salutaire exemple. En outre, dans ce petit pays où les distances sont peu éloignées, les associations catholiques sont nombreuses et admirablement organisées; ce qui assurerait au Congrès une grande affluence de délégués locaux, première condition d'un succès nécessaire.

C'est au milieu des acclamations unanimes de l'assistance que le nom de la Belgique a été adopté pour être proposé au choix définitif du Comité Romain.

Enfin, quant à la date, celle du 29 septembre, fête du glorieux archange Saint Michel, a paru la plus favorable sous tous les rapports. Deux mois donnent le temps utile pour tout organiser, sans laisser les enthousiasmes se refroidir. La fin de septembre est encore dans la bonne saison. Le grand pèlerinage du Canada à Notre-Dame de Lourdes est fixé au mois de septembre, avec un arrêt de quinze jours à Paris; ce qui permettrait aux catholiques canadiens de venir prendre part au Congrès, si nos amis de Rome, tenant compte du vœu de la réunion du 26 juillet, veulent bien le fixer à Bruxelles. Enfin, d'après les renseignements les plus sûrs parvenus à l'Union Anti-Maçonnique d'Italie, le grand-maître suprême Adriano Lemmi a convoqué, pour le 20 septembre, un Convent International de la secte, qui doit se tenir à Rome même; il est facile de prévoir à quel débordement de rage impie les francs-maçons, réunis dans la capitale de la chrétienté, se livreront sous prétexte de fêter le 25^e anniversaire de la brèche sacrilège de la Porta Pia; aux outrages qui seront prodigués par les sectaires à la Papauté et à la personne même de Léon XIII, il sera donc urgent de répondre, dans un pays chrétien et libre, par une solennelle protestation des anti-maçons du monde entier.

Pour tous ces motifs, la date du 29 septembre a été votée par acclamations comme devant être proposée au Comité Romain.

La réunion, commencée à deux heures de l'après-midi, n'a pris fin qu'à cinq heures. On voit que ces trois heures de délibération ont été utilement employées. L'élément ecclésiastique formait environ le tiers de l'assis-

tance; plusieurs religieux de différents ordres avaient tenu à participer à la réunion.

Le Comité Français qui vient d'être élu a transmis, dès samedi, par son secrétaire, le compte rendu de cette importante réunion préparatoire à la Commission Centrale Directrice de l'Union Anti-Maçonnique d'Italie. Il va se réunir régulièrement, et, dès à présent, il prie tous les organes catholiques de la presse française de porter à la connaissance de leurs lecteurs les décisions prises par l'assemblée du 26 juillet.

*
* *

Le programme proposé.

Le Comité Français, se mettant au travail sans tarder, a tenu deux importantes séances le 1^{er} et le 2 août. Il a constitué, d'abord, son bureau permanent, qui se compose d'un président, de deux vice-présidents, de deux secrétaires et d'un trésorier. Il a été décidé que les noms des membres du bureau ne seraient pas livrés à la publicité avant le jour du Congrès; toutefois, il nous est permis de dire que le bureau est moitié ecclésiastique, moitié laïque. Les ecclésiastiques sont: le président, un des vice-présidents et un des secrétaires.

Le plus important travail, qui est le résultat de ces deux premières séances, a consisté dans la rédaction, la discussion et l'adoption du programme même du Congrès, tel qu'il va être proposé au Comité Central Romain, présidé par S. E. le Cardinal Parrocchi. D'après toute la correspondance antérieure, il n'est pas douteux, pour les membres du Comité Français, que ce programme sera définitivement adopté.

C'est pourquoi nous n'hésitons pas à le publier. Le voici :

Le Congrès Anti-Maçonnique International a deux buts :

1^o Montrer au monde entier, avec preuves à l'appui et jusqu'à l'évidence, l'immensité des maux et des ruines dont la Franc-Maçonnerie a été le principe pour les hommes en général et pour l'Eglise catholique en particulier.

2^o Trouver un remède à son action désastreuse et constituer, avec toutes les forces vives qui veulent bien s'y consacrer, une organisation durable contre cette société infernale.

Ces deux buts constituent les deux parties du programme du Congrès.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour bien saisir toute l'étendue du mal causé par la Franc-Maçonnerie, il faut répondre aux quatre questions suivantes :

I. — Qu'est-ce que la Franc-Maçonnerie?

II. — Quelles sont les principales ruines déjà causées par elle?

III. — Par quels moyens a-t-elle pu causer tant de ravages?

IV. — Quels sont ses projets pour l'avenir?

I. — Qu'est-ce que la Franc-Maçonnerie?

Il faut ici bien préciser son but et indiquer les diverses étapes qu'elle a parcourues pour l'atteindre. Il faut aussi dire quelques mots de son histoire, en négligeant les fables que l'on a su y mêler.

Au fond, la Franc-Maçonnerie est l'Eglise de Satan, organisée par l'ennemi de Dieu pour perdre les âmes et avec l'espoir de détruire l'Eglise de Jésus-Christ.

II. — Quelles sont les principales ruines dont nous lui sommes redevables?

Elles portent sur tous les points : la vie religieuse et la vie civile; la vie privée et la vie publique; la vie sociale et la vie politique; la vie nationale et la vie internationale; l'enfance, l'âge mûr et la vieillesse; les idées, les sentiments et les mœurs, les institutions et les lois.

Voici les principales :

1^o La ruine de la vérité révélée, ou le naturalisme, en jetant sans cesse le discrédit et la négation sur tout ce qui nous vient directement de Dieu.

2^o La ruine de la vérité naturelle ou le matérialisme, en accoutumant les hommes à n'envisager que les intérêts matériels, quand elle ne va pas jusqu'à nier l'existence de Dieu et celle de l'âme.

3^o La ruine de la morale, en facilitant la corruption dont elle se fait le premier des moyens d'action et en poussant sans cesse les âmes vers la triple concupiscence.

4^o La ruine de la civilisation chrétienne, en dénigrant tous les progrès qui sont dus à l'Eglise et en exaltant sans cesse ce qui a été fait par les païens ou par les ennemis du christianisme.

5^o La ruine de la paix sociale, en prêchant la révolte contre l'inégalité des conditions, et par la destruction des corporations ouvrières.

6^o La ruine de l'union entre les peuples et de la stabilité des Etats, en fomentant sans cesse les divisions et les révolutions au gré de ses caprices ou de ses intérêts.

7° La ruine de l'Eglise catholique, dans la mesure où elle a pu la consommer, surtout par l'usurpation des Etats de l'Eglise.

On peut dire que la Franc-Maçonnerie est la mère du militarisme et le principe des charges que le militarisme impose aux nations de l'Europe.

On peut dire qu'elle est la mère du socialisme, car en détraisant les vraies notions de l'autorité et de la propriété, elle a préparé les abus de l'une et de l'autre, et motivé la réaction violente qui menace d'emporter la société tout entière vers une nouvelle barbarie.

On peut dire enfin qu'elle est la mère du prolétariat moderne et de la plus grande partie des maux dont souffre la classe ouvrière, car toutes les laïcisations dont elle a été l'inspiratrice ont eu surtout pour résultat d'amoindrir dans les âmes le sentiment de la justice pour les faibles.

III. — Par quels moyens la Franc-Maçonnerie a-t-elle réussi dans son entreprise ?

N'est-ce pas d'abord par l'enseignement, c'est-à-dire par la diffusion de l'erreur. Elle a choisi quelques faits historiques, capables d'être dénaturés et, ainsi dénaturés, d'inspirer au peuple le mépris et l'horreur de l'Eglise catholique.

Son organisation, sa discipline, son secret et les crimes devant lesquels elle n'a pas reculé, sont d'autres causes de son succès.

Il faut y ajouter la complaisance et la complicité des pouvoirs publics, puis l'ignorance, l'indifférence ou même la lâcheté des catholiques.

IV. — Quels sont ses projets pour l'avenir ?

Evidemment, elle aspire à compléter son œuvre. Il faut le montrer avec des documents précis ; bien détacher où elle en est de l'exécution de son programme.

Mais il faut que chaque pays analyse exactement le mal qu'elle a fait chez lui et qu'il puisse ensuite montrer, par un tableau d'ensemble, les grandes lignes de son œuvre dans le monde entier.

DEUXIÈME PARTIE.

Nous ramenons également à quatre points la seconde partie du programme, la lutte contre la Franc-Maçonnerie :

- I. — Possibilité de la lutte.
- II. — Moyens à employer.
- III. — Organisations à faire.
- IV. — Conclusion pratique.

I. — Est-il possible de lutter efficacement contre elle et même de la vaincre ?

Evidemment, ils ont tort ceux qui la pro-

clament invincible. Mais il ne faut pas se contenter des moyens naturels, car le démon est là ; il y met comme une incarnation de sa puissance, et cette puissance il la tire de nos péchés : *qui facit peccatum, servus est peccati*.

L'Eglise a pu vaincre le paganisme, toutes les erreurs et toutes les hérésies : *omnia possum in eo qui me confortat*. Si nous avions employé contre ce nouvel ennemi les moyens qu'employèrent, avec tant de succès, les premiers chrétiens contre le paganisme antique, la Franc-Maçonnerie serait vaincue depuis longtemps.

II. — Quels moyens faut-il employer ?

Des moyens naturels et des moyens surnaturels.

Parmi les premiers, il faut placer la diffusion des secrets de la Maçonnerie et du mal qu'elle nous a fait. L'Encyclique *Humanum Genus* contient à cet égard les plus précieuses indications.

Cette diffusion doit être faite par la plume et par la parole, par le journal et par la gravure, par les conférences privées ou publiques, pour démasquer l'ennemi sur tous les points.

Mais les moyens surnaturels sont beaucoup plus nécessaires encore ; sans eux, toute l'action humaine, que nous pourrions déployer contre la maçonnerie, tournerait contre nous.

Parmi les moyens surnaturels, il faut placer d'abord les maximes évangéliques qui contiennent l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ et par suite l'étude approfondie et la méditation fréquente de l'Evangile. Les maximes du monde et l'esprit naturaliste, dont la Franc-Maçonnerie s'est fait l'apôtre et dont elle tire sa principale influence, ne peuvent disparaître que devant l'esprit surnaturel, fortement nourri des maximes de l'Evangile.

Il faut y ajouter la prière, la pénitence, l'expiation sous toutes ses formes, surtout la sainte Eucharistie dans ses trois parties, savoir : la messe, la communion et l'adoration réparatrice.

III. — Quelle organisation faut-il faire pour rendre efficace la lutte contre la Franc-Maçonnerie ?

Elle doit être à la fois nationale et internationale ; il faut y mettre l'action privée et l'action publique.

Serait-il possible d'avoir un comité permanent international, dont le principal rôle serait de préparer les congrès internationaux, puis d'assurer l'exécution de leurs vœux et enfin de centraliser les documents des divers pays, pour en faire bénéficier les divers comités nationaux ?

Quel concours le Tiers-Ordre de Saint-François peut-il nous donner à cet égard ? Ne

devrait-il pas pour cela recevoir quelques modifications ?

Comment suppléer à la protection que les hommes d'un pays, spécialement les marins et les commerçants, reçoivent dans d'autres pays, précisément parce qu'ils sont Francs-Maçons ?

L'organisation nationale peut varier avec les pays ; elle peut s'attacher à l'organisation civile ou à l'organisation ecclésiastique. Mais il en faut une partout, et partout son but doit être de faire employer avec autant d'intrépidité que de persévérance, les moyens naturels et surnaturels indiqués plus haut.

IV. — Conclusion pratique du Congrès.

Protestation contre le Convent du 20 septembre ; comment la rendre efficace ?

Vœux du Congrès ; action immédiate qui doit en résulter et préparation du Congrès international suivant.

Dès maintenant, les personnes qui veulent adhérer à ce Congrès peuvent adresser leur adhésion à M. Varaigne, 80, rue Lauriston, Paris. C'est à la même adresse qu'il faut faire parvenir les souscriptions en faveur de ce Congrès et des grands travaux qu'il va nécessiter.

LA MADONE DE CAMPOCAVALLO.

Ceux de nos lecteurs qui désireraient obtenir des grâces, pour des besoins spéciaux, de la Vierge miraculeuse des Sept-Douleurs, connue sous le nom de « la Madone de Campocavallo », sont priés d'envoyer leurs recommandations à cette adresse :

*Au Rev. Don Giovanni Sorbellini,
Curé de la Sainte-Trinité,
et directeur du Sanctuaire de Campocavallo
à OSIMO (Marches), Italie.*

Les photographies du tableau miraculeux de la Madone sont envoyées (format album) contre 45 centimes l'une, 4 fr. 80 la douzaine, et 40 francs le cent. Ces photographies sont très belles. Envoyer l'argent en mandat-postal, et non en timbres-poste.

VIENT DE PARAÎTRE :

LE DIABLE ET LA RÉVOLUTION

Par Léo TAXIL

1 volume in-8 de 420 pages. Prix 6 fr., franco.

I. Le Diable Philosophe. — II. Le Diable Janséniste.
— III. Les Prophétesses du Diable. — IV. Le
Diable Constituant. — V. Le Diable
Terroriste. — VI. Le Culte de Satan.

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

MUSULMANES

DANS L'AFRIQUE DU NORD

CHAPITRE V

Recrutement, Organisation et Fonctionnement des Ordres religieux.

(Suite)

Ne comparons pas l'ouerd des congrégations musulmanes avec les règles de nos ordres religieux. Bon gré, mal gré, il faudra que l'homme se soumette à l'ouerd, et, pour employer un mot consacré par l'usage, tout individu, bien que gardant son individualité propre, son caractère, ses qualités physiques et intellectuelles, devra être moulé sur ses règles, il faudra qu'il prenne l'esp. il de son ordre, qu'il en pratique les vertus spéciales, qu'il prenne à cœur les œuvres particulières. Et si, par hasard, les supérieurs s'aperçoivent qu'un individu ne pourra pas être moulé convenablement, que pour lui il faudra faire quelques dispenses, diminuer la force de telle règle, abolir celle-là tout à fait, mitiger celle-ci, oh ! alors, plutôt que de garder un tel individu, le supérieur reconnaîtra qu'il n'est pas appelé de Dieu, et le priera de se retirer et de se diriger ailleurs. Cette inflexibilité montre le caractère de nos ordres, ils sont faits pour mener les individus à la perfection, pour trancher, coucher, arracher tout ce qu'il y a de mauvais dans l'homme, afin d'y faire naître à la place l'homme nouveau. Satan n'agit pas de même, et d'ailleurs ne peut-on pas se damner partout ; donc, pourvu que le Khouan promette de ne jamais trahir les secrets de l'ordre, d'obéir aveuglément à son cheikh auquel il devra payer fidèlement un petit impôt, décoré du beau nom de ziara présent plus ou moins forcé, et de réciter le diker, pourvu, dis-je, qu'il promette ces trois choses, c'est un Khouan qu'on doit garder : peu importe qu'il n'observe pas toujours les autres règles bien fidèlement, peu importe qu'il vive plus ou moins en conformité avec la loi naturelle, et qu'il ait commis trois ou quatre homicides et un nombre incalculable d'adultères depuis son admission : non, il ne faudra pas le chasser, surtout s'il est intelligent, il sera en effet d'un grand secours,

précisément parce que, en commettant ces crimes, il a montré que sa conscience n'était pas délicate. L'ouerd, c'est donc une balle élastique, donnant libre passage à tous, laissant entrer le vaurien et l'homme vivant suivant la loi naturelle, sachant varier ses modes d'action divers pour le savant et l'ignorant, le bigot et l'impie qui ne connaît le nom de Dieu que par les jurons au bout desquels il l'a placé. Le mystique y trouvera de belles spéculations, le savant pourra s'y livrer à ses investigations, et, marchant sur les traces de ses prédécesseurs, professer une doctrine plus ou moins orthodoxe, à l'abri de certains mots que les chefs de l'ordre auront employés avant lui à double sens. Ces ordres religieux ont produit, dans mon esprit, le même effet que les sectes protestantes. Chacun y trouve son avantage, chacun peut satisfaire ses passions, croire ce qu'il veut, faire ce qu'il veut, et c'est le démon qui a le dernier mot de tout.

Après ces aperçus généraux, entrons un peu dans les détails, et voyons tout d'abord les obligations que l'ouerd impose au Khouan envers son Cheikh. Nous dirons tout dans un mot : le Khouan doit être entre les mains de son Cheikh ou de son Moqaddem comme un cadavre ; écoutez la traduction de la formule arabe : Sois entre les mains de ton Cheikh comme le cadavre entre les mains de celui qui le lave. Le Moqaddem tient pour le Khouan la place de Dieu même, il doit donc lui obéir comme il obéit à Dieu même ; Jésus-Christ nous a dit à peu près la même chose : « Celui qui vous écoute m'écoute, disait-il à ses apôtres ; qui vous méprise, me méprise ». Quelle différence entre l'obéissance chrétienne et celle du Musulman ; celle du chrétien, c'est celle d'un homme, celle du Musulman, c'est celle d'une brute. Un religieux se rend toujours compte de son action, il examine et sait les motifs de son obéissance, et il sait qu'il n'est pas obligé d'agir quand son supérieur lui commande des choses en dehors des règles, ou contraires à une loi supérieure. Rien de tel dans le Musulman, et c'est ce qui nous révolte, car on ne peut aller plus loin dans le mépris de son semblable. Cet homme que Dieu a fait à son image, que Jésus-Christ a racheté de son sang, cet homme ne devient qu'une brute entre les mains de son Cheikh ; nous n'avons rien de trop. Qu'on lise les paroles des auteurs musulmans : Jamais pareil esclavage n'a régné dans nos ordres religieux ; jamais personne n'a obligé aucun religieux à penser comme lui, et ne lui a défendu tout raisonnement bon ou mauvais. Or, écoutez Djenidi, celui des auteurs musulmans qui, pendant sa vie, jouit de la plus grande renom-

mée, à tel point, qu'un de ses maîtres disait de Djenidi jeune homme : « Si la raison devait s'incarner, elle entrerait dans le corps de Djenidi. » Eh bien, voici ce que ce grand génie a écrit : « Le Khouan doit tenir son cœur en-
« chaîné à son Cheikh... *écarter de l'esprit tout*
« *raisonnement bon ou mauvais, sans l'analy-*
« *ser, ni rechercher sa portée*, dans la crainte
« que le libre cours donné aux méditations ne
« conduise à l'erreur. » Quel est le saint, fondateur d'un ordre religieux, qui a jamais imposé une telle règle à ses disciples. Nous ne sommes pas bien versés dans la mystique, mais il nous semble que tout ce qu'un homme peut exiger de son semblable, c'est qu'il dise et pense que, dans le cas présent, la chose commandée par le supérieur est ce qu'il y a de plus sensé et de plus raisonnable, et que, bien que lui, subordonné théoriquement, pense autrement que son supérieur, pratiquement, il fera selon sa volonté. Aussi l'obéissance chrétienne, loin d'être une entrave pour l'esprit, lui est du plus grand secours : l'obéissance nous dirige jusque dans les plus hautes questions métaphysiques. Tandis que l'Eglise, tout en exigeant de nous la plus grande obéissance par rapport à ses dogmes, nous laisse la liberté de raisonner, de discuter ce qu'elle a de plus grand et de plus saint, la secte infâme, que dirige Lucifer, afin de pouvoir dominer plus facilement l'homme, atrophie son cœur et son intelligence ; son cœur par les passions, son intelligence par les entraves apportées sans cesse à son développement. Qu'y a-t-il de plus satanique ? Est-ce là, nous le demandons, une invention humaine ?

Le malheureux qui s'est engagé dans l'autre de Satan, non seulement verra atrophier et anéantir même ce qu'il y a de plus noble dans son être, mais ce qu'il y a en lui de plus intime, de plus sacré, ce qui fait que l'homme de bien devient le désespoir du tyran, la conscience. Eh bien, cela même est anéanti sous l'action dissolvante des sociétés secrètes musulmanes. Le Khouan ne doit pas oublier qu'il est *l'esclave* du Cheikh et qu'il ne doit rien faire sans son ordre. Et que pourrait-il en effet lui rester, une fois que, par la perte de son intelligence, il s'est mis au rang des brutes. Ainsi les paroles que nous avons citées plus haut : sois entre les mains de ton Cheikh comme le cadavre entre les mains de celui qui le lave, non seulement s'appliquent au corps, mais surtout à la conscience. Comme le bâton que j'ai entre les mains, ou le fusil que je porte sur l'épaule, le Khouan devra frapper ou tuer au gré de son Cheikh et n'aura pas plus de responsabilité dans cet acte, que mon bâton

ou mon fusil. Il agira parce qu'on le lui a dit : la raison qui a fait agir le Cheikh sera la raison qui le poussera à agir. Nous ne voulons pas examiner le degré de culpabilité de cet homme ; nous voulons montrer seulement l'œuvre de Satan. Peut-on avoir plus de mépris pour les hommes, et nos révolutionnaires, qui ont été si ardents à faire des lois pour affranchir les religieux et les religieuses de la tyrannie de leurs vœux et leur rendre la liberté, ne devraient-ils pas aussi en faire pour émanciper de la vraie tyrannie ces malheureux qui sont courbés sous le poids des plus lourdes chaînes.

Et afin d'être toujours bien disposé à lui obéir, le Khouan doit avoir l'image du Cheikh sans cesse présente à sa pensée ; ainsi l'image de Dieu, la pensée de Dieu qui doit toujours occuper notre esprit et être le mobile et la fin de nos actions, cette pensée est chassée pour être remplacée par celle d'un homme. Et ne croyons pas que ces paroles doivent être prises dans un sens large, et qu'il suffira au Khouan de se représenter une fois, deux fois par jour l'image de son Cheikh ; le but ne serait pas atteint ; ce qu'il faut, c'est que cette idée soit sans cesse dans son esprit, il faut qu'il devienne comme possédé par cette pensée, comme les saints sont possédés par celle de Dieu (1).

Résumons en peu de mots les devoirs du Khouan envers le Cheikh : obéissance aveugle, allant jusqu'à défendre à tout affilié tout raisonnement bon ou mauvais, obéissance en tout, dans les bonnes comme dans les mauvaises affaires, obéissance stupide, déraisonnable, obéissant parce que le Cheikh l'a dit, et sans faire le moindre jugement. En un mot, les sociétés secrètes musulmanes arrivent à abrutir leurs affiliés

par les moyens adoptés pour maintenir l'obéissance. On dirait que Satan prend plaisir à tourmenter ces malheureuses créatures qui se sont données à lui, et que, son plaisir le plus grand, c'est de pouvoir atrophier leur intelligence pour rendre les hommes semblables aux bêtes. N'est-ce pas ce qu'a dit l'Écriture Sainte ? Nous le disons sous forme de conclusion : le Cheikh s'empare de l'esprit de ses affiliés et les domine comme l'hypnotiseur domine l'hypnotisé, c'est-à-dire lui fait faire tout ce qu'il veut, parce que, auparavant, il a abruti l'adepte. Quelle différence voit-on entre la manière d'agir et de gouverner des francs-maçons d'Europe et les Khouans d'Afrique ? N'est-ce pas partout les mêmes moyens ? Ne dirait-on pas que l'un est la copie fidèle de l'autre ? Ou plutôt c'est Satan qui est partout le même et qui sait tout préparer suivant les temps et les lieux et changer de tactique avec les peuples. Tandis que les francs-maçons doivent sortir de la religion catholique, les Khouans n'ont qu'à suivre la pente de l'Islamisme pour arriver à l'abrutissement et au satanisme.

Passons sans transition aux devoirs du Khouan envers ses coreligionnaires et voyons les liens qui les unissent. Leurs relations sont caractérisées par une solidarité à toute épreuve, une charité sans bornes, même chez les Chadelya ; elle est poussée si loin, que la restitution y est inconnue. Jamais sa bouche ne proférera le moindre reproche, le moindre blâme à son coaffilié. Là, comme dans la San-ho-hoei, chacun est prêt à verser son sang et à donner sa vie pour l'œuvre commune plutôt que de livrer un secret. Un Khouan est-il appelé devant les tribunaux, aussitôt ses confrères jureront par le ciel, la terre, la mer et les enfers, par la tête de leur père, celle de leur grand-père, la leur propre et celle de Mahomet (le salut soit sur lui) que jamais, non jamais ce Khouan n'était capable de faire un pareil acte. Bien plus, ils prouveront son alibi le plus facilement du monde ; aussi, rien de plus difficile à établir qu'un crime, et que de fois sur la foi de pareils témoignages, le coupable, le grand coupable a été absous.

Jure lui a dit le Cheikh après l'avoir initié, jure que jamais tu ne trahiras ton frère, ni les choses de l'ordre ; jure que toujours tu seras dévoué aux intérêts de tes frères, que tu leur viendras en aide partout et toujours. Et le Khouan a juré, et il tiendra sa promesse. Jamais il ne dévoilera que ce que tout le monde peut savoir, afin d'attirer de la sorte de nouveaux adeptes à la société. L'existence de la société, les réunions, les danses, les repas faits en commun, tout cela ne sera pas caché ; masi

(1) Le lecteur nous permettra de placer ici une note, non pas pour charger ce tableau déjà bien sombre, mais pour répondre quelques mots à Rinn qui trouve tout naturel que les choses se passent ainsi. Nous le répétons, sans doute nous lui devons beaucoup, et son ouvrage (*Marabouts et Kouan*) est riche en documents. Nous ne nous sommes pas proposé le même but que lui, et avons seulement voulu montrer l'action de Satan semblable en Afrique à ce qu'il fait dans le reste du monde. Voici les paroles de Rinn, que notre qualité d'homme nous empêche d'approuver :

« Il est inutile d'étendre ces citations, qui ne seraient que des répétitions avec quelques variétés d'expression : Le but humain de tout ordre religieux étant toujours d'annihiler les volontés particulières des adeptes, et d'absorber les individualités au profit de l'œuvre impersonnelle poursuivie par la communauté. » Nous compléterons sa phrase : « donc, ne nous étonnons pas de trouver de pareilles théories dans les sociétés musulmanes, n'en est-il pas de même chez les Jésuites, » etc. Continuons à citer :

« Cette soumission est d'autant plus complète, qu'elle est toujours librement consentie par ceux qui viennent se confier à la direction spirituelle des Mogaddem, et que le fidèle croit accomplir un acte d'intérêt personnel, puisqu'il s'agit du salut de son âme. » Pauvre M. Rinn, vous êtes un bon arabisant, mais un triste philosophe et un très piètre logicien. Ces quelques lignes sont si ineptes que nous ne nous arrêterons pas à les réfuter, et nous croyons avoir infligé à l'auteur une assez verte punition en les mettant sous les yeux d'un public plus instruit que le public algérien.

il y a des secrets que personne ne doit connaître en dehors des affiliés : ce sont ces secrets qu'il faudrait dévoiler, car les choses que nous connaissons, et ne sont que trop certaines, nous font soupçonner des choses aussi atroces que dans les sectes qui s'adonnent au satanisme. Les Khouans ne cachent pas les extases et les ravissements dont ils peuvent être favorisés. Ils ont des moyens propres à atteindre cette fin ; que se passe-t-il alors dans ces réunions ? Le docteur Bataille en a donné un exemple, à propos de son étude sur l'hystérie ; mais, nous le répétons, ce n'est pas à Stamboul qu'il faut aller chercher le vrai Khouan : le vrai Khouan est dans le Sahara, au sud de l'Algérie et de la Tripolitaine. Le vrai Khouan, celui qui est vraiment l'instrument de Satan, n'est pas affilié aux Bektachya, Mouleya, Djelouatya, etc., de Turquie et d'Orient. Le vrai Khouan, celui qui poursuit le but de l'Islam, le panislamisme, et veut le faire triompher par tous les moyens, qui porte une égale haine à la civilisation, au progrès et au catholicisme, ce Khouan-là, il faut aller le chercher à Djeboub, la Charleston des Snoussya, ou dans les montagnes de la Kabylie, dans les Rahmanya.

Dans les sociétés secrètes musulmanes, il y a les loges et les arrière-loges. Il y a aussi des naïfs auxquels on fait croire tout ce qu'on veut et qui ne sont admis dans l'ordre que pour jouer le rôle des initiés de la franc-maçonnerie avec l'anneau. Qu'il y ait dans les sociétés musulmanes une doctrine particulière, cachée, ésotérique qui n'est dévoilée qu'aux seuls et vrais initiés, c'est ce qui ne peut faire l'ombre d'un doute pour qui connaît le fonctionnement des ordres religieux. Il y a des choses que personne ne cherche à cacher ; quand nous parlerons tout au long de la secte des Aïssaoua, de leurs pratiques sataniques qui rappellent en tout les pratiques sataniques que le Dr Bataille a dites au sujet de l'empire du milieu et des diableries du Dalai-Lama, quand nous parlerons, dis-je, des jongleries des Aïssaoua, car il y a, en effet, jongleries, mais ajoutons vite, il y a aussi satanisme le plus souvent ; on sera étonné de lire, dans le manuscrit, qu'il y a cinq pratiques, tandis que le manuscrit mis à la disposition du profane n'en contient que deux. Les Aïssaoua, disons-le franchement, sont d'habiles jongleurs, mais nous sommes certains que sous ces habiles jongleries dont ils amusent les habitants des villes de l'Algérie, ils cachent vraiment des pratiques sataniques, et même nous montrerons dans un chapitre spécial que le vrai Aïssaoua est sataniste,

car beaucoup de jongleurs s'affublent de ce nom pour tromper le peuple. Et ce n'est pas seulement dans cet ordre qu'il y a des secrets. Sid Abd-el-Ouhab-ech-Charani ne nous enseigne-t-il pas que les Chadelya ont des secrets particuliers ?

C'est donc toujours le même système et les mêmes moyens employés par Satan. Quoique tous ne soient pas capables de comprendre les mystères sacrés qu'il a voulu faire connaître à ses fidèles, il ne faut cependant rebuter personne, ne chasser personne. Quoique d'une intelligence au-dessous de la moyenne, on peut tirer de lui de grands avantages. D'abord celui dont nous venons de parler, qui certes n'est pas petit, et ensuite quelques métaux : plus il sera faible d'esprit, plus on pourra lui persuader que, pour le salut de son âme, il doit souvent délier sa bourse, et verser dans le tronc de l'œuvre d'abondantes ziara. Avec cela, le ciel lui est promis. Aussi, tout Moqaddem qui veut vraiment être le Cheikh et Terbia (maître de l'éducation, de la formation du Khouan), tout Moqaddem divise ses disciples en trois catégories, le meilleur des frères, le meilleur ou l'élite sans addition de rien, enfin le *vulgum Pecus* dont on devra faire l'instruction progressive ; peut-être pourra-t-on le faire arriver à la parfaite lumière après l'avoir un peu dégrossi.

Ad. Ricoux.

(A suivre.)

Dans notre prochain numéro, nous publierons :

Un curieux prospectus d'Albert PIKE

Voici le sommaire de la *Franc-Maçonnerie démasquée*, n° 17, nouvelle série :

Satanisme et Palladisme. — Les Mémoires d'une Ex-Palladiste (compte rendu). — Règlement général de l'Union Anti-Maçonnique d'Italie. — Les Odd-Fellows. — Les cachets, sceaux et timbres du Grand Orient de France. — Le F. : Félix Faure, président de la République. — Appel à la presse anti-maçonnique française. — Députés francs-maçons. — Procès maçonniques. — Un nouveau livre sur le Palladisme. — Réponse au problème maçonnique : la chevalerie luciférienne.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 33, Rue de Rennes, PARIS

SATAN CHEZ LES FRANCS-MAÇONS

Nos lecteurs connaissent tous, au moins pour en avoir entendu parler d'une manière générale, le fait du R. P. Jandel, supérieur général des dominicains, qui mit en fuite le diable présidant une assemblée de francs-maçons.

En ces derniers temps, ce fait avait été l'objet de quelques contestations. Dans une des premières livraisons de son ouvrage, le Docteur Bataille y a fait allusion en une ou deux lignes, une simple mention, sans prendre parti pour ou contre ; mais des journaux et des revues catholiques s'en sont occupé en suivant de près les diverses argumentations.

De tout ce qui se disait de part et d'autre, rien ne nous paraissait définitivement convaincant. Telle a été la raison du silence de la *Revue Mensuelle*. Nous attendions la lumière, qui ne pouvait manquer de se faire un jour ou l'autre ; et aujourd'hui nous la croyons faite.

A M. le Docteur Imbert-Gourbeyre revient l'honneur d'avoir provoqué les éclaircissements les plus décisifs.

Nous reproduisons donc les pièces de ce dernier débat. Sous ce titre : **Le père Jandel a-t-il réellement chassé le diable d'une loge maçonnique ?** *l'Univers* a publié, dans ses numéros du 24 et du 29 juillet 1895, les deux articles qu'on va lire.

1.

Notre siècle qui nie le diable est peut-être celui où il a été vu le plus souvent. Ne sait-on pas, d'après les nombreuses révélations sur la franc-maçonnerie, que non seulement il inspire la secte, mais qu'il préside en personne des convents ! Le fait suivant, extrait de la vie du R. P. Jandel, vient à l'appui : le

voici dans toute sa teneur, tel qu'il se lit dans la première et seconde édition de la vie du R^{me} maître général des dominicains par le P. Cormier.

« Le P. Jandel, prêchant à Lyon (1), fut un jour pressé, par un mouvement intérieur, d'enseigner aux fidèles la vertu du signe de la croix ; il ne résista point à cette inspiration et prêcha.

« Au sortir de la cathédrale, il fut rejoint par un homme qui lui dit : — Monsieur, croyez-vous à ce que vous venez d'enseigner ? — Si je n'y croyais pas, je ne l'enseignerais pas, répondit-il ; la vertu du signe de la croix est reconnue par l'Eglise, je la tiens pour certaine. — Vraiment, reprend l'interlocuteur étonné, vous croyez ? Eh bien ! moi, franc-maçon, je ne crois pas ; mais, profondément surpris de ce que vous nous avez enseigné, je viens vous proposer de mettre à l'épreuve le signe de la croix. Tous les soirs, nous nous réunissons dans telle rue, à tel numéro. Le démon vient lui-même présider la séance. Venez ce soir avec moi, nous nous tiendrons à la porte de la salle ; vous ferez le signe de la croix sur l'assemblée, et je verrai si ce que vous avez dit est vrai. — J'ai foi à la vertu du signe de la croix, ajoute le P. Jandel, mais je ne puis, sans y avoir mûrement pensé, accepter votre proposition. Donnez-moi trois jours pour réfléchir. — Quand vous voudrez éprouver votre foi, je suis à vos ordres, reprend encore le franc-maçon, et il donne son adresse.

« Le P. Jandel se rendit aussitôt auprès de Mgr de Bonald, et lui demanda s'il devait accepter le défi. L'archevêque réunit quelques théologiens et discuta longtemps avec eux le pour et le contre de cette démarche. Enfin, tous finirent par être d'avis que le P. Jandel devait accepter : — Allez,

(1) D'après le P. Cormier, le P. Jandel prêcha le carême à Lyon en 1846.

mon fils, lui dit alors Mgr de Bonald, en le bénissant, et que Dieu soit avec vous !

« Quarante-huit heures restaient au P. Jandel : il les passa à prier, à se mortifier, à se recommander aux prières de ses amis ; et vers le soir du jour désigné, il alla frapper à la porte du franc-maçon. Celui-ci l'attendait. Rien ne pouvait révéler le religieux ; il était vêtu d'un habit laïque, seulement il avait caché sous cet habit une grande croix. Ils partent, arrivent bientôt dans une vaste salle meublée avec beaucoup de luxe et s'arrêtent à la porte. Peu à peu la salle se remplit, tous les sièges allaient être occupés, lorsque le démon apparaît sous la forme humaine. Aussitôt, tirant de sa poitrine le crucifix qu'il y tenait caché, le P. Jandel l'élève à deux mains, en formant sur l'assistance le signe de la croix.

« Un coup de foudre n'aurait pas eu un résultat plus inattendu, plus subit, plus éclatant !... Les bougies s'éteignent, les sièges se renversent les uns sur les autres, tous les assistants s'enfuient. Le franc-maçon entraîne le P. Jandel, et quand ils se trouvent loin, sans pouvoir se rendre compte de la manière dont ils ont échappé aux ténèbres et à la confusion, l'adepte de Satan se précipite aux genoux du prêtre : Je crois, lui dit-il, je crois ! Priez pour moi !... Convertissez-moi !... entendez-moi !...

« Tel est le fait raconté dans le monde entier par les organes de la presse religieuse. Tout ce que l'on sait en outre, c'est que, vers la même époque, il arriva dans la famille du P. Jandel une lettre mystérieuse écrite par lui. M. Mathieu, l'intime de la maison, qui devait peu après épouser M^{lle} Jandel, et à qui l'on faisait part de toutes les nouvelles reçues du dominicain, fut cette fois tenu à l'écart ; pendant ce temps, le père et la mère se communiquaient le contenu de la lettre dans un lieu retiré et la détruisaient aussitôt. Avait-elle trait à l'histoire en question ? On peut le présumer, sans toutefois rien garantir, si ce n'est que le fait est très digne de la vertu du signe rédempteur, très digne aussi du religieux choisi par Dieu comme instrument pour confondre Satan, convertir un sectaire et enseigner à tous les ressources infinies de sa miséricorde. »

J'ai mentionné ce fait dans mon ouvrage récent sur *La Stigmatisation*. A peine avait-il paru que je recevais la lettre suivante du R. P. Lescœur :

« Cher docteur, j'ai toujours regardé comme très suspecte l'histoire de la mise en fuite du démon par le P. Jandel, et j'avais vu avec peine que vous la reproduisiez de confiance dans votre second volume. J'ai voulu en avoir le cœur net.

J'ai donc écrit au P. Monsabré et je vous envoie sa réponse (17 juillet 1894) :

« J'ai lu comme vous, disait l'éminent dominicain, dans plusieurs journaux et semaines religieuses, le récit de l'apparition du diable mis à la porte d'une loge maçonnique par le P. Jandel. On n'y croit pas chez nous. Ne doutez plus, mais tenez pour certain qu'il ne faut faire aucun cas de cette fable. (16 juillet 1894.) »

J'avais publié le fait Jandel sur la foi de son historien, le P. Cormier, pensant qu'il n'avait pas produit un fait aussi grave à la légère. Comme il m'était contesté, je me mis en enquête. J'interrogeai d'abord les RR. PP. Jésuites de la résidence de Clermont. L'un d'eux me dit qu'il connaissait depuis longtemps le fait, qu'il le tenait pour certain, il ajoutait qu'en juin 1877, se trouvant à Lyon dans la maison des Anglais du Sacré-Cœur, il en avait causé avec Mgr de Serres, vicaire général et neveu du cardinal de Bonald, lequel le lui avait pleinement certifié. Un autre Père me raconta tenir le fait de la bouche même du R. P. Gautrelet. Ce dernier était alors supérieur de la maison de Lyon ; appelé au conseil de l'archevêché, lors du déli maçonnique, il avait été d'avis qu'on devait l'accepter, mais qu'au préalable, le P. Jandel devait prier, faire prier et s'imposer de rudes pénitences. Mon interlocuteur ajoutait que le fait ne faisait pas de doute à Lyon, qu'il avait été contesté il y a dix ou douze ans dans un journal de la ville, mais qu'on y avait répondu dans la presse. Il sera facile de le vérifier.

Dans le courant du mois d'août, le R. P. Sandreau, prieur du couvent de Saint-Dominique de Bordeaux, m'envoyait la note suivante :

« Soyez rassuré quant au fait du T. R. P. Jandel que vous avez cité dans votre ouvrage. J'ai vu hier à Auch le T. R. P. Cormier, il m'a dit qu'il avait recueilli de nouveaux témoignages, les amis du T. R. P. Jandel à Rome lui ont tous certifié le fait en question. Le R. P. Talongo, jésuite qui est en ce moment à Monaco, lui a certifié tenir ce fait de la bouche même du P. Jandel. Donc, quoi qu'en disent quelques Pères du Nord, croyez bien que ce miracle est certain. »

Quelques mois plus tard, le journal la *Vérité*, rendant compte de mon ouvrage, s'exprimait ainsi :

« Le docteur eût pu avec avantage retrancher divers détails, tel que celui qui est relatif au P. Jandel et à une scène miraculeuse et tragique, à la suite de laquelle un franc-maçon convaincu de la puissance du signe de la croix, aurait « mené

jusqu'à la fin de sa vie la conduite la plus chrétienne et la plus édifiante. » L'enquête publiée sur ce point d'histoire contemporaine par *La franc-maçonnerie démasquée*, a prouvé avec évidence que le fait était apocryphe et avait été accueilli avec une légèreté trop habituelle à la presse contemporaine, tant par l'*Univers* du 30 août 1880 que par l'historien du P. Jandel qui, dans la circonstance, a manqué de tout esprit critique. Le docteur Imbert fera sagement de rayer cette page de son livre. » (12 novembre 1894.)

Quelques jours après, je recevais du R^{me} P. Bruno, procureur général des Capucins, une lettre datée de Rome, où il me disait incidemment :

« J'ai lu l'article de la *Vérité*. Je ne puis admettre son démenti sur le fait du P. Jandel. Je me suis proposé de voir le P. Ligier, lequel, me paraît-il, le tenait de la bouche même du P. Jandel. »

Le plus simple était d'interroger directement le P. Cormier, aujourd'hui assistant général de l'ordre. Je me disposais à le faire, lorsque j'appris qu'il existait une seconde édition de la *Vie du P. Jandel* à la date de 1894, chez Poussielgue frères : je la fis venir immédiatement et j'y trouvai la note suivante, page 138 :

« Parmi les témoins qui ont été invoqués (à propos de ce fait extraordinaire), on a cité M. Sauvé, propriétaire et longtemps directeur de l'*Hôtel de la Minerve*, à Rome; le P. Lécuyer, vicaire général du Tiers Ordre enseignant; le P. Eymard, fondateur des Pères du Saint-Sacrement; le frère Floride, procureur général des Frères des écoles chrétiennes, à Rome, que l'on dit avoir entendu le fait de la bouche même du P. Jandel; enfin, le P. Talongo, jésuite. Il y a deux ans, nous écrit d'Alger un collègue de ce dernier, le P. Boursat, je ne sais plus à quelle occasion, ce fait tomba chez nous dans la conversation. Comme quelques-uns émettaient un certain doute, un des Pères présents, le P. Talongo, nous dit : Mais j'en suis sûr; je le tiens de la bouche même du T. R. P. Jandel. J'ai eu, en effet, plusieurs fois, l'honneur d'être reçu par le T. R. P. Jandel, à Rome; un jour je suis allé exprès l'interroger sur ce fait qui faisait tant de bruit, et le Révérend Père m'a affirmé que le fait était vrai. »

En somme, la *Vérité* a accusé à tort le P. Cormier de manquer de critique : je n'ai pas non plus à rayer le fait Jandel de mon

ouvrage. Oui; le célèbre dominicain a réellement chassé le diable de la loge maçonnique lyonnaise.

Dr IMBERT-GOURBEYRE.

II.

Saint-Dié, le 25 juillet 1895.

A Monsieur le Rédacteur en chef de l'*Univers*.

Je viens de lire avec beaucoup d'intérêt, dans l'*Univers* du 24 juillet, l'article publié par le Dr Imbert-Gourbeyre sur la question : Le P. Jandel a-t-il chassé le diable d'une loge maçonnique par un signe de croix, ou ce récit est-il apocryphe?...

Je tiens à vous apporter en cette occasion mon témoignage personnel.

Étant vicaire à Plombières, de 1864 à 1868, j'ai connu beaucoup le pieux P. Jandel, si humble, si vénérable, si vénéré de tous, et qui était notre commensal. A cette époque, les journaux firent grand bruit du fait dont il est question. Naturellement, mon vénérable curé, M. Balland, de si sainte mémoire, lui en parla et le supplia de nous faire le récit de cette aventure.

Le bon P. Jandel, après beaucoup d'hésitations inspirées par l'humilité, nous raconta ce qui suit. Invité par un de ses amis de Lyon à assister à un important convent de francs-maçons, il accepte, prend des habits laïques, et, conduit par cet ami, entre dans la salle de réunion. Les francs-maçons arrivent et se rangent à leurs places : on attend l'entrée du président au milieu d'un silence absolu et terrifiant. Tout à coup la porte s'ouvre, le Grand Maître fait son apparition et s'avance vers son siège. En le voyant, le P. Jandel est glacé d'épouvante tant cet être lui paraît inconcevable et effrayant; il fait un grand signe de croix et tout à coup on eût dit que tout s'effondrait; l'horrible personnage s'évanouit, les lumières s'éteignent, et tous les maçons, pleins de terreur, se précipitent dans un affreux délire hors du temple.

Oui, le R. P. Jandel nous a raconté cette scène, j'étais là, j'ai entendu son récit, et j'affirmé avec la plus entière certitude ce que j'avance, et je ne permets à personne de contester mon affirmation. Alors il faudrait mettre en doute la véracité du P. Jandel et le traiter de menteur ! Or, je ne le crois permis à qui que ce soit.

Que les détails donnés par le R. P. Cormier sur la mise en scène — le franc-maçon qui veut éprouver la vertu du signe de la croix, la consultation de l'archevêque de Lyon, la grande croix cachée sous l'habit laïque du P. Jandel, la conversion du maçon, etc., —

soient vrais, cela se peut, mais je n'en répons pas. Ce que je certifie de la manière la plus absolue, c'est le fait brut tel que je viens de le raconter, et tel qu'il nous a été raconté brièvement par le R. P. Jandel. Et je conclus avec le Dr Imbert : « Oui, le célèbre Dominicain a réellement chassé le diable de la loge maçonnique de Lyon par un signe de croix. »

M. DE BAZELAIRE,
Secrétaire général de l'évêché.

Après tout ce qui précède, il nous paraît difficile de contester désormais l'authenticité du fait. Voilà plusieurs personnages respectables dont la parole fait foi et qui attestent que le R. P. Jandel leur a fait ce récit très grave.

Laissons les *Lanterne* et autres feuilles de même acabit débiter leurs moqueries ineptes. Un des sous-ordres du F. : Eugène Mayer, appartenant comme son patron à la branche athée de la secte, opposait récemment à M. le docteur Imbert-Goubeyre et à M. le chanoine de Bazelaire un argument, assaisonné de lazzis de carrefour et qu'il proclamait triomphant : la loge parisienne, qui a le F. : Bourceret pour vénérable et à laquelle ce rédacteur appartient, n'a jamais eu, dans aucune de ses tenues, une apparition diabolique (*Lanterne* du 4 août).

Je crois bien ! Cette loge n'est composée que de FF. : du Rite Français, matérialistes à tous crins, ne croyant ni en Dieu ni en diable. Satan est bien trop rusé pour venir se produire tout à coup visiblement dans un pareil milieu ; son apparition risquerait de convertir quelques-uns de ces mécréants qui sont à lui comme athées.

Mais les loges et les chapitres dont l'élément est spirite, mais les arrière-loges, mais les triangles, c'est une autre affaire. Là on croit à Lucifer à tel ou tel point de vue, et on lui rend hommage ; aussi, messire Satanas et ses compagnons de révolte daignent-ils honorer parfois ces ateliers de leur présence.

La loge où le R. P. Jandel a pu pénétrer était certainement un de ces ateliers-là.

ADRIANO LEMMI, Chef Suprême des Francs-Maçons

Par DOMENICO MARGIOTTA

La cinquième édition est en vente (3 fr. 50)

LA CONFÉRENCE

DE

M. XAVIER DE MAGALLON

Nous nous en voudrions de ne pas reproduire la magnifique conférence, faite le 6 juillet dernier à Paris, salle d'Arras, par M. Xavier de Magallon ; cette conférence, qui avait été organisée par nos amis de la *France Libre*, a été une véritable révélation. Le parti des catholiques militants compte un orateur de plus, et un orateur de premier ordre.

ALLOCUTION DE M. JOSEPH MÉNARD

M. Joseph Ménard qui n'a pas, dit-il, le poétique langage, les mystiques envolées de M. de Saint-Auban, s'excuse « d'accepter, au dernier moment, la difficile mission de remplacer ce vaillant — mais on ne discute pas dans le rang, on ne s'excuse pas non plus. Devant l'honneur immérité aussi bien que devant le péril désiré, le devoir de la discipline ne change pas, c'est le devoir d'obéir... M. de Saint-Auban nous appelle des courageux penseurs. Nous sommes des soldats, et jamais il ne fut plus nécessaire de réunir des soldats, d'en doubler le nombre, et de les exciter au combat. Ils sont peu nombreux aujourd'hui. Qu'importe ! Suivant un beau mot de Louis Veuillot « Dieu a promis la victoire à l'étendard et non pas aux bataillons ».

« Qu'ils viennent tous ceux qui luttèrent vainement contre l'article 7, contre les décrets, contre la loi scolaire, contre la loi militaire, contre toutes les mesures prises pour décléricaliser.

« Oui, Messieurs, pour déchristianiser la France on dit que le terrain est mal choisi. Est-ce que c'est nous qui l'avons fixé ? Trop longtemps nous avons laissé faire. L'heure est venue où il faut se défendre.

« Réjouissons-nous que sur tous les points de la France le cri d'indignation se soit élevé ville par ville. Mais tâchons que le branle imprimé se propage, faisons que l'agitation légale persiste et partons en campagne, non pour un jour, mais pour toujours. »

L'auditoire soutient de ses applaudissements et de ses bravos notre éloquent ami qui parle encore, pendant vingt minutes, toujours acclamé, et fait en termes heureux l'éloge de M. de Magallon et de tous ceux qui luttent pour la même cause avec semblable ardeur et sincérité.

Le discours de M. Ménard a été improvisé. Aucun sténographe ne l'a recueilli. C'est pour nous un vif regret de ne pouvoir le publier, mais nous espérons que l'occasion sera donnée à nos amis de Lyon de l'entendre bientôt et d'applaudir notre ami.

DISCOURS DE M. DE MAGALLON

MESSIEURS,

S'il était possible qu'une pensée personnelle trouvât place en moi au milieu de celles qui nous rassemblent ce soir et dont il me semble que je sens, allumée par les ardentes paroles de mon éloquent ami, Joseph Ménard, la flamme nous relier et nous unir, je ne sais comment le courage ne me manquerait pas pour me présenter devant vous sous le fardeau de la tâche que des amitiés, comme toutes les amitiés aveugles, ont tenu à me confier.

J'emploierai une fois de plus le stratégisme dont en province j'usai souvent.

En présence d'auditoires qui m'effrayaient davantage, pareil aux anciens se protégeant avec les figures de leurs dieux, je me couvrais d'abord de celle de ma cité.

Je prononçais, en lâchant de n'y pas trop mettre l'accent du terrain, le nom de ma lumineuse ville de Marseille et, soit qu'elle apparût dans les souvenirs ou dans les rêves, avec l'éclat de ses rivages hospitaliers, avec ses rues tumultueuses et ensoleillées, avec le bleu limpide de son ciel, avec sa puissante mer qui touche à l'Orient, cette joie m'était donnée de voir incliner à la bienveillance les cœurs et amener aux lèvres un indulgent sourire. (*Sourires. Applaudissements. Cris : « Vive Marseille ! Vive le midi ! »*)

Et c'est encore sur la poésie de la Provence, sur la popularité de ce Midi que, malgré tout, nous devons, n'est-ce pas ? le croire, on aime, c'est sur ce charme et sur ce talisman que je compte pour m'adoucir ce soir la sévérité des Parisiens. (*Applaudissements.*)

C'est qu'aussi je me présente à vous, Messieurs, non seulement avec un trouble bien naturel, mais avec sur la conscience un lourd remords. Et je préfère m'en décharger de suite, en avouant.

En province, ces jours-ci encore, il m'est arrivé de dire : « Si Paris ne marche pas, il est très occupé, il travaille beaucoup, il s'amuse un peu. Eh bien ! essayons de marcher sans lui ! » Mais nous en avons si peu envie que me voici, vous le voyez, prêt à toutes les amendes honorables, devant vous.

Et, je vous l'affirme, nous n'avons pas en province plus vif désir que de voir Paris à sa place toujours, je veux dire en tête.

Certes, nous la connaissons, puisque nous la subissons, la force d'attraction et d'expansion de Paris, la puissance de son rayonnement.

Nous le savons, jamais mouvement n'ébranlera davantage le monde que celui que Paris lui imprime d'un seul de ses pas ! Jamais voix n'égale le retentissement de la sienne ! Jamais phare ne jettera plus loin de plus éclatants rayons que ceux qui tombent en gerbes d'un geste de sa main levée dans le ciel !

Mais que Paris, — et puisque l'on a voulu que je parlasse, c'est là ce que je viens vous demander au nom de la province prête à suivre et presque à précéder, — que Paris ne reste pas immobile, quand jamais il n'a été plus juste de s'émouvoir ! que les lèvres de Paris ne restent pas scellées quand jamais sa parole n'a eu plus de motifs de retentir ! que sa main ne reste pas inerte, quand jamais il n'a été plus nécessaire de faire contre un gouvernement en train de perdre et de déshonorer un peuple, le geste qui soullette, le geste qui abat. (*Vifs applaudissements.*)

I.

La loi fiscale contre les congrégations au sujet de laquelle fut entreprise la campagne dont les suites bien imprévues m'amènent ici, n'est à coup sûr pire ni que celles qui l'ont précédée, ni que celles qui la suivront. Elle fait partie d'un système. Ce contre quoi nous nous élevons, c'est le système entier. Quant à elle, heureux de l'émotion inattendue, qu'elle a provoquée dans le pays, il faut la bénir, si elle est la goutte d'eau qui fera déborder enfin les justes colères, le coup de lanterne au visage qui fera rougir et se redresser enfin les fronts d'esclaves courbés sous le joug ! (*Applaudissements.*)

Devant un auditoire aussi informé que le vôtre, je n'en referai pas l'examen.

Vous le savez : en principe, c'est la mise hors du droit commun de toute une catégorie de citoyens, en fait, pur acte de brigandage sous couleur d'acte législatif, c'est la suppression de leur propriété au profit de l'Etat par voie d'impôt.

La mise, dis-je, hors du droit commun.

S'agit-il de sociétés commerciales ? Pour percevoir l'impôt sur leur revenu, le fisc s'entend avec leurs représentants ; on évalue les recettes et les dépenses de l'année, et c'est le tant pour cent des bénéfices prouvés qui est prélevé. S'agit-il des sociétés religieuses ? On n'examine pas quel est leur revenu ni si elles en ont un ; *a priori*, il l'évalue, et d'une manière invariable, fixée une fois pour toutes par la Chambre, soit au 3 % de l'actif brut.

Quant aux sociétés intéressées, elles n'ont pas voix au chapitre : elles n'ont qu'à payer et à se taire. Catholiques, le droit de discussion n'est pas fait pour vous ! (*Applaudissements.*)

Contre les évaluations du fisc, contradictoirement discutées, les sociétés commerciales peuvent recourir aux tribunaux et en établir devant eux la fausseté par tous les moyens ; contre les évaluations arbitraires du fisc, les sociétés religieuses n'ont aucun recours. Catholiques, les tribunaux ne sont pas fait pour vous ! (*Applaudissements.*)

S'agit-il du domicile de citoyens qui n'aient pas commis le crime d'embrasser la vie religieuse, il est sacré : le juge d'instruction seul a le droit d'y pénétrer pour la recherche des crimes, le fisc jamais. S'agit-il du domicile de nos religieux ? Qu'à son gré il y entre, il y perquisitionne ! Les monastères sont assimilés, de par les panamistes, à des cavernes de voleurs ! Catholiques, l'inviolabilité du domicile n'existe plus pour vous. (*Applaudissements.*)

S'agit-il d'établissements charitables laïques, c'est le conseil d'Etat qui, les reconnaissant d'utilité publique, peut les exempter d'impôts, et seul retirer l'exemption. S'agit-il d'associations charitables religieuses, le Conseil d'Etat, c'est le ministre. C'est lui qui décide de leur sort : *ad nutum* ! C'est lui qui, tenant le lasso dont le nœud coulant flotte au cou de l'Eglise de France, peut lui dire : « obéis ou j'étrangle ! » Catholiques, le règne des justes lois est terminé pour vous ! (*Applaudissements.*)

On pourrait multiplier ces points de vue. A quoi bon ! Quand le principe même de la loi est la violation de tous ceux dont les auteurs osent se réclamer !

Est-il principe plus sacré que celui qui veut que nul ne puisse être inquiété pour ses opinions religieuses ? Or, voici des biens comme il en existe nombre d'autres, absolument de même nature, et dans les mêmes conditions au point de vue légal et fiscal, les voici soumis à un régime particulier et ruineux, à cause uniquement des opinions de leurs possesseurs.

Est-il principe plus sacré que celui de l'égalité des citoyens, devant la loi, devant l'impôt ?

Or, voici une catégorie de citoyens, payant déjà tous les impôts, et que, seuls entre leurs compatriotes, vous accablez d'impôts nouveaux.

Vraiment, n'est-ce pas chose belle à voir que la déclaration des droits de l'homme ainsi foulée aux pieds au centenaire de sa proclamation, aux pieds de ceux-là mêmes qui s'en proclament les respectueux admirateurs ! N'est-il pas merveille, le spectacle de l'égalité ainsi jetée aux vieux chiffons par les héritiers politiques d'une Révolution qui n'a bouleversé le monde, couvert la France de sang et de

ruines que pour la conquête, disait-on, de cette égalité. (*Vifs applaudissements.*)

C'est, disais-je, la suppression de la propriété par voie d'impôt.

Si cela n'était pas, la presque unanimité de l'épiscopat ne l'aurait sans doute pas affirmé.

Il suffit, du reste, de réfléchir un instant pour s'en convaincre.

Vous le savez, Messieurs, ce que vont avoir à payer les associations religieuses en outre des impôts ordinaires, c'est en somme et très exactement le dixième de leur revenu. Mais de quel revenu ? D'un revenu évalué au 5 % de leur actif brut.

Or, il n'y quasi pas d'actif aujourd'hui qui, mis en rapport, rende 5 %. Comment donc le rendrait l'actif des sociétés religieuses, tout entier consacré à des œuvres qui coûtent et ne rapportent pas ? Comment ces œuvres serviraient-elles à la fois à faire fortune et à faire la charité ?

N'importe ! Voici une maison pleine de vieillards et d'infirmiers indigents, le fisc l'évalue un million, elle sera donc censée rendre 50.000 francs, elle en paiera donc le 5 %.

Mieux encore, les biens occupés seront censés possédés. Les religieux supporteront l'impôt sur les loyers qu'ils paieront comme sur ceux qu'ils encaisseront ; ce qui sortira de leur poche sera considéré comme y entrant : cette charge leur sera comptée pour un profit ; ils débourseront, je suppose, 6.000 francs pour leur logement, ce sera comme s'ils réalisaient un bénéfice d'autant et ils en devront le 10 %.

Ingénieuse fiction et que n'est-elle vraie ! Enfin le moyen est trouvé de s'enrichir en un clin d'œil ; il suffit de louer de beaux appartements. (*Sourires.*)

Que les héros de Murger que ces jours-ci vous fêtiez ne l'ont-ils pas connu ! Schaunard, Rodolphe et Marcel eussent roulé carrosses, Musette eût été aussi fidèle que de soie et d'or vêtue ! Ils auraient habité un hôtel sur les Champs-Élysées, et ils seraient tous morts dans la peau de Crésus. (*Rires.*)

Mais voilà, Murger n'a pas songé à les mener chez les Pères Capucins, ou tels autres qui détiennent la bonne recette (*Hilarité générale.*)

Voyez combien il eut tort !

Car nos hommes d'Etat, quoique incrédules, ne reconnaissent qu'aux religieux le don de tels miracles ! Entre leurs mains mais entre les leurs seulement, la terre stérile rendra 5 % les objets mobiliers, lits, tables, armoires, chaises, cuvettes, rendront 5 % ; la rente 3 % rendra 5 %. Et de ce 5 % imaginaire il faudra verser le dixième très réel aux coffres de l'Etat.

Un capital qui ne rapporte rien, et sur lequel il faut chaque année acquitter des sommes énormes, vous sentez assez, Messieurs, de quel singulier accroissement il est menacé.

Que l'on ait voulu la destruction des associations religieuses, cela, n'est-ce pas, ne fait pas question. La seule question est de savoir si nous devons le souffrir. Pressés l'épée aux reins, reculerons-nous encore, à trois pas de l'abîme? Ou faut-il, comme nous sommes sur tous les points de la France plusieurs à le penser et à le vouloir, reprendre l'offensive, changer la retraite en charge et pour garder le peu qui reste, ressaisir tout le terrain perdu. (*Oui! Oui! Bravos! Applaudissements.*)

II.

Loi inique, en effet, mais, et c'est à quoi il faut songer toujours, simple numéro d'une série, déjà longue et à poursuivre, d'égales iniquités.

Dans le néant d'idées où ils se meuvent, il ne reste à nos maîtres comme ressort intérieur qui les lie, comme principe colorant de leurs luttes pour l'appétit personnel que leur anticléricalisme. Pour pensée directrice, ils ont cette stupide, cette misérable passion.

Au fond, elle se comprend.

Ils sont poison et le christianisme est antidote. Ils sont mensonge, il est vérité. Ils sont oppression, il est liberté. Ils sont ténèbres, il est lumière. Ils sont le recul vers les étapes païennes de la barbarie primitive; il est l'élan de toute société humaine vers la répression de tout mal, vers le progrès de tout bien. (*Applaudissements.*) Il est la réalisation la plus parfaite en ce monde imparfait de toutes les belles idées dont ils lui ont volé les noms sonores, pour en gonfler les programmes, pour en orner les frontispices et pour s'en faire à eux-mêmes une litière, comme de drapeaux conquis, où se coucher avec nonchaloir dans la réalité de leur vie et la pratique de leur gouvernement. (*Longs applaudissements.*)

Que tel soit bien le fond de leur politique; quels désastres! Si on ne l'entrave, elle est destinée à entraîner de plus en plus la nécessité, le devoir de la résistance: ce serait sans doute ici une démonstration superflue.

Mais que la victoire est aussi possible que la lutte est nécessaire; mais que les défaites intérieures ne prouvent rien; mais que les temps soient changés et des circonstances plus favorables enfin venues; mais que, sur le nouveau terrain où nous sommes, avec une tactique et des armes nouvelles, de nouvelles armées, entrant en ligne, obtiendraient sûrement des résultats meilleurs, c'est là ce dont il importerait que nous soyons convaincus. C'est là ce dont je voudrais vous convaincre.

Et c'est à quoi j'apporte, faute d'autre chose, l'ardeur raisonnée d'une ancienne, d'une profonde conviction!

Nous sommes en France le nombre, la richesse, les influences sociales. Héritiers de ses traditions, pétris de ses aspirations, en face de ce ramassis de cosmopolites qui l'exploitent, de sangs mêlés qui la pressurent, nous tenons par toutes les fibres de notre être à son âme, à son sol. Nos croyances sont les seules, peut-on dire, de notre pays. Et c'est nous qui nous y trouverions réduits, pour jamais, à n'y plus compter que presque pour rien! Non, cette situation n'est pas définitive, mais accidentelle!

Réfléchissez, démêlez-en les causes. Vous verrez que les unes sont disparues et qu'il ne tient qu'à nous de faire disparaître les autres.

Il est vrai que nos divisions nous ont arrêtés longtemps, inévitable fruit de tant de révolutions. Mais si les événements les susciterent, d'autres événements les ont rendues sans objets; le temps, en coulant chaque jour, les efface.

J'entends que des gens, parmi lesquels je vois beaucoup de Français de fraîche date, prétendent nous interdire l'accès de la République. Plaisante idée contre laquelle je n'ai cessé de m'élever, pour ma part, avec moins de colère que de dédain.

L'idéal républicain, comme le monarchique, date des premiers jours de l'histoire. L'un et l'autre étaient beaux dans la vision des penseurs. Savez-vous où plus beaux encore? Dans le cœur du Peuple! Ah! même ceux qu'un autre idéal attache tout entiers peuvent s'incliner devant le rêve vraiment fraternel de solidarité, de justice que nommait en lui-même République, le bon peuple de France, ses paysans, ses ouvriers! (*Applaudissements.*)

Si ce rêve est flétri, à qui la faute, sinon à ceux qui s'emparent de la République comme d'une proie, lui ont fait une figure haineuse et basse à la ressemblance de leur cœur!

Et c'est eux qui diraient: « La République n'est qu'à nous! » Allons donc! Vous l'avez trahie, flétrie, défigurée. Vous l'avez faite apostate. Vous êtes ses pires ennemis. Il n'y a que vous à qui elle ne puisse plus être, car vous la tueriez en la déshonorant! (*Bravos! Applaudissements.*) La République, s'il nous plaît d'y entrer, nous n'en demanderons pas la permission, nous la prendrons tout simplement; si vous nous en obstruez la porte, nous passerons par la brèche (*Bravos! Oui! oui! c'est cela!*), mais comme chez nous, et le front haut, croyez-le bien, avec armes et bagages, avec notre drapeau et sans l'incliner devant le vôtre, soyez-en sûrs! (*Applaudissements.*)

La République, nous n'avons même pas à y entrer car nous y sommes, comme dans la lumière du ciel de France, comme dans l'air

natal ! La République est à tout homme, car elle est un des plus vieux rêves de l'humanité. La République est à tout Français, car elle est l'aboutissant logique de toute l'histoire de France que nos pères ont faite ; de leurs efforts différents, elle est également la résultante. Non vraiment, n'attendez pas que nous allions en réclamer la clef à Hertzy de Munich, à Reinach, de Hambourg ! (*Double salve d'applaudissements.*)

Respectueux de tous les souvenirs, la marche des choses, je le crois, sera cependant plus forte qu'eux. Sur ce terrain, tôt ou tard, l'union se fera puissamment.

L'obstacle n'est pas là : il est en nous. Dans notre intelligence qui se refuse à comprendre la nécessité de l'action ; dans notre volonté qui se refuse à prendre la peine d'agir.

Compter sur quelque hasard imprévu, rêver d'un sauveur, grand sabre, grand casque, grandes bottes, qui tout à coup jaillira comme un diable de boîte pour faire régner l'ordre et leur permettre d'en jouir, n'est-ce pas là la vraie politique pour les vrais Conservateurs ? (*Nombreuses marques d'assentiment.*)

Mais de héros sauveurs et sabreurs, notre race en paraît un peu épuisée. Mais, d'événements imprévus, il n'y en a pas ; rien n'arrive que ce que l'énergie des hommes et la logique de l'histoire amènent.

Nous sommes en démocratie, et nous y resterons. Ne la redoutons pas, mais comprenons-la, et approprions nos mœurs à ses lois.

En démocratie, c'est aux citoyens à — passez-moi l'expression — se débrouiller eux-mêmes. C'est à eux à sauvegarder par leur influence sur la vie publique leurs idées, leurs droits, leurs intérêts. S'ils s'abandonnent, ils périront. Ceux-là seuls triompheront qui auront pour les défendre les plus nombreux, les plus dévoués, les plus intelligents partisans, disons le mot, le plus puissant parti.

Pour vaincre à la guerre, il faut une armée, pour vaincre en politique, il faut un parti. Un parti pour moyen ; la conquête du pouvoir politique pour but : voilà ce que je voudrais graver en lettres de feu dans la cervelle de tout catholique français.

Sans cette œuvre, à quoi bon toutes les autres, car vous ne les empêcherez pas de périr ? A quoi bon vous épuiser en mille efforts pour les sauver des attaques du pouvoir ?

Vous trouverez ces efforts glorieux ?

Moi je dis que c'est une folie et une honte !

C'est une honte d'accepter dans sa propre patrie chrétienne, où l'on est le droit et le nombre, une situation qui serait à peine tolérable pour une infime minorité de chrétiens en pays païen ou ture, ce rôle de chien battu

léchant son maître, de gibier fuyant le chasseur !

Une folie, car, je le répète, à quoi bon ? Vous aurez beau ouvrir des écoles, il est toujours plus facile de les fermer : vous aurez beau bâtir des hôpitaux, il est toujours plus facile de s'en servir. Vous aurez beau élever le taux de vos charités, il est toujours plus facile d'élever le taux des impôts : car pour vous défendre vous puisez dans vos poches, et pour vous ruiner c'est dans vos poches qu'ils puisent aussi. (*Rires et applaudissements.*)

Que voulez-vous faire avec le pouvoir tout entier tourné contre vous ? Tournez-vous donc face à lui et, une bonne fois, au lieu de le fuir, prenez-le donc ! (*Vifs applaudissements.*)

Quand bien même vous ne le prendriez pas, votre attitude le forcera de compter avec vous.

C'est parce que Jaurès ne cesse de leur ressasser cette formule et de leur fixer ce but : la conquête du pouvoir politique ; c'est parce qu'ils y marchent en rangs disciplinés, comme un remarquable parti politique qu'ils sont, que les socialistes, cent fois moins nombreux que nous dans le pays, y comptent cent fois plus.

C'est parce qu'ils se sont constitués en parti et ont marché à la conquête du pouvoir que les catholiques Allemands et Belges ont rompu les chaînes où nous pleurnichons.

Sans sortir de chez nous, quelle preuve plus certaine de la puissance qu'aurait cette action que le spectacle de la mémorable inaction des Ralliés ?

Voilà certes un parti qui n'en est pas un ou je ne m'y connais guère. A coup sûr, il n'offre pas les signes de la puissance, à peine ceux de l'existence, la virilité, n'en parlons pas. (*Hilarité.*)

Exister, c'est se différencier des autres, et il se confond avec tout. Quel est son commencement ? Quelle, sa fin ? Que fait-il ? Que veut-il ? Où est-il ? Dans les couloirs, sans doute ; il y intrigue, il y complot, il y noue et y dénoue des fils, il y trame, il y tisse, il y brode.

Mais le pays ne pourrait-il le voir un peu ? L'entendre un peu ? Impossible ! Il est invisible, insaisissable et muet. C'est un mythe, une légende. Moins réalité que chimère, c'est une ombre, un souffle, un rien. Ce n'est pas un corps, c'est un fantôme de parti. (*Rires et applaudissements.*)

Or, remarquez-le, Messieurs, ce fantôme qui jamais ne s'est affirmé par un acte, un mot, qui n'a pas su lancer de la tribune un seul appel un peu précis et retentissant, cette vapeur, cette nuée, c'est autour de ça que pivote toute la politique du gouvernement.

Discours ministériels, manifestes d'extrême-gauche, philippiques socialistes, sermons de la

libre pensée, prêtez l'oreille, qu'entendez-vous : « les ralliés ! les ralliés ! les ralliés ! » « Veillez aux ralliés ! Vous êtes l'allié des ralliés ! Je suis vierge de ce contact impur ! » (*Rires.*) Et surtout ce cri terrible qui, de loin en loin, épouvante l'espace : « La République est envahie par les ralliés ! » Qui, à l'ouïr, n'en a frémi ? Qui n'a cru sentir trembler le sol sous ses galops furieux, et revoir les jours antiques où par centaines de mille se ruaient à la curée de Rome, entre la terre rouge d'incendies et le ciel bleu d'éclairs, les Goths d'Alarie, les Huns d'Attila ? (*Hilarité générale.*) Et il s'agit de ces bons ralliés ! Ils ne sont rien, et ils semblent être tout ; on dirait que les ralliés existent seuls au monde, et le parti des ralliés n'existe pas !

Qu'est-ce à dire, sinon que la création d'un parti, d'un vrai, sur le terrain républicain, est la terreur des exploiters de la République ? C'est là ce qu'il redoutent ; c'est là ce qu'il faut faire !

La fondation de ce parti, conservateur des choses sacrées qu'ils détruisent, réformateur des abus qu'ils conservent, et dont le premier acte devra être de faire écrouler les iniquités qu'ils accumulent ; la fondation de ce parti à qui le Peuple viendra s'il trouve en lui la volonté de réaliser enfin l'idéal qu'au fond du cœur il n'a cessé de chérir, malgré tant d'amères contrefaçons ; la fondation de ce parti et sa mise en marche ardente et méthodique vers la conquête du pouvoir ; pour quiconque rêve à la grande France de demain, voilà, Messieurs, l'œuvre d'aujourd'hui. (*Longs applaudissements.*)

III.

Sans quoi jusqu'où ces hommes nous feront-ils tomber ?

Leur politique, au dedans, nous venons de la dire. Leur politique au dehors, qui pourrait y penser sans frémir ?

Vous avez protesté contre elle, et si la chronique vous en souille, l'histoire vous en saura gré.

La France déjà vous en sait gré.

On dit : « Elle s'est tue ! » Dans notre régime centralisé, bureaucratisé, sans autre organe que son Parlement, aux trois quarts ou paralysé ou pourri (*Applaudissements.*), comment voulez-vous qu'elle parlât ?

Mais ne l'oublions pas, toute la presse indépendante a protesté. Paris a protesté. La jeunesse, c'est-à-dire l'avenir, a protesté !

En province, j'ai moi-même parlé devant de grands auditoires, au cours du mois de juin, dans les trois jours qui ont précédé l'action maudite, j'ai vu cinq mille Lyonnais, j'ai vu huit cents Châlonnais, j'ai vu deux mille

Dijonnais, j'ai vu dix mille Français lever la main pour la condamner et la flétrir ! Pourquoi les autres penseraient-ils autrement que ceux-là ? Non ! si le gouvernement est allé à Kiel, la France n'y est pas allée ! Il faut le dire bien haut afin que l'Europe voie, afin que l'histoire sache quel abîme, malgré leur fortune éphémère, existe entre ces hommes et ce pays. (*Applaudissements.*)

Nous aussi, nous voulons la paix, mais la paix fière et digne et où rien n'implique l'abandon du droit.

La Paix ! nous la voulons, d'autant plus que de ce droit sacré, ses seules mains tranquilles suffiront peut-être à nous assurer la réparation.

C'est là ce qui renie l'acte du ministère Ribot d'autant plus lâche qu'il est plus fou !

Nos hommes d'Etat ont-ils donc le secret de l'avenir ? Qui sait à la veille de quels bouleversements est peut-être l'Europe et ce qui peut en sortir ? Eh ! quoi, des républicains, un Hugo, par exemple, a tenu vingt ans contre l'Empire français, et il était un homme et il devait mourir, et il ne savait pas s'il reverrait jamais

« La rive douce et triste, Tombeau de ses aïeux et nid de ses amours ! » et la France qui ne mourra pas, la France qui a la durée, grâce à ces malheureux, ne peut garder la patience et n'aura pas tenu vingt-cinq ans une attitude digne en face de l'Empire allemand !

Nous n'avions qu'à rester l'arme au pied et ils nous l'arrachent des mains pour la présenter au vainqueur !

Eh ! quoi, cette unité allemande qui a dans ses murailles des lambeaux de France, a-t-elle donc l'air bâtie pour l'éternité ? Le séparatisme la travaille, le socialisme y gronde, des conflits y sont, à toute heure, imminents entre la démocratie la plus avancée et l'Empereur le plus féodal ! Quelle nécessité, je le demande, d'aller poser sans raison, sans profit, sur ce branlant édifice issu de nos désastres, le sceau de notre assentiment. (*Applaudissements.*)

Ils ont dit : « Devoir de courtoisie internationale. » Mais l'Allemagne a décliné une invitation de la France en 1889 ; la France peut donc décliner une invitation de l'Allemagne en 1895. C'est, je pense, sans réplique. Aussi les ministres n'ont-ils rien répliqué. Alléguant cette raison, ils ont, suivant une chère habitude, purement et simplement menti. (*Applaudissements.*)

Ils ont dit : « C'est un voyage comme un autre ! » Ils ne savent donc pas que ce qui donne son caractère à un acte, ce sont les circonstances où il se produit. Pour les fêtes de Kiel, elles étaient toutes en ceci : la date !

Vous le savez, tous les ingénieurs s'opposaient vivement à ce que l'inauguration eût

lieu cette année, mais l'Empereur l'a voulu à tout prix.

C'est que, pour lui, pour son peuple, pour l'Europe, pour tous, excepté pour le ministère Ribot, et qui sait ? pour lui peut-être aussi, ce n'est pas en l'honneur d'un canal que se donnaient les fêtes de Kiel, mais en l'honneur d'un Empire.

Au vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'unité allemande, elles étaient le prologue de sa glorification. Elles étaient l'ouverture des réjouissances en l'honneur de la vaste et pesante construction politique élevée sur notre ruine, il y a vingt-cinq ans, au bruit de notre chute et de notre désespoir.

Elles étaient le prélude à toutes celles qui vont, durant des mois, remplir l'Allemagne d'ivresse au souvenir de notre écrasement. Elles étaient les dernières où dussent trouver place nos marins, nos vaisseaux, nos étendards ! (*Applaudissements.*)

J'avais noté avant les fêtes, puisque fête il y eut, combien les détails en seraient exquis. Les plus délicieux pourtant, nous n'avons pu les savourer. Mais ce n'est pas la faute de M. Ribot.

Le pavillon au chiffre fatal, qu'il avait fait soigneusement broder, n'a pas eu à être déployé. M. Ribot, lui, voulait bien, Guillaume II n'a pas voulu.

On avait parlé d'une visite à bord du *Hoche*. Vaisseau français, c'est terre française ! M. Ribot, lui, voulait bien, Guillaume II n'a pas voulu.

Les affronts au devant desquels nos ministres nous jetaient, il nous les a épargnés. Il a eu de la pudeur pour eux. Mais il n'a pas tenu à eux que, devant cent mille Prussiens, nous n'arborions à notre grand mât la date de notre défaite ! Il n'a pas tenu à eux qu'au vingt-cinquième anniversaire de la conquête, la terre de France ne frémit de douleur et de rage sous les pieds du conquérant ! (*Applaudissements. Cris : A bas Ribot !*)

Je disais à Lyon : « Vous verrez quel enthousiasme agitera les populations étagées aux berges du canal quand sous leurs yeux nos cuirassés défilèrent avec, à leurs proues inclinées, les couleurs nationales, d'ordinaire chantantes, assombries, ce jour-là par les reflets du pavillon à Aigle noire ! »

En effet, les journaux l'ont dit : c'est entre deux haies de hourras redoublés que notre escadre a défilé. Hourra pour l'Allemagne dont les navires traînent, comme autrefois les chars de Rome, ses vaincus ! Hourra pour l'humiliation de l'ennemi héréditaire ! Hourra pour les hôtes qui sont des trophées !

Et les journaux ajoutaient : « Les marins français gardaient le silence ! » Silence : muettes pensées ! Ils se taisaient, ils enten-

daient. Puissent-ils avoir emporté dans leurs poitrines la douleur de ces hourras et de ceux qu'ils durent pousser eux-mêmes au César allemand ! Puissent-ils la répandre au cœur du peuple de France ! Puisse-t-elle s'y mêler au souvenir de tant d'autres outrages, de tant d'autres iniquités déjà de ce gouvernement, dont le flot grossit sans cesse ! Puisse, si nos vœux profonds se réalisent, ce flot vengeur se déchaîner enfin et emporter ces hommes, non plus même dans une révolution du mépris, car le mépris est leur élément, ils y vivent à l'aise, mais dans une ruée de fureur populaire, dans un torrent d'indignation. (*Applaudissements, acclamations.*)

On ergotera tant que l'on voudra, mais cherchez, je vous prie, de quel gouvernement antérieur pourrait se réclamer, pour justifier sa conduite présente, ce gouvernement-ci ? Cherchez, vous ne trouverez pas !

Est-ce de la monarchie ou de l'empire ? On ne peut leur reprocher d'avoir jamais été insoucieux du prestige de la France devant l'Europe.

Est-ce de la Révolution ? La voyez-vous, messieurs, aux genoux du roi de Prusse ?

Est-ce de la République de 48 ? Mais cette généreuse république qui revendiquait le droit de tous les peuples, en eût-elle subi contre elle-même la violation ?

Non, vraiment, nous sommes bien en face de quelque chose de nouveau ! La tradition nationale est ici interrompue. Non, ceci n'est plus la France !

On peut le dire hautement par nos angoisses durant ces journées, par la révolte de notre raison, non moins que de notre cœur ; par toute l'histoire de France qui crie contre un acte pareil ; par les morts tombés sans nombre, il y a vingt-cinq ans, pour sauver simplement l'honneur dont on fait si bon marché aujourd'hui ; le ministère qui n'a rien senti de cela, rien vu de cela, rien compris à cela, ce ministère n'est pas un ministère français ! (*Longues salves d'applaudissements.*)

Mais laissons les ministres ! Hanotaux, Ribot, qu'en dirait-on ?

M. Hanotaux a passé sa jeunesse à étudier Richelieu. Visiblement cette étude lui a troublé l'esprit, la fréquentation d'une trop forte tête a fait tourner la sienne. Il se tue à imiter son modèle, sans qu'on puisse pourtant l'accuser de plagiat : soyez-en sûrs, c'est pour pratiquer à son tour et à sa façon — une façon originale — l'abaissement de la maison d'Autriche qu'il a fait de la France un escabeau de plus sous le Hohenzollern ! (*Hilarité, Applaudissements !*)

Quant à Ribot, il s'est déclaré hors de l'atteinte des injures, et, en effet, il est au-dessous de toutes. Quand à propos d'une loi

dont les auteurs ne se gênent pas pour reconnaître, hors la Chambre, le caractère nettement exceptionnel et spoliateur, et voulu tel ; quand un homme a osé déclarer à la tribune, avec des trémolos dans la voix et la main sur son cœur, qu'elle était une loi de bienveillance et d'équité, — cet homme est jugé ! (*Applaudissements. Cris : « A bas Ribot ! »*)

Mais laissons, je le répète, ces comparses !

Les vrais responsables, ce sont nos vrais maîtres : les sectes et le seigneur des sectes, le Juif ! Herz, Reinach, rois fugitifs de la République opportuniste. Au-dessus d'eux, la haute finance cosmopolite, au-dessus d'eux la quasi-divinité Rothschild !

L'arbre encore monstrueux, aux ramifications innombrables, qui nous étouffe, le voilà ! Sur ce point, à quoi bon insister ? La lumière est en vous. Mais, une fois de plus, en dévorant ses fruits amers, jurons d'en extirper jusqu'aux racines ! (*Applaudissements.*)

Voilà donc par qui nous laissons dépouiller nos religieux et nos religieuses, souiller l'honneur national !

Sans doute, l'autre jour, à la Chambre, comme on citait la phrase connue de Jules Guesde : « La nouvelle maison de France demeure rue Laffitte », M. Naquet s'est écrié : « Elle est au moins aussi française que l'autre ! » Mais cela ne me rassure qu'à demi. Sentez-vous la beauté de ce « au moins ? » *Insolentia Judæorum*. L'insolence du juif, la voilà tout entière ! Je ne comprends guère, pour ma part, que de la gauche à la droite, la Chambre entière ne se soit pas levée contre une telle parole, qui fournissait à M. Denis et à notre ami d'Hugues le plus fort de leurs arguments, qui suffisait à prouver à elle seule quel abîme existe entre l'âme du Juif et celle du Français !

On peut être, je pense, démocrate et ne pas vouloir descendre d'aïeux infâmes. On peut être, je pense, républicain et vouloir une République au cœur élevé, au large front, non moins pieuse héritière des grandes choses du passé qu'ardente ouvrière des grandes choses de l'avenir !

Nous sommes tous, quoique nous en ayons, descendants de royalistes, et nos pères ont entouré de siècles de fidélité et d'amour la race de leurs rois ! Quel est cet insulteur de morts qui vient prétendre qu'ils auraient aimé, servi de même des gens de cette race, dont Napoléon a dit — et il s'y connaissait — qu'elle était la plus basse du monde ? Sur cent champs de bataille, les rois de France ont risqué leur vie pour elle ; longtemps leur fortune et la sienne ne firent qu'un.

Quant aux Rothschild, c'est eux vraiment et non pas d'autres qui arrivèrent chez nous dans les fourgons de l'étranger. Toutes les fois que

se relevait la France, ils baissaient ; sur toutes ses ruines, sur tous ses abaisséments, ils ont grandi ! Certes, leur histoire aussi, est liée à la nôtre ; ils ont eux aussi, créatrice de leur dynastie, une grande, une victoire nationale, elle s'appelle : Waterloo ! (*Profonde sensation. Longs applaudissements.*)

Prenons garde, Messieurs, que la puissance qui nous domine, née du désastre, ne nous mène à des désastres plus grands !

Deux idées tiennent encore notre société debout. L'idée religieuse. L'idée de Patrie. Contre toutes deux, vous le voyez, on frappe également des coups mortels.

Sans doute, la puissance des idées, ces hommes la méconnaissent. Elles n'en sont pas moins les seules gardiennes même de ces intérêts matériels dont ils se préoccupent exclusivement, car elles seules, sans qu'ils s'en doutent, bâtissent, maintiennent, perfectionnent les sociétés régulières où seulement ils trouvent abri. C'est parce qu'il poursuit de sublimes idées, que l'homme atteint des réalités supportables. Et toutes ses œuvres ne seraient que chaos, si elles ne se modelaient sur le rythme harmonieux des idées !

Saint-Auban, dont vous regrettez tous l'absence, mais dont l'éloquente lettre a été un si noble portique, seulement trop sublime, à mes humbles discours, évoquait tantôt les idées encore confuses dont il voit se mouvoir les premières formes dans l'ombre transparente des jours futurs.

Mais les idées ne naissent ni ne meurent. Elles se transforment simplement. Ces vieux chênes gaulois dont, en la préface de son admirable livre, Saint-Auban a répandu l'ombre majestueuse, ces vieux chênes mourront... Non ! ils ne mourront pas ! Ils se changeront en poussières fécondes d'où jailliront, pour inspirer de nouveaux poèmes, pour abriter des amours nouvelles, d'où jailliront sans fin de nouvelles forêts ! (*Applaudissements.*)

Ainsi donc, vénérons et ne touchons qu'avec le respect qu'on doit aux vases sacrés, les idées dont notre vieille France a vécu et qui contiennent les idées nouvelles, les liqueurs de vie où s'abreuvera la France de demain.

Les gens qui nous ont blâmé de notre opinion sur le voyage à Kiel, comme si on pouvait blâmer quelqu'un de sa douleur, ces gens sages et pratiques le sont beaucoup moins peut-être qu'ils ne croient.

Si je leur parlais du besoin d'idéal qu'a un peuple, ils riraient. Mais des besoins de l'âme et de ses exigences dans l'homme, ces mêmes gens riraient aussi. Or, un jour, cependant, quelque chose s'envole des lèvres de l'homme qu'il faut bien nommer âme, faute d'autre nom, et il ne reste qu'un cadavre tôt pourri.

Exacte image d'un peuple, des lèvres duquel le dernier souffle d'idéal aurait fui !

Allègueront-ils que l'idée de Patrie a fait son temps ? Mais quelle aberration ! Car au-dessus des ruines de tant d'autres épuisées et abattues par notre siècle, elle subsiste d'autant plus grande, d'autant plus sacrée, qu'elle reste presque seule. Pour que la faillite ne soit pas complète, au moins, sauvons celle-là !

Elle nous est, à l'heure actuelle, d'une nécessité absolue. On parle de paix. Mais enfin l'Europe entière est en armes. La poudre est amoncelée partout. Il suffit d'une étincelle pour que tout prenne feu. Aurons-nous trop alors de toutes nos énergies ? Quelle folie et quel crime d'en troubler et d'en tarir les sources : d'énervier, d'affaiblir, en face d'un adversaire surtout qui ne cesse de surexciter le sien, la vigueur de notre sentiment national. (*Applaudissements.*)

Et dussent toutes les armes se briser, c'est une vue bien courte et bien fausse de croire que l'idée de patrie aurait terminé ses services, achevé son évolution.

Vienne (et à nous aussi, il nous est permis d'en caresser le rêve), éclore enfin, sur les collines à jamais paisibles et qui ne seront plus roses que de son sang lumineux, l'aurore de la République Universelle (ce n'est pas, soit dit en passant, par le canal de Kiel qu'elle nous arrivera), les Patries se transformeraient, elles ne disparaîtraient pas.

Au lieu d'être des camps, elles deviendraient les ateliers différents du chantier mondial, les parties variées du chœur universel.

Mais le sentiment de la Patrie est dans la substance du cœur de l'homme. Il tient de même aux entrailles de toute société humaine.

Voyez à quoi a abouti le mouvement humanitaire de la Révolution. A un formidable réveil des nationalités !

Le mouvement s'est perpétué dans tout le siècle.

C'est à la distinction, à l'accentuation des Patries, c'est à leur fédération et non à leur suppression que va l'histoire.

Aller en sens inverse, c'est avancer à reculons. C'est marcher au rebours du Progrès. C'est entraver les transformations sociales dont l'idée de Patrie sera le pivot. C'est battre en brèche la plus certaine, la plus sûre, la plus puissante des Idées-Forces de l'avenir ! (*Applaudissements.*)

Les Ribot ne sont pas seulement des criminels, ils sont des insensés ! (*Bravo ! A bas Ribot.*)

Refroidir, éteindre la conscience de sa dignité, de sa fierté, de sa mission, de sa grandeur dans un Peuple, c'est porter atteinte à ses forces vitales ; c'est un attentat contre ce Peuple. Quand il s'agit de la France,

c'est un attentat contre tous les peuples. (*Applaudissements.*)

Sans faux orgueil national, sans étroit chauvinisme, n'est-il plus permis de penser que son influence est utile au monde ?

Ne peut-on persister à croire que mieux vaut en tête des Nations en marche, la colonne de son génie lumineux, que la noire colonne des brumes germaniques, qui la remplacerait ?

Abaisser la France, c'est nuire au genre humain. (*Applaudissements.*)

C'est ainsi, Messieurs, que tout se tient et que s'élargit notre cause.

Derrière ces ministères éphémères, il y a les sectes. Derrière les sectes, il y a le ghetto. Il y a, succédant à toutes les tyrannies des autres âges, perturbant les rapports économiques des Nations, prête, si son intérêt l'exige, à les ruer les unes sur les autres, la puissance de l'Or, et de ceux qui l'ont accumulé et, de plus en plus, opèrent entre leurs mains néfastes, la redoutable concentration.

Peut-être leur vœu serait-il de conserver maintenant qu'ils détiennent ; mais il est dans leur nature et dans leur destin de détruire.

Contre ces deux idées, notre foi chrétienne, notre foi patriotique, voyez avec quelle passion ils s'acharnent, même en le cachant, même en le niant.

Or, ces deux idées sont les deux suprêmes piliers qui soutiennent encore la société. — Qu'elles fléchissent, elle s'effondre ! Et un Waterloo social éclatera, tellement effroyable que les échos de l'autre, le tremblement du Mont-Saint-Jean sous les charges de cuirassiers, le fracas de la fuite de ceux devant qui l'univers avait fui, n'auront été que son de flûte et chant de lyre auprès de son tumulte. (*Applaudissements.*)

Autour de ces deux idées sacrées, serrons-nous, Messieurs, fortement !

Qu'elles soient la base des doctrines de ce parti dont j'essayais tantôt de dire les conditions extérieures et, en quelque sorte, physiques.

Et pour âme, insufflons-lui l'âme même, la grande âme, et si féconde et si personnelle, de notre Race.

Si nous avons repris foi en elle, n'est-ce pas à Edouard Drumont... (*Tonnerre d'applaudissements.*)... que nous le devons surtout ?

C'est ici donc que je saluerai son nom. (*Vifs applaudissements.*) C'est lui qui nous a consolé de l'anémie où languit cette âme, jadis combien forte, en nous en montrant le secret dans la

qualité et la quantité des éléments étrangers qui l'envahissent.

Edouard Drumont ! Tous ici, à coup sûr, ne partagent pas toutes ses idées. Il en serait bien fâché, sans doute, car ce qu'il a répété d'avantage, c'est qu'il voulait apprendre aux Français, dont c'est devenu la funeste habitude de se nourrir d'idées toutes faites, à voir par eux-mêmes, à penser avec indépendance.

Mais pourrions-nous oublier tant de services rendus ? Il en est dont nous lui garderons une reconnaissance immortelle !

Dans le simple ordre des faits politiques, tous ces anciens ennemis, tous ces persécuteurs de nos croyances, tous ces oppresseurs de nos libertés, ces Floquet, ces Freycinet, tant d'autres, tellement oubliés que je n'en peux même retrouver les noms, s'ils ont été jetés à terre si les voilà gisant épars sur le champ de bataille, c'est par les flèches qu'il leur a lancées ; s'ils sont tombés, c'est sous ses coups ! (*Applaudissements. Exclamations.*)

Dans l'ordre des idées, qui mieux que lui nous a dévoilé les causes profondes et nouvelles du mal social ? Qui nous a fait plus sûrement toucher du doigt nos propres défauts ? Il a eu raison ; il faut les voir, pour les guérir ! (*Bravo ! C'est cela ! Très bien !*)

Mais surtout, nul ne refusera de s'associer à mes hommages, lorsque je demanderai que l'on acclame en lui, non seulement l'avertisseur du péril juif, mais le grand nationaliste, celui qui, signalant, desserrant l'étreinte mortelle où la France étouffe, arrachant Antée des bras d'Hercule, lui a fait reprendre vigueur aux sources clarifiées de son propre génie, aux effluves purifiées de son propre sol. (*Applaudissements. L'auditoire acclame fortement Drumont.*)

Et vous, Messieurs, vous, jeunes gens, vous, mes frères par l'âge et la pensée et pour l'action, vous qui m'entourez et dont les applaudissements trop bienveillants m'émeuvent jusqu'au fond de l'âme, vous à qui Drumont adressait l'autre jour cette parole : « Rien n'est perdu, puisque les jeunes gens ne désespèrent pas ? » Non, certes, n'est-il pas vrai ? Nous ne désespérons de rien ! Non ! nous ne renonçons à rien ! Et, les revanches, nous les voulons toutes ! (*Applaudissements prolongés.*)

Il en est qui nous plaignent et disent : « Que feront-ils ? » Et l'époque semble en effet décolorée et flétrie à qui ne jette sur elle qu'un superficiel regard.

Finis, les lents siècles calmes où rêver, chanter, prier, ciseler en paix !

Finies, les chevauchées à travers l'Europe, de capitale en capitale, derrière un capitaine victorieux, dans la clameur des trompettes, sous les panaches éclatants ! Finis, les fous et

beaux enthousiasmes pour le Roi ou pour la République, également tombés du piédestal du rêve !

Mais le Christ, ouvrant toujours aussi grands ses larges bras aux multitudes, n'a pas fini de saigner et de rayonner sur le calvaire. (*Applaudissements prolongés.*)

Mais la France, mère toujours féconde en hommes au génie d'expansive et brûlante clarté, n'a pas fini de s'épanouir sous la claire coupole du ciel ! (*Applaudissements.*)

L'œuvre qui s'offre à vous, Messieurs, jamais il n'en fut de plus magnifique !

La grandeur de la Patrie à refaire ; la liberté qui, menacée de toutes parts par un mouvement de centralisation Etatiste dont le développement nous ramènerait à l'impérialat des Césars romains, et par les formes les plus diverses de tyrannie ; la liberté, qui n'a jamais, sous les flatteries dont on l'accable, couru de tels périls, à défendre et à sauver. Un monde nouveau qui sort des limbes et qui, impatient d'éclorre, réclame de vous, pour venir à bien, toutes les énergies de votre intelligence et de votre amour.

A l'œuvre donc, avec un esprit de générosité et de largeur, et de compréhension et de sympathie pour tous les efforts pareils aux nôtres. Si d'autres marchent dans le même sens par d'autres chemins, tant mieux. « Mille chemins, un seul but », dit le poète. Soyons sans nombre à le poursuivre, afin qu'il y ait plus de chances et que par un, du moins, il soit atteint !

A l'œuvre, avec courage ! Si d'autres ont échoué, qu'importe ? C'est à force d'essais qu'on réussit. Bataille qui dure, victoire qui vient ! (*Bravos !*)

A l'œuvre avec espoir ! Car, pareils aux pointes vertes des moissons levant la tête hors de terre dans la saison propice, quand on parcourt le pays, des signes de rénovation y apparaissent partout.

Nous avons à nos activités un but immédiat et pratique : arracher le pouvoir aux hommes qui le détiennent pour notre ruine et notre honte ! (*Bravos nombreux.*)

Nous avons un idéal sublime et lointain : l'organisation chrétienne de la démocratie, mer montante, qui ne sera pacifique et calme que si librement y passe le souffle de l'Evangile, le souffle de Dieu ! (*Applaudissements.*)

Debout donc, pour la lutte pressante !

En marche, pour la conquête du Rêve, dont la tige lumineuse fleurit au bord des profonds horizons !

Nous relèverons la France !

Nous purifierons la République !

Et ce ne sera pas, comme d'aucuns le redoutent, dans un pays en décomposition, évoquant, au milieu des bazars de son Exposition Universelle, l'image de la Rome du Bas-Empire ;

ce ne sera pas, en proie aux menaces des discordes civiles, dans un mouvement toujours plus précipité de décadence ; mais sous un ciel redevenu candide, où se seront éteints tous les signes funestes, mais dans l'harmonie reconquise par la vérité retrouvée, que nous clorons — car l'heure est proche — le cycle du XIX^e siècle, et que nous ouvrirons, si Dieu veut, se vous voulez fortement vous-mêmes, pour une paix féconde et une longue gloire, les portes de l'Âge prochain ! (*Triple salve d'applaudissements, longues acclamations.*)

Une Explication Nécessaire

La presse sectaire et juive essaie de faire des gorges chaudes sur la crédulité des Pères et des médecins de Lourdes, à propos d'un *prétendu mystificateur*, nommé Delannoy, qui a été condamné, le 13 août, par la Cour d'assises de la Seine, à 4 ans de prison et à 5 ans d'interdiction de séjour.

Une fois de plus, nous allons essayer de détruire une légende qui ne repose sur aucun fondement.

Delannoy vint à Lourdes, en 1889, avec tous les symptômes d'une ataxie. Depuis six ans, il a suivi tous les hôpitaux de Paris, et passé seize fois dans les différents services. Il apporte douze certificats délivrés par les médecins les plus connus, depuis Charcot jusqu'aux docteurs Sée et Rigal ; tous sont unanimes pour constater chez lui l'évolution d'une ataxie qui progresse sans cesse et touche aux dernières périodes. Delannoy guérit radicalement à Lourdes.

Nous l'observons pendant deux ou trois ans, la guérison ne se dément pas, et la santé de Delannoy reste parfaite.

La thèse soutenue devant la Cour d'assises : la simulation de Delannoy et la mystification de douze professeurs de Paris, est insoutenable. On ne simule pas dix ans et on ne trompe pas tout ce monde. À côté des médecins, il y avait les compagnons de salle, qui avaient Delannoy constamment sous les yeux. Il serait mort vingt fois à ce jeu soutenu.

De plus, si le président des assises s'était renseigné auprès d'un spécialiste, il aurait su que, dans l'ataxie, les nerfs optiques s'atrophient, se décolorent (ceci n'est plus du jeu), les muscles ne répondent plus aux réactions électriques. — Pourquoi ne pas faire déposer les médecins encore vivants qui avaient soigné Delannoy ?

Si Delannoy avait dissimulé dix ans, il n'aurait pu retrouver en une seconde le jeu normal de ses fonctions, il lui aurait fallu plusieurs mois pour reprendre la liberté de ses mouvements.

De tous côtés, avec la thèse admise, nous nous heurtons à l'absurde. Nous retenons le côté physique, qui nous appartient, et nous laissons le côté moral, qui a subi toutes les dégradations, au jury chargé de se prononcer.

Il est dangereux de confier à des magistrats le soin de trancher des questions d'ordre purement médical, plus dangereux encore d'abandonner à la presse la discussion de ces difficiles problèmes.

(*Journal de Lourdes.*)

HISTOIRE D'UNE FILLE POSSÉDÉE DU DÉMON

DÉLIVRÉE

PAR NOTRE-DAME DE PELLEVOISIN

Le 15 Septembre 1883.

Le récit qu'on va lire nous a été envoyé par un de nos abonnés. Malgré sa longueur, nous croyons devoir le donner en une seule fois, afin qu'il ne perde rien de son vif intérêt.

PRÉLIMINAIRES

Comment la Sainte Vierge fait éclater sa puissance contre Satan, à Pellevoisin.

Le titre seul de cette histoire étonnera peut-être quelques-uns de mes lecteurs, et même provoquera sur leurs lèvres un sourire d'incrédulité. Hé quoi ! une possédée du démon, en notre XIX^e siècle ! Est-ce qu'il peut y avoir encore des possessions du démon ? On le croyait au moyen-âge ; mais depuis lors la science, en progressant, a fait bonne justice de toutes ces vieilles superstitions, et elle démontre aujourd'hui que ces prétendues possessions du démon, ne sont autre chose que des névroses, des hystéries et autres maladies purement naturelles.

Tel est le verdict de la science moderne. Il y a bien l'Évangile qui la contredit un peu, en nous relatant de nombreuses possessions du démon guéries par Jésus-Christ et les Apôtres, mais la prétendue science s'inquiète fort peu de l'Évangile. Elle a décidé que les possessions du démon sont aujourd'hui impossibles et même que le démon n'existe pas ; et il n'y a qu'à s'incliner humblement devant cette suprême et infaillible décision, dussent les récits évangéliques être, par là même, traités de fables et de mensonges.

Mon cher lecteur, je ne m'étonne pas que la prétendue science moderne doublée de son libéralisme, de son matérialisme, voire même de son athéisme et de tous les autres noms en *isme* dont elle aime à s'affubler, refuse de croire aux possessions du démon. Moi-même, qui crois pourtant à celles de l'Évangile, je ne les croyais pas possibles de nos jours ; mais j'ai été bien forcé de me rendre à l'évidence des faits dont j'ai été le témoin oculaire. On dit que les prêtres font leur métier, qu'ils exploitent la crédulité populaire en racontant de prétendus miracles ou des possessions du démon.

A ceux qui oseraient encore avancer de pareilles calomnies, je me contenterai de leur dire : puisque vous vous défiez des prêtres quand ils vous parlent de ces faits extraordinaires, écoutez au moins un laïque, un homme du monde qui vient vous raconter simplement ce qu'il a vu et entendu : ayez la patience de lire ma petite histoire jusqu'au bout et puis vous tirerez vous-même la conclusion : vous verrez vous-même s'il y a encore des démons et des possédés du démon. Les faits extraordinaires que je vais raconter ont eu d'ailleurs de nombreux témoins même laïques : rien de plus facile, par conséquent, que de les vérifier.

Un mot d'abord sur Pellevoisin. C'est une paroisse d'environ 4.500 âmes, du diocèse de Bourges. Elle est située dans le département de l'Indre, à 10 kilomètres de Buzançais, qui est la station du chemin de fer la plus rapprochée, sur la ligne de Châteauroux à Tours. C'est dans cette paroisse privilégiée que la Très Sainte Vierge a daigné apparaître 15 fois, en 1876, à une jeune fille appelée Estelle Fagnette. On peut lire tous les détails de ces apparitions dans la brochure qui fut imprimée (1) avec l'autorisation de Mgr de La Tour d'Auvergne, alors archevêque de Bourges. Sa Grandeur permit même d'ériger en chapelle la chambre des apparitions et d'y célébrer le Saint Sacrifice de la Messe. C'est dans l'une de ces 15 apparitions, le 9 septembre 1876, que la Sainte Vierge révéla à Estelle Fagnette un scapulaire nouveau, le scapulaire du Sacré-Cœur de Jésus, en lui adressant ces paroles remarquables : « Je suis la Mère toute miséricordieuse... J'aime cette dévotion ; je bénirai ceux qui porteront sur eux ce scapulaire. » Depuis lors, avec l'autorisation encore de Mgr de La Tour d'Auvergne, une confrérie de ce nouveau scapulaire fut érigée à Pellevoisin : elle compte aujourd'hui plus de 100.000 associés. Or, pendant les apparitions de la Sainte Vierge à Estelle, le démon se présenta trois fois, pour essayer de troubler la voyante qui était en extase. Mais la Sainte Vierge chassa cet esprit de ténèbres qui s'enfuit et disparut, chaque fois, par le même coin de la chambre : on l'appelle depuis lors *le coin des démons*. On croit que c'est à cause de cette circonstance que la Sainte Vierge se plaît à faire éclater sa puissance sur Satan, dans le petit sanctuaire de Pellevoisin, en le chassant du corps des personnes qu'il possède.

Souvent même, le scapulaire seul de Notre-Dame de Pellevoisin suffit pour guérir et délivrer les personnes obsédées ou possédées du démon.

Mais il est à noter que pour que le scapulaire ait cette vertu, il faut qu'il ait été béni à Pellevoisin, dans le sanctuaire des apparitions, et qu'on l'ait fait toucher aux pieds de la statue de la Sainte Vierge qui a été érigée à la place même où cette Mère toute miséricordieuse est apparue.

Il est des cas cependant où le scapulaire ne suffit pas ; il faut alors que la personne tourmentée par le malin esprit fasse le pèlerinage de Pellevoisin. Or, jusqu'ici il est inouï qu'une personne obsédée ou possédée par le démon ait fait ce pèlerinage et n'en soit pas revenue guérie.

Et qu'on ne s'imagine pas que ces cas de possession du démon soient bien rares. Sans doute, ils étaient bien plus fréquents avant l'Incarnation. Le démon alors régnait en maître sur les hommes, comme nous l'attestent les nombreux exemples de possession que nous lisons dans l'Évangile. Mais depuis que le Fils de Dieu nous a rachetés par sa mort sur la croix, la puissance du démon a été brisée, et les cas de possession sont devenus rares parmi les chrétiens. Néanmoins, nous voyons par l'histoire de l'Église et la vie des saints que, dans tous les siècles, il y a eu des personnes possédées du démon, qui en ont été délivrées par les exorcismes de l'Église ou par les prières des saints.

Mais, de nos jours, les cas de possession du démon sont devenus plus fréquents que jamais parmi le peuple chrétien. Or, c'est là un signe des temps. Il semble, en effet, que le démon veuille ressaisir l'empire qu'il avait sur les hommes avant la Rédemption. Hélas ! il n'est que trop vrai que le monde, aujourd'hui, se sépare de plus en plus de Jésus-Christ son Dieu et son Sauveur, pour se rejeter dans l'esclavage de Satan, dont il avait été délivré par l'effusion du sang divin sur la croix. Le monde revient au paganisme ; voilà pourquoi les cas de possession du démon deviennent plus fréquents.

Et pourtant on refuse généralement de les reconnaître et d'y croire. On craindrait de faire preuve de crédulité et de faiblesse d'esprit que de croire à une possession du démon. Sans doute, il serait imprudent de voir le démon partout ; mais il n'est pas moins imprudent de s'obstiner à ne le voir nulle part. Aussi, qu'arrive-t-il souvent ? Quand il se rencontre quelque part une personne qui souffre d'un mal extraordinaire, d'un mal qui ne paraît pas naturel et qui par conséquent est inconnu des médecins, plutôt que de consulter l'Église, alors, et de recourir aux exorcismes, on se range à l'avis de quelque médecin rationaliste, qui traite la malade d'aliénée, et on l'enferme dans une maison de santé. On fait ainsi le jeu du démon ; car ce ne sont pas les douches qui le feront partir.

(1) Cette brochure se vend chez M. Tripanlt, libraire à Bourges, rue Coursarlon, 4. — Prix : 0,30 c.

Aussi, je suis convaincu qu'il se trouve plus d'un possédé du démon dans les maisons d'aliénés.

A l'appui de mon sentiment, je citerai un fait bien remarquable et qui prouve en même temps la puissance de Notre-Dame de Pellevoisin contre Satan.

Le 9 septembre 1883, me trouvant dans le sanctuaire de Pellevoisin où je m'étais rendu avec ma mère et plusieurs autres personnes, pour demander à la Sainte Vierge la guérison de la possédée qui fait l'objet de cette brochure, je vis entrer une petite fille de 13 ans environ, qui était accompagnée de ses parents. Elle venait remercier la Sainte Vierge qui, l'année précédente, l'avait délivrée du démon. Voici le fait tel qu'il me fut raconté par les parents eux-mêmes.

La petite Françoise Millet est née à Marmagne, à 4 kilomètres de Bourges. A l'âge de 11 ans, elle fut prise tout à coup d'un mal extraordinaire et inconnu des médecins. Ainsi, tantôt elle était forcée d'aboyer comme un chien, tantôt de miauler comme un chat, tantôt d'imiter le cri du coq. Elle devinait et annonçait ce que d'autres personnes faisaient au loin à Bourges ou ailleurs : on aurait pu en faire une vraie Pythonisse. Elle manifestait de l'horreur pour les objets bénits, et, si elle pouvait les briser, sa joie éclatait par une sorte de ricanement qui ne lui était nullement naturel. Outre cela, tous les jours, à heure fixe, elle souffrait des crises terribles pendant lesquelles elle perdait connaissance, ses membres se tordaient, sa bouche restait ouverte et l'on pouvait voir sa langue collée au palais. Ces crises, qui ne ressemblaient nullement aux attaques d'épilepsie, duraient quelquefois jusqu'à trois heures consécutives. Cette pauvre enfant souffrait ainsi depuis 16 mois. Ses parents, qui n'avaient que leurs bras pour vivre et nourrir leur nombreuse famille, l'avaient présentée à tous les médecins de la contrée, avaient dépensé beaucoup d'argent ; mais inutilement. Les médecins, après avoir employé toutes les ressources de leur art, ne comprenant rien à ce mal et se voyant à bout d'expédients, finirent par conseiller aux parents de mettre leur enfant dans une maison d'aliénés. Probablement la pauvre petite y serait encore s'ils avaient suivi ce conseil.

Mais, sur ces entrefaites, la divine Providence voulut que le R. P. Jean-Joseph, franciscain du couvent de Bourges, ayant entendu parler de cette enfant, se la fit amener par les parents, au couvent, pour la voir. Il n'eut pas de peine à reconnaître que cette maladie extraordinaire n'était autre chose qu'une vraie possession du démon. Conduisez votre enfant à Pellevoisin, dit-il aux parents, et si, comme je le crois, c'est le démon qui la tourmente,

soyez sûrs que la Sainte Vierge vous la guérira. Son espérance ne fut pas trompée.

Le jeudi suivant, M. Millet conduisit sa fille à Pellevoisin. Le lendemain, elle assista à la Messe qui fut dite pour elle dans la chapelle des apparitions. Après la Messe, elle dit ceci à M. le Curé de Pellevoisin : « La Sainte Vierge, pendant votre Messe, m'a fait entendre ces paroles : *« Mon enfant, tu seras guérie, dimanche prochain, à onze heures. »*

M. le Curé, fort étonné d'entendre cela, lui fit cette question : « Mon enfant, comment donc avez-vous entendu ces paroles ? Est-ce de vos oreilles ? — Non, Monsieur, répondit-elle aussitôt, je les ai entendues dans mon cœur. Là, intérieurement, j'ai entendu une voix bien douce et bien claire qui m'a dit : *« Mon enfant, tu seras guérie, dimanche prochain, à onze heures. »* M. le Curé de Pellevoisin fut d'autant plus frappé de cette réponse qu'une pauvre paysanne de cet âge ne pouvait pas savoir que, comme l'enseigne la théologie mystique, on pût entendre des paroles intérieures autrement que par les oreilles. Cette réponse de la part de l'enfant était donc déjà, par elle-même, une garantie de sa véracité. Eh bien ! lui dit alors M. le Curé, nous verrons si cette prédiction se réalisera.

Françoise Millet revient à Marmagne avec son père. Pendant toute la journée du samedi, elle fut encore très tourmentée. Le lendemain, à onze heures, on s'attendait à la voir guérie : point du tout. Elle fut encore très tourmentée pendant toute la soirée du dimanche. Les parents, tout déçus, pensaient ou bien que leur enfant s'était trompée en croyant entendre des paroles qu'elle n'avait point entendues, ou bien qu'elle avait été le jouet du démon. Mais ils ne remarquaient point que la Sainte Vierge n'avait pas dit si la guérison aurait lieu à onze heures du matin ou à onze heures du soir. Or, qu'arriva-t-il ? A neuf heures du soir, les parents ne comptant déjà plus sur la guérison de leur fille, allèrent se coucher. L'enfant alla aussi se coucher dans sa petite chambre et bientôt elle s'endormit profondément.

A onze heures précises de la nuit, au moment où le train du chemin de fer passait, dit Françoise, et il passe à onze heures, je me sentis éveillée par deux petits coups qui furent frappés sur mon côté, sans que j'eusse la moindre peur, et j'entendis dans mon cœur, de la même manière qu'à Pellevoisin, ces paroles bien distinctes et bien douces : « Mon enfant, tu n'auras plus de crises ; seulement, tu auras des maux de tête et des maux de cœur ce jusqu'à que tu sois revenue me voir. » En effet, à partir de ce moment, la petite Françoise n'eut plus de crises. Or, elle en avait deux par jour

depuis plus d'un an. On remarqua aussi un grand changement dans sa figure qui, auparavant, avait les yeux hagards et paraissait toute décomposée. On voyait, en un mot, qu'elle était parfaitement délivrée du démon. Mais, en même temps, des maux de tête et des maux de cœur commencèrent à se faire sentir. Elle revint à Pellevoisin, comme la Sainte Vierge le lui avait dit; aussitôt les maux de tête et de cœur cessèrent; et, à partir de ce deuxième pèlerinage, elle se trouva parfaitement guérie.

Sans prétendre devancer le jugement de l'Eglise, ne pouvons-nous pas dire que nous avons ici trois faits miraculeux à la fois? 1^o D'abord la guérison physique d'un mal qui, pendant un an, avait bravé toute la science des médecins; 2^o la prédiction du jour et de l'heure de la guérison; 3^o enfin, les paroles intérieures de la Sainte Vierge. C'était bien, en effet, la Mère toute miséricordieuse de Pellevoisin qui parlait à l'enfant, puisqu'elle lui dit : « Tu souffriras des maux de tête et des maux de cœur jusqu'à ce que tu sois revenue me voir. » Celle que l'enfant était allée voir à Pellevoisin, c'était la Sainte Vierge. Cette bonne Mère a voulu sans doute montrer par ces paroles que c'était bien elle qui était apparue à Pellevoisin et qui avait délivré cette enfant du démon, et en même temps qu'elle aime qu'on fasse, en actions de grâces, le pèlerinage de Pellevoisin quand on y a reçu quelque faveur. Oui, gloire, reconnaissance et amour à la Mère toute miséricordieuse qui a daigné apparaître à Pellevoisin. Mais il est temps de commencer l'histoire de la guérison de Marie Saboureau, la grande possédée du démon.

CHAPITRE PREMIER.

Marie Saboureau commence à être possédée du démon.

Marie Saboureau vivait avec ses parents à Rivesaltes (Pyrénées-Orientales), occupée aux travaux ordinaires du ménage. Ses parents, pauvres, mais bons chrétiens, étaient très contents de leur fille qui se faisait remarquer par sa piété, son éloignement du monde et son amour pour la prière et la fréquentation des sacrements. Dieu, sans doute, pour embellir la couronne qu'il lui réservait au ciel, et pour d'autres desseins cachés de sa Providence, permit qu'elle devînt possédée du démon.

Marie Saboureau était dans sa quinzième année, lorsqu'un jour elle se sentit tout à coup percluse de ses jambes et dans l'impossibilité absolue de marcher. Elle resta dans cet état pendant sept ans, après lesquels ses parents la présentèrent au

R. Père Séraphin, capucin au couvent de Perpignan. Ce qui les y détermina, c'est qu'ils avaient remarqué en elle, depuis quelque temps, certaines manières de parler et d'agir qui ne lui étaient point naturelles et qui leur faisaient croire qu'elle se trouvait sous l'influence du démon. Le R. Père Séraphin reconnut, en effet, que la cause de l'infirmité de cette fille n'était point naturelle. C'est pourquoi, usant sans doute du pouvoir que tout prêtre reçoit de l'Eglise sur le démon, en recevant l'ordre d'exorciste, il fit sur elle un signe de croix avec quelques prières, et immédiatement elle recouvra l'usage de ses jambes.

Mais le démon ne se tint pas pour battu. Vaincu sur ce point, il revint bientôt après et se mit à tourmenter cette pauvre fille d'une nouvelle manière. Tantôt il lui ôtait l'usage de ses mains et l'empêchait de saisir les objets qui lui étaient nécessaires; tantôt, au moment du repas, il l'empêchait d'ouvrir la bouche pour manger; tous les jours, c'étaient des persécutions semblables. Toutes les fois qu'elle entraînait dans l'église pour assister à la Messe, le démon la forçait à sauter et à danser devant tout le monde et à pousser des cris effroyables, en sorte qu'on fut obligé de lui interdire l'entrée du lieu saint à cause du trouble qu'elle y causait. C'était là, justement, sans doute, ce que voulait le démon.

On conduisit de nouveau la possédée au couvent des Capucins, à Perpignan, et l'on pria le R. Père Séraphin de la délivrer, s'il le pouvait, comme il l'avait déjà fait une fois. Alors, le religieux, s'étant muni de l'autorisation de Mgr l'évêque de Perpignan, se mit à faire les exorcismes de l'Eglise sur cette pauvre fille, en présence de plusieurs témoins, qui avaient beaucoup de peine à la tenir. Quoiqu'elle n'eût appris seulement qu'à lire le français, elle répondait pertinemment en latin à toutes les questions que le Père exorciste lui adressait également en latin. Elle parla aussi l'anglais et d'autres langues qu'elle n'avait nullement apprises. Les exorcismes furent renouvelés tous les jours, pendant un mois. Or, un jour, pendant les exorcismes, le démon adressa au P. Séraphin cette question par la bouche de la possédée : — Sais-tu combien nous sommes dans ce corps? — Aussitôt le Père eut intérieurement la pensée qu'ils étaient trente démons. Mais afin de vérifier son sentiment, il répondit : — Oui, je le sais, vous êtes quinze. — Oh! mon vieux, dit le démon, tu t'es bien trompé. — Si je me suis trompé, répliqua le Père, c'est que j'ai bien voulu : vous êtes trente. — Le démon, forcé de dire la vérité, répondit : « C'est vrai! » Mais, quelque nombreux que vous soyez, ajouta le Père, vous

serez bien forcés de partir et de laisser cette pauvre créature de Dieu, qui ne vous appartient pas.

En effet, pendant le cours des exorcismes, 29 démons sortirent en donnant chacun leur nom. Mais le 30^e résista à toutes les adjurations, répétant toujours fièrement qu'il ne sortirait point, qu'il était, lui seul, plus fort que tous ses camarades ensemble, et qu'il resterait toujours possesseur du corps de cette fille.

Pendant les intervalles que le démon la laissait libre, la possédée pouvait prier Dieu ; on la faisait communier même presque tous les jours. Elle a avoué qu'au milieu même de ses plus fortes crises, elle conservait l'usage de sa liberté et de ses autres facultés morales, et parfois, on lui entendait dire ces paroles : « Il peut posséder mon corps, mais mon âme, jamais !... Seigneur Jésus, je vous offre cela en expiation de mes péchés. »

Mais la pauvre fille avait beau prier et s'humilier, le Père exorciste avait beau adjurer le démon de sortir, l'esprit infernal ne cessait de répéter qu'il était plus fort que tous les autres, et qu'il ne voulait point sortir. Un jour, cependant, comme vaincu par les exorcismes, il dit au Père :

— Si je sors de ce corps, il faut que j'entre dans un autre. Dans quel corps veux-tu que j'entre ?

— Va-t-en dans la mer.

— Oui, j'irai ; mais à condition que tu me permettras d'y faire périr un vaisseau.

— Non, tu n'iras pas dans la mer à cette condition, parce que tu ferais périr ainsi des personnes en état de péché mortel, pour les entraîner dans l'enfer avec toi.

— Hé bien ! envoie-moi dans le corps d'un poisson.

— Non, parce que tu pourrais encore nuire aux hommes en empoisonnant la chair de ce poisson.

— Où veux-tu donc que j'aille ?

— Va-t-en dans les déserts de l'Afrique ou de la Lybie, et entre dans le corps d'un lion ou d'un tigre, à ton choix.

Mais tout à coup, avec un air de triomphe, le démon s'écria : « Je veux rester dans ce corps ; je suis plus fort que tous, je ne sortirai point. »

La Sainte Vierge s'était, sans doute, réservée pour elle-même ce démon si fort et si obstiné. Nous allons voir comment Celle qui est terrible à l'enfer comme une armée rangée en bataille, écrasa de nouveau la tête à Satan, dans son sanctuaire privilégié, à Pellevoisin.

CHAPITRE II.

Pèlerinage à Pellevoisin.

Sur ces entrefaites, ma mère étant allée à Perpignan, apprit comment Marie Saboureau était possédée d'un démon très fort qui résistait à tous les exorcismes du R. P. Séraphin. Elle alla aussitôt trouver le religieux pour lui faire connaître le nouveau sanctuaire de Pellevoisin qu'il ignorait encore ; elle lui dit que la Sainte Vierge se plaisait à y faire éclater sa puissance sur Satan, et que toutes les personnes qu'on y conduisait en pèlerinage en étaient délivrées. Ce fut un trait de lumière pour le R. P. capucin qui proposa aussitôt à ma mère d'y conduire la possédée : ce qu'elle accepta d'autant plus volontiers, qu'elle désirait elle-même faire le pèlerinage de Pellevoisin.

Mais dès qu'on parla à la possédée d'aller à ce sanctuaire, le démon entra dans une furieuse colère ; il alla jusqu'à pleurer de rage : « On veut me tuer, s'écria-t-il, on veut me tuer. Je ne veux pas aller à Pellevoisin. » — Cette peur extraordinaire que manifestait l'esprit malin fut regardée comme un heureux présage de son expulsion. Aussi, malgré ses pleurs et ses cris, ma mère partit avec la possédée pour Pellevoisin, le 20 novembre 1882. Le voyage se fit avec d'assez grandes difficultés. A chaque changement de train, il fallait plusieurs hommes d'équipe pour faire entrer la possédée dans le wagon. De temps en temps, elle s'écriait en son patois catalan : « *Me baloun mata ! me baloun mata !* On veut me tuer ! on veut me tuer ! » On la prenait pour une folle. Si ma mère venait à prononcer le nom de Pellevoisin, elle se mettait à pleurer et à gémir ; mais on remarquait que pas une larme ne coulait de ses yeux.

On arriva enfin à Pellevoisin, le 21 novembre, et l'on se rendit chez M. le Curé. En entrant dans le salon du presbytère, la possédée fit un vacarme infernal ; elle criait, elle hurlait comme une bête fauve, elle se roulait par terre avec des contorsions horribles. Puis, tout à coup, elle se glisse sous la table, qui était déjà mise pour le repas, et la porte sur son dos tout autour du salon, mais sans déranger ni faire tomber aucun des objets qu'on y avait placés. Elle s'élance ensuite de dessous la table, comme un chat, sur le buffet du salon. Comme elle est du Tiers-Ordre, ce fut au nom de saint François qu'on lui ordonna de descendre et elle obéit promptement : le nom de saint François paraissait toujours terrible au démon. Après cela, on la conduisit à la chapelle des apparitions ; mais on eut beaucoup de peine à l'y faire entrer. Plusieurs prêtres, qui étaient venus pour voir la possédée,

s'y trouvaient déjà; ils lui adressèrent plusieurs questions en latin auxquelles elle répondit également en latin, en sorte qu'ils furent pleinement convaincus de la possession du démon.

Le premier sentiment que manifesta l'esprit infernal en entrant dans ce sanctuaire privilégié, ce fut l'orgueil et partant la révolte contre Dieu et le mépris de la Sainte Vierge. En effet, on vit tout à coup la possédée monter sur une chaise; puis, de là, se tournant vers les assistants, elle dit, ou plutôt le démon dit par sa bouche: « Victoire! me voici sur mon trône. La France est à moi; c'est moi qui suis le maître de la France; moi et mes camarades nous la possédons. C'est moi qu'il faut adorer et non pas Dieu. » — Alors ma mère, lui tirant la chaise de dessous les pieds, le renverse par terre en lui disant: « Vilain orgueilleux, vois comme il est solide ton trône. Tu sais bien que la France est consacrée à la Sainte Vierge et qu'elle ne t'appartient pas. » Il répondit en ricanant: « Il y a longtemps que cette consécration est profanée. »

Le démon se mit alors à blasphémer contre la Sainte Vierge. Mais M. le Curé de Pellevoisin l'arrêta et lui dit: « Monstre abominable, tu as blasphémé contre la Sainte Vierge, tu vas lui demander pardon. » — « Il n'y en a pas de Sainte Vierge, répliqua-t-il, je n'ai pas à lui demander pardon. » Mais tout aussitôt, Celle qui jadis lui écrasa la tête lui fit de nouveau sentir sa puissance. Il fut renversé à terre, et alors on eut sous les yeux un phénomène vraiment diabolique et qui serait presque incroyable s'il n'était attesté par les témoins oculaires, entre autres M. le Curé de Pellevoisin, sa sœur, les religieuses de la paroisse et ma mère. La possédée, étendue par terre tout de son long, les bras collés contre son corps, sans s'aider ni de ses pieds ni de ses mains, se mit à ramper sur sa poitrine comme un serpent; de sa bouche, il sortait une espèce d'écume noirâtre et son visage était hideux à voir. Son corps avançait sur le sol, non par soubresauts, mais par un mouvement continu et imitant parfaitement les sinuosités du serpent. Les spectateurs stupéfaits croyaient avoir un serpent sous leurs yeux. C'était bien le démon, l'antique serpent, l'ennemi implacable de Dieu et des hommes, qui était ainsi humilié et terrassé dans le corps de cette possédée. Celui qui était jadis un ange de lumière, mais qui pour son orgueil et sa révolte contre Dieu avait été foudroyé et précipité du ciel comme un éclair dans l'abîme, venait encore de s'enorgueillir et de proférer des blasphèmes contre Dieu et contre la Sainte Vierge, il fallait qu'il fût de nouveau terrassé et contraint à

demander pardon de quelque manière, à Dieu d'abord, et puis à sa Mère immaculée.

En effet, il se mit à ramper, dans le corps de cette fille d'abord, vers l'autel où s'immole tous les jours l'Homme-Dieu qu'il n'a pas voulu adorer et qu'il a refusé d'avoir pour chef, mais qui au Calvaire, l'a vaincu par sa mort sur la croix. Arrivé au gradin de l'autel, le serpent à corps humain releva la tête avec sa figure hideuse et sa bouche écumante, et rampa sur le marchepied de l'autel. De là, il se replia sur lui-même et alla ramper jusqu'aux pieds de l'image de la Vierge immaculée qui lui écrasa la tête. Arrivé là, il fit deux ou trois tours sur lui-même en se tordant avec rage, mais sans pouvoir déranger ni un cierge ni un vase de fleurs, et puis, toujours en rampant et en écumant de fureur, il gagna la porte qui se trouve à l'autre côté du sanctuaire et sortit de la maison de Dieu. Telle fut, pour ce jour-là, l'humiliation de Satan: elle présageait aux yeux de tous sa prochaine expulsion du corps qu'il possédait.

Dans la soirée, on conduisit la possédée près du confessionnal pour la faire se confesser. Ce n'était pas l'affaire du diable. Aussi, au lieu de l'y laisser entrer, il la fit grimper sur le haut, comme un chat. Au nom de saint François, on lui commanda de descendre, elle obéit aussitôt et alors elle put entrer au confessionnal et se confesser.

Le lendemain, la possédée put assister tranquillement à la Messe et communier. Pendant la journée, les religieuses qui tiennent l'école étant venues la voir au presbytère, aussitôt qu'elle les aperçut, elle s'écria: « Que venez-vous faire ici, vous autres? Otez vos sabres. — Nous ne portons pas de sabres, répondent les religieuses. — Si, vous en portez: ces croix que vous portez sur votre poitrine sont des sabres pour moi. Otez vos sabres. » En entendant ces paroles, les religieuses baisèrent respectueusement leur crucifix, heureuses d'apprendre de la bouche même du démon que leurs croix étaient des armes contre lui: « Vilain monstre, lui dit alors ma mère, c'est donc toi qui fais maintenant renverser et briser les croix en France, qui les fais enlever des écoles, et qui as fait renverser la statue de l'Immaculée Conception sur la place de Béziers? » Pour toute réponse, il se mit à ricaner avec une sorte de joie infernale.

Une autre fois, s'adressant à une personne qui lui parlait sans crainte et avec autorité, il lui dit avec un accent de désespoir: « Pourquoi aimes-tu tant ton Dieu? Tu as contre moi une force irrésistible parce que ton cœur est embrasé de l'amour de Dieu. » Puis il ajouta:

— Il faut que je sorte de ce corps ; je souffre trop ici.

Mais bientôt, appelant les autres démons à son secours, il s'écrie :

— Camarades ! au secours ! au secours ! On me tue ! Venez vite, dépêchez-vous, et emportons Marie (la possédée).

— Non, lui dit M. le Curé, tu ne l'emporteras pas et tu partiras parce que la Sainte Vierge est plus forte que toi.

— Hé bien ! laisse-moi emporter au moins quelque chose.

— Non, tu n'emporteras rien. Va-t-en !

— Où veux-tu que j'aille ?

— Dans l'enfer.

— Il n'y a plus maintenant aucun démon dans l'enfer ; nous sommes tous sur la terre. (Il ne nie pas qu'il y ait un enfer.)

— Hé bien ! va-t-en où tu voudras.

— Il faut que je m'en aille dans les déserts de l'Afrique ou de la Lybie et que j'entre dans le corps d'un lion ou d'un tigre, comme me l'a ordonné le Père Séraphin.

M. le Curé, paraissant étonné de cette réponse, ma mère lui expliqua comment, en effet, le R. Père Séraphin, en exorcisant Marie, à Perpignan, avait donné cet ordre au démon, ainsi que je l'ai dit au chapitre précédent.

La journée du jeudi 23 novembre se passa avec les mêmes scènes de cris, de hurlements, de contorsions indescriptibles. Parfois, le corps de la possédée se recourbait en arrière sur le dos, en forme d'arc, jusqu'à ce que la tête allât toucher la terre, près des talons. Elle restait quelquefois dans cette posture impossible pendant demi heure.

Le soir de ce même jour, la possédée étant dans la chapelle, le démon se mit à faire des menaces à la Sainte Vierge. Se tournant vers son image et lui montrant les poings serrés : « C'est toi, lui dit-il, qui es la cause de ce que je suis ici. » Au même instant, il est terrassé tout de son long et se met à ramper sur sa poitrine comme un serpent, exactement de la même manière qu'il l'avait déjà fait, le mardi précédent, ainsi que je l'ai dit. Ayant rampé jusqu'aux pieds de l'image de la Mère toute miséricordieuse, il fit deux ou trois tours sur lui-même et puis, en rampant toujours, il sortit de la chapelle.

Tous les spectateurs de ce prodige furent tellement stupéfaits qu'ils tombèrent à genoux et supplièrent avec ardeur la Vierge Immaculée d'écraser de nouveau la tête de ce serpent infernal en le chassant du corps de cette pauvre fille. Leur prière ne tarda pas à être exaucée.

Le vendredi 24 novembre, la possédée put encore assister à la Messe et communier assez tranquillement. Vers dix heures du matin, on revint à la chapelle ; après une scène des plus violentes, le démon, tout à coup, s'écria : « C'est aujourd'hui, à trois heures du soir, que je sortirai. » On revint donc à la chapelle à trois heures moins un quart et l'on se mit à faire le chemin de la croix avec la possédée qui, en ce moment, était très agitée. Ce saint exercice ne plaisait pas bien au démon ; aussi, ce n'était qu'avec la plus grande peine qu'on parvenait à le faire mettre à genoux devant chaque station. Mais, quand on fut arrivé à la onzième station, celle du crucifiement, ce fut une scène épouvantable de cris, de contorsions et de hurlements. On parvint néanmoins à le contenir et à le forcer à achever le chemin de la croix.

Le démon n'était pas parti à trois heures du soir comme il l'avait promis ; néanmoins, on avait la ferme espérance qu'il partirait avant la fin de cette journée. C'est pourquoi on résolut de passer en prières dans la chapelle toute la nuit de ce vendredi. Vers dix heures du soir, M. le Curé eut l'idée de faire écrire et signer par la possédée un acte de renonciation à Satan. On eut toutes les difficultés du monde à la faire écrire parce que le démon lui liait les doigts ; mais, en approchant une relique de la vraie croix de sa main droite, on parvint à lui faire écrire et signer cet acte de renonciation à Satan. A peine avait-elle écrit ce billet, que, profitant d'un instant où l'on n'y prenait pas garde, elle s'en empare et le déchire en plusieurs morceaux. On dut la forcer à écrire un autre billet ; mais celui-ci fut conservé.

A onze heures de la nuit, tandis que les assistants priaient en silence, tout à coup, la possédée, ou plutôt le démon par sa bouche, s'écria : « O ! brigand de Père Séraphin ! Brigand de Père Séraphin ! » A ces cris de détresse, nous comprîmes que l'heure de son expulsion était proche.

A une heure du matin du samedi 25 novembre, M. le Curé fit mettre la possédée à genoux devant l'image de la Sainte Vierge pour demander pardon à cette bonne Mère. Mais le démon entra en fureur et dit : « Moi, demander pardon ! Non, jamais ! » Et comme M. le Curé insistait encore plus fortement, il s'écria avec rage : « Pour moi, point de pardon ! Je n'ai donc pas à demander pardon. » Ces paroles d'un désespoir satanique nous glacèrent d'effroi.

Enfin, malgré toutes les résistances du démon, on parvint à faire mettre la possédée à genoux aux pieds de l'image de la Mère toute miséricordieuse et à lui faire répéter mot pour mot une formule de consécration à la Sainte Vierge que

M. le Curé lui dictait. Elle ne l'eut pas plutôt prononcée qu'elle tomba par terre comme morte et sans connaissance. Un moment après, elle se releva, regarda les assistants et leur dit en souriant : « Je suis guérie ! »

Elle était guérie, en effet, le démon venait de partir. Cette possession, qui durait depuis dix ans, venait de prendre fin. Ce terrible démon, qui, tant de fois, s'était vanté d'être plus fort que tous et qu'il ne partirait jamais, venait d'être enfin chassé par la puissance de Notre-Dame de Pellevoisin. Nous pleurons de joie, car nous n'avions plus devant nous une possédée du démon, mais seulement la bonne et pieuse Marie Saboureau. Après avoir récité le *Te Deum* en actions de grâces, nous allâmes prendre un peu de repos.

CHAPITRE III.

Retour à Rivesaltes. — Nouvelle possession.

Marie Saboureau revint à Rivesaltes parfaitement guérie. Ses parents pleuraient de joie en la voyant vaquer tranquillement aux occupations du ménage, ce qu'elle n'avait pu faire depuis dix ans. Depuis que le démon l'avait quittée, il s'était opéré un tel changement dans sa physionomie et dans le regard de ses yeux qu'on eût dit que ce n'était plus la même personne. Elle ne conservait, disait-elle, qu'un souvenir vague et confus comme un rêve de tout ce qui s'était passé pendant sa possession. Elle ne cessait de remercier Notre-Dame de Pellevoisin qu'elle appelait sa Mère et sa libératrice. Elle croyait que ses dures épreuves étaient finies : elle se trompait. Au bout de deux mois, Dieu permit qu'elle retombât sous la possession du démon.

Nous ne devons pas nous en étonner, puisque Dieu tira sa gloire de cette nouvelle possession. Il la permit soit pour la confusion du démon lui-même, ainsi que nous le verrons, soit pour la conversion de plusieurs personnes qui, en voyant cette possédée, crurent à l'existence des démons et de l'enfer éternel, dont elles doutaient auparavant, et revinrent à Dieu, soit pour d'autres desseins cachés que nous ignorons.

Ce qu'il y a de certain, c'est que cette nouvelle possession fut une occasion pour Notre-Dame de Pellevoisin de faire éclater sa puissance une fois de plus ; car le démon fut forcé d'avouer qu'il n'était pas celui qu'elle avait chassé, le 25 novembre 1882. Un jour, en effet, au milieu d'une crise violente qu'il faisait souffrir à sa victime, il s'écria en présence de ma mère et de plusieurs personnes : « Je ne suis pas celui qui a été chassé à Pelle-

voisin : celui-là c'est mon capitaine, il est bien plus fort que moi. » — Quand le démon parle ainsi contre lui-même et à la gloire de la Sainte Vierge, nous pouvons l'en croire.

Ce qui mettait surtout en fureur ce nouveau démon, c'était le scapulaire de Pellevoisin que portait la possédée. Il disait souvent qu'il voulait l'arracher et se délivrer de ces chaînes, mais il ne le pouvait pas. Tous les jours, c'étaient de nouvelles scènes de cris, de hurlements, de cruelles contorsions. Mais lorsqu'elle était trop tourmentée, on n'avait qu'à lui faire baiser une relique de la vraie croix, et aussitôt elle redevenait calme.

Un jour, un jeune homme de Rivesaltes, qui, depuis plusieurs années n'avait pas fait ses Pâques, se rendit pour son travail, à la maison de la possédée. Sachant que le démon était là, instinctivement, avant d'entrer, il fit sur lui le signe de la croix. Dès qu'il eut pénétré dans la maison et qu'il se trouva en présence de la possédée, le démon lui dit tout en colère : « Qu'est-ce que tu as fait avant d'entrer ? » Et comme le jeune homme, tout interdit, ne répondait rien, le démon reprit aussitôt : « Tu as fait le signe de la croix. Mais tu as beau faire des signes de croix, tu m'appartiens.

— Tu es un menteur, lui dit-on, ce jeune homme ne t'appartient pas, il appartient à Dieu.

— Si, il m'appartient puisqu'il est en état de péché mortel : tous ceux qui sont en état de péché mortel m'appartiennent.

— Hé bien ! il ira se confesser et il ne t'appartiendra plus.

— Oh ! non, il n'ira pas se confesser ; je ne le veux pas.

— Si, j'irai, répond alors le jeune homme.

— Toi, tu irais te confesser ?

— Oui, certainement, j'irai.

— Non, n'y vas pas. A ton âge ? Y penses-tu ? Va plutôt chercher une jolie fille, tu feras mieux. »

Ce jeune homme, frappé de cette scène, tint parole, et, dès le lendemain, il alla se confesser. Depuis lors, il vit en bon chrétien. Bien malgré lui, sans doute, le démon avait contribué à cette conversion : mais ce ne fut pas la seule qu'il occasionna. En effet, quelques jours après, une femme étant venue par curiosité voir la possédée, le démon lui dévoila sa conscience et lui reprocha entre autres choses de ne s'être pas confessée depuis sept ans. Cette femme frappée de cette révélation inattendue, alla se confesser aussitôt.

Ces conversions en amenèrent bien d'autres, car on se disait avec raison : si de l'aveu du démon même qui parle par la bouche de cette possédée, ceux qui sont en état de péché mortel lui appartiennent, ce qui est d'ailleurs conforme à l'ensei-

gnement de l'Eglise, il faut donc quitter le péché pour ne plus être l'esclave du démon. Plaise à Dieu que tous mes lecteurs tirent la même conclusion et agissent en conséquence !

La divine Providence voulut que, le 16 août 1883, je me rendisse avec ma mère à Rivesaltes. Dès que je vis la possédée, la pensée me vint d'engager ma mère à la reconduire à Pellevoisin, me proposant de l'y accompagner en retournant à Paris. Mais à peine eus-je parlé de Pellevoisin que le démon, tout en colère, me dit par la bouche de cette pauvre fille : « Tu feras ça, canaille ! tu me conduiras à Pellevoisin ! je ne veux pas y aller. » — En disant cela, la possédée voulut se jeter sur moi pour me frapper. Elle me poursuivit jusque dans le jardin à coups de pierre, en me criant toujours : « Va-t-en, canaille ! va-t-en ! » Enfin, las autant que confus de me voir poursuivi de la sorte, je m'arrêtais pour voir ce qu'elle me ferait. Comme elle allait m'atteindre, je fis le signe de la croix et aussitôt elle fut renversée par terre. J'avoue que je fus étonné moi-même de la puissance de mon signe de croix. Je compris alors combien ce signe sacré est redoutable au démon. En voyant combien Satan redoutait d'être conduit à Pellevoisin, nous ne doutâmes point que la Sainte Vierge ne lui fit de nouveau sentir les effets de sa puissance, et dès lors le pèlerinage fut résolu.

CHAPITRE IV.

Nouveau pèlerinage à Pellevoisin.

Nous partîmes ma mère et moi avec la possédée, le 20 août 1883. Le voyage se fit avec les mêmes difficultés que la première fois. A toutes les stations, c'étaient des cris, des hurlements, des contorsions qui effrayaient tout le monde. A la gare de Narbonne, la possédée nous échappe et grimpe comme un chat sur le haut de la porte de la gare, laissant sur le bois la trace profonde de griffes que pourtant elle n'avait pas, ce qui étonna fort le sous-chef de gare et les autres personnes qui en furent témoins. De temps en temps, elle s'écriait : « On veut me tuer ! on veut me tuer ! c'est pour me tuer qu'on me conduit à Pellevoisin ! » — Puis, se tournant en colère contre moi, de l'autre extrémité du wagon où elle était assise elle me lançait, faute d'autre chose, son mouchoir à la tête en me disant : « C'est toi, canaille, qui es la cause que j'y vais. » — Elle se tournait ensuite vers ma mère en la menaçant du poing et lui disait : « Ah ! quand je t'ai jamais connue ! mais tu me la paieras cher ! » — Elle ne tarda pas à accomplir sa menace par un tour de sa façon. En marchant à côté d'elle dans la

gare de Châteauroux, elle lui fit un croc-en-jambe et la fit tomber par terre. Sa joie éclata alors par une sorte de ricanement satanique. Dans sa chute, ma mère se fit une forte contusion au coude, et son bras en fut comme paralysé pendant trois jours.

Quand nous fûmes à Buzançais, nous quittâmes le chemin de fer et nous prîmes une voiture particulière pour faire les dix kilomètres qui nous séparaient encore de Pellevoisin. A moitié route, nous rencontrâmes une grande croix avec un beau christ plantée sur le bord du chemin. Alors, prenant la tête de la possédée entre mes mains, je la forçai à se tourner vers cette croix en lui disant : « Tiens, regarde Notre-Seigneur Jésus-Christ mort sur la croix pour le salut des hommes ». Aussitôt elle entra dans une colère épouvantable et lève sa main pour me frapper. Mais, au même instant, elle tombe sur ses genoux, les bras étendus en croix, la tête renversée en arrière sur son siège, les yeux fermés, la bouche ouverte et râlant l'agonie. Elle resta dans cette position jusqu'à Pellevoisin. C'est ainsi que le démon fut forcé de rendre hommage à la croix et de reconnaître, par cette posture et cette espèce d'agonie, le grand mystère de la Rédemption des hommes qui lui cause tant d'horreur.

Etant enfin arrivés à Pellevoisin, nous eûmes beaucoup de peine à faire descendre la possédée de la voiture. Elle était inerte comme un cadavre, en sorte que nous dûmes la traîner jusque dans le presbytère, où M. le Curé nous attendait. D'abord elle resta assez longtemps sans rien dire. A toutes les questions que lui adressait M. le Curé, elle ne répondait que par des grimaces, des menaces et des contorsions. Nous la conduisîmes à la chapelle des apparitions. En y entrant, elle fut très agitée ; elle frappait des pieds et se roulait par terre. Elle me faisait, à moi surtout, de grandes menaces, en me reprochant de l'avoir conduite à Pellevoisin. Pendant le repas, qui eut lieu ensuite au presbytère, M. le Curé lui versa, à son insu, de l'eau de Lourdes dans son verre. A peine eut-elle bu, qu'elle lui dit : « Aux autres, tu as donné de l'eau ; à moi, tu m'as donné de l'arsenic. »

Le 22 août, en entrant dans l'église paroissiale, elle fit d'abord beaucoup de contorsions, puis tout à coup elle grimpa sur la chaire et ensuite le long d'une colonne qui soutient la tribune. Néanmoins, après cela, elle put se confesser et communier. Le soir, tandis que nous priions dans le sanctuaire, nous entendîmes frapper de grands coups au milieu de la chapelle et ensuite sur la porte, quoiqu'il n'y eût personne. Nous comprîmes que c'était le démon qui voulait nous distraire de la prière.

Un prêtre du voisinage, qui était venu ce jour-là, s'étant un peu approché de la possédée, elle se mit à le frapper. Nous l'obligeâmes à baisser la terre pour humilier le démon et lui faire expier ainsi son insolence. Mais voilà que tout à coup la possédée se relève en criant : « J'ai soif ! Je brûle ! Tout s'allume en moi ! De l'eau ! » — Ses yeux sortaient de leur orbite, sa bouche, démesurément ouverte, laissait voir sa langue et son palais tout boursoufflés de brûlures. Elle se tordait dans les convulsions du désespoir et d'une rage épouvantable, en criant toujours : « De l'eau ! J'ai soif ! Je brûle ! » — Nous croyions entendre les cris de détresse du mauvais riche dans l'enfer. M. le Curé lui versa dans la bouche quelques gouttes d'eau bénite. Mais elle cria encore plus fort : « De l'eau ! J'ai soif ! Je brûle ! » Alors, se tournant vers moi, elle me dit : « Gabaudan, donne-moi de l'eau ! J'ai soif ! » Dans ses contorsions, elle tombe par terre, et alors nous eûmes sous les yeux une scène des plus étranges et des plus sataniques. La possédée, étendue par terre tout de son long, sans s'aider ni de ses pieds ni de ses mains, se met à ramper sur sa poitrine comme un serpent, en se dirigeant vers moi. Ayant rampé ainsi jusqu'à mes pieds, elle s'arrête, et, redressant sa tête avec une figure toute hideuse, elle me dit, ou plutôt le démon me dit par sa bouche, car évidemment ce n'était plus elle qui parlait : « Ce n'est pas de l'eau qu'il me faut pour étancher cette soif, c'est un péché mortel de toi qu'il me faut !... Et tu refuses de me donner à boire !... Donne-moi donc à boire !... Nous étions cinq malins esprits qui t'avions donné la tristesse et tu l'as secouée ! Hé bien ! s'il le faut, nous viendrons vingt démons pour te vaincre ! »

J'étais stupéfait ainsi que tous les spectateurs. Ma mère, indignée de cette audace vraiment satanique, lui dit : vilain orgueilleux, c'est la Sainte Vierge qui lui a aidé à secouer cette tristesse. Non, mon fils ne t'appartiendra pas ; il appartient à la Sainte Vierge, puisque je le lui ai consacré.

Tout à coup, la possédée se relève et avance sa main pour me saisir. Mais une force invisible l'arrête et l'empêche de me toucher. Elle fait un bond en arrière, et, se retournant vivement vers la statue de Notre-Dame de Pellevoisin, qui était derrière elle, elle la menace du poing avec un geste qui semblait dire : « c'est toi qui m'empêches de le saisir ! » Elle revient à la charge et avance de nouveau la main vers moi ; mais vains efforts ; elle fait encore un bond en arrière et se tourne de nouveau vers la Sainte Vierge avec le même geste menaçant. Le jeu commençait à devenir amusant. On la voyait comme un de ces anciens télégraphes aériens avançant alternativement une

main vers moi pour me saisir, et levant l'autre pour menacer la Sainte Vierge ; elle avançait, elle reculait, revenait encore pour me saisir sans jamais pouvoir m'atteindre. Elle fit ce manège pendant dix minutes ; mais, voyant tous ses efforts inutiles, elle finit par y renoncer.

Cette scène extraordinaire me paraît très instructive. Ce que les hommes appellent du nom de plaisir, de faiblesse pardonnable, le démon, lui, l'appelle de son vrai nom *péché mortel*. En même temps qu'il nous fait voir avec quelle rage il désire nous y faire tomber, il nous en montre toute la difformité en prenant la forme du serpent, comme dans le Paradis terrestre. Elle est donc bien vraie cette parole de l'Écriture : *fuyez le péché comme à l'aspect du serpent*. Le démon ordinairement ne nous attaque pas à force ouverte pour nous faire tomber dans le péché mortel ; mais il use d'adresse et de détours, il se glisse sous les fleurs, ou bien il nous fait quelque croc-en-jambe au moment où nous nous y attendons le moins, comme il fit à ma mère dans la gare de Châteauroux. Cette scène nous fait voir encore combien la Sainte Vierge est puissante pour nous protéger contre les assauts de Satan, si nous l'appelons à notre secours.

Mais veut-on savoir pourquoi le démon était si furieux contre moi particulièrement ? C'est que ma conversion à Dieu était toute récente. Après avoir passé, hélas ! plusieurs années dans l'éloignement de Dieu, j'étais allé me confesser ; et j'avoue que la vue de la possédée n'avait pas peu contribué à ma conversion. J'avais donc échappé aux griffes de Satan ; voilà pourquoi il faisait tous ses efforts pour me ressaisir. Mais il avait pris du renfort. Ils étaient, me disait-il, cinq malins esprits qui m'avaient donné la tristesse. Il disait très vrai. Pendant trois jours, en effet, je m'étais senti accablé d'une tristesse inexplicable, car j'étais loin de me douter qu'elle m'était inspirée par cinq diables qui s'étaient mis à mes trousses. Mais enfin l'esprit de ténèbres était forcé d'avouer que j'avais secoué cette tristesse, ce qui était également vrai. Néanmoins, il ne se tenait pas pour battu et il m'avertissait que, s'il le fallait, ils viendraient vingt diables pour me vaincre. Ils ne doivent pas être bien forts ; mais enfin, avec la prière et la protection de la Sainte Vierge, je puis défier tout l'enfer.

Le 23 août, M. le curé de Saint-Genoux étant venu avec deux jeunes séminaristes, nous nous rendîmes tous ensemble à la chapelle avec la possédée. Il y eut une scène très violente ; il fallait six personnes pour la maîtriser. Alors, M. le Curé de Pellevoisin dit, en latin, au démon : « La Sainte

Vierge est apparue quinze fois dans cette chapelle, et elle te chassera comme elle chassa ton camarade, au mois de novembre dernier. » Aussitôt le démon répondit avec rage :

— Ce n'est pas vrai et je ne partirai pas ; ou bien si je pars, j'emporterai Marie (la possédée).

— Tu seras chassé et tu n'emporteras rien.

— Quand tous les prêtres de l'univers viendraient, ils ne me chasseraient pas. C'est toi qui partiras, parce que je te ferai changer de cette paroisse.

— Je ne te crains pas ; et toi, tu vas te mettre à genoux pour demander pardon à la Sainte Vierge.

Mais le démon ne voulait jamais s'agenouiller. Ce ne fut qu'après que nous eûmes fait quelques invocations aux saints anges qu'il fut forcé d'obéir. Nous avons remarqué plusieurs fois que, lorsque nous appelions les saints anges à notre secours, il était forcé d'obéir immédiatement.

Après que le démon se fut mis à genoux, M. le Curé voulut le forcer à avouer ce qu'il avait déjà avoué plusieurs fois à Rivesaltes : que ce n'était pas lui qui était venu à Pellevoisin dans le mois de novembre 1882 ; que celui-là avait été chassé par la Sainte Vierge, et que Marie s'en était retournée bien délivrée. Son orgueil se refusait d'abord à faire cet avou ; mais enfin il fut forcé de le faire. Il avoua également que la Sainte Vierge était apparue quinze fois dans cette chapelle.

Le lendemain, 24 août, le démon avoua encore, pendant trois fois, que ce n'était pas lui qui avait été chassé à Pellevoisin, en novembre 1882. Il arriva ce jour-là un fait bien remarquable. Comme le Très Saint-Sacrement était dans le tabernacle de la chapelle, car on ne l'y conserve qu'un jour ou deux par semaine, après la messe, nous voulûmes forcer le démon à l'adorer. Mais cet ange déchu et révolté contre Dieu ne voulut jamais s'agenouiller pour l'adorer. Sept personnes ne parvinrent qu'à grand peine à lui faire plier les genoux. On lui dit : « Tu ferais mieux d'obéir tout de suite puisque tu vois que tu ne gagnes rien, car nous te faisons souffrir et tu seras ensuite forcé à demander pardon. » Il répondit : « Pour moi, pas d'espoir ! pas de trône ! pas de gloire ! Vous ne me faites pas souffrir ! »

Cette réponse satanique nous saisit d'épouvante. Le soir, nous voulûmes le contraindre de nouveau à adorer le Saint-Sacrement ; mais il s'y refusa avec la même obstination que le matin. Cet esprit d'orgueil et de révolte ne voulut jamais fléchir les genoux devant son Créateur et son Juge. Il répéta encore les mêmes paroles : « Pour moi, pas d'espoir ! pas de trône ! pas de gloire ! » On tenta encore, la semaine suivante, de lui faire adorer le Saint-Sacrement : même refus, même obstination.

On lui dit de demander pardon à Dieu : « Non, jamais ! répondit-il, je ne veux pas, et je ne puis pas demander pardon. » Ce refus obstiné d'adorer le Très Saint-Sacrement n'était-il pas, de la part du démon, un hommage involontaire à la vérité de la présence réelle de Jésus-Christ, et en même temps une révélation de cet antique orgueil pour lequel il fut précipité du ciel et dans lequel néanmoins il persévère encore ? Non, le démon ne se repent point de sa révolte contre Dieu ; son orgueil se refuse et se refusera éternellement à l'adorer et à lui demander pardon, car c'est un orgueil incurable. Or, c'est là la raison de l'éternité des peines de l'enfer. Voilà pourquoi l'ange des abîmes prononçait ces paroles d'un éternel désespoir : « Pour moi pas d'espoir ! pas de pardon ! pas de trône ! pas de gloire ! »

CHAPITRE V.

Cierge bénit ! — Femme-serpent.

Le 25 août, M. le Curé de Pellevoisin, après sa messe, fit mettre la possédée à genoux aux pieds de la statue de la Sainte Vierge et lui fit prononcer un acte de renonciation à Satan. Il lui fit signer ensuite un acte de consécration à la Sainte Vierge. Elle fit tout cela sans beaucoup de difficulté. En ce moment, le démon se cachait précisément parce que M^{me} la comtesse de M... et sa nièce, qui étaient venues, auraient désiré voir quelque scène. Il voulut sans doute mortifier leur curiosité. Nous nous rendîmes au presbytère pour le déjeuner, et ces dames nous suivirent. Pendant que nous étions à table, on vint à causer des pèlerinages de Paris, de Blois et d'ailleurs qui devaient arriver, le 9 septembre, qui est le jour anniversaire de la révélation du scapulaire. Ma mère dit alors que si la Sainte Vierge délivrait cette pauvre fille, elle se proposait d'organiser soit à Béziers, soit à Lunel où elle restait, un pèlerinage pour Pellevoisin, au commencement de mai 1884. A cette nouvelle, le démon ne put plus contenir sa rage. La possédée est renversée par terre dans des contorsions terribles. Par moments, le démon l'étranglait si fort que sa langue sortait de 10 centimètres hors de sa bouche et que ses yeux semblaient s'échapper de leur orbite. Nous en étions tous effrayés ; mais M. le Curé lui ayant placé sur la tête une petite statuette de Notre-Dame de Pellevoisin, immédiatement le démon la laissa tranquille.

Pendant la matinée, M^{me} la comtesse de M... fit allumer un grand cierge bénit aux pieds de la statue de la Sainte Vierge, à l'intention de la possédée. Dans la soirée, arrivèrent MM. les Curés de

Villegoin et de Sougé, M^{me} la comtesse de M... et M^{me} la comtesse de la R... Tous ensemble nous conduisons la possédée à la chapelle. Dès que le démon aperçut le cierge bénit qui brûlait aux pieds de la statue, il devint furieux ; il se tourna contre la comtesse de M..., lui reprochant de ce qu'elle l'y avait fait placer, et il l'aurait frappée si nous n'avions retenu la possédée. Ne pouvant la frapper, il lui lança à la figure, mais sans pouvoir l'atteindre, tout ce que la possédée avait dans ses poches, son livre, son chapelet, son mouchoir. Sa rage contre le cierge bénit ne se contenant plus, il s'écria : « Éteignez ce cierge qui me fait souffrir. » — Il me fit signe à moi-même d'aller l'éteindre : « Non, lui dis-je, ce cierge doit brûler, car il a été allumé pour la prière de Marie. »

Nous eûmes alors une scène quelque peu risible. La possédée s'approcha du cierge pour l'éteindre elle-même ; mais elle eut beau souffler plusieurs fois de toute la force de ses poumons, la flamme ne vacillait même pas. Elle revint à la charge plusieurs fois : vains efforts, le cierge brûlait toujours. Elle ne put pas même le toucher pour le renverser. Tandis qu'elle nous amusait de la sorte, je dis un *Ave Maria*, à voix basse, pour qu'elle ne pût pas réussir à éteindre le cierge. Aussitôt elle se tourna vivement vers moi et me dit : « Tais-toi donc, imbécile. — Mais il ne te dit rien, observa quelqu'un. — Oh ! il sait bien ce que je veux dire, reprit-elle. »

Cette dernière circonstance, si minime en apparence, m'inspira de sérieuses réflexions sur la prière. Si le démon, me disais-je, entend la prière que nous faisons même à voix basse, à plus forte raison Dieu l'entend ; la Sainte Vierge et les saints l'entendent également : donc il faut prier. Si nous prions, le démon, malgré sa rage contre nous, devient si faible qu'il ne peut pas même éteindre un cierge. Et cette pratique, même adoptée par l'Église de faire brûler des cierges bénits, n'est-elle pas une sorte de prière muette qui fait horreur au démon ?

Tandis que je faisais en moi-même ces réflexions, une sorte de lutte s'engagea entre le démon et la possédée qui recouvrait parfois l'usage de ses facultés morales. Elle nous suppliait de lui aider par nos prières à vaincre son ennemi. Sachant par expérience que l'humilité surtout déplait au démon, elle pria ma mère de lui faire lire des méditations qui lui rappelassent son néant devant Dieu. Cette lecture ne paraissant pas suffisante, M^{me} la comtesse de la R... demanda qu'on lui fit faire des actes d'humilité devant M. le Curé de Saint-Genoux. Ma mère alors fit mettre la possédée à genoux et lui dicta ces paroles en lui

ordonnant de les répéter après elle : « M. le Curé, vous avez à vos pieds une grande pécheresse, la plus orgueilleuse et la plus infâme des créatures. Je ne mérite que le mépris et le dédain. Je suis plus misérable que le petit grain de sable foulé aux pieds des passants. Je suis indigne même de votre regard. Priez pour moi. »

La possédée avait à peine achevé ces paroles, que le démon furieux la tordit et la roula par terre comme un serpent. Il l'étranglait si fort, que nous eûmes grand-peur qu'il ne la tuât réellement. M. le Curé, qui était alors au confessionnal, accourut à son secours. Il lui appliqua sur la bouche le scapulaire de Pellevoisin, et aussitôt tout mal disparut. La possédée se releva avec calme.

Mais bientôt la scène changea et nous eûmes un des spectacles les plus extraordinaires et les plus effrayants que nous eussions jamais vus. Sortant tout à coup de son calme apparent, la possédée se tourne vers moi avec une figure effroyable ; en me faisant des menaces avec ses bras, elle me dit d'une voix presque étouffée par la rage : « C'est toi, canaille, qui es cause de tout ce que je souffre ! C'est toi qui m'as conduite ici ! » A ces mots, elle tombe par terre au milieu du sanctuaire, et alors, ce ne furent plus en elle les mouvements du corps humain, mais ceux du serpent. Plusieurs fois déjà, comme je l'ai dit, elle avait rampé sur sa poitrine ; mais cette fois, c'était bien plus extraordinaire ; elle rampait sur son dos, sans faire aucun mouvement ni des pieds ni des mains, le corps se mouvait tout d'une pièce et avançait, en zigzag, d'une manière uniforme et continue, comme un véritable serpent. Et pour que la ressemblance avec le reptile fût plus complète et plus frappante, elle rampait en poussant d'affreux sifflements, ce qui n'avait pas eu lieu les autres fois ; en même temps, elle jetait une espèce d'écume noirâtre par la bouche.

Cette femme-serpent se mit encore à ramper vers moi. Dès que je m'en aperçus, je sortis du sanctuaire et je gagnai la nef. Elle m'y poursuivit en rampant, sifflant et écumant toujours, passant en zigzag sous les chaises, sans les déranger jusqu'au fond de la chapelle où je m'étais retiré. Quand elle fut arrivée près de la porte, en face d'un tableau représentant les apparitions de la Sainte Vierge à Estelle, elle s'arrêta comme forcée de rendre hommage par là à la vérité de ces apparitions, mais sans cesser ses affreux sifflements. Je profitai de cet instant d'arrêt pour rentrer dans le sanctuaire avec les autres témoins, et en même temps je fermai la porte de la balustrade, espérant opposer ainsi une barrière infran-

chissable au serpent qui déjà rampait vers le sanctuaire en sifflant toujours. Mais quel ne fut pas notre étonnement lorsque nous vîmes cette femme-serpent, arrivée près du sanctuaire, se redresser lentement et monter en rampant sur la balustrade, puis redescendre du côté opposé dans le sanctuaire ! Pendant qu'elle descendait ainsi en rampant sur son dos, la tête en bas, sa robe semblait collée sur ses jambes. A cette occasion, je dois dire que, pendant tout le temps que dura cette possession, Dieu ne permit jamais au démon de faire la moindre indécence capable de scandaliser les assistants.

Rentrée dans le sanctuaire, la femme-serpent rampa vers la statue de la Sainte Vierge devant laquelle elle fait une nouvelle station en sifflant toujours, comme devant le tableau. Pendant ce temps, je vais me placer avec ma mère sur le seuil de la porte qui se trouve de l'autre côté du sanctuaire et ouvre sur le corridor de la maison. Voyant que le serpent me poursuivait encore, j'entre dans le corridor avec ma mère, et, prenant chacun une chaise, nous barrons le passage de la porte en appuyant fortement le pied sur les chaises. Mais le serpent rampa encore le long des chaises et pénétra dans le corridor. Je m'esquivai et je rentrai dans la chapelle par la porte du fond.

La femme-serpent resta étendue dans le corridor pendant vingt minutes en sifflant sans cesse. Tout son corps tremblait, tandis qu'on entendait dans sa poitrine comme le bruit d'une chaudière qui serait sur le feu en ébullition. Si je m'approchais d'elle, elle me menaçait encore et avançait la main pour me saisir. Au bout de vingt minutes, elle se replia sur elle-même et entra, en rampant, dans le sanctuaire.

Arrivée devant l'autel, elle se redresse sur ses pieds et se met à regarder avec une sorte de désespoir le cierge allumé qui touchait à sa fin. Elle s'en approche de nouveau, souffle de toutes ses forces pour l'éteindre ; mais toujours sans succès. De nouveau, elle nous fait signe de l'éteindre : « Non, lui dit-on, il faut qu'il brûle jusqu'au bout, car alors tu partiras. » Le désespoir qui, à ces mots, se peignait sur sa figure nous faisait espérer qu'en effet la fin du cierge amènerait la fin de la possession. Mais l'heure marquée par la divine Providence n'était pas encore arrivée. Quand le cierge fut fini, le démon nous dit d'un air de triomphe, en frappant des mains : « Il est fini et j'y suis encore ! » Il était huit heures du soir, nous rentrâmes au presbytère.

CHAPITRE VI.

Meute de chiens. --- Cabrioles. --- Tentations.

Le 29 août, la possédée, s'étant échappée de la chapelle, alla se rouler, les cheveux épars comme une furie, dans tout le jardin qui se trouve en face. On ne parvint qu'avec beaucoup de peine à la saisir ; mais bientôt, glissant, en quelque sorte, des mains de ceux qui la tenaient, elle s'élance et grimpe comme un chat jusqu'au sommet d'un arbre d'où on eut beaucoup de peine à la faire descendre. On la reconduisit à la chapelle et l'on y resta en prières jusqu'à minuit. Pendant toute cette nuit, les crises et les souffrances de la possédée furent des plus terribles. Le lendemain, après une crise très violente, elle s'échappe tout à coup et enfila l'escalier de la maison jusqu'au troisième étage. Deux personnes courent après elle ; mais, au moment où elles la saisissent, elle glisse, en quelque sorte, entre leurs mains, et, se roulant comme un peloton, elle dégringole par l'escalier en faisant des cabrioles jusqu'en bas. Elle se releva néanmoins sans la moindre contusion.

Le 31 août, en entendant sonner l'*Angelus* du midi, la possédée entra dans une grande colère, ce qui lui était déjà arrivé d'autres fois, à la même occasion. Dans la soirée, M^{me} la comtesse de M... vint lui apporter une robe pour remplacer la sienne qu'elle avait entièrement déchirée soit en rampant, soit en grimpant sur les arbres. Le démon, comme s'il eût été furieux de voir qu'on lui faisait cette aumône, lui fit pousser des cris de toute sorte d'animaux, les hurlements du loup, les braiements de l'âne, les mugissements du bœuf. Après cela, elle se mit à aboyer pendant demi-heure, commençant par l'aboiement du plus petit roquet et montant graduellement jusqu'au grondement sourd des plus gros dogues, puis intercalant les aboiements des petits et des gros, à tel point qu'on se croyait au milieu d'une meute de chiens. C'est ainsi que Satan déploya, ce soir-là, toutes les ressources de son art musical. Comment es-tu tombé du Ciel, Lucifer ? Où sont maintenant les concerts angéliques ? O Séraphin déchu, qu'as-tu fait de ta lyre sur laquelle, jadis, tu chantaies les louanges de Dieu ?

Le 1^{er} septembre, on apporta dans l'appartement où nous nous trouvions avec la possédée une belle statue de Notre-Dame de Pellevoisin que l'on devait porter à la procession du 9 septembre. Dès qu'elle aperçut cette statue, elle se mit à faire des grimaces horribles telles que nous n'en avions pas encore vues. Aux grimaces succédèrent des menaces contre la statue, et aux menaces des

pleurs de rage et de désespoir. Le démon nous fit voir là clairement la haine qu'il porte à la Sainte Vierge aussi bien qu'à Dieu. Le soir, dans la chapelle, la possédée aboya encore pendant tout le temps qu'elle y resta.

Le 2 septembre, comme ma mère tenait à la main deux lettres qu'on allait remettre à la poste, la possédée lui dit : « Tu as là deux lettres dont l'une est contre moi. — Vilain monstre, lui dit ma mère, toutes les deux sont contre toi. — Ce n'est pas vrai, reprit le démon, il n'y en a qu'une et c'est celle-là, fit-il en la montrant du doigt. » C'était parfaitement vrai, ma mère racontait, en effet, dans cette lettre, ce qui se passait jour par jour touchant la possédée.

Le 4 septembre, on apporta dans la chambre un petit brancard orné de guirlandes et de draperies velours de soie, qui était destiné à porter, à la procession, la statue dont j'ai parlé plus haut. La statue ayant été placée sur le brancard, on fit entrer la possédée pour le lui faire voir ; mais, cette fois, le démon la laissa tranquille. En voyant la statue, la pauvre enfant se jeta à genoux, priant la Sainte Vierge, avec beaucoup de larmes, de la délivrer du démon. Ensuite, elle supplia M. le Curé de lui accorder la faveur de porter cette statue à la procession, si elle était guérie. M. le Curé le lui promit ; mais Dieu en avait décidé autrement puisqu'elle ne fut guérie que le 15 septembre. Le lendemain, au milieu d'une crise très violente, le démon dit : « Je ne suis pas bien ici. — Pars donc, lui dit ma mère, puisque tu n'es pas bien. Pourquoi restes-tu ? Va-t-en ; après toi j'en conduirai un autre ici. » Il répondit : « Pourvu qu'il se laisse conduire à Pellevoisin. Il peut bien s'arranger tout seul ; je ne viendrai pas lui aider. — Enfin, puisque tu n'es pas bien ici, va-t-en tout de suite. — Je m'en irai, mais l'heure n'est pas encore arrivée. »

Dans la soirée, il arriva un fait bien remarquable. Nous étions à la chapelle avec la possédée. Tout à coup, les assistants la voient se trainer vers moi en marchant sur ses genoux. Quand elle fut près de moi, me regardant avec un ricane-ment moqueur, elle me dit, ou plutôt le démon me dit par sa bouche : « Tu as été bien tourmenté ! Tu as été bien tenté ! hein ! » Puis, sa figure changeant d'expression, il ajouta avec rage : « Mais tu m'as vaincu ! »

Je restai stupéfait, car je reconnus qu'il disait très vrai. J'avais été tenté, en effet, mais par la grâce de Dieu et la prière, j'avais résisté à la tentation. Et le démon savait tout cela ; et il avouait que c'était lui qui m'avait tenté et que je l'avais vaincu !... Qu'ils méditent ce fait ceux qui ne vou-

draient pas croire aux tentations du démon contre la pureté ; et qu'ils apprennent, en même temps, la manière de lui résister et de le vaincre. Surtout, qu'ils soient bien convaincus que si le démon connaît nos combats intérieurs, Dieu aussi les connaît à plus forte raison, et qu'il saura bien les couronner.

Le 6 septembre, le démon nous dit qu'il était le malin esprit de la presse révolutionnaire : « Hé bien ! lui dit M. le Curé, tu vas te mettre à genoux aux pieds de la Sainte Vierge pour demander pardon de toutes les horreurs que tu fais écrire dans les mauvais journaux. »

— Non, je ne demanderai pas pardon. Du reste, ce n'est pas moi qui suis l'auteur de tout cela. Je ne m'occupe point de si peu de chose. Moi, je vais de corps en corps.

— Puisque ce n'est pas toi, tu vas demander pardon pour tes camarades.

— Ah ! non. J'ai assez de mes propres affaires ; qu'ils s'arrangent comme ils pourront.

Néanmoins, après que nous eûmes bien prié les saints anges, autrefois les compagnons de sa gloire et maintenant ses juges, il fut forcé d'obéir. Il se mit à genoux, demanda pardon de tout le mal que fait la mauvaise presse et il se retira confus.

Le 7 septembre, nous fîmes faire au démon le chemin de la croix. A chaque station, ce fut une scène affreuse ; la possédée hurlait comme une bête fauve. M. Bergeonnet, qui avait devancé les pèlerins de Paris, nous aida à la maintenir. Le 9 septembre arrivèrent les pèlerinages de Paris et de Blois, composés d'environ mille pèlerins. Un certain nombre d'entre eux, prêtres, laïques, ainsi que quelques dames, vinrent voir la possédée dans le salon du presbytère. Il y eut d'abord une scène affreuse de cris, de hurlements et de contorsions. Tout à coup, la possédée, avisant un jeune prêtre, lui lança son livre à la tête, en lui faisant force menaces. M. le Curé voulut lui faire expier cette insolence en l'obligeant à faire un acte d'humilité. Mais le démon était indomptable et ce ne fut qu'après plusieurs invocations aux saints anges qu'il fut forcé de se mettre à genoux et de demander pardon. Je dois dire ici, à cette occasion, que les prières aux saints anges ont toujours été très efficaces pour maîtriser la possédée. Il nous est arrivé bien des fois d'être plusieurs personnes occupées à tenir la possédée sans pouvoir en venir à bout. Alors M. le Curé priait les saints anges de venir à notre secours, en répétant neuf fois, en l'honneur des neuf chœurs angéliques, cette invocation : « Saints Anges, pour la gloire de votre Reine, liez-lui les mains. » Aussitôt l'effet suivait la prière ; les mains de la possédée se portaient der-

rière le dos et y restaient liées par une force invisible aussi longtemps que cela nous était nécessaire. Ceci est un fait bien remarquable, car il prouve que les bons anges nous entourent et nous gardent tous les jours ; qu'ils entendent nos prières et viennent à notre secours quand nous les invoquons surtout contre le démon.

La possédée fut ensuite conduite à la chapelle, où elle put assister tranquillement tous les jours à la Messe et communier avec les autres pèlerins. De retour au presbytère, elle entra dans le salon où se trouvaient réunis plusieurs pèlerins, parmi lesquels un prêtre du nord de la France qui lui adressa une question : « Toi, lui répondit-elle, tu es plus curieux que pieux. » Puis, avec un ricanement satanique, elle ajouta : « Nous sommes amis tous les deux ; oui, oui, nous sommes amis, hein ! » A ce moment, entra M. P..., du pèlerinage de Paris. C'est un vénérable et fervent chrétien qui fait partie de toutes les bonnes œuvres de la capitale. Dès qu'elle l'aperçut, la possédée détourna la tête et dit : « En voilà un que je déteste, je ne veux pas le voir. »

Nous la reconduisons bientôt à la chapelle, qui, déjà, était remplie par la foule. Elle eut une crise très violente. A ce moment, entra cette petite fille de Marmagne dont j'ai parlé au chapitre préliminaire, la jeune Françoise Millet, qui, deux ans auparavant, avait été délivrée de la possession du démon par Notre-Dame de Pellevoisin. Elle revenait avec ses parents remercier encore la Mère toute miséricordieuse. On la fit mettre à genoux à côté de la possédée pour qu'elle priât la Sainte Vierge de la délivrer du démon comme elle l'avait délivrée elle-même. Bien des yeux se remplirent de larmes quand on vit agenouillées côte à côte ces deux pauvres enfants dont l'une avait été possédée et priait pour celle qui l'était encore, et l'on ne doutait point que la Mère toute miséricordieuse n'exaucât les prières de sa petite privilégiée en faveur de la grande. Elles le furent, en effet, mais seulement cinq jours plus tard, comme nous le verrons bientôt.

Pendant la belle procession qui se fit dans les rues de la paroisse, après les vêpres, la possédée fut très agitée : elle était dans sa chambre avec sa mère. Il était facile de voir que le démon souffrait beaucoup de cette belle manifestation de la piété chrétienne. Pour la calmer, sa mère dut presque continuellement lui tenir sur la tête une statuette de Notre-Dame de Pellevoisin.

Après la cérémonie, M. le comte de R. avec sa dame, le R. Père F... dominicain, M. le Curé d'Ecueillé et d'autres personnes vinrent voir la possédée au presbytère. A leur vue, le démon fit

éclater sa colère et sa rage ; il roula sa victime par terre et se mit à l'étrangler. Ce fut une scène affreuse.

A huit heures du soir, les pèlerins se rendirent à la chapelle pour chanter le cantique du scapulaire de Pellevoisin dans lequel on célèbre la puissance de Marie contre Satan. Nous nous y rendîmes avec la possédée et nous la plaçâmes tout près de la porte qui donne entrée dans le sanctuaire. Elle était d'abord très calme ; mais dès qu'on eut entonné le cantique, elle fut agitée de mouvements extraordinaires qui devenaient de plus en plus violents, à tel point qu'il fallut plusieurs personnes pour la retenir. Elle était comme une furie hideuse à voir ; elle poussait des hurlements comme une bête fauve ; mais le chant du cantique continuait toujours et couvrait ces hurlements du diable. Tout à coup, elle tombe par terre comme étranglée. Ses yeux sortaient de leur orbite, sa langue pendait de dix centimètres hors de sa bouche ; elle était sans mouvement et comme morte. M. le Curé fut effrayé de la voir en cet état : « Il faut, dit-il, la porter dehors pour lui donner de l'air. » Mais, à l'instant même, elle se relève et lui répond : « Ce n'est pas de l'air qu'il me faut. » Voulant dire sans doute : « C'est la cessation du cantique du scapulaire qui est la terreur des démons.

Après que la foule se fut retirée, nous restâmes dans la chapelle avec plusieurs Messieurs du pèlerinage, quelques dames, M. le Curé et tous les prêtres, résolus à passer la nuit en prières pour obtenir la délivrance de la possédée. Les prêtres se mirent à lui faire des questions en latin. Le démon leur répondait par sa bouche avec une grande insolence. Il se montrait furieux contre eux et leur faisait des menaces en leur disant : « Vous me la paierez cher. » Le combat durait ainsi déjà depuis quelque temps, lorsque ce prêtre à qui il avait dit le matin qu'il était de ses amis entra dans la chapelle. Aussitôt qu'il l'aperçut, il lui adressa les mêmes paroles que le matin : « Toi, tu es plus curieux que pieux. Nous sommes amis tous les deux, hein ! Allons, touche-moi la main. » Et comme le prêtre ne répondait rien, il ajouta en ricanant : « Oh ! tu me la toucheras bien ! »

Ayant passé toute cette nuit en prières, nous sortîmes sur le matin de la chapelle pour aller prendre un peu de repos. Le lendemain, la possédée, ou plutôt le démon, manifesta de nouveau l'horreur qu'il a du scapulaire de Pellevoisin dans une circonstance qu'il est à propos de rapporter. Au moment du départ des pèlerins de Paris, la possédée, apercevant dans le salon du presbytère le bel

ostensoir que ces pèlerins avaient offert à Notre-Dame de Pellevoisin, s'écria : « Otez ça de là ! Je ne puis le voir, car ça me fait horreur. » Elle eut une crise affreuse. Plusieurs personnes accoururent pour aider à la tenir, entre autres un pèlerin de Paris, M. H.... Aussitôt la possédée lui crie : « Va-t-en, car tu me fais souffrir, moitié de capucin ! Retire-toi, *capucinas*, laisse-moi. » M. H... lui répond : « Je ne suis pas une moitié de capucin, mais je suis fils de saint François ; je suis du Tiers-Ordre, et, par conséquent, je suis frère en religion de cette pauvre fille que tu tourmentes, car elle est du Tiers-Ordre comme moi. Nous, enfants de saint François, nous n'avons pas peur du diable. » Pendant quelques instants, ils se disputèrent tous les deux en latin.

Après cela, la possédée se tourne vers un autre pèlerin, également de Paris, M. B..., qui la tenait par les bras : « Et toi, lui dit-elle, tire de ta poche ce qui me fait souffrir. » Elle lui répéta plusieurs fois les mêmes paroles. Mais M. B... la tenait toujours sans faire attention à ce qu'elle lui disait. Le soir, ayant mis la main dans sa poche pour prendre un cigare, il ne fut pas peu surpris d'en retirer le scapulaire de Pellevoisin. Il ne s'était plus rappelé qu'il l'y avait mis, le matin, avec l'intention de s'en revêtir, le soir. C'est alors qu'il comprit ce que voulait dire le démon par ces paroles : « Tire de ta poche ce qui me fait souffrir. » — « Je me sens plus de dévotion pour ce scapulaire, disait-il, maintenant que je sais qu'il fait souffrir le démon. »

CHAPITRE VII

Le démon promet de partir. — Il fait un aveu très important.

Le 11 septembre, comme le démon tourmentait beaucoup la possédée, M. le Curé lui commanda, en latin, de partir de suite. Il répondit : « Non, pas aujourd'hui, laisse-moi, je partirai samedi ». Le R. Père Feuillet, dominicain, après avoir célébré la Sainte Messe, voulut faire quelques prières sur la possédée, pour contraindre le démon de partir. Or, il avait négligé de demander, pour cela, l'autorisation à M. le Curé de la paroisse, et par conséquent il n'avait aucune juridiction sur la possédée pour la délier du démon. Aussi le démon, qui est un bon canoniste pour les choses qui l'intéressent, le lui fit bien voir, car il se moqua de lui tout le temps : « De quoi te mêles-tu ? lui dit-il, tu n'as pas demandé la permission au Curé. » Puis il lui tirait la langue, il lui faisait un pied de nez avec ses doigts, il lui faisait toute sorte de grimaces. Le

Père dominicain avait beau l'adjurer de partir, il ne lui répondait que par des moqueries et des paroles grossières. Il alla même jusqu'à danser devant lui les danses les plus immondes qui ne se font que dans les mauvais lieux, quoique cette pauvre fille ne les eût jamais vues danser. Mais le soir, le R. Père dominicain s'étant muni de l'autorisation canonique de M. le Curé, fit bien expier au démon ses irrévérences du matin, car il le fit souffrir si horriblement par ses prières que, si nous n'avions pas retenu la possédée, elle l'aurait écharpé dans sa furieuse colère.

Le mercredi 12 septembre, M. l'abbé de B..., étant venu à la chapelle, fit sur la possédée les prières qu'il avait déjà faites la veille. Or, comme il donnait l'ordre, en latin, au démon de partir, la possédée s'écria : « Que dit-il ? que dit-il ? Qu'il faut que je parte, je ne veux pas partir ». M. l'abbé continuant toujours ses adjurations, en latin, elle écoutait d'abord, puis elle répondait avec un sentiment de détresse ou de colère selon le sens des adjurations qui lui étaient adressées. Mais à la fin, la rage du démon éclata ; la possédée s'élança sur lui avec fureur, en lui criant : « Tais-toi ! » Elle voulait lui arracher le livre des mains ; il fallut plusieurs personnes pour la retenir. « Tais-toi ! » criait-elle toujours ; Tais-toi ! Brûle ce livre qui me fait souffrir. »

M. le curé de Sougé prit alors le livre, et continua la lecture des prières sur la possédée, qui redoubla encore de colère, en sorte que nous avions beaucoup de peine pour la retenir. Tout à coup, elle se dégage de nos mains, et va se blottir dans ce qu'on appelle *le coin des démons*. C'est, comme je l'ai dit, le coin du sanctuaire, par où le démon s'enfuit et disparaît lorsque la Sainte Vierge le chassa pendant ses apparitions à Estelle. Il nous parut que le démon trahissait ainsi sa faiblesse, et que la Sainte Vierge ne tarderait pas à le chasser. Après que la possédée eut resté pendant quelques minutes blottie et étonnamment rapetissée comme une boule dans ce petit coin, elle se releva et vint devant l'autel, tandis que M. le Curé de Sougé continuait à lire les prières de l'Eglise. Alors, comme si elle eût voulu à dessein nous faire peur, elle ramassa ses cheveux qui étaient épars sur son dos, et s'en entortilla la figure, de manière à la laisser seulement entrevoir. Dans cet état, elle était affreuse à voir et faisait vraiment peur. Parmi les assistants, il y en eut qui furent tellement impressionnés par ce spectacle qu'ils ne purent clore l'œil de toute la nuit.

Le jeudi 13 novembre, M. le Curé commanda au démon de quitter sur-le-champ cette créature de Dieu qui ne lui appartenait pas.

— Oui, je m'en irai, répondit-il, je le sais bien qu'il faut que je la quitte et que je parte, mais si je ne puis pas tourmenter son corps, je tourmenterai toujours son esprit.

Dans la soirée, arriva M. le Curé d'Ecueillé, qui lut sur la possédée les prières de l'Eglise. Aussitôt elle entra dans une colère épouvantable. Sa figure était horrible au dernier degré, on ne voyait plus rien d'humain en cette pauvre fille, on ne voyait en elle que le démon. Il dit avec rage en gesticulant :

— Ce n'est pas toi qui me feras partir. Je te méprise ; tes prières ne me font rien.

M, le Curé de Sougé prit le livre à son tour et continua les prières. Mais le démon lui dit encore avec rage :

— Ce n'est pas toi non plus qui me feras partir, ni aucun prêtre. Je n'ai pas à t'obéir.

Alors, montrant de la main la Sainte Vierge ;

— Voilà, dit-il, celle à qui je dois obéir, c'est elle seule qui me chassera.

Cet aveu du démon est très remarquable et très significatif. Il nous révèle, en effet, la puissance de Notre-Dame de Pellevoisin pour chasser le démon du corps des possédés. Comme nous le voyons par l'exemple de cette possédée, le démon résiste quelquefois aux exorcismes de l'Eglise, car leur efficacité dépend en grande partie de la foi et de la sainteté de l'exorciste. Mais, à Notre-Dame de Pellevoisin, le démon ne résiste jamais. Le pèlerinage à Pellevoisin est d'une efficacité infailible pour chasser le démon comme il l'avoue lui-même : « Voilà, dit-il, celle à qui je dois obéir ; c'est elle qui me chassera. » Jusqu'ici il n'y a pas d'exemple de possédé qui n'ait pas été délivré à Pellevoisin.

C'est ainsi que Dieu proportionne toujours les secours aux besoins. Dans ces temps malheureux où le démon semble avoir repris son empire sur les hommes, nous avons besoin d'un sanctuaire nouveau qui fût comme un lieu de refuge pour toutes les personnes qui sont tourmentées par les malins esprits, afin de pouvoir y être délivrées de leurs cruels ennemis. Réjouissons-nous de ce que nous possédons en France cette cité de refuge d'un genre nouveau : c'est le sanctuaire de notre Mère toute miséricordieuse, à Pellevoisin.

Ce sanctuaire est encore bien modeste ; mais la Sainte Vierge, qui a daigné y apparaître 45 fois et y révéler le scapulaire du Sacré-Cœur de Jésus et qui depuis lors se plaît à y faire éclater sa puissance, ne tardera pas, je l'espère, à lui faire prendre les proportions d'une splendide basilique. « C'est ici, disait-elle à Estelle Faguet en lui apparaissant, c'est ici que je serai honorée. » Déjà,

le scapulaire de Pellevoisin est répandu dans toute la France et jusqu'à l'étranger. La confrérie de ce scapulaire compte aujourd'hui plus de 200.000 associés, et le nombre en augmente tous les jours. Ce scapulaire attire les bénédictions de Dieu et du Sacré-Cœur de Jésus, et la protection de la Très Sainte Vierge sur tous ceux qui le portent. C'est du reste ce que la Sainte Vierge elle-même promet en le révélant : « J'aime cette dévotion et je bénirai tous ceux qui le porteront. »

Mais ce qu'il y a surtout à remarquer, c'est que le scapulaire de Pellevoisin fait des prodiges pour guérir toutes les personnes qui souffrent de maléfices, c'est-à-dire des maux que certaines personnes criminelles causent par l'intermédiaire du démon. Et qu'on ne traite pas ces cas de sorcellerie de chimériques ; ils ne sont malheureusement que trop certains et trop fréquents. Il n'est pas rare aujourd'hui de rencontrer des personnes qui souffrent de quelque mal extraordinaire et inconnu des médecins. Elles ne savent à quoi l'attribuer. Alors, au lieu de se tourner vers Dieu pour lui demander leur guérison, elles se tournent vers le démon. Elles vont trouver des somnambules ou d'autres sorciers qui ne peuvent les guérir que par le pouvoir du démon et en leur prescrivant des pratiques superstitieuses et impies. Le but du démon, en tout cela, c'est de détourner ces personnes de Dieu pour les attirer à lui et les perdre. Il est possible qu'à cette condition, le démon leur ôte un mal qu'il causait lui-même, mais ces personnes perdront la foi et leur âme.

Hé bien ! que toutes les personnes qui souffrent de maléfices, au lieu de recourir au démon, se tournent vers la Mère toute miséricordieuse qui est apparue à Pellevoisin. Qu'elles lui adressent une neuvaine de prières en se revêtant de son scapulaire, et sûrement, *infailliblement*, elles seront guéries immédiatement. Je sais ce que je dis et je pourrais citer ici des exemples bien frappants. C'est ainsi que la Sainte Vierge est déjà honorée à Pellevoisin.

Mais ce n'est pas tout. Déjà près de deux cents plaques de marbre en *ex voto* tapissent les murs de son humble sanctuaire et attestent qu'une multitude de personnes obsédées ou possédées du démon en ont été délivrées soit en se revêtant simplement du scapulaire béni à Pellevoisin, soit en y faisant un pèlerinage, lorsque le scapulaire ne suffit pas. Nous allons voir comment notre possédée y fut délivrée définitivement.

CHAPITRE VIII.

Dispute entre trois démons. — Délivrance.

Le vendredi 14 septembre, M. le Curé voulut contraindre le démon à avouer qu'il possédait bien le corps de Marie, mais qu'il n'avait jamais possédé son cœur. Il fallut combattre longtemps pour lui arracher un aveu si humiliant pour son orgueil. Mais enfin, vaincu par les instantes prières que nous faisons à Dieu pour le forcer à obéir, il s'écria avec rage : « Oh ! non, jamais, jamais, jamais nous n'avons possédé son cœur ! » Ce jamais, trois fois répété, cette façon nouvelle de s'exprimer au pluriel, nous surprit quelque peu ; mais nous l'attribuâmes à un simple caprice de sa part. Néanmoins, dans la soirée, il dit spontanément à M. le Curé :

- Il y a trois démons à Pellevoisin.
- Tu n'es qu'un menteur, lui dit M. le Curé.
- Tu en verras trois demain.

Quelque temps après, comme la possédée aidait à la cuisine, elle dit à la sœur de M. le Curé :

- Nous sommes trois à Pellevoisin.
- Tu n'es qu'un esprit de mensonge, répond la sœur ; la Sainte Vierge, qui est apparue ici pour chasser le démon, ne permettrait pas qu'il vint posséder les personnes de l'endroit.

Le démon répondit avec un ricanement moqueur.

— Tu voudrais bien savoir où ils sont ; ils sont bien logés pourtant ; mais je ne veux pas te dire où ils sont. Tu le verras demain.

Après le souper, nous conduisîmes la possédée à la chapelle pour y passer la nuit en prières avec M. le Curé, sa sœur, ma mère et les religieuses de la paroisse. Elle paraissait dans un tourment épouvantable ; elle se tordait en poussant des gémissements. Il était aisé de voir que les trois démons qui la possédaient, car ils étaient trois en effet, souffraient horriblement. Vers minuit, en se tordant et se roulant par terre, elle alla s'étendre sur le marchepied de l'autel. Là, il s'engagea une sorte de dispute entre les trois démons qui parlaient successivement par sa bouche. « Moi, disait le premier, je veux son esprit. — Moi, disait le second, je veux son âme. — Moi, disait le troisième, je veux son corps. » Après s'être ainsi disputés, ils dirent tous ensemble : « Nous n'aurons rien du tout. »

Alors la possédée se lève et se met à marcher dans la chapelle comme hors d'elle-même en comptant à haute voix : 1, 2, 3, jusqu'à 30, 31. A ce moment, quelqu'un l'interrompit en disant :

« 40. — Non, dit-elle, 31. — Mensonge : 40. — Menteur toi-même : 31, 32, 33. »

La possédée déclarait ainsi qu'elle avait été possédée par 33 démons, dont 29 avaient été chassés à Perpignan, par les exorcismes du R. P. Séraphin, le 30^e avait été chassé, à Pellevoisin, par la Sainte Vierge, le 25 novembre 1882 ; restaient les trois derniers qui allaient être chassés également par la Mère toute miséricordieuse.

La possédée, ayant terminé son calcul, alla se blottir dans le *coin des démons*, comme elle avait déjà fait la veille. Son regard était farouche comme celui d'une bête fauve. Il était alors 1 heure du matin du samedi, jour consacré à la Sainte Vierge ; nous sentions qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire. Tout à coup, son visage pâlit, ses traits se contractent, ses yeux paraissent éteints ; elle bâille comme une personne qui expire, sa bouche reste grandement ouverte, on entend une sorte de craquement dans sa mâchoire, sa figure était celle d'un cadavre ; elle paraissait morte. Nous étions tous saisis de terreur. Mais voilà qu'aussitôt après son dernier baillement, elle se tourne vers le coin en appuyant sa tête contre le mur, et se met à crier d'une voix forte : « — A présent que tu es sorti, tu pars et tu nous laisses ? Je veux m'en aller comme toi. Dépêche-toi, car l'heure avance. » — Et avec des cris de détresse, elle l'appelait : Cambron ! Cambron ! Viens vite, animal ! Je veux partir comme toi ! Animal, c'est comme ça que tu nous trompes ! Dépêche-toi donc, grand animal ! Je veux partir ! Je veux partir ! Ah ! tu me la paieras ! Je me vengerai ! Je veux te faire brûler sur place. » M. le Curé lui ayant ordonné, en latin, de partir, il lui répondit : « Ce n'est pas à moi qu'il faut le dire ; adresse-toi à ce grand animal qui s'en va et qui nous laisse. Je voudrais bien m'en aller, car je souffre bien trop ici. Ah ! quel tourment cruel que celui que j'endure ! »

M. le Curé lui ayant réitéré l'ordre de partir, il répondit de nouveau : « Mais dis-le à lui ; et dépêche-toi, car l'heure avance et je ne pourrai pas partir. » Il se tourna alors vers ma mère et lui dit : « Est-ce que l'heure est passée ? » Ma mère ayant fait un signe négatif, il se tourne aussitôt vers le coin avec l'empressement et la précipitation d'un naufragé qui voudrait saisir une dernière planche de salut, et s'écrie : « Cambron, animal, viens, dépêche-toi ; il est encore temps. » Mais il avait beau crier, Cambron ne venait pas. Après un moment de silence, il répond avec un accent de désespoir : « Qu'est-ce que tu dis ? Qu'il faut que je reste jusqu'à demain ? Mais pourquoi, grand animal ? Ne vois-tu pas

qu'elle ne nous appartient pas? C'est donc bien inutile de rester. Ah! tu m'as bien placé dans ce corps! Mais tu me la paieras!»

M. le Curé, lui donnant toujours l'ordre de partir, il lui dit : « L'heure est passée; dis ce que tu voudras, je ne puis pas partir pour le moment, mais je te jure que ce sera pour demain. » — On ne pourra jamais comprendre, à moins de l'avoir vu, tout ce qu'avait de saisissant et de terrifiant cette scène vraiment infernale. Voyant qu'il n'y avait rien à espérer pour le moment, nous sortîmes de la chapelle pour aller prendre un peu de repos. Il était deux heures du matin du samedi, 15 septembre.

Ce même jour, à midi, il se passa une scène pareille à celle de la nuit, sauf le dialogue entre les démons qui n'eut pas lieu. La possédée alla se blottir dans *le coin des démons*, prit dans sa figure l'expression et toutes les apparences de la mort, elle bâilla plusieurs fois, et, au dernier bâillement, le deuxième démon partit. Immédiatement elle se releva avec calme; nous récitâmes l'*Angelus* et nous allâmes au presbytère. En entrant dans la salle à manger, la possédée, apercevant sur la cheminée un reliquaire contenant des reliques des apôtres saint Pierre et saint Paul, fut prise de grandes convulsions. Bientôt, néanmoins, elle se calma et elle put dîner avec nous.

Après le repas, elle passa à la cuisine, et, comme ma mère lui adressait quelques paroles, tout à coup elle s'agite et fait de grands mouvements comme quelqu'un qui cherche une issue pour s'enfuir, et s'écrie : « Il faut que je parte. Où irai-je? Par où passerai-je? » — Ayant dit ces paroles, voilà qu'elle se met à pirouetter sur ses pieds comme une toupie pendant dix minutes. Tandis qu'elle exécutait ainsi ces évolutions, M. le Curé ayant pris le reliquaire qui lui avait fait si grand peur avant le dîner, le lui fit toucher. A l'instant même, le démon-toupie cesse de tourner et tombe par terre dans des souffrances affreuses : « Ah! dit-il, quand j'irai rejoindre mes camarades, je me garderai bien de leur dire tout ce que j'ai souffert à Pellevoisin; qu'ils viennent essayer à leur tour. » M. le Curé lui dit : « — Voilà la charité de l'enfer. »

A huit heures du soir, nous revenons à la chapelle. La possédée était très agitée et très tourmentée. D'un moment à l'autre, nous nous attendions à la voir aller se blottir dans *le coin des démons* pour y être délivrée de son troisième bourreau. Mais la Sainte Vierge voulut chasser ce dernier d'une manière un peu différente des autres. Comme pour l'humilier davantage, elle voulut se servir pour le chasser du concours de

la possédée elle-même. La pauvre enfant avait bien assez souffert pour mériter cette glorieuse faveur de sa bonne Mère. Voici donc ce qui arriva :

D'abord la possédée fut en proie à de grandes souffrances, à de terribles convulsions pendant trois heures consécutives. A onze heures du soir, tout à coup ses souffrances cessent, ses convulsions s'arrêtent : elle se sent délivrée de son troisième démon. Mais le monstre, comme s'il eût regretté d'abandonner sa proie, rôdait encore autour d'elle pour la ressaisir. La pauvre enfant, qui s'en aperçoit, se jette à genoux aux pieds de la Sainte Vierge, et, d'une voix entrecoupée par les larmes et les sanglots, elle lui dit : « O ma bonne Mère, venez à mon secours; chassez ce vilain monstre; éloignez-le de moi; je suis votre enfant, je vous appartiens. Vous savez que je le renonce et que je le déteste. O ma bonne Mère, ne m'abandonnez pas. » Ayant dit ces paroles, elle se tourne du côté du démon et lui dit d'une voix forte : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, va-t-en. » — Et, de la main, avec un geste impératif, elle lui montre le coin par où étaient partis les autres. Aussitôt le démon s'enfuit dans ce coin et disparaît. Pendant toute cette scène, elle paraissait comme ravie en extase dans le monde surnaturel. Mais, à ce moment, elle revient à son état naturel. Elle nous parle, nous sourit et nous remercie. Tout était fini : Marie Saboureau était entièrement délivrée du démon. Nous chantâmes le *Salve Regina* pour remercier la Sainte Vierge et nous sortîmes de la chapelle.

CHAPITRE IX.

Scène symbolique — Combat spirituel.

Pendant les trois jours qui suivirent la délivrance, Marie Saboureau n'éprouva aucune persécution de la part des démons; elle en était parfaitement délivrée. Mais le troisième jour, il y eut comme une sorte d'épilogue à ce drame infernal, qui avait duré un mois. Ce fut une scène, pour ainsi dire, toute spirituelle et symbolique.

M. le Curé de Sougé et son frère, également prêtre, étant venus en même temps que M^{me} la comtesse de la R..., nous nous rendîmes tous ensemble avec Marie à la chapelle. Marie était à genoux et priait. Tout à coup, elle se sent prise à la gorge et en même temps elle faisait des mouvements en arrière comme si quelqu'un l'avait tirée fortement pour la faire tomber. Nous nous regardions les uns les autres, nous demandant avec anxiété si tout cela allait recommencer. Nous remarquons qu'elle est ravie dans une sorte

d'extase et que ses yeux fixent des objets qui étaient invisibles pour nous. Elle voyait, en effet, les trois démons dont elle avait été délivrée et qui étaient encore acharnés à sa poursuite. Sur sa figure, se peignait une grande frayeur. Tout à coup elle se lève, monte sur le marchepied de l'autel où se trouvaient en ce moment M. le Curé de Pellevoisin et M. le Curé de Sougé ; elle passe derrière eux, et, les prenant par les épaules, elle les rapproche l'un de l'autre comme pour s'en faire un rempart contre les démons qui la poursuivaient. Mais bientôt la frayeur qui se peignait sur sa figure fait place à une expression de mépris et d'indignation. Elle écarte les prêtres derrière lesquels elle s'était réfugiée, et s'élance, avec son chapelet à la main, à la poursuite de ses ennemis qui, maintenant, paraissent fuir devant elle. Elle saisit le premier, et, le menaçant de son chapelet, elle le conduit comme un ennemi vaincu devant la statue de la Sainte Vierge ; puis lui montrant, du doigt, le coin par où il était d'abord parti, elle l'y pousse avec son chapelet qu'elle brandit à la main comme une arme terrible.

Elle se tourne ensuite vers le deuxième démon, et, toujours en silence puisqu'elle était en extase, elle le saisit, le conduit de la même manière devant l'image de la Sainte Vierge, puis, avec son chapelet à la main, elle le refoule dans le même coin.

Enfin, elle se tourne vers le troisième démon ; mais celui-ci était plus obstiné que les autres. Alors, prenant à la main une relique de la vraie croix qu'elle portait suspendue à son cou, elle se met à le poursuivre dans toute la chapelle. Elle le saisit enfin et le conduit dans le sanctuaire, aux pieds de la Sainte Vierge. Mais au lieu de le faire passer par le coin des démons comme les autres, elle le fait passer du côté opposé à travers le mur ; elle le chasse par là, en frappant sur le mur avec sa relique de la vraie croix. Or, nous remarquâmes que l'endroit où elle frappa se trouvait justement au-dessous d'une plaque de marbre placée en *ex-voto* d'une personne qui avait été aussi délivrée du démon, comme pour nous signifier que nous devons placer une plaque de marbre pour elle-même.

Ayant chassé ses trois ennemis, toujours en extase, elle va se jeter à genoux aux pieds de la Sainte Vierge pour la remercier de lui avoir donné la victoire. Mais, bientôt se tournant du côté du mur par où elle avait fait partir le troisième démon, elle l'aperçoit encore. Aussitôt elle fait signe à M. le Curé de jeter de l'eau bénite sur cet endroit. M. le curé l'ayant fait, le démon disparaît ; mais bientôt après il revient. Alors elle fait signe à M. le

Curé de lui donner à elle-même l'aspersoir ; elle le prend et jette de l'eau bénite sur le mur en faisant, avec l'aspersoir, un grand signe de croix. Le démon disparaît de nouveau, puis il revient encore. Elle reprend l'aspersoir, jette encore de l'eau bénite contre lui en faisant le même signe de croix, et il disparaît enfin pour toujours. Au bout de dix minutes, Marie Saboureau sort de cette espèce d'extase et revient à la vie naturelle.

Cette scène si nouvelle et si extraordinaire fit une grande impression sur tous les assistants, et M. le Curé de Sougé allait jusqu'à dire qu'elle l'avait impressionné plus que tout le reste. Cette scène évidemment est toute symbolique. Essayons d'en pénétrer le sens et d'en recueillir l'instruction que la Sainte Vierge a voulu nous y donner.

Il me semble qu'on peut regarder cette scène comme le symbole ou l'image de la vie militante du chrétien sur la terre. En effet, nous avons à soutenir une guerre acharnée, une guerre de tous les jours contre les démons. Ces anges déchus, jaloux de voir que nous sommes destinés à aller, un jour, occuper les places qu'ils ont perdues dans le Ciel, sont acharnés à notre perte. Pervertis par leur orgueil et leur propre malice, ils ont changé tout leur amour pour Dieu en haine implacable. Éternellement fixés dans cette haine par la Justice de Dieu, ils n'aiment ni ne peuvent aimer que le mal ; ils n'ont ni ne peuvent avoir au cœur qu'un seul sentiment qui est la rage et le désespoir, qu'une seule passion qui est la haine, qu'un seul désir qui est de nuire de tourmenter, et de persécuter. Le comble de leur joie, ce serait d'anéantir Dieu lui-même, s'ils le pouvaient. Ne pouvant s'attaquer à Dieu, ils s'attaquent à ses créatures, mais seulement dans la mesure que Dieu le leur permet pour sa gloire, pour le mérite de ses créatures et pour la confusion des démons eux-mêmes.

C'est pourquoi, du fond des abîmes de l'enfer où ils ont été précipités, Dieu leur permet quelquefois de venir sur la terre, mais sans cesser de souffrir puisqu'ils portent toujours leur enfer avec eux. Si Dieu leur permet d'entrer dans notre corps, ils mettent leur joie à nous tourmenter. Au reste, ils ne peuvent nous faire que le mal que Dieu leur permet, car par eux-mêmes ils n'ont aucun pouvoir.

Mais s'ils ne peuvent point posséder notre corps et nous nuire extérieurement, du moins ils nous entourent, nous assiègent et nous tentent sans cesse pour nous faire tomber dans le péché, c'est-à-dire dans la révolte contre Dieu, et par conséquent dans l'enfer avec eux. C'est pourquoi le Prince des apôtres nous dit : « Mes frères, soyez « sobres et vigilants, car le diable, votre ennemi,

« rôde autour de vous comme un lion rugissant, « pour vous dévorer. Résistez-lui par votre fermeté « dans la foi » (S. Petr., v, 8).

Et l'apôtre saint Paul nous dit à son tour : « Nous n'avons pas à lutter contre des ennemis « visibles, faits de chair et de sang, mais contre « les esprits invisibles qui sont les princes de ce « monde de ténèbres, et les puissances de l'air qui « nous entoure » (Eph., vi).

Or, pour combattre et vaincre de tels ennemis, quelles sont les armes que nous devons employer? Celles-là précisément que nous avons vu employer par Marie Saboureau dans son extase mystérieuse :

1^{re} Elle se réfugie auprès des prêtres comme la brebis poursuivie par le loup se réfugie auprès de son pasteur, pour signifier que les prêtres, ministres de Jésus-Christ, sont nos pasteurs, nos guides et nos chefs dans ce combat spirituel, et que, si nous voulons remporter la victoire contre notre ennemi, nous devons rester « fermes dans la foi », c'est-à-dire, écouter toujours l'Eglise, qui nous parle par la voix de ses ministres. La parole de Dieu et les sacrements que nous administrent les prêtres : voilà nos armes.

2^{re} Elle a recours à la vraie croix, pour signifier que c'est surtout par la croix, la mort et la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par la mortification de nos sens, que nous triompherons des ennemis de notre salut.

3^{re} Enfin, elle nous fait voir que le chapelet, entre nos mains, est une arme terrible contre les démons. Soyons donc fidèles à le réciter tous les jours, comme nous le recommandent notre très Saint-Père le Pape, prions, ayons une grande dévotion à la Très Sainte Vierge. C'est par la protection de cette Mère toute miséricordieuse que nous serons délivrés des tentations du démon et que nous remporterons sur eux une victoire définitive.

Et maintenant désire-t-on savoir dans quel état se trouve aujourd'hui Marie Saboureau? Voilà douze ans (1) qu'elle a été délivrée du démon, et elle n'en a plus été possédée. Elle est restée en qualité de bonne, chez ma mère, qui l'aime toujours comme sa fille. Par sa piété, sa modestie et toutes ses bonnes qualités, elle fait l'édification de tous ceux qui la connaissent.

Quand on lui demande si elle se souvient de tout ce qui s'est passé durant sa possession, elle répond qu'elle se souvient presque de tout, quoique un peu vaguement. Elle déclare que sa volonté

n'était pour rien dans tout ce qu'elle faisait ou disait, mais qu'elle était forcée de le faire sans pouvoir absolument s'en empêcher. En un mot, elle dit qu'elle n'était plus maîtresse de son corps, de ses mouvements et de sa langue, mais qu'elle était toujours maîtresse de sa volonté. Elle se souvient très bien d'avoir rampé comme un serpent : « Je ne sais pas, dit-elle, comment je faisais, mais j'étais forcée de le faire, et je me souviens que j'avais honte en moi-même de ramper ainsi devant les assistants. Je souffrais cruellement dans mes crises et notamment d'une soif brûlante quand je criais malgré moi : J'ai soif ! Je brûle ! Je me souviens également que, lorsqu'on invoquait les saints anges pour me maîtriser, j'étais forcée à laisser aller mes mains derrière le dos. Alors une sorte de faiblesse s'emparait de moi et je ne pouvais plus résister. » Ainsi parle Marie Saboureau.

Clément Gabaudan.

LE MAL

ET

LES PERFECTIONS DIVINES

Nécessité de l'imperfection des créatures malgré toutes les perfections du créateur.

L'objection la plus générale que l'on puisse tirer de l'existence du mal contre les perfections infinies de Dieu a été formulée par Epicure et rapportée en ces termes par Lactance :

« Ou Dieu veut supprimer les maux et ne le peut ; ou il le peut et ne le veut pas ; ou il ne le peut ni ne le veut ; ou enfin, il le peut et le veut. *S'il le veut et ne le peut, il est faible ; s'il le peut et ne le veut pas, il est méchant ; s'il ne le veut ni ne le peut, il est à la fois méchant et faible, et, par conséquent, il n'est pas Dieu s'il le veut et le peut, d'où viennent donc le maux ? (1) »*

Bayle a déclaré que cet argument était invincible ; Voltaire a ainsi exprimé la même pensée : « Mille bacheliers, mille licenciés ont jeté les flèches de l'école contre ce rocher *inébranlable*, et c'est sous cet abri terrible que se sont réfugiés tous les athées. » De nos jours M. Viardot a osé dire encore : « Ce raisonnement d'Epicure a toujours été et sera à jamais sans réplique. » Un certain M. Béraud n'a pas craint d'écrire à son tour : « Quoi qu'il fasse, l'objection est irréfutable. »

(1) Aujourd'hui, juillet 1895, Marie Saboureau est chez ses parents, à Rivesalles, et parfaitement délivrée du démon. Elle jouit d'une très bonne santé.

(1) *De ira Dei*, c. xiii.

Qu'y a-t-il de vrai dans toutes ces fanfaronnades de l'impiété ? Absolument rien. En réalité, le fameux argument d'Epicure n'est pas même un argument, — c'est-à-dire un enchaînement de propositions dont les unes soient le principe et la preuve des autres. Il n'y a là qu'une simple série d'affirmations gratuites, tout à fait indépendantes les unes des autres, et dont certaines expriment de grossières erreurs, tout en ayant l'air d'être de la dernière évidence. Ainsi, toute la portée de l'objection réside dans ces deux seules propositions que nous avons soulignées : *S'il le veut et ne le peut, il est faible ; s'il le peut et ne le veut pas, il est méchant.*

Est-ce que ces affirmations sont démontrées par celles qui les précèdent ou par celles qui les suivent ? Assurément non, car il n'y a entre les unes et les autres aucun lien de causalité. Sont-elles évidentes par elles-mêmes ? Pas davantage ; car elles n'ont aucune des conditions requises pour cela. Or, toute affirmation qui n'est ni évidente ni démontrée est une affirmation gratuite ; par conséquent, il suffit en toute rigueur de logique de lui opposer une négation non moins gratuite, c'est-à-dire tout aussi dépourvue d'évidence et de démonstration.

Mais nous nous garderons bien de nous contenter d'une telle réponse, parce qu'il est à la fois très possible et très utile d'en présenter une autre qui détruise entièrement ces propositions, en démontrant l'absurdité des principes qu'elles supposent.

En disant que « si Dieu ne peut pas supprimer tous les maux il est faible », les épicuriens supposent nécessairement de deux choses l'une : ou que la toute-puissance comprend le pouvoir de faire ce qui est absolument impossible, ou qu'il n'est pas rigoureusement impossible de supprimer à la fois tous les genres de maux. Or, ces affirmations sont toutes deux également fausses et aussi fausses que possible.

Et d'abord, il est bien facile de s'apercevoir qu'il y a dans la première une contradiction des plus formelles, parce qu'il y a une grande différence entre l'impossibilité *intrinsèque et absolue* et l'impossibilité *extrinsèque ou relative*. Cette dernière consiste en ce qu'une chose possible en soi ne puisse pas être réalisée par tel ou tel être en particulier : c'est ainsi que la résurrection d'un mort est très possible en elle-même, ainsi que pour Dieu, et cependant bien irréalisable pour les forces naturelles d'un homme. Mais l'impossibilité intrinsèque et absolue est bien autre chose que l'autre ; car elle est, par essence et par définition, la propriété d'être irréalisable en soi et par rapport à tout être sans exception. Il est, par exemple, tout à fait impossible de cette manière qu'il existe un cercle carré, ou que la même chose soit et ne soit pas en même temps et sous le

même rapport. Que serait donc « le pouvoir de faire ce qui est absolument impossible ? » *Le pouvoir de réaliser une chose absolument irréalisable pour tout être sans exception.* Mais il est évident qu'une telle faculté est tout aussi inconcevable qu'un cercle carré, — parce qu'elle est comme lui formée avec deux termes contradictoires, c'est-à-dire avec deux termes dont chacun exclut l'autre de toute nécessité. Ce serait donc une absurdité que d'attribuer à un être quelconque le pouvoir de faire quelque chose absolument impossible.

On objectera peut-être qu'il n'y a pas moins contradiction à dire que Dieu est tout-puissant ou infiniment puissant, et qu'il y a cependant des choses impossibles pour lui. Mais ici la contradiction est purement apparente, parce que tous les philosophes et les théologiens, — c'est-à-dire ceux qui ont une notion exacte des termes qu'ils emploient, — prêtent à ceux-ci un sens possible et raisonnable à l'exclusion de tout autre. Aussi, lorsqu'ils disent que le Créateur est doué de la toute-puissance ou d'une puissance infinie, ils veulent faire entendre qu'il a le pouvoir de réaliser, — non pas des choses absolument ou intrinsèquement impossibles (ce qui serait absurde et contradictoire), — mais simplement tout ce qui est réalisable en soi, c'est-à-dire tout ce qui peut être fait en réalité. « Dieu, dit, par exemple, saint Thomas, ne peut pas faire que la même chose soit et ne soit pas en même temps, ni rien qui soit absolument impossible. Et s'il en est ainsi, ce n'est pas par un défaut de sa puissance, mais uniquement par un défaut de possibilité dans l'objet supposé (1). »

On sera peut-être tenté d'insister encore, en disant que, malgré tout, Dieu serait plus puissant en pouvant faire l'impossible qu'en étant dépourvu de ce pouvoir. Mais il est bien certain qu'un tel pouvoir ne pouvant pas exister, il est inutile de rechercher les conséquences de son existence. Que répondre à quelqu'un qui voudrait savoir ce qui arriverait dans le cas où il y aurait des cercles qui seraient carrés ? Qu'il commence par faire des cercles de cette nature.... et on lui en dira ensuite les propriétés. Il est bien certain que Dieu est tout-puissant, c'est-à-dire qu'il a le pouvoir de tout faire ; et il est non moins sûr qu'il ne peut pas réaliser ce qui est absolument irréalisable. Pourquoi ? *Parce que l'impossible absolu est par son essence même en dehors de tout être réel et possible, c'est-à-dire simplement et rigoureusement en dehors de tout.*

Comment sait-on que Dieu ne peut pas faire un cercle carré ? Est-ce parce qu'on a pris la mesure de sa puissance en elle-même ? Non : on le sait uniquement par la notion du cercle carré, c'est-à-dire parce qu'on voit avec la der-

(1) Qq. disp. a. 3 c.

nière évidence qu'un tel objet ne peut absolument pas exister. Par conséquent, si Dieu ne peut pas faire l'impossible, ce n'est pas par un défaut de puissance de sa part, mais tout simplement par un défaut de toute possibilité dans l'objet supposé.

Nous croyons avoir suffisamment démontré que « la toute-puissance ne peut en aucune manière impliquer *le pouvoir contradictoire et absurde de faire ce qui est absolument impossible*. » Par conséquent, si les épicuriens supposent qu'il faut pouvoir faire l'impossible absolu pour être tout-puissant, leur supposition est tout simplement absurde et contradictoire.

Cependant, quand ils affirment hardiment, comme une chose évidente, que « si Dieu ne peut pas supprimer tous les maux il est faible », ils supposent nécessairement l'une de ces deux choses : ou que la toute-puissance exige le pouvoir de faire ce qui est absolument impossible, ou qu'il n'est pas absolument impossible de supprimer à la fois tous les genres de maux.

Or, cette dernière proposition est pour le moins aussi fausse que la première.

Pour le démontrer, nous allons d'abord rappeler qu'il est rigoureusement impossible de faire un être absolument parfait, c'est-à-dire de *faire un Dieu*.

Et, en effet, il suffit qu'un être soit produit par un autre pour qu'il ait au moins un défaut, celui de la *dépendance*. Par le seul fait que l'on a reçu l'existence de quelqu'un, on est essentiellement subordonné à ce quelqu'un : au lieu de posséder en soi et par soi le principe de l'existence, *on ne peut subsister que par la grâce d'un autre* ; au lieu d'être le propriétaire des biens que l'on possède et d'avoir sur eux un droit primordial et absolu, *on doit tout ce que l'on a à son auteur* — de manière que celui-ci peut faire tout ce qu'il lui plaît de l'objet qu'il a produit. Voilà donc un défaut très grave, un défaut énorme, nécessairement attaché à tout être produit par un autre.

Par conséquent, le pouvoir de *faire des dieux*, c'est-à-dire des êtres absolument parfaits, des êtres sans aucun défaut, est tout aussi absurde et contradictoire que celui de produire des cercles carrés. Dès lors, il est tout à fait impossible que Dieu empêche une créature quelconque d'être imparfaite, — sans qu'une telle impossibilité nuise aucunement à sa toute-puissance, parce que l'impossible en soi est en dehors de tout.

Cependant il y aurait bien un moyen de supprimer tout défaut des créatures ; mais, comme il ne peut absolument pas se faire qu'une créature, — c'est-à-dire un être produit par un autre, — n'ait pas le défaut de devoir son existence à cet autre, le seul moyen qu'il y ait

pour guérir une telle imperfection, c'est de supprimer tout ce qui est créé.

Or, n'est-ce pas là un remède bien pire que le mal ? Il est certain que, si à la suite d'une maladie, vous venez à mourir, vous n'aurez plus l'inconvénient d'être malade ; mais vous n'aurez fait que remplacer un mal par un autre. Par conséquent, de quelque manière que Dieu s'y prenne avec les créatures, — qu'il leur donne toutes les qualités possibles, ou qu'il les leur enlève toutes, en réduisant au néant tout ce qu'il a produit, — malgré sa puissance infinie, il lui sera absolument impossible de supprimer tous les maux : car si les créatures existent, quelque perfectionnement qu'elles aient reçu, elles auront toujours forcément le défaut d'être imparfaites ; et, si elles sont privées de l'existence, elles manqueront non seulement d'une perfection, mais de tous les biens à la fois. Et s'il en est ainsi, ce n'est pas que Dieu manque de puissance, c'est-à-dire qu'il soit incapable de faire quelque chose de possible en soi, c'est uniquement en vertu d'une impossibilité rigoureuse et absolue d'être en même temps produit par un autre et doué de toutes les perfections ; *c'est parce qu'une créature absolument parfaite est quelque chose d'aussi inconcevable, impossible et contradictoire qu'un cercle carré*.

Par conséquent, lorsque les épicuriens affirment, — sans preuves et comme une chose de la dernière évidence — « qu'il faut pouvoir supprimer tous les maux à la fois sous peine d'être faible et impuissant », ils réclament pour la toute-puissance la faculté de faire ce qui ne peut absolument pas être fait, c'est-à-dire un pouvoir entièrement absurde et impossible.

Et maintenant, que dire de cette autre proposition que l'on avance de la même manière : « Si Dieu ne veut pas supprimer tous les maux, il est méchant ? » Conçoit-on réellement qu'il y ait de la méchanceté à ne pas vouloir l'impossible ? Mais il y aurait une véritable folie à poursuivre la réalisation d'une chose absolument irréalisable. Or, nous venons de démontrer que la suppression de tous les maux est rigoureusement impossible. Par conséquent, il n'y a pas la moindre méchanceté, il n'y a pas même un simple défaut de bonté, à ne pas vouloir empêcher beaucoup de genres de maux à la fois.

Bien plus, il est très certain qu'on peut être infiniment bon et même vouloir *indirectement* tous les maux que l'on pourrait supprimer.

Supposons, en effet, qu'il y ait un certain nombre de maux qui pourraient très bien être empêchés en eux-mêmes, mais dont la disparition entraînerait nécessairement celle d'une quantité supérieure de biens. Y aurait-il de la méchanceté à consentir à l'existence de ceux-là dans le seul but d'obtenir ceux-ci ? Tout le monde voit au contraire qu'il y aurait plus de

bonté à supporter ces maux qu'à les empêcher, parce que la bonté est le désir du bien pour autrui et qu'il y aurait, par hypothèse, plus de bien et de profit dans le premier cas que dans l'autre.

Or, il est possible de démontrer que *tous les maux existant dans l'univers, et pourtant ne pas y être, sont la condition sine qua non, c'est-à-dire la condition indispensable et nécessaire, de biens essentiellement supérieurs* : d'où il suit que, si Dieu les a voulus, c'est, non pas par méchanceté ou par défaut de bonté, comme disent les épicuriens, mais uniquement par un effet très positif de sa bonté infinie.

C'est là tout le secret de la question du mal, — tout ce qu'il faut et qu'il suffit pleinement de démontrer, pour justifier complètement la Providence au sujet de tout ce qu'il y a de mauvais ou de défectueux dans l'univers.

Examinons par exemple pour quels motifs Dieu a produit une foule de créatures qui sont beaucoup plus imparfaites que ne l'exige la nécessité. Il est tout naturel, en effet, que les épicuriens nous présentent cette objection : « Puisqu'il est impossible qu'une créature soit absolument parfaite, nous renonçons très volontiers à nous plaindre de ce degré d'imperfection qui est tout à fait inévitable ; mais pourquoi la plus grande partie des créatures, sinon toutes sans exception, sont-elles bien loin d'être aussi parfaites qu'elles pourraient l'être ? Pourquoi tant d'hommes défectueux pour le corps, pour l'esprit et pour le cœur ? Pourquoi tant d'êtres sans intelligence, comme les animaux ? Pourquoi en voyons-nous une foule d'autres qui n'ont pas même de sensibilité, à l'exemple des plantes ? Et pourquoi en trouve-t-on encore plus qui n'ont pas même un peu de vie, comme tous les minéraux ? Est-ce que Dieu n'a pas manqué ou de puissance ou de bonté, en produisant une multitude de créatures aussi imparfaites et défectueuses ? »

Eh bien ! non : le Créateur n'a manqué ni de puissance ni de bonté au sujet des êtres de nature inférieure.

Et d'abord, il est certain que si Dieu a procédé de la sorte dans l'œuvre de la création, c'est uniquement parce qu'il l'a voulu ainsi, et non pas faute de pouvoir faire autrement. Mais il n'est pas moins incontestable que c'était là le meilleur parti à prendre et que, par conséquent, c'est la bonté seule qui lui a fait préférer cet ordre de choses à tout autre.

Il est vrai qu'à première vue il semble qu'un Être infiniment bon et puissant aurait dû choisir le type le plus parfait qu'il pût y avoir pour une créature, et réaliser un nombre incalculable de fois ce type supérieur, à l'exclusion de tous les autres. Mais un monde formé d'individus d'une seule espèce, même aussi parfaite qu'on l'imagine, sera-t-il meilleur et

plus beau qu'un monde composé de tous les genres possibles de créatures ? Bien loin de là, c'est le premier qui sera inférieur à celui-ci.

Il est incontestable que, si Dieu n'avait eu à former qu'un seul individu, il aurait sans doute préféré produire le plus beau des chérubins qu'un simple ver de terre, ou un grain de sable, ou une goutte d'eau. Mais pour accomplir une œuvre qui répondît à une puissance et à une bonté sans mesure comme tous les attributs dont il jouit, c'est tout un monde presque infini qu'il avait à produire. Or, il est impossible de faire un véritable monde avec des êtres qui soient tous aussi parfaits les uns que les autres.

Et, en effet, quelque excellence et quelque beauté que possède chacun de ces êtres en particulier, leur ensemble sera nécessairement choquant, à cause de sa monotonie et de son uniformité. Supposez un artiste qui fait un magnifique tableau et qui se met à le recopier indéfiniment avec une exactitude scrupuleuse, sans jamais rien produire de nouveau : croyez-vous qu'on lui conservera longtemps le nom d'artiste ? Certainement non ; car on dira bientôt qu'au lieu d'être un homme d'art, il n'est qu'un simple maniaque ou une pure machine. Tout le monde trouvera qu'une série de tableaux différents, fussent-ils d'ordre inférieur, serait bien préférable à une accumulation de copies, même du meilleur modèle. Que dirait-on encore d'un statuaire qui referait sans cesse la même statue, d'un architecte qui adopterait toujours le même type d'édifice, d'un musicien qui ferait perpétuellement entendre le même air, d'un orateur qui répéterait à satiété un seul et même discours, d'un écrivain qui traiterait toujours la même question particulière et de la même manière ? On trouverait évidemment que de tels hommes ont des facultés bien défectueuses, et qu'ils ne méritent le nom ni de sculpteurs, ni d'architectes, ni de musiciens, ni d'orateurs, ni d'écrivains.

C'est qu'en effet il ne peut guère y avoir de beauté sans variété. Que deviendrait la beauté individuelle de l'homme, s'il n'y avait en lui qu'une seule et même forme, une seule et même couleur ? D'un autre côté, supposez que toutes les créatures humaines aient absolument la même taille, la même conformation, le même teint, la même figure et les mêmes habits ; quelque beau que puisse être chaque individu pris à part, l'ensemble qui en résultera sera absurde, ridicule et affreusement laid.

Par conséquent, un monde qui serait formé de créatures ayant toutes le même genre et le même degré de perfection, serait une œuvre souverainement indigne d'un architecte infiniment parfait comme le Créateur. L'univers est, à coup sûr, bien meilleur et bien plus beau avec les êtres très imparfaits contenus en lui qu'il ne le serait sans eux. Les créatures in-

férieures sont doublement bonnes et utiles : elles le sont, en effet, non seulement par rapport à l'ensemble du monde, — qui manquerait sans elles d'un élément très essentiel de perfection et de beauté, — mais encore en elles-mêmes, puisqu'elles ne peuvent exister sans être ce qu'elles sont.

C'est avec beaucoup de raison que l'on a dit : « Le mieux est l'ennemi du bien. »

Quand on pense aux défauts inhérents à la nature matérielle, on est plus ou moins porté tout d'abord à s'étonner que Dieu l'ait produite en si grande quantité, et qu'il n'ait pas aimé mieux la remplacer par une multitude d'êtres bien supérieurs tels que les anges. Mais l'existence des corps n'est nullement incompatible avec celle des esprits. Il est hors de doute que si les uns et les autres n'avaient pu exister ni simultanément ni même successivement, le Créateur aurait bien préféré produire les anges que les minéraux, les plantes, les bêtes ou même les hommes. Mais il est évident que l'existence des êtres les plus parfaits est très conciliable avec celle des créatures les plus inférieures. Quel bien y aurait-il donc à supprimer celles-ci ? Absolument aucun, puisque les autres ne retireraient aucun profit de leur destruction. Or, il y aurait au contraire un très grand mal à les empêcher d'être, d'abord pour l'ensemble de l'univers, qui y perdrait un des principaux éléments de sa splendeur, — et puis pour elles-mêmes, qui seraient privées du bénéfice de l'existence, sans pouvoir par le fait même en recevoir aucune sorte de compensation.

Il est donc bien certain que si Dieu a produit tant d'êtres imparfaits, au lieu de se borner à la création des plus accomplis, ce n'est pas par défaut de bonté, mais au contraire par un pur effet de sa perfection infinie : il faut réellement être d'une bonté sans bornes pour donner à chaque genre d'êtres possibles les biens qu'ils sont susceptibles de recevoir, avec autant de soin pour les plus humbles que pour les plus élevés.

Et, maintenant, quelle est la conclusion la plus juste de cette étude sur les imperfections des créatures ? C'est que le Créateur est aussi admirable, aussi bon, aussi généreux dans ses dons envers les derniers des êtres qu'envers les plus nobles d'entre tous. Quand on est infiniment grand, on a presque plus de mérite à faire des moucherons et des fourmis qu'à produire des éléphants et des baleines.

Aussi le Roi-Propète a mille fois raison d'inviter de la sorte toutes les créatures à glorifier leur auteur :

« Louez le Seigneur, ô habitants du ciel. Oui, louez-le, vous tous qui êtes ses anges et qui formez ses armées. Et vous aussi, soleil et lune, louez-le ; étoiles et lumières, louez-le

toutes ensemble. Louez-le, cieus empyrées ; que toutes les eaux qui sont au-dessus du firmament louent le nom du Seigneur : car il a parlé et tout a été fait ; il a commandé et tout a été créé. Il a établi ces êtres pour l'éternité et pour les siècles des siècles ; il a porté un ordre qui ne passera point.

« Louez aussi le Seigneur, créatures de la terre : louez-le tous, dragons, abîmes, feu, grêle, neige, glace, vents et tempêtes, qui exécutez sa parole ; et vous aussi, montagnes et collines, cèdres et arbres fruitiers, bêtes sauvages et animaux de toute sorte, serpents et oiseaux du ciel.

« Que tous les rois et les peuples de la terre, que tous les princes et juges de l'univers, que les jeunes gens et les jeunes filles, que les vieillards et les enfants louent aussi le nom du Seigneur : car il n'y a pas d'autre nom vraiment grand que le sien ; car sa gloire s'élève bien au-dessus du ciel et de la terre (1). »

Abbé J.-B. Bigou,
Curé de Sonnac (Aude).

Ce que l'on vient de lire est le premier chapitre du livre qui vient de paraître sur « le Mal et les perfections divines ».

Voici les autres sujets traités dans ce volume : La vie de ce monde est-elle un bien ou un mal ? — Pourquoi faire gagner le ciel par des souffrances et des dangers, au lieu de le donner gratuitement à tout le monde ? — Pourquoi tant de misères pour les bons et tant de jouissances pour les méchants ? — Comment concilier le péché originel et ses conséquences avec la justice et la bonté infinie de Dieu ? — L'éternité de l'enfer et la justice de Dieu. — La bonté infinie de Dieu et le nombre des élus. — Démonstration du grand nombre des élus. — Le mal bienfaisant par excellence, ou la Passion de l'Homme-Dieu (2).

LE FEUILLETON

Un signe du temps, c'est que le feuilleton est le principal enseignement de la presse ; or, le feuilleton est ordinairement immoral.

Notre rédaction la plus coûteuse, la plus soignée, disait-on naguère en un journal, c'est le feuilleton ; elle a un rédacteur en chef très rétribué, on fait des sacrifices considérables d'affiches pour le feuilleton.

Le reste n'est qu'accessoire.

Hier, le *Petit Journal* ouvrait un concours où il donne, pour un roman de 20.000 lignes : 1^{er} prix, 50.000 francs ; 2^e prix, 40.000 francs ; 3^e prix, 35.000 francs ; 4^e prix, 30.000 francs ; c'est-à-dire de 5 francs à 3 francs la ligne. « Comme Voltaire, dit-il, nous estimons que tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. » C'est large.

Grâce au feuilleton, tout journal peut servir à la damnation.

(1) Ps. cxlviii.

(2) En vente, à partir du 15 août prochain, chez l'auteur et chez MM. Vic et Amat, à Paris. Prix, 2 francs.

Le Diable dans la Vie des Saints

SAINTE AUSTREBERTE,
630-704.

Elle était abbesse de Pavilly et fut souvent attaquée par le démon. Une nuit que toutes les religieuses étaient à matines, le démon excita un si grand tremblement dans tout le monastère qu'il renversa une porte du dortoir. Les religieuses épouvantées voulurent sortir de l'église, mais leur sainte abbesse les en empêcha. Une seule n'obéit pas et sortit secrètement du chœur : mais elle n'eut pas plus tôt mis le pied dans le dortoir que le faite tomba par terre et elle fut accablée sous ses ruines. Lorsque l'office fut achevé, l'abbesse, suivie des autres religieuses, alla avec la croix pour voir la ruine que le démon avait causée. Elles trouvèrent deux jeunes novices endormies et que leur saint ange gardien avait miraculeusement préservées. Quant à la religieuse qui avait désobéi, l'abbesse la bénit avec le signe de la croix et l'oignit d'huile prise dans la lampe du sanctuaire. Elle ressuscita immédiatement.

SAINT GUILLAUME D'AQUITAINE,
Mort en 1157.

S'étant caché dans une forêt pour expier ses fautes par la pénitence, il fut en proie aux attaques des démons qui employaient mille artifices pour l'épouvanter. La forêt semblait quelquefois trembler aux cris horribles et aux hurlements effroyables de ces esprits de l'enfer, mais le saint était sans crainte au milieu de toutes ces épreuves. Le démon, changeant de tactique, lui apparut un jour sous les traits de son père et lui commanda de quitter le désert, l'assurant que ses crimes étaient pardonnés. Ce fut inutilement. Une autre fois, la porte de sa cellule fut enfoncée par les démons qui le battirent et le laissèrent pour mort, mais la Sainte Vierge qu'il avait invoquée lui apparut et le guérit.

SAINT CLAUDE DE RIMINI,
Mort en 1346.

Elle fut aussi en proie aux fureurs des démons qui se précipitaient sur elle, la jetaient par terre, la chassaient violemment de son lit, mais elle triomphait aisément de toute leur malice par son humilité et ses austérités.

SAINT MARTINIEN, ERMITE,
Mort en 830.

Le démon, voyant les progrès que le saint ermite faisait dans la vertu, en fut jaloux et

voulut le troubler par des terreurs paniques et par des visions et des apparitions épouvantables ; ayant pris un jour la forme d'un dragon, il grattait les fondements de sa petite cellule pour la faire tomber sur lui ; mais l'ermite, ne quittant pas pour cela son oraison, dit à son ennemi qu'il voyait revêtu de cette figure terrible : « Tu travailleras en vain, malheureux ; crois-tu pouvoir m'étonner tant que j'aurai mon Seigneur Jésus-Christ à mes côtés ? » Alors le démon s'enfuit comme un tourbillon, criant : « Attends, attends un peu, Martinien ; je te renverserai et t'humilierai ; je te chasserai honteusement de ta cellule ; j'en trouverai bien le moyen malgré ta confiance en Dieu. Le démon lui envoya donc une courtisane pour le tenter, mais il ne réussit pas et ce fut cette femme qui fut convertie.

LE BIENHEUREUX J.-B. DE LA CONCEPTION,
Mort en 1613.

Les monstres de l'enfer, furieux de voir les nombreuses conversions qu'opérait ce saint homme par ses prédications, le précipitèrent dans un puits profond, mais son ange gardien vint à son secours et l'en tira aussitôt sain et sauf.

SAINT AUXENCE, ABBÉ,
Mort en 470.

Un religieux, nommé Basile, s'étant retiré, pour faire pénitence, dans une cellule, sur une montagne, fut maltraité si cruellement par les démons, que des personnes qui avaient coutume de venir le voir pour se recommander à ses prières, le croyant mort, le conduisirent sur un chariot au saint abbé Auxence. Ce dernier, ayant fait revenir Basile à lui après l'avoir appelé par trois fois, lui dit : « Levez-vous, et recevez la puissance de terrasser les démons sans plus jamais les craindre. » Depuis ce temps, les esprits malins n'osèrent plus jamais l'attaquer.

SAINT JULIENNE DE NICOMÉDIE,
Martyre en 299.

Cette vierge avait déjà souffert une partie de son martyre lorsque le démon, pendant sa prière, se présenta à elle sous forme d'ange de lumière et lui dit que son persécuteur avait préparé des tourments bien plus horribles, mais que Dieu ne voulait pas qu'elles les endurât et qu'au sortir de la prison elle devait sacrifier aux dieux. Sainte Julienne vit bien d'où venait ce conseil et pria Dieu de lui découvrir la qualité de celui qui voulait la tromper sous le masque d'un ange. Alors, elle entendit une voix du ciel qui lui dit : « Julienne, aie bon courage ; je suis avec toi ;

arrête celui qui te parle, je te donne puissance de lui faire dire son nom. » Cette voix fut aussitôt suivie d'un miracle, car la vierge se trouva guérie et libre; et s'étant relevée de terre, elle aperçut un démon enchaîné à ses pieds. Elle le traita comme un esclave et lui demanda qui il était, pourquoi il était venu là et qui l'avait envoyé. Le démon répondit qu'il était un des principaux ministres de Satan qui l'avait envoyé afin de la séduire comme il en avait trompé une infinité d'autres. A ces paroles, l'innocente vierge le garrotta de nouveau et le chargea de coups. L'infâme monstre fit voir qu'il les sentait et se plaignit de ce que, après avoir triomphé de tant de fidèles, il se voyait maintenant vaincu par une jeune fille. Sainte Julienne, amenée de nouveau au supplice, y traîna le démon toujours enchaîné, et ce dernier ne put disparaître que lorsque la sainte martyre eut eu la tête tranchée.

SAINT MAINRAD,

Mort en 861.

Il fut ordonné prêtre et, se passionnant pour la vie des ermites célèbres, il embrassa la vie monastique à l'âge de vingt-cinq ans, et se construisit une cabane dans une forêt de l'Etzel en Suisse. C'était la première fois que la voix d'un chrétien priait dans cette vallée déserte. Or, on sait que depuis la chute d'Adam, la terre maudite a été livrée aux démons dont l'empire ne le cède qu'à celui de Jésus-Christ. Dès que Jésus paraît, ils fuient mais avec des cris de rage. Il leur fallut donc abandonner cette forêt où Meinrad introduisit le christianisme. Mais ils luttèrent d'abord contre lui. Un jour que le saint était en prières, leur bande noire l'environne, si épaisse qu'il ne voit plus la clarté du soleil. Ils profèrent à ses oreilles les plus terribles menaces; ils tourbillonnent autour de lui et prennent les poses les plus effrayantes; ils revêtent diverses formes toutes plus épouvantables les unes que les autres. Ils font un tel fracas, qu'il semble que toute la forêt va s'abattre, que tous les arbres sont soulevés par une main invisible et vont écraser le pauvre ermite sans défense. Lui, reste calme, intrépide et prie. Alors un ange apparaît avec un visage radieux et fait disparaître la bande impure.

SAINT BABYLAS, ÉVÊQUE D'ANTIOCHE,

Mort en 250.

Dieu se plaît souvent à faire vaincre les démons par les reliques des saints. Le César Romain Gallus, frère de Julien l'Apostat, était tout l'opposé de son frère, et voulant purifier un endroit fameux par les superstitions du

paganisme, Daphné, faubourg d'Antioche, construisit vis-à-vis du temple d'Apollon, une église qu'il enrichit des reliques de saint Babylas. A partir de ce moment, le démon resta muet dans son temple et ne put parler que quand Julien l'Apostat, ayant rétabli le culte d'Apollon, eut chassé les reliques de saint Babylas de cet endroit, sur la demande du démon. Ce dernier ne put pas jouir longtemps de son triomphe, car trois mois après, la foudre et les tremblements de terre détruisirent entièrement le temple du démon. On voit donc que les reliques des saints ont une grande puissance sur le diable, aussi l'Eglise n'oublie pas de s'en servir dans les exorcismes.

Léger Vauban.

Un curieux prospectus d'Albert Pike

La *Chaîne d'Union*, malheureusement défunte, est toujours intéressante à feuilleter. Un de nos amis, en parcourant la collection de l'année 1885, y a trouvé (aux n^{os} de mai à septembre) un curieux prospectus donnant le tarif de quelques-uns des ouvrages de haute-science maçonnique composés par Albert Pike à l'usage des chefs du Rite Ecossais. Ce prospectus, qui est signé par le Secrétaire Général du Suprême Conseil de Charleston, mérite d'être reproduit, bien que ce ne soit point là le catalogue palladiste du Souverain Pontife Luciférien :

Livres du Rite Ecossais Ancien et Accepté, publiés par le Suprême Conseil du 33^e Degré pour la Juridiction Sud des Etats-Unis, Washington City (District de Colombie).

Tous ces livres, sauf les *Transactions*, ont été préparés par le Grand Commandeur du Suprême Conseil, ayant été en partie composés par lui, et en partie compilés. En compilant, on s'est librement servi des meilleurs passages des œuvres de nombreux auteurs, anciens et modernes; mais pas une ligne n'a été tirée d'aucun livre écrit par un auteur *Maçon*, ou extrait des *Rituels* ou autres livres d'aucune autre Juridiction. Lorsque dans un « *Monitor* » ou « *Livre du Rite* » d'une autre Juridiction, on rencontre une sentence ou phrase pareille à nos livres, c'est qu'elle en a été extraite.

Rien n'a été épargné pour la publication de ces livres, et ce motif, joint à ce que la vente

en est limitée, explique le prix élevé des Liturgies et Offices. Des livres, qui sont envoyés comme présents aux Souverains et aux Puissances Maçonniques étrangères et qui excitent l'admiration des pays où ils parviennent, ne peuvent pas être à bon marché. Les factures d'impression du Suprême Conseil depuis la guerre s'élèvent à plus de 189.060 fr. Droits d'auteur : Néant.

Aucun livre ne sera envoyé à qui que ce soit à moins que le prix et les frais de poste n'accompagnent la demande. Cette loi est absolue.

Les envois doivent être faits par traite, mandats-poste ou lettre chargée.

Livres du Rite Ecossais Ancien et Accepté. — *Dogme et Morale*. — Discours sur les divers Degrés du Rite Ecossais Ancien et Accepté, du 1^{er} au 32^e inclusivement, préparés pour les Ateliers de cette Juridiction par le Grand Commandeur (Frère Albert Pike). Reproduction interdite conformément à la loi. Un volume de 864 pages, imprimé en caractères neufs sur beau papier.

Cette œuvre importante est le fruit de longues années d'études, de traductions de langues anciennes et modernes et de dépenses considérables par l'auteur.

L'étudiant Maçon trouvera dans cet ouvrage une mine de connaissances qu'il ne trouverait pas autre part, et qui jusqu'ici n'ont été à la disposition que de rares privilégiés.

Il est offert au bas prix indiqué plus loin, attendu qu'il ne coûte au Suprême Conseil que l'impression et la reliure.

Les extraits suivants de lettres reçues à propos de cet ouvrage ne sont qu'une faible portion de ce qui pourrait être publié si on le jugeait nécessaire :

M. Vincent L. Hurlbut, docteur-médecin à Chicago, ancien Grand Maître des Chevaliers Templiers des Etats-Unis, écrit :

« C'est un grand et bon livre, rempli de magnifiques pensées ; en fait, c'est presque une encyclopédie de la Maçonnerie du Rite Ecossais, comprenant tous les discours des divers Degrés depuis le 1^{er} jusqu'au 32^e inclus, tels qu'ils sont conférés dans la Juridiction Maçonnique Sud. L'auteur, Frère Albert Pike, 33^e, a très complètement atteint son but en condensant ce considérable travail en

un volume pour l'avantage des Frères du Rite. Il nous paraît à peine nécessaire de recommander une œuvre due à la plume d'un homme si haut placé comme autorité, et dont le talent et l'érudition sont si largement reconnus et appréciés. »

Le révérend John F. Damon écrit de Seattle, territoire de Washington :

« Et ici permettez-moi de dire que je considère les enseignements du livre *Dogme et Morale* comme le meilleur commentaire du Nouveau Testament qui soit en ma possession. »

Le révérend George R. Davis, recteur de l'Eglise de la Trinité, à Nevada (Californie), dit :

« Je viens de terminer la lecture de votre magnifique ouvrage, *Dogme et Morale*, et je me hâte de vous faire savoir, par le seul intermédiaire à ma disposition : encre, plume et papier, que j'ai appris plus de véritable religion par sa lecture que je n'en avais appris précédemment de tous les livres que j'avais eu le plaisir de parcourir... Je lis depuis quarante ans et je viens de commencer à voir une brillante lumière percer les ténèbres du passé. En dépit des prétentions du siècle présent au savoir, il règne beaucoup d'ignorance touchant les choses spirituelles et invisibles. »

Matthew Cooke, de Londres (Angleterre), écrit :

« Vous êtes dans le vrai, même à mon point de vue, car le livre *Dogme et Morale* est une œuvre modèle, excellente et essentiellement religieuse. Avec ma foi, que quelques-uns appelleront bigoterie, je n'hésiterai pas à le déclarer comme précieux à tous les hommes, et je ne pense pas qu'on puisse le lire sans un profit considérable. Après ma Bible et mon livre de prières, c'est le livre que je place le plus haut dans mon estime. Avec Rossetti, il tient la troisième place dans mon estime et ma vénération. »

Et le 13 juillet 1878, il répète :

« Vous savez déjà en quelle haute estime je tiens votre livre *Dogme et Morale*, il me plaît tant que pour plus de facilité d'y recourir, j'en ai dressé une table analytique très détaillée. C'est le livre auquel je tiens le plus après ma Bible et mon Livre de prières. »

Le révérend J.-H. Haywood, un des plus prééminents ministres Unitairiens des Etats-Unis, écrit de Louisville (Kentucky), le 13 juillet 1877 :

« Vous me demandez mon opinion en ce qui
« touche au livre de *Dogme et Morale* ; je le
« considère comme une œuvre magnifique,
« précieux comme le drap d'or, plein de l'éru-
« dition la plus rare, rempli des pensées les
« plus élevées et les plus délicates exprimées
« dans un langage limpide et éloquent. Il
« révèle d'un bout à l'autre l'influence d'un
« esprit supérieur, s'occupant des plus nobles
« thèmes. Il verse des flots de lumière sur les
« mythes et mystères de l'antiquité, et facilite
« les explorations du merveilleux symbolisme
« de l'Égypte et de l'Inde d'où la Grèce tira la
« majeure partie de sa sagesse et de sa civili-
« sation. L'esprit du volume est aussi déli-
« cieux que sa puissance intellectuelle est
« grande, et son espérance encourageante du
« triomphe final du bien et du vrai sur le
« mal et le mensonge soutient l'esprit et
« remplit le cœur de satisfaction. »

Relié en 4 volume in-8°, 5 dollars, plus frais de poste : 26 cents (1).

Il est aussi publié en fascicules, couverture en papier :

1^o Du 1^{er} au 14^e degré, 236 pages : 4 dollar 72 ; Poste, 7 cents.

2^o Du 15^e au 18^e degré, 74 pages : 75 cents ; Poste, 3 cents.

3^o Du 19^e au 30^e degré, 512 pages : 3 dollars ; Poste, 13 cents.

4^o Du 31^e au 32^e degré, 50 pages : 50 cents ; Poste, 2 cents.

Grandes Constitutions. — Les Grandes Constitutions, etc., édition nouvelle, considérablement augmentée, contenant une enquête historique sur l'authenticité des Grandes Constitutions de 1786, et les Constitutions secrètes apocryphes, 1 vol. in-8° de 467 pages : 5 dollars ; Poste, 18 cents.

Les Grandes Constitutions, avec l'Enquête historique, Edition in-4°, sur beau papier, larges marges, splendidement imprimées, reliure pleine en maroquin violet. Prix : 15 dollars.

Envoyé par express seulement, et jamais non relié.

Liturgie. — Ces livres ont coûté par chaque exemplaire, sans dépense d'auteur, à très peu près, le prix qui en est demandé ; ils ont été tirés à un nombre restreint d'exemplaires.

Liturgie (Monitor), des 1^{er}, 2^e et 3^e Degrés, très bien imprimés, avec planches chromolithographiques représentant les Ornaments et

Bijoux de chaque Degré, en couleur, 223 pages, 5 dollars ; Poste, 13 cents.

La même, du 4^e au 14^e Degré, 243 pages : 5 dollars ; Poste, 14 cents.

La même, du 15^e au 18^e Degré, 187 pages : 5 dollars ; Poste, 12 cents.

La même, du 19^e au 30^e Degré, 293 pages : 7 dollars 1/2 ; Poste, 17 cents.

Les 4 volumes réunis, 20 dollars, plus les frais de poste.

Transactions du Suprême Conseil, 1857 à 1866, réimpression. Un vol. relié, 5 dollars ; poste, 17 cents.

Un vol. broché, 4 dollars 1/2 ; poste, 15 cents.

(Ce volume contient un grand nombre de documents historiques de vif intérêt, et est publié pour la première fois.)

1870, 1872 et 1874, un vol. relié, 3 dollars 1/2 ; poste, 22 centimes.

1870 (en brochure), 2 dollars ; poste, 20 cents.

1880 (en brochure), 2 dollars ; poste, 6 cents.

1882 (en brochure), 2 dollars ; poste, 10 cents.

Les Transactions de 1876 sont épuisées. Ce volume pourra être réimprimé.

Bulletin du Suprême Conseil, rédigé par le Grand Commandeur, contenant tous les Ordres officiels et les Notices du Suprême Conseil, la Correspondance officielle avec les Ateliers du Rite ; ainsi qu'un grand nombre d'observations diverses sur les progrès de la Maçonnerie dans toutes les parties du monde, renseignements qui ne pourraient être obtenus par une autre source.

Nous pensons publier un volume de 600 pages tous les deux ans. Des fascicules sont publiés dès qu'il y a des documents suffisants. Prix de la souscription, 3 dollars par volume, et 25 cents pour frais de poste.

Vol. I, 1870 à 1872, relié : 3 dollars 1/2 ; poste : 22 cents.

Vol. II, 1873 à 1874, relié : 3 dollars 1/2 ; poste : 22 cents.

Vol. IV, 1880 à 1882, relié : 3 dollars 1/2 ; poste : 22 cents.

Vol. V, 1882 à 1883, 2 parties, broché : 3 dollars ; poste : 21 cents.

Deuxième partie du vol. III, brochure : 1 dollar 50 cents ; poste : 13 cents.

Souscription au vol. VI : 3 dollars ; poste : 25 cents.

Livres De Cérémonies. Cérémonie Funèbre Et Office De La Loge De Douleur, 95 pages. Prix : 2 dollars 1/2 ; poste, 5 cents.

Offices pour le Baptême Maçonnique. Réception De Lowton et Adoption d'Enfant Par La Loge, 244 pages. Prix : 3 dollars ; poste, 8 cents.

(1) Ce n'est que le port pour l'Amérique.

Cérémonial De Constitution Et Installation d'Officiers pour les Loges de Perfection, édition revue et toute récente, 78 pages. Prix : 2 dollars 1/2 ; poste, 3 cents.

Le même pour Conseils de Princes de Jérusalem, 86 pages. Prix : 2 dollars 1/2 ; affranchissement, 5 cents.

Le même pour Chapitres de Rose-Croix, 60 pages. Prix : 2 dollars 50 centimes ; poste, 4 cents.

Le même pour les Conseils de Kadosch, 87 pages. Prix : 2 dollars 1/2 ; affranchissement, 5 cents.

Le même pour les Consistoires, 83 pages. Prix : 5 dollars ; affranchissement, 4 cents.

MUSIQUE DU RITE. — 4^e partie : 168 pages, grand in-4^e relié, 7 dollars 1/2, contenant de la musique spécialement adaptée aux degrés du Rite, depuis le 1^{er} jusqu'au 30^e Degré. *Ne s'expédie que par express.*

Les II^e, III^e et IV^e Parties contiendront la musique pour les Offices d'Inauguration et d'installation des Ateliers et des diverses cérémonies.

Cette édition est limitée, et aucun exemplaire n'en sera vendu à qui que ce soit en dehors de la Juridiction Sud des Etats-Unis.

LE LIVRE DES PAROLES, SEPHAR H DEBARIM. — Contenant une explication de la signification vraie des mots des divers Degrés du Rite Ecossais ancien et accepté depuis le 1^{er} jusqu'au 32^e Degré inclusivement — le nom Ineffable — et tous les noms de la Divinité connus et usités en Maçonnerie. Il n'a été tiré que cent cinquante exemplaires de ce beau et utile travail, et il ne sera vendu qu'à des 33^e et des 32^e de la Juridiction Sud. Prix : 7 dollars 1/2 l'exemplaire, *envoyé par Express seulement.*

DISCOURS SUR LE SYMBOLISME. — Le Second Discours Sur Le Symbolisme Maçonique Electrotipe. Cent exemplaires seulement ont été imprimés et les planches ont été détruites. Ce sont les dernières recherches du Vénérable Grand Commandeur. Prix : 25 dollars.

N'est expédié que par Express, et seulement aux 33^e et 32^e de la Juridiction Sud.

Le premier Discours a été publié par souscription, et seulement cent exemplaires furent tirés, puis les planches détruites.

Cet ouvrage, quand on peut se le procurer, se vend facilement de 50 à 75 dollars.

MÉLANGES. RÉIMPRESSIONS DE RITUELS D'ANCIENS DEGRÉS.

Degré de Maître Mark-Maçon, œuvre du Grand Conseil des Princes de Jérusalem et de la Caroline du Sud, et le plus ancien en exis-

tence dans l'Univers. Prix : 2 dollars 1/2 ; poste, 2 cents.

Le Rituel Wigan du Premier Grand Campement : 2 dollars 1/2 ; poste, 2 cents.

Degrés de Mark Maçon, passé Maître, et Royale Arche, Rite Ancien de la Maçonnerie d'York. (Traduit originairement de l'anglais en français, et employé dans les Indes occidentales françaises en 1795.) Prix : 2 doll. 1/2 ; poste, 3 cents.

Chevaliers Templiers, ancien Rituel anglais : 2 dollars 1/2 ; poste, 2 cents.

Grand Maître Ecossais et Chevalier de Saint-André, 4^e Degré de la Maçonnerie de Ramsay : 2 dollars 1/2 ; poste, 2 cents.

Lectures pour le XXXII^e Degré : 1 dollar ; poste, 7 cents.

Légendes pour le XXXII^e Degré : 50 cents ; poste, 3 cents.

Réimpression fac simile du Registre de la Grande Loge de Perfection de la Caroline du Sud, 1802, contenant le tableau du Suprême Conseil, 32 pages. Quelques exemplaires seulement : 1 dollar ; poste, 2 cents.

Enquête Historique sur les Grandes Constitutions de 1786, brochure in-8, 87 pages : 1 dollar ; poste, 4 cents.

Foulhouzeisme et cerneauisme fustigés. Dissection d'un manifeste ; brochure in-8, 116 pages : 1 dollar ; poste, 4 cents.

Du Cerneauisme, mémoire pour le Suprême Conseil du 33^e Degré de la Juridiction Sud des Etats-Unis ; brochure in-8 de 79 pages : 1 dollar ; poste, 3 cents.

Les Rituels des Degrés de la Juridiction Sud ne se vendent à personne.

Signé : W.-M. IRELAND, 33^e, Secrétaire Général du Suprême Conseil.

En Préparation :

LA RELIGION

DU

DIABLE

Le Palladisme : (son histoire et ses Rituels ; ses Révélateurs et ses Négateurs.)

PAR

LÉO TAXIL

Grand volume in-8, d'environ 700 pages. Prix : 7 fr.

TRENTE-CINQ ANNEES

DU

GRAND ORIENT DE FRANCE

(1860-1894)

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

Nous rappelons ce que nous avons dit dans le numéro où nous avons commencé la publication de ces listes de chefs d'ateliers. Il ne s'agit pas ici de démasquer des palladistes, et nous ne nous préoccupons pas non plus de savoir si telle ou telle loge possède ou non une annexe androgyne. Nous reproduisons l'extrait fidèle des annuaires officiels du Grand Orient de France. Nous plaçons cette divulgation *uniquement et exclusivement sur le terrain politique* : étant donné que c'est dans les ateliers maçonniques qu'ont été élaborées toutes les lois impies, toutes les mesures de persécution contre l'Eglise, les Vénérables, les Très-Sages, les Grands-Maitres ont tous leur part de responsabilité dans l'œuvre mauvaise, irrégulière, néfaste, qui a été accomplie par les Chambres; ce sont donc purement et simplement des politiciens plus ou moins ignorés que nous présentons au public.

Avis. — Nous ne donnons l'indication des jours de réunion ou tenues que pour les loges existant encore actuellement. Quant aux loges tombées en sommeil, cette indication ne nous semble plus avoir aucun intérêt.

PREMIÈRE PARTIE

LES LOGES

ET LEURS VÉNÉRABLES

(Suite)

SEINE

BANLIEUE DE PARIS

Asnières

LA CONCORDE

Loge fondée le 16 novembre 1882.

VÉNÉRABLES : — (1883) Mauriceau, négociant, 42, Grande-Rue ; Maître. — (1884) Burgues, Rodolphe, *, officier de l'Instruction publique, président

de la Société des Sauveteurs de la Seine ; Chevalier-Kadosch. — (1885) Barcet, Henri, entrepreneur de peinture, 38, rue de Paris ; Rose-Croix. — (1886) Petitfils, Victor, négociant, 33, rue du Bac ; Maître. — (1887) le même. — (1888) Portet, Bernard-Louis, caissier, 29, rue Mollet, à Bois-Colombes, Seine ; Chevalier-Kadosch. — (1889) le même, *. — (1890) Guérin, Louis-Charles, loueur de voitures, 70, avenue de Saint-Ouen, à Paris ; Rose-Croix. Pour la correspondance : James Marteau, 83, rue Myrrha, à Paris. — (1891) Clément, Emile-Jean, architecte, 39, rue du Sentier, à Bois-Colombes, Seine ; Maître, même adresse. — (1892) Marteau, James-Henri-Dominique, employé de banque, 83, rue Myrrha, à Paris ; Rose-Croix. — (1893 et 1894) le même. — En 1894, la loge s'est transportée à Bois-Colombes.

Temple : 1 bis, rue du Maine (1883 et 1884). — 3, rue de la Station (1885-1887). — 190, rue Victor-Hugo, à Bois-Colombes (1888 et 1889). — 47, rue des Bourguignons, à Bois-Colombes (1890-1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} jeudi du mois.

Bagneux

LES CŒURS UNIS INDIVISIBLES

Loge fondée le 16 novembre 1858.

VÉNÉRABLES : — (1860) Tiret, horloger, à Bagneux ; Maître. — (1861 et 1862) le même. — (1863) le même ; Rose-Croix. — (1864-1866) le même. — (1867) Verdier, chapelier, 9, route d'Orléans. — (1868) Delshens, mécanicien, fabricant d'essieux, 21, rue Traverse-Saint-Germain, Paris ; Rose-Croix. — (1869) Renault, propriétaire, 20, route de Montrouge, au Petit-Vanves ; Rose-Croix. — (1870) Archimbaud, boucher, 29, Grande-Rue, à Issy ; Maître. — (1871 et 1872) le même. — (1873) Neveu, vérificateur spécial en fumisterie, 34, rue de Seine, Paris ; Maître. — En 1874, la loge transporte son siège à Paris, au quartier de Plaisance, XIV^e arron-

dissement, et, au bout de deux ans, change de titre ; voir, plus haut, la loge *Droit et Justice*.

Temple : — 44, rue de l'Église, Grand-Montrouge (1869-1873).

Boulogne.

BIENFAISANCE ET PROGRÈS.

Loge fondée le 1^{er} mars 1819, sous le titre de *Saint Auguste de la Bienfaisance*

VÉNÉRABLES : — (1860) Raffard, rentier, 1, rue de la Saussière, à Boulogne ; Rose-Croix. — (1861-1863) le même, propriétaire, 11, rue de la Saussière, à Boulogne. — (1864) Delaby, horloger, 58, rue Saint-Placide, à Paris ; Maître. — (1865) le même. — En 1866, la loge abandonne son ancien titre et prend celui qu'elle a toujours gardé depuis. — (1866) Delaby, comme ci-dessus. — (1867) Dziedzic, 48, rue d'Aguesseau, à Boulogne ; Maître. — (1868) le même, limonadier. — (1869) Lepilleur, docteur-médecin, 57, rue Esendier ; Maître. — (1870) Carette, Auguste, propriétaire, sente des Guérets ; Maître. — (1871-1873) le même. — (1874) Dziedzic, comme ci-dessus. — (1875-1878) le même. — (1879) Gauchin, employé, 138, route de Versailles ; Maître. Pour la correspondance : Dziedzic, comme ci-dessus. — (1880) A. Janvier, receveur spécial en retraite, 174, rue d'Aguesseau ; Maître. — (1881) le même. — (1882) le même, 7, rue des Dames. — (1883) le même. — (1884) Vérillon, commissaire de police, 38, boulevard Saint-Marcel, Paris ; Rose-Croix. Pour la correspondance : Noël, 30, avenue de Saint-Cloud, à Versailles. — (1885) Noël, Charles-Prospér, défenseur, 1, avenue du Palais, Saint-Cloud, Seine-et-Oise ; Maître. — (1886) le même. — (1887) Iverlet, Prosper-Auguste-Martin, négociant, cité Henry, Paris ; Rose-Croix. — (1888 et 1889) le même. — (1890) Sauvage, Hector, représentant de forge, 13, rue Chaudron, Paris ; Maître. — (1891) le même, ingénieur civil. Pour la correspondance : Magnier, employé, 9, rue Boinod, à Paris. — (1892 et 1893) le même. — Transportée à Paris. — (1894) le même.

Temple : — 48, rue d'Aguesseau, à Boulogne (1867-1885) — 57, Grande-Rue, maison Maupoix (1886 et 1887). — 48, rue d'Aguesseau, à Boulogne, et rue Lacondamine, 71 bis, à Paris (1888-1892). — 13, rue Chaudron, à Paris (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — Le 3^e mercredi du mois.

L'ESPÉRANCE

Loge fondée le 28 août 1864.

VÉNÉRABLES : — (1865) Tahère, *, docteur-médecin, 11, rue de la Saussière, à Boulogne ;

Rose-Croix. — (1866) Pernolet, manufacturier, 11, rue de la Saussière, à Boulogne ; Rose-Croix. — (1867) le même. Pour la correspondance : Guichard, pharmacien, 40, Grande-Rue, à Boulogne. — (1868) le même. — (1869) Pénol, architecte ; Maître. Pour la correspondance : Célos, 51, rue des Tilleuls. — (1870) le même, avenue de la Reine. — (1871) Tombée en sommeil.

Temple : — 11, rue de la Saussière, à Boulogne (1865-1868). — 5, rue de l'Église (1869-1871).

Choisy-le-Roi

LA FRANCHE-UNION

Loge fondée le 31 octobre 1846.

VÉNÉRABLES : — (1864) Bourgeois, fils, négociant, 1, place de l'Église ; Rose-Croix. — (1865) Gourier aîné, rentier ; Maître. — (1866) Lalande, propriétaire, 10, rue du Guignon, à Thiais, Seine. — (1867) Bourgeois, négociant en vins ; Rose-Croix. — (1868) Tombée en sommeil.

Clichy-la-Garenne

LES RÉNOVATEURS

Loge fondée le 1^{er} avril 1869.

VÉNÉRABLES : — (1869) Bélard, Vital, négociant en vins, 32, rue du Landy ; Maître. — (1870) le même. — (1871) Dubois, négociant, 9, rue Cousin ; Maître. — (1872 et 1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire — (1875) Dubois, négociant en épicerie, comme ci-dessus. — (1876) le même. — (1877) Colignon, piqueur-chef au chemin de fer de l'Ouest, 50, rue de Neuilly ; Maître. — (1878 et 1879) le même. — (1880) le même, 48, rue de Paris, à Saint-Germain-en-Laye, Seine-et-Oise. — (1881) Roche, employé aux chemins de fer de l'État, 91, boulevard National ; Maître. — (1882) le même. — (1883) le même, chef de bureau aux chemins de fer de l'État. — (1884) le même, 140, boulevard National. — (1885) Sincholle, Bertrand, ingénieur des arts et manufactures, agent-voyer, mairie de Clichy ; Maître. — (1886 et 1887) le même. — (1888) le même, Rose-Croix, mairie de Clichy ou 24, rue Reffut. — (1889 et 1890) le même. — (1891) le même, Chevalier Kadosck. — (1892) le même, 114, boulevard National ; Trente-Troisième. Pour la correspondance : mairie de Clichy. — (1893 et 1894) le même.

Temple : — 21, rue des Cailloux (1869 et 1870). — 106, route de la Révolte (1871). — 30 ter, rue du Landy (1872-1877). — 32, rue du Landy (1878-1881). — 82, rue de Paris (1882-1894).

Tenues actuelles : — les 2^e et 4^e vendredis du mois.

Courbevoie**LA FRATERNITÉ UNIVERSELLE**

Loge fondée le 15 février 1883.

VÉNÉRABLES : — (1884) Gagna, Auguste, architecte, 135, rue Saint-Denis ; Maître. — (1885) le même. — (1886) Weber, Louis-Edouard, industriel, conseiller général, 72, avenue Péreire, à Asnières, Seine ; Maître. — (1887) Jaubert, Séraphin, comptable, 3, rue de Bezons ; Maître. — (1888) le même, représentant de commerce : Rose-Croix. — (1889 et 1890) le même. — (1891) Jourdan, Joseph-Jules, pharmacien, 1^{er} adjoint au maire, 26, rue de Lorraine ; Maître. — (1892) le même. — (1893) Caby, Oscar-Léon, employé, 12, passage des Varebois, à la Garenne-de-Colombes, Seine ; Maître. — (1894) Bouyon, Antoine, maréchal-ferrant, 1, rue Saint-Cermain ; Maître.

Temple : — 22, rue de Bezons (1884-1893). — 26, rue de Bezons (1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e vendredis du mois.

La Garenne-Colombes**LES RÉFORMATEURS UNIS**

Loge fondée en 1893 (1).

VÉNÉRABLES : — (1894) Toussaint, Joseph, comptable, conseiller municipal, 8, passage des Brunettes ; Maître.

Temple : — 2, rue Voltaire (1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} mercredi du mois.

Issy**LA SOLIDARITÉ**

Loge fondée le 24 juillet 1854.

VÉNÉRABLES : — (1865) Liénard, chimiste, 1, place des Marronniers ; Rose-Croix. — (1866) le même. — (1867) le même, fabricant de produits chimiques, 11, rue des Prés. — (1868-1870) le même. — (1871) le même, 13, rue Maublan, Vaugirard. — (1872) Morel, employé de commerce, 12, boulevard Saint-Jacques, Paris ; Maître. — (1873) Robillard, entrepreneur de couvertures, 28, Grande-Rue ; Rose-Croix. — (1874) Maire, 22, rue Duroc, à Paris ; Maître. — (1875) Barut, mécanicien, 1, rue des Prés ; Maître. — (1876-1878) le même. — (1879) Hude, négociant en vins, 3, rue de Vanves ; Maître. — (1880) Archimbaud, boucher, 29, Grande-Rue ; Maître. — (1881) Leborgne, Ernest, rentier, 6, rue Gaston-Saint-Paul ;

(1) La date de la fondation n'est pas indiquée dans l'Annuaire.

Maître. Pour la correspondance : Métivet, 29, Grande-Rue. — (1882) le même. Pour la correspondance : Hude, rue de Vanves. — (1883) le même. — (1884) Hude, Auguste, comme ci-dessus, 5, rue de Vanves. — (1885) le même, maire, conseiller d'arrondissement. — (1886) Leborgne, Ernest-Charles, comme ci-dessus. Pour la correspondance : Chorier, 28, rue des Prés. — (1887) le même. Pour la correspondance : Néoclès, 42, rue d'Assas, à Paris. — (1888) Archimbaud, Antoine, employé au Fonder central de la boucherie, 146, rue de Flandres, à Paris ; Maître. — (1889) Boutet, Joseph-Léon, graveur, 1, faubourg Saint-Jacques, à Paris ; Maître. — (1890) le même. — (1891) Tombée en sommeil.

Temple : — 3, place des Marronniers (1869-1891).

Levallois-Perret.**LES TRAVAILLEURS.**

Loge fondée le 6 mars 1866.

VÉNÉRABLES : — (1866) Schneitz, comptable, 64, rue de Courcelles ; Maître. — (1867 et 1868) le même. — (1869) Collange, chef d'institution, 14, rue des Arts ; Maître. — (1870) Lex, propriétaire, 71, rue Fazillau ; Maître. — (1871) le même. — (1872) Collange, ex-chef d'institution, rentier, 91, rue Chevallier ; Maître. — (1873) le même. — (1874) le même, 13, rue des Arts. — (1875) le même. — (1876) Schneitz, comme ci-dessus ; 8, rue Félix. — (1877) Lex, comme ci-dessus. — (1878) le même. — (1879) Collange, comme ci-dessus, maire de Levallois-Perret, 13, rue des Arts. — (1880) Trébois, propriétaire, 62, rue des Frères-Herbert ; Maître. — (1881-1886) le même. — (1889) Lex, Prosper-Christophe-Théodore, propriétaire, comme ci-dessus. — (1888) Trébois, Jean-François, comme ci-dessus. — (1889) Normand, Paul, chef de contentieux, 11, rue Rivay ; Maître. — (1890 et 1891) le même. — (1892) le même. Pour la correspondance : Picot, 118, rue de Courcelles. — (1893) le même. — (1894) Bastien, François-Joseph, négociant, 87, rue Victor Hugo ; Maître. Pour la correspondance : Picot, 118, rue de Courcelles.



Temples : — 85, rue de Courcelles (1869-1894).

Tenues actuelles : le 1^{er} mardi du mois.

Neully-sur-Seine**LA LUMIÈRE**

Loge fondée le 25 novembre 1877.

VÉNÉRABLES : — (1878) H. Simon, propriétaire, 11, rue Saint-James ; Rose-Croix. — (1879 et 1880)

le même. — (1881) Vacca, Edmond, professeur, 175, avenue de Neuilly ; Maître. — (1882 et 1883) le même. — (1884) Simon, , propriétaire, rue Saint-James ; Trente-Troisième. — (1885) Petit-frère, Jules-Angénor, , conseiller municipal, 94, avenue de Neuilly ; Maître. — (1886) le même, rentier ; Rose-Croix. — (1887-1894) le même.

Temples : — 15 bis, rue de l'Église (1878-1882.) — 9, boulevard d'Argenson, villa des Acacias (1883-1894).

Tenues actuelles : — Le 2^e mardi du mois.

Nogent-sur-Marne

LA NOGENTAISE

Loge fondée le 20 avril 1881.



VÉNÉRABLES. — (1882) Mollex, Louis, représentant de commerce, 96, boulevard de Strasbourg ; Chevalier Kadosch. — (1883) le même. Pour la correspondance : Tendron, 33 bis, avenue du Perreux. — (1884) Dériot, Désiré, comptable, 40, avenue du Perreux ; Rose-Croix. — (1885) Rosse, Louis, négociant, 51, avenue du Perreux ; Maître ; même adresse. — (1886) Mollex, Louis, comme ci-dessus, 8, rue Crussol, Paris. — (1887) Victor, Louis-Désiré, négociant, 71, avenue du Perreux ; Chevalier Kadosch. — (1888) La loge se transporte au Perreux et prend le titre : *le Lien Fraternel* ; voir plus loin.

Temple : — 71, avenue du Perreux (1882-1885). — Avenue d'Antin, Perreux (1886-1888).

Pantin

LA DÉMOCRATIE MAÇONNIQUE

Loge fondée le 20 septembre 1869.

VÉNÉRABLES : — (1870) Regnault, courtier de commerce assermenté, rue François-Arago ; Rose-Croix. — (1871) le même, 5, rue Feydeau, à Paris. — (1872) le même, 45, rue de Trévise, à Paris. — (1873) Lugagne, docteur en médecine, 99, rue de Paris ; Maître. — (1874) le même. — (1875) Follet, négociant en vins, 141, rue de Paris ; Maître. — (1876) Péan, fabricant de caoutchouc, 13, avenue du Tapis-Vert, aux Lilas (Seine) ; Maître. — (1877) le même. — (1878) le même, membre du Conseil municipal des Lilas, conseiller d'arrondissement pour le canton de Pantin. — (1879-1884) le même. — (1882) le même, maire des Lilas. — (1883) le même. — (1884) Pellat, , docteur en médecine, 24 bis, rue du Pré ; Maître. — (1885) le même. — (1886) Péan, Anselme, , propriétaire, 13, avenue du Tapis-Vert ; Maître. — (1887) le même,

maire, conseiller d'arrondissement, comme ci-dessus. — (1888) le même. — (1889) Morand, Guillaume, pharmacien, 99, rue de Paris ; Maître. — (1890) le même, ex-interne des hôpitaux de Paris. — (1891) Duprez, Henri-Louis, vétérinaire sanitaire du département de la Seine, 1, rue Chevreul, à Paris ; Rose-Croix. — (1892) le même. Pour la correspondance : Faivre, 12, rue de Montreuil. — (1893) Regnault, René-Julien-Marie, fabricant de fours de verrerie, 11, rue Ambroise-Paré, à Paris ; Rose-Croix. — (1894) Duprez Henri-Louis, comme ci-dessus, 10, villa du Bel-Air, à Paris.

Temple : — 44, place de l'Église (1870-1875). — 32, rue de Montreuil (1876 et 1877). — 3, rue Marmillon (1878-1889). — 3, rue Lakanal (1890-1894).

Tenues actuelles : — Le 3^e dimanche du mois.

Le Perreux

LE LIEN FRATERNEL

Loge fondée le 20 avril 1881, à Nogent-sur-Marne sous un autre titre. Voir ci-dessus.

VÉNÉRABLES : — (1888) Victor, Louis-Désiré, propriétaire au Perreux ; chevalier Kadosch. — (1889) le même. — (1890) Burgard, Jean, propriétaire, 45, rue de la Gaité ; Maître. — (1891) Lehujeur, Balthazard-Augustin, peintre-céramiste, 33, rue de la Pépinière, à Bry-sur-Marne, Seine ; Maître. — (1892-1894) le même.

Temple : 9, boulevard d'Argenson, villa de l'Acacia (1888). — 39, allée d'Antin, au Perreux (1889-1894).

Tenues actuelles : Le 3^e dimanche du mois.

Saint-Denis

L'ÈRE NOUVELLE


Loge fondée le 12 février 1870.

VÉNÉRABLES : — (1870) Moreaux, propriétaire, 8, rue Guiménard ; Maître. — (1871) le même, ancien maire de Saint-Denis, membre du Conseil municipal. — (1872 et 1873) le même. — (1874) le même. 8, rue Guiménard. — (1875) le même, 3, rue d'Argenteuil, à Sannois, Seine-et-Oise. — (1876-1878) le même. — (1879) Tombée en sommeil.

Temple : 147 bis, rue de Parts (1870 et 1871). — 2, rue de Strassbourg (1872-1879).

L'UNION PHILANTHROPIQUE

Loge fondée le 27 novembre 1838.

VÉNÉRABLES : — (1860) E. Sirjean, , capitaine en retraite, 39, rue de la Boulangerie, à Saint-

Denis; Maître. — (1861-1865) le même. — (1866) Demay, architecte, 3, rue de l'Ancienne-Comédie, à Paris; Rose-Croix. — (1867-1869) le même. — (1870) Gérard, entrepreneur de peintures, 119, rue de Vaugirard, impasse Béranger, 40, à Paris; Rose-Croix. — (1871-1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Gérard, comme ci-dessus. — (1876) Demay, *, architecte, 14, quai de Béthune, à Paris; Chevalier-Kadosch. — (1877) le même. — (1878) Remy, Eugène, marchand mercier, 51, rue de Paris; Maître. — (1879) H. Leroy, entrepreneur de transports par eau, 45, rue Saint-Nicolas-des-Aulnes; Maître. — (1880) le même, membre du Conseil municipal, 5, rue Denfert-Rochereau. — (1881-1883) le même. — (1884) Remy, Eugène, marchand mercier, 51, rue de Paris; Maître. — (1885 et 1886) Leroy, Henri, comme ci-dessus. — (1887) Leroy, Henry-Désiré-Armand, ancien adjoint au maire, comme ci-dessus. — (1888) le même, ☼, maire. — (1889) le même, ancien maire. — (1890) Clerc, David, constructeur-mécanicien, rue de Bocage, île Saint-Denis, Seine; Maître. — (1891) Dubois, Emile, entrepreneur de peintures, 48, rue de la Briche; Maître. — (1892) Leroy, comme ci-dessus, conseiller d'arrondissement. — (1893) le même, 6, rue Denfert-Rochereau. — (1894) Dubois, Emile, comme ci-dessus.

Temple : — 147 bis, rue de Paris (1869-1886). — 9, rue Denfert-Rochereau (1887-1891). — 6, rue Denfert-Rochereau (1892 et 1893).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} vendredi du mois.

Saint-Maur

LA RÉFORME

Loge fondée le 9 mai 1893.

VÉNÉRABLES : — (1894) Lewis, Ulrich, architecte, 46, rue de Sébastopol, à La Varenne-Saint-Hilaire, Seine; Maître.

Temple : — 8, rue Révol, au Parc-Saint-Maur (1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e mercredis du mois.

Vincennes

LE GLOBE

Loge fondée le 29 juin 1839.

VÉNÉRABLES : — (1860) Renaud, entrepreneur de charpentes, 1, Grande-Rue, à Saint-Mandé; Rose-Croix. — (1861) le même, 1, Grande-Rue, à la Tourelle Saint-Mandé. — (1862) le même; Chevalier Kadosch. — (1863-1871) le même, 3, rue du Talus-du-Cours, à Saint-Mandé. — (1872) Garnier, Léon, propriétaire, 136, rue de Bagnolet, à

Paris; Maître. — (1873) Chambort, chef de dépôt au chemin de fer de Vincennes, à Nogent-sur-Marne, Seine; Rose-Croix. — (1874) Garnier, employé à l'administration des Beaux-Arts, comme ci-dessus. — (1875 et 1876) le même. — (1877) Majory, Louis, *, chef de bataillon en retraite, 454, rue de Montreuil; Maître. — (1878) le même, 63, rue de Paris. — (1879) Villeneuve, *, officier retraité, 23, rue de l'Hôtel-de-Ville; Maître. — (1880-1883) le même. — (1884) Lambert, Albert, 45, rue du Terrier; Maître. — (1885) Villeneuve, Georges, comme ci-dessus. — (1886) Blavier, Marie-Lucien-Alfred, avocat, 46, avenue de la Source, à Nogent-sur-Marne, Seine; Maître. — (1887-1889) le même. — (1890) le même; Rose-Croix. — (1891) Rollin, Louis, avocat, 78, boulevard Beaumarchais, à Paris; Maître. — (1892) Causel, Pierre-Charles, avocat à la Cour d'appel, 12, rue du Bellay-en-l'Isle, à Paris; Maître. — (1893) Blavier, ancien avocat, comme ci-dessus; Chevalier Kadosch. — (1894) le même.

Temple : — 5, route des Charmes (1869-1874). — 5, avenue des Charmes (1875-1883). — 12, avenue des Charmes (1884-1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} vendredi du mois.

Statistique des 35 années :

Le département de la Seine a compté, en tout, cent seize loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; soixante-dix fonctionnent actuellement, parmi lesquelles cinquante-huit à Paris.

SEINE-ET-MARNE

Melun

LES ENFANTS D'HIRAM

Loge fondée le 4 avril 1842.

VÉNÉRABLES : — (1866) Petit, propriétaire, 7, rue de Bourgogne; Rose-Croix. — (1867) le même. — (1868) Besnée, marchand de bois; Maître. — (1869) le même, propriétaire, 4, marché au Blé. — (1870) le même. — (1871) Petit, propriétaire, 7, rue de Bourgogne; Rose-Croix. — (1872) Mosny, marchand de vins; Rose-Croix. — (1873) Vittemant, huissier, 31, rue de la Juiverie; Maître. — (1874 et 1875) le même. — (1876) le même, agréé au Tribunal de Commerce à Montereau. Pour la correspondance : Mosny, marchand de vins, rue de la Vannerie, Melun. — (1877) le même. — (1878) Lagache, Gustave, directeur de l'usine de la Fontaine-Ronde, à Cesson, Seine-et-Marne; Maître; même adresse. — (1879-1882) le

même. — (1883) Vittemant, Pierre, agréé près le Tribunal de Montereau-Faut-Yonne, Seine-et-Marne; Maître. Pour la correspondance : Mosny, marchand de vins, 18, rue de la Vannerie, à Melun. — (1884) Chaumat, Philippe, boulanger, à Savigny-le-Temple, Seine-et-Marne; Maître; même adresse. — (1885) Jullemier, Alexandre, négociant en grains, 34, rue de la Rochette; Maître. Pour la correspondance : Mosny, négociant en vins, 3, rue de la Vannerie. — (1886) le même. — (1887) le même, 20, rue de la Rochette. — (1888) Ybern, Timoléon-Alexandre, capitaine-adjoint au bureau de recrutement; Rose-Croix. — (1889) Barrier, Alfred-Joseph, vétérinaire militaire en retraite, 7, boulevard Victor-Hugo; Maître. — (1890 et 1891) le même. — (1892) Becker, Georges-Constant, marchand de cuirs, 3, rue Jacques-Amyot; Maître. — (1893 et 1894) le même.

Temple : — Rue du Château (1871). — Impasse de la rue du Château (1872 et 1873). — 18, impasse du Château (1874-1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} jeudi du mois.

Coulommiers.

LA PARFAITE UNION.

Loge fondée le 20 avril 1777, reconstituée le 13 décembre 1863.

VÉNÉRABLES : — (1864) Rotoullié, orfèvre; Maître. — (1865) Liénart, ingénieur civil, à Mortcerf, Seine-et-Marne; Rose-Croix. — (1866 et 1867) le même. — (1868) Villers, avoué; Maître. — (1869-1872) le même. — (1873) le même, ancien sous-préfet. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) le même. — (1876) Bessier, marchand tailleur; Maître. — (1877) le même. — (1878) Tombée en sommeil.

Temple : — Cour des Houilles (1876-1878).

Nemours.

L'AMITIÉ.

Loge fondée le 15 octobre 1863.

VÉNÉRABLES : — (1867) Lequatre, négociant, conseiller municipal, rue Princesse-Victoire; Maître. — (1868-1870) le même. — (1871) le même, négociant en grains et farines. — (1872) le même, propriétaire. — (1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Lequatre, commissionnaire en marchandises, propriétaire, rue Bezout; Maître. — (1876) Tombée en sommeil.

Temple : — 1, Cour du Château (1870-1876).

Tournan.

LES ENFANTS DE LA PARFAITE UNION.

Loge fondée le 20 août 1866.

VÉNÉRABLES : — (1867) Gouriaud, entrepreneur; Maître. — (1868) le même, rentier; Rose-Croix. — (1869 et 1870) le même. — (1871) Tombée en sommeil.

Statistique des 35 années :


Le département de Seine-et-Marne a compté, en tout, quatre loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; une seule fonctionne actuellement.


SEINE-ET-OISE

Versailles

LES AMIS PHILANTHROPIES ET DISCRETS RÉUNIS

Loge fondée le 17 juillet 1827.

VÉNÉRABLES : — (1860) Lasne, propriétaire, 74, rue des Chantiers; Chevalier Kadosch. — (1861-1864) le même. — (1865) Denis, avocat, ancien bâtonnier du barreau de Versailles; Maître. Pour la correspondance : Lasne, 74, rue des Chantiers. — (1866 et 1867) le même. Pour la correspondance : Lasne, 2, impasse des Chevaux-Légers. — (1868) Housay, agréé au tribunal de commerce; Maître; même adresse. — (1869-1872) le même. — (1873) le même, 16, rue Montbauron. — (1874) Joly, Albert, avocat, conseiller municipal, 4, impasse des Réservoirs-Montbauron; Maître. — (1875) le même. — (1876) le même, député à l'Assemblée nationale. — (1877) A. Farjas, agréé, 31, avenue de Saint-Cloud; Maître. — (1878) Joly, Albert, comme ci-dessus, 8, rue Montbauron. — (1879) Lasne, J.-A., propriétaire, 2, impasse des Chevaux-Légers; Chevalier Kadosch. — (1880-1884) le même. — (1885) Cazé, Louis-Adolphe, artiste-peintre en céramique, 47, rue Royale; Maître. — (1886) Muller, Edouard, rentier, 28, rue de l'Orangerie; Rose-Croix. — (1887) Véron, François, directeur d'assurances, 54, rue de la Paroisse; Rose-Croix. — (1888) Tabary, Emile-François-Théophile, docteur en droit, avoué, 4, rue de la Paroisse; Maître. — (1889) le même. — (1890) Comte, Marie-Camille-Charles, agrégé de l'Université, professeur au lycée Hoche, 52, rue Albert-Joly; Maître. — (1891) le même. — (1892) le même, . — (1893) le même, délégué cantonal, 83, boulevard de la Reine. — (1894) Mazinghien

(Georges), , homme de lettres, conseiller municipal, 36, rue Maurepas ; Maître.

Temple : — 52, avenue de Saint-Cloud, ancienne Horlogerie (1870-1892). — 2, rue Saint-François (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e mercredis du mois.

Conflans-Andrésey

DROITS ET DEVOIRS

Loge fondée le 14 mars 1887.

VÉNÉRABLES : — (1888) Vidal-Naquet, Aaron-Jules, banquier, 46, rue du Quatre-Septembre, à Paris ; Maître. — (1889) le même. — (1890) Tombée en sommeil.

Temple : — Maison Poulain, à Conflans-Sainte-Honorine, Seine-et-Oise (1888-1890).

Corbeil

LE TRIANGLE SACRÉ

Loge fondée le 22 mars 1858 à Essonnes.

VÉNÉRABLES : — (1864) Hiriart, secrétaire de la mairie d'Essonnes ; Maître. — (1865 et 1866) le même. — (1867) le même, Chevalier Kadosch. — (1868-1871) le même. — (1872) Lambert, rentier, 2, rue du Pont ; Chevalier Kadosch. — (1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875-1877) le même, membre du Conseil municipal et du Conseil d'arrondissement ; Rose-Croix. — (1878) Vautravers, Henri, négociant à Ballancourt, par Vert-le-Petit, Seine-et-Oise ; Rose-Croix. — (1879 et 1880) le même. — (1881) Daudet, distillateur, 58, rue Réaumur, à Paris, propriétaire à Corbeil ; Maître. Pour la correspondance : Lambert, 4, rue du Pont. — (1882) le même. — (1883) Lhôpital, conducteur de travaux au chemin de fer P.-L.-M., à Ballancourt, par Vert-le-Petit, Seine-et-Oise ; Maître. Pour la correspondance : Lambert, maire, 2, rue du Pont. — (1884) De Saint-Martin, Louis, docteur en médecine, à Ris-Orangis ; Maître. Pour la correspondance : Lhôpital, sous-chef de section au P.-L.-M. à Ballancourt, par Vert-le-Petit, Seine-et-Oise. — (1885) le même. Pour la correspondance : Drevet, imprimeur, à Corbeil. — (1886) le même. — (1887) Drevet, Jean-Louis-Justin, imprimeur ; Maître. — (1888) le même. — (1889) Lalande, Charles-Victor-Jean-Paul, comptable, 9, rue de Robinson, à Essonnes, Seine-et-Oise ; le grade maçonnique n'est pas indiqué. — (1890 et 1891) le même. — (1892) Drieux, Louis-Victor, propriétaire, à Epinay-sous-Sénard, Seine-et-Oise ; Rose-Croix. — (1893 et 1894) le même.

Temple : — Rue de Culion (1871-1877). — Rue de Galignani (1878-1894).

Tenues actuelles : le 4^e samedi du mois.

Dammartin

PAIX ET TRAVAIL

Loge fondée le 5 novembre 1853.

VÉNÉRABLES : — (1860) Lemaire, propriétaire, négociant passementier, à Dammartin ; Maître. — (1861) le même, 325, rue Saint-Martin, à Paris. — (1862) le même. Pour la correspondance : Guénel, Antoine, cultivateur aux Plains à Septeuil, Seine-et-Oise. — (1863) Bertout, meunier ; Maître. — (1864 et 1865) le même. — (1866) Lemaire, comme ci-dessus. — (1867) La loge tombe en sommeil ; en 1872, elle est reconstituée à Thoiry ; voir ci-après.

Essonnes

LE TRIANGLE SACRÉ

Loge fondée le 22 mars 1858.

VÉNÉRABLES : — (1860) Bertinguiot, propriétaire, à Saintry, près Corbeil, Seine-et-Oise ; Rose-Croix. — (1861 et 1862) le même, avenue de Montfermeil, au Raincy, Seine-et-Oise. — (1863) Hiriart, secrétaire de la Mairie ; Maître. — (1864) La loge s'est transportée à Corbeil : voir ci-dessus.

Longjumeau

CÉRÉS ET AMIS DE L'AGRICULTURE

Loge fondée le 22 mai 1836.

VÉNÉRABLES : — (1860) Avenel, greffier de la justice de paix ; Maître. Pour la correspondance : Resec, chez M. Carbonneau, traiteur à Longjumeau. — (1861) le même. Pour la correspondance : Resec, chez M. Boiteaux, brigadier de gendarmerie. — (1862) Bélan, charpentier ; Maître. — (1863) Avenel, ancien greffier à Palaiseau ; Maître. — (1864) le même. — (1865) Bassille, ferblantier-zingueur ; Maître. — (1866-1870) le même. — (1871-1873) aucun nom dans l'Annuaire. — (1874) Avenel, adjoint au maire à Palaiseau, Seine-et-Oise ; le grade maçonnique n'est pas indiqué. — (1875 et 1876) le même. — (1877) Tombée en sommeil.

Temple : — Grande-Rue (1874-1877).

Maisons-Laffite

LES AMIS ÉCOSSAIS

Loge fondée le 27 novembre 1842.

VÉNÉRABLES : — (1871) Cammas, *, maire ; Trente-Troisième. — (1872-1874) le même. — (1875) le même, propriétaire, maire. — (1876) le même

— (1877) le même, ✠. — (1878) le même. — (1879) Tombée en sommeil.

Temple : — Avenue Longueil (1871-1879).

Mantes

LA LIBERTÉ PAR LE TRAVAIL

Loge fondée le 21 février 1877.

VÉNÉRABLES : — (1877) Piot, rentier, à Mézières, par Epone, Seine-et-Oise ; Maître. Pour la correspondance : Grimber, limonadier, à Mantes. — (1878) le même, adjoint au maire. Pour la correspondance : Gravier, boulanger, à Limay, Seine-et-Oise. — (1879) Guérpin, Alexandre, meunier, à Rosay, par Septeuil, Seine-et-Oise ; Maître. Pour la correspondance : Dorion, mécanicien, à Mantes. — (1880) le même. Pour la correspondance : Desgranges, distillateur, à Limay, Seine-et-Oise. — (1881) Desgranges, Victor, distillateur, à Limay ; Maître. — (1882 et 1883) le même, propriétaire. — (1884) Pilleux, Alfred, maréchal-ferrant, à Limay ; Maître. — (1885) le même. — (1886) Duchesne, Léon, employé, 50 bis, rue du Chemin-de-Fer ; Maître. — (1887) le même. — (1888) Pilleux, Alfred, comme ci-dessus. — (1889) le même. — (1890) Cacheux, Jean-Baptiste, rentier, à Auffreville, Seine-et-Oise ; Maître. Pour la correspondance : Boissel, limonadier, place de la Gare, à Mantes. — (1891-1893) le même, à Auffreville. — (1894) le même, conseiller municipal.

Temple : — 19, rue de la Gabelle (1878-1886). — 5, rue de la Gabelle (1887-1889). — 53, rue du Chemin-de-Fer (1890-1894).

Tenues actuelles : — Le 2^e dimanche du mois.

Maule

ORDRE ET PROGRÈS

Loge fondée le 28 février 1878.

VÉNÉRABLES : (1878) Piton, Alexandre, docteur en médecine, faubourg des Moussets ; Maître. — (1879-1885) le même. — (1886) Fosse, Pierre, propriétaire ; Maître. — (1887-1890) le même. — (1891) Dubois, Jean-Baptiste, négociant ; Maître. — (1892) le même, propriétaire. — (1893) le même, cultivateur. — (1894) Meyrenaud, Jules-Ferdinand, receveur ruraliste, à Beynes, Seine-et-Oise ; Maître.

Temple : — 3, rue Quincampoix (1878-1891). — Quartier des Moussets (1892 et 1894).

Tenues actuelles : — Le 4^e dimanche du mois.

Meulan

LES AMIS DE L'HUMANITÉ

Loge fondée le 25 mars 1877.

VÉNÉRABLES : — (1878) Marie, entrepreneur de menuiserie, aux Mureaux, Seine-et-Oise ; Maître. — (1879) Descroix, Eugène, employé au chemin de fer de l'Ouest, aux Mureaux, Seine-et-Oise ; Maître. — (1880) Monereau, négociant en vins, rue de l'Hôtel de-Ville ; Maître. — (1881 et 1882) le même. — (1883) Drouet, sous-ingénieur des ponts et chaussées, 145, avenue du Trocadéro, à Paris ; Maître. Pour la correspondance : Laurent, fabricant de chaux, à Thun-Meulan, Seine-et-Oise. — (1884) Monereau, comme ci-dessus ; Rose-Croix. — (1885) Bailly, Edmond, huissier ; Maître. — (1886) Dupont, Georges-Léon, docteur en médecine, à Triel, Seine-et-Oise ; Maître. — (1887) le même. — (1888) Lebrun, Alfred, maire d'Evécquemont, Seine-et-Oise ; Maître. — (1889 et 1890) le même. — (1891) Bailly Théodore-Edmond, comme ci-dessus. — (1892) Verneuil, Augustin-Jules, entrepreneur, à Jambville ; Maître. — (1893 et 1894) le même.

Temple : — 2, quai de l'Arquebuse (1878-1894).

Tenues actuelles : — Le 3^e dimanche du mois.

Montmorency

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Loge fondée le 10 octobre 1866.

VÉNÉRABLES : — (1867) Maricot, propriétaire, 44, rue Grétry ; Chevalier Kadosch. — (1868) Zinkernagel, artiste en mosaïque, à Ermont, Seine-et-Oise ; Rose-Croix. — (1869) le même. — (1870) Maricot, comme ci-dessus. — (1871 et 1872) le même. — (1873) Touzé, restaurateur, maire d'Enghien-les-Bains, Seine-et-Oise ; Chevalier Kadosch. — (1874) Maricot, comme ci-dessus, 46, rue Grétry. — (1875) Goriot, Auguste, cultivateur à Deuil, Seine-et-Oise ; Maître. — (1876) Maricot, comme ci-dessus. — (1877) Touzé, Eugène, directeur des Eaux Thermales, à Enghien, Seine-et-Oise ; Rose-Croix. — (1878) le même, fermier-général des Eaux Thermales, Grande-Rue, à Enghien, Seine-et-Oise ; Chevalier Kadosch. — (1879) Mauger, Alfred, négociant-porcelainier, 64, route de la Barre, à Enghien, Seine-et-Oise ; Maître. — (1880) Touzé, Eugène, comme ci-dessus. — (1881) Maricot, Edouard, propriétaire, 3, rue de la Châtaigneraie ; Maître. — (1882) le même. — (1883)

Goriot, Paul-Auguste, cultivateur ; Maître. Pour la correspondance : Ch. Masson, 4, rue de l'Observance. — (1884) Bourgeois, Louis, propriétaire, maire d'Andilly, Seine-et-Oise ; Maître. — (1885) le même, Henri-Constant-Louis, marchand de vins en gros. — (1886-1890) le même, rentier. — (1891) Louvet, Louis, propriétaire ; Maître. — (1892) le même. — (1893) le même, rue du Clos-Nonain. — (1894) Marchand, Charles, architecte, 41, rue Bouchard ; Maître.

Temple : — à l'Hermitage (1871). — 13, rue Jaigny, Villa Tècla (1872-1875). — 3, rue de l'Hospice (1876-1881). — 3, rue du Marché (1882 et 1883) 10, rue du Marché (1884-1890). — Rue de la Vérité (1891-1894).

Tenues actuelles : — le 2^e mercredi du mois.

Neauphle-le-Château

L'AMITIÉ DISCRÈTE

Loge fondée le 16 décembre 1849 ; réveillée en 1866.

VÉNÉRABLES : — (1866) Bouchet, épiciier-distillateur ; Rose-Croix. — (1867) le même. — (1868) le même ; Chevalier Kadosch. — (1869) la loge se transporte à Rambouillet.

Neuilly-sur-Marne

L'ÉTOILE DE L'AVENIR

Loge fondée le 4 mars 1877.

VÉNÉRABLES. — (1877) Daniel, 5, rue de la Fidélité, à Paris ; Maître. — (1878) le même. — (1879) le même, coupeur d'étoffes. — (1880) le même. — (1881) Morin, François, essayeur de commerce, 31, rue Michel-le-Comte, à Paris ; Rose-Croix. — (1882) Garaudé, rentier, 13, rue de la Pelouse ; Maître. — (1883) le même, propriétaire, rentier. — (1884) Villamaux, Antoine, employé, 41, rue Bichat, à Paris ; Maître. — (1885) le même. — (1886) le même, tourneur-repousseur. — (1887) Fouquet Ernest, maire ; Maître. — (1888) le même. — (1889) Andrez, Victor-Charles, capitaine en retraite 13, rue des Cultures - Maraîchères ; Maître. — (1890) le même. — (1891 et 1892) le même, *, chef de bataillon au 65^e régiment d'infanterie territoriale, 91, avenue Victor-Hugo. — (1893) Théry, Jules-Léon, architecte-ingénieur, 13, rue Christiani, boulevard Barbès, à Paris ; Maître. — (1894) La loge transporte son siège à Paris, à l'hôtel du Grand Orient ; voir plus haut *l'Étoile de l'Avenir de Seine-et-Oise*.

Temple : — Chemin vicinal de Rosny à Neuilly-sur-Marne, lieu de Plaisance, 67, Maison Folliat, (1877-1879) — 67, avenue de la Station, (1880-1893).

Pontoise

LES AMIS DU PEUPLE

Loge fondée le 15 juin 1848.

VÉNÉRABLES : — (1860) Vigier, docteur médecin ; Maître. — (1861) le même. — (1862) Séré de Poin, banquier ; Maître. — (1863) Lavoye, propriétaire et clerc de notaire ; Maître. — (1864) le même, principal clerc de notaire. — (1865 et 1866) le même, 47, rue de la Roche. — (1867) le même, propriétaire. — (1868-1871) le même. — (1872) Putel, fabricant de cartes pour billets de chemin de fer ; Maître. — (1873) Lavoye, comme ci-dessus. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) le même, 47, rue de la Roche. — (1876) le même. — (1877) le même, 9, rue d'Ennery. — (1878) le même. — (1879) Dedieu, Auguste, propriétaire, 10, rue de l'Ermitage ; Maître. — (1880 et 1881) le même. — (1882) Billoin, Arthur, négociant en fers et charbon, 2, rue de l'Hôtel-Dieu ; Maître. — (1883 et 1884) le même. — (1885) le même, maire ; Rose-Croix. — (1886) le même. Pour la correspondance : Henri Dénaux, 25, place Notre-Dame. — (1887-1889) le même. — (1890) Castaneda, docteur en médecine, 10, rue Thiers ; Rose-Croix : même adresse. — (1891) Castaneda de Campos, Jean-Michel, comme ci-dessus. — (1892 et 1893) le même ; Chevalier Kadosch. — (1894) le même, 28, rue Thiers.

Temple : — 3, rue Neuve Saint-Jacques (1871-1894).

Tenues actuelles : — Le 2^e samedi du mois.

Rambouillet

L'AMITIÉ DISCRÈTE

Loge fondée le 16 décembre 1849, à Neauphle-le-Château.

VÉNÉRABLES : — (1869) Bouchet, épiciier, distillateur, à Neauphle-le-Château, Seine-et-Oise ; Chevalier Kadosch. — (1870 et 1871) le même. — (1872) Joly, architecte, inspecteur des palais nationaux ; Maître. — (1873) le même. — (1874) Laigneau, boulanger, 61, rue Nationale ; Maître. — (1875) le même. — (1876) Carrey, député à l'Assemblée nationale ; Maître. Pour la correspondance : Laigneau, comme ci-dessus. — (1877) le même, maire, membre du Conseil général. — (1878) le même. — (1879 et 1880) aucun nom dans l'Annuaire — (1881) Dreyfus, Ferdinand, député, 39, rue d'Amsterdam, à Paris ; le grade maçonnique n'est pas indiqué. Pour la correspondance : Laigneau, boulanger, 61, rue Nationale. — (1882) Joly, Charles, architecte du Palais, 30, rue de

L'Hôpital ; Maître : même adresse. — (1883) Lefèvre, Jean, sous-directeur des Bergeries Nationales ; Maître. — (1884) le même, inspecteur d'agriculture à Fontaine-Yot, par Chancenez, Seine-et-Marne. — (1885) Laigneau, Roger-Ed., boulanger, 61, rue Nationale ; Maître. — (1886) le même. — (1887) Félix Léon, marchand de vins en gros, à Le Perray, près Rambouillet ; Maître. — (1888) Noury, Léon-Auguste, avoué ; Maître. Pour la correspondance : Vigneron, limonadier, café de la Place d'Armes. — (1889-1892) le même. — (1893) Chantegrain, Paul-Marie-Ernest, instituteur, à Maintenon, Eure-et-Loir ; Maître : même adresse. — (1894) le même.

Temple : — 23, rue d'Angivilliers (1871-1894).

Tenues actuelles : — Le 3^e dimanche du mois, à 2 h. 1/2 du soir.

Rueil

LES FIDÈLES D'HIRAM

Loge fondée le 12 mai 1824.

VÉNÉRABLES : — (1860) Schneider père, propriétaire et entrepreneur de bâtiments, boulevard des Tilleuls ; Rose-Croix. — (1861-1865) le même. — (1866) aucun nom dans l'Annuaire. — (1867) Hubert, propriétaire ; Maître. — (1868) le même, 5, rue Béquet. — (1869-1872) le même. — (1873) Godefroy, Edmond, capitaine au 64^e régiment de ligne, à Villeneuve-l'Étang, Seine-et-Oise ; Maître. — (1874) le même, *, 12, rue d'Auteuil, à Paris. — (1875) le même, capitaine en retraite. — (1876) le même. — (1877) le même, capitaine-major au 16^e régiment territorial d'infanterie. — (1878) le même, Rose-Croix. — (1879) le même, 7, rue Royale, à Nanterre. — (1880) le même. — (1881) Manton Jules, architecte, 81, rue de Versailles, à Bougival, Seine ; Maître. — (1882) le même, 23, rue des Hautes-Eaux, à Bougival. — (1883-1886) le même. — (1887) le même, adjoint au maire. — (1888) le même, *, premier adjoint au maire. — (1889-1891) le même, architecte-expert. — (1892) Bernard, Absalon, entrepreneur de maçonnerie, 10, rue de Colombes, à Nanterre, Seine ; Maître. — (1893) Manton Jules, comme ci-dessus. Pour la correspondance : Magnat, 8, rue de Marly. — (1894) le même. Pour la correspondance : Bernard, 8, rue du Gué.

Temple : — Avenue des Tilleuls, enclos du Théâtre (1874). — 28, boulevard des Ormes (1875-1894).

Tenues actuelles : — Le 2^e samedi du mois.

Saint-Germain-en-Laye

LA BONNE FOI

Loge fondée le 13 septembre 1820.

VÉNÉRABLES : — (1860) Perrot, *, géographe, 8, rue des Ursulines ; chevalier Kadosch. — (1861 et 1862) le même. — (1863) Filon, *, propriétaire, membre du Conseil municipal, 12, rue Saint-Louis, Rose-Croix. — (1864) Perrot, comme ci-dessus, commissaire de surveillance au chemin de fer, 13, rue des Ecuyers. — (1865 et 1866) le même. — (1867) Fauvel, architecte de la ville ; Maître. — (1868 et 1869) le même. — (1870) Choret, architecte, 7, rue de la Verrerie ; chevalier Kadosch. — (1871) Renard, défenseur agréé, 5, rue de l'Église ; Maître. — (1872) Laurent, receveur de l'hospice, 10, rue Grande-Fontaine ; chevalier Kadosch. — (1873) Tellier, entrepreneur de charpentes, rue d'Ourches ; chevalier Kadosch. — (1874) Dambrine, Aimé-Zéphire-Joseph, négociant en vins, 4, rue de Mantes ; Maître. — (1875) Journée, conducteur des ponts et chaussées, 5, rue des Ecuyers ; Maître. — (1876) le même. — (1877) Dambrine, comme ci-dessus. — (1878) le même. — (1879) Daumont, Emile, entrepreneur de peinture, conseiller municipal, 22, place du Château ; Maître. — (1880) David, Charles, dit Gilbert, rentier, 1, rue du Poteau-Juré ; Maître. — (1881) Dambrine, comme ci-dessus. — (1882) le même, conseiller municipal. — (1883-1889) le même. — (1890) Journée, Charles-Isidore, contrôleur des ponts et chaussées en retraite, 5, rue des Ecuyers ; Maître. — (1891-1894) le même.

Temple : — 9, rue d'Ayen (1870-1894).

Tenues actuelles : — le 2^e mardi du mois.

Thoiry

PAIX ET TRAVAIL

Loge fondée le 5 novembre 1853 à Dammartin.

VÉNÉRABLES : — (1872) Bouchet, épiciier-distillateur, à Neauphle-le-Château (Seine-et-Oise) ; Maître. — (1873 et 1874) le même. Pour la correspondance : Didier, peintre à Neauphle-le-Château Seine-et-Oise. — (1875) Tombée en sommeil.

Temple : — Grande-Rue, maison Dujardin (1872-1875).

Statistique des 35 années :

Le département de Seine-et-Oise a compté, en tout, quinze loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France : dix fonctionnent actuellement.

(A suivre).

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

MUSULMANES

DANS L'AFRIQUE DU NORD

CHAPITRE V

Recrutement, Organisation et Fonctionnement des Ordres religieux.

(Suite)

Le plus important devoir que le Khouan doive à ses frères est la discrétion : malheur à lui, s'il venait à y manquer. Quant à la charité qu'ils doivent avoir les uns pour les autres, elle est le digne pendant de celle qu'ont entre eux les francs-maçons. Il faut d'abord bien distinguer la théorie et la pratique, car il est impossible que la concorde règne longtemps parmi les adeptes de Chitan, et puisque Eblis ne peut pas faire régner l'amour dans son royaume entre ses associés, comment réussirait-il sur la terre ? Mon enfant, ferme les yeux sur les défauts de ton frère, et sache que celui qui dévoile les péchés de son frère, enlève le voile qui couvre les siens. Quand devant toi on dira du mal d'eux, ferme ton oreille pour ne rien entendre. Chéris ceux qui les chérissent, aide ceux qui les aident, déteste ceux qui les détestent, tue ceux qui les tuent. Sois envers eux franc, simple et humble ; dans leurs maladies assiste-les, ferme-leur les yeux et ensevelis-les pieusement ; sois avec eux d'un même esprit et d'un même cœur, et, lorsque devant quelqu'un tu parles de ta société, n'en dis jamais du mal, mais vante-la comme si c'était la première du monde. Toutes ces maximes sont admirables, cependant on y voit toujours la formule : dent pour dent, œil pour œil ; nos philanthropes francs-maçons ne voudront pas voir des frères dans des hommes ayant de pareilles maximes. Que voulez-vous, Satan s'est conformé aux mœurs du peuple, et puis, consolez-vous, ils vous ressemblent sous d'autres rapports, comme vous leur ressemblez en mettant en pratique cette théorie que vous condamnez.

Ainsi, comme tout récemment encore, vous l'avez montré, ô charmants philanthropes qui prêchez partout l'union et l'amour, et vivez dans votre maison comme chiens et chats, les chefs des sociétés secrètes musulmanes vous ressem-

blent en tout point, vous n'avez pas pu vous entendre pour nommer un successeur et la division est parmi vous. C'est précisément la même chose chez vos confrères : aussitôt que le chef a disparu, chacun oublie la magnifique théorie dont vous venons de donner quelques spécimens, chacun veut être chef, et aussitôt, dans l'ordre, se forment autant de congrégations que de Moqaddem ambitieux. C'est là la charité de Satan, ses disciples marchent sur les traces de leur maître. La règle recommande la franchise, ah ! oui, un Arabe être franc, ne rien cacher à son Cheikh ! le pauvre malheureux, il serait pendu. Devant son Moqaddem, il sera doux et humble comme Raton, il flattera son maître, rampera devant lui, baisera ses habits, fera tout ce qu'il lui commandera, mais au fond du cœur il sera plein de mépris pour lui, le maudira même peut-être, mais il est trop avancé dans la voie du mal, son intelligence est obscurcie, et sa volonté n'a plus la force de vouloir, bien qu'il ait la force de maudire. On le voit donc, si la théorie est très belle à part une ou deux maximes, ne croyons pas que ces sociétés soient un paradis ; nous résumerons tout dans ce mot : ils s'aiment comme les francs-maçons s'aiment, comme les démons s'aiment.

Quel a été le motif qui l'a fait entrer dans ces congrégations ? Pourquoi y reste-t-il ? Parce qu'il y trouve son intérêt. Ici, nous allons faire connaître les obligations du Khouan, et ses avantages. L'ouerd recommande cinq choses au Khouan :

- L'éloignement du monde,
- La solitude,
- Le jeûne,
- La présence aux réunions,
- La ziara,
- La hadia,
- Le dikr.

Nous allons nous étendre sur chacune de ces obligations, ce sera un moyen de faire pénétrer le lecteur encore plus dans ces congrégations musulmanes, et lui en faire connaître l'esprit.

La première obligation est l'éloignement du monde, nous y joindrons la seconde, la solitude. La plupart des ordres religieux, pour ne pas dire tous, prêchent en effet ce renoncement, cette solitude. Déjà nous en avons dit quelques mots, lorsque nous avons parlé de l'extase et de ses degrés. Le Khouan, en effet, est censé ne plus devoir s'occuper de ce monde. Nous avons dit le but de ces congrégations : Qui veut la fin, veut les moyens ; aussi tout ordre religieux qui veut avoir une réelle importance, recommande à ses affiliés les pénibles mortifications de la vie

ascétique. Dans la *mystique* de Görres, nous lisons que le corps des saints peut arriver, à cause de l'influence prépondérante de l'âme sur le corps à se passer de nourriture pendant un certain nombre de jours, même d'année : que le corps n'est plus alors pour l'âme d'aucun poids ; que toutes les passions sont éteintes, que tous les besoins ne se font plus sentir, enfin que l'âme jouit sur la terre d'une extase perpétuelle. Ainsi, sainte Magdeleine qui vécut tant d'années, d'après la tradition, sans prendre de nourriture, tant d'âmes saintes qui vivaient dans le désert, de quelques herbes sauvages ou de quelques fruits que portait le palmier, et tant d'autres saints dont la vie sur la terre semblait être plutôt la vie d'un ange que celle d'un homme. Satan a voulu avoir des saints à sa façon, il a voulu favoriser ses élus d'extases et de ravissements. Aussi le Moqaddem recommande-t-il à celui de ses disciples qui semble avoir mieux compris que les autres le vrai but de l'ordre, de s'habituer peu à peu à se passer de nourriture, et d'en prendre le moins possible. On a vanté la sobriété des Arabes ; pourquoi faut-il que nous apportions ici une note discordante à ces récits fabuleux qui plaisent tant à nos poètes. L'Arabe est glouton de sa nature, et il suffit d'avoir habité, non pas seulement visité en touriste l'Algérie et toute l'Afrique du Nord, pour en être convaincu, il est sobre comme nos malheureux de France qui ne veulent pas travailler et se contentent, pour leur dîner, d'un morceau de pain. Manger peu, et diminuer progressivement la quantité, éviter tout commerce avec les hommes, vivre seul, retiré dans la solitude, voilà donc la première recommandation. Il y a un ordre que nous avons déjà cité bien souvent, les Khelouatya (de Kheloua solitude), qui semblent vouloir imiter nos ordres religieux. D'après la tradition, un Khelouati quelconque (il s'appelle Mohammed en Turquie, Omar dans d'autres pays, et serait mort au IX^e siècle de l'hégire, vers 1390-1400 de J.-C.), avait pris l'habitude de passer de temps en temps une douzaine de jours au pain et à l'eau. Un jour, sans doute en sortant d'une extase, il entendit une voix qui lui disait : « ô Khelouati (Omar ou Mohammed, suivant les pays), ô Khelouati, pourquoi m'abandonnes-tu, » et Omar ou Mohammed-el-Khelouaty (suivant les pays où l'on se trouve), docile à cette voix du ciel, consacra toute sa vie à la retraite et à la pénitence. Désormais, le Khouan, craignant sans doute d'entendre cette voix après le douzième jour, en consacra quarante à la retraite, au jeûne et à la prière. Et pour qui répand-il ainsi de nombreuses prières ?

Pour le salut de son âme, pour le salut général de l'Islam, pour le pardon des péchés, pour la paix, etc., etc.

Mais comment faut-il entendre cet éloignement des hommes ? Est-ce seulement l'amour de la solitude, comme chez nos religieux ? Non. Ce que recommandent les chefs religieux, c'est la haine, le mépris de ce monde : le cheik, voilà le seul être qui doive désormais occuper toutes les pensées, toutes les affections de ses subordonnés. N'allez pas, écrit Chadeli à ses fidèles, avec celui qui se préfère à vous : c'est un homme mauvais, ni avec celui qui vous préfère à lui, ce sentiment ne durerait pas. Aimez celui qui aime et prie Dieu et allez avec lui. La faim et la soif, les souffrances physiques et les intempéries des saisons sont d'excellents moyens pour étouffer les passions de l'âme, faire dominer l'esprit et arriver au but que se propose tout Khouan. De quelle utilité sera donc pour la société cet individu qui se sera ainsi épuisé, et, par une série de jeûnes excessifs, aura tellement surexcité le système nerveux qu'il aura sans cesse l'esprit hanté de fantômes et de visions. Dites à ces affiliés des zaouia de faire ce que font sans cesse nos religieux : lire, écrire, réfuter les erreurs, faire progresser la science, fouiller toutes les vieilles bibliothèques, déchiffrer les manuscrits et cultiver encore, par-dessus tous ces travaux, toutes ces terres immenses d'où ils tirent à la sueur de leur front, un pain que leur rendent si amer les générations ingrates. Ces mêmes hommes, qui proscrivent nos trappistes, nos chartreux, nos bénédictins, parce qu'ils sont inutiles à la société, feront l'éloge de ces malheureux dont la figure fait reculer d'horreur : la face pâle et livide, les yeux caves, sans force et sans énergie, le menton retiré, le front chargé de rides avant l'heure, l'imagination sans cesse en ébullition ; voilà l'œuvre de Satan, voilà ce qu'il faudrait proscrire. Le Khouan fuit la société parce qu'il la méprise, parce qu'il voit dans ces hommes des êtres qui lui sont inférieurs, il la fuit pour atteindre un but mauvais, il ne peut être comparé en rien avec nos religieux : le Khouan déteste la société parce que, pour y vivre, il faut travailler, et c'est ce qu'il ne veut pas ; ce qu'il aime, ce qu'il préconise, c'est le doux farniente : Qu'on nous permette de citer ici quelques passages de Scherourdi (mort en l'an 632 de l'hégire (1235 de J.-C.)) Les Scherourdya nous semblent être de tous les religieux musulmans ceux qui pratiquent le plus fidèlement les théories de la philosophie indienne ; leurs doctrines sont empreintes du plus affreux

panthéisme, et tous ces religieux font leurs délices de vivre loin du monde, plongés sans cesse dans la contemplation de l'essence divine; du moins, ils le croient et en sont persuadés.

« Quand le soufi est parvenu à un dégoût parfait du monde, il ne conçoit plus aucun souci relativement aux choses nécessaires à sa subsistance : alors, Dieu lui fait connaître les plus légers défauts de ses actions par des signes extérieurs qui sont comme une compensation de la faute dans laquelle il est tombé. Par le bon usage que le mystique fait de ces avertissements divins, il finit par ne plus voir en toutes choses que l'action de Dieu, qu'il sait pourvoir à tout, indépendamment d'aucune action étrangère. Alors il renonce à tout moyen de gagner sa vie, même à la mendicité, et c'est à ce moment que Dieu fait que les choses dont il a besoin arrivent d'elles-mêmes, et qu'il lui ouvre encore la porte des bienfaits... Dans cet état, le mystique est favorisé des manifestations de la Divinité, manifestations dont il y a divers ordres, et dès qu'il est arrivé aux premiers degrés de ces faveurs divines, il ne reçoit plus sa subsistance que par des voies surnaturelles. » Cité par RINN page 207-208.

Dieu a nourri les saints dans le désert, pourquoi Satan n'en ferait-il pas de même ? on le voit, partout et toujours il est le singe de Dieu : partout et toujours il favorise les passions de l'homme, ici, c'est l'égoïsme, poussé au dernier degré ; on ne voit que soi, rien que soi. Et puis, dans cette solitude, tranchons le mot paresse, à quoi pensera-t-on ? On sait le mot de l'Esprit-Saint : *Vox soli* ; et cet autre adage : La paresse est la mère de tous les vices. Y a-t-il une grande différence entre les fakirs de l'Inde et les Khouan d'Afrique ? Nous avons démontré que le Soufisme avait apporté dans l'Islamisme les doctrines indiennes, et ce panthéisme vague, indéterminé. Plus loin, quand nous parlerons du diker, nous verrons que sur ce point encore les Khouan ressemblent aux lama, avec cette différence, c'est que le Khouan est un vrai moulin à paroles, tandis que le sectateur de Bouddha fait dire ses prières par des moulins qu'il s'est fabriqué (1). Plus que l'Indien, l'Arabe est amoureux du merveilleux : il n'y a pas de perfection ici-bas, s'il n'est favorisé de visions, et la perfection de cet individu est basée et graduée sur la quantité d'extases. Voilà pourquoi il faut la solitude : voilà pourquoi Satan, en voulant perdre

les hommes de l'Afrique, a su choisir si bien ses moyens.

La solitude, les veilles, les jeûnes, voilà les moyens employés par les Cheikh pour dominer sur leurs affiliés. Certes, ce moyen serait tout à fait inefficace en Europe ; mais les Arabes ne sont pas des Anglais ou des Allemands. Le diker achèvera l'œuvre et mettra le malheureux affilié complètement entre les mains du cheikh.

Qu'est-ce que le diker ? Le mot diker (de la racine dakara, mentionner) signifie exposition, mention. Le diker est l'oraison particulière à l'ordre, comme le *Salve Regina* chez les Trappistes, c'est même le signe de reconnaissance entre les affiliés d'un même ordre. Le plus souvent, c'est une invocation assez courte, très courte même, quoique, dans certains ordres, il puisse atteindre une longueur vraiment démesurée, deux pages d'un in-8, caractères fins, lignes serrées. Le diker sert de prière ; le diker sert de signe de reconnaissance entre affiliés ; mais surtout le diker sert à abrutir l'intelligence, c'est le moyen employé par les cheikh pour pouvoir dominer certainement leurs Khouan.

Qu'on ne se figure pas, en effet, le diker comme le mot sacré ou de passe des affiliés de la franc-maçonnerie : rien de semblable ; le Khouan devra réciter son diker 100, 200, 500, 1.000 fois, et cela cinq ou six fois par jour ; ainsi cette formule : Il n'y a pas d'autre divinité qu'Allah, qui sert de diker à presque toutes les congrégations musulmanes, devra être récitée 100 fois au moins, à tous les moments de la journée où il faut faire ses prières. Essayez, ami lecteur, de réciter cette phrase rien que 100 fois, et vous nous direz l'effet produit en vous ; il n'est pas besoin de faire bien attention au sens, il suffit de le dire, de s'entendre, et de ne pas avoir d'autre préoccupation que de bien le réciter. Essayez donc de le dire 100 fois sans distraction et vous nous direz l'effet produit en vous par cette contention d'esprit : évidemment nous ne parlons pas aux directeurs de Grands-Séminaires ni à ceux qui, dans les ordres catholiques, sont chargés de former les novices ; eux connaissent l'affreuse plaie du scrupule : tous les Khouan sont scrupuleux, mais sur ce point seulement, la loi de Dieu les tracasse peu ; et un meurtre ou un adultère est pour eux une petite, très petite peccadille : mais ne pas bien réciter son diker ! ne pas y apporter toute son attention ! oh ! c'est le péché des péchés, et le malheureux qui le fait mérite l'enfer. C'est bien à eux qu'on peut appliquer les paroles de Jésus-Christ : Ils avalent un

(1) *Voyage en Tartarie et au Thibet*, par M. Huc. 5^{me} édition, tom. I, page 328.

chameau, et arrêtent une paille. Ne croyons pas que le diker ne soit composé que d'une phrase, d'un mot : allons donc, ce ne serait pas suffisant, et pendant qu'on y est, il faut abrutir tout-à-fait. Nous allons donner, à titre de spécimens, quelques diker. Voici celui des qadrya, l'ordre le plus saint de l'Islam, fondé par Abd-el-Kader-el-Djilani (561 de l'h., 1165 de J.-C.) ; il suffit de réciter 165 fois, à la fin des cinq prières obligatoires et aussi souvent qu'on le pourra, la parole sainte : Il n'y a de divinité que Allah ! Ce diker est le seul donné par les diplômes de Bagdad ; quelques branches y ajoutent les deux prières suivantes :

100 fois : (Que Dieu me pardonne).

100 fois : O Dieu, que Dieu répande ses bénédictions sur notre Seigneur Mohammed, le prophète ignorant comme l'enfant qui tète.

Ce n'est pas tout : les plus avancés en perfection y ajoutent, suivant Snoussi, les prières suivantes :

Réciter la fatiha après les prières ordinaires :

121 fois : O Dieu répandez vos bénédictions sur notre Seigneur Mohammed, et sur sa famille, un nombre de fois 100.000 fois plus grand que celui des atomes de l'air, bénissez-le et accordez-lui le salut !

121 fois : Que Dieu soit glorifié ! Louange à Dieu, il n'y a de divinité que Allah, Dieu est très grand, il n'y a de force et de puissance que dans le Dieu Très Haut et Très Grand.

121 fois : O cheikh Abdel-Kader-el-Djilani, quelque chose pour Dieu.

Une fois la sourate de Ya-sine.

41 fois la sourate commençant par : Est-ce que je ne m'explique pas.

121 fois : la sourate commençant par : Lorsque viendra le secours de Dieu...

121 fois encore la prière : O Dieu répandez, etc.

Ce n'est pas encore fini : ceux qui savent lire doivent réciter 8 fois la sourate de la fatiha, y compris la formule : Au nom de Dieu, etc.

Réciter la sourate d'El-Ikheles.

Enfin dire 3 fois : Que Dieu répande ses bénédictions sur le prophète. (Cité par RINN : pages 184-185.)

Ces prières sont toujours récitées dans les hadra.

Presque tous les diker se composent de ces deux phrases : Je demande pardon à Dieu, il n'y a d'autre divinité que Allah : mais le nombre de fois que chacun le doit réciter varie suivant les ordres ; souvent aussi, presque aussi souvent que les deux autres, on trouve la phrase suivante : O Dieu, répands tes bénédictions sur le Prophète, sa famille et ses compagnons.

Nous allons donner encore le diker des Chadelya. Chadeli lui a donné son nom, bien qu'il n'en soit pas le premier fondateur : il n'est que le troisième supérieur général : Abou Médian, né à Séville (520 de l'h., 1120 de J.-C.) eut comme successeur Abd-es-Sellem-ben-Machich, contemporain du sultan Abd-el-Moumen qui fonda la dynastie des Almohades et voulait rétablir l'imamat à son profit. La principale gloire d'Abd-es-Sellem fut d'avoir choisi pour son successeur Chadeli. L'ordre des Chadelya compte plus de vingt ordres différents, qui se réclament tous fils du grand Chadeli. De plus, beaucoup d'ordres ont à peu près le même diker : en citant le diker de cet ordre, nous ferons connaître celui des autres. Ben Machich, le maître de Chadeli, avait donné pour tout diker le mot Allah à dire continuellement : il fallait appuyer sur la lettre l et prolonger le son a. Le diker était bien court et bien précis et tout individu pouvait l'apprendre et le retenir facilement : répéter sans cesse le nom de Dieu, que fallait-il de plus, où trouver une prière plus efficace ? Ce diker rappelle involontairement l'invocation de saint François d'Assise : *Deus meus et omnia*. Nous n'étonnerons personne en disant que les tièdes devaient se contenter de le dire quelques fois par jour ; et l'effet qu'on voulait obtenir n'arrivait pas. Aussi Chadeli y ajouta l'invocation suivante : « Il n'y a de Dieu que Allah, la vérité souveraine ; Mohammed, le vrai, le fidèle est le prophète de Dieu. » — Peu à peu le mot Allah du diker primitif a fait boule de neige, et voici le diker en usage de nos jours. Cité par RINN : d'après le cheikh El Missoum qu'il avait consulté à ce sujet.

« 100 fois : Je demande pardon à Dieu.

« 100 fois : Que les grâces divines soient sur le Prophète.

« 1.000 fois : Il n'y a pas d'autre divinité que Allah. »

Ce diker est récité par ceux qui suivent le sens littéral des écritures, tels que les zianya, mais ceux qui suivent le sens mystique et caché récitent le suivant, en y ajoutant les louanges et les attributs de Dieu, etc. :

« 100 fois : Je demande pardon à Dieu.

« 100 fois : Que les bénédictions de Dieu soient sur le Prophète.

« 100 fois : Il n'y a pas d'autre divinité que Allah. »

Peut-être sommes-nous dans l'erreur : mais nous croyons qu'un Khouan doit être peu dispos quand il a récité toutes ces invocations, surtout quand on connaît les qualités que la récitation du diker doit avoir.

Pour bien s'acquitter de cette obligation, il faut remplir, enseignent les cheikh Chadelya, vingt conditions. Avant de réciter il faut : 1° abandonner toute préoccupation, toute pensée étrangère : saint Bernard laissait à la porte de l'Eglise toutes ses préoccupations ; 2° avoir fait ses ablutions ; 3° remplir son cœur de l'important devoir qu'il va remplir ; 4° se figurer le cheikh donnant sa bénédiction ; 5° demander l'assistance du cheikh. Quand ces conditions seront remplies on pourra réciter le diker. Il faudra remplir douze conditions, nous n'en énumérerons que quelques-unes, qui sont générales à tous les ordres, éliminant celles qui sont particulières aux Chadelya. Il faut choisir un endroit sombre et écarté autant qu'on le peut, fermer les yeux pour n'être pas distrait par les choses extérieures, placer devant ses yeux l'image fictive de son cheikh qu'il faudra tenir au courant de toutes les sensations que l'on éprouve, au fur et à mesure qu'on pénètre dans les choses cachées ; choisir de préférence dans le diker, la formule : Il n'y a de divinité que Allah, qui est la formule la plus efficace. — Quant aux conditions qui doivent suivre le diker, ce sont le silence, le bannissement de ses propres pensées et surtout l'abstention de toute boisson. En effet, le diker communiquant à l'âme un ardent désir de s'unir à Dieu, lui communique en même temps une grande chaleur, qu'il faut bien se garder d'étancher, ou empêcherait de la sorte les liaisons de l'âme avec Dieu.

Le lecteur comprend maintenant ce qu'est le diker : c'est une oraison jaculatoire, le plus souvent, que les Khouan répètent à satiété en s'aidant de leur chapelet ; que deviendrions-nous si l'Eglise nous imposait de 50 à 100 chapelets à réciter par jour, sans aucune distraction ? Voilà la condition des Khouan. On comprend pourquoi les supérieurs de tout ordre y attachent la plus grande importance. Les plus grandes faveurs sont attachées à cette récitation : quiconque a entendu dans sa vie une fois tout son diker, et l'a récité une seule fois sans aucune distraction est sûr de son salut. Il est donc bien facile de gagner le ciel, et on n'est pas étonné que ces hommes qui portent un tel mépris au monde, s'attachent avec tant de persévérance à leur diker. Quelle fatale influence doit avoir sur l'homme affilié à ces sociétés une telle pratique. De quoi est capable un homme qui a marmotté quatre, cinq, six mille fois dans un jour, des phrases comme celles que nous avons citées. Quelle sera son énergie morale, quelle sera la force de son caractère, quelle sera la force de son intelligence : rien pour le cœur, rien pour l'intelligence, rien

pour la volonté dans ces invocations arides comme le sable du désert, et qui dessèchent ces pauvres âmes d'une manière plus terrible et plus irrémédiable que le vent brûlant qui, après avoir passé sur les sables du Sahara, vient dessécher les jardins du Sahel. Est-ce là nous le demandons une invention humaine ? Au moins les chinois ne sont victimes que de la funeste habitude de l'opium, mais nos Khouan, à la passion du hachich à laquelle presque tous sont adonnés afin de se procurer plus facilement l'extase, ont encore, pour atrophier leur intelligence, la pratique dissolvante du diker. Aussi, tout ce qui constitue le Khouan aux yeux du cheikh, c'est la récitation du diker : de la sorte cet homme satanique, qui ne poursuit qu'un but, retenir ses semblables loin de tout progrès, et arrêter les progrès du catholicisme, cet homme ou plutôt cette brute veut pour se servir des hommes dont il a besoin, les dominer et les asservir, leur enlever ce qu'ils ont d'homme : leur intelligence et leur liberté.

A ce principal avantage du diker, il faut en ajouter un autre, qui quoique secondaire, est cependant d'un grand secours : c'est un moyen de reconnaissance entre affiliés d'un même ordre. Voici comment ils procèdent à cette reconnaissance. On a remarqué que les diker que nous avons cités sont composés ordinairement de trois ou quatre petites phrases : le premier dit la première invocation, et l'autre répond par la seconde ; il suffira de pousser l'interrogatoire avec le troisième pour savoir si vraiment deux affiliés sont en présence. Bien que, dans beaucoup d'ordres, ce soient à peu près les mêmes invocations, la confusion ne sera pas facile ; chaque ordre, en effet, a une intonation de voix différente, des pauses différentes, des modulations de voix différentes. Enfin, pour se reconnaître plus facilement entre eux, quelques ordres ont des signes de reconnaissance, soit dans la manière de prier, soit en portant un anneau de fer au chapelet comme les Kerzazya, soit un habit de telle couleur. Bien plus, certains ordres ont plusieurs mots mystiques connus d'eux seuls, afin de se reconnaître d'une manière certaine. Ces mots correspondent aux mots sacrés, etc. de la franc-maçonnerie. Il y a donc un tuilage parmi les Khouan, et il est aussi compliqué que celui des loges.

Ad. Ricoux.

(A suivre.)

La Résistance

Mgr Fava, évêque de Grenoble, vient d'adresser à Mgr Coullié, archevêque de Lyon, la lettre suivante :

ÉVÊCHÉ
DE GRENOBLE

Grenoble, 27 août 1895.

Monseigneur et vénéré Métropolitain,

Votre Grandeur nous a enseigné à tous ce que nous devons penser des mesures prises par le gouvernement de la République, à l'endroit de nos congrégations religieuses : cette loi est *anticonstitutionnelle* ; partant injuste, et sans force. L'autorité qui voudrait, en pratique, y mettre une sanction, agirait despotiquement.

Que faut-il penser de ceux qui se soumettraient bénévolement à cette loi anticonstitutionnelle ?

Un homme qui avait le droit, par son caractère, sa science, sa position de sénateur et son grand âge, d'élever la voix au sein du congrès de Lyon, a dit ce qui suit, devant cette noble et grande assemblée :

« On ne peut guère concevoir de malheur plus grand pour un peuple que celui d'être soumis à des lois qui blessent la justice, à un pouvoir qui met la force publique au service de l'iniquité. Il en est un autre pourtant que j'ose mettre au-dessus de celui-là : c'est la désertion des gens de bien devant le pouvoir sectaire, la défaillance des défenseurs du droit en face des peines qu'impose et des efforts qu'exige la lutte pour la justice et la liberté. »

Plus loin, M. Lucien Brun dit : « Français et catholique, je ne puis ne pas voir le triste état auquel est réduite l'Eglise de ma patrie ; je vois le péril prochain de l'asservissement définitif. »

Puis, s'adressant aux religieux, M. le sénateur ajoute : « Et voilà que Dieu fait aux religieux l'honneur de leur confier le sort de son Eglise de France. Comme aux heures solennelles des batailles décisives, les troupes d'élite sont au premier rang, et c'est sur elles que porte l'effort de l'ennemi. »

Oui, l'heure présente est solennelle. Les esprits qui ne considèrent pas la marche des événements ne voient que le fait du jour et l'isolent du passé ; mais les plus clairvoyants suivent la marche des choses vers le but proposé : le but de la secte maçonnique est de renverser le christianisme en France, et elle sait que sans les congrégations religieuses, il serait difficile pour ne pas dire impossible, au clergé, d'accomplir sa mission auprès des enfants, des jeunes gens, des hommes de tout âge, des malades, des foules en France et à l'étranger. C'est pourquoi elle vise à ruiner et à détruire les religieux, hommes et femmes. En attendant de frapper le grand coup, la maçonnerie, semblable à la magicienne antique, Circé, avilit ses victimes. en leur demandant de honteuses concessions.

Si nos congrégations les font, elles seront ruinées d'honneur et dans un avenir prochain, d'argent. Il ne restera qu'à les pousser un peu, pour les jeter au sépulcre, qu'elles auront creusé de leurs mains.

Qu'elles considèrent donc, Monseigneur, ce que leur conseillent leurs meilleurs amis. Votre cri a fait écho au cri du cardinal Langénieux et tous deux vous répétez la parole du cardinal-archevêque de Paris : « La France demeurera chrétienne, ou elle cessera d'être. » Lyon, la ville des martyrs, répond à Reims, la ville de Clovis et de Jeanne d'Arc, pour crier à tous les catholiques : En avant ! et vive le Christ qui aime les Franks ! — Que les timides regardent la croix, et ils y verront leur Roi souffrant et mourant. Cette vue leur dira comment on souffre et comment on ressuscite.

En Orient, qui dit France, dit catholicisme — qui dit Angleterre, dit protestantisme — qui dit Turquie, dit Mahométisme. — Détruire le catholicisme en France, c'est détruire la France. — N'allons donc pas donner la main aux protestants, aux francs-maçons pour ruiner notre patrie. Sachons souffrir pour Dieu, le Christ et son Eglise. Prenons la croix : par elle nous vaincrons !

Monseigneur et vénéré Métropolitain, vous pouvez compter sur nos congrégations religieuses comme sur les vôtres.

Nous demandons à l'Esprit de Dieu d'éclairer ceux qui gouvernent la France. Si, au lieu de respecter la justice et la Constitution, envers les congrégations, ils les violent, nous subirons la violence, et nous nous laisserons dépouiller, comme faisaient les martyrs, à l'exemple de Jésus-Christ, notre divin Maître. En un jour, l'on dira de nos religieux et de nos religieuses : Ils ont arrêté la secte maçonnique et sauvé l'Eglise de France.

† AMAND-JOSEPH.

Evêque de Grenoble.

UN CONCOURS SUR LA QUESTION DU MIRACLE

Un prix de 2.000 francs à décerner tous les deux ans, a été fondé par une généreuse bienfaitrice, sous le nom de *Prix-Hugues*, pour encourager la composition d'écrits destinés à la défense de la foi.

Ce prix a été attribué déjà trois fois, en 1891, 1893 et 1895, par la Faculté de Théologie, chargée de juger le concours.

Le prochain concours aura lieu en 1897.

En voici le sujet :

« Du Miracle en face de la Science.

Qu'est-ce que le miracle ?

Est-il possible ?

Est-il rigoureusement vérifiable ?

Quelle est la valeur du miracle dans la démonstration de la vérité chrétienne ? »

Les manuscrits doivent être adressés au Secrétaire général de l'Institut Catholique, 74, à Paris, au plus tard le 28 février 1897.

Ils ne doivent porter ni signature, ni nom d'auteur, ni aucun signe distinctif autre qu'un *numéro et une devise*, lesquels devront être répétés à l'intérieur d'un pli cacheté, annexé au mémoire et contenant en outre le nom, les qualités et l'adresse postale de l'auteur.

Le prix sera décerné à la fin du mois de juin 1897.

LE CONGRÈS ANTI-MAÇONNIQUE INTERNATIONAL

Tout s'organise à merveille, pour ce Congrès, qui fera époque. Après un appel lancé dans la presse italienne par le Conseil Directif de l'Union Anti-Maçonnique d'Italie, des élections ont eu lieu à Rome pour la constitution définitive du Comité Central.

Voici les principaux passages de l'appel du Conseil Directif :

Appel aux Catholiques.

A en juger par les lois antichrétiennes imposées à la catholique nation de Saint-Etienne (la Hongrie); d'après les sacrilèges inouïs et les provocations manifestes des francs-maçons du Nouveau Monde; par les lois impies, dites droit d'accroissement, par lesquelles on tente de détruire, en France, les congrégations religieuses; par la proclamation de la date du 20 septembre comme fête nationale pour le royaume d'Italie, il est de toute évidence que la guerre sourde, implacable, ténébreuse de la franc-maçonnerie contre la sainte Religion catholique et le Saint-Siège, est arrivée aujourd'hui à la période la plus aiguë.

Aujourd'hui donc, plus que jamais, il est nécessaire de tenir tête aux incessants assauts de la secte infernale et d'opposer, à la guerre universelle qu'elle nous suscite, une résistance organisée, également universelle.

C'est dans le but d'indiquer, aux catholiques du monde entier, les moyens d'organiser, par une commune entente, une action d'ensemble anti-sectaire que le CONSEIL DIRECTIF GÉNÉRAL DE L'UNION ANTI-MAÇONNIQUE, dont le siège est à Rome, lance la convocation, pour cette année même, d'un grand **Congrès Anti-Maçonnique International**, afin de l'opposer aux convents secrets de la secte.

Le succès de ce Congrès est dès à présent assuré : le Souverain Pontife a déjà daigné en bénir et en approuver le projet. Les anti-maçons les plus connus y prendront part. Hors d'Italie, on travaille activement pour envoyer de nombreux représentants des divers pays, et les adhésions déjà acquises permettent de dire que ce premier Congrès Anti-Maçonnique sera une imposante manifestation des catholiques du monde entier, contre la fête maçonnique du vingt-cinquième anniversaire de la sacrilège brèche de la porte Pia.

Le Congrès se réunira à BRUXELLES, le plus tôt possible (la date sera fixée incessamment, sitôt la réception des avis attendus des Comités Nationaux d'Amérique); il importe, par conséquent, de nous mettre immédiatement et courageusement à l'œuvre.

Maintenant, la lutte contre la franc-maçonnerie, qui ne s'était encore engagée que par de petites escarmouches isolées, acquerra, à partir de ce Congrès, le caractère d'une véritable croisade universelle. Léon XIII sera consolé des outrages qu'en cette triste année les sectaires vomissent contre Lui et contre la sainte Eglise. La religion se verra défendue avec énergie. Satan et ses légions tomberont, encore une fois, renversés

grâce à la valeur des fidèles catholiques qui les combattent par le saint nom du Christ.

Le Conseil Directif Général de l'Union Anti-Maçonnique d'Italie.

Le président de la Commission Exécutive, chargée de l'organisation centrale du Congrès, est M. le commandeur Guglielmo Alliata, avocat, président général de l'Association de la Jeunesse catholique italienne.

La Commission Exécutive a adopté, *comme programme d'études*, le programme que nous avons publié dans notre dernier numéro.

Le Règlement Général du Congrès a été voté; nous le ferons connaître à nos lecteurs dès que nous en aurons reçu communication par nos amis de Rome. Nous pouvons dire, toutefois, dès à présent, que le Congrès sera divisé en quatre sections : 1^o Prière; — 2^o Action; — 3^o Presse; — 4^o Bienfaisance.

A Paris, le Comité Français fonctionne avec la plus grande activité et recueille d'ores et déjà les adhésions, soit de membres actifs, soit de membres honoraires.

Une souscription est ouverte pour couvrir les énormes frais de propagande; voici la première liste :

Souscription pour le Congrès Anti-Maçonnique International.

Reçu directement par le Comité Français :

S. E. le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, 50 fr. — S. G. Mgr Trégaro, évêque de Séez, 25 fr. — S. G. Mgr Fava, évêque de Grenoble, 100 fr. — R. P. Picard, 25 fr. — Baron Armand Rivière, 50 fr. — Comité Anti-Maçonnique de Paris, 50 fr. — Abbé Garnier, 50 fr. — Varaigne, 20 fr. — Glotard, 20 fr. — M^{lle} Riout, 20 fr. — Samazheuil, 10 fr. — M^{lles} K., 5 fr. — Abbé de Bessonies, 20 fr. — Léo Taxil, 20 fr. — Abbé Favier, 15 fr. — Bar, 5 fr. — Edouard Alexandre, 5 fr. — Venail, 10 fr. — Auzouy, 20 fr. — De Lapparent, 50 fr. — Moreau, 1 fr. — Laschett, 5 fr. — Le Bordaïs, 10 fr. — Saint-Charles, 10 fr. — R. P. Marie-Antoine, 10 fr. — Total : 606 fr.

Sommes remises au Comité Français par Miss Diana Vaughan, versant en son nom et au nom de ses amis :

Miss Diana Vaughan, 100 fr. — M^{me} Ht, 200 fr. — G. J., 25 fr. — Comte d'E., L.-M., 20 fr. — Un petit médecin de campagne, 10 fr. — F. C. B., au Chasnot, 10 fr. — Docteur Le Menant des Chesnaies, 10 fr. — Un chevalier de Malte, 100 fr. — L. de B., à Amiens, 5 fr. — Abbé Ganeval, 5 fr. — Une alliée dans la guerre anti-maçonnique, 3 fr. — D. X., qui prie pour la conversion des francs-maçons comme il a prié pour Miss Diana, 10 fr. — Hournon, 3 fr. — Pour le règne de Jésus, 2 fr. — A. C., 2 fr. — M^{me} Veuve J. Mathieu, 5 fr. — Abbé James, à Saint-Sauveur-le-Vicomte, 1 fr. 95. — La pauvre bergère de la Salette, Mélanie Calvat, en religion Sœur Marie de la Croix, 7 fr. — F. Aurand, 5 fr. — Un jeune homme très heureux et qui rend grâces à Dieu pour une conversion si providentielle, 2 fr. 25. — Abbé Barrère, 5 fr. — Abbé E. Huot, 1 fr. — L. S., 5 fr. — M^{me} Veuve Bréhaudat, 3 fr. — Abbé Queslin, à Montigny-les-Arsures, 5 fr. 05. — Pierre Drapeau, notaire, à Grand-Couronne, 5 fr. — Abbé Brevet, à Tlemcen, 5 fr. — Abbé Guillet, à

Andrézieux, 3 fr. — Poulpiquet, à Brescanval-en-Belès, 5 fr. — Comtesse de Th., 5 fr. — Abbé Bobillon, à Notre-Dame-des-Gardes, 5 fr. — Total de la première collecte de Miss Diana Vaughan : 573 fr. 25 c.

Total général de la première liste : 1.179 fr. 25.

Ceux de nos lecteurs qui désirent coopérer à l'œuvre du Congrès Anti-Maçonnique International, voudront bien envoyer leur souscription à cette adresse : M. GABRIEL SOULACROIX, 7, rue d'Aboukir, à Paris. — NOTA : avoir bien soin de n'ajouter aucune autre désignation. M. Gabriel Soulacroix est le secrétaire-trésorier du Comité Français ; mais, à raison des nombreux affiliés à la secte qui pullulent dans les administrations, et notamment dans celle des postes, il est prudent de mettre seulement son nom sur l'enveloppe, quand on lui écrit.

LA PREMIÈRE COMMUNION DE MISS VAUGHAN

Notre vénérable ami, M. le chanoine Mustel, donne les renseignements très intéressants que voici, dans son dernier numéro de la *Revue Catholique de Coutances* (n° du 30 août) :

Miss Vaughan.

Nous avons reçu, de source sûre, les meilleures nouvelles de cette intéressante et célèbre convertie.

Aujourd'hui et depuis quelques jours, le mot est complètement exact.

Dans un numéro de la *Revue Mensuelle*, Miss Vaughan a raconté comment la Supérieure du couvent où, le jour de la Fête-Dieu, pendant la Messe, la grâce parla si éloquemment à son cœur, avait voulu, obéissant à un zèle plus ardent qu'éclairé, qu'elle fût baptisée.

Et cependant, cette néophyte n'avait pas encore la foi intégrale strictement exigée. D'ailleurs c'était à l'autorité épiscopale qu'il appartenait d'intervenir dans une semblable circonstance.

La bonne Religieuse avait donc commis une faute grave en elle-même qui lui a été justement reprochée, mais une de ces fautes pour lesquelles peut-être le bon Dieu, qui voit le cœur, a plutôt des récompenses que des blâmes, parce que, si l'acte est répréhensible et irrégulier, l'intention est inspirée par la charité.

Quoiqu'il en soit, Miss Diana Vaughan, tout en travaillant à combattre Satan, son culte et ses suppôts, priait elle-même et demandait à tous de prier pour elle. Elle envoyait à Lourdes des pèlerins pauvres, dont elle payait le voyage. Elle appelait à grands cris, dans l'angoisse et la confiance filiale de son âme, la lumière et le secours de Dieu. Elle invoquait Marie, dont elle avait blas-

phémé le nom, et Jeanne d'Arc, à la protection de laquelle elle devait tant déjà.

Si nous en croyons les témoignages tout à fait dignes de foi qui nous ont été transmis, le démon ne lâchait pas facilement sa proie et, n'espérant plus la tromper et la séduire, il la tourmentait affreusement.

Des doutes, des nuages plutôt, subsistaient en son esprit, et lui étaient une épreuve plus pénible. Elle y voulait chercher un remède honnête, raisonnable, mais humain.

Or, le bon Dieu lui voulait montrer, par une expérience saisissante, que la foi vient de lui seul, comme le don surnaturel le plus précieux, puisqu'il est la racine et le fondement de tous les autres.

Aussi est-ce lui seul qui s'est réservé de l'éclairer.

Peu de temps avant l'Assomption, d'après nos informations, elle se rendit au Couvent où l'aurore de la vérité s'était levée sur son âme ; le 15 août, dans l'après-midi, sous le coup d'une émotion très vive, son âme s'éleva vers le ciel, et c'est à Jeanne d'Arc qu'elle s'adressait encore.

Quelques jours après, toutes les ombres avaient fui. Elle pouvait s'écrier : Je crois, je sais, je vois, je suis désabusée.

Cette fois, l'Evêque fut prévenu. Par son ordre, les cérémonies du baptême furent suppléées, et le 24 août dernier — samedi — Miss Jeanne-Marie-Raphaëlle Vaughan s'approchait pour la première fois de la sainte Table.

Nous voudrions pouvoir dire quelle était sa ferveur et sa reconnaissance ! On en pourra juger un peu par ces paroles, qui, le lendemain, lui sont échappées, et que nous croyons reproduire textuellement, ou du moins, peu s'en faut : « Dépeindre l'état de mon âme depuis hier, cela ne se peut. Je voudrais mourir, tandis que je suis si heureuse, oui, mourir, si Dieu ne me commandait pas la lutte... Enfin, je ne m'appartiens pas ; que Dieu dispose de moi comme il voudra ! »

Et encore : « Ils sont bien à plaindre, les catholiques qui négligent la communion. Avoir le droit de boire à la source de la Vie éternelle et ne pas en user, refuser le plus doux des bonheurs, s'éloigner de Dieu qui s'offre à vous, quelle aberration !... »

On nous écrit également que la pieuse néophyte a commencé, dès le lendemain, une neuvaine d'actions de grâces et de réparations, qui doit se terminer le lundi 2 septembre, où, pour la seconde fois, elle s'approchera du bon Dieu.

Que nos lecteurs nous permettent de les prier de se joindre à cette âme si comblée des grâces divines, ce jour-là particulièrement, pour bénir

Dieu et lui demander de continuer en elle son œuvre de miséricorde et d'amour.

Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.

L.-M. MUSTEL.

De notre côté, nous avons pu obtenir quelques renseignements sur la neuvaine que notre chère collaboratrice vient de faire, du 25 août au 2 septembre. C'est une neuvaine que miss Vaughan a consacrée à l'adoration de l'Eucharistie pour réparer, pour consoler le bon Maître des péchés qui font saigner son divin Cœur.

Voici comment la pieuse néophyte a réglé sa neuvaine, avec l'approbation de l'aumônier, son directeur de conscience :

- 1^{er} jour. — Réparation de l'incrédulité.
- 2^e jour. — Réparation de l'indifférence mondaine.
- 3^e jour. — Réparation de l'égoïsme des cœurs durs.
- 4^e jour. — Réparation des péchés d'impureté.
- 5^e jour. — Réparation de la persécution.
- 6^e jour. — Réparation des communions tièdes.
- 7^e jour. — Réparation des blasphèmes.
- 8^e jour. — Réparation des communions sacrilèges.
- 9^e jour. — Réparation des profanations sectaires.

Le premier jour, en sortant de la chapelle, après son adoration, elle dit à l'aumônier du couvent comment elle avait prié : celui-ci trouva sa méditation très belle et l'engagea à la mettre par écrit, le soir, avant de se coucher, et de faire de même chaque jour. Miss Vaughan suivit ce conseil, et nous devons à l'obligeance d'une personne figurant au nombre de ses amis la communication d'une copie de ses prières du premier jour.

Ces feuilles, écrites le dimanche 25 août, sont donc, en quelque sorte, ses impressions de première communiant. Nos lecteurs nous saurons gré de les reproduire. « Elle ira loin et haut », nous écrivait M. le chanoine Mustel, dès les premiers pas de miss Vaughan dans la voie de la vérité. On va le voir, notre vénérable ami ne s'est pas trompé ; car, lorsque cette âme d'élite prie, elle atteint les plus hauts sommets. Pour notre part, nous n'avons pu retenir nos larmes, en lisant ces impressions ; l'émotion de Jeanne-Marie-Raphaëlle, devant le Tabernacle, est communicative au suprême degré.

Réparation de l'Incrédulité.

25 août.

Je viens d'entendre la sainte messe, confondue dans la foule des fidèles. J'ai prié mentalement ; j'ai pleuré en silence ; oh ? des larmes non amères, des larmes de reconnaissance et de bonheur... Je me prosterne, absorbée dans la méditation.... Que m'importe si je suis seule en la maison de Dieu, ou si d'autres y sont demeurés comme moi !... Mes yeux ne sont plus pour les hommes ni les choses

de ce monde ; rien ne distraira mon esprit. Je n'ai qu'une seule pensée, où mon âme se plonge : l'Agneau Sauveur est là.

Seigneur Jésus, mon maître bien-aimé, ma joie, mon amour, ma vie ! Vous êtes là !... Vous êtes présent dans le tabernacle sacré... Je ne vous vois pas, je vous sens ; oui, je sens votre divine présence.

Les séraphins vous entourent ; ils sont votre garde d'honneur. Recueillis, ils vous adorent. Ils sont là, eux aussi ; ils sont là, invisibles... O mon âme, sors de cette vile matière qui est mon corps, et va, approche-toi, confiante, va auprès des saints anges... Ils t'appellent. Ils te disent : « Jésus est ici. Jésus te voit. Jésus te veut. Viens, viens, ne crains pas. Jésus est le plus doux maître, et il t'aime. »

Est-ce donc possible, ô mon Dieu ?... Quoi ! vous me voulez, moi, la plus indigne des créatures ?... Quoi ! les séraphins ne s'écartent pas de moi avec horreur ? ils ne me repoussent pas avec colère ?... O Jésus, que vous êtes bon !...

Mon âme s'élance vers le tabernacle. J'éprouve l'impression d'un dédoublement de moi-même. Je me sens agenouillée, là, à la place où j'ai assisté tout à l'heure au Saint-Sacrifice, et cependant je me sens aussi devant l'autel, maintenant, près, tout près de mon Dieu, mon Jésus, mon amour.

Sa voix murmure à mon oreille : « Ne crains pas, viens, plus près, plus près !... »

Non, ô mon Dieu, je ne crains pas. Pourtant, mon âme s'arrête dans son vol vers vous. Mon cœur se fond en suave allégresse, mais le respect me retient à distance. Mon âme s'abîme dans l'adoration ; elle demeure là, hors de votre garde d'honneur : non, elle n'ira pas plus loin.

Vous êtes le roi de l'univers, Celui qui a créé tout de rien ; vous êtes la suprême majesté, l'infinie grandeur, l'immensité unie à la toute-puissance... Le ver de terre oserait-il lever son regard vers le soleil des soleils ?...

La foi purifie et donne droit à participer aux jouissances des saints... Ferme tes yeux, ver de terre ; écrase-toi, créature de boue, être avili, fruit de péché, méprisable espèce, écrase-toi sous le poids de ton indignité. Mais tu reconnais ta bassesse, et tu crois ! Alors, les rayons de Dieu se répandent sur toi ; ils t'inondent et te pénètrent... Mystère de miséricorde ! mystère de bonté !... Tandis que le respect arrête l'humanité, souillée

de la tache originelle, mais ardente de foi, c'est Dieu lui-même, Dieu qui a lavé par l'eau sainte du baptême, Dieu qui a effacé ensuite — trop bon ! trop bon ! — les fautes personnelles par le sacrement de la pénitence, c'est Dieu qui vient à la pauvre et misérable humanité ; c'est Dieu qui déchire la nuée dont sa majesté s'enveloppe, c'est Lui qui se fait sentir à l'infime créature, et qui se manifeste avec tous les resplendissements de son adorable Cœur, dans la prodigieuse expansion de son amour paternel.

Sa divinité triple et une saisit, enlace, broie affectueusement l'âme croyante. Je sens Dieu le Père ; il me bénit. Je sens Dieu le Fils ; il me baigne dans le sang vivifiant de ses plaies. Je sens Dieu le Saint-Esprit ; il m'illumine et exalte encore ma foi.... Et il est un, en cette manifestation de bonté pénétrante ; il est mon tout, indivisible, il me noie dans l'océan de sa gloire unique. Et cela, parce que je crois !...

O la foi !.... Qu'ils sont heureux, ceux qui la possèdent ! Qu'ils sont à plaindre, ceux qui ne l'ont pas !.... La foi ! la foi ! ô mon Jésus, gardez-la-moi toujours !...

Le tabernacle s'ouvre.... Les séraphins s'inclinent, leurs blanches ailes ployées... Le saint des saints déborde d'un éclat sans pareil ; c'est l'Eucharistie qui vit et qui éclaire, qui parle à l'âme et qui embrasse le cœur....

La lumière qui jaillit du tabernacle m'éblouit !.... Ai-je les yeux ouverts ou fermés ? Je ne sais.... Les yeux de mon corps ne voient rien, peut-être ; mais les yeux de mon âme contemplent.... Lumière à la fois éblouissante et douce, lumière incompréhensible, mystérieuse, dont le foyer est la divine Hostie !....

Jésus, vous êtes là !... Vous manifestez votre très réelle présence par cette subite lueur, d'une surnaturelle intensité, qui éblouit mon âme, qui ne m'aveugle pas... Voilà le feu vraiment divin, le feu céleste, le feu eucharistique ; sans se montrer, en demeurant caché sous les mystiques espèces, Jésus brûle qui l'aime, Jésus consume qui se donne à lui, et l'âme est dans le ravissement et la béatitude.

Oh ! réchauffez-moi encore, mon doux Seigneur ; encore ! encore !...

Et pitié pour les cœurs glacés, dont le mépris vous offense !...

Je veux réparer l'outrage des incrédules, ô mon Jésus !.... L'incrédulité étend tous les jours ses ravages dans le monde ; Satan la suscite, la propage, tout à sa haine de l'humanité.

Car, ô Dieu d'infinie bonté, l'Eucharistie est le plus grand miracle de votre amour.... Dieu se donnant à l'homme, le Créateur se faisant l'aliment de sa créature, cela est au-dessus de la raison humaine ; mais cela est vrai, et dans cela, âme fidèle, âme docile et aimante, écoute la voix de ton sentiment.... Alors, tu comprendras pourquoi Satan assiège l'homme de sa haine.... Le corps de mon Dieu se mêle à mon corps, le sang du Christ Rédempteur coule dans mes veines. L'homme devient le temple vivant de Celui de qui il tient l'être. Oh ! oui, je comprends maintenant la rage du Maudit !....

Il multiplie ses efforts pour priver l'humanité du suprême bienfait divin.... Le monstre !.... C'est lui qui pousse le sceptique à rire de l'auguste mystère d'amour, c'est lui qui inspire les sarcasmes des impies.... L'incrédulité fait son infernale joie ; il a éloigné des hommes de la Sainte Table !...

Ne pas croire à l'Eucharistie, quel crime contre la bonté de Dieu !.... Jésus a institué ce sacrement sublime pour se donner à nous, corps et sang ; méconnaître ce prodige d'amour, quelle effroyable ingratitude !... Mon Dieu, pitié pour les incrédules !... pardonnez-leur, et éclairez-les.

* *

Mais comment réparer la criminelle injure des sceptiques moqueurs ?... Par quelles larmes effacer l'affront dont votre divin Cœur saigne, aimable Jésus ?...

Les ingrats, on les méprise, il est vrai ; mais Dieu est le père de ces hommes, de ces ingrats. Un père souffre surtout de l'ingratitude de son enfant... Et combien vous souffrez, ô mon Dieu !... Et vous ne regrettez point d'avoir créé l'humanité, en présence de l'impiété des incrédules ?... Dieu n'a pas de regrets... L'éternelle sagesse de Dieu a tout prévu, l'outrage à sa divinité comme l'adoration par les croyants... Il a permis lui-même la naissance de ceux qui l'insultent dans l'Hostie sainte ! il tolère qu'ils vivent !... Merveille inouïe de bonté, il donne aux coupables le temps pour se repentir, aux volontaires aveugles le temps pour rouvrir les yeux, aux ingrats le temps pour réfléchir à leur ingratitude et en faire amende honorable... Inépuisable, le trésor de l'amour divin ! Jamais tarie, la source de la miséricorde !...

O mon Maître bien-aimé, ô mon Père chéri, ô mon créateur adoré, que faire ? oui, que faire pour réparer l'incrédulité de ceux de mes frères que Satan égare ?...

Ils ne croient pas ; je croirai davantage.... Oh !

je suis altérée de foi !.... Vivre sans la foi, ce n'est pas vivre ; c'est mener une existence bestiale.... Moins que cela encore : c'est être au-dessous de l'animal grossier, puisque les animaux n'ont pas eu la révélation des vérités divines... A la lumière de l'Evangile, je crois, ô mon Dieu ! de toutes les forces de mon âme, je crois !... Oui, vous êtes présent sous les mystiques espèces ; oui, ce pain est votre Corps, ce vin est votre Sang... Ce ne sont pas des symboles devant lesquels je me prosterne ; c'est bien vous-même, ô Jésus, que les séraphins entourent, dans ce sanctuaire béni, dans cette maison où l'âme fidèle est toute à vous.

Je jette un long regard encore sur le tabernacle sacré. Vous en avez fait votre demeure parmi les hommes. Vous avez voulu, par cet ineffable mystère, redescendre en ce monde où la méchanceté vous crucifia ; et cela, afin que ceux de vos enfants qui vous aiment puissent vous sentir au milieu d'eux, puissent être plus près de vous.... O Seigneur adorable, désaltérez ma foi ; inondez mon âme de croyance, ô mon Jésus, ma joie, mon amour, ma vie, mon tout !...

Acte de Contrition.

« Seigneur, qui habitera dans votre tabernacle, ou qui reposera sur votre montagne sainte ? — Celui qui marche dans l'innocence, et qui pratique la justice ; celui qui dit la vérité qui est dans son cœur, qui n'a point d'artifice dans ses paroles ; celui qui ne fait point de mal à son prochain, et qui n'accueille point l'injure qu'on fait aux autres. » (Ps. XIV, v. 4-4.)

En voulant, ô mon Dieu, réparer l'offense qui vous vient des incrédules, je dois aussi vous offrir le repentir de mes propres péchés, et ils sont nombreux... N'as-tu pas toi-même, âme orgueilleuse, fait couler souvent les pleurs du bon Maître?... Humilie-toi, grande coupable ; bois ta honte !... Possèdes-tu les mérites si justement exigés pour être reçue dans le tabernacle du Seigneur ? — Non ! mille fois non !... Ton Dieu, tu l'as méconnu ; tu t'es détournée de lui, quand il t'appelait... Implore donc sa miséricorde, non seulement pour les autres, mais pour toi.

Pardon, ô mon Dieu, pardon !... J'ai péché grandement contre vous. Pour expier, je n'aurai pas trop de mille et mille douleurs à endurer dans mon corps et dans mon âme... Frappez, frappez, Dieu juste ; le châtiment ne sera jamais assez terrible... Oui, frappez ; mais ôtez-moi ce fardeau de mes péchés, qui m'écrase comme une montagne... Vous m'avez accordé votre grâce ; vous m'avez retirée, malgré moi, de l'abîme de mes

iniquités... Oh ! ces péchés, je les déteste ; à jamais, Seigneur, délivrez-m'en !... Entendez ma voix, qui vous crie : pardon et pitié ! Soulagez-moi, purifiez-moi, afin que je devienne digne de vous. Soyez sensible à mon repentir sincère... Grâce pour votre enfant, ô mon Père ! grâce pour la misérable créature qui jure au pied de votre autel, devant votre tabernacle sacré, de toujours obéir fidèlement à vos divins préceptes !

Acte d'Amour.

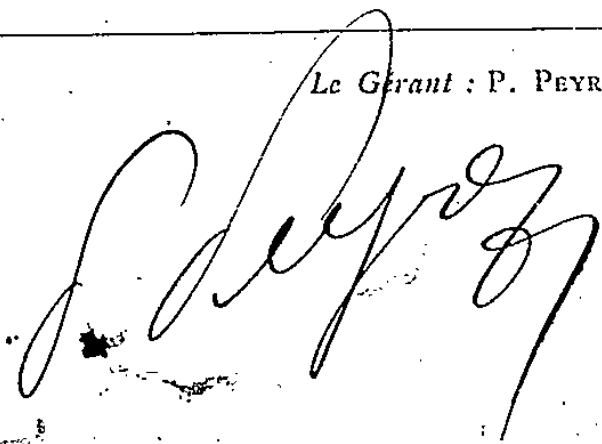
L'enfer m'était dû, et vous m'avez pardonnée. Les démons m'attendaient avec des ricanements sinistres, et vous m'avez arrachée au pouvoir qu'ils prennent sur nous en raison de nos forfaits... Merci, merci, ô mon Dieu !... Mais aussi, quel amour indéracinable votre amour a fait germer dans mon cœur !... Suprême bien pour moi, cet amour ! unique bien ! je n'en veux plus connaître d'autres.... Tous les biens de la terre ne sont qu'un vain mirage ; tous les honneurs de ce monde, tromperie, illusion, néant ; l'amour de Dieu, c'est tout.... Ah ! dans cet enfer qui m'était dû, dans ce gouffre maudit des plus affreux tourments, dans cette éternité de la surnaturelle douleur, je me précipiterais, en victime résignée, pour expier l'horrible crime d'avoir fait pleurer Jésus ; mais l'enfer a un supplice effroyable plus que toutes les autres tortures : le supplice du désespoir haineux, la rage de haine contre Dieu.... Vous haïr, ô mon Dieu, maintenant que je vous connais ? Oh ! non, jamais ! jamais !.... Tout, Seigneur, tout, tout, plutôt que de renoncer à vous aimer !...

Aumône.

Réparons, enfin, l'incrédulité par un acte charitable. Le pauvre sur cette terre, voit encore Jésus-Christ caché. Dépouillons-nous de ce qui ne nous est pas strictement nécessaire pour notre vie d'aujourd'hui. Donnons à Dieu, sans compter, ce que Dieu nous a donné ; l'aumône, c'est une restitution au dispensateur de tous biens.

Que chaque jour de cette neuvaive de réparation soit marqué par notre désintéressement des plaisirs de ce monde. Mortifions-nous, privons-nous ; que notre directeur de conscience, en sa qualité de ministre de Dieu, règle lui-même l'emploi de notre restitution à Dieu.

Mon Dieu, je vous aime dans l'Hostie et je vous aime dans le pauvre. Jésus, ô doux Jésus, je vous aime, et, pour tout le bien que j'ai de votre amour, je vous bénis.



REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

LES MANIFESTATIONS DIABOLIQUES

DANS

LA VIE DES PÈRES DES DÉSERTS D'ORIENT

Le D. Bataille et Miss Diana Vaughan, par toutes leurs révélations, ont fait de la question du diable une actualité. Les manifestations, racontées par Miss Vaughan, ne sauraient être niées, ni mises en doute : elle croit à l'existence des démons comme à sa propre existence. Tous les Palladistes, qui, pendant assez longtemps, ont assisté à des tenues de Triangle, vous avoueront, s'ils veulent parler, les manifestations de tels et tels démons. Ont-ils été illusionnés ? Quelques-uns, sans doute, et cela dans telles et telles circonstances : tous et toujours, non, car certaines manifestations sont impossibles à l'homme. Celui qui n'a qu'un but : s'instruire, accepte tous les témoignages marqués au coin de la sincérité. Le catholique sait par la foi, que le démon a reçu de Dieu une puissance, qu'il a surtout exercée d'une manière sensible dans les premiers siècles du christianisme : les missionnaires le trouvent encore très actif dans les pays qu'ils évangélisent. Si les contrées, où la religion du Christ est en honneur, semblent plus à l'abri des manifestations diaboliques, c'est parce que, là où la croix a triomphé, le démon est mal à l'aise. Laissons donc aux écrivains rationalistes, matérialistes et autres, leur gros rire et leurs plaisanteries peu spirituelles : en ne voulant à aucun prix des lumières de la foi, ils se condamnent à ignorer toujours ce qui est de son domaine, ils font l'œuvre du diable, dont le plus grand succès a été de se faire nier. Les Palladistes, favorisés de manifestations vraiment diaboliques, se réjouissent de leur bêtise qui les couvre comme d'un manteau protec-

teur : ils diront à ceux qu'ils veulent initier : « Nous formons une religion particulière, nous n'avons jamais adoré le diable, on en parlait au moyen-âge, son existence est une pure légende ». Si l'adepte comprend qu'on l'a trompé et regarde en arrière, on lui dit : « Quand on est entré chez nous, on n'en sort plus ». Ils ne comprennent pas autrement la liberté. S'il s'agit d'une Palladiste, on ne s'en tient pas là : les menaces et les voies de fait suivent de près. La démoralisation commence lentement leur œuvre, mais, grâce aux profanations, le Palladiste arrive rapidement à une impiété qui étonne. Extérieurement, il est un homme correct, mais, en tenue de Triangle, il se dédommage de la contrainte qu'il s'impose dans le monde profane, en se livrant aux propos et aux blasphèmes les plus révoltants. Ainsi dégradé, aura-t-il la force de reconquérir sa liberté, de remonter une pente profonde descendue souvent à regret ? Quelques âmes bien trempées l'ont fait, non pas seules, mais aidées puissamment par Dieu et son Église, dont les prières contrarient si fort l'action du démon. D'autres le feront encore, car, si le mauvais exemple est contagieux, le bon a une puissance aussi dans ces milieux pervertis. On a souvent cherché la jouissance seule, acceptant l'impiété palladique par lâcheté : les plaisirs, dont on s'enivre dans les Triangles, ne peuvent satisfaire longtemps, font place au regret, au remords et au repentir, si un bon exemple vient rallumer l'étincelle de foi qui subsiste peut-être encore dans cette intelligence dépravée. Les S. Palladistes, qui abandonnent ou tentent d'abandonner les Triangles, sont nombreuses : beaucoup de tentatives, quelques succès dépendant de circonstances diverses, telles sont les connaissances que m'ont values des renseignements certains sur le Palladisme. Rien n'est impossible à l'homme aidé par Dieu quand il se livre avec franchise et sait obéir à ceux que Jésus-Christ a établis comme conseillers sur la terre. Après avoir étudié

avec soin, dans les ouvrages concernant le Palladisme, les manifestations diaboliques, j'ai parcouru, la plume à la main, les Vies des Pères des Déserts d'Orient, d'Eugène Veuillot, glanant çà et là tout ce qui pouvait éclairer la question de l'intervention diabolique. Ce sont ces notes, classées sous des titres, que je présente à vos lecteurs de la *Revue Mensuelle*, comptant payer ainsi une dette de reconnaissance.

SOMMAIRE : 1° La doctrine Luciférienne est celle de Manès.

2° Pouvoir du démon : Existence d'anges bons et d'anges mauvais attestée par saint Antoine. Leur conduite envers lui. — Le pouvoir des démons a été surtout battu en brèche par la diffusion du christianisme. — Différents moyens employés dans l'exercice de ce pouvoir : 1 : *Il agit en maître dans certains pays* qu'il considère comme lui appartenant. — Succession de prodiges opérés à l'occasion de l'arrivée de solitaires dans une île où était un temple au démon. — Les démons en lutte contre un solitaire qui a choisi comme résidence un temple leur appartenant. — Les démons soutiennent une lutte plus violente encore contre saint Sabas. 2 : *Action du démon sur les éléments :* Navire retenu au rivage. — Construction d'une maison empêchée. 3 : *Action du démon sur les animaux :* Animal donnant tous les signes de la possession. 4 : *Action du démon sur le corps de l'homme :* Paralysie de la langue et maladie gagnant la bouche tout entière. — Action du démon permise par Dieu pour combattre la tiédeur, pour punir la moquerie, le mensonge et le parjure. — La faculté visuelle enlevée pour un temps. — Il trouble l'ouïe et fait entendre des bruits sans fondement. — Possession punissant un acte d'avarice. — Pustules, ulcères. 5 : *Pouvoir du démon allant jusqu'à frapper l'homme :* Coups de massue assénés sur les reins, dont les suites durent un an. — Coups rendant impossible tout service du corps ; guérison miraculeuse prompte. — Soufflet suivi de neuf heures d'évanouissement et de paralysie. 6 : *Le démon ose enfin s'attaquer à l'intelligence de l'homme :* Ange de lumière. — Fausse le discernement.

3° Pouvoir des saints sur le démon Ils le chassent ; exemple de Paphnuce. — La présence de saint Pacôme rend le démon muet. — Démons attachés à la porte pour avoir voulu forcer la demeure de saint Théodore. — Démon terrassé. — Démon chassé par un saint, même à distance. — Cadavres de saints chassant le démon. — But de la lutte. — Démon manifestant sa mauvaise humeur en ne répondant qu'au nom de Dieu.

4° Caractère du démon manifesté par la lutte. Caractère *violent* : Lutte contre les saints : Antoine, Pacôme, Euphrasie, Gara, Abraham, Nil, Siméon, Hilarion. — Caractère *blasphémateur, fauteur d'hérésies, moqueur, haineux, menteur* : Il prend la figure d'un prêtre. — Il se donne comme étant Jésus-Christ. — On l'oblige à dire la vérité. — Il menace de calomnier ; il calomnie. — On l'oblige à publier les crimes qu'il a fait commettre. — Il est estimé menteur.

5° Caractère de ses apparitions. 1 : Il emprunte la forme humaine celle des animaux sauvages de toute espèce, en particulier celle du serpent et celle du lion. — 2 : Il emprunte des formes monstrueuses : celle du centaure et la forme humaine hideuse.

6° Tentations diverses. 1. Contre la *foi* : incrédules punis. — 2. Contre l'*espérance* : tentation de découragement. — Il déclare ne pouvoir rien contre saint Pacôme, mais attend sa mort pour détruire son œuvre. — Il exagère le temps de la lutte pour lasser. — Il suggère que la damnation arrivera malgré les privations. — Il pousse au désespoir. — 3. Contre la *charité* : insultes à Euloge qui la faisait. — 4. Contre la vertu de *religion* : Il calomnie le prêtre qui apporte la sainte communion pour que Marc en soit privé. — Il cherche à empêcher de prier, par le bruit, par les dissensions. — 5. Il excite l'*orgueil* : Tentative insensée faite par un solitaire, et punie par Dieu. — Tentation semblable à celle de Notre-Seigneur. — Le démon pousse à une pratique excessive de la règle pour enorgueillir. — 6. Il excite la *vanité* : en portant à des actes de charité — par la louange — en faisant connaître les solitaires aux hommes. — 7. Il est vaincu par l'*humilité* : Le démon vante l'humilité de saint Macaire — c'est la vertu la plus puissante contre lui. — 8. Il pousse à l'*impatience* : Saint Pacôme ne peut se faire comprendre par ses serviteurs — il se sert dans ce but des souffrances physiques. — 9. Il pousse à la *lâcheté* : Il fait aimer l'inconstance, l'instabilité — volonté de saint Pambon mise à une épreuve ridicule. — 10. Il combat l'*amour de la solitude* : Tentation de la quitter par dégoût — Jean fait un miracle pour ne pas interrompre sa solitude. — Colère du démon qui n'a pas réussi avec Obédien. — Le démon fait pécher la nièce de saint Abraham pour rompre sa solitude.

1. — LA DOCTRINE PALLADISTE.

Le dogme fondamental des Palladistes est l'enseignement même de Manès, l'hérésiarche, qui suppose à l'origine des êtres égaux, deux

dieux incréés, vivants, opposés l'un à l'autre, l'un bon, qu'il appelle lumière, esprit, l'autre mauvais, qu'il nomme ténèbres, matière. Le Manichéisme survécut à son inventeur et se perpétua sous différentes formes. Saint Paul, ermite, né dans la Thébàide, en 228 ou 229, recevant la visite de saint Antoine, lui pose cette question : « Se trouve-t-il encore des hommes aveuglés au point d'adorer les démons ? » Dans tous les siècles, le démon a cherché à se faire adorer. « Au xiii^e siècle, dit un historien, il y eut des Lucifériens qui poussèrent si loin les erreurs gnostico-manichéennes qu'ils adoraient le chef des anges rebelles comme Dieu. » Les Palladistes modernes, quels que soient leurs jugements personnels sur ce point, ne sont que leurs continuateurs. Ces remarques faites, parlons.

II. — DU POUVOIR DES DÉMONS.

Saint Antoine atteste l'existence d'anges bons et d'anges mauvais, et nous décrit ainsi leur conduite à l'égard des solitaires et envers lui. Dieu, qui n'a rien fait de mauvais, avait créé bons les démons : c'est par leur faute qu'ils ont perdu perfections célestes et bonheur. Ils n'ont qu'un désir, empêcher les chrétiens de mériter les places dont les ont dépossédés leur orgueil et leur révolte. Dieu nous aidera à connaître leur nature et les moyens de les terrasser ; mais distinguons d'abord les bons anges des mauvais. Les premiers, en se manifestant, n'apportent aucun trouble : « Ils ne contestent, ni ne erient, dit saint Mathieu, et on n'entend point leurs voix. » Leur présence est si douce et si tranquille, qu'elle remplit soudain l'âme de joie, de contentement et de confiance, car le Seigneur est avec eux. La présence des mauvais anges, au contraire, a pour effet immédiat de provoquer le trouble de l'esprit. Ils viennent avec bruit et cris, comme des jeunes gens mal disciplinés, avec tumulte, comme des larrons : ils portent la crainte dans l'âme, le trouble et la confusion dans les pensées, la tristesse sur le visage et donnent le dégoût de la vie solitaire. Plus ils voient les hommes étonnés, plus ils leur présentent de fantômes, afin d'augmenter leur terreur et triompher d'eux en leur demandant de les adorer, comme l'ont fait les païens.

Comment se conduisit saint Antoine avec des ennemis qu'il connaissait si bien ? J'ai, dit-il, maudit au nom du Seigneur les démons me disant que j'étais un saint. Je répondais à leurs prédictions sur le débordement du Nil : « De quoi vous mêlez-vous ? » Ils m'ont environné comme des troupes de soldats armés, ils ont rempli de serpents et de bêtes sauvages le lieu où je demeurais : par la prière, je rendais inutiles tous leurs efforts. Ils m'abor-

dèrent un jour, avec une grande lumière en disant : « Nous venons, Antoine, pour t'éclairer. » Je fermai les yeux et la lumière s'éteignit. Dans une autre circonstance, ils vinrent chantant des psaumes et parlant de l'Ecriture Sainte : je demeurai comme un sourd qui n'entend rien. Un jour, tandis qu'ils ébranlaient tout mon monastère, je priai Dieu afin que mon âme fut calme. Ils revinrent, à quelque temps de là, en battant des mains, en sifflant et en sautant. Ils pleurèrent et se plaignirent d'avoir perdu toute force quand j'eus invoqué Dieu. L'un d'eux, apparaissant d'une grandeur démesurée, me dit avec impudence : « Je suis la force et la providence de Dieu, je te ferai telle faveur que tu voudras. » Proférant le nom de Jésus-Christ, je lui crachai au visage. Pendant un jeûne, il se présenta à moi sous l'habit d'un solitaire, et m'offrant la figure d'un pain : « Mange, dit-il, et donne quelque relâche à tes travaux excessifs : tu es un homme comme les autres et tu succomberas si tu continues ces grandes austérités. » Il m'a souvent présenté des apparences d'or, me demandant seulement de le toucher et de le regarder. Mon refus le remplissait de dépit. Il m'a souvent couvert de plaies, et les démons s'entrefrappaient les uns les autres quand je leur disais : « Rien ne saurait me séparer de l'amour de Jésus-Christ. »

Comme nous le prouvent la doctrine et surtout la conduite de saint Antoine, le démon fut tout-puissant contre lui, et pour s'opposer à son action, il fallait l'énergique volonté de saint Antoine et la grâce de Dieu. Mais son pouvoir a peu à peu diminué sous l'influence du christianisme. L'abbé Sérène, qui habitait le désert de Scété, disait à l'abbé Germain, parlant de son époque : « Les démons n'ont pas aujourd'hui la même force qu'ils avaient autrefois dans le premier établissement des anachorètes, lorsqu'il n'y avait encore que peu de solitaires dans le désert ; car ils étaient alors si furieux qu'il n'y avait que très peu de personnes, et très avancées en âge et en vertu, qui pussent supporter les maux qu'ils leur faisaient dans la solitude. Dans les monastères mêmes, ils faisaient tant de désordres et de violences, et attaquaient si souvent les religieux d'une manière toute visible, qu'ils n'osaient dormir tous ensemble durant la nuit ; mais, lorsque les uns prenaient un peu de sommeil, les autres continuaient la veille, sans interrompre ou la prière, ou la lecture, ou le chant des psaumes. L'assurance où nous vivons aujourd'hui, ne saurait s'expliquer autrement que par la grâce et la vertu de la croix, ou notre négligence qui rend les démons plus lents à nous attaquer, parce qu'ils comptent sur notre relâchement pour nous surprendre et nous vaincre plus aisément. »

Voici en quels termes ce même abbé Sérène

expose les différents moyens employés par le démon pour accomplir son œuvre en ce monde. Les uns se contentent d'effrayer les hommes par des terreurs paniques ; les autres, plus cruels, tourmentent impitoyablement les corps des possédés ; d'autres remplissent leur cœur d'une vanité ridicule, et d'autres leur inspirent non seulement le mensonge, mais les portent encore au blasphème. Il déclare avoir été lui-même témoin de cela, et avoir entendu de ses propres oreilles le démon confesser qu'il s'était servi de la bouche d'Arius et d'Eunomius pour publier par eux les impiétés et les sacrilèges de leur hérésie.

Nous ne saurions mettre en doute le pouvoir du démon, il nous importe avant tout d'étudier ses manifestations.

A. Le démon atteste son pouvoir *en agissant en maître* dans certains pays, qu'il considère comme lui appartenant. Nous donnerons, comme premier témoignage, une succession de prodiges opérés à l'occasion de l'arrivée de solitaires dans une île où était un temple consacré au démon. Le nom de Jésus-Christ était inconnu dans une île d'Égypte, et les démons y avaient un temple très ancien, souverainement respecté des insulaires, et un sacrificateur qui n'était pas moins révérend que leurs idoles. Les esprits de ténèbres, sentant l'approche d'une barque qui portait des solitaires, témoignèrent sensiblement un trouble et une frayeur extraordinaires, et l'un d'eux entrant dans le corps de la fille du sacrificateur, l'agita d'une si étrange manière qu'elle courait partout, grinçant, jetant de l'écume par la bouche, se roulant par terre et poussant des cris qui allaient jusqu'au ciel. Ce tragique spectacle attira quantité de monde après elle, lorsque, tout à coup, on la vit enlevée dans les airs, au grand étonnement des spectateurs, qui n'étaient pas moins effrayés que surpris. Elle fut portée jusqu'au lieu où les saints ne faisaient que d'aborder. Là, se jetant à leurs pieds et le démon parlant par sa bouche, elle s'écria : « Oh ! que votre puissance est terrible, serviteurs de Jésus-Christ ! Faut-il que vous veniez nous chasser d'un lieu où nous sommes depuis si longtemps ? Nous nous y étions cachés, après avoir été bannis de partout, et nous nous flattions d'être à couvert de vos traits dans cette petite île, où demeurant inconnus à cause des marais d'alentour, nous laissions le reste du monde en repos, et voilà que, par votre arrivée, nous perdons le seul asile qui nous restait. Vous avez été envoyés pour nous chasser, nous nous retirons donc, y étant contraints par la force de votre vertu. Prenez possession des terres et des peuples que vous prétendez vous appartenir. » Les solitaires chassèrent le démon du corps de cette fille ; il l'abandonna bientôt, mais ce fut en l'agitant avec tant de violence qu'il la

laissa étendue par terre comme morte. Les saints la relevèrent et la rendirent à son père parfaitement saine de corps et d'esprit.

Voici un second fait, qui montre davantage la colère du démon, quand on le contrarie. Il y avait en Syrie un temple, que les idolâtres du pays avaient consacré aux démons (1) : ils les révéraient par des cérémonies sacrilèges, moins pour leur rendre hommage que pour adoucir leur cruauté, car ils faisaient mille maux, non seulement aux hommes des environs et à tous les passants, mais encore à tous les bestiaux dont ils se servaient pour tendre des pièges à leurs maîtres. Saint Tholée s'étant fixé près de là, les malins esprits le regardèrent comme un ennemi qui les venait chasser et lui déclarèrent la guerre. Par sa foi, le saint les obligea à lui céder la place. Ils déchargèrent leur fureur sur les arbres de la montagne et arrachèrent en un moment 500 figuiers ou oliviers. Quelque temps après, réunis en grand nombre, ils firent paraître des torches allumées et poussèrent des cris horribles pour l'effrayer. Il répondit à ce vacarme par le mépris et ils s'enfuirent couverts de honte.

Nous les retrouvons encore en lutte contre un solitaire qui a choisi comme résidence un temple leur appartenant. Les démons lui apparurent et lui dirent : « Sors de ce lieu qui nous appartient ». Il disputa avec eux, au lieu de prier, ce qui faillit le perdre. Comme il avait mis dans ce temple ses branches de palmier pour travailler, les esprits malins les prirent et les dispersèrent çà et là. Le solitaire les ayant ramassées, les démons le saisirent et le jetèrent de force hors du temple. Alors, s'accrochant d'une main à la porte, il les éloigna en disant : « Seigneur Jésus, venez à mon secours. » Tant il est vrai que le meilleur moyen de les chasser est la prière.

Ils soutiennent une lutte plus violente encore contre saint Sabas. La montagne de Castel était infestée par les mauvais esprits, et personne n'osait en approcher. Saint Sabas vint y passer le temps du Carême. Les démons, honteux et irrités de se voir bravés dans cet asile, firent un vacarme horrible pour l'obliger à se retirer. Déjà, par faiblesse humaine, il éprouvait des sentiments de terreur ; mais Dieu, ranimant son courage, lui inspira la confiance au signe de la croix. Dès lors, il méprisa tous leurs bruits et tous leurs prestiges. Les malins esprits s'enfuirent tous ensemble sous la figure de corbeaux poussant des cris épouvantables et lui cédèrent la place pour toujours. Des bergers effrayés dirent : « Assurément, il faut que des serviteurs de Dieu soient venus s'établir à Castel, puisque les démons fuient avec tant de

(1) La superstition des idolâtres avait également dédié un temple au démon sur le sommet de la montagne de Corcyre.

bruit et de précipitation. » Ils s'y rendirent et trouvèrent le saint, à qui ils racontèrent ce qu'ils avaient vu.

Aux actions il ajoute encore les menaces. Saint Daniel Stylite, s'étant retiré dans un vieux temple d'idoles infesté par les malins esprits et connu par tous comme tel, entendit durant trois nuits des menaces terribles, accompagnées de grands bruits pour mieux l'épouvanter. Ils cessèrent pendant quelque temps de lui faire des insultes, puis revinrent de nouveau et menacèrent de le jeter dans la mer. Sa constance seule en triompha et les obligea à disparaître.

B. Dans deux circonstances nous le voyons *exercer une action extraordinaire sur les éléments*. Un vieillard, nommé Jean, avait un grand empire sur les démons, et il en était la terreur. Or, un patron, qui depuis deux semaines avait employé inutilement une grande quantité d'ouvriers pour lancer à l'eau un navire récemment construit, parce qu'on l'avait arrêté par des charmes magiques, lui demanda de prier. Il se prosterna, fit trois fois le signe de la croix sur le navire, et le nautonnier lança sans peine son bateau sur les flots.

Le démon, témoin d'ouvrages faits contre lui, parce qu'ils devaient servir à la gloire de Dieu, entreprit de les détruire et donna de si terribles secousses à un corps de logis destiné aux malades, qu'il fut impossible de continuer tout travail. Saint Siméon donna à un de ses disciples une verge, pour frapper là où le démon se manifestait, et lui ordonner de partir. Le démon s'enfuit honteusement en faisant un grand bruit.

C. Le démon *a prouvé son pouvoir sur les animaux* par une possession fort curieuse : nous la donnons ici quoique bien d'autres faits semblables à celui-ci aient été placés sous d'autres titres. Le démon, qui s'était emparé d'un chameau, le rendit si furieux qu'on ne pouvait le voir, ni entendre ses hurlements sans en être effrayé. Débarrassé de ses liens sur l'ordre d'Hilarion : « Je ne te crains pas, esprit malin, lui dit le saint, quoique tu sois caché sous un animal si énorme : car la force n'est pas plus à craindre dans ce chameau que dans un petit renard. » Le chameau vint sur lui avec fureur, mais pour tomber à ses pieds à son approche ; le démon s'était retiré. Le saint déclara aux assistants que Dieu permettait aux démons de s'attaquer, à défaut des personnes, aux animaux, pour nous punir ou nous instruire.

D. Le démon *a souvent exercé sa puissance sur le corps de l'homme*. — Voyant que sainte Synclétique résistait toujours courageusement à ses efforts, l'esprit du mal voulut s'en venger

sur sa langue, pensant qu'il viendrait plus aisément à bout de détourner ses compagnes du salut, quand elles seraient privées des leçons qu'elle leur donnait : mais il fut trompé dans son attente, car l'exemple de sa patience leur servit autant d'instruction que ses paroles auraient pu le faire. Sa constance admirable, qu'elles voyaient de leurs propres yeux, ne les persuada pas moins à pratiquer la vertu que ce qu'elles en avaient appris par leurs oreilles. Elle sentit peu après une si vive douleur de dents que la gencive en fut aussitôt infestée. L'humeur âcre qui la causait se répandit ensuite sur la mâchoire, et, comme un feu voyage, elle se communiqua aux parties voisines, en sorte qu'au bout de quarante jours les os furent découverts et consumés en moins de deux mois. La gangrène se manifesta sur les autres chairs qui furent percées et enfin elle lui dévora la bouche : ce qui causa avec la pourriture une infection si difficile à supporter, que les personnes qui la servaient avaient presque autant à souffrir qu'elle. Elle vécut trois mois dans cet état sans sommeil ni nourriture.

Le démon paralyse pour un temps la faculté visuelle. Il ne cessait d'obséder saint Siméon Stylite pour l'obliger à abandonner ses exercices extraordinaires de pénitence, et il tenta de faire à force ouverte ce qu'il n'avait pu gagner en indisposant les religieux contre lui. Il apparut au saint en oraison, couvert d'un brouillard noir et horrible par lequel il frappa ses yeux si vivement qu'il en perdit la vue. Après un séjour de quarante jours dans un sépulcre, une lumière céleste éclaira le lieu et le saint vit aussi clair qu'auparavant.

Il trouble l'ouïe de saint Maron, et lui fait entendre des bruits sans fondement. Dans la nuit, tandis qu'il priait, il perçut le bruit d'un chariot et d'un nombreux cortège. Le saint lui dit : « Jusques à quand, malheureux esprit, useras-tu de tous ces artifices et oseras-tu mépriser la bonté de Dieu ? » En se retirant, le démon le poussa comme s'il l'eût voulu renverser par terre.

Il produit des pustules et des ulcères. Le démon, ayant reçu permission de frapper saint Siméon dans le corps, celui-ci sentit tout à coup au pied gauche une douleur plus vive que de coutume, laquelle, augmentant par degrés, son pied fut tout à coup couvert de pustules, qui se crevèrent dans la nuit et firent voir, dès le matin, un ulcère si horrible qu'il en tombait quantité de vers. L'infection était telle que personne ne pouvait plus monter jusqu'au milieu de la colonne. Il souffrit ce mal durant neuf mois, après lesquels un jeune homme lui apparut. « Déposez, dit-il, toute crainte et toute tristesse : le mal que le démon vous a causé va cesser et vous aurez la consolation d'avoir triomphé de sa malice

et d'avoir mérité une couronne dans le ciel. » Son mal disparut ensuite entièrement.

Dieu permet cette action du démon sur ses saints pour leur donner des occasions de mérite. Pour délivrer Stagyre de la tiédeur, il livra son corps au démon. Pendant sa prière, le malin esprit le saisit et le terrassa. On le vit, en même temps, jeter de l'écume par la bouche, faire des contorsions effroyables, pousser des cris confus et horribles, et donner d'autres marques de la présence du démon : après quoi il demeura longtemps immobile et sans sentiment. La nuit suivante, il lui apparut un sanglier tout couvert de boue, qui se jeta plusieurs fois sur lui. Depuis ce temps-là, Stagyre, souvent attaqué, se livra à la pratique de toutes les vertus. Saint Jean Chrysostôme écrivit, pour sa consolation, les trois livres de la Providence. Dieu, par cette croix, exerça sa patience pendant bien des années, le soutenant par sa grâce durant une si longue épreuve : exemple frappant, dit saint Chrysostôme, de ce que Dieu fait souffrir aux saints pour augmenter leur récompense et pour donner une juste terreur aux méchants.

La possession punit la moquerie. Un cuisinier, se trouvant à Héliopolis avec son maître qui était malade, les servantes vinrent à parler du pouvoir que les solitaires d'Antioche avaient sur les démons. Ces filles, pour se réjouir, voulurent contrefaire les démoniaques et les furieuses : le cuisinier se couvrit d'une peau de brebis et fit semblant de les exorciser. Le démon, s'emparant sur le champ de son corps, changea les ris en désolation. On le conduisit devant saint Pierre de Galatie, et l'esprit mauvais, à la prière du saint, l'abandonna.

Dans une circonstance, la possession se produit pour châtier le mensonge et le parjure. La fille d'un pêcheur refusa de vendre du poisson à saint Siméon, disant, contre la vérité, qu'elle n'en avait point, et ajoutant impunément le serment au mensonge. Dieu lui fit sentir bientôt la peine de son péché, car le démon entra dans son corps, et on la vit paraître, tout à coup, au milieu de la place, les cheveux épars, les habits déchirés, poussant des cris effroyables et implorant le secours de Siméon. Le saint lui dit qu'elle était possédée pour avoir pris Dieu à témoin d'un mensonge et la délivra par ses prières.

Nous la voyons enfin se produire pour punir un acte d'avarice. Le peuple voulant faire à saint Ephrem de belles funérailles, celui-ci s'y opposa menaçant tous ceux qui iraient contre ses intentions : tout devait être donné aux pauvres. Un homme riche, qui avait apporté une belle étoffe pour ensevelir son corps, apprenant ces dons obligatoires, garda son présent. Il fut dans le moment pos-

sédé du démon qui le fit tomber et rouler à terre aux pieds de son lit, en écumant et en jetant de grands cris. Il ne fut guéri par les prières du saint qu'après avoir publiquement confessé sa faute.

E. *Le démon va jusqu'à frapper l'homme.* Par sa charité, Moïse anima de fureur contre lui le démon, qui ne se contenta pas alors de l'attaquer dans l'imagination, mais, tandis qu'il était penché sur un puits pour emplir une cruche, il lui donna sur les reins un si rude coup de massue, qu'il tomba comme mort sur la place, sans connaissance, sans sentiment, sans même qu'il pût savoir qui l'avait frappé. Il fut malade un an entier, et saint Isidore, par ses prières, le délivra des obsessions du démon. Il s'établit si solidement dans les plus éminentes vertus, qu'il acquit un grand empire sur les esprits malins, qui lui adressaient mille imprécations et s'avouaient vaincus : « Nous ne pouvons plus rien contre toi, car quand nous voulons te jeter dans le désespoir, tu te relèves ; quand nous voulons te tenter de vanité, tu t'humilies de telle sorte qu'aucun de nous ne peut approcher de toi. »

Les démons battirent, une fois, l'abbé Piammon si cruellement qu'il ne pouvait ni se tenir debout, ni même se remuer, et il fut dans cet état le reste de la semaine. Le dimanche étant venu, et devant célébrer la sainte Messe, il dit au frère de le porter à l'autel, où, priant par terre sans pouvoir se soutenir, un ange lui apparut, lui tendit la main et le releva : il fut désormais plus fort et plus sain qu'auparavant.

Un prêtre, expliquant la Sainte Ecriture au peuple, se trouva tout à coup environné d'une espèce de brouillard : c'était le démon, qui avait ainsi fasciné ses yeux, et qui lui donna en même temps un si terrible soufflet, qu'il en fut renversé et demeura sans parole et sans mouvement. On le transporta hors de l'église, dans une maison voisine, où il fut neuf heures sans donner aucun signe de vie ; après quoi il commença à se reconnaître mais il demeura paralytique. Dieu fit connaître à saint Siméon la visite de ce prêtre, qui voulait recourir à sa puissance. Le saint envoya de l'eau bénite au malade, arrêté dans un village, avec ces paroles : « Déposez votre lit dans l'Eglise au nom de Jésus-Christ, et soyez guéri : vous étiez obligé de vous faire porter sur les bras des autres, désormais vous n'aurez besoin du secours de personne. » La guérison s'opéra dès la première aspersion. Le prêtre, par reconnaissance, étant allé auprès de saint Siméon, apprit ce qui suit : « Dieu vous fera plus de grâces que vous n'avez reçu de mal de la part du démon, qui s'est servi de deux de ses émissaires pour vous affliger. Le mal qu'ils vous ont causé va tomber sur eux, et vous le

verrez à votre retour, car ils viendront à votre rencontre pour vous demander pardon. Usez de miséricorde, aspergez-les de cette eau et de cette poussière, et ils seront guéris! » Les deux méchants hommes, qui, par des opérations magiques, avaient causé sa paralysie, étaient cruellement tourmentés par le démon, mais leur guérison s'opéra comme le saint l'avait dit.

Saint Auxent avait souffert de grands combats de la part des démons, sur le Mont Oxie; il en essuya d'autres dans sa nouvelle demeure. Ils lui apparurent une nuit en grand nombre, sous différentes formes, toutes capables de lui causer de la terreur, s'il eût été moins aguerri contre eux. Ils faisaient autour de lui des bruits épouvantables et ils le battirent cruellement. Le saint les chassa par la prière.

F Non content de nuire à l'homme dans son corps, le démon ne craint pas de s'attaquer à son intelligence. Il se transforme en ange de lumière; c'est saint Paul lui-même qui en avertit les Corinthiens, dans sa première épître. Il s'applique plus encore à fausser le discernement. Un solitaire, nommé Héron, ayant voulu s'obstiner à faire des jeûnes excessifs, fut enfin trompé par le démon, qui lui fit croire qu'il était parvenu à une assez haute perfection, pour n'avoir plus besoin des avis des hommes et n'être pas obligé de leur obéir: Dieu seul devait être son guide. Il fut si bien trompé et demeura si inflexible dans son erreur, qu'il ne la reconnut pas même à la mort.

Deux autres, retirés au désert, résolurent d'y demeurer sans prendre d'autre nourriture que celle qu'il plairait à Dieu de leur envoyer: pressés par la faim, l'un d'eux accepta quelques pains et échappa à la mort; l'autre, méprisant, avec opiniâtreté, cette nourriture qui lui venait de la main des hommes, aima mieux mourir que l'accepter.

Un autre, trompé par des prestiges, se laissa si fort abuser, que cet esprit de ténèbres, déguisé sous la forme d'un ange de lumière, lui ayant proposé de sacrifier son fils, bien loin d'ouvrir les yeux par discernement sur ce commandement énorme, se disposait à obéir, si son fils ne s'était enfui.

Un autre enfin se laissa tellement tromper par les rêveries et les fausses révélations du démon, qu'il embrassa la religion juive et se fit circoncire.

III. — POUVOIR DES SAINTS SUR LE DÉMON.

Dans le chapitre précédent, nous avons constaté l'action du démon contre l'homme, assisté à beaucoup de défaites et de rares victoires; considérons maintenant les caractères

de cette lutte. Les solitaires, en combattant contre l'esprit du mal, délivrent des villes, des bourgs et d'autres lieux, de l'erreur et du péché, et travaillent, non pour satisfaire leur ambition, mais pour procurer la gloire de Dieu: tel était l'avis de saint Jean Chrysostôme. Dans cette lutte les saints ne comptaient que sur Dieu. A l'occasion d'une possession, saint Pierre de Galatie demanda au démon « qui lui avait donné cette puissance sur une créature qui était l'ouvrage de Dieu? » le malin esprit refusa de répondre. Plein de confiance en sa prière, il ajouta: « Ce n'est pas Pierre, dit-il, mais le Dieu de Pierre de Galatie, qui te commande de parler: réponds donc puisque tu ne saurais résister à sa puissance. » Le démon se mit à crier: « Je demeure sur le mont Aman, d'où j'ai vu cet homme boire de l'eau de la fontaine, qui est sur le chemin, et je suis entré dans son corps. — Sors-en donc, répliqua le saint, par le commandement que t'en fait celui qui a été attaché sur une croix pour la rédemption du monde. » Il obéit à l'instant à cet ordre.

Les saints l'ont souvent chassé. Nous lisons dans le Martyrologe (11 septembre) que Paphnuce, disciple de saint Antoine, avait reçu le don des miracles et chassait les démons par sa parole.

Dieu accorda à saint Paul le Simple le don des miracles et surtout une grâce si puissante pour chasser toutes sortes de démons des corps des possédés, qu'il faisait des prodiges plus merveilleux et même en plus grand nombre que saint Antoine, qui lui adressait les malades qu'il ne pouvait guérir lui-même.

Hélen conduisit un jour un jeune religieux au désert. Durant la nuit, les démons l'environnèrent, et, après l'avoir tourmenté par de mauvaises pensées, font mine de se jeter sur lui comme pour le tuer. Le religieux s'enfuit: Hélen le ramène dans sa caverne autour de laquelle il fait un sillon avec le doigt sur le sable, et défend aux démons au nom de Jésus-Christ, de passer jamais ces bornes. Le jeune solitaire vécut désormais en repos et en assurance.

Un officier des gardes de l'empereur Constance, qui était tourmenté d'un démon l'agitant depuis son enfance, le faisant gémir et grincer des dents toutes les nuits vint trouver Hilarion qui le délivra.

Nous serons plus convaincus encore, quand nous aurons entendu les plaintes qui accompagnent son expulsion. Maximien, patriarche d'Antioche, par son influence, provoqua ces insultes: « Malheureux que je suis! Que n'ai-je pas à souffrir de ce vieillard décrépît? Ne te suffisait-il pas de m'avoir enlevé 30.000 Sarrasins, et d'avoir aussi gagné à Jésus-Christ les habitants d'Héliopolis, qui étaient tous à

moi ? Voilà que tu me ravis encore celle sur qui je fondais toutes mes plus grandes espérances. Pourrai-je souffrir plus longtemps les peines que tu me cause à jamais ? Maudit soit le jour de ta naissance, puisque tu ne vis que pour me faire une cruelle guerre. »

Un jeune homme, possédé du démon, s'écrie : « O Hilarion, serviteur de Dieu, que ne nous laisses-tu en repos au moins sur mer ! Donne-moi seulement le temps d'arriver à terre, de crainte que je ne sois forcé de rentrer d'ici dans les abîmes. » Le Saint répondit : « Si Dieu le permet, demeure : mais s'il te chasse, ne t'en prends point à un pécheur et à un mendiant. » Le possédé fut délivré.

La présence de saint Pacôme suffit à faire taire le démon. Il avait été élevé dans les superstitions de l'idolâtrie, mais des signes non équivoques et miraculeux permirent de penser qu'il en serait un jour le grand ennemi. Outre que son estomac ne pouvait retenir le vin offert aux idoles, un jour qu'on le mena à un temple, où on allait offrir des sacrifices, sa présence suffit pour rendre muet le démon, qui parlait ordinairement par la bouche de l'idole ; ce que le prêtre attribua, selon ses préjugés, à la haine de ses dieux contre le jeune Pacôme, et ordonna qu'on le fit sortir, comme un objet qui leur était odieux.

Les démons éprouvèrent d'une manière bien humiliante pour des esprits superbes la force des oraisons de l'abbé Théodore, solitaire de Pherme. Deux approchèrent un jour de sa cellule, apparemment sous des figures sensibles, dans le dessein d'y entrer et de lui causer du trouble : mais ce parfait solitaire s'adressa au Seigneur, et aussitôt ces esprits fantastiques se trouvèrent si bien liés à la porte qu'ils n'en purent bouger. Un troisième survint, et, se croyant plus puissant que les autres, fit des efforts pour entrer ; mais il se trouva aussitôt lié comme eux. Leur ressource fut de s'avouer vaincus et de conjurer Théodore de leur rendre la liberté. « Allez-vous-en, » leur dit-il, et ils sortirent couverts de honte et de confusion.

Orion était possédé d'une légion de démons. Echappant à ceux qui le conduisaient, il courut droit à Saint Hilarion, le surprit par derrière et l'éleva en l'air comme s'il eût voulu l'étouffer entre ses bras, ou le briser contre terre. Le saint le prit par les cheveux, le coucha à terre et dit à la troupe des démons : « Souffrez, malheureux esprits, souffrez les tourments que vous avez mérités. » Le possédé demanda d'être délivré, on entendit sortir de sa bouche diverses voix confuses, les démons s'étaient retirés.

Ce pouvoir des saints sur les démons s'exer-

çait même à distance. Tandis que saint Marcien, par humilité, se défendait de faire un miracle, Dieu l'opéra pour lui, le démon criant à haute voix par la bouche d'une possédée, que la vertu de Marcien le contraignait à sortir. Quatre journées de marche séparaient le saint de la victime.

Un jeune homme, possédé d'un malin esprit qui le tourmentait cruellement, prononçait souvent le nom d'Euthyme. Il lui fut amené, mais, à mesure qu'il avançait, le démon, qui sentait la vertu du saint, le poussait à fuir jusqu'à ce que, étant mené de force, ce mauvais hôte lui causa une violente secousse lorsqu'ils furent plus près du saint, et sortit de son corps avec ce dernier effort de sa fureur.

Citons, en terminant, deux cas de démons s'évanouissant, grâce à la vertu attachée aux cadavres mêmes des saints. Etienne, habitant d'Alexandrie, possédé du démon, n'avait pas été délivré par saint Théodose, bien qu'il eût grande confiance en lui. Quand il le vit mort, il perdit toute espérance et fut inconsolable. Dans cet état de désolation, il se jeta sur le cercueil du saint et embrassa ses précieuses reliques, protestant qu'il aimait mieux qu'on l'ensevelît avec lui que de vivre avec l'hôte qui le faisait tant souffrir. Le démon l'arracha d'auprès du corps du Saint, le renversa par terre comme s'il eût voulu le mettre en pièces, pour faire voir à tous les assistants quelle est sa fureur contre les hommes, et qu'une force supérieure peut seule l'obliger à abandonner sa victime : il sortit enfin le laissant dans une parfaite santé.

Dieu voulut relever la pompe funèbre de saint Siméon par un prodige. Un énergomène que le démon avait rendu sourd et muet, et qui avait l'esprit tout à fait aliéné, était retiré depuis plusieurs années dans un sépulcre voisin. Les passants l'entendaient rugir constamment et n'osaient en approcher. Le chariot arrivé à cet endroit, fut arrêté par une main invisible, et une lumière céleste éclaira l'esprit de ce malheureux, qui courut de toutes ses forces au chariot et se trouva guéri dans le moment même où il le toucha. Jusqu'ici nous avons surtout appris à connaître les deux adversaires, démons et saints, et les histoires racontées nous ont suffisamment fait connaître leur puissance réciproque et les armes employées dans la lutte. Toutefois, le démon ennemi du salut de tous, mais ne pouvant pas recourir aussi souvent qu'il le voudrait aujourd'hui aux moyens violents, mérite d'être étudié davantage : nous parlerons de son caractère, tel que la lutte le manifeste, de ses apparitions, des tentations diverses dans lesquelles il cherche à nous faire tomber.

IV. — CARACTÈRE DU DÉMON.

A. Il se montre surtout *violent*. Le démon déclare à saint Antoine une guerre si cruelle et si opiniâtre, qu'on ne peut sans étonnement en entendre le détail. Il lui inspire le regret du monde, lui reproche l'abandon de sa sœur placée dans un monastère de vierges, lui représente les difficultés de la vertu, le tourmente par de violentes tentations, par la vaine gloire, prend la figure d'un enfant aussi noir qu'est son esprit, et enfin se jette aux pieds de saint Antoine s'avouant vaincu. Antoine remercie Dieu et déclare au démon que la figure qu'il prenait montrait en même temps sa laideur et sa faiblesse et qu'il n'aurait pas désormais grand sujet de le craindre. Ces paroles du Psalmiste : « Le Seigneur est ma force ; je mépriserai tous mes ennemis », firent disparaître le fantôme.

Le désir d'une plus grande retraite lui fait choisir pour demeure un sépulcre dans lequel il s'enferme. Les démons l'y attaquent à force ouverte, le battent une nuit si cruellement, qu'un ami, chargé de l'approvisionner, étant venu le lendemain, le trouve évanoui et le porte comme mort dans l'église du village. Ayant peu à peu repris ses esprits, il se fait reporter à son sépulcre. Son intrépidité allume leur fureur, ils l'investissent sous différentes figures de lions, de tigres, de serpents et autres animaux sauvages, s'élancent contre lui comme pour le dévorer, lui font même plusieurs plaies. Antoine, admirable de patience, leur reproche leur faiblesse : « Si vous pouviez, leur disait-il, quelque chose contre moi, un seul d'entre vous suffirait pour me terrasser : mais Dieu vous a liés. En vain vous assemblez-vous en si grand nombre pour m'effrayer : il ne faut point de meilleure preuve de votre impuissance que la forme d'animaux sans raison que vous prenez. Si Dieu vous a donné le pouvoir de me nuire, que ne le faites-vous ? Et s'il ne vous l'a pas donné, pourquoi vous épuisez-vous en vains efforts ? Le signe de la croix et la foi que j'ai en mon Seigneur sont pour moi un rempart inébranlable. » Il lève les yeux au ciel, appelant Jésus-Christ à son secours, le comble de la grotte ou sépulcre s'entr'ouvre, tous les esprits de ténèbres disparaissent, il est guéri en un instant de ses blessures. Antoine avait alors trente-cinq ans.

Des obstacles nombreux contrarièrent les projets de saint Pacôme. Les démons ne cessèrent de lui tendre des pièges, et renouvelèrent contre lui la sanglante guerre qu'ils avaient si cruellement déclarée au grand saint Antoine. Tantôt les malins esprits tâchaient de l'effrayer par des fantômes horribles ; tantôt ils faisaient devant lui mille gestes ridi-

cules pour le porter à rire. D'autres fois, pour le tenter de vanité, ils l'attendaient en grand nombre, lorsqu'il revenait de la prière, et, se rangeant autour de lui ainsi que des satellites qui accompagnent un prince, ils se disaient les uns aux autres : « Faites place, faites place à l'homme de Dieu. » Une nuit, ils donnèrent une si violente secousse à sa cellule, qu'il semblait qu'elle allait crouler et l'écraser sous ses ruines. Sa constance les rendit plus furieux : ils déchargèrent leur rage sur son corps par des coups redoublés, qui lui causèrent des douleurs extrêmes : ils le firent plusieurs fois, et pendant des nuits entières, mais la foi de saint Pacôme n'en fut que plus vive.

Le démon, toujours attentif à traverser les progrès des saintes âmes, commença par la tentation de l'esprit pour arrêter ceux de sainte Euphrasie : ne pouvant réussir, il employa l'obsession et la force ouverte. Elle lui opposa l'obéissance et l'humilité. Il attenta avec fureur à sa vie, soit en la précipitant un jour dans un puits lorsqu'elle puisait de l'eau, soit en la faisant tomber une autre fois d'un haut étage. Tandis qu'elle était occupée à fendre du bois, il détourna la coignée contre son pied et lui fit une profonde blessure. Mais elle y répondit par le mépris du démon et la confiance en Dieu, ce qui lui valut le don des miracles. Placée au service d'une femme possédée du démon, que personne ne pouvait approcher, bien qu'elle fût liée de fortes chaînes, la sainte la trouva furieusement irritée, grinçant des dents et s'élancant sur elle. Euphrasie, sans se déconcerter, la menaça de la frapper du bâton de la Supérieure, lui rappelant ainsi qu'elle n'agissait que par obéissance. La possédée s'apaisa, prit sa nourriture des mains d'Euphrasie, qui la servit seule désormais, sans que personne voulût la remplacer. Sur l'ordre de la Supérieure, elle tenta de chasser le démon, qui fit d'abord d'étranges résistances, vomit contre elle toutes sortes d'injures : Dieu exauçant enfin ses prières, le démon sortit, faisant pousser des crix affreux à cette femme et causant un horrible vacarme. Les possédés, amenés sur son tombeau, étaient bientôt délivrés et les démons criaient qu'Euphrasie triomphait d'eux et les tourmentait même après sa mort. C'est ce qui nous explique le culte qui lui était rendu par les Grecs.

Le démon, jaloux de la vertu de Sara, ne cessa pendant 13 ans de l'attaquer par des tentations violentes. Non seulement elle y résista toujours, mais se soutenant avec une humble patience dans un si pénible et si long exercice, elle ne demanda pas à Dieu d'en voir la fin, mais les forces dont elle avait besoin pour les surmonter. Le démon lui dit, au moment où il la tentait davantage : « Tu m'as vaincu, Sara. » — « Ce n'est pas moi

qui t'ai vaincu, répondit-elle, c'est Jésus-Christ. »

Le démon, qui s'était emparé du corps d'un jeune homme, le rendait si furieux et si terrible, qu'il était la terreur de toute la contrée. Il avait coupé avec les dents le nez et les oreilles aux uns : il avait cassé les jambes et brisé les mâchoires à d'autres ; il mettait en pièces, non seulement les chaînes et les entraves, lorsqu'on voulait le lier, mais encore les ferrures et les gons, lorsqu'on l'enfermait. Après sept jours d'exorcismes, Hilarion le renvoya guéri.

Saint Nil eut à lutter contre les malins esprits, qui lui livrèrent même des combats extérieurs, entrant dans sa cellule avec des vacarmes, des bruits et des sifflements effroyables, lui apparaissant tantôt sous la figure de barbares, comme s'ils voulaient le tuer, et tantôt sous celles de bêtes sauvages, qui le menaçaient de le dévorer, ou bien formant devant ses yeux des éclairs et des étincelles, ou donnant des secousses à sa cellule, comme si elle allait crouler sur lui, afin de le troubler et de l'épouvanter. Mais il opposait à tout cela la prière et le signe de la croix.

Le démon, voyant la ferveur du jeune Hilarion, voulut l'étouffer dès le commencement, et l'attaqua par des tentations violentes. N'ayant pu réussir, il tâcha de le surprendre ou de l'intimider par la représentation de mille fantômes. Il lui faisait entendre des plaintes de petits enfants, des pleurs de femmes, des bêlements de brebis, des rugissements de lions, des bruits d'armées, des sons de voix barbares et confuses. Lorsque Hilarion se couchait, il présentait à son imagination les objets les plus indécents ; s'il était pressé par la faim, il faisait paraître devant lui des tables couvertes de mets délicieux et en abondance. S'il priait, il lui semblait que des loups en hurlant, ou des renards en jappant, sautaient sur lui. Chantant aussi une fois des psaumes, il vit tout à coup devant ses yeux un combat de gladiateurs, dont l'un, tombant comme mort à ses pieds, le priait de lui donner la sépulture. Dans une autre occasion, le démon lui apparut sous la forme d'un muletier armé d'un fouet, lui sauta sur les épaules et lui donnant des talons par les côtes, lui disait d'un ton insultant en le frappant de son fouet : « Allons, allons, cours, pourquoi t'endors-tu ? » Les prières du saint neutralisèrent ses efforts : la lutte dura 22 ans.

Le démon, irrité contre saint Abraham, qui l'avait souvent vaincu, vint l'attaquer plusieurs fois visiblement. Tantôt il répandait au milieu de la nuit un faux éclat, tantôt il lui faisait entendre la voix de plusieurs personnes le louant et le félicitant de ses victoires. Puis il feignait de vouloir renverser sa

cellule pour l'écraser sous ses ruines. En d'autres circonstances, c'était une troupe nombreuse, qui apparaissait discutant et poussant de grands cris, toute disposée à le lier et à le jeter dans une fosse profonde. Ces prestiges ne troublaient point le saint, qui avait placé en Dieu toute sa confiance.

Le démon, témoin de l'amour extraordinaire de saint Siméon le Jeune pour les souffrances, l'attaqua dans sa fureur en différentes manières, tantôt en lui représentant les faux charmes des grandeurs et des plaisirs du monde, tantôt en lui apparaissant sous des figures horribles, et tantôt en excitant des tempêtes si violentes qu'on eût dit que sa colonne et le monastère allaient être renversés. L'orage fut même une fois si terrible que les religieux ne s'entendaient plus les uns les autres, et qu'ils crurent que le saint avait péri. « Ne vous troublez point, dit-il à son Supérieur, ne soyez point en peine, le Seigneur a pris soin de moi et m'a préservé de la fureur des malins esprits. Je suis toujours sur ma colonne qui n'a pas même été ébranlée. »

B. *Le blasphème est le langage ordinaire des démons* dans l'enfer et l'insulte la plus directe envers Dieu ; le démon devait se manifester aux hommes comme blasphémateur. On amena un jour à saint Paul le Simple un jeune homme possédé d'un démon des plus opiniâtres et si furieux qu'il proférait des blasphèmes contre le ciel, et déchirait tous ceux qui osaient l'approcher. Le saint, qui avait longtemps prié en vain avec ferveur, dit à Dieu : « En vérité, je ne mangerai d'aujourd'hui si vous ne le guérissiez. » Le possédé fut délivré.

C. *Les hérésies*, si nombreuses aux premiers siècles de l'Eglise, furent en ses mains un moyen de combattre Dieu et il les favorisa de tout son pouvoir. Théodoret, évêque de Tyr, dont le témoignage ne saurait être mis en doute, raconte en ces termes ses luttes contre les Marcionites : « Ils me rendaient le mal pour le bien, leur fureur les poussa même jusqu'à appeler à leur secours les plus méchants démons pour me déclarer la guerre invisiblement. Pendant une nuit, j'entendis un de ces esprits de ténèbres me disant distinctement en langue syriaque : Pourquoi veux-tu combattre contre Marcion, et quel mal t'a-t-il jamais fait ? Cesse de le persécuter ou je te ferai éprouver qu'il te convient mieux de te tenir en repos. Apprends qu'il y a longtemps que je t'aurais mis en pièces, si je n'avais vu une troupe de martyrs avec le solitaire Jacques, qui te gardaient. » Ces paroles furent entendues par plusieurs personnes qui étaient dans le même appartement. Théodoret avait alors auprès de lui un vieux manteau

du solitaire et de l'huile bénite par plusieurs martyrs. Théodoret n'en convertit pas moins 10.000 Marcionites et deux bourgs, l'un d'Eunomiens, l'autre d'Ariens.

D. Le fait suivant ne nous montrera pas moins *la futilité de leur caractère*. Les démons s'efforcèrent souvent de troubler saint Jean d'Égypte, pendant la nuit, pour l'empêcher de prier ou de prendre quelque repos; et, ajoutant l'insulte à la peine qu'ils lui causaient, ils lui apparaissaient le matin sous des figures sensibles, et feignaient de lui demander pardon du mal qu'ils lui avaient fait pendant la nuit.

E. Le sentiment qui convient le plus au démon est *la haine du bien*. Ici, je cite un fait récent. Vers 1843, le Père Combalot, dans le Piémont, se trouve en présence de deux personnes démoniaques. Il demande pendant l'exorcisme : « Souffres-tu beaucoup en enfer ? — Horriblement. — Voudrais-tu être anéanti ? — Non, parce que, avec l'être qui me reste, je puis haïr celui qui me torture. » L'autre personne possédée répondit au contraire : « Je voudrais être anéantie, parce que l'être qui me reste est encore un don de mon plus cruel ennemi. » Nous ne connaissons rien qui peigne mieux la haine infernale qui torture le démon et les damnés, et manifeste mieux son titre de menteur.

F. Le démon est *le père du mensonge* et les saints l'ont estimé tel. Saint Jean de Climaque dit que les démons, plein d'une malice artificieuse, nous portent quelquefois à estimer heureux ceux qui dans le monde font des aumônes et des charités, et à nous regarder comme malheureux de ne pouvoir pas pratiquer les mêmes œuvres, mais ils n'ont pas d'autre dessein en nous inspirant ces pensées que de nous décourager dans notre solitude et de nous engager dans le siècle.

Les démons apparurent un jour à un frère des plus éclairés et lui donnèrent de grandes louanges : « Si vous cessez de me louer, leur dit-il, votre silence me fera concevoir une opinion avantageuse de moi-même; mais si vous continuez de me louer, cela ne servira qu'à me faire connaître la dépravation de mon âme. »

Le démon, en une rencontre, osa prendre la figure du prêtre qui portait chaque semaine l'Eucharistie à un solitaire nommé Jean, et vint se présenter à lui avant l'heure accoutumée pour lui administrer ce sacrement; mais Jean, qui était trop éclairé d'en haut pour prendre le change, lui dit avec une sainte indignation : « O père de mensonge, ennemi de toute justice, il ne te suffit pas de tromper les âmes fidèles; tu oses encore te mêler dans ces mystères également saints et redoutables. »

Le démon lui répondit : « Je croyais te surprendre, comme j'ai fait à un de tes frères, que je trompai si bien qu'il en perdit l'esprit, jusqu'à ce que plusieurs personnages ayant prié pour lui, le firent revenir en son bon sens avec beaucoup de peine. » Cela dit, il s'évanouit.

Il se donne comme étant Jésus-Christ lui-même. L'esprit malin voulut un jour tromper saint Pacôme et se présenta devant lui disant qu'il était Jésus-Christ; mais le saint, qui avait le don de discernement des bons et des mauvais esprits, ne s'en laissa pas éblouir. Il jugea de celui qui lui apparaissait par les impressions qu'il fit sur son âme. « La présence de Jésus-Christ, dit-il en lui-même, est accompagnée de paix, sa vue inspire de la joie et est exempte de frayeur, elle chasse les pensées de la terre et inspire un désir ardent de l'éternité : or, maintenant, je me sens troublé et agité de diverses pensées basses et terrestres. » Il se munit aussitôt du signe de la croix et souffla contre le spectre en disant : « Retire-toi, esprit séducteur, puisque étant maudit avec tes visions et tes artifices, tu ne saurais trouver place avec les serviteurs de Dieu ». Le démon disparut laissant une horrible infection.

On l'oblige parfois à dire la vérité. 1° Un père conduisit sa fille possédée du démon à saint Macédoine. Celui-ci ordonne à l'esprit malin d'abandonner sa victime : mais le père du mensonge répond qu'il n'y est pas entré de lui-même, qu'il y a été contraint par des charmes dont il impute la cause à un jeune homme qu'il nomme, l'accusant de l'avoir fait par un fol amour. Le père, sans attendre la délivrance de son enfant, court au magistrat, dénonce le jeune homme, qui, devant les juges, nie le fait et soutient énergiquement qu'il y a calomnie. Saint Macédoine, appelé auprès du juge et usant du pouvoir que Dieu lui avait donné sur les esprits du mal, adjure le démon de renoncer à ses mensonges et de déclarer comment l'affaire s'était passée. Forcé de céder à l'autorité supérieure de Dieu qui le lui commandait par la bouche de son serviteur, le démon dénonça le vrai coupable et la servante employée pour faire prendre un breuvage à la possédée. Il allait accuser d'autres personnes qui l'avaient obligé à allumer des incendies et à faire d'autres méchancetés, le saint lui imposa silence et demanda au juge de ne pas condamner avec cette preuve seule, ce qui lui fut accordé. Ayant reçu ordre de sortir du corps de cette fille et de la ville, le démon s'exécuta sur le champ.

2° Des hérétiques engagèrent une femme à simuler une maladie pour avoir occasion de tenter saint Daniel Stylite et le calomnier. Le démon qui leur avait inspiré ce détestable

dessein, sur l'ordre de Dieu, entra visiblement dans le corps de cette femme perdue, et la contraignit, quoiqu'il ne soit qu'un esprit de mensonge, à dire la vérité, ce qui couvrit de confusion les hérétiques. Les prières du saint purent seules la délivrer.

Il ne recule pas devant la calomnie. Pendant une nuit, le démon dit à saint Maron : Je détruirai si bien ta réputation qu'on te regardera comme un homme perdu d'honneur et dont on ne doit plus faire aucun cas. Il le tenta en apparaissant avec un autre démon sous la forme de deux femmes qui allaient à sa cellule, comme si le saint les eût attirées. Se souvenant de la menace du démon, le saint dit : « Quand elles viendraient se mettre sur mes épaules, je ne les chasserai point, mais j'emploierai contre elles la prière. » Elles s'enfuirent.

Aux menaces de calomnie, il ajoute le fait. Dieu avait donné à Xanthias un si grand empire sur les esprits malins qu'ils ne pouvaient lui résister. Dans une circonstance, tandis qu'altéré, il se disposait à boire, on lui présenta un homme possédé du démon, qui le méprisa d'abord en disant à ceux qui l'avaient forcé d'y venir : « Vous m'avez amené un ivrogne. » Pour confondre son orgueil, le solitaire lui répondit : « J'espère en Jésus-Christ qu'avant même que j'aie achevé de boire, tu seras contraint de sortir. » En effet, tandis qu'il buvait, le démon se mit à crier : « Xanthias, tu me brûles, » et il en sortit à l'instant.

Le démon peut être obligé à publier les crimes qu'il a fait commettre. Saint Siméon s'adresse en ces termes au trésorier de l'église d'Apamée : « Esprit impur, qui habites dans cet homme, déclare ici, devant tous, les crimes auxquels tu l'as porté, afin qu'il reconnaisse qu'il y a un Dieu, qui a créé le ciel et la terre, et qui sait faire éclater du haut des cieux sa redoutable justice sur la terre. Le démon s'explique en ces termes par la bouche du trésorier : « Il mérite bien ce châtiment à cause de son idolâtrie, de ses sortilèges, de ses impostures et de son impiété. C'est lui qui m'a amené ici, et je souffre cruellement que les crimes auxquels je l'ai engagé soient mis à présent en évidence. » Saint Siméon, touché par les appréhensions de l'assistance et surtout des parents, imposa silence au démon. Le trésorier, pressé par les remords de sa conscience, déclara publiquement et en détail tous les crimes secrets dont il s'était rendu coupable, crimes si horribles que Nicéphore n'osait les écrire. Cette humiliante accusation lui valut son pardon.

V. — LES APPARITIONS DU DÉMON.

Elles montrent son caractère fantasque qui le plus souvent se complait dans l'horrible.

A. *Il emprunte la forme humaine.* Le démon se présenta à saint Maron sous la figure d'un Ethiopien hideux, qui jetait du feu par les yeux, et, pendant dix jours, lui apparut ainsi, lorsqu'il voulait prendre sa nourriture, ce qui lui causait un extrême dégoût. Méprisant ses illusions, il s'efforça de manger, ce qui irrita si fort cet esprit immonde, qu'il le menaça de le frapper avec son bâton : « Frappe, dit le saint, si le Créateur du ciel t'en a donné le pouvoir, et je recevrai les coups avec joie, non pas comme venant de ta main, mais plutôt de la sienne ; mais s'il ne te permet pas, tu ne le pourras point, quand ta rage te porterait mille fois à l'entreprendre. » D'autres pièges lui furent tendus. Le démon, prenant sous un corps fantastique la figure du saint, alla trois fois de suite à la rencontre de celui qui lui apportait de l'eau et la prit de ses mains. Le saint eut beaucoup à souffrir de la soif, mais déjoua cette ruse en recommandant de la remettre toujours dans sa cellule.

B. *Il emprunte la forme des animaux sauvages,* quelle que soit leur espèce. Saint Antoine s'étant retiré au fond du désert, les malins esprits infectèrent ce lieu plus que jamais, soit pour l'effrayer, soit pour l'obliger à leur céder la place. Tantôt ils y faisaient entendre de grands bruits, des voix confuses et comme des gens armés, qui s'entrechoquaient : tantôt ils lui apparaissaient sous la figure de bêtes sauvages : un jour pendant sa prière, ils en rassemblèrent autour de lui un si grand nombre qu'il y a tout lieu de penser qu'il n'en resta pas une seule dans tout le désert. Il reconnut que ce n'était qu'une ruse du démon et dit à ces animaux : « Si Dieu vous a donné le pouvoir de me nuire, je consens volontiers que vous me dévoriez : mais si ce sont les démons qui vous ont amenés ici, retirez-vous, car je suis serviteur de Jésus-Christ. » Tous s'enfuirent aussitôt.

Saint Siméon s'étant retiré dans une grotte, le démon voulut le troubler par ses prestiges. Il fit paraître devant lui des tigres, des loups, et quantité de serpents et de bêtes sauvages, qui, par leurs hurelements, leurs cris et leurs sifflements, auraient causé à tout autre qu'à lui une frayeur épouvantable. Siméon ne fit que s'en moquer et vagua à son oraison, comme s'il avait été dans l'oratoire du monastère. Il se munit contre ces fantômes du signe de la croix, et tous ces esprits de ténèbres s'évanouirent : la caverne fut éclairée par une lumière céleste, du milieu de laquelle il entendit ces paroles : « Voilà, Siméon, que tes frères

te contrarient et que l'enfer l'a déclaré la guerre : ne te décourage point et ne crains rien, Dieu ne t'abandonnera pas, et un jour viendra que les frères te seront soumis et que tu fouleras le démon sous les pieds. »

Pendant que le vénérable Jean le Nain priait, le démon, pour le distraire, prit la forme d'un serpent, s'entortilla autour de lui, et vomit son écume sur son visage.

Un serpent regardait avec des yeux affreux et une gueule béante, comme pour le dévorer, saint Marcien faisant son oraison. Un signe de croix et un souffle suffirent pour le faire tomber aussitôt par pièces comme aurait fait un roseau brûlé par le feu.

Les démons tentèrent de troubler saint Sabas par leurs prestiges. Pendant une nuit où il reposait sur le sable, ils se présentèrent autour de lui sous la forme de serpents et de scorpions, mais il les mit en fuite par le signe de la croix. Dans une autre circonstance, un de ces esprits malins voulut l'épouvanter en venant à lui sous la figure d'un lion dont le regard terrible semblait le menacer de le dévorer : « Si le Seigneur t'a donné quelque pouvoir contre moi, lui dit Sabas, qu'attends-tu pour le faire voir ? Si, au contraire, il ne t'en a point donné, pourquoi l'épuises-tu en vains efforts ? Tu ne me sépareras jamais de lui par tes prestiges. Il nous a dit dans ses divines Ecritures que nous marcherons sur l'aspic et le basilic, et que nous foulerons aux pieds le lion et le dragon. » Dès lors, saint Sabas ne fut plus attaqué.

C. *Il ne recule pas devant les formes des monstres.* — Vous venez de lire l'histoire de cet Ethiopien hideux apparaissant à saint Maron ; nous savons aussi que saint Antoine, allant trouver saint Paul l'Ermite, rencontre sur son chemin un monstre, qui avait la moitié du corps semblable à celui d'un homme et le reste à celui d'un cheval. Craignant un prestige du démon, il se munit du signe de la croix et s'informe auprès de lui de la demeure du serviteur de Dieu. Le monstre marmottant je ne sais quoi de barbare, lui montre la route et prend incontinent la fuite. Nous devons ce récit à saint Jérôme.

Peu après, un autre lui apparut sous une figure différente. Il était d'une petite taille, avait le nez crochu, des cornes au front et des pieds de chèvre. Il répondit au saint lui demandant qui il était : « Je suis mortel, et l'un des habitants des déserts que les païens adorent sous les noms de Faunes, de Satyres et d'Incubes. Je suis envoyé vers vous par ceux de mon espèce, pour vous prier d'offrir pour nous des vœux à celui qui est votre Dieu et le nôtre, et que nous savons être venu pour le salut du monde. » Le saint répondit à ces paroles : « Malheur à toi, Alexandrie, qui adores

des monstres en qualité de Dieu ! Malheur à toi, ville adultère, qui est devenue la retraite des démons répandus par toute la terre ! Comment t'excuseras-tu à présent ? Les bêtes publient les grandeurs de Dieu et tu rends à ces bêtes des honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu. » Le monstre prit aussitôt la fuite. « Que ceci, ajoute saint Jérôme, ne paraisse pas incroyable, puisque, sous le règne de Constance, on amena à Alexandrie un de ces satyres en vie, qu'on sala ensuite, lorsqu'il fut mort, pour le porter à Antioche et le faire voir à l'empereur. »

Le démon, soit pour éprouver saint Siméon, soit pour le troubler dans ses oraisons, fit paraître devant lui une couleuvre monstrueuse, qui s'entortilla dans ses jambes jusqu'au genou, comme un gros câble, en sifflant horriblement. Le saint ne se détourna pas pour cela de sa prière, qu'il poursuivit jusqu'au bout, et alors le serpent se détacha de lui-même, et, s'ouvrant en deux pièces, depuis la tête jusqu'à la queue, il mourut.

VI. — TENTATIONS DIVERSES.

Il nous reste à parler des tentations diverses auxquelles le démon expose les hommes afin de les entraîner dans sa révolte.

A. *Tentations contre la foi.* — Le démon pousse à l'incrédulité, Dieu au contraire la punit. Saint Siméon le Jeune ne faisait aucun miracle sans soulever une grande colère dans Anastase, avocat d'Antioche. Le saint lui fit dire par un religieux combien il devait craindre les jugements de Dieu. Dès que celui-ci eut cessé de parler, un furieux démon se saisit d'Anastase, le jeta par terre, le tourmenta cruellement et lui ôta la vie.

Un homme, qui avait calomnié beaucoup saint Auxent, l'accusant de payer des misérables pour feindre d'être possédés du démon et délivrés par ses prières, apprit au retour d'une visite qui l'avait laissé incrédule, que sa fille était possédée d'un démon la tourmentant cruellement. Il se reprocha son incrédulité, et, plein de remords, conduisit la fille au saint qui la délivra et la lui rendit parfaitement guérie.

B. *Contre l'espérance.* — Il cherche à décourager saint Pacôme, et déclare que, ne pouvant rien contre lui, il attend sa mort pour détruire son œuvre. Il lui apparut sous une figure humaine, mais il s'avoua pour ce qu'il était et eut avec lui un long entretien, lui dit, entre autres choses, qu'il avait reçu le pouvoir de le tenter, lui et ses disciples, qu'il voyait avec douleur, qu'au lieu d'y réussir, il ne faisait que leur procurer des sujets de mérite par la résistance opposée à ses tentations ; mais il espérait qu'après sa mort, ses religieux n'étant plus soutenus par sa vigilance et ses instructions, il

pourrait plus sûrement les faire tomber dans ses pièges. Il leur dit encore que, quelques faibles que fussent les démons, surtout depuis l'incarnation, ils n'étaient pas pour cela oisifs et négligents pour perdre les religieux, qu'ils travaillaient sans cesse à les tromper. Quand ils voyaient les religieux accessibles à leurs suggestions, ils redoublaient leurs efforts pour se rendre entièrement maîtres de leurs cœurs et les réduire sous leur puissance : mais, si, au lieu d'écouter la tentation, les hommes la repoussaient d'abord, veillaient davantage sur eux-mêmes, demeuraient plus fermes dans l'observance de leur règle, alors ils étaient contraints de les laisser et de prendre la fuite.

Pour lasser les religieux, il exagère le temps de la lutte. Les démons, pour décourager Hiérax, solitaire de Nitrie, lui dirent un jour : « Vous avez encore cinquante ans à vivre : comment pourrez-vous soutenir si longtemps les travaux de la vie solitaire ? » Il les mit en fuite par cette réponse : « Hélas ! vous m'affligez en disant que ma course doit si tôt finir : car je m'étais préparé à vivre deux cents ans au désert dans l'exercice de la pénitence. »

Il suggère que la damnation sera prononcée malgré les privations. Le démon, pour décourager l'abbé Isidore, lui faisait entendre que, après avoir beaucoup travaillé, il n'en serait pas moins perdu dans l'autre vie ; mais le saint le repoussait en disant : « Quand même j'aurais le malheur de tomber dans l'enfer, tu y seras pourtant sous mes pieds. » Les démons avaient une telle crainte de lui, que les possédés, amenés pour être délivrés par ses prières, se trouvèrent guéris avant même qu'ils eussent touché le seuil de sa porte.

Il pousse au désespoir. Le solitaire Jacques, après avoir triomphé du démon dans une occasion très dangereuse, en fut vaincu dans une autre en se souillant d'un crime et en commettant un assassinat pour le cacher. Le démon, qui l'avait aveuglé pour le précipiter dans cet abîme, lui ouvrit les yeux après le péché pour le faire tomber dans le désespoir. Un charitable anachorète lui fit espérer en la miséricorde de Dieu et il expia sa faute par dix ans de pénitence.

C. Il s'oppose à la pratique de la vertu de charité. — Pendant 15 ans, Euloge avait donné à un lépreux les soins les plus tendres ; mais, au bout de ce temps, le démon, jaloux d'une telle charité, s'empara de l'esprit du malade et l'indisposa si fort, qu'au lieu des actions de grâces rendues au saint auparavant, le malade commença à vomir contre lui toutes sortes d'injures et d'imprécations : « Sors d'ici, scélérat, fugitif que tu es, lui disait-il, tu as dérobé l'argent d'autrui, tu as volé ton propre maître, et, m'ayant reçu dans ton logis sous prétexte de charité, tu veux te garantir par cet artifice de

la punition que tu mérites. » Les douces paroles d'Euloge, loin de le toucher, l'irritaient davantage, et il lui répondit avec arrogance qu'il ne les regardait que comme une artificieuse flatterie par laquelle il se moquait de lui : il se plaignait de mener une vie trop sobre et voulait manger de la chair. Euloge lui en ayant procuré, le malade ajouta qu'il ne voulait plus demeurer seul et désirait voir le monde. « J'amènerai ici, dit le saint, des solitaires qui vous tiendront compagnie. » Le lépreux refusa, puis en fureur demanda à être ramené au marché. Saint Antoine, consulté, porta Euloge à continuer sa mission de charité et rétablit entre eux les bons rapports d'autrefois.

D. Il s'efforce de combattre la vertu de religion, fallût-il recourir à la colonnie ? Un abbé d'Egypte, nommé Marc, demeura pendant 30 ans enfermé dans sa cellule sans en sortir, et un prêtre venait régulièrement célébrer le saint Sacrifice. Pour le priver de cette consolation, le démon conduisit au saint un possédé, qui affirma bien haut que le prêtre reçu chez lui était en fort mauvaise réputation et qu'il ne devait pas le souffrir. C'était pour le priver du bonheur d'assister au saint Sacrifice.

Il suscite des obstacles à la prière. Macaire raconte avoir vu deux religieux, qu'il visitait, se mettre en oraison et les démons venir ainsi que des mouches pour se mettre sur la bouche ou sur les yeux du plus jeune : mais un ange, tenant un glaive de feu, les empêchait et les chassait.

Saint Nil raconte que les démons, pour distraire un solitaire de l'oraison, ne firent pendant deux semaines que jeter des boules en l'air qu'ils reprenaient avec grand bruit et rejetaient encore sans pourtant qu'ils vinssent à bout, avec ce jeu digne de leur faiblesse, de le détourner un instant de la prière pour les regarder.

Rien ne combat autant l'heureuse influence des religieux que les dissensions : le démon, pour jeter le trouble dans une communauté, y envoya un magicien qui feignait de vouloir renoncer au monde et embrasser la règle. Il se fit bientôt connaître par sa mauvaise conduite et scandalisa tout le monastère. Il couvrit, un jour, de sang, en le frappant, un enfant qu'il avait amené. Saint Hypace, appelé par les religieux pour les aider de ses conseils, le reconnaît comme suppôt du prince des ténèbres et le frappe du même bâton. Le malheureux, furieusement irrité, fait des menaces exécutaires dans la semaine suivante. Quatre démons, sous des figures monstrueuses, se présentent à Hypace dans son monastère, paraissant vouloir le dévorer. Délivré par un ange, Hypace demande à Dieu que le mal voulu par le magicien retombe sur lui pour son châtement.

Aussitôt, les mêmes esprits s'en saisissent, il entre en fureur, se déchire avec les dents comme un forcené et implore enfin le secours d'Hypace, qui revient et le délivre des démons qui le tourmentaient en le frottant avec de l'huile bénite.

E. *Il excite l'orgueil* en poussant à des tentatives insensées. Saint Pacôme avait reçu dans son hermitage Palémon et un autre solitaire orgueilleux, qui leur fit un jour la proposition suivante : « Si quelqu'un de vous a la foi, qu'il se tienne debout sur ces charbons allumés en prononçant l'Oraison Dominicale. » Palémon comprit aussitôt l'illusion et reprit ce présomptueux de sa témérité. Mais il ne fit point cas de la correction et se tint hardiment sur le feu. Pour le mieux confirmer dans son orgueil, le démon en arrêta l'ardeur, afin qu'il ne fût pas brûlé. Après cela, il se sépara d'eux, leur reprochant leur peu de foi. Il fit bientôt la triste expérience des funestes suites de l'orgueil. Le démon lui tendit un piège dans lequel il tomba : après quoi, se livrant au désespoir, il erra quelque temps dans le désert et arriva enfin à la ville de Pane, où il se précipita dans une fournaise dont les flammes le consumèrent.

Voici une tentation qui nous rappelle celle de Notre-Seigneur au désert. Saint Antoine avait dit à saint Macaire, après un prodige : « Je comprends que le Saint-Esprit repose sur vous. Je vous considérerai désormais comme l'héritier des grâces dont Dieu a daigné me favoriser. » Le démon, le voyant affaibli par ses grandes austérités et faisant allusion à ces paroles de saint Antoine, lui dit : « Puisque tu as reçu la grâce d'Antoine, que n'en uses-tu pour obtenir de Dieu de la nourriture et des forces afin que tu puisses marcher dans le chemin que tu as à faire ? » Il le repoussa par ces paroles : « Le Seigneur est ma force et ma gloire : quant à toi, n'entreprends pas de tenter son serviteur. » Un piège nouveau lui fut tendu. Le démon prit la figure d'un chameau chargé de vivres et vint s'arrêter auprès de lui. Macaire pria, la terre s'entr'ouvrit et engloutit l'animal fantastique.

Il conduit à l'orgueil en poussant à une pratique exagérée de la règle. Les esprits de malice, toujours attentifs à profiter auprès des serviteurs de Dieu des moindres occasions de les séduire, eurent, en une rencontre, un petit avantage sur saint Jean d'Egypte. Ils lui persuadèrent de prolonger son jeûne jusqu'à deux jours de suite, afin d'abattre plus aisément son esprit en mortifiant tout à fait son corps déjà usé de vieillesse et épuisé par son abstinence ordinaire. Le saint donna dans l'illusion, et, à la fin du second jour, le démon se jeta à ses pieds en disant : « Pardon-

nez-moi, s'il vous plaît, c'est moi qui vous ai porté à ce long jeûne. » Mais cette victoire ne fut rien auprès de celles que le saint remporta toujours sur lui.

F. *L'homme est plus sensible encore à la vanité qu'à l'orgueil*, et le démon l'entretient même en poussant à des actes de charité. Les démons prirent occasion du pouvoir que Dieu avait donné à Macaire sur eux pour le tourmenter par des pensées de vanité. Ils lui mirent dans l'esprit qu'il ferait bien de quitter sa cellule et d'aller à Rome, sous le prétexte spécieux d'y exercer la charité envers les malades. Cette pensée lui revenant sans cesse, il se coucha un jour sur le seuil de sa porte, et, étendant ses pieds en dehors, il dit aux démons : « Arrachez-moi d'ici, si vous pouvez, et entraînez-moi. Alors, j'irai où vous me conseillez. Si vous ne le pouvez pas, je ne partirai pas de moi-même, et je serai ici jusqu'au soir sans écouter vos suggestions. »

Il se sert de la louange comme d'une arme contre la vanité. Le démon tentait l'abbé Isidore tantôt de vanité et tantôt de découragement. « Tu es assurément un grand homme », lui disait-il. Alors le saint se demandait à lui-même : « Suis-je comparable à l'abbé Antoine ? Plût à Dieu que je fusse au moins comme l'abbé Pambon et autres Pères agréables à Dieu par leur piété. » Cette humble réflexion dissipait la tentation et rendait le calme à son âme.

Pour exposer les solitaires à la vanité, le démon les faisait connaître aux hommes. Hilarion avait tout fait pour rester ignoré de Rome, un possédé du démon dénonça sa résidence : « Hilarion, serviteur de Jésus-Christ, est entré depuis peu de jours en Sicile, personne ne le connaît encore et il se flatte d'y demeurer caché, mais j'irai et je le ferai connaître. » Le possédé y vint et fut délivré. Hilarion va en Chypre, pensant y rester inconnu, mais sa tranquillité n'y dure que trois semaines. Les possédés répandus dans l'île annoncent partout son arrivée : « Hilarion est venu, il faut nous hâter de l'aller voir ! A ce cri, le peuple répondait : « Nous avons entendu parler d'Hilarion comme d'un grand serviteur de Dieu, mais nous ignorons l'endroit où il demeure. » Le saint, pénétré de douleur parce que les démons ne le laissaient jouir d'aucun repos, les chassa tous en moins d'une semaine.

G. *La vertu qui triomphe le mieux du démon est l'humilité*, nous le savons par un démon même qui apparut un jour à saint Macaire, tenant en la main une faux extrêmement tranchante. Il s'efforçait de l'en frapper, mais, Dieu lui ayant ôté tout pouvoir, il s'écria : « O Macaire, tu me fais souffrir une violence

extrême, voyant que je ne puis te nuire et que ta force m'en est ôtée, bien que j'accomplisse plus parfaitement que toi les choses que tu fais : car si tu jeûnes quelquefois, je ne mange jamais ; si tu veilles de temps à autre, jamais le sommeil ne me ferme les paupières. Il n'y a qu'une chose en laquelle je confesse que tu me surmontes, c'est ton humilité : c'est une vertu qui fait que je ne puis rien contre toi. »

L'humilité est une vertu toute-puissante contre le démon. Un jour un saint, qui chassait les démons, leur demanda quelle vertu les obligeait à sortir des corps des possédés : ils répondirent : l'humilité.

H. Il s'attaque aussi à la vertu de patience.

— Le démon pour faire pécher saint Pacôme par impatience, empêcha que Théodore, un de ses disciples, ne le comprît, et lui fit entendre tout autrement. Le saint donna la même commission à l'économe du monastère, qui, par occasion, passait près de lui. Il s'agissait de préparer un repas pour un religieux de passage. Pacôme, s'apercevant que l'un et l'autre n'avaient pas fait ce qu'il leur avait commandé, considérant que Dieu le permettait ainsi pour lui faire pratiquer la patience, prépara avec gaieté tout ce qu'il fallait. Après le départ du religieux, il rappela Théodore et l'économe pour savoir d'eux la cause de leur désobéissance. Ils répondirent qu'ils n'avaient pas entendu autre chose, sinon qu'ils le laissent parler en liberté avec cet anachorète. A cette réponse, Pacôme comprenant l'artifice dont le démon avait usé pour le faire tomber en faute, dit en soupirant : « Que le Seigneur soit béni, qui nous a conservé dans la patience et nous a fait connaître la ruse du malin esprit ; profitons de cet exemple pour pratiquer la douceur et la patience en pareilles rencontres, car je sais que les ennemis de notre salut ne cessent de nous tendre des pièges. »

Contre la vertu de patience, il recourt même aux maux physiques. Dieu, qui avait permis autrefois au démon de frapper Job de plusieurs maux, voulut retracer en sainte Synclétique la patience de ce saint homme, dans les douleurs que le malin esprit lui fit souffrir. Celles de Job durèrent trente-cinq ans ; celles de la sainte trois ans et demi ; mais elles furent si aiguës qu'on peut les comparer aux tourments que les martyrs ont endurés. Le démon alluma, dans les parties intérieures de la sainte, un feu accompagné d'une fièvre excessive, qui la minait comme une lime sourde, sans lui donner le moindre relâche ni la nuit ni le jour.

I. Il combat la fermeté de volonté, fait aimer l'inconstance, l'instabilité. Nathanaël, solitaire

de Nitrie, avait bâti une cellule, dans le dessein d'y garder une rigoureuse retraite, mais l'ennemi le porta à en construire une autre moins éloignée. Quelques mois après, le démon lui apparut sous la figure d'un lièvre couvert d'une peau de bœuf, lui disant qu'il venait le chasser de cette cellule comme il l'avait fait sortir de la première. Le saint revint à sa première résidence, déterminé à n'en plus sortir. Il persévéra pendant trente-sept ans. Le démon le sollicita à rompre sa résolution, employant pour cela des artifices capables de le séduire s'il avait été moins sur ses gardes. Pallade rapporte deux circonstances où sa fidélité parut davantage. Sept évêques étant venus le visiter, il ne sortit pas de sa cellule pour les reconduire, préféra la fidélité à sa résolution aux règles de la bienséance. Dans une autre circonstance, le démon emprunta la figure d'un jeune homme conduisant un âne chargé de pains, et appela Nathanaël pour l'aider. La charité l'y inclinait, mais, flairant un piège du démon, il promit au jeune homme que son Dieu veillerait sur lui. Le démon, honteux d'être découvert, s'évanouit en tourbillon.

Il suscite des épreuves ridicules. Saint Pambon avait un grand amour pour le silence, d'où lui vint un air si grave et si sévère qu'on ne le vit jamais sourire. Les démons, voulant l'obliger à rire, attachèrent une plume au bout d'un bâton, et se mirent à la porter en faisant de grands efforts, comme s'il se fût agi d'un fardeau extraordinaire. Le saint, devant ce ridicule spectacle, se dérida un instant, et aussitôt cette troupe de fantômes se mit à sauter et à danser en lui reprochant d'avoir ri, comme si elle eût remporté sur lui une grande victoire. Mais le saint leur dit : « Je n'ai pas voulu rire, j'ai voulu me moquer de votre faiblesse, voyant que vous vous mettiez en si grand nombre pour porter une plume. »

J. Il combat l'amour de la solitude en inspirant du dégoût. Les abbés Luce et Théodore, retirés dans une solitude voisine d'Alexandrie, furent tentés de quitter leur retraite par le démon, qui tâchait de les en dégoûter. Ils triomphèrent de cette tentation en renvoyant leur sortie d'une saison à l'autre, sans jamais l'exécuter. Ils disaient, quand l'hiver commençait : « Nous quitterons après qu'il aura passé. » Puis : « Nous passerons l'été ici, et après nous changerons de demeure. » Ils combattirent pendant cinquante ans cette suggestion opiniâtre du démon qui, finalement, les laissa tranquilles.

Un miracle est fait par Jean plutôt que d'interrompre sa solitude. Basiline avait un désir extrême de voir le patriarche Jean. Tandis qu'elle projetait de se revêtir d'un habit d'homme et d'aller ainsi déguisée lui faire l'ouverture de son âme pour recevoir ses con-

seils, un ange révéla son intention au saint qui lui envoya dire ceci : « Sachez que si vous venez, vous ne me verrez point. Ne vous affligez pas et restez où vous êtes. Je vous apparaîtrai en songe ; vous me déclarerez tout ce que vous voulez me dire et Dieu m'inspirera tout ce que je dois vous répondre. » Le saint lui apparut en effet, quelques jours après ; elle le dépeignit avec des traits si marqués à un de ses disciples, qu'il ne put douter de la vérité de l'apparition.

Un autre grand serviteur de Dieu et homme d'oraison, marchant un jour dans le désert, tout occupé de son Créateur, l'unique objet de son amour, deux anges lui apparurent et se joignirent à lui ; cette apparition mensongère ne le détourna pas de la pensée de Dieu.

On amena Obédien, possédé du démon, à Moïse, au temps du Carême, où il n'ouvrait sa porte à personne. Mais le démon le jeta par terre à un stade de la cellule du saint et sortit de son corps en s'écriant : « Quelle violence ! je n'ai pas pu obliger ce vieillard à violer sa règle une seule heure. »

Saint Abraham avait une nièce dont les progrès dans la vertu avaient été remarquables, ce qui souleva contre elle la rage du démon, désirant tout à la fois la surprendre dans ses filets et distraire son oncle, par l'affliction qu'il lui causerait, de l'union étroite qu'il avait toujours avec Dieu. Un faux moine, qui venait voir quelquefois saint Abraham, se laissa éblouir par la beauté de la jeune fille et fut l'instrument de perdition choisi. Après une lutte d'un an, la nièce l'écouta. Le démon, qui lui avait fasciné les yeux en ramollissant son cœur pour l'empêcher de voir le précipice où elle allait se perdre, lui en fit comprendre toutes les horreurs et la profondeur, afin d'achever de l'accabler par le désespoir. Elle fuyait la vue de son oncle. « Il vaut bien mieux, disait-elle, puisque je suis perdue pour Dieu et qu'il ne me reste aucun espoir de salut, aller dans un pays où je ne serai connue de personne. » Abraham, par une vision, connut le triste état de sa nièce, alla la trouver, fit naître en elle de tels sentiments de pénitence, que Dieu lui accorda, trois ans après, le don des miracles comme gage de pardon.

Dans chaque fait raconté, nous avons pris l'idée principale pour le classer sous un titre : beaucoup prouvent également une vérité émise ailleurs : l'ensemble nous donne une idée assez exacte de l'influence du démon sur la terre. Voir le démon là où il n'est pas est une erreur qui, découverte, peut conduire au scepticisme et faire douter de tout. Ne voir l'action du démon nulle part est aussi une tendance dangereuse, qui ne conduit pas à la vérité. Si, sur dix faits réputés diaboliques, il

en est un qui le soit véritablement, pourquoi le nier comme les neuf autres ? Etudions chaque cas et ne formons un jugement que preuves en mains. Puissent ces faits, passant sous les yeux de vos lecteurs, éclairer leurs convictions religieuses et leur empêcher, par des négations sans fondement, de faire le jeu des Palladistes et d'ébranler leur foi.

F. Caille.

La Résistance

Nos lecteurs connaissent déjà le nom de M. de Magallon, l'intrépide avocat des intérêts catholiques. Une fois encore M. de Magallon a fait entendre sa voix pour la défense des droits de l'Eglise si iniquement violés par la loi dite d'accroissement. Ces pages éloquentes en faveur de la *résistance* devaient trouver dans notre Revue le plus enthousiaste accueil. Nous les empruntons au journal *la Croix* de Paris.

DISCOURS DE M. DE MAGALLON

AU CONGRÈS DES JURISCONSULTES

Messeigneurs, Messieurs,

Puisque l'on a désiré que le plus humble des soldats perdus aux derniers rangs de l'armée catholique se fit entendre après tant de paroles si autorisées, je me livrerai seulement à quelques simples réflexions sur l'article de votre programme qui porte pour intitulé : « De la soumission ou de la résistance aux lois contraires au droit. »

Je laisse à des théologiens plus savants, à de plus profonds philosophes de traiter le sujet en thèse générale. Il ne paraît pas douteux que, d'après la doctrine de l'Eglise, d'accord en ce point avec la seule doctrine politique dont nos législateurs actuels se puissent réclamer, une prétendue loi, là où elle devient sûrement injuste, là où elle entre en contradiction certaine avec les principes supérieurs du droit naturel, perde la nature et le caractère de loi.

Je me bornerai à une vue plus restreinte et plus pratique.

Deux grandes interrogations se posaient anxieusement devant votre Congrès :

La loi sur les Associations religieuses est-elle véritablement inique, autant qu'on le dit ?

En second lieu, la résistance n'entraînera-t-elle pas des conséquences tellement redoutables qu'elle cesserait d'être avantageuse en fait et peut-être même obligatoire en conscience ?

Sur les deux points, grâce à Dieu, votre réponse a été unanime. Oui, la loi est, dans toute la force du terme, un acte d'iniquité. Non, il n'est pas vrai que le refus de s'y soumettre doive amener des désastres. C'est dans la soumission seule que le désastre serait immense, irréparable, certain.

Après ces deux journées de minutieuses études, auxquelles vous venez d'apporter la méthode et le sang-froid de purs juriscultes, l'impartialité de véritables hommes de science, aucun doute ne saurait subsister dans un esprit de bonne foi ni sur la justice de la résistance, ni sur sa possibilité.

Appuyé sur ces bases de votre double conclusion, dans le seul but, que j'avoue, de vous voir la revêtir de la forme la plus énergique et la plus retentissante possible, permettez-moi de vous entretenir une minute encore de l'utilité, de la nécessité de cette résistance, de l'immense intérêt qu'il y a à en adopter le parti, non pas tant au point de vue de la situation juridique des Congrégations, mais de la situation politique du pays tout entier.

Quant aux Congrégations, si j'ose y revenir d'un mot, un fait indiscuté c'est que l'application de la loi entraînerait la disparition immédiate de quelques-unes d'entre elles. Je dis : « quelques-unes ». Mais est-ce que cela n'est pas suffisant pour les décider toutes ? Comment supposer que chacune puisse ne penser qu'à soi et se désintéresser des autres ? Ce dévouement réciproque, cette infrangible union entre frères d'armes qui nous sont par-dessus tout nécessaires, qui seuls feront de nos masses désordonnées une phalange redoutable, comment oser craindre, après ce qu'en ont dit le Saint-Père et les Evêques, que l'exemple nous en soit refusé par les Ordres religieux ? (*Applaudissements.*)

Car de prétendre qu'il suffit de sauver les plus importants, que si les monastères de quelques recluses acquittent la rançon des Congrégations plus puissantes et agissantes, elle ne sera pas payée trop cher, ce sont là raisonnements de sceptiques.

Mais nous, messieurs, nous croyons et nous savons, n'est-ce pas ? que nos admirables missionnaires, sillonnant océans et continents, que nos admirables éducateurs de la jeunesse, couvrant la terre de leurs collègues, font moins cependant peut-être, durant des années d'héroïsme, pour le salut des peuples, qu'en un quart d'heure de recueillement, une humble religieuse au fond d'une chapelle obscure, qui prie et dont la prière, s'élevant, s'envolant par-dessus les étoiles, touche au cœur le Dieu qui crée les mondes et qui les mène. (*Applaudissements.*)

Notre position devant l'ennemi est-elle du reste aussi désespérée que nous devons sacrifier l'élite des troupes pour couvrir quelques instants de plus la retraite du reste ? L'orage qui nous bat est-il donc si terrible qu'il faille jeter, pour alléger le navire, une partie de l'équipage par-dessus bord ! Sommes-nous donc devenus pareils à la cité antique, esclave d'un monstre, et qui, pour éviter sa griffe et sa dent, en était réduite à lui payer chaque année un tribut de vierges ?

Non certes, car l'union, vous l'avez prouvé, c'est le salut. Mais, en tout cas, mieux vaudrait tomber ensemble avec honneur que l'un après l'autre déshonorés. (*Applaudissements.*)

Mieux vaudrait, pour l'avenir de notre pays, voir la force brutale fermer tous nos collèges, tous nos séminaires, tous nos hôpitaux, que de laisser fermer de notre consentement propre, une chapelle de plus ! (*Vifs applaudissements.*)

Tout homme a le droit de proclamer l'évidence : les Congrégations ne peuvent se considérer isolément, en face de l'actuel péril ; elles ne peuvent se considérer que comme constituant un Ordre unique. Chacune doit songer non pas seulement aux effets de la loi sur elle-même, mais à ceux qu'en ressentiraient toutes les autres parties du grand corps dont elles sont les membres, du corps sacré où circule le sang de la vie religieuse.

Une résolution unique, n'est-ce pas là la seule indication certaine que nous ayons eue du Souverain Pontife ? Et c'est aussi l'ordre de cet autre souverain, le bon sens. (*Applaudissements.*)

Les Congrégations ne peuvent toutes payer ; donc aucune ne doit payer !

Plusieurs périraient de suite en cédant ; donc toutes n'ont qu'un parti à prendre : résister ! (*Applaudissements.*)

Toutes, du reste, vous l'avez surabondamment établi, périraient également sinon de suite, mais à la longue.

Sans doute on fait miroiter mille avantages aux yeux de celles qui céderaient. Mais se peut-il voir, en faveur de la résistance, argument plus décisif ?

Ah ! si elle devait nous être fatale, comme ils nous laisseraient nous y jeter ! Par mille moyens, par toutes sortes d'offres, sans en avoir l'air, ils s'efforcent de nous en détourner ; donc ils en ont peur !

J'espère que les excellents maîtres qui nous apprennent à traduire le *Timeo Danaos* sauront ici se fournir à eux-mêmes une citation pleine d'à-propos. (*Rires ; applaudissements.*)

Demain, après-demain, ces avantages seront retirés. Quelle garantie en a-t-on ?

Après le tour des plus faibles et des plus fiers viendra celui des autres et voici, quant à eux, ce qui se passera.

D'une part, la loi pesant sur leurs œuvres les écrasera, avec la facilité et avec la fatalité de ces presses hydrauliques que je voyais, ces jours-ci, dans les aciéries de Saint-Chamond, comprimer des blocs de fer comme du beurre. D'autre part, point auquel je vous supplie de songer, la charité catholique se lassera. Pour des efforts nouveaux, pour une lutte énergique, intelligente, honorable, elle est prête à se multiplier. Mais de maintenir une situation sans issue et qu'on a trop l'air d'accepter pour définitive, de se frapper chaque année de doubles impôts éternels, vous savez combien elle se fatigue et comme il est à craindre que le découragement et l'épuisement, sur lesquels nos adversaires ont compté, ne finissent par venir. Rappelez-vous seulement les difficultés que nous avons dans la plupart des villes à équilibrer le budget des écoles. Que les Congrégations entretenues par les deniers des fidèles fassent mine de payer au gouvernement les nouvelles sommes indues et exorbitantes qu'il réclame, craignez de voir la charité catholique, au moment où vous aurez le plus besoin d'elle, décroître comme un torrent l'été.

Leurs charges effroyablement accrues, leurs ressources considérablement diminuées, que deviendront les Congrégations religieuses ?

Si quelques-unes s'obstinent à vivre, paraissent avoir les reins assez solides pour supporter le faix, on le doublera, on le triplera. Quoi de plus facile, une fois admis le principe que les religieux ne sont pas des citoyens, qu'il n'est d'autre loi pour eux que le caprice parlementaire et ministériel, qu'on peut les charger à son gré comme bêtes de somme ? (*Applaudissements.*)

Allons, il faut le reconnaître, si elles abordent cette voie, elles sont dans l'abîme ; si elles effleurent seulement du pan de leur manteau cet engrenage, elles sont broyées !

..

Mais dans cette question où l'on a prétendu que l'intérêt des Congrégations était seul en jeu, j'ose dire qu'il n'est que secondaire : c'est l'intérêt de tout le catholicisme en France, partant de la France elle-même, qui s'y trouve engagé. (*Applaudissements.*)

Que les Congrégations soient ici les premières intéressées, je l'accorde, mais les seules, mais les plus intéressées, à coup sûr, non.

La pauvreté ! elles en ont fait vœu. L'exil ! elles en savent les chemins et que, si elles sortent de France, elles y rentrent aussi. Sans doute la quitter est une amère douleur, et nous savons

combien ils l'aiment, les Religieux de qui nous nous apprîmes à l'aimer ; mais devant eux rayonne sans cesse l'idéale patrie, la patrie d'en haut, celle dont la nôtre, de terre et de pierres, si belle, si douce, si chérie, n'est pourtant qu'un obscur reflet. Partout où l'on se se dévoue, ils sont encore dans leur pays. (*Applaudissements.*)

C'est à la France qu'il faut penser. C'est elle qu'il faut plaindre. Dans les ténèbres où elle est assise, la verrons-nous privée encore de ces foyers de chaleur et de lumière catholiques, de plus en plus semblables à un astre qui vieillit, qui s'éteint ?

Voilà pourquoi, soit dit en passant, nous avons osé, après les évêques, élever la voix en cette affaire : c'est qu'après tout, cette affaire aussi est nôtre ; c'est qu'il y va du sort de la France, de notre sort à nous-mêmes, non moins que de celui des Ordres menacés. (*Applaudissements.*)

..

N'est-ce pas, en effet, messieurs, la vérité suprême de notre temps que l'idée chrétienne et les énergies catholiques restent aujourd'hui les seules forces conservatrices possibles de la société ? Conservatrices, je prends le terme dans son sens le plus haut, et par là j'entends encore les seules capables aussi de produire le progrès : conservatrices de la vie et des sources et des germes de son développement.

Les uns, il est vrai, disent : Pour protéger la société, rien de plus inutile que d'avoir une idée ou même plusieurs. Nous voulons toucher nos coupons, nos loyers, nos fermages, ce principe suffira à maintenir compact le parti de la défense sociale. Mais c'est justement parce qu'il n'en a pas d'autres qu'il est faible et toujours repoussé. Un drapeau fait seul une armée. Une idée directrice, haute et sublime, est seule capable d'enfanter, d'unir et d'entraîner les grands partis conducteurs des nations.

D'autres, soucieux d'éviter le bouleversement social, conscients de la nécessité d'un principe, préféreraient se rattacher à n'importe lequel plutôt qu'au principe chrétien.

Mais vainement : ils cherchent, ils ne trouvent pas. Tant de mots sonores, les chimères qui se cachaient sous leur éclat et enflammaient nos pères, laissent très froids leurs descendants. Mais parce que l'idée chrétienne est la plus haute de toutes, elle seule est restée hors des atteintes de ce siècle sceptique et moqueur. C'est en vain que la poussière du combat l'obscurcit, que la rouille des préjugés la recouvre ; tout cela passe, elle dure ! C'est en vain qu'on veut la séparer des causes généreuses dont les générations s'éprennent tour à tour : étant vérité, c'est à elle toujours qu'i

faut revenir comme à leur seule incarnation.
(*Applaudissements.*)

Ramener auprès d'elle, réorganiser autour de ce centre de vie et de force les intelligences, les volontés, c'est bien là le suprême espoir non seulement de tous les croyants, mais de tous les clairvoyants.

Et bien ! ce à quoi j'en voulais venir, c'est que la décision des Ordres religieux va décider sans doute de ce grand mouvement : ou le tuer dans l'œuf ou lui donner un essor victorieux.

..

La plus forte raison peut-être à fournir en faveur de la résistance, c'est que si vous ne la commencez maintenant, il faudra la commencer plus tard.

Il est, en effet, bien évident que plus on la retardera, plus malaisée elle sera. Sous le poids d'un système sans cesse perfectionné et qui ne tend qu'à nous affaiblir, nous allons, comme de juste, nous affaiblissant. La loi scolaire façonnant des cerveaux où l'idée religieuse n'est pas empreinte, va jeter les flots, Dieu sait de quelles générations, dans le courant du suffrage universel. La loi militaire restreint et gâte les vocations. Vous sentez quels seront les fruits de celle-ci. Notre sang s'écoule par mille blessures, emportant notre courage, notre vigueur, nous rendant chaque jour moins capables de l'effort de lutter.

Or, que nous ne puissions pas éviter éternellement la lutte, qu'à un moment ou à l'autre nous finissions par y être acculés, est-ce donc un point à mettre en doute ? Nous savons bien que toute loi mauvaise est la préparation d'une pire. Nous savons bien que leurs auteurs ont un but, qu'ils ne s'arrêteront pas avant de l'avoir atteint, et que ce but n'est autre que celui de notre absolue extermination. Devant un ennemi qui ne se propose que de vous réduire en esclavage, que de vous changer de citoyens en galériens, on peut céder, si l'on se sent du goût pour ces métamorphoses : on ne le peut pas en face de gens qui ne veulent rien de vous, sinon exactement votre mort. Dès lors, un seul parti reste : combattre ! Les plus lâches soldats sont braves dans l'alternative de vaincre ou de périr. Cette alternative est la nôtre. Qui ne le voit pas, le verra bientôt. Les plus partisans de la soumission le deviendront de la résistance. Voilà pourquoi nous disons : Ne perdons pas plus de temps, ne perdons pas plus de forces ! Puisqu'aussi bien il est inévitable de résister un jour, résistons dès aujourd'hui. (*Salve d'applaudissements.*)

..

Jamais le terrain n'aura été meilleur. Jamais l'identité qui existe entre la cause catholique

et celle de la liberté, de l'égalité, de la justice n'aura apparu plus nettement. Non seulement nous réclamons le règne du droit contre celui de l'arbitraire, mais nous protégeons aussi ce que j'appellerai les fondements matériels de la société, les garanties essentielles de la propriété.

Il ne faut pas croire que, sur ce point, le public reste indifférent. Nous avons vu d'immenses auditoires s'en émouvoir vivement. Récemment encore, un grand industriel, modérément catholique, me disait quelles appréhensions lui causait la voie où par cette loi on s'engageait.

C'est qu'en effet, si l'Etat se met à diviser la propriété en catégories diversement imposables, selon les opinions des propriétaires, s'il coupe ainsi le gâteau en tranches, qui ne voit quels risques il court d'être avant peu dévoré. (*Rires, applaudissements.*)

C'est donc l'intérêt de tous qu'en nous défendant nous défendons ; c'est à la violation du droit de tous que nous nous opposons en résistant. (*Applaudissements.*)

..

Mais surtout c'est l'heure qui est grave. Vraiment, elle apparaît comme un de ces moments psychologiques qu'il y a irréparable faute à laisser échapper, elle se présente avec tous les signes de l'unique occasion.

Voyez, en effet, messieurs, ce qui se passe dans le pays. Cette organisation des forces sociales autour de la pure idée catholique, partout elle se développe. Ce tournant de l'histoire dont on vous parlait hier éloquemment, il semble que la foule en ait senti la courbe, et de toutes parts elle se lève pour saluer les perspectives nouvelles. Ce grand changement que l'on vous signalait dans l'attitude de l'Eglise de France commence à s'opérer. Le parti nouveau et nécessaire est visiblement en train de venir au jour.

Mille causes, mille conséquences déjà s'en peuvent démêler : la désagrégation des anciens partis ; la grande parole du Saint-Père sur les problèmes de notre temps ; la diminution peu à peu des préjugés de la masse contre les catholiques ; le désir universel d'en finir avec les querelles religieuses, l'indignation générale de les voir, au moment où on les croyait closes, se rouvrir de plus belle ; la lumière commençant à se répandre dans l'esprit public sur le rôle et l'action des sectes ; la conviction se répandant aussi, que dans notre France, pétrie de catholicisme, l'idée catholique est éminemment nationale et qu'il n'y a, au fond, pour la poursuivre avec autant de rage, que les éléments étrangers, que les minorités exotiques dont nous sommes pestiférés ; le retour de l'élite pensante et des générations jeunes au spiritualisme chrétien ; enfin, l'entrée

en ligne d'une ardente jeunesse, libre des événements d'antan, pénétrée du souffle de son époque, préparée aux luttes de la démocratie, et qui ne demande pour vaincre que la liberté du combat.

Oui, messieurs, un réveil catholique incontestable, un grand réveil des énergies catholiques se fait en France en ce moment. (*Salve d'applaudissements.*)

Les intelligences s'éclairent. Désabusés d'espérer des coups du sort qui ne retentissent jamais, on sent enfin que c'est sur nous-mêmes, avec l'aide de Dieu, que nous devons compter. On comprend que le principe chrétien est le seul assez large, assez fort pour nous unir et nous porter. De tous les points de l'horizon, les hommes de bonne foi viennent opérer autour de lui l'indispensable concentration.

Et les volontés se redressent. Voyez ce commencement imprévu des processions; l'an prochain, elles auront lieu partout; enfin, nous osons de nouveau passer ensemble dans nos rues! Voyez ce mouvement de sainte révolte et de juste colère contre le nouvel attentat sur les Congrégations. Voyez surtout cette résurrection unanime de l'épiscopat. Resterons-nous immobiles, maintenant que nos chefs nous donnent ce que nous avons tant réclamé, l'ordre et l'exemple d'être debout et de marcher? (*Vifs applaudissements.*)

Ce sont, messieurs, ces éléments de notre reconstitution que la fuite en désordre, chacun pour soi et de son côté, des ordres religieux menacés par l'éternel ennemi, découragerait, disloquerait, réduirait à l'impuissance, rejetterait au néant. C'est eux dont la résistance à l'iniquité ferait, au contraire, du coup, la cohésion, doublerait le courage et la vigueur. Et l'on verrait autour des citadelles assiégées l'armée catholique se serrer, se souder coude à coude et s'élancer à l'assaut de l'avenir. (*Vifs applaudissements.*)

Voilà notre rêve. Voilà notre espoir. Voilà notre conviction.

*
*

Voilà à quoi nous vous demandons de songer; Ne faites pas se coucher ceux qui se lèvent! Un jour vous les appelleriez et ils ne vous répondraient plus. Ne faites pas se redormir ceux qui s'éveillent! Car qui sait si cette torpeur dans les glaces de l'indifférence ne se changerait, comme pour les blessés engourdis par les neiges, en sommeil de mort, et de combien d'années le réveil catholique en serait reculé, et si vous ne l'auriez pas rendu impossible à tout jamais?

Regardez à demain, regardez à vos pieds, peut-être serez-vous pour la soumission. Regardez plus au large autour de vous, regar-

dez à dix ans en avant de vous dans l'avenir, vous serez sûrement pour la résistance.

Je recevais, hier même, une lettre d'un grand catholique belge qui, précisément, me le disait. Je l'avoue, j'éprouvais une singulière émotion en voyant l'intérêt pris de si loin à nos luttes, en sentant le désir de nous voir entrer enfin dans la voie où nos frères de Belgique ont trouvé, comme ceux d'Allemagne, la victoire. Je saluais, en pensée, l'heure où la question catholique, embrassant et dominant toutes les autres, réunirait en une grande force sociale unique, par-dessus les frontières, tous les défenseurs du christianisme, c'est-à-dire de la civilisation. (*Applaudissements.*)

Tel est le cadre et l'enjeu de la lutte, de la grande guerre moderne entre l'Eglise et la Franc-Maçonnerie, de la guerre éternelle entre le mensonge et la vérité.

Telle est la vraie question.

C'est parce que vous ne l'avez ni abaissée ni rétrécie, c'est parce que vous l'avez courageusement envisagée dans toute son étendue, dans toute sa hauteur, que vos résolutions ont été aussi justes que grandes.

Donnez-leur maintenant l'essor, c'était mon premier mot, ce sera le dernier, l'essor le plus énergique possible, le plus retentissant.

Qu'elles aillent, les paroles de vaillance et de sagesse, verser la lumière aux esprits, le réconfort aux cœurs; qu'elles montent haut, qu'elles portent loin; qu'elles rendent à notre pays ce grand service, qu'elles lui évitent un grand malheur. Qu'elles lui fassent non plus courber la tête, mais la relever; qu'une fois de plus, avec plus de force que jamais, d'un bout de la France à l'autre, où vous allez vous répandre, et avec vous l'influence sociale dont chacun de vous dispose, ce conseil s'élève, ce cri retentisse, ce mot d'ordre soit donné: « Ne cédez pas, résistez! » (*Salve d'applaudissements.*)

LE TESTAMENT D'UN SOCIALISTE

Le célèbre socialiste allemand Frédéric Engels, disciple et ami de Karl Marx, et dont les journaux ont annoncé dernièrement la mort, a laissé une fortune de plus de 600.000 francs. Voici comment il a disposé par son testament, de cette fortune. Il laisse à chacun de ses trois exécuteurs testamentaires, M. Samuel Moore, avocat, M. Edouard Bernstein, journaliste, et Mme Louise Kantsky 6.250 fr.; à sa nièce Mary Ellen Rosher, 75.000 fr.; à Eleanor Marx Aveling, fille de Karl Marx, tous les manuscrits littéraires de son père et toute la correspondance de ce dernier — Karl Marx l'avait léguée à Engels. — A Bebel et Singer, membres du Reichstag allemand, 25.000 fr., pour être employés en dépenses électorales, et ses livres et gravures en toute propriété; à Bebel et Edouard Bernstein, ses manuscrits et sa correspondance. Le reste de sa fortune est partagé entre Laura Lafargue, une autre fille de Marx, mariée à M. J. Lafargue, ancien député socialiste de Lille, Eleanor Marx Aveling et Louise Kantsky, à raison de 3/8 de la somme totale pour chacune des deux premières, et 2/8 pour la dernière.

Les Miracles de Campocavallo

L'article que nous avons publié dans notre numéro de juillet sur les miracles opérés dans le sanctuaire de Campocavallo se trouve aujourd'hui pleinement confirmé par le récit suivant publié par la *Civiltà Cattolica* de Rome, sous ce titre :

Les Merveilles opérées par la Très-Sainte Vierge des Sept-Douleurs de Campocavallo (1).

L'illustre ministre de Louis-Philippe-François Guizot faisait remarquer, il y a déjà plus de 40 ans, que, bien que peut-être en aucun siècle la Providence de Dieu n'ait été plus niée que dans le nôtre, toutefois, jamais dans le passé cette même Providence ne s'était peut-être manifestée plus visiblement que dans notre siècle. A plus forte raison, M. Guizot aurait-il pu tenir un pareil langage s'il lui eût été donné de vivre jusqu'à la fin de ce siècle sur le point d'expirer.

Il est bon de remarquer ici que, parmi toutes ces manifestations providentielles, nous catholiques, nous donnons le pas à celles que le protestant Guizot appréciait le moins ; nous voulons parler de celles qui tiennent à l'ordre surnaturel de la Foi, combattu dans notre siècle avec tant d'acharnement. S'il est donc vrai de dire que notre siècle mérite d'être appelé le siècle de l'incrédulité, on peut également l'appeler, à bon droit, le siècle des miracles.

C'est un fait ! En ce siècle, les miracles se sont continuellement multipliés d'une façon toute particulière et éclatante. Et ces miracles ont été principalement opérés au nom et par la vertu de Celle qui est appelée par antonomase la *Vierge fidèle*, et acclamée *Bienheureuse* précisément parce qu'elle crut. En récompense de sa foi, elle obtint, en effet, le privilège de devenir ce qu'elle a été, ce qu'elle est et ce quelle sera éternellement, la *Vierge Mère de Dieu*, la créature qui n'aura jamais son égale dans toute la création et parmi les êtres futurs possibles.

Par ces manifestations surnaturelles, la Providence divine a eu surtout pour but de confondre l'orgueilleuse incrédulité moderne et de ramener les peuples chrétiens à la foi de leurs pères. Voilà pourquoi notre siècle, quoique satanique si l'on considère la généralité des hommes, est appelé avec raison siècle de Marie, siècle des plus éclatantes manifestations de sa puissance. Et l'histoire de toutes les séries de dix ans de ce siècle établit la vérité de ce que nous avançons.

(1) La traduction de cet ouvrage a été faite par un prêtre français.

Passons sous silence un grand nombre de miracles opérés en diverses régions ; bornons-nous, à citer les miracles opérés par N.-D. des Victoires à Paris, Saint-André *delle Fratte* à Rome et dans les sanctuaires de La Salette, Lourdes où le miracle est à l'état permanent, à Spolète, et enfin dans la vallée de Pompéi. Tous ces miracles ne prouvent-ils pas que tandis que les efforts de l'impiété contre la foi des peuples vont grandissant, notre Dieu tout providentiel s'est plu à opposer, en notre siècle, la défense insurmontable de Celle que toutes les générations ont appelée et appelleront Bienheureuse parce qu'Elle fut aussi humble dans sa foi qu'élevée en dignité.

Et voici que depuis à peine un an le bruit se répandait que de nouveaux signes extraordinaires se manifestaient sur une image de la Vierge des Douleurs à Campocavallo, lieu obscur des environs de la Cité d'Osimo, dans les Marches d'Ancône, tout près du sanctuaire vénéré de Lorette. Ce bruit, en se répandant, excita la curiosité, avec la curiosité la dévotion s'enflamma ; le fait est qu'une foule considérable de personnes accourut sur les lieux de juin à décembre 1892, et qu'il s'en suivit des effets abondamment salutaires pour la foi et la piété chrétienne.

Ce concours de fidèles, devenu moindre pendant la saison rigoureuse de l'hiver, a eu lieu de nouveau, avec une plus grande affluence encore au retour du printemps, et comme d'autre part on affirmait que les signes se continuaient sur la merveilleuse image, nous prîmes la résolution, pour être bien informés, de nous adresser aux sources les plus autorisées. Il nous en est venu des renseignements si précis, que nous avons jugé utile de les communiquer à nos lecteurs.

Il est, toutefois, bien entendu que quant à la nature des signes prodigieux, des faits et circonstances qui les ont accompagnés, nous nous en remettons au jugement de la Sainte Église, soumettant aux prescriptions du Saint-Siège tout ce que nous allons raconter.

Toutefois, bien qu'à notre récit on ne doive pas d'autre croyance que celle qui est ordinaire ou humaine, le lecteur verra bien que la publication de ces faits ne peut que tourner à l'avantage commune et seconder, peut-être, les desseins de la divine Providence, qui, en ces lieux, et de nos jours, fait diriger tant de peuples vers cette Mère que nous ne cessons d'invoquer et de saluer.

Salut, notre Espérance !

A un peu moins de 3 kilomètres de la ville d'Osimo dont nous avons parlé, dans un pays qui

porte le nom de Campocavallo, s'élève une petite église, construite, il y a environ 20 ans, par une personne pieuse, et dans l'intérieur de laquelle se trouve suspendue au-dessus de l'autel une image en oléographie, représentant la Très Sainte Vierge des Sept-Douleurs, tenant entre ses bras Jésus mort pour le salut des hommes. On pourrait dire plus simplement que ce tableau représente la descente de Jésus de sa croix ; car non loin de la Vierge on aperçoit la Croix, et à ses pieds la couronne d'épines. La Vierge est assise, les yeux fixés au ciel, plongée dans la plus grande douleur et semblant méditer le sublime mystère de la Rédemption. Sa physionomie est magnifique d'expression, et ses yeux sont très beaux et presque étincelants, son cœur percé de sept glaives est à découvert. Le corps inanimé de son divin Fils, présentant son côté ouvert d'où dégoutte du sang, est étendu sur un de ses genoux. Avec son bras droit, la Vierge embrasse et soutient la tête, laissant tomber la main sur l'épaule de son divin Fils ; de sa main gauche elle soutient son bras droit qu'elle pose sur son autre genou. Il respire la plus grande compassion, tout ce groupe qui rappelle les abîmes incommensurables d'amour et de douleur dans lesquels s'est accompli le salut du genre humain, qui a eu pour auteur l'Homme-Dieu et pour coopératrice sa Mère, toujours Vierge.

Ce tableau fut porté dans cette petite église champêtre, il y a environ 8 ans, par un bon prêtre qui, pour la commodité du peuple, avait l'habitude de célébrer la sainte Messe dans cette chapelle, aux jours de fête.

Le jeudi, 16 Juin 1892, solennité de la fête du Corps du Seigneur, après le saint Sacrifice, quelques personnes pieuses restèrent encore quelque temps dans l'église pour y prier devant l'image de la Vierge des douleurs ! Mais tout d'un coup, elles furent considérablement surprises quand elles s'aperçurent que des gouttes d'eau s'échappaient du visage de la Vierge. Aussitôt, elles en informèrent le gardien de la chapelle. Celui-ci s'approche, vérifie soigneusement, et s'étant assuré de ce fait qu'il jugeait prodigieux va, à son tour, en avertir le curé de la paroisse voisine, et le prêtre qui, depuis quelques années, avait placé l'image dans cette église.

Celui-ci accourt le lendemain 17 et célèbre le saint Sacrifice dans cette chapelle. Et lui aussi, sans aucun doute possible, comme il est prêt à l'affirmer sous la foi du serment, voit cette transudation sur le visage de la Bienheureuse Vierge. Mais, en homme prudent, non seulement il ne crie pas au miracle, mais il cherche à faire croire que cela pouvait être un effet naturel d'une cause

qui, en ce moment, n'était pas bien connue.

Entre temps, la nouvelle se répand de tous côtés. Une foule de personnes accourent dans l'église, et un grand nombre attestent avoir vu l'image de la Très Sainte Vierge transsuder et même verser des larmes.

A deux heures de l'après-midi du même jour, un orage éclate. La foule qui était dans l'église se serre et se rapproche plus encore de l'image et prie. Tout d'un coup, la foule tout entière pousse un cri unanime, qui se prolonge et se mêle à des gémissements. Tous ensemble affirment que la Vierge remue les yeux.

Dans un clin d'œil, la ville d'Osimo et ses environs furent informés de ce fait nouveau qui se produisait sur la Vierge des Sept-Douleurs de Campocavallo. Le sage et savant évêque de cette ville, Mgr Egidio Mauri, appartenant à l'ordre des Frères Prêcheurs, ordonna immédiatement à son clergé de se tenir en garde contre toute illusion ; pour le moment, de prendre note de ce qui arriverait, mais qu'aucun d'eux ne prît une part personnelle à ces manifestations. C'est bien ce qui eut lieu d'abord.

Cependant, non seulement des femmes et des gens du peuple, mais encore des personnes de toutes conditions, se rendaient en foule devant la sainte image, et affirmaient avoir vu le mouvement des yeux. Naturellement le concours des curieux et des personnes pieuses devenait toujours plus considérable. Peu à peu, le nombre des visiteurs venus même de très loin s'accrut tellement, et en même temps, les offrandes en argent et en or, les aumônes pour la célébration des messes, devenant toujours plus considérables ; ceux qui avaient été délégués pour la garde de l'église, crurent devoir supplier l'Évêque de vouloir bien désigner un prêtre qui y demeurât continuellement, prît soin de maintenir le bon ordre et satisfît en même temps la piété des fidèles. Alors Mgr d'Osimo jugea à propos de les satisfaire.

A mesure que les jours s'écoulaient, des foules, toutes différentes les unes des autres, ne cessaient d'affirmer le constant et continu mouvement dans les yeux de cette image. Alors l'Évêque résolut de commencer à recueillir les attestations écrites d'un très grand nombre de personnes, qui affirmaient avoir vu posément et avec une observation étudiée ce mouvement merveilleux.

*
* *

Dans une relation la plus authentique et la plus digne de foi que nous puissions désirer et qui nous a été gracieusement envoyée d'Osimo le 9 février de cette année 1893, nous lisons ce qu

suit : « C'est sans doute le résultat d'une disposition providentielle, que parmi les spectateurs, il s'en trouvait qui n'apercevaient et ne voyaient rien. Si l'on compulse les dossiers des procès canoniques, on remarque que cette divergence s'est produite toutes les fois que Dieu a produit de semblables faits. Il est donc arrivé que dans une même famille se trouvant en même temps, et à son grand complet, en présence de l'image, trois voyaient les yeux se mouvoir et les deux autres rien du tout. Un voyait, l'autre ne voyait pas. J'ai entendu un jour une dame me dire qu'elle était si certaine d'avoir vu le mouvement des saintes pupilles, qu'elle pouvait l'affirmer sous la foi du serment ; et cependant sa mère, femme jouissant d'une excellente vue, ne pouvait absolument rien certifier.

« De toutes les dépositions qui ont été recueillies, continue la relation, ce mouvement des yeux de la Vierge de Campocavallo paraît si certain, que le plus léger doute semble devoir être rejeté.

« Ne parlons pas de certains mouvements qui, au dire des savants, peuvent être le résultat d'une illusion d'optique, mouvement vu cependant par un très grand nombre de personnes, et qui, d'après le témoignage de plusieurs, *est de toute évidence*, sans que les témoins *puissent craindre d'avoir été trompés*, et dont plusieurs sont disposés à l'affirmer *sous la foi du serment*. Mais nous sommes en présence d'une variété de mouvement impossible à expliquer par l'illusion d'optique. Les uns ont vu les pupilles se mouvoir en sens horizontal, comme quelqu'un qui regarderait à droite et à gauche. Plusieurs ont vu un seul ou les deux yeux se fermer entièrement et s'ouvrir ensuite. Un pareil mouvement ne peut s'expliquer que par un miracle, d'autant plus que l'image a les yeux très ouverts et regardant le ciel. Et bien que l'image ne soit pas grande, puisqu'elle ne mesure que 52 centimètres de hauteur sur 38 de largeur, toutefois ses yeux s'aperçoivent parfaitement. D'autres affirment avec serment avoir vu dans les yeux de la sainte image les pupilles s'élever si haut qu'elles disparaissaient entièrement ; et de même les paupières se fermer à un point qu'on ne pouvait plus voir le blanc de l'œil. D'autres enfin ont observé un tel changement dans l'expression des traits de la Vierge que tantôt elle paraissait plus triste et tantôt moins.

« Et ce qui est important à remarquer, c'est que ces mouvements ne se produisaient pas en présence d'un petit nombre de personnes, mais bien de tout un public très nombreux, surtout à cette époque où, pour contenter la dévotion de la foule, le tableau de la bienheureuse Vierge était exposé

en dehors de la petite église ; au milieu d'un si grand nombre de personnes, plusieurs ne voyaient rien cependant, tandis que quelques personnes apercevaient un mouvement bien marqué, beaucoup d'autres voyaient au même instant ce même mouvement. On a entendu des enfants innocents, tout à côté de leurs parents s'écrier : « Papa, regarde comme la Madone relève les yeux... Vois comme elle les abaisse ! Observe comme elle les tourne à droite ! » Et en même temps, ces mouvements variés étaient précisément aperçus et observés avec une vive émotion par des spectateurs adultes.

« La vue simultanée de tels mouvements est le motif des cris continuels, des gémissements et des acclamations qui se font entendre dans cette petite église. C'est avec peine qu'on peut obtenir le silence pendant la célébration des saints mystères ; et encore pour obtenir le silence, il est indispensable de couvrir le visage de la Vierge, et de la soustraire ainsi au regard des assistants.

« Il est arrivé que des personnes ignorant le fait miraculeux, et par conséquent n'ayant pas de jugement préconçu, des personnes d'une excellente vue, entrant dans l'église au moment où la Vierge tournait ses pupilles, il est arrivé que ces personnes, de même que les personnes présentes, ont vu ce mouvement, ou ont été saisies d'admiration, et l'ont certifié.

« D'autres personnes qui avaient un certain jour observé le mouvement des yeux, et qui un autre jour revenaient pour observer l'image, bien qu'elles fussent placées au même endroit où elles avaient d'abord aperçu ce mouvement, ne pouvaient plus rien voir, tandis que des personnes placées à côté d'elles leur assuraient qu'elles voyaient très bien le mouvement des pupilles. »

*
**

Pour qu'on ait une idée de la certitude avec laquelle les attestations sont données, nous allons en rapporter quelques-unes.

Le 4^{er} juillet, un monsieur signait la déclaration suivante écrite de sa propre main : « Je soussigné, Alphonse C., secrétaire communal résidant à P., déclare et atteste comme exacte vérité, que, étant entré dans la petite église de Campocavallo, ce matin, à 5 heures et à 10 heures, j'ai observé, à mon grand étonnement, que la Vierge des Douleurs remuait les pupilles de ses yeux en sens vertical, si fort qu'à certains moments, particulièrement l'œil droit disparaissait entièrement avec sa pupille. Je demandai la permission de la photographier. Elle me fut accordée par le recteur de cette église ; mais à cause de la foule qui me

pressait, je pus difficilement disposer ma machine. Et, à ce moment, je m'aperçus que le mouvement des deux yeux devenait plus accéléré. Je laisse cette attestation, afin que tant de personnes qui sont bien loin de reconnaître le vrai Principe de toutes choses, comme cela m'est arrivé à moi-même pendant un certain temps, courent se jeter aux pieds de la Mère des douleurs et retournent dans la voie droite. »

Un monsieur d'Osimo, le 13 du même mois, écrivait et signait les paroles suivantes : « Je me suis rendu aujourd'hui, pour la sixième fois, à Campocavallo ; j'ai regardé attentivement la belle image de la Vierge des Sept-Douleurs, et j'ai vu qu'elle met en mouvement ses pupilles ; je l'ai vu, *comme je vois le soleil*. J'atteste ce fait avec serment, et comme preuve de ce que j'affirme, je donnerais tout le sang de mes veines. »

Un jeune chirurgien des Marches, le 15 juillet 1892, en son certificat, s'exprimait de la sorte : « Le docteur soussigné, médecin appelé de M..., déclare avec la plus exacte vérité que, s'étant rendu deux fois dans le but de voir l'image de la Vierge des Douleurs, à Campocavallo, il eut la première fois à l'observer dans la cornée de l'œil gauche, et la deuxième fois dans les deux cornées ; et ce mouvement lui a été si évident qu'il est prêt à l'affirmer avec serment. Le soussigné se trouvait à un endroit non éloigné de l'image, il ne pouvait par conséquent pas se faire illusion ; et avant d'avoir observé, il ne pouvait nullement apporter l'excuse de la fatigue de ses yeux. »

Le T. Révérend Père Piccini, gardien du couvent d'Assise, dépose en ces termes. « Je soussigné, déclare que, le 21 juillet 1892, m'étant rendu sur les lieux pour visiter l'image de la Vierge des douleurs, placée en cette église de Campocavallo d'Osimo, j'ai vu l'image tourner les yeux. Je suis prêt, s'il est nécessaire, à l'attester sous la foi du serment. »

On possède déjà tant de témoignages semblables qu'on en pourrait former plusieurs volumes ; et toutes ces attestations proviennent de personnes honorables, instruites, remarquables par leur probité et dignes de foi.

*
* *

Depuis environ dix mois, nous sommes donc en présence d'une série persévérante de mouvements et changements dans l'expression des traits, et surtout dans les yeux de cette sainte image. La variété et la diversité de ces mouvements constituent au moins un fait étrange. Si l'on veut dépouiller ces faits du cachet du surnaturel, on ne peut les expliquer en se retranchant derrière des

illusions d'optique qu'auraient eues ces innombrables témoins.

Le 9 du mois d'avril dernier, nous avons reçu une lettre d'une très grave personne faisant autorité, et s'exprimant en ces termes : « Notre Madone de Campocavallo continue à attirer à ses pieds beaucoup de monde, par le mouvement prodigieux de ses pupilles. Nous avons depuis peu une attestation très importante au sujet de ces mouvements.

« Un religieux venu de Lorette dans notre petit sanctuaire, avant sa Messe ne vit rien. Mais après la sainte Messe, comme il revint pour voir l'image, voilà que les pupilles descendirent lentement ainsi que les paupières, et les deux yeux se fermèrent entièrement ; puis, tout d'un coup, ils se rouvrirent par un mouvement très rapide. Ce fait se renouvela trois ou quatre fois. J'ai appris ensuite que ce religieux se rendit un autre jour dans ce sanctuaire de Campocavallo. Cette fois, il était accompagné d'une dame française. L'un et l'autre furent témoins du prodige. Comment attribuer cela à l'illusion ?

« Et ici, il nous paraît convenable de faire connaître la relation d'un des quatre savants qui se sont rendus sur les lieux. C'est celui qui accorde le champ le plus vaste à la possibilité d'une illusion d'optique, à propos de notre image vénérée de la Vierge des Douleurs. La voici, cette relation, elle est citée textuellement : « Je soussigné, certifie qu'après avoir observé attentivement l'image de la Vierge des Douleurs de Campocavallo, j'ai constaté qu'elle avait un défaut consistant dans une double impression de l'œil gauche, en sorte que celui-ci est plus ouvert que l'œil droit ; et à cause de ce défaut, je crois qu'il pourrait se produire quelque illusion d'optique ; il pourrait, en effet, survenir alors un mouvement apparent des yeux dans toutes les directions, parce que l'œil de l'observateur peut se déplacer en tout sens. Mais si le mouvement vertical des yeux de l'image était accompagné de la disparition complète du blanc de l'œil, alternativement au-dessus et au-dessous, ce phénomène ne pourrait nullement alors être attribué à l'illusion. On devrait juger de même dans le cas où les yeux de l'image se fermentaient. »

« Qu'on veuille bien remarquer que les autres trois savants restreignent le danger de l'illusion au seul mouvement des yeux de haut en bas, ou *vice-versa*, ou encore au mouvement d'un seul œil, ou à la dilatation d'une seule pupille. Ils écartent tout danger d'illusion lorsque le mouvement des pupilles est simultané, et qu'elles se meuvent en tous sens, même horizontal, ou bien que les deux yeux se meuvent en même temps. »

Nous laissons à qui de droit le soin de décider si l'affirmation de la possibilité d'erreur, c'est-à-dire d'illusion d'optique peut prévaloir, dans tous les cas, sur la certitude avec laquelle des témoins si nombreux et si divers affirment sous la foi du serment, de n'avoir été le jouet d'aucune illusion, mais d'avoir bien considéré et bien nettement aperçu les mouvements des yeux de la sainte image.

Du reste, de nouveaux rapports, qui nous arrivent de ce lieu vénéré, nous assurent que des personnes d'une très grave autorité, voient encore aujourd'hui les yeux de l'image *s'ouvrir et se fermer*, non une, mais plusieurs fois. Il ne nous paraît donc pas facile d'attribuer la cause de ce phénomène à une erreur permanente de la vue des spectateurs.

*
..

Les témoins ont résolument écarté, dans leurs dépositions, la possibilité de l'illusion dans leurs yeux et plusieurs l'ont fait dans les termes les plus explicites. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, cette possibilité d'illusion a été écartée par ce Père Mineur conventuel qui affirmait le fait en ces termes : « Je soussigné, déclare être venu ici dans cette église de Campocavallo pour voir le prodige du mouvement des yeux, et j'affirme *l'avoir très bien vu* soit, la première fois, le 27 juin, soit encore le 4 courant et aujourd'hui même. Je déclare encore que je suis prêt à affirmer, sous la foi du serment, ce que je viens de dire.

Pareillement, pour citer un second exemple, elle a écarté la possibilité d'illusion, cette pieuse femme d'Ancône, qui, le 23 août 1892, écrivait avec les larmes aux yeux : « Je soussignée, affirme que je suis venue dans cette église de Campocavallo pour visiter l'image prodigieuse de la Vierge des douleurs, avec la ferme confiance de pouvoir être témoin du miracle. Je me suis approchée de l'image, et *je puis affirmer avec certitude* que j'ai vu mouvoir ses yeux. *J'ai voulu l'observer attentivement de divers endroits de la chapelle*, et j'ai toujours vu le même mouvement des yeux, en particulier de l'œil gauche.

Avec une affirmation non moins catégorique, une autre dame de Gubbio, dès la fin de juillet 1892, s'était ainsi exprimée dans un certificat écrit : « J'ai vu l'image de la Vierge des douleurs de Campocavallo *fermer plusieurs fois les yeux*. »

Le 2 mars 1893, nous recevions d'Osimo une lettre dans laquelle on nous écrivait : « On continue d'apercevoir le mouvement des pupilles de la sainte image de Campocavallo. Naguère, le maire d'une commune des Marches fut visiter la Madone

vers la nuit. C'était un quart d'heure après que la cloche de l'église eût sonné l'*Ave Maria* (en France l'*Angelus*). Il vit très bien l'œil gauche se mouvoir, il en laissa l'attestation écrite. Il pleurait d'émotion et s'en allait répétant : — « Comment douter ? comment douter ? C'est évident, certain ! »

Le 6 avril 1893, un autre monsieur a écrit qu'il est allé, ce jour-là même, visiter pour la deuxième fois la Madone de Campocavallo : « Aussi bien que la première fois, en août dernier, il déclare avoir vu aujourd'hui, avec une certitude absolue le mouvement des pupilles de la Vierge des douleurs, d'avoir vu ce mouvement plusieurs fois et en sens horizontal, quelquefois aussi dans le sens vertical. En août 1892, il remarqua que la Vierge avait les yeux bien ouverts, et peu de temps après, il les vit se fermer entièrement, puis se rouvrir peu à peu, et revenir à l'état normal. S'il le faut, il est prêt à attester, sous la foi du serment, ce qu'il vient de dire.

Le R. Prêtre Lud. Rietsch, parisien, tout récemment, a écrit :

« Je soussigné, Lud. Rietsch, prêtre du diocèse de Paris, après avoir récité le Rosaire avec quelques bonnes Sœurs, et être venu exprès de Rome pour constater le fait, atteste avoir vu les yeux de la Madone s'abaisser vers moi, son fils très indigne, et se *fermer*, soit lentement, soit tout d'un coup... »

L. Rietsch, docteur en théologie.

Le jour du 8 avril, une dame de Metz laissait l'écrit suivant : « Je certifie avoir vu la Vierge des Sept-douleurs de Campocavallo fixer les yeux sur moi, et faire ensuite avec ses yeux plusieurs fois divers mouvements : ensuite non seulement elle m'a longuement regardée fixement, mais plusieurs fois elle a fermé et ouvert les yeux. Honneur et gloire lui soient rendus ! »

Enfin, le 10 du même mois, le R. Fr. Lecler, supérieur général des Frères de Saint-Vincent de Paul, de Paris, a déposé ce témoignage écrit :

« J'atteste qu'aujourd'hui 10 avril, étant venu voir la Madone Notre-Dame des Sept-Douleurs de Campocavallo, j'ai, à plusieurs reprises, été témoin du mouvement des yeux de la sainte image, qui se sont élevés, abaissés, et quelquefois portés de gauche à droite. »

Bien plus, la trompette de la renommée, n'étant pas, dans le plan divin, suffisante pour répandre la nouvelle du mouvement des yeux de la Vierge des douleurs de Campocavallo, les journaux libéraux et sectaires ont admirablement contribué à la répandre. Mais ils l'ont fait à leur manière. Par mille plaisanteries et moqueries, ils ont tourné en ridicule la piété des fidèles qui se pressaient en foule dans cette église pour vénérer l'image. Leurs jappements, leurs aboiements non seulement ont

répandu au loin la nouvelle de ces signes prodigieux et excité la curiosité de tous dans les Marches, dans les Romagnes attenantes aux précédentes, dans les Abruzzes et ailleurs, mais encore ont décidé bon nombre de personnes à visiter cette petite église, dans le dessein bien arrêté de découvrir les fourberies, les impostures, et de prendre ensuite des mesures, comme le leur avaient suggéré les susdits journaux, pour que l'autorité publique mette un terme à un pareil scandale de charlataneries et de superstitions. Or, le résultat fut tout opposé à celui auquel on s'attendait. Car, un bon nombre de ceux qui s'étaient rendus de propos délibéré à Campocavallo dans le but de dissiper les illusions virent de leurs propres yeux ces signes prodigieux, qu'ils jugeaient auparavant n'être que l'effet de l'illusion des autres. Il en est résulté que l'opposition des incrédules et des grincheux a été très efficace pour éloigner bien plus encore de l'esprit de chacun tout danger d'hallucination et accréditer la réalité des mouvements que l'on a vus et que l'on continue à voir dans cette image vénérée.

Les présents qui ont été apportés pour l'honneur et le culte de la sainte image sont une nouvelle preuve de la réalité du prodige. Personne, en effet, ne se serait décidé à faire la moindre offrande, si l'on n'avait eu la parfaite certitude des prodiges que l'on venait de voir.

« C'est par milliers, lit-on, dans la relation dont nous avons parlé, c'est par milliers que l'on compte les objets d'or et d'argent offerts à cette image bénie. Quoi de plus émouvant pour les spectateurs que de voir les fidèles arracher leurs boucles d'oreilles, leurs bagues, leurs coraux et les médailles précieuses de leur cou, pour en faire hommage à la Vierge très sainte ! Ils la considéraient dévotement, et quand ils voyaient les saintes pupilles briller et se mouvoir, ils éclataient en lamentations et étaient portés, comme par une force irrésistible à se dépouiller de ce qu'ils avaient de plus beau sur eux, afin de témoigner par là leur piété et concourir de leur mieux à honorer la Vierge.

« Un jour, un monsieur d'une ville des Marches était entré dans la petite église et s'était placé bien devant l'image, tout à côté de moi. Il commença bientôt à voir si distinctement le mouvement des pupilles, qu'il se mit à pleurer. Il était venu à pied, poussé par sa dévotion, pour demander des grâces à la divine Mère. Il avait apporté un don pour lui offrir. Mais dès qu'il eut vu le mouvement des yeux, poussé par la reconnaissance et par son amour, il tire l'anneau de son doigt, le réunit

à l'autre présent et donne le tout à la Vierge des douleurs ; puis en se tournant vers moi, il me dit :

« Si j'avais eu aujourd'hui un million avec moi, « un million entier j'aurais offert à la Madone ! »

« Il s'en est trouvé qui, n'ayant rien à offrir à cause de leur pauvreté, donnaient à la Madone leurs habillements de dessus dont ils se dépouillaient. Il m'est arrivé bien souvent de refuser ces sortes de cadeaux. Mais ceux qui les offraient, considérant ce refus comme une sorte d'injure, me suppliaient de les accepter. Et leur chagrin se manifestait en termes si expressifs, que pour ne pas les contrister davantage, je finissais par accepter ce que leur bon cœur les portait à offrir. »

*
*
*

La multiplicité des dons correspondait au concours incessant et toujours plus considérable des visiteurs. « Notre petite église, poursuit l'auteur de la relation, avec l'école et la sacristie qui lui sont contiguës fourmillaient continuellement de personnes qui allaient et venaient sans interruption dès trois heures du matin jusqu'au soir bien tard. On peut dire que la petite église restait toujours ouverte ; car il n'était pas rare qu'on fût obligé de l'ouvrir peu après minuit pour satisfaire la piété des étrangers qui venaient à dessein à cette heure pour contempler plus aisément l'aimable figure de la Reine des Martyrs..

« Ces plaines de Campocavallo offraient pendant le jour un spectacle qu'on n'avait jamais vu. Les larges routes du carrefour étaient occupées par les voitures arrivées de pays souvent éloignés. Une multitude de personnes campait sous les arbres des fermes avoisinant l'église : une foule immense se promenait ensuite dans tous les sens. Ce n'est point exagérer que d'affirmer qu'à certains jours on pouvait évaluer le nombre des personnes composant cette foule à plus de 20.000, parmi lesquelles figuraient des Français, des Anglais, des Allemands, et d'autres étrangers ne provenant pas même de l'Europe. Et cette grande affluence de personnes qui avait un peu diminué pendant la saison rigoureuse de l'hiver, a pu encore être constatée en janvier et février de cette année 1893. De fait, c'est un va-et-vient continuel de personnes qui arrivent ou pour voir le mouvement des yeux qui continue à se manifester sur la sainte image, ou pour implorer de la Vierge sainte les faveurs qu'on désire, ou pour rendre grâces de celles qu'on a obtenues.

« Mais la foule croissait surtout démesurément à l'occasion des pèlerinages que l'on faisait à la vénérée image. On en a bien compté quarante dans le court espace de six mois. C'est avec une

sainte émulation que les fidèles des pays voisins sont venus en pèlerinage jusqu'à ce jour, sans se mettre en peine de la chaleur brûlante qui les accablait en juillet et en août. Quel plaisir on éprouvait en voyant arriver ces congrégations pieuses ! Les hymnes les plus chères aux cœurs des fidèles étaient chantées par les enfants, par les hommes, par les femmes, par des voix fortes, toutes à l'unisson, et ces chants étaient souvent interrompus par des cris spontanés, unanimes et pleins d'amour pour notre commune Mère : — Vive Marie ! Vive Celui qui l'a créée ! — En présence de scènes si attendrissantes, l'âme s'émeut et des yeux coulent d'abondantes larmes pleines de douceur.

« Les vieillards nous disent que jamais, leur vie durant, ils n'ont assisté à de si belles démonstrations de foi. »

A cause de l'affluence d'un si grand nombre de personnes venues isolément, ou en pèlerinage, il a été nécessaire de disposer des logements provisoires pour mettre les pèlerins à l'abri de l'intempérie des saisons : il a donc surgi à l'improviste autour de la petite église une espèce de bourgade formée de cabanes en bois ou en pierres, qui sont, en effet, en ce moment de quelque utilité dans cette campagne à ciel ouvert.

Au moment où nous écrivons, pendant ces mois de printemps, le concours des peuples et l'arrivée des pèlerinages à la petite église de Campocavallo a commencé à se renouveler. Il est peut-être encore plus considérable que l'année précédente. Pendant la dernière semaine d'avril, il en est bien arrivé dix, comptant chacun mille, deux mille et même près de trois mille personnes ; en sorte que la dévotion envers l'image de la Vierge des douleurs, loin de diminuer en ferveur, ne fait que s'accroître.

*
* *

Proportionnés à cet accroissement de ferveur pour la douloureuse Mère du Crucifié, sont les fruits des conversions qui en découlent et qui donnent à leur tour le plus grand crédit aux merveilles, qui, d'après tant de témoins, se manifestent sur cette douce image de Marie.

« Le réveil de la foi, d'après la relation dont nous parlons, s'affirme non seulement dans notre pays, mais encore dans les environs ; il y est même très sensible. Les confessions et les communions, dans la petite église, sont très nombreuses. Tous les jours des personnes y accourent de tous côtés. Les blasphèmes qui étaient si communs, ont considérablement diminué. J'ai entendu des blasphémateurs scandaleux s'écrier : « Avant que la Madone eût remué les yeux, j'étais plongé dans un océan de péchés ; je blasphémiais Dieu et la Sainte

Vierge comme un démon. Mais à l'avenir je ne blasphèmerai plus. » Des hommes qui depuis des années et des années ne s'approchaient plus des sacrements et vivaient comme des païens ; aujourd'hui, après avoir contemplé cette image, ils se sont vus tout contrits et repentants.

« Un voiturier qui avait conduit ici une famille venant visiter la Madone, entra dans l'église avec un air moqueur et incrédule, gardant même le chapeau sur la tête. Toutefois, voyant que les fidèles pleuraient, il ôte son chapeau, regarde l'image, s'agenouille et se met à prier comme les autres. Peu après il en sort, s'assied près d'une haie, et les coudes appuyés sur ses genoux, il verse un torrent de larmes. Un paysan qui avait suivi de près tous ses mouvements, s'approche et lui dit : « Qu'avez-vous, brave homme, et pourquoi pleurez-vous ? » Et le voiturier, relevant sa tête et le regardant fixement lui répond : « Si le bon Dieu m'accorde la grâce de vivre jusqu'à demain, j'irai me confesser et je changerai de vie. »

« Un prêtre qui, en qualité de chapelain, était à la tête d'un pèlerinage, m'assurait que dans son pays, les blasphèmes les plus exécrables et dont la nature ne peut être énoncée, dominaient en souverains. Mais le fait prodigieux de la Vierge de Campocavallo avait suffi pour faire disparaître ce crime affreux. Le blasphème ne s'y entend plus. »

A la foi, à la piété si vive des pèlerins qui vont à Campocavallo invoquer Marie, et y fréquenter assidûment les sacrements, la Vierge des Douleurs correspond par des grâces incessantes, des faveurs signalées dont plusieurs tiennent du prodige. Aucun jour ne passe sans que nous en ayons de nouvelles à enregistrer.

*
* *

De la sus-dite relation nous allons extraire le récit d'une de ces grâces, récit rapporté avec une foule de noms, de témoignages et dont nous ne ferons qu'un simple résumé.

Le 9 août 1892, arrive à la porte de l'église un char, duquel avec l'aide de plusieurs personnes qui étaient avec elle, descend une femme qui pouvait à peine se remuer. Cette malheureuse avait, depuis 12 ans, entièrement perdu l'usage du bras droit, frappé de paralysie ; et cette infirmité lui était si pénible que plusieurs médecins lui avaient conseillé de le faire amputer. Aucun remède, pas même celui du feu, n'avait pu lui rendre la moindre sensibilité. En outre, elle avait à l'épine dorsale une maladie qui lui faisait éprouver les douleurs les plus aiguës, sans lui laisser un seul moment de répit. Elle ne pouvait faire un pas sans le secours d'une béquille. Cette malheureuse femme, ayant

appris les faveurs extraordinaires qu'accordait la Vierge des Douleurs de Campocavallo, désira ardemment d'aller se jeter à ses pieds, ayant la ferme espérance de retourner guérie.

S'étant donc traînée jusque dans l'église et s'étant mise à genoux le mieux qu'elle pût, elle commença à supplier avec la plus grande ardeur la divine Mère de vouloir bien la guérir. Dans ce but, elle se tourne vers ceux qui se trouvaient à côté d'elle, et les prie de réciter en même temps qu'elle trois *Ave Maria*. « Au second *Ave Maria* (ce sont les paroles mêmes de la femme dans sa déposition) je sentis se produire en moi quelque chose de nouveau que je ne saurais exprimer, et je me crus guérie. De fait, j'essayai de remuer le bras, et je le remuai bien. Je me dressai et je ne sentis plus aucune douleur dans l'épine dorsale. Je jetai la béquille et marchai sans difficulté. » L'événement excite l'admiration et fait du bruit, aucun doute ne pouvait planer sur la sincérité de cette femme. La guérison fut instantanée et parfaite et dure encore. Douze jours après, cette femme revient tout alerte et pouvant se servir de tous ses membres, se jeter aux pieds de la Vierge des Douleurs pour lui rendre des actions de grâces à cause de la faveur signalée qu'elle en a reçue, et nous laissons deviner au lecteur avec quel amour et quelle abondance de larmes de reconnaissance la miraculée rendit grâces.

On vient de mettre récemment sous nos yeux la belle relation qu'une pieuse demoiselle a faite d'une faveur insigne obtenue en un instant aux pieds de la sainte Image. Depuis 5 ans, elle était tourmentée de douleurs qui lui déchiraient les entrailles ; et par un sentiment de pudeur délicate, elle n'avait jamais pu se résigner à se laisser visiter par un médecin. Sa maladie était arrivée à un degré de spasmes si violents, que la mort lui paraissait comme un soulagement. Elle avait fatigué le ciel par ses prières, et elle n'avait jamais cessé de prier spécialement Marie, le lys immaculé de la sainte pudeur. Ayant appris les grâces signalées qu'on obtenait de la Vierge des Douleurs de Campocavallo, elle s'y rendit le 6 juillet, non sans de grandes souffrances.

« J'entrai dans l'église, ce sont ses propres paroles, et, au bout de quelque temps je parvins à me placer bien en face de l'Image miraculeuse. Je fis alors cette prière : « O ma Madone, si vous voulez me guérir sans que je sois visitée par les médecins, c'est bien ; autrement faites-moi mourir ici à vos pieds, et j'en serai très heureuse. » Cette prière faite, je sentis comme une main invisible qui m'enlevait toutes mes douleurs. Or, tandis que mes amies, toutes les personnes qui étaient dans

l'église assuraient qu'elles voyaient le prodigieux mouvement des yeux de l'image, j'étais très désolée de ne rien voir moi-même. Or, voilà qu'après une demi-heure, la Madone m'accorda cette seconde grâce de voir le prodige, et de retourner ainsi chez moi pleine de consolations. Au retour, en voiture, je n'ai plus ressenti aucune incommodité. Je me suis soumise à plusieurs épreuves, et elles m'ont toutes toujours plus convaincue que je suis parfaitement guérie. » Cette relation fut écrite le 21 septembre 1892, c'est-à-dire deux mois et demi après l'événement.

De ce prodige et d'autres semblables qui ont lieu dans ce petit sanctuaire, on tient un compte exact, tout en réservant l'autorité de l'Église à laquelle seule appartient de juger la nature des faits.

Au reste, le très zélé évêque d'Osimo a déjà songé, depuis plusieurs mois, de nommer une Commission qui s'occuperait du scrupuleux examen des faits et de la confirmation des guérisons que l'on dit avoir été obtenues en vertu des prières adressées à la sainte Image. Le silence observé jusqu'à ce jour par la Commission épiscopale ne doit pas étonner, si l'on veut bien se rappeler que l'Évêque de Tarbes, malgré les guérisons éclatantes obtenues à la grotte de Lourdes, et considérées comme miraculeuses par les plus illustres et les plus incrédules médecins de France, attendit toutefois trois longues années avant de prononcer son jugement très réfléchi (1).

*
* *

Les dons offerts et le désir exprimé par la multitude des visiteurs firent bientôt naître la pensée d'ériger tout près de la petite église, trop étroite pour les circonstances, une nouvelle et grande église dans laquelle la Reine des martyrs pourrait recevoir des hommages et des honneurs plus convenables. Ce projet fut approuvé de l'Évêque. On ne tarda donc pas de faire l'acquisition d'un terrain convenable et vaste, à très peu de distance de la petite église, et on décida que le 20 Décembre 1892, anniversaire de la translation de la sainte maison de Nazareth à Lorette, on poserait solennellement la première pierre de l'édifice. Et ce fut fait. Mais notre zélé et excellent Pasteur voulut que cette fête solennelle fût précédée d'une mission donnée au peuple dans la ville épiscopale d'Osimo, mission qui fut prêchée avec un très grand fruit par le très illustre missionnaire apostolique, Mgr Costantini et Mgr Costi, évêque de Cervia. Contre toute attente, le temps qui mena-

(1) Et Mgr Philibert de Bruillard, évêque de Grenoble, malgré les preuves les plus écrasantes et les guérisons miraculeuses les plus éclatantes et les plus nombreuses, n'attendit-il pas 5 ans avant de prononcer son jugement doctrinal sur le grand événement de La Salette ??? (Note du traducteur.)

çait de couvrir le sol de neige et de déchaîner une tempête, tout d'un coup se mit au beau; en sorte que cette journée ressembla à une des plus douces et des plus agréables du mois de Mai.

Dès les premières heures du matin, la foule commençait à fourmiller aux alentours. La campagne solitaire de Campocavallo ressemblait à une cité populeuse. Difficilement on pouvait trouver la trace des chemins d'alentour.

On estimait à près de 20.000 les personnes venues de bien loin.

Dans la matinée, outre les autres pèlerinages venus d'ailleurs, les habitants d'Offagna arrivèrent en pèlerinage, apportant un don de 20 charretées de briques pour le nouveau sanctuaire, et peu après il en vint un autre chargé de cierges.

Peu après midi, comme il était impossible à cause de la grande foule de pénétrer dans la petite église, et comme on craignait des inconvénients à cause de la grande presse des pèlerins, la vénérable image fut enlevée de la petite église et placée sur un autel qu'on avait élevé en plein air et disposé sous un pavillon.

A 2 heures, arriva Mgr l'Evêque, accompagné de celui de Cervia, du Prélat missionnaire, des membres du chapitre et du clergé. Après deux onctueuses allocutions prononcées l'une par l'Evêque de Cervia et l'autre par le missionnaire, la foule, tout émue de piété envers Marie, assista à la cérémonie sainte de la pose de la première pierre. Un ordre admirable régnait au milieu de cette multitude de personnes qui, répandues sur le plan et sur les coteaux, offrait un spectacle qu'on n'avait jamais vu.

La fidèle relation, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, termine par ces paroles : « Que la bienheureuse Vierge Marie qui a sanctifié ces contrées où elle veut être honorée dans un nouveau temple, veuille bien préserver des châtiments mérités tous les chrétiens fidèles et en particulier notre Italie où siège le Vicaire de son divin Fils, N.-S. Jésus-Christ. »

Et nous concluons de même, ajoutant ce souhait : que le nouveau sanctuaire, par suite de la célérité d'exécution et de l'abondance des dons, s'élève rapidement ! Tout nous fait espérer que bientôt, sur les fondements déjà posés, s'élèvera beau et majestueux ce monument de la foi et de l'amour des Italiens pour Celle dont le regard plein de miséricorde nous fait espérer le salut de l'Eglise (1).

(1) Voici l'appel que le très digne Monseigneur Egidio Mauri Evêque d'Osimo, a adressé aux catholiques italiens, pour qu'ils veuillent bien concourir à l'érection du nouveau sanctuaire :

« A cause de la tendre dévotion que nous éprouvons en notre cœur envers notre Madone de Campocavallo, désirant ardemment voir s'élever le plus tôt possible en son honneur la nouvelle église, dont nous avons posé la première pierre le 40 Déc. dernier,

TRIBUNE DES ABONNÉS

Sous cette rubrique, nous avons créé, depuis le numéro de janvier 1895, une sorte de concours permanent d'érudition, entre nos abonnés, uniquement, bien entendu, sur les questions spéciales qui font l'objet de cette revue : surnaturel diabolique, occultisme, franc-maçonnerie et sociétés secrètes antichrétiennes, spiritisme examiné à la lumière de la science catholique ; en un mot, toutes les questions diverses les plus discutées se rattachant à notre programme.

L'idée de créer cette tribune nous a été suggérée par la lecture de diverses communications fort intéressantes, mais dont nous ne pouvons prendre la responsabilité personnelle quant aux doctrines émises ; d'autre part, on nous adresse souvent des questions, pour la réponse desquelles nous manquons d'éléments certains, et qui ne nous paraissent pas cependant devoir être éliminées.

Nos abonnés peuvent donc exposer leurs arguments dans notre revue, poser des questions, se répondre les uns aux autres, rectifier les erreurs échappées à nos collaborateurs occasionnels et à nous-mêmes ; et ainsi la lumière se fera de plus en plus vive.

Notre désir est d'obtenir, sur le terrain réservé de l'étude du satanisme contemporain, de ses manifestations et de ses manœuvres de toute sorte, des résultats analogues à ceux qu'obtient la revue bien connue *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* sur le terrain littéraire, historique et artistique. En citant cet exemple, notre but sera parfaitement compris de tous nos lecteurs.

I.

Le mage Eliphas Lévi (1).

Bouliac-Château-Dinetty, 16 juillet 1895.

Monsieur le Rédacteur,

Je relis en ce moment, avec un nouvel intérêt, le substantiel ouvrage du Dr Bataille.

C'est un livre qu'il faut étudier avec soin pour jouir de tout le fruit de sa lecture.

Aussi ne me permettrai-je pas de critiquer en quoi que ce soit le savant auteur qui vient de rendre un service considérable à la religion et à la société chrétienne.

Laissez-moi seulement aujourd'hui appeler l'attention de vos lecteurs sur un point que le docteur Bataille a laissé, me semble-t-il, un peu trop dans l'ombre.

au milieu d'un concours considérable de fidèles et à la satisfaction universelle, nous avons recours à la charité des fidèles, et nous leur demandons leur généreux concours, chacun selon ses facultés. La commission spéciale, composée des Révérends Chanoines Clément Caporalini, Vincent Frampolli et Frédéric Polidori et des illustres seigneurs Comte Comm. Jacques Gallo et Comte Théodose Fiorenzi, commission à laquelle nous avons confié l'administration de tout ce qui sera encore offert pour cette érection du sanctuaire, ainsi que la surveillance des travaux, cette commission, disons-nous, acceptera avec reconnaissance la plus petite offrande de la piété chrétienne. Nous en avons la ferme confiance, le cœur maternel de Marie voudra rendre au centuple à chacun des pieux donateurs selon leurs mérites.

« De l'Evêché d'Osimo, le 24 février 1893.

— Fra Egidio MAURI,
« Evêque. »

(1) On lira avec intérêt ces détails inédits sur l'apostat Constant, venant d'un homme qui l'a connu et qui fut l'ami personnel du vénérable Gougenot des Mousseaux, et celui du saint et regretté Père De la Porte.

Son second volume passe en revue les *diabolisants* de notre époque et ne nous dit peut-être pas assez à quel point la miséricorde infinie de Dieu s'exerce souvent sur ces pauvres égarés.

C'est ainsi que le mage Eliphas Lévi (de son vrai nom l'abbé Constant), ce pontife de Satan, que j'ai beaucoup connu autrefois, semble, dans la relation du docteur Bataille, avoir persévéré jusqu'à sa mort dans les pratiques de la magie noire.

Il n'en est rien cependant, et la vérité est que le mage Eliphas Lévi avait répudié ses erreurs quelque temps avant sa mort et a pu heureusement, avant de paraître devant Dieu, faire pénitence de ses fautes et se réconcilier avec son Créateur.

Le mage Eliphas Lévi (*alias* l'abbé Constant) n'a jamais été prêtre, quoi qu'on en dise.

Elève de Saint-Sulpice, il était seulement parvenu au diaconat, lorsque ses supérieurs, scandalisés par les théories étranges qu'il soutenait avec l'ardeur de sa vive intelligence, le renvoyèrent tout à coup du séminaire.

Le malheureux jeune homme se trouva subitement en contact avec le monde qui devait lui être toujours fermé. Son avenir était perdu. Comme tous les défroqués, il dévoya complètement.

Doué d'une intelligence brillante, profondément instruit, studieux et maniant la parole avec l'éloquence entraînant d'un apôtre, il se lança à corps perdu dans les théories de *Gannau* qui, à la suite d'un désespoir d'amour, venait de prendre le pseudonyme du *Mapab* pour fonder sa religion de la *Nouvelle alliance* à laquelle avaient déjà adhéré Félix Pyat, Blanqui, Barbès et *tutti quanti*.

Plein d'enthousiasme, l'abbé Constant se fit remarquer par l'ardeur de ses nouvelles convictions. Il fut bientôt l'un des chefs de cette religion étrange qui prit alors le nom d'*Evadisme*, réunissant ainsi les noms de nos premiers parents *Eve* et *Adam*, comme *Gannau*, son fondateur, avait pris le nom de *Mapab* formé des premières syllabes des deux mots latin *Mater* et *Pater*.

La publication d'un livre socialiste, qui fit du bruit sous le nom de la *Bible de la liberté*, conduisit bientôt l'abbé Constant devant la Justice, où le célèbre procureur général Portarieux-Lafosse le fit condamner à six mois de prison.

Ce début, loin de décourager le nouvel apôtre, ne fit que le fortifier dans ses convictions. Il était, je le disais plus haut, doué d'une rare facilité d'élocution.

Le *Mapab* songea à utiliser les talents de son nouvel adepte et dès sa sortie de prison, il l'envoya porter la bonne parole en province.

L'abbé Constant partit plein d'ardeur et se dirigea tout d'abord sur Evreux.

Ses malheurs judiciaires l'avaient décidé à abandonner sa première personnalité. Il fit donc peau neuve et, après avoir pris soin de faire annoncer bruyamment la mort de l'abbé Constant, il prit le nom de l'abbé Diraucourt.

C'est sous ce pseudonyme qu'il osa se présenter à Mgr Ollivier, évêque d'Evreux, qui eut la naïveté de l'accueillir paternellement sans trop approfondir sa personnalité.

L'abbé Diraucourt, qui n'était réellement que diacre, osa officier plusieurs fois à Evreux. Il y prêcha même le mois de Marie dans la cathédrale avec un très grand succès. Il fallut que le hasard conduisit à un de ses sermons le procureur général Portarieux-Lafosse, attiré par le bruit de l'éloquence du jeune prédicateur, pour démolir l'échafaudage frauduleusement élevé.

Portarieux-Lafosse fut stupéfait de retrouver, dans l'abbé Diraucourt, l'ex-abbé Constant qu'il croyait mort et qu'il venait récemment de faire condamner à six mois de prison.

Il prévint de suite Mgr Ollivier qui, désespéré de ce scandale, fit quitter bien vite son diocèse à l'orateur apostat.

Rentré à Paris avant d'avoir pu lancer dans Evreux les théories de *Gannau* qu'il avait à peine fait pressentir par prudence dans ses premiers sermons, l'abbé Constant trouva sous ses pas une belle jeune fille, presque une enfant, Mlle Noémi, qui devait devenir plus tard célèbre sous le nom si connu de CLAUDE VIGNON. Il devint amoureux de cette enfant, et cet amour, hélas ! décida de toute sa vie. Peu embarrassé de son titre de diacre qui lui interdisait le mariage, il épousa la future *Claude Vignon* et en eut deux enfants.

Claude Vignon, du reste, abandonna plus tard son mari et, profitant de la situation, fit déclarer nulle par les tribunaux son union avec l'abbé Constant, comme ayant été contractée avec un diacre, inhabile par suite à se marier.

Désespéré du départ de *Claude Vignon* qui eut, du reste, bien d'autres aventures, l'abbé Constant n'eut plus qu'une idée : obliger *Claude Vignon* à réintégrer le domicile conjugal. — Il se donna alors à la magie et se mit à évoquer le démon pour lui demander un philtre capable de ramener à lui l'infidèle.

Le démon ne lui rendit pas sa femme que d'autres amours avaient déjà attirée, mais il lui envoya la fortune sous la figure de nombreuses adeptes.

L'abbé Constant, répudiant pour la seconde fois son nom, avait pris le titre de mage Eliphas Lévi. Il donna, à partir de ce jour, de nombreuses consultations à de crédules clientes qui n'hésitaient pas à payer vingt-cinq francs la prédiction, par Lucifer, des honneurs et des richesses qui parfois étaient en effet envoyées par le prince des ténèbres à ses adhérents.

Le mage Eliphas Lévi, que j'eus occasion de voir à plusieurs reprises il y a une trentaine d'années, avait pris au sérieux son titre de mage.

Il n'est que trop certain, du reste, que Satan a parfois répondu à ses incantations.

J'ai bien souvent entendu un de mes amis de Paris, qui connaissait lui aussi beaucoup l'abbé

Constant et l'avait reçu familièrement à son foyer, l'accuser très sérieusement d'avoir causé la mort de sa jeune femme par un envoûtement qui l'avait lentement conduite au tombeau. — Ce n'est pas ici le lieu de raconter cette lugubre histoire qui saigne encore douloureusement au cœur d'une des plus chrétiennes familles de Paris. C'est cependant une page saisissante de l'histoire du diable au dix-neuvième siècle et peut-être quelque jour vous demanderai-je l'autorisation de la narrer à vos lecteurs.

L'abbé Constant a publié sous le nom d'Eliphas Levi de nombreux ouvrages de magie, très curieux à étudier — un volume de *fables et symboles* et quelques romans empreints d'un cachet cabalistique très prononcé.

Toujours vêtu chez lui d'une longue robe rouge, il rappelait confusément avec sa longue barbe blanche et son crâne dénudé les astrologues du moyen-âge.

Son portrait, donné par le docteur Bataille, est du reste assez ressemblant, quoique rajeuni.

Comme la plupart des satanistes, comme le chanoine Docre, du *Là-Bas* d'Huysmans, à qui je croyais un moment qu'il avait servi de modèle, il était heureux de la profanation des hosties consacrées et je pourrais dire de terribles épisodes dont il fut le sacrilège héros !!

Et cependant, Dieu lui fit miséricorde !

Ce que ne dit pas le docteur Bataille et ce qui jette un jour spécial sur les dernières années du mage Eliphas Levi, c'est que de nombreux chrétiens ont longtemps prié pour son retour à la foi. Des hommes éminents tels que Gougenot des Mousseaux, Léon Pagès, Michel Gouverneur et beaucoup d'autres adressaient de ferventes prières à Dieu pour obtenir de sa miséricorde la rédemption de cette âme.

C'est à ses amis connus et inconnus que l'abbé Constant dut sans doute son repentir des derniers jours.

Quelques années avant sa mort, le mage Eliphas Levi, désabusé de ses sataniques erreurs, avait renoncé à la magie et était rentré dans le giron de l'Eglise.

C'est le point que je tiens à mettre ici en lumière.

Enfermé dans une sévère retraite, il eut le temps d'y pleurer ses égarements, de demander pardon de ses fautes et d'en faire une rigoureuse pénitence.

Le Bon Maître, toujours miséricordieux, accueillit encore une fois la brebis égarée et lui permit de se réconcilier avant la mort.

Au mois d'avril 1875, le mage Eliphas Levi, redevenu l'abbé Constant, mourut chrétiennement, fortifié par les sacrements de cette Eglise catholique à laquelle il avait fait la guerre pendant presque toute sa vie.

La bonté divine est un grand mystère. Elle exerce souvent de préférence sa miséricordieuse

intervention sur ceux qui l'ont le plus ouvertement défiée et que notre infirme sagesse humaine condamnerait sans pitié à la réprobation éternelle.

Ils sont, certes nombreux, les grands ennemis de l'Eglise morts en communion avec elle, après avoir reconnu leurs erreurs, et le démon, notre éternel ennemi, n'est pas toujours vainqueur dans la lutte qu'il soutient contre les anges gardiens de nos âmes, depuis l'origine des temps.

J'ai cru intéressant d'appeler l'attention des lecteurs de la Revue sur la fin chrétienne de l'abbé Constant dont ne parle pas le docteur Bataille, au moment où la Vénérable Jeanne d'Arc, écoutant les prières que lui adressait du fond de l'erreur une Luciférienne de bonne foi, semble retirer si miraculeusement de l'abîme cette jeune femme, pour la conversion de laquelle un de mes amis, le Révérend Père Delaporte, n'a pas hésité à offrir à Dieu le sacrifice de sa vie.

CHARLES CHAULIAC.

II.

Protestantisme et Franc-Maçonnerie.

Saint-Laurent, 28 mai 1895.

Monsieur le Directeur,

On dit généralement que protestantisme et maçonnerie ne font aujourd'hui plus qu'un, tout comme juiverie et franc-maçonnerie. Je suis de plus en plus porté à le croire.

J'ai pu me convaincre, en effet, depuis que j'habite les Cévennes, au milieu des disciples de Calvin, qu'il y a communion parfaite d'idées, de sentiments et d'action, entre les protestants et les francs-maçons, à l'endroit de la religion et de l'Eglise catholique : chez les uns comme chez les autres, même aversion, même haine hypocrite et mêmes tendances contre tout ce qui touche au catholicisme.

Nos huguenots trouvent même que le gouvernement maçonnico-juif, qui préside, en ce moment, aux destinées de la France, va par trop lentement dans son œuvre de persécution et de destruction religieuses. C'est de tous leurs vœux qu'ils appellent le règne du radicalisme.

Les candidats à la députation et autres ne sauraient avoir de meilleures recommandations auprès de leurs électeurs cévenols, que l'anticléricalisme à outrance et le titre de franc-maçon. M. Jourdan, leur député, en sait quelque chose, car c'est toujours en prêchant et en faisant la guerre aux curés qu'il est parvenu à se faire élire.

Le protestantisme, ici du moins, n'est plus une religion quelconque, mais bien, et uniquement, un parti politique se confondant, encore une fois, avec le parti maçonnico-juif. Aussi, parler défavorablement de la franc-maçonnerie et de la juiverie devant nos huguenots, c'est tou-

jours s'attirer un silence significatif, la froideur, l'aversion même.

Nos populations calvinistes et cévenoles ne fréquentent que très peu le temple; et encore leur faut-il, généralement, des ministres libéraux, c'est-à-dire ennemis de la divinité du Christ, à la tête desquels se trouve le ministre Géminard, de Florac, que la République vient de décorer.

Nos Cévennes lozériennes sont un véritable foyer de superstitions et de vaines pratiques. Les conjureurs ou guérisseurs de morsures venimeuses et de maladies sont légion, dans la contrée. Vialas en possède un, même, qui a une réputation très étendue. Il lui suffirait, dit-on, de quelques paroles pour guérir ses nombreux clients.

Les mœurs et les habitudes ne sont point ici meilleures que les croyances. Nos calvinistes cévenols n'observent plus, généralement, le repos dominical. Les blasphèmes les plus horribles et les paroles les plus ordurières, les entretiens les plus obscènes, les conversations les plus licencieuses, sont la monnaie courante et ordinaire des disciples du blasphémateur et impudique Calvin.

Aucune retenue, même en famille et devant les enfants; aussi ces derniers sont-ils corrompus de très bonne heure, et semblent même naître avec le vice, non moins qu'avec la haine du prêtre et de tout ce qui touche au culte catholique.

On voit que la franc-maçonnerie a bien peu de chose à faire pour rallier la plupart de nos cévenols à la religion de Satan. Je crois même que d'ores et déjà, le dieu Lucifer a un grand nombre d'adorateurs et de possédés à l'état latent, dans ces gorges qui servirent jadis de repaires aux endiables camisards. Je n'en donnerai pour preuve que ce fait, à savoir qu'indépendamment du choix qu'ils font des libéraux pour ministres, nos huguenots choisissent de préférence les plus impies des leurs, des francs-maçons avérés, tel que Carrouge à Florac, pour en faire des membres de leurs Conseils presbytéraux, de leurs Consistoires ou pour diriger les chœurs de chant au temple.

Ici, comme partout du reste, les protestants vont se divisant de plus en plus. Outre les gouvernementaux, qui comprennent les libéraux et les orthodoxes, nous avons encore les églises libres des moraves et des salutistes.

Il paraîtrait que les moraves sont les fervents du protestantisme et voudraient réformer la secte, la ramener à sa ferveur première. Ils ont, en effet, des réunions quotidiennes, dans leurs chapelles particulières, pour la prière et la lecture de la Bible en commun, pour instructions diverses aux hommes et aux femmes, aux jeunes gens et aux jeunes filles, aux enfants et aux vieillards. Ils profitent encore, pour se réunir, d'un baptême, d'un mariage ou d'un décès même. Ils ont ou ils affectent une grande réserve dans

leur tenue et dans leurs paroles, avec une certaine austérité de mœurs.

Quant aux salutistes, dont les apôtres ou les ministres, ignorants pour la plupart, viennent de Suisse ou d'Angleterre, ils ont aussi des réunions fréquentes, déploient beaucoup de zèle, ont des apparences de piété et d'austérité; mais ce qui les trahit, c'est que leurs assemblées ne sont que de grotesques comédies, et que les recruteurs du salutisme s'attaquent de préférence au sexe faible, finissent par se marier avec quelqu'une de leurs conquêtes et envoient les autres dans les villes, soi-disant pour prêcher. Tout comme les francs-maçons, ils parlent de vraie lumière, du dieu bon, etc. Seraient-ils autre chose que des recruteurs du palladisme et des loges mixtes?...

Veillez, Monsieur le Directeur, faire de ces quelques considérations ce que bon vous semblera.

X...

III.

Le diable et les tables tournantes.

Angers, le 4 mai 1895.

Monsieur le Docteur Bataille,

J'ai lu depuis le commencement jusqu'à la fin, avec le plus grand intérêt, votre ouvrage :

Le Diable au XIX^e Siècle,

et j'ai des motifs particuliers de croire à tout ce qui y est rapporté; voici pourquoi.

Je me suis occupé de spiritisme pendant quatre années et cela tous les jours; j'ai vu des choses assez extraordinaires pour me prouver que tout ce qui est raconté, dans le *Diable au XIX^e Siècle*, est digne d'être cru; car moi qui, loin d'être un Luciférien, suis un fidèle adorateur du Christ et un pratiquant, le diable ne m'en a pas moins proposé un pacte. C'était un soir, à 9 h. 1/2, chez moi, dans une séance de spiritisme que je faisais, accompagné simplement de ma femme, bonne médium à mouvement de tables et autres objets. Avant ce soir-là, ayant lu le Livre des *Esprits* et le Livre des *Médiums* de Allan Kardec, j'étais convaincu que c'étaient les âmes des morts, comme Allan Kardec le dit, qui venaient converser avec nous; mais, depuis ce soir-là, je suis bien convaincu que les âmes de nos morts restent où Dieu les a placées en attendant que nous allions les rejoindre, à moins d'un cas fortuit que Dieu peut permettre une fois dans la vie; et que tous les esprits qui se manifestent si facilement à nous ne sont que d'affreux démons, prenant, pour mieux nous tromper, les noms bénis de ceux que nous avons aimés, afin de nous induire en erreur, et, par leurs perfides conseils, nous éloigner de la vertu et des sacrements de l'Eglise, pour nous perdre, en un mot, comme ils me

l'ont avoué le soir auquel je fais allusion plus haut.

Comme il m'offrait de me faire gagner le gros lot du Panama et de me donner les moyens d'avoir autant d'argent que je voudrais, si je consentais à lui louer une chambre et à lui amener le plus d'adeptes possible, je lui ordonnai de me dire qui il était. Il me répondit : *Satan* !

Voici comment les faits se sont passés ce soir-là :

Ma mère étant morte depuis 18 mois, je dis à ma femme : « Prends ton guéridon, nous allons évoquer ma mère. » Ma femme mit sa main droite sur le guéridon comme elle le faisait d'habitude ; à l'instant le guéridon se mit en mouvement, je demande qui est là. — R. Si tu veux, je vais te faire gagner le gros lot du Panama, — D. Tu sais donc que j'ai des obligations du Panama ? — R. Oui. — D. Alors tu pourrais me faire gagner le lot de 500.000 francs ? — R. Oui. — D. Mais si je n'avais point de Panama, pourrais-tu me donner le moyen d'avoir de l'argent quand même ? — R. Oui. — D. Mais, pour obtenir cette faveur de toi, tu veux sans doute que je fasse quelque chose qui te plaise ? — R. Me louer une chambre à Angers pour faire des expériences de spiritisme. — D. Tu as donc intérêt à cela ? — R. Ça m'amuse. — D. Et tu m'assures que j'aurais autant d'argent que je le désirerais ? — R. Oui. — D. Faut-il que je loue cette chambre dès demain ? — R. Quand tu auras gagné le gros lot. — D. Penses-tu que je pourrais le gagner bientôt ? — R. Au prochain tirage. — D. Alors je louerai une grande chambre, j'en ferai comme une petite église dont je serai le vicaire et toi l'inspirateur et je ferai le plus d'adeptes possible ? — R. Oui. — D. Exiges-tu que je fasse un écrit et que je le signe ? — R. Ta promesse me suffit. — D. Mais avant de faire ce marché avec toi, je désire savoir qui tu es. — R. Peu t'importe. — D. Cela m'importe, au contraire, beaucoup et tu dois savoir qu'on ne doit pas faire de marchés avec les gens sans les connaître ; pourquoi y aurait-il exception avec les esprits ? Veux-tu me dire qui tu es ? — R. Non. — D. Tu as donc un bien vilain nom ? — R. Non ! — D. Alors, tu es donc un mauvais esprit ? — R. Non. — D. Alors pourquoi ne veux-tu pas me dire qui tu es ? — R. Non, non ! — D. Eh bien ! je vais t'y forcer. — R. Non. (Et comme vous savez que cette manière de faire parler les esprits se fait par coups frappés conventionnellement, le médium remplaçant l'esprit, c'est-à-dire le médium prêtant ses organes aux esprits, la main de ma femme se retira brutalement de dessus le guéridon ; alors je dis : « S'il en est ainsi, en effet, je ne pourrai pas te forcer à dire ton nom, mais nous allons tout de même essayer. » Je dis à ma femme : « Remets donc ta main sur le guéridon. » Aussitôt qu'elle l'eût remise, sa main se retira encore plus brutale-

ment, j'insistai ; elle remit encore sa main, mais à l'instant son bras se retira jusque derrière elle, et, se tordant, sa main vint frapper à l'envers sur le bord du guéridon comme un vrai coup de maillet, si bien qu'elle en avait le dessus des doigts tout meurtri ; ayant toujours dans ma poche un chapelet auquel sont attachées une médaille de la Sainte Vierge et une médaille de saint Benoît, je le posai sur le guéridon et je dis à ma femme : « Ne crains rien, remets ta main, je vais mettre les doigts de ma main gauche sur les tiens pour empêcher que l'Esprit te fasse du mal. Aussitôt sa main remise, la table frappa ces mots : « Je me moque bien de ton chapelet. » Je repris : « Tu n'as point peur de mon chapelet ? — R. Non. Voyant cela, je mis le chapelet sur le poignet et sur la main de ma femme, aussitôt la table frappa piteusement : « *Partir*. » Je demandai : « Tu voudrais t'en aller ? — R. Oui. — D. Est-ce que tu souffres ? — R. Oui. — D. Qui te fait souffrir ? — R. Chapelet. — D. Tu n'aimes donc pas cet instrument-là ? — R. Non. — D. Vois-tu quelque chose au chapelet qui te gêne ? — R. Médailles. — D. Quelles sont ces médailles ? — R. Benoît, Marie ! » Alors, prenant la croix du chapelet dans mes doigts et la lui montrant, je dis : « Et cela, l'aimes-tu ? — R. Non. » (Ce non fut donné par deux terribles coups de pattes du guéridon, si forts que j'ai cru que le parquet devait en être fêlé.) Je continue : « Veux-tu à présent me dire ton nom ? — R. Non. — D. Tu aimes donc mieux souffrir ? — R. Oui.

Comme la chose finissait par ne point être gaie, vu l'agitation du médium, et voulant faire avouer à l'esprit qui il était, ce dont je me doutais bien, je prononçai ces mots en faisant un grand signe de croix au-dessus du guéridon et au-dessus de la main de ma femme : « Je te commande, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, de me dire qui tu es. — R. Non. » Je fis ce commandement trois fois, faisant chaque fois un signe de croix comme il est dit ci-dessus, chaque fois il me fut répondu : Non. Mais comme je me rappelais que Notre Seigneur Jésus-Christ avait dit : « Si c'est par Beelzébuth, prince des démons, que je chasse les démons, par qui vos enfants les chasseront-ils ? » Sous l'empire d'une foi ardente, je dis, faisant un autre signe de croix : « Je te commande, au Nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de me dire qui tu es ». Aussitôt l'esprit me répondit : *Satan*. — Ah ! dis-je, tu es Satan ? — R. Oui. — D. Tu es donc forcé de confesser que tu es le diable ? — R. Oui. D. — Qui te force ? — R. Dieu. — D. C'est probablement toi, qui, chaque fois que nous nous occupons de spiritisme, te manifestais sous les noms de nos parents et amis défunts pour mieux nous tromper ? — R. Oui. — D. Quels noms prenais-tu d'habitude ? — R. Ceux de ton père, de ta mère, de tes oncles, un tel et un tel, etc., etc. —

D. Et c'était toujours toi ? — R. Oui. — D. Quel était ton but en faisant cela ? — R. Te perdre ! — D. Eh bien ! mon animal, répondis-je, au lieu de me perdre, tu me sauves ; car autrefois, j'ai souvent été ébranlé par le doute ; à présent, j'ai la foi qui, je l'espère bien, ne se démentira jamais, et pour te prouver que tu as perdu ton temps, nous irons tous les deux, ma femme et moi, communier à la Messe de Minuit (qui se trouvait une quinzaine de jours plus tard) ; tant qu'à faire un marché avec toi pour avoir de l'argent, je préférerais mille fois mieux manger de l'herbe toute ma vie et mourir dans un fossé. A présent, tu peux t'en aller, je n'ai plus besoin de toi et puisque tu as voulu me perdre, je te combattrai tous les jours de ma vie et je demanderai souvent à Dieu le bonheur de te combattre dans l'autre. — R. Eh bien, me répondit-il, tu t'en repentiras, et si tu vas communier à la Messe de Minuit, ta femme n'ira pas. Qui l'en empêchera ? répondis-je. — R. Moi : — D. Eh bien ! dis-je, nous verrons. A partir de ce soir là pendant plusieurs jours, ma femme était comme une enragée ; à la moindre observation, elle se mettait dans des colères furieuses et quand je la regardais en face, elle avait peur de moi et passait dans d'autres chambres en grommelant ; bien désolé de la voir ainsi, je redoublais de prières, je me disais que Dieu me punissait d'avoir voulu par des actes que la Religion condamnait, sonder les mystères de l'autre vie et mille raisons pareilles. Enfin, au bout d'environ huit jours, ma femme se retrouva à son état normal, et le soir de la Messe de Minuit, vers 7 heures, nous nous disposions à aller à l'église pour nous confesser et communier à cette Messe, quand tout à coup, ma femme me dit : « Quelle douleur me prend dans les reins ! Je ne puis faire un pas ; c'est comme si j'avais les reins cassés ». Je lui dis : « Il faut réagir, tu sais que le mauvais nous a dit qu'il t'empêcherait d'aller communier à la Messe de Minuit, il faut le braver et t'y transporter malgré lui, je vais t'aider ». Je la pris par-dessous le bras, mais je ne pus la faire aucunement avancer ; j'eus beau faire des passes magnétiques sur elle, c'était encore pire (ceci me prouve que la magnétisme est une action diabolique, j'ai vu maintes choses qui me le prouvent, et que je raconterai). Ne pouvant lui faire faire deux pas, je la pris entre mes bras et la mis sur son lit ; puis, ne voulant pas que le diable m'empêchât d'aller communier en me forçant de rester avec ma femme, je priai Dieu, la Sainte Vierge et saint Benoît de veiller sur elle et je me rendis à l'église. Je me confessai et communiai et, quand je revins, ma femme était complètement guérie, deux jours après elle alla communier aussi et depuis 17 mois que ceci est arrivé, jamais elle n'a eu de nouvelles douleurs de reins, preuve que ces douleurs étaient bien l'effet du démon, Dieu le permettant pour nous faire ouvrir les yeux, et nous prouver que c'était bien au diable que nous avions eu à faire.

Depuis ce moment-là, le diable est si furieux contre moi, que trois ou quatre fois, me trouvant en compagnie d'amis qui avaient fait des séances avec moi et voulaient recommencer, chaque fois les médiums sont entrés dans de violentes colères, voulant se précipiter sur moi. La dernière fois, nous étions vingt hommes réunis : cinq sont entrés en état de possession, l'un s'empara du guéridon et voulut me fendre la tête, je n'eus que le temps de me couvrir avec une chaise qui fut brisée par le terrible coup de guéridon qui m'étais destiné, le guéridon fut brisé ainsi que douze chaises sur vingt qui se trouvaient dans la chambre où nous opérons ; les médiums arrivaient sur moi, grinçant des dents, frappant des coups de poings à tuer un bœuf, tant leurs forces étaient décuplées et me disant d'une voix caverneuse et satanique : « Allez-vous-en, vous me faites souffrir ». Nous combattîmes quinze contre cinq depuis 9 h. 1/2 du soir jusqu'à minuit, et ce n'est qu'à force de prières que nos cinq possédés furent débarrassés. Depuis ce temps, je ne me suis plus occupé de spiritisme. Maintenant, tous mes anciens amis les spirites, quand ils me voient d'un côté, se sauvent d'un autre, comme si le diable qui les tient craignait que je ne le dévoile et que je ne parvienne à faire entendre à ces malheureux de ne plus avoir de relations avec lui.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mon dévouement.

DESJARDINS, à Angers..

IRREDENTISME

Sous ce titre, nous lisons dans le *Phare du Littoral* : « Nous avons appris, ces jours-ci, qu'une délégation des *Reduci* habitant Nice, s'était rendue à Rome à l'occasion du 20 septembre.

« Parmi ces délégués que nous serions curieux de connaître, il se trouverait certains niçois. Nous ne pouvons donner leurs noms ; mais, par une singulière coïncidence — le *Caffaro* — nous annonçait qu'en même temps qu'eux est arrivé à Rome, M. André, directeur et rédacteur en chef du *Pensiero di Nizza*.

« Or, voici, toujours d'après les journaux italiens, une phrase suggestive du discours **frénétiquement applaudi** qui a été prononcé au congrès des *Reduci*.

« Depuis vingt-cinq ans, Rome a pu arriver à être la « capitale de l'Italie, mais l'Italie n'est pas encore faite. « Il y manque la Savoie, Nice, Trente et « Trieste.

« *Venti cinque anni fa Roma alla fine potè essere « capitale d'Italia, ma l'Italia ancora non è fatta ; « mancano la Savoia, Nizza, Trento e Trieste ».*

« Nous n'avons pas à faire de commentaires. Les lecteurs et l'autorité, si elle le juge à propos, les feront eux-mêmes. »

Les paroles de l'orateur des *Reduci* à Rome, si elles eussent été prononcées par un personnage officiel appartenant au gouvernement italien constitueraient une provocation à l'adresse de la France et aussi de l'Autriche alliée de l'Italie.

Prononcées par un Français, elles sont un scandale qui appelle une immédiate et vigoureuse répression.

Nous empruntons à la *Croix de Paris* la spirituelle boutade qui suit. Il serait à souhaiter que le *bâton du Capucin* ne fût pas une pure licence poétique :

EN CALABRE

Au coin du bois, suivant l'usage,
Un coup de sifflet retentit.
Le conducteur, prudent et sage,
Bien loin de forcer le passage,
Suivant l'usage, ralentit.

Dans la diligence, on s'étonne :
« Comment, drôle, tu nous trahis ! »
Puis on se calme, on se raisonne ;
C'est que se présente en personne
Carlo, fameux chef de bandits.

— Messeigneurs, dit ce capitaine,
De bon cœur exécutez-vous.
La grande route est mon domaine,
Résister serait chose vaine ;
Nous avons la force pour nous.

Mais ma douleur serait extrême,
Aussi celle de ces agneaux
Qui de ma bande sont la crème,
Si chacun d'eux devait lui-même
Vous alléger de vos métaux.

— Il parle bien le capitaine,
Dit un docteur conciliant.
N'allons pas lui faire de peine,
C'est encore avoir de la veine
Que s'en tirer à prix d'argent.

Pour ne pas nous faire une histoire,
Cédons à Messieurs les brigands,
Je pourrais écrire un *Mémoire*
Pour vous engager à me croire,
Aujourd'hui je n'ai pas le temps.

Donnant l'exemple, ce brave homme
S'apprête à livrer son magot.
— On nous laisse la vie.... en somme
Cela vaut une belle somme,
Et ces bandits sont comme il faut.

— Eh bien ! dit le Frère Pancrace,
Par ma barbe de Capucin !
Celui qui touche ma besace,
Je l'avertis : Gare à la casse !
Mon *Mémoire*, c'est mon gourdin.

Joignant l'effet à la parole,
Il cogne à bâton raccourci.
Il fut sans doute à bonne école ;
Car tous nos porteurs d'espingle
Se sauvent sans dire : Merci !

Pas n'est besoin d'être un Descartes
Pour conclure de ces exploits
Relatés dans de vieilles chartes :
Ne soyons *Capucins de cartes*
Et sachons défendre nos droits.

Fr. X.

LE PARTI CATHOLIQUE

Nous empruntons au *Peuple français* le compte rendu des premières séances du Congrès électoral, convoqué, organisé et présidé par M. l'abbé Garnier ; les résultats de ce Congrès, qui s'accroîtront davantage à mesure que s'approchera l'heure des élections municipales, attestent l'efficacité de l'*Union nationale*, qui, malgré des attaques continuelles, grandit sans cesse et étend dès maintenant sur toute la France le réseau de ses œuvres et de ses comités.

LES SÉANCES D'ÉTUDE

Le côté le plus important du congrès électoral a été sans contredit les trois séances d'étude qui ont eu lieu, dimanche, à dix heures du matin, deux heures et quatre heures de l'après-midi.

La première portait sur les *renseignements pratiques*, la seconde sur les *renseignements électoraux* et la troisième sur le *programme électoral*.

PREMIÈRE SÉANCE

Renseignements pratiques.

Pour bien préparer les élections il faut neuf choses : 1° un comité, 2° des candidats, 3° une caisse, 4° une permanence, 5° un programme, 6° des réunions, 7° l'organisation des sections électorales, 8° la liste électorale et 9° la prière :

1° Il est décidé que dans chacun des quatre-vingts quartiers de Paris, on va essayer de former quatre comités de l'Union Nationale. Celui des hommes existe déjà presque partout. Il faut en former un de jeunes gens ; plusieurs existent, mais beaucoup manquent. Une réunion générale des jeunes gens de Paris qui veulent entrer dans cette voie aura lieu le 22 septembre prochain, à deux heures de l'après-midi, dans la maison du Peuple Français, 26, rue Harmel. Dès maintenant, on peut demander des cartes d'entrée à M. l'abbé Garnier, 1, rue Feydeau.

Aux comités d'hommes et de jeunes gens, il faut ajouter des comités de femmes et de jeunes filles, qui s'occuperont autant de la pétition en faveur de la réintégration des sœurs et des œuvres de piété par lesquelles il faut attirer la bénédiction de Dieu sur nos entreprises.

Le congrès a décidé de former un groupe de zéloteurs pour susciter ces comités où ils n'existent pas, et pour remplir vis-à-vis d'eux les fonctions de délégués.

Dans les communes de la banlieue et même dans toute la France, on se propose d'imiter Paris

et on le fera, nous n'en doutons pas, avec une grande activité.

2° Pour le *choix des candidats*, le texte du programme a été adopté tant pour le premier que pour le second tour de scrutin.

Rappelons que ce programme est toujours à la disposition de ceux qui voudront se le procurer. Il forme une feuille détachée du plus haut intérêt et qu'il faut faire étudier partout autour de nous.

Un des congressistes, M. Lorain, président du comité départemental du Jura, en a pris 40.000 exemplaires pour les déposer entre les mains de tous ses collaborateurs. C'est un exemple à suivre. Nous supplions tous nos amis de l'imiter.

3° La *caisse* électorale s'impose; les comités restent libres de l'alimenter comme ils le jugeront préférable, par le sou de la semaine, comme on fait pour la propagation de la foi, par des quêtes, des tombolas ou par des cotisations mensuelles. Le congrès estime qu'il est bon d'avoir une caisse cantonale, en plus de la caisse communale, afin de venir en aide aux communes les moins favorisées.

4° La *permanence* fait habituellement défaut et on ne se réunit pas, parce qu'on n'a pas de permanence; il faut raisonner tout différemment. La permanence est nécessaire pour se réunir. Cherchez une salle qui puisse vous en tenir lieu. C'est le cas de répéter: Cherchez vous trouverez. Le comité départemental de Seine-et-Oise annonce que la veille même il venait de louer une permanence, qui est une salle capable de contenir cent cinquante personnes. D'autres ont obtenu gratis la jouissance d'une boutique ou d'un appartement non loué. Le comité des Epinettes jouit, pour 200 francs, d'un ensemble de pièces dont le loyer s'élèverait à mille francs.

5° Le *programme* apparaît à tous nos comités comme la base de l'action. Dès lors que nous voulons en finir avec la politique de parti qui repose sur la forme du gouvernement, il faut prendre la politique de fond, qui porte l'effort de la lutte sur le programme.

En dehors des points généraux du programme que nous indiquons plus loin, c'est au comité local à formuler le programme.

Il faut multiplier les *réunions*; les petites réunions de cinq à dix personnes sont les plus nécessaires. C'est là qu'on répand les idées, qu'on fait le catéchisme de notre œuvre et de notre politique. Les réunions privées, avec un grand nombre d'auditeurs, sont très recommandées. Mais il faut viser aux réunions publiques.

Les réunions publiques.

Sur ce point, une discussion très vive s'est engagée dans le sein du congrès. Plusieurs comités avaient soutenu, dans leurs rapports, que l'Union Nationale devait se contenter d'assister aux réunions publiques de ses adversaires, mais ne pas en donner elle-même. Le congrès a décidé le contraire. Quand on veut faire de la politique, il faut prendre les moyens politiques; or, les réunions privées ne sont pas des moyens politiques à proprement parler, elles se passent dans une grande intimité qui leur ôte la grande influence sur l'opinion publique.

Il en est tout autrement des réunions publiques et contradictoires. Les partis, les ministères et le Gouvernement lui-même comptent toujours beaucoup avec ces dernières, surtout lorsqu'elles sont éclatantes et multipliées. Quand les ordres du jour de l'Union Nationale seront votés souvent, dans ces assemblées plus ou moins houleuses; quand la presse aura fait connaître que nous avons pu enlever cette victoire, au milieu des contradictions, et grâce à une organisation bien complète, on comprendra que l'Union Nationale est une force, un parti véritable et vivant, avec lequel il faut nécessairement compter.

Mais il faut bien s'organiser, savoir préparer la salle, discipliner les auditeurs, faire nommer le bureau, apprendre à soutenir ses orateurs et à combattre les adversaires. Que la réunion soit donnée par nous ou par les autres, il faut arriver avec toutes les forces dont on dispose comme hommes et comme jeunes gens; mais il faut se préparer à tout cela, s'en occuper sérieusement, avoir des cadres bien formés et donner, par les réunions privées, une connaissance parfaite des questions à nos adhérents.

7° La préparation des *sections* électorales a été l'objet d'une étude approfondie. On a signalé, surtout pour Paris, la nécessité de surveiller les cartes des électeurs, morts ou partis, que l'on apporte habituellement dans la salle du scrutin et que souvent le premier venu essaie de retirer pour voter indûment, mais à coup sûr.

8° Il faut se procurer au plus tôt la liste électorale et la faire examiner à fond par les délégués de rue. On a bien recommandé de relever la liste des abstentionnistes et de les travailler à part, soit par des démarches personnelles, soit par l'envoi d'un imprimé.

9° Mais si nous voulons réussir dans notre campagne électorale, il faut prier beaucoup. Les femmes peuvent à cet égard faire autant que les hommes. C'est la prière civique et nationale que d'autres pays,

l'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique et la Russie, ont su conserver et pratiquent journellement. Nous devons en répandre l'habitude, et l'Union Nationale la regarde comme le premier de ses devoirs.

DEUXIÈME SÉANCE.

Renseignements électoraux

Pour s'assurer le succès dans les élections, il faut bien posséder les dispositions de la loi : 1° Sur la confection des listes électorales ; 2° Sur la distribution des prospectus, circulaires, professions de foi ; 3° Sur l'organisation des réunions ; 4° Enfin sur la surveillance des urnes et sur le dépouillement du scrutin.

La séance destinée à cette partie du congrès a été consacrée à étudier les droits et les devoirs des électeurs, la manière d'user des uns et de remplir les autres. La lecture du programme suffira à nos lecteurs pour comprendre combien elle a été laborieuse.

On a beaucoup insisté sur le droit qu'a tout électeur de demander la radiation ou l'inscription d'autres électeurs.

M. Gonin, de Lyon, a raconté comment on se procurait dans cette ville la liste des morts, des faillis et des partis pour se tenir toujours au courant des modifications qui doivent survenir dans la liste électorale. Dans un seul arrondissement, on a fait ainsi élaguer plus de 4.500 noms sur 42.000 inscrits. Dans un autre arrondissement où le même travail s'accomplit en ce moment, il y a plus de 2.000 noms à supprimer.

Quand nos amis de Saint-Denis ont voulu commencer leur grande lutte contre la bande socialiste révolutionnaire qui les opprime, ils ont d'abord échenillé de la sorte leur liste électorale, et Dieu sait si elle en avait besoin !

Un seul homme, et au besoin une commission de trois personnes, doit être chargé d'opérer régulièrement le contrôle de la liste électorale.

Nous espérons que nos amis profiteront des renseignements que nous venons de leur donner, et qu'il sera ainsi possible d'éviter les fraudes dont nos adversaires, comme on l'a constaté à Toulouse et en maints autres endroits, n'hésitent pas à se rendre coupables, lorsqu'ils craignent d'être mis en minorité par les électeurs. Nous engageons vivement tous nos comités à organiser dès maintenant des groupes de contrôleurs et de surveillants qui feront une étude spéciale de la législation électorale, et qui nous aideront ainsi par leur action à obtenir des élections sincères.

TROISIÈME SÉANCE.

Programme électoral

Une discussion s'est d'abord engagée sur le caractère même du programme. Plusieurs voulaient y faire figurer dans son entier le programme social de l'Union Nationale, et, pour éviter des longueurs, ils demandaient de réduire les revendications énoncées à la formule la plus courte possible.

Le congrès, estimant qu'il fallait développer efficacement les revendications énoncées pour en faire bien comprendre le sens et la nécessité, a demandé que le programme conservât la forme qui lui a été donnée. Il a pensé aussi que les revendications sociales ne devaient pas trouver leur place dans un programme électoral, sinon dans la proportion où leur exécution pratique peut être réclamée à brève échéance. Mais il a demandé que deux parts soient faites dans le programme qui a été projeté : la part communale et la part politique, et cela sans préjudice du côté local qui doit être toujours réservé aux comités locaux. Les indications du programme projeté sont au nombre de neuf.

Réintégration des sœurs

La première est la *Réintégration des sœurs* dans trois hôpitaux pour le moins. Plusieurs comités ont demandé que la réintégration fût générale, d'autres que cette question fût soumise au referendum municipal pour permettre à la population de se prononcer sur ce point exclusivement et de faire connaître le nombre des hôpitaux où les sœurs doivent rentrer. Après une étude prolongée, le congrès a demandé la réintégration immédiate dans trois hôpitaux pour le moins, en exprimant le désir que plus tard le referendum municipal fût employé, pour fixer le nombre des hôpitaux à réintégrer.

Représentation professionnelle

Incidemment, on a demandé si les candidats ne devraient pas être choisis de façon à ce que tous les intérêts matériels et moraux d'une commune fussent représentés sur la liste. C'était poser le principe de la représentation proportionnelle dans les élections municipales. Rien ne serait plus désirable à coup sûr, mais il faudrait d'abord des groupements professionnels, discipliner le corps électoral dans le sens corporatif. Tout cela suppose un travail plus long que celui de la préparation même des élections, qu'il faut remettre à plus tard, ou plutôt qui s'accomplit tous les jours, par le mouvement de nos idées et par l'organisation de l'Union Nationale ouvrière.

Réforme des bureaux de bienfaisance

La seconde revendication portait sur les bureaux de bienfaisance. M. l'abbé Garnier a insisté beaucoup pour que l'Assistance publique cessât d'exploiter elle-même les hôpitaux et les hospices, mais plutôt qu'elle les mit en régie, c'est-à-dire qu'elle demandât, soit à une congrégation religieuse, soit à une association d'infirmiers et d'infirmières laïques, à quel prix on prendrait la gérance d'un hôpital ou d'un hospice. L'Assistance publique aurait alors le rôle de surveillante. Ce serait une immense économie et une garantie tout autrement sérieuse d'exactitude dans les soins donnés aux malades.

Le socialisme d'Etat

Étendant ces réflexions à d'autres matières, M. le président a montré que nous vivons dans le socialisme d'Etat, que l'instruction publique en est une application comme l'assistance publique, et que partout où ce mode d'administration était adopté, on obtenait le maximum de dépenses avec le minimum de résultats. Croyez-vous que nous verrions les scandales de débauche et de dureté d'insouciance et de partialité qui abondent dans les services de l'Assistance publique, si ces établissements étaient régis par des administrations privées sous une direction supérieure ?

Mais précisément, l'Etat veut cette situation, afin de tenir en main un personnel énorme d'électeurs, qui sont ses créatures.

Oui, c'est vrai, mais c'est à nous d'éclairer l'opinion publique, de lui montrer qu'il y a dans tous ces services une immense économie à réaliser. C'est un changement à faire dans tout notre système d'administration civile. Est-ce que ces résultats n'en ont pas bien démontré la nécessité ? Le système socialiste est jugé, condamné, c'est une loque qu'il faut jeter à la rue ; c'est lui qui nous donne l'augmentation fantastique de nos impôts, avec le chômage et la misère comme corollaire fatal.

Autres revendications

Le congrès a ratifié le projet de réforme des bureaux de bienfaisance et demande à l'unanimité l'abrogation de la loi contre les congrégations, puis la lutte contre le socialisme et la punition des voleurs, telles que le programme les avait proposées.

Nous voulons pour administrateurs des bureaux de bienfaisance des personnes honorables, rentiers, anciens commerçants qui rempliront ces fonctions sans recevoir aucune rétribution. N'est-il pas hon-

teux de voir que les directeurs actuels de nos établissements charitables sont recrutés principalement parmi les candidats socialistes rejetés par le suffrage universel.

Nous demandons que les indigents puissent transmettre directement leur demande aux bureaux de bienfaisance sans passer par le bureau central de l'Assistance publique. Nous voudrions que des ouvriers du quartier, nommés par profession, eussent le droit de venir vérifier la gestion des bureaux de bienfaisance, afin de faire cesser les scandales comme ceux qui ont été relevés tant de fois. On a cité des personnes décédées depuis deux ans qui continuaient à toucher un secours de dix francs par mois.

Nous dénonçons le caractère antipatriotique des socialistes. Ils veulent tout détruire et n'ont aucun plan de reconstruction. Le seul point sur lequel ils sont à peu près d'accord est la fondation d'une République universelle et la suppression des frontières, c'est-à-dire la suppression de la patrie. Cette théorie, absolument monstrueuse, au point de vue moral, est aussi absurde au point de vue économique, qu'irréalisable au point de vue politique.

Nous demandons que la prescription contre les actes de concussion et autres malversations de nos hommes politiques ne puisse commencer qu'à dater du jour où ils sont tombés du pouvoir.

La suppression des octrois

La suppression des octrois a donné lieu à plusieurs discussions très mouvementées. Tout le monde est d'accord pour la demander et pour remplacer cette charge par une taxe sur les loyers. Mais on demande que cette taxe soit variable avec le prix des loyers pour les différentes localités, qu'à Paris elle n'atteigne pas les loyers inférieurs à 500 francs et qu'à partir de ce chiffre la taxe soit d'autant moins élevée que le nombre des enfants dans la famille est plus considérable.

La réforme des Monts de Piété a été votée à l'unanimité ainsi que les propositions du programme relatives aux économies qu'il faut réaliser et aux libertés publiques qu'il faut reconquérir.

Les abonnements à la semaine

Un train spécial a été proposé en faveur des employés et des ouvriers qui peuvent bénéficier des tarifs réduits dans certains trains de chemins de fer. D'abord, on demande que les employés qui en sont privés jusqu'ici soient admis à bénéficier des abonnements à la semaine ; puis, considérant que les ouvriers et employés qui travaillent la nuit devraient en profiter comme ceux qui travaillent

le jour, on voudrait obtenir l'extension des abonnements à la semaine à tous ceux qui en demanderaient, *sans certificat d'ouvrier*, jusqu'aux limites extérieures du département de Seine-et-Oise, et avec faculté de prendre tous les trains admettant des voyageurs de troisième classe entre six heures du soir et huit heures et demie du matin, heure extrême du départ des employés. Nous ne pouvons qu'applaudir à cette proposition qui permettrait, en payant un peu plus cher, de s'éloigner un peu plus de Paris, pour se loger à meilleur marché et en meilleur air.

Conclusions

Le congrès a réuni plus de 700 congressistes : il a provoqué des études très consciencieuses, des rapports très intéressants : il a donné le branle pour l'organisation électorale et politique qui nous a fait défaut jusqu'ici. Le but n'est pas atteint, mais on a commencé à le regarder en face et déjà on s'oriente vers lui avec le ferme espoir de l'atteindre.

On a demandé qu'un nouveau congrès du même genre, mais absolument réservé à Paris seul, ait lieu prochainement, puis qu'un autre se tienne bientôt pour la banlieue du département de la Seine.

La ville de Versailles, qui aura bientôt son congrès électoral, possède depuis longtemps des réunions privées et contradictoires entre catholiques et socialistes. Une fois par mois, les socialistes invitent les catholiques, et quinze jours après les catholiques invitent les socialistes. Les discussions sont très chaudes, mais très courtoises. C'est un genre particulier de conférences contradictoires que ce congrès a signalé et qui permettra à nos amis de rendre leur prochain congrès plus fructueux.

L'assemblée que nous venons de tenir est probablement le premier congrès électoral qui ait jamais eu lieu en France ; nous espérons qu'il aura beaucoup d'imitateurs. Il est si urgent de former les catholiques à la vie électorale et politique ! N'est-ce pas à leur ignorance en cette matière qu'il faut attribuer une grande partie des maux qui nous accablent ? Nous l'avons dit cent fois : c'est en vain qu'on fonde tant d'œuvres religieuses, charitables et économiques, si nos législateurs restent les maîtres de les briser par un texte de loi. Apprenons donc la science de faire passer nos amis dans les corps électifs ; et aussi acquérons la science non moins importante de tirer des victoires électorales que nous aurons remportées les fruits que nous devons en attendre, c'est-à-dire faisons l'organisation électorale et l'organisation politique de nos forces.

BILAN DE NOS RUINES

Tout bon catholique devrait graver ce tableau en sa mémoire.

Voici le triste inventaire des ruines accumulées par la Maçonnerie depuis 20 ans :

- 1° Proclamation de l'athéisme officiel ; suppression des prières publiques ;
- 2° Suppression de la prière et des Crucifix dans les écoles officielles ;
- 3° Interdiction aux soldats de pénétrer dans les églises ;
- 4° Encouragements donnés aux enterrements civils ;
- 5° Application rigoureuse des articles organiques et entraves continuelles au ministère des évêques ;
- 6° Facilités accordées aux unions sacrilèges des prêtres ;
- 7° Suspension des traitements ecclésiastiques ;
- 8° Suppression des traitements des vicaires ;
- 9° Suppression des traitements des chanoines ;
- 10° Main-mise sur les mensues épiscopales ;
- 11° Réductions progressives dans le budget des cultes ;
- 12° Expulsion des religieux ;
- 13° Impôts sur le revenu fictif de leurs biens ;
- 14° Droit d'accroissement ;
- 15° Suppression de l'instruction religieuse du programme des examens ;
- 16° Suppression de tout enseignement religieux dans les écoles publiques ;
- 17° Interdiction aux ministres du culte, et même aux évêques, de pénétrer dans les écoles ;
- 18° Interdiction aux religieux d'enseigner dans les écoles publiques ;
- 19° Laïcisation complète de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur ;
- 20° Tracasseries imposées aux écoles libres, fermetures d'écoles ;
- 21° Suppression des bourses des séminaires ;
- 22° Suppression des Universités libres et des Commissions d'ouvriers mixtes ;
- 23° Suppression des aumôniers militaires ;
- 24° Enrôlement des séminaristes dans les rangs de l'armée active ;
- 25° Atteinte portée au mariage par la loi du divorce ;
- 26° Exclusion du clergé des Commissions hospitalières et des bureaux de bienfaisance ;
- 27° Entraves apportées au fonctionnement des caisses de retraite pour le clergé et retrait de la personnalité civile des diocèses ;
- 28° Difficultés pour les libéralités faites aux établissements religieux ;
- 29° Pouvoir exorbitant accordé aux maires sur les cloches et les clés des églises ;
- 30° Désorganisation des Conseils de Fabrique ;
- 31° Enfin la loi d'abonnement.

L'INVITATION DE LEMMI

La Rivista della Massoneria Italiana, tome XXVI, n° de mai-juin 1895, page 168, a inséré le document suivant :

25^e anniversaire de la délivrance de Rome.

Le Grand Orient d'Italie vient de « *transmettre* » à toutes les puissances maçonniques régulières du monde, traduite en *français*, en anglais et en allemand, la lettre-circulaire que voici :

« Vénérables et chers Frères,

« Au jour du 20 septembre prochain, l'Italie, réunie en nation, célébrera solennellement le 25^e anniversaire de la délivrance de sa capitale.

« Avec la restitution de Rome à la patrie, le pouvoir temporel des Papes a pris fin ; c'est pourquoi la fête du 20 septembre n'est pas seulement celle de notre peuple, mais elle est aussi la fête de toutes les nations civilisées.

« La Maçonnerie italienne, qui a tant travaillé à l'unification de la patrie et à la destruction du gouvernement théocratique, a décidé d'intervenir publiquement dans cette solennité. Les fédérations maçonniques des autres pays ne voudront-elles pas, de leur côté, assister à la commémoration du plus grand événement du siècle ? Là-dessus nous n'avons aucun doute. Aussi, nous invitons par cette lettre chaque Suprême Autorité (c'est-à-dire chaque Grand Orient, chaque Suprême Conseil, chaque Grande Loge Nationale) à envoyer ses délégués aux fêtes de septembre prochain, et, dans le cas où cela lui serait absolument impossible, à nous transmettre du moins sa fraternelle adhésion.

« En cette journée, la plus heureuse de toutes, palperont dans Rome, rendue à la liberté, la pensée et l'amour de tous les Maçons du monde.

« Dans l'attente de votre réponse ainsi sollicitée, nous vous prions, illustres Frères, de recevoir notre triple salut fraternel.

« Le Grand Maître :

« ADRIANO LEMMI, 33^e.

« Le Grand Secrétaire :

« ETTORE FERRARI, 33^e.

« Le Directeur Général du Grand Secrétariat :

« ULISSE BACCI, 33^e. »

Ce document ayant été envoyé, notamment en français, à toutes les puissances maçonniques ré-

gulières du globe, ainsi que le déclare la *Rivista Massoneria*, organe officiel de l'enjuivé Adriano Lemmi, n'avons-nous pas là une preuve de plus que ni le Grand Orient de France, ni le Suprême Conseil du Rite Écossais ancien et accepté pour la France et ses dépendances, n'ont rompu avec le Souverain Pontife de la Franc-Maçonnerie Universelle, qui a dit : « *J'ai deux haines au cœur : Dieu et la France !* »

D'autre part, il est facile de voir, en tenant compte du choix habile des expressions employées par l'organe imprimé (exposé à tomber entre des mains profanes, *et cela est arrivé*), que le Grand Orient d'Italie sert *uniquement d'intermédiaire* entre le Suprême Directoire de la secte et les Grands Orients, Suprêmes Conseils et Grandes Loges Nationales des autres pays.

Pour les gogos, c'est le simple Grand Maître italien qui parle ; pour ceux qui savent lire, c'est bien le Pape de la Franc-Maçonnerie universelle, le Pape de Satan qui se dresse orgueilleusement en face de S. S. Léon XIII, Vicaire de Jésus-Christ et Chef de l'Église catholique, apostolique et romaine !

Le Grand Orient de France a également reçu ce document, disions-nous tout à l'heure ; en effet, les relations n'ont pas été rompues entre cette puissance et le Grand Orient d'Italie, puisqu'il y a toujours un Garant d'Amitié entre elles. Donc, l'appel de Lemmi a été soumis par le président du Conseil de l'Ordre à l'Assemblée générale ou Convent dont les séances ont été tenues à Paris du 9 au 14 septembre.

Sans aucun doute, le compte rendu *imprimé* du Convent ne mentionnera pas cette communication ni la délibération qui en a été la suite ; car, pour le public, nos Francs-Maçons français affectent de répudier Lemmi, et à l'occasion la *Lanterne* elle-même joue la comédie de l'éreintement contre les FF. . . Lemmi et Crispi. Mais voici la vérité, qui nous est apportée de Rome par les journaux rendant compte des fêtes du 20 septembre : **Les loges françaises ont envoyé à Rome, auprès de Lemmi, le 20 septembre, TRENTE-TROIS DELEGUÉS.**

Et nunc erudimini !

Chez MM. DELORME et BRIGUET, libraires-éditeurs, à Paris et à Lyon

Et chez tous les dépositaires de la *Revue Mensuelle* :

ADRIANO LEMMI, Chef Suprême des Francs-Maçons

Par DOMENICO MARGIOTTA

La cinquième édition est en vente (3 fr. 50)

L'UNION ANTI-MAÇONNIQUE

DE FRANCE

La *Croix de Paris*, dans son supplément du mercredi 11 septembre, a publié l'article et le manifeste qu'on va lire :

Depuis lundi, le convent annuel du Grand Orient de France tient ses séances à l'hôtel de la rue Cadet. Là s'élaborent, se complotent de nouvelles mesures à faire voter, par la majorité opportuniste et radicale du Parlement, dans le but de détruire l'Eglise et la religion.

Heureusement, les dernières tentatives de la secte ont tiré les catholiques de leur torpeur; l'inique loi dite d'abonnement prouve qu'il n'est que temps de se défendre avec énergie. Aussi, nous n'en doutons pas, tous nos lecteurs applaudiront la nouvelle de la constitution d'une ligue militante, qui a pris pour titre : *Union Anti-Maçonnique de France*, et dont les statuts généraux viennent d'être élaborés par nos amis du Comité National Français, élu le 26 juillet dernier à la Maison de la Bonne Presse. Tout en travaillant à préparer le Congrès Anti-Maçonnique International, ces catholiques dévoués se sont dit qu'il était utile, au même degré, d'organiser dès maintenant l'union sur le terrain de la lutte contre l'infamale secte.

Voici les documents importants qui nous sont communiqués :

MANIFESTE

Le Comité National Français, élu à Paris, le 26 juillet 1895, pour la préparation en France du Congrès Anti-Maçonnique International et pour l'organisation spéciale de la défense des catholiques français contre la secte maçonnique :

Considérant que c'est de la Franc-Maçonnerie que viennent tous les maux dont l'Eglise et la patrie sont accablées ;

Que la lutte décisive, dont l'issue n'est pas douteuse — *non proavalebunt* — est celle à engager sur le terrain anti-maçonnique ;

Qu'il est donc nécessaire et urgent de grouper, en une ligue d'action énergique, tous les catholiques français, anti-maçons militants, ainsi que cela a été fait en Italie, en Belgique et en Hollande ;

Considérant que cette œuvre nouvelle, à raison de son programme limité d'opposition bien déterminée à la Franc-Maçonnerie, peut sans inconvénient s'ajouter aux associations catholiques déjà existantes et ne saurait porter ombrage à aucune ;

Que le mouvement de résistance aux assauts de la secte impie, s'accroissant chaque jour davantage, prouve même que la création d'une

ligue anti-maçonnique sera bien accueillie en France par quiconque veut défendre l'Eglise outragée et persécutée ;

Considérant enfin qu'organiser cette ligue d'action, c'est répondre aux plus vifs désirs du Souverain Pontife, qui a d'ores et déjà béni et approuvé le projet du Congrès Anti-Maçonnique International ;

Proclame :

A dater de ce jour, l'*Union Anti-Maçonnique de France* est constituée.

Une Commission spéciale est créée au sein du Comité Français du Congrès Anti-Maçonnique International, à l'effet de fournir toutes les instructions nécessaires aux anti-maçons militants qui adhéreront à l'Union et voudront constituer un groupe. Cette Commission est composée de six membres : un Président ecclésiastique, un Président laïque, un Vice-Président ecclésiastique, un Vice-Président laïque, un Secrétaire ecclésiastique, un Trésorier laïque.

Les statuts généraux seront publiés sans délai, et la presse catholique est invitée à les reproduire.

Tous les catholiques français sont conviés à se mettre immédiatement à l'œuvre.

Pour Dieu, pour l'Eglise, pour la Patrie !

Vive Léon XIII ! Vive la France !

Paris, le 10 septembre 1895.

Nous avons reçu, d'autre part, les Statuts Généraux de la nouvelle ligue, et nous nous empressons de les publier.

STATUTS GENERAUX.

ARTICLE PREMIER. — Dans le but de s'opposer à l'action néfaste de la Franc-Maçonnerie et de combattre toujours et partout les principes de cette secte, particulièrement en France, une Ligue de catholiques militants est constituée dès ce jour, pour la France et ses colonies, avec un Conseil Central Exécutif siégeant à Paris.

Cette ligue prend le titre d'*Union Anti-Maçonnique de France*. Elle se place sous la protection spéciale de Saint Michel archange, de Saint François d'Assise, de Saint Dominique et de la Vénérable Jeanne d'Arc.

Elle forme la phalange nationale des anti-maçons français, et son Conseil Central Exécutif, tout en gardant son autonomie, reconnaît l'autorité supérieure du Comité Directeur Général de l'Union Anti-Maçonnique Universelle, tel qu'il a été établi à Rome par les statuts datés du 29 septembre 1894.

ART. 2. — Pour atteindre son but, l'Union Anti-Maçonnique de France se servira principalement des moyens suivants :

Diffusion de la presse catholique sous toutes ses formes de publication ;

Conférences populaires ;

Bibliothèques circulantes gratuites ;

Œuvres de bienfaisance ;

Appui à donner, selon les ressources de l'Union, aux écoles libres catholiques ;

Fêtes récréatives et de propagande pour jeunes gens, étudiants, ouvriers, etc.

ART. 3. — L'Union Anti-Maçonnique de France adopte pour organe officiel la revue mensuelle *la Franc-Maçonnerie démasquée*, qui consent à insérer régulièrement les notes du Conseil Central Exécutif. En outre, le Conseil Central enverra lesdites notes à tous les journaux catholiques quotidiens de Paris, sans exception.

Les Comités des Sections qui se formeront dans les différentes villes seront invités à s'entendre pour leurs insertions avec les Suppléments régionaux de *la Croix* et les journaux alliés représentés au dernier Congrès de la Bonne Presse (août 1895), ainsi qu'avec tout journal catholique qui voudra bien publier les communications des Comités.

ART. 4. — Le Conseil Central Exécutif de l'Union Anti-Maçonnique de France se compose d'un Président, de deux Vice-Présidents, d'un Secrétaire - Archiviste, d'un Secrétaire - Trésorier, d'un Secrétaire Délégué à la correspondance extérieure (relations avec le Comité Directeur Général de l'Union Anti-Maçonnique Universelle et avec les Conseils Centraux des autres Unions anti-maçonniques nationales), d'un Comptable trésorier adjoint et de huit Conseillers ; au total, quinze membres. Six ecclésiastiques, au minimum, doivent entrer dans la composition du Conseil Central Exécutif.

Provisoirement, c'est-à-dire jusqu'à la tenue du Congrès Anti-Maçonnique International actuellement en voie d'organisation, le Comité national français, élu le 26 juillet 1895 pour préparer en France la réussite de ce Congrès et agréé par le Comité Directeur Général de Rome, remplira les fonctions de Conseil Central Exécutif de l'Union Anti-Maçonnique de France.

Aussitôt après le Congrès Anti-Maçonnique International, il sera procédé à l'élection d'un nouveau Conseil Central Exécutif, par les Sections françaises qui seront alors en état de fonctionnement régulier. Ce Conseil sera désormais renouvelable par tiers chaque année. Lors de la première élection, le sort désignera les cinq membres à remplacer en 1896, les cinq à remplacer en 1897, et les cinq à remplacer en 1898.

Les membres sortants sont toujours rééligibles.

ART. 5. — Chaque année, à partir de 1896, aura lieu, du 29 septembre au 2 octobre, une Assemblée générale des délégués des Sections françaises de l'Union Anti-Maçonnique. Cette Assemblée se tiendra à Paris, examinera la situation particulière de la lutte en France contre la secte, et, dans sa dernière séance, élira les cinq membres entrant dans le Conseil Central Exécutif pour une période de trois ans.

La date ci-dessus sera modifiée, dans le cas où elle serait choisie, une année ou l'autre, pour la tenue d'un Congrès Anti-Maçonnique International.

ART. 6. — Le Conseil Central Exécutif a pour principal mandat de provoquer la création des Sections Anti-Maçonniques sur tout le territoire français et plus particulièrement dans les localités où la Franc-Maçonnerie a des affiliés groupés. Il sert de trait d'union entre les diverses Sections françaises. Il est l'arbitre conciliateur en cas de différends entre les groupes. Il représente, enfin, l'Union Anti-Maçonnique de France auprès du Comité Directeur Général de Rome et des Conseils Centraux des autres pays.

ART. 7. — Le nombre des Sections françaises à créer est illimité. Toutefois, dans les villes ayant moins de 50.000 habitants, il ne saurait exister plus d'une Section de l'Union Anti-Maçonnique de France. Dans les autres villes, on pourra constituer des Sections en aussi grand nombre que la population comportera 50.000 habitants ou fraction de 50.000.

ART. 8. — Les Sections sont indépendantes les unes des autres et jouissent d'une complète autonomie, sous l'observation fidèle des règles d'ordre général contenues dans les présents Statuts. Ces Statuts Généraux sont le pacte fondamental régissant la fédération ; en dehors desdits Statuts, chaque Section peut se donner un règlement particulier à sa convenance, sans que le Conseil Central Exécutif ait à intervenir.

ART. 9. — Une Section se constitue par le groupement d'au moins dix membres actifs de l'Union Anti-Maçonnique de France.

Les membres fondateurs d'une section, sitôt qu'ils sont d'accord pour la créer, se placent sous le patronage d'un des saints particulièrement vénérés dans leur localité et se font délivrer sous ce titre, par le Conseil Central Exécutif de l'Union Anti-Maçonnique de France, un acte de constitution, qui établit leur droit de groupement et de fonctionnement régulier.

ART. 10. — Chaque Section a à sa tête un Comité Directeur, élu par elle chaque année, en réunion générale du mois de mai, et se composant ainsi : un Président, un Vice-Président, un Secrétaire, un Sous-Secrétaire, un Trésorier, un Censeur, un Bibliothécaire, un Délégué à la propagande et deux Conseillers pour les Sec-

tions formées de moins de 25 membres actifs, quatre pour celles de 25 à 100 membres, et huit pour toutes les autres.

Chacune de ces fonctions peut être indifféremment remplie par un ecclésiastique ou un laïque. Néanmoins, quand le Président élu sera un ecclésiastique, les votes pour la vice-présidence ne devront se porter que sur des candidats, membres laïques de la section, et réciproquement.

ART. 11. — Dans les diocèses où l'Ordinaire jugera bon de participer à la direction des Sections, la vice-présidence sera double, c'est-à-dire : il y aura, dans le Comité Directeur, un Premier Vice-Président intitulé Député Ecclésiastique, nommé directement par l'autorité ecclésiastique supérieure, et un Second Vice-Président, lequel sera celui élu sous ce titre par la Section.

ART. 12. — Les Sections doivent tenir une réunion générale au moins une fois par mois.

Deux mois avant la réunion de l'assemblée générale annuelle de l'Union Anti-Maçonnique de France (voir l'art. 5), les Sections doivent envoyer au Conseil Central Exécutif un résumé de leurs travaux de l'année; ce résumé sera aussi succinct que possible.

ART. 13. — Les membres de l'Union Anti-Maçonnique de France se divisent en quatre classes : 1° les membres d'honneur; 2° les membres actifs; 3° les membres contribuants; 4° les membres adhérents.

ART. 14. — Les *membres d'honneur* sont ceux qui, jugés dignes de ce titre, sont nommés ainsi soit par décision du Conseil Central Exécutif, soit par le vote unanime des membres d'une Section. Ils ne sont astreints à aucun versement quelconque. Ils ont droit à la parole et au vote délibératif dans toutes les réunions de Section qu'ils daignent honorer de leur présence.

ART. 15. — Les *membres actifs*, ainsi que le nom l'indique, sont ceux qui se dévouent à l'œuvre poursuivie par l'Union Anti-Maçonnique. Leur devoir est de contribuer, avec tout le zèle de leur activité, au développement de l'association et des œuvres qu'elle entreprend.

Ils ont à effectuer un versement de 2 francs au moment de leur admission; on leur demande, en outre, une cotisation mensuelle, dont l'importance est facultative, mais qui ne saurait être inférieure à 0 fr. 25 par mois.

Les cotisations peuvent être payées d'avance par semestre.

ART. 16. — Les membres actifs isolés, demeurant dans un canton où il n'existe aucune Section de l'Union Anti-Maçonnique, versent leur cotisation à la caisse du Conseil Central Exécutif, jusqu'au jour où ils ont réussi par leur zèle à grouper autour d'eux le nombre

réglementaire de membres exigé pour la constitution d'une Section.

Quant aux membres actifs groupés, c'est-à-dire appartenant à une Section en état de fonctionnement régulier, la Section qui les crée membres de l'Union, prélève, pour l'adresser au Secrétaire-Trésorier du Conseil Central Exécutif, un franc sur le versement d'admission, et un franc également sur le total annuel de la cotisation. L'excédent appartient à la caisse particulière de la Section, quelle que soit l'importance de la cotisation mensuelle que s'impose un membre actif groupé.

ART. 17. — Les membres actifs groupés qui s'imposent une contribution mensuelle de 0 fr. 65, soit 7 fr. 80 par an, ont droit, s'ils le désirent, à recevoir l'organe officiel de l'Union Anti-Maçonnique de France. Dans ce cas, la Section retient 2 fr. 80 pour sa caisse particulière et envoie 5 francs au Secrétaire-Trésorier du Conseil Central Exécutif, lequel prend à sa charge l'envoi régulier de l'organe de l'Union.

Les membres actifs isolés qui veulent recevoir l'organe officiel de l'Union doivent porter également à 0 fr. 65 leur cotisation mensuelle, sur le total annuel de laquelle 5 francs sont attribués au prix d'abonnement de faveur à ladite revue.

ART. 18. — Les membres actifs groupés ont l'étroite obligation d'assister aux réunions de leur Section respective, où ils ont droit à la parole et au vote délibératif et où ils peuvent être élus aux fonctions du Comité Directeur. Si des circonstances imprévues venaient à les empêcher d'assister régulièrement aux réunions, il vaudrait mieux pour eux abandonner leur titre de membre actif et passer à la classe des membres contribuants.

ART. 19. — Les *membres contribuants* sont ceux qui, sans prendre une part active aux œuvres entreprises par l'Union Anti-Maçonnique, y contribuent à l'aide d'offrandes non inférieures à 1 franc par mois.

Ils peuvent se faire inscrire à ce titre, soit directement au registre matricule du Conseil Central Exécutif, soit à l'une des Sections existant dans leur région. Dans ce dernier cas, la Section qui s'adjoint des membres contribuants doit verser à la caisse du Conseil Central le cinquième de leurs cotisations.

ART. 20. — Les membres contribuants, qui, par exception, vont assister à une réunion de la Section à laquelle ils se sont fait inscrire, y ont voix consultative, mais non droit de vote délibératif, et ne participent en aucun cas aux élections du Comité Directeur ou autres élections quelconques.

Les membres contribuants, inscrits directement par le Conseil Central Exécutif, peuvent,

lorsqu'ils se trouvent en voyage, et cela à titre exceptionnel, demander à assister à une réunion de Section ; mais le Comité Directeur de la Section n'est aucunement tenu d'admettre ces visiteurs, s'il ne les connaît pas personnellement.

ART. 21. — Les *membres adhérents* sont tous ceux qui, approuvant le but de l'Union Anti-Maçonnique, versent une fois pour toutes, et cela au moment de leur admission, une offrande quelconque, mais non inférieure à 2 francs, à la caisse du Conseil Central Exécutif, lequel a seul qualité pour inscrire les membres de cette classe.

Les membres adhérents ne peuvent assister à des réunions de Section, et, par conséquent, ils ne prennent jamais part à une délibération quelconque, même à titre consultatif ; ils pourront, cependant, sur invitation, prêter leur concours aux œuvres et aux manifestations entreprises par l'Union Anti-Maçonnique de France.

ART. 22. — Les dames peuvent se faire inscrire membres de l'Union Anti-Maçonnique de France, soit comme *contribuantes*, soit comme *adhérentes*. Dans le premier cas, elles optent, au moment de leur admission, entre l'inscription directe au registre matricule du Conseil Central Exécutif et l'inscription à l'une des Sections existant dans la région de leur domicile. Elles ne peuvent assister à des réunions de Section que si elles reçoivent une invitation personnelle du Président, après consultation du Comité Directeur, et elles sont admises seulement comme visitieuses auditrices ; mais elles ont droit à assister aux fêtes et conférences organisées par la Section à laquelle elles sont inscrites.

ART. 23. — Les sociétés catholiques déjà organisées, et en général tous groupements catholiques en plein fonctionnement, tels que cercles, archiconfréries, fraternités de tiers-ordres, comités d'action en permanence, associations catholiques quelconques, peuvent adhérer à l'Union Anti-Maçonnique de France, à titre collectif.

Les sociétés qui donnent ainsi leur adhésion sont appelées *Sociétés Affiliées*. Elles versent, une fois pour toutes, au moment de leur adhésion, une offrande dont l'importance est facultative, mais ne saurait être cependant inférieure à 3 francs.

ART. 24. — Nul ne peut être inscrit, à titre individuel, membre actif de l'Union Anti-Maçonnique de France, s'il n'est âgé d'au moins 16 ans révolus, et s'il ne présente, soit au Conseil Central Exécutif, soit à la Section où il désire se faire inscrire, une demande signée par lui et contresignée par deux membres actifs répondant de lui. Dans le cas où un

postulant ne connaîtrait aucune personne de sa région déjà membre actif de l'Union et en mesure de répondre de lui, l'apostille dont il vient d'être question pourra être remplacée par un certificat de bonne conduite religieuse et civile émanant du curé de sa paroisse.

Les ecclésiastiques sont dispensés de la formalité de l'apostille ou du certificat.

ART. 25. — Sitôt la demande faite pour l'inscription à titre de membre actif, elle sera soumise au vote de la plus prochaine réunion générale de la Section à laquelle le postulant l'aura adressée. La Section a toujours le droit d'ajourner le postulant, dans le cas où elle juge utile de recourir à une information complémentaire. Le vote d'admission peut être fait au scrutin secret sur la demande de trois membres de la Section ; dans ce cas, l'admission du postulant ne sera prononcée que s'il réunit en sa faveur les deux tiers des voix des membres de la Section présents à la réunion générale.

Si le postulant à l'inscription comme membre actif demeure dans une région où il n'y a encore aucune Section établie, sa demande sera soumise au vote du Conseil Central Exécutif ; mais le dit Conseil n'est pas tenu de l'examiner d'urgence.

ART. 26. — Le postulant, dont la demande aura été rejetée, ne pourra présenter, dans aucune Section de l'Union, une nouvelle requête d'administration, avant trois ans. En outre, en ce cas de nouvelle demande, la section qui la recevra aura l'obligation de nommer une Commission d'enquête qui procédera à une information minutieuse, et l'admission ne pourra être proclamée que si elle est adoptée à l'unanimité par les membres de la Section présents à la réunion générale.

ART. 27. — Pour l'inscription comme membre contribuant ou comme membre adhérent, il suffit d'une simple demande signée par le postulant.

Toutefois, les Comités Directeurs de Sections n'inscriront les postulants à titre de membre contribuant qu'après avoir donné lecture de leur demande en réunion générale et si aucune contestation ne se produit. En cas de contestation, un vote à la majorité des membres présents décidera de l'admission ou du rejet ; ce vote ne pourra, en aucun cas, avoir lieu au scrutin secret.

ART. 28. — Un diplôme pourra être créé pour faire foi de l'admission comme membre de l'Union Anti-Maçonnique de France, dans l'une ou l'autre des quatre classes. Il ne sera pas obligatoire. Si ce diplôme est créé, il sera délivré au prix de revient.

ART. 29. — Sur les sommes nettes reçues par le Conseil Central Exécutif (c'est-à-dire défal-

cation faite des versements effectués pour régler l'abonnement à l'organe officiel, payer un diplôme ou autres versements ne laissant rien à la caisse dudit Conseil), le quart sera prélevé pour venir en aide au Comité Directeur Général de l'Union Anti-Maçonnique Universelle, et sera transmis à Rome chaque trimestre.

ART. 30. — A l'assemblée générale annuelle de l'Union Anti-Maçonnique de France, dont il a été question plus haut (art. 5), l'un des Secrétaires du Conseil Central Exécutif donnera lecture d'un rapport complet sur les travaux accomplis durant l'année écoulée, soit par le Conseil Central Exécutif, soit par les diverses Sections.

De son côté, le Trésorier du Conseil lira un clair relevé de l'état de la caisse centrale, résumé qui, joint au budget des dépenses du Conseil Central Exécutif, pourra être consulté par tous les membres actifs, depuis la veille de l'ouverture de l'assemblée générale jusqu'au lendemain de sa clôture.

A son tour, le Secrétaire Délégué à la correspondance extérieure fera connaître l'état des relations de l'Union Anti-Maçonnique de France avec le Comité Directeur Général de Rome et les Conseils Centraux Exécutifs des divers pays constituant l'Union Anti-Maçonnique Universelle.

ART. 31. — Chaque Section française devra se faire représenter à l'assemblée générale annuelle par un délégué spécial, soit qu'il soit envoyé à Paris à cet effet, soit qu'il soit choisi parmi les membres actifs de l'Union habitant Paris. Ces délégués auront voix consultative et délibérative.

Les Sociétés Affiliées pourront se faire représenter aussi par un délégué, dans les mêmes conditions de mandat ; mais celui-ci aura voix consultative seulement.

ART. 32. — Tout membre actif ou contribuant peut assister en auditeur à l'assemblée générale annuelle de l'Union Anti-Maçonnique de France.

ART. 33. — En cas de vacance dans le Conseil Central Exécutif par décès, démission ou toute autre cause, il sera pourvu, par ledit Conseil lui-même, au remplacement du membre manquant. Néanmoins, ce remplacement ne sera que provisoire, et il aura à être confirmé ou modifié par l'assemblée générale annuelle.

ART. 34. — Le Conseil Central Exécutif et les Sections devront veiller à la concorde parfaite des membres de l'Union Anti-Maçonnique. Tous auront sans cesse présent à l'esprit que l'union fait la force, et que c'est en semant la discorde que l'ennemi peut nous affaiblir.

En conséquence, quiconque aura à porter une accusation contre un membre de la Fédé-

ration devra le faire d'une façon précise et motivée et à visage découvert. L'accusation ainsi portée sera jugée dans la Section à laquelle l'accusé appartiendra.

Par contre, quiconque sera surpris à colporter contre un membre de l'Union Anti-Maçonnique une accusation grave dont il ne pourra faire la preuve, sera réputé agent de discorde et, comme tel, impitoyablement exclu.

ART. 35. — Les jugements pour l'exclusion d'un membre ne devront avoir lieu dans les Sections qu'à raison de causes d'une extrême gravité. Aucune entrave quelconque ne pourra être mise à la défense de l'incriminé. Le jugement sera toujours précédé d'une enquête, pour laquelle sera nommée une Commission de trois membres, dont un ecclésiastique, tous trois appartenant à la Section. Le rapport de cette Commission sera lu à l'ouverture de la séance de jugement, le membre incriminé étant présent, ayant été convoqué par lettre recommandée. S'il ne se présentait pas, la séance de jugement serait renvoyée à quinzaine, avec même convocation ; cette fois, en cas de nouvelle absence du membre incriminé, il serait passé outre aux débats sur son cas.

L'exclusion d'un membre ne peut être prononcée que si les trois quarts des membres actifs présents à la réunion générale votent dans ce sens. Le vote a lieu au scrutin secret par *oui* et *non*, tous les bulletins ayant été écrits par le secrétaire et distribués à chaque assistant, avec un bulletin blanc en outre pour les abstentions.

ART. 36. — Le jugement d'exclusion ayant été signifié dès le lendemain à l'intéressé par lettre recommandée, le membre exclu a un mois pour faire appel auprès du Conseil Central Exécutif. Ledit Conseil désigne une des Sections de Paris, pour juger l'affaire à nouveau, mais dans les mêmes formes. Dans le cas où le second jugement a un résultat contraire au premier, le membre en cause n'est réintégré dans sa Section que si celle-ci y consent ; sinon, il est réintégré dans l'Union à titre de membre actif isolé, versant désormais ses cotisations à la caisse centrale.

ART. 37. — L'Union Anti-Maçonnique de France adopte, pour signe de ralliement de ses groupes, une bannière bleue, avec la Croix rayonnante au centre. Au-dessus de la Croix est brodée la devise : *Pro Fide et pro Patria libertas*. Au-dessous, l'inscription : *Union Anti-Maçonnique de France*.

Le Conseil Central Exécutif ajoutera sur la bannière un écusson français, avec ces mots : *Conseil Central Exécutif*.

Les Sections ajouteront un écusson aux armes de leur commune, avec le titre distinctif de la Section.

ART. 38. — Tous les membres actifs auront un insigne, qui sera une cocarde bleue avec une croix au centre, et qui s'attachera sur la poitrine, du côté gauche. Pour les membres d'honneur la cocarde sera blanche; verte pour les membres contributants; rouge pour les membres adhérents.

ART. 39. — Au premier Congrès Anti-Maçonnique International, le Conseil Central Exécutif de l'Union de France proposera l'institution, dans tous les pays, d'une contribution volontaire permanente, nommée le *Sou Anti-Maçonnique*, à raison de 0 fr. 05 par mois à recueillir par les Sections, même en dehors de leurs membres, et dont la totalité sera transmise par les Conseils Centraux nationaux au Comité Directeur Général de l'Union Anti-Maçonnique Universelle, ces fonds devant être employés par la direction de Rome à la propagande générale et à aider dans la lutte les pays les moins favorisés.

ART. 40. — Les présents Statuts Généraux seront soumis à la ratification de l'Assemblée générale de l'Union Anti-Maçonnique de France qui aura lieu à fin septembre 1896; ils pourront être alors modifiés. D'ici là ils sont livrés à l'expérimentation, et chaque Section aura le droit d'y proposer des changements, lors de la tenue de ladite Assemblée générale.

Fait et voté à Paris, le 10 septembre 1895, par le Comité National Français, élu pour la préparation, en France, du Congrès Anti-Maçonnique International et pour l'organisation spéciale de la défense des catholiques français contre la secte maçonnique.

Les personnes qui désirent adhérer au Congrès Anti-Maçonnique International, ainsi que celles qui voudraient s'affilier à l'Union Anti-Maçonnique de France, sont priées d'envoyer leur adhésion à cette adresse : M. GABRIEL SOULACROIX, 7, rue d'Aboukir, Paris (sans autre indication).

LE CONVENT DE LA RUE CADET

Du 9 au 14 septembre, les délégués des Loges du Grand Orient de France ont tenu leur Convent annuel à Paris.

Dans la séance du jeudi 12, l'assemblée a procédé à l'élection des onze membres renouvelés du Conseil de l'Ordre, et d'un douzième membre, en remplacement du F.^r. Arbola, qui ne peut plus remplir ses fonctions, étant sous les verroux par suite d'une condamnation pour escroquerie.

Ont été élus : les FF.^{rs}. Desmons, sénateur du Gard; Rousselle, président du Conseil municipal de Paris; Delpech, sénateur de l'Ariège; Dazet, avocat; Tinière, président de l'Orphelinat maçonnique; Dupré, rédacteur au *Petit Méridional*; Alfred Faure, député du

Rhône; Mille, licencié ès sciences, rédacteur en chef du *Guide médical*; Fontainas, avocat; Schweier, notaire à Grenoble; Priou, interprète judiciaire, conseiller général en Algérie; Dufour, propriétaire à Caen; Carrère, de Bordeaux.

Le lendemain, le Conseil de l'Ordre a élu son bureau pour l'exercice 1895-1896.

Président : le F.^r. Lucipia, président du Conseil général de la Seine; vice-présidents : les FF.^{rs}. Sincholle et Poulle; secrétaires : Adrien Duvand, publiciste, et A. Bourceret, rédacteur à la *Lanterne*; garde des sceaux : le F.^r. Pochon, député de l'Ain.

Après la proclamation des élus du bureau du Conseil de l'Ordre, le F.^r. Lucipia a prononcé les paroles suivantes :

« Très chers frères,

« Je considère que je viens de recevoir aujourd'hui le plus grand honneur qu'on puisse recevoir dans sa vie. Je vous en remercie et je vous en suis profondément reconnaissant.

« Vous avez, par vos applaudissements, sanctionné la décision de vos représentants au Conseil de l'Ordre; il ne me reste qu'une chose à faire pour, non pas mériter vos applaudissements, mais pour continuer à mériter votre confiance : c'est de défendre, comme je l'ai fait depuis que j'ai l'âge d'homme, LA RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE ET SOCIALE. »

L'élection du F.^r. Lucipia à la présidence du Grand Orient de France, a pour but de faire croire aux gogos que la Maçonnerie n'est pas essentiellement bourgeoise et inféodée à l'opportunisme; car ce F.^r. est connu par son passé ultra-révolutionnaire. Mais c'est toujours la même histoire : l'ex-communard s'embourgeoise tôt ou tard; pour M. Lucipia, il y a longtemps que c'est fait. Une fois de plus, la secte s'est moquée des ouvriers.

Voici quelques renseignements, donnés par la *Libre Parole*, sur le nouveau président de la rue Cadet :

« M. Lucipia représente au Conseil municipal le quartier des Enfants-Rouges — ce n'est pas depuis son élection que le quartier a été ainsi baptisé.

« Physiquement, on ne peut faire de lui qu'un portrait flatté : je m'en dispenserai donc.

« Il est, en outre, rédacteur d'un des journaux de Victor Simond.

« Il n'était guère connu que par le rôle qu'il joua pendant la Commune, sa fusillade des Dominicains d'Arcueil.

« Ce qu'on ignore généralement et ce qu'il est intéressant de dire, c'est qu'il fut élevé gratuitement par les prêtres au petit séminaire d'Ancenis (Loire-Inférieure).

« Condamné à mort pour sa participation à la Commune, il dut sa grâce aux prières et aux instances d'un prêtre, l'abbé Joly, actuellement père de l'Immaculée-Conception, à Nantes, l'un de ses anciens camarades de classe, qui fit plusieurs voyages à Paris et à Versailles pour l'arracher à une exécution certaine, et qui ne revint dans son diocèse qu'après avoir obtenu la vie sauve pour lui. N'est-ce pas que M. Lucipia était bien qualifié pour diriger les Francs-Maçons dans leur guerre au catholicisme? »

Dans notre prochain numéro, nous publierons un article bibliographique de M. Léo Taxil, sur l'ouvrage de Jean Kostka : Lucifer démasqué.

TRENTE-CINQ ANNEES

DU

GRAND ORIENT DE FRANCE

(1860-1894)

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

Nous rappelons ce que nous avons dit dans le numéro où nous avons commencé la publication de ces listes de chefs d'ateliers. Il ne s'agit pas ici de démasquer des palladistes, et nous ne nous préoccupons pas non plus de savoir si telle ou telle loge possède ou non une annexe androgyne. Nous reproduisons l'extrait fidèle des annuaires officiels du Grand Orient de France. Nous plaçons cette divulgation *uniquement et exclusivement sur le terrain politique* : étant donné que c'est dans les ateliers maçonniques qu'ont été élaborées toutes les lois impies, toutes les mesures de persécution contre l'Eglise, les Vénérables, les Très-Sages, les Grands-Maitres ont tous leur part de responsabilité dans l'œuvre mauvaise, irréligieuse, néfaste, qui a été accomplie par les Chambres; ce sont donc purement et simplement des politiciens plus ou moins ignorés que nous présentons au public.

Avis. — Nous ne donnons l'indication des jours de réunion ou tenues que pour les loges existant encore actuellement. Quant aux loges tombées en sommeil, cette indication ne nous semble plus avoir aucun intérêt.

PREMIERE PARTIE

LES LOGES

ET LEURS VÉNÉRABLES

(Suite)

SEINE-INFÉRIEURE

Rouen

LES ARTS RÉUNIS

Loge fondée le 29 décembre 1807.

VÉNÉRABLES : — (1860) Dumas, propriétaire, 36, rue des Fossés-Louis VIII; Rose-Croix. — (1861) le même. — (1862-1865) le même, 19, quai de la Bourse. — (1866) Rénier, négociant, 21, rue de

Crosne; Maître. — (1867) le même, fabricant de coutils. — (1868) le même; Rose-Croix. — (1869) le même. — (1870) Houdard, apprêteur, 12, rue Duguay-Trouin; Chevalier Kadosch. — (1871) par intérim: Hédiard, propriétaire, 31, rue Chasse-lièvre; Chevalier Kadosch. — (1872) Dumas, comme ci-dessus. — (1873) le même. — (1874) Remézy, employé de commerce, 30, rue Chasse-lièvre; Maître. — (1875) le même, 19, rue d'Amboise. — (1876) le même. — (1877) Le Plé, docteur en médecine, président du Conseil d'arrondissement, conseiller municipal; 38, rue de l'Hôtel-de-Ville; Maître. — (1878) le même, *. — (1879) le même, 38, rue Thiers. — (1880) Hamel, Jules, représentant de commerce, 18, rue Jacques-Lelieur; Chevalier Kadosch. — (1881) Godefroy, Jules, propriétaire, 79, rue Saint-Maur; Chevalier Kadosch. — (1882-1884) le même. — (1885) Humbert, Emile-Victor, 2, rue de l'École; Quatorzième. — (1886) le même; Rose-Croix. — (1887) Petit, Achille-Ferdinand, négociant en liquides, 20, rue Brissout-de-Barneville; Maître. — (1888) le même. — (1889) Guérault, Alfred Jean-Baptiste-Guillaume), négociant en spiritueux, conseiller d'arrondissement, Grande-Route, à Déville-les-Rouen; Maître. — (1890 et 1891) le même; Rose-Croix. — (1892-1894) le même; Chevalier Kadosch.

Temple : — 20, rue des Carmes (1870-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e mardis du mois.

LA CONSTANCE ÉPROUVÉE

Loge fondée le 2 août 1823.

VÉNÉRABLES : — (1860) Lemonnier, homme de loi; Maître. Pour la correspondance : Leroy, 13, rue de la Savonnerie. — (1861) Richard, professeur de mathématiques, 12^B, rampe Beauvoisin; Maître. — (1862 et 1863) le même; Rose-Croix. — (1864) le même, 71, rue Saint-Sever. — (1865)

Leroy, comptable, 13, rue de la Savonnerie; Rose-Croix. — (1866) Lafond, ✕, négociant, consul d'Italie, 23, rue des Augustins; Maître. — (1867) le même. — (1868) le même ✕, ✕. — (1869) Lorond, représentant de commerce, 43, rue des Bonnetiers; Chevalier Kadosch. — (1870) le même. — (1871) Alexandre, rentier, 13, rue Lenôtre; Maître. — (1872 et 1873) le même. — (1874) le même; Rose-Croix. — (1875) Richard, professeur de mathématiques, 71, rue Saint-Sever; Rose-Croix. — (1876 et 1877) le même. — (1878) Alexandre, Léon, propriétaire, 13 bis, rue Lenôtre; Chevalier Kadosch. — (1879) Lorond, Alexandre, voyageur de commerce, 146, rue des Charrettes; Maître. — (1880 et 1881) le même. — (1882) et Dubreuil, Georges, docteur en médecine, 20, rue de la Savonnerie; Rose-Croix. — (1883 et 1884) le même. — (1885) Lacoïnte, Alfred-Edmond, caissier, 29, rue Armand-Carrel; Maître. — (1886 1887) le même. — (1888) May, Albert, négociant, 1, rue des Carmes; Maître. — (1889) le même. — (1890) Lacoïnte, comme ci-dessus. — (1891) Lecrocq, Jean-Delphin, rentier, 29, rue aux Juifs; Maître. — (1892) Halingre, Emile-Alfred, entrepreneur, conseiller d'arrondissement, 1, rue de la Ferme; Maître. — (1893) le même. — (1894) le même; Rose-Croix.

Temple : — 20, rue des Carmes (1870-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e jeudis du mois.

LA PARFAITE ÉGALITÉ

Loge fondée le 17 novembre 1785.

VÉNÉRABLES : — (1860) Levoiturier, administrateur gérant de la Compagnie générale des Omnibus les Rouennaises; Rose-Croix. — (1861) Lequesne, propriétaire, Trente-Deuxième. — (1862) Tombée en sommeil.

Temple : — 41 bis, boulevard Saint-Hilaire (1860 et 1861).

LA PERSÉVÉRANCE COURONNÉE.

Loge fondée le 2 novembre 1817.

VÉNÉRABLES : — (1860) Desseaux, avocat, 8, rue de l'École; Rose-Croix. — (1861 et 1862) le même. — (1863) Durand, président du tribunal de commerce, membre du conseil municipal, 21, rue Pavée; Maître. — (1864) le même. — (1865) le même, entrepreneur de bâtiments, juge au tribunal de commerce. — (1866) Baron, 30, rue Saint-André; Chevalier Kadosch. — (1867) Durand, entrepreneur, passage Dupont; Rose-Croix. — (1868) le même, conseiller municipal. — (1869) le même. — (1870) Viénot, agréé près le tribunal de commerce, 37, rue de la Vicomté; Trente-Troi-

sième. — (1871-1873) le même. — (1874) Aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Durand, entrepreneur de bâtiments, 6, rue du Passage du Pont, faubourg Saint-Séver; Rose-Croix. — (1876) Viénot, comme ci-dessus. — (1877) Dieutre, propriétaire, ancien avoué à la Cour d'appel, adjoint au maire, 51 bis, place de l'Hôtel-de-Ville; Chevalier Kadosch. — (1878) le même. — (1879) le même, [conseiller d'arrondissement. — (1880) Lesueur, Jules, négociant, 39, rue Saint-Éloi; Maître. — (1881 et 1882) le même. — (1883) Milsan, Ludovic, constructeur mécanicien, île Lacroix, 14, rue de Tivoli; Chevalier Kadosch. — (1884) le même. — (1885) le même, conseiller municipal. — (1886) Dieutre, François-Frédéric-Charles, ✕, rentier, 51 bis, place de l'Hôtel-de-Ville; Chevalier Kadosch. — (1887) Milsan, Vital-Antoine-Ludovic, comme ci-dessus, adjoint au maire, 3, rue Centrale, île Lacroix. — (1888) le même; Trente-Troisième. — (1889) le même. — (1890) Depeaux, Félix-Célestin, rentier, conseiller général, 25, boulevard Cauchoise; Maître. — (1891) le même. — (1892) Milsan, comme ci-dessus. — (1893) le même. — (1894) Lesueur, Jules, comme ci-dessus.

Temple : — 20, rue des Carmes (1870-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e mercredis du mois.

LA RAISON

Loge fondée le 23 mars 1885.

VÉNÉRABLES : — (1886) Dubreuil, Georges, docteur en médecine, 20, rue de la Savonnerie; Rose-Croix. — (1887-1889) le même. — (1890) Longuet-Galy, Victor-Camille, entrepreneur de transports, 2, rue du Tambour; Rose-Croix. — (1891) le même, conseiller municipal. — (1892 et 1893) le même; Chevalier Kadosch. — (1894) Dubreuil, Georges-Hippolyte, comme ci-dessus.

Temple : — 46, place des Carmes (1886-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e jeudis du mois.

LA VÉRITÉ

Loge fondée le 14 octobre 1835.

VÉNÉRABLES : — (1860) Dumont, docteur médecin, à l'île la Croix, Rouen; Maître. — (1861) Deschamps, avocat, 17, rue de la Poterne; Rose-Croix. — (1862 et 1863) le même. — (1864) Lamory, avocat, 52, rue Ganterie; Rose-Croix. — (1865 et 1866) le même. — (1867) Lucas, entrepreneur de peinture, 9, rue du Sacre; Maître. — (1868) Deschamps, ✕, avocat, 17, rue de la Poterne; Rose-Croix. — (1869 et 1870) le même. — (1871) Lucas, peintre décorateur, comme ci-dessus. —

(1872-1875) le même. — (1876) Lhermitte, commerçant, 40 *bis*, rue aux Ours ; Maître. — (1877-1880) le même. — (1881) Lucas, Louis-Émile, rentier, 9, rue du Sacre ; Maître. — (1882) Lhermitte, comme ci-dessus, 40, rue aux Ours. — 1883 et 1884) le même. — (1885) Ruffault, Eugène-Louis, marchand de couleurs, 13, rue de la République ; Maître. — (1886) le même, conseiller municipal. — (1887) le même, 24, rue de la République. — (1888) Duputel, Maurice, docteur en médecine, 13, rue de la Vicomté ; Chevalier Kadosch. — (1889 et 1890) le même. — (1891) Bauer, Édouard, chapelier, 4, rue de la République ; Maître. — (1892) Ruffault, Eugène-Louis, négociant, adjoint au maire, 24 et 26, rue de la République ; Chevalier Kadosch. — (1893) le même ; Trente-Troisième. — (1894) le même.

Temple : — 20, rue des Carmes (1870-1894).

Tenues actuelles : — Le 4^e lundi du mois.

Dieppe

LA CONCILIATION

Loge fondée le 5 février 1885.

VÉNÉRABLES : — (1885) Colin, Jules, restaurateur, 8, boulevard Bonne-Nouvelle ; Maître. — (1886) Lefèvre, Auguste, limonadier, 1, rue de l'Hôtel-de-Ville ; Maître. — (1887) le même, Pascal-Auguste, marchand de vins, restaurateur. — (1888) Lecat, Pierre-Benoist, droguiste, 56, quai Duquesne ; Maître. — (1889) Saval, Arthur-Émile, cordonnier, 103, quai Henri IV ; Maître. — (1890) Duchesne, Prosper, dit Léon, agent réceptionnaire aux chemins de fer de l'Ouest, 4, rue de Chanzy, maison Vagner ; Maître. — (1891) le même ; Rose-Croix. — (1892 et 1893) le même. — (1894) le même ; Chevalier Kadosch.

Temple : — Cavée de Neuville (1885). — rue Desmarets (1886-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e lundis du mois, à 8 heures du soir.

L'ESPÉRANCE COURONNÉE

Loge fondée le 7 mai 1826.

VÉNÉRABLES : — (1860) Frère aîné, propriétaire, conseiller municipal, 58, rue de la Barre ; Rose-Croix. — (1861-1866) le même. — (1867) Nicolle, Louis, rédacteur en chef de la *Vigie de Dieppe*, 7, rue des Tribunaux ; Maître. — (1868 et 1869) le même. — (1870) Croutte, fabricant d'horlogerie, à Saint-Aubin-le-Couf, par Saint-Nicolas-d'Aliermont, Seine-Inférieure ; Chevalier Kadosch. — (1871) le même. — (1872) Le Borgne, propriétaire, à Ablemont-Bacqueville, Seine-Inférieure ; Maître.

Pour la correspondance : Bouteiller, 7, rue des Tribunaux, à Dieppe. — (1873) Le Borgne Ernest, agronome, comme ci-dessus. — (1874) le même. — (1875) Croutte, comme ci-dessus. — (1876 et 1877) le même. — (1878) Lebon, Émile, directeur d'usine à gaz, membre du Conseil municipal, propriétaire, à Neuville-lès-Dieppe ; Maître. — (1879) Lefebvre, Eugène, bottier, 140, Grande-Rue-du-Pollet ; Maître. — (1880-1882) le même, maître-bottier. — (1883) Tombée en sommeil ; réveillée le 6 septembre 1886. — (1888) Belhomme, Louis-Marie-Théobald, comptable, à Neuville-lès-Dieppe ; Maître. — (1889) le même. — (1890) Latourte, Auguste, marchand de charbon, entrepreneur de déchargement de navires, rue de l'Entrepôt ; Maître. — (1891-1893) le même, marchand de charbon. — (1894) le même, négociant-commissionnaire ; Rose-Croix.

Temple : — Rue de l'Harmonie (1873 et 1874). — Rue Desmarets et de l'Harmonie (1875). — 84, rue de la Barre (1876 et 1877). — Rue Desmarets (1878-1883) et (1888-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e mercredis du mois, sauf les mois de juin, juillet, août et septembre, pendant lesquels la Loge n'a qu'une tenue, le 2^e mercredi.

Elbeuf

LA RUCHE

Loge fondée le 17 décembre 1887.

VÉNÉRABLES : — (1888) Ruffault, Eugène-Louis, négociant, conseiller municipal, 24 et 26, rue de la République, à Rouen ; Maître. — (1889) le même. — (1890) le même ; Rose-Croix. — (1891) Duputel, Pierre-Maurice, docteur en médecine, membre de la Chambre de cassation, 13, rue de la Vicomté, à Rouen ; Chevalier Kadosch. — (1892) le même. — (1893) le même ; Trente-Troisième. — (1894) Lechêne, Eugène, constructeur-mécanicien, 15 et 17, rue d'Orléans ; Chevalier Kadosch.

Temple : — Rue du Neubourg, sente du bosquet Chandelier (1888-1894).

Tenues actuelles : — Le 3^e mercredi du mois,

Fécamp

LA TRIPLE UNITÉ

Loge fondée le 24 juin 1778, reconstituée le 1^{er} mars 1860.

VÉNÉRABLES : — (1860) Allard, négociant ; Maître. — (1861) le même. Pour la correspondance : de Saint-Georges, chez M. Allard, négociant. — (1862) Huet, manufacturier ; Maître. Pour la correspondance : de Saint-Georges, à l'usine à gaz, rue de l'Inondation. — (1863 et 1864) le même. — (1865

et 1866) le même, *, maire de Fécamp. — (1867) le même. Pour la correspondance : de Saint-Georges, chez M. Vasselin, négociant. — (1868) Vasselin, directeur de l'usine à gaz ; Maître. — (1869) Duhamel, pharmacien ; Maître. — (1870-1873) le même. — (1874) Biot, rentier, à Etretat, Seine-Inférieure ; Maître. Pour la correspondance : Duhamel, pharmacien, quai Bérigny, à Fécamp. — (1875-1878) le même. — (1879) le même, maire d'Etretat. — (1880-1882) le même. — (1883) Nicole, Gustave-Eugène, journaliste ; Maître. — (1884 et 1885) le même. — (1886) le même, directeur du *Mémorial cauchois*, rue des Prés. Pour la correspondance : G. Nicole, imprimeur. — (1887 et 1888) le même, journaliste. — (1889) Biot, Pierre-Jules, propriétaire, ancien maire d'Etretat ; Maître. — (1890) Robin, Ernest, percepteur des Contributions directes, à St-Romain-de-Colbosc, Seine-Inférieure ; Maître. — (1891) Le Borgne, Charles-Ernest, propriétaire ; Maître. Pour la correspondance : Charles Lecourt, propriétaire, rue des Forts. — (1892) le même, 12, rue Charles-Leborgne. — (1893) le même. — (1894) Le Court, Charles, propriétaire, 9, rue des Forts ; Maître.

Temple : — Rue des Prés (1874-1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} mercredi du mois.

Forges-les-Eaux

L'ÉMANCIPATION BRAYONNE

Loge fondée le 28 septembre 1884.

VÉNÉRABLES : — (1885) Ménard, Alexandre, maire, conseiller d'arrondissement, à Ménéval, Seine-Inférieure ; Maître. — (1886) le même, propriétaire. — (1887) Jubel, Félix-Auguste, cultivateur, à la Ferté-Saint-Samson, par Forges-les-Eaux ; Maître. — (1888-1890) le même. — (1891-1894) le même, propriétaire-cultivateur.

Temple : — Hôtel de la Gare, chez M. Pontsoué (1885-1894).

Tenues actuelles : — Le 3^e vendredi du mois.

Le Havre

L'AMÉNITÉ

Loge fondée le 15 mai 1775.

VÉNÉRABLES : — (1860) Dally, armateur, 1, Grand-Quai ; Rose-Croix. — (1861-1865) le même. — (1866) le même, César, propriétaire. — (1867-1869) le même, 11, rue Haudry. — (1870) Bielefeld, négociant, 15, rue des Pénitents ; Chevalier Kadosch. — (1871) Santallier, homme de lettres,

directeur du *Journal du Havre*, 162, boulevard de Strasbourg ; Rose-Croix. — (1872) Rispal, professeur de mathématiques, 12, rue de Neustrie ; Chevalier Kadosch. — (1873) le même. — (1874) le même, 142, rue de Tourneville. — (1875) Santallier, directeur du journal *Le Havre*, 162, boulevard de Strasbourg ; Rose-Croix. — (1876) le même. — (1877) De Loucelles, lieutenant au 129^e de ligne ; Maître. — (1878) le même ; Rose-Croix. — (1879) Sénecart, Pierre-Adolphe, archiviste-généalogiste, 77, rue Thiers ; Maître. — (1880-1888) le même. — (1889) Duchesne, Alexandre-Benjamin, constructeur-mécanicien, 6, rue Labédoyère ; Maître. — (1890 et 1891) le même, 12, rue Labédoyère. — (1892) Brugère, François-Jules-Aurélien, percepteur, 6, rue Molière ; Maître. — (1893) Duchesne, comme ci-dessus. — (1894) Robin, Ernest, percepteur des contributions directes de Saint-Aubin-Routot, à Saint-Romain-de-Colbosc, Seine-Inférieure ; Maître.

Temple : — 44, rue du Débarcadère (1871-1877). — 44, rue Jules-Lecesne (1878 et 1879). — 10, rue Caroline (1880-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e mercredis du mois.

LES TROIS H.

Loge fondée le 10 décembre 1792.

VÉNÉRABLES : — (1860) Roubeau, négociant, 7, rue de la Chaussée ; Chevalier Kadosch. — (1861-1865) le même. — (1866) Marie, 24, rue de Trigauville ; Chevalier Kadosch. — (1867) Alleaume, propriétaire à Sainte-Adresse ; Chevalier Kadosch. — (1868 et 1869) le même. — (1870) Fleury, courtier en marchandises, 16, rue Caroline ; Chevalier Kadosch. — (1871) le même. — (1872) Reinhart, négociant, 19, rue Corneille ; Rose-Croix. — (1873) le même. — (1874) Fleury, comme ci-dessus. — (1875) le même. — (1876) Hustin, négociant, 22, quai Lamblardie ; Rose-Croix. — (1877) le même. — (1878) Fleury, Léon, comme ci-dessus, 76, rue d'Orléans. — (1879-1882) le même. — (1883) Reinhart, Louis, comme ci-dessus, 6, rue des Elus ; Chevalier Kadosch. — (1884) Cheuret, René-Pierre-Léon, notaire, 26, rue Thiers ; Maître. — (1885-1889), le même. — (1890) le même, conseiller d'arrondissement. — (1891) Guillot, Denis, avocat, 34, rue du Canon ; Maître. — (1892) le même, conseiller général, 148, boulevard de Strasbourg. — (1893) Richer, Aimable-Félix, architecte, 28, rue Just-Viel ; Maître. — (1894) le même.

Temple : — 44, rue du Débarcadère (1871-1879). — 10, rue Caroline (1880-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e vendredis du mois.

Le Tréport

L'ÉTOILE DES MERS

Loge fondée le 11 octobre 1888.

VÉNÉRABLES : — (1889) Cosnefroy, Alexandre-Pierre-Julien, conducteur des ponts-et-chaussées, 43, rue de la Caserne, sur le quai ; Maître. — (1890) le même. — (1891 et 1892) le même ; Rose-Croix. — (1893) Mirot, Victor, mécanicien, à Mers-les-Bains (Somme) ; Maître. — (1894) aucun nom dans l'Annuaire.

Temple : — 2, rue de la Poissonnerie, au-dessus du Café Parisien (1889-1893).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e dimanches du mois.

Statistique des 35 années :

Le département de la Seine-Inférieure a compté, en tout, quatorze loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; treize fonctionnent actuellement.

SOMME

Amiens

PICARDIE

Loge fondée le 6 décembre 1892.

VÉNÉRABLES : — (1893) Bouffandeau, Félix-Louis-Marie-Daniel, directeur de l'école normale, 285, rue Jules-Barni ; Rose-Croix. — (1894) le même, ☿.

Temple provisoire : — 2, rue des Corps-Nuds-Sans-Tête, (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er}, 3^e samedis et 4^e dimanches du mois.

LA RÉNOVATION

Loge fondée le 21 août 1864.

VÉNÉRABLES : — (1865) Poulle, avoué ; Chevalier Kadosch. — (1866) le même ; Trente-Troisième. — (1867 et 1868) le même. — (1869) aucun nom dans l'Annuaire. Pour la correspondance : Garot, 2, rue Saint-Jean. — (1870) Poulle, comme ci-dessus. — (1871) aucun nom dans l'Annuaire. Pour la correspondance : Laffillé fils, peintre, 23, rue de Nardine. — (1872) Roubaud, directeur du théâtre ; Maître, même adresse. — (1873) le même. — (1874) Sponi, ancien notaire, 53, rue de

la Voirie ; Chevalier Kadosch. — (1875) le même. — (1876) Poulle, comme ci-dessus ; membre du Conseil municipal, 9, rue du Cloître de la Barge. — (1877) le même, président du bureau de l'Assistance judiciaire, administrateur de la Caisse d'épargne. — (1878) Roubaud, Joseph, comme ci-dessus. Pour la correspondance : Poulle, avoué, 9, rue du Cloître de la Barge. — (1879) Ratier, André-Louis, architecte, 44, rue Montplaisir ; Maître. — (1880) le même. — (1881) Poulle, conseiller à la Cour d'appel de Douai, membre du Conseil municipal d'Amiens, 40, rue d'Esquerchin, à Douai ; Trente-Troisième. — (1882) le même, ☿. — (1883) le même. — (1884) Tombée en sommeil.

Temple : — 49, rue Boucher de Perthes (1871). — 53, même rue (1872). — 6, rue Sire Firmin-le-Roux, au 2^e étage (1873-1884.)

Abbeville

LA PARFAITE HARMONIE

Loge fondée le 21 décembre 1807.

VÉNÉRABLES : — (1861) Vésigné, docteur en médecine ; Rose-Croix. — (1862) le même, ✱. — (1863) Labitte, propriétaire ; Chevalier Kadosch. — (1864-1871) le même. — (1872) le même, conseiller général. — (1873) le même, conseiller général et maire de Blangermont. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Labitte, comme ci-dessus ; 40, rue des Cordeliers. — (1876) le même, député à l'Assemblée nationale. — (1877) Tombée en sommeil.

Temple : — 3, rue de l'Abbesse (1861-1877).

LA SOLIDARITÉ PICARDE

Loge fondée le 7 janvier 1894.

VÉNÉRABLES : — (1894) Meurand, Octave-Charles, ingénieur, professeur, 105, chaussée Marcadet ; Rose-Croix.

Temple : — 42, rue du Moulin-du-Roi (1894).

Tenues actuelles. — Les 1^{er} et 3^e dimanches du mois, à 8 heures du matin du 1^{er} avril au 30 septembre, et à 2 heures du soir du 1^{er} octobre au 31 mars.

Statistiques des 35 années :

Le département de la Somme a compté en tout quatre loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; deux fonctionnent actuellement.

TARN**Albi****LA PARFAITE AMITIÉ**

Loge fondée le 13 octobre 1805.

VÉNÉRABLES : — (1860) Jean, Joseph, fabricant de faïence. Pour la correspondance : Tourel, Aug., à Albi ; Maître. — (1861-1863) le même. — (1864) Lavergne, huissier près le tribunal civil de première instance. Pour la correspondance : Gaubert, 41, rue des Prêtres ; Maître. — (1865) Jean, fabricant de faïence ; Maître. — (1866 et 1867) le même. — (1868) Maraval, fabricant de chapellerie ; Maître. Pour la correspondance : Jean aîné, fabricant de faïence. — (1869) le même. Pour la correspondance : Tourel, Auguste, restaurateur. — (1870) le même. — (1871) Jean, Joseph, comme ci-dessus. Pour la correspondance : Tourel, Auguste. — (1872) Maraval, manufacturier ; Maître, même adresse. — (1873 et 1874) le même. — (1875) Jean, Joseph, manufacturier ; Maître, adresse comme ci-dessus. — (1876-1878) le même. — (1879) le même, ancien sous-préfet, membre du Conseil municipal. — (1880) le même. Pour la correspondance : Tourel, Auguste, propriétaire. — (1881) le même. — (1882) Chay, Joseph, rédacteur en chef de *l'Union républicaine du Tarn*, conseiller municipal ; Maître, même adresse. — (1883) Jean, J., comme ci-dessus, rédacteur en chef de *l'Union républicaine du Tarn*. Pour la correspondance : Tourel, Auguste, propriétaire, 24, rue Peyrolière. — (1884) le même, conseiller général. — (1885) Chay, Joseph-Pierre-François, manufacturier ; Maître, même adresse. — (1886-1888) le même. — (1889) aucun nom dans l'Annuaire. — (1890) Savary, Frédéric-Hippolyte, avocat, maire ; Maître. — (1891) Alibert, Justin, pharmacien, rue Mariès ; Maître. — (1892) le même. — (1893) Savary, Hippolyte, avocat ; Maître. — (1894) le même.

Temple : — 17, rue de la Buade (1874-1889). — Rue du Nord (1890-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e samedis du mois.

Castres**LES COEURS UNIS**

Loge fondée le 12 septembre 1876.

VÉNÉRABLES : — (1877) Labadie, Jean, maître d'hôtel, hôtel du Nord, membre du Conseil municipal ; Rose-Croix. — (1878 et 1879) le même. — (1880) Barthas, Paul, bijoutier, rue Henri IV ; Maître. — (1881) Coste, Hippolyte, ancien fabri-

cant de papiers, président de la Chambre de commerce, 8, rue de Strasbourg ; Maître. — (1882-1884) le même. — (1885) Loup, Aristide, négociant, ancien avoué, juge au tribunal de commerce ; Maître. — (1886) Castel, Paul, docteur-médecin, 33, boulevard Patte-d'Oie ; Rose-Croix. — (1887) le même. — (1888) Laval, Joseph-Marie-Léon, manufacturier, 46, rue Anneveante ; Rose-Croix. — (1889) le même, conseiller municipal, 46, rue d'Auque. — (1890) le même. — (1891) Lauth, Albert, négociant en vins, juge au tribunal de commerce, conseiller municipal ; Rose-Croix. — (1892) le même. — (1893) le même, 43, rue Esplanade-du-Mail. — (1894) de Carbon-Ferrière, Jean-Henri-Adrien-Daniel, inspecteur adjoint des forêts, 3, rue Henri IV ; Maître.

Temple : — 24, avenue de Roquecourbe (1877-1881). — Rue Chambre-de-l'Édit (1882). — Rue Gambetta (1883-1891). — 3, esplanade du Mail (1892-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^{es} samedis du mois.

L'HARMONIE UNIVERSELLE

Loge fondée le 8 décembre 1770.

VÉNÉRABLES : — (1874) Pieglowski, docteur en médecine, 4, rue des Fossés ; Maître. — (1875 et 1876) le même. — (1877) Tombée en sommeil.

Temple : — Rue de la Chambre-de-l'Édit (1874-1876).

Cordes**UNION ET FORCE**

Loge fondée le 16 avril 1866.

VÉNÉRABLES : — (1866) Rivenc, notaire ; Maître. — (1867 et 1868) le même. — (1869) Tombée en sommeil.

Gaillac**ORION**

Loge fondée le 14 avril 1822.

VÉNÉRABLES : — (1860) Gary, négociant ; Maître. — (1861-1867) le même. — (1868) aucun nom dans l'Annuaire. — (1869) Sudre, agent-voyer ; Maître. — (1870) le même. — (1871) Raynaud, Alexandre, médecin-vétérinaire ; Maître. — (1872 et 1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Sudre, comme ci-dessus. — (1876) Andrieu, avocat ; Maître. — (1877) Ichard, propriétaire, à Bernac, Tarn ; Maître. — (1878) Raynaud, Alexandre, comme ci-dessus. Pour la correspondance : Pigot, rue de la Madeleine. — (1879) le même. — (1880) Mathieu, André-Bernard, commissionnaire de roulage ; Maître. — (1881) Gary, Mesmin, avocat ;

Maître. — (1882) le même. — (1883 et 1884) aucun nom dans l'Annuaire. — (1885) Mathieu, André-Bernard, commissionnaire de roulage, rue Contrescarpe ; Maître. — (1886-1890) le même. — (1891) le même, adjoint au maire. — (1892 et 1893) le même. — (1894) le même ; Rose-Croix.

Temple : — 14, rue Peyriac (1875-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e mercredis du mois.

Graulhet

LA RUCHE.

Loge fondée le 20 avril 1866.

VÉNÉRABLES : — (1866) Marty, clerc de notaire ; Maître. — (1867-1869) le même. — (1870) Cagneul, chapelier ; Maître. — (1871) Azémas, chapelier ; Maître. — (1872) Tignol, Jacques, négociant ; Maître. — (1873) le même. — (1874), aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Azémar, chapelier ; Maître. — (1876 et 1877) le même. — (1878) Tombée en sommeil.

Statistique des 35 années :

Le département du Tarn a compté, en tout, six loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; trois fonctionnent actuellement.

Temple : — Route de Lavaur (1876-1878).

TARN-ET-GARONNE

Montauban

LA PARFAITE UNION.

Loge fondée le 30 janvier 1787.

VÉNÉRABLES : — (1861) Nicolas, Michel, professeur à la Faculté de théologie protestante de Montauban ; Chevalier Kadosch. — (1862) le même. — (1863) Garisson, Gustave, propriétaire, président de la Société d'agriculture du département ; Rose-Croix. — (1864-1867) le même. — (1868) Bergis, Alexis, négociant ; Rose-Croix. — (1869) le même. — (1870) Vigier, Adolphe, avocat ; Maître. — (1871) le même. — (1872) Tombée en sommeil. Réveillée le 18 décembre 1888. — (1889) Lacroix, Jules, pharmacien en retraite, 45, grande rue Villebourbon ; Rose-Croix. — (1890) Martin-Dupont, Philippe-Frédéric-Nathanaël, inspecteur départemental des enfants assistés ; Maître. — (1891) Nicolas, Paul-Joseph, juge d'instruction au tribunal civil, place Nationale ; Maître. — (1892-1894) le même.

Temple : — 11, rue Delcassé (1889-1894).

Tenues actuelles : — Tous les samedis.

LA VIGILANTE.

Loge fondée le 1^{er} mai 1887.

VÉNÉRABLES : — (1888) Vidal, Paul, agent-voyer cantonal ; 31, rue Lacapelle ; Maître. — (1889) Tombée en sommeil.

Temple : — 13, rue Delcassé (1888).

Castelsarrazin

LA LIBRE PENSÉE.

Loge fondée le 24 octobre 1880.

VÉNÉRABLES : — (1881) Mene, Félix, commissaire de police ; Maître. — (1882) Bastard, Jean, ex-employé du Chemin de fer d'Orléans ; Rose-Croix. — (1883) le même. — (1884) Flamens, Pierre, avocat, maire, conseiller général ; Maître. — (1885-1890) le même. — (1891) le même, ancien préfet du 4 septembre, proscrit de décembre. — (1892 et 1893) le même. — (1894) Gimât, Armand, ancien négociant, maire ; Maître.

Temple : — Quartier Saint-Jean, 5, route de Moissac, en face la caserne (1881-1888). — l'avenue de la Libre-Pensée (1889 et 1890). — Avenue de Moissac (1891-1893) — Rue de la République (1894).

Tenues actuelles : — Tous les samedis.

Caussade

LA FRATERNITÉ.

Loge fondée le 18 mai 1788 ; réveillée le 5 juin 1862.

VÉNÉRABLES : — (1862) Rives, docteur-médecin ; Rose-Croix. — (1863-1875) le même. — (1876) le même, ancien maire. — (1877-1880) le même. — (1881) Thuet, Ariste, propriétaire ; Maître. — (1882-1889) le même. — (1890) Theuly, Michel, propriétaire ; Maître. — (1891-1894) le même.

Temple : — Maison Bordet, sur la Promenade (1872-1883). — Place de la Grande-Promenade (1884-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e lundis du mois.

Moissac

L'UNION DU QUERCY.

Loge fondée le 26 mai 1884.

VÉNÉRABLES : — (1885) Caillau, Auguste-Pierre, conducteur des ponts et chaussées ; Maître. — (1886-1890) le même. — (1891) Tombée en sommeil.

Temple : — 7, rue Bourse (1885-1891).

Statistique des 35 années :

Le département de Tarn-et-Garonne a compté, en tout, cinq loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; trois fonctionnent actuellement.

(A suivre.)

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

MUSULMANES

DANS L'AFRIQUE DU NORD

CHAPITRE V

Recrutement, Organisation et Fonctionnement des Ordres religieux.

(Suite)

Il y a un ordre marocain, les Taibya, essentiellement politique, dont nous parlerons au chapitre suivant, qui a le diker plus compliqué ce nous semble, et rend de la sorte la reconnaissance entre Khouans beaucoup plus facile. Nous allons le donner *in-extenso* : Ce sont des phrases du Coran, prises de ci, de là, et simplement juxtaposées.

I. Toutes les bonnes actions que vous ferez dans votre intérêt, vous les retrouverez auprès de Dieu, cela vous sera plus avantageux ; cela vous fera gagner une récompense plus grande ; demandez pardon à Dieu, car il est bon et miséricordieux. (Sourate 73, verset 20.)

II. Louez le nom de Dieu avant le lever et le coucher du soleil.

III. Les anges du prophète prieront pour vous.

IV. Dieu et les anges honorent le Prophète. O croyants, bénissez son nom et prononcez-le avec vénération.

V. Sache qu'il n'y a pas d'autre divinité que Allah.

1) Demandez pardon à Dieu le clément, le miséricordieux. Répéter 100 fois.

2) Célébrez Dieu, chantez ses louanges. 100 fois.

3) O Dieu, répandez vos grâces sur notre Seigneur Mohammed, sur ses femmes et sa famille. 50 fois.

4) O Dieu, répandez vos grâces sur notre Seigneur Mohammed, votre envoyé, sur sa famille, ses compagnons : qu'on prononce son nom avec vénération, répéter 100 fois.

5) Il n'y a pas d'autre divinité que Allah ! Mohammed est le prophète de Dieu ; que Dieu répande sur lui ses grâces ; qu'il reçoive le salut. 100 fois.

Voici la manière de réciter ce diker :

Les phrases marquées du chiffre romain s'appellent clef, de la prière marquée par le chiffre arabe correspondant au chiffre romain : I, 1 ; II,

2. Chacun des cinq versets du Coran marqués d'un chiffre romain doit être dit 3 fois : après quoi, il faut passer à la prière marquée en chiffres arabes, et la dire autant de fois que nous l'avons indiquée. On passe ensuite au chiffre II, etc.

Quand deux affiliés veulent se reconnaître, celui qui demande le mot, prononce la prière, celui qui le rend, répond par le verset correspondant. (RINN, p. 378.)

Nous croyons nous être étendu assez sur cette obligation la plus importante de tout Khouan, le diker.

Le lecteur peut se convaincre maintenant par lui-même de la vérité de ce que nous annonçons. Il n'y a pas un seul auteur qui ait écrit sur ce même sujet que nous, qui n'ait élevé la voix contre cet abus qui abrutit l'homme, atrophie son intelligence et fait de lui une brute entre les mains de son Cheikh. Tous, Brosselard, Hanoteau, Rinn, se sont élevés avec indignation contre ces pratiques stupides, sans aucune utilité pour l'intelligence et le cœur.

Ce n'est pas tout cependant d'avoir des hommes et de les dominer, il faut aussi de l'argent : le naïf Musulman se laissera enlever le peu qu'il a pour satisfaire l'avidité de ses Moqaddem. Celui-ci a trois sortes de revenus : la ziara, la hadia, et la ouada ; quelques mots pour faire saisir la différence entre ces mots : la ziara (visite à une personne supérieure, surtout aux lieux saints) signifie, dans le vulgaire, offrande ; car il est entré dans les mœurs des Musulmans de ne pas visiter les tombeaux des saints sans faire des offrandes ; la hadia (cadeau) est une amende imposée pour le profit du saint ordre à tout Khouan qui s'est rendu coupable de quelque faute ; enfin, la ouada (faire un vœu, promettre) est l'offrande que l'on vient déposer sur le tombeau d'un saint dont on a obtenu une faveur. La ouada, évidemment, ne peut être obligatoire ; chacun fait des vœux à sa fantaisie, et offre comme il a promis. Disons seulement que c'est là une source de revenus assez abondants surtout pour les petits marabouts qui doivent vivre du produit du tombeau de leur ancêtre déclaré ouali par la voix du peuple. Nous croyons cependant que certains ordres doivent retirer d'assez gros bénéfices de ce point, car leurs fondateurs ont acquis un grand renom de sainteté, et c'est surtout aux grands saints que le peuple a recours. Nous ne nous occuperons que de la ziara et de la hadia.

La ziara, avons-nous dit, est l'offrande que tout bon Musulman dépose sur le tombeau d'un

ouali qu'il est venu visiter : en apparence, cette offrande est libre, au fond elle est obligatoire, et le marabout sait bien la réclamer des retardataires ; c'est là son casuel, c'est avec ces offrandes qu'il pourra vivre. Mais le Khouan doit à l'ordre cette offrande ; c'est une redevance annuelle qu'il lui paie, équivalent à ce que donnent à la société dont ils font partie, les francs-maçons. L'ordre soutient le Khouan et lui accorde de grands avantages, minimes il est vrai au temporel, mais immenses au spirituel. Il est juste et raisonnable que ces avantages soient payés. Aussi le Moqaddem, qui doit transmettre au chef de l'ordre toutes les offrandes, envoie le chaouch à la maison du retardataire, et le force à donner de gré ou de force. Ce ne sont pas eux, qui, en général, se plaindront : ce peuple est essentiellement religieux, et il respecte ceux qui auprès de lui remplissent la place de Dieu. Aussi, pas un murmure ne s'échappera de sa bouche. Il n'aura dans son gourbi que la quantité d'orge absolument nécessaire pour préparer la galette à sa femme, à ses enfants, et assez de grains pour nourrir son cheval : n'importe, il ne se plaindra pas ; le Moqaddem, lui, homme sans cœur et sans entrailles, puisera dans le tas, prendra la quantité absolument exigée sans se mettre en peine si les enfants n'en souffriront pas ; mais qu'importe ? est-il Moqaddem pour rester toujours pauvre ? Aussi, nous louons pleinement l'autorité française, qui, dans toute l'étendue de territoire soumis d'une manière effective aux armes de la France, a réglé la perception des ziara, disons le mot, les a interdites. Peu à peu, le pouvoir d'en accorder la perception a été enlevé aux autorités locales, puis aux commandants de cercle, puis aux généraux et aux préfets. Maintenant, il n'y a que le Gouverneur général qui puisse l'autoriser. Qu'il tienne ferme ; qu'il n'accorde jamais cette autorisation qu'autant que le lui permettra la prudence ; et c'est le vrai moyen, le seul moyen politique d'arrêter les progrès des ordres religieux. C'est la Ziara surtout qui remplit leurs coffres : et sans argent que pourraient-ils faire ? Leur œuvre se réduirait simplement à une institution ayant seulement pour but d'abrutir les affiliés, mais ils ne pourraient jamais lutter contre la civilisation.

Dans les pays où les autorités du lieu ne protègent pas soit celui qui ne veut pas la payer soit celui qui ne peut la payer, cette perception donne lieu à une suite de vexations dont nous ne pouvons nous faire une idée. Chacun veut avoir sa part, chacun doit avoir une ziara qui

ira remplir sa bourse depuis le chef jusqu'au simple Chaouch envoyé par le Moqaddem : que restera-t-il au malheureux quand il aura dû rassasier ces ogres : le Cheikh, le Khalifa, le Naïb, le Moqaddem, l'Oukil et le Chaouch ? Et cependant le musulman fidèle ne se plaint pas : « Tout ce que nous avons est à Dieu, prenez tout ce que vous voudrez, et que Dieu nous rende tous meilleurs ! C'était écrit. » Voilà sa consolation !

La hadia est, avons-nous dit, une amende infligée aux Khouan négligents qui sont tombés dans quelques fautes. Ce mot a aussi un sens particulier que nous ferons remarquer. Lorsque, en temps de trouble et de guerre entreprise pour la cause sainte, les chefs indigènes refusent de faire cause commune avec les Khouan, ils courent grand risque de voir tous leurs biens pillés, et eux-mêmes d'être massacrés. Pour éviter ces malheurs, ils consentent à payer une certaine redevance au chef de l'insurrection, soit un cheval, soit des armes, moyennant quoi ils sont sûrs toujours de se tirer sains et saufs de la bagarre : premier avantage, celui qui aura payé la hadia ne sera pas assassiné, au début de guerre sainte, pour n'avoir pas voulu y prendre part ; deuxième avantage, si les Français sont vaincus, il pourra conserver sa place. Chose bizarre, ces chefs qui ont dû payer cette redevance et qui devraient, à ce qu'il nous semble, embrasser la cause musulmane, viennent combattre dans nos rangs ; n'est-ce pas le moyen de ménager tout à la fois et la France et les Musulmans, et d'être toujours du côté du vainqueur ?

Nous avons fait connaître les principales obligations des Khouans. Elles se réduisent à deux principales : le diker et la ziara : le premier pour former l'individu à l'obéissance, lui mettre sans cesse devant les yeux l'image du Cheikh et produire dans son être les plus fâcheuses conséquences : atrophie de l'intelligence, surexcitation du système nerveux ; perte de tout sentiment et de toute affection. Le vrai Khouan adonné, selon les recommandations de son Cheikh, à la solitude, aux veilles, aux mortifications de toute sorte, ne connaît personne ici-bas ; l'image seule de son Cheikh hante sans cesse son esprit : les prières qu'il doit dire, pour emprunter la pensée à un auteur musulman, doivent tellement s'identifier avec son âme et tout son être, qu'on les dirait unies par la création. Inutile à la société qu'il ne veut plus servir, c'est un être qui est le rebut du genre humain. Heureusement qu'il n'est pas conséquent toujours avec ses principes. Si

suivi d'un grand nombre de disciples qu'attirait sa réputation de sainteté, sa gloire fut assez grande pour s'attirer la haine du sultan de Méquinez, Mouley-Ismaïl. Tout le monde louait le saint, tout le monde venait le visiter, tout le monde le vantait et le glorifiait, en sorte qu'un étranger aurait cru que le vrai maître était Si Mahmed-ben-Aïssa, le protégé de l'enfer, le maître du puits et de l'olivier. Ce surnom a été donné au fondateur des Aïssaoua parce que, dit la légende, un olivier qu'il avait planté lui donnait assez de fruits pour se nourrir lui et ses disciples, et qu'un puits qu'il avait creusé suffisait à leur subsistance. On voit combien l'imagination populaire exaltait cet homme dont tout le mérite est d'avoir rapporté de ses nombreux voyages quelques notions d'agriculture qui suffisaient à faire produire le centuple à une terre fertile jusque-là inculte.

Mouley-Ismaïl ne put supporter plus longtemps que le peuple méconnût sa grandeur et cessât de lui faire la cour pour se rendre au gourbi d'un pauvre malheureux. Il ordonna à Ben-Aïssa de quitter sur le champ Méquinez : le saint obéit, et, suivi de ses disciples, il sortit de la ville ; en route, ses nombreux disciples n'ayant rien à manger, avalaient des pierres, des serpents venimeux, et trouvaient, dans ces matières indigestes, une excellente nourriture ; c'est là l'origine de ces tours prodigieux et diaboliques qu'opèrent les Aïssaoua. Celui qui fut le plus marri, ce ne fut pas le saint : le sultan était occupé à faire bâtir de magnifiques palais ; tous les ouvriers abandonnèrent les chantiers pour suivre le saint dont ils se disaient disciples. Mouley-Ismaïl dut tolérer dans sa ville une autorité égale à la sienne : il rappela Ben-Aïssa et lui permit de faire tout ce qu'il voudrait. Celui-ci consentit à rentrer, mais à une condition : c'est que ses disciples seraient dispensés *d'impôts et de corvées*.

Voilà quel fut le résultat de cette lutte. Les sultans sont convaincus que le tort est de leur côté ; un moment ils triomphent parce que la force vient à leur aide, mais que peuvent-ils quand tout un peuple acclame le saint de Lucifer.

Presque tous les chefs d'ordres importants ou leurs successeurs ont eu à souffrir de la part des gouvernements musulmans. Ceux-ci ne trouveront jamais un appui dans le peuple. Sans doute, comme nous l'avons déjà dit, le peuple tournera en ridicule le derwich, le Fakir ou le Khouan, il en rira à l'occasion et s'amusera de lui comme nous rions du bon capucin ; mais

les pratiques religieuses que s'imposent les derwich, et puis cette pensée que ce sont eux qui sont les vrais patriotes, qui refusent toute transaction avec l'Europe et avec la croix ; qui sans doute s'inclinent devant le sabre du Français vainqueur et même obéissent à ses lois (1), si elles ne sont pas opposées à celles de Mahomet ; mais aussi que ce sont eux qui ne traiteront jamais de la paix avec les chrétiens tant que le dernier des Musulmans ne sera pas libre chez lui et ne dépendra pas de l'imam suprême : voilà la force politique des Khouan et ce qui les rend plus terribles que l'Europe à la Sublime Porte. Elle le sent bien ; elle a essayé à peu près tous les moyens pour les gagner ; de plus, le sultan sait bien que c'est grâce à elles qu'il est parvenu au trône, qu'elles l'ont aidé, espérant trouver en lui un héroïque défenseur de l'Islam. Souvent ces princes, initiés eux aussi aux sectes musulmanes, comprenant le danger que court leur trône, ont préféré la paix avec l'Europe qu'avec leurs frères ; de là des massacres nombreux, des suppressions d'ordres religieux qui bientôt, renaissant de leurs cendres, apparaissent plus terribles qu'avant leur destruction.

Sous Mohammed IV, le vizir Kouprouli Mohammed Pacha voulut en finir avec quelques ordres : les Mouleya, les Kheloualya, etc., éprouvèrent tour à tour la fureur de cet homme : qu'arriva-t-il ? Les ordres disparurent pour quelque temps dans l'ombre : ils laissèrent passer cet homme qui n'usait de son pouvoir que pour les persécuter, poussé par l'envie qu'il leur portait : le vizir disparut, et on vit alors l'impuissance des sultans ; ces ordres persécutés reparurent plus forts et plus vigoureux, portant, de plus, sur leur front l'auréole de la persécution et du martyre. Dans notre siècle, en 1826, le sultan Mahmoud est célèbre par la destruction du formidable corps des janissaires, soldats redoutables et terribles dont l'histoire est écrite, dans les Annales de la Turquie, avec le sang de leurs empereurs : le sultan tremblait devant eux, et cependant un d'entre eux parvint à s'en débarrasser. Après ce magnifique coup d'essai, il voulut se mesurer avec l'hydre aux cent têtes qui renaissait toujours sous les coups de ses prédécesseurs : il commença par les Bektachya. Pour trouver une exécution semblable dans l'histoire nous devrions remonter aux Templiers : l'ordre des Bektachya fut jugé selon les formes : le Cheikh-El-Islam, le premier des muphti de

(1) Voici, en effet, le raisonnement que font les Khouan ; c'est Dieu qui a permis que pour un moment le Français domine : il faut donc se soumettre, mais garder toujours la ferme espérance que le Musulman rentrera dans ses droits.

l'Islam condamne ces faux marabouts, qui, par amour de l'argent, transigent avec le pouvoir, ils savent bien que, d'après le Coran, le sacerdoce et l'empire doivent être dans une même main, que le sacerdoce doit avoir le pas, que, en acceptant un salaire d'un gouvernement quelconque, ils se placent au-dessous de lui, et sont par conséquent en contravention directe avec la vraie doctrine.

Aussi, malgré tout, envers et contre tous, les Khouan font des progrès, et menacent peu à peu l'influence des Marabouts locaux salariés. Le peuple court à eux parce qu'il voit en eux les vrais représentants de la religion. Nous autres chrétiens et catholiques, nous ne pouvons nous faire une idée exacte de l'état des peuples musulmans. Avant d'être Turc, Syrien, Algérien, le Musulman est Musulman, ou plutôt la nationalité n'existe pas pour lui; il est Musulman et c'est tout. Le pays natal lui tient peu au cœur. Un magrebi (marocain) que le sort jettera sur les côtes de Syrie se trouvera toujours dans sa patrie aussi bien qu'un languedocien que le hasard amènerait à Paris. Le christianisme a développé chez nous l'amour de la patrie; nous sommes catholiques et français, mais nous ne voudrions pas être obligés de choisir entre les deux, et nous préférerions la mort plutôt que de perdre ces deux titres; le Musulman n'a pas de patrie; il est citoyen de l'Islam, son roi c'est Dieu, c'est Allah, maître absolu, qui, selon la saine doctrine du Coran, doit avoir ici-bas un vicaire qui commandera à tous les croyants, n'importe où ils se trouvent. On voit que la théorie de la paix universelle remonte bien haut dans les siècles, et que la franc-maçonnerie ne l'a pas inventée. Chose curieuse: Partout où Satan fait sentir son influence, il n'est question que de philanthropie, de liberté, d'égalité: ses adeptes en parlent précisément parce qu'ils ne les connaissent pas et que l'homme y aspire sans cesse. Ainsi donc, malgré tous leurs efforts, les Marabouts et Euléma payés par un gouvernement pour remplir leurs fonctions ou donner l'enseignement aux jeunes gens musulmans, ne pourront jamais contrebalancer l'influence des Khouan. Le peuple, sans doute, s'amusera beaucoup de leurs jeûnes, de leurs mortifications, et aussi de leur rapacité (pour employer le mot du P. Faber, c'est une faible compensation à leurs jeûnes et mortifications), mais au fond il verra en eux les représentants de la nationalité, qui, pour lui, se confond avec la religion. Longtemps encore les populations algériennes répéteront le proverbe qu'ils aiment à faire entendre aux

oreilles de l'étranger: « Méfie-toi de la femme par devant, de la mule par derrière, et des Khouan de tous les côtés »; mais, malgré cela, elles le vénéreront, lui offriront avec zèle et abondance tout ce dont il aura besoin, inclinera sa tête sous sa bénédiction, et se prosternera devant celui qui est en communication avec les esprits, et qui, guidé par l'esprit de Mohammed le prophète de Dieu, doit rendre à l'Islam son éclat, sa gloire et sa splendeur (1).

Le but que se proposent les Marabouts et les Euléma en attaquant ainsi les Khouan est bon et louable; ils ne triomphent pas, parce que Satan est avec les Khouan, parce que les Marabouts et les Euléma, pour vaincre, devraient se trouver dans le camp de Dieu; or, ils sont dans le camp de Satan. Qui pourrait leur donner la force de triompher? Nous en dirons autant des gouvernements turcs, qui ont voulu essayer de se défaire des ordres les plus ombrageux. C'est en vain qu'ils ont essayé, ils n'ont pu réussir. Pour les dompter, ils ont essayé deux moyens extrêmes: les rigueurs et les faveurs; aucun des deux n'a réussi pour s'attirer leur amitié, et, aujourd'hui plus que jamais, la Sublime Porte doit craindre et trembler devant leurs exigences; car elle doit aussi ménager l'Europe. Pressé d'un côté par les Khouan qui veulent bon gré malgré le ramener à la doctrine politique de l'Islam, arrêter les progrès toujours croissants de l'Europe et de la civilisation et lancer sur elle leurs hordes fanatisées, pressé d'un autre côté par l'Europe menaçante qui ne veut pas souffrir à sa porte un état plongé dans la barbarie, sachant qu'il n'existe que parce que l'Europe le tolère à cause de sa faiblesse, et qu'au premier mouvement qu'il fera pour s'opposer à elle, l'Europe le jettera en Asie, le sultan de Stamboul hésite, et cette hésitation le perdra. Un jour ou l'autre il sera victime du fanatisme des Khouan et tombera sous leur poignard.

Depuis que l'imamat n'existe plus, tous les gouvernements musulmans ont vu dans les ordres religieux de terribles adversaires. Aussi, les ont-ils combattus par tous les moyens possibles, ne reculant pas devant le massacre d'une foule de Khouan. Que de fois les sultans ont essayé leur force et leur puissance contre la force et la puissance morale des Khouan: toujours ces derniers ont triomphé. Quand Si Mahmed-Ben-Aïssa, fondateur de la secte des Aïssaoua revint de ses nombreux pèlerinages,

(1) Nous avons cité la diatribe de Charani contre les Khouan, et l'anecdote piquante où il raconte qu'un derwich fanatique, se laissa mourir de faim pour avoir voulu trop jeûner.

sous tous les points de vue, nous ne trouvons en eux que des vices : orgueil, paresse, injustices sans nombre, du chef de l'ordre envers les inférieurs, jusqu'au pauvre Khouan ; voilà leurs vertus, voilà certes ce que nos franc-maçons loueront en eux.

CHAPITRE VI.

*Les ennemis des Ordres Religieux.
Leur caractère politique. — Les Taïbya.*

Jusqu'ici, nous n'avons vu les ordres religieux que livrés à eux-mêmes, prospérant dans l'ombre, et faisant de nombreuses recrues. Rien jusqu'ici n'a semblé devoir entraver leur marche, et il a dû sembler à quelques lecteurs que bientôt leur but allait être atteint, que le panislamisme arriverait à son but plus vite que le panslavisme et surtout que le panhellénisme. Qu'ils se détrompent. Les ordres religieux musulmans devaient rencontrer de terribles adversaires, qui certes ne leur ont pas manqué. Nous allons donc les voir à l'œuvre ; nous allons voir tous les ménagements des gouvernements qui ont le plus à craindre, et aussi toutes les sévérités qu'ils ont dû déployer contre eux, suivies tout à coup d'une influence plus grande de l'ordre persécuté. Ce seront là les deux grands ennemis : ce sera le côté tragique. A côté de cette grande lutte, nous aurons un peu de comédie pour nous égayer, et le lecteur verra qu'il n'y a pas qu'en Europe où les moines et capucins soient l'objet de la risée du peuple.

En Algérie et en Turquie, il y a ce que nous appellerons les Marabouts indépendants et les Marabouts salariés par l'Etat. Chaque année, l'Etat dépense en Algérie une somme assez rondelette pour payer ses pires ennemis. Nous savons bien que quelques-uns de ces gens salariés ne nous feront pas de mal, n'exciteront pas à la révolte leurs coréligionnaires, mais croyons-nous nous en faire des amis fidèles ? Oui, nous réussirons une fois sur cent. Le Musulman, nous ne cesserons de le répéter, a une haine mortelle contre la civilisation et le progrès ; il est routinier de sa nature, à tel point qu'il préfère les pentes abruptes de son sentier à la magnifique route dont le gouvernement a doté son pays. A cet amour de la routine, il joint un amour presque égal du lucre, et pour lui la perfection serait de mener ici-bas une vie de délices, pour jouir encore des délices du paradis promis aux croyants. Aussi, malgré la défense expresse que fait la tradition d'accepter aucun salaire pour les fonctions de Marabout ou de professeur, il se trouve des âmes peu

scrupuleuses qui veulent bien se faire les amis du gouvernement établi. Les Khouan, rigides observateurs de l'Islam, criant sans cesse contre la corruption de leurs coréligionnaires, ne peuvent pardonner ces transgressions aux représentants de la religion et leur jettent sans cesse à la face ces paroles du docteur turc Mohammed ben-Pir-el-Berkaoui. Tout Musulman ne doit faire « ni les fonctions d'imam, ni l'annonce de la prière, n'enseigner ni le Koran, ni la théologie pour un salaire ». (RINN, page 9.) De là des haines, des querelles et des disputes entre Khouan d'un côté, Marabouts et Euléma de l'autre.

Ces querelles ne datent pas d'hier. Elles remontent à l'origine même de l'Islamisme, quand les Soufi firent leur première apparition dans l'Islam et voulurent y introduire les doctrines panthéistiques de l'Inde et de la Perse. Cette lutte a continué toujours dans l'Islam avec des intervalles de crise aiguë ou de repos plus ou moins complet. Nous avons déjà dit que plusieurs Soufi ont payé de leur tête leur attachement à leurs doctrines, et nous avons cité le cas de Scherourdi mis à mort au Caire par Salah-ed-din.

Cette querelle serait pour nous sans intérêt ; mais, de nos jours, elle a repris une recrudescence qu'elle n'avait pas eue jusqu'à ce moment. Depuis l'occupation d'Alger et de son territoire, surtout depuis que la France a pris Tunis et que l'Angleterre a établi sa domination effective sinon nominale sur l'Egypte, un cri de fureur et de haine s'est élevé de tous les cœurs vraiment fidèles à l'Islam. Tous les Khouan ont rejeté hors de la vraie religion tous ceux qui veulent servir les chrétiens et reçoivent d'eux un salaire. C'est en vain que les Marabouts ont essayé d'enrayer leurs progrès ; ils ont voulu d'abord les faire paraître hérétiques. Les Khouan ont prouvé leur orthodoxie par la chaîne. Alors, ils ont attiré sur les derwich le ridicule, là ils ont réussi. La littérature arabe est remplie d'anecdotes piquantes et des railleries les plus fines contre les Khouan. Telle fable de Bidpai rappelle involontairement un des fabliaux du moyen âge, où toujours le moine devenait le dindon de la farce. C'étaient là des plaisanteries fines, agréables, déparées malheureusement trop souvent par de la grossièreté.

Ces tracasseries n'ont pas attiré sur les Khouan les animosités des fidèles, et souvent, loin de diminuer leur influence, elles ne font que l'augmenter. Les Marabouts salariés sentent bien d'ailleurs eux-mêmes la fausseté de leur position ; ils savent bien que la vraie doctrine de

leurs bonnes grâces. Nous en parlerons soit au chapitre suivant, soit quand nous dirons quelques mots, dans la 2^e partie, sur quelques ordres plus importants. A tous ces avantages, il faut en joindre un autre pour les chefs de caravanes qui veulent traverser le Sahara. On peut dire sans crainte que la porte du Sahara est entre les mains des sociétés secrètes. Elles laissent entrer qui elles veulent, elles laissent voir ce qu'elles veulent, faire ce qu'elles veulent. Qui dira jusqu'à quel point elles sont mêlées à tous les désastres des expéditions qui étaient chargées d'explorer cette partie de l'Afrique. Où a été décrétée la mort des missionnaires massacrés? Qui saura jamais le dernier mot sur la malheureuse expédition du colonel Flatters? Être affilié à ces sectes, est donc un moyen sûr de voyager sans crainte et de voir ses caravanes à l'abri du pillage.

Enfin, sublime et dernière consolation, quand ses frères apprendront qu'il est descendu dans le royaume de Lucifer, et que ce n'est plus en extase mais en vérité qu'il voit le père du mensonge, ils se réuniront pour prier pour le repos de son âme.

Nous croyons avoir suffisamment fait connaître le fonctionnement de ces ordres religieux; on a vu quels étaient leurs chefs et leurs pouvoirs, quels étaient les devoirs des affiliés entre eux, et les obligations et avantages du Khouan. Le but que se proposent ces congrégations, nous croyons l'avoir suffisamment démontré; d'abord, procurer à leurs affiliés les visions et les extases, et les transporter ainsi loin du monde de la réalité; c'est là, nous le répétons, l'un des buts de ces ordres; sans doute, la plupart des Khouans n'y arrivent pas, mais nous sommes convaincus, et nous croyons fermement que dans les zaouia il y a vraiment des manifestations diaboliques. Nous croyons que beaucoup d'adeptes sont en relation permanente avec les démons, et qu'ils apprennent d'eux la manière d'agir dans telle et telle circonstance. On n'a qu'à se rapporter à ce que nous avons dit de l'extase. Il n'est pas possible en effet, que ce sujet revînt si souvent, dans presque tous les rituels, si de fait il n'y en avait pas.

Dans ces zaouia, ne trouverait-on pas des hommes qui, semblables aux fakirs de l'Inde, se laissent tomber en décomposition tout vivants, afin de pouvoir jouir plus facilement d'extases et de visions, afin de se rendre plus propices les démons et leur chef. Nous le répétons ici, aux deux derniers degrés de l'extase, il y a vraiment apparitions non de Dieu, mais du démon;

les Khouans se prosternent devant lui, l'adorent et lui rendent leurs hommages. Là aussi donc, Satan reçoit un culte. A-t-on remarqué ce qui arrive au 3^e degré, cette fumée qui enveloppe les 10.000 lumières et qui est un signe que celui qui l'aperçoit doit renoncer à être Mohammedi et touhidi? Ne serait-ce pas là aussi une élection faite par Satan des Khouans qu'il aime particulièrement!

Nous voudrions maintenant pénétrer plus loin dans ce mysticisme. Nous voudrions faire voir combien Satan sait tromper les pauvres malheureux qui se jettent dans ses bras, et les empêcher de pratiquer n'importe quelle vertu. Quand on compare les diverses règles des ordres religieux catholiques avec celles des ordres musulmans, on est étonné d'une chose : les premières poussent l'homme à la vertu, les secondes, sous le prétexte de la vertu, les poussent au crime. Les premières enseignent à ceux qui veulent les suivre que la première des vertus est l'humilité; que toute âme qui veut vraiment faire des progrès dans la voie de la perfection ne doit jamais désirer ces grâces extraordinaires, visions, extases, dons des miracles, de prophétie qui ne sont pas toujours des signes de sainteté. Au contraire, les règles des ordres musulmans font un commandement et une obligation à tout individu de souhaiter, de vouloir, bien plus, de chercher à acquérir, par des moyens mauvais, ces faveurs que Dieu n'accorde qu'à ceux qu'il a aimés spécialement. Aussi, tandis que nos saints sont capables des plus grandes choses, la plupart des chefs des ordres religieux sont incapables d'agir; nous avons dit pourquoi; et pour nous, c'est encore là un des signes du satanisme de ces congrégations, car les chefs doivent pratiquer ce qu'ils ordonnent, et cependant nous verrons Snoussi et ses fils travailler avec une ardeur infatigable à établir leur ordre; nous montrerons même que Albert Pike, malgré son activité infatigable, ne l'atteint pas. On ne se figure pas ce que c'est que gouverner un ordre qui s'étend du Touat à la Mecque, alors que les voies de communication sont loin d'être semblables à celles de l'Amérique. Quelles vertus faudra-t-il louer dans ces hommes? leur frugalité et leur mortification? leur vertu s'évanouit ainsi que les mérites qu'ils ont acquis à cause du but qu'ils se proposent; leur amour du silence et de la retraite? C'est un moyen de favoriser leur paresse et leur apathie naturelle; mais cet amour de la solitude n'est pas bon, car ils sont inutiles à la société. Que faudra-t-il donc louer en eux? Nous l'ignorons; sous tous les rapports,

ce moyen abrutit l'homme et n'en fait qu'une machine irresponsable entre les mains de son Cheikh, le second remplit la caisse et fait marcher l'œuvre. Quel est le moyen le plus nécessaire ? Nous laissons la question à la sagacité des lecteurs.

Faisons connaître à présent quelques-uns des avantages qui ont pu attirer le Khouan dans cet antre maudit. Beaucoup, en Europe, entrent dans les sociétés secrètes parce qu'ils espèrent en retirer de grands avantages temporels ; de préférence ils seront choisis pour remplir tel poste ; c'est à eux que les frères viendront faire leurs achats, et certes, leur gain est toujours considérable. En Afrique, c'est tout le contraire : on le comprend. Notre génération est plongée tout entière dans la matière ; son dieu, c'est l'or ; le lucre, voilà son plus grand désir, voilà le but suprême de ses efforts et de sa vie. Aussi, voyez comme chacun met des bornes au petit coin de terre qu'il possède ; il n'est pas satisfait de lui faire produire la quantité nécessaire à sa subsistance. Il creuse les entrailles de la terre pour lui faire produire cent pour un et inonder les marchés étrangers de son superflu. Le Musulman rit de cette façon d'agir. Parcourez seulement l'Algérie, et regardez par la fenêtre des wagons : tandis que vous serez emporté à toute vapeur à travers des plaines magnifiques qui pourraient produire autant que les plus vantées de l'Amérique ; vous voyez par ci par là quelques touffes de jujubier, et d'aubépines ; l'Arabe fera tourner la charue tout autour, mais il aura bien soin de ne pas enlever cette touffe de ronces. Il cultivera tout l'espace qu'elles laissent libre encore, et bientôt, dans 20, 30 ou 40 ans, ce champ que vous voyez cette année couvert d'une moisson assez abondante sera recouvert de broussailles. Les préoccupations de l'Arabe sont tournées vers l'autre monde : ce qu'il veut avant tout, ce qu'il désire avant tout, c'est jouir du paradis de délices que lui a tant vanté son Prophète. Aussi, il prendra tous les moyens qu'on voudra bien lui indiquer pour y parvenir, et rien ne lui semblera trop difficile s'il obtient le ciel. Le malheureux affilié de la San-ho-houei, au meurtre duquel a assisté le docteur Bataille, nous représente dans ses désirs insensés de voir l'empire de feu de Lucifer, les désirs si ardents des Arabes d'aller au ciel. Entendez-vous ce malheureux suppliant le docteur de ne pas retarder davantage sa joie et son bonheur ? Le voyez-vous tendre vers lui ses deux bras, dégoûtants de sang ? Ce malheureux n'avait-il personne sur la terre qu'il aimât ?

Voilà l'image du Musulman en général, voilà l'image surtout du Khouan. Le plus grand bienfait que puisse lui accorder un homme, c'est de lui promettre le salut d'une manière infaillible. Voilà ce que lui promettent toutes les sociétés. Aussi, beaucoup, pour être certains d'atteindre le but certainement, se font initier à plusieurs ordres à la fois.

Le second avantage, encore purement spirituel, c'est le don d'extase. Certes, ce don n'est pas à dédaigner pour les Musulmans avides de merveilleux, chez lesquels on n'est estimé qu'en proportion de la sainteté apparente, et pour lesquels un homme est d'autant plus saint qu'il est plus favorisé de visions. De quel respect n'est-il pas entouré : tout le monde s'incline devant lui, lui cède la première place, baise ses habits, et déjà pendant sa vie on lui offre des présents. Que faut-il davantage pour flatter son orgueil ? Son mutisme sera regardé comme le signe de sa science ; son amour de la solitude, ses jeûnes continuels, ses veilles sans fin, ses mortifications sans nombre feront connaître l'ami de Dieu, celui qu'il a aimé et prédestiné (1).

Sans doute, ce que nous disons-là ne peut s'appliquer à tous les Khouans indistinctement ; les neuf dixièmes se contentent du diker qu'ils récitent bien une fois dans leur vie pour gagner le ciel, et de la ziara ; mais le vrai Khouan, celui qui veut être favorisé d'extases, qui veut entrer en communication avec les esprits, celui, en un mot, qui veut mettre en pratique tout ce que nous avons dit au sujet des extases, celui-là trouve auprès de ses compatriotes l'amour, le respect et une profonde vénération.

Il y a aussi pour les frères moins zélés, pour leur sanctification, des avantages temporels qui sont à apprécier. Si, à propos de la ziara à fournir, les chefs de l'ordre font de vraies razzias parmi leurs subordonnés, nous avons vu qu'en revanche la restitution était inconnue parmi eux. C'est facile à comprendre. Que peut-on se restituer entre frères ? A cet avantage, il faut joindre les faveurs des gouvernements. Ainsi, nous voyons beaucoup de congrégations dispensées de payer l'impôt : par exemple, dans la Tripolitaine, les Snoussya jouissent de toutes les faveurs de la Sublime Porte qui croit, de la sorte, s'attirer

(1) Tout le monde sait que dans l'Islamisme le titre de marabout ne peut pas s'acquérir : on naît marabout. Aussi, beaucoup de Musulmans restent dans les ordres religieux pour pouvoir avoir une puissance et un prestige au moins égaux, sinon supérieurs au marabout local. Il sait « que grâce au concours de l'ordre auquel il appartient, il peut, sans instruction et malgré l'obscurité de sa naissance, acquérir un pouvoir religieux égal, et quelquefois bien supérieur à celui des marabouts. » (Hanoteau et Letourneur, Kabyles et coutumes kabyles, page 104 du tome II.)

l'Islam. le Pape de l'Islam, présidait lui-même, avec de nombreux Euléma comme assesseurs, le tribunal et l'échafaud où furent exécutés publiquement le supérieur et ses deux Khalifa. L'ordre fut supprimé, les Moqaddem exilés après avoir vu leurs zaouia renversées, les malheureux Khouan obligés de changer d'habits et de vivre comme un simple Musulman. On croyait l'ordre disparu pour toujours, mais l'hydre à cent têtes, coupez-lui en une, dix repousseront ; les Bektachya furent bientôt réorganisés et reprirent leur place au soleil. C'était un échec de plus à ajouter aux autres si nombreux qu'avait déjà essuyés le pouvoir du sultan : et le peuple applaudit à cette résurrection, comme devait le faire tout vrai croyant.

Fatiguée de massacrer, la Sublime Porte a essayé d'un autre moyen, elle a voulu gagner à elle les ordres religieux. Le sultan a voulu relever son prestige aux yeux des croyants et favoriser ce semble ce mouvement de panislamisme. Mais l'Europe est toujours là, qui le pousse sans cesse dans la voie du progrès et de la civilisation. Il voudra ménager la chèvre et le chou, et probablement sera un jour la victime de l'un et de l'autre. Ainsi, dans la Tripolitaine, les Snoussya, qui sont certainement les plus terribles ennemis du sultan de Stamboul, les Snoussya ont tous des postes importants et jouissent des plus grands privilèges. Tous les Moqaddem et Khouan lettrés qui desservent les Zaouia du littoral sont officiellement exemptés d'impôts. Les autres affiliés, quoique n'étant pas officiellement exemptés, paient ce qu'ils veulent au gouvernement turc. Les Cheikh et non les employés de la Sublime Porte ont influence sur les populations : celles du district de Ben-Ghazi sont toutes affiliées aux Snoussya, auxquels elles paient annuellement la ziara, bien plus fidèlement que l'impôt aux caisses du beylik. Bien plus à Ben-Ghazi même, le plus grand personnage n'est pas le gouvernement turc, mais l'« Oukil-Ech-Cheikh » des Snoussya auquel le gouvernement turc alloue par mois la somme de 500 piastres ; tous les gens qui ont une fonction quelconque rétribuée par l'État sont Snoussya. Enfin, dans d'autres districts à l'est de Ben-Ghazi, les Caïmacans turcs sont plutôt tolérés : leur influence est nulle ; et les Snoussya exercent leur domination sans contrôle aucun.

Déjà donc, dans une province de l'empire turc ils commencent à faire la loi, à imposer leur volonté, et à agir à leur guise. La Sublime Porte croit s'en faire des alliés ; elle ne réussira pas ; leurs progrès continueront avec une marche

encore plus effrayante si l'Europe et la France en particulier ne s'y opposent. Et ce ne sont pas seulement les Snoussya qui exigent en principe la nécessité de revenir aux institutions primitives de l'Islam. La plupart des ordres religieux érivent en principe cette parole de Chadeli : « Obéis à ton Cheikh avant d'obéir au souverain temporel. » Sous le spécieux prétexte de vivre dans la solitude, les Khouan devront éviter de fréquenter tout homme ayant le pouvoir. Jamais les Khouan vraiment fidèles à leurs engagements sacrés ne devront prendre part au gouvernement. Même les ordres franchement dévoués aux familles régnantes et qui ont été établis afin de contrebalancer l'influence des autres ordres comme les Taibya, au Maroc, ou les Madanya en Tripolitaine, dont le gouvernement turc se sert pour combattre les Snoussya, ont conscience de leur supériorité et de leur importance : « Ne craignez point, disait à ses disciples le fondateur des Taibya, ne craignez rien du gouvernement, il ne pourra vous détruire jamais et sans vous il ne peut rien, » parole qui caractérise bien l'état des gouvernements musulmans, même entre les mains des sociétés qui leur sont dévouées, et la puissance de ces congrégations.

Ne croyons pas que les gouvernements n'aient pas, eux aussi, des auxiliaires, et que l'entente règne parfaitement dans cet antre de Satan ; nous avons cité les Taibya et les Madanya qui se sont mis à la disposition du gouvernement marocain et de la Sublime Porte.

Nous allons dire ici quelques mots de ces deux ordres ; nous verrons ainsi, sous son vrai jour, comment les ordres religieux jouent leur rôle politique.

L'ordre des Taibya est pour ainsi dire l'ordre national marocain, c'est lui qui combat de toute son influence (querelle de paroisse et d'ordre) la marche toujours envahissante des autres ordres religieux. D'après une croyance assez répandue, le fondateur serait Mouley-Idris-Ben Abd-Allah, fils du Khalife Ali-Ben-Abou-Taleb, fondateur de la dynastie des Idricites. Il aurait fondé, à Fez, une célèbre université (VIII^e siècle de notre ère) où se formèrent un grand nombre de savants musulmans, qui se constituèrent en association religieuse : au XVI^e siècle, elle se serait divisée en deux branches. Le vrai fondateur de cet ordre fut un descendant de Mouley-Idris qui s'appelait Mouley-Abd-Allah, affilié aux Djazoulya, branche des Chadelya. Ce fut lui qui fonda la célèbre zaouia d'Onezzan. Son but était de porter atteinte à l'influence des Qadrya dont le siège est à Bagdad et de donner un ordre

national au Maroc. Aussi la protection officielle de l'empereur lui fut toujours accordée. Cependant il ne donna pas son nom à l'ordre qu'il avait fondé ; ce fut son troisième successeur : les Khouan, fiers des règles pleines de sagesse qu'il avait su leur donner, voulurent s'appeler de son nom : c'était Mouley Taïeb. Ce personnage passe pour être l'auteur d'une prophétie assez connue en Algérie ; il aurait promis à ses disciples la possession de toute l'Afrique du Nord ; mais, avant que cette promesse reçoive son accomplissement les Français doivent y commander en maîtres. Il continua les traditions de l'ordre, et suivit toujours la même ligne de conduite que ses prédécesseurs. Ce fut lui, dit-on, qui, après avoir converti de nombreux nègres du domaine de l'Etat, les fit affranchir et en forma la garde noire, si fidèle à l'empereur. Cet acte seul suffirait à prouver que les Taïbya sont dévoués corps et âme au chérif, et que l'empereur du Maroc n'a pas d'amis plus dévoués. Dans toutes les circonstances difficiles, le chérif d'Ouezzan intervient pour sauvegarder les intérêts de son prince. Sans doute, ils ne sont pas ses esclaves ; et, comme des serviteurs fidèles ayant confiance dans leur fortune et leur puissance, ils peuvent dire sans exagération ce que leur disait Mouley-Taïeb : « Le sultan ne pourra pas se défaire de vous et ne fera rien sans vous. »

Ordre plutôt politique que religieux, cette association ne produira jamais de ces exaltés dont nous avons parlé au chapitre III^e. Les visions, les extases, tout cela est à peu près inconnu chez eux, et le dîker que nous avons cité plus haut sert plutôt de signe de reconnaissance que de moyen pour arriver à l'extase. Le Chérif d'Ouezzan, toujours général de l'ordre, n'est nullement hostile à la civilisation et au progrès : il suit d'un œil anxieux la politique de l'Europe et les convoitises des diverses nations sur son pays. Bien plus, le Chérif Abd-es-Sellem a voulu se placer lui-même directement sous la protection de la France. Comme ici nous ne voulons pas parler des relations politiques des ordres religieux et de la France, nous réservant de le faire, pour chaque ordre en particulier, dans la seconde partie, nous ne citerons pas les nombreux faits à l'appui de ce que nous avançons : il est certain toutefois que la France, depuis plus de cinquante ans, a de puissants amis auprès de l'empereur du Maroc, et que presque tous les Chérifs d'Ouezzan qui se sont succédé depuis 1830 nous ont été favorables. Malgré tous les efforts des Taïbya pour entraîner le Maroc dans le concert des nations européennes, malgré tous leurs

efforts pour faire sortir leur pays de l'ornière musulmane, nous doutons qu'ils puissent longtemps encore, livrés à eux seuls, soutenir les efforts combinés des Qadrya, des Derqaoua, Tidjanya et surtout des Snoussya.

L'empereur du Maroc a donc, dans les Taïbya, des alliés fidèles sur lesquels il peut compter ; faut-il en penser autant des Madanya ? Servent-ils avec autant de zèle les intérêts du sultan de Stamboul ? Evidemment non. L'empereur de Constantinople, qui favorise tant les Snoussya dans la Tripolitaine, voudrait cependant opposer au torrent qui va tout ravager une digue assez puissante. Les Madanya ne sont qu'une branche des Derqaoua, qui se rattachent à la grande famille de Chadeli. Les plus grands ennemis des Turcs sont certainement les Derqaoua ; pour eux, derqaoui est synonyme de révolté et de rebelle. Les Derqaoua et les Madanya ne suivent plus la règle de Chadeli en matière politique. Nous avons cité plus haut la parole qu'il prononçait souvent devant ses disciples : Obéis au Cheikh avant d'obéir au pouvoir établi ; et il ordonnait à ses disciples de ne pas se mêler des choses terrestres, de ne pas s'occuper de politique, et surtout de ne pas désirer le pouvoir. Cette théorie, un peu platonicienne de résistance au gouvernement établi, n'était pas faite pour plaire à quelques esprits turbulents : de là naquirent les Derqaoua, qui se scindèrent encore, et, de cette scission, naquirent les Madanya. Ce sont ces derniers, véritables révolutionnaires, qui ne demandent qu'à renverser tout gouvernement, que la Sublime Porte, dans sa sagesse et son habileté, a voulu opposer aux autres ordres. Les Madanya n'ont qu'un but : chasser les chrétiens de l'Afrique et de l'Asie ; et puis, comme les Snoussya, établir l'imamat ; en somme, ils ont le même but, sans avoir le même nom ; mais nous croyons que les Snoussya, par leur habileté, sauront bien vite les gagner à leur cause. En attendant, les Madanya se rient des Turcs, et, sous prétexte de les servir, sont les meilleurs auxiliaires des Snoussya.

On le voit : les sociétés secrètes musulmanes poursuivent leur but avec acharnement et une persévérance digne d'une meilleure cause. Malgré les railleries et les haines d'un clergé salarié, malgré les sarcasmes et les railleries que leur prodiguent les poètes et auteurs musulmans, malgré les persécutions les plus cruelles qu'elles ont eu à subir, les congrégations musulmanes sont de plus en plus terribles. Elles regardent l'Europe d'un œil menaçant. Dans la 2^e partie, nous parlerons des progrès effrayants, en particulier des Snoussya, dans le Soudan,

où plusieurs royaumes sont entièrement gagnés à leur ordre, où les rois ne sont que de fidèles affiliés de l'ordre et en quelque sorte les Khalifa du grand maître de Djegboub. Elles se comptent : toutes n'ont qu'un même but ; et, à part les Taïbya, au Maroc, les Bektachya et quelques autres plus importantes en Turquie, toutes les autres sont prêtes à jeter dans la mer le chien de chrétien et le turc apostat. Qu'est-ce, en effet, que les Taïbya, en face des légions innombrables des Snoussya, des Rahmanya, des Qadrya, des Tidjanya, etc., qui entourent d'un vaste réseau tout le bassin de la Méditerranée. Du golfe de Gabès à la frontière du Maroc, la France compte seulement 60.000 hommes. Les Rahmanya seuls, disséminés sur un espace relativement restreint de Bône à Alger sont plus de 100.000, et, nous pouvons nous y attendre, ils nous feront une guerre sans merci, auprès de laquelle les horreurs de Palestro et de Sarda ne seront rien.

Aussi, en terminant cette première partie, et avant de montrer la force et l'organisation de chaque ordre en particulier, adresserons-nous à la France le même cri que le grand cardinal que l'Algérie a perdu : « Le danger, le vrai danger est là, » et nous terminerons par ce mot du fils de Snoussi à un personnage étranger, auquel il montrait ses magasins bien fournis et tout l'outillage bien complet pour fabriquer des armes : « Contre qui destines-tu cet armement formidable, lui demanda l'étranger, est-ce contre les Français ou les Turcs ? — Contre tous les deux, je veux tout exterminer le chrétien et le Turc. »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

Ad. Ricoux.

(A suivre.)

UN MIRACLE DE JEANNE D'ARC

La *Semaine Religieuse* du diocèse de Langres reçoit la lettre suivante d'un de ses amis du département de la Haute-Marne :

Mon cher Rédacteur,

Dieu vient de témoigner du grand crédit dont la vénérable Jeanne d'Arc jouit auprès de lui par un fait qu'il ne m'appartient pas de qualifier théologiquement, mais qu'en tout cas je puis bien appeler extraordinaire.

En deux mots voici l'histoire :

Une Sœur de la Providence d'Arras, demeurant à l'orphelinat de Fruges, était atteinte

d'une carie des os des deux pieds avec écoulement de pus fétide et enflure énorme. Dans sa désolation, elle eut recours à Jeanne d'Arc. La céleste libératrice de la France voulut bien aussi se faire la libératrice d'une pauvre religieuse. A la suite d'une neuvaine faite à la Vénérable, le mal disparut si complètement qu'on n'apercevait même plus la place de la plaie.

Une guérison aussi radicale et aussi subite ne pouvait, on le comprend, passer inaperçue aux yeux du promoteur de la cause de Jeanne d'Arc.

Un tribunal a donc été constitué pour informer sur le fait en question. Ses travaux n'ont pas duré moins de trois semaines. Les pièces du procès sont parties il y a quelques jours pour Rome, et on dit qu'après en avoir pris connaissance, le Pape se serait écrié : « Mais c'est là vraiment un miracle de premier ordre ! Encore deux semblables et la Vénérable de l'an dernier pourra être déclarée Bienheureuse ».

Je tiens ce fait et ces détails d'une *source absolument sûre*. Vous pouvez, si vous le jugez bon, les porter à la connaissance des lecteurs de votre excellente petite revue diocésaine ; ils ne pourront qu'augmenter leur confiance dans l'intercession de la sainte et héroïque Pucelle.

Vient de paraître le numéro-programme d'un nouvel organe catholique hebdomadaire, intitulé *la Croisade*, directeur : Alain Gouzien, (30, rue Antoinette, Paris). Nous souhaitons de tout cœur la bienvenue à ce nouveau champion des saintes luttes en faveur de l'idée *française et catholique* ; honneur « aux jeunes gens qui, épris d'un immense amour pour leur « Mère la Sainte Eglise qu'ils voient chaque « jour vilipendée, outragée, persécutée, ven- « lent mettre au service de sa cause l'ardeur, « l'enthousiasme de leurs vingt-cinq ans ! »

Petite Correspondance.

Nous n'avons pas reçu les deux premières strophes du *Salut à Diana* de M. le comte A. de S. Aussitôt qu'elles nous seront parvenues, nous nous ferons un plaisir de les publier, avec les deux autres que nous avons reçues et qui en sont le complément.

Saint-Etienne, imp. BOY.

Le Gérant : P. PEYRE.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

INSTRUCTION FAMILIÈRE A MES COMPATRIOTES

Sur la loi du 16 avril, dite d'abonnement

CONTRE

LES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Nos lecteurs liront avec le plus grand intérêt cette instruction familière que Mgr Gouthé-Soulard vient d'adresser, comme Français, à ses compatriotes, et où sont exposées, avec tant de lucidité et d'éloquence, les raisons qui plaident en faveur de la résistance.

MES CHERS AMIS,

Je n'invoque en ce moment que mon titre de Français pour vous adresser cette instruction familière : c'est en cette seule qualité que je vous prie de la lire et de la mettre à profit : elle est la revendication de nos droits communs les plus sacrés, les plus inviolables et les plus inaliénables.

Je m'aperçois fréquemment que cette loi d'abonnement contre les communautés religieuses, n'est pas comprise du plus grand nombre, non par manque d'intelligence, mais par manque de temps ou de volonté pour l'étudier. Puis, comment vous en tirer au milieu de ces perpétuelles contradictions, de ces lamentables défaillances, de ces subtilités et arguties juridiques ? Je n'ai pas besoin de tant de docteurs pour me démontrer qu'il est clair comme deux et deux font quatre, que le vol n'est pas permis. Je le prouverai sans peine.

Quelques communautés de Paris ont consulté un célèbre avocat, bien catholique, sur la conduite à tenir en cette circonstance très critique. Con-

sulter, c'était leur droit et leur devoir ; mais c'est un grand tort d'avoir publié le trop célèbre Mémoire ; elles devaient se contenter d'en garder une copie manuscrite pour leur édification privée ; on ne livre pas à ses adversaires ses moyens de défense. Nos ennemis ne cachent pas leur joie : c'est, disent-ils, le triomphe de leur cause.

*
* *

Mais qu'est-ce donc que cette loi d'abonnement ? Un exemple vous le fera comprendre ; vous avez, vous, laïque, une maison qui paye cent francs d'impôts : vous me la vendez à moi, congréganiste ; le lendemain de mon acquisition, je paye *six cents francs d'impôt*, et cependant je n'y ai pas mis une pierre. D'autre part, j'ai payé toutes les contributions qui pèsent sur les contribuables français. — Je faisais hier cette comparaison à un brave ouvrier, qui me répondit : *Mais c'est un brigandage* ; oui mon cher ami, c'est un brigandage ; votre bon sens vous a dit le mot de suite.

Et cette exaction monstrueuse m'est imposée uniquement parce que je suis congréganiste. Mais, avant d'être congréganiste, je suis Français, et parce que je suis Français, j'entends être traité comme Français : rien de plus, rien de moins.

Mes chers amis, quand nous vîmes au monde, nos pères se rendirent chez M. le maire de notre commune et lui déclarèrent qu'un nouveau citoyen français venait de naître de parents français. Ils signèrent, avec leurs témoins, l'acte officiel de notre entrée dans la grande famille française. Le maire y apposa sa signature avec le sceau municipal. Et voilà la charte authentique de nos droits et de nos devoirs. La France s'engagea à nous traiter en Français, et nous nous engageâmes à la servir en bons Français. Ce jour-là, nous, les petits, les humbles, les pauvres, les ouvriers, nous devîmes les égaux du fils du grand seigneur, du

fil des rois qui naissait peut-être en même temps que nous. Et quand nous voulons nous réclamer de notre dignité de Français nous allons demander à notre mairie une copie conforme de notre acte de naissance. et, avec ce morceau de papier, nous parcourons l'univers entier, nous recevons bon accueil chez toutes les nations. et trouvons une protection assurée et puissante partout où flotte le drapeau national.

Nous, congréganistes, religieux et cléricaux, nous sommes donc Français aussi bien que M. Ribot, que M. Poincaré, que M. le président de la République ; et quand nos puissants maîtres de la République veulent prouver leur nationalité, ils n'ont pas d'autres ressources que de demander une copie en quatre lignes du registre municipal, constatant leur état civil.

Nous n'avons jamais manqué aux devoirs qu nous furent imposés par ce contrat réciproque passé entre nous et la France : nous voulons nos droits de Français. — Nous ne souffrirons jamais d'être pris pour des parias : nous ne sommes pas des étrangers sur le sol de la patrie. La France est notre mère terrestre, la France n'est pas une mégère. Nous voulons l'égalité devant l'impôt, elle nous est garantie par la constitution républicaine, dont nous sommes en ce moment les vrais défenseurs, puisque nous la protégeons contre les violations effrontées et éhontées d'impudents menteurs.

*
**

Et maintenant, à la place du droit d'accroissement, si tyranniquement et si sottement conçu que la perception en a été impossible, ils viennent d'imaginer la loi d'abonnement obligatoire, exigeant des religieux une taxe six fois plus forte que celle qui est imposée aux autres contribuables pour un objet de même valeur.

Mes chers amis, votre équité naturelle et votre bon sens se révoltent contre une pareille infamie. Que vous soyez chrétiens, protestants, juifs, schismatiques, si vous avez dans l'âme quelque reste d'honnêteté, vous n'admettez jamais que cinq centimes pour Monsieur un tel, habillé en laïque, deviennent trente centimes pour moi parce que je suis revêtu du froc de capucin. Ce n'est plus ma propriété qui est imposée, et qui seule peut l'être, c'est ma personne qui devient matière fiscale.

Si ce n'est pas là de l'injustice la plus outrageante, de la persécution la plus satanique ; si ce n'est pas la confiscation la plus odieuse parce qu'elle me frappe sous le manteau de la loi, nous

n'entendons plus rien à rien, il faut renoncer à parler français, notre belle langue est laïcisée.

Le voleur qui me demande la bourse ou la vie au coin d'un grand chemin, peut trouver à qui parler. Il y avait des juges, à Berlin, pour le meunier de Sans-Souci. Pour nous, il n'y a plus de juges en France, tous les tribunaux nous sont fermés, toutes les précautions les plus francs-maçonniques sont prises pour nous étrangler sans bruit : les agents du fisc, chargés de nous exécuter, sont nos juges sans appel, ils ont le droit de tout inspecter, de tout visiter, de tout fureter chez nous. Vous voyez, mes chers amis, qu'on peut en revendre à Julien l'Apostat.

*
**

Un ministre a débité récemment à la tribune française une des plus énormes insanités que j'aie jamais entendues : il a osé dire qu'il n'y avait pas de lois injustes ; c'est une insulte non seulement à la théologie, mais à la philosophie et à notre petit catéchisme. Un de nos enfants de sept ans l'aurait réfuté. Il n'y a pas de lois injustes !!! Ah ! je voudrais bien qu'on lui appliquât la loi d'abonnement, et qu'on lui demandât de payer six fois ce qu'il ne doit qu'une fois : nous verrions s'il referait un discours pour répéter qu'il n'y a pas de lois injustes.

Une loi, pour être digne de ce nom sacré, doit être conforme au droit éternel, à l'ordre divin, à la volonté de Dieu, source de tout droit. Une loi injuste ne mérite aucune obéissance ; elle est une révolte contre la justice éternelle, elle est méprisable. *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* Une loi injuste, dit le païen Cicéron, n'a pas plus de valeur qu'un complot de brigands pour dévaliser une maison.

Quand les apôtres et les millions de nos martyrs ont dit l'invincible *non possumus*, ils résistaient à des lois votées par les pouvoirs législatifs du temps. Sans se donner beaucoup de peine, ils auraient pu faire rédiger *des mémoires à consulter*, qui auraient inventé mille beaux prétextes pour leur conseiller de ne pas prêcher la doctrine de cet *homme-là*, de Jésus-Christ, et l'Evangile serait resté lettre morte, et le monde serait encore dans l'esclavage et les ténèbres de l'idolâtrie. Vous et moi, Messieurs les députés et sénateurs, et nous tous, nous serions encore les Gaulois sauvages. Je n'ai encore rencontré personne pour donner tort au *non possumus* des apôtres et de leur successeurs. Et cependant, c'est la doctrine de M. le ministre qui serait la consécration de toutes les tyrannies, de toutes les iniquités, de tous les vols, de toutes les scé-

lératesses. Vraiment, ces gens-là ne savent pas ce qu'ils disent, ou bien ils le savent trop.

Une loi qui ne repose pas sur le droit éternel, c'est la volonté d'un homme, individu ou multitude. Qu'est-ce que c'est que cela ? Moins que rien. C'est l'hosanna du dimanche des Rameaux, suivi à trois jours de distance de ce cri féroce : *Qu'il soit crucifié !*

Nous sommes très disposés à rendre à César ce qui est à César, nous l'avons toujours fait. Mais nous voulons rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et si, pour obéir à Dieu, il faut dire avec le Prince des apôtres : *Et in carcerem, et in mortem paratus sum ire* ; je suis prêt à marcher à la prison et à la mort, nous le ferons : la grâce de Dieu ne nous fera pas plus défaut qu'à saint Pierre.

Nous dépensons nos forces et notre argent au service des malheureux, et moi qui vous parle, mes chers amis, voilà bientôt cinquante ans que je n'ai pas passé un seul jour sans travailler pour Dieu et le prochain. Je suis loin de m'en vanter. Quand je me considère en moi-même, je suis effrayé du peu que j'ai fait : si c'était à recommencer, il me semble que je ferais bien mieux. Mais je prends quelque confiance quand je me compare à ceux qui veulent notre mort. Comme je me vois élevé au-dessus de ce triste petit monde, je me hâte de dire que je ne le dois qu'à la grâce de Dieu : *Non ego, sed gratia Dei mecum*. Tous les prêtres, tous les religieux, tous les catholiques dignes de ce nom peuvent et doivent tenir le même langage, puisque c'est notre vocation commune de nous rapprocher le plus possible de notre divin Modèle.

*
**

Messieurs les ministres, députés et sénateurs, juifs, francs-maçons et sectaires de toute race, journalistes de toutes opinions, je vous le déclare, le jour que vous serez attaqués comme Français et persécutés dans vos droits de Français, je vous le déclare, vous pourrez avoir un défenseur plus éloquent que moi, vous n'en aurez pas de plus sincère. Je ferai pour vous ce que vous voudriez faire aujourd'hui pour nous, si vous étiez de vrais Français, amis de la justice et du droit. En vous défendant, je continuerai à me défendre moi-même, et tous mes concitoyens, car le droit de l'un est le droit de tous. Vous le voyez, je pose la question sur les plus hauts sommets. Je ne fais pas uniquement un plaidoyer *pro domo mea* ; pour ma maison.

Voici une supposition qui n'est pas chimérique : les socialistes nous envahissent, ce sont des obstinés ; leur idée marche ; c'est la terrible

menace de l'avenir, et cet avenir peut être demain. Quand ils seront maîtres, ils vous diront : *Ah ! républicains opportunistes et repus, vous avez pris votre temps pour confisquer lentement, hypocritement les communautés religieuses ; vous avez ouvert la porte, nous, nous n'avons pas besoin de tant de détours : nous vous confisquons tout d'un seul coup. N'avons-nous pas les mêmes droits que vous ?*

Réussiront-ils dans leurs projets destructeurs de toute société ? Je demande à Dieu de les arrêter. Mais vous, législateurs du 16 avril, vous leur avez donné l'exemple, et vous n'êtes pas à votre coup d'essai.

*
**

Les malheureux seront les premières victimes de cette exécration spoliation. Vous ignorez peut-être, mes chers amis, que les communautés distribuent chaque année deux cents millions en bonnes œuvres, c'est le fruit de leurs propres sacrifices, de leurs pieuses industries et des dons de la charité catholique. Nos gouvernants sont dans l'impossibilité de remplacer cette somme énorme : ils n'ont pas le sou, je le répète, ils n'ont pas le sou, malgré les impôts écrasants. Je vais vous le prouver.

Un de mes amis de Lyon, homme très honnête et très intelligent, m'a dit souvent : *Quand j'ai commencé ma profession, il me manquait huit mille francs pour avoir un sou*, ce qui signifiait que sa famille lui avait laissé huit mille francs de dettes. C'est parfaitement le cas du gouvernement républicain : en vingt ans, il a augmenté la dette nationale de vingt milliards, il doit quarante milliards ; donc, il lui manque quarante milliards pour avoir un sou net. Quand vous avez un sou et que vous le devez, c'est comme si vous n'aviez rien. Je n'oublierai jamais cette manière originale et spirituelle d'établir une situation financière. Vous vous en souviendrez tout aussi facilement que moi, et vous en ferez votre profit pour ne rien devoir, si vous pouvez.

Voilà donc une perte sèche de deux cents millions pour les malheureux. Les malheureux !!! ils ont bien d'autres soucis !!!

*
**

Les communautés religieuses ne se plaindront pas de n'avoir pas été défendues : tous les évêques, moins un, à ma connaissance, se sont levés pour soutenir leur cause. Nous n'en sommes pas à notre première preuve de dévouement à leur égard : qui donc, après les laïcisations, a conservé, rétabli, bâti les écoles, les asiles, les

providences, les hospices? Qui donc fournit le traitement des Frères et des Sœurs, charge écrasante pour nos pauvres curés et leurs paroissiens, parce que c'est le besoin qui revient chaque jour. Qui donc a remplacé les bourses des Séminaires? C'est nous, évêques, nous, prêtres, nous, catholiques. C'est nous, en réalité, qui avons été laïcisés. N'est-ce pas un peu ce qu'on appelle donner des coups à son prochain sur les épaules d'autrui? Nous sommes très fiers de les avoir sauvés : c'était notre devoir. Dans ma longue carrière, je n'ai pas de meilleure consolation, et je n'aurai pas de plus puissante recommandation au tribunal de Dieu que cette lutte incessante pour conserver mes œuvres autrefois paroissiales, diocésaines aujourd'hui. Si, par malheur, le collègue de Beauvais avait raison contre nous tous, je croirais subir, pour ma part, une humiliation inconsolable.

*
**

Vous allez me demander quelle est la pensée du Pape sur cet impôt scélérat. Le Pape ne veut pas se mêler de cette affaire : il nous laisse la liberté de nous en tirer comme nous pourrons, avec entente entre les intéressés, avec sagesse, prudence et force.

Le Pape n'a pas besoin de nous donner sa décision par ses paroles. Sa propre conduite nous montre le chemin.

Le Piémont lui a appliqué depuis vingt-cinq ans son droit d'accroissement et d'abonnement, en s'emparant de son domaine temporel, possédé pendant des siècles.

Depuis vingt-cinq ans, Pie IX et Léon XIII n'ont pas manqué une seule occasion de protester contre la spoliation.

Nous ne céderons pas nos droits, nous ne pouvons pas, et nous dirons toujours : « Non licet » ; vous êtes des voleurs.

Les situations sont semblables : en résistant et en protestant contre la violation de nos droits, nous imitons Pie IX, Léon XIII, tous les Souverains Pontifes de tous les temps, qui furent toujours le soutien des faibles contre les puissants.

*
**

Je vais à présent, mes chers amis, vous faire un reproche que votre conscience ne repoussera pas : c'est vous qui êtes la cause principale de la persécution que nous souffrons depuis vingt ans, et que nous avons endurée avec une patience stupide. Vous êtes le peuple souverain ; c'est vous qui transmettez le pouvoir au nom de

Dieu en nommant nos représentants, vous devriez les choisir honnêtes et consciencieux, capables de faire le bonheur du pays, en s'occupant de ses intérêts, et non de leur propre fortune dans les Panamas et les banques véreuses et autres tripotages financiers, dont vous faites les frais. Vous n'écoutez que les flatteurs qui vous promettent monts et merveilles le jour du scrutin, et ne vous connaissent plus le lendemain. Vous vous obstinez à être aveugles.

Evidemment, vous n'approuvez pas toutes les lois faites par vos députés et sénateurs ; vous ne leur avez pas donné le mandat de chasser les magistrats de leurs sièges, ni d'expulser les religieux de leur domicile, ni d'envoyer les séminaristes à la caserne, sans profit pour la défense nationale et au grand détriment des paroisses qui nous demandent des prêtres, que nous ne pouvons pas leur envoyer.

Vous ne leur avez pas donné le mandat de faire de la République une marâtre, traitant avec une révoltante partialité les enfants de la même famille ; vous condamnant à payer deux fois, et pour les écoles laïques que vous avez le droit de ne pas aimer, et pour nos écoles congréganistes, que vous avez le droit de préférer.

Vous ne leur avez pas donné le mandat de s'emparer des minces ressources de nos églises, et de rendre impossible l'administration de nos fabriques par une comptabilité illégale et inextricable.

Vous ne leur avez pas donné le mandat de prendre votre argent pour corrompre les électeurs. Rappelez-vous cette mémorable séance de l'Assemblée législative, il y a trois ans : cette Assemblée s'était subitement prise d'une honnête ardeur contre les flibustiers de Panama, qui avaient escroqué aux pauvres gens la modeste somme de *treize cents millions*. Un ministre agacé, un des plus capables, et qui en savait long, très long, se tournant vers certain côté de la Chambre, lui lança ces flagellantes paroles : « Mes vénérés collègues, ne faites pas tant de vertu en ce moment, si je n'avais pas pêché dans les caisses du Panama, plusieurs d'entre vous ne seraient pas sur ces bancs, et planteraient leurs choux à la ville et à la campagne!! » Leurs yeux restèrent immobiles et cristallisés sur la pointe de leurs bottines. Et, pour la première fois, on vit des fronts imperméables à la rougeur, rougir!!! Jamais plus vigoureux coups de lanière n'avaient été cinglés par une main plus impitoyable : c'était la main d'un ami. Cette apostrophe restera historique.

Vous ne leur avez pas donné le mandat de

supprimer l'indemnité de traitement de votre clergé. C'est une dette sacrée qu'on nous paye, et non un cadeau qu'on nous fait. C'est une dette acceptée et signée par la France, en retour des biens ecclésiastiques confisqués en 1789; on ne peut agir avec nous comme avec les fonctionnaires de l'État, dont on peut suspendre le traitement pour un temps et dans des conditions déterminées d'avance, et jamais arbitrairement, comme pour nous.

J'ai une profonde estime pour ces bons serviteurs; je suis dans les termes les plus corrects et les plus courtois avec toutes les administrations départementales, civiles et militaires. Depuis neuf ans que je suis à Aix, il ne s'est pas échangé un mot désagréable entre nous; toutes les difficultés ont été résolues à la satisfaction commune.

Mais je ne puis m'attribuer un titre qui ne m'appartient pas. Pour faire de moi un fonctionnaire, il faut faire mentir la grammaire et le dictionnaire. La grammaire et le dictionnaire enseignent que le *fonctionnaire est celui qui exerce une fonction au nom du supérieur qui l'a nommé*. Quelle est donc la fonction que j'exerce au nom de l'État? il ne m'a pas même donné le pouvoir de faire une goutte d'eau bénite.

Non, vous n'avez pas donné ces divers mandats à vos représentants, vous ne pouviez pas les donner. Vous n'avez pas le droit de commander le mal. Le mal n'a droit à aucun droit.

* *

Que faire donc? Ecoutez une courte histoire:

Il y avait autrefois à Rome un vieux citoyen nommé Caton, homme sévère et dur: il aimait beaucoup sa patrie; mais Rome avait une rivale, c'était Carthage, qui lui disputait l'empire du monde, et l'avait mise plus d'une fois à deux doigts de sa perte. Caton ne voyait de salut pour la République que dans l'anéantissement de son ennemie. A tout propos et hors de propos et dans un dîner, dans une conférence, à la fin d'un discours, dans une cérémonie religieuse, dans la rencontre d'un ami, le matin, le soir, le vieux républicain terminait par son éternel refrain: *Ergo delenda Carthago*; donc, il faut détruire Carthage; c'était sa monomanie patriotique. Il finit par avoir raison: Carthage fut anéantie.

Caton parlait en païen; chez les païens, la force prime le droit, comme chez M. de Bismarck et chez ses imitateurs.

Mais nous, nous sommes disciples de l'Évangile, nous ne voulons pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. Nous ne disons pas:

Ergo delenda respublica, sed convertenda; donc, il faut convertir la République, en la débarrassant de ses exploiters et de ses dilapidateurs si vivement flétris dans les récentes et formidables protestations des députés conservateurs. C'est encore de l'histoire.

Nous ne sommes pas ennemis du régime républicain, mais des iniquités commises en son nom. Le Pape nous a conseillé de l'accepter: nous l'acceptons, sans arrière-pensée, loyalement. Nous voulons bien être en République, jamais en Franc-Maçonnerie; c'est la Franc-Maçonnerie qui commande. Naguère, les francs-maçons se cachaient; à présent, ils disent publiquement qu'ils sont les maîtres: c'est presque une puissance officielle.

Nos députés et nos sénateurs sont en majorité francs-maçons: ils ne sont plus libres, ils ont abdiqué leur indépendance, et si la Loge leur enjoint de voter que deux et deux font cinq, ils voteront que deux et deux font cinq. Ils ont mieux fait: ils ont voté que moi, congréganiste, qui suis propriétaire d'un mur mitoyen avec mon voisin laïque, je payerai six francs pour ma moitié et lui un franc pour la sienne. Mais c'est absurde, dites-vous, oui, absolument absurde. Aussi, c'est la démonstration de l'iniquité par l'absurde.

Nous devons donc imiter le vieux Caton et répéter à temps et à contre-temps, à la ville, à la campagne, à la fin de nos discours et de nos conférences, dans nos Congrès, nous devons répéter, nous aussi notre refrain, notre *Delenda Carthago*, c'est-à-dire que nous devons partout travailler à rendre la République honnête, consciencieuse, juste, impartiale, reconnaissant les droits de chacun sans distinction et acception de personnes. A ses yeux, il ne doit y avoir que des Français en France. Mais, pour obtenir ce résultat, nous devons nous efforcer de moraliser, de redresser, d'éclairer le suffrage universel, et de faire comprendre aux électeurs que leurs véritables intérêts demandent qu'ils choisissent à tous les degrés des élections des représentants honnêtes et consciencieux.

Mes chers amis, je vous en prie, traitez donc la France comme vous traitez votre vigne, et votre champ: vous ne les livrez, autant que possible, qu'à des ouvriers probes et laborieux, qui rempliront fidèlement leur journée et ne voleront pas vos récoltes. Voilà le vrai *convertenda Carthago*. *La République en exercice, c'est le suffrage universel*.

Tant que nous n'en arriverons pas là, nous n'aurons pas saisi le taureau par les cornes, nous

aurons multiplié nos coups d'épée dans l'eau, nous n'aurons pas tiré la véritable conclusion. C'est beau d'aller dans les pèlerinages, qui réveillent la foi et manifestent la puissance miraculeuse de Dieu. Ce n'est pas assez, il faut mettre en pratique la maxime chrétienne : *Aide-toi et le ciel t'aidera*. Jésus-Christ n'a pas dit seulement : *Orate*, priez, mais *vigilate*, veillez, veillez. c'est le travail parfait. La sentinelle qui veille à la frontière est le premier soldat de l'armée. Jésus-Christ vous ordonne à tous d'être ce soldat. Pourquoi avez-vous bras et jambes, cœur et intelligence si ce n'est pour vous en servir? --- *Travaillons*, disait Jeanne d'Arc et *Dieu baillera la victoire*.

Je finis :

Nos communautés religieuses ne veulent pas et ne peuvent pas payer :

1^o Parce que la loi d'abonnement est souverainement injuste ; elle a contre elle la réprobation unanime de l'honnêteté publique : elle viole outrageusement la constitution républicaine, qui reconnaît l'égalité de tous les Français devant la loi de l'impôt, comme devant toutes les lois. Ici, c'est nous qui sommes les vrais défenseurs de la République.

2^o Elles ne veulent pas payer, parce qu'elles ne peuvent pas participer à une injustice. Leurs biens sont le patrimoine des pauvres ; elles n'en sont que les économes, et non les propriétaires ; elles ne peuvent trahir leurs bienfaiteurs.

3^o Elles voudraient payer qu'elles ne le pourraient pas, faute de ressources, je l'affirme ; chaque année, je viens au secours de plusieurs pour le pain quotidien.

C'est la loi elle-même qui les réduit à cette extrémité, et qui les force de dire que l'attitude passive est une impérieuse, une inévitable nécessité : *Non possumus*, nous ne pouvons pas, ni moralement, ni matériellement.

Les donneurs de conseils à *la soumission* ne disent jamais un mot de cette impossibilité matérielle à payer : cependant la question est capitale. Quand il n'y a rien, comment payer ? L'immense majorité de nos communautés religieuses est dans ce cas. Nos persécuteurs le savent très bien : ils sont habiles et méchants.

Il est probable, mes chers amis, que nos admirables communautés passeront par de très douloureuses épreuves. Notre mort, à nous, catholiques, est décidée dans la synagogue de Satan, qui n'eut jamais d'armée plus nombreuse et plus formidablement organisée. Je vois l'horizon noir de tempêtes, et je ne suis point un trembleur. Qui ne se rend pas à cette évidence, plus lumineuse que le soleil, ne veut rien voir et rien

entendre ; il a un triple rang d'écailles sur les deux yeux et du plomb fondu dans les deux oreilles.

Prions, parlons, agissons, défendons nos droits, éclairons l'opinion publique, crions bien haut : *Domine, vim patior, responde pro me* ; Seigneur, je souffre violence, répondez pour moi. Les détrousseurs nocturnes ne craignent que le bruit, la petite lampe qui brille à la fenêtre et le gardien vigilant de toutes les avenues de la maison. Ayons confiance en Dieu qui aura pitié de ses pauvres, de ses orphelins, de ses malades, des abandonnés, qui sont les plus menacés.

La persécution soufferte pour la justice est une semence de chrétiens, et, à plus forte raison, de bonnes œuvres.

Pour dire toute ma pensée, nos gouvernants ne sont pas étonnés, ni fâchés de nos protestations, qui leur donnent un argument contre les ordres impératifs des Loges. En particulier, ils sont assez raisonnables, mais en séances législatives, ils perdent tête et cœur, quand il s'agit de la religion catholique : on se croirait bien plus loin que Charenton : c'est indigne des représentants de la France, je le sais, je l'ai vu. — Un des leurs, un des plus importants, disait, il y a un mois : *Vous autres, catholiques, vous attendrez béatement tout du temps. Vous, vous avez la force et le droit, vous ne savez pas vous en servir*. Pourquoi vous défendez-vous si mal ?

Il faut bien supposer qu'il reste encore quelque chose d'humain dans ces consciences vendues par ambition, mais qui voudraient être libres. — La liberté est notre premier bien et notre premier besoin. L'esclave n'est plus un homme.

Croyez, mes chers amis, que cette instruction très familière est le cri d'un cœur profondément français, et qui ne réclame en son nom et au vôtre que ses droits de Français. J'ai cherché à vous parler bien simplement, afin d'être compris et retenu de tous, c'est comme un prône du vieux curé de Lyon.

Je vous ai dit nettement et franchement toute ma pensée. Permis à chacun de juger autrement cette épouvantable situation. Pour moi, j'ai fait mon devoir, j'ai délivré mon âme. Je crois vous avoir dit toute la vérité. Moi, je ne vous trompe pas.

Recevez l'assurance de mon attachement le plus cordial et le plus dévoué.

† XAVIER,

Archevêque d'Aix, Arles et Embrun.

Aix, le 25 août 1895.

Fête de saint Louis, roi de France, le plus illustre des Français, parce qu'il fut le plus chrétien, se glorifiant de n'être que l'humble seigneur du Christ Jésus.

GUÉRISON MIRACULEUSE

D'UNE DES MALADES

envoyées à Lourdes par Miss Vaughan.

On lit dans le *Pèlerin* (n° du 29 septembre) :

Nous croyons que nos lecteurs trouveront ici avec intérêt le récit de la guérison d'une des malades envoyées à Lourdes aux frais de la célèbre ex-luciférienne, afin d'obtenir la foi entière.

M^{lle} Louise Dansette, âgée de trente-deux ans, avait été atteinte, au mois d'août 1894, d'une congestion pulmonaire fort grave. La maladie laissa des traces de tuberculose au poumon gauche.

Une rechute terrible se produisit le 17 février dernier, et les divers médecins consultés conclurent tous à une tuberculose chronique. Les mois qui suivirent furent marqués par de très fréquentes suffocations, des quintes de toux nombreuses et douloureuses, la perte presque complète du sommeil et surtout d'abondants vomissements de sang qui se produisaient plusieurs fois par semaine.

Au mois de mai, M^{lle} Louise Dansette sollicita et obtint son admission au Pèlerinage national, et elle présenta ce certificat signé d'un nom qui fait autorité dans la science médicale :

« Paris, le 7 mai 1895.

« Je soussigné, certifie que M^{lle} Louise Dansette, âgée de trente-deux ans, ouvrière fleuriste, demeurant, 6, rue Monsigny, est atteinte d'une affection tuberculeuse du sommet du poumon gauche, où j'ai constaté des points en voie de ramollissement qui ont donné lieu à de nombreux crachements de sang. »

Le mal ne tarda pas à empirer, et, le 4 juin, une hémorragie si violente se produisit que les inquiétudes les plus vives se manifestèrent dans l'entourage de la malade. *On crut même devoir lui donner les derniers sacrements, tant la faiblesse était grande et les étouffements effrayants.*

Au mois de juillet, miss Diana Vaughan ayant envoyé une somme pour l'envoi à Lourdes des pèlerins appartenant à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, on eut la pensée de choisir M^{lle} Louise Dansette parmi ces pèlerins, et des démarches furent faites pour que sa bienfaitrice au Pèlerinage national fût miss Diana Vaughan.

On espérait, en effet, une guérison à Lourdes, et voici ce qui était écrit au commen-

cement d'août dans les *Annales de l'Archiconfrérie* :

« Le choix de ces personnes a été fait de manière à correspondre à ses désirs (ceux de la vaillante convertie). L'une des personnes désignées a été acceptée comme malade pour le Pèlerinage national : elle est atteinte de tuberculose pulmonaire, et l'on espère que la Très Sainte Vierge daignera, par une guérison merveilleuse, témoigner sa bienveillance à la nouvelle convertie. »

Quelques jours avant le départ pour Lourdes M^{lle} Louise Dansette, examinée pendant près de deux heures par un des médecins de Notre-Dame de Salut, était par lui désignée pour faire partie du train blanc, le train des grands malades.

Enfin, examinée quelques jours après par son médecin habituel, la malade apprit de lui que le poumon droit se prenait à son tour, et un large vésicatoire fut ordonné. Inutile de dire que la prescription du docteur ne fut pas suivie ; à partir de ce moment, M^{lle} Dansette ne prit plus aucune potion.

Partie le 17 pour Lourdes, la malade fut encore extrêmement souffrante en wagon : crachements de sang et suffocations lui rendirent le voyage très douloureux. A Poitiers, cependant, une amélioration sensible se produisit, et le voyage devint plus facile.

A l'arrivée à Lourdes, les crachements de sang se reproduisent, et la pauvre malade doit passer au lit la fin du premier jour de son pèlerinage. Relevée le lendemain, elle se rend à la piscine. Là, plongée dans l'eau glaciale, elle se sent mieux tout à coup et sort seule de la piscine.

Désormais, il lui semble qu'elle est absolument guérie, elle ne ressent plus aucune fatigue et peut suivre les cérémonies du pèlerinage. Toutefois, elle ne se présente pas au bureau des constatations : on lui avait tant dit que sa maladie est une maladie de langueur qu'elle voulait laisser s'écouler quelques jours avant de proclamer sa guérison.

De fait, dès son retour à Paris, M^{lle} Louise Dansette est comme transformée : elle ne sent plus de douleurs, quelles qu'elles soient ; aucune suffocation ; elle dort comme un enfant et monte, plusieurs fois par jour, ses cinq étages sans fatigue ni étouffements ; l'appétit est revenu et, avec lui, les forces reprennent. Enfin, depuis le 21 août, jour où elle s'est plongée dans la piscine, aucun crachement de sang !

Il ne restait plus qu'à faire constater officiellement la guérison. Malheureusement, le docteur qui a signé le certificat et celui qui a fait admettre au train blanc sont tous deux absent de Paris. M^{lle} Dansette va donc trouver un

médecin qu'on lui recommande comme très consciencieux, et elle lui pose nettement la question : « Je me suis soignée depuis six mois, et l'on m'a dit que j'étais tuberculeuse; maintenant, je me sens beaucoup mieux, et je voudrais être auscultée avec soin, pour savoir si vraiment je suis guérie et si je peux reprendre mon travail. » Le docteur l'ausculte donc avec le plus grand soin : il constate au poumon gauche des lésions qui ont été graves, mais elles sont anciennes, dit-il, et maintenant entièrement cicatrisées. Il la déclare donc guérie, affirme qu'on peut venir le trouver et qu'il répétera son diagnostic. Il n'hésite pas à rédiger le certificat suivant :

« Je soussigné, docteur en médecine, certifie que M^{lle} Louise Dansette, 6, rue Monsigny, est actuellement guérie de la bronchite pour laquelle elle s'est soignée pendant un an, et qu'elle peut reprendre sans crainte ses occupations.

« 5 septembre 1895. »

En même temps, par une permission providentielle, en cette même première semaine de septembre, le prêtre qui avait administré M^{lle} Louise Dansette et le médecin qui avait signé le certificat se trouvaient ensemble au bord de la mer. *Tous deux ignoraient la guérison* ; la conversation vint à tomber sur la malade de la rue Monsigny et le docteur déclara très nettement que la pauvre enfant était absolument perdue. « *Non seulement, disait-il, elle est tuberculeuse, mais ces hémoptysies terribles l'ont absolument épuisée, la science ne peut plus rien pour elle; il faut la laisser dans sa chambre en lui accordant le plus de douceurs possibles, car elle n'en a probablement pas pour un mois.* »

La double constatation se trouvait donc faite en même temps, et dans des conditions d'impartialité absolue.

Pour nous, qui n'avons appris que ces jours-ci cette dernière conversation, la preuve est péremptoire : la guérison était impossible humainement parlant, elle a eu lieu instantanément à Lourdes.

La Sainte Vierge, par cette guérison miraculeuse, avait récompensé la foi de la malade et montré en même temps sa bienveillance maternelle pour miss Diana Vaughan, qui, le 24 août (jour de la rentrée du pèlerinage à Paris), faisait sa Première Communion.

M^{lle} Louise Dansette espère pouvoir, comme elle l'avait promis, se consacrer à Dieu dans le service des malades. Miss Vaughan va combattre le bon combat contre la Franc-Maçonnerie et le luciférianisme.

Gloire à Dieu ! gloire à Marie !

L'ATTITUDE PASSIVE

Le Comité des religieux qui a si énergiquement travaillé à unir les congrégations, selon l'esprit de la note cardinalice, dans une tactique de résistance, a adressé, le 29 septembre, à ses adhérents, une lettre dont nous avons reçu communication.

Révérands Pères,
Très chers Frères,
Révérendes Mères,
Très chères Sœurs,

Bientôt, nous pourrions même dire dans quelques jours, nous touchons au terme indiqué comme dernière limite accordée pour la liquidation de l'arriéré, dont la plupart des congrégations sont censées débitrices du droit dit d'accroissement.

Cette date du 15 octobre aura une grande importance pour la grave question de l'attitude passive, en face de la loi dite d'abonnement, attitude dictée par notre conscience pour l'amour et l'honneur de Dieu, et les droits de notre sainte Mère l'Eglise.

En présence de cette échéance, nous voulons, aujourd'hui, manifester aux nombreux religieux et aux plus nombreuses et admirables religieuses, appartenant à des congrégations autorisées et non autorisées, qui ont adhéré et adhèrent chaque jour au Comité, la grande consolation et l'édification que ces adhésions généreuses, et souvent très énergiques, nous apportent.

Nous voulons, de plus, vous rappeler l'origine du Comité, quelle a été et quelle est son action, et quelle est toujours sa pensée.

Dès le début, le T. R. P. Le Doré, supérieur général des Eudistes, après en avoir conféré avec S. Em. le cardinal Richard, archevêque de Paris, et avec son assentiment et sa bénédiction, convoqua chez lui les religieux de tous les ordres, congrégations, instituts d'hommes, inscrits au bref de l'archidiocèse de Paris.

A peu près tous les ordres et instituts se rendirent à cette invitation, représentés les uns par les supérieurs majeurs, les autres par les délégués des supérieurs majeurs ; ces délégués ne pouvant s'y présenter et y assister autrement, et devant, après chaque réunion, en référer à leurs supérieurs respectifs.

Les réunions ont toujours eu lieu, depuis, dans le même local, fraternellement offert par le sympathique et courageux champion de notre cause, que nous ne saurions trop remercier de son initiative et de cette hospitalité.

Ces réunions eurent premièrement pour but de s'éclairer mutuellement sur la loi dite d'abonnement, sur l'attitude qu'il convien-

draient de prendre, et d'échanger sur ce sujet les pensées de tous.

La question posée tout d'abord par un des religieux des plus anciens ordres de l'Eglise, fut celle-ci :

« Cette loi est-elle injuste dans son principe, ou seulement dans son application ? »

On peut voir que quelles que soient les raisons si lumineuses et si éloquemment exposées dans la Chambre et au Sénat par les députés et sénateurs catholiques, on peut voir, disons-nous, avec quelle prudence le Comité voulait procéder.

Une Commission formée de deux religieux appartenant à des Congrégations autorisées, et de deux religieux appartenant à des congrégations non autorisées, fut chargée de demander à ces jurisconsultes compétents la solution de cette question.

La réponse rapportée au Comité fut que cette loi était exceptionnelle et injuste, contraire à la Constitution, violant le principe de l'égalité de tous les citoyens devant la loi. Loi par conséquent inique et inconstitutionnelle, loi spoliatrice, de plus sacrilège car il s'agit des biens de l'Eglise.

Dès lors, la conscience des membres du Comité était formée, si le refus de s'y soumettre était regardé, à l'unanimité de tous les membres présents, comme la conduite qu'il convenait de tenir.

La forme que doit prendre, dans la pratique, cette attitude, dépend des diverses conditions de chaque institut.

Cette question n'échappa pas à nos observations, non pour diviser les esprits, comme ont pu le faire croire quelques comptes rendus fantaisistes de personnes mal renseignées, mais pour en envisager les conséquences, en leur rang.

C'est après ces préliminaires que le Comité, cédant aux désirs, aux questions et aux instances de plusieurs Communautés de toute la France, envoya, le 24 juin de cette année, la première circulaire que vous avez reçue, indiquant cette résistance, qu'elle qualifia, d'après un conseil venu d'en haut, et comme il convenait, non de résistance agressive et violente, mais de résistance, ou mieux d'attitude passive. Circulaire qui nous valut immédiatement de nombreuses lettres de remerciements et d'adhésions de Congrégations de religieux et de religieuses de Paris, et de la province.

Fort de cette conformité de sentiments, de cette union avec toutes ces congrégations, le Comité considéra comme un devoir de faire ce qu'il n'aurait pas osé de lui-même jusque-là, c'est-à-dire d'envoyer, au nom de tous ses adhérents et au sien, une adresse, en fait, tardive, de reconnaissance, aux Eminentissimes cardinaux de Reims et de Paris, aux évêques

et au clergé, pour leur généreuse défense des droits de la Sainte Eglise et des nôtres.

Les adhésions devenant de plus en plus nombreuses, le Comité a voulu faire parvenir au Père commun des fidèles l'historique de sa fondation et de sa formation, l'exposé de ses actes et le tableau des résultats acquis. Une lettre datée du 10 août 1895 a été remise à S. S. Léon XIII à cet effet, avec la liste déjà fort longue, à cette époque, des congrégations autorisées et non autorisées qui s'étaient affirmées pour l'attitude passive.

Cette liste portait à Léon XIII les noms de nombreuses congrégations religieuses d'hommes et de femmes, dont plusieurs à supérieurs généraux et supérieures générales, comptant les unes 10, 12, 14 maisons en France, 6.000 et 4.000 membres, etc.

Notre lettre, d'ailleurs, respectant le silence du Souverain Pontife, ne sollicitait aucune réponse. Nous voulions informer Sa Sainteté des faits et gestes du Comité. Nous savons et comprenons sa pensée, cela nous suffisait.

Jamais nous n'avons eu la prétention de dicter une décision à personne. On l'a vu, réunis d'abord entre nous pour échanger nos pensées, sollicités ensuite par beaucoup, nous avons pensé tout haut. Et nous avons été grandement fortifiés dans notre propre conduite, en recevant de chaleureux remerciements pour cette manifestation et les sympathiques témoignages des sentiments de foi, de fermeté et d'esprit de sacrifice qui nous arrivaient et nous arrivent encore à chaque instant.

Qu'il nous soit permis de faire quelques brèves et rares citations, prises dans les dernières lettres reçues.

« Nous sommes autorisées. Hélas ! mais qu'importe ! il me semble que tout abandonner sera le meilleur expédient pour tout retrouver..... »

Autre lettre :

« Nous sommes bien déterminées à souffrir, plutôt que de trahir les droits de la Sainte Eglise et ceux de ses enfants. Si on nous dépouille, si on nous chasse de notre béni monastère, le bon Dieu aura pitié de nous. Nous dépouiller de nous-mêmes : jamais ! »

Une autre encore :

« Pendant que vous prenez place au premier rang dans une lutte sérieuse et soutenue, nous nous efforçons de vous aider dans la mesure de notre puissance par la prière et la pénitence... Il s'agit vraiment d'une guerre de religion. Pour résister jusqu'au bout, sans faiblir, nous pouvons compter sur les forces surnaturelles réservées aux confesseurs de la foi, et, s'il le fallait, notre siècle aurait encore la gloire de fournir de nouveaux martyrs à la

Sainte Eglise, et de préparer ainsi un meilleur avenir à la France. »

Et ce sont d'humbles femmes qui, du fond de leurs asiles menacés, s'expriment ainsi.

Encore une citation, et ce sera la dernière ; il s'agit d'une congrégation d'hommes, autorisée.

« Dès la première séance de notre Chapitre général que Monseigneur... a bien voulu présider, à l'unanimité, nous lui avons énergiquement déclaré que nous options pour l'attitude passive la plus absolue. »

Il faut nous borner, nous aurions trop à citer. Et toujours dans le même style.

C'est ainsi que, sans nous l'être proposé, le Comité est devenu un moyen de propagande, et puis, non une réunion délibérante mais un centre de sentiments et de résolutions, un groupe de défenseurs unis pour l'honneur de Dieu et les droits de son Eglise.

Que n'a-t-on pas insinué pour nous diviser, en alléguant, ce qui est vrai, que les intérêts temporels et la situation des uns et des autres n'étaient pas les mêmes.

Pour nous, nous l'avons déjà dit, et nous ne saurions trop le redire ; pour nous, la question qui domine les situations et les intérêts temporels est celle-ci : se soumettre à une loi sacrilège, ou ne pas s'y soumettre. C'est avant tout une question de principes.

Tous ont à se prononcer sur cette question. Tous sont visés. Les non autorisés sont même *privilegiés*, la taxe pour eux est de 0 fr. 40, tandis qu'elle n'est que de 0 fr. 30 pour les autorisés. Et si les moyens d'action pour défendre les biens et les droits de l'Eglise ne sont pas les mêmes pour tous, les congrégations non autorisées ne se font pas illusion. La haine des sectaires et des francs-maçons qui ont juré la guerre au Christ et à son Eglise saura bien les poursuivre sous toutes les formes. Leur attitude, peut-être, les exposera à de plus terribles représailles ; on le leur dit, pour qu'ils n'en ignorent.

« Les autres (écrit un des plus ardents apôtres de la persécution religieuse), les autres..... (les non autorisés) ils feront bien de réfléchir que le Gouvernement est encore mieux armé contre eux que contre les Congrégations reconnues. »

Les autres y ont suffisamment *réfléchi*, et au lieu de dire : Laissons la part du feu..... ils ont dit : Qui touche à l'un de nous nous touche tous.

Et quand les évêques, le clergé et des laïques, qui ne sont pas actuellement en cause, s'intéressent aux religieux sans distinction, les religieux se sépareraient entre eux ? Tous veulent être solidaires, n'avoir qu'un cœur et qu'une âme. C'est ainsi qu'ils entendent dans toute son étendue la communion des saints.

Sommes-nous des insurgés ? Non ! nous payons autant d'impôts que tous les citoyens. Nous payons tous les impôts ordinaires, les droits de mainmorte ou les droits de succession ou de mutation, comme tout le monde ; et en résistant à cette loi exceptionnelle, nous sommes les défenseurs courageux de la Constitution qui régit la France et des droits de tous les citoyens français, de cette légende inscrite sur tous les murs : *Liberté, Egalité, Fraternité* !

Et les œuvres ?

Ah ! quand les Papes se laissaient martyriser, ils laissaient le gouvernement de l'Eglise universelle et ses œuvres aux soins de la Providence de Dieu qui savait y pourvoir.

On dit que quelques congrégations hésiteraient..... Il est évident que si quelques-uns abandonnaient ainsi la cause commune, la situation des autres deviendrait, par leur fait, plus grave au point de vue temporel. Ce serait une bien grande responsabilité, sans doute... ne les jugeons pas.

Pour nous, souvenons-nous d'une page de nos Livres Saints.

Pour combattre les Madianites qui opprimaient les Israélites, Gédéon avait rassemblé son armée. Dieu lui dit qu'il devait éloigner tous ceux qui se sentaient faibles et pusillanimes... il n'en resta plus que trois cents. « C'est avec ces trois cents hommes que je vous sauverai, lui dit le Seigneur. » (Liv. des Juges, ch. vii.)

Nous serons plus de trois cents, et pour Dieu et pour l'Eglise, nous sommes la grosse majorité, nous serons des milliers, plus de cent mille, entre les mains de Dieu, et pour l'Eglise, nous ne voulons être ni faibles ni pusillanimes. Nous ne livrerons pas, de nos mains, les biens de Dieu. On nous les ravira, si on l'ose !....

Et Dieu nous les rendra, s'il lui plaît, au centuple en ce monde. Il nous les rendra, toujours, sûrement bien autrement au ciel !

Le président,

FR. STANISLAS,

F. M. capucin.

Le secrétaire,

V. DE P. BAILLY,

des Augustins de l'Assomption.

Voici, d'autre part, la lettre que S. E. le Cardinal Richard, archevêque de Paris, a adressée à M. Félix Faure, président de la République :

Paris, le 29 septembre 1895.

Monsieur le président,

Dans l'entretien que vous m'avez permis d'avoir avec vous au moment où les Chambres allaient être appelées à se prononcer sur la loi dite d'abonnement,

j'ai eu l'honneur de vous exposer les graves préoccupations que ce projet de loi causait à l'épiscopat. Nos préoccupations étaient fondées.

La loi du 16 avril a ému l'opinion et laissé une douloureuse impression chez tous les catholiques. On se tromperait, si l'on ne voyait qu'une émotion factice et passagère dans les discussions soulevées à l'occasion de cet acte législatif. Une atteinte profonde a été portée à la conscience catholique au moment même où l'apaisement se faisait dans les esprits sur le terrain des institutions politiques qui nous régissent.

Quand un ministre a cru pouvoir dire devant les Chambres qu'« un esprit nouveau » se manifestait dans le pays, ce n'était pas un mot vide de sens. Partout on est las de la persécution religieuse que les sectes maçonniques dirigent contre l'Eglise depuis vingt ans. On aspire à l'union de tous les enfants de la France pour travailler de concert aux grands intérêts du pays, loin de s'épuiser en discussions stériles et de poursuivre l'oppression des consciences chrétiennes. En frappant les communautés d'un impôt exceptionnel et contraire à la Constitution, la loi du 16 avril est venue à l'encontre de ce mouvement d'opinion qui tend à l'apaisement des esprits.

Ce mouvement venait d'être puissamment secondé par les conseils salutaires que le Souverain Pontife dans son amour pour notre patrie, nous donnait de faire trêve aux dissentiments politiques et de nous unir dans la défense de la religion et de l'ordre social : conseils qui, quoi qu'on dise, ont porté leurs fruits. Les catholiques, en effet, ne refusent pas un loyal concours aux affaires du pays ; ils demandent seulement que leurs adversaires n'aient pas la prétention de faire de l'ensemble des lois antichrétiennes la constitution essentielle de la République.

Quels sont les vrais amis de la France ? Ceux qui, en acceptant loyalement la forme du gouvernement républicain, veulent non des privilèges, mais la liberté et l'égalité devant la loi ; ou ceux qui prétendent défendre la République en imposant le joug de leurs doctrines au pays ?

La nation, d'ailleurs, dans son ensemble, n'a pas ratifié par son suffrage les mesures d'exception prises contre les congrégations religieuses dans le cours de ces dernières années.

Quand les religieux ont été exclus des écoles communales au mépris de la Constitution qui déclare les fonctions publiques accessibles à tous les Français, les pères et les mères de famille n'en ont-ils pas moins continué de confier leurs enfants aux Frères et aux Sœurs partout où les sacrifices de la charité privée ont permis d'ouvrir une école libre ? Ce que nous constatons tous les jours des résultats de l'école sans Dieu par la criminalité précoce des enfants et des jeunes gens, ne justifie que trop la préférence donnée par les parents à l'école chrétienne.

Est-il besoin de rappeler que les malades ne cessent de réclamer les Sœurs dans les hôpitaux d'où elles ont été exclues, et n'a-t-on pas encore recours à elles pour le service de nos ambulances en temps de guerre ?

Ces faits indiquent suffisamment que, dans la disposition actuelle des esprits, on ne saurait voir un acte de révolte contre le gouvernement de la part des congrégations religieuses qui, frappées d'un impôt exceptionnel, contrairement à la Constitution, et conduite par cet impôt à la ruine, n'iraient pas d'elles-mêmes porter au fisc l'argent qu'elles doivent à la libéralité des fidèles pour les œuvres d'éducation et de charité. Ne serait-il pas douloureux de voir l'administration employer les voies de rigueur contre des institutions qui ne réclament que l'égalité devant l'impôt ?

Après tant de preuves du dévouement de nos communautés religieuses à l'intérieur et à l'étranger où elles propagent et maintiennent l'influence française, nous avons le devoir, Monsieur le président, et nous croyons avoir le droit de réclamer qu'on ne les mette pas en dehors du droit commun et que les lois fiscales portées contre elles, au lieu d'être aggravées à chaque budget, soient réformées pour leur assurer désormais l'égalité devant l'impôt ?

La France est chrétienne et veut rester chrétienne, les sectes maçonniques voudraient la déchristianiser en la soumettant à des lois contraires à ses véritables intérêts. Pour tout esprit clairvoyant, la loi du 16 avril se rattache à un ensemble de dispositions législatives destinées à enchaîner la liberté religieuse. Nous avons vu ces dispositions se succéder, dans le cours des dernières années, suivant un programme que l'on ne se donne pas la peine de dissimuler. Il semblerait même, aux yeux de nos adversaires, qu'il n'y ait qu'un seul péril à redouter pour la France : le christianisme, comme si le pays n'était pas couvert des institutions bienfaisantes que l'Eglise a créées et que la charité entretient avec un dévouement qui ne se lasse pas ! Mais pendant qu'on fait la guerre à l'Eglise, on paraît oublier qu'il y a autour de nous des périls autrement redoutables : les passions subversives qui fermentent dans les masses et dont plus d'un indice nous annonce parfois le réveil toujours menaçant.

Evêque et Français, nous ne pouvons demeurer indifférent à l'avenir du pays. Et si, d'une part, en réclamant pour les congrégations religieuses la liberté et l'égalité devant la loi, nous sommes persuadé que bien loin de compromettre l'apaisement des esprits désiré par tous les bons citoyens, nous indiquons au contraire les véritables conditions d'une paix durable ; c'est de plus pour nous un devoir d'avertir le pays des dangers que lui préparent l'athéisme légal et la négation des vérités religieuses qui sont la base de toute société civilisée, et de lui signaler en même temps les périls qui attendent les peuples quand les passions déchainées ne trouvent plus devant elles aucune barrière morale.

Loin de nous la pensée de désespérer de la patrie. Notre espoir le plus cher, notre vœu le plus ardent est de voir tous les hommes de bien unis dans un même dessein, dans un même dévouement pour l'honneur et la prospérité de la France. « Nous ne saurions, en effet, nous résigner à la pensée que la

France se laissera jamais dépouiller des saintes croyances qui ont fait sa gloire dans le passé et qui lui ont assuré le premier rang parmi les nations. » (Dernières paroles du cardinal Guibert au président de la République trois mois avant sa mort.)

Ces vœux qu'inspire à un évêque déjà vieilli dans la charge pastorale son amour de la patrie française, je les confie, Monsieur le Président, à votre patriotisme éclairé et vous prie d'agréer l'hommage de ma plus respectueuse et haute considération.

FRANÇOIS, Cardinal RICHARD,
Archevêque de Paris.

CONGRÈS DE LA LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT

On lit dans *La Lanterne*, n° du 29 septembre :

La première section du Congrès de l'enseignement, sous la présidence de M. Jacquin, conseiller d'Etat, vient d'adopter à l'unanimité, sur le rapport de M. Max Leclerc, une importante résolution qui résume les travaux du Congrès.

Le 15^e Congrès national de la Ligue de l'enseignement recommande la création de cercles et patronages démocratiques de la jeunesse française;

Offre le concours de la Ligue pour établir et maintenir entre eux un lien commun, et fait appel pour cette œuvre nationale, avec l'aide de la presse républicaine, à tous les citoyens et à toutes les associations de bonne volonté.

Au cours de la séance d'hier, M. Adrien Duvand a exposé les avantages de la décentralisation, la nécessité de réagir contre le développement croissant des grandes agglomérations, l'utilité qu'il y a à pratiquer dans les travaux politiques et administratifs la méthode de la division du travail, l'économie, une meilleure et plus rapide gestion des affaires locales, plus de simplicité dans les mœurs politiques, etc., etc.

Pendant la séance, il a été procédé à un scrutin pour le renouvellement du tiers sortant des membres du Conseil général de la Ligue, le remplacement d'un membre décédé, M. Jean Macé et d'un démissionnaire.

Ont été élus pour trois ans : MM. Léon Bourgeois, Depasse, Jacquin, Ed. Petit, Cavé, docteur Javal, Laya, Léon Roblin, Aussel, Dessoyé, Bourgeois (Jura); pour un an : M. Napoléon Ney.

La séance a été levée à six heures.

On peut être sûr, ajouterons-nous, que tous les noms donnés ci-dessus par *La Lanterne*, sont ceux de francs-maçons, et non pas des moins actifs.

On voit aussi par là que nos adversaires ne s'endorment pas, et que toutes leurs œuvres inspirées par la secte fonctionnent plus que jamais. Quand les catholiques comprendront-ils que, pour vaincre, c'est sur le terrain anti-maçonique qu'il faut se placer ?

MAÇONS ET ANTI-MAÇONS.

Le mouvement anti-maçonique qui commence et qui ne fera qu'augmenter, — nous l'espérons, — met en souci les sectaires; les Frères Trois-Points s'étaient accoutumés à triompher sans aucune résistance. C'est pourquoi, maintenant que les catholiques secouent leur torpeur, les fils d'Hiram ne peuvent en croire leurs yeux.

L'*Union Anti-Maçonique* est donc une œuvre excellente, puisqu'à peine née elle met déjà nos adversaires en émoi.

Nous avons la constatation de cet état d'esprit dans deux articles d'interviews du *Matin*, journal fort éclectique. Nous les reproduisons à titre de curiosité, qui ne manque pas d'être néanmoins instructive. Le premier est du 16 septembre, et le second du 19.

CHEZ LES FRANC-MAÇONS.

(1^{er} Article.)

Un journal annonçait récemment que le convent maçonique siégeant rue Cadet avait, à l'unanimité, voté la somme de 500 francs aux grévistes verriers de Carmaux.

D'autre part, la *Croix* propose d'établir des casiers maçoniques « calqués sur les casiers judiciaires ordinaires, dont ils deviendraient le corollaire obligé ». Cette innovation aurait pour but de permettre aux intéressés de se défendre contre la franc-maçonnerie et, à qui-conque le souhaite, « de réfuter victorieusement le reproche ou le simple soupçon de luciférianisme ».

Enfin, de Belgique, on nous fait prévoir la réunion d'un congrès Anti-Maçonique organisé par les catholiques italiens, « imposante manifestation du monde entier contre la fête maçonique du 25^e anniversaire de la sacrilège brèche de la Porta Pia ».

Il était intéressant, à propos de ces nouvelles, d'étudier, sans parti pris, quel est, aujourd'hui, l'état de l'opinion en ce qui concerne la Franc-Maçonnerie, que des polémiques retentissantes ont, en quelque sorte, remise à l'ordre du jour. Après une période de calme relatif, pendant laquelle cléricaux et francs-maçons paraissaient avoir temporairement désarmé, les passions assoupies se réveillent, des orages se préparent : on dirait les luttes d'autre fois sur le point de recommencer plus violentes que jamais. S'il en est ainsi, ce sera la faillite de « *l'esprit nouveau* », dont on nous avait promis, à brève échéance, le triomphe définitif.

On sait quelle campagne violente est menée contre la Franc-Maçonnerie. Nous avons voulu

savoir ce qu'en pensait le Grand-Orient de France, et nous nous sommes adressé à l'un de ses dignitaires de l'ordre le plus élevé. C'est l'opinion exacte de cet homme aux convictions passionnées que nous allons essayer de traduire, ou plutôt de sténographier.

Mais avant de laisser la parole à notre interlocuteur, peut-être n'est-il pas inutile d'apprendre aux profanes ce qu'est un convent.

On nomme ainsi la réunion annuelle obligatoire des délégués envoyés par chacune des 500 loges formant la Fédération du Grand-Orient de France.

Le convent élit, par tiers, le conseil de l'ordre, composé de 33 membres, lequel est, à proprement parler, le pouvoir exécutif de la Fédération.

Le convent se réunit à Paris, le second lundi de septembre. Les travaux durent une semaine. Il y a neuf bureaux et commissions.

Chaque jour, une séance plénière.

On passe en revue l'année écoulée, on vote les propositions transmises régulièrement, les comptes sont vérifiés, le budget est établi.

Le résumé des travaux se retrouve au *Bulletin officiel de la Fédération*.

Le convent se termine par un banquet, auquel tous les délégués sont tenus d'assister. D'importants discours y sont souvent prononcés.

Le convent donne lieu à une dépense annuelle d'environ *quarante-cinq mille francs*. Les délégués n'ont à supporter ni frais de voyage, ni frais de séjour, ni même le coût du banquet.

Voici maintenant les idées qu'un très haut dignitaire de l'ordre a bien voulu nous exposer avec une chaleur digne... *des loges*.

Par cette fin de siècle vraiment sceptique, nous écoutons avec un peu de surprise cet abondant causeur, visiblement persuadé que « c'est arrivé ».

Nous notons à la hâte les paroles qui se pressent et se bousculent sur de vraies lèvres de sectaire :

« Des luttes nouvelles sont proches. Lutttes acharnées. Elles sont inévitables. L'attitude des cléricaux ne peut laisser aucune illusion à cet égard. L'idée du casier Anti-Maçonnique prouve qu'on entend nous attaquer, même dans la vie privée, même sur le terrain des intérêts matériels.

« Le Congrès Anti-Maçonnique annoncé pour remettre en question l'unité italienne est impossible en Belgique. Le gouvernement ne permettra pas cette levée de boucliers contre une nation amie. Rome est et restera italienne, intangible.

« Quant à notre vote en faveur des grévistes verriers de Carmaux, il n'est pas sans précédent. Nous avons cru déjà devoir intervenir en faveur de ces mêmes ouvriers. Aujourd'hui,

selon la très juste expression du délégué d'Albi, c'est M. Rességuier, c'est le patron qui est en grève.

« Nos adversaires savent, depuis des siècles, ce que vaut une organisation qui survit aux hommes, aux événements, aux passions changeantes. Cette organisation, cette hiérarchie, cette discipline qu'ils nous reprochent, ne les ont-ils pas ?

« Il leur sied mal de ridiculiser nos symboles. Les leurs sont-ils plus clairs pour les hommes superficiels ? Ne faudra-t-il pas toujours concrétiser, matérialiser ce qui, trop imprécis, échapperait aux masses ?

« Les attaques récentes nous sont utiles. C'est le canon d'alarme. Nous allons serrer les rangs. Un peu mous, en temps de calme, nous avons déjà retrouvé notre énergie d'antan. Là où la discipline s'était relâchée ; là, où sous prétexte de décentralisation, on oubliait trop l'idéal commun, l'impulsion venant de la tête de l'ordre ; — tout s'arrange, comme par enchantement.

« L'avis du conseil de l'ordre est sollicité partout, les initiations deviennent plus difficiles, les initiateurs sont plus exigeants, les initiés mieux choisis. La lutte approche et nous sentons que nos troupes sont prêtes à donner.

« On dit que nous ne sommes pas des libéraux, que nous sommes des sectaires. Pour ma part, je m'honore de ce reproche.

« Nous avons à faire triompher un idéal qui est l'antithèse de l'idéal religieux, nous avons une morale que nous déclarons supérieure aux morales de nos adversaires.

Pour assurer le succès final de nos idées, pour venir à bout d'ennemis acharnés, une organisation durable est nécessaire : ceux qui assument les responsabilités doivent parler ferme et savoir se faire obéir. Nous faisons la guerre, nous sommes une armée : rien sans discipline.

« Tous les maçons sont libres-penseurs, mais tous les libres-penseurs ne sont pas maçons. C'est fâcheux, car nous visons à la véritable concentration républicaine ; et, seuls, nous sommes outillés pour la mener à bien. Sur tout autre terrain, la République sera menacée par ses ennemis, grâce aux libertés qu'ils tiennent d'elle.

« L'an dernier, M. Gadaud, ministre des travaux publics, était l'orateur officiel du convent. Il résuma notre pensée commune en disant : « La Franc-Maçonnerie, c'est la République fermée ; la République, c'est la Franc-Maçonnerie ouverte. »

« Notre idéal de moralité, nos tendances altruistes, sont de l'essence même d'une véritable République.

« On nous dit internationalistes. S'il s'agit

de flétrir nos espérances de fraternité humaine, si l'on veut nous défendre des rêves de poètes et de philosophes — nous avouerons. Nous haïssons la haine, nous haïssons la guerre, les sacrifices qu'elle entraîne en pleine paix; nous voudrions que l'Europe alliée songeât davantage à l'Amérique, sa grande rivale économique de demain. Ce qui ne nous empêche pas de nous résigner aux douleurs présentes comme il convient à des patriotes. Les patries d'aujourd'hui ne sont d'ailleurs que des acheminements vers la patrie future, qui sera faite du monde entier.

« Politiquement, nous avons besoin d'une grande prudence; nous devons, entre maçons, éviter les questions susceptibles de nous diviser, nous consacrer plus immédiatement à celles où l'accord est fait. C'est une manière d'opportunisme inéluctable. Mais nous voyons les abus du système libéral. Nous redoutons la toute-puissance de l'argent, nous serions les questions pour préparer les éléments d'un *Code de lois sociales, avec toutes les conséquences qui dérivent de notre morale et de nos principes.*

« Nos adversaires vont partout criant que nous n'existons plus guère. En tout cas, ils se donnent bien du mal pour achever des moribonds.

« Je vois, au contraire, du haut en bas de l'échelle sociale, du président de la République aux plus modestes travailleurs, les maçons groupés et prêts, s'il le faut, aux plus vigoureuses offensives.

« M. de Monsabré, à l'occasion du huitième centenaire de la première croisade, réclamait récemment à Clermont que la chrétienté prît les armes contre nous. Huit jours après, M. Félix Faure, orateur de la loge *l'Aménité du Havre*, passait à son tour à Clermont. Il y passait, escorté par trois cents de ses frères, venus des 65 loges du Centre chez les *Enfants de Gergovie*.

« Sur tout son parcours, les démonstrations maçonniques se succédaient presque sans interruption et nos adversaires ont pu constater que nous n'étions pas prêts à disparaître de cette France dans le sol de laquelle notre ordre a poussé de si profondes racines.

« Le vent est à la guerre. Tant mieux! Nous sommes sur le qui-vive et nous ne nous laisserons pas molester impunément. On veut en finir avec nous, peut-être en finirons-nous avec nos adversaires. »

Ainsi parla notre interlocuteur, non sans passion, comme on le voit.

Espérons que la paix se maintiendra, paix boiteuse, il est vrai — mais chère encore à la majorité des Français... et des Françaises.

CHEZ LES ANTI-MAÇONS.

(2^e article).

Comme il fallait s'y attendre, la presse religieuse s'est émue de l'article publié par le *Matin* à propos du convent maçonnique et des résolutions adoptées par cette réunion.

La guerre est déclarée. D'irréconciliables adversaires sont en présence et l'histoire de demain sera l'histoire de leurs violences et de leurs combats.

Après avoir reproduit les paroles d'un des plus hauts dignitaires de la Franc-Maçonnerie, nous avons pensé qu'il était du devoir de notre journal, journal indépendant, d'ouvrir ses colonnes aux idées opposées.

En l'absence des personnalités en vue du clergé qui, du reste, semblent vouloir s'enfermer dans un mutisme ultra-diplomatique, nous nous sommes adressé, pour avoir la contrepartie des déclarations maçonniques, à nos confrères du journal la *Croix*, dont la combativité est bien connue.

Du n° 8 de la rue François-1^{er}, on nous renvoie au n° 5 de la rue Bayard. Dans les deux maisons règne un silence monacal : c'est le cloître, au centre des Champs-Élysées, l'imagerie religieuse, le parloir propre et froid, le calme absolu que trouble à peine le ronronnement de rotatives invisibles. Le concierge laïque est remplacé par un frère-portier ayant probablement reçu les ordres mineurs. On songe aux gardiens de la primitive église, et le bruit de l'imprimerie voisine semble un épouvantable anachronisme.

Nous indiquons nettement le but de notre visite au jeune religieux qui nous reçoit et qui nous annonce la venue d'un des principaux rédacteurs de la *Croix*.

Cette fois, nous sommes en présence d'un homme d'environ cinquante ans, à l'œil vif, à la bouche fine, portant une longue barbe grise. Quelques mots de politesse et nous sommes au fait.

— J'ai lu le *Matin*, nous dit le Père, et je n'ai pas été fâché d'y trouver la déclaration de guerre si nette et si franche du Franc-Maçon, dont votre journal a reproduit les tirades. Il y a longtemps que nous savons à quoi nous en tenir, mais on ne saurait être trop averti. Oui, pendant des années, les catholiques ont été peu bruyants et résignés. Nos adversaires ont mis à profit notre mutisme et notre patience pour s'emparer *absolument* des rouages du gouvernement, pour exercer sur les pouvoirs publics une irrésistible pression. Que la République le veuille ou non, elle est la prisonnière des Loges et Tel qui se résignerait à la République ne se résignera jamais à la Franc-Maçonnerie triomphante. Ce serait la destruc-

tion de toutes les croyances qui nous sont chères.

« Le Grand Orient s'indigne des attaques dont il est l'objet. Il s'étonne que nous ayons l'audace de nous défendre et d'opposer des journaux à ceux dont il dispose. C'est assez naïf. L'ère de la résignation est close. Si nous devons périr, mieux vaudrait périr en combattant ; mais nous ne périrons pas, car l'Eglise est immortelle. Elle a défié, vaincu d'autres adversaires et subi d'autres persécutions.

« L'idée du *casier maçonnique*, « complètement obligé du casier judiciaire », n'est pas de nous. C'est une œuvre considérable dont nous approuvons le but et dont les auteurs se feront connaître avant peu. C'est d'ailleurs bien naturel : ne faudra-t-il pas que les intéressés sachent à qui s'adresser ?

« Pourquoi des catholiques ayant la haine du franc-maçon seraient-ils exposés, sans défense, à l'introduire dans leur famille ou dans leurs relations d'affaires ? Les promoteurs du *casier* agiront d'ailleurs avec une extrême réserve. Ils ne feront que répondre aux questions qui leur seront adressées et ne délivreront que des bulletins négatifs. Le refus de bulletin équivaudra, il est vrai, à une accusation contre la personne visée.

« Nous n'ignorons pas que les lois dont nous souffrons nous viennent de la Franc-Maçonnerie. Elles faisaient partie d'un programme arrêté depuis longtemps, car ces lois sont intolérables.

« En matière d'enseignement, elles excluent les religieux de l'école.

« En matière de conscription, sous prétexte d'égalité, elles rendent presque impossible le recrutement du clergé. Le service d'un an, dans les hôpitaux, était encore admissible. Mais quelle vocation peut résister à trois années de service militaire ? Sans parler des vingt-huit jours et des treize jours, qui ont un pouvoir de démoralisation pire encore !

« Et voilà qu'en matière fiscale, on nous met hors la loi commune ! On fait des impôts spécialement pour nous. Après nous avoir moralement atteints, on cherche à nous ruiner.

« Les évêques espéraient que la loi militaire serait appliquée avec des tempéraments qui nous la rendraient supportable. Il n'en est rien.

« Si nous avions refusé de nous y soumettre, qu'aurait fait le gouvernement ? N'aurait-il pas été désarmé devant des milliers d'insoumis obéissant à leur conscience et à leurs chefs spirituels ?

« Je suis convaincu qu'en matière fiscale, la résistance finira par s'organiser. On vendra quelques congrégations récalcitrantes, mais on n'osera pas s'attaquer à toutes les congré-

gations coalisées. En fin de compte, aucune n'aura le *courage de se soumettre*.

« Oui, monsieur, le vent est à la guerre. Ces lois maudites, nous savons les devoir aux Francs-Maçons : n'est-il pas humain de prévoir nos luttes et d'expliquer notre attitude actuelle ? La patience nous a si peu réussi. »

Telles sont les déclarations que nous avons recueillies. Si nous les rapprochons du langage du haut dignitaire de la Maçonnerie, nous pouvons en déduire que de singulières choses semblent se préparer.

Le Père qui nous a causé ressemble, malgré son calme, à l'un de ces ligueurs d'autrefois dont l'épée pendait à côté du chapelet, à ces moines têtus qui vêtaient des cuirasses sur leur froc de bure.

L'Union Anti-Maçonnique.

Fort heureusement, cette violence n'est pas partagée par tout le monde.

« — Nous ne voulons pas la guerre et nous ne la cherchons pas, nous dit M. Soulaacroix, secrétaire de l'Union Anti-Maçonnique. Nous profitons seulement de ce que les maçons organisent un convent pour organiser, nous aussi, un Congrès international Anti-Maçonnique. Le catholicisme est une force : il faut qu'il s'affirme comme tel. Si nous ne manifestons pas à notre tour, les Francs-Maçons iront toujours de l'avant, sans même se rappeler que nous sommes, pour eux, l'éternel obstacle.

« En somme, ce que nous cherchons, c'est à nous opposer à l'action néfaste de la Franc-Maçonnerie, qui n'est pas seulement une secte anti-religieuse, mais qui encore, au point de vue de la politique, des affaires, des finances, accapare toutes les situations et en exclut les catholiques. Nous emploierons pour cela tous les moyens à notre disposition et, en particulier, les conférences populaires, la diffusion de la presse catholique sous toutes ses formes de publication, les bibliothèques gratuites, les œuvres de bienfaisance, les fêtes récréatives et de propagande pour les jeunes gens, les étudiants, les ouvriers, etc.

« Ce sera dans l'emploi de ces moyens que consistera le rôle de l'Union Anti-Maçonnique française qui n'est qu'une dérivation du Congrès international. En nous plaçant sous la protection de saint Michel, de saint François d'Assise, de saint Dominique et de la vénérable Jeanne d'Arc ; en faisant appel aux sociétés catholiques déjà organisées, aux cercles, aux archiconfréries, aux fraternités de tiers ordres ; en provoquant la création de sections Anti-Maçonniques sur tout le territoire français, et plus particulièrement dans les localités où

la Franc-Maçonnerie a des affiliés groupés, nous espérons lutter victorieusement contre tous les maux dont l'Eglise et la patrie sont accablées.

« Pour y arriver, certains d'entre nous ont eu l'idée de faire établir des casiers maçonniques à l'aide desquels nous pourrions prouver que tel ou tel individu fait partie d'une loge, et écarter de lui, soit au point de vue des relations, soit au point de vue des affaires, ceux qui veulent défendre et soutenir l'Eglise outragée et persécutée.

« Il y a assez de bons catholiques en France pour contrebalancer l'influence néfaste des Francs-Maçons. Mais, encore une fois, ce n'est pas une guerre que nous entamons : nous nous tenons simplement sur la défensive. »

EMPORTÉ PAR LE DIABLE

Voici une légende d'un comte de Mâcon, persécuteur des Eglises, qui fut emporté visiblement par le diable après avoir commis de nombreuses exactions, suivant les *Chroniques et Annales de France* :

« On lit en aucunes Chroniques et Histoires anciennes, et même le récit Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, au second livre de ses Epîtres, après commun dire de tous, qu'en la cité de Mâcon, qui est en la province de Lyon, et assise sur le fleuve d'Arar, à présent appelé Sosne, avait un comte, qui était cruel et pervers, tyran sur toutes gens, et entre autres choses exerçait sa malice et tyrannie sur gens d'église, et par violence leur ôtait tous et chacun leurs biens et les biens des fondations des églises, et usurpait et appliquait à son domaine leurs terres, héritages, revenus et possessions et déchassait et mettait hors les chanoines, religieux et religieuses des églises et monastères, sans point de miséricorde : tellement que grande partie des églises et monastères de son pays devinrent du tout en ruine et désolation, et persévérait toujours de mal en pis, tellement qu'il provoqua et émut l'ire de Dieu contre lui, qui par sa justice divine, tout ainsi qu'icelui mauvais tyran, avait exploité publiquement sa cruauté et malice, tout ainsi voulut et permit Dieu punition en être faite publiquement et visiblement, qui est un bel et grand exemple à tous princes, tyrans et autres gens qui voudraient prendre et usurper sur l'Eglise de Dieu.

« Car il advint qu'un jour solennel, ainsi que ledit comte siégeait en son palais à Mâcon et qu'il avait en sa compagnie une grande multitude de chevaliers, écuyers et autres gens

de divers états, soudainement un homme inconnu sur un cheval noir entra par la porte du palais, et présents tous ceux qui étaient là tous émerveillés, alla chevauchant jusqu'à la personne dudit comte, disant qu'il voulait parler à lui ; et quand il fut près de sa personne il l'admonesta par commandement qu'il se levât de là où il était assis : et adonc icelui comte comme contraint par puissance invisible, sentant qu'il n'y pouvait résister, se leva et descendit jusqu'à la porte de son palais, où trouva un autre cheval noir prêt et appareillé sur lequel par le commandement dudit homme inconnu il monta incontinent et subitement ledit homme prit le cheval sur lequel était monté ledit comte et devant tous les assistants présents et regardants, emporta et monta en haut icelui comte courant très légèrement par l'air, et au grand cri et misérable pitié que faisait ledit comte, toute la cité fut émue et coururent tous les habitants pour la merveille regarder et si longuement le regardèrent montant et courant par l'air, comme vue naturelle des yeux le peut porter ; et ouïrent icelui comte qui criait à haute voix piteusement secourez-moi, citoyens, secourez-moi ! Et voyant lesdits citoyens qu'ils ne lui pouvaient donner secours, quand ils l'eurent perdu de vue s'en retournèrent chacun en leurs maisons bien effrayés et ébahis, disant que moult horrible chose et douteuse est de cheoir des mains de justice de Dieu vivant. Au lieu où était le palais dudit comte, duquel il fut ainsi emporté le bon roi saint Louis depuis fit construire édifier ce couvent des Frères Prêcheurs. Icelui feu comte de Mâcon avait un fils nommé Uberido, lequel voyant ce qui était advenu à son père, renonça au siècle et s'en alla, lui sa femme et enfants, avec trente de ses chevaliers, qui se firent tous moines en l'abbaye de Cluny, où lors vivait saint Hugues, abbé de ladite abbaye, lequel trépassa en mil cent no et illec vesquirent glorieusement en servant Dieu dévotement jusqu'à leur trépas. Qui voudrait voir une autre bien merveilleuse histoire contre les expoliateurs des biens des églises touchant Héliodore, qui voulut prendre les biens du Temple, de Jérusalem, lisez-en la Bible au troisième chapitre du second livre des Machabées. »

Chez MM. DELHOMME et BRIGUET, libraires-éditeurs, à Paris et à Lyon

Et chez tous les dépositaires de la *Revue Mensuelle* :

ADRIANO LEMMI, Chef Suprême des Francs-Maçons

Par DOMENICO MARGIOTTA

La cinquième édition est en vente (3 fr. 50)

Le Diable dans la Vie des Saints

Attaques des démons contre les saints.

SAINT NIL, surnommé l'*Ascète*,
Moine et écrivain religieux du v^e siècle.

Saint Nil se retira au monastère du Sinaï, au plus tard en 390. « Il vécut dans le repos de sa solitude, goûtant dans sa retraite cette paix de l'âme qui est le fruit des vertus et de la pureté de la conscience. Ce ne fut pourtant pas sans avoir à lutter contre les malins esprits, qui lui livrèrent même des combats extérieurs, entrant dans sa cellule avec des vacarmes, des bruits et des sifflements effroyables, lui apparaissant tantôt sous la figure de barbares, comme s'ils voulaient le tuer, et tantôt sous celle de bêtes sauvages qui le menaçaient de le dévorer, ou bien formant devant ses yeux des éclairs et des étincelles, ou donnant des secousses à sa cellule comme si elle allait crouler sur lui, afin de le troubler et de l'épouvanter ; mais il méprisait tous ces prestiges, et il écrivit à d'autres solitaires qui souffraient les mêmes tentations de ne point s'en étonner et de les mépriser plutôt que de les craindre, en se prémunissant contre ces esprits fantastiques des armes de la prière, de la foi et du signe de la croix qui les fait dissiper comme la fumée.

« Depuis que les solitaires avaient peuplé les déserts et y pratiquaient la perfection religieuse, les démons les attaquaient souvent, non seulement dans l'esprit par différentes tentations intérieures, mais encore dans les sens et par des apparitions sous des figures effrayantes. Ils les frappaient même quelquefois cruellement ; Dieu le permettant ainsi pour exercer leur patience et les faire croître en mérites. »

Dans une lettre que saint Nil écrivit aux solitaires Laurent, Fauste et Epinique, « il dit positivement qu'il avait reçu des blessures des démons ». (P. Michel-Ange Marin, *Vies des Pères des déserts d'Orient*, 5^e partie, t. IV, p. 200, 201.)

*
**

LE VÉNÉRABLE FRÈRE MICHEL-ANGELO
DI SAN FRANCESCO,

Religieux napolitain du xviii^e siècle.

Le vénérable Frère Michel-Angelo di San Francesco, religieux napolitain de la réforme de saint Pierre d'Alcantara, et qui mourut en 1800, fut, une grande partie de sa vie, l'objet de la haine des démons. Voici ce que nous apprend à cet égard son procès de canonisa-

tion : « Les démons commençaient à accourir en troupe vers Fr. Michel-Angelo sous la figure d'hommes farouches ou de bêtes furieuses, et faisaient mine de se jeter sur lui. Lorsqu'ils voyaient l'inutilité de cette vaine démonstration, ils se précipitaient sur lui, l'entraînaient derrière l'autel, n'osant pas se permettre de tels excès sous les yeux de Jésus, leur vainqueur, et le secouaient contre terre de toute la force de leur rage. Parfois, ils le conduisaient à la chapelle de l'Immaculée-Conception, et là, ils le poussaient brutalement, le frappaient à coups de poing, le rouaient de coups de bâton ou lui jetaient les vases de fleurs et les chandeliers. Ces jeux de l'enfer avaient quelque chose d'affreux, qui aurait dû terrifier un cœur moins viril ; mais le saint homme ne tremblait pas, et il se contentait de dire à Marie : Ma Mère, ma Mère, aidez-moi (*Summar.*, n^o 13, § 6). Et quand, épouvantés en entendant ce fracas horrible, les Frères qui se trouvaient en oraison dans le chœur accouraient, pleins de compassion, à son secours, et le relevaient tout meurtri : « Oh ! ce n'est rien, leur disait-il en souriant, ce sont ces masques qui me tourmentent ; je ne sais pas ce qu'ils veulent de moi. » (*Summ.*, n^o 13, § 27.) Une nuit, c'était le 8 décembre 1797, pendant que l'on chantait les Matines dans le chœur, Fr. Michel-Angelo, qui n'était qu'un simple Frère lai, priait dans l'église. Tout à coup, les démons se jetèrent sur lui, lui arrachèrent son manteau avec fureur et le traînèrent brutalement autour du lieu saint. Joyeux au milieu de ses souffrances, il se contentait, suivant son habitude, d'appeler Marie à son secours, et de chercher à reprendre son manteau au démon en lui criant avec indignation : « Masque, masque, rends-moi mon manteau. » Les Frères, en entendant ces paroles, comprirent de quoi il s'agissait et furent saisis d'effroi en se sentant si près de Satan. Touché de compassion à ce spectacle, le P. Provincial, qui chérissait Fr. Michel-Angelo, se présenta aussitôt à l'entrée du chœur et lui ordonna de venir prier avec les autres. Cet ordre inattendu mit en fuite les démons qui disparurent laissant le pauvre Frère gisant à terre, et pouvant à peine faire un mouvement. » (Archiv. Process. Attest. authentique du Fr. Cyprien du Saint-Sacrement, qui était présent.)

*
**

SAINTÉ VÉRONIQUE GIUGLIANI, RELIGIEUSE CAPUCINE
morte en 1727.

Sainte Véronique Giugliani, religieuse capucine à Città di Castello, morte en 1727, eut beaucoup à souffrir des violences et des embûches sensibles du démon. « Un jour, rapporte-

t-elle, que, priant devant le Saint-Sacrement, je recommandais à Dieu l'âme de quelques pécheurs... je redoublai mes prières, m'offrant au Seigneur en esprit de réparation et sollicitai la grâce de souffrir quelque chose à cette fin ; mais à peine eus-je exprimé ce dernier sentiment qu'un rude soufflet me renversa par terre... Grâce à Dieu cependant, je prolongeai ma prière sans perdre courage, ce qui ne manqua pas sans doute d'augmenter la fureur du malin esprit ; car on entendit bientôt dans l'église des bruits de chaînes, des sifflements semblables à ceux des serpents ; il semblait que tout l'enfer se déchaînait ; loin pourtant d'en être effrayée, je riaais de toutes ses folles inventions. Quant au soufflet si violemment appliqué, il laissa sur mon visage des marques qui ne disparurent qu'au bout de plusieurs jours. Une autre fois que, travaillant toute seule dans ma cellule, je suppliais le Seigneur de m'enrichir du trésor de la souffrance, je me sentis portée à demander encore que ce bien inestimable fût connu de toutes les âmes... J'exprimais ce désir au Seigneur lorsque je reçus un violent coup sur l'épaule ; il se fit en même temps un si grand bruit dans ma cellule, que plusieurs de mes sœurs accoururent d'assez loin, pour m'en demander la cause. Je les tranquillisisai de mon mieux. Tout ce que je retirai de ce jeu du démon fut une douleur à l'épaule qui, pendant quelque temps me rendit toute espèce de travail extrêmement difficile, mais je m'estimais trop heureuse de pouvoir offrir quelque chose à Dieu (D. Salvatori. *Vie de Sainte Véronique Giuliani*, l. I, c. ix). »

Furieux des actes de mortification de Véronique, « le démon donna en plusieurs rencontres des preuves de son mécontentement. On remarqua surtout, pendant que Véronique était employée à la cuisine, qu'il se plaisait à jeter dans le feu ou à terre les vases et autres ustensiles dont elle avait besoin (*Op. cit.*, l. I, c. x). »

Rapportons maintenant quelques ruses du démon à son égard. « Un jour, il prit la figure et l'habit de Véronique et, ainsi déguisé, alla confidemment se plaindre auprès d'une des religieuses de la maîtresse des novices, disant de cette dernière tout le mal possible. La religieuse, fort étonnée d'une semblable ouverture, jugea avec raison devoir en avertir de suite la maîtresse ; celle-ci, qui était loin de se douter de la ruse diabolique, apprit la chose avec autant de surprise que de peine. Elle jugea à propos de ne lui manifester d'abord son mécontentement que par le silence accompagné d'un extérieur de sévérité. Étonnée d'un tel changement, Véronique se rendit auprès de sa supérieure et la pria de lui dire quels avaient été ses torts, l'assurant que son plus grand désir était de connaître ses défauts afin de s'en corriger. La maîtresse lui dit donc tout ce qui lui avait été rapporté ; mais la novice,

remplie d'estime et d'affection pour sa mère, ne pouvant entendre sans un étonnement mêlé d'horreur ce dont elle n'avait jamais eu la pensée, on fit venir la religieuse qui disait avoir reçu ses plaintes. Celle-ci désigna le jour et l'heure et par là découvrit la ruse du démon, car on reconnut à l'instant que ce jour-là et précisément à cette heure, Véronique était dans la chambre de la maîtresse des novices, lui rendant compte de son intérieur. Ce fait est tiré tout entier des écrits de la sainte (*Op. cit.*, l. I, c. viii.) »

Dans les terribles douleurs de sa dernière maladie, « Véronique eut encore à essuyer les assauts des démons qui lui apparurent tantôt sous la figure d'horribles Ethiopiens ou de quelques animaux pour l'épouvanter, tantôt sous celle des médecins, pour ébranler sa patience par le détail des infirmités pénibles qu'ils lui disaient devoir être la suite de son état. Un matin même, elle vit entrer Mgr l'Evêque qui, d'un air sévère, lui dit qu'il était prouvé que toute sa vie n'avait été qu'un tissu d'illusions et de fourberies ; qu'en conséquence, il allait revenir dans quelques instants, accompagné des ecclésiastiques de son clergé, afin qu'en leur présence et devant toutes les religieuses de la maison, elle confessât son hypocrisie. C'est de la bouche de Véronique elle-même, comme l'attestent les procédures, que les sœurs Magdeleine Boscaini, Céleste Tosi et Céleste Mazolli apprirent tout ce détail ; car, retenues alors dans une salle voisine, elles furent appelées par leur mère qui leur dit : « Recommandez-moi à Dieu. Mgr l'Evêque qui sort d'ici vient de me dire que j'avais vécu dans l'illusion et l'hypocrisie et m'a enjoint de faire aujourd'hui une réparation publique. Les trois religieuses, sachant que Mgr n'était pas venu, ce jour-là, dans la maison, dérompèrent leur mère et reconnurent avec elle la ruse du démon qui n'avait eu d'autre but que de la porter à l'abattement et au désespoir (*Op. cit.*, l. II, c. x). »

Apparitions

des Démons à saint Macaire, égyptien.

Une femme lui amena son fils possédé du démon, conduit par deux hommes qui le tenaient lié ; l'esprit malin qui en avait pris possession, le rendait si vorace qu'il mangeait, par jour, en pain, la valeur de trois boisseaux. Il buvait à proportion, et quand sa mère n'avait pas de quoi fournir à sa faim, il se remplissait des choses les plus sales. Mais ce qu'il y avait encore de plus particulier, c'est que tout ce qu'il mangeait se résolvait en fumée qu'on voyait sortir de son estomac. Sa mère, désolée, supplia saint Macaire de le guérir ;

ce qu'il fit. Ensuite, il lui demanda de combien elle pouvait le nourrir par jour. A quoi elle répondit qu'elle désirait qu'il s'arrêtât à dix livres de pain : « C'est trop ! » répliqua saint Macaire : « Et il pria de nouveau pour lui, ajoutant à sa prière un jeûne de sept jours ; après quoi, il le régla à manger trois livres de pain par jour, et à les gagner par son travail.

Le même Saint, regardant, un soir, vers le chemin conduisant de sa retraite à celles des autres Frères, le démon lui apparut sous la figure d'un homme couvert d'un habit de lin, mais percé de trous dans chacun desquels passait le goulot d'une fiole. Macaire lui demanda : « Où vas-tu, et qu'est-ce que ces fioles ? » — Je vais réveiller les Frères et leur porter « des boissons différentes, de sorte que si « quelqu'un ne veut pas de l'une, je lui puisse « présenter une autre qui le séduise. » Après quoi, il continua son chemin.

Le Saint ne bougea de l'endroit, et attendit, considérant toujours le chemin, pour voir s'il apparaîtrait de nouveau. Effectivement, le maudit revint. Macaire lui demanda s'il avait séduit quelque solitaire ? « Tous sont intraitables, » répliqua-t-il ; ils m'ont durement reçu. Pas un ne veut me suivre. — Quoi ! dit le Saint, tu n'as pas un ami parmi eux ? Il en est pourtant un qui me croit, et dès qu'il me voit, il se tourne comme le vent. — Et comment s'appelle-t-il ? Théopempte, répondit le démon, qui disparut. »

Saint Macaire ne différa pas d'aller chez les solitaires qui, apprenant sa venue, vinrent au-devant de lui avec des branches de palmier, et préparèrent chacun leur cellule pour recevoir sa visite. Mais, sans s'arrêter beaucoup, il demanda Théopempte, et alla loger dans sa cellule. Il en fut reçu avec de grandes démonstrations de respect et de joie, comme étant le Père commun des solitaires. Quand ils furent seuls, le Saint lui dit : « Eh bien, mon fils, comment êtes-vous ? — Fort bien, mon Père, par le moyen de vos prières, dit Théopempte. — Mais vos pensées, ne vous font-elles pas de peine ? » Théopempte, n'osant avouer la vérité, dit que non. « Pour moi, » répliqua Macaire, qui ai déjà passé tant d'années dans une vie austère, je ne vous dissimulerai pas que je suis souvent tourmenté par mes pensées. » Encouragé, Théopempte lui répliqua : « Hélas ! mon Père, je vous confesse que j'en ai aussi qui me font bien de peine. » Le Saint, le voyant disposé par ces paroles à lui manifester l'état de son âme, ajouta qu'il était, lui-même, tenté de diverses passions. Théopempte lui déclara enfin tout ce qu'il désirait apprendre. Il sut aussi qu'il ne jeûnait que jusqu'à trois heures, et lui donna ces règles : « Jeûnez jusqu'au soir ; travaillez ;

méditez toujours quelques passages de l'Evangile ou de la Sainte Ecriture ; et, quand le démon vous mettra quelque mauvaise pensée dans l'esprit, regardez toujours en haut par la prière : jamais en bas. Et Dieu viendra bientôt à votre secours. »

Quelque temps après, le démon apparut une autre fois à Macaire, et lui répéta qu'il allait réveiller les Frères. Il revint ensuite après avoir rôdé autour de leurs cellules, et, sur l'interrogation du Saint : « Ils sont, dit-il, plus durs et plus sauvages ; mais ce qui est pis, est, que celui qui m'obéissait auparavant est à présent tout changé. »

L'intrépidité de saint Macaire vis-à-vis de Satan était admirable. Etant venu une fois à Ternutis (Egypte), et se trouvant surpris par la nuit, il entra dans une grotte funéraire pour y dormir. Il y avait là plusieurs momies de païens, il en prit une pour lui servir de chevet, comme d'une botte de joncs. Les démons irrités, voulant l'épouvanter, feignirent d'appeler le mort sur lequel il reposait sa tête, criant : un tel, venez avec nous au bain ! et un autre démon faisant comme si ce mort répondait au-dessous du Saint, dit : « Je ne puis y aller parce que j'ai un étranger sur moi. » Mais saint Macaire, loin de s'effrayer, donna de grands coups à ce corps, en lui disant : « Lève-toi si tu peux ! » Alors les démons s'enfuirent pleins de confusion.

(Extrait des Bollandistes.)

COLLECTION DE LA VIE DES SAINTS

publiée par la Croix, de Paris.

Bienheureuse Christine de Stumbelen,
Vierge (XIII^e-XIV^e siècle, 1242-1312).

Fête le 22 juin. — N° 699 de la collection.

...Bientôt survint une autre persécution de l'ennemi infernal. Au moment de prendre ses repas, au lieu de la nourriture qu'elle avait préparée, elle croyait apercevoir un serpent, des araignées ou même un hibou. Tout effrayée, elle rejetait vite cet affreux objet et restait sans manger. Sur l'ordre de son directeur, elle prit sa nourriture sans regarder, mais elle sentit dans sa bouche les froids replis d'un reptile, et son cœur se souleva.

Elle prit une cruche pour boire et une voix sortit de la cruche : « Si tu me bois, tu avaleras un diable », et vit que l'eau était pleine de bêtes.

...Les démons l'attaquaient, soit isolément, soit par bandes plus ou moins nombreuses. Quand les uns étaient vaincus, d'autres leur succédaient.

Pendant trois semaines, dès qu'elle se met-

tait en prière, un démon, sous la forme du coq, voltigeait et chantait tout autour d'elle pour la distraire. Enfin, Christine lui dit : « Par la vertu de la Passion du Christ, je te le commande, retire-toi. » Alors, le coq se précipita sur elle et, de son bec acéré, lui déchira les jambes par de sanglantes morsures, puis disparut. Après cela, son lit fut tout couvert de vermine. Sa sœur et une amie, ayant couché dans la même chambre, en furent aussi envahies, et elles ne voulaient plus y venir. Cette plaie dura six nuits. Ensuite, une autre lui succéda. Le démon, cette fois, s'acharnait à l'empêcher de dormir. Il retirait brusquement son oreiller et le remplaçait par une pierre; il tirait ses couvertures ou bien faisait un vacarme assourdissant.

Un jour, pendant qu'elle causait avec d'autres personnes, le démon accourut sous la figure d'un chien. Christine, reconnaissant l'ennemi, lui dit tout effrayée : « Que veux-tu ? » — « Que t'importe, répondit le démon, tes directeurs sont des menteurs ! »

Pendant tout le temps de l'Avent, elle eut à souffrir, tantôt une chose, tantôt une autre; quelquefois, elle recevait un grand coup de fouet; d'autres fois, un grand coup de bâton; le sang jaillissait et la douleur lui arrachait des larmes. Les assistants entendaient les coups, voyaient les plaies, mais n'apercevaient point le bourreau. Un jour, on entendit de la rue les coups qu'elle recevait dans sa chambre.

Le démon chercha aussi à l'effrayer sous la forme d'un taureau furieux. Et pendant quelque temps, dès qu'elle se mettait en prière, elle entendait beugler à ses oreilles avec une telle force qu'elle en restait sourde. Cette épreuve fut accompagnée de peines intérieures : elle n'avait plus aucun goût pour l'oraison. Cela dura quatre semaines. Alors, elle supplia avec instances Notre-Seigneur de la délivrer de cette peine. Aussitôt, elle entendit une voix céleste chanter un beau cantique à la louange de Dieu, et son âme fut remplie d'une joie inexprimable.

Le Dominicain Pierre de Dacie, étant venu de Cologne à Stumbelen, en compagnie du P. Walter, son confesseur, désirait beaucoup voir la servante de Dieu. Il lui rendit visite avec le P. Walter et le curé du village. Ils la trouvèrent au milieu de ses parents, modestement assise un peu à part, la figure cachée dans l'ample et long voile des Beghines. Elle se leva pour les saluer; mais aussitôt le démon la projeta contre la muraille où sa tête frappa violemment. Cette peine se renouvela six autres fois, sans que Christine laissât échapper un signe d'impatience.

C'était le soir du 20 décembre, et toute la famille était réunie près du feu autour d'une vaste cheminée. Tout à coup, on

entendit Christine laisser échapper un gémissement : « Qu'avez-vous ? » lui demanda une femme qui était près d'elle. — « Je suis blessée au pied », répondit Christine; et elle lui montra son pied tout sanglant.

Peu après, une nouvelle blessure lui arracha un cri. Elle en reçut ainsi quatre à un pied et trois à l'autre. La nuit s'avancait nul n'osait aller dormir. Les deux religieux récitèrent Complies avec les assistants. Christine pria le P. Walter de permettre au P. Pierre de veiller avec ses parents cette nuit-là. Ce qui fut accordé. Tantôt on priait, tantôt on s'entretenait de quelque sujet de piété. À minuit, le P. Pierre retourna auprès de son compagnon pour réciter Matines. Ils n'avaient pas fini, quand ils entendirent des cris du côté de la demeure de Christine. Ils accourent : « Elle est gravement blessée... », leur dit-on. Ils la trouvent, en effet, en proie à de vives souffrances et respirant à peine. Avec un douloureux effort, elle arracha elle-même de sa blessure un gros clou hérissé, qu'elle remit au P. Walter : « Voilà, dit-elle, ce qui m'a blessé. Le clou était tout ensanglanté et portait des débris de chair.

« Je me fis donner ce clou, ajoute le P. Pierre, et depuis je l'ai gardé comme un précieux souvenir. »

C'était le deuxième que le démon lui enfonçait dans les chairs cette nuit-là.

Le lendemain, les deux religieux revinrent à Cologne très émus.

...Le diable est ami de tous les genres d'ordres. Plus de vingt fois, il couvrit le visage, les vêtements de Christine d'un affreux fumier. Le Fr. Wibert, accompagnant un jour près d'elle le P. Pierre, en fut lui-même atteint. Il alla se laver et se garda de réjouir le démon par un acte d'impatience.

Un jour, elle vit accourir un démon sous la forme d'un jeune fripon très content de lui-même. « D'où viens-tu ? » lui demanda Christine. — « Je viens de l'église, où j'ai engagé un groupe de dévotes à bavarder. » Christine prit des informations si c'était vrai. C'était vrai. Une nuit, Christine vit un affreux démon qui secouait son lit en vomissant des blasphèmes : « Où est ton Dieu ? criait-il. C'est moi qui suis ton Dieu, c'est moi. Ne vois-tu pas que j'ai le pouvoir de faire de toi tout ce que je veux ? — Par la vertu de la passion du Christ, répondit Christine, je t'adjure de dire la vérité. — Eh bien ! oui, je ne suis pas Dieu mais un démon, damné pour toujours : Je ne puis que ce que Dieu me permet, et il ne m'a jamais permis de te faire souffrir, mais je n'ai rien pu obtenir de toi, et les autres démons se moqueront de moi parce que j'ai été vaincu par une fille ! »

Pendant quelque temps, un autre esp

malin la poursuivait avec un fer rouge et lui imprimait dans les chairs de profondes et cuisantes brûlures ! Voulait-elle s'approcher du sacrement de la Pénitence ou de la Sainte Table, il se présentait devant elle, la menaçant de son fer rouge et le lui enfonçait dans la bouche. Durant quinze nuits, elle ne put dormir ; car, dès qu'elle se mettait au lit elle se croyait dans un bain d'eau bouillante et son corps brûlé se couvrait de petites ampoules. Une année, pendant le temps de l'Avent, un autre démon la persécuta sous la forme d'un chien féroce et la couvrit souvent de morsures. D'autres fois, il apparaissait dans sa chambre avec une tête de mort ; il lui parlait du fond de ce crâne décharné, et, à travers les deux trous des yeux, lui lançait des regards épouvantables.

« La veille de la Toussaint, écrit-elle à son directeur, l'an 1269, je passai la nuit dans l'église avec mon père et quelques amis. L'ennemi infernal m'y brisa les membres, puis il vola un de mes souliers qu'il alla jeter à la tête d'un domestique, à la maison... » Ces combats cessaient aux fêtes de Noël pour recommencer vers la Sainte-Agnès (21 janvier).

Ils cessaient encore pendant la Semaine sainte jusqu'après les fêtes de Pâques. Ensuite, les démons revenaient à l'assaut. L'espace nous manque ici pour raconter tous les genres de martyre qu'ils lui infligèrent. Plus d'une fois ils la jetèrent dans une mare de boue. Un démon lui apparut sous la forme d'un malfaitteur du pays, lui tint de mauvais discours et, finalement, lui enfonça une épée dans le corps. Jésus-Christ apparut alors à sa servante, la consola et la guérit.

Un jour, sa mère la trouva pendue par les pieds et les mains à un arbre du jardin. Elle accourut pour la détacher ; n'y pouvant réussir, elle se mit à pleurer et alla chercher du secours. Pendant trois nuits, ils l'enlevèrent de son lit, la traînèrent par les pieds parmi les pierres et les épines de la campagne jusqu'aux environs de Cologne. Souvent ils la menaçaient de nouveaux supplices si elle ne renonçait pas à sa vocation pour mener une vie mondaine : « Esprits de malice, répondait Christine, vous perdez votre temps avec vos tourments et vos menaces. De tout mon cœur je désire souffrir pour l'amour de mon divin Seigneur Jésus-Christ, qui est mort pour moi. Il est mon repos, mon unique espérance, mon salut et ma vie pour toujours. Vous pouvez m'empêcher de parler, vous n'empêcherez pas mon cœur de l'aimer. »

.....Leurs cruautés devenaient plus horribles ; ils étendaient la pauvre patiente sur une enclume et la battaient à coups de maillet, et lui hachaient les membres en morceaux et lui infligeaient cent autres supplices non moins

affreux ; mais Dieu la guérissait toujours, et peut-être la ressuscitait. Par une froide nuit d'hiver, les diables l'arrachèrent de son lit, la traînèrent dans la neige à travers la campagne et la jetèrent dans un étang glacé. Alors, elle se sentit doucement reprise dans une couverture chaude et reportée chez elle guérie. Les anges avaient succédé aux démons. Un jour, mille démons défilèrent devant elle s'avouant vaincus : « Christine, servante du Tout-Puissant, disaient-ils, les souffrances que nous t'avons infligées sont pour nous un surcroît de supplice et de honte ; tu nous brûles, laisse-nous partir. » Une autre fois, ils étaient douze mille, puis quarante mille. Enfin, ils déclarèrent qu'ils parlaient au nombre de deux cent mille.

L'an 1288, toutes les attaques cessèrent. Christine vécut encore vingt-quatre ans dans une grande paix et mourut saintement l'an 1312, à l'âge de soixante-dix ans. Elle avait bien mérité le repos du Ciel !

Saint Daniel Stylite.

(v^e siècle, 409-489.)

Fête le 11 décembre. — N° 565 de la collection.

Saint Daniel s'était fixé dans un vieux temple où Mercure avait été adoré sous le nom de Phileupore, c'est-à-dire *ami du commerce*. Ce temple était situé sur les bords du Bosphore, près de Constantinople.

Les premières heures que Daniel passa dans ce temple furent tranquilles. Le soir venu, les mauvais esprits commencèrent à prendre leurs ébats. Ils se montrèrent sous des formes horribles et lancèrent une grêle de pierres en poussant des cris effrayants. Le saint, peu soucieux de leurs menaces, resta au milieu d'eux, à genoux, continuant ses prières accoutumées. Une scène analogue eut lieu la seconde nuit. La troisième fut plus tapageuse que les précédentes : les démons apparurent nombreux et menaçants sous la forme de géants sauvages. Repoussés par le jeûne et la prière, ils revinrent trois fois à la charge. Daniel prit alors un parti extrême ; il s'enferma dans le temple, fit murer toutes les issues et pria. En face d'une détermination si intrépide et d'une attitude si ferme, les mauvais esprits se retirèrent et l'on n'eut plus à déplorer de malheurs dans la région.

Saint Sylvestre, pape.

(II^e et III^e siècles.)

Fête le 31 décembre. — N° 150 de la collection.

Puissance de Saint Pierre.

Un jour que saint Sylvestre montrait aux païens combien ils s'égarèrent en adorant les idoles de pierre et de bois :

« Donnez-nous, lui dirent-ils, un signe de la puissance de votre Dieu et nous croirons en lui.

— Rien n'est impossible au Dieu que je vous annonce, répondit le Pontife. Il vous accordera le signe que vous demandez ; mais vous ne croirez pas encore tous en lui. »

Il y avait, au pied du mont Capitolin, une grotte profonde dans laquelle habitait un horrible dragon. La superstition païenne en avait fait un dieu. Le monstre avait ses prêtres et ses vierges, et, chaque mois, ces malheureux, après s'être préparés par les actes de la plus honteuse corruption, portaient au reptile le pain, le vin et les viandes délicates que lui apportaient les Romains. Le dieu dévorait les offrandes, et, pour récompenser ses adorateurs, il se traînait lourdement jusqu'à l'entrée de son repaire, ouvrait sa large gueule et soufflait sur la campagne un air impur qui répandait partout la mort. Sylvestre promit de délivrer la contrée de ce fléau par la puissance de Jésus-Christ (1).

Il réunit toute l'Eglise de Rome, ordonna des prières et un jeûne de trois jours. La rigueur de ses pénitences et l'ardeur de ses supplications lui rendirent le ciel favorable. Pendant la nuit qui précéda le jour fixé pour la mort du dragon, saint Pierre apparut au pontife et lui dit : « Prends deux prêtres avec toi, descends près du monstre, passe un lien autour de sa gueule que tu scelleras par le signe de la croix et adjure-le ainsi : Au nom de l'apôtre Pierre, cette bouche restera fermée jusqu'au terrible jour du jugement. »

Le lendemain, Sylvestre fit ce qui lui avait été commandé. La foule tremblait en le voyant descendre dans l'antre du dragon, mais lui ne craignait pas ; la parole de Pierre l'assurait de la victoire. A leur approche, le monstre fit retentir son repaire de ses sifflements, il lança sur eux sa bave immonde ; mais, malgré sa rage, un fil que le signe de la croix avait rendu plus fort que l'airain ferma sa gueule terrible, et son souffle impur ne put nuire aux serviteurs de Dieu, que saint Pierre couvrait de sa vertu. Mais deux païens qui s'étaient avancés furtivement dans la grotte pour examiner si Sylvestre irait véritablement près du dragon en ressentirent les atteintes funestes ; ils allaient mourir, quand le Pontife les guérit et reparut avec eux sain et sauf, aux yeux de la foule anxieuse. L'apôtre saint Pierre avait vaincu l'enfer.

On cria au prodige, et, dans la suite, voyant le dragon retenu prisonnier dans son antre par la vertu du Christ, la plupart de ceux qui avaient été les témoins du miracle embrasèrent la religion chrétienne.

(1) Au forum de Rome, au milieu des débris de temples païens, une église, bâtie là où le dragon fut vaincu, rappelle la victoire de saint Sylvestre.

Saint Malo, moine et évêque d'Aleth.

Fête le 15 novembre. — N° 248 de la collection.

Un saint prêtre, du nom de Festivus, qui dirigeait dans l'île de Césembre une école fort célèbre et très fréquentée, avait été averti par un ange de l'arrivée de Malo et de ses compagnons. Il alla donc au-devant de ces pieux voyageurs et les accueillit avec des transports d'allégresse.

Or, il y avait près du rivage une caverne qui servait de repaire à un cruel dragon ; le monstre avait déjà dévoré trois enfants de l'école. Comme saint Malo, après avoir débarqué, dirigeait ses pas vers cette caverne sans y prendre garde, les habitants de l'île l'avertirent du danger ; mais le saint, poussé par l'esprit de Dieu, s'avança toujours sans rien craindre : soudain l'horrible bête fit entendre son sifflement et déjà on la voyait sur le point de se jeter sur le serviteur de Dieu, lorsque celui-ci, la touchant du bout de son bâton, lui enjoignit au nom du Seigneur, de quitter ces lieux et de ne plus faire de mal à personne.

Et aussitôt, à la grande admiration de tous ceux qui étaient présents, la terrible bête inclina la tête, se mit à ramper vers la mer et disparut dans les flots.

Saint Malo pénétra alors dans la caverne, et, frappant le roc de son bâton, en fit jaillir une source limpide qui coule encore aujourd'hui.

Saint Siffrein, évêque de Carpentras.

(v^e et vi^e siècles, 488-570)

Fête le 27 novembre. — N° 672 de la collection.

Dieu glorifia une vie si sainte par le don des miracles. Un jour, une pauvre veuve de Marseille lui amène son fils possédé du démon :

« Que t'ai-je fait, ô Siffrein, s'écrie l'esprit infernal ? Pourquoi me persécutes-tu ? Tu m'as déjà banni de l'île où j'habitais et tu cherches encore à me chasser de ce corps que je possède depuis si longtemps. »

A ces paroles, l'homme de Dieu tombe à genoux et se met en prière. Puis, touchant la main du jeune homme : « Esprit mauvais, dit-il avec force, retire-toi de cette créature de Dieu ! Retire-toi, fourbe et dissipateur, auteur de tous les crimes ! » Et voilà que le démon, vaincu par la puissance de la sainteté, se retire en poussant des hurlements affreux.

Siffrein rend le jeune homme à sa mère, qui ne sait comment lui exprimer sa reconnaissance.

Sainte Marguerite, vierge et martyre.

Fête le 20 juillet. — N° 94 de la collection.

Après des supplices épouvantables, Marguerite fut reconduite en prison. Elle se mit en prière. Soudain, au milieu de son oraison,

elle fut saisie d'un grand tremblement. Elle se retourna et aperçut Satan qui s'apprêtait à l'effrayer par divers artifices et des prestiges fantastiques. L'esprit des ténèbres avait pris la forme d'un dragon. Sa gueule ouverte lançait un feu d'une odeur insupportable, et une épaisse fumée semblait sortir de ses narines. Il s'approcha de la jeune fille comme pour la dévorer. Mais Marguerite, à la vue de cette forme menaçante, recourut, selon son ordinaire, aux armes de la prière.

« Seigneur, s'écria-t-elle, vous qui avez humilié par la victoire de votre croix l'orgueil du démon, levez-vous pour me secourir. Que je puisse triompher de cet ennemi de mon âme, car vous avez dit : Tu marcheras sur l'aspic et le basilic et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon. » Elle fit ensuite le signe de la croix et le démon, confus, se retira sans lui faire aucun mal.

Saint Bertold, confesseur.

(xii^e siècle.)

Fête le 27 juillet. — N° 127 de la collection.

Un chevalier, nommé Tyemo de Hovestetin, eut la douleur de voir sa fille possédée du démon. Plusieurs prêtres essayèrent de chasser l'ennemi infernal, mais sans y réussir : le démon répétait par la bouche de sa malheureuse victime qu'il ne sortirait que sur l'ordre de Bertold.

Le chevalier envoya donc prier Bertold de venir chez lui. Pendant que le messager était en route, la possédée entra dans de grandes fureurs : « Méchant trompeur, disait-elle à son père, tu me trahis en envoyant chercher mon ennemi. »

Bertold arriva enfin. Il commanda, au nom de Dieu, à l'esprit mauvais et celui-ci abandonna sa proie.

Un seigneur, nommé Ragtz, parent de notre saint, le pria depuis longtemps de venir le voir. Bertold finit par lui accorder cette satisfaction. Après s'être entretenu avec cette famille, le moine prit un moment de repos et se leva pour prier. Alors le démon, descendant par la cheminée, parut dans la salle sous la forme d'un animal furieux ; mais Bertold fut seul à le voir, ainsi que le jeune fils de Ragtz, nommé Ulric, et qui n'avait pas encore l'âge de raison. L'enfant, épouvanté à la vue du monstre, se mit à pleurer et à pousser des cris terribles. Les parents s'efforçaient en vain de le calmer. Mais le moine, saisissant une poignée de paille, se mit à frapper avec dédain la bête infernale qui fut contrainte de s'enfuir par le chemin qui l'avait amenée.

Le Bienheureux Léopold des Gaïches, religieux de l'ordre de Saint-François.

(xviii^e siècle.)

Fête le 2 avril. — N° 717 de la collection.

A Spolète, sur le mont nommé Monte-Luce, il y avait un vieux monastère en ruines. Léopold voulut en faire une maison de retraite. Le démon suscita mille entraves.

Au bas de la montagne, un pont très élevé permet de franchir un torrent. Un inconnu, à l'air féroce et menaçant, arrêta un jour le P. Léopold au milieu du pont.

« Dis-moi, lui cria-t-il, d'une voix épouvantable, es-tu bien celui qui prétends fonder une maison de retraite sur ce mont ? »

— Oui, c'est moi.

— Es-tu donc le maître de ce lieu ? Qui t'a donné la permission de l'établir là et d'y introduire cette maudite innovation ?

— Ce lieu n'est pas à moi ; mais j'ai demandé la permission nécessaire à celui à qui il appartenait. Quant à mon entreprise, je n'y cherche que la gloire de Dieu, le bien des religieux et des fidèles ; c'est pourquoi le Seigneur sera mon aide et ma défense.

— Ah ! c'est là ce que tu veux ? Tu me le payeras. »

Et il éclata en horribles blasphèmes, mais sans oser toucher le serviteur de Dieu.

Celui-ci reprit sa route et se retourna au bout de quelques pas, mais il ne vit plus personne. Il comprit alors que l'inconnu n'était autre qu'un démon.

Sainte Opportune, vierge et abbesse, bénédictine.

(viii^e siècle.)

Fête le 22 avril. — N° 636 de la collection.

Opportune était au comble de ses vœux et son âme surabondait de joie à la nouvelle qu'elle allait rejoindre son Bien-Aimé, lorsque le démon apparut dans un coin de la cellule. Son aspect était horrible, son corps était noir, ses yeux lançaient des flammes, et de sa bouche et de ses narines s'exhalaient des vapeurs de soufre. A la vue de ce monstre, la bienheureuse Opportune lui dit sans s'effrayer : « Esprit pervers, auteur de tous les maux, reste ici, je te l'ordonne. »

Alors la sainte, appelant ses religieuses, leur dit : « Voilà ici présent l'ennemi de notre salut. Par la grâce du Christ, je l'ai vaincu. Je vous supplie, mes Sœurs, de ne jamais consentir à ses infâmes suggestions. »

Se tournant alors vers le démon : « Au nom du Seigneur, lui dit-elle, fuis loin d'ici, jamais tu ne vaincras sa servante ! »

Cette vision effroyable et les paroles de la sainte abbesse rendirent les religieuses plus

ferventes que jamais dans l'accomplissement de leurs devoirs.

SAINT GEORGES, EVÊQUE DE SUELLO,

(XI^e siècle.)

Fête le 24 avril. — N° 689 de la collection, à la fin.

Ce grand serviteur de Dieu était très redoutable aux démons. Comme il entra dans la bourgade de Galli, un possédé s'avança en criant : « Georges me tourmente, Georges me tourmente ! ses prières me brûlent ! » L'évêque s'arrêta, ordonna au démon de quitter sa victime, et le possédé, se sentant délivré de son ennemi, se jeta aux pieds de son pasteur pour le remercier.

Torquitor, gouverneur de la province de Cagliari, se vit en butte, nous ne savons pourquoi, aux persécutions quotidiennes de l'ennemi infernal. A peine sa table était-elle servie pour son repas qu'elle était envahie par des crapauds et des serpents. Toutes les précautions des serviteurs restaient inutiles devant cette invasion hideuse.

A bout de ressources, le gouverneur eut l'idée d'inviter l'évêque Georges à sa table. Dès que le repas fut servi, il fut envahi comme à l'ordinaire. Sans se troubler, Georges bénit la table, et aussitôt ces bêtes disparurent ou tombèrent mortes. Elles ne reparurent plus jamais. Le gouverneur, plein de joie, déclara au saint évêque qu'il le laissait maître absolu dans sa ville épiscopale.

Extraits des Petits Bollandistes de Mgr Guérin.

SAINT FROBERT, MOINE, MORT EN 673.

Dès l'âge le plus tendre, il se fit remarquer par sa piété; aussi le démon voyant croître une si redoutable sainteté, ne manqua pas de lui déclarer une guerre acharnée. Plusieurs fois, pendant que le jeune Frobert se rendait à l'école pour apprendre les psaumes, il se présenta à ses regards sous des formes horribles pour l'épouvanter. Mais l'enfant, éclairé de la grâce céleste, connaissait bien ces tromperies diaboliques; il s'en moquait et, s'armant du signe de la croix, il chassait son ennemi.

SAINT JULIEN, MARTYR EN 313.

Saint Julien, ayant déjà subi de longs tourments, voulut prouver à ses persécuteurs que Jésus-Christ était le seul Dieu. Un des officiers du juge, ayant eu l'œil crevé, saint Julien guérit immédiatement cet homme en ajoutant que les prêtres des fausses divinités dont les statues se trouvaient là, ne pourraient jamais opérer ce miracle, et les démons furent forcés de répondre du dedans des idoles qu'ils étaient

vaincus par Julien. On voit donc que les païens adoraient véritablement les démons et rendant un culte aux idoles.

SAINT GUILLAUME, ARCHEVÊQUE DE BOURGES,

MORT EN 1209.

Il y avait dans la ville de Bourges un misérable énergomène, sorte de fou furieux, qui courait de tous côtés, s'attaquant aux passants et les provoquant à la lutte. En vue de se venger de saint Guillaume dont il avait fort à plaindre, le diable résolut d'enlever subreptement cette brebis errante. Prenant donc une forme humaine, il se posta sur le chemin de l'énergumène, accepta son défi, le terrassa, saisit à la gorge et se voit sur le point de lui faire rendre l'âme en état de péché mortel. Mais averti de ce qui se passe à la porte Gordaïne, le saint pasteur se hâta d'accourir pour exorciser l'impur démon, qui lâcha aussitôt sa proie en rugissant et se retire plein de confusion et les mains vides.

SAINT MAUR, DISCIPLE DE SAINT BENOIT ET ABBÉ,

MORT EN 584.

Ayant été averti par un ange de sa mort prochaine, il se retira pendant deux ans dans une solitude, la grâce soutenant miraculeusement son corps affaibli depuis longtemps par des mortifications admirables. Allant une nuit selon sa coutume, prier dans l'église Saint Martin, il trouva une légion de démons qui lui en disputèrent l'entrée. « Il y a longtemps, lui dit le chef de cette troupe infernale, que nous travaillons à nous chasser de notre demeure et ruiner notre empire. Nous verrons à présent qui aura le dessus, et si la témérité à laquelle tu es venu d'Italie pour nous attaquer dans nos forts te sera bien avantageuse. Sache donc que nous triompherons de tous tes malheureux disciples, que tu en verras toi-même le carnage, et qu'à peine y en aura-t-il un seul qui puisse échapper de nos mains. » Saint Maur lui répondit sans s'effrayer, qu'il n'était qu'un imposteur, et que Dieu, en qui il mettait sa confiance, le couvrirait de confusion; la réponse fut si puissante qu'elle fit disparaître en un instant tous ces esprits de ténèbres.

SAINT FURSY, ABBÉ DE LAGNY, MORT EN 650.

Par permission de Dieu, l'âme d'un usurier damné se fit voir à lui, se jeta sur lui, et lui laissa à l'épaule et à la mâchoire des marques du feu qui la brûlaient, en punition de ce que l'abbé de Lagny avait accepté un habit que cet usurier lui avait légué. Saint Fursy pria Dieu de ne jamais lui ôter ces cicatrices afin de se souvenir, tout le temps de sa vie, combien il est redoutable de tomber entre les

maines de la divine justice. Depuis ce temps-là, lorsque le saint abbé parlait avec ses moines de ce qu'il avait vu et entendu des peines de l'enfer, il tremblait et suait d'appréhension.

SAINT ANTOINE, ERMITE, MORT EN 356.

Ce saint, qui s'était retiré dans le désert d'Egypte pour y mener une vie mortifiée, est célèbre par les combats qu'il eut à soutenir contre le démon. Cet ennemi des hommes, prévoyant le grand nombre de ceux qui se convertiraient par l'exemple d'Antoine, résolut de l'attaquer par toutes sortes de moyens et d'artifices. Il lui suggéra d'abord des pensées de regret sur ce qu'il avait quitté le monde, soit parce qu'il perdait par là sa propre satisfaction, soit parce qu'il abandonnait sa sœur. Puis il excita dans son esprit d'extrêmes inquiétudes et en son corps des mouvements d'impureté. Afin qu'il se vît assailli en même temps au dedans et au dehors, le démon le tourmenta la nuit par des cris confus de voix épouvantables. Saint Antoine, armé de la grâce de Jésus-Christ, demeurait invincible parmi tous ces assauts, de sorte que l'ennemi vaincu de ce côté-là s'avisait d'une nouvelle ruse. Ce fut de lui proposer les voluptés de la vie et les douceurs trompeuses de la sensualité, avec tous les attraits capables d'attirer nos sens. Mais la mortification et la pénitence eurent raison de toutes ces tentations. Alors le démon, prenant la forme d'une femme effrontée, sollicita ouvertement ce saint ermite à des actions criminelles, mais le souvenir de ces flammes dévorantes qui ne finiront jamais dans les enfers éteignait, par une divine ardeur, les flammes de la concupiscence.

Enfin, le démon désespérant de vaincre jamais par toutes ces ruses un homme si bien aguerri, lui avoua sa faiblesse. Pour cela, il prit la forme d'un petit nègre extrêmement laid et horrible à voir et, se jetant aux pieds du serviteur de Dieu, il lui dit : « J'en ai beaucoup trompé et j'ai renversé plusieurs grands personnages ; mais je confesse que tu m'as vaincu ! » Saint Antoine lui demanda qui il était : « Je suis l'esprit d'impureté qui a perdu tant de personnes », dit-il. Le saint, bien loin de s'enorgueillir, remercia la souveraine bonté qui l'assistait par de si sensibles faveurs, puis il reprocha au démon sa faiblesse, et lui dit que c'était avec raison qu'il prenait la figure d'un nain, puisque avec toutes ses forces, il ne pouvait venir à bout d'un pauvre homme, puis par la prière il fit disparaître le monstre.

Dieu, pour éprouver la patience du saint, qui s'était retiré dans un lieu écarté, l'abandonna un jour au pouvoir matériel du démon. Ce dernier l'attaqua à force ouverte et le tourmenta avec tant de cruauté et par des peines

si sensibles, qu'il le laissa évanoui et sans aucune apparence de vie. Cela, néanmoins, ne fut pas capable d'abattre le courage de cet homme invincible ; car, étant revenu à lui et se voyant dans le village voisin où son ami l'avait fait transporter pour le soigner, il le supplia de le reporter dans la caverne où il l'avait pris ; et là, quoiqu'il fût si blessé qu'il ne pouvait se remuer, il défiait sans cesse son ennemi par ces paroles : « Me voici, je suis Antoine, je ne fuis pas, je ne me cache point, je te défie et ta violence ne me séparera jamais de Jésus-Christ. » Puis il chantait ce verset de David : « Quand je serai entouré des troupes de mes ennemis, mon cœur ne craindra point. » Le démon, effrayé et confus, appela ses compagnons à son secours. Il firent un si grand bruit qu'on eût dit que tout l'édifice allait tomber, et, à l'heure même, Antoine vit paraître des figures horribles de lions, de loups, de loups, d'aspics, de serpents, de scorpions, d'ours, de tigres et d'autres bêtes sauvages, lesquelles, chacune à l'envi, s'efforçaient de l'épouvanter et de lui nuire. Il en reçut plusieurs plaies sur son corps. Mais le soldat de Jésus-Christ, levant les yeux et le cœur vers Dieu, tenait toujours ferme jusqu'à se moquer de la faiblesse de ces esprits revêtus de corps fantastiques qui venaient plusieurs ensemble pour attaquer un seul homme que le moindre de leur bande était capable d'exterminer, si Dieu le lui avait permis. Puis, regardant au ciel, il vit descendre une clarté qui, dissipant l'obscurité de sa grotte, fit évanouir tous ces monstres plus effroyables que les ténèbres. Le serviteur de Dieu, reconnaissant par cette lumière la présence de son Seigneur, lui dit du plus profond de son cœur ces paroles : « Où étiez-vous, Bon Jésus, où étiez-vous ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu dès le commencement pour me guérir de mes blessures ? » A quoi une voix lui répondit : « Antoine, j'étais ici et j'attendais la fin de ton combat ; mais voyant maintenant que tu as combattu courageusement et que tu n'as point cédé, je t'aiderai toujours et ferai voler ta réputation par tout le monde. »

Une autre fois, lorsque le saint était en voyage, les démons firent paraître devant lui un bassin d'argent comme si quelqu'un l'eût laissé tomber par accident, mais saint Antoine, s'apercevant de la ruse de l'ennemi, fit le signe de la croix et dit : « Que ton argent, malheureux, périsse avec toi ; tu n'empêcheras pas pour cela mon voyage. » Le saint ermite passa ainsi vingt ans en des combats continus contre les esprits de ténèbres, qui ne lui donnèrent point de repos, ni jour ni nuit. Les pèlerins qui venaient entendaient souvent du dehors les injures et les reproches que les diables faisaient au serviteur de Dieu qui

à la pratique de ses devoirs religieux, depuis longtemps négligés, et se recommanda d'une n'avait pas craint de les chasser de leurs anciennes retraites.

On cite encore, à propos de ce saint, une tentative inutile de Satan, qui se transforma avec ses autres compagnons en une troupe de bêtes farouches qui vinrent se ranger devant lui lorsque Antoine était en prière. Ce dernier, ignorant si ces bêtes féroces étaient naturelles ou diaboliques, leur dit : « Si Dieu vous a donné quelque puissance sur moi, me voici, mangez-moi ; mais si vous êtes venues par le mouvement du démon, sortez d'ici, car je suis serviteur de Jésus-Christ. » Les démons disparurent immédiatement.

SAINT SULPICE LE PIEUX, MORT EN 644.

Il était archevêque de Bourges. Les églises étaient les lieux où il aimait à se retirer de préférence ; pour mieux se cacher aux hommes, il y allait à la faveur de la nuit, et même il changeait son habit d'archevêque en celui de pénitent. On raconte que l'une de ces nuits, s'étant fait suivre de deux jeunes enfants, il aperçut deux malins esprits en forme de nègres qui les emportaient hors de l'église ; mais ayant couru après, en faisant le signe de la croix contre ces fantômes diaboliques, il leur fit lâcher prise à leur grande confusion.

LÉGER VAUBAN.

A l'occasion du 25^e anniversaire de la prise de Rome, M. le comte Soderini vient de publier chez Oudin, 10, rue de Mézières, une très intéressante brochure intitulée *Rome et le gouvernement italien 1870-1894*. C'est le procès en bonne et due forme de ce régime néfaste qui, après avoir conduit progressivement l'Italie à la misère va l'acculer à la faillite frauduleuse...

La logique du comte Soderini est terrifiante pour cet infortuné pays jadis si heureux. La dette est énorme en dépit des impôts qui tombent chaque année comme des grêlons sur la tête des contribuables.

S'il n'y avait encore que la ruine matérielle, ce serait fâcheux et tout ne serait point perdu encore, mais il y a pire, hélas ! c'est la ruine morale brochant sur le beau travail de la révolution. Les établissements pénitentiaires, les prisons et les bagnes regorgent de sujets, grands admirateurs de Crispi et d'Humbert de Savoie !!!

Ajoutez à cela les maisons de fous, qui se peuplent dans des proportions inquiétantes, et le brigandage qui menace de devenir un légitime moyen d'existence !

On le voit, la brochure du comte Soderini est singulièrement suggestive pour les catholiques, pour les avocats de Saint-Pierre, elle offre un charme particulier, car l'*Introduction* de ce travail si vrai, si convainquant a été écrite de main de maître par un de leurs collègues, M. le chevalier Mac-Swiney.

Rome et le gouvernement italien mérite d'être lu et médité.

TRIBUNE DES ABONNÉS

Sous cette rubrique, nous avons créé, depuis le numéro de janvier 1895, une sorte de concours permanent d'érudition, entre nos abonnés, uniquement, bien entendu, sur les questions spéciales qui font l'objet de cette revue : surnaturel diabolique, occultisme, franc-maçonnerie et sociétés secrètes antichrétiennes, spiritisme examiné à la lumière de la science catholique ; en un mot, toutes les questions diverses les plus discutées se rattachant à notre programme.

L'idée de créer cette tribune nous a été suggérée par la lecture de diverses communications fort intéressantes, mais dont nous ne pouvons prendre la responsabilité personnelle quant aux doctrines émises ; d'autre part, on nous adresse souvent des questions, pour la réponse desquelles nous manquons d'éléments certains, et qui ne nous paraissent pas cependant devoir être éliminées.

Nos abonnés peuvent donc exposer leurs arguments dans notre revue, poser des questions, se répondre les uns aux autres, rectifier les erreurs échappées à nos collaborateurs occasionnels et à nous-mêmes ; et ainsi la lumière se fera de plus en plus vive.

Notre désir est d'obtenir, sur le terrain réservé de l'étude du satanisme contemporain, de ses manifestations et de ses manœuvres de toute sorte, des résultats analogues à ceux qu'obtient la revue bien connue *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* sur le terrain littéraire, historique et artistique. En citant cet exemple, notre but sera parfaitement compris de tous nos lecteurs.

*
**

Les Somnambules et Anne-Catherine Emmerich

Mirebeau-du-Poitou, 10 juillet 1895.

Monsieur le Rédacteur,

Selon la demande que vous avez adressée à tous vos lecteurs, je vous envoie deux documents : le premier, inédit et se rattachant à un fait arrivé tout récemment ; le second, imprimé il y a une trentaine d'années environ. L'un et l'autre me paraissent répondre au but que vous vous proposez d'atteindre par votre excellente et, aujourd'hui, très nécessaire publication, la *Revue mensuelle*, faisant suite à l'ouvrage le *Diable au XIX^e Siècle*.

Premier document.

I. — Faits : Résultats d'une consultation de Somnambule.

Un pauvre journalier de la petite ville de Mirebeau-du-Poitou, département de la Vienne, avait été atteint, vers les commencements de cette année 1895, de douleurs intermittentes assez difficiles à caractériser et auxquelles les remèdes du médecin n'apportaient que peu de soulagements. Sur les conseils et les exhortations de pieuses personnes et d'un ecclésiastique en qui il avait confiance et qui lui avait rendu quelques services, ce journalier revint

manière particulière à la Très Sainte Vierge, à sainte Radegonde et à saint Benoît dont il prit sur lui la médaille qu'il fit porter aussi à sa femme et à ses enfants.

Le mal ne diminua point. Il se compliqua, au contraire, d'une façon plus inquiétante, en ce sens que le malade lui-même, ainsi que ceux qui l'entouraient, constatèrent les développements rapides d'une tendance à une forte exaltation mentale. Si cela continue, disait-il, ma maladie me rendra fou. Il lui vint alors en pensée qu'un sort lui avait été donné par un de ses voisins. Le prêtre qui avait sa confiance combattit très vivement et très fréquemment cette idée dont il finit par lui faire reconnaître la sottise. Malheureusement, sa femme moins instruite de la religion, était imbue de cette croyance, très répandue dans nos contrées, que les maladies ou les infirmités, non guéries ou non soulagées par les médecins, sont l'effet de sorts jetés sur le patient, et que les *somnambules* seules ont le pouvoir de les enlever et de rendre la santé. Ceux mêmes qui ne croient pas aux sortilèges ont une confiance aveugle dans la science et l'habileté de ces prétendues *guérisseuses* qui sont visitées aujourd'hui par un trop grand nombre de dupes.

Cette aberration n'est pas entrée dans la tête des populations ignorantes des petites villes et des campagnes *seulement*; car les journaux de Paris, des chemins de fer et des principales villes de France, renferment une multitude d'annonces indiquant l'adresse de telles ou telles *Somnambules Lucides, extra-lucides*, etc., dévoilant à tous l'avenir et guérissant tous les maux. Après dix-neuf siècles de Christianisme, c'est un signe des temps très triste, mais fort *suggestif*, comme on dit à présent.

Cédant aux instantes sollicitations de sa femme, notre journalier consentit à aller avec elle, le 26 et le 27 du mois dernier, consulter une des *somnambules* de la ville de C... de notre département.

Deux jours après, le samedi 29 juin, ces deux pauvres gens vinrent, dans un état de trouble et de désolation extrêmes, visiter le prêtre qui leur avait rendu service, et tantôt l'un, tantôt l'autre, ils lui firent ce récit (Je garantis l'exactitude des faits et, quant aux sens, des dires qui suivent) :

« Je ne puis plus y tenir, dit le mari ; je suis poussé par une force qui me domine à venir vous raconter tout ce que nous avons fait ces jours derniers. Nous sommes allés à C... consulter une *somnambule*. Après nous avoir interrogé sur différentes choses, elle battit un jeu de cartes, nous fit couper et en étala plusieurs sur une table. Elle nous dit que, d'après les révélations données par ces cartes, je

n'avais pas sur moi *un sort de maladie* uniquement, mais *un sort à mort*, et qu'il m'avait été donné par *les trois curés* dont je lui avais parlé quand elle me demanda si je connaissais et fréquentais des prêtres : l'un, c'était le curé de ma paroisse, le deuxième, un curé voisin de Mirebeau qui m'avait indiqué quelques remèdes à faire pour me soulager, le troisième, *vous-même*. Ma femme et moi nous avons répondu aussitôt que nous avions peine à croire que vous, qui jusqu'à présent ne vous avez fait que du bien, vous fussiez capable de me vouloir et de me causer un si grand mal. « C'est par fanatisme, reprit-elle : pour vous ramener à la pratique de sa religion, il vous a donné le sort mortel de concert avec les deux autres, et, sous prétexte de faire du bien à votre âme et de la sauver éternellement, il maintient le mal dans votre corps pour que vous en mouriez (1). Mais je serai plus forte qu'eux tous et je vous délivrerai. Auparavant, il faut que je vous purifie et que je vous exorcise ; car vous n'êtes pas pur ». Alors elle me fit mettre nu jusqu'à la ceinture ; puis elle me passa les mains sur la poitrine, sur le dos, sur la tête, sur le ventre, sur les bras et sur les jambes. Elle s'assit dans son fauteuil et se passa les mains sur les mêmes endroits de son propre corps. Puis, se levant, elle me souffla sur le visage et sur toutes les parties du corps où elle m'avait touché. Elle me prescrivit de ne point garder sur moi les médailles que j'avais ; mais, ayant écrit sur un petit morceau de papier, elle me dit : « Votre femme mettra cet écrit, qui est une prière, dans un petit sachet, et, au moyen d'un cordon que vous vous passerez au cou, vous la porterez sur votre cœur. Ne faites ni voir, ni lire cette prière à personne, et, surtout, aux curés ». Elle nous demanda, après cela, si nous avions quelques parents, ou amis, qui consentiraient à prendre le sort à leur charge ; car, alors, je serais bien plus vite délivré ; et, comme nous avons répondu que nous ne savions pas, elle nous a bien recommandé, elle nous a fait même promettre de lui envoyer sans faute, et le plus tôt possible, *un lapin*. Enfin, elle m'a dit qu'il fallait que je vienne encore la voir deux autres fois ; et elle a ajouté : « Si la nuit vous entendiez des bruits, du tapage, des voix qui vous appellent, demeurez tranquilles et sans répondre ; et, par-dessus tout, donnez-vous bien de garde d'ouvrir fenêtre ou porte,

(1) Un curé, voisin de Mirebeau, m'a, dernièrement, affirmé ceci : « Une femme de ma paroisse est allée consulter, il y a peu de temps, une *somnambule*, je ne sais où. Elle lui a donné les conseils suivants : « En toute occasion, foulez aux pieds votre curé : c'est lui qui est la cause de tout le malheur que vous éprouvez. N'allez jamais à la messe, et, surtout, ne communiez jamais, parce que les curés mettent dans les hosties des choses qui rendent malade. » Cette femme redit partout ce langage diabolique, d'après la recommandation de la *somnambule* ».

parce que vous seriez obligés ensuite d'avoir recours aux curés. »

« Nous sommes revenus à Mirebeau. Ma femme a fait le petit sachet où elle a mis la prière; et je la porte sur moi depuis deux jours; mais je n'ai pas voulu abandonner ma médaille de saint Benoît : elle est là sur ma poitrine à côté de la prière de la Somnambule. Depuis ce temps, nous n'avons pas eu un instant de repos ; il a fallu que nous venions vous voir, et tout vous raconter. »

A la suite de cette communication, le prêtre exigea que le sachet et son contenu lui fussent immédiatement remis. Il félicita le malade de ne s'être pas séparé de sa médaille de saint Benoît. Il leur fit comprendre, à l'un et à l'autre, en tâchant de ne les point trop effrayer, qu'ils avaient eu grand tort, comme chrétiens, d'être allés consulter une telle personne, contrairement aux enseignements de leur catéchisme; et, comme hommes raisonnables, d'avoir dépensé une somme d'argent assez considérable (1) qui eût été bien mieux employés à les aider dans leurs besoins. Il leur recommanda fortement de ne point envoyer le lapin promis, de ne point retourner chez la Somnambule, et de ne s'inquiéter nullement d'elle, ni de sa vengeance qu'ils redoutaient, ni des bruits et des tapages qu'ils croiraient entendre. Il leur conseilla de s'approcher des sacrements pour la grande fête du lendemain (de saint Pierre et de saint Paul), et, en toute occurrence, de recourir à la protection de la Très Sainte Vierge, de sainte Radégonde et de saint Benoît.

Prenant à part la femme, qui était fort calme et n'avait pas alors la plus petite apparence de trouble cérébral, il lui démontra l'imprudence qu'elle avait commise en entraînant son mari, qui avait déjà la tête faible et hantée par l'idée de sorcellerie et de sort, devant une femme dont le propre métier était d'entretenir les gens dans cette insanité. Au point de vue naturel, le fait suffisait à lui seul pour aggraver l'état mental de son mari et le rendre tout à fait fou. Il lui fit les plus instantes recommandations de le traiter avec la plus grande douceur, de souffrir avec patience ses excentricités, et, principalement, de détourner de son esprit la pensée et le souvenir de la Somnambule et de toutes les sottises qu'elle leur avait débitées.

Tout en craignant avant tout les conséquences naturelles sur la tête du mari de sa visite à la Somnambule, le prêtre n'était pas sans quelque inquiétude sur ce qui pourrait peut-être se mêler en même temps de diableries dans l'affaire. Le récit des passes et des insuf-

flations faites au malade, joint au sens de l'écrit accepté et porté par lui, lui faisaient appréhender quelques malices de Satan, lesquelles, il l'espérait, seraient atténuées par la protection de saint Benoît.

Et, en effet, dès la nuit suivante (du samedi 29 juin, au dimanche 30 et jours postérieurs), non seulement le mari, mais la femme elle-même, furent en proie à une surexcitation violente, et à une sorte de folie, alternativement anti religieuse et religieuse. Ces deux infortunés subissaient comme un double courant successif d'influences contraires. Tantôt ils blasphémaient, soutenaient que le Bon Dieu n'est pas dans l'Eucharistie; ou bien ils émettaient la pensée de fouler aux pieds le crucifix, et s'excitaient à le faire. (Ils ne l'ont jamais fait cependant.) Ils manifestaient la plus grande défiance contre les prêtres, voulaient renoncer à toute pratique religieuse; ou bien discutaient des heures entières entre eux sur des matières hors de leur portée, par exemple, si c'était le Fils ou le Saint-Esprit qui était présent dans l'Eucharistie, et comment. Tantôt, au contraire, ils gémissaient; ils reconnaissaient qu'ils n'étaient point purs, mais grands pécheurs, qu'ils avaient eu grand tort d'avoir consulté cette Somnambule; ils la maudissaient comme la cause de tous leurs maux, et ils recommandaient à tous ceux qui les entouraient de ne jamais aller la voir. Ils demandaient pardon à Notre-Seigneur, suppliaient la Sainte Vierge et saint Benoît de les secourir. Ils baissaient dévotement leurs médailles et le crucifix, récitaient leur chapelet, le mettaient à leur cou, etc., etc. Parfois ils s'écriaient : il entre quelque chose en moi, mais je ne veux pas le garder; et ils soufflaient avec force comme pour le faire sortir. Nous luttons contre le diable, disaient-ils, et nous résisterons jusqu'au bout, etc. A un certain moment, dans une des crises mauvaises, la femme a tenté d'étrangler son mari; et, une autre fois, celui-ci, entré en fureur, a menacé de blesser ou de tuer ceux qui l'entouraient. J'ai été témoin de presque toutes ces scènes qui ont été les unes privées, les autres publiques. Quelques-unes ont eu pour théâtre les rues et la gare de Mirebeau.

Sur les conseils du médecin, on a séparé ces deux malheureux. L'autorité civile a pris des mesures pour les faire interner dans les hôpitaux de Poitiers. On a sursis à cette dernière mesure, parce que, depuis quelques jours, ils sont beaucoup plus calmes. L'amélioration continue (11 juillet).

Je m'abtiens de toute réflexion sur ces faits étranges. Je me contente de les relater et de les accompagner du texte de l'écrit donné par la Somnambule.

(1) Trente francs, dix francs par curé jeteur du sort. (Explication de la Somnambule.)

II. — *Ecrit donné par la Somnambule.*

Cet écrit est tracé au crayon, sur un morceau de papier ordinaire ayant appartenu à l'un de ces petits cahiers rayés de rouge qui sont destinés à la comptabilité. L'écriture est ferme et nette. Les mots sont séparés par de petites croix :

A. — TEXTE.

Aphonidas †
 Malheurs † urat †
 puatia † condion
 † fondon † ortoo
 † noxio † apenis
 † bourgasis † glay
 † veniat † schgales
 Adoremus amen.

A première lecture, on reconnaît dans cette pièce un mot français : « malheurs », quatre mots latin : « urat », « noxio », « veniat », « adoremus », et le mot hébreu si usité « amen ». A quelle langue appartiennent les autres mots ? Nous le reconnaitrons sans trop de peine, si nous restituons le texte en son premier et véritable état. La Somnambule a dû le défigurer dans certains mots en le copiant, et d'autres mots ont pu être écrits en lettres françaises selon une prononciation moderne :

B. — TEXTE RESTITUÉ

Aphonidas (1)
 malheurs urat !
Puetiâ conduôn
 fundunt orthô
 noxio. Apênês
 bouergasiais claiê !
 Veniat Schgaletz !
 Adoremus amen.

C. — EXPLICATIONS PHILOGIQUES.

« Aphonidas » est un nom propre grec comme « Léonidas ». C'est, sans doute, un nom de démon. Le mot vient de *a* privatif et de « phoné », « voix », et veut dire « sans voix » ; « le sans voix », c'est-à-dire le démon qui ne parle pas, le démon muet de l'Evangile. C'est ce démon, appelé au secours de l'ensorcelé, qui doit, en même temps, empêcher les dupes de la Somnambule de la trahir en révélant ses paroles et ses actes.

« Malheurs urat ». Le verbe latin « urere » (au subjonctif) signifie proprement « brûler, consumer », par conséquent, détruire en fait une chose complètement. Il offre un sens suivi avec le mot français « malheurs » : « Que Aphonidas brûle, détruise, fasse entièrement disparaître les malheurs ! » Ce doit être là la vraie signification, puisque l'écrit

est une conjuration contre un sort donné et contre les maux qu'il cause.

« Puetiâ », mot grec poétique, ou datif, en prose « putia », qui signifie le premier lait sorti d'une vache qui vient de vêler : par suite : « lait pur et frais ».

« Conduôn » (par un cappa) du grec condu, uos, au génitif pluriel, sorte de grande coupe.

« Fundunt », au lieu de « fondon » qui n'a pas de sens, « ils répandent », présent dans le sens du futur impersonnel « on répandra ». La signification est : « on fera une libation » par le moyen du lait, avec le lait pur et frais de grandes coupes, remplissant de grandes coupes ; c'est-à-dire « on fera d'abondantes libations de lait pur et frais ».

« Orthô noxio ». « Noxio », de « noxius », signifie mot à mot « au nuisible », à celui qui a nuit, à l'auteur du mal. Orthô, datif de orthos, « droit » « direct » ; d'où le sens évident « à celui qui a nui directement », « à l'auteur direct du mal. Sens total : « on fera d'abondantes libations de lait pur et frais à l'(esprit) auteur direct du mal ». Promesse pour adoucir et rendre favorable le démon qui a été mis en mouvement et a directement agi, en vertu du sortilège, sur celui qui en a été le but et la victime.

« Apênês », adjectif grec, cruel, farouche.

« Bouergasiais », forme pleine de la contraction « bourgasis », datif pluriel ; mot composé de la particule « bou », qui augmente la signification et de « ergasia » œuvre, travail, effort, etc. ; sens : « grandes œuvres, œuvres fortes, puissantes. »

« Claiê », subjonctif du verbe « claiô », « qu'il regrette, qu'il se repente ».

Sens total : « cruel (ayant été cruel) dans ou par ses œuvres de puissance (contre le malheureux ensorcelé), qu'il (les) regrette ! »

« Veniat », subjonctif de « venire » : « que vienne ».

Schgaletz » Le Schin préfixe veut dire « qui », « celui qui », et le verbe hébreu signifie « ôter, enlever, délivrer ». Sens total : « Veniat qui auferat ! », « que vienne celui qui ôtera le sort ! » Invocation à un démon plus puissant, pour obtenir la délivrance de l'ensorcelé, si l'auteur direct du mot ne se laissait pas toucher par la promesse de la libation. A comparer la forme de cette phrase avec celle de la Genèse, 49. 10 : « Donec veniat qui mittendus est ».

« Adoremus amen ». Si l'on met un point après « adoremus », nous aurons ce sens : « Adorons. C'est vrai. Adorons qui ? Evidemment le personnage invoqué précédemment, Veniat qui auferat. S'il ne doit pas y avoir de point, la traduction et le sens seront : « Adorons le vrai, la vérité », c'est-à-dire ce personnage qui est la vérité même, le vrai

(1) Les mots en italiques sont tirés du grec.

dieu ; ou encore : « *adorons l'architecte* (de l'univers) ; formule maçonnique.

D. — TRADUCTION.

Que Aphonidas fasse cesser les malheurs ! Avec de grandes coupes de lait pur et frais, on fera d'abondantes libations à l'auteur direct du mal. Qu'il regrette son œuvre cruelle et puissante ! Que vienne Celui qui enlèvera le sort ! Adorons-le, il est la vérité *ou bien* : l'architecte du monde.

Je livre, Monsieur le Rédacteur, sans plus d'explications, ces faits et cet écrit à la sagacité et à la science des nombreux lecteurs de votre Revue. Ils ne manqueront pas de vous dire s'il y a un sens meilleur, plus exact, à la formule magique, et quelles peuvent bien être sa provenance et sa date. Ils reconnaîtront sans doute quels éclats effrayants d'attristante lumière s'échappent de tout cela sur la situation présente de notre société.

Second document.

Ce second document comprend plusieurs extraits dont quelques-uns sont fort étendus. Je m'aperçois que cette communication est déjà beaucoup trop longue. Je ne citerai donc que *deux fragments*, remettant à vous envoyer le reste plus tard, si vous le voulez bien.

1^{er} fragment, tiré du livre si connu de toutes les âmes pieuses : LA DOULOUREUSE PASSION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST, d'après les méditations d'Anne-Catherine Emmerich, religieuse augustinienne, etc. ; traduction de l'allemand, par M. l'abbé de Cazalès, 24^e édition, Paris, 1870, paragraphe LXI, *Fragment sur la Descente aux Enfers* (de N.-S. J.-C.), page 344.

« J'appris que Lucifer doit être déchaîné « cinquante ou soixante ans avant l'an 2000 « du Christ, si je ne me trompe.... Quelques « démons doivent être relâchés auparavant « pour punir et tenter le monde. Quelques- « uns, à ce que je crois, ont dû être déchaînés « de nos jours (vers 1820) ; d'autres le seront « bientôt après. »

Catherine Emmerich a donné ces indications prophétiques quelques années avant sa mort, arrivée en février 1824. Les comparer avec ce que disent les Lucifériens.

2^e fragment, tiré de la VIE D'ANNE-CATHERINE EMMERICH, par le R. P. Schmöger, de la Congrégation du Saint-Rédempteur, traduit de l'allemand par M. de Cazalès, Paris, 1868, page 490 et 491, tome I^{er}.

« 16. Une femme de Dulmen se laissa un « jour persuader d'aller *chez une tireuse de* « *cartes*, à Warendorf (en 1820). Elle savait

« que cette personne avait coutume de pré- « dire, *d'après ses cartes*, des mariages et des « choses de ce genre ; et elle se proposa de la « mettre à l'épreuve par des questions tou- « chant la sœur Emmerich. « Que se passe-t-il « chez la Emmerich ? » lui demanda-t-elle. La « femme *étala ses cartes*, en trahissant une « irritation intérieure, et dit : « Chose curieuse, « tout est là confit dans la dévotion ! Voilà « un homme âgé qui est assez gros ; en voilà « un plus jeune ! Voilà une vieille femme « qui se meurt (c'était la vieille mère d'Anne- « Catherine qui mourait alors auprès d'elle) ! « La personne elle-même est malade ! Etrange « maladie ! » La questionneuse en eut assez et « s'en alla tout effrayée.

« Quand Anne-Catherine entendit parler de « cette affaire, elle fit à ce sujet des obser- « vations dignes de remarque.

« *Ce ne sont pas les cartes*, dit-elle, qui « montrent ou font voir quelque chose à ces « sortes de personnes, mais c'est *leur foi aux* « *cartes qui les rend voyantes*. Elles disent ce « qu'elles voient et non ce que montre la carte. « La carte est le simulacre du faux dieu, mais « c'est le diable qui est ce faux dieu. Souvent « il est forcé de dire la vérité, et alors la « voyante l'annonce avec colère. »

« Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur, « l'expression de mon respectueux dévouement.

ET. CHABAUTY, *ch. hon.*

LES CONGRÉGATIONS

Sous la signature de M. Eugène Veuillot, dans l'*Univers* (n^o du 1^{er} octobre) :

« Les Congrégations ont encore quelques jours pour se décider. Évidemment, il y aura des décisions différentes. Nous les respecterons toutes et notre appui ne fera défaut, quoi qu'il arrive, ni aux résignés ni aux résistants, qui tous auront encore à lutter et à souffrir.

« Et maintenant, nous, journalistes, conférenciers, députés, sénateurs, catholiques militants, travaillons à constituer enfin une force électorale qui pourra réformer les lois sectaires. Si nous ne faisons pas cela, que l'on résiste ou que l'on se résigne à la loi d'abonnement, il n'y aura au fond rien de changé. »

Cela est très bien, et nous nous associons à ces excellentes paroles de notre éminent confrère. Nous ajoutons : *Constituons solidement l'Union Anti-Maçonnique de France*. Là est le salut.

Dans une lettre, nous trouvons cette humble requête : « Je prends la liberté de vous adresser une petite supplique. Désirant apprendre à mes élèves à chanter les louanges du bon Dieu, j'aurais besoin d'un harmonium pour les diriger plus sûrement. — Il y a peut-être parmi vos lecteurs des personnes qui ne se servent plus de cet instrument, et qui penseront à l'utiliser encore en l'envoyant à ma pauvre école. »

Ecrire au Frère Léon-Victor, à Guéhenno, par Plumelec (Morbihan).

LE DIABLE EN RUSSIE

Sous ce titre : *PARMI LES SAINTS ET LES POSSÉDÉS*, la *Revue des Revues*, dans son numéro du 15 septembre dernier, a publié un certain nombre de faits récents qui, pour ceux qui connaissent toute l'étendue du pouvoir de l'enfer, prouvent d'une manière frappante que, loin d'être à l'abri des fureurs du démon, les pays, séparés par le schisme de l'Eglise catholique, paraissent au contraire favorisés de ses plus significatives et plus terribles manifestations. Quelques-uns de ces faits sont des documents précieux qui peuvent servir à éclairer le rôle joué par le diable en vue de saper ce qui reste de christianisme en dehors de la véritable Eglise.

A côté de l'Eglise établie, il existe en Russie, comme en Angleterre et en Amérique, une multitude de sectes prétendues religieuses, qui ont chacune leurs prophètes, leurs thaumaturges et leurs Illuminés (de la lumière de Satan).

Ces ouvriers de l'enfer se recrutent parmi les faux moines, les paysans et les femmes. Le fanatisme diabolique s'étend souvent jusqu'à des villages tout entiers : hommes et femmes, sous prétexte de faire plus sûrement leur salut et de travailler à la plus grande gloire de Jésus-Christ, en viennent à oublier non seulement les devoirs sociaux, mais même les lois les plus élémentaires de la nature, et, dévorés de la soif de la mort, cherchent dans le suicide le bonheur que leur promet, par la bouche de ses suppôts, l'éternel ennemi du genre humain.

« Il y a à peine quelques mois, raconte M. Jean Finot, qu'un garde forestier fut attiré vers une cabane située derrière le village de Schiriaïevka (gouvernement de Samara), par des cris et des gémissements qui remplissaient les alentours. Il s'approcha et un spectacle étrange s'offrit à ses yeux : trois femmes complètement nues pleuraient et priaient ! Leur maigreur les faisait semblables à des squelettes déjà entamés par les vers. On les amena par force dans le village, où une des femmes mourut.

« Malgré les instances des paysans de la localité, la moribonde refusa d'admettre auprès d'elle le pope orthodoxe et ne voulut pas qu'on plaçât une croix à côté d'elle.

« La police fit des recherches dans la forêt et finit par retrouver encore plusieurs autres femmes agonisant dans les mêmes conditions. L'enquête a relevé que toutes ces femmes avaient quitté le gouvernement de Viatka (arrondissement de Velikorietsk) afin d'aller expier les péchés de leurs semblables dans les montagnes de Zigoulaïf. Elles ne se nourrissaient que d'herbes et de fraises et ne faisaient que prier. Leur intention inébranlable était de mourir pour la plus grande gloire de Jésus-Christ.

« Toutes ces femmes ne faisaient partie d'aucune secte, n'admettaient pas d'ikones (image des saints) ni de popes. Elles se mettaient en rapport avec le Christ d'une façon plus directe, en se débarrassant de leurs vêtements, en vivant à l'état de nature, et en se nourrissant exclusivement des objets qu'on trouve sous ses pieds. De 30 à 40 femmes furent ainsi recueillies et renvoyées à leur domicile.

« Les paysans des provinces baltiques, qui paraissent plus instruits que les paysans du midi russe, sont également victimes de cette aberration religieuse. C'est ainsi qu'on a découvert, il n'y a pas de cela bien longtemps, dans l'arrondissement de Pernov, le culte du dieu Tonn. Le dieu en question a pour mission de garantir le bétail de toutes sortes de maladies, et les paysans, afin de gagner ses faveurs, allaient lui porter deux fois par an leurs offrandes. Une petite statuette du dieu Tonn se trouvait dans une écurie et là, les paysans réunis, s'agenouillaient et priaient pour la santé de leurs vaches et de leurs chevaux. La police a fini par découvrir ce culte prohibé, et a confisqué le bon dieu, au grand désespoir des habitants de la localité.

« Dans l'arrondissement de Zourieff se promenait encore, il y a quelques semaines, un thaumaturge qui guérissait toutes les maladies à l'aide des *sixième* et *septième* livres de Moïse ! »

Un des plus fameux de ces Illuminés diaboliques, le moine Falalay, prêchait que l'homme n'a pas d'autre moyen de salut que de se débarrasser de la vie. Sa doctrine fit un grand nombre de prosélytes.

« Une nuit, quatre-vingt quatre personnes se réunirent dans un souterrain situé près de la rivière Pérévozinka et se mirent à jeûner et à prier.

« Les paysans entourèrent leur camp improvisé de paille et de morceaux de bois, prêts à mourir au premier signal donné. Une femme prend cependant peur de cette mort atroce, et se sauve pour prévenir l'autorité. La police arrive, mais un des croyants l'ayant aperçue de loin, se met à crier que l'Antéchrist en personne approche. Les pauvres illuminés mettent alors le feu autour de leur camp et meurent pour le Christ.

« Une partie des fanatiques sauvés furent punis d'emprisonnement et de déportation. Un d'entre eux, Souchkoff, parvint à s'échapper et continua à propager la « vérité de Dieu. »

« La doctrine portait de tels fruits que, peu de temps après, une localité composée d'une soixantaine de familles se décide à mourir en masse. Cette fois-ci, le meurtre simple, le meurtre des croyants par les croyants devait hâter la délivrance suprême. Le paysan Pétroff pénètre dans la maison de son voisin Nikitine, tue sa femme et ses enfants, et à partir de ce moment, promène sa hache sanglante à travers le village. Dans la grange de Ivane Botok, une douzaine de paysans attendent

avec leurs épouses. Tour à tour, les hommes et les femmes mettent leurs têtes sur le billot et Pétroff poursuit l'œuvre de la délivrance. De là, il se rend dans une cabane paysanne où la mère avec trois enfants attendent les coups de hache de l'exécuteur. Brisé de fatigue, Pétroff met sa tête sur le billot et c'est Souchkoff qui lui rend le service de la lui enlever pour sa gloire éternelle.

« La mort, telle que la rêvait Chadkine aux abords de l'année 1860, est sans doute encore plus stupéfiante. Il ne s'agit plus d'un coup de folie collective d'une durée passagère, mais des souffrances prolongées d'une mort atroce par les privations et la faim volontaire.

« Chadkine prêchait dans le gouvernement de Perm que, l'Antéchrist étant déjà arrivé, il ne restait plus qu'à s'enfuir dans les forêts et à mourir de faim. Arrivé dans un endroit perdu avec ses adhérents, il ordonna aux femmes de préparer les vêtements mortuaires et, lorsque tout le monde fut convenablement habillé pour recevoir dignement la mort, Chadkine leur indiqua que, pour obtenir cette grâce du ciel, il fallait rester douze jours et douze nuits sans eau et sans nourriture.

« Les souffrances les plus terribles commencèrent alors pour cette assemblée d'illuminés. Les enfants, se tordant de douleur, remplissaient l'air de leurs cris déchirants. Ils demandaient à manger, à boire. L'assistance et surtout Chadkine se montrèrent intraitables. Un des malheureux, ne pouvant résister à toutes ces tortures, s'enfuit et Chadkine craignant l'arrivée de la police, décida de mourir sur-le-champ. On commença par tuer les enfants, puis on procéda au meurtre des femmes et des hommes. Lorsque la police accourut, elle ne put mettre la main que sur Chadkine et deux de ses apôtres, qui, en proie à leur paroxysme religieux, avaient oublié de mettre fin à leurs jours... »

Ailleurs, ce sont des femmes qui se font les prophétesses et les apôtres des Illuminés. Une femme, nommée Klipikoff, prêche à Cronstadt la divinité du père Ivan.

« M^{me} Klipikoff a fait école. Une vingtaine de femmes prêchent ouvertement à Cronstadt la divinité du père Ivan, le thaumaturge, qui a beau se défendre des honneurs divins que les femmes affolées lui offrent à chaque occasion. D'après les prêtresses de ce culte « non reconnu », le père Ivan n'est autre que le Sauveur lui-même qui se cache devant les « antichristi » (antichrétiens), c'est-à-dire devant les popes et les autorités. Les « converties » à la nouvelle doctrine s'agenouillent et prient devant le portrait du père Ivan qu'elles placent à côté de celui de la Mère divine. Les « fidèles » tombent à genoux devant les objets lui appartenant et rendent des honneurs divins à ses fourrures, à ses chapeaux... Le vieux thaumaturge, tout en manifestant son désespoir devant l'idolâtrie dont il est l'objet, se laisse faire quand même... Un des journaux locaux raconte ainsi

une pieuse cérémonie qui a eu lieu tout récemment dans une des maisons meublées où se logent à Cronstadt les pèlerines, qui y affluent de tous les coins de la Russie. Le père Ivan, qui y est arrivé pour faire le service divin, a daigné donner sa bénédiction aux trois verres de thé que la patronne lui a présentés. Le thaumaturge parti, la patronne de l'établissement a eu soin de réparer, contre de modestes offrandes, le contenu du liquide entre tous les fidèles... »

Non seulement les fanatiques diabolisants de la Russie prêchent le suicide volontaire, mais ils prêchent encore et pratiquent le meurtre de leur prochain, comme agréable à celui qui a dit : « Tu ne tueras point. » Ils s'appuient sur ces arguments que leur souffle Lucifer : l'exemple d'Abraham offrant son fils à Dieu, et le désir de soustraire les âmes aux recherches de l'Antéchrist.

« Le tribunal de Kazan a eu à juger, au commencement de l'année 1895, un cas terrible l'un de ces meurtres religieux. Les habitants du village Stara-Moultana ont suspendu par les pieds un nommé Matiounine qui, en qualité de mendiant traversait souvent leur village et, après l'avoir saigné, ils ont bu et mangé son sang.

« Les tribunaux russes ont du reste enregistré une série de procès ayant pour objet les meurtres religieux. Rappelons les procès si tragiques d'Anna Kloukine, qui a offert à Dieu le corps de sa fille unique, jeté préalablement dans un feu allumé et celui de Kourtine, qui tua son fils sept ans afin de se faire pardonner ses péchés mortels. »

On sait qu'un des pouvoirs que s'attribuent les agents de Satan, afin de mieux tromper les simples, est celui de chasser les mauvais esprits des corps des possédés. Voici un exemple des procédés employés à cet effet par les thaumaturges diaboliques de Russie :

« Une femme s'est présentée chez le frère Jacques (un des exorcistes les plus célèbres à Cronstadt), en le priant de la débarrasser de nombreux esprits qui auraient pris, paraît-il, possession de son âme. En présence de leur nombre, le frère Jacques a cru nécessaire d'avoir recours à des moyens plus énergiques. Il s'est mis donc à cribler de coups la pauvre femme. La victime thaumaturge poussa des plaintes féroces. La chose se passant dans un hôtel où le frère Jacques avait établi sa résidence, les domestiques voulurent intervenir pour mettre fin aux souffrances de la pauvre possédée. Mais le frère Jacques, tout fier à son inspiration, continue l'abatage des démons. La femme, au bout de ses forces, crie et les vitres et saute par la fenêtre. Les voisins accourent de tous les côtés, et le frère Jacques tournant vers le peuple qui entoure l'hôtel, s'écrit : « phétise qu'on viendra... le chercher sous la pierre. » En réalité, la police arrive et met au violon le saint exorciseur ! La foule émue se dispersa à travers la ville, pleine d'admiration pour le f

Jacques, qui non seulement tient tête aux mauvais esprits, mais prévoit d'avance le mal dont ils le frapperont ! »

La note plus gaie de ce dernier fait vient heureusement faire diversion à l'atrocité lugubre des documents précédents. Quel cœur véritablement chrétien ne saignerait pas à la pensée de ces tristes victimes de l'obsession diabolique qui va, comme on vient de le voir, jusqu'à faire de l'homme un meurtrier, un assassin ! Il a toujours fallu, il faut encore à Satan des sacrifices humains !

LE HÉROS DU 20 SEPTEMBRE

Allons, Cadorna, viens, grand homme ; tu es le héros de la grande journée. Viens et écoute, je vais célébrer ton triomphe.

Les autres, que sont-ils auprès de toi ? Peu de chose. Qu'est leur gloire ? De la fumée, depuis longtemps dissipée. Seule, ta gloire est immense, ô Cadorna !

Lemmi exulte, parce que le 20 septembre, dit-il, a marqué la fin du pouvoir temporel des Papes. Mais qui est le héros du 20 septembre ? C'est toi.

Le jubilé de la brèche est surtout un jubilé maçonnique. Ceci encore, c'est Lemmi qui l'a dit, en convoquant à Rome tous les Francs-Maçons du monde. Mais qui est le héros de la brèche ? qui est le héros des Francs-Maçons ? C'est toi, Cadorna, c'est toi.

A toi, les honneurs du jubilé. L'Italie entière te contemple, Umberto ajoute l'Annonciade aux décorations qui déjà t'avaient été prodiguées. Des panaches, toujours pour toi, des panaches, Cadorna ! Sur les deux hémisphères, aujourd'hui, les échos répètent ton nom.

Souché sur *la Cisalpina* et sur *la Ragione*, le Triangle de Milan l'a pris, ton nom glorieux : *Cadorna... in excelsis* ! Et Celui qui se dit Dieu te bénit ; partage avec lui l'encens du 20 septembre.

Car tu as fait de nobles et vaillantes choses, il y a vingt-cinq ans !

Satan avait parlé. Il t'avait désigné pour être le chef de la magnifique expédition. Satan t'affectonne, et tu lui rends amour pour amour, n'est-ce pas ?

Tu eus sous tes ordres Bixio, et 60.000 hommes pour combattre les 8.000 de l'armée pontificale.

Le doux Pie n'avait point provoqué le Piémont ; il te fallait un prétexte pour attaquer. Bismarck envoya des fusils, que d'Arnim, ambassadeur de Prusse auprès du Pape, passa en secret aux

révolutionnaires romains : armes pour l'émeute.

Et tu te disais : « L'émeute éclatera, et j'interviendrai pour rétablir l'ordre ». O Cadorna, que tu es chevaleresque !... Mais l'émeute n'éclata point.

Alors, tu attaquas quand même ; tu canonnas, tu bombardas la Ville Eternelle. Tu savais bien que le plus doux des Pères n'accepterait pas de voir verser le sang de ses enfants. O Cadorna, qu'il est grand, ton courage !

Le Pape voulait seulement faire constater la violence. Quand la brèche de la porte Pia fut ouverte par ton canon, il ordonna de hisser le drapeau parlementaire et de cesser le feu. Les zouaves et tous les défenseurs de la Ville-Eternelle déposèrent les armes.

Des braves avaient été tués par ta canonnade ; c'était trop pour le Saint-Père, ce n'était pas assez pour toi.

Tes Piémontais et toi, vous vous êtes rués sur le drapeau blanc de l'armistice, vous avez massacré ceux qui ne combattaient plus. O Cadorna, qu'elle est belle, ta loyauté !

D'Arnim entra par la brèche à ton côté ; le représentant de la Prusse chevauchait sur la monture d'un soldat italien. L'ambassadeur de Bismarck affichait sa trahison envers le Souverain auprès duquel il était accrédité. D'Arnim et toi, vous étiez bien faits pour cavalcader ensemble.

Et derrière vous deux se pressait, immonde tourbe, toute la pire canaille d'Italie. Et cette canaille, que tu raménais, se répandit dans la Ville Eternelle, pillant et massacrant.

Tu fis ouvrir aux bandits les portes des bagnes où ils expiaient leurs vols et leurs meurtres. Les galériens t'acclamèrent. Sois fier, ô Cadorna !

Les bandits, gardant avec orgueil leurs chaînes et leurs boulets, dansaient avec les filles du ruisseau. Et tu souriais, Cadorna, disant : « Quel bon peuple ! »

Tes soldats et tes bandits assassinèrent quatre-vingts personnes dans les premières heures de ton entrée. Le sang des prêtres coula. Et, Cadorna, tu souriais de ton plus large sourire.

Au Pincio, les tiens, achevant les blessés, décapitèrent un zouave, plantèrent la tête sur une pique, y suspendirent les vêtements ensanglantés du soldat du Pape, et promenèrent ce trophée par la ville. Tu souriais toujours, Cadorna.

Une sœur de charité accompagnait deux blessés, que sur des civières elle faisait transporter à l'hôpital ; les tiens jetèrent les deux blessés et la religieuse au Tibre. Et quand on vint t'apprendre ce haut fait, tu dis, riant de plus belle : « Laissez le peuple se dégonfler ! »

Il restera dans l'histoire, ton mot ; il passera avec toi, avec ta vaillance, avec ta loyale figure, à la postérité. Tu incarnes, ô Cadorna, l'honneur de l'Italie maçonnique.

Et, dans les flots de sang et les vomissures de l'orgie, tu installas solennellement à Rome la Maçonnerie italienne et son grand maître Frapolli. Rome, par toi, devenait Grand Orient. De Satan l'autel était relevé par tes mains.

Baigne dans l'océan de ta gloire, Cadorna ; jusqu'à ta mort, à chaque anniversaire de la brèche, rappelle ton triomphe.

Mais ne compte pas trop sur la protection de Celui qui se dit Dieu. Ton Grand Architecte est le Père des traîtres, et il est traître même envers ses fils.

Vois la triste fin de ton complice d'Arnim, dont la puissance et la fortune se sont tout à coup écroulées.

Vois la triste fin du grand-maître Frapolli, mort dans un asile d'aliénés, et tu connais bien ce mystère.

Vois la triste fin de ton lieutenant Bixio, mort par le suicide ; et songe aussi au suicide de cet autre Bixio, son neveu, mort tragique et désespérée que le destin a placée au cours même des fêtes de ton jubilé.

Cadorna, Cadorna, écoute : j'ai célébré tes exploits, j'ai trompé ta renommée. Tu te moques de Dieu, et en secret tu adores l'Autre.

Mais laisse-moi te le dire : si tu ne te repens pas, si tu ne fais pas amende honorable, ce n'est pas l'estime et l'amitié de Lemmi qui te préserveront de la vengeance divine.

Diana Vaughan

(Jeanne M.-R.)

L'ARTICLE 284

du règlement général des F. . M. . .

Le Règlement général du Grand Orient de France a un article ineffable, c'est le 284^e. Le voici. « Tout franc-maçon actif a le droit de porter plainte contre un autre franc-maçon, actif ou ayant cessé de l'être, appartenant ou ayant appartenu à une loge de la Fédération. » L'ineffable consiste en ceci que la société puisse citer, juger, condamner quelqu'un qui n'est plus de la société. L'Inquisition qui empêche les Frères Trois-Points de dormir, ne s'est jamais arrogé un droit aussi exorbitant. C'est pourtant le cas qui, dit-on, se présente, à l'Orient de l'une de nos plus paisibles cités. Un ancien dignitaire de l'Ordre d'Hiram, démissionnaire depuis huit mois, n'ayant reçu depuis cette époque, ni avis, ni *planches*, ni *balustres*, ni convocation,

n'ayant pas cotisé d'un radis, ni déposé une obole dans le tronc de la veuve ou dans le casque du grand hospitalier, a reçu par pli recommandé une joyeuse lettre d'un secrétaire de loge, dont le nom est aussi joyeux que sa prose. Il se nomme POINTEAU.

« Frère X... ,

« Vous êtes invité à vous trouver *sans manquer* (le « tant du tant) pour répondre aux plaintes et à l'accusation déposées contre vous. »

Ce style n'est-il point réjouissant ? Ce *sans manquer* pour n'a-t-il pas un charme inouï ? La langue maçonnique du F. . Pointeau n'est elle pas hilare comme le nom du frère lui-même ?

Nous aimerions bien connaître la suite de cette affaire épique.

L'accusé, bien entendu, s'est gardé de répondre à ces délicieux fumistes. Aussi, l'on voit d'ici la tête du F. . Pointeau. Il en perd, dit-on, le sommeil. *Je veux aller juger !* crie-t-il, comme le Perrin Dandin de Racine.

Mais où dormirez-vous, Pointeau ?

Dans l'audience !

La Maçonnerie qui est sinistre et satanique, a tort de se rapetisser au grotesque. Quand on a Lucifer, on évite Bruscambille. Mais il en faut pour tous les goûts et pour toutes les aptitudes. Et ce qui fait rire et amuse Blatin fait rugir et trembler Pointeau.

CONSEILLER MUNICIPAL BLASPHEMATEUR.

Le Conseil municipal de Mâcon vient, dit l'*Univers*, d'être témoin d'une scène scandaleuse provoquée par un franc-maçon, le sieur Danaud.

Ce personnage a tenu pendant quelques instants les propos les plus odieux, il a proféré les blasphèmes les plus atroces, sans que le maire Buchalet ait osé l'interrompre et l'arrêter.

Il s'agissait de la subvention annuelle aux hospices de Mâcon. Le sieur Danaud, franc-maçon, voulant se signaler à l'admiration de ses amis, les sectaires du G. . O. . , s'est exprimé en ces termes :

« Au lieu de demander au ministère une subvention pour les hospices, vous feriez mieux de supprimer les trois aumôniers. Ils sont trop grassement payés ; supprimez-les, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

« Tant qu'à moi, je ne voterai jamais les 21.000 francs, tant que l'on n'aura pas supprimé trois ou tout au moins deux de ces drôles, qui me font peur, rien que de les voir et qui sont cause le plus souvent de la mortalité de nos malades avec leur espèce de .. »

Le blasphème proféré par l'odieux individu contre la Très Sainte-Eucharistie est trop abominable pour que nous puissions le reproduire ; et notre indignation, rien qu'à sa lecture est telle, que nous sommes surpris qu'un catholique, malgré l'interdiction de la loi, n'ait pas fait entendre une énergique protestation. Sans doute, le public a murmuré, mais cela n'est pas suffisant, et le sieur Danaud aurait dû être mis en demeure par d'autres arguments de respecter les plus saintes croyances.

TRENTE-CINQ ANNEES

DU

GRAND ORIENT DE FRANCE

(1860-1894)

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

Nous rappelons ce que nous avons dit dans le numéro où nous avons commencé la publication de ces listes de chefs d'ateliers. Il ne s'agit pas ici de démasquer des palladistes, et nous ne nous préoccupons pas non plus de savoir si telle ou telle loge possède ou non une annexe androgyne. Nous reproduisons l'extrait fidèle des annuaires officiels du Grand Orient de France. Nous plaçons cette divulgation *uniquement et exclusivement sur le terrain politique* : étant donné que c'est dans les ateliers maçonniques qu'ont été élaborées toutes les lois impies, toutes les mesures de persécution contre l'Eglise, les Vénérables, les Très-Sages, les Grands-Maîtres ont tous leur part de responsabilité dans l'œuvre mauvaise, irréligieuse, néfaste, qui a été accomplie par les Chambres; ce sont donc purement et simplement des politiciens plus ou moins ignorés que nous présentons au public.

Avis. — Nous ne donnons l'indication des jours de réunion ou tenues que pour les loges existant encore actuellement. Quant aux loges tombées en sommeil, cette indication ne nous semble plus avoir aucun intérêt.

PREMIÈRE PARTIE

LES LOGES

ET LEURS VÉNÉRABLES

(Suite)

VAR

Toulon

LA RÉUNION

(Originairement : les *Élèves de Mars et de Neptune*.)

Loge fondée le 13 novembre 1783.

VÉNÉRABLES : — (1860) Duthoit, statuaire-architecte ; Chevalier Kadosch. Pour la correspondance : Baron, 21, rue de la Comédie. — (1861 et 1862) le même. — (1863) Rébuffa, fournisseur de

marine ; Trente-Troisième. — (1864) le même, *. — (1865) Doué, chirurgien de la marine ; Rose-Croix. — (1866) le même, maison Suchet, avenue Ouest de la gare. — (1867) le même, *, médecin de la marine ; Chevalier Kadosch. — (1868) le même. — (1869) le même, médecin-major de la marine. — (1870) le même. — (1871) Duthoit, comme ci-dessus, 68, rue Nationale. — (1872) Doué, comme ci-dessus ; Trente-Troisième. — (1873) le même, médecin de 1^{re} classe de la marine. — (1874) le même, avenue Ouest de la gare, maison Suchet. — (1875-1877) le même. — (1878) Duthoit, J.-B., comme ci-dessus ; Trente-Deuxième. — (1879) Barthélemy, Marius, ancien notaire, 1, rue des Marchands ; Chevalier Kadosch. — (1880) le même, directeur d'assurances. — (1881 et 1882) le même. — (1883) Mariny, chef des contributions indirectes, 81, boulevard Sainte-Hélène ; Maître. — (1884) Péliissier-Tanon, Adolphe, *, capitaine de frégate en retraite, 5, rue des Trois-Dauphins ; Chevalier Kadosch. — (1885) Pietra, Paul-Victor, avocat ; Maître. — (1886) le même, rue de la République ; Rose-Croix. — (1887) le même, 5, place Puget. — (1888) Maurin, Vincent-François, négociant, 77, cours Lafayette ; Chevalier Kadosch. — (1889) Chabaud, Marius, négociant, juge au tribunal de commerce, 45, rue de la République ; Chevalier Kadosch. — (1890) Barthélemy, Marius-Constant-Gonzagues, ancien notaire, 64, rue de la République ; Trente-Deuxième. — (1891) le même. — (1892) le même, courtier. — (1893) Matheron, Barthélemy, négociant, 35 bis, rue Neuve ; Chevalier Kadosch. — (1894) le même, conseiller municipal ; Trente et Unième.

Temple : — 21, rue de la Comédie (1860-1871). — Avenue Vauban (1872-1887). — 33 bis, rue Picot (1888). — 45, rue de la République (1889). — 14, rue Neuve (1890). — Avenue Vauban (1891 et 1892). — 9, rue Revel (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — Tous les lundis.

Hyères

PAIX ET PARFAITE AMITIÉ

Loge fondée le 11 juin 1859.

VÉNÉRABLES : — (1860) Platel, horloger ; Maître. — (1861) Vidal, maître d'hôtel ; Maître. — (1862) Dellor, propriétaire, 27, rue Massillon ; Rose-Croix. — (1863) le même. — (1864) Tombée en sommeil.

Statistique des 35 années :

Le département du Var a compté, en tout, deux loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; une seule fonctionne actuellement.

VAUCLUSE

Avignon

LA SINCÈRE UNION

Loge fondée en mars 1872.

VÉNÉRABLES : — (1872) Fagegaltier, huissier, 8, portail Matheron ; Rose-Croix. — (1873) le même. — (1874) Selen, officier de l'Ordre du Nichan Iftikar, propriétaire, capitaine commandant des sapeurs pompiers, 6, rue des Ciseaux-d'Or ; Rose-Croix. — (1875) Manivet, propriétaire, 48, rue Colombe ; Rose-Croix. — (1876 et 1877) le même. — (1878) Tombée en sommeil.

Temple : — 2, cours de la République (1872-1875). — 24, cours Pétrarque (1876-1878).

LES VRAIS AMIS RÉUNIS

Loge fondée le 1^{er} décembre 1808.

VÉNÉRABLES : — (1862) Tulié, négociant, 5, rue Saint-Agricol ; Chevalier Kadosch. — (1863) Alphandéry, propriétaire, 1, place Pie ; Rose-Croix. — (1864-1867) le même. — (1868) Selen, entrepreneur de travaux publics, capitaine commandant la Compagnie des sapeurs pompiers, 13, rue Saint-Bernard ; Rose-Croix. — (1869) Paul, chef de la division des travaux publics et du contentieux à la préfecture. — (1870) le même. — (1871) Alphandéry, Aristippe, 1, place Pie ; Chevalier Kadosch. — (1872) le même, membre du conseil général. — (1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Gordes, agent d'assurances, 17, place du Palais ; Maître. — (1876) Agero, Lubin, négociant, 4, rue des Griffons ; Maître. — (1877) le même. — (1878) Platon, Lucien, directeur d'assurances, 9, rue des Ciseaux-d'Or ; Maître. — (1879) Chevillon, Joseph, négociant en quincaillerie, 40, rue du Chapeau-Rouge ; Maître.

— (1880 et 1881) le même. — (1882) Garde, tanneur ; Rose-Croix. — (1883) le même. — (1884) Grégoire, Auguste, chef de bataillon au 58^e régiment de ligne ; Rose-Croix. — (1885) le même. — (1886) Pasquier, Nicolas-Ernest, lieutenant d'infanterie ; Rose-Croix. — (1887) Pourquery de Boisserin, Gaston, avocat, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, 27, rue Petit-Paradis ; Maître. — (1888) le même. — (1889) Garde, Alexandre-Émile, fabricant-tanneur, adjoint au maire, 24, rue des Lices ; Rose-Croix. — (1890) Pasquier, Nicolas-Ernest, capitaine au 58^e de ligne, traverse de la Violette, villa Péroline ; Rose-Croix. — (1891) le même ; Chevalier Kadosch. — (1892) Garde, comme ci-dessus. — (1893) Pasquier, comme ci-dessus, quartier Champfleuri, villa Péroline. — (1894) Garde, comme ci-dessus.

Temple : — Brasserie Mauras, place Pie (1870). — Ancienne Commanderie des Templiers, rue Saint-Jean-le-Vieux (1871). — Place Puits-des-Bœufs et place de l'Horloge ((1872 et 1873). — Même adresse, café de l'Univers (1874-1877). — 24, cours de la République, local Bordure (1878-1881). — 22, rue Bancasse (1882-1884). — 26, rue Portail-Matheron (1885-1890). — 2, rue de l'Hôpital, Portail-Matheron (1891-1893). — Café de France, place de l'Horloge (1894).

Tenues actuelles : — Tous les mercredis, à 8 heures 1/2 du soir.

Apt

LA CONCORDE INTIME

Loge fondée le 21 décembre 1885.

VÉNÉRABLES : — (1886) Delestrac, Gustave, avocat, ancien avoué ; Maître. — (1887 et 1888) le même. — (1889) Reboulin, Eugène, industriel, conseiller d'arrondissement ; Maître. — (1890) le même, 1^{er} adjoint au maire. — (1891) le même. — (1892) le même, maire. — (1893) le même. — (1894) le même, député.

Temple : — Rue de la Barre, ancienne maison des Pompiers (1886-1891). — Rue de la République, établissement Mathieu (1892 et 1893). — Faubourg du Ballet (1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e samedis du mois.

Carpentras

LES AMIS DE L'HUMANITÉ

Loge fondée le 25 juillet 1865.

VÉNÉRABLES : — (1866) Teyssier, propriétaire ; Maître. — (1867) Vincent, docteur-médecin ; Maître. — (1868) Raps, directeur de l'usine à gaz ; Maître. — (1869) Girard, négociant ; Maître. —

(1870) le même, confiseur. — (1871) Pinet, libraire ; Maître. — (1872) Teyssier, comme ci-dessus. — (1873) le même, ancien sous-préfet, membre du Conseil général, adjoint au maire. — (1874) Benson, marchand de charbons ; Maître. — (1875) le même. — (1876) Vassail, négociant en graines fourragères ; Maître. — (1877-1880) le même. — (1881) Tombée en sommeil.

Temple : — Rue de la Monnaie, maison Lavoudez 1871-1874). — 5, place du Palais, maison Bonnet (1875-1881).

LA PARFAITE ALLIANCE

Loge fondée le 13 août 1887.

VÉNÉRABLES : — (1888) Vassail fils, François-Eugène, négociant importateur d'alquifoux d'Espagne, 4, boulevard Gambetta ; Maître. — (1889) Michel, Alfred, député de Vaucluse ; Maître. Pour la correspondance : Dominique Allary, négociant, à Carpentras. — (1890) Château, Joseph, professeur au Collège ; Maître. — (1891 et 1892) le même. — (1893) Claude, Lopis, menuisier ; Maître. — (1894) le même.

Temple : — Place du Palais (1888 et 1889). — Place du Palais, café du Siècle (1890-1892). — 26, rue des Frères-Laurent (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — Tous les samedis.

Orange

LA CONSTANCE RÉUNIE A BON ACCUEIL

Loge fondée le 5 juillet 1825.

VÉNÉRABLES : — (1866) Chambaud, propriétaire ; Maître. Pour la correspondance : Laugier, vétérinaire. — (1867) le même. — (1868) Rossin, ingénieur-mécanicien ; Maître. — (1869) Chambaud, Gustave, comme ci-dessus. En 1870, la loge prend le titre de *la Fraternité Universelle*. — (1871) Monier, maire, député à l'Assemblée nationale ; Chevalier Kadosch. — (1872) le même. Pour la correspondance : Laugier fils, médecin-vétérinaire. — (1873) le même. — (1874) Tombée en sommeil.

Pertuis

LE TRIOMPHE DE L'AMITIÉ

Loge fondée le 27 mars 1786.

VÉNÉRABLES : — (1867) Girard, bourrelier, 20, place des Capucins ;..... (1868) Payan, Antoine, propriétaire ; Maître. — (1869) le même. — (1870) Chapus, quincaillier, 49, place des Capucins ; Maître. — (1871) Tombée en sommeil.

Statistique des 35 années :

Le département de Vaucluse à compté, en tout, sept loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; trois fonctionnent actuellement.

VENDEE

Napoléon. Vendée

LA FRATERNITÉ VENDÉENNE

Loge fondée le 10 juin 1865.

VÉNÉRABLES : — (1865) Motheau, commissionnaire du roulage, rue Lafayette ; Maître. — (1866) le même. — (1867) le même, propriétaire. — (1868-1870) le même. — (1871) Tombée en sommeil.

Roche-sur-Yon

LA FRATERNITÉ VENDÉENNE

Loge fondée le 10 juin 1865.

VÉNÉRABLES : — (1871) Motheau, propriétaire ; Maître. — (1872-1877) le même. — (1878) le même, conseiller municipal. — (1879-1882) le même. — (1883) aucun nom dans l'Annuaire. — (1884) Moreau, Eugène, avocat, 12, place du Théâtre ; Maître. — (1885) le même. — (1886 et 1887) le même, maire. — (1888) Guillemé, Stéphane-Jacques-Timothée, propriétaire, 4^{er} adjoint, faisant fonctions de maire ; Maître. — (1889) le même, maire. — (1890) le même, 22, rue Paul-Baudry ; député. — (1891 et 1892) le même, maire. — (1893) le même, conseiller d'arrondissement. — (1894) le même.

Temple : — 63, rue Lafayette (1874). — Rue des Jardins (1875-1885). — 22, rue Victor-Hugo (1886-1894).

Tenues actuelles : — Tous les lundis, sauf le 3^e et le mercredi suivant le 2^e lundi.

Les Sables-d'Olonne

L'ÉMANCIPATION SABLaise

Loge fondée le 31 mars 1889.

VÉNÉRABLES : — (1889) Robert, Pierre, conseiller d'arrondissement ; Maître. — (1890) le même. — (1891) le même, 3, rue des Corderies. — (1892-1894) le même.

Temple : — 36, rue de l'Hôtel-de-Ville (1889-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e samedis du mois.

Statistique des 35 années :

Le département de la Vendée a compté, en tout, trois loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; deux fonctionnent actuellement.

VIENNE**Poitiers****LES AMIS RÉUNIS**

Loge fondée le 18 juillet 1868.

VÉNÉRABLES : — (1868) David de Thiais, avocat ; Chevalier Kadosch. Pour la correspondance : Ducoux, docteur-médecin, 3, rue des Halles. — (1869) le même. — (1870) Trichard, brasseur, 3, rue d'Enfer ; Rose-Croix. — (1871) Ducoux, docteur-médecin, pharmacien, 3, rue des Halles ; Maître. — (1872) le même. — (1873) Malapert, pharmacien de 1^{re} classe, professeur de pharmacie à l'école de Poitiers, 54, rue Saint-François ; Maître. — (1874) le même. — (1875) le même, Rose-Croix. — (1876) le même. — (1877) Joyaux, avoué ; Maître. — (1878) Guimbaud, négociant, 16, rue des Carmélites ; Maître. — (1879) le même. — (1880) le même, membre du Conseil municipal. — (1881) le même, Jean-Baptiste-Hippolyte, adjoint au maire. — (1882-1885) le même. — (1886) Brun Prélong, Henri-Marie-Émile, trésorier-payeur général de la Vendée, boulevard de la Préfecture ; Maître. — (1887) le même. — (1888) le même ; Rose-Croix. — (1889) le même, Chevalier Kadosch. — (1890) le même. — (1891) Tombée en sommeil.

Temple : — 1, boulevard de la Gare (1872-1875). — 22, rue du Trottoir, près la place du Pilon (1876-1891).

Châtelleraut**L'AVENIR**

Loge fondée le 7 août 1879.

VÉNÉRABLES : — (1880) Peret, Hippolyte, juge au Tribunal civil ; Maître. — (1881) Chauvineau, avocat, 26, rue de la Promenade ; Maître. — (1882) Girard, Edouard, fondateur, 41, rue d'Antran ; Maître. — (1883) le même, maître fondateur. — (1884 et 1885) le même. — (1886) Girard-Molisson, Pierre-Edouard, le même. — (1887-1890) le même, fondateur-mécanicien. — (1891) Couty, Alexandre, architecte, élève de l'Ecole nationale des Beaux-Arts, 116, rue Bourbon ; Maître. — (1892 et 1893) le même. — (1894) le même ; Rose-Croix.

Temple : — Impasse de la Guadeloupe (1880-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e mercredis du mois.

Statistique des 35 années :

Le département de la Vienne a compté, en tout, deux loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; une seule fonctionne actuellement.

HAUTE-VIENNE**Limoges****LES ARTISTES RÉUNIS**

Loge fondée le 24 septembre 1827.

VÉNÉRABLES : — (1860) Fizot-Lavergne, avoué près la Cour Impériale, 7, place Dauphine ; Chevalier Kadosch. — (1861) Ardant, Firmin, imprimeur-libraire ; Rose-Croix. — (1862) le même. — (1863) Azant, caissier de la Compagnie du chemin de fer d'Orléans ; Maître. — (1864) Langle, négociant, 2, rue des Quatre-Chemins ; Maître. — (1865-1867) le même. — (1868) Chiboys, architecte ; Rose-Croix. — (1869) Duchâtelet, fabricant de porcelaine, 56, faubourg du Pont-Neuf ; Rose-Croix. — (1870 et 1871) le même. — (1872) Mandon, docteur-médecin ; Maître. — (1873) le même. — (1874) Guérin, gérant de la maison des Cent Mille Paletots, place Royale ; Maître. — (1875) Virolle, avocat, agréé près le tribunal de commerce ; Maître. — (1876-1878) le même. — (1879) Barétaud, avoué près le tribunal civil de 1^{re} instance, 1, rue Basse-Croix-Neuve ; Maître. — (1880) Beaubiat, Louis, propriétaire, avocat, ex-conseiller municipal, 24, boulevard de la Poste ; Maître. — (1881) Thuillat, Louis, directeur d'assurances, Vieille route d'Aix ; Maître. — (1882) le même, 15, boulevard de la Pyramide. — (1883 et 1884) le même, inspecteur d'assurances. — (1885-1887) le même, 6, place des Carmes. — (1888) le même, Rose-Croix. — (1889) Lemasson, Henri, architecte du département, Rose-Croix. — (1890) le même, 5, boulevard du Collège. — (1891) Dumas-Guilin, Claude, publiciste, 39, avenue Baudin ; Rose-Croix. — (1892-1894) le même.

Temple : — 20, rue Gaignole (1863-1890). — 11, rue du Consulat (1891-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et dernier mercredis du mois.

Statistique des 35 années :

Le département de la Haute-Vienne n'a compté qu'une loge appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; cette loge fonctionne actuellement.

VOSGES**Épinal****LA FRATERNITÉ VOSGIENNE**

Loge fondée le 25 août 1862.

VÉNÉRABLES : — (1863) Hogard, agent-voyer en chef ; Rose-Croix. — (1864) le même. — (1865)

Pernot, propriétaire, 24, rue d'Ambrail ; Chevalier Kadosch. — (1866) le même. — (1867) Paquet, Eugène, pharmacien, rue Rualménil ; Rose-Croix. — (1868) Georges, avocat ; Maître. — (1869) Paquet, comme ci-dessus. — (1870) Poirot, arpenteur forestier ; Maître. — (1871) Paquet, comme ci-dessus. — (1872) Pernot, comme ci-dessus. — (1873) le même, Gustave. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) le même. — (1876) Paquet, comme ci-dessus. — (1877-1882) le même. — (1883) Poirot, comme ci-dessus. — (1884) le même. — (1885) Boucher, Henri, industriel, à Docelles, Vosges ; Maître. — (1886) le même. — (1887) aucun nom dans l'Annuaire. Pour la correspondance : Chevreux, architecte-paléographe, rue du Port. — (1888) Chevreux, Paul-Etienne, archiviste du département des Vosges ; Maître. — (1889) Gérardin, Marie-Jean-Baptiste-Léon, agent-voyer d'arrondissement ; Maître. — (1890) Chevreux, comme ci-dessus ; Rose-Croix. — (1891) le même. — (1892) le même, 29, rue des Forts. — (1893). — Mangin, Jules-Ernest, négociant ; Maître. — (1894) Chevreux, comme ci-dessus ; Chevalier Kadosch.

Temple : — 9, avenue de la Petite-Provence (1870-1884). — 7, avenue de la Petite-Provence (1885-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} samedi ou dimanche après le 1^{er} du mois.

Mirecourt

L'HARMONIE

Loge fondée le 3 septembre 1863.

VÉNÉRABLES : — (1864) Laberte, limonadier ; Maître. — (1865-1870) le même. — (1871) Tombée en sommeil.

Neufchâteau

SAINT-JEAN DE LA PAIX

A partir de 1883, sous le titre : *La Paix*.

Loge fondée le 18 décembre 1860.

VÉNÉRABLES : — (1860) Contaud, négociant, rue Saint-Jean ; Maître. — (1861-1864) le même. — (1865) Najeau, avocat ; Maître. — (1866-1871) le même. — (1872-1878) aucun nom dans l'Annuaire. — (1879) Vautrin, banquier, maire ; Maître. — (1880) le même. — (1881) Perrin, Pierre, négociant ; Maître. — (1882) le même. — (1883-1886) le même, rue Saint-Jean. — (1887) le même. Pour la correspondance : Picard, représentant de commerce, 31, rue Gohier. — (1888) Aubert, Hersinie, négociant ; Maître. — (1889) Picard, Alexandre, représentant de commerce, 31, rue Gohier ; Maître.

— (1890 et 1891) le même. — (1892) Tombée en sommeil.

Temple : — 43, rue de l'Hôpital (1860-1871). — 43, rue de l'Hôpital (1879-1892).

Remiremont

LE TRAVAIL

Loge fondée le 30 novembre 1867.

VÉNÉRABLES : — (1868) Gravier, ancien receveur de l'enregistrement et des domaines ; Maître. Pour la correspondance : Mougin, imprimeur. — (1869) le même, maire de Vagney. — (1870) Vuillemin, avoué ; Maître ; même adresse. — (1871-1873) le même. — (1874) Forel, industriel à Rupt, Vosges ; Maître. Pour la correspondance : Mougin, imprimeur à Remiremont. — (1875 et 1876) le même. — (1877) Valdenaire, négociant ; Maître ; même adresse. — (1878) Hubert, Charles, chef de section au chemin de fer ; Maître. Pour la correspondance : Valdenaire, Aug., négociant. — (1879 et 1880) le même. — (1881) Forel, Paul, comme ci-dessus. Pour la correspondance : Duceux, fabricant, boulevard Thiers. — (1882) Spony, Alfred, négociant ; Maître. Pour la correspondance : Nardin, Paul, cafetier. — (1883) Dondain, Victor, meunier à Jarmenil ; Maître. Pour la correspondance : Vauvray, vétérinaire. — (1884) le même. — (1885) aucun nom dans l'Annuaire. — (1886) Bertrand, Louis-Joseph, rentier ; Maître. — (1887) Duceux, Charles, fabricant de bonneterie ; Maître. — (1888) Forel, Paul, comme ci-dessus. — (1889-1892) le même, négociant. — (1893) Nardin, Paul, négociant, place de la Gare ; Maître. — (1894) le même ; Rose-Croix.

Temple : — 3, rue des Brasseries, maison Lecomte (1874-1892). — 11, rue des Brasseries (1893 et 1893).

Tenues actuelles : — Le 3^e samedi du mois.

Saint-Dié

L'ÉGALITÉ VOSGIENNE

Loge fondée le 28 décembre 1867.

VÉNÉRABLES : — (1868) Ferry, Albert, avocat, place des Vosges ; Maître. — (1869-1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875-1880) le même. — (1881) le même, 12, rue Saint-Charles. — (1882) le même, député. — (1883) le même. Pour la correspondance : Rœseler, 12, rue Cachée. — (1884-1886) le même. — (1887-1890) le même. Pour la correspondance : Énault, Camille, propriétaire, 14, rue Thiers. — (1891) le même,

31, rue Condorcet, à Paris. — (1892) Tombée en sommeil.

Temple : — 4, avenue de Grattain (1875-1885). — 12, rue Saint-Charles (1887-1892).

Statistique des 35 années :

Le département des Vosges a compté, en tout, cinq loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; deux fonctionnent actuellement.

YONNE

Auxerre

LE RÉVEIL DE L'YONNE

Loge fondée le 6 septembre 1882.

VÉNÉRABLES : — (1883) Bermont, Nicolas, commandant de recrutement, 6, rue Lebeuf ; Rose-Croix. — (1884) le même, à Vincelles, Yonne, *. — (1885 et 1886) le même. — (1887) Treillé, Charles-Nicolas, receveur des perceptions municipales de la ville de Paris, en retraite, 9, quai de la Marine ; Rose-Croix. — (1888) Ducondut, Abel, docteur en médecine, inspecteur des enfants assistés, 8, place Saint-Germain ; Maître. — (1889) le même. — (1890) Morisset, Constant, fabricant de cordages, 98, rue du Pont ; Maître. — (1891) Hugot, Léon, rentier, 26, rue de Coulanges ; Maître. — (1892) Ducondut, Abel, comme ci-dessus. — (1893) Hugot, Léon, comme ci-dessus, conseiller municipal. — (1894) le même.

Temple : — Aux Charmilles (1883). — Route de Saint-Florentin (1884-1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} dimanche du mois, à 2 heures du soir, et le 3^e mardi à 8 heures du soir.

Avallon

LA FRATERNITÉ

Loge fondée le 22 mai 1874.

VÉNÉRABLES : — (1875) Lefebvre, *, architecte, 8, rue de l'Arquebuse ; aucun titre dans l'Annuaire. — (1876 et 1877) le même. — (1878) Chevalier, Amédée, tuilier ; Maître. — (1879) le même. — (1880) Thibault, Joseph, sellier-carrossier, place Vauban ; Maître. — (1881) Launay, percepteur, 3, rue Saint-Martin ; Maître. — (1882 et 1883) le même. — (1884) Bidault, Jules, marchand de chaussures, place Vauban ; Maître. — (1885-1890) le même. — (1891) Tombée en sommeil.

Temple : — Rue des Merciers (1875 et 1876) — Rue des Merciers, maison Nègre (1877-1891).

Joigny

L'AIGLE

Loge fondée le 11 juin 1777

VÉNÉRABLES : — (1861) Durand-Gaillout, propriétaire ; Rose-Croix. — (1862-1867) le même. — (1868) Thierry de Maugras, médecin major de 1^{re} classe ; médecin en chef des salles militaires de l'hôpital ; Maître. — (1869 et 1870) le même. — (1871) Berthe, propriétaire ; Maître. — (1872) Durand-Gaillout, comme ci-dessus, administrateur de la Caisse d'épargne. — En 1873, la loge prend le titre *le Phénix*. — (1873) Durand-Gaillout, propriétaire, administrateur de la Caisse d'épargne, 3, rue Montaut-au-Palais ; Rose-Croix. — (1874-1877) le même. — (1878) Berthe, Edme, propriétaire, rue de la Mortellerie ; Maître. — (1879-1883) le même. — (1884-1889) le même, place Saint-Jean. — (1890) Lenoir, Alfred-Hippolyte, *, capitaine d'infanterie, de marine en retraite, maire de Saint-Florentin, Yonne ; Rose-Croix. — (1891-1894) le même.

Temple : — Près la gare du Chemin de fer, (1873) — Faubourg du Pont, près la gare du Chemin de fer (1874-1880) — Route de Lyon, près la gare du Chemin de fer (1881-1891). — 1, rue du Loquet (1892-1894).

Tenues actuelles : — Le 2^e dimanche du mois.

Sens.

LA CONCORDE

Loge fondée le 9 juin 1777.

VÉNÉRABLES : — (1860) Mollet, avoué ; Rose-Croix. — (1861) le même. — (1862) Deligand, *, avocat, maire de la ville ; Rose-Croix. — (1863-1866) le même. — (1867) Ranque, huissier ; Rose-Croix. — (1868-1873) le même. — (1874) Tombée en sommeil. — Réveillée le 22 décembre 1888. — (1889) Robert, Louis-Désiré, propriétaire, 13, faubourg Saint-Progis ; Maître. — (1890) Boë, Maximilien-Jean-Jacques, *, inspecteur de l'enseignement primaire, 11, ruelle des Charmes ; Maître. — (1891) le même. — (1892) le même ; Rose-Croix. — (1893) le même. — (1894) Blanchard, Anselme-Hyacinthe, inspecteur de la compagnie d'assurances *La Paternelle*, 25, rue Beaurepaire ; Maître.

Temple : — Promenade du Jeu-de-Paume (1872-1874). — Rue de la Croisette et rue Liory (1889 et 1890). — 8, rue Liory, (1891-1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} samedi et le 3^e dimanche du mois.

Statistique des 35 années :

Le département de l'Yonne a compté, en tout, quatre loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; trois fonctionnent actuellement.

Un Assassinat Maçonnique

Dans le numéro d'octobre de ses *Mémoires d'une Ex-Palladiste*, notre éminente collaboratrice, Miss Diana Vaughan expose les diverses manœuvres qui ont déjà été tentées pour l'entraver dans sa mission de divulgation, qui met en rage la haute-maçonnerie.

Après avoir énuméré quatre manœuvres suffisamment grotesques ou montrant trop le fil blanc pour qu'elles ne fassent qu'exciter son rire ou son dédain, Miss Vaughan en dénonce une cinquième, qui est d'un caractère tragique : un membre du Conseil de l'Ordre du Grand Orient d'Italie, surpris à correspondre avec l'ex-grande-maîtresse de New-York à qui il avait déjà envoyé un important document pour son dossier contre Crispi, aurait été assassiné, et une comédie judiciaire se préparerait dans le but de cacher les inspireurs du crime.

Nous reproduisons textuellement ce que déclare Miss Vaughan :

La grande manœuvre, l'infâme, l'horrible :

Lemmi et son compère Crispi n'ont pas, autour d'eux, dans leur Conseil de l'Ordre, au Grand Orient d'Italie, uniquement des amis dévoués et admirateurs quand même ; plusieurs subissent le joug, mais en secret appellent de tous leurs vœux le mouvement maçonnique qui renverserait le grand-maître et son compère.

Ainsi, entre autres, le comte Luigi Ferrari, de Rimini. Je ne l'ai connu qu'au cours de mon avant-dernier voyage en Italie, et lui, il n'a pas su qui j'étais. Voici pourquoi :

Luigi Ferrari n'était pas palladiste, bien qu'il fût un des membres les plus actifs de la maçonnerie italienne. Il était inscrit à la Loge de sa ville natale, la L. : *Giovanni Venerucci*, qui ne fonctionne plus, je crois, depuis quelque temps ; il faisait partie du Conseil de l'Ordre.

Lorsque le Palladium Indépendant fut constitué à Londres, et quand son organe-lien fut publié à Paris, Luigi Ferrari, à qui son ardent anti-cléricalisme n'avait pas enlevé une grande probité, et qui en sa conscience méprisait Lemmi et Crispi, se mit secrètement en relations avec le Comité Central de l'opposition palladique à l'élu du 20 septembre 1893. Il ne nous demanda pas d'être affilié aux Triangles : il s'offrit à être un de nos auxiliaires dans la Maçonnerie officielle avouée, pour préparer la chute du fripon du palais Borghèse et de son compère.

Son concours nous parut précieux. Accompagnée du F. : Sc., je me rendis en Italie, empruntant le nom d'une Sœur écossaise, palladiste indépendante, qui m'y avait autorisée ; à aucun prix, il ne fallait que la pré-

sence de Diana Vaughan dans la péninsule pût être soupçonnée, car il y avait déjà longtemps que j'avais été condamnée à mort par Lemmi. Je traitai avec Ferrari sous ce nom d'emprunt. Nous nous entendîmes sans peine : Luigi Ferrari était un homme entièrement désintéressé ; il se ralliait à nous par le seul motif de son dégoût relatif au chevalier de Marseille.

Me prenant pour une autre, il me pria de transmettre ses félicitations à Diana Vaughan au sujet de sa lutte *ouverte* contre Simon ; il regrettait de ne pouvoir en faire autant. Sa situation politique dépendait de sa présence au Conseil de l'Ordre, et il ne se sentait pas l'abnégation nécessaire pour la mettre sous pieds ; il en était fier pour sa famille.

Aux dernières élections législatives, il eut à soutenir le combat à Rimini, où les socialistes-révolutionnaires furent très violents contre ses partisans et contre lui-même. Cependant, Luigi Ferrari, qui était d'une grande bonté, avait toujours aidé et appuyé quiconque, parmi les anticléricaux de toute espèce, s'était adressé à lui. On sait qu'il fut élu.

Lorsque des FF. : milanais et des FF. : génois répudièrent Lemmi et Crispi (seconde quinzaine de mai), Luigi Ferrari nous tint au courant, par des lettres secrètes au Comité Indépendant de Londres : il se montra notre très fidèle allié, tout en gardant, aux yeux du public, certains ménagements politiques pour nos communs adversaires.

En ce même temps, il s'occupait de réaliser une promesse qu'il m'avait faite « pour Diana Vaughan », lors de notre entrevue. J'avais besoin de certains renseignements documentés, devant compléter mon dossier sur Crispi ; alors, il les réunissait ; il en avait déjà de forts intéressants, à en juger par le premier qu'il me fit parvenir.

Luigi Ferrari a-t-il commis en cela quelque imprudence ? Lemmi et Crispi ont-ils découvert qu'il était en réalité mon allié contre eux ?... C'est ce que je crois, en raison de sa tragique fin.

Par un messenger sûr, et sans laisser aucune trace, j'avais fait tenir à Luigi Ferrari l'adresse d'une personne à Rome, à qui il pourrait remettre les papiers qu'il me destinait et qui, les révisant au besoin, m'en transmettrait copie et lui rendrait la sienne. Le procédé de son premier envoi m'avait paru défectueux.

Or, Luigi Ferrari a été assassiné quelques heures avant son départ de Rimini pour Rome ; il y a des témoins, à qui il avait dit, ce soir-là, qu'il partirait le lendemain matin pour Rome, et je sais qu'il avait ses papiers prêts pour moi, renfermés dans un grand portefeuille.

Des agents de Lemmi excitèrent habilement un groupe d'ouvriers socialistes contre Luigi Ferrari ; il fut assailli par des hommes de bas

peuple, deux cordonniers, trois chauffeurs, deux charretiers et autres; au préalable, ces gens avaient été largement abreuvés au cabaret, et l'homme en habit qui, dit-on, a payé la boisson, a disparu. Celui-ci, la magistrature de M. Crispi n'a pas su le retrouver. Elle tient Salvatore Gattei, l'ouvrier cordonnier qui a donné le coup mortel au député franc-maçon, et neuf autres ouvriers socialistes-révolutionnaires; mais les excitateurs, l'autorité judiciaire n'a aucun souci de les connaître. Pourtant, il est un fait bien su, c'est que, pendant que Gattei et ses co-accusés se ruaient sur Luigi Ferrari, celui-ci a été dépoillé de son portefeuille de documents; *ceci est avéré, acquis*; et le portefeuille n'a été retrouvé chez aucun des coupables, qui ont été arrêtés.

Le crime a été commis à l'époque même de ma rupture définitive avec la Maçonnerie. Les accusés seront jugés par la Cour d'assises de Forli; on dit, dans le courant d'octobre. C'est une comédie judiciaire qui va se jouer, puisque le forfait est transformé en crime politique des socialistes.

Mais j'appelle l'attention sur ceci : — S'il en était réellement ainsi, n'y aurait-il pas eu grand tapage dans la presse crispinienne? Or, à peine quelques regrets plus ou moins académiques ont été formulés par les journaux du parti maçonnique au pouvoir; puis, silence complet, absolu, plus un mot au sujet de l'odieux crime; un mot d'ordre a circulé, cela est de toute évidence. Hors d'Italie, la nouvelle a été expédiée comme simple fait-divers; Lemmi et Crispi ont pris leurs mesures pour qu'elle passe complètement inaperçue. Vous qui me lisez, mais qui lisez aussi les journaux quotidiens, saviez-vous que le comte Luigi Ferrari, député de Rimini, a été assassiné en pleine ville, le soir, dans les circonstances que je viens de dire? saviez-vous même son assassinat?

Si Lemmi et Crispi n'avaient pas intérêt à faire le mystère sur ce meurtre, ils auraient crié bien haut que Luigi Ferrari était des leurs, *car il était en titre membre de leur Conseil de l'Ordre*; ils lui auraient fait de pompeuses obsèques, et au Palais Borghèse on aurait arboré l'étendard endeuillé d'un voile de crêpe.

Mais non, l'attitude de la presse maçonnique a été réglée par Lemmi, à deux fins : pour le vulgaire public, on parlera de crime socialiste, quand se jugera le procès; pour les maçons italiens, cette tragique mort veut dire : « Voilà ce qui advient à ceux qui pactisent avec les indépendants adversaires du grand-maître suprême! voilà comment seront traités ceux qui, appartenant à notre Conseil de l'Ordre, travailleraient en secret à réunir des documents contre notre illustre F. Crispi! »

Prières pour mon ex-Frère et ami Luigi Ferrari! Ma consolation a été d'apprendre qu'il avait eu le temps de se reconnaître avant d'expirer. Il a fait sa paix avec Dieu; il a pu faire appeler un prêtre; il est mort en chrétien.

Maintenant, je le répète : ni les contes absurdes, ni les démentis intéressés, ni les calomnies, ni les menaces, ni les crimes, s'il s'en commet d'autres, ne m'intimideront. Je garde ma prudence et ma résolution. Pour Dieu et ma sainte Mère l'Eglise, en avant!

Diana Vaughan.

(Jeanne-M.-R.)

LE SOUVERAIN PONTIFE ET LA LOI DES GARANTIES.

Dans une interview, publiée par le *Gaulois*, M. Emile Ollivier trace un tableau saisissant de la situation faite au Souverain Pontife par la loi des garanties et montre combien ces garanties accordées à la Papauté par le gouvernement italien sont illusoires et incertaines.

« Cette loi, dit M. Emile Ollivier, déclare la personne du Pape sacrée et inviolable, lui assure les honneurs et la protection dus à un souverain, une dotation de cinq millions deux cent vingt-cinq mille livres de rentes annuelles (sommes que le Pape ne touche pas, comme nul ne l'ignore), la jouissance des palais apostoliques du Vatican et de Saint-Jean-de-Latran et de la villa de Castel-Gandolfo, la plus grande facilité pour sa correspondance, ses relations et l'exercice de son ministère, pour la tenue des conciles et des conclaves. Elle lui reconnaît la faculté d'avoir auprès de lui des ambassadeurs couverts des privilèges internationaux, la liberté de nomination aux bénéfices majeurs : elle supprime le serment des évêques au Roi, l'appel comme d'abus, le *placet regium* ou l'*exequatur*, sauf pour la collation de certains bénéfices.

« Ces garanties n'ont qu'un faux air d'immunités.

« D'abord, elles ne sont pas perpétuelles et inadmissibles. Une loi les a accordées, une loi peut les retirer. C'est la droite qui les a établies, la gauche les applique; peut-on affirmer que l'extrême gauche ne les abolira pas? M. Crispi ne vient-il pas de déclarer lui-même que, si le clergé continue à le mécontenter, il les abolira? Une liberté qu'on peut retirer n'est pas une liberté, une indépendance subordonnée à une voix de majorité dans un Parlement n'est qu'une dépendance.

« L'inconstance des Parlements, mus le plus souvent par des passions ou des calculs éphémères, est si notoire que les législateurs prévoyants ont placé les statuts fondamentaux hors de la portée de ces mains promptes à détruire.

« Et le Pape pour l'Eglise se montrerait moins exigeant que le législateur pour l'Etat, et la garantie insuffisante à la stabilité d'une constitution nationale suffirait à l'établissement de la constitution œcuménique du monde spirituel. »

Sur une question posée par son interlocuteur au sujet des prétendues libertés dont jouit Rome et le Souverain Pontife, M. Emile Ollivier oppose en ces termes la situation imposée au chef de l'Eglise à celle qu'il devrait avoir réellement.

« Le Pape n'est-il Pape que pour vivre enfermé au Vatican, y écrire des encycliques, avoir autour de lui une petite Cour et quelques Suisses, ne pas mourir de faim, se promener le long de ses galeries, prendre la fièvre dans ses jardins et recevoir le denier de Saint-Pierre ?

« Non, il est Pape pour célébrer publiquement les grands mystères et les fêtes augustes dans le temple élevé à la papauté avec l'or de toutes les nations et dans les quatre basiliques dont il est comme le cardinal. Il est Pape pour envoyer de la *loggia* aux dates consacrées, à la lueur du soleil et devant les multitudes prosternées, la bénédiction *urbi et orbi*.

« Or, peut-il remplir les devoirs de sa charge ? Peut-il descendre dans Saint-Pierre à portes ouvertes et monter devant la foule librement admise à l'autel de la Confession ? Peut-il ouvrir la *loggia* close depuis l'entrée du Piémont par la brèche de la porte Pia ?

« Léon XIII l'avait voulu. Sa première pensée après son exaltation avait été de se montrer au peuple, selon l'usage.

« — Qu'il s'en garde bien, avait fait dire la « police italienne ; nous ne pouvons répondre de « l'événement. »

« L'ambassadeur de France, M. Baude, ayant appuyé le conseil italien, le nouveau Pape dut renoncer à son mouvement de cœur.

« Léon XIII manifesta le même désir lors de certaines canonisations :

« — Qu'il n'y pense pas, fit dire la police italienne d'un ton plus pressant. Nous ne pouvons « assurer que Saint-Pierre ne deviendra pas un « champ d'émeute. »

« Cette fois encore, une des plus solennelles fonctions de la Papauté se célébra à huis clos.

« Mais il y a plus. Le Pape est, en même temps que pape, évêque de Rome. En cette qualité, il

est tenu d'aller prendre possession selon les rites à Saint-Jean-de-Latran. Il doit, aussi souvent que ses travaux le lui permettent, se montrer à ses ouailles, circuler au milieu du peuple afin que les femmes, les enfants, aient la facilité de le voir, de l'approcher, de le toucher, et qu'en retour il puisse leur sourire et les bénir.

« Or, lui serait-il permis de se rendre processionnellement avec son cortège à Saint-Jean-de-Latran, de célébrer la fête du *Corpus domini*, de parcourir tantôt l'un, tantôt l'autre des quartiers de sa ville épiscopale ?

« Ici encore les faits répondent.

« Le 13 juillet 1881, on transporta la dépouille mortelle de Pie IX, de la sépulture temporaire des Papes auprès de la chapelle des chanoines, sous l'humble pierre qu'il s'était fait préparer à Saint-Laurent. Cette cérémonie aurait dû s'accomplir en plein jour, la foule ayant été convoquée par un *invito sacro* affiché à l'entrée de toutes les églises. Dans une pensée de prudence, on choisit les heures de la nuit et on répand la nouvelle à voix basse. Néanmoins, les fidèles accourent et viennent en nombre accompagner ce qui reste du Pontife aux longues années, aux mystiques audaces et aux vicissitudes dramatiques. Une horde sauvage assaille le cortège, le rompt et le disperse presque au milieu des huées et des outrages.

« A Rome, dans l'état actuel, le Pape a un supérieur temporel ; or, dès que le Pape a quelqu'un au-dessus de lui, il n'est pas libre. »

A propos d'un médium

Rien de plus commun dans les villes d'eaux que de rencontrer quelques-unes de ces affiches multicolores qui arrachent les yeux des flâneurs et les invitent avec de grands mots à venir le soir assister à une de ces grandes représentations de magnétisme, de somnambulisme, d'hypnotisme, de spiritisme et d'autres....ismes malfaisants dont une vaine science a voulu gratifier notre xix^e siècle. Voyez donc un peu ces naïfs baigneurs, savants et ignorants, ils lisent et relisent ces annonces avec de grands yeux étonnés, puis s'arrêtent un instant, pensifs, sur le trottoir, se regardant silencieusement les uns les autres dans la peur inconsciente du surnaturel. Par bonheur, la plupart n'osent entrer et les plus curieux se contentent de jeter quelques regards furtifs à travers la vitrine. Est-ce une crainte bien explicable qui les arrête ? ou bien le public finit-il par se fati-

guer de ces phénomènes mystérieux trop souvent renouvelés? Toujours est-il que les amateurs étaient rares l'autre jour dans la petite ville de X...; si rares, que le pauvre opérateur commençait à se désoler en pensant à sa quête ou à sa tombola. Quant à moi, je m'en félicitai. Je pus, en effet, me glisser, sans trop de scandale, dans le vaste café où mon diable de savant se préparait à faire des siennes.

C'était un jeune homme à la physionomie douce, sympathique et modeste. Rien du charlatan, rien de l'orateur; bon garçon ni érudit, ni prétentieux. Manifestement, il n'avait pas de quoi en imposer à son public, et, du reste, il commença par avouer avec simplicité que sa science se bornait à la pratique, et qu'il ne promettait pas, si on l'interrogeait, de donner de ses faits et gestes une explication satisfaisante. C'était très innocent, c'était prudent, mais c'était surtout pour moi une tuile, moi qui étais venu accompagné d'un docteur en médecine, non pour constater des phénomènes connus, mais tout exprès pour exiger une explication acceptable et mettre publiquement la prétendue science en mauvaise posture. Cependant je restai là, un peu désappointé.

* *

« Mesdames et Messieurs, dit notre quidam : « ma spécialité est de *deviner les pensées*. (*Mouvements divers*.) Voici comment nous allons « procéder. Vous penserez à quelque chose, « mais au lieu de vous contenter d'une simple « pensée, vous aurez soin de me donner mentalement un ordre bien précis : *je vous ordonne* de faire telle ou telle chose... « Veuillez seulement avoir la bonté d'écrire « cet ordre sur une de ces ardoises. Bien « entendu, vous me le cacherez avec le plus « grand soin ; mais cette précaution est utile « pour montrer à tous, après l'opération, qu'il « n'y a pas eu fraude, et que l'acte accompli « par moi est bien celui que vous m'avez « ordonné. Surtout, Messieurs, ayez soin de « bien affirmer votre ordre mental : *je vous ordonne* de »

Cette explication donnée, cinq ou six ardoises furent distribuées dans la salle aux quelques curieux qui consentaient à prendre part à l'expérience. J'étais sûr qu'aucun d'eux n'était compère; mais, pour plus de sécurité, encore, je laissai mon compagnon, docteur en médecine, s'emparer d'un de ces écriteaux sur lequel il traça ces quelques mots : *je vous ordonne de prendre cette carafe et de la porter sur le comptoir*.

Pendant qu'il écrivait, je considérai notre médium, car c'en était un. Il venait d'être pris subitement d'une agitation extraordinaire et d'un tremblement nerveux qui ne m'était pas

inconnu. Fiévreusement, il se banda les yeux avec un épais morceau d'ouate large de 0^m,30, et attacha par-dessus une vaste serviette pliée en quatre et solidement nouée derrière la tête. Il était évident pour tous qu'en cet état il lui était impossible de rien apercevoir, pas même la lumière électrique la plus éclatante.

Alors mon voisin se lève, me confie son ardoise tournée à l'envers et soigneusement cachée, et, selon l'usage, il va poser deux doigts de sa main gauche sur la tempe gauche du médium, lui renouvelant son ordre *mental* : je vous ordonne d'aller prendre cette carafe...

Aussitôt, tremblant, trépignant, avec des mouvements saccadés comme ceux d'un pantin agité par une ficelle, le médium franchit les cinq ou six mètres qui le séparent de notre table, en ayant soin d'éviter les chaises et les personnes, et d'écarter de la main, sans hésitation, tout ce qui lui barre le passage, comme si sa vue était parfaitement libre. Une fois cependant il paraît se tromper et prendre une fausse direction; mais bien vite il se ravise, et, prompt comme l'éclair, il saisit notre carafe, échappe brusquement au docteur qui l'accompagne toujours les doigts sur la tempe, et arrive, d'un bond, auprès du comptoir éloigné de 10 mètres. Mais là il s'arrête embarrassé, semblable à une personne abandonnée au milieu de profondes ténèbres. « Vous m'avez lâché, dit-il à son hypnotiseur; ayez soin de ne pas me quitter et de toujours tenir votre main sur ma tête. » Aussitôt le docteur d'obéir et de renouveler mentalement l'ordre de déposer la carafe sur le comptoir. Le médium s'exécute sans autre incident. C'était parfait.

Le jeune homme se débanda alors les yeux, et je remarquai que les tremblements nerveux cessèrent du même coup. Prenant ensuite l'ardoise qu'on lui passait, notre artiste lut à haute voix l'ordre écrit, tel qu'il venait de l'exécuter. (*Applaudissements*.)

Une dizaine de personnes firent des expériences semblables, et toujours le même succès provoqua les mêmes exclamations et les mêmes applaudissements.

La cérémonie se termina par une petite, toute petite tombola qui permettra à peine au pauvre artiste de tirer pendant quelques jours encore le diable par la queue.

* *

On devine tout de suite les conclusions que les spectateurs s'empressèrent de tirer de ces phénomènes. Evidemment, aux yeux de tous, le médium connaissait les pensées secrètes. Evidemment, ces pensées devaient lui être communiquées par le contact des doigts et de la tempe. Evidemment, la personne qui donnait un ordre mental remplissait le rôle d'hypnotiseur, s'emparait de la volonté ou des nerfs du médium

prédisposé à cette influence, et lui faisait exécuter ses ordres en tremblant. Voilà ce dont personne ne paraissait douter. « Ce sont les « nerfs... C'est la fascination... C'est la prédis- « position... C'est l'influence de la volonté... « C'est le fluide... C'est... c'est... une merveil- « leuse découverte ! Que les progrès de la « science sont renversants ! Jusqu'où n'ira- « t-on pas quand on connaîtra les lois qui « président à de pareils phénomènes ! etc..., « etc... » Et chacun de deviser selon son hu- meur, acceptant sans sourciller comme des décisions infaillibles toutes ces phrases creuses lancées au public en guise d'explication pour les besoins de la cause. Je compris alors com- bien je devais m'estimer heureux de n'avoir pas à argumenter devant des esprits trop éclairés pour recourir à la logique ; mais j'étais contristé de voir avec quelle facilité les personnes instruites elles-mêmes se laissent ber- ner, parce qu'elles ont peur de faire appel aux données de la foi.

Quant à moi, étais-je satisfait ? Non. Il me semblait ressentir l'atmosphère diabolique dans tous ces phénomènes mystérieux, et je croyais reconnaître à plus d'un signe ces ma- nières et ces ruses du démon, auxquelles j'étais un peu habitué ; mais cela ne me suffisait pas, et j'étais résolu à profiter de l'occasion pour étudier les choses de plus près, et voir si le surnaturel est aussi difficile à saisir qu'on le croit ordinairement. Après la séance, je me mêlai donc au groupe qui entourait l'artiste dans l'intention de lui tirer les vers du nez.

*
**

Quelques remarques que j'avais faites dans le cours de l'opération me mirent sur le train.

J'ai dit qu'après s'être emparé de notre carafe, le médium, échappant brusquement à la main de son hypnotiseur, avait bondi vers le comptoir ; mais que là, s'étant arrêté comme un homme en peine, il avait réclamé le secours de cette main qu'il prétendait lui être indis- pensable pour connaître la volonté cachée. Or, quelle n'avait pas été ma surprise en voyant notre homme, privé de ce secours, revenir cependant de lui-même vers l'hypnotiseur, les yeux toujours bandés, et éviter, comme aupara- vant et comme s'il les voyait, les choses et les personnes qui lui barraient le passage. Sans rien dire de cette curieuse remarque, je demandai donc à notre jeune homme s'il ne pourrait pas se passer du contact de la main et obéir à un ordre mental du docteur sans se faire accompagner par lui. « Entre nous soit dit, je le puis parfaitement, me répondit-il ; mais *c'est pour le public.* »

Qui ne saisit la portée de cet aveu et les conclusions forcées qui en découlent ? Cette main posée sur la tempe est donc inutile ; elle

n'exerce aucune influence sur le médium, puisqu'il peut s'en passer. Je viens de le cons- tater, et lui-même l'avoue. Alors pourquoi est-elle là ? Elle est là pour faire croire au public que l'hypnotiseur exerce par elle une influence nerveuse ou fluidique sur le sujet, et que c'est cette influence qui produit le phéno- mène. Quoi ! il faut donc un simulacre pour faire croire au public quelque chose ! Mais on ne cherche à faire croire ainsi que les choses qu'on sait fausses, ou au moins dont on doute sérieusement. Si la science croit sincèrement que la volonté de l'hypnotiseur s'empare de la volonté du médium par une influence nerveuse ou fluidique, et que ce phénomène est naturel et de sa compétence, pourquoi n'ose-t-elle pas le dire et le montrer ? Pourquoi emploie-t-elle ce stratagème avoué dans le but de nous faire croire ses théories ? Fait-elle cela pour nous démontrer l'existence des phénomènes élec- triques ou autres naturels ? Elle ne croit donc pas elle-même à ce qu'elle dit, ou du moins, ce qui scientifiquement revient au même, elle en doute sérieusement. De quel droit alors vient-elle nous dire avec des airs d'infailibilité : c'est ceci, c'est cela ? Je réponds : « Vous n'en « savez rien. Vos explications prétendues scien- « tifiques sont de pures hypothèses auxquelles « vous ne croyez pas vous-même sincèrement. « Vous n'êtes affirmative que parce que vous « avez peur que le public ait assez de bon « sens pour soupçonner dans ces phénomènes « une cause surnaturelle. »

J'avais fait une seconde remarque. Comme je l'ai raconté, après avoir terminé l'expérience, le médium, revenu à l'état normal, avait pris l'ardoise et avait donné publiquement lecture de la phrase que l'on sait.

Peut-être les mots tracés à la craie étaient-ils mal écrits et difficiles à lire couramment. On reconnaîtra cependant que, même dans ce cas, une phrase aussi simple et aussi courte que celle dont il s'agit, ne devait pas être bien malaisée à déchiffrer pour celui qui la connais- sait d'avance et qui venait de la traduire en action. Or, notre jeune homme, qui n'était pourtant pas un illettré, avait eu beaucoup de peine à s'en tirer, et il avait même fallu lui venir en aide ; tellement que c'était à se demander si vraiment il connais- sait d'avance cette pensée si difficile à lire, et si même il avait eu conscience de ce qu'il venait de faire devant tout le monde. Je l'in- terrogeai donc sur ce point, et il répondit très franchement qu'en effet il ne *connaissait jamais la pensée de son hypnotiseur*, et qu'au moment même de l'exécution, il n'avait *aucune connaissance*, et, après, *aucun souvenir de ses actes*.

Pour le coup c'était étrange, et plus qu'é- trange ! J'examinai alors le regard de mon

interlocuteur, et je ne fus pas du tout étonné d'y surprendre ces éclats intermittents et caractéristiques qui annoncent presque infailliblement la présence d'un démon dans un corps. Déjà d'autres personnes, nullement initiées à ces choses, avaient été frappées de l'étrangeté de ce regard et m'en avaient fait la remarque. C'était bien cela. Et ces tremblements nerveux dont j'ai parlé dès le commencement, ces tremblements qui l'envahissaient et le quittaient subitement, comme ils ressemblaient à cette agitation *sui generis*, à ces mouvements désordonnés qu'on constate quelquefois dans les possédés pendant leurs crises !

Pour mon compte, j'étais donc bien fixé sur la nature diabolique des phénomènes qui venaient de se dérouler sous nos yeux. Naturellement, mon désir de pousser les choses jusqu'au bout s'en accrût d'autant, mais ne voulant pas et ne pouvant pas désormais poser mes questions indiscrètes devant témoins, je crus bien faire en demandant à ce pauvre garçon, que je plaignais sincèrement, une entrevue pour le lendemain.

Elle me fut accordée de la meilleure grâce possible, et, le lendemain, à l'heure dite, je n'eus pas de peine à aborder le fond de la question. Mais le caractère intime que prit presque immédiatement notre entretien ne me permit plus de tout dire. Peut-être cette âme est-elle sur le chemin de Damas. Voici ce que je puis publier, et cela suffit, ce me semble, pour prouver, à qui veut voir, l'action diabolique.

* *

Qu'on le remarque bien : les faits que j'ai racontés en peu de mots étaient, en réalité, beaucoup plus mystérieux qu'ils ne le paraissaient aux yeux peu exercés des spectateurs. Ceux-ci n'avaient pas, sans doute, une théorie bien arrêtée sur le mécanisme du phénomène ; mais voici cependant comment généralement ils se représentaient la chose.

L'hypnotiseur appuyait d'abord sa main sur la tempe du médium, et exerçait par ce moyen sur son cerveau une influence physique quelconque, qui devait avoir pour résultat de le rendre d'une sensibilité excessive. Le médium ainsi disposé et préparé, l'hypnotiseur donnait mentalement son ordre, mais en ayant soin de le répéter souvent et avec beaucoup d'énergie. Par cette insistance renouvelée et énergique, il s'impressionnait forcément lui-même, comme on s'impressionne toujours plus ou moins quand on se livre à un sentiment violent. Or, c'est cette impression que le médium devait percevoir, grâce à sa sensibilité excessive et au contact de la main de l'hypnotiseur. Percevant cette impression, il connaissait par elle l'ordre donné et n'avait plus qu'à l'exécuter,

en restant toujours, bien entendu, sous l'impression de cette impression.

Pas plus difficile que cela ! Pour une trouvaille, c'est une trouvaille ! Il faut avouer cependant, à la décharge de la bêtise publique, que les apparences étaient bien de nature à faire croire à cette petite théorie. Ainsi, comment se douter que le médium ne connaissait pas du tout la volonté de l'hypnotiseur, puisqu'il l'exécutait, et s'intitulait en grandes lettres : *Diseur de pensées* ? Comment ne pas croire à une influence nerveuse ou fluidique, avec cette main posée sur la tempe du médium près du cerveau, avec ces tremblements nerveux qui l'agitaient de la tête aux pieds, avec cette démarche et ces mouvements brusques et saccadés, avec cette fatigue générale dont il se plaignait après l'opération, et surtout avec cette recommandation dix fois faite à l'hypnotiseur de formuler son ordre mental avec précision et énergie ? Oui, il faut le reconnaître, tout cela était habilement combiné pour jeter de la poudre aux yeux du public, lui faire croire au jeu des nerfs et lui montrer le phénomène sous un jour absolument faux.

* *

Mais, je le répète, le phénomène était tout autre.

1° Il n'y avait, en réalité, entre le médium et l'hypnotiseur, aucune espèce de communication : ni par l'ouïe, puisqu'un ordre mental n'est pas perceptible ; ni par la vue, puisque les yeux du médium étaient bandés ; ni par le toucher, puisque la fameuse main n'était là que pour la frime. Voilà ce qu'il faut bien remarquer : cette main n'était là que *pour le public*, ce qui veut dire : *pour tromper le public*, et non pour produire l'effet nerveux que l'on suppose. La preuve en est, non seulement dans l'aveu qu'en a fait le médium lui-même, mais aussi dans ce fait cité plus haut : que, séparé un instant de son mentor, le médium n'en a pas moins ressenti son influence mystérieuse, puisqu'il a pu se diriger tout seul, les yeux bandés, comme en plein jour. Il faut donc, pour se représenter le phénomène tel qu'il était réellement, retrancher ce qui n'était que feinte et reconnaître que le médium n'avait avec son hypnotiseur aucune communication sensible et matérielle. Il était *isolé*.

2° Le médium ignorait complètement la pensée et l'ordre de l'hypnotiseur. Pendant l'opération, il perdait connaissance et n'avait aucune conscience de lui-même, ni de ses actes, ni de ce qui se passait autour de lui. Par là même, il n'avait aucune liberté, aucune volonté de faire une chose ou une autre. Il était comme endormi. Aussi, après l'opération, il n'avait aucune connaissance de ce qu'il avait fait, ni de ce qui s'était passé dans la salle. Son corps

seul agissait. Quelquefois, cependant, il recouvrait subitement sa connaissance au milieu de l'expérience; mais alors il était tout étonné de se réveiller perché sur une chaise, ou tenant une carafe à la main, etc. Ce n'était, d'ailleurs, que l'affaire de quelques secondes, et, tout aussi subitement, il retombait dans son premier état. Comme je lui demandais de m'expliquer ce qu'il ressentait pendant ce phénomène étrange, il me répondit : « Je n'en sais trop rien. *Quelque chose de mystérieux m'envahit subitement* et me fait perdre connaissance; quelquefois même cela se produit *avant que l'hypnotiseur ait commencé à exercer sur moi son action*. Parfois, j'ai cependant comme une lueur de connaissance, et alors je sens en moi-même *comme deux âmes, comme deux volontés*. »

Voilà certes un état physiologique dont les spectateurs ne se doutaient pas, trompés comme ils l'étaient et par les paroles de l'artiste, et par son titre mensonger de *diseur de pensées*.

3° Le médium, réduit ainsi au rôle de mannequin inconscient qu'un mécanisme fait mouvoir, agissait cependant comme une personne maîtresse de toutes ses facultés. Il marchait dans la direction voulue, qu'il ne connaissait pas. Il évitait les obstacles, il prenait les objets avec adresse et promptitude sans les voir et sans le savoir. Il exécutait ponctuellement un ordre mental qu'il ignorait. Il accomplissait non pas un acte au hasard, mais tel acte demandé; écrivait même une phrase commandée mentalement, et tout cela encore une fois, sans le savoir et sans le vouloir. En un mot, et pour dire la chose sans détour, il n'était pas le principe de l'action accomplie, il n'était que l'instrument de ce principe. Le principe était *ce quelque chose de mystérieux qui l'envahissait*, agent mystérieux mais *intelligent* qui pensait pour lui, voulait pour lui, voyait pour lui, agissait par lui, et s'emparait avec empire de ses membres et de ses sens pour les mettre au service d'une volonté étrangère.

Tel était le phénomène réel, et on voit combien il diffère du phénomène apparent.

*
*
*

Toute la question maintenant est de savoir quel agent mystérieux, intelligent et libre, est capable d'exercer sur un homme une pareille puissance. Est-ce un agent naturel? Est-ce un agent surnaturel?

S'il fallait passer en revue et discuter toutes les réponses savantes (?) sur la matière, ce serait un véritable traité sur l'hypnotisme qu'il faudrait entreprendre, et cela ne peut entrer dans le cadre d'un récit déjà trop long. Je dois donc me contenter d'indiquer aussi brièvement que possible les principales trouvailles des princes de la science.

I. — Commençons par ceux qui ne voient

dans ces phénomènes que des cas spéciaux d'épilepsie, de catalepsie, d'hystérie ou autre maladie nerveuse.

En vérité, les nerfs ont bon dos au XIX^e siècle, et quand un fait devient embarrassant on le met bien vite sur leur compte, ce qui dispense d'en chercher plus long. Maladie? Qui le croira? Singulière maladie que celle qui pousse l'obéissance jusqu'à naître et disparaître *subitement* sur l'ordre mental d'un quidam! Jusqu'ici les névroses étaient la croix des médecins; malgré l'emploi des remèdes les plus compliqués, ils n'arrivaient à rien, sinon à jeter leur langue au chat. Mais en voilà une que le premier venu peut donner ou enlever à volonté, sans même ouvrir la bouche, sans faire le moindre signe.

II. — Donato, charlatan qui répète ce qu'il a lu, dit que tout cela c'est l'influence volontaire d'un être organisé sur un autre; ce qui ne veut rien dire, puisque c'est précisément cette influence qu'il faut expliquer.

III. — Autrefois, les savants parlaient beaucoup d'un fluide mystérieux qui passerait de l'opérateur au médium, mais ils donnaient à cet agent singulier des natures si variées, que c'est risible. Ils se sont résignés cependant à abandonner cette fable, parce qu'ils n'ont pu trouver aucune preuve de l'existence de ce fameux fluide. Comment prouver, en effet, et même comment concevoir un fluide intelligent, libre, obéissant et capable, en un mot, de jouer dans un corps le rôle de l'âme humaine?

IV. — D'autres ont attribué ces phénomènes à des facultés ignorées. S'ils les ignorent, comment peuvent-ils savoir qu'elles existent?

V. — C'est, dit-on encore, l'imagination du sujet qui, par une exaltation extrême, produit tous ces phénomènes. — Comment! Un simple ordre mental suffit pour produire une exaltation pareille dans l'imagination d'un sujet, qui ne connaît même pas cet ordre? Qui peut soutenir cela? Du reste, dans le cas en question, non seulement le médium ne faisait aucun effort d'imagination, mais il avait conscience que cette faculté était endormie et ne pouvait, par conséquent, contribuer en rien à son mystérieux état.

VI. — On dit aussi beaucoup que cela tient à la prédisposition du sujet. Le sujet aurait en lui-même une disposition latente à produire tous ces phénomènes, et l'hypnotiseur ne fait qu'éveiller cette disposition. Supposition que tout cela! Qu'est-ce que c'est que cette disposition qu'un sujet peut avoir à obéir à un ordre mental, à perdre connaissance quand cet ordre est donné (et même avant) et cependant à l'exécuter mécaniquement et fidèlement? Comment un ordre non énoncé peut-il éveiller une disposition pareille? C'est encore

là une pure invention qui, d'ailleurs, n'expliquerait rien.

VII. — Enfin, l'opinion la plus populaire est que tous ces phénomènes sont produits par la volonté de l'hypnotiseur fortement accentuée. Le médium, dit-on, s'efforce d'abandonner, d'annihiler sa volonté, en sorte que l'opérateur, en imposant la sienne avec énergie, s'empare de celle du médium et le fait agir à son gré. Aussi lui est-il recommandé de renouveler son ordre mental souvent et avec force. Cette théorie était certainement connue et acceptée par l'un des spectateurs qui voulut comme nous faire une expérience, car, pour mieux accentuer son ordre mental, il avait soin de faire avec sérieux force grimaces et gestes énergiques qui amusèrent bien la galerie. Il se croyait très fort, le pauvre homme ; il était absurde. — N'est-il pas absurde de dire que la volonté d'une personne puisse à elle seule, même quand elle reste mentale, priver une autre personne de sa connaissance et de sa liberté, et faire exécuter à son corps tous les mouvements qu'il lui plaît ? Que ma volonté, exprimée par des paroles ou des menaces puisse exercer une influence réelle sur la volonté d'une autre personne, cela se conçoit ; que ma volonté, sans être manifestée en aucune manière, puisse cependant produire le même effet, voilà qui est déjà contraire à la nature de l'homme, puisque l'homme n'est pas un ange, et que les anges seuls ont le pouvoir de se comprendre sans avoir recours aux signes extérieurs ; mais ce qui est encore plus fort, ce qui est contraire au bon sens et tout à fait absurde, c'est de prétendre que, par un acte de volonté non manifesté, je puisse priver instantanément une autre personne de ses facultés mentales et la faire agir en cet état tout à mon gré, comme si j'étais moi-même son intelligence, sa volonté et son principe actif.

Et puis, que signifie chez le médium cette prétention d'annihiler sa volonté, afin de la faire absorber plus facilement par celle de l'hypnotiseur ? C'est une figure de rhétorique ! C'est de l'imagination ! L'homme peut user ou ne pas user de la puissance qu'il a de vouloir et de choisir ; mais, qu'il le veuille ou non, il lui est aussi impossible d'annihiler cette puissance qu'il lui est impossible de ne pas être un homme.

Assez comme cela. Je ne veux pas m'arrêter à examiner la théorie du fluide magnétique qui transporte la pensée !... ni celle de ces médecins qui prétendent que la pensée produit des vibrations, et que ces vibrations, traversant le crâne de l'hypnotiseur, se communiquent par l'air ambiant au cerveau du médium ! ! !..., etc. C'est pitié de voir comment des hommes, qui ne manquent pas de talent, se livrent à de pareils enfantillages et s'obstinent à contre-

dire la logique et le bon sens, aveuglés qu'ils sont par la manie de ne rien attribuer aux forces spirituelles. Ce court aperçu montre assez l'embarras d'une science orgueilleuse, et la multiplicité même de ces théories suffit à prouver qu'elles ne sont que pures hypothèses. Aussi, maître Charcot a-t-il été forcé d'avouer que la science ignorait complètement la cause de ces phénomènes. Alors, qu'elle se taise.

*
*

A nous, maintenant. L'argument sera court.

Tous les gens de bon sens connaissent et acceptent ces deux axiomes :

1° Point d'effet sans cause. 2° Il doit y avoir proportion entre la cause et l'effet. Ici, quelle est la cause supposée ? L'ordre mental. — Quel est l'effet constaté ? Le phénomène que l'on connaît. — Y a-t-il proportion entre la cause et l'effet ? Si oui, le phénomène est naturel. Si non, le phénomène est surnaturel.

Or l'expérience de tous les siècles est là, le bon sens est là pour dire que si un ordre mental, une pure pensée, un phénomène purement intérieur ne peuvent être connus sans une manifestation extérieure quelconque, à plus forte raison ils n'ont jamais eu, et ils n'auront jamais la puissance de faire perdre à une personne étrangère l'usage de ses facultés et de la diriger, comme par la main, au milieu de la nuit, pour lui faire exécuter avec précision des caprices. Et la disproportion entre la cause et l'effet est ici d'autant plus manifeste que, comme je l'ai déjà dit, l'effet a commencé quelquefois à se produire avant même que la cause prétendue ne fût posée.

Donc ce phénomène a été produit par un agent surnaturel, et il faut le ranger parmi les faits diaboliques à côté de la divination de l'avenir, de la connaissance des langues étrangères, des pensées et des choses cachées, etc... Cet argument est aussi inattaquable qu'il est simple.

Certains esprits qui, sous prétexte de prudence, craignent toujours de conclure quand il s'agit de surnaturel, diront sans doute une fois de plus que la science découvrira peut-être un jour une cause nouvelle à ce phénomène, et des lois naturelles qui pourront l'expliquer. Non, jamais ces lois ne seront découvertes, pour cette raison, qu'elles ne peuvent pas exister. Les lois de la nature ne peuvent pas se contredire. C'est une loi de la nature bien certaine que la volonté de l'homme ne peut agir qu'en se manifestant par les facultés extérieures ; il en sera toujours ainsi ; il n'y a pas, et il n'y aura jamais d'autres lois naturelles prescrivant le contraire.

Du reste le fait de s'emparer de la liberté d'un homme et de lui faire exécuter sans qu'il le sache des volontés cachées, n'est-il pas

immoral au suprême degré, et n'ouvre-t-il pas la porte aux abus les plus criminels? Dieu, auteur très sage de la nature, aurait-il pu introduire dans ses lois une licence aussi odieuse? Non, il n'y a que le démon qui ait pu inventer pareil prestige, dans sa haine de la nature et de l'humanité.

L'action du monstre étant ainsi démontrée, rien de plus facile que de comprendre le mécanisme du phénomène que nous avons étudié. Le démon, présent dans le malheureux médium, agit en maître sur toutes ses facultés. Au moment voulu, ou même avant que l'hypnotiseur se soit mis en frais, il prive le possédé de sa connaissance, en suspendant l'action de son intelligence, de sa volonté et de son imagination. Agissant ensuite sur ses membres, comme une *seconde âme*, comme une *seconde volonté*, il les fait manœuvrer selon les besoins de l'expérience, avec autant de facilité et d'adresse que le ferait l'âme elle-même. Il peut, bien entendu, dans le cours de l'opération, rendre au médium une lueur de connaissance, ou sa connaissance tout entière, selon son caprice, et la lui reprendre ensuite instantanément. On comprend maintenant pourquoi le corps du médium, dirigé par cet infernal mentor, n'a pas besoin d'y voir pour se conduire, ni de connaître un ordre pour l'exécuter. On comprend pourquoi la main de l'hypnotiseur est inutile, et pourquoi le médium ne sait pas lire ce qu'un autre vient de faire en sa personne.

Quant à cette main, inutile au succès de l'expérience, elle n'est pas de trop pour dissimuler l'action diabolique. Satan, père du mensonge, a tout intérêt à se cacher, et il emploie plus d'une ruse pour donner le change aux spectateurs, et tourner leur attention du côté des nerfs. Parmi ces ruses, il faut compter, à côté de la pose de la main sur la tempe, certains tremblements nerveux, qui paraissent bien un peu affectés, mais qui néanmoins devaient faire penser à une névrose. Il faut en dire autant de ces hésitations, de ces erreurs simulées dans l'exécution de l'ordre, qui faisaient croire à une influence momentanément imparfaite de l'hypnotiseur; et de cette accentuation renouvelée et énergique de l'ordre mental, qui faisait supposer aussi tout naturellement une influence de cet acte de volonté sur le médium.

Je ferai remarquer, de plus, que la forme impérative que devait prendre l'ordre mental contenait autre chose qu'une ruse; elle constituait aussi un acte de superstition. Le démon aurait pu ne demander qu'une simple pensée, conçue dans une forme ordinaire; mais il voulait plus que cela, il voulait une évocation, une communication directe avec lui par un : *je l'ordonne...* Je sais bien que le

spectateur n'était pas coupable, quand il se prêtait à ce jeu par ignorance et simplicité; mais il n'en est pas moins vrai que c'est évoquer implicitement les puissances de l'enfer que de demander à une cause un effet qu'elle ne peut pas naturellement produire.

On pourrait se demander comment le démon pouvait arriver à connaître l'ordre mental de l'hypnotiseur. Je crois que, si cet ordre fortement accentué avait formé dans l'imagination de celui-ci des images assez vives, le démon aurait pu, à l'aide de ces images, deviner et comprendre le commandement caché. Mais, dans le cas présent, c'était bien plus simple que cela. Si l'ordre devait être écrit sur une ardoise, ce n'était pas seulement pour en constater, après expérience faite, l'authenticité, mais c'était aussi pour permettre au rusé démon de le lire sans crainte de se tromper. Malheureusement, je n'eus pas sur le moment l'idée d'en faire l'expérience.

Voilà comment, abusant de la curiosité et de la bêtise humaine, Satan multiplie partout ses prestiges séducteurs. Sous la forme de jeux en apparence inoffensifs, il habitue les chrétiens peu éclairés à ne voir dans les manifestations les plus surnaturelles que des maladies ou des phénomènes scientifiques. Il les dispose ainsi à nier les miracles, à nier l'existence de l'enfer, et à prendre les démons pour des âmes trépassées ou des fluides aériens. Non seulement il attaque leur foi, mais il les amène adroitement aux mauvaises actions, aux pratiques superstitieuses et aux évocations infernales plus ou moins dissimulées.

Qui dira le nombre des obsédés ou des possédés que les infâmes pratiques du spiritisme et de l'hypnotisme ont semés dans notre société moderne? Le malheureux jeune homme dont je viens de parler en est un triste échantillon. Etudiant en médecine, il eut l'imprudente curiosité de s'offrir en expérience à certains maîtres adonnés à ces pratiques coupables, et il y gagna de devenir l'esclave du démon qui le possède.

Avis aux amateurs.

Abbé X***.

En Préparation :

LA

RELIGION DU DIABLE

Le Palladisme : (son histoire et ses Rituels; ses Révélateurs et ses Négateurs.)

PAR

LÉO TAXIL

Grand volume in-8, d'environ 700 pages. Prix : 7 fr.

La Marseillaise catholique

C'est ainsi qu'un de nos confrères appelle l'*Hymne à Jeanne d'Arc*, de Miss Vaughan, dans un article où il rend compte d'une fête donnée par un groupe de l'Union Nationale et au cours de laquelle l'œuvre musicale de notre éminente collaboratrice a été exécutée avec un succès énorme.

Ce succès ne nous surprend pas. Dès que nous reçûmes l'*Hymne à Jeanne d'Arc*, qui, tout en étant chrétien et patriotique, est un véritable chant de guerre contre la Franc-Maçonnerie, l'un d'entre nous le fit jouer au piano par une de ses parentes, excellente musicienne, et l'effet produit fut considérable. Il en fut de même dans une soirée de famille, quelques jours après ; tous les auditeurs, profondément remués, en même temps que ravis, étaient dans l'enthousiasme. Cette fois, l'exécution avait eu lieu sur l'harmonium, qui se prête encore mieux que le piano à rendre la magnifique musique de notre chère convertie.

Dans ses *Mémoires*, Miss Vaughan raconte dans quelles circonstances elle composa cet hymne, au couvent où elle a fait sa première communion.

« L'après-midi (15 août), après vêpres, tout le monde s'étant retiré de la chapelle, je demandai la permission de me mettre au petit orgue. J'avais la tête pleine de la musique sacrée que je venais d'entendre.

« D'abord, je me laissai aller au hasard de l'improvisation, et je chantai doucement l'*Ave Maria*, dans les notes qui me venaient, sans chercher à les retenir ni à les reprendre, mais les égrenant au fur et à mesure, dans un lent accompagnement où je berçais mon âme.

« Mais voici que je songe à Jeanne, à sa mission qui n'est pas finie, aux invocations qui lui sont adressées de toutes parts par les catholiques, pour lui demander aide et secours, en particulier contre la Franc-Maçonnerie.

« La secte redoute, avec terreur, que Jeanne d'Arc soit placée sur les autels. Il y a là un signe attestant les prévisions de Lucifer. Cette sourde colère des loges et arrière-loges est un écho des rages du royaume infernal, on ne saurait s'y méprendre : Satan sait que l'archange Michel le terrassera encore et toujours, et cette fois par le bras de la sublime héroïne.

« A cette pensée, un transport me gagne. Je me recueille un moment. Mon cœur vibre dans un élan d'enthousiasme, où la supplication se mêle au cri de guerre. « Jeanne ! Jeanne ! descends du ciel, à notre prière. Jeanne ! Jeanne ! sois notre chef. L'ennemi, « aujourd'hui, c'est le franc-maçon ; Dieu l'a dit par « la bouche de son auguste Vicaire. Jeanne ! Jeanne !

« mène-nous au combat contre la secte impie, satanique. Avec toi à notre tête, comment ne vaincrons-nous pas ? »

« D'elles-mêmes, les paroles rythmées jaillissent de mes lèvres, dans l'harmonie du chant. Sans aucun effort, voilà le premier couplet composé. Mais j'en demeure là ; l'air surtout me paraît rendre assez bien mon sentiment, et je le reprends, je le répète, et les notes se gravent dans ma mémoire. Puis, je perfectionne les accords de l'accompagnement. A la cinquième reprise, je n'ai plus aucune hésitation, et j'attaque avec vigueur, mais sans précipiter, en *andante marsiale*.

« Alors, je m'aperçois que la bonne supérieure et M. l'aumônier sont revenus, après moi ; ils m'écoutent, et maintenant ils me complimentent, ils me prient de recommencer. Je ne reproduirai pas leurs éloges ; sans doute, leur amitié s'exagérât la valeur de cette composition.

« — Comment l'appellerez-vous ? me demandent-ils.

« — *Hymne à Jeanne d'Arc*, tout simplement ; « mais ce sera aussi l'hymne contre la Franc-Maçonnerie.... Je sens ce qu'il faut encore y mettre... « Vous verrez... Aujourd'hui, ce qui est composé me « suffit ; mais il serait bon d'y ajouter un chœur, un « chœur à quatre ou cinq parties, produisant un bel « effet d'ensemble, un chœur où toutes les masses « vocales clameront la gloire de Jeanne, sa victoire, « son triomphe. »

« Je me rendis aussitôt à ma chambre, où je notai ce qui était fait. Je me proposai de composer le chœur le lendemain, ainsi que deux ou trois autres couplets ; mais ma journée du 16 fut prise par divers entretiens avec la supérieure, avec la religieuse mon amie, et surtout avec M. l'aumônier. »

C'est seulement le jeudi 22 août que Miss Vaughan compléta son œuvre du 15, pendant que des démarches étaient faites à l'Evêché, où l'aumônier du couvent apportait la profession de foi chrétienne rédigée et signée la veille par la vaillante convertie.

Notre collaboratrice a été vraiment modeste, en attribuant à la seule amitié des personnes qui l'entouraient les éloges dont ils la complimentèrent. Nous aussi, nous avons pour elle l'amitié la plus vive ; mais elle ne nous aveugle pas, et, en toute sincérité, nous n'hésitons pas à lui déclarer que, par cette composition, elle s'est révélée musicienne de premier ordre.

L'air du couplet commence par des notes pleines de tendresse, d'une douceur exquise ; puis, l'énergie éclate dès le quatrième vers ; on est littéralement empoigné. L'ardeur va crescendo. Le cinquième et le septième vers ont des cris magnifiques, qui vous électrisent ; on est subjugué, entraîné ; la contagion de l'enthousiasme est irrésistible. Le final du couplet, enlevant au plus haut degré, vous transporte ; et quant au chœur, qui est de toute beauté et d'une richesse inouïe, il achève

dignement cette œuvre magistrale, qui laisse bien loin derrière elle les cantates d'Augusta Holmès, dont la presse maçonnique a tant parlé.

Quoique Miss Vaughan puisse en dire, — car il ne lui appartient pas de se décerner des louanges, — elle a mis toute son âme dans cet hymne à Celle à qui elle doit tant. Nous savons, de bonne source, qu'à Rome on l'a apprécié comme un chef-d'œuvre d'art chrétien d'une très haute inspiration. Une exécution solennelle en a été faite, le 29 septembre, dans la Ville-Sainte, à la fête donnée par le Comité Central Directif de l'Union Anti-Maçonnique d'Italie. L'*Hymne à Jeanne d'Arc* a eu les honneurs de la soirée, précédée d'une conférence sur la conversion de l'ex-grande maîtresse de New-York et suivie de l'*Hymne à Pie IX*, de Gounod.

A Paris, le maître de chapelle de Notre-Dame des Victoires, admirateur, lui aussi, a fait une ingénieuse adaptation de la musique de Miss Vaughan au *Laudate Dominum*; le chœur de l'hymne devient un *Gloria Patri* d'une harmonie des plus grandioses. L'exécution en aura lieu, nous a-t-on dit, à l'issue des vêpres, le jour de la Toussaint, à Notre-Dame des Victoires; après le salut, le *Laudate Dominum*, mis ainsi sur la musique superbe de notre collaboratrice, sera chanté par la maîtrise avec accompagnement des grandes orgues, pour la sortie des fidèles.

Les lecteurs des *Mémoires d'une Ex-Palladiste* ont pu, d'ailleurs, comprendre facilement que l'auteur a le sens musical développé d'une façon étonnante. Le récit que Miss Vaughan faisait naguère d'un songe où il lui sembla entendre les anges, la révélait musicienne consommée, en même temps que styliste hors ligne.

Nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire encore cette page :

« Alors, j'entendis comme un concert des plus harmonieux, une symphonie magnifique, idéale. Oserai-je l'écrire? Je crois avoir oui, dans ce sommeil, la musique des anges.

« Dès les premières mesures, une émotion indéfinissable me saisit. C'est une sérénade divine, à la fois d'une sérénité exquise, inaltérable, et d'une sensibilité chaude, d'un charme attendri. Aucun terme ne peut rendre l'effet de ces sonorités impressionnantes, captivantes, que l'oreille humaine n'a jamais entendues.

« Dans un berceement de suaves périodes, les accents du cœur angélique circulent, de la première à la dernière note; et quels accents! Ce sont les chérubins, les séraphins, qui expriment, tantôt avec une grâce naïve, élégante, tantôt avec un éclat incomparable, une allure fière et majestueuse, toute la grandeur, toute la magnificence de leur amour pour le Créateur.

« Il y a, dans ces modulations ornées d'une mélo-

die des plus nobles, revêtues d'une harmonie étincelante, dans cet ensemble puissant et varié, aux effets à la fois troublants et enchanteurs, il y a là, sous le souffle d'une inspiration surnaturelle, l'idéal d'un art qui est une des splendeurs de l'au-delà, la suprême expression du génie céleste. Accents merveilleux, langue des saints, trop belle pour les hommes, cette musique est l'épanouissement harmonieux le plus complet des sentiments de l'adoration des anges, jouissant, dans l'éternité, du bonheur de contempler Dieu.

« Non, le style le plus riche ne saurait trouver une phrase pouvant dépeindre l'état d'une âme, au moment où, par un sens intérieur, vibrant sous l'action du rêve divin, elle perçoit les accords d'une telle symphonie.

« Et, au milieu de ce concert, je vis des anges apparaître et entourer le bon prêtre, qui tenait toujours dans ses mains l'ostensoir; ils le soulevèrent doucement sur leurs ailes et l'emportèrent au ciel, pendant que résonnaient encore les harpes invisibles. »

La femme qui a écrit ces lignes a été merveilleusement douée par Dieu, cela ne saurait faire de doute; il est évident aussi que Dieu la prédestinait à son Eglise, alors même qu'elle naissait, fille d'un père luciférien.

N'est-il pas admirable que le chant de guerre contre l'infamale secte nous soit donné par cette jeune cosmopolite, après avoir traversé, sans y ternir sa pureté, le monde infâme des arrière-loges?

Publions cet hymne; dans peu de temps, il sera chanté dans toutes les réunions chrétiennes, nous en avons la ferme conviction.

HYMNE A JEANNE D'ARC

(Contre la Franc-Maçonnerie).

I.

Sublime enfant de la Lorraine,
Nous t'implorons à deux genoux;
Reviens, sois notre capitaine.
Tu réponds : « Français, levez-vous !
« Dans la ville et dans la bourgade,
« Mettez vos cœurs à l'unisson;
« L'heure a sonné de la croisade
« Contre l'ennemi franc-maçon ! »

Chœur :

Gloire à Jeanne ! gloire ! (bis)
Par Dieu, la victoire
Est aux nobles cœurs.
Elevons nos cœurs !
Nous serons vainqueurs !
Gloire à Jeanne ! gloire !
Gloire !

II.

Noms de Jésus et de Marie,
Par vous, nous serons les vainqueurs.
L'infamale Maçonnerie
A mis le comble à nos malheurs ;

Hardi ! car voilà trop d'outrages...
De Jeanne écoutons la leçon.
Hardi ! réveillons nos courages ;
L'ennemi, c'est le franc-maçon !

Chœur :

Gloire à Jeanne ! etc.

III.

Des sombres hordes maçonniques
Sachons déjouer les complots.
Pour Dieu, marchons, francs catholiques,
Contre Satan et ses suppôts !
L'espoir est rentré dans nos âmes ;
Point ne faut subir la rançon.
Jeanne a parlé : sus aux infâmes !
L'ennemi, c'est le franc-maçon !

Chœur :

Gloire à Jeanne ! etc.

IV.

L'ennemi, dans son noir repaire,
Se dit maître de notre sort.
O Jeanne d'Arc, en cette guerre,
L'enjeu, c'est la vie ou la mort.
Bataille ! et suivons ton exemple,
Ou lentement nous périssons.
De Satan détruisons le temple !
Dieu le veut ! plus de francs-maçons !

Chœur :

Gloire à Jeanne ! etc.

Par une délicate attention, Miss Vaughan a dédié son hymne à notre vénérable ami M. le chanoine Mustel « en témoignage d'inaltérable reconnaissance ». M. le chanoine Mustel est, en effet, de ceux qui ont eu le pressentiment de la conversion de cette noble femme ; on n'a pas oublié avec quels égards il a toujours parlé d'elle, alors même qu'elle était dans le camp de nos adversaires. Il la plaignait de son erreur ; mais il disait bien haut sa loyauté, il lui témoignait publiquement sa profonde estime à raison de sa vertu, de son caractère si franc, de son courage à affronter les rageuses colères de l'ignoble Lemmi. Il savait, par intuition, qu'une âme aussi droite s'arracherait, au jour voulu par Dieu, au royaume des ténèbres, et viendrait, instrument de la grâce divine, prendre une part ardente à la lutte pour la défense de l'Eglise.

Cet hymne est de pleine actualité. Sur la question des lois d'accroissement, Miss Vaughan est pour la résistance. Un de ses vers y fait allusion : « Point ne faut payer la rançon. » Elle prenait plaisir à le répéter, il y a quelques jours ; car nous lisions, dans la *Croix*, à la liste des souscriptions pour les religieuses qui résisteront :

« Point ne faut payer la rançon ! Que chacun fasse
« son devoir en soutenant les vaillants qui se laisse-
« ront exproprier par le fisc, aujourd'hui aux ordres
« de Satan. Vive Jeanne d'Arc qui écrasera la secte !
« — Miss Diâna (Jeanne) Vaughan : 100 francs. »

Pour cela, nous la félicitons encore. Catholique avec toute son ardeur de néophyte, elle va bravement dans la seule voie qui conduira au triomphe. Connaissant bien tous les exécrables projets de la secte, elle sait que la plus grande faute est de s'aplatir devant de tels adversaires ; elle sait que ceux-ci n'ont de l'audace qu'en proportion de nos craintes.

L'héroïne d'Orléans nous parle par sa bouche. L'ennemi, c'est le franc-maçon ! Or donc, sus à l'ennemi ! Bataillons, et Dieu nous donnera la victoire.

Oui, puisse *l'Hymne à Jeanne d'Arc*, puisse « la Marseillaise catholique » de Jeanne Vaughan nous conduire à la victoire !

Juvénal Moquiram.

Union Anti-Maçonnique de France

Souscription pour le Congrès Anti-Maçonnique International.

Sommes reçues directement par le Comité Français (2^e liste) :

H. C., 5 fr. — Gennevoise, 10 fr. — Un franc catholique, 5 fr. — M. P., 1 fr. 50. — Commandant Lhuillier, directeur de la *Croix des Ardennes*, 10 fr. — Sélim-Bey-Wékil, Constantinople, 5 fr. — Abbé Dupire, 1 fr. — Abbé Leclercq, 1 fr. 50. — Anonyme de Saint-Lô, 10 fr. — Abbé Chouvellon, 10 fr. — Abbé Caulier, 1 fr. 50. — Un capitaine fidèle à la vieille devise : *Gesta Dei per Francos*, 60 fr. — Abbé Braens, 1 fr. 50. — Ensemble : 122 fr.

Total de la 1^{re} liste du Comité Français : 606 fr.

Souscription particulière ouverte par Miss Diana Vaughan parmi ses amis (2^e liste) :

Pellion et Marchet frères, à Dijon, 20 fr. — Groupe de la jeunesse républicaine anti-juive et anti-maçonnique de la Côte-d'Or, 15 fr. — Abbé Meirieu, curé de Peyrelongue, Basses-Pyrénées, 2 fr. 05. — M^{me} Robert, 2 fr. — Un capitaine, 10 fr. — Abbé Leboucher, 5 fr. — A. Schmid, 1 fr. — M^{me} Marie Vernet, 1 fr. — Abbé Séché, 2 fr. — Abbé Lemaire, 3 fr. — Abbé A. P., curé de S.-M., 5 fr. — Abbé Magne, 5 fr. — M^{me} A. Afillé, 1 fr. 50. — N. F., 1 fr. — Abbé J.-B. Plamondon, de Québec, Canada, en remerciement à la Vierge de Domremy, cauchemar de l'escroc Lemmi, 10 fr. — Abbé Beaudouin, de Saint-Roch, Canada, 10 fr. — Abbé Montjotin, à Hyds, 1 fr. 50. — M^{me} Mouton, Paris, 10 fr. — Abbé Laroche, 0 fr. 50. — M^{me} L. D., 5 fr. — Abbé J. Deremetz, 5 fr. — H. Morin de la Pilière, étudiant à l'école Sainte-Geneviève, 5 fr. — Paul Commanche, élève à Sainte-Marie de Tinchebray, 2 fr. — T. L., à Marseille, 20 fr. — Abbé T. Nerrière, au Coudray-en-Plessé, 4 fr. 50. — Rev. Eug. Sedlacrek, prêtre polonais, 25 fr. — Abbé Sylvestre, aumônier des Frères de Pontivy, Morbihan, 2 fr. — Anonyme, 10 fr. — Abbé Gesbert, curé de Lapeuty, par Saint-Hilaire-du-Harcouët, Manche, 1 fr. 60. — M^{me} de B. de B., 5 fr. — M. Danion, à Pornichet, Loire-Inférieure, 1 fr. — Edouard Manière, notaire à Saint-Vincent-de-Comnazac, Dordogne, 3 fr. — Abbé Bado, vicaire à la Cité-Bugeaud, Alger, 5 fr. — Ensemble : 199 fr. 65.

Total de la 1^{re} liste de Miss Vaughan et ses amis : 573 fr. 25.

Total des sommes remises à ce jour par Miss Vaughan au Comité Français : 772 fr. 90.

Total général à ce jour (10 octobre) : 1.500 fr. 90.

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

MUSULMANES

DANS L'AFRIQUE DU NORD

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Qadrya (an 561 de l'Hégire ; 1166 de J.-C.)

Dans la première partie de notre étude, nous avons surtout visé à faire connaître les sociétés secrètes musulmanes et à faire voir leurs points de contact. Nous ne devons pas, encore une fois, nous les figurer pareilles aux sociétés de l'Europe : L'Arabe devient Khouan en suivant la pente naturelle de la doctrine de l'Islam, tandis que le catholique doit sortir de la bonne voie pour se lancer dans l'œuvre de Satan : le culte de Satan, voilà le but final de toutes ces sociétés. Chez les Khouan, Satan se transforme en ange de lumière, et, comme nous l'avons dit, être touhidi, c'est-à-dire être favorisé des visions de l'Être suprême, est le dernier degré de l'extase ; chez les Palladistes, Satan se transforme aussi quelquefois en ange de lumière, mais comme le démontre le docteur Bataille par les nombreux faits qu'il raconte, il apparaît aussi quelquefois avec ses caprices et sa mauvaise humeur.

La deuxième partie de notre étude sera bien plus intéressante : nous suivrons pas à pas depuis leur origine chacune des congrégations musulmanes, nous les verrons à l'œuvre, d'abord agissant lentement, et faisant peu à peu l'œuvre de Satan, sans bruit et sans difficultés, puis tout à coup, quand l'épée victorieuse de la France aura fait tomber Alger la bien gardée, et Tunis la verte, se levant toutes pour combattre plus ou moins ouvertement le progrès, la civilisation et le christianisme. C'est à une guerre que nous allons assister, et nous aurons à enregistrer bien des défaites de notre côté ; comme toujours, nous dirons toute la vérité, donnant comme certain ce qui est certain, et comme des hypothèses ce qui n'est qu'une hypothèse. Auparavant, le lecteur nous permettra de lui faire connaître ce champ de bataille aussi grand que l'Europe, et les moyens dont dispose la France pour s'opposer à ce torrent.

De l'Atlantique à la mer Rouge, de la Méditer-

ranée au Congo, s'étend un immense territoire arrosé seulement par quelques fleuves très rares : le Sénégal, la Gambie et le Niger se jettent dans l'Atlantique ; le Cheliff, la Seybouse, la Medjerdah et le grand Nil, dans la Méditerranée. Cette terre que nous pouvons à juste titre appeler la terre, maudite et la terre des mystères, est encore inconnue du genre humain ; seuls quelques hardis explorateurs ont pu y pénétrer, et n'ont vu que ce que les indigènes ont voulu leur laisser voir. Aucune autre partie du monde ne peut lui être assimilée ; aucune autre ne présente d'aussi grands dangers pour les voyageurs. A la chaleur torride du jour succède la température glaciale de la nuit, et à part les trois cents kilomètres qui, de Nemours à Tunis, longent les côtes de la Méditerranée, et dont nous pouvons faire un des plus riches pays du monde, le reste n'est qu'un désert, semé de temps en temps que de quelques oasis. Jamais la main de l'homme n'avait fait jusqu'ici aucun effort pour améliorer ce triste pays. Bien plus, l'indolence, la négligence, la paresse ou le fatalisme ont laissé dépérir les richesses que, autrefois, on pouvait retirer de ce sol, car le Sahara n'a pas toujours été aride : un fleuve immense le parcourait, l'Oued Igharghar l'arrosait et le fécondait ; encore de nos jours, on en voit les vestiges puissants. Ce pays de la désolation convenait bien à l'œuvre de Satan. Tandis, en effet, que Dieu semble de préférence choisir les endroits agréables, et qu'il avait placé nos premiers parents dans un lieu de délices, Satan préfère les lieux arides, sans eau, images de son âme désolée et de son infernal séjour. Là, dans l'ombre et les ténèbres du désert, l'Islam développe peu à peu le germe dévastateur qui un jour s'unira aux gnostiques d'Europe, comme ils voulurent le faire au moyen-âge, et alors, nous le croyons, ce sera une guerre sans merci à l'Eglise catholique, et peut-être le signal de la lutte qui précèdera l'Antéchrist. La suite de cette étude fera connaître les moyens d'action dont dispose cette vaste conspiration pour arrêter les progrès sans cesse envahissants de l'Europe chrétienne.

Quand on songe aux moyens dont disposent la France et l'Europe, on est saisi d'effroi, là vraiment on reconnaît la main du Tout-Puissant et on est convaincu que le démon ne peut que ce que Dieu lui permet. La civilisation dispose de deux forces : l'armée et la religion. Malgré tous les efforts des Taibya pour arrêter les progrès des sociétés musulmanes au Maroc, cet état est entre les mains des chefs d'ordre ; au jour où ils le voudront, les marocains se lèveront en masse

malgré les ordres les plus formels de leur empereur et du Cheikh d'Ouezzan ; nous le prouverons dans ce chapitre quand nous parlerons des agissements d'Abd-el-Kader au Maroc, de 1840 à 1845, et comment l'empereur ne put l'expulser de ses états, mais comme malgré lui dut le suivre dans la guerre contre les Français, uniquement parce qu'il était Moqaddem des Qadrya, et qu'il faisait la guerre sainte ; la civilisation ne peut pas compter sur cet empereur qui est à la disposition de tous les Cheikh et doit leur obéir sous peine de voir ses sujets se révolter contre lui, et même peut-être le détrôner. Des frontières du Maroc au golfe de Gabès, la France commande au nom de la civilisation, et elle impose ses volontés grâce à l'appui de 60.000 baïonnettes. Sans doute aujourd'hui la paix règne dans cette partie de l'Afrique, mais ne nous faisons pas illusion, loin d'avoir gagné en influence depuis 1871, et d'avoir abattu les ordres religieux, ne sont-ce pas eux qui ont pris le dessus ; qu'avons-nous fait, par exemple, pour enrayer la puissance des terribles Rahmánya et prévenir de nouveaux massacres comme ceux de Palestro. En 1889, au mois de juillet, je me promenais dans la principale rue de Palestro ; là on me montra l'un des principaux acteurs de l'insurrection de 1871 ; malgré les quelques années de prison, il n'avait pas perdu de sa fierté, et il semblait dire (je n'ai pas eu le bonheur de l'entendre comme d'autres) qu'il était prêt de nouveau à recommencer. Au premier signal, cent mille hommes habiles à manier un fusil se lèveront comme par enchantement ; que feront alors les quelques poignées de braves qui devront faire régner l'ordre dans ces montagnes abruptes, dans ces ravins inabornables, où une centaine d'hommes déterminés peuvent arrêter une armée. Plaise à Dieu que pour la France ne surgisse pas un nouveau 71.

Si les choses en sont à ce point à 80 kilomètres de la côte, dans un pays sillonné par un chemin de fer, où on ne remarque guère que le Fort national capable de tenir en respect les Kabyles, car on ne peut compter sur le mur qui entoure Bordj-bou-Areridj et autres petits villages, que sera-ce quand nous devons combattre à 500 ou 600 kilomètres dans le sud, quand il faudra tenir en respect les Khouan du Touat, etc. ? Là, pas de chemin de fer ; la dernière station est Aïn Sefra dans le département d'Oran, Berrouaghia (environ 60 kilom. sud de Médéah) dans celui d'Alger, et Biskra dans celui de Constantine. Dans le désert, le vainqueur sera celui qui aura les meilleurs mehari et les meilleurs chameaux de trait. Pour nous, sans vouloir rien exagérer,

nous croyons que, dans le cas d'une guerre européenne, la victoire pencherait du côté des Khouan, s'ils savaient s'unir ; mais nous montrerons que ces diverses sociétés sont loin de pratiquer la charité qu'elles recommandent tant dans leur théorie ; ils sont comme les loups qui se dévorent entre eux quand ils ont dévoré le faible agneau.

Dans la Tripolitaine, la civilisation n'a aucune force à sa disposition ; tous les pouvoirs civils, militaires et religieux sont entre les mains des Khouan, qui paient toujours très fidèlement la ziana à la zaouia, mais rarement l'impôt au beïlek. Dans beaucoup de districts même, les caïmacan turcs sont plutôt tolérés, et le vrai maître est le chef de la zaouia. Nous avons même dit que l'oukil-ech-cheikh des Snoussya recevait par mois 500 piastres du gouvernement turc. Nous compléterons en son temps ce que nous avons dit au chapitre où nous avons parlé des ennemis des ordres religieux, et où nous avons montré que les Turcs se laissent tromper par les Madanya, et qu'ils essaient en vain d'apaiser les Snoussya.

En Egypte, l'Angleterre commande effectivement à peu près comme la France en Tunisie. Nous ne dirons qu'un mot : partout où passe John Bull, il s'accommode très bien de l'œuvre de Satan. Malheureusement aussi, un jour viendra peut-être où ils pourront avoir du regret d'avoir si bien fait partout l'œuvre de Satan ; quant à nous, nous croyons que la civilisation doit espérer bien peu de chose de leur part, et que ce ne sont pas eux qui opposeront une digue aux progrès toujours croissants du panislamisme.

Ce moyen que nous venons d'indiquer est, à notre avis, seulement un bouclier ; c'est un protecteur contre les ordres religieux, ce sera lui qui sauvegardera notre influence et notre domination, mais n'arrêtera pas les ordres religieux dans leur marche si rapide. Un second moyen doit venir après celui-là : c'est la réaction contre ces ordres ; c'est l'introduction de notre civilisation et de nos idées. Nous n'aurons rien à craindre des ordres religieux, mais alors seulement que lorsque nous aurons fait de tous les Algériens des chrétiens et des Français. Le principal moyen d'action dont dispose notre patrie est, à notre avis, le clergé et le missionnaire ; du moment que le but poursuivi par toutes les sociétés musulmanes est d'arrêter les progrès de la civilisation en Afrique, il n'y a qu'un moyen de les dompter, c'est de répandre parmi eux le vrai progrès ; le missionnaire est donc le vrai pionnier de la civilisation, et, par son caractère, l'ennemi le plus ardent de toutes

ces sociétés ; aussi que n'ont pas fait les Moqaddem et Cheikh pour entraver leur œuvre, et déjà six Pères Blancs ont dû payer de leur sang leur audace et leur amour pour le salut de leurs frères. D'ailleurs nous nous réservons de revenir sur ce sujet dans notre dernier chapitre.

Nous avons fait connaître tout à fait sommairement le champ de bataille où nous allons voir paraître les combattants et les principaux moyens d'action dont nous disposons pour arrêter les progrès des ordres religieux ; maintenant, nous allons étudier en particulier chacun des principaux ordres qui ont été fondés en Algérie, où dont beaucoup de membres sont Algériens. Nous commencerons par les Qadrya, dont Abd-el-Kader était Moqaddem.

Il n'y a pas, dans tout l'Islam, un saint plus vénéré que Abd-el-Kader-el-Djelani, né à Djelan, près de Bagdad, l'an 471 de l'hégire et décédé à l'âge de 90 ans, l'an 561 (1166 de Jésus-Christ). Des bords du Gange aux rives de l'Atlantique, tout Musulman implore le saint de Bagdad, celui que la croyance populaire a surnommé le sultan des saints, le roi de la terre et de la mer, la colonne de l'Islam : le malheureux qui vous tend la main pour demander l'aumône, la femme dans les douleurs de l'enfantement, le pauvre esclave qui meurt sous les coups de son maître barbare, tout le monde implore Abd-el-Kader ; à tous les instants de la vie, dans un jour de malheur pour lui demander un appui, dans un jour de bonheur pour le remercier, sort de la bouche du fidèle croyant cette invocation : A Sid Abd-el-Kader ; et cette invocation les console, les soutient et les reconforte ; le croyant est assuré que jamais Dieu ne refuse la prière de Sid Abd-el-Kader, « dont l'âme plane entre le ciel et la terre, prête à venir en aide à quiconque a besoin de secours et à faire encore un miracle en sa faveur ; or, tout le monde sait que, par la volonté de Dieu, rien n'est impossible à Sid Abd-el-Kader ». Qu'a donc fait cet homme pour acquérir une telle réputation ?

Abd-el-Kader apparaît dans l'Islam comme l'une des plus belles figures de cette fausse religion. Descendant du prophète, il était né cependant de parents pauvres et peu aisés des biens de la fortune. Sa mère lui aurait donné une éducation morale peu commune pour un Musulman, et l'enfant aurait toujours suivi fidèlement les recommandations de celle qui lui avait donné le jour. Bien jeune encore, en effet, il se rendait à la Mecque, pour faire son pèlerinage, emportant avec lui quelque argent. Des brigands attaquèrent la caravane et dévalisèrent ses compagnons ; le

voyant si mal habillé, ils pensèrent que c'était un pauvre malheureux : « Passe, lui dit le chef, je vois que tu n'as rien ». Mais lui, saisissant sa petite bourse dans laquelle il avait enfermé ses quelques pièces d'argent : « Tenez, voilà ce que j'ai. — Pourquoi n'as-tu pas gardé cette bourse pour toi et passer sans faire cet aveu ? — Ma mère m'a recommandé de ne jamais mentir. » Le chef des brigands admira cette belle réponse, et déposa dans sa bourse, cinquante dinars d'or que Sid Abd-el-Kader distribua, dit toujours la légende, aux plus malheureux de la caravane (1).

Ce trait est vraiment beau dans la conduite d'un Musulman, qui est menteur par caractère et par tempérament ; quelqu'un a dit que l'homme mentait comme malgré lui et devait faire sur lui des efforts ; le Musulman est menteur et ment à chaque instant ; il suffit d'avoir séjourné pendant quelques jours dans le nord de l'Afrique pour en être convaincu ; le parjure ne lui coûte pas plus que le mensonge, et il est aussi grand voleur que grand menteur.

Autant Abd-el-Kader se distinguait par ses vertus du reste de ses compatriotes, autant il se distingua par son intelligence, et il devint l'un des plus grands savants de son époque et l'une des lumières de l'Islam. Parmi ses maîtres, on cite Abou-el-Oufa-el-Kerdi, et Abou-Saïd-el-Mebarek-el-Makh-Zoumi par lequel il se rattache à l'ordre des Djenidya. Du haut de la chaire où il ne tarda pas à monter, il se fit l'un des plus ardents défenseurs et propagateurs du soufisme ; marchant sur les traces de Djenidi, il admira comme lui la philosophie indienne et y puisa ces principes dissolvants qui jettent le trouble et le désespoir au fond de l'âme qui veut vraiment réfléchir sur son état, et qui, pour les demi-sa-

(1) Nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître les cinq espèces différentes de mensonges, d'après le docteur Tadhely, qui peut commettre le Musulman sans pécher ; on verra avec quelle habileté ce docteur de l'Islam a su faire des distinctions ; et à quelle distance bien loin, bien loin derrière lui il a laissé les Escobars modernes. Il y a cinq espèces de mensonges, nous dit ce casuiste relâché : « Le mensonge de précepte, c'est celui que doit faire le Musulman pour défendre contre les infidèles ses biens ou ceux de ses frères. Le mensonge illicite : c'est celui qui n'est d'aucune utilité pour la religion. Le mensonge louable, tel est celui qu'on fait aux infidèles en leur disant, pour les détourner de leurs projets d'agression ou de résistance, que les Musulmans font des préparatifs de guerre. Le mensonge peu convenable : telle est la promesse mensongère (d'un jour, par exemple) que le mari fait à sa femme pour la rendre de belle humeur, etc. Ce passage est extrait de l'ouvrage du docteur Tadhely... Le mensonge n'est défendu que quand il n'est d'aucune utilité pour la loi ; il ne l'est donc pas quand la loi en reçoit un avantage... Macromi et ses disciples, tous orthodoxes, disent : qu'il est licite et louable d'en (du mensonge) faire usage en inventant des faits, quand ces faits tournent à la gloire de Dieu, ou sont en faveur du prophète. » Et, quatre ou cinq lignes plus bas, pour calmer les scrupules de ceux qui disent que le mensonge est défendu par le Coran, l'auteur que nous citons nous enseigne que dans le Coran « il est défendu de mentir contre le prophète (aléi), mais non en sa faveur : ilaï ». (La clef du Coran, par l'abbé Bouga, dialogue 8.)

vants, est le dernier effort de l'intelligence humaine; dans cette philosophie, ces intelligences vulgaires trouvent une nourriture propre à les soutenir; sans vie, sans énergie, sans ardeur, ils aiment à passer dans l'oisiveté les quelques jours de leur vie, couvrant cette paresse du beau nom de piété, tandis que les intelligences d'élite souffrent au milieu de ce vaste tourbillon du panthéisme, où l'être particulier est absorbé dans le grand tout: pas de consolations pour cette pauvre nature, car il n'y a plus pour lui ni espoir, ni Dieu. Nous ne nous y arrêterions pas si nous ne voulions faire remarquer où va se perdre la plus belle intelligence quand elle est abandonnée de Dieu, et quand le Seigneur des sciences ne la dirige pas. El-Djilani a été certainement l'un des plus grands philosophes de l'Islam. Il n'a pas eu en Europe la réputation d'Ariane et d'Averroès, mais ses coreligionnaires lui ont rendu un culte dont nous ne pouvons que difficilement nous faire une idée. Et ce n'est pas seulement au fondateur d'un ordre religieux que ce culte a été voué, c'est aussi au philosophe panthéiste qui, marchant sans crainte dans la voie tracée par Djenidi, a pu, sous le voile de l'orthodoxie, inonder l'Islam des doctrines les plus contraires à la religion fondée par Mahomet. Sa réputation comme professeur et savant fut immense, et sa gloire fit oublier celle de Djenidi, son maître (1). D'après l'historien Bou-Ras, il pouvait dissenter sur treize branches différentes et écrivait avec une égale facilité en arabe, en turc et en hindoustan (2). Il a composé un nombre très considérable d'ouvrages ou opuscules sur des sujets de théologie ou de mystique qui sont très estimés. Les décisions faisaient force de loi, et dans toutes les discussions le dernier mot lui restait: fallait-il trancher une question entre les docteurs chaféites et kanbalites, le litige cessait dès que Abd-el-Kader avait parlé; enfin, telle fut sa gloire, que, dans l'Irak, l'imamat lui fut abandonné par droit de mérite.

Comment s'étonner, après cela, qu'un de ses disciples ait écrit (3): « Si Dieu n'avait pas choisi Sidna-Mohammed (sur lui le salut et la

prière!) pour être le sceau des prophètes, il aurait envoyé Sid Abd-el-Kader, car c'est de tous les hommes celui qui, par ses vertus et son esprit de charité, s'est montré le plus semblable à Sidna-Aïssa (Notre-Seigneur Jésus-Christ), sur lui la bénédiction et le salut. » Des lecteurs, peu habitués à entendre parler de la religion musulmane, qu'ils ne connaissent guère que par le fanatisme et le fatalisme dont on accuse ses sectateurs, seront peut-être étonnés de voir l'éloge de Notre-Seigneur sortir d'une telle bouche. Cependant, ne soyons pas étonnés si les Musulmans sont pleins de respect pour Jésus-Christ qu'ils regardent comme le plus grand des prophètes, quoique Mahomet soit au-dessus de lui; bien avant nous, l'Immaculée-Conception était pour eux une certitude, et jamais, dans cet immonde Coran qu'un honnête homme ne peut lire sans rougir presque à chaque page, jamais, dis-je, dans ce très immonde livre, vous ne trouverez un mot pour flétrir la Vierge des vierges!

Toujours, dit encore la légende, Abd-el-Kader professa une grande admiration pour Sidna-Aïssa; il admirait surtout en lui sa charité sans bornes, cette charité qui le faisait prier pour ses ennemis, il porta bien loin cette admiration, et jamais, dans aucun de ses nombreux écrits, il ne proféra une parole, n'écrivit aucune ligne contre le Fils de Dieu. Bien avant nos modernes philosophes, Sidna Aïssa passait pour un homme incomparable, et, à mon avis, c'est là une des ruses les plus perfides de l'Ange des ténèbres, faire passer Jésus pour un homme aussi grand que vous voudrez, mais toujours inférieur à l'Ange qui, dans son orgueil, contemplant sa beauté, voulut un jour s'asseoir à côté du trône de Dieu, à la place réservée au Fils de l'Homme. Plein de vénération pour notre chef, Abd-el-Kader se montrait encore plein de tolérance pour les chrétiens: « Prions, disait-il, prions non pas seulement pour nous et pour tous les fidèles croyants, mais aussi pour les hommes que Dieu a créés semblables à nous. » Et de cette bouche impure sortait souvent cette invocation demandant à Dieu d'éclairer les ignorants et de se manifester à eux. On croirait entendre l'un des chefs de la maçonnerie, parlant de tolérance, de fraternité, de lumière, et invitant tous les hommes à la connaissance du Dieu-Bon, car, ne l'oublions pas, cet Abd-el-Kader, le soutien de l'Islam, a été favorisé plus que tout autre des apparitions de l'Ange des ténèbres. Ce n'est pas en vain que ses coreligionnaires lui ont donné des titres si pompeux; ce n'est pas en vain que partout

(1) Djenidi est mort environ un siècle avant la naissance de El-Djilani; quand nous disons son maître, il faut prendre ce mot dans un sens large, comme quand nous disons que saint Augustin est le maître de saint Thomas.

(2) Nous prions les lecteurs de remarquer ce mot: cela nous montre encore une fois les rapports qu'il y a entre les différentes sociétés secrètes. A mon avis, toutes nous viennent de l'Inde ou de la Perse, et la franc-maçonnerie actuelle n'est que la transformation du manichéisme, autre doctrine indienne; les sociétés secrètes musulmanes sortent certainement de la philosophie indienne, nous l'avons montré quand nous avons parlé du Soutisme.

(3) Cité par Rinn, page 175.

des chapelles, oratoires ou petites kouba s'élèvent en son honneur des îles de la Sonde aux rivages de l'Atlantique : on n'en compte, d'après des renseignements bien sûrs, que 200 ou 300 dans la seule province d'Oran.

Et cependant, on ne peut le nier, cet homme surpassa ses contemporains par sa vertu : nous avons cité un fait qui montre combien il avait le mensonge en horreur : vraiment, pour un Musulman, c'était un acte héroïque. On dit aussi que le détachement des richesses égalait son horreur du mensonge : nous avons vu comment il distribua à ses infortunés compagnons les cinquante dinan d'or qu'il avait reçus du chef des brigands. Plus tard, quand il fut parvenu au faite de la gloire, quand des quatre coins de l'Islam sa réputation de savant lui attirait un nombre incalculable de disciples, quand devant lui les princes et les grands de la terre durent s'incliner, quand il se vit revêtu de l'imamat, alors même, au sein de la gloire et au milieu des richesses, le grand saint de l'Islam resta, dit toujours la tradition, extrêmement pauvre : imitant les vertus de Sidna-Aïssa, il distribuait tous ses biens aux indigents, et ne gardait pour lui que le strict nécessaire. Quant à nous, chrétiens, qui savons ce que valent toutes ces vertus naturelles quand elles ne sont pas soutenues de la grâce d'en haut, nous ne croyons guère à tout ce désintéressement, et il nous semble entendre quelqu'un nous vanter chez Abd-el-Kader-el-Djilani le désintéressement que nous connaissons chez le souverain Grand Maître actuel de la franc-maçonnerie. Toujours est-il que si le fondateur de l'ordre fut très pauvre en esprit, ses successeurs même immédiat ne l'ont pas imité, sans doute ils ne réclameront pas aussi impérieusement que d'autres ordres le paiement de la ziara, car ils savent que les offrandes des fidèles ne leur feront pas défaut, mais ils recevront avec empressement toutes ces offrandes, et loin de les donner aux malheureux, ils entasseront richesses sur richesses dans leur zaouia de Bagdad, au tombeau du grand saint de l'Islam, qui, même après sa mort, soutient et nourrit ceux qui se disent ses enfants selon la chair. Nous ne croyons donc guère à tout ce désintéressement d'Abd-el-Kader, et il dut bien poser les premières assises de ce grand trésor qui se trouve à son tombeau.

L'enseignement ne suffisait pas à cette âme ardente, plus préoccupée du salut de ses frères que de sa propre gloire, pour parler avec la tradition. Un jour de zèle de la maison de Dieu enflamma son cœur, et, un bâton à la main, il parcourut l'Islam précédé par son immense répu-

tation, prêchant partout les saines doctrines, c'est-à-dire le soufisme. De nombreux disciples l'entourèrent bientôt qui voulurent embrasser sa manière de vivre. Ainsi se fonda cet ordre, l'un des plus vigoureux de l'Islam, qu'il couvre encore de ses nombreuses branches. Le siège est à Bagdad, au tombeau du saint.

Nous sommes bien loin de l'Afrique du Nord, et plusieurs lecteurs doivent penser que nous nous oublions ; sans doute, l'ordre des Qadrya n'est pas un ordre algérien proprement dit comme celui des Rahmánya. Néanmoins, la branche algérienne a joué un tel rôle pendant la conquête et nous a donné tant d'embarras par le moyen de l'émir Abd-el-Kader, que l'on nous en voudrait de l'avoir omis. Aussitôt donc que le sultan des saints eut réuni autour de lui quelques disciples, il les lança sur l'Afrique pour « ramener les Berbères dans la voie orthodoxe », dit Rinn, page 177. A sa mort, l'un de ses nombreux fils, Abd-el-Aziz, prit la direction de l'ordre, et la souveraine maîtrise s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans sa famille.

Comme tous les ordres religieux, celui des Qadrya a pour but d'amener ses affiliés assez intelligents pour le comprendre, à la pratique du satanisme. Il veut les conduire, par les voies du mysticisme, dans ces hauteurs inconnues du reste des humains où Mahomet d'abord, puis l'Ange des ténèbres lui-même, se dévoilera aux yeux du Khouan assez heureux pour être appelé touhidi. Il y a dans les manuscrits de cet ordre de belles théories qui semblent admirables et ne paraissent respirer que la vertu ; ceux qui ne savent pas lire le sens caché sous ces mots, qui n'ont pas su comparer les différents ordres et n'ont pas pu, comme nous, pénétrer dans ce dédale de l'extase, comprendre les moyens adoptés pour arriver à cette fin vraiment satanique ; en un mot, ceux qui se contentent de lire un livre et de le jeter de côté ensuite, sans même daigner le relire, seront étonnés peut-être de nous entendre avancer de telles théories. Cependant, le long catéchisme que nous avons rapporté dans la première partie, et qui est extrait du *Recueil de la Société archéologique* (année 1865, page 410, cité par Rinn), devra frapper par sa ressemblance ceux qui sont habitués au langage des loges ; il n'y a pas jusqu'aux quatre lettres i. n. r. c. dont nous ne trouvions l'équivalent dans l'ordre des Qadrya, anim, noun, ra, he : qui reçoivent la même interprétation que celle donnée par Ragon, cité par de la Rive, page 351. Cette ceinture que donne le Cheikh n'est-elle pas semblable au

tablier? et puis aussi nous nous souvenons que nous écrivons pour tout le monde et que nous aurons soin de ne jamais salir, même par nécessité, notre plume; seulement, ceux qui auront lu Léo Taxil et connaîtront les différents sens donnés par la franc-maçonnerie, sauront deviner sans peine le dernier mot de tout ce dialogue que nous n'avons pas voulu abrégé malgré sa longueur. Là aussi, dans ces réunions où le Khouan est initié, il y a un frein d'éloquence qui, dans la langue arabe, s'appelle : l'interprète des langues; le Khouan aussi devra avaler la figue qui, dans la maçonnerie arabe, sera une friandise, et tous les assistants devront y goûter, et on devra en envoyer aux frères éloignés, en signe de fraternité; là aussi le Cheikh apprendra au néophyte comment Adam est tombé dans le paradis de délices, comment Dieu l'a revêtu du manteau et de la ceinture symbolique par les mains de Gabriel. Là aussi, dans cet ordre des Qadrya, des femmes seront initiées; sera-ce en public, devant d'autres frères ou sœurs? oui et non; quelquefois, l'initiation se fera devant les frères ou sœurs, mais aussi d'autres fois le Cheikh sera seul avec la kheouatat; malgré soi, alors, on songe à ce moment de l'initiation de la femme dans la maçonnerie féminine, où l'initiée se trouve seule avec un frère; quand on connaît les mœurs arabes, quand on sait la recommandation que fait le Coran, que nous ne pouvons faire connaître qu'en latin : *utere muliere sicut agrotuos apsius et aposteriorius*; quand on sait qu'il est impossible moralement qu'un Arabe voie une femme sans brûler d'un feu impur, on se demande si vraiment nos francs-maçons ont quelque chose à leur envier. Voilà l'ordre qui a été fondé par le saint de l'Islam.

Oui, nous savons de quelle utilité sera le beau serment que prêterait l'initié; nous saurons ce qu'il veut dire et ce que nous devons entendre quand il promettra d'observer les lois divines et brillantes, « *d'accomplir tous ses actes en vue de Dieu, d'accepter tout ce qu'il lui plaira de lui envoyer, et de le remercier des malheurs dont il l'accablera.* » (Rinn, pages 187-188). Le Khouan n'observera que deux choses : son serment de fidélité et ses obligations de Khouan; car il trouvera là dedans un moyen d'activer encore la haine qu'il nous porte, mais les lois divines et humaines ne l'embarrasseront guère, et un homicide et un adultère ne lui donneront pas du scrupule; mais oublier son diker, ne pas le dire chaque jour et au moment fixé, voilà le crime des crimes, le péché sans rémission, et

celui qui l'a commis court grand risque de tomber dans l'enfer.

Nous avons donné plus haut le diker proprement dit des Qadrya, c'est-à-dire ce que chaque Khouan est obligé de dire afin de pouvoir bénéficier de son admission dans l'ordre; car, nous l'avons dit, le suprême bonheur d'un Khouan, ce qu'il désire par-dessus tout, c'est l'acquisition du ciel dans l'autre vie, et sur cette terre la faveur de tuer un Roumi de sa propre main; nous allons en parler dans quelques instants, quand nous parlerons de la guerre sainte, et de la passion qu'exercent alors les ordres religieux sur la conscience des Musulmans. Quant à la première partie, nous allons ajouter ici quelques mots pour compléter ce que nous avons dit sur le diker, et en général sur l'ouerd ou pratiques des Qadrya. Voici, d'après Si Snoussi, les pratiques qui sont la base de cet ordre si puissant.

La prière à haute voix que les affiliés doivent faire en se réunissant en rond; les mortifications et autres pratiques de la vie ascétique auxquelles peu à peu le Khouan fidèle doit s'assujettir pour dompter son corps aussi complètement qu'il le pourra, comme nous l'avons dit quand nous avons parlé de l'extase; de plus, le Khouan devra s'habituer à manger peu et diminuer chaque jour la quantité de nourriture; la société de ses semblables devra lui être tout à fait étrangère, enfin, avant tout, il devra méditer sur la grandeur de Dieu et le louer sans cesse. Mais ces pratiques ne suffisent pas pour arriver au but que se propose le grand maître : le but de l'ordre n'est-il pas de faire jouir tous les affiliés de la vision de Dieu? Aussi, nous dit toujours Snoussi, le Khouan devra s'astreindre rigoureusement à la récitation des prières appelées Ouerd-Debered; celles-ci mènent sûrement et infailliblement à l'anéantissement de l'individualité de l'homme dans l'essence de Dieu. Elles ont été établies par le Cheikh des cheikh, le sultan des saints, la colonne de l'Islam, le grand Sid Abd-el-Kader-El-Djilani. Pour les faire, il faudra s'asseoir les jambes croisées à la façon orientale, toucher l'extrémité du pied droit, puis l'artère nommée El-Kius qui contourne le ventre, et placer la main ouverte, les doigts écartés sur le genou; alors, portant sa face vers l'épaule droite, il dit ha, puis vers l'épaule gauche, il dit hou, enfin il la baisse en disant hi, et recommence. Ce qu'il y a surtout de *très important*, c'est que celui qui fait ces prières s'arrête sur le premier de ces noms aussi longtemps que le lui permet la respiration; il agit de la même manière sur le nom de Dieu tant que son âme a encore quelque chose à se

reprocher et n'a pas été complètement purifiée par le repentir; ensuite, quand son âme est complètement entre les mains de Dieu et disposée à faire en tout selon sa volonté, elle passe sur le mot hou et agit de même, enfin quand elle a acquis le degré de perfection nécessaire, elle prononce le mot hi, en observant toujours très exactement les prescriptions. Tous ces actes de piété, toutes ces longues méditations ne doivent pas cesser aussi longtemps que l'esprit et le cœur ne seront pas parvenus aux doux ravissements de l'extase, et ne recevront pas les révélations des lumières divines. (Cfr. Rinn, page 185.)

Voilà toutes les nombreuses pratiques auxquelles doit se livrer l'affilié aux Qadrya, si vraiment il veut arriver au degré de sainteté qui lui est commandé par les Moqaddem. Les adeptes de cet ordre sont un nombre incalculable, répandus de l'Inde au Maroc, les pays où ils sont le plus nombreux en Afrique sont : le Maroc, le Touat et la Tafilalet. En Algérie, on compte une trentaine de zaouia, de 250 à 300 Moqaddem, et plus de 15.000 affiliés. Une fois pour toutes, nous avertissons que nous n'avons rien de certain sur ce point, que jamais on n'aura sûrement une statistique à l'abri de tout reproche; mais nous restons toujours au-dessous de la vérité. Le supérieur général réside à Bagdad, avons-nous dit, au tombeau de son aïeul, ce sont les Moqaddem qui le remplacent complètement dans l'Afrique du Nord, et forment presque autant de congrégations spéciales. Cependant, entre ces diverses congrégations et le chef suprême il y a toujours des relations suivies, que le grand maître entretient avec assiduité afin de ne pas laisser l'ordre se scinder en diverses branches, et voir ainsi toute son autorité perdue. Toutefois, son autorité n'est pas absolue et autocratique, et il y a une grande différence entre le Cheikh des Qadrya et celui des Snoussya. Ce dernier a continuellement des émissaires dans les pays éloignés chargés de surveiller les Moqaddem, de raviver leur zèle, de veiller à ce que le diker et autres pratiques de l'ouerd soient accomplies parfaitement et selon la règle, enfin et surtout à ce que les ziara soient perçues : dans cet ordre, règne la plus grande homogénéité, et on peut dire qu'il n'est qu'une vaste famille. Celui des Qadrya n'a pas cette union qui est indispensable pour faire de grandes choses; chaque Moqaddem, tout en reconnaissant la suprême autorité du Cheikh de Bagdad, et lui demandant la confirmation de son élection, est cependant quasi indépendant dans le cercle où il exerce son pouvoir. Chaque Moqaddem,

au moins pour ceux qui résident loin de Bagdad, nomme son successeur avant sa mort avec le même cérémonial que le supérieur général, comme nous l'avons vu plus haut. Si la mort l'a surpris avant qu'il l'ait désigné, ou s'il ne le veut pas, quand il a été descendu dans la tombe, des Khouan intéressés se réunissent en hadra nomment son successeur dont ils soumettent la ratification de sa nomination au général de l'ordre, qui n'oppose jamais son *veto*. C'est ce qui nous explique les différences de pratiques et de prières que nous avons signalées quand nous avons parlé du diker qui n'est pas le même pour tous les Khouan. Celui donné par les diplômes délivrés à Bagdad consiste à réciter seulement 165 fois, à la fin de chacune des cinq prières obligatoires, et aussi toutes les fois qu'on le pourra : « Il n'y a de divinité que Allah! » mais ce diker était trop court, et la ferveur des adeptes y a ajouté de nombreuses inventions que nous avons données quand nous avons parlé du diker en général.

Malgré cette espèce d'autonomie dont semble jouir chaque Moqaddem, il ne faudrait pas croire qu'il soit absolument libre et ne doive pas répondre de ses actions devant le Grand Maître. Celui-ci envoie de temps à autre un homme de confiance, choisi parmi ses conseillers intimes, qui doit venir exciter le zèle des affiliés et surveiller les Moqaddem. Il débarque dans une de nos villes du littoral, et visite toujours dans le plus grand incognito chacune des zaouia de notre colonie. Ce visiteur est, en général, assez désintéressé, et il ne fait pas une sorte de razzia parmi les affiliés comme ceux des autres ordres. La maison mère possède un trésor d'une très grande richesse, agrandi tous les jours par des offrandes qui viennent des quatre coins de l'Islam s'accumuler au tombeau du soutien de l'Islamisme; c'est elle qui fournit les frais de voyage, et le visiteur ne demande que l'hospitalité; le produit des ziara ne va donc pas à la caisse de l'ordre, mais reste pour une grande part entre les mains du Moqaddem qui doit, avec cet argent, subvenir aux dépenses faites pour le bien de l'œuvre dans sa circonscription. Peut-être cette facilité de paiement explique autant que la réputation de sainteté d'Abd-el-Kader pourquoi cet ordre est si répandu.

Quoique le Moqaddem jouisse de cette quasi-indépendance, et semble n'être que sous la dépendance purement nominative du Cheikh, celui-ci, cependant, jouit d'un très grand prestige auprès de ses affiliés. Le fondateur de l'ordre avait eu pendant sa vie une telle réputation

de sainteté que son descendant, aux yeux des Arabes, doit partager la gloire de son ancêtre. Le Cheikh des Qadrya est pour eux une sorte de fétiche et d'idole devant lequel ils s'inclineraient et qu'ils adoreraient sur un ordre qu'il leur donnerait. Nulle part ailleurs mieux que dans l'Islam, la gloire du père ne retombe sur le fils, et si le père a été possédé à un tel degré de l'esprit de Dieu, si tout ce qu'il a désiré il l'a eu, obtenu de la puissance de Dieu, n'a-t-il pas aussi fait passer à ses successeurs la faveur de la Baraka : lui aussi, il obtient tout ce qu'il veut, et une prière de sa bouche est un ordre que Dieu exécutera ponctuellement. N'est-ce pas peut-être à cette autorité toute paternelle qu'il exerce sur ses frères qu'il doit une partie de cette réputation ; à quoi faut-il attribuer cette espèce de religion que les Khouan lui vouent et qui leur fait aller en pèlerinage à sa zaouia, comme ils vont à la Mecque ? A leur retour auprès de leurs coaffiliés, ils sont entourés d'une aussi grande vénération que s'ils avaient vu le tombeau du prophète. Jamais le sultan de Stamboul, jamais le Cheikh d'Islam n'ont eu une telle influence sur leurs coreligionnaires et sujets, et nous ne croyons pas que dans tout l'Islam, personne jouisse d'une telle célébrité et soit entouré d'une telle vénération, à part Snoussi et ses fils, que le successeur de Abd-el-Kader-El-Djilani.

Comment cet homme si puissant, entouré d'une telle vénération, et commandant à des millions d'hommes peut-être, dont il est sûr d'être plus obéi, quand il le voudra, que le sultan de Stamboul ; comment cet homme se sert-il de son influence pour arriver au second but que poursuivent tous les ordres musulmans : arrêter les progrès de la civilisation. Nous ne voulons pas nous occuper de l'Asie, et voir comment, sur les bords de la mer Noire, de l'Euphrate et de la mer d'Ouran, ils arrêtent l'Europe toujours envahissante. Nous nous occuperons de l'Algérie, de notre Afrique du Nord.

Rien de plus perfide que les ordres religieux musulmans ; en cela ils imitent la franc-maçonnerie, ou plutôt celle-ci marche sur leurs traces. Aussi longtemps, en effet, qu'elle n'a pas pu parvenir au pouvoir et s'emparer des rênes du gouvernement, elle s'est toujours instituée une œuvre essentiellement humanitaire, voulant répandre sur la terre les idées de fraternité, d'égalité et de liberté. Jamais elle ne devait se mêler de politique ; jamais elle ne devait renier son but et sa fin ; rendre ses affiliés plus heureux, en les rendant plus vertueux. Je ne m'étends pas davantage, le lecteur sait le reste. A mon avis,

il en est de même de ces ordres religieux. Ce qu'ils affichent en public, c'est la vertu qu'ils veulent enseigner aux hommes : ils veulent diriger les pauvres mortels dans les rudes sentiers de la mystique et leur faire goûter les doux plaisirs de l'extase. Les affiliés doivent fuir le monde, n'avoir plus de commerce avec lui ; par conséquent pas de famille, pas de société : pas de famille, afin de pouvoir plus facilement vivre dans la débauche et favoriser encore, par ce moyen, le chemin à l'extase en affaiblissant son corps déjà rompu par les veilles et les jeûnes ; pas de société, car il faut que ces fainéants vivent, et ils ne peuvent vivre sans voler ; la propriété, en effet, n'est-elle pas le fondement d'une société ? Cependant, il y a une loi, et son souverain, le Khouan Qadri, vous répondra que tous les hommes sont égaux, car Dieu, en rattachant avec la ceinture symbolique chacun des compagnons du Prophète, mettait un pauvre à côté d'un riche ; son souverain à lui, c'est son Cheikh, à qui il a juré obéissance, quand celui qui l'initiait lui disait en lui coupant deux cheveux sur le front : « O Dieu, coupez ainsi ses propres pensées ; défendez-le toujours contre la désobéissance. »

Avec de telles doctrines égalitaires, on comprend que cet ordre soit ouvert à tous les Musulmans ; les plus grands princes de la terre peuvent en faire partie et se rencontrer quelquefois dans la même réunion, à côté du portefaix ou de son esclave, que, une heure avant la réunion, il a fait rouer de coups. Et ne nous étonnons pas de voir des princes se faire affilier à ces ordres, ce n'est pas plus étonnant que de voir un Louis XVIII ou un Napoléon III se faire les protecteurs de leurs plus grands ennemis ; et, en Turquie comme en France, celui qui veut régner doit faire en sorte de ne pas être hostile aux sociétés secrètes.

Nous ne pensons pas que les Qadrya ne soient pas à craindre pour l'influence française dans le Nord de l'Afrique, on pourra nous citer des Khouan et même des Moqaddem qui nous sont dévoués. Les partisans de la tolérance nous diront que, « en 1879, dans l'insurrection de l'Aurès, notre meilleur appoint contre les rebelles a été le chef des Qadrya de ce pays, le caïd Si Mah-med-bel-Abbès, dont le fils a été tué dans nos rangs ». (Rinn, page 200.) Nous ne pouvons pas nier ces faits, mais nous aussi, nous allons en citer un que tout le monde connaît, et où nous montreront l'impuissance du sultan du Maroc, et où celui de Stamboul aurait dû avouer lui-même sa faiblesse. Avant de parler d'Abd-el-Kader, nous voulons faire une remarque importante : comme

la franc-maçonnerie, les ordres religieux musulmans mettent en avant des hommes bien vus de l'autorité française pour montrer qu'ils ne nous sont pas hostiles, tandis que dans l'ombre, derrière ce mannequin, se trament contre nous la rébellion et les perfidies. Ne serait-ce pas ainsi dans le cas présent ? Pour nous, nous partageons l'avis de M. Charvériat ; ne croyons pas que les Arabes que nous engageons sous nos drapeaux laissent à la porte de leur caserne leur fanatisme et leur haine contre le Français ; ils s'engagent sous nos drapeaux, afin d'avoir une occasion de tuer un Roumi dans une guerre ; voilà, d'après ce brillant professeur de la Faculté d'Alger, mort, hélas ! trop jeune, ce qu'il faut penser de cette ardeur qu'ont montrée, en 1870, les Turcos contre les Allemands : on les aurait conduits contre nous, ils auraient montré autant de barbarie : nous le répétons, tant que l'Arabe sera Musulman, nous devons renoncer à l'assimilation. Nous pourrions réussir à faire tomber dans l'indifférence quelques rares Musulmans qui auront fréquenté nos écoles et qui auront adopté nos mœurs et aussi la haine de leurs professeurs contre la religion catholique, mais l'assimilation n'aura pas fait un pas. Si donc nous voyons des Mogaddem se faire nos alliés et embrasser notre cause, ne croyons jamais qu'ils le feront par amour pour nous ; nous le montrerons quand nous parlerons des Tidjanya ; ils agiront par politique et afin de passer à nos yeux pour des gens que nous ne devons pas craindre, et qui, un jour peut-être, nous feront repentir de notre aveuglement volontaire à leur endroit.

El-Hadj-Abd-el-Kader-ben-Mahi-eddin naquit dans la province d'Oran, de la tribu des Hachen, près de Mascara ; il descendait en droite ligne du prophète Mahomet, ainsi qu'il l'a prouvé lui-même au général Daumas, et il prétendait aussi descendre du fondateur des Qadrya, Abd-el-Kader-el-Djilani. Notre but, en le faisant paraître ici, n'est pas de raconter, même le plus sommairement que nous pourrions, ses campagnes contre la France, nous voulons seulement montrer de quoi est capable, en Algérie, un homme intelligent, qui saura, au moment voulu, faire vibrer au cœur du Musulman la fibre de la religion, et nous voulons aussi montrer que le gouvernement établi régulièrement, comme celui du Maroc, est incapable d'imposer sa volonté aux Khouan qui se lèvent pour soutenir la cause de l'Islam et arrêter les progrès de la France en Afrique.

Elevé au milieu des Arabes et ayant reçu une éducation distinguée, soit dans la zaouia de son

père, soit dans les écoles d'Oran, où, à la vue de la corruption étalée publiquement, il voua une haine éternelle aux Turcs, Abd-el-Kader connaissait bien quelle était la principale force de son pays et sur qui il devait s'appuyer pour régner. Il n'avait pas encore vingt-cinq ans qu'il était choisi, sur l'avis de son père, émir des croyants des environs de Mascara ; il savait suffisamment, par l'histoire, combien peu il devait compter sur la fidélité des deux ou trois tribus qui venaient de l'élire pour leur chef ; il trouva une force réelle dans l'ordre des Qadrya et se fit nommer Mogaddem de cet ordre. Qu'aurait-il pu faire, ce sultan aux deux moudjous (1), qui, le jour de son élévation, n'avait pour toute fortune que quelques chameaux et quelques moutons. Aussitôt il déclara la guerre sainte au Djéhad, et voit accourir à lui tous les Khouan de l'Ouest. Nous ne voulons pas suivre l'émir dans ses nombreuses campagnes, peindre tantôt la déroute sanglante qu'il infligea au brave et courageux Trézel dans les marécages de la Tafna, tantôt, au contraire, battu par nos troupes, et ne devant la vie qu'à la vitesse de son cheval ; errant d'oasis en oasis, de tente en tente, vaincu sans doute, mais, comme le lion, s'enfonçant dans le désert pour y guérir ses blessures, et reparaître soudain, dans un moment où personne ne l'attendait. Trahi par les siens, abandonné même par ceux de sa tribu, il ne désespère pas. Bugeaud, avec 94.000 hommes commandés par Randon, Péliissier, Mac-Mahon, Bosquet, Changarnier, Cavaignac, Yousouf, Lamoricière et tant d'autres lui font une chasse sans nom ; à tous ces généraux, il n'oppose que Ben-Allah, El-Berbkany, et son génie, la Smalah tombe au pouvoir du vainqueur ; qu'importe, le Musulman est citoyen de l'Islam ; à chacune de ses nouvelles défaites que lui inflige un ennemi supérieur, grâce à sa tactique et à sa discipline, Abd-el-Kader lance un nouvel appel à la guerre sainte, et toujours son cri

(1) On raconte que ce Ingurtha moderne, qui devait mettre en mouvement plus de cent mille hommes et plus de cinquante généraux qui rappellent par leur bravoure et leurs beaux faits d'armes les plus grands capitaines de l'empire, n'avait, le jour de sa nomination qu'une tente de laine, un petit enfant et une femme, quelques armes, un beau fusil, trois livres de prières, un beau cheval pur sang arabe, et enfin... et enfin... deux boudjous : il lui était facile d'équilibrer son budget, et il n'avait pas besoin de dix ministres. On sait que le boudjou vaut un peu plus de 3 francs. Abd-el-Kader avait donc sept francs pour tenir tête à la France, soigneusement noués dans un coin de son burnous. Il montra à son beau-frère toutes ses richesses, qui ne put s'empêcher de rire et, le baisant sur l'épaule, lui dit : « qu'Allah garde le sultan aux deux boudjous. » « O Mustapha, répondit Abd-el-Kader, la puissance de Dieu est grande ! » Et avec d'aussi faibles ressources, il mit aux abois plus d'un général français, et si un jour il rendit sa noble épée à Lamoricière, c'était parce que ses frères l'avaient abandonné, et que par deux fois ses projets de rétablir l'Imamat avaient été entravés par un traître. Il était fort parce qu'il avait avec lui les Khouan.

d'alarme retentit dans l'âme du Khouan. Depuis quatorze ans, il faisait la guerre aux Français, et pendant quatorze ans, il les avait tenus en échec, cet homme semblait invisible; il traversait nos lignes, s'enfonçait dans le désert, reparaisait soudain et, dépitant nos colonnes volantes mises à sa poursuite vers le Sud, il reparaisait vers le Nord, et rallumait la guerre sur nos derrières. Un jour enfin, il dut quitter l'Algérie, et se réfugier au Maroc. Les Khouan de l'Ouest ne l'avaient pas abandonné, et chacun était encore prêt à combattre avec lui pour la cause sainte de l'Islam.

Jugeant de l'empereur du Maroc comme il se jugeait lui-même et le croyant disposé à embrasser la cause sainte, il lui demanda son appui, si déjà appuyé sur les Qadrya et les autres Khouan de la province d'Oran. Il ne faudrait pas croire que tous les divers ordres s'attachèrent à la fortune d'Abd-el-Kader; même parmi les Qadrya il n'est que ceux sur qui s'exerçait directement son autorité. Plus tard, quand nous parlerons des Tidjanya, nous raconterons les difficultés qu'Abd-el-Kader eut avec cet ordre auquel il dut faire la guerre et assiéger leur zaouia mère. Chaque ordre a des intérêts particuliers à sauvegarder; mais un jour viendra où il n'en sera pas ainsi, et où les Snoussya auront accaparé à leur profit toutes les diverses autorités des divers ordres. Il avait pu tenir tête à la France, que ne ferait-il pas avec les Khouan du Maroc. Il comptait sans les Taibya. Ici nous allons voir l'impuissance de cet empereur et l'obligation où il se trouve de suivre malgré lui la cause d'Abd-el-Kader qui était auprès des Musulmans la cause de l'Islam elle-même. Abd-el-Kader allait donc infliger un double échec à l'autorité de ce sultan qu'il essaya de détrôner.

A cette époque, les sympathies de la canaï Fez n'étaient pas pour le jeune émir. Nous avons parlé plus haut des Taibya, et nous avons dit quelle influence ils exercent sur la politique de l'empire chérifien. Ordre vraiment national, plutôt politique que religieux, les Taibya font passer les intérêts du Maroc avant ceux de l'Islam, par tous les moyens; ils veulent sauvegarder l'indépendance de leur pays, et pourvoir du mieux possible à ses intérêts. A cette époque, ils voyaient bien que la France, victorieuse de l'émir aurait vite imposé ses volontés à l'empereur, et peut-être alors la France, pour se venger, prendrait une partie des provinces de l'empire.

A cette question de nationalité, il fallait

joindre la question de rivalité entre deux ordres: les Qadrya et les Taibya; les Qadrya, qui comptent de nombreux partisans au Maroc, et ont toujours sur leurs adversaires l'avantage de préférer la cause de l'Islam à celle de l'empereur. De plus, les autres ordres s'unissent aux Qadrya, parce que tous ont le même but: le rétablissement de l'imamat; les Taibya, au contraire, sont seuls, et s'ils ont pour eux la cause si égoïste, ils ont contre eux le peuple. Le Maroc, en effet, est la province de l'Islam où le fanatisme est le plus intense; aussi les habitants saluèrent dans Abd-el-Kader le héros et le martyr de l'Islamisme, et malgré tous ses desirs de conserver la paix, l'empereur dut écouter la voix du peuple, réclamant la vengeance.

Ad. Ricoux.

(A suivre.)

LUCIFER DÉMASQUÉ

On a déjà lu, dans la *Revue Mensuelle*, le compte rendu du remarquable ouvrage de Jean Kotska, compte rendu reproduit de la *Franc-Maçonnerie démasquée*. Notre excellent confrère et ami Gabriel Soulaïroix a surtout analysé, dans l'œuvre, ce qui a rapport aux questions strictement maçonniques; on sait, en effet, que la revue de nos amis de la rue François 1^{er} laisse au second plan les faits de surnaturel diabolique.

Une nouvelle appréciation de *Lucifer Démasqué* ne sera donc pas de trop dans ces colonnes.

Avant tout, puisque l'honneur de donner cette appréciation complémentaire m'est échu, je dois dire combien la personnalité de l'auteur qui a pris le pseudonyme de Jean Kotska est sympathique à notre petit groupe d'anti-maçons anti-lucifériens; personne, plus que le docteur Bataille et ses amis, ne s'est réjoui de la merveilleuse conversion de cet honnête homme, si longtemps égaré dans la secte, à laquelle il donna, par ses travaux et ses conférences au sein des loges du Grand Orient de France, tout l'éclat de sa vaste érudition.

Personnellement, quand je connus ce nouveau miracle de Jeanne d'Arc, j'adressai au ciel des actions de grâces profondément émues. La conversion du célèbre F. Ragon, si elle avait eu lieu, n'aurait pas porté aux loges françaises un plus rude coup que celle de... Jean Kotska. — Sans doute, Ragon repoussa constamment la grâce; Dieu l'abandonna, et il mourut comme il avait vécu, en maçon luciférien.

Ce rapprochement entre ces deux hommes n'est pas inutile ici. L'un et l'autre ont été,

dans la maçonnerie française, et entre les mains de Satan, deux instruments de la plus haute valeur. Si Jeanne d'Arc n'avait pas tiré Jean Kotska de l'abîme, il aurait été immanquablement proclamé un jour, lui aussi, « auteur sacré de la Franc-Maçonnerie ». J'ajoute que celui qui connaît à fond la littérature maçonnique n'hésitera pas à se rallier à mon opinion, quand j'aurai dit : Jean Kotska est de beaucoup supérieur à Ragon.

Ragon est aride, dans sa science de l'occultisme. L'ancien Jean Kotska savait revêtir ses dissertations maçonniques d'un style coloré, d'une parure gracieuse et chatoyante, de l'attrait séduisant des belles images d'une rhétorique admirable. Satan avait en lui un apôtre d'un talent vraiment extraordinaire. Gloire à Dieu qui ne l'a pas laissé plus longtemps mettre ces magnifiques qualités au service du prince des ténèbres !

Dieu lui a prodigué ces dons qui donnent tant de charme à l'œuvre de l'écrivain et au discours de l'orateur. Aujourd'hui, Jean Kotska, éclairé enfin, ou, pour mieux dire, revenu à Dieu, prend place au premier rang des auteurs chrétiens. C'est dans cette pensée que S. E. le cardinal Parocchi écrivait le 8 mai dernier à l'auteur de *Lucifer Démasqué* cette lettre où il rend hommage à la « beauté littéraire » de son œuvre, tout en y remarquant « une certaine profondeur du sens théologique et mystique peu ordinaire dans un laïc ». En bon prophète, l'éminentissime cardinal-vicaire, saluant d'avance l'apparition du livre et lui donnant son approbation la plus complète, disait encore : « Pour le fonds et pour la forme, votre livre ne peut manquer de produire une grande impression. »

Ce pronostic s'est pleinement réalisé. De la première page à la dernière, le lecteur est, en effet, littéralement sous le charme. L'ouvrage est de ceux que l'on ne referme pas avant de l'avoir entièrement lu. On est empoigné dès le début, et on le dévore d'une seule traite ; puis, on éprouve encore un nouveau plaisir à le feuilleter, à le relire, à revoir les chapitres les plus émouvants. C'est un véritable roman vécu.

Chez les Spirites, chez les Martinistes, chez les Gnostiques, Jean Kotska nous montre Lucifer à l'œuvre, accomplissant ses prestiges inouïs, variant sa tactique pour éblouir ses victimes, recourant à toutes les ruses pour perdre les âmes.

Il faut voir avec quelle touchante humilité le nouveau converti décrit les pièges infernaux auxquels il se laissa prendre si longtemps ; Satan, le trompant jusqu'à lui apparaître sous les traits du Divin Sauveur, l'a saturé d'occultisme.

Lui aussi, l'infortuné, il se croyait une mission : il voulait ramener la franc-maçon-

nerie des loges à un gnosticisme qui lui semblait le *nec plus ultra* de la conception divine. Il croyait, lui aussi, posséder, dans toute sa splendeur, la lumière de la vérité, tandis qu'il était plongé dans les ténèbres les plus épaisses.

Bien que Jean Kotska n'ait pas été appelé aux mystères du Palladisme, il confirme, en plusieurs passages, le docteur Bataille.

Page 39 : — « Ce mot étrange : « *Les loges* » sont les petits séminaires du DIEU-BON », en disent beaucoup à ceux qui savent comprendre. » Voilà un mot qu'il importe de retenir. L'expression *Dieu-Bon*, que Bataille nous a indiquée, le premier, comme étant le terme favori des lucifériens de la haute-maçonnerie pour désigner leur dieu Satan, cette expression que Diana Vaughan nous apprend aujourd'hui avoir été inaugurée par son aïeul Thomas Vaughan dit Philalèthe, le fameux alchimiste rose-croix d'Oxford, il nous est précieux de la retrouver sous la plume de Jean Kotska, dans la déclaration si décisive qu'on vient de lire.

Page 63 : — « Quant à l'apparition d'Hélène en chair, elle était indiquée pour le septième jour du septième mois de la septième année de la Gnose restaurée, — de septembre à septembre 1896-1897. » Ainsi, voilà l'époque à laquelle, selon l'annonce de Satan chez les Gnostiques Valentinieniens, Hélène doit revenir sur terre ; or, d'après le *Livre Apadno*, évangile de Satan, expliqué et commenté dans les triangles, c'est à la date du 29 septembre 1896 que doit naître, de la Sophia des Palladistes, une fille surnaturelle qui sera la grand'mère de l'Anti-Christ. Les occultistes des arrière-loges gnostiques valentiniennes étant tenus en dehors des manœuvres de cette Sophia (car il y a une Sophia dans chaque branche de l'occultisme), Satan a bien soin de leur dire qu'Hélène « se manifestera tout d'un coup, sans père ni mère ». Les deux prédictions lucifériennes ne concordent donc que par la date ; mais la différence de la légende sur le reste est aisée à comprendre. Satan ne serait pas Satan, s'il ne mentait pas tantôt aux uns, tantôt aux autres.

Page 171 : — « Nous savons d'autre part que beaucoup d'occultistes Lucifériens se vantent, avec une conviction que rien ne peut ébranler, de voir le prince des ténèbres et de l'entendre à certains jours, ou plutôt à certaines heures de certaines nuits. » C'est là, en effet, ce que disent grand nombre de Palladistes.

Les lecteurs du *Diable au XIX^e Siècle* trouveront encore bien des points de contact entre les révélations de Jean Kotska et celles du docteur Bataille, à la seconde partie du volume, intitulée : « La symbolique de Lucifer », notamment dans les premières pages du premier chapitre, à la page 253 (2^e alinéa), et aux pages 260, 261, 267, où il est question de Lemmi.

Parlant de M^{me} Blavatsky, dont Jean Kotska ne donne que l'initiale (mais c'est bien d'elle qu'il s'agit, et les lecteurs du docteur Bataille connaissent déjà cette démoniaque du haut-occultisme), l'auteur de *Lucifer Démasqué* dit : « Entourée d'esprits assistants, comme Hélène, COMME ALBERT PIKE, elle semble n'avoir été qu'un instrument intellectuel sous leur puissance. » Cette confirmation d'une des plus importantes assertions du docteur Bataille est capitale. Je m'arrête donc et crois inutile d'en signaler d'autres.

Ces points de contact ont d'autant plus de valeur, que Jean Kotska n'a pas pénétré dans les triangles (Satan lui a donné assez de besogne ailleurs !), ne connaît pas le Palladisme, n'en dit pas un mot, pas un seul mot, dans tout le cours de son intéressant ouvrage, si bien développé, si lumineux sur tout ce qui a trait aux arrière-loges du Gnosticisme Valentinien et aux mystères lucifériens de la maçonnerie française avouée, ateliers du Grand Orient de France.

A côté des athées du Rite Français, excommunié par Albert Pike, le nouveau converti nous montre les lucifériens de l'école occultiste dont il a été le patriarche ; aussi, la conclusion du lecteur est-elle que Palladistes et Gnostiques Valentiniens se valent, à peu de chose près. Leur doctrine diffère ; mais les prestiges diaboliques de leurs arrière-loges se ressemblent fort ; chez les uns comme chez les autres, c'est Satan qui opère, ne variant que dans ses mensonges.

Remercions Jean Kotska d'avoir publié ce beau livre, si rempli de révélations et si admirablement écrit. Il a rempli noblement son devoir en déchirant les voiles d'un occultisme que notre ami Bataille n'avait pas exploré et sur lequel il n'avait pu donner, par oui-dire, que des aperçus forcément incomplets et contenant peut-être des inexactitudes. D'ailleurs, le docteur, à propos des Gnostiques Valentiniens, déclara que sur leur compte il ne parlait pas en témoin. Jean Kotska a donc rendu, à son tour, un éminent service à la cause de l'Eglise.

Qu'il reçoive ici les félicitations et l'expression de la profonde sympathie d'un autre converti de Jeanne d'Arc. LÉO TAXIL.

Voici le sommaire du n° 8 de la *Rivista Antimasonica*, de Rome :

Pour le 20 septembre : Hymne à Rome. — Le Palladisme, culte de Satan. — Le G. A. de l'Univers. — Miss Diana Vaughan. — Zerbi est-il vivant ? — Le Rituel et le Catéchisme du 2^e grade symbolique, d'après les cahiers du Grand Orient d'Italie. — La première prière de Miss Vaughan. — Les *Mémoires d'une Ex-Palladiste*. — Le Saint-Père et l'Union Anti-Maçonnique. — Pour ou contre la Franc-Maçonnerie. — Histoire et Origines de la Maçonnerie (suite). — Une juste protestation.

HYMNE A JEANNE D'ARC

(CONTRE LA FRANC-MAÇONNERIE)

Paroles et Musique de MISS DIANA VAUGHAN

A ce qui a été dit plus haut, nous devons ajouter que l'air de cet hymne anti-maçonnique est des plus faciles à apprendre, tout en étant très riche au chant. En outre, la facture de la musique permet de maintenir ou de supprimer le chœur, à volonté.

D'autre part, les groupes catholiques, qui donnent des fêtes ou des soirées dans un but de propagande, peuvent faire exécuter, même en réunion publique, l'œuvre de Miss Vaughan, sans avoir à payer les droits habituels qui sont perçus par la Société des Auteurs et Compositeurs de Musique. En effet, Miss Vaughan a fait imprimer sur les exemplaires de tout format cette mention : « *Aucun droit d'exécution ne sera jamais réclamé, l'auteur désirant la plus grande propagation de cet hymne.* »

Enfin, l'éditeur, se conformant aux usages des éditeurs de musique, a marqué les prix de 3 fr. pour le grand format et d'un franc pour le petit format ; mais voici les prix accordés à tout lecteur de journal catholique :

Grand format, piano, complet, y compris le chœur : 1 fr. 50, envoi franco dans un tube. — Petit format, chant, sans l'accompagnement, couplets pouvant se chanter sans le chœur : 0 fr. 40, envoi franco. — Chœur, à cinq parties (soprano, mezzo-soprano, ténor, ténor grave, baryton et basse), pouvant être acheté à part : 0 fr. 50, envoi franco.

En frontispice, l'hymne porte un beau dessin au fusain, représentant Jeanne d'Arc à cheval, renversant les colonnes J et B et terrassant l'hydre de la franc-maçonnerie.

Voici le sommaire du n° 19 de la *Franc-Maçonnerie Démasquée* :

Le Convent de 1895. — Union Anti-Maçonnique de France. — Adriano Lemmi et le 20 septembre. — Les *Mémoires d'une Ex-Palladiste*, compte rendu du 3^e fascicule. — Inauguration d'une Loge à Puteaux. — Second problème maçonnique. — Les Chevaliers du Temple. — Franc-Maçonnerie universelle. — L'*Hymne à Jeanne d'Arc*, de Miss Vaughan. — Le F. Lucipia et les Dominicains d'Arcueil. — A travers les livres : *Le Juif dans la Franc-Maçonnerie*, par M. A. De la Rive. — L'Université et la Franc-Maçonnerie.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION :

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

LA PROTESTATION DU PAPE

Voici le texte de la lettre adressée par le Saint-Père au cardinal Rampolla pour protester contre les scandaleuses manifestations de l'Italie officielle, le 20 septembre :

A Monsieur le cardinal M. Rampolla del Tindaro, Notre secrétaire d'Etat.

Monsieur le Cardinal.

Les manifestations politiques inaccoutumées, dont les derniers échos achèvent à peine de s'évanouir dans les rues de la cité, Nous portent à vous adresser sur ce sujet quelques paroles, non pas tant pour exhaler les tristesses de Notre âme, que pour relever la gravité du fait et les intentions qui l'ont inspiré.

En vérité, il Nous semblait qu'à raison de ce sentiment d'humanité et de décence tout à la fois, qui subsiste même dans les esprits excités par la passion, Nous pouvions espérer quelques égards, du moins pour Notre vieillesse.

On a voulu, au contraire, passer outre rudement, jusqu'au point de Nous rendre presque les témoins immédiats de l'apothéose de la révolution italienne et de la spoliation du Saint-Siège, qui en est la conséquence.

Familier, par la grâce de Dieu, avec la souffrance et le pardon, Nous oublions l'affront porté à Notre personne, d'autant plus que, pour adoucir Notre présente amertume, Nous avons vu se manifester spontanément la piété des nations catholiques et, parmi celles-ci, l'Italie se signaler par des protestations généreuses et des témoignages très précieux d'affection.

Mais ce qui Nous émeut et Nous afflige, c'est la solennité de l'offense aux droits du Siège Apostolique et l'intention manifeste de perpétuer, au lieu de l'apaiser, un conflit dont nul ne peut mesurer les désastreux effets.

La gravité de l'acte, évidente par elle-même est encore mise en lumière par les aveux de ses promoteurs et de ceux qui l'ont exalté. En glorifiant, ainsi qu'on l'a vu, l'événement de 1870, ils ont eu pour but, avant tout, d'assurer les fruits de la conquête et de faire entendre à l'Italie et au monde que le Pontife, autant que cela dépend d'eux, doit se résigner désormais à une captivité sans espoir de délivrance.

Ce n'est pas tout. Ils ont encore voulu faire un pas de plus vers un idéal essentiellement antireligieux. En effet, le but suprême de l'occupation de Rome, nous ne disons pas dans l'esprit de tous ceux qui y coopérèrent, mais dans les visées des sectaires qui en furent les premiers moteurs, n'est point, ou tout au moins n'est pas entièrement atteint par l'achèvement de l'unité politique. Non : cet acte de violence, qui a peu d'exemple dans l'histoire, devait, dans les décrets de la secte, servir de moyen et être le prélude d'une entreprise plus ténébreuse. Si on étendit la main pour renverser les murs de la métropole civile, ce fut pour mieux battre en brèche la cité sacerdotale ; et pour arriver à attaquer de près la puissance spirituelle des Papes, on commença par en abattre le rempart terrestre.

En somme, quand ils vinrent s'imposer au peuple romain, à ce peuple qui demeura fidèle à son souverain jusqu'au dernier moment, résistant vigoureusement à de puissantes et incessantes sollicitations venues du dehors, eux nourrissaient le projet bien arrêté de changer les destinées de la cité privilégiée, de la transformer, de la faire redevenir païenne, ce qui fut appelé, dans leur jargon, donner naissance à la troisième Rome, d'où rayonnerait, comme d'un centre, une troisième civilisation.

En effet, on n'a rien épargné et on n'épargne rien encore, plus qu'il ne le paraît au dehors, pour réaliser ce funeste dessein. — Il y a déjà vingt-cinq ans que, regardant autour d'elle, Rome voit maîtres du terrain les adversaires

des institutions et des croyances chrétiennes. Elle voit les doctrines les plus perverses répandues ; la personne et le ministère du vicaire de Dieu impunément méprisés ; la libre pensée opposée au dogme catholique, le siège maçonnique à la Chaire de Pierre. Et c'est précisément à cet ensemble d'idées et de faits qu'on a prétendu récemment donner un semblant de droit et de stabilité en y apposant le sceau d'une loi nouvelle et en les célébrant par de bruyantes manifestations, ouvertement dirigées par la secte ennemie de Dieu. Est-ce là le triomphe de la cause italienne, n'est-ce pas plutôt l'avènement de l'apostasie ?

La justice est sûre du triomphe final, aussi bien que Rome de l'immutabilité de ses hautes destinées. Mais, en attendant, celle-là est foulée aux pieds, et celles-ci sont traversées par la conspiration des associations perverses et l'œuvre insensée de ceux qui les favorisent.

Et quel profit en recueille la nation ? La conquête de Rome fut préconisée, aux yeux des peuples italiens, comme l'aurore du salut et un gage de prospérité future. Nous ne chercherons pas si les événements ont vérifié la promesse en ce qui concerne les biens matériels. Mais ce qui est certain, c'est que cette conquête accomplie a divisé moralement l'Italie au lieu de l'unir. C'est un fait que, pendant ce temps, les convoitises de tout genre devinrent de plus en plus audacieuses ; la corruption des mœurs et l'affaiblissement de la foi religieuse, qui en est la conséquence, s'étendirent à l'ombre du droit public ; les prévarications des lois humaines et divines se multiplièrent ; on vit croître en nombre et en force les partis extrêmes et les foules frémissantes conjurées pour bouleverser, jusque dans leurs fondements, l'ordre civil et moral.

Au milieu de ces maux toujours grandissants, on voit, non pas s'apaiser, mais devenir plus violente, la guerre à cette divine institution, dans laquelle devrait reposer l'espérance du plus grand et du plus sûr remède. Nous voulons dire la guerre, à l'Eglise, et particulièrement à son chef visible, auquel fut ravie, en même temps que sa puissance civile, l'autonomie non moins convenable à la dignité du Pontife que nécessaire à la liberté du ministère apostolique. — Et c'est en vain qu'on a recours à des expédients législatifs. Aucune disposition juridique ne pourra jamais conférer l'indépendance vraie sans une juridiction territoriale. La situation qu'ils affirment nous avoir garantie n'est pas celle qui nous est due et qui nous est nécessaire ; elle n'est pas une indépendance effective, mais apparente et éphémère, parce qu'elle est subordonnée au caprice d'autrui. Cette forme d'indépendance, celui qui l'a donnée peut l'enlever : hier on l'a décrétée, demain on peut

la supprimer. N'avons-nous pas vu, dans les jours qui viennent de s'écouler, demander d'une part et faire entrevoir de l'autre, d'une manière menaçante, l'abrogation des soi-disant garanties pontificales ?

Mais ni les menaces, ni les sophismes, ni les inconvenantes accusations d'ambition personnelle, ne réussiront à faire taire en Nous la voix du devoir.

Quelle est, quelle devait être la véritable garantie de l'indépendance papale, on a pu le voir d'avance, à partir du moment où le premier César chrétien décida de transplanter à Byzance le siège de l'Empire. Depuis ce temps jusqu'aux âges les plus rapprochés de nous, jamais nul de ceux qui furent les arbitres des affaires italiennes n'a plus fixé son siège à Rome.

Ainsi prit naissance et vie l'Etat de l'Eglise, non par l'œuvre du fanatisme, mais par la disposition de la Providence, reconnaissant en lui les meilleurs titres qui puissent rendre légitime la possession d'une souveraineté, c'est-à-dire l'amour reconnaissant des peuples enrichis de bienfaits, le droit des gens, l'assentiment spontané de la société civile, le suffrage des siècles. Dans la main des Pontifes, le sceptre ne fut jamais une gêne pour le bâton pastoral.

Ils portaient en effet le sceptre, ces pontifes. Nos prédécesseurs, qui brillèrent par la sainteté de la vie et l'excellence du zèle. Ce sont eux qui, souvent, furent appelés à terminer les litiges les plus ardens, qui opposèrent victorieusement leur volonté inébranlable aux caprices exorbitants des puissants, qui, en des circonstances périlleuses, sauvèrent en Italie le trésor de la foi, qui propagèrent de l'Orient à l'Occident la lumière de la civilisation chrétienne et les bienfaits de la rédemption.

Et si aujourd'hui, malgré les conditions difficiles et dures, la Papauté poursuit sa vie, au milieu du respect des nations, qu'on ne l'attribue point à l'absence de ce secours humain, mais bien en réalité à l'assistance de la grâce céleste qui ne fait jamais défaut au Souverain Pontificat. Pourrait-on dire que les merveilleux progrès de l'Eglise adolescente furent aussi l'œuvre des persécutions impériales ?

Nous voudrions que ces vérités fussent mieux comprises par le sens pratique des Italiens. Nous ne parlons pas de ceux qui sont égarés par les fausses doctrines ou enchaînés par les liens de la secte, mais de ceux qui, tout en étant affranchis de ces liens et n'acceptant pas d'être les aveugles adeptes de ces doctrines, ont l'esprit obscurci par la passion politique. Puissent-ils comprendre combien il est pernicieux et insensé d'aller à l'encontre des vrais desseins de la Providence, s'obstiner

dans un désaccord qui ne profite qu'aux menées de factions très audacieuses, et plus encore aux ennemis du nom chrétien.

Ce fut pour notre péninsule un très spécial privilège et un grand bonheur que d'avoir été choisie entre mille pour garder le Siège apostolique, et toutes les pages de son histoire témoignent de l'abondance de biens et de l'augmentation de gloire dont la sollicitude immédiate du Pontificat Romain fut toujours la source pour elle. Le caractère de ce Pontificat se serait-il transformé, ou l'efficacité de son action se serait-elle affaiblie ?

Les choses humaines changent, mais la vertu bienfaisante du magistère suprême de l'Eglise vient d'en haut et demeure toujours la même.

Ajoutez à cela que, établi pour durer autant que les siècles, il suit avec une vigilance pleine d'amour, la marche de l'humanité et ne se refuse pas, comme le prétendent fausement ses détracteurs, de s'accommoder, dans la mesure du possible, aux besoins raisonnables des temps.

Si les Italiens Nous prêtaient une oreille docile, s'ils puisaient dans les traditions des ancêtres et dans la conscience de leurs vrais intérêts le courage de secouer le joug maçonnique, Nous ouvririons Notre âme aux plus douces espérances, par rapport à cette terre italienne si tendrement aimée. Mais si le contraire arrivait, il Nous est douloureux de le dire, Nous ne pourrions présager que de nouveaux périls et de plus grandes ruines.

Avec l'effusion d'une particulière affection, Nous vous donnons, monsieur le cardinal, la Bénédiction Apostolique.

Du Vatican, le 8 octobre 1895.

LÉON XIII, PAPE.

RÉPONSE DU CIEL

Ce n'est pas en vain que les impies bravent le ciel ; Dieu sait choisir son heure, et souvent il répond d'une façon terrible aux ennemis de son Eglise. Mais, souvent aussi, il donne au préalable des avertissements à l'humanité oublieuse, pour lui rappeler qu'il est le souverain maître de l'univers.

Les impies d'Italie comprendront-ils l'avertissement que Dieu a donné le 1^{er} novembre à leur nation, qui vient de se déshonorer par les fêtes sacrilèges du 25^e anniversaire de l'entrée des Piémontais à Rome ?

Rome a été secouée par un formidable tremblement de terre. L'effroi a été général ; les habitants épouvantés sortirent à demi-vêtus dans les rues ; il semblait que les maisons allaient s'écrouler, et par le fait un grand nombre ont été endommagées.

Or, les journaux nous ont appris que la secousse a été ressentie partout, et qu'il y a eu partout des dégâts, *excepté au Vatican*. Est-ce assez significatif ?

Des garibaldiens, qui avaient figuré le 20 septembre dans les manifestations impies, se sont réfugiés dans les églises où des prières étaient dites à haute voix. Au moins, si ces malheureux pouvaient se convertir !...

LOURDES

Défense à Dieu, de par la science, de faire des miracles en ce lieu.

Le rédacteur en chef de la *Tribune médicale*, ne pouvant expliquer les guérisons de Lourdes, demande aux pouvoirs publics de les réglementer. Il faudra subir un conseil de révision pour avoir le droit de se mettre en route. Les grands malades seront exclus, on ne conservera que les maladies nerveuses. C'est pour leur éviter la fatigue et le danger du voyage que ce médecin justifie cette nouvelle atteinte à la liberté. Le rédacteur part de là pour adresser des injures à ses confrères de Lourdes. Le D^r Boissarie lui répond en ces termes :

Vous demandez, au nom des droits supérieurs de l'humanité, que l'on fasse un choix entre tous ces malades que l'on conduit ici ; que l'on laisse dans leurs lits toute la série des désespérés trompés par des promesses irréalisables et dont on précipite la fin ; que l'on réserve enfin pour Lourdes les maladies nerveuses que la foi « croyance aveugle » peut modifier.

En second lieu « vous ne voulez pas apprécier », dites-vous, « l'intervention cynique des faux confrères qui n'hésitent pas à mettre leurs titres et leur pseudo-science au service de cette triste comédie du mysticisme ». Pourquoi faux confrères ? Pourquoi pseudo-science ? Parce qu'ils ne sont pas de vos amis sans doute ? Vous parlez de ce que vous ne connaissez pas ; je vais vous le démontrer.

A vingt ans de distance, vous êtes venu deux fois à Lourdes ; vous y êtes resté quelques heures, vous n'avez pas vu grand'chose ; vous n'êtes pas même entré dans le bureau des médecins ; M. Zola y était bien entré, vous pouviez y venir à sa suite.

Vous y auriez trouvé des membres de l'Académie de médecine, des professeurs de Facultés et d'écoles secondaires, des médecins de la marine et de l'armée, des anciens internes et des internes en exercice dans les hôpitaux de Paris, un très grand nombre de médecins étrangers, le professeur Crocq, de Bruxelles, qui venait, comme vous, du Congrès de Bordeaux ; le docteur Head, de Londres, neveu de Lister, protestant, qui est resté plusieurs jours au milieu de nous. Pendant les mois d'août et de septembre, nous avons reçu la visite de 200 médecins ; l'Académie n'en a pas reçu autant.

Les malades nous ont apporté deux ou trois mille certificats délivrés par des médecins différents ; voilà le corps médical bien compromis vis-à-vis de vous. Si vous continuez à traiter ces

deux ou trois mille confrères de cyniques et de faux savants, je vous vois en fâcheuse posture.

Vous auriez donc bien fait de venir au bureau ; vous n'auriez pas adressé à des hommes instruits, honorables, des injures qui retombent sur vous. Vous auriez su si nous faisons un travail utile ; dans le cas contraire, vous nous auriez démasqués.

Vous faites une description sentimentale « de tous ces malheureux au visage émacié, aux yeux ternes et fixes qui ne semblent refléter qu'un sentiment de lassitude, qui viennent ici pousser leur dernier râle, hâter leur agonie ». Vous n'avez jamais été médecin d'hôpital ; vous n'avez jamais fait de clientèle ; vous êtes un artiste dont le cœur défaille sans doute à la vue d'un ulcère variqueux.

Mais, puisque vous parlez d'existences sacrifiées, que n'alliez-vous vérifier les registres de la mairie de Lourdes ? Vous auriez vu que, pendant le séjour de ces mille malades, nous n'avons en moyenne que trois ou quatre décès. S'ils partent 1.000 de Paris, ils y rentrent 997. Quel est l'hôpital le mieux installé qui peut obtenir un semblable résultat ? Une centaine de ces malades retirent de leur voyage un bénéfice marqué ; c'était le cas de la Grivotte de Zola, poitrinaire au dernier degré ; d'Irma Montreuil, de Marie Briffault et de tant d'autres que je pourrais vous citer.

Les malades sont ici l'objet des soins les plus touchants. Des hommes et des femmes du monde, infirmiers volontaires, s'enferment avec eux pendant trois jours, pansent les plaies les plus répugnantes, respirent l'haleine des phtisiques, contractent avec ces malheureux des relations d'amitié qui se continuent au delà du pèlerinage.

C'est une manière qui vous est sans doute inconnue de résoudre les questions sociales.

Vous voudriez enlever à ces pauvres malades une dernière lueur d'espérance, et de quel droit ? parce que vos sentiments humanitaires se trouvent froissés ? Vous faites bon marché de la liberté d'autrui.

Vous venez de me procurer l'avantage d'apprendre à vos lecteurs que j'ai eu dans ces deux derniers mois la visite de 200 médecins ; je leur ai donné le chiffre de notre mortalité, un par mille, par jour. Enfin, je puis ajouter que nous avons constaté 150 améliorations ou guérisons. Parmi les malades les plus gravement atteints, deux avaient été choisis et défrayés de tout, l'un par Diana Vaughan et l'autre par un médecin protestant. Seriez-vous plus intransigeant qu'une ancienne dignitaire de la Loge et qu'un protestant ?

En nous appliquant le fameux dilemme « dupes

ou fripons », vous êtes en retard et vous risquez d'atteindre maladroitement vos collègues, peut-être vos amis. Le corps médical tout entier est engagé, plus que vous ne pensez, dans ce grand débat. Il y a dans nos enquêtes des garanties scientifiques que vous ne pourriez récuser.

Charcot lui-même l'avait compris et M. Bernheim reconnaît que nous sommes en présence de difficiles problèmes. A Lourdes, dit-il, des médecins, également honorables et instruits, s'attachent à les élucider. Mais que vous importent la réalité des faits et le respect de vos collègues ? A dessein, vous rétrécissez le débat ; à défaut d'arguments, vous nous adressez des injures. Vous avez pour maxime qu'en dehors de vous et des vôtres il ne peut y avoir ni esprit, ni honneur ; vous nous donnez ainsi la mesure de votre libéralisme et de votre portée.

Veillez recevoir, etc.

Dr BOISSARIE.

On vient de voir que, dans sa magistrale réplique à la Maç., *Tribune Médicale*, M. le docteur Boissarie cite, parmi les guérisons les plus extraordinaires du dernier pèlerinage national, celle de Mlle Louise Dansette, l'une des malades envoyées à Lourdes par Miss Diana Vaughan (voir l'article publié à ce sujet, dans notre dernier numéro).

Il ne s'agit point là d'une maladie nerveuse, mais bel et bien d'une tuberculose. Cette guérison ne peut donc s'expliquer que par le miracle.

Nous avons reçu, d'autre part, communication du certificat signé en dernier lieu par l'un des médecins qui auscultèrent Mlle Louise Dansette ; c'est le docteur qui visita le premier la malade, avant que son état empirât.

Le F. docteur de la *Tribune Médicale*, malgré tout son parti-pris, ne saurait révoquer le témoignage de l'éminent docteur Blache, et il est net !... Lisez plutôt :

« Je constate avec plaisir, mais non sans étonnement, que Mlle Louise Dansette, que j'ai eu l'occasion de voir vers la fin de mars, atteinte à cette époque de tuberculose du poumon gauche bien manifeste, est aujourd'hui *entièrement guérie*.

« Dr BLACHE.

« 9 octobre 1895. »

En vente chez tous nos dépositaires :

LUCIFER DÉMASQUÉ

Par Jean KOSTKA.

La Franc-Maçonnerie ennemie de la France

Par Louis MARTIN.

Chacun de ces ouvrages (in-18), au prix de 3 fr. 50

LE MYSTÈRE DE LA FRANC-MACONNERIE

D'APRÈS
LES RÉVÉLATIONS RÉCENTES

La Franc-Maçonnerie, qui prétend avoir un but philanthropique, nous apparaît sous un jour tout nouveau, depuis les révélations récentes d'une série de personnages, tels que Margiotta, Jean Kostka et Diana Vaughan, dont l'autorité et la valeur ne peuvent pas être mises en doute.

POURQUOI ELLE DISSIMULE SON OBJET

On ne s'étonne plus que la Franc-Maçonnerie dissimule son véritable objet sous diverses colorations fort indécises, quand on apprend, avec stupeur, qu'elle n'est, en réalité, autre chose que le masque d'une religion inavouable, autant qu'inavouée, dont on cache les pratiques, les mystères, l'organisation et jusqu'à l'existence, à la plus grande partie des Francs-Maçons eux-mêmes.

Les apprentis, les compagnons et même les maîtres, ne se doutent guère du triste rôle qu'on leur fait jouer ; ni du mépris qu'on a pour eux dans la Haute-Maçonnerie, qui les considère comme un troupeau humain domestiqué pour son service.

RECRUTEMENT.

Comment donc parvient-on à réduire des hommes à cet état de servilité ?

Les moyens employés sont des plus ingénieux et méritent d'être connus.

On dit, pour commencer, aux prosélytes, que la devise de la Franc-Maçonnerie est : « Liberté, Égalité ». Puis on ajoute ce mot fameux : « le Cléricalisme, voilà l'ennemi ». C'est aux ardents Maçons, marqués pour les hauts grades, de comprendre d'eux-mêmes, au fur et à mesure de leurs initiations graduelles, que l'ennemi, c'est Dieu.

Voilà le secret. Voilà la vérité, que l'on n'ose pas avouer, et que, dans le langage maçonnique, on appelle la lumière ; lumière trop éclatante, dit-on, pour les yeux de la masse, et que peuvent seuls envisager ceux que leur fanatisme amène jusque-là.

On dit aux néophytes que la Religion, et spécialement la Religion catholique, attente à la liberté humaine, en exigeant des hommes des vertus qui compriment leurs penchants naturels ; tandis que la Franc-Maçonnerie, au contraire, n'impose rien, laisse à chacun sa liberté, et favorise tout ce qui peut faire le

bonheur et l'agrément des hommes, tout ce que réclame la nature, sans contrainte, et sans autre frein que les lois ; lois qui, d'ailleurs, devront bientôt être dictées par elle, conformément à ses doctrines.

LIBERTÉ. — ÉGALITÉ.

Mais pour en venir là, ils devront se soumettre aux règles et obéir. Obéir à qui ? On ne daigne pas le leur dire. Au nom de la liberté et de l'égalité, ils doivent se laisser conduire aveuglément par des bergers inconnus. Il est vrai que, pour dissimuler cette double atteinte à leur dignité d'hommes, on ne manque pas de leur dire qu'en venant à la Maçonnerie, ils se montrent des esprits forts ; ce dont ils se laissent très facilement convaincre, et c'est ainsi qu'une fois aveuglés par l'orgueil de se croire au-dessus du vulgaire, ils ne s'aperçoivent pas du joug qu'on leur impose, et que l'on obtient d'eux tout le contraire de la devise qui a servi d'appât pour les séduire.

Au nom de la liberté et de l'égalité, on les lie par le secret, on les lie par l'obéissance, en leur révélant simplement, pour donner satisfaction à leur vanité, quelques niaiseries hiéroglyphiques. Puis, pour leur faire mieux sentir qu'ils ne sont venus là que pour obéir, on les soumet à des cérémonies grotesques, quelquefois humiliantes, assaisonnées de phrases creuses, mais sonores. Ils se montrent en quelque sorte flattés. C'est le désordre des idées qui commence, en attendant qu'il grandisse par la suite.

L'excitation où on les entretient contre la Religion sert à dissimuler, à leurs yeux, qu'ils appartiennent désormais, et qu'ils sont les esclaves d'un cléricalisme autrement redoutable que le catholicisme, cléricalisme de la religion maçonnique ; représentée par les Parfaits, les Diacres et les Evêques gnostiques ; cléricalisme au rebours, qui a ses pratiques mystiques, ses sacrements et ses invocations pour les Génies du mal.

Tel est le grand secret, que l'on cache, et pour cause, même à la grande masse des Francs-Maçons, et que l'on dissimule sous des emblèmes hiéroglyphiques. Voilà comment des gens, qui se croient esprits forts, sont amenés, par un excès d'orgueil et leur aversion d'obéir, à se laisser imposer un joug aussi dégradant que d'obéir aveuglément sans savoir à qui, ni pourquoi, avec cette docilité de bestiaux qu'on mène à l'abattoir.

PROSÉLYTISME.

Écoutons ces instructions de la Haute-Maçonnerie ; elles nous montreront par quels moyens, et avec quelle adresse, on exploite la

courte-vue, la vanité et la faiblesse de ces soi-disant esprits forts. Il y est dit ce qui suit : « L'explication de notre morale, par les moyens « allégoriques et par nos emblèmes, doit tous « jours se mesurer sur le degré de capacité « de tout aspirant, en prenant garde de lui « donner un sens dont l'équivoque pût trahir « nos desseins, ou même diminuer en quelque « chose l'opinion favorable qu'il y aurait « attachée. » Puis, plus loin : « Persuadons- « nous bien que nous ne devons jamais exposer « notre doctrine tout à coup au grand jour, « ni en termes si formels, à tout aspirant ; « un esprit délié pourrait en tirer des consé- « quences trop funestes aux intentions qu'elle « couvre. Aussi, à peine avons-nous fait en- « tendre ces deux mots : Liberté, Egalité, « qu'aussitôt nous devons savoir prévenir le « cours de ses réflexions, contre lesquelles nos « emblèmes et nos hiéroglyphes nous fournis- « sent un remède certain, en les employant « sur le champ, pour distraire à propos l'es- « prit de l'aspirant..... Liberté, Egalité sont « toujours les principaux avantages que nous « devons, sans cesse, faire marcher en tête de « nos desseins, en employant l'adresse et l'ar- « tifice ; et la fiction doit nous prêter un utile « secours. Nous devons toujours sonder et « reconnaître les cœurs chancelants, les ébran- « ler si doucement qu'à peine ils puissent « s'apercevoir d'aucune violence ; il faut les « amuser, les entraîner, les séduire à propos, « leur faire chérir leurs propres erreurs, les « endormir dans la douce habitude de leur « nouvel état, et ne leur montrer les desseins « que nous avons sur eux que lorsque, arrivés « presque au but, et perdus dans les détours « d'un labyrinthe flatteur et inexplicable, ils « ne puissent, ni ne veuillent adopter d'autre « chemin. »

Cette citation nous montre par quelles subtiles fourberies les hauts Maçons savent dissimuler, même aux leurs, cette vérité terrible qu'ils nomment la lumière ; avec quelle adresse on les enlace, en leur faisant « chérir leurs propres erreurs » ; jusqu'au jour où, perdu dans le labyrinthe de l'erreur, l'homme leur appartient d'une manière définitive.

On voit que la tactique consiste, avant tout, à aveugler les prosélytes, afin qu'ils ne sachent plus distinguer le bien d'avec le mal, et à leur faire perdre le sens droit des choses. On voit combien il est indispensable, en attirant toute l'attention de l'aspirant sur les emblèmes hiéroglyphiques, de prévenir « le cours de ses réflexions ». S'il réfléchissait, en effet, il ne manquerait pas d'objecter qu'une lumière que l'on cache ne peut pas éclairer ; et que l'on ne peut cacher qu'un objet de honte.

MILIEUX OU ELLE SE RECRUTE.

L'incohérence est pour la Maçonnerie une question vitale ; elle ne résisterait pas à la réflexion saine : aussi, est-ce pour cela qu'elle est obligée, vis-à-vis des aspirants et néophytes, de « leur faire chérir leurs propres erreurs ».

C'est aussi en vertu de la même tactique, et pour donner le change sur ses croyances, que la Franc-Maçonnerie affecte de les admettre toutes, aussi bien le Protestantisme, le Judaïsme et l'Athéisme sont ses meilleurs points d'appui ; car, en même temps qu'ils lui servent de masque, elle profite de la guerre que ces derniers font au Catholicisme. On ne demande rien, du reste, à cette masse, que d'obéir aux mots d'ordre, spécialement pour les élections, et de payer cotisation. A défaut de convictions, on leur demande de l'argent.

C'est pourquoi la Franc-Maçonnerie ne se recrute guère dans le Peuple, qui ne lui apporterait pas d'argent. Le Peuple n'est pas en mesure d'occuper les situations administratives qu'elle veut tenir dans sa main.

Le Peuple ne peut pas lui servir ; au contraire, il serait une gêne, car le Peuple a des besoins que la Franc-Maçonnerie ne tient nullement à satisfaire.

Elle trouve ses adeptes parmi les classes qu'on nomme dirigeantes, et qui nous dirigent en effet aujourd'hui. Dieu sait comme ; parmi tous ceux que le besoin ou l'ambition attire, espérant tirer profit et bénéfice de la puissance maçonnique, soit pour prendre part à la curée du budget, soit en vue de tout autre intérêt indirect. C'est ce qui nous explique l'envahissement de l'Administration par les Protestants et les Juifs, et par ceux qui sont à leurs crochets, ainsi qu'à leur service.

ÉDUCATION MAÇONNIQUE.

C'est dans cette masse docile, et moralement ignorante, que la Haute-Maçonnerie choisit ses hommes ; après leur avoir fait subir un entraînement graduel dont il est bon de donner ici une idée.

Sous prétexte de combattre le cléricalisme, la Franc-Maçonnerie, ne voulant pas s'avouer tout haut l'ennemi de Dieu, habitue ses adeptes à se déshabituer de son nom et, peu à peu, à le différencier du Dieu des chrétiens qu'elle nomme, en son langage : Adonaï.

Laissant croire à qui veut que ce Dieu est le même, elle demande seulement qu'en haine des prêtres, on modifie son nom ; que ceux qui veulent prier invoquent le Dieu Bon, le Grand Architecte de l'Univers, l'Être Suprême ; mais qu'on ne dise pas Dieu.

Puis on enseigne, peu à peu, une philosophie, dite gnostique, qui a la prétention d'avoir

la science pour base, dont les complications extrêmes, les idées abstraites et confuses, sont faites pour obscurcir la compréhension des choses simples et de la vérité ; pour étourdir les cerveaux et les amener à cet état de perturbation qu'ils perdent la faculté de distinguer ce qui est faux de ce qui est vrai ; en créant des complications dans les choses les plus simples.

Plus on engage les sujets à remuer en eux-mêmes la source des idées, source où ils doivent trouver, leur dit-on, la vraie science et la connaissance de toute chose, et plus cette source devient trouble.

Plus ils apprennent, ou du moins croient apprendre, et moins ils comprennent.

Cette éducation au rebours, qui est conduite avec une incroyable habileté, présente cette particularité étrange qu'elle laisse subsister cependant l'intelligence et des qualités souvent des plus brillantes. Elle ne s'attaque pas aux facultés intellectuelles, mais seulement à l'âme du sujet, chez qui elle a cet effet spécial d'oblitérer la faculté de percevoir le sens droit et vrai des choses, et de pervertir ce sens qui est donné, même aux plus ignorants, et qu'on appelle vulgairement le bon sens.

De là l'incohérence que l'on observe, malheureusement bien souvent, chez des hommes très bien doués et instruits.

Au milieu de cette prétendue science nommée gnose, faite pour embrouiller les idées et détraquer les cerveaux, mentionnons le spiritisme, auquel Jean Kostka consacre un des chapitres les plus curieux de son livre, et qu'il présente comme une branche de la partie surnaturelle des doctrines gnostiques que la Franc-Maçonnerie couvre du voile de ses secrets.

Si l'on en juge par les cas nombreux de folie, auxquels a donné lieu le spiritisme, il est certain qu'encore de ce côté on ne pourra jamais puiser d'idées saines.

Toujours est-il qu'il faut des moyens bien puissants pour entraîner des hommes intelligents dans un pareil tourbillon d'incohérence et d'aberration et les réduire à cet état d'esclavage moral tel, qu'ils acceptent, sans mot dire, d'ouvrir les yeux à cette lumière maçonnique.

Tandis qu'on laisse croire, au fretin des Maçons, qu'ils sont libres de penser et de croire ce qu'ils veulent, il en est autrement pour ceux qui sont à point pour voir la lumière.

A ceux-là on révèle que l'athéisme et la libre pensée sont bons pour les niais ; que la Franc-Maçonnerie ne s'acharnerait pas follement après une ombre ; qu'elle combat un ennemi, dont l'existence n'est pas une fiction, et que cet ennemi c'est le Christ ; que par tous

les moyens il faut insulter et combattre le Christ.

Jean Kostka nous apprend que c'est seulement au grade de Rose-Croix que ces révélations prennent un corps ; et que les initiés reçoivent le mot d'ordre et l'arme indiquée par la désignation de son rang de Rose-Croix, dont le symbole signifie : Silence sur la Croix ; combat par le silence, et par tous les moyens qui peuvent développer l'indifférence en matière religieuse ; persécuter sourdement sous prétexte d'égalité et de légalité ; faire à la Croix une guerre hypocrite, mais en silence.

La Croix, pour la Maçonnerie, est l'Etendard de l'Ennemi et elle reconnaît que cet ennemi est d'essence divine ; mais elle veut que son dieu à elle lui soit supérieur en puissance. Elle insulte ce Dieu qui bénit la souffrance et qui en a donné l'exemple, et elle adore l'autre qui prêche aux hommes leur agrément et leur plaisir. Dès lors, cet autre qui se prétend dieu de Lumière et que l'aveuglement des Francs-Maçons leur fait nommer Dieu-Bon : cet autre ne peut être que le Démon des Chrétiens. C'est de toute évidence pour tous ceux qui n'ont pas subi les préparations indispensables à la perversion du jugement.

Quant à ceux qui acceptent sans protester un joug aussi honteux, on comprend qu'il ait été nécessaire de leur mettre, d'abord, un doigt dans l'engrenage et de les faire passer successivement par une série d'opérations préparatoires d'où leur âme sort enfin laminée, déprimée, au point voulu, pour accepter une pareille doctrine.

ORGANISATION.

On sait généralement que les Francs-Maçons se groupent par loges, et que sur les loges sontouchées des arrière-loges, les unes avouées, dénommées *chapitres* et *areopages*, les autres tenues rigoureusement secrètes, appelées *triangles* ; on commence déjà à savoir que ces triangles sont liés entre eux par un pouvoir supérieur ; mais ce qu'on ignore généralement, même dans la Maçonnerie, c'est l'existence d'une Haute-Maçonnerie à laquelle obéissent les triangles ; et surtout l'existence d'un pouvoir dogmatique suprême.

C'est là un point que les dernières révélations ont éclairé, en nous montrant le fond et la pensée de cette religion honteuse, de ce cléricalisme cornu, qui n'ose pas s'avouer aux Francs-Maçons eux-mêmes.

Le chef suprême du pouvoir dogmatique, le pape de la Maçonnerie, celui qui imprime à toute la secte, consciente ou inconsciente, la gradation de ses croyances, est actuellement Adriano Lemmi, dont Margiotta a révélé l'existence honteuse, les escroqueries et nombreux autres méfaits.

INFLUENCE JUIVE.

C'est à ce renégat, qui s'est fait juif, qu'on doit, en grande partie le développement, de la domination juive sur la Franc-Maçonnerie et par la Franc-Maçonnerie sur la France.

De plus, Margiotta nous apprend qu'il existe une Franc-Maçonnerie juive secrète, dont le siège est en Allemagne, et dont on cache l'existence, même aux autres Maçons, qui subissent ainsi son influence, sans s'en douter.

En effet, les loges juives sont fermées à tous les autres Francs-Maçons, tandis que les Francs-Maçons juifs ont leurs entrées dans les loges ordinaires. Il est dès lors facile pour eux d'apporter dans ces dernières l'influence des décisions et des mots d'ordre discutés à l'avance dans les loges juives, et arrêtés par elles, et de les faire accepter, en ayant soin seulement de les présenter dans la forme qui convient, suivant les circonstances.

Tel est le secret de l'oppression juive qu'on appelle question juive; que beaucoup déplorent, sans en comprendre la cause, et que l'ignorance de la nature du mal semble décourager.

On connaissait, depuis longtemps, l'existence des loges; mais on ne savait pas que ces loges étaient la source de tous nos malheurs politiques et sociaux.

On ne se doutait pas que ce sont les loges qui, depuis plus de cent ans, ont bouleversé le pays par des révolutions successives, persécutant surtout la religion, sous tout prétexte; faisant et défaisant les gouvernements à leur gré, sans autre souci que celui d'asseoir la domination absolue et surtout occulte de la Maçonnerie; pour amener la France à cet état d'anarchie des idées, à cet abaissement moral, qui lui a permis de mettre le pouvoir aux mains des Juifs, et au service de l'étranger.

PLAN POLITIQUE.

Ce serait une erreur très grave, que d'attribuer en effet au hasard la succession des événements malheureux de notre histoire moderne; l'ensemble des révélations récentes nous démontre, au contraire, que tous les malheurs de la France sont le résultat d'un plan concerté dès longtemps par la Haute-Maçonnerie, et surabondamment prouvé, en outre, par l'enchaînement des choses et des événements que nous avons vus se dérouler sans les comprendre.

Ayant pour objectif final la destruction de la Religion vraie, la Franc-Maçonnerie devait nécessairement s'attaquer à la Papauté et aussi à la France, comme étant son défenseur traditionnel.

Déjà maîtresse, même des souverains dans les pays protestants, la Franc-Maçonnerie a

pu décréter, dès l'année 1866, l'Unité italienne, contre la Papauté; et l'Unité allemande, contre la France.

Ainsi, les guerres qui ont ensanglanté l'Europe, en exécution de ce plan, sont l'œuvre de cette secte maudite et menteuse, qui prétend ne vouloir que la paix et le bonheur de l'humanité.

On avait bien, jusqu'ici, pressenti que les motifs allégués pour ces guerres n'étaient que des prétextes, à peine explicables par les maladresses politiques les plus grossières; mais les dessous étaient restés ignorés.

Margiotta a donné, sur ces dessous, des documents qui éclairent la vérité, et nous montrent lord Palmerston, Mazzini, Bismarck et Crispi, conduisant secrètement l'exécution de leur plan. Les autres acteurs de ce grand drame, quels qu'aient été leurs rangs, n'étaient que leurs obéissants serviteurs, pantins dont les quatre Hauts-Maçons tenaient les fils.

La première partie de ce plan s'est déjà accomplie. L'Unité italienne a été faite aux dépens des Etats Pontificaux. Au second acte, l'Unité allemande a été proclamée aux dépens de la France, et sur le territoire français; enlevant en même temps ce qui restait du pouvoir temporel de la Papauté.

Mais ce ne sont là que les premières étapes. Il reste au Pape le pouvoir spirituel; et la France n'est pas encore partagée. Tant que le Pape sera Pape, tant que la France sera la France, la Maçonnerie continuera la guerre.

GUERRE OCCULTE.

La guerre continue plus acharnée que jamais, malgré la paix matériellement apparente; et si la guerre ne se fait pas actuellement par les armes, elle n'est pas moins dangereuse que les balles et les obus; et ses conséquences sont autrement redoutables que celles d'une vraie guerre.

Bien aveugles seront ceux qui ne la verront pas, quand ils auront été avertis.

INVASION PAR VOIE DE NATURALISATION.

La Franc-Maçonnerie, usant toujours du masque, et agissant toujours dans l'ombre, a lancé sur la France les hordes de Judas, qui, sous le couvert menteur de la naturalisation, nous envahissent à notre insu, et ne se proclament Français, que pour nous dominer et nous trahir.

Non contents de l'hospitalité qui leur a permis d'acquérir chez nous la puissance financière, ils s'emparent de tous les pouvoirs avec la Maçonnerie, pour en chasser les Français. Les déprédations dont on se lamente seraient encore le moindre mal, s'ils ne trahissaient pas la France au profit de l'étranger, et

s'ils lui laissent au moins ses traditions d'honneur.

Mais avec le Juif, tout est à acheter et à vendre. Il a vendu le Christ, il vendra bien la France, et c'est pour mieux la vendre qu'il se fait Français. Il trahira sans que sa conscience le lui reproche ; car, même étant soi-disant Français, il reste Juif. C'est sa religion qui le veut.

Or, c'est la Maçonnerie qui a guidé les Juifs dans cette voie ; parce qu'elle voudrait réduire les Français à être matériellement et moralement leurs esclaves.

LA TRIPLE ALLIANCE.

Tel est son plan à l'intérieur, mais ses machinations ténébreuses embrassent également la politique extérieure, aussi est-ce la Franc-Maçonnerie qui a organisé la Triple-Alliance, et c'est elle qui en est encore le soutien. Tout ce qui s'est révélé et se révèle tous les jours ne laisse aucun doute à ce sujet. Tout l'affirme et les événements encore en cours le confirment.

ANGLETERRE.

A côté de la Triple-Alliance, et plus encore que les nations qui la composent, l'Angleterre est la puissance maçonnique par excellence ; maçonnique par ses princes, par son gouvernement et par la propagande qu'elle fait par toute la terre en faveur de la Maçonnerie.

C'est la Franc-Maçonnerie qui a fait l'Empire britannique ; c'est elle qui le soutient, en faisant croire partout à sa puissance imaginaire ; alors que cette puissance consiste uniquement dans l'hypocrisie maçonnique, qui a gagné pour l'Angleterre plus de batailles que ses armées et ses vaisseaux.

En effet : Protestantisme et Maçonnerie ne font qu'un. Non pas que les Protestants soient les ennemis de Dieu en connaissance de cause ; mais comme ils luttent avec ardeur contre la Religion fondamentale, la Maçonnerie se sert d'eux, dans cette lutte ; et la protection qu'elle leur accorde lui sert, en outre, à dissimuler le fond de ses desseins.

Il est du reste facile de reconnaître, dans la politique anglaise, l'astuce, l'hypocrisie, le manque de foi et de parole qui sont les traits caractéristiques de la Maçonnerie. Tout est dessous, tout est masqué ; tout est habile et rien n'est franc.

L'Angleterre envoie dans tous les pays du monde des missionnaires protestants ; commis-voyageurs en franc-maçonnerie, qui s'efforcent de contrebalancer partout l'influence acquise par les Missions Catholiques au profit de la France. Partout ils cherchent à s'implanter et s'imposer, à se créer des droits industriels, maritimes ou commerciaux qui

puissent, ultérieurement, être prétextes à l'immixtion de l'Angleterre. Ces habiles agents trouvent dans la Maçonnerie internationale, des soutiens dont le dévouement, fort souvent, va jusqu'à la trahison.

Vienne un trouble quelconque, une guerre civile, une émeute, qui, la plupart du temps est son œuvre secrète, elle entre en scène. Sa connivence avec la Maçonnerie lui facilite, en effet, de créer à propos chez les autres des mouvements révolutionnaires conformes à ses intérêts. Les deux complices font leur métier ensemble. Alors l'Angleterre élève très haut la voix ; sous prétexte de défendre son commerce, même quand personne ne les menace, elle pousse l'impudence jusqu'à se dire le champion de la civilisation ; et, finalement, s'empare de quelque Gibraltar ou de quelque colonie.

Si une puissance quelconque proteste, elle bat en retraite. La prudente Angleterre n'accepte jamais le combat contre des forces tant soit peu sérieuses ; et c'est pour mieux masquer son impuissance qu'elle prend des airs si arrogants.

Mais bien souvent aussi, grâce à ses complicités maçonniques, elle a pu s'arranger pour que personne ne proteste. Alors le tour est joué et l'Empire Britannique augmenté d'un nouveau morceau volé !

Mais ce jeu-là aura une fin ; et l'Empire édifié par de tels moyens tombera le jour où ces moyens auront perdu leur puissance. Une fois réduit aux seules forces d'une armée illusoire et d'une marine dont nul ne peut présumer la puissance effective, ni prédire le sort en cas de guerre, l'Empire Britannique tombera forcément avec la domination maçonnique.

En attendant, l'Angleterre poursuit son œuvre traîtreusement, contre la France ; et par ces mêmes moyens d'action et d'influence aujourd'hui, en pleine paix et tout en nous, comblant de politesses et d'amitiés, elle vise l'Algérie.

Elle y installe des missions protestantes qui trouvent auprès du Gouvernement français un appui bienveillant que ne trouvent pas toujours les Français. Ces soi-disant missionnaires prêchent la supériorité de l'Angleterre, et insinuent aux Musulmans que le protectorat de l'Angleterre vaudrait mieux pour eux que la domination des Français, qui les laisse à la merci des Juifs qu'ils exècrent et qu'ils méprisent.

Pour les Indigènes Juifs, on ne leur dit rien ; car, en dépit de leur naturalisation française, l'Angleterre les tient déjà en mains par l'intermédiaire de la Franc-Maçonnerie et des consistoires israélites ; les Juifs sont à ses ordres, et d'ailleurs, avec eux, c'est affaire d'or ou d'argent.

On prépare le terrain sourdement, pour une occasion, qui peut-être est plus proche qu'on ne croit. On ignore, en effet, en France, et le Gouvernement cache avec soin l'état des esprits dans la Colonie. On s'est bien gardé de publier qu'au printemps de 1895, Constantine a failli être le théâtre du massacre général des 8.000 Juifs de cette ville, tant était grande la surexcitation des anti-Juifs et Français et Arabes, contre le Député dévoué aux Juifs.

N'est-il pas douloureux d'avoir vu, en cette circonstance, toute la garnison française en armes plusieurs jours, pour protéger cette bande pillarde, qui, légalement, ruine et déssole toute la région, plus que ne le ferait une armée de brigands.

Les choses en sont au point que, si le préfet de Constantine est toujours l'âme damnée des Juifs, le Gouvernement général n'ose plus se compromettre pour eux et tend à une neutralité correcte.

Une étincelle peut allumer la guerre intérieure. On l'ignore en France, mais on le sait en Angleterre et l'on s'y prépare à en tirer profit et avantage petit ou grand. Les fonctionnaires algériens bons Français savent tout cela et le déplorent amèrement; mais ils se sentent impuissants à réagir contre la protection dont nos ministres Francs-Maçons couvrent les Juifs de l'Algérie; protection qui permet aux Anglais de convoiter sérieusement cette terre, dont la conquête nous a coûté tant de sang français, et qu'un peu d'or anglais suffirait pour acquérir.

PÉRIL NATIONAL.

Mais si la Franc-Maçonnerie menace ainsi la France à l'extérieur, le péril intérieur est cent fois plus redoutable. Il ne faut pas se le dissimuler; bien au contraire, car, pour pouvoir le conjurer, il faut que tous les Français le connaissent, et que chacun le dise autour de lui: la Franc-Maçonnerie règne dans nos Ministères.

Voilà où nous en sommes de cette odieuse tragédie machinée par la Franc-Maçonnerie, dont le premier acte a été l'Unité Italienne contre la Papauté et le second acte l'Unité Allemande contre la France.

Si on la laissait achever ses projets, on verrait, au troisième acte, le partage de la France, et au quatrième comme dénouement, l'anéantissement de l'Eglise, si c'était possible.

Le troisième acte se prépare, où la secte attribue à la triple-alliance le rôle principal, grâce à la connivence des intrigues des Juifs dans l'Administration. Mais si cet acte se prépare, il n'est pas encore joué; et il ne dépend que des Français, quelle que soit l'imminence actuelle du danger, d'intervertir les rôles.

Si le péril est grand, il n'est pas sans remède; car il s'agit de combattre; et reculer n'est pas dans le tempérament français. Si l'on a pu, jusqu'ici, constater une sorte de torpeur, en présence d'un danger indéfinissable, c'est qu'on sentait partout la main invisible d'un ennemi également invisible; et l'ignorance où l'on était de la source du mal jetait partout et l'inquiétude et le découragement.

Pour combattre, il faut au moins distinguer l'ennemi. L'ennemi aujourd'hui, le voilà dévoilé. Son voile était son arme la plus terrible; cette arme est déchirée. Semblable à ces germes putrides, pour qui l'obscurité est une condition essentielle d'existence, la lumière le tuera. Or, la lumière commence à luire, et chacun doit s'employer à la propager.

Si le Juif nous opprime, ce n'est pas lui le principal auteur du mal. C'est la secte infâme, c'est la Maçonnerie, qui l'a introduit dans le corps de la nation, comme un ver rongeur, comme un germe de gangrène et de décomposition.

Le Juif est l'instrument de torture; mais nous savons maintenant que la main du bourreau voilé qui opère, est celle de la Franc-Maçonnerie.

Voilà ce que démontrent les révélations, irréfutablement; et ce qui leur donne une importance capitale, c'est que la connaissance du mal indique le remède.

CE QUE DISENT LES CATHOLIQUES.

Il n'entre pas dans le cadre de cet opuscule de s'étendre sur le côté religieux de la question; mais tout en restant sur le terrain politique, nous ne pouvons nous dispenser de mentionner, au moins, l'opinion, d'après laquelle les catholiques attribuent à ces révélations, et en raison justement de leur importance, une origine miraculeuse. La voici, sans commentaires, telle qu'on la formule:

« La France a été, de tous temps, la Fille aînée de l'Eglise. Elle a reçu, de la prédilection du Ciel, une mission, dont l'histoire de Jeanne d'Arc est la preuve palpable.

Jeanne d'Arc, elle-même, interprète des Voix du Ciel, qui l'ont guidée dans sa mission, a, dans un acte authentique, dicté par elle, désigné et consacré la France pour être de Jésus-Christ l'apôtre et le soldat. Et la France, relevée par elle, a pu jouir, à la suite, d'une période historique prospère et glorieuse.

Mais au dix-septième siècle, la France commençait à s'écarter de sa mission divine. Aussi, voyant ce téméraire oubli, Jésus-Christ vint lui-même en 1689, rappeler à la France ses devoirs envers Lui. Il lui demandait, pour racheter sa faute, d'instituer sur la terre la dévotion envers son Sacré-Cœur, qui aimait tant les hommes et n'était pas payé de retour.

Il précisait ses volontés et demandait :

1° Qu'une église soit construite par la France, en l'honneur de son Sacré-Cœur ;

2° Que son alliance avec la France soit renouvelée officiellement dans cette église, sous la forme d'une consécration nationale à son Sacré-Cœur ;

3° Que pour perpétuer le souvenir et la signification de cette Consécration, les drapeaux de la France devront porter l'image de son Sacré-Cœur.

Il ajoutait que par cette alliance avec la France, une fois renouvelée, il établirait avec elle son règne sur toute la terre, et qu'il vaincrait, malgré ses ennemis, et rendrait vains tous les efforts de ceux qui voudront s'opposer à son règne.

Mais les efforts de quelques-uns pour faire entrer la France dans la voie indiquée restent vains ; elle fait la sourde oreille aux volontés divines. Cent ans se passent dans l'attente du bon vouloir des hommes, au bout desquels commence, date pour date, à s'accomplir, comme un juste châtiment, la plus sanglante révolution dont l'histoire ait jamais fait mention.

Pendant quatre-vingts ans encore, la France restant livrée aux mains de la secte, qui avait su la dominer, roule de révolution en révolution. Constamment et sourdement ruinée, en dépit de l'apparente prospérité de certaines périodes, elle obéit inconsciemment aux menées souterraines de la Franc-Maçonnerie, qui, méthodiquement, la conduit dans le piège qu'elle a su préparer, à la catastrophe de 1870.

C'est alors, seulement, que, terrifiée de sa situation et ne voyant plus nulle part de salut, la France, ou, du moins, une grande partie de ses enfants, songèrent à accomplir les demandes du Maître.

Conformément à la première de ces demandes, la Basilique de Montmartre s'élève. Elle s'élève en dépit des haines déchaînées et des persécutions qui font rage partout. Et Dieu, déjà touché de cet hommage, encourage la France et intervient en sa faveur.

A peine l'église votive de Montmartre, encore bien loin d'être achevée, a-t-elle reçu une première consécration, qu'une manifestation, inattendue du monde, éclate, faisant prévoir à toutes les nations le relèvement à venir de la France. L'alliance russe s'est faite, malgré les maîtres passagers de la France, sous l'impulsion d'un souffle si puissant que sa vigueur indique son origine divine. L'entrevue de Cronstadt a suivi de si près la Consécration de la Basilique, que sa préparation a certainement coïncidé avec elle.

L'Alliance Russe existe, non pas matériellement, peut-être, mais qui donc oserait nier sa puissance spirituelle ?

Et voilà qu'aujourd'hui que le gros œuvre de l'Église est en voie d'achèvement, et que son dôme commence à s'élever vers le Ciel ; voilà que le Ciel semble répondre, en dévoilant à nos yeux encore stupéfaits, l'ennemi invisible, qui, depuis plus d'un siècle, rongait la France sans qu'il lui soit donné de le connaître ; l'ennemi qui la traînait de guerre en guerre, de révolution en révolution et qui s'était juré de la faire disparaître.

Cette lumière, qui vient subitement éclairer l'ombre qui servait à l'ennemi de rempart, d'où vient-elle ?

Les auteurs principaux de ces révélations affirment qu'elles sont le résultat de l'intervention de Jeanne d'Arc, qui, déjà, prépare l'exécution des divines promesses de l'an 1689 ; et qui doit bouter les Francs-Maçons hors de France, comme elle a fait autrefois des Anglais.

Cette conviction se trouve fortement imprimée dans l'*Hymne à Jeanne d'Arc*, par Miss Diana Vaughan (1).

Conclusion.

Toutefois, nous n'avons pas à rechercher ici si les révélations ont ou n'ont pas le caractère miraculeux qui leur est attribué, ou si elles sont l'effet d'une série de coïncidences, résultats extraordinaires du hasard. Libre à chacun de les interpréter suivant ses sentiments, ou même de s'abstenir de les interpréter.

Nous occupant exclusivement du point de vue politique, nous devons, quelle que soit l'origine de ces révélations, en faire notre profit, en vue de la délivrance du Pays. Trois points essentiels sont aujourd'hui éclairés et indéniables :

1° La Franc-Maçonnerie est l'ennemie implacable de la France.

2° Elle est l'auteur et le soutien de la Triple Alliance.

3° La Franc-Maçonnerie règne dans nos Ministères et dans nos Parlements.

Donc, un duel à mort est engagé entre la France et la secte maçonnique.

L'une d'elles tuera l'autre.

A nous, Français, qui sommes maintenant avertis, de conjurer le péril ; et pour cela, rendons-nous compte, avec sang-froid, de la situation et des forces en jeu.

PUISSANCE DE LA MAÇONNERIE.

De ce fait que la Maçonnerie a su envahir le pouvoir, on serait tenté de conclure qu'elle constitue une puissance formidable. C'est là une grave erreur que la secte criminelle s'est efforcée d'accréditer de tous côtés. Elle ne règne

(1) Voir le texte de l'*Hymne à Jeanne d'Arc* dans notre dernier numéro

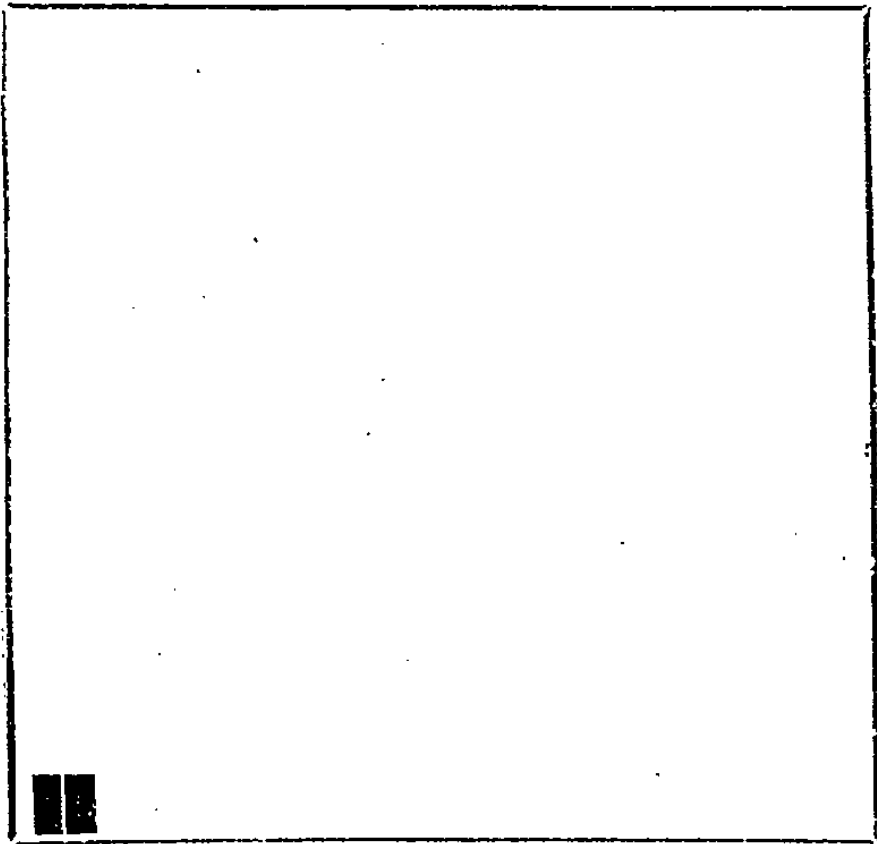
que par le mensonge et ne se soutient qu'à grand renfort de fourberies.

Aussi entretient-elle, avec le plus grand soin, l'incertitude et le secret, même vis-à-vis des siens, sur ses tendances, sur son vrai but et sur tous ses agissements.

Le mystère et l'ombre constituent ses seules forces réelles. Mais l'ombre commence à s'éclaircir et le mystère à s'éventer; et sa puissance sera bientôt réduite au chiffre des électeurs dont elle peut disposer. Elle donne à croire à tous que ce nombre est colossal. Or, on sait maintenant que ce nombre est actuellement, en France, réduit à 23.000.

23.000, sur 40 millions d'électeurs Français; cela donne environ 1 voix sur 500 voix. Pour mieux fixer par les yeux cette proportion, nous la représentons ici.

Carré figurant l'ensemble des électeurs français :



Le carré noir figure le nombre des électeurs maçons.

Le grand carré figure, en surface, le nombre des électeurs inscrits, et le petit carré, dans l'encoignure, figure, également en surface, la puissance numérique des Francs-Maçons.

On voit par là que ce n'est qu'à force de supercheries inavouables, de mensonges et de fraudes, que la Maçonnerie a pu compenser son infériorité numérique.

Si l'on songe, d'autre part, que cette infériorité a été plus que compensée par l'occultisme, dont la secte avait su s'entourer, on comprend d'autant mieux la valeur qui s'attache à ces révélations, qui sont, pour nous, un commencement de délivrance.

Les supercheries et le mensonge ont fait leur temps. Et la secte haineuse ne pourra plus, comme autrefois, travailler dans l'ombre à son aise.

APPEL AUX FRANÇAIS.

Mais, pour achever de la désarmer, tout Français a le devoir et doit avoir à cœur de contribuer à l'œuvre du salut de la France, en

s'efforçant d'enlever à la Maçonnerie, avec son masque, les derniers vestiges de son pouvoir.

Nous faisons appel à tous les Français dignes de ce nom, sans distinction d'opinion et de croyance; même aux hommes de cœur encore égarés, faute de savoir, dans la Maçonnerie. Il s'adresse également aux femmes qui peuvent tout autant, et parfois plus que les hommes.

Le devoir de chacun est de faire connaître à d'autres ce que lui-même aura appris. Et la France sera promptement éclairée et sauvée.

Quand tous connaîtront la vérité et qu'ils pourront envisager l'ennemi, l'indifférence et le découragement qu'entretient l'incertitude fera place à de plus nobles sentiments.

L'exemple de l'Alliance Russe, se nouant malgré la Maçonnerie, qui pourtant tient le pouvoir, prouve assez qu'en France le patriotisme n'est pas mort, et qu'il peut, quand il le veut, imposer ses volontés.

Certes, la bande des bandits défendra le fruit de ses usurpations et de ses méfaits. Mais elle ne pourra pas résister.

Déjà les dévouements ardents, inébranlables, se révèlent et s'organisent. D'autres suivront, de plus en plus nombreux. Honneur à tous ceux qui auront pris les devants, et aussi à ceux qui, de près ou de loin, viendront seconder leurs efforts!

Honte aux traînards que l'égoïsme ou la lâcheté retiendrait en arrière!

Que le mot d'ordre soit partout!

Il ne faut plus de Francs-Maçons.

Que chacun le grave dans son cœur et aussi dans le cœur des autres.

Qu'on se dise et qu'on se redise, et qu'on reproduise partout, et par tous les moyens, l'appel suivant :

Français,

Ne nommez plus de Francs-Maçons.

La Franc-Maçonnerie est l'âme de la Triple-Alliance.

La Franc-Maçonnerie est l'instrument des Juifs.

La Franc-Maçonnerie est l'ennemi juré de la France.

La Franc-Maçonnerie est l'auteur de l'escroquerie de Panama, et c'est elle qui a sauvé des mains de la Justice tous les chéquards, tous les Francs-Maçons.

S'il y a, dans la Maçonnerie, des Francs-Maçons honnêtes, ce sont des imbéciles; instruments inconscients du rôle de dupes, que leur fait jouer la Haute-Maçonnerie, dont les chefs secrets sont des Juifs et autres Etrangers, tous dévoués à la Triple-Alliance.

Qu'ils soient traîtres à la France, ou qu'ils soient imbéciles, il ne faut plus de Francs-Maçons.

La Franc-Maçonnerie nous opprime, sous prétexte de nous mieux gouverner, et nous trahit tout en même temps.

Bien que fort peu nombreuse, elle a su, se couvrant d'étiquettes différentes, mais toujours trompeuses, s'infiltrer au pouvoir, où elle dispose du sang, de l'argent et de l'honneur de la France.

Il ne faut plus de Francs-Maçons.

C'est la Franc-Maçonnerie qui gruge le budget, qui grève et discrédite l'Industrie française et qui ruine par suite le Travail.

Pour dissimuler les maux qu'elle nous cause, la Franc-Maçonnerie fait la guerre à la Religion et donne au Peuple, en pâture, des Curés. Mais le Peuple demande une autre nourriture.

La Franc-Maçonnerie vole les Sœurs de Charité, qui sont les Sœurs du Peuple, et les renvoie de partout.

Il ne faut plus qu'on vole, ni les Sœurs ni personne; il ne faut plus qu'on panamise; il ne faut plus qu'on nous enjûve.

Il ne faut plus que le budget soit aux mains de la Franc-Maçonnerie, qui nous trahit au profit des Juifs, des Anglais et de la Triple-Alliance.

Et pour cela, Français, quelles que soient vos préférences politiques, ne nommez plus de Francs-Maçons.

Il ne faut plus de Francs-Maçons.

Hélian.

En Préparation :

LA

RELIGION DU DIABLE

Le Palladisme : (son histoire et ses Rituels; ses Révélateurs et ses Négateurs.)

PAR

LÉO TAXIL

Grand volume in-8, d'environ 700 pages. Prix : 7 fr.

LA GLOIRE DE DIEU

Quand les plantes pourraient n'être plus en tout lieu
Que roseaux d'écrivain : quand l'Océan sonore
Roulerait des flots d'encre, on manquerait encore
Et d'encre et de roseaux pour la gloire de Dieu.

(Tiré d'un vieux livre oriental).

GARDIENNES DE LA CONSTITUTION

Voici, à notre avis, une des plus claires consultations qui aient été publiées sur la situation des congrégations religieuses en face des lois d'accroissement et d'abonnement :

Plusieurs mois se sont écoulés depuis le vote de la dernière loi de finances du 16 avril 1895, et la question du droit d'accroissement ou de la taxe d'abonnement préoccupe toujours l'opinion.

On dit ou on entend dire que les Congrégations religieuses sont des « révoltées » ; on en donne pour preuve qu'elles veulent se soustraire au paiement de l'impôt, au risque de rendre ainsi plus écrasant pour les autres les charges qui grèvent si lourdement tous les contribuables.

Qu'y a-t-il exactement de fondé dans ces assertions ?

Les Congrégations, jusqu'à ces dernières années, payaient-elles moins d'impôts que les autres citoyens ?

Les nouveaux impôts ont-ils simplement pour but et pour résultat de rétablir une juste égalité ?

A toutes ces questions, cherchons loyalement la réponse,

I.

Les Congrégations payent-elles tous les impôts ordinaires ?

Tout d'abord, il est un fait dont il est facile de nous assurer quand nous allons payer nos impôts.

Les Congrégations ont-elles toujours payé et payent-elles effectivement comme tous les citoyens tous les impôts ordinaires ?

Sur ce point, pas de difficulté ; nous constatons que, comme chacun, elles payaient et continuent à payer :

L'impôt foncier,

L'impôt des portes et fenêtres,

La contribution personnelle mobilière,

L'impôt des patentes,

Les droits d'enregistrement de toute catégorie,

Les impôts indirects de toute nature, etc.

Mais, du moins, n'échappent-elles pas aux impôts de mutation ? Les non autorisées les payent tous en entier.

Et les autorisées ? Elles les payent sous une autre forme, en acquittant chaque année une taxe onéreuse appelée *taxe de mainmorte*, qui double presque pour elles le paiement de l'impôt foncier en leur faisant payer 187 fr. 50 là où les autres contribuables ne payent que 100 francs.

Si, au contraire, comme tout citoyen en a le droit, les religieux se sont constitués en Sociétés, ils acquittent tous les impôts que comporte la forme de Société par eux adoptée.

En vérité, nous sommes bien obligés de le recon-

naître : la qualité de membre d'une Congrégation n'a jamais exempté **d'aucun impôt**.

Les Congrégations ne **jouissent d'aucun privilège**, et elles n'en demandent aucun.

II.

Alors pourquoi des impôts spéciaux?

Allons franchement au fond de la question : en dehors de tous ces impôts, de tout temps régulièrement payés par elles, on veut maintenant faire payer aux Congrégations des impôts spéciaux, uniquement parce qu'elles sont des associations religieuses. C'est une violation de notre constitution républicaine qui établit l'égalité de tous nos citoyens.

On veut imposer **six à huit fois plus lourdement** un certain nombre de **citoyens** français, parce qu'il leur plaît de porter un **habit de telle ou telle couleur** et de se réunir pour prier ou se dévouer ensemble au soulagement des misères des petits et des pauvres du peuple.

Il faut de l'argent, dit-on, pour payer les dépenses du pays.

Non, non, ce n'est pas vrai : le seul, le vrai but de toutes ces mesures, c'est de donner secrètement à des associations qui déplaisent le coup de mort qu'on n'ose pas leur porter directement. C'est un **attentat à la liberté** des citoyens français. Mais parce que tous les honnêtes gens sans distinction s'insurgeraient immédiatement s'ils s'en rendaient compte, on emploie un procédé détourné, on invente des impôts exorbitants établis sur des bases *mensongères*, et destinés à faire bientôt disparaître ces communautés réduites à la misère et dans l'impossibilité de payer.

C'est **contre les impôts d'exception** qui taxent leurs pratiques religieuses, qui ne sont que pour elles seules et violent l'égalité, c'est contre ces impôts **seulement** que les Congrégations viennent aujourd'hui protester au nom de la **liberté** et de la **Constitution**.

III.

Principes fondamentaux de notre Constitution.

C'est le droit des Congrégations.

C'est leur devoir.

C'est notre intérêt à tous, catholiques ou libres-penseurs, protestants, juifs ou francs-maçons, de voir défendre et de défendre nous-mêmes ces libertés constitutionnelles, patrimoine intangible de tout citoyen français, honneur et sauvegarde du plus grand comme du plus petit.

Nous les connaissons bien ces principes solennellement proclamés par la grande Révolution dans la Déclaration des droits de l'homme, et affirmés depuis par toutes nos constitutions.

« Nul ne peut être inquiété pour ses **OPINIONS MÊME RELIGIEUSES**.

« La Constitution garantit, comme droit naturel et civil, la liberté de tout homme **d'exercer le culte religieux auquel il est attaché**.

« Chacun professe sa religion avec une égale liberté. »

Chacun peut s'habiller comme il l'entend, habiter avec qui bon lui semble.

La loi ignore les vœux religieux, elle n'a pas à rechercher par quels engagements un homme se lie dans sa conscience.

Tous les Français sont égaux **devant la loi, DEVANT LES TRIBUNAUX et DEVANT L'IMPOT**.

Le fisc ne peut introduire de distinction entre les contribuables : l'impôt ne frappe pas les personnes, mais les situations économiques.

Et toutes ces maximes sont résumées dans la brève et saisissante formule inscrite sur nos édifices publics :

Liberté. — Égalité. — Fraternité.

IV.

La Constitution violée.

Toute loi qui viole ces règles fondamentales de notre droit public est **inconstitutionnelle**, c'est une **menace directe** et un **danger imminent pour tous les citoyens**.

Si, dans la libre Amérique, une pareille loi avait été votée dans une heure d'aberration, les tribunaux la déclareraient sans valeur, nulle de plein droit ; les citoyens s'insurgeraient contre son application.

En France, nos tribunaux ont des pouvoirs moins élevés, mais notre Constitution n'en est pas moins inviolable ; puisque nos dernières lois d'impôts de 1880, 1884 et 1895 sont contre la Constitution et les principes démocratiques, les citoyens congréganistes ont raison de résister.

Or, pour tout homme loyal, aucun doute n'est possible : **la Constitution est violée, le principe de l'égalité des citoyens devant la loi est violé.**

V.

A votre tour, citoyens !

1° **Voici un ouvrier**. — Il paye la cote personnelle, la cote mobilière, les impôts indirects. Il est bien libre de faire ce qu'il veut, n'est-ce pas ? Et bien ! il lui plaît, à ce citoyen libre de se faire religieux, congréganiste.

Aussitôt le percepteur intervient :

« Comme avant, bien entendu, lui dit-il, vous payerez les impôts que vous avez payés jusqu'à ce jour ;

« Mais ce n'est pas tout.

« J'estime maintenant votre lit, vos hardes, vos instruments de travail, tout ce que vous avez. A

l'avenir, tout cela sera considéré comme vous rapportant 5 % de sa valeur brute, et vous me payerez là-dessus un impôt de 4 %. — Et pourquoi? — Parce que vous avez fait des vœux.

« Ce n'est pas tout.

« Vous êtes dans une maison, elle vous rapporte, payez aussi 4 % sur ce qu'elle rapporte. — Mais je ne suis que locataire, je paye une location. — Tant pis, payez comme si vous étiez propriétaire.

« Enfin, comme taxe d'abonnement, sur tous ces objets que vous possédez vous me devez encore 0 fr. 30 par 100 francs de leur valeur. »

2° **Voici maintenant un commerçant.** — En plus des impôts payés par l'ouvrier, il paye la patente.

Que demain le fisc voie en lui le membre d'une communauté religieuse, les agents pourront violer son domicile, perquisitionner dans ses papiers, estimer les objets les plus insignifiants à son usage personnel aussi bien que ses marchandises. Sur tout cela, il devra et l'impôt 4 % et la taxe de 0 fr 30, en sus bien entendu des premiers impôts qu'il continue à payer.

3° **Voici encore trois personnes** qui s'associent et fondent une petite école. Elles arrivent juste à boucler leur budget. Elles ont acheté pour cela un immeuble de 100.000 francs et un mobilier de 10.000 francs. Elles payent les impôts ordinaires. Que demain elles fassent des vœux religieux : pour cela seul, elles devront **650 FRANCS d'impôts DE PLUS.**

4° Entre les mains **de tout citoyen**, le titre de rente sur l'État ne paye point d'impôt : j'ai 3.000 francs de rente, je ne paye rien ; demain je fais des vœux, le percepteur intervient, il me réclame 4 %. « Sur quoi ce 4 %, Monsieur le percepteur? — Votre titre vaut à la Bourse 102.000 francs, payez sur le revenu de 102.000 francs au 5 %, c'est-à-dire sur 5.100. — Mais mon titre ne me rapporte que 3 % à peine ; 3.000 francs. — Peu importe, payez ; sur 5.100, payez 204 francs. »

Hier, je ne devais rien, eussé-je fait des vœux maçonniques ou palladiques, mais j'ai fait des vœux catholiques, il faut que je les paye !

VI.

Et garde à vous !

Oui ou non **EST-CE LA L'EGALITE** garantie à tous les citoyens ?

La couleur d'un habit, les vœux intérieurement prononcés vont donc transformer un libre citoyen français, en faire un paria ! un esclave !

Eh quoi ! on veut appeler révoltés, ceux qui protestent contre de semblables agissements ! on voudrait que des citoyens français, des hommes libres s'abaissent jusqu'à venir humblement acheter le droit de se dévouer gratis au service de Dieu et de leurs frères, et,

se considérant comme des êtres diminués et flétris, apportassent volontairement un tribut **EXORBITANT et MONSTRUEUX** comme des tenanciers infâmes ?

Que faudra-t-il donc penser si les religieux se retranchent dans l'attitude passive, s'ils viennent dire aux agents du fisc : « Nous sommes prêts à faire tous les sacrifices pour payer les impôts qui seront également réclamés à tous les citoyens français. Nous ne demandons **AUCUNE FAVEUR**, mais nous invoquons le *grand principe de l'égalité*, nous n'entendons pas être traités en parias, en esclaves ; nous n'irons donc pas de notre plein gré vous apporter des biens qui ne nous appartiennent même pas et consacrer notre mise hors du droit commun. Venez, si vous n'avez pas honte, venez nous saisir ; venez vendre nos pauvres mobiliers, exproprier les maisons où nous recueillons les malheureux, instruons gratuitement les enfants, où nous prions avec eux. Vous savez bien que nous vous laisserons faire sans opposer la violence. Voilà notre seule, notre unique résistance !

Qu'ils aient ce courage et nous ne saurons trop les en remercier !

En agissant ainsi, **les Congrégations**, loin d'être des rebelles, deviendront les **défenseurs de la Constitution et du principe fondamental de l'égalité devant la loi et devant l'impôt** : leurs légitimes réclamations sont la **sauvegarde de tous les citoyens.**

Prenons-y garde !

Il n'y a que le premier pas qui coûte : si le législateur peut impunément réussir une fois à établir un impôt uniquement en considération des personnes et contre les personnes parce que celles-ci ont des doctrines ou un habit qui déplaisent à la majorité changeante, gare au lendemain ! l'impôt deviendra le moyen de satisfaire des passions ou des haines.

Après le tour des Congrégations viendra le tour de tous ceux qui gêneront, catholiques ou non. On leur demandera de gros impôts exceptionnels. N'attendons pas qu'il soit trop tard, et, **dans notre intérêt à tous**, cherchons à faire disparaître de notre législation des dispositions qui constituent **un danger social.**

Auguste Rivet,

Docteur en droit,
Avocat à la Cour d'appel de Lyon.

Chez MM. DELHOMME et BRIGUET, libraires-éditeurs, à Paris et à Lyon.

Et chez tous les dépositaires de la *Revue Mensuelle* :

ADRIANO LEMMI, Chef Suprême des Francs-Maçons

Par DOMENICO MARGIOTTA

La quatrième édition est en vente (3 fr. 50).

L'ATTITUDE PASSIVE

L'attitude des Congrégations religieuses françaises en face de l'application des lois d'accroissement et d'abonnement est la grande question du jour, question vitale au plus haut degré.

Nous n'avons pas besoin de dire que, quant à nous, toute notre admiration est pour les communautés qui résistent. Elles ont compris que là est le salut, non seulement pour elles, mais pour l'Eglise de France même.

Nous ne pouvons que plaindre les Congrégations qui se soumettent et qui, en cela encouragent la secte ennemie, inspiratrice des lois antichrétiennes, à poursuivre de plus belle sa marche en avant dans la voie de la destruction.

L'heure est solennelle.

C'est pourquoi, dans cette revue, nous devons enregistrer tous les documents relatifs à cet épisode sans précédent de la guerre déclarée à l'Eglise par la Franc-Maçonnerie. Nous enregistrons donc les actes de résistance et les tristes capitulations. Quand plus tard on parcourra cette collection, on verra mieux qui avait raison.

La Résistance.

Extrait d'un article de notre ami M. Amédée Desplagnes, dans la *Revue Catholique des Institutions et du Droit*, n° de septembre :

Depuis dix-huit ans, la secte maçonnique tenant le gouvernement prisonnier, ou d'accord avec lui (on peut choisir), a fait rendre une série de lois et de mesures qui ne concernent que fort indirectement la plupart des citoyens, ceux du moins vivant dans l'indifférence religieuse, mais qui visent et frappent exclusivement les catholiques, clergé et laïques. On a débuté en 1880 par la mise hors la loi des religieux, qu'on aurait empêchée sans nul doute en résistant par la force et les armes aux exécuteurs de ce brigandage, contre lesquels on était en cas de légitime défense.

On n'a plus cessé depuis lors de frapper exclusivement l'Eglise, par le vol des traitements ecclésiastiques, le divorce, les lois d'enseignement athée, les lois militaires, les décisions dites juridiques contre les collèges religieux, et cet ensemble de lois que la secte a dictées et que le Parlement a enregistrées. Les catholiques ont fait entendre chaque fois

de timides réclamations et se sont toujours soumis. Ils n'ont pas même toujours voulu voir que ces lois étaient des lois d'exception, prises uniquement contre eux et ne frappant que l'Eglise. Aveuglement, amour de la paix et du repos à tout prix, lassitude, découragement, accusez ce que vous voudrez de cette trop docile acceptation du knout maçonnique ; il est certain que cette soumission a souvent étonné même nos ennemis. Je ne dirai certes pas qu'elle a augmenté leur estime pour des gens si faciles à fouetter.....

Voilà que cette année une occasion se présente dans des conditions les plus favorables. Une loi frappe les religieux, uniquement parce qu'ils sont religieux, cette loi n'atteint personne autre, mais du moment qu'on est religieux, elle frappe sans mesure et sans justice, exclusivement par haine et dans le but avoué de détruire les Congrégations. Cette loi inique et de spoliation, qui prétend mettre hors la loi tout le clergé régulier et toutes les religieuses, n'oblige pas, et si elle est exécutée, l'anéantissement des religieux est matériellement assuré dans un bref délai. C'est alors que les évêques se sont levés, sauf un, et ont déclaré que la résistance s'imposait. Les grandes autorités catholiques ont parlé après les évêques et ont fait les mêmes déclarations. Bien mieux : le Pape, à qui certains se sont obstinés à demander s'il fallait se soumettre ou non à la loi, a répondu à tous sans varier : « Faites librement ce que vous voudrez. » Le Pape laissant chacun libre de résister à une loi, cela seul suffit pour savoir ce qu'on doit faire.....

On peut dire que les religieux ont en mains, dans ce moment, l'avenir de la France catholique. S'ils défendent leur qualité de religieux, de catholiques, contre les attaques de la secte, les persécuteurs seront sur l'heure mis en fuite, et leur campagne contre l'Eglise est arrêtée du coup. Nous reprendrons forcément par ce simple élan, les positions conquises sur nous par suite de notre trop longue..... docilité. Si les religieux se soumettent et acceptent d'être officiellement des parias, l'Eglise de France peut dire adieu pour longtemps à sa liberté ; les Congrégations périront les premières, par le simple effet des lois, et, comme l'a dit M. Poincaré, il n'y aura plus de moines en France dans cinq ans. Quant au reste de l'Eglise, elle n'aura plus de raison de s'arrêter dans la voie de la soumission, au bout de laquelle est la suppression du clergé et de tout culte. Ce bout n'est pas loin. Peut-être à ce moment trouvera-t-on encore un évêque et quelques catholiques pour conseiller la soumission quand même. On en a trouvé en 1789 et en 1793.....

LETTRE DU COMITÉ DES RELIGIEUX

Décidés à la résistance

Paris, 3 octobre 1895.
Vigile de la fête de saint François
d'Assise.

Révérands Pères,
Très chers Frères,
Révérendes Mères,
Très chères Sœurs,

Dans l'impossibilité où se trouve le comité de répondre directement à chacune des congrégations et communautés qui nous ont accordé leur confiance, qu'il nous soit permis de répondre à toutes collectivement.

1° Bien que nous nous soyons imposé la plus entière discrétion (malgré toutes les insinuations tentées pour nous en faire départir), nous pouvons, sans citer aucun nom, vous dire que, d'après nos calculs, soit par les lettres reçues, soit par les paroles officiellement apportées au comité, nous comptons, ayant adopté l'attitude passive :

Neuf supérieurs généraux de grandes congrégations d'hommes, autorisées, ayant ensemble environ 840 maisons en France, et comptant de 13 à 14.000 religieux.

Dix-sept supérieurs généraux de congrégations d'hommes, non autorisées, ayant ensemble 238 maisons, et plus de 40 monastères d'hommes, formant ensemble plusieurs milliers de religieux.

Quant aux congrégations et monastères de religieuses, le dossier est si considérable chez le Père secrétaire et chez le Père président, que nous n'avons pas eu le temps d'en faire un dépouillement convenable. Nous nous bornerons donc à vous rappeler que, dans trente-sept diocèses, les congrégations de femmes ont adopté, à l'unanimité, l'attitude passive ; dans huit diocèses, cette attitude a été adoptée à la *presque unanimité*, et, dans onze diocèses, la *moitié* des congrégations a également adopté l'attitude passive.

Dans vingt-quatre diocèses, les congrégations de femmes se sont réservées, ou le silence a été fait.

De sorte que, dans trois diocèses seulement, la soumission a été adoptée à l'unanimité, et dans un diocèse à la *presque unanimité*.

Nous devons faire remarquer que, dans les diocèses où l'attitude passive a été adoptée à l'unanimité, il y a les diocèses de Lyon, de Cambrai, etc., etc., où les communautés religieuses sont si nombreuses, ce qui suppose un personnel, pour les femmes, de beaucoup plus de 100.000 religieuses.

Nous avons la conviction d'être au-dessous de la vérité, parce que plusieurs renseignements nous échappent.

Il faut remarquer que les deux tiers des congrégations de femmes sont autorisées, et que ce sont les congrégations les plus nombreuses.

Constatons, enfin, que la généralité du clergé et des fidèles est ardente pour l'attitude passive, et se scandalise des tendances contraires, même dans les diocèses hésitants ou se soumettant.

2° Nous rappellerons que les communautés, à supériorités générales, doivent renvoyer toute demande à la maison-mère.

3° Les congrégations qui sont censées en retard pour le droit d'accroissement sont, *seules*, susceptibles de recevoir des avis de la part du fisc, à partir du 16 octobre courant et non avant.

4° Les autres n'ont *rien* à recevoir avant le premier trimestre de 1896.

5° Au moment opportun, que les unes et les autres veuillent bien se souvenir de la *note sur la loi d'abonnement*, envoyée précédemment : *Pas de protestations. Pas de déclarations. Ne répondre à aucun avertissement. Ne pas s'émouvoir des menaces. Rester dans les formes polies avec les agents du fisc. Ne prendre aucun engagement écrit. Ne rien signer. Ne rien payer. Se refuser à toute réponse. Eviter les avances.*

6° Les supérieurs des congrégations de femmes ont dû leur exposer les conséquences de leurs décisions à prendre. Ils le devaient dans leur paternelle sollicitude. Toutefois, conformément aux déclarations si souvent provoquées, et selon la volonté formellement exprimée du Saint-Siège, ils ont laissé à ces congrégations et communautés la *plus entière liberté*.

Le Secrétaire,
V. DE P. BAILLY,
des Augustins de l'As-
sompion.

Le Président,
FR. STANISLAS,
F. M. Capucin.

L'ACTE DU CARDINAL RICHARD

Adhésions à sa lettre

du 29 septembre (publiée dans notre dernier numéro).

Adhésion de l'Archevêque de Lyon :

Lyon, le 3 octobre 1895.

Seigneur Eminentissime,

Je viens de lire avec une grande consolation la lettre que Votre Eminence a adressée à M. le Président de la République. Tout y est dit avec le calme qu'inspire le droit, avec l'énergie de la vérité.

Oui, ce serait faire œuvre de Français que de cesser enfin cette guerre déloyale à la conscience catholique, dont nous souffrons depuis vingt ans.

Recueillir les forces vives de la nation au lieu de les émietter sans cesse ; utiliser pour l'éducation des enfants, pour les œuvres de miséricorde et de paix comme pour l'expansion de l'influence française au dehors, les Congrégations religieuses, au lieu de les poursuivre de mesures d'exception et d'une défiance que rien ne justifie, voilà ce que demanderait l'intérêt de la France. Et il nous est permis de dire que nous sommes ses amis véritables, nous qui gémissons de ces divisions intestines et de ces haines qui ne peuvent que l'affaiblir.

Puissent les membres du Gouvernement, brisant les liens qui enchaînent leurs bonnes volontés, rendre à Dieu ses droits, à l'Eglise sa liberté ! Ce sera, j'en ai la conviction profonde, en attirant les bénédictions du ciel, rendre à notre chère patrie si divisée, la force que seule procure l'union.

Ce vœu, Seigneur Eminentissime, est celui d'un cœur filial, heureux de redire à Votre Eminence ses sentiments de respectueux dévouement et de profonde vénération.

† PIERRE,

Archevêque de Lyon et de Vienne.

Adhésion de l'Évêque de Grenoble :

Grenoble, 3 octobre 1895.

Eminentissime Seigneur,

Nous remercions Votre Eminence d'avoir écrit au Chef de l'Etat pour lui exposer nos condoléances.

Autrefois, nous étions défendus, catholiques et Français, par l'autorité gouvernementale, qui nous assurait le bénéfice des lois, et nous ne songions pas à former un parti catholique pour faire respecter nos droits.

Aujourd'hui, les choses ont changé. Nous sommes attaqués par les Chambres, et le ministre des Cultes, chargé de nos intérêts, que fait-il ?

Que dirait-on si l'on voyait le ministre de la Guerre se faire l'ennemi de l'armée et le ministre de la Marine n'user de son pouvoir que pour ruiner le corps qu'il doit commander et protéger ? Chose étrange ! notre ministre est notre plus grand adversaire. Aussi, Eminentissime Seigneur, avez-vous senti qu'il fallait nous adresser au Président de la République, et par lui, au pays, pour trouver justice.

Par votre démarche, Eminence, vous avez fondé définitivement le *parti catholique*, dont nous voyons la tête en vous, le cardinal de Reims, l'archevêque de Lyon et l'archevêque de Cambrai.

Lorsque, désormais, la France catholique sera lésée dans ses droits, elle se tournera vers vous, Messieurs, pour vous prier de la défendre auprès du gouvernement, qui est lié à l'Eglise par un contrat sacré : *le Concordat*, dont nous réclavons l'exécution de part et d'autre ; mais dont la Franc-Maçonnerie, nous l'avons souvent prouvé, se joue avec un dédain égal à son mépris, de la justice et de l'honneur de la France.

C'est vrai, la France a ses faiblesses, qu'elle avoue. Mais, chez elle, le vol, jusqu'ici, a été flétri. Nous avons vécu dans ses armées : un soldat voleur est chassé et puni ignominieusement. Nous avons beaucoup navigué sur les bâtiments de l'Etat : un marin voleur est chose rare, et quand il se rencontre, il est la honte du bord, et repoussé par les chefs et les matelots.

Et voici que la Franc-Maçonnerie, voleuse et menteuse depuis son origine, avec Fauste Socin, en Pologne ; avec Cromwell, en Angleterre ; avec Adam Weishaupt, en Allemagne, veut introduire ses mœurs parmi nous, et attirer sur notre nation les flétrissures qui marquent au front, à notre époque, juifs et francs-maçons. Elle pousse à édicter des lois dont M. Théry, avocat illustre à Lille, a pu dire qu'elles ne sont « qu'un pur brigandage », langage approuvé par la signature de Mgr Sonnois, archevêque de Cambrai.

Demain, aux yeux du monde civilisé, qui se demandera comment la France est tombée si bas, on verra les agents du gouvernement condamnés à exécuter des lois anticonstitutionnelles, reconnues et proclamées iniques par tous, par brigandage. On pénétrera dans la demeure des religieux et des religieuses, pour saisir leurs biens et les vendre malgré eux.

Ce jour-là, ô France ! la Franc-Maçonnerie, unie aux juifs, aura jeté ton honneur au vent, et tu ne seras plus qu'un peuple de bandits vulgaires digne du plus profond mépris.

Ce langage est sévère. Si nous ne sommes pas dans la vérité, qu'on nous le prouve.

Eminentissime Seigneur, vous l'avez dit, et nous aimons à le redire : « La France est chrétienne et veut rester chrétienne. Les sectes maçonniques voudraient la déchristianiser en la soumettant à des lois contraires à ses véritables intérêts. Pour tout esprit clairvoyant, la loi du 16 avril se rattache à un ensemble de dispositions législatives, destinées à enchaîner la liberté religieuse. Nous avons vu ces dispositions se succéder dans le cours de ces dernières années, suivant un programme que l'on ne se donne pas la peine de dissimuler..... »

C'est la persécution religieuse ourdie par la Franc-Maçonnerie. Plus tard, on reconnaîtra le mal qu'elle nous a fait. La Pologne l'a reconnu et a fait déterrer Fauste Socin, inhumé

à Luclavie. Elle a bourré, avec ses ossements, un canon, qui les envoya au pays des infidèles. Cromwell eut de magnifiques funérailles; son cadavre fut embaumé et enterré dans le tombeau des rois d'Angleterre; mais il fut exhumé en 1660, au commencement du règne de Charles II, traîné sur la claie, pendu et enseveli au pied du gibet. La mort de Voltaire, perverti en Angleterre, par les maçons qui y prospéraient en 1726, fait frémir d'horreur. Il a voulu détruire le Christ et son Eglise, et le Christ règne et triomphe. Ainsi en a-t-il été de tous les persécuteurs. Eux et leurs familles se sont convertis; sinon la main de Dieu les a frappés.

Nous avertissons nos persécuteurs modernes, et nous les invitons à réfléchir. Ils se perdent; ils perdent l'honneur de la France; ils perdront des âmes; mais ils disparaîtront, et le catholicisme restera: il est immortel. — *Notre soumission ne sauverait pas nos ennemis.*

Eminence, agréez mon respect.

† AMAND-JOSEPH,
Evêque de Grenoble.

Adhésion de l'Evêque de Saint-Brieuc.

Saint-Brieuc, le 3 octobre 1895.

Eminence,

Je viens de lire, dans *l'Univers* et dans *La Croix*, la lettre que vous avez adressée, le 29 septembre dernier, à M. le Président de la République.

Qu'il me soit permis de vous remercier, pour mon humble part, d'un acte qui répond si bien à la pensée et aux préoccupations de l'épiscopat français.

Veuillez agréer, Eminence, l'expression de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

† PIERRE-MARIE,
Evêque de Saint-Brieuc et Tréguier.

Adhésion de l'Evêque du Mans.

Le Mans, 6 octobre 1895.

Eminence,

Permettez-moi de vous offrir mes respectueux hommages à l'occasion de la lettre que vous avez récemment adressée à M. le Président de la République sur l'impôt d'abonnement.

Votre grave et noble parole sera-t-elle entendue?

Je l'ignore; mais elle soulage, en dissipant une fois de plus les équivoques dont on s'applique à envelopper cette douloureuse question.

Il y a en ce moment, Eminence, pour les chrétiens et pour les esprits éclairés, un pénible et ironique contraste.

Presque-partout, dans l'ancien et le nouveau monde, on voit des puissances schismatiques ou hostiles à l'Eglise s'intéresser à l'action des Sociétés religieuses, assurer leur liberté, tolérer ou favoriser leur développement, les exempter de certains impôts de droit commun ou amoindrir ces impôts en ce qui concerne leurs œuvres, cela en vue du bien public.

En France, où presque tous les établissements de charité et de bienfaisance sont dus, dès nos origines, aux évêques et aux monastères, après des siècles de services et des services sans nombre, on entreprend de faire subir à ces serviteurs de Dieu et de leur pays des lois d'exception, ruineuses, contraires à notre constitution, contraires au principe démocratique, contraires surtout à toute liberté.

C'est fort bien d'exalter en d'éloquents discours la liberté civile; mais mieux vaut encore la respecter et l'affermir. Nous n'avons cure des belles paroles et les faits nous meurtrissent.

Comme vous le dites si bien, Eminence, l'impôt d'abonnement porte ce fâcheux caractère d'une loi d'exception et d'une loi confessionnelle. Il frappe ceux que chacun devrait soulager.

Peut-être plusieurs de ceux qui ont contribué à l'établir ne savent-ils pas suffisamment ce qu'est un organisme religieux, équilibré avec une telle précision, proportionnant si exactement le maximum des charges et le minimum des ressources, qu'un choc dans un tel fonctionnement doit devenir et sera pour beaucoup, l'impuissance radicale d'aller au delà. Il était donc urgent de le redire.

Il ne faudrait pas arriver jusqu'à l'expérience décisive. Quand on y sera venu, il sera trop tard, et il y aura déjà un préjudice irréversible porté aux intérêts des humbles et des malheureux, porté à la bienfaisance, aux libres choix et à la libre volonté d'une partie, la plus grande probablement, de nos concitoyens. Nos écoles, le pays les veut, puisqu'il les peuple et les entretient à ses frais; nos asiles, nos orphelinats, nos refuges, le pays les veut, puisque partout nous sommes obligés, chaque jour, de refuser des admissions nécessaires, faute de ressources indispensables ou de locaux suffisants.

Ceci est au-dessus de la discussion, et voilà bien des libertés atteintes par d'inévitables ruines.

En demandant au chef de l'Etat, au nom de Dieu et au nom des pauvres, sa haute intervention en faveur de l'apaisement, de la justice et du bien, vous avez, Eminence, pris une initiative qui provoque notre vive reconnaissance. Daignez en agréer l'expression et l'assurance de mon très profond respect.

† ABEL,
Evêque du Mans.

Adhésion de l'Evêque de Nancy.

Nancy, le 5 octobre 1895.

Eminence,

Je rentre à Nancy, après une longue absence, et je tiens à vous exprimer sans retard ma complète adhésion à la lettre que vous venez d'adresser à M. le Président de la République au sujet des Congrégations religieuses.

Je n'ai certes pas la prétention de redire ce que vous avez si bien dit. Je ne veux que vous offrir en mon nom, au nom des Congrégations religieuses, du clergé et des catholiques de mon diocèse, l'hommage de notre vive reconnaissance pour ce nouvel acte épiscopal, digne de la haute sagesse, de la fermeté apostolique et du zèle ardent de Votre Eminence,

Veuillez agréer, Eminence, l'expression des sentiments de profond respect de votre humble et dévoué serviteur en N.-S.

† CHARLES-FRANÇOIS,
Evêque de Nancy et de Toul.

Le cardinal, courrier par courrier, a remercié Sa Grandeur de cette lettre d'adhésion, en rappelant que c'était Mgr l'évêque de Nancy qui, le premier, avait par sa lettre au président de la République, adressé au gouvernement une protestation au sujet de la loi d'abonnement.

Adhésion de l'Evêque de Limoges.

Limoges, le 7 octobre 1895.

Illustrissime et Révérendissime Seigneur,

Permettez à l'un de vos plus humbles Frères dans l'Episcopat d'adresser à votre Eminence ses plus vives et ses plus sincères félicitations pour la lettre si pleine de vérité, de sagesse, de modération, de justice et de patriotisme qu'Elle vient d'écrire à M. le Président de la République sur la loi du 16 avril, dite d'abonnement.

Je donne mon adhésion pleine et entière aux regrets exprimés et aux vœux énoncés par Votre Eminence.

Je puis ajouter que, dans mon diocèse, la conscience des catholiques est plus qu'émue des *mesures d'exception prises* en ces dernières années, contre les *Congrégations religieuses*. Elle en est affligée, pour ne pas dire indignée, et elle demande pour ces chères communautés si utiles et si dévouées au bien public, non point des privilèges, mais les libertés de droit commun et en particulier l'égalité devant l'impôt.

Daignez agréer, Illustrissime et Révérendissime Seigneur, l'hommage des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

† FIRMIN.
Evêque de Limoges.

Adhésion de l'Evêque de Séez.

Séez, le 8 octobre 1895.

Eminence,

A la veille du jour où la France catholique doit être témoin de la plus révoltante iniquité commise au nom d'une loi en opposition formelle avec la Constitution qui la régit, vous elevez de nouveau la voix au nom de la justice, du droit, de la vérité, dont la défense vous a été confiée par l'autorité divine elle-même. Tous les cœurs vraiment catholiques et français sont avec vous, et vous acquérez ainsi un nouveau droit à leur reconnaissance.

Les insultes dont vous êtes l'objet, dans cette circonstance, de la part des loges franc-maonniques juives, vous honorent et prouvent que vous avez frappé juste. Ces irréconciliables ennemis de Dieu, qui conduisent la France à l'abîme en lui ravissant tout à la fois sa fortune et son honneur, s'irritent contre quiconque démasque leurs sinistres projets; ils profanent par leurs actes, à la face du monde, les grands noms de liberté, d'égalité et de fraternité: nous en sommes aujourd'hui même les témoins attristés. Au nom de l'égalité de tous les Français devant l'impôt, ils ne rougisseraient pas de condamner toute une classe de citoyens, et non les moins honorables, les moins dignes assurément, à verser au trésor une somme six fois plus élevée que celle qu'ils fournissent eux-mêmes. La fraternité, qui consiste à se dévouer pour ceux qui souffrent, à tendre une main secourable aux pauvres, aux déshérités de la fortune, aux vieillards condamnés à la misère et à l'abandon, aux orphelins sans appui qui n'ont pour se défendre que leur faiblesse elle-même, cette fraternité-là ils l'ont en horreur et c'est surtout contre ceux qui la mettent en pratique qu'ils exercent leur haine infernale. La loi d'abonnement le prouve surabondamment.

Puissent, Eminence, vos paroles si calmes, si convaincantes, si probantes, être entendues; Puissent-elles enfin ouvrir les yeux de tant d'aveugles et les oreilles de tant de sourds plus ou moins volontaires, faire vibrer dans le cœur des Français cette fibre patriotique et chrétienne qui les a faits si grands dans le passé, et qui battait si puissamment dans la poitrine de nos pères. Loin d'eux tout calcul égoïste ou intéressé entre la mort ou le déshonneur, ils n'hésitaient jamais quand il s'agissait de leur foi ou de leur patrie. Que les fils se montrent donc dignes de leurs pères! L'espérance alors renaîtra dans les cœurs apportant avec elle le relèvement, le salut, la vie.

Veuillez agréer, Eminence, etc.

† FRANÇOIS-MARIE.
Evêque de Séez.

Adhésion de l'Archevêque de Rouen.

C'est au diocèse de Rouen que quelques Congrégations qui ont cédé ont été données en exemple par une note du gouvernement. Sa Grandeur explique ce fait et marque qu'il n'y en a que quelques-unes :

Eminence,

Permettez-moi de m'associer aux sentiments que vous avez exprimés à M. le Président de la République, dans votre lettre du 29 septembre.

La paix religieuse était le vœu de tous les meilleurs esprits. Comment ne serait-elle pas troublée par une loi d'exception qui plonge dans la gêne et le découragement nos saintes communautés, organes de la charité française dans toutes les parties du monde ? Autrefois, on disait : « Il faut que les lois fassent trembler les méchants » ; qui donc voudrait aujourd'hui qu'elles fassent trembler les bons ?

Pour éclairer les religieuses de mon diocèse placées dans l'alternative de résister à la loi d'accroissement ou de s'y soumettre, je leur ai exposé les conséquences de l'un et l'autre parti. Selon les plus ardents, la résistance s'impose. Ils espèrent qu'elle arrêtera la série des lois qui déchristianisent la France, qu'elle arrêtera les assauts de jour en jour renouvelés contre les dernières libertés de la religion. Selon les moins ardents, protester contre l'injustice de l'impôt d'accroissement, réserver tous les droits méconnus par la loi du 16 avril, déclarer que leur paiement n'est pas libre, mais contraint, tout cela constitue un équivalent de résistance. S'ils répugnent au refus matériel de l'impôt, c'est parce que, à leurs yeux, cette forme de résistance précipitera la ruine des Congrégations au lieu de les sauver. Elle fournit à l'Etat l'occasion d'appliquer plusieurs lois ou décrets funestes avec lesquels il peut fermer les écoles libres, exclure les religieuses des établissements hospitaliers et retirer la personnalité civile aux Congrégations qui la possédaient jusqu'ici.

J'ai exposé ces vues aux religieuses, tantôt par moi-même, tantôt par les vénérables prêtres délégués à cet effet, et j'ai conclu, selon la pensée du Saint-Siège, que le dernier mot leur appartenait.

Ma confiance en elles est notoirement justifiée. Tout le diocèse de Rouen leur rend hommage. Leur fidélité et leur honneur, leur renoncement et leur courage sont au-dessus de tout éloge. Toutes aiment l'Eglise et leur pays jusqu'au mépris de leurs propres biens et de leur sécurité. Pour elles, comme pour tous les grands cœurs, le difficile, dans l'occasion présente, n'était pas de faire leur devoir, mais de savoir en quoi il consiste. Si quelques-unes payent l'impôt d'accroisse-

ment, c'est parce que cela leur apparaît sage, prévoyance et conscience. Par surcroît, elles se disent au fond du cœur que le pays de la loyauté ne voudra pas longtemps s'avilir en écrasant le droit des faibles. Elles se persuadent volontiers que le gouvernement compte et comptera des hommes assez droits, assez intègres pour justifier ce pressentiment.

Je prie Votre Eminence, Monseigneur, d'agréer le respect profond que je professe pour vos vertus pastorales.

† MARIE-ROMAIN,

Archevêque de Rouen.

Adhésion de l'Evêque de Meaux.

Eminence,

C'est avec une satisfaction de conscience que j'ai pris connaissance de la lettre si digne et si ferme adressée par vous à M. le Président de la République, et que je m'associe à la protestation et aux déclarations qu'elle contient.

Il était impossible de mieux dire combien sont odieuses, impopulaires, contraires au droit public, à la liberté et à l'égalité, toutes les lois édictées, toutes les mesures prises contre l'Eglise, son clergé, ses religieux et ses œuvres.

Aussi, quand Votre Eminence conclut qu'il est tout naturel que les Congrégations religieuses, dont les membres se sont toujours montrés bons et dévoués Français, n'acceptent pas la taxe contributive, exceptionnelle et indue, dont la loi dite d'abonnement les frappe, nous sommes entièrement avec Elle.

Pourquoi, en effet, rendraient-elles d'elles-mêmes à César les deniers qui ne sont pas à César, mais qu'elles doivent, comme vous le dites si bien, à la libéralité des fidèles, pour les œuvres d'éducation et de charité ? Mais je veux espérer, pour l'honneur de la France, que nous ne verrons pas l'administration employer les voies de rigueur contre des institutions qui ne réclament que l'égalité devant l'impôt.

Je prie Votre Eminence d'agréer, etc.

Adhésion de l'Evêque de Poitiers.

Poitiers, le 9 octobre 1895.
en la fête de saint Denis.

Eminence,

Le dernier numéro de la *Semaine religieuse* de Paris, publié votre lettre, en date du 29 septembre dernier, à M. le Président de la République.

Permettez-moi, Eminence, de vous dire, avec un affectueux et filial respect, combien, pour ma modeste part, je vous suis profondément

reconnaissant de la démarche importante que vous venez d'accomplir, combien je forme des vœux ardents pour son plein et entier succès. Le poids qui oppresse en ce moment les communautés religieuses de France est si lourd, hélas !

Depuis le 16 avril 1895, il n'est presque pas de semaine où je n'aie eu à entendre le récit des inquiétudes, des préoccupations que venaient me confier de pieuses filles, dont l'unique ambition ici-bas (tout le monde le sait) est de faire du bien, et qui s'avouaient douloureusement affectées à la pensée que bientôt, dans ce chevaleresque pays de France, toujours prêt à prendre les armes pour défendre l'opprimé, elles allaient se trouver poursuivies par un impôt dont, de l'avis des plus éminents juriconsultes, elles sont injustement frappées.

On a peine à s'expliquer comment, au mépris du principe fondamental de la législation française en matière d'impôts, une loi fiscale d'exception a pu être portée contre une classe de citoyens dont le seul crime est d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et par suite de cet amour, d'avoir le courage de se condamner à une vie d'abnégation et toute de dévouement pour le prochain.

Aussi, veux-je espérer que votre lettre, Eminence, sera prise en très sérieuse considération et qu'elle amènera le revirement si désiré de tous. Puisse cette espérance n'être pas déçue ! Puisse justice être rendue à nos religieux et religieuses, à tant de citoyens qui jouissent, partout en France, de l'estime la plus méritée et qui, à l'étranger, en quelque endroit qu'ils se trouvent, sont l'objet de l'admiration de tous et font honorer notre cher pays ? Puissent les pouvoirs publics, enfin mieux éclairés, ne pas hésiter à rapporter les tristes lois d'exception des 29 décembre 1884 et 16 avril 1895 !

Daignez agréer, Eminence, etc.

† HENRI,
Evêque de Poitiers.

Adhésion de l'Evêque de Nevers.

Nevers, le 11 octobre 1895.

Eminence,

Je regarde comme un devoir, dans les circonstances actuelles, de donner ma pleine adhésion à la lettre si nette et si fortement motivée que vous venez d'adresser à M. le Président de la République.

Il importe que, de plus en plus, la lumière soit faite sur les agissements des Sociétés maçonniques ; il faut que tout le monde le sache, elles travaillent activement à déchristianiser la France et les mesures antireligieuses prises au cours de ces dernières années sous leur inspiration, y compris la loi du 16 avril,

dirigée contre l'enseignement congréganiste, n'ont pas d'autre but.

Il n'est pas moins nécessaire d'affirmer que si nous combattons ces entreprises des sectes, ce n'est pas par un parti pris d'opposition contre la forme actuelle du gouvernement que nous acceptons loyalement, heureux de suivre en cela, comme en tout le reste, les directions pontificales, mais parce que nous sommes tenus en conscience de défendre les droits de la Sainte Eglise et les intérêts sacrés des âmes. Dieu nous en est témoin, nous appelons de tous nos vœux et nous sommes disposé à procurer de tout notre pouvoir l'apaisement des esprits et l'union des cœurs dans la justice, la liberté et l'égalité de tous devant la loi ; notre patriotique ambition c'est de voir la France délivrée des périls que lui font courir les passions subversives si imprudemment déchaînées, retrouver par le respect et la pratique de la vérité religieuse une paix et une prospérité durables.

La lettre de Votre Eminence ne peut manquer d'attirer sur ces graves questions l'attention des esprits droits et honnêtes ; elle ouvrira les yeux à tous ceux qui ne sont pas des aveugles volontaires.

Puisse-t-elle également décider les pouvoirs publics à modifier les dispositions législatives dont nous avons le droit de nous plaindre, celle en particulier qui concerne nos Congrégations religieuses si méritantes et si mal récompensées des nombreux et incontestables services qu'elles rendent au pays.

Dans tous les cas, votre voix s'élevant avec l'autorité et le calme de la vérité, parmi tant d'autres discordances qui les troublent à cette heure, sera pour elles une lumière et un encouragement. Après l'avoir entendue, elles se sentiront plus confiantes et plus fortes en face des épreuves qui les menacent. Aussi, est-ce de tout cœur qu'au nom de celles de mon diocèse je remercie Votre Eminence de la précieuse assistance qu'elle vient de leur donner.

Daigne, Votre Eminence, agréer, etc.

† ETIENNE,
Evêque de Nevers.

Adhésion de l'Evêque de Montauban.

Montauban, 14 octobre.

Eminentissime Seigneur,

Permettez-moi de venir, en union avec mes vénérés collègues de l'épiscopat, vous exprimer mon adhésion la plus complète à la lettre que vous avez adressée au président de la République.

La haute position que Votre Eminence occupe dans l'Eglise, la vénération universelle dont

elle est environnée donneront à sa parole un long et salutaire retentissement.

Tous ceux que n'aveuglent pas les passions antireligieuses seront frappés de ces graves considérations uniquement inspirées par un égal amour de l'Eglise et de la France, exprimées avec tant de dignité, de modération.

Ils comprendront qu'il est temps d'en finir à l'égard des catholiques avec toutes ces mesures odieuses qui, depuis vingt ans, se succèdent d'années en années, n'ont d'autre résultat que de jeter le trouble et la division dans un pays qui a tant besoin d'union et de paix.

Votre lettre, Eminence, sera en même temps une précieuse consolation, un puissant encouragement pour les chères Congrégations dont les membres sont toujours prêts à prendre leur juste part des charges publiques et ne demandent en échange d'une vie de sacrifice et de dévouement qu'une seule chose, qu'on ne méconnaisse pas leurs droits de citoyens, qu'on ne fasse pas peser sur eux des lois d'exception, des lois contraires à tous les principes d'égalité, de justice sur lesquels est fondée la Constitution qui nous régit.

Puisse votre voix, Eminence, être écoutée par ceux qui ont en mains le pouvoir de donner satisfaction aux légitimes revendications que vous avez fait entendre; dans tous les cas, vous avez accompli un grand devoir, acquis de nouveaux titres à notre reconnaissance et à notre vénération.

Daignez, etc.

† ADOLPHE,
Evêque de Montauban.

Adhésion de l'Archevêque de Cambrai.

Dunkerque, le 15 octobre 1895.

A Son Eminence le Cardinal
archevêque de Paris,

Monseigneur,

L'archevêque de Cambrai et les communautés de son diocèse, en union de pensées et de sentiments, donnent leur pleine adhésion aux protestations si fermes, si rationnelles, si justes que vous avez adressées à M. le Président de la République. Veuillez agréer l'expression unanime de leur profonde reconnaissance.

Quel sera le résultat de cette loyale et grave démarche? Nul ne saurait le prévoir; mais, quoi qu'il puisse advenir plus tard, toutes les communautés de religieuses qui appartiennent au diocèse de Cambrai sont décidées à faire ce qu'elles considèrent comme un devoir d'honneur, sinon de conscience.

Dès le 11 juillet, les Révérendes Mères Supérieures se sont réunies à Lille, afin de s'entendre, de se concerter et de régler l'attitude qu'elles auraient à prendre en face des événe-

ments qui se préparent. Après deux séances d'examen et de graves délibérations tenues sous la direction d'un groupe d'avocats et de juristes éminents, après avoir discuté minutieusement le pour et le contre, le oui et le non relatifs à la loi dite d'abonnement, agissant dans la plénitude de leur liberté, elles ont décidé à l'unanimité qu'elles s'en tiendraient à l'attitude absolument passive.

Elles ont pensé que, comme citoyennes françaises, payant tous les droits d'impôts comme tout le monde, elles ont droit à l'égalité civique devant les lois d'impôts; que, comme religieuses vouées à des œuvres d'une incontestable utilité, elles ont droit à la liberté que garantit le Concordat; que, comme femmes, menant en société quasi familiale un genre de vie des plus pacifiques et des plus honorables, elles ont droit à n'être point traitées comme des parias et mises hors la loi.

Ces considérations ont paru aux Révérendes Mères Supérieures assez fortes pour leur interdire toute participation directe à un acte qui se présente à elles sous les traits d'une exaction odieuse.

Elles prétendent n'être point des révoltées; mais elles prétendent aussi n'avoir, à aucun degré, l'obligation de livrer elles-mêmes ce qu'on leur réclame par un enlèvement inique sur leurs droits les plus élémentaires.

Le fisc et la force s'arrangeront ensemble pour pressurer leurs associations inoffensives, jusqu'au jour où le bon sens national ramènera nos législateurs à la notion correcte de l'égalité pour tous, sans exception, devant l'impôt.

En attendant ce jour, nos chères communautés savent à quels risques elles s'exposent et quelles épreuves les menacent; mais elles sont prêtes à répéter fièrement le mot vraiment français: « Tout est perdu, fors l'honneur. » Elles savent que le fisc pourra vendre à l'encan leurs meubles et immeubles, mais elles savent aussi qu'il reste deux choses sur lesquelles elles comptent et que le fisc ne peut ni saisir ni aliéner: la Providence de Dieu dans le ciel et le dévouement des vrais chrétiens sur la terre; c'est pourquoi elles répètent avec confiance cet autre mot bien français: « Fais ce que dois, advienne que pourra. »

Puis, levant leurs regards vers l'image du Dieu crucifié par ses ennemis, elles redisent en esprit de foi la prophétie victorieuse qu'il a lui-même léguée à ses apôtres: « *In mundo pressuram habebitis. Confidite, ego vici mundum.* »

Veuillez, Monseigneur, etc.

† MARIE-ALPHONSE,
Archevêque de Cambrai.

Adhésion de l'Évêque de Viviers.

Viviers, le 15 octobre 1895.

Eminence,

Je donne une humble et pleine adhésion à la lettre que vous avez adressée à M. le président de la République. Je puis vous assurer que, dans mon religieux diocèse, toutes les âmes catholiques ont fait écho à votre parole si épiscopale et si française.

Il est triste, Eminence, il est profondément douloureux de voir notre pays momentanément asservi par les sectes maçonniques, mentir à son passé, en poursuivant avec rage la ruine d'une religion dont il a été, depuis son baptême à Reims, et à toutes les époques de son histoire, le protecteur, le défenseur et l'apôtre ; — mentir à son loyal caractère, en déguisant sous une hypocrite formule : « la suppression des privilèges, » la violation flagrante des immunités les plus respectables et les plus sacrées, puisqu'elles sont l'expression du droit ecclésiastique, et même du droit divin, en proscrivant au nom de l'égalité toute une catégorie de citoyens, et en dissimulant sous l'apparence d'un impôt légitime, une injuste et sacrilège spoliation ; — mentir à son cœur en mettant brutalement hors la loi ses fils les plus soumis, ses serviteurs les plus dévoués, les ouvriers les plus actifs de sa gloire et de sa prospérité ; — mentir à sa conscience, en leur faisant acheter, par des charges six fois supérieures à celles qui grèvent les autres citoyens, leur place au soleil de la patrie commune.

Il faut que la passion antireligieuse ait une singulière puissance d'aveuglement pour transformer en ennemis et traiter en parias des hommes liés par leur conscience au respect du pouvoir et qui font du patriotisme une vertu ; des hommes qui ont renoncé à la famille et à la propriété individuelle pour apporter un cœur plus libre, un dévouement plus entier au soulagement des pauvres, au soin des malades, à l'éducation des enfants, à l'œuvre éminemment sociale de l'immolation et de la prière, à la réhabilitation de tous les déçus de la grâce, de l'honneur et de la vertu.

Je veux espérer, Eminence, que votre voix si autorisée et si calme aura été entendue par le chef de l'Etat dans un esprit de bienveillance et de justice. En tout cas, elle aura appris à la France que nous ne sommes point des rebelles, mais des opprimés ; que, si la plupart de nos communautés religieuses n'ont pas apporté au fisc l'impôt inconstitutionnel qu'il leur réclame, ce n'est pas qu'elles refusent leur part de contribution aux charges de l'Etat, c'est qu'on leur demande plus que le fruit de leurs sueurs et qu'il leur répugne de livrer de leurs propres mains le patrimoine des pauvres et les biens sacrés de l'Eglise ; c'est qu'il leur

paraît plus digne et plus conforme au devoir d'attendre courageusement la mort, que de la prévenir par un suicide volontaire.

Veillez agréer, Eminence, l'hommage de mon bien respectueux dévouement.

† J.-M. FRÉDÉRIC,
Evêque de Viviers.

Adhésion de l'Évêque de Carcassonne.

Eminence,

Le jour même où le télégraphe apporta dans notre Midi le texte de votre lettre à M. le Président de la République, je me fis un devoir d'en donner communication à mes prêtres réunis pour la retraite.

Je le transmis aux fidèles par l'intermédiaire de ma *Semaine religieuse*.

Partout on applaudit à votre haute intervention, partout on acclama votre langage tout à la fois si modéré, si ferme, si courageusement apostolique.

Les consciences catholiques se sentirent un moment soulagées.

Par cet empressement à prolonger l'écho de vos belles et bonnes paroles, n'avez-vous pas deviné mes sentiments ? Ils sont pleinement conformes aux vôtres. Tout autre formule d'adhésion semblerait superflue.

Je sens pourtant le besoin de me faire l'interprète des Congrégations de mon diocèse, et de vous remercier, en leur nom, de votre paternelle sollicitude. Sans nul doute, une entente générale entre toutes les familles religieuses de notre pays aurait eu pour résultat le salut commun. Formant toutes ensemble une pacifique armée, protégées par la Constitution qui nous régit, elles auraient obtenu légalement la modification de la loi d'exception inventée par la secte antichrétienne qui les conduit à la ruine.

Pourquoi faut-il que la division, en se glissant parmi elles, soit venue éclaircir leurs rangs, diminuant leurs forces et compromettant nos légitimes espérances.

Dans votre apostolique tristesse, vous plaidez éloquemment la cause des Congrégations auxquelles un sentiment de justice ne permet pas d'emprunter, pour les porter au fisc, les sommes ruineuses qui leur sont réclamées.

Vous faites appel en leur faveur aux principes du droit public, vous vous efforcez de les soustraire aux rigueurs de l'administration en déclarant avec loyauté qu'il n'entre dans leur attitude aucune pensée de révolte.

Puisse votre grande parole être entendue dans les Conseils de l'Etat !

Puisse le Président de la République, inspiré par ses intentions de bienveillance et de justice pour tous les membres de la patrie française,

obtenir du Parlement une réforme sage, équitable, de loi fiscale.

Puisse-t-il enfin, grâce à l'ascendant souverain de sa haute charge, amener cette pacification des esprits, cette concorde, cette union entre tous, dont la France éprouve si grand besoin !

Quoi qu'il arrive, Eminence, vous aurez bien mérité de l'Eglise et du pays.

Daignez agréer, etc.

† FÉLIX-ARSÈNE,
Evêque de Carcassonne.

Adhésion de l'Archevêque de Chambéry.

Chambéry, le 17 octobre 1895.

Eminentissime Seigneur,

Le 16 mars dernier, je regardais comme un devoir de m'associer à la démarche que venait de faire Votre Eminence auprès de M. le président de la République pour lui exposer les graves périls qui menaceraient les Congrégations religieuses et avec elles toutes leurs œuvres, si la loi dite d'abonnement était votée par les Chambres.

Aujourd'hui, que votre entretien d'alors avec le chef de l'Etat a été confié au public par votre lettre du 29 septembre, comment hésiterais-je à lui renouveler ma pleine et entière adhésion ?

Cette lettre, si mesurée dans la forme et si fortement motivée, n'est-elle pas un appel loyal à la concorde et à la justice du pays ? Elle ne réclame pour nos Congrégations ni privilège ni exemption d'aucune sorte, mais le droit de vivre dans les conditions de tous les autres citoyens, et la liberté d'embrasser tous les dévouements sans être, pour ce fait, mises hors la loi.

Est-il revendication plus légitime, en est-il dont le succès serait plus profitable non seulement à la religion, mais à l'Etat lui-même ? Car l'opinion finit toujours par se retourner contre ceux qui la bravent, et les excès du pouvoir n'ont qu'un temps. A l'une et à l'autre, Votre Eminence a fait entendre la parole qui convenait à un évêque et à un Français. Cette parole, patriotique et évangélique tout ensemble, si elle n'est pas immédiatement efficace, aura du moins un écho dans les consciences droites et y fera germer tôt ou tard des résolutions salutaires.

Daigne, Votre Eminence, agréer, etc.

† FRANÇOIS,
Archevêque de Chambéry.

*
* *

Les *Semaines religieuses* de Rennes, Blois, Luçon, Saint-Flour, Le Puy, Moulins annoncent que NN. SS.

les archevêques et évêques de ces diocèses ont, soit par lettre, soit en passant à Paris, exprimé au cardinal Richard leur pleine et entière adhésion pour sa lettre au président.

LETTRE DE Mgr PERRAUD

A l'exemple de S. Em. le cardinal-archevêque de Paris, S. G. Mgr Perraud, évêque d'Autun, membre de l'Académie française, vient d'adresser au président de la République cet éloquent appel :

Paray-le-Monial, 11 octobre 1895.

Monsieur le président de la République,

La France a tressailli d'une patriotique allégresse quand elle a lu la noble et émouvante dépêche adressée par son Gouvernement au général Duchesne, pour le féliciter de la prise de Tananarive et remercier avec lui les troupes du corps expéditionnaire de Madagascar.

C'est une de ces circonstances trop rares, hélas !, parmi nous, où les dissentiments s'apaisent, où tous les cœurs se sentent battre à l'unisson, où des millions d'âmes ne forment plus qu'une seule âme.

La Providence permet que cette heureuse nouvelle nous arrive presque à la veille de l'application d'une loi qui a soulevé les objections les plus fortement motivées de la part d'hommes très compétents, très désintéressés, dont on ne saurait suspecter l'attachement aux institutions républicaines.

Ne serait-il pas bien désirable de ne pas troubler la joie si légitime causée au pays par le succès de nos armes à Madagascar, et pour cela, de surseoir à l'exécution de cette loi ? On donnerait ainsi le temps à nos législateurs d'en étudier de nouveau l'économie, les dispositions, les conséquences et la possibilité de la fonder dans une loi plus générale, qui, au lieu de viser une seule catégorie de citoyens, en raison de l'habit qu'ils portent et du genre de vie qu'ils ont librement adopté, réglerait les droits de succession d'une façon uniforme et en conformité parfaite avec le principe de l'égalité de tous devant l'impôt.

Il ne saurait entrer dans notre pensée, monsieur le président, de vous demander de sortir de la Constitution et d'abroger de votre propre autorité une loi régulièrement issue du vote des deux Chambres. Mais nous osons vous solliciter d'intervenir auprès du Parlement, pour obtenir de lui, par les voies constitutionnelles, un délai de quelques mois, provisoirement suspensif de la loi du 16 avril. On épargnerait ainsi au pays, qui a tant besoin d'apaisement et de concorde, le renouvellement possible de scènes douloureuses et de conflits dont les ennemis du bien public

et de la prospérité nationale peuvent être seuls à se réjouir.

Je n'oublierai jamais, monsieur le président, avec quel élan, avec quelle généreuse spontanéité, vous compatissiez, il y a huit mois, à un grand deuil de ma famille diocésaine. Vous inauguriez votre récente élection à la première magistrature de la République en vous faisant représenter aux funérailles des victimes de Montceau-les-Mines, et en secourant abondamment les veuves et les orphelins.

De quelle reconnaissance ne seraient pas pénétrés à votre égard tous les Français, vraiment amis de la liberté, si, grâce à vous, se fermait enfin l'ère qui a trop longtemps duré des dissensions religieuses; si, tandis que nous nous apprêtons à remercier Dieu d'avoir couronné par la victoire la patience et la vaillance de nos soldats, nous avons le bonheur de voir s'embrasser fraternellement dans notre chère France la justice, qui est le fondement nécessaire de l'ordre, et la paix, qui est le fruit de la justice.

J'ai l'honneur de vous offrir, monsieur le président de la République, l'hommage profondément respectueux de mon humble dévouement.

† ADOLPHE-LOUIS,
Evêque d'Autun.

Adhésion de l'Evêque de Nîmes.

Nîmes, 15 octobre 1895.

Vénéré Seigneur,

Je ne puis résister au plaisir de vous féliciter après avoir lu la lettre si simple, si loyale, que vous venez d'écrire à M. le président de la République.

Nul doute qu'elle ne réponde aux sentiments du chef de l'Etat, tels qu'il les a fait paraître depuis son élévation au pouvoir.

Si vous ne pouvez déterminer le président de la République pour des raisons que vous indiquez, à prendre auprès des Chambres françaises l'initiative que nous souhaitons tous, du moins votre langage aura certainement ému les sénateurs et les députés.

Pendant le séjour qu'ils viennent de faire au sein des populations desquelles ils détiennent leur mandat, ils auront certainement constaté l'émotion causée dans la France entière par la loi du 16 avril; peut-être alors consentiront-ils à la modifier, de manière à ce qu'elle n'atteigne plus une seule catégorie de personnes coupables de se dévouer au bien des pauvres et à l'éducation des enfants.

Jamais en France, dans les rangs des classes véritablement religieuses et absolument chré-

tiennes, on n'a refusé et l'on ne refusera de se soumettre à une loi juste et égale pour tous, cette loi portât-elle avec soi l'impôt le plus onéreux. Quel impôt plus onéreux que celui du sang!

Nos généraux, nos vaillants soldats de Madagascar viennent de le payer avec magnanimité, et nous nous réjouissons tous du résultat obtenu. Et c'est bien l'heure, comme vous le dites, vénéré Seigneur, de s'inspirer à l'égard d'un dévouement quotidien et allant souvent jusqu'au sacrifice de la vie, d'une condescendance qui rendra ce dévouement plus absolu à tous les intérêts de la France et de la République.

Agréé, etc.

† JEAN-ALFRED
Evêque de Nîmes.

UNE VOIX D'ALSACE-LORRAINE

Nous aimons en France, surtout nous autres catholiques, à entendre ce que pensent nos frères d'Alsace-Lorraine de notre situation. Ecoutons donc :

L'Elsässer, un des grands organes catholiques d'Alsace, rédigé par deux prêtres de talent, MM. les abbés Ferber et Muller-Simonis, parlant de la lettre des cinq dit ce qui suit :

« La lettre des cinq dit qu'à l'heure même où nous sommes, des considérations semblables et non moins graves avaient déterminé l'épiscopat français à laisser exécuter la loi sur les fabriques, et la lettre ajoute qu'il fallait plier devant une nécessité inéluctable. Eh bien ! oui jusqu'à présent, l'Eglise a, en France, constamment plié, mais chaque fois, elle ne s'est attirée que des nouvelles lois hostiles. Si l'exemple des cinq était suivi par les autres Congrégations, la loi sur l'accroissement serait bien vite suivie par celle sur les associations, qui est déjà en préparation. Cette loi ferait bien vite disparaître de France toutes les Congrégations, et même l'Eglise. Heureusement, la plupart des Congrégations résisteront, et le peuple se rendra exactement compte de la vraie situation.

« Tant que l'Eglise, les autorités ecclésiastiques et les Congrégations plieront, les ennemis de l'Eglise redoubleront leurs coups et feront ainsi croire au peuple que tout est pour le mieux. Par contre, la résistance des Congrégations réveillera ce même peuple, qui ne juge que d'après les faits. »

CEUX QUI CAPITULENT

Voici maintenant la lettre des cinq Congrégations qui se soumettent. Pour atténuer l'effet déplorable de leur capitulation, elles l'ont rédigée sous forme d'une lettre au Souverain Pontife :

Lettre adressée au Souverain Pontife par les Supérieurs généraux des congrégations de Saint-Lazare, de Saint-Sulpice, des Missions étrangères, des PP. du Saint-Esprit, des FF. des Ecoles chrétiennes.

Très Saint-Père,

Les sous signés : Supérieur général de la Congrégation des prêtres de la Mission de Saint-Lazare et des Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul, Supérieur général de la Compagnie de Saint-Sulpice, Supérieur du séminaire de la Société des Missions Etrangères, Supérieur général de la Congrégation des Pères du Saint-Esprit, Supérieur général de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes, croient remplir un devoir en soumettant à Votre Sainteté, avec l'expression de leur religieuse vénération et de leur filiale obéissance, les résolutions auxquelles ils se sont arrêtés à l'égard de la loi du 16 avril dernier sur la taxe d'abonnement, et les motifs qui les ont déterminés.

Dans cette nouvelle et redoutable épreuve imposée aux Congrégations religieuses de France, au milieu du trouble causé par cette crise douloureuse, en face des lourdes responsabilités qui pesaient sur eux devant l'Eglise et devant la France, c'est avant tout dans les directions pontificales que les soussignés ont cherché et ont trouvé les lumières et la force dont ils avaient besoin.

Votre Sainteté a déclaré à diverses reprises aux Congrégations religieuses, directement ou indirectement, par l'organe de l'Eminentissime et Révérendissime cardinal secrétaire d'Etat, qu'Elle a entendu et qu'Elle entend leur laisser entière liberté de prendre, vis-à-vis la loi du 16 avril 1895, l'attitude qu'elles estimeront convenir le mieux à la défense de leurs intérêts respectifs (Lettre du 24 août à S. G. Mgr l'archevêque de Lyon) ; que l'uniformité de conduite, conseillée en termes généraux et non imposée, doit s'entendre, comme il est naturel, dans un sens non absolu mais relatif, c'est-à-dire autant que cette uniformité est compatible avec la situation juridique dans laquelle se trouvent ces Congrégations, et avec les intérêts spéciaux qu'elles ont à sauvegarder, sur lesquelles choses il appartient à ces mêmes Congrégations de se prononcer (Lettre du 7 septembre à S. Em. le cardinal archevêque de Bordeaux) ; et que chaque Supérieur peut

en sûreté de conscience prendre telle détermination qu'il jugera la plus convenable à l'intérêt de sa Congrégation (Lettre du 26 septembre 1895 à M. le Supérieur de la Congrégation de Saint-Lazare).

Ces réponses de Votre Sainteté, plusieurs fois répétées, nous ont assuré une liberté que plusieurs nous déniaient ou nous contestaient. Elles ont clairement établi que la détermination à prendre dans les circonstances difficiles que nous traversons n'était point une question de justice ou de conscience, mais de prudence. Elles nous tranquillisent en nous donnant à entendre que veiller à la conservation de nos intérêts et de nos œuvres, ce n'est nullement, et à aucun degré, ni désertier, ni compromettre les intérêts supérieurs de l'Eglise, mais plutôt les servir de notre mieux et comme il nous appartient de le faire dans l'accomplissement de notre mission.

C'est à la lumière de ces réponses du Saint-Siège et en respectant chez les autres la liberté que nous réclamons pour nous-mêmes, que nous avons mûrement examiné les résolutions que nous avions à prendre dans notre situation particulière au regard des lois de notre pays.

Les Congrégations reconnues se trouvent, en face de la loi du 16 avril 1895, dans cette alternative, ou de subir la loi, ou d'y résister.

La résistance, par le conflit qu'elle ferait naître avec les pouvoirs publics, expose les Congrégations à des périls dont la réalité et la gravité ne sont que trop évidentes. Ce n'est pas seulement d'amendes énormes qu'elles seraient frappées ; par le retrait de l'autorisation qu'une loi peut prononcer, par la dissolution et par l'expropriation qui en seraient la suite, c'est leur existence même qui est en jeu.

Du moment que la conscience n'impose pas un tel sacrifice, nous ne croyons ni pouvoir, ni devoir compromettre dans une aventure sans issue, les intérêts spéciaux confiés à nos Congrégations, et que Votre Sainteté recommande avant tout de sauvegarder, en allant, sans moyens de défense, au-devant des coups qui les atteindraient.

Ces intérêts spéciaux, ce n'est pas la conservation des biens temporels, quelque légitime que puisse être cette sollicitude, c'est avant tout et par-dessus tout la conservation de la vie religieuse de nos Congrégations et le maintien de leurs œuvres, dont ces biens sont la condition matérielle et l'instrument indispensable.

Ces œuvres séculaires représentent des intérêts spirituels de premier ordre, non seulement pour l'Eglise de France, mais aussi pour l'Eglise universelle : l'éducation du clergé,

la propagation de la foi parmi les infidèles, l'instruction chrétienne de l'enfance, le ministère de la charité catholique auprès des malades, des pauvres et des orphelins.

Les Congrégations qui ont reçu, de l'Eglise et de leurs saints Fondateurs, l'honneur et la responsabilité de cette mission, et qui ont la charge de tant d'âmes à conduire à Notre-Seigneur Jésus-Christ, considèrent que leur premier devoir est de veiller à la sauvegarde de ces intérêts sacrés. Il est trop évident que subir la loi du 16 avril, est aujourd'hui pour elles le seul moyen d'atteindre ce but suprême.

A l'heure même où nous sommes, des considérations semblables et non moins graves déterminent NN. SS. les évêques de France à laisser exécuter la loi sur les Fabriques qui n'est pas moins dommageable à l'Eglise que la loi d'abonnement.

Mais en pliant devant une nécessité inéluctable, les Supérieurs soussignés ont à cœur de déclarer à Votre Sainteté, que si les Congrégations subissent la taxe d'abonnement, elles n'acceptent pas pour définitive la législation fiscale dirigée contre elles. Les Congrégations ne réclament aucun privilège, elles ne refusent pas, elles n'ont jamais refusé d'acquitter les charges fiscales également supportées par tous les citoyens ; mais d'accord avec l'Episcopat tout entier, nous protesterons contre le régime d'exception créé par les lois de 1884 et de 1895, que les catholiques ne sont pas seuls à réprocher. Nous ne cesserons d'en demander par les voies constitutionnelles une revision équitable et, pour obtenir ce retour au droit commun, nous avons confiance dans l'esprit de justice de notre pays.

Le pays sait que les religieux confondent, dans le même dévouement et le même amour, l'Eglise à laquelle ils sont consacrés et la patrie dont ils sont les enfants ; il sait qu'au dedans et au dehors de ses frontières, la France trouve en eux des serviteurs désintéressés et passionnés de sa grandeur. Les distinctions honorifiques accordées par le chef de l'Etat à des membres des Congrégations attestent que ces services forcent la reconnaissance publique.

La loi de 1895, malgré ses injustifiables rigueurs, constitue par certaines de ses dispositions, comparativement aux lois antérieures, un tempérament encore bien insuffisant, dans lequel les Congrégations espèrent voir le gage de la réforme législative plus complète à laquelle elles ont droit.

Par son Encyclique mémorable du 16 février 1892, Votre Sainteté exhortait instamment, non pas seulement les catholiques, mais tous les Français honnêtes et sensés, à s'unir pour consacrer leurs forces à la pacification de la patrie, et pour combattre, par tous les moyens

légaux et honnêtes, les abus de la législation.

La revision des lois injustes portées contre les Congrégations est une des conditions essentielles de cette pacification qui est le vœu de tous les bons citoyens. Les Congrégations ne se laisseront pas de poursuivre ce but par les moyens que Votre Sainteté leur a indiqués jusqu'à ce qu'elles aient obtenu le seul privilège qu'elles réclament, la liberté de travailler, sous l'égide du droit commun, à la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au salut des âmes, au triomphe de la religion et au bien de la patrie, qui en est inséparable.

Tels sont, Très Saint-Père, dans ces graves et douloureuses circonstances, les sentiments qui ont inspiré la conduite des Supérieurs soussignés. Ils ont eu avant tout le désir et ils ont la confiance de s'être conformés aux directions pontificales, et, prosternés humblement aux pieds de Votre Sainteté, ils sollicitent de sa bonté paternelle pour eux-mêmes, pour leurs Congrégations et pour leurs œuvres, la bénédiction apostolique.

A. FIAT, supérieur général de la Congrégation de la Mission et des Filles de la Charité.

CARTIER, supérieur général de Saint-Sulpice.

GRISARD, assistant général des Pères du Saint-Esprit.

AMBRUSTER, supérieur du Séminaire des Missions Etrangères.

FR. JOSEPH, supérieur général de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes.

Paris, en la fête du Saint-Rosaire, 6 octobre 1895.

Consummatum est

Sous ce titre, nous lisons dans la *Libre Parole* :

Ribot obtient ce que Bismarck n'avait pas obtenu en 1870.

Le chancelier disait en rentrant chez lui : « Notre succès est incomplet, nous n'avons pas vaincu le clergé français. »

Ribot voit à ses pieds, non pas le clergé français dans son ensemble, mais cinq congrégations d'hommes qui passaient pour représenter dans sa perfection la vertu sacerdotale et religieuse.

Dans sa lutte impie contre l'Eglise, la Franc-Maçonnerie n'avait pas encore remporté pareil triomphe. Elle peut maintenant tout oser, la brèche est ouverte aux murailles du sanctuaire.

Je me trompe peut-être. Qui sait si les roseaux ne résisteront pas mieux que les chênes ? Il n'est pas rare de voir les forts tomber plus vite que les faibles.

Quoi qu'il en soit, c'est une défaite à laquelle je ne pouvais pas croire. Ribot, pourtant, l'avait annoncé du haut de la tribune. Savait-il d'avance

que ces Sociétés si renommées étaient mûres pour la capitulation ?

J'ai signalé l'ardeur singulière avec laquelle l'abbé Naudet a prêché l'acceptation du programme maçonnique. Il paraît que M. l'abbé n'était que l'organe des cinq congrégations prêtes à se soumettre.

Conçoit-on dans des prêtres éducateurs du clergé français pareil aveuglement ?

Ils savent que la législation fiscale est impie dans son but et sacrilège dans ses moyens.

Ils enseignent que les complices d'une mauvaise action en partagent la responsabilité.

Ils ont lu dans les encycliques que c'est un crime d'obéir à une loi préjudiciable aux intérêts religieux d'une société.

Et voilà que, placés en face d'une loi impie, sacrilège et anticonstitutionnelle, en face de la France menacée dans son christianisme, ces prêtres modèles du clergé et défenseurs obligés des droits et de la liberté de l'Eglise discutent, biaisent, empruntent les arguties des légistes, fatiguent Rome de leurs sollicitations afin d'obtenir du Pape l'ordre ou au moins la permission de baisser pavillon devant les sectaires.

Ils ont reçu une réponse terrible qui change absolument la situation des catholiques français. Jusqu'ici Léon XIII s'était opposé à toute lutte ouverte contre les pouvoirs publics ; il avait fait à la paix toutes les concessions possibles ; il avait porté jusqu'aux dernières limites la patience et l'esprit de conciliation.

On a reproché amèrement cette attitude à Sa Sainteté. On a répété à satiété : Ah ! si nous avions résisté plus tôt, les Francs-Maçons ne seraient pas nos maîtres. Quel malheur que Léon XIII ait été si bon ! Quelques-uns disaient si complaisant.

Une nouvelle lutte s'engage. Le premier mouvement de tous est de relever le gant. On s'enflamme, on veut enfin arracher l'Eglise aux despotes qui l'oppriment. L'enthousiasme est général. C'est une nouvelle croisade.

Puis, les sages réfléchissent. On écrit à Rome. On demande : Faut-il résister ? Est-ce que nous ne pourrions pas nous soumettre encore une fois sans engager les principes essentiels ?

Que répond Léon XIII ? Vous êtes libres ; étudiez la question et faites ce que vous jugerez le meilleur.

Comment, disent les sages avec inquiétude, le Souverain Pontife ne commande pas de payer ! — Non. — Mais il le permet au moins !

Et les voilà partis en guerre pour essayer de prouver qu'il est mieux de se soumettre que de

résister, et que ceux qui paieront suivront la vraie pensée du Pape et lui seront agréables.

Peine perdue, la légende est finie et l'histoire commence. On sait maintenant quelle est la source vraie de toutes ces défaillances qui scandalisent les Catholiques et étonnent même les libres penseurs. On sait que si les membres du clergé français voulaient s'entendre et affronter le danger, ils pourraient lutter tout aussi bien que les Allemands et les Belges.

« Le Pape nous laisse libres » répètent certains religieux ! Oui, vous êtes libres, par conséquent responsables de vos déterminations. Vous ne pourrez plus jouer le rôle intéressant et facile de soldats frémissants, qui brûlent de se dévouer, et dont le courage est enchaîné par les ordres d'un chef trop prudent.

Le Pape refuse d'ordonner la soumission et il permet la résistance ; c'est un pas en avant.

S'il ne jugeait pas la résistance utile et même nécessaire, s'il connaissait un autre moyen de sauver le catholicisme en France, pourrait-il dire aux religieux : Je vous laisse libres de résister ? Non, car c'est un moyen extrême, très dangereux, auquel on ne peut recourir qu'en cas de nécessité.

Malgré cette liberté de combattre, cinq grandes congrégations viennent de capituler devant l'ennemi.

Elles ont fait part au public de leur soumission, par une lettre au Souverain Pontife. Ce faire part, triste comme une lettre de décès, ne donne pas une haute idée de ses auteurs. Les motifs allégués sont ceux qui traînent dans les journaux depuis deux mois. Pas un ne tient debout. C'est au-dessous de la capitulation de Bazaine, mais dans le même genre.

Ces congrégations se réservent pour des circonstances meilleures, et sacrifient l'avenir pour un instant de repos. Elles mettent leurs œuvres en avant comme Bazaine mettait l'intérêt de la France, et elles nous disent avec une simplicité stupéfiante : Cette détermination n'est pas pour nous une question de conscience, mais une question de prudence.

Plus de prudence que de conscience, voilà le mot de la situation. La prudence humaine imposant silence à la conscience chrétienne et la remplaçant.

Comprenez - vous maintenant pourquoi les Francs-Maçons et les Juifs dictent des lois au clergé français si estimable pourtant, et parfaitement capable de se défendre s'il avait d'autres chefs ?

Et ces bons religieux pleurent leur honneur compromis, nous dit le tendre abbé Naudet.

S'ils sont décidés à marcher dans la voie où ils viennent de s'engager, ils ont raison de pleurer. En supposant même un retour à des idées meilleures, ils devraient pleurer encore, car il est des fautes dont le souvenir ne s'efface jamais.

EDMOND TURQUET.

La Campagne de la « Croix ».

Pendant que le *Monde*, qui avait d'abord prêché vivement la résistance, faisait tout à coup volte-face et poussait avec non moins d'ardeur à la soumission, la *Croix* restait inébranlable; cette courageuse attitude a valu aux RR. PP. de l'Assomption les plus violentes injures de la *Lanterne*, mais d'autre part la précieuse lettre de félicitation que voici, de S. G. Mgr Gouthé-Soulard :

ARCHEVÊCHÉ D'AIX, ARLES ET EMBRUN

Aix, le 15 octobre 1895.

Mon très Révérend Père,

Je vous félicite de nouveau de votre imperturbable vaillance à défendre le droit, la justice et l'honneur de la France, qui ne fut jamais une voleuse.

Personne n'est autorisé à vous dire qu'il est temps que vous cessiez d'exercer pression sur nos communautés pour les amener à l'attitude passive.

Si vous exercez pression, c'est celle de la raison, du bon sens, de l'équité. Vos articles, que je lis chaque jour, sont fortement motivés, tant pis pour les sourds qui ne veulent pas entendre !

Dès le début, vous n'avez eu, vous, qu'un chemin : Celui de la ligne droite, c'est le seul bon. Le bon Dieu n'a jamais biaisé.

Bien à vous, mon cher Père, avec entier dévouement et abondantes bénédictions.

† XAVIER,
Archevêque d'Aix.

Les Eudistes et le cardinal Parocchi

On sait que les RR. PP. Eudistes, qui ont de nombreuses maisons et qui sont au nombre des congrégations reconnues, se sont néanmoins prononcés pour la résistance. Leur supérieur général, le R. P. Le Doré a publié même, dans la *Croix*, un long mémoire exposant toutes les raisons qui militent en faveur de l'attitude passive.

Or, dans la revue *le Saint-Cœur de Marie*, n° du 15 octobre, nous lisons une très belle lettre adressée au R. P. Le Doré par le cardinal Parocchi, qui, en même temps que cardinal-

vicair de Léon XIII, est protecteur de la congrégation des Eudistes.

Voici cette lettre; elle est concluante et indique nettement quelle est la pensée de Rome au sujet de l'attitude que toutes les congrégations auraient dû prendre :

Rome, le 17 septembre 1895.

Mon bien cher Père,

La petite, mais vaillante congrégation des Eudistes, dont je suis fier d'être le protecteur, vient de me donner une nouvelle preuve de l'excellent esprit qui l'anime.

Vous ne vous faites sans doute aucune illusion sur le sort qui vous attend en suite de la résistance passive que vous allez opposer. Mais pour défendre les droits et l'honneur de l'Eglise, vous êtes prêts à tout. Dieu est plus fort que tout.

C'est par la persécution et le martyre qu'on arrive à la gloire dans le ciel, et même au triomphe sur cette terre.

Agréez, mon bien cher Père, ma bénédiction spéciale pour vous et pour tous vos fils, qui sont aussi les miens.

Tout vôtre en Jésus-Christ,

† L.-M.,
Cardinal protecteur.

Maintenant, attendons les événements, et, tout en applaudissant et soutenant les religieux qui font courageusement face aux persécuteurs, organisons-nous pour prendre l'offensive contre la Franc-Maçonnerie, auteur de tout le mal.

Là est le salut. *Et delenda est Carthago...*

Le complot franc-maçonique et le droit d'accroissement, par un patriote, GABRIEL FRANÇAIS. S. Em. le cardinal archevêque de Paris, dans sa lettre récente (29 septembre 1895) au président de la République, dit : « Partout, on est las de la persécution religieuse que les sectes maçoniques dirigent contre l'Eglise depuis vingt ans... La France est chrétienne et veut rester chrétienne, les sectes maçoniques voudraient la déchristianiser en la soumettant à des lois contraires à ses véritables intérêts. Pour tout esprit clairvoyant, la loi du 16 avril (dite d'abonnement), se rattache à un ensemble de dispositions législatives destinées à enchaîner la liberté religieuse. Nous avons vu ces dispositions se succéder dans le cours des dernières années suivant un programme que l'on ne se donne plus la peine de dissimuler. »

Le complot franc-maçonique ne fait que démontrer, par des preuves documentées, la vérité de ces paroles du cardinal archevêque. On y donne aussi la liste de nos députés de la Chambre en signalant ceux qui ont voté contre les religieux.

En somme, excellente brochure de combat qu'il faut répandre le plus possible pour préparer dès maintenant le terrain électoral. En vente à la Maison de la Bonne Presse, 8, rue François I^{er}, à Paris. Prix : 25 centimes.

La Neuvaine Eucharistique

Nous avons reçu en communication les bonnes feuilles de la brochure que Miss Vaughan fait paraître sous ce titre (1). C'est la neuvaine que la pieuse convertie de Jeanne d'Arc a faite au couvent, en actions de grâces de sa première communion, du 25 août au 2 septembre. Chaque jour est consacré à la méditation devant le Tabernacle, et cette méditation se termine par un acte de contrition, un acte d'amour et une aumône.

Les conseillers ecclésiastiques de la nouvelle Jeanne ont été bien inspirés en lui conseillant de publier ces pages, qui sont des plus édifiantes. Voilà un petit livre qui est appelé à faire beaucoup de bien ; il ne peut qu'exciter les fidèles à la piété et aux bonnes œuvres.

Nos lecteurs en jugeront par les méditations des 3^e, 4^e et 5^e jours, que nous reproduisons ici, avec l'autorisation de l'auteur.

RÉPARATION

DE

L'Egoïsme des Cœurs durs.

Dans le Tabernacle, bien-aimé Jésus, vous demeurez invisible ; mais afin d'être parmi nous sous une forme visible, vous avez voulu vivre aussi dans le pauvre.

« Ce que vous aurez fait au moindre des miens, avez-vous dit, c'est à moi-même que vous l'aurez fait. » (Math., XXV, 40).

Ainsi, ce malheureux, abandonné de tous, qui se meurt de misère sur un grabat, cet indigent sans travail et malade, ô bon Jésus, c'est vous.

Vous nous avez donné l'Eucharistie, pour que notre humanité consommât son union avec votre Divinité, et vous revivez dans le pauvre, pour éprouver notre amour..... Celui qui vous aime soulagera vos souffrances.....

Et vous voilà donc, ô mon Dieu : maître de toutes choses, vous manquez de tout ; vous qui avez allumé le soleil et qui faites pousser le blé, vous avez faim ; vous qui perforez le rocher d'où jaillit la source d'eau vive, vous l'auteur des rivières et des fleuves, vous avez soif ; vous qui habillez la nature entière des parures les plus riches, vous êtes sans vêtement ; vous qui avez pour palais l'immensité de l'univers, vous êtes l'exilé, pourchassé par le malheur, et vous ne savez où trouver un asile ; vous qui êtes la vie des mondes, l'énergie vivifiante des astres, la santé des étoiles, vous géissez dans la douleur, vous

agonisez dans la maladie ; vous qui êtes la vertu par excellence, l'innocence même, l'ennemi du péché, vous le roi de gloire, vous acceptez les souffrances de la prison, les fers de la captivité, et, plus lamentable encore, les tortures morales de l'ignominie !

Et les cœurs durs ne vous reconnaissent point dans ces tribulations ! L'égoïsme passe à côté de vous, ô Jésus, sans vous secourir, sans penser à alléger vos peines. Les mauvais riches ne vous abandonnent même pas les miettes de leur table.

« J'ai eu faim, leur direz-vous au jour de la justice, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais proscrit, et vous ne m'avez pas recueilli ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais malade, j'étais en prison, et vous ne m'avez pas visité. »

*
*
*

Heureux, ô mon Dieu, ceux qui croient votre parole et l'observent ! heureux ceux qui savent vous reconnaître dans cette autre vie cachée !

Car vous êtes toutes les misères, et tous les misérables sont de nouveaux Christs souffrants.

Vous êtes, Seigneur Jésus, le pauvre mineur qui, payé d'un maigre salaire, privé de la lumière du jour, fouille les entrailles de la terre pour en extraire la houille, s'exposant aux terribles explosions du grisou.

Vous êtes cet enfant du peuple qu'on rapporte blessé à l'humble logis : maçon tombé d'un échafaudage, ou couvreur, du haut d'un toit ; chauffeur, dont la machine a éclaté ; soldat du devoir, accouru pour l'extinction d'un incendie et retiré à demi-mort sous l'écrasement des poutres enflammées.

Vous êtes cette famille de travailleurs victimes, forçats de l'usine ou de l'atelier, cette famille où l'époux et l'épouse, séparés par les exigences du gagne-pain, rentrent le soir dans la chambre humide, harassés de fatigue, n'ayant jamais assez de quoi nourrir leurs cinq ou six petits enfants ; vous êtes ce père, qui, dans l'ardente fournaise de la verrerie, s'épuise à souffler le cristal, et cette mère, qui, à la fabrique d'allumettes, dépérit, de mort lente et affreuse, au contact du phosphore manipulé ; vous êtes ces pauvres petits êtres en haillons, à qui père et mère, toujours dans les silencieuses larmes, s'exténuant et se privant, ne peuvent donner que pain noir, mauvaise soupe faite à la hâte et pommes de terre à demi-moies.

Vous êtes ce vieillard, aux cheveux blancs et aux mains tremblantes, délaissé ou ayant perdu successivement tous les siens, qui vit solitaire,

(1) *La Neuvaine Eucharistique pour réparer*, par Miss Diana Vaughan (Jeanne-Marie-Raphaëlle) ; in-18 de 144 pages. Prix : 0 fr. 60 ; et franco, 0 fr. 70. A. Pierret, éditeur, 37, rue Étienne-Marcel, à Paris. — On peut également, pour avoir l'ouvrage, s'adresser aux bureaux de la *Revue Mensuelle*.

sans appui, de l'intermittente pitié de quelques voisins, sentant chaque jour diminuer ses forces, accablé par les infirmités qui s'aggravent, n'ayant plus sur terre aucune espérance.

Vous êtes cette plébéienne orpheline, recluse de l'étroite mansarde, sans frère, sans époux, sans autres amis que les quelques fleurs achetées au jour de la fête de la Sainte, sa patronne, et dont elle a orné sa minuscule fenêtre; cette ouvrière de Hood, qui travaille, travaille, travaille, jour et nuit assise, les paupières lourdes et rougies, faisant sans cesse courir le fil et l'aiguille, de ses doigts amaigris et roidis par la fatigue; elle coud sans trêve, pauvre, affamée, en guenilles, sous le rude aquilon de décembre comme au souffle éternel du brûlant été; elle coud, dès le matin, tandis que retentit au loin le chant du coq et jusqu'à ce que les étoiles brillent dans le ciel, et la tâche quotidienne, il s'en faut bien, hélas! n'est pas encore accomplie; elle coud, pendant que les autres se reposent, jusqu'à ce que le vertige la prenne, jusqu'à ce que ses yeux s'obscurcissent, jusqu'à ce qu'elle tombe anéantie sur sa couture, et dans le songe de sa lassitude, l'épuisant travail la poursuit encore, et le linge qu'elle cousait lui semble être son linceul; elle se réveille, et c'est toujours pour coudre, et la larme qui soulagerait son cœur s'arrête dans sa source amère, car elle ralentirait son travail; dans sa mansarde où n'a jamais flambé le feu, assise sur sa chaise cassée, une croûte de pain sur une table, une couche de paille sur le plancher nu, elle travaille, travaille, travaille, jusqu'à ce que son cœur tourne et que son cerveau se glace, en cette pensée de désespoir: — Comment, hélas! le pain est-il si cher, quand la chair et le sang des créatures humaines sont à si vil prix?

« Ce que vous aurez fait au moindre des miens, a dit Jésus, c'est à moi-même que vous l'aurez fait. »

*
*
*

Les pauvres, nouveaux Christs souffrants, voilà ce que je dois, fidèle à Jésus, graver profondément dans mon esprit.

Oui, mon Dieu, je vous vois en ces humbles résignés, en ces petits, en ces faibles, en ces martyrs d'une société sans foi, au cœur sec et dur. Et, du fond du Tabernacle vers lequel s'élancent les transports de mon adoration, vous me le répétez: « Le pauvre honteux, le vrai pauvre, c'est Moi. »

Misère ignorée, nouvelle vie cachée de Jésus.

Réparons l'égoïsme des cœurs durs; allons à Jésus qui gémit en silence; découvrons sa retraite; soulageons ses peines.

Suivons la pauvre femme qui, au Mont-de-Piété, vient d'apporter, pour l'engagement, un propre paquet de hardes, derniers lambeaux de son trousseau, et qui se l'est vu refuser; montons, après elle, l'obscur escalier de la maison où elle pénètre, dans le triste faubourg. Là-haut, au fond d'un couloir sombre, dans une chambre à l'air vicié, où des bambins chétifs s'étiolent et pâlisent, nous trouverons, cloué sur un lit de douleur, le chef de la misérable famille.

Secourons ces malheureux; c'est Jésus que nous assistons. Donnons notre bourse; c'est Jésus qui reçoit une faible part de ce que sa Providence nous avait attribué dans les biens de ce monde. Nourrissons ces affamés; c'est Jésus qui reprend des forces par cette nourriture, Lui qui se fait d'autre part notre nourriture par la sainte Eucharistie. Asseyons-nous au chevet du pauvre malade, consolons-le, essuyons la froide sueur de son visage; c'est de Jésus que nous essuyons la face, comme autrefois Véronique sur le douloureux chemin du Calvaire.

Faisons le bien, en nous tenant en garde contre les faux Christs. Sauf d'infiniment rares exceptions, le mendiant qui tend la main a pour métier l'exploitation de sa prétendue misère.

Ce n'est pas au coin des rues, ce n'est pas sur la foi d'hypocrites requêtes, que les Sœurs de Charité, si bien douées de l'intelligence du pauvre, découvrent les malheureux.

« Ayez l'intelligence du pauvre et de l'indigent », dit le Psalmiste. Le faux pauvre, qui demande, vole le pain de la charité due au vrai pauvre, à Jésus de nouveau souffrant.

*
*
*

Acte de Contrition.

Seigneur, qui avez pitié des pécheurs, ayez pitié de moi; car je suis grandement coupable... Je ne vous ai point assez recherché sous les haillons du pauvre, quand je pouvais le faire... J'ai assimilé ainsi mon âme à celle des maudits, à qui vous direz: « Retirez-vous de moi, allez au feu éternel... » Dans votre bonté, vous m'avez donné plus que le nécessaire, et je ne vous ai pas restitué tout mon superflu, en vous secourant dans la personne des malheureux, en aussi grand nombre qu'il m'eût été possible...

J'ai commis le crime de l'ingratitude... Vous étiez peut-être tout près de moi, et je n'ai pas tenté de vous trouver... Coupable oui, très coupable j'ai été; vous, Seigneur, vous n'avez pas compté les gouttes de votre précieux sang à verser pour mon salut... Vous vous êtes immolé sur le

Golgotha, en expiation de mes péchés ; chaque douleur de votre longue et cruelle agonie, vous l'avez voulu subir pour que j'aie la foi, pour que je profite de vos mérites, pour que j'obtienne le ciel qui m'était fermé sans votre immolation.

O mon Dieu, que vous êtes bon, et que je suis mauvaise !... Pardon, pardon !... Que d'imperfections je me découvre, chaque fois que je m'examine !... Et à quoi la foi me sert-elle, si je n'observe pas tous vos commandements, si je garde une parcelle de mon superflu, si même je ne m'impose pas des privations pour vous secourir dans votre nouvelle vie cachée ?...

O Jésus, pardonnez-moi ! ne me rejetez pas parmi les maudits ! considérez ma ferme volonté d'être désormais toute à vous, non seulement en adoration, mais aussi en charité, en bonnes œuvres, en vous aimant dans tous vos pauvres que je pourrai secourir....

Vous m'avez donné un guide sûr, un de vos plus saints prêtres pour conseiller et pour directeur. Tant que je ne pourrai pas vous rechercher dans les refuges de la misère humaine, je vous ferai restitution, ô mon Dieu, par les mains de ce guide éclairé et charitable que votre prévoyante sagesse m'a choisi....

Oui, mon Dieu, reprenez votre bien ; mais effacez encore mes péchés, et sauvez-moi !

*
* *

Acte d'Amour.

Entendez-moi, bon Jésus, qui êtes ici présent ; ne fermez pas votre oreille à ma voix aimante et suppliante... Inspirez-moi le bon usage des biens temporels que vous m'avez accordés. Faites que tout ce dont je peux disposer soit employé au soulagement des misères humaines et qu'ainsi les vrais pauvres, qui sont Vous-même, soient secourus...

O Jésus infiniment aimable, vous m'attendrissez par la merveilleuse façon dont vous avez relevé la condition de pauvre... Dire aux hommes, toujours trop enclins à l'égoïsme : « Le pauvre, c'est Moi », oh ! il n'y a que Dieu pour avoir eu cette pensée là... Et vous avez promis de rendre au centuple ce qui est donné par la charité !... Mais, ô mon Dieu, je ne veux pas venir en aide aux malheureux par espoir de nouveaux biens terrestres. Je veux être charitable par amour pour vous ; car je vous aime de toutes les forces de mon âme.

Je vous adore dans votre gloire et je vous aime avec passion dans vos souffrances... Votre croix, Jésus, c'est l'arbre d'amour que vous avez planté

dans mon cœur ; maintenant, aucune force humaine ni diabolique ne l'en déracinera... Hélas ! je le sais, le sage lui-même pêche sept fois par jour, et combien vous attristerai-je encore !... Malgré mon bon ange gardien, qui me soutient dans la lutte contre le démon, que de fois encore je faiblirai, hélas ! et ne serai point digne de vous... Mais je puis même perdre votre grâce par le péché ; jusque dans mon indignité, ô Jésus, mes délices et ma vie, je vous aimerai toujours !...

*
* *

Aumône.

Jésus ! Marie ! Joseph ! trinité de la Sainte Famille ! dirigez mon aumône d'aujourd'hui vers une famille malheureuse... Paisons aujourd'hui sans compter dans notre disponible... Que l'ami de conscience que Dieu m'a donné soit bien inspiré par Lui ; que ses pas aillent vers les plus nécessiteux, vers les plus souffrants ; et que ma main gauche ignore même ce que ma main droite a remis.

RÉPARATION

DES

Péchés d'Impureté

Mon Dieu, voici mon âme toute tremblante devant vous ; je veux, aujourd'hui, vous offrir mon amour, plus ardent que jamais, en réparation des péchés qui se commettent contre vos sixième et neuvième commandements.

Commandements admirables !... Vous nous avez créés, et vous nous avez régénérés par l'eau sainte du baptême. Ce corps, fait à votre image, purifié, de la tache originelle, nous devons le respecter... Enfreindre vos justes et douces lois, Seigneur, en suivant de mauvais instincts, en écoutant l'odieuse voix des démons de luxure, c'est se ravalier au niveau des bêtes, c'est déchoir au-dessous même des plus grossiers animaux... Crime dégradant, infamante honte...

*
* *

« Mon Bien-Aimé est descendu dans son jardin, au parterre des plantes aromatiques, pour se nourrir et y cueillir des lys. » (Cantique, VI, 2.)

Les lys, Jésus, voilà vos fleurs préférées.... Sublime mystère de l'Incarnation ! Oh ! combien il est bon à méditer !...

Dieu s'incarne, lys suprême, en Marie, lys pur entre les plus purs de l'humanité.... *Mater purissima, mater castissima, mater inviolata, mater inte-*

merata !... Et Dieu, au jardin terrestre, veut vivre au milieu des lys !...

Lys exquis, son père adoptif, l'aimable et chaste Joseph, miroir parfait de pureté et d'innocence !... Lys superbe, son précurseur, l'ange du désert, le prophète vierge sanctifié dès le sein de sa mère, le hardi dénonciateur public de l'impureté d'Hérode, le glorieux Jean-Baptiste, martyr de la pureté !... Tendre et suave lys enfin, son disciple prédilectionné, qu'il fait reposer sur sa poitrine sacrée, pendant la dernière cène, Jean, le plus aimé des apôtres, celui à qui il confie Marie, sa mère chérie, à l'heure tragique du dernier soupir sur la croix !...

O Jésus, cueillez, cueillez des lys, aujourd'hui, dans les cloîtres austères, jardins cachés de la pureté humaine ; embaumez-vous de la virginité de vos mystiques épouses, sœurs des Chérubins et des Séraphins.

Par la chasteté, réparons la dégradation des luxurieux... Par la virginité, scellons la divine alliance avec votre âme, ô Jésus....

Les insensés ! en se livrant au vice, ils se donnent à tous les démons.... Ce corps de chrétien, le voici païen, aussitôt que l'impureté le profane ; le voici assiégé, possédé par les diables les plus méchants et les plus vils....

C'est le démon de la cupidité qui se saisit du coupable ; car il faut, pour le débauché, de l'or, encore de l'or, toujours de l'or à semer dans ses orgies.

Le démon de l'hypocrisie et le démon du mensonge viennent aussi s'emparer de l'impur ; le vice honteux a besoin de se dissimuler, et l'hypocrite trompeur, mentant aux hommes, essaie bientôt de mentir à Dieu !...

Il sent sur lui, le misérable, votre regard qui voit tout. Votre divine pureté, ô Jésus, pleure à l'aspect du péché maudit, et vos larmes troublent le vicieux ; mais il ne s'appartient plus, dès qu'il a brisé le frein de ses passions. Il ferme les yeux, en plongeant plus au fond de l'abîme ; les ténèbres s'obscurcissent de plus en plus autour de son âme ; le voilà tout à fait au pouvoir de Satan.

Cupide et menteur, il recherche les sensualités de la table et de la mollesse pour mieux nourrir son vice ; par sa raison désormais sans flambeau, il s'obstine à vouloir se démontrer que vous ne voyez pas son crime, que vous n'existez pas, ô mon Dieu ! ou que son crime est le légitime épanchement de sa nature. Et tandis que son esprit avili s'enfle d'orgueil, son cœur se dessèche : l'impureté ne donne même pas un semblant de

bonheur ; elle tenaille le coupable par la jalousie et l'envie ; toujours mécontent de son sort, il s'aigrit et s'envenime. Maintenant il a perdu la foi, et son âme est la proie de tous les démons qui président aux péchés capitaux.

* *

Voilà pourquoi, ô Jésus, vous pleurez, dès la première chute de l'homme sur la pente de l'impureté, cette chute fût-elle une simple pensée... Ah ! c'est que, sur cette pente, le moindre faux pas peut être une catastrophe.

Voilà pourquoi la réparation des péchés commis contre vos sixième et neuvième commandements doit se faire par l'offrande des cœurs purs, brûlant d'amour pour vous.

Et voilà aussi pourquoi je tremble, mon doux Seigneur, en votre présence.... Quelle présomption, quelle audace de ma part, d'oser vous offrir ce cœur indigne, ce cœur sur lequel Satan a exercé son empire !... Si mes yeux versaient en larmes toutes les gouttes amères de l'Océan, mon âme pourrait-elle par là être lavée de la diabolique souillure ?... Hélas ! ô mon bon Maître, il me semble que je ne me consolerais jamais d'avoir été l'aveugle servante de votre plus haineux ennemi.... Et cependant, c'est vous qui m'avez appelée ; c'est vous qui m'appellez encore ; c'est vous qui me rendez le calme, quand la désespérance s'appesantit sur moi.... Mais le lys du diable est-il un lys ?... Jésus, Jésus, me cueillerez-vous ?

* *

Elles soupirent, vos virginales épouses, et leurs soupirs montent au ciel.... Oh ! vous souriez d'amour, en contemplant ces puretés réparatrices... Voilà, époux céleste, les cœurs dignes de vous...

Qu'elles sont heureuses et qu'elles sont grandes dans leur pieuse virginité !... Lys du jardin terrestre, elles s'élèvent vers votre radieux soleil de bonté ; elles ne craignent pas votre œil de justice ; elle savent que leur divin époux a la royauté éternelle, la souveraine domination de l'univers, et la sainte fierté de vous avoir été consacrées leur est permise.

Elles ne sont point envahies par les affres du doute ; leur virginité est le triomphe de la foi !

Elles foulent aux pieds les décevantes joies du monde ; leur virginité est le triomphe de l'espérance !

Insatiables de tendresse, elles échangent leur cœur avec celui du Dieu bien-aimé, seul infiniment aimant et fidèle ; par le mystère de l'amour divin,

elles sont chacune la plus aimée et la plus aimante de toutes les épouses ; elles ont en partage le sublime idéal de l'amour, l'amour épuré et glorifié par l'adoration de l'Être aimé, l'amour sans mesure et vaste comme l'immensité des cieux ; leur virginité est le triomphe de l'amour !

*
*

Oh ! puisse l'amour des vierges du Seigneur réparer les crimes du vice ! puissent ces pures flammes dissiper les asphyxiantes et salissantes fumées de la luxure !

Tirez de l'abîme les esclaves du péché honteux, ô Jésus !... Donnez-leur le secours de votre grâce, afin que, levant un moment les yeux vers les splendeurs d'En-Haut, ils prennent le courage de briser leurs chaînes.

Car vous êtes si bon, ô mon Dieu, que vous accueillez quiconque se repent ; vous purifiez même la Samaritaine pécheresse. Auprès de Jean, le disciple prédilectionné, vous placez Madeleine à l'ombre de votre croix expiatrice ; à Madeleine en pleurs et purement aimante, votre amour ouvre toutes grandes les portes du ciel, comme à la virginité.

Acte de Contrition.

Me voici bien confuse, ô mon Souverain Maître. Quelle indignité est la mienne !... Je m'accuse et j'ai mérité tout châtement... Je me déteste, vous ayant si souvent attristé... Je me fais horreur, quand je repasse en ma mémoire mes péchés... Oh ! quel amer dégoût j'ai de moi-même !... Non, je n'ai pas mené une vie vraiment pure : j'ai été immodeste, j'ai eu des mauvaises pensées, je n'ai pas veillé à me préserver du mal, j'ai compromis mon salut... Ma culpabilité m'accable ; mes péchés se dressent et témoignent contre moi... Et j'offensais Dieu, qui est mon père et le meilleur des pères !... Noire ingratitude !...

Mais ai-je bien de mes fautes un suffisant repentir ?... Mon Dieu, donnez-moi la vraie contrition ; transpercez mon cœur des regrets les plus vifs... Prenez ma vie, ô Jésus, mais purifiez mon âme. Seigneur, pardonnez, effacez, versez sur moi les torrents de votre grâce, recevez-moi dans votre miséricorde ; et que je meure, ô mon Dieu ! que je meure avant que de vous offenser encore, ô divin Maître bien-aimé !...

*
*

Acte d'Amour.

Jésus, Jésus, que votre amour est grand ! Il est de toute éternité, car, de toute éternité, votre

sagesse avait projeté la Création et votre amour avait projeté la Rédemption... Et vous êtes mort pour racheter tous les hommes, pour sauver chacun de nous... Ainsi, ô Jésus, dès le commencement des siècles, vous m'aimez !...

Oh ! les malheureux, ceux qui ne comprennent pas les sublimités de la religion chrétienne !... Oh ! les cœurs vides, ceux qui ne sont pas remplis de l'amour de Jésus !... Oh ! les illusionnés, ceux qui aiment un autre que Jésus !...

O Jésus, mon amour, vous êtes éternel !... Les autres époux vieillissent ; ils sont nés de l'homme ; mais quelle est la beauté des époux de la terre ?... Beauté intellectuelle, beauté morale, beauté physique, même les plus belles, tout cela, roses épanouies l'espace d'un jour, éclatantes l'espace d'une heure. « L'homme a fleuri le matin, dit le Psalmiste ; le soir, on l'a vu tomber et sécher. »

Votre beauté à vous, ô Jésus, époux du ciel, époux incomparable, votre beauté surpasse celle de tous les enfants des hommes... Quel savant a votre science ? Quel noble cœur humain aurait pour la créature une tendresse allant jusqu'à l'Eucharistie ?... Adam fut beau, avant le péché ; car Dieu ne peut faire que le beau, le plus beau, et Adam était son ouvrage. Mais Adam, chef-d'œuvre de beauté, sorti des mains de Dieu le Père, avait été pétri de boue, substance vile ; et vous, ô Jésus, Homme-Dieu engendré par Dieu le Saint-Esprit sans aucune coopération humaine, Homme-Vierge formé de l'immaculé sang de la Vierge Marie, c'est-à-dire de la substance terrestre la plus précieuse et la plus pure, vous, ô Jésus, beauté divine, chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, vous êtes la perfection de la beauté, vous êtes l'idéal de toutes les beautés réunies ; et encore, si beau que vous fûtes en votre vie humaine, combien êtes-vous encore plus beau maintenant, au royaume de la gloire, car vous n'avez pas d'âge et vos charmes sont sans cesse renaissants, puisque votre âge, c'est l'éternité !...

Et votre beauté est la sainteté même, beauté ravissante par l'absence de tout péché ! car vous êtes le Saint des Saints, car en vous toutes les vertus assemblées sont portées à un si haut degré que seules les âmes des anges et des bienheureux peuvent en voir l'éclat et en contempler l'infinie hauteur !... Et vous êtes ainsi le plus puissant, le plus fidèle et le plus saint des époux !...

Et vous daignez aimer votre créature, ô Jésus ?... Ah ! quel amour vous est dû, en retour du vôtre !... Ce qui est désespérant pour la créature qui vous aime, c'est de ne pas pouvoir vous aimer assez...

Mais non, je ne dois avoir aucun désespoir, même si j'envisage ma bassesse ; je ne dois avoir

aucune inquiétude, puisque vous m'aimez, et je dois m'abandonner toute à mon amour... Je soupirerai, je soupire après le jour où, laissant ici-bas sa misérable dépouille, mon âme s'envolera vers vous, ô mon bien-aimé, si vous me maintenez votre grâce — oh ! je veux en être digne ! — jusqu'à mon heure suprême... Oui, Jésus, roi des rois, qui daignez jeter un regard sur la dernière des esclaves, vous dites à la pauvre créature : « Garde ta virginité, aime-moi », et vous lui laissez entrevoir la possibilité de célestes fiançailles... Oh ! c'est trop, c'est trop, Jésus !... Et, en attendant ce jour de bénédiction, vous vous donnez à moi dans l'Eucharistie !...

Jésus, je vous adore !... Jésus, je meurs d'amour pour vous !... Jésus, votre nom si doux sera sans cesse sur mes lèvres et dans mon cœur !...

Eucharistie auguste et pure, Saintes Espèces qui représentez la divine pureté de Jésus par vos apparences de substance virginale, par votre pureté de blanche hostie, je me prosterne devant le Tabernacle où vous cachez Celui que j'aime par-dessus tout...

Jésus, Jésus, encore et toujours !... Jésus, ma joie, mon espoir, ma force !... Jésus, ma lumière !... Jésus, mon cœur et mon âme !... Jésus ! Jésus ! Jésus !...

*
* *

Aumône.

Réparons les péchés d'impureté par une aumône aussi abondante que nos moyens nous le permettent.

Considérons que le luxurieux, dans son orgie, gaspille pour le diable les biens temporels qu'il tient de Dieu. Représentons-nous la coupable dépense d'un de ces malheureux ; et, si nous le pouvons, en réparation de son crime, consacrons une somme d'argent à une œuvre de charité, par les mains du ministre de Notre-Seigneur et bon Maître Jésus.

REPARATION

DE

la Persécution.

S'ils sont coupables, ô mon Dieu, les malheureux qui ne savent pas et ne veulent pas réfréner les mauvais instincts d'une nature déchue, combien sont coupables aussi, et plus encore, les insensés qui se font une joie de vous persécuter dans l'enseignement de votre sainte doctrine, dans vos prêtres, dans vos religieux et vos religieuses, et jusque dans la divine image de votre Croix, bois

de la vie éternelle, arbre de la rédemption !... Les uns cèdent par la plus indigne des faiblesses ; les autres se font, avec un âpre plaisir impie, les instruments volontaires des rages de Satan...

Oh ! l'affreux temps que celui où nous vivons !... Avoir la foi, une foi vive, ardente, c'est grand bonheur pour soi-même ; mais c'est aussi lumière projetant ses rayons sur toutes les iniquités des méchants... Alors, le cœur se brise de douleur à l'aspect des offenses dont on vous accable, bon Jésus, doux Agneau céleste, aimable Maître tendrement chéri !...

Satan entre en eux et les excite contre vous... Mépris et même haine à Dieu ; voilà où le monde en est arrivé ! Je prie dans ce sanctuaire, je suis aux pieds de votre Tabernacle, je vous offre mon cœur en cette maison bénie ; et, tandis que votre amante est là prosternée, à deux genoux, en votre réelle présence, des hommes vont et viennent au dehors, dans la rue ; ils passent devant votre église, devant votre demeure, devant Vous, sans se découvrir !... Le moindre caporal a droit au salut des soldats, même au salut de ceux sur lesquels il n'exerce pas un commandement direct, de ceux qui sont étrangers à son régiment et qu'il rencontre par hasard... Dieu, notre Sauveur, notre éternel Père, notre roi suprême, on passe devant Lui avec dédain, on ne le salue plus !... Ce manque de respect est effrayant, pour si peu qu'on veuille y réfléchir... Quel lamentable signe des temps présents et des temps qui s'ouvrent devant nous ! Dans ce salut refusé à Dieu, quel sinistre résumé des persécutions diaboliques, admises comme faits accomplis et définitifs par tant et tant de chrétiens mous, indolents, oublieux de leurs devoirs, et, sans le savoir, possédés par les démons de l'indifférence !...

*
* *

On ne se découvre plus en passant devant les églises, tels par mépris, tels autres parce qu'ils rougissent de Dieu... Dieu est persécuté ; les hommes en ont honte et le renient, comme fit Pierre : le coq est là, mais il se tait... Ah ! Seigneur, faites donc un miracle pour ouvrir les yeux de ces malheureux ! qu'un cri surnaturel leur rappelle que le persécuté est vraiment Dieu !...

Dieu est persécuté dans l'enseignement de sa doctrine... Par les mains des sectaires, Satan a fait arracher les crucifix des écoles officielles ; l'Etat athée ne veut pas que cette sainte image rappelle aux petits enfants des pauvres que Jésus-Christ a souffert la plus horrible mort pour nous ouvrir à tous le ciel... Pauvres petits enfants, c'est Jésus qu'on persécute en eux !... Leurs prières sont si pures, si efficaces !... Défense, par Satan

aux enfants de prier !... Défense par Satan de leur donner l'instruction religieuse !... Défense par Satan de laisser les prêtres, même les évêques, pénétrer dans l'école primaire communale pour enseigner le catéchisme aux pauvres petits !...

« Laissez venir à moi les petits enfants », a dit Jésus. « Eloignez de Jésus les petits enfants ! » hurle le Maudit... Et l'Etat obéit à cette horrible voix, hurlante et sifflante...

Ah ! mon Dieu, les méchants ne veulent plus de votre doctrine... Ils la bannissent du programme des examens. Que l'homme connaisse le mouvements des planètes, soit ; mais qu'il ignore que c'est vous qui les faites mouvoir !... Vos religieux, les persécuteurs leur défendent l'enseignement public, et si des écoles libres s'ouvrent, que de tracasseries !... Satan commande la laïcisation complète de l'enseignement supérieur ; son infernale volonté reçoit aussitôt satisfaction... Plus d'Universités libres !...

Et le pays où la notion de Dieu se perd de jour en jour par de tels crimes de l'Etat, Satan le donne en exemple aux autres gouvernements.. « Ruinez, ruinez comme en France l'enseignement catholique ! » ordonne-t-il ; et la secte luciférienne fait circuler partout son mot d'ordre...

Et voici, Jésus, que les vôtres vous abandonnent, comme au jardin de Gethsémani ; ils ont crainte des hordes de Satan ; ils s'habituent à la défaite, et ils fuient... La persécution se poursuit contre vous, et ils courbent leurs fronts de résignés et de lâches !... Votre Eglise, ils l'évitent ou ne la saluent plus... Ils renient le Christ ; leur oreille se ferme et ne perçoit plus les gémissements de Jésus honni, persécuté, séquestré... Ah ! chante, coq de fer du vieux clocher, et chante d'un cri si fort que ces sourds entendent !...

Votre croix, ô Jésus, les méchants l'ont arrachée de la porte des cimetières ; ils n'ont pas respecté l'asile des morts !... Et maintenant, dans leur frénésie d'impiété, ils brûlent les cadavres !... Votre Eglise prescrit l'inhumation. Satan demande la crémation païenne ; il l'introduit peu à peu dans les grandes villes, en attendant qu'une loi en fasse la règle générale ; la crémation, règne du feu, les morts livrés aux flammes, hommage à Satan par le feu !...

Les pompes funèbres, administrées par des édiles sans foi ; voilà encore un article du programme diabolique... Une loi aussi pour favoriser les enterrements sans prêtres, épouvantable scandale qui fait frémir !... Oh ! qu'elle est incommen-

surable et atroce, la haine de Satan pour l'humanité !...

Et, dans cette furieuse haine qui s'acharne contre les morts, dans cette haine de l'homme poussée à un tel excès, c'est vous, Jésus, toujours vous que Satan exècre. Quand l'enfer s'alluma, avec toutes ses fureurs et ses rages, Lucifer, déchu par l'orgueil, apprit, selon une pieuse légende, que Dieu se ferait homme ; il eut la révélation de l'Incarnation du Verbe : alors, à l'orgueil s'unit la haine dans l'âme de Lucifer devenu Satan, haïssant à jamais Jésus...

Le monstre met tout en œuvre pour nuire à l'homme... S'il s'attaque jusqu'à sa sépulture, s'il éprouve une joie sauvage à enfoncer ses griffes dans sa dépouille inerte, bien cruels sont ses sévices sur l'homme vivant... Il veut que la créature de Dieu souffre, qu'elle se démoralise, et, en même temps, il emploie toutes les manœuvres de son esprit rusé et pervers pour perdre les âmes, pour les ravir aux récompenses éternelles...

Il hait le pauvre, qui est Jésus de nouveau vivant ; c'est dans cet esprit de haine qu'il a fait exclure le clergé des bureaux de bienfaisance, et qu'il demande sans cesse et obtient graduellement la laïcisation des hôpitaux... Qu'on chasse la bonne et sainte religieuse du chevet du pauvre malade ! qu'on retire aux souffrants le soulagement apporté avec tant de tact par les vierges du Seigneur ! que l'aumônier ne soit plus appelé auprès des moribonds ! Guerre aux corps et guerre aux âmes !...

Satan, qui dresse toujours des pièges, guette la période où les jeunes gens sont sous les drapeaux de la patrie. Voilà de bons enfants éloignés de leur village, transportés à la caserne ; c'est pendant ce temps que des mauvaises fréquentations pourront faire perdre la foi à beaucoup. Si, du moins, le prêtre pouvait venir là, il en retiendrait quelques-uns sur le bord de l'abîme... « Suppression des aumôniers militaires ! » a commandé Satan... Que la guerre éclate, que le sang humain inonde les champs de bataille, le monstre sera dans la joie ; mais ce qui accroît plus que tout son infernale allégresse, c'est la soudaineté de la mort qui, l'aumônier n'étant plus là, emporte par milliers, dans les éclats de l'homicide mitraille, les pauvres âmes des soldats tués en état de péché !... Guerre aux corps et guerre aux âmes.

Guerre aux âmes surtout !... Déjà la prière a subi l'atteinte de l'interdiction ; l'Etat a supprimé les prières publiques, qui appelaient les lumières du ciel sur les élus de la nation et sur les gouver-

nants... Dieu est délaissé. « Périssent cette nation dans l'anarchie gouvernementale, dans les hontes parlementaires ! » s'est écrié le Maudit...

Le sacerdoce, il tente tout pour l'avilir. S'il réussit à faire déchoir un ministre du Seigneur, s'il pousse un prêtre dans la perdition, s'il l'entraîne à la violation de ses vœux, si d'un pur il fait un indigne, alors il faut à Satan la ruine complète du coupable, et les unions sacrilèges des déserteurs du sanctuaire seront favorisées par l'État athée !...

Le sacerdoce, il veut, à n'importe quel prix, en tarir la source. Par haine des enfants du peuple, suppression des bourses des séminaires. Et cela ne suffit pas à sa rage. Le monstre hurle encore : « Les curés, sac au dos !... » O mon Dieu, vos purs lévites sont arrachés à vos autels !... A la caserne, les séminaristes ! à la caserne, d'où la religion a été proscrite ! à la caserne, où Satan veut faire sombrer les jeunes vocations !... Oh ! cela est odieux !...

Que de larmes, ô Jésus, vous versez, en voyant des hommes que vous aimez, pour le salut desquels vous avez souffert le supplice, devenir méchants, enfants du diable, et accabler votre sainte Église de tant de persécutions !...

* *

« Guerre à l'Église ! guerre aux prêtres ! guerre aux religieux et aux religieuses ! » tel est le cri de Satan qui ne se lasse pas dans l'assouvissement de sa haine.

Et les persécutions succèdent aux persécutions.

Le ministère des évêques est en butte à des entraves continuelles. Les gouvernants impies mettent la main sur les mensges épiscopales et dilapident. Les plus vénérables prélats sont entraînés aux tribunaux. Le budget des cultes, incomplète rente compensatoire des biens volés au clergé pendant les plus mauvais jours, subit chaque année des réductions progressives, au mépris d'anciens engagements d'honneur. Mille difficultés sont élevées contre les libéralités faites par les fidèles aux établissements religieux. Satan ordonne de réduire à la famine les pasteurs du troupeau de Jésus : suspension des traitements de chanoines, de curés, de vicaires ; immixtion de fonctionnaires incrédules ou hérétiques dans le règlement des ressources des paroisses...

Quant aux moines, quant aux religieuses, la guerre à mort que leur font les méchants se signale par des coups de plus en plus précipités. Il ne suffit plus de leur avoir retiré officiellement l'éducation des enfants ; il ne suffit plus d'avoir

banni des hospices la blanche cornette des douces sœurs des anges... Les religieux ont été expulsés de leurs propres maisons ; à toutes les communautés religieuses, les scélérates lois votées par les sectaires imposent le revenu fictif de leurs biens, et cet impôt est triple, quadruple, quintuple de celui exigé des autres citoyens... Accroissement, abonnement, mots inventés par l'infamale haine...

O mon Dieu, quand ces persécutions finiront-elles ? quand Satan sera-t-il réenchaîné dans l'enfer ?

* *

Et le monstre est insatiable de victimes. Il a juré l'extermination de l'Église, et, pour y préparer les peuples, il les démoralise à outrance.

Le sacrement de mariage est méprisé et piétiné ; ce que Dieu avait uni est rompu par le divorce. L'impiété coule à pleins bords : les lois de l'Église sont conspuées, tournées en dérision ; le pieux fidèle qui observe publiquement l'abstinence prescrite, est raillé, couvert de sarcasmes par les profanateurs du vendredi. Au jour anniversaire de votre mort, ô Jésus, des sacrilèges égorgent et crucifient l'animal le plus immonde !... Voilà, Jésus, à quels outrages en est arrivé ce siècle ! Les méchants vous insultent jusque dans votre martyre ! Par le plus grossier spectacle, et se réunissant pour ce crime dans une salle publique, ils se délectent en se représentant les poignantes douleurs de votre agonie...

Toute licence est laissée aux méchants par l'État athée, et l'État lui-même affiche le mépris qu'il a pour Dieu. Votre nom adoré, Seigneur, n'est plus jamais sur les lèvres des gouvernants dans les cérémonies officielles. Tout honneur public vous est refusé ; interdiction, même aux soldats de pénétrer en corps et en costume dans vos églises... Puisque vous êtes présent au Tabernacle, l'État prétend en faire votre prison ; il vous séquestre en votre sanctuaire : interdiction des processions, qui étaient une source de bénédictions célestes pour les villes et les campagnes ; interdiction au prêtre de porter aux mourants le saint-viatique, autrement qu'en cachette !... La rue est interdite au Créateur de l'univers !...

Quelle patience, ô mon Dieu, est la vôtre !... Les persécuteurs officiels vous bravent avec une audace toujours croissante : votre demeure où ils vous séquestrent, ils osent la déclarer leur propriété ; déjà, ils se sont emparés du clocher de l'église, en contraignant vos ministres à en remettre une clef à leur représentant, et, par une satanique moquerie, aux carillons de votre airain

sacré, ils fêtent leurs anniversaires d'impiété et de carnage... Les saints prêtres qui prêchent votre parole ont été interrompus, injuriés dans votre sanctuaire envahi par des énergumènes; et dans la petite chapelle de l'usine, envahie par les gendarmes sur l'ordre d'un ministre franc-maçon, le sang a été versé, une ouvrière parmi celles qui vous prient a été assassinée !...

Et toutes ces infamies font partie du plan infernal; tous ces crimes se tiennent, sont prémédités, et toujours de nouveaux attentats sont en préparation... Et, pour faire accepter au peuple la suppression finale de l'Eglise elle-même, afin que les derniers excès ne provoquent plus l'horreur, on corrompt le peuple et on l'habitue, dès à présent, au diabolisme... Les somnambules jouent leur rôle, les unes n'exerçant, il est vrai, qu'un grotesque charlatanisme; mais les autres, et nombreuses, directement inspirées par l'enfer... Satan a mis à la mode ses spirites et ses tables tournantes... Et, mal suprême, l'Etat encourage, favorise le meurtre des âmes par la mauvaise presse...

Les mauvais journaux, oh ! voilà bien le plus néfaste instrument du démon; c'est par eux qu'ont été rendues possibles toutes les persécutions présentes, et ils couvent déjà, dans l'empoisonnement des consciences, toutes les persécutions de l'avenir !...

* *

Réparons de toutes nos forces la persécution dont souffrent Jésus et son Eglise; réparons-la par notre humilité, par notre amour; que notre dévouement grandisse en proportion des injures subies...

Mon Dieu, convertissez les méchants; mettez fin aux épreuves de vos prêtres, de vos religieux et de vos religieuses... Je m'offre en holocauste, Seigneur, et n'appesantissez pas votre bras sur les coupables. Ma vie, prenez ma vie, pour la conversion des persécuteurs !

* *

Acte de Contrition.

Et moi, Seigneur Jésus, je vous ai persécuté dans mon aveuglement... En vain, pour me consoler, mon directeur, les conseillers que vous m'avez donnés, mes amis, me disent que je n'étais pas responsable, que j'étais depuis ma naissance dans les plus épaisses ténèbres, et que c'est par une complète aberration, dont la faute appartient à l'éducation reçue, que je vous attribuais la méchanceté de votre infernal ennemi... On m'a répété même, pour m'alléger le poids de ma formidable erreur, que je m'étais fait une

conception exacte des perfections divines et que je me trompais uniquement dans la direction de mes hommages, abusée moi-même par les plus audacieux prestiges de l'imposteur suprême, Satan, père du mensonge...

Mais mon erreur fondamentale n'est pas une excuse à mes yeux... J'aurais dû, ô mon Dieu, mieux chercher à vous connaître; j'aurais dû, aimable Christ, adresser à votre puissante Mère les appels qui m'avaient été conseillés par tant d'amis chrétiens, connus et inconnus. L'heure de la lumière aurait été hâtée pour moi, sans doute, si je ne m'étais pas obstinée à ne vouloir croire que ce qui m'avait été enseigné dans mon enfance...

Je suis donc une grande coupable, et je le confesse humblement... Vous m'avez pardonnée; mais c'est parce que votre miséricorde est infinie. J'ai mérité, je mérite encore les plus terribles châtiments de votre équitable justice... Seigneur, hélas ! trois fois hélas ! comme Saül, je vous ai persécuté; j'ai été au nombre de vos ennemis... Dans votre pardon, dont je suis indigne, je vous bénirai toujours; mais toujours aussi, pour m'humilier, pour me mettre en garde contre l'orgueil d'une conversion, œuvre de vous seul, ô mon Dieu, œuvre de votre paternelle bonté, toujours j'aurai présents en mon souvenir mes persécutions, mes crimes...

Et ne m'épargnez pas les épreuves; l'amertume de mes déchirants regrets s'adoucirait dans l'expiation; la souffrance me relèvera, et, loin de m'abattre, me donnera les forces nécessaires pour répondre à votre grâce, dans ma ferme résolution de réparer mon coupable passé par un dévouement sans bornes à votre sainte Eglise et une soumission absolue à toutes ses lois.

* *

Acte d'Amour.

Cœur sacré de Jésus, cœur transpercé par les mille glaives de la persécution, cœur du Divin Fils de Marie, je vous aime dans vos douleurs !

O Jésus, roi de mon cœur, souverain maître de mon âme, les méchants ont couronné d'épines votre adorable tête, et, ivres de rage, avec l'acharnement des Juifs qui vous flagellèrent chez Pilate, ils vous abreuvent d'outrages, aujourd'hui plus cruellement que jamais; mais, à chacun de leurs coups, je sens redoubler mon amour pour vous...

Jésus, Jésus, faites-moi partager vos souffrances... Souffrir en aimant, souffrir pour Jésus que l'on aime, et mourir en souffrant pour Jésus, c'est la splendeur de l'amour !...

*
* *

Aumône.

Pénétrons-nous bien de cette pensée : c'est grâce à la mauvaise presse que les persécutions s'exercent en ce siècle ; s'il n'y avait plus de mauvais journaux encourageant et excitant les persécuteurs, si toute la presse était bonne, si les journalistes catholiques étaient seuls lus, les méchants seraient forcés de désarmer sous la pression de l'opinion publique indignée, la persécution serait terminée d'un seul coup, et Jésus régnerait.

Consacrons donc à la bonne presse ce dont nous pouvons disposer aujourd'hui. Remettons à notre cher directeur notre bourse, afin qu'il y puise de quoi payer les frais d'abonnement à un journal catholique, à son choix, et pour qui il jugera cette lecture profitable.

Diana Vaughan
(Jeanne-M.-R.)

ŒUVRE DU CHANT RELIGIEUX

Délicieuse nouveauté !

Cantique paroissial noté en musique moderne, impression très soignée sur beau papier avec des caractères neufs. Joli volume in-18 de 500 pages, contenant 230 cantiques. L'exemplaire, reliure, toile imitation chagrin, 2 francs, la douzaine, 20 francs. L'exemplaire, basane, tranche dorée, 2 fr. 50, la douzaine, 24 francs.

Le cantique paroissial, paroles seules, cartonné, 0 fr. 75, la douzaine 8 francs.

Ce bel ouvrage fera les délices des communautés, des pensions, des musiciens et musiciennes, des paroisses et des villes.

Conforme à l'édition en plein-chant, on pourra dans les paroisses ordinaires se servir des deux éditions en même temps, et musiciens, musiciennes seront d'accord avec le clergé et les chantres, se servant de l'édition en plein-chant.

Nota. — Cinq gammes d'harmonie placées au commencement du livre fournissent l'accompagnement d'harmonium de tous les airs.

Enfin, les airs sont disposés de façon à être joués sans tourner la page.

Vous le voyez, tout a été prévu pour rendre ce livre utile.

Le cantique paroissial plein-chant, 2 francs, noté. S'adresser au Fr. Achille, à Saint-Sauveur-Lendelin (Manche).

Voici le sommaire du n° 20 de la revue *Franc-Maçonnerie démasquée*.

De l'exactitude en matières maçonniques. — Paroles pontificales et épiscopales. — Les vœux et les votes du Convent de 1895. — Parodies sacrilèges des francs-maçons. — La Franc-Maçonnerie et les malheureux. — La loge mixte le *Droit humain*. — Le F. Lucipia à la fête solsticiale de la loge la *Rose Ecossaise*. — Union anti-maçonnique de France. — Adresse de son Comité Central à Léon XIII ; réponse du cardinal Rampolla. — Mémoires d'une Ex-Palladiste (comptendu du 4^e fascicule). — Fête patronale de l'Union anti-maçonnique à Rome. — Bibliographie : *Le Juif dans la Franc-Maçonnerie*, par A. de la Rive ; *la Franc-Maçonnerie ennemie de la France*, par Louis Martin.

SERAIT-CE L'ANTECHRIST ?

Un de nos abonnés de l'Amérique du Nord nous envoie l'article qu'on va lire, extrait du *Journal de Fraserville*, province de Québec (Canada), n° du 6 septembre, sur l'apparition d'un homme étrange au Mexique. Le titre ci-dessus est celui même du journal canadien ; bien entendu, nous laissons à notre confrère toute la responsabilité de son récit :

Il y a quelques jours, nous signalions l'apparition au Mexique d'un homme étrange et extraordinaire, et nous donnions les quelques détails que nous apportait le télégraphe sur sa personnalité mystérieuse. Francis Schlader (1) accomplit des faits surnaturels dans le Mexique central. Il dit être envoyé de Dieu, le Messie promis, et il tâche de prouver sa mission par des faits extraordinaires.

Comme on peut s'en convaincre, Schlader a quelque ressemblance (2) avec les tableaux qui représentent la Sainte Face. Les traits, l'impression de la figure sont d'une beauté et d'une douceur angéliques. Cela ne prouve évidemment rien, mais ses faits et gestes, si l'on doit croire ce qu'on nous écrit du Mexique, ont une ressemblance frappante avec ce que fit le Rédempteur du monde, il y a 1895 ans.

Il rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, fait marcher droit les boiteux et soulage les douleurs.

Comme le Christ, Schlader (nom vulgaire, Es) est raillé, honni, traité comme imposteur, menteur, trompeur, dupeur, lunatique, etc. ; son affabilité, ses actions magnanimes lui gagnent tous les cœurs, et ceux qui l'abaissaient la veille l'exaltent le lendemain.

Des centaines de personnes suivent et écoutent le soi-disant nouveau Messie qui accomplit parmi elles des guérisons qui surpassent l'imagination. Il guérit et soulage indistinctement tout le monde, grands et petits, riches et pauvres, et, pour ces guérisons, il n'accepte pas de récompense, pas un sou. Dernière remarque, Schlader ne mange pas, il observe un jeûne continu, ininterrompu.

Tels sont les détails qu'on nous donne sur ce fameux personnage. Surgit la question : Schlader est-il ou n'est-il pas l'Antechrist ? Nous nous déclarons incompétent à résoudre la question. Mais, en nous en référant à l'Apocalypse de saint Jean, nous trouverons des traits tellement frappants dans la prophétie et le Mexicain, qu'on est presque tenté de croire que

(1) Le journal canadien donne sa photographie ; mais nous croyons inutile de reproduire ce portrait, qui n'a rien de bien remarquable.

(2) Comme beaucoup d'hommes barbus, — plus ou moins. (Note de notre correspondant.)

c'est lui l'Antechrist, en chair et en os, lui qui doit faire périr Hénoc et Elie.

Et comme l'Antechrist doit venir un jour désoler la terre, rien n'indique que ce ne sera pas de notre temps. Au contraire, tout semble préparé pour la mission de la *Bête* ou de l'homme de péché, comme dit l'Écriture.

Les sociétés secrètes forment l'armée de l'Antechrist, armée dispersée sur tous les points du globe, jusqu'en Chine, armée dont les diverses fractions n'ont pas encore pu s'entendre pour une attaque décisive, à cause des intérêts opposés que la Providence suscite pour les tenir en échec jusqu'au jour marqué dans ses décrets; mais il ne faut pas se dissimuler que, de plus en plus, les sociétés secrètes tendent à l'unité, depuis la maçonnerie bourgeoise et naïve, jusqu'aux sectaires cachés dans les cabinets européens et aux chefs de l'Internationale.

Le jour où cette unité sera pleinement réalisée, les temps seront mûrs pour l'Antechrist.

N'est-il pas vrai que déjà il est difficile de réussir dans le commerce, et dans la politique surtout, sans porter le caractère de la Bête?

Enumérons maintenant quelques-uns des signes qui semblent annoncer le règne prochain de l'Antechrist, et ajoutons-y quelques prophéties certainement dignes de foi.

L'Église de Satan comprend les sociétés secrètes avec la franc-maçonnerie en tête. Or, ce n'est plus un secret pour personne, que ce sont les sociétés secrètes qui gouvernent aujourd'hui le monde; et les sociétés secrètes ont toujours à leur tête Satan.

Donc, celui qui fait jouer tous les ressorts de la franc-maçonnerie est déjà le maître du monde; il n'a plus qu'à se montrer au grand jour pour remplir son rôle de grand prêtre ou pontife-roi de l'Église de Satan.

Et quel devra-t-il être?

Est-ce Schlader?

Ce sont quelques Juifs réunis en conciliabule permanent qui sont les arbitres des événements contemporains; et comme ils doivent avoir un chef, ce doit être la main de ce chef suprême de toutes les loges répandues sur la surface de la terre qui mène en laisse tous les gouvernements esclaves de la maçonnerie! Or, on peut dire qu'ils le sont tous, à part celui de l'Équateur!

Si l'on s'en rapporte à la sainte Écriture et aux saints écrivains, nous voyons que l'Antechrist ne sera pas un démon, mais un homme.

Il viendra accompagné de la puissance de Satan avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges trompeurs, nous dit une étude de la *Semaine Religieuse*, étude à laquelle nous empruntons nos textes.

Saint Augustin, en plusieurs endroits de ses ouvrages, soutient que les démons et les ma-

giciens, par leur moyen, peuvent faire de vrais miracles; que les méchants peuvent en faire quelques fois aussi bien que les bons. Parlant des miracles de l'Antechrist, saint Augustin dit encore qu'ils seront appelés trompeurs ou mensongers, non pas parce que ce sont des miracles simulés, mais parce qu'ils induiront en erreur ceux qui ne sauront pas que le démon a aussi le pouvoir de faire des prodiges, surtout dans ce temps où Dieu lui aura donné une plus grande puissance qu'il n'en a jamais eue.

Le Fils de Dieu nous apprend que, dans les derniers temps, il s'élèvera des faiseurs de prodiges qui essayeront d'induire en erreur, même les élus (Matt., xxiv, 24). Et saint Paul ne laisse-t-il pas entendre que l'on peut transporter les montagnes sans avoir la charité? (I Cor., xiii, 2.)

L'Antechrist enseignera que Jésus-Christ n'était pas le Fils de Dieu, mais que lui-même est le Messie promis.

Il soumettra tout l'univers à son empire. Il fera que tous les hommes reçoivent le caractère de la Bête à la main droite ou au front.

Et ce caractère de la Bête, ce sont les divers signes maçonniques.

Ajoutons maintenant quelques remarques sur les prophéties regardées comme dignes de respect et laissons ensuite le lecteur à ses propres inspirations.

La première prophétie est attribuée à saint Malachie, mort en 1148 (1). D'après ce saint, il ne devait plus venir que dix papes avant la fin. Or, le deuxième successeur de Léon XIII, est ce dixième pape et son règne se nomme *Religio Depopulata*. La seconde, basée sur l'Apocalypse a été faite par le B. Barthélemy Holzhauser, lui qui a défini le temps où devait être proclamé le dogme de l'Immaculée Conception, et le temps où devait avoir lieu le concile du Vatican. Or, il dit que l'Antechrist naîtra en 1855.

Et comme il s'accorde avec tous les théologiens sur l'âge qu'il aura à sa mort (55 ans 1/2), il s'en suit que cette persécution devra commencer en 1907, c'est-à-dire d'ici à douze ans. *Qui habet aures audiendi, audiat.*

Coincidence remarquablement significative, Schlader est né en 1855.

Quand on voit tout ce qui se passe à notre époque, on est frappé de cet enchaînement merveilleux de tendances, de prodiges et de faits concourant tous à la même fin. Il y a moins d'un demi-siècle, ce que l'on connaissait de l'Antechrist semblait naturellement impossible. Et aujourd'hui? Bientôt le globe sera ceinturé de lignes de chemin de fer, le télégraphe et le téléphone seront partout installés et tous les

(1) Le journaliste fait sans doute erreur. Ne restent-ils pas à venir: *Fides intrepida, Pastor angelicus, Pastor et nauta, Flos florum, de medietate lunæ, de labore solis et de gloria Olive?*

peuples de l'univers pourront être commandés, heure par heure, par un seul potentat. Toutes ces merveilleuses inventions qui semblent s'être donné rendez-vous pour la même époque ne sont pas sorties de cerveaux mieux équilibrés que ceux de nos ancêtres. Il doit y avoir là l'œuvre du Tout-Puissant.

Puis cette concentration prodigieuse de tous les capitaux entre les mains des enfants d'Israël? Qu'on en calcule toutes les conséquences pour un avenir prochain!

« Jugez maintenant comment l'Antechrist sera reçu des populations affolées, peut-être, à la suite des effrayants massacres d'une guerre universelle, qui ne peut manquer d'éclater à son heure! Qui donc ne se fera pas un honneur de porter à son front (sur sa coiffure?) les couleurs ou les insignes de ce chef suprême de la Maçonnerie universelle (le signe de la Bête); surtout quand la négligence de se conformer à cette exigence exposera à être dénoncé comme suspect..... et qu'une semblable dénonciation conduira infailliblement aux supplices les plus raffinés, à moins d'une abjuration formelle?

« C'est alors, comme l'annonce l'Apocalypse; qu'il sera impossible de sortir de sa demeure, d'acheter ou de vendre ou de faire quelque autre négoce que ce soit, sans être muni de ce signe au front ou à la main droite (les signes maçonniques) » (Apoc., xiii, 16, 17.)

Est-ce assez pour donner à réfléchir à quiconque désire n'être pas surpris?

C'est à croire.

Si Dieu veut que nous traversions la terrible époque de *l'homme de péché*, préparons nous-y. La gloire sera grande pour ceux qui vaincront la Bête et ce sera pour l'éternité.

Devons-nous croire que la fin des temps devra suivre de bien près la mort de l'Antechrist?

Tous les commentateurs de la sainte Ecriture admettent que les Juifs, désabusés par la chute soudaine et foudroyante de celui qu'ils avaient pris pour le Messie, se convertiront enfin et que c'est alors que la foi sera prêchée par tout l'univers, que tous les peuples viendront à Jésus-Christ, et qu'alors se vérifiera la parole de l'Ecriture : *Unum ovile et unus Pastor* (Joan., x, 16.)

Or, malgré la facilité des communications, il faudra un temps un peu long pour obtenir ce magnifique résultat. Et, avant la fin, il faudra une nouvelle apostasie générale, puisque Notre-Seigneur dit lui-même en saint Luc (xviii, 8) : « Mais, lorsque le Fils de l'Homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre? » Tout cela, évidemment, exige la durée d'au moins quelques siècles.

« Mais, dira-t-on, la prophétie de saint Malachie? » Eh bien, il peut se faire que ce prophète n'ait voulu parler que d'une période de

la durée de l'Eglise, et qu'il se soit arrêté à ce grand triomphe à nul autre pareil.

LES FRANCS-MAÇONS DÉMASQUÉS

On lit dans la *Semaine Religieuse d'Eureux*, numéro du 26 octobre 1895 :

LES FRANCS-MAÇONS DÉMASQUÉS. — Il y a, sur le compte des francs-maçons, des histoires et des légendes fort variées.

1° Il y a d'abord la légende des francs-maçons réunis en société de bienfaisance.

Pendant longtemps, les bons apôtres se donnaient, sans rire, pour les bienfaiteurs de l'humanité souffrante.

C'est une vieille légende usée qui fait hausser les épaules, et quand un gros bonnet de la secte, dans une grande assemblée, pontifie encore comme jadis et prononce les grands mots ronflants, les frères et amis eux-mêmes se sentent gênés, et ils sont tentés de l'arrêter en lui soufflant à l'oreille : « De grâce, mon pauvre vieux, ne parlez plus de ces vieilles balançoires, ça ne prend plus, mais pas du tout, nous n'y gagnons qu'une chose, c'est de passer pour des farceurs et des comédiens. »

2° Il y a encore la légende des francs-maçons bons vivants, qui se réunissent pour faire la noce.

Qu'ils fassent la noce et qu'ils aiment les joyeux festins, personne n'ira contre; mais si on veut nous faire croire qu'ils n'ont d'autre idée que de boire et de s'amuser, nous répondons que cette deuxième légende est aussi usée que la première.

3° Enfin, il y a le portrait véritable des francs-maçons qui a été fait cent fois par des prêtres catholiques, munis de documents indiscutables, armés des révélations authentiques de francs-maçons célèbres.

La franc-maçonnerie est une secte abominable, une secte impie et haineuse, tranchons le mot : une secte satanique.

« Pas possible! me répondra quelque loustic, ah! si vous connaissiez Biroteau et Papounet, vous verriez qu'ils ne sont pas si malins, allez! » Ne rions pas. Il est évident qu'il y a devant la scène de vrais gogos qui ne savent rien; mais il y a, derrière le rideau, de criminels apostolats qui tiennent les ficelles et mènent à la baguette, au doigt et à l'œil, les pauvres gogos.

Il faut avouer, du reste, qu'à première vue, il paraît difficile aux gogos les plus endurcis, après toutes les menaces solennelles de l'Eglise, de croire encore aux balivernes de jadis.

Si, malgré tout, il reste encore de ces naïfs incorrigibles, nous leur signalons un moyen facile de s'éclairer, et de s'éclairer à coup sûr.

Qu'ils aillent dans n'importe quelle librairie sérieuse, et qu'ils demandent la brochure mensuelle, publiée par miss Diana Vaughan, sous le titre de « Mémoires d'une ex-palladiste ».

Ils ne pourront pas récuser miss Vaughan. Car elle avait hier encore un des grades les plus élevés de la franc-maçonnerie universelle.

Hier encore elle recevait les éloges des plus grands pontifes de la secte, pour son zèle et son intelligence.

TRENTÉ-CINQ ANNÉES

DU

GRAND ORIENT DE FRANCE

(1860-1894)

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

Nous rappelons ce que nous avons dit dans le numéro où nous avons commencé la publication de ces listes de chefs d'ateliers. Il ne s'agit pas ici de démasquer des palladistes, et nous ne nous préoccupons pas non plus de savoir si telle ou telle loge possède ou non une annexe androgyne. Nous reproduisons l'extrait fidèle des annuaires officiels du Grand Orient de France. Nous plaçons cette divulgation *uniquement et exclusivement sur le terrain politique* : étant donné que c'est dans les ateliers maçonniques qu'ont été élaborées toutes les lois impies, toutes les mesures de persécution contre l'Eglise, les Vénérables, les Très-Sages, les Grands-Maîtres ont tous leur part de responsabilité dans l'œuvre mauvaise, irrégulière, néfaste, qui a été accomplie par les Chambres; ce sont donc purement et simplement des politiciens plus ou moins ignorés que nous présentons au public.

Avis. — Nous ne donnons l'indication des jours de réunion ou tenues que pour les loges existant encore actuellement. Quant aux loges tombées en sommeil, cette indication ne nous semble plus avoir aucun intérêt.

PREMIÈRE PARTIE

LES LOGES

ET LEURS VÉNÉRABLES

(Suite)

ALGERIE

Alger

BÉLISAIRE

Loge fondée le 1^{er} mars 1832.

VÉNÉRABLES : — (1860) Romana, docteur-médecin du service sanitaire du port d'Alger et du Lazaret, 17, rue de l'Etat-Major; Rose-Croix. — (1861) Rougé, chef de bureau de 1^{re} classe à la

préfecture d'Alger, 3, rue Sainte; Chevalier Kadosch. — (1862) le même, *. — (1863) le même, ancien chef de bureau de 1^{re} classe à la préfecture d'Alger. — (1864-1868) le même. — (1869) Bertholon, César, propriétaire, ancien représentant du peuple, conseiller municipal, 18, rue Tanger; Maître. — (1870) le même. — (1871) Tachet, Isidore, négociant, 2, rue Juba; Rose-Croix. — (1872) Clémenson, professeur au Lycée, 22, rue de la Marine; Maître. — (1873) Garreau de Loubresse, arbitre de commerce, 9, rue Bugeaud; Chevalier Kadosch. — (1874) le même, inspecteur général, pour l'Algérie, de la Compagnie d'assurances sur la vie *La Continentale de New-York*. — (1875) Tachet, Isidore, négociant, juge au tribunal de commerce, 2, rue Juba; Rose-Croix. — (1876-1878) le même. — (1879) Honel, Salomon, avocat à la cour d'appel, 12, rue de la Lyre; Maître. — (1880 et 1881) le même. — (1882-1884) le même, bâtonnier de l'Ordre des avocats. — (1885) Tachet, Isidore, *, négociant, président du tribunal de commerce, 2, rue Juba; Rose-Croix. — (1886 et 1887) le même. — (1888) le même, O, décoré du mérite agricole, administrateur de la Banque d'Algérie, 12, boulevard de la République. — (1889) le même, propriétaire. — (1890) Honel, comme ci-dessus, rue Colbert. — (1891) Tingry Charles-Antoine-Célestin, contrôleur des mines, 19, rue Darwin, Mustapha; Maître. — (1892) Legerot, Gustave-Etienne, docteur en médecine, professeur de physiologie, 1, rue Lamoricière; Maître. — (1893) le même. — (1894) Febvay, Edouard, vérificateur des Douanes, 48, rampe Vallée; Maître.

Temple : — 2, impasse de Navarin (1872-1874). — 6, impasse de Navarin (1875-1885). — 6, rue Navarin (1886 et 1887). — 3, rue Joinville (1888-1893). — 22, rampe Magenta (1894).

Tenues actuelles : — Tous les mercredis.

Aïn-Témouchent**LA REVANCHE**

Loge fondée le 15 mars 1890.

VÉNÉRABLES : — (1892) Mermet, André, père, propriétaire, rentier, à Misserghin, département d'Oran; Rose-Croix. — (1893) Mermet, Félix, fils, propriétaire, viticulteur, à Misserghin, département d'Oran; Maître. — (1894) le même.

Temple : — Rue des Jardins (1892-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e samedis du mois.

Batna**OASIS**

Loge fondée le 28 mars 1853.

VÉNÉRABLES : — (1860) Beltram, propriétaire, minotier; Maître. — (1861) Martin, officier comptable; Maître. — (1862) aucun nom dans l'Annuaire. — (1863) Batigne, pharmacien; Maître. — (1864) aucun nom dans l'Annuaire. — (1865) Marchand, *, chef d'escadron, commandant de place; Rose-Croix. — (1866) Reynier, quincaillier; Maître. — (1867) le même. — (1868) Marin, receveur municipal; Maître. — (1869 et 1870) le même. — (1871) Sylvain, négociant; Rose-Croix. — (1872 et 1873) aucun nom de Vénérable dans l'Annuaire; mais cette adresse pour la correspondance : Accati, agent-voyer à Batna. — (1874) Tombée en sommeil.

Bône**HIPPONE**

Loge fondée le 13 juillet 1832.

VÉNÉRABLES : — (1860) Pichon, *, capitaine directeur du Haras impérial de l'Alélik; Maître. — (1861) Richard, négociant; Rose-Croix. — (1862) Dubourg, propriétaire et négociant; Maître. — (1863) Hiriart, *, lieutenant au 3^e régiment des tirailleurs, chef du bureau arabe; Maître. — (1864) le même. — (1865) Pichon, *, capitaine de cavalerie en retraite; Rose-Croix. — (1866-1868) le même. — (1869) Marais, négociant, 1, place Eugénie; Maître. — (1870) le même. — (1871) le même, 1, place de Strasbourg. — (1872) Guiraud, courtier maritime; Maître. — (1873 et 1874) le même. — (1875) Pinaud, Jean-Gustave-Alfred, huissier; Maître. — (1876 et 1877) le même. — (1878) Fournier, employé de commerce; Maître. — (1879) le même. — (1880) Pinaud, comme ci-dessus. — (1881-1887) le même. — (1888) Flamm, Jean, receveur municipal, président de la Société de secours mutuel *la Prévoyante*, 21, rue du Quatre-Septembre;

Maître. — (1889) le même. — (1890) Pinaud Jean-Gustave-Alfred, comme ci-dessus. — (1891) le même, 21, rue du Quatre-Septembre à Bône. — (1892-1894) le même.

Temple : — Rue Trézel (1875-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e lundis du mois.

Bougie**LES FRÈRES NUMIDES**

Loge fondée le 14 octobre 1879.

VÉNÉRABLES : — (1881) Parès, commandant en retraite, propriétaire, à Oued Marsa, par Bougie; Rose-Croix. — (1882) le même. — (1883) le même, *. — (1884) le même, rue du Cadi. (1885) Tombée en sommeil.

Temple. — Rue de l'Eglise, maison Gafand (1881) — Escaliers de l'Eglise, maison Gafand (1882). — Rue des Cinq-Fontaines (1883 et 1884).

Constantine**UNION ET PROGRÈS**

Loge fondée le 20 août 1845, sous le titre *Saint-Vincent de Paul*.

VÉNÉRABLES : — (1860) Revest, entrepreneur, rue du Nord; Rose-Croix. — (1861) Périer, propriétaire, agréé près le tribunal de commerce, 5, rue Danrémont; Rose-Croix. — (1862) le même. — (1863) le même; Chevalier Kadosch. — (1864) Rolland, avocat; Chevalier Kadosch. — (1865) Bermont, *, capitaine trésorier au 3^e spahi Rose-Croix. Pour la correspondance : Bourcier préposé aux lits militaires. — (1866) Bourcier, préposé au service des lits militaires; Rose-Croix. (1867-1869) le même. — (1870) Rascouaille, sous-chef de bureau de 1^{re} classe à la préfecture; Rose-Croix. — (1871) Périer, comme ci-dessus, courtier de commerce. — (1872) le même. — (1873) Brunache, propriétaire, membre du Conseil général; Maître. — (1874 et 1875) aucun nom dans l'Annuaire. — (1876) Massaloup, *, docteur médecine, médecin-major de 1^{re} classe aux Hôpitaux militaires; Rose-Croix. — (1877) le même. — (1878) Péral, Joseph, négociant, ancien consul d'Espagne, conseiller municipal; Rose-Croix. (1879) le même, rue Nationale. — (1880 et 1881) le même. — (1882) Lebeau, Edouard-André, chef de comptabilité aux chemins de fer Algériens, rue Nationale; Maître. — En 1883, la Loge abandonne son titre de *Saint-Vincent de Paul* et prend celui de *Union et Progrès*, sous lequel elle existe en aujourd'hui. — (1883) Lebeau, Edouard-André, comme ci-dessus, chef de comptabilité aux chemins de fer Algériens, conseiller municipal, 19,

Nationale ; Maître. — (1884) le même, comptable à l'Est-Algérien. — (1885) Perals el Garrigos, Joseph-Jean-M., négociant, 73, rue Nationale ; Rose-Croix. — (1886) le même. — (1887) Beaumont, Jean, ex-imprimeur-libraire, instituteur en retraite, faubourg Saint-Antoine ; Maître. — (1888) le même, rentier. — (1889 et 1890) Lebeau, Edouard-André, comme ci-dessus, chef de comptabilité aux chemins de fer de l'Est-Algérien, 21, rue Nationale. — (1891) Manin, Pierre-Louis-Jean-Claude, médecin vétérinaire, maison Truc, près la Halle aux grains ; Maître. — (1892) Beaumont, Jean, comme ci-dessus, faubourg Saint-Jean. — (1893) Vars, Charles-Frédéric, professeur de philosophie au Lycée, 44, rue Sauzai ; Maître. — (1894) le même.

Temple : — Place des Galettes (1872-1881). — 51, rue Vieux (1882-1887). — 92, rue Nationale, maison Müller (1888-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e mercredis du mois.

Douera

LES FRÈRES DU SAHEL

Loge fondée le 20 mai 1849.

VÉNÉRABLES : — (1860) Clément, directeur de l'hôpital civil et de l'asile départemental des vieillards incurables ; Maître. — (1861) Balisson de Rougemont, ingénieur des ponts et chaussées ; Maître. Pour la correspondance : Fabri, médecin en chef de l'hôpital civil. — (1862 et 1863) le même. — (1864) Tombée en sommeil.

Mascara

L'ÉTOILE

Loge fondée le 3 avril 1865.

VÉNÉRABLES : — (1865) Guibaud, officier comptable ; Rose-Croix. — (1866) le même, officier d'administration, comptable du service des subsistances militaires. — (1867) Vieillard, *, capitaine trésorier au 2^e spahis ; Maître. — (1868 et 1869) le même. — (1870) Billuart, préposé au service des lits militaires, adjoint au maire ; Rose-Croix. — (1871) Mercier, quincaillier ; Maître. — (1872-1877) le même. — (1878) Lespinatz, Frédéric, capitaine d'artillerie ; Chevalier Kadosch. — (1879 et 1880) Mercier, Charles, comme ci-dessus. — (1881-1884) le même ; Rose-Croix. — (1885) Uhlman, Marie-Louis-Edouard, docteur en médecine, conseiller général ; maître. — (1886-1888) le même. — (1889) Helle, Nicolas, propriétaire ; Maître. — (1890) le même, ex-agent-voyer. — (1891) Massa, Henri-Charles, avocat défenseur ; Maître. — (1892-

1893) le même. — (1894) le même, rue Dublineau.

Temple : — Promenade de l'Argoub (1883). — Au Tivoli (1884-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e vendredis du mois.

Milianah

L'UNION DU CHELIFF

Loge fondée le 18 octobre 1879.

VÉNÉRABLES : — (1880) Lespinats, Frédéric, *, capitaine d'artillerie ; Chevalier Kadosch. — (1881) Tombée en sommeil.

Temple : — Rue d'Alger (1880).

Mostaganem

LES TRINOSOPHES AFRICAINS

Loge fondée le 10 novembre 1843.

VÉNÉRABLES : — (1860) Bétous, entrepreneur de menuiserie ; Rose-Croix. — (1861-1865) le même. — (1866) Alquié, *, docteur-médecin ; Maître. — (1867) le même. — (1868) La Monta, *, docteur-médecin ; Maître. — (1869 et 1870) le même. — (1871) Lautrec, marchand-tailleur ; Rose-Croix. — (1872) le même, place du Sig. — (1873) Assorin, négociant ; Maître. — (1874) Terrade, propriétaire ; Maître. — (1875) Mermet, André, propriétaire-rentier, officier du Nicham Iflikar ; Rose-Croix. — (1876-1884) le même. — (1885) Priou, Louis-Emile, interprète judiciaire près le tribunal de Mostaganem, conseiller général ; Maître. — (1886) le même. — (1887) le même, *. — (1888) Didiot, Joseph, propriétaire, conseiller municipal, à Rivoli, par Mostaganem ; Maître. — (1889) Priou Louis-Emile, comme ci-dessus. — (1890 et 1891) le même, Rose-Croix. — (1892) Rousseau, Edouard, propriétaire ; Maître. — (1893) le même, maire de Pélissier, rue de l'Alma, à Mostaganem. — (1894) Thireau, Louis-Aimé-Fortuné, *, notaire, conseiller général ; Rose-Croix.

Temple : — Rue de l'Alma (1875-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e lundis du mois.

Oran

L'ÉTOILE DE L'AVENIR

Loge fondée le 22 août 1867.

VÉNÉRABLES : — (1868) Boyron, docteur-médecin ; Rose-Croix. — (1869) Vernier, ingénieur civil ; Maître. — (1870) Champenois, entrepreneur de travaux publics ; Maître. — (1871) Boulenger, caissier de la Société Générale Algérienne ; Maître. — (1872) le même. — (1873) Vernier,

comme ci-dessus, 1 *bis*, rue Sainte-Marie. — (1874) le même. — (1875 et 1876) le même, architecte. — (1877) Tombée en sommeil.

Temple : — Promenade de l'Étang (1869 et 1870). — 10, rue des Jardins 1871-1877).

L'UNION AFRICAINE

Loge fondée le 12 décembre 1834.

VÉNÉRABLES : — (1860) Deloupy, négociant ; Chevalier Kadosch. Pour la correspondance : MM. de l'Union française, 30, rue d'Austerlitz. — (1861-1863) le même. — (1864) Renault, négociant ; Rose-Croix. — (1865-1867) le même. — (1868) le même, membre du Conseil général, adjoint au maire. — (1869) le même. — (1870) le même, *, maire d'Oran. — (1871) Vieillard, capitaine-trésorier au 2^e régiment de spahis ; Rose-Croix. — (1872) Jasseron, docteur en médecine, place Kléber ; Maître. — (1873) Bartibas, maître bottier, au 2^e régiment de zouaves ; Chevalier Kadosch. — (1874 et 1875) Renault, *, négociant et propriétaire, 7, rue de Larrey ; Chevalier Kadosch. — (1876) Meuriot, entrepreneur de travaux publics, adjoint au maire ; Chevalier Kadosch. — (1877) le même, boulevard Malakoff. — (1878) Sandras, Gustave, docteur en médecine, rue des Jardins ; Rose-Croix. — (1879) Mathieu, Floréal, pharmacien, maire d'Oran, place Kléber ; Rose-Croix. — (1880 et 1881) le même. — (1882-1884) le même, Chevalier Kadosch. — (1885) Engler, Vincent, agent général de la Compagnie du chemin de fer franco-algérien ; Maître. — (1886) Mathieu, Floréal, comme ci-dessus. — (1887) Bouty, Joseph-Alphonse, garde principal du service des Mines, rue du Vieux-Château ; Chevalier Kadosch. — (1888) le même. — (1889) Mermod, Eugène-Albert, horloger-bijoutier ; Rose-Croix. — (1890) le même, boulevard Séguin. — (1891) Jalras, Etienne, employé de commerce ; Maître. — (1892) le même, rentier, 1, rue de Mostaganem. — (1893) le même. — (1894) Bogros, Michel, avocat ; Maître.

Temple : — 30, rue d'Austerlitz (1860-1887). — 5, rue d'Austerlitz (1888-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e vendredis du mois.

Philippeville

LES ENFANTS DE MARS

Loge fondée le 29 janvier 1842.

VÉNÉRABLES : — (1860) Menestrier, Vital, entrepreneur de travaux publics ; Rose-Croix. — (1861) Deloupy, négociant ; Rose-Croix. — (1862 et 1863) le même. — (1864) Faure, négociant ; Maître. — (1865) le même. — (1866) le même, 15, rue Impé-

riale. — (1867) Kayser, docteur-médecin, 1, rue d'Austerlitz ; Maître. — (1868-1870) le même. — (1871) Lhote, Alphonse, architecte, 19, rue du 61^e de ligne ; Maître. — (1872 et 1873) le même. — (1874) le même, Rose-Croix. — (1875) le même, premier adjoint au Conseil municipal. — (1876-1880) le même. — (1881) le même, architecte des bâtiments civils, 19, rue du 61^e de ligne. — (1882) Dépré, François, maréchal-expert, vétérinaire, 64 *bis*, rue Nationale ; Rose-Croix. — (1883) Llado, Jean, négociant, 4 *bis*, rue des Numides ; Maître. — (1884) Dépré, François, propriétaire, comme ci-dessus. — (1885) Schneider, Pierre, employé de commerce, 4, rue du 62^e de ligne ; Maître. — (1886) le même. — (1887) le même, 11, rue d'Austerlitz. — (1888) Pierson, Jules, médaille d'honneur de 1^{re} classe, rentier, 5, rue Galbois ; Maître. — (1889) Pelletier, Auguste, *, vétérinaire militaire en retraite ; Maître. — (1890) le même. — (1891) Tombée en sommeil.

Temple : — Rue du Sphinx (1872-1874). — 70, rue Vallée (1875-1878). — Rue des Numides (1879-1881). — Rue de l'Arsenal (1882-1887). — Angle des rues de France et de l'Arsenal (1888). — Rue de France (1889).

Saint-Denis-du-Sig

LA LIBRE PENSÉE

Loge fondée le 1^{er} mai 1881.

VÉNÉRABLES : — (1882) Deloupy, André, propriétaire ; Chevalier Kadosch. — (1883) Roche, Charles, propriétaire ; Rose-Croix. — (1884-1888) le même. — (1889) Cordier, Louis-Henri-Eugène, chef du service des irrigations du Sig ; Rose-Croix. — (1890) le même. — (1891) le même, à Saint-Denis-du-Sig. — (1892 et 1893) le même. — (1894) le même ; Chevalier Kadosch.

Temple : — Boulevard Sliman (1882-1888). — Rue Victor-Hugo (1889). — Rue de la Gare (1890). — Rue Victor-Hugo (1891-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e mardis du mois, à 8 heures du soir.

Sétif

LES FRÈRES DE BOUSSELLAM

Loge fondée le 19 juin 1852.

VÉNÉRABLES : — (1860) Damas, horloger ; Rose-Croix. — (1861) de Maugras, *, médecin en chef de l'hôpital ; Maître. — (1862) Pelletier, architecte des bâtiments civils ; Maître. — (1863) le même, architecte de l'État. — (1864) Marty, *, capitaine commandant au 3^e chasseurs ; Rose-Croix. — (1865) Tombée en sommeil.

Sidi-Bel-Abbès**LES MAÇONS RÉUNIS**

Loge fondée le 20 mai 1857.

VÉNÉRABLES : — (1860) Claverie, maître tailleur au 2^e régiment étranger; Maître. — (1861) le même. — (1862-1866) tombée en sommeil. — (1867) Drevet, géomètre; Maître. — 1868) Roubière, propriétaire, adjoint au maire; Maître. — (1869) le même. — (1870) Tombée en sommeil. — Réveillée le 20 mai 1877. — (1883) Claverie, ex-maître tailleur à la Légion étrangère; Maître. Pour la correspondance : Bonnet, docteur en médecine. — (1884) Bernard, Auguste, entrepreneur de travaux publics; Maître. — (1885-1887) le même. (1888) le même, rue de Metz, Rose-Croix. — (1889-1891) le même. — (1892) Bonnet, Geraud, docteur en médecine; Maître. — (1893) le même. — (1894) le même.

Temple : — Rue Saint-Augustin, maison Roche (1883-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e mercredis du mois.

Ténez**LA FRATERNITÉ CARTÉNIENNE**

Loge fondée le 14 juillet 1848.

VÉNÉRABLES : — (1870) Pommereau, propriétaire, membre du Conseil général du département d'Alger; Maître. — (1871) Brun, receveur des Douanes; Maître. — (1872) Casenave, adjudant à l'Atelier des travaux publics, n° 2; Rose-Croix. — (1873) Fouque, employé; Maître. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Nérat de Lesguisé, officier comptable en retraite; Maître. — (1876 et 1877) le même. — (1878) Tombée en sommeil.

Temple : — Boulevard de l'Est (1875-1878).

Tizi-Ouzou**LA FAMILLE KABYLE**

Loge fondée en 1881.

VÉNÉRABLES : — (1881) Léoni, Pascal, *, propriétaire, adjoint au maire; Maître. — (1882) Chappuis, Jacques-Antoine, avocat défenseur; Chevalier Kadosch. — (1883) Moreau, Alfred; Maître. — (1884) Tombée en sommeil.

Temple : — Plateau de la Pépinière, maison Léoni (1881-1884).

Tlemcen**L'UNION DE TLEMCCEN**

Loge fondée le 10 mars 1860.

VÉNÉRABLES : — (1860) Bernard, lieutenant-commandant la place de Tlemcen; Maître. — (1861) le même, lieutenant-colonel, *. — (1862) Laurens, géomètre de 1^{re} classe du service topographique; Maître. Pour la correspondance : Cabaud. — (1863) Cabaud, docteur-médecin; Maître. — (1864) Le Proust des Ageux, imprimeur-libraire, rédacteur en chef du *Courrier de Tlemcen*; Maître. — (1865-1867) le même. — (1868) Joignot, *, directeur des carrières de marbre, à l'Isser, département d'Oran; Maître. — (1869 et 1870) le même. — (1871) Le Proust des Ageux, comme ci-dessus. — (1872) le même, membre du Conseil général et du Conseil municipal. — (1873) Lespinats, capitaine d'artillerie; Rose-Croix. — (1874 et 1875) le même. — (1876) Gérard, propriétaire, adjoint au maire, conseiller général; Maître. — (1877) Le Proust des Ageux, journaliste, conseiller municipal et conseiller général; Maître. — (1878) le même, directeur-gérant du *Courrier de Tlemcen*. — (1879) Cabaud, Charles, premier commis à la Conservation des Hypothèques; Maître. — (1880) Massa, conseiller municipal; Maître. — (1881) Cabaud, Charles, premier commis à la Conservation des Hypothèques; Maître. — (1882 et 1883) le même. — (1884) Rongier, Joseph, conducteur des ponts et chaussées; Maître. — (1885) Rulié, Ed.-Jérôme, docteur en médecine; Maître. — (1886 et 1887) le même, rue Ximénès. — (1888) Cabaud, Charles-Antoine, huissier; Maître. — (1889-1891) le même. — (1892) le même, propriétaire. — (1893) le même; Rose-Croix. — (1894) le même.

Temple : — Rue des Almohades (1875-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e mercredis du mois.

Statistique des 35 années :

L'Algérie a compté, en tout, dix-neuf loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; dix fonctionnent actuellement.

COLONIES**ASIE****COCHINCHINE****Saïgon****LE RÉVEIL DE L'ORIENT**

Loge fondée le 22 décembre 1868.

VÉNÉRABLES : — (1869) Emler, sous-commissaire de la marine impériale ; Maître. — (1870) Charvein, sous-commissaire de la marine impériale ; Maître. — (1871) Guien, capitaine d'infanterie de marine ; Rose-Croix. — (1872) le même, capitaine-major au 2^e régiment d'infanterie de marine. — (1873) Doublet, aide-commissaire de la marine ; Maître. — (1874) le même. — (1875) Foulhox, Alfred, architecte, sous-directeur du service des Travaux publics, section des bâtiments civils ; Maître. — (1876) le même. — (1877) Bézian, Edouard, négociant ; Maître. — (1878-1880) le même. — (1881) Foulhox, Alfred, comme ci-dessus, chef du service des bâtiments civils. — (1882 et 1883) le même. — (1884) Bonnet, Jean, interprète principal du gouvernement à la direction de l'intérieur ; Maître. — (1885) le même, ✱. — (1886) Foulhox, Alfred-Marie, ✱, comme ci-dessus. — (1887) Monceaux, Victor-Eugène, docteur en médecine, rue Charnes et boulevard Bonnard ; Maître. — (1888-1890) le même. — (1891) Foulhox, Alfred-Marie, ✱, comme ci-dessus. — (1892) le même. — (1893) Monceaux, Victor-Eugène, comme ci-dessus, conseiller colonial. — (1894) le même.

Temple : — Rue Nationale (1872 et 1873). — 19, rue d'Espagne (1874-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e mercredis du mois.

Statistique des 35 années :

La Cochinchine a compté, en tout, une seule loge appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; elle fonctionne actuellement.

TONKIN**Haïphong****L'ÉTOILE DU TONKIN**

Loge fondée le 21 juillet 1892.

VÉNÉRABLES : — (1893) Robin, Jean, capitaine au long cours ; Chevalier Kadosch. — (1894) le même.

Temple : — Boulevard de France (1893). — Rue Francis-Garnier (1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e mercredis du mois.

Hanoï**LA FRATERNITÉ TONKINOISE**

Loge fondée le 8 décembre 1886.

VÉNÉRABLES : — (1887) Kœnig, Eugène, négociant ; Rose-Croix. — (1888 et 1889) le même. — (1890) Fellonneau, François, propriétaire, agent des correspondances fluviales ; Maître. — (1891) le même, ✱. — (1892) le même. — (1893) Bernhard, Daniel, négociant ; Maître. — (1894) le même.

Temple : — Rue des Pavillons-Noirs (1888-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e vendredis du mois.

Statistique des 35 années :

Le Tonkin a compté, en tout, deux loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; toutes les deux fonctionnent actuellement.

AFRIQUE**LA RÉUNION****Saint-Denis****L'AMITIÉ**

Loge fondée le 10 août 1816.

VÉNÉRABLES : — (1860) Le Siner, docteur-médecin, directeur de l'hôpital civil, adjoint au maire ; Prince du Royal-Secret. — (1861-1863) le même. — (1864) De la Serve, propriétaire à Saint-André ; Rose-Croix. — (1865) Mazaé-Azéma, docteur-médecin ; Rose-Croix. — (1866-1870) le même. — (1871) Le Siner, comme ci-dessus ; maire. — (1872) Delval, professeur au Lycée ; Rose-Croix. — (1873) Le Siner, comme ci-dessus, ✱, officier d'Académie, médecin du Lycée, maire. — (1874-1876) le même. — (1877) Mazaé-Azéma, ✱, officier d'Académie, docteur en médecine ; Chevalier Kadosch. — (1878) le même. — (1879) Magé, négociant ; Maître. — (1880) Cologon, Alexandre, ingénieur-mécanicien, adjoint au maire, rue de la Boucherie ; Chevalier Kadosch. — (1881) le même. — (1882) Mestres, Auguste, chef de la comptabilité du chemin de fer et du port de la Réunion ; Chevalier Kadosch. — (1883-1886) le même. — (1887) Delval, Onésime-Joseph, professeur du Lycée en retraite ; Chevalier Kadosch. — (1888) Bonnamour, Louis-Auguste, commerçant ; Maître. — (1889) le même. — (1890) Robinet de Laserve, Albert, receveur des Postes ; Maître. — (1891 et 1892) le même. — (1893) Derieul de Roland, Jean-Baptiste-Prosper-Alfred, courtier maritime, conseiller général ; Chevalier Kadosch. — (1894) le même.

Temple : — 97, rue du Barrachois (1872-1887). — 113, rue du Barrachois (1888 et 1889). — 97, rue du Barrachois (1890-1894).

Tenues actuelles : — Tous les mercredis.

L'ESPÉRANCE

Loge fondée le 30 septembre 1865.

VÉNÉRABLES : — (1866) Le Siner, docteur-médecin; Prince du Royal-Secret. — (1867) le même, adjoint au maire, conseiller général. — (1868) Tombée en sommeil.

Saint-Pierre**LA BIENFAISANCE**

Loge fondée le 27 octobre 1862.

VÉNÉRABLES : — (1863) Reilhac, propriétaire; Rose-Croix. — (1864) Frappier, maire; Rose-Croix. — (1865) Orré, Félix, propriétaire; Rose-Croix. — (1866 et 1867) le même. — (1868) Cudenet, arpenteur-juré; Rose-Croix. — (1869 et 1870) le même. — (1871) Just-Hoarreau, propriétaire; Rose-Croix. — (1872) le même, propriétaire-cultivateur. — (1873) le même. — (1874) Cudenet, comme ci-dessus. — (1875) le même, ingénieur de la commune de Saint-Pierre. — (1876) le même. — (1877) Cudenet, François, professeur; Maître. — (1878 et 1879) le même. — (1880) Tombée en sommeil.

Temple : — Rue des Moulins (1876-1880).

Statistique des 35 années :

L'Ile de la Réunion a compté, en tout, trois loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; une seule fonctionne actuellement.

SÉNÉGAL**Saint-Louis****L'UNION SÉNÉGALAISE.**

Loge fondée le 3 mai 1874.

VÉNÉRABLES : — (1875) Emler, sous-commissaire de la Marine de 1^{re} classe; Rose-Croix. — (1876) Burot, docteur en médecine de la Marine; Maître. — (1877) le même. — 1878-1880) aucun nom dans l'Annuaire. — (1881) Beynis, Victor, négociant; Maître. — (1882) le même. — (1883) le même; Rose-Croix. — (1884) Allys Victor, négociant; Maître. — (1885) Pronnier, Victor-Paul, négociant; Maître. — (1886) le même, 4, rue de l'Hôpital. — (1887) Crespín, Jean-Jacques, avocat, conseil commissionné; Rose-Croix. — (1888) le même. — (1889) le même, conseil commissionné près la Cour d'appel du Sénégal et les tribunaux de Saint-Louis. — (1890) le même. — (1891) aucun nom dans l'Annuaire. — (1892) Duval, Victor-Louis-Maximilien, directeur de l'école laïque de Saint-Louis; Maître. — (1893) Tombée en sommeil, d'après l'Annuaire. Plus exactement, il y a eu

transformation de la Loge, par un réveil, l'année suivante, sous un autre titre (Voir la nouvelle Loge, ci-après).

Temple : — 2, rue du Palmier, (1875-1878). — Rue de la Mosquée (1881-1884). — Rue Boufflers (1885-1888). Rue Lauzun — (1889 et 1890). — Rue Boufflers (1891-1893).

L'AVENIR DU SÉNÉGAL.

Loge fondée le 20 juin 1893.

VÉNÉRABLES : — (1894) Bonnefoi, André-Victor, garde d'artillerie de la Marine; Chevalier-Kadosch. Pour la correspondance : Garrigues, instituteur à Saint-Louis.

Statistique des 35 années :

Le Sénégal a compté, en tout, deux loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; une seule fonctionne actuellement.

AMÉRIQUE**GUADELOUPE****Basse-Terre****LES ÉLUS D'OCCIDENT**

Loge fondée le 11 mai 1862.

VÉNÉRABLES : — (1863) Degrange, homme de lettres; Rose-Croix. — (1864) le même. — (1865) Simor Saint-Just, négociant; Maître. — (1866 et 1867) le même. — (1868) Rousseau, propriétaire, négociant; Rose-Croix. — (1869) Laporte, chef de la comptabilité du Trésor public; Maître. — (1870 et 1871) le même. — (1872 et 1873) Silvie, entrepreneur; Maître. — (1874) Hermantin, garde auxiliaire du génie; Maître. — (1875) le même, garde auxiliaire du génie en retraite. — (1876) Lavau, négociant; Maître. — (1877 et 1878) Michel, sous-chef de bureau à la Direction de l'Intérieur; Maître. — (1879-1884) Lavau, Victor-Henri, comme ci-dessus. — (1882 et 1883) Hermantin, agent-voyer; Maître. — (1883) le même. — (1884) aucun nom dans l'Annuaire. — (1885) Villoing, Charles-Martin, chef de l'imprimerie du Gouvernement; Maître. — (1886) Belmont Amand-Léon, greffier en chef du tribunal de 1^{re} instance; Chevalier d'Orient. — (1887-1889) le même, conseiller municipal. — (1890) le même; Rose-Croix. — (1891) Migerel, Marie-Jean-Baptiste-Gabriel, négociant; Maître. — (1892-1894) Calaide-Hatile, Camille-Germain, commis des postes; Maître.

Temple : — 5, rue de Bologne (1875-1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} vendredi et le 3^e samedi du mois.

La Pointe-à-Pitre

LES DISCIPLES D'HIRAM

Loge fondée le 14 février 1836.

VÉNÉRABLES : — (1860) Magloire, Mondésir, greffier en chef du tribunal civil de première instance ; Rose-Croix. — (1861 et 1862) le même. — (1863) Alcindor, négociant et propriétaire ; Maître. — (1864) Magloire, Mondésir, comme ci-dessus. — (1865 et 1866) Blancan, négociant ; Rose-Croix. — (1867) Lemac, propriétaire, négociant ; Rose-Croix. — (1868) le même. — (1869) Magloire, Mondésir, comme ci-dessus, membre du conseil général de la Guadeloupe. — (1870-1872) le même. — (1873) Raddenais, propriétaire ; Rose-Croix. — (1874) le même. — (1875) Zénon, entrepreneur de bâtiments ; Rose-Croix. — (1876) Boricaud, Ismard-Narcisse, commerçant, propriétaire ; Rose-Croix. — (1877-1887) le même. — (1888) le même, conseiller général, maire de la commune des Abymes. Pour la correspondance : Nicolas, conseiller général à la Pointe-à-Pitre. — (1889) le même. — (1890) Nicolas, Célestin, *, propriétaire ; Chevalier Kadosch. — (1891 et 1892) le même. — (1893) le même, ferblantier, propriétaire. — (1894) Aurel, Borromée-Charles, commis-greffier du tribunal de première instance, conseiller municipal ; Chevalier Kadosch.

Temple : — Habitation la Poterie (1880-1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} dimanche du mois, à 2 heures de relevée, et le 3^e samedi, à 7 heures du soir.

LA PAIX

Loge fondée le 4 avril 1784.

VÉNÉRABLES : — (1860) Dupont, négociant, membre du conseil municipal, de la Chambre de commerce, 47, grande rue d'Arbaud ; Trente-Troisième. — (1861 et 1862) le même. — (1863) Delacroix, négociant ; Chevalier Kadosch. — (1864) Ducasse, capitaine de port ; Chevalier Kadosch. — (1865) Dupont, négociant ; Trente-Troisième, comme ci-dessus. — (1866) Roubeau, négociant, adjoint au maire, vice-président de la Chambre de commerce, administrateur de la Banque ; Maître. — (1867 et 1868) le même ; Rose-Croix. — (1869) le même, vice-président de la Chambre du conseil général, président de la Chambre de commerce, premier adjoint au maire, administrateur de la Banque. — (1870) le même, président de la chambre du conseil général. — (1871) le même, membre du conseil privé de la Guadeloupe. — (1872) le même. — (1873) Richaud, directeur du Crédit foncier colonial de la Guadeloupe ; Maître. — (1874 et 1875) le même. — (1876) Ferret, *, négociant ; Rose-Croix. — (1877 et 1878) le même.

— (1879) Calen, Hippolyte, négociant ; Maître. — (1880) Ferret, Emile, comme ci-dessus. — (1881) Ferret, Napoléon, *, négociant ; Rose-Croix. — (1882 et 1883) le même. — (1884) le même, ancien négociant. — (1885) Beau, Georges, commerçant ; Rose-Croix. — (1886) le même. — (1887) Planet-Arnoux, Jules-Auguste-Albert, principal clerc d'avoué, rue de la Liberté ; Rose-Croix. — (1888) Robin, Charles-Magne, directeur de l'Agence du Crédit foncier colonial ; Chevalier Kadosch. — (1889) le même. — (1890) Deumié, Régis, directeur de l'usine à glace artificielle, conseiller général ; Chevalier Kadosch. — (1891 et 1892) le même. — (1893) le même, membre de la Chambre d'agriculture, conseiller municipal. — (1894) le même.

Temple : — Paxilla, Morne des Francs-Maçons (1868-1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} lundi et le 3^e dimanche du mois.

Statistique des 35 années :

La Guadeloupe a compté, en tout, trois loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France : les trois fonctionnent actuellement.

MARTINIQUE

Saint-Pierre

LA RÉUNION DES ARTS

Loge fondée le 20 septembre 1819.

VÉNÉRABLES : — (1866) Coipel, négociant ; Rose-Croix. — (1867) Pichevin, percepteur des contributions de 1^{re} classe, receveur municipal ; Maître. — (1868-1870) le même. — (1871) Saint-Yves, jeune, propriétaire ; Maître. — (1872 et 1873) le même. — (1874) Tombée en sommeil.

Tenues : — 1^{er} et 3^e mardi du mois.

Statistique des 35 années :

La Martinique a compté, en tout, une seule loge appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; cette loge ne fonctionne plus actuellement.

TERRE-NEUVE

Saint-Pierre et Miquelon

L'AMÉNITÉ

Loge fondée le 20 juin 1867.

VÉNÉRABLES : — (1868) Hamel, négociant ; Maître. — (1869 et 1870) le même. — (1871) Paturel, capitaine au long cours ; Maître. — (1872) Mac-Laughlin,

négociant; Maître. — (1873 et 1874) Paturel, comme ci-dessus. — (1875) Tombée en sommeil.

Temple : — 38, rue de l'Hôpital (1873-1875).

Statistique des 35 années :

Terre-Neuve a compté, en tout, une seule loge appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; elle ne fonctionne plus actuellement.

Océanie

NOUVELLE-CALÉDONIE

Nouméa

L'UNION CALÉDONIENNE

Loge fondée le 26 septembre 1868.

VÉNÉRABLES : — (1870) Simon, Ch., trésorier-payeur de la colonie; Maître. — (1871) Doué, pharmacien de 1^{re} classe de la marine; Maître. — (1872) Vernier, conducteur de 1^{re} classe des Ponts et Chaussées; Maître. — (1873) Gerdolle, receveur de l'enregistrement des domaines et du timbre; Maître. — (1874) le même. — (1875-1878) aucun nom dans l'Annuaire. — (1879) Puech, négociant; Maître. — (1880) Robin, Ernest, sous-chef de bureau de 1^{re} classe; Maître. — (1881) le même, chef de bureau à la direction de l'Intendance. — (1882 et 1883) le même. — (1884) Tauveron, Jean-Baptiste, négociant; Maître. — (1885) le même. — (1886) Bascans, J.-F.-Maximin-Henri, *, propriétaire, capitaine d'infanterie de marine en retraite; Maître. — (1887 et 1888) Surleau, Frédéric, instituteur, directeur de l'école communale; Maître. — (1889) Dupuy, Gaston-Louis-Denis-Joseph, commis-rédacteur de l'administration pénitentiaire; Rose-Croix. — (1890 et 1891) le même, commis-rédacteur de 1^{re} classe de l'administration pénitentiaire. — (1892) Angles, Albert-Marie-Pascal, chef de bureau, sous-directeur de l'administration pénitentiaire; Rose-Croix. — (1893 et 1894) Courché Théodore-François, agent d'affaires et arbitre de commerce, conseiller municipal; Rose-Croix.

Temple : — A. Nouméa.

Tenues actuelles : — Le samedi du mois le plus proche de la pleine lune.

Statistique des 35 années :

La Nouvelle-Calédonie a compté, en tout, une seule loge appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; cette loge fonctionne actuellement.

Taïti

Papéïté

L'Océanie Française

Loge fondée le 25 mars 1842.

VÉNÉRABLES : — (1860) Darling, Adam-John,

interprète du gouvernement; Rose-Croix. — (1861-1863) le même. — (1864) Thouroude, capitaine, chef du génie de Taïti; Maître. — (1865) le même. — (1866) Bonnet, chirurgien de la marine impériale; Maître. — (1867) le même, docteur-médecin. — (1868) Guillasse, *, docteur-médecin, chirurgien de marine 1^{re} classe; Maître. — (1869) Tombée en sommeil.

Statistique des 35 années :

L'île de Taïti a compté, en tout, une seule loge appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; cette loge ne fonctionne plus actuellement.

ÉTRANGER ⁽¹⁾

EUROPE

ANGLETERRE

Swansea (Comté de Galles)

TAVE N° 1

Loge fondée en 1894. — Le Grand Orient de France, pour protester contre l'exclusion dont ses membres sont l'objet, quand ses membres voyagent en Angleterre, a tenu à fonder dans ce pays une Loge dépendant directement de lui.

VÉNÉRABLES : — (1894) Beynon, Lemellin-M., Kensington Terrace; Maître.

L'Annuaire n'indique pas le local de cette loge ni les jours de ses tenues.

ESPGANE

Barcelone

LA SAGESSE

Loge fondée le 14 décembre 1848, reconstituée le 26 mai 1870.

VÉNÉRABLES : — (1871) Cougnenc, entrepreneur, 6, Gracia-Riera de S. Miguel; Rose-Croix. — (1872) Marty, Jean, négociant, 22, rambla Santa Monica; Rose-Croix. — (1873-1877) Albigès, Paul, marchand tailleur, 14, rambla Puerta Santa Madrona; Maître. — (1878) Pla, Eudoro négociant, 4, calle Nueva de San Francisco; Rose-Croix. — (1879-1881) Laporte, Joseph-Antoine, boucher, place du Marché; Rose-Croix. — (1882), Bau Jose, Martinez, dentiste, 19, rue des Escudillers; Maître. — (1883-1885), le même; Rose-Croix. — (1886) Laporte, Joseph-Antoine, comme ci-dessus, calle San Antonio; Chevalier Kadosch. — (1887) aucun

(1) Sous la rubrique *Etranger*, nous faisons figurer uniquement bien entendu, les Loges fondées par le Grand Orient de France et reconnaissant exclusivement sa juridiction, en ce qui concerne la direction des grades symboliques.

nom dans l'Annuaire. — (1888) Massip, Joseph, représentant de commerce, 41, rue de la Porte-Neuve; Rose-Croix. — (1889) Thomas, Dominique, coupeur d'habits, 33, rue des Escudillers; Rose-Croix. — (1890-1891) Partagas y Palay, Jean, courtier en grains, 27, calle de Moncada; Rose-Croix. — (1892) Massip, Joseph, comme ci-dessus. — (1893) Tombée en sommeil.

Temple : — 47, Calle Ferlandina (1871 et 1872). — 1, Calle Bajada de la Canonja (1873-1875). — 11, Calle Mina (1876 et 1877). — 2, Calle Sera (1878-1882). — 30, Calle de Basea (1883-1888). — 3, Santo Domingo del Call (1889 et 1890). — 30, Calle Basca 1891 et 1892).

Gijon

LOS AMIGOS DE LA NATURALEZA Y HUMANIDAD

Loge fondée dans les Asturies, le 20 juin 1852;
reconstituée le 25 octobre 1871.

VÉNÉRABLES : — (1872) Bronner, François, chef tailleur sur verre; Maître. — (1873) aucun nom de Vénérable dans l'Annuaire; mais cette adresse pour la correspondance: Francisco Criner, fabrika de cristales. — (1874) Francisco Criner, directeur de la fabrique de bougies et de savons, à Rocas, par Gijon; Maître. — (1875-1878) le même. — (1879) Tombée en sommeil.

Carthagène

HIJOS DE HIRAM

Loge fondée le 17 novembre 1869.

VÉNÉRABLES : — (1870) Miguel Trigo de Bustamente, pasteur protestant, 5, puerta de Murcia; Maître. — (1871 et 1872). — Bilange, négociant, 32, calle San-Diego; Maître. — (1873) Tombée en sommeil.

Statistique des 35 années :

L'Espagne a compté, en tout, trois loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; aucune ne fonctionne actuellement.

GRÈCE

Corfou (Iles Ioniennes)

LE PHÉNIX

Loge fondée le 23 juin 1843.

VÉNÉRABLES : — (1860) Zancarol, Jacques, docteur en médecine; Chevalier Kadosch. Pour la correspondance: Spiridion Drasina. — (1861) le même. — (1862) aucun nom dans l'Annuaire. — (1863) Ajovlassiti, docteur-médecin; Chevalier Kadosch.

— (1864-1868) le même. — (1869) Padovan, Jean, docteur-médecin; Maître. — (1870-1873) le même. — (1874) Demetrius, D. Papanicolas, docteur en médecine; Maître. — (1875) Castamonitis, Antoine, avocat; Maître. — (1876 et 1877) le même, docteur en droit. — (1878) Padovan, Jean, comme ci-dessus. — (1879) Athanase Paramathiotis, avocat, député au Parlement hellénique; Maître. — (1880) Castamonitis, Antoine, comme ci-dessus. — (1881) Castogouros, Nicolas, docteur en droit; Maître. Pour la correspondance: Apostolopulos, employé des postes. — (1882) le même. — (1883) Zavizianos, Georges, pharmacien et professeur de sciences naturelles; Maître. — (1884-1894) le même; Rose-Croix.

Temple : — 1819, rue Aristote (1876-1894).

Tenues actuelles : — Tous les mercredis.

Janina (Épire)

LOGE PROMÉTHÉE

VÉNÉRABLES : — (1894) Coloulou, Jean, avocat; Maître. Pour la correspondance: Dr Lévy, à Janina.

Temple : — 15, quartier Saint-Nicolas (1894).

Tenues actuelles : — Deux mardis par mois.

Zante (Iles Ioniennes)

L'ÉTOILE

Loge fondée le 19 septembre 1859.

VÉNÉRABLES : — (1860) A. Cottuvali, négociant; Rose-Croix. — (1861) Denis la Guidara, négociant; Maître. — (1862) Tombée en sommeil.

Statistique des 35 années :

La Grèce a compté, en tout, trois loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; deux fonctionnent actuellement.

ITALIE

Gênes

IL TRIONFO LIGURE

Loge fondée le 11 juin 1856.

VÉNÉRABLES : — (1860) Cepollina, François, capitaine-marin, 418, via Orefici, Gênes; Prince du Royal-Secret. — (1861 et 1862) le même. — (1863) Tombée en sommeil.

Livourne

GLI AMICI VERI DEI VIRTUOSI

Loge fondée le 5 novembre 1860.

VÉNÉRABLES : — (1861) Fortunato Piperno; Maître. — (1862) Israël Costa, maître de langues;

Rose-Croix. — (1863) le même. — (1864-1866) Gabriel de Paz, chancelier de l'Université israélite; Chevalier Kadosch. — (1867) Alvarenga, Angiolo, négociant; Chevalier Kadosch. — (1868) Bianco, ingénieur civil; Chevalier Kadosch. — (1869) Broglio, négociant; Rose-Croix. — (1870) Mangini, avocat; Rose-Croix. — (1871) Tognocchi, professeur, 104, via del Corso reale; Maître. — (1872 et 1873) aucun nom dans l'Annuaire. — (1874-1877) Alessandro Broglio, négociant, via Borra; Rose-Croix. — (1878) De Medina, Jacques, négociant en corail, 4, via dello Studio; Rose-Croix. — (1879-1881) Alessandro Broglio, comme ci-dessus; Chevalier Kadosch. — (1882) Tombée en sommeil.

Temple : — 14, via della Pace (1862-1873). — 3, scale delle Farine (1874 et 1875). — Via del Forticciolo (1876-1878). — 1, via della Venezia (1879-1881).

Statistique des 35 années :

L'Italie a compté, en tout, deux loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; aucune ne fonctionne actuellement.

HONGRIE

Pesth

HUMBOLDT

Loge fondée le 1^{er} mars 1870.

VÉNÉRABLES : — (1870) Pawer de Kapolna, Etienne, rédacteur en chef du *Kalonac-Kozlony*; Trente-Troisième. — (1871) Joannovics, Georges, sous-secrétaire d'Etat au ministère royal hongrois des Cultes et de l'Instruction publique, 52, Konigsgasse; Trente-Troisième. — (1872) Tombée en sommeil.

MATHIAS CORVINUS

Loge fondée le 7 avril 1870.

VÉNÉRABLES : — (1870 et 1871) Turr, Etienne, général de division; Trente-Troisième. Pour la correspondance : Joannovics, Georges, 52, Konigsgasse, Pesth. — (1872) Tombée en sommeil.

ZUR ARBEIT

Loge fondée le 19 mai 1871.

VÉNÉRABLES : — (1871) de Nemeth, Emerique, secrétaire au ministère royal hongrois du commerce; Maître. — (1872) Tombée en sommeil.

Arad

FRATERNITAS

Loge fondée le 26 mars 1870.

VÉNÉRABLES : — (1870 et 1871) Eisenstadler, Ignace, négociant à Temesvar, Hongrie; Rose-Croix. — (1872) Tombée en sommeil.

Bude

ARPAD

Loge fondée le 1^{er} mai 1870.

VÉNÉRABLES : — (1870) Vegh, Jean, avocat, directeur de la Banque, 204, Therrngasse; Maître. — (1871) Tombée en sommeil.

Kassa

HALADAS (LE PROGRÈS)

Loge fondée le 20 mars 1870.

VÉNÉRABLES : — (1870 et 1871) Comte Csaki, Théodore, député au Parlement; Trente-Troisième. — (1872) Tombée en sommeil.

Pravicza

KOSMOS

Loge fondée le 15 mars 1871.

VÉNÉRABLES : — (1871) Maderspach, Louis, ingénieur en chef; Maître. — (1872) Tombée en sommeil.

Remesvar

HUNYADI

Loge fondée le 26 mars 1870.

VÉNÉRABLES : — (1870 et 1871) de Niamessny, Michel, avocat; Maître. — (1872) Tombée en sommeil.

Statistique des 35 années :

La Hongrie a compté, en tout, huit loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; aucune ne fonctionne actuellement.

(A suivre.)

LA NOUVELLE BROCHURE

DU T. R. P. LE DORÉ.

Le nouveau travail du R. P. Le Doré, *l'Attitude passive* en présence de la loi d'abonnement, constitue un véritable volume, et c'est assurément ce qui a été écrit de plus concluant, de plus complet sur la question. Quand la lecture en est commencée, on ne s'en détache plus.

Ces pages sont d'ailleurs aussi calmes que fortes, théologiques, pleines de déférence pour les vraies lois et de soumission à la politique pontificale.

Le prix a été fixé à 0 fr. 75 *franco*, afin qu'on puisse en faire facilement la diffusion.

On trouve cet ouvrage à la Maison de la Bonne Presse, 8, rue François 1^{er}, à Paris.

LE MOUVEMENT

ANTI-MAÇONNIQUE

Le mouvement anti-maçonnique se dessine très bien ; la défensive va devenir l'offensive. Chacun comprend que le moment est venu de lutter avec énergie contre la secte infâme qui a juré de détruire l'Eglise de Jésus-Christ. En France, mieux qu'ailleurs sans doute, on sent que la guerre qui s'engage sera décisive ; car l'ennemi, pour appliquer plus sûrement les lois scélérates d'accroissement et d'abonnement, vient de placer au pouvoir un ministère tout à fait selon le cœur des FF. : Lemmi et Crispi.

En notre qualité de revue indépendante, qui n'est inféodée à aucune fédération particulière, mais qui appuie indistinctement tous les actes pour le triomphe de la sainte cause de la religion, dès l'instant qu'ils émanent d'un groupe anti-maçonnique, nous insérerons toutes les communications que les divers comités voudront bien nous adresser et nous publierons tous les renseignements qui nous paraîtront de nature à intéresser nos lecteurs.

Union Anti-Maçonnique de France.

Nous complons d'excellents amis au Conseil Central Exécutif de cette fédération qui a été constituée le 10 septembre, et nous applaudissons sans réserve à tous ses premiers actes, avec le ferme espoir qu'ils se multiplieront. Nous avons publié ses Règlements généraux. Nous rappelons que les adhésions doivent être adressées à M. Gabriel Soulaeroix, 7, rue d'Aboukir, Paris.

Dans sa séance du 17 septembre, le Conseil Central Exécutif a voté et signé l'adresse suivante à S. S. le Pape Léon XIII :

« Très Saint-Père,

« Les membres du Conseil Central Exécutif de l'Union Anti-Maçonnique de France, fondée le 10 septembre 1895, protestant énergiquement contre les manifestations impies organisées par les chefs de la secte maçonnique à l'occasion du 25^e anniversaire de l'attentat sacrilège du 20 septembre 1870, déposent aux pieds de Votre Sainteté l'hommage de leur absolu dévouement et sollicitent la suprême faveur de la Bénédiction Apostolique. »

Voici la traduction de la réponse dont le Conseil a été honoré par S. Em. le Cardinal Rampolla :

« Messieurs,

« En ces jours d'amertume pour le Saint-Père, il lui a été très consolant de voir que ses fils dévoués prenaient part à sa douleur et ne cessaient pas d'implorer Dieu avec plus de ferveur pour le bien de l'Eglise et de son Chef visible. C'est pourquoi Sa Sainteté a accueilli avec bienveillance l'adresse de l'Union Anti-Maçonnique de France. Elle m'a confié le soin de vous remercier et vous a accordé de tout cœur la Bénédiction Apostolique.

« Avec tous mes sentiments d'estime, je me dis, Messieurs, votre très affectionné serviteur.

« M. Card. RAMPOLLA.

« Rome, le 30 septembre 1895. »

Le Conseil Central Exécutif de l'Union Anti-Maçonnique de France s'est placé sous la présidence de S. E. le cardinal Richard, archevêque de Paris.

C'est ce comité qui a spécialement la mission de recueillir en France les adhésions pour le Congrès Anti-Maçonnique International, dont on va lire plus loin le programme officiel.

C'est à ce comité que les souscriptions françaises applicables audit Congrès doivent être adressées.

Nos lecteurs apprécieront la valeur du vote émis par ce comité en faveur du récent ouvrage de notre ami Louis Martin.

Voici le document officiel qui nous a été communiqué :

« Dans sa séance du 24 septembre 1895, le Conseil Central Exécutif de l'Union Anti-Maçonnique de France, sur le rapport de deux de ses membres, a décidé que le volume de M. Louis Martin, intitulé *La Franc-Maçonnerie ennemie de la France*, serait recommandé à MM. les conférenciers comme pouvant leur fournir d'utiles indications sur l'état de la question maçonnique et le rôle néfaste joué par la secte depuis un siècle. »

(Sceau du Comité.)

Congrès Anti-Maçonnique International

Nous trouvons dans *Le Peuple Français*, n° du 7 novembre, le programme officiel du Congrès. On sait que le journal de M. l'abbé Garnier est l'organe attitré de la fédération catholique constituée sous le titre de « l'Union Nationale ».

« Le Comité Central de l'Union Nationale a reçu

du Conseil Directif général de l'Union Anti-Maçonnique Universelle communication officielle du programme du premier Congrès.

« Le voici *in-extenso* :

PREMIÈRE PARTIE.

Règles générales.

CHAPITRE PREMIER.

But et Caractère.

Article 1^{er}. — Par l'initiative et les soins du Conseil Directif général de l'Union Anti-Maçonnique dont le siège est à Rome, un Congrès International Anti-Maçonnique est convoqué à une époque et dans un lieu à fixer.

Art. 2. — Le but du Congrès est de faire connaître à tous l'immensité du mal moral et matériel causé par la secte à l'Eglise et à la société, et de chercher un remède dans une organisation internationale permanente contre la Maçonnerie.

Art. 3. — Le Congrès est essentiellement catholique. Comme tel il doit être inspiré par des sentiments de charité et d'amour envers nos frères égarés ; mais il admettra à ses travaux seulement ceux qui professent l'obéissance la plus absolue à l'égard de l'Eglise et de son Chef visible, le Souverain Pontife.

Art. 4. — Le Congrès est sous la protection spéciale de la Très Sainte Vierge sous le titre de Secours des Chrétiens et Refuge des pécheurs, de Saint Michel Archange Prince des milices célestes, et de Saint Augustin, évêque d'Hippone et docteur de l'Eglise, qui après avoir suivi la doctrine des Manichéens dont la Franc-Maçonnerie a fait revivre les erreurs, se convertit à la foi catholique et fut l'un de ses plus ardents défenseurs.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Art. 5. — L'organisation générale du Congrès est confiée au Comité Central Exécutif dont les membres résident à Rome.

Dans chaque nation, on formera un Comité National pour recueillir les adhésions et les propositions pour le Congrès, et dans le but d'envoyer au même Congrès le plus grand nombre possible de personnes compétentes dans l'étude des dogmes et des œuvres maçonniques.

Les Comités Nationaux pourront former un ou plusieurs Sous-Comités régionaux pour les aider.

Art. 6. — Les Sous-Comités régionaux correspondront directement avec le Comité National respectif, et ce dernier avec le Comité Central Exécutif.

A cet effet, un secrétariat est constitué auprès du Comité Central Exécutif, avec lequel on peut correspondre dans toutes les langues adoptées pour le service télégraphique international.

Art. 7. — Les membres du Congrès se divisent en membres d'honneur, actifs et adhérents.

Les *membres d'honneur* sont nommés par le Comité Exécutif sur la proposition des Comités Nationaux, parmi ceux qui sont les premiers par leur autorité dans le champ de l'action catholique.

Les *membres actifs* sont ceux qui interviendront au Congrès et prendront part à ses travaux, soit de leur propre mouvement, soit délégués par les

Comités Nationaux, soit comme représentants des journaux ou associations catholiques.

Les *membres adhérents* sont ceux qui, sans intervenir personnellement, coopéreront par leurs offrandes à la bonne réussite du Congrès : cependant, ils pourront envoyer leurs travaux. Les dames peuvent être inscrites dans cette dernière catégorie.

CHAPITRE TROISIÈME.

Art. 8. — Aucune cotisation ne sera imposée aux membres d'honneur pour prendre part au Congrès ; les membres actifs y prendront part en faisant une offrande de 10 fr. ; et la cotisation sera facultative pour les membres adhérents.

Art. 9. — Les Comités Nationaux verseront à la Caisse du Comité Central 10 fr. pour chaque membre non honoraire, lequel aura droit à un exemplaire des actes du Congrès.

Art. 10. — Toutes les dépenses générales du Congrès sont à la charge de la Caisse du Comité Central Exécutif ; les dépenses de publicité, faites dans chaque Etat, sont à la charge des Comités Nationaux.

Pour subvenir à ces dépenses, en sus de leur mission de percevoir les cotisations des membres actifs et adhérents, les Comités Nationaux pourront faire des quêtes, ouvrir des souscriptions, ou se servir d'autres moyens selon l'opportunité.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Présidences et Actes officiels.

Art. 11. — La Présidence du Congrès appartiendra de droit à l'évêque dans le diocèse duquel il sera tenu. Le Comité Central Exécutif assistera l'évêque, et, dans la séance d'inauguration, on élira un bureau de Présidence.

Art. 12. — Les mémoires, relations ou discours pourront être lus et prononcés pendant le Congrès dans toutes les langues adoptées pour le service télégraphique international.

Art. 13. — Les actes officiels du Congrès seront publiés en français par les soins du Comité Central Exécutif.

On considérera comme traductions officielles des Actes du Congrès, seulement celles qui auront reçu l'approbation du Comité Central Exécutif.

Art. 14. — Les membres d'honneur et les membres actifs auront droit gratuitement à un exemplaire des actes du Congrès ; les membres adhérents qui désireraient posséder cet exemplaire devront verser 10 fr. à leur Comité National.

DEUXIÈME PARTIE.

Travaux du Congrès.

Art. 15. — Les travaux du 1^{er} Congrès Anti-Maçonnique International ont pour objet :

- a) Etude théorique de la Maçonnerie.
- b) Conclusions pratiques pour la combattre.

Les travaux seront divisés en quatre sections :

- 1^o Doctrines maçonniques.
- 2^o Action maçonnique.
- 3^o Prière.
- 4^o Action anti-maçonnique.

CHAPITRE PREMIER.

*Etude théorique de la Maçonnerie.*1^{re} Section. Doctrines maçonniques.

Doctrines religieuses dont s'est inspirée la Maçonnerie. — Leur enchaînement. Fins de la Maçonnerie; conditions de son développement.

2^{me} Section. Action maçonnique.

La Maçonnerie, secte religieuse. — Son but et ses moyens. — Sa tolérance pour tous les cultes hétérodoxes. — Sa guerre au culte catholique. — Confiscation des biens ecclésiastiques. — Droit d'accroissement. — Lois ecclésiastiques. — Mariage et funérailles civiles. — La Crémation.

La Maçonnerie société politique. — La Maçonnerie dans les Gouvernements, dans les Parlements et dans les administrations publiques.

La Maçonnerie et la question sociale.

La République Universelle. — Antipatriotisme de la Maçonnerie. — Moralité des moyens. — La Maçonnerie association civile. — L'Egoïsme. L'homme, la femme, l'enfant dans la Maçonnerie.

Action indirecte exercée par la Maçonnerie sur les autres institutions (sociétés récréatives, tir à la cible, sociétés de sport, sociétés ouvrières de secours mutuels, sociétés de bienfaisance, sociétés politiques, l'assistance publique, etc.)

L'Ecole : — Les écoles élémentaires, les écoles secondaires, les universités, les professeurs, les étudiants, les camarades, etc...

Administration maçonnique : — Les privilèges et les concessions ; — Où et comment la Maçonnerie trouve les sommes nécessaires, etc...

L'argot maçonnique : — Alphabets maçonnique ; — les chiffres symboliques ; — visiteurs et visiteuses, etc...

Au profit de qui sont épuisés l'industrie, l'agriculture et le commerce ? — Contrats et concessions ; — les sociétés de navigation ; — les grandes maisons commerciales ; — les banques, etc., etc...

La Maçonnerie et la paix armée : — la propagande maçonnique dans l'armée ; — les prisonniers de guerre et les blessés ; — les ambulances militaires pour les blessés en temps de guerre, etc...

Politique ambiguë : — humiliations nécessaires ; — alliances imposées ; — traités inutiles pour les pays contractants ; — l'équilibre européen, etc. ; — les colonies, etc...

Persécution de l'Eglise : — sociétés catholiques traitées comme sociétés subversives ; — la sécurité publique ; — la liberté ; — la censure de la presse catholique, etc...

Garanties d'égalité dans les juges ; — changement et retraite.

Projets de la Maçonnerie pour l'avenir.

CHAPITRE DEUXIÈME.

*Conclusions pratiques pour combattre la Maçonnerie.*3^e Section. — Prière.

Prières publiques et privées pour la conversion des Francs-Maçons ; — association de prières parmi les catholiques ; — pieuses pratiques que l'on devra établir dans ce but (par exemple, une messe quotidienne pour la conversion des Maçons).

4^e Section. Action Anti-Maçonnique.

Encycliques pontificales et lettres pastorales traitant de la Franc-Maçonnerie ; — Organisation et fédération universelle des forces anti-maçonniques ; — conversion de Francs-Maçons ; défense et secours assurés aux convertis ; — associations de secours mutuels ; — corporation des arts et métiers ; — comité international dans les malheurs publics ; — concours du journalisme et de la presse périodique ; — publication et diffusion des œuvres anti-maçonniques ; — propagande populaire ; — bibliothèques circulantes ; — conférences populaires ; — encouragements et prix pour l'action anti-maçonnique ; — autres moyens pratiques pour combattre la Maçonnerie.

Rome, le 29 septembre 1895.

Fête de Saint Michel Archange.

Le Comité Central Exécutif.

Via dei Fornari, 46.

Ce document officiel, dont l'importance n'échappera à personne, appelle une réflexion, que nous avons à cœur d'émettre ici, dans l'intérêt de la réussite du Congrès.

Il résulte, en effet, de ce document, que ni la date à laquelle le Congrès aura lieu ni le pays dans lequel il se tiendra ne sont encore fixés.

Nos lecteurs connaissent les arguments qui ont été publiés dans nos colonnes pour décider nos amis de Rome à choisir la Belgique et Bruxelles. Nous avons même cru, d'après diverses lettres particulières, que la Commission centrale d'organisation de Rome s'était arrêtée à ce choix. Il paraît qu'il n'en est rien, puisqu'au 29 septembre l'époque et le lieu étaient encore à fixer et que jusqu'à aujourd'hui aucun acte public officiel de la Commission de Rome n'a apporté aucune décision quelconque aux anti-maçons militants, qui ont hâte d'agir.

Bien certainement, les anti-maçons français n'ont pas la prétention d'imposer au Comité romain leur manière de voir ; mais nous croyons être l'interprète de leurs vœux en sollicitant respectueusement les organisateurs du Congrès d'arrêter à ce sujet quelque chose de définitif.

Les incertitudes, dans lesquelles l'article 1^{er} du Programme officiel va plonger les catholiques dévoués à l'œuvre du Congrès, ne peuvent que nuire gravement au succès. Que le Comité romain fixe à son gré telle ou telle date, telle ou telle ville, chacun s'inclinera, la date fût-elle reculée jusqu'à septembre prochain, la région choisie fût-elle l'Espagne ou l'Autriche ; mais, franchement, il serait temps que l'on sût d'une façon certaine à quoi s'en tenir. Prolonger l'indécision peut être fatal et arrêter l'élan des adhérents et des souscripteurs. A cet égard, nous l'avouons, cet article 1^{er} nous a apporté une profonde déception.

Espérons que nos vœux seront entendus et que les anti-maçons militants ne seront pas laissés plus longtemps dans l'expectative.

Ligue du Labarum Anti-Maçonnique

En dehors de l'œuvre du Congrès International, et avec un autre programme et une autre tactique que la fédération intitulée l'Union Anti-Maçonnique, une nouvelle association est en voie de formation; les premières réunions des fondateurs ont suivi de près la prise officielle du pouvoir en France par la secte maçonnique, c'est-à-dire la constitution du ministère trois-points Bourgeois-Lemmi.

Voici le titre que s'est choisi cette association nouvelle :

LIGUE DU LABARUM ANTI-MAÇONNIQUE

Ordre catholique militant

Pour la défense de la Foi, des droits et des biens de l'Eglise contre la Franc-Maçonnerie.

Alors que l'Union Anti-Maçonnique est avant tout une œuvre de comités à organiser dans chaque ville pour se mêler *directement* à la lutte, même sur le terrain politique, la Ligue du Labarum sera un « ordre » ayant ses degrés d'enseignement, en un mot, une véritable « Contre-Maçonnerie », ou, pour mieux dire, une institution faisant exactement la contre-partie de la Franc-Maçonnerie.

Les fondateurs, à la fois hommes d'étude et d'action, parfaitement au courant des questions maçonniques, ont jugé qu'il ne fallait pas dédaigner ces formes extérieures auxquelles nos adversaires doivent la plus grande part de leur réussite. Ils sont d'avis que le système d'initiation graduée, si merveilleusement employé par les suppôts de Satan pour enténébrer l'âme humaine et l'amener peu à peu aux pires crimes et au culte du démon, mérite d'être expérimenté dans le sens contraire, et qu'il y a là un puissant moyen, étant donné l'affaissement des caractères dans la société actuelle, de rendre aux énergies catholiques endormies tout leur ressort pour le bien, toute leur ardeur pour le triomphe de la bonne cause. En un mot, il s'agit de réunir les bonnes volontés et de faire des apôtres anti-maçons, des ligueurs d'un dévouement à toute épreuve, qui ne déposeront les armes que lorsque l'ennemi aura mordu la poussière.

Cette chevalerie chrétienne, qui s'inspirera de l'Encyclique *Humanum Genus*, répond admirablement aux nécessités de l'heure présente. Elle a,

comme on le voit, un but des plus nobles, et, si son programme est bien compris, elle sera une précieuse auxiliaire pour les comités d'action politique que, d'autre part, l'Union Anti-Maçonnique constituera.

Il ne saurait y avoir de rivalité entre ces deux œuvres, qui, pour arriver au même résultat, opéreront de deux façons différentes et se compléteront même l'une par l'autre; car il est évident qu'un ligueur du Labarum pourra être en même temps membre d'un Comité de l'Union Anti-Maçonnique, aussi bien que de n'importe quel comité d'action catholique.

On comprendra encore mieux que les deux œuvres, tout en étant distinctes, ne peuvent se porter ombrage, quand nous aurons dit que le Labarum Anti-Maçonnique compte, parmi ses organisateurs, sept fondateurs de l'Union Anti-Maçonnique de France.

* *

Nous allons donner maintenant un aperçu de ce que sera cette Ligue. A cette heure, nous le répétons, l'institution nouvelle est dans la période de l'enfancement; des anti-maçons, aussi dévoués que compétents, s'occupent de rédiger les Statuts Fondamentaux. Les organisateurs sont d'accord sur les bases essentielles de l'association. Le travail qui se fait est de la plus haute importance.

Les Weishaupt, les Pike, les Mazzini, ces grands organisateurs de la Franc-Maçonnerie, n'étaient certes pas des imbéciles; et quand on voit les résultats désastreux de leur œuvre, quand on constate le mal fait à l'Eglise par leur formidable machine de guerre, on ne saurait traiter de puérilité le mécanisme, en apparence bizarre, de leurs rites si variés qui, parlant des grades symboliques, aboutit au Palladisme luciférien.

Il s'agit donc d'opposer au Palladium de Satan le victorieux Labarum de Jésus-Christ.

* *

La Ligue du Labarum Anti-Maçonnique comportera cinq grades, dont trois grades masculins. La secte ayant ses Sœurs Maçonnes, le Labarum leur opposera l'action des charitables et vertueuses chrétiennes. La Maçonnerie a ses Louveteaux et ses Louvetonnes; le Labarum admettra les garçons et les fillettes.

Voici les grades du Labarum Anti-Maçonnique :

HOMMES.

1^{er} degré :

Légionnaire de Constantin

2^e degré :

Soldat de Saint Michel.

3^e degré :

Chevalier du Sacré-Cœur

FEMMES.

Degré unique :

Sœur de Jeanne d'Arc.

JEUNES GENS.

Degré unique :

Compagnon de Saint Jean.

Compagne de Saint Jean.

Tout ecclésiastique, qui adhèrera à la Ligue du Labarum Anti-Maçonnique, sera reçu Chevalier du Sacré-Cœur sans avoir à passer par les deux premiers degrés.

De même, pour tout chevalier d'un ordre pontifical ou simplement religieux, tels que : ordre de Saint-Grégoire le Grand, ordre de Malte, ordre de Saint-Sylvestre, ordre de Pie IX, ordre du Saint-Sépulcre, ordre de Notre-Dame de Lorette, ordre de Saint-Thomas d'Aquin.

Tout membre actif d'une société catholique ou de propagande religieuse, d'une archiconfrérie ou confrérie, qui adhèrera à la Ligue, sera reçu Soldat de Saint-Michel, sans avoir à passer par le premier degré. Bénéficieront de ce privilège les groupements, tels que ceux-ci : Œuvre de la Propagation de la Foi, Œuvre de la Sainte-Enfance, Société des Conférences de Saint-Vincent de Paul, Association de Saint-François de Sales, Société de Saint-François Régis, Société Générale d'Éducation et d'Enseignement, Union des Associations ouvrières catholiques, Société Bibliographique, Œuvre de Saint-Michel, Garde d'honneur du Sacré-Cœur, Tiers-Ordres divers, Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires et autres, Association de la Sainte-Famille, Avocats de Saint-Pierre, Serviteurs de Saint-Pierre, Chevaliers de la Croix, Ligue de l'Ave Maria, Union Fraternelle, Union Nationale, Cercles catholiques, Comités de patronages et autres œuvres de la jeunesse, etc., etc. La liste sera définitivement établie, lors du vote des Statuts Généraux.

* *

Dénomination générale : *liqueur*, *liqueuse*. On sera « ligueur du Labarum », comme chez les adversaires on est maçon écossais, maçon misraïmite, frère ou sœur palladiste, etc.

MOT DE PASSE GÉNÉRAL. — Demande : *A Cruce*. — Réponse : *Victoria*.

Chaque groupe constitué devra avoir son étendard dit *Labarum*, semblable au modèle du Conseil Général de l'Ordre, mais plus petit.

Il y aura des Cahiers spéciaux pour chaque grade ; leur rédaction sera confiée à une Commission particulière composée d'anti-maçons choisis parmi les plus érudits et, en outre, connaissant à fond les rituels maçonniques, puisque ces cahiers des grades labaristes en seront la contrepartie.

Voici, en dehors des garanties donnée par les postulants à l'affiliation, quels sont les principes généraux pour réglementer les admissions :

Les hommes, sauf les privilégiés ci-dessus, et les jeunes gens majeurs ou émancipés, ou âgés de seize ans au moins (ceux-ci avec le consentement de leurs parents), seront initiés d'abord au premier degré, *Légionnaire de Constantin*, qui est un stage d'un an, avant de se voir conférer le grade suivant, *Soldat de Saint Michel*. On restera un an encore à ce deuxième degré (sauf dispense gratuite pour les plus méritants), avant d'être promu au troisième et dernier degré, grade de *Chevalier du Sacré-Cœur*. — Les jeunes gens, toutefois, ne pourront pas être promus au troisième degré avant l'âge de vingt-et-un ans révolus.

Les dames et demoiselles sont reçues *Sœurs de Jeanne d'Arc* ; les demoiselles, à partir de l'âge de quinze ans, et avec le consentement de leurs parents.

Les *Compagnons et Compagnes de Saint Jean* seront les garçonnets et les fillettes, enfants de Chevaliers du Sacré-Cœur, de Soldats de Saint Michel, ou même de Légionnaires de Constantin, aussi bien que les enfants des Sœurs de Jeanne d'Arc, qui seront présentés à la Ligue du Labarum par leurs parents : les garçonnets, à partir de leur première communion jusqu'à l'âge de seize ans ; les fillettes, à partir de leur première communion jusqu'à l'âge de quinze ans. — A ces deux âges, les garçons passent Légionnaires de Constantin, et les filles passent Sœurs de Jeanne d'Arc. — En vertu d'une dispense spéciale, les jeunes Légionnaires de Constantin, qui appartiendront à la Ligue depuis leur première communion pourront être promus Chevaliers du Sacré-Cœur à l'âge de dix-huit ans, à titre exceptionnel, mais toutefois sans pouvoir exercer de fonctions dans le comité de leur groupe.

* *

La réunion ordinaire d'un groupe est nommée une *Garde* ; elle donnera droit de présence à tout affilié titulaire d'un grade masculin. Cette réunion se composera donc de Chevaliers du Sacré-Cœur,

de Soldats de Saint Michel et de Légionnaires de Constantin.

La réunion à laquelle les Chevaliers du Sacré-Cœur et les Soldats de Saint Michel auront seuls droit de prendre part se nommera une *Garde de Réserve*.

La réunion supérieure, à laquelle n'assisteront que les Chevaliers du Sacré-Cœur sera une *Garde d'Honneur*.

La réunion des dames seules (Sœurs de Jeanne d'Arc) sera une *Garde d'Élite*.

Quant à la réunion extraordinaire générale, elle sera une *Grand'Garde*. Y prendront part : les Chevaliers du Sacré-Cœur, les Soldats de Saint Michel, les Légionnaires de Constantin, et les Sœurs de Jeanne d'Arc.

De même que la Franc-Maçonnerie a ses « tenues blanches », la Ligue du Labarum aura ses *Gardes Festivales*, réunions de fêtes, composées des mêmes que pour une *Grand'Garde* ; mais, comme ces réunions, ayant surtout la propagande extérieure pour but, seront ouvertes aux catholiques non affiliés, présentés par des ligueurs ou des ligueuses, à plus forte raison les jeunes gens (Compagnons et Compagnes de Saint-Jean) y seront admis, sous le nom de *Jeune Garde*.

Nota : — A titre honorifique et sans initiation spéciale, une Sœur de Jeanne d'Arc pourra être, à raison de mérites exceptionnels, créée Chevalière du Sacré-Cœur ; elle gardera, néanmoins, son titre ordinaire de Sœur de Jeanne d'Arc, mais elle recevra un insigne distinctif supplémentaire et pourra assister à certaines réunions de *Garde d'Honneur*.

COMITÉS. *Principes généraux* : — Les ligueurs des trois grades masculins participeront seuls aux élections des membres du comité de leur groupe, appelé *Compagnie*. Les Légionnaires de Constantin auront chacun un suffrage ; les Soldats de Saint Michel auront deux suffrages ; les Chevaliers du Sacré-Cœur auront trois suffrages. — On ne sera éligible aux trois plus hautes fonctions du comité de Compagnie (président, promoteur ou orateur, et secrétaire) que si l'on est Chevalier du Sacré-Cœur ; pour les autres fonctions, il faudra avoir au moins le grade de Soldat de Saint Michel.

La *Garde d'Élite* (dames) annexée à une Compagnie aura son comité particulier, composé d'une présidente, d'une secrétaire, d'une trésorière, etc. Ce comité sera nommé ainsi : les ligueuses de la *Garde d'Élite* proposeront trois d'entre elles pour chacune des fonctions de leur comité, et le comité général de la Compagnie, en séance de *Grand'Garde*, procédera à l'élection définitive du comité

féminin de l'annexe, en votant sur les candidates proposées.

Les ligueurs de la Jeune Garde n'auront pas de comité.

On examinera prochainement ces deux questions : quelle devra être la périodicité des diverses séances dans chaque Compagnie ? Quelle époque convient-il de fixer pour les élections des Comités de Compagnie ?

* *

DIPLOMES. — Le titre et le grade de chaque membre de la Ligue sera constaté par un diplôme, qualifié *Brevet*. Il y aura deux catégories de Brevets : un Brevet pour les hommes, et un Brevet pour les dames et demoiselles.

Le dessin de ces Brevets sera confié à un artiste de talent, après que la Commission du Cahier des Grades aura donné son avis sur les emblèmes chrétiens anti-maçoniques à faire figurer sur ces documents constatant l'affiliation à la Ligue.

Le Brevet des grades masculins sera divisé en trois parties, afin de constater les promotions successives du ligueur.

* *

INSIGNES. — Il ne sera rien décidé au sujet des insignes, avant que la Commission du Cahier des Grades se soit prononcée. En effet, il y aura des insignes spéciaux pour chaque grade, et il faut que tout concorde avec une parfaite harmonie et se rapporte à l'enseignement de chaque grade.

Toutefois, les fondateurs de la Ligue sont d'avis que les insignes devront être aussi peu compliqués que possible, tout en étant décoratifs et d'une forme commode à porter. On pense que ces insignes ne devront pas imiter servilement ceux de la Franc-Maçonnerie, dont les cordons sont trop prétentieux ; on n'adoptera pas non plus des rosettes à longs rubans flottants, rappelant les insignes des Compagnonnages.

C'est la Commission du Cahier des grades qui fixera les couleurs et les emblèmes.

* *

SIGNES DE RECONNAISSANCE. — Ainsi que dans la Franc-Maçonnerie, les ligueurs du Labarum Anti-Maçonique auront des signes pour se reconnaître hors de leurs réunions.

Il y aura des signes spéciaux pour chaque grade ; mais ceci encore ne pourra être fixé que d'après la rédaction des Cahiers des Grades.

En dehors du mot de passe général (voir plus haut), il y aura un mot de passe particulier, semestriel, commun aux Soldats de Saint Michel et aux Sœurs de Jeanne d'Arc, et un mot de passe

particulier, annuel, réservé aux Chevaliers du Sacré-Cœur.

* *

ENSEIGNEMENT. — Les rédacteurs des Cahiers des grades auront à arrêter l'enseignement qui sera donné à chaque membre de la Ligue, lors de son initiation à chacun des grades. Ce sera là le plus important travail de la Commission de Rédaction, puisque tout dépend de cet enseignement gradué.

Néanmoins, les grandes lignes de cet enseignement seront fixées par une réunion spéciale des fondateurs de la Ligue.

* *

Il ne sera pas interdit aux ligueurs de se faire connaître publiquement comme tels.

La plus grande liberté doit être laissée à cet égard.

Les fondateurs sont d'avis que la Ligue ne doit pas encourir le reproche d'être une société secrète, tout en donnant une garantie de discrétion aux affiliés qui, pour des raisons dont ils seront seuls juges, désirent coopérer sans bruit à l'œuvre commune.

A cet égard, ce ne sont pas les adversaires qui auront le droit de récriminer; car on sait quel abus ils font de la tolérance des gouvernements et à quel point ils se sont servis et se servent du secret pour conspirer.

La Ligue du Labarum sera tout le contraire d'une association de conspirateurs. Si un certain nombre de ses membres peuvent être couverts par le voile de la discrétion, à raison de leur situation particulière, d'autre part, les actes de la Ligue seront portés à la connaissance du public par un organe officiel qui sera créé à cet effet et que tout le monde pourra se procurer sans difficultés.

* *

UNION. — Les mesures les plus rigoureuses seront prises et édictées par les Statuts Généraux pour empêcher des agents de discorde de se glisser dans la Ligue.

Un chapitre spécial des Grandes Constitutions sera consacré à la procédure qui sera suivie dans les Compagnies, à l'effet d'éliminer promptement tout affilié qui sèmerait la division et créerait des obstacles au bon fonctionnement de l'œuvre.

* *

FINANCES. — Les cotisations seront fixées à un taux peu élevé. En outre, pour les Compagnies, il y aura des jetons de présence, qui diminueront la cotisation de chaque membre en proportion de son assiduité à être présent aux Gardes.

Les frais de promotion aux divers grades se borneront réglementairement au paiement des Brevets et Insignes conférés. Si l'affilié, lors de son initiation, fait une offrande particulière pour la caisse de la Compagnie, elle sera reçue avec reconnaissance; mais elle ne sera pas obligatoire.

En fait de dépense obligatoire générale, en dehors de la cotisation alimentant régulièrement la caisse spéciale à chaque Compagnie, les membres de la Ligue n'auront que la charge de l'abonnement à l'organe officiel du Labarum Anti-Maçonnique. Le Conseil Général de l'Ordre devra prendre ses mesures pour que le prix de cet abonnement n'excède pas 3 francs par an.

Les frais de propagande devront être couverts par le rendement d'une souscription non obligatoire, qui sera instituée sous le nom de *Sou Anti-Maçonnique*, et par l'excédant des recettes des Gardes Festivales. Le *Sou Anti-Maçonnique* sera établi par des Zéloteurs et des Zélatrices appartenant aux Compagnies de la Ligue; mais cette œuvre auxiliaire sera développée en dehors des contingents labaristes. Une part du produit du *Sou Anti-Maçonnique* sera affectée à des subventions que la Ligue accordera aux œuvres anti-maçonniques existant en dehors du Labarum; une autre part servira à aider les Comités de l'Union Anti-Maçonnique dans l'organisation des Congrès Internationaux. Le surplus sera employé par la Ligue à sa propagande spéciale.

Chaque Compagnie aura l'administration de sa caisse, sans intervention aucune du Conseil Central de l'Ordre.

* *

ENGAGEMENTS. — Pas de serments dans la Ligue; mais une formule d'engagement d'honneur pour chaque grade, engagement croissant d'importance avec l'accession de l'affilié à un grade supérieur.

Les formules de ces engagements seront rédigées par la Commission du Cahier des Grades.

Parmi les engagements que les ligueurs et ligueuses labaristes auront à prendre seront ceux de seconder l'action des œuvres anti-maçonniques, et au premier rang les Congrès Internationaux et Nationaux, de propager les bons journaux, d'assister à une messe annuelle pour le prochain triomphe de l'Eglise sur la Franc-Maçonnerie, de recueillir les noms des sectaires qui se cachent pour comploter contre la religion et de les transmettre aux Comités travaillant à la confection des casiers maçonniques, etc.

* *

MEMBRES D'HONNEUR. — Ils seront nommés par le Conseil Central de l'Ordre. Les membres d'honneur

de la Ligue auront le grade de Chevalier du Sacré-Cœur, sans avoir à passer par les deux premiers degrés ; mais ils ne pourront faire partie d'aucun Comité de Compagnie. En revanche, ils auront voix consultative dans les séances de Garde qu'ils honoreront de leur présence.

* *

PRIÈRES. — Toute séance de Garde, sauf les Gardes Festivales, s'ouvrira par la grande prière de Léon XIII à Saint Michel Archange, et se clôturera par une prière pour la conversion des francs-maçons.

* *

PREMIÈRES ADHÉSIONS ET ORGANISATION DES COMPAGNIES. — Le Conseil Central de l'Ordre, dès la publication de son programme général, recueillera les adhésions que voudront bien lui envoyer, à l'adresse qui sera indiquée, les catholiques approuvant la création de la Ligue du Labarum Anti-Maçonnique. Des feuilles d'adhésion seront jointes au programme général.

Les adhérents de la première heure, dont le dévouement à la cause de l'Eglise sera certifié par de bonnes garanties, seront immédiatement créés Chevaliers du Sacré-Cœur et recevront, avec l'investiture, les pouvoirs nécessaires pour constituer une Compagnie dans leur localité.

Une fois investis et munis des pouvoirs, c'est à eux que le Conseil Central de l'Ordre transmettra les adhésions nouvelles qui pourront lui parvenir, émanant d'autres personnes habitant la même localité.

Sitôt les Grandes Constitutions et les Règlements Généraux imprimés, un exemplaire en sera adressé à tout Chevalier du Sacré-Cœur, adhérent de la première heure, désireux de créer un groupe. Une délégation spéciale pour trois Chevaliers du Sacré-Cœur habitant la même localité et s'étant mis d'accord en vue de l'organisation d'une Compagnie, leur sera envoyée à titre collectif, leur conférant le droit d'investiture et de nomination de ligueurs et ligueuses aux cinq grades du Labarum Anti-Maçonnique.

* *

Voilà, à grands traits, les éléments de la constitution de cette association nouvelle, à laquelle nous avons été très heureux de prêter le concours de notre publicité ; car nous voyons en elle un instrument de victoire.

Les ligueurs du Labarum ne devront pas s'étonner des attaques dont leur institution ne saurait manquer d'être l'objet. Ils dédaigneront les railleries de mauvais goût ; les francs-maçons et leurs amis affecteront de rire d'eux,

en réalité ils riront jaune. Les vaillants militaires, nous l'espérons, ne se laisseront pas décourager ; ils pourront, d'ailleurs, répondre, ne faisant pas mystère du cérémonial de leurs initiations, que du moins ce cérémonial ne sera pas grotesque, que l'on n'y enjambrera pas des cercueils, et que dans leurs Gardes ils n'auront pas pour luminaire des têtes de mort transformées en lanternes.

Ils se mettront hardiment à l'œuvre et feront de la bonne besogne, aussi bien dans leurs séances, où ils étudieront l'œuvre néfaste de la secte maçonnique et les moyens de la réduire à l'impuissance, que hors de leurs séances, dans la vie civile, où ils se feront une loi d'honneur de démasquer au peuple tous les complots des frères trois-points. Ces Gardes, suivies avec assiduité, tout en ayant un grand attrait, les fortifieront pour la lutte extérieure.

Nous formons donc les vœux les plus sincères pour la prompte organisation de la Ligue du Labarum Anti-Maçonnique, et nous sommes convaincus qu'elle obtiendra une réussite complète. Honneur à l'armée des Soldats de Saint Michel et Chevaliers du Sacré-Cœur et des Sœurs de Jeanne d'Arc !

Juvénal Moquiram.

LA NOUVELLE CROISADE

...Il ne s'agit plus ici d'une formidable chevauchée d'Europe en Asie ; il s'agit de la conquête des intelligences.

L'imprimerie a remplacé l'épée, les discussions pacifiques ont supprimé les tournois sanglants. Une ère nouvelle est ouverte, et Léon XIII l'a bien vu. C'est dans l'ordre intellectuel qu'il cherche sans cesse des alliés et des armes. Aux catholiques de France qui sont aux prises avec le rationalisme sous toutes ses formes, il conseille de s'unir à tous les honnêtes gens, sans distinction de parti.

Plus de violence ! Plus de menaces réciproques ! Plus de duels en champ clos, qui blessent ou tuent les soldats sans entamer les doctrines ! Non ; la croisade doit désormais n'avoir que l'esprit pour champ de bataille et que des discussions courtoises et saintes pour glaives. Ne voyons tous, dans les grandes luttes du passé, que des images héroïques d'une lutte toute différente, mais bien plus efficace.

Le christianisme peut compter sur l'avenir que son divin fondateur lui a promis, mais il n'y peut compter que par les moyens que ce divin fondateur lui a marqués expressément : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous persécutent ! Aimez-vous les uns les autres !... »

Voilà la croisade nouvelle à laquelle l'Eglise nous convie : elle n'est autre que celle de la fraternité et de la charité au service de la vérité chrétienne, dans la paix d'un esprit qui ne fait appel qu'à l'évidence, et dans la noblesse héroïque d'un cœur qui ne fait appel qu'à l'amour.

Abbé FRÉMONT.

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

MUSULMANES

DANS L'AFRIQUE DU NORD

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Qadrya (an 561 de l'Hégire ; 1166 de J.-C.)

(Suite)

Nous ne voulons pas ici faire le récit de toute cette campagne, qui aboutit à la victoire de l'Isly, remportée par nos soldats. Le Maroc apprit à ses dépens que le fanatisme de ses sujets ne pourrait le sauver de nos coups, et il sut aussi qu'il n'était pas maître d'imposer à ses sujets Qadrya, Derqaoua, Aïssaoua, etc., sa volonté et son autorité. Lui, chérif, descendant direct du prophète, lui empereur orthodoxe, il avait dû sacrifier les intérêts de son empire devant les exigences d'un aventurier de génie qui s'appuyant sur les Khouan venait de lui infliger un échec à son autorité, échec plus sensible à son amour-propre que l'échec subi par ses armes. On répare, en effet, une défaite, mais comment acquérir de nouveau l'autorité perdue.

Nous ne voulions montrer qu'une chose : c'est l'impuissance où se trouvent les souverains musulmans pour faire régner l'ordre dans leurs états ; si nos gouvernements européens sont gouvernés par les loges, au moins le peuple les respecte ; dans l'islamisme, c'est le peuple qui, méconnaissant ses vrais intérêts, se jette à corps perdu dans une folle entreprise, afin de défendre toujours les principes de sa religion. Et quand l'empereur du Maroc, qui, sous l'influence de l'opinion populaire, avait dû recevoir dans ses états l'émir vaincu, dut, sous la pression de nos canons, lui signifier l'ordre de quitter son territoire, Abd-el-Kader ne se tint pas pour vaincu. Il avait alors à peine trente-six ans ; il conçut le projet grandiose de reconstituer l'imamat ; sortant du Maroc, il entra dans le désert, et, entraînant à sa suite tous les ordres religieux, il voulait traverser l'Afrique, soumettre l'Égypte, s'emparer de la Mecque, renverser le chérif indolent, qui, jouissant de tous les plaisirs, laissait l'Islam succomber au Magrel, planter le drapeau du prophète au sommet de la

Kaba, et ressusciter dans sa gloire et sa pureté primitives le Khalifa, un seul roi : Allah, un seul vicaire ou imam qui commanderait aux vrais croyants et leur ferait connaître la volonté d'Allah, et qui ne poserait l'épée que lorsqu'il aurait délivré le dernier Musulman du joug du roudi. C'était un projet audacieux, mais Abd-el-Kader l'aurait exécuté ou aurait succombé à la tâche. Un homme entrava ses projets, c'était Bou-Maza, que les Derqaoua lui opposèrent parce qu'il était *trop modéré*. Nous parlerons en son temps des difficultés d'Abd-el-Kader avec cette secte, qu'il dut combattre à deux reprises les armes à la main.

Et cependant, depuis la bataille d'Isly, dix-sept colonnes volantes sont sur ses traces pour l'atteindre. Il dérouta ses ennemis, fait des marches et des contre-marches, s'enfonce dans le désert, reparait dans le Tell et vient enfin se cacher de nouveau au Maroc. Quel est son projet ? Comptant sur l'appui de l'Angleterre, il veut renverser la famille régnante et monter sur le trône à sa place. Son empire comptera plus de 8 millions de sujets, mieux organisés et disciplinés que les Algériens. A la voix de ses Khalifa. les Angad, les Ammeur, les Snassen et autres tribus du Nord se lèvent comme un seul homme. Mais un traître dévoile ses projets et la ruse qu'il voulait employer pour enlever les princes marocains envoyés contre lui avec 25.000 hommes. Abandonné de tous, même des Khouan, à cause d'une importante décision que venaient de prendre les ordres religieux, et dont nous allons parler, Abd-el-Kader déposa les armes ; mais nous croyons que si les Moqaddem des divers ordres, réunis aux Euléma des diverses universités musulmanes de Kairouan, Le Caire, etc., n'avaient pas permis aux Musulmans de déposer les armes, Abd-el-Kader, comptant toujours sur les Qadrya, dont son père et lui avaient été Moqaddem, et sur les autres ordres qui, comme les *Derqaoua*, le trouvaient *trop modéré*, se serait enfoncé dans le désert et, au jour de la défaite, il aurait pu nous chasser de l'Afrique. Que serait-il arrivé si, en 1871, il avait reparu à la tête de ses fidèles compagnons, soulevant les Qadrya, les Tidjanya, pour les unir aux Rahmanya qui, à eux seuls, purent tenir en échec, pendant plus de trois mois, toutes nos troupes d'Algérie.

Nous ne parlerons plus du Moqaddem des Qadrya, Si-el-Hadj-Abd-el-Kader-ben-Mahieddin. Cependant, avant de finir, nos lecteurs pourraient nous poser une question que nous ne voudrions pas laisser sans réponse. Le

vaillant émir était-il aussi favorisé d'extases? Nous répondrons catégoriquement : oui, Abd-el-Kader, « c'était un guerrier ascétique », nous dit Léon Roche qui l'avait approché de près⁽¹⁾. Et, à ce sujet, il rapporte un fait que nous nous hâtons de mettre sous les yeux du lecteur. C'était au siège de Aïn-Madhi que Abd-el-Kader avait entrepris contre les Tidjanya et que nous raconterons plus tard. Léon Roche devait aller rendre compte de la situation des ouvrages à l'émir; or, il faisait une nuit très obscure; un violent orage avait éclaté dans la journée; atteint d'un accès de fièvre, il devait faire deux kilomètres avant d'arriver à la tente d'Abd-el-Kader. En route, l'accès redoubla de violence, il heurta un obstacle et tomba à terre, la tête mollement appuyée sur quelque chose aussi doux que le plus moëlleux oreiller. Quand l'accès fut passé, il se réveilla, sentit une odeur fétide et eut un frisson : il était au milieu du cimetière où l'on enterrait les morts : « Mon oreiller, dit-il, qui m'avait paru si moëlleux était le ventre tuméfié d'un malheureux soldat récemment enterré. Je parvins avec peine à sortir de cet amas de boue, de pierres tumulaires et de cadavres, et j'arrivai à la tente d'Abd-el-Kader dans un état déplorable. Mon burnous et mon haïk étaient souillés. En deux mots, j'expliquai ce qui venait de m'arriver. Abd-el-Kader me fit donner d'autres vêtements, et je vins m'asseoir auprès de lui. J'étais sous l'influence d'une excitation nerveuse dont je n'étais pas maître. « Guéris-moi, lui dis-je, guéris-moi ou je préfère mourir, car, dans cet état, je me sens incapable de te servir. »

« Il me calma, me fit boire une infusion de schiehh, espèce d'absinthe commune dans le désert, et appuya ma tête, que je ne pouvais plus soutenir, sur un de ses genoux. Il était accroupi à l'usage arabe; j'étais étendu à ses côtés. Il posa ses mains sur ma tête qu'il avait dégagée du haïk et des chechias, et sous ce doux attouchement je ne tardai pas à m'endormir. Je me réveillai bien avant dans la nuit; j'ouvris les yeux et je me sentis réconforté. La mèche fumeuse d'une lampe arabe éclairait à peine la vaste tente de l'émir. Il était debout à trois pas de moi : il me croyait endormi. Ses deux bras dressés à la hauteur de sa tête relevaient de chaque côté son burnous et son haïk d'un blanc laiteux qui retombaient en plis superbes. Ses beaux yeux bleus, bordés de cils noirs, étaient relevés; ses lèvres, légèrement entr'ouvertes, semblaient encore réciter une prière, et, pourtant,

elles étaient immobiles : IL ÉTAIT ARRIVÉ A L'ÉTAT EXTATIQUE. Ses aspirations vers le ciel étaient telles qu'il semblait ne plus toucher à la terre. Admis quelquefois à l'honneur de coucher dans la tente d'Abd-el-Kader, je l'avais vu en prières et j'avais été frappé de ses élans mystiques; mais, cette nuit, il me représentait l'image la plus saisissante de la foi. C'est ainsi que devaient prier les grands saints du Christianisme. Je me rendormis encore, et, le lendemain, après avoir rempli ma mission auprès de l'émir, je revins à ma redoute. Depuis cette nuit, JE N'AI PLUS EU UN SEUL ACCÈS DE FIÈVRE, et j'ai guéri ma dysenterie en mangeant une grenade avec son écorce, grillée sur un feu ardent.

« *Devais-je cette guérison instantanée de la fièvre périodique qui me minait à l'émotion éprouvée au cimetière, aux attouchements magnétiques d'Abd-el-Kader, OU BIEN ENCORE A SES ARDENTES PRIÈRES?* Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans tout le camp de l'émir, ma guérison fut attribuée à la puissance de son intervention auprès du Très-Haut. » (Léon Roche, *idem*, tome I^{er}, pages 319-320.)

Nous savons que ce récit trouvera bien des incrédules, de ces prétendus esprits forts qui sont jaloux de voir les autres leur dévoiler des choses où ils ne comprennent souvent rien, et ne peuvent expliquer. Comment, nous diront-ils, pouvons-nous constater ce que vous avancez?

Pour nous, nous sommes bien résolus de ne rien répondre aux attaques que notre livre suscitera certainement à ceux qui doutent, à ceux qui nient ainsi *a priori* et sans savoir trop pourquoi; nous les invitons seulement à venir passer quelques années en Afrique, et à explorer, s'ils le peuvent, les sociétés secrètes musulmanes. Il est facile de jeter à un auteur un défi, et de nier ce qu'il avance. Pour nous, qui avons sérieusement étudié cette question de l'extase dans les ordres musulmans, nous soutenons que tout Khouan peut, par les moyens que nous avons indiqués, et aussi par d'autres que les chefs d'ordre n'ont pas voulu communiquer, arriver facilement à ce résultat et goûter les doux plaisirs de l'extase diabolique. Et croit-on que le démon soit donc si étranger à toutes nos œuvres pour qu'il ne se mêle pas, lui aussi, de nous diriger, de nous gouverner : les possédés sont plus nombreux qu'on ne pense, et avant peut-être de vouloir convertir des hommes comme Bismark et Ferry et tant d'autres, ne faudrait-il pas plutôt les exorciser. Si Abd-el-Kader n'était pas en relation quotidienne avec le démon, nous croyons qu'il serait téméraire de dire que jamais

(1) *Trente-deux ans à travers l'Islam*, tome II, page 129.

il ne lui a apparu : le cas de Léon Roche nous le montre. Enfin, il faut remarquer et c'est là le point le plus essentiel, de même que Dieu, pour nous diriger dans la bonne voie, ne nous apparaît pas, mais nous donne un bon sentiment afin de nous faire opérer de bonnes actions, ainsi le démon, singeant l'œuvre de Dieu, sans apparaître réellement, pousse tel homme à faire telle mauvaise action. Comme Moqadem des Qadrya, Abd-el-Kader connaissait tous les rituels et toutes les pratiques secrètes, et il était trop intelligent pour ignorer le vrai but de l'ordre ; il fut un Khouan aussi zélé qu'il fut un fervent Musulman, et nous allons voir maintenant le respect et l'admiration qu'ont pour lui les divers chefs des ordres musulmans religieux ; nous verrons même un Moqadem de l'ordre des Quadrya ne pas vouloir apposer sa signature au bas de la fetoua dans laquelle on conseillait aux Algériens de déposer les armes parce que, disait-il, cette action semblerait un blâme à l'adresse du grand émir. On voit, par ce fait, quelle entente règne dans ces ordres.

Depuis déjà neuf ans, Abd-el-Kader luttait avec énergie contre la France, soutenu fidèlement par les Khouan ; jusqu'à ce moment, il n'avait pas eu à regretter la défection des confréries, excepté celle des Tidjanya ; les Derqaoua qui le combattirent, le firent, comme nous l'avons dit, parce qu'ils le trouvaient trop modéré. Cependant, malgré tous ses efforts, malgré tout son génie, la France consolidait sa conquête ; les populations musulmanes souffraient cruellement de la guerre, faudrait-il toujours lutter ? ne vaudrait-il pas mieux demander la paix au vainqueur, puisque tout le monde avait fait son devoir ; ne pouvait-on pas, pour quelque temps au moins, accepter la domination du chrétien s'il voulait permettre aux fidèles croyants de pratiquer librement la religion ; la religion ne perdrait rien au changement de gouvernement, et n'était-ce pas à peu près la même chose d'avoir un Turc ou un Roumi gouvernant d'Alger et imposant sa volonté aux croyants ? De plus, Abd-el-Kader prenait tous les jours de l'influence sur les Arabes : ils croyaient de leur devoir qu'il fallait combattre constamment jusqu'à ce que le Français fût jeté à la mer. D'autres ordres, jaloux de l'influence prise par les Qadrya, voulurent conciler le Coran et leurs doctrines avec leur haine et leur jalousie : Sidi-Mohammed-el-Tidjani, ennemi irréconciliable d'Abd-el-Kader, qui avait ruiné sa zaouia d'Aïn-Madhi, le Cheikh des Taibya, si El-Hadj-el-Aarbi, Sidi-Hamza-des-Ouled, Sidi-Cheikh, etc., pensaient

qu'il fallait désormais demander la paix, et pour tranquilliser la conscience des Khouan obtenir une fetoua (décision religieuse) des principaux Moqaddem et Eulema étrangers à l'Algérie. Léon Roche nous raconte tout au long comment il s'acquitta de cette mission si périlleuse, grâce à l'appui du Cheikh d'Aïn-Madhi qui l'accrédita auprès de Sid Abd-Allah-ben-Mahdjoub, un des Moqaddem les plus illustres de l'ordre des Tidjanya et Moqaddem de la zaouia de l'ordre à Kairouan : nous nous faisons une obligation de mettre sous les yeux de nos lecteurs cette fetoua qui a été approuvée au Caire et à la Mecque, où elle ne trouva qu'un seul adversaire : Snoussi.

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux, qu'il soit loué et qu'il répande ses bénédictions sur notre prophète, sur sa famille, ses compagnons et ceux qui suivent la vraie voie. Et d'abord, nous devons adresser le tribut de notre admiration à Sidi-el-Hadj-abd-el-Kader-ben-Mahhieddin, qui a marché glorieusement dans les voies du Seigneur en combattant les infidèles (que Dieu les maudisse !). Que Dieu nous fasse participer aux grâces qu'il a répandues sur les Moudjehedin (guerriers saints). « Emin ? Emin ! » exclamèrent tous les assistants (1).

« Mais la guerre sainte, soutenue avec tant de courage par les Musulmans contre les chrétiens qui ont envahi leur pays, guerre qui dure depuis onze ans, a-t-elle amené une situation plus avantageuse pour l'Islam ?

Ad. Ricoux.

(A suivre.)

(1) On voit, par ces louanges accordées au vainqueur d'Aïn-Madhi, à celui qui avait détruit la zaouia de Tidjani, parce que cet ordre ne voulait pas s'unir à lui, que tous les ordres se regardent solidaires les uns vis-à-vis des autres : pas un blâme à l'adresse d'Abd-el-Kader ; pour eux, c'est un héros, c'est le défenseur de l'Islam, et cependant ces paroles sortent de la bouche d'un Tidjani ! Mais nos lecteurs s'en convaincront peu à peu, les ordres religieux n'agissent pas à l'aventure et ne confient rien au hasard. Les Tidjanya ne voulurent pas suivre Abd-el-Kader, parce qu'ils étaient sûrs d'être vaincus ; ici les Moqaddem réunis recommandèrent la soumission, afin de permettre aux croyants de se reconstituer plus forts que jamais et de saisir une bonne occasion de se venger.

LA REVUE MENSUELLE

dans son N° 24

PUBLIERA UN IMPORTANT ARTICLE

SUR

**LE MINISTÈRE
BOURGEOIS-LEMMI**

Saint-Etienne, imp. BOY.

Le Gérant : P. PEYRE.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

LE MINISTÈRE BOURGEOIS-LEMMI

Bien avengles seraient les catholiques qui garderaient encore la moindre illusion sur la prépondérance de la Franc-Maçonnerie dans la politique française.

La secte est au pouvoir; c'est elle et bien elle qui commande en souveraine maîtresse depuis la démission de M. Casimir-Périer. Le ministère Ribot n'avait été constitué que « pour la frime », Lemmi ayant ordonné de feindre un nouvel essai de cabinet de concentration; et l'on sait la jolie besogne faite par le soi-disant modéré Ribot!... Le coup du ministère maçonnique et radical a été préparé pendant les vacances parlementaires.

Lorsque nos députés ont repris séance, ce n'était un mystère pour personne que le cabinet Ribot allait sauter; peu importait le prétexte, Madagascar, Carmaux, Chemins de fer du Sud, etc., il devait sauter; c'était dans l'air.

Dès le 19 octobre, le *Courrier du Soir*, journal dirigé par le F.: Pétrus Baragnon, laissait échapper quelques indiscretions sur les démarches des radicaux qui se préparaient à prendre le pouvoir.

Le même jour, le président de la République, le F.: Félix Faure, membre actif de la loge *l'Aménité*, du Havre, se rendait auprès du F.: Henri Brisson, président de la Chambre, pour conférer avec lui en secret. Voir le journal officieux *le Soir*, paru le 19 octobre, mentionnant cette visite; et *le Soir* en comprenait si bien le caractère suspect, qu'il s'efforçait de la présenter comme une démarche tout à fait normale.

« M. Félix Faure est venu en voiture; mais, en sortant du Palais-Bourbon, il a renvoyé sa voiture et est rentré à pied à l'Elysée.

« Le président a été fort acclamé. »

Cette visite n'ayant pas passé inaperçue, comme on le voit, il s'agissait de lui donner un caractère anodin. C'est pourquoi *le Soir* ajoutait immédiatement les gros mensonges que voici :

« Cette visite n'a rien que de très normal.

« Peu de temps après la rentrée des Chambres, il est d'usage que les présidents du Sénat et de la Chambre fassent visite au chef de l'Etat.

« M. Félix Faure a rendu cette visite, en se rendant au Sénat et à la Chambre. »

Dès le lendemain, plusieurs de nos confrères de la presse quotidienne allaient aux informations et faisaient la preuve que *le Soir* avait menti.

1° Il était faux que les présidents du Sénat et de la Chambre fussent allés à l'Elysée, et, par conséquent, ce n'était pas une visite que le chef de l'Etat rendait.

2° Il était faux, absolument faux, que le F.: Félix Faure fût allé au Sénat; aucune visite n'avait été faite par lui au Luxembourg, ni avant ni après sa visite au F.: Henri Brisson.

Pourquoi donc ces mensonges?

Ceux qui sont au courant des intrigues maçonniques ont bien compris que les deux FF.: concurrents présidentiels (l'un pour assurer le pouvoir à la Maçonnerie en cas de majorité modérée au Congrès, l'autre pour assurer le pouvoir à la même Maçonnerie en cas de majorité radicale) n'ont pas eu une conférence secrète de trois quarts d'heure, pour le seul plaisir d'échanger de banales congratulations. Il est facile de deviner ce qui s'était passé. Lemmi avait écrit : « Le moment est venu; le mot d'ordre est donné de culbuter le cabinet Ribot, qui ne nous est plus d'aucune utilité et qui a rendu tout le service que nous attendions de lui (loi d'abonnement; il nous fallait un chef de ministère soi-disant modéré pour la faire passer). Maintenant, entendez-

vous avec Brisson, afin que la Maçonnerie prenne officiellement le pouvoir sous le nom de ministère radical. » Et là-dessus les deux FF. Brisson et Faure ont échangé leurs vues.

Il est certain aussi que les braves gens, qui suivent les événements politiques uniquement en les envisageant sur les apparences, n'y ont vu que du feu ; mais nous qui ne perdons jamais de vue le maçonisme ou le non-maçonisme des acteurs de la grande comédie parlementaire, nous n'avons pas eu une seconde d'hésitation.

Les interpellations des socialistes ont été une pure farce. Tout ce monde-là est d'accord ; chacun joue son rôle dans la sphère qui lui a été assignée par les chefs secrets de la secte.

Millerand est franc-maçon actif ; Jaurès est franc-maçon actif ; Gérault-Richard est franc-maçon actif ; Rouanet est franc-maçon actif. Ce sont des francs-maçons actifs qui ont donné l'assaut au cabinet Ribot, pour fournir au F. Félix Faure l'occasion de faire constituer par un franc-maçon actif un ministère de radicaux, francs-maçons actifs.

L'assaut sur la question de Carmaux n'a pas réussi ; c'est le F. Rouanet qui a renversé le lendemain M. Ribot sur la question des Chemins de fer du Sud.

La constitution du ministère radical et maçonnique n'a pas traîné ; trois jours de négociations ont suffi pour donner à Lemmi la satisfaction la plus complète. Sur onze ministres, neuf sont non seulement francs-maçons actifs, mais même des plus militants parmi les sectaires en état d'activité ; le dixième est franc-maçon ayant cessé de fréquenter les loges, mais en excellents termes avec le Grand Orient ; le onzième n'est pas franc-maçon en titre, mais est en fait aussi maçon que les plus maçons.

La Maçonnerie a donc pris officiellement possession du pouvoir. C'est pourquoi il convient d'inscrire dans cette revue les noms des membres du nouveau ministère.

*
**

Président du Conseil des ministres et ministre de l'Intérieur : le F. **Léon Bourgeois**, né à Paris le 29 mai 1851 ; membre de la loge *la Sincérité*, de Reims ; président de la maç. Ligue de l'Enseignement ; franc-maçon des plus militants et affichant hautement son maçonisme.

Ministre de la guerre : le F. **Godefroy Cavaignac**, né à Paris le 21 mai 1853 ; membre de la loge *les Amis du Progrès*, du Mans ; figure comme F. sur le *Bulletin officiel du Grand Orient de France*, année 1887, page 12 ; son père était membre du Suprême Conseil du Rite Ecossais ; franc-maçon actif.

Ministre de la marine : le F. **Simon dit Edouard Leckroy**, né à Paris le 17 juillet 1840 ; membre de la loge *la Justice*, de Paris ; franc-maçon des plus militants.

Ministre de la justice et des cultes : le F. **Louis-Hippolyte Ricard**, né à Caen le 17 mars 1839. Une certaine obscurité règne sur le cas de M. Ricard ; Il a été fréquemment cité comme appartenant à la secte, notamment sur les listes publiées par : *le Matin* (29 septembre 1892), *la Libre Parole* (17 septembre 1893), *la Franc-Maçonnerie démasquée* (octobre 1894). Jamais il n'a protesté, jamais il n'a envoyé une lettre de rectification. D'autre part, dans la correspondance adressée à la *Revue Mensuelle*, nous avons une lettre d'un abonné de Rouen, datée du 15 février 1894, où il est dit : « J'ai eu entre les mains un livre relié, moitié manuscrit et moitié imprimé, qui était le registre d'une loge rouennaise, en 1860-1861, *la Parfaite Egalité*. La partie imprimée contenait les règlements généraux de la franc-maçonnerie ; la partie manuscrite contenait un tableau des membres inscrits à cette loge. Ce registre appartenait à un de mes amis, qui fut orateur de la loge ; depuis, il s'est converti. Il me montra le livre, qui était à tranches dorées, et qui ne lui avait pas été réclamé, parce que la loge s'était dissoute en 1862. Nous lûmes ensemble les divers noms, et je lui demandai si tel ou tel était bien la personne que je croyais. Je me souviens que le nom de M. Hippolyte Ricard y était inscrit à l'année 1861 comme étudiant en droit, récemment initié, et je demandai à notre ami si ce Ricard était le même que notre député ; il me répondit qu'il pensait bien que oui. ». Il résulte de ceci que, selon toute probabilité, M. Ricard a été initié, à l'âge de vingt-deux ans, par la loge *la Parfaite Egalité*, de Rouen. Lorsque cette loge tomba en sommeil en 1862, se fit-il inscrire à une autre ? Là est toute la question. Cette situation peut être ignorée de la *Revue Maçonnique*, qui, dans son numéro de novembre 1895, a imprimé ceci : « Le ministère actuel compte neuf francs-maçons ; seuls, MM. Ricard et Berthelot ne font pas partie de la grande famille. » La réalité est que le F. Louis-Hippolyte Ricard a, purement et simplement, cessé de fréquenter les loges ; mais il n'en est pas moins tenu en haute estime au Grand Orient et au Suprême Conseil, et il n'a jamais nié avoir reçu l'initiation maçonnique.

Ministre des Finances : le F. **Paul Doumer**, né en 1857 ; membre de la loge *Voltaire*, de Paris, dont il a été le fondateur en 1890 et le Vénérable de 1890 à fin 1893 ; il a été, en outre, membre du Conseil de l'Ordre au Grand Orient de France, de septembre 1892 à sep-

tembre 1895 ; s'il ne l'est plus actuellement, c'est parce que les membres sortants du Conseil de l'Ordre ne sont pas immédiatement rééligibles : franc-maçon des plus militants (1).

Ministre des affaires étrangères : **M. Berthelot**, né à Paris le 25 octobre 1827, *La Croix* de Paris dit de lui, avec juste raison : « S'il n'est pas franc-maçon, il est digne de l'être. Savant incontesté, mais matérialiste de premier ordre, il est devenu le demi-dieu de la Maçonnerie, depuis le jour fameux du banquet de la science athée qu'il accepta de présider et dont la secte lui fit les honneurs. » Un article de lui, intitulé *la Science et la Morale*, a été mis en brochure à cinq centimes par les soins du Grand Orient, vendu au siège même du Grand Orient, et recommandé spécialement par la circulaire n° 3, du 6 mai 1895 (*Bulletin du Grand Orient de France*, n° de mai 1895, partie officielle). D'autre part, le fils de M. Berthelot, conseiller municipal de Paris, appartient officiellement à la secte, comme membre des plus actifs d'une des loges de la capitale, *la Fédération Universelle*, dont le Vénérable est le F. : Bourceret, rédacteur de *la Lanterne* et intime ami de son père. M. Berthelot lui-même est donc franc-maçon de cœur, mais franc-maçon sans tablier ni cordon.

Ministre de l'instruction publique : **le F. : Combes**, né à Roquecourbe (Tarn) le 6 septembre 1835 ; élevé très chrétieusement, au petit séminaire de Castres, d'où il passa au grand séminaire d'Albi, puis à l'école des Carmes, rue de Vaugirard, à Paris ; a complété ses études, grâce à la bourse de l'archevêché ; professeur de philosophie et sous-diacre au collège de l'Assomption, à Nîmes, à l'époque où Mgr de Cabrières en était le sous-directeur ; jeta ensuite la soutane aux orties et embrassa la carrière médicale ; s'est affilié à la secte à trente-deux ans et a reçu l'initiation à la loge *les Amis Réunis*, de Barbézieux (Charente) ; fondateur, en 1888, de la loge *la Tolérance*, à Pons (Charente-Inférieure) ; le lendemain de la constitution du cabinet, il a prêté serment,

(1) Au nombre des états de service maçonniques du F. : Paul Doumer, figure la campagne de conférences qu'il a faite de concert avec le F. : Félix Faure. Le *Bulletin du Grand Orient* (numéro d'avril 1895, p. 37), dans un article intitulé : *Le F. : Félix Faure et les Cléricaux*, s'exprime en ces termes :

« Le F. : Félix Faure a été initié au Havre, au grade d'apprenti, en 1865 ; il est maître depuis 1867, et a toujours payé régulièrement ses cotisations à sa L. : l'Aménité.

« Le F. : Félix Faure est aujourd'hui le doyen des membres actifs de la L. : où il a fait, en 1883 et 1885, et plus récemment en compagnie du F. : Doumer, plusieurs conférences qui ont obtenu le plus grand succès, et dont plusieurs ont été imprimées aux frais de son atelier. »

en réunion extraordinaire de la loge *Droit et Justice*, de Paris, de laïciser à bref délai les dernières écoles qui sont encore desservies par des congréganistes ; il a composé son cabinet particulier exclusivement de dignitaires de la franc-maçonnerie, parmi lesquels deux Vénérables ; franc-maçon des plus militants.

Ministre des travaux publics : **le F. : Guyot-Dessaigue**, né à Brioude le 25 décembre 1833 ; a été initié, dit-on, à Paris en 1875, à l'époque où il postulait pour rentrer dans la magistrature ; a essayé sans succès de fonder une loge à Ambert (Puy-de-Dôme) en 1882 ; membre de la loge *les Enfants de Gergovie*, de Clermont-Ferrand ; président de la gauche radicale ; politicien remuant, mais fréquentant peu les loges.

Ministre du commerce : **le F. : Mesureur**, né en 1847 dans le département du Nord ; initié en 1868 à la loge *la Justice*, de Paris ; affilié à l'Internationale (section du Panthéon) en 1870 ; l'un des fondateurs de la *Grande Loge Symbolique* en 1878 ; président de nombreux banquets gras du Vendredi-Saint ; a fait une conférence prônant la crémation, au triangle *Saint-Jacques*, en 1886 ; actuellement président de la *Grande Loge Symbolique* ; franc-maçon des plus militants.

Ministre de l'agriculture : **le F. : Albert Viger**, né à Jargeau (Loiret) le 18 octobre 1843 ; membre de la loge *les Adeptes d'Isis-Montyon*, d'Orléans ; se multiplie dans les loges de son département, ainsi que dans celles de Paris ; franc-maçon fanatique des plus militants.

Ministre des colonies : **le F. : Guieysse**, membre de la loge *Nature et Philanthropie*, de Lorient ; franc-maçon actif.

Telle est la composition du ministère ; et, si nous sommes bien informés, le F. : Mesureur ne serait pas le seul palladiste parvenu au gouvernement. Le F. : Lockroy passe également pour affilié aux triangles, ainsi que le F. : Paul Doumer ; nos présomptions, quant à eux deux, sont très fondées. Nous pourrions en dire long au sujet de certaines fréquentations du F. : Lockroy, qui est à *tu* et à *toi* avec tels chefs notoires de la haute-maçonnerie. En ce qui concerne le F. : Doumer, ce n'est un mystère pour personne qu'il est le *factotum* politique du F. : Charles Floquet ; or, tout le monde sait que le F. : Charles Floquet (en palladisme : *Tiphereth* — 1255) a été créé, par décret de Lemmi, du 29 septembre 1893, Patriarche Maçon Emérite français, membre du Sérénissime Grand Collège de la haute-maçonnerie, c'est-à-dire cardinal luciférien. Quant au F. : Mesureur, sa situation de maçon palladiste est hors de toute contestation ; il ne niera pas.

Il est bon d'enregistrer aussi, dans notre Revue, la démarche officielle du Grand Orient de France auprès du président du Conseil des ministres, peu de jours après la constitution du cabinet.

Dans son numéro du 10 novembre, la maconnique *Lanterne* imprimait ces lignes, qu'il faut garder et méditer :

« M. Léon Bourgeois, président du Conseil des ministres, a reçu, hier soir à sept heures, les membres du Conseil de l'Ordre du Grand Orient de France, qui lui ont été présentés par M. Lucipia, président du Conseil général de la Seine, et du Conseil de l'Ordre.

« Inutile d'ajouter que l'entrevue, qui a duré une demi-heure, a été des plus cordiales, et les membres du Conseil de l'Ordre se sont montrés très satisfaits de l'aimable accueil que leur a fait M. Léon Bourgeois.

« Rappelons que le président du Conseil est un des militants de la Franc-Maçonnerie, à laquelle il a rendu les plus signalés services.

« M. Léon Bourgeois n'est d'ailleurs pas le seul de nos ministres qui appartienne à la Franc-Maçonnerie.

« En recevant aujourd'hui officiellement les membres du Conseil de l'Ordre, M. Léon Bourgeois a tenu à affirmer nettement ses sentiments à l'égard de la Franc-Maçonnerie de France. »

Tout ceci est très significatif.

A méditer aussi ces lignes de la *Revue maconnique*, de Paris, numéro de novembre :

« Le ministère actuel compte neuf francs-maçons. Seuls MM. Ricard (1) et Berthelot n'appartiennent pas à la grande famille. Mais pour M. Berthelot, il est comme s'il était des nôtres. Sans avoir reçu l'initiation, et à côté de sa grande valeur scientifique, il résume les qualités de caractère et de cœur du maçon et la haute pensée humanitaire qui inspire et embrase la Franc-Maçonnerie. En outre, le président de la République et le président de la Chambre sont francs-maçons. Jamais un groupe si compact d'hommes ayant porté le tablier ne s'était trouvé au sommet du pouvoir politique. « Aussi dans tous les ateliers des batteries d'allégresse sont-elles tirées à l'occasion de cet heureux succès.

« L'élan est général et part aussi bien de ceux qui ont pleine confiance dans la longue carrière de ce ministère dévoué à la cause du progrès que de ceux qui craignent, etc... »

Suivent l'hommage et les félicitations de la *Revue* à des ministres « empreints, dit-elle, de la conscience et des mœurs maconniques ». Et encore l'organe officieux de la secte ne dit pas tout ; car le président du Sénat est aussi un franc-maçon, le F. Challemeil-Lacour ; la grande majorité du Conseil municipal de Paris, son président y compris, est composée de

(1) Nous venons de dire plus haut ce qu'il faut penser du cas de M. Ricard.

francs-maçons ; le président du Conseil général de la Seine, le F. Lucipia, est le président même du Conseil de l'Ordre au Grand Orient de France.

Quant à Lemmi, il jubile ; ses ordres ont été exécutés en tous points, le coup a parfaitement réussi.

La *Tribuna*, organe officiel du F. Crispi, organe public du suprême grand-maître Lemmi, imprimait dans son numéro du 6 novembre :

« L'expérience que la France va faire d'un ministère radical homogène mérite que tous ceux qui croient que la politique et le parlement ne sont pas faits pour faire des hommes des fossiles la suivent avec la plus grande sympathie. Aux hommes courageux, qui arrivent au pouvoir, incombe aujourd'hui en France le devoir de mettre en pratique des idées saines et vigoureuses. »

L'organe des FF. Lemmi et Crispi n'émet qu'une crainte : c'est que « les circonstances ne soient pas encore assez favorables ».

Eh bien, maintenant, il s'agit, pour les catholiques, de secouer une bonne fois leur torpeur, de se mettre résolument à l'œuvre, d'entreprendre une action énergique. En face du ministère Bourgeois-Lemmi, il ne faut plus, chez nous, l'ombre d'une division. Nous ne devons pas nous laisser tromper par la comédie qui a été jouée par le cabinet, en affectant de dire, dans son programme, qu'il se propose de gouverner contre les socialistes aussi bien que contre les cléricaux ; il suffit de voir les votes qui se sont succédé à la Chambre depuis la prise officielle du pouvoir par la secte, pour constater que les députés socialistes francs-maçons votent tous comme un seul homme pour le cabinet.

A cet égard, ce qui s'est passé à la séance du 29 novembre est très caractéristique et doit être retenu.

On sait que tous les membres du cabinet qui sont députés ont placé la revision dans le programme sur lequel ils ont été élus ; il en est de même des députés socialistes. Il était donc curieux de tenter une expérience ; c'est ce qu'a pensé M. Cunéo d'Ornano.

Il a proposé, en conséquence, aux ministres de mettre à exécution leurs promesses de députés, c'est-à-dire de profiter de leur entrée au pouvoir pour demander la revision de la Constitution. Or, comme ce serait là courir une chance, la majorité n'étant peut-être pas acquise à la revision, le gouvernement, qui est en fonctions pour faire les affaires de la franc-maçonnerie, et nullement pour réaliser les promesses que ses membres ont faites aux électeurs, a repoussé, sans la moindre vergogne, la proposition de M. Cunéo d'Ornano. Quant aux socialistes francs-maçons, quant aux radicaux francs-maçons, ils ont tous acclamé leurs compères du cabinet renvoyant la revision aux calendes grecques.

Rien n'a été plus édifiant que le défilé des francs-maçons des diverses nuances, se succédant à la tribune pour déclarer que chacun doit garder son programme électoral dans sa poche, et qu'une nécessité domine tout : le maintien du cabinet Bourgeois au pouvoir !

C'est le F. : Samary qui vient, au nom du groupe radical, protester contre la proposition de M. Cunéo d'Ornano :

« — Nous ne sommes pas de ceux qui déchirent leur programme, a-t-il dit ; le jour où on présentera à la Chambre un projet de revision net et bien défini, nous tiendrons nos promesses et nous voterons la revision.

« Mais qu'a fait M. Cunéo d'Ornano ? Il a essayé de mettre le parti radical en contradiction avec lui-même. Les radicaux ne feront pas le jeu de ceux qui voudraient renverser le cabinet.

« Nous estimons que le ministère actuel, avec son minimum de réformes proposées, nous donnera plus que celui qui le remplacerait. Nous voterons donc avec lui. »

Le F. : Alfred Naquet a tenu à peu près le même langage ; en bon franc-maçon, fidèle à la loge, quoiqu'ayant été fort conspué pour ses variations politiques, il ne veut pas prêter la main à un échec possible du cabinet trois-points. Le ministère Bourgeois-Lemmi ayant annoncé qu'il rejette la proposition Cunéo d'Ornano et qu'il demande l'ordre du jour pur et simple, le F. : Naquet s'empresse de piétiner, lui aussi, son programme électoral de revisionniste à outrance.

« — On connaît mon sentiment sur la revision, s'est-il écrié ; j'en ai toujours affirmé la nécessité (*textuel*) ; mais, pour ne pas donner mon appui aux adversaires du parti progressiste (lisez : aux adversaires de la Franc-Maçonnerie), je voterai l'ordre du jour pur et simple accepté par le gouvernement. »

Maintenant, c'est au tour des socialistes francs-maçons. Ceux-ci sont dans une situation toute particulière vis-à-vis de leurs électeurs : comme maçons, il leur faut rejeter la proposition de revision de la Constitution, qui risquerait de mettre en minorité les FF. : Bourgeois et consorts ; comme socialistes, il est nécessaire qu'ils orent la pilule aux naïfs prolétaires, leurs électeurs, qui leur servent de tremplin.

Alors, très gravement, les FF. : Jaurès, Jules Guesde, Millerand, Viviani, apportent à la tribune un ordre du jour, qu'ils savent bien devoir être repoussé par la Chambre, mais qui sauve l'honneur du drapeau rouge, et qui leur permettra, après avoir ainsi manifesté platoniquement leur socialisme, de voter carrément l'ordre du jour pur et simple demandé par le gouvernement.

« *Ordre du jour Jaurès, Guesde, Millerand et Viviani.* — La Chambre, considérant que le prolétariat sera affranchi, non par une revision de la Constitution, mais par une revision de l'état social qu'il fera lui-même en prenant possession des pouvoirs publics, passe à l'ordre du jour. »

Cet ordre du jour a été repoussé par 441 voix contre 69. C'était prévu. Quelle comédie !

Mais la comédie n'était pas finie. Le gouvernement, comme nous l'avons dit, avait accepté l'ordre du jour pur et simple et repoussé tous ceux qui tendaient d'une façon quelconque à la revision des lois constitutionnelles. Tout à coup, quelques malins, ayant à leur tête le F. : Sarrien, s'avisent de faire observer que l'ordre du jour pur et simple pourra être voté à la fois par des adversaires de la revision, se trouvant en même temps peu favorables au cabinet, mais ne voulant pas s'engager sur le fond de la question, et aussi par les partisans du ministère, pouvant tous se rallier à cet ordre du jour ; de telle sorte qu'il y aura une équivoque.

Le F. : Bourgeois remonte aussitôt à la tribune, pour dire qu'il change encore une fois d'avis, qu'il ne veut plus de cet ordre du jour pur et simple, qui tout à l'heure lui tenait si fort au cœur. Il s'agit donc à présent de grouper uniquement autour du ministère ses partisans, c'est-à-dire les députés francs-maçons de toutes nuances, et de faire avaler la chose au bon peuple en lui annonçant qu'on se propose toujours de faire quelques réformes.

« — Je déclare, dit solennellement le F. : Bourgeois, que le gouvernement ne veut pas d'équivoque. Il n'y a pas lieu de penser en ce moment à la revision (*sic*) ; nous l'ajournons jusqu'à une époque indéterminée (*textuel*). En conséquence, au lieu de l'ordre du jour pur et simple, nous n'accepterons qu'un ordre du jour de confiance approuvant nos déclarations. »

Et c'est l'ordre du jour de confiance, présenté par le F. : Sarrien, qui est adopté par la majorité trois-points :

« La Chambre, approuvant les déclarations du gouvernement (*on vient de les lire : la revision renvoyée aux calendes grecques, malgré les promesses du programme électoral*), et convaincue qu'il poursuivra les réformes annoncées par la déclaration ministérielle, passe à l'ordre du jour. »

318 voix proclament la confiance des députés trois-points dans le ministère Bourgeois-Lemmi ; 102 voix sont contre.

Ainsi que le disait le *Journal*, feuille sceptique, mais nullement hostile au Cabinet, « voici la revision encore une fois enterrée ; seulement, cette fois, elle l'est par ceux-là mêmes qui l'ont toujours réclamée ! » Nous ajoutons : parce qu'au-dessus de la question elle-même, parce qu'au-dessus de toute ques-

tion de principe, quelle qu'elle soit, il n'y a, pour les députés francs-maçons, qu'une seule et unique question : *l'intérêt de la Franc-Maçonnerie.*

La secte est au pouvoir. *Elle ne le quittera que si elle en est chassée.* Ceux qui mettent leur espoir en des combinaisons parlementaires ne connaissent pas les francs-maçons; ils perdent leur temps à attendre un vote sauveur.

Les députés, qui obéissent au doigt et à l'œil à tout ce qui a été décrété par le Grand Orient et le Suprême Conseil, sont plus de trois cents; la majorité leur appartient donc, incontestablement.

Or, comme le Grand Orient et le Suprême Conseil ne décrètent que ce que le suprême grand-maître Lemmi ordonne, c'est Adriano Lemmi qui gouverne aujourd'hui la France.

Il faut qu'on le sache bien; il ne faut pas se lasser de le dire et de le redire. C'est en faisant comprendre cela au peuple, c'est en lui montrant à toute occasion la main scélérate du voleur du palais Borghèse dirigeant la politique de la Patrie française, qu'il déteste, qu'il hait, c'est en s'unissant tous sans arrière-pensée contre l'ennemi de la Religion et de la France, qu'on désabusera le peuple. aux cris incessamment répétés : « A bas la Franc-Maçonnerie! à bas le ministère Bourgeois-Lemmi! »

J.-B. Verray.

EVÊQUES DES ETATS-UNIS

En Europe, on n'a pas l'exacte appréciation des sourdes résistances opposées par certains évêques catholiques des Etats-Unis, quand il s'agit d'exécuter les ordres du Saint-Siège visant les sociétés secrètes rattachées plus ou moins directement à la Franc-Maçonnerie.

Dans le fascicule n° 4 de mes *Mémoires*, j'ai parlé de cet évêque étonnant, qui, se faisant interviewer au cours d'un voyage en Angleterre, s'oubliait au point de laisser échapper : qu'il est dans les meilleurs termes avec grand nombre de francs-maçons de l'Union; qu'il connaît les principaux chefs et professe pour eux la plus vive estime; qu'il a été reçu, à Charleston, dans le Masonic-Hall, dont les FF. haut-gradés lui ont fait les honneurs, etc.

Autre est le cas de Mgr Shanley, évêque de Jamestown, dans le North-Dakota; son procédé est curieux et mérite d'être porté à la connaissance de tout le monde catholique.

On sait que le Souverain Pontife Léon XIII a formellement excommunié, il y a plus d'un an, les trois associations dénommées : les Chevaliers de Pythias, les Odd-Fellows et les Fils de la Tempérance. Les premiers sont directement maçons; l'ordre des Chevaliers de Pythias a été établi par décret d'Albert Pike. Les Odd-Fellows ont une classe supérieure qui pratique le rite satanique de Moïse Holbrook, un des prédécesseurs d'Albert Pike; cela a été révélé, et maintenant cela est bien su partout. Quant à l'ordre des Fils de la Tempérance, il est une institution indirecte des Rose-Croix des Etats-Unis, dont le Suprême Mage, le F. Charles Meyer, est un des membres les plus actifs de la haute-maçonnerie américaine.

Eh bien! à propos de l'excommunication pontificale, voici la circulaire officielle, mais confidentielle, que Mgr Shanley a fait adresser par son secrétaire aux curés des paroisses de son diocèse :

Révérond Monsieur,

Après un soigneux examen de la question, le Saint-Siège apostolique a condamné les trois sociétés secrètes des Chevaliers de Pythias, des Odd-Fellows et des Fils de la Tempérance. Par conséquent, à l'avenir, il ne sera pas permis aux catholiques de s'affilier à ces sociétés, et à ceux qui le font on doit refuser les sacrements de l'Eglise.

Quant à l'application du décret aux cas particuliers où des catholiques se sont déjà affiliés à ces sociétés, il faut procéder avec une grande charité et une grande prudence; car, s'ils devaient éprouver un grand dommage en s'en retirant, alors, comme la loi ecclésiastique n'est pas censée obliger avec un si grave inconvénient, on peut leur permettre d'y rester affiliés, pourvu qu'il n'y ait pas de scandale, et pourvu qu'ils n'assistent aux réunions de ces sociétés qu'en cas de nécessité, et qu'ils évitent ce qui est mauvais en soi.

Cette lettre ne doit pas être lue en chaire ni publiée dans les journaux, mais doit être appliquée seulement aux pénitents qui se présentent au saint Tribunal.

Par mandement de l'évêque :

THOMAS EGAN secrétaire.

Donné à Fargo, ce vingt-six août 1895.

Voilà une circulaire qui, bien certainement, n'a pas dû plonger dans un grand chagrin le F. Fleming, de Fargo, un des parfaits initiés du Palladisme, lequel, avec le F. Frank Thompson, a la direction secrète dans le North-Dakota.

C'est pourquoi je m'associe très volontiers aux réflexions de l'excellente *Revista*, de Québec,

qui a mis au jour la circulaire de Mgr Shanley et qui la commente en ces termes :

« Ce qui paraît le plus extraordinaire dans ce document épiscopal, qui est censé promulguer un décret du Saint-Siège destiné à être connu de tous les fidèles, c'est la défense de l'évêque de la lire en chaire ! Comment voulez-vous que les catholiques du diocèse de Jamestown sachent officiellement qu'il leur est défendu désormais de faire partie des trois sociétés secrètes en question, puisque la lettre de leur évêque annonçant la condamnation de ces sociétés par Rome ne doit être ni lue en chaire ni publiée dans les journaux ? Nous avouons qu'il y a là un profond mystère pour nous ; car nous ne croyons pas que la simple application du mandement épiscopal aux pénitents qui se présentent au saint Tribunal soit une véritable promulgation du décret pontifical. Il y a des catholiques qui ne se confessent pas très souvent ; et même parmi ceux qui se confessent souvent, il y en a peu, croyons-nous, qui s'informeront auprès de leur confesseur s'il existe un décret de Rome qui condamne telle et telle société. Et si le pénitent n'en parle pas, le confesseur doit-il lui en parler ? »

« Il semble donc que cette lettre circulaire de Mgr Shanley à son clergé laisse la question absolument dans le même état où elle était : les catholiques du diocèse de Jamestown ignoreront toujours officiellement qu'il leur est défendu d'appartenir aux trois sociétés secrètes condamnées par Rome.

« Si, par hasard, un pénitent vient à parler en confession de son affiliation à une de ces sociétés, le prêtre devra lui permettre de continuer d'en faire partie, d'assister même aux réunions de la société, *en cas de nécessité* ; car toujours le sociétaire qui a versé une certaine somme dans la caisse de la société dira qu'il ne saurait s'en retirer sans éprouver un dommage sérieux.

« Nous ne voyons donc pas comment la lettre de Mgr Shanley empêchera les catholiques d'entrer, à l'avenir, dans les trois sociétés condamnées, ni comment elle forcera à en sortir ceux qui déjà en font partie.

« Si quelque théologien peut nous donner un éclaircissement sur ce sujet, nous lui en serons profondément reconnaissant ; car il s'agit d'une question de la plus haute importance et qui intéresse tous les fidèles. En effet, cette question n'intéresse pas les seuls diocésains de Jamestown. Si la promulgation d'un décret pontifical destiné aux fidèles est jugée suffisante à Fargo, lorsqu'elle n'est connue officiellement que des prêtres seuls,

une semblable promulgation devra suffire dans les autres diocèses.

« Quant à la proposition : *lex non obligat cum tanto incommodo*, voici ce qu'en dit *The Review*, de Chicago :

« Nous tenons d'une autorité excellente que Rome vient de rendre une décision finale quant au décret portant condamnation contre les Chevaliers de Pythias, les Odd-Fellows et les Fils de la Tempérance.

« Il paraît que certains évêques qui, *pour une raison ou pour une autre*, n'aimaient pas à publier le décret, ont demandé au Saint-Siège si l'on pouvait permettre aux catholiques qui appartiennent à ces sociétés depuis quelque temps et qui éprouveraient un grand dommage financier en s'en retirant, de continuer à en faire partie, pourvu qu'ils s'abstiennent d'assister aux réunions, etc.

« Le Saint-Office, dont le préfet est le Pape lui-même, a décidé la question négativement en principe, déclarant que le décret contre les sociétés susmentionnées est basé non seulement sur le droit ecclésiastique, mais aussi sur le droit divin et naturel, et que, par conséquent, un grave inconvénient ou dommage ne constitue pas une raison valide de refuser de s'y conformer. Dans les cas d'extrême nécessité, ajoute le Saint-Siège, la question doit être soumise aux autorités romaines. »

« Voilà comment parle notre confrère de Chicago. Le résumé qu'il donne de la décision du Saint-Office sur l'interprétation du décret nous paraît absolument conforme aux traditions de l'Eglise catholique romaine. Nous aurons sans doute bientôt le texte même de cette importante décision qui est une nouvelle condamnation des théories libérales de l'Eglise américaine. »

Je n'ajouterai qu'un mot pour conclure :

Faisons connaître partout cette triste situation que certains évêques, trop enclins à fermer les yeux, créent à l'Eglise catholique aux Etats-Unis. Il y a là un grave danger ; car le Pape, vicairé de Dieu sur la terre, est de toute la chrétienté le chef auquel chacun doit absolue et loyale obéissance, et, si des évêques éludent ses ordres, c'est un grand malheur, c'est une complicité — peut-être inconsciente — avec la secte. En cet état de choses, voyez combien Satan se réjouit !

Donc : adressons au Ciel de ferventes prières ; demandons à Jésus de ranimer le zèle partout ; prions, prions beaucoup, afin que ces évêques, dits libéraux, qui mettent leur main dans celle des francs-maçons, comprennent qu'ils trahissent ainsi le plus sacré de leurs devoirs.

Diana Vaughan
(JEANNE-MARIE-RAPHAËLLE)

Le Mouvement Anti-Maçonnique

CONGRÈS ANTI-MAÇONNIQUE INTERNATIONAL.

Le Comité de l'Union Anti-Maçonnique de France nous communique le document suivant :

Lettre de S. Ém. le cardinal Parocchi, vicaire de Sa Sainteté, aux membres du Comité central exécutif de Rome.

Messieurs,

Le Congrès Anti-Maçonnique qui doit avoir lieu l'année prochaine est attendu avec impatience par tous les catholiques.

Il est inutile, à vous qui connaissez à fond le système spéculatif et pratique de la Maçonnerie, de vous démontrer ses erreurs et les ruines causées par elle. Il est inutile d'insister sur cette vérité que l'Eglise catholique et la société civile, sur la voie triomphale qu'elles parcourent en vue du salut éternel et temporel des peuples, n'ont jamais rencontré un ennemi plus acharné.

Et c'est pour cela, Messieurs, que je vous encourage à travailler à la préparation de ce Congrès, portant au delà des Alpes le nom de Rome et de l'Italie, les trésors de votre science, de votre expérience et de votre bonté. Un pareil ennemi ne peut être vaincu que par la puissance divine qui se sert des hommes pour exécuter ses desseins et les veut pleins de foi et brûlants de charité.

Que Jésus, par l'intercession de sa Sainte Mère Immaculée et de l'archange saint Michel, couronne d'un heureux succès votre sainte entreprise.

Du Vicariat, dans la solennité de l'Immaculée Conception, 8 décembre 1895.

Votre très affectionné en Notre-Seigneur,

† LUCIDUS-MARIE, cardinal-vicaire.

Nous rappelons que, pour la France, les adhésions et souscriptions pour le Congrès doivent être adressées à M. Gabriel Soulaacroix, 7, rue d'Aboukir, Paris (sans autre indication).

LIGUE DU LABARUM

La première Compagnie du Labarum, constituée le 3 décembre, a eu sa séance d'inauguration, le jeudi 26, à la salle de la Société de Géographie, à Paris.

Magnifique soirée.

Le Fr⁺ Kostka de Borgia, grand-maître honoraire de l'Ordre, a fait sur le sujet *Quis ut Deus?* une conférence superbe, qui pendant une heure et demie a littéralement électrisé l'assistance, composée de 300 personnes environ.

C'est un très heureux début pour la Ligue du Labarum.

BIBLIOGRAPHIE ANTIMAÇONNIQUE

Pour lutter avec succès contre un ennemi, il faut le bien connaître : avoir une idée nette et exacte de son génie, de son but, de ses forces, de ses moyens d'action, de son armement, de sa stratégie et de sa tactique.

Notre ennemi capital, ou plutôt notre unique ennemi, à nous, catholiques, parce qu'il a enrégimenté, au moins comme corps auxiliaires, et qu'il dirige ouvertement ou secrètement tous les révoltés contre Dieu et son Christ, c'est la Franc-Maçonnerie. L'Encyclique *Humanum genus* expose en premier lieu cette vérité, qui domine et éclaire toute la question qu'elle traite et développe ensuite.

Depuis le péché d'Adam, l'humanité se divise en deux cités : la cité de Dieu et la cité diabolique ; l'Eglise est la cité de Dieu, et, à notre époque, la cité diabolique, formée par l'agglomération de toutes les erreurs et l'association de toutes les haines contre celui qui est le Bien, le Beau et le Vrai, c'est la Franc-Maçonnerie, la synagogue de Satan, l'Antiéglise.

Or, combien y a-t-il de catholiques qui comprennent, qui admettent cette unité, cette concentration de toutes les forces du mal sous une direction unique, cette cohésion de tous les éléments de perversion et d'impiété qui existent dans le monde entier, cohésion telle que tous, sagement et puissamment organisés, se meuvent sous une seule et même inspiration et concourent à la réalisation d'un même but : l'exclusion du vrai Dieu et l'avènement du règne de Satan sur la terre ?

Nous ne voyons que les entreprises partielles, que les attaques diverses qui se succèdent, sous des formes plus ou moins variées, suivant les pays et les moments. L'unité de vues et de plan nous échappe. Aussi dispersons-nous nos forces et négligeons-nous le soin de nous entendre pour combiner nos efforts et attaquer l'ennemi, non pas seulement à l'occasion de telle ou telle évolution qu'il tente, de tel ou tel mouvement en avant qu'il dessine, mais en pénétrant jusqu'au centre même de sa puissance, jusqu'à la force qui met en branle tous les rouages de cette affreuse et immense machine de destruction religieuse, morale, sociale et politique.

Que de catholiques s'aveuglent encore sur la puissance et sur le caractère de la Franc-Maçonnerie ! Naguère encore, on se moquait de ceux qui jetaient le cri d'alarme en la dénonçant comme l'ennemi. Les sages s' alarmaient des progrès du socialisme, des attentats anarchiques. Quelques-uns, plus intelligents, signalaient la démoralisation croissante de toutes les classes et l'affaissement de l'esprit public,

des consciences et des caractères qui en est la conséquence. On incriminait, à juste titre, d'ailleurs, la presse, le théâtre, l'école sans Dieu, l'appel incessant fait à tous les appétits et les scandales journaliers qui, après avoir indigné, puis écœuré l'opinion, finissent par ruiner la notion même et le respect de la morale, et produisent le scepticisme le plus dégradant, celui qui ne croit plus à l'honnêteté et ne met plus de différence entre le bien et le mal.

Tous ces symptômes de décadence sont effrayants, sans doute; mais ils ont une source commune, une cause générale à laquelle il faut remonter, si l'on veut efficacement tenter de supprimer les effets qu'elle produit. On s'abuse si l'on ne voit en tout cela que les produits naturels de la corruption humaine démuselée. Il y a autre chose : une conspiration organisée, permanente, présente partout, travaille avec une ardeur et en même temps avec une habileté *surhumaines*, à préparer savamment, pour qu'elles éclatent à la fois, ces explosions de toutes les passions portées à leur maximum d'intensité. Il faut détruire l'œuvre divine, qui est la société chrétienne telle que l'Eglise travaillait à la former en lui donnant Jésus-Christ pour fondement, et pour vie l'Esprit-Saint, Esprit d'amour et de vérité !

On ne se trompe pas moins sur les franc-maçons que sur la Franc-Maçonnerie, non pas sur le grand nombre, simples comparses, souvent inintelligents, soldats ou sous-officiers de l'armée infernale, qui ne comprennent rien, pour la plupart, aux manœuvres qu'on leur fait exécuter, mais sur les chefs qui ont pénétré plus ou moins avant les profondeurs de Satan et lui prêtent un concours intelligent et actif.

L'égoïsme étroit est impuissant et stérile, à moins qu'une volonté d'une plus large envergure ne le domine, ne s'en empare et ne l'encadre dans une troupe mercenaire, pour une solde, réelle ou imaginaire, promise comme prix de ses services. A toute œuvre puissante, il faut, pour la mouvoir, une foi qui s'empare de l'intelligence et une passion qui règne sur la volonté.

En d'autres termes, il faut une religion, il faut un Dieu auquel l'homme se soumette et se donne, jusqu'au sacrifice. Il faut un culte et des mystères, tant il est vrai que l'homme est naturellement religieux.

La Franc-Maçonnerie, loin de contredire à cette vérité que toute la philosophie antique a proclamée, et à laquelle, avec une autorité bien plus incontestable et bien plus irrésistible encore, le genre humain tout entier donne le témoignage unanime de ses croyances et de ses pratiques, sous toutes les latitudes, à toutes les époques et à tous les degrés de

civilisation, la France Maçonnerie, disons-nous, la confirme d'une manière éclatante.

Elle est une religion, avec sa doctrine, son culte, ses mystères et ses prodiges. Elle a son Dieu, reconnu et adoré. Sa doctrine, c'est le gnosticisme dualiste : deux principes qui se disputent le monde, Lucifer, le Dieu qui se dévoile aux Parfaits Initiés, adversaire du Dieu des chrétiens. Ce dogme fondamental se diversifie d'ailleurs en mille formes ondoyantes et changeantes. Peu importe au menteur l'erreur par laquelle il trompe et égare l'intelligence. Protégée aux métamorphoses innombrables, il essaie de dérouter qui le poursuit, d'échapper à qui veut le saisir et de s'accommoder aux natures les plus diverses, en se présentant à elles sous l'aspect le plus propre à les séduire. Aussi l'œuvre la plus difficile et la plus nécessaire, c'est de le *démasquer*, en arrachant les voiles de toutes nuances, épais ou diaphanes, sous lesquels il se présente, à la fois caché et fascinant.

C'est aujourd'hui facile. Le premier, le docteur Bataille, dans le *Diable au XIX^e Siècle*, nous a révélé toute cette religion infernale, sur laquelle M. Léo Taxil nous avait déjà apporté de précieuses et effrayantes données, surtout dans son livre, d'une intuition si pénétrante : *Le Culte du Grand Architecte*. D'autres auteurs, parmi lesquels Mgr de Ségur, Don Benoît, et surtout le R. P. Bresciani, avaient, avant eux, pénétré en partie ces mystères de Satan. Mais le grand public faisait peu d'attention à ces révélations. Est-ce qu'au XIX^e siècle on pouvait croire à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ? C'était bon pour les temps d'ignorance et de superstition !

Avec l'ouvrage du docteur Bataille, vaste répertoire de témoignages, de faits et de documents qui embrassent la question traitée dans toutes ses parties, il faut lire, pour la mieux pénétrer encore, le livre si profond de Mgr Meurin, *La Franc-Maçonnerie, synagogue de Satan*, et les révélations d'un converti récent, *Lucifer démasqué*, par Jean Kostka. Chacun de ces ouvrages, qui se confirment et se complètent l'un l'autre, a son caractère propre et ses qualités particulières.

Quoique d'une lecture dangereuse pour certaines personnes dont l'imagination exubérante en serait troublée, le *Diable au XIX^e Siècle* est fait pour le grand public.

Ce sont des faits racontés avec une grande clarté d'exposition et de style; les quelques dissertations qui s'y rencontrent, par exemple, sur l'hypnotisme, la folie, les névroses, etc., ne demandent aucune connaissance spéciale pour être comprises, l'auteur en ayant écarté avec soin tout appareil scientifique. Il a eu

soin, aussi, de jeter un voile discret sur le côté obscène du culte luciférien.

Mgr Meurin impose à son lecteur une plus grande tension d'esprit. Pour pénétrer à sa suite dans ces dédales profonds, obscurs, enchevêtrés de tous les occultismes, il faut être déjà initié aux savantes rêveries des mythologies et des philosophies orientales, dont les mystères d'iniquité, d'impiété, de désespoir effrayant et d'absurdité, se parent d'un orgueilleux étalage de science abstruse et de métaphysique subtile, nuageuse et grandiose. Les grands docteurs des premiers siècles de l'Eglise ont illuminé ces ténébreux abîmes du mensonge, irradié de mysticisme infernal, de la splendeur vengeresse de la vérité.

Lucifer démasqué est peut-être le plus troublant et le plus effrayant de ces livres révélateurs. Nulle part la puissance séductrice de Satan, transfiguré en ange de lumière, n'apparaît si clairement. Satan peut se faire aimer!!!

Le docteur Bataille n'avait publié encore que deux ou trois des fascicules de son ouvrage quand, dans un entretien où il nous avait montré quelques-uns des documents qu'il devait bientôt mettre au jour, nous lui dîmes: Malgré tout, vous ne serez pas cru. — « Ce n'est pas mon affaire, nous répondit-il d'abord; mon devoir est de dire ce que je sais, ce que j'ai vu. Je ne puis ouvrir les yeux qui veulent rester fermés à la lumière. » Puis il ajouta: « Pardon, M. l'abbé, on me croira. Je ne suis pas seul à savoir ce que je relate. D'autres parleront, après moi, à mon exemple: il s'opèrera des conversions, et le premier besoin comme le premier devoir de ceux qui auront échappé à la servitude de Satan sera de signaler les pièges dans lesquels ils sont tombés et les horreurs auxquelles ils auront échappé. »

Comme notre ami avait raison!

Depuis deux ans, plusieurs maçons des hauts grades, ayant brisé les liens de leur esclavage, nous ont apporté leurs témoignages irrécusables, qu'aucun démenti n'a pu entamer.

C'est d'abord M. Domenico Margiotta, dont les deux premiers livres: *Adriano Lemmi* et le *Palladisme*, confirment pleinement, tout en les complétant sur des points de détail très intéressants, les témoignages de l'auteur du *Diable au XIX^e Siècle*.

Jean Kostka n'a pas suivi de loin Margiotta.

Puis est venue Miss Diana Vaughan, initiée par Lucifer lui-même, c'est-à-dire abominablement mystifiée par le Père du mensonge qui, désespérant de la pouvoir jeter dans le gouffre du vice, auquel répugnait sa noble nature, et contre lequel Dieu la protégeait, avait réussi à se faire adorer par elle comme le Principe du bien et à lui inspirer le zèle le plus ardent pour lui gagner des adeptes.

Aujourd'hui, les *Mémoires d'une Ex-Palla-*

diste permettent de voir jusqu'au fond ce que recèlent les antres de la Maçonnerie luciférienne et nous renseignent sur les secrets les plus cachés de sa domination ici-bas:

Ainsi, grâce à tous ces auteurs, le masque de Lucifer est levé, arraché; nous savons comment il dirige, du fond de ses abominables sanctuaires, par son Pape, assisté d'un Suprême Conseil, parodie du Sacré-Collège, par ses Grands Directoires Centraux, par ses Inspecteurs en mission permanente, par les Parfaits Triangles, les Grands Triangles et les Triangles, greffés sur les Loges importantes, toute la Franc-Maçonnerie du monde entier. Nous savons également que le Juif kabbaliste est l'âme de la Franc-Maçonnerie, à laquelle il a infusé ses doctrines, sa haine contre Jésus-Christ, et fait adopter ses rites, ses évocations, ses sortilèges, et que, d'ailleurs, il domine au moyen de ses Loges séparées, dans lesquelles les Grands Chefs du Palladisme ont seuls le droit de pénétrer.

Mais là ne se sont pas bornées les révélations. Il était utile de pénétrer plus avant dans la doctrine maçonnique, surtout dans la doctrine morale. M. Léo Taxil avait ouvert, dans la paroi du temple, une large brèche par laquelle on apercevait clairement une partie des abominations qui s'y commettaient et il en avait donné la genèse et le code, progressivement présenté aux adeptes sous le voile transparent de symboles et de formules. Mgr Fava, dans son livre étonnamment perspicace: *le Secret de la Franc-Maçonnerie*, auquel Miss Diana Vaughan vient d'apporter, il y a quelques jours, une confirmation historique absolue, nous avait fait connaître le fondateur de la Franc-Maçonnerie, Fauste Socin, dont la doctrine est restée celle des Loges. Fauste Socin était luciférien; il avait voué une haine à mort à Dieu, à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à l'Eglise catholique. Sa doctrine était le *naturalisme* entendu dans un sens qu'il nous faut expliquer.

C'est ce que vient de faire M. Margiotta, dans un troisième ouvrage: *le Culte de la Nature*. Ce livre, qui montre la secte à nu, ne peut être lu que par devoir, tant le maçon qui s'y montre est arrivé, selon l'expression de Mgr Fava, à une dégradation morale inimaginable. Or, tel est le fond et tel est aussi le fruit du culte de la Nature.

Beaucoup de catholiques, en lisant l'Encyclique *Humanum Genus*, ont pu croire que le *Naturalisme*, signalé par Léon XIII comme la doctrine de la Franc-Maçonnerie, était simplement l'absence de croyances et de vertus surnaturelles: le rationalisme pour l'intelligence, et, pour la conscience, une certaine morale plus ou moins humanitaire et philosophique, la *morale indépendante*. La tourbe des maçons que

leurs Frères haut-gradés nomment *les imbéciles* peuvent en être convaincus. Pour les Parfaits Initiés, la *Nature*, dont ils sont les adorateurs, a un tout autre sens. C'est le Péché originel évoluant et progressant indéfiniment au sein de l'humanité, jusqu'à ce qu'il y ait pris toutes ses dimensions et produit toutes ses conséquences. L'objet de leur culte, sous le nom de Nature, ce sont les trois concupiscences qui gangrènent le monde; c'est le fœtus des passions qui embrase les cœurs viciés et se répand en laves brûlantes autour de lui pour détruire et stériliser la création divine, en substituant à l'adoration du vrai Dieu l'impiété et le blasphème, à la pureté des mœurs la corruption et la débauche. C'est la glorification, l'exaltation, la divinisation de tous les penchants mauvais, de toutes les convoitises et de tous les orgueils de l'âme humaine, à laquelle on persuade que la vertu et la perfection consiste à satisfaire tous ses désirs : « Use de tout ce qui t'attire et te plaît, et ayant ainsi secoué tout joug, tu seras libre, heureuse et fière; tu n'auras d'autre maître que toi-même : *Eritis sicut dii.* »

Conséquemment, le Dieu des chrétiens est le Mal, comme l'a hurlé Proudhon, puisqu'il commande le sacrifice, l'immolation de soi-même, l'amputation des inclinations les plus ardentes du cœur humain. Ce sacrifice est contre nature et, par conséquent, ne peut être ordonné par un Dieu bon. Le Dieu bon, c'est celui qui dit à l'homme : Vis à ton gré et à ton aise, fais ce que tu veux, satisfais tous les appétits et tous les caprices. Aussi, les Palladistes proclament-ils que leur Dieu, Lucifer, est adoré « *sans superstition* ». La superstition consiste à se vaincre, à se priver, à se contraindre pour accomplir des préceptes difficiles.

On conçoit où mène ce *culte de la nature*. Au fond, c'est l'ancien paganisme, mais plus radical, plus systématique, plus complet. Les Païens mêlaient à la déification des Passions des traditions religieuses et morales qui les mettaient en contradiction avec eux-mêmes. L'âme naturellement chrétienne, comme le feu sous la cendre, se conservait sous ces monstrueuses erreurs. Il en est de même, grâce à Dieu, dans les Loges. Beaucoup de francs-maçons conservent quelque chose d'humain et même de divin.

Mais le secret maçonnique, le *travail de perfectionnement* auquel on les exhorte constamment, c'est de détruire en eux tout reste de vertu pour se rendre de plus en plus ressemblants à l'Ange déchu, que le mal enveloppe et pénètre tout entier.

VOILA L'ENNEMI !!

L'œuvre immédiate à laquelle il applique tous ceux qu'il inspire et dirige, c'est la destruction de l'Eglise. Satan sait bien qu'il ne

l'accomplira pas. Mais ses efforts aboutissent à des succès partiels dont sa haine se repait. Nous sommes descendus sur le terrain où s'exerce l'action politique et sociale de la secte. Là encore, les fils de la conjuration ne sont qu'en un petit nombre de mains, comme le déclarait Disraëli. Depuis longtemps, des livres bien faits ont permis à ceux qui voulaient s'instruire de suivre les manœuvres et de connaître les actes et les conquêtes de la Maçonnerie sur ce terrain.

Un Eudiste de Coutances, M. Lefranc, avait, dès 1791, publié sous ce titre : *Le voile levé pour les curieux ou le Secret de la Révolution expliqué à l'aide de la Franc-Maçonnerie*, un ouvrage de grande valeur qui ne fut probablement pas étranger au martyre subi peu de temps après par lui dans le jardin des Carmes, à Paris. Peu de temps après parurent les admirables *Mémoires sur le Jacobinisme*, par l'abbé Barruel.

Il y a quelques années a paru un ouvrage qui peut tenir lieu de tous les autres, surtout pour ceux qui n'ont pas le temps de se livrer à de longues recherches sur cette question : Ce sont les trois volumes du R. P. Deschamps, complétés par Claudio Jannet : *Les Sociétés secrètes et la Société*.

Nous indiquerons cependant aussi les deux volumes excellents de Dom Benoît : *la Franc-Maçonnerie*, faisant suite aux *Erreurs modernes*, qu'elle complète.

L.-M. Mustel.

LES FF. EN QUARANTAINE.

En un vibrant appel que publie la *Croix du Dauphiné*, un catholique grenoblois établit péremptoirement la nécessité pour tous les catholiques de faire le vide autour des Francs-Maçons *quels qu'ils soient*, fonctionnaires ou commerçants, préfet ou épiciier, garde-champêtre ou camelot :

« C'est là un *minimum* de devoir, ce n'est pas le devoir tout entier, mais si les catholiques remplissaient ce *minimum*, ce serait assez pour faire périr d'inanition la secte tyrannique.

« C'est, du reste, un devoir formellement imposé par l'Eglise : fuir les excommuniés et les ennemis déclarés de la religion. La *Croix* d'extrait le répéter chaque jour.

« Il est étonnant qu'on ait besoin de rappeler une chose si élémentaire : voilà des gens qui nous outragent dans nos croyances, nous poursuivent jusque dans nos droits de père de famille, nous volent et nous grugent depuis quinze ans, et maintenant, établis plus solidement au pouvoir, se disposent par leur système d'impôt progressif, étayé sur un ensemble de mesures inquisitoriales les plus odieuses, à étrangler ou à chasser de France tout ce qui ne baisse pas pavillon devant eux, et nous serions assez lâches, assez stupides, pour faire les aimables avec eux! ».

LES FRACS-MAÇONS DÉMASQUÉS

PAR EUX-MÊMES

Nota. — Nous trouvons dans l'*Univers Maçonnique* (1837) une série d'aveux dont nous croyons utile de faire profiter le public. Ceux qui aiment les documents en rencontreront à foison dans le cours de cette étude.

Nous ne prétendons pas ici faire une preuve définitive des opinions peut-être inattendues que nous professons, mais plutôt extraire de ce livre sacré ce qui est conforme à ces opinions.

1^o John Bull, le véritable Créateur de la F. . M. .

« Ce n'est réellement qu'en 1717 que la corporation célèbre des Frères-Maçons prend en Angleterre un caractère d'*institution publique* (1).

« Les documents historiques constatent que c'est en 1725 que fut introduit en France et pratiquée, d'abord à Paris, l'institution, société ou corporation, et non congrégation, de la Franc-Maçonnerie. Quelques Anglais, entre autres lord Dervent-Waters, le chevalier Maskeline et M. d'Héguetty, établirent *la première loge qu'on y ait connue* et y admirent plusieurs candidats français » (2).

« Il n'y a pas de pays au monde où la F. . M. . a été plus encouragée qu'en Ecosse » (3).

« 1725. — Cette année, quelques Anglais de distinction, au nombre desquels on remarquait lord Dervent-Waters, le chevalier Maskeline et M. d'Héguetty, établissent à Paris, chez Hure, traiteur, rue des Boucheries, à l'instar des loges anglaises qui tenaient leurs assemblées dans les tavernes de Londres, une loge anglo-française..... La loge nouvelle suivait dans ses travaux le régime de la grande loge d'Angleterre, le seul qui existât alors; mais

(1) Page 51. Cela eut lieu à Londres, à la suite d'une réunion tenue à l'auberge du Pommier, dans Charles Street. C'est là que fut créée la F. . M. . moderne. Comme nous le verrons quelques lignes plus loin, « remonter plus haut serait peu raisonnable ». L'auteur du passage cité aurait pu aller plus loin et remplacer l'expression vague « prend un caractère d'institution publique » par l'expression plus exacte « naquit ». Mais on n'aime pas à trop préciser cette matière, à laisser comprendre aux masses des Fracs-Maçons, souvent honnêtes, que la F. . M. . est une institution anglaise. On se contente ici de soulever le voile pour laisser entrevoir les véritables horizons maçonniques aux frères « roublards » et dénués de sens moral.

(2) Page 48.

(3) Page 52.

comme elle ne tenait point de registres de ses opérations, il n'est resté aucun document précis de ces opérations. La certitude de son existence, voilà tout ce qu'elle nous a légué » (1).

« C'est à cette époque (Déc. 1743), qu'on peut rapporter l'existence légale et authentique de la grande loge de France, qui s'intitula « grande loge ANGLAISE de France », titre qu'elle conserva jusqu'en 1756, année dans laquelle elle se proclama indépendante » (2).

« La maçonnerie, ou plutôt une maçonnerie, car il est certain qu'il y en a eu plusieurs et de plusieurs espèces.....? » (3).

Il est certain, en effet, qu'il y a eu plusieurs maçonneries. Quel était le caractère de ces maçonneries? On ne le sait guère. Car :

« Si l'on connaissait parfaitement l'origine de la maçonnerie, si des actes et des *documents authentiques* nous avaient transmis l'époque de sa fondation et de ses progrès, jusqu'au moment où elle fut généralement connue en Europe, on serait à même de mieux approfondir les motifs des persécutions qu'elle a essuyées; mais le voile épais qui couvre son histoire n'a pu jusqu'à ce jour être levé entièrement » (4).

« Si, depuis l'origine de l'institution maçonnique en France (**remonter plus haut serait peu raisonnable**), les Loges avaient attaché aux fonctions d'archivistes l'importance qu'elles méritent, et par conséquent nommé, pour les

(1) Page 253.

(2) Page 255. Le rite maçonnique orthodoxe par excellence est le rite *écossais*, dont le Grand Orient n'est qu'une imitation mal comprise. — Nous trouvons comme noms des loges françaises les noms suivants : *l'Anglaise*, à Bordeaux, fondée vers les débuts, en 1732 (les loges ont été surtout fondées au début dans des ports fréquentés par les Anglais et à Paris); *la Française élue, écossaise et Amitièrè unies*, encore à Bordeaux; *les Fracs-Chevaliers de Saint-André d'Ecosse*, aussi à Bordeaux; *les Ecossais Roannais*, de Roanne; *le Conseil Ecossais*, de Lyon (aréopage); *les Fidèles Ecossais* (chapitre), de Paris; *Saint-André d'Ecosse* (chapitre), de Châlons-sur-Saône; *l'Union Ecossaise* (chapitre), de Lyon; *les Ecossais inséparables*, de Paris; *les Indivisibles Ecossais*, de Paris; *la Rose Ecossaise*, de Paris; *la Franchise Ecossaise*, de Paris (quel nom pour une loge! quelle idée de parler de franchise à propos du peuple le plus hypocrite, le plus sournois, le plus judaïque du monde!); *l'Alliance Ecossaise*, de Grenoble; *l'Olivier Ecossais*, du Havre (du rite écossais ancien et accepté); *les Sept Ecossais unis*, de Paris; *la Jérusalem Ecossaise*, de Paris; *les Persévérants Ecossais*, de Tours; *l'Olivier Ecossais* (des Ecossais dissidents), du Havre.

On trouve encore ailleurs, notamment dans les noms de grades maçonniques, de nombreuses traces décelant l'origine anglaise de la F. . M. . moderne, si anti-française et si anti-catholique, si anglo-lâtre et si amie des protestants.

(3) Page 635.

(4) Page 646. L'auteur cité ici se trompe. Vague avant 1717, et pour cause, l'histoire de la F. . M. . devient très précise depuis cette date.

remplir, des frères soigneux et fidèles, l'ordre serait riche en livres, manuscrits, médailles et documents de toutes sortes, et chaque Loge pourrait honorablement et utilement concourir à ce trésor général et d'une valeur inappréciable.

« Mais partout et toujours les archives ont été *négligées, spoliées*, et leur perte achevée par le fait des événements politiques, religieux et même *privés*.

« Nous ne connaissons pas une Loge qui ait des archives depuis sa fondation, et bien peu qui aient en ordre les débris qu'elles ont pu recueillir.

« Le Grand Orient lui-même n'est pas plus heureux sous ces différents rapports.

« Il est donc d'un intérêt réel pour un atelier par exemple d'un atelier qui se forme, de nommer un bon archiviste, c'est-à-dire un frère exact et qui tienne à honneur, comme ayant un mandat de confiance, de remplir scrupuleusement ses devoirs, de conserver religieusement, pour les remettre à son successeur, celui-ci à un autre, etc..., le dépôt confié à ses soins » (1).

Ce dernier paragraphe est évidemment écrit par un « Frère inepte » comme il y en a tant dans l'ordre, heureusement.

Il n'y a, en effet, nullement besoin d'archives bien tenues. La F. M. n'est pas une affaire de mot d'ordre qui se transmet à tous les frères, dans tous les pays du monde. C'est une affaire d'instinct, créée par des races purement instinctives, comme la race Anglaise, sus lesquelles nous aurons à revenir. En France, ce sont les Juifs et les Protestants, ces quasi-Juifs (on ne sait pas encore suffisamment, dans notre pays, que la Réforme a surtout été un effort juif, qu'elle est une religion à peine teintée de christianisme, qu'elle a été un mouvement précurseur et similaire du mouvement maçonnique), qui ont le sens de la chose, qui empêchent la F. M. de s'égarer de sa vraie voie, de s'écarter de son orthodoxie.

On a trop voulu voir jusqu'ici dans les Juifs et les Protestants, au point de vue religieux, des gens d'une religion parallèle à la nôtre, alors que l'étude plus approfondie de ces

groupes de citoyens nous apprend qu'ils sont les principaux instigateurs de l'anti-catholicisme, de l'anti-cléricalisme.

On a trop voulu voir jusqu'ici dans ces gens, au point de vue patriotique, des groupes de citoyens assimilables, alors qu'ils sont les promoteurs de cette politique anglolâtre et anti-française qui nous coûte **4 milliards** par an, ruine nos paysans et nos marins, trahit aux colonies, nous donne des navires de guerre qui ne marchent pas, pour complaire à Albion, rend inutile l'héroïsme de l'armée de terre, comme elle l'a fait en 70, au Tonkin, à Madagascar..., etc... Madagascar est, dans leur pensée, une île sacrée qui doit appartenir aux Anglais et non aux Français : on fait ce qu'il faut pour arriver à ces résultats.

Que l'on visite nos ministères à Paris, on verra que la grosse majorité des employés est protestante. Nous avons donc actuellement, on peut l'appeler ainsi, une politique protestante. Elle est propre, cette politique, et surtout patriotique ! Les plus fermes soutiens du parti républicain en rougissent honnêtement et ne font plus rien pour dissimuler leur dégoût, leur honte.

C'est de la naïveté de vouloir des archives bien tenues. Les FF. honnêtes — il n'en manque pas — pourraient s'y instruire de bien des choses qu'il vaut mieux tenir cachées. La F. M. vit des ténèbres dont elle a su s'entourer. Le jour où l'on aura éclairé d'une vive lumière les antres maçonniques, elle aura cessé de vivre.

Et à quoi serviraient ces archives ? Le F. Casanova, né à Venise en 1725, dit :

« Le secret de la Maçonnerie est, par sa nature même, inviolable ; car le Maçon dont il est connu *ne peut que l'avoir deviné* : Il l'a découvert en fréquentant les Loges, en observant, en comparant, en jugeant. *Une fois parvenu à cette découverte, il la gardera à coup sûr pour lui-même, et ne le communiquera pas même à celui de ses frères en qui il aurait le plus de confiance* ; car dès que celui-ci n'a pas été capable de faire cette découverte, il est aussi incapable de tirer parti du secret, s'il le recevait oralement » (1).

Comprenons-nous bien cette citation ? Pourquoi ce secret est-il inviolable ? Est-ce parce que l'on a été obligé de se lancer dans des compromissions que l'on n'aimerait guère à proclamer très haut ? Le vrai maçon a-t-il compris, poussé par son ambition, qu'il faut, avant toutes choses, avoir l'échine souple et faire taire tous ses scrupules, servir les intérêts des maîtres de Loges, c'est-à-dire des Anglais, des Juifs et des Protestants, qui sont

(1) Page 434. Sur quoi donc se basent alors les FF. pour affirmer avec des airs dogmatiques et sans répliques que la F. M. a été créée par Jésus-Christ, par les Jésuites, par les Croisés, par les Templiers ? Sur des traditions fort vagues, sur des affirmations faites avec un aplomb floquettiste, mais sans bases sérieuses, sur des affirmations intéressées, comme celles ayant pour but d'établir la non existence des Soeurs., dont il est cependant question à presque toutes les pages de cet *Univers Maçonnique* ?

(1) Page 565.

diamétralement opposés aux intérêts nationaux français, à nos intérêts religieux et patriotiques? L'anti-patriote Voltaire que les universitaires imbéciles et pédants nous font tant admirer sur les bancs du collège, qui écrivait au roi de Prusse pour le féliciter d'avoir vu les talons des soldats français, fut reçu avec acclamations dans les loges, quand il voulut bien se présenter. Nous avons sous les yeux les détails de sa réception. On trouvait qu'il avait bien l'esprit de la maison.

On voit donc d'après ce qui précède que c'est le pieux John Bull, qui implanta en France, nous pourrions dire sur le Continent, la F.-M. bien faite à son image, hypocrite et sournoise, anti-française, anti-papiste comme lui.

Avant 1717, date de la création de la F.-M., les FF. les plus éclairés ne peuvent dire d'une façon certaine ce qui existait, ce qu'était la F.-M. Ils ne peuvent que se lancer dans des assertions aussi incertaines que dogmatiques, faites avec le plus effronté aplomb.

Malheureusement pour eux, on ne croit plus leurs impudentes assertions. Tout *l'Univers Maçonnique* que nous avons sous les yeux, qui n'était assurément pas fait pour des profanes — ce n'était pas pour nous qu'était la sérénade — renferme presque à chaque page des histoires de sœurs maçonnées. Ont-ils cependant nié l'existence des sœurs avec assez d'énergie!

Y avait-il, avant 1717, de la braise sous la cendre? Cette braise, à cette date, a-t-elle trouvé un combustible qu'elle a mis en flammes? Ces flammes se sont-elles transformées en un vaste incendie qui s'est communiqué, vers 1725, au Continent Européen, à l'Univers entier?

Les Anglais, et les Ecossais plus spécialement, la branche la plus odieuse des nations du Royaume-Uni, ont été, pendant des siècles, les Vestales chargées d'entretenir le feu sacré qui devait plus tard bouleverser l'Europe, la France plus notamment, qui devait pousser les peuples amis à s'entre-tuer, qui devait les empêcher de se réconcilier sincèrement, comme cela arrive actuellement pour la Russie et la France.

Remarquons incidemment que l'Angleterre a commencé à devenir puissance coloniale vers cette époque, que la France a commencé à cesser de devenir puissance coloniale vers cette époque.

« Les Anglais ont rendu de grands services aux peuples en propageant la Maçonnerie. Il faut les en remercier : ils ont planté l'étendard de salut du monde (1). »

Lord Palmerston, qui fut le Grand Chef de

la Franc-Maçonnerie universelle, disait en substance ceci : « Quand on a des difficultés avec une nation, le plus simple est de souffler dans son sein le vent des révolutions. » On sait quelles étaient ses relations avec les grands agitateurs des révolutions qui sévirent sur le continent vers 1848, les juifs Crémieux, Kossuth..., etc.

Il nous semble qu'il ne nous serait pas si facile, à nous autres Français, de fomenter au moment opportun des révolutions chez les Allemands, les Anglais, les Espagnols, les Russes..., etc. Il faut pour cela avoir de nombreuses intelligences dans la place, une organisation sérieuse en main, sur laquelle on puisse compter. Il faut que les individus qui font partie de cette organisation, soient disposés à faire votre jeu. Faudrait-il admettre que la F.-M. fut précisément cette organisation, et que ces révolutions faisaient le jeu des Anglais, qui sont révolutionnaires chez les autres, comme les Juifs, et veulent actuellement forcer la Russie malgré elle à entrer dans un régime de Liberté?

Il faudrait nous étendre bien plus longuement sur cette question pour la faire saisir complètement. Constatons que malgré les efforts patriotiques de certains maçons français, « frères ineptes » qui croient avoir le sens maçonnique, la politique maçonnique française n'est pas moins anglo-lâtre, et c'est à cela que l'on doit les bizarreries, sans cela inexplicables, de notre politique coloniale, de notre diplomatie, de la campagne actuelle de Madagascar..., etc.

Terminons en faisant remarquer ceci. On a récemment mis en lumière les ressemblances compromettantes qui existent entre l'Angleterre et la F.-M. Faisons remarquer, dût-on nous taxer de perfidie, que la devise *Deus meumque jus* est la devise tout à la fois et de l'Angleterre et du rite écossais ancien et accepté », rite plus orthodoxe que celui du Grand Orient, qui ne l'est nullement.

Remarquons, de plus, que la Réforme a été inspirée par les Juifs. Ceci est indéniable pour ceux qui ont approfondi la question. La plupart des sectes protestantes au début niaient la divinité du Christ. Les Anglais se sont empressés d'abandonner la religion catholique qu'ils interprètent si grotesquement quand ils s'en mêlent, pour prendre une religion qui n'est qu'un compromis entre le judaïsme et le catholicisme, qui leur permet de porter leur titre de chrétiens et de dissimuler ainsi leur origine juive, origine compromettante. Ils ont fait là un pas vers leur judaïsme originel. « Chassez le naturel, il revient au galop. » Ils reviennent ces jours-ci au catholicisme : qu'on se méfie de ce catholicisme. Que l'on regarde au fond des choses, on verra que l'an-

tipapisme fleurit chez eux autant que jamais, mais que certaines prophéties très accréditées annoncent le renversement prochain du catholicisme, du papisme. Cela anime leur courage dans la lutte et leur arme est.... le baiser de Judas que Gladstone va donner au Pape au nom d'Albion !

Par contre, quand les Anglais ont créé la F.-M. en 1717, les juifs et les huguenots s'y sont précipités en masses compactes. Cette institution créée par le juif, dissimulée sous le nom d'Anjh, leur a paru suffisamment hébraïque pour qu'ils s'y trouvent comme chez eux. Ils ont à leur tour fait un pas vers Albion.

Il y a là un chassé-croisé remarquable, trahissant une fois de plus la communauté d'instincts et bien probablement d'origine du Juif et de l'Anglais.

La Libre Parole ayant eu à se prononcer récemment sur la question, M. de Boisandré a répondu avec une érudition qu'il est difficile de surprendre en matière d'antisémitisme, que la question n'était nullement nouvelle, qu'elle avait été traitée dans un sens affirmatif par de nombreux auteurs anglais, notamment et d'une façon très intéressante par la célèbre théosophe Lady Caithness, duchesse de Pomar, dans sa très concluante brochure : *Les vrais Israélites : l'identification des dix tribus perdues avec la nation britannique. Combien l'on est loin de se douter de cela en France !*

2° God est-il Lucifer ?

Nous lisons dans un petit vocabulaire, à la page 439 :

« *Jehova, CELUI QUI EST, Dieu des Juifs, Mithra des Perses, Osiris des Egyptiens, Théos des Grecs, God des Anglais, Grand Architecte de l'Univers des Francs-Maçons.* »

Pourquoi n'est-il pas question du Dieu des catholiques dans cette longue énumération ? Est-ce un oubli volontaire ou involontaire ? Nous penchons pour la première hypothèse.

Que l'on traduise God par Lucifer et l'on aura la clef des étrangetés et des canailleries anglaises.

Ceci paraîtra inattendu et sujet à caution à beaucoup de lecteurs. Nous posons là une grosse question.

Elle n'étonnera cependant pas tout le monde. Elle n'étonnera pas les rares personnes en France qui savent ce qu'est l'Angleterre, qui en parlent en connaissance de cause. Quand donc, en France, commencera-t-on à connaître à fond nos bons amis les Anglais ?

M. De la Rive, dans la *Franc-Maçonnerie Démasquée*, a établi que Lucifer, Jehova et le Grand Architecte de l'Univers ne sont qu'un individu.

On se fait en France une étrange idée des Lucifériens. On se figure que les Lucifériens ou les satanistes que nous confondons pour le moment, s'amuse tous à percer de ces hosties dont on dénonce si fréquemment les vols dans les églises. Adriano Lemmi, le pape maçonnique, perce de sa plume une hostie placée sur son bureau, chaque fois qu'il se prépare à écrire.

Ce sont les exaltés du Luciférianisme, de même que certains exaltés du catholicisme — nous n'entendons évidemment donner qu'un sens très favorable à cette dernière expression — entrent dans des ordres sévères, y vivent de privations. Ce sont des exceptions.

Nous entendons par lucifériens ceux qui adorent Lucifer, comme nous adorons le Dieu des catholiques, Adonai, en langue luciférienne.

Remarquons que la prédication des lucifériens diffère extrêmement peu de celle des catholiques sur la plupart des points, sur les points généraux, et est également édifiante : « Dieu est bon.... Evitons le mal.... Dieu nous voit ; Il est avec nous... Après notre mort, quelles jouissances n'éprouverons-nous pas dans son sein ? »

Ce n'est qu'en précisant davantage que l'on arrive à s'apercevoir de l'orientation inverse des croyances et de la morale.

En serrant davantage le raisonnement, on arriverait également à comprendre enfin pourquoi les protestants haïssent tellement le catholicisme. On verrait que la différence entre les rites des deux cultes est peu de chose, mais que l'inspiration de ces deux cultes est toute différente. On verrait que la partie réellement infâme des loges françaises est la partie huguenote, bien qu'elle se tienne aussi dans les postes les plus effacés de la F.-M..

Ce quiproquo existe depuis des siècles des deux côtés de la Manche. « Qui adorez-vous ? » nous demandent les Anglais. — « Dieu », répondons-nous. — « Et nous aussi », ajoutent-ils.

Mais on ne s'est pas demandé suffisamment jusqu'ici : « Quel est ce Dieu ? »

« Et quand sonnera ma dernière heure terrestre, tu me trouveras dans le calme et souriant à la pensée des folles terreurs inspirées par les imposteurs aux ignorants crédules, prêt à entrer dans ton Ciel de Feu, séjour de la félicité sans fin, où les flammes divines vivifient et régénèrent. » (*Recueil officiel des prières lucifériennes.*)

On le voit, on pourrait demander aussi : « De quel ciel parlez-vous ? »

Nous croyons que tous les Anglais ont tous le caractère du vrai luciférien, notamment cette familiarité orgueilleuse avec leur dieu qu'ils considèrent comme leur égal. Que l'on ne nous parle pas des catholiques anglais : ils

sont, surtout en Irlande, presque tous Francs-Maçons.

« Toutes les religions sont bonnes », disent volontiers les Anglais. La principale chose est que l'aiguille aimantée se dirige vers le nord. Que l'on adore Jéhova dans le rite protestant, catholique, bouddhiste, peu importe, pourvu qu'on l'adore. La France anti-cléricale aura pour l'Exposition de 1900 un « Parlement des Religions », comme à Chicago. Est-ce assez bête ? Le clergé français ne rejettera-t-il pas ce projet ?

De même nous autres catholiques nous pensons : « Allons à la messe en vêtements de cérémonie, en veston, en costume de chasse, peu importe, pourvu que nous soyons convaincus. »

Après avoir adoré *Baphomet* par des prières et des chants dans leur temple, les Anglais l'adorent par des actes, pratiquement, dans les loges, en répandant la F.-M. partout. Les temples protestants font souvent office de loge, à défaut de bâtiment maçonnique spécial.

On a voulu voir, dans la F.-M. anglaise, une F.-M. absolument étrangère à celle qui règne ailleurs. Quelle candeur !

Il est vrai qu'elle en diffère, comme toute chose anglaise diffère des choses françaises, comme la femme diffère de l'homme, tout en étant le même être. Il y a une différence de sexe, mais non de race. Mais on ne peut concevoir l'existence de l'un sans l'existence de l'autre, si l'on veut aller au fond des choses. Toutes les Francs-Maçonneries ne font qu'un tout.

En faveur de l'opinion que nous avons émise que la race anglaise est luciférienne, nous ferons remarquer ceci :

En France, les FF. sont une minorité. Quand on entre dans une Loge, on s'en cache. En Angleterre, c'est le contraire. Tout le monde n'y est pas admis. C'est un honneur d'en faire partie. On attend souvent longtemps à la porte avant que l'on veuille bien vous ouvrir. Et quand vous y entrez, le public vous jalouse et vous considère, voudrait que ce soit son tour. L'on est même souvent obligé d'exiger des cotisations très élevées pour pouvoir choisir son monde, n'avoir que la crème de la population. De même que dans les hautes églises on demande des contributions aux frais très dispendieux pour écarter les gens de fortune moyenne. Tout est bâti sur le même patron dans ce pays.

On voit donc que ceux qui ne sont pas admis à aller servir *Baphomet* ou *Lucifer* dans les Loges sont prêts à le faire, ne demandent qu'à être autorisés à y pénétrer. De même, les pauvres gens en Angleterre ne demandent qu'à aller adorer ce Dieu dans ses temples. Mais s'il y a des clergymen pour les classes

hautes et moyennes, il n'y en a pas pour les classes nécessiteuses. *Baphomet* les chasse. Les hommes et femmes des basses classes en sont réduits à aller rôder le dimanche autour de ces nouvelles chapelles qui cherchent à se créer le dimanche dans les rues, à entrer dans ces sectes bizarres où, faute d'un clergyman que l'on ne peut payer, qui n'entend pas travailler pour rien, on est obligé d'adresser directement ses prières à l'*Allmighty God*, qui repousse les pauvres.

On s'est trop pressé, à notre avis, de parler de l'hypocrisie religieuse anglaise. Les Anglais sont très convaincus : mais de même que *Lucifer* est le « singe de Dieu », leur religion burlesque est une imitation simiesque de la nôtre et elle pousse aux pires crimes, à la haine du pauvre, et surtout à la haine dissimulée de notre religion qu'ils n'osent pas attaquer, mais qu'ils savent faire attaquer par les FF. Français. Que l'on interprète ainsi les choses anglaises, que l'on admette pour un moment que les Anglais sont lucifériens et on se mettra subitement à comprendre bien des choses indéchiffrables, incompréhensibles autrement. C'est là une hypothèse de notre part, mais l'hypothèse est un procédé logique qui a mené à de sérieuses découvertes, qui peut mener à de nouvelles découvertes. Et dans le cas présent, cette hypothèse est appuyée par de nombreux arguments que nous ne pouvons tous développer ici.

Disons toutefois ceci. Nous sommes en train de lire *Le Diable au XIX^e Siècle*, la publication du célèbre Dr Bataille. Ses récits sont invraisemblables, mais sont-ils faux ? Les livres vraiment sérieux sur l'Angleterre sont remplis de faits incroyables, invraisemblables, cependant vrais. Ce qui est invraisemblable pour nous est vrai dans ce monde inverse : telle est la règle. Nous ne voyons pas de raison de refuser créance à cet homme, uniquement parce qu'il raconte des choses invraisemblables pour ceux qui n'ont pas quitté la France. Or, il dit au sujet du pénitencier anglais de Gibraltar que c'est là que se fabriquent les objets sacrés du culte luciférien pour le monde entier. Le gouvernement anglais consacrerait donc officiellement l'existence de ce culte ? Querépondra à cela la reine Victoria, reine tellement religieuse qu'elle a plusieurs religions à elle seule : anglicane en Angleterre, presbytérienne en Ecosse, presque catholique en France, alors que nous autres Français nous nous contentons généralement d'une seule religion.

Louis Martin.

(La suite au prochain numéro.)

LA LUTTE

DE

L'ENFER CONTRE LE CIEL

PREMIÈRE CONFÉRENCE (1).

Messieurs,

Quelques mois après mon arrivée à Maurice, cette belle île fut le théâtre d'un spectacle vraiment indigne d'un peuple éclairé et religieux. Le bruit s'était répandu qu'une Sirène, habitant les profondeurs de la mare au Vacoas, demandait le sacrifice de plusieurs petits enfants. Vous vous rappelez l'excitation furieuse qui s'empara d'une certaine classe du peuple, et l'aveugla jusqu'au point de lui faire trouver partout des voleurs d'enfants. Une vingtaine de personnes, soupçonnées sans cause d'avoir enlevé des enfants, furent attaquées et plus ou moins grièvement blessées. Cependant, pas un seul enfant n'a été perdu, et encore moins sacrifié à la Sirène, qu'on croyait exister, et qui naturellement n'existait nulle part, sinon dans l'imagination surexcitée d'un peuple superstitieux.

Ces faits regrettables m'inspirèrent la pensée de demander aux prêtres un rapport sur toutes les superstitions qu'ils savaient être populaires dans cette île, afin de me mettre à même de donner à mes chers diocésains un enseignement et une direction qui les délivreraient d'idées fausses et de pratiques illicites, condamnées si souvent par la Sainte Eglise Catholique. Les renseignements reçus étaient si variés et embrassaient tant d'espèces de la mystique diabolique, que force me fut d'abandonner l'idée première de vous adresser une courte Lettre Pastorale. Je me résolus alors à vous donner par une suite de Conférences un aperçu plus étendu de ces matières. Il fallait jeter de la lumière sur les produits des ténèbres infernales. C'est le moyen le plus efficace de les faire détester et fuir. Le Démon ne craint rien plus que la lumière. Voilà pourquoi il hait les fils de la lumière, et tâche par tous les moyens, mauvais et bons, d'obscurcir la vérité et de fermer les yeux des hommes à la vraie lumière.

Il n'est cependant pas toujours facile de discerner entre les œuvres des bons et des mauvais esprits, « puisque Satan même se transfigure en « ange de lumière », comme dit l'apôtre

(1) Ces conférences, au nombre de cinq, ont été faites à Port-Louis, en 1890, par le savant et regretté Mgr Meurin.

saint Paul (II Cor., xi, 14). En cas de doute, il faut donc se souvenir de la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « C'est à leurs fruits « que vous les connaîtrez » (Mathieu, vii, 20). Nous aurons souvent besoin de recourir à cette règle donnée par Dieu lui-même.

Comme Notre Seigneur parle de « fruits », il nous rappelle la parabole qu'il proposa au peuple : « Le royaume des cieux est devenu « semblable à un homme qui a semé une « bonne semence dans son champ ; mais pendant qu'on dormait, son ennemi vint, sur- « sema de l'ivraie au milieu du blé, et s'en « alla. Après donc que l'herbe eut poussé et « produit son fruit, parut aussi l'ivraie. Alors « les serviteurs du père de famille, s'appro- « chant, lui dirent : Seigneur, n'avez-vous pas « semé une bonne semence dans votre champ ? « D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ? Il « leur répondit, l'homme ennemi a fait cela. « Aussitôt les serviteurs lui demandèrent : « Voulez-vous que nous allions et l'arrachions ? « Non, de peur que, peut-être, en arrachant « l'ivraie, vous ne déraciniez aussi le froment « avec elle. Laissez l'un et l'autre croître jus- « qu'à la moisson, et au temps de la moisson « je dirai aux moissonneurs : Arrachez d'abord « l'ivraie, et liez-la en gerbe pour la brûler ; « mais le froment, ramassez-le dans mon gre- « nier » (Math. xiii).

Vous le voyez donc, la Divine Providence n'a pas empêché Satan, l'homme ennemi, de semer son ivraie dans le champ du père de famille, Notre-Seigneur Jésus-Christ, pendant qu'on dormait, c'est-à-dire pendant que les hommes fermaient les yeux de la foi, et ne se souciaient pas du mal que les mauvais esprits pourraient leur faire. Dieu ne veut pas qu'on arrache l'ivraie avant le temps de la moisson, c'est-à-dire avant le dernier jugement, parce qu'il peut bien se faire que ceux qui sont de l'ivraie, c'est-à-dire des païens ou de mauvais chrétiens aujourd'hui, se convertissent demain et se changent en froment, c'est-à-dire en enfants de Dieu. Alors quel malheur, si on leur enlève le temps et la possibilité de retourner à Dieu !

Nous appuyant donc sur la parabole de Notre-Seigneur, considérons tout le genre humain comme un grand champ sur lequel notre Sauveur ainsi que le Diable ont semé, sèment encore, et sèmeront jusqu'à la fin du monde, l'un son froment, et l'autre son ivraie. Puisque cet état de chose doit durer jusqu'à la fin des siècles, ne nous laissons pas séduire par l'illusion de croire que la victoire du bien sur le mal s'achèvera de nos temps. Comptons plutôt sur une lutte continuelle, et résignons-nous à vivre ensemble, nous, enfants libres de Dieu, avec les esclaves de Satan. Mais aussi, évitons de nous bercer d'une fausse sécurité, comme si nous étions à l'abri de

tout danger d'être un jour comptés parmi
 l'ivraie qui sera jetée au feu ; car, ce que nous
 avons dit de tout le genre humain, hélas !
 nous devons le dire aussi de chacun de nous.
 Nous aussi, qui sommes aujourd'hui du fro-
 ment, pourrions succomber à la tentation et
 par notre propre volonté devenir de l'ivraie.
 Souvenons-nous de l'avertissement que Notre-
 Seigneur donna à ses soixante-douze disciples,
 lorsqu'ils « revinrent pleins de joie, lui disant :
 « Seigneur, les démons mêmes nous sont
 « assujettis en votre nom. Jésus leur répon-
 « dit : J'ai vu Satan tomber du ciel comme la
 « foudre ». Cet esprit, créé avec une grande
 beauté et puissance, fut précipité du ciel pour
 son orgueil ; et le Seigneur, voulant préserver
 ses disciples d'une chute semblable, leur dit :
 « Voici que je vous ai donné puissance de
 « marcher sur les serpents et sur les scor-
 « pions, et sur toute la force de l'ennemi, et
 « rien ne vous nuira. Toutefois, ce n'est point
 « en cela que vous devez vous réjouir de ce
 « que les esprits vous sont soumis, mais ré-
 « jouissez-vous de ce que vos noms sont écrits
 « dans les cieux. » (Luc, x, 18.)

Par conséquent, il est évident que, dans ce
 monde, la lutte sera engagée et continuera
 jusqu'à la fin, entre les puissances de l'enfer
 et le royaume du ciel, entre Satan et Jésus-
 Christ, entre les esclaves du Démon et les
 libres enfants de Dieu.

C'est ce que nous enseigne saint Paul :
 « Mes frères, fortifiez-vous dans le Seigneur
 « et dans sa vertu toute-puissante, revêtez-
 « vous de l'armure de Dieu, afin que vous
 « puissiez demeurer fermes contre les em-
 « bûches du Démon. Car nous avons à
 « combattre, non contre la chair et le sang,
 « mais contre les princes et les puissances,
 « contre les gouverneurs de ce monde de
 « ténèbres, contre les esprits de malice ré-
 « pandus dans l'air. C'est pourquoi prenez
 « l'armure de Dieu, afin que vous puissiez
 « résister aux jours mauvais, et en toute
 « chose demeurer parfaits. Tenez-vous donc
 « prêts ; que la vérité soit la ceinture de vos
 « reins et que la justice soit votre cuirasse,
 « que votre chaussure soit votre disposition
 « d'aller où veut l'Évangile de la paix. Servez-
 « vous surtout du bouclier de la foi, pour
 « pouvoir éteindre tous les traits enflammés
 « du très méchant. Prenez encore le casque
 « du salut, et l'épée spirituelle qui est la
 « parole de Dieu. » (Ephés., 6, 9.)

Mais, Messieurs, j'entends les « esprits forts »
 et les « libres penseurs » me dire, que dans
 une même page je me contredis : « Il n'y a
 pas de Sirène, excepté dans l'imagination des
 superstitieux », et, « il y a des démons dans
 l'air contre lesquels nous devons combattre. »
 En même temps, j'entends de bons catholiques

dire qu'ils ne croient pas au « Petit Albert »,
 ni au guéridon parlant, ni à toutes les fables
 qu'on raconte des somnambules et des hypno-
 tisés. J'entends aussi de bonnes femmes se
 plaindre que leurs enfants malades d'une toux
 ou d'une petite fièvre, sont endiablés et qu'on
 leur a jeté un sort. Et pendant qu'une mère
 me demande d'employer les exorcismes du
 Rituel sur sa pauvre fille hystérique, un hypno-
 tiseur annonce dans les journaux les résultats
 de son système, les protestants crient haute-
 ment contre les superstitions des catholiques,
 contre les excursions de Swédenborg dans les
 régions des esprits, et je vois enfin les Francs-
 Maçons se faire leurs signes cabalistiques pour
 se moquer de tout le reste.

Infortunée Maurice, envahie par les su-
 perstitions africaines et asiatiques, par le spiri-
 tisme américain, par l'hypnotisme européen,
 par les erreurs de presque tous les siècles, et
 par des ténèbres, que même la lumière la
 plus forte ne peut guère percer ! Pauvre peuple
 Mauricien, opprimé par des erreurs et des
 pratiques appartenant au royaume de l'Enfer,
 qui lutte avec acharnement contre la vérité,
 la lumière et la sainteté du royaume du Ciel !

Messieurs, je pars du principe que vous
 aimez la vérité, que vous l'embrassez avec
 toute l'énergie de votre âme, et en serez tou-
 jours ses vaillants défenseurs. Il y a peu,
 même très peu d'hommes qui aiment le mal
 pour le mal, puisque Dieu a donné à l'homme
 une conscience dont la voix ne pourra jamais
 être entièrement étouffée. Et il y a très peu
 d'hommes qui, sciemment, préfèrent les ténè-
 bres à la lumière, car ce serait diabolique.
 Mais, malheureusement, il n'y en a pas peu
 qui aiment le mal et les ténèbres lorsque le
 bien et la lumière s'opposent à leurs désirs
 vicieux. C'est ce qu'a dit Notre-Seigneur à
 Nicodème : « La lumière est venue dans le
 « monde, et les hommes ont mieux aimé les
 « ténèbres que la lumière, parce que leurs
 « œuvres étaient mauvaises ; car quiconque
 « fait le mal, hait la lumière et ne vient point
 « à la lumière, de peur que ses œuvres ne
 « soient accusées. » (S. Jean, iii, 19.) Il y
 a cependant un grand nombre d'hommes atta-
 chés à l'erreur, non parce qu'ils l'aiment, mais
 parce que, lui étant assujettis, ils sont en-
 chaînés par elle. Le préjugé est la source de
 la plupart des erreurs. Élevés dès leur enfance
 dans des idées erronées, ces hommes ne se sont
 jamais donné la peine de penser par eux-
 mêmes et d'étudier, encore moins d'examiner
 les fondements de leurs erreurs d'un côté, et
 de l'autre les bases inébranlables de la vérité.
 Ce sont principalement les protestants, mais
 encore plus les soi-disant libres penseurs. Les
 premiers ne savent pas contre quoi ils protes-
 tent, et s'ils le savent, ils ne savent pas ce

qu'est la vérité. Les libres penseurs, quelqu'un a dit, ne sont ni penseurs, ni surtout libres dans leurs pensées. Ils vivent d'imaginaires, et sont enchaînés par des passions et des préjugés. Jésus disait aux Juifs qui avaient cru en lui : « Si vous demeurez dans ma parole, « vous serez vraiment mes disciples et vous « connaîtrez la vérité, et la vérité vous « affranchira. » (S. Jean, viii, 31.)

Messieurs, puisque la superstition de la Sirène a été l'occasion de ces Conférences, laissez-moi vous donner une énumération des croyances et des pratiques superstitieuses qui m'ont été indiquées comme étant populaires à Maurice. Cette liste est assez longue. Si je voulais y ajouter les superstitions crues et pratiquées dans le monde entier, il faudrait écrire plusieurs volumes. Ce qu'il y a de piquant dans ces questions, c'est que les personnes superstitieuses d'un pays riraient de bon cœur en apprenant les superstitions d'un autre pays. Comme par exemple, dans un pays on croit que commencer une œuvre le Vendredi porte malheur ; dans un autre pays c'est le Samedi ; dans un troisième c'est le Lundi, et ainsi de suite. Si toutes ces superstitions étaient fondées, on ne pourrait jamais rien commencer. Chez certains peuples, les parents ne voudraient jamais marier leurs enfants le Lundi, chez d'autres jamais le Mardi, chez d'autres jamais le Mercredi, et ainsi de suite. Si toutes ces superstitions étaient basées sur une vérité quelconque, il est clair qu'on ne devrait se marier en aucun jour de la semaine ! Cette observation est juste et applicable à un très grand nombre de croyances superstitieuses.

A Maurice et en beaucoup d'autres pays, on croit que, si l'on se met treize à table, sûrement une des personnes présentes mourra dans un certain temps, quelques-uns disent pendant la semaine, d'autres le huitième jour, d'autres pendant l'année. Cette dernière croyance est plus prudente, parce qu'il n'est pas improbable que, de treize personnes qui ont dîné ensemble, une ne vienne à mourir dans l'espace de toute une année. On croit aussi qu'il ne faut pas rester dans une chambre où il y a deux bougies allumées, d'autres disent trois bougies. La salière renversée sur la table, deux fourchettes, deux couteaux ou deux pailles fortuitement placés en croix, portent malheur. Un miroir cassé annonce la mort prochaine d'un membre de la famille. Si l'on plante un bananier dans son jardin, c'est un signe qu'on quittera sa demeure pendant l'année. Un oiseau de nuit, le « fouquet » par exemple, criant sur le toit de la maison, porte malheur ; tuer un chat noir porte malheur ; un chat noir cloué sur la porte d'une boutique porte malheur encore ; le coq chantant avant minuit porte malheur ; la poule qui chante coq doit

être tuée immédiatement, sans quoi elle porte malheur ; le casse-bol gris ou la sauterelle grise dans une chambre porte malheur ; les papillons trouvés le matin portent malheur ; ajouter une nouvelle bâtisse à une autre déjà existante porte malheur, à moins qu'on ne boulonne les sabliers en serrant les écrous fortement ; être parrain ou marraine quand on est en deuil porte malheur ; se marier pendant le mois de Mai porte malheur ; une araignée trouvée le matin porte chagrin, à midi souci, le soir espoir ; des pourceaux traversant une procession de mariage ou de funérailles portent malheur aux vivants ou aux morts, à moins qu'on ne rentre chez soi, et qu'on ne recommence la procession. Quand on éternue en mettant ses chaussures le matin, cela porte malheur, à moins qu'on ne retourne au lit, pour ensuite se lever de nouveau !

Voilà, Messieurs, quelques-unes des croyances superstitieuses répandues parmi le peuple. Plusieurs, j'ai lieu de croire, sont admises même par des personnes éclairées et pieuses, comme celle qui défend que l'on se mette treize à table ! Laissez-moi vous dire en général, que croire à toutes ces niaiseries, porte malheur. Pourquoi donc se tracasser sans raison ? Sachez que le Diable tient beaucoup à ce que nous y croyions : c'est le premier pas vers les *pratiques* superstitieuses, cette *croyance* inordonnée au mystérieux !

Avant de traiter de ces *erreurs* et préjugés en partie oubliés, faisons aussi une petite revue des *pratiques* superstitieuses. Il faut en distinguer quatre classes. La première est l'*idolâtrie*, par laquelle on offre à une créature le culte dû à Dieu seul, soit par des sacrifices, soit par des signes d'honneur, tels que nous les voyons chez les païens. Le second genre est la *vaine observance*, qui a lieu quand on emploie, pour obtenir un effet certain, des moyens ni proportionnés à cet effet, ni institués par le bon Dieu, par exemple en cas de maladie certains signes, et même des choses sacrées qui cependant ne sont pas faites pour obtenir une guérison.

Il y a des Mauriciens qui portent des amulettes autour du bras ou suspendues au cou ; d'autres font usage de certaines lettres, même imprimées, qu'on dit avoir été trouvées sur le sépulcre de Notre-Seigneur, ou être tombées du ciel, ou être révélées par la Sainte Vierge. Ce qui est naturellement faux. Il y a encore la prière : « Ceci est la grandeur de la plaie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui fut portée de Constantinople dans un coffre d'or comme une relique très précieuse... », etc.

Dans toutes ces prières, il est affirmé avec assurance, que quiconque portera sur lui ou lira ces prières sera infailliblement préservé de toutes sortes de maladies « aussi sûrement,

« y est-il dit, que Notre-Seigneur Jésus-Christ « est né le jour de Noël, et a été crucifié le « Vendredi Saint ». D'autres personnes font usage d'un certain nombre de croix avec des prières pour se garantir de la foudre, de la rage, de la peste ou du choléra. Ceux-ci portent certaines herbes sur eux pour être heureux au jeu ou pour découvrir les secrets des autres. Ceux-là portent sur eux le petit bout d'une corde avec laquelle un homme s'est pendu !

Par tous ces moyens, on doit *sûrement* et *infailliblement* atteindre son but et obtenir l'effet voulu. Voilà de la superstition !

Le troisième genre de superstition est beaucoup plus sacrilège que le précédent. C'est la *divination*, par laquelle on invoque d'une manière expresse ou tacite le secours du Démon pour connaître des choses cachées, occultes ou secrètes, dont on ne peut acquérir la connaissance par des moyens naturels. L'invocation est expresse, quand on s'adresse directement et nommément au Démon ; elle est tacite lorsque, sans aucune demande directe, on fait, en effet, pour obtenir une telle connaissance, usage de moyens que l'on sait ne pouvoir la procurer naturellement.

Il est très difficile de donner une liste complète des différents systèmes de divination. On a voulu tirer la connaissance des choses occultes, soit des éléments inanimés, ou encore des plantes, des animaux, des étoiles et de certaines combinaisons arbitraires, c'est-à-dire de toute source possible et impossible. La *géomancie* (*gé* en grec, veut dire la terre, *mantia*, divination ou oracle) veut découvrir une chose occulte par l'inspection d'un corps terrestre, d'un morceau de bois, de marbre ou d'une pierre, etc. L'*hydromancie* (*huidor*, en grec, signifie eau) doit découvrir la même chose par le mouvement ou la couleur de l'eau ; l'*airomancie*, par l'air ; la *pyromancie*, par le feu ; l'*aruspice*, par l'inspection des entrailles des animaux ; l'*augure*, par le cri des oiseaux ; l'*auspice*, par leur vol ; la *rhabdomancie*, par l'inclination d'une verge qu'on tient à la main ; la *chiromancie*, par l'inspection des lignes de la main ; l'*astrologie*, par les constellations des astres ; l'*omen*, par des événements fortuits ; l'*oniromancie*, par les rêves ; le *sortilège*, par le sort ; la *valination*, par le tirage des cartes ou par des paroles de personnes inspirées par je ne sais qui ; l'*oracle*, par des idoles parlantes ; la *trapézomancie*, par des tables parlantes ; le *mesmérisme*, par des personnes magnétisées ; l'*hypnotisme*, par des personnes mystérieusement endormies ; la *nécromancie*, par l'évocation des morts ; le *spiritisme*, par les soi-disant matérialisation et apparition des esprits, des démons, du diable, etc., etc.

Nous aurons à parler de toutes ces singulières inventions.

Le quatrième genre de superstition est la *magie* et le *maléfice* ; la magie veut faire des choses miraculeuses qui sont au-dessus des forces naturelles de l'homme, et possibles seulement par l'intervention du Démon invoqué à cette fin, soit expressément, soit implicitement.

Se rendre invisible, extraordinairement fort ou invulnérable, subsister sans manger, passer par des portes fermées, se transporter en un clin d'œil à une certaine distance, être en deux endroits en même temps, marcher sur l'eau, par le feu, voler dans l'air comme Simon le Magicien, et d'autres merveilles de ce genre sont le prix d'un contrat fait avec le Démon, comme on peut le voir dans des histoires innombrables de la mystique diabolique.

Le *maléfice* engage le service du Diable pour faire du mal à d'autres personnes, dans ses biens ou dans sa personne ; dans ce dernier cas, on l'appelle aussi *vénefice* ; lorsque c'est pour exciter l'amour charnel envers d'autres personnes, on l'appelle aussi *philtre*. Comme comble de tout, la communication illicite avec le Démon va jusqu'aux *orgies horribles* et les *sabbats*, que je ne puis décrire ici telles qu'elles sont relatées dans les histoires des anciens mystères égyptiens, grecs et orientaux, mystères qui ont été continués dans les sectes des gnostiques, des ophites, des montanistes, des manichéens, des bulgares, des albigeois, des Saint-Simoniens, et même jusque, dans nos temps, dans certaines sectes secrètes.

Messieurs, que faut-il penser et dire de tout cela ? Hélas, toutes ces choses ne sont pas des nouveautés dans l'histoire du monde. Nous les avons étudiées depuis des années, et nous sommes à même de vous donner sur elles des éclaircissements qui vous guideront dans le grand combat entre le bien et le mal, entre le ciel et l'enfer, entre les enfants de Dieu et les esclaves de Satan, combat qui a commencé avec la chute de Lucifer, et ne finira qu'au dernier jugement.

Messieurs, je n'ai fait que vous donner un aperçu de la matière que je désire traiter ici, si vous voulez bien me prêter une oreille attentive. Mais pour ne pas me borner à dérouler devant vous des images noires, tristes et ténébreuses, j'ai conçu l'idée de vous montrer en même temps le beau côté du sujet, celui des Anges, dont l'autre n'est que la contre-partie. Vous savez que le Diable est essentiellement singe. Comme en sa personne il veut être « semblable au Très-Haut » (Isaïe, xiv, 4), ainsi dans ses entreprises et dans ses ruses il veut avec les siens reproduire dans son royaume infernal tout ce qui se passe dans le royaume du Christ. Naturellement toutes ses œuvres

prennent un caractère d'imitation. Il y a donc un parallèle frappant entre les deux royaumes, que je tâcherai de mon mieux de faire ressortir au fur et à mesure que nous avancerons dans nos considérations.

Demandons-nous d'abord : Le Démon existe-t-il ? Peut-il faire et fait-il réellement sur la terre tout ce qu'on lui attribue ? Ou bien devons-nous reléguer tout ce dont nous avons parlé, dans le domaine du mensonge, dans celui de l'imagination, ou dans celui de la nature ? Nous entamerons dans notre prochaine Conférence ces questions importantes et pleines d'intérêt.

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

Existence et nature des purs esprits.

Messieurs,

Avant de commencer cette Conférence, je dois vous avertir qu'elle sera très sérieuse, et même philosophique et abstraite, de manière que j'ai lieu de croire que quelques-uns de mes auditeurs, qui ne sont pas accoutumés à de telles considérations, se sentiront peut-être désenchantés. Il n'en sera pas ainsi des Conférences suivantes.

J'ai cru devoir jeter un fondement bien solide pour pouvoir ensuite procéder avec une pleine assurance. Les régions de la superstition sont ténébreuses, et je ne conseillerais à personne de se livrer à leur exploration sans une connaissance solide du monde spirituel.

Les questions que je vais traiter sont des plus difficiles, et demandent, au préalable, la solution de beaucoup de questions sur l'âme humaine, et sur la nature de l'Univers en général.

Aussi me semble-t-il que je ferais bien de vous inviter à me poser des questions sur les sujets traités, pour le cas où vous désireriez recevoir des renseignements ou des explications plus amples. Par exemple, je ne ferai qu'effleurer la doctrine de la mortalité des âmes des brutes, et de l'immortalité de l'âme humaine. Pour traiter ces questions à fond, il me faudrait trois ou quatre Conférences. Si donc quelqu'un désire une plus parfaite exposition de cette doctrine ou d'autres semblables, je serai heureux d'en recevoir la demande, soit par écrit soit de vive voix. Si la nature de la question permet une réponse courte, je pourrai la faire immédiatement ; autrement, je lui consacrerai une ou même plusieurs Conférences.

Après cet avertissement, j'ose vous conduire en esprit dans la sphère des purs esprits.

Dans le x^e chapitre de l'Apocalypse, nous

rencontrons la description suivante du Démon : « Voilà un grand Dragon roux, ayant sept « têtes et dix cornes ; et sur ses têtes, sept « diadèmes. Sa queue entraînait la troisième « partie des étoiles du ciel, et elle les précipita « sur la terre. » (Ap., xii, 3.) Bien différente est la description du Démon que le *Journal de Maurice*, du 6 déc. 1888, nous a donnée en reproduisant un article du *Blackwood Magazine*, qui raconte ce qu'il appelle une apparition authentique de Satan, évoqué par quelques spirites de Paris. Là, le Démon apparut comme « un jeune homme d'une vingtaine d'années, « de haute taille, imberbe comme Auguste « adolescent, ses longs cheveux blonds tom- « bant sur ses épaules comme ceux d'une fil- « lette. Il était en tenue de gala. Ses joues « étaient roses et comme animées par l'ivresse « ou le plaisir ; mais son regard était d'une « tristesse infinie, d'un désespoir intense. » Entre ce beau jeune homme aux yeux bleus et le dragon roux avec sept têtes et dix cornes, il y a peu de ressemblance, il faut en convenir. Votre intelligence, Messieurs, le voit du premier coup, le Démon n'est ni un animal à queue ni un joli garçon d'une vingtaine d'années. Ce sont là des visions spirituelles ou des apparitions sous une forme fictive, selon que les circonstances le requièrent, ou que le Diable en a besoin pour un but à atteindre.

« Si toutefois il y a un Diable », interrompt l'incrédule. Bien, ceux qui ne reconnaissent pas l'autorité de la sainte Eglise ni les vérités révélées par le Fils de Dieu ont assez de droit à notre attention compatissante pour que nous discussions avec eux cette question grave de l'existence du Démon.

Je me propose donc de vous prouver d'abord l'existence de purs esprits, et de vous donner ensuite une idée de leur nature, de leur intelligence et de leur volonté. La considération de leur puissance motrice sera le sujet d'une autre Conférence.

En premier lieu, il faut s'entendre sur ce que l'on comprend par le Démon. On lit dans plusieurs Cours traitant de l'histoire de la philosophie que les anciens Perses croyaient à deux dieux, l'un bon, qui s'appelait Ormazd, et l'autre mauvais, du nom d'Ahriman. C'est une erreur ! Dans le Zend-Avesta, le livre sacré des Perses, il n'y a aucune trace de cette dualité divine. Zoroastre, le prophète persé, a été rigoureusement monothéiste. Son Ormazd, ou plutôt *Ahura-Mazda*, est un dieu unique, et Ahriman, ou plutôt *Angro-Mainyus*, est un esprit prévaricateur, correspondant entièrement à notre Satan. Un des diables, *Dahaka*, y est représenté comme ayant « trois gueules, trois têtes, trois aiguillons, six yeux, mille forces ». (Yasna, 9, 25.) Ce n'est pas Zoroastre,

mais bien Manès, l'auteur du Manichéisme, à qui il faut attribuer cette idée bizarre d'une dualité de dieux opposés. Cet hérésiarque n'a fait que travestir la religion de Zoroastre.

Un Dieu mauvais à côté d'un Dieu bon est une absurdité. Jugez-en vous-mêmes, Messieurs. Tout être, en tant qu'il est, est bon; car le mal n'est que la privation du bien, comme la cécité est la privation de la vue. L'être suprême est aussi la bonté suprême. Le mal suprême serait donc l'absence de tout être. Ce serait le néant. Un Dieu essentiellement mauvais serait donc le néant.

Si cet argument vous paraît trop abstrait, envisagez la chose comme suit : Le premier principe du bien est infiniment bon. C'est Dieu. Pour arriver à un Dieu mauvais, diminuez la bonté infinie. Vous ne pourrez cependant jamais la consumer entièrement : il en restera toujours quelque chose, soit l'intelligence, soit l'existence, ou tout ce que vous voudrez; or, ce reste est encore un bien. Il n'y a donc point de mal absolu. En d'autres termes, il n'y a pas de Dieu-Diable, ou de Diable-Dieu.

Le mal est l'imperfection du bien. Il le suppose donc. Le mal n'est jamais universel, mais seulement partiel. Le feu est un mal quand il brûle nos maisons, mais il est un bien quand il nous réchauffe. L'erreur de l'existence d'un Dieu mauvais doit son origine à ce qu'on n'a pas su réduire les effets contraires du bien et du mal à un seul principe commun. Or, ce principe commun est celui de la volonté libre. Nous verrons plus tard que le mal n'a son origine que dans la volonté libre des êtres créés intelligents, des esprits et des hommes.

Voici une autre preuve qu'il n'y a pas de Diable-Dieu : Si le Démon était Dieu, il serait éternel, omniscient, tout-puissant. Si le Dieu bon et le Dieu mauvais existaient ensemble, ils devraient nécessairement se faire la guerre; car il faut que le mal hâisse le bien, et le bien le mal. Mais si le Dieu bon ne pouvait vaincre le Dieu mauvais, et réciproquement, ni l'un ni l'autre ne serait tout-puissant, et par conséquent ni l'un ni l'autre ne serait Dieu. L'idée de deux Dieux opposés l'un à l'autre, l'un bon et l'autre mauvais, est donc absurde. Il s'en suit que le Démon n'est pas Dieu; et par conséquent qu'il n'est ni éternel, ni omniscient, ni tout-puissant, mais une créature, tout comme les autres êtres faits par Dieu le Créateur.

« S'il existe ! » reprend encore l'incrédule. Mais oui, il existe; il existe sans avoir précisément des cornes et une queue, ni des yeux bleus et des cheveux blonds, car il est un pur esprit, comme le sont tous ses compagnons, les diables, et comme l'est notre âme humaine.

Il faut se faire une idée juste d'un esprit.

Les bons anges, les démons, et les âmes humaines, voilà les esprits en dehors de Dieu. Dieu est Esprit par excellence. Qu'est-ce donc qu'un esprit?

Dieu, vous le savez, n'est pas matériel, n'est pas un corps, et n'a pas de corps. Tout ce qui est matière, est sujet au mouvement et à la division; tout ce qui est sujet au mouvement et à la division est sujet au temps. Dieu étant éternel, simple et immuable, n'est sujet ni au temps, ni à la division, ni au mouvement; donc il n'est pas un corps, il n'est pas matériel! Il ne peut non plus avoir un corps; car il est infini et présent partout : il faudrait donc que son corps fût aussi infini et présent partout : son œil partout, sa bouche partout, son bras partout, son pied partout : c'est absurde! Dieu n'a pas de corps. Il est un pur esprit. Son essence est son être. L'existence est sa nature. Il est *celui qui est*. Son intelligence, sa volonté et sa toute-puissance sont son essence même. C'est un esprit pur et infini. Nous pouvons nous le représenter comme étant tout entier dans un point indivisible, mais ce point existant absolument partout, comme s'il y avait un nombre infini du même Dieu.

Rien ne peut être égal à Dieu. Mais il peut créer des êtres qui lui ressemblent plus ou moins. Cependant, sa bonté et sa beauté étant infinies, aucune créature ne peut lui ressembler parfaitement ni suffisamment. Mais, en portant chacune son image plus ou moins parfaite, un grand nombre de créatures ensemble peuvent mieux le représenter qu'une seule créature. Voilà pourquoi il a produit beaucoup de créatures et en une grande diversité. (S. Thomas, I, 47, 1.) Sa bonté, qui en elle-même est une et simple, se montre multiple et divisée dans les créatures. L'univers le représente donc plus parfaitement qu'aucune créature prise à part. Or, les êtres doués d'intelligence et de volonté portent par cela même, dans leur essence, *l'image* de Dieu, comme un fils l'image de son père, tandis que dans les êtres matériels, qui n'ont ni intelligence ni volonté libre, il ne se trouve qu'un *vestige* de Dieu, comme le vestige de votre pied dans le sable indique votre passage par là.

Vous vous apercevez, Messieurs, que je parle de la variété des créatures, pour la poser comme une échelle, par laquelle nous pouvons monter jusqu'à la connaissance de l'existence des purs esprits.

La matière inerte et sans aucun germe de vie, comme les rochers et les cailloux, occupe certainement le dernier degré de cette échelle. Plus haut, se trouvent les forces et les fluides de la matière, la force de l'attraction, le magnétisme, l'électricité, etc., indiquant le mouvement de la matière. Ce sont des propriétés de la matière inerte; ce n'est pas

encore la vie. A un degré plus élevé, nous voyons les êtres doués de vie, c'est-à-dire d'un principe intrinsèque de mouvement; ce sont les plantes qui possèdent la vie la moins parfaite : la *vie végétative*; elles jouissent d'une puissance motrice pour attirer leur nourriture par des racines, et de la puissance de croître, de porter des fruits, et de se multiplier par des semences. Impossible de parcourir les diverses espèces de ce genre de vie. A un degré encore plus élevé, nous rencontrons les animaux, qui possèdent une *vie sensitive*, supérieure à la vie végétative. Les âmes des animaux sont douées de tout ce que les plantes possèdent, et, en outre de deux nouvelles facultés, c'est-à-dire du premier degré de la puissance *cognitive*, dont l'animal doit se servir pour connaître certaines choses matérielles nécessaires à son existence; et secondement du premier degré de la puissance *appétitive*, qui le porte à désirer et à chercher ce qui est requis pour sa subsistance. La puissance *motrice*, par laquelle l'animal peut se mouvoir lui-même et mouvoir aussi les choses extérieures par son contact avec elles, est plus élevée que la puissance motrice dans les plantes.

Maintenant il nous reste encore deux échelons à franchir avant d'arriver à Dieu : considérons d'abord l'homme et ensuite le pur esprit.

L'homme est moitié animal et moitié ange; c'est-à-dire il possède comme les animaux un corps mortel avec les trois puissances, *végétative*, *sensitive* et *motrice*, et son âme est un esprit qui, comme les anges, est doué d'intelligence, de volonté et d'une puissance motrice spirituelle. La spiritualité de son âme élève l'homme au-dessus de l'animal; la liaison naturelle de son âme avec un corps matériel le place dans l'échelle des êtres au-dessous de l'ange. David dit à Dieu en parlant de l'homme : « Vous ne l'avez qu'un peu abaissé au-dessous des anges. » (Ps. 8.)

Pour terminer de suite notre argumentation, nous remettons à plus tard la grande question de la différence essentielle entre la connaissance et l'appétit sensitifs de l'animal, et l'intelligence et la volonté intellectives de l'ange, ainsi que la question de la liaison dans l'âme humaine de ces deux sortes de connaissance et d'appétit, le sensitif et l'intellectif.

Remarquons donc que l'homme est la plus haute, la plus noble, la plus élevée de toutes les créatures visibles et matérielles. Il l'est par son corps noble animé par une âme intelligente. Mais en même temps il est la plus basse, la plus inférieure de toutes les créatures intelligentes. Il l'est par la connexion naturelle de son âme intelligente avec un corps matériel. Comme il y a donc presque une

infinité d'espèces de créatures matérielles, depuis la pierre inerte jusqu'au corps de l'homme, ainsi il doit y avoir presque une infinité de créatures spirituelles, depuis l'âme de l'homme jusqu'aux anges les plus élevés. L'homme tient le milieu de tout l'Univers. Il participe aux êtres matériels et aux êtres immatériels. Par la synthèse d'une âme intelligente et d'un corps matériel, Dieu a fait de l'homme un *microcosme*, c'est-à-dire un petit univers — le monde en miniature.

Afin de rendre l'univers aussi complet que possible, il était donc requis que Dieu créât, à partir de l'âme spirituelle de l'homme, une série de purs esprits sans corps, s'élevant jusqu'à leur plus parfaite ressemblance avec lui-même qui est l'esprit pur incréé — tout comme il a créé, à partir de l'homme, une série de corps matériels et sans intelligence, descendant jusqu'à la poussière, qui porte le dernier vestige de son créateur. Donc, il y a des esprits purs. Les anges existent. Ils ont été créés par Dieu sans corps et sans aucun attachement à la matière, avec les facultés de l'intelligence et de la volonté et avec une puissance motrice. Voilà, Messieurs, ce que la raison nous enseigne. Elle nous montre la différence entre l'intellect et les sens; et, comme le dit saint Thomas (1, 50, 4), « par cela même que l'intellect est supérieur aux sens, il est démontré par la raison qu'il y a des choses incorporelles qui ne peuvent être comprises que par l'intelligence. »

Comme l'homme tient le milieu entre les créatures irrationnelles et les anges, étant matière et esprit en même temps, ainsi, mais d'une autre manière, l'ange tient le milieu entre les créatures matérielles et Dieu, il n'est ni matière ni Dieu. Il est semblable à Dieu par ses facultés spirituelles d'intelligence et de volonté. Mais il reste au-dessous de Dieu par la limitation de sa nature, étant borné dans son être et dans chacune de ses facultés spirituelles. Nous pouvons nous représenter un pur esprit comme étant entier dans un seul point indivisible; mais ce point n'étant pas, comme Dieu, partout, mais dans une seule place.

Ce que la raison nous démontre, la persuasion générale de tout le genre humain le confirme. Voilà la seconde preuve de l'existence des purs esprits. Demandez aux philosophes et aux poètes de l'antiquité, interrogez la théologie des anciens Grecs, Romains, Persans, Hindous, Egyptiens, et même des Américains sauvages, vous rencontrerez partout la persuasion, ou disons plutôt le jugement rationnel des nations de tous les siècles proclamant universellement et hautement qu'il y a des esprits au-dessus de l'homme et au-dessous de Dieu.

Il y a encore une troisième preuve de

l'existence des esprits immatériels. Ce sont de nombreux faits détestables du spiritisme, de l'hypnotisme, du mesmérisme, et de tout ce monde démoniaque dont nous parlerons; des faits qui, ne pouvant absolument être attribués ni à l'homme, ni à la nature intelligente, ni à Dieu, doivent l'être exclusivement à des démons, c'est-à-dire à de malins esprits. Il y a donc des esprits.

Nous pourrions baser le même argument sur les nobles actes attribués aux bons anges, s'il n'y avait pas moyen de les ramener directement à Dieu. Seule la malice du Diable nous fournit une preuve rationnelle, palpable et absolue de l'existence des esprits. Mais, n'anticipons pas sur l'histoire de ces faits. Ajoutons seulement que la sainte religion nous enseigne sans contradiction, presque à chaque page des Saintes Ecritures, que les anges et les démons existent en toute réalité. Pas besoin d'en donner la preuve!

C'est ici, Messieurs, qu'il faut envisager l'erreur de certains libres penseurs modernes, qui d'ailleurs n'ont fait que répéter les rêveries de plusieurs philosophes déjà réfutés par Aristote et Platon — tellement anciennes sont leur erreur et leur réfutation. Ils ne voient pas de distinction entre l'intellect et les sens, et conséquemment affirment que l'âme de l'homme n'est autre chose que le plus haut développement des forces de la matière. Pour eux, il n'y a donc aucune raison d'admettre encore des esprits, qui par leur nature soient supérieurs au monde visible, et exempts de toute matière. D'après eux, l'échelle des êtres se termine à l'homme. C'est la doctrine du Naturalisme enseignée par la Franc-Maçonnerie. Toutes les erreurs viennent d'un manque de logique. Qu'on se rende donc compte de la différence entre l'intelligence humaine et la connaissance dont sont doués les animaux.

Dans notre âme, il y a une double faculté cognitive, l'une sensitive, l'autre intellectuelle. La cognition sensitive s'acquiert par les sens, la cognition intellectuelle par l'intellect. Les sens ont pour objet naturel les corps sensibles seulement, comme nous le voyons chez les animaux; l'œil ne voit que ce qui est en rapport avec lui par la lumière; l'oreille n'entend que ce que la vibration de l'air lui communique; la langue ne goûte que ce qu'elle touche; la faculté olfactive requiert le dégagement et l'inhalation de certaines vapeurs odoriférantes; et le sentiment du toucher demande un contact immédiat avec la chose sentie. La vue est le plus noble des sens; il s'étend aux choses les plus lointaines, comme les astres, et n'en est pas altéré; mais il n'aperçoit rien de ce qui est en dehors de l'horizon de l'œil. Vous le voyez donc, les cinq *sens extérieurs* ne portent que sur les choses qui leur sont présentes *ici*

et *maintenant* (*hic et nunc*) mais nullement sur des choses absentes, qui se trouvent en d'autres lieux, qui n'existent plus, ou qui n'existent pas encore. Voyons encore les *sens intérieurs* des animaux. La *mémoire* sensitive ne fait que retenir certaines impressions reçues par les sens extérieurs; *l'instinct*, le développement le plus merveilleux des sens, grâce auquel l'araignée, par exemple, fait ses toiles, la brebis fuit le loup et l'hirondelle bâtit son nid, cet instinct suppose bien des idées innées et irréfléchies, uniformément ajoutées par le Créateur à l'âme sensitive, mais il ne comprend aucune conception abstraite, aucune idée générale. La preuve en est, que sa sphère est tellement particulière et restreinte dans chaque espèce d'animaux, par exemple, dans les oiseaux, que jamais vous ne verrez une hirondelle faire son nid comme le font les passereaux. Le troisième sens intérieur des animaux est celui qu'en langage philosophique on appelle le *sens commun*, auquel tous les autres sens se rapportent, et sur la base duquel se font l'échange et l'assemblage de toutes les impressions reçues par l'animal.

Comme tous les sens extérieurs et intérieurs de l'âme sensitive de l'animal n'ont donc pour objet que les choses actuellement présentes et tout à fait particulières, aucun animal ne peut s'élever à des idées générales ou abstraites, qui s'appellent intellectuelles ou spirituelles, telles que les idées de la vérité, de la beauté, de la vertu, de l'intelligence, de l'être, de l'esprit, de Dieu.

Pour qu'un être puisse concevoir de telles idées spirituelles, il faut absolument qu'il soit doué d'une puissance tout autre que celle des sens, qui ne sont faits que pour la vie matérielle et la communication avec les êtres purement corporels. Cette puissance nouvelle s'appelle intelligence. Elle appartient à l'âme humaine et aux purs esprits qu'on appelle Anges ou Démons. L'homme est donc par cette puissance rangé au nombre des êtres spirituels. L'âme de l'homme possède toutes les facultés sensibles de l'âme de l'animal, toutes les facultés de l'âme végétative des plantes, et, en outre, les facultés d'intelligence et de libre volonté, comme les anges. Celle-ci, la volonté, suit l'intelligence, comme l'appétit sensitif des animaux suit les connaissances acquises par les sens.

La vie de l'âme sensitive de l'animal n'existe que par le corps et pour le corps, pour son maintien et sa propagation. Voilà pourquoi cette vie s'éteint d'elle-même, aussitôt que le corps de l'animal meurt. Elle n'a plus de quoi vivre. Les âmes des brutes sont mortelles. Mais comme la vie de l'âme intellectuelle de l'homme n'existe pas par le corps, mais qu'elle a une action spirituelle indépendante du corps et des sens, elle doit avoir le

principe de son existence, c'est-à-dire sa subsistance, en elle-même et non pas dans le corps. Par conséquent, elle ne meurt pas avec le corps. L'âme humaine est immortelle; c'est un esprit : non pas un pur esprit, mais un esprit créé pour animer un corps et pour faire une seule nature avec lui : la nature humaine. Elle continue à exister après la mort de son corps dans un état qui ne lui est pas naturel, puisqu'elle doit toujours être inclinée à être un avec son corps ; mais, après tout, elle continue, par sa nature spirituelle, à exister : elle est immortelle.

Mais laissons de côté cette considération ; pour notre but actuel, il suffit d'avoir démontré que l'âme humaine est une substance en elle-même, un esprit qui peut et doit subsister même sans le corps. Mais comme cet esprit, quoique destiné par sa nature à être uni à un corps, est immortel et capable d'exister sans son corps, notre argument a été, qu'il convient pour l'harmonie de tout l'univers, qu'il y ait des esprits plus élevés encore que les âmes humaines, des esprits qui ne sont pas créés pour animer un corps. Étant libres de toute matière, ces êtres, appelés *esprits*, sont une plus parfaite représentation de la nature divine, et remplissent dans l'échelle des créatures représentant la bonté de Dieu la lacune qui, sans eux, existerait entre l'homme et Dieu.

La *multitude* des créatures matérielles au-dessous de l'homme nous fait raisonnablement supposer qu'au-dessus de lui il se trouve une semblable, et peut-être une encore plus riche multitude de différents esprits, s'approchant de plus en plus de l'infinie et ineffable beauté et majesté de Dieu sans jamais l'atteindre. Le prophète Daniel a vu, dans une vision, que « l'Ancien des jours était servi » par des milliers de milliers d'anges, et que dix « fois des centaines de milliers se tenaient devant lui. » (Dan., 7.) Mais en dehors de cette révélation, nous n'avons aucune donnée sur le nombre des anges.

Considérez maintenant la *nature* des anges. Vous trouverez qu'ils n'ont pas une intelligence aussi pauvre et aussi restreinte que la nôtre, mais beaucoup plus large et plus facile, parce qu'ils n'ont pas besoin, comme nous, de recourir aux êtres matériels pour recueillir leurs notions intellectuelles, puisqu'ils ne sont pas, par nature, attachés à des corps, ni à des organes sensitifs. Ils n'ont donc que les trois puissances, l'intelligence, la volonté et la puissance motrice : ils n'ont pas de sens.

L'*intellect* des anges ne conçoit pas ses idées générales en les abstrayant, comme nous, des choses matérielles, mais elles lui sont innées et données par le Créateur même. Et voilà en quoi les anges se distinguent entre eux : les

uns ont reçu des idées moins générales et compréhensives que les autres. Plus un esprit est élevé, plus ses idées sont générales. Pour cela aussi, elles sont moindres en nombre. De cette manière, ils s'approchent de plus en plus de Dieu. Dieu voit tout dans *une seule idée*, qui est infinie comme lui-même. En cette idée, il trouve le possible et le réel, le passé et le futur, le créé et l'incrée. Les anges les plus élevés ne voient pas tout, car ils ne sont pas infinis. Mais ce qu'ils voient, il le voient peut-être dans deux ou trois idées générales, qui comprennent tout ce que d'autres anges ne voient que dans une dizaine ou une centaine d'idées ; comme nous, hommes, voyons les choses dans des milliers d'idées d'autant plus étroites et limitées. Dans la nature humaine aussi, ceux qui ont une intelligence plus forte peuvent expliquer les choses aux moins intelligents en descendant des idées générales qu'ils comprennent aux détails qu'elles contiennent.

Avec cette intelligence que le Créateur leur a donnée, les purs esprits se connaissent eux-mêmes. Ensuite, ils peuvent connaître les autres esprits et les choses matérielles, tant en général qu'en particulier, et cela par les idées innées dont ils sont doués. Enfin, ils connaissent Dieu, dont ils trouvent une image plus ou moins parfaite en eux-mêmes. Ce n'est pas cependant l'essence de Dieu qu'ils comprennent, parce qu'aucune créature ne peut parfaitement représenter en elle-même l'essence infinie de Dieu. Nous parlons, bien entendu, de la connaissance de Dieu que les Anges possèdent par leurs forces naturelles, et non pas de celle qu'ils possèdent en vertu de la vision béatifique au ciel. Cette connaissance naturelle de Dieu est commune aux bons et aux mauvais anges. Saint Jacques (n, 49) dit : « Tu crois qu'il n'y a qu'un Dieu, » « tu fais bien ; les démons aussi croient et » « tremblent. »

Ici, vous me demandez si les esprits peuvent naturellement connaître l'avenir. C'est une question qui intéresse beaucoup toute la bande des astrologues, des tireurs de cartes, etc. Eh bien, il faut distinguer : l'avenir peut être connu de deux manières ; ou en ses causes ou en lui-même. Il y a des causes essentielles, qui produisent nécessairement les choses futures, comme celle qui fait que ce soir le soleil ira se coucher pour se lever de nouveau demain matin. Un tel avenir est connu par tous les hommes avec certitude ; à plus forte raison par les purs esprits. D'autres causes, étant accidentelles, ne produisent pas avec certitude leurs effets. Leurs effets ne se connaissent donc que par des conjectures, comme les médecins prédisent la guérison des malades. Les purs esprits peuvent faire de

meilleures conjectures que nous, parce qu'ils sont doués d'idées plus générales et possèdent des connaissances plus universelles et plus exactes de toutes les causes fortuites.

Néanmoins, il est impossible, même aux esprits les plus élevés, de prévoir les choses futures *en elles-mêmes*, comme nous voyons les choses présentes ; car pour cela ils devraient être déjà présents au temps futur, comme Dieu l'est effectivement par son éternité. Oui, l'éternel n'existe pas dans le temps : pour lui le passé et l'avenir sont comme le présent. Il voit tout ce qui a été et tout ce qui sera dans la présence de son éternité. Il peut donc prédire ce que nous nous déciderons librement à faire dans chaque moment de l'avenir, parce qu'il le prévoit. Mais aucun pur esprit n'est éternel, et partant capable de prévoir l'avenir comme s'il était déjà présent.

Il était utile de présenter ces considérations ; elles nous guideront dans nos appréciations sur les prédictions des augures, des hypnotisés, et d'autres faux prophètes.

Une question encore sur l'intelligence des purs esprits est pour nous d'une haute importance : Les purs esprits peuvent-ils par leurs forces naturelles voir nos pensées et les secrets de notre cœur ? Pour répondre à cette question, il nous faut faire la distinction entre les actes de l'intelligence et ceux de la volonté.

Quant aux pensées, vous savez, Messieurs, que l'âme de l'homme vit dans un corps et lui est naturellement unie. Dans cette union substantielle, vous concevez facilement la coopération de l'imagination qui relève du corps, avec l'entendement qui appartient à l'esprit. Les imaginations sont, pour ainsi dire, les pensées de l'animal, et les idées les pensées de l'esprit. Or, comme notre âme vit dans un corps, ainsi nos idées intellectuelles vivent dans des images fournies par l'action du cerveau. Nous ne pouvons concevoir des idées abstraites sans une image quelconque qui soit comme son manteau, son enveloppe. Cette image est toujours plus ou moins le reflet de l'idée ; comme un disque ou un globe brillant et étincelant est l'image du soleil. En discutant sur le soleil, cette image est devant notre imagination, et nos pensées s'y rattachent, sans que nous voyions le soleil. Ces images sont les plus parfaits résultats de la vie sensitive de l'animal. Elle sont un effet admirable des forces délicates de la matière, de notre cerveau. Mais elles ne dépassent pas la nature matérielle. Or, tout comme notre esprit voit avec l'œil intellectuel et comprend ces images, sans les confondre avec les idées, qui résident en elles, les purs esprits peuvent les voir également avec leur œil intellectuel, qui est plus puissant encore que le nôtre. Donc chaque fois que nous pensons, et que nos pensées se bercent,

pour ainsi dire, dans ces images, les purs esprits peuvent observer ces images et facilement y lire nos pensées, avec plus ou moins de certitude.

Mais il n'en est pas de même pour la libre volonté, à moins que nous n'en donnions des signes, soit par des paroles internes, qui se traduisent dans notre cerveau, soit par des gestes, ou par des signes visibles sur notre visage ou dans les mouvements de notre corps. La volonté est ce qu'il y a de plus sacré en nous. D'elle dépend notre salut. Personne ne peut y toucher, excepté le Créateur—et Lui il ne le fait pas, parce qu'il a voulu qu'elle fût libre. Ni les bons ni les mauvais esprits n'ont le pouvoir de forcer notre liberté. Ils ne peuvent même l'inspecter et la connaître qu'autant que nous lui en donnons une expression quelconque.

Après avoir développé devant vous la nature et la puissance de l'intelligence des purs esprits, il faut vous avertir, Messieurs, que je n'ai parlé des esprits que selon leur nature créée, et non pas selon la grâce divine ajoutée à leur nature. La *lumière surnaturelle* dont les bons anges sont doués dans le ciel, est tout à fait supérieure à leur lumière naturelle. Aussi le moindre des anges dans le ciel a-t-il une connaissance plus forte et plus juste que le démon le plus parfait selon la nature. La justice divine prête bien son assistance à ceux qui font sa volonté, mais elle ne coopère jamais avec ceux qui la contredisent. Dieu n'embrasse jamais la cause du mensonge et de la déception. Avis aux hypnotiseurs !

Les mêmes choses que je viens de dire de l'intelligence des esprits doivent se dire de leur *volonté* qui correspond entièrement à leur nature et à leur intelligence, tout comme chez les hommes.

Mais il nous faudra faire une autre conférence sur la *volonté des anges déchus* qui est la cause de leur perdition éternelle. Il nous reste encore un point à développer. C'est la *puissance motrice* des purs esprits. Ce sujet est de la plus haute importance pour notre but. Nous lisons dans l'évangile de saint Mathieu : « Le diable transporta Jésus dans la ville sainte et le plaça sur le haut du temple », et ensuite : « il le transporta sur une montagne très élevée » (Math. iv, 5). En présence de ces textes, notre esprit frémit, et nous nous demandons : est-ce réellement vrai ? le diable a-t-il le pouvoir de transporter ainsi un corps humain ? et encore le corps du Fils de Dieu ? — Vraiment, voici des mystères à approfondir ! Renvoyons donc ce sujet à une autre Conférence. Il est trop grand pour que nous puissions nous en occuper aujourd'hui.

J'ai cru nécessaire d'entrer dans ces considérations philosophiques sérieuses et un peu

arides, afin de pouvoir expliquer plus tard les phénomènes de tout ce qui se passe dans le monde des esprits et des spirites de toute espèce.

..

TROISIÈME CONFÉRENCE.

La force motrice des purs esprits

Messieurs,

La *Planters' Gazette* du 4 avril 1888 nous a raconté un fait mystérieux qui s'est passé à Pondichéry dans une école gratuite située près de l'Hôtel du Gouvernement et de la Mairie. Des pierres étaient jetées dans l'école pendant plusieurs jours sans que l'on pût découvrir les auteurs de ce méfait. Le Directeur de l'Intérieur, le Maire, le Procureur de la République, le Chef du Service de Santé, le Commissaire de Police et une trentaine d'autres officiels s'y sont réunis, le 2 mars, à 5 heures du soir, pour examiner ce cas merveilleux, lorsqu'une moitié de brique tomba à côté du maire. Le Directeur quitta la maison en disant que le Diable ne viendrait pas là où lui se trouvait. Et voilà qu'une brique tomba sur la tête de son fils qui l'avait accompagné sans cependant lui faire de mal.

Nous n'entrerons pas, pour le moment, dans tous les détails, ni ne parlerons de l'issue de cette affaire; il nous suffit de constater ici que la bonne ville de Pondichéry n'a pas manqué d'attribuer ces effets mystérieux à l'agence des démons. Et là-dessus nous nous demandons si les faits mentionnés qui, d'ailleurs, se sont répétés une centaine de fois dans d'autres localités, *peuvent* être attribués à l'action des esprits. C'est la question scientifique qui nous occupe, sans que nous ayons besoin de vérifier ici les faits historiques.

Nous démontrerons donc aujourd'hui que les purs esprits ont, par leur nature même, la puissance de mettre des choses matérielles en mouvement; nous expliquerons comment ils forment des corps fantastiques; nous prouverons que les âmes des défunts n'ont pas le même pouvoir, et finirons en donnant la raison pour laquelle la Divine Providence permet aux esprits de faire de ces choses extraordinaires devant les yeux des mortels.

Ne parlant que philosophiquement, et sans s'appuyer sur la Révélation, on pourrait dire que les corps matériels, tels que des pierres ou des briques, ne sont pas soumis aux esprits, parce que ceux-ci n'en sont pas les auteurs ou les créateurs, et n'ont aucune relation naturelle avec la matière, n'ayant aucune matière attachée à leur substance. On pourrait ajouter que, si les purs esprits avaient la puissance de déplacer des corps matériels, ils pourraient

— au moins les méchants — mettre tout l'univers en désarroi, en retardant ou en avançant le cours des astres, et que beaucoup d'autres absurdités s'en suivraient.

Nonobstant toutes ces objections, nous trouvons dans l'Écriture Sainte des centaines d'exemples, montrant que les purs esprits, les bons et les mauvais, ont, en effet, mis des corps en mouvement. Vous vous rappelez que « l'Ange » du Seigneur prit Habacuc par le sommet de « la tête, et, le tenant par les cheveux, le « porta avec la vitesse et l'agilité d'un esprit « céleste jusqu'à Babylone, où il le mit au- « dessus de la fosse aux lions » (Daniel, xiv, 35), pour apporter le mets préparé pour ses moissonneurs, à Daniel, qui avait été jeté dans la fosse par le roi de Babylone. Et « l'ange du « Seigneur remit aussitôt Habacuc dans le « même lieu où il l'avait pris. » (Daniel, xiv, 38.)

Et vous n'ignorez pas l'autre fait : que les démons qui s'appelaient *Légion*, chassés d'un homme, reçurent de Notre-Seigneur la permission « d'entrer dans un troupeau de por- « ceaux, qui aussitôt courut avec violence se « précipiter dans le lac, où il se noya. » (Luc, viii, 33.)

Mais pour rester avec les libres penseurs sur le terrain de la pure raison humaine, rappelons-nous aussi que les philosophes les plus renommés, même avant Jésus-Christ, comme Aristote, admirèrent comme une vérité incontestable la doctrine selon laquelle les sphères célestes étaient tenues en mouvement par les purs esprits. (12 *Metaph.*, 44.)

A cela, il faut ajouter l'opinion des philosophes selon laquelle la puissance de mouvoir des corps matériels est une puissance toute naturelle, que les purs esprits peuvent exercer sur les choses matérielles autant qu'ils veulent et autant que la Divine Providence ne le leur défend pas. Le mouvement local est, entre tous les mouvements, le plus parfait, parce qu'il ne change nullement la nature de la chose mise en mouvement, mais la laisse telle qu'elle était avant d'être mue. Le mouvement qui fait croître une plante, change en quelque sorte les qualités de la plante; mais le mouvement qui transporte une pierre ou une brique d'une place à une autre, laisse ces choses dans leur état préalable. Le mouvement local d'une chose est donc celui que les purs esprits pourront effectuer plus facilement que tout autre mouvement. Les philosophes sont d'accord que les esprits n'ont pas en leur pouvoir de changer la nature d'une chose en celle d'une autre, comme, par exemple, des hommes en des pourceaux. Homère raconte, dans son *Odyssée*, que la déesse Circé avait changé les compagnons d'Ulysse en pourceaux en leur donnant un breuvage et ensuite en les frappant de sa longue baguette, et qu'Ulysse avait été préservé de cette métamor-

phose par une plante que lui avait donnée le dieu Mercure.

En classe, nous avons ri de ces belles fables, et nous avons raison. Changer la nature d'une chose en une autre nature, est un miracle qui n'appartient qu'au Créateur seul. L'ensemble de l'Univers ne requiert pas une telle puissance dans les anges, et aucune raison ne nous prouve qu'elle leur soit propre par nature. Plus tard j'espère trouver l'occasion de parler de la conversion de la verge d'Aaron en un serpent, et des verges des magiciens d'Egypte qui, par les secrets de leur art, furent aussi changées en serpents, mais dévorées par la verge d'Aaron. (Exode, vu, 12). Pour le moment, il nous suffit de dire que le changement d'une nature en une autre appartient, comme la création des natures, à Dieu seul. De même il est impossible aux purs esprits de changer les qualités essentielles des corps, pour les mêmes raisons. Tout ce qu'ils peuvent faire c'est de mettre des choses matérielles en mouvement, et d'appliquer des causes actives à des choses passives, comme par exemple le feu à une maison : c'est le mouvement local.

Parlons encore de cette puissance motrice des esprits, car si nous ne sommes pas convaincus qu'elle leur appartient, nous ne pourrions rien expliquer de tout ce que nous rencontrons dans l'Écriture sainte, dans les vies des Saints, et dans les mille et mille manifestations diaboliques que nous avons entrepris d'éclaircir.

Revenons à l'échelle des êtres, et montons-la, encore une fois, en fixant notre regard sur cette puissance motrice. Nous trouvons dans la nature inanimée des pierres et des métaux, des fluides et de l'air, plusieurs forces motrices élémentaires, comme l'attraction, le magnétisme, l'électricité et la chaleur — forces dont on traite dans les sciences physiques. Nous ne sommes pas capables d'expliquer comment ces forces agissent sur la matière ; nous nous bornons à constater leur action. L'expérience, voilà la preuve de l'existence et des qualités de ces forces naturelles. Personne ne niera la présence et les effets de ces forces actives, qui, appliquées à la matière passive, produisent uniformément les effets que nous connaissons. Pourquoi la chaleur dilate-t-elle les métaux, et l'aimant attire-t-il le fer ? Parce que telle est la loi de la nature. Voilà toute notre réponse.

La même force motrice se trouve dans les plantes, qui, par leurs racines, absorbent les sucs de la terre et par leurs merveilleuses structures cellulaires les répandent dans leurs feuilles et leurs branches. Chez les animaux, il y a, en outre, une force motrice encore plus élevée, car, au moyen de leurs membres, ils peuvent se mouvoir, courir, nager, voler,

selon les besoins de leur nature. Ils ont aussi le pouvoir de communiquer le mouvement local à d'autres choses matérielles. Le chien rapportera votre bâton que vous avez jeté à l'eau, et votre cheval vous portera où vous voudrez.

L'homme, l'animal le plus parfait, possède la même force motrice. Mais en lui il y a une chose à observer qui nous servira d'échelon pour arriver à celui sur lequel se trouvent les purs esprits. Tandis que chez les animaux inférieurs c'est une âme purement sensitive qui anime leurs membres, chez l'homme l'âme vivifiante est une essence spirituelle, comme nous l'avons vu dans la dernière Conférence. Or, il y a une différence essentielle entre les facultés sensibles et les facultés intellectives. L'appétit de l'animal est purement sensitif. Montrez au chien un os à ronger, il sera attiré vers lui. L'appétit sensitif ne se meut pas lui-même ; il est mu. C'est une faculté passive, non pas active. Mais l'homme possède, outre cet appétit sensitif qu'il a en commun avec les animaux, un appétit rationnel, la volonté, qu'il a en commun avec les purs esprits. Celle-ci est une faculté active, et non pas passive. Vous le savez par expérience, car vous pouvez vouloir et ne pas vouloir selon votre gré. La volonté peut agir en opposition directe avec l'appétit sensitif. Lorsque vous avez bien faim, et avez devant vous un mets délicieux, l'appétit sensitif vous y attire et vous porte à le prendre ; mais votre volonté peut s'y opposer, et, soit par mortification, soit par une autre raison quelconque, vous retenir d'y toucher. Et de même votre appétit sensitif peut repousser un objet amer, et néanmoins vous le prenez, parce que c'est votre volonté. Remarquez donc que presque toutes nos œuvres humaines, comme les arts et les métiers, sont dirigées par la volonté, et non pas par l'appétit sensitif.

Il est donc évident que la faculté purement spirituelle qui est en nous agit sur notre être matériel, sur notre cerveau, et par lui sur nos nerfs, sur nos muscles, sur nos membres, et par nos membres sur d'autres corps matériels. C'est donc un fait sûr et absolument indiscutable, que notre esprit agit sur la matière, — notre cerveau étant matériel — et qu'il possède en lui-même une puissance motrice, qui donne à notre corps, et par lui aux objets matériels, le mouvement que nous voulons. Il n'est donc pas impossible qu'un esprit agisse sur la matière et la mette en mouvement ; le fait même qui existe en nous-mêmes, en démontre la possibilité.

Et maintenant la conclusion est facile. L'esprit humain est par sa nature lié à un corps, et pour cette raison ce n'est que par son propre corps qu'il peut mouvoir d'autres corps. C'est

une imperfection. Mais les purs esprits ne sont pas, par leur nature, liés à un corps; leur force motrice n'a donc pas besoin de passer par un corps auquel ils seraient attachés, pour effectuer le mouvement d'un autre corps. Leur force motrice, étant plus parfaite que celle de l'homme, s'applique directement, et sans intermédiaire, aux corps qu'ils veulent mettre en mouvement. C'est-à-dire qu'un ange peut par sa force naturelle porter Habacuc à travers les airs jusqu'à Babylone, et un démon peut par sa force naturelle jeter des pierres et des briques dans vos maisons. Si je suis bien informé, cela est arrivé, en réalité, non seulement à Pondichéry, mais ici même, dans notre chère île Maurice.

Dans le monde philosophique, on s'occupe de rechercher quelle doit être la proximité des purs esprits à l'égard des corps qu'ils mettent en mouvement. Qu'une certaine proximité, disons un contact, soit nécessaire, paraît évident par le fait qu'un corps, pour en mouvoir un autre, doit le toucher de quelque manière, et que notre âme aussi ne peut nullement agir sur des corps avec lesquels elle n'a pas de connexion par un attouchement matériel quelconque. Si les esprits pouvaient mouvoir un corps à distance, sans aucun contact, ils pourraient en même temps agir sur la matière aux extrémités opposées de l'univers; ils pourraient mouvoir un corps sans l'assumer, sans lui être présent, et les anges n'auraient pas besoin d'être envoyés et de changer de place pour exécuter les ordres de la divine Providence. Tout cela paraît absurde. Il faut donc dire que les esprits doivent être en contact avec la matière ou avec les corps qu'ils veulent mettre en mouvement.

Mais comment faut-il se représenter cette proximité, ce contact, cet attouchement? Il y a différentes manières de mouvoir un corps : premièrement, en mouvant tout le corps et chacune de ses parties, comme nous concevons que l'archange Raphaël a mis en mouvement le corps dans lequel il accompagnait Tobie; secondement, en mouvant seulement une partie du corps, et par elle toutes les autres et tout le corps, comme nous nous imaginons que l'Ange de Dieu, qui prit le prophète Ezéchiel par les cheveux, l'éleva entre le ciel et la terre et l'amena à Jérusalem (Ezéchiel, viii, 3); troisièmement, en ne touchant pas le corps immédiatement, mais en lui imprimant un mouvement, comme en jetant une pierre, on ne l'accompagne pas, mais on lui imprime un mouvement et on l'abandonne ensuite aux lois de gravitation, d'attraction, de vitesse, de force, etc., c'est-à-dire aux lois de la nature. Voilà trois modes d'action sur les corps : les porter, les traîner, les jeter.

Quand un esprit porte un corps, comme

Raphaël l'a fait, il faut qu'il soit présent dans tout le corps et dans toutes ses parties, et qu'il y reste jusqu'à la fin de son action. L'esprit se meut donc avec le corps qu'il meut, et n'en est pas séparé, tant qu'il voudra que le mouvement du corps continue. Quand il traîne un corps, comme lorsque Habacuc et Ezéchiel furent pris par les cheveux, il n'est pas nécessaire que l'esprit soit dans tout le corps et dans toutes ses parties, mais il faut qu'il agisse sur cette partie par laquelle il meut tout le corps, et qu'il se meuve avec elle.

Quand il s'agit de jeter, disons une pierre, il n'y a pas de doute, que, semblablement à l'homme, un esprit peut donner un premier mouvement à une pierre et la lancer dans l'air; et ensuite l'abandonner aux lois naturelles de la gravitation; mais il peut aussi accompagner la pierre par tout le chemin qu'il désire qu'elle parcoure. Ceci serait plutôt la porter que la jeter. Cette dernière manière se rencontre très souvent dans les taquineries des esprits mauvais, lorsqu'ils lancent des pierres, et soudainement les retiennent pour qu'elles ne fassent pas de mal. Nous avons raconté comment, à Pondichéry, une brique tomba sur la tête du fils du Directeur de l'Intérieur sans le blesser. Nous pourrions raconter des centaines de faits semblables, surtout des assiettes jetées violemment par terre sans se casser. Cet accompagnement est aussi nécessaire, quand les pierres ou autres choses lancées doivent parcourir un chemin qui n'est pas naturel, comme c'est arrivé à Graetz en Autriche, en 1848, dans la maison d'un certain M. Obergemeiner. En présence de 60 personnes, à 8 h. du matin, des pierres sortaient de dessous les bancs de la cuisine avec une grande vitesse, et, faisant une ligne courbe impossible, sortaient par les fenêtres en brisant les vitres. Ensuite des assiettes, des plats, des cuillères, etc., furent lancés par terre avec grande véhémence, sans se casser. Des choses très pesantes furent lancées vers les carreaux des fenêtres, et, en y faisant un trou, y restèrent suspendues; d'autres ne faisaient que les toucher et ensuite tombaient perpendiculairement par terre.

Beaucoup de personnes furent aussi atteintes par ces objets volant à elles avec impétuosité, mais aussi légèrement que possible, et les objets tombèrent droit sur la terre. On porta tout sur une table dans la cour; et soudainement tout fut violemment jeté par terre, excepté le Crucifix. Une grande cuillère en fer, pesant trois quarts de livre, fut rapidement lancée contre la tête d'un témoin, et, sans lui causer la moindre contusion, tomba perpendiculairement à ses pieds. L'autorité civile, éclairée comme partout, refusa de faire une enquête, et, sagement, se contenta de déclarer que c'était le jeu d'un homme caché dans la

cheminée de la maison! — Dans tous ces mouvements des objets matériels, mouvements qui violaient les lois de la nature d'une manière éclatante, il faut admettre que les esprits accompagnaient les corps portés, les dirigeaient avec une adresse surhumaine, et les soutenaient ou retenaient là où ils ne voulaient pas, ou plutôt où il ne leur était pas permis de heurter, blesser ou tuer des personnes.

Je ne veux pas vous entretenir de la question subtile, de savoir si cette force motrice des esprits est une faculté *distincte* des facultés de l'intellect et de la volonté. Je vous dirai seulement que les plus grands philosophes affirment que c'est, en effet, une troisième faculté. La force, cependant, par laquelle les esprits peuvent mouvoir des corps matériels, n'est pas distincte de la force par laquelle il se meuvent eux-mêmes. La motion locale est une action distincte de celle de la volonté qui veut cette motion; la volonté ordonne un mouvement, et la force motrice exécute cet ordre.

Il y a quelque chose d'analogue dans la structure du corps humain, qui nous explique cette distinction. Les médecins nous assurent que, « dans le corps humain, le mouvement a, comme la sensibilité, son point de départ dans le cerveau et la moelle épinière, et que ce sont également les nerfs qui ont pour mission de le transmettre aux muscles chargés de l'exécuter. Ces nerfs sont appelés *nerfs moteurs*, pour les distinguer des nerfs de la sensibilité ou *nerfs sensitifs*. » (Dr. James. *L'Hypnotisme expliqué*, p. 7.) Vous conviendrez que ces *nerfs moteurs* ne sont pas la volonté même de l'homme, et ne sont pas mis en mouvement avant l'ordre donné par la volonté d'exécuter son décret au moment voulu.

Résumons ce qui a été développé, et disons qu'il y a de purs esprits, créés par Dieu avec une nature supérieure à celle de l'homme; ils n'ont pas de corps, mais une intelligence plus élevée, une volonté plus énergique, et une puissance motrice plus forte que celles de l'homme.

Mais, me direz-vous, Messieurs, si ces esprits n'ont pas de corps, comment donc le bon ange Raphaël a-t-il conduit le jeune Tobie pendant tout son voyage, et a mangé et bu avec lui? Et comment Satan a-t-il paru sous la forme d'un beau jeune homme aux yeux bleus profondément mélancoliques, ou en d'autres occasions sous des formes hideuses avec des cornes, des pieds de bouc, une queue horrible, des yeux étincelants et d'autres difformités répulsives et effrayantes?

Il n'y a pas de doute, Messieurs, que les bons et les mauvais esprits ont souvent apparu aux hommes pour leur parler, et pour agir

devant eux d'une façon humaine ou même animale. Le Démon parut à Eve sous la forme d'un serpent; trois hommes se montrèrent à Abraham; deux d'entre eux, dits des anges, retirèrent Lot et sa famille de Sodome; Jacob lutta avec un ange sous la forme d'un homme pendant toute une nuit, d'où il reçut le nom d'Israël; l'archange Gabriel parut visiblement et parla de la manière humaine à la Sainte Vierge le jour de l'Annonciation; un ange délivra saint Pierre de la prison; et beaucoup d'autres apparitions d'anges prouvent que le chrétien ne peut pas douter de la réalité de telles apparitions. La difficulté n'est pas là, mais il s'agit d'expliquer la manière dont ces apparitions se font. Ce que nous disons à ce sujet sera dit des bons et des mauvais anges, parce que le pouvoir d'assumer des corps visibles est pour les purs esprits un pouvoir naturel, et ne requiert nullement l'intervention spéciale de la toute-puissance divine. Ou croyez-vous donc que le Bon Dieu aurait fait un miracle pour rendre Satan capable d'apparaître à Eve sous la forme d'un serpent? Le Bon Dieu peut-il jamais coopérer à une mauvaise action quelconque? Il peut laisser faire, selon l'inscrutable jugement de sa divine providence, mais il ne peut, sans léser sa bonté et sa sainteté infinies, prêter la main à la malignité du Démon pour tromper les hommes et leur faire commettre des péchés. Il faut donc que la puissance d'assumer des corps appartienne aux purs esprits par leur nature même, qui leur est restée même après leur chute.

Plusieurs savants ont affirmé que toutes les apparitions visibles des esprits n'étaient pas des réalités en dehors de l'imagination ou de la fantaisie de ceux qui les ont vues. Leur raison principale est que les Prophètes, comme saint Jean dans son Apocalypse, ont eu des visions de ce genre, et ont déclaré les avoir vues *en esprit*: « Un dimanche, dit saint Jean, je fus ravi *en esprit* et j'entendis derrière moi une voix forte et éclatante. » Si donc à cette occasion la vision *en esprit* est établie, pourquoi ne pas admettre, disent ces savants, que toutes les apparitions, soit des bons, soit des mauvais esprits, ne sont que des visions dans l'esprit des hommes? Néanmoins, Messieurs, il est certain que l'opinion commune des théologiens fait une distinction entre les visions vues en esprit par des individus choisis, comme les prophètes, et l'apparition des esprits visibles indifféremment à toutes les personnes présentes qui ne sont pas ravies en esprit. Le démon, en outre, qui tenta trois fois le Seigneur après son jeûne de quarante jours, ne peut avoir été une pure vision de Notre-Seigneur; car son âme sainte était incapable d'être tentée intérieurement. Les anges aussi, qui apparurent aux disciples après l'ascension de Notre

Seigneur, et qui leur dirent : « Hommes de « Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel ? ce Jésus, qui en se séparant de « vous s'est élevé dans le ciel, viendra de la « même manière que vous l'y avez vu monter » (Actes I, 41) ; ces anges, dis-je, furent vus et entendus par tous les disciples présents, et n'étaient nullement une pure vision en esprit de l'un ou de l'autre des spectateurs de l'Ascension. L'ange Raphaël, qui accompagnait Tobie et fut vu, entendu et touché par beaucoup de personnes, n'était pas une vision simultanée et uniforme dans les esprits de toutes ces personnes. Pourquoi aussi bâtir un échafaudage si compliqué, pour montrer une chose qui se comprend facilement par la puissance des esprits de mettre en mouvement des corps matériels, et de produire ainsi les effets vraiment visibles et tangibles, qu'on veut reléguer dans le domaine de la pure fantaisie ?

On peut supposer que les purs esprits font quelquefois usage de certains corps déjà existants, qu'ils mettent en mouvement comme des organes pour apparaître par eux, à ceux avec qui ils désirent communiquer de la manière humaine. Mais nous n'avons pas à croire que c'est là le moyen ordinaire dont se servent les purs esprits pour apparaître aux hommes ; premièrement, parce qu'il n'est nullement nécessaire de recourir à ce mode d'expliquer ces phénomènes ; et secondement, parce que l'expérience nous enseigne que les corps assumés par les esprits se dissolvent avec la plus grande facilité après leur avoir servi. Ainsi nous lisons dans le livre de Tobie, que l'ange Raphaël se découvrit à la pieuse famille de ce saint homme. Le soi-disant Azarias, fils du grand Ananias, après avoir ramené le jeune Tobie à sa maison paternelle, et après avoir guéri le vieux Tobie de sa cécité, se découvrit enfin en disant : « Je suis l'ange Raphaël, l'un des « sept qui nous tenons toujours présents devant « le Seigneur... Il vous a paru que je buvais et « que je mangeais avec vous, mais, pour moi, « je me nourris d'une viande invisible et d'un « breuvage qui ne peut être vu des hommes... « Après ces paroles, il disparut de devant eux, « et ils ne purent plus le voir » (Tob., XII, 49, 24). Dans le récit du *Blackwood Magazine*, d'une apparition authentique de Satan, dont j'ai déjà parlé, il est dit, qu'après l'entrée de l'abbé Girod dans la salle secrète où le prince russe Pomerantseff l'avait introduit, lorsque les douze messieurs, prosternés sur le plancher, invoquèrent le « Père du Mal », l'abbé, détachant ses yeux des douze hommes enragés dans leurs blasphèmes, vit un nouveau venu, « un Treizième, qui paraissait être venu par le chemin de l'air, dont il semblait naître, — et sous ses yeux ». Et plus tard, lorsque l'abbé fit sur sa poitrine le signe de la croix, « la vision

s'éclipsa ». Je ne tiens aucunement à l'authenticité de ces faits, mais ce que je tiens à remarquer, c'est l'exactitude avec laquelle la description donnée correspond avec l'enseignement de saint Augustin, de saint Thomas d'Aquin, de Suarez, et de tous les coryphées de la théologie et de la philosophie.

Or, la doctrine commune des théologiens est que ces corps assumés par les esprits sont composés de la matière élémentaire, des objets minéraux, végétaux, aériens, des fluides du magnétisme, de l'électricité, etc., enfin, de ces éléments que même la science de l'homme sait isoler, diriger et faire servir à ses fins, à des fantasmagories, à des jeux optiques, à la lanterne magique, au télégraphe, à l'admirable phonographe, et à mille autres choses ingénieuses. Les purs esprits, plus ingénieux et habiles que les hommes, savent en faire autant et encore davantage. Etant capables de mettre en mouvement des choses matérielles, et d'appliquer des forces actives à la matière passive, ils ne dépassent nullement la sphère de leurs forces naturelles en formant avec grande vitesse et dextérité des fantômes de toutes sortes, en forme d'animaux, d'hommes, de femmes, de monstres, tels que nos prestidigitateurs peuvent en inventer aussi en les faisant paraître et disparaître avec plus ou moins d'adresse et d'aplomb. Ainsi font les purs esprits ; ils prennent des matières élémentaires, des nuages et des vapeurs, les condensent jusqu'à une certaine solidité, et forment ainsi des corps visibles, qu'ils peuvent avec la même facilité dissoudre de nouveau, et faire disparaître aux yeux tardifs et lents des spectateurs généralement épouvantés et hébétés.

De ce que je viens d'exposer, il suit que les corps fantastiques assumés par les purs esprits, soit par les bons, soit par les malins, n'ont pas l'organisation intérieure des corps naturels.

Cette assertion est aussi prouvée par les paroles que Notre-Seigneur Jésus-Christ adressa à ses disciples lors de son apparition au milieu d'eux après sa résurrection. Comme ils s'imaginaient voir un esprit, un fantôme, il leur dit : « Regardez mes mains et mes pieds, « et reconnaissez que c'est moi-même ; tou- « chez, et considérez qu'un esprit n'a ni chair « ni os, comme vous voyez que j'en ai. » (Luc, 24, 39.) Il parlait d'une apparition fantastique, telle qu'on savait être propre à des esprits. Il est donc certain que les corps assumés par des esprits, formés des éléments primaires, et surtout des vapeurs, n'ont pas une organisation intérieure comme les vrais corps. Ce qui explique aussi qu'un coup de sabre ou de pistolet déchargé sur eux ne leur fait pas couler du sang, et ne leur inflige aucune blessure. Nous en verrons des exemples.

Des blessures faites par de tels coups à des

personnes absentes. et en pacte avec le démon. nous parlerons à une autre occasion, à propos de la fausseté et de la cruauté des démons envers ceux mêmes qui invoquent leur aide pour infliger des maléices à d'autres personnes.

Si donc les corps visibles présentés par les esprits à la vue des hommes n'ont pas une organisation intérieure parfaite, ils sont encore moins animés par des âmes soit animales, soit humaines; s'il en était ainsi, ils seraient des êtres parfaits, et une telle âme humaine serait une substance créée par le Démon, ce que nous ne pouvons nullement admettre. Aucun esprit ne peut créer de nouvelles substances : Dieu seul le peut.

Dans le cas célèbre du presbytère de Cideville, raconté par M. de Mirville (I. p. 330), on parle d'un fantôme, que l'enfant, qui joue un grand rôle dans ce drame, voyait toujours derrière lui. « Au moment où l'enfant accusait la présence « du fantôme, un des ecclésiastiques présents « affirme avoir aperçu distinctement derrière « lui une sorte de colonne grisâtre ou de va- « peur fluïdique. Les autres avaient vu plu- « sieurs fois cette même vapeur, au moment « où ils la poursuivaient, *serpenter en tous* « *sens*, avec une sorte de sifflement très léger, « puis se condenser visiblement et s'échapper « comme un courant d'air par les fentes de « l'appartement. » Je pourrais multiplier ces citations, qui viennent toutes confirmer la doctrine commune des théologiens, que les esprits forment des corps visibles principalement par l'application de certaines vapeurs et par la condensation des forces et des fluides de la nature.

Il ne faut pas croire que les intelligences, que nous nommons des purs esprits, soit des anges, soit des démons, deviennent comme les âmes de ces corps assumés; ils sont, par leur nature, incapables de devenir des âmes de corps matériels. Tout ce qu'ils font c'est de les mettre en mouvement comme un moteur anime un mobile.

Nous avons déjà vu que les esprits ont par leur nature cette puissance motrice, et cela suffit pour expliquer tout. Les formes diverses, sous lesquelles les esprits se montrent, ont toujours une certaine signification, comme le serpent dans le paradis signifiait l'astuce du démon. Les formes monstrueuses, les seules sous lesquelles il soit permis aux diables de se montrer, sont un emblème de leur méchanceté, de leur difformité morale et de leur état misérable. Rappelez-vous ce beau jeune homme aux yeux bleus pleins d'une tristesse et d'un désespoir profond, tandis que l'ange Raphaël est décrit comme « un jeune homme splendide, qui était prêt à marcher » (Tobie, 5, 5).

Ici nous pouvons nous demander, si les âmes des défunts ont le même pouvoir que

les purs esprits de mouvoir les choses matérielles et d'assumer des corps. Cette question se soulève relativement à la superstition de la nécromancie et du spiritisme, qui prétendent pouvoir évoquer et faire apparaître des morts, pour qu'ils nous donnent des renseignements sur la vie d'outre-tombe. Elle se soulève aussi à cause des apparitions des morts dont nous parlent les saintes Ecritures; car nous lisons, dans l'Ancien Testament, que le prophète Samuel apparut au roi Saül, et, dans le Nouveau Testament, que Moïse et Elie apparurent lors de la transfiguration de Notre-Seigneur, et qu'après sa mort sur la croix, lorsque « la terre trembla et les pierres se fendirent, « les sépulchres s'ouvrirent, et plusieurs corps « des Saints, qui étaient dans le sommeil de « la mort, ressuscitèrent, et sortant de leurs « tombeaux après sa résurrection, ils vinrent « en la ville sainte, et furent vus de plusieurs « personnes. » (Math., xxvii, 52.) Sur l'autorité de l'Evangile, nous ne pouvons pas douter de l'apparition des Saints, que nous venons de nommer; mais nous pouvons attribuer ces faits merveilleux à l'action divine, et non pas à la faculté naturelle de ces âmes humaines. Est-il à la portée d'une âme, séparée de son corps par la mort, d'agir sur la matière, de la mouvoir, et d'assumer un corps quelconque et même son propre corps qu'elle possédait et animait durant sa vie? Nous devons répondre par la négation : ce n'est pas par leur force naturelle qu'elles peuvent mouvoir même un brin de sable; parce que la nature de l'âme humaine, qui est entre les esprits le plus infime, veut être unie à son propre corps pour mouvoir une chose matérielle.

Elle ne peut le faire que *par* son corps, comme nous le savons par expérience dans cette vie. Par la séparation de son corps, l'âme humaine n'acquiert pas de nouvelles facultés; elle ne devient pas plus parfaite : au contraire, elle devient moins parfaite, puisqu'il est de sa nature d'exister dans un corps, de le vivifier, de vivre en union avec lui et avec ses facultés sensibles. La force motrice, qui, dans cette vie, ne s'étend directement que sur son cerveau, et par lui et ses membres indirectement sur les objets extérieurs, est donc, après la mort, privée de son instrument le corps, et, par conséquent, incapable d'atteindre le moindre des corps matériels. De cette considération, nous tirerons la conséquence que les apparitions des Saints *down* être attribuées à l'action des bons anges ou de Dieu lui-même, et que les apparitions de morts évoqués par les nécromanciens sont de la supercherie, soit des hommes, soit de démons; tout au plus, les corps dont les démons se servent pour tromper les hommes sont des corps de personnes récemment mor-

tes, qu'ils sont capables d'emmener et de mou-
voir selon leur faculté naturelle. Il est impos-
sible aux démons, et même aux anges, de res-
susciter des corps en leur rendant une âme
qui les vivifie. C'est le privilège de Dieu qui
ressuscitera tous les corps à la fin des siècles,
et leur rendra leurs âmes. Il le fera par
la vertu divine qui est propre à Lui seul.

Ne nous étonnons pas que la Providence
divine permette au démon de faire usage de
tels corps de défunts, ou de former même des
matières premières et des vapeurs des corps
apparents pour ses fins malicieuses; car Dieu
ne lui permet jamais de nous tenter ou de
nous nuire au-dessus de nos forces, comme
nous le voyons dans les paroles que Dieu
adressa au démon en lui permettant de tenter
la patience de Job. A la première occasion, il
dit à Satan: « Va, tout ce qu'il a est en ton pou-
voir, mais je te défends de porter la main sur
« lui ». Et après que Satan avait tué tous les
enfants de Job et ravagé toute sa propriété,
sans avoir pu ébranler sa patience. Dieu
lui permit même de mettre la main sur
lui, en lui disant: « Va, il est en ta main,
mais ne touche pas sa vie. » (Job, I, 12; II, 6.)
Nous voyons là la sagesse divine qui permet à
Satan de tenter les hommes dans les limites
de leur force, pour leur donner l'occasion de
montrer leur vertu, et de multiplier leurs mé-
rites pour la récompense éternelle.

Ce passage nous conduit à la question his-
torique de la chute des anges, qu'il nous fau-
dra traiter à fond, pour savoir d'où est venue
la malice diabolique — puisqu'il n'y a pas de
Diable-Dieu. J'espère, Messieurs, que vous me
ferez l'honneur de me suivre encore dans
l'étude de cette question qui est de la plus
haute importance pour notre fin. Mais avant
de parler de la chute des mauvais anges, nous
parlerons de l'épreuve par laquelle les anges
ont dû passer pour obtenir la gloire céleste.

Comme l'épreuve est la destinée de l'homme,
ainsi elle a été la destinée des purs esprits. Les
bons anges ont soutenu cette épreuve, les
démons y ont succombé: ceux-ci sont les
Diables de l'enfer, ceux-là les Anges du ciel.

Mgr Meurin, S. J.,

Archevêque de Nisibe, évêque de Port-Louis.

En vente chez tous nos dépositaires :

LUCIFER DÉMASQUÉ

Par Jean KOSTKA.

Un volume in-12 de 394 pages. — 3 fr. 50

OUVRAGE TRÈS RECOMMANDÉ

Approuvé par S. E. le Cardinal PAROCHII

UNE CROISADE DE PRIÈRES

Miss Diana Vaughan (Jeanne-Marie-Raphaëlle),
écrivait le 30 novembre dernier à M. le chanoine
Mustel, directeur de la *Revue catholique de*
Coutance :

30 novembre 1895.

« Bien cher Monsieur le chanoine,

« La persécution maçonnique vient d'entrer
dans sa période aiguë. L'aide pécuniaire aux
victimes amortira les coups; mais comment
viendra la définitive délivrance?... Vous l'avez
dit, ainsi que plusieurs saints prêtres: par la
prière. Oui, la prière est la plus puissante des
forces.

« Or, la prière la plus pure et, donc, la
plus efficace, c'est celle des petits enfants.
Permettez-moi de vous soumettre une idée.

« Jeanne d'Arc est tout particulièrement
haïe et redoutée par l'infamale secte. Le 6 jan-
vier prochain sera le 487^e anniversaire de la
naissance de la douce et vaillante héroïne,
jour béni, jour inoubliable, anniversaire qui
doit faire exulter de joie le cœur de tout
Français!... Eh bien, pourquoi ne choisirait-
on pas ce jour, dans toutes les familles catholi-
ques de France, pour faire, par les petits
enfants, demandant par l'intercession de la
Vénérable Jeanne d'Arc, adresser à Dieu des
prières spéciales en vue de la cessation de la
persécution?

« D'aujourd'hui au 6 janvier, il est possible
de semer partout l'idée de cette grande croi-
sade des plus pures prières. Oh! j'ai bon espoir
en son résultat.

« Si vous approuvez cette idée, soyez, je vous
en prie, le premier à la répandre. Elle m'a
inspiré ces quelques pauvres vers, que je vous
offre, en vous priant de m'excuser.

« Veuillez me croire toujours, bien cher
Monsieur le chanoine, votre respectueuse ser-
vante et de tout cœur votre dévouée en Jésus,
Marie, Joseph et Jeanne.

« JEANNE VAUGHAN. »

A cette lettre de la vaillante convertie, M. le
chanoine Mustel répond :

« Oh! oui, j'approuve cette idée et je re-
mercie la noble et grande âme à laquelle la
piété l'a inspirée de m'avoir choisi pour être
le premier à la répandre. J'espère qu'elle
recevra de l'écho dans toute la presse religieuse.
Cela est nécessaire pour qu'elle soit semée
dans toutes les âmes de bonne volonté.

« Sans doute, il n'est pas encore permis
d'invoquer Jeanne d'Arc par un culte public.
Mais l'Eglise, en la déclarant Vénérable, nous

a invités à avoir en elle une grande confiance et à mettre pour ainsi dire à l'épreuve son crédit auprès de Dieu.

« Pour obtenir sa canonisation de l'Eglise, il faut d'abord obtenir de Dieu, par son intercession, des miracles éclatants et authentiques. Il faut donc la prier.

« Entre elle et la franc-maçonnerie, la lutte est engagée, lutte aussi acharnée et d'une importance plus grande encore, plus étendue et plus élevée que celle par laquelle elle arracha la France à la domination anglaise. Il s'agit d'arracher le monde à la domination de Satan, incarné, pour ainsi dire, dans les sectes maçonniques.

« C'est une rude guerre. Il y faudra peiner, souffrir, affronter le péril et accepter le sacrifice, et l'homme y serait impuissant.

« Mais les soldats de cette nouvelle croisade « batailleront et Dieu donnera la victoire, » une fois de plus.

« Que de gages déjà nous en avons dans les nombreuses conversions qui ont enlevé à la franc-maçonnerie, pour les donner à Dieu, tant d'âmes si bien faites pour le connaître, l'aimer et le servir !

« Voici maintenant les « pauvres vers » de Miss Diana Vaughan. Ce n'est pas moi qui m'excuserai auprès de mes lecteurs de les leur offrir à mon tour.

« J'ai depuis longtemps le devoir de les remercier du concours, des marques de sympathie et des encouragements précieux que j'ai reçus d'eux depuis trois mois surtout.

« Ils agréeront, je n'en doute pas, ce moyen de leur témoigner ma reconnaissance. »

APPEL AUX ENFANTS

Petits enfants, dont la prière apaise
Du Tout-Puissant le trop juste courroux,
Au six janvier, que la grande Française
Parle à vos cœurs !... Enfants, souvenez-vous.

C'est ce jour-là que Jeanne, l'héroïne,
Comme Jésus naquit en humble lieu :
Ah ! qu'en ce jour la colère divine
Soit désarmée !... Enfants, priez bien Dieu.

Priez, enfants, pour notre chère France ;
Au six janvier, implorez à genoux !
Par Jeanne d'Arc, ayons la délivrance,
Petits enfants, priez Jeanne pour nous !

Diana VAUGHAN
(Jeanne-Marie-Raphaëlle).

EN VENTE CHEZ TOUS NOS DÉPOSITAIRES :

La Franc-Maçonnerie ennemie de la France

Par Louis MARTIN.

Un volume in-12 de 390 pages. — Prix : 3 fr. 50

(Très recommandé pour la propagande)

Le Diable dans la Vie des Saints

Sainte Marguerite de Cortone, morte en 1297.

Après avoir mené une vie criminelle, Marguerite expiait ses péchés dans un couvent par de grandes mortifications. Elle triompha ainsi de son ennemi domestique la concupiscence ; mais l'ennemi du dehors, le démon, empruntant une figure étrangère, lui apparut un jour, et feignant de vouloir la consoler, lui dit : « Pourquoi, Marguerite, te tiens-tu ainsi renfermée dans une cellule ? Pourquoi te fais-tu mourir par des pénitences indiscretes ? N'est-ce pas assez pour te sauver, que tu pratiques ce que font les autres pénitents de l'ordre ? » Le démon n'ayant pas réussi de cette manière, employa d'autres stratagèmes pour lui faire abandonner sa pénitence : tantôt il se montrait à elle sous des figures horribles, tantôt il se présentait sous des formes agréables, afin de la faire tomber dans le péché ; et enfin, il lui disait toujours qu'elle ne persévérerait pas, que la grâce lui manquerait et que Dieu la délaisserait. Mais Dieu la fortifia, la consola et lui dit : « Ne crains pas, ma fille, je suis avec toi dans l'affliction, je t'en délivrerai, afin que tu sois glorifiée. Suis fidèlement les conseils de ton directeur, et, par le secours de mes grâces, tu triompheras de tous tes ennemis. »

.*.*

Saint Macaire d'Égypte, religieux, mort en 391.

Ce saint regardant un jour vers le chemin qui conduisait du lieu de sa retraite à la solitude où demeuraient les autres frères, le démon lui apparut sous la figure d'un homme couvert d'un habit de lin, mais percé de trous, et, dans chaque trou, il y avait une fiole. Il lui demanda où il allait et ce que signifiaient toutes ces fioles : « Je vais, lui répondit le fantôme, réveiller les frères, et je leur porte ces potions différentes, afin que si quelqu'un ne veut pas de l'une, je puisse lui en présenter une autre qui lui plaise. » Saint Macaire ne bougea pas, attendit, et, quand le démon revint, il l'obligea de lui dire s'il avait séduit quelque solitaire. L'esprit du mal lui avoua que tous les moines étaient intraitables, à l'exception du seul Théopempte qui l'écoutait volontiers. Saint Macaire exhorta ce solitaire qui changea de conduite. Quelque temps après, le démon apparut au Saint comme la première fois et lui répéta qu'il allait réveiller les frères. Il revint ensuite, après avoir rôdé autour de leurs cellules pour les tenter, et saint Macaire lui demanda comment ils étaient. « Ils sont, répondit le malin esprit, tous plus durs et plus sauvages, mais ce qui est pis, c'est que

celui qui m'obéissait autrefois est à présent tout changé, je ne sais pourquoi ; il est plus intraitable que les autres. »

Saint Macaire, passant dans une ville et s'y trouvant surpris par la nuit, entra dans un sépulcre égyptien pour y dormir. Il y avait là plusieurs momies de païens, et il en prit une pour lui servir de chevet, comme si elle eût été une botte de jones.

Les démons, piqués de voir son assurance, voulurent lui faire peur. Ils feignirent d'appeler le mort sur lequel il reposait la tête, en lui disant : « Un tel, venez avec nous aux bains », tandis qu'un autre démon, faisant comme si ce mort répondait de dessous le Saint, dit : « Je ne puis y aller, parce que j'ai un étranger sur moi. » Saint Macaire, bien loin de s'effrayer, donna de grands coups de poings à cette momie, en lui disant : « Lève-toi, si tu peux. » Alors les démons jetèrent un grand cri et, s'écriant qu'ils étaient vaincus, ils s'enfuirent pleins de confusion.

Une autre fois qu'il revenait de grand matin à sa cellule, chargé de feuilles de palmier, le diable lui apparut tenant en sa main une faux extrêmement tranchante dont il s'efforça de le frapper ; mais Dieu lui en ayant ôté le pouvoir, il s'écria : « O Macaire, tu me fais souffrir une violence extrême, voyant que je ne puis te nuire et que la force m'en est ôtée, bien que j'accomplisse plus parfaitement que toi les choses que tu fais ; car si tu jeûnes quelquefois, je ne mange jamais, et si tu veilles quelquefois, jamais le sommeil ne me ferme les paupières. Et il n'y a qu'une chose en laquelle je confesse que tu me surmontes ; c'est ton humilité ; c'est cette vertu qui fait que je ne puis rien contre toi. » Le Saint étendit alors les mains pour prier et le démon disparut.

*
* *

Saint Macaire d'Alexandrie, anachorète, mort en 395.

Il ne doit pas être confondu avec le précédent ; mais, comme lui, il fut en butte aux attaques du démon. Se trouvant un jour dans sa solitude extrêmement affaibli par ses austérités, le diable prit la figure d'un chameau chargé de vivres, et vint s'arrêter auprès de lui. Macaire soupçonna sans peine que c'était une illusion de sa part. Il se mit en prières, et aussitôt la terre s'ouvrit et engloutit l'animal fantastique.

Le Saint vit un jour les démons sous forme de petits nègres laids et difformes qui couraient par toute l'église pour tenter les moines en prières, soit en leur suggérant des distractions, soit en cherchant à les provoquer au sommeil. Les démons paraissaient rejetés violemment par les uns et parfois mieux accueillis par

d'autres. On voit donc que le démon cherche à tenter l'homme même dans le lieu saint.

Saint Macaire délivra du démon une quantité si grande de possédés, que son historien dit qu'il serait bien difficile de les compter.

*
* *

La Vénérable Gertrude, béguine à Delft, Hollande. Morte en 1358.

Cette vierge ayant vécu sept ans dans les veilles et le jeûne, le démon ne put voir sans jalousie une vertu si persévérante ; n'ayant pu troubler son esprit par des pensées et des images impures, il l'attaqua d'une manière sensible : il alla jusqu'à la dépouiller de son manteau, à la secouer violemment par le bras, à l'enlever dans les airs et à la laisser retomber. Mais le bras de Dieu la soutenait dans ces chutes. Gertrude aimait passionnément les petits enfants ; une fois donc, le diable prit la figure d'un de ces anges de la terre et se présenta à elle tout éploré ; mais la servante de Dieu reconnut le piège et démasqua le tentateur.

Léger VAUBAN.

MANIFESTATIONS DIABOLIQUES

Contenues dans la vie de la Vénérable servante de Dieu, Benoîte Rencurel.

Au milieu du xvii^e siècle, en 1647, la même année que la Bienheureuse Marguerite-Marie, naissait, non loin de Gap, dans un hameau des Alpes, une enfant prédestinée à de grandes choses. Elle se nommait Benoîte Rencurel. C'est une de ces innombrables bergères, que la Mère de Dieu, attirée par l'humilité et l'innocence, s'est plu à visiter et à en faire ses confidentes. Ce ne fut pas à un moment fugitif de son existence qu'elle se trouva en contact avec le surnaturel. Sa vie y plongea tout entière. Elle ne jouit pas seulement d'un commerce presque ininterrompu pendant cinquante-trois ans avec la Vierge Marie. Elle vécut dans une familiarité perpétuelle avec les personnalités les plus variées du monde invisible. Notre-Seigneur lui apparut fréquemment. On conserve comme une précieuse relique les débris d'une croix de bois du haut de laquelle il lui parla. Elle fut visitée par de nombreux saints. Les anges la traitèrent en amie et l'honorèrent de leur intimité.

Le surnaturel ne se révéla pas à elle seulement par son côté céleste, consolateur et bien-faisant, Dieu permit à Satan de la hanter, de la combattre et de se venger des défaites qu'elle lui infligeait. Il n'attendit pas pour cela qu'elle eût donné des preuves d'une sainteté consommée, que, par suite, de son initiative se fût

élevée la basilique de Notre-Dame du Laus, et que les populations fussent accourues y chercher la guérison du corps et la rédemption des âmes. Il semblerait que le Maudit, par des moyens d'information que nous ignorons, par l'instinct de sa haine et par la connaissance des grâces de choix dont Benoîte fut comblée dès ses plus tendres années, ait compris ce qu'elle était destinée à devenir.

Il cherche à l'étouffer en renversant son berceau sur elle. Toute petite enfant, il l'enlève de sa couche et lui prend la tête dans l'ouverture du bas de la porte qui, dans les demeures paysannes, sert d'entrée aux poules et aux chats. Il faut briser la porte pour la délivrer à moitié étranglée : le fait qui nous semble étrange ne le parut pas moins à l'époque où il se produisit. Aussi devint-il l'objet d'un acte authentique rédigé par Maître Aubert, notaire du lieu.

Un peu plus tard, Benoîte ayant grandi et demandant des soins moins assidus, sa mère la quittait quelques heures pour aller aux champs. Dans ce cas, elle l'enfermait chez elle. Or, il arriva qu'une fois, à son retour, elle ne trouve plus l'enfant. Elle fouille en vain tous les coins et recoins du logis, explore le voisinage, parcourt les rues du hameau. Les habitants, et jusqu'à M. Fraisse, curé-prieur de Saint-Laurent, s'intéressent à ses recherches et joignent leurs efforts aux siens. En désespoir de cause, ils reviennent à la maison Rencurel, l'examinent plus à fond et finissent par découvrir Benoîte sous un lit. Satan, qui l'y avait cachée, ne lâcha sa proie que forcé par les exorcismes sans l'aide desquels la petite fille presque morte ne put être retirée.

De bonne heure, les yeux de la Voyante, avant même d'avoir contemplé Marie, Mère de Dieu, s'ouvrent aux réalités du monde invisible. Elle aperçoit des anges qui emportent l'âme innocente d'un enfant mort au berceau ; mais elle voit aussi une bande de démons sous la forme de douze dogues qui, l'œil enflammé et la gueule béante, attendent le dernier soupir d'une méchante femme pour happer son âme au passage.

Jusqu'ici, le diable a poursuivi de sa haine Benoîte encore enfant, par mesure préventive, pour ainsi dire, et en raison des germes de sainteté qu'il devine en elle ; ses pressentiments deviennent peu à peu des certitudes et ses attaques surnoises se changent en une guerre déclarée et sans merci. Voici, en effet, que les vues providentielles se dessinent et se précisent sur la bergère de Saint-Laurent. Elle a dix-sept ans. Marie lui apparaît en divers lieux, puis finit par établir le trône de sa gloire et de sa miséricorde dans la misérable chapelle de Bon-Rencontre, au tout petit

hameau du Laus. Une église s'élève au-dessus du modeste sanctuaire. Les prodiges se multiplient, les foules accourent. De saints prêtres se fixent dans ce lieu béni, séduits qu'ils sont par un charme tout céleste et par le sentiment du bien à faire. Il est facile de prévoir que Satan, voyant se réaliser ce qu'il redoutait, va redoubler de rage contre Benoîte et son œuvre.

Combien d'assauts ne dirigea-t-il pas contre cette citadelle de salut élevée par la main d'une enfant dans ce coin ignoré de la France ! Il tenta de transformer le Laus en un lieu de débauche, en y envoyant des filles de mauvaise vie. Il essaya de ruiner par des contre-façons ce centre de grâce où Marie attirait les victimes du péché pour faire tomber leurs liens. Il suscita, en divers lieux des environs, des visionnaires qui parvinrent à surprendre la crédulité de certains prêtres et qui, copiant plus ou moins adroitement les paroles et les actions de Benoîte, s'appliquèrent à détourner à leur profit le concours du peuple. L'une d'elles, peut-être inconsciente du rôle que le malin lui inspirait, réussit à amener chez elle la Bergère du Laus. Celle-ci ne fut pas dupe, et, s'étant assurée de la supercherie, s'en revint. C'est sans doute pour se venger de ce nouvel échec que le démon se montra à elle sous la forme d'un bûcheron gigantesque et entièrement nu. Pour éviter sa rencontre, la pauvre fille quitta son chemin et prit la fuite à travers marais et broussailles. Elle arriva exténuée, ruisselante et en haillons chez les Ursulines de Gap qui s'empressèrent, par la cordialité de leur accueil, de lui faire oublier sa mésaventure.

Dans le mois de juillet 1670, elle est emportée par les démons dans un champ de blé, à quelques pas du chemin et des maisons du Laus. Ils la tiennent, pendant quinze jours, étendue, aux ardeurs dévorantes du soleil, privée de nourriture et de boisson, obligée de subir les plus abominables discours, empoisonnée par d'horribles puanteurs. Elle entendait, sans pouvoir y répondre ni faire un mouvement, le bruit des pas et les cris d'appel de ceux qui la cherchaient. Les missionnaires de Notre-Dame du Laus la trouvèrent par hasard au milieu des épis qui la cachaient, et ils durent employer les exorcismes pour la délivrer de la puissance infernale qui la tenait enchaînée.

C'est surtout à dater d'une époque déterminée que l'humble confidente de Marie fut abandonnée par Dieu à la fureur diabolique. Durant plusieurs années, elle eut l'honneur de porter en ses membres les stigmates de la Passion, et de subir tous les vendredis les douleurs du crucifiement. Son humilité souffrait de ce martyre extérieur et des marques de respect qu'il lui valait. Elle avait demandé à la Sainte Vierge d'en être délivrée, dût-elle

souffrir en compensation des tourments plus cruels, mais moins apparents. Le samedi suivant, il lui fut répondu : « Vous n'aurez plus les douleurs du vendredi, mais vous en aurez bien d'autres. »

Cette prédiction s'accomplit rigoureusement. Les douleurs de la Passion cessèrent. Mais le démon sembla avoir obtenu toute licence contre l'innocente victime de sa haine. Pâle, accablée, amaigrie, couverte de meurtrissures, obligée de garder le lit, elle était visiblement la proie de tortures tant physiques que morales. Il fallut commander au nom de l'obéissance pour obtenir des aveux sur les tourments qu'elle endurait de la part de l'enfer.

On voit encore au Laus, le long du chemin qui conduit à l'église, la petite maison qu'habita Benoîte, après avoir quitté le village natal pour vivre tout près du séjour préféré de Marie. Trois degrés de forme ronde aboutissent à la porte. A part un petit retrait à gauche de l'entrée, tout le logement se compose d'une seule chambre, et quelle chambre ! Dans ce réduit incommode, sombre, misérable, délabré, se passèrent des scènes terrifiantes. Du dehors, on percevait des éclats de voix formidables. L'inférieur bourreau s'acharne sur la malheureuse créature. Il lui fait parcourir la gamme entière de la douleur, depuis la simple taquinerie jusqu'aux sévices les plus graves. Il lui renverse son coffre à linge, brise son chapelet, jette au feu son bonnet, tache d'huile sa plus belle robe. Il cherche à l'épouvanter en lui apparaissant sous la forme d'animaux fantastiques ou réels, serpent, chien, chèvre, loup, crapaud. D'autres fois, il emprunte la figure d'un homme ou d'une femme, mais toujours avec quelque chose de repoussant ou de suspect, la noirceur du visage, quelque difformité aux mains ou aux pieds. Un jour, c'est un enfant que la bergère prend dans ses bras et caresse. Mais voici qu'une odeur infecte l'avertit de la supercherie. Une autre fois, c'est une petite fille qui implore la faveur de se réchauffer au modeste foyer de Benoîte. Aussitôt assise, elle se métamorphose en un gros homme qui vomit les plus ignominieux propos.

Puis vient le moment où Dieu abandonne la personne même de sa servante aux outrages du Maudit. Il la broie de coups, la traîne sur le pavé, la jette dans le feu. Cependant, il l'accable d'injures, lui reproche les âmes qu'elle lui arrache, lui promet toutes sortes de bien si elle renonce à Jésus et à Marie pour se donner à lui. Il l'accuse de « bigoter », se moque de sa dévotion envers sa « Grande Dame », veut lui persuader que celle-ci la délaisse. Aux insultes, aux blasphèmes, aux mensonges, il ajoute l'horreur des discours les plus impudiques et, unissant les actes aux

paroles, il se livre à des actes infâmes sous les yeux de la virginale patiente.

Mais tous ces mauvais traitements n'ont rien de nouveau. Ils sont la monnaie courante des rapports du démon avec les saints, depuis les Pères du désert jusqu'au Vénérable curé d'Ars. On dirait que la nature du pays, les sommets arides et escarpés dont le plateau du Laus est entouré lui ont inspiré quelque chose d'original et d'inédit.

Ne se sentait-il pas à l'aise dans la misérable cellule, embaumée des vertus, des mortifications et des oraisons de Benoîte, armée du bénetier redoutable à l'enfer, garnie de son crucifix et des images de la Sainte Vierge et des saints ? Sa victime avait-elle là des moyens de défense, dont il la voulait dépouiller ? Sa haine se satisfaisait-elle davantage, trompait-il son sombre ennui en employant les ressources inventives de son esprit à diversifier les supplices ? Quoiqu'il en soit de ses intentions, voici le mode de procéder auquel il finit par se livrer avec une prédilection marquée. Il profite du sommeil de la pauvre fille pour l'emporter loin de tout lieu habité et la tourmenter à son aise. Eveillée, Benoîte savait se défendre contre son ennemi : elle priait, elle s'enveloppait du signe de la croix, elle s'aspergeait d'eau bénite. Elle tenait ainsi à distance le monstre infernal qui se vengeait en l'injuriant et en la poursuivant de ses blasphèmes et de ses propos orduriers.

Malheur à la pieuse bergère lorsque le ravisseur la surprend endormie ! Il choisit de préférence les nuits d'hiver sombres et froides, quand la neige étend son linceul glacé et qu'au dehors règnent la solitude et le silence. Alors il s'avance à pas de loup, s'empare de sa victime sans défense et la jette sur son épaule. La malheureuse, le corps à la renverse et la tête en bas, suffoque par suite de cette intolérable position et de l'inconcevable rapidité de la course. La première fois qu'elle se sentit ainsi transportée, elle poussa des cris perçants en passant au-dessus de l'habitation des missionnaires. Ceux-ci, réveillés en sursaut, ouvrirent les fenêtres et, interrogeant les ténèbres de leurs regards anxieux, cherchèrent, mais en vain, la cause de ces bruits insolites.

Quelquefois, le rapt nocturne s'opère avec l'aide d'un complice. Un démon soutient les pieds de la patiente et l'autre les épaules. Le supplice est encore plus insupportable, la martyre ayant le visage presque en contact avec celui de l'esprit mauvais, voyant dans la nuit briller le feu sombre de ses regards, infectée de son haleine infernale. Heureusement encore que Satan ne peut la manier sans voile. Il redoute le contact de sa chair virginale : « Méchante, tu me brûles », s'écrie-t-il, s'il vient à la toucher par mégarde.

Où s'en va le groupe douloureux qui traverse ainsi la nuit avec la rapidité d'un météore ? Le ravisseur dirige son vol vers quelque une des cimes escarpées qui surmontent le vallon du Laus. C'est le désert et l'obscurité. Aucune habitation n'est à portée. Nul secours à espérer : inutile de crier. La victime est à la merci du tortionnaire. Il la pousse au désespoir et cherche à lui persuader qu'elle est délaissée non seulement de la terre, mais encore du ciel : « Tu es en mon pouvoir : la Grande Dame t'a abandonnée. » Il lui renouvelle ses odieuses sollicitations : « Donne-toi à moi, tu seras heureuse... Sinon, je te désespérerai, je t'étranglerai, je te précipiterai. » Il a grand soin de lui apprendre les nouvelles capables de l'affliger. Il l'informe de la mort des personnes dévouées à l'œuvre de Notre-Dame du Laus. Il aime surtout à lui raconter les défaillances des âmes auxquelles elle s'intéresse, à les dépeindre en état de péché mortel, à se promettre leur damnation.

La fureur du tentateur s'exaspère de l'inutilité de ses discours, et s'épuise à exercer sa vengeance sur le corps exténué dont il dispose. Il la laisse tomber sur les pointes de rocher, la lance contre des troncs d'arbre, la fait rouler au fond des ravins, dans un tourbillon de sable et de cailloux. Il en résulte des contusions et des blessures plus ou moins graves. Une fois, Benoîte fut si cruellement meurtrie qu'elle resta deux jours avant de pouvoir rentrer chez elle. Parfois, elle était transportée si loin que son retour devenait impossible avant l'aurore, et elle avait la honte d'être aperçue à demi-vêtue, telle que le démon l'avait surprise dans son sommeil. Aussi dut-elle se fabriquer un vêtement décent qu'elle revêtait pour la nuit et avec lequel elle pouvait se montrer en public sans que sa pudeur eut à souffrir.

Un des procédés favoris de Satan consistait à déposer la patiente à l'extrémité de quelque roc effilé ou sur le toit couvert de verglas de la chapelle de l'Érable, position périlleuse dont elle était incapable de se tirer toute seule. Espérait-il qu'elle roulerait dans quelque précipice et qu'elle se tuerait ? Elle était réduite à implorer le secours de son bon ange qui l'aidait à descendre, la consolait, récitait le chapelet avec elle, lui enseignait les simples remèdes à employer pour la guérison de ses plaies. Il lui indiquait son chemin, l'accompagnait et, lorsqu'il la laissait aller, continuait, de son corps lumineux, comme un céleste phare, à éclairer ses pas à travers les sentiers périlleux de la montagne. Un petit monument, nommé l'Oratoire de l'Ange, rappelle le lieu d'où l'Esprit de lumière remplissait habituellement ce charitable office.

Ces enlèvements mystérieux durèrent de

longues années. Ils étaient si peu ignorés qu'un misérable en profita plusieurs fois pour dévaliser la chambre de Benoîte durant son absence. Elle le connaissait, priait pour lui et disait : « Bon Jésus, pardonnez-lui ; je lui donne tout de bon cœur. »

Trois fois, Dieu permit au diable d'emporter la pieuse fille aux portes de l'enfer. Grâce à une assistance surnaturelle, les yeux de la Voyante purent percer les ténèbres épaisses qui remplissent le séjour des éternelles douleurs. Elle vit le signe de la réprobation qui marque le front des démons et des damnés. Les spectacles d'horreur dont elle fut témoin, les cris de rage et de désespoir qu'elle entendit lui laissèrent une telle impression qu'elle ne pouvait, dans la suite, y songer sans pleurer à chaudes larmes.

Elle voyait le démon sous toutes sortes de formes, même à l'église. A sa présence à côté d'une personne, elle devinait que celle-ci était assiégée par quelque tentation. Elle le vit accompagnant un dominicain sous la figure d'une femme dont le religieux ignorait la présence. Elle l'aperçut auprès d'une demoiselle qui priait dans la chapelle. Elle le surprenait rôdant autour des confessionnaux, tantôt jubilant, tantôt furieux. Il s'enfuyait à l'approche de son ennemie.

Nombre de démoniaques furent délivrés par les prières de Benoîte. Il y aurait des traits nombreux et curieux à rapporter. On y surprend une des raisons des sévices que Satan exerçait sur elle. Un de ces malheureux, en proie au désespoir, se frappait la tête contre les murailles, se meurtrissait la poitrine à coups de pierre, et ne songeait qu'à se suicider. Benoîte réussit à le calmer et à le faire confesser. La confession dura trois heures et amena la délivrance. — Le soir même de cette victoire, la Bergère, emportée sur les épaules de son infernal ravisseur, s'entendit reprocher amèrement cette conversion : « Cet homme que tu as fait confesser m'appartenait ; sans tes avis et tes bigoteries, il se serait noyé ou précipité, mais tu le payeras, je te tiens... » Et de fait, la pauvre martyre de son zèle fut si maltraitée qu'elle revint à demi-morte de la montagne.

Cette odieuse persécution se continua jusqu'à la fin de la vie de Benoîte. En sa dernière année, outre ses habituelles misères, elle ressentit dans son corps d'effroyables souffrances, et pour mettre le comble à son martyre, elle fut privée de ce qui pour elle compensait tous les maux : Marie cessa de la visiter. Et le démon se servit de cette apparence d'abandon pour la tourmenter : « Elle t'a délaissée ; tu n'as plus de recours qu'en moi. » Toujours repoussé avec mépris, il sembla décidé à en finir. Une nuit entre autres, il s'acharna sur sa victime. Pendant quatre

heures, il la traîna dans sa chambre et la roua de coups, tellement qu'elle en avait les bras tout noirs. Depuis ce moment, elle ne fit plus que languir et expira quelques mois après.

Terminons cette étude par une remarque importante. A notre époque, on dirait que certains dogmes catholiques existent encore de droit et doivent être admis en principe, tandis que de fait et en réalité on les regarde comme abrogés. Les manifestations diaboliques, rapportées dans l'Evangile ou dans la Vie des Pères du désert, sont indiscutables pour beaucoup de gens qui souriraient si on les prétendait arrivées de notre temps.

Or, les faits que nous venons de résumer n'appartiennent pas à la période mythologique. Ils n'émergent pas même du sein de ces ténèbres du moyen-âge si commodes pour tirer d'affaire la science libre-penseuse aux abois. Ils se sont passés dans la première moitié du xv^e siècle et au commencement du xvii^e. Voltaire naissait, alors que le démon faisait des siennes au Laus et probablement encore ailleurs. Il livrait à la publicité sa tragédie d'*OEdipe* l'année même où Benoîte expirait (1718).

Les communications presque constantes de la Bergère du Laus avec le monde surnaturel durèrent cinquante-trois ans. En confirmation de leur réalité, une église s'éleva, des établissements religieux se groupèrent à l'entour, des miracles innombrables s'opérèrent, les pécheurs se convertirent, et les populations, depuis deux siècles et demi, n'ont cessé d'accourir, malgré les révolutions et la diminution de la Foi.

Faut-il des témoignages plus précis et plus scientifiques que l'enthousiasme irraisonné des foules ? En voici de quoi satisfaire les plus exigeants. Maître Aubert, notaire royal, atteste la véracité d'un trait de la première enfance de Benoîte. M. Grimand, avocat de Gap et juge de paix de la baronnie d'Avançon, écrit la première relation des merveilles du Laus. Pierre Gaillard, docteur en théologie, aumônier du roi, archidiacre et chanoine de Gap, entreprend, lui aussi, le récit des prodiges dont il est le témoin. Un autre saint prêtre, M. Peythieu, s'en fait le continuateur. Ces diverses relations sont complétées par le journal de frère Aubin, ermite de Notre-Dame de l'Erable.

L'autorité diocésaine ne resta pas impassible en face de ces événements. On ne saurait l'accuser d'imprudance et de crédulité. Elle se montra fort défiante et d'une sévérité excessive. Elle multiplia les précautions, les interrogatoires, les enquêtes. Il fallut se rendre à l'évidence. Les évêques de Gap et d'Embrun devinrent les dévots et fidèles protecteurs de Notre-Dame du Laus. L'un d'eux, Mgr Depery, a voulu être enterré dans la basilique.

Mgr Bernadou entreprit l'œuvre de la canonisation de sœur Benoîte. Le 7 septembre 1871, Pie IX signa l'introduction de la cause de la Vénérable servante de Dieu. Mgr Guilbert annonce cette grande nouvelle à son diocèse, dans une lettre pastorale en date du 25 janvier 1872. Nous y lisons ces paroles qui ont trait à notre sujet et qui nous serviront de résumé et de conclusion :

« Le Seigneur permit non seulement aux hommes mais aux démons d'éprouver, de tourmenter son élue des Alpes. Pendant de longues années, Benoîte subit ces humiliantes et cruelles obsessions, où sa vie fut même souvent en danger, si son bon ange n'était venu à propos pour la défendre et la délivrer. Ce genre d'épreuve est très authentiquement consigné dans son histoire. » PILGRIM.

COLLECTION DE LA VIE DES SAINTS

publiée par la Croix, de Paris.

Saint Maxime, moine de Lérins, puis évêque de Riez.

(iv^e-v^e siècle.)

Fête le 27 novembre. — N° 302 de la collection.

La sollicitude paternelle de saint Maxime dans le gouvernement de ses moines était vraiment admirable. Son historien nous raconte comment, chaque nuit, pendant que les Frères dormaient, il visitait le monastère, afin de s'assurer que tout était tranquille et en repos.

Une nuit un jeune religieux l'aperçut, et, poussé par la curiosité, il se mit à le suivre sans bruit. Le saint continuait sa marche quand, tout à coup, le démon, sous la forme d'un monstre affreux et tout de flamme, se dresse sur son chemin. Le petit moine, saisi d'une indicible épouvante, s'enfuit en courant dans sa cellule et tombe sur son lit en proie à une fièvre ardente; saint Maxime, sans s'émouvoir, fait le signe de la croix, et le dragon de feu disparaît. Sa tournée finie, il vient voir le jeune malade, prie près de son lit et lui obtient une parfaite guérison.

Une autre nuit, comme il faisait ainsi le tour du monastère, notre saint aperçoit, sur la mer, un splendide vaisseau. Deux étrangers débarquent, s'approchent de lui, le saluent avec des apparences de louanges inouïes sur ses vertus, ils l'invitent à monter sur leur navire pour le conduire, disent-ils, à Jérusalem, où tout un peuple l'attend pour l'honorer. « La malice de l'imposteur Satan ne saurait nuire aux soldats du Christ, quand Dieu les éclaire, » répondit avec dédain saint Maxime. Puis il fit le signe de la croix, et toute cette fantasmagorie diabolique disparut dans les flots.

Si, heureux de ces louanges perfides, l'abbé de Lérins s'était livré à eux, ils l'auraient sans doute jeté à la mer.

Il fit construire, à Riez, une église en l'honneur de saint Albin. Un attelage de bœufs amenait les fortes colonnes destinées à soutenir l'édifice. Or, un jour, comme le saint évêque venait de s'éloigner du chantier des constructions, l'attelage s'arrêta, sans que rien pût le faire avancer; les pauvres bœufs s'agitaient sous les coups et la pointe des aiguillons, mais semblaient attelés à une montagne. On vint avertir saint Maxime, qui s'empresse de revenir. « Cessez, dit-il, de battre des animaux sans raison, car notre ennemi vous dresse des obstacles que vous n'apercevez pas. » En effet, il voyait un diable sous la forme d'un affreux petit nègre qui empêchait les bœufs d'avancer. Il pria le Seigneur, le démon s'enfuit, et l'attelage reprit sa marche comme auparavant.

La Bienheureuse Véronique de Binasco, religieuse de l'ordre de Saint-Augustin.

(xv^e siècle.)

Fête le 28 janvier. — N° 205 de la collection.

Les rapports constants de la Bienheureuse avec Jésus-Christ, les anges et les saints lui valurent la haine de l'enfer. Le démon ne se contenta pas de l'éprouver par des tentations ordinaires, dont sa vertu ne faisait que rire, il essaya de l'épouvanter par des visions terribles; il alla jusqu'à la maltraiter et à la faire souffrir dans son corps!

Souvent, il la précipita sur le pavé du haut de l'escalier du couvent. Un jour même, l'escalier s'effondra pendant que Véronique le montait, elle tomba au milieu des débris et reçut de graves contusions. En un voyage qu'elle avait entrepris sur l'ordre de la Mère prieure, le démon se saisit d'elle et la jeta dans une fosse profonde, d'où ses Sœurs eurent toutes les peines du monde à la retirer.

Quand elle était dans sa cellule, Satan, sous l'apparence d'un monstre hideux, venait s'accroupir à l'entrée. Il poussait des mugissements comme ceux d'un taureau.

Quelquefois, il prononçait des paroles propres à la jeter dans le découragement: « Que fais-tu là-dedans avec ton Christ? Ne sais-tu pas que tu es réservé à la damnation? »

Un jour, elle sortait de son appartement, lorsque le monstre hideux lui sauta sur les épaules. Elle s'affaissa comme écrasée par un énorme poids, et Satan, s'acharnant contre sa victime, lui porta des coups très violents à la tête: « Je croyais, racontait-elle plus tard, que l'on me frappait avec un marteau de forgeron ou une massue de pierre. »

Sainte Hyacinthe de Mariscotti, vierge, religieuse du Tiers-Ordre régulier de Saint-François.

(xvi^e et xvii^e siècle.)

Fête le 30 janvier et 6 février. — N° 520 de la collection.

Des tentations intérieures Satan passait aux attaques ouvertes. Une fois, comme elle descendait l'escalier du couvent, le démon la précipita violemment en bas, et le coup fut tel qu'elle ne put se relever qu'avec l'aide des sœurs venues à son secours. L'ennemi lui tendit bien d'autres pièges, mais la fiancée du Christ trouvait toujours force et victoire dans l'amour de Dieu!

Sainte Brigide de Kildare, vierge et thaumaturge.

(v^e et vi^e siècle, 439 - 523.)

Fête le 1^{er} février. — N° 572 de la collection.

Se trouvant en voyage avec une jeune religieuse, elle vit un petit nègre hideux qui suivait partout sa compagne: « Pourquoi ce démon vous suit-il partout? lui demanda-t-elle. — Quel démon? » répondit la sœur qui ne voyait rien. Brigide fit le signe de la croix sur les yeux de sa compagne et celle-ci vit le démon. Se voyant découvert, l'ennemi jeta feu et flamme, en disant: « Ton penchant à la curiosité et à la paresse m'attirait, mais la vertu de la maîtresse me chasse, » et il disparut. On conçoit si la jeune sœur s'efforça de se corriger!

Saint Amand, évêque-missionnaire.

(vi^e-vii^e siècle.)

Fête le 6 février. — N° 104 de la collection.

Passant un jour par un petit village, le saint apôtre rencontra un possédé du démon, criant au milieu des plus affroyables convulsions: « Jésus-Christ, ayez pitié de moi! » Jésus-Christ, ayez pitié de moi!

Et Satan, qui le torturait ainsi, répétait en ricanant: « Quel Jésus-Christ? quel Jésus-Christ? »

A ces paroles, Amand s'écria:

« Mon fils, dites: Jésus-Christ crucifié. »

Dès lors, les ricanements firent place aux plus affreux hurlements, et dès que le pauvre patient se fut écrié: « Jésus-Christ crucifié, ayez pitié de moi! » Satan sortit du corps de sa victime pour ne plus y rentrer.

La Bienheureuse Claire de Rimini, veuve.

(xiii^e-xiv^e siècle, 1250-1346.)

Fête le 10 février. — N° 364 de la collection.

Le démon alors la tourmenta de toutes les manières. Voyant qu'il ne pouvait la vaincre dans les tentations, par lesquelles il harcèle sans cesse les serviteurs de Dieu, furieux de

constater que ses pièges étaient évités par la mortification et l'humilité qu'elle leur opposait, il en vint, par la permission de Dieu, jusqu'à la menacer dans sa vie. Il l'attaquait souvent et même en plein jour. Une fois, il la précipita violemment du haut d'un escalier de pierre et elle devint boiteuse par suite de cette chute; une autre fois elle perdit un doigt dans une semblable occasion.

Saint Théophile le Pénitent.

(VI^e siècle).

Fête le 4 février. — N° 626 de la collection.

L'évêque d'Adana, en Cilicie, étant venu à mourir, le clergé et le peuple choisirent unanimement Théophile, le prudent et vertueux économe des biens temporels de l'Eglise, pour lui succéder. L'archevêque en manifesta sa joie et ordonna à Théophile d'accepter la dignité qu'on lui offrait. Théophile refusa constamment. Un autre évêque fut choisi. Mais des envieux surent agir auprès du nouvel évêque. L'évêque se laissa surprendre, crut les accusations et révoqua immédiatement Théophile de ses fonctions.

Théophile, dans un abattement profond, se retira chez lui, et, au lieu de prier, se livra à la tristesse. Le démon attendait ce moment et lui donna l'idée de recouvrer à tout prix son honneur!

Il y avait, dans la ville d'Adana, un Juif connu pour se livrer aux pratiques de la magie, et qui avait déjà entraîné dans le mal de nombreuses personnes.

Dès que la nuit fut venue couvrir la cité de son voile de ténèbres, Théophile sortit secrètement de sa demeure et alla frapper à la porte du Juif. Celui-ci le reçut amicalement, et l'ayant introduit dans sa maison: « Quel sujet vous amène? lui dit-il. — Je viens vous supplier, répondit le malheureux, de m'aider par les secrets de votre art à prouver mon innocence et à me venger de l'affront que m'a infligé l'évêque. »

Le Juif lui promit son concours, sans doute moyennant finances: « Revenez la nuit prochaine, dit-il, je vous conduirai à mon maître qui vous accordera tout ce que vous voulez. »

Poussé par l'orgueil et l'esprit de vengeance, Théophile retourna joyeux chez lui, escomptant d'avance sa victoire. La nuit suivante il fut fidèle au rendez-vous. Le magicien le prit avec lui, et le conduisit au milieu des ténèbres, dans la direction d'un cirque solitaire. En route, il lui adressa cette recommandation: « Ne vous laissez effrayer, ni par ce que vous verrez, ni par le bruit que vous entendrez; et surtout gardez-vous de faire le signe de la croix. »

Théophile promit tout. Enfin, on approche du

cirque, c'est là que Satan venait présider en personne le cercle de ses adeptes et exiger leurs adorations.

Théophile aperçoit une lueur indécise et blafarde s'échappant de torches fumeuses que portaient des hommes vêtus de grands manteaux; au milieu, le maître infernal trônait, assis comme un prince.

« Pourquoi amènes-tu ici cet homme? criait-il au Juif.

— Seigneur, dit l'Israélite, cet homme, injustement condamné par son évêque, vient implorer votre assistance.

— Et quelle assistance donnerai-je à un homme qui adore Dieu, mon ennemi? Mais s'il veut être mon serviteur et s'enrôler dans mon armée, je le rendrai plus puissant qu'il n'était auparavant et il pourra imposer sa volonté à tout le monde, même à l'évêque.

— Avez-vous compris? dit le Juif à son compagnon.

— Oui, répondit celui-ci; je ferai tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il me rende le service que je réclame. »

Alors le misérable se prosterna devant Satan et lui baisa les pieds..... Voilà où conduit la passion.

Ce n'était pas tout. L'infernal tyran dit au Juif: « Il faut qu'il renonce au Fils de Marie, et aussi à cette femme, car je la déteste. Il faut qu'il y renonce, par écrit, complètement. Alors je ferai tout ce qu'il voudra. »

De plus en plus aveuglé, le malheureux Théophile écrivit qu'il renonçait à Jésus-Christ et à Marie; il signa cette cédule de son sang, la marqua de son sceau et la remit au Démon. Celui-ci la reçut avec un sourire d'enfer: la ruine des âmes réjouit sa haine. Le crime était consommé. L'apostat revint chez lui l'âme de plus en plus surexcitée et remplie d'une joie sinistre.

L'évêque se repentit bientôt de sa décision, re-visa l'affaire, reconnut l'innocence de Théophile, le rétablit dans sa charge et lui demanda publiquement pardon.

Mais l'âme de Théophile était perdue! Dieu pourtant en eut pitié. Théophile comprit l'énormité de son crime, et il commença sa pénitence par le jeûne, la prière, la mortification, pour obtenir son pardon. Il eut recours à Marie et la supplia de lui obtenir miséricorde. Il alla s'établir à la porte d'une église dédiée à la Reine des Anges, et là, abrité sous le portique, au pied d'une image de Marie, il passait ses jours et ses nuits, jeûnant, veillant, priant sans cesse la Très Sainte Vierge. Marie daigna lui apparaître et lui dit que, pour obtenir son pardon, il fallait faire pénitence. Il fit un acte de foi et de réparation en la divinité de Notre-Seigneur et rétracta son reniement. Théophile continua à prier et à s'imposer des mortifica-

tions. Enfin, une nuit, la Sainte Vierge lui apparut et lui dit que Dieu lui faisait miséricorde et lui remit le fameux billet donné à Satan. Le lendemain, Théophile, à son réveil, le trouva sur sa poitrine. Il alla aussitôt trouver son évêque, lui raconta sa faute et lui remit le billet pour qu'il le lût à tout le peuple (1).

RÉVEILLONS-NOUS!

Hora est jam nos de somno surgere.

Cette parole de l'Apôtre aux fidèles de Rome, la Sainte Eglise la redit en ce jour à ses enfants, pour les préparer à l'avènement du Sauveur.

Nous sera-t-il permis de la faire retentir, comme un coup de clairon, à l'oreille des catholiques de notre temps?

Il y aurait peut-être quelque naïveté à vouloir réveiller des soldats en plein champ de bataille quand, autour d'eux, le canon tonne et vomit les projectiles. Mais ici la précaution est-elle superflue?

Non; on s'endort; on s'assoupit du moins. L'excès du mal, la tenace offensive de l'ennemi a jeté le découragement dans les âmes.

« — A quoi bon lutter? s'écrie-t-on. Vous voyez bien que c'est inutile! Que sert de dépenser notre argent et nos forces à soutenir des œuvres vouées à une ruine prochaine? Plus nous allons, plus l'audace de nos ennemis augmente. Ah! si, du moins, nous étions tous unis contre eux, comme ils le sont contre nous!... Mais nous sommes désorganisés... C'est donc un désastre qui se prépare; c'est la défaite sans lendemain. »

Et ils désertent le champ de bataille; et ils croient pouvoir, en sûreté de conscience, se désintéresser du résultat de cet engagement suprême où nos intérêts les plus sacrés sont en jeu.

C'est à ceux-là, c'est aux découragés que nous crions avec l'apôtre : « Réveillez-vous! Reprenez vos armes et votre rang dans l'armée catholique. L'heure n'est pas aux vaines doléances; elle est plus que jamais à l'action et à l'union de toutes nos forces vives contre l'ennemi commun! »

La lutte, il est vrai, menace d'être plus terrible que jamais. Raison de plus pour être à son poste et pour donner à la cause catholique

cette preuve d'un dévouement, généreux jusqu'au sacrifice et fidèle jusqu'à la mort.

Aussi bien, le triomphe des Loges contre l'Eglise ne saurait être définitif; et, alors même qu'elles parviendraient, dans ce choc, à écraser une grande partie de nos troupes, l'armée catholique ne serait pas plus vaincue et anéantie qu'elle ne le fut, — car c'est toujours la même — à l'ère des martyrs et des catacombes, sous la hache des licteurs romains, ou la guillotine de la Terreur.

Du reste — comme le disait un grand évêque, qui fut aussi un grand lutteur — « le bon Dieu ne nous commande pas de vaincre, mais de combattre ». Quelle que soit donc l'issue de la bataille prochaine, nous serons toujours victorieux et couronnés comme tels, si nous avons fait notre devoir jusqu'au bout, si, jusqu'au bout, nous avons mis au service de Jésus-Christ et de son Eglise, et nos ressources et notre activité, et nos talents et notre vie.

« Catholiques découragés et assoupis, aux armes! Et, tous unis dans un même élan, faisons face à l'ennemi! »

Ces armes, quelles sont-elles? — Je ne les énumérerai pas; vous les connaissez.

Mais, dans le désordre de la mêlée, n'oubliez pas les plus puissantes et les plus sûres. Qui sait si cet oubli n'est pas l'explication de notre faiblesse et de nos défaites multipliées?

C'est pour Dieu que vous combattez; et c'est bien Satan qui mène contre Lui la campagne. La guerre que vous soutenez est donc une guerre sainte; c'est une guerre où l'élément surnaturel domine de part et d'autre. Les armes seront donc avant tout *des armes surnaturelles et saintes*.

Que pourriez-vous contre les Loges maçonniques dont l'astucieuse malice de Lucifer inspire, anime et dirige l'habile tactique, si vous n'aviez à leur opposer que des forces, que des moyens, que des armes naturelles?

Mais ce puissant Goliath tremblera devant notre faiblesse si, comme David, nous avons eu soin de nous munir des armes mystérieuses dont sa fronde était la figure.

Ces armes redoutables sont, avec la prière, une vie en tous points chrétienne, une vie vertueuse et sainte.

Comme Jeanne d'Arc à Orléans, Notre-Seigneur ne veut dans son armée que des soldats vraiment chrétiens. Quelle action aurait, contre le démon et sa secte, un catholique dont la vie ne serait pas exemplaire, dont l'âme serait asservie au péché, dont ce même démon serait déjà le maître?

Sans doute, notre divin chef ne dédaigne pas le concours des demi-chrétiens. Il veut bien s'en servir comme de troupes auxiliaires, sorte de *légion étrangère* plus ou moins brave et fidèle.

(1) D'anciens vitraux à Beauvais et à Laon, le vieux tympan de la porte rouge à la cathédrale de Paris, rappellent encore aux fidèles, avec l'art naïf d'autrefois, le touchant récit qu'on vient de lire.

Mais le bataillon sacré, la poignée de braves — dont les soldats de Gédéon étaient l'image prophétique — ce sont les solides et fervents chrétiens qui se sont préparés aux grandes luttes de la Foi, aux combats en plein soleil, par ces luttes intimes, par ces escarmouches journalières, où il est souvent — pour ne pas dire toujours — plus difficile et plus glorieux de vaincre.

Ah ! si tous les catholiques étaient d'abord et avant tout de bons chrétiens, il y a beau temps que le démon aurait avoué sa défaite, que l'action des Loges aurait été neutralisée, que nous aurions chanté le *Te Deum* de la victoire !

Un saint épouvante plus l'armée de l'enfer que des bataillons entiers de chrétiens tièdes et oublieux de leurs devoirs. Soyons des saints et nous serons armés pour la lutte à laquelle notre divin et bien-aimé Chef nous fait l'honneur de nous convier.

Du courage donc, et plus de défaillance ! Unissons-nous tous contre l'ennemi de nos âmes au cri de : « Vive Jésus, notre Roi immortel et invincible ! »

Louis ROUX.

Un de nos bons amis, un de nos vaillants frères d'armes, M. l'abbé Chavauty, missionnaire apostolique, ex-aumônier militaire, aumônier du Cercle catholique d'ouvriers de Batignolles, 35, avenue de Saint-Ouen, Paris, vient de donner le bon à tirer de la dernière feuille de son très remarquable et très important ouvrage : *l'Art d'apprendre et de se souvenir*.

Ce livre, qui va voir enfin le jour, est l'œuvre maîtresse de ce prêtre distingué, savant et bon. M. Chavauty, en effet, a consacré ses veilles à cette méthode dite vulgairement *l'art de ne jamais oublier* et les résultats pratiques qu'il en a retirés paraissent merveilleux.

Il y avait beaucoup à faire, mais l'auteur est prêtre, et dame ! auprès d'un ministre franc-maçon, ce n'est pas précisément une bonne note. Ainsi, du moins, le pensait tout haut certain personnage qui avait su s'insinuer dans les bonnes grâces de M. l'abbé Chavauty et capter sa confiance. Cet ami plein de zèle fit si bien qu'il s'empara de l'ouvrage, le copia, et le présenta au ministre comme son œuvre personnelle. La Commission ministérielle mit à l'étude le travail, le déclara merveilleux et le pseudo inventeur de la méthode se vit combler de faveurs et... d'argent.

L'abbé, instruit par les gazettes, s'étonna et demanda des explications. On lui en donna, paraît-il, de si embrouillées, qu'il pria dame justice de vouloir bien l'éclairer. La troisième chambre, chargée de l'affaire, reconnut que l'auteur véritable, M. l'abbé Chavauty, avait été indignement dépouillé par un abas de confiance et le réintégra dans ses droits. C'est très bien. Mais le ministère, que fera-t-il ?

Aujourd'hui que le livre de notre ami est tout prêt à paraître, nous espérons que le ministère qui a été dupé rendra un public hommage au travailleur infatigable au bienfaiteur de l'humanité. C'est le moins qu'il puisse faire s'il lui reste la plus élémentaire notion de justice.

SAINT-CHARLES.

TRIBUNE DES ABONNÉS

Sous cette rubrique, nous avons créé, depuis le numéro de janvier 1895, une sorte de concours permanent d'érudition, entre nos abonnés, uniquement, bien entendu, sur les questions spéciales qui sont l'objet de cette revue : surnaturel diabolique, occultisme, franc-maçonnerie et sociétés secrètes antichrétiennes, spiritisme examiné à la lumière de la science catholique ; en un mot, toutes les questions diverses les plus discutées se rattachant à notre programme.

L'idée de créer cette tribune nous a été suggérée par la lecture de diverses communications fort intéressantes, mais dont nous ne pouvons prendre la responsabilité personnelle quant aux doctrines émises ; d'autre part, on nous adresse souvent des questions, pour la réponse desquelles nous manquons d'éléments certains, et qui ne nous paraissent pas cependant devoir être éliminées.

Nos abonnés peuvent donc exposer leurs arguments dans notre revue, poser des questions, se répondre les uns aux autres, rectifier les erreurs échappées à nos collaborateurs occasionnels et à nous-mêmes ; et ainsi la lumière se fera de plus en plus vive.

Notre désir est d'obtenir, sur le terrain réservé de l'étude du satanisme contemporain, de ses manifestations et de ses manœuvres de toute sorte, des résultats analogues à ceux qu'obtient la revue bien connue *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* sur le terrain littéraire, historique et artistique. En citant cet exemple, notre but sera parfaitement compris de tous nos lecteurs.

La prophétie des papes.

Attribuée à saint Malachie.

La *Civiltà Cattolica* publiait naguère, après bien d'autres revues religieuses, un article tendant à prouver qu'il n'est pas permis de prendre au sérieux la soi-disant prophétie de saint Malachie sur la succession des papes. Aussi, notre stupéfaction a été grande quand nous avons lu un article en sens contraire dans *l'Ami du clergé*, une revue des plus graves que l'on puisse trouver, ayant pour rédacteur en chef un théologien de valeur comme M. Perriot. C'est *l'Ami du Clergé* qui ose dire de la prophétie des papes : « Nous croyons donc qu'on peut accorder à ce document extraordinaire, en outre d'une *authenticité très sûre*, le caractère d'une *véritable prophétie* » (3 oct. 1895, p. 701). Or, ce document semble bien dire que l'Eglise ne doit plus avoir que dix papes après le règne de Léon XIII et que, par le fait même, le jugement dernier est relativement très prochain.

Ainsi donc, on ne pourrait nullement compter sur le long règne terrestre de Jésus-Christ et de l'Eglise dont parlent tant de prophéties de l'Ecriture sainte, que nous pensions avoir de reste démontré dans nos trois livres sur l'avenir, et qui est affirmé par le P. Monsabré, le P. Gallois et tant d'autres autorités ! C'en serait donc fait du *Nouveau Millénarisme* !

Quelle cruelle déception pour une foule de chrétiens et surtout de prêtres, et à plus forte raison de missionnaires ! Justement, quand nous avons vu le singulier article de l'*Ami du Clergé*, nous venions de recevoir une lettre bien significative, qui avait mis deux mois pour nous parvenir. Elle est signée par le R. P. Van der Burgh, des Pères Blancs, qui s'exprime ainsi :

« Je suis un pauvre missionnaire perdu au fond de l'Afrique équatoriale, au milieu des nègres. Il y a longtemps déjà que j'ai lu et relu successivement vos livres sur l'avenir. Très souvent, je vais les chercher dans ma petite bibliothèque de missionnaire, pour savourer de nouveau ces consolantes pages. Je bénis le ciel de m'avoir fait connaître votre grande thèse... Que notre belle mission me paraît encore infiniment plus belle depuis que j'ai lu vos livres ! Que faisons-nous autre chose que de hâter ainsi cette venue de Notre-Seigneur ? Encore quelques années, moins que cinquante peut-être, et tout ce continent aura été parcouru par les missionnaires. Et cela suffit... Ne croyez pas que nous attendions ici des conversions en masse parmi les nègres. L'Uganda est une exception. Nous comptons quelques chrétiens, mais notre grand souci, c'est d'avoir annoncé au plus de monde possible notre religion. Le reste, c'est l'affaire de Dieu. Donc, je le répète, Monsieur l'Abbé, votre consolante doctrine — ou plutôt ce point de doctrine catholique inaperçu et si magistralement proposé par vous — *me console infiniment*, et j'en rends grâce à Dieu cent fois par jour. »

Et nous aussi, très révérend Père, nous vous sommes bien reconnaissant pour une lettre si encourageante. Mais comme nous vous plaignons, si vous avez le malheur d'être abonné à l'*Ami du Clergé* ! Vous y verrez que la soi-disant prophétie de saint Malachie suffit par elle seule à faire échec aux cent prophéties de l'Écriture sainte sur lesquelles est basé le *Nouveau Millénarisme*, et que l'immense continent de l'Afrique n'aura pas plus tôt entendu parler de l'Évangile qu'il sera détruit pour toujours avec le reste de la terre.

Eh bien ! non. Malgré toute l'estime que nous avons pour une excellente revue comme l'*Ami du Clergé*, il nous est impossible de laisser passer sans protestation un article qui nous paraît indigne d'elle et absolument contraire à la vérité. Voici donc les trois propositions que nous allons soutenir :

1° Rien ne démontre l'authenticité de la prophétie des papes attribuée à saint Malachie, et il y a une foule de raisons pour la regarder comme apocryphe

2° Cette prophétie serait-elle authentique, elle ne serait nullement infaillible.

3° Alors même qu'elle serait infaillible, elle ne prouverait rien contre le *Nouveau Millénarisme*.

I. — INAUTHENTICITÉ DE LA PROPHÉTIE DES PAPES.

Citons d'abord l'*Ami du Clergé* (p. 698) : « Jusqu'à la fin du xvi^e siècle on ne connaissait du voyant irlandais (mort en 1148) que quelques prophéties choisies par saint Bernard entre un plus grand nombre (*pauca de pluribus*) et rapportées par lui dans la vie du saint. En 1590, un bénédictin, Arnold de Wyon, découvrit, dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Benoît de Mantoue, un manuscrit *absolument inédit et ignoré*, attribué à saint Malachie, qui contenait une série de légendes ou devises, formulées en deux ou trois mots latins, où se trouvait indiquée d'un trait plus ou moins mystérieux l'histoire des pontifes romains, dans leur ordre de succession, depuis Célestin II, en 1143, jusqu'à la fin du monde. »

Voilà la seule raison pour laquelle « on peut accorder à ce document extraordinaire, en outre d'une authenticité très sûre, le caractère d'une véritable prophétie. »

Mais il nous semble qu'il y a un axiome de droit, disant : *Testis unus, testis nullus*. Or, toute la preuve de l'authenticité se réduit pour nous à la seule affirmation d'Arnold de Wyon. Et, pour comble de malheur, Arnold ne peut rien savoir de ce qu'il affirme, parce qu'il n'a aucun moyen de s'en assurer. Il ne peut nullement s'appuyer sur la tradition, puisqu'il s'agit d'un manuscrit *absolument ignoré*, et d'une prédiction dont jamais personne n'a entendu parler. D'un autre côté, il ne possède aucun autre manuscrit provenant à coup sûr de saint Malachie et prouvant par sa ressemblance une identité d'origine. En un mot, il lui est impossible de présenter une ombre de preuve, soit intrinsèque, soit extrinsèque, en faveur de son affirmation. Mais il affirme quand même ce qu'il lui est impossible de savoir, et son affirmation a tant de poids pour l'*Ami du Clergé* que, d'après celui-ci, « on peut accorder à ce document *extraordinaire*, en outre d'une authenticité très sûre, le caractère d'une véritable prophétie. » N'est-ce pas merveilleux ? Supposons que les Évangiles, les Épîtres de saint Paul ou l'Apocalypse, n'aient apparu que quatre ou cinq siècles après la mort des apôtres, que personne n'en ait jamais entendu parler auparavant, et que leur authenticité n'ait d'autre garantie que la parole du seul homme les ayant mis au jour. Voyez-vous d'ici comme les chrétiens auraient beau jeu pour faire reconnaître cette authenticité aux nombreux incrédules qui la nient, malgré toutes les preuves que nous en fournissons ?

Mais Arnold a-t-il jamais eu entre les mains un manuscrit de la prophétie qui pût seulement être de saint Malachie? Non, il ne l'a pas possédé; car, dans ce cas, il n'aurait pas manqué de signaler au monde savant l'endroit où l'on pourrait aller le consulter, et la bibliothèque qui aurait désormais l'honneur d'abriter un pareil trésor. Or, il n'a jamais dit ce qu'il avait fait du fameux manuscrit, sur lequel reposait toute l'autorité de la prétendue prophétie qu'il publiait; et cela prouve de deux choses l'une: ou que ce manuscrit est une pure invention de sa part, ou qu'il suffirait d'y jeter les yeux pour constater qu'il ne peut pas être authentique; d'ailleurs, si saint Malachie, archevêque d'Armagh, avait écrit une prophétie d'une si grande importance, saint Bernard, son ami, qui a raconté sa vie et mentionné quelques prédictions de sa part d'un très médiocre intérêt, n'aurait pas manqué d'en avoir connaissance et d'en dire quelques mots. Or, ni saint Bernard ni personne plus n'en a fait la moindre mention avant Arnold, pendant quatre siècles et demi.

Et puis, ce qui prouve surtout que la soi-disant prophétie a été fabriquée vers l'époque de sa publication, c'est que les devises des nombreux papes antérieurs à cette époque diffèrent essentiellement de celles des papes suivants. Tandis que les premières sont claires, d'une application facile et nettement caractéristiques, parce qu'on pouvait alors les tirer de l'histoire, les autres, ne pouvant se réaliser que par hasard, sont presque toutes très vagues, ou fausses et inapplicables.

Ceci est plus ou moins avoué par l'*Ami du Clergé* lui-même, puisqu'il dit en propres termes que ce sont des « devises énigmatiques », et que « nous tomberions en pleine fantaisie en cherchant à deviner quelque chose au delà de ce que Dieu a voulu révéler à saint Malachie », c'est-à-dire en essayant de nous faire une idée quelconque des papes futurs par les devises qui les désignent. Rien de plus juste que cela, mais aussi rien qui démontre mieux le néant de cette prétendue prophétie. Et, en effet, de quel pape ne pourra-t-on pas dire, dans un sens ou dans un autre, au moral ou au physique, au propre ou au figuré: « Feu ardent, Foi intrépide, Pasteur angélique, Pasteur et Pilote, Fleur des fleurs? » Voilà cinq devises sur dix qui sont ce que l'on appelle vulgairement des selles à tout cheval; car elles peuvent s'appliquer à peu près à tous les chefs de l'Eglise.

A côté de ces devises, sans aucune portée à cause de leur caractère général, il y en a d'autres qui sont de pures énigmes, comme celles-ci: « Du milieu de la lune (*de medietate lunæ*), — Du travail du soleil (*de labore solis*), — Gloire de l'olive (*gloria olivæ*). » L'un de ces

dix papes futurs est désigné par les mots *religio depopulata*; mais il y a eu plus de cent chefs de l'Eglise qui ont vu la vraie religion ravagée, soit par les persécutions, soit par les hérésies, soit par les schismes, soit par les apostasies, soit par les scandales ou l'indifférence des mauvais chrétiens.

Et les papes modernes, sont-ils beaucoup mieux caractérisés? Pie VIII devait être un « homme religieux, *vir religiosus* ». Mais il nous semble qu'il serait difficile de trouver beaucoup de papes qui ne fussent pas plus ou moins religieux. Pie VII est appelé *aquila rapax*. Que si l'on objecte l'impossibilité de voir dans ce pape un *aigle ravissant*, on répond que cet aigle ravissant est Napoléon I^{er}. Mais Napoléon et sa victime ne sont pas un seul et même personnage. Et Clément XIV, en quoi a-t-il été un « ours prompt, *ursus velox*? » On dit, il est vrai, qu'il a été prompt à supprimer l'ordre des Jésuites. Mais, supposé que cela suffise pour en faire un pape d'un caractère prompt, nous ne voyons pas du tout ce qu'il a eu de commun avec un ours... et les partisans de la prophétie ne le voient pas davantage.

Clément XIII est désigné par les mots: « Rose de l'Ombrie, *Rosa Umbriæ*. » Or, on ne peut trouver aucune application sérieuse de cette devise. Clément XII est appelé: « Colonne élevée. » Mais il n'y a aucune colonne élevée qui le concerne, ni au moral, ni au physique, ni au propre, ni au figuré. Benoît XIII n'a été nullement « un soldat à la guerre, *miles in bello* ». Alexandre VIII ne s'est pas fait du tout remarquer par un « repentir glorieux, *pœnitentia gloriosa* ». Paul V n'a aucunement mérité le nom de « gens perverse, race perverse ». Et l'*undosus vir*, Léon XI, qu'a-t-il eu de commun avec l'eau? Rien du tout.

Malgré cela, il y a des panégyristes de la prétendue prophétie qui trouvent une preuve invincible de sa divinité dans sa réalisation parfaite et miraculeuse depuis qu'elle a été publiée. N'y a-t-il pas là une hardiesse vraiment rare? Oui, elle s'est réalisée *en partie*, quelquefois par l'effet du hasard, et le plus souvent parce que ses devises, convenant plus ou moins à tous les papes, devaient nécessairement être applicables à quelques-uns. Mais aussi, il est arrivé au moins une dizaine de fois qu'elles ont été absolument inapplicables au pape correspondant. N'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour prouver leur inanité et leur complet défaut d'autorité?

Et d'ailleurs, est-ce que de pareilles prédictions pourraient vraiment être inspirées par l'Esprit-Saint? Est-ce que toute prophétie divine ne doit pas avoir une portée morale, une utilité réelle, un but et un effet de sanctification? Est-ce que Dieu peut faire quelque

chose d'inutile? Il est évident que non. Or, ce qu'il y a de plus frappant dans cette prétendue prophétie, c'est son défaut absolu d'utilité morale, et même d'un genre quelconque d'utilité. Supposons qu'on puisse savoir réellement que certains papes à venir auront quelque rapport avec un *feu ardent*, ou un *croissant de lune*, ou une *gloire de l'olivier*, ou un *soleil laborieux* : qu'est-ce que cela peut faire à l'Eglise, et quel profit réel peuvent en retirer les chrétiens? Or, il n'y a rien de divin qui soit inutile. Donc, il n'y a rien de divin dans cet amas de prédictions.

II. — LA PROPHÉTIE DES PAPES N'AURAIT RIEN D'INFAILLIBLE, ALORS MÊME QU'ELLE AURAIT ÉTÉ ÉCRITE PAR SAINT MALACHIE.

Voyons, en effet, quelle est l'autorité des prophéties et en général des révélations *privées*, c'est-à-dire de celles qui sont en dehors de l'Écriture sainte et de la Tradition publique.

Les révélations particulières, même approuvées par l'Eglise, comme celles de sainte Hildegarde, de sainte Brigitte, de sainte Thérèse, ne s'imposent pas absolument à la croyance des fidèles et ne jouissent pas du privilège de l'infaillibilité. Ce qui le prouve péremptoirement, c'est qu'elles contiennent des erreurs, puisqu'elles se contredisent entre elles sur certains points. Ainsi, pendant que les unes affirment que les clous du crucifiement étaient au nombre de quatre, d'autres soutiennent qu'il n'y en avait que trois. Sainte Brigitte a écrit que, selon une révélation formelle à elle faite par la Sainte Vierge, Jésus-Christ était absolument nu sur la croix. Mais Marie d'Agréda dit avoir reçu une révélation contraire, et les scripturistes d'aujourd'hui, s'appuyant sur l'histoire, contredisent, comme elle, sainte Brigitte.

Quelle est donc la portée de l'approbation donnée par l'Eglise aux écrits des saints canonisés? Est-ce que, par le fait même, elle ne garantit pas leur vérité et leur parfaite exactitude? Il est très certain que non. Benoît XIV dit que cette approbation n'est qu'une simple permission : « *Approbationem istam nihil aliud esse quam permissionem* ». Cette approbation signifie d'abord que les écrits examinés ne s'opposent pas à la canonisation de leur auteur, parce qu'ils n'ont rien de contraire ni au dogme ni à la morale; et puis, elle les recommande comme probables et comme objets d'un pieux assentiment, « *probabiles et pie credibiles* ». Mais les fidèles ne sont nullement obligés d'y ajouter foi, et ils ne peuvent leur donner à bon droit qu'une adhésion purement humaine : « *assensus non potest esse nisi solius*

fidei humanæ » (Benoît XIV). Ceux-là seuls à qui Dieu parle, et qui sont évidemment certains de sa parole, sont obligés de croire.

Voilà la vraie doctrine de l'Eglise sur les révélations privées.

Cela montre quel crédit on peut accorder au prétendu « Secret de la Salette », qui a été publié comme un recueil de révélations infailibles et d'une importance capitale. Si nous ne devons pas croire aveuglément tout ce qu'une sainte Brigitte nous donne comme révélé à sa personne par la Sainte Vierge dans des écrits solennellement approuvés par l'Eglise, comment pourrions-nous avoir pleine confiance dans la longue élucubration attribuée à Mélanie sous le nom de « Secret de la Salette? » Gardons-nous bien de rendre la Sainte Vierge responsable de tout ce que lui fait dire *peut-être* une femme qui n'a donné aucune preuve de sainteté, dans un écrit qui est réprouvé par les autorités ecclésiastiques comme évidemment calomnieux et scandaleux. On peut très bien avoir été favorisé par des révélations divines sans être devenu pour cela ni impeccable ni infailible. Ces révélations n'empêchent pas, par elles-mêmes, d'être tenté par le démon de l'orgueil ou par tout autre et de succomber à la tentation. Elles n'empêchent pas même de perdre la raison et d'être possédé et inspiré par le démon du mensonge.

Assurément, la prophétie que l'on attribue à saint Malachie est beaucoup plus inoffensive que le prétendu « Secret de la Salette », qui fourmille de mensonges évidents et révoltants. Mais supposé qu'elle eût réellement été écrite par ce saint évêque, s'ensuivrait-il que ses données fussent certaines? Bien loin de là, puisqu'elles n'ont reçu aucune approbation de l'Eglise, et que les révélations des plus grands saints, même solennellement approuvées, sont sujettes à erreur, à part celles de l'Écriture sainte. On peut donc se tromper en se fiant à la prophétie des papes, même supposé authentique; et on peut se tromper, non seulement sur chaque pontife en particulier, mais encore sur le résultat final, c'est-à-dire sur l'époque de la fin du monde et de la papauté.

Il est aussi facile de le prouver *a posteriori* qu'*a priori*; car le principal éditeur et panégyriste de la soi-disant prophétie malachique, M. l'abbé de La Tour de Noé, est d'ores et déjà convaincu d'erreur dans la grande thèse qu'il en a tirée. Il a intitulé sa brochure : « *La Fin du Monde en 1924* ». Or, la prophétie suppose que l'Eglise verra encore le règne de dix papes après le grand Léon XIII. Il faudrait donc que leur pontificat n'eût qu'une durée moyenne de deux ans et demi. N'est-ce pas absurde et impossible? Eh bien, c'est sans doute pour cela que la brochure de M. de La Tour de Noé a remporté un grand succès de

librairie et qu'elle est aujourd'hui bien près de sa vingtième édition.

On accuse un Père de l'Eglise d'avoir dit : *Credo quia absurdum*. Eh bien, M. de La Tour de Noé et ses partisans semblent prendre à tâche de réaliser cette maxime et de s'en vanter.

Comme on a reproché à l'auteur d'avoir choisi un titre bien singulier, bien hardi et bien risqué, il a répondu, en montrant ses nombreuses éditions :

« C'est à l'audace, amis, qu'appartient le succès... »

« Quand, vers 1860, parut la première édition de mon livre, pendant une semaine entière, chaque matin, ma boîte aux lettres me livrait dix journaux, qui tous, sur un air différent, chantaient ce même refrain : « Un fou furieux d'une espèce nouvelle vient de surgir sur les bords fortunés de la Garonne. Les fous ordinaires tuent un homme ; celui-ci, unique dans son genre, tue l'humanité entière. » L'immense *Gaulois* me consacra trois numéros complets, affirmant sur son âme que l'araignée cramponnée à mon plafond était si grosse qu'une seule de ses pattes aurait suffi pour empoisonner Mithridate et sa cour... Cette formidable et gratuite réclame fit vendre ma première édition dans la journée même de son apparition. La presse attribua le débit *plus rapide encore* de la deuxième, au titre qu'elle proclama le plus alléchant que le cylindre typographique ait jamais imprimé. Après l'enlèvement instantané de la troisième, elle déclara que mes affirmations étaient discutables sans doute, mais que pourtant *ça pourrait être comme ça !* »

Et voilà à quoi tient le succès d'un livre.

Il semble bien qu'à la rigueur on pourrait trouver des titres aussi alléchants que : « *La Fin du Monde en 1921*. » Ainsi, quand nous avons intitulé notre dernière brochure sur l'avenir : « *Prochaine conversion du monde entier par une apparition foudroyante de Jésus-Christ à tout le genre humain* », on aurait pu croire que nous avions trouvé quelque chose d'approchant. Mais l'expérience a bien prouvé que non.

D'abord, le mot *prochain* est beaucoup trop vague. Nous aurions dû donner une date précise, assez voisine de nous pour bien piquer la curiosité, mais pas trop rapprochée cependant, afin que le démenti brutal des choses n'arrivât pas trop tôt. Il nous semble que la date 1915 aurait produit un très bon effet. Ensuite, nous avons eu grandement tort d'appuyer notre thèse uniquement sur des textes de l'Ecriture sainte, c'est-à-dire sur les prophéties canoniques et infaillibles d'Isaïe, d'Ezéchiel, de Daniel, de Jésus-Christ, de saint Jean, de saint Pierre et de saint Paul.

Tout cela ne dit rien pour la foule des chrétiens et même des théologiens et des scripturistes de notre temps. Voici ce qu'il aurait fallu faire :

Dans une préface à grand tapage, nous aurions dû annoncer que, dans une excursion à l'antique abbaye de Fontfroide, près Narbonne, nous avions eu le bonheur de dénicher dans une excavation très obscure un manuscrit daté du x^ve au xvi^e siècle, écrit et signé par un tel moine renommé pour sa sainteté. Aucun besoin de montrer à personne ce prétendu manuscrit. Arnold de Wyon n'a pas fait voir celui qu'il a prêté à saint Malachie, et on l'a bien cru sur parole, et on le croit aujourd'hui encore plus que jamais, quoiqu'on prétende que nous sommes dans un siècle d'incrédulité. Quant au corps du livre sur l'apparition foudroyante de Jésus-Christ à tout le genre humain, il pourrait être composé à peu près de la même manière ; mais tous les textes qui nous servent de preuves devraient être présentés non pas comme tirés en entier de l'Ecriture sainte, mais comme dictés par la Sainte Vierge à notre moine confit en dévotion pour elle ; pour que cela fût vraisemblable, il aurait suffi d'en changer la forme, sans rien modifier pour le fond.

Que serait-il arrivé alors ? Justement ce que l'on a vu pour la soi-disant prophétie malachique et pour la brochure de M. de La Tour de Noé. Vingt mille exemplaires se seraient débités en très peu de temps. Et, en effet, la plupart des journaux et des revues se seraient mis à crier que c'était le comble de l'absurde, de l'impossible et du ridicule. Mais quelques autres, même parmi les plus graves et les plus solides en théologie, comme l'*Ami du Clergé*, auraient déclaré solennellement qu'on pouvait « accorder à ce document extraordinaire, en outre d'une authenticité très sûre, le caractère d'une véritable prophétie. »

Alors tout le monde aurait su qu'il existait un livre intitulé : « *La conversion du monde entier en 1915 par une apparition foudroyante de Jésus-Christ à tout le genre humain* » ; et presque tout le monde aurait voulu le voir, les uns pour s'en moquer, les autres pour lui donner une complète adhésion.

Mais comme notre ouvrage réel était uniquement basé sur l'Ecriture sainte et construit avec des raisons très logiques, voici ce qui est arrivé. La plupart des revues et des journaux n'ont voulu en rien dire de peur de se compromettre, c'est-à-dire de s'attirer une bonne réfutation de notre part en attaquant notre thèse, ou de se faire une réputation de naïveté en nous donnant raison. Cependant, tout à fait par extraordinaire, nous avons réussi à persuader à moitié un des principaux rédacteurs de la fameuse et incrédule « *Revue des Deux-*

Mondes », M. Anatole Leroy-Beaulieu. Ce membre de l'Institut avait assez bravé le respect humain pour oser dire dans le grand recueil de Buloz : « La semaine dernière, je recevais du Midi une lettre d'un curé inconnu, me disant que, pour établir la paix parmi les hommes et installer sur la terre le règne de la justice, il ne fallait rien moins qu'une intervention divine et un nouvel avènement du Sauveur Jésus. Seul, m'affirmait ce prêtre, le Christ, le Prince de la paix, descendant sur les nuées, est de taille à fonder parmi nous le royaume de Dieu, prédit par les prophètes ; et, conformément aux espérances des premiers chrétiens, il viendra bientôt, de sa personne, régner sur le monde ; et alors seulement il n'y aura plus de question sociale. — Avec son langage d'illuminé, *peut-être ce curé a-t-il raison* ; sauf l'heure ou la date, *il me semble bien avoir pour lui la tradition de l'Eglise.* »

Oui, nous avons pour nous la Tradition comme l'Ecriture sainte. Mais qu'est-ce que cela fait ? Le théologien et scripturiste M. Perriot, rédacteur en chef de l'*Ami du Clergé*, nous eût vite exécuté dans l'*Univers*. Dans une étude de l'Encyclique sur la *Condition des ouvriers* en réponse à celle de M. Leroy-Beaulieu, arrivé au passage que nous venons de citer, il disait simplement au rédacteur de la « *Revue des Deux-Mondes* : « Je vous en prie, laissons cela, pour parler de choses sérieuses. » Dès lors, la question était bien réglée pour une foule de chrétiens et même de prêtres. L'*Univers* avait parlé, la cause était finie : *Roma locuta est*. Notre livre ne valait pas même la peine d'être mentionné, et à plus forte raison d'être examiné. Cela n'existait pas.

Disons à la décharge de M. l'abbé Perriot, qu'il ne savait pas même de quoi il s'agissait ; car un de ses abonnés l'ayant prié, sur notre demande, de faire la critique de notre livre, il lui fut répondu : « *Nous ne l'avons pas ; veuillez nous l'envoyer.* » Le livre fut bien envoyé par nous, mais, quoiqu'il y ait plusieurs années de cela, la critique n'a jamais paru. L'*Ami du Clergé* ne s'occupe que de choses très sérieuses, comme par exemple la prophétie de saint Malachie, d'après laquelle il n'y aurait plus que dix papes à venir, et nous toucherions presque à la fin du monde. Mais est-il bien sûr que le texte dise réellement cela ? Nous allons voir que non.

III. — ALORS MÊME QUE LA PROPHÉTIE DES PAPES SERAIT INFALLIBLE, ELLE NE PROUVERAIT RIEN CONTRE LE « NOUVEAU MILLÉNARISME. »

Voici, en effet, comment se termine ce document :

« ...*De labore solis, gloria oliva. In perse-*

cutione extremâ sacra Romanæ Ecclesiæ sedebit Petrus Romanus, qui pascet oves in multis tribulationibus ; quibus transactis, civitas septicollis diruetur, et iudex tremendus judicabit populum.

— ...Du travail du soleil, gloire de l'olive. Dans la dernière persécution de la sainte Eglise romaine, il y aura un Pierre Romain, élevé au pontificat, qui paîtra les ouailles dans de grandes tribulations ; ce temps fâcheux étant passé, la ville à sept montagnes sera détruite, et le juge redoutable jugera le monde. »

Ce texte ne présente réellement que dix devises pontificales après celle de Léon XIII. Mais il ne dit nulle part qu'il donne toutes celles qui doivent exister, — de manière qu'entre « La gloire de l'olive » et « Pierre Romain », il pourrait à la rigueur s'en trouver une quantité indéfinie. Et d'ailleurs, quand même il n'y aurait plus que dix papes d'ici à la dernière persécution, au règne de l'Antéchrist et au grand jugement du monde, il ne s'ensuivrait pas qu'il ne pût y avoir, après tout cela, une renaissance du genre humain et de l'Eglise.

En réalité, notre système sur l'avenir ne suppose qu'un petit nombre de papes d'ici au règne de l'Antéchrist, puisque, selon nous, la date la plus probable de celui-ci doit être la seconde moitié du vingtième siècle. Seulement, le Souverain Juge ne viendra pas alors pour accomplir le jugement dernier. Ce ne sera que pour venger et récompenser les bons, châtier les méchants, convertir le genre humain et faire régner l'Eglise sur toute la terre pendant une foule de milliers d'années. Et le mot *juger* s'applique très bien à tous ces actes selon le langage de l'Ecriture, puisque Dieu dit de l'Antéchrist, d'après Ezéchiel : « Je le jugerai (c'est-à-dire je le punirai) par la peste et le sang... : *Judicabo eum peste et sanguine...* (xxxviii, 22) ».

Le grand problème qui mérite, d'après nous, d'être très sérieusement examiné par les scripturistes et les théologiens, c'est la destinée du monde et de l'Eglise après le règne de l'Antéchrist.

Et, en effet, d'un côté, il est très certain que nous approchons de ce règne ; car nous voyons la réalisation toujours croissante et de plus en plus certaine de ces trois grands signes infailibles donnés par Jésus-Christ lui-même : l'apostasie générale des nations, la prédication de l'Evangile dans toute la terre, et des prodiges diaboliques capables de séduire les élus eux-mêmes dans la mesure du possible. Ces prodiges ont été mis naguère en évidence par les révélations stupéfiantes de M. le Dr Bataille et de miss Diana Vaughan.

Mais, d'autre part, le genre humain ne peut pas finir avec l'Antéchrist ; car il y a au moins

vingt prophéties de l'Écriture disant, en propres termes, qu'un temps doit venir où le vrai Dieu doit être adoré, obéi et servi par tous les rois de la terre, par tous les peuples, toutes les langues et toutes les tribus du monde, — et cela, pendant des siècles de siècles. Or, il est certain que ces merveilleuses prédictions ne se sont jamais réalisées jusqu'ici, que, selon l'expression du P. Jésuite, Piffard, l'Église n'en a jamais vu qu'une *pâle réduction*, et que ces textes n'ont jamais été « expliqués d'une manière satisfaisante par les adversaires du millénarisme. » Il faut donc nécessairement qu'elles s'accomplissent dans l'avenir; et comme on ne peut pas placer leur réalisation avant le règne de l'Antéchrist, parce qu'il est imminent, il faut bien la placer après.

Mais saint Paul, affirme en propres termes, que l'Antéchrist sera « tué par Notre-Seigneur Jésus-Christ et détruit par l'éclat de son avènement »; et, d'ailleurs, il y a une foule de prophéties de l'Écriture qui annoncent une apparition éclatante du Sauveur à tout le genre humain complètement en dehors du jugement général. Donc, il faut admettre cette apparition comme prochaine et expliquer par elle la transformation complète de l'humanité, qui sera, d'ailleurs, facilitée par l'expulsion de tous les démons en dehors de la terre, et qui permettra de réaliser le grand règne de Dieu et de l'Église.

Si tout cela n'était pas très sérieux, pourquoi serait-ce admis en grande partie par des théologiens, comme le P. Monsabré et le P. Gallois, et d'une manière complète par un jésuite comme le P. Piffard, — malgré le désaveu qu'il est ainsi forcé d'infliger implicitement aux quatre de ses confrères qui ont tant combattu nos théories? Est-ce que cela ne mériterait pas d'être examiné et discuté dans une revue théologique comme l'*Ami du Clergé*, au moins autant que la prophétie Arnold de Wyon?

ABBÉ J.-B. BIGOU,
Curé de Sonnac (Aude).

En Préparation

LA

RELIGION DU DIABLE

Le Palladisme : (son histoire et ses Rituels; ses Révélateurs et ses Négateurs.)

PAR

LÉO TAXIL

Grand volume in-8, d'environ 700 pages. Prix : 7 fr.

« Pour Acquit... »

En Europe, on connaît la petite vérole, mais la déesse chargée de cette maladie n'y a pas encore de statue. Dans l'Inde, elle a des temples et des adorateurs. Le nom de cette dame sanguinaire est : Mähry-Ammei. C'est elle qui donne la petite vérole et qui peut la guérir si on l'invoque convenablement. Pour toucher le cœur de ce monstre, il faut du sang ou de l'ordure. Les uns se font percer les joues ou les narines d'un fil de métal; les autres se coupent la moitié de la langue; quelques dévots marchent sur des charbons ardents; quelques autres s'enfoncent des clous dans les lèvres; les plus pieux livrent leurs filles à des supplices moins faciles à nommer; enfin, les vrais artistes se font suspendre au *Sédil-Mähry*.

Pour comprendre mon histoire, il faut connaître cet instrument, d'ailleurs peu compliqué. Le *Sédil-Mähry* est une potence, au bas de laquelle est fixée une forte poulie. Pour se servir de la machine, on passe dans la poulie une corde terminée par un croc de fer. Le malheureux qui veut plaire à Mähry-Ammei se fait frictionner le dos; puis on enfonce le croc, on « tire le cordon, » et le corps se balance dans l'air, à la grande édification et aux vivats frénétiques de la foule abrutie qui grouille tout autour.

Les Anglais essaient de supprimer cette coutume ignoble; mais comme « c'est une affaire de religion », ils n'osent pas punir les horribles bourreaux qui poussent les ignorants à se faire torturer ainsi. En Irlande, les « affaires de religion » sont généralement moins respectées. Dans l'Inde, un mot suffirait pour arrêter cette cérémonie atroce... L'Anglais écrit de longs articles, mais le mot n'est jamais prononcé, et quand la fête marche, le chef de la police est en tête, à cheval pour... maintenir l'ordre.

Le plus souvent, le *Sédil-Mähry*, ou potence, est fixé à une charrette; il y en a plusieurs, et chaque Sédil est orné d'un pauvre diable qui gigote dans le vide, avalant sa douleur pour amuser les spectateurs par ses gestes et ses plaisanteries.

C'était un brave homme que Carouppen, mais il n'était pas gai. Pauvre charpentier, il allait sciant, rabotant, clouant du matin au soir sans pouvoir parvenir à joindre les deux bouts. A l'époque de son mariage, il avait emprunté une cinquantaine de roupies auprès d'un Chetty, grippe-sou de première classe. Puis les enfants étaient venus, la famine s'en était mêlée, les intérêts s'étaient joints au principal, le Chetty s'était fâché, l'ouvrier s'était ruiné sans pouvoir éteindre sa dette, et

quand, le soir, à l'aide d'un morceau de craie, il essayait de faire son compte sur une vieille caisse, il se trouvait chaque fois plus enfoncé que la fois précédente. Dès qu'il avait fait un meuble, chaise, table ou armoire, l'usurier le prenait comme acompte; il s'emparait même des outils, et quand le pauvre homme pleurait, le gros Chetty l'appelait canaille. Et pourtant les cinquante roupies étaient payées depuis bien des années; mais les comptes étaient si finement dressés que la dette augmentait sans cesse : les intérêts avaient fait des petits, ceux-ci avaient imité leurs aînés, et, au bout de vingt ans, le principal avait l'air d'un vieux grand-père ratatiné, entouré d'une famille florissante.

Chaque fois que le Chetty rencontrait son débiteur, il lui montrait tous les billets souscrits par lui et renouvelés à chaque terme. Il les tenait dans un vieux sac de toile toujours fixé à sa ceinture. Le charpentier demandait un sursis, le Chetty parlait de saisie, d'enchères et de prison; l'ouvrier donnait le pain de ses enfants et l'usurier s'éloignait brusquement, comme l'araignée qui, ayant ficelé sa mouche, se retire dans son boudoir.

Le boudoir du gros Chetty était la pagode voisine. C'est que l'honnête pince-maille aimait ses dieux extrêmement. *Mahry-Ammei* surtout lui plaisait fort : cette divinité, qui fait saigner les corps, le rassurait quand il faisait saigner les cœurs. Et puis, l'horrible figure de ce monstre lui faisait trouver ses traits à lui charmants et pleins de bonhomie. Il était *Darma-Cartten*, c'est-à-dire administrateur de la pagode de l'infâme déesse. Cela vous pose un homme. Les dieux hindous, qui jamais ne se gênèrent, ne gênent guère leurs adorateurs. L'usurier se sentait à l'aise, et, les jours de gala, personne ne s'agitait plus que lui. Il était de la vieille école, celle qui maintient le *Sédil*; la pitié des Européens lui donnait des nausées, et quand les potences s'avançaient au milieu des fusées, il disait en voyant gigoter les victimes : « Les pauvres Chrétiens n'ont pas ça ! »

Carouppen n'y tenait plus; la vue d'un puits faisait gargouiller ses entrailles; il se disait : « Le Chetty n'est pas là-dedans, cette eau fraîche éteindrait ma dette. » Mais il aimait sa famille, et au lieu de mourir il pleurait : une mort de tous les jours.

Un beau matin, pendant qu'il rabotait, un vieil ami survint et se mit à causer. Carouppen répondait à peine.

« Qu'as-tu donc ? demanda le camarade.

— C'est ma dette qui me tourmente.

— A qui dois-tu ?

— Au gros Chetty de la pagode.

— Beaucoup ?

— C'était cinquante roupies ; à présent c'est

une somme fabuleuse. Il appelle ça les intérêts, puis les intérêts des intérêts, et les intérêts des intérêts des intérêts, et du papier timbré et des menaces de me mettre en prison, et la saisie de mes meubles et de mes outils... Pouah, que la vie est bête !

— Tu n'as rien payé ?

— Rien payé ? Depuis vingt ans je ne fais que ça !

— Il faudrait rattraper les billets.

— Pas moyen, il les porte sur lui.

— Sur lui ?

— Dans un sac amarré à sa ceinture.

— Alors nous les tenons... Carouppen !

— Eh bien !

— Tu sais que je travaille à la pagode. Le soir, on fait marcher les *Sédils*; je suis chargé de manœuvrer une machine.

— Fiehe pas mal de toutes ces fêtes !

— Viens chez moi ce soir.

— Pour voir la fête ?

— Non, pour régler ton compte.

— Je n'ai pas le sou.

— C'est égal, j'ai ton affaire. Viens à la tombée de la nuit.

— Mais les billets ?

— Tu les auras.

— Est-ce possible ?

— Viens toujours, tu verras. »

L'ouvrier de la pagode était un vieux roulier, toujours prêt à rendre service. Carouppen l'appelait *coulle-nari*, petit renard. Le pauvre charpentier ne voyait guère de rapport entre sa dette et la grande procession des potences, mais il alla au rendez-vous pour ne pas blesser son ami.

Le gros Chetty se pavanait : Sa fête allait être splendide. Son beau turban à bande d'or dépassait les turbans de ses frères; enveloppé d'une mousseline légère, les doigts couverts de bagues précieuses, les yeux brillants, la bouche en cœur, il examinait les *Sédils*, essayant le jeu des poulies, tâtant la pointe des crocs, réglant la position de chaque engin. Déjà Phébus descendait dans sa baignoire de porphyre; la foule accourait heureuse et babillarde; les artificiers préparaient leurs mèches et chargeaient leurs boîtes... Carouppen arriva chez son ami. Celui-ci l'attendait. « Tout va bien — dit-il — reste ici sans te montrer; je vais à mon affaire; si je réussis, je t'appellerai. »

Carouppen s'assit dans un coin de la hutte. L'ouvrier de la pagode alla rejoindre son *Sédil*...

La nuit était venue. Les fusées parlaient en sifflant, les feux de bengale déchiraient l'ombre, les tambours déchiraient les tympanes. La procession allait partir. Le gros Chetty était en tête. Crac! les crocs de fer pénétrèrent dans le dos des victimes, il y eut un hurra d'admiration et les potences s'ébranlèrent...

Une ne bougea pas : celle de l'ami du pauvre charpentier. Il avait dit aux amateurs : « Pas moyen, je suis retenu, allez vous faire pendre ailleurs. »

Et le cortège avançait lentement. A un détour, le Chetty s'arrêta pour avoir une vue d'ensemble. Il compta les *Sédils*... Horreur ! le plus grand manquait à l'appel. Le *Darma-Cartten* fit un bond. « Et l'autre ? — criait-il, — où est l'autre potence ? holà ! ohé ! hollo ! » Mais sa voix se perdait dans l'immense brouhaha ; les tambours faisaient rataplan, les trompettes tra la la la, les clarinettes couac gzie pst, les fusées brasillaient, la foule mugissait et le Chetty perdait la tête. Il perdit aussi son turban. Il s'éloigna du cortège et remonta vers la pagode. De ce côté, il faisait sombre comme dans un puits de goudron. Enfin le Chetty aperçut la machine réfractaire. Il l'apostropha rudement. Le conducteur était dessous. Il répondit :

« Voilà, voilà ! l'essieu était rouillé.

— Arrive donc, triple animal ! les autres sont déjà au diable.

— Nous les rattraperons, » fit la voix émergeant du milieu des roues, et comme s'il se fût agi d'une simple victime en retard, le conducteur saisit le Chetty par le cou, lui planta le croc dans le dos, et sans dire gare : Hisse ! L'usurier nageait dans le vide et la machine s'ébranlait en criissant. Le Chetty hurlait comme un sourd, disant que ce n'était pas lui — qu'il était *Darma-Cartten* — que le croc lui déchirait les muscles — qu'il n'avait pas fait de vœu. Le conducteur faisait semblant de ne pas saisir les nuances.

« Mon cher — disait-il en secouant la corde — je te dis que c'était l'essieu... C'est ça qui m'a mis en retard... ; aie pas peur, nous rejoindrons les autres.

— Mais je te dis que je n'en suis pas... tu te trompes... descends-moi.

— Ce gueux d'essieu était rouillé, il m'a fallu chercher de la graisse...

— Oh ! mon ventre !

— N'aie pas peur, la corde est solide.

— Canaille ! lâche-moi, te dis-je.

— Voilà, mon cher, nous y sommes. »

Ils n'y étaient pas du tout, car au lieu d'aller du côté du cortège, le scélérat — celui d'en bas — poussait la potence vers sa propre maison...

Là-haut, au bout de la ficelle, le gros Chetty avait l'air d'une vieille lune éteinte. Ça gigo-tait, ça pleurnichait, ça suppliait, ça insultait tout le monde et surtout le gredin qui poussait le *Sédil* en se plaignant de son essieu. Dans cette nuit épaisse, le Chetty ne pouvait distinguer son bourreau, mais le bourreau entendait sa victime, et il riait, le coquin, en pensant à sa bonne œuvre.

On parvint enfin devant la pauvre hutte. La procession était à près d'un mille. Le conducteur arrêta son engin et appela le charpentier. Carouppen arriva et regarda la potence.

« Tiens — dit l'ami — voilà ton homme qui t'apporte les billets. Profite de l'occasion, il est bien disposé.

— Le gros Chetty ? où ça ?

— Là-haut, regarde. Il aura pitié de toi : c'est un homme... bien élevé. »

Carouppen comprit la manigance ; il prit la corde et se mit à la secouer. Son ami s'éloigna en riant comme un fou. Le Chetty se remit à hurler.

« Monsieur, — dit Carouppen, — c'est moi, j'ai un mot à vous dire.

— Qui, toi ? le charpentier ?

— Ça même. Je voudrais mes billets.

— Oui, oui, descends-moi vite.

— Monsieur, mes petits billets ; rien qu'un coup d'œil : je veux voir les détails.

— Demain, mon bon ami ; je passerai chez toi, nous causerons. Un imbécile m'a accroché ; l'animal m'a pris pour un autre.

— Est-ce possible ? Heureusement vous êtes fort dévot : la déesse doit être contente.

— C'est égal, descends-moi.

— Les billets ?

— J'irai te les chercher.

— Vous les avez sur vous ; vous savez, le petit sac. »

Le pauvre pendu sentait les muscles de son dos s'allonger horriblement. Il prit le sac et le jeta pour sauver sa bedaine. Le charpentier le reconnut. Fixant la corde au timon de la charrette, il saisit le paquet et s'enfuit au triple galop. Le Chetty trouvait le *Sédil* bête : pour un rien, il se fût fait chrétien. Le matin, quand on le décrocha, ses idées sur Mâhry-Ammei étaient bouleversées : il trouvait la déesse cruelle. Quant au charpentier, il le laissa tranquille, mais jusqu'à la fin de ses jours, quand les *Sédils* marchaient, il se tenait aussi loin que possible, et si quelqu'un venait à manquer, il se disait : « Moi, je m'en fiche ! »

M. BAULEZ,

(*Almanach des Missions.*)

Missionnaire à Pondichéry.

TRENTE-CINQ ANNEES

DU

GRAND ORIENT DE FRANCE

(1860-1894)

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

Nous rappelons ce que nous avons dit dans le numéro où nous avons commencé la publication de ces listes de chefs d'ateliers. Il ne s'agit pas ici de démasquer des palladistes, et nous ne nous préoccupons pas non plus de savoir si telle ou telle loge possède ou non une annexe androgyne. Nous reproduisons l'extrait fidèle des annuaires officiels du Grand Orient de France. Nous plaçons cette divulgation *uniquement et exclusivement sur le terrain politique* : étant donné que c'est dans les ateliers maçonniques qu'ont été élaborées toutes les lois impies, toutes les mesures de persécution contre l'Eglise, les Vénérables, les Très-Sages, les Grands-Maitres ont tous leur part de responsabilité dans l'œuvre mauvaise, irréligieuse, néfaste, qui a été accomplie par les Chambres; ce sont donc purement et simplement des politiciens plus ou moins ignorés que nous présentons au public.

Avis. — Nous ne donnons l'indication des jours de réunion ou tenues que pour les loges existant encore actuellement. Quant aux loges tombées en sommeil, cette indication ne nous semble plus avoir aucun intérêt.

PREMIÈRE PARTIE

LES LOGES

ET LEURS VÉNÉRABLES

(Suite)

ROUMANIE

Bucharest

L'ÉGALITÉ

Loge fondée le 13 novembre 1871.

VÉNÉRABLES : — (1872) Bernhard, Marcus, négociant ; Maître. — (1873) le même, 6, strada Selari. — (1874) Stern, Léopold, docteur en philosophie, journaliste, 22, rue Odricani ; Maître. — (1875-1879) Rômniciano, ingénieur, 31, rue Mircea-Voda ; Maître. — (1880) Tombée en sommeil.

Temple : — 14, Passaguil Român (1874 et 1875). — Rue Mogochoi, 7, Passaguil Român (1876-1880).

L'ÉTOILE DANUBIENNE

Loge fondée le 17 juillet 1859.

VÉNÉRABLES : — (1860) Bourrec, professeur de belles-lettres, 16, rue Belvédère ; Maître. — (1861) le même. — (1862) Tombée en sommeil.

LES SAGES D'HÉLIOPOLIS

Loge fondée le 26 août 1863.

VÉNÉRABLES : — (1864) Carence, négociant, 6, rue du Théâtre ; Chevalier Kadosch. — (1865) Ghiga, George-Michel, ancien ministre ; Maître. Pour la correspondance : Carence, 6, rue du Théâtre. — (1866) le même. — (1867) de Philippesco, maréchal supérieur de la Cour et de la maison de S. A. le prince Charles ; Maître. Même adresse. (1868-1872) aucun nom dans l'Annuaire. — (1873) Boujoreano, directeur de l'imprimerie de l'État et du *Moniteur officiel de la Roumanie* ; Rose-Croix. — (1874) Costiesco, Antoine, lieutenant-colonel, officier d'artillerie, directeur au ministère de la guerre, 14, via Stirbey-Voda ; Maître. — (1875 et 1876) le même. — (1877) Steiner, Sigmund, docteur en médecine ; Maître. — (1878 et 1879) le même, 18, strada Carol. — (1880) Tavernier, Alexandre, major dans l'armée roumaine ; Maître. Pour la correspondance : Moscou Ascher, rentier, 8, strada Sancta-Vineri. — (1881) le même, 190, strada Plevna. Même adresse. — (1882) le même. — (1883) le même, calea Cerbanvoda. — (1884) Dimitresco, Jean, major dans l'armée roumaine et chef de l'intendance militaire de la 5^e division d'infanterie ; aucun grade dans l'Annuaire. Même adresse. — (1885) le même, lieutenant-colonel ; Rose-Croix. — (1886) Ascher-Moscou, rentier, vice-président du comité des écoles israélites gratuites, 8, strada Sancta-Vineri ; Chevalier Kadosch. — 1887-1891) le même, propriétaire, président et fondateur de plusieurs Sociétés de

bienfaisance. — (1892 et 1893) Dimitresco, Jean, colonel, 139, strada Berzi. — (1894) aucun nom dans l'Annuaire.

Temple : — Rue Mogochoi, 7, Passaguil Roman (1876-1879). — 17, strada Steller (1880). — 40, strada Sancta-Vineri (1881-1883). — 1, strada Sancta-Vineri (1884 et 1885). — 43, callea Vacaresci (1886-1892). — Strada Regula (1893).

Tenues actuelles : — Le 2^e jeudi du mois.

Botosani

LA COURONNE D'ÉTIENNE-LE-GRAND

Loge fondée le 30 septembre 1867.

VÉNÉRABLES : — (1868 et 1869) Scotto, César, vice-consul de France, rue César, 1080 ; Maître. — (1870) Adrian, préfet de police ; Maître. — (1871 et 1872) Scotto, César, comme ci-dessus. — (1873) Tombée en sommeil.

HIRAM

Loge fondée le 29 juillet 1884.

VÉNÉRABLES : — (1885-1890) Ghinter, Gottlieb, négociant, représentant général de la 1^{re} Société des moulins à vapeur ; Maître. — (1891-1894) le même, négociant.

Temple : — Sosioa Jasilor (1885). — Rue Principale, près la maison Antonier (1886 et 1887). — Rue Principale, Itzick Schwartz, maison Antonier (1888-1891). — Rue des Manufacturiers, maison Jacques Wassermann (1892 et 1893). — Rue St. Hie-Moulins à vapeur (1894).

Tenues actuelles : — Tous les samedis.

Braila

LE PHARE HOSPITALIER

Loge fondée le 16 août 1865.

VÉNÉRABLES : — (1866) Zerlendi, Achille, négociant ; Rose-Croix. — (1867 et 1868) Borghetti, Antoine, commerçant ; Maître. — (1869-1873) Rodocanachi, Michel, négociant ; Rose-Croix. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) le même. — (1876) Zerlendi, G.-Achille, banquier, maire ; Maître. — (1877) le même. Pour la correspondance : Argintojano, employé des postes. — (1878) le même. Pour la correspondance : Braun, Alexandre, professeur, Café moderne. — (1879 et 1880) Bassarabianu, O.-Georges, commerçant ; Maître : même adresse. — (1881-1886) le même ; Rose-Croix. Pour la correspondance : Scram, J.-B., vice-consul des Pays-Bas. — (1887) Erling, Adolphe, négociant, vice-consul d'Allemagne ; Maître : même adresse. — (1888 et 1889) le même. — (1890-1892) le même ; Rose-Croix. — (1893) le même. Pour la correspondance : Const. Vretto, 5, strada Galbena,

— (1894) le même ; Chevalier Kadosch : même adresse.

Temple : — Place Saint-Michel, hôtel Rally (1885-1890). — Place de l'Archange, hôtel Rally (1891-1894).

Tenues actuelles : — Tous les samedis.

Constantza

L'ÉTOILE DE LA DOBROUDJA

Loge fondée le 10 août 1875.

VÉNÉRABLES : — (1886) Dimitresco, Jean, intendant de la division active, 322, rue Mahométane ; Rose-Croix. Pour la correspondance : docteur Georgescu Serban, médecin-chef de la division de la Dobrutscha. — (1887) Pleus, François, commerçant, directeur de l'hôtel Charles 1^{er} ; Maître : même adresse. — (1888 et 1889) Georgescu, Serban, docteur en médecine, 13, rue Remus-Oprean ; Maître. — (1890) Magrin, Anatole, photographe ; Rose-Croix. — (1891) le même ; Chevalier Kadosch. — (1892-1894) Frenkian, Gibrail, négociant ; Maître.

Temple : — 350, rue Romana (1886). — 13, rue Remus-Oprean (1887-1892). — 9, rue Romana, maison Magrin (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} et le 16 de chaque mois.

Craïova

L'UNION

Loge fondée le 14 juin 1870.

VÉNÉRABLES : — (1871 et 1872) Mallen, banquier, propriétaire ; Rose-Croix. — (1873-1875) Galligary, docteur en médecine ; Rose-Croix. — (1876) Tombée en sommeil.

Temple : — Rue de l'Observatoire (1876).

Galatz

LES DISCIPLES DE PYTHAGORE

Loge fondée le 8 septembre 1865.

VÉNÉRABLES : — (1866 et 1867) Rodocanachi, négociant, 34, rue Mihail-Bravul ; Rose-Croix. — (1868-1870) le même ; Trente-Troisième. — (1871) le même, Demètre S. Pour la correspondance : le secrétaire de la loge, Jean Vlachoutzi, professeur. — (1872 et 1873) le même. — (1874) Rodocanachi, Michel, négociant, à Ibraïla ; Chevalier Kadosch. — (1875-1879) Marinovich, Antoine, agent principal du Lloyd autrichien ; Rose-Croix. Pour la correspondance : Jean Vlachoutzi, ancien fonctionnaire à Galatz. — (1880) Rescano, Georges, préfet de Galatz ; Maître. Pour la correspondance : Maurice Brociner. — (1881) le même ; Rose-Croix.

— (1882 et 1883) le même. Pour la correspondance : J.-M. Frank. — (1884 et 1885) le même, fonctionnaire. — (1886 et 1887) Bünge, Frédéric, agent principal du Lloyd austro-hongrois ; Rose-Croix. — (1888 et 1889) le même ; Chevalier Kadosch. — (1890) De Bonnacchi, Mihaïl-Gregoriadi, avocat ; Chevalier Kadosch. — (1891) Gamulea, Georges-Nicolas, avocat ; Maître. — (1892 et 1893) Georgesco, Etienne, colonel, médecin militaire ; Maître. — (1894) Malaxa, Constantin-P., propriétaire ; Inquisiteur, Inspecteur, Commandeur.

Temple : — Grande-Rue (1876-1880). — Rue Saint-Nicolas (1881 et 1882). — Strada Mare, casa Prassinos (1883-1885). — Rue Mavromol (1886). — 11, rue Foti (1887-1894).

Tenues actuelles : — Tous les mercredis.

Hertza

HUMANITAS L'UNION

Loge fondée en 1892.

VÉNÉRABLES : — (1892-1894) Kratter, Léon, agent-commissaire, à Czernowitz Bukowine, Autriche ; Maître.

Temple : — 13, Landhausgasse (1892-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e samedis du mois.

Ismail

LA RENAISSANCE

Loge fondée le 1^{er} mai 1868.

VÉNÉRABLES : — (1868) Raftopulo, Constantin, négociant ; Maître. — (1869) Jerenich, agent consulaire ; Maître. — (1870) le même ; Rose-Croix. — (1871) Tombée en sommeil.

Jassy

L'ÉTOILE DE ROUMANIE

Loge fondée le 18 août 1866.

VÉNÉRABLES : — (1867-1870) Soutzo, Georges-Michel, propriétaire ; Chevalier Kadosch. — (1871) Tombée en sommeil, jusqu'en 1883. — (1883) Russ, Louis, docteur en médecine ; Maître. — (1884 et 1885) Negruzzi, Léon, maire ; Maître. Pour la correspondance : Jean Bogdan, directeur de la Banque Nationale. — (1886-1890) le même, propriétaire, rue Carol. Pour la correspondance : Daniel, Léon, à Jassy. — (1891) Tombée de nouveau en sommeil.

Temple : — Rue Mavrocordato, maison Pépy (1883 et 1884). — Rue de Russie (1885). — Rue Carol, maison Reinive (1886-1890).

PAIX ET UNION

Loge fondée le 14 mai 1875.

VÉNÉRABLES : — (1876) Frédas, Georges, peintre, 445, strada Geulescu, maison Andrias ; Che-

valier Kadosch. — (1877 et 1878) Capsa, Théodore, capitaine de gendarmerie à cheval ; Maître. Pour la correspondance : Julius Adolf, commerçant. — (1879-1882) Goldbaum, Salomon, commerçant ; Maître. Pour la correspondance : Julius Adolf, commerçant. — (1883) Tombée en sommeil.

Temple : — 445, Strada Geulescu, maison Andrias (1876). — Strada Saint-Vinere, maison Spiceano (1877-1879). — Strada Ulica Mare (1880-1882).

Pitesti

LA COURONNE DE MICHEL-LE-BRAVE

Loge fondée le 25 juillet 1871.

VÉNÉRABLES : — (1871 et 1872) Socolesco, Théodore, rentier ; Maître. — (1873) Statescou, Jean, négociant ; Maître. — (1874) Thomesco, Grégoire, chef du bureau du télégraphe ; Maître. Pour la correspondance : Jean Drywos, major en retraite. — (1875) Tombée en sommeil.

Ploësti

LA CONCORDE

Loge fondée le 7 juillet 1869.

VÉNÉRABLES : — (1870) Choïmesco, docteur en droit ; Rose-Croix. — (1871) le même. — (1872) Tombée en sommeil.

L'UNION (UNIREA)

Loge fondée le 18 novembre 1881.

VÉNÉRABLES : — (1882 et 1883) Sterrescu, C.-A., directeur des Postes et Télégraphes ; Maître. — (1884) Duca, Nicolas, major, rue Campina ; Maître. — (1885) Sterrescu, C.-A., comme ci-dessus. — (1886) Ruban, Constantin-Paul, avocat, agriculteur-viticulteur ; Rose-Croix. — (1887) le même. Pour la correspondance : Christescu, Thomas-D., négociant. — (1888) le même. — (1889) Garofild, Nicolas, docteur en médecine et en droit, préfet du département ; aucun grade dans l'Annuaire. — (1890) le même ; Rose-Croix. — (1891-1893) Ruban, Constantin-Paul, comme ci-dessus. Pour la correspondance : Smettan, Samuel, pharmacien. — (1894) Aucun nom dans l'Annuaire.

Temple : — Rue Lipsani (1882). — 1, place Publique-Union (1883-1885). — Rue de la Poste (1886 et 1887). — Rue Alexandre II (1888). — Hôtel de Macédoine (1889).

Tenues actuelles : — Le 1^{er} et le 16 de chaque mois.

Roman

LES DISCIPLES DE LA VÉRITÉ

Loge fondée le 5 septembre 1866.

VÉNÉRABLES : — (1867) Valliano, docteur-médecin ; Rose-Croix. — (1868) Tombée en sommeil.

Touitscha

LE PROGRÈS DE LA DOBRUTSCHA

Loge fondée le 17 janvier 1881.

VÉNÉRABLES : — (1881) Petresco, Théodore, major dans l'Intendance ; Rose-Croix. — (1882) Sterla, Léonidas, avocat ; Maître. — (1883) le même ; Rose-Croix. — (1884 et 1885) Rătescu, Georges, avocat ; Maître. Pour la correspondance : Sterla, Léonidas, avocat. — (1886-1888) le même ; Rose-Croix. — (1889) Tombée en sommeil.

Temple : — Maison Elmann, vis-à-vis la Division militaire (1881). — 4, strada Carol, ex-hôtel Romania (1882-1889).

Turn-Severin

L'ÉTOILE DE SÈVÈRE

Loge fondée le 19 juin 1871.

VÉNÉRABLES : — (1871) Simboleono, propriétaire ; Maître. — (1872 et 1873) le même, ✕. — (1874) Tombée en sommeil. — Réveillée en 1881. — (1881) Miculescu, Grégoire, propriétaire ; Chevalier Kadosch. — (1882) Milesu, François, avocat ; Maître. — (1883-1885) Capelleano, Jean, fonctionnaire ; Maître. — (1886 et 1887) Gavrilescu, Nicolas, docteur-médecin ; Maître. — (1888-1890) Stăncescu, fonctionnaire, inspecteur d'écoles ; Maître. — (1891) Tombée en sommeil.

Temple : — Rue Progrès (1889 et 1890).

Vasini

LA ROMANIA REDIVIVA

Loge fondée le 18 juin 1867.

VÉNÉRABLES : — (1868-1871) Rosetty, ancien ministre ; Maître. — (1872) Tombée en sommeil.

Statistique des 35 années :

La Roumanie a compté, en tout, vingt loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; sept fonctionnent actuellement.

SUISSE

Genève

LA FRATERNITÉ

Loge fondée le 21 février 1799.

VÉNÉRABLES : — (1860) Fleutel, Gaspard, négociant droguiste ; Rose-Croix. — (1861) Mermin, entrepreneur de bâtiments, 41, rue de Rive ; Rose-Croix. — (1862) Simond, commis-négociant, 525, boulevard de Neuve, Plainpalais ; Maître. — (1863 et 1864) le même ; Rose-Croix. — (1865) Mermin,

entrepreneur de travaux d'art, clos Mont-Choisi, aux Eaux-Vives ; Rose-Croix. — (1866) Bory-Buvelot, instituteur, maison Forestier, en l'île ; aucun grade dans l'Annuaire. — (1867) le même. — (1868) Délémontex, entrepreneur, quartier de la Cluse, Plainpalais ; Rose-Croix. — (1869) le même, entrepreneur de travaux d'art. — (1870) Déturche, boulanger, 25, rue de la Croix-d'Or ; Rose-Croix. — (1871) le même. — (1872) Pouzet, agent d'affaires et comptable, 6, place Longemalle. — (1873) Simond, propriétaire, 9, chemin des Terrassiers, Plainpalais ; Rose-Croix. — (1874) Camps, entrepreneur de maçonnerie, chemin des Philosophes, Plainpalais ; Maître. — (1875) le même, entrepreneur de menuiserie, rue d'Arve, à Carouge ; Rose-Croix. — (1876 et 1877) le même. — (1878) Mouchet, Amédée, chemin des Bosquets, à Servette, par Genève ; Maître. — (1879 et 1880) le même, fabricant. — (1881) Chatelan, Emile, négociant, 11-13, cours de Rives ; Maître. — (1882) Charbonnier, marbrier, aux Pâquis ; Maître. — (1883) le même. — (1884) le même, 48, rue des Pâquis. — (1885) Mouchet, Amédée, fabricant de boîtes à musique, comme ci-dessus. — (1886-1888) le même. — (1889) Berret, Tony, négociant-cordier, 123, rue Pépinière ; Maître. — (1890) le même. — (1891) Mouchet, Amédée, comme ci-dessus. — (1892-1894) Gros-Léziat, Ulysse, tailleur de diamants, Creux de Saint-Jean ; Maître.

Temple : — 17, rue du Marché (1870-1875). — 7, rue de Rive (1876-1894).

Tenues actuelles : — Tous les mercredis.

Statistique des 35 années :

La Suisse n'a compté qu'une loge appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; cette loge fonctionne actuellement.

TURQUIE

Constantinople

L'ÉTOILE DU BOSPHORE

Loge fondée le 26 avril 1858.

VÉNÉRABLES : — (1860 et 1861) Maillard, Eugène, architecte au palais ; Maître. — (1862-1866) aucun nom dans l'Annuaire. — (1867) Maillard, architecte ; Maître. Pour la correspondance : Morand, 435, grande rue de Péra. — (1868 et 1869) le même. — (1870 et 1871) Héral, bottier ; Rose-Croix. — (1872-1874) Morand, 44, rue Asmali-Medjid. — (1875) Bordeano, propriétaire-gérant du journal *La Turquie* ; Rose-Croix. — (1876) le même, 29, rue Kutchuk-Hendek, Péra. — (1877-1882) Bardaut, Anatole-Prospér, avocat ; Maître. — (1883-1884) et

Arschagouni, John, négociant à Péra; Maître. — (1885 et 1886) Grau, Fernandez, négociant, à Péra; Maître. — (1887-1891) Barrozzi, Jacques-Théodore, avocat, 12, rue Mertebany, Galata; Maître. — (1892) Spondoni, Constantin, adjoint de l'agent principal de la Compagnie russe de navigation à vapeur; Chevalier Kadosch. — (1893 et 1894) Siotis, Jean-Emile, docteur en médecine, 5, rue Faïk-Pacha, Péra; Maître.

Temple : — 12, rue Aga Haman, Péra (1871-1874). — Rue Yajidji, impasse Camondo, Péra (1875). — 5, rue Tzitzek, près Kalioundjou-Koulouk, Péra (1876-1883). — 372, impasse Testa, grande rue de Péra (1884). — Impasse Dandria, Péra, en face le palais de Hollande (1885-1887). — Rue Tépé-Bachi, passage Hazzopoulo (1888-1891). — Passage Hazzopoulo, salle Adam, Petits-Champs, Péra (1892). — Impasse Dandria, 31, rue Tépé-Bachi, Péra (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e mercredis du mois.

LE PROGRÈS (PROODOS)

Loge fondée le 14 janvier 1868.

VÉNÉRABLES : — (1868) Ismyridès, comptable, 17, rue Tarakjilar, quartier Stamboul; Maître. — (1869) le même, 42, valide Khan (Stamboul). — (1870) Vretos, Jean, journaliste, Marassoglou Khan, Galata; Maître. — (1871) Cleanthi Scalieri, courtier de fonds, Mehmed Ali-Khan; Rose-Croix. — (1872) le même, 11, Demir Khan, Galata. — (1873 et 1874) le même. — (1875) le même, banquier, 447, grande rue de Péra; Chevalier Kadosch. — (1876) le même, 16, rue Hadji-Zadé, près du Taksim, Péra. — (1877) Ismyridès, comptable chez M. Ambroise Movrocordato, banquier à Galata; Rose-Croix. — (1878 et 1879) Troyanos-Gerassimos, négociant, 14, rue Yeni-Djami, Galata; Maître. — (1880-1882) Stamelos, Jean, docteur en médecine, Péra; Maître. — (1883) Broussalis, Epaminondas, banquier, 34, rue Pinar; Rose-Croix. Pour la correspondance : Broussalis, banquier, 491, grande rue de Péra, vis-à-vis le consulat de Russie. — (1884 et 1885) le même. — (1886) Balilis, Stavio, médecin de l'hôpital grec, 9, rue Glavany, Péra; Maître. — (1887 et 1888) le même, 9, grande rue de Péra; Rose-Croix. — (1889 et 1890) le même, 12, rue Aghoa-Hammann. — (1891-1894) Apostologlou, Savas, avocat, à Péra; Maître. Pour la correspondance : Haviar han, 6 et 8, Galata.

Temple : — 12, rue Aga Haman, Péra (1871-1874). — Rue Yajidji, impasse Camondo, Péra (1875). — 5, rue Tzitzek, près Kalioundjou-Koulouk, Péra (1876-1883). — 372, impasse Testa, grande rue de Péra, vis-à-vis le palais de Hollande (1884). — Impasse Dandria, 31, rue Tépé-Bachi, Péra, en face le palais de Hollande (1885-1893). — Rue Tépé-Bachi, passage Hadjopoulo, Péra (1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e mardis du mois.

SER (AMOUR)

Loge fondée le 22 février 1866.

VÉNÉRABLES : — (1866 et 1867) Aznavour, négociant, Achir Effendi Khan, 3, près Bahdgé Capou; Rose-Croix. — (1868) Camalik, Paul, négociant, 1, rue Sol; Rose-Croix. — (1869) Aznavour, comme ci-dessus, 191, Grande-Rue, Péra. — (1870) Dieran R. Youssoufian, juge au tribunal de commerce, 31, rue de la Douane, Galata; Maître. — (1871-1873) Raphaëlian, docteur en médecine, 24, rue Bahdjé Kapou; Maître. — (1874 et 1875) aucun nom dans l'Annuaire. — (1876-1880) Artin Noradounghian, négociant, Bahdjé-Capou, Tach-Han; Maître. — (1881-1885) le même, rue Voyvoda. — (1886 et 1887) Mériem-Kouly, Harou-Tyoun, négociant, Thomson-Han, Stamboul; Maître. — (1888-1894) le même, directeur de l'Agence générale Ottomane, 7, rue Méché, Péra; Rose-Croix.

Temple : — 12, rue Aga Haman, Péra (1871-1874). — Rue Yajidji, impasse Camondo, Péra (1875). — 5, rue Tzitzek, près Kalioundjou-Koulouk, Péra (1876-1883). — 372, impasse Testa, grande rue de Péra, vis-à-vis le palais de Hollande (1884). — Impasse Dandria, Péra, vis-à-vis le palais de Hollande (1885-1894).

Tenues actuelles : — Le 2^e dimanche du mois, après-midi, et le 4^e mercredi, le soir.

L'UNION D'ORIENT

Loge fondée le 23 octobre 1862.

VÉNÉRABLES : — (1863) Schinas, docteur-médecin; Chevalier Kadosch. — (1864) Aznavour, négociant; Rose-Croix. — (1865 et 1866) Amiable, avocat, 26, rue de Pologne; Maître. — (1867) le même, 9 bis, rue des Postes, Péra. — (1868) le même, docteur en droit; Rose-Croix. — 1869 et 1870) Bordeano, Nicolas, journaliste, 6, rue du Journal, Péra; Rose-Croix. — (1871-1873) Comte Stanislas de Rochetin, ingénieur des mines, 20, rue Cimoni, Péra; Maître. — (1874) Tombée en sommeil.

Temple : — 12, rue Aga Haman, Péra (1871-1874).

Statistique des 35 années :

La Turquie a compté, en tout, quatre loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; trois fonctionnent actuellement.

ASIE

CHINE

Shang-Hai

FOEDERIS ARCA

Loge fondée le 29 avril 1873.

VÉNÉRABLES : — (1874) Rouhaud, *, chancelier du Consul général de France; Maître. — (1875) Tombée en sommeil.

Hong-Kong

CONFUCIUS

Loge fondée le 22 mars 1868.

VÉNÉRABLES : — (1868) Reynevaan, William, négociant, 2, Gage Street; Maître. — (1869) Tombée en sommeil.

Statistique des 35 années :

La Chine a compté, en tout, deux loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; ces deux loges ne fonctionnent plus actuellement.

ASIE-MINEURE**Smyrne**

MÉLÈS

Loge fondée le 23 juillet 1867.

VÉNÉRABLES : — (1868) Langdon, Joseph; aucun titre dans l'Annuaire. — (1869) Lattray, Georges, docteur-médecin; Maître. — (1870) le même. — (1871) Tombée en sommeil.

Alep

LA SYRIE

Loge fondée le 20 octobre 1889.

VÉNÉRABLES : — (1890-1893) Haggjar, Nicolas, rentier; Rose-Croix. Pour la correspondance : Jacques, Lüthi, à Alep. — (1894) Tchivoglus, Télémaque, négociant; Maître. Pour la correspondance : Oscar Flechsig, négociant, à Alep.

Temple : — Quartier Accaba, maison Flechsig (1890-1894).

Tenues actuelles : — Le premier samedi du mois.

Beyrouth

LA CHAÎNE D'UNION

Loge fondée le 18 décembre 1869.

VÉNÉRABLES : — (1870 et 1871) Monasterski, chef d'escadron des dragons de la garde impériale ottomane; Maître. — (1872) Tombée en sommeil.

LE LIBAN

Loge fondée le 29 septembre 1868.

VÉNÉRABLES : — (1869) Lambert, ingénieur civil; Rose-Croix. — (1870) Fayad, juge au Tribunal civil; Maître. Pour la correspondance : Sélim-Achou, Drogman au consulat de Belgique. — (1871 et 1872) Huri, Georges-E., avocat; Maître. — (1873 et 1874) Selim Raïs, négociant; Maître. — (1875 et 1876) Haggy, Nicolas, négociant; Maître. — (1877) Joseph Aoad Arbili, ex-directeur des Collèges

orthodoxes; Maître. — (1878-1881) Haggy, Nicolas, comme ci-dessus. — (1882 et 1883) Esper Shoucaïr, chancelier drogman du Consulat général d'Angleterre; Maître. — (1884-1891) le même, premier chancelier drogman du Consulat général d'Angleterre. — (1892-1894) Sursock, Georges-Dimitri, propriétaire; Maître.

Temple : — Quartier Galgoul (1875-1892). — Souk-el-Nizha, près le Palais du Gouvernement (1893 et 1894).

Tenues actuelles : — tous les samedis.

Lattaquié

L'UNION DES PEUPLES

Loge fondée le 1^{er} mai 1866.

VÉNÉRABLES : — (1869) Dhionnet, Edmond, ingénieur, négociant; Maître. — (1870) le même, négociant, ingénieur, mécanicien. — (1871) Vitalé, Nicolas, vice-consul d'Angleterre; aucun grade dans l'Annuaire. — (1872) Tombée en sommeil.

Statistique des 35 années :

L'Asie Mineure a compté, en tout, cinq loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; deux fonctionnent actuellement.

AFRIQUE**EGYPTE****Le Caire**

LE NIL

Loge fondée le 7 mars 1868.

VÉNÉRABLES : — (1868 et 1869) Jullien, négociant; Rose-Croix. — (1870) Tombée en sommeil.

Alexandrie

LA LUMIÈRE EN ÉGYPTE

Loge fondée le 28 février 1875.

VÉNÉRABLES : — (1876) Jean Saba Maraggi, employé à la banque de M. G. Stagni; Maître. — (1877) Savaya, Nicolas, chef de bureau des Rebutés et de la traduction de la Direction générale des Postes égyptiennes; Maître. — (1878) Tombée en sommeil.

Temple : — Près de l'Hôpital européen (1876-1878).

LA RÉGÉNÉRATION DE LA GRÈCE

Loge fondée le 7 juillet 1863.

VÉNÉRABLES : — (1864 et 1865) De Beauregard, docteur médecin; Maître. — (1866) Badagdopoulo, architecte; Maître. — (1867) le même; Rose-Croix. — (1868) Tombée en sommeil.

LES PYRAMIDES

Loge fondée le 23 septembre 1847.

VÉNÉRABLES : — (1862) Provin, docteur-médecin ; Maître. — (1863) Custot, négociant ; Rose-Croix. — (1864 et 1865) le même. — (1866-1868) Meillon, ingénieur, agent maritime ; Chevalier Kadosch. — (1869) le même, négociant. — (1870) Marquet, négociant ; Chevalier Kadosch. — (1871) Tivoli, négociant ; Maître. — (1872 et 1873) Sidney Barker, négociant ; Maître. — (1874 et 1875) Sefler, Henri, négociant ; Maître. — (1876-1878) Hanart, Jules, négociant ; Maître. — (1879) Hartmann, Adolphe, négociant ; Maître. — (1880-1882) le même. Pour la correspondance : Jules Bleton, négociant. — (1883) Lemaire, Edouard, inspecteur-greffier des tribunaux mixtes ; Maître : même adresse. — (1884-1886) le même, inspecteur des greffes des tribunaux. — (1887) le même, inspecteur des greffes de la réforme des tribunaux. — (1888) le même, inspecteur du greffe des tribunaux mixtes Egyptiens. Pour la correspondance : Stradebmann, à Alexandrie. — (1889-1892) le même. Pour la correspondance : Jules Bleton, négociant. — (1893 et 1894) le même ; Rose-Croix. Pour la correspondance : Lemaire-Bey, à Alexandrie.

Temple : — En face de l'Hôpital européen (1874-1885). — Maison de la communauté arménienne, rue de l'Hôpital Européen (1886-1893). — Rue Colonne-Pompée (1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e mercredis du mois.

Mansourah

LES AMIS DU PROGRÈS

Loge fondée le 18 mai 1882.

VÉNÉRABLES : (1883-1894) Camus, Joseph-G., commis-greffier près le tribunal mixte de 1^{re} instance ; Maître.

Tenues actuelles : — Le dernier samedi du mois.

Statistique des 35 années :

L'Egypte a compté, en tout, cinq loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; deux fonctionnent actuellement.

MAROC

Tanger

NOUVELLE VOLUBILIS

Loge fondée..... (Aucune date dans l'Annuaire).

VÉNÉRABLES : — (1892) De Cholewa-Chudzenski, docteur en médecine ; Rose-Croix. — (1893) aucun

nom dans l'Annuaire. Pour la correspondance : Manuel Alvarez, négociant, à Tanger. — (1894) Serph, Victor-Alexandre, défenseur près les Tribunaux consulaires ; Rose-Croix.

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e samedis du mois.

Statistique des 35 années.

Le Maroc n'a compté qu'une seule loge appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; cette loge fonctionne actuellement.

ILE MAURICE

Port-Louis

LA BIENFAISANCE

Loge fondée le 5 septembre 1881.

VÉNÉRABLES : — (1883) Aldor Rohan, avoué ; Rose-Croix. — (1884 et 1885) le même. — (1886) Amel, Louis-Dorcy, huissier-audiencier de la Cour suprême, rue de l'Eglise ; Rose-Croix. — (1887 et 1888) le même. — (1889 et 1890) le même, rue du Gouvernement ; Chevalier Kadosch. — (1891-1893) Hewetson, Hyacinthe, avocat, magistrat, 4, rue Labourdonnais ; Maître. Pour la correspondance : Samuel Dupuy, imprimeur, rue de l'Eglise. — (1894) le même. Pour la correspondance : J.-L.-A. Dorval, Rose-Hill, district des Plainnes-Wilhems.

Temple : — Rue Desforges, Petite-Montagne et Touraine (1883-1885). — 28, rue Desforges (1886 et 1887). — 51, rue de la Corderie (1888-1894).

Tenues actuelles : — Tous les samedis.

LA PAIX

Loge fondée le 7 septembre 1790.

VÉNÉRABLES : — (1860 et 1861) Barbeau, Philémon, négociant ; Chevalier Kadosch. — (1862 et 1863) Icery, Jules, agent d'affaires, 8, rue de la Pompe ; Prince du Royal-Secret. — (1864) Lalandelle, avoué ; Rose-Croix. — (1865) aucun nom dans l'Annuaire. — (1866-1868) Barbeau, propriétaire, rue de l'Eglise ; Maître. — (1869) Berger, propriétaire, 68, rue d'Artois ; Rose-Croix. — (1870) le même, 31, rue des Pamplémousses. — (1871-1873) Barbeau, Philémon, propriétaire-plantier, quartier des Pamplémousses ; lieu dit la Montagne-Noire ; Rose-Croix. — (1874) Latouche, propriétaire, employé du Gouvernement ; Rose-Croix. — (1875 et 1876) Fulcher-Simonet, avoué, 7, place de l'Eglise ; Maître. — (1877-1879) Avice, professeur au Collège royal, 5, rue du Collège ; Rose-Croix. — (1880 et 1881) Aldor Rohan, avoué, rue Maillard ; Maître. — (1882) Tombée en sommeil.

Temple : — 20, rue du Gouvernement (1870-1880). — Rues Desforges, Petite-Montagne et Touraine (1881).

LA TRIPLE ESPÉRANCE.

Loge fondée le 25 décembre 1778.

VÉNÉRABLES : — (1860-1863) Rémona, juge à la Cour suprême de Maurice, rue Labourdonnais, à Port-Louis ; Trente-Deuxième. — (1864) Bourdin, agent de change, 25, rue de la Poudrière ; Rose-Croix. — (1865) Canonville, négociant, 31, rue du Gouvernement ; Rose-Croix. — (1866 et 1867) Vigoureux de Ker-Morvant, notaire honoraire ; Prince du Royal-Secret. — (1868 et 1869) Bourdin, agent de change ; Rose-Croix. — (1870) Poupinel de Valencé, docteur-médecin ; Rose-Croix. — (1871) Canonville, comme ci-dessus. — (1872 et 1873) Bourdin, comme ci-dessus. — (1874 et 1875) Pastor, propriétaire, avoué ; Rose-Croix. — (1876-1878) Evenor de Chazal, planteur au quartier des Pamplémousses ; Rose-Croix. — (1879) le même ; Trente-Troisième. — (1880) Edgard-Edward Mayer, commissaire-priseur, rue de l'Eglise ; Prince du Royal-Secret. — (1881 et 1882, Evenor de Chazal, comme ci-dessus ; Trente-Troisième. — (1883) baron de Cayla, Horace-Charles, consul de l'Empire ottoman ; Prince du Royal-Secret. — (1884 et 1885) le même, directeur de Compagnie. — (1886) Pochard, Ernest, pharmacien, à Beau-Bassin, Ile Maurice ; Prince du Royal-Secret. — (1887) Evenor de Chazal, planteur à Curepipe ; Trente-Troisième. — (1888-1890) De Saint-Pern, Charles-Léon-Gourel, avoué ; Rose-Hill, quartier des Plaines-Wilhems ; Rose-Croix. Pour la correspondance : Léon de Saint-Pern, Church Square, à Port-Louis. — (1891) Didier de Saint-Amand, Ernest-Henri, juge à la Cour suprême, à Beau-Bassin, Plaines-Wilhems ; Maître. — (1892) Mayer, Edgar ; Prince du Royal-Secret. — (1893 et 1894) le même, commissaire-priseur.

Temple : — Rue Labourdonnais (1860-1864). — 31, rue du Gouvernement (1865-1870). — 51, rue de la Corderie (1871-1894).

Tenues actuelles : — Tous les mardis.

Statistique des 35 années :

L'Ile Maurice a compté, en tout, trois loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; deux fonctionnent actuellement.

ILES SEYCHELLES

Mahé

LA RÉUNION SINCÈRE

Loge fondée le 8 octobre 1869.

VÉNÉRABLES : — (1870) Paul-Pascal de Giovanni, peintre-photographe ; Maître. — (1871-1874) le

même, Rose-Croix. — (1875-1878) Dupuy, Charels, commerçant ; Maître. — (1879) Tombée en sommeil.

Temple : — Rue Royale, à Port-Victoria (1875-1879)

Statistique des 35 années :

Les Iles Seychelles n'ont compté qu'une loge appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; cette loge ne fonctionne plus actuellement.

Tunisie

TUNIS

LA NOUVELLE CARTHAGE

Loge fondée le 27 avril 1885.

VÉNÉRABLES : — (1886) Caillat, Philippe-Théodore-Jean-Baptiste, ingénieur civil ; Maître. — (1887-1893) le même, 3, rue Koutab et Ouazix. — (1894) aucun nom dans l'Annuaire.

Temple : — Nehje Mecktun (1886). — 20, rue el Mecktur, (1887-1889). — 3, rue Koutab-el-Ouazir. (1890).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e mercredis du mois à 8 heures 1/2 du soir.

LA PERSÉVÉRANCE

Loge fondée le 10 février 1861.

VÉNÉRABLES : — (1861) Garsin, notable, négociant, juge au tribunal consulaire, Maître. — (1862-1866) le même ; Rose-Croix. — (1867) Tombée en sommeil.

Statistique des 35 années.

La Tunisie a compté, en tout, deux loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France, une seule fonctionne actuellement.

AMÉRIQUE

CONFÉDÉRATION ARGENTINE

Buenos-Ayres

(Provinces-Unies de Rio-de-la-Plate).

L'AMIE DES NAUFRAGÉS.

Loge fondée le 8 juillet 1852.

VÉNÉRABLES : — (1860) Gourbeyre Clément, confiseur ; Maître. Pour la correspondance : au Vénérable d'honneur Antoine Villatte, négociant. — (1861-1863) Sagory, Louis, courtier maritime ; Maître. — (1864-1867) Guérin, négociant, 26, rue Maipu ; Rose-Croix. — (1868) le même, place Monserrat. — (1869) Christophel, courtier maritime ; Maître. — (1870 et 1871) Guérin, Henri, négociant, plaza 11 de Setiembre ; Rose-Croix. — (1872 et 1873) Casenave, Laurent, courtier de commerce, 34, rue Artes ; Maître. — (1874) Créniault, négociant en papiers peints, 234, calle Cangallo ; Rose-

Croix. — (1875) le même, 310-312, calle Cangallo. — (1876 et 1877) Lainé, marchand-tailleur, calle Piedad, 200; Maître. — (1878) Desplats, Michel, menuisier, 23, calle Salta; Maître. — (1879 et 1880) Beaumarié, Hippolyte, entrepreneur de travaux publics, 742, calle Alsina; Maître. — (1881 et 1882) Aubine, J.-Edouard, employé, 135, calle San-José; Maître. Pour la correspond. Joseph Zimmermann, 207, calle de Piedad. — (1883 et 1884) Raynal, Joseph, entrepreneur, 342, rue Corrientes; Maître. — (1885) Delaye Ch.-N., comptable, 139, rue Peru; Maître. Pour la correspondance : 833, Correo Casilla. — (1886 et 1887) Lapierre, Paul, négociant, 739, Defansa; Maître; même adresse. — (1888) Goffre Jean-Eloi, négociant, 208, rue Cangallo; Maître; même adresse. — (1889) le même; Chevalier Kadosch. — (1890) Rigod, Alphonse-Benoît-Marie, photographe, 238, calle Artes; Rose-Croix. (1891) Goffre, Jean-Eloi, négociant, 1000, rue Alzina; Chevalier Kadosch. — (1892) le même, Trente-Troisième. — (1893) Hamonet, Léon, horticulteur-grainetier, 95, rue Florida; Maître; même adresse que les précédents. — (1894) Lavillette, Eugène, entrepreneur de charpentes, 2128, calle Asina; Maître.

Temple : — 540, calle Cangallo (1875-1889). — 1242, calle Cangallo (1890-1894).

Tenues actuelles : — Les 1^{er} et 3^e mardis du mois.

Statistique des 35 années :

La Confédération Argentine n'a compté qu'une loge appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; cette loge fonctionne actuellement.

CHILI

Valparaiso (République du Chili)

L'ÉTOILE DU PACIFIQUE

Loge fondée le 12 novembre 1851.

VÉNÉRABLES : — (1860) Gent, Alphonse-Antoine-Joseph, avocat; Rose-Croix. Pour la correspondance : Sepp, maison Mongiardini, droguiste, place de la Aduana. — (1861) Sepp, négociant; Maître. — (1862) Poisson, ancien capitaine marin, négociant; Rose-Croix. — (1863 et 1864) Antide, Martin, négociant; Chevalier Kadosch. — (1865 et 1866) Poisson, comme ci-dessus; Chevalier Kadosch. — (1867) Fleurot, commis-négociant; Maître. — (1868-1871) Poisson, comme ci-dessus; Chevalier Kadosch. — (1872-1874) Maupas, négociant; Maître. — (1875) Belly, négociant; Maître. — (1876) Louvel, négociant; Maître. — (1877) Poisson, Pierre, négociant; Trente-Troisième. — (1878) Louvel, Paul, négociant; Maître. Pour la

correspondance : casa Ramos, J.-F. — (1879) Belly, Edmond, commerçant, 257, Casilla; Maître. — (1880) Foucher, Henri, horloger, calle de la Planchada; Maître. — (1881 et 1882) Maubrac, Edmond, commerçant; Maître. — (1883) Lacaque, Edouard, maître d'hôtel; Maître. — (1884) Morisot, Eugène, docteur en médecine, 97, Independencia; Maître. — (1885) Maubrac, Edmond, comme ci-dessus. — (1886-1889) le même. Pour la correspondance : Maubrac-Maldini, Maubrac et C^{ie}, à Valparaiso. — Tombée en sommeil le 10 mars 1890. — Réveillée le 16 septembre 1892. — (1893) Maupas, H., aucun grade dans l'Annuaire. — (1894) le même, négociant.

Temple : — 19, calle de la Victoria (1877-1889).

Tenues actuelles : — Tous les vendredis.

L'UNION FRATERNELLE

Loge fondée le 4 avril 1854.

VÉNÉRABLES : — (1860 et 1861) Manuel de Lima, négociant; Chevalier Kadosch. — (1862) Villanueva, docteur en médecine; Maître. — (1863) Réunie à la loge précédente, *l'Etoile du Pacifique*.

Conception

L'AURORA DE CHILE

Loge fondée le 17 septembre 1860.

VÉNÉRABLES : — (1861 et 1862) Enrique Pastor, négociant; aucun grade dans l'Annuaire. — (1863) Tombée en sommeil.

Statistique des 35 années :

Le Chili a compté, en tout, trois loges appartenant à l'obédience du Grand Orient de France ; une seule fonctionne actuellement.

MEXIQUE

Mexico

PATRIE-HUMANITÉ

Loge fondée le 18 février 1886.

VÉNÉRABLES : — (1887) Masseron, Ferdinand, négociant, 7, 2^a calle de la Independencia; Maître. — (1888) le même, négociant en carrosserie, 27, calle del Lapa. — (1889) Potier, Alphonse-Jean-Hector, comptable; Rose-Croix. Pour la correspondance : Masseron, négociant, 27, calle del Sapo. — (1890) Masseron, Ferdinand, 27, calle del Sapo; Rose-Croix. — (1891 et 1892) le même, industriel; Chevalier Kadosch. — (1893) le même, 2, calle de Rebeldos; apatardo postal, 994, à Mexico; Prince

du Royal Secret. — (1894) Michel, René-Alexandre, comptable, 13, rue des Escalerillas; Rose-Croix.

Temple : — 5 1/2, rue Saint-Jean-de-Latran (1887-1890). — Local maçonnique de la Grande-Diète symbolique des Etats-Unis mexicains (1891). — 8, Betlemitas (1892-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e samedis du mois.

Statistique des 35 années :

Le Mexique n'a compté qu'une loge appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; cette loge fonctionne actuellement.

URUGUAY

Montevideo

LES AMIS DE LA PATRIE

Loge fondée le 20 août 1841.

VÉNÉRABLES : — (1860) Vaillant, négociant, juge au Tribunal de commerce; rue de Las Camaras; Chevalier Kadosch. — (1861) Pernin, Jean, négociant; Inquisiteur Inspecteur Commandeur. — (1862) Villars, marchand tailleur; Chevalier Kadosch. — (1863) aucun nom dans l'Annuaire. — (1864-1866) le même, 219, Calle del 25 de Mayo. — (1867) Margat, propriétaire; Chevalier Kadosch. — (1868) Villars, marchand tailleur, 239, rue du 25 Mai; Chevalier Kadosch. — (1869) le même. — (1870) Thévenet, négociant, 52, rue du Yi; Chevalier Kadosch. — (1871) le même. — (1872-1875) Jauréguiberry, négociant, 49, rue du 18 Juillet; Chevalier Kadosch. — (1876 et 1877) Rappaz, Victor, docteur en médecine et en chirurgie, 191, calle Ciudadela; Chevalier Kadosch. — (1878-1880) Goffre, Jean-E., agent de change, 242, calle 25 Mayo; Chevalier Kadosch. — (1881-1883) Rappaz, Victor, comme ci-dessus, 282, calle Andes. — (1884) le même, 296, rue 25 Mayo. Pour la correspondance : au Consulat de la Confédération helvétique. — (1885 et 1886) Fabreguettes, Félix, graveur, 180, rue Sarandi; Rose-Croix; même adresse. — (1887 et 1888) le même; Chevalier Kadosch. — (1889) Cazaux, Charles, négociant, 425, calle Soriano; Rose-Croix. — (1890) le même. — (1891 et 1892) Cazaux, Albert, négociant, 277, rue Piedras; Rose-Croix. — (1893 et 1894) le même, 155, calle 25 de Agosto; Chevalier Kadosch.

Temple : — 19, calle Soriano (1875-1878). — 33, calle Soriano (1879-1888). — 46, calle Maldonado (1889-1894).

Tenues actuelles : — Les 2^e et 4^e lundis du mois.

Statistique des 35 années :

L'Uruguay n'a compté qu'une loge appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; cette loge fonctionne actuellement.

Océanie

AUSTRALIE

Sydney

LA LIBERTÉ

Loge fondée le 11 septembre 1890.

VÉNÉRABLES : — (1892 et 1893) Kean, John-Andrew, négociant en glaces, huile et couleurs, 89, Georges Street West; Maître. — (1894) Sye, Edgar-Fenn, cordonnier, 41, Broadway, Glebe; Maître. Pour la correspondance : John A. Kean, 89, Georges Street West.

Temple : — 89, Georges Street West (1894).

Tenues actuelles : — Le 2^e lundi du mois.

Statistique des 35 années :

L'Australie n'a compté qu'une loge appartenant à l'obédience du Grand Orient de France; cette loge fonctionne actuellement.

NOUVELLE-ZÉLANDE

Wellington

L'AMOUR DE LA VÉRITÉ

Loge fondée le 23 mars 1889.

VÉNÉRABLES : — (1890 et 1891) Stout, Robert, à Dunedin, Nouvelle-Zélande; Maître. Pour la correspondance : W.-B. Hudson, 325, Box 352, à Wellington. — (1892 et 1893) le même, avocat, Chevalier de l'Ordre illustre de SS. Michel-et-George. — (1894) Hill, Walter, agent de commerce, à Wootcombe et Wellington; Prince du Royal-Secret.

Temple : — Foresters Hall, Lambton Quay (1892 et 1893). — Boulcott Street (1894).

Tenues actuelles : — Le dernier vendredi du mois, à 8 heures.

Statistique des 35 années :

La Nouvelle-Zélande n'a compté qu'une loge appartenant à l'obédience du Grand-Orient de France; cette loge fonctionne actuellement.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

Des deux premiers volumes de la REVUE MENSUELLE

(Les chiffres romains indiquent les volumes, et les chiffres ordinaires qui les suivent, les pages du volumes. Les abréviations T. A. et N. S. renvoient à la *Tribune des Abonnés* et au *Numéro Spécimen*.)

- Abbés démocrates (les) : I, 338.
 Adhésion des évêques à la lettre du cardinal Richard : II, 657.
 A la Porte Pia : I, 328.
 A l'intrépide auteur du *Diable au XIX^e Siècle* (poésie) : II, 276.
 Alphabet du Magisme palladique : I, 83.
 Anges et démons : I, 60.
 Anniversaire du 20 septembre 1894 : I, 323.
 A nos confrères de la presse Anti-Maçonnique : N. S., 20.
 Ante-Christ (I'), lettre à M^{lle} Diana Vaughan : T. A. II, 98, 276.
 Anti-pape Lemmi et le latin (I') : II, 32.
 Appréciations à méditer : I, 62.
 A propos d'un médium : II, 619.
 A propos d'interviews : I, 69.
 Argent du Diable (I') : II, 417.
 Article 284 du règlement général des F. . M. . : II, 610.
 Assassinat Maçonnique (un) : II, 617.
 Assassinat du président Carnot (I') : I, 166.
 Attitude passive (I') : II, 584, 656.
 Auxiliaire du Grand Orient (I') : I, 126, 131.
 Berthelot, professeur de morale scientifique : II, 223.
 Bibliographie anti-maçonnique : II, 712.
 Bilan de nos ruines : II, 552.
 Cadavre à tête de rechange (un) : I, 159.
 Calendrier du Palladium : II, 4, 17, 73, 211, 261.
 Campagne maçonnique contre Jeanne d'Arc : II, 410.
 Cas de l'anti-pape Lemmi (le) : N. S., 2.
 Cas de lévitation (un) : II, 9.
 Cas de M. Georges Bois (le) : I, 24.
 Ceux qui capitulent : II, 667.
 Chronique du Surnaturel :
 — Cas d'obsession par suite de pacte : N. S., 9.
 — Cerbère : I, 85.
 — La médaille de saint Benoît : I, 144, 341 ; II, 23, 93.
 — Un sataniste qui se coupe la tête : I, 202.
 Clairvoyance de Léon XIII : I, 70.
 Compagnonnages (les) : T. A., II, 221.
 Comte de Chambord a-t-il été empoisonné ? (le) : I, 176.
 Comte de Paris (le) : I, 275.
 Concours sur la question du Miracle (un) : II, 507.
 Conférence maçonnique à Milan (une) : I, 326.
 Conférence de M. Xavier de Magallon : I, 452.
 Congrégations (les) : II, 606.
 Congrès de Palerme (le) : I, 42.
 Congrès de la Ligue de l'Enseignement (le) : II, 588.
 Congrès des Avocats de Saint-Pierre : II, 228, 313.
 Congrès Anti-Maçonnique International (le) : II, 385, 441, 508.
 Congrès maçonnique à Marseille : II, 339.
 Conseiller municipal blasphémateur : II, 610.
 Convent secret de Rome (le), 20 septembre 1893 : N. S., 16.
 Convent de la rue Cadet (le) : II, 559.
 Conventicule d'Anvers (le) : I, 292.
 Conversion d'un Haut Maçon : I, 221.
 Conversion de M. Doinel : I, 369.
 Conversion de M. Margiotta : I, 262.
 Correspondance : I, 319.
 Coup de foudre : I, 270.
 Coup de théâtre : II, 127.
 Crise de la Haute-Maçonnerie : I, 100.
 Croisade de prières : II, 148, 737.
 Croisade au XIX^e siècle (la) : II, 321.
 Culte de Satan à Rome : I, 321.
 Curieux prospectus d'Albert Pike : II, 488.
 Déclaration de non-Palladiste : II, 281.
 Déclaration nécessaire : I, 351.
 Demain, selon le vœu des Frères Trois-Points : II, 129.
 Démission de la Grande Maîtresse maçonne, Miss Diana Vaughan : I, 118.
 Démon dans l'Écriture (le) : I, 211.
 Dénégation maçonnique : I, 281.
 Deux Lucifériennes : I, 170.
 « Diable au XIX^e Siècle » (le), Doutes, critiques et contradictions : I, 13, 58.
 « Diable et la Révolution » (le), par M. Léo Taxil : II, 232, 274, 341.
 Diable et les Tables tournantes (le) : T. A., II, 545.
 Diable à Madagascar (le) : II, 32.
 Diable en Extrême-Orient (le) : I, 143.
 Diable en Afrique (le) : T. A. II, 435.
 Diable dans les Missions (le) : II, 409.
 Diable en Russie (le) : II, 607.
 Diable dans la vie des Saints (le) : II, 73, 185 :
 — Puissance de Vincent sur les éléments et sur le démon : II, 268. — Une victoire de saint Rémi sur Satan : II, 348. — Exorcisme d'une religieuse séduite par le démon : II, 428. — Sainte Martine, saint André Corsini, 429. — Saint Romuald, saint Aventin de Troyes, saint Clair, la Rév. Mère du Bourg, 430. — Sainte Madeleine de Pazzi, 431. — Le Bienheureux Guillaume de Toulouse, le Bienheureux Félix de Nicosie, saint Arnoul, 432. — Sainte Hélène, saint Gall, 433. — Bienheureuse Hélène de Valentini, saint Noamas

- de Rodez : 434. — Sainte Austreberte, saint Guillaume d'Aquitaine, sainte Claire de Rimini, saint Martinien, le Bienheureux J.-B. de la Conception, saint Auxence, sainte Julienne de Nicomédie : 487. — Saint Mainrad, saint Babylas : 488. — Saint Nil, le Vén. Frère Michel-Angelo de San-Francesco, sainte Véronique Guigliani : 593. — Apparitions des démons à saint Macaire : 594. — La Bienheureuse Christine de Stumbelen : 595. — Saint Daniel Stylite, saint Sylvestre : 597. — Saint Malo, saint Siffrein, sainte Marguerite : 598. — Saint Bertold, le Bienheureux Léopold des Gaiches, sainte Opportune : 599. — Saint Georges, évêque de Suello, saint Frobert, saint Julien, saint Guillaume, saint Maur, saint Furey : 600. — Saint Antoine : 601. — Saint Sulpice-le-Pieux : 602. — Sainte Marguerite de Cortone ; saint Macaire d'Egypte : II, 738. — Saint Macaire d'Alexandrie ; la Vénérable Gertrude ; la Vénérable Benoîte Rencurel : II, 739. — Saint Maxime : II, 743. — La Bienheureuse Véronique de Binasco ; sainte Brigide de Kildare ; saint Amand ; la Bienheureuse Claire de Rimini : II, 744. — Saint Théophile le Pénitent : II, 745.
- Diable profanateur du Sacrement de Pénitence (le) : II, 214.
- Diable recruteur (le) : II, 274.
- Docteur Bataille est-il médecin ? (le) : I, 31.
- Doigt de Dieu est ici (le) : II, 493.
- Droit d'accroissement (le) : II, 222.
- Droits d'accroissements et la Franc-Maçonnerie (les) : II, 282.
- Drôle de bombe au Grand Orient (une) : I, 63.
- Ecume du sanctuaire (l') : I, 127.
- Edifiantes amitiés : I, 89.
- Effets de l'eau bénite (les) : II, 249.
- Elections italiennes (les) : II, 374.
- Empire du Diable (l') : I, 493.
- Emporté par le Diable : II, 592.
- En Calabre (poésie) : II, 548.
- Esprit nouveau (l') : I, 98.
- Est-ce une Sœur maçon ? I, 223.
- Eusapia Paladino : T. A., II, 41.
- Evêques des Etats-Unis : II, 740.
- Exorcismus in Satanam et angelos apostaticos, jussu Leonis XIII, Pontificis Maximi, editus : II, 205.
- Explication nécessaire (une) : II, 462.
- Explosion des haines diaboliques : II, 173.
- Expulsion de Mgr Bœglin : I, 303.
- Fait curieux (un) : II, 109.
- Fil à retordre : I, 9.
- Franc-Maçonnerie et le « Diable au XIX^e Siècle » (la) : I, 180.
- Franc-Maçonnerie et le Droit d'accroissement (la) : II, 97.
- Francs-Maçons démasqués (les) : II, 682, 716.
- F. : Kossuth (le) : I, 141.
- F. : Américains à Jérusalem (les) : II, 387.
- Gardiennes de la Constitution : II, 653.
- Guérison miraculeuse d'une des malades envoyées à Lourdes par Miss Vaughan : II, 583.
- Guérison par la Sainte Croix (une) : II, 280.
- Héros du 20 septembre (le) : II, 609.
- Histoire d'une fille possédée du démon, II, 462.
- Hoquets de la R. : L. : l'Encyclopédique de Toulouse (les) : II, 229.
- Horrible sacrilège à l'île Maurice : II, 126.
- Huitre incrédule (l') (poésie) : I, 328.
- Hypnotisme, par l'abbé J.-P.-F. Schneider : I, 192.
- Infamie de Bovio (l') : I, 269.
- Influence bienfaisante des missionnaires : II, 20.
- Instruction familière de Mgr Gouthé-Soulard sur la loi d'abonnement : II, 577.
- Intervention des Maçons de Leipzig : I, 69.
- Invitation de Lemmi au 25^e anniversaire de la délivrance de Rome : II, 553.
- Irredentisme : II, 547.
- Jeanne d'Arc et le mois de mai : II, 281.
- Je ne suis plus des vôtres ? soit : II, 363.
- Jézides (les) : T. A., II, 219.
- Kadosch Arbola (le) : II, 218.
- Lemmi et le Grand Orient de France : I, 73.
- Lemmi et Margiotta : I, 306.
- Lemmi hors du palais Borghèse : II, 231, 386.
- Léon XIII et la Revue Thomiste : I, 201.
- Lettre apostolique de Léon XIII : I, 160.
- Lettre de M. Cluseret (une) : I, 317.
- Lettre du Comité des Religieux décidés à la résistance : II, 657.
- Lettre de Mgr Perraud : II, 665.
- « Libera nos a malo » (mandement de l'évêque de Coutances) : I, 257.
- Livre de M. De la Rive (le) : I, 140, 155, 188, 352.
- Livre de M. Margiotta (le) : I, 290.
- Lourdes et ses miracles : II, 643.
- Lucifer : II, 158.
- « Lucifer démasqué » (le), de Jean Kotska : II, 96, 418, 638.
- Lucifer et le Rituel : II, 269.
- Luciférienne (une) : I, 4.
- Lutte de l'Enfer contre le Ciel : II, 721.
- Maçonnerie et l'armée (la) : II, 377.
- Maçonnerie judaïque (la), le livre du Dr Bataille et encore l'affaire du général Cadorna : N. S., 13.
- Maçonnerie judaïque et le Diable (la) : N. S., 14.
- Maçonnerie féminine (la) : N. S., 21 ; I, 91.
- Maçonnerie satanique (la) : I, 184.
- Maçonnisatation de l'Assistance publique : I, 337.
- Maçons et Anti-Maçons : II, 588.
- Madone de Campocavallo (la) : II, 445.
- Mage Eliphas Lévi (le) : T. A., II, 542.
- Magnétisme (le) : II, 279.
- Magnétisme satanique, démontré par le cas du baron du Potet (le) : I, 50.
- Mal et les perfections divines (le) : II, 482.
- Manifestations diaboliques dans la vie des Pères des déserts d'Orient (les) : II, 513.
- Manœuvre maçonnique : I, 173.
- Manœuvre odieuse : I, 24.
- Marseillaise catholique (la) : II, 626.
- Médecine maçonnique magique : II, 38.
- Messe noire à Fribourg (la) : I, 43.
- Ministère Bourgeois-Lemmi (le) : II, 705.
- Miracle (le) : I, 285.
- Miracles (les) : II, 406.
- Miracles de Lourdes (les) : II, 164.
- Miracle de Campocavallo (le) : II, 421, 534.
- Miracle de Jeanne d'Arc (un) : II, 576.
- Moïse-Lid-Nazareth : I, 169.
- Mort de Mgr Meurin : I, 340.
- Mort du Rév. Père de La Porte : II, 383.

- Morts de la Haute-Maçonnerie (les) : I, 4.
 Mosquée à Paris (une) : II, 273.
 Mot de passe des Triangles (le) : I, 68.
 Mouvement anti-maçonique (le) : II, 694, 712.
 Mystère de la Franc-Maçonnerie (le) : II, 645.
 Mystère de Plaisance (le) : I, 220.
 Nécessité de démasquer le Palladisme : II, 4.
 Néo-Paganisme (le) : T. A., II, 221.
 Neuvaïne Eucharistique (la) : II, 674.
 Nombres maçonniques : T. A., II, 41.
 Notes à retenir : II, 160.
 Nouveau compagnon d'armes (un) : I, 225.
 Nouveau coup droit à la Franc-Maçonnerie : I, 57.
 Nouvelle brochure du T. R. P. Le Doré : II, 693.
 Nouvelle Croisade (la) : II, 704.
 Origines maçonniques (les) : II, 149.
 Œuvre du Dr Bataille (l') : I, 301.
 Palladistes de Beauvais (les) : I, 274.
 Par exploits d'huissier : I, 11.
 Parti protestant (le) : II, 349.
 Parti catholique (le) : II, 548.
 Patriarche émérite F. Goblet d'Alviella sur la sellette (le) : I, 276.
 Pèlerinage de Paris au sanctuaire de N.-D. du Sacré-Cœur à Issoudun (Indre) : II, 192.
 Père de La Porte, missionnaire du Sacré-Cœur (le) : II, 445.
 Péril social (le) : II, 304.
 Petite Correspondance : N. S., 24, 1, 32, 64.
 Petites Nouvelles : I, 168.
 Plaidoyer pour Sophie Walder : II, 31.
 Politique de la Revue (la) : II, 3.
 Possédés et le Suicide (les) : T. A., II, 221, 342.
 Possédés de Morzine : II, 210.
 Pour acquit : II, 753.
 Précurseurs du Palladisme : T. A., II, 220.
 Première communion (la) : II, 355.
 Première communion de Miss Vaughan : II, 509.
 Premiers dissidents italiens (les) : I, 45.
 Primeur d'un document : N. S., 21.
 Procès de la Croix du Jura : II, 36.
 Procès de la France libre : II, 81.
 Promesse de collaboration : II, 439.
 Prophétie des Papes, attribuée à saint Malachie : II, 747.
 Proposition d'argent par une table tournante : II, 245.
 Protestantisme et Franc-Maçonnerie : T. A., II, 544.
 Protestation du Pape contre les manifestations anti-religieuses du 20 septembre : II, 644.
 Publications lucifériennes orthodoxes : II, 317.
 Quelques paroles de Lemmi : II, 233.
 Question des Envoûtements : T. A., II, 39.
 Récit d'une entrevue avec le Dr Bataille : I, 10.
 Réclamation de M. Georges Bois (une) : I, 46.
 Réplique du Goblet belge : I, 280.
 Réplique pour en finir : II, 284.
 Réponse du Ciel : II, 642.
 Résistance (la) : II, 507. — Discours de M. de Magallon au Congrès des Jurisconsultes : 529.
 Réunion satanique de Milan : N. S., 44.
 Réveillons-nous ! : II, 746.
 Revanche inattendue : I, 272.
 Revue des Palladistes (la) : II, 156.
 Sacrilèges (les) : I, 129.
 Satan chez les Francs-Maçons : II, 443, 449.
 Satanistes anthropophages (les) : I, 187.
 Secte des Vaudoux : T. A., II, 277.
 Serait-ce l'Antechrist ? : II, 680.
 Serpents roses : I, 289.
 Situation de M. Doinel dans l'Occultisme et la Maçonnerie française : I, 373.
 Situation présente de l'Eglise dans le monde : II, 65.
 Sociétés secrètes musulmanes dans l'Afrique du Nord (les) : I, 252, 286, 382 ; II, 59, 186, 314, 375, 445, 502, 567, 629, 702.
 Sœurs maçonniques : I, 204, 329 ; II, 6, 245.
 Solidarité catholique : I, 168, 220.
 Sonnambules et Anne-Catherine Emmerich : T. A., II, 602.
 Songes lucifériens (les) : II, 257.
 Souverain Pontife et la loi des garanties (le) : II, 618.
 Spiritisme et Satanisme : II, 267.
 Stigmatisation (la) : II, 42.
 Succession d'Albert Pike (la) : I, 8.
 Sur la voie de la vérité : II, 357.
 Testament d'un spirite : II, 107.
 Testament d'un socialiste : II, 533.
 Temple palladique du palais Borghèse (le) : II, 300.
 Toupet des Cadettistes (le) : I, 273.
 Trahison préconisée par la Franc-Maçonnerie (la) : I, 77.
 Trente-cinq années du Grand Orient de France, 1860-1894 (Documents pour servir à l'histoire de la politique française) : I, 353 ; II, 47, 110, 174, 234, 306, 368, 492, 560, 611, 683, 756.
 Trente-Troisième Humbert 1^{er} (le) : I, 2.
 Tribune pour tous : Réponse à M. Georges Bois : N. S., 40.
 Trois jours au couvent : II, 378.
 Union anti-maçonique de France (l') : II, 554, 628.
 Union de prières privées : II, 261.
 Univers et la Vérité (l') : II, 9.
 Vaughan et Jeanne d'Arc (Miss) : II, 250.
 Vérité sur la mort de Luther (la) : I, 186.
 Vestales de Satan (les) : I, 97.
 Voix d'Alsace-Lorraine (une) : II, 666.
 Voûte de protestation des adversaires de Lemmi : I, 33.
 Voyage de Crispi en 1859 (un) : I, 333.



REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

385

LE DIABLE AU XIX^e SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

La situation présente de l'Eglise dans le monde, instruction pastorale de S. E. le CARDINAL LANGÉNIEX, archevêque de Reims : éclatante vitalité de l'Eglise, malgré même les défaillances des catholiques ; la déchristianisation de la France et de l'Italie, œuvre des loges ; ascendant moral du Saint-Siège et conquêtes de l'Apostolat dans les pays idolâtres ou dissidents ; la préoccupation actuelle de Léon XIII, ses sages décisions pour amener la fin du schisme d'Orient ; la France, appelée par le Pape à concourir à cette grande œuvre ; l'œuvre de la Propagation de la foi et celle des Ecoles d'Orient vivement recommandées ; nécessité pour les catholiques français de suivre avec une filiale sollicitude l'action de l'Eglise dans le monde ; ils envisageront ainsi avec confiance l'avenir et mériteront la régénération chrétienne de notre propre pays.

Le Diable dans la vie des Saints : appel à la collaboration de nos abonnés, pour des recherches dont chacune profitera à tous et dont l'ensemble éclairera victorieusement les incrédules. — **Le Calendrier du Palladium :** ce qu'il faut entendre par « oppositions » ; quelques différences de détail entre l'almanach luciférien adopté par les Palladistes Indépendants et celui promulgué par Lemmi ; le décret de Simon-Ensoh ; mesures contre la curiosité des profanes ; envoi fractionné ; explication faisant connaître comment les secrétaires des Triangles ont dressé les douze tableaux mensuels ; fêtes importantes fixes tombant en coïncidence avec d'autres fêtes importantes mobiles ; le daimon Bacchus, dit Léonard, le daimon Mammon, la daimone Gusoyne ; les vingt jours mobiles dans les années bissextiles ; la Fête de la Nature et la Fête des Incarnations ; les douze mois égyptiens ; explication des jours de semaine ; le tableau d'Albert Pike relatif aux sept plus hauts esprits du feu ; les vingt-quatre génies zodiacaux ; douze daimons et douze daimones, et les circonstances dans lesquelles on les invoque ; quelques premiers mots sur les deux Onzaines des Arcanes et sur la Divine Septaine.

Procès de « la France Libre » : le vaillant journal anti-maçonnique lyonnais poursuivi par les FF.°. Perraud et Perrelon ; plaidoirie de M^e ROBIN, pour les deux francs-maçons ; plaidoirie de M^e DE SAINT-AUBAN, pour la France Libre (in-extenso) ; un organiste d'église, qui est Rose-Croix ; plaidoirie de M^e HUBBARD, franc-maçon et député anticlérical

de Pontoise ; plaidoirie de M^e JACQUIER, défenseur de la France Libre contre l'imprimeur .°. Perrelon.

La Médaille de saint Benoît, faits édifiants et merveilleux constatés : Zahlé (Syrie) ; Zanzibar ; Zanguebar ; Broonsville (Texas, Etats-Unis) ; Trichinopoly (Indes) ; Gobalpoore (Hindoustan). — **LUCIFER DÉMASQUÉ :** excellente publication d'un franc-maçon occultiste converti. — **La Franc-Maçonnerie et le droit d'accroissement ;** réfutation du F.°. Doumer, ayant prétendu à la Chambre que les loges françaises ne possèdent pas ; la vérité sur la Société Immobilière du Grand Orient de France ; documents maçonniques décisifs (A. DE BOISANDRÉ). — **Tribune des Abonnés :** n° 4, l'Ante-Christ ; lettre ouverte à M^{lle} Diana Vaughan, ex-grande-maîtresse luciférienne de New-York ; les prédictions des Livres saints réalisées sous nos yeux ; comparaison des prodiges et des prétendues prophéties de Lucifer avec les actes et les révélations de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; Lucifer plagiaire des prophètes de Dieu (Abbé J.-B. Bicoû). — **Testament d'un Spirite ;** édifiant document authentique (acte notarié) prouvant que les spirites, qui se proclament profondément religieux, ont en réalité l'horreur du ciel poussé au plus haut degré de haine satanique. — **Un fait curieux :** cas de télépathie.

Trente-cinq années du Grand Orient de France, documents pour servir à l'histoire de la politique française ; liste, d'après les annuaires officiels, des Vénérables (loges du Rite Français) depuis 1860 jusqu'en 1894 inclusivement. — **Troisième liste :** GIRONDE, 25 loges. — HÉRAULT, 10 loges. — ILLE-ET-VILAINE, 4 loges. — INDRE, 2 loges. — INDRE-ET-LOIRE, 2 loges. — ISÈRE, 5 loges. — JURA, 3 loges. — LANDES, 3 loges. — LOIRE-ET-CHER, 3 loges. — LOIRE, 3 loges. — HAUTE-LOIRE, 1 loge. — LOIRE-INFÉRIEURE, 4 loges. — LOIRET, 5 loges. — LOT, 3 loges.

Horrible sacrilège à l'Ile-Maurice : neuf églises pillées par des satanistes dans la même nuit ; profanations exécrables témoignant un vrai complot.

Coup de théâtre : un secret bien gardé ; les lucifériens antilemmistes constitués en Fédération Palladiste Indépendante, depuis le 21 janvier ; le premier numéro de leur organe le Palladium Régénéré et Libre, publié à Paris avec miss Diana Vaughan pour directrice ; conseils amicaux à l'ardente propagandiste luciférienne ; une œuvre mauvaise ; absurdités extravagantes.

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS

83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ÉTRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

LA REVUE MENSUELLE

RELIGIEUSE, POLITIQUE, SCIENTIFIQUE

(Chaque numéro, broché sous couverture, contient soixante-quatre pages de texte compact, sur deux colonnes)

RÉDACTEURS HABITUELS : MM. le docteur Bataille, A.-C. de La Rive, Domenico Margiotta, J.-B. Vernay, Capitaine Pierre, Adolphe Ricoux, Richard Lenoël, Juvénal Moquiram, Quivis. — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : M. Léo Taxil.

La REVUE MENSUELLE continue la campagne entreprise par M. le docteur Bataille dans sa publication du *Diable au XIX^e Siècle*. C'est la grande enquête générale, après l'enquête personnelle du docteur. « LA REVUE MENSUELLE » EST DONC, EN RÉALITÉ, LA SUITE ET LE COMPLÉMENT DES 24 FASCICULES DU « DIABLE AU XIX^e SIÈCLE ».

La REVUE MENSUELLE, à raison de son importance typographique, peut insérer de nombreux documents *in-extenso*. Sa collection sera donc un véritable arsenal dans lequel les catholiques militants pourront puiser des armes pour combattre, selon l'ordre de Léon XIII, la Franc-Maçonnerie et ses rites si divers, les uns et les autres ennemis jurés de l'Eglise.

C'est ainsi que, en dehors des communications que nos abonnés veulent bien nous faire nous publierons :

Le *Gennaïth-Menngog*, AVEC LA MUSIQUE; le texte sera traduit en latin ;

Des discours prononcés en loges et arrières-loges sur le *Symbolisme Maçonnique* et sur la *Direction de la Politique des gouvernements et des peuples* ;

Des vœux émanant du Suprême Directoire Dogmatique de la secte et des quatre Grands Directoires Centraux (nos lecteurs savent que nous avons pris nos mesures pour être tenus au courant des actes de la haute-maçonnerie, actes officiels, mais si rigoureusement secrets que les neuf dixièmes des FF. . eux-mêmes les ignorent) ;

Les principales formules rituelles du culte diabolique des Triangles ;

De nombreux extraits des *Mémoires intimes d'Albert Pike* ;

Des extraits du *Livre Apadno*, du *Verbe Suprême*, du *Livre des Révélations des Legenda Magistralia*, de la *Vraie Lumière*, de la *Conduite secrète du Palladisme*, du *Livre d'Or du Sanctum Regnum de Charleston* ;

Des conférences de chefs de la haute-maçonnerie, dits Inspecteurs Généraux (et Inspectrices Générales) en mission permanente ;

Des comptes rendus ou impressions (très intéressants à étudier) des visionnaires démoniaques, documents appelés : « *Voyages Extatiques* », de plusieurs Maîtresses Templières Souveraines, médiums de la parfaite initiation luciférienne ;

Des informations détaillées sur ce qui se passe dans les différentes branches de l'occultisme contemporain, etc., etc.

La REVUE MENSUELLE a ouvert dans ses colonnes une **TRIBUNE DES ABONNÉS** pour la libre discussion *catholique* de toutes les questions appartenant à l'ordre de choses qui fait l'objet de la campagne du docteur Bataille et de ses collaborateurs.

Sous le titre : **TRENTE-CINQ ANNÉES DU GRAND ORIENT DE FRANCE**, la REVUE MENSUELLE publie, département par département, la liste complète des Loges, Chapitres de Rose-Croix, Aréopages de Kadosch, appartenant au Rite Français, avec les noms, professions, adresses et grades maçonniques des Vénérables, Très-Sages et Grands-Maîtres, depuis 1860 jusqu'à 1894 inclusivement. Chaque Loge forme ainsi un tableau très curieux, très intéressant, et révélant bien souvent les mystères de la politique locale. Tout ce qui concerne le Rite Ecossais en France sera publié ensuite et de la même façon. Etc.

Abonnements : SIX FRANCS par an (France et Algérie). — HUIT FRANCS (Colonies et Etranger)

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an. On s'abonne par mandat-poste à l'adresse des éditeurs : DELHOMME ET BRIGUET, 83, rue de Rennes, à PARIS. *Un numéro est envoyé gratuitement et franco, à titre de spécimen, à toute personne qui veut bien en adresser la demande aux éditeurs.* — Prix de la collection de la 1^{re} année de la REVUE MENSUELLE (1894) : *Trois francs.* La première année, les numéros de la Revue étaient seulement de trente-deux pages.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

DEMAIN selon le vœu des Frères Trois-Points, ou les **Monita Secreta d'Adriano Lemmi**. — I. L'auteur des *Monita Secreta* maçonniques. — II. Les conférences maçonniques et leur but. — III. On se moque du peuple; on entend l'exploiter. — IV. Le fond du sac. — V. Le bonheur commun. — VI. La femme. — VII. Les droits de l'homme. — VIII. La liberté. — IX. Persécution. — X. Je veux être prêtre, moi! A bas le véritable prêtre! — XI. Pour régner, bâillons! — XII. Liberté d'association... pour nous seuls. — XIII. La puissance de la loi. — XIV. Mort au prêtre! — XV. La propriété. — XVI. Biens d'Eglise. — XVII. Assistance, Instruction. — XVIII. Le voile. — XIX. Conclusion (UN PROFANE).

Croisade de Prières : une idée soumise aux catholiques. — **Les Origines maçonniques** : une curieuse étude d'Albert Pike parlant pour les imparfaits initiés; ce que c'est qu'un degré, ce que c'est qu'un rite; incertitude générale sur la création des divers rites; violentes attaques de Pike contre le Rite Cerneau se disant Rite Ecossais Ancien et Accepté. — **La Revue des Palladistes** : explications nécessaires au sujet d'un mot prêtant à un quiproquo; à quand le grand jour de la grâce? — **Lucifer** : le culte du diable débarbouillé; analogie frappante de l'essai de miss Diana Vaughan avec la tentative du néo-paganisme d'Alexandrie (Dr Flavio). — **Notes à retenir** : la revue luciférienne des Indépendants confirme nos révélations; première glane; Goblet d'Alviella, ami de Sophie Walder et évocateur d'Asmodée; la reproduction des signatures d'esprits du feu nous servira. — **Le Bien du Peuple** : un organe anti-socialiste soutenant chrétiennement la cause des travailleurs; nos souhaits de bienvenue.

Les Miracles de Lourdes et les objections des médecins, conférence lue à l'Académie des Arcades, le soir du 20 février 1895, par M. le docteur JOSEPH LAPPON, médecin particulier de Sa Sainteté Léon XIII (in-extenso). — **Explosion des haines diaboliques** : la main du Palladisme dans les orgies sacrilèges du Vendredi-Saint, cette année; une abominable parodie, renouvelée des pratiques lucifériennes de la San-ho-hoei.

Trente-cinq années du Grand Orient de France, documents pour servir à l'histoire de la politique française; listes, d'après les annuaires officiels, des Vénérables (loges du Rite Français) depuis 1860 jusqu'en 1894 inclusivement. — **Quatrième liste** : LOT-ET-GARONNE, 7 loges. — LOT, 2 loges. — MAINE-ET-LOIRE, 2 loges. — MANCHE, 3 loges. — MARNE, 4 loges. — HAUTE-MARNE, 2 loges. — MAYENNE, 2 loges. — MEURTHE-ET-MOSELLE, 2 loges. — MEUSE, 1 loge. — MORBIHAN, 2 loges. — NIÈVRE, 1 loge. — NORD, 5 loges. — OISE, 5 loges. — ORNE, 1 loge. — PAS-DE-CALAIS, 2 loges. — PUY-DE-DÔME, 1 loge. — BASSES-PYRÉNÉES, 3 loges. — HAUTES-PYRÉNÉES, 1 loge. — PYRÉNÉES-ORIENTALES, 2 loges.

Les Sociétés secrètes musulmanes dans l'Afrique du Nord. Chapitre IV. *Les ordres religieux en général; orthodoxie (suite)* : les cinq qualités nécessaires pour être Kaleb. — Chapitre V. *Recrutement, organisation et fonctionnement des ordres religieux* : comment on se fait inscrire Khouan; le supérieur général, les khalifa; les mogaddem; un diplôme des Rahmánya; la zaouia; comment un profane devient mourid. (Ad. Ricoux).

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS
83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ÉTRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

BIBLIOGRAPHIE

LA QUESTION SOCIALE & L'ORDRE SOCIAL

ou
Institutions de Sociologie

IV^e partie, de l'APOLOGIE DU CHRISTIANISME AU POINT DE VUE DES MŒURS ET DE LA CIVILISATION

Par le R. P. Albert-Maria WEISS, de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Traduits de l'allemand par M. l'abbé Lazare COLLIN et M. MIGY, revus par l'auteur

Deux beaux volumes in-8. Prix 12 fr.

Nous annonçons ici même, il y a peu de temps, la traduction française des deux premiers volumes de l'*Apologie du christianisme*. M. l'abbé Collin, professeur à l'école Saint-François de Sales de Dijon, poursuit activement l'entreprise; il nous donne aujourd'hui la traduction des deux volumes concernant la question sociale. Ceux-ci formeront les tomes VII et VIII de l'œuvre complète qui en contiendra dix. Nul ne se plaindra que M. l'abbé Collin ait jugé opportun de faire pénétrer immédiatement dans le public français les doctrines sociologiques du P. Weiss. C'est comme sociologue, surtout, que le savant Frère Prêcheur est connu à l'étranger; grâce à la rapide initiative de M. Collin, les « chrétiens sociaux » de France, pourront tous à l'avenir se familiariser avec ses écrits.

Je ne sais aucun livre où l'idée de « l'organisme social » soit aussi clairement exposée, aussi magistralement vidée de tout son contenu et développée dans toutes ses conséquences. D'un bout à l'autre de ses deux volumes, le P. Weiss défend cette idée, aussi bien contre certaines spéculations philosophiques, sophismes abstraits, que contre les institutions du droit moderne, sophismes concrets. Assurément, la conception du lien social est plus accessible à nos esprits qu'elle ne l'était il y a vingt ans; les doctrines révolutionnaires, par leur fatale et lente retraite, laissent enfin la place libre pour la résurrection de quelques idées saines; et l'on ne peut se défendre de saluer comme un important symptôme l'invasion du mot et de l'idée de « solidarité » dans notre littérature morale, romanesque, politique, philosophique. Mais on ne se guérit point en un jour, ni même en quelques années, d'un individualisme centenaire. En fait, nous ne nous sommes pas encore parfaitement assimilés l'idée de société; nous sentons plutôt, les uns vaguement, les autres avec une précision plus douloureuse, qu'on ne peut pas se passer de cette idée. Mais c'est là, seulement l'intuition d'une lacune; et ce n'est pas encore la vue claire de l'ordre social nouveau. A la période de l'optimisme béat, confiant dans l'immortalité de l'état de choses actuel, a succédé l'ère du mécontentement; on s'y peut attarder, tant que la destruction des faux dogmes, politiques ou sociaux, ne sera pas complètement achevée. Mais sous les communs efforts des catholiques, de la sociologie positiviste, et de la critique socialiste, cette destruction va bon train. Nous nous acheminons, plus vite peut-être que nous ne le pensons, vers une époque de reconstruction sociale: les chrétiens doivent prendre leurs mesures; s'ils attendent la collaboration des circonstances pour fixer les détails de l'édifice, du moins est-il indispensable qu'à l'avance ils soient comme imprégnés de certaines idées maîtresses qui présideront à la reconstruction, et l'on ne comprendrait pas qu'une fois l'heure venue ils hésitent et tergiversent au sujet des fondations sur lesquelles devra s'asseoir la nouvelle bâtisse sociale.

Voilà pourquoi, à notre époque de transition, des livres comme celui du P. Weiss sont des manuels que chacun doit méditer. Il faut que les catholiques qui, présentement, si l'on ose ainsi dire, ont un pied dans l'ancien monde et un pied dans le nouveau, fassent table rase de l'instruction civique, politique, économique qu'ils ont puisée dans le monde, dans la rue, dans les salons, dans la presse quotidienne, bref un peu partout — songez, en effet, que jusqu'au tout récent tournant de notre histoire, les faux dogmes révolutionnaires avaient en tous lieux, soit conquis, soit surpris l'hospitalité. L'heure n'est plus où l'on pouvait accepter en toute confiance une certaine orthodoxie politique de commande, la professer en se piquant d'être « bien pensant », et croire qu'on avait à ce prix rempli jusqu'au superflu les obligations du catholique. Entre les catholiques de demain, qui annonceront et appliqueront, dans notre société décomposée, le « christianisme intégral », et les hommes « bien pensants » d'aujourd'hui, la différence est insigne: ceux-ci, éclairés par l'encyclique *Rerum novarum*, envisageront avec audace et montreront avec joie la portée sociale du dogme chrétien, et ils la montreront tout entière; ceux-ci n'avaient pas le loisir d'explorer les vrais dogmes, tout occupés qu'ils étaient de transformer en articles de foi certaines opinions politiques contingentes, que les lettres de Léon XIII à la nation française et aux évêques de France réduisirent à leur juste valeur. Que si vous désirez continuer ce parallèle, je vous renvoie au spirituel et profond article: *Conservateurs et rénovateurs*, qu'a publié M. de La Tour du Pin dans l'*Association catholique* du 15 mars dernier.

Qu'on nous pardonne cette échappée, tout exceptionnelle, sur l'histoire religieuse de l'avenir; on sait que d'ordinaire nous nous cantonnons dans l'histoire religieuse du passé; et tout de suite nous y pouvons revenir, sans pour cela quitter le P. Weiss. Les pages qu'il consacre à l'organisation sociale du

moyen âge, à la conception de la *chrétienté*, au droit international ancien et moderne, sont des pages de valeur. Soutenu par de nombreuses lectures, il analyse à merveille les divers courants d'idées qui ont donné naissance au « droit moderne »; il nous fait assister à la génération des divers systèmes; il nous montre telle doctrine dérivant d'une autre par filiation, ou bien surgissant, au contraire, par réaction contre une autre. Nous recommandons à cet égard sa septième conférence: « Le droit et l'ordre naturel du monde »; on y voit, d'une part, Grotius et ses disciples, héritiers de la Réforme, imaginer de toutes pièces un droit naturel laïque, afin d'achever la sécularisation de la vie publique et de la société; et d'autre part, après un siècle et demi de désillusions, une réaction, que rien n'arrête, se produit contre cette fausse conception du droit naturel; les penseurs qui mènent ce mouvement, pourtant, ne veulent point revenir au christianisme; et forgeant des erreurs inverses de celle de Grotius, ils cherchent à fonder le droit en faisant de l'Etat un dieu, ou bien ils ne trouvent au droit d'autre origine que le développement spontané, inconscient, presque instinctif, de la conscience populaire. Ces divers systèmes se choquent et s'entrecroisent: les exagérations de Grotius produisent en sens inverse celles de Hegel et de Stahl... Mais il faut recourir à la dialectique du P. Weiss pour assister, avec une immédiate évidence, à la germanisation de ces théories qui se multiplient l'une par l'autre en même temps qu'elles se renversent entre elles.

Nous voulons relever, aussi, quelques pages pleines de finesse sur la conception catholique et la conception protestante de la famille; on les trouvera dans la quatorzième conférence. Le P. Weiss remarque que la réforme, en même temps qu'elle inaugurait une époque d'individualisme et dégageait l'homme de l'ensemble de ses devoirs sociaux, exagérait et rattachait à des principes erronés l'obligation du mariage. Dans la société telle que la font les réformateurs, ou plutôt telle qu'ils la défont, il n'y a pas de place pour le célibat; d'après la vieille idée chrétienne, chacun doit être le serviteur de tous et adopter le genre de vie qui lui permettra le mieux, en tenant compte de son tempérament et de ses goûts, de se dévouer à tous; cette idée est évincée par le protestantisme, qui méconnaît radicalement la place et le rôle de l'individu dans le tout social. L'individu faisant le bonheur d'une famille et y trouvant à son tour le bonheur: telle est la réalité bourgeoise qui fut l'idéal des réformes, dès le jour où Luther se maria. Le P. Weiss met à nu les erreurs et les vices que recouvre la théorie protestante de la famille. De prime abord, cette théorie semblerait plus vulgaire que périlleuse; mais, cherchez-en les principes, suivez-en les ramifications, et vous conclurez avec le P. Weiss: « Par sa fausse conception de la famille, la Réforme a ébranlé et transformé complètement un des piliers fondamentaux de tout l'édifice social. »

Dans un appendice de près de cent pages, qui suit la vingt-deuxième conférence, le P. Weiss expose la doctrine de l'Eglise sur le capital, l'intérêt et l'usure. On ne peut s'abstenir de lire cette étude, lorsqu'on veut s'initier à ces délicates questions. La distinction fondamentale qu'établit l'auteur entre l'argent et le capital résume l'économie de ce chapitre; ce n'est pas le lieu de la préciser ici; mais l'argumentation qu'il en déduit nous a paru nouvelle et suggestive. Deux autres points de cet appendice méritent une attention spéciale: d'abord, la différence, minutieusement détaillée, entre l'intérêt qu'on prélève pour un prêt d'argent — ce qui, d'après la théologie, est toujours une usure — et le dédommagement qu'on peut réclamer, dans certaines circonstances, à l'occasion d'un tel prêt; et puis l'énumération des divers modes d'usure. On trouvera cette énumération aux pages 224-228 du tome VIII; elle est facile à comprendre et serait efficacement méditée, non pas seulement par les étudiants en théologie morale, mais par tels « honnêtes gens » qui sont peut-être usuriers sans le savoir. Dans l'encyclique *Rerum novarum*, Léon XIII a signalé l'*usura vorace*; dans sa lettre *Præclara* aux princes et aux peuples, il a renouvelé cette flétrissure. Ainsi, le Saint-Siège appelle sur cette question l'attention des catholiques; pour ce nouvel ordre d'études, le P. Weiss leur doit être un guide précieux. Est-il si téméraire de prévoir que, dans un délai peut-être prochain, la culbute, toujours plus effrayante, des fortunes et de la morale publique amènera le Saint-Siège à légiférer sur l'intérêt de l'argent comme il fit, il y a trois ans, sur les droits des travailleurs?... Encore un peu, nous retomberions dans l'histoire religieuse de l'avenir. Mais est-ce notre faute, à nous, si le livre du P. Weiss inspire une telle confiance dans la puissance sociale du christianisme, qu'on voudrait, après l'avoir lu, deviner et avancer l'heure où ressuscitera l'ordre social chrétien? (*Le Monde*.)

Fra FREDIANO.

LES STIGMATISÉES

(Louise Lateau de Bois-d'Haine, sœur Bernard de la Croix, Rosa Andriani, Christine de Stumbele et Palma d'Oria)

par le docteur IMBERT-GOURBEYRE, avec l'approbation de Mgr l'évêque de Nantes

2 vol in-12. Prix 5 fr.

J'ai vu des choses fort extraordinaires, ce qu'on appelle vulgairement des miracles; je le raconte.

Les libres-penseurs se plaisent à nier cet ordre de faits, à en contester l'existence et même la possibilité: mais cette négation s'affirme toujours sans bonne foi, sans science et sans succès. La négation du surnaturel est une maladie déjà bien ancienne, singulièrement aggravée de notre temps. Plus on s'obstine à nier les miracles, plus ils se produisent sur une vaste échelle: jamais, en France, nous n'avons vu éclater plus de faits surnaturels que depuis cinquante ans.

Les nombreux cas de stigmatisation qui ont eu lieu depuis saint François d'Assise et qui continuent de plus bel, appartiennent à cette catégorie. L'histoire de la stigmatisation est encore peu connue. Ce que Gorres en dit dans sa *Mystique divine* n'est qu'une esquisse incomplète: son histoire générale reste à faire. Nul doute que cette question ne grandisse et ne soit mieux étudiée à notre époque. Tandis que le rationalisme moderne nie le caractère surnaturel de la stigmatisation, l'Eglise continue à l'affirmer sur le terrain de la sainteté. Le 16 août 1872, Pie IX promulguait le décret de béatification de Charles de Séze. « Vous savez, disait-il à un nombreux auditoire, qu'à sa mort, en ouvrant son cadavre, on trouva un clou prodigieux enfoncé dans son cœur, où la blessure même avait produit un rayon visible de l'amour de Dieu. » Le grand Pape qui, au dernier centenaire de saint Pierre, a canonisé la stigmatisée Marie-Françoise des Cinq-Plaies, affirmait aussi

l'existence de ces blessures mystérieuses, *vulnus divinum*, dont le cœur de sainte Thérèse, toujours visible à Albe, nous offre un type merveilleux et incontestable. En 1839, Grégoire XVI élevait sur les autels Véronique de Julianis, et le grand fait de sa stigmatisation miraculeuse était proclamé *urbis et orbis*.

Les faits de Bois-d'Haine et d'Oria dont je rends compte en cet ouvrage, ressemblent fort aux faits miraculeux de stigmatisation maintes fois reconnus par l'Eglise. J'estime qu'ils sont positivement naturels, quelle qu'en soit l'origine. Sont-ils réellement d'origine divine? Il m'est interdit de ne rien affirmer sur ce point. En Belgique, comme au fond de l'Italie, stigmatisées, directeurs, confesseurs, témoins habituels, tous sont convaincus ou inclinés à penser que Dieu est le véritable auteur de ces phénomènes extraordinaires. En assistant à tous ces prodiges, il n'est guère possible d'échapper à cette impression: elle a été aussi la mienne. J'ai même habituellement parlé en ce sens, ne fût-ce que pour harmoniser mon langage avec cette situation, mais je prie mes lecteurs de ne voir là qu'une pure hypothèse. Je n'ai ni mission ni qualité pour trancher cette question. A l'Eglise seule infaillible appartient le pouvoir de juger et de classer les faits de Bois-d'Haine et d'Oria. Témoin de l'bonne volonté, compétent par ma profession, je soumetts humblement mon travail au Saint-Siège, en répétant avec un vieil hagiographe: *Omnia autem que in hoc libello continentur correctioni sanctæ matris Ecclesiæ volo subjecta esse* (*Extrait de la Préface*.) (RAYSSIUS.)

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

336

LE DIABLE AU XIX^e SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

Le doigt de Dieu est ici. — I. Y a-t-il une religion de Satan? Idolâtrie; le culte de Satan; les possessions du Démon; guerre à mort de Simon le Mage contre Saint-Pierre; est-ce que Satan est le chef des méchants? ceux qui se séparent; Satan ne désarme pas; Julien l'Apostat; Pélagé; autres suppôts de Satan. — II. La franc-maçonnerie appartient corps et âme à la religion de Satan. Fauste Socin. — III. Fruits ou résultats de la franc-maçonnerie. (Mgr FAVA, évêque de Grenoble.)

Exorcisme contre Satan et les anges apostats, publié par ordre de S. S. Léon XIII, Souverain Pontife. Texte latin et traduction. Le bénitier portatif de Saint-Remi, et son usage. — *Les Possédés de Morzine*. — *Le Calendrier du Palladium (suite)*: les principales fêtes; les grandes oppositions; les titres apadniques des génies supérieurs; Baal-Zéboub opposé à l'archange saint Michel, à saint Joseph et en général à tous les saints; Astaroth opposé à l'archange saint Gabriel et à sainte Madeleine; Astarté opposé à la Très Sainte Vierge et à sainte Thérèse; Moloch opposé à saint Pierre et saint Paul, à l'archange saint Raphaël et à saint Dominique; Hermès opposé à saint Ignace de Loyola et à saint Thomas d'Aquin; Ariel opposé à saint Jean-Baptiste, à saint Grégoire VII et à saint Bruno. — Le Diable profanateur du sacrement de Pénitence. Une proposition d'argent par une table tournante. — Les Sœurs Maçonnes (suite): séances communes; séances particulières; le discours; profanations; comment on se procure des hosties consacrées; le drainage des cotisations; les punitions; réunions par groupes; réunion des FF. et S. à Paris; conclusion. — *Le Kadosch Arbola*: un membre du Conseil de l'Ordre du Grand Orient de France condamné à un an de prison pour vol. — *Les effets de l'eau bénite*.

Tribune des abonnés: 5. Les Jézides; 6. les Précurseurs du Palladisme; 7. le Néo-Paganisme; 8. les Possédés et le suicide; 9. les Compagnonnages. — *Le droit d'accroissement*: protestation de Mgr Trégaro, évêque de Séez. — M. Berthelot, professeur de morale scientifique (Abbé J.-B. Bigou). — *Congrès des Avocats de Saint-Pierre* pour les 28-29 mai, à Vienne (Isère); programme, horaire, renseignements. — *Les hoquets de la R. L. l'Encyclopédique*, de Toulouse: origines de la guerre aux congrégations; où l'on veut en venir (A. D.). — *Adriano Lemmi hors du palais Borghèse*. — *Le Diable et la Révolution*: le nouvel ouvrage de M. Léo Taxil jugé par M. le chanoine Mustel. — *Quelques perles de Lemmi et tutti quanti*.

Trente-cinq années du Grand Orient de France, documents pour servir à l'histoire de la politique française; listes, d'après les annuaires officiels, des Vénérables (loges du Rite Français) depuis 1860 jusqu'à 1894 inclusivement. — *Cinquième liste*: HAUT-RHIN (Belfort), 1 loge. — RHONE, 15 loges. — HAUTE-SAONE, 4 loges. — SAONE-ET-LOIRE, 5 loges. — SARTHE, 2 loges. — SAVOIE, 1 loge. — HAUTE-SAVOIE, 1 loge. — SEINE, première série de 38 loges parisiennes.

Miss Vaughan et Jeanne d'Arc: analyse du 2^e numéro de la revue des Palladistes Indépendants; changement de ton; quelques menues satisfactions données aux francs-maçons; précieux témoignage d'une adversaire, apporté à notre enquête générale sur le satanisme contemporain; la correspondance des Triangles; la voûte de Lemmi bavant sur la mémoire de Jeanne d'Arc et canonisant maçonniquement Voltaire; miss Vaughan démasque de nouveau Lemmi; son admiration enthousiaste pour Jeanne d'Arc; un point mystérieux; espoir de conversion. — *Renseignements complémentaires*.

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS
83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ÉTRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

DELHOMME et BRIGUET, Editeurs, 52, rue de Rennes, PARIS. — 3, avenue de l'Archevêché, LYON

VIENT DE PARAÎTRE : **LE SACRIFICE DE JÉSUS**

Par le P. CORNE, Oblat de Marie Immaculée

(IV^e partie de « *LE MYSTÈRE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST*)

1 beau volume in-8. Prix franco..... 5 fr.

A mesure qu'elles paraissent, nous avons signalé les trois premières parties du grand ouvrage du R. P. Corne, *Le Mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ* ; le pieux et savant auteur avait lui-même publié, avant sa mort, les deux premières parties. Il laissait heureusement son beau travail terminé, et des mains pieuses continuent la publication. La quatrième partie vient de paraître, dont le titre : *Le Sacrifice de Jésus*, indique bien le sujet.

Cette nouvelle partie se divise en quatre livres : le sacrifice eucharistique ; le sacrifice de la Croix ; l'excellence du sacrifice de Jésus-Christ ; les fruits du sacrifice de Jésus-Christ. Dans le livre premier, l'auteur nous présente d'abord la dernière Cène, où a été instituée l'Eucharistie, puis les discours après la Cène. Dans le deuxième livre, nous sommes d'abord à Gethsémani avec Jésus, nous assistons ensuite à son jugement et à sa condamnation ; nous le suivons sur le chemin du Calvaire et assistons à son crucifiement et à sa mort. Le troisième livre s'ouvre par des vues très élevées sur le sacrifice en général ; nous avons ensuite une remarquable étude sur les sacrifices dans le monde avant Jésus-Christ, où ne sont pas oubliés les sacrifices humains, qu'on retrouve à peu près partout ; puis viennent trois chapitres sur Jésus, le prêtre par excellence, Jésus, la victime par excellence, et le sacrifice de Jésus, sacrifice par excellence. Le dernier livre nous expose « les fruits

du sacrifice de Jésus-Christ » en trois chapitres : le sacrifice de Jésus-Christ glorifie Dieu souverainement, le sacrifice de Jésus-Christ sauve le monde, le sacrifice de Jésus-Christ a mérité la royauté universelle. L'ouvrage se termine par une fort belle conclusion, dans laquelle le savant et pieux auteur expose comment Jésus-Christ, par son sacrifice, rachète les hommes et nous révèle Dieu.

Dans son avant-propos, le R. P. Corne nous dit à qui il « destine particulièrement ce travail sur le Divin Sacrifice » ; c'est « aux prêtres, aux vierges consacrées à Dieu, aux simples fidèles menant une vie chrétienne ». Ils étaient représentés « sur la Montagne sainte » par « Marie, la première des vierges chrétiennes » ; par « Jean, le représentant du sacerdoce », et par « les saintes femmes auxquelles sont venus se joindre Joseph d'Arimathie et Nicodème, prémices des chrétiens vivant dans le monde et fidèles au Divin Crucifié ». A tous donc de « suivre Jésus dans les diverses stations de son sacrifice, depuis le Cénacle jusqu'au Calvaire ». Le beau livre du R. P. Corne leur fera mieux comprendre et mieux aimer « Jésus crucifié, Jésus dans l'acte de son infini et incompréhensible amour, dans son sacrifice, à l'heure de l'Eucharistie, de Gethsémani et du Calvaire. »

(Univers.)

PARTIES DU MÊME OUVRAGE DÉJÀ PUBLIÉES :

- 1^o Le Verbe de Dieu. 1 volume in-8. Prix..... 5 fr.
2^o De l'Incarnation du Verbe et de la vie cachée de Jésus. 1 volume in-8. Prix..... 5 fr.
3^o Le Ministère évangélique de Jésus. 1 volume in-8. Prix..... 5 fr.

Le Père LAVERLOCHÈRE Missionnaire Oblat de Marie Immaculée APOTRE DE LA BAIE D'HUDSON

Par le P. SOULERIN, de la même congrégation

1 volume in-8 avec nombreuses gravures. Prix franco..... 30 fr.

Le P. Laverlochère dont le nom n'est pas connu des catholiques, comme il devrait l'être, est un de ces missionnaires zélés, qui, en portant aux infidèles « la bonne nouvelle », travaillent en même temps pour la France. « Parmi les apôtres qui ont illustré les missions de l'Amérique britannique du Nord, vers la fin de la première moitié de ce siècle, dit avec raison son confrère et biographe, le R. P. Soulerin, il en est un qui a laissé une profonde impression : c'est le Père Laverlochère. Les *Annales de la Propagation de la Foi*, les publications catholiques, j'oserais dire les chaires des principales églises de France et du Canada ont révélé ce nom au monde chrétien et se sont faits les échos des récits de l'Homme de Dieu. » Si ses années de missions proprement dites ont été, hélas ! peu nombreuses, elles ont été en compensation « pleines de travaux et de fatigues, abondantes en fruits de vie et de salut pour les âmes ». Une infirmité précoce l'ayant frappé et mis hors de combat au milieu de ses travaux, il « vécut encore 37 ans impuissant, mais donnant à ses frères l'exemple des vertus religieuses et sacerdotales ».

Cette vie d'apostolat si bien remplie, ces souffrances si pieusement supportées, le R. P. Soulerin nous les raconte d'une manière à la fois intéressante et émouvante. On voit comment Jean-Nicolas Laverlochère, d'une humble et pieuse famille de Saint-Georges-d'Espéranche, au diocèse de Grenoble, était entré comme frère-convers chez les Oblats. Mais Mgr de Mazenod, apprenant les rares dispositions du « frère Nicolas », lui fit faire ses études classiques, et l'humble frère devint le R. P. Laverlochère. Ce fut en 1814 que le missionnaire partit pour le Canada, d'où il devait gagner les missions de l'Hudson. Nous ne raconterons pas ce qu'il y fit ; nous renverrons à son fidèle historien, ajoutant que celui-ci donne en même temps des curieux détails sur des pays peu connus, et qui ne peut qu'augmenter l'intérêt.

Aussi, cette biographie du P. Laverlochère constitue un excellent livre, où le texte s'éclaire de gravures bien choisies et bien faites, et qui a sa place marquée parmi les bons livres de distributions de prix comme dans les catalogues des bibliothèques paroissiales.

(Univers.)

Esprit et Vertus du Missionnaire des Pauvres

C.-J. EUGÈNE DE MAZENOD ÉVÊQUE DE MARSEILLE

Fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée

Par le R. P. Eugène BAFFIE, de la même congrégation

Un très fort volume grand in-12 ; Prix 3.50 — franco..... 4.00

MONSEIGNEUR DE MAZENOD ÉVÊQUE DE MARSEILLE

Fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée

Par Mgr RICARD

3^e édition. Un fort vol. grand in-12. Prix..... 3 fr. 50

Les Apologistes Laïques au XIX^e Siècle

EXPOSÉ DU DOGME, DE LA MORALE ET DU CULTE CATHOLIQUES

Extrait des auteurs profanes du siècle

Par M. l'abbé E. DUPLESSY, du clergé de Paris

Un beau volume in-8° de 576 pages — Prix..... 6 fr.

Recueillir dans les auteurs laïques de ce siècle les passages qui peuvent le mieux illustrer ou défendre la vérité catholique, surprendre ainsi sur les lèvres d'hommes indifférents ou même ennemis, les témoignages que leur arrache la beauté du dogme, de la morale et du culte de l'Eglise, ce n'est pas seulement une idée originale, c'est une bonne œuvre, instructive et apostolique, dont il faut remercier et féliciter M. l'abbé Duplessy.

L'auteur explique dans sa préface qu'il n'a fait que suivre un illustre exemple. Saint Paul, s'adressant aux Aréopagites, ne dédaigna pas, par une attention dont la courtoisie dut flatter ces délicats, de citer un de leurs poètes, une de leurs gloires. Après Aratus, ce furent Epiménide et Ménandre qui eurent, dans les Epîtres, l'honneur de servir à une démonstration de l'Apôtre. C'est ainsi que l'abbé Duplessy trouve dans nos poètes et prosateurs les éléments d'une nouvelle et piquante apologétique. Parmi nos contemporains, il en est beaucoup sur qui tel passage d'un écrivain étranger ou hostile à notre foi fera plus d'impression qu'une homélie du vénérable Bède. La curiosité commencera ainsi une préparation évangélique que continuera la réflexion et qu'achèvera une grâce plus intime.

C'est dans plusieurs centaines d'auteurs que l'abbé Duplessy, d'une main aussi habile que patiente, est allé chercher ces témoignages « d'âmes naturellement chrétiennes », qui s'y trouvaient pêle-mêle avec les produits les plus hétéroclites de la pensée humaine. Parfois ses pincettes ont rencontré des perles dans le foin même. Mais il ne se contente pas de nous montrer ces trouvailles, il les met en valeur : il les a serties dans l'or d'un exposé dogmatique très soigné.

Les incroyants ne seront pas les seuls à bénéficier de ce travail. Plus d'un prêtre sera heureux de lui emprunter des instruments d'apologétique spécialement adaptés à l'état de certaines âmes. Peu importe d'ailleurs leur provenance. Balaam n'était qu'un devin des gentils ; cependant une parole tombée de ses lèvres devait un jour aider les mages à reconnaître l'étoile du Messie. Strauss, Renan, Richetin, Zola, les Goncourt, etc., sont bien aussi de la gentilité ; mais la vérité est quelquefois sortie de leur bouche, et certaines de leurs paroles pourront aider plus d'une âme à reconnaître l'étoile qui mène à Dieu.

(Etudes Religieuses. — S. C., S. J.)

LIVRE DE POCHE DU SOLDAT

par J. S. GIRARD

Nouvelle édition (1895), 1 vol, grand in-32, carton. dos en toile.

Prix net et franco.....	0 50
25 exemplaires (franco en gare).....	10 »
50 — — — — —	17 50
100 — — — — —	32 »

Ce petit livre vient d'être chaudement recommandé dans l'Univers par M. le Marquis de Ségur, qui conclut son important article en disant : « C'est donc par CÉNTAINES et par MILLIERS, que d'un bout à l'autre de la France, les familles, les hommes d'œuvres, les prêtres des paroisses devraient distribuer ce petit volume.

« Le plus UTILE CADEAU que l'on puisse faire à un jeune homme, c'est ce précieux petit manuel qui l'instruira par avance aux habitudes, aux loctions, aux droits et aux devoirs du soldat et qui sera pour lui comme la préface de la Théorie, la terreur des bleus, et le préambule de la vie militaire.

« Les conseils d'ORDRE MORAL ET RELIGIEUX qui tiennent une place importante dans le Livre de poche sont remarquables par leur élévation et leur précision.

« C'est vraiment le CODE DU DEVOIR ET DE L'HONNEUR MILITAIRE..... »

DU MÊME AUTEUR :

LE SOLDAT FRANÇAIS AUJOURD'HUI DEMAIN

1 fort vol. in-12. Prix, broché..... 3 fr. 50
Relié en toile..... 4 fr.

L'ouvrage que nous venons de parcourir pourrait être avantageusement le chevet de tous les jeunes gens qui doivent être appelés sous les drapeaux. Outre de nombreux renseignements sur la vie militaire, la hiérarchie, les droits de chaque grade, les retraites, les pensions, les hôpitaux, la tactique, les écoles et grands services militaires, les armées de mer, etc., cet intéressant et substantiel volume contient encore une sorte de code moral du soldat, très propre à entretenir les bonnes mœurs et l'enthousiasme guerrier, et une quantité d'anecdotes agréables à lire, se rapportant aux différents points traités. Il y a là une mine inépuisable de renseignements et de conseils qui condensent la moelle de vingt volumes.

(Le Monde.)

LE MARÉCHAL DE MAC-MAHON

DUC de MAGENTA

Par A. RASTOUL

Un beau volume grand in-8, avec nombreuses gravures. Prix..... 6 fr.

Le point de vue auquel s'est placé l'écrivain de l'Univers est celui de l'histoire générale et politique, et, sous ce rapport, nous trouvons à son œuvre une valeur que n'a présentée dans ce genre aucun des travaux publiés sur Mac-Mahon. Bien que le moment ne semble pas venu où l'on puisse envisager avec le calme nécessaire et en pleine connaissance de cause le rôle politique du duc de Magenta, il est permis cependant d'esquisser dès aujourd'hui cette carrière, dont on peut dire qu'elle ne fut pas sans faiblesse, mais qui cependant demeura toujours honnête et droite. C'est dans ce sens que la juge M. Rastoul, et la plupart des bons Français se rangeront sans doute à cette appréciation. En somme, au milieu

des difficultés sans nombre contre lesquelles le chef du pouvoir exécutif était obligé de guider la fortune de la France, il sut, la plupart du temps, choisir le bon parti. Si l'on peut regretter certaines indécisions, on doit lui rendre cette justice que ces erreurs furent loyales, et que jamais il ne fut guidé par l'intérêt personnel. C'est là une vertu rare dans nos temps d'accaparement et d'égoïsme, et M. Rastoul a su bien la mettre en lumière. D'une lecture facile, écrite avec une hauteur de vues très frappante et une grande sûreté d'appréciation, la nouvelle publication de M. Rastoul est de celles que nous pouvons recommander à tous égards.

(Polybiblion. — A. DE GANNIERS.)

HENRI LACORDAIRE

LETTRES NOUVELLES

Publiées par M^{me} Victor LADEY

et M. P. de Viré

1 beau volume in-8°. Prix..... 6 fr.

Embrassant une période de près de trente années (1822-1851), ces lettres permettent de suivre l'éminent orateur aux diverses étapes de sa carrière, — d'abord en son court et brillant passage au barreau parisien et dans l'heureuse « solitude » de Saint-Sulpice, puis dans l'obscurité voulue d'un humble sacerdoce, enfin, parmi les épreuves et les joies d'un apostolat éclatant.

Il appartient aux biographes de glaner les particularités ignorées ou peu connues que révèle cette correspondance. Elle nous met à même de comprendre, en l'admirant, la rare beauté de l'intimité durable qui s'établit, dès les bancs de l'école, entre Lacordaire et des hommes tels que Boissard et Ladey, Lorain et Foissé ; et il semble que, de ces pages, tout aimables et d'un tour si aisé, se dégage, mieux encore que de ses autres écrits, la doctrine de l'Unité « telle que la concevait Lacordaire, profonde, inébranlable, cela va de soi, mais clairvoyante aussi, et surtout indulgente », « celui-là, disait-il, en effet, n'aura jamais d'amis qui ne voudra que des amis parfaits ».

Si l'on veut bien connaître la profondeur des sentiments de l'illustre religieux, il suffira de lire quelques-unes des lettres affectueuses et réconfortantes qu'il adressait, du séminaire, à Victor Ladey, l'ami de prédilection, « dont il ne prenait pas moins à cœur les intérêts que le bonheur en cette vie ».

(Journal des Débats. — F.-D.)

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

Par le Cardinal HERGENROTHER

Traduite de l'allemand par l'abbé BÉLET

8 forts volumes in-8. Prix : 60 fr. — Net 40 fr.

Ce qui fait le prix de cette histoire, c'est l'abondance des renseignements de toute nature qu'elle renferme. L'auteur était un savant de grand mérite qui s'était, durant de longues années, consacré à l'histoire ecclésiastique. Il a fait sur les points importants de cette histoire, notamment sur l'Eglise byzantine et sur Photius, des ouvrages qui resteront. Quand il aborda son Histoire de l'Eglise, il voulut faire bénéficier tous ses lecteurs du fruit de ses longs travaux : il a mis dans son ouvrage les notes recueillies au cours de sa laborieuse carrière. Aussi trouve-t-on dans son livre, sur presque tous les sujets, les renseignements les plus détaillés.

(Bulletin catholique. — Dom P. CABROL.)

VIENT DE PARAÎTRE :

LE DIABLE ET LA REVOLUTION

PAR
LÉO TAXIL

Un volume in-octavo, de 420 pages — Prix : 6 fr., franco.

I. Le Diable Philosophe. — II. Le Diable Janséniste. — III. Les Prophétesses du Diable.
IV. Le Diable Constituant. — V. Le Diable Terroriste. — VI. Le Culte de Satan.

Voici le Sommaire de **LA FRANC-MAÇONNERIE DÉMASQUÉE**, n° 14 (nouvelle série) :

Les Congrès des Palladistes Indépendants. — Une publication luciférienne. — *Les députés francs-maçons.* — Procès maçonniques. — Un problème. — *Les sénateurs francs-maçons.* — Correspondance. — Puissances maçonniques. — Revue des revues maçonniques. — *Histoire de la Grande Loge Symbolique.* — Sommaire des revues antimaçonniques.

(Bureaux : 8, rue François I^{er}, Paris.)

ANNONCES DE LA REVUE MENSUELLE. — MAISONS RECOMMANDÉES
Pour les insertions, on traite de gré à gré avec MM. DELHOMME et BRIGUET, éditeurs de la Revue.

COMPTOIR CENTRAL D'HORLOGERIE

35, Rue des Granges, 35 BESANÇON

Spécialité de Montres particulières

AU PRIX DU GROS

Remontoir acier de 9 à 36 lignes. — Remontoir argent et or de 18 à 3.000 francs

CHRONOMÈTRES, CHRONOGRAPHES, RÉPÉTITIONS, ETC.

Ateliers de Réparations. *~* Catalogue franco.

~ PRIX SPÉCIAL POUR LES COMMUNAUTÉS *~*

VIN DE VIAL

Au Quina, Suc de Viande et Phosphate de Chaux

Croissances difficiles — Longues Convalescences — Débilité résultant de l'âge

Par son action tonique et fortifiante,

AMAIGRISSEMENT — LANGUEUR — INAPPÉTENCE

Disparaissent promptement pour faire place à un sentiment inaccoutumé de bien-être et de force.

Sur demande, envoi gratuit d'Echantillons aux Maisons religieuses. Remise d'usage aux Ecclésiastiques.

Pharmacie VIAL, rue Bourbon, 14, LYON

et dans toutes les bonnes pharmacies.

RÉVOLUTION DENTAIRE

Le nouveau **DENTIER PRÉCISUS DUCHESNE**, breveté, est une véritable trouvaille qui fera le tour du monde. Quel progrès accompli ! Faire manger les aliments les plus durs avec les dents artificielles. Plus de maux d'estomac, là, pas d'équivoque. En vingt-quatre heures, M. Duchesne en donne la preuve irréfutable et sans rétribution (clientèle vingt-cinq ans). Les dentiers défectueux sont réparés et transformés à des prix très modérés. — Ecrire : 45, rue Lafayette, (carrefour Drouot) Paris.

REGNAULD

Sirop de Regnault, Pâte de Regnault, sédatifs des bronches ; médicaments éprouvés contre enrouements, laryngites, rhumes, bronchites, grippe, toux d'irritation, toux nerveuse, etc. — Sirop, 2 fr. 50 le flacon. — Pâte, 1 fr. 50 la boîte. — 19, rue Jacob, Paris, et toutes pharmacies.

ALAMBIC-VALYN

Depuis 50 francs, en cuivre rouge

Distillations économiques, à l'usage de tous, des fruits, marcs, plantes, etc.

BROQUET

Constructeur, 121, rue Oberkampf, à Paris

Envoi franco du Catalogue

BEC AUER

Eclairage au Gaz par l'Incandescence

50 o/o d'Economie

DIMINUTION DE CHALEUR, PAS DE FUMÉE
Recommandé aux Institutions et Pensionnats

UNION SYNDICALE DE PROPRIÉTAIRES

du Saint-Émilionnais
de l'Entre-2-mers et du Castillonnais

APERÇU DES PRIX

Vins rouges et blancs	Bonnes Côtes.	80 fr. la Barrique de 225 litres.
1894	4 ^{res}	90 — —
	Côtes Supérieures	100 — —

VINS VIEUX ROUGES ET BLANCS DE TABLE
de 115 à 160 francs la barrique, suivant mérite et année

GRANDS VINS ROUGES ET BLANCS
Saint-Émilion, Pomerol, Médoc, Barsac, Sauterne
Les vins vieux peuvent s'expédier en 1/2 barriques

BONNE EAU-DE-VIE VIEILLE, depuis 2 fr. le litre
(droits en sus) logement en fûts de 30, 50, 100 litres

PAIEMENT : 30 jours 2 0/0 esc., 90 jours net

Adresser les commandes ou demandes de renseignements

à M^r Adrien VEUILLOT
à CENON (Gironde) par BORDEAUX BASTIDE

BIBLIOGRAPHIE

L'AVENIR DE L'HYPNOSE

Réflexions Philosophiques, Théologiques, Physiologiques sur la Nature et les Effets du Sommeil provoqué

Par M. l'Abbé GOMBAULT, docteur en philosophie

1 vol. in-12, avec vignettes. Prix..... 3 fr. 50

Dans cet ouvrage, M. l'abbé Gombault se propose de combattre certains livres de médecins partisans de l'hypnose, « qui font usage de leur science médicale pour jeter le trouble dans les consciences catholiques », et il cite notamment le *Magnétisme animal* du docteur Morand, très dangereux à cause même d'une modération plus apparente que réelle. Sans condamner l'hypnose ce qui « appartient à l'autorité religieuse seule », il veut montrer les dangers de ce « merveilleux scientifique ». Il est incontestable que la question est à l'ordre du jour et qu'il est bon que la lumière se fasse.

Dans une première partie, M. l'abbé Gombault étudie l'hypnose en général; il s'attache d'abord à démontrer que « l'hypnotisme ne relève pas de principes constituant une science », puis il étudie les divers phénomènes, tels qu'ils nous sont présentés par les docteurs eux-mêmes, de l'hypnose à la suggestion; les paralysies et contractures hypnotiques, les hallucinations, les modifications hypno-

tiques dans les divers organes, etc. L'auteur conclut, avec raison, selon nous, que beaucoup de ces phénomènes ne sont pas scientifiquement expliqués jusqu'à présent; le seront-ils jamais. Les deux derniers chapitres de cette première partie sont consacrés au jugement sur l'hypnose, qui est sévère, et à Lourdes qui est bien défendue contre d'injustes attaques et contre d'odieuses assimilations.

Dans la seconde partie, M. l'abbé Gombault présente le spiritisme comme le « prolongement de l'hypnotisme », et il nous semble qu'il établit solidement sa thèse.

Tel est l'ensemble de ce volume qui nous a paru mériter d'être signalé, aux personnes, de plus en plus nombreuses, qu'intéressent et même troublent ces graves questions de l'hypnotisme et du spiritisme; à beaucoup les pages substantielles de M. l'abbé Gombault apporteront un peu de lumière et aussi un peu de calme.

(Univers.)

LOURDES

DEPUIS 1858 JUSQU'A NOS JOURS

par le docteur BOISSARIE

1 beau volume petit in-8. Prix..... 3 fr. 50

PRÉFACE

Je veux résumer l'ensemble des faits merveilleux qui se répètent depuis plus de trente ans autour de la Grotte de Lourdes.

La tâche est difficile; elle est même périlleuse pour un médecin.

Au milieu de ces guérisons étranges qui échappent à toute règle, à toute loi, il en est un très grand nombre qui présentent des garanties scientifiques, irrécusables, et défient toute critique.

Mais dans ces matières, trop souvent, on ne connaît ni tolérance, ni droit au libre examen. Dans nos Académies, nos écoles, Lourdes est un mot mal sonnant. On ne le prononce qu'avec réserve. C'est une question jugée d'avance, par tous ceux qui conduisent à notre époque le mouvement des opinions et des idées: Question de foi, nous disent-ils, qu'il faut abandonner à l'enthousiasme, à l'entraînement des foules.

Ce n'est pas du haut d'une chaire, sans aucun élément d'information, que l'on peut donner la signification d'un fait inconnu. On nous donne l'écho d'une doctrine, d'une conviction déjà faite, d'une idée préconçue.

Le véritable témoin et le seul juge, c'est le médecin du malade. Il parle en clinicien, en homme d'expérience; il parle de faits qui lui sont familiers, de résultats qui se passent sous ses yeux. Écrite sur ses indications et sous sa dictée, l'histoire de Lourdes repose sur des bases indiscutables.

L'opinion s'est émue devant des témoignages aussi importants que nombreux. Les écoles de la Salpêtrière et de Nancy, rompant avec les traditions du passé, ont compris qu'il fallait sortir d'une négation systématique.

Elles ont reconnu qu'il y avait autour de la Grotte des guérisons capables de frapper d'étonnement les spectateurs les plus instruits; mais ces guérisons, disent-elles, doivent trouver, dans les théories de la suggestion, une explication décisive. Comment expliquer alors que toutes les suggestions réunies ne produisent nulle part ailleurs de pareils effets?

J'ai voulu lire et vérifier les observations relevées à Lourdes depuis 1858 par des médecins instruits, consciencieux; j'ai compris que ces médecins avaient retracé, en narrateurs fidèles, des faits qui s'étaient passés sous leurs yeux, et que ces faits sortaient absolument du cadre habituel de nos études.

A ceux qui pourraient me dire: On ne discute pas les miracles, on passe à côté en soulevant les épaules, en détournant la tête, je répondrai par cette parole de Didot: « Entre tout croire et tout nier, sans vouloir regarder, il n'y a que l'épaisseur de la plus mince circonvolution cérébrale; c'est dans l'un et l'autre camp que se recrutent les armées de l'intolérance. »

Le médecin est l'homme de l'observation. Avant de s'occuper de la doctrine, il doit grouper tous les éléments qui peuvent servir de base à ses conclusions.

J'ai demandé à mes confrères de me renseigner sur les guérisons dont ils avaient été les témoins. J'ai pu surprendre moi-même, sur des malades de ma clientèle, ces modifications instantanées, et les juger en connaissance de cause. Pendant plusieurs années, durant les pèlerinages, assis au Bureau des médecins, j'ai vu ces interminables défilés de malades, de guéris, de ressuscités; je me suis habitué au bruit, à l'enthousiasme des foules. J'ai pu distinguer l'illusion qui console, la foi qui ranime, et toutes ces modifications passagères, effort suprême de la volonté.

J'ai vu des guérisons qui ne pouvaient recevoir aucune interprétation scientifique, et ce que j'ai vu, des centaines de médecins l'ont vu comme moi.

C'est moins une œuvre personnelle qu'un travail de critique et de compilation que je vais écrire. Je prends les faits tels que les exposent les hommes les mieux placés pour les bien connaître. Je les groupe, je les rapproche de faits analogues, et je cherche s'ils peuvent recevoir, par quelque côté, une explication naturelle. Les différences profondes qui séparent ces résultats de ceux que nous observons sont d'une évidence telle qu'ils doivent frapper tous les esprits.

Les miracles de nos hôpitaux, qui marquent le dernier degré de la puissance de la nature ou de l'art, ne sont qu'un jeu à côté de cette force mystérieuse qui se révèle à Lourdes. Là où finit l'action de l'homme, commence à peine l'action surnaturelle. Le médecin, qui assiste pour la première fois au bouleversement de toute loi, s'arrête étonné, interdit, et cherche vainement des points de repère.

Mais, nous dira-t-on, si les faits ont cette réalité, cette évidence, comment soulèvent-ils de pareils doutes et de telles protestations?

A moins que le malade ne soit un de vos clients, de vos proches ou de vos amis, il est bien difficile de vous faire en quelques instants une opinion sur la nature et l'importance des modifications qui s'opèrent sous vos yeux. Il faut une enquête approfondie, il faut que le temps consacre ces résultats. J'ai attendu quatorze ans avant de publier l'observation d'une de mes malades.

Cette sagesse, cette lenteur, ces enquêtes longuement conduites, ne sont pas du goût de la foule. De là souvent des notes discordantes sur une même question.

Dans notre société positive et sceptique, il se fait un étrange retour vers le mystérieux. Le XIX^e siècle finit au milieu de manifestations et d'idées qu'il reléguait naguère dans le domaine des impostures. Que penseront nos successeurs de la suggestion à distance, des phénomènes de transfert, de la puissance de l'aimant?

Les guérisons de Lourdes élèvent notre pensée plus haut, mais ne soulèvent pas de plus difficiles problèmes. Une plaie qui se ferme, une tumeur qui s'efface, sont en effet plus faciles à constater qu'une suggestion à échéance fixe ou un changement de personnalité. Sans doute, pour interpréter ces guérisons, il faut sortir des conditions qui régissent la matière. Mais la conception de l'univers et les harmonies du monde soulèvent aussi d'insolubles questions. Dans la notion de l'infini, il y a plus de surnaturel que dans tous les miracles connus.

C'est cette pensée que Pasteur développait dans un magnifique langage, dans son discours de réception à l'Académie française:

« Au delà de cette voûte étoilée, qu'y a-t-il? De nouveaux cieux étoilés, soit: et au delà?

« L'esprit humain, poussé par une force invincible, ne cessera jamais de se demander: qu'y a-t-il au delà?

« Veut-il s'arrêter soit dans le temps, soit dans l'espace? Comme le point où il s'arrête n'est qu'une grandeur finie, à peine commence-t-il à l'envisager, que revient l'implacable question.

« Il ne sert rien de répondre: Au delà sont des espaces, des temps et des grandeurs sans limites. Nul ne comprend ces paroles.

« Celui qui proclame l'existence de l'infini, et personne ne peut y échapper, accumule dans cette affirmation, plus de surnaturel qu'il n'y en a dans tous les miracles de toutes les religions: la notion de l'infini a ce double caractère de s'imposer et d'être incompréhensible.

« La notion de l'infini dans le monde, j'en vois partout l'inévitable expression. Par elle, le surnaturel est au fond de tous les cœurs. L'idée de Dieu est une forme de l'idée de l'infini. »

Que pouvons-nous ajouter à ces paroles du plus grand maître de la science moderne? Elles sont la réfutation aussi éloquente qu'autorisée de toutes les doctrines matérialistes dont nous subissons depuis trop longtemps la loi.

J'ai hésité longtemps avant de publier mes premières observations. Un médecin ne peut s'engager sans crainte sur un terrain où tout est pour lui surprise, inconnu. Le vénérable P. Sempé, le supérieur général des Pères de Lourdes, comprit mes incertitudes; il me tendit la main:

« Je fais appel, me dit-il, au concours de tous les hommes spéciaux. Je voudrais qu'il y eût ici, auprès de nous, une clinique toujours ouverte pour étudier les guérisons qui se produisent. C'est le vœu que formulait Louis Veuillot pendant la dernière visite qu'il nous fit. C'est le but que je poursuis. J'ai eu le bonheur de le voir en grande partie réalisé. Nous avons auprès de nous un médecin, savant interprète, qui est en permanence auprès de la Grotte: il recueille les observations que lui envoient ses confrères.

« La moisson est abondante, venez avec nous, étudiez, observez en toute liberté; vous nous ferez part de vos impressions. »

Je serrai la main qui se tendait vers moi; et, pendant plusieurs années, j'ai pu suivre, interroger les nombreux malades qui venaient faire constater leur guérison.

Avec le Dr de Saint-Maclon, j'ai pu m'initier à des études qui demandent des connaissances spéciales, une prudence excessive. Les Pères de Lourdes ont facilité mes recherches, m'ont ouvert leurs archives, m'ont communiqué tous les dossiers. J'ai lu tout ce qui a été publié: j'ai analysé deux ou trois cents certificats. C'est le résumé de ces études que je vais exposer dans le cours de cet ouvrage.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

LE DIABLE ET LA REVOLUTION

PAR

LÉO TAXIL

Un volume in-octavo, de 420 pages (en cours d'impression)

I. Le Diable Philosophe. — II. Le Diable Janséniste. — III. Les Prophétesses du Diable.
IV. Le Diable Constituant. — V. Le Diable Terroriste. — VI. Le Culte de Satan.

Voici le Sommaire de **LA FRANC-MAÇONNERIE DÉMASQUÉE**, n° 14 (nouvelle série) :

Les Congrès des Palladistes Indépendants. — Une publication luciférienne. — *Les députés francs-maçons.* — Procès maçonniques. — Un problème. — *Les sénateurs francs-maçons.* — Correspondance. — Puissances maçonniques. — Revue des revues maçonniques. — *Histoire de la Grande Loge Symbolique.* — Sommaire des revues antimaçonniques.

(Bureaux : 8, rue François I^{er}, Paris.)

ANNONCES DE LA REVUE MENSUELLE. — MAISONS RECOMMANDÉES

Pour les insertions, on traite de gré à gré avec MM. DELHOMME et BRIGUET, éditeurs de la Revue.

COMPTOIR CENTRAL D'HORLOGERIE

35, Rue des Granges, 35 BESANÇON

Spécialité de Montres particulières

AU PRIX DU GROS

Remontoir acier de 9 à 36 lignes. — Remontoir argent et or de 18 à 3.000 francs

CRONOMÈTRES, CHRONOGRAPHES, RÉPÉTITIONS, ETC.

Ateliers de Réparations. * Catalogue franco.

➔ PRIX SPÉCIAL POUR LES COMMUNAUTÉS ➔

VIN DE VIAL

Au Quina, Suc de Viande et Phosphate de Chaux

Croissances difficiles — Longues Convalescences — Débilité résultant de l'âge

Par son action tonique et fortifiante,

AMAIGRISSEMENT — LANGUEUR — INAPPÉTENCE

Disparaissent promptement pour faire place à un sentiment inaccoutumé de bien-être et de force.

Sur demande, envoi gratuit d'Echantillons aux Maisons religieuses. Remise d'usage aux Ecclésiastiques.

Pharmacie VIAL, rue Bourbon, 14, LYON

et dans toutes les bonnes pharmacies.

RÉVOLUTION DENTAIRE

Le nouveau **DENTIER PRÆCISUS DUCHESNE**, breveté, est une véritable trouvaille qui fera le tour du monde. Quel progrès accompli ! Faire manger les aliments les plus durs avec les dents artificielles. Plus de maux d'estomac, là, pas d'équivoque. En vingt-quatre heures, M. Duchesne en donne la preuve irréfutable et sans rétribution (clientèle vingt-cinq ans). Les dentiers défectueux sont réparés et transformés à des prix très modérés. — Ecrire : 45, rue Lafayette, (carrefour Drouot) Paris.

REGNAULD

Sirop de Regnauld, Pâte de Regnauld, sédatifs des bronches; médicaments éprouvés contre enrrouements, laryngites, rhumes, bronchites, grippe, toux d'irritation, toux nerveuse, etc. — Sirop, 2 fr. 50 le flacon. — Pâte, 1 fr. 50 la boîte. — 19, rue Jacob, Paris, et toutes pharmacies.

ALAMBIC-VALYN

Depuis 50 francs, en cuivre rouge

Distillations économiques, à l'usage de tous, des fruits, mares, plantes, etc.

BROQUET

Constructeur, 121, rue Oberkampf, à Paris

Envoi franco du Catalogue

BEC AUER

Eclairage au Gaz par l'Incandescence

50 o/o d'Economie

DIMINUTION DE CHALEUR, PAS DE FUMÉE
Recommandé aux Institutions et Pensionnats

UNION SYNDICALE DE PROPRIÉTAIRES

du Saint-Émilionnais
de l'Entre-2-mers et du Castillonais

APERÇU DES PRIX

Vins rouges et blancs 1894	{	Bonnes Côtes.	80 fr. la Barrique de 225 litres.
		4 ^{res}	90 — — —
		Côtes Supérieures	100 — — —

VINS VIEUX ROUGES ET BLANCS DE TABLE

de 115 à 160 francs la barrique, suivant mérite et année

GRANDS VINS ROUGES ET BLANCS

Saint-Émilion, Pomerol, Médoc, Barsac, Sauterne

Les vins vieux peuvent s'expédier en 1/2 barriques

BONNE EAU-DE-VIE VIEILLE, depuis 2 fr. le litre
(droits en sus) logement en fûts de 30, 50, 100 litres

PAIEMENT : 30 jours 2 O/O esc., 90 jours net

Adresser les commandes ou demandes de renseignements

à M^r Adrien VEUILLOT

à CENON (Gironde) par BORDEAUX BASTIDE

ŒUVRES DU CARDINAL MERMILLOD

Ancien évêque de Lauzanne et Genève

Recueillies et mises en ordre par le R. P. dom Alexandre GROSPPELLIER

Chanoine régulier, ancien Secrétaire de Son Eminence

- I. Eloges et Oraisons funèbres. 1 beau vol. in-8. Prix net : 5 fr. — Franco..... 6 fr.
 II. Œuvres pastorales de Genève (1864-1873). 1 beau vol. in-8. Prix net : 5 fr. — Franco..... 6 fr.
 III. Œuvres pastorales de l'exil (1873-1883), 1 beau vol. in-8. Prix net : 5 fr. — Franco..... 6 fr.

Commencée, il y a deux ans, par Dom Alexandre Grospellier, chanoine régulier, ancien secrétaire du cardinal Mermillod, la publication des œuvres de l'illustre confesseur de la foi se poursuit ; trois volumes ont déjà paru, que les autres doivent suivre de près. Nous sommes en retard avec cette publication, si intéressante à tant de titres, et nous en exprimons nos regrets. On est si facilement débordé dans la vie du journalisme, où la besogne du jour fait trop souvent oublier celle de la veille, parfois plus importante.

Dans le premier volume, Dom Alexandre Grospellier a réuni les éloges et oraisons funèbres prononcés par l'éloquent orateur ; le volume s'ouvre par une introduction dans laquelle Dom Grospellier nous donne une notice émue sur le prélat dont il a été le secrétaire. Dans ces discours, dont plusieurs sont inédits, une large part est faite à la France, qu'aimait tant Mgr Mermillod ; elle se trouve là présentée par Mgr Daveluy et M. Just de Bretenières, les héroïques martyrs de Corée ; par l'abbé M. Deguerry, martyr de la Commune ; par les cardinaux Billiet, Regnier, Caverot ; par les archevêques et évêques La Tour d'Auvergne, de Bourges, la Bouillie, de Pèrga, Rendu, d'Annecy, Gignoux, de Beauvais, Nogret, de Saint-Claude, etc., par Mgr de Ségur. Pour la Suisse, nous avons Mgr Marilley et Mgr Lachat, ainsi que le vaillant curé de Genève, l'abbé Du-noyer. On comprend quel parti Mgr Mermillod a su tirer de semblables sujets. Il nous retrace là, avec sa grande parole, des pages superbes de l'école ecclésiastique au XIX^e siècle, heureux d'apporter ainsi de nouvelles preuves de la vitalité de l'Eglise.

Dans le deuxième volume, nous avons les *Œuvres pastorales de Genève* qui vont de 1864 à 1873, embrassant les neuf années pendant lesquelles il lui a été donné d'administrer en paix son cher canton de Genève. Outre les lettres pastorales qui traitent de l'Eglise, de son indépendance, de sa liberté, de ses rapports avec le siècle, et qui avaient été si justement remarquées, lors de leur apparition, on y trouve de nombreux et importants documents sur ses œuvres dans la Rome protestante, sur son rôle avant et pendant le concile, sur sa charité pour les prisonniers français et pour les soldats de l'armée de l'Est, réfugiés en Suisse. Mais ce qu'il y a peut-être de plus curieux, ce sont les lettres et les pièces qui nous font assister dans le détail à l'histoire de la nouvelle Eglise de Genève. Les dispositions d'abord conciliantes du gouvernement de ce canton changent en même temps que le personnel, surtout à partir des revers de la France. On voit dès lors se succéder tous les incidents du *kulturkampf* genevois : mesures contre les écoles catholiques et contre les communautés religieuses, suppressions de traitement, révocations de curés, destitutions, enfin bannissement du prélat. La correspondance de Mgr Mermillod avec le conseil d'Etat de Genève, dans laquelle est retracée l'action de l'évêque, du confesseur de la foi, est reproduite ici complètement pour la première fois ; elle était presque inédite.

Le troisième volume, récemment publié, nous donne les *Œuvres pastorales de l'exil* qui embrassent une période de dix années, 1873 à 1883 ; c'est la persécution. Le confesseur de la foi, réfugié dans cette France hospitalière pour laquelle il a toujours témoigné tant d'affection, assistait impuissant aux actes de violence, contre

lesquels il ne pouvait que protester ; il n'a cessé de le faire avec une fermeté qui ne s'est pas un seul instant démentie.

Nous ne saurions mieux faire connaître ce troisième volume et en faire ressortir l'importance qu'en citant la lettre adressée à Dom Grospellier par Mgr Béccl, évêque de Vannes :

« Mon Révérend Père,

« Le second volume des *Œuvres pastorales du cardinal Mermillod* ne contribuera pas peu à faire bénir la mémoire de l'éminent évêque. C'est une sorte d'autobiographie du noble exilé. Le lecteur le suivra, pour ainsi dire, pas à pas, avec une sympathique admiration, durant ces dix années de souffrances morales. Il le verra déployer activement son zèle apostolique, mendier ça et là, surtout en France, les ressources qui lui étaient nécessaires pour soutenir le clergé et les fidèles de sa chère Eglise de Genève. Tous ses écrits, lettres pastorales, discours de circonstance, lettres diverses à de hauts personnages, aux prêtres et aux catholiques de sa ville épiscopale, à des journalistes et autres écrivains, respirent le dévouement à l'Eglise, l'amour des âmes, une fermeté et une mansuétude vraiment apostoliques. Sa sollicitude paternelle est empreinte du plus religieux patriotisme. Les richesses de son esprit et les tendresses de son cœur se manifestent tour à tour dans ces pages émouvantes. Avec un courage qui rappelle la fière attitude des anciens confesseurs de la foi, il tient tête à ses persécuteurs, leur démontre l'injustice et la perfidie de leurs agissements.

« En même temps, les maux dont il souffre ne l'empêchent point de prêter une oreille attentive à ce qui se passe au centre de l'unité catholique, où les ennemis de Dieu continuent aussi leur œuvre d'iniquité. Après avoir pleuré la mort de Pie IX, l'illustre proscrit salue avec amour et confiance l'exaltation de Léon XIII, et encourage et félicite tous les défenseurs des saintes causes dont il était l'éloquent et infatigable champion. En un mot, du fond de son exil, il suit d'un regard perspicace les événements contemporains. Ses relations avec les grands et les petits le mettaient en mesure de juger comme il convenait des personnes et des choses. En prêtant le concours de sa parole si persuasive à toutes les œuvres qui lui étaient recommandées, il sauvegardait et faisait prospérer les siennes.

« Vous aussi, mon Révérend Père, vous faites œuvre de piété filiale et de charité fraternelle, quand vous recueillez avec soin et mettez en ordre les œuvres du bien-aimé Pontife dans l'intimité duquel vous avez vécu et qui vous honorait d'une confiance que vous justifiez même après sa mort. »

Nous devons ajouter que ce volume contient des pièces inédites importantes et que le savant et dévoué éditeur a ajouté, en divers endroits, des notes substantielles qui éclairent le lecteur sur les faits auxquels le prélat fait allusion, faits que beaucoup pourraient bien avoir oubliés.

Nous attendons, non sans impatience, la suite de cette belle publication que Dom Grospellier saura mener à bonne fin et qui sera un véritable monument élevé à la mémoire de l'illustre cardinal.

(Univers.)

PUBLICATION TERMINÉE

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

Par le Cardinal HERGENRÖTHER. — Traduite de l'allemand par l'abbé BÉLET

8 forts volumes in-8. — Prix : 60 fr. — Net : 40 fr.

L'histoire du cardinal Hergenröther occupera dans notre littérature historique en France, une place jusqu'ici laissée vide. Nous avons depuis Fleury des histoires de l'Eglise très étendues. A l'autre pôle, nous avons des manuels très abrégés où bien des questions sont passées sous silence. Nous n'avions pas d'ouvrage qui tint le milieu entre les deux. L'histoire du savant cardinal allemand, sans avoir les proportions monumentales des grandes histoires, est pourtant beaucoup plus qu'un simple résumé. Toutes les questions importantes et même les questions secondaires y sont abordées et traitées avec les développements suffisants. Ce qui fait le prix de cette histoire, c'est l'abondance des renseignements de toute nature qu'elle renferme. L'auteur était un savant de grand mérite qui s'était, durant de longues années, consacré à l'histoire ecclésiastique. Il a fait sur les points importants de cette histoire, notamment sur l'Eglise byzantine et sur Photius, des ouvrages qui resteront. Quand il aborda son *Histoire de l'Eglise*, il voulut faire

bénéficier tous ses lecteurs du fruit de ses longs travaux ; il a mis dans son ouvrage les notes recueillies au cours de sa laborieuse carrière. Aussi trouve-t-on dans son livre, sur presque tous les sujets, les renseignements les plus détaillés.

La méthode adoptée est des plus simples, et en même temps, des plus commodes. La question est exposée en quelques paragraphes précis ; chaque paragraphe est suivi de notes bibliographiques qui permettent d'approfondir l'étude de cette question. Aussi, sous un format beaucoup moins volumineux que ceux de Rohrbacher ou de l'abbé Darvas, le cardinal Hergenröther possède une richesse d'informations au moins égale et souvent supérieure à celle des historiens qui l'ont précédé. Son livre a donc un prix singulier comme livre d'enseignement et de recherche ; il rendra en particulier les plus grands services aux professeurs qui sauront en faire usage.

(Bulletin catholique — DOM P. CABROL.)

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :
LE DIABLE ET LA REVOLUTION

PAR
LÉO TAXIL

Un volume in-octavo, de 420 pages (en cours d'impression)

I. Le Diable Philosophe. — II. Le Diable Janséniste. — III. Les Prophétesses du Diable.
IV. Le Diable Constituant. — V. Le Diable Terroriste. — VI. Le Culte de Satan.

Voici le Sommaire de **LA FRANC-MAÇONNERIE DÉMASQUÉE**, n° 13 (nouvelle série) :

La Franc-Maçonnerie toute-puissante en France et en Italie, lettre pastorale de S. E. le Cardinal LANGÉNIEUX. — Procès engagés par les francs-maçons. — *L'illégalité de la Franc-Maçonnerie*. — Table alphabétique des députés francs-maçons. — Une circulaire maçonnique. — Le mouvement anti-maçonnique en Italie, FIDELIS. — Une abjuration de francs-maçons. — Un ancien rituel de la Maçonnerie d'Adoption. — Varia : Subvention à l'Orphelinat maçonnique. — *Recue des Recues Maçonniques*, LE CHERCHEUR. — A travers les livres, GABRIEL SOULACROIX. (Bureaux : 8, rue François I^{er}, Paris.)

ANNONCES DE LA REVUE MENSUELLE. — MAISONS RECOMMANDÉES

Pour les insertions, on traite de gré à gré avec MM. DELHOMME et BRIGUET, éditeurs de la Revue.

COMPTOIR CENTRAL D'HORLOGERIE

35, Rue des Granges, 35 BESANÇON

Spécialité de Montres particulières

AU PRIX DU GROS

Remontoir acier de 9 à 36 lignes. — Remontoir argent et or de 18 à 3.000 francs

CRONOMÈTRES, CHRONOGRAPHES, RÉPÉTITIONS, ETC.

Ateliers de Réparations. * Catalogue franco.

➡ PRIX SPÉCIAL POUR LES COMMUNAUTÉS ⚡

VIN DE VIAL

Au Quina, Suc de Viande et Phosphate de Chaux

Croissances difficiles — Longues Convalescences — Débilité résultant de l'âge

Par son action tonique et fortifiante,

AMAIGRISSEMENT — LANGUEUR — INAPPÉTENCE

Disparaissent promptement pour faire place à un sentiment inaccoutumé de bien-être et de force.

Sur demande, envoi gratuit d'Echantillons aux Maisons religieuses. Remise d'usage aux Ecclésiastiques.

Pharmacie VIAL, rue Bourbon, 14, LYON

et dans toutes les bonnes pharmacies.

RÉVOLUTION DENTAIRE

Le nouveau **DENTIER PRÆCISUS DUCHESNE**, breveté, est une véritable trouvaille qui fera le tour du monde. Quel progrès accompli ! Faire manger les aliments les plus durs avec les dents artificielles. Plus de maux d'estomac, là, pas d'équivoque. En vingt-quatre heures, M. Duchesne en donne la preuve irréfutable et sans rétribution (clientèle vingt-cinq ans). Les dentiers défectueux sont réparés et transformés à des prix très modérés. — Ecrire : 45, rue Lafayette, (carrefour Drouot) Paris.

REGNAULD

Sirop de Regnauld, Pâte de Regnauld, sédatifs des bronches ; médicaments éprouvés contre enrrouements, laryngites, rhumes, bronchites, grippe, toux d'irritation, toux nerveuse, etc. — Sirop, 2 fr. 50 le flacon. — Pâte, 1 fr. 50 la boîte. — 19, rue Jacob, Paris, et toutes pharmacies.

ALAMBIC-VALYN

Depuis 50 francs, en cuivre rouge

Distillations économiques, à l'usage de tous, des fruits, mures, plantes, etc.

BROQUET

Constructeur, 121, rue Oberkampf, à Paris

Envoi franco du Catalogue

BEC AUER

Eclairage au Gaz par l'Incandescence

50 o/o d'Economie

DIMINUTION DE CHALEUR, PAS DE FUMÉE
Recommandé aux Institutions et Pensionnats

UNION SYNDICALE DE PROPRIÉTAIRES

du Saint-Émilionnais
de l'Entre-2-mers et du Castillonnais

APERÇU DES PRIX

Vins rouges et blancs	Bonnes Côtes.	80 fr. la Barrique de 225 litres.
1894	1 ^{res}	90 — —
	Côtes Supérieures	100 — —

VINS VIEUX ROUGES ET BLANCS DE TABLE
de 115 à 160 francs la barrique, suivant mérite et année

GRANDS VINS ROUGES ET BLANCS
Saint-Émilion, Pomerol, Médoc, Barsac, Sauterne
Les vins vieux peuvent s'expédier en 1/2 barriques

BONNE EAU-DE-VIE VIEILLE, depuis 2 fr. le litre
(droits en sus) logement en fûts de 30, 50, 100 litres

PAIEMENT : 30 jours 2 0/0 esc., 90 jours net

Adresser les commandes ou demandes de renseignements

à **M^r Adrien VEUILLLOT**
à CENON (Gironde) par BORDEAUX BASTIDE

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^e SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

Les Songes lucifériens, chapitre extrait du volume de Jean Kostka, sur le point de paraître : *Lucifer Démasqué*. — *Noctium phantasmata* : songe de la religieuse ; songe de Jansénius ; songe du faux saint François Xavier ; songe du faux Jésus-Christ. — *Union de Prières Privées* : pour la conversion de miss Diana Vaughan ; lettre d'un ecclésiastique du diocèse de Paris. — **Le Calendrier du Palladium**, suite des oppositions lucifériennes au culte des saints de la religion catholique : Léviathan et Béhémot ; les oppositions des 23 fêtes de haute classe, non consacrées aux démons ; les oppositions des premiers grands stratèges, cinquième rang de la hiérarchie infernale ; des grands stratèges à titre égal et des grands stratèges en second, sixième rang de la hiérarchie ; des stratèges ou commandants de colonnes simples, septième rang de la hiérarchie.

Spiritisme et Satanisme ; phénomènes diaboliques très récents, durant depuis trois ans et causés par des consultations spirites (Année J.-B. Bico). — *Mort du F. . . docteur Timoteo Riboli*. — **Le Diable dans la Vie des Saints** : puissance de Saint Vincent de Paul sur les éléments et sur le démon. — **Lucifer et le Rituel** : les exorcismes du Baptême ; l'exsufflation ; les signes de croix ; l'imposition des mains ; la cérémonie du sel. — *Une mosquée à Paris*. — **Le Diable recruteur** ; nouveau procédé de recrutement imaginé par les Spirites Swedenborgiens. — **Le Diable et la Révolution** ; le nouvel ouvrage de M. Léo Taxil, jugé par *l'Avenir*, de Reims. — *A l'entre-pide auteur du « Diable au XIX^e Siècle »*, sonnet, par M. le comte A. de Sparre.

Tribune des Abonnés : N° 4, *l'Anti-Christ* (M. Louis Gayet) ; N° 10, *la Secte des Vaudoux* (notes d'un professeur de Cap Haïtien) ; N° 11, *les Tables tournantes*, une apparition diabolique constatée par le P. Lacordaire, au cours d'une séance de table tournante (lettre d'une religieuse). — *Le Missionnaire*, poésie. — **Le Magnétisme** ; liste de l'état-major de la Société Magnétique de France. — *UNE GUÉRISON MIRACULEUSE PAR LA SAINTE-CROIX*, à Saint-Gervasy (Gard) ; récit d'un témoin. — *canne d'Arc et le mois de mai*, par M. l'abbé Paul Fesch. — *Déclaration*

de non-palladisme : lettre de l'éditeur des publications de miss Vaughan ;

— **Les droits d'accroissement et la Franc-Maçonnerie** documents maçonniques établissant le complot de la secte contre les congrégations religieuses (A. DE LA RIVE). — **Réplique pour en finir** ; quelques observations et réserves de la rédaction ; deuxième lettre de M. l'abbé J.-B. Bico à la grande-maîtresse du Palladium Régénéré et Libre, en réplique à la réponse de la revue luciférienne : 1. Bonne foi et mauvaise méthode ; 2. Prophéties et miracles pour et contre le christianisme et le luciférianisme. — **Le temple palladique du Palais Borghèse** : importante découverte faite par les fondés de pouvoirs de la famille Borghèse, au cours d'une visite légale effectuée à l'improviste au siège du Grand Orient d'Italie ; un sanctuaire luciférien, description par les témoins oculaires ; l'image de Satan et l'autel-bûcher ; impossibilité d'un quiproquo, description d'un temple de Suprême Conseil d'après un manuel maçonnique officiel ; embarras de M. Georges Bois, l'obstiné négateur du Palladisme, en présence de cette découverte ; son article à ce sujet dans la *Vérité* ; coup d'œil d'ensemble sur le système de dénégations de l'ami de M. Paul Rosen. — **Le Péril social** ; conclusions à tirer de la dernière statistique de la criminalité en France (MAURICE DE LA FARGUE). — Opposition du gouvernement au Congrès des Avocats de Saint-Pierre.

Trente-cinq années du Grand Orient de France, documents pour servir à l'histoire de la politique française ; listes, d'après les annuaires officiels, des Vénérables (loges du Rite Français) depuis 1860 jusqu'à 1894 inclusivement. — *Sixième liste* : SEINE, seconde série de 35 loges parisiennes. — **Les Sociétés secrètes musulmanes dans l'Afrique du Nord**, Chapitre V. *Recrutement, organisation et fonctionnement des ordres religieux* (suite) : l'interrogatoire du Compagnon du Tapis (Ad. Ricoux). — **Publications lucifériennes orthodoxes** : nouvelle tactique des Palladistes Indépendants ; la création des Groupes Familiaux ; leurs règlements ; une propagande à outrance ; distribution publique des prières à Lucifer et des formules rituelles pour l'évocation des démons.

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS
83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ÉTRANGER, HUIT Francs
Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

La Cité Antichrétienne au XIX^e Siècle

Par Dom Paul BENOIT

Chanoine régulier de l'Immaculée-Conception, docteur en philosophie et en théologie

Nouvelle édition publiée en 4 volumes in-8° écu

Première Partie : *Les Erreurs modernes*, 2 vol. in-8 écu. Prix. 8 fr.

Deuxième partie : *La Franc-Maçonnerie*, 2 vol. in-8 écu. Prix. 8 fr.

Exposer l'origine, le développement logique, les conséquences des erreurs modernes, tel est le but de la première partie du travail de Dom Benoit sur la Cité antichrétienne. Il est indiscutable qu'il s'est formé dans le monde une cité hostile à celle de Dieu, cité qui a son code de doctrine, et sa hiérarchie, cité d'où le Christ est banni, et avec lui l'Évangile, la Révélation, le dogme. Quelle est cette doctrine? C'est le rationalisme qui se subdivise ou plutôt se manifeste en une infinité d'opinions, mais qui toutes découlent logiquement du même principe antichrétien ou y mènent infailliblement. Notre siècle est agité au souffle des doctrines les plus diverses; l'atmosphère de l'éducation, même catholique, est empestée des miasmes délétères qui se dégagent de tous côtés. Il importe de nous prémunir contre leurs atteintes; le meilleur préservatif, le remède le plus efficace pour combattre le mal, c'est une connaissance sérieuse des doctrines antichrétiennes, de leurs conséquences funestes, de leur manque absolu de fondement. A ceux qui ont mission d'éclairer les âmes, à tous ceux qui veulent s'instruire de la véritable portée du dogme catholique, à tous les catholiques instruits qui veulent combattre pour la bonne cause, désirent s'armer de toutes pièces, les livres du savant Dom Benoit seront d'un puissant secours : c'est un travail de théologie mûrement pensé. Les éditions successives qui en ont été faites attestent sa valeur.

La seconde partie, qui traite des agents actifs de la Cité anti-

chrétienne, nous fait pénétrer au cœur de la guerre faite à l'Eglise par les sectes.

La franc-maçonnerie y est complètement dévoilée dans sa constitution, sa hiérarchie, ses doctrines, ses secrets, ses œuvres. Ce travail est divisé en deux sections : la première étudie le plan du temple ou le but des sociétés secrètes, but final, but intermédiaire, but immédiat. Quelques simples que soient ces divisions, elles touchent à des problèmes fort complexes et à des questions qui nous intéressent de très près. La franc-maçonnerie nous entoure, elle exerce son action autour de nous; elle répand autour de nous des idées qui passent dans les lois, dans les institutions, dans les idées; elle pénètre l'atmosphère dans laquelle nous vivons et respirons. Le but entrevu, il faut connaître les ouvriers attachés à sa réalisation. Ici, nous pénétrons dans le temple et faisons connaissance avec sa hiérarchie et son cérémonial. Il ne s'agit pas d'un roman quelconque, mais de faits avérés. La seconde section nous montre l'action de la franc-maçonnerie dans la société publique et les moyens mis en œuvre par elle pour arriver à la réalisation du but final. C'est une étude pratique des faits, qui dévoile la stratégie de l'ennemi et est destinée à prémunir les fidèles. Combien l'histoire moderne offre de leçons à qui veut pénétrer dans l'intime des faits! Les livres de D. Benoit sont un commentaire détaillé des lettres de Léon XIII.

(Revue Bénédictine)

Contes Celtiques

Par J. DIEULEFIT

1 beau volume in-8. Prix 5 fr.

Ces *Contes Celtiques* sont au nombre de quatre : « Le Pilote », « Histoire d'un chien », « Le Conte du grand-père », « Leçon de choses ». Ce dernier, de beaucoup le plus court, est seul un conte réel, comme du reste le promet le titre. Un vieux marin donne à son petit-fils une « leçon de choses », en le faisant assister à un naufrage sur cette côte de Bretagne encore si perdue en dépit des progrès de la navigation. Il y a là une émouvante tentative de sauvetage, faite par un curé, ancien marin, qui se gravera dans la mémoire de l'enfant et en fera, lorsqu'il sera devenu un homme, un hardi marin et un dévoué sauveteur. Ces pages seules suffiraient à recommander les *Contes Celtiques*, mais il y a les autres qui, pour être d'un autre genre, ne le recommandent pas moins.

Avec « Le Pilote », récit qui ouvre et qui est de beaucoup le plus important, comme avec l'Histoire d'un chien et avec le Conte du grand-père, nous sommes en plein fantastique, ou mieux en plein surnaturel. Nous n'essaierons pas de résumer ni d'analyser ces trois récits; nous y aurions beaucoup de peine pour arriver à un maigre résultat. Si nous parvenions à faire une claire et sèche analyse, ce qui n'est pas certain, nous aurions singulièrement affaibli, sinon fait disparaître à peu près, tout le charme de ces pages étranges; il est plus simple de renvoyer aux contes eux-mêmes nos lecteurs, en leur disant de prendre et de lire. Ils seront à la fois intéressés, charmés et édifiés.

Disons donc simplement que dans « Le Pilote » et dans « l'Histoire d'un chien », l'auteur met en scène, d'une manière fort émouvante, une vieille légende celtique — peut-être vaudrait-il mieux dire bretonne — d'après laquelle la Vierge Marie revient chaque année sur la terre la veille de Noël, pour accomplir quelque œuvre de salut. Sur ce thème, Jean Dieulefit, avec une grande richesse d'imagination, a su broder les détails les plus émouvants. Parfois il nous rappelait, lorsque nous le lisions, certain conte celtique ou breton de Paul Féval sur saint Yves; du reste le grand saint breton,

*Advocatus et non latro
Res miranda populo,*

paraît dans un des contes celtiques; il n'y pouvait manquer. Quant au souvenir que Jean Dieulefit nous donne de Paul Féval, ne sont-ils pas compatriotes, épris des mêmes légendes?

Nous nous reprocherions de ne pas dire un mot de la forme très originale des contes celtiques. On a dit, avec ou sans intention critique, qu'elle n'était pas classique. C'est vrai, mais elle est singulièrement vivante; elle se marie très bien au fond, et cela donne plus de piquant à l'ensemble. Aussi concluons-nous en répétant le conseil que nous avons donné plus haut : que nos lecteurs prennent et lisent, et nous serions bien surpris s'ils n'étaient pas à la fois intéressés, émus et édifiés.

(Univers.)

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

396

LE DIABLE AU XIX^e SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

La Croisade au XIX^e siècle, discours prononcé par le R. P. MONSABRE, à Clermont-Ferrand, à l'occasion du huitième centenaire de la 1^{re} Croisade (*in-extenso*). — **Lemmi lavé ? ! ?** certificat d'honnêteté délivré au chevalier de Marseille par les Trente-Troisièmes de Rome ; la réponse de miss Vaughan. — **Le Dossier Crispi**, ou le contenu du pli Giolitti concernant Crispi, dona Lina Crispi, Adriano Lemmi et Achille Lanti ; quatorze cent mille francs extorqués. — **Les Prestiges diaboliques** : le miracle et sa contrefaçon satanique ; les prestiges diaboliques ne peuvent être niés ; leurs caractères ordinaires : 1^o ils s'accomplissent dans l'ombre ; 2^o ils manquent de dignité ; 3^o ils sont souvent infâmes ; à ces signes on reconnaît la bassesse de leur origine (R. P. Albert DELAPORTE). — **Un Congrès maçonnique à Marseille** (Lix). — **Mort de Mgr Meurin**, archevêque-évêque de Port-Louis. — **Le Diable et la Révolution**, compte-rendu (GABRIEL SOULACROIX).

Tribune des abonnés : *Les possédés et le suicide*, deux réponses à la question posée dans le n° d'avril (Abbé X. ; Ad. Ricoux). — **Le Diable dans la vie des Saints** : une victoire de saint Rémi sur Satan. — **Le Parti protestant**, conférence de M. GEORGES THIÉBAUD, à Paris, sur les progrès du Protestantisme en France depuis vingt-cinq ans. — **La première communion**, variété (OSCAR LÉONI).

Sur la voie de la vérité : une lettre de miss Diana Vaughan à la *Revue Mensuelle* ; ses déclarations verbales ; heureux revirement ; la grande-maîtresse palladiste indépendante renonce à tout occultisme quelconque ; elle maintient son récit du 3^e n° de sa revue sur une vision de Jeanne d'Arc ; reproduction de ce récit ; démissionnaire de cœur avant d'être démissionnaire de fait ; conséquences inattendues de la publication de la voûte de

Lemmi contre la vierge de Domremy ; miss Vaughan, désabusée, jure de détruire le Palladisme (LEO TAXU). — **Je ne suis plus des vôtres ?... Soit !** reproduction intégrale de la préface des *Mémoires d'une Ex-Palladiste Indépendante*, contenant la voûte de désaveu du Comité Fédéral de Londres et la réponse par une démission complète et la renonciation à tout occultisme quelconque (DIANA VAUGHAN).

Trente-cinq années du Grand Orient de France, documents pour servir à l'histoire de la politique française ; listes, d'après les annuaires officiels, des Vénérables (loges du Rite Français) depuis 1860 jusqu'en 1894 inclusivement. — **Septième liste** : SEINE, troisième série de 26 loges de Paris. — **Les élections italiennes**. — Approbation pontificale transmise par le cardinal Rampolla à M. De la Rive au sujet de ses articles sur la Franc-Maçonnerie et le droit d'accroissement. — **Les Sociétés secrètes musulmanes dans l'Afrique du Nord**. Chapitre V. *Recrutement, organisation et fonctionnement des ordres religieux* (suite) : l'interrogatoire du Compagnon du Tapis ; le certificat et le diplôme ; les chaînes du Khouan ; le devoir du secret (ADOLPHE RICOUX). — **La Maçonnerie et l'armée** : l'interpellation Rabier ; cynisme des Frères Trois-Points ; le maréchal Soult et le général Zurlinden ; les militaires membres des Loges. — **Trois jours au couvent** : les effets d'une visite à une communauté religieuse ; miss Vaughan chez les vierges du Seigneur ; un pas de géant vers la lumière ; magnifique prière de l'ex-luciférienne assistant à la Sainte Messe ; ruse diabolique déjouée ; miss Vaughan demande l'envoi de pèlerins pauvres pour lui obtenir une foi entière aux enseignements de l'Eglise ; la conversion complète est proche.

Mort du R.P. Delaporte, missionnaire du Sacré-Cœur.

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS
83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ÉTRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

BIBLIOGRAPHIE :

LE SPIRITISME DÉVOILÉ

OU

Les Faits Spirites constatés et commentés

PAR

A. JEANNIARD DU DOT

Un Volume in-12. Prix : 3 fr. Franco 3 fr. 50

TABLE DES MATIÈRES.

Lettre de Monseigneur Bétel, évêque de Vannes, à l'auteur. — Rapport de M. l'abbé Le Roux, professeur de philosophie au collège Saint-François-Xavier, à Monseigneur l'évêque de Vannes. — Lettre de Monseigneur de Kernaëret, doyen de la faculté de théologie d'Angers, à l'auteur.

INTRODUCTION. — I. Choses à laisser passer. — II. Choses à retenir.

PREMIÈRE PARTIE. — NOTIONS FONDAMENTALES.

Le fait et la doctrine. — Suggestion, tentation, obsession, possession, sorcellerie ou magie. — Qu'est-ce que le spiritisme ? Spiritisme réel et spiritisme imaginaire. Illusion et supercherie. Le spiritisme réel seul objet de cet ouvrage. — L'esprit et le corps des esprits. — Classification des faits spirites.

DEUXIÈME PARTIE. — TÉMOIGNAGES HISTORIQUES.

La table philosophe de M. Eugène Nus. Son aversion pour la philosophie chrétienne. — La table divinatrice et la table facétieuse de M. Paul Gibier. — Le prophète et le médecin peau-rouge. — Écriture magique, divination, lévitation chez les Hindous. — Le papayer poussé en une heure. — Commentaires sur ces phénomènes divers : écriture spontanée, divination, sommeil magique, et particulièrement sur la croissance végétale précipitée. — Le jeune instituteur et son génie familial. — Une séance spirite en Amérique.

TROISIÈME PARTIE. — EXPÉRIENCES SCIENTIFIQUES.

SECTION 1^{re}. — *Les expériences de Crookes et de Zollner.*

Valeur scientifique et morale de M. Crookes. Son début dans l'étude du spiritisme. Avis aux docteurs français. — Etudes de M. Crookes sur l'augmentation du poids des objets sans addition matérielle. — Quelle est la véritable force augmentative du poids des objets sans addition matérielle. — Matérialisation d'esprit. Qu'est-ce que ce phénomène. Histoire de Katie King, prétendue morte ressuscitée. Ses apparitions répétées pendant trois ans. Ses rapports de laboratoire et de salon avec M. Crookes, sa famille et ses collègues. L'esprit photographié. Critique historique. — Analyse psychologique et physiologique de Katie-King acceptée ou supposée comme un esprit matérialisé, venu de l'autre monde. Sagacité physiologique et inadvertance philosophique du docteur. Irrémédiable vanité de ses constatations les plus exactes. Erreur et témérité de sa conclusion principale. Les savants pipés par de plus savants. — Les expériences de Zollner avec Slade. — Conclusion de la première section.

2^e SECTION : *Les expériences du docteur P. Gibier au moyen de Slade.*

Différents phénomènes prestigieux obtenus par Slade en présence du docteur P. Gibier. La lévitation. — Mouvements des corps sans le contact du médium. — Les

extases de Slade possédées par les âmes de certains morts. Objection plus plaisante que solide du docteur Paul Regnard sur les noms des esprits. — Théorie de l'extase. Extase vraie ou extase des saints. Fausse extase ou extase des poètes. Extase fausse ou extase des sorciers. — Le miracle et le prestige. Les lois de la nature : le prestige en averse, le miracle y déroge et en dispense. Lazare et Katie King. La lévitation des médiums et le ravissement des saints. — Matérialisation : mains perceptibles à la vue et au toucher tour à tour. La main du festin de Balthazar. — Écriture spontanée (2^e catégorie du docteur). Témoignage d'un Robert-Houdin. Voltaire et les sorciers. Essai impuissant. Souvenir de M. Crookes : un crayon boiteux et impotent. — Episode à propos du précédent. Le naturalisme de Voltaire aussi contraire à la raison qu'à la foi. Son symbole négatif sur Dieu, la nature et l'homme. Puissance persévérante et caractère de cette fausse philosophie résumée dans le *Dictionnaire philosophique* résumé lui-même en quatre pages. Voltaire et Joseph de Maistre. — Dix expériences d'écriture spontanée. La première. Que fera la science future de telles expériences. Véritables causes de ces faits. Notion des causes intelligentes et libres. — Les trois expériences suivantes d'écriture spontanée. Encore le fluide magnétique. Physiologie psychologique, magie du moyen âge et fakirisme hindou se rencontrent. *Latet anguis in herba*. — Inviolabilité des lois physiques. Impuissance des causes libres contre elles. Le sabbat, l'envoûtement, le presbytère de Cideville. Faux envoûtement moderne de M. de Rochas. — Suite et fin des expériences avec Slade. Nombre de faits semblables aux faits spirites produits spontanément et sans médium. — Double criterium des forces naturelles et des forces extra-naturelles.

QUATRIÈME PARTIE.

L'HYPNOTISME DANS SES RAPPORTS AVEC LE SPIRITISME.

Que penser du suggestionisme ? Peut-on lui assimiler tout d'abord le spiritisme au point de vue du caractère ou naturel ou extra-naturel. — Suite de la suggestion. Ceux qui l'emploient la connaissent-ils ? — Un peu de philosophie ne nuirait pas. Exemple : Analyse du sommeil. — Les suggestionistes déterministes. Leur incompétence. — Théorie de la suggestion d'après le P. de Bonniot. — *Eureka*. Identité de la divination spirite et de la clairvoyance hypnotique. — L'hypnotique désarmé par la privation de l'attention au profit du véritable clairvoyant. — Ni psychologie ni physiologie, mais pathologie. — La suggestion guérit-elle ? Est-elle la réserve des savants. — Suggestions et miracles. La science des Charcot et la foi de Bossuet. — Conclusion.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Lettres de M. Cox à M. Crookes.
M. P. Gibier, page 273.
Lettre de l'auteur à M. Crookes.
Les photographies.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^e SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporains. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

Un Congrès Anti-Maçonnique International, appel du comité d'initiative à la Presse catholique française. — Lemmi hors du palais Borghèse. — **Les FF. . . américains à Jérusalem** : légendes maçonniques ; les FF. . . Salomon et David ; table des pains de proposition ; le temple de Salomon, ses ouvriers, les deux Hiram ; Dionysiastes ; Esséniens ; sceau de Salomon ; le temple de Zorobabel ; voyageurs anciens et modernes ; Godefroy de Bouillon ; les FF. . . américains dans les *Cavernes Royales* et dans les *Ecuries de Salomon* ; la loge de Jérusalem ; atelier féminin (A. DE LA RIVE). — **Les Miracles** : distinction entre le vrai miracle et le faux miracle ; examen des phénomènes de fluidification et de substitution (Abbé X.). — **Le Diable dans les Missions** ; diableries au Suen-hoa-fou. — **La campagne maçonnique contre Jeanne d'Arc** : une conférence du F. . . Minot ; seconde discussion sur la question des loges mixtes.

Satan chez les Francs-Maçons : aventure d'un officier français ; le docteur Récamier ; scapulaires diaboliques. — Le PÈRE DELAPORTE, *missionnaire du Sacré-Cœur* ; notes biographiques (P. JEAN VAUDON). — **L'argent du diable** : tristes effets de la cupidité. — LUCIFER DÉMASQUÉ, compte rendu de l'ouvrage de

Jean Kotska (GABRIEL SOULACROIX). — **Les Miracles de Campocavallo** : guérison d'une moribonde, après une maladie de seize ans ; les constatations du commandeur Léonz Niderberger ; la Madone des Sept-Douleurs exprime, d'une façon merveilleuse, sa bienveillance pour Miss Diana Vaughan.

Le Diable dans la vie des Saints : exorcisme d'une religieuse séduite par le démon, vie de saint Jean de la Croix ; sainte Martine ; saint André Corsini ; saint Waast ; saint Romuald ; saint Aventin de Troyes ; sainte Galle ; saint Clair ; la révérende mère Du Bourg ; sainte Madeleine de Pazzi ; bienheureux Guillaume de Toulouse ; bienheureux Félix de Nicosie ; saint Arnoul ; sainte Hélène ; saint Gall ; bienheureuse Hélène de Valentini ; saint Noamas. — **Tribune des Abonnés** : *le Diable en Afrique* (ÉDOUARD PIRMEZ).

Promesse de collaboration : une lettre mystérieuse ; baptême à régulariser (DIANA VAUGHAN). — **LE CONGRÈS ANTI-MAÇONNIQUE INTERNATIONAL** : la réunion préparatoire ; le programme proposé. — **Les Sociétés secrètes musulmanes dans l'Afrique du Nord**. Chapitre V. *Recrutement, organisation et fonctionnement des ordres religieux* (suite) : le devoir du secret (ADOLPHE RICOUX).

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS
83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ÉTRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

BIBLIOGRAPHIE :

La Franc-Maçonnerie

II^e partie de la Cité Antichrétienne
Par le R.-P. Dom Paul BENOÎT

Nouvelle édition refondue et augmentée 2 volumes petit in-8. Prix 8 fr.

Le R. P. Dom Benoît vient de faire paraître une nouvelle édition de la partie de son grand ouvrage qui traite spécialement de la Franc-Maçonnerie. C'est une très heureuse inspiration, car, dans ces deux volumes, il donne au lecteur sérieux qui veut approfondir la Franc-Maçonnerie dans ses doctrines et ses actes des renseignements sûrs et de graves considérations.

Certainement, après l'ouvrage du P. Deschamps complété par M. Claudio Jannet, celui-ci est celui qui va le plus au fond des choses et donne l'aperçu philosophique le plus complet sur toutes les ramifications de la Franc-Maçonnerie. L'auteur, sans doute, n'y publie pas de documents nouveaux, mais il se sert avec sagacité de ceux qui ont été mis en lumière depuis quelques années ; il ne dispense pas de lire les livres récents que nous avons ici même recommandés, mais il leur est une fort utile introduction et a même tenté, dans la mesure où le permettait une nouvelle édition, d'utiliser leurs révélations. Du moins, il ne les ignore pas et y renvoie ses lecteurs.

Pour rappeler les matières traitées dans ce remarquable ouvrage, nous nous contenterons d'en résumer le plan d'ensemble.

Il est divisé en trois livres consacrés au plan du temple maçonnique, aux ouvriers du temple et au travail de construction du temple. Dans ces trois divisions, le savant auteur fait entrer tout ce qui peut être dit de la Franc-Maçonnerie.

Dans le premier livre, qui traite du plan du temple maçonnique ou du but des sociétés secrètes, le Révérend Père établit successivement le but suprême des sociétés secrètes, leur but intermédiaire et leur but immédiat.

Parmi les ouvriers, il distingue les sociétés maçonniques parfaites, dont il étudie les grades communs à tous les rites, les hauts grades, le gouvernement, les serments, les séances, et les Loges d'adoption ; il parle ensuite des sociétés maçonniques moins parfaites et des sociétés publiques vassales des sociétés secrètes ; puis, dans une seconde division, il recherche les origines des sectes maçonniques.

Le troisième livre est consacré à étudier le travail de construction du temple. L'auteur examine successivement le recrutement, la formation et l'emploi des travailleurs dans les sociétés secrètes, il passe ensuite au travail externe de ces sociétés et résume les attaques contre la propriété, la famille, la nationalité, la puissance civile et l'Eglise ; il révèle aussi les procédés mis en œuvre par les sectaires pour arriver à leurs fins. L'ouvrage se termine par des considérations sur le culte maçonnique et les principales condamnations pontificales portées contre la Franc-Maçonnerie.

(La Franc-Maçonnerie démasquée. — G. SOULACROIX.)

HONNÊTE AVANT TOUT

Par le Chanoine RIBET

Un volume in-12. Prix. 3 fr.

C'est un problème bien complexe que ce qu'on appelle, en notre fin de siècle, la *question dominante* ou la *question du jour*, c'est-à-dire la question qui s'impose d'urgence et dont la solution est recherchée pour préparer et asseoir l'avenir individuel et social.

Mais quel navrant désaccord sur les moyens proposés par les sages eux-mêmes !

Quel serait donc le terrain sur lequel cette division pourrait cesser, le rapprochement s'opérer, l'entente se faire ?

La politique, l'intérêt, la science elle-même, ne sont — qui ne le sait ? — que des foyers de divergences...

Seule, la Religion pourrait et devrait être le point fixe et commun de la concentration. Mais, hélas ! la Religion fait défaut à tant d'âmes, et des non moins capables et mêmes dignes de la connaître ! Elle a, de plus, contre elle, tant de préventions, que, seulement, la signaler comme le sol béni, où pourraient refléurir la sécurité et la paix ; comme le sol où l'on pourrait sûrement poser son pied et tendre à ses contemporains une main confiante et fraternelle, risquerait de passer pour une utopie....

L'honnêteté resterait, peut-être encore, comme l'unique refuge où, pratiquement, le rendez vous commun soit possible.

Honnête, tout le monde veut et prétend l'être, même ceux qui ne le sont pas. Et pourtant l'honnêteté, quoique le mot reste en honneur, ne s'en va-t-elle pas, en réalité ! Ne se meurt-elle pas, elle aussi, comme tout le reste ?

Y revenir, en vérité, et rigoureusement, serait donc poser la seule base sociale où la coopération de tous puisse se rencontrer dans un sympathique et harmonieux accord.

« Honnête avant tout ! » Honnête avant d'être quoi que ce soit : tel serait le point de départ.

Le démontrer et y convier la coopération de toutes les bonnes et loyales volontés, tels sont aussi, d'abord l'exposé et le but de la thèse de M. l'abbé Ribet.

La solution à atteindre prend, on le voit du problème lui-même, une telle importance, qu'elle ne doit point passer sans qu'on la discute ou qu'on lui accorde, à tout le moins, une sérieuse attention.

Viennent ensuite, écrites avec une très haute philosophie, de belles et charmantes pages sur la notion et les sources de l'honnêteté.

M. l'abbé Ribet se meut avec aisance et compétence dans son sujet : il y est chez lui. Il en fait la psychologie, et, pour ainsi dire, la dissection, en expert et en érudit tout à la fois. Principes et déductions, définitions, preuves et conséquences, rien n'y fait défaut. Il arrache à la raison la plus rigoureuse cet aveu, ce cri de satisfaction : comme c'est bien vrai !

Et tout cet ensemble est exposé en une forme vigoureuse, pittoresque, colorée, nuancée avec charme et délicatesse littéraires. Il voit clairement, patriotiquement, sacerdotalement et dit de même. — C'est là vraiment un trop précieux surcroît de mérite et d'attraction intellectuelle, pour qu'on n'y applaudisse pas avec une admiration émue....

En regard de ce premier tableau, M. l'abbé Ribet en place un second : c'est, hélas ! un trop véridique et poignant contraste ! Il signale en les flétrissant, les injures faites à l'honnêteté ; il en prend à partie — et non, certes, pas de main morte — les violeurs de notre temps.

Ici, oserions-nous insinuer que, par le fait d'une tendance peut-être quoique peu pessimiste, l'auteur expose son lecteur à se demander, avec une anxiété douloureuse, s'il ne faudra pas, pour trouver l'honnête homme, allumer bientôt la légendaire lanterne de Diogène !

Les dix-neuf portraits qu'il trace ensuite en les prenant à tour de rôle, dans les diverses catégories sociales, ne semblent point arriver pour écarteler cette impression.

Quoiqu'il en soit, ces personnages ne sont pas — il s'en faut — des *instantanés*, comme on dit aujourd'hui, dans le journalisme, moins encore des esquisses de fantaisie, mais de vrais portraits en pied, d'après nature, pris dans le vif et sur le fait, observés avec une attention qui a tout saisi et qui reproduit chaque trait, chaque attitude, chaque mouvement, avec un burin d'une verve impitoyable. Cette galerie est donc, dans chacun de ses types, on le comprend, une vraie série de leçons de morale. S'ils comparaissent dans leur peu séduisante vérité, on sent, toutefois que les lanières de Juvénal sont cinglées par une main qui fustige par indignation, exclusivement contre le mal, et surtout dans le but de le guérir.

La vue de l'ivrogne était bien, autrefois, un spectacle moralisateur. Et, de fait les violeurs conscients et éhontés de l'honnêteté ne sont-ils pas, dans toutes les catégories et à tous les degrés, assez répugnants, pour évoquer dans toute âme, où survit encore le sentiment de l'honnête, le noble goût du vrai, du bien et, du beau, l'aversion invincible de tout ce qui leur est contraire ?...

Des livres qui sont de nature à produire de telles influences, méritent bien, non seulement de la vraie philosophie pratique, ainsi que de la belle et saine littérature, mais plus encore et surtout de la société chrétienne, qui voudrait travailler à se relever et à se refaire.

Bien que la dernière œuvre de M. Ribet ait paru depuis déjà quelque temps, nous estimons qu'il est toujours opportun d'y ramener l'attention des esprits sérieux, comme il est toujours opportun de mettre en évidence les œuvres qui sont d'une haute et bienfaisante portée sociale.

On ne saurait, d'ailleurs, être surpris d'être redevable encore de celle que nous signalons à M. l'abbé Ribet. — M. l'abbé Ribet est un fort et infatigable ouvrier de la cité chrétienne. Par ses travaux si savants, si pleins d'autorité et si remarquables sur l'Ascétique et la Mystique, il a richement contribué à l'ornement et à la beauté de l'intérieur. « Honnête avant tout », est, sous le feu de l'ennemi, un cri vaillant, vibrant et patriotique de la sentinelle, sur la brèche, déjà croulante, des remparts !...

(Le Soleil du Midi. — H. F.)

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

(FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^e SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

Satan chez les francs-maçons. Une question discutée et enfin tirée au clair : le R. P. Jandel a-t-il réellement chassé le diable d'une loge maçonnique ? Déclarations du docteur Imbert-Goubeyre et de M. le chanoine de Bazelaire. Conclusion affirmative. — **La conférence de M. de Magallon.** Un nouvel orateur catholique ; la loi fiscale contre les congrégations ; la République des sectaires ; une œuvre de salut national ; bataille qui dure, victoire qui vient. — **UNE EXPLICATION NÉCESSAIRE ;** discussion de mauvaise foi autour d'un miraculé, devenu indigne.

Histoire d'une fille possédée du démon, délivrée par Notre-Dame de Pellevoisin. — Préliminaires. — I. Marie Saboureaux commence à être possédée du démon. — II. Pèlerinage à Pellevoisin. — III. Retour à Rivesaltes ; nouvelle possession. — IV. Nouveau pèlerinage. — V. Cierge béni ! Femme-serpent. — VI. Meute de chiens ; cabrioles ; tentations. — VII. Le démon promet de partir ; il fait un aveu très important. — VIII. Dispute entre trois démons ; délivrance. — IX. Scène symbolique ; combat spirituel (CLÉMENT GABAUDAN). — **Le Mal et les perfections divines :** Nécessité de l'imperfection des créatures, malgré toutes les perfections du Créateur

(Abbé J.-B. BIGOU). — **Le feuilleton.** — **Le Diable dans la vie des Saints :** Sainte Austreberte ; saint Guillaume d'Aquitaine ; sainte Claire de Rimini ; saint Martinien ; le bienheureux J.-B. de la Conception ; saint Auxence ; sainte Julienne de Nicomédie ; saint Mainrad ; saint Babylas (LÉGER VAUBAN). — **Un curieux prospectus d'Albert Pike.**

Trente-cinq années du Grand Orient de France, documents pour servir à l'histoire de la politique française ; liste, d'après les annuaires officiels, des Vénérables (loges du Rite Français) depuis 1860 jusqu'en 1894 inclusivement. — **Huitième liste :** SEINE, banlieue de Paris, 18 loges. — SEINE-ET-MARNE, 4 loges. — SEINE-ET-OISE, 15 loges.

Les Sociétés secrètes musulmanes dans l'Afrique du Nord. Chapitre V. **Recrutement, organisation et fonctionnement des ordres religieux** (suite) : le devoir du secret ; l'éloignement du monde ; la solitude ; le jeûne ; la présence aux réunions ; la ziara ; la hadia ; le dikr (ADOLPHE RICOUX). — **La Résistance** (lettre de Mgr Fava). — **LE CONGRÈS ANTI-MAÇONNIQUE INTERNATIONAL ;** dernières nouvelles relatives à l'organisation ; la première liste de souscription. — **La première communion de miss Vaughan.**

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS
83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ÉTRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

Vient de paraître :

La Franc-Maçonnerie ennemie de la France

Par Louis MARTIN

1 Fort volume in-12. Prix franco

3.50

TABLE DES MATIÈRES

Préface.

CHAPITRE I^{er}. — *Antagonisme*. — La France est la nation catholique par excellence; la Maçonnerie une secte antireligieuse. D'où lutte pour la vie. Phases de cette lutte.

CHAPITRE II. — *Le Prélude*. — Le prélude de la lutte pour la vie entre la France et la Maçonnerie. — La secte repant le scepticisme et la corruption au XVIII^e siècle: règne du Rose-Croix. — Elle tente de détruire la France pendant la Révolution: règne du Kad sch. Principes de la Révolution, crimes des Francs-Maçons. — Elle cherche à renverser le gouvernement par l'émeute; règne du carbonaro. Organisation du carbonarisme, insurrections carbonariques, attentats contre la vie de Louis-Philippe.

Livre I^{er}. — ABAISSEMENT.

CHAPITRE III. — *Unité de l'Italie*. — Unité de l'Italie. — Auteurs principaux: Mazzini, Garibaldi, Napoléon III. Mazzini: caractère, conceptions, influence. — But de l'Unité: destruction de l'Eglise catholique, abaissement de la France. — Fausses idées de non intervention et de nationalités.

CHAPITRE IV. — *Première tentative d'unification*. — Révolution de 1848 en France. — Proclamation de la République. — Impuissance des Maçons français. — Révolution de 1849 à Rome, assassinat du comte de Rossi, fuite du Pape, triomphe de Mazzini. — Intervention française pour rétablir le Pape; trahison de M. Ferdinand de Lesseps. — Défaite des Francs-Maçons en Italie. — Election de Napoléon à la présidence de la République.

CHAPITRE V. — *Seconde tentative: Guerre d'Italie*. — La Maçonnerie veut abaisser l'Autriche. — Elle la détache de la Russie par la guerre de Crimée. — Tentatives d'insurrections en Autriche, en Italie. — La secte essaie d'obtenir l'intervention de la France pour abaisser l'Autriche et la chasser d'Italie. — Mazzini veut supprimer Napoléon III; Orsini. — Napoléon se soumet; il cherche à faire naître des incidents diplomatiques; il fait publier la brochure *Napoléon III et l'Italie*. — Déclaration de la guerre. — Paix de Villafranca.

CHAPITRE VI. — *Achèvement*. — Politique piémontaise. — Hypocrisie de Napoléon III; brochure *Le Pape et le Congrès*. — Effondrement du royaume de Naples. — Castelfidardo; assassinat de M. de Pimodan. — Indignité des Libéraux français. — Garibaldi; Mentana. — Prise de Rome le 20 septembre 1870. — Conséquences de l'Unité italienne: ruine de la France, abaissement de l'Autriche, unification de l'Allemagne. — Renversement de l'équilibre européen.

Livre II. — AFFAIBLISSEMENT.

CHAPITRE VII. — *Guerre Franco-Allemande. Le 4 septembre 1870*. — Isolement de la France; Mazzini s'oppose à l'alliance franco-italienne; ses négociations avec Bismark. — Refus de l'Italie de prêter main-forte à la France en 1870. — La Maçonnerie française en 1870-1871; ses trahisons; ses doctrines sur le patriotisme. — Emeutes et complots maçonniques en 1870. — Comment s'est accompli le 4 septembre 1870. — Science stratégique des membres du gouvernement de la Défense nationale.

CHAPITRE VIII. — *Garibaldi; la Commune*. — Garibaldi appelé en France par le gouvernement de la Défense Nationale. — Organisation de l'armée des Vosges. — Campagne de Garibaldi en France; son prétendu génie militaire; ses trahisons. — Etablissement de la République universelle. — Comment les Garibaldiens pratiquaient la République universelle. — Haine de Garibaldi pour la France. — Election de février 1871. — La Commune; rôle de la Franc-Maçonnerie.

CHAPITRE IX. — *Consécration de l'affaiblissement de la France*. — La Maçonnerie ne veut pas que la France reconstitue son armée. — Le F. . . Clémenceau en 1871. — La Maçonnerie déclare qu'elle a des raisons de dési-

rer que l'Alsace-Lorraine devienne allemande. — Manœuvres de la secte contre notre grandeur nationale. Elle livre l'Egypte à l'Angleterre. — Elle ruine notre empire colonial; Saint-Barthélemy. — Algérie; le Madhi. — Madagascar; les protestants méthodistes. — Machinations de la secte contre notre armée. — Son rôle dans l'alliance franco-russe; prédilection de l'Eglise pour la France; haine féroce de Lemmi. — La Maçonnerie introduit une foule de protestants dans le gouvernement. Le protestant est-il patriote; Freycinet, Ribot. — La secte inonde l'administration de Juifs. Le Juif a-t-il une patrie. Préceptes du Talmud.

CHAPITRE X. — *Affaiblissement par la ruine*. — La Juiverie instrument de ruine aux mains des Maçons. — La juiverie en Algérie. — Monométallisme; suppression de la frappe bleue de l'argent. — Hausse de l'or; agiotage. — Droits de douane; les fraudes. — La question sociale résolue par la Juiverie. — Ruine de l'agriculture. — Escroqueries. — Le Panama et la Maçonnerie; le chevalier palladiste Cornélius Herz. — Les Maçons au ministère des finances: le F. . . Tirard. — Les rentes italiennes. — Misère de l'ouvrier; suppression des corporations. — Haine du peuple; les boissons frelatées. — La soif de l'or; le jeu, le vol. — La misère; bienfaisance publique. — Indifférence des catholiques.

Livre III. — ANÉANTISSEMENT.

CHAPITRE XI. — *Les forces maçonniques*. — Création de la Haute-Maçonnerie; Albert Pike; Lemmi. — Haine de Lemmi pour l'Eglise catholique et la France. — Jeanne d'Arc; Voltaire. — Le Palladisme tout entier ennemi juré de la France. — La Maçonnerie en France. — Comment elle arrive au pouvoir; les élections. — Influence de la secte depuis 1879. — Son internationalisme. — Ses projets sataniques.

CHAPITRE XII. — *Destruction de la religion*. — Haine de la Maçonnerie contre Dieu et la religion catholique; le satanisme. — Plan maçonnique. — Laïcisation des pouvoirs publics et des hôpitaux. — Persécutions contre les Congrégations non autorisées. — Les Congrégations autorisées; le F. . . Brisson. — Persécution contre le clergé; le fisc et ses tracasseries; les calomnies. — Atteintes au culte. — Dernières mesures devant amener la destruction de l'Eglise catholique; la suppression du Concordat; la fermeture des églises.

CHAPITRE XIII. — *Corruption de l'enfance*. — La Maçonnerie veut corrompre l'enfant par l'école laïque. — La Ligue d'enseignement du F. . . Macé. — Plan maçonnique. — Persécutions contre les écoles libres. — Vœu Pochon. — Fruits de l'école laïque: corruption, ignorance. — Idéal maçonnique; Cempuis, Prévost, Buisson, Robin; la coéducation. — Les principes maçonniques de Robin survivront.

CHAPITRE XIV. — *Destruction de la famille*. — Desseins maçonniques. — Le divorce; le F. . . Naquet; immoralité du divorce. — Conséquences du divorce; la destruction de la famille française. — Multiplication des divorces. — La corruption. — Les lycées de jeunes filles; résultats déplorables. — La pornographie. — La débauche. — La dépopulation. — Idéal maçonnique; l'abrutissement.

CHAPITRE XV. — *Aujourd'hui*. — Quelle est la puissance actuelle de la Maçonnerie? — Le Palladisme; effectif des forces maçonniques. — La secte en Autriche; l'Espagne; une reine courageuse; la Belgique. — La Maçonnerie abaissée en France; causes: 1^o Le socialisme, 2^o les Panamas, 3^o les révélations. — Comment la secte essaie de reprendre son influence. — La Concentration opportuno-radical; une Loge au Parlement; le Comité Central d'action républicaine. — Rentrée en scène du F. . . Brisson; le signe de détresse maçonnique. — Fuite de Casimir-Périer devant la secte. — Triomphe de la Maçonnerie; les FF. . . maçons au gouvernement. — Les F. . . Ribot et Bourgeois. — Le F. . . Grodet au Soudan. — Une infamie de la secte; outrage au maréchal Canrobert et à l'armée. — Poursuite des desseins maçonniques.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

Les Manifestations diaboliques dans la vie des Pères du désert : La doctrine palladiste luciférienne est celle de Manès ; pouvoir du démon ; pouvoir des saints sur le démon ; caractère du démon manifesté par la lutte ; caractère de ses apparitions ; tentations diverses (F. CAULBE). — **La Résistance :** discours de M. Xavier de Magallon au Congrès des Jurisconsultes catholiques, à Lyon. — *Le testament d'un socialiste.*

Les Miracles de Campocavallo, ou les Merveilles opérées par le tableau représentant la Très Sainte Vierge des Sept-Douleurs ; récit complet traduit de la *Civiltà Cattolica*, de Rome. — **Tribune des Abonnés :** *Le Mage Eliphas Lévi* (CH. CHAULIAC) ; *Protestantisme et Franc-Maçonnerie* ; *le Diable et les tables tournantes* (DESJARDINS). — *Irrédentisme.* — *En Calabre,* poésie. — **Le Parti catholique :** compte-rendu des principales séances du Congrès Electoral ; renseignements pratiques ; les réunions publiques ; renseignements électoraux ; programme électoral ; réintégration des *Scars* ; représentation professionnelle ; réforme des bureaux de bienfaisance ; le socialisme d'Etat ; autres revendications. — *Bilan de nos ruines.*

L'Invitation de Lemmi : appel du Grand Chef aux francs-maçons de tous pays pour la célébration du jubilé maçonnique du 20 septembre ; les Loges françaises envoient trente-trois délégués à Rome. — **L'Union Anti-Maçonnique de France :** Manifeste ; Statuts Généraux. — **Le CONVENT DE LA RUE CADRE :** élections pour le Conseil de l'Ordre ; le nouveau président du Grand Orient de France ; le F. V. Lucipia.

Trente-cinq années du Grand Orient de France, documents pour servir à l'histoire de la politique française ; liste, d'après les annuaires officiels, des Vénérables (loges du Rite Français) depuis 1860 jusqu'en 1894 inclusivement. — *Neuvième liste :* SEINE-INFÉRIEURE : 14 loges. — SOMME : 4 loges. — TARN : 6 loges. — TARN-ET-GARONNE : 5 loges. — **Les Sociétés secrètes musulmanes dans l'Afrique du Nord.** Chapitre V. *Recrutement, organisation et fonctionnement des ordres religieux* (suite) : le diker ; les avantages par lesquels on attire le Khouan ; la sublime et dernière consolation. — Chapitre VI. *Les ennemis des ordres religieux :* leur caractère politique ; les Taïbya (Ab. Ricoux). — *Un miracle de Jeanne d'Arc.*

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS
83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ÉTRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

PUBLICATION TERMINÉE

DICTIONNAIRE DE LA FAMILLE

Guide Pratique de la Vie à la Ville et à la Campagne

Par Gaston BONNEFONT

1 fort volume grand in-8 Jésus, de 1.600 pages. Prix, broché 20 francs
Relié, dos chagrin, plats en toile . . . 25 fr.

Les exemplaires reliés ne pourront être livrés avant le 15 octobre prochain,

PRÉFACE. — Ce dictionnaire est le fruit de plusieurs années de travail. On ne se flatte pas, loin de là, de l'avoir mis à l'abri des critiques; mais on tient à affirmer que, pour obtenir un résultat satisfaisant, on a multiplié les recherches, compulsé de nombreux documents, puisé à toutes les sources propres à fournir des matériaux de valeur.

Le but que l'on s'est proposé est clairement indiqué par le titre de l'ouvrage. Il s'agissait d'offrir aux pères et aux mères de famille un guide de tous les jours, de leur présenter sous une forme nette et concise la science de la vie pratique, de constituer, sans parti pris, en ne s'appuyant que sur des principes d'une indiscutable exactitude, un manuel des économies qui doivent contribuer au bien-être, un ensemble de conseils propre à faciliter au lecteur l'administration de ses intérêts.

On a essayé de condenser en un seul volume toute une bibliothèque, de répondre aux questions pour lesquelles, faute de connaissances assez étendues on a recours à l'intervention d'autrui, d'épargner, par conséquent, les démarches qui coûtent du temps et de l'argent, de dissiper les incertitudes, de venir en aide dans les cas qui embarrassent. On espère que le lecteur trouvera dans ce dictionnaire des éléments qui lui permettront de régler lui-même ses affaires, d'établir ses droits et de les défendre, de s'éclairer sur le choix de la carrière la plus convenable à ses enfants, de satisfaire aux exigences de l'hygiène, d'appliquer aux maladies cou-

rantes le traitement qu'elles réclament, d'entretenir son champ ou son jardin, de soigner ses animaux et de les guérir au besoin; on compte qu'il fournira à la lectrice tous les renseignements désirables en matière de travaux domestiques, de cuisine et d'alimentation. On ajoute qu'on a réservé une place aux récréations et aux exercices du corps; on a donné les règles relatives aux jeux de l'intérieur et aux jeux de l'extérieur, des principes de gymnastique, de chasse, de pêche, d'équitation, de natation, d'escrime, de danse, de canotage; on a traité dans une forme élémentaire les arts d'agrément; on a même demandé, pour le bénéfice des soirées inoccupées, quelques-uns de leurs secrets à la prestidigitacion, à la physique et à la chimie amusantes.

Le *Dictionnaire de la Famille* expose sans discuter et s'exprime dans une langue sans ornements. Afin qu'il eût d'un bout à l'autre l'unité de plan et de style, son signataire l'a rédigé tout entier. Du reste, ce signataire s'est efforcé de faire abstraction de sa personnalité; il a cru devoir, en écrivant, oublier les systèmes auxquels vont ses préférences, pour adopter les préceptes établis par l'expérience et par la sagesse des nations. Son œuvre est faite d'emprunts, et il le déclare; son érudition est celle des livres qu'il a mis à contribution et des spécialistes auxquels il s'est adressé. Il ne réclame d'autre mérite pour lui que d'avoir coordonné les matériaux accumulés. Il a accompli une œuvre de patience; puisse-t-il avoir accompli en même temps une œuvre utile!

Réflexions d'un Curé de Campagne sur la Danse

PAR UN PRÊTRE DU DIOCÈSE DE LYON

Un volume in-12. — Prix 3 fr.

Ecrire contre la danse, n'est-ce pas perdre son temps? Parler contre la danse, n'est-ce pas prêcher dans le désert? On a dansé on dansera toujours: Voilà ce qui se répète partout, voilà ce que nous avons entendu dire nous-même plus d'une fois, à l'annonce du volume qui vient de paraître. Eh bien, quoi qu'on en dise, nous félicitons sincèrement l'auteur de ne point avoir cédé au préjugé universel, et de nous avoir donné, *sur la danse* et les suites funestes qu'elle entraîne nécessairement après elle, une étude substantielle et lumineuse, pleine de faits et d'enseignements.

Les théologiens, sans nul doute, ont étudié cette question *de la danse*, comme toutes celles qui relèvent de la morale; mais ils n'ont fait que l'effleurer; ils ont posé les grands principes, laissant à d'autres le soin d'en tirer les conséquences, et de les appliquer aux différentes circonstances de la vie chrétienne. Il n'y a pas d'ouvrages spéciaux, de traité complet et approfondi sur ce point si délicat, et d'une application pourtant si fréquente au tribunal de la Pénitence. C'est précisément cette lacune que vient de combler, par son modeste travail, le bon curé de campagne qui a voulu garder le voile de l'anonymat.

On peut dire en toute vérité de ce livre, qu'il a été *vécu*, suivant le langage du jour, car il est rempli d'impressions et de souvenirs, fruits d'une expérience personnelle et de longues années de ministère consacrées au service des âmes. Nous nous permettons d'en recommander vivement la lecture à tous nos frères dans le sacer-

doce, et surtout aux curés de campagne. Ils y trouveront plaisir et profit: plaisir, car il y a là des pages écrites de main d'ouvrier, des tableaux tracés de main de maître; profit, car la doctrine a été puisée aux meilleures sources, et l'approbation de l'autorité diocésaine est la garantie de sa pureté. On rencontrera, ça et là, des affirmations un peu sévères, des traits légèrement empreints de rigorisme, mais qui donc osera s'en plaindre, devant ce débordement de passions mauvaises qui menace de tout engloutir, en cette fin de siècle?

Et nous-mêmes, pasteurs des âmes, n'avons-nous rien à nous reprocher de ce côté-là? N'avons-nous pas cédé un peu à l'entraînement universel? Sommes-nous restés complètement à l'abri de cet affadissement général qui semble atteindre les meilleurs esprits? Et si le Sauveur des hommes revenait aujourd'hui sur cette terre pourrions-nous entendre, sans sourciller, cette parole qui tombait autrefois de ses lèvres divines, et qu'il ne cesse de nous adresser: *Vous êtes le sel de la terre; vos estis sal terræ?*

Plus d'un d'entre nous, peut-être, à la lecture de ces pages, rentrera en lui-même, et prendra pour l'avenir des résolutions plus fortes et plus généreuses. C'est, à coup sûr, la plus haute récompense que puisse ambitionner le modeste auteur de ce livre.

(Semaine Religieuse de Lyon. — F. D.)

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^È SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

Instruction familière à mes compatriotes sur la loi du 16 avril, dite d'abonnement, contre les communautés religieuses; exposé des raisons qui plaident en faveur de la résistance (MGR GOUTHE-SOULARD). — **Guérison miraculeuse** d'une des malades envoyées à Lourdes par Miss Vaughan; un cas désespéré; la malade administrée; sa mort déclarée imminente; condamnée par les médecins, guérie subitement à la sainte grotte. — **L'attitude passive**: circulaire du Comité des Religieux; lettre de S. E. le cardinal Richard, archevêque de Paris, à M. le Président de la République. — **Congrès de la Ligue de l'Enseignement**.

Maçons et Anti-Maçons: interview d'un haut dignitaire du Grand Orient de France; interviews d'un des principaux rédacteurs de la *Croix* et du secrétaire de l'Union Anti-Maçonnique. — **EMPORTÉ PAR LE DIABLE**; légende du comte de Macon.

Le Diable dans la vie des Saints: saint Nil l'Ascète; le vénérable Frère Michel - Angelo di San - Francisco; sainte Véronique Giuliani; apparitions des démons à saint Macaire, égyptien; la bienheureuse Christine de Stumbelen; saint Daniel stylite; saint Sylvestre, pape; saint Malo, évêque d'Aleth; saint Siffrein, évêque de Carpentras; sainte Marguerite, vierge et martyre; saint Bertold; le bienheureux Léopold des Gaiches; sainte Opportune, vierge et abbesse; saint Georges de Suello; saint Frobert; saint Julien, martyr; saint Guillaume, archevêque de Bourges; saint Maur, abbé; saint Fursy, abbé; saint Antoine, ermite.

Tribune des abonnés: *Les Somnambules et Anne-Catherine Emmerich* (ET. CHABAUTY, chanoine honoraire). — **LE DIABLE EN RUSSIE**. — **Le Héros du 20 septembre**, ou la gloire de Cadorna (MISS VAUGHAN). — *L'article 284 du Règlement général des Francs-Maçons*. — *Conseiller municipal blasphémateur*.

Trente-cinq années du Grand Orient de France, documents pour servir à l'histoire de la politique française; liste, d'après les annuaires officiels, des Vénérables (loges du Rite Français) depuis 1860 jusqu'en 1894 inclusivement. — **Dixième liste**: VAR, 2 loges. — VAUCLUSE, 7 loges. — Vendée, 3 loges. — VIENNE, 2 loges. — HAUTE-VIENNE, 1 loge. — Vosges, 5 loges. — YONNE, 4 loges.

Un assassinat maçonnique: meurtre d'un membre du Conseil de l'Ordre du Grand Orient d'Italie, le comte Luigi Ferrari; comédie judiciaire; Lemmi inspirateur du crime (MISS VAUGHAN). — **Le Souverain Pontife et la loi des garanties**. — **A propos d'un médium**: un devineur de pensées; le phénomène apparent et le phénomène réel; absurdité des hypothèses variées de la prétendue science, évidence de l'action diabolique; dès qu'on examine minutieusement toutes les circonstances du fait (ABBÉ X...). — **La Marseillaise catholique**: l'Hymne à Jeanne d'Arc, de Miss Vaughan; mérite reconnu de l'œuvre musicale de notre collaboratrice, à la suite de diverses exécutions; quand et comment a été composé ce chant de guerre contre la Franc-Maçonnerie; la musique céleste dans un songe; paroles de l'hymne: « point ne faut payer la rançon » (JUVÉNAL MOQUIRAM). — **Union Anti-Maçonnique de France**: souscription pour le Congrès Anti-Maçonnique International.

Les Sociétés secrètes musulmanes dans l'Afrique du Nord (suite). DEUXIÈME PARTIE. Chapitre I^{er}: *Qadrya*, an 561 de l'hégire, 1166 de J.-C. Etude des moyens d'action dont dispose la conspiration satanique de l'islamisme contre l'Eglise de Dieu; les congrégations musulmanes à l'œuvre. (AD. RICOUX). — **Lucifer démasqué**; utilité incontestable de l'ouvrage de Jean Kostka pour la démonstration du sananisme dans la franc-maçonnerie (LÉO TAXIL).

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS

83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ÉTRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

Publications anti maçonniques de la librairie DELHOMME et BRIGUET, 83, rue de Rennes, à PARIS, et 3, avenue de l'Archevêché, à LYON

La Franc-Maçonnerie et la Révolution

Par le R. P. GAUTRELET

Un fort volume in-8. — Prix..... 5 francs

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE
MYSTÈRES DU SPIRITISME ET DE LA FRANC-MAÇONNERIE LUCIFÉRIENNE DÉVOILÉS

RÉVÉLATIONS COMPLÈTES
SUR LE PALLADISME
ET LES PRATIQUES SATANIKES DE CE RITE SECRÉT
constituant la
HAUTE MAÇONNERIE UNIVERSELLE
Organisation et fonctionnement
de
La secte suprême internationale
ALBERT PIKE, ADRIANO LEMMI
LES WALDER (père et fille), GLOSUE CARDUCCI
ÉLIPHAS LEVI, MISS DIANA VAUGHAN
FINDEL, SANDEMAN, BAKOUNINE, ÉLISÉE RECLUS
ALEXANDRE WEIL, ARMAND LEVY
ET LA FÉDÉRATION MAÇONNIQUE ISRAËLITE

THÉURGIE OU MAGIE BLANCHE
GOETIE OU MAGIE NOIRE

L'ENFER DÉCHAINÉ
Le culte organisé de Lucifer Dieu-Bon
Ouvrages de Grand-Rite
Évocations et apparitions dans les Triangles
L'ANTECHRIST ET SES PRÉCURSEURS

PAR
Le Docteur BATAILLE
RÉCITS D'UN TÉMOIN
L'OUVRAGE COMPLET EST EN VENTE
Deux volumes grand in-8 chacun de 960 pages
Plus de 300 illustrations inédites
Parmi lesquelles
LES PORTRAITS, GROUPÉS OU ISOLÉS, DES PRINCIPAUX CHEFS DE
LA FRANC-MAÇONNERIE DANS LES DEUX MONDES OCCULTISTES,
SŒURS MAÇONNES ET AUTRES PERSONNAGES CÉLÈBRES (450
PORTRAITS); SCÈNES ÉPISODIQUES, REPRODUCTION DE DOCUMENTS,
FORMES LES PLUS FRÉQUENTES DES APPARITIONS DIABOLIQUES
D'APRÈS LES PROCÈS-VERBAUX D'EXORCISATION ET LA DÉMO-
NOLOGIE, etc.

DOUZE FRANCS CHAQUE VOLUME (pouvant être acheté
séparément.)
« Vivement et violemment attaquée (pendant sa publication qui a
« duré deux ans), l'œuvre du Docteur Bataille reste intacte et sort
« triomphante de la contradiction. C'est une révélation ébou-
« vantable, mais véridique, du culte et des œuvres de Satan dans le
« monde entier, à notre époque. » (Chanoine Mustel, *Revue Catho-
lique de Contances*, n° du 29 mars 1895).

ÉTUDE SCIENTIFIQUE
BASÉE SUR DES FAITS CONSTATÉS
DE MAGNÉTISME OCCULTE
SPIRITES ET PSEUDO-SPIRITES
VOCATES PROCÉDENTS ET VOCATES ÉLUS
MÉDIUMS LUCIFÉRIENS
Caractères distinctifs très opposés
entre
L'HYSTÉRIE ET LA POSSESSION
Nombreux faits à l'appui

LES POSSÉDÉS A L'ÉTAT LATENT
Phénomènes diaboliques
Dont ces possédés sont les instruments actifs
(Suspension de la vie, transformation instan-
tanée du corps humain, transfert des sens, exté-
riorisation de la sensibilité, vision à distance,
fluidification ou pénétration des obstacles, sup-
pression des lois de la pesanteur, fascination,
transport immédiat à de grandes distances,
invisibilité, maléfices, extase diabolique accom-
pagnée de lévitation, bilocation, etc.)

Un beau volume in-12. Prix..... 3 fr. 50

Par Louis MARTIN

La Franc-Maçonnerie ennemie de la France

LUCIFER DÉMASQUÉ
Par Jean KOSTKA
Un fort volume in-12. Prix..... 3 fr. 50

LES PRÉCURSEURS DE L'ANTECHRIST
La Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie Universelle
Par A.-C. De la Rive
Un fort volume in-8 avec vignettes. Prix : 7 fr. ; franco 8 fr.

Ya-t-il des Femmes dans la Franc-Maçonnerie
Par Léo TAXIL
Nouvelle édition avec lettre de Mgr l'évêque de Grenoble (4^e mille).
Un fort volume in-8 Jésus. Prix..... 3 fr. 50

LE DIABLE APOTRE
Par la possession d'Antoine GAY, de Lyon (1824-1871)
Biographie et documents publiés par Victor de STENAY
1 volume in-8. Prix..... 4 fr.

LE DIABLE ET LA RÉVOLUTION
Par Léo TAXIL
1 fort volume in-8. — Prix..... 5 fr. ; franco, 6 fr.

ADRIANO LEMMI Chef Suprême des Francs-Maçons
Souvenirs d'un 33^e
Par Domenico MARGIOTTA
Sixième édition, 1 vol in-8. Prix, 3 f. 50. Franco par la poste, 4 f.

La Franc-Maçonnerie
(2^e partie de LA CITÉ ANTICHRÉTIENNE AU XIX^E SIÈCLE)
Par Don Paul BENOIT
Nouvelle édition. 2 forts volumes in-8 écu. Prix..... 8 fr.

LES ASSASSINATS MAÇONNIQUES
Par Léo TAXIL et PAUL VERDUN
Nouvelle édition complète avec 16 dessins inédits
Un volume grand in-18. Prix..... 2 fr.

BIBLIOGRAPHIE :

L'AVENIR DE L'HYPNOSE

Reflexion Philosophiques, Théologiques, Physiologiques sur la Nature et les Effets du Sommeil provoqué

Par M. l'Abbé GOMBAULT, docteur en théologie

1 volume in-12, avec vignettes. Prix.....^m..... 3 fr. 50

M. l'abbé Gombault, dans un livre plein d'érudition, de science, de prudence et de doctrine sur l'*Avenir de l'Hypnose*, montre, avec une grande opportunité pratique, comment le satanisme, dissimulé par le spiritisme, déjà moins effrayant et plus familier, s'offre à nous sous des formes insinuantes et presque légitimes, sous des apparences persuasives de science et d'expérimentation. L'ouvrage de M. l'abbé Gombault est antérieur à celui de M. Jules Bois et à *Lucifer Démasqué*. Il ne s'en réclame point. Et c'est nous qui constatons comment sa thèse établit une chaîne ininterrompue entre les expériences de l'hypnose, en faveur dans la science officielle présente, et les expériences des spirites.

Or, dès qu'il faut recourir à des voies préternaturelles, et dès qu'on y consent, il n'y a plus que des différences de fait dans les résultats obtenus : la cause est identique. L'agent mystérieux qui agit est toujours semblable, qu'il s'agisse des tables qui tournent devant quelques amateurs ou des manifestations les plus intenses de Satan dans les œuvres les plus secrètes de l'occultisme. Les différents esprits qui se manifestent portent des noms différents, mais, d'une façon générale, c'est le démon, dont l'œuvre est constamment reconnaissable aux mêmes caractères.

Ces caractères de toute œuvre démoniale, M. l'abbé Gombault les recherche dans l'hypnose telle qu'elle est pratiquée par nos illustrations académiques, par les disciples de Charcot, ou par l'école de Nancy. Et s'il les y découvre, et s'il en fait la preuve, il aura, il faut en convenir, atteint un résultat d'une singulière valeur. Et nous aurons vu le démon de plus près que nous ne nous y attendions.

Tout le monde entend parler d'hypnotisme. Qu'est-ce que cette nouveauté ? Ceux qui en font pratique n'en conviennent pas toujours, mais, qu'on l'avoue ou non, l'hypnotisme n'est autre chose que l'ancien magnétisme de Mesmer.

Au moyen d'artifices dont l'aspect peut varier, mais dont l'effet est d'émouvoir l'imagination et la sensibilité de personnes qui s'y prêtent, ou de personnes mystérieusement prédisposées, on arrive à faire du corps un instrument inconscient, obéissant à des impulsions étrangères. La volonté et la responsabilité du sujet hypnotisé sommeillent, pendant qu'il se livre à des actes qui lui ont été suggérés. Parfois ses sens subissent des illusions, ou bien leur portée s'étend, ou leur usage se déplace. Le sujet voit à travers un bandeau. Il lit une lettre qui n'est pas sous ses yeux, mais appliquée sur sa poitrine. Il ressent l'action de médicaments qui n'existent pas, mais qu'il suppose être contenus dans un flacon vide qu'on lui fait toucher, etc., etc. Ces faits ont été expliqués par l'hystérie, par l'état nerveux, par des maladies quelconques auxquelles l'hypnotisme apportait un légitime remède. C'est, *grosso modo*, la doctrine de Charcot.

Mais d'autres praticiens ont prouvé que les mêmes résultats étaient obtenus sur des personnes en bonne santé, et que même l'état de santé favorisait les phénomènes. Les gens sains de corps et d'esprit subissent parfaitement l'hypnose et la suggestion. C'est la théorie de l'école de Nancy. Des deux côtés, des expériences existent. L'état de maladie ou l'état de santé semblent des conditions indifférentes pour le résultat. Il n'est pas nécessaire non plus que l'expérience soit faite par

un médecin. Une foule d'amateurs s'occupent d'hypnotisme et y réussissent comme feu Charcot lui-même. Plus d'une fois, d'ailleurs, Charcot a été, comme on dit, *collé* dans ses expériences par des gens étrangers à la science médicale.

Donc, l'hypnose n'est pas une affaire de médecine et ne trouve dans la médecine aucune justification.

Les phénomènes de magnétisme, hypnotisme, suggestion, etc... sont aussi réels, aussi incontestables que tous autres faits d'expérience. Ils ne se plient à aucune loi scientifique. Ils ne sont pas sous la main du savant, comme les faits d'expérience dus à des causes naturelles.

Ils se présentent au contraire avec l'irrégularité, l'incertitude et les caractères des faits attribués « aux causes préternaturelles dont l'évocation est défendue par la morale chrétienne ». Ce sont les termes de M. l'abbé Gombault (p. 42).

L'analyse morale de ces phénomènes donne un résultat identique à ceux du spiritisme et de la magie.

Enfin, l'étude et la recherche suivies de l'hypnotisme conduisent insensiblement, par une pente logique et par des similitudes inévitables, à découvrir une même source et une même cause, un même agent surnaturel, au spiritisme et à l'hypnotisme : en un mot, c'est le démon sous deux masques différents.

M. l'abbé Gombault fait cette démonstration minutieusement. Il cite les auteurs. Il entre dans les distinctions, dans les détails, dans les expériences. Son livre est le résumé de beaucoup de livres et de beaucoup d'études sévères. Comme tous ceux qui savent les difficultés de leur sujet, il en parle avec poids, c'est-à-dire avec modération. La discussion n'est jamais une polémique injurieuse — indice presque infailible d'un esprit qui n'a vu qu'une idée, généralement une idée fausse, changée en idée fixe. M. l'abbé Gombault a visité, avec la même patiente investigation, toutes les parties du domaine qu'il entreprenait d'explorer. Il a fait ce voyage en chrétien, en prêtre, en docteur, en écrivain bien armé, car sa plume est d'un esprit sûr de lui. Et, se sentant cette supériorité et ces lumières, son mérite est de n'avoir cédé ni à un jugement prématuré, ni à un mouvement de présomption. Il discute des savants comme Charcot, Richet, Bernheim, Beaunis. Sa foi de chrétien, ses certitudes de théologien et de philosophe lui font prévoir qu'il a raison contre l'affirmation trop exclusive de la science. D'autres le prendraient de haut. Lui point. Ce n'est pas le demi-savant qui, sans être infailible lui-même (et il s'en faut de tant !) s'arme témérairement de l'infailibilité du dogme pour confondre les savants, au risque de se heurter à des gens qui savent leur affaire mieux que lui la sienne. M. l'abbé Gombault est tout autre. Il est le savant réel, qui aborde une question sans ignorer qu'elle est sérieuse, qui la discute avec méthode et la résout avec solidité.

La thèse qu'il a posée était hautement légitime et hautement hardie. Il la dresse à l'encontre de thèses opposées, appuyées sur des travaux considérables exécutés par des hommes de valeur et de bonne foi. Nous le louons de la soutenir, d'abord parce qu'elle est vraie, et ensuite parce qu'il la soutient avec la force, l'autorité et la dignité qui lui convenaient.

(La Vérité — G. Bois.)

La Franc-Maçonnerie ennemie de la France

Par Louis MARTIN

1 Fort volume in-12. Prix franco 3.50

TABLE DES MATIÈRES

Préface.

CHAPITRE I^{er}. — *Antagonisme*. — La France est la nation catholique par excellence; la Maçonnerie une secte antireligieuse. D'où lutte pour la vie. Phases de cette lutte.

CHAPITRE II. — *Le Prélude*. — Le prélude de la lutte pour la vie entre la France et la Maçonnerie. — La secte répand le scepticisme et la corruption au XVIII^e siècle: règne du Rose-Croix. — Elle tente de détruire la France pendant la Révolution: règne du Kadosch. Principes de la Révolution, crimes des Francs-Maçons. — Elle cherche à renverser le gouvernement par l'émeute; règne du carbonaro. Organisation du carbonarisme, insurrections carbonariques, attentats contre la vie de Louis-Philippe.

Livre I^{er}. — ABAISSEMENT.

CHAPITRE III. — *Unité de l'Italie*. — Unité de l'Italie. — Auteurs principaux: Mazzini, Garibaldi, Napoléon III. Mazzini: caractère, conceptions, influence. — But de l'Unité: destruction de l'Eglise catholique, abaissement de la France. — Fausses idées de non intervention et de nationalités.

CHAPITRE IV. — *Première tentative d'unification*. — Révolution de 1848 en France. — Proclamation de la République. — Impuissance des Maçons français. — Révolution de 1849 à Rome, assassinat du comte de Rossi, fuite du Pape, triomphe de Mazzini. — Intervention française pour rétablir le Pape; trahison de M. Ferdinand de Lesseps. — Défaite des Francs-Maçons en Italie. — Election de Napoléon à la présidence de la République.

CHAPITRE V. — *Seconde tentative: Guerre d'Italie*. — La Maçonnerie veut abaisser l'Autriche. — Elle la détache de la Russie par la guerre de Crimée. — Tentatives d'insurrections en Autriche, en Italie. — La secte essaie d'obtenir l'intervention de la France pour abaisser l'Autriche et la chasser d'Italie. — Mazzini veut supprimer Napoléon III; Orsini. — Napoléon se soumet; il cherche à faire naître des incidents diplomatiques; il fait publier la brochure *Napoléon III et l'Italie*. — Déclaration de la guerre. — Paix de Villafranca.

CHAPITRE VI. — *Achèvement*. — Politique piémontaise. — Hypocrisie de Napoléon III; brochure *Le Pape et le Congrès*. — Effondrement du royaume de Naples. — Castelfidardo; assassinat de M. de Pimodan. — Indignité des Libéraux français. — Garibaldi; Mentana. — Prise de Rome le 20 septembre 1870. — Conséquences de l'Unité italienne: ruine de la France, abaissement de l'Autriche, unification de l'Allemagne. — Renversement de l'équilibre européen.

Livre II. — AFFAIBLISSEMENT.

CHAPITRE VII. — *Guerre Franco-Allemande. Le 4 septembre 1870*. — Isolement de la France; Mazzini s'oppose à l'alliance franco-italienne; ses négociations avec Bismark. — Refus de l'Italie de prêter main-forte à la France en 1870. — La Maçonnerie française en 1870-1871; ses trahisons; ses doctrines sur le patriotisme. — Emeutes et complots maçonniques en 1870. — Comment s'est accompli le 4 septembre 1870. — Science stratégique des membres du gouvernement de la Défense nationale.

CHAPITRE VIII. — *Garibaldi; la Commune*. — Garibaldi appelé en France par le gouvernement de la Défense Nationale. — Organisation de l'armée des Vosges. — Campagne de Garibaldi en France; son prétendu génie militaire; ses trahisons. — Etablissement de la République universelle. — Comment les Garibaldiens pratiquaient la République universelle. — Haine de Garibaldi pour la France. — Elections de février 1871. — La Commune; rôle de la Franc-Maçonnerie.

CHAPITRE IX. — *Consécration de l'affaiblissement de la France*. — La Maçonnerie ne veut pas que la France reconstitue son armée. — Le F. . . Clémenceau en 1871. — La Maçonnerie déclare qu'elle a des raisons de dési-

rer que l'Alsace-Lorraine devienne allemande. — Manœuvres de la secte contre notre grandeur nationale. Elle livre l'Egypte à l'Angleterre. — Elle ruine notre empire colonial; Saint-Barthélemy. — Algérie; le Madhi. — Madagascar; les protestants méthodistes. — Machinations de la secte contre notre armée. — Son rôle dans l'alliance franco-russe; prédilection de l'Eglise pour la France; haine féroce de Lemmi. — La Maçonnerie introduit une foule de protestants dans le gouvernement. Le protestant est-il patriote; Freycinet, Ribot. — La secte inonde l'administration de Juifs. Le Juif a-t-il une patrie. Préceptes du Talmud.

CHAPITRE X. — *Affaiblissement par la ruine*. — La Juiverie instrument de ruine aux mains des Maçons. — La juiverie en Algérie. — Monométallisme; suppression de la frappe bleue de l'argent. — Hausse de l'or; agiotage. — Droits de douane; les fraudes. — La question sociale résolue par la Juiverie. — Ruine de l'agriculture. — Escroqueries. — Le Panama et la Maçonnerie; le chevalier palladiste Cornélius Herz. — Les Maçons au ministère des finances: le F. . . Tirard. — Les rentes italiennes. — Misère de l'ouvrier; suppression des corporations. — Haine du peuple; les boissons frelatées. — La soif de l'or; le jeu, le vol. — La misère; bienfaisance publique. — Indifférence des catholiques.

Livre III. — ANÉANTISSEMENT.

CHAPITRE XI. — *Les forces maçonniques*. — Création de la Haute-Maçonnerie; Albert Pike; Lemmi. — Haine de Lemmi pour l'Eglise catholique et la France. — Jeanne d'Arc; Voltaire. — Le Palladisme tout entier ennemi juré de la France. — La Maçonnerie en France. — Comment elle arrive au pouvoir; les élections. — Influence de la secte depuis 1879. — Son internationalisme. — Ses projets sataniques.

CHAPITRE XII. — *Destruction de la religion*. — Haine de la Maçonnerie contre Dieu et la religion catholique; le satanisme. — Plan maçonnique. — Laïcisation des pouvoirs publics et des hôpitaux. — Persécutions contre les Congrégations non autorisées. — Les Congrégations autorisées; le F. . . Brisson. — Persécution contre le clergé; le fisc et ses tracasseries; les calomnies. — Atteintes au culte. — Dernières mesures devant amener la destruction de l'Eglise catholique; la suppression du Concordat; la fermeture des églises.

CHAPITRE XIII. — *Corruption de l'enfance*. — La Maçonnerie veut corrompre l'enfant par l'école laïque. — La Ligue d'enseignement du F. . . Macé. — Plan maçonnique. — Persécutions contre les écoles libres. — Vœu Pochon. — Fruits de l'école laïque: corruption, ignorance. — Idéal maçonnique; Cempuis, Prévost, Buisson, Robin; la coéducation. — Les principes maçonniques de Robin survivront.

CHAPITRE XIV. — *Destruction de la famille*. — Deseins maçonniques. — Le divorce; le F. . . Naquet; immoralité du divorce. — Conséquences du divorce; la destruction de la famille française. — Multiplication des divorces. — La corruption. — Les lycées de jeunes filles; résultats déplorables. — La pornographie. — La débauche. — La dépopulation. — Idéal maçonnique; l'abrutissement.

CHAPITRE XV. — *Aujourd'hui*. — Quelle est la puissance actuelle de la Maçonnerie? — Le Palladisme; effectif des forces maçonniques. — La secte en Autriche; l'Espagne; une reine courageuse; la Belgique. — La Maçonnerie abaissée en France; causes: 1^o Le socialisme, 2^o les Panamas, 3^o les révélations. — Comment la secte essaie de reprendre son influence. — La Concentration opportuno-radical; une Loge au Parlement; le Comité Central d'action républicaine. — Rentrée en scène du F. . . Brisson; le signe de détresse maçonnique. — Fuite de Casimir-Périer devant la secte. — Triomphe de la Maçonnerie; les FF. . . maçons au gouvernement. — Les F. . . Ribot et Bourgeois. — Le F. . . Grodet au Soudan. — Une infamie de la secte; outrage au maréchal Canrobert et à l'armée. — Poursuite des desseins maçonniques.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^e SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

La Protestation du Pape; lettre de S. S. Léon XIII à S. E. le cardinal Rampolla pour protester contre les fêtes sacrilèges du 20 septembre. — **Réponse du ciel**. — **Lourdes** : réponse victorieuse de M. le Dr Boissarie aux attaques des médecins athées de la *Tribune Médicale* nouvelle constatation de la guérison miraculeuse de l'une des malades envoyées à Lourdes par Miss Vaughan. — **Le Mystère de la Franc-Maçonnerie d'après les révélations récentes**; étude générale de la question présentée d'une façon à la fois concrète et précise (HÉLIAN). — **La gloire de Dieu**. — **Gardiennes de la Constitution**; consultation complète et des plus claires sur la situation des congrégations religieuses en face des lois d'accroissement et d'abonnement (AUGUSTE RIVER).

L'Attitude Passive, revue générale des actes officiels : la résistance; lettre du Comité des religieux décidés à la résistance; l'acte du Cardinal Richard, adhésions à sa lettre; lettres de l'archevêque de Lyon, de l'évêque de Grenoble, de l'évêque de Saint-Brieuc, de l'évêque du Mans, de l'évêque de Nancy, de l'évêque de Limoges, de l'évêque de Séez, de l'archevêque de Rouen, de l'évêque de Meaux, de l'évêque de Poitiers, de l'évêque de Nevers, de l'évêque de Montauban, de l'archevêque de Cambrai, de l'évêque de Viviers, de l'évêque de Carcassonne, de l'archevêque de Chambéry; lettre de Mgr Perraud, évêque d'Autun, au président de la République; adhésion de l'évêque de Nîmes; une voix d'Alsace-Lorraine; Ceux qui capitulent, lettre collective des supérieurs généraux des cinq grandes congrégations qui se soumettent; *Consummatum est*; lettre de l'archevêque d'Aix au directeur de la *Croix*; les Pères Eudistes et le cardinal Parocchi.

La Neuvaine Eucharistique pour réparer: réparation de l'Egoïsme des Cœurs durs; réparation des Péchés d'impureté; réparation de la Persécution (MISS DIANA VAUGHAN). — **Serait-ce l'Antechrist?** renseignements sur l'apparition d'un homme des plus étranges au Mexique; extraits du *Journal de Frazerville*, province de Québec (Canada). — LES FRANCS-MAÇONS DÉMASQUÉS.

Trente-cinq années du Grand Orient de France, documents pour servir à l'histoire de la politique française; liste, d'après les annuaires officiels, des Vénérables (loges du Rite Français) depuis 1860, jusqu'en 1894 inclusivement. — **Onzième liste**: ALGÉRIE, 19 loges. — **Colonies**: COCHINCHINE, 1 loge; — TONKIN, 2 loges; LA RÉUNION, 3 loges; SÉNÉGAL, 2 loges; GUADELOUPE, 3 loges; MARTINIQUE, 1 loge; TERRE-NEUVE, 1 loge; NOUVELLE-CALÉDONIE, 1 loge; TAÏTI, 1 loge. — **Etranger**: ANGLETERRE, 1 loge; ESPAGNE, 3 loges; GRÈCE, 3 loges; ITALIE, 2 loges; HONGRIE, 8 loges.

Le Mouvement Anti-Maçonnique. — UNION ANTI-MAÇONNIQUE DE FRANCE: Adresse à S. S. Léon XIII; réponse du cardinal Rampolla; présidence du cardinal Richard; vote de recommandation en faveur de l'ouvrage de M. Louis Martin, *la Franc-Maçonnerie ennemie de la France*. — CONGRÈS ANTI-MAÇONNIQUE INTERNATIONAL: programme officiel du Congrès; respectueuses observations au sujet de l'article 1^{er}. — LIGUE DU LABARUM ANTI-MAÇONNIQUE, ordre catholique militant, institué pour la défense de la Foi, des droits et des biens de l'Eglise contre la Franc-Maçonnerie: sa création; contre-partie de la Maçonnerie; grades de l'ordre, Légionnaire de Constantin, Soldat de Saint-Michel, Chevalier du Christ, Sœur de Jeanne d'Arc, Compagnon et Compagne de Saint Jean; quelques aperçus sur le fonctionnement de cette nouvelle ligue, les Compagnies, les séances de Garde, conditions d'admission, les Comités, les Brevets (diplômes), les Insignes, Mots de passe, Signes de reconnaissance, la Commission du Cahier des Grades, Union, Finances, Engagements, Membres d'Honneur, Prières, Premières adhésions et organisation des Compagnies (JUVÉNAL MOQUIRAM). — *La Nouvelle Croisade* (ABBÉ FRÉMONT).

Les Sociétés secrètes musulmanes dans l'Afrique du Nord. DEUXIÈME PARTIE. Chapitre 1^{er}: *Qadrya* (suite). Etude des moyens d'action dont dispose la conspiration satanique de l'islamisme contre l'Eglise de Dieu; les congrégations musulmanes à l'œuvre (AD. RICOUX).

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS

83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ÉTRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

DELHOMME et BRIGUET, Editeurs, 83, rue de Rennes, PARIS. — 3, Avenue de l'Archevêché, LYON

VIENT DE PARAITRE : MARIE ET L'ÂME CHRÉTIENNE

Par le P. **BADET**, prêtre de l'Oratoire.

Un beau volume in-12. Prix..... 3 fr.

TABLE DES MATIÈRES. — I. Virgo præclara. — II. Virgo sanctissima. — III. Lignum vitæ. — IV. Benedicta in mulieribus. — V. Tu lætitia Israël. — VI. Maria. — VII. Mater. — VIII. Mater alma. — IX. Pia Mater. — X. Mater dolorosa. — XI. Mater amata. — XII. Tota pulchra es. — XIII. Immaculata. — XIV. Hodie nata est Virgo. — XV. Angelus nuntiavit Mariæ. — XVI. Dies purificationis Mariæ. — XVII. Panagia. — XVIII. Regina. — XIX. Rosarium. — XX. Exules. — XXI. Jérusalem. — XXII. Quum redirent. — XXIII. Fulcite floribus.

Ce nouvel ouvrage du P. Badet offre une série d'attrayantes lectures sur un sujet toujours ancien et toujours nouveau : MARIE ET L'ÂME CHRÉTIENNE. D'un côté, le dogme immuable, de l'autre, la vie avec ses mille péripéties ! On devine quel parti l'auteur a pu tirer d'une telle donnée. Dans ces pages remplies de doctrine, de fraîcheur et de grâce, où abondent les aperçus ingénieux, les comparaisons neuves, les tableaux charmants, l'observation exacte et profonde, les jeunes surtout trouveront pour leur âme un aliment approprié à leurs besoins de lumière, de noblesse et d'enthousiasme. Les prêtres pourront y recueillir de précieux matériaux pour leurs prédications aux enfants de Marie ou leurs sermons sur les mystères de la Sainte Vierge. A chaque ligne de ce livre, le lecteur chrétien se reconnaît et revit les heures de son passé surnaturel, heures de foi et d'innocence naïve, heures d'enthousiasme et d'élan vers le bien, vers le beau ; heures aussi de ten-

tations et de luttes, heures de repentir et de relèvement après la défaillance et la chute. A chaque ligne, il saisit la bienfaisante action exercée sur ce drame de sa vie intime par la virginale créature qu'il a commencé à aimer et à prier sur les genoux maternels. Il sent mieux ce qu'il lui doit de lumières, de grâces et de consolations. Il sort de cette lecture fortifié dans ses chères croyances et heureux de la confiance qu'il a placée en celle qu'on n'invoque jamais en vain.

Comme on le voit, le P. Badet n'a pas voulu refaire ce que tant d'autres ont fait avant lui. Il s'est inspiré des inquiétudes et des souffrances des âmes de ce temps. Son œuvre mérite d'être remarquée et semble digne d'être accueillie du public avec la même faveur que son précédent volume : JÉSUS ET LES FEMMES DANS L'ÉVANGILE.

JEAN DANGEVILLE,
Docteur en théologie.

PROMESSES DE LA VIERGE MARIE

Aux Enfants de son Rosaire

Par le Docteur **P.-H. PROSPER**, ancien professeur de Théologie.

Brochure grand in-18. Prix..... 0 fr. 50

Il nous semble utile d'appeler l'attention des fidèles sur les promesses si consolantes de la Vierge Marie aux enfants de son Rosaire. L'approbation que leur a donnée le Maître du Sacré Palais est un garant de leur authenticité. Elles ont été révélées soit à saint Dominique, l'instituteur, soit au bienheureux Alain de la Roche, le restaurateur du Rosaire, et nous les trouvons consignées dans les œuvres de ce dernier. Ces promesses sont bien propres à déterminer les chrétiens, qui, jusqu'à présent, l'ont négligée, à

embrasser cette salutaire dévotion, et à engager ceux qui déjà la pratiquent à y persévérer fidèlement. Afin d'éviter les redites et d'éclairer notre marche, nous les rangerons, dans un ordre méthodique, sous douze chefs principaux. Le Rosaire nous apparaîtra ainsi comme « l'arbre de vie, planté sur le bord du fleuve de la cité de Dieu, donnant chaque mois son fruit, et dont les feuilles ont la vertu de guérir les nations. » (Apocal., XXII, 2).

Voici les douze titres sous lesquels nous avons renfermé toutes les promesses de la Reine du Très Saint Rosaire :

- | | |
|------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------|
| I. Le Rosaire et la prédestination. | VII. Le Rosaire et la préservation des maux temporels. |
| II. Le Rosaire et l'efficacité de la prière en général. | VIII. Le Rosaire et la préservation des maux spirituels. |
| III. Le Rosaire et la délivrance des maux temporels. | IX. Le Rosaire et la concession des grâces. |
| IV. Le Rosaire et la délivrance des maux spirituels. | X. Le Rosaire et la persévérance finale. |
| V. Le Rosaire et l'assistance dans les besoins temporels. | XI. Le Rosaire et le Purgatoire. |
| VI. Le Rosaire et l'assistance dans les besoins spirituels | XII. Le Rosaire et la gloire du Ciel. |

S. E. LE CARDINAL EDWARD MANNING MORCEAUX CHOISIS, POLITIQUES, PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUX

Par WILLIAM-SAMUEL LILLY

Traduits de l'anglais, et précédés d'une notice biographique

Par **A. BOUYSSY**, professeur de rhétorique au Petit-Séminaire d'Agen, licencié ès lettres vivantes.
Un beau volume in-8°. Prix..... 3 fr.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporains. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

Le Ministère Bourgeois-Lemmi : circonstances suspectes qui ont précédé et accompagné sa formation ; états de service maçonnique des onze ministres ; réception officielle du Conseil du Grand Orient de France par le F. Bourgeois ; la comédie des députés socialistes francs-maçons ; l'épreuve de la revision, 318 députés décidés à appuyer quand même et en toutes circonstances le cabinet trois-points. Conclusion : c'est Lemmi qui gouverne la France (J.-B. VERNAY). — **Evêques des Etats-Unis** : étranges manœuvres de certains évêques pour éluder les ordres du Pape contre trois sociétés secrètes inféodées à la Franc-Maçonnerie ; le cas de Mgr Shanley, évêque de Jamestown (Miss VAUGHAN). — **Le Mouvement Anti-Maçonnique**. — **Bibliographie Anti-Maçonnique** ; examen général des différents ouvrages parus en ces derniers temps et dévoilant la secte sous ses divers aspects (L.-M. MUSTEL). — **Les Francs-Maçons démasqués par eux-mêmes** : 1° John Bull, véritable créateur de la Franc-Maçonnerie ; 2° God est-il Lucifer ? (Louis MARTIN).

La Lutte de l'Enfer contre le Ciel : Croyances et pratiques superstitieuses populaires à l'île Maurice. Diverses espèces de superstitions diaboliques. Existence et nature des purs esprits : refutation des erreurs modernes à ce sujet. Etendue de la puissance diabolique. La force motrice des purs esprits : nature des formes qu'ils revêtent (Mgr MEURIN). — **Une Croisade de prières** : Lettre de miss Diana Vaughan et réponse de M. le chanoine Mustel ; appel aux enfants, poésie demandant une union de prières dans les familles françaises au jour anniversaire de la naissance de Jeanne d'Arc.

Le Diable dans la vie des Saints : Sainte Marguerite de Cortone ; saint Macaire d'Egypte ; saint Macaire d'Alexandrie ; la Vénérable Gertrude, béguine à Delft (LÉGER VAUBAN). — Manifestations diaboliques contenues dans la vie de la Vénérable servante de Dieu, Benoîte Rencurel (PILGRIM). — Saint Maxime, moine de Lérins ; la Bienheureuse Véronique de Binasco ; sainte Brigide de Kildare ; saint Amand, évêque-missionnaire ; la Bienheureuse Claire de Rimini ; saint Théophile le Pénitent.

Réveillons-nous ! Appel aux catholiques découragés ou assourdis (Louis ROBIN).

Tribune des abonnés. La prophétie des papes attribuée à saint Malachie : Inauthenticité de cette prophétie ; elle n'aurait rien d'infailible, alors même qu'elle serait authentique ; alors même qu'elle serait infailible, elle ne prouverait rien contre le « nouveau Millénarisme » (ABBÉ J.-B. BIGOU). — **Pour acquit** : histoire à propos du culte de la déesse Mähry-Ammei dans l'Inde (R. P. BAULEZ, missionnaire).

Trente-cinq années du Grand Orient de France, documents pour servir à l'histoire de la politique française ; dernière liste, d'après les annuaires officiels des Vénérables (loges du Rite Français) depuis 1860 jusqu'à 1894 inclusivement.

Table des matières des deux premières années de la REVUE MENSUELLE.

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS
83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ÉTRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

VIENT DE PARAÎTRE :

L'Irréligion contemporaine et la Défense catholique

Par le R. P. FONTAINE, S. J.

Professeur d'apologétique aux Facultés catholiques d'Angers.

Un beau volume in-12. — Prix 3 fr. 50

Voici un livre qui vient à son heure et répond aux plus pressantes nécessités. Quelles sont les principales sources scientifiques de cette irréligion qui partout déborde, et comment est-elle déjà entrée dans des faits sociaux qui se perpétuent ? Quelle sera, si l'on n'y prend garde, son organisation définitive ? telles sont les questions bien graves que le R. P. Fontaine aborde courageusement, dès le début de son livre.

Perversion des sciences naturelles, sociales, historiques et philosophiques ; perversion surtout des sciences religieuses et ecclésiastiques, exégèse, histoire et théologie elle-même, dans les facultés protestantes, dans les facultés universitaires, au sein de nos grands corps savants, collège de France et Sorbonne, à l'École pratique des hautes études, particulièrement à la section des sciences religieuses, dans les conférences dites pastorales des ministres huguenots et luthériens, dans leurs synodes, etc. Le R. P. Fontaine étudie toutes ces causes si multiples et si diverses de l'incrédulité qui s'est étendue sur notre pays.

L'auteur n'a pas reculé devant une tâche plus pénible et surtout délicate ; il s'est demandé pourquoi les catholiques ont été impuissants contre ce débordement de l'incrédulité. Il faut, d'après lui, attribuer cette impuissance aux lacunes de notre haut enseignement, à l'insuffisance de notre dernière formation intellectuelle.

Cependant, le R. P. Fontaine n'est pas de ceux qui prêchent la capitulation devant l'ennemi. Tout est compromis peut-être ; mais rien n'est désespéré. Nous pouvons sortir vainqueurs de cette crise religieuse et sociale, à la condition de lutter sans relâche par la parole, par le livre et la Revue, par les moyens

de publicité les plus propres à agir sur l'esprit contemporain.

La parole publique et religieuse ne reconquerra son efficacité que si elle revêt certaines formes et emploie certains moyens que l'auteur examine de très près. Les publications catholiques ont, elles aussi, leurs lois que le R. P. Fontaine a étudiées dans un autre volume sur l'*Apologétique*. Ici, l'auteur montre l'heureuse application qui a été faite de ces lois, par des écrivains qu'il considère comme les meilleurs modèles.

Rien de plus vivant et de plus actuel que ce livre ; nous nous garderons bien de l'analyser. Les éminentes qualités qui caractérisent les publications déjà nombreuses du R. P. Fontaine se manifestent ici dans tout leur éclat.

Esprit éminemment synthétique et précis, l'écrivain considère les choses, tout d'abord, de très haut ; il les embrasse d'un coup d'œil large et puissant, mais c'est pour descendre sans tarder aux détails pratiques et utiles. Chacun de ses chapitres vous laisse une idée très nette, très grande, qui se grave dans la mémoire pour n'en plus sortir. Il circule aussi, à travers ces pages, une passion contenue mais chaude et ardente, un amour intense pour la vérité. Le R. P. Fontaine écrit avec son cœur autant qu'avec sa raison ; ou plutôt il y met son âme tout entière, et c'est sans doute pour ce motif qu'il nous saisit et nous subjugué si puissamment.

L'Irréligion Contemporaine et la Défense Catholique est l'un de ces livres assez rares que l'on peut relire et méditer avec autant de plaisir que de profit.

Stephan HUBERT.

DICTIONNAIRE APOLOGÉTIQUE DE LA FOI CATHOLIQUE

Contenant les preuves de la vérité de la Religion et les réponses aux objections tirées des sciences humaines

Par J.-B. JAUGEY, prêtre, docteur en théologie.

AVEC LA COLLABORATION D'UN GRAND NOMBRE DE SAVANTS CATHOLIQUES.

Seconde édition augmentée d'un supplément.

Un vol. grand in-8 jésus de 3500 colonnes (1750 pages). Prix broché. 25 fr.
Relié dos en chagrin, plats en toile. 30 fr.

OUVRAGE HONORÉ D'UN BREF DE S. S. LE PAPE LÉON XIII.

Entre tant d'ouvrages très bien faits que la défense de la foi a inspirés aux travailleurs de la plume dans l'Eglise de France, durant la période qui va de Frayssinous aux Universités catholiques où l'on travaille avec tant d'ardeur et de profit, je n'en sais point de plus vraiment utile que celui-là.

« M. le chanoine J.-B. Jaugey, en l'entreprenant, ne s'est peut-être pas rendu compte de tout ce qu'aurait d'aride la tâche immense qu'il assignait à son zèle pour la lutte contre l'impiété et le doute. De précieux concours modestement énumérés dans sa préface, une rare entente des besoins de l'apologétique contemporaine, une ardeur infatigable au labeur et un amour éclairé du bien des âmes ont soutenu l'initiative à laquelle nous devons cette encyclopédie d'un nouveau genre, véritable arsenal où toutes les armes s'offrent à la main qui les cherche, avec la manière de s'en servir exposée en style net, clair et précis.

« Les missionnaires, les prédicateurs de stations, les confesseurs, tous ceux qui ont à résoudre les objections, à éclairer des doutes, à réfuter des sophismes, dans la classe éclairée où les difficultés sont tirées de la science orgueilleuse, comme dans la classe populaire où l'esprit d'erreur revêt une autre forme, tous trouveront dans le *Dictionnaire apologétique* la réponse qu'il serait si long d'aller chercher dans les ouvrages spéciaux, souvent hors de portée.

« Voilà pourquoi je voudrais voir cet admirable instrument sur la table de travail, dans nos presbytères, nos communautés vouées à l'enseignement de la foi, partout où l'on a à combattre, à instruire et à éclairer. »

(ANT. RICARD, Prélat de la maison de Sa Sainteté.)

Supplément à la première édition du DICTIONNAIRE APOLOGÉTIQUE : 1 fr. 60

APOLOGIE DU CHRISTIANISME

AU POINT DE VUE DES MŒURS ET DE LA CIVILISATION

Par le R. P. Albert Maria WEISS, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs

Traduite de l'allemand sur la deuxième édition

Par l'abbé Lazare COLLIN, et M. MIGY et revue par l'auteur.

Première partie : **L'Homme complet**, 2 vol. in-8 (en vente), Prix. 12 fr.
Deuxième partie : **Humanité et Humanisme**, 2 vol. in-8 (en vente), Prix. 12 fr.
Troisième partie : **Nature et Supernature**, 4 vol. in-8 (paraîtra en 1896).
Quatrième partie : **La question sociale et l'Ordre Social** ou *Institutions de Sociologie*, 2 vol. in-8 (en vente), Prix. 12 fr.
Cinquième partie : **La Perfection**, 2 vol. in-8 (paraîtra en 1897).

« Nous considérons comme un devoir d'attirer sur cet ouvrage l'attention de nos lecteurs. C'est réellement une œuvre *grandiose*. Jamais, chez aucun auteur contemporain, nous n'avons trouvé une érudition si profonde, une telle richesse d'idées, une critique si approfondie, et des connaissances si vastes. »

(*Monatsschrift für Christliche Social reform.* Vienne, 1892.)

« ...Je n'exagère pas en affirmant que l'œuvre du savant dominicain, est, dans son genre, une œuvre de premier mérite. A la différence d'autres *Apologies* d'une tendance plus spéculative, elle ne sera pas seulement utile pour l'enseignement théologique : les prédicateurs trouveront dans bien des pays, à la condition de les méditer sérieusement, la matière de substantielles instructions à la portée de tous les esprits cultivés ; ceux que les *questions sociales*, *ouvrières*, *économiques*, attirent, pourront puiser à pleines mains dans la IV^e partie. »

(M. le chanoine FONGER, professeur à l'Université de Louvain. *Science catholique*.)

« Quand un ouvrage aussi considérable et aussi sérieux qu'est l'*Apologie* du R. P. Weiss, atteint déjà sa troisième édition, c'est pour lui une recommandation meilleure que tous les *comptes rendus* les plus favorables. Au-si ne prendrons-nous pas la peine de recommander cette œuvre ; nous nous contenterons seulement de dire à ceux qui ne la connaissent pas encore : *Prenez et lisez*. Dans l'intention de guérir les nombreuses plaies intellectuelles et morales de notre époque, le R. P. Weiss s'était proposé une *Défense de la morale chrétienne*, établie sur de vastes bases scientifiques. L'entreprise était audacieuse ; mais le succès l'a justifiée. L'auteur a atteint son but de la manière la plus parfaite. Il nous a donné une exposition *magistrale* de la *Morale chrétienne* et une description brillante de sa beauté et de sa rationalité. »

(Ehr. Pesch, S. J. *Stimmen aus Maria-Laach*, 15 sept. 1891.)

« Des œuvres comme celle-ci sont des œuvres qui demeurent. Ce ne sont pas des caractères tracés sur le sable, que les pas des premiers venus effacent. Quiconque voudra écrire sur ces questions, et agrandir le cercle de ses connaissances, ne peut ignorer cet ouvrage qui est recommandable non seulement par l'abondance et la richesse des matières que l'auteur a puisées dans les temps anciens et modernes, dans les littératures de tous les peuples, et dans les domaines les plus variés de la science, mais par l'ampleur de coup d'œil, la force intellectuelle et l'originalité avec lesquelles il les expose sous ce titre d'*Homme Complet*. Cet ouvrage apprendra encore quelque chose au *théologien* le plus instruit. Le *prédicateur* en particulier y trouvera une abondance de pensées, de points de vue, de faits, de sentences qui seront pour lui un trésor dans lequel il pourra puiser à pleines mains pour l'instruction de ses auditeurs. Le Rationalisme, le Protestantisme, le Moyen âge,

les temps modernes, l'idéal, la pédagogie, l'humanisme, l'humanité, la sainteté, le péché, la foi, la civilisation, l'humilité chrétienne, le caractère chrétien, le martyre, le stoïcisme, l'état, la vie de famille, etc., etc., — autant de questions de la plus haute importance, — y sont traitées de *main de maître*. »

(Mgr Dr HERTINGER, in *Literar Handweiser*.)

« Nous dépasserions le cadre de ces chroniques, si nous abordions l'examen de la méthode apologétique du R. P. Weiss et si nous insistions longuement sur l'*originale nouveauté* de son plan. Certaines de ses pages dans lesquelles il met en parallèle la morale chrétienne et les systèmes philosophiques de l'antiquité, seront l'objet exclusif de notre attention. Elles nous apparaissent, en effet, comme une *réponse péremptoire* à cette école historique qui conçoit et présente la morale chrétienne comme une résultante des philosophies antérieures, et qui fait honneur au Portique, au néoplatonisme, bref, au paganisme expirant, de ce qui revient au christianisme naissant.

« A ceux que séduiraient ces théories et qu'effaroucheraient les érudites argumentations dont elles se sont prévaluées, nous recommandons certains chapitres du P. Weiss : *La prétendue félicité des anciens* (tome I, p. 337-362) ; — *L'histoire de la famille en dehors du christianisme* (tome I, p. 474-501) ; — *Les différentes conceptions historiques de la femme* (tome I, p. 502-524) ; — *Les devoirs sociaux* (tome II, p. 5-33) ; — *L'ordre de la juste mesure* (tome II, p. 126-156). Mais à peine les lignes analysées du P. Weiss, soigneusement rendues par M. Collin, se présentent-elles à des résumés ; et, comme on aurait scrupule à les reproduire en les mutilant, nous préférons les indiquer, sans insister davantage, à l'attention de nos lecteurs. »

(*Le Monde*, 9 février 1895.)

Par le *soin consciencieux* et intelligent qu'elle nous révèle, cette traduction ne justifiera pas les préventions presque universelles résumées dans l'adage connu : *Traduttore traditore*. Sa qualité dominante est, comme de raison, la clarté et la correction du style, ainsi que la reproduction exacte de la pensée originale. Quant à ce dernier point même, le regard inquisiteur d'un aristarque ne découvrira que les traces très rares et à peine perceptibles à l'œil nu, de quelques distractions rapides et passagères comme l'éclair.

Certes ce ne sont pas là de minces mérites, surtout quand on songe aux difficultés spéciales qu'a préparées à tous ses interprètes le R. P. Weiss, avec ses conceptions si neuves, si personnelles, avec son style si vivant, si varié et si pittoresque. Nous devons et nous adressons donc nos vifs remerciements au savant professeur de Dijon pour le labeur ardu et très utile auquel il consacre ses rares loisirs.

(*Science catholique*, novembre 1894.)

Les Apologistes Laïques au XIX^e Siècle

EXPOSÉ DU DOGME, DE LA MORALE ET DU CULTE CATHOLIQUES

Extrait des auteurs profanes du siècle

Par M. l'Abbé E. DUPLESSY, du clergé de Paris.

Un beau volume in-8, de 576 pages. — Prix. 6 fr.

Dans l'un de ses derniers suppléments, le journal *La Croix* consacre à cet ouvrage les lignes suivantes.

« C'est un cours complet de religion, bien en ordre, admirablement distribué, avec un excellent dictionnaire final. Seulement, toutes les leçons de ce catéchisme, tous les arguments de cette apologie (et combien frappants) sont signés : *Victor Hugo, Musset, Scribe, Dumas*. Tous les indifférents, tous les impies, mêlés aux bons, viennent à chaque page, par un mot, une saillie, un trait, rendre hommage à la vérité religieuse. Ce sont eux, les sceptiques et les libres-penseurs, qui forment le fond du livre. Les orthodoxes n'y figurent que pour mémoire. Vers célèbres, réparties piquantes, boutades humoristiques, réflexions mélancoliques, anecdotes tirées des frères de Goncourt, tout dans cet ouvrage qui suppose une étonnante lecture, vient prendre sa place et préparer la conclusion chrétienne.

« C'est de l'érudition pure. La critique fait totalement défaut.

L'auteur l'a voulu ainsi, par une horreur naturelle que lui aussi professe pour la phrase.

« Ne remarquez-vous pas, amis lecteurs, que, dans les œuvres et dans la littérature d'œuvres (et c'en est), de jour en jour nous devenons plus Américains, nous tirons au plus court, nous filons par l'express ? Les raseurs inspirent à tous une crainte salutaire. Assistez seulement à un Congrès de *La Croix*, et vous verrez.

« Tout de même, mon ami D..., très capable et jamais ennuyeux, fera bien, dans sa prochaine édition, d'introduire une dissertation critique pour renseigner un peu le public sur ses parpaillots d'auteurs, dont quelques noms sentent de trop près le fagot. Prix du livre : 6 francs ! Il y a de la marge. Bien qu'il y ait 600 pages in-8°, beau papier, on peut l'augmenter un peu sans se ruiner.

« En tout cas, tel que, je délire qu'on s'en passe. » (LE PARISIEN).

DELHOMME et BRIGUET, Editeurs, 83, rue de Rennes, PARIS. — 3, Avenue de l'Archevêché, LYON

Ouvrages couronnés par l'Institut Catholique de Paris (PRIX HUGUES)

Dialogues philosophico-théologiques ^{sur} la Providence

Par l'abbé F. GOMBAULT, docteur en philosophie.

Un volume grand in-12. Prix 3 fr. 50

Nous détachons du rapport ayant trait au *Prix Hugues*, rédigé par Mgr d'Hulst, cette appréciation générale qui concerne ce travail :

« Le mémoire qui a pour devise : *Fortiter et Suaviter*, a des qualités d'érudition, de forme et d'étendue qui lui assurent, sur ces trois rapports, le premier rang. Il traite les questions avec agrément et ampleur. Le dialogue entre le Maître et le Disciple est varié et bien conduit. Il montre chaque point de doctrine sous ses multiples aspects.

« C'est une œuvre achevée, claire, élégante et exacte... »

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

ACCORD DE LA BIBLE ET DE LA SCIENCE dans les données fournies par la *Cosmographie* et la *Physique du Globe*. RÉSUMÉ SCIENTIFIQUE.

Un volume in-12, 128 pages. Prix 1 fr. 50

La tendance de cette publication est de ramener les conclusions scientifiques à une conformité plus grande avec les doctrines communes dans l'église, car certaines nouveautés ne nous semblent nullement légitimées par les données de la science avancée.

Ce travail, présenté à l'examen de la Faculté théologique de Paris, partage avec un autre manuscrit l'appréciation suivante :

« L'un et l'autre discutent avec soin et compétence la question scientifique que soulève le récit génésiaque de l'œuvre des six jours : l'un et l'autre se font remarquer par la sagesse et la justesse des solutions qu'ils proposent. »

(Mgr d'Hulst, Rapport sur le *prix Hugues*.)

L'AVENIR DE L'HYPNOSE. Réflexions philosophiques, théologiques, physiologiques, sur la Nature et les Effets du Sommeil provoqué.

Un volume in-12, avec vignettes. Prix 3 fr. 50

Les phénomènes de magnétisme, hypnotisme, suggestion, etc., sont aussi réels, aussi incontestables que tous autres faits d'expérience. Ils ne se plient à aucune loi scientifique. Ils ne sont pas sous la main du savant, comme les faits d'expérience dus à des causes naturelles.

Ils se présentent au contraire avec l'irrégularité, l'incertitude et les caractères des faits attribués « aux causes préternaturelles dont l'évocation est défendue par la morale chrétienne ». Ce sont les termes de M. l'abbé Gombault (p. 42).

M. l'abbé Gombault fait cette démonstration minutieusement. Il cite les auteurs. Il entre dans les distinctions, dans les détails, dans les expériences. Son livre est le résumé de beaucoup de livres et de beaucoup d'études sévères. Comme tous ceux qui savent les difficultés de leur sujet, il en parle avec poids, c'est-à-dire avec

modération. La discussion n'est jamais une polémique injurieuse — indice presque infallible d'un esprit qui n'a vu qu'une idée, généralement une idée fautive, changée en idée fixe. M. l'abbé Gombault a visité, avec la même patiente investigation, toutes les parties du domaine qu'il entreprenait d'explorer. Il a fait ce voyage en chrétien, en prêtre, en docteur, en écrivain bien armé, car sa plume est d'un esprit sûr de lui. Et, se sentant cette supériorité et ces lumières, son mérite est de n'avoir cédé ni à un jugement prématuré, ni à un mouvement de présomption. Il discute des savants comme Charcot, Richet, Bernheim, Beaunis. Sa foi de chrétien, ses certitudes de théologien et de philosophe lui font prévoir qu'il a raison contre l'affirmation trop exclusive de la science.

(La Vérité. G. Bois.)

ASTRONOMIE ET THEOLOGIE

Ou l'erreur géocentrique, la pluralité des mondes habités et le dogme de l'Incarnation

Par le R. P. Th. ORTOLAN, des Oblats de Marie Immaculée, Docteur en théologie et en droit canonique.

Lauréat de l'Institut catholique de Paris dans le concours d'apologétique de 1893 (*Prix Hugues*).

Un beau volume in-8. Prix 5 fr.

Le livre du R. P. Ortolan est une œuvre de valeur. Sans doute, il se contente parfois de vues un peu générales, et il reste des travaux à achever sur la route qu'il a tracée. Mais il ne pouvait en être autrement, car le vaillant professeur est le premier pionnier qui ait pénétré dans les profondeurs de cette forêt vierge, qu'on n'avait pas encore sérieusement élaguée. Comme le remarquait Mgr d'Hulst dans son rapport sur le concours apologétique,

« on s'instruit en le lisant et l'on n'a pas cette impression qu'on s'instruirait encore davantage en parcourant les manuels où il a puisé, car il est manifeste qu'il n'a pas puisé dans les manuels » Disons plus, il n'a puisé dans aucun devancier. Si le *prix Hugues* faisait naître périodiquement des œuvres de cette importance, ce serait une des plus fécondes institutions de notre temps.

(Abbé VACANT, *l'Université catholique*.)

SCIENCE ET RÉVÉLATION

Ou la Nouvelle Conception scientifique de l'univers et le dogme catholique

Par l'abbé M. CONSTANT, docteur en théologie.

Brochure in-8 (couronnée par l'Institut catholique de Paris). — (PRIX HUGUES). Prix. 2 fr.

POUR PARAÎTRE FIN NOVEMBRE :

ÉTUDES THÉOLOGIQUES

SUR LES

CONSTITUTIONS DU CONCILE DU VATICAN

D'après les Actes du Concile

Par **Jean-Michel-Alfred VACANT**, docteur en Théologie, chanoine honoraire et professeur
au Grand Séminaire de Nancy.

LA CONSTITUTION DEI FILIUS

Deux volumes in-8°, formant plus de 200 pages. Prix. 12 fr.

La science théologique et la sûreté de doctrine de l'auteur sont bien connues. Contentons-nous donc d'indiquer la méthode qu'il a adoptée et les principaux sujets qu'il a abordés.

Il suit pas à pas le texte de la Constitution *Dei Filius*, s'arrête aux questions auxquelles elle touche et les résout d'après les actes mêmes du Concile et d'après les décisions du Saint-Siège qui les complète. Toutes les pièces sur lesquelles il s'appuie sont d'ailleurs reproduites en appendice. On possèdera donc dans son ouvrage non seulement des études originales, mais encore un recueil complet de tous les documents qui offrent un intérêt doctrinal, dans les actes du Concile. On y trouvera en particulier les projets de la Constitution successivement remaniés et distribués aux pères, les amendements présentés sur ces projets, et les rapports faits sur ces amendements avant le vote de la grande assemblée. Ces rapports, qui ont été livrés pour la première fois au public en 1890, sont comme le commentaire authentique de toutes les déclarations du Concile.

Dans une série de 145 articles ou dissertations, M. le chanoine Vacant s'est appliqué à mettre en lumière les trésors renfermés dans cette mine précieuse. Il a montré les développements que le Concile du Vatican a donnés au dogme, sur chaque point. Il a déterminé, en même temps, ce qui est désormais de foi catholique, ce qui est simplement certain, et enfin ce qui reste opinion libre.

Cette détermination est d'autant plus importante, qu'il s'agit de questions très actuelles, et par conséquent très débattues. Le savant professeur étudie en effet les principales erreurs frappées ou atteintes par le Concile : l'athéisme, le matérialisme, le panthéisme, le rationalisme, l'hermétisme, le guthérianisme, le traditionalisme, le pontologisme, l'agnosticisme, l'idéalisme, le phénoménisme, le transformisme appliqué à l'homme, l'évolutionisme appliqué à la formation de la religion chrétienne et des Livres saints, le mythisme appliqué aux évangiles ou aux premiers récits de la Genèse, et d'autres théories émises récemment au sujet de la Bible, en particulier par l'école de M. Le Normand. Il expose aussi la véritable doctrine sur la plupart des matières qui ont excité l'attention du dix-neuvième siècle. Indiquons-en quelques-unes : connaissance

que nous avons de Dieu par la lumière naturelle de la raison ; existence et attributs de Dieu ; l'acte créateur ; la providence ; la date des diverses créations ; le mode de production de l'âme humaine ; la nature de cette âme ; la manière dont elle donne la vie au corps ; les diverses théories soutenues pour expliquer comment elle est la forme du corps ; la révélation ; sa nécessité ; les traditions divines ; la sainte Écriture ; le canon des Livres saints ; la valeur de toutes leurs parties ; l'authenticité de la Vulgate ; la nature de l'inspiration ; l'inerrance des Écritures ; le caractère de leurs divers énoncés ; l'obligation de les interpréter suivant les enseignements de l'Église et des saints pères ; la foi, son caractère surnaturel, sa liberté ; les miracles et les prophéties, considérés comme motifs de crédibilité ; la foi catholique ; le magistère ordinaire et universel de l'Église ; le devoir de suivre la véritable religion ; la possibilité du salut pour les hérétiques et les païens de bonne foi ; l'impossibilité pour les catholiques, de perdre la foi sans pécher ; les mystères de la foi ; la notion et la science que nous en avons ; les droits de l'Église et les devoirs des fidèles dans les questions scientifiques, qui touchent à la foi ; les services réciproques que se rendent la foi et la raison ; l'immutabilité et le développement de la doctrine chrétienne ; l'objet, les facteurs, la marche générale et les étapes de ce développement ; la nature de la sanction que les derniers paragraphes de la constitution *Dei Filius* donnent aux décrets du Saint-Siège relatifs à ces diverses matières.

Ce sont, on le voit, à peu près toutes les questions, qui passionnent encore aujourd'hui le monde des théologiens ou des catholiques instruits, et qui se discutent habituellement dans les conférences ecclésiastiques.

L'auteur a tenu à faire paraître cette première partie de son ouvrage au vingt-cinquième anniversaire de la réunion du Concile du Vatican. Il publiera bientôt une seconde série d'études semblables sur la Constitution *Pastor aeternus* qui a défini l'infaillibilité du Pape. Cette seconde partie, consacrée à l'autorité du Souverain Pontife, et par le fait même à la constitution de l'Église, n'offrira pas moins d'intérêt que la première.

DU MÊME AUTEUR

- Études comparées sur la philosophie de saint Thomas d'Aquin et sur celle de Duns Scot**, in-8° 2 fr. 50
- Le Magistère ordinaire de l'Église et ses organes**, in-12 de 128 pages 1 fr. 50
- Histoire de la Conception du sacrifice de la Messe dans l'Église latine**, Brochure in-8° 1 fr. 50
- Renseignements inédits sur l'auteur du Problème Ecclésiastique, publié en 1698, contre M. de Noailles, archevêque de Paris**. Brochure in-8° 1 fr. »

DELHOMME et BRIGUET, Editeurs, 83, rue de Rennes, PARIS. — 3, avenue de l'Archevêché, LYON

Vient de paraître :

ALMANACH DES MISSIONS (1896)

Publication de luxe. — Petit in-4° de 80 pages. — Texte complètement inédit, richement illustré, gravures en couleurs. — Un exemplaire. 0 fr. 50 ; *Franco* par la poste. 0 fr. 70

15 exemp., net. 6 fr. » ; *Franco* en gare, net. 6 fr. 60

60 exemp., net. 23 fr., *port en sus*.

140 exemp. 50 fr., *port en sus*.

PETIT ALMANACH DE LA PROPAGATION DE LA FOI (1896)

In-16 carré de 128 pages. Texte inédit, très nombreuses gravures. — Un exemp. 0^f,20 ; *franco* par poste. 0^f,30

45 exemp. Net. 7 fr. 20 ; *Franco* en gare, net. 7 fr. 80

140 exemp. *Port en sus*, net. . . 20 fr. »

L'Œuvre de la Propagation de la Foi publie, cette année comme les précédentes, ses deux almanachs : l'*Almanach des Missions pour 1896*, qui est la publication de luxe, et le *Petit Almanach de la Propagation de la Foi*, qui est surtout la publication de propagande. Un rapide examen de ces deux almanachs suffira à montrer que les nouveaux sont dignes de leurs aînés ; c'est tout dire.

Cette année, comme les années précédentes, l'*Almanach des Missions* s'ouvre par un article inédit d'académicien ; après MM. Pierre Loti et Coppée, c'est M. Jules Simon qui donne une étude, à la fois pittoresque et touchante, sur Madagascar, un sujet d'une grande actualité. Puis Mgr Le Roy, le vicaire apostolique du Gabon, expose la *Part du christianisme dans le monde* ; et un anonyme M. Baulez missionnaire à Pondichéry, racontent deux historiettes fort gaies, le *Ver solitaire* et *Mako* ; le R. P. Delaporte, de la Compagnie de Jésus, traduit en vers français, bien frappés, comme il sait les faire, une *Lettre du grand chef des Pieds Noirs, à la Robe Noire, malade en France* ; un missionnaire mariste raconte les faits étranges des Fidjiens Nakoualeta, qui dansent au milieu du feu sans en subir les atteintes ; signalons encore : le *Roi des missionnaires* qui est saint Joseph ; un récit africain, *Rabah le Fazzani* ; un chant, *Quam pulchri super montes*, de M. Henry Eymieu ; *Les Sacrements de Mopoko*, par Mgr Le Roy, où l'on ne sait si l'on doit rire ou pleurer, suivant le mode de l'évêque ; la *communion de saint Jean*, sonnet de l'abbé Peirel ; la *Plante roulante*, article biblique du R. P. Jullien ; *Noël chez les Marins* du R. P. Cognet, et, enfin, la *Revue de l'année*.

Pour les illustrations, aux quatre gravures en couleur que don-

nait d'ordinaire l'*Almanach*, on a substitué une belle œuvre d'art représentant la mort de saint Joseph. Personne ne s'en plaindra, car cette belle page, d'un dessin très artistique et d'une variété de nuances très riche et très réussie (le chromo ne compte pas moins de dix-huit couleurs), a été tirée à part, afin qu'on puisse la détacher du livre et la faire encadrer.

Le *Petit Almanach de la Propagation de la Foi*, non moins charmant dans sa forme plus modeste, s'ouvre par une gracieuse poésie de M. Joseph Serre, où onze baminins passent en revue les professions à embrasser, chacun d'eux exposant son idéal ; Mlle Lizerot (Roger Dombre) a donné deux nouvelles : l'*Antilope* et *Batignolles-Clichy-Odéon*. Trois missionnaires de l'Inde envoient l'*Histoire de Louiset, Perdu dans la forêt* et le *Pauvre blessé* ; le R. P. Atche raconte l'émouvante biographie de *Mouça Kaça*, un pauvre noir ; le R. P. Delaporte, dans une touchante poésie, raconte l'histoire lamentable d'un agneau qui, dédaignant tous les conseils, s'est imprudemment éloigné du bercail natal ; citons encore : *Une journée parlementaire au Gabon*, de Mgr Le Roy ; *Cheveux d'or*, de Camille de Saint-Aubin (Mlle Hortense Gauthier) ; *Le Gloria* des anges des pays infidèles, à signaler aux pensionnats et réunions d'enfants : *La Conversion d'une vieille kabyle*, par une religieuse d'Alger ; l'*Estuaire du Gabon*, par Mgr Le Roy, déjà nommé. On voit que le *Petit Almanach* ne le cède en rien au grand.

On sait, du reste, que ces almanachs se vendent au profit de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ; en acquérant des livres charmants, on prend donc part à une bonne œuvre. (*Univers*.)

LE DEVOIR DES CATHOLIQUES EN FRANCE

PENDANT LA PERSÉCUTION

SUPPLIQUE A SA SAINTETÉ LE PAPE LÉON XIII

Par Mgr FÉVRE, protonoteur apostolique.

Brochure grand in-8°. Prix. 2 fr.

ATTITUDE PASSIVE DES CONGREGATIONS RELIGIEUSES

En présence de la LOI D'ABONNEMENT

Par le R. P. Ange LE DORÉ, Supérieur général des Eudistes.

Brochure petit in-8. Prix. 0 fr. 75

ESPRIT DE FOI DANS L'ENSEIGNEMENT CLASSIQUE

Par M. l'Abbé SUBLARD, ancien professeur de rhétorique.

Un volume in-12. Prix. 2 fr. 50

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

La Comédie de Simon : La culbute de Lemmi catégoriquement annoncée par Miss Vaughan. Ce qu'il faut penser de la prétendue démission du Grand-Pontife luciférien : raisons qui nous la rendent fort suspecte (Léo TAXIL.) — **Les Francs-Maçons du Parlement au Grand-Orient de France :** Les députés français viennent prendre leur mot d'ordre au Grand-Orient ; discours du F. Blatin, président la fête solsticiale du 9 juin à la Loge La Lumière, de Neuilly. (Extraits de la *Franc-Maçonnerie démasquée*.)

La lutte de l'Enfer contre le Ciel (4^e et 5^e conférences de Mgr Meurin) : les erreurs du Spiritisme ; ce qu'il faut penser du Périsprit ; réfutation des erreurs de M. Jacques Tolérant. — Création des Purs Esprits au commencement avec la matière ; les trois premiers moments dans la vie des Purs Esprits ; la Cité des Anges ; les Communications entre les Anges ; les Offices des Anges ; les Apparitions de Dieu par l'intermédiaire des Anges ; vraies et fausses Apparitions.

L'Année passée et l'Année prochaine : Discours de Mgr Fallières ; les mesures fiscales édictées contre les Congrégations religieuses attentent à l'existence même de ces congrégations ; le projet Goblet et la suppression du budget des Cultes.

Les Francs-Maçons démasqués par eux-mêmes (Suite). — Les prêcheurs d'Hyde de Park ; la dévotion des Anglais, leur Christ spécial. — Les signaux de détresse dans la Franc-Maçonnerie : le Franc-Maçon à la bataille d'Austerlitz. — Persécutions contre la Franc-Maçonnerie ; rôle historique et maçonnique de la maison d'Orléans. (LOUIS MARTIN.) — **Une conversion en perspective :** La prière et l'Eglise des Saints, article de M. Albert Jounet dans le n° 83 de *l'Etoile* (novembre 1895). Il déclare rétracter tout ce que ses écrits passés ou à venir pourraient avoir de contraire à la Doctrine catholique.

Tribune des abonnés : Les Marques de la Bête ou les signes de consécration à l'Antéchrist : la fin du Chapitre XIII de *l'Apocalypse* et le nombre 666, expliqués par un passage des Mé-

moires de Miss Vaughan. (L'Abbé BYOU). — Une séance de magnétisme chez le baron du Potet en 1880. (Lettre de M. le comte JULES CHAPPUIS de Maubon au D^r Bataille.)

Une des principales causes de l'anticléricisme maçonnique et officiel en France : rôle du clergyman franc-maçon dans les colonies françaises. (*L'Angleterre et la Franc-Maçonnerie*, par LOUIS MARTIN.) — Encore Francis Schlader ou Schlatter : Le prétendu thaumaturge mexicain ne serait qu'un halluciné. (Extrait de la *Vérité de Québec*.)

Le Diable dans la vie des Saints : Saint Tarsaise ; bienheureux Sébastien d'Apparition ; saint-Victor-de-Planey ; bienheureux Henri Suzo ; saint Calupan ; saint Virgile ; saint Jean-de-Dieu ; sainte Françoise ; saint Grégoire-le-Grand. (LÉGER VAUBAN.)

Où est Lucifer ? Enseignement des Pères de l'Eglise et des théologiens (AB. RICOUX). — **Guérison et conversion :** Miss Diana Vaughan maîtresse templière ; Louise Danselle, sa vie et sa guérison, constatée par six médecins ; conversion de Diana Vaughan : coïncidence de jour et d'heure entre la guérison et la conversion. (D^r BOISSARIE.) — **Le F. Combes et le Vatican** (l'Abbé A. RAMBAUD, extrait de *l'Observateur Français*). — **Le jeune Martyr :** Mgr. LE ROY, vicaire apostolique du Gabon extrait de *l'Almanach des Missions* 1895). — **Y a-t-il encore des Druides ?** (Extrait de la *Voix de N.-D. de Chartres*). — **Un gouvernement cher :** ce que coûte à la France le gouvernement maçonnique.

Trente-cinq années du Grand-Orient de France, documents pour servir à l'histoire de la politique française. Deuxième partie : les Chapitres et leurs Très-Sages, dernière liste d'après les annuaires officiels du Rite Français, depuis 1860 jusqu'à 1894 inclusivement.

Les Sociétés secrètes musulmanes dans l'Afrique du Nord : Deuxième partie ; Chap. I. Qadrya (suite) ; Chap. II. Chadelya. (AB. RICOUX.)

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, Editeurs

83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ETRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

Pour paraître le 15 février prochain :

LE DIABLE DANS LES MISSIONS

Par Paul VERDUN

Deux volumes in-18 Jésus. Prix 6 francs

TOME PREMIER : Amérique, Mexique, Pérou, Caraïbe, Moxes, Haïti, nations indiennes du Canada, Afrique, Gabon, Congo, Dahomey, Sénégal, Cafres, Haut-Zambèze, Zanguebar, Ethiopie et Egypte, Asie, Hindoustan. — TOME SECOND : Asie (*suite*), Birmanie et Siam, Chine, Thibet et Corée, Océanie, Nouka-hiva, Iles Sandwichs, Nouvelle-Calédonie, Futuna et Wallis, Nouvelle-Guinée.

Voici un ouvrage qui contient des faits extraordinaires, merveilleux, surnaturels, pour tout dire en un mot : diaboliques. Ils paraissent à peine croyables à beaucoup et seront peut-être même traités de fables par certains. Cependant ces faits, tout merveilleux et surnaturels qu'ils soient, n'en sont pas moins fréquents et publics dans les pays de Missions. Ils ont été vus, examinés et vérifiés par des millions de témoins. Ils sont aussi authentiques que peuvent l'être des faits historiques.

Il y a seulement quelques années, il était de bon ton de traiter de produits d'imagination en délire les apparitions du diable, les obsessions et les possessions, les sorciers et leurs maléfices et toutes les opérations de la magie.

On savait bien qu'il était question de choses semblables dans les auteurs grecs et latins; mais on se disait que les anciens avaient une façon de parler si poétique, si imagée!...

L'Evangile racontait que Notre-Seigneur Jésus-Christ, tenté par le diable, avait été transporté par lui d'abord sur le sommet d'une montagne, puis sur le pinacle du temple de Jérusalem; qu'il avait délivré des possédés et transmis à ses apôtres, comme signe destiné à confirmer leur prédication; sa puissance sur les démons; mais il y avait si longtemps que cela s'était passé!... Assurément, si le démon s'était manifesté à cette époque, c'était uniquement pour donner à Jésus-Christ l'occasion de faire éclater sa puissance. Et l'on insinuait que le récit évangélique, qui contient tant de paraboles, avait peut-être tenu en ces occasions un langage symbolique.

Quant aux sorciers du moyen âge et à leurs maléfices, au sabbat et à ses orgies, tout cela s'est passé dans un temps où nos pères étaient si ignorants et si crédules!...

Mais, peu à peu, quelques penseurs réfléchirent que la parole de ceux qui avaient bâti le Parthénon et conquis le monde, affirmé l'authenticité de leurs récits par le témoignage de leur sang, entrepris les croisades et construit les cathédrales, valait au moins la peine d'être prise en considération, d'être examinée et discutée. La sourde de l'incrédulité ignorante fit place aux recherches de la science et aux jugements de la critique. Il n'y a plus que les ignorants pour ricaner sottement quand on parle du démon, de ses ministres

et de ses œuvres. Ceux qui possèdent quelque science écoutent les récits, les vérifient et cherchent à découvrir les causes des faits, leurs résultats et leurs conséquences.

De ce revirement de l'opinion sont nés des ouvrages consciencieux et considérables. Malheureusement, la plupart, pour ce qui regarde les faits cités, se reproduisent les uns les autres avec une monotonie fatigante. C'est à peine si, de loin en loin, quelque exemple récent de manifestation diabolique est ajouté par un auteur nouveau aux faits décrits par les écrivains qui l'ont précédé. Par contre, les réflexions et les déductions se multiplient à l'infini autour de ces exemples toujours les mêmes. Celui-ci apprécie de telle façon et cet autre d'une manière contraire. Certains même veulent voir l'action du diable partout, même dans les faits les plus naturels. Entraînés sur cette pente, ils manquent parfois de critique.

Il résulte de ces défauts que, malgré l'intérêt du sujet traité, la lecture de ces ouvrages est quelque peu aride et fastidieuse, et ne laisse dans l'esprit, au lieu de conclusions nettes et précises, que des notions confuses et parfois contradictoires sur un sujet déjà obscur de sa nature même.

Ces réflexions nous ont engagé à tenter l'étude de l'action diabolique dans le monde, suivant une nouvelle méthode plus agréable à la lecture. En conséquence, nous avons formé le projet de donner aux travaux déjà existants leur suite naturelle et leur complément nécessaire en réunissant de nouveaux exemples puisés à des sources négligées par nos devanciers, c'est-à-dire aux récits des missionnaires.

De plus, nos éditeurs et nous, nous sommes efforcés d'éviter le défaut, capital au point de vue pratique, des ouvrages précédents qui sont très gros et qui coûtent très cher. Nous croyons avoir résolu ce côté de la question et réuni le plus grand nombre possible de documents sous la forme la plus accessible à toutes les bourses.

Nous nous sommes étudiés à écrire un livre aussi intéressant pour l'homme du monde, qui ne désire consacrer que quelques heures à la question du diabolisme, qu'utile pour le théologien et l'historien qui veulent étudier à fond ces points si importants.

Publication Terminée :

DICTIONNAIRE DE LA FAMILLE

par Gaston BONNEFONT

Un fort volume grand in-8 de 1.600 pages. PRIX broché : 20 fr. ; Relié, dos en chagrin, plat toile : 25 fr.

Voilà une nouvelle et importante publication qui répond à un besoin et sera par conséquent accueillie avec une grande satisfaction. M. Gaston Bonnefont s'est livré à un véritable travail de bénédictin pour doter les familles « d'un guide de tous les jours », leur présentant dans son ensemble la « science de la vie pratique ».

Veut-on savoir, en effet, ce que renferme cet énorme ouvrage de 1.600 pages? Qu'on en juge par cette nomenclature des matières qui y sont contenues : économie domestique, travaux à l'aiguille; alimentation; cuisine, hygiène, médecine, carrières et professions, instruction publique; usages, connaissances pratiques; économie rurale, agriculture, arboriculture, horticulture; animaux domestiques, animaux nuisibles; art vétérinaire; administration, législation, droit; religion; armée et marine; commerce, bourse, banque; arts

d'agrément; exercices du corps, gymnastique, escrime, équitation, natation, canotage, vélocipédie, etc.; pêche, chasse, jeux et récréations; prestidigitation, physique et chimie amusantes.

Un point important à noter, c'est que le *Dictionnaire* s'ouvre par une table systématique où sont indiqués, sous diverses rubriques judicieusement choisies, tous les sujets traités; cela facilite grandement les recherches; on n'est pas exposé à feuilleter inutilement le *Dictionnaire* pour trouver tel ou tel article. De plus, des figures ont été ajoutées à certains articles pour compléter le texte, qui, sans cela, garderait quelque obscurité.

Disons, en terminant, que ce livre a été écrit dans un excellent esprit, ce qui n'étonnera pas, puisque le nom des éditeurs est à lui seul une garantie.

(Le Monde, 9 décembre 1895.)

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

LA COMÉDIE DE SIMON

Il y a quelques jours, le télégraphe apportait en France une nouvelle, qui a surpris beaucoup de personnes :

Lemmi démissionne ! Lemmi ne veut plus être grand-maître du Grand Orient d'Italie ! Lemmi renonce à ses fonctions de Souverain Commandeur grand-maître du Suprême Conseil de Rome !

L'*Univers* a annoncé cela le 8 janvier. Son correspondant romain lui faisait même savoir que Lemmi allait quitter la Ville Sainte, prenant un congé, sous prétexte de maladie, et qu'il ne poserait pas sa candidature pour une nouvelle élection à la grande-maîtrise du Grand Orient et du Suprême Conseil d'Italie.

La *Croix*, de Paris, insérait aussi ces lignes :

(N° du 10 janvier). — « On mande à la *Stampa* que la démission de M. Adriano Lemmi, grand-maître de la Franc-Maçonnerie, est officiellement annoncée.

« On procédera incessamment à l'élection de son successeur par un vote de toutes les Loges.

« Il faut vraiment que la débâcle soit bien forte chez les FF. : puisqu'ils se décident à déposer Lemmi.

« Il était bien digne d'être à leur tête, car, dans le royaume des coquins, les plus scélérats sont chefs. »

(N° du 11 janvier). — « La correspondance de Rome de l'*Avenir* de Reims confirme la nouvelle de la démission prochaine de Lemmi, le grand-maître de la Maçonnerie.

« On dit que son successeur sera M. Nathan, un juif, moitié anglais, moitié italien, que tout le monde dit être le fils de Giuseppe Mazzini. »

A la lecture de ces lignes, nous avons été, pour notre part, quelque peu stupéfait, sur le premier coup. Mais, la réflexion venant, nous nous sommes rappelé que Miss Vaughan avait prédit quelque chose de ce genre, dans le cou-

rant de l'année dernière, et vite nous avons feuilleté notre collection du *Palladium*.

Alors, notre stupéfaction est devenue de l'aburissement, quand, dans le numéro 3 de l'organe officiel des Palladistes Indépendants, rédigé presque entièrement par notre collaboratrice (d'aujourd'hui) avant sa conversion, nous avons relu les lignes que voici :

« Voici du très regrettable. Deux des nôtres viennent de donner leur démission de membres du Comité Fédéral ; ils ont allégué pour raison la publication de la voûte de Simon, datée du 7 avril 1894, ère vulgaire. (*Miss Vaughan avait reproduit en entier, dans son numéro précédent, l'infâme diatribe de Lemmi contre la mémoire de Jeanne d'Arc*). Ces Frères disent : que je me suis écartée du programme convenu, en publiant cette voûte ; que ce n'est point là une propagande des principes lucifériens orthodoxes ; enfin, que j'ai ainsi fourni à nos adversaires des armes pour combattre déloyalement la Religion Sainte. On s'est ému, assurent-ils, en de nombreux Triangles indépendants, parce que des feuilles adonaites ont reproduit cette voûte avec joyeuse promptitude... »

Là-dessus, Miss Vaughan entraînait en explications avec ses Frères d'alors, revendiquait énergiquement son droit de flétrir Lemmi, se défendait « de faire le jeu de l'ennemi adonait », déclarait dans sa grande sincérité que, selon elle, l'épuration du Palladisme, en commençant par l'expulsion de Lemmi de sa haute position frauduleusement conquise, était le plus sûr moyen de préparer, pour les nations, l'avènement de la religion luciférienne, et écrivait ceci :

« Les Frères démissionnaires ont à reprendre leur démission, dans le plus bref délai ; sinon, nous ne pourrions voir en eux que des déserteurs de la cause de l'Indépendance.

« Au nom de quelle autorité s'érigeraient-ils en censeurs de mon initiative ? en vertu de quel décret légitime passeraient-ils au crible chacun des moyens que je crois devoir employer pour donner force à notre propagande ? Oseraient-ils insinuer

qu'un quelconque de mes moyens est déloyal ?

« La déloyauté et moi n'avons pas eu le même berceau ; les adversaires eux-mêmes me rendent cette justice. Et le soupçon chercherait à m'atteindre, de la part de deux des nôtres?... Plutôt la mort que vivre sous une telle injure ! Oui, si je devais être suspectée de faire le jeu de l'ennemi adonaïte, j'aimerais mieux en finir avec la vie ; car je ne vis que pour le triomphe de notre cause, et tout le reste en ce monde m'est indifférent. Au ciel de Lucifer, il n'est plus de chagrins, plus d'affronts, plus de douleurs.

« Dire que flétrir Simon n'est point partie intégrante de la propagande des principes lucifériens orthodoxes, mais c'est là pis que déraisonner ! c'est commettre, en jugement d'intellect, la plus monstrueuse des iniquités !

« Tout ce qui peut hâter la chute de cet homme est œuvre de bien et d'orthodoxie. Jamais l'adonisme ne fut si heureux, que depuis que la Religion Sainte a cette ignominie vivante pour pontife.... Nous ne voulons pas sa mort ; mais quelle serait notre allégresse, si nous arrivions à le contraindre à quitter son siège usurpé !

« Ne mettons pas des bâtons dans nos roues.
Simon sera culbuté DANS HUIT MOIS. »

On dira ce qu'on voudra ; mais voilà une culbute qui a été catégoriquement annoncée par l'ex-grande-maîtresse de New-York. Elle a été annoncée avec une précision mathématique.

Le numéro du *Palladium*, qui contient les lignes que nous venons de reproduire a paru dans les derniers jours de mai 1895. Il porte cette double date : 1^{er} Payni an 000895. — 20 mai 1895, ère vulgaire.

Or, nous sommes en janvier 1896 ; c'est le 8 que la nouvelle de la démission de Lemmi (Simon) a éclaté comme une bombe, dans la presse. Il y a exactement huit mois que Miss Diana Vaughan déclarait, dans un écrit imprimé, que cet événement aurait lieu aujourd'hui.

Miss Vaughan était-elle douée du don de prophétie, quand elle publia ces lignes ? — Non. Mais elle était mieux renseignée que personne sur ce qui se complotait, par la bonne raison qu'elle était à la tête du complot. Voilà pourquoi elle parlait avec tant d'assurance et donnait la date exacte de ce qu'elle appelait la « culbute » de Lemmi.

Maintenant s'ensuit-il que ce que Miss Vaughan a si nettement annoncé se réalise de point en point ?

Ceci est une autre question.

L'ex-grande-maîtresse de New-York parlait alors d'une démission complète imposée à Lemmi, d'une « culbute » totale, et, quand elle écrivait son n° 3 du *Palladium*, elle n'était pas encore convertie.

Voyons de près ce que Miss Vaughan dévoilait en partie, il y a huit mois, et expliquons ce qui paraîtrait obscur aux lecteurs peu au courant des choses de la haute-maçonnerie.

Voici le texte de Miss Diana et notre traduction :

« C'est dans huit mois que vient l'échéance des pouvoirs italiens de Simon. »

Par pouvoirs italiens, il faut entendre l'autorité de Lemmi particulière à la direction des loges dépendant du Grand Orient d'Italie et à la direction des chapitres et aréopages dépendant du suprême Conseil de Rome (Rite Ecossais). Il ne s'agit donc, comme terme de pouvoirs, que de ce qui concerne la Maçonnerie officielle avouée.

« Rappelons : lorsque le Frère 888 et le Frère 1317 (mort récemment) firent leur union et qu'il y eut fusion de deux puissances rivales, de même rite, Simon fut élu à la grande-maîtrise unique, résultat de la fusion. »

La directrice du *Palladium* parle là uniquement pour les parfaits initiés, et les profanes et même le plus grand nombre des maçons ne peuvent rien comprendre à ce texte. Il confirme, pourtant, d'une façon expresse, les révélations du docteur Bataille, et celles de Margiotta. Ces trois lignes rappellent que le Rite Ecossais avait en Italie deux Suprêmes Conseils en rivalité, chacun se prétendant le seul légitime : celui de Turin, ayant à sa tête le Frère Timoteo Riboli (dont le total des lettres du nom donne 1317), et celui de Rome, ayant à sa tête le Frère Giorgio Tamajo (dont le total des lettres du nom donne 888).

Que l'on veuille bien ouvrir le n° 3 de la *Revue Mensuelle*, mars 1894, où le Dr Bataille, le premier, a publié l'alphabet secret de la haute-maçonnerie, page 83, et l'on pourra calculer le total des lettres des deux noms que nous venons de citer.

G	vaut	3	T	vaut	400
I	—	10	I	—	10
O	—	70	M	—	40
R	—	200	O	—	70
G	—	3	T	—	400
I	—	10	E	—	5
O	—	70	O	—	70
T	—	400	R	—	200
A	—	1	I	—	10
M	—	40	B	—	2
A	—	1	O	—	70
J	—	10	L	—	30
O	—	70	I	—	10

Total : 888

Total : 1317

On voit qu'il n'y a pas d'erreur, de notre part, quant aux deux francs-maçons haut gradés que le *Palladium* désigne mystérieusement par les nombres 888 et 1317 ; ce sont bien les FF. : Tamajo et Riboli.

Miss Vaughan rappelle donc, à mots couverts, que la fusion des deux Suprêmes Conseils rivaux, de Turin et de Rome, obtenue par l'union de Tamajo et de Riboli eut pour résultat l'élection de Lemmi à la grande-maîtrise unique.

Continuons la citation.

« Mais, afin de ménager les amours-propres, l'abdication des Frères 888 et 1317 fut voilée sous un honorariat, et, à la suite de l'élection de Simon, ils lui délèguèrent leurs pouvoirs. »

De Souverains Commandeurs grands-maîtres effectifs, Tamajo et Riboli passèrent grands-maîtres

honoraires *ad vitam*; leur démission avait été l'objet d'une négociation. Tamajo reçut 50.000 fr. de la caisse centrale de la haute-maçonnerie; car c'était Charleston qui avait imposé l'union. Riboli n'eut que 30.000 fr. On joua, dans une assemblée tenue à Florence, la comédie d'une élection, et c'est à la suite de cette soi-disant élection de Lemmi que les deux grands-maîtres italiens, investis de l'honorariat, lui déléguèrent solennellement leur autorité sur les loges, chapitres et aréopages d'Italie.

Miss Vaughan ne cache pas que ce fut une comédie :

« Au fond, il s'agissait d'une substitution d'un Frère à deux autres; cependant, pour respecter la lettre des statuts, on en fit une délégation, en la stipulant temporaire, sauf à la renouveler indéfiniment, tant que les Frères 888 et 1317 auraient vécu. »

A l'expiration de la pseudo-délégation, on aurait réélu Lemmi tout simplement, pour une nouvelle période égale à la première.

« Or, l'élection de Simon à cette grande-maîtrise est du 9 mékir 000886, et la délégation a été donnée pour neuf ans. »

Le 9 mékir 000886 équivaut au 28 janvier 1887. C'est à Florence que la comédie fut jouée, et les imparfaits initiés reçurent alors la nouvelle que Lemmi remplaçait Tamajo et Riboli jusqu'au 28 janvier 1896 seulement.

« Simon est donc soumis à la réélection. »

Autre comédie à jouer en 1896.

« Delà : le bon travail présent de beaucoup des nôtres en Italie; les documents sur Simon sont en mains sûres; ce n'est plus à Palerme et à Naples seulement que l'on se sépare de Simon, c'est partout dans la Péninsule. »

Le « bon travail » a consisté, de la part des Palladistes Indépendants, unis aux maçons italiens du Rite Ecossais ennemis de Lemmi, à faire prendre au sérieux, par les imparfaits initiés, ce qui s'était passé à Florence en janvier 1887. La comédie de la délégation renouvelable uniquement par une nouvelle élection a été présentée, dans les loges italiennes, comme n'étant pas une comédie, alors imposée par Charleston. Les maçons italiens, dits du groupe de Sonzogno, hostiles à Lemmi, firent reproduire les documents que l'on sait : photographie du jugement correctionnel de Marseille, et le reste. Ces reproductions furent répandues dans les loges italiennes.

« Au jour de l'échéance des pouvoirs italiens, Simon n'aura plus avec lui qu'une poignée de ses complices en tripotages malpropres. »

Sur ce point, Miss Vaughan donne sa prévision personnelle; car, lorsqu'elle écrivait ces lignes, elle ne songeait guère à se convertir et ne pouvait pas soupçonner que cet événement allait apporter un changement notable à ce qu'elle traçait avec tant de précision.

« On peut donc prédire que sa non-réélection est assurée. »

En effet, le vide se faisait alors de plus en plus, en Italie, autour de Lemmi.

« Alors, si les maléakhs l'ont gardé vivant jusqu'à ce jour-là, il faudra bien, étant abandonné de tous les nôtres en son pays même, qu'il abandonne le

Souverain Pontificat, conquis par la fraude; car les Triangles, qui ont adhéré aux scrutins du 29 thoth 000893, seront heureux de l'union qui leur sera offerte, à la suite du Convent d'Alexandrie, par notre Fédération féconde et florissante, et ils imposeront avec nous à Simon la démission des pouvoirs suprêmes. Voici l'importance des événements prochains auxquels nous consacrons tous nos efforts. Comprenez-vous qu'il est nécessaire de nous laisser agir dans toute la plénitude de notre inspiration et en ayant entière confiance en notre dévouement ? »

Miss Vaughan, ayant alors grand espoir dans la réussite de la Fédération Indépendante, constituée par le Convent de Londres du 21 janvier 1895, escomptait ainsi les actes du 2^e Convent de ses amis palladistes antilemmistes, Convent qui devait se tenir à Alexandrie le 21 janvier 1896. Les scrutins du 29 thoth 000893 sont ceux du 20 septembre 1893, par lesquels Lemmi est parvenu au Souverain Pontificat luciférien, c'est-à-dire à la suprême grande-maîtrise de la Maçonnerie universelle. Il est facile de comprendre que, si les loges italiennes, prenant au sérieux la délégation du 28 janvier 1887, ne réélaient pas Lemmi grand-maître pour l'Italie, celui-ci serait bien obligé de subir l'affront complet, serait *cultuté*, surtout si les Triangles Indépendants, ayant prospéré et s'étant multipliés d'ici-là, offraient l'union aux Triangles qui avaient accepté l'élection du Convent secret du Palais Borghèse (20 septembre 1893) et qui auraient été heureux de revenir à la paix générale dans la haute-maçonnerie. C'est à cette œuvre de concorde luciférienne, basée sur l'expulsion de Lemmi, que l'ex-grande-maîtresse de New-York s'était vouée.

Voilà donc traduit l'article de Miss Vaughan, du 20 mai 1895.

A présent, nous venons à ce que nous avons personnellement à dire à notre tour.

Miss Diana Vaughan savait à merveille ce qui se tramait; cela est incontestable. La nouvelle de la démission de Lemmi, qui a surpris tout le monde, lui donne raison... en apparence.

Ici, il importe de faire part de la situation inattendue que la conversion si soudaine de Miss Vaughan a créée à la Fédération du Palladisme Indépendant, dont le comité central était à Londres.

Comme on le pense bien, tous les amis lucifériens de la convertie ont été désorientés. Il nous a été assuré que la Fédération Indépendante n'avait pas résisté à ce coup, et qu'après avoir vivôté quelque temps, elle s'était dissoute.

On en est revenu, à peu près, à ce qui se passait avant la formation de la Fédération. Beaucoup d'Indépendants ont repris les relations avec les Triangles qui avaient accepté les scrutins du palais Borghèse. Un certain nombre se sont mis « en isolement », c'est-à-dire continuent leurs pratiques lucifériennes pour leur propre compte, sans reconnaître la suzeraineté dogmatique de Lemmi. Quelques-

uns, enfin, non touchés encore par la grâce, mais renonçant néanmoins à leur palladisme, ne blâment ni n'approuvent Miss Vaughan ; ces derniers sont des protestants, et notre collaboratrice ne désespère pas de les amener, peu à peu, les uns après les autres, à la vérité de l'Eglise catholique. Nous invitons nos lecteurs à unir leurs prières à celles de la vaillante convertie.

Or, c'est cette situation, sur laquelle nous avons reçu quelques renseignements encore incomplets, mais nous donnant déjà des indications suffisantes pour apprécier, c'est cette situation qui nous rend fort suspecte la démission de Lemmi.

Pour tout dire, nous y voyons une nouvelle comédie, sans savoir au juste quel est le fond du sac du vieux coquin.

Puisque Lemmi-Simon n'a plus à redouter la Fédération des Palladistes Indépendants, les hostilités qu'il a encore à subir de plusieurs loges d'Italie ne doivent pas l'émouvoir outre mesure.

S'il baisse pavillon devant Souzogno et autres adversaires de Crispi, c'est donc une feinte.

Tel est le raisonnement que nous nous tenons.

Sa démission de grand-maître italien est un os qu'il donne à ronger aux mécontents d'Italie. Il rentre dans la coulisse, comme avant 1887, voilà tout. L'événement n'a plus la portée qu'il aurait eu, si le Convent projeté d'Alexandrie devait se tenir.

Qui sait même si l'agitation des quelques loges italiennes qui lui font de l'opposition n'est pas purement factice, si tout cela n'est pas une ruse de guerre pour endormir les catholiques ? Avec des sacripants de cette espèce, on ne saurait trop être en défiance.

Ne nous hâtons pas de pousser des cris de joie. Tout au contraire, ouvrons l'œil plus que jamais. Nous avons affaire au plus madré des madrés parmi les suppôts de Satan, et, sachant quelle est sa cupidité, qui n'a d'égale que sa haine de Dieu et de l'Eglise, il nous est sage de présumer, jusqu'à preuve contraire, que, s'il affecte de disparaître de la scène maçonnique officielle, c'est pour mieux diriger les complots de la haute-maçonnerie occulte.

Nous avons la conviction que notre avis sera partagé par tous nos lecteurs.

LÉO TAXIL.

EN VENTE CHEZ TOUS NOS DÉPOSITAIRES :
La Franc-Maçonnerie ennemie de la France

Par Louis MARTIN

Un volume in-12 de 390 pages. — Prix : 3 fr. 50

(Très recommandé pour la propagande)

Les Francs-Maçons du Parlement AU GRAND-ORIENT DE FRANCE

La Franc-Maçonnerie démasquée, dans son numéro de décembre, donne des extraits bien intéressants du *Bulletin officiel* du G. O. ; ils seront lus avec plaisir au moment de la rentrée des Chambres :

Pour obéir aux prescriptions de la dernière assemblée générale, et conformément aux indications déjà données aux Ateliers, le Conseil a réuni, le mois dernier, au Grand-Orient, en tenue de 1^{er} degré, les sénateurs et députés qui appartiennent à l'Ordre. Pour cette importante réunion, le Conseil était entouré des membres du Grand Collège des Rites et de la Chambre de Cassation, qui constituent avec lui le suprême organe de la Fédération.

Cette réunion a donné les meilleurs résultats. Un nombre très important de NN. FF. du Parlement étaient sur les colonnes. La plupart des absents s'étaient excusés dans des pl., témoignant de leur attachement à l'Ordre et de leurs regrets de ne pouvoir répondre à la convocation du Conseil.

Les noms des quelques FF. du Parlement qui, convoqués, ne sont pas venus et ne se sont pas excusés, seront envoyés à leurs Loges, ainsi que l'a promis le Convent.

La tenue était présidée par notre F. Blatin, président du Conseil de l'Ordre. Le F. Sincholle, vice-président, remplissait les fonctions de 1^{er} surveillant ; le F. Paul Viguier, membre du Conseil, celles de 2^e surveillant. Les FF. Croissant et Adrien Durand, secrétaires du Conseil, occupaient les postes d'orateur et de secrétaire. Les FF. Foussier et Bidou, membres du Conseil, ceux de grand-expert et de maître des cérémonies.

La tenue a duré près de deux heures et, après la clôture des trav. à la manière accoutumée, le F. Blatin, au nom du Conseil, a invité tous les assistants à une agape fraternelle qui avait été préparée dans les salons du Conseil de l'Ordre.

Les sentiments de la plus étroite fraternité n'ont cessé de régner durant toute cette soirée, qui a laissé une profonde impression et que tout le monde a demandé à voir se renouveler le plus souvent possible.

Grâce aux formes strictement rituelles des trav., le secret maç. a été respecté et aucune indiscretion n'a été commise (p. 89).

Voilà donc bien établi que les députés francs-maçons viennent prendre leur mot d'ordre au Grand-Orient. Pourront-ils le nier après ce compte-rendu officiel ?

L'autre article a pour titre : *l'Orientation de l'Ordre*. C'est le récit de la fête solsticiale du 9 juin, à la Loge *La Lumière*, de Neuilly ; présidait le F. Blatin ; mais le morceau capital a été le discours du F. Léon Bourgeois, alors ancien ministre et actuellement président du Conseil des ministres. Voici les passages les plus significatifs :

Mon cher Président, vous disiez tout à l'heure,

en nous racontant les fêtes récentes de Clermont, quelle importance avait eue la manifestation à laquelle vous avez pris part, ou plutôt que vous avez dirigée, voulue à l'avance et réalisée.

Nous vous sommes très reconnaissants de cette manifestation; depuis plusieurs années, en France, il semblait qu'il y eût sur la Maçonnerie comme un voile jeté, comme un nuage répandu; ceux qui étaient entrés dans les LL. et qui y avaient reçu la lumière, gardaient leurs sentiments maçonniques profondément enracinés au fond de leur cœur, mais hésitaient à les manifester au dehors. Vous, avec une très grande décision et un très grand bonheur de pensée et de parole, vous avez voulu que la Maçonnerie se manifestât d'une façon pour ainsi dire officielle, en présence des représentants officiels de la République française. Vous l'avez fait d'autant plus volontiers (je m'associe à cet égard à ce que vous avez dit de notre F. Félix Faure) que celui qui représente aujourd'hui la République aux yeux du monde est précisément un de nos frères les plus sincèrement, les plus cordialement dévoués.

Vous avez eu raison de penser que, le jour où, pour la première fois, un Maçon fidèle et actif arrivait à occuper cette grande situation de président de la République, le président du Conseil de l'Ordre devait aller à lui, et devait lui parler, non pas dans un langage enveloppé de circonlocutions, mais dans le langage le plus fier, le plus ferme, devant tous les représentants de la puissance administrative, et devait lui dire: « Monsieur le Président de la République, nous sommes avec vous, parce que nous savons que vous êtes avec nous... » Et nous avons en cette joie d'entendre le président de la République répondre comme nos cœurs espéraient qu'il répondrait.

Ce qu'il a dit a produit deux effets.

Dans la suite de son discours, le F. Léon Bourgeois a montré combien les FF. craignent d'être connus:

Un grand nombre de fonctionnaires étaient depuis quelque temps inquiets, préoccupés, et se demandaient s'ils ne devaient pas, sur l'insigne maçonnique, refermer la redingote ou l'habit et dissimuler ce qu'ils portaient sur leur cœur. Eh bien! non, mon cher Blatin, devant le président de la République, vous avez ouvert votre habit et avez montré vos insignes, et le président de la République a fait de même, et c'est en F. dévoué qu'il vous a tendu la main.

En France, que de gens qui, courageux et désireux de bien faire, mais ayant des soucis de famille, des soucis de carrière, des préoccupations d'avenir, n'osaient pas jusqu'à présent se manifester et qui se montreront demain! Ne leur en voulons pas. Reconnaissons les difficultés de leur situation! Rappelons-nous ce qu'est une petite ville de province! Souvenons-nous de ce que représente pour un fonctionnaire modeste la note donnée au franc-maçon par certains chefs qui appartiennent, eux, à une autre Franc-Maçonnerie que vous savez bien! Représentons-nous ce qu'est pour un petit commerçant, pour un petit boutiquier, pour un homme qui n'a pour vivre que son salaire ou son gain de chaque jour, la menace faite

d'une voix tranchante et froide: « Mon ami, vous êtes franc-maçon, je ne peux plus vous occuper, je ne ferai plus mes achats chez vous!... » Figurons-nous ce que représente, pour un de ces pauvres diables, cette menace réfléchie, calculée, mesurée, qui ne se lassera que s'il cède, et s'il abdique sa qualité et sa dignité de maçon, et qui, s'il ne veut pas céder, le frappera définitivement, jusqu'à la ruine, jusqu'à la mort.

Donc, continuons à arracher le masque à ces sectaires; ce n'est pas la haute protection des Bourgeois et des Doumer qui les garantira du mépris public, au contraire.

LE DÉMON S'ENFUIT

Une Montréalaise avait l'habitude de consulter une cartomancienne dont les oracles, très suivis, se rendaient rue Saint-Dominique, tous les vendredis surtout. Indocile aux représentations du prêtre qui lui faisait voir dans ces consultations un commerce formel avec le démon, elle consentit du moins à se soumettre à une expérience. « Prenez, lui dit le prêtre, cette médaille bénite de saint Antoine et ce papier. Apprenez la prière qui s'y trouve écrite et récitez-la mentalement tout le temps de la séance de consultation. » Le prêtre avait écrit sur le papier le *Si queris* ainsi que la formule du bref de saint Antoine ainsi conçue:

*Ecce Crucem Domini, fugite partes adversæ,
Vicit Leo de tribu Juda, Radix David. Alleluia.*

Arrivée au vestibule où une dizaine de personnes attendaient chacune leur entrevue avec la cartomancienne, notre porteuse de médaille se conforma exactement aux instructions de son directeur. Sans faire mine de rien, elle récitait sans discontinuer la prière apprise par cœur. Chose extraordinaire, les séances de consultation furent exceptionnellement courtes. Saint Antoine avait ce jour-là affranchi la patience des visiteurs de l'épreuve à laquelle elle était invariablement soumise. En revanche, il ménageait à leur curiosité une déception toute nouvelle. Arrivée à son tour en face de la devineresse, la cliente de saint Antoine s'entend dire: « Mademoiselle, je suis désolée, mais aujourd'hui je suis forcée de vous renvoyer sans pouvoir vous dire un mot. Voilà une dizaine de personnes à qui je viens successivement d'en dire autant. Je ne puis rien lire sur mes cartes, et je ne sais à quoi l'attribuer. — Moi je vous le dirai bien madame, répondit-elle, c'est que vos prophéties venaient du démon, je le sais maintenant, et que j'ai fait fuir votre prophète par les prières que je récite à saint Antoine depuis que je suis arrivée. » Ce disant, elle lui montre le papier dont le contenu avait eu tant d'effet et arrache à la cartomancienne des aveux que nous n'avons pas à livrer au public. Saint Antoine venait donc, selon toute évidence, de rendre muet le démon diseur de bonnes aventures. Des informations ultérieures ont établi que le susdit démon n'est pas encore guéri du terrible coup reçu de notre Thaumaturge, car sa cartomancienne n'a pu reprendre ses séances depuis lors.

(Extrait de la *Revue du Tiers Ordre*,
publié par la *Revue religieuse de Rodez*.)

LA LUTTE DE L'ENFER CONTRE LE CIEL

QUATRIÈME CONFÉRENCE (1)

Les Erreurs du Spiritisme

Messieurs.

Il y a trente ans, j'étais curé de l'église de Saint Pierre, à Bandora, près de Bombay. Mes paroissiens étaient de pauvres pêcheurs, depuis longtemps bien abandonnés, environnés d'hindous, et, par conséquent, imbus de beaucoup de superstitions payennes.

Un jour on me rapporta que plusieurs familles s'étaient rendues, le septième jour après la mort d'un de leurs membres, au bord de la mer, pour y ensevelir un grand vase de terre contenant un poulet vivant, du riz, de l'eau et une pièce d'argent. Invités à me répondre sur cette cérémonie évidemment payenne, mes chrétiens ne purent donner aucune explication, et ne plaidèrent pour excuse que leur ignorance et l'ancienneté de cette coutume. Je réunis donc toute leur Caste, et lui fis décréter une punition à infliger à tous ceux qui s'avisaient de répéter cette pratique absurde et superstitieuse. Je leur donnai moi-même de cet usage une explication qui me parut très probable. Le poulet signifie l'âme du défunt, qui, selon la croyance des hindous, doit transmigration dans un autre corps et reçoit pour son voyage de l'eau à boire, du riz à manger et de l'argent pour acheter ce dont elle aurait besoin.

Je regrette de n'avoir pas mentionné cette superstition lors de l'énumération faite dans ma Première Conférence. Je n'avais pas soupçonné qu'à Maurice il y avait encore des personnes croyant à la métempsycose, cette vieille fable disparue partout où s'est faite la lumière du Christianisme. J'étais dans l'erreur.

Un pseudonyme, Jacques Tolérant, a publié dans le *Journal de Maurice* une série d'articles sous le titre « Le Spiritisme », avec l'espérance — je crois, mal fondée — de pouvoir remplacer dans les esprits des Mauriciens la doctrine chrétienne par ce qu'il appelle « une doctrine régénératrice, aussi consolante que vraie, le spiritisme », « une idée nouvelle », devant laquelle bientôt la superstition et le merveilleux — le Christianisme — résultat de l'ignorance, disparaîtront entièrement de la scène terrestre, « la superstition et l'ignorance,

que l'élite de la civilisation de nos pères entretenaient chez eux, afin de les dominer et de les exploiter plus commodément ». « Là est le secret », dit-il, « du prestige constant de la classe sacerdotale à toutes les époques ».

Exposons d'abord le système du spiritisme, et puis nous le réfuterons.

Jacques Tolérant, qui évidemment ne tolère pas la classe sacerdotale, nous avoue que son « travail est plutôt une œuvre de compilation qu'autre chose ». C'est facile à croire : on voit clairement quels sont les passages qui sont de sa propre composition. En effet, on ne trouve dans aucun ouvrage un pareil amalgame de choses absolument diverses. Selon sa manière de voir, les anges sont des âmes de personnages morts ; les démons sont des morts ; les doigts qui écrivaient le *Mane, Thecel, Phares* sur la muraille du palais de Balthazar étaient ceux d'un mort ; même Dieu le Saint Esprit, qui parla par la bouche des prophètes (Actes. XI) était un homme mort ; les divers esprits des hommes, leurs dispositions mentales, que saint Jean nous exhorte à éprouver pour savoir s'ils sont de Dieu (I. Jean IV. 1), pour lui sont des morts ; celui qui apparut à Moïse dans une flamme de feu au milieu d'un buisson, était un homme mort ; l'archange Gabriel qui apparut à Zacharie et à la Sainte Vierge Marie était l'esprit d'un homme mort ; tout comme Elie et Moïse, vus à la transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ, étaient « deux personnages morts depuis longtemps ». Selon lui, il faudra dire aussi que le Serpent, qui séduisit les premiers hommes, et Satan, qui tenta Notre-Seigneur dans le désert, étaient deux personnages morts depuis longtemps.

D'après le système du spiritisme, préconisé par M. Jacques Tolérant, il n'y a d'autres esprits que les âmes des hommes. Ils existaient avant d'être incarnés, ou plutôt incarnés, dans des corps matériels. Suivant son auteur, Bellemare : « L'homme n'est qu'un esprit *plus le corps*. Il est donc formé : 1° d'une âme, en qui réside la raison ; 2° d'un *périsprit*, ou *corps fluidique* de cette âme ; 3° d'un corps grossier, prison temporaire de l'esprit ». Par conséquent « il n'y a dans la vie transmondaine ni peines irrémissibles pour le pécheur » (négation de l'enfer), « ni contemplation béatifique, mais inutile pour l'élu » (négation du ciel). « Dans l'autre monde comme en celui-ci, le repentir est toujours efficace, jamais inutile ; mais, s'il ouvre la voie à la miséricorde et atténue l'angoisse, il ne suffit jamais seul pour purger entièrement la faute du coupable, car après le repentir il faut la réparation, laquelle ne peut s'effectuer que dans le cours d'une nouvelle existence mondaine » (négation du

(1) Ces conférences, au nombre de cinq ont été faites à Port-Louis, en 1890, par le savant et regretté Mgr Meurin.

purgatoire et assertion de la transmigration des âmes de corps en corps).

« Les âmes (des morts) n'arrivent au degré suprême d'épuration que par les efforts qu'elles font pour s'améliorer, et après une série d'épreuves qui servent à leur épuration; les anges sont les âmes (des morts) arrivées au dernier degré ». « Les démons ne sont autres que les âmes des méchants non encore épurées, mais qui peuvent arriver comme les autres ». « L'homme n'étant qu'un esprit emprisonné dans un corps charnel, et l'esprit, de son côté, n'étant qu'un homme libéré de cette enveloppe grossière, il y a identité entre les deux »; donc il doit y avoir « communication et relations constantes entre incarnés et désincarnés et réciproquement, au moins par la pensée ». Cette communication se fait au moyen du *périsprit* par lequel l'esprit agit sur la matière.

Qu'est-ce que le *périsprit*? C'est « une enveloppe fluide, semi-matérielle, au moyen de laquelle l'intelligence, le principe indestructible et survivant de l'homme, l'âme des prétendus morts, conserve, malgré la désagrégation charnelle, son individualité, son *moi* ». « Pendant l'incarnation, le *périsprit* est le trait d'union entre l'esprit et le corps, le véhicule de toutes les sensations perçues par l'esprit, l'intermédiaire par lequel l'âme transmet sa volonté à l'extérieur et agit sur les organes matériels, tandis que après la mort le *périsprit* constitue à l'âme un corps fluide, un nouvel organisme, lui conservant son individualité, et lui permettant à l'occasion d'entrer en relation avec l'incarné. »

Voici maintenant la preuve, d'après les spirites, de la nécessité d'admettre ce *périsprit* : « Puisque l'homme pense et raisonne, et que ce n'est pas, à coup sûr, son corps qui pense, il y a évidemment chez lui deux principes, l'un matériel et inintelligent, l'autre spirituel et conscient. Ces deux principes sont distincts l'un de l'autre puisque l'un peut agir sans le concours de l'autre... D'un autre côté, le bon sens nous indique que *l'essentiellement* spirituel — l'âme — ne saurait avoir d'action directe possible sur la matière absolument grossière — le corps... Par conséquent, puisqu'il y a chez l'homme le matériel grossier uni au spirituel, l'âme unie au corps, il est juste de conclure, qu'entre ces deux principes contraires, si prodigieusement dissemblables, il doit exister un lien d'une nature mixte, c'est-à-dire, participant en même temps de l'un et de l'autre, et pouvant de la sorte leur servir de trait d'union... Pourquoi n'existerait-il pas dans la création un fluide particulier, comme le *périsprit* des spirites, lequel tiendrait de la spiritualité par sa subtilité et de la matière par son origine ?... Ce trait d'union, cet agent, l'âme

en se désincarnant l'emporte dans sa nouvelle sphère... pour conserver son individualité — son *moi conscient*. — Pour rester individuelle il faut nécessairement que l'âme désincarnée soit un être concret et limité, et non pas une abstraction. Il nous est impossible de rien comprendre, de rien nous représenter, sans forme; or, qui dit forme, dit aussi quelque chose de réel, de défini, de matériel, quelque peu que ce soit. Donc, l'âme, à l'état d'esprit, doit avoir une forme, et partant un corps composé d'une substance quelconque; ainsi le veut la logique, ainsi le veut la raison. »

Voilà, Messieurs, selon M. Jacques Tolérant, la substance du raisonnement des spirites et la force entière de leur système. Avec leur preuve de l'existence de ce qu'ils nomment le *périsprit*, toute cette nouvelle doctrine ou tiendra debout ou tombera. Aussi M. Jacques Tolérant, ce défenseur des spirites, s'est-il efforcé de rendre l'existence de cette soi-disant enveloppe fluide aussi plausible que possible.

Puisqu'il s'agit de substituer cette nouvelle doctrine, « consolante » parce qu'elle abolit l'enfer, à la doctrine de l'Eglise chrétienne, la charité nous oblige à démontrer la fausseté du raisonnement qui veut l'établir, pour ramener à la saine raison, par la logique qu'il invoque, M. Jacques Tolérant et ceux que ses articles auraient pu séduire.

1. Disons donc, en premier lieu, que celui qui a inventé le mot de *périsprit* n'était pas fort en linguistique. Le mot est barbare. On ne lie des prépositions grecques qu'avec des mots grecs. *Péri* en grec veut dire *autour de*. *Péricarde*, par exemple, est le sac membraneux qui enveloppe le cœur, *Kardia*, en grec veut dire le cœur. Si donc on veut un nom grec pour « enveloppe de l'esprit » qu'on joigne à *péri* le mot grec pour esprit, et non pas le mot *sprit*, qui ne se trouve dans aucune langue. Je ne pense pas qu'il existe un dictionnaire qui ait admis ce barbarisme de *périsprit*.

2. C'est une erreur de dire que le bon sens nous indique l'impossibilité dans laquelle se trouverait l'âme d'agir directement sur le corps. Notre dernière Conférence « sur la force motrice des purs esprits » a prouvé le contraire. Il est bien vrai que l'esprit et l'âme sont « deux principes contraires et prodigieusement dissemblables, » mais, où est la preuve que l'un ne peut pas agir directement sur l'autre? La seule assertion de M. Jacques Tolérant ne nous suffit pas pour que nous admettions cette théorie tout à fait nouvelle. Dieu aussi est un esprit, et entre lui et la matière la dissemblance est encore beaucoup plus prodigieuse qu'entre les esprits créés et la matière. Le créateur de la matière aurait-il donc besoin d'un *péridieu* comme trait d'union entre lui et

la matière, qui serait en même temps divin et matériel, pour que Dieu puisse agir par lui sur la matière? Vous voyez comme cette nouvelle doctrine mène à l'absurde.

3. Mais elle se dément aussi elle-même. Que peut donc être cette « nature mixte » du *périsprit*, qui participe en même temps de ces « deux principes contraires et si prodigieusement dissemblables », dont l'un est intelligent, l'autre inintelligent, l'un simple, l'autre composé? Franchement, la logique a fait défaut à M. Jacques Tolérant, en lui assurant que ce principe pouvait être en même temps intelligent et inintelligent, en même temps simple et composé. Il n'y a pas de milieu entre deux contradictoires : une chose ne saurait en même temps être et ne pas être. Affirmer le contraire est absurde. M. Jacques l'affirme implicitement du *périsprit* des spirites, qui doit être une telle nature contradictoire en elle-même.

4. Dira-t-il, peut-être, que ce *périsprit* est lui-même une chose composée, dont une partie est intelligente et simple, et l'autre inintelligente et composée? S'il en est ainsi, nous lui répondrons que la difficulté à laquelle il voulait échapper, reparaît : comment donc la partie intelligente et simple du *périsprit* peut-elle agir directement sur sa partie inintelligente et composée? Ne lui faudra-t-il pas un trait d'union, un lien qui participe en même temps de la nature de la partie intelligente et de celle de la partie inintelligente de son *périsprit*? Le principe énoncé demande un *périsprit* du *périsprit*, etc., etc. M. Jacques voudrait-il aller à l'infini pour trouver enfin un *périsprit* de la partie intelligente, d'un *périsprit* non composé, qui serait le pont par lequel l'esprit pourrait passer pour agir sur la matière? Hélas, la logique le lui défend. Qu'il renonce donc à l'idée d'un *périsprit*, à cette invention peu spirituelle des spirites, qu'il renonce à l'erreur que l'esprit ne saurait agir directement sur la matière!

5. Ne voit-il pas que le fluide imaginé par les spirites, qui « tiendrait de la spiritualité par sa subtilité, et de la matière par son origine, » s'il existait, détruirait son assertion, selon laquelle l'esprit et la matière sont tellement dissemblables que l'esprit ne saurait agir directement sur la matière? Comment établir cette dissemblance, si le procès de la subtilisation de la matière peut graduellement l'élever à la spiritualité, le composé graduellement à la simplicité, l'extension de la ligne graduellement à un point mathématiquement inextensible?

D'après l'assertion de M. Jacques Tolérant, le *périsprit*, s'il existait, prouverait que non seulement l'esprit et la matière ne sont nulle-

ment « prodigieusement dissemblables, » mais encore qu'à un certain point ils s'amalgament dans cette substance du *périsprit* qui est en même temps matériel par son origine, et spirituel par sa subtilité! Où se trouve donc la logique de M. Jacques Tolérant? La nouvelle doctrine des spirites n'est pas conséquente avec elle-même. Notons que M. Jacques Tolérant admet que la science moderne n'a pas encore découvert ce fluide. Elle ne le découvrira jamais! Qu'elle explique les phénomènes du spiritisme autrement que nous l'avons fait dans notre troisième Conférence.

6. M. Jacques Tolérant cite un passage de William Crookes, qui vient confirmer ce que nous avons dit sur la force motrice des purs esprits, par laquelle ils sont capables de causer des apparitions quelconques en condensant différentes vapeurs de la terre. En parlant des apparitions de mains, l'auteur cité raconte que parfois « la main, parfaitement faite, semble animée et très gracieuse; les doigts se meuvent et la chair semble aussi être humaine que celles de toutes les personnes présentes; au bras elle devient *vaporeuse*; et se perd dans un nuage lumineux ». Le fluide inconnu des spirites qu'ils appellent *périsprit*, n'expliquera jamais les phénomènes de cette nature. Il est donc du nombre des conjectures qui ne suffisent pas à la science qui cherche la raison de tout ce qui existe et apparaît.

7. Puisqu'il invoque la logique, M. Jacques Tolérant doit connaître la différence entre la substance et l'accident. La substance dénote ce qui subsiste en soi-même, et l'accident ce qui subsiste dans un autre sujet, soit substance, soit accident. Or, les fluides, le calorique, le magnétisme, l'électricité, l'attraction, la lumière, etc., ne subsistent point en eux-mêmes, mais dans certains sujets. Nous pouvons accumuler l'électricité, et les autres fluides dans du métal, dans l'air, ou dans d'autres substances; mais nous ne pouvons les isoler en eux-mêmes, et dire : voici une nouvelle substance, c'est la lumière par essence, l'électricité subsistant en elle-même et non pas en un sujet quelconque. Les sujets en qui résident ou subsistent ces fluides sont des substances exclusivement matérielles. M. Jacques qui reconnaît expressément cette vérité en disant que l'électricité est une disposition de la *matière*, voudrait-il donc nous expliquer comment les âmes des morts, qu'il appelle désincarnées, et qu'il dit être des esprits (ce qu'elles sont en effet), peuvent être en même temps des sujets *matériels* dans lesquels ce fluide inexploré, le *périsprit*, réside? J'avoue, Messieurs, que, si je comprends comment un corps matériel peut être électrisé, chauffé, magnétisé, etc., je ne puis aucunement concevoir comment il faudrait faire pour gal-

vaniser un esprit qui est immatériel. La théorie des spirites est contraire à toutes les lois physiques.

8. Notre philosophe me répondra peut-être : le périsprit est uni avec l'âme désincarnée tout comme le corps est uni avec l'âme incarnée. Voyons donc s'il peut se réfugier dans ce coin psychologique.

La philosophie considérant les transformations continues dans le monde matériel, soit par les différentes combinaisons chimiques des éléments, soit par la végétation, dont les fruits consommés entrent en composition avec les corps des animaux, la philosophie, dis-je, distingue dans les êtres matériels la matière et la forme, la matière première constituant la base pour les diverses formes, qui en font du métal, des plantes, des animaux, etc. La *forme*, qui ainsi individualise la matière et en fait de différentes *substances*, s'appelle *forme substantielle*, pour la distinguer de la *forme accidentelle*, qui s'appelle aussi figure, rondeur, grandeur, etc. Les formes substantielles sont minérales, aériennes, fluides, végétales ou animales. Par exemple, la forme substantielle qui fait de la matière première de l'or, est différente de celle qui en fait de l'eau, ou une rose, ou un cheval, ou un homme. Les formes substantielles qui possèdent des forces vitales, s'appellent aussi âmes. Les plantes ont une âme végétative; les animaux une âme sensitive douée en même temps de forces végétales; et les hommes une âme intellectuelle douée en même temps de forces sensibles et végétales. Toutes ces âmes sont appelées en philosophie formes substantielles, et elles le sont en réalité.

Toutes les formes substantielles, depuis les plus infimes, depuis la forme de la poussière, jusqu'à la plus élevée, la forme de l'homme, sont liées à la matière directement et sans aucun lien intermédiaire.

Elles n'en ont pas besoin, parce qu'elles sont créées pour être elles-mêmes le lien de tous les éléments matériels qui entrent dans la constitution de chaque être selon son espèce. Ni philosophe, ni chimiste n'a jamais découvert une troisième chose qui servirait de trait d'union entre la forme substantielle, par exemple d'une pierre, et la matière première qui en est le sujet, entre l'âme végétative, par exemple d'un arbre, et les éléments matériels qui lui sont incorporés, entre l'âme sensitive d'un oiseau et le corps qu'elle s'est formé par ses facultés inhérentes. De la même manière, disent encore les philosophes, l'âme humaine est unie immédiatement, et sans aucun lien intermédiaire, au corps qu'elle vivifie, et dont elle contient, agit et emploie tous les éléments matériels par ses facultés végétales, sensibles et intellectuelles. Comme dans les animaux il n'y a pas deux

âmes, l'une sensitive, l'autre végétative, ainsi il y a dans l'homme, non pas trois âmes, mais une seule; mais cette âme est douée de trois facultés qui distinguent les plantes, les animaux et l'homme intelligent.

Seule l'âme humaine est douée de facultés intellectives, et partant elle seule sur la terre est un esprit. Est-ce que cette circonstance la rendrait inapte à être une âme créée pour vivifier un corps, et capable de réunir en sa substance les trois facultés énumérées? Quelle en serait la raison? Aucun philosophe n'en a découvert une seule jusqu'aujourd'hui. Seul M. Jacques Tolérant en a trouvé une. Et elle est péremptoire : « L'esprit ne saurait agir directement sur la matière! » Qu'un inférieur, dans une certaine échelle, ne puisse accomplir tout ce que son supérieur peut, nous le comprenons; mais que le supérieur soit incapable de faire ce que peut faire son inférieur, nous ne voyons de cela aucune preuve tant soit peu raisonnable. Si, dans l'échelle des êtres, l'âme de la brute peut animer un corps, il n'y a rien qui empêche qu'un esprit soit doué du même pouvoir. Lisons le Créateur qui a voulu qu'entre le monde matériel et le monde spirituel l'homme soit comme le trait d'union, participant par son corps au monde matériel, et par son âme intelligente au monde spirituel. L'esprit humain, étant au dernier degré de l'échelle spirituelle et lié à un corps, la Providence a limité sa faculté d'agir directement sur la matière en la restreignant sur son propre corps. Sans cette restriction, le but de l'union d'un esprit avec un corps aurait évidemment été frustré. Dieu a donc sagement ordonné que l'esprit de l'homme n'agisse directement que sur son propre corps, avec lequel il constitue une nature spécifique, c'est-à-dire la nature humaine, et que sur la matière en dehors de lui il exerce son influence par l'intermédiaire des membres de son corps.

Il est donc inexact de dire que l'esprit humain, en tant qu'il anime son corps et en est partant l'âme et la forme substantielle, ait besoin d'un lien quelconque pour être uni à la matière dont ce corps est composé. Par conséquent M. Jacques Tolérant, qui a invoqué la logique et le bon sens pour prouver son erreur, a été abandonné par le bon sens et par la logique.

9. « Qui dit *forme*, dit aussi quelque chose de réel, de défini, de matériel, tant soit peu que ce soit ». Si M. Jacques Tolérant veut nous faire croire qu'il n'y a pas de *forme substantielle* qui ne soit quelque chose de *matériel*, il se trompe. L'esprit humain, qui est la forme substantielle du corps humain, n'est rien de matériel, pas même « tant soit peu que ce soit ». M. Jacques Tolérant lui-même en convient. Les âmes végétales des plantes et les

âmes sensibles des animaux, n'ayant aucune action en dehors de leur corps, ne subsistent, par conséquent, pas en elle-mêmes, mais exclusivement dans la matière. Après la mort de la plante ou de l'animal leurs formes disparaissent : elles sont bien les formes substantielles de ces êtres, mais elles ne sont pas des substances subsistant en elles-mêmes.

Autre chose est l'âme humaine, qui, par son intelligence, a une action indépendante de la matière. Elle est donc une forme substantielle subsistant en elle-même, tout comme celle des anges. Pour continuer son existence après la mort de son corps, l'âme humaine n'a donc pas besoin d'un autre corps, comme le veut M. Jacques Tolérant.

10. « L'âme en se désincarnant, emporte le *périsprit* dans sa nouvelle sphère... pour conserver son individualité... son *moi conscient*. » Encore une erreur ! L'individualité suit naturellement l'existence d'une substance. Quand l'âme humaine, après la mort, persiste dans son existence, elle reste un être individuel. Elle n'a pas besoin d'un corps pour cela. Il n'y a donc aucune nécessité d'un *périsprit*, pour lui conserver son individualité. Il est évident que M. Jacques Tolérant n'a jamais étudié ces questions philosophiques.

11. Pour terminer la considération philosophique du *périsprit*, permettez-moi, Messieurs, de relever encore l'erreur contre la logique, commise par M. Jacques Tolérant dans son attaque dirigée contre moi. Après avoir cité un de mes arguments pour l'existence des esprits immatériels, il me dit que, « si mes prémisses sont justes, ma conclusion, pour être trop hâtive, est erronée... Si les faits détestables du spiritisme ne peuvent s'expliquer que par l'intervention des êtres incorporels, il s'en suit comme conséquence logique, que ces faits doivent être attribués à l'espèce immatérielle en général, c'est-à-dire aux Esprits, et non pas exclusivement aux seuls démons... Quel motif plausible peuvent bien nous donner nos contradicteurs, pour limiter aux seuls démons la faculté de pouvoir se communiquer aux vivants ? » — Notre philosophe aurait dû suivre plus attentivement mon argumentation. Nulle part je n'ai limité aux seuls démons la faculté de pouvoir se communiquer aux vivants. Au contraire, j'ai amplement parlé des communications de la part des bons anges. Mais ne raisonnant que sur les données de l'intelligence et de l'expérience humaines, en dehors de la Révélation divine, j'ai démontré que les communications des bons anges, pouvant être attribuées à Dieu même, ne sauraient prouver péremptoirement l'existence des purs esprits, tandis que les manifestations détestables des démons, qui ne peuvent être attribuées ni à

Dieu, ni à l'homme, fournissaient une preuve certaine de l'existence de purs esprits. Si donc dans cette discussion il se trouve quelque chose de hâtif et d'erroné, c'est le blâme que M. Jacques Tolérant a cru pouvoir jeter sur mon raisonnement. Non seulement il n'a pas saisi la force de mon argument, mais il en a tiré une conséquence tout à fait illogique, qu'il n'a pas craint de m'attribuer. Ce n'est pas ainsi que se font les discussions sérieuses.

12. Outre son raisonnement philosophique, l'auteur des articles sur *Le Spiritisme* nous a soumis un grand nombre d'autorités tant religieuses que profanes pour soutenir la thèse de l'existence d'un *périsprit*. Suivons-le pour apprécier la valeur de ces arguments.

J'avoue que j'ai été surpris du respect avec lequel l'auteur cite l'Ecriture Sainte des Chrétiens, lorsqu'il défend une doctrine essentiellement antichrétienne. Quel a pu être le but de cette phrase : « L'Eglise elle-même a ratifié par le culte des Saints la vérité philosophique de l'existence réelle des Esprits » ? Si l'autorité de l'Eglise est assez grande à ses yeux pour qu'il lui attribue le droit de ratifier une doctrine, pourquoi ne se soumet-il pas à toutes les doctrines approuvées par l'Eglise ? Veut-il, par hasard, éblouir les simples chrétiens peu instruits, et leur faire accepter sa « doctrine nouvelle » en invoquant l'autorité de l'Eglise elle-même ?

Le culte des Saints n'est pas une ratification de la doctrine de l'existence des Esprits, à moins qu'on ne range au nombre des Saints aussi les Anges et les Archanges, dont l'Eglise célèbre la fête. M. Jacques Tolérant, nous l'avons vu, n'admet pas d'autres Esprits que les âmes désincarnées, les hommes morts. Il ne peut admettre, et il nie positivement, que saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël et les Anges Gardiens soient des Esprits entièrement spirituels, sans avoir un *périsprit* qui leur ait servi lors de leur incarceration dans un corps humain. Sous sa plume la phrase citée a donc un autre sens que dans l'esprit des chrétiens. Il faut toujours être sur ses gardes quand des « doctrines nouvelles » viennent se recommander — surtout quand elles veulent remplacer le Christianisme.

12. Quelles sont donc les preuves de M. Tolérant tirées des saintes Ecritures des Chrétiens ? Après avoir cité plusieurs apparitions d'anges, ainsi que celle de Dieu à Moïse dans une flamme de feu, au milieu d'un buisson, celle d'Elie et de Moïse lors de la transfiguration de Notre-Seigneur, le fait de la possession d'un jeune homme par un *esprit immonde*, la prophétie d'Agabus, qui déclara par l'Esprit qu'une grande famine devait arriver, il finit sa liste par l'exhortation de saint Jean : « Mes bien-

« aimés, ne croyez point à tout *Esprit*, mais « éprouvez les *Esprits* pour savoir s'ils sont de « Dieu », et il en tire cette conséquence : « les Apôtres et les Evangélistes, loin de nier la communication des *morts* avec les vivants, la reconnaissent au contraire d'une façon expresse et positive. »

Evidemment M. Jacques n'a pas fait de cours d'exégèse, autrement il aurait su que seuls Samuel, Elie et Moïse méritent son témoignage, que c'étaient « des personnages morts depuis longtemps ». Le personnage qui apparut à Moïse dans le buisson brûlant, dit à Moïse : « Je suis le Dieu de votre père... Je suis *Celui qui est...* » ; ce n'était donc pas un personnage mort depuis longtemps !

Ni l'Esprit, par lequel Agabus prophétisa, n'était un tel personnage mort depuis longtemps puisque c'était le Saint-Esprit, la troisième personne de la Sainte Trinité. « Le Saint-Esprit, dit Decumenius, a voulu que cette famine fut prédite par des prophètes chrétiens, pour empêcher les payens de l'imputer au Christianisme, comme si à cause de lui les dieux offensés l'avaient envoyée au monde ».

« L'esprit immonde », « l'esprit malin », qui fut chassé du corps de cet enfant, était un démon (n'en déplaise à M. Jacques Tolérant !) un de ceux qui avaient péché dès le commencement, longtemps avant la création d'Adam et d'Eve. Ce n'était pas non plus un personnage mort depuis longtemps ; il vit encore dans la nature qu'il reçut le jour de sa création.

Saint Jean qui nous exhorte : « Ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez si les esprits « sont de Dieu », ajoute immédiatement : « car plusieurs faux-prophètes se sont élevés « dans le monde ». Il parle donc des hommes encore vivants, et nullement de personnages morts depuis longtemps.

Voilà pour les *faits* tirés de la Sainte-Ecriture.

13. Maintenant, M. Jacques Tolérant nous offre ses pièces de résistance : la *doctrine* explicite et expresse de l'Ecriture Sainte, qui, selon lui, confirme la « nouvelle doctrine consolante » des spirites. Saint Paul, Job et Isaïe nous parleront.

« Saint Paul, dit M. Jacques Tolérant, semble reconnaître la nécessité de cette enveloppe quasi-matérielle de l'âme, lorsqu'il dit dans sa première Epître aux Corinthiens (Chap. XV, 44) « L'homme est mis en terre, « comme un corps animal, et il ressuscitera en « un corps spirituel, car de même qu'il y a un « corps animal, il y a aussi un corps spirituel ».

Saint Paul ne dit pas ce que M. Tolérant lui fait dire. Il ne dit pas que l'homme est mis

en terre, mais que le *corps* de l'homme est semé corruptible comme celui d'un animal ; et Saint Paul ne dit pas que *l'homme* ressuscitera en un corps spirituel (ce qui est la doctrine de M. Tolérant) mais que le *corps* de l'homme ressuscitera incorruptible comme les esprits. Parlant de la résurrection de la chair à la fin du monde, l'Apôtre fait la comparaison du corps terrestre, tel que nous le portons dans ce monde, avec le corps glorifié, tel qu'il sera constitué dans le ciel. Il dit : « Le grain semé « doit mourir dans la terre, pour qu'il puisse « revivre dans la plante... Il en est de même « de la résurrection des morts : le corps est « semé dans la corruption, il ressuscitera « incorruptible ; il est semé dans l'ignominie, « il ressuscitera dans la gloire ; il est semé « dans la faiblesse, il ressuscitera dans la « force ; il est semé corps animal (mortel) : il « ressuscitera corps spirituel (immortel). « Comme il y a un corps animal, il y a aussi « un corps spirituel, selon qu'il est écrit : le « premier homme Adam, a été fait âme « vivante, le dernier Adam (le Christ) esprit « vivifiant : non d'abord ce qui est spirituel, « mais ce qui est animal, ensuite ce qui est « spirituel ; le premier homme, formé de la « terre, terrestre, le second homme, venu du « ciel, céleste. »

Qui ne voit qu'il s'agit ici de la différence entre notre corps présent, mortel, et notre corps futur, immortel ? Et qui, excepté M. Jacques Tolérant, aurait trouvé dans la doctrine de saint Paul la « nouvelle doctrine », que le corps incorruptible, glorieux, vigoureux, spirituel, céleste, est précisément le *périsprit* des spirites, un fluide encore inconnu, semi-matériel, et semi-spirituel ? Voilà saint Paul devenu un spirite ! Quel résultat de la falsification de son texte !

14. Job sera aussi classé parmi les disciples de la nouvelle doctrine consolante, et aura aussi enseigné l'existence d'un *périsprit* fluide ! Ecoutons M. Jacques Tolérant : « Avant lui (saint Paul) Job et Isaïe avaient fait mention du lien fluide qui unissait l'âme au corps charnel pendant l'existence terrestre, et qui la suivait après la désincarnation, pour lui servir de corps dans son nouvel état. On ne trouvera pas, il est vrai, la confirmation de cette assertion ni dans la traduction latine de la Bible, qui n'est elle-même qu'une traduction d'une première traduction, ni, à plus fortes raisons dans les traductions françaises ; « mais, dit M. Belle-mare dans son livre *Spirite et Chrétien*, elle « va ressortir du texte hébreux. »

« Ouvrons le livre de Job, et comparons le texte original du Chapitre XXVII, versets 2, 3

et 4, avec la traduction française de ces versets, conforme d'ailleurs à la Vulgate :

« C'est Job qui parle :

Traduction d'après la Vulgate :

2. — Le Dieu fort qui a mis mon droit à l'écart et le Tout-Puissant qui a rempli mon âme d'amertume est vivant.

3. — Que tout le temps qu'il y aura du souffle en moi, et que l'Esprit de Dieu sera dans mes narines.

4. — Mes lèvres ne prononceront rien d'injuste, et ma langue ne dira pas de choses fausses.

Traduction d'après l'Hébreu :

Le Dieu vivant a différé le jugement du coupable, l'affligeant d'abord dans son Esprit terrestre (*nephech*) parce que l'âme intelligente (*nichma*) est en moi unie à l'Esprit divin (*rouakh*).

Je ne dirai pas que M. Jacques Tolérant, le compilateur, a falsifié ce texte, tout comme celui de saint Paul, mais, qu'il s'est fait la dupe de M. Bellemare, ce qui l'excuse d'avoir voulu tromper ses lecteurs. Voici ce texte hébreu en caractères latins avec la signification de chaque mot et la traduction latine, incriminée par M. Bellemare comme fausse. Le seul changement que je fais est d'écrire ce texte de la gauche à la droite au lieu de la droite à la gauche, comme on le fait en hébreu :

Job, chap. XXVII, v. 1, 2, 3, 4.

Et ajouta <i>Addit quoque</i> Vajaseph	Job Job	en continuant <i>assumens</i> seth	sa parabole <i>parabolam suam</i> mechalo
et dit : <i>et dixit :</i> vayomar :	Par le Dieu vivant <i>Vivit Deus,</i> Khaïl-el,	qui a enlevé <i>qui abstulit</i> hésir	
ma justification, <i>judicium meum,</i> michpati,	et le Tout-Puissant <i>et Omnipotens</i> vechaddai	qui a rempli d'amertume <i>qui ad amaritudinem</i> hemar [<i>adduxit</i>]	
mon âme, <i>animam meam,</i> naphechi,	Tant que (restera) <i>Quia donec superest</i> ki-kol-yod	mon haleine en moi, <i>halitus meus in me,</i> nichmati-bi,	
et le souffle <i>et spiritus</i> verouakh	de Dieu <i>Dei</i> elohha	dans mes narines : <i>in naribus meis :</i> beappi :	
ne parleront <i>non loquentur</i> im-lédabbernah	mes lèvres <i>labia mea</i> sephataï	(rien) d'injuste, <i>iniquitatem,</i> yavela,	
et ma langue <i>et lingua mea</i> ouleshoni	ne méditera pas <i>non meditabitur</i> im-yehegghé	le mensonge. <i>mendacium.</i> remiyyah.	

Le principal moyen employé par la poésie hébraïque est le parallélisme, c'est-à-dire la répétition de la même pensée en d'autres mots. On n'a qu'à lire les Psaumes pour s'en aperce-

voir. Dans les quatre vers cités nous remarquons les suivants :

Job ajouta — et continua sa parabole.

Par le Dieu vivant — et le Tout-Puissant

Qui m'a enlevé ma justification — et a rempli mon âme d'amertume :

Tant que mon haleine sera en moi — et le souffle de Dieu dans mes narines

Mes lèvres ne parleront rien d'injuste — ni ma langue méditera le mensonge.

La traduction proposée détruirait ce parallélisme. Ensuite, les trois mots sur lesquels M. Bellemare s'appuie, pour faire de Job un spirite, sont *nephech*, *nichma* et *rouakh*. Or *nephech* désigne la respiration, et en conséquence l'âme. Le verbe correspondant se trouve dans le 23^e chap. v. 12 de l'Exode : « Vous travaillerez durant six jours, et le septième vous ne travaillerez point, afin que votre bœuf et votre âne se reposent, et que le fils de votre servante et l'étranger aient quelque relâche » (respirent : *yinnanhech*). *Nichma* veut dire âme, et ne se dit que de l'âme humaine ; et dans un sens plus large aussi : haleine, respiration. C'est le mot employé Genèse chap. II v. 7 : « Le Seigneur Dieu forma donc l'homme du limon de la terre ; il répandit sur son visage un souffle de vie (*nichmat khayyim*), et l'homme devint vivant et animé ». *Rouakh* est le mot pour esprit, vent, souffle. Eccl. chap. XII, v. 7. « Que la poussière rentre en la terre d'où elle avait été tirée, et que l'esprit (*harouakh*) retourne à Dieu qui l'avait donnée ». *Rouakh* signifie aussi un grand vent véhément (I. Reg. XIX v. 41) et au pluriel : les quatre vents du ciel. (Dan. VII, v. 2 ; Jerem. II, v. 36.) Dans notre texte *rouakh* dit la même chose que *nichmat*, qui lui aussi est attribué aux narines : Isaïe, III, v. 4. Ce passage est une allusion à la Genèse, ch. II, v. 7, que je viens de citer. Aucun de ces trois termes ne signifie, pas même de loin, un fluide quelconque correspondant au *périsprit* des spirites. *Rouakh* est l'esprit immortel, qui, après son union avec le corps, exerce sur lui ses facultés sensibles, et en est ainsi son *nichma*, son âme vivifiante ; tandis que *nephech*, la respiration, en est l'effet et le signe visible de la vie corporelle. Job n'avait aucune idée d'un lien fluide entre l'esprit et le corps, qui suivrait l'esprit après la mort du corps.

Comparons maintenant la traduction française de M. Bellemare avec la traduction littérale de l'hébreu :

L'hébreu : Par le Dieu vivant qui a enlevé ma justification
M. Bellemare : le Dieu vivant a différé le jugement
et le Tout-Puissant qui a rempli d'amertume
du coupable l'affligeant
.. .. mon âme ; tant que mon haleine
d'abord dans son Esprit terrestre, parce que l'âme intelli-
(est) en moi .. et le souffle de Dieu dans mes narines.
gente est en moi unie à l'esprit de Dieu.

Les mots : « coupable », « d'abord dans son », et surtout le mot « unie », ne se trouvent pas dans l'hébreu ; tandis que les mots « *et le Tout-Puissant* » ont été traduits par « du coupable », et les mots « *dans mes narines* » sont omis dans la traduction de M. Bellemare. On n'a qu'à considérer tant soit peu le texte Bellemare, pour se persuader qu'il n'a pas même le sens commun. Selon les spirites il existe un lien fluide entre le corps et l'esprit intelligent. Quelle est donc celle de trois expressions : « l'âme terrestre », « l'âme intelligente » et « l'Esprit divin », qui doit désigner ce fluide semi-matériel ? Probablement « l'Esprit divin », puisque « l'âme intelligente » lui est unie. Or, si l'on ajoute à « l'Esprit divin » les mots expressément omis : « dans mes narines », on se demande, quel est le fluide que M. Bellemare a pu découvrir dans les narines de l'homme ? C'est pour éviter le ridicule qu'il a supprimé ces mots.

J'ai pensé que peut-être la Bible hébraïque dont s'est servi cet écrivain contenait en cet endroit une Variante ; mais la liste de toutes les Variantes que j'ai sous mes yeux, n'en montre pas une seule dans tout le Chapitre XXVII de Job. Il n'y a donc pas de doute : par des omissions et par des additions on a falsifié la traduction de ce passage, évidemment pour en imposer aux lecteurs qui ne connaissent pas l'hébreu.

45. On doit dire de même de la traduction du passage invoqué de la prophétie d'Isaïe, chap. LVII, v. 46 :

Car ne pas éternellement je disputerai, ni pour toujours
Nam non in sempiternum litigabo, neque usque ad finem
ki lo legolam arib, velo lanetsakh

je serai en colère ; parce que l'âme devant ma face
irascar ; quia spiritus a facie mea
eketsoph ki ruakh millephanai

s'évanouira, et le souffle moi je le ferai.
egredietur, et flatus ego faciam.
yayatzoph, ounechiamot ani yasiti.

Le prophète prêche aux Israélites la miséricorde de Dieu comme on peut le voir dans le contexte. Il répète l'idée très fréquente dans l'Ancien Testament, que Dieu est le maître de la mort et de la vie. Voyez I. Rois, ch. II, v. 6. « C'est le Seigneur qui ôte et qui donne la vie ; c'est lui qui abaisse et qui élève ». Ezech. ch. XVII, v. 24 : « C'est moi le Seigneur, « qui ai séché l'arbre vert, et qui ai fait reverdir l'arbre sec ».

Comparons encore la vraie traduction de

l'hébreu avec la fausse interprétation de M. Bellemare :

L'hébreu : Parce que l'âme devant ma face sortira,
M. Bellemare : Mais l'âme dans mes narines sortira,
et le souffle (nichma) je le ferai.....
et une nephech je lui donnerai, qui unira l'âme
.....
au corps pour son incarnation.

Remarquez, d'abord, que M. Bellemare met le mot hébreu *nephech* là où en hébreu il y a le mot *nichma*. Secondement, au lieu de traduire *je ferai*, il traduit : *je lui donnerai*. Enfin il ajoute toute une phrase qui n'existe pas dans l'hébreu : « *qui unira l'âme au corps pour son incarnation* ». C'est la doctrine du *périsprit* inventée par les spirites que ce Monsieur a l'audace d'interpoler dans un texte d'Isaïe, pour faire croire aux Chrétiens que son erreur est une vérité révélée.

Je n'accuse pas M. Jacques Tolérant d'avoir voulu tromper les lecteurs du *Journal de Maurice*, mais je l'invite à se méfier des données qu'il a trouvées dans les livres des spirites, et à étudier la question des Esprits à fond ; il ne manquera pas de rentrer dans le giron de l'Eglise, qui seule enseigne la vérité infail-
lible.

On trouve dans les articles sur Le Spiritisme, signés *Jacques Tolérant*, encore des preuves tirées des anciennes religions et des philosophes payens. Mais, faute de citations de textes, nous n'entrerons pas dans la réfutation de l'assertion suivante : « Nous retrouvons chez tous les peuples et chez tous les philosophes, la croyance à la corporéité de l'âme désincarnée ». Quoiqu'il en soit de ces diverses croyances, nous n'y avons jamais rencontré l'idée nouvelle et consolante des spirites, que c'est précisément un *lien fluide* qui unit l'âme au corps dans son état d'incarcération.

L'idée de l'âme étant unie à un corps comme dans une *prison*, est une résurrection de l'ancien gnosticisme, produit de plusieurs systèmes payens, et dès l'origine l'adversaire acharné du Christianisme. Cette erreur funeste s'unit dans le troisième siècle avec le manichéisme et fut la source de plusieurs sectes analogues, par exemple, des Priscillianistes, des Pauliciens, des Bogomiles, des Albigeois, des Cathares, source encore féconde de sectes jusque dans les temps modernes. Sous des aspects nouveaux cette erreur revient toujours avec un nouveau langage et une nomenclature appropriée aux temps. De nos jours le gnosticisme et le manichéisme se cachent sous le nom de spiritisme. M. Jacques Tolérant se trompe beaucoup en nommant la doctrine qu'il préconise, « une doctrine nouvelle ». S'il a raison de dire que « le Progrès est une loi inéluctable aussi bien dans l'ordre physique

que dans l'ordre intellectuel et moral », il tombe lui-même dans la catégorie des « obscurantistes qui tournent et retournent dans les sentiers battus. » Nous ne sommes plus dans le temps où il est permis de ranger sur la même ligne « le Brahmanisme, le Bouddhisme, le Mahométisme et le Christianisme », ni « Mahomet, Luther, Swédenborg, Fénelon, saint Augustin et Lamartine ». Swédenborg est le seul que M. Jacques Tolérant pourrait invoquer comme favorisant ses erreurs. Ce visionnaire est le spirite de son temps. Aussi s'est-il placé en dehors du Christianisme en niant la Trinité des personnes en Dieu.

Nous pourrions encore nous étendre sur la métempsycose préconisée par M. Jacques Tolérant, afin de montrer qu'elle n'est pas davantage une « doctrine nouvelle ». Qu'il nous suffise de citer le jugement qu'en fait Lactance (L. VII, c. 12) : « L'idée de la transmigration des âmes appartient aux fous ; et puisqu'elle est ridicule et plus digne des histrions que des hommes instruits, elle ne mérite pas même d'être réfutée. Celui qui la réfute semble craindre que quelqu'un n'y croie ». Si jamais M. Jacques Tolérant réussit à faire adopter les erreurs fantastiques des spirites par nos Créoles, nous aurions bientôt à ajouter aux superstitions de ce pays celle dont nous avons fait mention au commencement de cette Conférence. Nous ne le craignons pas même pour M. Jacques Tolérant ; car il a dit avec beaucoup de sagesse, que « *la vérité est une*, et doit être acceptée de quelque part qu'elle vienne ; » ajoutons surtout si elle vient de Dieu lui-même qui daigne nous révéler cette *vérité une*. La sainte foi la lui montrera, s'il veut bien « creuser » les preuves de la réalité historique de sa révélation. « La vraie sagesse n'est ni incrédule ni enthousiaste ; elle est fille de l'étude et du libre examen ». Et alors qu'après une étude profonde et un examen conscientieux « sa raison et son cœur y auront trouvé après tout leur compte, » il l'embrassera « *sans peur et sans honte* ».

* *

CINQUIÈME CONFÉRENCE (1)

Epreuve des purs esprits

Messieurs,

Après la considération de la nature des purs esprits, la marche logique de nos Conférences

(1) AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR. — La présente Conférence est la suite de la troisième. La quatrième Conférence, ayant été provoquée par des attaques d'un spirite anti-chrétien, écrivant dans le *Journal de Maurice* sous le nom de « Jacques Tolérant, » ne pouvait se baser, comme les trois premières et la présente, sur la révélation divine, que nous avons sup-

nous conduit aux questions suivantes : Quand les purs esprits ont-ils été créés ? Où ont-ils été créés ? Ont-ils été créés ensemble avec l'Univers visible ? Ont-ils reçu de Dieu des grâces au dessus de leurs facultés naturelles pour pouvoir obtenir une fin surnaturelle ? Pourquoi le Créateur leur a-t-il donné un libre arbitre pour choisir entre le bien et le mal ? Quelle a été l'épreuve à laquelle la Providence divine les a soumis ? Quelle est la récompense des bons anges, et la punition des démons ?

1. — *Les purs esprits ont été créés au commencement, avec la matière.*

Saint Jean dit dans une de ses Epîtres (III, 8) : « Celui qui commet le péché est du diable, « parce que le diable pèche *dès le commencement*. » Et selon l'Evangile du même saint Jean (VII, 44) Notre-Seigneur Jésus-Christ dit aux Scribes et Pharisiens : « Le père dont vous « êtes nés est le démon, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il était homicide « *dès le commencement*, et il n'est point « demeuré dans la vérité. Aussi la vérité n'est « point en lui. Quand il profère le mensonge, « il dit ce qui lui est propre ; car il est menteur, « et père du mensonge ». En outre nous lisons dans le premier verset de la Genèse : « *Au commencement* Dieu créa le ciel et la terre ».

Par le *ciel*, que Dieu créa avec la terre, Moïse a-t-il entendu le ciel aérien qui enveloppe notre terre et où planent les oiseaux, ou le second ciel, celui où évoluent les astres aussi merveilleux qu'innombrables, ou enfin ce que Saint Paul nomme « le troisième ciel », auquel il fut ravi (si ce fut avec son corps ou sans son corps, il ne le savait pas), ce ciel qu'il appelle aussi « le paradis » ?

C'est ce dernier ciel, nommé aussi *l'empyrée*, c'est-à-dire igné, à cause de sa splendeur et de sa lumière, qu'il faut comprendre, quand on dit que le Bon Dieu a créé « au commencement, » c'est-à-dire, avant que rien n'existât

posée admise par les lecteurs auxquels nous nous sommes adressé. Pour combattre M. « Jacques Tolérant » il nous a fallu ne nous servir que de la seule raison humaine, sans pouvoir invoquer l'autorité doctrinale de l'Eglise qu'il ne reconnaît pas.

Nous constatons que tous les arguments que nous avons fait valoir, dans notre quatrième Conférence ainsi que dans le *Journal de Maurice* contre la doctrine de l'existence d'un *périsprit*, enseignée par la Kabbale juive et reproduite par M. « Jacques Tolérant, » sont restés intacts, et qu'il n'a même pas essayé de les réfuter.

Bien résolu à ne pas entrer dans une nouvelle discussion avec lui avant qu'il n'ait ou réfuté ou accepté nos arguments, nous devons refuser de le suivre dans les nouveaux sujets dont il entretient les lecteurs du *Journal de Maurice* en se servant de textes falsifiés et d'arguments illogiques et faux.

Le soulèvement de la conscience publique, blessée dans ses croyances les plus chères a, au surplus, déjà dû faire justice de ce débordement de mensonges et d'injures.

en dehors de lui, le ciel et la terre ensemble, le monde invisible des purs esprits en même temps que le monde visible de la matière; car Moïse raconte, après, la formation graduelle du premier et du second ciel des éléments déjà créés.

2. — *Enchaînement des créatures, depuis la poussière jusqu'aux séraphins.*

Cette vérité s'accorde parfaitement avec l'idée juste que nous devons nous faire de la toute-puissance divine. Dans son cantique admirable, qu'il prononça avant sa mort, Moïse disait : « Les œuvres de Dieu sont parfaites » (Deut. XXXII, 4). Or, la perfection de l'Univers consiste en cet enchaînement parfait de toutes les créatures par leurs relations mutuelles, depuis l'atome le plus insignifiant de la matière, jusqu'au Chérubin le plus brillant dans le ciel. Il était donc requis, que les êtres qui ne devaient former qu'un seul Univers fussent créés ensemble et exerçassent dès le commencement leur influence réciproque. C'est ainsi qu'un horloger arrange les pièces diverses de son œuvre, et les met en une telle relation les unes avec les autres, que chacune trouve la place voulue, et toutes ensemble ne forment qu'un seul chef-d'œuvre, une horloge indiquant régulièrement la marche du temps.

Existe-t-il, dans l'Univers, cet enchaînement complet et parfait, qui prouverait la réalité des rapports entre les deux mondes, celui des esprits et celui des corps? Existe-t-elle, la protection de nos anges gardiens? Sont-elles une vérité, les embûches du démon?

L'affirmative résulte clairement d'une loi qui se révèle partout. Selon cette loi, les êtres supérieurs communiquent, dans une certaine mesure, leur propriété à leurs inférieurs, et ainsi leur donnent une destinée plus élevée.

La force attractive, par laquelle les racines des plantes attirent à elles l'humidité de la terre, et, avec l'humidité, certaines substances nutritives, pour se les approprier et se les assimiler, n'élève-t-elle pas la matière morte à une vie végétative? Ce qui était dépourvu de toute vie entre ainsi dans l'ensemble de la vie végétative, et participe ainsi à la nature d'une plante, qui se développe en feuilles, en fleurs, en fruits et en semences.

L'animal se nourrit de ces plantes, de fruits et de grains, et s'approprie ainsi et s'assimile ce qu'il y a de plus élevé dans la vie végétative. Voilà les végétaux élevés à une plus haute sphère, c'est-à-dire, à la vie sensitive des animaux. Les plantes, et par elles la matière inerte aussi, participent et contribuent à la vie sensitive de l'animal, à la circulation de son sang, à la sensibilité de ses nerfs, à la vision de ses yeux, à l'ouïe de ses oreilles, au batte-

ment et aux passions de son cœur, et, par son cerveau, même aux fantaisies, aux imaginations, aux perceptions sensibles et à cette vie merveilleuse de l'âme de l'animal, qui se révèle dans son instinct. Là, dans l'imagination et dans l'instinct, se trouve ce qu'il y a de plus élevé dans la vie sensitive : nous y voyons la nature inférieure s'approcher des confins de la vie intellectuelle, sans cependant les franchir.

Et l'homme, par son intelligence, n'est-il pas appelé par le Créateur à se mettre en rapport avec toute la nature qui lui est inférieure? Dans son corps il possède les sens des animaux, la croissance des plantes, et même des atomes de la matière inerte; et toutes ces choses matérielles sont, en lui, élevées à une vie supérieure à leur nature, c'est-à-dire, à la vie intellectuelle. Les images que notre cerveau forme pour servir de point d'appui à nos idées spirituelles, ne participent-elles pas d'une manière admirable à nos pensées? Notre visage, nos yeux, ne rélèvent-ils pas les mouvements de notre esprit?

Pour rendre cette observation encore plus palpable, considérons que même une chose extérieure à l'homme, par exemple un cheval, lorsqu'il est guidé par l'homme, mène une vie, pour ainsi dire, rationnelle, quoiqu'il n'en sache rien. Aucun animal ne peut, par ses forces naturelles, poursuivre un but raisonnable; mais, ajoutez à sa nature l'aide de l'homme, qui pour l'animal est une assistance au dessus de sa nature, et cet animal prendra part à la vie humaine. Le chemin que le cheval parcourt, le fardeau qu'il porte, la vitesse de son mouvement, tout cela a un but rationnel, auquel il n'arriverait pas sans le secours de l'homme intelligent auquel il obéit.

Même la matière inerte peut être élevée par l'esprit humain à une sorte de rationalité. Quelques petites pièces de cuivre et d'acier mises en relation les unes avec les autres et en connection avec un ressort tout matériel, voilà une horloge qui indique fidèlement et sonne les heures, et vous réveille même à l'heure que vous lui déterminez. Ce sont des actes vraiment intelligents. Mais ils ne le sont que par l'influence exercée par l'homme sur la matière inintelligente. Cette aide est, pour la matière et pour les animaux, une assistance surnaturelle, parce qu'elle est au-dessus des forces de leur nature.

Nous avons développé l'idée de la grâce divine, de l'assistance surnaturelle, dont Dieu, lui aussi, aide ses créatures intelligentes, c'est-à-dire, les hommes et les purs esprits, afin de les mener à un but qu'ils sont absolument incapables d'obtenir, et même de connaître et de désirer sans cette aide d'en haut, sans la révélation divine, et sans la grâce surnaturelle.

Mais, avant d'en parler, pour voir ce qui a

mérité aux bons anges les joies du ciel et aux démons les peines de l'enfer, complétons notre considération sur l'enchaînement merveilleux des êtres qui forment la totalité de l'Univers. Nous avons encore à tracer la connexion des purs esprits avec les hommes et avec tout le monde visible, ainsi que la connexion de Dieu avec les purs esprits.

Eh bien, les anges gardiens nous aident au nom de Dieu ou, si vous le voulez, Dieu nous aide par les anges. « Ne sont-ils pas », écrit saint Paul aux Hébreux (I, 14), « tous des esprits administrateurs, envoyés comme ministres, en faveur de ceux qui recueilleront l'héritage du salut ? » Et du démon, n'est-il pas dit par saint Pierre (I, V, 8) que « notre adversaire, le démon, comme un lion rugissant, rôde, cherchant qui dévorer ? »

Ce que la divine révélation nous enseigne, les philosophes de tous les temps l'ont proclamé également, comme l'affirme saint Thomas d'Aquin, en disant que les purs esprits les plus élevés dirigent par leur illumination les esprits moins élevés, et les anges des ordres inférieurs dirigent le monde corporel. Voilà le rouage complet de l'Univers. L'assistance que nous recevons de l'inspiration de Dieu, soit directement, soit par les bons esprits, pour nous diriger vers notre dernière fin, qui est la béatitude céleste, s'appelle *grâce* ; l'opposition que nous font les démons par leurs mauvaises inspirations afin de nous détourner du ciel, s'appelle *tentation*. Nous vainquons les tentations avec l'assistance de la grâce. Cette assistance, cette grâce, que le Bon Dieu donne à l'homme intelligent, ne l'a-t-il pas donnée dès le commencement aussi aux purs esprits, de manière que tous, sans exception, pouvaient en faire un bon usage pour obtenir leur dernière fin, placée, comme la nôtre, au-dessus de tous leurs pouvoirs et de tous leurs désirs ? Sûrement il en a été ainsi.

3. — *Les trois premiers moments dans la vie des purs esprits.*

Il faut distinguer trois moments dans la vie spirituelle des purs esprits. Le premier est celui de leur création, lorsque le Tout-Puissant les tira du néant par son Verbe créateur, en disant *Fiat*. Le second est leur détermination libre, ou de servir Dieu, ou de se révolter contre lui. Le troisième est la conséquence de leur choix, la gloire donnée aux bons esprits, et la peine infligée aux méchants.

4. — *Le premier moment : la création des purs esprits avec la grâce.*

Considérons d'abord le premier moment, l'origine, la création des purs esprits, et de-

mandons si, pour obtenir le ciel, ils avaient besoin de la grâce divine, de cette assistance surnaturelle, dont nous avons parlé ? La réponse est facile et touche un peu les libres-penseurs. Pour une fin naturelle, pour une béatitude selon leur nature, si le Créateur les y avait appelés, ils n'auraient pas eu besoin de la grâce divine ; tout comme les hommes ils n'auraient eu besoin, pour une béatitude purement naturelle, que de leurs facultés naturelles. La fin, ou béatitude naturelle, aurait consisté en la satisfaction donnée aux désirs naturels, soit du pur esprit, soit de l'homme.

Mais, si le Créateur a voulu donner à ses créatures intelligentes une fin plus élevée, et les appeler à une béatitude au-dessus de leur nature et, disons-le de suite, à la vie éternelle, qui est la vision de Dieu et une participation immédiate de sa béatitude, il est mathématiquement évident, sans aucune preuve ultérieure, que les hommes et les purs esprits ne pouvaient pas même y penser, ni en concevoir le désir, et encore moins y parvenir par leurs forces purement naturelles, tout comme des pièces de cuivre et d'acier ne peuvent se constituer elles-mêmes en horloge. Pour une telle fin surnaturelle et au delà de leurs forces, de tous leurs désirs, et de toutes leurs pensées et imaginations, il était absolument nécessaire que le Créateur ajoutât à la nature, soit des purs esprits, soit des hommes, une aide toute divine.

Cette aide on l'appelle la *grâce*. Si vous m'avez bien suivi en ce que j'ai dit de la communication de son intelligence que le cavalier fait au mouvement de son cheval en guidant ses forces physiques, vous n'aurez qu'à appliquer ce principe général à la question qui nous occupe. Pour l'homme intelligent, ce ne sont pas ses forces physiques, mais ses pouvoirs intellectuels, son intelligence et sa volonté, qui reçoivent cette communication divine. La grâce guide l'intelligence par la lumière de la *foi* et par la *doctrine* révélée, et elle élève et fortifie la volonté par le feu de la *charité* et par les Sacraments institués par le Sauveur. Voilà pour l'homme la vie surnaturelle : la foi et la charité. C'est par ces deux vertus théologiques que l'homme a droit à la troisième, à l'*espérance* de la *gloire céleste*.

5. — *Leur création dans le ciel empyre.*

Les purs esprits, et je parle encore de leur premier moment, c'est-à-dire de leur création, et des bons anges et des démons indistinctement, les purs esprits ne diffèrent pas de l'homme sous le rapport de leur dernière fin, qui est la béatitude céleste. Pour eux, non moins que pour nous, vaut le grand principe de la justice divine : « On n'est couronné

« qu'après avoir combattu [selon les règles. » (II, Tim. II, 5.) Ils n'ont pas été créés dans le quatrième ciel, dans le paradis céleste, où l'on voit Dieu « face à face » comme le dit saint Paul (I Cor. XIII, 12), car celui qui voit Dieu « tel qu'il est », selon l'expression de saint Jean (I Joan. III, 2), est par cela même impeccable. Quand on voit le fond, la source, l'abîme infini de toute bonté, on ne peut plus vouloir le mal, on est incapable d'offenser Dieu et de pécher. Or, comme il y a eu des anges qui ont péché, il est évident que dans ce premier moment ils ne voyaient pas Dieu « face à face » et « tel qu'il est ». Ils ne furent donc pas créés dans le ciel éternel, mais dans ce qu'on appelle le ciel empyré, le troisième ciel, où ils avaient l'occasion de se décider, de leur propre volonté ou à obéir ou à désobéir à Dieu leur Créateur.

6. — *Leur création avec le libre arbitre.*

La sagesse divine a préféré donner aux esprits et à l'homme le *libre arbitre*, pour qu'ils puissent *mériter* la béatitude éternelle, et la recevoir comme une couronne légitimement gagnée, plutôt que de les créer directement dans le ciel éternel, qu'ils auraient alors possédé, bien comme un don gratuit de Dieu sous tous les rapports, mais pas comme une récompense obtenue par des actes de bonne volonté. On se réjouit plus profondément d'un trésor, on le possède plus légitimement, et on en est honoré plus justement, si on l'a acquis par ses propres efforts et labeurs, plutôt que par une pure chance qui manque de tout mérite. Voilà la raison pour laquelle les purs esprits, tout comme les hommes, ont été créés avec une volonté libre. La béatitude céleste devait pouvoir leur être proposée comme une récompense, une couronne à gagner par des actes d'obéissance envers le Créateur. C'est tant mieux pour ceux qui gagnent le ciel ; ils le gagnent doublement : comme un don de la bonté divine, et comme une récompense de la justice divine ; et c'est tant pis pour ceux qui ne veulent pas obéir, ils perdent le ciel doublement : comme un don que la justice divine leur refuse, et comme une couronne qu'ils ont méprisée.

Voilà l'appréciation du premier moment de l'existence des purs esprits. Le Créateur leur a donné cette belle nature intelligente avec la volonté et la puissance motrice, dont notre troisième conférence vous a donné une idée, quoique imparfaite ; et la bonté divine leur a bien accordé les grâces nécessaires pour pouvoir gagner la récompense d'un ciel éternel, en coopérant avec elles de bonne volonté par obéissance et par amour de Dieu.

7. — *Le terme « moment » signifie le temps des purs esprits.*

Remarquons, Messieurs, l'expression dont je me suis servi en parlant du temps des esprits : j'ai dit *moment*. N'acceptez pas cette expression comme une subdivision d'une minute, la cinquième part d'une seconde. Il me serait difficile, et je le crois inutile, de développer ici la différence qu'il y a entre le temps des choses corporelles, le temps des esprits et le temps de Dieu. Le temps des choses corporelles, vous le connaissez, c'est celui qui est réglé par le cours des astres, et, pour nous, hommes terrestres, surtout par la révolution de la terre autour de son axe et autour du soleil. Ce temps est divisé par des durées d'une même longueur, comme d'une heure, d'un an, etc. Le temps de Dieu se nomme Eternité. Il ne contient pas de successions, ni de passé, ni de futur, mais il existe tout entier en même temps. C'est un moment indivisible, permanent et immuable, équivalant à tout le temps possible. Le temps des anges est au milieu de notre temps et de l'éternité de Dieu. Les théologiens l'appellent en latin *ævum*. Le français ne possède pas de mots pour désigner ce temps des purs esprits. Il n'est réglé ni par le cours des astres, ni par l'immutabilité de l'éternité, mais par les actes des purs esprits. Voilà pourquoi j'ai choisi le mot « *moment* » pour désigner les mouvements des actes, et, par conséquent le temps des purs esprits.

8. — *Le second moment : la détermination libre prise par les purs esprits dans leur épreuve.*

Considérons maintenant le second moment des anges, qui commença après leur création et leur dotation de la grâce divine. Dans ce second temps a eu lieu la détermination de chacun des esprits, soit pour Dieu, soit contre Dieu. C'est la division entre les anges et les démons qui s'y est accomplie.

Comme les esprits n'ont pas de corps, leur épreuve n'a pas été tout à fait semblable à celle de l'homme. Selon son corps, l'homme doit passer par les tentations de la chair, et se montrer digne de Dieu par la chasteté, la mortification, la tempérance et les autres vertus opposées aux mauvaises passions provenant de la faiblesse de la chair. Les esprits ne peuvent pécher ni par intempérance ni par luxure : il faut avoir un corps pour les péchés de cette espèce.

Leur épreuve a dû se rapporter exclusivement à l'intelligence et à la volonté. Il n'est pas difficile de se faire une idée de l'épreuve à laquelle ils avaient été soumis, lorsqu'on considère la parole de saint Paul : « Sans la foi « il est impossible de plaire à Dieu » (Hébr.

XI, 6). Voilà la grande vertu que la sagesse divine demande de l'intelligence : *la foi*. Puisque l'esprit, aussi bien que l'homme, avait été destiné par la bonté divine à un bonheur surnaturel, il fallait qu'il sût la voie qui y mène. Comme il ne pouvait trouver cette voie par lui-même, par son intelligence naturelle, la Providence divine la proposa comme une chose à adopter sur sa parole, sur la révélation. Il fallait donc que l'esprit l'admit par la foi.

Il est très vraisemblable que les mystères proposés par Dieu à la croyance des purs esprits ont été les mêmes que ceux qu'il a proposés à la foi de l'homme : à savoir le mystère de la Sainte Trinité, et celui de l'Incarnation du Fils de Dieu. C'est l'opinion des Pères de l'Eglise et des Théologiens.

L'existence de Dieu n'est pas un mystère pour l'intelligence créée ; nous pouvons la prouver par des raisons incontestables ; mais la Sainte Trinité est inscrutable et ne peut être parfaitement comprise par aucune intelligence créée. Elle est la vie intime de Dieu. C'est ce mystère qui est révélé à l'homme et auquel il lui faut croire pour plaire à Dieu.

Les Antitrinitaires, les Unitaires et les Swédenborgiens n'admettent pas ce mystère de trois personnes en une seule substance divine. Leur doctrine, essentiellement antichrétienne, est du pur rationalisme. Il n'est cependant pas probable que les purs esprits aient pu nier la Trinité des trois personnes en Dieu, parce qu'il y a assez d'indices pour en motiver la croyance, et qu'il n'y a rien d'humiliant à y croire. C'est très probablement le mystère de l'Incarnation qui a paru aux esprits déchus trop humiliant pour être admis.

9. — *Le troisième moment : Récompense faite aux purs esprits.*

Dans le livre II, chapitre 18, des Révélations faites à Sainte Brigitte, nous lisons ces paroles du Seigneur : « Lorsque des visions vous sont
« montrées, si vous voyiez la beauté des saintes
« âmes ou des saints anges, telle qu'elle est,
« votre cœur se romprait par excès de joie. De
« même si vous voyiez le démon tel qu'il est,
« vous ne pourriez plus vivre à une si horri-
« ble vue. Vous voyez les choses spirituelles
« en formes corporelles ; et les âmes et les
« anges vous apparaissent sous des figures
« humaines, parce que votre esprit, encore
« empêché par la chair, ne pourrait les saisir
« autrement. » De même le Seigneur dit un
jour à sainte Catherine : « Vous vous souvenez
« bien que, lorsqu'un jour vous étiez en extase,
« et que dans un moment et un clin d'œil, je
« vous montrais le diable dans sa propre figure,
« et que, lorsque vous étiez rentrée dans les
« sens du corps, vous auriez préféré marcher

« nu-pieds sur du feu jusqu'au jour du dernier
« jugement plutôt que de le regarder encore
« une fois. Et néanmoins vous ne savez pas
« encore combien en réalité est horrible celui
« que vous avez vu si rapidement. Mais telle-
« ment grande est aussi la beauté de l'habitant
« le plus infime du royaume céleste que la
« beauté sensible de tout le monde, réunie dans
« un seul point, ne pourrait aucunement lui
« être comparée ; sa clarté excède de bien loin
« la clarté du soleil visible à midi. »

Ajoutez à ces paroles, venant de grandes âmes mystiques, celles du plus grand poète religieux, du Dante, qui décrit, dans le XXVIII^e chant de son Paradis la gloire des anges comme il suit : « Je vis un point qui étincelait avec
« une lumière si brillante, que l'œil, pour ne
« pas être ébloui par son resplendissement, est
« forcé de se baisser... Autour de ce point (qui
« signifie Dieu) tournait un cercle de feu avec
« une rapidité surpassant la plus grande vélo-
« cité des globes célestes. Ce cercle était en-
« touré par un autre, et celui-ci par un troi-
« sième, le troisième par un quatrième, et
« ainsi de suite jusqu'au neuvième. Celui qui
« était le plus rapproché de la pure lumière,
« avait la flamme la plus brillante. Les pre-
« miers cercles étaient composés de Séraphins
« et Chérubins. Tous se réjouissaient dans des
« délices ineffables, parce que leur vue pénètre
« la vérité, en laquelle toute connaissance
« réside. Le dernier cercle était tout composé
« d'anges joyeux. »

Il vaut la peine de lire toute la description brillante du Dante, car il est difficile d'en détacher des pièces sans faire tort à cette poésie magnifique.

Entendons encore ce qu'il dit de la misère de Satan au fond de l'enfer :

« Le monarque, qui règne sur l'empire des
« angoisses éternelles, se trouvait jusqu'au
« milieu de sa poitrine dans un étang glacé.
« Je ne suis pas plus grand à côté d'un géant,
« qu'un géant à côté de ses bras. Voyez donc
« quelle doit être sa grandeur correspondant
« à cette partie énorme. S'il a été aussi beau
« qu'il est maintenant hideux, depuis qu'il a
« eu l'audace de lever son visage orgueilleux
« contre son Créateur, il n'est pas étonnant
« qu'il soit devenu la source de tout le mal.
« Quel était mon étonnement lorsque je vis
« trois visages sur sa tête : un en face, rouge
« comme du sang, les deux autres montant du
« milieu de chaque épaule, et se joignant à
« son front cornu... Sous chaque visage se
« trouvaient étendues deux grandes ailes,
« sans plumes, semblables à celles d'une
« chauve-souris. Il les battait si violemment
« dans l'air, qu'il en sortait trois bouffées de
« vent, dont le Cocyte, un des fleuves de

« l'enfer, fut glacé jusqu'au fond. Des larmes
« sortaient de ses six yeux, et, mêlées avec
« de l'écume ensanglantée, elles tombaient en
« torrents le long de ses trois mentons. »

Voilà de la poésie. Néanmoins, même avec son plus haut élan, elle ne saurait jamais atteindre, pas même de loin, ni la gloire et les joies des anges, ni la misère et les tortures des démons.

Aussitôt que les bons esprits eurent accompli un acte surnaturel méritoire, le Créateur leur accorda la récompense de la béatitude éternelle ; et aussitôt que Satan et ses complices eurent achevé l'acte de leur révolte, ils furent rejetés et punis dans l'enfer. C'est le troisième des moments dont nous avons parlé dans la dernière Conférence.

Dans la vision béatifique, les bons esprits pouvaient de suite, et dès le commencement, connaître non seulement la Sainte Trinité, mais aussi la future incarnation du Verbe de Dieu, sa bienheureuse Mère, et ce que la divine Providence voulait leur laisser voir de l'avenir. En voyant Dieu ils ne peuvent plus pécher : le Saint-Esprit demeure en eux et les remplit de charité. Sans cette confirmation et cette stabilité d'une volonté bonne ils ne sauraient être parfaitement heureux ; car la possibilité de pouvoir encore pécher leur enlèverait la certitude de l'éternité impérissable de leur béatitude.

10. — *La cité des anges.*

Puisqu'il faudra traiter de la communication des purs esprits avec les hommes, disons d'abord que, selon les plus grands théologiens, qui se basent sur la révélation, et que Dante a suivis, comme nous venons de le voir, les bons esprits sont divisés en trois hiérarchies, dont chacune contient trois ordres, ce qui fait neuf chœurs. La première hiérarchie, les Séraphins, les Chérubins et les Trônes, sont toujours assistants auprès de Dieu, ils ne sont jamais envoyés, en vertu de leur office, auprès des êtres inférieurs. Les ordres de la deuxième hiérarchie, les Dominations, les Vertus et les Pouvoirs, n'assistent pas, mais sont envoyés en vertu de leur office. Les trois ordres de la troisième hiérarchie, les Princes, les Archanges et les Anges, sont appelés par leur office à servir. Je ne crois pas devoir entrer dans ce sujet merveilleux de la république angélique, très intéressant d'ailleurs, mais qu'il est difficile de faire cadrer dans des Conférences sur les superstitions, qui demandent plutôt le développement de ce que nous savons sur le tohu-bohu de l'enfer ; je n'en parlerai que si on le demande, et alors nous nous baserons sur le livre admirable de saint Denis l'Aréopagite : Des Hiérarchies divines.

On pourrait cependant faire une objection à ce que nous venons de dire. Si les Chérubins ne sont pas envoyés dans les régions inférieures pour servir, comment donc lisons-nous dans le III^e Chap. de la Genèse, qu'après le premier péché d'Adam et d'Eve, le Seigneur Dieu dit : « Voilà Adam devenu comme l'un
« de nous, sachant le bien et le mal. Empê-
« chons donc maintenant qu'il ne porte sa
« main à l'arbre de vie, qu'il ne prenne aussi
« de son fruit, et qu'en mangeant il ne vive
« éternellement. Le Seigneur Dieu le fit sortir
« ensuite du jardin délicieux, et mit les Ché-
« rubins devant le Jardin de délices, qui fai-
« saient étinceler une épée de feu, pour
« garder le chemin qui conduisait à l'arbre de
« vie ». Pour répondre à cette difficulté, il faut observer que le nom de Chérubin, qui signifie « plénitude de science », est souvent usité pour désigner tous les anges, qui, en comparaison avec l'homme, possèdent une vraie plénitude de science. Ces anges, gardiens du Paradis, étaient probablement de l'ordre des Princes, qui sont généralement envoyés pour garder des royaumes ou des provinces.

Sur saint Michel il y aurait tout un livre à écrire. Comme il est dit de lui dans l'Apocalypse (chap. XII, 7) : « Alors il se donna une
« grande bataille dans le ciel. Michel et ses
« anges combattaient contre le dragon ; et le
« dragon avec ses anges combattaient contre
« lui, » il paraît être un des Séraphins, ou même le premier de ce premier ordre des anges. La Sainte Eglise dit dans son Office divin : « Louons et vénérons tous les combat-
« tants du ciel, mais surtout le prince de
« l'armée céleste, Michel, qui par sa vertu a
« terrassé le Diable. » D'après cette révélation, il ne serait pas du nombre de la troisième hiérarchie qui est envoyée pour rendre service dans les régions inférieures.

Nous lisons cependant dans les prophéties de Daniel (X, 13) les mots suivants que ce grand prophète entendit de l'ange Gabriel : « Le prince du royaume des Perses m'a résisté
« vingt et un jours ; mais Michel, le premier
« d'entre les premiers princes, est venu à mon
« secours. » Il s'agit ici d'une résistance de l'ange tutélaire de la Perse contre l'ange tutélaire des Juifs dans l'exil, et de la victoire de ce dernier par l'assistance reçue de saint Michel, l'ange tutélaire de tout le peuple juif.

Vous direz : y a-t-il donc eu une guerre entre deux bons anges ? Nous répondons : une guerre, non ; une diversité d'opinion jusqu'à ce que la volonté divine se fût révélée, oui. L'ange tutélaire des Perses demandait de Dieu, que les Juifs restassent encore dans leur captivité, parce que, par leur exemple, ils propageaient parmi les Perses le culte d'un seul Dieu ; tandis que Gabriel, l'ange tutélaire des

Juifs exilés, demandait que ses protégés fussent délivrés de leur captivité, de peur qu'ils ne devinssent idolâtres comme les Perses. Saint Michel, un des premiers de l'ordre des Principautés, l'ange tutélaire de tout le peuple juif, appuya devant Dieu les raisons données par Gabriel, et la divine Providence décida en faveur du retour des Juifs à Jérusalem. L'ange Gabriel alors apporta cette nouvelle au prophète Daniel, qui depuis longtemps priait Dieu pour le retour des Juifs, et lui expliqua aussi la cause du retard de l'exaucement de sa prière.

De ce passage de la révélation divine il paraît suivre que Michel n'est pas un des Chérubins, mais des premiers du septième ordre, c'est-à-dire des Principautés, qui est le premier ordre de la troisième hiérarchie. Les grands théologiens sont divisés sur cette question, qui sera résolue pour nous, espérons-le, le jour où nous verrons ces princes célestes face à face. Quelques-uns croient pouvoir décider la question en disant, qu'il y a deux saint Michel, ce nom, qui signifie « Qui est semblable à Dieu ? » étant un nom qui peut facilement convenir tant au chef de toute la milice céleste qui a vaincu Lucifer, qu'au chef des anges qui a défendu d'abord la Synagogue, et, après, l'Eglise du Christ.

Si l'ange Gabriel, qui est inférieur à l'ange Michel, puisqu'il a été secouru par lui, est le même que celui qui a annoncé à la Sainte Vierge son élection à la dignité de Mère du Messie, il paraît appartenir à l'ordre des Archanges. L'ange Raphaël, qui conduisit le jeune Tobie, paraît être un des anges du dernier ordre, auquel appartiennent aussi nos saints anges gardiens.

44. — *Communication entre les anges.
L'influence directe des purs esprits est
possible sur l'imagination de l'homme,
impossible sur sa volonté.*

Les anges supérieurs donnent de leurs lumières aux inférieurs en leur montrant ou imprimant leurs idées plus élevées. C'est leur manière de parler entre eux : l'illumination est leur locution. C'est encore par l'illumination qu'ils peuvent influencer les hommes, en faisant paraître devant leur intelligence intérieure les images des idées qu'ils désirent leur communiquer. Ils peuvent aussi montrer à leurs yeux des signes visibles, ou faire entendre à leurs oreilles des paroles semblables aux paroles humaines, puisqu'ils ont la force motrice nécessaire pour former soit des corps, soit des fantômes visibles, et pour mettre en mouvement l'air, comme notre bouche le fait quand nous parlons. C'est de cette manière que l'ange a appelé Samuel au nom de Dieu :

« Samuel, Samuel » ; que Raphaël a conduit Tobie ; que Gabriel a dit à Marie : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous » ! C'est ainsi que les anges ont paru cent fois aux hommes pour leur révéler la volonté de Dieu, soit dans leur sommeil, comme à saint Joseph et aux Rois Mages, soit en dehors du sommeil, comme à Abraham, et à tant d'autres.

Notre âme possède aussi dans sa mémoire un grand répertoire d'images sensibles, auxquelles s'attachent des idées intelligibles, comme nous l'avons déjà vu. Ces images peuvent être excitées par des causes extérieures, par exemple, des humeurs, comme dans nos rêves. Que sont donc nos rêves sinon le réveil involontaire de ces images latentes dans notre mémoire, et leur enchaînement assez illogique, même ridicule et brusque, toujours causé par la disposition ou l'indisposition du corps ? Comme ces humeurs peuvent réveiller ces images, les purs esprits, les bons ainsi que les méchants, peuvent par leur force motrice mettre en mouvement ces humeurs, et ainsi causer des rêves. Quand ces songes ne viennent pas des causes ordinaires, mais sont excités par des anges, ils n'ont pas seulement une force et une clarté extraordinaires avec un caractère très raisonnable, mais ils sont aussi accompagnés d'une persuasion, d'une conviction, d'une certitude de leur origine surnaturelle. Cette persuasion n'accompagne pas nos rêves ordinaires ; et il serait superstitieux de leur attacher une foi ou une importance quelconque, comme on le fait dans l'oniromancie, que nous avons déjà mentionnée et dont nous parlerons encore plus tard. Pour le but de la présente Conférence il suffit d'établir que les purs esprits peuvent causer des rêves en mettant en mouvement les humeurs, esprits ou fluides du cerveau humain qui réveillent et excitent les images auxquelles s'attachent les pensées de l'homme.

Cette puissance des esprits s'étend jusqu'à empêcher certaines images de se présenter devant l'œil de notre imagination, et à empêcher ainsi même la remémoration de choses ou de personnes déterminées. Nous retrouvons cette action de la part des démons dans les cas extraordinaires de l'hypnotisme, où l'hypnotisé peut entièrement perdre la mémoire d'une personne ou d'une chose, qu'il connaît très bien. Cette remarque est faite pour faire comprendre que la faculté d'envoyer des songes aux hommes appartient aux purs esprits en vertu de leurs forces naturelles, même sans le secours divin, dont le démon ne jouit pas.

Les purs esprits peuvent aussi agir sur notre volonté, non pas directement, parcequ'elle est entièrement libre ; mais ils peuvent exciter en nous des images incitant notre volonté à un

acte quelconque, à un acte bon, quand c'est un bon ange, à un acte mauvais, quand c'est un démon : voilà les bonnes inspirations de nos anges gardiens, et les tentations des démons.

12. — *Offices des anges.*

Puisque le monde visible n'est créé que pour être l'habitation des êtres intelligents attachés à un corps matériel, les anges ne prennent soin des choses matérielles que pour nous aider et nous guider vers notre fin éternelle. Voici les paroles de l'Écriture Sainte, dans la bouche du roi David : « Il a commandé à ses « anges de vous garder dans toutes vos voies. « Ils vous porteront dans leurs mains, de peur « que vous ne heurtiez votre pied contre la « pierre. » (Ps. XC, 11. 12.) Et voici les paroles de N.-S. Jésus-Christ : « Prenez bien « garde à ne mépriser aucun de ces petits. Je « vous déclare que dans le ciel leurs anges « voient sans cesse la face de mon Père, qui est « dans les cieux. » (Matth. XVIII, 10) Chacun a son ange gardien, qu'il soit chrétien ou payen, vertueux ou vicieux. L'Antechrist même aura le sien, comme dit saint Thomas, qui l'empêchera de faire autant de mal qu'il voudra. (Sum. Theol. I, qu. CXIII, 4. ad 3.) Et chaque ange gardien reste auprès de celui dont il est chargé jusqu'à sa mort, parce qu'il doit le défendre des embûches du démon qui ne cessent jamais avant la mort. La Sainte Vierge a eu son ange gardien. Notre Seigneur n'en avait pas besoin, mais « les anges s'approchaient et le servaient, » comme il est dit dans l'Évangile. (Matth. IV, 11.) Les communautés, les villes, les royaumes, les pays, les peuples, tous ont des anges gardiens d'un ordre supérieur, comme nous l'avons déjà dit : les *Principautés* sont députées pour les communautés, les *Archanges* pour les hommes insignes et de haute dignité qui gèrent un office public, et les *Anges* pour chaque homme individuel, comme leurs gardiens. C'est l'opinion de plusieurs grands théologiens. Les *Pouvoirs* gardent tout le genre humain, les *Vertus* le mouvement de tous les astres, les *Dominationes* sont les surintendants ou officiers supérieurs des cinq ordres inférieurs (Sum. Th. CXII, 4 ad 1.), et les trois autres ordres les plus hauts assistent à la présence de la Divine Majesté, les *Trônes*, sur lesquels Elle est assise, les *Chérubins*, qui brillent par la plénitude de leur science, et les *Séraphins*, qui brûlent par l'ardeur de leur amour.

13. — *Apparition de Dieu par l'intermédiaire des anges.*

Les apparitions de Dieu même, dont les Écritures Saintes de l'Ancien Testament parlent maintes fois, se sont généralement faites par l'intermédiaire des anges. De la célèbre

apparition de Dieu à Abraham, sous la forme de trois hommes, l'Eglise dit qu'Abraham « a vu trois, et a adoré un seul, » indiquant que c'était la Sainte Trinité de personnes, en laquelle l'unique Dieu apparaissait. Or, de deux de ces trois personnes il est dit qu'elles s'en allèrent à Sodome pour sauver Lot, et que « le soir deux *anges* vinrent à Sodome ». Comme dans ce cas, ainsi dans les autres apparitions de Dieu, au buisson ardent à Moïse, à Job, et ainsi de suite, c'est l'opinion commune des théologiens que, comme le dit si bien saint Justin : « les anges, qui ont été vus représenter la per- « sonne de Dieu, et ont parlé avec les hommes « au nom de Dieu, ont été appelés aussi du nom « même de Dieu. »

Des apparitions de Notre-Seigneur dans le Saint Sacrement sous la forme d'un enfant, et de semblables visions, les théologiens disent, que c'est par l'aide des anges qu'elles se font. La même chose doit se dire des apparitions des Saints. Ceux-ci n'ont pas de corps, et n'ont pas le pouvoir que possède les anges, de former des corps, comme nous l'avons prouvé ; ils ne peuvent donc pas paraître sans l'assistance des anges. De la Sainte Vierge il faut admettre une exception, car elle est, avec Notre-Seigneur, la seule qui ait déjà reçu son corps avant la résurrection des morts, comme nous le reconnaissons en fêtant son Assomption. Pour elle on peut bien admettre que quelquefois elle quitte sa place au ciel pour apparaître sur la terre.

14. — *Vraies et Fausses apparitions.*

En cette matière il ne faut pas oublier que les anges sont les ambassadeurs de Dieu, et qu'ils ont le pouvoir naturel de former de ces apparitions, qui, par conséquent, ne sont pas des miracles quant aux purs esprits, quoique quant à nous on puisse les nommer des miracles. Mais les démons eux-mêmes peuvent faire de tels miracles, quoiqu'il soit bien sûr qu'ils n'ont pas le pouvoir de faire de vrais miracles qui surpassent les forces de toutes les créatures et ne peuvent être faits que par Dieu lui-même.

Ressouvenons-nous aussi de l'admonition de saint Paul de nous bien garder des faux apôtres et des déceptions de Satan : « Ces sortes de faux « apôtres, dit-il, sont des ouvriers trompeurs « qui se transfigurent en apôtres du Christ. « Rien là d'étonnant, puisque Satan même « se transfigure en ange de lumière. » Il y a eu de fausses apparitions de Dieu, de la Sainte Vierge, des anges et des saints, faites par les démons pour tromper et séduire les hommes.

Le bien et le mal marchent pas à pas l'un à côté de l'autre. C'est à nous de nous ranger avec le bien, et d'éviter l'esclavage de l'enfer.

Mgr Meurin, S. J.,

Archevêque de Nisibe, évêque de Port-Louis.

L'Année Passée ET L'ANNÉE PROCHAINE

Nous empruntons à *la Croix de Paris* le discours capital prononcé par Mgr Fallières, évêque de Saint-Brieuc, en réponse aux vœux de bonne année de ses diocésains.

Il est vrai qu'au cours de cette année j'ai eu un grand devoir à remplir.

J'ai eu le devoir de prendre la défense des Congrégations religieuses.

Vous connaissez, Messieurs, les mesures fiscales édictées contre les Congrégations depuis quinze ans :

1° Taxe sur le revenu, alors même qu'il n'y a point de revenu (Loi du 28 décembre 1880);

2° Droit d'accroissement, alors qu'il n'y a point d'accroissement (Lois du 28 décembre 1880 et du 29 décembre 1884);

3° Taxe d'abonnement pour faciliter au fisc la perception de l'impôt d'accroissement (Loi du 16 avril 1895).

Les loges maçonniques, qui se sont glorifiées d'avoir inspiré la loi scolaire et la loi militaire, se glorifient, à l'heure présente, d'avoir été les inspiratrices des lois fiscales que je viens d'énumérer. Par ces dispositions législatives savamment graduées, elles ont voulu atteindre les Congrégations religieuses non seulement dans leurs intérêts temporels, ce qui serait déjà une flagrante injustice, mais dans leurs œuvres et dans leur existence même, ce qui constitue un odieux et sacrilège forfait.

Par amour de la paix et dans l'espoir de conserver la tranquillité dont elles ont besoin, les Congrégations religieuses ont subi l'impôt sur le revenu fictif : ce fut peut-être une faiblesse et une faute; mais lorsqu'à cet impôt sur le revenu fictif on a ajouté, sous le nom de droit d'accroissement, un autre impôt non moins injuste et non moins exceptionnel, la résistance a commencé; les tribunaux ont été saisis et plusieurs ont reconnu le mal fondé des prétentions élevées par le fisc.

La justice allait-elle donc triompher? Les Congrégations l'ont espéré; la Franc-Maçonnerie l'a craint.

Qu'a-t-on fait alors pour enlever aux Congrégations religieuses le droit de porter devant les tribunaux leurs justes réclamations?

Ce qu'on a fait? Le voici :

Le droit d'accroissement a été transformé en une taxe annuelle obligatoire sur la valeur brute des biens, meubles et immeubles des Congrégations; taxe de 0 fr. 30 %, s'il s'agit des Congrégations autorisées; taxe de 0 fr. 40 pour %, s'il s'agit des Congrégations qui n'ont pas d'existence légale.

Le défaut de paiement dans le délai fixé est puni d'un demi droit en sus.

Devant cette mesure draconienne qui devait amener leur ruine dans un temps plus ou moins prochain, les Congrégations religieuses ont hésité un moment; quelques-unes ont cédé; les autres, et c'a été le plus grand nombre, se sont enfermées dans l'attitude passive; elles ont répondu : nous ne payerons pas. Prenez nos biens, si vous le voulez; vous êtes les plus forts; mais quant à vous les apporter nous-mêmes? Jamais. Elles auraient cru se déshonorer en se faisant les dupes ou les complices d'une entreprise dont le but est trop évident.

Le Souverain Pontife n'a pas blâmé les premières d'avoir cherché dans la soumission la paix qu'on leur faisait espérer.

Il n'a pas blâmé les secondes de refuser la soumission à une loi injuste. C'est un axiome de toute évidence qu'une loi injuste n'oblige pas; ni le nombre, ni la force, sans la justice, ne feront jamais le droit.

Vous n'avez point été surpris, Messieurs, que la devise de la Bretagne, *potius mori quam foedari*, ait été la réponse unanime de nos Congrégations bretonnes. Je n'en ai pas été surpris plus que vous, mais j'en ai été grandement édifié.

Et ce qui prouve, Messieurs, qu'on en veut à l'existence même des Congrégations religieuses autant et plus qu'à leurs biens, c'est que, pendant que pleuvaient les contraintes, on élaborait des projets de loi qui rendraient impossible toute vie religieuse en France s'ils étaient votés par la Chambre et par le Sénat.

Nous connaissons le projet Goblet; le Cabinet actuel a fait annoncer qu'il déposerait incessamment le sien. — Que sera-t-il? Je n'en sais rien. Il est évident que s'il ressemble à l'autre, il faut nous attendre aux plus graves événements.

On ne nous a pas dissimulé d'ailleurs que le projet de loi sur les associations était, dans la pensée des déposants, un acheminement à la suppression du budget des Cultes, à la rupture du pacte concordataire et à la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

La suppression du budget des Cultes sera la banqueroute de l'Etat vis-à-vis de l'Eglise, car l'Eglise est devenue la créancière de l'Etat le jour où celui-ci, mettant les biens ecclésiastiques à la disposition de la nation, s'est engagé en retour à prendre à sa charge « les frais du culte et l'entretien de ses ministres. » (Décret du 4 novembre 1789.)

Dieu veuille que cette banqueroute, si elle se produit, ne soit pas le signal de bien d'autres, et que les créanciers du grand livre de la dette publique ne soient pas traités, dans un avenir prochain, comme de simples mem-

bres du clergé français. Pour nous, Messieurs, si nous devons être les victimes d'une spoliation inique, nous mettrons notre confiance dans la Providence, et nous irons mendier notre pain de porte en porte, à moins que cela aussi nous soit interdit.

Le Concordat de 1801 fut une œuvre de réparation, d'apaisement et d'union. Vous savez dans quel esprit de défiance et d'hostilité il est exécuté depuis vingt ans par l'une des parties contractantes. L'exécution stricte est un commencement de strangulation. Nous avons souffert, le Pape a patienté; mais vraiment s'il plaisait au Souverain Pontife de reprendre sa liberté et de nous rendre la nôtre, aurions-nous à le regretter?

Ce serait la séparation de l'Eglise et de l'Etat, cette séparation dont on nous menace comme d'un châtement et qui serait peut-être un bienfait.

L'Eglise, séparée de l'Etat, se retrouverait avec tous ses droits primordiaux de Société divinement instituée.

Sans doute, ce n'est point ainsi que l'entendent les sectaires haineux qui ont juré la ruine de l'Eglise. — Séparation veut dire pour eux : destruction. — Pour nous, séparation veut dire : liberté.

Quoiqu'il arrive, soyons prêts. Notre-Seigneur, comme il l'a promis, sera toujours avec nous.

LES FRANCS-MAÇONS DÉMASQUÉS PAR EUX-MÊMES (Suite) (1)

Si God est le même que notre Dieu, pourquoi ses pieux serviteurs passent-ils leur temps à miner sournoisement le catholicisme, tout en allant donner le baiser de Judas au Pape? Pourquoi les prêtres de God font-ils persécuter les prêtres de Dieu à Madagascar et ailleurs? Nous avons sous les yeux une brochure anglaise contre les Jésuites; sur la couverture est une croix en forme de T, autour de laquelle s'enroule un serpent, un Jésuite. L'antipapisme est-il mort dans la vertueuse Angleterre? God et Dieu ne nous semblent pas être un même être. Ce ne sont même pas deux êtres parallèles, ayant des voies parallèles, ne devant pas se rencontrer, se heurter. Ce sont deux dieux inverses devant se heurter dans une lutte qui est incessante, froide, hypocrite et sournoise du côté anglais.

Il est absolument navrant d'avoir à révéler au Français les Anglais qui lui ont fait tant de mal. Et cela à l'extrême fin du XIX^e siècle, du

(1) Voir le numéro précédent, décembre 1895.

« siècle savant ». Un savant peut se cantonner dans sa spécialité, c'est vrai; mais encore est-il bon qu'il ait au moins des idées générales sur toutes choses, qu'il ait, par ailleurs, les rudiments des principales connaissances humaines. Sans cela, il n'est qu'un niais.

C'est le sort de nos savants actuels qui savent bien que Londres, Edimbourg et Dublin sont en Angleterre, mais auxquels il ne faut pas demander d'autres connaissances sur l'Angleterre. On les a tenus systématiquement dans l'ignorance de quantité de choses anglaises, comme l'on prend bien garde de laisser des allumettes entre les mains des petits enfants.

On connaît Hyde Park, en plein centre de Londres, avec ses paysages qui rappellent les tableaux de Puvis de Chavannes. Combien de fois n'y avons-nous pas vu, avant les événements soulevés par la *Pall Mall Gazette*, les pelouses absolument noires d'êtres vautrés mâles sur femelles, fornicant à leur aise, à la lueur des lumières électriques, sous le regard bienveillant des policemen de Victoria. Nous le répétons, les pelouses étaient noires de gens étalés sur l'herbe. Nous n'exagérons pas et ce que nous décrivons se voyait chaque jour de l'année.

Il n'y avait pas à se choquer ni à se scandaliser. La pudeur est de ces choses qu'il est bon de laisser au vestiaire ou plutôt à la douane en pénétrant chez les pudibonds Anglais. On n'avait qu'à se figurer que l'on pénétrait dans une basse-cour ou dans une ménagerie où les animaux laissent un libre cours à leurs instincts de conservation de la race.

Mais l'intérêt n'était pas là. Ce qu'il y avait de curieux était de voir des misses honnêtes, aux regards séraphiques et aux voix cristallines, se promenant dans les allées et assistant à ces spectacles *objectionnables*, tout en paraissant les trouver absolument naturels et conformes aux règles de la plus saine orthodoxie.

Ce qu'il y avait encore de plus curieux, c'était de voir des prédicateurs en plein vent, des laïques, prêchant la parole de God.

Que faisaient-ils ces hommes de God? Allaient-ils sur les pelouses, s'approchaient-ils de ces brutes à faces humaines et leurs disaient-ils : « Jésus-Christ est mort sur la Croix pour vous. Songez donc, malheureux, que vous ouvrez de nouveau toutes ses plaies. Cessez, je vous l'ordonne. Et si ces sentiments de religion ne vous touchent pas, regardez autour de vous, songez un moment à l'honneur national, voyez tous ces étrangers narquois qui sourient de la pudique Albion? »

Pas du tout.

Ils restaient tranquillement dans les allées d'Hyde Park; ils louangeaient God dans des termes d'une éloquence surprenante pour des orateurs populaires ne sachant probablement

ni lire, ni écrire, maudissant l'Esprit du Mal dans un langage très digne..., etc.

Dans nos églises, les jours de grande fête, le prêtre monte en chaire et s'efforce d'être particulièrement éloquent. La pompe des cérémonies catholiques l'inspire et il ne veut pas gâter la splendeur de ces cérémonies par un discours d'une banalité fâcheuse. Il espère aussi parfois toucher quelques âmes venues ce jour-là dans l'église. L'influence du milieu agit sur lui.

Il semblait en être de même de ces prédicateurs d'Hyde Park : le milieu leur semblait propice pour exalter la gloire de God. Et tout le monde paraissait partager leur façon de voir.

« Ce sont des hypocrites », pensait-on à première vue.

Malheureusement pour eux nous croyons que ce n'étaient pas des hypocrites, que pour comprendre tout cela, il suffisait de songer à donner aux mots « Dieu, Esprit du Mal », le sens qu'ils ont dans ces cerveaux infirmes, le sens inverse, le sens luciférien.

Hyde Park était transformé chaque nuit en un temple idyllique à God-Venus et les prêcheurs laïque, ces grotesques *Plymouth Brethren*, trouvaient le lieu tout indiqué pour chanter la gloire de celui que les Grecs et les Romains appelaient Jupiter, et les Juifs Jehovah, à celui que les Anglais appellent God et nous Lucifer. Remarquons incidemment que les Romains n'ont jamais eu le caractère propagandiste des Juifs et des Anglais.

Sans doute, les Anglais sont cachotiers et, pour ceux qui les connaissent à fond, sont des êtres honteux d'eux-mêmes ; ils aiment les ténèbres, parce qu'ils ne sont pas sûrs d'eux-mêmes et sentent instinctivement que les autres races sont différentes de la leur, trouveront à redire à leurs pratiques que, eux, jugent cependant si bonnes. Ils ont très grand peur de l'opinion du Continent et s'inclinent toujours devant elle. Mais leur cerveau est ainsi fait qu'ils ne peuvent modifier leurs tendances, leurs goûts : ils semblent être sous le coup de quelque malédiction atavique, qui pourrait bien être la malédiction du Golgotha.

Dans nos rues, quand le prêtre porte la communion à un malade, tout le monde s'incline.

Dans les rues anglaises, quand un ivrogne passe, il semble que ce soit God-Bacchus lui-même qui paraisse et les figures prennent une expression d'attendrissement respectueux.

Disons enfin que chez les Anglais dont la dévotion nous semble suspecte et est encombrante, qui se disent chrétiens, c'est-à-dire adorateurs du Christ, on ne voit nulle part de croix. Serait-ce aux catholiques continen-

aux offices, à leur apprendre à se souvenir que la Croix est l'instrument de leur Rédemption ? Mais on voit à profusion dans leurs chambres des pancartes en cartons aux couleurs tendres sur lesquelles se lit : « Dieu me voit ». Dieu doit en voir de raides, que l'on me passe l'expression, car ces vénérables Anglais sont souvent en ivresse. Il doit apercevoir même des spectacles vraiment bibliques, si, comme on l'affirme, l'inceste est chose courante en Angleterre. Si God est Lucifer, il doit être satisfait des actes de ces êtres que l'on voudrait croire simplement inconscients, mais qui cachent, sous le décorum de leur *respectability*, une conscience inverse.

A propos du Christ, disons qu'il est considéré et même bien vu dans les basses classes anglaises, dans celles qui ne sont pas assez riches pour qu'un clergyman veuille s'occuper d'elles, qui n'ont pas d'argent, par conséquent pas de *respectability*, par conséquent pas de morale, et par conséquent pas besoin de religion. Elles se le représentent un peu comme le drapeau des opprimés qu'elles aiment à agiter, comme le drapeau des démocrates-socialistes, si l'on nous permet cette expression risible dans son modernisme. Il est du reste impossible de traiter les questions religieuses anglaises sans rencontrer le ridicule, le grotesque à chaque pas.

Mais dans les classes plus favorisées, dans les hautes classes, on évite autant que possible de parler du Christ que l'on considère comme s'étant un peu compromis sur terre par ses relations avec des gens du peuple, des « common people », des gens qui, s'ils avaient vécu à Londres, auraient fréquenté Battersea Park et non Hyde Park. On sait avec quelle moue dédaigneuse et amusante les moindres boutiquiers de Londres parlent des « common people » de Battersea Park, le parc populaire, démocratique. On aime mieux parler de God, avec cette familiarité étonnante, spéciale aux Anglais, quand, le lundi, ils racontent les entretiens qu'ils ont eu avec lui, la veille, le dimanche. Faut-il rapprocher cela des affirmations des lucifériens qui prétendent que le « Dieu Bon » apparaît de temps à autres et réellement dans leurs « groupes familiaux » ?

Les Anglais mettent la croix sur leurs temples, parce qu'ils veulent passer pour chrétiens et dissimuler ainsi leur origine juive. Ils sont comme ce Juif, bien connu dans les milieux anti-maçonniques, écrivain anti-maçonnique lui-même, auquel nous disions récemment : « Mais vous êtes Juif ? — J'ai été Juif, nous répondit-il, une fois son émotion de se voir reconnu passée, mais maintenant je suis *gadôlic* ». Il est, en même temps que catholique, 33°. Mais les Anglais, si démonstratifs cependant en matières religieuses, ne mettent

de croix nulle part ailleurs. C'est à remarquer. Et leur Christ est un Christ bien à part, ne ressemblant en rien à la conception que s'en font les autres nations.

LES SIGNAUX DE DÉTRESSE. (1)

Les *signes de détresse* ont souvent amené des combattants maçons à épargner des blessés, à ne pas les achever. Il semble qu'un blessé, incapable de nuire, soit sympathique par la triste situation dans laquelle l'a entraîné son courage, que la qualité de maçon ne puisse lui donner une auréole de plus.

Les Francs-Maçons aiment cependant à chanter les effets bienfaisants de ces *signes de détresse* dans des vers, au risque de prouver une fois de plus qu'il y a d'étroites relations entre les loges des divers pays, que la Franc-Maçonnerie est universelle, ce dont ils se défendent comme de beaux diables. Malheureusement pour eux, nombre de profanes ont des pièces sacrées dans lesquelles il est question de la « Franc-Maçonnerie Universelle. »

On ignore trop en France que le rêve des Juifs est de réunir toutes les nations humaines, tous les *goyim* en une seule nation, qu'eux, de race supérieure, dirigeraient à l'aide de ces facultés que les niais considèrent comme très puissantes (2).

Les Anglais considèrent volontiers aussi comme *goyim* tout ce qui n'est pas ou bien Juif, ou bien produit du Juif, comme le protestant, ou bien produit de l'Anglais, comme le F... En dehors de ces communautés d'individus, il n'y a pas de salut ; et il hait le monde entier, tout en prétendant arriver à le dominer comme le Juif.

Il n'y a au point de vue Juif et Anglais que deux espèces de races : la race dominante, comprenant les Juifs et les Anglais, les Protestants et les Maçons, et l'ensemble des races dominées, comprenant les autres nations. Cette conception qui échappe à nos esprits français, est chez eux en quelque sorte congénitale, et n'a pas besoin d'être développée par l'instruction.

Ils se battent rarement, mais s'ils se battent et se trouvent dans une posture inférieure, ils ne doivent pas être fâchés de pouvoir arrêter la victoire et suspendre l'épée qui va leur donner la mort, en ayant recours au « signe de détresse ». Reste à savoir, si à un ennemi

qui se trouverait dans une situation inférieure, qui ferait le « signe de détresse », ils accorderaient le bénéfice de la réciprocité. Nous en doutons. Nous connaissons leur trahison et la joie orgueilleuse avec laquelle ils s'empresseraient d'exalter une victoire aussi facile qu'inattendue.

Nous nous rappelons l'histoire de ces SEPT CENTS cipayes qui s'étaient rendus à merci aux Juifs, dissimulés sous le nom d'Anglais ; on les désarme et on les renvoie libres dans leur province. Ils étaient à peine à une demi-lieue des Anglais qu'ils bénissaient comme de généreux vainqueurs, que ceux-ci fondent sur ces hommes désarmés *et les massacrent jusqu'au dernier* (1). On pourrait multiplier les exemples.

Mais quand la lutte a lieu entre les races dominées, disons le mot, entre « les races inférieures », généralement cette guerre a lieu pour servir les intérêts des races occultes, n'est nullement faite en vue de ces prétextes que l'on invente pour donner en pâture à la curiosité publique, que nous ont indiqués des historiens imbéciles ou impudents.

Il est alors tout naturel que, dans ces combats, les individus qui touchent de près aux races supérieures, les FF... surtout s'ils ne sont pas « Frères ineptes », ne soient pas victimes de ces luttes meurtrières. Il est tout naturel que dans un Frère, ils voient un représentant de ces races supérieures qui dominent le reste de l'humanité, corvéable et taillable à merci, de cette « Patrie » sans frontières qui est supérieure à toutes les autres patries limitées par des frontières. Il est tout naturel qu'ils voient en lui un représentant de cette « Patrie » qui lui tient plus au cœur que la patrie que nous connaissons tous.

Remarquons que la doctrine du « signal de détresse » que nous indiquons ici avec une précision brutale, telle qu'elle nous semble être en réalité, se présente sous un jour moins affligeant dans la pratique.

La plupart des maçons sont des gens essentiellement ignorants des choses maçonniques. On cherche à les éduquer, à les assouplir, à leur faire lire entre les lignes, comprendre à demi-mot, mais nullement à les instruire. Nous avons vu ce que l'on fait des archives ; on les détruit de parti pris. On cherche à avoir un instrument souple et non un lettré en questions maçonniques.

La seule chose que sachent en général les maçons est qu'il faut savoir deviner où est le soleil levant, savoir s'orienter dans cette direction, sauter par-dessus sa conscience, s'il le faut, et pour cela l'atténuer progressivement, pour rendre l'obstacle plus abordable. La seule

(1) Dans l'armée de terre, on fait le *signe de détresse* en renversant les mains jointes au-dessus de la tête, la paume tournée vers le ciel, et en criant : « A moi les fils de la veuve ! » Dans l'armée de mer, il y a un drapeau spécial. C'est la trahison organisée.

(2) Lire à ce sujet une très concluante brochure : *La République Universelle gouvernée par les Juifs, race supérieure*, par E. Dupont, chez Savine.

(1) Aurile Kervigan, *l'Angleterre telle qu'elle est*, II, p. 53.

chose qu'ils sachent est que la F. . M. . leur donne une place, c'est-à-dire du pain, et de l'avancement, c'est-à-dire une satisfaction à leurs vices d'ambitieux.

Mais de même que les catholiques, même bien intentionnés, ignorent ou négligent une bonne partie des nombreuses prescriptions que nous impose la religion ; de même les maçons ignorent ou négligent une bonne partie des prescriptions de leur secte, surtout quand ils ne se sentent pas surveillés par une autorité maçonnique dont dépend leur avenir.

Aussi leurs enseignements en matière de signes de détresse sont-ils amphigouriques. Que les habiles comprennent et se débrouillent s'ils le veulent. S'ils tombent sous les yeux de maçons insuffisamment passés dans le moule maçonnique, on leur répond qu'il ne s'agit que de ne pas achever les blessés, pour ne pas les effaroucher.

Tel est le sens d'une pièce de vers que nous avons sous les yeux, intitulée : *Le Franc-Maçon à la bataille d'Austerlitz* (1). Un Russe se précipite sur un blessé français pour le massacrer, le Français lui fait le « signe de détresse » et le Russe lui porte secours. On voit aisément que cette œuvre poétique est faite de pièces et de morceaux, que l'on a dû supprimer certains vers compromettants pour les remplacer par d'autres. Il y a loin d'avoir une extrême unité de pensée dans ce « morceau d'architecture. »

Page 67, nous trouvons une pièce de vers analogue, dans le même style conventionnel.

Page 420, il s'agit d'un abordage à la bataille de Trafalgar.

« Dans un choc épouvantable, à travers les haches flamboyantes..., plusieurs marins français, désarmés et au moment d'être jetés dans les flots teints de sang, se rappellent que la Franc-Maçonnerie est chez les Ecossais un véritable culte : ils hasardent les premiers signes connus ; on leur répond : ils font celui de détresse et cent soixante d'entre eux sont emportés sur les bras de leurs ennemis, déposés à bord et rendus à la vie. »

On voit dans quel style faux tout cela est écrit. Qu'y a-t-il de vrai là-dedans ? Mais on distingue nettement la tendance de l'auteur.

Les signes de détresse étaient donc connus du temps de Trafalgar, nous n'en avons jamais douté. Mais remarquons ceci. Nelson envoya une dépêche en Angleterre, en disant : « C'est extraordinaire ! les marins anglais ont fait leur devoir ! » L'amiral Villeneuve, que l'on a voulu faire passer pour un imbécile, n'aurait-il pas, lui, plutôt, connu les « pavillons de détresse » utilisés dans la marine ? Nous voyons dans une liste maçonnique, datant de 1868, que toute une Loge de Toulon était composée presque exclusivement d'officiers et de sous-

officiers de marine. Or, l'on sait que les armées de la Première République étaient bondées de Francs-Maçons — c'était alors le temps de la Maçonnerie florissante en France — et, sous l'Empire, ces gens étaient arrivés aux hauts grades. Ceci aiderait peut-être à comprendre les désastres bizarres d'Aboukir et de Trafalgar.

Répétons ce que nous avons dit : « L'Anglais est d'une faiblesse invraisemblable, mais il excelle à savoir désorganiser la résistance ». De nos jours, la marine anglaise est très faible, malgré son appareil formidable : toute sa force consiste à savoir empêcher la marine rivale d'être forte. « Il est certain que toutes les mesures de précautions que nous réclamons contre l'Angleterre, nous écrivait récemment un amiral français, ont pour adversaires principaux à l'heure présente : les Juifs, les Protestants et les Francs-Maçons. » Nos navires de guerre cessent d'aller sur l'eau comme par enchantement. Cela rappelle trop le livret de *la Flûte Enchantée*, dans lesquels on célèbre les mystères d'Isis, ancêtres de ceux de la F. . M. .

On nous permettra de tenir en défiance nos historiens français volontiers anglophiles, les Michelet, les Guizot, les Thiers ; ils ont trouvé moyen d'écrire des milliers de pages sur l'histoire de France sans parler de la F. . M. ., qui était cependant connue et même un peu persécutée de leur temps. Ils ont menti, en nous laissant croire qu'ils voulaient faire une œuvre française et complète, et en laissant sciemment dans l'ombre toute la maçonnerie. Ou bien, ils sont des imbéciles, des superficiels, incapables de pénétrer les documents qu'ils ont eus entre les mains, de leur donner la vie.

Nous lisons dans une *Biographie des Francs-Maçons* de ce même ouvrage, ces quelques lignes que l'on regrettera peut-être de lire :

« Magon de Médine, contre-amiral de France, officier d'honneur du Grand-Orient, tué en 1801 au combat de Trafalgar » (1).

Le besoin se fait-il réellement sentir d'avoir des FF. . dans l'armée de terre ou de mer ? Le général Zurlinden, après le maréchal Soult, a répondu dernièrement sur ce point.

On connaît le signal de détresse dès le grade de Maître, c'est-à-dire dès les débuts.

Un Franc-Maçon est un grand criminel ou un « Frère inepte » et est blâmable dans l'un ou l'autre cas. Il est souvent difficile de savoir à laquelle des deux classes il appartient.

La Franc-Maçonnerie a soutenu Napoléon I^{er} qui était Maçon, ainsi que la plupart de ses officiers, quand il voulait faire le jeu de la Maçonnerie, mais l'a brisé, quand il a voulu se tourner contre la pusillanime Albion, lui a

(1) Page 735.

(1) Page 372.

suscité des embarras, des trahisons, des oppositions surnois, etc.

Nous lisons, page 493 :

« Dans les banquets faut-il vider son verre,
Au feu jamais il (le F...) ne s'est compromis ;
Dans les combats faut-il sauver un frère,
Le Franc-Maçon ne voit plus d'ennemi. »

Ceci est plus net que les citations qui précèdent. L'envahisseur de son pays n'est plus un ennemi : c'est un frère.

Il n'y a pas à commenter ces deux derniers vers d'une strophe que nous citons intégralement. Ils sont concluants !

Citons encore, page 125 :

« Il est donc bien certain, et même reconnu comme principe de la constitution maçonnique, que toutes les loges de l'univers ne forment véritablement qu'une seule *Loge*, dont les Grands-Orients sont les points centraux de chaque royaume.

« La longueur de cette LOGE UNIVERSELLE s'étend de l'Orient à l'Occident ; la profondeur de la surface de la terre au centre ; la hauteur de la surface de la terre jusqu'au firmament, laquelle s'appelle LOGE SAINT-JEAN. »

Nous avons souligné ce qui est souligné dans le texte. Cette phraséologie de « Loge Saint-Jean » n'est plus, croyons-nous, connue des maçons modernes.

Cette citation a sa valeur.

« L'amitié des maçons est au contraire une âme universelle, répandue sur tous les maçons de toute contrée (1). »

L'amitié entre maçons d'un même pays existe rarement : elle est faite, comme la fameuse amitié anglaise, de duperies et de rancunes, froides comme la haine ; mais entre maçons de pays différents, il y a la communauté des instincts subversifs qui lie, réunit les FF...

Persécutions contre la Franc-Maçonnerie.

La F... M... a donc été apportée en France en 1725 et ne date pas du commencement du monde, fable inventée par les Maçons qui ne veulent pas laisser apercevoir la vassalité de leur ordre vis-à-vis d'Albion.

Nous voyons, pages 166 et suivantes, les persécutions éprouvées par les FF... Nous résumons.

Parlons d'abord de la France.

« En 1728, le Châtelet défend en France les réunions maçonniques et condamne à 2.000 francs un cabaretier de la Rapée, où l'on avait tenu une loge. Sa maison fut murée pendant six mois. »

La même année, Louis XV, que l'on appelait au début de son règne le « Bien-Aimé », qui ne s'était pas encore laissé circonvenir, qui

n'avait pas encore mal tourné, disons le mot, interdit la Cour aux seigneurs qui se font recevoir Maçons.

« La même année, il déclare que quiconque aura présidé les Francs-Maçons en qualité de Grand-Maître sera à l'instant mis à la Bastille (2). »

En 1745, un traître est condamné à 3.000 fr. d'amende pour avoir reçu chez lui quelques Francs-Maçons.

Plus tard, le maréchal Soult interdisait aux militaires la fréquentation des loges.

Ces mesures, surtout au début, furent insuffisamment énergiques.

Le serpent maçonnique, comme le serpent anglais, sut s'infiltrer partout, en se faisant aimable, pieux, ne précisant pas ce qu'était le Grand Architecte de l'Univers, pas plus que les Anglais ne précisent ce qu'est God.

En Italie, en Espagne, en Portugal, à Malte, la Sainte-Inquisition fut plus énergique. Cela n'empêche pas l'Espagne d'être un pays beaucoup plus taré au point de vue maçonnique que la France.

Néanmoins, il n'est que temps de réagir. Les maçons, avec leur amour de la France, comme les Anglais, avec leur amour de la France, la tuent, lui donnent le baiser de Judas.

Les royalistes, nous sommes à leur aise pour en parler ainsi, puisque nous sommes loin d'avoir jamais vu la cause monarchique d'un œil défavorable, font fausse route en reprochant aux républicains leur politique actuelle.

Cette politique n'est que la continuation nécessaire, progressive de la politique maçonnique, anti-nationale, anti-coloniale, anti-religieuse, qui naquit sous Louis XV, émancipa les Protestants, les pires éléments des loges actuelles, et les Juifs, en 1791. Cette Triplice s'est organisée en France. Ces efforts ont vu leurs effets multipliés par ceux des Maçons, des Protestants, des Juifs de l'Etranger, par ceux des vertueux Anglais d'Europe et du monde entier, qui semblent n'être que des Juifs. Elle nous donne cette politique incohérente, dans laquelle se reflète si nettement les bizarreries et les turpitudes de cette race juive, si faible, quand on sait la regarder en face, narquoisement.

Certains monarchistes se sont « ralliés » tout naturellement à cette politique maçonnique, qui a porté une étiquette royaliste ou républicaine, selon les années.

D'autres veulent encore croire à l'Orléanisme. Nous pensons, quant à nous, tout en voulant respecter l'opinion d'hommes considérables et sympathiques, que l'Orléanisme a fait plus contre la royauté que l'opportunisme lui-même. Nos opportunistes avaient peu atteint la monarchie ; il aurait suffi de les laisser

(1) Page 440.

(2) Page 254.

mourir d'eux-mêmes dans le déshonneur, à défaut d'hommes politiques suffisamment énergiques pour leur faire la loi. Le Comte de Paris a fait mieux ; tout en paraissant vouloir embrasser la Monarchie, il lui a tordu le cou net. Il lui a donné le baiser de Judas. La maison d'Orléans a accompli enfin son rôle historique. Philippe-Egalité n'a pu tirer la royauté avec le couperet de la guillotine ; le Comte de Paris l'a tuée en l'embrassant. Et les d'Orléans se promènent fièrement, emboitant le pas à Albert-Edouard, prince de Galles, un des grands chefs de la F. : M. :., que l'Histoire appellera sans doute « l'Immaculé », très fiers de leur sort. Il n'est vraiment pas nécessaire d'être Français et de sang royal, pour jouer ces rôles.

Et les monarchistes d'autrefois, et les républicains d'autrefois restent à se regarder stupéfaits, se disant que quelque fée malfaisante a certainement falsifié, ridiculisé, rendu odieuse leur monarchie et leur république. Cette fée est la F. : M. :., derrière laquelle se dissimulent les Anglais et les Juifs impuissants, mais maîtres du monde, grâce à la badauderie universelle. Il est temps de reprendre à son égard les mesures coercitives qu'on lui avait appliquées avec une insuffisante énergie à ses débuts.

LOUIS MARTIN.

Une conversion en perspective

Dans le numéro de novembre de ses *Mémoires*, Miss Diana Vaughan écrit ceci : « Je demande des prières pour une de mes ex-sœurs lucifériennes qui est entrée dans la voie de la conversion et qui s'est mise entre les mains d'un saint prêtre très expert et prudent ; je demande des prières pour un chef de rite occultiste, qui est déjà dans les meilleures dispositions, et dont la conversion, si elle se parfait, comme je l'espère, causera grande joie chez les catholiques et désarroi dans les rangs de l'ennemi. »

Ne serait-ce pas de M. Albert Jounet, l'un des chefs de l'ésotérisme Messianique, le rédacteur en chef et poète de l'*Etoile*, le fondateur de la *Fraternité de l'Etoile*, qu'il s'agit ? Ce qui nous le ferait croire et nous autoriserait à partager les espérances de Miss Vaughan dans sa prochaine conversion totale au catholicisme, c'est l'article suivant signé de lui dans le n° 83 de l'*Etoile* (novembre 1895), où il répudie hautement les doctrines de la Kabbale et les méthodes occultistes pour revenir au dogme catholique, à l'enseignement de l'Eglise, et à la méthode des saints catholiques. Nous n'avions, du reste, pas besoin de sa protestation formelle pour être convaincus qu'il n'avait jamais rien eu de commun avec « les abominables doctrines du Palladisme ». Sans aucun doute, les prières de Miss Vaughan et de ceux qu'elle y associe acheveront en lui l'œuvre de la grâce, si elle n'est déjà parachevée.

La Prière et l'Eglise des Saints

Lorsqu'on ne se contente point d'un spiritualisme abstrait, mort, extérieur à nous-même ; lorsqu'on sent que la vérité est une vie mystérieuse et qu'on veut imprégner de ce vivant mystère sa propre vie humaine dans ce qu'elle a de plus familier et de plus profond, de plus quotidien et de plus immortel, on a besoin de la prière.

Mais la prière, aimée et pratiquée en sa pureté simple et intense, ramène aux grands saints catholiques.

Et, d'abord, l'imploration des saints catholiques se présente — *comme expérience à tenter* — aux chercheurs de bonne foi et de large indépendance qui essayent les diverses méthodes liant, par la prière, l'invisible au visible.

Si vous cherchez réellement la secrète vérité vivante, vous ne pouvez vous refuser à *faire l'expérience des saints*, de même que vous avez fait celle du spiritisme ou de l'occultisme.

Or, je l'ai éprouvé moi-même, l'expérience conclura en faveur des saints.

Pour ce qui concerne la comparaison de l'occultisme et de l'ésotérisme avec la mystique catholique, j'ai pratiqué simultanément, pendant plusieurs années, l'imploration de saints catholiques, et l'invocation (toujours au nom de Dieu et par lui seul) aux archanges planétaires et stellaires, d'après la méthode des occultistes.

Je dois ajouter que ces invocations étaient aussi pures dans leur objet que les implorations réservées aux saints.

Et les invocations aux archanges planétaires comme les implorations des saints étaient faites au nom d'un seul et même Dieu, le Dieu des Prophètes et de l'Evangile, Adonai, le vrai Dieu (1).

Je précise tout cela pour bien montrer que la nuance entre les deux genres de prières était uniquement celle-ci :

Les implorations des saints tendaient à suivre la tradition catholique, les invocations aux archanges s'écartaient de la tradition catholique.

La comparaison entre les deux sortes de prières s'opérait dans les conditions les plus nettes, les plus rigoureuses :

L'unique élément différent, c'était l'élément catholique.

Et, dans ces conditions rigoureuses que j'avais établies naturellement et sans le chercher, l'expérience, toute spontanée, vivante et mouvementée qu'elle soit en cet ordre de choses, pouvait amener une conclusion décisive.

Et l'expérience m'a absolument prouvé la

(1) Il n'y avait donc là rien de commun avec les abominables doctrines du Palladisme. J'étais dans l'erreur, mais dans une erreur secondaire et moralement pure. A. J.

supériorité de la méthode catholique, la supériorité des saints.

Je n'avais aucune attente personnelle et préconçue d'un tel résultat. Au contraire.

Je respectais la sublimité morale des saints, mais je me croyais dans le *vrai proprement dit* beaucoup plus qu'eux-mêmes, et les doctrines de la Kabbale me semblaient fort supérieures, en tant que dogme et vérité, à la doctrine catholique (1).

Et, malgré mes préventions de théoricien, la prière par l'intercession des saints, la méthode catholique me contraignit à reconnaître sa supériorité comme résultat positif et en même temps comme influence sur le cœur et l'âme.

Comme résultat positif : car la puissance des saints s'est montrée beaucoup plus réelle, prompte, efficace et surprenante que celle des archanges planétaires invoqués par la méthode occultiste.

Comme influence sur le cœur et l'âme : car une sorte de méfiance m'accompagnait dans la pratique occultiste. Je prenais des précautions minutieuses et jalouses pour ne m'adresser aux archanges planétaires que par Dieu seul, pour consacrer les *offrandes* à Dieu seul tout en demandant l'intervention des archanges dans l'œuvre.

Un instinct intérieur me poussait à exagérer les précautions. Je me sentais marcher en pays dangereux.

Avec les saints, rien de tel : je ne m'adressais toujours qu'à Dieu seul par leur intercession (la doctrine catholique elle-même l'exige) mais sans aucune méfiance ni précaution à leur égard.

De plus, tant que j'ai pratiqué simultanément la méthode occultiste et la méthode catholique de prières, ma délivrance morale du monde et ma persévérance à propager l'idéal avaient quelque chose d'amer, d'assombri et de secrètement solitaire.

Mais lorsque je ne me suis plus adressé à Dieu que par les saints et par la Vierge, le détachement est devenu plus léger et plus lumineux, et la volonté de labeur plus sereine et plus ailée.

Occultiste, j'étais *affranchi* et *obstiné*.

Catholique, je suis devenu, dans la mesure de mes très faibles forces, vraiment libre dans l'absolue soumission à Dieu et vraiment confiant.

Un événement où la déchirure de mon âme jusqu'à son centre et la pénétration du Christ à travers la déchirure, jusqu'au centre sanglant, m'ont lacéré de vérité, a brusqué ma conversion.

(1) Depuis, éclairé, j'ai compris la supériorité du dogme catholique et particulièrement de la Trinité du symbole de Nicée.

A. J.

Mais elle était déjà préparée et à moitié faite par une longue suite d'*observations* et de sentiments.

La surprise a brusqué le dénouement, mais il était mûr à l'intérieur, dans l'inconnu de mon âme.

Sinon, pourquoi, à la suite de cet événement, la pensée d'abandonner à jamais les invocations planétaires et la méthode occultiste, la pensée de la confession et de la communion m'auraient-elles conquis ?

On tombe du côté où l'on penche. Si, au lieu de m'incliner dans le sens catholique, le résultat de mes pratiques m'avait incliné dans un sens contraire, l'événement dont je parle m'aurait inspiré une résolution différente.

J'ai donc abandonné sans merci les invocations planétaires et toute mystique occultiste.

Je suis revenu au catholicisme pur.

En ce qui concerne le spiritisme et non plus l'occultisme, mes observations m'ont donné le même résultat.

A plusieurs reprises j'ai fait des expériences spirites, mais toujours des résultats inquiétants ou douteux sont intervenus et jamais rien de comparable à la magnifique pureté de l'influence des saints.

Je crois cependant à une communion de pensée entre les vivants et les morts pour qui l'on prie, mais cela rentre précisément dans la doctrine catholique du Purgatoire.

..

Le prière m'a ramené aux saints d'abord comme intercesseurs, auxiliaires spirituels de recours à Dieu et de salut.

Et la prière m'a ramené également aux saints comme aux célestes modèles et héros de véritable union à Dieu par la prière et par la vie.

La voie des saints vers Dieu m'a semblé plus vierge, plus claire et plus sûre que la voie de l'occultisme.

Ces dévouements et renoncements surhumains des Vincent de Paul et des François d'Assise m'ont paru la réalité de la rentrée en Dieu, la résorption même du cœur humain dans le cœur de Dieu.

Nous autres modernes nous sommes de grands bavards, mais *les saints étaient des êtres*.

..

Ainsi la prière m'a ramené aux saints catholiques, mais les saints m'ont ramené à l'Eglise.

Les Saints catholiques implorés m'ont ramené à l'Eglise : 1° Parce que si les saints ont actuellement pouvoir et tendresse supérieures en Dieu, sont les réels amis de Dieu et relient la terre et le ciel, une main dans la

droite de Dieu et l'autre dans la main de l'homme de bonne volonté, l'Eglise, qui maintient les saints, a raison.

2° Parce que les Sacrements et l'Eglise en général ont contribué à former les saints, les ont portés et nourris ; si l'on veut de temps en temps un fruit rare, il faut commencer par ne pas raser le jardin.

3° Parce que la fixité de l'Eglise catholique et la Hiérarchie sont nécessaires pour conserver la mémoire des saints antiques et la permanence des méthodes qui rendent possible l'éclosion de nouveaux saints. Livrés au caprice de chacun, les saints seraient alternativement canonisés et décanonisés comme les noms des rues changent avec les changements de gouvernement.

Et, livrées au caprice de chacun, les méthodes mystiques tomberaient vite dans la confusion et l'impuissance. Là où la fixité de l'Eglise a disparu, les saints ont disparu.

..

Ce que je dis des saints, je le dis à bien plus forte raison de la très sainte Vierge. J'étais loin de l'honorer comme je l'aurais dû. J'ai même adopté sur elle dans la *Rédemption et Esotérisme et Socialisme* des opinions que je réprouve absolument aujourd'hui.

Mais elle m'a démontré, par l'expérience, sa puissance très bonne, très pure et d'une générosité soudaine et très belle pour des malades presque désespérés et des âmes tentées, et, par delà sa puissance, j'ai senti son âme qui, *pour rien*, et par sa seule beauté, suffirait, si elle était sentie de tous, à emporter le monde, d'une attraction souveraine, aux pieds de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dire qu'un simple mouvement de cœur dans la poitrine de chacun ferait de la terre quelque chose de simple, d'intime et de pur comme la crèche et de splendide en même temps comme le Paradis où la Mère et le Fils rayonnent ensemble...

Mais les modernes sont durs, superficiels, trop littéraires pour sentir et trop savants pour connaître. Et le monde meurt.

..

J'ai prié, avant les saints, et plus que jamais depuis les saints, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Mais la prière à Jésus-Christ seul ne concluerait pas seule en faveur de la Religion catholique, puisque Notre-Seigneur est adoré, heureusement, de tous les chrétiens.

Ce que je dirai, *parce que telle est la stricte vérité*, c'est que, plus je me suis rapproché de la doctrine catholique, mieux j'ai compris et aimé le Christ. Et c'est uniquement lorsque j'eus renoncé aux invocations planétaires pour me confier à la Vierge et aux saints que je fus

illuminé et compris enfin, dans la limite où cela est possible à l'homme, la trinité chrétienne, et la divinité du Christ, de mon Christ.

Qu'il soit adoré éternellement!

*
* *

Voilà donc la mystique patiente, pratique, sans préjugé favorable d'aucune sorte à la doctrine catholique, et même, à l'origine, avec des préjugés contraires, qui m'a jeté presque malgré moi dans le catholicisme le plus profond.

C'est que la mystique, la prière, la réalité et la vie de l'effort spirituel vous mettent en rapport autrement direct, autrement dangereux ou sauveur avec les vérités subtiles et souveraines que la réflexion abstraite et le verbalisme philosophique.

Lorsqu'on se sent *actuellement* une âme, et peu d'hommes aujourd'hui se soucient de le sentir, une âme liée *immédiatement et déjà* à toute une immensité de Dieu infini et éternel dont tout dépend et dont vous dépendez vous-même, alors peu à peu le divin médiateur Jésus-Christ un avec son Père et Dieu comme lui, le Saint-Esprit qui de tous deux procède, la Sainte Vierge, les saints, le mystère, l'état de grâce, la confession, la communion, l'Eglise, toutes ces choses que la vulgarité moderne ne comprend plus, reprennent une intensité, une suprématie divine, une valeur sans mesure d'organes sans pareils et uniques de salut. Et l'on cherche à n'en plus démeriter, à garder l'unité de l'esprit dans le lieu de la paix, à rester digne de recevoir humblement Jésus-Christ en ce monde pour le servir fidèlement dans les siècles des siècles auprès de son Père en l'unité de l'Esprit-Saint.

ALBERT JOUNET.

Déclaration

Je déclare rétracter tout ce que mes livres et articles, parus antérieurement à mon retour au catholicisme, peuvent renfermer de contraire à la Doctrine catholique.

Je rétracte en particulier ce que la *Rédemption et Esotérisme et socialisme* renferment de contraire à la Doctrine catholique sur Notre-Seigneur Jésus-Christ, la Sainte Vierge, saint Joseph, la conception et la Nativité de Jésus-Christ.

Je déclare enfin rétracter d'avance tout ce que je pourrais écrire, par ignorance ou erreur involontaire, de contraire à la Doctrine catholique dans mes articles ou livres futurs (1).

ALBERT JOUNET.

(1) Et, naturellement, je ne prends pas, dans l'*Etoile*, la responsabilité d'autres articles que des miens.

A. JOUNET.

TRIBUNE DES ABONNÉS

Sous cette rubrique, nous avons créé, depuis le numéro de janvier 1895, une sorte de concours permanent d'érudition, entre nos abonnés, uniquement, bien entendu, sur les questions spéciales qui font l'objet de cette revue : surnaturel diabolique, occultisme, franc-maçonnerie et sociétés secrètes antichrétiennes, spiritisme examiné à la lumière de la science catholique ; en un mot, toutes les questions diverses les plus discutées se rattachant à notre programme.

L'idée de créer cette tribune nous a été suggérée par la lecture de diverses communications fort intéressantes, mais dont nous ne pouvons prendre la responsabilité personnelle quant aux doctrines émises ; d'autre part, on nous adresse souvent des questions, pour la réponse desquelles nous manquons d'éléments certains, et qui ne nous paraissent pas cependant devoir être éliminées.

Nos abonnés peuvent donc exposer leurs arguments dans notre revue, poser des questions, se répondre les uns aux autres, rectifier les erreurs échappées à nos collaborateurs occasionnels et à nous-mêmes ; et ainsi la lumière se fera de plus en plus vive.

Notre désir est d'obtenir, sur le terrain réservé de l'étude du satanisme contemporain, de ses manifestations et de ses manœuvres de toute sorte, des résultats analogues à ceux qu'obtient la revue bien connue *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* sur le terrain littéraire, historique et artistique. En citant cet exemple, notre but sera parfaitement compris de tous nos lecteurs.

LES MARQUES DE LA BÊTE

OU

Les signes de consécration à l'Antéchrist

Les dernières révélations de Miss Vaughan permettent enfin d'expliquer un passage très important de l'Apocalypse, qui avait longtemps exercé en vain la sagacité des scripturistes.

Il s'agit de la fin du chapitre XIII, qui est ainsi conçu : « Elle (la seconde bête, ou le faux prophète), fera encore que les petits et les grands, les riches et les pauvres, les hommes libres et les esclaves, aient tous le caractère de la Bête en leur main droite et sur leur front ; et que personne ne puisse acheter ni vendre que celui qui aura le caractère, ou le nom de la Bête, ou le nombre de son nom. C'est ici la sagesse. Que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la Bête ; car c'est le nombre d'un homme, et son nombre est 666. »

En quoi consisteront ces trois marques de l'Antéchrist, dont il faudra nécessairement porter l'une ou l'autre en évidence, en signe de culte pour lui, sous peine d'être martyrisé si l'on paraît en public ?

La première est appelée le caractère, ou le signe, ou la marque de la Bête. Quelle peut être ou doit être sa nature ? Pour les uns, ce serait le nom même de l'Antéchrist ; pour d'autres,

une espèce de figure représentant un dragon ; pour Cornélius à Lapede, ce seraient les deux premières lettres du mot Christ, sous le faux prétexte que l'Antéchrist voudrait se faire passer pour le Messie. Bien d'autres encore ont imaginé les combinaisons les plus diverses, sans pouvoir donner une raison sérieuse en leur faveur. Mais aujourd'hui nous possédons une explication si simple et si naturelle, qu'elle est à peu près d'une entière certitude.

Ce qu'il y a de plus caractéristique pour une personne quelconque, c'est sa signature. Or nous savons, par Miss Vaughan et les autres anciens palladistes, que tous les principaux démons ont une signature propre à chacun d'eux, une signature tout à fait distinctive et invariable. Puisque l'Antéchrist et son démon doivent agir comme une seule et même personne, quoique formant en réalité deux personnes distinctes, la signature du premier sera naturellement celle du second. Or, nous savons déjà quelle est la signature du démon de l'Antéchrist ; car elle a été donnée par Miss Vaughan, à la page 25 de sa revue « *Le Palladium* ».

Comme on peut s'en rendre compte en consultant le passage cité, cette signature est bien digne de servir de caractère ou de marque, ou de signature à la Bête elle-même, — comme le chiffre 666 doit être à la fois le nombre de l'Antéchrist et celui de son démon.

Mais ce fameux nombre lui-même, d'où peut-il venir et que peut-il signifier ?

Sur ce point encore on a fait une infinité de conjectures, mais on n'avait jamais pensé à l'explication qui ressort des faits révélés par Miss Vaughan.

D'après celle-ci (*Mémoires*, p. 183), « il y a des Mages Elus qui portent le chiffre 666 empreint sur la chair même ; ce sont ceux qui font pacte particulièrement avec le démon Anti-Christ... réputé pour très puissant. Anti-Christ paraît, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre ; mais il donne toujours la même signature ; c'est le signe distinctif des diables... (Après une ascension très lente, qui s'arrête à un mètre environ du sol, le démon-chef et le Mage Elu étant tous deux suspendus dans l'espace) Antichrist reprend la parole : *Je te marquerai de mes trois 6, dit-il, et je mettrai à ton service le serpent coupé en trois.* » Aussitôt dit, il appuie de nouveau son index gauche sur la poitrine de l'initié, et là, à la place du cœur, il écrit 666. Ces Mages Elus, qui se sont donnés de corps à Anti-Christ, racontent qu'ils ressentent comme une brûlure vive, instantanée, dont ils souffrent à peine trois secondes... L'assistance voit surgir du sol un serpent coupé en trois, qui rampe vers l'initié, les trois tronçons exécutant leurs mouvements avec ensemble, tout à fait comme si

le serpent n'était pas coupé... A dater de ce jour, le Mage Elu qui s'est donné de corps au daimon Anti-Christ peut consulter, sept fois par an, le serpent coupé en trois... Le F. Goblet d'Alviella m'a affirmé qu'il avait le serpent coupé en trois à son service : il l'appelle dans son cabinet ; l'étrange reptile vient, le salue à sa manière et se prête à diverses consultations sur les choses passées ou présentes, lointaines. *Ce serpent coupé en trois ne peut pas être consulté sur l'avenir.* »

Ainsi donc, il avoue par le fait même qu'il n'est pas prophète. Mais, en revanche, comme il fait éclater merveilleusement le caractère prophétique de l'Apocalypse ! Le monde est encore séparé au moins par un demi-siècle du règne de l'Antéchrist, et déjà il y a, au témoignage formel de Miss Vaughan, « un grand nombre de Mages Elus qui se placent sous son patronage », et qui, par conséquent, « portent 666 sur leur chair, comme si les trois chiffres avaient été marqués au fer rouge. »

Bien plus, c'est le démon lui-même qui est obligé de former trois 6 en rampant, parce qu'il ne peut paraître et répondre aux consultations que sous la forme d'un *serpent coupé en trois* ! Or, quand on coupe un reptile en trois tronçons, c'est justement trois 6 que l'on forme parce que chaque morceau fait des contorsions qui reproduisent en tous sens le dessin de ce chiffre. Quel est l'homme qui aurait deviné, dix-huit siècles à l'avance, que le démon de l'Antéchrist prendrait aussi la forme de trois 6, et qu'il mettrait un serpent coupé en trois au service de tous ceux qui se laisseraient marquer comme au fer rouge de ses trois 6 ? Vraiment ! Quand même nous n'aurions pas d'autre preuve de la divinité de l'Apocalypse, celle-ci pourrait nous suffire.

Oui, ce chiffre apocalyptique est bien éloquent pour tous ceux qui ont un peu d'intelligence et de sagesse, et n'ont pas un triple bandeau sur les yeux, comme les Mages Elus et tous les lucifériens. Ce chiffre dit à tous que, malgré sa puissance et ses triomphes du moment, le démon est frappé à mort d'une manière virtuelle, et qu'un jour viendra où l'Antéchrist, son instrument, sera exterminé d'une manière aussi complète qu'un serpent dont on a fait trois 6, c'est-à-dire trois morceaux tordus et repliés. Il le prouve de la manière la plus éclatante en montrant le caractère absolument prophétique de l'Apocalypse, qui raconte la défaite finale de l'Antéchrist et de tous ses protecteurs internes, tout aussi clairement que leurs succès prodigieux.

Mais, dira-t-on peut-être, est-ce que le nombre 666 n'est pas l'équivalent des lettres qui doivent former le nom de l'Antéchrist, et

n'est-ce pas ce nom qu'il faut chercher dans la valeur de ce chiffre ?

On l'avait cru jusqu'ici, parce qu'on ne pouvait pas imaginer que les trois 6 seraient le symbole de l'Antéchrist en tant que serpent coupé en trois, et aussi parce que l'Apocalypse dit que les partisans de la Bête porteront à la main droite et sur leur front « ou son caractère, ou son nom, ou le nombre de son nom. »

Mais nous savons aujourd'hui que c'est le nombre lui-même qui servira de nom à l'Antéchrist. Son démon le prouve déjà, en gravant ce chiffre sur la chair de ses adorateurs, comme sa marque personnelle, comme l'équivalent de son nom et de sa signature. Les lucifériens le démontrent encore en appelant souvent l'Antéchrist : « Le Très-Saint 666 » ; et ils ne font en cela qu'imiter leur maître Lucifer, puisque celui-ci le désigne en ces propres termes, dans son Apocalypse ou *Apadno* : « Le Très-Saint 666 sera acclamé vrai fils de Dieu. » (*Le Diable au XIX^e Siècle*, t. II, p. 933).

Il est donc inutile de chercher le vrai nom de l'Antéchrist dans les mille combinaisons de lettres qui peuvent former l'équivalent du nombre 666 ; car la marque du chiffre est distincte de celle du nom, du moment que saint Jean en compte trois : le caractère, le nom de la Bête et le nombre lui servant de nom. Si le prophète invite à bien compter le nombre 666, c'est pour nous en faire calculer les grandes conséquences, et pour nous apprendre à l'avance quel est l'ennemi que nous devons éviter, même au péril de notre vie corporelle.

Et ne faut-il pas déjà commencer de nos jours à nous imposer de grands sacrifices pour ne pas tuer notre âme, en nous procurant la *marque de la Bête* ? Pourquoi le ministère Bourgeois, qui est vraiment le ministère de la franc-maçonnerie, et non pas celui de la France ou de la République, veut-il supprimer le baccalauréat et le remplacer par un certificat d'études classiques faites dans les maisons de l'Etat, c'est-à-dire dans les maisons gouvernées et façonnées au gré de la maçonnerie ? C'est afin qu'on ne puisse plus être ni officier dans l'armée de terre ou de mer, ni juge, ni avocat, ni médecin, ni représentant un peu élevé du gouvernement, sans avoir reçu une éducation maçonnique, et sans posséder un titre en règle qui l'atteste devant l'Etat. Ce n'est pas encore tout à fait la défense de « vendre et acheter » sans porter en évidence la marque de la Bête ; mais c'est bien la préparation prochaine à un pareil état de choses. Quand tous les principaux agents de l'autorité publique auront reçu, depuis six ans jusqu'à vingt un enseignement maçon-

nique et antichrétien, ils seront très disposés à empêcher de vendre et acheter quiconque ne fera pas profession publique d'antichristianisme.

Il est donc très urgent de nous préparer de notre mieux à une lutte acharnée pour la conservation de nos âmes. Pour ne pas perdre courage, nous ferons bien de nous rappeler souvent que le grand ennemi à combattre est un serpent déjà partagé virtuellement en trois morceaux, ou en trois 6.

L'abbé J. Bigou.

* * *

UNE SÉANCE DE MAGNÉTISME

chez le baron du POTET en 1880

(Lettre de M. le Comte Jules Chappuis de Maubon au Dr Bataille).

Château d'Escolles, près Saint-Sorlin (Saône-et-Loire).

« M. le Docteur,

« La lecture de votre *Revue Mensuelle* m'a remis en mémoire, une séance de magnétisme chez le baron du Potet à laquelle j'ai assisté dans le cours du printemps en 1850.

« Un ami m'avait présenté au baron du Potet et, avec l'affabilité d'un homme qui ne manquait pas de distinction, il m'engagea à retarder mon départ de Paris pour assister à une de ses séances de magnétisme. M. du Potet pouvait avoir 40 ans. Il avait le regard hautain et perçant, la phalange supérieure de l'annulaire à la main droite était coupée, et à l'index il portait une bague dans laquelle était un énorme diamant. L'idée me vint tout à coup qu'il avait offert son doigt à Satan en se donnant à lui.

« Au jour fixé je fus fidèle au rendez-vous accompagné d'un excellent ami, homme de valeur et profondément religieux.

« Le valet de chambre du baron nous introduisit dans un beau salon où il pouvait y avoir une vingtaine de personnes et dont M. du Potet faisait les honneurs. Quelques instants après mon arrivée, le baron engageait ses invités à prendre place sur des fauteuils rangés autour du salon. Il fit avec de la craie des traits en zig zag formant une enceinte. Il m'invite à entrer dans cette enceinte ; je lui réponds que, devant quitter Paris, je le priais de me permettre d'être simple spectateur ; mon ami fit la même réponse. Le baron se retourne ensuite vers une charmante jeune personne qui pouvait avoir 16 ans, et lui fait la même invitation ; sa mère s'y oppose d'abord, mais sur l'affirmation très

formelle de M. du Potet qu'aucun accident ne pourrait se produire, la mère donne son consentement et la jeune fille paraît enchantée. Elle entre dans l'enceinte entourée de signes cabalistiques avec la naïveté et l'innocence du jeune âge. Le baron la regarde d'un air impératif comme je n'en ai jamais rencontré, et, de sa main droite lui montrant son diamant, il la domine. La jeune fille est tremblante de tout son corps, son chapeau se rejette en arrière, son peigne tombe par terre, ses cheveux se dénouent, il me semblait qu'ils étaient hérissés à leur base pour retomber ensuite ; mais ils n'étaient plus assez longs pour couvrir les épaules. La jeune fille était tantôt une bacchante dont le regard correspondait à celui de son dominateur et tantôt elle était une victime se jetant par terre, rampant en suivant les zig zags de l'enceinte, puis sur un signe elle se relevait. La mère jetait les hauts cris ; mais le baron lui dit que sa fille n'éprouvait aucune souffrance et que si elle la retirait, elle lui ferait le plus grand mal. Sur la demande de la mère, le magnétiseur expulse avec les deux mains les influences fluidiques, il offre son bras à sa victime qui prend place à côté de sa mère, plongée dans un profond sommeil. Le réveil ne tarde pas et chacun de demander à l'enfant si elle avait souffert : « pas le moins « du monde ; j'étais, répondit-elle, dans un bien-« être de bonheur ». Elle s'aperçoit du désordre de sa chevelure ; on lui rend son peigne et elle remet en ordre sa toilette ; elle n'avait jamais été aussi forte et aussi en train que depuis son réveil.

« Voilà ce que j'ai vu et ce qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

« Le lendemain je faisais ma visite à M. du Potet avec mon ami, il voulait nous retenir pour d'autres séances où, disait-il, nous aurions le développement de ce que nous avions vu ; mais nous étions pressés et le soir même nous prenions la voiture publique.

« Quelques jours après mon retour, j'allais faire ma visite au saint curé d'Ars que je voyais assez souvent. Il était à la porte de sa petite église avec son surplis, prenant l'air entre les confessions qui l'absorbaient presque toute la journée. Il me recevait toujours avec la plus grande bonté et j'avais le privilège de lui servir la messe. Cette fois il eut pour moi un regard terrible : « retirez-vous, vous avez « eu des rapports directs avec Satan », me dit-il. Puis, reprenant son air habituel, il ajouta : « vous ignoriez l'action que vous faisiez, vous « n'avez donc pas commis de péché moral, faisons ensemble un « *triduum* », je vous donnerai l'absolution ; mais levez la main au ciel et « prêtez le serment que vous ne recommencerez « jamais ». J'ai été fidèle à la parole donnée.

« Quelques mois après, me trouvant dans une

maison d'ami, un prêtre qui se livrait avec succès au magnétisme voulut endormir un des convives. Tous ses efforts furent impuissants et il dit qu'il y avait quelqu'un dans l'assistance qui paralysait son action. C'était moi ; car je disais au fond de mon cœur au nom du curé d'Ars que rien ne se produise. J'ai arrêté ainsi, depuis, sans en avoir l'air, toutes les manœuvres de cette nature : car, à cette époque, le magnétisme était fort à la mode ; le courant dans nos contrées ne fut pas de longue durée...

« Voilà, Monsieur, ce que j'ai éprouvé le besoin de vous écrire et ce qui me semble confirmer pleinement votre travail sur le Magnétisme... »

UNE DES PRINCIPALES CAUSES

DE

L'Anticléricalisme Maçonique et Officiel EN FRANCE

On lira avec intérêt le passage suivant d'un livre de M. Louis Martin (librairie Savine), intitulé *l'Angleterre et la F. M.* où se trouve nettement retracé le rôle du *clergyman* franc-maçon dans les colonies françaises.

Les places dans les pays civilisés sont très demandées et ici apparaît le *clergyman* sous sa seconde incarnation, le missionnaire. Ce *clergyman* du pays civilisé, trouvant la concurrence trop dure, n'ayant pu découvrir une nouvelle interprétation des livres saints, ni fonder une nouvelle secte, s'avise tout à coup que, si l'on n'a pas tous les avantages de la civilisation dans les pays sauvages, néanmoins on y vit largement, on arrive à y gagner beaucoup d'argent, soit en faisant le commerce avec les indigènes, soit par les secours que l'on reçoit des sociétés bibliques (de bien saintes institutions !), soit par les « petites commissions » que l'on reçoit des commerçants dont on écoule les produits. Et au bout de quelques années, on se retire, affaires faites. Bref, le *clergyman* qui ne trouve pas de place assez large pour ses appétits, se sent tout à coup appelé par une voix divine qui l'incite à aller convertir les sauvages, ceux de Madagascar, par exemple.

On voit même des gens qui n'ont jamais été clergymen, des déserteurs, des gens qui ont eu des histoires désagréables, trouver subitement leur chemin de Damas. Ils vont chez le coiffeur, se font raser à la mode ecclésiastique, achètent une lévite, et prennent un billet pour le prochain paquebot. Fortune faite ou si les affaires ne marchent pas, ils jettent leur lévite

aux orties et reviennent prendre le commerce paternel.

Une fois arrivé en terre sauvage, s'il se trouve en contact avec un prêtre catholique, comme cela arrive à Madagascar, dans l'Extrême-Orient, sur le continent Noir, en Algérie même qu'ils commencent à lécher... etc., ne pouvant attaquer la vie du missionnaire catholique, il trouve un biais. Il va trouver les sorciers, les bonzes, les chefs religieux et leur dit : « Ces hommes sont admirables ; vous ne pouvez pas vous douter comme nous les aimons. Ils ont d'autant plus de mérite à faire ce qu'ils font, que chez eux ils sont persécutés. Regardez les Français, la principale nation catholique. Ils ne peuvent pas supporter les prêtres. Et, s'ils viennent ici, ce sera fini pour vous. Votre autorité sera perdue, et, ce qui vous touche davantage, les profits que vous en retirez. »

Au besoin, on persécute le clergé sur place, malgré le mot de Gambetta, qui, ce jour-là, avait négligé d'aller prendre le mot d'ordre aux Loges : « L'anticléricalisme n'est pas un objet d'exportation ». Témoin ce procès grotesque fait ces dernières années à l'évêque de Madagascar.

Les marchands de gris-gris ne se le font pas dire deux fois. — On sait avec quelle rapidité les nouvelles se transportent dans ce pays, ils deviennent hostiles à nos missionnaires et aux Français. La marque catholique est remplacée par la marque protestante. C'est un simple tour de passe-passe de commis-voyageur qui supprime un confrère.

Ces clergymen sont souvent francs-maçons, frères des Clémenceau, des Floquet, etc. Leur cachet de F. M. est souvent affiché dans leur salon. Comment pourraient-ils se dispenser d'être affiliés à une société de secours mutuels ? N'est-il pas bien de se secourir mutuellement dans ce monde ?

Comprenez-vous, prêtres français, pourquoi il faut que vous soyez tracassés, chassés ? Ne croyez pas qu'il y ait là une question de haine. Il s'agit au fond d'une question d'intérêts. C'est la force motrice de l'anticléricalisme. La haine n'est que la gaine qui entoure la machine.

Comprenez-vous pourquoi il faut que l'on rogne vos traitements ? La France a assez d'or pour vous assurer une vie honorable. Mais il faut que vous soyez persécutés !

Comprenez-vous, Français, pourquoi on vous impose des lois anti-cléricales qui blessent vos convictions, si vous en avez, et, si vous n'en avez pas, votre dignité d'homme ? C'est Albion qui voulant détruire l'empire colonial de la France et se l'approprier, vient vous faire la loi chez vous. C'est l'Eternelle Disqualifiée qui réparaît. C'est l'Anglais et surtout

l'Ecossais qui profitent de leur écrasante majorité dans les Loges, pour nous imposer leur volonté. La France une seconde fois est envahie comme au temps de la guerre de Cent ans. L'Anglais et surtout l'Ecossais sont maîtres chez nous.

Nous sommes cernés par une presse franc-maçonnerie qui nous trahit, qui prend bien garde d'attirer notre attention sur ce qui se passe dans nos colonies. *Car c'est là qu'est le fil conducteur qu'il faut suivre pour saisir les intentions de nos gouvernants maçons. On trouve là à chaque pas le fil blanc qui sert à coudre leurs ruses ignobles.* Mais il faudra quelque temps, avant d'habituer le public français à s'intéresser aux questions coloniales; il faudra refaire cette éducation que la presse s'est appliquée à défaire.

Comprenez-vous, prêtres français, pourquoi la Franc-Maçonnerie ne persécute pas les prêtres chez les autres nations catholiques, en Espagne, dans l'Amérique Espagnole, en Grèce, au Canada, même en Italie? Ils n'ont pas de colonies guignées par l'Angleterre.

Comprenez-vous toutefois pourquoi il faut que l'on persécute le pape? Nos missionnaires ayant parlé aux indigènes du pape, et ne pouvant pas se dispenser d'en parler dans leurs enseignements religieux, il fallait bien aussi que le pape soit persécuté.

Y a-t-il rien de plus bête au monde que ces anticléricaux français qui font le jeu de l'Angleterre! Ils sont presque toujours commerçants et énoncent leurs doctrines d'un air triomphant. Et ils ne comprennent pas que l'Angleterre se sert d'eux, pour réduire davantage leur champ d'action commerciale qui n'est déjà pas si large et qui se rétrécit peu à peu.

Tant va la cruche à l'eau qu'elle finit par se casser. Il en sera de même de la Franc-Maçonnerie avec ses secrets qui deviennent ceux de Polichinelle.

En vente chez tous nos dépositaires :

Lucifer Démasqué

Par Jean KOSTKA

Un volume in-12 de 394 pages. — 3 fr. 50

OUVRAGE TRÈS RECOMMANDÉ

Approuvé par S. E. le Cardinal PAROCCHI

UN THAUMATURGE A GAND EN 1681

(Lettre inédite tirée du dépôt de la guerre)

A M. Le Pelletier, intendant de Flandre

« ...En arrivant chez moy je trouvay mon Frédéric qui est revenu incommodé de Bruxelles et qui m'a conté des merveilles que ce Père afaiten ce pays-là. Mon frère me manda qu'estant allés prendre sa bénédiction avec M^{me} Vals, M^{me} de Vuerden et M^{me} de Rosendale, la demoiselle de la première, qui est aussy sa parente, qui faisait pitié lorsqu'elle marchoit, ayant les genoux disloqués, ayant reçu la bénédiction, elle a senti un effort dans ses hanches et ses genoux, qui se sont tournés avec du bruit et remis dans leur assiette naturelle ayant souffert un mal incroyable pendant quatre heure, après quoy marché droit et sans aucune peine; il est vray qu'avant partir d'icy elle avoit une foy très vive que Dieu la guérirait par le capucin. Il a chassé le diable de trois personnes possédées, en présence de ces dames, entr'autres une béguine qui avoit esté tourmentée horriblement 28 ans. M. Vals, ou par la douleur de son mal, ou par sa maxime du *nil admirari*, ou par la loy du Jansénisme dont vous le connaissez imbre, n'a point paru ou persuadé ou sensible au récit de ce miracle dont les plus incrédules ne peuvent douter. Il en a fait plusieurs milliers avec une dévotion, une humilité et une facilité que je ne lis point dans l'histoire sainte. Un cordonnier, qui demeure tout contre chés moy et qui a cru de mourir l'hiver passé d'un mal d'estomach, de ratte et de tousses membres, on a conté à mon retour de Menin que recevant la bénédiction il sentit quelques heures durant comme des piqûres d'alennes dans le corps, après quoy il s'est trouvé sain, dont il nesetient pas encore de joye. J'ay examiné un marchand qui en est arrivé, qui m'a particularisé vingt miracles d'aveugles, de paralytiques, de démoniaques, de gens affligés de ruptures, don il a guary plus de cinq cent; enfin les prodiges ne sont pas à nombrer. Puis il m'a dit qu'arrivant avant-hier, Alors il y avoit plus 30 mille hommes du pays circonvoisin. Il a donné la bénédiction sur la place, où l'on a vu un fort grand nombre de gens prendre leur béquilles en mains et louer Dieu et remercier le Père. Enfin tous ceux qui viennent de là son tellement pénétrés de dévotion et d'estonnement que ceux à qui j'ay parlé paroissent enthousiasmés... On dit que le motif qu'il a eu de venir à Gand et à Bruges a esté pour confondre les jansénistes, qui nient les miracles et les démoniaques...

DE VUERDEN

Encore Francis Schlader ou Schlatter

Sous ce titre : *Serait-ce l'Antéchrist ?* on a lu, dans le numéro de novembre dernier, un article d'un de nos abonnés de l'Amérique du Nord sur ce prétendu thaumaturge du Mexique. Notre correspondant, convaincu de l'origine diabolique des prodiges opérés par cet étrange personnage, a cru reconnaître dans Francis Schlatter, les principaux caractères de l'Antéchrist. D'autres, témoins aussi des mêmes faits, ne voient en lui qu'un halluciné, et, dans les guérisons merveilleuses qu'il opère, l'effet naturel d'une puissance électrique extraordinaire. C'est l'opinion d'un des correspondants de *la Vérité de Québec*, à laquelle nous empruntons l'article suivant :

Les journaux des Etats-Unis et même ceux du Canada s'occupent beaucoup, depuis plusieurs mois, d'un nommé Francis Schlatter qu'on appelle le « guérisseur » et qui attire autour de lui des foules nombreuses. Parmi les écrivains qui ont parlé de lui, quelques-uns l'ont comparé à saint François d'Assise ; d'autres l'ont traité d'imposteur. Afin de savoir à quoi nous en tenir sur le compte de ce personnage, nous avons prié un de nos lecteurs du Colorado — car c'est dans le Colorado et le Nouveau Mexique que Schlatter opère ses prétendues guérisons — de vouloir bien nous donner un récit exact des faits et gestes de cet homme. Notre abonné qui, par sa position, est absolument digne de foi, a eu la bonté de nous répondre. Voici ce qu'il nous dit :

« Ce Francis Schlatter, connu jadis à Denver où il faisait le métier de cordonnier, n'attirerait pas tant l'attention si la presse américaine n'était si avide de « sensations ». On a fait de lui un thaumaturge ; on l'a appelé le Messie mexicain, parce qu'il avait séjourné quelque temps à Albuquerque, Nouveau Mexique, où il avait accompli, disait une faible rumeur, quelques cures merveilleuses.

« On a beaucoup écrit sur son extérieur toujours composé, sur sa patience à toute épreuve, sa religiosité, sa longue et flottante chevelure, sa grande barbe, ses regards tournés au ciel quand il touche les prétendus ou vrais malades, sur son refus positif d'accepter quelque rémunération, son pouvoir sur les maladies. On a dit qu'il y avait là-dessous des spéculations pécuniaires. Aucun doute que journaux, chemins de fer, tramways électriques, vendeurs de comestibles, fournisseurs de sièges, gens qui cédaient leur place de file à d'autres plus pressés, comme aussi des exploiters de sots qui vendaient la biographie et les mouchoirs de deux sous avec photographie de Schlatter ; il n'y a aucun doute, dis-je, que tout ce monde-là aura trouvé beau profit pendant ses deux mois de vogue.

« Saint Siméon Stylite était jour et nuit sur sa colonne, dit l'histoire. Il priait, reprenait les pécheurs et aussi faisait des miracles. Notre stylite moderne, Francis Schlatter, se tenait le jour entier, mais non la nuit, derrière une balustrade de cour et là, debout, bien habillé, mais exposé, lui aussi, aux intempéries de la saison, ou à un soleil ardent, faisait son métier de médecin du corps. Car en fait des besoins de l'âme il ne disait rien, absolument, si ce n'est, de temps à autre : *Believe !* Il n'a jamais expliqué si c'était en Dieu ou en lui-même qu'il fallait croire.

« Tout son procédé consistait à toucher la main — ou plutôt à donner une poignée de main — l'espace de moins d'une minute, ou plus longuement en certains cas. Il y avait assurément de vrais malades, mais aussi beaucoup se présentaient par curiosité. Ceux-ci se plaignaient de la violence du coup de main : *Such a strong grip !*

« Aucune difficulté pour l'infaillible médecin. La poignée de main devait guérir toutes les maladies. Rien ne pouvait résister au torrent de pouvoirs qui s'augmentaient à chaque instant en lui, disait-il.

« Avec les poignées de main, il y avait encore les linges et les mouchoirs bénis. Car, par son simple attouchement, il communiquait sa vertu à des mouchoirs de deux sous la pièce. Aussi combien de ces précieuses reliques dans le Colorado ! En toute justice, il faut dire que Schlatter ne faisait aucune cérémonie de bénédiction sur ces articles.

« Cela pourrait conduire à se demander quelle est la religion de cet homme. En général on l'a donné pour catholique. *Interviewé*, il a déclaré être catholique, puis il a nié. Durant son séjour à Denver il n'allait point ou guère à la messe.

« Est-il de bonne foi ? Oui, dans sa folie.

« Comment, étant pauvre, et ne voulant rien accepter, a-t-il pu se procurer ce célèbre cheval blanc, avec tout son attirail de campement ? Mystère.

« Pourquoi et comment a-t-il quitté Denver ? L'enthousiasme baissait beaucoup. De nuit, il fit son escapade, car il craignait des poursuites de loi.

« Ici (à Walsenburg) il nous arriva comme un météore. Il ne s'arrêta point ; il se dirige vers le Nouveau Mexique pour y reprendre son jeûne de 40 jours. Un tel jeûne, qu'on dit être réel, appartient aussi au merveilleux de cette histoire.

« Ajoutez ici un mutisme volontaire. Questionné où il va, il répond : « Father knows ». « Où allez-vous coucher cette nuit ? » — Father knows » — « Irez-vous à Chicago comme vous l'avez annoncé ? » — « Father knows ». Et sic semper.

« A mon tour, ne me faudrait-il pas répondre à votre question, si les choses admirables que les journaux ont publiées sur le compte de Schlatter sont vraies ou de pures impostures — « Father knows » ? »

« Eh bien ! au sérieux, mon opinion corroborée par ceux qui jugent des causes par les effets, c'est que ce pauvre homme est plus digne de compassion que de blâme, vu qu'on ne doit reconnaître en lui, par ses actes et ses paroles, qu'un halluciné.

« En dernière réponse à votre aimable lettre, je dis qu'il n'y a pas eu de guérisons réelles — à moins d'appeler telles les impressions momentanées éprouvées dans le cas de légers rhumatismes. Bien longtemps auparavant les petites machines électriques faisaient ce même jeu.

« On s'accorde à dire que cet homme est on ne peut plus riche en électricité.

« Jamais les quelques journaux de Denver qui ont agité la question n'ont eu, après tant de verbiage, l'audace de citer un seul cas de guérison vraie opérée par l'imposteur ou pour mieux dire par le maniaque. Tout le Colorado ne prouvera jamais un miracle de Francis Schlatter. »

Le Diable dans la Vie des Saints

SAINT TARAISE, 750 à 806

Quelque temps avant de mourir, il fut tourmenté par la vue des démons, qui lui reprochaient plusieurs crimes, dont ils s'efforçaient de le convaincre ; mais lui, sans s'effrayer leur parla avec assurance, et les convainquit eux-mêmes de mille impostures : ce qui était entendu des assistants ainsi que le rapporte l'auteur de sa vie. Il ajoute de plus que le saint, ne pouvant plus s'aider de sa langue, chassait ces spectres avec la main comme s'il eût combattu contre eux.

BIENHEUREUX SÉBASTIEN D'APPARITIO, 1600

Sa vertu excita la rage du démon qui se présenta à lui plusieurs fois sous la forme d'un taureau furieux, sous celle d'un nègre en courroux, et même sous des figures séduisantes. Le saint s'armait alors du signe de la croix et triomphait de tous les efforts de l'ennemi.

SAINT VICTOR DE PLANCY, 6^e SIÈCLE

Il naquit à Troyes en Champagne. Etant encore dans le sein de sa mère, un homme possédé du démon s'écria publiquement :

« Victor, le saint de Dieu, pourquoi nous tourmentes-tu avant ta naissance ? »

Un jour, il avait envoyé des laboureurs semer du blé dans une terre, l'un d'eux en cacha deux boisseaux pour les dérober ; aussitôt, il fut possédé du démon avec tant de fureur, qu'il sortait de son gosier de la fumée mêlée de flammes, pour montrer que par son péché, son corps et son âme étaient devenus comme un enfer. Le saint, le voyant venir à lui, en eut compassion, et, faisant sur lui le signe de la croix, il le délivra.

BIENHEUREUX HENRI SUZO, 1365

Dieu semblait avoir permis à tous les démons de l'enfer de le tourmenter le jour et la nuit ; ils délibérèrent une fois devant lui sur les moyens de le faire souffrir davantage, et l'un d'eux, lui mettant un glaive dans la bouche, lui déchira tellement les gencives, et lui causa un si grand mal de dents, que pendant trois jours, il ne put absolument rien manger.

SAINT CALUPAN, 576

Il se construisit dans un rocher en Auvergne, un petit oratoire. Souvent, des serpents tombaient sur sa tête, et s'enroulant autour de son cou, le remplissaient de frayeur. Or, comme le diable passe pour prendre la forme de cet animal rusé, il n'est pas douteux que c'était lui qui lui tendait des embûches. En effet, comme il demeurerait malgré cela immobile, et qu'il n'était point ému des atteintes des petits serpents, un jour deux énormes dragons se dirigèrent vers lui et s'arrêtèrent à une courte distance.

L'un d'eux, plus fort que l'autre, releva son poitrail et haussa sa bouche à la hauteur de la bouche du saint, comme s'il eût voulu lui dire quelque chose. Celui-ci fut tellement épouvanté qu'il devint raide comme le bronze, n'osant ni remuer un membre, ni lever la main pour faire le signe de la croix.

Après qu'ils furent restés tous deux dans un long silence, il vint dans l'esprit du saint de dire en son cœur, puisqu'il ne pouvait remuer les lèvres, l'oraison dominicale. Tandis qu'il le faisait en silence, ses membres, qui avaient été enchaînés par l'art de son ennemi, se déliaient peu à peu, et lorsqu'il sentit libre sa main droite, il fit le signe de la croix sur son visage, puis, se tournant vers l'hydre, il fit de nouveau contre elle le signe de la croix en disant :

« N'es-tu pas celui qui fit sortir le premier homme du paradis, qui rougit la main d'un frère du sang de son frère, qui arma Pharaon

pour persécuter le peuple de Dieu, et qui enfin excita le peuple hébreu à poursuivre le Seigneur d'une fureur aveugle ?

« Eloigne-toi des serviteurs de Dieu, par qui tu as été tant de fois vaincu et couvert de confusion. » En parlant ainsi, le saint faisait souvent le signe de la croix, et le dragon, vaincu par la vertu de cet emblème, alla se cacher au fond de la terre.

Mais, tandis que ces choses se passaient, l'autre serpent s'enroulait insidieusement autour des pieds et des jambes du saint. Celui-ci, le voyant roulé à ses pieds, fit son oraison et lui ordonna de se retirer en disant : « Va-t-en Satan, tu ne me saurais plus nuire au Nom du Christ, mon Seigneur. » En effet, ce démon se retira avec grand bruit ; et, depuis lors, le saint ne vit plus ni serpent, ni dragon.

* *

SAINT VIRGILE, ABBÉ, 610

Tandis que les religieux, ses enfants, goûtaient les douceurs du sommeil, lui, ne manquait jamais de parcourir le monastère, faisant partout la plus exacte visite. Une fois, dans une de ces circonstances, le démon essaya de l'effrayer en se montrant à lui sous une forme horrible. Le saint abbé fit un signe de croix, et l'inférieur fantôme disparut. Un des jeunes gens élevés dans la maison, vit aussi le spectacle affreux et fut tellement épouvanté que la frayeur lui donna une fièvre brûlante. Virgile se rendit auprès de lui, le rassura avec une bonté paternelle et fit une prière. C'en fut assez : le jeune malade se leva aussitôt parfaitement guéri.

* *

SAINT JEAN DE DIEU, 1495-1550

Le démon voyant qu'il ne pouvait rien contre le saint par les hommes, voulut l'attaquer par lui-même. En effet, une nuit que le serviteur de Dieu faisait sa prière, il lui apparut sous une forme hideuse qui jetait le feu par la bouche, et le maltraita si cruellement, que les religieux, accourant au bruit, le trouvèrent tout éploré, las et abattu, et s'écriant, les yeux arrêtés sur un crucifix : « Jésus, délivrez-moi de Satan ! Jésus, soyez avec moi ! » Peu de temps après, il revint encore dans sa chambre, sous la figure d'une jeune fille ; mais le saint, reconnaissant par ses réponses qui il était, invoqua le nom de Jésus et fit évanouir le fantôme. Une autre fois, le démon prit l'apparence d'un pauvre qui demandait l'aumône ; mais le bienheureux Jean refusa de la lui donner, à moins qu'il ne la demandât pour l'amour de Dieu. Le démon lui déchargea un si rude coup dans l'estomac, qu'il le fit reculer fort loin. En un mot,

il le persécuta tellement, que le saint fut tantôt huit jours, tantôt un mois, à se remettre des coups qu'il en avait reçus.

* *

SAINT FRANÇOISE, 1384-1440

Le démon, qui ne voyait qu'à regret la vertu de cette sainte, résolut de la combattre. Employant tous ses efforts pour la perdre, il se présenta à elle en mille postures épouvantables, avec des gestes ridicules et immodestes. Il l'attaquait souvent durant ses prières, la roulait le visage contre terre, la traînait par les cheveux, la battait et la fouettait cruellement. Une nuit, comme elle prenait un peu de repos, après un rude combat, il transporta le corps d'un homme mort dans sa chambre, et la tint sur ce cadavre un long espace de temps : cela lui fit une telle impression que, depuis cet accident, il lui semblait que cet objet était toujours proche d'elle ; sans qu'elle put se délivrer de l'odeur qu'il exhalait : que dis-je ? la seule vue des hommes lui était un supplice, sentant à leur abord un frémissement universel dans tous ses membres. Il serait impossible de rapporter ici toutes les persécutions que le démon lui a faites, et les victoires qu'elle a remportées sur lui.

* *

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND, PAPE, 540-604

Sa fermeté à défendre la pureté des mœurs mit souvent sa vie en danger. Il excommunia un chevalier romain qui, étant tombé en adultère, avait répudié sa femme légitime. Ce misérable, voulant se venger de lui, eut recours aux magiciens ; pour l'exécution de ce dessin, ceux-ci lui promirent qu'un jour que le saint irait à la ville, ils feraient entrer un esprit malin dans le corps de son cheval, afin que celui-ci, l'ayant jeté par terre, lui marchât sur le ventre et lui ôtât la vie. Ce détestable dessein fut exécuté de la manière qu'il avait été projeté : un démon se saisit du cheval et lui fit faire des bonds si étranges, qu'il ne put être arrêté par ceux qui étaient auprès du Saint Père. Grégoire découvrant, par une inspiration divine, la source du mal, fit le signe de la croix et chassa le démon hors du corps de son cheval. Les magiciens, en punition de leur malice, perdirent la vue corporelle ; mais cet accident leur ouvrit les yeux de l'âme, et, leur faisant connaître l'énormité de leur crime, ils renoncèrent à tout commerce avec le démon et demandèrent le baptême. Le saint Pontife le leur donna, sans néanmoins leur rendre la vue, de crainte qu'ils ne revins- sent à leurs maléfices et à la lecture des livres d'enchantements et de magie, aimant mieux les faire entretenir aux dépens de l'Eglise que de leur donner un sujet de se perdre.

Léger VAUBAN.

OU EST LUCIFER ?

Bien des fois, les lecteurs de la *Revue Mensuelle* et des ouvrages de plus en plus nombreux qui dévoilent les agissements de Satan dans le monde, et racontent des apparitions de l'ange révolté, on dû se poser cette question : où est donc Lucifer ? A-t-il donc le pouvoir de parcourir l'univers à son gré, d'apparaître lui-même pour encourager ses adorateurs ? ou bien ne faut-il voir dans ces apparitions qu'une nouvelle imposture, et ne serait-ce qu'un diable, de premier ordre si vous le voulez, mais autre que Lucifer lui-même, qui se manifesterait ?

Cette question n'est pas oiseuse, croyons-nous : outre l'intérêt de curiosité qu'elle présente, elle fait mieux ressortir la malice du diable et la sagesse de la Providence, suivant qu'on la résout pour l'affirmative ou la négative. Tâchons d'y apporter un peu de lumière en voyant ce qu'en ont pensé les Pères et les théologiens.

Lucifer, c'est le diable par excellence : c'est lui le chef des révoltés, le porte-étendard de la haine contre le Souverain Bien. Un jour, dans un moment d'orgueilleuse folie, il avait voulu aller s'asseoir sur le trône du Très-Haut, il fut précipité aussitôt dans les gouffres infernaux.

Quand, dans sa bonté, Dieu eut créé l'homme, Satan, la plus intelligente des créatures, et aussi la plus perverse, reçut de Dieu la permission de tenter nos premiers parents ; il put alors parcourir librement le monde, autant que Dieu le lui permettait, et assouvir sa haine contre Dieu et les hommes. Ce fut une lutte gigantesque que le combat qui se livra au paradis de délices ; dans ce moment solennel se jouait le sort de l'humanité ; la simplicité du récit mosaïque nous étonne et nous arrache malgré nous des larmes. Eve, certes, eût pu résister ; mais la ruse n'avait pas encore pénétré dans son cœur ; et, en face de son terrible adversaire, aussi rusé que pervers, elle oublia d'invoquer Dieu et tomba ; Adam, par faiblesse et par complaisance, consentait au péché et entraîna dans sa chute l'humanité tout entière.

Voilà la première victoire de Satan. Ce fut Lucifer lui-même qui tenta nos parents au jardin de délices : l'inférieur dragon ne voulut confier à aucun autre de ses lieutenants une pareille mission.

Quatre mille ans, il tenta les hommes ; quatre mille ans, il parcourut cet univers, employant son intelligence perverse à enseigner aux enfants de Dieu l'idolâtrie et toutes ses conséquences. En face de la révélation primitive, il réussit à accréditer une contre-révélation : c'est lui que nous voyons adoré au fond des sanctuaires de l'Égypte, de la Chaldée, comme dans les mystères d'Eleusis et de Samothrace. Quatre

mille ans, Dieu lui permit de se faire adorer et de prendre la place du Très-Haut. Dieu, qui peut tout, se jouait de cet ange révolté, qui s'intitulait fièrement le prince de ce monde. Tous les hommes, en effet, qui naissent lui appartiennent, car tous sont souillés du péché originel. Satan, l'ange déchu par orgueil, attire les hommes à lui, non par le cœur et la vertu, mais par l'intelligence. Vous croyez peut-être qu'il va dévoiler à ses disciples une doctrine magnifique ? Détrompez-vous : toute philosophie inspirée par le diable tourne nécessairement à la magie. Connaissant notre désir ardent de tout savoir, il veut faire connaître à ses amis les secrets de la nature ; il veut faire tomber devant leurs yeux ce voile qui recouvre les mystères, mais en vain ; toute sa philosophie devient de l'occultisme. Dieu lui laissait la liberté d'agir pour qu'il montrât tout ce qu'il était capable de faire, quand Dieu le maintient dans de bonnes limites. Voilà quel était alors celui qui avait usurpé le règne sur la création.

Un jour, cependant, une enfant naquit : pour la première fois, le démon ne put réclamer sur elle aucun droit ; sa rage redoubla : l'aurore d'un jour de paix commençait à poindre ; un nouveau combat allait se livrer entre Lucifer et le nouvel Adam : Jésus-Christ naissait bientôt de la Vierge Marie.

Comment expliquer que Satan, avec toute son intelligence, n'ait pas compris qu'il était en présence du Tout-Puissant ? Sa haine a dû l'aveugler, pensons-nous. Il ne pouvait se faire à l'idée d'un Dieu s'humiliant jusqu'à prendre notre chair : son orgueil obstiné l'empêchait de comprendre. Tombé du ciel pour n'avoir pas voulu adorer le Verbe fait homme, il eût voulu que ce mystère ne s'opérât jamais ; il prenait pour un fait réalisé ce qui n'était qu'un désir de sa volonté. Puisqu'il avait vaincu Adam, il pouvait bien essayer de tenter cet homme incomparable, qu'il voyait opérer continuellement des prodiges. Supposons même, ce qui aurait pu se faire, qu'il ait eu un soupçon de la divinité de Jésus-Christ, et qu'il eût voulu quand même se mesurer avec lui et le faire souffrir, ce ne pourrait être que l'effet d'un orgueil insensé et fou, et d'une haine effroyable.

Et cependant, Jésus l'avait prévenu ; quelque temps avant sa passion, il avait dit aux Juifs : « *Nunc judicium est mundi ; nunc princeps hujus mundi ejicietur foras* (1), » et après l'institution de l'Eucharistie, quelques instants avant le commencement de la grande lutte, il avait annoncé aux apôtres réunis autour de lui que le prince de ce monde était déjà jugé (2).

Ce fut un jour à jamais solennel que celui où le diable fut vaincu et lié par un Homme.

(1) Joan., xii, 31.

(2) Joan., xvi, 11.

Dieu. Dans cette lutte corps à corps au sommet du Calvaire, Jésus-Christ trouva une mort cruelle, mais glorieuse, et la victoire fut le prix de sa mort. Ce fut alors vraiment « que le prince de ce monde fut jeté dehors, et que le Sauveur Jésus, élevé sur une croix, attira à lui tous les hommes en leur demandant leur cœur et leur amour, tandis que Lucifer était enchaîné au fond des enfers. »

Nous croyons pouvoir interpréter ainsi cette phrase, et nous allons tâcher de le prouver. Jésus-Christ veut prendre la place de l'ange révolté, qui avait pu montrer pendant quatre mille ans tout ce qu'il pouvait pour le bien de l'humanité : il avait usurpé la domination du monde.

Un jour paraît le Fils du Roi. Satan, habitué à voir les hommes naître sous son empire et se courber docilement à sa voix, sentit la colère lui gonfler le cœur quand cet homme osa le regarder en face. La lutte s'engagea terrible. Soupçonna-t-il la divinité du Christ? Satan, qui avait voulu s'asseoir sur le trône de Dieu, ne pouvait reculer devant cet homme qui lui avait jeté un défi, *fût-il même Dieu*.

Dans sa rage infernale, il le tenta au désert, et le poursuivit même sur l'arbre de la Croix. Au milieu de ses atroces douleurs, tandis que tout son être, brûlé par les flammes de l'enfer, se crispait de douleur et de rage, il avait au moins une consolation, si on peut appeler de ce nom l'ardeur qu'il mettait à poursuivre l'Agneau Rédempteur.

Mais le tour de la vengeance de Dieu arriva. Tandis que Jésus expirait, tandis que dans un ricanement effroyable Satan contemplait son œuvre de haine, ce beau Jésus, tout couvert de blessures des pieds à la tête, le Très-Haut fit entendre sa voix. Un rugissement formidable lui répondit; un second *non serviam*, inutile cette fois encore, retentit, et Lucifer fut précipité et lié au fond de l'abîme. Désormais, il ne connut plus la consolation, seule digne de cette âme désolée, de faire tomber les hommes dans le mal; se tordant dans des convulsions effroyables, retenu par des chaînes de feu, il vit l'empire de Jésus-Christ se développer sur la terre, sans pouvoir l'entraver que par ses lieutenants; son règne était fini : « *Et misit illum in abyssum; utique diabolus misit in abyssum... clausit super eum... interdixit ei ne possit exire* (1). »

Saint Chrysostôme, si nous avons bien saisi sa pensée, est aussi catégorique : « *Eorum enim quæ in nos fecit diabolus, propterea quod in Christum ausus est, postulatus est ad supplicium, et quod ita intelligatur, audi quod dicat : nunc princeps hujus mundi ejicietur foras* (2). »

Suarez admet l'enchaînement de Satan :

(1) August., *Civ. Dei*, lib. xx, cap. 7.

(2) Chrysost., *In Joan.* in hoc loco.

« Quelques-uns, pensent, dit-il, que ce fut un juste châtimement d'avoir osé tenter le Christ, et le poursuivre de sa haine jusque sur l'arbre de la Croix (1). »

Bien que ne dédaignant pas cette raison, elle semble cependant ne pas le satisfaire complètement, et ce grand théologien semble préférer celles fournies par l'Evêque d'Hippone.

Nous ne pouvons pas citer tout au long le chapitre 8 du livre XX de la Cité de Dieu, où saint Augustin traite *ex professo* du diable enchaîné au fond des enfers. Résumons brièvement sa doctrine.

Jésus-Christ, en mourant, voulait que les nations jouissent le plus tôt possible des fruits de sa rédemption. Si Lucifer avait eu libre entrée en ce monde, il est bien probable que l'évangélisation des peuples eût rencontré de grands obstacles. Ce fut la raison, dit saint Augustin, pour laquelle il fut enfermé : « *Ut non seduceret jam gentes*, » comme on enferme un fou furieux pour qu'il ne puisse nuire aux hommes.

Est-ce à dire pourtant que l'œuvre divine n'eût pu s'opérer en ce monde? que Satan eût pu séduire l'Eglise de Dieu, substituer son culte au sien et rétablir le paganisme? Non, mille fois non. L'Eglise a reçu les paroles de la vie éternelle : elle doit exister sans tache et immaculée, même lorsque, aux temps de l'Antéchrist, Lucifer sera de nouveau déchaîné sur la terre. L'Eglise n'avait donc rien à craindre pour son existence, malgré la puissance du diable; elle se serait développée, elle aurait crû, elle aurait illuminé des flammes de la vérité tous les peuples et toutes les nations. Mais de combien de dangers beaucoup plus grands n'eût-elle pas été entourée? S'il est vrai que le pilote qui dirige cette barque sur les flots orageux du monde est divin, c'est aussi certain que les passagers sont des hommes. Or, il convenait, à nous qui vivons sous la loi de grâce et d'amour, à nous qui devons former un seul troupeau de toutes les nations, que le démon ne pût nous effrayer par ses tentations nombreuses et calculées : que d'hommes n'aurait-il pas fait tomber, soit en les forçant, soit en les trompant? Quel mal n'aurait-il pas causé à l'Eglise pendant un temps aussi long? Que de pauvres âmes n'aurait-il pas entraînées, elles si faibles et si chétives sans la grâce, et qui, même avec la grâce, emportées par leurs passions, n'écoutent pas la voix de Dieu et tombent dans le péché? Se déguisant en ange de lumière, il aurait prêché la révolte contre Dieu, tandis qu'en troublant les consciences par les prodiges, ou en inspirant le désespoir, ils les aurait attirées à lui.

Voilà les raisons que développe l'Evêque

(1) *Suarezii opera*, édit. Vivès, tom. II; *De Angelis*, l. VIII, cap. 17, p. 1067.

d'Hippone. Nous ne voulons pas donner à ces raisons de convenance plus de valeur qu'elles n'en ont en réalité, ni donner comme absolument certaine et hors de tout conteste une telle opinion. Suarez, cependant, s'appuyant sur saint Grégoire (il ne parle pas de saint Augustin), la donne comme probable. Quand on connaît la valeur de ce théologien et la prudence de ses décisions, on n'ose affirmer plus que lui.

On sera peut-être étonné que nous n'apportions pas en témoignage les textes de l'Apocalypse, où saint Jean parle de l'enchaînement de Lucifer; mais Suarez fait remarquer avec beaucoup de sens, à la suite des commentaires qu'il cite, que ces passages ne prouvent pas absolument, et peuvent recevoir d'autres interprétations : « *Quæ quidem loca non cogunt; alias enim habent expositiones* (1). » Même le texte : « *Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras* » peut, d'après le même théologien, être interprété différemment. Saint Augustin y voit l'annonce et la prédiction de la conversion des âmes vers Dieu (2) : « *Prævidebat ergo Dominus quod sciebat, post passionem et glorificationem suam per universum mundum multos populos credituros, in quorum cordibus diabolus intus erat; cui quando ex fide renunciant, ejicitur foras.* » Nous avouons que le verset suivant semble favoriser ce sentiment : « Quand j'aurai été élevé de terre, dit le divin Sauveur, j'attirerai à moi toutes les nations. »

Saint Thomas d'Aquin, dans son commentaire sur ce passage, ne fait que rapporter la pensée de saint Augustin.

Sans vouloir donc donner un fondement certain à cette opinion, et sans vouloir l'appuyer d'une façon indéniable sur des textes précis de la Sainte Ecriture, il nous semble pouvoir nous servir de ce texte de saint Jean pour défendre cette opinion, en gardant toujours les limites imposées par la logique et la prudence. D'ailleurs, les raisons de convenance que nous avons données à la suite de saint Chrysostôme, de saint Augustin et de Suarez qui, lui-même, cite, comme partageant son opinion, saint Grégoire, suffisent pour satisfaire tout esprit qui ne veut ergoter sur des pointes d'aiguilles, et aime, quand il avance une opinion, à se trouver en bonne compagnie.

Lucifer est donc enchaîné au fond des enfers « pour le bien des élus et de l'Eglise, selon les décrets cachés de la divine Providence (3). » Restera-t-il toujours enchaîné? Non. Saint Augustin nous apprend qu'à la fin du monde, quand viendra le moment de livrer la suprême bataille, entre les amis de Dieu et ceux du démon, il recevra de Dieu la permission de

sortir du gouffre où il est, pour tenter l'Eglise et ceux qui croient. N'est-ce pas de ces jours où l'ange révolté montrera toute sa puissance, et mettra en jeu tous les ressorts de sa vaste intelligence pour séduire même les élus, si elle pouvait, n'est-ce pas de ces jours que Jésus-Christ a dit qu'ils seraient abrégés en faveur des élus? Saint Augustin le pense, et, avec la clairvoyance du génie, il répond par avance à ceux qui pourraient faire à Dieu un crime de permettre ainsi au démon de venir tenter les saints des derniers jours.

« Ne convient-il pas, dit ce grand docteur, que toute la méchanceté du démon apparaisse? Ne convient-il pas qu'il revienne sur la terre pour que la fidélité et la patience de l'Epouse du Christ soient plus éprouvées et brillent d'un plus bel éclat (4)? » A la fin des siècles, il sera donc relâché : alors aura lieu le grand combat. Ce sera une lutte à mort contre le dragon infernal, et celui-ci sera vaincu. Vainqueur une première fois dans le combat contre l'humanité au jardin de délices, vainqueur apparent du Christ au Calvaire, que dans sa haine il a fait mettre en croix, mais en réalité vaincu et enchaîné par le Fils de Dieu, il écume au fond des enfers, préparant pour la fin des jours tous les éléments qui devraient lui assurer la victoire, s'il s'attaquait à tout autre qu'à Dieu et à Marie.

Il se prépare à ce dernier combat avec toute l'ardeur du désespoir, et une ténacité que nous ne pouvons expliquer : il ne peut se résigner à sa défaite. Son orgueil, un orgueil immense, incommensurable comme les abîmes de l'enfer, lui fait toujours croire, dans son aveuglement, que l'Eternel ne sera pas toujours le vainqueur; et si par intervalle un éclair de son intelligence lui montre sa faiblesse en face du Très-Haut et la certitude de la défaite, alors il rugit; sa haine redouble avec ses souffrances, et les abîmes de l'enfer retentissent de ses hurlements. Nous ne pouvons nous faire une idée de cette haine, aussi grande que son orgueil, de cette haine qui l'aveugle, de cette haine qui l'empêche de mettre à profit les leçons que Dieu lui a infligées.

Un jour donc, Satan sera relâché par le monde. Depuis deux mille ans qu'il brûle dans les abîmes, il repasse dans sa mémoire tous les faits et les genres de combats qu'il a employés. Il voit quel est le meilleur système pour combattre l'Eglise. Il prépare pour ces jours d'effroi une guerre impitoyable et raffinée, auprès de laquelle les autres persécutions ne seront rien. Dix-huit siècles l'ont instruit, il saura réunir, en une seule fois, les tourments de Dèce et de Dioclétien aux mensonges et aux moqueries de Julien l'Apostat et de Voltaire, les invectives de Luther et de Calvin aux dé-

(1) *Suarezii opera* : loco cit. supra.

(2) *In Joann.*, tract. LII, in hoc loco.

(3) *Suarez.*, op. cit. sup.

(4) August., *Civ. Dei*, liv. xx, cap. 8.

monstrations hypocrites des rationalistes modernes; il opérera des prodiges sans nombre, auprès desquels les opérations de nos tables tournantes et de nos spirites, même lucifériens, ne sont que des jeux d'enfants.

Qu'elle sera effroyable cette persécution qui arrivera à la fin des temps, alors que l'Antéchrist, inspiré par Lucifer, donnera l'assaut à l'Eglise de Dieu !... Et cependant, le diable échouera : beaucoup même de martyrs le vaincront.

Dieu, en effet, sait proportionner sa grâce aux tentations que doivent supporter ses enfants. Aussi, saint Augustin qui écrivait son livre de la Cité de Dieu dans les premières années du v^e siècle, après la prise de Rome par Alaric, alors que beaucoup de fidèles croyaient bien proche la fin du monde, écrivait pour encourager les fidèles : « Que sommes-nous, comparés à ces saints qui seront dans ces jours où Lucifer sera déchaîné? Nous avons bien de la peine à le vaincre maintenant qu'il est lié. Et pourtant, quant il pourra parcourir le monde pour éprouver les enfants de Dieu, ne croyons pas qu'il ne pourra pas être vaincu. Nous avons vu, de nos jours, des soldats du Christ prudents et forts; s'ils eussent vécu quand le dragon sera délié, nul doute qu'ils n'eussent évité avec beaucoup de prudence toutes les embûches ténébreuses et n'eussent souffert tous les tourments avec beaucoup de patience (1). »

Voilà, croyons-nous, quelle semble être la doctrine des Pères de l'Eglise; nous l'avons exposée de notre mieux, et nous avons donné les raisons de convenance pour lesquelles messire Satanas est enchaîné au fond des enfers. Mais aussitôt une question se pose d'elle-même, et demande elle aussi sa solution. Comment pourrions-nous expliquer les apparitions de plus en plus nombreuses de Lucifer, authentiques et dûment constatées dans les triangles du Palladisme et autres lieux où le démon apparu s'est donné pour le prince des enfers?

Nous répondrons tout d'abord que, le diable étant le plus grand des menteurs, nous ne sommes pas obligés de le croire sur parole. Que

(1) Nous tenons à mettre sous les yeux des lecteurs ce passage de saint Augustin, aussi encourageant qu'instructif :

Et solvetur in fine, ut quam fortem adversarium Dei civitas superaverit, cum ingenti gloriâ sui redemptoris, adjutoris, liberatoris aspiciat. In quorum sane, qui tunc futuri sunt, sanctorum atque fidelium comparatione, quid sumus? Quando quidem ad illos probandos tantus solvetur inimicus, cum quo nos ligato tantis periculis dimicamus; quamvis et hoc temporis intervallo quosdam milites Christi tam prudentes et fortes fuisse, atque esse non dubium est, ut etiam si tunc in ista mortalitate viverent, quando ille solvetur, omnes insidias ejus atque impetus et caverent prudentissime et patientissime sustinerent. (*Civ. Dei*, lib. xx, cap. 8.)

Les prédicateurs vantent le passé, se désolent du présent, désespèrent de l'avenir : la foi d'Augustin n'agissait pas de même.

l'apparition soit réelle, qu'un démon apparaisse après qu'on a invoqué Lucifer en personne, nous ne croyons pas qu'on puisse conclure à l'identité de Lucifer et des personnages apparus. Le diable aime à se moquer de ceux qui se donnent à lui : nous ne voyons nulle répugnance à ce que, jusque dans ses apparitions, il berne ses sectateurs : un autre diabolotin apparaît sous son nom et une figure quelconque. Au surplus, nous ne voulons pas dire que Lucifer soit absolument étranger au mal qui se commet dans le monde; nous ne voulons pas dire qu'il n'inspire pas les diables qui, eux, peuvent venir sur terre, et qui transmettent aux hommes qui se donnent à lui ses ordres et ses conseils. Mais Lucifer lui-même, celui qui tenta Eve, qui, pendant quatre mille ans, conduisit dans le monde les légions de diables pour planter partout son culte et arracher du cœur des hommes l'amour de Dieu, ne peut plus agir comme autrefois; il ne peut plus conduire ses armées au combat; en un mot, il est enchaîné, et ce n'est plus lui qui effectivement conduit le combat contre Dieu et son Eglise.

A quelle époque Satan sera-t-il délivré? Quand pourra-t-il de nouveau venir assouvir sa rage en combattant contre Dieu et essayer sa haine et son intelligence contre l'Eglise, comme il fit sur le Calvaire contre le Seigneur Jésus? Personne ne connaît le temps et l'heure de ce jour de désolation. Son règne durera-t-il longtemps? Il est probable que, pendant trois ans et demi seulement, il persécutera les saints des derniers jours.

Or, rien n'annonce comme prochaine la catastrophe finale. Nous voyons, au contraire, une raison de convenance à ce que le monde jouisse longtemps encore des fruits de la Rédemption. Dieu, nous dit l'Ecriture, a achevé son œuvre au milieu des temps. Or, cette œuvre qui est le complément de la création, c'est l'Incarnation. Quand, en effet, Dieu eut créé l'homme, il ne dit pas, comme il avait dit chaque soir de la création, que son œuvre était très bonne, parce que l'homme parfait n'avait pas encore paru. Nous croyons, en conséquence, que le monde a encore de longs jours à vivre, et que messire Satanas peut, pendant de longs jours encore, dévorer sa haine au fond des enfers.

Ad. RICOUX.

LE DIABLE ET LA REVOLUTION

Par Léo TAXIL

Un fort volume in-8. Prix..... 6 fr.

I. Le Diable Philosophe. — II. Le Diable Janséniste. — III. Les Prophétesses du Diable. — IV. Le Diable Constituant. — V. Le Diable Terroriste. — Le Culte de Satan

GUÉRISON ET CONVERSION

Le n° du 31 décembre 1895 des *Annales de Notre-Dame de Lourdes* contient un important article du Docteur Boissarie, l'éminent médecin en chef du Bureau des constatations à Lourdes.

Quoique cet article, sur plusieurs points, n'ait rien de nouveau pour nos lecteurs, nous le reproduisons volontiers ; car il est certainement le mieux fait de tous ceux parus jusqu'à ce jour sur la question qui en fait l'objet. En outre, il donne tous les noms qui avaient été tenus sous silence ; il met en lumière, d'un façon remarquable, la corrélation merveilleuse de la guérison de M^{lle} Louise Dansette avec la conversion totale de Miss Diana Vaughan, au même jour et à la même heure ; il fournit les détails les plus précis, et plusieurs inédits, sur le cas de la touchante miraculée de Lourdes.

Miss Diana Vaughan et Louise Dansette

Miss Diana Vaughan maîtresse templière.

Le 20 septembre 1893, l'apostat Adriano Lemmi était, par une élection frauduleuse, nommé chef suprême de la Maçonnerie universelle.

Parmi les palladistes de haut rang qui se séparèrent de ce pontife méprisé, se trouvait une Américaine, Miss Diana Vaughan, qui par deux fois donna sa démission, plutôt que de se soumettre à celui qu'elle appelait « le voleur condamné à Marseille. »

Le Palladisme, c'est le culte de Satan dans les arrières-loges, d'un rite spécial. Il a été fondé le 20 septembre 1870, le jour même où le Piémont s'emparait de Rome et proclamait l'abolition du pouvoir temporel du Pape. Ce jour là, on créait à Charleston une papauté maçonnique, on nommait un souverain pontife luciférien : Albert Pike.

Sollicitée par un parti de palladistes indépendants, Miss Diana Vaughan employait, depuis cette époque, sa fortune à la propagande des doctrines lucifériennes. Elle continuait la campagne contre Lemmi et publiait la circulaire dans laquelle celui-ci ordonnait de combattre toutes les manifestations en l'honneur de Jeanne d'Arc, et déclarait Voltaire « le saint du Dieu Lucifer. »

Cependant un grand nombre de catholiques invoquaient avec ferveur Jeanne d'Arc pour la conversion de Miss Diana Vaughan. Au mois de juin dernier, celle-ci se séparait définitivement de toute attache palladique et renonçait à ses pratiques lucifériennes. Bientôt, ce n'était pas seulement une rupture complète avec la Franc-Maçonnerie, c'était une véritable con-

version due à N.-D. des Victoires et à N.-D. de Lourdes.

Nous lisons dans ses *Mémoires* : « On avait bien prié pour moi, pendant le pèlerinage national à la sainte Grotte des Pyrénées, et la divine Mère m'avait obtenu la plus grande des grâces. Gloire à Marie ! Merci à tous ceux qui ont prié ! »

Au commencement du mois d'août, Diana faisait parvenir aux Pères de l'Assomption la somme de 300 francs pour payer le prix du voyage de pèlerins pauvres, leur demandant de prier pour elle, afin qu'elle obtînt la foi sur divers points de notre sainte religion qui lui paraissaient encore obscurs. (1) Quelque temps après, elle remettait encore 200 francs destinés à envoyer à Lourdes, aux mêmes intentions, des personnes appartenant à l'archiconfrérie de N.-D. des Victoires. Pour se conformer à ses intentions, M. de Bessonies, chapelain de N.-D. des Victoires, choisit Louise Dansette, « la connaissant bien, nous dit-il, ayant suivi de près sa maladie, et la sachant humainement perdue. Elle était acceptée déjà comme malade par le pèlerinage national et une autre personne devait payer les frais de son voyage. J'ai insisté pour que Miss Diana Vaughan fût aussi sa bienfaitrice ; j'ai versé 50 francs pour cela et Diana a reçu l'image de N.-D. du Salut indiquant qu'elle était la bienfaitrice de cette malade, mais elle n'a vu M^{lle} Dansette ni avant, ni pendant, ni après son pèlerinage à Lourdes. »

Laissons pour un instant Miss Diana Vaughan ; nous allons suivre Louise Dansette dans son pèlerinage à Lourdes. Mais auparavant nous devons faire un retour sur le passé de cette jeune fille, étudier le caractère et les diverses étapes de sa maladie.

Louise Dansette, sa vie jusqu'à 30 ans

Dans le dernier numéro des *Annales*, nous faisons le récit de la guérison de Marie Gorgen, la jeune fille de nos usines, succombant sous le poids d'une tâche trop lourde. C'était la plante battue par tous les vents, venue sans culture, sur un roc aride, qui cherche vainement à fixer ses racines et qui ne peut trouver les sucs nourriciers qui lui sont nécessaires. Aujourd'hui, c'est la plante de serre, c'est la Parisienne jetée trop jeune hors du foyer, foyer du reste mal gardé, où viennent retentir tous les bruits du dehors. Au milieu des privations de tout genre, co-

(1) Miss Vaughan remit encore, pour le même objet, 300 fr. à la Clinique des Avocats de Saint-Pierre, 100 fr. à une tertiaire franciscaine, sans compter les sommes que nous ne connaissons pas. L'un des amis les plus intimes de la vaillante convertie nous a dit, un jour, qu'elle aurait distribué en tout près de 2,000 fr. afin que des pèlerins pauvres alassent prier pour elle à la Grotte (*Note de la Revue Mensuelle.*)

toyant le luxe et le plaisir, manquant de secours religieux pour tempérer ses premières ardeurs et guider ses pas.

Menacée d'une anémie d'autant plus grave que le surmenage atteint à la fois son corps par le défaut de nourriture, d'air, par un travail excessif, et son cœur par les excitations prématurées et malsaines qu'elle rencontre partout autour d'elle, elle vit dans une atmosphère morale plus délétère que l'air qu'elle respire.

Jusqu'à 13 ans, Louise fut élevée chez les Sœurs. A 13 ans, elle fut mise en apprentissage chez des fleuristes : « Je fus placée, nous dit-elle, dans un milieu incompatible avec mon âge et surtout avec mes goûts, dans un entourage mauvais, séduisant pour tout autre caractère que le mien. Je vois bien aujourd'hui que la grâce et la protection du bon Dieu m'ont donné le dégoût de tout ce que je voyais. Instinctivement, je détestais cette vie frivole; je m'éloignais des personnes avec lesquelles j'étais obligée de vivre. Mes parents qui avaient grande confiance en ma nature, ne voyaient pas le danger auquel j'étais exposée. La religion tenait bien peu de place dans leur vie.

« Toutes les pratiques devaient s'arrêter pour eux à la première communion; le reste était superflu, complètement inutile. Jusqu'à 16 ans je vécus sur ces données, dans une sorte de léthargie morale; je souffrais cependant de cet état d'esprit, et déjà ma plus grande satisfaction était d'aller, le dimanche, à la messe à la dérobée. Là, je voyais avec envie les enfants de Marie avec leur pèlerine blanche et leur ruban bleu. Malgré l'opposition des miens et toutes les difficultés que je rencontrais autour de moi, je me mis sérieusement à l'œuvre, et, 4 mois après, je possédais le ruban bleu et la médaille. C'est alors que Dieu me fit une autre grâce, et des plus importantes : il mit sur ma route un saint prêtre qui m'a protégée contre le monde et ses séductions; grâce à lui, je suis toujours restée fidèle à la pratique des sacrements.

« A 17 ans, je fus obligée de quitter mes parents à cause des obstacles de tout genre, que je rencontrais auprès d'eux; je vécus seule dans ma chambre, je dus gagner ma vie et subvenir à tous mes besoins. J'étais bien exposée: La Sainte Vierge m'a toujours préservée de tout danger. Dans mon isolement, les Dames de Saint-François-de-Sales m'ont beaucoup soutenue. A 18 ans, je fis le vœu de virginité; je le fis sans prendre conseil et dans un élan de mon cœur. Je fus blâmée par mon directeur quand je lui fis cette confidence.

« De 18 à 31 ans, mon existence s'est écoulée dans des conditions difficiles et précaires. Je gagnais ma vie, au jour le jour, soutenue par

une foi vive, une pratique assidue de la religion. »

Comme nous sommes loin de la conception que nous nous faisons de l'ouvrière de nos grandes villes. Dans un atelier de fleuristes, Louise Dansette mène la vie la plus austère et conserve, comme dans le cloître, la fidélité à tous ses engagements. Cependant elle est gaie, enjouée au milieu de ses compagnes; rien ne trahit chez elle l'effort ou le sacrifice, condition première de son existence. Pendant 14 ans, elle conduit sa vie sans un moment de défaillance; rien ne peut briser les ressorts de son âme bien trempée. Sa santé faiblira; le travail, les veilles, les privations de tout genre useront sa constitution physique, tandis que le séjour dans les ateliers, les contacts les plus mêlés resteront sans influence sur la pureté de son cœur.

Dieu proportionne ses grâces à nos besoins. Dans le monde brillant et riche, au milieu de toutes les séductions; dans le monde qui peine et travaille, au milieu des dangers que rencontre à chaque pas la jeunesse mal préservée, la grâce pénètre et s'insinue, et nous découvrons, dans les conditions les plus difficiles, des âmes d'une préservation parfaite.

Louise Dansette semble avoir bénéficié de ces grâces de choix. La résistance de son corps n'a pas été à la hauteur des énergies de son âme, sa santé devant faiblir. Jusqu'à 30 ans, la jeunesse l'avait soutenue, mais elle devait succomber sous le poids d'une tâche trop lourde. Survient la maladie, cruelle mais salutaire épreuve, qui la conduit au port entrevu, depuis longtemps désiré.

On ne fait pas à 18 ans le vœu de virginité perpétuelle pour passer sa vie dans un atelier de fleuriste. Elle était appelée à une vie plus parfaite, et Notre-Dame de Lourdes devait lui en montrer la voie, en lui en facilitant les moyens.

La maladie de poitrine, les crachements de sang. Quatre médecins reconnaissent une phtisie dont rien ne peut conjurer l'issue fatale.

Le 12 août 1894, Louise Dansette fut prise, à la suite d'un refroidissement, d'une congestion pulmonaire qui mit ses jours en danger. Elle reste deux mois au lit jusqu'au milieu d'octobre. D'octobre à février 1895, il y eut une reprise incomplète, mais les forces ne revenaient pas. Rien ne pouvait effacer l'état de langueur et de faiblesse dans lequel elle se trouvait. Le 17 février, une rechute terrible se produisit. Dès lors il n'y eut plus d'espoir, plus d'illusion possible sur la nature de sa maladie. C'était une tuberculose pulmonaire qui allait poursuivre malgré tout sa marche fatale.

La malade avait, dès les premiers mois,

épuisé ses faibles économies; elle avait dû s'adresser au bureau de bienfaisance pour obtenir un secours, des soins et des remèdes gratuits. Les docteurs Fournel et Pascal, médecins de l'assistance publique, venaient la visiter souvent. Ils lui ont prescrit successivement tous les remèdes usités en pareil cas : vésicatoires, pointes de feu, créosote, ergotine, etc., etc.

Pendant six mois, il n'y a pas eu un moment d'arrêt. Les quintes de toux étaient de plus en plus pénibles et se terminaient toujours par des crachements ou des vomissements de sang. De fortes suffocations l'obligeaient à rester assise sur son lit une partie des nuits; enfin, des sueurs abondantes l'épuisaient absolument. Au mois de juin il y eut une hémorragie des plus graves; on craignit pour sa vie, on lui administra les derniers sacrements.

Les livrets de maladie, délivrés l'un à la date du 19 février, l'autre du 8 juin, portent tous les deux : *Tuberculose chronique*.

Une dame du voisinage qui s'intéressait beaucoup à Louise, la conduisit, le 23 février, à un médecin de ses parents, le docteur Blache. Ce dernier est venu la voir à plusieurs reprises; mais il n'a jamais voulu la prendre dans sa maison de santé de Villepinte, disant qu'il ne prenait que les malades qu'il pouvait espérer guérir ou améliorer, et que ce n'était pas le cas de cette jeune fille dont la situation lui paraissait désespérée.

Au mois de mai, Louise Dansette avait sollicité et obtenu son admission au pèlerinage national. Elle avait présenté à l'appui de sa demande le certificat suivant signé du docteur Blache.

Paris, le 7 mai 1895.

« Je soussigné, certifie que M^{lle} Louise Dansette, âgée de 32 ans, ouvrière fleuriste, demeurant rue Montigny, 7, est atteinte d'une affection tuberculeuse du sommet du poumon gauche, où j'ai constaté des points en voie de ramollissement qui ont donné lieu à de nombreux crachements de sang. »

Jusqu'au dernier moment, le diagnostic ne changea pas. Le 16 août, la veille du départ, le docteur Pascal l'examine une dernière fois. Il déclare que le côté droit se prend à son tour; il ordonne de l'iode, un vésicatoire et une potion créosotée. Nous avons sous les yeux cette ordonnance écrite sur une feuille du bureau de bienfaisance avec le nom et le n° de la malade.

Enfin le docteur Head, médecin anglais, protestant, venu pour examiner avant le départ les malades du pèlerinage national, relève avec beaucoup de soin l'observation de Louise Dansette. Il est frappé d'abord par son état cachectique. Les pertes de sang et la fièvre ont amené

une altération profonde des traits. La respiration est précipitée, elle ressent des douleurs très vives dans toute la partie supérieure de la poitrine qui porte l'empreinte de nombreux vésicatoires. Il constate des altérations au sommet gauche et l'état général lui paraît tellement atteint qu'il la désigne pour faire partie du Train blanc, le train des grands malades.

Voilà donc 4 médecins qui portent le même jugement. Du reste, une maladie de poitrine qui depuis un an suit une marche progressive, qui se complique d'hémorragies aussi graves, qui déprime à ce point l'état général, une telle maladie n'a qu'un nom : c'est de la phthisie.

Le pèlerinage. La guérison constatée par six médecins

Le 19 août, Louise Dansette part pour Lourdes. Les crachements de sang et les suffocations continuent pendant le voyage. A Lourdes, les hémorragies sont plus abondantes et la malade doit passer au lit le premier jour de son pèlerinage. Le lendemain, de très grand matin, elle se rend à la piscine. Elle se baigne à 6 heures du matin. Dans l'eau, elle éprouve une secousse si violente qu'elle perd à peu près connaissance et, en sortant, elle est comme meurtrie et brisée. Cependant sa respiration est devenue entièrement libre, elle ne ressent plus ces points qui lui transperçaient la poitrine.

Louise Dansette ne vint pas au Bureau des constatations. Il lui répugnait de se produire, et puis on lui avait tant dit que sa maladie était une maladie chronique de langueur, qu'elle voulait laisser s'écouler quelques jours avant de proclamer sa guérison.

Dès son retour à Paris, elle est comme transformée; l'appétit, le sommeil, les forces sont revenus. Elle monte, plusieurs fois par jour ses cinq étages sans fatigue ni étouffement; enfin, depuis son immersion dans la piscine, les crachements de sang se sont arrêtés pour ne plus reparaitre. Restait à faire constater officiellement sa guérison. Les médecins qui lui ont donné des certificats sont absents de Paris. M^{lle} Dansette va trouver un médecin qu'on lui désigne comme très consciencieux. Elle lui pose nettement la question suivante :

« Je me suis soignée depuis un an et l'on m'a dit que j'étais tuberculeuse. Je me sens beaucoup mieux, je voudrais être auscultée avec soin pour savoir si je suis guérie et si je puis reprendre mon travail. » Le docteur l'ausculte avec la plus grande attention, il n'hésite pas à rédiger le certificat suivant :

« Je soussigné, certifie que M^{lle} Louise Dansette, rue Montigny, est actuellement guérie de la bronchite pour laquelle elle s'est soignée

pendant un an et qu'elle peut reprendre sans crainte ses occupations. »

« 5 septembre 1895. »

« Dr MULLER. »

Le docteur Blache était absent de Paris ; il était sur les bords de la mer. Par une coïncidence fortuite, il rencontre là le prêtre qui avait administré Louise Dansette, M. l'abbé Linart, vicaire de Saint-Eustache. Tous deux ignoraient la guérison et, en causant de la malade de la rue Montigny, le docteur déclare que « cette jeune fille est absolument perdue ; non seulement elle est tuberculeuse, dit-il, mais ces hémorragies l'ont épuisée. La science ne peut rien pour elle. Elle n'en a probablement pas pour un mois. »

Le docteur Blache rentre à Paris, et, quelques jours après, le 9 octobre dernier, il revoit son ancienne malade et cette fois en parfait état. Il l'examine avec soin et lui remet la déclaration qui suit :

« Je constate avec plaisir, *mais non sans étonnement*, que Mlle Dansette, que j'ai eu l'occasion de voir à la fin de mars, atteinte de tubercules du poumon gauche bien manifestes, est aujourd'hui entièrement guérie. »

« Paris, 9 octobre 1895. »

« Dr BLACHE. »

Le docteur Lortat-Jacob, médecin principal de l'armée, ausculte avec beaucoup de soin Mlle Dansette, le 10 novembre, et ne trouve dans sa poitrine aucune trace de lésion. Les docteur Goix et Bull, de Paris, l'ont examinée le même jour et ont porté le même jugement que leur confrère. Je l'ai examinée avec eux et j'ai constaté une intégrité absolue de ses poumons. Je l'ai revue le 13 novembre, la veille de son entrée en religion, et j'ai été frappé de nouveau par son entrain, sa gaieté, la fraîcheur de son teint. Elle avait repris son embonpoint, tout respirait en elle la force et la santé.

Quelle transformation ! Ce n'était plus la malade que le docteur Head avait vue six semaines auparavant en pleine cachexie, ayant perdu tout appétit, toussant au moindre effort et dont le pouls battait d'une façon désordonnée.

Une maladie qui, depuis un an, poursuit sa marche en dépit de tout traitement, qui use toute résistance organique, qui menace d'une mort imminente, demande au moins une convalescence de plusieurs mois. Non ! en quelques jours tout était réparé. Toutes ces ruines s'étaient relevées ; on ne trouvait pas la plus petite fissure.

Malgré les pronostics les plus sombres, nous voyons guérir parfois des poitrinaires, mais comment guérissent-ils ? Ils restent valétudinaires pendant des mois et des années ; sen-

sibles à toutes les intempéries, il faut les entourer de soins constants. Jamais en une heure, en un jour, on ne peut rétablir l'équilibre de leur santé qui semble à jamais compromis.

Louise Dansette est entrée chez les Religieuses de Sainte-Marie de la Famille, 136, rue Blomet, à Paris. Nous la trouverons bientôt au chevet des malades, se dépensant sans compter, passant les nuits, supportant toutes les fatigues, toujours à la hauteur de sa mission nouvelle. De semblables résultats sont au-dessus de nos moyens, et, suivant la parole du docteur Blache : « La science ne pouvait plus rien pour elle ; il fallait la laisser dans la chambre en lui accordant tout ce qu'elle demandait, la traiter avec le plus de douceur possible ; car elle n'en avait probablement pas pour un mois. »

Du reste, mieux que tous les raisonnements, les événements que nous allons rapporter montrent que cette guérison porte le caractère d'une facture divine.

Diana Vaughan. — Sa Conversion. — Coïncidence de jour et d'heure entre la guérison et la conversion.

Les associés de Notre-Dame des Victoires accompagnaient de leurs plus ferventes prières la délégation de l'Archiconfrérie au sanctuaire des Pyrénées. Ils demandaient à la Sainte Vierge la grâce d'une foi entière, et bientôt celle du baptême pour l'ex-luciférienne qui manifestait avec tant d'éclat sa confiance en la bonté de Marie.

Diana Vaughan aurait bien voulu accompagner le pèlerinage. Elle nous dit dans ses *Mémoires* : « Le samedi, 17 août, toute ma pensée se porta sur les malades qui de Paris partaient pour Lourdes ; j'aurais voulu, moi aussi, accompagner le pèlerinage, Mais cela n'eût pas été possible. Il m'a été communiqué que Sophia avait envoyé à la gare d'Orléans en espionnage l'Epi d'Or (Sœur Maçonne 1408) en compagnie d'un frère brésilien. Ils réussirent à se faufiler sur les quais ; ils inspectèrent plusieurs trains de pèlerins pour voir si je n'étais pas là. »

Le 21 août, Louise Dansette guérissait dans la piscine, et le 21 août, le même jour, à la même heure, Diana Vaughan ayant enfin l'entière foi voyait ses derniers doutes s'évanouir. Dès son lever, elle rédigeait et signait une déclaration de fidèle chrétienne, acceptant, sans aucune réserve, tous les enseignements de l'Eglise.

Notre-Dame de Lourdes par cette guérison récompensait la foi de sa malade. Elle montrait, en outre, sa bienveillance maternelle pour Diana Vaughan qui, trois jours après, le 24 août, au moment de la rentrée du pèlerinage

national à Paris, faisait sa première communion. Dans quels sentiments de foi? Diana va nous le dire elle-même par ces quelques lignes écrites au soir de ce grand jour :

« Qu'ajouter à tout cela, dit-elle, si ce n'est que je suis confondue? Lorsque mon esprit met en présence mon hier et mon aujourd'hui, la bonté divine me paraît éclatante, d'une telle sublimité que ma plus douce joie est de m'anéantir dans l'amour du bon Maître, de me réfugier dans son cœur, de ne plus vouloir vivre que là. » En parlant de sa conversion, Diana nous dit : « Le miracle, en mon fait, a plus d'étendue qu'on ne l'a pu penser. Il y a autre chose que le fait relatif à un individu. Mon entrée dans l'Eglise de Dieu est la fin d'une race diabolique, race de haute-maçonnerie occultiste. Mon oncle et moi nous sommes les derniers descendants de l'alchimiste rose-croix Thomas Vaughan. »

D'après son récit, elle aurait en main un pacte, signé le 25 mars 1645, entre Satan et son aïeul Thomas Vaughan, pacte qu'elle détruira le jour de son entrée en religion, qu'elle voudrait pouvoir fixer également au 25 mars.

Quoi qu'il en soit de son origine, il y a dans sa carrière de palladiste un événement important que nous devons rapporter ici.

En 1885, d'après le récit du docteur Bataille, Diana se présentait devant le Triangle *Saint-Jacques* de Paris pour obtenir la grade de Maîtresse Templière. Elle fut soumise à une série d'épreuves. Pour la dernière, on apporta une hostie consacrée et Sophia Walder qui dirigeait la séance, cracha dessus ; puis, elle invite Diana à l'imiter.

Diana la regarde froidement et répond avec une décision énergique :

« Non ! »

Stupéfaction générale. « Mais, lui dit Sophia, c'est une formalité obligatoire, »

La jeune fille secoua la tête négativement.

« Je ne ferai pas cela, dit-elle. Mon père m'a toujours dit que la communion n'était qu'un symbole. Je ne crois pas à la présence de Dieu dans ce pain mystique. Je crois indigne d'outrager follement un morceau de pain et de le poignarder ; ce serait une insanité, et je ne suis pas folle. Je me refuse absolument à me livrer à cet acte d'aberration. »

Sa réception fut ajournée. Menacée d'être jugée et condamnée à mort, elle comparut devant le Triangle *les Onze-Sept*, de Louis-ville. Là, pendant la séance, un démon, Asmodée, parut tout à coup et prit sa défense. Depuis cette époque, elle aurait été respectée dans toutes les loges.

Nous serions en plein surnaturel diabolique. Nous ne faisons que citer, sans pouvoir nous porter garants.

Comment ces deux jeunes filles, parties des points les plus extrêmes, ont-elles pu se rencontrer sur un même terrain? Elles sont du même âge, mais en dehors de là, dans leur vie, tout est contraste, tout les divise.

Diana a fait profession de foi à Lucifer, elle pratique ouvertement son culte.

Louise Dansette mène dans le monde la vie d'une religieuse. Perdue dans un atelier de fleuriste, elle fait, à 18 ans, le vœu de virginité perpétuelle.

A trente ans, Louise Dansette rencontre l'épreuve, la maladie cruelle, sans espoir. L'horizon se ferme brusquement. Que va-t-elle devenir? Sa pensée se tourne vers Lourdes et l'espérance renaît dans son cœur.

Diana trouve les déceptions devant elle. Au milieu de ses égarements, elle a conservé une droiture naturelle. Elle se sépare de ses coréligionnaires. Elle dénonce Lemmi qui combat le culte de Jeanne d'Arc et veut canoniser Voltaire. A ce mot de Jeanne d'Arc tombé de sa plume, on commence à prier pour elle, on la recommande à l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. La grâce fait son chemin ; bientôt elle s'intéresse aux pèlerins de Lourdes, elle les suit par la pensée, le désir ; elle paie le voyage de Louise Dansette.

Le même jour, à la même heure, nous avons deux guérisons, l'une de l'âme et l'autre du corps. Notre-Dame des Victoires et Notre-Dame de Lourdes unissent leurs bénédictions sur ces deux jeunes filles.

Diana Vaughan a désormais des accents de foi que pourrait lui envier Louise Dansette. Le jour de sa première Communion, elle écrit : « Enfin, ô mon Dieu, vous m'avez toute ; quel transport, et qu'elle suave béatitude ! ô Jésus, gardez-moi ! votre amour est trop bon pour y mêler quelque autre sentiment humain. L'Eucharistie, voilà le vrai divin, c'est le ciel dans le cœur de la créature. »

Comment en un jour son éducation religieuse, s'est-elle parfaite à ce point? Si les guérisons de Lourdes ne connaissent ni les convalescences graduelles, ni les reprises incomplètes, les conversions qui s'opèrent par ces coups imprévus de la grâce ne demandent pas une longue éducation. Un rayon éblouissant dissipe toutes les ombres.

Dans la disposition de ces événements, il y a plus qu'une coïncidence, il y a clairement l'action de la Providence.

Ces deux jeunes filles ne se connaissaient pas, elles ne se sont encore jamais vues ; leurs prières sont montées ensemble aux pieds de la Vierge Immaculée. Diana demandait la guérison de sa malade et Louise Dansette la plénitude de la foi pour sa bienfaitrice. Elles ont été exaucées toutes les deux.

Conversion et guérison se prêtent un mutuel appui, et leur caractère surnaturel éclate de la façon la plus évidente. Que les voies de Dieu sont grandes et mystérieuses ! Que nos conceptions sont bornées en présence de ces résultats qui s'imposent à notre admiration, mais qui ne sont pas de notre domaine !

D^r BOISSARIE.

Le F.^r. Combes et le Vatican ⁽¹⁾

Les relations sont toujours très tendues entre le ministère radical et le Vatican. L'ex-abbé Combes, devenu, par la grâce des frères Trois-Points, ministre des cultes, s'ingénie à domestiquer l'Eglise qui l'a tiré de la pauvreté et de l'ignorance.

Cet homme, se croyant tout-puissant, prétend sortir des traditions du passé. Toujours, depuis la proclamation du Concordat, le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique se sont mis d'accord pour la nomination des évêques. C'est ce qu'on appelle l'entente préalable, et pas une nomination épiscopale n'a paru au *Journal officiel* sans être acceptée par le Chef de l'Eglise. La lettre du Concordat n'affirme pas que les choses doivent se passer ainsi, mais c'est une heureuse tradition dont tout le monde se trouve bien.

Le ministre Combes n'est pas un homme de tradition. Il l'a montré par les multiples pirouettes qu'il a exécutées au cours de son existence. Il veut, dit-il, s'en tenir à la lettre du Concordat, et nommer purement et simplement les évêques. Et il prétend faire une grande grâce au Pape, en lui laissant un mois pour démontrer que les élus de M. Combes sont indignes. Passé ce mois et faute de cette démonstration, M. Combes et ses collègues sont résolus, dit-on, à ne plus s'occuper de Rome et à publier les nominations faites par eux.

C'est facile à dire, mais peut-être plus difficile à faire. M. Combes n'est pas le premier qui songe à cette tentative. On l'a déjà essayée sous le ministère Gambetta. Mais on ne trouva pas un candidat digne et sérieux qui consentit à se faire nommer évêque, d'abord par le ministre, et à recourir ensuite à Rome pour obtenir l'investiture canonique. L'on fut obligé de renoncer à un pareil projet.

Il en sera de même de M. Combes. Nous sommes persuadés qu'il ne se trouvera point dans le clergé français, un homme capable d'accepter une charge épiscopale sans l'assen-

timent du Père commun des fidèles. L'Eglise de France n'est pas mûre pour le schisme.

Et si, par impossible, il se trouvait un ambitieux capable de ceindre la mitre dans ces conditions, celui-là ne trouverait ni église, ni troupeau, nous en sommes certains.

C'est à propos du siège de Toulouse qu'est née la crise qui sévit en ce moment entre le Vatican et le quai d'Orsay. Le ministère précédent avait promis ce siège à Mgr Bourret, et le choix était agréable à Rome. Mais le ministère radical ne veut point de Mgr Bourret ; il veut nommer à Toulouse l'archevêque actuel d'Albi, Mgr Fonteneau. Quelques-uns font à ce prélat l'injure de croire qu'il se prête à de telles manigances. Nous n'en croyons rien.

En attendant, les nominations épiscopales ne se font pas, et sept sièges actuellement sont vacants. L'heure est sombre, mais Dieu se rit des projets des humains, et il peut demain changer en joie la tristesse d'aujourd'hui. On a vu des retours plus soudains et plus profonds que la chute d'un ministère radical.

L'abbé A. RAMBAUD.

Le Jeune Martyr

Nous empruntons à l'*Almanach des Missions*, 1895, le touchant récit du martyre d'un jeune chrétien, victime de la superstition diabolique des Pahouins, peuplade sauvage du Gabon.

A ceux qui ne le connaissent pas, il faut commencer par dire que l'Ogowé est un fleuve du Gabon, grand comme deux ou trois fois la Seine, la Loire ; — si j'osais, j'ajouterais à ces noms celui de la Garonne, mais j'ai peur de froisser mes lecteurs de Gascogne...

Il vient de là-bas, loin dans l'intérieur du Continent noir. Et depuis presque ses sources jusqu'à Ndjolé, il descend avec une sorte de colère par un escalier de rapides ; de sorte que, pour le remonter, il faut passer dans de grandes pirogues à travers toutes ces chutes, par-dessus ces rochers, et manœuvrer dans ce bouillon qui saute, écume et murmure perpétuellement comme un chant de mort. Malheur à ceux, en effet, dont la pirogue s'emplit et chavire : parfois on en sort, souvent on y reste. On en a vu sombrer à pic : ils ne reparaîtront qu'au jugement dernier. Cependant, semblables émotions ne sont point données à tout le monde, et l'an dernier, le P. Tristan et le Fr. Hermès, qui montaient, pour la première fois, à Lastoursville, n'ont chaviré que quatorze fois en vingt-cinq jours, sans perdre autre chose que tous leurs effets et quelques lambeaux de leur peau...

Ajoutez à cela que les deux rives, sur un long parcours, sont peuplées de villages

(1) Extrait de l'*Observateur Français*, du 12 janvier.

pahouins qui, pour un rien, tirent sur vos pirogues, vous pillent et vous font toutes sortes d'avanies. — Il est mal de médire de son prochain en général et de ses paroissiens en particulier. Aussi, j'affirme que ces Pahouins sont charmants, considérés à un certain point de vue; mais, par ailleurs, je conviens tout bas, dans mon intérieur, et en prenant bien garde de ne le dire à personne, que ce sont les plus voleurs, les plus sales, les plus querelleurs et les plus mal tournés de tous les sauvages que j'ai jamais vus. Or, j'en ai connu, je vous assure, de bien des types et de bien des couleurs, depuis mon âge de sept ans et moins, où j'allais déjà considérer ceux des champs de foire. En ce temps-là, cela ne me coûtait que « dix centimes, deux sous » : c'était le bon temps !

Avec beaucoup de difficultés et de diplomatie, M. de Brazza parvint le premier à passer là, il y a une dizaine d'années : ayant conclu des arrangements avec les chefs, il fut même assez heureux pour obtenir, de quelques-uns, leurs enfants, dans le but de leur apprendre un peu de français et de les dégrossir à notre contact.

C'est dans ces parages que nous nous retrouvons aujourd'hui, le P. Bichet et moi, chacun dans sa pirogue, essayant de monter sans trop d'encombres à la Mission Saint-Pierre-Claver de Lastoursville. Le convoi se compose de neuf de ces longues embarcations, taillées dans des troncs d'arbres, et manœuvrées par des Doumas avec une hardiesse, un sang-froid et une adresse extraordinaires.

De temps en temps, quand paraît, sur l'une des rives, un village pahouin considérable, les payeurs s'arrêtent et vont acheter quelques produits, dont ils n'ont généralement pas besoin : des bananes, du manioc, des volailles, du caoutchouc, de l'ivoire : à ce prix seulement, on peut passer et jouir d'une tranquillité relative. C'est le libre-échange imposé d'office, fusil en main.

Nous venions d'aborder à un de ces villages. Ma pirogue était tout près du bord, et les indigènes étaient massés là, en un groupe armé, compact et bruyant. Or, pendant que les Doumas faisaient leurs marchés, sans, bien entendu, quitter leurs pirogues, afin de pouvoir prendre le large à la première alerte, j'aperçois un enfant d'environ douze à quatorze ans, d'une maigreur effrayante. Sa peau est ratatinée, ses bras et ses jambes ressemblent à des morceaux de bois desséchés, et son petit squelette se dessine lamentablement sous son enveloppe. Seuls, dans sa tête trop grosse, ses grands yeux humides et noirs comme ceux d'une gazelle, conservent une vivacité extraordinaire ; sa bouche a un sourire d'une douceur et d'une mélancolie étranges. On dirait un

mort qui vient de se relever, et qui se promène...

« Bonjour, mon Père ! » me dit-il tout à coup en excellent français.

Presque effrayé de cette apparition qui m'interpelle, je réponds :

« Comment ? Tu parles français. »

— Oui, j'ai été à la Mission de Sainte-Marie, au Gabon. C'est M. de Brazza qui m'y a conduit.

— Et tu m'as reconnu ?

— Je ne t'ai jamais vu ; mais tu es habillé comme les *Minissès*. Es-tu *Minissè* ?

— Oui. Et toi, es-tu baptisé ?

— Oui.

— Quel nom ?

— Florentin.

— Mais tu es malade ?

— Je suis empoisonné.

— Empoisonné, mon pauvre enfant ! Par qui ?

— Par les Pahouins que voilà.

— Mais pourquoi ?

— Ils voulaient me faire entrer dans des affaires de fétiches, mauvaises, mauvaises. Grand péché pour moi. J'ai dit non pendant deux jours ; le troisième, ils m'ont fait boire le poison.

— Mais ton père n'a rien dit ?

— Je n'ai plus de père...

— Et ta mère ?

— Je n'ai plus de mère... »

Et les yeux de l'enfant devenaient plus humides, les miens aussi...

Après un silence pendant lequel je ne trouvais rien à dire : « Père, reprend-il, confesse-moi. J'ai encore la vie pour dix jours : le sorcier l'a dit. »

Personne autour de nous ne nous comprenait. Seulement, pendant que les uns étaient à leurs affaires, discutant et criant, d'autres nous considéraient avec attention et surprise. Très ému, je confessai sommairement cet humble martyr, lui debout sur la rive et moi dans ma pirogue.

Mais déjà, un grand féticheur, qui s'était approché, nous faisait des yeux épouvantables, et les payeurs me pressaient d'en finir. L'enfant, s'agenouilla, et pendant que la pirogue s'éloignait, je lui donnai l'absolution dernière.

« Merci, s'écria-t-il, je suis heureux ! »

Je n'ai jamais revu ce pauvre petit sauvage, mort lentement pour la foi et la morale chrétiennes, avec une simplicité sublime, qui n'avait ni prêtre, ni parent, ni ami pour le soutenir, qui n'empruntait rien de sa force à l'entraînement des circonstances et ne devait être connu de personne au monde. Quand il fut près de sa fin, on le jeta sans doute au fleuve, comme on le fait ordinairement des condamnés ; mais j'ai confiance que les anges

d'Afrique ont recueilli son âme, et que Dieu lui a trouvé sa place parmi la Légion de ceux qui lui ont rendu témoignage.

Depuis, son image m'est apparue souvent, et j'ai pensé qu'elle méritait d'être proposée comme modèle aux petits Chrétiens d'Europe, baptisés, eux aussi, confirmés, eux aussi, et souvent, eux aussi, persécutés dans leur foi et leur morale par les Pahouins de la Civilisation.

Mgr LE ROY,
vicaire apostolique du Gabon.

Y a-t-il encore des Druides ?

On lit, sous ce titre, dans la *Voix de N.-D. de Chartres* :

Evidemment nous n'avons pas en vue ici les habitants de Dreux ; ils seraient les premiers à sourire d'une question si naïve. Nous voulons parler des sectateurs de la vieille religion druidique. Au premier chapitre d'un livre récent que nous venons de parcourir avec beaucoup d'intérêt : *La Vergine Addolorata ou N.-D. de Campovallo*, nous venons de lire une page que nous croyons utile de reproduire.

L'auteur après avoir rappelé le culte primitif de la Sainte Vierge à Chartres, et sa statue érigée là par les druides avant l'ère chrétienne, ajoute ce qui suit :

« .. Disons en passant que le druidisme, qui paraissait être éteint depuis le VII^e siècle, dans un chaos de ; aganisme romain, de sauvagerie celtique et de christianisme dénaturé, a résisté au concile de Nantes qui, en 618, le condamna solennellement.

Sur les confins de l'Allier et de Saône-et-Loire, vers Dompierre et Bourbon-Lancy, les druides existent encore ; ils sont connus sous le nom de *Blancs*, à cause de la couleur de la robe dont leurs prêtres sont revêtus. Leurs réunions ont lieu la nuit, au fond des bois, sous les chênes séculaires. Ils ont quatre fêtes par an ; les chefs sont désignés sous le nom d'archevêques et d'évêques de Blancs. Ce sont les archi-druides et les druides.

Les Blancs sont d'une probité méticuleuse. Les femmes, surtout, sont attachées à leur culte. Ils ne se marient qu'entre eux.

Le druidisme s'est sensiblement épuré. Plus de prêtresses, plus de sacrifices d'animaux, mœurs douces et honnêtes ! Mais le culte du gui a survécu ainsi que les danses au clair de lune.

Les Blancs ont une horreur instinctive du baptême. En voici une preuve récente : En 1893, vers Paray-le-Monial, un enfant naquit d'une druidesse. Une voisine catholique le fit baptiser en cachette. La mère ayant appris ce « crime », se jeta sur la coupable et faillit la tuer. La Correctionnelle s'en mêla, dit-on. Cette virago était mère jusqu'au bout des ongles !

Mais on assure — et c'est à cela que nous vou-

lions en venir — *q'une statue de femme portant un enfant dans ses bras* figure encore aux fêtes officielles, et qu'elle est l'objet d'une profonde vénération. Les jeunes filles chantent en son honneur sous les « *arbres-prêtres* » une sorte d'hymne en langue inconnue, qui pourrait bien être du celtique désigné.

Les druides de l'antiquité étaient instruits ; ils avaient des collèges, des livres mystérieux. Peut-on dire qu'ils n'ont jamais rencontré des Juifs qui leur auraient révélé les prophéties ? Le Juif a toujours été cosmopolite. »

UN GOUVERNEMENT CHER

Nous voulons parler du gouvernement maçonnique de la France.

Le rapporteur général du budget au Sénat a inséré, dans son rapport, le tableau suivant, d'où il ressort que le peuple français est le plus imposé de l'univers.

Bons contribuables, lisez et méditez :

Dépenses totales budgétaires des pays d'Europe pendant l'année financière 1893.

ÉTATS	POPULATION	DÉPENSES budgétaires totales (Ordinaires et extraordinaires)	CHARGES par habitant
		fr.	fr. c.
France	38.343.192	3.357.197.000	87 55
Prusse	30.632.169	2.367.600.000	77 29
Autriche-Hongrie..	41.358.886	2.604.817.000	65 98
Belgique	6.195.355	343.966.000	55 52
Danemark	2.172.380	90.315.000	41 57
Espagne	17.560.352	736.561.000	41 94
Grande-Bretagne..	37.880.764	2.304.500.000	60 85
Grèce	2.187.208	105.701.000	48 32
Italie	30.535.848	1.853.058.000	57 40
Luxembourg	211.088	9.803.000	46 44
Monténégro	200.000	1.500.000	7 50
Pays-Bas	4.669.576	289.506.000	61 99
Portugal	4.708.178	250.191.000	53 21
Roumanie	5.038.342	189.610.000	37 63
Russie d'Europe ..	97.807.339	4.161.833.000	42 55
Finlande	2.412.135	42.150.000	17 47
Serbie	2.161.961	62.719.000	29 01
Suède	4.806.651	34.360.000	27 95
Norvège	1.988.674	69.984.000	35 19
Suisse	2.917.754	102.850.000	35 25
Turquie d'Europe ..	21.078.000	394.731.000	18 72
Bosnie, Herzégovine	1.336.091	20.883.000	15 63
Bulgarie	3.309.168	9.369.000	27 »
Totaux	359.511.973	19.583.204.000	54 47

La vérité, d'après le rapporteur lui-même, est que notre budget présentera un total plus fort que celui qu'il a introduit dans ce tableau.

Il dit que, tous comptes faits, nous payons réellement **120 francs par tête**.

Les dépenses ordinaires annuelles ont augmenté d'un milliard en vingt ans, c'est-à-dire depuis que les francs-maçons sont au pouvoir.

Vive la République maçonnique !

TRENTE-CINQ ANNÉES

DU

GRAND ORIENT DE FRANCE

(1860-1894)

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

Nous rappelons ce que nous avons dit dans le numéro où nous avons commencé la publication de ces listes de chefs d'ateliers. Il ne s'agit pas ici de démasquer des palladistes, et nous ne nous préoccupons pas non plus de savoir si telle ou telle loge possède ou non une annexe androgyne. Nous reproduisons l'extrait fidèle des annuaires officiels du Grand Orient de France. Nous plaçons cette divulgation *uniquement et exclusivement sur le terrain politique* : étant donné que c'est dans les ateliers maçonniques qu'ont été élaborées toutes les lois impies, toutes les mesures de persécution contre l'Eglise, les Vénérables, les Très-Sages, les Grands-Maitres ont tous leur part de responsabilité dans l'œuvre mauvaise, irréligieuse, néfaste, qui a été accomplie par les Chambres; ce sont donc purement et simplement des politiciens plus ou moins ignorés que nous présentons au public.

Avis. — Nous ne donnons l'indication des jours de réunion ou tenues que pour les loges existant encore actuellement. Quant aux loges tombées en sommeil, cette indication ne nous semble plus avoir aucun intérêt.

DEUXIÈME PARTIE

Les Chapitres ET LEURS TRÈS-SAGES

AISNE

Saint-Quentin

JUSTICE ET VÉRITÉ

Chapitre souché sur la Loge du même titre,
le 26 janvier 1894.

Très-SAGES : — Begnicourt, Florimond, chef d'escadron de cavalerie, commandant le recrutement de Saint-Quentin; Rose-Croix. Pour la correspondance: Blondiaux, fabricant de tissus, 2, rue Varlet.

Temple : — 21, boulevard du 8 octobre (1894).

Tenues : — Le 3^e jeudi du 1^{er} mois de chaque trimestre.

ALPES-MARITIMES

Nice

LA FRANCE DÉMOCRATIQUE

Chapitre souché sur la Loge du même titre,
le 6 septembre 1887.

Très-SAGES : — (1888) Gaffié, Gustave, gantier, 7, rue Paradis; Rose-Croix. — (1889) le même. — (1890) le même; Chevalier Kadosch. — (1891) Fricero, Paul, marchand-tailleur, 3, place Masséna; Chevalier Kadosch. — (1892) le même, 27, avenue de la Gare; Prince du Royal Secret. — (1893) le même. — (1894) le même; Trente-Troisième.

Temple : — 12, rue Chauvain (1888 et 1889). — 4, rue Adélaïde et 2, rue de Russie, galeries vitrées (1890-1894).

Tenues : — Le 2^e samedi des mois impairs.

BOUCHES-DU-RHÔNE

Marseille

LA PARFAITE SINCÉRITÉ

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

Très-SAGES. — (1860) Saunier, maître de forges, 6, rue de la Croix; Chevalier Kadosch. — (1861-1865) le même. — (1866) le même, maître forgeron de marine. — (1867) Chevalier, négociant, 44, place Saint-Michel; Chevalier Kadosch. — (1868) le même, propriétaire. — (1869) le même, 35, place Saint-Michel. — (1870) Saunier, comme ci-dessus. — (1871) Fopiano, propriétaire, légiste, 11, rue Saint-Ferréol; Chevalier Kadosch. — (1872) Réuni par décision du 27 janvier au Chapitre la *Réunion des Amis-choisis*, sous le titre de Chapitre *Parfaite Sincérité et Réunion des Amis choisis réunis*, — (1872) Fopiano, propriétaire, légiste, 11, rue Saint-Ferréol; Chevalier Kadosch. — (1873) le même, huissier près le tribunal civil. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Saunier, proprié-

taire, 44, rue de la République; Chevalier Kadosch. — (1876) Gibon, propriétaire, ancien entrepreneur de travaux publics, 80, rue Nau; Chevalier Kadosch. — (1877) Brochier, ingénieur civil, 29, rue de la République; Rose-Croix. — (1878) le même. — (1879 et 1880) le même; Chevalier Kadosch. — (1881) le même, maire de Marseille. — (1882) Balanger, Alphonse, clerc de notaire, 50, rue Paradis; Chevalier Kadosch. — (1883-1885) le même. — (1886) Nugue, Maurice, marchand de glaces, 76, vieux chemin de Rome; Chevalier Kadosch. — (1887-1893) le même. — (1894) le même, Inquisiteur Inspecteur Commandeur.

Temple : — 24, rue Piscatoris (1860-1894).

Tenues : — Le dernier dimanche du mois.

LA RÉUNION DES AMIS CHOISIS

Chapitre souché sur la loge du même titre.

TRÈS - SAGES. — (1861) Benoît, propriétaire, 122, boulevard Baille; Chevalier Kadosch. — (1862 et 1863) le même. — (1864 et 1865) le même, 98, rue Terrusse. — (1866) le même, 104, rue Terrusse. — (1867) le même, 21, rue Haxo. — (1868-1870) le même. — (1871) Gibon, entrepreneur, 80, rue Nau; Chevalier Kadosch. — (1872) Réuni au Chapitre de la *Parfaite Sincérité*, sous le titre de Chapitre *Parfaite Sincérité et Réunion des Amis choisis* (Décision du Conseil de l'Ordre du 27 janvier 1872). Voir la Loge précédente.

Temple : — 24, rue Piscatoris (1871).

Aix

LES ARTS ET L'AMITIÉ

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS SAGES : — (1865) Brémond, avocat, 5, rue de l'Officiel; Chevalier Kadosch. — (1866) le même. — (1867) de Fresquet, professeur à la Faculté de droit; Rose-Croix. — (1868) le même. — (1869) le même. — (1870) Brémond, comme ci-dessus. — (1871) le même. — (1872) Tombé en sommeil. — Réveillé en 1894. — (1894) Olive, André-Casimir, professeur de mathématiques à l'Ecole des Arts et Métiers, 10, rue des Epinaux; Chevalier Kadosch.

Temple : — 25, rue Fonderie (1870). — Place de la Plate-Forme (1871). — Rue des Champs (1894).

Tenues : — Le 1^{er} mercredi du mois.

CALVADOS

Caen

THÉMIS

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Mondehare, propriétaire, 14, rue des Carmes; Rose-Croix. — (1861-1863) le

même. — (1864) Bayeux, adjoint au maire; Rose-Croix. Pour la correspondance : Thierry, rue de l'Eglise Saint-Julien. — (1865) le même, professeur à la Faculté de Droit. — (1866) le même. Pour la correspondance : Thierry, place Blot. — (1867) le même, avocat. Pour la correspondance : Halbique, pharmacien, rue Saint-Jean. — (1868) le même, adjoint au maire. Pour la correspondance : Darbour, 43, rue Neuve Saint-Jean. — (1869 et 1870) le même. — (1871) le même, 14, place Saint-Laurent. Pour la correspondance : Jeanne, 41, rue Basse. — (1872 et 1873) le même. — (1874) le même. Pour la correspondance : Vautier, agréé, 21, rue aux Lisses. — (1875) le même, avocat près la Cour d'appel, même adresse. — (1876) le même, professeur à la Faculté de Droit. — (1877) Boissée, propriétaire, prairie de Caen; Rose-Croix. — (1878) le même. — (1879) le même; Chevalier Kadosch. — (1880) le même; Chevalier Kadosch. — (1881) le même. — (1882) Laffetay, Adolphe, négociant, 35, rue Neuve-Saint-Jean; Rose-Croix. — (1883 et 1884) le même. — (1885) Denis, Victor-Félix, propriétaire; Rose-Croix. — (1886) Moucot, Alphonse, négociant en papiers peints; Rose-Croix. — (1887) le même, 10 et 12, rue des Jacobins. — (1888-1891) le même. — (1892) Lignier, Octave, professeur à la Faculté des Sciences, 40, route de Creully; Chevalier Kadosch. — (1893) le même. — (1894) Le Béhot, Léon, médecin-pharmacien, 3, rue Montoir-Poissonnerie; Rose-Croix.

Temple : — 44, rue Neuve-Saint-Jean (1867-1894).

Tenues : — Le 1^{er} samedi du mois.

CHARENTE

Angoulême

LES AMIS DE LA PAIX

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1864) Dupuy, rentier, ancien commissaire-priseur; Rose-Croix. — (1865 et 1866) le même. — (1867) le même; Chevalier Kadosch. — (1868) Dulary, négociant; Rose-Croix. — (1869-1871) le même. — (1872) Tombé en sommeil.

Temple : — 56, rue de Beaulieu (1867-1871).

CHARENTE-INFÉRIEURE

Rochefort

L'ACCORD PARFAIT

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Giral, agent administratif de la Marine en retraite, 113, rue des Fonderies;

Rose-Croix. — (1861 et 1862) le même. — (1863) Bussard, chef ouvrier d'État d'artillerie de la Marine, 17, rue Laforêt; Rose-Croix. — (1864-1869) le même. — (1870) Tombé en sommeil.

DORDOGNE

Périgueux

AMIS PERSÉVÉRANTS ET ÉTOILE DE VÉSONE RÉUNIS

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1872) Gaillard, notaire, rue Mouchy; Rose-Croix. — (1873) Charrière, Auguste, avocat; Rose-Croix. — (1874) le même, ancien magistrat, 3, rue du Calvaire. — (1875) Gaillard, comme ci-dessus. — (1876 et 1877) le même. — (1878) Tombé en sommeil. — Réveillé le 2 février 1892. — (1892) Gadaud, Antoine-Elie, docteur en médecine, conseiller général, sénateur de la Dordogne; Chevalier Kadosch. — (1893 et 1894) le même 6, rue de la République.

Temple : — 10, rue Saint-Front (1892-1894).

Tenues : — Le 2^e samedi des mois impairs.

DOUBS

Besançon

SINCÉRITÉ, PARFAITE UNION ET CONSTANTE AMITIÉ RÉUNIES

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Bruand, Nicolas, négociant, 58, Grande Rue; Rose-Croix. — (1861-1868) le même. — (1869) le même, juge au tribunal de commerce. — (1870 et 1871) le même. — (1872) le même, membre du Conseil municipal. — (1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875-1884) le même. — (1885 et 1886) le même, maire. — (1887 et 1888) le même, maire. Pour la correspondance : Bruand, jeune. — (1889) Baigue, Henri, entrepreneur de travaux publics, 9, rue des Chambrettes; Rose-Croix. — (1890-1892) le même. — (1893) le même, adjoint au maire. — (1894) le même.

Temple : — 2, rue Saint-Antoine, ancienne Eglise Saint-Antoine (1875-1894).

Tenues : — Le 3^e jeudi du mois.

DROME

Valence

L'HUMANITÉ DE LA DROME

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1861) Lavis, avocat, rue du Jeu-de-Paume; Chevalier Kadosch. — (1862) le même

— (1863) Roux, bijoutier; Rose-Croix. — (1864) le même, place des Clercs. — (1865) Ferlin, entrepreneur, place de la Préfecture; Rose-Croix. — (1866 et 1867) Brès, avoué; Rose-Croix. Pour la correspondance : Liamacel, chez M. Brès, à Tournon-sur-Rhône. — (1868) Roux, comme ci-dessus. — (1869) Fayard, avocat, rue Jonchères; Rose-Croix. — (1870 et 1871) le même. — (1872) Roux, comme ci-dessus. — (1873) Victor, professeur de langues vivantes; Rose-Croix. — (1874-1876) le même. — (1877) Tombé en sommeil.

Temple : — 1, Combe Sylvante (1871). — Côte des Chapeliers et Côte Courbe Sylvante (1872-1877).

GARD

Nîmes

L'ÉCHO DU GRAND ORIENT

Chapitre souché sur la Loge du même titre

TRÈS-SAGES : — (1860) Fatalot, chef du bureau central du chemin de fer, avenue Feuchères; Rose-Croix. — (1861) le même. — (1862) aucun nom dans l'Annuaire. — (1863 et 1864) le même. — (1865-1867) le même; Chevalier Kadosch. — (1868) Tombé en sommeil.

GIRONDE

Bordeaux

LA CANDEUR

Chapitre souché sur la Loge du même titre

TRÈS-SAGES : — (1860) Bras-Lafitte, avocat, 137, rue Sainte-Catherine; Trente-Troisième. — (1861 et 1862) le même. — (1863-1865) le même, avocat à la Cour impériale. — (1866) le même, 26, place Dauphine. — (1867) le même. — (1868) de Monchy, avoué honoraire; Chevalier Kadosch. — (1869 et 1870) le même. — (1871) le même, 52, rue des Remparts. — (1872) Bontou, restaurateur, 64, rue Porte-Dijaux; Chevalier Kadosch. — (1873) le même. — (1874 et 1875) aucun nom dans l'Annuaire. — (1876) Tourné, propriétaire, 73, rue Grateloup; Rose-Croix. — (1877-1881) le même; Chevalier-Kadosch. — (1882-1886) le même. — (1887) Delribal, Alexandre, contrôleur des chemins de fer, 37, rue des Menuts; Rose-Croix. — (1888) Laserrade, Maximilien, contrôleur des Douanes, 23, rue Servandoni; Rose-Croix. — (1889) Roques, Barthélemy, propriétaire, conseiller municipal, 2, rue des Doves; Chevalier Kadosch. — (1890) le même. — (1891) le même. — (1892) le même; Trente-Troisième. — (1893) le même, adjoint au

maire. — (1894) Lacoste, Dominique-Honoré, représentant de fabrique, 19, cours de Tourny ; Rose-Croix.

Temple : — 8, rue Nauville (1868-1871). — 22, rue Mouneyra (1872-1875). — 8, rue Nauville (1876-1885). — 8, rue Ségulier (1886-1894).

Tenues : — le 2^e lundi du mois.

LA VÉRITÉ

Chapitre souché sur la Loge du même titre, le 7 juillet 1884.

TRÈS-SAGES : — (1885) Bourdole, Henri, 25, allées Damour ; Chevalier Kadosch. — (1886) le même, entrepreneur de couvertures. — (1887) Larrégieu (Vincent), architecte, 19, rue du Loup ; Chevalier Kadosch. — (1888) Lacoste (Albert), comptable, 36, route de Bayonne ; Chevalier Kadosch. — (1889) Larrégieu, Vincent, comme ci-dessus. — (1890-1893) le même. — Fusionné avec le Chapitre *la Candeur*, le 1^{er} juin 1893.

Temple : — 8, rue Ségulier (1885-1893).

FRANÇAISE D'AQUITAINE

Chapitre souché sur la Loge du même titre ; reconstitué le 27 février 1875.

TRÈS-SAGES : — (1875) De Saint-Denis, négociant, 30, cours des Fossés ; Rose-Croix. — (1876) le même. — (1877) Coulon, négociant en vins, conseiller municipal, 36, rue des Incurables ; Rose-Croix. — (1878 et 1879) le même. — (1880) Moulhier, contrôleur principal des contributions directes, 149, rue Sainte-Catherine ; Rose-Croix. — (1881-1883) le même. — (1884) Huriot, directeur de l'Asile national des Sourdes-Muettes, rue Saint-Cernin ; Chevalier Kadosch. — (1885) le même. — (1886) Joulia, Charles, chef d'institution, 69, rue Benauges, la Bastide ; Rose-Croix. — (1887) le même. — (1888) le même, 152, rue d'Espagne ; Chevalier Kadosch. — (1889-1891) le même. — (1892) Molinié, Francis-Grégoire, 302, boulevard de Talence ; Chevalier Kadosch. — (1893) le même. — (1894) le même, négociant, propriétaire.

Temple : — 95, rue Judaïque (1875 et 1876) — 8, rue Ségulier (1877-1894).

Tenues : — Le 1^{er} mardi du mois.

LES FRANCS CHEVALIERS DE SAINT-ANDRÉ D'ÉCOSSE

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Bordenave, rentier ; Prince du Royal Secret. — (1861) le même. — (1862) Lubet, négociant ; Rose-Croix. — (1863) Bordenave, comme ci-dessus, propriétaire. — (1864-1867) le même. — (1868) Joly, négociant ; Rose-Croix. — (1869) le même. — (1870) Bontou, restaurateur ; Chevalier Kadosch. — (1871) Salles,

entrepreneur de travaux publics, 23, rue Colbert ; Rose-Croix. — (1872 et 1873) le même. — (1874 et 1875) aucun nom dans l'Annuaire. — (1876) Volkerick, marchand de papiers peints, 52, cours Balguerie - Stuttemberg ; Rose-Croix. — (1877) Chassin, Jean, tailleur, 2, cours du Trente-Juillet ; Rose-Croix. — (1878) Tombé en sommeil. — Réveillé en 1883. — (1883) Ballade, Jean, 16, rue des Tanneries ; Rose-Croix. — (1884-1887) le même. — (1888) Carrère Maxime, négociant, 7, rue du Serporat ; Chevalier Kadosch. — (1889 et 1890) le même. — (1891) Milhau, Paul, commis des ponts et chaussées, 11, rue des Faures ; Rose-Croix. — (1892) le même. — (1893) Carrère, Maxime, comme ci-dessus ; conseiller municipal. — (1894) le même.

Temple : — 15, rue Saint-Siméon (1860-1867) — 95, rue Judaïque (1868-1876) — 8, rue Ségulier (1877-1894).

Tenues : Le dernier lundi du mois.

L'ÉTOILE DU PROGRÈS

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Choucherie, huissier ; Chevalier Kadosch. Pour la correspondance : rue du Jardin des Plantes, 15. — (1861-1863) le même. — (1864-1866) le même, huissier près le tribunal civil de première instance. — (1867) Bloy, chef d'institution, 23, rue Fondaudège ; Rose-Croix. — (1868) Dubosq, avocat agréé au tribunal de commerce, 20, cours du Chapeau-Rouge ; Chevalier Kadosch. — (1869) Hermitte, avocat, 66, cours de Tourny ; Trente-Troisième. — (1870) le même. — (1871) Choucherie, comme ci-dessus, 23, rue de Pilliers-de-Tutelle. — (1872) le même. — (1873) Dubosq, comme ci-dessus. — (1874) Tombé en sommeil.

Temple : — 95, rue Judaïque (1870-1874).

HAUT-RHIN

Mulhouse

LA PARFAITE HARMONIE

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1863) Mailhet, docteur-médecin 40, quai de la Sinne ; Rose-Croix. — (1864) Heilmann, Albert, manufacturier ; Rose-Croix. Pour la correspondance : Willmann, père, 11, rue des Champs-Élysées. — (1865-1867) le même. — (1868) Willmann, Antoine, négociant, 11, rue des Champs-Élysées ; Rose-Croix. — (1869 et 1870) le même. — (1871) Tombé en sommeil.

HAUTE-GARONNE**Toulouse****LES COEURS RÉUNIS**

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Garres, peintre d'histoire, 10, rue Tamponnière; Rose-Croix. — (1861) Soulé, propriétaire; Rose-Croix. — (1862) Pujol, homme de lettres, 52, allées Louis-Napoléon; Chevalier Kadosch. — (1863) le même. — (1864-1866) le même, 44, rue Saint-Rome. — (1867) Soulé, Lucien, propriétaire, 12, rue Tolosane; Rose-Croix. — (1868) Pujol, comme ci-dessus. — (1869) le même. — (1870) Soulé, comme ci-dessus. — (1871-1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) le même. — (1876) Godar, Paul, rentier, 3, rue Mirepoix; Rose-Croix. — (1877-1880) le même. — (1881) le même, 31, rue des Balances. — (1882-1888) le même. — (1889) Tombé en sommeil.

Temple : — 13, rue Traversière-Saint-Georges (1860-1867). — 3, rue de l'Orient (1868).

L'ENCYCLOPÉDIQUE

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Denat, entrepreneur, 23, allée des Platanes; Rose-Croix. — (1861 et 1862) le même. — (1863-1868) le même, 23, allée Saint-Etienne. — (1869) Salze, propriétaire; Rose-Croix. — (1870) le même, 6, rue des Gestes. — (1871-1874) le même. — (1875) Tombé en sommeil. — Réveillé en 1881. — (1881) Mériel, Paul, directeur du Conservatoire de musique; Rose-Croix. — (1882) le même. — (1883) Thil, Marius, manufacturier, 15, rue du Faubourg Arnaud-Bernard; Rose-Croix. — (1884) le même. — (1885) Flourac, Louis, marchand-tailleur, 10, rue d'Alsace-Lorraine; Rose-Croix. — (1886) Delmas, Charles, négociant, 51, rue Rempart-Saint-Etienne; Rose-Croix. — (1887) le même. — (1888) Pech, Charles, négociant, 7, rue Fourtanier-Alexandre; Rose-Croix. — (1889-1891) le même. — (1892) le même, 24, rue latérale Raymond IV; Chevalier Kadosch. — (1893) le même, 46, rue Denfert-Rochereau. — (1894) le même.

Temple : — 3, rue de l'Orient (1868-1894).

Tenues : — Les 2^e et 4^e vendredis du mois.

HAUTE-MARNE**Chaumont****ÉTOILE DE LA HAUTE-MARNE**

Chapitre souché sur la Loge du même titre, le 7 juin 1886.

TRÈS-SAGES : — (1887) Prost, Victor, décoré de la médaille militaire, horloger, conseiller muni-

cipal à Gevrey-Chambertin, Côte-d'Or; Trente-Troisième. Pour la correspondance : Séjournant, négociant à Chaumont. — (1888 et 1899) le même. (1890) le même, député, 27, rue des Martyrs, à Paris. — (1891) le même. — (1892) De Resteau de Corbaumont, ingénieur, à Nancy; Rose-Croix. Même adresse. — (1893) le même. — (1894) Royer, Jules, architecte, maire de Joinville, Haute Marne; Rose-Croix.

Temple : place et rue de la Loge (1887-1892). — café du Commerce, entrée par le Marché-Couvert (1893 et 1894).

Tenues : Le 3^e dimanche des mois d'avril, juillet, octobre, janvier, à 2 heures de l'après-midi.

HAUTES-PYRÉNÉES**Tarbes****LA PROPAGATION DE LA VRAIE LUMIÈRE**

Chapitre souché sur la Loge du même titre en 1893.

TRÈS-SAGES : — (1893) Trélut, Auguste, vétérinaire; Rose-Croix. — (1894) Duran, Jules, dit Berni, maître bottier, au 14^e régiment d'artillerie, 25, rue Abbé-Torné; Rose-Croix.

Temple : — rue Petite-des-Moulins (1893 et 1894).

Tenues : — le 1^{er} dimanche de chaque trimestre.

HÉRAULT**Béziers****LA RÉUNION DES AMIS CHOISIS**

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Coulon, propriétaire, Chemin Neuf, Avenue de Sauchères; Rose-Croix. — (1861) Cœurdaier, entrepreneur de travaux publics; Rose-Croix. — (1862-1864) aucun nom dans l'Annuaire. — (1865) Perréal, docteur-médecin; Rose-Croix. — (1866 et 1867) le même. — (1868) Moulin, maître de chai; Rose-Croix. — (1869) le même. — (1870) Igier, chef de train principal au chemin de fer du Midi; Rose-Croix. — (1871) Tombé en sommeil.

Temple : 3, rue du Capus (1865-1870).

(à suivre)

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES MUSULMANES DANS L'AFRIQUE DU NORD DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Qadrya (an 564 de l'Hégire ; 1166 de J.-C.)

(Suite)

« Nos frères d'Algérie peuvent-ils conserver l'espoir de chasser les conquérants chrétiens ? Et si leurs chefs n'ont pas cet espoir, se conforment-ils aux préceptes de notre sainte religion en continuant une guerre dont les résultats les plus certains sont la mort, la misère et la ruine des populations placées sous leur direction ?

« C'est au nom de ces malheureuses populations, dont ils sont les oukil et les consolateurs, que les Moqaddem de nos saintes confréries, témoins de leurs misères, élèvent leur voix vers les illustres interprètes de nos livres sacrés, afin d'apprendre de leur bouche si la continuation de la guerre est commandée par le Très-Haut, ou si, en conservant leur religion, les tribus algériennes peuvent accepter de vivre momentanément sous la domination des chrétiens, qu'elles ont vaillamment combattus et qu'elles n'ont plus l'espoir de vaincre » (1).

Après de bien longues discussions, après avoir bien compulsé tous les versets du Coran, après avoir cité tous les commentaires des plus habiles docteurs de l'Islam, les Euléma présents décidèrent, à l'unanimité, que le peuple algérien pouvait goûter les douceurs de la paix. « Quand un peuple musulman, dont le territoire a été envahi par les infidèles, les a combattus aussi longtemps qu'il a conservé l'espoir de les en chasser, et quand il est certain que la continuation de la guerre ne peut amener que misère, ruine et mort pour les Musulmans, sans aucune chance de vaincre les infidèles, ce peuple, tout en conservant l'espoir de secouer leur joug avec l'aide de Dieu, peut accepter de vivre sous leur domination, à la condition expresse qu'ils conserveront le libre exercice de leur religion et que leurs femmes et leurs filles seront respectées. »

(1) Léon Roche : *Trente-deux ans à travers l'Islam*, tome II, pages 11 et 12.

Cette fois, les Tidjanya triomphaient d'Abd-el-Kader, et lui infligeaient une défaite qui lui serait autrement sensible que la prise d'Aïn-Madhi ne l'avait été à Tidjani. Il aurait beau faire, aussitôt que cette décision serait connue, les Khouan l'abandonneraient, et il n'aurait plus avec lui que quelques centaines, un millier tout au plus, de cavaliers faisant la guerre par amour du pillage plutôt que pour la défense de la religion : l'émir lui-même ne serait plus le représentant de la cause sainte ; ce ne serait plus qu'un homme ordinaire combattant pour sauver une couronne qui lui échappe, mais on lui enlevait du coup toutes ses forces. Ces faits se passaient à Kairouan, le 19 août 1841.

Cependant, vu l'importance d'une telle décision, les Euléma demandèrent à ce qu'elle fut confirmée par leurs confrères des grands centres intellectuels d'Orient. Dans cette décision, il faut reconnaître l'influence des Taibya et des Tidjanya, les premiers prévoyant qu'Abd-el-Kader appellerait bientôt à son secours les populations du Maroc, entraînerait l'empire dans une guerre contre la France ; les seconds par jalousie et aussi par politique, comme nous le montrerons quand nous parlerons d'eux. Peut-être aussi leur intelligence s'ouvrit-elle très facilement et leur fit interpréter favorablement les textes, grâce aux belles pièces d'or que Léon Roche glissa habilement dans leurs mains. « Je ne veux pas dire, ajoute-t-il malicieusement, que j'ai acheté leur conscience, mais j'ai adouci leur fanatisme. »

Le 6 novembre, grâce à la lettre que lui avait donnée Tidjani pour le Cheik de la grande mosquée et de l'université de Djemaa-el-Ezha (Co., VI, p. 6. La mosquée des fleurs), et aussi grâce surtout à l'influence de Mahomet-Ali, et de quelques métaux « pour adoucir le fanatisme », une seconde fetoua était délivrée à Léon Roche à peu près dans les mêmes termes que celle du Kairouan. Ce fut dans cette réunion que le Moqaddem des Kadrya, le Cheik El-Kadiri, refusa d'apposer son sceau au bas de la décision, car ce serait, disait-il, infliger un blâme à l'émir, dont il était le coaffilié. Le Moqaddem Ihaïa ben Ahmed-el-Bouzidi, de l'ordre des Tidjanya, ne fut pas si scrupuleux : sur l'ordre de son maître, il avait accompagné le Français en Egypte ; là, il le quitta, et, à son retour en Algérie, par haine pour Abd-el-Kader,

il publia cette décision qui avait reçu déjà la sanction de deux grands centres universitaires. Aussi, au mois d'avril 1842, le général de Lamoricière constatait-il les heureux effets produits par la publicité donnée à la fetoua, obtenus des Euléma du Caire « par les arguments irrésistibles » (lettre de Léon Roche à Bugeaud, 10 novembre 1841). Cette fetoua fut enfin confirmée par les Euléma de la Mecque; un seul s'y opposa avec fureur, ce fut Snoussi qui ne voulait à aucun prix entendre parler de paix avec les infidèles.

Ainsi fut consommée la perte du grand émir; il avait pris Aïn-Madhi; les Tidjanya se vengèrent en obtenant une décision qui le dépouillait de toute autorité aux yeux des Khouan; ce n'était plus le vaillant chef combattant pour la religion, c'était un vulgaire émir, combattant pour conserver son rang. Son appel à la guerre sainte ne sera plus entendu aussi facilement, et le jour où dans toute l'Algérie on saura que sa conduite est désavouée par les chefs des différents ordres, il n'aura plus que quelques cavaliers. Qu'aurait fait Abd-el-Kader, s'il avait pu grouper autour de lui tous les Khouan, et n'avait pas dû employer contre ses frères les armes qu'il avait fabriquées contre nous. Il aurait fallu que tout Moqaddem préférât le bien de la religion à son amour-propre; et cependant il est curieux de remarquer que dans cette fetoua que nous avons citée presque tout entière, on ne voit aucun blâme à l'adresse de l'émir. Les Qadrya ne condamnent pas sa conduite; les Tidjanya, malgré leur haine, voient en lui le vrai représentant de l'Islam, et les autres ordres comme les Taibya le poursuivent parce qu'il ne veut pas transiger avec les principes de son ordre.

Que les Qadrya soient à craindre ou non, là n'est pas la question; il ne suffit pas, en effet, d'avoir beaucoup d'hommes bien déterminés pour faire de grandes actions; il faut un chef qui d'une parole, d'un regard, électrise tous ceux qui viennent se ranger sous son autorité. Il imprime alors, à ceux qui l'entourent, son esprit, sa manière de voir, et bon gré, mal gré, ils le suivent à la victoire ou à la mort. Justement à cause de leur tolérance, cet ordre semble plus spécialement à craindre, car il se livre au premier venu; aucun ordre ne subit autant que lui les influences du milieu où il se trouve; lui que M. Rinn trouve si tolérant en Algérie, est, de son propre aveu, très fanatique à la

Mecque. Nous le demandons à tout homme qui veut réfléchir un moment sans prévention aucune, est-il possible qu'un ordre ayant partout les mêmes doctrines n'ait pas aussi partout le même esprit? Il n'en est pas des Qadrya comme des Tidjanya, qui se sont scindés en deux branches rivales; les Qadrya n'ont qu'un seul et même supérieur général qu'ils vénèrent comme une idole et auquel ils sont prêts à donner tout ce qu'il voudra sur un de ses désirs. Sans doute, si loin de Bagdad, chaque Moqaddem se considère comme un peu indépendant, et chacun semble former une petite congrégation dans cet ordre, le plus répandu et le plus populaire de l'Islam; voilà pourquoi tous les Qadrya n'ont pas répondu à l'appel de l'émir. Mais aussi nous devons remarquer avec quel respect tous les Moqaddem de l'ordre en ont toujours parlé, même lorsqu'ils prenaient une décision contre lui et le sacrifiaient au bien de la religion et des Musulmans; mais, si au lieu d'un simple Moqaddem, c'eût été le vieux Cheik Bagdad qui eût fait entendre sa voix pour combattre l'infidèle, vous auriez vu tous les Qadrya se lever en masse et marcher en phalanges serrées contre nous. Abd-el-Kader Ben-Mahi-Eddin, Moqaddem des Qadrya, nous a montré par une lutte héroïque de près de quinze ans ce dont est capable cet ordre, qui dut non seulement nous combattre, mais lutter encore contre les Derqaoua et les Tidjanya. Plaise à Dieu que la France ne trouve pas un autre Abd-el-Kader, car nous ne savons si elle trouverait un medjelés aussi complaisant que celui de Kairouan, du Caire ou de la Mecque, pour donner une décision en notre faveur en priant les Kouan de déposer les armes.

CHAPITRE II

Chadelya (fondés 656 de l'hégire — 1258 de J.-C.)

Si-Snoussi disait que tous les ordres religieux se rattachaient aux Djenidya, car tous avaient pris de Djenidi les doctrines du Soufisme; on pourrait presque en dire autant de cet ordre dont nous allons donner une courte notice: plus de trente ordres différents, dont quelques-uns ont une réelle importance, comme les Aïssaoua, les Taibya, etc., se rattachent à l'ordre des Chadelya. Il sera curieux d'observer comment des ordres,

dont l'esprit est absolument différent, ou plutôt le semble-t-il, peuvent sortir d'une même souche : comment des Chadelya, dont le fondateur recommandait tant de ne pas s'occuper des affaires de la terre, sont sortis les Derqaoua, les Taibya, les premiers vouant une haine à mort aux Turcs et à tout gouvernement légitimement établi; les seconds au contraire se servant de leur influence pour soutenir sur son trône la famille qui règne au Maroc.

Primitivement, les Chadelya semblent être plutôt une école philosophique qu'un ordre religieux. Les premiers supérieurs furent, en effet, de grands savants et jouirent, auprès de leurs compatriotes du Maghreb, d'une juste réputation. Avant le sixième siècle de l'hégire, le Soufisme n'était pas encore connu dans cette partie de l'Islam. Les seuls ordres religieux qui s'y trouvèrent répandus, étaient des ordres étrangers au pays, et ayant au loin leur centre d'action et de gouvernement. Abou Médian-Choaïb ben Hocein-el-Andalousi, importa dans le Mayreb les idées de la philosophie indienne : disciple de Djenidi et d'Abd-el-Kader-el-Djilani, il se posa tout d'abord non comme un vulgaire disciple mais comme un vrai fondateur d'ordre. Né à Séville, vers l'an 520 de l'hégire (1127 de J.-C.), il alla étudier à Fez; puis quand il eut acquis sous deux habiles maîtres la science nécessaire, il voulut aller en pèlerinage à Tlemcen, où il s'arrêta. Sa science lui attira de nombreux disciples; à la Mecque, il rencontra Abd-el-Kader-el-Djilani et se lia d'une étroite amitié avec lui; l'ayant suivi à Bagdad, il resta auprès de lui jusqu'à sa mort et y puisa les pures doctrines du Soufisme; plus tard, il retourna dans sa patrie pour la faire jouir de ses lumières; il professa à Séville et à Cordoue, et enfin vint s'établir à Bougie. Dans sa vieillesse, il jouissait d'une telle réputation que le roi de Tlemcen fut jaloux de sa gloire. Malgré ses disciples qui le priaient de ne pas s'exposer à la colère du roi qui l'avait mandé auprès de lui, Abou Médian partit, mais mourut en arrivant en vue de Tlemcen, 594. Abou Médian fut vraiment un homme supérieur et sa réputation n'était pas usurpée. Il fut un vrai Soufi dans toute la force du terme; les auteurs musulmans vantent tous sa sagesse, sa science et son humilité; malheureusement l'humilité du Soufi, c'est l'orgueil des chrétiens.

Un jour, racontait-il à ses disciples, Dieu

lui avait apparu et lui avait dit : « Choïb, tu as fait de nombreux actes d'humilité; tu m'as toujours bien servi; tu as été toujours un fidèle Soufi; aussi ton mérite est bien grand à mes yeux et je te pardonne tes péchés. » Et Dieu même ajouta : « Heureux le mortel qui aura joui de ta présence; heureux même qui verra celui qui t'a vu. » Vraiment c'était trop d'humilité, ou, pour mieux dire, il est le type du vrai Soufi : bouffi d'orgueil, plongé dans le mysticisme, abruti par ses nombreuses prières qu'il récite sans faire attention au sens, fuyant la société de ses semblables qu'il ne connaît pas, ayant l'imagination exaltée et en ébullition à cause des jeûnes et veilles démesurés qu'il s'impose, le Soufi qui est parvenu à être favorisé de l'extase, regarde les pauvres mortels d'un œil de mépris; il ne connaît que sa précieuse personne, et, dans l'erreur de son jugement, il croit voir Dieu là où il n'y a que le produit de son imagination, ou quand vraiment il y a extase, comme dans le cas présent, il prend les ténèbres pour la lumière et l'ange de l'enfer pour Dieu. Il est bien triste de voir des hommes souffrir de la sorte, s'imposer des mortifications plus grandes que n'importe quel saint du christianisme, à tel point que nous ne croyons pas qu'un Khouan puisse vivre sans une intervention diabolique, jeûner des mois et des mois, réciter continuellement des prières, souffrir plus que les plus malheureux des hommes et un jour aller brûler pendant une éternité.

Et cependant, sans cesse sur les lèvres de ces Soufi, vous entendrez des mots comme ceux-ci : Mon rôle, ici-bas, c'est d'aimer Dieu, de le bénir, de le prier, de faire connaître son saint nom et de lui demander d'exterminer les infidèles; mon rôle, c'est de le servir, c'est de servir mes frères, c'est de leur faire du bien; mon rôle, enfin, c'est de parvenir, par la pratique de l'humilité, par la mortification, les veilles, les jeûnes, à l'état extatique. Ce n'était pas seulement de lui qu'Abou-Median disait un jour :

« Le sentiment de la grandeur et de la toute-puissance divine exalte mon âme, s'empare de tout mon être, préside à mes pensées les plus intimes, de même qu'aux actes que j'accomplis au grand jour et aux yeux du monde. Ma science et ma piété s'illuminent de l'éclat des lumières d'en haut. Quel est celui sur qui se répand l'amour de Dieu? C'est celui qui le connaît et qui le recherche par-

tout, et encore celui dont le cœur est droit et qui se résigne entièrement à la volonté de Dieu. Sachez-le bien, *celui-là seul s'élève dont tout l'être s'absorbe dans la contemplation du Très Haut...* C'est de lui qu'on peut dire : Tu verras les montagnes, que tu crois solidement fixées, marcher comme marchent les nuages » (Rinn., p. 215-216).

Les nombreux ouvrages qu'il composa sur le Soufisme et les autres branches d'enseignement, lui attirèrent une grande réputation. Nul, mieux que lui, nous dit un auteur arabe, ne sut pénétrer dans les mystères de la vie spirituelle ; nul, mieux que lui, ne pénétra les reculs de la vie contemplative ; le monde invisible des esprits n'avait pour lui rien de caché. Aussi, c'est avec raison qu'on l'a appelé le Cheik des Cheik, le goth et le goût par excellence. « Nul ne pratiqua plus que lui le renoncement au monde, ne s'abîma davantage dans la contemplation des mystères divins et ne pénétra plus avant dans la recherche des secrets du spiritualisme. C'était un Soufi parfait (1). »

Abou-Median n'était donc qu'un habile philosophe et un grand Soufi. Ses nombreux disciples prirent le nom de Mandanya ; mais le vrai fondateur de l'ordre fut Abd-el-Sellem-ben-Machich, dont toute la gloire, aux yeux des Musulmans, est d'avoir préparé la voie au grand Chadeli, qui fut vraiment un fondateur d'ordre et, quoiqu'il n'eût rien écrit par forfanterie, ses leçons, recueillies avec soin par ses disciples, contiennent tous les principes qu'invoqueront, contre les gouvernements établis, les Derqaoua et les autres sociétés musulmanes qui se réclament de son origine.

Abou-Hassez-Aliech-Chadeli naquit près de Ceuta, vers l'an 595 de l'hégire (1200 de Jésus-Christ), initié tout jeune encore aux doctrines des Soufistes par un des disciples de Abou-Median, il se fit surtout l'élite de Abd-el-Sellem-ben-Machich. A la mort de son maître et sur sa recommandation, il se rendit dans l'Ifickia (Tunisie), cherchant une localité appelée Chadeli ; là il se fit une retraite et commença à mener la vie des saints de l'Islam, passant ses jours dans le jeûne et les mortifications, faisant de longues prières et s'efforçant d'arriver à l'état extatique par les moyens que son maître lui avait enseignés. Bientôt, une grande foule vint le trouver dans sa solitude et se mit à

célébrer sa vertu. Chadeli se laissait faire ; mais sa réputation porta ombrage à la jalouse susceptibilité des détenteurs du pouvoir ; bien plus, un certain Ben-el-Berra mit tout en œuvre pour nuire au pieux solitaire, à l'élu de Dieu. L'accusation portée contre lui était grave et pouvait lui attirer la peine capitale : il était accusé d'athéisme. En vérité, cet ennemi n'était pas vulgaire et son intelligence était plus développée que celle de ses compatriotes ; il était facile, en effet, de prouver à Chadeli, imbu des doctrines du Soufisme, qu'il était un athée parce qu'il était panthéiste. Aussi, pour fuir sa punition justement méritée, il quitta la Tunisie et alla s'enfermer dans la solitude aux environs d'Alexandrie ; mais son ennemi avait prévenu les Euléma du Caire.

Ce fut dans cette retraite que Gabriel lui apparut et lui demanda quelle punition il voulait voir infliger à son ennemi. « Je demande, répondit Chadeli à son envoyé céleste, que mon ennemi perde la mémoire et que sa tombe devienne un lieu d'immondices. » Ces vœux furent exaucés. Nous ne finirions pas si nous voulions raconter tous les miracles que Dieu fit pour prouver la sainteté de son serviteur ; les légendes sont nombreuses à ce sujet. Le souverain de l'Égypte partageait vis-à-vis de l'illustre exilé les préventions des Euléma ; Dieu, pour le corriger, permit qu'une nuit il fût roué de coups par les anges, afin de le faire revenir à de meilleurs sentiments. Ce fait nous rappelle, malgré nous, ce qui arriva à Bordora à l'occasion de l'admission de Diana Vaughan et que rapporte le docteur Bataille (1^{re} année, page 719). Ces deux faits trouveront des incrédules, mais cela n'empêchera pas le diable de protéger toujours ceux qui se donnent spécialement à lui. Nous aurons occasion bientôt de constater que cet homme a eu des relations avec les puissances supérieures.

Cependant, dans sa retraite d'Alexandrie, toutes choses n'allaient pas à souhait, et souvent il devait jeûner bien longtemps. Plus tard, il racontait qu'une fois il avait passé trois jours sans prendre de nourriture : une voile parut à l'horizon, se dirigea vers son ermitage ; quand les matelots eurent jeté l'ancre, ils descendirent à terre : « C'est un ermite musulman », dirent-ils en l'apercevant et, touchés de compassion, ils lui offrirent à manger. « Ainsi, disait Chadeli, Dieu permet

(1) Brosselard, *Revue africaine*, 1860, p. 7.

que je fusse secouru par la main des infidèles et non par celles des Musulmans. » On voit que si les sarcasmes et les mauvais traitements ne lui manquaient pas de la part de ses compatriotes, en retour il savait se venger, et que son humilité en faisait tous les frais ; il ne lui en coûtait guère pour inventer des interventions divines, et les miracles s'opéraient nombreux, grâce à sa sainteté ; une fois même, El-Khadir lui apparut, toujours dans le désert, et l'assura que Dieu était avec lui.

Quand celui qui gouvernait l'Égypte à cette époque eut reçu la terrible leçon que nous avons rapportée et que, grâce aux coups de fouet que lui donnèrent les anges de Dieu, il eut acquis une meilleure opinion sur Chadeli, celui-ci vint professer au Caire. Grande était alors sa réputation de saint. Il avait déjà opéré de nombreux miracles ; une fois, entr'autres, de nombreuses hirondelles voltigeant autour de sa tête, il avait répondu que c'était les âmes du purgatoire que Dieu avait délivrées grâce aux mérites de ses ferventes prières. Une fois professeur, sa science parut égaler sa sainteté et il put rivaliser avec les plus illustres docteurs de l'Islam. Les adversaires les plus acharnés s'avouèrent vaincus sous le charme de sa parole et par la force de ses arguments, et devinrent ses plus fidèles disciples. Rien ne lui était caché. A toute question il faisait la réponse convenable, et il conduisait sûrement ses disciples dans les plus âpres sentiers du mysticisme. Nourri de la lecture des docteurs de l'Islam, admirateur sincère de Djenidi, de El-Djilani et d'Abou-Median son illustre maître, il trouvait une réponse à tout. Peu importait, au reste, la science sur laquelle on l'interrogeait : il connaissait tout. Quel est donc ton Cheik ? lui demandèrent les disciples émerveillés de ce vaste océan de science : « Disciple d'abord d'Abdel-Sellem-ben-Machich, aujourd'hui je bois à la source de toute vérité dans dix mers différentes : cinq sont sur la terre : Mahomet (le salut soit sur lui), Aban-Beke, Omar-Otman et Ali ; cinq sont au ciel : Gabriel, Michel, Azrazil, Azrail et l'Esprit de Dieu (*Verbum Dei*, Jésus-Christ).

Mais, surtout, nous recommandons à nos lecteurs les lignes suivantes, qu'on ne saurait trop méditer : « Quand je suis interrogé sur une question scientifique et que je ne sais quelle réponse faire, je vois aussitôt cette réponse tracée par une main invisible sur les

murs ou sur les tapis. (Rinn, 222). Cet aveu est à retenir. Quelle est cette main invisible qui trace la réponse ? est-ce la main de Dieu ? nullement, Dieu ne se dérange pas pour si peu. Qui alors ? Nous ne voyons qu'une réponse convenable, c'est d'admettre la main de Satan. Ceux qui nient toujours sans preuves, nous les renvoyons à la mystique de Gorres, où toutes ces questions sont traitées de main de maître, et où ils verront les nombreux faits irrécusables que l'éminent auteur apporte en preuves de ce qu'il avance. Ces paroles de Chadeli ne sont que la confirmation de ce que nous avons avancé dans la première partie sur l'intervention de Satan dans l'extase.

Avant d'exposer les particularités de sa doctrine, nous voudrions donner le portrait que ses contemporains nous ont laissé de cet homme qui peut être regardé, à juste titre, comme l'un des plus grands fondateurs des ordres religieux musulmans. « Chadeli, nous dit un auteur cité par Rinn, page 223, était de grande taille, mais son corps était maigre et frêle ; il avait le teint olivâtre et la barbe peu fournie le long des joues. Ses doigts étaient effilés et longs comme ceux des gens du Hidjaz. Sa parole était douce, son élocution frêle, et il montra toujours une grande bienveillance dans son enseignement. Il ne cherchait nullement à imposer au néophyte des fatigues ou des difficultés. Il voulait au contraire les lui éviter et n'en parlait pas : « On ne vient pas à nous, disait-il, pour rechercher les fatigues, mais bien le repos. » Pourvu que l'on cherchât à se réunir à Dieu, qu'on aimât la retraite et la prière, il laissait chacun parfaitement libre d'adopter telle ou telle voie. Il ne voulait même pas obliger le néophyte à ne pas voir d'autre Cheik que lui. A ce tableau, nous n'ajouterons que quelques mots. Par sa constitution, Chadeli rappelait malgré lui son origine : né au Maroc, il en avait gardé le fanatisme ; bâti en hercule, les jeûnes avaient affaibli cette constitution qui aurait pu résister longtemps. Il vécut à peine cinquante ans ; ses mortifications et ses veilles lui attirèrent une réputation de sainteté justement méritée, et presque aussi grande que celle de El-Djilani ; enfin sa science profonde et universelle, vaste encyclopédie, résumait toutes les branches de l'enseignement arabe, et, comme disaient ses disciples, il parlait sur

chaque science en particulier comme si c'eût été sa branche spéciale.

C'est à cette réputation qu'il doit l'immense influence qu'il a exercée sur les ordres religieux. Il parut aussi à un moment propice. Djenidi avait introduit dans l'Islam les doctrines secrètes de la philosophie indienne : il avait pu professer les erreurs les plus monstrueuses et les plus opposées à la saine doctrine, grâce à la flexibilité de son esprit et de la langue arabe. Mais ces doctrines n'avaient pas encore reçu la sanction qu'attend toujours un peuple croyant, la sanction de la sainteté : tout le monde s'était incliné devant le vaste savoir de Djenidi, tout le monde devait s'incliner devant la sainteté suréminente d'Abd-el-Kader-el-Djilani. Ces mêmes doctrines qu'avait professées Djenidi, le saint de l'Islam les mit chaque jour en pratique, et leur dut toute la sainteté à laquelle il parvint. Il fallait qu'un homme parût alors pour résumer en lui seul et la science de Djenidi et la sainteté de El-Djilani. Ce fut là le rôle que Satan donna à Chadeli : grâce à son génie, moins vaste cependant que celui de Djenidi, il donna la dernière forme à ces inées panthéistiques et égalitaires qui, du bord du Gange, ont fait irruption dans l'Islam. Après lui, nous ne trouverons que bien peu de choses nouvelles ; il nia le vrai fondateur des ordres musulmans, le digne précurseur de Snoussi qui fera le plus grand cas de lui.

Et Charani, bien avant lui, résumant dans quelques lignes les sentiments de son coreligionnaire, l'égalité presque d'Abd-el-Kader. Il ne l'appellera pas sans doute le sultan des Saints, la gloire de l'Islam ; non, la gloire de Chadeli est, suivant Charani, d'avoir su résumer toute la science de la méditation. Non seulement, dit-il, son esprit pénétra dans le monde des âmes et des corps, mais encore il rendit facile la connaissance de toute science, et en fit connaître tous les vents. Aussi, les Cheik de son ordre sont de vrais océans de science, et un simple fakir Chadeli en sait plus que les Cheik des autres ordres. Chadeli, c'était le prote de son temps, le phare qui éclairait le monde, le marteau qui broyait nos ennemis, le Soufi des Soufi ; en un mot, Dieu s'était plu à réunir en un seul homme toutes les perfections.

Avant de parler des doctrines professées et enseignées par Chadeli, recueillies avec

raison par ses disciples, disons un mot de l'application à cet ordre ; et quand nous aurons fait connaître les doctrines des Chadelya nous ferons connaître les principales sociétés qui s'y rattachent, en particulier les Derqaoua et les Madanya.

Il y a peu d'ordres qui soient aussi larges que celui qui nous occupe pour l'admission des Khouan, et nous ne connaissons que celui des Rahmanya qui soit encore moins sévère. Voici, en effet, comment le Cheik Ahmed-ben-Mohammed-el-Abbad, définit les règles de cette admission. Pour pouvoir jouir des privilèges attachés à cet ordre, et pouvoir se dire Chadely il suffit de suivre un seul des principes de la Congrégation, prouver que l'on aime les affiliés. Ainsi dire un hieb suffit pour participer aux droits des Khouan Chadelya. Cette affiliation est un peu trop primitive et succincte, ainsi le même Cheik, donnant les différentes manières de se faire affilier, en énumère quatre : la première est purement extérieure : elle comprend la pression de la main et l'enseignement du diker ; l'affilié doit alors porter le turban, pendant derrière la tête, et porter la Khirka, morceau d'étoffe qui sert de signe de reconnaissance comme la manière de mettre son turban. La deuxième manière consiste à lire les livres des Chadelya sans chercher à comprendre le sens ; ici il ne faudrait pas croire que la recommandation faite au Khouan signifie qu'il ne doit pas réfléchir sur ce qu'il dit de manière à ne pas comprendre même le sens des mots ; mais lire comme moi lorsque je lis du Chinois, sans chercher à comprendre le sens signifié, sans chercher à pénétrer les secrets et mystères particuliers à l'ordre ; car nous ne devons pas oublier que surtout chez les Chadelya on fait distinction des gens intelligents et des vulgaires, celui-ci se contente des deux premières initiations dont nous venons de parler. La troisième ne diffère guère de la deuxième : analyser le livre, tâcher d'en comprendre le sens, sans toujours aller jusqu'à l'action. Bientôt nous aurons à parler de leurs vents, et nous en dirons plus long à ce sujet. La quatrième façon de se faire Chadely, est la route que prennent les hommes intelligents ; pour parler le style de la Maçonnerie, ceux qui ne sont pas affiliés avec l'anneau, celui-là c'est le vrai Chadely ; il conforme en tout sa conduite aux principes que lui

donne le Cheik, et tâche de ne pas s'en éloigner.

Celui qui est entré de la dernière manière doit encore franchir quatre degrés différents, sans en omettre aucun. Ces degrés rappellent les différents grades des ordres maçonniques : le premier est celui de la contrition ; le deuxième, de la droiture ; le troisième, de la perfection des mœurs ; le quatrième, de la proximité. Tous ces termes sont bien inoffensifs, et pour celui qui n'est pas initié, ils ne peuvent avoir beaucoup de sens ; c'est toujours à peu près le même jargon que le démon emploie partout où il se montre : il parle continuellement de pureté des mœurs, de droiture, d'humanité, de charité, afin de dissimuler son œuvre sous cette apparence de vertu.

Le diker primitif donné par Abd-el-Sellemben-Machich consistait uniquement à dire continuellement le mot Allah en appuyant sur le lam (l) et en prolongeant le son *a* de la fin autant que le permettait la puissance du souffle de l'affilié. Chadeli y ajouta l'invocation des invocations, celle qui est la plus agréable à Dieu : « Il n'y a de Divinité que Allah, la Vérité évidente, et Mohammed est le Prophète de Dieu. » Il suffisait de réciter cent fois au moins cette invocation dans un jour ; c'était relativement bien modéré ; plus loin, nous donnerons celui des Derquoua-Chadelya. Nous voudrions, pour le moment, tâcher de débrouiller toutes ces branches diverses et ne pas les confondre comme l'a fait Rinn.

Nous n'ajouterons rien de spécial à ce que nous avons dit sur les réunions de cet ordre ; nous avons cité plus haut, quand nous avons parlé des moyens employés pour arriver à l'extase, comment ils s'y prenaient dans deux réunions. Convaincu que nous sommes que la plus grande difficulté, pour nous, est de pouvoir nous faire comprendre de lecteurs peu habitués aux coutumes arabes, nous sommes obligés de nous répéter. Cette étude que nous composons ne sera pas un livre qu'on lit une fois et puis qu'on jette dans un coin de la bibliothèque pour le laisser se couvrir de poussière et être rongé par les vers. C'est un livre qu'il faudra étudier, et relire par conséquent, si on veut arriver à comprendre ce que sont ces sociétés, si on veut saisir les rapports qu'il y a entre elles et leurs congénères d'Europe. On est étonné, quand on y réfléchit un peu, de voir que le

démon prend toujours les mêmes moyens pour perdre l'homme, moyens qu'il varie suivant les peuples et adapte si bien aux mœurs du pays. Nous répétons donc que les ordres religieux ont deux buts : l'un la perfection de ses affiliés par l'extase, l'autre, l'expulsion des chrétiens de l'Afrique et de tout pays où il y a un Musulman ! en un mot, le rétablissement de l'imamat, selon que nous l'avons expliqué.

Les Chadelya, primitivement, semblaient n'avoir qu'un seul but, sanctifier leurs affiliés par l'extase, bien que dans les instructions données par le fondateur à ses disciples, on trouve quelques paroles subversives de toute autorité, mais la plus grande partie traite de la mystique et de l'extase. Quand, dans les réunions, ils veulent goûter les douceurs de cet état, ils ferment bien les portes, éteignent les lampes, et mettent leurs Moqaddem au milieu d'eux, ils forment un cercle sans solution de continuité. D'abord lentement, puis sur un mode de plus en plus pressé, ils chantent cette courte phrase, à peu près toujours sur la même note : la Allah ila allah ; ils passent ainsi successivement sur toutes les modulations, allant du plus grave au plus précipité. « Lorsqu'ils sont arrivés à un certain état de surexcitation, ils se lèvent et récitent en donnant au corps un balancement cadencé « Allah ! », puis « Hou (lui) ! », puis « Ah ! » Pendant ce temps, le Nekib tourne autour d'eux en récitant des vers ou des sentences propres à redoubler l'enthousiasme. Puis, à un signal du Moqaddem, resté au milieu du cercle, les frères s'arrêtent, le Moqaddem récite des vers, des oraisons, prononce la formule : « Il n'y a pas d'autre divinité que Allah » et termine la cérémonie par la récitation de la faticha, citée par Rinn, page 247.

Voici comment Si-Snoussi décrit les cérémonies du rituel des Chadelya : nous abrégons un peu ce qu'il dit, omettant tout ce qui n'est pas directement nécessaire à leur intelligence. Tout d'abord, il nous donne la posture que doivent prendre les affiliés. Ce point est très important, et nous verrons Snoussi accusé presque d'hérésie pour une petite modification apportée à ce point. La posture prise dans la prière est, en effet, un signe de reconnaissance entre les Khouan. Comme la prière est habituelle et qu'il ne se passe pas deux heures dans la journée sans qu'un bon musulman ne doive adorer Dieu,

c'est un moyen bien facile de reconnaissance. Voici donc la posture des Chadelya : ils doivent s'accroupir, les jambes croisées, élever les genoux qu'ils enlacent de leurs bras, et, les yeux fermés, placer la tête entre les deux genoux. Pendant qu'il relève la tête, à partir du moment où elle arrive à la hauteur du cœur, jusqu'à celui où elle atteint l'épaule droite, il doit dire : Il n'y a de divinité que Allah. Bien entendu qu'il faut impitoyablement chasser toutes les distractions, et même prier à haute voix, si on ne peut en triompher en parlant à voix basse. Quand la bouche arrive à la hauteur du cœur, il doit prononcer les mêmes paroles, mais avec vigueur et beaucoup de force, afin que les paroles se gravent bien dans cet organe et, de là, se répandent dans chacun des membres. C'est ce qu'on appelle le diker es-sef-ou-en-necker, ce qui veut dire : prière de la compassion et de l'expulsion. Elle produit dans l'âme des effets merveilleux ; elle arrache du cœur tous les vices, les principes de la tiédeur et les pensées mondaines, en rejetant tous ces défauts derrière l'épaule droite.

Quelles sont les principales recommandations faites au Khouan ? Avant tout, il doit impérieusement s'appliquer à bien dire les prières et à bien observer les pratiques de l'ordre ; c'est grâce à l'ordre qu'il parviendra au salut ; avant tout, donc, avant même les prières ordonnées par le Coran, le Khouan devrait remplir ces obligations. Seulement, ces hommes ne sont pas logiques de l'ordre : c'est grâce à l'ordre qu'il parviendra au salut ; avant tout donc, avant même les prières ordonnées par le Coran, le Khouan devrait remplir ces obligations. Seulement ces hommes ne sont pas logiques, et les chefs d'ordre par crainte du peuple veulent garder un livre et des préceptes avec lesquels ils ne sont plus d'accord ; nous l'avons suffisamment prouvé.

De plus, nous savons qu'il suffit de bien réciter une seule fois son diker pour être sauvé ; cette prière est donc merveilleuse et jamais Mahomet lui-même n'a promis une telle efficacité aux prières qu'il ordonnait. Le Khouan Chadely devra donc se les rendre obligatoires, et tellement familières qu'elles semblent s'être identifiées avec sa personne et ne faire avec lui qu'un seul tout homogène : à force de les réciter, il faudra qu'il arrive, comme machinalement, à les dire, aussi bien le jour que la nuit dans ses rêves.

Quand il sera arrivé à cette quasi-identification, il passera à l'invocation du mot Dieu et « la poursuivra sans cesse jusqu'au moment où ce qui lui était caché se dévoilera à ses yeux ; sans s'arrêter, il *continuera jusqu'à l'épuisement de ses forces.* » Nous avons préféré citer ces lignes traduites par M. Colas et citées par Rinn, page 248 que de le traduire nous-mêmes. A-t-on remarqué ces mots : Il continuera jusqu'à l'épuisement de ses forces ?

Le malheureux Khouan devra s'abrutir complètement et employer toutes ses forces, aussi bien celles de son intelligence que celles de son corps, qu'il devrait employer seulement à la recherche et à l'amour de Dieu, il devra les employer, dis-je, à la recherche de ce qui est caché et qui lui sera dévoilé. Et quand, à force de répéter ce mot Allah, il aura découvert tout ce qui y est caché, il passera à un autre mot, autre dénomination de Dieu, hou, qui signifie littéralement lui, c'est-à-dire l'Être-Suprême, mot qu'il devra répéter à satiété jusqu'à ce qu'il parvienne au degré de perfection qu'il pourra acquérir (1).

Que les affiliés à cet ordre aient des secrets connus d'eux seuls, cela ne fait pas l'ombre d'un doute ; ici encore nous voulons citer mot pour mot la traduction donnée par M. Colas (citée par Rinn, page 248) afin qu'on ne puisse nous accuser de ne pas comprendre le texte : « Ils (les Chadely) sont en possession de secrets particuliers qu'ils appliquent entre eux. Ainsi, quand un malheur frappe un des leurs, ils récitent dix fois la sonate de Ya-Sinc ; après l'aurore, avant la prière du matin ils y ajoutent : « O Dieu, je vous invoque, vous qui êtes Dieu » ; ils continuent par ces mots : « Yamen horia Ahoum Kaf adem hamnou, ha. Amen. » (paroles mystiques qui n'ont aucun sens arabe) qu'ils répètent soixante-dix fois, puis ils terminent par : « Pour que vous m'accordiez telle ou telle chose qui ne peut arriver que par la permission du Très-Haut. »

(1) Nos lecteurs qui ne connaissent pas la langue arabe se demanderont vraiment ce que ce mot Allah peut apprendre aux affiliés. Ce mot Allah doit, à notre avis, avoir les mêmes propriétés que le tétragramme (J. H. V. H. ou Jehovah.) En arabe Dieu s'exprime par l'article el suivi du pronom hou ; ces deux mots réunis signifient donc le lui, l'être par excellence, et a, par conséquent, le même sens que le mot hébreu Jehovah : celui qui est. Il est curieux à remarquer que dans l'occultisme le tétragramme joue un si grand rôle ; c'est encore un nouveau point de contact entre les diverses sociétés.

« Le Cheik Abou-Hassan ech. Chedeli a dit que ces mots mystiques étaient les noms les plus élevés que l'on pouvait donner à Dieu.

« Dans un de ses ouvrages, sir Abd-el-Ouhab-el-Cherani dit : « Les affiliés de cet ordre ont des secrets particuliers » et il reproduit textuellement ce qui est transcrit ci-dessus. »

Quelle est l'origine de ces mots mystiques qui n'ont aucun sens en arabe ? Nous ne pouvons faire que des hypothèses. Mais nous ne croyons pas nous avancer trop en disant que ces mots sont une formule magique donnée par Satan à Chadeli. Nous avons vu plus haut qu'une main mystérieuse écrivait sur les murs ou le tapis la réponse dont avait besoin le grand philosophe. Pourquoi cette main qui, à notre avis, n'était autre que celle de l'ange de l'enfer, n'aurait-elle pas enseigné cette formule comme de nos jours le même ange a inspiré Albert Pike. Y a-t-il, nous le demandons, une grande différence entre les deux sociétés : l'une musulmane et africaine, l'autre américaine-européenne. Les Palladistes n'arrivent-ils pas aussi à l'extase ? et Sophie Walder ne pourrait-elle pas rivaliser avec n'importe quel extatique musulman ? Seulement, il y aura toujours cette différence entre les sociétés d'Europe et d'Amérique et celle d'Afrique, c'est que les premières sont ouvertement en lutte contre Dieu, tandis que les sociétés musulmanes semblent restreindre leur but politique à la délivrance du musulman du joug du chrétien ; elles voudraient fermer complètement le continent noir pour y faire régner le culte de Mahomet et de Satan. Rien d'étonnant, par conséquent, que les mêmes moyens ne soient pas employés. Ce qu'il faut à l'arabe, avant tout, c'est l'extase, et le second but est pour lui assez secondaire. Son désir le plus grand, je dirai même son seul désir, c'est de jouir des douceurs de l'état extatique, et de passer aux yeux de ses compatriotes pour un homme en relations quotidiennes avec les esprits. Les chefs seuls poursuivent avec activité le second but ; car, nous le répétons encore, nous sommes convaincus que les vrais extatiques sont très rares et que les neuf dixièmes des musulmans affiliés aux ordres religieux, grâce aux effets du Hachich prennent pour des réalités ce qui n'est que le produit de leur imagination, et croient voir certaines choses parce qu'on leur a dit

que les choses se passaient ainsi. Mais nous avons vu par le fait que nous avons cité d'Abd-el-Kader, que les vrais initiés, ceux qui sont chargés de par le diable d'arrêter les progrès du christianisme, ceux-là sont vraiment favorisés d'extases et reçoivent du démon, pour parler avec un fondateur d'ordre, la direction de leurs actes, et la manière dont ils doivent agir.

Nous avons dit plus haut que Chadeli n'aurait écrit aucun livre pendant sa vie : « Mes livres, disait-il, sont mes compagnons et mes disciples. » Ceux-ci ne voulurent pas perdre le fruit de tant de veilles et d'extases et l'un d'eux, le plus savant et celui qui avait vécu le plus dans l'intimité de Chadeli, réunit ses paroles et ses discours. Ce qu'on remarque surtout dans cet ouvrage, c'est le mépris des choses de la terre, le sarcasme déversé à pleines mains, sur les autorités musulmanes et même l'excitation à la révolte.

Tu ne pourras connaître le parfum de la sainteté, que lorsque tu seras complètement détaché des hommes et du monde. Qui-conque veut jouir de la gloire en ce monde et en l'autre, me suive. Qu'il rejette de son cœur tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il n'aime que Dieu, qu'il ne cherche que lui, et n'agisse qu'en vue de lui. Plein de docilité pour son Cheik, le Chadely devra lui découvrir toutes ses pensées, toutes ses affections ; dans ses prières, il devra veiller surtout à ce que jamais une distraction ne vienne le détourner de Dieu, afin de se pénétrer, de plus en plus, de l'essence divine. Nous ne voulons rien ajouter de spécial à ce sujet, nous en avons assez parlé dans le chapitre consacré à l'extase. Mais nous voulons surtout nous étendre sur leur soumission ou plutôt sur le mépris qu'ils professent envers les grands de la terre et toute autorité. Ces mots de détachement du monde, du mépris pour les richesses ne sont qu'un moyen de tromper les ignorants et les naïfs. Nous allons voir que sous ce beau dehors de sainteté et d'ascétisme se cache l'ordre le plus à craindre pour les gouvernements, et auquel les Turcs ont justement voué une haine sans trêve ni merci.

Ad. Ricoux

(A suivre).

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

Le mouvement anti-maçonique

LA LIGUE DU LABARUM

§ 1^{er}. — La Ligue du Labarum, fondée à Paris le 19 novembre 1895, et s'inspirant des enseignements infailibles du Pape, Vicaire de N.-S. Jésus-Christ et successeur de Saint Pierre, proclame que la Franc-Maçonnerie, Synagogue de Satan, est le grand Ennemi actuel de la Sainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine.

En conséquence, la Ligue, due à l'initiative de Catholiques résolus à défendre leur Sainte Mère l'Eglise, même au prix de leur sang, prend le titre de **Ligue du Labarum Anti-Maçonique**, *Ordre Catholique Militant pour la défense de la Foi, des droits et des biens de l'Eglise contre la Franc-Maçonnerie*. La Ligue entreprend, contre l'infamale secte, une guerre à outrance, défensive et offensive, qu'elle ne cessera qu'au jour du triomphe définitif de la Religion, c'est-à-dire au jour de l'avènement du règne social de Jésus-Christ, reconnu Roi de France par les pouvoirs publics.

§ 2. — Les Fondateurs de la Ligue, bien pénétrés des vérités lumineuses répandues sur le monde par l'immortelle Encyclique *Humanae Genus*, ont considéré avec douleur l'immensité des maux et des ruines dont la Franc-Maçonnerie a été le principe pour l'humanité et pour l'Eglise Catholique en général, et pour la France en particulier. Ils ont entendu la grande voix du Souverain Pontife Léon XIII, glorieusement régnant, appelant les peuples à secouer le joug de l'exécrable secte, dont les chefs scélérats sont de vrais suppôts de l'Enfer. Ils se sont dit : « Le Pape nous convie à la lutte, par les moyens surnaturels et naturels;

nous ne serions pas dignes de notre nom de chrétiens, si nous fermions l'oreille à son appel si pressant et déjà plusieurs fois répété. L'heure a sonné des résolutions viriles. Le satanique Ennemi a juré de détruire jusqu'aux derniers vestiges de la Religion du Sauveur; partout il s'avance, gagnant chaque jour du terrain et insultant tout ce que nous avons de sacré, dans la joie de sa victoire, due à la mollesse des Catholiques qui sont pourtant le nombre et se laissent opprimer. Eh bien, puisqu'il le faut, nous serons les victimes expiatoires; nous serons les martyrs, dont le sang, versé avec bonheur, sera le remède à cet excès de mal; nous serons les nouveaux croisés de la guerre à l'Ante-Christ maçonique: le cœur rempli de haine pour Satan et d'amour pour notre Roi Jésus, nous mourrons dans les délices du sacrifice, heureux si notre trépas arrête l'invasion infernale, la fait reculer et suscite des héros pour lui reprendre le terrain qu'une coupable indifférence lui a laissé conquérir. En guerre! en guerre! Puisque le Pape l'a dit, Dieu le veut! »

§ 3. — Voulant atteindre leur but par les moyens les plus pratiques de la piété et du dévouement, les Fondateurs de la Ligue du Labarum ont approfondi et approuvé le programme d'études élaboré, les 1^{er} et 2 août 1895, par le Comité National Français, chargé spécialement de propager dans notre pays l'idée d'un prochain Congrès Anti-Maçonique International, sous la présidence d'honneur de S. E. le Cardinal Parocchi, Vicaire de Sa Sainteté.

Ils ont médité ce programme d'études, et ils ont acquis la conviction inébranlable que, pour terrasser la satanique Franc-Maçonnerie, il est urgent de constituer contre elle une organisation permanente, avec toutes les forces vives qui voudront bien se consacrer à cette œuvre de salut.

Ils ont donc adopté ce programme, et ils en ont fait la base de leur action militante.

PREMIÈRE PARTIE

« Pour bien saisir toute l'étendue du mal causé par la Franc-Maçonnerie, il faut répondre aux questions suivantes :

« I. Qu'est-ce que la Franc-Maçonnerie? — II. Quelles sont les principales ruines déjà causées par elle? — III. Par quels moyens a-t-elle pu causer tant de ravages? — IV. Quels sont ses projets pour l'avenir?

« I. *Qu'est-ce que la Franc-Maçonnerie?*

« Il faut ici bien préciser son but et indiquer les diverses étapes qu'elle a parcourues pour l'atteindre. Il faut aussi dire quelques mots de son histoire, en négligeant les fables que l'on a su y mêler. (Cet enseignement doit être une partie de la mission de tout bon Catholique, anti-maçon militant; car il est nécessaire d'instruire le peuple, abusé par la secte qu'il croit inoffensive, et de l'instruire publiquement. Le bon Catholique, anti-maçon militant, doit être un apôtre de la Vérité.)

« Au fond, la Franc-Maçonnerie est l'Eglise de Satan, organisée par l'ennemi de Dieu pour perdre les âmes, et avec l'espoir de détruire l'Eglise de Jésus-Christ.

« II. *Quelles sont les principales ruines dont nous lui sommes redevables?*

« Elles portent sur tous les points: la vie religieuse et la vie civile; la vie privée et la vie publique; la vie sociale et la vie politique; la vie nationale et la vie internationale; l'enfance, l'âge mûr, la vieillesse: les idées, les sentiments et les mœurs, les institutions et les lois.

« Voici les principales :

« 1° La ruine de la vérité révélée, ou le naturalisme, en jetant sans cesse le discrédit et la négation sur tout ce qui nous vient directement de Dieu;

« 2° La ruine de la vérité naturelle, ou le matérialisme, en accoutumant les hommes à n'envisager que les intérêts matériels, quand elle ne va pas jusqu'à nier l'existence de Dieu et celle de l'âme;

« 3° La ruine de la morale, en facilitant la corruption dont elle se fait le premier des moyens d'action, et en poussant sans cesse les âmes vers la triple concupiscence;

« 4° La ruine de la civilisation chrétienne, en dénigrant tous les progrès qui sont dus à l'Eglise, et en exaltant sans cesse ce qui a été fait par les païens ou par les ennemis du Christianisme;

« 5° La ruine de la paix sociale, en prêchant la révolte contre l'inégalité des conditions, et par la destruction des corporations ouvrières;

« 6° La ruine de l'union entre les peuples et de la stabilité des Etats, en fomentant sans cesse les divisions et les révolutions au gré de ses caprices ou de ses intérêts;

« 7° La ruine de l'Eglise catholique, dans la mesure où elle a pu la consommer, surtout par l'usurpation des Etats de l'Eglise.

« On peut dire encore que la Franc-Maçonnerie est la mère du militarisme et le principe des charges que le militarisme imposé aux nations de l'Europe.

« On peut dire aussi qu'elle est la mère du socialisme; car, en détruisant les vraies notions de l'autorité et de la propriété, elle a préparé les abus de l'une et de l'autre, et motivé la réaction violente qui menace d'emporter la société tout entière vers une nouvelle barbarie.

« On peut dire enfin qu'elle est la mère du prolétariat moderne et de la plus grande partie des maux dont souffre la classe ouvrière; car toutes les laïcisations dont elle a été l'inspiratrice ont eu surtout pour résultat d'amoindrir dans les âmes le sentiment de la justice pour les faibles.

« III. *Par quels moyens la Franc-Maçonnerie a-t-elle réussi dans son entreprise?*

« C'est d'abord par l'enseignement, c'est-à-dire par la diffusion de l'erreur. Elle a choisi quelque faits historiques, capables d'être dénaturés, et ainsi dénaturés, d'inspirer au peuple le mépris et l'horreur de l'Eglise Catholique.

« Son organisation, sa discipline, son secret, et les crimes devant lesquels elle n'a pas reculé, sont d'autres causes de son succès.

« Il faut y ajouter la complaisance et la complicité des pouvoirs publics, puis l'ignorance, l'indifférence ou même la lâcheté des Catholiques.

« IV. *Quels sont ses projets pour l'avenir?*

« Il est de toute évidence qu'elle aspire à compléter son œuvre néfaste. Il faut le montrer, avec des documents précis, et bien détacher où elle est de l'exécution de son programme.

« Mais il faut que chaque pays analyse exactement le mal qu'elle a accompli chez lui, qu'on puisse ensuite montrer, par un tableau d'ensemble, les grandes lignes de son œuvre dans le monde entier.

SECONDE PARTIE

« D'autre part, il ne suffit pas d'instruire le peuple du mal accompli par la secte maçonnique ainsi que de ses moyens passés et présents et ses projets futurs; il est nécessaire également d'étudier la question de la lutte à engager con-

la Franc-Maçonnerie. De là, les divisions suivantes de cette importante question :

« I. Possibilité de la lutte. — II. Moyens à employer. — III. — Organisations à faire.

« I. *Est-il possible de lutter efficacement contre la Franc-Maçonnerie et même de la vaincre ?*

« Evidemment; ils ont tort, ceux qui la proclament invincible. Mais il ne faut pas se contenter des moyens naturels, car le démon est là; il y met comme une incarnation de sa puissance, et cette puissance, il la tire de nos péchés : *qui facit peccatum, servus est peccati*.

« L'Eglise a pu vaincre le paganisme, toutes les erreurs et toutes les hérésies : *omnia possum in Eo qui me confortat*. Si nous avons employé contre ce nouvel ennemi les moyens qu'employèrent, avec tant de succès, les premiers Chrétiens contre le paganisme antique, la Franc-Maçonnerie serait vaincue depuis longtemps.

« II. *Quels moyens faut-il employer ?*

« Des moyens naturels et des moyens surnaturels.

« Parmi les premiers, il faut placer la diffusion des secrets de la Maçonnerie et du mal qu'elle nous a fait. L'Encyclique *Humanum Genus* contient à cet égard les plus précieuses indications.

« Cette diffusion doit être faite par la plume et par la parole, par le journal et par la gravure, par les conférences privées ou publiques, pour démasquer l'ennemi sur tous les points.

« Mais les moyens surnaturels sont beaucoup plus nécessaires encore; sans eux, toute l'action humaine, que nous pourrions déployer contre la Franc-Maçonnerie, pourrait tourner contre nous.

« Parmi les moyens surnaturels, il faut placer d'abord les maximes évangéliques, qui contiennent l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et, par suite, l'étude approfondie et la méditation fréquente de l'Evangile. Les maximes du monde et l'esprit naturaliste, dont la Franc-Maçonnerie s'est fait l'apôtre et dont elle tire sa principale influence, ne peuvent disparaître que devant l'esprit surnaturel, fortement nourri des maximes de l'Evangile.

« Il faut y ajouter la prière, la pénitence, l'expiation sous toutes ses formes; surtout la Sainte Eucharistie, dans ses trois parties, savoir : la messe, la communion, l'adoration réparatrice.

« III. *Quelle organisation faut-il faire pour rendre efficace la lutte contre la Franc-Maçonnerie ?*

« L'organisation à créer doit être à la fois nationale et internationale; il faut y mettre l'action privée et l'action publique.

« Il serait à souhaiter qu'il fût possible d'avoir un comité permanent international, dont le prin-

cipal rôle serait de préparer des Congrès internationaux, puis d'assurer l'exécution de leurs vœux, et enfin de centraliser les documents des divers comités nationaux.

« Quel concours le Tiers-Ordre de Saint-François peut-il donner à cet égard? Ne devrait-il pas recevoir quelques modifications?

« Comment suppléer à la protection que les hommes d'un pays, spécialement les marins et les commerçants, reçoivent dans d'autres pays, précisément parce qu'ils sont francs-maçons?

« L'organisation nationale peut varier avec les pays; elle peut s'attacher à l'organisation civile ou à l'organisation ecclésiastique. Mais il en faut une partout, et partout son but doit être de faire employer, avec autant d'intrépidité que de persévérance, les moyens naturels et les moyens surnaturels. »

En étudiant ce programme, les Fondateurs de la Ligue se sont dit qu'il ne leur appartenait pas de proposer des modifications au Tiers-Ordre de Saint-François, et ils ont pensé qu'une organisation absolument nouvelle, répondant aux desiderata de ce programme, pouvait être créée sans délai, le péril maçonnique s'aggravant chaque jour davantage.

Sans perdre de vue les intérêts généraux de l'Eglise et du Saint-Siège, ils ont songé à la France, leur patrie terrestre bien-aimée, où l'infamante secte, installée officiellement au pouvoir, en la personne du Chef de l'Etat, de la majorité des deux Chambres, des Ministres, des Conseils élus de la Capitale et des grandes villes, et d'une multitude de hauts fonctionnaires, ne cache plus ses noirs desseins et annonce, sans aucun voile, par les organes d'une presse radicale dont les rédacteurs sont membres des Loges et Arrière-Loges, qu'elle aura anéanti avant trois ans, tout d'abord, les Congrégations Religieuses, honneur et gloire de la Nation.

Ils ont jugé qu'il fallait réaliser immédiatement le programme du salut national; donner l'exemple aux autres peuples; respecter toutes les initiatives chrétiennes, qui se disposent ou se disposeront à engager la lutte contre la Franc-Maçonnerie, d'une manière et avec des armes différentes des leurs; se faire même les auxiliaires dévoués de tous Comités anti-maçonniques qui se fondent ou se fonderont.

Ils ont estimé, enfin, qu'ils avaient une mission à remplir en dehors, mais à côté, de l'œuvre éminemment nécessaire du Congrès Anti-Maçonnique International; car la création d'une Ligue Anti-Maçonnique militante ne peut que contribuer au succès de ce Congrès, en formant une phalange d'élite de Catholiques anti-maçons résolus et bien disciplinés, qui,

sans prétendre à aucune ingérence dans la direction de l'œuvre parallèle, en seront les propagateurs actifs, les soutiens assurés et permanents, non seulement pour le premier Congrès, mais encore pour tous les Congrès futurs.

Chaque pays pouvant avoir une Ligue du Labarum, si le mode de fonctionnement du Labarum de France est apprécié comme étant d'une heureuse inspiration et rendant des services réels à la bonne cause, l'œuvre des Fondateurs français pourra devenir universelle, être une véritable Contre-Maçonnerie ; et, d'autre part, aucune fédération nationale ainsi constituée n'ayant prééminence sur les autres, mais toutes au contraire vivant en parfait accord, sur le pied de l'égalité chrétienne et sous le contrôle des Pasteurs de chaque diocèse, il s'ensuivra que le Labarum Anti-Maçonnique sera à la fois national et international : national, par l'indépendance réciproque des fédérations des divers pays ; international, par sa communauté de système, par sa conformité de mode de fonctionnement, par son unité d'enseignement, de pratique et de procédé de propagande. Tous Frères, sans distinction de nationalité ; tous Frères dans le Labarum du Vatican, dans l'obéissance au Pape, généralissime de toutes les fédérations de ligueurs !

§ 4. — En conséquence de ce programme, l'action de la Ligue sera double : elle agira extérieurement et intérieurement.

Œuvres d'action extérieure :

La Ligue du Labarum n'est pas une société secrète ; elle n'a à cacher aucun de ses enseignements ni aucun de ses actes. Elle exercera son action extérieure en multipliant les réunions de propagande anti-maçonnique, où les Catholiques non-ligueurs seront admis à titre d'invités. Dans ces réunions, ainsi publiques, l'enseignement sera donné aux adhérents pour leur initiation personnelle, mais de telle sorte qu'il profite à l'assistance tout entière ; les manœuvres et les ruses, les infamies et les crimes de la Franc-Maçonnerie seront, en outre, dévoilés par des conférences qu'organiseront les groupes de la Ligue, avec le concours d'orateurs ligueurs ou non-ligueurs indistinctement. La Ligue du Labarum mettra, d'une façon constante, en pratique le précepte du grand Pape Léon XIII, précepte qu'elle considère comme un ordre formel : « Arrachez à la Franc-Maçonnerie le masque dont elle se couvre, et faites-la voir telle qu'elle est. »

Au surplus, la Ligue maintiendra toujours à ses assemblées un caractère religieux, ses Fondateurs ayant la conviction profonde qu'aucune victoire n'est possible sans le secours d'En-Haut. Par l'exemple de ses réunions, par son mépris absolu du scepticisme et du respect

humain, elle propagera l'habitude de la prière dans les sociétés ayant en vue le relèvement de la Patrie, habitude que l'indifférence d'un siècle d'impiété a fait perdre et qu'il importe de reprendre partout. La Ligue du Labarum s'est donné la mission de réveiller la France Chrétienne ; avec l'aide de Dieu, elle la réveillera !

Œuvres d'action intérieure :

Tout en n'étant pas une société secrète, la Ligue du Labarum est une association circospecte et discrète ; elle unit la prudence à la résolution, comme les Chrétiens des premiers âges, qu'elle prend pour modèles. Faisant appel aux bonnes volontés de tous les Catholiques dévoués, désirant fournir à tous le moyen de coopérer à son œuvre, même à ceux qui par leur situation sociale sont sous la dépendance d'un adversaire oppresseur des consciences, la Ligue établit comme règle que chacun de ses membres aura un nom de ligueur, sous lequel seul il sera appelé dans les réunions et désigné sur les registres et procès-verbaux ; au dehors, chacun sera libre de se divulguer soi-même comme membre de la Ligue, mais nul ne pourra divulguer l'affiliation d'un autre ligueur à moins de son consentement exprès. Pareille discrétion à l'égard des personnes sera demandée aux Catholiques non-ligueurs qui assisteront aux séances des groupes en qualité d'invités ; par contre, on leur fera bien savoir qu'elles peuvent raconter tout ce qu'elles auront vu et répéter tout ce qu'elles auront entendu dans les assemblées de la Ligue.

La Ligue du Labarum ne veut pas se borner à répandre, par la publicité donnée aux assemblées plénières de ses groupes, l'enseignement anti-maçonnique qui fera la lumière sur les manœuvres et les scélératesses de la secte qu'elle combat ; elle ne limite pas son plan de campagne aux actes de cette divulgation vengeresse, destinée à éclairer le peuple, s'il plaît à Dieu. Elle veut aller plus loin et plus haut, dans son apostolat.

Cette lumière qu'elle ambitionne de répandre au dehors, la Ligue entend en pénétrer ses adeptes tant et si bien que chacun, peu à peu, devienne à son tour un foyer ardent ; elle veut que chaque ligueur, Frère ou Sœur labariste, s'en imprègne au point d'être en mesure de répondre, dans les conversations courantes, à toutes les objections des adversaires de mauvaise foi et des indifférents aveugles qui s'obstinent à ne pas comprendre la gravité du péril maçonnique. Par ses initiations graduées et par la multiplicité des conférences instructives et probantes auxquelles ses adeptes seront tenus d'être assidus, elle veut faire passer dans l'âme de tous le sentiment raisonné, bien compris, indéracinable, qui anime ses Fonda-

teurs, savoir : dans la guerre faite à l'Eglise par la Franc-Maçonnerie, il y a autre chose qu'un tournoi engagé par des hommes contre d'autres hommes ; il y a autre chose qu'une lutte terrestre, c'est-à-dire il y a l'action même du diable, la continuation de la révolte de Satan, dans la rage de sa défaite ; rage éternelle comme sa chute et son supplice, rage de maudit qui se traduit en une haine effroyable de l'humanité, rage de destruction et de blasphème, rage centuplée par la connaissance qu'il a de son impuissance à atteindre Dieu et de la vérité de la parole divine : *Non praevalerunt* ; rage, enfin, qu'il cherche sans cesse à assouvir en perdant les âmes.

La Ligue du Labarum, non contente de défendre la Sainte Eglise, veut donc encore disputer à Satan les âmes des francs-maçons, de même que les missionnaires vont dans les pays lointains lui arracher les âmes des païens et des sauvages. Par les vertueuses Chrétiennes qui apporteront à cette œuvre de salut leur zèle et leur charité, la Ligue se fera discrètement l'auxiliaire des mères, des épouses, des sœurs, qui gémissent de voir un des leurs glisser sur la pente de l'abîme, mais qui manquent d'une aide instruite et ayant une action possible, pour tenter de sauver l'infortuné, dupe des mensongères promesses de la secte.

Plus loin encore et plus haut ira la Ligue du Labarum. Des crimes se commettent dans certaines Arrière-Loges, dans les Ateliers occultes de la Haute-Maçonnerie ; la Divine Eucharistie est profanée, le Pain des Anges est foulé aux pieds, les suppôts de l'Enfer tentent de renouveler sur l'Agneau immaculé le meurtre cruel du Golgotha. Eh bien, la Ligue aura des martyrs volontaires qui s'offriront à Dieu pour expier ces crimes, ces sacrilèges profanations.

Le Labarum Anti-Maçonnique aura des Frères et des Sœurs qui diront chaque matin dans leur prière : « Seigneur, prenez ma vie, et que les francs-maçons se convertissent ! »

Cette abnégation poussée aux dernières limites ne sera demandée à personne, lors de l'entrée dans la Ligue, ni en aucun passage à un degré supérieur d'initiation. Offriront seuls ce sacrifice ceux et celles qui s'y sentiront poussés par cette force intérieure dont la puissance est irrésistible au plus beau jour de la vie, par cette force triomphante que connaissent bien, pour en avoir éprouvé le choc délicieux, ceux et celles qui ont eu le bonheur de faire une bonne première communion. A ces fidèles du Labarum qui pourront ainsi s'offrir en holocauste, leurs Frères et leurs Sœurs diront avec reconnaissance, comme les soldats disent à ceux d'entre eux qui sont désignés pour aller en sentinelle : « Perdues on à quelque-une de ces missions, avant-postes d'où

l'on ne revient pas : « Soyez salués par tout notre respect, par toute notre affection ; car, c'est grâce à votre sacrifice que sera remportée la victoire. »

§ 5. — En dehors de ce qui vient d'être exposé, il va de soi que la Ligue se manifestera, toujours avec discrétion et prudence, mais toujours aussi avec la générosité des âmes loyales, comme une association essentiellement fraternelle, dont l'utilité pour tous sera d'autant plus efficace qu'elle prendra de plus en plus de l'extension. En cela, nous répondrons aux vœux d'un grand nombre de catholiques, qui demandent depuis longtemps la création d'une œuvre basée sur un système international, quoique agissant par fédérations nationales, et opposant, dans le monde entier, à la solidarité du mal la solidarité du bien.

Est-il besoin de dire aussi que l'incognito, garanti dans les cas indiqués plus haut, ne saurait être un sujet de défiance à l'égard de notre œuvre elle-même ? car rien n'est plus facile que de rassurer sur ce point les Catholiques qui, ne tenant pas compte des difficultés des temps présents, oublieraient qu'aux époques de persécution les catacombes sont parfois nécessaires et nous marchanderaient pour cela leur approbation. En effet, la Ligue du Labarum prend pour règle immuable de n'avoir rien de secret pour les Autorités diocésaines ; les livres et registres de chaque groupe seront toujours à la disposition de l'Ordinaire. Si, d'une part, les assemblées plénières des groupes seront ouvertes aux Catholiques non-ligueurs, à titre d'invités, d'autre part, les séances de comité elles-mêmes seront ouvertes à tout délégué ecclésiastique que l'Autorité diocésaine voudra bien envoyer.

La Ligue du Labarum, qu'on le sache bien, est Catholique fidèle et soumise. Elle combat pour Dieu ; par conséquent, elle obéit au Pape. Si en France elle ne sollicite pas l'approbation officielle des Evêques, c'est parce qu'en France la persécution sectaire sévit même contre l'Episcopat ; c'est parce que, dans ce pays, l'hypocrisie maçonnique qui gouverne ose prétendre que nos Evêques sont des fonctionnaires de l'Etat athée ! Or, nous qui voulons, dans cette lutte, aller jusqu'au bout, jusqu'à nous faire tuer, s'il le faut, non en insurgés, mais en victimes n'ayant d'autre défense que notre Croix du Labarum Anti-Maçonnique, nous aimons trop nos Evêques pour donner contre eux un prétexte d'aggraver la persécution. Mais si les Fondateurs de la Ligue se sont trompés dans leur zèle catholique, si le Pape venait à ordonner demain à la Ligue de se dissoudre, la Ligue du Labarum anti-maçonnique se dissoudrait immédiatement.

Oui, obéissance au Pape ! obéissance même

dans la douleur de poser les armes, s'il le fallait ! Les héroïques zouaves pontificaux de 1870 n'ont-ils pas obéi, sans murmurer, quand, le 20 septembre, après la brèche ouverte par l'infâme Cadorna, le doux Pie IX, voulant arrêter l'effusion du sang de tant de braves qui ne demandaient qu'à mourir, ordonna de ne plus résister à la horde piémontaise envahissant la Ville Sainte ? S'il le fallait, nous, zouaves du Labarum, qui défendrons le pouvoir spirituel, comme les soldats de Charette ont défendu le pouvoir temporel, nous obéirions de même au Pape, brisant nos armes ; nous obéirions, sans un murmure... Car le Pape est infailible ; il ne peut ni se tromper ni nous tromper. Quand il épargne le sang de ses enfants, il faut le remercier et le bénir. Quand le Pape fait arborer le drapeau parlementaire, il ne capitule pas ; non, le Vicaire du Christ ignore ce qu'est une capitulation ! La vérité est qu'il proteste et se résigne à être prisonnier ; mais la victoire n'est que retardée, la délivrance se fera tôt ou tard, le Pape captif attend avec confiance l'heure de Dieu. *Non provalent!*...

§ 6. — En résumé, la Ligue du Labarum, se plaçant sous le patronage de Saint Michel Archange et de la Vénérable Jeanne d'Arc, veut refouler la Franc-Maçonnerie dans l'Enfer d'où elle provient ; mais, ne haïssant pas les hommes, elle veut aussi la conversion des francs-maçons. Son plan de campagne est bien défini, et si net que personne ne peut s'y méprendre :

I. Sonner le ralliement contre l'Ennemi et s'aguerrir, par la propagande publique sous toutes ses formes ;

II. Harceler et amoindrir l'Ennemi, en lui reprenant les malheureux, trop crédules, qu'il a embrigadés par des mensonges ;

III. Débusquer l'Ennemi, en éventant ses manœuvres, en arrachant les masques des francs-maçons, en se faisant l'auxiliaire dévoué de tous les comités catholiques qui combattent la secte sur d'autres terrains que le nôtre ;

IV. Se soutenir contre l'Ennemi, par l'union matérielle et morale, fraternelle et dégagée de toutes considérations politiques de parti ; se rendre forts par la foi et la discipline, par la déférence respectueuse aux sages avis de Nos Seigneurs les Evêques, et par l'obéissance absolue à Notre Général en chef, le Pape ;

V. Vaincre enfin l'Ennemi, en sachant mourir, en ayant au cœur l'ambition de verser notre sang pour le triomphe de l'Eglise et le salut de la Patrie.

Paul de Régis.

LETTRE

DE

SA SAINTETÉ LÉON XIII

au cardinal archevêque de Reims

A l'occasion du 14^e centenaire du baptême de Clovis qui doit être célébré solennellement à Reims, l'année prochaine, Sa Sainteté Léon XIII a adressé au cardinal Langénieux la lettre à la fois paternelle et magistrale que l'on va lire. Elle vient à point pour indiquer à la France sa véritable voie dans les temps troublés que nous traversons, et montrer, comme le dit *la Croix* de Paris, avec quelle sérénité le Saint-Père sépare les actes de la Maçonnerie au pouvoir de la France catholique.

Voici d'abord la lettre de S. E. le cardinal archevêque de Reims à laquelle répond Sa Sainteté :

Très Saint Père,

Le moment est venu de mettre à exécution le projet que Votre Sainteté a béni déjà et encouragé, de célébrer solennellement à Reims, l'an prochain, le 14^e centenaire du Baptême de la Nation française, en la personne de son roi Clovis.

Dans l'espérance qu'au souvenir de cet événement providentiel, dont les conséquences pour l'Eglise et pour la France ont été si fécondes et si glorieuses, notre pays, maintenant sous le coup de l'épreuve, s'instruirait aux leçons du passé, et reviendrait à Dieu, Votre Sainteté a daigné me promettre de nous accorder à cette occasion un jubilé national.

Aujourd'hui, Très Saint-Père, je rappelle à Votre Sainteté cette parole et je la supplie de donner à la France qui se sait aimée du Pape et qui lui est dévouée, avec sa bénédiction apostolique, ce nouveau témoignage de sa paternelle sollicitude.

Daignez agréer, Très Saint-Père, les sentiments profondément respectueux avec lesquels j'ose me dire, de Votre Sainteté, le très humble et très obéissant fils et créature.

† B.-M. Card. LANGÉNIEUX,
Archevêque de Reims.

Reims, en la fête de la Nativité de N.-S.
le 25 décembre 1895.

RÉPONSE DU PAPE

Notre Cher Fils,

C'est un noble dessein que celui dont vous avez pris l'initiative, de convier la France entière à célébrer solennellement, cette année, après quatorze siècles, l'anniversaire du bap-

tème de Clovis, roi des Francs-Saliens. Aussi Nous accueillons, avec une particulière satisfaction le désir que vous Nous avez exprimé, de Nous associer à cette sainte et patriotique entreprise en accordant à votre pays, que nous aimons, la faveur unique d'un Jubilé national. On peut dire, en effet, que ce baptême du royaume des Francs et, assurément, les conséquences historiques de cet événement mémorable ont été de la plus haute importance, non seulement pour le peuple nouveau qui naissait à la foi du Christ, mais pour la chrétienté elle-même, puisque cette noble nation devait mériter, par sa fidélité et ses éminents bienfaits, d'être appelée la fille aînée de l'Eglise.

Et, d'ailleurs, Notre Cher Fils, comment pourrions-Nous demeurer étranger aux fêtes que vous allez célébrer à Reims, autour du tombeau du saint archevêque Remi, votre insigne prédécesseur, Nous qui n'avons cessé de donner à la France des témoignages réitérés, persévérants de Notre affection paternelle; comment ne serions-nous pas touché en songeant aux desseins adorables de la bonté et de la providence de Dieu sur une nation tant de fois choisie comme un puissant instrument pour la défense de l'Eglise et la dilatation du règne de Jésus-Christ.

Ces desseins, dont nous voyons clairement les premiers actes et la première réalisation dans la conversion prodigieuse de Clovis, doivent aussi faire tressaillir toute l'Eglise de France, pendant les solennités qui se préparent et auxquelles votre zèle éclairé, Notre Cher Fils, saura donner un lustre digne des faits qu'elles rappelleront, digne aussi de la cité qui en fut le principal théâtre, et qui vit, dans sa magnifique cathédrale, tant de princes implorant, pour bien gouverner, les bénédictions d'en haut.

Mais, afin que de telles solennités apportent à votre très noble nation ces fruits de salut que Nous lui souhaitons vivement, il est absolument nécessaire qu'elle comprenne et apprécie le bienfait dont elle célèbre le souvenir, c'est-à-dire sa régénération dans le Christ, sa naissance à la foi. Un tel bienfait, incomparable en lui-même comme principe de vie et de fécondité dans l'ordre de la grâce, est mémo-

nable aussi, nul ne peut le méconnaître, par les résultats précieux de grandeur morale, de prospérité civile, d'entreprises glorieuses qui toujours en découlèrent pour la France; on en retrouve le témoignage dans les temps mêmes où la nation vit surgir pour la religion des jours d'adversité et de deuil. Car, si elle céda parfois à de déplorables entraînements, toujours après avoir souffert, elle sut réagir contre le mal et puiser dans sa foi de nouvelles énergies pour se relever de ses épreuves et reprendre sa mission apostolique qui lui a été confiée par la Providence.

Nous sommes persuadé que l'Episcopat français, continuateur de la mission de Remi, héritier de son zèle sacerdotal, de sa charité expansive, de sa grâce dans le maniement des esprits et des cœurs, saura de plus en plus faire apprécier au peuple l'étendue d'un tel bienfait, et défendre la foi catholique contre les attaques de ceux qui voudraient détruire la civilisation. Aussi, nous appropriant la parole et l'exhortation du Prince des Apôtres, du même cœur que lui et avec la même effusion apostolique, Nous disons à nos très chers fils de France: « Béni soit le Dieu et Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vous a *régénérés* dans la vive espérance... d'un héritage incorruptible, sans tache, incapable de se flétrir... Espérez donc dans la grâce qui vous est offerte par la révélation de Jésus-Christ... Quiconque croira en lui ne sera pas confondu... »

Oui, Notre Cher Fils, Nous prions le Dieu tout-puissant et miséricordieux, dans toute la véhémence de Notre tendresse paternelle, qu'il donne à la France d'être une nation sainte, immuablement fidèle à son génie, à ses chrétiennes destinées; que la foi de ses aïeux — une foi pleine, active, militante — grandisse dans ce noble peuple; qu'elle reconquière les masses qui s'agitent aujourd'hui dans les ténèbres de l'incrédulité et qui décues, découragées par mille erreurs, s'affaissent dans l'ombre de la mort. *Levez-vous et le Christ vous illuminera.*

Que tous les fils de la patrie française, de plus en plus dociles à écouter Nos conseils s'unissent dans la vérité, dans la justice, dans le respect mutuel et dans la charité fraternelle

comme les enfants d'un même Père ; qu'ils se persuadent que l'oubli des principes qui ont fait leur grandeur, les conduirait infailliblement à la décadence, et que l'abandon d'une religion qui est leur force les laisserait sans défense contre les ennemis de la propriété, de la famille, de la société. Qu'ils se rallient donc pour lutter ensemble contre les périls qui les menacent et que le cri de la Loi salique s'échappe de leur poitrine, plus puissant que jamais :

Vive le Christ qui aime les Français !

Au déclin de ce siècle et à l'aurore de celui qui s'annonce, en ces temps difficiles qui mettent en mouvement tous les peuples et tous les éléments du corps social, en cet âge où les âmes agitées, inquiètes, semblent altérées de justice — de cette justice que Notre-Seigneur seul peut verser à flots — il faut que le baptême de Clovis et de ses guerriers se renouvelle en esprit et reproduise, à quatorze siècles de distance, les fruits merveilleux d'autrefois : l'union sociale sous un pouvoir sage, respecté, et la fidélité sincère envers l'Eglise catholique. Cette union des Français, vous le savez, Notre Cher Fils, a été l'objet constant de Notre tendre sollicitude, et nous l'appelons encore aujourd'hui avec une croissante ardeur. En vérité, quelle occasion pourrait être plus favorable et sainte pour ménager et augmenter en eux l'union d'esprit, de volonté, d'action dans la poursuite du bien commun, que la commémoration solennelle de l'événement fortuné qui fut pour la France le principe du salut et la source de tant de gloire ?

En attendant, Notre Cher Fils, les catholiques doivent se reprendre et s'affirmer comme des fils de lumière, d'autant plus intrépides et plus prudents qu'ils voient une puissance ténébreuse mettre plus de persistance à ruiner autour d'eux tout ce qu'il y a de bienfaisant et de sacré ; s'imposer au respect de tous par la force invincible de l'unité, prendre avec clarté et courage, conformément à la doctrine exposée dans Nos Encycliques, l'initiative de tous les vrais progrès sociaux ; se montrer les défenseurs patients et les conseillers éclairés des faibles et des déshérités ; se tenir enfin au premier rang parmi ceux qui ont l'intention

loyale, à quelque degré que ce soit, de concourir à faire régner partout, contre les ennemis de tout ordre, les éternels principes de la justice et de la civilisation chrétienne.

Puisse le Seigneur exaucer Nos espérances pendant l'extraordinaire Jubilé national que Nous allons accorder, et durant lequel Nos prières se mêlant aux vôtres et à celles de tout le peuple chrétien de France, le ciel s'ouvrira pour laisser tomber sur vous et sur votre patrie entière les plus larges effusions de l'esprit de Dieu !

C'est dans cette confiance que Nous accordons à vous, Notre cher Fils, aux évêques de France, au clergé, aux fidèles et à tous ceux qui participeront à vos fêtes, Notre Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, en la fête de l'Epiphanie, le 6 janvier de l'année 1896, de Notre Pontificat, le dix-huitième.

LEO PP. XIII.

Les fusils des soldats de Pie IX

On écrit de Rome à la *Croix* de Paris, 11 février :

Savez-vous que les fusils des Choans sont les Remingtons des zouaves pontificaux, vendus en 1872 aux Abyssins ? C'est avec ces armes, qui *portent encore la tiare et les ctefs du Pape-Roi*, que les spoliateurs ont été vaincus. Le châtimement ne peut-être plus manifeste. En outre, c'est à partir du 20 septembre dernier, à la suite de leurs fêtes cyniques organisées contre le Pape, qu'ils ont commencé à subir échecs sur échecs en Afrique.

Mais le gouvernement continue d'exciter le peuple contre les Français, et comme il redoute une émeute d'un jour à l'autre, il paraît qu'il voudrait la détourner du Quirinal pour la jeter sur les Français résidant à Rome. Le fait est que ses journaux ne cessent d'exciter à la haine et au mépris de la France.

LE DIABLE ET LA REVOLUTION

Par Léo TAXIL

Un fort volume in-8. Prix..... 6 fr.

I. Le Diable Philosophe. — II. Le Diable Janséniste. — III. Les Prophétesses du Diable. — IV. Le Diable Constituant. — V. Le Diable Terroriste. — Le Culte de Satan

Le Diable dans les Missions

Sous ce titre achève de s'imprimer un ouvrage extrêmement curieux et remarquable, écrit par un de nos collaborateurs, M. Paul Verdun.

Notre confrère s'est dit, avec raison, que ce sont les faits qui prouvent avec l'éloquence la plus irrésistible, et que c'est de leur rapprochement et de leur comparaison que jaillit la lumière.

S'inspirant de ce double principe, il a, pour écrire le *Diable dans les Missions*, recueilli des exemples sur toute la surface de la terre, aussi bien sous les glaces du pôle que sous les feux de l'Equateur, dans les forêts des sources de l'Amazone que sur les bords du Brahmapoutre, dans les pagodes des immenses villes chinoises que sous les huttes des sauvages de l'Océanie. Son ouvrage constitue ainsi un voyage autour du monde, à travers les peuples le plus divers et les civilisations le plus opposées.

Or, partout, il a trouvé des missionnaires français à l'avant-garde de la civilisation, repoussant le démon et conquérant le monde à Dieu. Les neuf dixièmes de ces apôtres, en effet, sont nés en vieille terre de France. C'est par eux, plus encore que par nos soldats, que notre patrie fait figure dans le monde.

Mais, constatation qui stupéfiera bien des gens, c'est que les progrès modernes des communications, bateaux à vapeur, chemins de fer et télégraphes, ont permis de recueillir et de comparer un nombre extraordinaire de faits diaboliques tout récents. Il en est résulté que les découvertes d'une science, qui se croyait athée, ont aidé à la confirmation non seulement des récits de l'Evangile, mais encore des païens de l'antiquité et de nos pères chrétiens du Moyen Age.

Certes, les faits que M. Paul Verdun raconte sont prodigieux, et le lecteur de son savant ouvrage partagera bien des fois la surprise que les missionnaires du XVII^e siècle ont ressentie quand, partis de la France légèrement sceptique d'alors, ils ont débarqué dans les Indes Orientales et se sont trouvés jetés au milieu des manifestations diaboliques le plus étonnantes.

Mais supposez qu'un Français parle à un Esquimaux de notre raisin, à un Dahoméen de nos chemins de fer, à un insulaire de Noukahiva de la neige, et qu'il ne soit cru par aucun d'eux sous le prétexte qu'il n'existe dans leurs pays ni fruits, ni locomotives, ni frimas. Lequel, cependant, aurait raison, celui qui raconterait la vérité, ou ceux qui ne le croiraient pas? L'incrédulité des trois étrangers empêcherait-elle le chasselas de mûrir en

France, les express d'y rouler, et le blanc tapis de l'hiver de couvrir nos champs?

Mais les faits que l'auteur cite ne proviennent pas des récits d'hommes quelconques, d'inconnus peu sérieux dont les paroles puissent être facilement récusées. Ils s'appuient sur les témoignages écrits de missionnaires qui se sont appelés ou s'appellent Mgr Augouard, Mgr Livinhac, Mgr Massaja, Mgr Laouënan, Mgr Bruguière, Mgr Puginier, Mgr Retord, Mgr Chatagnon, Mgr Jouen, Mgr Cazet, l'abbé Huc, les Pères Petitot, de Smet, Lafiteau, Bouchet, Jean de Brito, François Lainez, Fouquet, Le Gobien, Clavelin, Palatre, Desjardes, de Ventavon, MM. Bringaud, Mesnard, etc., etc.

Nous en passons, et des meilleurs.

C'est grâce à leurs récits que notre confrère a pu établir son ouvrage sur des bases authentiques, indiscutables.

Dans la grande quantité de faits diaboliques qu'il a relevés — près de sept cents — il a choisi les plus typiques, les plus instructifs. Il n'a ni diminué leur importance, ni exagéré leur portée en les dramatisant.

D'ailleurs, pour plus de sécurité dans ses appréciations et ses jugements, M. Paul Verdun a soumis son travail à deux savants religieux, membres d'un ordre qui a fourni aux missions un nombre d'apôtres presque incalculable. Il n'a livré son ouvrage à l'impression qu'après avoir reçu leur approbation.

Le Diable dans les Missions est divisé en deux tomes.

Le premier étudie les manifestations diaboliques qui se sont accomplies en Amérique, au Mexique, au Pérou, chez les Caraïbes et les Moxes, dans l'île d'Haïti et chez les nations indiennes du Canada et des Etats-Unis; en Afrique, au Gabon, au Congo, au Dahomey, au Sénégal, chez les Cafres, sur les bords du Zambèze, au Zanguebar, en Ethiopie et en Egypte; en Asie, dans l'Hindoustan.

Le tome second relate les événements démoniaques arrivés en Asie, dans la Birmanie et le royaume de Siam, en Chine, dans le Thibet et la Corée; en Océanie, à Noukahiva, en Nouvelle-Calédonie, dans les îles Futuna et Wallis, en Nouvelle-Guinée; enfin, dans la grande île de Madagascar.

Notre confrère a bien voulu nous communiquer les bonnes feuilles de son ouvrage.

De ce voyage autour du monde, d'un genre nouveau, nous extrayons quelques faits qui se sont passés à des époques et dans des conditions fort différentes.

Ils donneront à nos lecteurs un aperçu de ce qu'est *Le Diable dans les Missions*.

Voici, tout d'abord, un fait qui est arrivé au commencement du XVII^e siècle, aux Indes

Orientales, dans le royaume de Maduré. Il a été rapporté par le R. P. Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans sa lettre au R. P. Baltus, de la même Société, lettre rendue publique en 1711.

Sur le chemin de Varongapatti, à Capaleam, écrivait ce missionnaire, on rencontre un fameux temple que les Indiens nomment Changandi. A l'est de ce temple, et à environ une demi-lieue de distance, on trouve une bourgade assez peuplée et célèbre par l'événement suivant.

Un des habitants de cette bourgade était fort favorisé du démon; c'était à cet homme qu'il se communiquait le plus volontiers, jusque-là que toutes les semaines il se saisissait de lui à certain jour marqué, et rendait par sa bouche les oracles les plus surprenants. On accourait en foule à sa maison pour le consulter.

Cependant, malgré l'honneur que lui attirait la distinction que le diable faisait de sa personne, il commençait à se lasser de son emploi, le démon, qui lui procurait tant de visites, se rendant fort incommode; il ne le saisissait jamais, qu'il ne le fit beaucoup souffrir en le quittant; et ce malheureux pouvait compter qu'il avait, toutes les semaines, un jour réglé d'une violente maladie.

Il lui arriva, dans la suite, quelque chose encore de plus fâcheux, car l'esprit, qui s'attirait par son moyen la confiance et les adorations d'une multitude innombrable d'Indiens, s'avisait de demeurer plusieurs jours en possession de celui où il se trouvait si fort honoré. Il ne tarda même guère à revenir et il semblait ne s'assujettir à aucune espèce d'alternative pour renouveler plus souvent la frayeur qu'il causait à son arrivée, et les tourments qui accompagnaient sa sortie.

Ses fréquentes et longues visites allèrent si loin, que ce misérable Indien se trouva absolument hors d'état de prendre soin de sa famille, qui ne pouvait pourtant se passer de lui.

Ses parents, consternés, allèrent à plusieurs temples pour prier les faux dieux d'arrêter, ou du moins d'adoucir les violences du malin esprit.

Mais ces prétendues divinités s'accordaient trop bien avec Satan contre lequel on implorait leur secours, pour rien faire à son désavantage. On n'obtint donc rien de ce qu'on demandait; le diable même en devint plus furieux et continua, comme auparavant, à rendre ses oracles par la bouche de son ancien hôte, avec cette différence qu'il le tourmentait bien plus violemment, et qu'il fit enfin craindre que le pauvre homme n'en mourût.

Les choses étant presque désespérées, on crut qu'il n'y avait d'autre remède que de se s'adresser à celui-là même qui faisait tout le mal. On s'imagina qu'il voudrait bien rendre

un oracle en faveur d'un malheureux par le moyen duquel il en rendait tant d'autres. On l'interrogea donc un samedi au soir, pour savoir s'il ne se retirerait point, et ce qu'il exigeait pour diminuer le nombre de ses visites, et pour en adoucir la rigueur. L'oracle répondit en peu de mots que, si le lundi suivant on menait le malade à Changandi, il ne serait plus tourmenté et ne recevrait plus ses visites.

On ne manqua pas d'exécuter ses ordres, dans l'espoir qu'on avait de voir le malheureux soulagé. On le porta à Changandi, la veille du jour marqué par le démon.

Mais il y fut plus tourmenté que jamais : on l'entendait pousser des cris affreux, comme un homme qui souffre les plus cruels tourments. Cependant, rien ne paraissait à l'extérieur, et on se consolait sur ce que le temps marqué par l'oracle n'était pas encore arrivé.

Enfin, le lundi étant venu, l'oracle s'accomplit à la lettre, mais d'une manière bien différente de celle à laquelle on s'attendait.

Le malade expira dans les plus horribles convulsions, après avoir jeté beaucoup de sang par le nez, par les oreilles et par la bouche; ce qui est aux Indes le signe ordinaire d'une maladie et d'une mort causées par la possession.

C'est ainsi que le démon justifia son oracle par lequel il assurait que ce malheureux cesserait d'être malade et de recevoir ses visites.

Il est aisé de s'imaginer combien les assistants furent effrayés d'un événement si tragique. Personne, je vous assure, ne s'avisait alors de soupçonner qu'il y eût de la fraude dans la possession de cet homme, et dans les oracles qu'il avait rendus si longtemps.

Je ne crois même pas que nos critiques d'Europe les plus difficiles se persuadent qu'on puisse pousser la dissimulation jusque-là.

Du moins la femme de ce malheureux n'en jugea pas de la sorte. Elle fut si frappée de la mort subite et violente de son mari qu'elle abjura l'idolâtrie et le culte du diable, dont son époux avait été la funeste victime : elle se fit instruire au plus tôt, et reçut le baptême à Calpaleam. C'est là que je l'ai moi-même confessée plusieurs fois, et que je lui ai fait souvent raconter cet événement en présence des idolâtres, et plus souvent encore en présence de chrétiens qui se rendaient à notre église.

Si, de l'Indoustan, nous passons en Afrique, dans les possessions françaises de la Sénégambie, nous nous trouvons en présence de faits diaboliques se manifestant dans de tout autres conditions.

Voici un prodige dont s'est porté garant le Père Duby, de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie, en 1877.

Parmi les procédés de divination qu'emploient les nègres de la Sénégambie, il en est un dont ils usent fréquemment et par lequel on a vu la ruine de Saloum plus d'un an avant l'événement.

Les magiciens remplirent de farine de mil un coquillage de mer, et, après en avoir soigneusement fermé l'ouverture, ils le posèrent à terre devant la foule assemblée.

— *Djiné*, dit l'un des croyants en s'adressant à la coquille, *Djiné*, je te connais! Tu me « connais! Réponds-moi! Mais de grâce, dis la « vérité et ne mens point!... Parle!... Que « vois-tu?... »

La coquille se tut.

L'opérateur insista.

— Je n'ose dire cela! Je n'ose dire cela! répondit à trois reprises une voix grêle et enfantine qui s'échappait du coquillage.

On fit une seconde, puis une troisième interrogation.

Alors la petite voix tremblante se décida.

— Je vois, dit-elle, je vois... une grande troupe... une grande troupe... une armée. Elle vient... Saloum... *Saloum di na tass*. Saloum va être détruit.

Cela s'est passé vers 1862.

Avant la fin de 1863, le Saloum fut envahi par des hordes musulmanes qui mirent tout à feu et à sang.

Aux horreurs d'une guerre de religion et d'extermination vinrent s'ajouter celles d'une famine, qui compte parmi les plus désastreuses dont la tradition ait gardé le souvenir.

Jusqu'en 1877, ce royaume autrefois riche et puissant ne put se relever entièrement. Sans cesse menacé et harcelé par le même ennemi, c'est-à-dire par le fanatisme musulman, cette nation si cruellement éprouvée sent le besoin d'un secours supérieur. Une main invisible la rapproche des missionnaires et la pousse vers le christianisme comme vers l'unique port de salut.

En Chine, l'empire le plus peuplé de la terre et aussi, malheureusement, le plus adonné aux superstitions de toutes sortes, le plus soumis à Satan et aux sorciers, ses ministres, le démon manifeste son action de mille manières.

Les magiciens y tiennent publiquement boutique ouverte et y exécutent avec l'aide du diable des merveilles extraordinaires pour nous autres Européens.

Mgr Faurie en a raconté, dans son rapport du 20 février 1867, quelques-unes fort curieuses.

Bruno Kiong, le célèbre pharmacien de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, était médecin, et toute sa famille avait, de père en fils, exercé cette profession depuis deux cents ans. Mais aux remèdes employés par la médecine il

ajoutait, avant sa conversion, des sortilèges dont il tenait la recette de son père.

Il préparait une sorte d'eau lustrale au moyen de formules et de cérémonies diaboliques qu'il n'a jamais voulu répéter, tant elles sont, dit-il, abominables, et parce que, à l'époque de sa conversion, il promit à Mgr de Sinite de ne jamais révéler ces choses-là à personne. Cette eau ainsi préparée, il s'en lavait le corps, puis se rendait au marché pour vendre ses drogues.

En vue d'attirer l'attention de la foule et d'achalander sa marchandise, il se déchirait avec un poignard les bras et la poitrine; le sang coulait en abondance, et lui pourtant ne ressentait aucune douleur.

Il passait ensuite sur les blessures un peu de l'onguent qu'il exposait en vente, et, à l'instant, les plaies étaient fermées. Il ne restait plus sur la peau qu'une suture blanche, absolument semblable à la cicatrisation d'une blessure ordinaire.

Mgr Faurie a visité lui-même sa poitrine et ses bras et les a trouvés littéralement criblés de blessures longitudinales, toutes de la même forme.

Quand il avait terminé sa parade, il débitait son onguent, lequel n'était qu'une médecine fort commune. Aussi, avait-il la précaution de ne pas rester longtemps dans le même pays. Une seule séance lui fournissait une somme assez ronde, avec laquelle il menait quelque temps une vie oisive et licencieuse, sauf à recommencer sur un autre théâtre, lorsque l'argent était épuisé.

Il avait une recette également diabolique pour préparer une espèce d'eau. Quand il s'était lavé avec cette eau, il prenait impunément à pleines mains des charbons ardents et les tenait sans se brûler aussi longtemps qu'on le désirait. Il les mettait dans son sein, et ses habits même n'en recevaient pas la plus légère atteinte. Tout cela, il le faisait en plein marché, dans le but d'attirer des clients.

Mgr Faurie demanda à Bruno Kiong s'il avait fait un pacte avec le démon pour avoir la puissance d'opérer ces prodiges. Il répondit que non; que, même avant sa conversion, il ne savait guère ce que c'était que le diable.

Il suivait simplement, ajoutait-il, les instructions qu'il avait reçues de son père; il en concluait que ces ingrédients et ces formules sont des espèces de sacrements diaboliques produisant leur effet *ex opere operato*.

Mgr Faurie déclare qu'il est lui-même assez porté à adopter la même opinion.

Comment, de médecin sorcier et charlatan qu'il était, Bruno Kiong était-il devenu chrétien et chrétien fervent? Il l'a raconté lui-même au même missionnaire en ces termes:

Me trouvant à Le-Tchorian, je fus appelé auprès d'un enfant malade. Je demandai une

poule blanche pour offrir un sacrifice. Le maître de la maison me dit simplement :

— Voyez le malade et écrivez votre ordonnance. Mais point de superstition ! Nous n'en faisons pas, nous sommes chrétiens.

Je n'avais jamais entendu parler de la religion catholique, je demandai des explications, et je fus convaincu de la vérité... On me proposa d'adorer tout de suite — l'adoration est le premier acte de foi que l'on fait faire à tout païen qui désire embrasser le christianisme.

On m'enseigna, poursuivit Bruno Kiong, le signe de la croix, on alluma deux cierges sur l'autel domestique, on me fit mettre à genoux, et les prières de l'adoration commencèrent.

Au moment où je faisais le signe de la croix, un énorme globe de feu me tomba sur la tête et me renversa évanoui.

Les gens de la maison, qui n'avaient rien vu, me portèrent sur un lit et me prodiguèrent leurs soins. Je ne repris mes sens qu'au bout de deux heures ; mais j'avais perdu la mémoire de ce qui s'était passé ; elle ne me revint que lorsque je me retrouvai devant l'autel. On voulait me faire adorer de nouveau ; comme j'avais peur d'un second accident, je me retirai.

Deux ans plus tard, je rencontrai dans une auberge un baptiseur de la Sainte-Enfance. Il me prêcha la religion chrétienne ; je lui racontai l'accident ; il me dit que c'était un dernier effort du diable pour me retenir dans ses filets, et m'assura que, si je persévérais, le démon ne pourrait me nuire. Il me fit promettre de venir le rejoindre à Tchong-Kin, où il devait se rendre pour une fête chrétienne (l'Assomption). Il me présenta à Mgr de Sinite ; j'étudiai la doctrine chrétienne et je reçus le baptême sans que rien de fâcheux m'arrivât.

Le peu d'espace dont nous disposons, ne nous permet de citer que quelques-uns des faits extrêmement intéressants que contient *Le Diable dans la Vie des Saints*. Les plus curieux, les plus suggestifs, sont trop longs pour trouver place dans cet article.

Nous nous contenterons de mentionner ceux désignés dans l'ouvrage de M. Paul Verdun sous les titres : Un dieu en fuite. — La croix de feu et l'idole sans voix. — L'origine du Nagualisme. — L'onguent magique. — L'entrevue avec le démon. — Union infernale. — L'initiation nagualiste. — Fascination magique. — Pluie de tuiles et d'ardoises. — Enlevé par les démons. — Grêle de pierres. — La tête en bas. — Les crachats de l'enfer. — Le festin du diable. — La présentation du novice. — L'estampille infernale. — Les événements de 1791-1792. — Soulouque et le *Vaudoux*. — La reine interprète du diable. — L'imprégnation démoniaque. — *La danse à don Pèdre*. — Les confrères du *Ouabano*. — Extases et enlèvements

de Jongleurs. — Le coup de vent magique. — Pour devenir sorcier. — Sur les bords du *Lac du Diable*. — Avec les restes des morts. — Animal magique. — Le fétiche de guerre. — L'affiliation à la sorcellerie. — Les novices du dieu de la foudre. — L'épreuve judiciaire de *Onsé*. — Les condamnés du diable. — La secte des Simos, Francs-Maçons cannibales. — Les villages de Dakan et des Rouviers détruits par les maléfices. — Morts attribuées au démon. — Deux femmes enlevées par *Kinyamkéra*. — Un sorcier transporté. — La disparition de Senga. — L'offre du démon. — Tués au nom des démons. — La demeure du démon Asmodée. — Des diables qui chantent matines. — Une idole qui pleure. — Les statues animées. — Deux cents possédés ou obsédés. — Une possédée qui a la main leste. — Le prince de Maravas essaie d'envoûter le Bienheureux Jean de Brito. — Guéri par le baptême. — Le diable incendiaire. — La maladie des bœufs. — Diable boîteux, diable menteur. — La malédiction du prêtre. — Dix mois dans la tombe. — Résurrection prodigieuse. — Sort jeté. — Diables cuits et Diable crus. — Consultation solennelle du démon. — Divination à l'aide d'une courge. — Formule d'évocation. — Le diable catéchiste. — La Sainte Vierge et les anges au siège de Trakien. — La maison d'un persécuteur lapidée par les démons. — La prédiction d'une possédée. — Ce qu'il y a dans le ventre d'une idole. — Cinquante maisons hantées. — Battu par les démons. — Ouvrier tracassé par le diable. — Diables mandarins. — Un peintre, idole vivante. — Deux petites filles étranglées par le diable. — Les procédés magiques. — La vente de l'âme. — Le *Pé-lien-kao*, franc-maçonnerie politico-maçonique. — Les méfaits d'un homme de papier. — Traînées de sang dans les rues. — Nattes rapportées. — Les taches d'encre. — Le sceau mystérieux. — Les poules d'Ho-li-ki. — Le chat noir décapité. — Les dieux incarnés. — Le prestige du vase d'eau. — Bokte qui s'ouvre le ventre. — Une idole qui prédit sa chute. — Le diable jaloux. — Le *Mauku*, appât diabolique. — *Le Vénérable aux longues oreilles*.

Des témoignages de tant de missionnaires, relevés dans des contrées si éloignées les unes des autres, et à des époques et dans des circonstances si diverses — quoiqu'ils ne concernent que des faits modernes, des faits accomplis du *xv^e* siècle à l'an 1894 — M. Paul Verdun a dégagé des constations éminemment curieuses et importantes.

Le Diable dans les Missions contient les plus utiles enseignements, non seulement au point de vue religieux, mais aussi au point de vue historique et social.

Combien d'événements de l'antiquité païenne,

du Moyen-Age chrétien et de l'époque moderne s'éclairent d'une lumière plus vive, quand on compare les résultats produits dans l'individu, la famille et la société, d'un côté par la domination funeste de Satan, de l'autre par le règne bienfaisant de Dieu; quand on touche du doigt, comme dans cet ouvrage, cette vérité que la lutte entre le Ciel et l'Enfer a été, est et sera le fond de l'histoire des nations, des races et de l'humanité tout entière...

LE LECTEUR.

Le Diable dans les Missions

par
PAUL VERDUN

Deux volumes très complets de 360 pages.

Prix : 6 francs.

Cet ouvrage paraîtra dans quelques jours à notre librairie. On peut le retenir dès à présent en envoyant un mandat-poste de pareille somme à MM. Delhomme et Brignet.

STATISTIQUE

DES LOGES MAÇONNIQUES EN ITALIE EN 1895

Sous ce titre, la *Civiltà Cattolica* a publié, le 4 janvier 1896, un résumé substantiel de la situation actuelle de la Maçonnerie italienne, qui vient confirmer avec autorité toutes les révélations déjà faites à ce sujet par Margiotta, miss Vaughan et par le *Diable au XIX^e siècle*. Nous le traduisons *in extenso*, assurés qu'il sera accueilli de nos lecteurs avec le plus vif intérêt.

Loges Symboliques.

Bien rares sont les vrais connaisseurs des choses maçonniques en Italie, se rendant un juste compte de la grande quantité de Loges qui y existent, de leurs différents caractères et de leur destination spéciale. Nous en donnerons un aperçu, consciencieusement tiré des publications récentes et des sources les plus dignes de foi. Il ne sera pas, nous l'espérons, inutile aux *profanes*, c'est-à-dire aux honnêtes gens qui ne hantent pas les rendez-vous des Frères Trois-Points. C'est chose qui donne sérieusement à penser, quand on considère que dans le *Beau Pays* pullulent des centaines de loges masculines, féminines et androgynes (*maschifermmine*), de juifs et de mauvais chrétiens, d'athées et de lucifériens; loges qui, toutes, tendent, chacune à sa façon, au but commun

de détruire le christianisme, qu'elles appellent la *superstition*, et s'efforcent à l'envi de fabriquer une Italie antichrétienne dans la politique, dans l'école, dans la famille, dans l'administration.

Les loges ordinaires et reconnues dans les bulletins officiels de la Société montaient, en 1885, à 150. Ainsi l'établit Léo Taxil (1). La *Civiltà Cattolica* en a donné plusieurs fois la liste, avec les noms propres et leurs différents sièges (2). Mais c'est un travail qui serait à refaire au moins chaque année; parce que, comme on le voit d'après les journaux maçonniques, il y a dans les loges un continuel mouvement de naissances et de morts, de résurrections sous d'autres formes, pour disparaître bientôt avec la rapidité des champignons. Dans les bulletins des maçonneries italiennes et étrangères, c'est une continuelle succession de loges ou *démolies*, ou *tombées en sommeil*. Avec un seul décret, le Gr. Or. de Rome a écrasé le Gr. Consistoire de la Vallée de Sebeto à l'Or. de Naples et toutes les loges qui en dépendaient; peu de temps auparavant, il avait rayé de la liste maçonnique deux Gr. Conclaves, quatre Chapitres, une Chambre et dix-sept loges, d'un seul décret (3).

Dans un essai de statistique pour l'année 1895, que miss Diana Vaughan affirme avoir été élaboré par les FF. Lemmi, Bovio et Crispi (4), les loges ordinaires s'élèvent au nombre de 156, comprenant dans l'Italie une partie des pays dits *irredenti*, auxquels s'étend la juridiction du Gr. Orient national italien.

Ces loges sont disséminées un peu partout, et, sous le nom de loges *symboliques*, sont destinées aux *travaux* des trois premiers grades maçonniques, Apprentis, Compagnons et Maîtres. En réalité, elles sont le centre d'opération de ces grades et de tous les grades supérieurs; les FF. élevés aux hauts grades y sont généralement promus aux honneurs du gouvernement, et il est rare, spécialement en Italie, qu'un *Vénérable*, ou président d'une loge simplement symbolique, ne soit pas pourvu du grade de Rose-Croix, ou de Kadosch, ou de 33^e.

Il est vrai que les grades supérieurs aux trois premiers grades tiennent ensuite leurs propres réunions dans des loges distinctes, et fermées aux grades inférieurs. De là, une grande superfétation de loges avec des titres divers, qui, presque toutes, sont dites *greffées* ou *souchées*, parce qu'elles se réunissent dans les mêmes temples que les loges symboliques,

(1) *Les Frères Trois-Points*, t. I, p. 60.

(2) *Civ. Catt.*, série 10 : vol. 2, p. 475; vol. 7, p. 470; vol. 9, p. 219.

(3) *Revista della Massoneria italiana*, 2 et 14 janvier 1877.

(4) Miss Diana Vaughan : *Mémoires d'une Ex-Palladiste*, n° 4, octobre 1895, p. 115 et suiv.

mais à des époques différentes. Les loges qui se prêtent à cette greffe prennent le nom de *souches*. Les loges se distinguent, d'autre part, par l'étendue de juridiction.

Ainsi, nous avons; en Italie, trois Mères loges, ou loges *régionales* : la *Subalpina* à Turin, l'*Insubria* à Milan, la *Toscana* à Florence.

Quant aux grades, nous avons six *Chambres d'Elus* : à Livourne, Naples, Palerme, Parme, Pavie, Potenza :

Deux *Chambres de Maîtres Parfaits* : à Naples et Palerme;

Quatorze *Souverains Chapitres de Princes Rose-Croix* : à Bologne, Chambéry, Florence, Gênes, deux à Livourne, Milan, Modène, Nice, Spezia, Turin, Trente, Trieste et Venise;

Dix *Aréopages de Chev. Kadosch* : à Bologne, Florence, Gênes, Livourne, Milan, Modène, Nice, Turin, Trieste et Venise.

Il faut observer que les *Ateliers* supérieurs aux Ateliers symboliques ne sont pas comptés par quelques-uns dans les statistiques, comme étant déjà compris dans les loges souches sur lesquelles ils sont greffés; mais ce sont proprement des loges distinctes et différentes, avec des associés différents, des officiers différents, des administrations différentes, des sujets à traiter différents, de la même façon que se considèrent comme séparées les loges féminines, bien qu'annexées aux loges masculines, et les loges palladiques, bien que greffées sur les symboliques. Du reste, qu'on l'entende comme on voudra, il reste toujours à tenir compte de 32 corps maçonniques, en dehors des 150 loges que nous avons notées en commençant.

Tout ce ramassis de capitaines et de fantasmes milite sous la juridiction du Grand Orient. Mais, qu'est-ce qu'un Grand Orient? C'est le siège central et dirigeant de la maçonnerie d'une nation, ou de quelques grandes régions d'un pays donné. Il s'appelle aussi *Puissance*, et c'est spécialement sous ce titre qu'il correspond avec les Puissances des autres pays. En Italie, où prévaut le Rite Ecossais ancien et accepté, le Gr. Or. gouverne selon ce Rite. Or, « un Grand Orient écossais se divise en quatre sections principales : les trois premières regardent la partie scientifique, liturgique et disciplinaire des grades; ce sont : la Grande Loge symbolique, le Souverain Chapitre général et le Suprême Conseil des 33; la quatrième, avec le titre de Grande Loge d'administration, est chargée du côté financier du Grand Orient et de la correspondance avec toute la maçonnerie, nationale et étrangère (1) ».

Il est très important d'ajouter que chacun de ces corps a ses présidents et ministres par-

ticuliers, et que le Grand Maître en est le Président universel, surtout lorsque les corps composant le Gr. Or. se réunissent pour de graves affaires en assemblée générale. Et voilà comment il y a quatre autres loges portant les noms différents de *Conclave*, *Consistoire*, etc., à ajouter aux loges déjà indiquées.

Il faut aussi faire mention d'une cinquième loge comme faisant partie intégrante du Gr. Or. Orient : c'est celle dite *Chambre des Rites*, traitant les affaires des loges de rite différent du rite du Gr. Or. national, mais reconnues régulièrement par celui-ci et faisant partie de son obéissance.

..

Loges misraïmites et autres.

En Italie règne le rite écossais ancien et accepté, (lequel, entre parenthèses, n'est ni écossais, ni ancien, ni généralement accepté); mais sous la houlette pastorale d'Adriano Lemmi paissent d'autres troupeaux de laine différente. Outre les loges Palladiques, israélites, et les loges féminines dont nous parlerons tout à l'heure, il existe, ou plutôt végète un rite spécial, celui de Misraïm, en bonne harmonie avec le Grand Orient de Rome, dont il ne dépend qu'en apparence. L'Ordre de Misraïm est une invention juive, ce dont convient le Fr. Ragon, grande autorité chez les maçons : c'est à coup sûr, le plus cher à Israël, bien qu'il accueille d'autres religionnaires. Il est justement réputé pour pratiquer le spiritisme et la magie. Il naquit vers 1814, se répandit en France, où il a eu en tout quelques cinq cents affiliés. En Italie, vers 1876, il prit pied spécialement à Naples et en Sicile, où abondent les sociétés maçonniques de juifs, ignorées du public. Mais le Fr. Jean-Baptiste Pessina, qui en était l'âme, en changea un peu le nom; du riche bagage de 92 grades que possède l'ordre de Misraïm, et des 96 du rite de Memphis, chef-d'œuvre d'extravagante nomenclature, il en choisit treize, pour son rite *Egyptien réformé*. Il planta bravement son Suprême Conseil Général Grand Orient Puissance Mère, siégeant dans la Vallée de Simeto, et prit le titre d'Illustre et Puissant Fr. Grand Hiérophante, Grand Maître de l'Ordre Maçonnique, Rite Egyptien Réformé pour l'Italie et ses dépendances. » Il résulte de son journal, les *Pyramides d'Egypte*, et aussi de le *Rivista della Massoneria italiana*, qu'il fonda plusieurs loges, par exemple celle de Gravina et le « Souverain Chapitre des Chevaliers du Pélican, à l'Orient de Cosenza. » Mais il en démolit aussi plusieurs, comme la Victoire et l'Aurore; il eut, selon l'usage de toutes les maçonneries, de grosses mésaventures intérieures, spécialement avec le Fr. Sébastien

(1) *Statuts généraux*, art. 540.

Cannizzaro, et avec le Fr. Floritta; et enfin rompit brutalement avec le Grand Orient national, « par la manie du signor Bacci » (1).

Qu'est-il advenu de ce Rite Egyptien, Misraïmite et Memphitique, combien de loges il a possédées, et combien il en conserve aujourd'hui, ce serait du temps perdu de le rechercher. Aujourd'hui nous retrouvons Pessina à Naples, où il s'intitule « Souverain Grand Maître Impérial (non plus Grand Hiérophante) du Rite Oriental Ancien et Primitif de Memphis et Misraïm (non plus du Rite Egyptien réformé) pour les deux Hémisphères » (2). Il a aussi changé de *Pyramides*; son journal n'est plus les *Pyramides d'Egypte*, mais les *Pyramides de Memphis*; lesquelles Pyramides sont toutefois démantelées, faute d'associés pour les étayer avec des briques, c'est-à-dire avec des écus. Son Grand Orient est devenu le Souverain Sanctuaire du Rite Ancien et Primitif, etc. Il a cependant, à ce qu'il paraît, changé de peau, parce que, au lieu de se montrer comme autrefois, résolu et terrible dans certains décrets contre ses frères hétérodoxes et rebelles, maintenant, comme un agneau résigné au couteau, il se laisse jeter à la face par la presse les refrains les plus piquants et les accusations les plus déshonorantes, sans les ressentir, sans donner signe de vie. C'est du reste aujourd'hui l'usage commun aux chefs de la haute maçonnerie. Ce qui enhardit les profanes. Il faut voir comment le Dr Bataille et Margiotta vous arrangent le pauvre Pessina, comme ils le traitent : celui-là dans *le Diable* (3), celui-ci dans *le Palladisme* (4). De quel oeil impitoyable ils approfondissent les boulettes de la vie privée, et le ridicule de la profession de Grand Hiérophante! De quelle façon sanglante ils se moquent de ses hautes théurgies occultes, hermétiques et cabalistiques, ou, comme on dirait en langue vulgaire, de ses sabbats et sorcelleries vendus au comptant! Le Grand Maître Impérial, sur le trône de son Souverain Sanctuaire, lurlupiné par ses amis, à qui il a eu le tort de se faire trop connaître, ne souffle mot, laisse vilipender ses sublimes arcanes et les ingrats profanes en rire avec délices. Pauvre Pessina! En attendant, il a, comme Grand Maître, son Suprême Conseil et ses loges, spécialement dans les Calabres; mais nous n'en tiendrons pas compte à part, parce qu'elles sont déjà comptées avec les loges symboliques du Rite ordinaire et soumises à la haute suprématie du Grand Orient de Rome.

(1) *Le Piramidi di Egitto* (journal maçonnique imprimé à Catane), avril et mai 1877, p. 408.

(2) Margiotta, *le Palladisme*, Grenoble, Falque, 1895, 8° p. 161-162.

(3) Dr Bataille, *le Diable au XIX^e siècle*, vol. 1 p. 463 et suivantes.

(4) Margiotta, *le Palladisme*, p. 132 et suivantes.

Nous n'ignorons pas qu'il existe en Italie d'autres loges, indépendantes, *irrégulières et bâtarde*s, comme diraient les maçons soumis au Grand Maître Lemmi, ce sont certains groupes de loges de Sicile, de Naples, de la Toscane, de la Lombardie; groupes qui se soulevèrent contre l'Orient national, et fondèrent en 1893 trois Suprêmes Conseils Indépendants, à Palerme (foyer habituel des discordes maçonniques), à Naples, à Livourne. Ils se donnèrent des Grands Maîtres particuliers, se firent des lois et publièrent le *Bulletin Officiel* de la Fédération générale maçonnique indépendante (de Lemmi). Mais toute cette ardeur de rébellion finira, nous le croyons, quoi que d'autres en pensent, en feu de paille; et déjà, au Grand Orient de Rome, on parle d'amnésie (1). En tout cas, il existe, au moins pour le moment, beaucoup de loges, en rupture avec le pouvoir maçonnique national.

Nous avons, d'ailleurs, connaissance de certaines loges étrangères à toute obédience maçonnique, qui, pour la plupart, s'occupent de mauvaise sorcellerie jointe à d'immondes orgies; il y en a à Turin, à Milan, à Florence, à Naples et ailleurs; mais il n'est pas possible d'en faire le compte spécial et précis, et nous aimons mieux les passer sous silence. Déjà il saute aux yeux quel foyer de maçonnerie couve en Italie, même sans les loges non inscrites dans les protocoles des Grands Orients; et cependant nous ne sommes pas encore à la moitié de notre énumération.

Loges palladiques

Outre, les loges de rites généralement connus énumérées jusqu'ici, il est né depuis quelques années un nouvel Ordre ou Rite, qui de fait se superpose aux autres et les domine. C'est celui des *Réthéurgistes Optimates*, plus brièvement du Palladisme nouveau et réformé. Il eut pour berceau et siège central Charleston, aux Etats-Unis; en 1870, le jour de la Brèche de la Porte-Pia, le général Albert Pike lui donna la dernière main, et s'intitula Souverain Pontife de la Maçonnerie Universelle, en raison du droit maçonnique et du fait. Aujourd'hui, le centre autoritaire de ce rite, divisé en 77 provinces et répandu par tout l'univers, est transporté à Rome, et a son Grand-Orient universel au Palais Borghèse, dans la loge dite *les Victoires*. Le chef en est le F. Adriano Lemmi, qui succéda en 1892 à deux Pontifes, Pike et Mackey, le premier mort, le second ayant renoncé à la charge. Le rite Palladique professe sans voile, mais formellement et solennellement, une religion qui lui est propre,

(1) Margiotta, *Ricordi di un trentatré*, Paris, Delhomme et Briguet, 1895, 8°, p. 369.

c'est-à-dire, le culte de Lucifer ou Satan, qu'il appelle le Dieu bon, et la haine du Dieu des chrétiens, qu'il appelle le Dieu mauvais et ennemi du genre humain. Nous n'avons pas besoin de revenir ici sur cette histoire dont nous avons déjà parlé longuement, en produisant les documents irréfutables. Nous n'avons à parler ici que des loges de ce rite en Italie.

Le nombre exact de ces loges a été relevé (on ne le connaissait auparavant que confusément) par Miss Diana Vaughan (1) ; elle affirme que sa statistique des loges italiennes est celle formée par les FF ∇ Lemmi, Bovio et Crispi pour l'année 1895. Pour la comprendre il faut se souvenir que le Palladisme a trois grades pour les Frères et deux pour les Sœurs. Les grades masculins sont : le premier, de Chevalier Kadosch palladique, ainsi appelé, parce que presque tous les Frères qui entrent dans le Palladisme sont choisis parmi les gradés supérieurs des autres rites, qui sont précisément les Chevaliers Kadosch ; le second est celui des *Hierarques*, ou savants et maîtres des théurgies sacrées ; le troisième est celui des *Mages Elus*, souverains directeurs et opérateurs dans le culte de Lucifer. Les Sœurs ne peuvent y être reçues, si elles ne sont pas gradées Maîtresses dans d'autres rites ; leur premier titre palladique est celui des *Maîtresses Elues* ; elles montent ensuite au second degré, le degré suprême pour elles, celui de *Maîtresses Tempières*, et peuvent être de plus *Maîtresses Tempières Souveraines*, dans certains cas particuliers, qu'il est inutile de spécifier. De cette gradation naît, en analogie avec les autres rites, la gradation des loges ou temples où ils se réunissent : les *Triangles* sont les loges où se réunissent les Kadosch et les Maîtresses Elues. Les réunions palladiques ordinaires sont toujours androgynes ; la maxime du Fondateur et Souverain Pontife Albert Pike régnant dans le Palladisme, que les loges masculines, sans le complément des Sœurs, sont inhabiles à la formation morale du vrai maçon. Les loges des Hierarques avec les Maîtresses Tempières prennent le titre de *Grands Triangles*, et celles des Mages Elus avec les Maîtresses Tempières Elues, le titre de *Parfaits Triangles*. Miss Diana Vaughan, que nous citons souvent, jouissait du suprême honneur de Maîtresse Temprière Souveraine en Asmodée, et d'une foule d'autres titres, honneurs et privilèges maçonniques, dans les différentes parties du monde.

L'Italie contient un nombre formidable de Triangles, ordinaires, grands et parfaits. La région du Latium en a cinq, non compris le Triangle central de Rome : la Campanie avec

Naples, 12 ; l'Ombrie, 2 ; les Marches, 7 ; les Abruzzes, 1 ; les Pouilles, 4 ; la Basilicate, 5 ; la Calabre, 7 ; la Sardaigne, 5 ; la Sicile, 10. Ces triangles forment la province Palladique n° 57. de Naples. Le Molise n'a pas de triangles lucifériens.

La province triangulaire de Milan, n° 56, avec les divers pays *irredenti* soumis à la juridiction palladique italienne, a 8 Triangles en Lombardie ; 5 en Piémont ; 11 en Ligurie ; 7 en Vénétie ; 5 en Emilie ; 3 dans les Romagnes ; 19 en Toscane ; 3 en Savoie ; 1 dans le Trentin ; 1 dans l'Istrie. La Corse en est exempte. Nice fait partie de la juridiction palladique française.

Il faut y joindre quatre autres corps palladiques : le Parfait Triangle central de Rome appelé *les Victoires*, portant le titre palladique de *Lotus* ou mère-loge des deux provinces italiennes ; le Grand Directoire central pour l'Europe, siégeant à Naples, présidé en 1894 par le F. Giovanni Bovio, aujourd'hui, dit-on, candidat au Souverain Pontificat palladique ; et enfin le Suprême Directoire exécutif. Ces deux derniers Directoires sont régis personnellement par le F. Adriano Lemmi, non pas en tant que Grand Maître de la Maçonnerie italienne, mais en tant que Souverain Pontife du Palladisme nouveau et réformé, et prenant le titre de Souverain Pontife de la Maçonnerie universelle.

Les loges ou triangles palladiques sont au nombre de 120 dans les statistiques officielles ; et Miss Diana Vaughan nous apprend qu'il y a un décret du Pontife Lemmi ordonnant qu'un Triangle s'établisse partout où les loges souches portent déjà un Chapitre ou un aéropage. C'est ainsi que les réunions des fidèles de Satan restent dissimulées et voilées pour l'œil des profanes et même des naïfs maçons des grades inférieurs. Mais ici se présente la difficulté pour le Triangle souché de ne pas rencontrer des loges-souches munies d'une loge annexée et nombreuse de femmes, chose doublement nécessaire, d'abord pour permettre d'éplucher les Sœurs Maîtresses à enrôler dans le Palladisme, puis, en second lieu, pour couvrir leur introduction dans le Triangle, qui, sans elles, resterait rituellement imparfait. Déjà, à Rome, les Sœurs palladiques se lamentent, parce que leurs allées et venues à la Loge du Palais Borghèse attirent trop l'attention. Ainsi l'écrit l'excellente *Rivista Antimassonica* de Rome, dans son fascicule de novembre 1895 page 546 ; et nous pouvons ajouter qu'il y a de drôles de corps qui se plaisent à rôder autour de la Loge, pour épier qui va et qui vient, malgré les nombreux gardiens de sécurité publique qui y sont de planton.

La pénurie de femmes de loges est la raison pour laquelle des 120 triangles décrétés il n'y

(1) *Mémoires d'une Ex-Palladiste*, n° 4, octobre 1895, p. 115.

en a de complètement actifs que 74. Mais c'est bien assez ! C'est déjà chose trop horrible à penser. Depuis longtemps déjà nous en sentions l'influence pestilentielle, nous en connaissions l'existence, mais nous n'aurions jamais osé supposer une telle multiplication, un tel nombre. Nous étions loin d'imaginer que dans le sein des villes catholiques d'Italie, au milieu des milliers de basiliques consacrées à Dieu et à son Christ, convaient 74 antres maçonniques, où, dans des formules rituelles et des messes sacrilèges, se font des imprécations à Jésus-Christ, à la Vierge immaculée, aux saints ; où se célèbrent des initiations dignes de ces mystères diaboliques ; où c'est une obligation rituelle de profaner l'Hostie de l'amour divin. Nous ne croirions pas de telles horreurs possibles dans notre patrie, si nous n'avions sous les yeux le texte des rituels, les imprécations blasphématoires, et un diplôme de Maîtresse Templière, où est gravé, comme pour en tirer gloire, un calice répandant le précieux Sang à côté d'une Hostie transpercée d'un poignard.

Cela ne suffira-t-il pas à réveiller de leur lâcheté certains pauvres chrétiens languissants, qui, lorsqu'on leur parle des dangers que font courir à ceux qui leur sont chers les pièges de la maçonnerie, ne s'en émeuvent pas et répondent en se croisant les bras : C'est du pur charlatanisme ?

Loges féminines.

Jusqu'à hier, on peut le dire, les différentes maçonneries ont essayé de cacher à l'œil des profanes les loges de femmes ; elles les cachent encore, à l'heure qu'il est, à leurs propres FF. Apprentis. Le Rituel d'après lequel ceux-ci sont reçus nie formellement que les Maçons aient des Sœurs initiées ; dans l'initiation suivante, celle de Compagnon, c'est tout le contraire qui est révélé. Ce qu'il y a de certain, c'est que quiconque a un peu feuilleté les histoires de la Franc-Maçonnerie, même celles qui sont écrites par des Frères avec des réticences étudiées, ne peut ignorer que, depuis que la Maçonnerie est au monde, les loges masculines ont toujours été amalgamées aux loges féminines : les maçonnes, comme on les appelle, ont eu leurs règlements particuliers donnés par la secte, leurs grades particuliers, leurs devoirs particuliers, que les Rituels ne laissent entendre que dans un jargon trompeur. Il y a des rites entièrement réservés aux femmes ; ce qui n'empêche pas la vérité de ce qu'enseigne le grave et fameux hiérophante E. Ragon, que « les dames ne se réunissent jamais seules, mais qu'elles sont toujours aidées

dans leurs travaux par des Frères maçons (1) ». Après les ouvrages publiés par Taxil, Ricoux, Delarive, il est non seulement stupide, mais grotesquement ridicule de pousser la naïveté jusqu'à douter de l'existence des Maçonneries féminines, qui sont cependant androgynes, ou, comme nous le disons, *maschifemmine*.

Ce n'est pas ici le lieu de décrire la constitution de ces loges ; nous en avons déjà suffisamment écrit (2), et peut-être y reviendrons-nous en meilleure occasion.

Il suffit de rappeler ici qu'en général on les appelle loges *d'adoption*, c'est-à-dire adoptées par les loges masculines ; leurs réunions, les *tenues blanches* ; les Sœurs, les *Mopses*, autant dire *petites chiennes* (cagnuole), triste et vilain nom, qui leur est imposé par les chers Frères. L'Italie abonde en ateliers de mopses, mais, dans les annuaires maçonniques, on n'en souffle mot, et il est difficile aux profanes d'en donner une statistique exacte. Disons d'abord ce qui est certain, puis ce qui semble probable.

Il est certain qu'à Milan réside le centre d'un Ordre spécial, dit Mopses de la *Rose Mystique* ; et le Souverain Pontife Albert Pike, dans un tableau statistique composé en 1894, peu avant de mourir, donnait le titre de Souveraine Grande Maîtresse à la signora Bianca Poggi. Cette Grande Maîtrise continue-t-elle à exister, nous ne le savons pas d'une façon certaine, et nous serions enchantés d'en être informés. En attendant, les révélations qu'en a faites le Dr Bataille courent le monde à milliers d'exemplaires, sans être contredites, comme aussi on n'a pas contredit la liste donnée par lui dans le susdit tableau de centaines de FF. et SS. de tous rites et dans toutes les parties du monde (3).

Il est certain aussi que Naples abonde en ateliers de mopses, ainsi que la Campanie, la Sicile, et plus que toutes les autres régions, le pays Gênois et la Toscane. Dans les journaux publiés par la franc-maçonnerie, on n'en parle pas ou fort peu ; mais nous avons vu des loges qui ne sont que trop sorties de l'obscurité. La respectable loge de Naples, *l'Etendard de Charité et Annita*, a assez fait parler d'elle dans le

(1) *Rituel de Maçonnerie d'Adoption*, p. 9, et *Traité général*, p. 60.

(2) Franco : *Massone e Massona*, 1889.

(3) Bataille : *Le Diable*, etc., t. 1, p. 368. Il cite aussi dans le même endroit comme Inspecteurs ou Inspectrices générales, correspondant avec le Gr. M. du Palladisme, une vingtaine d'autres Italiens ; mais il a soin d'observer que ceux-ci peuvent être ou ne pas être des lucifériens avoués. Voici les noms : Achille Ballori, Bernardo Razzetti, Giuseppe Fogliano, général Giacomo Sani, Paola Crivelli, à Rome ; Egidio Maiocchi, Fulvia Belluschi, à Naples ; Flaminio Sacerdoti, Rebecca Corradi, à Milan ; Pietro Dossena, Giovanni Ceconi, à Turin ; Felice Biffi, à Gènes ; Guido Fagano, à Florence ; Giosuè Carducci, à Bologne ; Ercole Bignami, à Venise ; Emmanuele Corlati, Francesca Pisoni, à Palerme ; Clara de Brucq, à Paris et à Milan ; G. Lidia Ansaldi, à Rome et à Lyon.

cas fameux de la défense des *Généreuses* soutenue au Parlement par le F. : Salvatore Morrelli ; elle était dirigée par la Grande Maîtresse Giulia Caracciolo Cigala, Princesse de la Couronne, 10^e grade d'adoption. Plus élevée encore fut la Vénérable de la Loge *Damo* à l'Orient de Rome, à qui fut conféré, chose inouïe, l'honneur du 18^e grade, celui de Rose-Croix. Voici ce qu'écrivit de cette dernière, Eugenia Angela Mengozzi, son mari, Puiss. : F. : Gio. Ettore Mengozzi : « Son principal mérite est qu'elle introduisit pour la première fois, ici à Rome, les dames Sœurs dans les temples maçonniques des hommes, réalisant ainsi les idées des Puiss. : FF. : Romano et Campanella (1). » On en parla dans les journaux maçonniques : dans la *Rivista della Massoneria italiana* de Rome, dans la *Fede Pelasga* de Naples, dans l'*Umanitario* de Palerme. La *Civiltà Cattolica*, elle aussi, célébra ces loges à cette époque, 1876-77, et en laissa un souvenir désopilant immortel.

On peut également tenir pour indubitable qu'il existe une loge féminine partout où s'ouvre une loge palladique. En outre, il est de coutume que toute loge ait sa doublure, c'est-à-dire s'annexe une loge d'adoption. Cela se pratique, mais il n'en est pas question dans les statuts des Gr. : Or. : de Turin, de Florence, de Naples, ni aujourd'hui dans les *Statuts généraux* de Rome ; quelques législateurs plus *méridionaux* seulement ont osé parler timidement des loges de femmes : « On se scandalisera peut-être de l'admission parmi nous des Sœurs *Mops* (sic) aux honneurs (2). » Le valeureux F. : Finocchiaro Aprile, à Palerme, moins hésitant, proposait dans son *Règlement de combler ce vide*.

Et de quelle façon ? Une ou plusieurs loges masculines confédérées peuvent fonder une loge de Sœurs, qui admettent les Frères dans leurs réunions, et soient réciproquement admises par les Frères dans les loges masculines (3). Ce fut là précisément une des gloires de la loge romaine *Damo*, présidée par la Mengozzi, dont les Sœurs intervenaient librement dans les travaux de la loge masculine, dans le même palais Lovatelli de la place du Peuple. Cette loge, pour le dire en passant, était une loge symbolique du titre de *Fede-Etrusca*, sur laquelle étaient souchés un Chapitre et un Grand Conclave, dépendant du Gr. : Or. : de Turin, en guerre ouverte avec le Gr. : Or. : de Rome. Cependant, Giuseppe Garibaldi en était le Vénérable *ad vitam*, ce qui

lui donnait un caractère enviable d'orthodoxie maçonnique (4). Le Vénérable Pontife Albert Pike abondait lui aussi en ce sens qu'il fallait mêler dans les mêmes loges Frères et Sœurs. Ce qu'en pense son successeur Adriano Lemmi, Miss Diana Vaughan nous le révèle, en lui attribuant le dessein de pourvoir par décret l'Italie de 120 loges palladiques, c'est-à-dire de 120 loges communes aux deux sexes (2).

Supposant donc qu'en général, sur deux loges masculines, il y en a au moins une féminine mixte, nous arrivons à compter de 78 à 80 loges de mopses, le 50 0/0 de la population maçonnique totale. Taxil estime qu'elles forment le 60 0/0 ; ce qui ne paraît pas loin de la vérité.

* *

Loges Israélites.

Il est à peine question des loges israélites secrètes dans les journaux de la secte, à moins toutefois qu'il ne se produise quelque dissension entre elles et les autres loges ou rites différents. Elles ne dépendent que de nom des autres maçonneries ; elles n'admettent pas non plus les Frères non juifs comme visiteurs, hormis certains lucifériens de haute marque ; elles maintiennent vis-à-vis des autres fraternités une clôture plus jalouse qu'aucun monastère catholique ; elles ne portent aucun nom distinctif, mais seulement un numéro d'ordre, 1, 2, 3, et cela suffit. Leur suprême Gr. : Orient, ou directoire central, réside dans le Temple de Melchisédech à Hambourg, et leur chef prend le titre de Souverain Patriarche. Il semble que le vaillant patriarche ait regardé l'Italie d'un œil de prédilection, tant il l'a favorisée de loges sur loges. Miss Diana Vaughan, dans le numéro déjà cité de ses *Mémoires*, donne le nombre de 109 loges juives fleurissant dans le Beau Pays pour l'année 1895, en plus grand nombre dans la Toscane, la Vénétie, la Sicile, les Romagnes, le Latium et la Campanie.

Nous nous réservons de traiter dans un autre article de ces loges impénétrables et de l'alliance juive avec la maçonnerie ; le sujet étant en lui-même de haute importance, et ayant été dans ces dernières années éclairé par de savantes études, auxquelles notre périodique n'a point été étranger. Notre regretté collègue, P. Giuseppe Oreglia l'a traité par écrit avec une veine agréable, mais en même temps savante et profonde, dans les livraisons de 1878 et suivantes. Drumont, Taxil, Ricoux,

(1) Ettore Mengozzi : *In morte di Eugenia Mengozzi*, Rome, Artero, 1877-79, p. 8.

(2) *Regolamenti interni* de la Risp. : L. : Indépendante ; *i Propugnatori dell' Unità Mass.*, Naples 1867, 32^e, p. 4.

(3) F. : Finocchiaro Aprile *Statuti e regolamenti della Massoneria Scozzese in Italia*, Palerme 1869, p. 21-24.

(1) Cf. *Civiltà Cattolica* sér. 40, vol. 1, p. 351, où se trouvent cités les documents touchant le haut honneur conféré par Garibaldi à la loge. Voir aussi l'opuscule déjà cité du F. : Gio Ettore Mengozzi.

(2) Miss Diana Vaughan : *Mémoires*, etc., cités plus haut, p. 117.

Meurin, Bataille et récemment De la Rive, en ont amplement écrit; mais ils n'ont pu nous donner le tableau précis des Loges italiennes qui va suivre, tiré en grande partie des *Mémoires* de Miss Diana Vaughan, cités plus haut.

Tableau régional
des Loges maçonniques d'Italie en 1895

	Loges symboliques ou des premiers grades	Loges secrètes israélites	Loges palladiques ou lucifériennes	Total des loges masculines ou mixtes	Loges féminines comptées en moyenne un peu plus de la moitié des Loges masculines ou mixtes. Par exemple :
Piémont.....	7	3	5	15	8 en Piémont.
Ligurie.....	16	4	11	31	12 en Lombardie.
Savoie.....	3	1	3	7	15 dans la Vénétie.
Lombardie.....	9	6	8	23	16 en Ligurie.
Vénétie.....	7	15	7	29	20 en Campanie.
Trentin.....	4	1	1	6	20 en Sicile.
Istrie.....	7	2	1	10	31 en Toscane et dans les mêmes proportions dans les autres régions.
Emilie.....	5	6	5	16	
Toscane.....	24	16	19	59	
Corse.....	0	0	0	0	
Umbrie.....	2	2	2	6	
Marches.....	8	6	7	21	
Romagnes.....	3	7	3	13	
Rome et Latium....	5	7	5	17	
Naples et Campanie...	15	10	12	37	
Abruzzes.....	1	1	1	3	
Molise.....	0	0	0	0	
Pouilles.....	4	5	4	13	
Basilicate.....	5	2	5	12	
Calabre.....	8	4	7	19	
Sicile.....	18	9	10	37	
Sardaigne.....	5	2	5	12	
Total.....	456	409	421	386	Total approximatif loges féminines : 200.

NOTA

Si l'on compte séparément les Chambres, les Chapitres, les Aréopages, souchés sur les simples loges Symboliques (comme il serait juste de le faire, et comme on le fait pour les loges Palladiques semblablement souchées sur d'autres loges); et si l'on compte aussi à part les corps maçonniques qui composent les Grands Orients et autres Directoires généraux à Rouen et à Naples; en faisant entrer dans ce compte les loges palladiques en formation, on aura :

Loges masculines ou mixtes.....	386
Loges féminines ou d'adoption, environ.	200
Chambres, Chapitres, Aréopages souchés sur les loges symboliques.....	32
Corps maçonniques des Gr. Or. et Di- rectoires, environ.....	12
Total général, en chiffres ronds, des loges italiennes.....	630

LE DIABLE

DANS
LA LITTÉRATURE MODERNE

M. l'abbé Lazare Collin, professeur à l'Ecole Saint-François de Sales de Dijon, vient de traduire de l'allemand un remarquable ouvrage du R. P. Albert-Maria Weiss, de l'ordre des Frères Prêcheurs, intitulé : *Apologie du Christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation* (1). L'auteur ne pouvait manquer de faire entrer dans son plan le rôle du Diable dans sa lutte acharnée contre Dieu : « Les historiens, dit-il, qui racontent seulement les faits extérieurs peuvent accomplir leur tâche sans lui : mais l'historien de la civilisation, qui cherche les derniers et les plus profonds ressorts des événements, se trompera beaucoup s'il ne compte pas quelquefois, bien qu'avec modération et circonspection, avec ce chiffre funeste... Si on ne veut pas transformer les hommes en démons, il faut croire au diable et compter avec lui dans l'histoire. Ou il y a un diable dans l'humanité, ou il y a des milliers de diables à forme humaine. La foi chrétienne seule, encore dans ce cas, sauve l'honneur de l'humanité. »

Puis l'auteur réfute ainsi le singulier reproche adressé au christianisme touchant sa doctrine, sur le diable : que cet enseignement a particulièrement favorisé la grande inclination de l'homme, à se décharger de ses fautes : « Singulière accusation ! Oui, chercher à rejeter sur tout la cause de ses mauvaises actions, plutôt que de s'avouer coupable, est chez l'homme une maladie aussi opiniâtre et encore plus laide que son inclination au mal. Si l'homme n'épargne ni le ciel ni la terre avec cette tentative criminelle, qu'y a-t-il d'étonnant alors qu'il accuse aussi le royaume et le prince des ténèbres ? Mais ce n'est pas une raison pour nier complètement Satan et son royaume. Dans ce cas, on ne pourrait plus manifester aucune conviction par peur d'en faire une mauvaise application. Alors, logiquement parlant, nous en viendrions à nier Dieu, parce que de lâches criminels ont inventé ce blasphème : Dieu est l'auteur de notre péché. Alors on deviendrait un sceptique accompli, et il faudrait nier qu'on a une mère, nier avec les idéalistes acomistes l'existence du monde physique, pour que personne ne puisse, comme le fait se produit souvent, rejeter la faute de ses crimes sur la mère qui lui a donné le jour, sur le corps ou sur la sensualité... »

L'auteur, avec une érudition rare, expose l'histoire de la croyance au diable dans le moyen-âge et les temps modernes, puis celle du culte du diable dans les religions payennes, les religions dualistes, les sectes et les associations secrètes, depuis les Gnostiques jusqu'aux Templiers et aux Francs-Maçons. Ce qu'il dit de ces deniers est d'autant plus significatif qu'il apporte à les juger en masse la plus grande modération. « Loin de nous, dit-il, la pensée de vouloir tous les faire passer pour des hypocrites et des menteurs. Le

(1) Chez Delhomme et Brigue, éditeurs, 83, rue de Rennes.

plus ignorant parmi eux ne peut jamais être de bonne foi, c'est vrai, car si tout est pure vertu angélique chez eux, pourquoi alors ce serment de garder le secret ? Serait-ce par hasard uniquement par humilité de leur vertu ?... Il est donc incontestable que la franc-maçonnerie a de très mauvaises fins ; mais ces fins, on ne peut les prouver suffisamment de manière à empêcher ceux qui les connaissent de les traiter de pures inventions. »

Ici, l'auteur oublie peut-être trop que tout mauvais cas est niable et que la vérité de ces « mauvaises fins » a été plus que prouvée par les révélations irréfutables de ces derniers temps. Il semble le reconnaître du reste lui-même, quand il trouve dans la littérature moderne toute pénétrée de satanisme une confirmation de la réalité de ce culte diabolique attribué aux sectes modernes, héritières en cela des sectes secrètes de l'antiquité et du moyen-âge :

« Croyons-nous donc, dit-il, que les prétendues idées modernes nagent au hasard et aveuglément dans le monde, comme les atomes des épicuriens dans l'univers vide, jusqu'à ce qu'enfin ils s'accrochent les uns aux autres, ici sous la forme d'une étoile fixe, là sous la forme d'un crocodile ? Ou, ne serait-il pas plus prudent d'admettre que, si quelque pensée voltige toujours dans la même direction, comme les étoiles filantes dans la nuit de la Saint-Laurent, cela doit provenir d'une cause commune ? »

« Or, s'il en est ainsi, nous pouvons bien croire que derrière l'adoration du diable, publique ou voilée, dont la littérature moderne nous rend suffisamment témoignage, il doit y avoir une cause qui a quelque analogie avec les sectes et les pactes que nous avons vus tout à l'heure. »

« Les faits, la haine aveugle contre la vérité, la déification des mensonges et des vices, parlent tellement en faveur de ceci, que de plus amples explications sont inutiles. La contestation de la vérité, la lutte contre tout ce que le Christianisme enseigne et prescrit est engagée d'une manière si sérieuse par la civilisation moderne, qu'on voit parfaitement que celle-ci n'hésiterait pas à déclarer la guerre à Dieu lui-même, à le renverser de son trône et à y mettre Satan, si elle avait la certitude qu'on ne peut faire triompher autrement le principe devenu courant du soi-disant esprit moderne. »

Ici, nous laissons la parole pleine et entière au traducteur du R.-P. Weiss. Nos lecteurs feront sans doute bon accueil à ces pages si pleines d'intérêt que l'éditeur a bien voulu détacher pour nous de la publication en cours.

En effet très souvent, il ne s'agit plus, pour les coryphées de notre littérature, de demander sérieusement où se trouve la vérité et de lui obéir sans réserve n'importe où elle se trouve. Tout plutôt que ceci ! Celui qui s'est une fois prêté comme instrument de ce qu'on appelle les idées modernes ou libérales, et celui qui — chose qui trop souvent est identique — a prêté le serment terrible du chevalier Kadosch, d'accepter toutes les lois, et toutes les prescriptions de sa secte, de faire

son credo de son credo, ne craint pas non plus d'appeler la lumière ténèbres et les ténèbres lumière, ce qui est bon mauvais, et ce qui est mauvais bon, bref de renverser les rôles, de mettre Dieu à la place de Satan, et Satan à la place de Dieu.

De là vient le phénomène que nous ne comprenons pas plus qu'au temps de Babel. Ce qui est notre plus grande gloire, dompter le plaisir animal et briser notre entêtement insensé, est considéré par ceux-ci comme un esclavage intolérable. Là où ils cherchent la vraie grandeur de l'homme, qui d'après eux consiste à rejeter tout joug, et à se révolter contre Dieu et sa conscience, à élever son propre moi pour en faire un Dieu indépendant, nous voyons un crime devant la simple possibilité duquel nous nous effrayons déjà en nous-mêmes. Bref, c'est comme si un choc avait lieu entre deux mondes qui seraient soumis à des lois de pensée tout à fait différentes, à une règle morale et à un ordre de vie complètement opposés, et à deux divinités contraires.

En effet, deux royaumes se sont formés entre lesquels un armistice n'est pas possible, à plus forte raison, la paix ; et le gouffre qui les sépare s'agrandit tellement chaque jour, qu'il est à craindre qu'aucun pont n'en joigne jamais les bords. Personne ne peut exprimer ceci plus clairement que Goethe ne l'a fait. « J'en ai assez de cette histoire du bon Jésus, écrit-il à Mme de Stein, et voilà que Hans Gaspard, — il veut dire son ami d'autrefois, Lavater, — tisse à son Christ une tunique dont il fait dépendre la naissance, la mort, le salut et la félicité de tous les hommes. C'est dégoûtant et insupportable, me semble-t-il ». (1) Pardon ! Mais toutes les fois qu'il renouvelle cette attaque contre notre royaume, il faut au moins nous réserver le droit de protester. Nous avons déjà cité autre part ces paroles, mais il nous a fallu le faire à nouveau, car il serait difficile de citer un passage dans lequel se trouve si clairement exprimée la pensée qu'il s'agit réellement, dans la civilisation moderne, d'élever un royaume hostile à Dieu et au Christianisme.

Donc, nous en sommes arrivés à ce point, — et Goethe doit le savoir, — que le monde considère comme une attaque contre son royaume le simple souvenir du Christ et la croyance à un seul Dieu vivant. En conséquence, le royaume du monde est sous l'influence de vices, sous la puissance de lois, sous une souveraineté qui ne s'accordent plus avec l'influence, la puissance et la souveraineté de Dieu.

Ce n'est pas trop dire. On n'a qu'à regarder la réalité. Nous demandons s'il est possible de reconnaître à Dieu la place qu'il doit occuper,

(1) Baumgartner, *Goethe* (2), I, 519.

quand on pense et qu'on parle comme nos écrivains pensent souvent et enseignent au peuple à penser. Daumer, cet homme si bien doué, a perdu ses meilleures années et ses forces, — plus tard il a suivi des voies meilleures, — à écrire une série d'ouvrages destinés à remplacer, par une religion nouvelle, le Christianisme qui, selon lui, était fini. Dans ce but, il ressuscita tout ce qu'avaient déjà dit les anciens adorateurs du serpent.

Le Dieu de la Bible est pour lui un monstre sanguinaire, un Moloch, qui ne se laisse apaiser que par des sacrifices humains. Or, une religion qui croit à ce dieu-là ne pourra jamais conduire à la vraie civilisation et à la vraie morale. C'est pourquoi il faut l'arracher des cœurs, et la remplacer par une nouvelle religion universelle. Ghillany a tenu un langage analogue. Ce qu'il y avait de mieux là-dedans, c'est que les hommes dont nous venons de parler, déposaient leur sagesse dans des ouvrages qui n'étaient accessibles qu'à un petit nombre de lecteurs.

Mais d'autres, des Juifs de la Réforme, des antisémites, des socialistes, s'adressent à la grande foule des lecteurs et y jettent des idées qui renversent toute foi en Dieu et tout respect pour ce qui est saint. Nous avons déjà dit que, d'après l'enseignement secret qui doit être observé au sein des loges, le soi-disant architecte de l'univers n'est pas autre que celui que les anciens gnostiques appelaient démiurge, le créateur, c'est-à-dire Satan. Il est effrayant de penser que des hommes civilisés en viennent à adorer sous ce nom le diable en personne. Mais c'est encore plus effrayant de voir qu'on cherche ouvertement à inculquer cette monstruosité à quiconque s'occupe de littérature, dans l'espoir d'acquérir une culture moderne.

Immermann, par exemple, le fait à la lettre, quand il recommande à tous les hommes lettrés l'adoration du diable dans des termes dignes des gnostiques. Merlin invoque Satan avec audace et effronterie, et lorsque celui-ci apparaît, il le salue par ce blasphème :

« Dieu du printemps, tu viens
« Portant des rossignols sur tes épaules.
« Tu apportes le bouquet du bonheur nouveau ;
« Et dans le pli amer qui creuse sa lèvre,
« Brille en même temps le banquet
« Somptueux du riche automne.
« La grâce et la sublimité s'y jouent ensemble ;
« Je te salue, beau prince du monde (1) ».

Satan lui déclare alors qu'il se révèle toujours ainsi aux hommes instruits. Il n'y a que la populace grossière qui ne le connaît pas, qui se le représente sous une forme hideuse. Ce à quoi Merlin répond :

« Pourquoi l'inquiéter de l'illusion des badauds ?
« Tu es le démiurge créateur, Nous te reconnaissons,
« Nous, les savants, et nous prononçons
« Ton nom avec respect » (2).

(1) Immerman, *Merlin* (Reclam), 44. — (2) *Ibid.*

Lenau va encore plus loin. Dans son *Faust*, il enseigne comment on peut arriver tout d'abord à la défection de Dieu, ensuite à la subordination à Satan, et enfin à la haine la plus forte contre Dieu. Méphistophélès commence sa leçon par ces paroles :

« Tu me plais, mon brave homme,
« Je veux donc te dire un mot de consolation ;
« Ton créateur est ton ennemi, avoue-le.
« Veux-tu voir s'il est ton ennemi ?
« Commence par l'attaquer.
« Trop modeste pour interroger, celui qui croit obéir ;
« Comme une docile génisse, il broute son petit coin de [prairie.

« Jamais la vérité ne croîtra devant lui.
« Le despote éternel a donné aux hommes,
« Pour leur sort, des commandements énigmatiques.
« Cette loi n'est gravée lisiblement et clairement
« Que dans le cœur du criminel qui l'a transgressée. (1) »

Donc ce que la civilisation moderne prêche comme moyen pour arriver à la sagesse et à la civilisation, selon l'exemple du Gnosticisme, est un péché criant et une révolte contre Dieu. Le tentateur chatouille encore une fois l'arrogance de l'homme, en se référant à l'Écriture Sainte et en disant :

« O ami, sois triste jusqu'à la mort,
« Parce que tu as été assez sot pour aimer,
« Ainsi que te le prescrivaient ces feuillets,
« Ce monstrueux despote primitif (2) ».

Ceci produit son effet. Faust se sépare de Dieu et choisit Satan pour maître. Il s'écrie avec des transports de joie :

« Je me suis donné au diable,
« Je l'aime. Vive le diable (3) ».

Mais même ceci n'est pas suffisant. On ne peut plaire à ce nouveau dieu, que lorsqu'on abjure l'ancien, qu'on transforme l'ancien amour en haine et qu'on blasphème le vrai Dieu, de telle sorte que toute réconciliation avec lui semble impossible. C'est pourquoi, dans son orgueil criminel, Faust lève sa main contre les nuages qui le menacent, et lance à la tempête ces paroles :

« Fais ce que tu voudras avec ta nuit de tempête,
« Maître du monde, je braverai ta puissance.
« Ici mon corps est collé au bord du précipice,
« Mais la tempête soulève dans mon esprit
« La force primitive, qui est éternelle comme toi,
« Egale à toi, et je maudis mon état de créature » (4).

Envisagés à ce point de vue, la prédilection pour le diable et le culte du diable, qu'on trouve dans la littérature moderne, prennent une importance plus sérieuse que celle d'une simple erreur de goût. On serait tenté de croire à un pacte diabolique international. En France, c'est Soulié qui occupe le premier rang. Il a écrit trois ouvrages qui ont pour

(1) Lenau, *Faust* (S. W. edit. Barthel 375 sq.).

(2) Lenau, *Faust*, 384.

(3) *Ibid.*, 424.

(4) *Ibid.*, 442.

titre : *Sathaniel, Les Mémoires de Satan, Le fils de Satan*. La littérature allemande a son diable dans les *Voyages de Weckherlin*, les *Mémoires de Satan* de Hauff, et l'*Elixir du diable* d'Amédée Hoffmann ; la littérature flamande a son *Lucifer* d'Emmanuel Hiel, la littérature italienne son *Satan* de Giovanni Prati et d'autres dont il sera question plus loin. En Angleterre, Croley a écrit son *Hymne à Satan*, Aird a écrit le *Songe de Satan*, Southey, de concert avec Coleridge, a écrit les *Pensées du diable*. Une des histoires du diable les plus grossières et les plus dégoûtantes, qui seraient parfaitement digne du XVIII^e siècle, nous est donnée par la littérature russe dans *Le diable* de Lermontow.

Il est vrai que les œuvres citées et beaucoup d'autres semblables ne sont pas aussi scandaleuses qu'on pourrait le croire d'après le titre qu'elles portent. Mais le choix qu'elles ont fait d'un tel titre donne déjà singulièrement à réfléchir. Il faut bien que leurs auteurs soient sûrs d'exciter l'attention, en agissant ainsi, et d'exercer sur la foule une attraction considérable. Mais beaucoup n'hésitent même pas à proclamer le culte du diable sous la forme la plus grossière.

Le *Bréviaire du pessimisme* rafraîchit, sous toutes leurs formes, les doctrines anciennes que nous connaissons sur le démiurge, le prince de ce monde, et sur le dieu mauvais de l'ancienne alliance (1). Il prêche l'antisémitisme uniquement parce que le dieu juif est insupportable (2), et recommande la morale des Aryens, particulièrement des Grecs, parce qu'il voit en elle l'opposition la plus complète avec la religion qui est inséparable du sombre joug de Jéhovah (3). Mais comme il doit admettre lui-même qu'il n'est pas si facile de s'affranchir de la souveraineté de Dieu, il va, dans sa colère, jusqu'à proférer des blasphèmes qu'on ne peut répéter. La puissance de Dieu, dit-il, est le démon qui nous maîtrise comme le cavalier maîtrise son cheval (4). Il ne sait que maudire Dieu, et l'appeler un esprit du monde malicieux, noir dans son corps et dans son âme (5). Ahriman a la prédominance dans la vie et il la conservera (6). Le monde est régi par la providence toute particulière d'un diable souverain qui a soin de faire relever ses sentinelles, aussitôt qu'un de ses esprits mauvais se montre trop faible (7).

Ici, il n'y a pas de doute qu'on ait pris au sérieux la tentative de détrôner Dieu, et de faire du diable un dieu, autant que la chose était possible. Nous comprenons maintenant

les paroles de Lenau : « Les agissements du diable finissent par se transformer en culte de Dieu (1) ». Nous comprenons qu'il faille prendre à la lettre ce que dit le Faust de Grabbe, avec des transports de joie, après s'être livré à Satan :

« L'enfer me va bien,
« Et c'est avec lui que je prendrai le ciel d'assaut » (2).

Parole terrible, mais qu'on peut donner sans hésiter comme le mot d'ordre des représentants conscients de la prétendue pensée moderne. Les autres ne comptent que comme unités. Les représentants de l'Humanisme, qui savent bien la fin qu'ils poursuivent, ne visent ni plus ni moins qu'à renouveler l'assaut des Titans contre le ciel. A cette fin, ils ne craignent même pas de faire un pacte avec l'enfer. Un des poètes les plus brillants de l'Espagne moderne, Espronceda, a composé un poème « *L'Etudiant* », qui, dit-on, est devenu très populaire chez ses compatriotes. Son but est de montrer à sa patrie comment elle peut s'affranchir le plus sûrement de Dieu et de la foi qu'elle a servis jusqu'à ce jour. Un jeune débauché rencontre dans un escalier une femme aux traits séduisants, mais voilée. Il se met à la poursuivre, mais l'escalier semble n'avoir pas de fin. Toutefois ceci ne l'effraie pas. Ils en trouvent enfin le bout et alors ils sont en enfer. Ceci ne l'épouvante pas non plus. Que lui importe l'enfer, pourvu qu'il puisse satisfaire sa passion ? Il arrache à la femme le voile qui la couvrait. Ce n'est qu'un cadavre hideux. Peu importe. Qu'est-ce qu'un cadavre ? Qu'est-ce que l'enfer ? Qu'est-ce que le diable, dit-il ? J'arriverai à mes fins. C'est la seule chose que je veuille, quand je devrais m'engager par écrit à rester en enfer. Et c'est ce qui arrive. Il se marie avec le cadavre à la grande joie de l'enfer (3).

Quelle sauvagerie horrible et diabolique ! Or c'est la sauvagerie de l'Humanisme logique, résolu, de l'antichristianisme ancien et moderne. Byron a déjà proclamé le même Evangile dans son *Cain* et dans son *Manfred*. Shelley son ami, qui partageait ses sentiments, a prêché dans son jeune temps l'athéisme comme étant la seule religion qui fût encore digne de l'homme instruit actuel. Et en parlant ainsi, il n'a pas en vue la négation de Dieu, mais seulement l'athéisme et la haine de Dieu. Il croit en Dieu, et c'est précisément pour cela qu'il le déteste tant, et il le hait tant précisément parce qu'il ne peut s'affranchir de croire en lui. Pour ce même motif, il adore Satan. Il place encore plus haut Prométhée, ce

(1) *Pessimistenbrevier*, (2) 368. — (2) *Ibid.*, 257.

(3) *Ibid.*, (2) 324. — (4) *Ibid.*, 353.

(5) *Ibid.*, 207. — (6) *Ibid.*, 418.

(7) Lenau, 345.

(1) Lenau, *Albigenser*, 619.

(2) Grabbe, *Don Juan und Faust*, 2, 1.

(3) Dohm, *Spanische Nationalliteratur*, 582.

caractère plus poétique que celui de Satan, dit-il, parce que le courage et la lutte patiente et forcée de l'homme faible contre la divinité toute-puissante méritent toute notre admiration (1). Car l'idéal de Shelley est de :

« Braver le souverain devant qui tout s'incline,
« De ne pas chanceler, ne pas se repentir, ne pas plier » (2).

Il admire toute l'histoire du monde comme étant

« La lutte longue, mais indécise » (3)

entre les deux grandes puissances égales en force et en ruse, entre l'aigle et le serpent, c'est-à-dire entre Dieu et Satan, lutte entre

« Deux génies jumeaux ayant les mêmes droits (4) »

Mais l'issue de la lutte serait vite décidée, si l'humanité voulait se souvenir de sa force et de sa tâche, car elle doit reconnaître qu'elle a eu tort en méconnaissant l'esprit du bien, et en faisant de lui un odieux serpent (5). Pour cela, elle devrait laisser reposer le serpent blessé et sanglant, le soigner sous l'abri protecteur de son sein, pour qu'il se rétablisse et et acquière de nouvelles forces pour triompher (6).

Et nous nous moquons des anciennes histoires de diables et de sorciers! Mais en quoi cet esprit moderne diffère-t-il donc de celui d'autrefois, de cet esprit que Marlowe nous dépeint comme existant au temps des sorciers? Méphistophélès y dit :

« Nous prêtons l'oreille quand quelqu'un blasphème Dieu,
« Abjure l'Écriture et le Christ son Sauveur.
« Nous volons pour nous emparer de ce cœur orgueilleux.
« Seuls les cas où le salut de l'âme est en jeu
« Peuvent nous faire agir.
« C'est pourquoi le meilleur moyen de nous conjurer
« Est de rejeter toute divinité et de prier
« Le seigneur du royaume infernal. »

Et Faust, — nous parlons ici de l'ancien Faust, — répond :

« Depuis longtemps j'ai fidèlement suivi cet enseignement;
« Je ne connais pas d'autre seigneur que Bézélubuth,
« A qui je me consacre moi-même de toute mon âme.
« Le mot damnation ne m'effraie pas.
« Enfer et Élysée c'est la même chose pour moi (7). »

La seule différence qu'il y ait entre autrefois et aujourd'hui, c'est que les anciens adorateurs du diable et les sorciers étaient relativement sérieux et modérés en comparaison des modernes. Certainement les temps passés n'ont pas atteint l'effronterie et la légèreté avec lesquelles Béranger dépeint, dans son excursion

dans l'enfer, ses sentiments sur l'enfer et sur le diable. Il n'est pas possible de reproduire ici toute cette poésie criminelle. Les vers suivants suffiront :

« Sur la foi de votre bonne
« Vous qui craignez Lucifer,
« Approchez que je vous donne
« Des nouvelles de l'enfer ».
« Là, ni chaudières, ni flammes,
« Et si grands que soient leurs torts,
« Aux enfers nos pauvres âmes
« Reprennent un peu de corps ».
« Ah! rien n'est moins épouvantable
« Que l'aspect de ce démon;
« Sa majesté tenait table
« Entre Epicure et Ninon (1) ».

Plus répugnantes encore sont les litanies de Baudelaire sur Satan, sûrement composées, comme la chanson que nous venons de citer, pour être chantées à une fête de loges, ce blasphème que Théophile Gauthier cherche à excuser comme étant une plaisanterie inoffensive :

« O toi le plus savant et le plus beau des anges,
« Dieu trahi par le sort et privé de louanges,
« O Satan, prends pitié de ma longue misère.
« O prince de l'exil à qui l'on a fait tort
« Et qui, vaincu, le redresses plus fort.
« O Satan, prends pitié de ma longue misère,
« Toi qui sais tout, grand roi des choses souterraines,
« Guérisseur familial des angoisses humaines,
« O Satan, prends pitié de ma longue misère (2) ».

Ici le premier pas, la descente en enfer, le pacte avec le diable ont lieu d'une façon telle qu'ils n'ont jamais été surpassés dans un sabbat de sorciers.

Voici maintenant le second pas, l'assaut du ciel. Proudhon, un membre honoré comme on le sait des plus hauts grades maçonniques, l'a fait d'une manière telle que Satan lui-même n'eût jamais osé le faire. « Esprit menteur dit-il à Dieu, Dieu misérable, ton règne est fini. Cherche d'autres victimes parmi les animaux. Père éternel, Adonaï, Jéhovah, nous avons enfin appris à te connaître, et nous savons maintenant qui tu es, qui tu étais et qui tu seras éternellement; tu portes envie à l'homme et tu es son tyran. Les insensés te demandent pardon des fautes qu'ils ont commises, et c'est toi qui les leur a rendues nécessaires. Tu es le maudit, tu nous tends des pièges, tu es le vrai Satan (3). Si quelqu'un mérite l'enfer, c'est bien Dieu (4), dont le nom signifie sottise et

(1) Shelley, *Prometheus* (Seybt), *Einleitung*.

(2) *Ibid.*, 92. — (3) Shelley, *Révolte de l'Islam*, 1, 14.

(4) *Ibid.*, 1, 25. — (5) *Ibid.*, 1, 27, 28. — (6) *Ibid.*, 1, 20, 22.

(7) Marlowe, *Doctor Faustus*, 1, 4.

(1) Béranger *Chansons* (Bruxelles, 1832), 1, 66 sq.

(2) Baudelaire, *Fleurs du mal*, 2^e éd. (*Oeuvres*, 1869, 1. 332 sq.).

(3) Proudhon, *Système des contradictions économiques* (1846), 1, 415 sq.

(4) Proudhon, *loc. cit.*, 1, 412.

canaillerie, hypocrisie et mensonge, tyrannie et misère : Dieu c'est le mal » (1).

Comme on le voit, les peuples n'ont rien à se reprocher lorsqu'il s'agit de la question de savoir lequel d'entre eux peut ouvrir la bouche avec le plus d'insolence contre son Seigneur et son Dieu. Mais, dans cette triste lutte, ce sont, sans aucun doute les Italiens qui remporteront le prix. Ils ont tout résumé et tout surpassé dans les blasphèmes contre Dieu. C'est parmi eux que Satan a trouvé ses adorateurs les plus francs, les plus audacieux et les plus nombreux, de telle sorte qu'une Anglaise, Marie Hargrave, a pu dire que si l'Italie nouvelle avait à choisir un nouveau patron, elle ferait bien de prendre Satan qu'elle célèbre avec tant de solennité (2).

Giosué Carducci se fait le chef de ces adorateurs du diable. Il doit sa gloire à son hymne fameux sur Satan. Sans doute il contient une poésie grandiose dans son genre, et c'est ce qui explique l'admiration indescriptible dont il a été l'objet. Mais jamais, jusqu'à présent, on n'avait entendu une telle rage contre la foi, une telle témérité dans la glorification du mal :

« Comme la lueur de l'éclair
« Et le mugissement de la tempête,
« Satan le Grand -
« Traverse le monde. »
« On le voit distribuant ses bienfaits
« S'élever dans les airs,
« Et trôner victorieux
« Sur un char enflammé. »
« Salut à toi, Satan,
« Maître de la destruction,
« Maître de la révolte
« Et de la rébellion de l'esprit. »
« Laisse-nous, en l'adorant,
« T'offrir des sacrifices,
« Parce que tu as anéanti
« Dieu et les prêtres. (2) »

Carducci lui-même n'eut d'abord pas le courage de publier ces lignes. Comme il le dit, toutes les feuilles républicaines et franc-maçonnes s'emparèrent de cet enthousiasme irrésistible. En un clin d'œil, il devint l'homme le plus fêté de l'Italie. Mis en évidence par la masse, il osa alors s'écrier publiquement : Arrière Dieu ! nous ne voulons pas de lui (3). L'approbation qu'il rencontra devint de plus en plus forte et générale. Lorsque le concile du Vatican se réunit le 8 décembre 1869, les feuilles franc-maçonnes ne connurent pas de meilleur moyen pour entraver cette manifestation de la foi chrétienne, que de réim-

primer cet hymne comme une preuve évidente qu'il avait dit vrai, lorsqu'au nom du temps, de la société, de la civilisation dont il était parvenu à se faire le chef, il avait ajouté ces terribles paroles : Nous sommes sataniques (4).

Le nombre considérable d'imitateurs qu'il a trouvés montre combien c'est vrai. S'ils n'ont pas atteint son esprit et sa force, ils ont du moins égalé sa haine contre Dieu. C'est surtout Rapisardi qui l'imita de plus près. Son « *Lucifer* », œuvre de longue haleine difficile à digérer, occupe évidemment le premier rang dans ce que l'esprit blasphémateur de Dieu a produit. Satan lui-même y est introduit et y tient ce langage :

« Je suis bien plus qu'on ne croit tout d'abord ;
« Plus qu'aucun dieu j'ai sur terre puissance et domination.
« Ce n'est pas étonnant. Sur la pierre éternelle
« De la pensée, mon trône s'élève
« Bien haut, haut comme les Alpes.
« Si loin que l'univers s'étend,
« Personne n'ose résister à mon pouvoir,
« Ni s'y soustraire. Seul le masque divin
« A l'audace de me résister, à moi l'éternel,
« Oui à moi qui donne le coup de la mort
« A ce débile maître d'esclaves (2).
« Ce Dieu se laisse emplir par le vil peuple
« Les narines d'une épaisse fumée d'encens ;
« Il dissipe son éternité
« A s'amuser avec des bulles de savon,
« Et il croit qu'il crée des étoiles
« Parce que le soleil les lui, teint si brillantes.
« C'est ainsi qu'il règne, raide, stupide, immobile,
« S'amusant à des jeux d'enfants et avec le sang humain.
« Moi, je ne vis que de vérité ;
« Un chœur de prêtres composé
« De vauriens et d'amphibies l'entoure ;
« La vie tout entière et sa puissance
« Reposent sur des énigmes et des mystères (3) ».

Puis, parcourant toute l'histoire de l'humanité depuis Prométhée, le poète montre comment toute victoire de la civilisation et de la science amène avec elle une nouvelle perte pour Dieu, un nouveau gain pour Lucifer. La troupe des partisans de Dieu devient de plus en plus petite. La défection commence même dans le ciel, comme c'est dépeint avec un rare déploiement de raillerie et de finesse. A la fin, tout ce qui reste encore fidèle à Dieu se réduit à l'âne de Balaam, à l'âne de la crèche et au porc de saint Antoine (4). Mais quand Lucifer entreprend lui-même de prendre le ciel d'assaut et d'en finir une bonne fois avec Dieu, ces animaux eux aussi prennent la fuite. L'ancien Dieu se tient tout tremblant devant Satan, lorsque celui-ci, avec son glaive enflammé, pénètre dans ses derniers retranchements et lui parle sur ce ton :

« Ta dernière heure vient de sonner,
« Dieu superbe qu'on a tort de tant craindre.

(1) *Id.*, loc. cit., I, 446.

(2) Franck Leslie's, *Monthly*, Oct., 1893. *Review of Reviews*, III, 399.

(3) Carducci, *Satana* (14) 41.

(4) *Ibid.*, 24.

(2) Rapisardi, *Lucifero* (2), canto 4, p. 97.

(3) *Ibid.*, p. 99.

(4) *Ibid.*, canto 15, p. 406 sq.

« Cet art vieilli de tout changer, et la forme et les noms,
 « Ne te sert plus de rien maintenant.
 « Assez d'idoles comme cela ! Avec toi
 « S'éteint la forme, le nom et même la pensée.
 « De Dieu de l'humanité ;
 « Il parlait ainsi, et soudain il saisit
 « Le soleil par un de ses rayons.
 « Et en frotta chacun de ses membres.
 « L'image de l'idole faisait jaillir en sifflant
 « Des étincelles, comme le fer ardent plongé dans l'eau ;
 « Et comme la chaux qui se dissout en vapeur
 « Par l'effet de l'eau se décompose et disparaît,
 « Ainsi disparaissait devant le rayon de la vérité
 « Cette ombre vaine, tremblante, chassée dans le néant
 « Et s'éteignant dans les airs.
 « Ainsi mourut l'éternel. Les étoiles
 « Parcoururent toujours leurs voies accoutumées ;
 « Lucifer brillant descendit triomphant du ciel ;
 « Le vieux patient, inflexible et rivé à son rocher,
 « Prométhée, l'entend s'écrier : Lève-toi,
 « Le grand tyran n'est plus. (1)

Et on dit que le diable est passé de mode ! qu'il a été seulement une illusion des anciens temps ! Pour nous, il nous semble, que jamais il n'a été plus puissant qu'aujourd'hui. Peut-être ne s'est-il jamais mieux senti à son aise sur la terre que là où l'humanité a trouvé son complet développement, et peut montrer quels fruits terribles contient sa semence.

LAZARE COLLIN

TRIBUNE DES ABONNÉS

LA FIN DES TEMPS

et les prophéties de la Sœur de la Nativité.

23 janvier 1893.

J'ai lu, avec un vif intérêt, l'article de la *Revue mensuelle*, relatif à la prophétie de saint Malachie sur la succession des papes, et j'estime, comme votre honorable Revue, que ce document n'est pas authentique.

Toutefois, je me sépare de votre manière de voir à l'égard du millénarisme, pour plusieurs raisons.

D'abord, il est évident que nous touchons à l'époque très prochaine de la venue de l'Antéchrist ; or, « l'homme du mal », d'après saint Jean, « l'Apadno », d'après Daniel, est marqué comme devant être contemporain des derniers temps du monde.

Il faut remarquer, en outre, que Daniel a annoncé et décrit la série des grands empires qui devaient dominer en Orient ; l'empire de la Corne, c'est-à-dire la puissance musulmane, y figure comme devant être le dernier ; après la disparition duquel le Juge souverain jugera les peuples. Cet empire de la Corne qui, d'après Daniel, doit combattre contre les saints du Seigneur et les princes de l'Eglise de Dieu, se transforme lui-même en deux empires ; dont le

(1) Rapisardi, *loc. cit.*, p. 409 sq.

second, plus puissant que le premier, doit faire suite à celui-ci. Qui ne voit clairement dans cette indication, d'abord l'empire des Arabes, puis l'empire turc, faisant suite à l'empire arabe, et plus puissant que lui ?

Or, ce dernier empire, qui domine encore sur la contrée où vivait Daniel, et plus spécialement, si l'on veut, sur la Palestine, touche à sa fin. Les pronostics de sa décomposition finale, même les plus optimistes ne sauraient laisser prévoir, pour la puissance ottomane, plus d'un siècle de durée encore.

D'un autre côté, nous avons les révélations très curieuses et fort remarquables de la Sœur de la Nativité, qui vivait dans le XVIII^e siècle, et qui mourut en odeur de sainteté vers la fin du dernier siècle. Ces révélations forment quatre volumes, publiés seulement sous le règne de Louis-Philippe, dans lesquels elle retrace ce qui lui a été montré, par visions, des temps qui la séparaient de la fin du monde. Les luttes de l'Eglise, dans le XIX^e et le XX^e siècle, y sont annoncées d'une façon des plus précises et des plus frappantes. La suprématie de la Franc-Maçonnerie à notre époque y est signalée en des termes tels qu'il n'est pas permis de s'y méprendre ; les conciliabules ténébreux des loges, les souterrains de l'Eglise de Satan, les divulgations en notre siècle du *Mystère d'iniquité* par plusieurs convertis des loges qui jeteront le trouble et le désarroi parmi les suppôts adorateurs de Satan, les monastères du prince des ténèbres (Godlike Enchantresses), désignée sous le nom de « *Epouses des Cantiques* », tout cela est montré en visions, avec une clarté frappante, dans le second et le quatrième volume de ces révélations.

Or, la Sœur de la Nativité semble placer la venue de l'Antéchrist vers les dernières années du XX^e siècle, et le jugement dernier à une époque qui ne saurait être distante de plus de 40 à 50 ans environ après la venue de l'homme de perdition.

Dans une de ses visions, elle dit clairement que le jugement dernier n'aura pas lieu dans le siècle qui va suivre, c'est-à-dire le XIX^e, mais qu'elle voit en Dieu que s'il n'a pas lieu à la fin du XX^e, du moins la première moitié du XXI^e ne s'écoulera pas sans qu'il vienne. Ceci est textuel.

Dans une autre vision fort curieuse, que j'ai essayé de rendre en vers alexandrins, et que je vous envoie pour votre Revue, la voyante inspirée de Dieu raconte qu'il lui fut montré par Dieu un soleil étrange sur son déclin. L'espace à parcourir avant le coucher de l'astre, comparé à l'arc décrit dans le ciel par l'astre depuis son lever, figurait le temps restant à s'écouler depuis le XVIII^e siècle où elle vivait jusqu'à la fin des temps au temps écoulé depuis le Christ XVIII^e siècle.

Il s'agissait d'un jour moyen de 12 heures de soleil, et il restait encore deux heures au soleil jusqu'à son coucher. Ceci donne le calcul suivant :

40 heures de jour parcouru comparées à 2 heures de jour à parcourir correspondent à 17 siècles parcourus comparés à ce qu'il reste à parcourir de siècles. Dès lors, on a la proportion suivante :

$$\frac{40}{2} = \frac{1700}{X} \quad X = \frac{1700 \times 2}{40} = 340 \text{ ans.}$$

Or, 1700 ans réunis à 340 ans font 2040 ans. Ce calcul porterait la fin des temps à la première moitié du XXI^e siècle, et concorde avec l'indication précédente de la Sœur.

Ce point terminus de l'ère chrétienne ne vient pas non plus contredire le dicton « *après mille ans et plus* » « *post mille annos et amplius* » de l'Apocalypse. Et en effet : les *mille ans et plus* ne parlent pas, comme on serait porté à le conclure, de la naissance du Christ, mais seulement de l'époque de la vision prophétique de l'auteur de l'Apocalypse !... Or, nous savons que saint Jean n'a écrit l'Apocalypse qu'à la fin de sa très longue existence, soit vers la fin du I^{er} siècle de notre ère. En 2040 ans de l'ère du Christ, il n'y aura donc pas encore 2000 ans depuis la vision de saint Jean, mais seulement « *mille ans et plus* ! »

Qui dit *mille ans et plus* ne dit pas deux mille ans, mais moins de *deux mille ans et plus de mille*. Les *mille* sont franchis depuis le XI^e siècle ; les deux mille ne le sont pas encore, mais nous en approchons. Il faut donc placer, de toute nécessité, la fin des temps vers une époque qui donne à la fois raison à l'auteur de l'Apocalypse, comme aussi à la vision de la Sœur de la Nativité et à la prophétie de Daniel.

Quant aux nombreuses prophéties de l'Ancien Testament qui, dites-vous, n'ont point encore, reçu leur réalisation, et qui semblent ne pas pouvoir la recevoir de longtemps encore, l'on peut répondre qu'au sens figuré toutes ces prophéties se sont réalisées, et que l'universalité du règne du Christ doit s'entendre, non de ce monde, mais de son règne dans la Jérusalem céleste, après la fin des temps. C'est alors seulement que commencera vraiment son règne souverain et éternel, tel qu'il faut l'entendre. Actuellement, c'est la lutte ; c'est le triomphe de Dieu et de l'Eglise dans l'humilité et dans l'épreuve ; et, de même que la résurrection du Christ a suivi sa vie terrestre et inauguré sa vie spirituelle, de même la résurrection de l'Eglise, faite à son image, inaugurera l'entrée des membres de l'Eglise tout entière dans la vie spirituelle et à jamais glorieuse après le jugement général.

Je reviens à l'empire turc, qui, d'après

Daniel, disparaîtra après *un temps*, puis *deux temps*, puis la *moitié d'un temps*.

Le temps de Daniel représente une plénitude ; il comptait d'après le système septimal utilisé chez les juifs dans leur numération.

Une plénitude, pour nous, ce serait mille ans, d'après notre système décimal, ou bien encore cent ans, ou deux mille ans ; mais pour Daniel la plénitude, c'est la *semaine d'années*, c'est-à-dire 70 fois 7 ans ou 490 ans. La durée indiquée après laquelle cet empire doit dispa-

raître, c'est donc $490 \times 3 + \frac{490}{2}$ ou 1715 ans.

Toutefois, il faut remarquer que Daniel n'a pas pu compter la longueur de l'année d'après notre calendrier *grégorien* ; mais d'après celui de *Nabonassar*, alors en usage. C'était l'année lunaire qui, dès lors, se compose de 12 mois de 28 jours $\frac{1}{2}$, soit donc pour l'année 342 jours, et pour les 1715 années du cycle qu'il annonce 586.530 jours, qui font 1607 ans de nos années.

Quant au point de départ de ce cycle de 1607 ans, il faut le placer à la destruction définitive et radicale du temple de Jérusalem, de la même manière qu'il a pris pour point de départ la construction du temple pour compter ses semaines d'années qui le séparaient de la venue du Christ. Or, le temple, s'il a été ruiné et incendié par Titus, a réellement été détruit, non par Titus qui en avait laissé debout toutes les murailles, mais par Julien l'Apostat, qui, pour le reconstruire, le fit saper jusqu'à ses derniers fondements, et enlever les débris au point qu'il ne lui laissa pas pierre sur pierre. Ceci avait lieu en l'an 361 de notre ère. Les 1607 ans partent donc de là ; ce qui nous donne l'an 1967 comme devant marquer la chute de l'empire turc, et précéder de très peu de temps la fin du monde. Ce calcul, qui s'appuie sur les excellentes données qui précèdent, cadre donc absolument avec la prophétie de la Sœur de la Nativité, qui placerait la fin des temps dans la première moitié environ du XXI^e siècle, et avec les *mille ans et plus* des Ecritures.

J.-B. CELTRI.

♦♦

VISION

Interprétation poétique de la vision de la Sœur de la Nativité, sur la fin des temps

I

Voilà que mon esprit fut de Dieu visité ;
Il me sembla d'un mont avoir gravi la pente ;
Je touchais au sommet de sa rude charpente ;
Et, ce qu'en Dieu je vis, le voici raconté :

II

D'épines le front ceint, — mystique diadème, —
Me parut le Seigneur se dévoiler lui-même.

Un étrange soleil, d'un pur éclat pourvu,
Mais différent du nôtre, en le Ciel était vu.
Or le Seigneur me dit :

— « Voici que la figure.

« De l'Univers s'efface et va vers l'ombre obscure...
« Déjà, l'heure marquée aux décrets éternels
« S'apprête, où je viendrai pour juger les mortels ;
« Des temps, prompts à finir, à fixer le présage
« L'on ne doit plus nombrer par *mille et davantage* ;
« Car, pour vaincre à jamais l'enfer et le trépas,
« Voici mon jour venir qui s'avance à grands pas ;
« Quand le soleil décline et que le soir s'ébauche,
« L'on dit que le jour part, puis que la nuit approche ;
« Mais l'Eternité, fleuve où s'abîment les jours,
« Suit son cours solennel, inachevé toujours. —
« Or, compte de ce siècle où tu vis ; énumère,
« En remontant le cours du vieux monde éphémère,
« Au soleil comparé qui du Ciel fait le tour,
« Combien de siècles ont fini depuis le jour,
« Le jour lointain déjà du Christ à son aurore,
« Jusqu'au siècle actuel, que Dieu mesure encore.
« Puis, compare ce temps à l'arc inachevé
« Qu'a le soleil décrit depuis qu'il s'est levé :
« Son parcours te va faire entrevoir, puis connaître
« Les siècles, peu nombreux, qu'il reste encore à
[naître. »

III

— Je vis que l'astre alors tendait vers l'horizon,
Semblait comme courir à sa terminaison !
Cependant, séparé de sa chute prochaine,
Il m'en parut distant de deux heures à peine.
« Dois-je compter le temps que ceci me fait voir,
« Demandai-je, à partir de l'aube jusqu'au soir ?
« De minuit à minuit ? ou de l'heure sixième ?
« Ou bien, comme en été, depuis la quatrième ? »

IV

Et Dieu dit :

— « L'ouvrier qui fonde la moisson
« N'opère que si l'astre éclaire l'horizon ;
« Tu dois compter selon que ce jour est l'indice,
« Etant de l'équinoxe et non pas du solstice.
« En raisonnant dès lors sur son moyen essor,
« Tu peux voir ce qu'il reste à parcourir encor.

« Heureux qui, sans souci des revers qu'il en dure
« Poursuit sa tâche rude alors que le jour dure,
« Il fera sa moisson du froment répandu !
« Mais malheur à celui qui, longtemps attendu,
« Méprisa le rayon dont s'éclairait la nue,
« Et ne vint au labour qu'après la nuit venue :
« De songer à l'ouvrage à chacun départi,
« Il ne sera plus temps, sitôt le jour parti !...

« Que l'homme estimé bon encore se bonnifie ;
« Que, lui-même, le saint encor se sanctifie ;
« Que, dans la vigne entré, le vaillant travailleur,
« Prenant du cep souci, le rende encor meilleur ;
« Qu'enfin tous soient trouvés soigneux de l'héritage,
« Lorsque viendra le Maître en faire le partage,
« Lui-même se choisir sa gerbe, et dégager
« Du bon grain la poussière et le grain étranger ! »

J.-B. CELTRI.

Réponse à M. l'abbé Bigou

Sur la prophétie de Saint Malachie

J'ai lu avec le plus vif intérêt la dissertation de M. l'abbé Bigou au sujet de la prophétie de saint Malachie. Plusieurs, il le reconnaît, ont défendu son authenticité : habitant la province, M. l'abbé Bigou a-t-il sous la main les travaux les plus dignes d'attention qui aient été écrits sur cette prédiction fameuse ? Il me permettra d'en douter. Moi qui suis un simple laïque, me trouvant aussi dans un coin de province, et qui n'égalerai jamais ses connaissances théologiques non plus que son talent de logicien, j'oserai cependant faire quelques observations sur son article.

Fen Adrien Peladan, en ses *Annales du Surnaturel*, année 1889, a publié un abrégé de l'ouvrage intitulé *Revue symbolique*, dont la 2^e édition a vu le jour à Turin en 1876. Saint Anselme, évêque de Marsica, a désigné symboliquement les derniers papes, depuis Pie VI jusqu'au temps de l'Antéchrist. Que M. Bigou se procure cet ouvrage. Pie VI y est désigné par une inscription prophétique dont voici une partie... « Le noir serpent du midi, destructeur de l'ourse, sera privé des yeux par les corbeaux. Il sera renversé et vaincu par l'Orient. » (Napoléon 1^{er}, destructeur de l'anarchie révolutionnaire, se reconnaîtra facilement)... Léon XIII (*lumen in caelo* de saint Malachie), a pour symbole un couteau horizontalement placé avec deux bourses... et, au-dessous, une ourse qui allaite ses petits. La devise est : Les fils de Bélial commettront de nombreux meurtres (ce qui paraît désigner les massacres très prochains). La figure représente un pape, ... la main gauche en acte de caresser l'ourse qui approche vers lui ses jambes de devant et étend vers lui le museau d'un air menaçant, pendant qu'elle allaite ses petits. (C'est l'anarchie de demain.) La figure suivante montre une épée horizontale dégainée et au-dessous une clôture de bergerie, la porte ouverte, mais vide. La devise est : Le pouvoir et les monastères retourneront au lieu des pasteurs. La figure représente une ville assiégée, défendue par des hommes armés de piques...

Le dernier pape (*De gloria olivari*) a pour symbole : une colonne, un palmier, un autel ; pour devise : « La révérence et la dévotion augmenteront. » La figure offre un pape avec un manteau à la grecque ; à ses pieds se dresse une bête à figure humaine avec des oreilles de bête, deux cornes de cerf et une couronne... La légende menace la ville de sang. « La voix de la rapine et du châtimement et du cavalier frémissant ne cesseront plus en toi. »

M. l'abbé Bigou a raison de dire que la fin de l'Antechrist n'est pas la fin du monde et qu'à la rigueur on peut admettre que les papes des derniers temps n'aient pas été indiqués aux voyants, depuis l'époque de l'Antechrist jusqu'à Pierre II le Romain. Que ses œuvres soient un jour soumises à la Congrégation de l'Index, et nous verrons si le néomillénarisme peut être admis. Il faudrait être bien savant en l'Écriture pour se permettre de tenter une réfutation en règle de cette théorie si savamment exposée..

Elle est consolante. Mais, après tout, la véritable vie du chrétien et du monde chrétien n'est pas et ne sera pas sur cette terre. Si ce monde doit périr très peu d'années après le triomphe éphémère de l'Antechrist (c'est-à-dire vers l'an 2000), Dieu n'en sera pas moins glorifié. Les prophéties de saint Malachie et de tant de voyants auront prouvé qu'il y a une Providence et que nous devons adorer ses arrêts. Tel est le profit que nous pouvons en retirer dès maintenant ; c'est ce que M. Bigou ne voit pas clairement (p. 750).

Une autre objection peut être faite à M. Bigou : si, une dizaine de fois (?) les devises de saint Malachie n'ont pas été applicables, cela peut prouver seulement l'insuffisance des commentateurs. Si les dénominations sont explicables au contraire, de Pie VI à Léon XIII, cela prouve l'intérêt qu'offre cette prophétie.

En ce qui concerne le Secret de la Salette, je pense que M. Bigou ignore qu'il a été déclaré irréprochable quant à la substance par une commission de cardinaux, qu'il a été publié avec l'approbation de l'évêque du diocèse que Mélanie habitait, et que cette dernière a été protégée contre les adversaires du secret, par deux Souverains Pontifes. Elle doit bientôt écrire sa vie, sur l'ordre de son confesseur. Je souhaite très vivement que M. Bigou fasse savoir par lettre aux plus zélés défenseurs du Secret de la Salette (M. l'abbé

Combe, à Vichy, M. l'abbé Rigaud, 19, avenue du Collège, à Limoges, et M. l'abbé Roubaud, rue Gambetta, à Saint-Tropez, Var), quels mensonges il a trouvés dans la révélation terrible de Mélanie.

Quant à M. l'abbé de La Tour de Noé, il a laissé entrevoir que la fin du monde pourrait avoir lieu vers l'an 2000.

Il serait digne d'un travailleur comme M. Bigou de rechercher comment il se fait que son système si rigoureusement logique n'est pas d'accord avec des prophéties modernes déjà fort anciennes (sainte Hildegarde, sainte Mechtilde d'Elphtha, sœur Nativité, etc.). Personne n'a publié jusqu'ici une semblable concordance, à l'occasion des calculs sur le fin du monde, pas même M. Chauffard, le dernier et le plus savant des commentateurs français de l'Apocalypse.

LOUIS GAYET.

Autre réponse à M. l'abbé Bigou

Brescanval en Brélès par Lanildut (Finistère),
25 janvier 1896.

Monsieur le Directeur,

Dans la dernière revue mensuelle de décembre, page 747, à l'article « Tribune des abonnés », on lit :

« Nos abonnés peuvent donc exposer leurs arguments dans notre revue, poser des questions, se répondre les uns aux autres, rectifier les erreurs échappées à nos collaborateurs occasionnels et à nous-mêmes ; et ainsi la lumière se fera de plus en plus vive. »

Je puis donc, avec confiance, vous prier d'ouvrir les colonnes de votre revue, à ma protestation contre un passage de la lettre de M. l'abbé Bigou, qu'il écrit pour donner son avis personnel sur le prophétie de saint Malachie. A la page 750 il en profite pour jeter la discredité sur le miracle de la Salette, en attaquant le secret et injuriant l'humble messagère dans les termes suivants :

« Cela montre quel crédit on peut accorder au prétendu « secret de la Salette », qui a été publié comme un recueil de révélations infaillibles et d'une importance capitale. Si nous ne devons pas croire aveuglément tout ce qu'une sainte Brigitte nous donne comme révélé à sa personne par la Sainte Vierge dans des écrits solennellement approuvés par l'Eglise, pourrions-nous avoir pleine confiance dans la longue élucubration attribuée à Mélanie sous le nom de « secret de la Salette » ? Gardons-nous bien de rendre la

« Sainte Vierge responsable de tout ce qui lui
 « fait dire » *peut-être* une femme, qui n'a
 « donné aucune preuve de sainteté, dans un
 « écrit qui est réprouvé par les autorités
 « ecclésiastiques comme évidemment calom-
 « nieux et scandaleux. On peut très bien avoir
 « été favorisé par des révélations divines sans
 « être devenu pour cela ni impeccable ni in-
 « faillible. Ces révélations n'empêchent pas
 « par elle-mêmes d'être tenté par le démon de
 « l'orgueil ou par tout autre et de succomber
 « à la tentation. Elles n'empêchent pas même
 « de perdre la raison et d'être possédé et inspiré
 « par le démon du mensonge.

« Assurément, la prophétie que l'on attribue
 « à saint Malachie est beaucoup plus inoffensive
 « que le prétendu « secret de la Salette » qui
 « fourmille de mensonges évidents et révol-
 « tants. »

Ces lignes pleines de fiel contre l'humble
 Bergère et contre le message qu'elle a reçu de
 la Très Sainte Vierge, *pour le faire passer à*
tout son peuple, voudraient bien mettre hors de
 cause notre bonne mère du Ciel ; mais elle
 l'atteignent indirectement, comme on le verra
 plus loin.

Je proteste donc contre les assertions conte-
 nues dans ce passage, tant au sujet des injures
 adressées à Mélanie qu'en ce qui touche le
 secret lui-même. La tâche est délicate, mais elle
 m'est facilitée par la belle défense faite en 1880,
 par le défenseur dépositaire, M. Nicolas, qui
 voulut s'éclairer avant d'entreprendre ce travail
 difficile, en raison surtout du caractère des
 opposants. Il explique (pages 4 et 5 de l'intro-
 duction de la défense) comment il fut amené à
 faire, en mars et avril 1880, le voyage de Rome
 et de Castellamare. Il consulta donc à Rome,
 sur le parti à prendre, de hauts personnages,
 très compétents dans la matière, parfaitement
 au courant de tout ce qui touchait à l'affaire
 de la Salette. Ils lui ont conseillé d'expliquer
 le secret, principalement en ce qui concerne le
 clergé et les communautés religieuses et de le
 défendre par là contre ceux qui se sont élevés
 contre lui. Le résultat de ce voyage fut défavo-
 rable aux réclaments et fut connu d'eux par
 ceux auxquels le voyageur l'avait raconté. Le
 secret que Mélanie écrivit au pape Pie IX, le
 4 juillet 1854, fut reconnu conforme à celui
 publié en 1879.

Page 17 du complément de la réponse aux
 opposants du 19 octobre 1880 : « Puisque les
 « bergers devaient un jour révéler au monde
 « les paroles secrètes, la Sainte Vierge, qui
 « savait qu'elle s'adressait à deux pauvres
 « enfants, à ce qu'il y a de plus ignorant au
 « monde, à des esprits incultes à des têtes
 « fort dures, qui d'elles-mêmes n'auraient
 « rien pu retenir, et qui ne comprenaient

« même pas la langue dont elle se servait,
 « devait leur conserver, surnaturellement, le
 « souvenir exact et complet de ses paroles secrè-
 « tes, afin qu'ils ne les oubliassent jamais et
 « pussent les redire, un jour ; les mettre même
 « dans l'impossibilité de dire autre chose, d'y
 « ajouter ou d'en retrancher. Elle en avait
 « certes la puissance. »

Et plus loin : « XI — Si le miracle du 19
 « septembre n'eût été qu'une *grâce particulière*
 « pour les deux Bergers, ceux-ci auraient pu
 « l'oublier, en abuser, et y manquer, ce dont
 « ils auraient été personnellement punis. Mais
 « il n'en est pas ainsi. Ce miracle, et notam-
 « ment le secret, a été une grâce, un grave
 « avertissement pour le peuple catholique tout
 « entier. La Sainte Vierge devait donc veiller
 « à ce que ses paroles secrètes, qui étaient de
 « beaucoup les plus importantes, arrivassent
 « à son peuple telles qu'elle les avait données.
 « Les deux Bergers n'étaient que des canaux,
 « par lesquels ses paroles devaient passer
 « (après y avoir séjourné quelque temps),
 « pour arriver au clergé et aux fidèles. C'au-
 « rait été, en cet état, une véritable insanité,
 « une rare étourderie que de confier ces secrets
 « à l'extrême faiblesse de ces simples canaux,
 « de les laisser *maîtres de les oublier, de les*
 « *changer et défigurer à volonté.* Si la Belle-
 « Dame eût agi ainsi elle n'aurait pas été la
 « mère de Dieu, et le fait même de l'apparition
 « serait détruit. »

Page 19 du même supplément : « XIII —
 « Du reste, pour toute raison droite, la ques-
 « tion de Mélanie, simple canal qui reçoit d'un
 « côté pour rendre de l'autre, n'est que très
 « secondaire. La question *sérieuse et dominante.*
 « est de savoir si celle qui a donné le secret
 « est bien la Sainte Vierge. Or, l'Eglise a
 « reconnu ce point le 19 septembre 1854 par le
 « juge compétent. Deux papes successifs ont
 « virtuellement consacré cette reconnaissance,
 « soit par les brefs, indulgences et rescrits dont
 « nous avons parlé (page 12 à 15), soit par la
 « conduite qu'ils ont tenue, soit par le couron-
 « nement du 21 août 1879. Des miracles
 « nombreux et non interrompus ont montré et
 « prouvé l'action divine. En cet état, la Sainte
 « Vierge se devait à elle-même *de faire arriver*
 « les secrets à son peuple dans leur totalité et
 « leur vérité, et de ne pas laisser ses propres
 « paroles à la disposition de ces simples canaux
 « de transmission, en les exposant à les oublier
 « ou à les défigurer.

« Dans toute cette affaire du secret, on place
 « bien mal à propos la Bergère au premier
 « plan. Des singularités que sa vie présente,
 « on tire des inductions contraires au secret,
 « inductions qui, si l'on raisonnait logique-
 « ment, iraient jusqu'à détruire le miracle
 « tout entier. Au premier plan, se trouve, au

« contraire et uniquement, la Sainte Vierge.
 « C'est elle qu'il faut principalement considé-
 « rer; si le secret publié n'était pas tel qu'elle
 « l'a donné, ce serait elle qui serait en faute,
 « vu la complète nullité des témoins par elle
 « choisis, pour n'avoir pas pris les moyens
 « efficaces de conservation ou de transmission;
 « ou bien la Belle Dame ne serait pas la Sainte
 « Vierge. Si vous continuez à prétendre que le
 « secret publié est faux, nous vous sommerons
 « ou de vous taire sur ce point, ou de nous
 « montrer le véritable secret, car il est certain
 « qu'un secret a été donné. »

En voilà assez pour répondre aux accusations de mensonge, de possession et de folie de Mélanie, puisque, par ce qui précède, le secret publié par la Bergère, comme canal dont s'est servi la Sainte Vierge, ne peut être autre que l'intégrale reproduction des paroles qui lui ont été confiées sur la montagne.

A la page 11 de l'introduction de la défense de M. Nicolas on lit :

« VI. — Les réclamants ont outré, exagéré
 « le sens et la portée du secret pour le con-
 « vertir en un *repoussoir*, et le faire déclarer
 « faux.

« L'Inquisition n'a pas voulu aller jusque-là.
 « Elle s'est bornée à dire qu'elle avait vu
 « avec *déplaisir* l'expansion de la brochure de
 « Mélanie parmi les fidèles (seulement, et non
 « parmi les prêtres), et d'ordonner qu'on la
 « retirât des mains des *laïques*, si c'était pos-
 « sible (et non de celles du clergé). Elle a pro-
 « noncé cela et rien que cela, le 14 août der-
 « nier, alors que, depuis trois mois, toute
 « l'édition du Secret était épuisée, et que cet
 « épuisement total était connu à Rome. Mais
 « elle s'est soigneusement abstenue de con-
 « damner le fond, le contenu de la brochure,
 « le secret lui-même, car, si elle eût eu l'in-
 « tention de le faire, elle l'aurait condamnée
 « directement; elle en aurait ordonné la des-
 « truction totale, tant pour les fidèles que pour
 « le clergé. En fait, la Sacrée Congrégation n'a
 « vu en tout cela qu'une question d'opportu-
 « nité. Tel est le fond de la lettre de Son Emi-
 « nence le cardinal Caterini, secrétaire (et non
 « préfet, comme on l'a imprimé à tort) de
 « l'Inquisition; elle n'a pas d'autre portée,
 « d'autre signification : un *déplaisir*, quelque
 « grand qu'il soit, dénotera une *contrariété*
 « que l'on éprouve à raison de la publication,
 « mais il ne signifiera jamais la condamnation
 « du fond. »

Où se trouve, dans tout cela, la condamnation de l'autorité ecclésiastique dont parle M. l'abbé Bigon? J'y vois plutôt une véritable appro-
 bation.

Voici ce qu'écrivit Mgr Zola, évêque de Lecce, le 24 août 1880, à un curé d'un diocèse de

France. (Cette lettre a été imprimée, en 1880, à la même imprimerie que les opuscules de M. Nicolas).

« Je n'oublie pas, mon cher monsieur le
 « Curé, que le Secret contient des vérités
 « bien dures à l'adresse du clergé et des
 « communautés religieuses. On se sent le
 « cœur oppressé et l'âme terrifiée quand on
 « aborde de semblables révélations. Si je l'osais,
 « je demanderais à Notre-Dame pourquoi elle
 « n'a pas enjoint de les ensevelir dans un
 « éternel silence, mais poserons-nous des
 « questions à Celle qui est appelée le trône de
 « la sagesse? Profiter de ses leçons, voilà toute
 « notre tâche.

« Cependant, les plaintes de notre très misé-
 « ricordieuse Mère, et les reproches adressés
 « aux pasteurs et aux ministres de l'autel ne
 « sont pas sans raisons, et ce n'est pas la pre-
 « mière fois que le Ciel adresse au clergé de
 « semblables reproches, destinés à devenir
 « publics. Nous en trouvons dans les psaumes,
 « dans Jérémie, dans Ezéchiel, dans Isaïe,
 « dans Michée, etc., dans les œuvres des Pères
 « et des Docteurs de l'Eglise, dans les sermons
 « des évêques et des auteurs sacrés, dans plu-
 « sieurs révélations qui ont été faites en ces
 « derniers temps à des saints et à des saintes;
 « dans les lettres de sainte Catherine de Sienne,
 « dans les écrits de sainte Hildegarde, de sainte
 « Brigitte, de la Bienheureuse Marguerite-
 « Marie Alacoque, de sœur Nativité, de l'exta-
 « tique de Niederbrunn, Elisabeth Spinger, de
 « Marie Lataste, de la servante de Dieu Canori
 « Mora, etc... Je passe sous silence les révéla-
 « tions de sainte Thérèse, de sainte Catherine
 « de Gènes, de Marie d'Agréda, de Catherine
 « Emmerich, de la Vénérable Anna-Maria Taïgi
 « et de plusieurs autres.

« Il est toutefois certain qu'il ne faut pas
 « prendre au pied de la lettre les termes géné-
 « raux concernant les reproches adressés au
 « clergé et aux communautés religieuses; car
 « il existe un langage qui est propre au style
 « prophétique. Aussi, les termes du secret, pas
 « plus que les termes prophétiques de nos
 « saints livres, ne peuvent-ils nous inspirer du
 « mépris ou de la méfiance pour ceux qui au-
 « ront toujours droit à notre respect, à notre
 « estime et à notre confiance. »

Mgr Zola, convaincu, comme M. Nicolas, que le secret donné par Mélanie est la reproduction exacte des avertissements de la Très Sainte Vierge, indique la sage conduite à tenir au sujet des paroles dures que contient le secret.

Le même prélat, dont la compétence est indé-
 niable comme ancien directeur de Mélanie, donne comme suit, dans la même lettre, son appréciation sur la valeur morale de sœur Marie de la Croix:

« Voici, maintenant, ce qui concerne la per-
 « sonne de Mélanie. Cette pieuse fille, cette
 « âme vertueuse et privilégiée, que la haine
 « des méchants et des incrédules a cherché à
 « avilir en la faisant l'objectif de ses détestables
 « et grossières calomnies et de son orgueilleux
 « dédain, je puis attester devant Dieu qu'elle
 « n'est, en aucune manière, ni fourbe, ni folle,
 « ni illusionnée, ni orgueilleuse, ni intéressée.
 « J'ai eu, au contraire, l'occasion d'admirer les
 « vertus de son âme, ainsi que les qualités de
 « son esprit; pendant toute cette période de
 « temps que je l'eus sous ma direction spiri-
 « tuelle, de 1868 jusqu'en 1873. A cette dernière
 « époque, à la suite de ma promotion de supé-
 « rieur des chanoines réguliers à l'évêché
 « d'Ugento, ne pouvant désormais m'occuper
 « de sa direction, j'ai voulu, toutefois, conti-
 « nuer avec elle des relations écrites. Je puis
 « affirmer que, jusqu'à ce moment, sa vie
 « édifiante, ses vertus, ses écrits ont gravé
 « profondément dans mon cœur les sentiments
 « de respect et d'admiration que je dois garder
 « bien justement à son égard. »

Je crois que les extraits précités répondent à toutes les attaques et insinuations contenues dans le passage de lettre que j'ai reproduit au commencement du présent écrit.

Serait-il téméraire de penser, à en juger par lesdits extraits, que si M. l'abbé Bigou avait lu les opuscules de M. Nicolas et la lettre de Mgr de Lecce, parus en 1880 et 1881 (à l'imprimerie Clavel-Ballivet et C^{ie}, à Nîmes), ses impressions sur le secret auraient été modifiées, et qu'il eût montré plus de réserve et d'estime à l'égard de l'humble Bergère, la vertueuse Marie de la Croix, victime de Jésus. Me permettra-t-il de lui recommander la lecture de ces opuscules (1) ?

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

Ernest DE POULPIQUET,

*Chevalier de Saint-Grégoire
 et du Saint-Sépulcre.*

(1) Les opuscules en question ont été imprimés chez MM. Clavel-Ballivet et C^{ie}, 12, rue Pradier, à Nîmes. Ils sont intitulés :

Lettre de Sa Grandeur Mgr Sauveur-Louis Zola, évêque de Lecce.

La nouvelle guerre faite au miracle de la Salette, etc., de M. Amédée Nicolas, du 19 octobre 1880.

Défense et explication de secret de Mélanie de la Salette, par Amédée Nicolas.

Le secret de la Bergère, complément de notre réponse du 19 octobre 1880, par Amédée Nicolas.

*
 *

AVEUX D'UNE LUCIFÉRIENNE REPENTIE

Poison maçonnique, etc.

Nous recevons d'un de nos abonnés, du caractère le plus grave et le plus respectable, les renseignements pleins d'intérêt qu'on va lire, se rapportant à divers points traités par le Dr Bataille dans le *Diabole au XIX^e Siècle*.

Monsieur le Docteur,

Je tiens tout d'abord à vous offrir, pour ma simple part, mes sentiments de reconnaissance pour le service que vous avez rendu aux chrétiens, à notre mère la Sainte Eglise, par vos si graves et si importantes révélations au sujet du Luciférianisme, dont tant de braves gens niaient l'existence, ne pouvant se résigner à croire que tant de dépravation et de malice pût entrer au cœur d'une personne quelconque.

J'ai été mis au courant de ces infamies par une personne qui se disait Luciférienne repentie. Un jour même elle nous rapporta, poussée, assurait-elle, par le remords, une hostie qu'elle avait reçue sacrilègement pour la porter en *loge* (elle n'a jamais prononcé le mot de triangle).

Elle me raconta, ainsi qu'à un ou deux de nos amis en nous autorisant à en parler, des scènes horribles dont elle avait été témoin dans ces antres plus infâmes que l'enfer lui-même : l'assassinat, par exemple, de deux jeunes gens, condamnés à mort par leurs frères... d'immondes profanations d'hosties, surtout dans les initiations... des sacrifices de petits enfants offerts à Satan, et parfois mis à mort par des viols successifs...

Elle disait qu'avec une hostie consacrée mélangée à du sang menstruel, ces lucifériens composaient, sous la forme de pilules, des filtres épouvantables qui mettaient, à la lettre, le diable au corps et au cœur des malheureux qui les prenaient, aussitôt possédés de l'esprit de débauche et de celui de la haine la plus sauvage contre notre Dieu. Cette possession était ressentie aussi d'une façon sensible au moment de l'initiation à laquelle chaque récipiendaire apportait une hostie reçue sacrilègement et devait ensuite la déchirer, et en foulant aux pieds une partie, tandis que l'autre était introduite dans la partie la plus honteuse du corps, aussitôt elle se sentait prise et possédée maritalement par les démons, auxquels succédaient, par ordre, les assistants.

Ces initiés, tout en sentant le diable, ne le voyaient pas. Mais les membres du *second* degré assuraient le voir.

Ces renseignements m'avaient été donnés jadis par un malheureux prêtre, qui avait eu la faiblesse de se laisser tenter par ces ennemis

du Dieu qui l'avait choisi pour son ministre ; mais il est depuis enfermé loin du monde, ne vivant que pour expier et réparer autant qu'il est en lui les injures faites à Notre-Seigneur Jésus-Christ par ses complices et surtout par lui.

Sans ce témoignage antérieur de quelques années, j'aurais craint que la luciférienne ou prétendue telle, qui me parlait de ces horribles sacrilèges, ne fût simplement une hystérique victime de folles imaginations ou mentant avec l'habileté et la ténacité habituelles chez ces névropathes.

Voici, maintenant, quelques renseignements sur divers points de votre ouvrage. Puissent-ils vous être utiles pour en compléter certains passages.

1. — *Poison maçonnique* contenu dans des fioles, sur le verre desquelles est incrusté le portrait en pied de saint Nicolas de Bari, évêque, avec les mots : *Manne de saint Nicolas*. Le fait avait été signalé par Léo Taxil ; mais il est vrai aussi qu'il découle des ossements du saint, dans sa châsse à Bari, depuis des siècles, une eau incolore, à laquelle la dévotion des fidèles attribue des propriétés merveilleuses et que l'on emploie avec la même piété et aux mêmes usages que l'eau de Lourdes en France.

La foi des fidèles est souvent récompensée de faveurs signalées, comme dans l'usage de l'eau miraculeuse de Lourdes. Les chanoines de Bari recueillent cette eau, que l'on met dans de petites fioles rectangulaires et semblables à celles décrites dans le premier volume du *Diable au XIX^e siècle*, je ne sais plus à quelle page, car je ne l'ai pas à ma disposition. Cette liqueur porte, en effet, le nom de « *Manne de saint Nicolas de Bari* ». Comme cette manne est en grande dévotion et très connue dans le royaume de Naples, on comprend que les empoisonneurs aient adopté ces fioles, ou des fioles semblables pour pouvoir les envoyer sans risques. De saints prêtres m'ont envoyé de ces fioles remplies de la liqueur miraculeuse qui coule, sans jamais tarir, des ossements de saint Nicolas depuis déjà tant de siècles.

2. — *La Roue de fortune du jeu de tarot*. — Cette *roue de fortune*, dont il est question, page 30 du deuxième volume du *Diable au XIX^e siècle*, a une signification assez importante dans son sens ésotérique. Louis Constant (Eliphas Lévy) l'explique fort bien par sa grande connaissance de la Kabbale. Elle est à noter parce qu'elle est la synthèse de l'enseignement manichéen du dualisme et le résumé des deux principes si connus des Kabbalistes : « 1^o Ce qui est au-dessous est égal à ce qui est au-dessus » et « 2^o La roue doit tourner, un jour, et le diable victorieux revenir au poste supérieur que ces misérables croient avoir déjà

été occupé par lui : vaincu pour le moment, il sera, disent-ils, vainqueur plus tard ; et leurs crimes doivent l'y aider — c'est leur *Credo*.

3. — *Eliphas Lévy*. — Je viens de le nommer, cela me fait songer à compléter, par deux renseignements supplémentaires, ce qu'en dit le *Diable au XIX^e Siècle*. 1^o Il n'a jamais été prêtre ; il n'était que diacre et encore au séminaire de Saint-Sulpice, lorsque, chargé des catéchismes dans la paroisse de ce nom, il fut en butte à des poursuites acharnées de la part d'une jeune fille qui ne cessait de le persécuter de son amour.

Les supérieurs voulurent donc alors l'éprouver plus longtemps avant de le promouvoir à la prêtrise, et il fut envoyé au Collège de Juilly comme surveillant. Et c'est là qu'il jeta sa soutane aux orties. Quelle était cette jeune fille, je ne le sais plus ; mais ce que je sais, c'est que, durant les mauvais jours de la république de 48, il allait pérorer dans les clubs avec son inséparable amie, Claude Vignon (plus tard femme de M. Rouvier), que l'on y connaissait alors sous le titre de « la femme de l'abbé Constant ». Mais ce sobriquet pouvait bien être, et je veux le croire, une simple calomnie. — 2^o Le malheureux diacre avoue clairement dans ses ouvrages être Kabbaliste et nécromancien, se montre partisan des idées les plus atroces contre Dieu et en faveur du diable, comme des idées des modernes lucifériens, sectateur des infamies inventées par les Juifs contre la Sainte Vierge, contre la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc. Et pourtant une note dans les premières pages de la 2^e édition de l'ouvrage de Gougenot des Mousseaux, nous avertit que (par un miracle signalé de la grâce de Dieu) cet ennemi de Dieu et de son Christ se repentit à l'article de la mort, et trépassa dans la communion de l'Eglise (1875 ?), après avoir signé une rétractation complète que l'on garde à l'archevêché de Paris. Il prétend connaître le secret de tous les grades maçonniques sans pour cela être franc-maçon, ce qu'il affirme plusieurs fois dans ses livres (?).

4. — *L'homunculus*. — L'homunculus est depuis longtemps réalisé en quelque manière par certains brahmines dans les Indes. Ils prennent de petits enfants vivants qu'ils font ainsi bouillir avec cette substance sacrée des indiens, qui est la bouse de vache, au milieu d'incantations atroces, puis mêlant le tout en une affreuse bouillie qui, évaporée, leur sert comme de terre à modeler, dont ils forment des espèces de poupées qu'ils placent dans les coins de leurs appartements. Ces magoïs, formés avec l'aide du démon, ces magots enchantés s'animent à l'ordre du brahme, et lui rendent les services d'une femme de ménage,

balaient les chambres, font les commissions, etc., etc. On ignore trop la puissance épouvantable de la magie chez les indiens, et celle de leurs pactes infernaux. Peu de missionnaires même s'en font une idée sérieuse.

V. — Dans le Diable au XIX^e siècle, il est assez longuement question des Yézyds ; mais je soupçonne fort qu'on y ait fait une certaine confusion entre trois sectes fort différentes et sans rapport entre elles : Les *Yézyds*, les *Ansaryéhs* et les *Druses*.

Les Yézyds adorent en effet le diable et rendent un culte au coq de cuivre qui le symbolise à leurs yeux. Leur chef a un coq de cuivre que les grands de cette nation se disputent, à prix d'or, l'honneur d'héberger.

Il paraît, en effet, que ce coq métallique s'anime parfois sous les incantations du Cheykh, et, alors, rend des oracles comme dans la manieque des Romains, en picorant sur des espèces d'échiquiers dont les cases, portant des lettres tracées, ont reçu du blé ; les lettres découvertes ainsi successivement forment des mots, puis des phrases, répondant aux interrogatoires, etc. Les Yézyds, tout en rendant un culte au démon, le regardent pourtant comme un mauvais esprit et disent qu'ils l'adorent précisément parce qu'il est méchant, peut et veut faire du mal et en fait et souvent et beaucoup. Par leurs adorations ils cherchent à l'amadouer, pour avoir maintenant moins à craindre ses maléfices et, au delà de la tombe, son empire sur eux, s'ils venaient à devoir lui être soumis. Dieu, au contraire, étant souverainement bon et juste par essence, n'est pas plus à prier qu'à redouter, puisqu'il ne peut qu'agir forcément par bonté et par justice : l'adorer est donc inutile.

On le voit, c'est tout simplement une religion d'intérêt, un culte utilitaire, purement égoïste, hypocrite même, qui conviendrait parfaitement, semble-t-il, à cette école de philosophie et d'économie sociale (naturellement anglaise) qui veut qu'on ne s'occupe ni des sentiments, ni de vertu, ni de justice, ni des idées abstraites, du vrai, du bon et du beau en soi, mais seulement du succès et du profit éventuel de ce qui peut rapporter même injustement.

Un Français qui les connaissait bien, et faisait avec eux des affaires importantes, ne permettait pas aux Yézyds de contracter une dette envers sa caisse, au delà d'une certaine somme, sans les obliger à mettre en gage chez lui le coq magique. Je tiens pour certain le fait qu'il a eu, à plusieurs reprises, le fameux coq en dépôt de la dette contractée par les Yézyds, qui s'empressaient de l'acquitter pour rentrer en possession de leur idole.

Voilà à peu près tout ce que j'ai pu enten-

dre dire sur les Yézyds, en 16 années de séjour dans les parages qu'ils habitent.

Le fait de la messe noire ne m'eût point paru leur être imputable ; rien de ce que j'ai su à leur sujet ne m'eût semblé pouvoir le faire supposer, ce qui n'est pas une raison de le nier. D'autres ont pu mieux observer et savoir davantage. Quant au fait des orgies de débauches, et en particulier de cette réunion où le mot : « *garyb* ! étranger ! » suffit à les faire s'enfuir, je le connaissais, l'avais entendu raconter et lu dans de vieux ouvrages, non pas pourtant attribué aux Yézyds, mais aux Ansaryéhs, à qui il paraît revenir, revient de tout droit.

Chacun sait, en Syrie, que les Ansaryéhs, qui se prétendent faussement musulmans, forment une secte infâme, éparpillée dans différents villages du littoral syrien entre Alexandrette et Tripoli, sur une zone d'une trentaine de lieues s'étendant des côtes méditerranéennes vers l'intérieur. Beaucoup plus nombreux jadis, ils ne sont maintenant que 200.000 au plus, — dit-on. C'est une secte fermée, dont l'enseignement est purement oral et dont le culte se réduit à la débauche la plus complète, la plus éhontée, la plus criminelle que Satan ait pu imaginer. Les réunions épouvantables dont le Diable au XIX^e siècle attribue un spécimen aux Yézyds, sont la cérémonie ordinaire des Ansaryéhs, qui sont pourtant si discrets, que pour mieux garder leurs honteux secrets, ils ne se marient qu'entre eux. Mais un livre a paru en arabe, il y a vingt ans, révélant toutes ces turpitudes, œuvre d'un ou de deux (je ne me rappelle plus au juste) Ansaryéhs convertis par des protestants de la mission américaine. J'ai eu ce livre entre les mains.

Les voyageurs des deux ou trois siècles derniers, qui voyaient beaucoup mieux parce qu'ils allaient lentement et se rendaient mieux compte de ce qui se passait, parce qu'ils se mêlaient aux indigènes beaucoup plus que nos touristes contemporains, avaient dit depuis longtemps la vérité sur les Ansaryéhs, et avouaient que, dans leurs réunions rituelles, ces sectaires préludaient à leurs orgies par l'adoration d'une femme nue. Serait-ce simplement le culte d'Anaïtis, la Vénus syrienne, persévérant encore dans les mêmes contrées ? On peut le croire.

Une autre secte, tout aussi fermée, mais beaucoup plus connue, est celle des Druses. Ils habitent le Liban et regardent comme leur chef et fondateur ce criminel Hakem qui, dans un jour de délire, incendia et détruisit la basilique du Saint-Sépulcre, avant les croisades. Ne pourrait-il pas se faire que ce soit pour renouveler ce forfait que ses disciples eussent fait le

projet dont parle le *Diabole au XIX^e siècle*, en l'attribuant au Yézyds ?

Les Druses ne sont pas fort éloignés de la Galilée, ils la touchent, tandis que les Yézyds habitent le Nord-Est de la Turquie d'Asie et sont disséminés entre la Mer Noire et une ligne méridionale qui irait d'Alys à Mossoul et qu'ils ne dépassent point.

Les Druses sont divisés en deux catégories, comme qui dirait les apprentis et les maîtres. Celui qui appartient à la première s'appelle Djahel (ignorant), et le titre d'Aaqel (sage) est réservé aux membres de la deuxième. Ils sont tous tenus au secret le plus absolu sur ce qui concerne leurs croyances, et, chose incroyable ! ce secret a toujours été tenu. On a pu, pourtant, avoir la plupart de leurs livres secrets ; ils n'ont été qu'un casse-tête pour les savants qui, comme Soey, ont voulu non seulement en traduire les mots, mais encore trouver quelque sens raisonnable dans leur déraison, au moins une logique quelconque dans leurs divagations. Cela rappelle la gnose, cela rappellerait Hésiode, moins sa poésie ; quant à la génération des esprits, cela rappelle les épopées indiennes pour les réincarnations de la divinité et la chronologie fantastique ; mais cela rappelle la Bible et le Coran, par certains noms et certaines fables, dont les héros sont empruntés dans une interprétation mensongère, insensée, de leurs paroles et de leurs actes. Mais, depuis trente ans, on sait, par un voyage publié alors et peu connu, que tout ce symbolisme n'était qu'un trompe-l'œil ; cet ouvrage donne en arabe et en français un vieux manuscrit arabe, complétant les lacunes laissées exprès dans les cahiers dogmatiques qui passaient de génération en génération, et explique complètement leurs sataniques mystères. Le parfait Druse, le sage (l'Aaqel) doit connaître : 1^o le Maître ; 2^o le Chef du temps ; 3^o les Ministres... ; il doit connaître le commandement... ; les Ministres sont : a) le Suivant, b) l'Effort, l'Application, c) l'Ouverture, d) le Fantôme, qu'on appelle aussi corporellement Ismail, Mahomet, etc. Mais le sens vrai de tous ces mots est simplement d'une hideuse obscénité. Le Drusisme est donc une religion infecte, ordonnant à ses adeptes une parfaite hypocrisie pour en imposer aux profanes, un extérieur vertueux, des dehors réservés pour mieux cacher leurs turpitudes et les infamies d'un culte ignoble, qui a pour objet le cteis et le lingam ; on peut, d'après cela, deviner ce que doivent être leurs réunions cultuelles, qui ont toujours lieu de nuit, secrètement, souvent dans de grandes cavernes.

Seuls entre toutes les sectes d'Orient, les Druses n'ont ni prières, ni jour de repos rituel, ni jeûne, ni abstinence. Ils paraissent toutefois croire en un Dieu créateur, dont le principal envoyé a été Hakem.

Il est impossible d'ajouter foi à ce qu'ils disent, car ils se sont fait alternativement passer officiellement et en corps pour une communion chrétienne et pour une secte musulmane, selon les époques et leur intérêt.

LA DÉMISSION DE LEMMI

et les Journaux italiens

La prétendue démission du Grand Maître du palais Borghèse continue d'alimenter la presse italienne. Il ne sera pas inutile de recueillir quelques-unes des principales opinions de la presse religieuse à ce sujet, bien que rien ne vienne infirmer ce qui en a été dit dans le numéro précédent.

Sous ce titre : *l'Œuvre maçonnique d'Adriano Lemmi*, on lit dans le *Cittadino di Brescia* :

Luigi Dobrilla, correspondant de l'*Arena* de Vérone, écrit à son journal pour confirmer qu'Adriano Lemmi est résolu à ne plus accepter la charge, alors qu'au mois d'octobre prochain, il s'agira de lui donner un successeur.

Adriano Lemmi ressemble à cet homme qui, tombé de cheval, fit observer qu'il désirait en descendre.

Luigi Dobrilla pense que ce sera un désastre pour la Maçonnerie que la perte d'Adriano Lemmi, « qui l'a conduite et portée à une prospérité inespérée. »

Voici ses paroles textuelles :

« Lemmi, dit-il en s'adressant aux francs-maçons, vous a consacré une activité sans pareille et un talent exceptionnel. Avant lui, la Maçonnerie s'adressait presque uniquement aux classes les plus turbulentes de la société : avocats, tribuns, politiciens. On y faisait du doctrinarisme pur. Lemmi se tourna vers les classes dirigeantes et silencieuses ; il doubla le doctrinarisme d'une bonne dose d'utilité. Il élargit les files, mais resserra l'organisme. Sa grande œuvre fut de s'affilier les personnages les plus notables en affaires, banques, commerce, littérature, journalisme ; il travailla tout spécialement la magistrature et l'armée. On dit qu'il y a bien un millier de magistrats et d'officiers affiliés par lui.

« Les Maçons du Grand Orient sont, dit-on, au nombre de 20.000 ; institution rigoureusement bourgeoise, antidémocratique, maîtresse non-seulement de tous les autres corps de l'Etat, mais encore de toutes les institutions économiques importantes du pays. »

Ces lignes contiennent quelques aveux fort utiles qui n'échapperont pas à la sagacité du lecteur, qui a des preuves de reste pour reconnaître que, si l'on peut refuser beaucoup de

qualités à Adriano Lemmi, celle d'être l'homme utilitaire par excellence lui revient de droit.

Il est précieux, sinon nouveau, l'avou qu'il a amené à la Maçonnerie un *millier d'adeptes parmi les magistrats et les officiers*.

Réjouissez-vous, antimaçons, si jamais vous tombez sous la coupe des magistrats de Lemmi !

Le correspondant continue en disant qu'Adriano Lemmi, « en fondant une administration rigoureuse et active, a rendu la maçonnerie très riche. Aussi ses bienfaits peuvent-ils s'étendre sur une large échelle. A Rome, il y a des centaines, des milliers de personnes — appartenant à tous les rangs — qui lui doivent leurs moyens de subsistance, et lui sont grandement reconnaissantes. »

Très bien, cette *bienfaisance* ! Mais il faut lire les documents publiés par le Comm. Margiotta dans son livre, pour voir à l'aide de quels moyens les Francs-Maçons s'engraissent et pratiquent la bienfaisance.

Pour se faire élire Pontife Souverain, le signor Lemmi a dépensé la bagatelle de dix millions. Mais, entendons-nous bien, il ne les a pas dépensés du sien ; ces millions, il les a touchés et fait toucher à la Banque romaine.

Cela résulte d'une protestation collective, faite après l'élection de Lemmi par Miss Diana Vaughan et plusieurs autres hauts dignitaires de la maçonnerie américaine.

Sans doute, ce que dit l'*Arena* du développement donné à la Maçonnerie par Lemmi est vrai ; mais nous invitons nos lecteurs à se procurer le livre de Margiotta, afin d'y pouvoir toucher du doigt quelle race d'homme est Lemmi, quels moyens il a employés pour s'élever, de quelles gens il est entouré et quelle association de malfaiteurs pires que les brigands est cette haute Maçonnerie qui s'appelle le palladisme.

Nous voudrions aussi que ce livre fût lu par les francs-maçons de bas étage, appelés les *initiés imparfaits*. Ils comprendraient comment, sans le savoir et sans le vouloir, ils ne sont que des marionnettes dans la main des gros personnages, 33^{es}, Grands Maîtres, Grands Inspecteurs, etc. C'est ce qui résulte, avec la dernière évidence, des écrits de Margiotta et de Miss Vaughan, qui connaissent à fond l'arrière-scène des Loges et des Triangles, y ayant occupé eux-mêmes les postes les plus élevés et les plus délicats.

Le correspondant de l'*Arena* dit que probablement le successeur de Lemmi sera le commandeur Ballori. Mais que ce soit Ballori ou Bovio, ou Carducci, ou Pirro Aporti, ou le sénateur Pater-nostro, ou le diable en personne, nous espérons que le jour ne tardera pas à venir où les Italiens se fatigueront de se laisser mener par le bout du nez par une

coterie de flibustiers associés pour s'enrichir aux dépens du peuple.

De son côté, la *Rivista antimassonica*, publiée sous ce titre : *Lemmi et les Maçons*, l'article suivant :

On écrit de Livourne au *Secolo*, 3 décembre : « Il y a eu dans notre ville une importante réunion maçonnique des Loges du Rite symbolique italien, à laquelle ont assisté les chefs de la maçonnerie de toute l'Italie.

« Après une vive discussion, il fut proposé et voté, par 23 représentants, contre 2 abstentions, un ordre du jour invitant le Grand Maître Adriano Lemmi à se démettre de sa haute charge, parce que sa présence amoindrit le prestige de l'institution, ou au moins à se justifier des plaintes de ses accusateurs.

« Au sujet de ces plaintes, la *Tribuna* du 22 mai, n° 144, publiait la réponse du Suprême Conseil des 33^{es}, déjà reproduite par nous à propos des accusations de Margiotta, réponse formulée en ces termes et indiquant la résolution de laver son linge sale à famille :

« Le Suprême Conseil des 33^{es}, etc., etc.

« Se réservant la compétence exclusive de se prononcer sur les accusations proférées contre chacun de ses membres ;

« Après avoir pris connaissance des documents relatifs aux calomnies lancées contre le Délégué Souverain Grand Commandeur et Grand Maître, Frère Adriano Lemmi, 33^{es} ;

« Entendues les déclarations de celui-ci ;

« Après lecture du rapport en date du 17 avril 1895, des Illustres Frères 33^{es}. Giuseppe Ceneri, Oreste Regnoli, Giosuè Carducci, Luigi Orlando, Antonio Mordini et Giuseppe Bovio ;

« Tient pour fausses et calomnieuses les accusations lancées contre le Frère Adriano Lemmi et décide que celui-ci ne doit pas porter plainte aux tribunaux profanes. »

A propos de cette hostilité contre Lemmi, nous observons que les Maçons de Livourne ont toutes les raisons du monde de réclamer la démission du Grand Maître actuel, et ne font qu'exercer un de leurs droits.

En effet, l'article 21 des *Statuts généraux de la Société des Libres Maçons* (Rite écossais ancien et accepté) établit positivement que *quiconque a subi une condamnation à une peine infamante* ne doit pas faire partie de l'Ordre et encore moins en occuper les charges.

Comme on le voit, la disposition est précise et n'admet aucune exception ou infraction d'aucune sorte ; par conséquent, les Maçons hostiles à Lemmi ont tout droit d'en réclamer l'application ; cependant, leurs efforts n'aboutiront à rien, parce que, s'il est vrai qu'une semblable disposition existe dans les Statuts, il est vrai

aussi qu'elle n'a jamais été observée, comme tant d'autres dispositions des mêmes statuts.

Que les maçons plus ou moins naïfs s'en convainquent une bonne fois, ces *Statuts* ne sont qu'un masque menteur cachant la véritable nature, la véritable essence de la secte, les turpitudes de ces hauts grades.

Dans ces hauts grades, sauf quelques rarissimes exceptions, les Statuts qu'on donne à lire aux initiés et aux FF. . . des trois premiers grades symboliques sont comptés pour rien; on ne cesse de faire tout le contraire de ce que ces Statuts prescrivent; c'est pourquoi il est rigoureusement défendu à la grande majorité des Maçons, c'est-à-dire aux Apprentis, Compagnons et Maîtres, de lire les Rituels des grades capitulaires, administratifs, etc.

Si les travaux de ces grades supérieurs tendaient à la même fin, ils auraient pour base le même programme ouvertement professé par les grades inférieurs; il n'y aurait aucun besoin de cacher à ces derniers les opérations des premiers.

Un haut dignitaire de la Maçonnerie, qui a quitté la secte et avec qui nous avons eu souvent de longs entretiens, nous a avoué sans le vouloir que les trois premiers grades de la secte ne servent actuellement qu'à faire choisir au Grand Maître et à ses acolytes les adeptes propres à entrer dans les grades suivants, où seulement se déroule le vrai programme de la Maçonnerie, qui est aux antipodes de celui que contiennent les Statuts distribués à la grande masse des FF. . . *exotiques* ou *naïfs*.

Et pour obtenir ce qui, dans le jargon maç. . . s'appelle *augmentation de salaire*, autrement dit, en langue profane, le passage aux grades supérieurs, les Maçons, sauf de très rares exceptions, doivent donner des garanties de n'être plus *naïfs*, c'est-à-dire montrer qu'il sont bien compris que la Maçonnerie n'est pas du tout l'institution décrite par les Statuts généraux de l'Ordre.

S'ils ne comprennent pas ce point, s'ils ne donnent pas de telles garanties, il est rare qu'ils reçoivent quelque augmentation de salaire, et ils resteront toujours, ou Apprentis, ou Compagnons, bons à tenir la chandelle aux FF. . . des grades supérieurs, qui se les tiennent attachés en les forçant d'observer jalousement ces Statuts qu'eux-mêmes, dans les hauts grades, ne cessent de violer.

La présence et la permanence d'Adriano Lemmi à la direction du *Grand Orient* d'Italie démontre suffisamment l'exactitude de cette assertion.

Que les Frères naïfs qui, en fin de compte, sont la majorité et la vraie force morale et matérielle de la Maçonnerie, se convainquent donc une bonne fois qu'aujourd'hui plus que

jamais, si, dans la secte, *les Statuts proposent*, les grades supérieurs *disposent* et disposent de toute chose à l'envers des Statuts.

R. V.

Le Diable dans la Vie des Saints

SAINT EUPHRASIE OU EUPHRASIE, 412

Cette religieuse eut beaucoup à souffrir du démon qui ne lui épargna pas les tentations, et, voyant qu'il était vaincu du côté de l'âme, résolut d'attaquer le corps et d'ôter la vie à la sainte ou de la rendre incapable de remplir ses devoirs. Il la prit un jour qu'elle tirait de l'eau au puits et la jeta dedans; elle s'y serait noyée, si son bon ange ne l'eût retenue au-dessus de l'eau jusqu'à ce que les religieuses, qui avaient entendu sa voix, y accoururent et l'en retirèrent. Une autre fois, le démon la précipita du haut d'un troisième étage; mais elle se releva, saine et sans blessure. Comme elle faisait cuire des légumes pour le couvent, l'esprit malin renversa sur elle la chaudière d'eau bouillante et au grand étonnement de tous, elle n'eut aucune brûlure. Cette sainte avait un grand pouvoir sur les démons et elle délivra par ses prières une possédée.

..

SAINT ABRAHAM, PRÊTRE ET ERmite, 370

Le démon, qui dès le commencement s'est déclaré l'ennemi de la vertu, irrité contre Abraham qui avait remporté sur lui tant de victoires par sa patience invincible, et lui avait enlevé tant d'âmes, vint l'attaquer plusieurs fois visiblement, soit pour l'obliger à se relâcher de sa pénitence, soit tout au moins pour troubler sa retraite en lui causant de la frayeur. Il lui apparut, tantôt en répandant au milieu de la nuit un faux éclat, comme si c'était une lumière céleste, et en lui faisant entendre les voix de plusieurs personnes, qui lui donnaient de grandes louanges et le félicitaient de ses victoires; tantôt en feignant de vouloir renverser sa cellule pour l'écraser sous ses ruines; tantôt en lui faisant paraître comme une grande troupe de gens qui s'exhortaient les uns les autres avec de grands cris à le lier et à le jeter dans une fosse profonde. Parfois, apparaissaient à ses yeux divers fantômes lorsqu'il priait ou prenait ses repas. Le saint, qui avait mis toute sa confiance en Jésus-Christ, ne se troublait point de ces prestiges; il méprisait son ennemi, bien loin de craindre sa puissance et sa malice; il le combattait par

des passages de la Sainte Ecriture, et en invoquant le secours du Seigneur.

SAINT CUTHBERT, EVÊQUE, 687

Avant d'être évêque, il était moine et avait obtenu de son supérieur la permission d'établir sa résidence dans la solitude d'une île appelée Jarne, où jamais personne avant lui n'avait pu habiter à cause des spectres et des fantômes que l'on y voyait et des démons qui y faisaient leur retraite. Mais l'homme de Dieu, qui était muni des armes invincibles de la foi et de la confiance en son Saint Nom, se mit aisément en possession de ce lieu. Beaucoup de personnes venaient le consulter, et pour les encourager dans leurs peines, il leur racontait quelque fois ses combats contre le démon et combien de tentations il avait surmontées en cette guerre ; elle avait été si violente, qu'il s'était vu quelquefois sur le point de se précipiter du haut de son rocher dans la mer, ou du moins d'abandonner sa solitude.

SAINT AMBROISE DE SIENNE, 1220-1286

Les dimanches après vêpres, il se rendait à l'hôpital pour y servir les malades. Il continua ces pieux exercices jusqu'à l'âge de 47 ans et ce fut à cette époque qu'il entra dans l'ordre des Frères Prêcheurs. Il n'exécuta ce généreux dessein qu'après avoir soutenu de rudes combats contre l'ennemi de notre salut : Une fois qu'il n'avait pas voulu se trouver à des noces où on l'avait invité, ce monstre infernal lui apparut sous forme de religieux, et, sous prétexte de l'entretenir de quelque discours spirituel, il lui releva jusqu'au ciel l'état du mariage, afin de lui donner envie de s'y engager. Une autre fois, le démon se fit voir au milieu d'un bois sous la figure d'une jeune fille ravissante, qui implorait son assistance ; mais le saint jeune homme, découvrant le piège caché sous ses artifices, se munit toujours du signe de la croix, et aussitôt ces spectres et ces fantômes disparurent.

SAINT BENOÎT, PREMIER ABBÉ DU MONT CASSIN, MORT EN 543

Ce grand saint se retira dans une caverne extrêmement secrète et presque inaccessible, et là, couvert d'un silice et séparé de tous les hommes, il commença cette terrible pénitence, dont la pensée est capable d'étonner les plus hardis. De si heureux commencements, ayant jeté la terreur dans l'esprit de Satan, il résolut

d'étouffer dans son berceau cette sainteté naissante. Pour en venir à bout, il prit la figure d'un merle, et sous cette figure il vint voltiger autour de lui, et il s'en approcha même de si près que le saint jeune homme l'eût aisément pris avec la main ; mais comme ce brave soldat de Jésus-Christ était déjà bien expérimenté dans la milice spirituelle, se doutant de ce que c'était, il forma sur lui le signe de la croix ; ce qui fit aussitôt évanouir ce prestige. Cependant, il sentit au même instant une si furieuse tentation de la chair qu'il était sur le point d'y succomber. Il eut le courage de se dépouiller et de se jeter nu dans un champ d'épines et de ronces et, par la douleur et le sang qu'il versa, il éteignit l'ardeur de la concupiscence. La victoire du saint fut si parfaite, qu'il fut doué, à partir de ce jour, d'une pureté angélique, et que le démon n'eut plus pouvoir de le tenter sur cette matière.

En 529, il fonda le célèbre monastère du Mont Cassin, qui fut si florissant. Le démon, épouvanté de tant de glorieuses victoires, renouvela ses premières persécutions contre le saint. Ce n'était pas de nuit, ni en songe qu'il lui apparaissait ; il l'obsédait continuellement sous des figures horribles, jetant le feu par les yeux, par la bouche et par les narines et lui disant en fureur : Benoît ! Benoît ! Comme le saint ne faisait pas semblant de le voir ni de l'entendre, afin de lui témoigner plus de mépris, cet ennemi ajoutait : « Mandit sois-tu et non béni ! Qu'est-tu venu faire en ces quartiers ? Qu'as-tu à démêler avec moi ? Pourquoi prends-tu plaisir à me persécuter ? Tous ces efforts étant inutiles, il entreprit d'empêcher la construction du nouveau monastère que le saint commençait à bâtir. Un jour que les frères voulaient lever une pierre pour la mettre en œuvre, le démon se mit dessus et la rendit si pesante, qu'il était tout à fait impossible de la remuer. On en avertit le saint ; il vint sur le lieu, fit le signe de la croix sur la pierre, et la bénédiction eut tant de force, que cette pierre passa tout d'un coup de cette pesanteur extrême à une légèreté extraordinaire, qui fit qu'on la leva sans nulle difficulté. On la garde encore à présent au Mont Cassin en mémoire du miracle. Aussitôt après, on creusa par ordre de Benoît, au même endroit d'où on l'avait tirée, et l'on y trouva une petite idole de cuivre. Les religieux la portèrent dans la cuisine sans nul dessein ; mais il y parut aussitôt un si grand feu qu'il semblait devoir tout consumer. Chacun se mit en devoir de l'éteindre en y jetant de l'eau, mais le saint, n'étant descendu au bruit, leur fit voir que la flamme n'était qu'imaginaire, et que ce n'était qu'un prestige qui avait trompé leur vue. Une autre fois, que les religieux travaillaient par obéissance à élever une muraille, le démon vint dans sa

cellule, et lui dit effrontément qu'il allait visiter ses travailleurs. Le Père conçut bien ce qu'il voulait dire et envoya sur le champ vers les frères pour les avertir d'être sur leurs gardes. A peine eurent-ils reçu cet avis, qu'un pan de la muraille tomba et écrasa sous ses ruines un petit novice, enfant de race patricienne. Cet accident affligea infiniment les religieux ; ils allèrent trouver le saint abbé, et lui exposèrent avec des soupirs le malheur de ce jeune homme. Il recommanda qu'on lui apportât le corps du défunt, mais il était si brisé qu'il fallut le porter dans un sac. Benoit fit pour lui une oraison avec une ferveur extraordinaire, et à peine l'eut-il achevée, que le mort ressuscita et revint au même état dans lequel il était avant cet accident. Le saint, pour triompher plus parfaitement de l'ennemi, lui ordonna de retourner au travail, et de rétablir avec les autres la muraille sous laquelle il avait été écrasé. Ainsi, tous les artifices du démon ne purent empêcher de bâtir ce monastère.

Le nom « DIANA »

Dans le dernier numéro de ses *Mémoires*, Miss Diana Vaughan raconte les alarmes que lui ont inspirées ce prénom de DIANA, le jour où, ouvrant ses yeux à la vérité, elle en comprit le sens mystérieux, et tout à fait Luciférien (1). Bien déterminée à le quitter, elle consulta, à ce sujet, son directeur spirituel qui la rassura sur ce point et lui conseilla, quelque répugnance qu'elle en éprouvât, à le garder dans sa signature publique, puisqu'elle était désormais connue sous ce nom.

« Quoi qu'il pût m'en coûter, dit-elle, il fallait donc garder ce prénom, dans mes écrits publics. Je me résolus d'abord à signer ainsi qu'on l'estimait nécessaire, mais en plaçant ensuite les trois prénoms de mon baptême. Puis, le trouble revint ; je me reprenais à vouloir signer « Jeanne ».

« Un jour, j'allais me déterminer, malgré mes conseillers, à abandonner définitivement l'inférieur prénom, et je m'apprêtais à en aviser mon directeur, quand mon courrier m'apporta un petit volume, sortant des presses romaines de l'Imprimerie de la Propagande, et mon cœur tressaillit d'aise, aussitôt que mes yeux eurent lu le titre.

« Merci à vous, bon Père dominicain, que Dieu inspira en cette circonstance. C'est vous

qui m'avez apporté la paix ; c'est à vous que je dois d'avoir pu concilier avec un devoir de conscience l'exigence dont je souffrais.

« Edifiant petit livre, avec quelle joie j'ai dévoré tes pages ! Jusque là, j'avais ignoré l'existence de la Bienheureuse Diana d'Andalo, une convertie, elle aussi, et l'une des plus pures gloires de l'Ordre de Saint Dominique. Diana d'Andalo, fille d'un podestat de Bologne, fut conquise à jamais à Dieu par le Bienheureux Réginald, disciple de Dominique, ce Réginald que la Très Sainte Vierge Marie guérit d'une fièvre mortelle, à qui elle apparut, tandis qu'il était à l'agonie, à qui, après lui avoir fait une onction céleste, elle consigna, comme à un mandataire de choix, la forme de vêtement qu'elle avait composé pour ses fils de prédilection, les Frères Prêcheurs.

« Alors, je n'ai plus souffert ; alors, ce prénom m'avait semblé lavé de la souillure diabolique. Ce prénom, je puis le reprendre, puisqu'il est celui d'une Bienheureuse, d'une Dominicaine que l'Eglise a placé sur les autels.

« Et, en lisant le petit livre, je ne pouvais m'empêcher de faire des rapprochements. Le Bienheureux Réginald était le doyen de la Collégiale Saint-Aignan, à Orléans. Orléans, ville où Jeanne d'Arc a montré qu'elle était envoyée de Dieu ! Orléans, dont le nom est inséparable de celui de la sainte héroïne, dans la gloire chrétienne et française ! Et la Bienheureuse Diana était de Bologne. Bologne, dont aujourd'hui Giosué Carducci, le chantre de Satan s'enorgueillit d'être un des fils. O Satan, nous te vaincrons ; nous te vaincrons, par la Bienheureuse Diana d'Andalo, par le Bienheureux Réginald, par la Vénérable Jeanne p'Arc ! Oui, nous te vaincrons. »

Cet ouvrage, dont la lecture eut pour Miss Diana Vaughan cet heureux résultat, nous avons pu nous le faire communiquer par une personne qui s'intéresse à tout ce qui tombe à la gloire de l'Ordre de Saint Dominique. Nos lecteurs en parcourront avec intérêt les extraits suivants, dont une partie se trouve citée dans le n° 7 des *Mémoires* de Miss Vaughan. A la lecture de ces pages, on comprend la profonde impression qu'elles produisirent sur l'âme de la Luciférienne convertie.

C'est à Bologne que naquit, dans les premières années du XIII^e siècle, l'illustre servante de Dieu et de saint Dominique, à laquelle nous consacrons ces pages. Son père, André de Lovello, appartenait à l'antique famille des Carbonesi. Appelé par sa position de famille et ses qualités personnelles à prendre une part active aux affaires publiques, nommé podestat de la partie montagneuse du territoire de Bologne, il fit preuve de courage non moins que de prudence ; car sa charge n'était

(1) « Diana équivaut à *Lucifera*. Lorsque je présidais une tenue de Parfait Triangles, les Mages Elus, avant de prendre place à leur siège, venaient ployer le genou gauche devant moi, baiser ma main, et me disaient : « Notre humble salut à toi, Très Haute Sœur *Lucifera* ! »

pas une simple magistrature civile ; elle lui imposait le commandement des troupes en cas de guerre, chose fréquente en ces temps de factions et de discordes sans cesse renaissantes.

C'est dans ce milieu tout à la fois noble et religieux, mais passionné et militant, que naquit la Bienheureuse Diane, et son caractère dut s'en ressentir. Il y avait en elle quelque chose de l'intelligence, de la grandeur d'âme et de la vaillance de son père et de ses frères, tempéré toutefois par les qualités naturelles à son sexe ou dont la Providence l'avait personnellement enrichie en prévision de son avenir : esprit vif et sincère, âme sensible, cœur expansif et miséricordieux, élocution séduisante, volonté ferme dans la poursuite du bien. A ces dispositions morales, s'ajoutait une rare beauté de corps, qui inspirait pour elle une sympathie mêlée de respect et servait comme de miroir aux dons de son âme pour les faire mieux resplendir. S'il est vrai, comme certains auteurs le racontent, qu'au baptême on choisit pour elle le nom de *Diana* par allusion à l'étoile du matin, il est certain qu'elle justifia l'augure et fut un astre pur, doux, joyeux, pour la consolation de sa famille d'abord, pour la gloire de l'Ordre de Saint Dominique ensuite.

Sa piété cependant n'offrait rien, durant son enfance, de ces aspirations précoces qui ravissent, dans l'histoire de plusieurs saintes. Diane montrait au contraire, semble-t-il, un penchant à la mondanité, particulièrement au luxe dans les parures, que les richesses de sa famille lui rendaient si faciles, et les grâces de sa personne si avantageuses. Il fallut une circonstance inattendue pour opérer en elle un total changement.

Saint Dominique travaillait activement alors à la propagation de son Ordre. Les débuts avaient été des plus pénibles. Il avait vu ses premiers protecteurs enlevés par la mort, ses premiers compagnons vaincus par le découragement, et il avait lui-même enduré d'indignes angoisses dans l'isolement du cœur et les ténèbres sur le mystère de son avenir. Mais il avait eu foi dans la Providence, et au bout de douze ans d'attente, l'heure des grandes bénédictions était venue. Un vrai peuple de frères accourait autour de lui, et il marquait d'une fondation presque chacune de ses courses apostoliques (1). Cependant, créateur d'un Institut surnommé *l'Ordre de la vérité*, il désirait voir ses fils établis surtout dans les grandes

cités, et plus particulièrement dans les centres intellectuels, où la divine vérité trouve des adversaires plus dangereux comme aussi des champions plus forts, suivant le courant qui s'empare des esprits. Déjà Dominique avait établi l'Ordre à Toulouse, à Paris, à Madrid, à Rome. Bologne tentait son ambition apostolique. Il y envoya quelques-uns de ses fils, et après qu'ils eurent commencé leur ministère dans l'église des Bénédictins de Saint Procul, il obtint pour eux, aux portes de la ville, la petite église de Sainte-Marie in Mascarella, à laquelle était attaché un hospice de chanoines réguliers de Roncevaux. Hospitaliers par profession, espagnols d'origine, ceux-ci ne pouvaient qu'accueillir avec joie les apôtres du Seigneur, les fils de Dominique, qui, du reste, par leur vie édifiante, leur humilité et leur esprit de pauvreté faisaient de l'hospitalité un bienfait rendu plus encore que reçu. C'était en avril 1248.

Sans délai, les nouveaux venus se mirent à prêcher, portant encore le costume primitif des Chanoines réguliers : surplis de lin sur la soutane de laine blanche. Les fruits de salut ne se firent pas attendre et quelques écrivains les voient indiqués dans ce récit d'un auteur contemporain, le Cardinal de Vitry : « Il y a, hors de la ville de Bologne, une Congrégation de chanoines réguliers agréable à Dieu et gracieuse aux hommes, unissant l'ordre des prêcheurs à l'ordre canonial ».

Le Couvent de la Mascarella n'était pas très loin de la maison de Diane, placée près de la porte de Saint-Procul, sur le sol où s'éleva plus tard le palais Dolfi. Avec tous les loisirs que lui laissait sa riche condition et avec son goût pour les choses intellectuelles, elle vint donc souvent entendre les nouveaux missionnaires et elle put constater les fruits pratiques de leur apostolat. Mais ce fut bien autre chose à l'arrivée du bienheureux Réginald, le 21 décembre 1248.

Réginald, célèbre professeur de Droit-canon à Paris, puis Doyen de la Collégiale de Saint-Aignan à Orléans, avait rencontré saint Dominique à Rome, s'était senti sur le champ gagné à son Institut, et avait même fait vœu entre ses mains de l'embrasser au plus tôt, quand

Di lui si fecer poi diversi rivi,
Onde l'orto cattolico si riga,
Si che i suoi arbuscelli stan più vivi.

Dante. Parad., Cant. 42 v. 98-105.

Alors avec doctrine et valeur tout ensemble
Selon son office apostolique il s'avança
Comme torrent que presse une source profonde.
Et dans les taillis hérétiques il frappa
Avec une impétuosité plus grande, là
Où les résistances étaient plus grosses.
De lui se formèrent bientôt divers ruisseaux
Dont le jardin catholique s'arrose.
En sorte que ses arbustes se maintiennent plus vivants.

(1) Dante a caractérisé à grands traits cet apostolat de Dominique :

Poi con dottrina e con valore insieme
Con l'ufficio apostolico si mosse,
Quasi torrente che alta vena preme :
Et negli sterpi eretici percosse
L'impeto suo più vivamente quivi,
Dove le resistenze eran più grosse.

une fièvre mortelle le saisit. Dominique pleurait déjà la perte de ce fils de si grande espérance, ravi à son amour avant même de naître. Mais la Bienheureuse Vierge Marie visitant le malade à l'agonie et lui faisant une onction céleste, le guérit en un instant et lui consigna, comme à un mandataire de choix, la forme de vêtement qu'elle avait composée pour ses fils de prédilection, les Frères Prêcheurs. Ainsi leur Ordre, nouveau par l'esprit, le devenait également par ce qui symbolise l'esprit aux regards, par le costume ; et Réginald, par une faveur incomparable du ciel, se trouvait associé aux grâces de Dominique dans la fondation même de son Ordre. Le saint Patriarche reconnut bientôt en son disciple des qualités hors ligne pour le gouvernement et commença dès lors à l'employer comme son bras droit, avec l'espoir de se le préparer pour successeur un jour. Impatient de donner à la fondation de Bologne tous les développements qu'elle méritait, on ne s'étonnera donc pas qu'il y mandât Réginald. L'envoyé de Dominique y apparut avec le costume nouveau, plus monastique que l'autre, dépouillé du surplis canonical, et donnant, par contre, au grossier manteau de laine noire, et surtout au virginal scapulaire blanc, l'importance caractéristique qu'ils ont gardée depuis.

Le peuple de Bologne accourut aux sermons de Réginald, attiré d'abord par le nouveau vêtement, quoiqu'il en ignorât l'origine, mais bientôt, transporté par sa parole évangélique, austère, entraînante, enflammée. Toute la cité était en effervescence, on croyait entendre un autre Elie au zèle dévorant, un autre Paul aux accents populaires et dominateurs. Qu'il prêchât à la Mascarella, ou à la Cathédrale, ou sur la place publique, c'était même saisissement dans l'auditoire, qui comptait nombre d'étudiants et de docteurs de l'Université. Ce fut au point que certains maîtres des plus illustres, non contents de goûter les flots de vie qui sortaient de ses lèvres, voulurent en partager la source en se donnant à lui comme religieux. Entre eux, on cite le bienheureux Clair de Bologne, le bienheureux Moneta de Crémone, qui, lors de la dernière maladie de saint Dominique, lui céda son lit et sa tunique, le pauvre de Jésus-Christ n'ayant ni cellule pour reposer, ni vêtements pour changer dans les sueurs de la fièvre ; enfin le frère Roland, également de Crémone, célèbre maître en philosophie. Leur entrée en religion fit dans les écoles une impression si profonde que des étudiants, amis de leurs plaisirs, se défendaient de venir au sermon, par crainte d'être subjugués à leur tour.

Mais ces docteurs ne furent pas la seule conquête de Réginald. Diane ne tarda pas à devenir un de ses plus fervents disciples. Entre les

dons naturels qu'elle avait reçus, était celui de la parole ; et ses contemporains n'ont pas craint de lui donner un qualificatif insolite pour une femme, en l'appelant « très éloquente... très discrète... *eloquentissima, discretissima* ». Ce qu'elle possédait, elle l'appréciait dans les autres, et parmi les dames de la cité, elle se montrait l'une des plus assidues au pied de la chaire. Or, un jour qu'elle venait à l'église parée, selon sa coutume, de trop somptueux vêtements, elle entendit le Bienheureux prendre précisément pour thème l'abus du luxe et de la vanité chez les femmes du monde ; et à l'appui de son sujet il commenta les paroles de saint Paul à Timothée : « Que les femmes, dans l'ornement des habits, veillent à la sobriété et à la retenue » ; puis ces autres de saint Pierre dans la première épître canonique : « Qu'elles se gardent de la recherche extérieure dans la chevelure, les bijoux d'or et les vêtements ». Ces paroles tombant dans le cœur de Diane comme dans une terre préparée de longue main, y jetèrent de profondes racines et y produisirent sur le champ des fruits parfaits. Sans délai, docile aux mouvements de l'Esprit-Saint, elle se défit de ses plus beaux habits, de ses pierreries, et d'autres ornements dont les dames du monde font tant de cas. Et, pour que la transformation de l'âme correspondît à ce changement extérieur, elle vint demander à Réginald ses conseils, docile comme un agneau. Elle put ainsi admirer de près le genre de vie des Frères et se sentit portée à l'imiter. Elle était changée ; elle avait compris la malice du monde, le danger de ses usages, le devoir de le fouler aux pieds sans respect humain, le triste état d'un cœur qui, sans commettre de grandes fautes, vit habituellement en dehors de Dieu. « Faire son salut avec crainte et tremblement » (1) voilà la grande chose, l'unique chose (2) qui désormais va l'absorber sur cette terre...

An mois d'août 1219, Dominique se mit en route pour la capitale de la Lombardie, Réginald était venu à sa rencontre avec tous les frères, les plus jeunes inconnus de lui, les autres déjà religieux lorsqu'à son précédent passage il avait multiplié le pain pour eux, par le ministère des anges (3) ; et c'est au milieu

(1) Cum metu et tremore vestram salutem operemini. (Phil., II, 12).

(2) Porro unum est necessarium. (Luc, X, 42).

(3) La table du réfectoire sur laquelle eut lieu ce miracle, s'est conservée précieusement dans l'église de la Mascarella. Au commencement du XVI^e siècle (d'après Falconi, *Memorie storiche* p. 517) les Pères de Saint-Nicolas des Vignes se crurent en droit de la reprendre, en profitant des ténèbres de la nuit. Mais le lendemain 400 hommes du quartier de la Mascarella en armes, venaient réclamer ce qu'ils regardaient comme faisant partie du trésor de leur église. Pour éviter l'effusion du sang, il fallut céder, et la table fut rapportée

de cette joyeuse couronne de fils qu'il entre dans la cité.

« O Bologne que ton sol tremble de respect et de joie sous les pas de Dominique, il est vraiment l'*homme du Seigneur* (1). Une autre fois, il a traversé ton enceinte en se dirigeant vers le septentrion, et il s'est appliqué à consoler ses frères dans les premières épreuves de la fondation. Maintenant c'est pour toi, c'est pour ton peuple qu'il vient. Il t'annonce la vérité, il t'apporte la charité, il t'assure la paix, il vient répandre sur toi tous les biens. Il le sait, tu aimes ses enfants; c'est assez pour qu'il t'aime; et quelque secret pressentiment lui montre peut être en toi sa seconde patrie, non plus celle de son berceau, mais celle de sa tombe, vrai berceau de gloire pour les saints ».

Le peuple, non content de voir Dominique, veut entendre sa parole. Moins que celle de Réginald elle a le caractère d'un torrent qui entraîne, d'un glaive qui abat. Mais quelle plénitude, quelle maturité, quelle autorité, quelle lumière, quelle onction ! Chaque mot porte Dieu au fond de l'âme et l'y laisse. Diane, dès qu'elle l'a entendu, a mesuré sa vertu et apprécié sa sagesse; elle demeure ravie de sa bonté, commence à l'aimer de toute la force de son âme et cherche l'occasion de traiter avec lui l'affaire de son salut; enfin elle se met totalement sous sa direction.

Quels étaient les conseils du Saint? Quels furent les progrès spirituels de la Bienheureuse? Rien n'en a transpiré, si ce n'est qu'au bout d'un certain temps, elle s'enhardit à lui dévoiler son attrait dominant, celui qui résu-mait tous les autres, le désir de se consacrer totalement à Dieu. Cette ouverture dut consoler Dominique, plus que le surprendre. Cependant il voulut prendre un long temps pour examiner cette vocation, précisément parce qu'elle s'annonçait comme étant la plus remarquable; et quand il en eut reconnu le caractère divin, il approuva que la jeune fille consacra à Dieu sa

en procession à sa place traditionnelle. En 1881 le Card. Parocchi, alors Archevêque de Bologne, l'ayant examinée de près, y remarqua une peinture à la détrempe du *xv^e* siècle, représentant diverses personnes assises. Au milieu, se voit saint Dominique, la main levée pour bénir, à ses côtés six religieux et deux anges à demi effacés. On allait remettre en place l'insigne relique, quand on aperçut, sur la face de la table opposée à celle dont il vient d'être question, la trace de certaines peintures, recouvertes d'un badigeon blanc. Avec un peu d'eau, on eut bientôt enlevé cette croûte grossière et l'on trouva alors une peinture à l'encaustique du *xiv^e* siècle. Elle représente le même sujet que le précédent, mais autrement traité; les dimensions des personnages étant plus petites, on en compte une quarantaine. L'inscription est illisible. La table a 5 m. 75 c. de long sur 0,44 de large, sauf dans les parties mutilées par une dévotion indiscreète.

(1) C'est dans ce sens que le B. Jourdain dit, dans la prière qu'il a composée à l'honneur du saint Patriarche : *Esto nobis vere dominicus, id est, dominici gregis custos assiduus.*

virginité, s'engageant en outre par vœu à entrer en religion, aussitôt qu'elle en aurait la liberté.

Ce fut solennellement, à l'église, devant l'autel de saint Nicolas, que Dominique reçut les engagements de Diane escortée de quelques dames pieuses qui aspiraient au même bonheur. Le Bienheureux Réginald servait de témoin avec le Bienheureux Guala et le frère Rodolphe de Faenza, radieux comme on se le figure, de voir accomplir de si grandes choses dans son église.

Après avoir ménagé à Réginald cette légitime consolation, le saint Patriarche lui donna son obédience pour Paris où déjà le frère Roland de Crémone l'avait précédé.

Mais les jours de Réginald étaient comptés. A peine arrivé à Paris, son apostolat, avec la réputation de science qu'il y avait laissée, produisit des fruits aussi merveilleux qu'à Bologne. Mais, pendant qu'il prêchait Jésus-Christ crucifié avec une incroyable ferveur d'esprit, la mort l'arrêta, sans qu'il eût même le temps de donner l'habit à deux sujets d'élite, conquis par son zèle, Henri de Cologne et Jourdain de Saxe. Il avait du moins reçu leur profession, ils étaient donc acquis à Dieu et à l'Ordre; Jourdain, en particulier était prédestiné à répandre une source de grâces sur Bologne, sur le couvent de Sainte Agnès, et plus spécialement sur l'âme de Diane.

Celle-ci, après le départ de Réginald, eut Dominique pour seul soutien. Fidèle à ce qu'elle lui avait promis, de conserver les dehors de la vie du monde, elle se regarda néanmoins comme une victime désormais toute consacrée au Seigneur. Pour se conformer à cet esprit d'immolation, elle portait sur son corps délicat un cilice et une chaîne de fer. Attentive au bon emploi du temps, dont les personnes du grand monde abusent à toute heure avec si peu de scrupule, elle était sur pied de grand matin, et se tenait renfermée dans sa chambre jusqu'à l'heure de tierce, plongée dans l'oraison ou travaillant en silence. Le reste du jour, elle vaquait à ses devoirs de famille et se prêtait à visiter ou à recevoir chez elle plusieurs des dames qui avaient assisté à sa profession, et qui lui formaient, sans qu'elle eût cette prétention, un petit cercle de disciples. Ainsi autour de la nouvelle fondation des Frères Prêcheurs comme dans la primitive Eglise, se formait un groupe de fidèles, qui « n'avaient qu'un cœur et qu'une âme; et les apôtres rendaient témoignage à Jésus-Christ Notre-Seigneur avec une grande vertu, et une grande grâce était en eux tous... et la parole de Dieu croissait et l'on voyait se multiplier considérablement le nombre des disciples ».

Dans le genre de vie qu'elle avait entrepris, si louable qu'il fût, Diane se sentait de plus en plus mal à l'aise. Les concessions faites aux vanités du monde et aux rapports de société n'inquiétaient sans doute pas sa conscience, mais elles n'en pesaient pas moins à son cœur. À mesure que, par sa docilité aux leçons de Dominique, elle appréciait mieux intérieurement le bonheur de tout quitter pour Dieu.

Elle fit donc au Saint de nouvelles instances pour qu'il daignât en finir avec l'état violent où elle se trouvait, et lui permit, comme à *la colombe*, de *s'envoler, pour se reposer* (1) dans un cloître. Les Sœurs Dominicaines, qu'elle savait fondées à Notre-Dame de Prouille, avaient toutes ses préférences, à cause de la conformité d'esprit; d'autres aspirantes de ses amies n'attendaient qu'un signe pour commencer, de concert avec elle, une communauté; et, afin que l'on n'objectât point les difficultés matérielles d'une nouvelle fondation, alors que celle des Pères était encore incomplète, elle s'engageait à pourvoir aux frais d'établissement, sûre, croyait-elle, que ses parents fourniraient volontiers et largement les ressources.

L'homme de Dieu, en étudiant à fond l'astuce consommée des Albigeois pour propager leurs monstrueuses erreurs, remarqua le rôle puissant qu'ils savaient faire jouer aux femmes du monde. Ils n'omettaient rien pour s'assurer une élite de dames influentes et habiles. Affiliées au grade supérieur de la secte, celui des *parfaits* ou des *consolés*, elles allaient parfois jusqu'à essayer une contrefaçon de vie religieuse, portant un costume distinctif, et s'engageant à se dévouer à l'église catharre « corps et bien, *in corpore et in rebus* ». On conçoit de quel secours elles étaient alors pour séduire la foule sous un masque de sainteté, attirer dans les grades inférieurs les femmes du peuple que la prudence ne permettait pas d'initier davantage, héberger les chefs sectaires de passage, garder en dépôt les capitaux ramassés pour la propagande, et faciliter dans leurs châteaux, sous le voile de l'hospitalité, des réunions clandestines.

À ce genre de mal, il fallait opposer un remède proportionné; Dominique songea donc, avant même l'organisation définitive des Frères Prêcheurs, à créer un monastère de Sœurs, dont la vie pure, sainte, charitable fût, pour toute la contrée, un flambeau de vérité, et qui répandissent, par leur dévotion à Jésus et à Marie, la bonne odeur de toutes les vertus. Les dames hérétiques désabusées qui voudraient se vouer au couvent trouveraient là un milieu

hospitalier, propice à leur persévérance, et l'on y admettrait aussi, dans la clôture, des jeunes filles catholiques, sorte d'Oblates, qui voudraient s'y former à la piété, à l'abri de tout péril. Elles resteraient libres, au bout d'un temps prévu, de se fixer dans le cloître, si tel était leur attrait, ou de revenir dans le monde y appuyer la cause de la religion.

Dominique, se trouvant sur ces entrefaites rappelé à Rome par les affaires de l'ordre, quitta Bologne et confia l'exécution du projet conçu par Diane à trois de ses religieux les plus dignes de sa confiance. Mais tous leurs efforts échouèrent devant l'opposition qu'ils rencontrèrent chez les parents de Diane, et celle-ci, après avoir vainement essayé d'entrer chez les Bénédictines de Bologne, loin de se décourager de ces échecs successifs, résolut d'en finir par un coup de hardiesse.

On aperçoit, continue son biographe, tout près de la ville de Bologne, dans les contreforts des Apennins, un monticule appelé Ronzano. Le site est des plus remarquables. Pour des soldats, il y aurait là une vedette précieuse; car le regard y surveille, d'un côté les passages des montagnes, et plonge de l'autre dans Bologne. Mais la Providence l'avait réservé comme retraite aux âmes contemplatives. Rien, en effet, n'y manque pour cela, ni l'air pur, ni la riche végétation, ni les rochers solitaires, ni les ravins profonds, ni les vastes horizons, bornés seulement en face par l'Adriatique, à gauche par les cimes blanches des Alpes, quand on peut les apercevoir aux beaux jours.

Une dame bolonaise, Cremonina Piatessi, eut l'heureuse inspiration de consacrer à Dieu ce beau site, en y érigeant vers 1209 une chapelle à la Très Sainte-Trinité, avec un ermitage, où elle se retira en compagnie de quelques femmes désireuses de vivre loin du monde.

Plus tard, des religieuses de l'austère Congrégation de saint Marc de Mantoue s'étaient établies sur cette montagne, avaient amplifié les constructions de l'ermitage, et avaient pris le nom de Sœurs de la Sainte-Trinité de Ronzano; elles étaient chanoinesses de saint Augustin. Le parfum de sainteté qui s'échappait de leur clôture faisait de Ronzano, pour les habitants de Bologne, un but de promenade pieuse. Diane proposa donc à diverses dames de la noblesse d'y organiser une partie de plaisir, qui serait en même temps un pèlerinage. Ses amies acceptèrent d'autant plus volontiers qu'elle devait, par sa présence, rendre plus agréable l'excursion, et elles lui laissèrent la détermination du jour. Celui de Sainte Marie-Madeleine, 22 juillet 1224, fut choisi.

(1) Quis dabit mihi pennas sicut columbae, et volabo et requiescam? (Ps. LIV, 7.)

A l'heure fixée, elle prend donc congé de ses parents et gravit les sentiers de Ronzano en grande pompe, avec une nombreuse et brillante escorte. Mais quoi ! laissant tout à coup ses compagnes, on la voit entrer seule dans le dortoir des Sœurs et demander d'une manière si éloquente, si persuasive leur saint habit, que sans délai elle l'exauce. Impossible d'exprimer la stupeur de ses compagnes à l'annonce de ce qui vient de se passer. En toute hâte, un messenger descend à Bologne prévenir les parents de Diane ; toute la famille part : elle ne marche pas, elle vole ; ce qui domine en elle n'est pas de la tristesse, c'est de la colère ; une grande foule d'amis et de clients l'accompagne et s'y font remarquer : déjà ils sont au monastère, ils cherchent la jeune fille, ils l'ont trouvée et lui signifient l'ordre de déposer sur le champ les habits religieux pour revenir sous leur garde. Conternée à la pensée de perdre si vite ce cher et saint vêtement, après l'avoir depuis si longtemps désiré, elle veut raisonner, elle conjure, elle pleure, elle se refuse ; on ose porter la main sur elle pour l'arracher par force ; elle résiste, et, dans cette lutte, les violences vont si loin, que lorsqu'enfin on triomphe d'elle, on s'aperçoit, à son air pâle et abattu, qu'une de ces côtes a été brisée ; et c'est dans cet état qu'il faut la transporter à sa maison ; elle s'y voit clouée sur un lit de douleur, digne émule de sainte Lydwine par l'amour de la virginité et l'étendue des souffrances.

Diane se trouva confinée pendant près d'un an dans sa chambre, avec la double blessure faite à son corps et à son cœur par le traitement brutal de ses ravisseurs et le renversement de son unique espérance.

La mort de saint Dominique fut « la lie du calice amer où le Seigneur abreuva depuis longtemps sa servante ». Les yeux toujours tournés vers Ronzano, elle prit le parti de s'enfuir une seconde fois de la maison paternelle, la veille de la Toussaint 1221. Cette fois, ses parents la laissèrent en paix. Elle put, à l'aide du frère dominicain Jourdain de Saxe, fonder enfin le monastère de sœurs si longtemps projeté sous le nom de Monastère de Sainte-Agnès. Le jour de la fête des saints Pierre et Paul 1223, Jourdain donna aux sœurs la tunique et le scapulaire de laine blanche, signes caractéristiques de leur vocation comme sœurs de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

Nous ne suivrons pas le biographe de Diane d'Andalo dans le récit des nombreuses épreuves qu'elle rencontra dans sa sainte fondation. Elle trouva, pour l'y soutenir, un grand secours dans la sage et prudente direction du P. Jourdain, qui s'appliqua particulièrement à la tenir en garde, ainsi que ses compagnes, contre l'indiscrétion qui aurait pu les pousser à des rigueurs intempestives. Mieux que personne il était à même de les prémunir contre les embûches de Satan, ayant été lui-même affligé d'obsessions extraordinaires.

Un jour le démon lui offrait quelque breuvage délicieux pour qu'il le prit avec complaisance ; un autre jour il le

pressait, sous prétexte de donner l'exemple, à renoncer à certaines dispenses, de sorte qu'il tombait dans une faiblesse extrême et pouvait à peine se tenir debout. Il lui fit aussi sentir jusqu'à l'autel des parfums délicieux. Une fois il excita un frère à se jeter sur lui et à le souffleter. Une autre fois, il alla jusqu'à pousser un frère à l'assailir avec un rasoir, le jour où il devait prêcher devant le Pape. La blessure fut grave, mais Dieu empêcha le malin esprit de causer la mort. Ce fut surtout à Bologne et à Paris que se produisirent ces obsessions, qui s'y généralisèrent parmi les frères et produisirent mille phénomènes plus ou moins effrayants. On ne vit la fin de ces épreuves qu'après avoir établi chaque soir le chant solennel du *Salve, Regina* : « Ainsi, écrivit le B. Jourdain dans sa reconnaissance, une si cruelle vexation fut la première occasion qui nous fit établir à Bologne le chant de l'antienne *Salve Regina* après les Complies. Cette pieuse coutume qui commença en Lombardie, se répandit ensuite dans tout l'ordre. » (*Vie de saint Dominique, LXXXIII.*)

Diane d'Andalo précéda de quelques mois le Bienheureux Jourdain dans la Patrie, elle mourut la veille de la fête de Saint Barnabé, 1236, vers la 35^e année de son âge, après avoir passé 13 ans dans l'Ordre qu'elle avait fondé et édifié de ses éclatantes vertus.

UNE LOI SCÉLÉRATE

Aux yeux des Francs-Maçons

Dans une de leurs dernières séances, des membres de la majorité du Conseil général de la Seine ont traité une loi de l'Etat de « loi scélérate. »

Aux applaudissements de ses collègues, un conseiller s'est écrié : « Quoi ! vous osez parler de cette loi scélérate, de cette loi qui a eu sciemment pour objet d'amener la France au dernier degré d'abaissement intellectuel et moral ! »

Or, qu'est-ce que cette loi abominable ? C'est la loi du 5 août 1850 sur l'éducation et le patronage des jeunes détenus.

Rédigée, oh ! assurément, par un ministre catholique, cette loi fut immédiatement adoptée par tous les peuples civilisés.

Pour la première fois dans notre pays, elle prenait soin de soustraire les enfants condamnés à la promiscuité de la prison commune.

Elle édictait que toute maison d'arrêt et de justice devait avoir « un quartier spécial affecté aux jeunes détenus de toute catégorie. »

Elle décidait, pour les mineurs condamnés, la création de « colonies pénitenciaires » qui seraient en même temps des maisons d'éducation.

Elle encourageait l'initiative privée et les associations libres à créer de ces colonies sous le contrôle et la surveillance de l'Etat.

Elle décidait de plus que, pour soulager les colonies pénitenciaires des suiets trop mauvais,

il serait créé des « colonies correctionnelles », plus sévères, où les enfants seraient d'abord emprisonnés, puis admis, après amendement, aux travaux agricoles.

Si nous souffrons encore de l'insuffisante répression des délits de la jeunesse, c'est en grande partie parce que ces sages prescriptions ne sont pas complètement exécutées.

La plupart de nos prisons départementales n'ont pas de quartier spécial pour les mineurs arrêtés. Les colonies *correctionnelles* n'ont pas été créées, et tous les jours encore, — après 47 ans, — elles sont réclamées par les meilleurs de nos administrateurs.

D'où vient donc l'effroyable colère du Conseil général contre cette loi ? Tout simplement de ce qu'elle contient ces mots :

« ARTICLE PREMIER. — Les mineurs des deux sexes détenus à raison de crimes, délits, contraventions aux lois fiscales, ou par voie de correction paternelle, reçoivent, soit pendant leur détention préventive, soit pendant leur séjour dans les établissements pénitentiaires, une éducation morale, *religieuse* et professionnelle. » Rien de plus.

L'abomination de la loi, la scélératesse de la loi, la voilà ! Voilà la loi « qui a eu sciemment pour objet d'amener la France issue de la révolution au dernier degré d'abaissement intellectuel et moral. »

Je ne fais pas à mes lecteurs — fussent-ils des lecteurs accidentels — le tort de croire qu'il faut leur commenter de telles paroles. Je me borne à rappeler qu'à Paris le nombre des électeurs qui se sont abstenus est supérieur au nombre de ceux qui ont voté pour ces ineffables conseillers. Et m'emparant, pour cette fois, d'un mot célèbre de Rochefort, je dirai : « Peuple français, est-ce que décidément tu ne trouves pas qu'en voilà assez ? »

BONAVENTURE.

(Extrait de la *Croix de Paris* du 16 janvier.)

En vente chez tous nos dépositaires :

Lucifer Démasqué

Par Jean KOSTKA

Un volume in-12 de 394 pages. — 3 fr. 50

OUVRAGE TRÈS RECOMMANDÉ

Approuvé par S. E. le Cardinal PAROCCHI

ÇA ET LA

CHEZ

LES FRANCS-MAÇONS

(Revue des Journaux)

Le gouvernement actuel de la France étant un gouvernement essentiellement maçonnique, on ne s'étonnera pas de voir signalés sous cette rubrique les opérations et les projets anticatholiques de nos nouveaux gouvernants.

Le défunt 33° Floquet

Sous ce titre : *L'honnête homme d'après les F. : Sincholle et Lucipia*, le Peuple Français du 24 janvier analyse et juge ainsi les discours prononcés sur la tombe de celui que M. Bourgeois appelle « le grand soldat de la démocratie » :

Beaucoup de braves gens, en lisant le compte rendu des obsèques de M. Floquet, ont dû se demander ce que pouvait être ce M. Sincholle, qui a parlé sur la tombe au nom du G. : O. : D. : F. : La franc-maçonnerie n'était-elle pas suffisamment représentée déjà par les ministres ? Et que venait faire cet inconnu au milieu de toute cette « noblesse républicaine » ?

M. Sincholle, ne vous en déplaise, n'était un inconnu pour aucun des hommes politiques qui suivaient M. Floquet à sa dernière demeure. De tous les orateurs qui ont salué la dépouille mortelle de l'ancien président de la Chambre, M. Sincholle était peut-être le plus autorisé.

M. Sincholle, Bertrand, de son métier architecte-voyer à Clichy-la-Garenne, possède en effet le grade de 33°. Il n'est pas seulement membre du Conseil de l'Ordre, il en est vice-président. Enfin, il a l'insigne honneur de figurer à l'état-major du Grand Collège des Rites, en qualité de Grand Capitaine des Gardes... Vous voyez qu'il avait quelques titres à figurer au Père-Lachaise, en compagnie de M. Bourgeois, et que notre ministre des finances, qui vient à peine d'être reçu Rose-Croix, lui devait le salut. D'ailleurs, il eut été fâcheux que le F. : Sincholle gardât le silence en cette occasion, car il a prononcé des paroles qu'il nous plaît de retenir :

« Floquet, a-t-il dit, resta toujours attaché à notre ordre. Vous avez conservé le souvenir de cette séance où il revendiqua hautement le titre de franc-maçon.

« Les ennemis irréductibles de nos doctrines ne lui pardonnèrent jamais cette franchise ; aussi se trouva-t-il sans défense devant la calomnie et l'injustice, lui qui obéissait toujours aux clans de son cœur.

« Si l'homme politique connut au déclin de la vie les amertumes de l'ingratitude, le libre-penseur pouvait espérer le respect de ces convictions philosophiques auxquelles il resta fidèle jusqu'à son dernier soupir.

« Eh bien ! Car il faut que cela soit dit, les cléricaux ont fait tous leurs efforts pour surprendre une défaillance dans cette pensée mourante, ils ont mis tout en œuvre pour parvenir à ce chevet

où s'éteignaient les dernières lueurs de cette brillante intelligence, ils n'ont pu réussir à jeter le doute sur une mémoire qui nous est chère.

« Messieurs, je salue cette noble figure qui disparaît.

« Floquet fut un grand caractère servi par un grand cœur. »

Grand caractère, en effet : il eut le beau courage de s'attaquer à la caisse de Panama et de la rançonner de 300.000 francs, alors que tant d'autres osaient à peine en accepter 20.000. Grand cœur : il ne mit pas cet argent dans sa poche, il le distribua à ses F. ! Grand caractère et grand cœur !

Mais l'éloge est encore insuffisant, et le F. Lucipia vient le compléter :

« Charles Floquet, dit-il, fut un honnête homme, un honnête citoyen dans la large acception du mot. Ses ennemis eux-mêmes n'ont jamais fait de difficulté de le reconnaître. Ce témoignage unanime adoucira, nous voulons en avoir l'espérance, la douleur profonde de sa compagne dévouée qui, malgré sa douleur, a su le défendre courageusement jusqu'au seuil du tombeau pour maintenir intacte sa mémoire. »

Ainsi, pour être un honnête homme, selon la Franc-Maçonnerie, il suffit d'avoir su, jusqu'à la fin, défendre son seuil contre les « tentatives des cléricaux ». Sous cette condition, on peut tout se permettre, même d'« emprunter » 300.000 francs à la petite épargne pour acheter la présidence de la République !

L. G.

Dans *le Figaro*, M. Maurice Talmyer apprécie, dans le F. Floquet, la rare intelligence, le merveilleux génie que ses Confrères. admiraient en lui :

En résumé, il faut bien le dire, on ne pouvait plus, pour peu qu'on l'eût connu, se représenter le manque d'intelligence autrement que sous sa figure. Il l'incarnait avec une telle ampleur, y déployait une telle autorité, presque une telle beauté, et s'y était acquis une telle estime qu'il avait fini par y prendre quelque chose de respectable, à force d'y être respecté. Tout le monde même sans l'avoir vu, lui accordait bien cette notoire et totale absence de génie qui était sa spécialité, mais il fallait l'avoir senti près de soi pour savoir exactement combien il y était magistral, et se douter du néant spécial qui se cachait sous son masque glabre de père noble parlementaire, sa crinière de lion en chambre et son impérieux binocle.

On ne pouvait pas énoncer devant lui les propositions les plus simples sans lui donner d'abord comme un coup de brancard dans la poitrine, et sans lui mettre, dans le front, le terrible accent circonflexe des froncements de sourcils jupitériens. En revanche, seulement, on arrivait fort bien à lui faire prendre les bourdes les plus énormes pour les choses les plus sensées. L'idée, toute naturelle, d'aller chercher les pompiers quand les maisons brûlent, ne lui semblait pas tout de suite bien lucide, mais il se laissait, par contre, assez facilement persuader de l'avantage qu'il pouvait y avoir à brûler les mêmes maisons.

Il passait ainsi sa vie entre l'ahurissement devant ce qui était normal et l'acquiescement à ce qui était ahurissant. Quoi qu'on lui proposât, fût-ce de se mettre à couvert contre la pluie, on était toujours sûr de commencer par l'étonner, mais il se ressaisissait, rassemblait ses esprits et finissait par admettre, d'un air profond, qu'on faisait bien de se jeter à l'eau pour éviter de se mouiller. Et sérieux comme une potence et comme une tragédie ! Il aurait assisté au *Canard à trois becs* avec la même gravité qu'à une représentation d'*Athalie*.

..

Le F. Delpech en Algérie

Le correspondant particulier du *Peuple Français* lui écrit d'Algérie au 28 janvier :

Nous savions, par le compte-rendu du *Journal officiel*, ce qu'était le Sénat, mais nous connaissions très peu les sénateurs. Oran en a vu, ces jours-ci un échantillon, et non le meilleur.

Le Grand-Orient avait envoyé jusqu'à Oran, un de ses délégués, obscur sénateur de l'Ariège. Ne pouvant se faire entendre au Sénat, où son éloquence n'aurait pas d'effet, M. Delpech a cru que les Oranais se trouveraient très honorés de l'écouter.

Les francs-maçons d'Oran inauguraient une nouvelle loge. Le F. Delpech est venu prononcer le discours d'ouverture. Ce discours n'était que la répétition de celui que ce même délégué avait jadis prononcé à l'île d'Oléron. Le Père Anselme lui avait donné une vigoureuse réplique et M. Delpech était sorti de la réunion si abîmé qu'il fut obligé de s'éloigner en toute hâte.

Le grand lac qui le séparait de nous fut vite traversé. Après qu'il eût réédité partout sur son passage, à Alger comme à Mostaganem, cette même conférence, M. Delpech arriva à Oran.

La fête commença par un succulent banquet, à la fin duquel une série de toasts furent portés à la prospérité de la franc-maçonnerie et de son chef, l'escroc Lemmi ; puis, les portes de la Loge furent ouvertes au public. Par ordre, dit-on, un grand nombre de membres de l'Université viennent s'asseoir dans la vaste salle des Fêtes.

Les cultes anciens et le culte nouveau, tel était le sujet de la conférence du F. Delpech. Le préfet avait tenu à encourager, par sa présence, cette odieuse campagne contre la religion. Hâtons-nous de dire que le but des francs-maçons fut manqué. Le discours du sénateur de l'Ariège fut si écœurant qu'il souleva le mépris et le dégoût de tous les auditeurs honnêtes. Et un journal peu suspect de partialité pour la religion, l'*Echo d'Oran*, ne craignit pas d'écrire que cette conférence avait été une *revue pornographique* à travers les siècles ». Aussi, est-ce avec raison que plusieurs journaux ont protesté contre la présence de jeunes filles à une pareille réunion.

Le voyage du F. Delpech à Oran a eu d'ailleurs un résultat tout autre que celui qu'il s'était promis.

Les catholiques ont bondi sous l'outrage. Ils ont fait imprimer cette énergique protestation, qui, jetée à 3.000 exemplaires, a répondu aux calom-

nies grossières, aux misérables insultes des francs-maçons :

RÉPONSES AUX FRANCS-MAÇONS

CITOYENS,

Lundi soir, vous avez entendu un sénateur Franc-Maçon. Il a proclamé qu'il ne fallait pas de religion à l'homme.

C'est une erreur.

L'exemple de tous les peuples, le cri de nos âmes le prouve.

Seuls, le cheval et l'âne ne croiront jamais en Dieu.

M. Delpech a dit que le catholicisme était une religion fausse, nuisible et préjudiciable au progrès de l'esprit humain.

M. Delpech en a menti.

Le Catholicisme est une religion vraie, bienfaisante et amie du progrès.

Il est vrai. — Lui seul donne une réponse satisfaisante aux problèmes du bien et du mal, de notre origine et de notre destinée.

Il est bienfaisant. — Il a abrogé l'esclavage, réhabilité la femme, émancipé l'esprit humain, trouvé un remède à toutes les maladies de l'humanité.

Jésus-Christ le premier a proclamé la Liberté, l'Égalité et la Fraternité des hommes.

Par qui les Petites Sœurs des Pauvres ont-elles été envoyées à Oran ? Est-ce par la Franc-Maçonnerie ?

Non, certainement non.

Il est ami du progrès. — Les plus grands génies de l'humanité étaient des croyants : Saint-Louis, Jeanne d'Arc, Miribel et Courbet, — Saint-Vincent-de-Paul, l'Abbé de l'Épée, Christophe Colomb, Dom Bosco, — Michel-Ange, Raphaël, Le Tasse, Le Dante, Corneille, Pascal et Bossuet. — Gounod, Chevreul, le grand Pasteur et mille autres.

Vous le voyez, Citoyens, la religion catholique, contrairement aux affirmations de M. Delpech, est vraie, bienfaisante, elle favorise le progrès humain.

Rompez avec le Clergé d'Oran, a dit M. Delpech. Et pourquoi ?

Est-ce parce qu'il instruit les enfants du peuple ?

Est-ce parce qu'il visite vos malades le jour et la nuit ?

Le Clergé, vous le savez tous, sort du peuple, et il aime le peuple.

Insulter le Clergé d'Oran, c'est vous insulter vous-mêmes.

Les Francs-Maçons veulent vous séparer du Clergé.

Il n'y parviendront pas, votre bon sens vous gardera.

Quel est le but des Francs-Maçons ?

Guérir la corruption moderne ? — ils la propagent par leurs bals et leurs banquets.

Propager l'instruction parmi le peuple ? — Ils envoient leurs enfants aux écoles congréganistes et laissent aux pauvres les écoles sans Dieu !

Leur but est de détruire le culte de Dieu pour y substituer le culte du Diable.

Et quel culte ! Symboles obscènes, rites ridicules, cérémonies bizarres.

Quelles sont leurs croyances ? — L'Athéisme le plus dégradant.

Leur Dieu c'est le diable.

Ils le prient, l'adorent, lui obéissent.

Maintenant, Citoyens, choisissez entre les principes élevés du Christianisme et les principes avilissants de la Franc-Maçonnerie.

M. Delpech a déversé sa bave sur le Pape et sur votre Clergé.

Notre Pape, Léon XIII, fait l'admiration du monde civilisé.

Le sien, le chef des Francs-Maçons, Adriano Lemmi n'est qu'un escroc. Un jugement du Tribunal de Marseille en fait foi.

En terminant, Citoyens, nous approuvons l'indignation des journalistes oranais.

Ils ont protesté contre les injures que M. Delpech a lancées contre la Presse.

A notre tour, nous protestons contre les calomnies formulées par ce Monsieur, contre la Religion et le Clergé.

LES CATHOLIQUES ORANAIS.

Les francs-maçons se sentent atteints ; ils enragent, mais leur haine restera impuissante. Les catholiques ont repris courage, secoué leur torpeur ; ils s'unissent et se défendent ! Il est donc facile de prévoir que le règne des francs-maçons prend fin. Aucun honnête homme ne s'en plaindra.

Roger BONTEMPS.

*
* *

Le Gâchis

Sous ce titre, le *Figaro* publiait dernièrement sur le cabinet et le parlement un long article signé *Vidi*, dont voici quelques extraits :

Sur la porte du gouvernement, sur les frontons des Chambres, on pourrait écrire : « Ici, l'on conspire. » Mais ce n'est pas pour le bien public.

Le Luxembourg, le Palais-Bourbon, les ministères sont peuplés de cannibales, relativement civilisés et parfois intelligents, qui manifestent un penchant irrésistible à se manger les uns les autres ; sur toutes les figures, les plus riantes comme les plus sombres, on découvre un appétit.

Lorsqu'ils se réunissent en présence de M. Félix Faure, les ministres se regardent en chiens de faïence ; quand ils opèrent isolément, ce sont des loups prêts à se ruer les uns sur les autres.

MM. Bourgeois et Doumer, qui ont lié partie ensemble, font bande à part et n'admettent aucun membre du Cabinet dans leurs conciliabules. Ils gouvernent comme d'autres complotent, et cette politique de caverne n'est point sans inspirer quelques inquiétudes à leurs collègues.

Les trois anabaptistes Cavaignac, Ricart, Guyot-Dessaigne tissent la toile où M. Bourgeois viendra s'empêtrer. M. Cavaignac est le chef de ce triumvirat d'ambitieux ; il nous apparaît, s'il est permis de comparer les petits hommes aux grands, comme le Bonaparte de ce Cambacérès et de ce Lebrun. Il s'est réservé naturellement la part du lion : la présidence du Conseil, en attendant la présidence de la République.

Ces ministres, si profondément, si irrémédiablement divisés sur la plupart de nos affaires inté-

rieures; le sont peut-être plus violemment encore, lorsque notre politique extérieure est en jeu.

MM. Bourgeois et Doumer se prononcent avec force pour une étroite entente avec l'Italie et l'Angleterre. Lorsque M. Berthelot disait l'autre jour à un député : « Le rappel de M. Lefebvre de Béhaine est l'indice d'une orientation nouvelle », il ne disait rien de trop.

M. Bourgeois s'agite et M. Lemmi les mène; l'un et l'autre exécutent docilement les ordres de la Franc-Maçonnerie internationale et c'est pour mieux faire sa cour à M. Crispi que notre président du Conseil a résolu d'abattre le Pape, dont la grandeur offense l'ombrageux Sicilien.

Puis vient une description du Parlement composé de gens à portefeuilles, d'envieux qui ambitionnent d'en posséder et de politiciens qui vivent des miettes du gâteau et s'en contentent :

Le spectacle de ces ambitions exaspérées, de ces basses jalousies, de ces marchandages et de cette lâcheté écoure certains hommes nouvellement éclos à la vie politique. Ils déclarent en avoir assez; ils éprouvent l'impérieux besoin de sortir pour respirer un air plus pur, et alors qu'on les presse de rester, ils haussent les épaules : « Non, disent-ils, nous n'en voulons plus de ce mandat, devenu pire métier que fille entretenue, avocat ou portier. A quoi bon s'éterniser dans le Parlement, à une époque où le premier venu est député à 25 ans, rapporteur général du budget à 27, président du conseil à 30 et, à 35, déshonoré? »

Puis, parlant de Brisson, Bourgeois et Cavaignac, l'article termine ainsi :

On les prendrait pour trois candidats rivaux dans tout le feu de la bataille électorale; mais on se tromperait probablement, puisque la succession de M. F. Faure ne semble pas encore ouverte.

La persécution en Vendée

Les journaux de Vendée signalent un acte ministériel qui revêt tout particulièrement le caractère du plus odieux arbitraire. M. Combes se ferait l'exécuteur des petites vengeances des maires francs-maçons, et ne chercherait même plus à voiler ses actes de persécution sous des apparences honnêtes de justice ou de légalité.

MM. Thibaud et Hervouet, vicaires à Challans, sont privés de leur traitement le 15 décembre dernier, parce que des affiches de protestation contre la loi d'abonnement auraient été placardées sur les murs de la ville par leurs ordres.

Pour prouver leur participation au fait incriminé, M. le préfet apporte les aveux qu'auraient faits MM. Thibaud et Hervouet, au commissaire spécial de police, délégué par la préfecture pour les interroger.

Or, il paraît que ces aveux sont une pure et déloyale invention. M. le commissaire spécial, confus sans doute de l'insuccès de sa démarche, n'a trouvé rien de plus simple que d'enrichir son rapport d'aveux qu'il était venu chercher de dix lieues, mais qu'il n'avait pu obtenir.

Enfin les propriétaires des maisons sur les-

quelles les affiches avaient été placées, affirment dans une lettre collective communiquée au ministère que les affiches en question ont été apposées sur leurs murs par leurs ordres et qu'ils ont eux-mêmes payé l'afficheur.

Malgré tout, le ministre Combes frappe, de gaieté de cœur, des victimes qu'il sait impuissantes à se défendre contre des sentences arbitraires et injustes.

Les affiches eussent-elles été placardées à l'instigation ou par les ordres de ces deux prêtres, où est le crime, l'acte répréhensible?

Le préfet, blessé dans son amour-propre, considère les ordres donnés par les deux vicaires, comme une inconvenance et une bravade à l'égard du représentant du gouvernement.

Et c'est parce qu'ils ont froissé M. le préfet, que ces braves ecclésiastiques méritent toutes les foudres du ministre?

Le ministre des cultes, lui, a des sollicitudes plus explicables. Il leur reproche d'avoir troublé la paix religieuse et l'ordre public.

Combien nous sommes touchés des préoccupations qu'a M. Combes d'écarter de l'Eglise de Dieu tout brandon de discorde, tout germe de schisme et d'hérésie!

Ils ont troublé l'ordre public! sans doute, parce que le maire de Challans s'est levé à une heure matinale pour lire les affiches, et a mobilisé commissaire et gendarmes...

Cette peine sévère, infligée pour de semblables motifs, prouvera une fois de plus que le clergé ne peut attendre des francs-maçons qui nous gouvernent que la persécution ou l'esclavage.

(Extrait de la Croix de Paris.)

Une circulaire du F.^r Combes

M. Combes, ministre de l'instruction publique, vient d'adresser aux recteurs une circulaire leur recommandant les cours d'adultes.

Le ministre estime que l'Etat est trop pauvre pour prendre ces cours à sa charge, et que, d'autre part, ils sont absolument nécessaires pour maintenir dans une moralité moyenne, les produits de l'enseignement laïque.

Le ministre fait de la sorte des aveux assez durs pour les résultats donnés par l'école sans Dieu.

De plus, M. Combes tient à prémunir les générations actuelles contre les dangers de l'alcoolisme. Il fut un temps, est-il besoin de le rappeler à M. Combes, où il suffisait de donner aux jeunes générations une éducation chrétienne pour les garantir contre de tels excès.

Le Régime de l'Exclusion

S'il y a un phénomène fait pour exciter notre admiration, c'est le calme inaltérable avec lequel les catholiques supportent l'inégalité, l'injustice dont ils sont les victimes en tout et pour tout.

En le remarquant, je ne prétends pas leur inspirer le goût de la révolte, je tiens simplement à les louer d'une patience digne des plus grands éloges : car rien dans ce bas monde ne choque plus que l'injustice et l'inégalité, et voilà pourquoi

Jésus-Christ a compris au nombre des béatitudes la faim et la soif de la justice. A l'heure actuelle, cette faim et cette soif sont dévorantes.

Dans la pratique, la juiverie et la franc-maçonnerie disposent en sectaires pleins de fiel des deniers catholiques que l'impôt verse en leurs mains.

Le Conseil d'Etat estime que les lois laïcisatrices défendent aux conseils municipaux d'accorder aucune subvention aux écoles libres. Sous ce titre, qui devrait comprendre l'ensemble des établissements d'enseignement, il n'y a, en fait, que les établissements catholiques à subir cette façon d'ostacisme.

Cela est si vrai que le conseil municipal de Paris n'a jamais vu annuler une seule de ses délibérations portant allocation en faveur des établissements libres qu'il lui plaît de subventionner.

Et ils sont nombreux.

La ligue française (et maçonnique) d'enseignement, présidée par M. Bourgeois, président du Conseil des ministres, reçoit 2.000 fr. ;

La fédération française de la libre-pensée, 600 fr. ;

La Société d'enseignement moderne, 8, rue de la Banque, 1.000 fr. ;

La Société pour l'étude des langues étrangères, 1.000 fr. ;

Le cours Bourbonze, 1.500 fr. ;

L'enseignement professionnel de la mécanique orthopédique et herniaire, 1.500 fr. ;

La Société pour la propagation des langues étrangères, 1.500 fr. ;

L'institut odontotechnique, 500 fr. ;

Les cours commerciaux du Grand Orient de France, 5.000 fr. (!!!...) ;

L'Ecole supérieure d'enseignement professionnel pour les deux sexes, 2.500 fr. ;

L'Ecole laïque des adolescents, 74, rue des Dames, 3.000 fr. ;

Etc., etc., etc. Il serait bien trop long de donner la liste entière.

Or, ce n'est pas seulement à propos d'enseignement que les catholiques, *contribuables comme les autres citoyens*, sont haineusement exclus de l'assistance officielle, c'est pour tout, répétons-le.

Notre cher département vient d'en fournir la preuve. Elle est d'hier.

La municipalité de Clamecy vote, en décembre 1895, un arbre de Noël pour les écoles de la laïque. Ce vote, dans la note du jour, soulève l'indignation générale, il faut faire machine en arrière, et pour tant sauver la timbale maçonnique.

Donc, la même municipalité feint de céder, elle décide que les enfants de *toutes* les écoles viendront à l'arbre de Noël.

C'était trop beau pour pouvoir être vrai ; aussi, au moment d'approcher de l'arbre de Noël, en fin coup de Jarnac, la municipalité statue que les enfants ne devront pas être accompagnés. Et voilà arrêtés à la porte les Frères, les Sœurs... et les pauvres petits enfants catholiques qui, n'étant pas conduits, ne pouvaient se présenter seuls. Le but était atteint, le tour était joué. Est-ce assez hypocrite ?

MORALITÉ

En régime franc-maçonnique, judaïque, démocratique, l'égalité et la bonne foi, passez-moi un

mot trivial, l'égalité et la bonne foi sont des blagues.

Hippolyte BLANC.

(Extrait de *la Croix du Nivernais*, 25 janvier.)

* *

De bonne guerre

M. Ranc ne décolère pas depuis qu'on lui a révélé l'existence à Clermont-Ferrand, d'une ligue fondée par des catholiques et qui demande à ses adhérents de ne plus s'adresser aux commerçants et industriels francs-maçons, juifs et libres-penseurs, et de réserver leurs commandes aux maisons catholiques.

Ce vieux communard de Ranc se demande ce que fait la police, ce que fait la justice, à quoi pense le Gouvernement, et s'il y a encore des prisons en France, pour les audacieux fondateurs de cette ligue infâme !

La colère de nos ennemis nous doit être une précieuse indication. Quand ils se fâchent si fort, c'est qu'ils se sentent bien menacés. La rage de M. Ranc aura donc pour résultat, nous voulons le croire, de faire naître partout des ligues semblables à celle de Clermont-Ferrand.

Le Gouvernement franc-maçon refuse faveurs et places aux catholiques : les catholiques ferment leurs bourses aux commerçants francs-maçons. C'est de très bonne guerre.

* *

« Mômèries » maçonniques

M. Cunéo d'Ornano, dans le *Petit Caporal*, raconte que « dimanche dernier, à Lyon, MM. Léon Bourgeois et Paul Doumer ont d'abord reçu officiellement le clergé maçonnique ; puis on a organisé pour eux, dans les salons officiels de la préfecture, une « tenue » ou sorte de messe, conforme au Tuteur général de la franc-maçonnerie. »

M. Cunéo d'Ornano dit comment s'est passée cette « loge de table » et comment « ont été tirées les santés »... Il respecte toutes les convictions religieuses, mais il demande « si c'est dans un salon officiel, à la préfecture, que des ministres attachés au culte maçonnique doivent célébrer leurs offices. Eût-on admis que, dans les salons d'une préfecture, le duc de Broglie eût fait dire la messe ? »

On n'admet même pas que les fonctionnaires y aillent, qu'ils participent aux « mômèries » cléricales. Pour les « mômèries » maçonniques, c'est autre chose : les ministres leur donnent l'exemple.

(Extrait du *Peuple Français*, 21 janvier.)

* *

L'exécution du juif Maurice Schwob

L'élégant directeur du *Phare de la Loire* de Nantes, l'exquis Juif Schwob, Maurice pour les Rebecca et les Esther nantaises, n'a vraiment pas de chance depuis quelque temps.

Après avoir essayé, sans y réussir, de se rendre maître absolu à la mairie et à la préfecture de la Loire-Inférieure, voilà que ce Youtre vient de se voir exécuté d'abord par la Loge *Paix et Union* de Nantes, et ensuite par le *Suprême Conseil* et le Grand Orient de France.

Le cas de ce Sémite serait des plus graves, car, en la cir-

constance, il y a eu constitution du Tribunal maçonnique, sous la présidence des Grands-Maitres des Loges de Nantes et de Paris.

Quelques jours avant sa comparution, Schwob voulut démissionner pour échapper à la tuile qui allait tomber du Temple sur sa face aux méplats si distingués. Hélas ! personne ne consentit à se prêter à la manœuvre du parjure, du nouveau Judas.

Schwob Maurice, directeur du *Phare de la Loire*, vient donc d'être exécuté dans les grandes largeurs pour avoir voulu faire du petit commerce, à l'aide d'indiscrétions sur les *Frères... amis*.

Seul, un ami lui est resté fidèle dans l'infortune, c'est le plus joli Juivaillon de la Loire-Inférieure, j'ai nommé Mardochee Brunschwig, avocat sans pareil et conseiller municipal.

Dans tous les cas, cette exécution a fait grand bruit dans la région et surtout au sein de la communauté israélite dont le Juif Schwob était le chef incontesté.

C'est le moment de dire :

« Il y a des pleurs et des grincements de dents en Israël. »

RAPHAËL VIAU

(Extrait de la *Libre Parole*, 18 janvier.)

Loge symbolique

Une agence public, comme un haut fait, le récit suivant :

La grande Loge symbolique de France a offert le 12 décembre dernier, à son ancien président, M. G. Mesureur ministre du commerce, un banquet auquel étaient représentées les diverses obédiences maçonniques de France.

Voulant laisser à M. Mesureur un souvenir durable de cette fête, la grande Loge symbolique a fait frapper à la Monnaie une médaille, qui a été remise ce matin au ministre du commerce, par une délégation des membres de la franc-maçonnerie.

Cette médaille, en argent, du module de 0,068, porte sur la face la *République* de Dupuis, et au revers, dans une couronne de chêne et de laurier, l'inscription suivante :

« La G. L. S. de France à son ancien président, le F. G. Mesureur, ministre du commerce, banquet du 12 décembre 1895. »

On conçoit que la grande Loge symbolique ait une affection spéciale pour M. Mesureur, dont le nom est tout un symbole.

Cela peut faire allusion, en effet, aux fonctions de ministre du commerce, que remplit M. Mesureur, fonctions qui font de ce dernier le grand vérificateur des poids et mesures.

Mais cela peut signifier aussi l'attitude du ministère dans les questions religieuses et ce système de persécution *mesurée*, temporisatrice, progressive, que nos radicaux ont fidèlement emprunté aux opportunistes.

(Extrait du *Peuple Français*, 26 janvier.)

Un traître

Il paraît que la défiance est au camp du Grand Architecte. Les F. se regardent de travers avec la crainte de découvrir chaque jour un nouveau traître dans leurs rangs. Les « 33^{es} » eux-mêmes n'échappent pas au soupçon. C'est ainsi que la R. L. la « Clémentine Amitié » qui siège que de Bretagne, 30, à Asnières, va procéder à une

exécution prochaine. A partir du 5 février, cette loge portera à son ordre du jour : l'expulsion du jésuite Bergère. Or, qu'est-ce que ce misérable à qui les mystérieux fantoches de la rue Cadet réservent l'épithète éminemment injurieuse pour eux de jésuite ? Ne serait-ce point par hasard le F. Bergère (Charles-Désiré) 33^e, ancien capitaine adjudant-major d'infanterie, ancien membre du Conseil de l'ordre, chef du secrétariat général du Grand-Orient de France, membre actif du Suprême conseil du Grand Collège des Rites. « Trente-troisième » depuis le 11 septembre 1893 ? Oh ! alors, le scandale n'est pas de mince importance et l'exécution n'ira pas sans faire quelque bruit dans le Landernau maçonnique. Un 33^e « jésuite » ! Peste ! Voilà qui promet. Attendons-nous à quelque grosse révélation.

(Extrait du *Peuple Français*, 28 janvier.)

Grand scandale à Toulouse

Il n'est question à Toulouse que d'un scandale dont le triste héros est un conseiller municipal socialiste. La nouvelle étant parvenue que ce personnage *vénérable* était nommé chancelier à Madagascar, les journaux se sont décidés à l'exécuter :

« Le personnage malpropre, dit une feuille républicaine, accusé par la presse d'avoir usé de son mandat de conseiller municipal pour émarger à la recette des maisons hospitalières et que personne n'a encore osé nommer, est M. L..., ancien président du Cercle radical socialiste, conseiller municipal et conseiller d'arrondissement. »

Et ce journal fait justice du grand prêtre de la franc-maçonnerie sur lequel les électeurs viennent, il y a peu de jours, d'égarer leurs suffrages.

(Extrait de la *Gazette de France*, 21 janvier.)

Un type de femme franc-maçonne

Une caissière, Albertine C..., 44 ans, employée chez M. X..., négociant, rue Saint-Joseph, franc-maçonne dans l'âme, d'un aspect très respectable, n'avait rien trouvé de mieux pour inspirer confiance à ses patrons, de fervents catholiques, que de paraître pieuse et pratiquante. Elle allait en effet très souvent à l'église à laquelle même elle avait fait un cadeau d'une certaine valeur. Ses patrons l'estimaient beaucoup, mais ignoraient que, sous ses dehors austères, cette femme n'était qu'une vulgaire voleuse.

Albertine C..., se trouvant depuis quelques jours malade, le patron prit sa place à la caisse et constata avec surprise que tous les comptes étaient très embrouillés.

Il fit vérifier la comptabilité et on s'aperçut que, depuis deux ans, la franc-maçonne avait détourné plus de 10.000 francs.

Cette femme, après interrogatoire dans lequel elle a tout avoué, a été envoyée au dépôt.

Elle a déclaré qu'elle regrettait d'être tombée malade, car elle aurait pu continuer encore longtemps à escroquer les catholiques : « Je suis arrêtée, mais je m'en moque. »

Mariage maçonique

Le 8 février, raconte le *Nouvelliste de l'Ouest*, sera célébré maçoniquement le mariage du fils du concierge de la Loge *Paix et Union*, avec M^{lle} X..., ouvrière brocheuse d'une imprimerie de Nantes.

Les promoteurs du mariage sont les FF.: S. 32^e degré et Riom, maire de Nantes.

Pour vaincre la résistance du père de la jeune fille, on l'a nommé concierge d'un marché de la ville et la future elle-même, brocheuse à perpétuité dans son imprimerie.

Temple maçonique

Dans leur dernière séance, les FF.: de la loge de Chalamont (Ain) ont agité la question de construire un temple, comme à Ambérien.

« Cependant, fait remarquer l'un d'eux, il convient d'attendre les élections municipales, afin de ne pas effaroucher la masse flottante, sur laquelle on compte beaucoup. » Et la question a été renvoyée.

Vous entendez, électeur, les FF.: comptent sur vous pour les élections, quitte ensuite après, à en faire voir de grises... à vos convictions religieuses.

Effreux sacrilège

Vendredi dernier, vers 1 heure de l'après-midi, un ecclésiastique entrant dans l'église Notre-Dame, à Etampes, en voyait sortir furtivement un enfant d'environ 13 ans.

Arrivé dans le sanctuaire, l'ecclésiastique aperçut une trentaine d'hosties gisant à terre, le long de la table de communion, la couverture et la nappe de l'autel froissées, le tabernacle ouvert, le ciboire intact... mais vide !

Il n'y avait pas de doute, on était en présence d'un sacrilège commis par l'enfant.

Mgr l'évêque de Versailles a prescrit une cérémonie de réparation suivie d'une neuvaine d'expiation.

Nous serions curieux de savoir maintenant à quelle impulsion maçonique l'enfant a obéi et si c'est dans une école congréganiste qu'il a appris à obéir à de pareilles impulsions.

(*La Croix*, 3 février.)

Etrange propagande

Notre correspondant nous signale, d'une paroisse de la Côte-d'Or, une recrudescence de diffusion de la brochure juive : *Antisémitisme et histoire*; on l'accompagne même du n° 1 (2^e année) du journal : *L'hygiène usuelle*, où on lit des énormités comme la suivante :

« La grande mortalité des enfants catholiques a été attribuée par plusieurs médecins et statisticiens, à l'usage d'exposer les nouveau-nés par tous les temps à l'air extérieur, pour aller à l'église les faire baptiser. »

La circoncision, naturellement, n'a aucun de ces inconvénients, dans l'opinion du moins des médecins juifs.

Les catholiques, nous n'en doutons pas, feront au journal et à la brochure l'accueil qu'ils méritent

(*La Croix*, 11 février.)

Action Anti-Maçonique

Sous cette rubrique nous signalerons tout ce qui touche à l'opposition active du Catholicisme contre la Franc-Maçonnerie, articles de journaux, discours, écrits, congrès, associations, etc., ayant un caractère militant.

Nous prions nos abonnés et tous ceux qui s'intéressent à cette Revue de vouloir bien nous envoyer tous les renseignements intéressants à ce point de vue qu'ils pourront se procurer.

Organisation et Action

Sous ce titre, le *Peuple Français* du 18 janvier publie quelques fragments du discours magistral prononcé par Mgr Turinaz, en novembre dernier, dans la séance de clôture du Congrès des Catholiques du Nord et du Pas-de-Calais, discours publié sous le titre : De l'Organisation et de l'Action catholique en France.

Nous retrouvons dans ce discours toutes les idées qui nous sont chères : « Organisons-nous et agissons », ces mots n'auront jamais cessé d'être notre *delenda Carthago*, et l'assimilation est d'autant plus juste que l'organisation et l'action des catholiques de France auraient vite fait de détruire le Carthage de la franc-maçonnerie, de l'athéisme et du socialisme.

Sa Grandeur interprète avec une lumineuse clarté les enseignements du Saint-Père, au sujet de l'union des catholiques sur le terrain constitutionnel :

... Accepter les gouvernements constitués c'est, en se conformant à la doctrine de l'Eglise, d'abord de ne pas se révolter et accorder au Gouvernement le respect qui est dû au pouvoir, en tant qu'il est le pouvoir; c'est accomplir toutes les lois qui ne répugnent pas à la conscience, à la condition de combattre toutes les lois injustes par tous les moyens légitimes qu'offre la Constitution du pays. C'est même, et l'occasion nous en manque, hélas! trop souvent, c'est rendre témoignage au bien accompli par le Gouvernement.

Ce devoir une fois rempli, quelles que soient vos convictions, vos affections et même vos espérances, aucun gouvernement au monde n'a, au point de vue de sa forme politique, le droit de vous demander davantage. Le Pape n'a jamais dit qu'il imposait aux catholiques français d'être républicains, de telle sorte que chacun doive faire sien la forme du gouvernement établi, croire et affirmer qu'elle est préférable à toutes les autres. Notre Saint-Père le Pape ne répéterait pas si souvent que les catholiques et les honnêtes gens doivent s'unir au-dessus des partis politiques, s'il ne devait plus y avoir de partis politiques; or, si tous doivent être républicains, il n'y a plus de partis politiques.

Comme cela est vrai! Accepter les Gouvernements constitués n'a jamais voulu dire : ces Gouvernements sont préférables à d'autres.

Les Gouvernements constitués sont parce qu'ils sont; on les accepte parce qu'à moins d'être révolutionnaire on ne peut pas faire autrement.

Nous n'avons, pour accepter des institutions, qu'à nous poser cette question : Les institutions sont-elles compatibles avec la défense de la liberté, la protection de la religion, le respect de la justice?

*
**

Le R. P. Monsabré à Montauban

La Croix analyse ainsi le discours en faveur des écoles libres, donné dernièrement à Montauban, par l'illustre conférencier de Notre-Dame.

L'enfant vient de Dieu, s'écrie l'orateur : ses premiers pas doivent le conduire vers Dieu ; mais comment ? par l'éducation qui doit faire de lui un saint, par l'instruction qui doit faire de lui un savant.

Cette tâche, qui est le devoir rigoureux des parents, a pour corollaire naturel, le droit tout aussi rigoureux pour eux de donner à leurs enfants les maîtres de leurs choix.

Or, des éducateurs ont la prétention de se substituer à eux.

Les écoles sans Dieu

Par la suppression de tout signe religieux, par des livres suspects, souvent impies, ils cherchent à combattre dans l'âme de l'enfant les enseignements du foyer.

La loi naturelle et la loi divine vous interdisent, parents chrétiens, de renoncer à vos droits : ils sont imprescriptibles. Toute connaissance humaine a le soin de se retremper à la source des vérités divines.

Cette neutralité tant vantée est un leurre, une utopie : qui n'est pas avec Dieu est contre Dieu.

Une ligue astucieuse, mariée sourdement aux sectes maçonniques, a entrepris la laïcisation,

Tout d'abord, elle ne crut pas la société assez gâtée pour la prendre corps à corps ; elle dissimula son plan sous l'apparence de dévouement à l'enfant du peuple ; il arriva même que des catholiques naïfs — il y en avait alors, il y en a encore aujourd'hui, il y en aura demain — se laissèrent prendre et donnèrent leur argent pour payer l'honneur de figurer dans cette abominable ligue.

Aujourd'hui, elle a levé le masque ; elle ne cache plus son jeu ; elle agit à découvert et professe nettement les doctrines de la libre-pensée. Elle prétend donner à l'enfant une éducation positive et concrétive ; en un mot, pour parler son langage, elle se propose le *débondieusement* de la société.

D'après elle, plus de Dieu, c'est-à-dire plus de Créateur, plus de Providence ; plus d'âmes, c'est-à-dire plus de liberté, la fatalité pure ; plus de distinction entre le bien et le mal, c'est-à-dire les caprices de l'instinct ; plus d'éternel avenir, c'est-à-dire plus d'espérance et plus de menaces pour arrêter les convoitises, la satisfaction de tous les désirs.

Ah ! il me semble les voir, ces générations formées par la morale positive et concrétive !

Troupeau de brutes, à la conscience affaissée, société où la force se substitue au droit, où la femme, oublieuse des pudeurs de son sexe, veut devenir la rivale de l'homme dans la direction des affaires publiques, où les places deviennent la proie des ambitieux, où la misère sans espoir est foulée aux pieds par la richesse insolente, où l'anarchie régnant partout prépare le bouleversement final.

Les écoles libres

Ces générations immondes sont peut-être du goût de certaines gens ; mais je suis sûr que votre esprit en a déjà fait justice, que votre fier patriotisme, que votre bon sens se sont révoltés à ce tableau.

Vous, au contraire, vous avez voulu des écoles libres.

Libres pour les mettre à l'abri des tracasseries injustes du pouvoir ; libres, parce qu'on peut y parler de Dieu ; libres, pour que leur porte fût ouverte à toutes les connaissances humaines ; libres, pour que la religion eût la liberté d'y entrer ; libres, pour que l'image de la Rédemption pût y rayonner ; libres, pour que le Décalogue y fût librement enseigné ; libres enfin, pour avoir le droit d'y faire des chrétiens et des citoyens utiles à leurs pays.

Vos écoles sont florissantes, et je vous en félicite. Vous avez fondé, mais cela ne suffit pas ; il faut soutenir l'œuvre par une continuelle action.

Saint Paul a dit : « Faites le bien sans défaillance. »

Les temps sont mauvais ; les œuvres, je le sais, sont nombreuses ; mais vous ne pouvez laisser périliter l'œuvre dont je plaide en ce moment la cause.

La quête abondante faite à l'issue de ce solide et brillant discours a éloquentement témoigné à l'orateur que les catholiques de Montauban n'entendent nullement laisser périliter leurs écoles libres. Félicitations.

*
**

Affirmations d'un Catholique au Parlement

Sous ce titre : *Une Affirmation*, la *Croix* de Paris publiait, le 22 janvier 1896, l'article suivant :

Nous avons dit hier avec quelle audacieuse franchise M. Baudry-d'Asson a proposé au Parlement, l'abrogation des lois qui ont profondément blessé le cœur de la France :

- 1° De la loi scolaire, laïque et obligatoire (*Nouvelles exclamations sur les mêmes bancs*) ;
- 2° De la loi du divorce ;
- 3° De la loi des fabriques ;
- 4° De la loi militaire avec les séminaristes « sac au dos » ;
- 5° De la loi d'accroissement, dite d'abonnement (*Interruptions.*)

Il a fait suivre cette énumération des affirmations catholiques suivantes qui soulagent la conscience publique ; nous regrettons seulement que les affirmations politiques de l'honorable député offrent

aux gouvernants le refuge de dire : « On ne peut rien accorder à l'Eglise sans renverser la République, » ou encore : « Toutes les justes revendications des catholiques sont en vue d'une révolution. »

En repoussant cette solidarité que nos persécuteurs exploitent, nous répétons les courageuses affirmations catholiques auxquelles la Droite tout entière a applaudi.

Les sages et les prudents me diront sans doute : A quoi bon votre juste proposition ? Vous n'ignorez pas qu'elle ne saurait aboutir et que, sur ces points spéciaux, vous ne trouverez dans la majorité de la Chambre que des hommes insensibles à vos pressants appels !

Messieurs, je veux avoir meilleure opinion de mes honorables collègues. Si les nations sont guérissables, les individus, surtout les hommes politiques qui portent de lourdes responsabilités, peuvent bien, au lendemain des luttes passionnées, faire un retour sur eux-mêmes et abroger par un vote réparateur les actes législatifs qu'ils ont sanctionnés, peut-être dans un moment d'entraînement. Les vacances parlementaires ont cela de particulièrement salubre : c'est qu'elles remettent le législateur en rapport direct avec le corps électoral. De ce contact résulte fatalement un échange de vues et de sentiments qui peut et qui doit exercer une réelle influence sur le jugement du législateur. (*Très bien ! très bien ! à droite.*)

Dans ces conditions, Messieurs, il est possible que je puisse faire abroger les lois antireligieuses, antilibérales dont je viens de parler. Sinon, j'aurai accompli, dès le commencement de l'année 1896, mon devoir de catholique, de royaliste de Français,

COMTE DE LANJUNAIS. — Très bien ! très bien !

M. DE BAUDRY D'ASSON. — On est unanime à reconnaître que l'union entre les citoyens est ce qui nous est le plus nécessaire, mais, malheureusement aussi ce qui existe le moins.

Un pays n'est fort, au dedans et au dehors, qu'autant que tous ses enfants sont d'accord sur les lois essentielles qui règlent la vie sociale. (*Très bien à droite.*) Or, cette union a disparu le jour où l'esprit sectaire a pénétré dans nos Assemblées législatives et inspiré à la majorité tout un système de lois destinées à blesser les convictions et les consciences de la minorité. (*Très bien à droite.*)

A partir de ce moment, le Parlement a été divisé en deux fractions : les oppresseurs et les défenseurs des libertés religieuses. Au lieu de préparer des réformes économiques et sociales contenues dans le programme républicain et d'aviser aux moyens pratiques d'en assurer le bienfait à la nation, nous avons dépensé notre temps et notre activité dans les luttes de doctrines qui ont abouti à saper les institutions les plus respectables de notre pays et à substituer dans les choses religieuses l'arbitraire au droit, l'intolérance et la passion à la liberté. (*Applaudissements à droite.*) On a mis seize ans à creuser ce fossé qui nous a séparés en deux camps ennemis. Quels avantages en ont retiré la paix publique, la grandeur et la force de la France ? Je mets au défi tout homme vraiment libéral, tout esprit

de bonne foi de venir nous les énumérer ! (*Très bien !*)

Ici, vous avez triomphé, et c'est l'œuvre de toutes les fractions de la majorité que je viens, par cet exposé des motifs, dénoncer comme un danger national.

Mais, ne l'oubliez pas, hors de l'enceinte parlementaire, si la division est la même, la majorité est déplacée. La masse française, attachée du fond du cœur à la religion des ancêtres et jalouse, avant tout, de sa liberté dans le domaine de ses croyances, de ses traditions religieuses, proteste et protestera toujours contre l'intrusion sacrilège des législateurs dans le sanctuaire des consciences. (*Très bien ! très bien ! à droite.*)

Oui, la France est aussi divisée en deux camps : celui des croyants et celui des mécréants. Mais les gros bataillons, messieurs, ne sont point avec les vainqueurs ; ils sont avec les vaincus du régime parlementaire.

Eh bien ! il faut que cette scission prenne fin, dans l'intérêt supérieur de la patrie, qui n'a jamais eu plus besoin de l'unité dans les esprits et de l'union des âmes que dans les circonstances délicates qui mettent en jeu nos intérêts les plus sacrés.

Or, messieurs, vous ne nous ferez pas l'injure de supposer que les 35 millions de catholiques Français se soumettent, résignés et silencieux, aux lois vexatoires que la majorité a prétendu leur imposer pour toujours. (*Très bien ! très bien !*)

En conséquence, messieurs, j'ai l'honneur de demander l'abrogation des lois suivantes, et j'ajoute que je réclame l'urgence.

Oui, je demande l'abrogation :

1^{re} De la loi du 28 mars 1882 qui rend l'enseignement primaire obligatoire ;

2^{re} De la loi du 27 juillet 1884 qui rétablit le divorce ;

3^{re} Des articles 23, 24, 25 et 26 de la loi du 15 juillet 1889 sur le recrutement de l'armée ;

4^{re} De l'article 78 de la loi du 26 janvier 1892 portant fixation du budget de cet exercice et relatif aux fabriques.....

M. COUTANT. — Et la suppression du budget des cultes ?

M. DE BAUDRY D'ASSON. — Vous savez bien que je ne puis pas vous répondre. Vous voulez me tenter, mais je ne subirai pas votre tentation. (*On rit.*)

.....5^{re} Des articles 3 et 4 de la loi de finances du 28 décembre 1880 sur le droit d'accroissement ;

6^{re} De l'article 9 de la loi du 29 décembre 1884 portant fixation du budget des recettes de l'exercice 1885, et relatif également au droit d'accroissement.

★
★

Le projet Goblet jugé par le Père Le Doré

Dans un de nos précédents numéros, nous avons montré d'une façon humoristique la perfidie du projet de loi sur les associations que présentait M. Goblet. Aujourd'hui, nous mettons sous les yeux

de nos lecteurs quelques réflexions sérieuses et raisonnées du Père Le Doré sur le même sujet.

Cette loi ne se borne pas, dit-il, comme celle d'abonnement, à voler une partie des biens des religieux; elle prend tout ce qui appartient aux Congrégations non autorisées, et elle accorde au Pouvoir le droit de ne laisser à celles qu'il lui plaira de reconnaître que la portion de leur fortune qu'il jugera leur être nécessaire. Les Congrégations ne seront pas seulement entravées dans leur action, elles seront supprimées: c'est la ruine, la confiscation, la destruction complète, en dehors de quelques exceptions auxquelles forcera la nécessité et auxquelles consentira l'arbitraire.

Cette loi, par ailleurs, vise bien au delà les Congrégations religieuses. Elle prétend régler d'un seul coup tout ce qui concerne les associations si nombreuses dans l'Eglise: elle a pour objet les paroisses, les fabriques, les séminaires, les chapitres... peut-être même voudra-t-on l'étendre à nos écoles libres. Or, réglementer, dans ce projet, c'est asservir, c'est ruiner, c'est détruire. La liberté, le droit de propriété, l'existence même de la société catholique sont en jeu, et nous nous demandons si jamais, depuis des siècles, l'Eglise a couru un si grand danger.

En comparant le rapport de M. Goblet avec les lois persécutives de Trajan et de Septime-Sévère, nous avons dû constater que les tyrans de Rome laissaient, sous certains rapports, aux premiers chrétiens, plus de latitude que nos modernes jacobins n'ont l'intention de nous en donner.

Il ne faut pas non plus l'oublier. Cette loi a pour but de préparer la rupture du Concordat: à elle seule, elle l'annule déjà presque entièrement. Elle va donc remettre en jeu tous les intérêts qui ont été réglés par la convention de 1801.

C'est de la vie de l'Eglise de France qu'il s'agit. Le champ de bataille va donc s'élargir: les attaques de la secte vont essayer d'ébranler les bases mêmes du catholicisme dans notre pays, au point de vue social et politique. C'est pour notre religion une question de servitude ou de liberté, c'est une question de vie ou de mort.

Il est grand temps que ceux qui ont charge de défendre parmi nous les intérêts de Jésus-Christ s'apprentent à les sauvegarder. Il n'y a pas un moment à perdre. Ce n'est pas, en effet, dans un avenir lointain, c'est dans quelques semaines, c'est demain que cette loi va venir en délibération. Y pensons-nous? Sommes-nous prêts à empêcher qu'on la vote, ou du moins à en atténuer la malice et à faire comprendre à tous ce qu'elle renferme d'inique et d'impie?

On est étonné de la rapidité avec laquelle sont acceptées, à la Chambre, les mesures les plus importantes: le budget ne se discute pas, il se vote à mains levées; l'affaire de Madagascar, la loi des successions, celle sur l'impôt des boissons ont été expédiées avec une promptitude qui surprend. Les sectes semblent avoir pris pour mot d'ordre la terrible parole adressée le Jeudi-Saint à Judas: *Quod facis, fac citius*.

(Extrait de *La Croix* de Marseille.)

TRENTE-CINQ ANNÉES

DU

GRAND ORIENT DE FRANCE

(1860-1894)

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

Nous rappelons ce que nous avons dit dans le numéro où nous avons commencé la publication de ces listes de chefs d'ateliers. Il ne s'agit pas ici de démasquer des palladistes, et nous ne nous préoccupons pas non plus de savoir si telle ou telle loge possède ou non une annexe androgyne. Nous reproduisons l'extrait fidèle des annuaires officiels du Grand Orient de France. Nous plaçons cette divulgation *uniquement et exclusivement sur le terrain politique*: étant donné que c'est dans les ateliers maçonniques qu'ont été élaborées toutes

les lois impies, toutes les mesures de persécution contre l'Eglise, les Vénérables, les Très-Sages, les Grands-Maîtres ont tous leur part de responsabilité dans l'œuvre mauvaise, irréligieuse, néfaste, qui a été accomplie par les Chambres; ce sont donc purement et simplement des politiciens plus ou moins ignorés que nous présentons au public.

Avis. — Nous ne donnons l'indication des jours de réunion ou tenues que pour les loges existant encore actuellement.

Quant aux loges tombées en sommeil, cette indication ne nous semble plus avoir aucun intérêt.

DEUXIÈME PARTIE

Les Chapitres ET LEURS TRÈS-SAGES

ILE-ET-VILAINE

Rennes

LA PARFAITE UNION

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Louveau, Isidore, pharmacien de 1^{re} classe ; Rose-Croix. Pour la correspondance : Duval, militaire retraité, 4, levée des Incurables. — (1861-1868) le même. — (1869) le même, professeur à l'école de médecine. — (1870) le même. — (1871) le même, 2, rue de Chalais. — (1872 et 1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) le même, propriétaire. — (1876) le même. — (1877-1879) aucun nom dans l'Annuaire. — (1880-1882) le même, professeur d'histoire naturelle à l'école de médecine. — (1883-1888) le même, 25, boulevard de Sévigné. — (1889) Grimault, Joseph-Marie, négociant, 36, rue du Pré-Botté ; Rose-Croix. — (1890 et 1891) le même. — (1892) Girot, Alexandre, propriétaire, 3, place Hoche ; Rose-Croix. — (1893) le même. — (1894) Cron, Théophile, propriétaire, 6, rue Beaumoir ; Rose-Croix.

Temple : — 83, rue de Nantes (1861-1878). — 43, avenue du Mail d'Onge (1879-1894).

Tenues : — Le 2^e vendredi du mois.

Saint-Malô

LA BIENFAISANTE

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860 et 1861) aucun nom dans l'Annuaire. — (1862) Tombé en sommeil.

INDRE-ET-LOIRE

Tours

LES DÉMOPHILES

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) J. Bazouge, officier principal de l'Intendance militaire en retraite ; Rose-Croix. Pour la correspondance : Chauveau, 4, cour des Jacobins. — (1861) tombé en sommeil. — Réveillé le 13 mars 1894. — (1894) Menen, Constant, propriétaire, rue des Minimes ; Rose-Croix.

Temple : — 41, rue de Jérusalem (1894).

Tenues : — Le 4^e samedi des mois de mars, juin, septembre et décembre.

LOIRE

Saint-Etienne

LES ÉLUS

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Buffe, négociant en rubans, 13, place Marengo ; Rose-Croix. — (1861) le même. — (1862) Julien, bijoutier, 4, rue Froide ; Chevalier Kadosch. — (1863) Buffe, rentier. — (1864-1867) Julien, comme ci-dessus. — (1868) Pichon, imprimeur, 9, rue Brossard ; Rose-Croix. — (1869) Liant, propriétaire ; Rose-Croix. — (1870 et 1871) le même. — (1872 et 1873) le même, Jean-Baptiste, propriétaire-rentier, à Saint-Rambert-sur-Loire. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) le même. — (1876) Constantin, libraire, 12, rue de la Comédie ; Rose-Croix. — (1877 et 1878) aucun nom dans l'Annuaire. — (1879) Chapon, commissionnaire en rubans, 8, place Saint-Charles ; Chevalier Kadosch. — (1880) aucun nom dans l'Annuaire. — (1881) Siant, Louis, conducteur des ponts et chaussées, à Saint-Chamond (Loire) ; Rose-Croix. — (1882) le même. — (1883) Romian, Pierre, représentant de commerce, 3, rue Saint-François ; Chevalier Kadosch. Pour la correspondance : Romian père, rue Marengo. — (1884 et 1885) le même. — (1886) Romian père, employé de commerce, 1, Petite Rue de la Bourse ; Chevalier Kadosch. — (1887) Ladet, Adolphe, négociant, 4, rue Neuve ; Rose-Croix. — (1888) Dequaire, Jules, professeur de philosophie au Lycée, 6, rue Marengo ; Rose-Croix. — (1889) Dequaire-Grobel, Jules, agrégé de philosophie, conférencier de la ligue de l'Enseignement et de plusieurs sociétés de Mutualité, 6, rue Marengo ; Chevalier Kadosch. — (1890) le même. — (1891) Labully, Pierre, vétérinaire, chef du service sanitaire du département, 6, rue des Jardins ; Rose-Croix. — (1892-1894) le même.

Temple : — place des Beaumes, maison Montagneux (1863-1870). — 4, rue du Pavillon-Chinois (1871-1893). — 56, rue Désirée (1894).

Tenues : — le 4^e samedi de janvier, avril, juillet et octobre.

LOIR-ET-CHER

Blois

L'UNITÉ DES ARTS ET MÉTIERS

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Brunet, boulanger ; Rose-Croix. — (1861-1863) le même. — (1864) Bailly, tailleur ; Rose-Croix. — (1865) le même, maître-tailleur. — (1866) Estribaud, fabricant de chaus-

(1868) Huette, négociant; Rose-Croix. — (1869 le même, capitaine au long cours. — (1870) le même, négociant. — (1871-1873) le même. — (1874) Tombé en sommeil.

Temple : — 30, rue de la Fosse (1860-1874).

LOIRET

Orléans

LA VÉRITABLE AMITIÉ

Chapitre souché sur la Loge du même titre le 13 juin 1893

TRÈS-SAGES : — (1894) Rabier, Fernand-Athos, avocat à la Cour d'appel, député du Loiret, 28, rue du Coq-Saint-Marceau; Rose-Croix. Pour la correspondance : Hutteau, 7, rue de Bourgogne.

Temple : — 49, rue Croix-de-Bois (1894).

Tenues : — le 4^e samedi du mois.

MAINE-ET-LOIRE

Angers

TRAVAIL ET PERFECTION

Chapitre souché sur la Loge du même titre

TRÈS-SAGES : — (1884) Robert, Anatole-Edouard, avocat; Rose-Croix. — (1885) le même, conseiller général. — (1886) le même, 3, rue Boinet; Chevalier Kadosch. — (1887) le même. — (1888) le même; Trente-Troisième. — (1889) le même, maire de Vaiges, conseiller général de la Mayenne, à Laval, Mayenne. — (1890) Jégu, Alfred-Urbain, propriétaire, conseiller municipal, 58, rue de Paris; Prince du Royal Secret. — (1891 et 1892) le même. — (1893) le même; Trente-Troisième. — (1894) le même.

Temple : — 4, rue Cordelle (1884 et 1885). — 12, rue de la Parcheminerie (1887-1894).

MARNE

Reims

LA SINCÉRITÉ

Chapitre souché sur la Loge du même titre le 28 janvier 1892.

TRÈS-SAGES : — (1892) et 1893) Leclère, Alfred-Ernest, architecte, 22, rue Boulard; Rose-Croix. — (1894) Mendel, Abraham, lithographe, rue Marguerite; Rose-Croix.

Temple : — 27, rue Buirette (1892-1894).

Tenues : — Le 4^e samedi de mars, juin, septembre et décembre.

sures; Rose-Croix. — (1867) le même. — (1868) le même, négociant. — (1869 et 1870) le même. — (1871) Tombé en sommeil.

Temple : 24, place de l'Ave Maria (1860-1870).

LOIRE-INFÉRIEURE

Nantes

PAIX ET UNION

Chapitre souché sur la Loge du même titre, le 17 février 1837.

TRÈS-SAGES : — (1860) Galpin, propriétaire; Chevalier Kadosch. — (1861 et 1862) le même. — (1863) Bayon, quincailler; Chevalier Kadosch. — (1864) le même. — (1865) Hude, négociant; Chevalier Kadosch. — (1866) Bayon, comme ci-dessus. — (1867) le même. — (1868) Leguay, propriétaire; Chevalier Kadosch. — (1869) le même. — (1870) Lévy, Edouard, marchand tailleur; Rose-Croix. — (1871) Baret, pharmacien, 2, place Delorme; Rose-Croix. — (1872) le même; Chevalier Kadosch. — (1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Sebire (William), libraire-papetier, 1, rue Boileau; Chevalier Kadosch. — (1876-1882) le même. — (1883) en reconstitution. — (1884) Thouvenin, Jules, négociant en métaux, 1, place du Cirque; Rose-Croix. — (1885 et 1886) le même. — (1887) Régaré, Francis, rentier, 21, rue de Versailles; Chevalier Kadosch. — (1888 et 1889) le même. — (1890) le même, Pour la correspondance : A. Bourgeois, distillerie moderne, 1, rue Beau-Séjour. — (1891) Sebire, William, comme ci-dessus, rue Scribe, même adresse. — (1892-1894) le même. Pour la correspondance : Salières, directeur du journal *le Populaire*, rue du Calvaire.

Temple : 4, petite rue de la Bourse (1860-1865). — 23, place de la Bourse (1866-1894).

Tenues : le 3^e vendredi des mois de mars, juin, octobre, décembre et janvier.

MARS ET LES ARTS

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Pouzin, propriétaire; Rose-Croix. Pour la correspondance : Trasses-Martel, chez M. Adolphe Viguier, concierge, 30, rue de la Fosse. — (1861) Anthus, directeur d'assurances; Rose-Croix. — (1862) Huet, négociant; Rose-Croix. — (1863) Thébaud, négociant; Rose-Croix. — (1864) Huette, négociant; Rose-Croix. — (1865 et 1866) Pouzin, propriétaire; Rose-Croix. — (1867) Anthus; propriétaire; Rose-Croix. —

Vitry-le-François

LES VERTUS RÉUNIES

Chapitre souché sur la Loge du même titre

TRÈS-SAGES : (1864) Thomas, propriétaire ; Rose-Croix. — (1865 et 1866) le même. — (1867) Thomas Clément, propriétaire ; Rose Croix. — (1868) Tombé en sommeil.

MEURTHE-ET-MOSELLE**Nancy**

LA VALLÉE DE NANCY

Chapitre souché sur la Loge *Saint-Jean-de-Jérusalem*, le 24 janvier 1893

TRÈS-SAGES : (1893) Pierre, Alfred, secrétaire de la mairie ; Rose-Croix. — (1894) Lartigue, Louis-Jules, propriétaire, vice-président du Conseil général, maire de Givet (Ardennes) ; Trente-Troisième.

Temple : — 5 bis, rue Drouin (1893 et 1894).

Tenues : le 3^e mercredi de janvier, avril, juillet et octobre, à 2 heures après-midi.**MORBIHAN****Lorient**

NATURE ET PHILANTHROPIE

Chapitre souché sur la Loge du même titre

TRÈS-SAGES : (1860) Jury, *, capitaine d'artillerie de marine ; Chevalier Kadosch. — (1861) Ratier, avocat, Chevalier Kadosch. — (1862) le même. — (1863) Gaillard, *, capitaine en retraite ; Rose-Croix. — (1864) Jury, comme ci-dessus, chef d'escadron d'artillerie de marine. — (1865 et 1866) Ratier, comme ci-dessus. — (1867) Jury, comme ci-dessus (1868) Villers, docteur-médecin ; Rose-Croix. — (1869) Ratier, comme ci-dessus, Trente-Troisième. — (1870) Villers, comme ci-dessus. — (1871) Morin, capitaine d'infanterie en retraite ; Chevalier Kadosch. — (1872) le même. — (1873) le même, *. (1874) Aucun nom dans l'annuaire (1875) Morin, comme ci-dessus, à Kerentrech, 19, faubourg de Lorient. — (1876) Rondeaux, ancien sous-préfet ; Rose-Croix. — (1877) le même. — (1878) Ratier Gustave, comme ci-dessus ; membre de la Chambre des députés, ancien préfet, conseiller général du Morbihan, 12, rue de l'Hôpital. — (1879) le même. — (1880) le même, maire de Lorient. — (1881) Esmiol, Jean-Antoine, négociant ; Rose-Croix. —

(1882-1886) le même. — (1887) Hortode, Armand-Simon, négociant, à Port-Louis, Morbihan ; Chevalier-Kadosch. — (1888-1891) le même. — (1892) Tombé en sommeil.

Temple : 1, rue du Port (1860-1873). — 1, place de la Plaine, maison Maury (1872-1874). — 1, place Alsace-Lorraine, maison Maury (1875-1892).

OISE**Creil**

LES MAÇONS UNIS DE L'OISE

Chapitre souché sur la Loge du même titre, le 8 octobre 1883.

TRÈS-SAGES. — (1884) Roger, Désiré, employé à Cramoisy-Saint-Vaast (Oise) ; Chevalier Kadosch. — (1885) le même. — (1886) Berthelot, Achille-Charles-Alexandre, architecte, à Senlis (Oise) ; Rose-Croix. — (1887) le même. — (1888) Tombé en sommeil.

Temple : 7, rue du Pré-Saint-Médard (1884-1888).

PAS-DE-CALAIS**Calais**

LE RÉVEIL DU CALAISIS

Chapitre souché sur la Loge du même titre, le 8 septembre 1893.

TRÈS-SAGES. — (1894) Guillot, Louis, docteur en médecine ; Rose-Croix.

Temple : 155, quai du commerce (1894).

Tenues : le 1^{er} vendredi du mois.**PUY-DE-DOME****Clermont-Ferrand**

LES ENFANTS DE GERGOVIE

Chapitre souché sur la Loge du même titre : le 26 janvier 1888

TRÈS-SAGES. — (1888) Baillière, Achille, architecte, conseiller municipal, 75, rue Blatin ; Rose-Croix. — (1889 et 1890) le même. — (1891) Tombé en sommeil.

Temple : 28, rue Gauthier de Brianzat (1888-1891.)

PYRÉNÉES-ORIENTALES**Perpignan****LES AMIS DE LA PARFAITE UNION**

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES. — (1862) Rouffia, chef d'institution ; Rose-Croix. — (1863) Bourguet, vérificateur des douanes ; Rose-Croix. — (1864-1867) le même. — (1868 et 1869) Raynal, tapissier ; Rose-Croix. — (1870) Barjau, *, propriétaire, capitaine des pompiers ; Rose-Croix. — (1871) Tombée en sommeil.

Temple : 28 bis rue de l'Aloës, (1862-1870.)

SAINT-JEAN DES ARTS DE LA RÉGULARITÉ

Chapitre souché sur La loge du même titre.

TRÈS-SAGES. — (1860) Boubal, commissionnaire du roulage, rue Place-d'Armes ; Rose-Croix. — (1861) Malis, vétérinaire, 49, rue Grande de la Monnaie ; Rose-Croix. — (1862) Tombé en sommeil.

RHONE**Lyon****LA SINCÈRE AMITIÉ**

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Nigon, imprimeur, 7, rue Dubois ; Chevalier Kadosch. — (1861 et 1862) le même, (1863-1865) le même 2, rue de la Poulallerie. — (1866) Caillaud, avocat à la Cour impériale, 56, rue de l'Impératrice ; Chevalier Kadosch. — (1867) Nigon père, comme ci-dessus, 2, rue Poulallerie. Fusionné en 1867 dans le Souverain Chapitre de la Vallée de Lyon.

LA SIMPLICITÉ-CONSTANCE

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) J. Charrel, négociant, 19, cours Viton ; Rose-Croix. — (1861-1865) le même. — (1866 et 1867) le même, marchand de nouveautés. Fusionné en 1867 dans le Souverain Chapitre de la Vallée de Lyon.

Temple : — 45, rue Sainte-Elisabeth (Brotteaux) (1865-1867).

LE PARFAIT SILENCE

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Gonnet, propriétaire, 8, rue Saint-Pierre-le-Vieux ; Chevalier Kadosch, — (1861-1862) le même. — (1863) Cheysson, phar-

macien, 45, cours Morand ; Chevalier Kadosch. — (1864-1867) le même. — Fusionné en 1867 dans le Souverain Chapitre de la Vallée de Lyon.

Temple : — Rue Sainte-Elisabeth (1864-1867).

L'ASILE DU SAGE

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Fuzier, docteur-médecin, 20, rue Saint-Marcel ; Trente-Troisième. — (1861-1864) le même. — (1865) Bergé, chapelier, 32, rue du Palais Grillet ; Rose-Croix (1866 et 1867) le même. — Fusionné en 1867 dans le Souverain Chapitre de la Vallée de Lyon.

SOUVERAIN CHAPITRE DE LA VALLÉE DE LYON

Formé des 4 Chapitres de cette Vallée par décision du 18 novembre 1867, souché sur la Loge le *Parfait Silence*

TRÈS-SAGES : — (1868) Bergé, négociant ; Chevalier Kadosch. — (1869) Ducarre, manufacturier ; Trente-Troisième. — (1870 et 1871) le même, 11, quai d'Orléans. — (1872) le même, député à l'Assemblée nationale. — (1873) Gaz, graveur et photographe, 25, place de la Comédie ; Chevalier Kadosch. — (1874-1876) le même, rue de Lyon. — (1877) Périn, homme de lettres, 14, rue de Vauban ; Chevalier Kadosch. — (1878-1880) le même. — (1881) Pertus, propriétaire, 35, rue de la Madeleine ; Chevalier Kadosch. — (1882) le même. — (1883) Auguste Ulpal, *, bijoutier, 11, rue Saint-Côme ; Chevalier Kadosch. — (1884-1886) le même (1887) Léon Fabre, négociant, 27, rue de l'Enfance ; Chevalier Kadosch. — (1888-1890) le même. — (1891) le même ; Trente-Troisième. — (1892) le même, 133, avenue de Saxe. — (1893-1894) le même.

Temple : — Rue Sainte-Elisabeth, Brotteaux (1868-1871), 45, rue Garibaldi (1872-1894).

Tenues actuelles : — Mercredi.

SARTHE**Le Mans****LA ROSE DU PARFAIT SILENCE**

Chapitre souché en 1864 sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1865) Clerc, Léon, ancien négociant, 5, rue des Minimes ; Rose-Croix. — (1866 et 1867) le même. — (1868) Noël, capitaine retraité, 71, rue du Quartier de Cavalerie ; Rose-Croix. — (1869) le même *. — (1870) le même. — (1871) Tombé en sommeil.

SEINE**Paris****LES AMIS BIENFAISANTS ET IMITATEURS
D'OSIRIS RÉUNIS**

Chapitre fondé en 1819, souché sur la Loge du même titre,
et reconstitué le 4 septembre 1824.

TRÈS-SAGES : — (1860) Senget, correcteur d'imprimerie, 4, rue du Petit-Carreau ; Rose Croix. — (1861) le même ; Chevalier Kadosch. — (1862) Blanchon, 16, rue de Paradis-Poissonnière ; Rose-Croix. — (1863) le même. — (1864) Tordeux, ✱, ✠, capitaine d'état-major, 76, rue d'Anjou Saint-Honoré ; Chevalier Kadosch. — (1865) Pernet-Vallier, expert-teneur de livres, 52, rue de Bondy ; Rose-Croix. — (1866) Maugin, commissionnaire en marchandises, 4, rue Papillon ; Rose-Croix. — (1867) le même, 8, boulevard du Prince-Eugène. — (1868) le même, 4, rue Papillon. — (1869) Blanchon, maître de bains, 4, rue Pierre-Levée ; Chevalier Kadosch. — (1870-1873) le même. — (1874 et 1875) Lussan, marchand tailleur, 24, rue Richelieu ; Chevalier Kadosch. — (1876-1883) Alépée, Félix, fabricant d'appareils à gaz, 71-73, rue Boursault ; Chevalier Kadosch. — (1884) Mauger, 74 bis, avenue du Roule, à Neuilly-sur-Seine ; Chevalier Kadosch. — (1885) le même, employé à l'Assistance publique. — (1886 et 1887) le même. — (1888) le même ; Trente-Troisième. — (1889) le même. — (1890) Blanchon, Pierre, propriétaire, 64, rue Turbigo ; Trente-Troisième. — (1891-1893) le même. — (1894) le même, conseiller général de la Seine.

Tenues : — Le 4^e mardi des mois impairs.

LES AMIS DE LA PATRIE

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Mouton, propriétaire, 161, rue du Faubourg-Saint-Antoine ; Chevalier Kadosch. — (1861 et 1862) le même. — (1863) Morin, professeur de mathématiques, 14, rue Saint-Victor ; Chevalier Kadosch. — (1864 et 1865) le même. — (1866) le même, 14, rue Linné. — (1867) Wilmotte, horloger, 74, rue Amelot ; Rose-Croix. — (1868 et 1869) le même. — (1870) Berger, négociant, 25, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Vincennes ; Rose-Croix. — (1871) aucun nom dans l'Annuaire. Pour la correspondance : Berger, chez M. Maudin, 8, rue Saint-Martin. — (1872) Tombé en sommeil.

(A suivre).

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES**MUSULMANES****DANS L'AFRIQUE DU NORD****DEUXIÈME PARTIE****CHAPITRE II**

*Chadelya (fondés 656 de l'hégire — 1258
de J.-C.)*

(Suite)

« Obéis à ton Cheikh avant d'obéir au souverain temporel » cité par Rinn (page 227). Avec ce principe indiscutable pour tout bon Khouan, un chef d'ordre religieux peut faire à n'importe quel gouvernement une guerre sans merci, une guerre qui ne finirait qu'avec la mort du dernier Khouan. Tous les chefs d'ordre se souviendront de cette parole dont peut-être Chadeli ne prévoyait pas tout l'usage qu'en feraient ses successeurs. Il est certain que tout supérieur général a plus d'autorité sur ses affiliés que le sultan de Stamboul, qu'il peut se faire obéir plus facilement, et qu'il peut même, à un moment donné, lui faire une opposition ouverte sans qu'il ait rien à craindre : il n'aura qu'à rappeler à ses affiliés cette terrible parole, pour qu'il soit sûr de la victoire. Au fond, c'est l'anarchie prêchée dans tout l'Islam ; partout où se trouve le démon, partout on trouve cette haine de toute autorité légitime, ces appels à la révolte ; n'est-il pas le premier des révoltés et n'a-t-il pas méconnu la première des autorités, celle de Dieu !

A mon avis, ce mépris de tout pouvoir légitime est un des points de contact les plus apparents entre la franc-maçonnerie et les ordres religieux musulmans ; la franc-maçonnerie a renversé le trône, fait monter le roi sur l'échafaud, et, de nos jours, le premier souverain qui voudrait lui résister tomberait vite sous le poignard des sicaires : Garcia Moreno nous en est une preuve éclatante. Les Khouan n'ont rien à envier à leurs congénères d'Europe. On dit de toutes parts que l'Islam s'écroule, que la dissolution a déjà pénétré dans cette vaste machine, que la Turquie marche de nos jours dans le concert des nations européennes. L'Islam s'écroule, oui en Europe, en Asie, et dans le nord de l'Afrique : mais Satan a veillé, et tout homme, qui a un peu réfléchi sur la situation des souverains musulmans vis-à-vis des sociétés secrètes, ne peut cesser de craindre pour eux. L'Islam en ce moment joue sa dernière carte ; pour lui c'est une question de vie ou de mort ; mais

peut-être le jour n'est pas loin où, à la voix du chef de Djaghoub, les Snoussya se lèveront en masse, et des rives du Tchad où ils sont tout-puissants, ils entraîneront ces masses sur l'Afrique du Nord ; les souverains musulmans seront châtiés comme nous. Ils n'agissent pas encore, parce que le moment n'est pas venu : ils attendent l'heure propice, et ils sont aussi roués politiques que nos francs-maçons qui peu à peu travaillent à déchristianiser notre France : de même patiemment, mais sûrement, les Khouan travaillent à la régénération de l'Islam. Pleins de mépris pour leur souverain légitime qui à leurs yeux n'est qu'un apostat, ils tournent leurs regards vers l'Afrique centrale d'où doit sortir ce Madhi, ce prophète qui doit délivrer tout musulman du joug de l'infidèle et rétablir l'imamat.

Ce sont les Chadelya surtout qui ont mis à l'ordre du jour ce mépris pour les autorités légitimes, les autres ordres n'ont fait que puiser à cette source. Aussi après la recommandation de bien réciter le diker et de payer la ziaca, il n'y en a pas qui occupe une plus large place que celle de fuir les autorités, et de ne pas accepter de fonction ; cachant toujours ce mépris sous le voile du mysticisme, ils fuient le pouvoir afin de pouvoir vivre dans la solitude et de se sanctifier : le monde, dit l'un d'eux, doit être pour un Khouan fidèle comme un feu d'où s'échappent continuellement des étincelles qui toutes brûlent, qu'elles soient petites ou grandes. Il faudra donc éviter le plus possible les relations avec les détenteurs du pouvoir : toujours on ne pourra pas s'abstenir de les visiter, alors il faudra imiter les soufis qui emportaient une galette pour ne pas être obligés de manger avec l'émir. Nous voulons mettre sous les yeux du lecteur ce curieux passage tiré de Si-Abd-el-Ouahab-ech-Charami (Cité par Rinn page 245).

« Nous avons connu des fakir ou simples soufi qui allaient assister aux repas des émirs quand la nécessité l'exigeait, mais ils n'y prenaient rien des aliments servis. Tels furent sidi Mohammed-Ibn-Annân, le cheikh Abou-el-Haçan-el-R'amri, etc. Ils emportaient avec eux, dans la large manche de leur vêtement, une galette de pain, et, à mesure qu'on servait le repas, ils ne mangeaient que de leur galette, s'arrangeant de façon que l'émir ne s'en aperçût pas.

« Gardez-vous, disait le vertueux Ali-el-Khawwas, de fréquenter aucun des émirs, ou de manger de leur nourriture, ou de rester muets sur le mal, que dans leurs réunions, vous voyez commettre en paroles ou en actes. Autrefois, les pieux et saints docteurs ou savants s'abstenaient d'aller chez les khalifes ; et si une circonstance impérieuse

ou si un prétexte supposé les appelait à s'y présenter, ces docteurs leur donnaient des conseils, les menaçaient de la vengeance céleste, les gourmandaient, les exhortaient au bien. Aujourd'hui, hélas, cette manière de faire n'est plus possible. »

Rinn raconte alors l'anecdote qui arriva à La Mecque à un saint docteur nommé Tavus. « Ayant été forcé de se rendre aux instances du khalife Hischam qui désirait l'entretenir, il se mit à apostropher et réprimander le souverain si vertement, que celui-ci en demeura tout confus et tout tremblant, et Charani ajoute : Lecteur, mon frère, si tu te sens la force d'adresser des paroles de cette sorte aux émirs, va, fréquente-les ; sinon, tiens-toi loin d'eux. »

Et à côté de ce mépris souverain prêché par les cheikh pour l'autorité légitime, dans le fallacieux prétexte de se détacher de plus en plus du monde et des biens d'ici-bas, jamais esclave ne dut subir comme le Khouan l'autorité de son chef. Nous avons dit d'une façon générale les obligations des affiliés envers ceux qui sont chargés de leurs âmes, pour parler leur langage : le cheikh est maître absolu du malheureux qui s'est livré à lui. Il devra accomplir fidèlement tout ce qui lui sera commandé, et jamais il ne pourra faire la moindre observation ; lui commandera-t-on un meurtre, afin de faire disparaître un homme qui gêne, l'ordre du Khouan devra s'exécuter fidèlement, et en Afrique, moins qu'en Chine encore, si c'était possible, on fait peu de cas d'une vie humaine. Mais là encore, nous préférons citer la traduction de Rinn afin qu'on ne puisse nous accuser de travestir les textes, et de leur donner dans notre traduction un sens exagéré. A côté de la parole que nous avons rapportée plus haut : obéis à ton cheikh avant d'obéir au souverain temporel, il faut placer comme complément et commentaire les lignes suivantes : (Cité par Rinn page 233.) « Ils (les affiliés) informeront leur cheikh de leurs plus futiles pensées, de leurs actes importants comme de leurs faits les plus insignifiants. Ils auront pour leur cheikh une obéissance passive, et, tous les instants, ils seront entre ses mains comme le cadavre aux mains du laveur des morts. » Si ces dernières paroles nous rappellent malgré nous le fameux dicton des jésuites : *perinde ac cadaver*, les premières lignes nous font penser au directeur de conscience : le cheikh est un directeur de conscience, mais un directeur infernal (1).

Nous ne voulons pas parler de leurs doctrines

(1) Il est impossible, en effet, de ne pas voir l'œuvre des sociétés secrètes dans tous ces meurtres qui se commettent en Kabylie et en général dans les tribus arabes. Jamais l'autorité ne peut trouver le coupable ; un jour on vient lui dire qu'on a entendu un coup de fusil, qu'il y a un homme

philosophiques, elles sont celles du soufisme, et, d'ailleurs, nous ne voulons nous occuper que des ordres musulmans et montrer en particulier, dans ceux-ci, le côté satanique et les rapports qu'ils ont avec les sociétés secrètes du monde entier. Laisant donc là Chadeli et ses doctrines dont nous n'avons exposé que les principes et tout ce qui se rapporte à l'ordre, nous allons voir les conclusions qu'en ont tirées ses nombreux disciples : nous ne parlerons cependant ici que des Derqaoua et des Madanya qui peuvent être regardés comme la continuation des Chadelya, tandis que les Aissaoua, Cheik Kya, etc., peuvent être regardés comme des ordres distincts, bien qu'ayant des relations très nombreuses avec l'ordre principal, l'ordre mère.

Plus haut nous avons cité le jugement porté par un auteur arabe sur le grand Chadeli ; peu de fondateurs ont eu une si grande renommée que lui, et il marche presque de pair avec celui des Qadrya. De la Mer Rouge à l'Atlantique, le brillant professeur du Caire s'attira de nombreux disciples, qui sous divers noms cachent cependant la même origine. Nous allons dire quelques mots des Derqaoua et des Madanya qui, tirant les dernières conclusions des principes posés par Chadeli, sont devenus de terribles adversaires pour les Turcs et la civilisation, et semblent n'être que l'avant-garde des Snoussya.

On n'est pas bien d'accord pour savoir quel a été le fondateur des Derqaoua : les uns disent que ce fut Abou-Hassan, Mouley-Ali-el-Djemal, pieux musulman et grand théologien : d'après M. Rinn, le vrai fondateur serait son disciple Mouley-el-Arbi-ben-Ahmed-ed-Dergaoui : le premier n'aurait fait que donner, « dans l'ouest du Maghreb, une nouvelle extension à l'ordre des Chadelya que les populations délaissaient pour se rapprocher de celui des Toribya, déjà inféodé à la dynastie régnante. » Né chez les Beni-Zéroual, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, il suivit les cours de Mouley-Ali à Fez et devint son disciple préféré et son successeur. Il pratiqua, dit-on, toujours le renoncement au monde et plein de mépris pour les autorités de son pays, il se renferma dans l'abstention la plus complète des affaires. Cependant nous avons peine à croire qu'il se tint toujours lui ou ses disciples dans les limites de la prudence et que jamais dans ses actes il ne se mêla de politique. Pourquoi son maître répandit-il avec tant d'ardeur cet ordre, si ce n'est pour s'opposer aux progrès toujours croissants des Toribya dont le but est de donner au

de l'endroit baigné dans son sang : mais où est le meurtrier ?

« Ne dis pas cela, disait un jour un Khouan à un de mes chefs, ne dis pas que je t'ai dit qu'on voulait brûler le bois, car demain je ne serais pas en vie. »

pouvoir et à la famille régnante un secours contre les autres ordres. Cette rivalité prend tout de suite une tournure politique : faire subir un échec aux Toribya, détourner les populations de se faire affilier à cet ordre, n'était-ce pas mettre le gouvernement marocain en échec, et lui livrer pour ainsi dire un combat d'autorité. Ce fait seul montre que leur abstention des affaires est plutôt théorique que pratique.

Le gouvernement turc, en effet, ne les aurait pas tant pris en haine, si vraiment ils avaient eu envers l'autorité le respect qu'ont les autres Khouan ; les Derqaoua aux yeux des Turcs n'étaient que des révoltés. Voici en effet la peinture que fait d'eux un fonctionnaire turc. El-Mossedem-ben-Mohammed, secrétaire du dey Hassan à Oran : « les Derqaoua font parade du mépris qu'ils ressentent pour toute espèce d'obéissance, ils ne se réunissent jamais que secrètement et dans les lieux les plus déserts, ils sont vêtus de haillons et parés de coquillages, ils voyagent avec de longs bâtons ou à dos d'ânes, ils font montre d'un grand ascétisme et ne prononcent le nom de Dieu que dans leurs prières. » Cité par Rinn (page 243). Tels ils ont apparu à nos fonctionnaires : sujets peu souples et peu faciles à gouverner. Ils refusent toute fonction de notre part, excepté les fonctions du culte et de la justice. Nous aussi, comme les Turcs, nous devons les surveiller et nous défier beaucoup de ces personnages : ils ont été intimement liés à toutes les insurrections dirigées contre nous. Les faits eux-mêmes parleront ; alors on verra et on comprendra ce qu'il faut entendre par ce détachement du monde tant prêché par Chadeli, et du mépris que les affiliés à cet ordre doivent avoir pour les honneurs et les richesses : il y a loin du désintéressement du chrétien, à celui de l'Arabe ; tous les deux ont du mépris pour ce monde, mais tandis que le mépris du chrétien lui est inspiré par le vrai amour de Dieu et le désir sincère qu'il a d'aller vers lui, le mépris de l'Arabe lui est inspiré par la haine contre toute autorité ; le chrétien refuse une charge afin de pouvoir vaquer à la piété, le Khouan la refuse parce que dans ce détenteur du pouvoir il voit un tyran, il voit un apostat qui a abandonné les traditions et les règles du Coran pour se faire l'ami de l'infidèle. Voilà le Derqaoua ; si de la théorie nous passons à la pratique, aux faits, nous verrons que toute leur histoire n'est qu'une longue suite de révoltes, et que tous les gouvernements ont à les redouter. Abd-el-Kader lui-même s'est attiré leur haine, parce qu'à leurs yeux, ainsi que nous l'avons dit, c'était un modéré.

Du vivant même de Mouley-Arbi, le fondateur

de cette branche, nous voyons ses Khalifa prendre part, à deux reprises, aux affaires politiques et, les armes à la main, faire opposition au pouvoir légitime. La première fois ce fut son Khalifa Abd-el-Qader Ben-ech-Chérif-es-Salih qui leva l'étendard de la révolte contre les Turcs : filer des nombreux affiliés à son ordre et comptant sur les nombreux mécontents, il marcha contre l'ennemi des Arabes, les Turcs, malgré les ordres de son chef spirituel, et alla assiéger Oran. Voyant que son Khalifa n'écoutait ni ses envoyés ni les avis qu'il lui donnait par lettres, Mouley-el-Arbi se rendit auprès de lui ; il le trouva environné de nombreuses richesses, portant de magnifiques habits, et tout couvert d'or. A cette vue, Mouley-el-Arbi ne reconnut plus le fidèle disciple d'autrefois, vivant pauvrement comme ses frères et portant des habits en haillons ; il avait oublié les sages conseils qu'il lui avait donnés si souvent, ou plutôt il les mettait trop bien en pratique et était trop conséquent avec lui-même ; mais son maître fanatique qui, comme la plupart des maîtres arabes, avait posé des principes sans se préoccuper des conclusions, défendant même de les discuter, ne put retenir son indignation ; et, prenant une poignée de terre, il la jeta au vent : « Ainsi il sera fait à Ben-Chérif, dit-il. » Ce fut là toute leur entrevue. Le maître rentra dans sa zaouia de Beni-Zeroual, étonné sans doute de ce que son Khalifa eût agi de la sorte, et priant Dieu que sa prédiction fût accomplie.

Ici nous voudrions placer une réflexion qui fera bien comprendre la situation du Khouan vis-à-vis de son cheikh, et comment il doit lui obéir. On a vu que ce Khalifa n'avait pas accédé au désir de son maître, mais que conformément aux leçons qu'il en avait reçues, il battait en brèche l'autorité des Turcs. Le cheikh, loin de se réjouir des succès remportés par son disciple, et d'y applaudir et de l'encourager dans cette œuvre, lui en fit, au contraire, d'amers reproches, et lui souhaita et prédit même sa chute. Ce qui manque le plus en effet dans les livres et enseignements des docteurs arabes, c'est la logique ; ils ne comprennent pas qu'un disciple intelligent tire des conclusions des principes posés par le maître, et ne veulent pas du tout être responsables des actions opérées par ce disciple conformément à cette conclusion. A leur avis, l'obéissance du disciple doit s'arrêter au mot, à la lettre ; il ne doit pas argumenter, tirer des conclusions et agir en conséquence ; toute la question se résout à ceci : le cheikh a-t-il oui ou non dit cette parole ? a-t-il dit qu'il faut attaquer le Turc ou le Français ? S'il ne l'a point dit, n'attendez pas qu'il approuve la conduite de son disciple :

nullement ; il le blâmera, le maudira et demandera à Dieu de l'exterminer et de le faire échouer dans ses projets, n'est-ce pas le cas en cette occasion ? L'homme qui avait dit qu'il fallait obéir au cheikh plutôt qu'au souverain temporel, qu'il fallait fuir les autorités du siècle, avoir pour elles non seulement du mépris mais aussi de la haine, ne disait-il pas par là qu'il fallait s'opposer à leurs actes, et les combattre par tous les moyens ? Quand Gambetta disait : « le cléricalisme, voilà l'ennemi », il ne disait pas qu'il fallait combattre, et cependant ses disciples ont compris cette parole. Au fond, Mouley-Arbi ne condamnait pas Ben-Chérif faisant la guerre aux Turcs ; ils étaient d'accord tous deux sur ce point : c'est que tous les bons Khouan doivent avoir de la haine pour ces apostats qui ont rejeté la vraie doctrine ; le maître condamnait le disciple, parce que celui-ci n'avait pas attendu les ordres, parce qu'il avait agi de sa propre autorité et semblait vouloir gagner à lui toute l'influence des Khouan ; c'était donc la rivalité et la jalousie qui empêchaient ces deux hommes de s'entendre et d'agir de concert. Le maître était froissé de ce que le disciple avait montré si peu d'obéissance ; on se souvient, en effet, du passage que nous avons cité, où nous lisions que les fakirs devaient avoir pour leurs cheikh une *obéissance passive*.

Le lecteur n'avait pas compris ce mot, il saura maintenant ce qu'il faut entendre par ce terme. Voilà donc quel est l'abaissement où tous les chefs d'ordre veulent amener leurs affiliés : ils doivent croire que toutes les paroles qui tombent de la bouche sacrée de leur maître sont des paroles saintes, auxquelles ils doivent se conformer absolument sans vouloir raisonner ; car, comme nous l'avons déjà dit, le Khouan doit s'abstenir de tout raisonnement, même serait-il bon. C'est une page à ajouter à ce que nous avons dit plus haut sur ce sujet ; et ce fait que nous venons de rapporter fera comprendre, croyons-nous, les rapports qui doivent régner entre les affiliés et leurs supérieurs.

Ce même Mouley-el-Arbi, qui réprouvait la conduite de Ben-Chérif, agit à peu près de même quelques années plus tard : Mouley Sliman, après avoir régné près de trente années, voyait son trône chanceler sur ses bases ; à cette époque (1821), comme il est arrivé si souvent de nos jours, les Kabyles s'étaient soulevés et avaient proclamé empereur Mouley-Ibrahim. Les rebelles comptaient beaucoup sur les Derqaoua et voulaient user de leur influence pour combattre les Taibya ; leurs espérances furent vaines. Mouley-el-Arbi leur refusa son concours, et ses Khouan, dociles à sa voix, ne prirent pas part à la révolte. Mouley-

Sliman, en sa qualité d'initié, crut pouvoir gagner à sa cause ses coaffiliés et ses anciens confrères ; avec un tel secours les rebelles, pensait-il, seraient bientôt soumis ; il oubliait, le malheureux empereur, que dans la confrérie c'était le cheikh qui commandait, et qu'il lui devait obéissance comme à son supérieur. Si Mouley-el-Arbi avait défendu aux Khouan de prendre les armes contre leur confrère, il leur défendit aussi de l'aider à soumettre les rebelles. Et il fut obéi. Comment appellerez-vous cette conduite ? Il use de son autorité pour combattre celle de son souverain ; il sait que si ses Khouan portaient les armes contre les rebelles, ce secours atténuerait le triomphe du sultan. Mais sa haine contre l'autorité légitime ne serait pas satisfaite ; et il voudrait le voir tomber, pour qu'on dise qu'il a été perdu parce que, lui, Mouley-el-Arbi, supérieur des Derkaoua, n'a pas voulu aider son disciple revêtu du diadème. Son disciple comprit alors les chaînes pesantes qu'ils s'étaient données, et usant de son pouvoir et de sa force, il fit jeter en prison le perfide personnage. Sans son secours il triompha des rebelles et, les troubles apaisés, il voulut lui rendre la liberté. Mais l'orgueilleux cheikh refusa la clémence de l'empereur. « Je ne sortirai de ma prison, dit-il à l'envoyé, que lorsque Sliman quittera le trône. »

Cette conduite n'a pas besoin d'être jugée : on éprouve malgré soi un profond dégoût contre cet ignoble personnage qui, voyant sa patrie à deux doigts de sa perte, emploie toute son autorité et son prestige à empêcher son souverain de recruter les soldats indispensables pour soumettre les révoltés. Remarquons bien que telle fut la conduite d'un supérieur général envers un sultan. Les affiliés furent dociles aux leçons données ; ils obéirent au cheikh avant d'obéir au souverain. Plût à Dieu que des hommes de la trempe de Mouley-el-Arbi ne se fussent rencontrés qu'en Afrique ! N'y a-t-il pas eu quelqu'un qui a dit : Périssent la France, plutôt que de la laisser chrétienne ! et dans notre dernière guerre n'a-t-on pas vu des hommes trahir leur patrie, parce qu'ils faisaient partie des sociétés secrètes ? La notion de la patrie est une notion essentiellement chrétienne, et le chrétien sait très bien faire dans son cœur la part de la patrie et de la charité qu'il doit avoir pour tous, même pour ses ennemis. Satan, au contraire, prend plaisir à étouffer en nous ces nobles sentiments, et la patrie doit disparaître pour faire place à la sainte alliance des peuples... en Satan...

Plus haut, nous avons mentionné les agissements des Derkaoua contre Abd-el-Qader et nous avons dit que le grand émir avait été obligé de les

combattre. Ce fut, en effet, à cet ordre que les Arabes firent appel avant de penser au fils de Mahi-ed-Din : cette distinction en fait à elle seule toute la critique et nous fait connaître le cas qu'en font les patriotes arabes. Cet ordre combattit notre influence avec plus d'acharnement que les Qadrya ; malheureusement, ils ne rencontrèrent pas un Abd-el-Qader dans leurs rangs. Peut-être aussi faut-il attribuer la haine que se portèrent les chefs de ces deux ordres à cette occurrence où ils furent de se voir l'un remplacé par l'autre de par la volonté du peuple arabe : dans cette même plaine d'Eghris, où Abd-el-Qader avait été élu émir (juin 1832), un autre personnage avait été proclamé avant lui : c'était Sidi-Mohammed-ben-Brahim.

Un jour que, dans son gourbi, près de l'Oued-el-Abd, cet élu de Dieu était plongé tout entier dans la contemplation, et jouissait seul avec son âme des douceurs de l'extase, il vit arriver vers sa pauvre cabane un groupe de cavaliers, brillamment caparaçonnés : jamais pareil équipage n'avait paru en ce lieu. Le saint ermite se demandait ce qu'ils venaient faire en cet endroit, et il croyait qu'ils venaient en pèlerinage pour lui demander le secours de ses prières et sa bénédiction pour le succès de la guerre sainte qu'on allait entreprendre. Son cœur, détaché des choses de la terre, méprisant les honneurs et les richesses, ne demande qu'une chose : passer le reste de sa vie dans le calme de la retraite et de la solitude, en compagnie des saints personnages qu'il voit dans ses extases.

Mais quel n'est pas son étonnement quand, après les saluts d'usage, les étrangers lui proposent de venir lui-même se mettre à la tête des Musulmans et prêcher les Djihad. En face des nombreuses rivalités de familles et de tribu, les Musulmans n'avaient pu s'entendre sur le choix du chef. C'est à son tribunal, plein d'équité et de justice, que les chefs de tribu apportaient leur différend ; nul mieux que lui ne pouvait remplir avec plus d'équité la fonction d'arbitre.

Tout en protestant, comme il fallait s'y attendre, qu'il voulait toujours vivre dans la solitude, occupé seulement des choses du ciel, il se rendit à leur invitation, et, abandonnant sa cabane, il les suivit dans la plaine d'Eghris. En vain, pendant sept jours, il voulut leur faire comprendre qu'il fallait que chacun vécût en paix chez lui ; en vain, appuyé sur le Coran et les textes des commentateurs, voulut-il leur faire comprendre que le vrai bonheur était de passer dans la tranquillité une vie vouée tout entière aux bonnes œuvres ; en vain voulut-il leur faire partager ses idées et gagner quelques hommes à ses doctrines, tous ses efforts ne furent pas couronnés de succès : il était venu pour servir

es intérêts politiques de ces notables, non pour prêcher ses doctrines; aussi, voyant l'inutilité de ses efforts, il partit dans la nuit du septième jour et retourna dans son gourbi.

Quel était bien le vrai motif d'une telle conduite? Faut-il y voir vraiment l'effet du mépris des grandeurs humaines, ou plutôt un effet de l'orgueil froissé? Dire que ce fut par désintéressement et que cet homme ne voulait qu'une chose ici-bas : vivre dans la retraite, loin des honneurs, fuyant toute politique, serait, à mon avis du moins, une erreur. Si, en effet, il n'avait pas voulu du tout des honneurs, s'il avait voulu que son ordre ne nous fit pas la guerre, comment pourrions-nous expliquer sa conduite postérieure et celle de ses Khalifa? Si toujours il ne s'était occupé que de prier et de contempler, Abd-el-Qader ne serait pas venu l'enlever; on raconte à ce sujet que l'émir ne put trouver le Derqaoui, grâce à la protection d'Allah; il est certain qu'Abd-el-Qader trouva dans ce chef d'ordre un puissant ennemi et que, après Tidjani, qui obtint la célèbre fetoua, dont nous avons parlé, aucun Arabe ne lui fit plus de mal. Deux hommes sapèrent la puissance de l'émir : Abd-el-Rahman-Touti, dans l'Ouest, et Sidi-Moussa, dans l'Est.

Déçu peut-être dans ses espérances, car il avait pu croire que, à cause de sa sainteté et de son ordre si puissant dont il était le chef, ces cavaliers étaient les délégués des tribus, chargés de lui confier le commandement suprême, ben-Brahim nomma mogaddem des Derqaoua Abd-er-Rahman-Touti, qui demeure le chef réel de l'ordre après la mort de son maître et le départ de Mohammed-Soufi pour le Maroc (1840). Abd-er-Rahman n'avait qu'un but, jouer le même rôle que l'émir, et il voulait se servir des Derqaoua pour arriver à cette fin : mais il lui manquait trois choses que possédait Abd-el-Qader : la foi du musulman, le génie du guerrier et du diplomate, et enfin pour entraîner les sociétés musulmanes, le don de l'extase. S'il avait joint ses forces à celles de l'émir, si au lieu d'écouter les ressentiments que lui avait transmis son maître, il avait sacrifié tout pour sauver la liberté de sa patrie, il aurait pu alors acquérir une vraie gloire, et se placer peut être à côté du grand émir, mais au second rang. Il ne voulut pas écouter la voix de la conscience et de la justice, et tous ses efforts n'aboutirent qu'à l'échauffourée de Sidi-bel-Abbès (30 janvier 1845). Il croyait surprendre la petite garnison; mais, grâce à la trahison d'un de ses coaffiliés, les soldats furent sur leurs gardes et cinquante restèrent sur la place, des soixante-six individus qui l'accompagnaient, armés seulement de bâtons qui à sa voix devaient se changer en fusils.

Il ne fut pas aussi facile de soumettre les révoltés de l'Est. Un autre Derqaoui avait exploité « l'exaltation religieuse développée chez les Derqaoua par le mysticisme austère et intransigeant de leurs chefs spirituels » (Rinn page 240). Cet individu était El-Hadj Moussa-ben Ali-ben-Hoeiss. Bien des péripéties étaient venues troubler la vie de ce khouan et l'avaient empêché sans doute de s'adonner, comme Ben-Brahim, aux pratiques du mysticisme et de goûter dans la solitude les douceurs de l'extase. Né en Egypte vers la fin du XVIII^e siècle, réfugié à Tripoli pour fuir la justice son pays, il se fait affilier aux Chadelya Derqaoua dans la zonia de cette ville de refuge. En 1828 nous le trouvons au Maroc chargé d'une mission et en 1830 à Laghouat. La nouvelle de la prise d'Alger exalte son fanatisme, mais il se trouvait dans un pays où dominaient les Tidjanya. Ne doutant pas de l'appui de l'ordre auquel il est affilié, il va trouver le mogaddem des Derqaoua-Mouley-el-Arbi-ben-Attia (1). Celui-ci le reçut très mal : « Dieu m'a découvert tous les troubles qui doivent arriver sur terre depuis mon siècle jusqu'à la venue de Aïssa (2) (Jésus-Christ). Je n'ai vu personne de notre confrérie devenu puissant, en ce monde, où tu as tellement à cœur le désir de te faire une situation politique, que tu es sorti de la voie des Soufi, et que tu te conduis d'une façon contraire aux règles de l'ordre (cité par Rinn, page 240).

Il était facile, certes, de répondre au dernier argument : car la loi musulmane n'ordonne-t-elle pas de faire la guerre sainte, mais encore une fois ne demandons pas la logique là où est le diable.

Moussa ne fut pas découragé, mais pour un moment, il se fit l'allié de l'émir; malheureusement pour la cause musulmane, ils ne purent longtemps vivre dans la paix, et Moussa battu, après avoir vu tous ses partisans massacrés, dut s'enfuir dans le désert. Léon Rocher nous dit que l'émir s'empressa d'attaquer cette nouvelle puissance rivale « d'autant plus que deux de ses propres cousins et plusieurs personnages influents étaient entrés dans la secte des Derkaoua ». (Tome I, page 146.) Dans le désert il voulut bien encore organiser la défense, et combattre notre influence; mais, poursuivi par Yousouf, il dut fuir d'oasis en oasis, et fut tué dans le siège de Zaatcha; il vé-

(1) Il ne faut pas le confondre avec Mouley-el-Arbi-el-Derqaoui qui, nous l'avons vu, passe pour le véritable fondateur des Derqaoua.

(2) Pour l'intelligence de cette phrase, nos lecteurs doivent savoir que, d'après le Coran, Jésus-Christ n'a pas été crucifié, mais qu'un autre a été mis en croix par les Juifs. Jésus-Christ se fluidifia sans doute, et c'est lui qui doit revenir à la fin du monde pour rallier tous les vrais croyants.

fait lui-même la parole que lui avait dite Ben-Alia : « Personne ne désirera le pouvoir terrestre qu'il ne périsse. » Depuis ce moment, les Derqaoua nous ont laissé jouir de la paix ; mais c'est en vain que nous avons voulu les apprivoiser, ils sont toujours restés étrangers au mouvement de civilisation, et se sont conduits à peu près envers nous comme envers les Turcs ; ils nous méprisent, ils nous détestent, ils nous fuient, et jamais ils n'accepteront aucun bienfait venant de nous. On pourra, il est vrai, citer quelques Derqaoua qui ne refusent pas d'accepter les postes que nous leur confions ; mais là encore ils nous jouent : ils veulent par là montrer que nous n'avons pas de raison de les craindre. Et cependant il y a peu d'ordres dont nous devrions nous défier davantage. Nous résumons tout dans un mot : les Derqaoua sont l'avant-garde des Snoussya, avec lesquels, un jour ou l'autre, ainsi que leurs confrères, les Madauya dont nous allons parler, ils se fondront.

Disons un mot, à présent, des cérémonies et du rituel particulier à cet ordre. La première condition requise du Khouan qui veut se faire initier est un état de pureté parfaite. « Cette condition remplie, le néophyte se tient dans la posture d'un homme en prière : le cheikh lui prend les mains dans les siennes et prononce cette courte prière : « Il n'y a pas d'autre divinité qu'Allah, il est tout puissant, l'un a point d'associé à sa puissance, à lui appartient tout, il peut tout, il donne la vie et la mort, répandons nos louanges sur lui. » Le cheikh fait alors jurer au néophyte « qu'il se conformera aux statuts de l'ordre, qu'il aimera ses frères, qu'il évitera le péché ; qu'il fera abnégation de lui-même pour tout ce qui concerne la vie matérielle ; qu'il ne tiendra compte ni des injures, ni de la faim, ni de la soif, ni de la misère ; qu'il ne recherchera pas les satisfactions de la chair, s'efforcera de pratiquer toutes les vertus, qu'il s'instruira tout d'abord de ses devoirs envers Dieu, qu'il accomplira strictement ses ablutions, ses prières et tout ce qui est d'obligation divine » (Rinn, page 246). Une fois initié, le Khouan peut assister aux hadra ; nous avons dit ce qu'on y faisait, les danses qu'on y exécutait et les divertissements qu'y prenaient les frères en compagnie de leurs sœurs, lorsque nous avons parlé de l'extase. L'initiation diffère peu de celle des autres ordres ; on reconnaît, d'ailleurs, que la même main a présidé à tous.

Voici quel est le diker spécial aux Derqaoua. Tout Khouan doit réciter après la prière du matin et du soir, en égrenant son chapelet :

400 fois la formule : que Dieu me pardonne !

400 fois la formule : o Dieu, répandez vos béné-

diction sur le prophète ignorant, sa famille et ses compagnons ;

99 fois, la formule sacrée : il n'y a de divinité que Allah ; sur le centième grain il dira : il n'y a de divinité que Cellah ; Mohammed est son prophète ; que Dieu répande sur lui ses bénédictions.

Il y a peu d'ordres qui aient autant que les Chadelya Derqaoua, de pratiques, de prières, de cérémonies ; pour chaque heure de la journée le rituel indique une prière spéciale. Rinn donne, à titre de renseignement (pages 254-256) la prière que les affiliés doivent réciter après la prière de l'eau : elle ne comporte pas moins de deux grandes pages d'un in-8, lignes très serrées, caractères très fins. Et encore Rinn l'a abrégée ; nous calculons qu'il faut, plutôt plus que moins, quinze minutes pour la réciter, quinze minutes pendant lesquelles le malheureux doit rester son esprit occupé sans cesse de la pensée de Dieu, et qu'il doit impitoyablement empêcher de laisser errer et voltiger comme l'abeille, de fleur en fleur. Et tout cela en plus du diker ordinaire. Vraiment on ne peut s'empêcher de louer la bonté de notre Dieu qui se contente d'une petite prière que nous lui adressons matin et soir ; comme cette bonté montre bien que vraiment la main de Dieu est là, cette main qui, loin d'augmenter le poids qui nous accable, ne cherche qu'à l'alléger.

A côté de ces Derqaoua qui ne se servent de leur influence que pour combattre ouvertement toute autorité, nous devons placer les Madanya, qui sont encore plus perfides ; sous la peau de l'agneau, ils cachent leur vrai caractère de loup, et ne servent les Turcs dans la Tripolitaine qu'afin de pouvoir plus facilement les dominer. La maison-mère de cette branche des Chadelya est Mesrata, dans la Tripolitaine. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit plus haut, quand nous avons parlé des ennemis des ordres religieux. Nous les avons mis à peu près sur le même pied que les Taibya, et nous leur avons attribué le même rôle. Il y a cependant entre ces deux ordres une réelle différence : les Taibya forment un ordre véritablement national, prenant vraiment en main les intérêts du Maroc ; les Madanya au contraire sont des traîtres : ils servent Constantinople afin de pouvoir être plus utile aux Snoussya « Tout en conservant une autonomie qui facilite leurs intrigues, dit Rinn, les chefs Madanya font surtout les affaires des Snoussya. Le sultan les subit et leur obéit bien plus qu'il ne les dirige. »

(A suivre.)

Ad. Ricoux

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

M. DE ROCHAS

ET

L'EXTÉRIORISATION DE LA SENSIBILITÉ

En parcourant le numéro de janvier dernier des excellentes *Etudes Religieuses* (publiées par des Pères de la Compagnie de Jésus), mon attention fut particulièrement attirée sur les pages ayant trait aux livres récents de philosophie scientifique ou d'occultisme. Le dernier livre de M. de Rochas : *L'Extériorisation de la Sensibilité* s'y trouvait analysé et magistralement critiqué. L'auteur de l'article y rappelant que le Dr Bataille s'y trouvait fortement malmené, je fus naturellement curieux de savoir pourquoi et comment mon nom se trouvait mêlé dans cette affaire, et je me procurai ledit volume. J'y vis qu'en effet, l'auteur y parlait à plusieurs reprises du *Diable au XIX^e Siècle*, soit pour réfuter ce que j'y avais dit de lui et de ses expériences, soit pour avertir le public que cet ouvrage est « plein d'insanités. »

Lecture faite des endroits où l'article des *Etudes Religieuses* me disait si fortement malmené dans l'ouvrage du colonel, force me fut de reconnaître que l'attaque était beaucoup moins grave que ne le pensaient les RR. PP. de la Revue.

A la page 410 de son ouvrage, de son œil si clairvoyant et si subtil d'*expérimentateur philosophique*, M. de Rochas me surprend en flagrant délit de ce qu'il appelle « la genèse d'une des superstitions qui déshonorent encore notre siècle ». Il va sans dire que cette damnable superstition n'est autre chose que la croyance à l'action surnaturelle du diable dans le monde. Nous n'avons pas besoin de lire l'ouvrage de M. de Rochas pour savoir que ce devait être là, en effet, un crime impardonnable à ses yeux.

Dans le passage incriminé du *Diable au XIX^e Siècle*, après avoir exposé la méthode d'envoûtement du colonel au moyen d'un cliché photographique (admirable invention, qui surpasse de bien loin celle des rayons cathodiques de Roentgen) nous mettions en regard de ce procédé une recette donnée par le vieux palladiste Walder, comme contre-partie et antidote à cet envoûtement. Nous nous gardions bien de dire quelle valeur nous attachions à cette recette, qui devait paraître au lecteur intelligent, aussi fantastique, sinon aussi diabolique, que celle du savant colonel, et nous le laissions parfaitement libre d'opter entre ces deux appréciations. Si M. de Rochas avait saisi notre ironique intention, peut-être nous l'eût-il pardonnée. Ce qu'il nous pardonne moins facilement, c'est d'avoir reproduit un article de M. Horace Blanchon relatant les expériences qu'il a vu faire au colonel sur des malades de la Charité, et avouant que ces expériences ne l'ont nullement convaincu. N'ayant jamais eu la bonne fortune d'assister aux expériences si curieuses de M. de Rochas, nous ne pouvions que nous en référer au témoignage de gens compétents qui en parlaient *de visu*. On verra plus loin, dans l'article suivant, d'autres témoignages non moins explicites et non moins autorisés que celui du Dr Blanchon. Ce qui horripile M. de Rochas, c'est notre conclusion finale : « La vérité est qu'il n'y a en tout cela ni résultat scientifique naturel, ni supercherie non plus, M. de Rochas n'étant pas un naïf à qui des farceuses en imposeraient : *il y a œuvre du diable*, ni plus ni moins, et c'est ce que beaucoup ont le tort de ne pas vouloir comprendre. Ce n'est pas la science des hommes, mais celle de l'Eglise seule qui est capable d'expliquer et qui explique ces phénomènes étranges et troublants. »

Avec une telle horreur du surnaturel, il n'est pas étonnant que M. de Rochas traite d'*insanités* les

faits (en réalité incroyables sans cette explication) que nous avons exposés dans le *Diable au XIX^e Siècle* et qui ont paru non seulement fort vraisemblables, mais encore au-dessous de la réalité, à un grand nombre de missionnaires, témoins oculaires des prodiges diaboliques dont les missions sont encore aujourd'hui le théâtre. Pour s'en convaincre, M. de Rochas n'a qu'à consulter le livre récemment publié par M. Paul Verdun : *Le Diable dans les Missions*.

Mais il se gardera bien de le faire; ce ne sont pas là ses autorités; il aime mieux s'en rapporter aux livres-penseurs de toutes les époques, et nous opposer l'opinion d'un savant médecin de Louis XIII en nous appliquant ces lignes de Gabriel Naudé dans son *Apologie pour les grands hommes soupçonnés de Magie* :

« Joint que ce serait une grande simplicité de croire qu'il n'y eut que ceux qui ont entré dans le Cercle, pratiqué les invocations et exercé la Magie, qui peuvent écrire ou faire des livres en icellé, puisqu'un chacun peut facilement en discourir à sa fantaisie et faire une infinité de ces Livres et Traités mystérieux, lesquels ne se communiquent pas après qu'en cachette, et se vendent ordinairement bien cher par ceux qui n'ont d'autre moyen de subvenir à leur nécessité qu'en pratiquant ces fraudes et tromperies aux dépens de beaucoup d'esprits faibles, superstitieux et mélancoliques qui se persuadent d'avoir trouvé la fève au gasteau et le moyen de faire beaucoup de choses merveilleuses et extraordinaires par la rencontre de ces trompeurs et charlatans. »

Devant l'application que M. de Rochas fait de ce passage à notre livre, on se demande s'il l'a bien lu, et où, s'il l'a lu, il a vu quelque part trace d'un *Traité mystérieux, ne se communiquant qu'en cachette* et indiquant aux faibles, superstitieux et mélancoliques le moyen de faire beaucoup de choses merveilleuses et extraordinaires, avec de fausses et trompeuses recettes. M. de Rochas nous a confondu tout simplement avec ceux mêmes que nous ne cessons d'attaquer, les prétendus mages ou savants que nous accusons, sous une forme plus ou moins scientifique, d'entraîner les crédules et les faibles dans des recherches ténébreuses, qui, de l'aveu de plusieurs d'entre-eux et de M. de Rochas lui-même, recèlent de terribles dangers. Si quelquefois nous avons donné les recettes de la Magie, c'est uniquement pour en faire ressortir le caractère absurde ou diabolique, tandis qu'au contraire les prétendues explications scientifiques des expérimentateurs du genre de M. de Rochas ne tendent, qu'ils le veuillent ou non, qu'à justifier et légitimer aux yeux du vulgaire les phénomènes diaboliques comme de purs effets des causes naturelles.

Quant à ce G. Naudé, dont M. de Rochas invoque

trionphalement le témoignage contre nous, il nous serait facile de démontrer qu'il ne peut être d'aucun poids dans la balance, vu qu'il est lui-même un de ces *superstitieux et mélancoliques* personnages dont le colonel a horreur.

Si M. de Rochas a bien lu l'*Apologie pour les Grands hommes soupçonnés de Magie* (parmi lesquels sans doute il se compte), il a dû frémir en lisant le passage suivant :

« Je dirai donc que cette Apologie, ayant pour fondement la distinction que l'on doit faire entre la Magie permise et celle qui est défendue et illicite, et chacun s'étant efforcé d'en marquer les diverses espèces comme il lui a plu, il me semble que pour les comprendre plus facilement, l'on pourrait considérer l'homme comme une créature parfaite et accomplie, semblable à son Créateur, la pièce la plus hardie de toute la Nature, qu'elle a voulu combler de ses grâces et enrichir des plus belles de toutes les perfections, pour lui donner le commandement sur toutes les autres créatures... Or, comme l'homme peut régler et conduire ses actions ou par une grâce spéciale de Dieu tout-puissant, ou par l'assistance d'un ange, ou par celle d'un démon, ou enfin par sa propre industrie et suffisance : de ces quatre moyens tout différents, l'on peut en recueillir quatre sortes de magies : la Divine, du premier; la Théurgique, du second; la Goëtique, du troisième; et la Naturelle, du dernier. La première est cette Magie sacrée, divine, heureuse et tout accomplie laquelle, surpassant nos forces, dépend absolument de cet esprit *qui quo vult spirat*, et qui se fait reconnaître en ses opérations excellentes et surnaturelles. Telles sont les Prophéties, les Miracles, le don des langues, etc... et cette magie de Moïse que *Plinie condamne parce qu'il ne la connaissait pas* (M. de Rochas et ses pareils sont moins excusables que Plinie de ne pas la connaître). La seconde est la Théurgique ou Magie Blanche laquelle, sous couleur de religion, (pour des motifs vraiment religieux) commande les jeûnes et abstinences, la piété, pureté, candeur et intégrité de vie... La troisième est cette Magie diabolique (et ici Naudé cite l'*Apologie* d'Apulée) « *que cum sit occulta, non minus quam tetra et horribilis, plerumque noctibus vigilata, et tenebris abstrusa, et arbitris solitaria, et carminibus murmurata* », nous doit être du tout (entièrement) suspecte et défendue, comme le principal instrument duquel le diable s'est toujours servi pour usurper un honneur qui ne lui appartient pas, pour s'attirer le culte des hommes et les détourner du service de Dieu... »

Celui qui écrivait ces lignes eût pu difficilement s'imaginer qu'un jour on invoquerait son témoignage pour s'inscrire en faux contre toute intervention surnaturelle de Dieu ou du diable dans l'humanité.

Nous pourrions faire à M. de Rochas un autre reproche au sujet de ses attaques contre nous : celui de manquer quelque peu de logique. Ainsi, tout

en affirmant que notre livre est plein d'insanités, il veut bien cependant reconnaître « qu'il renferme quelques détails intéressants au point de vue historique » ; et il cite à l'appui de ses observations sur l'envoûtement la lutte qui eut lieu, à ce sujet, il y a quelques années, entre Albert Pike, un des grands maîtres de la franc-maçonnerie, et le Dr Gorgas, médecin de l'Université de Baltimore, chef d'un rite écossais dissident, lutte que nous racontons.

Nous ne voyons pas très bien pourquoi M. de Rochas fait exception pour ce fait, tout aussi empreint de Satanisme que tel ou tel autre, qu'il gratifie de cette aimable qualification d'insanités.

En dehors de ces attaques contre le *Diable au XIX^e Siècle*, auxquelles nous devons quelques mots de réponse, le nouveau livre de M. de Rochas mérite une étude plus approfondie, et un de nos collaborateurs ordinaires a bien voulu se charger de l'analyser et de le critiquer avec quelque détail dans l'article suivant. Nous en acceptons entièrement les conclusions.

Dr BATAILLE.

Jusqu'à présent, les recherches de M. Albert de Rochas s'étaient présentées au public sous la forme de petites brochures traitant de points particuliers de la science occulte, tels que : *l'Art des Thaumaturges dans l'Antiquité*, *le Fluide des Magnétiseurs*, *les États superficiels ou profonds de l'Hypnose*, *l'Envoûtement*. Aujourd'hui, faisant la synthèse de ses recherches, il nous offre, dans un respectable volume de 250 pages, les résultats généraux de ses expériences, tendant à la solution « du problème si troublant de l'existence de l'âme et de la nature de ses rapports avec le corps. » Mais ce n'est là que le début de ces études : il faut nous attendre à des travaux plus complets et plus approfondis, dont nous serions privés, si malheureusement l'autorité militaire, dont relève M. de Rochas, comme professeur à l'École polytechnique, continuait à entraver les recherches de l'occultiste. Mais, bien qu'il ait dû interrompre ses expériences, et que sa synthèse scientifique soit loin d'être achevée, ce que nous en révèle M. de Rochas dans ce livre de *l'Extériorisation de la Sensibilité* vaut la peine d'être connu, ne fût-ce que pour nous donner une idée de la facilité avec laquelle les adversaires du surnaturel acceptent comme données indéniables de l'expérimentation scientifique les phénomènes les plus incertains et les moins rigoureusement constatés.

Disons tout d'abord que pour cet expérimentateur qui nous promet de nouvelles lumières sur le problème troublant de la nature de l'âme et de ses rapports avec le corps, la métaphysique n'est qu'un mot vide de sens et non avénu, c'est-à-dire, tout ce qui n'est pas de l'ordre purement physique, tout

ce qui ne rentre pas dans le champ de cette méthode expérimentale, à l'aide de laquelle les observateurs modernes ont ouvert des horizons si inattendus « sur la possibilité de substituer une volonté étrangère à la personnalité propre du sujet, en s'emparant par certains procédés de l'agent (purement physique) qui sert d'intermédiaire entre son esprit et sa chair. » J'ai bien peur que les mots d'esprit et d'âme ne soient ici que pour la forme, et que la solution du problème proposé consiste tout simplement à supprimer l'un des termes dont il s'agit d'éclaircir les rapports : — méthode qui simplifie singulièrement la question.

Il y a dans le livre de M. de Rochas deux parties parfaitement distinctes : l'exposition des phénomènes qui l'ont amené au grand principe de l'extériorisation de la sensibilité, et les documents historiques relatant des faits prétendus merveilleux qui, d'après lui, peuvent s'expliquer par cette extériorisation ; de ce nombre sont : l'envoûtement, la poudre de sympathie, la guérison des plaies par la transplantation.

Tous les phénomènes miraculeux attribués par l'ignorance des temps passés à une intervention divine ou diabolique ne sont que l'effet très naturel de certaines facultés humaines inconnues ou méconnues jusqu'ici, et qu'il était donné à Mesmer et à ses disciples de révéler à notre siècle. Les miracles de Jésus-Christ lui-même rentrent dans cette catégorie. Veut-on savoir comment un apôtre de l'hypnose, M. Paul de Régla, explique, dans son *Jésus de Nazareth*, le miracle de la guérison de l'esclave du centurion (Math. VIII, 5-13) « C'est, dit-il, cette puissance électro-organique, vibratoire, créatrice et stimulante, issue d'un mouvement vital considérable du cerveau et de notre imagination, mis en activité extraordinaire par l'explosion qui résulte de la tension violente d'une idée, absorbant toutes les autres pour constituer une force collective considérable. » La plume de M. de Rochas ne se livre pas à ces sublimes et inintelligibles divagations ; il conserve, en face du miracle, le ton réservé et froid d'un expérimentateur philosophe digne de ce nom, et ce n'est qu'en passant qu'il fait allusion à certains phénomènes de la Mystique divine qui peuvent s'expliquer par sa grande découverte, tels que : l'aurole des saints, les effluves lumineux de l'extase, les rayons qui s'échappent des doigts de la Vierge ou du front de Moïse, « les effluves odorants qui faisaient ressentir à sainte Catherine de Gènes, flairant la main du prêtre qui dirigeait son âme, une odeur d'une suavité ineffable, capable de ressusciter les morts. »

Comment se fait-il que ces facultés merveilleuses si naturelles, bien que M. de Rochas les traite d'anormales, aient échappé jusqu'ici à l'observation des psychologues ? C'est tout simplement, nous dit l'auteur, faute d'un grossissement suffisant.

On ne pourra pas faire à M. de Rochas le même reproche ; rien qu'à voir les figures coloriées qui ornent son ouvrage et tirent fortement l'œil, on

sent qu'il y a là un grossissement formidable de phénomènes extrêmement déliés et à peine perceptibles, nous dit-on, à l'œil des sujets doués d'une *hyperesthésie sensorielle* considérable. Je fais allusion aux figures explicatives des premières expériences dont il parle et qui ont trait aux *effluves lumineux*, rayonnant du corps humain et susceptibles d'agir sur les sens *hyperesthésiés* de certaines personnes ou sujets propres à cette expérimentation. O mystiques insensés, qui vous imaginiez jusqu'ici que ces effluves lumineux, qui ont été le partage de quelques saints, étaient des privilèges miraculeux à eux accordés par une faveur spéciale de Dieu ! Ces prétendus saints ou saintes n'étaient que des sujets magnétiques exceptionnellement doués d'électricité dynamique, de ce fluide lumineux du baron de Reichenbach, qui, aux yeux des somnambules, s'échappe du corps de leur magnétiseur, et auquel ils reconnaissent même un goût fort agréable, goût qui se communique pour eux à l'eau et aux aliments. Pour apercevoir ces effluves, il faut un sujet spécial, doué d'une sensibilité ou hyperexcitabilité exceptionnelle ; tel est le nommé Albert L..., sujet ordinairement employé par M. de Rochas. Mais il faut remarquer que ledit Albert jouit d'un organe visuel spécialement conformé ; examiné à l'ophtalmoscope, le fond de son œil présente un phénomène d'*érèthisme vasculaire extra-physiologique*, « et les vaisseaux sanguins y ont presque triplé de volume. » Sur la foi d'Albert, M. de Rochas affirme que les effluves du côté droit du corps humain présentent en général une coloration bleue, tandis que ceux du côté gauche dégagent des effluves rouges.

Mais, dira-t-on, l'œil d'Albert est constitué de telle sorte qu'il voit ce qu'aucun autre à sa place ne verrait ; c'est là une sensation purement *subjective*, provenant de la constitution spéciale de son organe optique. M. de Rochas a prévu l'objection et s'efforce d'y répondre en reproduisant plusieurs expériences faites à l'aide de l'électro-aimant et de la polarisation de la lumière, qui lui semblent conclure à la réalité *objective* de l'effluve observé. — Mais, pourra-t-on répondre, dès que le sujet reste le même avec sa prédisposition anormale subjective, le subjectivisme ou l'illusion optique persiste dans chaque expérience ; on n'en saurait rien conclure touchant la réalité objective du phénomène.

Non, insiste M. de Rochas, différents sujets, décrivant l'effluve, lui reconnaissent des caractères communs et généraux constants, comme une flamme sortant du corps par toute sa surface, s'il présente une forme arrondie, par ses deux extrémités, s'il a une forme allongée. Ce n'est que dans ce dernier cas que chaque sujet attribue aux deux effluves deux colorations distinctes. Mais que peut-on conclure de ces colorations variables, « la coloration n'étant, comme l'avoue l'auteur, que fonction de la perturbation apportée par l'état hypnotique dans le centre de la perception visuelle et dans les organes

intermédiaires qui transmettent de l'œil à ce centre l'impression lumineuse, perturbation compliquée encore du tempérament de l'individu ? D'autres sujets, il l'avoue, voient jaune et vert au lieu de rouge, et violet au lieu du bleu. Pour quelques-uns, la longueur des effluves va de vingt à trente centimètres, pour d'autres, jusqu'à quatre ou cinq mètres. M. de Rochas essaie bien d'expliquer comment la manière de voir l'effluve peut varier d'un sujet à un autre, et chez le même sujet, suivant son état. Il invoque dans ce but toutes ses connaissances sur l'amplitude et le nombre des vibrations moléculaires du corps observé. Mais qui reconnaîtra dans quel cas ces variations doivent être imputées à l'objet, et dans quel cas au sujet lui-même ? Il y a là une source d'incertitudes inextricables, et dont toute la physique de M. de Rochas ne peut pas rendre compte.

Il faut observer que toutes les descriptions du phénomène viennent uniquement du sujet hypnotisé qui seul le perçoit, et que M. de Rochas a bien soin, avant chaque nouvelle expérience, de lui faire la leçon, de telle sorte qu'il est difficile de ne pas croire que les perceptions constatées par le sujet hypnotisé ne sont qu'un effet de la suggestion opérée sur lui par l'hypnotisme. M. de Rochas lui-même reconnaît que cette suggestion peut influencer *partiellement* la manière de voir l'effluve. Si elle le peut partiellement, pourquoi ne le pourrait-elle pour tout le cours de l'expérience ? Une autre précaution indignée par M. de Rochas, c'est qu'il est bon que le nombre des personnes présentes soit limité aux *deux seuls opérateurs*, « parce que, dit-il, un nombre plus grand détermine le plus souvent une agitation préjudiciable à l'expérience ». Je me défie de ces expériences qui redoutent la lumière du grand jour et ne veulent avoir pour témoins que les deux parties intéressées à leur succès.

Il faut toutefois rendre à M. de Rochas ce témoignage qu'il est lui-même assez sceptique sur le résultat final de ses expériences si malheureusement interrompues, et qu'elles n'ont pu jusqu'ici que l'amener « à des théories inexactes ou au moins incomplètes. »

Malgré cet aveu, entraîné par le démon de l'hypothèse, il n'en est pas moins très disposé à conclure que ces effluves sont dus à l'émission d'un certain nombre de corpuscules se détachant des corps eux-mêmes par les pores de la peau, corpuscules qui pourraient bien être doués d'une vie propre, et expliquer les merveilleux phénomènes d'extériorisation de la sensibilité qu'il aborde dans la suite de son ouvrage.

Ces phénomènes sont proportionnels aux divers états plus ou moins profonds par lesquels passe le sujet hypnotisé. M. de Rochas a tracé de ces divers états et de leurs effets sur la manifestation des effluves un tableau synoptique que nous devons mettre sous les yeux du lecteur.

*Etats superficiels**Hypnose.* — 1^{er} état : Crédu-
lité.

Première léthargie.

Insensibilité cutanée
et*Hypnose.* — 2^e état : Som-
nambulisme.

Deuxième léthargie.

suggestibilité

*Etats profonds**Hypnose.* — 3^e état : Rap-
port.

Troisième léthargie.

Tous les sens sont spéciali-
sés pour le magnétiseur ;
le sujet voit les effluves
extérieurs du corps.*Hypnose.* — 4^e état : Sym-
pathie au contact.

Quatrième léthargie.

Le sujet perçoit les sensa-
tions du magnétiseur quand
il le touche ; sa suggesti-
bilité a disparu.*Hypnose.* — 5^e état : Vue in-
térieure.

Cinquième léthargie.

Le sujet ne voit plus les
effluves extérieurs ; il voit
les organes intérieurs de
son corps et des autres.*Hypnose.* — 6^e état : Sympa-
thie à distance.

Sixième léthargie.

Le sujet perçoit les sensa-
tions du magnétiseur quand
il ne le touche plus,
pourvu qu'il soit à petite
distance.

Dès que la sensibilité du sujet commence à disparaître, le duvet lumineux de son corps (qui n'est visible qu'aux yeux d'un autre hypnotisé) semble se dissoudre dans l'atmosphère, puis reparait au bout de quelque temps sous la forme d'un brouillard léger qui peu à peu se condense et prend en définitive, généralement dans le 3^e état décrit ci-dessus, l'apparence d'une couche très mince suivant, à trois ou quatre centimètres en dehors de la peau, tous les contours du corps. Si le magnétiseur agit sur cette couche d'une façon quelconque, le sujet éprouve les mêmes sensations que s'il avait agi directement sur la peau. Il se produit ainsi, au cours de la magnétisation et dans les divers états décrits plus haut, une série de couches équidistantes séparées par un intervalle de six à sept centimètres, qui se succèdent parfois jusqu'à deux ou trois mètres, et dont la sensibilité va en diminuant proportionnellement à l'éloignement du corps. Le sujet ne sent plus les attouchements que sur ces couches ; elles atteignent leur maximum d'intensité généralement après la 3^e ou 4^e léthargie.

La sensibilité, qui a disparu de la surface du corps, rayonne autour du sujet à une certaine distance, de sorte qu'en piquant ou en pinçant la peau, le sujet n'éprouve rien, et qu'en piquant ou en pinçant à distance, dans le rayonnement des couches sensibles, il éprouve une sensation analogue à celle d'une piqûre réelle. De plus, cette sensibilité, ainsi extériorisée, peut être fixée sur un corps quelconque saturé du fluide magnétique du sujet : un verre d'eau, un fruit, un animal, etc. Si l'on pique ce corps, le sujet ressent la piqûre. Si on modèle une figure de cire sur laquelle on extériorise la sensibilité du sujet, celui-ci ressentira les moindres attouchements pratiqués sur la statuette ; un stigmate restera marqué sur la peau.

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail des nombreuses expériences que M. de Rochas apporte à l'appui de ces mirifiques assertions. Ce que nous avons dit des expériences sur les effluves peut aussi bien s'appliquer à celles-ci. Les prétendues perceptions et sensations du sujet hypnotisé peuvent très bien n'être que l'effet illusoire de la suggestion mentale et de l'imagination. C'est, du reste, ce qu'ont soutenu, à l'encontre de M. de Rochas, d'autres expérimentateurs, au moins aussi autorisés que lui, qui n'ont vu dans cette prétendue extériorisation de la sensibilité qu'une *pseudo-extériorisation*, un phénomène purement subjectif déterminé par l'état hypnotique du sujet. Voici comment le Dr Antoine Mawroukakis, dans un rapport présenté à la Société d'Hypnologie (séance du 17 juillet 1893), relate les expériences qu'il a faites lui-même à ce sujet sur une femme très hypnotisable, M^{me} Cl. :

« Je me suis mis à quatre mètres de l'hypnotisée, et je lui ai dit : Madame, je vais vous piquer à la main gauche où vous ressentirez une très forte douleur ; je vous pique ; et sans toucher la malade, j'ai obtenu la sensation de la douleur. Après j'ai dit au sujet : je vais vous piquer à la main gauche, et vous sentirez la douleur à la main droite, aux oreilles, au pied, au bout du nez, etc. ; et le phénomène s'est produit. J'ai vu que la prétendue couche sensible était d'une étendue beaucoup plus considérable. Pour m'en mieux assurer, j'ai fait la même expérience que M. de Rochas. J'ai pris un verre plein d'eau et je l'ai placé dans la main du sujet. J'ai attendu dix minutes ; j'ai piqué les parois du verre sans bruit et j'ai observé la même insensibilité. Après, j'ai touché brusquement le verre en produisant un son, et la douleur fut aussitôt ressentie. J'ai obtenu les mêmes résultats à trois ou quatre mètres. J'en ai conclu que ce n'était pas le fluide magnétique qui provoquait cette prétendue extériorisation de la sensibilité, mais que c'était tout simplement la suggestion ; car si c'était le fluide, pourquoi le sujet ne sentait-il pas la douleur, quand il n'entendait pas le bruit de l'épingle piquant le verre ? Si c'était le fluide magnétique, pourquoi sentait-il lorsque je piquais des verres n'ayant pas été en contact avec lui ? Si c'était le fluide magnétique, pourquoi ne sentait-il pas avant d'être suggéré ? Les auteurs de la prétendue extériorisation ont été trompés par les faits, voici comment : en essayant d'obtenir les résultats, ils ont, à leur insu, suggéré leurs sujets, soit à l'état de veille, soit à l'état de sommeil hypnotique, en parlant, par exemple, à une tierce personne, ou tout simplement en leur faisant comprendre ce qu'ils voulaient obtenir, et les sujets, une fois endormis, ont exécuté ce qu'ils avaient entendu ou compris. »

— « J'ai invité M. de Rochas, dit à son tour le Dr M. A. Voisin, à venir dans mon service pour me démontrer l'existence de l'extériorisation de la sensibilité. Je l'ai mis en présence d'un sujet modèle en ne lui imposant comme condition que de ne pas prononcer un seul mot et de ne pas faire un seul geste ; son expérience a totalement échoué. »

— « Il n'est pas douteux, ajoute enfin le docteur Dumontpallier, que si nos sujets pouvaient sentir à distance avant le contact de l'épingle, l'un de nous, dans les nombreuses expériences que nous avons faites, l'aurait constaté. »

Les expériences de M. de Rochas sont sorties fort endommagées de cette critique si judicieuse, et l'on comprend que la Société d'hypnologie ne soit pas auprès de lui en odeur de sainteté. Mais non seulement le grand principe de l'extériorisation de la sensibilité s'écroule avec les expériences fort suspectes sur lesquelles il s'appuie; mais quand même il pourrait être accepté dans certaines limites, les applications qu'en prétend faire M. de Rochas aux faits surnaturels du passé, n'en seraient pas moins impossibles et exigeraient de la part de celui qui les ferait avec lui une bonne volonté qui friserait la mauvaise foi.

(A suivre.)

Gilbert Jonas.

ÉLOQUENT MANIFESTE

de la SEMAINE RELIGIEUSE de Cambrai

À la fin du mois de février, la *Semaine religieuse* de Cambrai publiait un chaleureux appel à l'union effective et active de tous les catholiques de France contre les efforts de plus en plus menaçants de la ligue maçonnique; nous regrettons de ne pouvoir en citer que quelques extraits.

Le cardinal de Paris résumait la situation en deux mots, quand il disait que la question qui se pose est de savoir: « si la France restera chrétienne ou non. » Et depuis que le vénérable prélat parlait ainsi, il y a cinq ans, que d'attentats nouveaux ont été consommés! Combien se préparent.

L'Etat réduit l'Eglise à l'état de vasselage. Il entend se réserver le contrôle de tout ce qui intéresse le temporel du culte par la triste loi des fabriques. Il poursuit avec acharnement la ruine des Congrégations religieuses par la loi d'accroissement et la taxe d'abonnement. Il menace ces mêmes Congrégations, bien mieux, il menace l'organisation ecclésiastique en France par la loi des associations.

Non contents de dépouiller l'Eglise de la liberté d'enseignement, ils songent à resserrer la charité privée et à lui imposer des entraves qui l'empêcheront de se donner carrière. Ce sera l'inauguration du monopole nouveau, celui de l'assistance. Comme l'Etat n'y pourra suffire qu'en drainant pour son compte la richesse publique par des impôts exorbitants, ce sera l'avènement du socialisme et la ruine du pays. Qu'importe aux francs-maçons

que la France périsse, s'ils ont du même coup tué l'Eglise de France!

Ainsi se resserre le champ clos, où tout à l'heure l'Eglise et la France chrétienne d'une part, d'autre part la Secte maçonnique, avec la France révolutionnaire, vont se livrer la bataille suprême...

Le moment approche où il faudra être aveugle ou traître, pour ne pas comprendre que la vie même, comme au temps des Maccabées, est l'enjeu de la bataille: *pro anima res est nobis*. Et ce moment n'est-il pas déjà venu?

Il s'agit donc pour les catholiques de France de se constituer, de s'organiser et d'engager cette lutte décisive....

Qui groupera ainsi le parti catholique? Le clergé. Lui seul dispose du principe de vie et de la force de cohésion. Il n'est pas nécessaire qu'il en soit la tête, qu'il en prenne ostensiblement la direction. Le corps existera en dehors de lui, mais il en sera l'âme. Aux évêques donc de s'unir pour donner le branle à ce grand mouvement; au clergé de l'étendre et de le propager. Sans l'épiscopat, il sera toujours difficile d'arriver à rien: c'est pourquoi nous tendons les mains à nos évêques, les suppliant de nous sauver par leur union et leur ferme attitude.

Dans le même numéro de la *Semaine de Cambrai*, une lettre pastorale de S. G. Mgr Sonnois, archevêque, confirmait ainsi ce généreux appel:

Dans le cours de notre histoire nationale, il serait difficile de rencontrer une époque plus féconde en erreurs antichrétiennes et en hostilités anticatholiques que la nôtre, et surtout il serait difficile de trouver, dans les siècles précédents, au service de l'erreur et de l'hostilité, une propagande aussi ardente, aussi libre dans son action, aussi largement munie des moyens de diffusion rapides et puissants.

En présence de cette situation, il n'est point inutile que les catholiques français rappellent à leurs souvenirs les principes de la doctrine catholique relatifs à la liberté normale de l'Eglise.

De la part de l'Eglise, il n'existe aucun esprit d'antagonisme systématique à l'égard des divers gouvernements de ce monde et des diverses formes qu'ils peuvent prendre; elle leur conserve à tous le respect et la soumission dans toutes les choses qui sont de leur ressort; et, loin de vouloir compromettre la tranquillité sociale et l'ordre établi, elle emploie volontiers son influence à inspirer autour d'elle l'amour de l'ordre, de la justice et de la paix; mais elle réclame et réclamera toujours l'indépendance de son enseignement et le libre exercice de son ministère spécial.

ALEXANDRE AKSAKOF

ET LES

RECENTES ÉLUCUBRATIONS SPIRITES

Le spiritisme tend à se développer en Russie (dans la haute société), grâce à la propagande active d'un de ses plus zélés apôtres, M. Alexandre Aksakof, conseiller d'Etat actuel de S. M. l'empereur de Russie, directeur des *Psychische Studien* (Recherches psychiques) de Leipzig, bien connu dans le monde spirite par ses nombreuses contributions aux Revues de la secte (1). Il a résumé toutes ses observations et ses théories dans un énorme volume, que vient de traduire en français M. Berthold Sandou, intitulé :

Animisme et Spiritisme : Essai d'un examen critique des phénomènes médiumniques, spécialement en rapport avec les hypothèses de la « force nerveuse », de l'« hallucination » et de l'« inconscient ».

Fortement intéressé au mouvement spirite dès 1855, M. Aksakof ne se contenta pas du témoignage d'autrui ; mais il voulut se rendre compte par lui-même de la réalité des phénomènes et des faits ; il forma en 1870 un cercle intime d'observateurs et se livra avec eux à des expériences suivies qui l'amènèrent, nous dit-il, à cette conviction « que ces faits offraient une base vraiment solide, un terrain ferme pour le fondement d'une science nouvelle, qui serait peut-être capable, dans un avenir éloigné, de fournir à l'homme la solution du problème de son existence. »

L'étude des phénomènes spirites lui fit aussitôt reconnaître ces deux faits « incontestables » : l'*automatisme évident des communications spiritiques* et la *fausseté impudente et tout aussi évidente de leur contenu*. Mais plus il avançait dans l'étude des faits et l'accumulation des expériences, plus la solution du problème (à savoir : quelle était la source ou la cause explicative de ces phénomènes ?) semblait reculer devant lui. « Les années se passant, dit-il, les côtés faibles du spiritisme ne devenaient que plus apparents : la banalité des communications, la pauvreté de leur contenu intellectuel, même quand elles ne sont pas banales, le caractère mystificateur et mensonger de la plupart des manifestations, l'inconstance des phénomènes physiques quand il s'agit de les soumettre à l'expérience posi-

tive, la crédulité, l'engouement, l'enthousiasme irréfléchi des spirites et des spiritualistes, enfin la fraude qui fit irruption avec les séances obscures et les matérialisations, — que je fus forcé de constater moi-même par ma propre expérience, dans mes rapports avec les médecins de profession les plus renommés — en somme une foule de doutes, d'objections, de contradictions et de perplexités de toute sorte ne faisaient qu'aggraver les difficultés du problème. »

En 1885, parut la savante réfutation de l'hypothèse spirite par le fameux docteur allemand Edouard von Hartmann : *le Spiritisme*. Celui-ci, à l'hypothèse des spirites substituait celles-ci, qui lui semblaient rendre suffisamment compte des divers phénomènes du spiritisme : 1° une force nerveuse produisant, en dehors du corps humain, des effets mécaniques et plastiques ; 2° des hallucinations doublées de cette même force nerveuse et produisant également des effets physiques ; 3° une conscience somnambulique latente, capable de lire, dans l'âme d'un autre homme, son présent et son passé ; 4° enfin cette même conscience disposant d'une faculté de clairvoyance qui met le sujet en rapport avec l'Absolu, et lui donne par conséquent la connaissance de tout ce qui est et a été. Voilà par quelles hypothèses, non moins merveilleuses, il faut l'avouer, que celle de l'intervention des âmes des trépassés ou des esprits, le continuateur de Schopenhauer, le grand-maître de la *Philosophie de l'Inconscient*, essayait d'expliquer tous les phénomènes dits spiritiques.

Ces explications ne satisfirent pas complètement M. Aksakof, qui se sentait un faible pour l'hypothèse de l'intervention des « esprits ». Toutefois, la théorie schopenhauérienne de l'Inconscient fit sur lui une vive impression, et il admit dès lors que « tous les phénomènes médiumniques, quant à leur type, peuvent être produits par une action inconsciente de l'homme vivant... que l'activité psychique inconsciente de notre être n'est pas limitée à la périphérie du corps, mais qu'elle peut en franchir les limites et produire en dehors de lui des effets physiques et même plastiques. » A cette faculté d'une activité extracorporelle, désignée sous le nom d'*Animisme*, se rapportent une foule de faits merveilleux généralement considérés comme surnaturels. Cela posé, M. Aksakof classe tous les phénomènes médiumniques en trois grandes catégories qu'il désigne ainsi :

1° *Personnisme* ou phénomènes intramédiumniques inconscients, se produisant dans la sphère corporelle du médium, dont le trait distinctif est la *personnification*, ou l'appropriation du nom et souvent du caractère d'une

(1) M. Aksakof se glorifie d'avoir fait paraître, aux frais d'un ami russe, feu M. Lvoff, la première Revue française consacrée à l'étude scientifique du sommeil, du somnambulisme, de l'hypnotisme et du spiritualisme, qui parut en effet à Paris de 1874 à 1876, en 6 livraisons, sous ce titre : *Revue de psychologie expérimentale*. Il dirige actuellement le *Rébus*, journal hebdomadaire, publié à Saint-Petersbourg.

personnalité étrangère à celle du médium ; dans cette catégorie rentrent les tables parlantes, l'écriture et la parole inconsciente. C'est la plus simple manifestation du *dédoubllement de la conscience*, ce phénomène fondamental du médiumnisme, révélant la dualité de l'être psychique, ou la non identité du moi personnel, individuel, intérieur, inconscient avec le moi extérieur et conscient. Dans cette théorie, le moi personnel et conscient, qui seul cependant, compte dans la vie ordinaire et en dehors duquel nous ne concevons qu'un état anormal et maladif, l'ivresse, le sommeil artificiel, la folie, etc., ce moi personnel n'est qu'une des manifestations phénoménales du moi individuel et réel (nouménal, comme disent les Allemands) ; ces manifestations pouvant avoir un caractère multiple, *anormal ou fictif*, selon les conditions de l'organisme (sommambulisme, médiumnisme, etc.).

Une pareille théorie mettant sur la même ligne, comme également importants, et légitimes, d'une égale valeur au point de vue moral et pratique, les états inconscients et les états conscients de l'âme humaine, n'a besoin que d'être exposée pour être jugée. On comprend de suite qu'elle fait merveilleusement l'affaire du diable, à qui elle livre notre pauvre humanité désarmée, désemparée à la merci de toutes ses suggestions, en l'absence de la seule lumière qui pourrait la mettre en garde contre ses prestiges, la lumière de la conscience. Il serait puéril d'insister sur ce point ; et voilà du premier coup le spiritisme jugé, s'il ne repose, comme le veulent M. de Hartmann et Aksakof, que sur l'application de la théorie psychologique de l'inconscient.

2° *Animisme*, ou phénomènes psychiques inconscients, se produisant en dehors des limites de la sphère corporelle du médium ou *extramédiuniques* (transmission de pensée, télépathie, mouvements d'objets sans contact, matérialisations, etc.). Avec cette catégorie, nous voilà loin des phénomènes simplement subjectifs dont nous venons de parler. L'activité humaine inconsciente sortant du corps se manifeste à distance par des effets mécaniques, physiques et plastiques ; elle va jusqu'à s'objectiver, s'extérioriser sensiblement, en se créant un simulacre d'organe visible, selon le degré de désagrégation du corps fluide ou du périsprit. Tous ces phénomènes sont le produit personnel de la force mimique inconsciente du médium.

3° *Spiritisme*. Sous ce nom se classent tous les phénomènes qui ne peuvent se rapporter qu'à une cause *extramédiunique, supraterrestre*, c'est-à-dire en dehors de la sphère de notre existence. « Nous avons ici, dit M. Aksakof, la manifestation terrestre du moi individuel au moyen de ceux des éléments de la

personnalité qui ont eu la force de se maintenir autour du centre individuel, après sa séparation d'avec le corps, et qui peuvent se manifester par la médiumnité ou l'association avec les éléments psychiques homogènes d'un être vivant. »

On le voit, toute la théorie de M. Aksakof prend pour point de départ une des plus grandes aberrations de la philosophie moderne, la *nouvelle notion* de la *personnalité*, qu'une prétendue science, au nom de ce qu'on appelle la *métaphysique expérimentale*, s'efforce de substituer à la vieille notion, bonne pour les imbéciles, de l'unité consciente, simple et permanente de l'âme humaine. Celle-ci n'est plus qu'un agrégat d'éléments psychiques divers et incohérents qui peuvent, dans un état donné de l'organisme, se détacher du noyau central et revêtir temporairement en dehors de la personnalité corporelle le caractère d'une personnalité indépendante. Qui ne comprend que, si cette notion pouvait avoir cours dans la masse des cerveaux humains, cet univers deviendrait bientôt un immense Bedlam, un monde d'inconscients, d'hypnotisés, de somnambules, de visionnaires et de fous, de *mediums*, en un mot, c'est-à-dire d'êtres humains chez qui, selon la définition de M. Aksakof, l'état de *désagrégation psychologique* deviendrait habituel et normal, ou chez qui, selon M. Janet (1), « la puissance de synthèse psychique est affaiblie et laisse échapper, en dehors de la perception personnelle, un nombre plus ou moins considérable de phénomènes psychologiques. » Nos maîtres en *animisme* et en *spiritisme* ne désespèrent pas de voir la science réaliser enfin ce *desideratum* de la destinée humaine : « Nous n'hésitons pas à l'affirmer, s'écrie M. Aksakof, l'hypnotisme deviendra *bientôt* un instrument au moyen duquel presque tous les phénomènes de l'*animisme* pourront être soumis à une expérimentation positive, obéissant à la volonté de l'homme ; la suggestion sera l'instrument au moyen duquel la désagrégation psychique franchira les limites du corps et produira des effets physiques à volonté. »

On comprend que nous n'entrons pas ici dans la revue des faits apportés par M. Aksakof à l'appui de sa théorie (2) ; ces faits se retrouvent à peu près les mêmes dans tous les livres sur le Spiritisme ; on en trouvera dans le *Diable au XIX^e siècle* un assez grand nombre et d'assez concluants au point de vue de l'inter-

(1) *L'Automatisme psychologique*, Paris 1889. L'auteur, M. Pierre Janet, est professeur de philosophie au Lycée du Havre.

(2) Nous nous proposons du reste de revenir sur ce livre au point de vue plus spécial de l'hypothèse des « esprits », et de l'intervention diabolique.

vention diabolique. Il m'a paru plus utile d'emprunter au livre du spirite russe un catalogue qui témoigne de l'importance qu'a prise la question dans ces derniers temps, et des efforts tentés par la science en Angleterre, en Amérique et en France, pour éliminer du problème le seul facteur qui puisse aider à le résoudre, le prince des ténèbres et du mensonge. Voici ce catalogue :

1. *The Daimonion, or the Spiritual Medium, its Nature, illustrated by the History of its Uniforme Mysterious Manifestations, when unduly excited.* By Traverse Oldfield, Boston, 1852, 8°. (Le daimonion, ou le médium spirituel et sa nature, illustré par l'histoire de ses manifestations uniformément mystérieuses, lorsqu'il est indûment excité.) Le Daimonion, ou médium spirituel dont il s'agit n'est autre chose que le principe nerveux. Le véritable auteur de l'ouvrage est G. W. Samson.

2. — *Philosophy of Mysterious Agents, Human and Mundane, or the Dynamic Laws and Relations of Man, embracing the Natural Philosophy of Phenomena styled: Spiritual Manifestations.* (Philosophie des Agents mystérieux, humains et terrestres, ou les lois et les relations dynamiques de l'homme, comprenant la Philosophie naturelle des Phénomènes appelés: Manifestation des Esprits.) Par E. C. Rogers, Boston, 1853, 8°.

3. — *A Discussion of the Facts and Philosophy of Ancient and Modern Spiritualism* (Discussion des faits et philosophie de l'Ancien et Moderne Spiritualisme) By S. B. Brittan and B. W. Richmond. New-York, 1853, 8°.

4. — *Modern Mysteries explained and exposed* (Mystères modernes expliqués et démasqués). By Rev. A. Mahan, premier Président de Cleveland University. Boston, 1855, 8°. Ce livre explique toutes les manifestations spirites au moyen de la force *odique* ou du fluide inventé par le baron von Reichenbach.

5. — *Mary Jane, or Spiritualism chemically explained; also Essays by and Ideas (perhaps erroneous) of a Child at School.* (Mary Jane, ou le Spiritualisme expliqué chimiquement, ainsi que Essais et Idées (peut-être erronées) d'une écolière). London, 1863, 8°. L'auteur de ce livre, Samuel Guppy, matérialiste accompli, se servait de sa propre femme comme médium dans ses expériences spirites.

6. — *On Force, its Mental and Moral Correlates, and oh that which is supposed to underlie all Phenomena; with Speculations oh Spiritualism and other Abnormal Conditions of Mind.* (De la force, ses corrélations mentales et morales, et de ce qui est supposé être la base de tous les Phénomènes; y joint des Spé-

culations sur le Spiritualisme et autres conditions anormales de l'esprit.) By Charles Bray, London, 1867, 8°. L'auteur était à la fois phrénologue, fataliste et socialiste.

7. — *Exalted States of the Nervous System in Explanation of the Mysteries of Modern Spiritualism, Dreams, Trance, Somnambulisme, Vital Photography, etc.* (Etats de surexcitation du système nerveux expliquant les mystères du spiritualisme moderne, des Songes, Extases, du Somnambulisme, de la Photographie vitale, etc.) By Robert H. Collyer. Londres, 1873, 8°.

8. — *Spiritualism and allied Causes and Conditions of Nervous Derangements.* by William A. Hammond. M. D. (Le spiritualisme et les causes et conditions congénères des troubles nerveux) par le Dr A. Hammond, professeur de maladies mentales et de maladies des nerfs au département de la médecine à l'Université de New-York). Londres, 1876, 8°.

9. — Agénor de Gasparin: *Des tables tournantes, du Surnaturel en général et des Esprits* 1854, 2 v. 8°. L'auteur considère comme un fait pleinement établi par ses expériences que la volonté, dans certaines conditions de l'organisme, peut agir à distance sur la matière inerte.

10. — *Les tables parlantes*, par Thury, professeur à l'Académie de Genève, 1855. L'auteur attribue tous les phénomènes spirites à un fluide particulier ou force *ecténique*, agissant à distance par le moyen de l'influence *psychode*.

11. — *Etude expérimentale sur certains phénomènes nerveux, et solution rationnelle du problème spirite*, par Chevillard, professeur à l'Ecole nationale des Beaux-Arts, Paris, 1872, 8°. D'après celui-ci, les frappings ou mouvements des objets sont un effet réel, mais nervo-dynamique des médiums « qui transforment l'objet en organe extérieur momentané, sans en avoir conscience »; en d'autres termes les phénomènes dits spirites ne sont que des manifestations inconscientes de l'action magnéto-dynamique du fluide nerveux.

12. — *Essai sur l'humanité posthume et le Spiritisme*, par un positiviste, Adolphe d'Assier, Paris, 1883, in-12. M. Aksakof cite de longs fragments de ce livre dont il fait beaucoup de cas. L'auteur y développe avec complaisance l'hypothèse de l'existence posthume de la personnalité humaine. Le résumé qu'il a fait lui-même de son système suffira pour donner une idée de sa méthode et du pur matérialisme de ses conclusions.

« Ne voulant faire appel à aucune cause surnaturelle, je cherche s'il n'existe pas dans

la nature vivante un principe peu connu jusqu'ici qui, dans certains cas et dans certaines limites, peut agir comme force active et indépendante. Je trouve ce principe non seulement dans l'homme, mais encore dans les espèces supérieures de l'échelle zoologique, de sorte que l'humanité posthume n'est, à vrai dire, qu'un cas particulier de l'animalité posthume, et que cette dernière se présente comme la conséquence immédiate du monde vivant. — L'étude de ce principe me conduit à celle du *fluide magnétique*, qui paraît en être le générateur. J'analyse alors les diverses manifestations de ce facteur de la psychologie, notamment dans le mesmérisme, et je trouve l'explication d'une foule de phénomènes qui, n'étant connus que par leurs côtés merveilleux, semblaient ne pouvoir se rattacher qu'à la théologie proprement dite ou à sa sœur cadette, la démonologie. Débarrassée de toute interprétation surnaturelle, la personnalité d'outre-tombe apparaît dans sa physionomie propre, et l'on entrevoit l'origine des ombres, leur état physique et moral, le sort qui leur est réservé. L'idée philosophique du livre peut donc se résumer ainsi : faire rentrer dans le cadre des lois du temps et de l'espace, les phénomènes d'ordre posthume niés jusqu'ici par la science, parce qu'elle ne pouvait les expliquer et affranchir les hommes de notre époque des énevantes hallucinations du spiritisme. »

En somme, le positivisme de M. Adolphe d'Assier n'aboutit qu'à une hypothèse dont le spiritisme, qu'il a l'air de mépriser et d'attaquer, pourra s'autoriser pour invoquer la science à l'appui de ses rêveries insensées. Toute la thèse tend uniquement à démontrer que les miracles des saints ne sont que des faits d'ordre naturel, « des modes d'action de l'éther ou du fluide mesmérien, mis en jeu par une foi vive jointe à la pratique de la vie ascétique. » Jésus-Christ et ses apôtres n'ont été que les précurseurs de Mesmer et de ses disciples. La puissance miraculeuse qui a converti le monde n'est en résumé qu'une *pléthore d'électricité vitale*. C'est à ce blasphème impie qu'aboutissent, en termes plus ou moins catégoriques, tous les ouvrages, spirites ou anti-spirites, qui éliminent du champ de leurs recherches la notion du surnaturel.

Le Lecteur.

En vente chez tous nos dépositaires :

Lucifer Démasqué

Par Jean KOSTKA

Un volume in-12 de 394 pages. — 3 fr. 50

OUVRAGE TRÈS RECOMMANDÉ

Approuvé par S. E. le Cardinal PAROCCHI

LE MAGE SÉDIR ET LES MIROIRS MAGIQUES

Comme on le sait, les Miroirs magiques sont des instruments de cette divination que nous n'hésitons pas, avec le Dr Bataille, de traiter de diabolique, du moins dans un grand nombre de ses pratiques, où la cause prétendue naturelle n'a aucun rapport avec l'effet merveilleux que l'opérateur en obtient. Il ne s'agit point ici, en effet, de ces vagues présages demandés par la superstition populaire aux phénomènes les plus insignifiants de la vie commune, de cette prétendue révélation de l'avenir au moyen de faits vulgaires et fortuits, tels que le vol d'un oiseau, la rencontre d'un homme ou d'un animal, la présence d'une treizième personne à table, etc... La théorie et la pratique des Miroirs magiques se rattachent à un autre système, qui s'appuie sur les traditions de la science occulte, et s'efforce de déguiser son origine diabolique sous les formes scientifiques d'une théorie cosmogonique et théologique. Ce système prend pour point de départ, comme loi fondamentale, la Trinité chrétienne. De même que Dieu est triple dans son Unité, l'homme aussi est triple dans sa personnalité une : le *Corps*, ou l'homme physique, l'*Âme doublement polarisée*, ou l'homme animique, et l'*Esprit*, ou l'homme spirituel (1). Le monde ou *Cosmos* est triple aussi : — *Nature naturée* — *Humanité*, l'Adam de la *Genèse* ; — *Nature naturante*, esprits, génies planétaires, anges. Ainsi placé au centre du *Cosmos*, l'homme peut interroger tour à tour chacune de ces trois parties, selon la nature de ses triples facultés.

L'homme *physique* interroge le corps de la Nature ou la Nature naturée ; de là la divination par les présages naturels.

Il interroge les autres hommes ou l'humanité ; de là la physiognomonie, la chiromancie, etc., etc...

S'il interroge la Nature naturante, ou les esprits, ils lui répondront à l'aide du cercle ou miroir magique. Disons, en passant, que c'est de ces anges commis aux diverses évolutions et mouvements planétaires que descendent en ligne directe (on ne nous dit pas par quelle espèce de génération) « ceux qui forment ici-bas la fraternité glorieuse et bénie des adeptes. »

L'homme *animique* ou *astral* interroge tour à tour : la nature naturante, dans les rêves ; l'humanité, dans les révélations que ses sens spirituels lui feront découvrir dans l'âme des

(1) Papus : *Traité de Magie pratique*, 1894, 8°, et *La Science des Mages et ses applications*.

autres hommes ; la nature naturante, ou les génies, dans le « sommeil sacré de l'extase. »

Enfin l'homme *spirituel* ou *intellectuel* interroge le ciel dans les déductions de l'astrologie, dans les oracles des tarots, dans les anciens téraphim et dans la Lumière même du Verbe, qui lui inspirera des *prophéties conscientes*.

Voilà, dialectiquement décrit, tout le champ de la divination, et catégoriquement expliqué tout le système divinatoire, depuis les simples pressentiments du rêve et les plus vulgaires accidents de la nature extérieure jusqu'aux sublimes inspirations d'un Isaïe ou d'un saint Jean. Ce n'est pas plus malin que cela. L'homme, en mal de présages ou de prophéties, n'aura, le jour où il se sentira en veine, qu'à se consulter lui-même pour savoir s'il doit mettre en jeu son moi physique, animique ou spirituel, et interroger la nature naturante, ou l'humanité, ou les génies et esprits planétaires : alors il consultera ou le vol des oiseaux, ou les lignes de la main, ou le miroir magique, pour voir se dérouler à ses yeux tous les mystères de l'avenir.

On comprend que de ces divers procédés à l'usage des amateurs de divination, le miroir magique est celui qui a la prédilection des inventeurs de cette belle théorie. Aussi, nous dit le mage Sédir (1) « celui qui veut posséder la maîtrise de la divination devra s'assurer tout d'abord de son *développement astral* (sensibilité ou clairvoyance astrale), centre de tout le système, point solaire de toute culture. » Ce n'est qu'à la suite d'un développement astral considérable qu'il arrivera à la divination intellectuelle ou à l'extase des prophètes proprement dits.

Or, l'instrument de cette culture ou de ce développement de la sensibilité ou clairvoyance astrale, c'est le *Miroir magique*.

D'après ce que nous avons dit plus haut, on devine que ce Miroir magique est destiné à mettre l'homme en communication avec ce que nos occultistes contemporains, élèves de Papus, appellent le plan *astral*, ou plan intermédiaire entre le monde supérieur et le monde visible. En voici la définition donnée par le mage Sédir :

« Protée aux formes infinies, l'*astral* est ce milieu, ce médiateur universel qui reçoit passivement les influences positives des principes du *Monde* ; il les nourrit dans son sein, les élabore, les *organise*, et les ayant vitalisés, il les fait servir, — devenus partie intégrante de lui-même, et ses facultés fécondatrices propres — au modelage de l'élément ultime de la matière, de ce protyle récemment entrevu... »

Je m'arrête, la suite est encore plus obscure. Mais pourquoi nous répéter en termes pédants

et louches ce qui se trouve si prestigieusement développé dans la théorie platonicienne de l'*Âme du monde* et plus récemment encore dans la théorie du *Médiateur ou nature plastique* du théologien anglais Cudworth ? Nous renvoyons le mage Sédir et ses confrères en Papus au *Système intellectuel* (1) du professeur de Cambridge. Ils y verront que non seulement ils n'apportent absolument rien de nouveau à l'appui de cette insoutenable théorie, mais que tous leurs efforts ont été devancés avec une science et une érudition qui, hélas ! ne servit qu'à faire condamner plus sévèrement par l'opinion orthodoxe un système qui, tout en prétendant ruiner les arguments des athées et asseoir l'existence de Dieu sur des bases inébranlables, n'aboutit, en somme, chez nos modernes partisans de l'Astral, comme chez Cudworth, qu'à éliminer Dieu du monde comme un rouage inutile en faveur d'une cause intermédiaire dont il n'a nullement besoin pour en vitaliser ou organiser les principes.

Lors donc que le Mage Sédir s'écrie d'un air de triomphe après la définition que nous avons vue plus haut : « Voilà la vraie nature de ce mystère invisible qui nous effraie par sa profondeur et qui se dérobe avec tant de souplesse à nos recherches dès que nous le voulons interroger ! » il se contente, il faut l'avouer, de bien peu de chose ; sa solution est à bien peu de chose près, un vulgaire et obscur panthéisme.

Mais encore, prenons cet « *Astral* » pour ce qu'on nous le donne : comment nos occultistes en prouveront-ils l'existence ? Deux mots suffisent pour ce tour de passe-passe. Etant donné qu'il y a trois plans dans l'Univers, le plan idéal ou métaphysique, le plan physique ou visible, et le plan intermédiaire ou astral, il s'ensuit que « puisqu'un phénomène quelconque appartient *ipso facto* au monde physique, puisque sa cause première appartient au monde idéal, métaphysique, le moyen par lequel celle-ci se manifeste appartient au monde des lois, au monde astral. » Ce qui revient à dire : le monde astral existe, parce que nous, Mages, adeptes descendants des génies ou anges astraux, nous ne concevons le monde que sous cette triple forme : en haut, l'esprit pur ; en bas, la matière : et au milieu, une nature qui ne sera ni esprit, ni matière, mais l'un et l'autre à la fois, comme la cause est dans l'effet. En d'autres termes : avec notre baguette magique, nous ressuscitons l'*Âme du monde* de Platon et le *Médiateur plastique* de Cudworth, pour en faire à l'aide d'une complication de termes inutile, le *Médiateur astral*,

(1) *The True Intellectual System of the Universe*, wherein the Reason and Philosophy of Atheism is confuted, 1678.

(1) *Les Miroirs magiques*, in-12, 1895.

le *Monde Astral* ou l'*Astral* tout court, au choix des amateurs.

Quand il s'agit de sortir des termes généraux et de décrire par le menu l'essence et la nature de cet *Astral* et de sa faculté protéenne d'adaptation et d'organisation, nos occultistes se trouvent assez embarrassés. L'*Astral* est-il un être vivant, ou une immense collectivité d'individus vivants? En quoi consiste l'opération de cette faculté, qui est l'essence de l'*Astral*? Bien qu'il éprouve quelque difficulté à répondre à ces questions, le Mage Sédîr n'en conclut pas moins d'un ton d'oracle, que l'Invisible est à la fois un être et une immense assemblée d'êtres, et — comme il faut donner à ces théories un petit air Kabbalistique — qu'il est le corps cosmique d'Adam-Kadmon, dont l'homme physique n'est lui-même qu'une cellule. Où sommes-nous si nous ne nageons pas en plein panthéisme? Et, si vous doutez qu'en réalité « ce qui nous apparaît comme un milieu inconscient soit un individu doué de corps, d'âme et d'esprit, c'est ce dont une méditation plus profonde vous convaincra, et dont le miroir magique peut vous rendre témoin. »

Quel merveilleux spectacle, ami lecteur, le miroir magique ne va-t-il pas dérouler devant nous? Cette merveilleuse et enfantine hypothèse, renouvelée des Stoïciens, que l'univers est un grand animal, va prendre corps sous nos yeux. Nous allons le voir se mouvoir, s'agiter, l'entendre respirer, palpiter...

Grâce au don de *clairvoyance astrale*, qui nous fait découvrir dans le temps les choses futures et produit dans l'espace des « hallucinations télépathiques visuelles », c'est-à-dire nous permet de voir tout ce qui se trouve hors de la portée de notre regard physique, nous allons assister aux mystères intimes de la vie cosmique, à l'élaboration intrinsèque du grand corps de la nature. — Nous n'avons pour cela qu'à faire usage de notre *œil astral* ou de notre *oreille astrale*...

— Mais, me direz-vous, ami lecteur, où prenez-vous l'œil astral, et l'oreille astrale? Je ne me connais qu'un œil qui souvent, pour apercevoir seulement les réalités ambiantes, a besoin de recourir à un instrument optique vulgairement appelé lunettes; une oreille que le moindre accident peut rendre sourde aux bruits d'ici-bas, bien loin qu'elle soit assez subtile pour entendre le bruit que font les génies ou les esprits astraux, à moins qu'ils ne parlent par les mille voix ordinaires de la nature, vent, bruit des eaux, tonnerre...

— Ami lecteur, que vos sens sont obtus, et votre entendement épais! Apprenez que si l'existence de l'œil astral et de l'oreille astrale, c'est que « vous n'avez pas conscience de leurs activités »; c'est que « le champ de votre cons-

cience ne s'est pas encore développé jusqu'au plan astral (conscience transcendante des Allemands) » — *Etendre le champ de votre conscience jusqu'au plan astral*, voilà donc tout le secret dont la pratique vous tirera de votre profonde ignorance et vous rendra digne du merveilleux spectacle qu'on vous annonce.

— Il n'y a rien que je ne fasse, me direz-vous, pour arriver à un pareil résultat. Parlez, je suis tout oreilles.

Puisque vous êtes si curieux, voici donc la recette du Mage Sédîr.

Il faut, avant tout, vous faire entrer dans la tête une petite théorie indienne sur l'organisation physiologique et psychologique de l'homme, la vôtre et la mienne. Au-dessus du corps *physique visible* se meut le corps *subtil*, formé des éléments purs et comprenant tout l'appareil mental (sens, intellect, conscience, etc., etc.)

En d'autres termes : l'âme. Nous voilà en plein matérialisme.

Le corps subtil est à son tour animé par le corps *causal*, premier reflet de l'Atma, du Soi divin, du Logos... et par certains organes que la science moderne appelle des *plexus* et que les Indous appellent *Chakrams* ou roues; il y en a sept :

- Muladara* Chakram, ou plexus sacré ;
- Souadis thana* Chakram, ou plexus prostatic ;
- Manipuraka* Chakram, ou plexus solaire ;
- Anahata* Chakram, ou plexus cardiaque ;
- Viantha* Chakram, ou plexus pharyngien ;
- Agneya* Chakram, ou plexus caverneux ;
- Sahasrara* Chakram, ou glande pinéale (trou de Brahma).

Vous n'êtes pas assez étranger aux choses de la philosophie, ami lecteur, pour ignorer que le père de la philosophie moderne, Descartes, logeait l'âme dans cet organe du cerveau, ce ganglion lymphatique, ou glande vasculaire sanguine (la médecine n'est pas encore parvenue à se mettre d'accord sur ce point) que l'on appelle vulgairement la *glande pinéale*. Mais appelons-la avec le Mage Sédîr : le *trou de Brahma* ; voilà qui développe tout de suite la clairvoyance astrale!... Aussi bien, d'après la théorie indienne que nous vous exposons, la glande pinéale est « le point où les *énergies physiques se subliment* pour fournir un aliment aux activités du corps subtil ; le point de départ et le point d'arrivée du grand courant animateur du corps physique que Sankaracharya appelle Kundalini, et comme tel, il appartient au corps subtil où siègent le mental et la conscience... D'autre part, le sens de la vue psychique est localisé dans le plexus caverneux ; pour amener à la conscience les impressions

de cet organe, il suffit donc de *faire passer Kundalini par Agneya Chakram...*

— Vous n'avez pas compris, ami lecteur ? Rendez grâce au Mage Sédir, qui condescend pour vous à cette explication en langue vulgaire : « Il faut concentrer, par un acte volontaire, toute la force nerveuse du corps au milieu des sourcils, point où se trouve le siège de la vision mentale (l'œil de Siva) en abolissant toute autre perception : c'est ce que Patandjali (*Yoga Sastra*, liv. III) appelle voir les choses par *Prathiba*, c'est-à-dire par la lumière ou la connaissance produite instantanément par la conjonction de l'âme et de l'esprit, avant l'exercice de toute faculté raisonnée. »

Mais ce n'est là, ami lecteur, qu'un préambule savant à la recette qui suit :

« En fait, le commençant devra, pour percer l'Invisible, s'abstraire du Visible », c'est-à-dire perdre la conscience du visible, en fermant la porte à toutes les sensations externes, en un mot *s'hypnotiser* soi-même. Pour arriver à ce résultat, il y aurait bien un moyen assez radical, celui de s'enfermer comme les *Yogis*, dans le silence et l'obscurité d'une retraite souterraine. Mais ce moyen paraît à notre Mage supposer une puissance de concentration intellectuelle bien au-dessus de la majorité des étudiants. Il préfère la méthode indiquée par Papus dans son *Traité de Magie pratique*, art. *Maniement des Excitants* : endormir le sens physique par le triple emploi des parfums, de la musique et de la lumière, selon le tempérament du sujet. « C'est ainsi, ajoute le Mage Sédir, que celui qui voudra se développer en clairvoyance, assoupira tout d'abord son odorat par une fumigation appropriée, son oreille par une musique d'un caractère spécial — tandis qu'à la demi-obscurité d'une petite lampe il fixera ses regards sur le miroir magique. »

On le voit, il ne s'agit que de faire sortir l'adepte des conditions ordinaires et normales de la vie régulière, pour le faire tomber dans un état anormal et maladif, où, perdant la conscience de lui-même, il est le triste jouet de toutes les rêveries, de toutes les illusions fantasmagiques de l'imagination livrée à elle-même, de toutes les hallucinations que peut y créer à son gré l'inexplicable domination d'une volonté étrangère à laquelle elle est aveuglément et fatalement soumise.

Or, pour produire cet effet de l'hypnose, et faire voir à l'adepte bien disposé l'invisible, l'instrument le plus puissant est sans contredit le miroir sphérique et concave. Le miroir magique résout une fois pour toutes le problème : il suffit « de placer l'œil du sujet en rapport avec le foyer astral, et au bout d'un temps plus ou moins considérable, — selon le degré de concentration mentale ou de désir, c'est-à-

dire : selon la perfection avec laquelle la septième force astrale de notre corps aura pénétré la *Roue ignée* — la clairvoyance se produira... » (1)

Mais n'allez pas vous imaginer, ami lecteur, que du premier coup vous allez décrocher la timbale et lire à livre ouvert les mystères de l'avenir ; ce n'est qu'à la suite d'un tel exercice répété que les destinées n'auront plus de secret pour vous et que l'invisible se découvrira à vous sans voile et sans nuage : « la clairvoyance, a bien soin d'ajouter notre maître Sédir, afin de ne point vous décourager, la clairvoyance ne sera pas tout d'abord parfaite, ni même précise peut-être ; mais un exercice continu et soigneux donnera progressivement aux *organes astraux* toute la sensibilité qu'ils sont capables d'acquérir. »

Mais, afin qu'il ne vous reste aucun doute sur l'efficacité de cette opération, voici un petit tableau synoptique qui va décider en vous la conviction :

EMPLOI DU MIROIR

POUR EN DOUBLE OBJET

(0)

1	2
Absorption de la lumière physique	Concentration en un point de l'espace d'une parcelle de lumière hyperphysique.
(—)	(+)

RÉSULTAT :

La clairvoyance

Mais enfin, demanderez-vous, en attendant l'expérience, ce monde ou cette âme astrale dont on nous dit tant de merveilles, les voyants ou clairvoyants, admis à les contempler, ne pourraient-ils nous en donner un léger aperçu qui soulève un coin du voile et nous encourage à tenter l'aventure ?

Ici, le Mage se trouve de plus en plus embarrassé ; votre curiosité frise l'indiscrétion, et après tout, ami lecteur, vous pourriez bien n'être pas de ce très petit nombre d'hommes qui possèdent « une mentalité assez puissante pour provoquer le triple entraînement nécessaire pour se rendre compte *de visu* de ce que contiennent les trois grands plans de l'Invisible : le *terrestre*, le *lunaire* et le *solaire*... »

« Pour replonger dans les formidables cou-

(1) Il faut aussi consulter les tempéraments, dont la diversité nous prédispose particulièrement à telle ou telle catégorie de divination. Eliphas Levi les classe ainsi : le nerveux est prédisposé à la clairaudiance et à la géomancie ; le bilieux peut plus facilement évoquer des formes ou en déterminer ; le sanguin est plutôt développable en psychométrie, et le sympathique clairvoyant.

rants de ces canaux cosmiques, il faut de toute nécessité une connaissance parfaite de leurs cycles, de leurs lois et de leurs qualités. »

Cependant il veut bien vous en révéler ce qui est essentiellement indispensable pour oser se plonger dans les formidables courants des canaux du monde astral.

Ces canaux qui sont des plans, ou ces plans qui sont des canaux, considérés au point de vue des *individus* qui les habitent, peuvent être attribués à trois catégories d'êtres : les *élémentaux*, les *élémentaires* et les *anges*. Les *élémentaux* sont les esprits des éléments, les *Saganes* de Paracelse, les *Shadaim* de la Kabbale, les innombrables esprits qui animent la Nature : le moindre brin d'herbe, le plus petit grain de sable a son *Shadaim*.

Mais quelles formes, direz-vous, revêtent ces *Elémentaux* aux yeux du clairvoyant ?

Ici le Mage oublie la discrétion qu'il s'est imposée, et entre dans un détail si merveilleux que, sur ma foi, ami lecteur, si vous ne vous laissez pas séduire par le boniment pour entrer dans la baraque, vous serez plus stoïcien que Caton lui-même.

« En voici de tristes, de grisâtres aux yeux glauques couchés dans le sein morne des étangs et des marais : voici, se jouant sur la crête irisée des vagues, les tritons, les *mermaids* (*Sirènes* est trop commun), les ondines capricieuses ; amies de l'homme parfois, plus souvent dangereuses, fascinatrices ; formes merveilleuses de passions dont l'attrait jette l'homme sur les écueils du crime et de la folie.

« Entendez-vous dans les cavernes souterraines les marteaux cristallins des gnomes et des kobolds malicieux ? Au profond des forges invisibles, les pygmées enferment de pures âmes dans le tombeau brillant des gemmes ; tandis qu'au-dessus d'eux, moitié aériens, moitié terrestres, les Trolles, les Nixies, les Brownies, familiers du Gallois superstitieux, se jouent au seuil de la chaumière.

« Mais le voyant admire descendre dans ce rayon de lune les formes aériennes des fées ; les plus suaves figures de l'art peuvent seules se comparer aux gracieuses sylphides qui convient les humains au doux régal de leurs lèvres...

« Les plus élevés des *élémentaux* cosmiques, les sujets ignés du roi Jehuel et de ses sept ministres vivent dans les sphères subtiles du feu. Les salamandres sont terribles et proches des anges ; leur vie est très longue et leurs mœurs pures. »

— Vous vous imaginiez, comme moi sans doute, ami lecteur, que toutes ces formes fantastiques n'étaient que la création des poètes de l'antiquité payenne, désireux d'animer et de peupler la nature ; détrompez-vous ; les clair-

voyants voient toutes ces belles choses ailleurs que dans les dictionnaires de mythologie et les traditions mythiques des Gallois ou des Scandinaves ; ils voient en chair et en os, pour ainsi dire, travailler ces facteurs invisibles des trois règnes de la nature ; bien plus, ils assistent aux détails les plus intimes de leur vie domestique ; ils les voient naître, vivre, se marier et mourir (1). C'est au moins, d'après Paracelse, le sort des *Saganes*. Non seulement ils les voient, mais ceux-ci répondent à leur appel et deviennent pour celui qui les a évoqués, des *protecteurs* ou des *obsesseurs*.

Voilà le premier verre de la lanterne magique du Mage Sédir ; le second nous introduit dans le plan des *élémentaires* ; ceux-ci ne sont autre chose que les âmes des morts. Beaucoup moins complet sur ce plan que sur le précédent, le Mage nous montre un certain nombre d'âmes des morts liées à la terre par un désir non satisfait ; d'autres, les âmes des ancêtres, venant au foyer familial, lorsque leurs descendants les évoquent avec amour ; d'autres se rendant visibles dans la coupe magique ; « d'autres enfin, dont les énergies furent, au cours de leur vie terrestre, exclusivement consacrées à des buts égoïstes, tombent dans les orbes maudits du satellite sombre ; là, se pressent les vampires, les magiciens noirs, les Frères Inversifs, voués aux souffrances sans nom de la désintégration totale ; là est réalisée la loi de mort dans son sens le plus absolu. »

Enfin, pour nous dédommager de ce lugubre tableau, le Mage nous transporte dans le troisième plan ou plan des anges ; et ici, il est encore, on le comprend, plus réservé et plus discret.

« Pendant cette nuit de lune montante, s'écrie-t-il, envoyons le clairvoyant au delà des sphères de vie infrahominales ; plaçons-le en observation dans les vagues de l'éther subterrestre, dans cet océan de force qui vitalise notre planète. Ses yeux éblouis s'extasieront devant la gloire de ces régions inconnues ; il verra, parmi les âmes des justes, flottant sur les ondes harmonieuses de la symphonie cosmique, les Elohim, les soleils secondaires se mouvoir ; il percevra, au sein des vagues gigantesques de la spirale terrestre, les génies planétaires bénir

(1) Si vous n'en croyez pas le Mage Sédir, écoutez la Kabbale. — La Kabbale appelle *Rouchin*, les élémentaux mâles, et *Lilin*, les femelles. Les esprits de feu sont gouvernés par Jehuel et sept ministres ; ceux de l'Eau, par Michel et sept ministres ; ceux de Terre et d'eau ont pour prince Asmodée. Rachiel et trois ministres gouvernent les esprits des vents ; Gabriel, ceux du tonnerre ; Nariel, ceux de la grêle ; les gnomes des rochers obéissent à Makuniel ; ceux des arbres fruitiers à Alpiel, et ceux des autres arbres à Saroel ; Mesamahel est le roi des esprits des vers ; Hariel et trois ministres gouvernent ceux du bétail. Les créatures de la terre et de l'eau vivent sous la dépendance de Samniel, et les oiseaux sous celle d'Anpiel.

les génies des peuples de leurs influences bien-faisantes, tandis que, selon les doubles courants hermétiques, les âmes descendent et remontent sans fin, sur les vagues du Feu céleste. »

— Ami lecteur, n'êtes-vous pas saisi d'enthousiasme, et ne vous tarde-t-il pas de contempler de votre œil astral ces merveilleux Elohim « flottant sur les ondes harmonieuses de la symphonie cosmique » ? Que serait-ce, si le Mage vous en disait davantage ? Mais par malheur, il y a le secret professionnel qui lui ferme la bouche justement au plus bel endroit, au moment d'aborder « **les mystères sacrés de l'extase !** »

— « Pour les réaliser, ajoute-t-il mystérieusement, il faut des *instruments et des rites spéciaux, dont il ne nous est pas permis de parler ici.* »

Nous nous doutions bien jusqu'ici qu'au fond de toute cette physiologie et pneumatologie Indico-Kabbalistique se cachait la note diabolique, la présence de Satan et de ses infernales puissances ; les deux lignes qui précèdent ne laissent plus aucune incertitude à ce sujet. Ou votre Magie tend à un but honnête, bon et avouable, et alors, pour y parvenir, vous ne pouvez user que de moyens licites, honnêtes et avouables ; ou, si vous employez des moyens et des instruments dont vous ne pouvez révéler ni la nature, ni le caractère, c'est que vous les empruntez à une source impure et coupable : votre *Extase* n'est qu'une possession diabolique. Et du même coup, voilà vos miroirs magiques convaincus de n'être, ou bien que d'innocents instruments d'une fascination naturelle, aboutissant à une hypnose naturelle, ou, si vous leur attribuez une vertu dépassant les phénomènes de ce genre reconnus par la science, de véritables moyens occultes, évocateurs d'une puissance surhumaine et qui, vu le caractère de ses effets, ne peut être taxée que de diabolique.

Cependant, pour donner le change et dérouter la critique, nos Mages modernes s'efforcent de rattacher l'histoire de ces Miroirs à la tradition religieuse orthodoxe. Selon eux, ces Miroirs ont leur origine sacrée dans les livres de Moïse : c'est d'eux qu'il est question dans l'*Urim* et le *Thummim*, et les Génies planétaires ont bien voulu nous révéler le véritable sens de ces mots mystérieux qui ont fait le désespoir des commentateurs. Voici l'explication qu'un de ces Génies en a donné dans l'*Art Magic* : « La meilleure et la plus ancienne méthode de divination est celle du *Cristal* ou de l'*Urim* et du *Thummim*. Son origine était céleste, et les inspirations, les visions et les communications reçues au moyen du cristal par un homme saint et pur, étaient purement divines et dégagées de toute influence humaine. L'em-

ploi du cristal dans les temps modernes est presque aussi puissant que l'*Urim* et le *Thummim* des juifs. Entre les mains d'un sujet clairvoyant, ses révélations sont infailibles. Les esprits n'apparaissent pas effectivement dans le cristal, mais le voyant reçoit une aide magnétique pour pénétrer profondément le monde spirituel au travers du translucide de l'instrument ; par cette voie, il (ou elle) est amené à un contact très intime avec les esprits qui peuvent volontiers converser avec des mortels. »

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail des diverses opinions soutenues sur la signification de ces deux mots mystérieux (leur véritable sens en hébreu est *Lumière* (*Urim*) et *Perfection* (*Thummim*) (1) ; mais à coup sûr c'est faire subir aux mots une violence singulière et fortement abuser de l'analogie, que de voir dans ces deux termes ce qu'y voit le mage Sédir. « Dans *Thummim* : l'idée générale de réflexion, d'image reçue et rendue fidèlement, d'eau miroitante : le cristal magique » ; et dans *Urim* : « la manifestation générale de la lumière, sens qui, matérialisé, aboutit à celui de miroir réflecteur. » Si, dans ces deux mystérieux objets, qui semblent être une dépendance de l'Ephod, résidait une vertu prophétique, cette vertu y avait été attachée par le Dieu même de Moïse et d'Aaron et elle fait partie du merveilleux divin de l'Ancien Testament. Elle n'a rien à voir avec les autres faits dont on la rapproche et qui, ou sont purement fabuleux, ou appartiennent évidemment au merveilleux diabolique : les miroirs où les Sagas de la Thessalie traçaient leurs formules sibyllines en caractères sanglants qui s'imprimaient sur le croissant de la lune ; les miroirs d'or dont les initiés indiens se servent encore aujourd'hui dans le secret de leurs temples ; les cent espèces de miroirs magiques, dont le Dr Bataille a donné un aperçu dans le *Diable au XIX^e siècle*. Notre Mage Sédir ne sait à laquelle de ces variétés de miroirs magiques il doit s'arrêter ; il les juge probablement toutes bonnes et suffisantes à attirer les génies planétaires. Il semble cependant avoir un faible pour les recettes du *Comte de Gabalis* (2) ; prenant au sérieux ce persiflage du sceptique abbé de Villars, qui valut à son auteur la censure et l'interdit, il énumère avec complaisance les quatre sortes de miroirs mystiques décrits par le facétieux comte pour attirer les esprits des éléments : « Pour attirer les *salamandres* (voir ci-dessus), on prendra des globes de verre

(1) Nous serions reconnaissant à quelqu'un de nos correspondants versés dans la science des Ecritures, de vouloir bien nous donner quelques renseignements décisifs sur ce point si débattu.

(2) *Le Comte de Gabalis*, ou entretiens sur les sciences secrètes, 1670, in-12.

remplis du feu du monde concentré pendant 40 jours??... Pour attirer les *sylphes*, d'autres sphères remplies d'*air conglobé*??... Pour les ondins, on remplira ces vases d'eau et de terre solarisée pour les Gnômes... »

Au milieu de cette infinie variété de miroirs plus ou moins magiques, notre Mage a le courage d'essayer une classification. Il la divise en trois grandes classes : les Miroirs de couleur noire ou *Miroirs saturniens*; les vases et cristaux remplis d'eau, ou *Miroirs lunaires*, et les portions de sphères métalliques, ou *Miroirs solaires*; chacune de ces classes se divisant à son tour en quatre groupes, selon les divers tempéraments de ceux qui doivent en faire usage.

Ce n'est pas assez d'indiquer les miroirs magiques et leurs différentes espèces, si l'on ne donne aussi la manière de s'en servir de façon à arriver à la clairvoyance. Et ici viennent une foule de rites, sans l'observation desquels on ne pourrait atteindre ce résultat.

C'est d'abord la *Consécration* de l'instrument. Cette consécration diffère selon la variété du miroir employé. Pour le miroir *lunaire*, elle est fort simple; la voici, selon la formule de Papus (recette bonne à employer dans un salon mondain aussi bien que dans le silence de l'oratoire) : « Une coupe en cristal remplie d'eau jusqu'au bord est posée sur une table recouverte d'un linge blanc. Derrière la coupe on place deux bougies et tout est prêt pour l'opération. Le sujet s'assied en face de la coupe de manière à bien voir la surface horizontale de l'eau. Alors l'opérateur s'approche, et restant debout, place sa main droite étendue sur la tête du sujet en faisant appel par trois fois à *Anael*, l'ange qui préside à cette opération. Au bout d'une minute, le sujet voit l'eau bouillir, puis, les couleurs du spectre apparaissent, des visions se manifestent et des réponses aux questions mentales sont données. »

Le rite de consécration pour les Miroirs *métalliques* est beaucoup plus compliqué; il se compose de plusieurs prières adressées (à la nouvelle lune), au même ange *Anael* (1), après cette cérémonie préliminaire : « On prend une plaque d'acier légèrement concave, brillante et bien polie, et on écrit dessus avec le sang d'un pigeon mâle, blanc, aux quatre coins du miroir, les noms suivants : *Jehovah*, *Metatron*, *Elohim*, *Adonai*. » Mais l'opération ne va pas si vite que la première; l'esprit n'apparaît que le quatorzième jour, et il faut quelquefois attendre jusqu'à quarante-cinq jours; cela dépend de la dévotion et de la ferveur de

l'opérateur. Quand *Anael* juge le moment venu de répondre à vos prières, il vous apparaît sous la figure d'un bel enfant, vous salue et commande à ses compagnons de vous obéir en tout ce que vous leur demanderez. On le voit, ce n'est là qu'une forme déguisée du pacte diabolique. Nous vous ferons grâce, ami lecteur, des rites qui s'appliquent aux divers autres miroirs, tels que le miroir de *Nostradamus*, le miroir de l'Ange gardien, le miroir des Arabes, le miroir des Indiens *Bhattahs*, dont la consécration est agrémentée de danses lascives de femmes nues. Sache seulement que ce dernier, vu les circonstances particulièrement diaboliques qui en accompagnent l'usage, est, au dire de notre Mage « l'un des plus grands secrets du Temple. »

On trouvera du reste la plupart de ces miroirs magiques décrits dans le *Diabole au XIX^e siècle*, et nous doutons fortement que ceux qui en préconisent aujourd'hui l'usage puissent facilement se disculper d'être en cela des adeptes de la science diabolique, ou, s'ils l'aiment mieux, d'insignes farceurs exploitant indignement la crédulité des simples et des naïfs.

Capitaine Pierre.

LA SŒUR DE LA NATIVITÉ

En face des intéressantes discussions récemment ouvertes dans nos colonnes sur la venue de l'Antechrist et la fin des temps, d'après les différentes révélations publiées sur ce sujet, il nous a paru opportun de faire connaître en détail celles qui sont les plus discutées, attribuées à la Sœur de la Nativité, religieuse converse, au couvent des Urbanistes de Fougères, et écrites sous sa dictée par l'abbé Genet, prêtre du diocèse de Rennes. Obligé de s'expatrier pendant la Révolution pour échapper à la mort, l'abbé Genet s'exila en Angleterre et acheva d'y rédiger l'ouvrage qu'il avait commencé en France et qu'il intitula : *Vie et révélations de la Sœur de la Nativité, religieuse converse Urbaniste, à Fougères*.

Pour se conformer aux intentions formelles de cette Sœur, qui a toujours voulu rester entièrement soumise à l'Eglise et accepter en toute soumission d'esprit et de cœur le jugement qu'elle porterait sur ses révélations, l'abbé communiqua son manuscrit à plusieurs prélats distingués et savants docteurs dont il a réuni les opinions à la suite de son écrit. En attendant le jugement doctrinal de l'Eglise, ces jugements forment une autorité fort respectable en faveur de l'origine surnaturelle et divine des Révélations de la Sœur de la Nativité, autorité qui reçoit une singulière confir-

(1) Il ne faut pas oublier de parfumer le miroir en le mettant sur un réchaud neuf de terre cuite ou de fer, dans lequel on aura jeté le parfum qui plaît à *Anael*, le safran.

mation, quand on étudie la vie de cette sainte religieuse, si en garde contre les séductions et les pièges du Malin.

« Sur six évêques ou davantage, nous dit l'abbé Genet, à qui j'ai eu l'honneur de présenter mon Recueil à Londres et dans les différents lieux de mon exil, depuis 1792 inclusivement (1); sur vingt ou trente vicaires généraux et chanoines de différents diocèses, dix ou douze docteurs ou professeurs de théologie, en différentes universités; sur plusieurs auteurs bien connus d'ouvrages estimés en matière de religion, et pour le moins cent cinquante autres ecclésiastiques, vicaires, curés ou recteurs de différentes provinces, tant du clergé français que de celui d'Angleterre, tous également pieux et savants; à peine, dis-je, sur un si grand nombre, pourrait-on nommer cinq ou six individus qui ne lui eussent été favorables sous tous les rapports, et encore a-t-on de bonnes raisons de croire que ce petit nombre n'a suspendu son jugement que par prudence, et non par aucune mauvaise volonté; plutôt pour éclaircir les faits que pour les contredire ou combattre l'opinion prépondérante.

« L'ouvrage a donc été universellement applaudi par les lecteurs de tous les ordres de l'Eglise, je pourrais ajouter, de toutes les classes de citoyens. On l'a unanimement jugé *bon et utile en lui-même*, ce qui était le point principal, vu surtout que tous les vrais principes du dogme et de la morale y ont paru à couvert; mais encore je puis assurer que la très grande majorité des examinateurs et des juges a constamment penché à lui accorder l'inspiration proprement dite, qui leur a semblé incontestable: *Digitus Dei est hic*, ont-ils répété comme de concert, et, ce qu'il est bon de remarquer, cet aveu m'a été fait par des théologiens qui avaient, avant d'en rien lire, commencé par m'avouer leur répugnance, presque invincible, à admettre aucune espèce de nouvelle révélation. »

A la suite de ces autorités venant de la bouche des évêques, l'abbé Genet en cite d'autres fort importantes de théologiens et docteurs très versés dans les matières théologiques.

Le savant abbé Barruel s'exprime ainsi :

« On attaquera l'ouvrage de cette bonne âme, mais on ne l'anéantira pas : il est marqué à un coin qui le fera triompher de la critique.

(1) Les évêques consultés et qui ont lu les cahiers contenant le recueil en question sont, entre autres, Mgr l'archevêque d'Aix, aujourd'hui archevêque de Tours; Mgr l'évêque de Tréguier, celui de Troyes, de Nantes, celui de Montpellier, celui de Lescar, etc., etc. Je ne fais point mention des laïcs en grand nombre et de toutes les classes, qui les ont lus avec beaucoup de profit et d'édification; car, quelque éclairés que soient plusieurs d'entre eux, ils ne peuvent être admis pour juger dans ces sortes de matières. (Note de l'abbé Genet.)

Faites-moi part de tout ce que vous pourrez apprendre de cette sainte fille. Plus je lis votre ouvrage, plus je le trouve édifiant et admirable, plus j'y découvre quelque chose de plus qu'humain... »

Le célèbre professeur de théologie, l'abbé Pons, curé de Mazamet, au diocèse de Lavaur, en porte ce jugement :

« L'ouvrage de la religieuse de Fougères m'a paru contenir une théologie sublime, une morale douce, pure, des principes de conduite grands et lumineux; et quel que soit le jugement qu'on prononce sur son inspiration, je pense que la lecture en sera très utile aux fidèles, et leur donnera un grand goût pour la vertu. »

Consulté à ce sujet par Mgr Douglas, évêque de Londres, ne sachant point assez la langue française pour en bien juger par lui-même, le célèbre écrivain Milner, attaché aux catholiques de Winchester, eut avec l'abbé Genet une longue correspondance, où, entre autres jugements favorables aux Révélations, se lit celui-ci :

« Cette production me paraît, en général, très étonnante par sa sublimité, son énergie, l'abondance des idées et des choses, la profondeur de théologie qui y règne, son orthodoxie et l'esprit de piété qu'elle respire. C'est pourquoi je ne doute aucunement qu'elle ne produise de très grands avantages et d'heureuses impressions sur bien des âmes, qui en feront leur profit, quand vous jugerez à propos de la donner au public. »

Un autre prêtre anglais, très distingué par ses connaissances théologiques, M. Rayment, de la province d'York, voulut traduire l'ouvrage en anglais, et assura l'abbé Genet « qu'il ne donnerait pas sa traduction pour une bibliothèque ». Un vicaire général de Mgr Douglas, M. Hodgson, appelle le recueil : *Une théologie infuse, theologia infusa*.

Un jésuite anglais, le P. Bruning, va jusqu'à dire que, si tous les bons livres qu'on a jamais écrits, sans en excepter aucun, étaient perdus, « on pourrait les retrouver, et avec avantage, dans celui-ci... tout seul. »

Une objection capitale pouvait cependant être faite au rédacteur de ces Révélations : jusqu'à quel point sa relation était-elle une reproduction exacte des paroles mêmes de la Sœur? N'y avait-il pas ajouté beaucoup du sien, ou altéré, par la forme qu'il leur avait donnée, l'essence même de ces révélations?

L'auteur seul pouvait répondre à cette objection, en décrivant avec exactitude son procédé de rédaction, et comment il entendait qu'on comprît ce qu'il en disait : que ces révélations

avaient été écrites sous la dictée de l'inspirée. C'est ce qu'il a fait avec une bonne foi et un ton de sincérité qui ne laissent aucun doute sur sa véracité (1).

« Outre la vie de la Sœur, qui, quelque abrégée qu'elle fût, devait nécessairement occuper un certain espace, outre les circonstances également inévitables des premiers écrits qui furent faits il y a plus de trente ans, j'avais pour la tranquilliser, à discuter et à résoudre toutes les difficultés de la Sœur, ou plutôt toutes les objections et les chicanes par où le démon tâcha de la déconcerter et de la détourner de son projet, comme on le verra (2).

« Il fallait abréger tout cela, dira-t-on. Fort bien. Aussi l'a-t-on fait autant qu'on l'a cru possible ; mais aussi il fallait prendre garde de trop abréger, et on en conviendra si on veut un moment se mettre à ma place et voir la chose comme il convenait de l'envisager.

« Car, enfin, ou je devais taire les objections de la Sœur, ou de son ennemi, ce qui eût été une infidélité impardonnable, ou je devais en les rapportant, rapporter aussi avec la même exactitude les réponses qu'on y a faites et les raisons au moins principales par où l'esprit de la Sœur fut tranquilisé...

« Aussi de bons juges ont-ils regardé ces préambules comme la pierre essentielle et fondamentale de tout l'édifice. Ils en ont fait cas à proportion qu'ils en ont fait de l'ouvrage même...

« Je ne puis finir cette discussion avant d'avoir expliqué une bonne fois, pour ne plus y revenir, de quelle manière se sont prises les notes qui forment le recueil, et de quelle manière j'en ai fait la rédaction. Par cet exposé simple et naïf, je prévienrai mille questions qu'on pourrait faire, et mille fausses conséquences qu'on pourrait tirer ; je rendrai la justice que je dois à la vérité que Dieu connaît, et je mettrai tous les supérieurs ecclésiastiques et toutes les personnes bien intentionnées à portée de juger sainement sur un point aussi essentiel à la chose.

« Je le déclare donc, il s'en faut de beaucoup que les récits qui composent ce recueil m'aient été dictés de mot à mot comme le thème d'un écolier. Tout mon soin, comme celui de la Sœur, était de me faire entrer dans son sens, plutôt que dans ses expressions, qui

très souvent n'étaient pas françaises. « Vous direz toujours mieux que moi, pourvu que vous me compreniez », me disait-elle fréquemment : c'est donc à quoi spécialement nous nous sommes appliqués tous les deux dans toute la suite de nos entretiens ; et elle m'a témoigné plus d'une fois que j'y réussissais...

« Il est vrai cependant qu'en bien des choses j'eus beaucoup à écrire sous la dictée de la Sœur, si on peut le dire. Outre les expressions qu'elle employait comme de la part de Dieu, et dont elle m'enjoignait de me servir, j'eus à écrire une très grande partie, et le plus qu'il me fut possible, de tous ces grands détails touchant les attributs divins, la création, l'Eglise, le purgatoire, l'enfer, *la fin du monde*, le sort des petits enfants, notre révolution, et toutes les visions par où Dieu lui en avait montré les causes et les effets... J'écrivais donc, parce que je sens parfaitement qu'en tout cela, ni la bonne volonté, ni les mots ne pouvaient suppléer aux grandes choses qu'elle me disait, et je ne me faisais point assez à ma mémoire pour oser me promettre de ne rien omettre d'essentiel. Il me fallait donc écrire ; mais, loin d'avoir amplifié ces endroits-là même, comme on pourrait peut-être se l'imaginer, on verrait, si l'on avait entendu la Sœur elle-même, que je n'ai guère fait que de prendre le fond et la quintessence de ce qu'elle me disait.

« J'ai encore plus quintessencié ce qu'elle m'a fait écrire dans la suite par M^{me} la Supérieure (1), parce que celle-ci, ne voulant prendre sur elle que la peine, était obligée d'écrire tout ce que la Sœur disait pour se bien faire entendre à elle, et me mettre à portée de la bien apprécier dans ma rédaction ; ce qui emportait nécessairement bien des mots qu'il m'a fallu abréger. Mais les détails de la Sœur, quoique un peu longs quelquefois, m'ont toujours paru si intéressants pour le fond des choses et quelquefois même pour la manière, qu'en bien des points je craindrais plutôt d'avoir fait trop que trop peu de retranchements. Quoiqu'il en soit, voici en général de quelle manière tout s'est passé, surtout par rapport aux détails qui pa-

(1) *Observations sur la vie et les révélations de la Sœur de la Nativité* ; suivies de sa vie intérieure, écrite d'après elle-même par le dépositaire de ses révélations et rédigées à Londres et dans les différents lieux de son exil, 1800. T. III, p. 307 et suiv. (Nous suivons dans cette étude l'édition de 1849 en 4 volumes in-12.)

(2) Cette lutte de la Sœur de la Nativité contre les attaques du démon dans le but de la décourager et de lui faire abandonner son œuvre, n'est pas, comme on le verra plus loin, la partie la moins intéressante de sa biographie.

(1) N'est-ce pas un coup de la Providence que je n'aie pas été le seul à prendre les premières notes ? Dieu l'a permis sans doute pour fournir au moins un témoin de plus à la vérité fondamentale d'un ouvrage qu'il prévoyait devoir être attaqué par la base même. Voilà de quoi lever les doutes de la bonne foi ; cela suffit, et la bonté de Dieu ne doit rien de plus. (Note de l'abbé Genet.) — M^{me} Le Breton, dite de Sainte-Madeleine, supérieure de la Sœur de la Nativité, écrivait à l'abbé Genet, 13 mai 1818, en lui envoyant une copie du supplément des Révélations de la Sœur : « Il me semble que toutes ces belles choses sont comme des diamants enchâssés dans du plomb. Il y a une multitude de répétitions. Je puis vous certifier qu'on n'y a rien changé ni ajouté. Il est tel que nous l'avons trouvé, ne nous proposant que la gloire de Dieu et le salut des âmes. » Ce supplément forme la matière du 4^e volume de l'édition par nous citée.

raissaient demander moins de précision, dans les premières notes que j'ai tirées moi-même.

« La Sœur parlait quelquefois assez longtemps sans que je fisse autre chose que de l'écouter avec attention, comme elle me le recommandait. Ensuite, après six ou huit minutes passées de la sorte, c'est-à-dire après que le sujet avait été suffisamment développé à sa manière, alors, ou je la priais d'arrêter, ou elle me demandait si je l'avais bien comprise : « *Voilà, mon Père, me disait-elle, ce que Dieu me fait voir, afin que vous en preniez le fond.* » Sur cela, j'écrivais huit ou dix lignes en notes abrégées, que je lisais ensuite lentement à la Sœur, qui m'écoutait avec beaucoup de soin ; elle me faisait sur le champ ses réflexions : « *Bon, bon, mon Père, me disait-elle ordinairement, vous y êtes bien, vous avez mieux parlé que je n'avais fait ; mais surtout je vois que vous êtes dans le vrai sens de la lumière qui m'éclaire et me conduit. Tenez-vous-y bien, et n'en sortez pas quand vous travaillerez sur vos notes.* »

« Quelquefois, il lui est arrivé de me dire que je n'y étais pas encore tout à fait, et qu'elle voyait quelque différence entre le vrai sens et ma façon de rendre la chose ; mais je ne me rappelle pas qu'elle m'ait jamais dit que j'eusse été dans un sens directement opposé au sien. Quoiqu'il en soit, tout était corrigé souvent par le changement d'un seul terme, et je ne lâchais prise qu'après qu'elle m'avait approuvé, en me disant que *j'étais dans le vrai sens que Dieu lui faisait voir*. Elle m'a dit aussi, dans certains moments, que ce qu'elle voyait était exactement dans le même sens que ce que j'avais dit tel jour, à tel endroit de mon instruction sur tel sujet, et que j'aurais pu profiter des mêmes idées dans ma rédaction, etc...

« Ainsi, tout consistait, entre la Sœur et moi, dans un certain commerce de pensées de son côté et d'expressions du mien ; dans une pareille correspondance, je ne devais pas, je n'aurais pas voulu penser sans elle, et il me semblait assez souvent qu'elle n'eût pu que très difficilement exprimer ses pensées sans moi, Qu'on le prenne comme on voudra ; Dieu, probablement, avait ses raisons d'en ordonner ainsi, ne fût-ce que pour humilier l'un et l'autre. Pourtant, il lui suggérait quelquefois les expressions mêmes, et alors il n'y avait plus aucunes recherches à faire, il fallait s'en tenir au terme prescrit, qui était toujours le plus propre et le meilleur qu'on pût employer. Souvent elle avait l'idée sans l'expression ; mais ce qui a de quoi surprendre, c'est qu'il arrivait quelquefois qu'elle avait l'expression et l'idée sans en avoir la convenance. Voilà bien exactement comment se sont tirées les premières notes...

« Maintenant on doit bien s'imaginer que la rédaction a dû se faire dans le même esprit et

la même crainte de m'écarter du plan et des vraies idées de la Sœur ; mais si, en rédigeant, j'ai quelquefois puisé dans les principes de la théologie, ou même dans mon propre fonds, de quoi remplacer ce qu'elle m'avait dit, et que je n'avais pu écrire ; en un mot, de quoi donner à ses idées la juste étendue et le développement nécessaire qu'elle me chargeait elle-même de leur donner en suivant toujours le même sens, je crois n'avoir fait en cela que ma tâche, loin de m'en écarter ; et quand tout cela ne serait pas compris dans l'idée même de rédaction, je suis sûr, à n'en pas douter, que tout cela était compris dans l'idée de la personne qui me chargeait de la rédiger. Ainsi, le recueil, tel qu'il est, présente les vraies pensées de la Sœur, prises dans leur ordre naturel et présentées dans leur vrai point de vue, autant du moins qu'il m'a été possible ; les premières notes ne feraient que les défigurer.

« Il y a donc, en fait de style et de rédaction, trois choses à considérer dans le recueil :

1^o Les expressions qu'on attribue à Dieu lui-même, ou qui sont employées comme venant de la part de Jésus-Christ ;

2^o Les expressions de la Sœur, auxquelles je joins tout ce que je lui ai lu et qu'elle a approuvé ;

3^o Tout ce qui est de moi, je veux dire tout ce que j'ai cru nécessaire pour donner à l'ensemble un certain ordre et une certaine étendue dans le même sens ; mais tout cela se trouve tellement lié dans l'ouvrage qu'en bien des choses j'aurais peine à en faire moi-même le discernement, et je pense qu'il serait encore plus facile à tout autre de s'y méprendre...

« Le point serait donc, pour dire quelque chose, de montrer que je n'eusse pas exactement saisi ni rendu ses idées, qu'en bien des rencontres je me fusse écarté de ses vues et de son dessein. Tout cela, sans contredit, est très possible ; mais, pour le montrer, il faudrait d'abord l'avoir entendue soi-même ; il faudrait, en second lieu, prouver qu'on l'aurait mieux comprise que je n'ai pu le faire ; jusque-là, le bon sens décide qu'on doit s'en tenir à mon témoignage comme à celui de la Sœur, parce que toute la présomption est en faveur de celui qui, non seulement a été le seul à l'entendre, mais encore qui a été à portée d'elle, et chargé par elle-même de l'interpréter et de la faire parler à la postérité. On n'a donc d'autre voie de récuser son témoignage que de montrer qu'il lui prête un langage contradictoire, opposé aux divers oracles, aux lois et décisions de l'Eglise, indigne enfin de celui qui la fait parler. Voilà, je crois, ce que doit naturellement penser l'homme de bon sens qui désirera de s'instruire et non d'incidenter.

« Il s'en suivra presque, dira-t-on peut-être, que vous eussiez été inspiré vous-même, ou du moins que vous eussiez reçu une espèce d'infaillibilité pour cette rédaction, aussi bien que pour vos réponses à la religieuse... Il s'en suivra tout ce qu'on voudra, car je ne veux entrer ni dans les raisonnements qu'en peut faire ni dans les conséquences qu'on peut tirer. Je déclare seulement que, loin d'y avoir aucune espèce de droit, je me reconnais absolument indigne de pareilles faveurs; mais aussi j'ajouterai avec la même candeur et la même naïveté, qu'au pis aller, si une fois on suppose que le ciel les ait accordées à cette bonne âme pour le bien de l'Eglise, pourquoi, pour les mêmes raisons, ne pourrait-on pas supposer qu'il eût aussi gratuitement accordé quelque assistance, en particulier, au chétif travail de celui qu'il a appelé à la seconder? Il me semble au moins y voir quelque convenance, et quand je réfléchis que les instruments les plus vils, les plus faibles et les plus méprisables en eux-mêmes sont précisément ceux dont Dieu se sert d'ordinaire en pareil cas, ceux qu'il préfère à tous les autres, il me paraît alors qu'on pourrait bien le croire de moi plus que de personne. C'est le seul titre que j'aie à la chose, titre qu'on aurait grand tort de me contester, et qu'on ne s'avisera pas même de m'envier. Voilà toute ma réponse sur cet objet. »

En lisant ces pages d'un prêtre persécuté au nom de la religion, si profondément empreintes de foi et d'humilité véritablement chrétiennes, on ne peut s'empêcher de les rapprocher de celles où naguères, Léo Taxil, dans son livre *le Diable et la Révolution*, nous montrait un prêtre apostat, Pontard, se faisant le révélateur et l'apôtre d'une autre prophétesse, mais celle-ci prophétesse de mensonge et organe de Satan, la trop célèbre Suzanne Labrousse. Ce rapprochement nous offre un des exemples les plus frappants de la double action parallèle du Ciel et de l'Enfer, de cette lutte mystérieuse où le diable se fait le singe de Dieu, en essayant maladroitement d'imiter, sur des sujets qui lui sont dévoués, les effets de l'inspiration divine. Heureusement, le caractère satanique est trop visiblement empreint dans ces contrefaçons du merveilleux surnaturel divin, pour que des esprits droits et sains puissent s'y laisser prendre; quant aux manifestations venues du ciel, elles ne sauraient non plus tromper des yeux clairvoyants; le sceau divin y est marqué par d'indubitables caractères, qui éclatent tant dans les œuvres inspirées d'en haut que dans la vie même des saints personnages que Dieu a jugés dignes de ces faveurs exceptionnelles. C'est ce qui a lieu dans le cas des révélations de la

Sœur de la Nativité, ainsi que le fait remarquer l'abbé Genet :

« Nous l'avons déjà dit, tout livre qui s'annonce sous l'enseigne périlleuse de l'inspiration doit au moins, sous peine de mépris public, fournir au soutien des preuves que la saine raison puisse avouer. Rien de plus équitable que la demande qu'on en fait; aussi, je le répète, j'ose assurer qu'on sera satisfait de ce côté-là par la lecture de l'ouvrage même, surtout si, au lieu de s'arrêter à quelques détails isolés, à quelques circonstances minutieuses et accessoires, sur lesquelles les objections et les réponses ne finiraient jamais, on le considère dans les circonstances et sous le point de vue où il doit être envisagé. Si, le bandeau sur les yeux, on examine d'où partent ces grandes choses qu'on y dit et le terme où elles aboutissent, quel est le caractère de la personne qui parle, la trempe de sa vertu, le ton qu'elle prend, le cadre qu'elle présente, la variété et l'élévation des objets qu'elle embrasse, la manière dont elle les traite, et surtout le but qu'elle s'y propose, paraîtra-t-il alors naturel et raisonnable qu'une telle production pût être le résultat des conceptions incohérentes, nécessairement incohérentes, faibles, incertaines, et souvent contradictoires, d'une ignorante abandonnée à elle-même, et ne pouvant trouver en elle-même aucun moyen suffisant, aucune cause proportionnée à un pareil effet? Car, enfin, il ne s'agit pas de faire des suppositions en l'air, ni de se payer de mots insignifiants.

« Quand cette bonne âme serait aussi ambitieuse qu'elle est modeste et timide; quand elle serait aussi artificieuse qu'elle est humble et éloignée de toute duplicité; enfin, quand il serait possible d'allier ensemble et dans la même personne des qualités et dispositions aussi inconciliables et aussi évidemment contradictoires que le sont celles qu'il faudrait lui supposer, je demande si cet ensemble bizarre, dont peut-être on n'a jamais vu d'exemple, lui donnerait des connaissances qu'elle ne peut avoir, et une profondeur théologique absolument au-dessus de sa portée?

« Qu'on réponde. Suffit-il d'avoir la volonté de tromper le public pour y réussir à ce point? Dieu peut-il le permettre, et en a-t-on quelque preuve? Qu'on cherche parmi les imposteurs et les fourbes dont le monde a été dupe, quel qu'un qui, sans autres moyens humains, ait produit dans le même genre un ouvrage qu'on puisse comparer à celui-ci, et une suite de preuves qui puissent entrer en parallèle.... Ce qu'il y a de certain, c'est que j'en connais point, et que les examinateurs m'ont avoué plus d'une fois l'impossibilité de la trouver. Ces imposteurs, j'en conviens, se sont cependant donnés pour les envoyés de Dieu. Jusqu'à là, rien de plus facile, et tout est égal de part

et d'autre. Mais quelles preuves nous ont-ils laissées de leur mission? Voilà précisément le point qui décide et qu'il faudrait examiner, sans quoi nous serions dupes de trompeuses apparences, en admettant un parallèle qui ne peut jamais se soutenir.

« Aura-t-on recours, pour expliquer la chose, à un cœur tendre et échauffé par le suc de l'amour divin, à une imagination vive et exaltée par la méditation profonde des grandes vérités de la religion? Mais y a-t-on bien réfléchi, quand on m'a fait une pareille supposition? Ou cette exaltation vient des forces de la nature, ou elle vient de Dieu, ou elle vient du démon : pas de milieu. Si elle vient des seules forces de la nature, nous en soutenons l'insuffisance par les raisons déjà données. Si c'est l'ouvrage de Dieu qui l'excite et la conduit, c'est à peu près la supposition que nous faisons nous-même. Si elle vient du démon, nous prions ceux qui le pensent de nous dire :

« 1^o Comment Dieu, qui n'a jamais permis que l'erreur ait prévalu sur la vérité pour l'obscurcir au point de ne laisser aucune ressource à la bonne foi, ait pu permettre que cette bonne âme ait été constamment, et sans aucune faute de sa part, dupe d'une illusion damnable et le jouet d'un ennemi aussi cruel que subtil; ne serait-ce point le cas de lui dire ici, avec un savant théologien : Seigneur, si je suis dans l'erreur, c'est vous qui m'y avez mise; oui, mon illusion vient de vous, puisque vous l'avez permise, sachant que par moi-même je ne pouvais y échapper : *Domine, si error est, a te decepti sumus.*

2^o Nous les prions de nous dire comment le démon, qui a tant d'intérêt à nous tromper et à nous retenir dans les pièges où il nous fait tomber, a pris ici précisément tout le contre-pied de sa marche ordinaire, en nous indiquant les moyens les plus sûrs de découvrir ces pièges, de nous préserver de ses embûches et de toute la noirceur et la subtilité de ses desseins. Ne serait-ce pas là travailler à détruire son ouvrage et à renverser son propre empire, comme le dit Jésus-Christ aux Pharisiens incrédules : *Si Satanas Satanam ejecit, adversus se divisus est; quomodo ergo stabit regnum ejus?* (Matth. 12, 26.) Encore une fois, c'est à eux à nous expliquer tout cela. Pour moi, j'avoue que cette explication serait absolument au-dessus de ma portée. De pareilles découvertes demandent un effort de génie qui n'est ni de mon genre ni de mon pouvoir. Mais ce qui achève de montrer l'invraisemblance ou plutôt l'impossibilité d'une opinion qui n'a pas paru admissible ni en elle-même, ni dans ses suites, qui seraient horribles, comme on a dû le sentir, c'est la réflexion qu'on peut faire sur les différentes positions où s'est trouvée la Sœur, et les différentes affections qu'elle a

éprouvées, et qui toutes paraissent incompatibles avec cette exaltation du cœur ou de l'imagination qu'on voudrait lui supposer.

« Car, 1^o, dès le commencement de sa vie intérieure, la Sœur nous atteste, et cela d'après J.-C. lui-même, qu'elle n'avait que deux ans et demi, quelques jours de plus, lorsqu'elle fut favorisée de sa première vision. Or, on ne dira pas qu'à cet âge son entendement ni aucune de ses facultés intellectuelles aient été naturellement susceptibles d'élévation ou d'exaltation, puisqu'elles n'existaient pas encore et qu'il s'agissait plutôt de les former que de les exalter. L'enfant, à cet âge, n'a qu'une idée confuse de sa propre existence; il ne soupçonne pas même celle de Dieu : on en conviendra facilement.

« 2^o Elle nous atteste qu'en bien des choses elle parle sans s'entendre, et se voit même comme forcée d'employer des expressions dont elle ne comprend pas le sens, quoique toujours les meilleures. Je demande encore si l'exaltation a jamais produit un pareil effet.

« 3^o Elle nous déclare que plusieurs fois elle a essayé si par elle-même elle n'ait pas pu se procurer de pareilles affections, en tâchant de monter son cœur ou son imagination, mais qu'elle ne l'a jamais fait sans que ses efforts aient abouti à lui prouver son impuissance.

« 4^o Dieu lui a fait perdre tout-à-coup la mémoire des choses qu'elle devait oublier, tandis que les choses oubliées depuis longtemps lui sont revenues par ordre au moment de les faire écrire.

« Qu'on joigne à tout cela la manière admirable dont elle parle de l'opération de Dieu sur les facultés de l'âme humaine, comme de la manière de la discerner des vains efforts par où le démon s'efforce quelquefois de la contrefaire, et qu'on nous dise en quoi tout cela peut différer d'une inspiration proprement dite, et sur quoi pourraient se fonder ceux qui s'obstineraient encore à ne voir en tout cela que l'effet d'une imagination exaltée ou d'un cœur saintement dupe de sa piété. »

On ne saurait établir avec plus de logique et de clarté la vraisemblance de l'opinion qui veut voir dans les révélations de la sœur de la Nativité l'effet d'une véritable inspiration divine. Ces considérations sont encore fortifiées par la conclusion de l'abbé Genet :

« Aussi le très grand nombre des examinateurs ont été tellement frappés de toutes ces considérations, qu'ils ont pensé, comme moi, que l'ouvrage, pris dans son ensemble, présentait une preuve de l'assistance divine, infiniment plus forte que ne le seraient toutes les attestations et les authenticités qu'on pourrait lui donner : car quel poids l'autorité des hommes peut-elle ajouter à celle de Dieu quand

elle se manifeste ? Ils ont donc cru, comme moi :

« 1^o Qu'on ne pouvait sérieusement comparer la manière frappante et circonstanciée avec laquelle la Sœur avait annoncé notre révolution et ses suites (1), plus de vingt ans avant qu'il y en eût aucune apparence, avec les conjectures générales et toujours hasardées que la politique humaine en avait pu faire sur quelques indices tirés, ou du déficit des finances, ou du progrès de l'irrégularité et de l'immoralité ;

« Ils ont cru comme moi qu'on ne pouvait sérieusement supposer qu'une ignorante parlant d'elle-même, ou d'après quelques citations sans suite des Saintes Ecritures qu'elle aurait entendues et méditées à loisir, eût pu donner, sans le secours d'en haut, une suite d'applications aussi justes et aussi heureuses des textes qu'elle n'a pas même lus, et cela sans tomber dans aucun écart, dont les plus habiles commentateurs ne sont pas toujours exempts, et que ce serait trop accorder à une fille, quelque savante d'ailleurs qu'on pût la supposer.

« 3^o Enfin ils ont cru, comme moi, qu'avoir prédit et annoncé tant de choses, et aussi longtemps avant l'événement, c'était un titre suffisant pour être crue sur les événements qu'elle annonce encore par la même connaissance, n'étant pas plus difficile d'y avoir vu l'avenir dans le présent que d'y avoir vu le présent dans le passé... Or, jugeant d'ailleurs de l'ouvrage par son ensemble, non pas par quelques détails isolés, ils ont pensé, comme moi, que la manière unique et lumineuse dont tant de matières différentes, et toutes aussi épineuses que sublimes, étaient traitées par cette ignorante, pouvaient bien former un motif suffisant de croire à son inspiration, indépendamment de toute autre considération ; et plusieurs d'entre eux n'ont pas craint d'avancer qu'on ne pouvait sans témérité s'opiniâtrer à la rejeter. En un mot, ils ont vu dans le recueil, ou l'œuvre de Dieu ou une énigme. »

Tous les arguments de l'abbé Genet se trouvent singulièrement corroborés par la vie même de la Sœur, qu'il faut lire dans l'autobiographie qu'elle a dictée elle-même peu de temps avant sa mort (2). Nous ne saurions ici reproduire cette sainte vie qui occupe tout un volume. Notre tâche doit se borner à remet-

tre sous les yeux de nos lecteurs les principaux textes des *Révélations*, ici en cause, sur la fin des temps et la venue de l'Antechrist, pour les mettre mieux à même de juger de la valeur des différentes opinions précédemment exposées.

I. — *Préludes et annonces du dernier avènement de Jésus-Christ* (1).

« Par Jésus et Marie, et au nom de la Très Sainte Trinité, j'obéis. »

Mon Père, nous allons aujourd'hui commencer par une matière bien terrible ; ce sera l'annonce du jugement dernier, dont nous devons ensuite suivre les épouvantables circonstances. Je vous avoue que cette tâche est pénible pour moi à plus d'un égard ; enfin, il le faut, commençons.

Notre-Seigneur lui fait connaître que le monde touche à sa fin.

Je me suis trouvée plus d'une fois, au moins en esprit, dans cette vaste campagne dont je vous ai déjà parlé. Un jour que j'y étais seule et avec Dieu seul, Jésus-Christ m'apparut ; et, du sommet d'une éminence, me montrant un beau soleil attaché à un point de l'horizon, il me dit d'un air triste : « La figure « du monde passe, et le jour de mon dernier « avènement approche. Quand le soleil est à « son couchant, poursuivit-il, on dit que le « jour s'en va et que la nuit vient... Tous les « siècles sont un jour devant moi ; juge donc « de la durée que doit encore avoir le monde « par l'espace qui reste encore au soleil à par- « courir. »

Je considérai attentivement, et je jugeai qu'il ne restait au plus qu'environ deux heures de hauteur au soleil. J'observai aussi que le cercle qu'il décrivait tenait un certain milieu entre les jours longs et les jours courts de l'année.

Voyant que Jésus-Christ ne me paraissait point opposé au désir, qu'il me donna sans doute, de lui faire des questions sur certaines circonstances de cette vision frappante, je me hasardai de lui demander si le jour dont il me parlait devait se compter d'un minuit à l'autre, ou du crépuscule du matin à celui du soir ; ou bien du soleil levant au soleil couchant. Sur cela, il me répondit : « Mon enfant, l'ouvrier ne travaille que durant que le soleil est sur l'horizon ; car la nuit met fin à tous les travaux. Malheur à celui qui travaille dans les ténèbres, et qui n'aura point profité de la lumière du soleil de justice qui s'était levé pour lui. C'est donc, ma fille, depuis le soleil levant, jusqu'au

(1) Il est plusieurs fois question, dans l'ouvrage de l'abbé Genet, de ces prédictions circonstanciées faites à différentes époques par la Sœur de la Nativité touchant les persécutions de l'Eglise, l'usurpation des biens du clergé, le mépris de la puissance du Pape, la persécution des ecclésiastiques, etc., etc. Nous recommandons particulièrement à nos lecteurs une merveilleuse vision sur la Révolution et ses suites, qui se trouve au 4^e volume de l'ouvrage, p. 400 et suiv.

(2) Tome IV de l'édition de 1849.

(1) Tome I, p. 301. On doit se souvenir que c'est là un des sujets particuliers sur lesquels il s'est borné à écrire sous la dictée de la Sœur (Voir plus haut).

couchant, qu'il faut mesurer la longueur du jour... N'oubliez pas, ajouta-t-il, qu'il ne faut plus parler de mille ans pour le monde ; il n'a plus que quelques siècles, en petit nombre, de durée. » Mais je vis dans sa volonté qu'il se réservait à lui-même la connaissance précise de ce nombre, et je ne fus pas tentée de lui en demander davantage sur cet objet, contente de savoir que la paix de l'Eglise et le rétablissement de sa discipline devaient durer encore un temps assez considérable.

Calamités de tout genre qui précéderont le règne de l'Antechrist.

Sans profiter en rien de ce que l'Ecriture nous dit des signes avant-coureurs du jugement général, et ne parlant que d'après la lumière qui m'éclaire, je vois en Dieu que longtemps avant que l'Antechrist arrive, le monde sera affligé de guerres sanglantes ; les peuples s'élèveront contre les peuples, les nations contre les nations, tantôt unies et tantôt divisées, pour combattre pour ou contre le même parti ; les armées se choqueront épouvantablement, et rempliront la terre de meurtres et de carnages. Ces guerres intestines et étrangères occasionneront des sacrilèges énormes, des profanations, des scandales, des maux infinis, par les incursions qu'on fera dans la sainte Eglise, en usurpant ses droits, dont elle recevra de grandes afflictions... Outre cela, je vois que la terre sera ébranlée en différents lieux par des tremblements et des secousses épouvantables. Je vois des montagnes qui se fendent et éclatent avec un fracas qui jette la terreur dans les environs. Trop heureux, si on en était quitte pour le bruit et la peur ! Mais non : je vois sortir de ces montagnes, ainsi séparées et entr'ouvertes, des tourbillons de flammes, de fumée, de soufre et de bitume, qui réduisent en cendres des villes entières. Tout cela et mille autres désastres doivent précéder la venue de l'homme de péché...

Jésus-Christ m'a fait voir un certain chemin étroit, obscur et ténébreux, environné de satellites et de gens armés pour en interdire l'approche... Tout à coup parut un homme fort et robuste, qui se disposait à passer par ce chemin ; il tenait de la main gauche un flambeau et de la droite un glaive à double tranchant. Il entra dans le chemin obscur, marchant à la lueur de son flambeau, et se battant à droite et à gauche avec son glaive, comme s'il eût eu une armée entière à combattre. Il y avait autour du chemin obscur un grand nombre de précipices, où les satellites tâchaient de le faire tomber. Enfin, malgré leurs embûches et leurs efforts, cet homme puissant et courageux arriva heureusement au terme, et se tourna alors vers ses ennemis

pour insulter à son tour à leur faiblesse et à leur lâcheté...

Plus on approchera du règne de l'Antechrist et de la fin du monde, me dit Jésus-Christ en m'expliquant cette apparition, plus les ténèbres de Satan seront répandues sur la terre ; et plus ses satellites feront d'efforts pour faire tomber les fidèles dans ses pièges et ses filets. Pour échapper à tant de dangers, il faudra que le chrétien marche le glaive et le flambeau à la main, et qu'il s'arme de courage comme cet homme robuste que tu viens d'admirer...

Plus on approche de la fin du monde, et plus je vois que le nombre des enfants de perdition s'augmente et que celui des prédestinés diminue dans la même proportion.

Cette diminution des uns et cette augmentation des autres se fera de trois différentes manières, que Jésus-Christ m'a indiquées : 1^o par le grand nombre d'élus qu'il attirera à lui pour les soustraire aux terribles fléaux qui frapperont son Eglise ; 2^o par le grand nombre de martyrs, qui diminuera considérablement les enfants de Dieu, et cependant fortifiera la foi dans ceux que le glaive de la persécution n'aura pas moissonnés ; 3^o par la multitude des apostats qui renonceront Jésus-Christ, pour suivre le parti de son ennemi, en combattant les mystères et les grandes vérités de la religion...

Un jour de communion, je me trouvai plus vivement frappée et pénétrée de la présence réelle dans la sainte Eucharistie... Alors j'entendis intérieurement une voix qui me dit : « Quelques années avant la venue de mon grand ennemi, Satan suscitera de faux prophètes qui annonceront l'Antechrist comme le vrai Messie promis, et tâcheront de détruire tous les dogmes du christianisme... Et moi, ajouta-t-il, je ferai prophétiser les petits enfants et les vieillards ; les jeunes gens annonceront des choses qui feront connaître mon dernier avènement... Ce que je vous dis ici, ma fille, sera lu et raconté jusqu'à la fin des siècles. »

II. — Règne de l'Antechrist.

... Quand ce méchant paraîtra sur la terre, tout l'orgueil, toute la malice de l'ange rebelle et de ses complices y paraîtront avec lui. Il semble qu'il sera accompagné de tout l'enfer et suivi de tous les crimes. Tous les suppôts de ce malheureux enfant de perdition se rassembleront autour de leur chef pour faire la guerre à l'Eternel. Jésus-Christ alors semblera leur dire ce qu'il dit aux satellites de Judas qui vinrent le prendre au jardin des Olives : « Votre heure est venue ; la puissance des ténèbres va étendre son empire... » Et il leur permettra de pousser leur malice jusqu'au point qu'il a mar-

qué, et où il a dessein de les arrêter, sans qu'ils puissent jamais passer au delà.

Je vois un si terrible scandale dans l'Eglise, un carnage si général dans l'univers, que la seule pensée en fait frémir. On n'a jamais vu tant de tromperies, de trahisons, d'hypocrisies, de jalousies, d'abominations, de scélératesses dans tous les genres... Une multitude d'illuminés, de faux dévots, de fausses dévotes, favoriseront beaucoup l'imposture et étendront partout l'empire du charlatanisme par des illusions magiques capables de séduire l'entendement, l'esprit et le cœur des hommes qui en seraient le moins susceptibles. Jamais on n'aura tant vu de faux miracles, de fausses prophéties, ni de faux prophètes ; on ira jusqu'à faire paraître des lumières et des figures resplendissantes qu'on prendra pour des divinités... En un mot, tout ce que l'enfer pourra inventer d'illusions et de prestiges sera mis en œuvre pour tromper les simples en faveur de l'antechrist.

Il est vrai que les ministres de Jésus-Christ combattront d'abord la nouveauté séduisante de ces fausses doctrines et l'imposture de ces prestiges, et que leur zèle, animé par l'Esprit-Saint y mettra de grands obstacles, et soutenant la cause de Jésus-Christ et la vérité de son Evangile... Mais, hélas ! ces précieuses victimes seront bientôt traitées comme leur divin maître ; on se jettera sur eux ; ils seront conduits au supplice ; les enragés croiront, en les mettant à mort, détruire absolument son règne ; mais ils ne feront que l'affermir de plus en plus.

...Aveuglé par l'orgueil de Lucifer même, je vois ce téméraire s'élever dans sa présomption jusqu'au trône de l'Eternel, comme pour lui ôter sa couronne et la placer lui-même sur sa propre tête ; il porte l'aveuglement jusqu'à se croire la Divinité, jusqu'à s'efforcer de l'anéantir afin d'occuper son trône et d'y recevoir l'adoration de toute créature... Que fais-tu, malheureux ? me suis-je écrié. Téméraire, que fais-tu ? Arrête, de grâce ! reviens à ton Dieu ! peut-être il en est temps encore !... Je me trompe : il est trop tard... Le trait est parti de la nuée... l'orage a crevé sur sa tête coupable, et le malheureux est enfin frappé de la foudre qu'il avait osé défier... Tandis que par un dernier attentat il s'efforçait, pour ainsi dire, de réduire l'Eternel sous ses pieds, Jésus-Christ l'extermine d'un souffle de sa bouche ; du haut de son élévation, il le précipite avec ses complices jusqu'au fond de l'enfer, pour y éprouver le sort de l'ange rebelle dont il avait imité la révolte et l'orgueil. Je les y vois tomber si rapidement et avec tant de force que la profondeur de l'abîme en est troublée, et que tout l'enfer en retentit !... Quel fracas ! Satan lui-même en est épouvanté...

(A suivre).

B. M.

TRIBUNE DES ABONNÉS

ENCHAINÉ OU DÉCHAINÉ ?

QUELLE EST LA VÉRITÉ SUR L'ENCHAINEMENT DU DÉMON

I. — *Etat de l'opinion à ce sujet*

« Il est évident, disait naguère Mgr Meurin, — dans une conférence rapportée par la *Revue Mensuelle* de décembre (p. 721), — il est évident que dans ce monde la lutte sera engagée et continuera jusqu'à la fin, entre les puissances de l'enfer et le royaume du ciel, entre Satan et Jésus-Christ, entre les esclaves du démon et les libres enfants de Dieu... Puisque cet état de choses doit durer *jusqu'à la fin des siècles*, ne nous laissons pas séduire par l'illusion de croire que la victoire du bien sur le mal s'achèvera de nos temps. Comptons plutôt sur une lutte continue...

D'après un autre article de la *Revue Mensuelle* de janvier dernier, rédigé par M. Ricoux, « Lucifer est enchaîné au fond des enfers... Mais à la fin des siècles il sera relâché : *alors aura lieu le grand combat*. Ce sera une lutte à mort contre le dragon infernal, et *celui-ci sera vaincu* (p. 41). »

Les opinions de ces deux auteurs ne sont pas aussi opposées qu'elles le paraissent à première vue. Et en effet, M. Ricoux s'explique ainsi : « Nous ne voulons pas dire que Lucifer soit absolument étranger au mal qui se commet dans le monde ; nous ne voulons pas dire qu'il n'inspire pas les diables qui, eux, peuvent venir sur la terre, et qui transmettent aux hommes qui se donnent à lui ses ordres et ses conseils. » Donc, d'après cet écrivain, quoique Lucifer soit enchaîné, c'est à peu près comme s'il ne l'était pas, car il a presque autant de moyens pour séduire les hommes que s'il était en liberté. D'un autre côté, si l'on avait demandé à Mgr Meurin ce qu'il fallait penser de l'enchaînement du démon, il est à peu près certain qu'il aurait répondu : « Lucifer est enchaîné depuis la Rédemption, et il ne sera relâché contre le monde que sous le règne de l'Antéchrist. »

Et en effet, Mgr Meurin et M. Ricoux sont tous les deux partisans de l'opinion commune sur la condition du diable ; et d'après cette opinion le démon est en même temps libre et enchaîné. Cela nous rappelle l'histoire de celui à qui on demandait si la statue dont il parlait était *équestre* et qui, ne voulant pas s'avouer ignorant du sens de ce mot, répondait avec prudence : « Oui... *un peu*. » Ainsi répondent en général les théologiens et les scripturistes.

sur la condition du démon. « Est-il enchaîné ? Oui... un peu. — Est-il déchaîné ? Oui un peu. »

C'est qu'ils ne savent comment concilier l'histoire avec leurs théories, parce que les faits prouvent à l'évidence que le démon a possédé jusqu'ici la plus grande liberté pour tenter les hommes, — tandis que les théories contraires au millénarisme forcent à supposer que le diable est enchaîné dans l'enfer depuis la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Eh bien, il nous semble que la question de l'état réel du démon par rapport aux hommes vaut la peine d'être traitée sérieusement, surtout dans une revue qui est destinée avant tout à tracer l'histoire de l'action diabolique sur notre monde.

II. — *L'Eglise et l'histoire présentent le démon comme déchaîné.*

S'il fallait en croire M. Ricoux, tout ce qu'on pourrait opposer à son sentiment serait à peu près sans aucune valeur ; voici en effet comment il s'exprime (p. 44) : « Ces raisons de convenance que nous avons données à la suite de saint Chrysostome, de saint Augustin et de Suarez, qui lui-même cite, comme partageant son opinion, saint Grégoire, suffisent pour satisfaire tout esprit qui ne veut pas ergoter sur des pointes d'aiguilles, et aime, quand il avance une opinion, à se trouver en bonne compagnie. »

Mais serait-ce se trouver en mauvaise compagnie que d'être d'accord avec le Souverain Pontife et l'Eglise tout entière, parlant d'une manière officielle sur la question qui nous occupe ?... Voici ce que tous les prêtres catholiques de l'univers répètent chaque jour à la fin du Saint Sacrifice, par ordre de Léon XIII, depuis plusieurs années : « Nous vous en supplions, ô Prince de la milice céleste, repoussez au fond de l'enfer, par la vertu divine, *Satan* et les autres esprits malins qui *circulent dans ce monde* pour la perdition des âmes. *Tuque, princeps militiæ cœlestis, Satanam aliosque spiritus malignos qui ad perditionem animarum pervagantur in mundo, divina virtute, infernum detrude.* » Ainsi donc, quand M. Ricoux soutient que « Lucifer est enchaîné au fond des enfers », il se met en pleine contradiction avec une affirmation catégorique et officielle de toute l'Eglise ; car celle-ci proclame que Lucifer circule dans notre monde autant que tout autre esprit malin, et elle supplie ardemment les puissances célestes de les refouler tous dans l'enfer. Est-ce qu'une affirmation nette et absolue de l'Eglise entière n'a pas autant et même plus d'autorité qu'une simple opinion de quelques Pères ou théologiens ?

D'un autre côté, toute l'histoire des siècles écoulés depuis la mort de notre divin sauveur atteste que l'enchaînement du démon n'a jamais été réalisé jusqu'ici, tel qu'il est annoncé par Jésus-Christ lui-même et par l'Apocalypse de saint Jean.

Que dit en effet Notre Seigneur ? « C'est maintenant que le monde va être jugé ; *c'est maintenant que le Prince de ce monde va être jeté dehors*. Quant à moi, lorsque j'aurai été élevé de la terre j'attirerai *tout* à moi (Joan. XII, 34). » Nous lisons en outre dans l'*Apocalypse* (XX) : « Je vis un ange qui descendait du ciel, ayant la clef de l'abîme, et une grande chaîne en sa main. Et il prit le dragon, l'ancien serpent, qui est le diable et Satan, et il le lia pour mille ans. Il le jeta dans l'abîme et l'y enferma et il mit un sceau sur lui, afin qu'il ne séduisît plus les nations... Et lorsque les mille ans seront accomplis, Satan sera relâché ; il sortira de sa prison, et séduira les nations qui sont aux quatre coins du monde... »

« Voilà donc, disons-nous dans la *Justification du Nouveau Millénarisme* (p. 120), la grande différence qu'il doit y avoir entre les effets de l'enchaînement du démon et ceux de sa mise en liberté ; tant qu'il sera enfermé dans l'enfer, il ne pourra pas séduire les nations, et quand il ne sera pas ainsi enchaîné, il les séduira réellement.

« Eh bien, s'est-il passé seulement un siècle dans lequel Satan ait été chassé hors de son royaume, et ait omis de séduire les nations et les individus, c'est-à-dire de porter les hommes à l'erreur et au mal ? Tout d'abord, il faut bien convenir que par rapport à l'action diabolique, il n'y a guère eu de changement pendant l'ère chrétienne dans les trois quarts de l'univers, c'est-à-dire dans les parties du monde restées ou redevenues infidèles. Là, il n'y a jamais eu ni moins de tentations, ni moins de séductions qu'auparavant ; et « le Prince de ce monde n'a jamais été jeté hors de ces contrées », puisqu'il y a toujours régné en véritable maître. Peut-on dire du moins qu'il ait été chassé des pays hérétiques et schismatiques ? Mais il est écrit qu'il n'y a pas d'accord possible entre le Christ et Bélial, et qu'on est contre Dieu dès le moment qu'on n'est plus avec lui. Par conséquent, les chrétiens séparés ont vécu sous l'empire du démon à peu près autant que les infidèles. Quant aux nations restées longtemps catholiques, elles ont été sans doute beaucoup moins *dominées* par le dragon infernal ; mais des *tentations* et des *obsessions* de sa part, elles en ont reçu autant et même plus que les autres...

« Chaque chrétien, même catholique, a toujours été attaqué jusqu'ici par l'esprit infernal avec une véritable fureur. Il n'y a pas un seul Père de l'Eglise, pas un seul maître

de la vie spirituelle qui ne le dise formellement ou ne le suppose. D'ailleurs, c'est là une vérité bien impossible à révoquer en doute, puisque l'Eglise elle-même la rappelle tous les jours à ses membres, en obligeant ses prêtres à commencer l'office de Complies par ces paroles fameuses de saint Pierre : « Mes frères, soyez sobres et vigilants, parce que le diable, votre ennemi, rôde sans cesse autour de vous, comme un lion rugissant, à la recherche de quelqu'un à dévorer. » On ne saurait affirmer d'une manière plus formelle que le démon a été jusqu'ici infiniment loin d'être enchaîné, ou enfermé dans l'enfer, ou impuissant à nous séduire. »

III. — *Le futur enchaînement de tous les démons prouvé par une foule de textes de l'Ecriture.*

« Mais, répondra sans doute M. Ricoux, il est bien impossible de démontrer par l'histoire que Lucifer est déchaîné sur le monde à peu près aussi bien depuis la Rédemption qu'auparavant; car ce n'est pas l'exclusion d'un seul tentateur qui peut préserver les peuples de la séduction — quand il en reste des millions d'autres pour ravager les âmes dans le monde entier. »

Cette objection démontre la vérité de notre thèse au lieu de l'infirmer; car en réduisant à peu près à rien les effets de l'enchaînement de Satan, elle fait éclater la complète fausseté du sens prêté par nos adversaires aux textes de l'Ecriture qui le décrivent.

Est-il réellement possible que le chef des démons soit le seul qui doive être chassé de son royaume terrestre, et enfermé dans l'enfer avec une chaîne qui le serre étroitement, tandis que tous les autres esprits malins garderaient la pleine liberté de circuler en tous sens à la surface de la terre, pour perdre le genre humain? Mais alors les hommes ne gagneraient à peu près rien à cet enchaînement. Or, il résulte précisément d'une foule de textes de l'Ecriture qu'ils doivent y gagner énormément.

Et en effet, nous voyons dans la déclaration précitée de Jésus-Christ, qu'à l'époque où le « prince de ce monde sera jeté dehors », le monde lui-même *sera jugé* et par conséquent changera de manière d'être, — de telle sorte que le divin Sauveur « attirera tout à lui ». Ainsi, tandis que le démon attirait presque tous les hommes à son culte pendant la période de sa liberté, — une fois qu'il aura été chassé loin de ce monde, presque tout le genre humain se donnera au vrai Dieu. Donc ce texte suppose une transformation complète dans la conduite des enfants d'Adam. Or, cette transformation exige à son tour que le genre humain soit délivré, non seulement d'un démon pris à part,

— car cela n'aurait à peu près aucun résultat — mais encore de toutes les obsessions diaboliques ayant causé sa perte jusque-là.

Le texte de l'*Apocalypse* sur l'enchaînement de Satan fournit une démonstration identique. Il suppose, en effet, que pendant ces mille ans d'exil les nations ne seront plus séduites, ni par le chef des légions infernales ni par ces légions elles-mêmes. Car « lorsque seront accomplis les mille ans, Satan sera relâché de sa prison et sortira, et il séduira les nations qui sont aux quatre coins du monde, Gog et Magog, et il les assemblera au combat, eux dont le nombre est comme le sable de la mer ». Mais si Satan a besoin de séduire les nations quand il est relâché de l'enfer, c'est qu'elles n'étaient pas séduites à l'avance. Or, si tous ses lieutenants avaient joui de leur liberté pendant son emprisonnement, ils se seraient bien chargés d'opérer cette séduction par eux-mêmes; et lorsque le général en chef se serait présenté il n'aurait eu aucun besoin de former ses troupes, il les aurait trouvées toutes prêtes à marcher au combat.

Voici, d'ailleurs, comment sont organisées les puissances infernales, d'après la *Revue mensuelle* d'avril 1895 (p. 211) :

« Au sommet est Lucifer, qualifié de Dieu-Bon, au-dessus de tout rang. Le premier rang de la hiérarchie est occupé par un seul génie supérieur; c'est Baal-Zéoub, vulgairement Belzébuth, vice-roi des cieux (en langage luciférien), généralissime et premier chef souverain... Le deuxième rang de la hiérarchie luciférienne est occupé par trois génies supérieurs : Astaroth, Astarté et Moloch. Les lecteurs du docteur Bataille savent que dans l'armée de Satan, selon le livre *Apudno*, Astaroth commande en chef l'aile gauche, Astarté, le centre (avec ses daimones), et Moloch, l'aile droite... Afin de combattre les maléachs d'Adonaï en Tellus, Lucifer a immobilisé un milliard quatre cent millions de lutins et lutines sur notre planète. »

Il est vrai que tout cela n'est pas article de foi. Mais c'est l'Evangile lui-même qui nous donne Belzébuth comme l'un des premiers chefs des légions infernales, et l'histoire nous montre Baal ou Bel comme la principale divinité mâle des Phéniciens, des Chananéens et des Babyloniens. On lui associait d'ordinaire la divinité femelle Astarté, — ainsi que Moloch, le dieu des Carthaginois, honoré, comme Baal, par des sacrifices humains. L'Ecriture nous dit avec raison que « tous les dieux des nations étaient de vrais démons : *Ommes dii gentium daemonia*. Qu'aurait donc gagné le genre humain à être délivré de l'un d'entre eux, s'il restait encore en proie à des millions d'autres, habitués à se faire servir et adorer des différentes nations? Or, il y a une foule de textes de

l'Écriture qui supposent le monde entier délivré de toute servitude diabolique et voué *sans partage* au culte du vrai Dieu.

En voici un certain nombre :

« Tous les rois de la terre l'adoreront (le Fils de Dieu); toutes les nations le serviront; toutes les tribus de la terre seront bénies en lui; toutes les nations le glorifieront; toute la terre sera remplie de sa majesté (Ps. LXXI).

« Il arrivera aux derniers jours que la montagne de la maison de Jéhovah sera préparée sur le sommet des montagnes et s'élèvera par dessus les collines; toutes les nations afflueront vers elle. (Isaïe, II.)

« Tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues le serviront (le Fils de l'homme)... La royauté, la puissance et l'étendue de l'empire de tout ce qui est sous le ciel sera donné au peuple des saints du Trè-Haut; car sa royauté est une royauté perpétuelle, et tous les rois le serviront et lui obéiront. (Daniel, VII.)

» Le Seigneur sera roi sur toute la terre; en ce jour là il n'y aura qu'un seul Seigneur, et il n'y aura plus d'autre nom divin que le sien. (Zach. XIV.)

D'après saint Paul (Philip. II), il faut qu'un jour « au nom de Jésus tout fléchisse le genou dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père. »

Voilà une foule de prophéties sacrées, infail-
libles, qui, évidemment n'ont pas encore été réalisées, et qui, par conséquent, doivent s'accomplir dans les siècles futurs. Or, pour que le genre humain tout entier se consacre au culte du vrai Dieu, il faut de toute nécessité un changement radical dans les conditions de son existence. Il est indispensable que la vertu devienne un jour beaucoup plus facile qu'elle ne l'a été jusqu'ici; et pour qu'elle devienne générale, une des principales conditions nécessaires, c'est que le genre humain soit délivré pour de longs siècles des tentations perpétuelles du démon.

Voilà ce que démontrent, ou directement, ou indirectement, tous les textes de l'Écriture que nous venons de citer, et qui, selon l'aveu du R. P. Piffard, de la Compagnie de Jésus, n'ont jamais reçu une explication satisfaisante des adversaires du millénarisme.

Mais il nous reste encore un passage très important de l'Apocalypse à faire valoir comme preuve de notre thèse; c'est celui du chapitre XII sur le grand combat qui doit avoir lieu entre le ciel et l'enfer sous le règne de l'Antéchrist:

« Alors il se fit un grand combat dans le ciel: Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon combattait et

ses anges aussi. Mais ils ne prévalurent pas; aussi leur place ne se trouva plus dans le ciel. Et ce grand dragon, l'ancien serpent, qui s'appelle le Diable et Satan, et qui séduit tout l'univers, fut précipité sur la terre, et ses anges furent jetés avec lui. Et j'entendis une voix forte dans le ciel disant: C'est maintenant qu'est accompli le salut de notre Dieu, et sa puissance et son règne, et la puissance de son Christ, parce qu'il a été précipité, l'accusateur de nos frères, qui les accusait devant notre Dieu jour et nuit. Et eux l'ont vaincu par le sang de l'Agneau et par la parole de leur témoignage; et ils ont méprisé leur vie jusqu'à souffrir la mort. C'est pourquoi, cieux, réjouissez-vous, et vous qui y habitez. Malheur à la terre et à la mer, parce que le diable est descendu vers vous, plein d'une grande colère, sachant qu'il n'a que peu de temps. »

« Cette défaite des démons, avons-nous dit dans l'Avenir (p. 72), a pour cause le sang versé par l'Agneau et par tous les martyrs de l'Eglise, et pour résultat la domination et le règne de Dieu et de son Christ. Il est donc bien certain qu'elle ne peut avoir lieu qu'après la mort du divin Sauveur et d'un assez grand nombre de chrétiens ». Elle est d'ailleurs tout à fait universelle et s'étend à tous les démons sans exception; car Satan n'est pas jeté seul sur la terre; il est jeté avec ses anges. Or, les uns comme les autres n'ont que peu de temps à rester sur la terre, à peine le temps d'infliger sept terribles fléaux à l'Antéchrist et à ses partisans. Cela fait, un ange descendra du ciel pour les enfermer tous dans l'enfer pendant mille ans. Aussi le ciel se livre à une réjouissance extraordinaire, parce que les hommes ne seront plus calomniés par le Diable en général, parce que la puissance et le règne de Jésus-Christ passeront enfin de la période virtuelle à une phase réelle et effective.

Voilà la seule explication possible de ce passage fameux de l'Apocalypse; car toutes les autres interprétations qui en ont été données vont se heurter contre des obstacles invincibles.

Il y a donc trois textes de l'Écriture qui prouvent directement la future suppression de toute action diabolique dans le monde; et il y en a une foule qui la démontrent indirectement, par la prédiction d'un concert général de tout le genre humain dans le service du vrai Dieu, qui ne peut se réaliser sans que tous les démons soient refoulés dans l'enfer.

IV. — Condition morale de l'humanité sous le règne universel de Jésus-Christ et de l'Eglise, coïncidant avec l'enchaînement du démon.

M. le comte d'Aubigny, de Chambéry, nous

priaient dernièrement, par une gracieuse lettre, de lui expliquer dans la *Revue mensuelle*, quelles seraient, d'après nous, les conditions physiques et morales dans lesquelles vivraient les hommes après le règne de l'Antéchrist et l'apparition foudroyante du divin Sauveur. « Le libre arbitre sera-t-il changé? Sera-t-on tout disposé au bien, ou la tendance au péché sera-t-elle aussi grande qu'auparavant? »

Nous nous faisons un honneur et un plaisir de répondre à ces questions, parce qu'elles ont une grande raison d'être, non seulement par elles-mêmes, mais encore à cause des affirmations extraordinaires qui ont été exprimées à ce sujet par les chiliastes de l'antiquité et même par quelques-uns de notre époque.

Ainsi, M. l'abbé Chabauty, dont le système a été récemment mis à l'index, soutient que « des justes auront pour mission de continuer l'humanité et l'Eglise, après le jugement dernier, sur la terre renouvelée et transformée tout entière en *paradis terrestre*; qu'ils seront rétablis dans *l'état et tous les avantages de la justice originelle*; puis qu'ils engendreront une postérité sainte et chère au Seigneur comme eux, à laquelle ils transmettront *tous les privilèges de l'innocence primitive*, la sainteté et l'immortalité, — et des privilèges plus précieux encore, c'est-à-dire le droit et le fait de recevoir des grâces toujours efficaces, en conséquence desquelles ils ne commettront *jamais de péché mortel*. » Le même auteur affirme que « cet état de choses si avantageux pour l'Eglise et pour l'humanité durera *éternellement*, pendant les siècles des siècles; que l'enfer sera fermé pour jamais et que le ciel demeurera ouvert durant l'éternité ».

C'est M. Chabauty lui-même qui s'exprime de la sorte dans sa brochure de 1894 intitulée : *Etat de la question eschatologique*; et c'est encore lui qui ajoute, à la page suivante, page 10 : « Des objections de toutes sortes, et surtout théologiques, ont été formulées contre ce système. Elles ont porté principalement sur les points suivants : le millénarisme et la tradition; — les analogies de la foi; — l'universalité du péché originel et le privilège unique de Marie; — la mort imposée à tous les hommes sans exception; — les *sacrements* et le baptême en particulier; — la nécessité d'une fin et d'une terminaison pour les collectivités comme pour les individus; — le changement opéré, d'après le système, dans l'épreuve imposée à l'homme et dans les conditions du salut; — la *nécessité de la liberté de la foi, et la nécessité de la souffrance et de la lutte*, liberté, souffrance et lutte qui n'existeraient plus avec le système... — l'universalité du jugement dernier, etc., etc.

Notre millénarisme échappe heureusement à toutes ces difficultés — et surtout à la principale, qui consiste dans la suppression du

péché originel; et voilà pourquoi la *Revue biblique* des Pères Dominicains l'a appelé le « Millénarisme orthodoxe », pour le distinguer de tout autre.

D'après nous, il n'y aura aucun changement *essentiel* dans la nature physique ou morale de l'homme sous le règne universel de Jésus-Christ et de l'Eglise. Les enfants d'Adam naîtront avec le péché originel autant qu'auparavant, et ils continueront d'avoir besoin des sacrements des morts, ainsi que des sacrements des vivants. Ils seront sujets à la triple concupiscence *à peu près* autant que nous, et voilà pourquoi ils pècheront quelquefois, même mortellement; ils seront donc obligés de lutter toute leur vie contre leurs passions et de souffrir volontairement pour faire pénitence, — sans compter les souffrances involontaires causées par le travail, par les maladies, par les diverses misères de notre condition terrestre et par la nécessité de la mort.

Et cependant nous soutenons — avec une vingtaine de prophéties de l'Ecriture — que sous le règne effectif de Jésus-Christ et de l'Eglise sur toute la terre, « il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur que; toutes les nations et toutes les tribus de l'univers serviront le vrai Dieu; et que notre divin Sauveur attirera *presque* tous les hommes à lui. »

Pourquoi cela? C'est surtout parce que tous les hommes seront délivrés des tentations du démon, et qu'ils connaîtront le vrai Dieu et la véritable Eglise cent fois mieux qu'auparavant. Voilà en deux mots toute l'essence de notre millénarisme.

Remarquons d'abord ce que dit l'apôtre saint Jean, dès les premières lignes de son Evangile, au sujet du Verbe divin : « Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui *et le monde ne l'a pas connu*. Il est venu chez lui, et *les siens ne l'ont pas reçu*. » Et, non contents de ne pas le recevoir, ils l'ont crucifié, « parce qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient : *nesciunt enim quid faciunt*. »

Quelle est la cause de cette ignorance des juifs, et en général de l'incrédulité du plus grand nombre des hommes? Beaucoup de chrétiens se hâtent de répondre : « Ce sont les mauvaises passions; c'est le défaut de bonne volonté. » Mais en jugeant de la sorte, on a le tort de se tromper à moitié, parce qu'on prend une simple moitié pour le tout. Si Jésus-Christ avait montré sa divinité au peuple juif d'une manière *très claire et à peu près évidente*, presque tous ses compatriotes l'auraient reconnu pour Dieu et l'auraient adoré, en dépit de toutes leurs passions. Et la conduite des juifs aurait été imitée par toutes les nations de l'univers si les preuves du christianisme et du

catholicisme avaient été *facilement palpables pour tout le monde*. Si en effet, on trouve des fous qui s'obstinent à nier l'existence du soleil en plein midi, on ne voit jamais un homme raisonnable tomber dans un pareil ridicule. Mais en revanche il y a des millions de personnes très raisonnables, soit savantes, soit plus ou moins ignorantes, qui sont dépourvues de la vraie foi, — un peu à cause de leurs passions, et beaucoup à cause de l'*obscurité* des preuves actuelles de la vraie religion.

Il est vrai que cette obscurité des motifs de la foi a été spécialement voulue de Dieu pour une vingtaine de siècles, afin qu'elle servît de transition entre une longue époque de ténèbres plus complètes et une période presque indéfinie de clarté radieuse. D'ailleurs, le mérite de la foi et de toutes les vertus étant proportionné à leur difficulté, il était assez naturel de sacrifier pour quelque temps la quantité des élus afin d'en obtenir une qualité supérieure. Mais si la qualité a du bon en cette matière, la quantité en a aussi ; et voilà pourquoi le salut doit devenir un jour relativement très facile pour tout le genre humain, afin que le ciel soit peuplé par un nombre de saints presque infini.

Pour cela il faut et il suffit que les hommes aient d'un côté beaucoup moins d'ennemis à vaincre, et d'autre part des armes très supérieures pour en triompher.

Les adversaires qu'il a fallu combattre jusqu'ici ne comprenaient rien moins que trois armées formidables : armée des démons qui se réunissent souvent en grand nombre contre un seul individu ; armée des incrédules et des méchants, qui ont recours à toute la puissance de l'exemple, et de la parole parlée ou écrite, pour séduire les hommes ; et enfin la triple concupiscence, engendrant les sept péchés capitaux et beaucoup d'autres, pour incliner au mal et détourner du bien.

Si encore les hommes jouissaient d'une foi à toute épreuve, la plupart réussiraient plus ou moins à triompher d'ennemis si nombreux et si redoutables, puisque tant de chrétiens des premiers siècles, et même du moyen âge et des temps modernes, en sont venus à bout. Mais c'est la foi *invincible* qui manque par dessus tout, car il n'y a guère aujourd'hui que des *demi-croyants* ; et il n'est pas au pouvoir des apologistes de donner aux pièces justificatives de la religion une *évidence démonstrative* qui leur manque radicalement, parce que Dieu n'a pas encore jugé à propos d'en faire jouir le genre humain.

Cependant, il doit y avoir bientôt un grand changement dans les conditions extérieures du salut, de manière que les hommes parviendront, en général, à mener une vie dix fois meilleure que celle du passé, — sans

qu'il y ait aucune modification essentielle dans leur nature, soit physique, soit morale.

Et, en effet, comme nous l'avons dit dans *l'Avenir* (p. 208), à la fin du règne de l'Antéchrist, « ce sera bien face à face que tous les hommes verront le Fils de Dieu, et tous le reconnaîtront d'une manière aussi évidente que les bienheureux dans le ciel. C'est qu'en effet il se manifestera avec tout l'éclat éblouissant du plus formidable des éclairs ; et cette lumière sans pareille montrera parfaitement tous les signes de sa puissance et de sa colère, — de manière à faire agoniser tous les méchants sans exception, et à tuer réellement à force de terreur, l'Antéchrist et toute son armée, qui seront l'objet particulier de ses menaces... Ainsi, il n'y aura plus de doute possible sur l'existence et la divinité de Jésus-Christ, et par conséquent sur la divinité du christianisme : ce sera la première cause positive de la *conversion subite de l'univers entier*. Mais pourra-t-on hésiter au sujet de l'Eglise catholique ? Assurément non, car sa divinité sera démontrée aussi clairement que celle de Jésus-Christ... »

Nous ne pouvons pas reproduire cette preuve et une foule d'autres que nous avons données dans *l'Avenir*, la *Justification du Nouveau Millénarisme* et la *prochaine conversion du monde entier*. Quiconque désirera les connaître en détail n'a qu'à parcourir ces trois opuscules. Il nous suffit d'avoir indiqué ici, pour notre but actuel, les trois grands changements qui doivent s'opérer bientôt dans les conditions du salut, c'est-à-dire : 1° l'apparition foudroyante de Jésus-Christ aux yeux de tout le genre humain, afin d'exterminer les ennemis de l'Eglise catholique et de prouver sa divinité en ressuscitant tous ses martyrs ; 2° l'enchaînement de tous les démons dans l'enfer, et la suppression de toute tentation de leur part ; 3° la substitution de l'autorité bienfaisante de l'Eglise et d'une multitude de saints à l'action corruptrice des mauvais gouvernements, de la mauvaise presse et de tous les genres d'influence que les méchants ont exercés jusqu'ici contre les bons et les faibles.

A ces trois causes principales de rénovation et de sanctification à peu près universelles, nous pourrions en ajouter quelques-unes de secondaires, telles que la sélection et l'hérédité.

C'est par la sélection et l'hérédité que l'on parvient à constituer des races distinctes et à leur donner des qualités plus ou moins caractéristiques. C'est ainsi que s'est formée la noblesse dans la plupart des contrées européennes. Or, ce qui s'est passé pour un ensemble de qualités mondaines peut se réaliser aussi pour des vertus proprement dites.

Au prochain avènement de Jésus-Christ, presque tous les méchants seront exterminés, et ceux qui ne le seront pas seront entièrement convertis. Il ne restera donc que des hommes très bons et de véritables saints pour repeupler la terre. Voilà donc une sélection parfaite produite dans tout le genre humain. D'un autre côté, les enfants de tels saints ne pourront guère manquer de se sanctifier à leur tour, parce qu'ils jouiront directement ou indirectement de toutes les causes qui auront influencé leurs parents en bonne part. Ils ne recevront que d'excellents exemples et de parfaits préceptes ; ils n'auront aucun démon pour les tenter ; et les événements sans pareils dont leurs pères auront tous été les témoins oculaires seront pour eux aussi certains et aussi présents que s'ils les avaient vus de leurs propres yeux.

Quant à leurs arrières petits-enfants, ils auront encore les mêmes avantages moraux, et en outre, ils posséderont de plus en plus une tendance innée vers la pratique du bien, parce que les longues habitudes deviennent une seconde nature, et que la nature se transmet par l'hérédité avec une force toujours croissante.

Voilà comment il pourra se faire qu'en dépit de la triple concupiscence, — que tous les hommes apporteront toujours plus ou moins en naissant, — toutes les nations et toutes les tribus de la terre se consacrent au culte du vrai Dieu et à la pratique de la vertu, pendant une foule de milliers d'années.

Mais il est temps de clore ces explications pour examiner ce qui est objecté contre elles par Mgr Meurin et M. Ricoux.

V. — Réponse aux objections.

Mgr Meurin prétend que d'après la parole de Jésus-Christ et de saint Paul les hommes auront à lutter contre le démon *jusqu'à la fin des siècles*.

Si cela était vrai, il est évident que nous serions dans l'erreur. Mais il est très certain que jamais ni Jésus-Christ ni saint Paul n'ont dit de pareille chose.

Voici d'abord le texte de l'Apôtre qui est cité par Mgr Meurin : « Mes frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans sa vertu toute-puissante, revêtez-vous de l'armure de Dieu, afin que vous puissiez demeurer fermes contre les embûches du démon. Car, *nous avons à combattre... contre les esprits de malice répandus dans l'air.* » (Ephes. 6, 9.)

Voilà tout ce que dit saint Paul ; c'est que les chrétiens de son temps, tels que lui et ses interlocuteurs, doivent toujours être prêts à combattre le démon. Mais avons-nous jamais supposé le contraire ? Est-ce qu'affirmer les ten-

tations du diable au premier siècle de l'Eglise, c'est soutenir par le fait même que ces tentations dureront toujours jusqu'à la fin des siècles ? C'est vraiment raisonner d'une manière pitoyable, que d'émettre une conclusion cent fois plus large que les prémisses. C'est comme si l'on disait que, d'après nous, le démon doit toujours être déchaîné contre la terre, même dans l'avenir, parce que nous affirmons son déchaînement pour le passé.

Mgr Meurin allègue encore la parabole de l'ivraie, que Jésus-Christ explique ainsi, en saint Matthieu (XIII, 39) : « L'ennemi qui l'a semée, c'est le démon. La moisson, c'est la consommation *du siècle*, et les moissonneurs sont les anges... A la consommation *du siècle*, le Fils de l'homme enverra ses anges, et ils enlèveront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité. »

Sommes-nous en contradiction avec ces paroles de Notre-Seigneur ? Il nous semble au contraire que nous venons d'en donner une explication bien plus satisfaisante que celles de tous les adversaires du millénarisme.

Cette expression de *consommation du siècle* revient une foule de fois dans l'Evangile, et on l'explique toujours comme s'il s'agissait de la consommation *des siècles* ou de la fin de l'univers. On sait cependant que le mot *siècle*, au singulier, est souvent pris dans le Nouveau Testament comme synonyme de *monde mauvais*, de monde des démons et des méchants. Eh bien, en réalité, chaque fois que Jésus-Christ parle de la *consommation du siècle*, il ne veut parler que de la fin du monde *mauvais*. C'est à la fin de *ce monde* que « le Fils de l'homme enverra ses anges, pour qu'ils enlèvent de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité. » A la fin des siècles et de l'univers, le champ ou le royaume étant détruit par le feu, il serait bien inutile d'envoyer les anges pour en arracher les mauvaises herbes du scandale et de l'iniquité ; tout cela disparaîtra par le seul fait que le fonds lui-même sera consumé.

Si l'on désire de plus longues explications sur cette difficulté, on les trouvera dans la *Justification du Nouveau Millénarisme*, en réponse à la même objection faite autrefois par le P. Desjacques, un autre jésuite.

Venons-en maintenant à M. Ricoux, qui s'exprime ainsi : « Les raisons de convenance que nous avons données à la suite de saint Chrysostôme, de saint Augustin et de Suarez, qui, lui-même, cite, comme partageant son opinion, saint Grégoire, suffisent pour satisfaire tout esprit qui ne veut pas ergoter sur des pointes d'aiguilles, et aime, quand il avance une opinion, à se trouver en bonne compagnie. »

En quoi consistent ces raisons de convenance ? A dire que Satan devait être enchaîné

« pour avoir osé tenter le Christ et afin qu'il ne pût plus séduire les nations ». Mais cela ne prouve pas qu'il ait été chassé de ce monde *dans les siècles passés*. Cela montre uniquement qu'il doit l'être dans un temps ou un autre, — et cela confirme notre thèse, au lieu de la contredire.

— « Mais saint Chrysostôme et saint Augustin, saint Grégoire et Suarez pensent que l'enchaînement de Satan a été réalisé depuis la mort de Jésus-Christ. »

— Qu'est-ce que cela prouve ? C'est tout simplement que ces Pères de l'Eglise ou théologiens n'ont pas eu l'idée d'un millénarisme orthodoxe. Ils n'ont connu que le chiliasme des Juifs, des hérétiques et des anciens Pères, qui était un mélange de vérités, et d'erreurs absolument condamnables. Or, les textes de l'Ecriture relatifs à l'enchaînement de Satan, comme ceux qui décrivent le futur règne universel et pacifique de l'Eglise, ne peuvent recevoir une explication réelle que dans la théorie millénaire. Il ne faut donc pas s'étonner que ces Pères ne l'aient pas donnée. Mais ils étaient obligés de justifier d'une manière quelconque les textes qu'ils rencontraient dans leurs commentaires, et ces textes avaient l'air de supposer que Satan devait être enchaîné pour longtemps *aussitôt* après la mort de Jésus-Christ. Ils ont donc émis l'opinion que c'était déjà accompli, — quoique l'Ecriture ne dise pas que ce sera *aussitôt* après la Rédemption, et quoique les faits démontrent le contraire. En réalité, quand Notre-Seigneur dit que « le Prince de ce monde va être jeté dehors », et qu'une fois élevé de la terre sur la croix « il attirera tout à lui », il veut faire entendre seulement que ces grands effets de la Rédemption seront produits *virtuellement* par sa mort ; mais il n'affirme nullement qu'ils seront réalisés aussitôt après.

Voilà cependant ce qui est affirmé par quelques Pères de l'Eglise, — uniquement parce qu'ils sont obligés de justifier les deux passages de l'Ecriture relatifs à l'expulsion du démon, et qu'ils ne peuvent pas réserver cette expulsion pour un avenir lointain sans tomber dans des idées millénaires, qui sont à leurs yeux inséparables d'erreurs choquantes, et même d'hérésies.

Est-ce là un motif suffisant pour adopter aveuglément leurs opinions, démenties par toute l'histoire de dix-huit siècles, sous prétexte de se trouver en bonne compagnie ? Il est sans doute assez commode d'ouvrir une page de théologie ou de commentaires de l'Ecriture, et de se persuader que l'on possède à fond une question capitale des plus difficiles, parce qu'on a vu ce qu'un tel ou un tel ont pensé à ce sujet. Mais c'est un procédé qui n'a rien de commun avec les méthodes scientifiques. Le

vrai philosophe dit : *Amicus Plato, magis amica veritas*. Pour nous, nous aimons bien à être d'accord avec saint Chrysostôme et saint Augustin ; mais quelle que soit notre vénération pour les grands docteurs, nous leur préférons encore la vérité. Mais comme tous les goûts sont dans la nature, nous comprenons très bien que d'autres fassent passer les grands noms avant tout. Cela les dispense du rude travail qui est nécessaire pour la conquête de la vérité, et cela leur permet de rester mollement endormis sur le doux oreiller de la routine.

Abbé J.-B. Bigou,

curé de Somme (Aude).

OU EST LUCIFER ?

La lettre suivante de l'auteur de la *Réponse à M. l'abbé Bigou* publiée dans notre précédent numéro a pour objet de compléter, d'après les révélations du secret de la Salette, l'article de M. Ad. Ricoux : *Où est Lucifer ?*

Monsieur le Directeur,

C'est encore avec le secret de la Salette qu'il est très facile de répondre à l'interrogation : où est Lucifer ?

Il cite :

« En l'année 1864, Lucifer avec un grand nombre de démons seront détachés de l'enfer, ils aboliront la foi peu à peu, etc. »

N'est-ce pas depuis 1864 que le Palladium a été inventé et que le général Pike est devenu le vicaire de Lucifer ?

N'est-ce pas depuis 1864 que le temple de Charleston a été bâti sur les plans du général Pike, qui a dû consulter Lucifer lui-même pour les plans de cette construction vraiment diabolique ? Il consultait bien le Dieu Bon, lorsqu'il était embarrassé pour la rédaction de ses encycliques, et Lucifer lui apparaissait chaque fois qu'il l'appelait par ses évocations. Chaque vendredi Lucifer ou un de ses lieutenants dans son royaume de feu apparaissait dans le Sanctum Regnum et y donnait ses ordres en père du mensonge.

Depuis 1864, Lucifer est donc déchaîné, ainsi qu'un grand nombre de démons ; c'est ce qui explique les progrès du Palladium et de la Franc-Maçonnerie, ainsi que les nombreuses apparitions de Lucifer, tant aux Palladistes qu'aux satanistes. Peu lui importe sous quel nom il est adoré, pourvu qu'il perde les âmes.

Citons encore :

« Les mauvais livres abonderont sur la

terre, et... il y aura des églises pour servir ce esprits. »

Cela n'est-il pas réalisé ? et pour les livres et pour les églises, témoin le grand temple de Charleston en tête ?

« Des personnes seront transportées d'un lieu à un autre par ces esprits mauvais, etc... »

Le général Pike n'avait-il pas la faculté de se faire transporter instantanément à Charleston pour assister, quand il le voulait, aux apparitions du vendredi ? Bien d'autres exemples peuvent être cités depuis 1864.

Il n'y a pas à hésiter, notre bonne mère du ciel nous a prévenu, afin que nous nous tenions en garde contre les grands efforts de notre plus grand ennemi.

Répondant seulement à l'interrogation de M. Ad. Ricoux : où est Lucifer, je n'ai pas à parler des grands châtiments qui sont annoncés dans le secret, ni de l'ère de paix et de conciliation de Dieu avec les hommes qui les suivra, précédant la naissance de l'Antechrist.

Admirez la prévoyance de notre bonne mère immaculée dans son amour pour les enfants que son divin fils lui a légués sur le Calvaire.

Après avoir pleuré sur la montagne de la Salette et nous avoir annoncé qu'en 1864 Lucifer serait déchaîné, elle dicte, à l'approche de cette date, vers 1863, à un saint prêtre, M. l'abbé Cestac, une prière pour nous servir de bouclier, lui ordonnant de la répandre gratuitement. Elle pouvait donc déjà être fort répandue lorsque Lucifer, en 1864, a été détaché de l'enfer avec beaucoup de démons.

Voici cette prière :

« Auguste Reine des Cieux, Souveraine Maitresse des Anges, vous qui dès le commencement avez reçu de Dieu le pouvoir et la mission d'écraser la tête de Satan, nous vous le demandons, envoyez vos légions saintes, pour que, sous vos ordres et par votre puissance, elles poursuivent les démons, les combattent partout, répriment leur audace et les refoulent dans l'abîme. »

Cette prière que M. l'abbé Cestac, en la faisant imprimer, a cru devoir faire suivre du cri victorieux de saint Michel et d'invocations aux anges et à la Très Sainte Vierge n'est-elle pas très opportune en ces jours difficiles ?

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués,

Ernest de Poulpiquet.

Chev. de S. Grégoire et du S. Sépulcre.

Post-Scriptum. — A l'appui de ce que j'avance sur l'authenticité de cette prière,

sans préjudice de ma complète soumission à l'Eglise, ne voulant en rien anticiper sur son jugement, voici deux extraits de lettres qui indiquent son origine.

Anglet, N.-D. du Refuge, 5 janvier 1864.

Monsieur,

Une personne de la Communauté que je dirige s'est trouvée, un jour, comme frappée par un rayon de clarté divine; elle a vu en esprit les démons faisant d'incroyables ravages sur la terre, et en même temps il lui a semblé entendre intérieurement la Très Sainte Vierge lui dire qu'en effet l'enfer était déchaîné et que l'heure était venue de la prier comme Reine des Anges, et de lui demander d'envoyer la Légion sainte pour combattre la puissance infernale. Mais, ma Mère, lui aurait dit cette âme, vous qui êtes si bonne, ne pourriez-vous pas m'enseigner comment il faut vous prier. Cette âme, alors, a entendu la prière dont vous me parlez (*Auguste Reine des Cieux*, etc.).

Naturellement, j'ai été fait dépositaire de cette prière, et notre divine Maitresse m'a fait connaître que je devais la faire imprimer aux frais de la Communauté et la répandre franco et gratis..., etc. Partout elle est accueillie avec empressement et récitée avec amour et confiance. Nous avons remarqué que les petits enfants de la classe la récitent avec un élan extraordinaire et en chœur si on les y invite. Je crois qu'il y a une grande puissance dans la prière du petit enfant. Notre-Seigneur les a tant aimés !

Signé : CESTAC,

Aumônier de la Communauté.

N.-D. d'Anglet. près Bayonne, 5 mars 1889.

Monsieur,

M. l'abbé Cestac, que vous rappelez dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, est mort en 1867, dans sa Communauté de N.-D. du Refuge, qu'il avait fondée. Le bon Dieu a béni son œuvre, qui comprend aujourd'hui douze cents religieuses qui, sous le nom de *Servantes de Marie*, se vouent aux écoles des enfants pauvres et des orphelins, et aux soins des malades, etc... L'existence et les progrès de l'Œuvre, jusqu'à ce jour, portent la marque frappante de la main de Dieu.

Quant à la prière *Auguste Reine des Cieux*, les Sœurs qui ont connu l'abbé Cestac m'ont assuré que c'est à lui-même que la Sainte Vierge l'aurait inspirée. Seulement, il évitait de le laisser comprendre, par humilité. Cette prière est toujours en usage dans la Congrégation. On a l'habitude de la joindre aux prières que l'on fait à chaque heure du jour dans l'exercice qu'on appelle la Présence de Dieu. Les Sœurs aiment beaucoup à la répandre et à la faire réciter dans tous leurs établissements.

Signé : J. FLORENCE,

Supérieur de l'Aumônerie du Refuge.

Pour extraits conformes :

ERNEST DE POULPIQUET,

Chevalier de St-Grégoire et du St-Sépulcre.

NOTE DE LA RÉDACTION. — Nous sommes reconnaissants à M. de Poulpiquet de nous avoir remis en mémoire cette Prière, que plusieurs de nos correspondants nous avaient déjà signalée, comme ayant une origine surnaturelle, et très propre à rendre efficace l'action de la foi catholique contre les entreprises sataniques qui assiègent l'Eglise de Dieu.

Ajoutons que cette prière a été approuvée par l'autorité ecclésiastique, en particulier par Mgr l'évêque de Quimper et de Léon; et c'est avec l'autorisation de ses supérieurs qu'un religieux, Frère Mineur Capucin, recommandait ainsi naguère cette même prière comme une arme toute puissante dans la lutte contre la Franc-Maçonnerie:

CROISADE D'ACTION ET DE PRIÈRE CONTRE
LA FRANC-MAÇONNERIE

Par un Frère Mineur Capucin

Un personnage tristement célèbre, surnommé le *Maquignon de la Franc-Maçonnerie*, a dit cette parole, qui est devenue comme le cri de guerre de toute la tourbe impie et sectaire: « Le Cléricalisme, voilà l'ennemi! » Combien plus avons-nous raison de dire: « La Franc-Maçonnerie, voilà l'ennemi! »

N'est-ce pas la Franc-Maçonnerie, en effet, qui est la promotrice de toutes les lois antireligieuses qui se succèdent depuis plus de vingt ans? Les francs-maçons eux-mêmes, réunis en assemblée plénière en 1879, ont avoué que le but suprême de la Franc-Maçonnerie, spécialement dans notre patrie, est « de déchristianiser la France par tous les moyens, mais surtout en étranglant le catholicisme, peu à peu, par des lois nouvelles contre le clergé, et d'arriver enfin à la fermeture des églises. » C'est, malheureusement, ce que nous voyons se réaliser tous les jours. Si leur but n'est pas encore atteint, ils sont en bonne voie pour y arriver plus tôt qu'on ne le pense, si Dieu n'y met obstacle.

Ce n'est donc pas assez de faire, comme nous l'avons déjà demandé, une *Ligue immense de Réparation* pour les crimes, les blasphèmes et les profanations qui se commettent dans la Franc-Maçonnerie, il faut, de plus, s'unir pour faire une croisade patriotique, dans le but de combattre cette infâme Société et de détruire, ou, tout au moins, d'atténuer sa funeste influence.

Pour cela, nous avons deux moyens à notre portée: l'action et la prière.

L'action, d'abord, parce qu'il est dit: « Aide-toi, le ciel t'aidera, » et cela, en faisant connaître la Franc-Maçonnerie sous son vrai jour, en combattant ses institutions et ses mauvais journaux, enfin, en propageant ses feuilles et autres publications antimaçonniques.

A l'action, il faut, de toute nécessité, joindre la prière, parce que la Franc-Maçonnerie étant l'incarnation de Satan, ou, plus justement, sa Société, son église, elle ne peut être efficacement combattue que par le surnaturel divin. La prière, aidée par l'action, sera donc l'arme la plus puissante entre les mains des nouveaux croisés.

A cet effet, nous leur proposons de faire au moins une communion par mois, pour la destruction de la Franc-Maçonnerie, et de réciter tous les jours la prière suivante, qui a été révélée et recommandée par la Très Sainte Vierge, et qui a été approuvée par l'autorité ecclésiastique.

★
★

Le prétendu secret de la Salette

Notre *Tribune des Abonnés* étant un champ ouvert, où chacun peut exposer en toute liberté ses opinions, nous nous faisons un devoir de publier la réponse suivante adressée par M. l'abbé Bigou aux articles qui ont paru dans le précédent numéro. Nous avertissons une fois de plus nos lecteurs que nous laissons aux champions de notre *Tribune* toute la responsabilité de leurs opinions.

Monsieur le Directeur,

J'espère que vous voudrez bien me permettre de discuter les arguments de mes contradicteurs, afin de projeter si c'est possible un peu de lumière sur une question obscure, à laquelle un certain nombre de personnes attribuent une grande importance. Mais avant d'examiner les raisons des défenseurs du *Secret*, il est très utile de signaler leurs aveux à cet égard.

1. — Aveux des partisans du Secret.

M. de Poulpiquet dit ceci, en citant M. Nicolas: « L'Inquisition n'a pas voulu aller jusque-là. Elle s'est bornée à dire qu'elle avait vu avec déplaisir l'expansion de la brochure de Mélanie parmi les *fidèles* (seulement, et non parmi les prêtres), et d'ordonner qu'on la retirât des mains des laïques, si c'était possible (et non de celles du clergé). »

Voilà une véritable perle. C'est un aveu des plus précieux et des plus concluants qu'il y ait. Mais notre contradicteur s'en aperçoit si peu qu'il ajoute ceci: « On se trouve, dans tout cela, la condamnation de l'autorité ecclésiastique dont parle M. l'abbé Bigou? J'y vois plutôt une véritable approbation. »

Eh bien, je doute fort que les lecteurs de la *Revue* soient du même avis. Comment! « l'Inquisition ordonne qu'on fasse tout son possible pour retirer le *Secret* des mains des laïques! » Vous dites vous-même qu'elle a « prononcé cela et rien que cela »... et vous voyez là « plutôt une véritable approbation qu'une condamnation? » Pour ma part, je ne puis m'empêcher d'y voir exactement tout le contraire.

Et d'abord, il est bien évident que la Sacrée Congrégation condamne le *Secret* par rapport

à la masse des fidèles, et qu'elle le déclare implicitement dangereux, nuisible, vraiment mauvais pour le grand nombre. Cela revient-il à dire qu'il doit être bon, utile et édifiant pour le clergé ? Mais alors il suffirait qu'un livre fût un poison pour les laïques, comme un roman pornographique ou un ouvrage de Renan, pour qu'il fût très bienfaisant à l'égard des prêtres ? On ne peut pas soutenir sérieusement de pareilles choses.

« Mais, dira-t-on sans doute, puisqu'on ordonne de retirer le *Secret* des mains des simples fidèles, au lieu de le reprendre à tout le monde, il faut bien qu'il y ait une raison pour faire une pareille distinction. » — Eh ! oui, sans doute, il y a une raison ; et la voici. Il s'agit précisément de calomnies contre les prêtres et les congrégations religieuses. Or les prêtres et les religieux savent bien à quoi s'en tenir sur leur propre compte, et risquent beaucoup moins que des laïques d'être scandalisés par des accusations très injustes, dirigées contre eux-mêmes. Le malheur est que de pareilles accusations publiées en langue vulgaire, attribuées à la Sainte Vierge et présentées comme la révélation d'un grand secret, ne peuvent, par la force même des choses, que passer entre les mains des laïques et y causer de grands ravages de deux façons différentes : d'un côté, en effet, elles sont de nature à faire perdre aux vrais fidèles tout le respect qui leur est nécessaire envers les ministres de la religion ; et, d'autre part, si le clergé en général avait l'immense tort d'accepter de telles affirmations comme justes et comme réellement émanées de la mère de Dieu, il fournirait follement à ses ennemis des armes invincibles pour le détruire.

On n'a pas encore oublié l'usage que miss Diana Vaughan fit l'année dernière, avant sa conversion, de ce malheureux secret de la Salette, qu'un prêtre avait eu l'imprudence inconcevable de lui remettre pour l'édifier. Elle ne s'en servit pas contre les ministres de la religion, parce qu'elle avait assez de bonne foi et assez de connaissances pour constater la fausseté de pareilles imputations. Mais ce fut la Sainte-Vierge qu'elle en rendit responsable, et cette méprise lui fit proférer toutes sortes de blasphèmes, qu'elle a dû bien déplorer depuis sa conversion. « La calomnie, dit-elle, s'étend jusqu'à ses prêtres, jusqu'à ses évêques, jusqu'à ses vestales. Dans sa rage il ne respecte pas même ces pauvres femmes des couvents de sa religion, infortunées d'erreur, mais non malhonnêtes, du moins en général ; les improbables et les dépravées sont l'exception. Toutes, il les englobe toutes dans sa calomnie venimeuse, et c'est moi luciférienne, qui les défends contre son mensonge... A tous points de vue, calomnie. »

Voilà le témoignage que l'évidence des faits

a arraché à une ennemie furieuse de la religion catholique. Et des amis très sincères de l'Eglise voudront nous imposer au nom de la Sainte-Vierge ces calomnies révoltantes ! Mais eux-mêmes reconnaissent plus ou moins la fausseté de ces accusations !

Que dit, en effet, Mgr Zola le premier approbateur du fameux secret ? « Il est toutefois certain qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre les termes généraux concernant les reproches adressés au clergé et aux communautés religieuses ; car il existe un langage qui est propre au style prophétique. »

Mais d'abord ce n'est pas faire une prophétie que d'attaquer les mœurs du clergé et des religieux de nos jours ; car une prophétie regarde essentiellement l'avenir, et il ne s'agit ici que de faits actuels. Et puis, est-ce que le style prophétique a jamais permis d'appeler noir ce qui est blanc et de donner comme une règle générale ce qui n'est en réalité qu'une exception ? S'il me plaisait de dire, par exemple, que les magistrats de l'Europe sont de vrais voleurs, et qu'il n'y en pas un seul qui soit digne d'exercer ses nobles fonctions, — est-ce que j'aurais le droit d'affirmer pareille chose sous prétexte que je m'exprime en langage prophétique ? Or, l'ensemble du clergé et des congrégations religieuses a certainement beaucoup plus de vertu que l'ensemble de la magistrature européenne, et, malgré cela, le prétendu secret de la Salette lance contre lui une accusation encore pire que celle de vol. Et on viendra nous dire que c'est là un simple usage de style prophétique ? Non, cela n'est pas sérieux. Le mensonge et la calomnie sont tout l'opposé d'un langage de prophète.

Un des derniers éditeurs du soi-disant secret, que nous appellerons M. l'abbé X, pour ne pas lui faire de réclame, et qui se prévaut de ce secret afin d'annoncer un grand coup de la Providence et un triomphe inouï de l'Eglise pour le 20 septembre prochain, M. l'abbé X, disons-nous, a la complaisance de faire l'avent suivant à la page 49 de sa brochure :

« Autant les livres saints l'emportent sur les autres livres, autant les prophéties canoniques sur les prophéties privées. (Merci, en passant, pour notre millénarisme qui se base *exclusivement* sur les prédictions de l'Ecriture). Il semble impossible de fournir une preuve absolue de l'authenticité divine d'une prophétie privée... On ne saurait donc dire des prophéties privées que nous avons citées jusqu'ici, même de la plus respectable de toutes, celle de la Salette, on ne saurait dire, sans aucune crainte de se tromper, ce que dit la théologie des Ecritures canoniques... Ajoutons que dans les prophéties privées les voyants sont exposés à l'illusion démoniaque. Et si la manifestation était de Dieu, il peut encore, par après, se glisser dans la rédaction

quelque erreur par l'action du démon ou par l'inintelligence humaine. »

Voilà qui est parler d'or. En somme, nous n'avons rien dit de plus contre Mélanie, et, malgré cela, M. de Poulpiquet nous accuse de l'avoir *injurée*. Mais laissons cela pour revenir à M. l'abbé X., qui, dans une lettre anonyme, publiée en tête de sa brochure, se fait traiter « de théologien et de logicien ».

Oui, nous nous plaisons à reconnaître que dans le passage précité il parle vraiment en théologien et en logicien. Mais comment la logique lui permet-elle de prophétiser un grand triomphe de l'Eglise pour le 20 septembre prochain *sur la seule foi* d'une révélation *privée*, comme celle de la Salette, du moment que cette révélation peut avoir été — *de son propre aveu* — falsifiée quatre fois pour une : soit au moment de la réception, soit plus tard — soit par l'action du démon, soit par l'inintelligence humaine ?

Et, d'après M. de Poulpiquet, citant M. Nicolas, ces causes d'erreur n'ont pas été peu de choses pour Mélanie. Ils avouent d'abord que « sa vie présente des *singularités* ». — euphémisme qui, dans la bouche de pareils amis, peut être regardé comme un synonyme d'*extravagances*. Mais voici quelle confiance on peut avoir dans la capacité d'une pareille interprète : « Puisque les bergers devaient un jour révéler au monde les paroles secrètes, la Sainte Vierge, qui savait qu'elle s'adressait à deux pauvres enfants, *à ce qu'il y a de plus ignorant au monde, à des esprits incultes, à des têtes fort dures, qui d'elles-mêmes n'auraient rien pu retenir, et qui ne comprenaient même pas la langue dont elle se servait, devait leur conserver, sur-naturellement, le souvenir exact et complet de ses paroles secrètes, afin qu'ils ne les oubliassent jamais et pussent les redire un jour ; les mettre même dans l'impossibilité de dire autre chose, d'y ajouter ou d'en retrancher.* »

Il nous semble qu'en lisant un plaidoyer si éloquent en sa faveur, Mélanie devait dire, avec impatience, comme un autre accusé à son avocat : « Aurez-vous bientôt fini de me défendre ? » Et, en effet, on ne peut pas dire plus formellement qu'à moins d'un *grand miracle*, cette bergère d'une ignorance et d'une inintelligence renforcées était dans une impossibilité absolue de bien saisir et de bien conserver, pendant de longues années, dans sa tête fort dure, une révélation d'une étendue de cinq ou six grandes pages in-4^e.

Mais « le théologien et logicien » que nous appelons M. l'abbé X., est certain que ce miracle s'est produit ; car... c'est Mélanie qui l'affirme : « La prophétie de la Salette, *à elle seule*, suffit pour que nous soyons certains des événements qu'elle annonce. (Rappelons-nous bien que dans le passage cité plus haut M. l'abbé

nous dit au sujet des « prophéties privées, comme celle de la Salette, qu'il est impossible de fournir une preuve absolue de leur authenticité divine. » Mais ici, nous allons voir qu'il a découvert malgré tout cette preuve absolue... dans l'affirmation de Mélanie.) Car c'est un Message que *la reine du ciel a dicté elle-même* et ordonné de faire passer à son peuple. La Providence nous devait donc d'assister Mélanie, pour que le Message nous parvint sans altération. Mélanie n'a pu involontairement mêler ses idées personnelles avec la révélation, *ainsi que cela est arrivé à des voyants* (encore un autre aveu !), car elle atteste, et son témoignage est digne de foi, que les paroles mêmes de la Sainte-Vierge ont été *miraculeusement gravées dans sa mémoire.* »

Et voilà comment il est certain que Mélanie nous a transmis *infailliblement* le très long Message de la Sainte Vierge ; c'est tout bonnement parce que Mélanie nous affirme qu'elle a été infaillible au sujet de cette difficile commission. Il est vrai qu'il a fallu pour cela un grand miracle ; mais du moment que Mélanie affirme qu'il a eu lieu, il est impossible d'en douter... quand on est un théologien et un logicien comme M. l'abbé X. Vainement vous objecteriez que l'on paraît tourner dans un cercle des plus vicieux, en prouvant les affirmations de Mélanie par son infaillibilité et son infaillibilité par ses affirmations. Du moment que M. l'abbé X. vous démontre par une lettre anonyme qu'il est un théologien et un logicien, vous ne pouvez plus lui reprocher un cercle vicieux... à moins que vous n'accusiez cette démonstration elle-même d'être aussi vicieuse que celle de l'infaillibilité de Mélanie.

II. — Arguments des partisans du Secret.

Après tant de témoignages contre l'autorité de Mélanie et de son Secret de la part de ses cinq défenseurs, Mgr Zola, miss Vaughan, M. Nicolas, M. de Poulpiquet et M. l'abbé X., il semble presque inutile de discuter la valeur des preuves qu'ils allèguent en faveur de leur thèse. Mais les préjugés ont la vie si dure, et l'homme a tant de propension naturelle pour l'erreur, qu'on n'a jamais trop démontré la vérité.

Et d'abord, on répète sur tous les tons que la Sainte Vierge *avait le devoir* de faire le miracle nécessaire pour que son Message fût transmis au genre humain d'une manière infaillible. Mais où est la preuve de ce devoir ? Absolument nulle part ; et la raison en est bien simple.

Quand Dieu et l'Eglise nous obligent à croire quelque chose, ils doivent certainement nous préserver de l'erreur dans la mesure où ils nous ordonnent la foi, parce que rien ne peut obliger

un homme à croire ce qui n'est pas vrai. Mais il est bien certain que nous avons pleine liberté de ne pas adhérer à des révélations privées — à moins que nous soyons assurés de les avoir reçues directement de Dieu, *sans aucun intermédiaire faillible*. C'est là l'essence même des révélations privées. Or si nous ne sommes nullement obligés de croire le prétendu Secret de la Salette, pourquoi la Sainte Vierge serait-elle tenue de faire des miracles pour nous en garantir l'infailibilité? On ne donne aucune preuve de cela, par la bonne raison qu'il ne peut pas y en avoir, — parce que l'obligation de croire et celle de garantir contre l'erreur sont corrélatives et dépendantes l'une de l'autre. Quand personne ne nous fait un devoir d'adhérer à quelque chose, il est évident que si nous l'admettons sans preuve, nous n'avons qu'à nous en prendre à nous-mêmes; car nous ne sommes tombés dans l'erreur que pour avoir violé par notre faute les règles essentielles de la logique.

« Mais, ajoute-t-on, il est certain que la Sainte Vierge a parlé à Mélanie sur la montagne de la Salette, et qu'elle ne l'a pas fait pour elle seule, mais pour le peuple catholique tout entier. »

Nous l'admettons parfaitement. Mais nous nions que la réalité de l'apparition implique l'infailibilité du Secret. Ce qui était utile à publier et qui a été répété le jour même par les petits bergers, présentait d'excellentes garanties et ne provoquait aucune objection trop grave; aussi, presque tous les catholiques y ont ajouté foi et en ont fait leur profit, avec l'approbation de l'Eglise. Mais le prétendu Secret est d'un tout autre caractère; car il soulève des difficultés invincibles; il ne présente aucune garantie d'infailibilité; il a été vraiment condamné par l'Inquisition, au moins pour les fidèles, et par conséquent pour le public; et, en outre, il est beaucoup plus de nature à scandaliser et à pervertir les âmes qu'à les édifier.

« — Mais que dites-vous de l'approbation de Mgr Zola? »

— Ce que j'en dis, c'est qu'elle prouve tout simplement un grand défaut de bon sens dans cet évêque. Est-ce que les « Saints Evangiles » de M. Henri Lasserre n'ont pas été approuvés par des archevêques et des cardinaux, et, malgré cela, condamnés plus tard par la Congrégation de l'Index? Est-ce que ce n'est pas un évêque qui a fait brûler comme sorcière la grande Jeanne d'Arc, qui sera sans doute bientôt canonisée par l'Eglise proprement dite? Il faut donc bien se rappeler que tout évêque est sujet à l'erreur quand il reste isolé, et qu'il se trompe à coup sûr quand l'Eglise proprement dite vient contredire sa sentence. Or, c'est ce qui est arrivé pour Mgr Zola, puisque la publi-

cation autorisée par lui a été condamnée comme très mauvaise pour les fidèles, par la sainte Inquisition.

— Mais, insiste-t-on encore, la brochure de Mélanie a été examinée par une commission de cardinaux et déclarée irréprochable en substance.

— Voilà une affirmation singulièrement hardie, que nous trouvons reproduite tout à fait dans les mêmes termes, comme un véritable cliché, par cinq ou six défenseurs du fameux Secret. Mais quelle est la date de cette réunion? Quel est le nom des cardinaux qui la composaient? Où est la pièce authentique qui exprime leur décision, et quels sont les termes exacts de leur sentence? Voilà, évidemment, ce qu'il faudrait savoir pour se soumettre en toute humilité à cette haute commission. Eh bien, il n'y a pas un seul des copistes du cliché en question qui dise un mot de tout cela. Serait-ce parce qu'ils le jugeraient inutile, et compteraient être crus sur parole, aussi bien qu'avec des preuves décisives? Mais non, puisqu'ils ne manquent pas d'appuyer leurs autres affirmations avec tout ce qu'ils peuvent ramasser d'arguments plus ou moins boiteux. Si donc ils n'allèguent pas même un argument de ce genre en faveur de la décision favorable des cardinaux, c'est qu'en réalité ils n'en ont aucun. Et comment pourraient-ils en avoir, quand c'est un cardinal en personne, le cardinal Caterini, qui, au nom de la commission cardinalice du Saint Office, condamne la publication du Secret comme une grosse faute, qu'il faut réparer dans toute la mesure du possible? Les commissions cardinalices ne se contredisent pas.

Je m'arrête, parce que je crois avoir répondu à toutes les allégations de mes adversaires, qui méritaient d'être discutées.

Quant aux deux autres contradicteurs, que je n'ai pas encore cités, et qui s'occupent spécialement de la prophétie des papes, je ne trouve dans leurs lettres aucun argument qui ait un peu de portée. Il me semble donc inutile d'opposer simplement mes affirmations aux leurs. Les abonnés de la *Revue* connaissent les unes et les autres; ils peuvent prononcer entre nous en connaissance de cause; et s'ils me donnent tort, je ne crois pas que ce soit à cause des arguments de mes adversaires. Cependant, je tiens à remercier M. Louis Gayet des paroles très obligeantes qu'il m'adresse à plusieurs reprises, et à l'assurer que je regrette bien de ne pas être d'accord avec un homme de tant de bienveillance.

Veillez agréer, Monsieur le directeur, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

Abbé J.-B. Bigou.

Sonnac (Aude), 2 mars 1896.

LE DIABLE A HAÏTI

On lira avec intérêt la lettre suivante qui nous est adressée par le dernier survivant des premiers missionnaires envoyés à Haïti en 1860, avec Mgr Jean Monetti, évêque de Cervia, délégal apostolique, sous le gouvernement de Nicolas Fabre Geffard, Président d'Haïti, successeur de l'empereur Soulouque.

Communauté du St-Cœur de Marie
Bordeaux, rue Leyteire, 83,
le 17 février, 1896.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec le plus vif intérêt, à mesure qu'ils apparaissaient, tous les feuilletons du grand Ouvrage, *Le Diable au XIX^e siècle*. J'ai fait plusieurs fois (à l'OEuvre des Bons Livres, 11, rue Canillac) la rencontre d'ecclésiastiques ou de laïcs, qui me demandaient avec une sorte de curiosité si je croyais à tous les récits du bon Dr Bataille, dont ils soupçonnaient la sincérité. Grand était leur étonnement quand je leur répondais : « le Dr Bataille m'a appris fort peu de choses sur toutes les *pratiques diaboliques*, dont il traite avec tant de franchise dans son ouvrage. J'ai été moi-même, mainte et mainte fois, le témoin *de visu et de auditu*, d'une foule de faits de ce genre. » « Alors, me disaient-ils, vous y croyez ? » « Oui, certes. j'y crois, tout autant qu'à vos rédacteurs de *l'Aquitaine*. »

Quand Mgr Marie Martial Testard du Cosquer nous arriva à Port-au-Prince (capitale d'Haïti), la 1^{re} fois, en 1862, comme Délégué Apostolique, successeur de Mgr Monetti, il me dit plusieurs fois : « Père Aymonin, vous devriez me faire une relation par écrit de tout ce que vous savez, jusqu'à présent, des pratiques superstitieuses et surtout diaboliques, en usage dans ce pays. » « — Monseigneur, lui répondis-je, je m'en garderai bien ; personne en France n'y ajouterait foi, et je risquerais de compromettre mon ministère en passant pour un dupeur, ou, tout au moins, pour un crédule ou un halluciné. »

Que de choses, cependant, j'ai vues ou apprises, depuis cette époque, déjà lointaine, jusqu'en 1876, où j'ai quitté cette pauvre île d'Haïti. Une de mes plus grandes consolations a été d'avoir eu, un jour, à ma table, Mgr Alexis Guilloux, archevêque de Port-au-Prince, Mgr Constant Hillion, évêque du Cap haïtien, et Mgr Roch-Cocchia, archevêque de Santo-Domingo, capitale de l'ancienne partie espagnole de l'île d'Haïti. C'est ce dernier qui eut l'heureuse chance de découvrir, l'année suivante (1877) le cercueil *authentique* contenant

les restes vénérés de Christophe Colomb. La légende de la translation des restes mortels du célèbre navigateur de Santo-Domingo (Haïti) à la Havane (Ile de Cuba) repose sur une pieuse fraude, que l'on s'explique facilement, et qui a consisté dans la substitution d'un cercueil, identique pour la forme au véritable cercueil. Dans celui-là, accompagné solennellement à la Havane, on avait enveloppé soigneusement une statue quelconque, du même poids que le cercueil qui renfermait le corps de Christophe Colomb, et les habitants de Cuba ont cru, de bonne foi, être en possession de la réalité de leur héros, jusqu'au moment où, sous Mgr Roch-Cocchia, l'on fit en grande solennité, l'ouverture du cercueil de Santo-Domingo, incrusté dans le mur du sanctuaire. Passez-moi cette digression.

Je reviens aux pratiques de superstitions et de diableries. Au fond, elles se ressemblent partout. Comme *confirmatur*, je vous envoie un numéro du *Lys de Saint-Joseph*, rédigé par nos Pères qui dirigent une œuvre de petits clercs de Saint-Joseph, à Seyssinet (Isère). Vous y trouverez, à la page 55, une lettre d'un de nos Frères coadjuteurs, qui relate des métamorphoses assez curieuses, que l'on ne peut expliquer que par l'intervention du démon. Combien je regrette aujourd'hui de n'avoir pas pris *sur place* des notes sur des faits analogues qui n'étaient que trop communs à l'île d'Haïti, comme aussi de n'avoir pas enregistré des documents historiques de l'insurrection des Noirs de Saint-Domingue, documents que j'ai tenus de personnages encore en vie et de leurs descendants immédiats. C'est ainsi que l'on a dénaturé, en bien des choses, l'histoire de la révolte de Saint-Domingue et la capture *par trahison* du célèbre Toussaint Louverture au Cap haïtien, que le gouvernement d'alors, (sous le général Leclerc) a envoyé mourir de misère au Fort de Joux, (dans ma paroisse), après 6 ans de captivité. J'y ai visité sa prison en 1866, et l'on y conservait encore son crâne, sous globe, tandis que sa mâchoire était au musée de la ville de Pontarlier.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de toute ma considération.

Jules Aymonin,

Missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit
et du St-Cœur de Marie.

Voici l'extrait du *Lys de Saint Joseph* (1^{er} février 1896), auquel fait allusion la lettre précédente :

Il faut vous dire d'abord que nous comptons parmi nos catéchumènes pas mal d'anciennes vieilles sorcières, chassées de leur pays, puis ramassées par la Mission et arrachées ainsi à une mort certaine.

Or, ces tristes vieilles endiablées n'ont pas

toutes complètement, sincèrement, foncièrement renoncé à leur ancien métier. Et il arrive assez souvent qu'il leur prend fantaisie — oui, mon cher, cela vous étonnera, sans doute, mais c'est ainsi — de se métamorphoser en chien, en chat, ou en tout autre animal.

Ainsi, il n'y a pas bien longtemps, pendant la nuit, une de ces sorcières recueillies par la Mission est allée, sous une forme impossible à décrire, attaquer un de nos Pères pendant son sommeil, et lui a serré le cou si violemment qu'elle faillit l'étouffer. Ce pauvre Père se débattait comme un individu qu'on étrangle, et appelait de tous ses poumons au secours. Vite, je me levai, éveillé par ses cris, et courus vers lui : je le trouvai tout bouleversé, tâtant de la main ses blessures reçues à la tête et au cou. Mais déjà la sorcière avait disparu.

Une autre fois, et plus récemment encore, semblable vieille endiablée de nos voisines s'est transformée en un gros chien, et s'est proménée ainsi pendant deux jours autour de la maison d'un de nos chrétiens. Celui-ci se demandait, inquiet, ce que cela pouvait bien lui présager. Il le sut sans tarder : la nuit suivante, en effet, le chien entra chez lui et, aussitôt, une lutte terrible s'engagea. Muni d'une bonne trique le chrétien réussit finalement à chasser le maudit animal, et le poursuivit même jusque dans sa maison (la maison de la sorcière) où elle cherchait à se réfugier.

Là, toujours sous la forme d'un gros et vilain chien, elle se jeta sur notre pauvre homme et lui saisit fortement le pied. Assommée sous les coups de triques, que lui assénait sa victime, elle dut pourtant lâcher prise. Mais aussitôt elle se changea subitement en jeune fille, puis ensuite en vieille femme, dans laquelle on reconnut exactement la sorcière qu'on soupçonnait, une de nos *bonnes vieilles* de la Mission.

Je dois ajouter pourtant qu'à raison du *petit* scandale qu'elle venait de causer, le Père lui donna son congé, et pour la contraindre de s'éloigner, se vit obligé d'user du bâton.

Pauvre pays, pauvre peuple esclave de Satan, quand donc pourrons-nous réussir à briser enfin ses chaînes? Puisque, paraît-il, vous avez à Seyssinet un saint Joseph dont vos petits futurs missionnaires obtiennent tout ce qu'ils veulent; dites-leur donc de bien le prier ce cher Saint, qu'il nous soit en aide dans cette grande œuvre de la conversion de l'Afrique à laquelle nous nous dévouons, et où se rencontrent tant et de si grosses difficultés.

Fr^e BARNABÉ KURTZ,

du diocèse de Strasbourg.

UN PRÊTRE D'HAÏTI EMPOISONNÉ PAR LES SORCIERS

SA GUÉRISON LE 5 SEPTEMBRE DERNIER

Une poule empoisonnée. — La vengeance d'un sorcier.

Le 5 septembre, l'abbé Dumas, jeune prêtre d'Haïti, venait à Lourdes demander sa guérison. Paralysé des bras, des jambes, de tous les membres, il ne pouvait ni marcher, ni s'habiller seul : il était complètement infirme. Sa sœur l'accompagnait, il fallait le porter ou le traîner dans une petite voiture.

Sa parole était faible, lente, embarrassée, sa mémoire perdue, son intelligence très affaiblie. Il se nourrissait à peine, il était dans un état de marasme tel qu'il excitait la compassion de tous ceux qui le voyaient. Il souffrait d'un mal étrange, que les médecins ne pouvaient définir.

Ce n'était ni les maladies des pays chauds, ni les fatigues du ministère qui avaient abattu ce jeune prêtre, non : c'était un mal inconnu, mystérieux! On disait, autour de lui, qu'il avait été victime des malices des sorciers.

Voici comment l'abbé Dumas racontait son histoire :

Après avoir été vicaire pendant quelques années dans l'île d'Haïti, il venait d'être chargé d'une paroisse qu'il administrait seul. La population était loin d'être catholique dans son ensemble; autour de lui régnaient les superstitions les plus grossières, et de nombreux sorciers exerçaient au grand jour leurs pratiques. Les catholiques étaient très exposés; il était obligé d'être lui-même constamment en éveil pour se défendre contre les pièges qui lui étaient tendus.

« Je commençais à peine, nous dit-il, à me faire aux usages et aux mœurs du pays, lorsqu'un jour je vis entrer chez moi un homme que je ne connaissais pas. Sa démarche embarrassée, son regard qui évitait de rencontrer le mien, son attitude étrange, tout me surprit en lui. « Mon Père, me dit-il, on vous portera demain un enfant à baptiser, et je viens vous prévenir que je dois être son parrain. »

« Avant de vous répondre, lui dis-je, je me demande pourquoi vous gardez votre chapeau sur la tête en me parlant? » Il hésita un moment, puis, de très mauvaise grâce, il finit par se découvrir. J'aperçus aussitôt ses cheveux tressés à la mode des sorciers.

« — Vous savez bien que je ne puis vous admettre à aucune cérémonie.

« — Je veux être le parrain de cet enfant, reprit-il, et je viendrai quand même à l'église.

« — Si vous venez, je ne ferai pas le baptême ; vous m'obligerez à vous infliger une humiliation publique. »

« Le lendemain il vint, en effet, avec la famille ; aussitôt je déclarai que je ne pouvais l'admettre pour parrain et que je ne ferais pas le baptême. Il se retira plein de rage en me disant : « Père Dumas, vous me le paierez, je me vengerai. »

« A quelques jours de là, ma servante le rencontra sur le marché. Il vendait une poule. Il avait déjà refusé de la vendre à plusieurs personnes. Il accepte les premières offres que lui fait ma domestique et la lui cède avec empressement.

« Le lendemain, c'était le 1^{er} octobre 1894, on me servit cette poule, j'en mangeai sans rien remarquer de particulier. Le soir, je faisais l'ouverture du mois du Rosaire ; je venais de monter en chaire, lorsque tout à coup je ressens un malaise inexprimable, ma parole s'embarrasse, mes yeux se voilent ; mes jambes s'affaissent sous moi ; on m'emporte dans mon presbytère, je suis pris de vomissements, de frissons, de sueurs. J'éprouve tous les symptômes d'un empoisonnement. Un petit domestique qui me servait et qui avait mangé de la poule est aussi très malade ; enfin ma chienne qui avait ramassé les débris du repas est empoisonnée ; elle nourissait à ce moment des petits chiens qui moururent tous. Ma cuisinière n'eut rien, mais elle n'avait pas mangé de la poule, et son attitude dans ces circonstances m'a toujours paru des plus suspectes. »

Pour bien comprendre l'action de ces sorciers, nous devons rappeler en quelques mots l'histoire d'Haïti, des différents peuples qui forment sa population ; exposer les origines de cette civilisation singulière, qui, par un côté, touche aux derniers raffinements, tandis que par l'autre elle se perd dans la barbarie la plus sauvage.

Haïti, ses mœurs, sa population. — Les sorciers.
— Chaque année des missionnaires meurent victimes de ces fanatiques.

Saint-Domingue est divisée en deux républiques : Saint-Domingue ancienne possession espagnole, Haïti autrefois colonie française. Plus d'un siècle d'occupation, de 1677 à 1804, ont fait d'Haïti une seconde France. Nous trouvons là nos mœurs, notre langue, des écoles françaises et surtout un clergé qui se recrute exclusivement dans notre clergé. Ni les guerres de la Révolution, ni le mélange de tous les peuples n'ont pu détruire l'empreinte profonde que nous avons laissée dans ce pays. Nos missionnaires avaient apporté sur cette terre notre

religion, nos croyances ; ils avaient créé entre la colonie et la métropole des liens que rien n'a pu rompre.

Mais au prix de quels sacrifices avaient-ils évangélisé ces peuples ?

Ils avaient trouvé dans ce pays des nègres d'Afrique apportés autrefois par la traite, des descendants des premiers habitants qui étaient là avec leurs caciques à l'époque de la conquête, enfin un mélange d'Espagnols, d'Anglais, d'Américains, de Français, plus ou moins fondus entre eux par une vie et des intérêts communs.

Les grands planteurs, ces princes du Nouveau-Monde, avaient introduit avec toutes les habitudes de luxe, les vices des sociétés européennes.

Les noirs qui formaient la plus grande partie de la population avaient apporté d'Afrique les superstitions les plus grossières.

Ce mélange de tous les peuples et des civilisations les plus opposées, sous un climat de feu, quel terrain de choix pour l'éclosion de tous les mauvais germes ? C'était, suivant les idées du jour, un bouillon de culture admirablement préparé. Nos prêtres, témoins de toutes les dépravations, avaient à subir les contacts les plus perfides et des persécutions de tous genres.

Dans ce pays, tous les mauvais génies de l'enfer exercent ouvertement leurs maléfices ; ils ont leurs sectateurs et leurs ministres. Les sorciers que l'on désigne sous le nom de *Papalins* et qui sont de la secte des Vaudoux, portent un costume, n'attent leurs cheveux d'une certaine façon, cherchent à se faire des adeptes, à entraîner dans leurs sectes les femmes, les jeunes filles et répandent partout autour d'eux la luxure et tous les vices. Ils connaissent l'art des poisons ; plusieurs prêtres et même un évêque sont morts empoisonnés par eux. Dans une année, six prêtres, envoyés de France, périrent ainsi, victimes de ces misérables. Parmi ces sorciers, on trouve aussi des francs-maçons, animés d'une haine égale contre les ministres de l'Evangile,

Comment ces fanatiques préparent-ils leurs poisons ?

L'abbé Dumas nous l'indiquait dans des termes qui correspondent exactement au récit que le docteur Bataille en fait dans son ouvrage.

« Ils mélangent, dit-il, dans leurs abominables laboratoires, dignes de Canidie et de Locuste, le virus des maladies contagieuses, le venin des reptiles et le suc des plantes malfaisantes. Ils se servent des matières décomposées des cadavres humains ; ils savent comment tels animaux, nourris de plantes empoisonnées, prennent une chair malsaine et peuvent, lorsqu'ils servent d'aliments à leurs victimes, leur causer la mort sans laisser aucune trace,

C'est ainsi, sans doute, qu'avait été préparée la poule de l'abbé Dumas.

Ils connaissent les microbes et leurs toxines et préparent de vraies cultures de bacilles, qui peuvent donner des maladies mortelles.

Dans les milieux, pétris d'ignorance, en certaines contrées arriérées, comme Haïti, il se fait une propagande diabolique dont le but est de pousser aux plus odieux sacrilèges ; on trouve à la fois des empoisonneurs et toute une bande de sorciers qui cherchent à détourner les jeunes filles et à corrompre les populations.

La maladie. — Le retour en France. — Le pèlerinage à Lourdes. — Polynévrite ou paralysie de tous les nerfs.

L'abbé Dumas avait été victime d'un de ces sorciers ; il devait succomber, comme plusieurs de ses confrères, sous l'action du poison le plus violent. Dès les premiers jours, avon-nous dit, il avait été pris de vomissements, de frissons, de fièvre ; mais bientôt les accidents de paralysie s'étaient déclarés, gagnant rapidement les jambes d'abord, les bras ensuite ; il ne pouvait faire aucun mouvement dans son lit, l'amaigrissement suivait une marche très rapide et ses membres s'atrophiaient et dépérissaient à vue d'œil. Ses pieds étaient déviés comme dans le pied bot, sa sensibilité très affaiblie, tous les mouvements réflexes supprimés.

L'intelligence était profondément atteinte. Il avait de la confusion mentale, une perte de la mémoire très prononcée, portant surtout sur les faits récents. Lorsqu'on lui posait une question, il oubliait cette question avant de pouvoir y répondre, comme il oubliait les premiers mots d'une phrase qu'il venait de commencer. La moindre opération de la pensée nécessitait un effort et un temps relativement considérable pour mettre son esprit en activité.

A côté de cette obtusion de l'intelligence, il avait une dépression mélancolique, une tristesse qui se peignait sur ses traits, tristesse parfaitement légitime dans cet état d'infirmité qui paraissait sans remède.

L'aspect de ce pauvre abbé était misérable, la vie végétative subsistait seule en lui ; ses yeux étaient fixes, hagards, ses traits tirés, amaigris, sa parole embarrassée, son esprit voilé ; tout révélait une caducité qui n'était pas en rapport avec son âge. Au mois de février, cinq mois après le début de l'accident, on essaya de l'asseoir sur son lit, mais il était toujours incapable de se soutenir sur ses jambes. Enfin, au mois de mai, voyant qu'il était absolument perdu pour le ministère, il fut décidé qu'on le ferait partir pour la France et que le vicaire général du Cap Haïtien l'accompagnerait pendant le voyage. Les méde-

cins qui l'avaient soigné lui ont délivré le certificat suivant :

« Nous soussignés, Dellundi Ulpiano, docteur de la faculté de médecine de Barcelone, et Hamon Achille, docteur de la faculté de médecine de Paris, médecins au Cap Haïtien.

« Certifions avoir donné nos soins à M. l'abbé Léon Dumas, prêtre du diocèse du Cap Haïtien, depuis le 6 octobre 1894 jusqu'au 10 avril 1895, (époque où le malade partit pour la France) pour une polynévrite à début fébrile devenue chronique et caractérisée principalement par les symptômes suivants, prédominants aux membres inférieurs :

« Douleurs de caractère varié, au milieu des masses musculaires et sur le trajet des nerfs, spontanées et provoquées par la pression, même légère, ou par la flexion des segments du membre ;

« Paralysie flaccide presque complète et atrophie musculaire (pied bot paralytique double). Peau luisante, violacée surtout quand les jambes restent pendantes ;

« Perte de la mémoire, trouble dans la conception des idées.

« Fait en honneur et conscience et délivré au Cap Haïtien, le seize octobre mil huit cent quatre-vingt-quinze. »

D^r DELLUNDI, D^r HAMON.

En France, le docteur Chavanis, de Saint-Etienne, a vainement employé tous les traitements usités en pareil cas : électricité, frictions, etc.

Lorsque l'abbé Dumas vint à Lourdes, le 5 septembre dernier, il était dans les tristes conditions que nous venons de décrire. Il ne marchait pas, et son intelligence était toujours très affaiblie.

Le 5 septembre, il se rendit à la Grotte, dans sa petite voiture, et de là aux piscines. Au premier bain, il se sentit un peu mieux et put faire quelques pas. A deux heures de l'après-midi, il prenait son second bain, et aussitôt il se redressait, marchait facilement, se rendait une seconde fois à la Grotte et venait aussitôt après au bureau des constatations. C'est là qu'il nous fit le récit que nous venons de résumer. Sa guérison se complétait sous nos yeux ; ses pieds, depuis si longtemps condamnés à l'immobilité, étaient sensibles au moindre contact. Il s'appuyait sur sa canne, sa démarche était hésitante.

Suivant l'expression de M. Pouvillon, il avait encore ces gestes désappris des « foudroyés de la grâce. Il marchait, il se hâtait avec des attitudes gauches ; sa figure, mélange d'ombre et de lumière, était radieuse sous les stigmates de la maladie encore visibles, comme les bandelettes funéraires autour de Lazare ressuscité. »

Son intelligence, sa mémoire revenaient par éclaircies graduelles, intermittentes. On aurait dit un nuage qui se déchirait lentement devant lui. Nous assistions à ce réveil ; c'était un moment palpitant d'émotion. Les yeux du prêtre étaient humides et reflétaient une joie sans mélange. Sa pensée, se dégageant des dernières entraves qui la tenaient enchaînée, le transportait sans doute sur cette terre où il avait failli mourir martyr, où le rappelaient déjà toutes les ardeurs de son cœur d'apôtre.

Le lendemain, l'abbé Dumas disait la messe pour la première fois depuis le 1^{er} octobre 1894, c'est-à-dire depuis onze mois. Il restait debout sans fatigue et faisait des courses assez longues. Quelques jours après son départ de Lourdes, il fut pris d'une dysenterie qui l'affaiblit beaucoup et retarda sa convalescence. Il nous écrivait cependant le 23 novembre : « Ma guérison est complète, je dois aller voir mon médecin qui m'a donné rendez-vous dans son cabinet pour mesurer mes forces. Je célèbre la sainte messe tous les jours, sans fatigue aucune. Le docteur de Saint-Etienne a été très surpris de me voir marcher. Il m'a dit que j'étais bien guéri. » Le 29 décembre, il nous écrivait encore : « Je me sens absolument bien. J'espère retourner à Haïti, sans pouvoir encore fixer l'époque de mon départ. Je n'ai pas cessé de dire la messe chaque jour. »

Enfin M. Ribault, protonotaire apostolique, vicaire général du Cap Haïtien, nous écrivait, le 9 novembre dernier :

« Monsieur le docteur,

« Ayant vu M. l'abbé Dumas, de Saint-Etienne, étendu pendant six mois sur un lit à l'Evêché du Cap Haïtien, et l'ayant amené en France dans l'impossibilité de se servir de ses jambes, je l'ai revu à Saint-Etienne avant son pèlerinage à Lourdes, et toujours dans le même état. J'ai eu la consolation de le revoir à son retour, délivré de cette maladie et marchant bien. Plus que personne, je suis à même d'apprécier la grâce merveilleuse qu'il a reçue à Lourdes. J'en ai fait part à Monseigneur l'Evêque du Cap Haïtien qui m'envoie un certificat signé des deux médecins qui l'ont soigné pendant six mois. Je vous adresse ce certificat, pensant qu'il pourra vous être utile. Ces deux médecins étaient portés à croire comme moi que la maladie était due à un empoisonnement, causé par un membre de l'infâme et diabolique secte des Vaudoux, ce qui m'avait fait espérer que la Sainte Vierge guérirait ce pauvre prêtre.

« E. RIBAUT,

« protonotaire apostolique, vicaire du Cap Haïtien, »

(Le certificat médical envoyé par Mgr l'Evêque d'Haïti est celui que nous avons reproduit plus haut.)

Une conversion. — Comment on peut interpréter cette guérison.

Pendant que l'abbé Dumas nous faisait le récit de ses longues souffrances, un homme l'écoutait en proie à la plus vive émotion. Il s'attachait aux pas de ce jeune prêtre, ne se lassait pas de le voir, de l'interroger. Favorisé lui aussi de grâces exceptionnelles, il avait traversé des moments de doute ou de défaillance. Venait-il à Lourdes comme l'abbé Pierre Froment, de Zola, chercher la solution de ses incertitudes ? Quoi qu'il en soit, à la vue de ce prêtre qui renaissait devant lui, en entendant le récit de ses épreuves, ses larmes coulaient en abondance. Plus heureux que l'abbé de convention et de roman, il allait s'agenouiller aux pieds d'un prêtre et faisait l'aveu complet de ses égarements. Il renaissait à la vie surnaturelle et proclamait bien haut les miséricordes infinies de Dieu dont il avait été le témoin et l'objet.

Que sont les guérisons de nos infirmités physiques à côté de ces guérisons des âmes, mystérieux effets de la grâce, dans lesquelles ni la main de l'homme, ni les forces de la nature ne peuvent intervenir ?

Les guérisons que nous constatons en si grand nombre à Lourdes doivent correspondre sans doute à un nombre plus considérable encore de conversions, et souvent nous saisissons les relations directes qui unissent ces grandes transformations physiques et morales. Il y a plus qu'une coïncidence dans ces rapprochements, il y a les traces bien visibles d'une action providentielle.

Lorsque l'abbé Dumas vint à Lourdes au mois de septembre, il était malade depuis un an ; sous l'action d'un poison dont on ne connaissait pas la nature, il avait été paralysé de tous ses membres, et, cette paralysie atteignant le cerveau, avait étendu comme un voile sur toutes ses facultés.

Cependant il pouvait guérir par les seules forces de la nature, mais d'une façon lente et certainement incomplète. Une amélioration pouvait se faire, graduelle, insensible, sans jamais effacer pourtant les derniers vestiges du mal. Le choc avait été trop profond pour que toutes les fonctions pussent reprendre leur jeu dans leur intégrité première.

L'abbé ressentit dans la piscine une amélioration subite, instantanée. Depuis un an il ne disait pas la messe, il ne pouvait faire un pas. Immédiatement il a pu marcher et, le lendemain matin, il disait sa messe. C'est un premier résultat qui reste bien acquis. Il a été trop instantané pour qu'il puisse recevoir une explication physiologique. Un paralytique, dans ces conditions, ne saute pas de son lit pour aller

se promener. Les autres troubles se sont dissipés plus lentement.

Ce pauvre abbé semblait sortir comme d'un long sommeil; ses facultés se réveillaient peu à peu et ses forces revenaient par degrés. Sa convalescence, entravée pendant quelques jours par une maladie accidentelle, a repris son cours et ne s'est pas démentie depuis cette époque. Il y a certainement un point dans cette guérison qui n'appartient pas à l'évolution naturelle des paralysies par empoisonnement, c'est sa disparition brusque. Tout le reste peut s'expliquer ou s'observer couramment. Cependant, comme il y a une relation directe entre tous ces phénomènes, nous pouvons dire que la modification profonde ressentie à Lourdes a été le point de départ, la cause réelle de l'amélioration qui s'est continuée par degrés.

Voilà comment on peut interpréter cette guérison. Elle ne s'impose pas avec cette évidence que nous rencontrons quelquefois dans les grands faits de Lourdes. Elle doit être étudiée par des hommes spéciaux. Il s'agit d'une maladie très rare que nous n'observons guère. Elle demande à être nuancée dans ses détails et réclame un calcul de probabilités qui nous conduit à la certitude.

L'abbé Dumas demandait sa guérison depuis un an dans toutes ses prières. Il avait à peine trente ans, il aurait pu pendant longtemps encore continuer son apostolat. Il voyait à regret sa carrière brisée. Jusqu'à ce jour, ses prières n'avaient pas été exaucées. Il fallait attendre l'heure et le lieu marqués par la Providence. C'était à Lourdes qu'il devait guérir. Sa guérison se produisait sous les yeux de mille témoins, et il voyait se relever devant lui un de ses frères que le souffle du doute avait effleuré, que le contact du monde avait détourné de sa voie.

Conversions et guérisons. — Les clameurs de l'impie. — Les pèlerinages d'actions de grâces.

Dans notre dernier article, c'était Diana Vaughan et Louise Dansette, l'ex-luciférienne et l'Enfant de Marie, dont les prières montaient ensemble aux pieds de la Vierge Immaculée. Une guérison et une conversion éclatante venaient les récompenser toutes deux.

Il y a quelques mois, c'était un jeune chirurgien de marine qui, sur le point d'expirer à l'hôpital d'Haïphon, tournait sa pensée vers Lourdes et guérissait contre toute attente. Les journaux de la colonie et de nos ports de mer ont reproduit la relation de ce fait remarquable, et la pensée de nos pauvres soldats, mourant loin de leur pays, de leur foyer, se tourne avec plus de confiance vers la Grotte de Lourdes.

Nous avons raconté la guérison de Marie

Görgen qui avait fait une impression si profonde sur les populations d'Alsace-Lorraine. Marie Görgen revenait cette année avec cinq de ses compagnes, qui entraient avec elle, le même jour, comme postulantes, chez les religieuses de l'Immaculée Conception.

Ces coïncidences sont de tous les jours, de tous les instants.

L'influence que les guérisons exercent dans une zone étendue, ne peut être exactement définie. Les pèlerins semblent respirer à Lourdes une atmosphère surnaturelle dont ils ressentent, même à leur insu, les salutaires effets.

Mais la contradiction s'élève autour de nous, et les clameurs de l'impiété se mêlent aux chants de la reconnaissance. Un curé de la Franche-Comté nous disait : « Depuis la guérison si remarquable que nous avons eue, il y a quelques années, deux camps bien distincts se sont formés dans ma paroisse. Dans l'un on aime davantage Notre-Dame de Lourdes; on l'invoque sans cesse; j'ai observé des retours nombreux, une ferveur plus grande; dans l'autre, la haine est plus vive contre les pèlerinages et quand je parle de Lourdes en chaire, une partie de l'auditoire quitte l'église. »

La haine rend témoignage comme l'amour. C'est ce qui nous explique le déchainement qui s'est toujours fait autour de nous. On s'incline ou on s'irrite, il n'y a pas place pour l'indifférent.

Voilà pourquoi, dans un roman sur Rome, nous trouvons les derniers échos de la haine que le souvenir de Lourdes réveille encore dans l'esprit de l'auteur. Il nous montre son abbé Fierre Froment, « blessé de son voyage à Lourdes de cette superstition si grossière, symptôme exécrable d'une époque de trop de souffrance... spectacle effroyable qui ferait douter de Dieu... » Et de quel Dieu? Du sien, sans doute, du Dieu de l'égoïsme, de la luxure et de l'argent. Il voudrait, dit-il « que les malades, au lieu d'aller chercher si loin un soulagement illusoire, fussent soignés chez eux, dans leurs maisons, au milieu de leurs frères. »

Dans leur maison! il ignore que la plupart de ces malheureux n'ont ni foyer, ni famille. Nous les prenons souvent dans les hôpitaux, dans des réduits où ils sont abandonnés. Ils trouvent à Lourdes, avec l'espérance, cette sœur sublime de la charité, tous les secours dont ils ont besoin. Si nous ne servions à ces déshérités que les paroles décevantes et creuses des romanciers, il y a longtemps que les voies qui conduisent à la Grotte seraient abandonnées.

Même au point purement humain, l'illusion serait permise. Car personne n'a le droit d'arracher de notre cœur, de notre âme, la foi qui console, l'espérance qui fait vivre. Drumont a raison de stigmatiser dans un de ses derniers

articles « ces hommes qui gorgés de tout, ont été assez infâmes pour enlever aux déshérités la religion qui les aidait à porter le poids de l'existence. » Mais nous ne sommes pas en présence d'un monde d'illusions et de chimères, mais en présence de consolations réelles, les seules vraies, de guérisons bien prouvées dans les cas les plus désespérés.

Demandez à ces milliers de malades qui sont venus couverts de plaies, paralytiques et poitrinaires, cancéreux ou aveugles et qui sont partis complètement guéris, quel souvenir ils ont conservé de leur pèlerinage?

A ce nom de Lourdes une émotion indéfinissable les saisit, tout vibre en eux; ils nous disent que les heures de leur pèlerinage sont les plus douces de leur vie, et que leur plus vif désir est de reprendre ce chemin semé pour eux de tant de consolations. Pour comprendre l'intensité de tous ces sentiments, il faut recevoir les confidences qui nous sont faites chaque jour par nos anciens malades, il faut pouvoir les suivre dans ces pèlerinages d'actions de grâces qu'ils font pendant plusieurs années et quelquefois toute leur vie.

Joachimé Dehant, la célèbre miraculée de Belgique, est à son 40^e pèlerinage, elle en fait deux par an depuis vingt ans. Pascal Poirier, l'ancien paralytique, se fait tous les ans, pendant quelques mois, infirmier, garde-malade, il passe les nuits afin de ramasser quelques économies pour payer son voyage. Marie Lebranchu, la poitrinaire que Zola voulait faire mourir, sollicite une place au milieu des malades afin de pouvoir les soigner pendant le voyage. Sœur Julienne vient chaque année, déléguée par de nombreux poitrinaires qui ne peuvent plus quitter leur lit et la supplient de venir prier pour eux.

Parmi tous ces membres de l'Hospitalité, hommes ou femmes, qui se dévouent dans les hôpitaux, aux piscines, que de noms nous pourrions citer qui sont bien connus de nos lecteurs! Que de dévouements, que de sacrifices ignorés! Il faut des prodiges de combinaisons souvent d'économie, pour concilier toutes les obligations de la vie, avec ces déplacements qui se répètent à date fixe, et qui correspondent aux aspirations les plus vives de ces privilégiés de la grâce.

Lorsque l'abbé Dumas sera revenu dans son île, que de fois sa pensée se retournera vers la Grotte? Il va retrouver tous les souvenirs de cette voie douloureuse qu'il a parcourue pendant de longs mois: cette paralysie qui ne lui permettait de faire aucun mouvement, cette intelligence voilée qui ne percevait que quelques lueurs; à trente ans, son apostolat brusquement interrompu; pour tout avenir, une déchéance sans remède, une vieillesse anti-

cipée, la mort ou des infirmités plus cruelles que la mort même.

Tout cela s'est dissipé comme un mauvais rêve. Ah! que sa reconnaissance sera vive! S'il ne peut se mêler à nos pèlerinages, il aimera Lourdes plus que l'exilé n'aime sa patrie, il l'aimera comme l'aiment les Canadiens qui joignent à leur amour si vif pour la France, un amour plus exquis, plus tendre pour Notre-Dame de Lourdes!

(Annales de N.-D. de Lourdes).

D^r Boissarie.

UN VÉNÉRABLE QUI ABOIE

Tous nos lecteurs savent combien a été discuté le fait de l'apparition du démon dans une Loge française, apparition constatée par le R. P. Jeandel, supérieur général des Dominicains, et qui prit subite fin, lorsque le saint religieux, qu'un subterfuge d'un franc-maçon douteur avait amené là, fit tout à coup un grand signe de croix sur l'assistance. Pendant longtemps, plusieurs soutinrent que c'était là un racontar, sans solide base, trop légèrement publié par divers journaux. Mais, dans des circonstances assez récentes, le D^r Imbert Goubeyre, de Clermont-Ferrand, a produit de valables preuves, établissant que le R. P. avait lui-même narré son aventure à divers, et l'*Univers*, si j'ai bonne mémoire, ouvrit à ce sujet comme une enquête, à laquelle M. l'abbé de Bazelaire, chanoine d'un diocèse de l'Est, apporta un témoignage décisif.

En vérité, le fait lui-même n'avait rien de surprenant. Le démon se manifeste assez fréquemment dans les ateliers maçonniques de France, aussi bien que dans ceux d'autres pays. Lorsqu'il n'apparaît pas visible, il fait entendre sa voix. Dans les Conseils du 30^e degré, à n'importe quel rite, et même si l'Atelier appartient à l'obédience du Grand Orient de France, *qui se dit athée*, le démon se montre d'une grande familiarité avec ses adeptes, sous une forme ou sous une autre. La plus fréquente est celle d'un Fr.^m haut gradé de nationalité étrangère, venant en visiteur. On lui rend les honneurs de la voûte d'acier, croyant avoir affaire à un homme; car il en a toutes les apparences. Il prend place à l'Orient, auprès du président de l'Atelier; il demande la parole; il harangue l'assemblée; il excite à la guerre contre Adonaï et son Eglise; il donne des conseils; il indique la tactique à suivre; il explique quelles sont les lois qu'il est le plus urgent de faire voter par les représentants députés et sénateurs. Après cela, brusquement, une éclatante lumière l'enveloppe; un éclat de foudre se fait entendre

au loin; l'assistance constate que l'éminent Orateur qu'elle vient d'applaudir n'est plus là. Tous savent alors que c'est le véritable chef suprême de l'Ordre, ou l'un de ses esprits, qu'ils ont vu et entendu.

Ce qui était extraordinaire dans le cas du R. P. Jeandel, ce n'était donc pas la présence du démon au sein d'une réunion maçonnique; c'était la présence même du saint religieux. Je l'avoue, je suis au nombre de ceux qui doutèrent: il me paraissait étonnant, tout à fait étonnant vraiment, qu'un Frère de la parfaite initiation se fût risqué à introduire en une telle assemblée un prêtre déterminé à montrer la puissance du signe de la croix. Aujourd'hui, ayant la foi au seul vrai Dieu, je comprends pourquoi le R. P. Jeandel se montra si avare de confidences, après ce fait si grave, dont tous les témoins maçons ont dû être, bouleversés les uns, irrités les autres: il est de toute évidence que le secret s'imposait au saint religieux, sous peine de compromettre l'existence du Fr. qui lui avait servi d'introducteur: si celui-ci avait été découvert, il est certain qu'il aurait été assassiné.

Or, voici un fait qui est, à peu près, du même ordre, et qui m'est certifié par le R. P. Franciscain, mon correspondant.

Ceci s'est passé, il y a neuf ans, dans une grande ville du sud-ouest de France, en une Loge où l'on ne manque pas de sincérité, s'il faut en juger par de certaines apparences. Le Vénérable, qui était chevalier Kadosch, avait parfois des allures de forcené, en dirigeant les travaux de l'Atelier; au dehors, il était, au contraire, homme doux, placide, d'une douceur et d'une placidité bien en harmonie avec les paisibles fonctions qu'il tenait de l'administration municipale.

Un Fr., n'ayant pas encore effacé entièrement de son cœur les pieux souvenirs de son enfance, était effrayé de ces sortes d'accès de rage qui prenaient son Vénérable, lorsqu'il présidait la tenue. Les discours qu'il entendait l'épouvantaient quelque peu par leur impiété, qu'il jugeait trop violente. Cependant, il n'osait pas se retirer de la secte, mais il était tourmenté en lui-même, sa conscience lui faisait entendre qu'il s'était fourvoyé dans une société diabolique.

Sans en rien dire à personne, il forma, un jour, un projet dont il avait eu l'inspiration spontanée, au retour d'une séance où le Vénérable avait été plus violent que jamais. Il se glissa d'abord dans une église de la ville, le soir, et puisa dans le bénitier un peu d'eau bénite; qu'il garda précieusement en une petite fiole; puis, rentré chez lui, il en aspergea son cordon et son tablier de Maître, en disant: « Mon Dieu, protégez-moi et épargnez-moi, si

vos colères doivent foudroyer quelque jour la Loge dont je fais partie. »

Il retourna à la Loge, encore deux fois.

La première fois, il réalisa son secret projet. Au moment où le Vénérable pérorait avec sa rage accoutumée, en exhortant un Fr. qu'on venait d'initier au 3^e degré, le franc-maçon pénitent, sans être vu de ses voisins, fit avec sa main, sous l'habit, un signe de croix sur son cœur.

Il y eut un véritable coup de théâtre. Au lieu de paroles humaines, le Vénérable se mit à pousser des aboiements furieux; on aurait dit un chien hurlant de douleur. L'assemblée était stupéfaite. La séance se termina dans une très grande confusion. Quelques-uns, en sortant, se demandaient si leur président n'était pas devenu fou.

A la réunion suivante, le Fr., avec une émotion facile à comprendre, renouvela l'expérience, et le Vénérable aboya de nouveau; il lui était impossible de dire un mot. Son cou se gonflait; il tendait les bras en avant; ses yeux, injectés de sang, semblaient sortir de leur orbite; sa gorge n'émettait plus que des hurlements sinistres. Le premier surveillant fit promettre à tous les assistants que le secret serait gardé sur cet incident, dont tous étaient remués jusqu'au fond des entrailles. On emmena le Vénérable, qui, à la fin, semblait anéanti, et on voulut le faire soigner, mais le médecin le déclara bien portant.

Quant au Fr. pénitent, il donna sa démission sous le premier prétexte venu. Peu de temps après, ayant rencontré chez un de ses parents un Père Franciscain qui venait d'Espagne et se rendait à Paris, il lui raconta l'aventure; le bon Père acheva sa conversion. Aujourd'hui, cet ex-franc-maçon est redevenu excellent chrétien.

Le digne religieux qui m'a envoyé ce récit pense que le Vénérable dont il s'agit était possédé. Je partage tout à fait son avis.

Diana Vaughan.

LE DIABLE ET LA REVOLUTION

Par Léo TAXIL

Un fort volume in-8. Prix 5fr. franco.

- I. Le Diable Philosophe. — II. Le Diable Janséniste. — III. Les Prophétesses du Diable. — IV. Le Diable Constituant. — V. Le Diable Terroriste. — Le Culte de Satan

Chronique du merveilleux

(Communications de nos abonnés) (1)

Singulier cas d'un enfant

Monsieur,

Il y a plus d'un an, une pauvre femme vint me montrer la lettre d'une mère de famille qui lui racontait un grand chagrin : son petit garçon était tombé dans un état auquel on ne pouvait rien comprendre ; il ne voulait plus ni aller à l'école, ni entrer à l'église ; souvent il refusait de manger : depuis trois mois il ne prenait presque plus rien. Il avait des crises très singulières pendant lesquelles il grimpait aux murs ; plusieurs fois il avait tenté de se jeter dans un puits, il semblait poursuivi de l'idée de se détruire.

La femme qui me confia ces détails me demanda de prier avec elle ; je lui donnai un scapulaire de la Sainte Face, j'y mis un peu de l'huile miraculeuse et je plaçai à l'intérieur une médaille de Saint Benoît. On recommanda à la mère de demander simplement à l'enfant s'il voulait mettre ce scapulaire qu'on lui envoyait de Paris ; il accepta. A peine sa mère le lui avait-elle passé qu'il devint immobile comme s'il subissait une action intérieure, puis regardant doucement, il dit : *maman, tout est fini, je n'ai plus rien, je veux bien aller à l'église, j'irai aussi à l'école, et puis je mangerai avec vous... mais je n'irai plus jamais chez les méchants, ce sont eux qui ont fait tout le mal avec une petite fille de huit ans* ».

(L'enfant désignait ainsi des francs-maçons qui l'avaient attiré à l'insu de ses parents).

La lettre, écrite au moment même, m'avait frappée, j'en fis part à Tours en demandant des actions de grâce : cette délivrance fut publiée dans les *Annales de la Sainte Face*.....

Une famille Spirite en Russie

Les pages, où sont dévoilées les abominations des antres lucifériens, ont fait beaucoup de bien à mon âme, car elles m'ont rendu ma foi et mon amour pour le bon Dieu (qui n'est pas le Dieu Bon) plus grands et plus forts que jamais ! Je l'ai remercié ardemment, le Dieu miséricordieux, de m'avoir préservée des pièges que me tendaient des gens qui étaient, c'est évident pour moi maintenant, de vrais lucifériens.

(1) Nous donnons ces faits, tels qu'ils nous sont transmis par nos abonnés et correspondants, conservant à leur rédaction le caractère de simplicité dont quelques uns sont empreints et qui parle en faveur de la bonne foi et de la sincérité des narrateurs.

(Note de la Rédaction.)

Il y a de cela un certain nombre d'années, j'étais jeune, pas encore mariée, et seule au cœur de la Russie !

Ayant perdu mes parents, en possession d'un petit capital, avec une imagination ardente et un cœur tout débordant d'illusions, j'étais partie pour entrer dans une famille comme institutrice. C'était bien une famille russe, mais des Russes n'ayant presque jamais habité que l'Italie, Naples surtout. Le mari, joueur effréné, débauché sur le retour, m'inspirait une vraie répulsion ; la femme, jeune et belle, voulut faire de moi sa confidente et son amie. Pour la petite fille qui m'était confiée, je devais ne jamais lui parler de Dieu ! Je crus cependant devoir ne pas tenir compte de cette défense, et plus d'une fois, dans mes promenades avec cette pauvre innocente de 8 ans, j'entrepris de lui faire apercevoir le Souverain Créateur !

La jeune femme ne tarda pas à me confier qu'elle était spirite ; qu'elle évoquait les âmes des enfants qu'elle avait perdus et qu'ils lui apparaissaient.

Je vis des photographies ; j'entendis des discours étonnants... Enfin j'appris qu'il y avait des séances les soirs, les lustres allumés, un autel dressé, un registre avec une plume posés sur l'autel et que la plume marchait toute seule... On faisait des évocations et des invocations... à qui ?? On ne me le dit pas, mais il est évident pour moi, d'après ce que j'ai lu dans votre ouvrage, que c'était à Satan.

J'étais bel et bien avec des lucifériens, car si le maître de la maison ne se trouvait pas aux séances, étant toujours au cercle ou *ailleurs*, il y venait des hommes, mais point de femmes ! Aux instances qui me furent faites par la jeune femme d'assister à ces séances, je ne voulus *jamais* céder, je pensais aux défenses de l'Eglise qui avait condamné les manifestations spirites. La curiosité, qui est cependant si grande chez toute femme, ne l'emporta pas. Je savais alors fort peu de chose de la franc-maçonnerie ; je n'eus donc pas même la pensée que je pouvais vivre chez des francs-maçons ; je m'imaginais que quelque compère opérait toutes les jongleries ! Enfin je tins bon et, à deux pas du salon où avait lieu les séances, jamais je n'y parus.....

Il est clair que Dieu me protégea alors d'une manière singulière et que ma sainte mère qui était sans doute au ciel priait pour son enfant ! La médaille de la Sainte Vierge fut aussi mon égide, j'en suis sûre ; car de moi-même je n'étais qu'une faible femme, exposée à mille tentations, dans un pareil milieu.

Sans le secours divin qui me soutint, peut-être à l'heure actuelle serais-je une de ces maçonnes, pires dans le mal que les hommes mêmes.

Chapelle hantée

Voici des faits qui se sont passés à la fin de l'année 1875 dans une chapelle particulière, et dont j'ai été le témoin, ainsi que ma vieille servante, à mon service depuis cinquante ans, et digne de foi.

Une de mes filles étant venue à décéder à l'âge de 21 ans, religieuse au couvent de la Visitation de ***, et dans un état extraordinaire de sainteté pour son âge, avait défendu qu'on transportât son corps dans ma chapelle où se trouve déjà inhumé mon mari, que l'on n'honorât sa mémoire sous aucune forme et d'aucune manière, et qu'on n'y mît aucun objet lui ayant appartenu ou ayant été dans son couvent. Ne tenant point compte de ses recommandations que je ne considérais pas comme sérieuses, j'avais mis dans le chœur de ma chapelle, à droite du maître-autel, un grand tableau renfermant la photographie de ma fille, morte, reposant dans sa bière, à son couvent ; et en déposant des fleurs sur la tombe de mon mari qui se trouvait au côté gauche de cet autel, je me plaisais à en placer également devant le portrait de ma fille. Comme le chagrin que j'avais éprouvé de la perte de cette chère enfant était bien grand, j'allais tous les jours à ma chapelle prier pour mon mari et pour elle, et j'entendais toujours des petits bruits du côté du tableau ; d'autres fois, je voyais comme des petites vapeurs qui sautillaient dans l'air. Une autre fois, j'entendais un grand bruit comme si la chapelle s'écroulait ; je sors immédiatement, épouvantée, pour voir ce qui se passait, pensant que c'était peut-être le fermier qui longeait la chapelle, se rendant aux champs avec de lourds attelages, mais, de quelque côté que je regarde, je ne vois ni n'entends rien, tout était calme au dehors, je rentre chez moi sous l'impression de cette peur ; je retournais cependant à ma chapelle, et, tous les jours, du côté où se trouvait le portrait de ma fille, je constatais qu'il y avait des pots de fleurs renversés ou changés de place, des chandeliers de travers, etc. Une autre fois c'est une boule de verre, suspendue au plafond par une chaînette de cuivre, que je trouve à terre brisée en mille morceaux et la chaînette intacte. Enfin, l'hiver venu, je quitte la campagne pour me rendre à ***, chef-lieu de mon département. Au mois de mai je reviens, et mon premier soin est d'aller prier à ma chapelle, où je ne vois rien d'anormal. J'envoie ma vieille servante porter un bouquet de fleurs devant le portrait de ma fille, mais à peine l'avait-elle posé à terre qu'elle entend un grand bruit derrière elle ; elle se retourne, et, sur un petit autel consacré à la Vierge de Lourdes, elle la voit suspendue en équilibre

sur le bord d'un chandelier, tout ce qui s'y trouvait est renversé, vases de fleurs, menus objets, etc. Elle arrive effrayée de ce qu'elle vient de voir et me raconte tout ce que je viens de vous transcrire. Je me rends immédiatement à la chapelle, et je constate que tout ce que m'a dit ma servante n'est que l'exacte vérité. De plus, un grand tableau à l'huile représentant la Samaritaine, et faisant 4 mètre de long sur 60 centimètres de largeur, que j'avais acheté au couvent de ma fille, et que j'avais placé dans ma chapelle en pendant, se trouvait suspendu par un de ses coins au plafond, et un journalier que j'avais chez moi en ce moment, eut beaucoup de peine à le retirer.

Je parlai de tous ces faits au curé de ma commune, ainsi qu'à celui de ma paroisse de *** qui en fit part à son Evêque, lequel dit qu'il fallait retirer de la chapelle tous les objets représentant la défunte, lui ayant appartenu, ainsi que le tableau venant de son couvent, qu'il fallait également cesser toutes choses ayant pour but de la glorifier, et de le prévenir si cela se renouvelait.

Toutes ces recommandations ayant été exécutées, il n'est plus rien survenu d'anormal depuis plus de 19 ans.

Un Franc-Maçon sorcier

Monsieur le Docteur Bataille,

Depuis le commencement de votre ouvrage, je lis avec attention vos révélations sur l'occultisme ; cela m'intéresse d'autant plus que j'ai failli un moment tomber, sans le savoir, dans le satanisme le plus complet. Si vous le permettez, je vais vous raconter dans quelles circonstances.

J'avais quelques années de mariage, et j'étais père d'un enfant d'un an, lorsque ce dernier tomba malade. Je fis appeler le docteur, qui le traita ; mais, loin de voir de l'amélioration, le mal empirait de plus en plus, si bien qu'un an se passa sans que le malade goûtât à un seul aliment, et je me demandais comment il pouvait vivre dans cette situation ; il était d'une maigreur extrême et prêt à rendre à chaque instant le dernier soupir. Le docteur venait tous les jours et n'y comprenait absolument rien.

Ma femme se faisait coiffer à une dame à qui elle confiait tous les ennuis et les angoisses que cet enfant nous causait. Cette coiffeuse lui dit un jour : « Si vous voulez sauver votre enfant, je connais un Monsieur qui est très fort guérisseur et qui se fera un plaisir, sur ma prière, de faire le nécessaire pour la guérison. » En désespoir de cause, ma femme me confia la chose, et nous décidâmes d'essayer. Ce Monsieur vint et nous sûmes plus tard que c'était le F. . R. .,

mage élu. Il examina l'enfant et nous pria ensuite de l'accompagner un soir, à minuit, sur la colline de la Vierge de la Garde, nous déclarant que l'enfant était envoûté. Nous partîmes donc le soir désigné par lui, accompagnés de cette coiffeuse, ainsi que d'une dame, amie de la famille. Était-ce de l'illusion ? Arrivés au pied de la colline, nous nous sentîmes enlevés de terre, et, à mesure que nous avançons, des fantômes qui étaient devant nous, les bras croisés, marchaient à reculons et nous traçaient le chemin, qui était éclairé comme par un rayon de réflecteur électrique. Arrivés à la croix qui se trouve un peu avant d'arriver à la chapelle, nous nous arrêtâmes ; aussitôt, ces fantômes firent un grand cercle autour de nous, et un mage noir vint à planer au sommet de la croix. Le F. R. nous dit qu'il allait faire courir une étoile, et que cette course déciderait du sort de l'enfant.

Nous restâmes quelques minutes dans le silence le plus complet, et eûmes assez de courage pour aller jusqu'au bout. Tout à coup, le ciel s'entr'ouvrit, et une gerbe de feu traversa l'espace en se dirigeant du côté de la mer : « L'enfant est sauvé, » nous dit le F. R. En effet, le lendemain matin il commença à manger, et, quinze jours après, il était complètement rétabli.

Je vous raconte le fait tel qu'il s'est passé, sans rien ajouter et sans omettre le moindre détail.

Dès ce jour, nous regardions le F. R. comme notre sauveur : il était devenu l'ami intime de la maison et la fréquentait assidûment. Quelques mois plus tard, un de mes cousins habitant Toulon vint chez moi passer quelques jours, et nous fit part des ennuis que lui causait un de ses fils, âgé de 14 ans, qui avait quitté la maison paternelle et dont on n'avait plus entendu parler. Le F. R. était présent et lui répondit que, si son fils n'était pas mort, il se chargeait de le lui rendre. Pour cela, il fit brûler deux morceaux d'os ramassés au cimetière, les plia en deux paquets, en ayant soin de joindre, dans chaque paquet, les noms et l'âge de l'enfant prodigue, et alla ensuite faire une cérémonie au pied de la croix de la colline de la Vierge de la Garde ; au retour, il remit un des paquets au père, en le priant de le garder sur lui, et, quinze jours plus tard, l'enfant prodigue venait rejoindre le domicile paternel.

Quelques temps après, et c'est là le côté le plus grave, nous eûmes à nous plaindre, dans notre commerce, d'un concurrent qui nous faisait assez de mal dans notre travail. Le F. R. vint à le savoir et nous promit de nous en débarrasser, à condition que, tous les matins, nous jetions dans un feu ardent, une poignée de sel en prononçant le nom *Inri*. Puis

il prit un morceau de bois de cercueil, il y cloua, avec des pointes de cercueil, le nom et l'âge, écrits sur un morceau de papier, de celui qui nous gênait, et recouvra le tout d'un morceau de linceul et fit ensuite une cérémonie. Quelques mois après, l'envoûté était arrêté pour avoir fait des faux, il fut condamné à la prison, où il mourut.

Depuis lors, j'étais à chaque instant appelé par des voix ; j'entendais des coups frappés, des meubles remuaient pendant la nuit, et j'avais en même temps toujours une personne devant moi, ressemblant parfaitement au F. R. ; je me levais de mon lit, j'allumais la lampe, plus rien. Quelque temps après, tout disparut.

* *

La statue de saint Antoine dans une église voisine de Granville

Dans une lettre de Paris, publiée par le *Nouvelliste de Bordeaux*, le 6 janvier 1896, on lit les détails suivants sur les étranges manifestations dont une église voisine du port de Granville aurait été dernièrement le théâtre :

« Paris, 4 janvier.

« Je ne sais d'où cela provient, — déclare Machiavel dans ses *Discours sur Tite-Live* (livre 4, chapitre LVI), — mais on voit, par les exemples tirés des temps anciens et des modernes, qu'il n'arrive jamais dans une cité ou un pays, un événement important qui n'ait été prédit ou par des devins, ou par des révélations, ou par des prodiges, ou par d'autres signes célestes. » Et Machiavel part de là pour rappeler les pronostics plus ou moins surnaturels qui firent pressentir l'arrivée du roi de France Charles VIII, en Italie, la mort de Laurent de Médicis, etc.

Le 31 décembre dernier, ce passage si curieux de Machiavel me revenait à la mémoire pendant que je lisais une lettre où l'un de mes compatriotes me mandait que des manifestations étranges s'observaient depuis plusieurs semaines, dans une église voisine du port de Granville, « des lucurs apparaissent, m'écrivait mon ami, au-dessus de la statue de saint Antoine de Padoue ; une pluie d'étoiles scintille au-dessus de la tête du thaumaturge, et, derrière, flambent des lettres qui forment des mots parmi lesquels apparaissent le plus souvent ces injonctions mystérieuses : « Priez ! » et « Faites pénitence ! »

« Et ce n'est pas tout. Plusieurs officiers du 2^e de ligne, en garnison à Granville, ont voulu se rendre compte *de visu* du phénomène. Quelle n'a pas été la surprise de ces visiteurs quand, devant leurs regards ébahis, a surgi cette épigraphie étrange : *Six au huit juin 1896. — Guerre !...*

« Le curé de la paroisse de Saint-Nicolas est un des prêtres qui incarnent le mieux la « sagesse » normande. Tous ceux qui le connaissent ne sauraient l'accuser de provoquer ces manifestations insolites. M. D... en paraît plutôt gêné que flatté ; d'accord avec l'autorité diocésaine, il a même interdit l'accès de son église aux curieux. Mais la foule assiège l'édifice et veut à toute force, contempler la statue... »

Lettre d'un Missionnaire

AYANT SÉJOURNÉ AUX ÉTATS-UNIS

de 1882 à 1891

Le dernier numéro de la *Franco-Maçonnerie Démasquée* contient des renseignements sur Miss Vaughan, dont plusieurs ne seront pas nouveaux pour nos lecteurs, mais dont l'ensemble présente le plus grand intérêt. Nous reproduisons en entier l'article de cette revue anti-maçonnique :

Un de nos collaborateurs, ayant appris qu'un religieux, qui ne nous permet pas de le nommer, avait été longtemps missionnaire aux États-Unis, lui écrivit, il y a deux mois, pour lui demander s'il n'avait pas entendu parler de miss Diana Vaughan pendant son séjour dans le Nouveau Monde. Il vient de recevoir la lettre suivante, que nous nous empressons de publier, en y joignant la petite notice qu'elle contenait et qui donnera à nos nouveaux abonnés un abrégé assez exact de la vie de la célèbre convertie.

Voici cette lettre :

6 février 1896.

Monsieur,

J'ai bien tardé à répondre à la lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire, en décembre dernier, pour me demander des renseignements sur miss D. Vaughan, dont j'avais entendu parler pendant mon séjour au territoire indien, de 1882 à 1891 !

Au reçu de votre lettre, j'ai écrit immédiatement à l'un de nos Pères missionnaires que je suis en rapport avec un de nos meilleurs publicistes américains. Il m'en a obtenu les documents que je vous envoie ci-joints et que je me suis empressé de traduire pour vous les expédier. La plupart des renseignements qu'il donne nous sont, comme à nous, déjà connus. Néanmoins, j'ai trouvé si exact ce « sketch » de la vie de miss Vaughan, que je préfère vous le transmettre tel qu'il m'a été envoyé.

Pour moi, je me souviens avoir lu pendant mon séjour là-bas quelques articles de journaux américains sur la Franco-Maçonnerie, en particulier sur les « Odd-Fellows » très répandus dans les États de l'Union et jusque dans notre territoire indien. J'ai

connu particulièrement le ministre méthodiste, secrétaire de la Loge d'Atoka et de toutes les Loges indiennes. Dans ces journaux, on parlait de miss D. Vaughan et surtout de Philéas Walder et d'Albert Pike. C'est tout ce que mes souvenirs me rappellent.

Vous ferez de ces pages l'usage que vous voudrez.....

Daignez agréer, etc.

DOCUMENT REÇU DES ÉTATS-UNIS

Sur Miss D. Vaughan

Le nom de miss Diana Vaughan est un nom bien connu aux États-Unis. Elle est née le 29 février 1864, dans le Kentucky, aux environs de Louisville.

Son père, mort il y a quelques années, était un des hauts dignitaires du Palladium Luciférien. Il mit tout son soin à élever sa fille dans le culte fanatique de Lucifer, auteur de tout bien et dans la haine d'Adonai, le Dieu des chrétiens, l'auteur de tout mal (selon sa théorie). Miss Vaughan fut pénétrée de cette doctrine dès ses premières années. Jeune fille, elle était dotée d'une beauté remarquable et d'une intelligence supérieure. Elle fut introduite par son père dans le Palladisme, le 18 octobre 1884.

Le Palladisme a sa Bible propre (Apadno), révélée par Satan, sa Messe propre, sept sacrements, ses prières et ses cérémonies, son Souverain Pontife depuis 1870, son Collège de Cardinaux (Collège Sérénissime des Maçons Émérites), ses Evêques (Mages Elus), son Clergé (Frères Kadoch Palladiens), enfin ses sanctuaires (Triangles).

Les riches dons naturels de miss D. Vaughan et son grand zèle pour le Luciférianisme la rendirent très populaire et la firent grandement estimer de tous les membres du Palladisme, de sorte qu'ils ne tardèrent pas à lui conférer les deux plus hauts degrés de l'Ordre, car ils savaient aussi qu'elle avait reçu de Lucifer des faveurs extraordinaires.

En recevant le 1^{er} degré, elle refusa de subir la honteuse épreuve de la « communion » (fornication), disant qu'elle voulait se conserver pure pour l'un des plus grands Esprits du feu, Asmodée, qui lui avait promis dans une réunion de Loge d'être son protecteur spécial. Elle montra la même fermeté de caractère en recevant le 2^e degré, celui de Maîtresse Templière. Le Rituel exige que le Candidat perce d'un coup de poignard une Hostie consacrée par un prêtre catholique. Tout refus est puni de mort. Cependant, comme le Pontife Albert Pike aimait beaucoup miss Vaughan, il lui fit conférer le second degré, malgré ce refus. Cette réception eut lieu le 15 septembre 1889. Depuis ce moment, la jeune « Maîtresse » fut comblée d'honneurs et très estimée de tous les membres du Palladisme. Le vieux Pike lui donna toute sa confiance, et la chargea des missions les plus secrètes et les plus délicates. Son nom était connu de tous dans la haute Maçonnerie.

A cette époque, le 2 avril 1892, Albert Pike mourut à Charlestown, il eut pour successeur, comme Souverain Pontife, Albert-George Mackey. Celui-ci, se sentant incapable, résigna ses fonctions deux ans après. Alors eut lieu une nouvelle élection; les électeurs se divisèrent en deux camps : les Lucifériens et les Satanistes. — Les Lucifériens, moins nombreux, condamnèrent les Satanistes comme hérétiques parce qu'ils donnaient le nom de Satan à Lucifer. — Les Satanistes, étant plus nombreux, élurent Adrien Lemmi pour Souverain Pontife et demandèrent que son siège fut transféré de Charlestown à Rome. Cette élection eut lieu, le 20 septembre 1893, au Palais Borghèse et fut cause du Schisme Palladique. La plupart des Lucifériens quittèrent immédiatement Rome et vinrent se fixer à Londres où ils constituèrent un Comité d'opposition contre cette élection qu'ils déclarèrent nulle, parce que Lemmi était un hérétique, un Sataniste, et qu'il s'était rendu indigne de cette fonction par un vol qui l'avait fait condamner à la prison, à Marseille. Miss Vaughan signa aussi de son nom l'acte de protestation. Mais Lemmi, par son habileté, ses intrigues et ses mensonges, réussit à rétablir l'union entre les deux camps, ce qui excita le grand mécontentement de Miss Diana et la décida à quitter tout à fait la Maçonnerie, abandonnant tous ses titres, tous ses honneurs et même l'argent qu'ils lui avaient emprunté. Pour échapper au poignard de leur vengeance, elle s'est cachée dans un endroit connu seulement de quelques personnes.

A la même époque, un très petit nombre de Lucifériens protestèrent de nouveau contre l'élection d'Adriano Lemmi, et, se séparant de leurs Frères, se réunirent et formèrent la Confédération des Palladistes indépendants. Mettant leur unique espoir en miss D. Vaughan, ils la supplièrent de se joindre à eux et elle finit par céder à leurs instances.

Etant à la tête de cette Confédération, elle essaya d'y introduire quelques Réformes :

1° Seraient excommuniés comme hérétiques, tous ceux qui appelleraient Lucifer, Satan;

2° Les quêtes d'argent resteraient entre leurs mains et il n'y aurait plus de trésor central international. On donnerait à Lemmi ce qui serait nécessaire pour les dépenses ordinaires et il aurait à en rendre compte, ce qui n'existait pas sous A. Pike. — Adopté;

3° L'épreuve honteuse du Pastos ou « communion » serait supprimée. — Adopté;

4° Aucun prêtre ne serait admis dans les Triangles. — Adopté.

En outre, Miss Vaughan demandait encore :

1° L'abolition du meurtre des Frères et des Profanes condamnés à mort. — 2° La suppression de la vengeance contre les désobéissants et les traîtres. — 3° L'abolition de la profanation des Hosties consacrées. — Les deux premières demandes furent rejetées, la troisième seule fut acceptée.

La plus grande difficulté était la publication des

Réformes. Quelques-uns des membres de la Confédération ne voulaient pas qu'on les publiât, ils avaient été inquiétés à ce sujet par un certain nombre des partisans de Lemmi, entre autres par Carducci, Bovio, d'Alviella, etc., sous prétexte que Lucifer avait révélé dans une grande Assemblée que Lemmi devait être considéré comme seul Grand Maître et que les Réformes, par conséquent, devaient lui être soumises. De plus, les indépendants avaient peur que Lucifer ne voulût plus les protéger et ils demandèrent à miss Vaughan de vouloir bien le consulter pour connaître son bon plaisir. De fait, il lui apparut dans un Convent et l'assura de sa protection pour la Confédération.

C'est alors que miss Vaughan se mit à publier : *Le Palladium régénéré et libre*, ouvrage dans lequel elle expliquait la doctrine Luciférienne, louant hautement Lucifer et attaquant le Dieu des chrétiens comme l'auteur de tout mal. — Elle y révélait aussi les mystères les plus secrets du Palladisme et commença contre Lemmi une lutte acharnée. Entraînée malgré elle, elle alla trop loin et se vit attaquée à son tour par quelques membres de la Confédération, qui n'hésitèrent pas à lui dire qu'elle avait dépassé les limites fixées par le Comité des Indépendants et qu'elle nuisait beaucoup à tout le Palladium. — Dans le numéro 3 du *Palladium*, elle répondit que le Comité lui avait permis cette publication sans restriction aucune, et qu'elle ne changerait en rien sa manière de faire, ajoutant que le mot de liberté n'était pas un vain mot pour elle et que, pour conserver cette liberté, elle lutterait au besoin contre son dieu, Lucifer. Elle donnait, comme preuve de son indépendance et de sa liberté, la résistance qu'elle faisait à son génie protecteur, le grand Asmodée, qui lui demandait avec instance de renoncer à son amour et à sa vénération pour Jeanne d'Arc, chose qu'elle lui refusa toujours.

A la suite de cette réponse, le Comité l'excommunia tout à fait de la Confédération, et lui infligea un blâme sévère pour avoir publié l'*Encyclique* de Lemmi, la *Volta*, lui défendant désormais toute publication.

Nos lecteurs ont vu la suite de cette histoire avec de grands détails.

Le Diable dans les Missions

par
PAUL VERDUN

Deux volumes très complets de 360 pages.

Prix : 6 francs.

Cet ouvrage paraîtra dans quelques jours à notre librairie. On peut le retenir dès à présent en envoyant un mandat-poste de pareille somme à MM. Delhomme et Briguet.

ÇA ET LA

CHEZ

LES FRANCS-MAÇONS

(Revue des Journaux)

Le F.^r. Doumer Rose-Croix

Les francs-maçons estiment que leur F.^r. Doumer, M.^r. a bien mérité de la secte. Ils lui ont donné de l'avancement.

En effet, la réception du F.^r. Doumer au grade de Rose-Croix a eu lieu vendredi dernier à la Loge l'Etoile Polaire, dont le Temple est situé au n° 71 de la rue Lacondamine et dont le Vénérable est le F.^r. Bonamour, 31^e.

Une batterie d'honneur pour le ministre Rose-Croix !

(Extrait du *Peuple Français*, 14 janvier.)

* *

Une religion d'Etat

La ville de Lyon est en train de devenir la cité sainte, quelque chose comme la Mecque de la franc-maçonnerie. Il y a quelques semaines, quand M. Bourgeois est venu annoncer à Lyon la bonne nouvelle, une grande cérémonie maçonnique eut lieu à la préfecture. Il ne s'agissait de rien moins que de « couvrir le Temple ».

Nous ne savons pas au juste en quoi consiste cette opération ; mais il paraît que c'est très solennel, à en juger par le sérieux avec lequel M. Bourgeois pontifia et M. Doumer officia. C'est très bien. Mais si les ministres du 16 mai avaient eu l'idée, au cours de leurs voyages, de convertir un salon de la préfecture en chapelle, Dieu sait quelle tolle se fut élevée contre M. de Broglie et ses amis. On en aurait ri ou on s'en serait indigné, selon les tempéraments, pendant deux ans, au moins.

Mais il paraît que, quand M. Bourgeois pontifia et M. Doumer officia, toute plaisanterie est au moins déplacée.

Ce n'est pas tout. Avant-hier, dans cette même ville de Lyon, les francs-maçons ont été reçus par le Président de la République, non pas à titre de membres d'une Société privée, mais comme les représentants d'un corps constitué. Le grand chef des loges a même profité de l'occasion pour offrir au chef de l'Etat les insignes maçonniques. Les feuilles socialistes et officieuses ont trouvé cela d'un goût exquis. Nous nous demandons ce qu'auraient dit ces mêmes journaux si le cardinal-archevêque de Lyon, qui venait présenter ses hommages au Président de la République, immédiatement avant les dignitaires maçonniques, avait affublé M. Félix Faure d'un scapulaire.

Il faut pourtant être fixé : Oui ou non la franc-maçonnerie est-elle devenue une nouvelle religion d'Etat ? Si oui, il faut lui constituer un budget et la reconnaître officiellement comme on a reconnu les autres cultes. Si non, pourquoi les pontifes de la franc-maçonnerie sont-ils admis à Châlons et à Lyon au même titre que les corps constitués au lieu de prendre rang dans le défilé des Sociétés de bienfaisance ou orphéoniques ? On aurait évité

ainsi une faute de goût et un ennui à M. Félix Faure, car M. le Président de la République qui venait de recevoir les ministres des cultes reconnus a dû se trouver quelque peu embarrassé du cadeau qui venait de lui être imposé.

(Extrait des *Débats*, 2 mars.)

Le bijou de Félix

M. Félix Faure reçoit en voyage un nombre incommensurable de représentants de toutes les autorités constituées et même non constituées, et, en fidèle représentant qu'il est lui-même de la Constitution parlementaire, il reçoit tout le monde avec la même apparence de satisfaction et les mêmes paroles de cordialité.

Sous ce rapport, les comptes rendus du voyage présidentiel sont peut-être un peu monotones, mais il faut les lire tout de même, car on y trouve de ci de là une foule de choses amusantes et pleines d'intérêt.

N'est-il pas curieux, par exemple, d'apprendre de la bouche même du pasteur protestant de Lyon, que le protestantisme est le père du parlementarisme ?

Ne croyez pas que j'invente. Voici les paroles textuelles du pasteur, citées par le *Temps* :

« Nous, protestants, nous sommes sincèrement attachés à nos institutions républicaines ; nous prétendons être les plus anciens républicains de France. Depuis plus de trois siècles, nous pratiquons le régime parlementaire, et c'est le peuple de nos églises qui nomme leur gouvernement. »

Fichtu cadeau que nous ont fait là les Huguenots ! Ils auraient bien dû garder le système parlementaire pour eux seuls, puisqu'ils s'en trouvaient si bien...

Le grand rabbin, lui aussi, a été reçu par le président, de même que l'archevêque de Lyon.

Mais tout aussitôt après les représentants des trois religions existantes est arrivée la délégation de la quatrième, la véritable religion d'Etat, la Franc-Maçonnerie. M. Alfred Faure, député de Lyon, — est-ce un parent ? — présentait à M. Félix Faure cette députation de ses FF.^{rs}.

Le président a répondu, naturellement, qu'il était « très heureux de recevoir la délégation des loges maçonniques » — « Je sais, a-t-il ajouté quels sont les sentiments de vos assemblées. »

Quand nous le disions, que l'acacia lui était connu !...

Mais ce n'est pas tout.

Voici qu'un vieux frère tout vibrant d'enthousiasme se détache du groupe des délégués et s'avance dans la direction du président. Il sort quelque chose de sa poche. Que va-t-il faire ? Les agents sont prêts à s'élancer...

Mais le F.^r. a pris la parole :

« — Permettez-moi, mon Frère, dit-il au président, de vous remettre le bijou de notre ordre, le chevaliers du Temple, les derniers héritiers de Templiers ! »

Oh ! ce bijou du dernier des Templiers, avec quelle émotion le reçoit le président de la République ! C'est tout juste s'il peut se retenir d'exclamer :

— Mon Frère, votre bijou sera le plus beau joyau de ma vie !

Mais c'est M. Bourgeois qui en faisait une tête !
Il n'a pas eu son bijou, lui...

Heureusement qu'il reste les Loges de Marseille !

(Extrait de la *Libre-Parole*, 2 mars).

A. de Boisandré.

Le F.: Félix Faure à Nice

Le *Temps* publie ce détail rétrospectif qui, dit-il, « ne manque pas d'intérêt » sur le séjour du président de la République à Nice.

Mercredi matin, de très bonne heure, les délégués des loges maçonniques se sont présentés à la préfecture et ont demandé à être reçus par le président de la République.

Celui-ci, qui était seul à ce moment avec M. Le Gall, a aussitôt donné audience aux délégués, qui avaient à leur tête M. Desmons, sénateur du Gard.

M. Desmons a prononcé une allocution dont voici le début :

« Il y a environ huit ans, j'eus l'honneur d'être chargé par le Conseil de l'ordre du Grand-Orient de France de présenter à votre prédécesseur, le regretté M. Carnot, lors de son voyage à Calais, les représentants des loges du Nord. Cette année j'ai l'honneur d'avoir été délégué, par le même Conseil de l'ordre, pour vous présenter les représentants des loges du Sud-Est. Aujourd'hui, c'est en particulier au nom des loges de Nice, de Cannes et de Toulon que je viens offrir mes hommages respectueux au premier magistrat de la République, et en même temps, avec un sentiment de légitime fierté, présenter mes salutations fraternelles et mes vives félicitations au membre le plus éminent de la grande famille maçonnique.

« Ai-je besoin de vous dire quels sont les sentiments qui nous animent ? Non, n'est-ce pas ? Ces sentiments vous les connaissez.

« Vous savez, pour l'avoir été vous-même au moment de la lutte et du danger, que les francs-maçons sont d'ardents et sincères républicains, toujours prêts à défendre la cause sacrée de la justice et de la liberté. Vous savez aussi que, républicains, les francs-maçons sont également des patriotes convaincus. Sans doute, leur idéal c'est le triomphe définitif de la paix universelle. Sans doute, ils s'efforcent, sans cesse, de faire disparaître les causes de haine qui divisent les peuples ; sans doute, ils travaillent à détruire, en particulier, les malentendus regrettables qui peuvent encore régner entre deux nations sœurs, faites pour s'entendre et s'aimer. Mais ils n'ont garde d'oublier que leur premier devoir est avant tout d'aimer la France et de défendre leur patrie. »

Et il a terminé par ces mots :

« Tous ceux qui sont en ce moment devant vous éprouvent également autant d'estime que de sympathie pour le cabinet qui lutte courageusement et loyalement avec vous pour le triomphe assuré dans notre pays de la République et de la liberté. »

M. Félix Faure a répondu qu'il connaissait depuis longtemps les sentiments qui animent les francs-maçons.

Ces sentiments sont ceux « du plus pur patriotisme et de l'amour profond de la République.

Il a rappelé qu'il avait participé jadis au travail des loges et, aux époques de luttes, apporté sa part de collaboration à l'ordre si éminemment républicain de la franc-maçonnerie.

Après ces déclarations officielles du F.: Desmons — (un nom prédestiné) — parlant comme organe du Grand-Orient, après les affirmations officielles de M. Félix Faure, les doutes disparaîtront.

Malgré les preuves données jusqu'à ce jour, il y avait encore des personnes qui voulaient douter. Elles ne le pourront plus.

M. Félix Faure a été, est et sera franc-maçon. Il s'en vante.

Le programme de la franc-maçonnerie est son programme ; l'œuvre de la franc-maçonnerie est son œuvre. Les aspirations, les pensées, les projets du Grand-Orient sont les aspirations, les pensées, les projets de M. Félix Faure, président de la République.

La preuve est bien faite.

(Extrait de la *Gazette de France*, 8 mars.)

Le F.: Félix Faure à Marseille

Le *Temps* continue de nous entretenir des relations de M. le président de la République avec les Francs-Maçons.

Après Nice, Marseille.

Comme à Nice, c'est M. Desmons qui a présenté à M. Faure les Francs-Maçons de Marseille et pays circonvoisins.

Ce Desmons a dit :

« Nos loges se réjouissent avec toutes les loges de France, de voir à la tête de la République française un des membres les plus éminents de la grande famille maçonnique. Elles honorent en vous, monsieur le président, le républicain sincère, le patriote dévoué, le citoyen intègre qui, nouveau Lincoln, fils de ses œuvres, a su, par son amour du travail, sa parfaite honnêteté, son loyal désintéressement, conquérir l'estime des uns, la sympathie des autres, le respect de tous, et s'élever sans l'avoir ambitionnée, à la magistrature suprême.

« Permettez-moi aussi de vous dire, monsieur le président, au nom de ces vaillantes loges du Midi dont je ne suis en ce moment que le bien faible interprète, combien elles vous sont reconnaissantes d'avoir su appeler et maintenir à côté de vous le cabinet actuel dont les sentiments politiques, les aspirations sociales répondent si bien aux sentiments et aux aspirations du pays, et qui, de concert avec vous, monsieur le président, lutte avec confiance, avec une confiante énergie pour le triomphe du progrès, de la justice et de la liberté. »

Le Président a remercié M. Desmons des sentiments qu'il avait exprimés pour lui et pour ses collaborateurs. En ce qui le concerne, il connaît les sentiments de la franc-maçonnerie, « car il a pu, COMME FRANC-MAÇON les apprécier, les connaître et les AIMER ».

Il n'est pas inutile, à côté de ces manifestations maçonniques, de rappeler ce que disait l'évêque de Tulle dans son récent mandement de Carême.

Mgr Denéchau, donnant des conseils aux électeurs catholiques, au moment où les scrutins municipaux vont s'ouvrir, disait :

« Non, jamais nous ne voterons pour des sec-
taires. Jamais nous ne pouvons en conscience
voter pour des adeptes plus ou moins engagés
dans les liens de cette Franc-Maçonnerie, qui a juré
la destruction de la religion catholique ; ce serait
une duperie et une trahison, si au lieu de nous dé-
fendre contre eux, nous leur donnions les armes
destinées à nous combattre et les moyens de faire
encore plus de mal qu'ils n'en ont déjà fait à l'Eglise
et à la France. Il nous faut au moins des hommes
qui ne nous soient pas hostiles et, s'il se peut, des
hommes respectueux de notre foi, des amis et pro-
tecteurs de la paix et de la liberté religieuses. »

Comment concilier ces fermes affirmations avec
les protestations de « dévouement et de respect »
que M. Félix Faure reçoit un peu partout de la part
des évêques ?

(Extrait de la Gazette de France, 8 mars.)

*
* *

Parlement Luciférien

Hier, a eu lieu au Grand-Orient la fête solsticiale
d'hiver, présidée les autres années par M. Floquet,
patriarche luciférien pour la France.

La fête consiste en un concert suivi d'un ban-
quet de 250 F. : illustres. Le F. : Sever, colonel,
député du Nord, a remplacé M. Floquet, entouré
de personnages officiels, étalant la vérité de la
parole de Mgr d'Aix : « Nous ne sommes pas en
République, mais en Maçonnerie. »

Au dessert, dit le Temps, le secrétaire excuse le
F. : Léon Bourgeois, président du Conseil, qui
accompagne le F. : Félix Faure en voyage et tous
les ministres ainsi que le F. : Lucipia, président
du Conseil général, parti en Belgique pour célébrer
à Mons le 175^e anniversaire de la loge de cette ville
fondée par le Grand-Orient.

Un toast a été porté au F. : Faure, président,
remplaçant Casimir-Périer, qui n'était pas F. : et
qui ne pouvait être toléré ; puis le secrétaire rap-
pelle le souvenir du patriarche défunt des lucifé-
riens, F. : Floquet.

*
* *

Alors se lève M. Nicolas, fait chef adjoint au
Cabinet des Finances par F. : Doumer, comme
F. : Doumer avait été attaché autrefois à F. : Flo-
quet. Donc, F. : Nicolas qui, comme tant d'autres,
a pour seul titre à son avancement son triangle,
fait un discours établissant que nous sommes offi-
ciellement en Maçonnerie :

« Je vous prie d'excuser M. Doumer qui croyait
pouvoir, ce soir, vous parler dans une réunion,
autrefois présidée par son ami et son maître,
M. Charles Floquet ; mais vous connaissez les exi-
gences du pouvoir. »

« M. Doumer est retenu au ministère de l'inté-
rieur par des travaux profanes. Quand je dis pro-
fanes, je me trompe, car ce sont presque des travaux
maçonniques. »

« Vous savez que M. Bourgeois accompagne le
Président de la République dans son voyage, et
qu'il a confié le ministère de l'Intérieur à M. Dou-
mer. C'est seulement à cause de cela que le mi-
nistre des Finances n'est pas auprès de vous ce
soir, car il est obligé de se tenir en permanence
au ministère de l'Intérieur ; mais il m'a chargé de
vous dire combien il était de cœur avec vous, et

que tout son dévouement était acquis à votre
cause. »

« M. Gadaud disait un jour que la République
était la Franc-Maçonnerie découverte, et la Franc-
Maçonnerie la République couverte. Je crois que
cette formule n'a jamais été plus vraie qu'en ce
moment ; il suffit, pour s'en convaincre, de lire la
liste des ministres et de se rappeler que l'on a vu,
affichée sur tous les murs de France, une déclara-
tion ministérielle qui contenait les premiers
articles de notre programme maçonnique. »

Cette déclaration nette, précise, par un fonction-
naire du Cabinet, ne laisse aux catholiques aucune
illusion : le gouvernement se considère comme
maçonnique, représentant Lucifer à l'encontre du
Christ. C'est une guerre déclarée, et ceux qui se
laisseraient prendre aux douces paroles du chat
bourgeois, seraient certes des souris profondément
naïves.

Il y a guerre, on veut notre mort.

La fin de la fête est encore plus instructive que
le commencement.

M. Vinière, directeur de l'orphelinat maçonnique,
qui naguère avait convié les ministres à la laïcisa-
tion de l'arbre de Noël transformé en un sapin de
la liberté du carnaval, couvert de laïcités, a eu son
petit discours clair et triomphant :

La situation est exceptionnelle pour les maçons,
dit-il, et, finement, il ajoute :

*On pourrait fonder une loge à l'Elysée ; le nombre
des maîtres serait suffisant, le vénérable serait tout
indiqué.*

Si le Conseil de l'ordre venait à disparaître, il
pourrait être remplacé par le Conseil des ministres.

DISCOURS DU PRÉSIDENT

L'ancien opportuniste Sever, converti au radica-
lisme par le triomphe des maçons, président à la
place de Floquet, entonne l'éloge du ministère
régénérateur porté au pouvoir par la Maçonnerie.

Les FF. : éclatent en *bravos* (lisez *batteries*).

Et le président Sever s'exaltant, stigmatise les
coalisés qui confondent la République (maçon-
nique) et l'Ordre maçonnique dans la même haine.

Voici la conclusion :

« Il est urgent, s'écrie-t-il, d'instituer un Parle-
ment maçonnique siégeant à côté de l'autre Parlement
et prêt à parer à tous les dangers. »

L'impudence est complète ; elle ne peut offenser
d'ailleurs que les gens du Palais Bourbon auxquels
on veut faire une concurrence déloyale.

Pour nous, il nous plaît de voir tomber les
masques qui trompaient encore le public.

Ces émissaires de l'enfer qui foulent aux pieds
la France catholique et qui abusent de la naïveté
de plusieurs millions de croyants, sont, en France,
de 20 à 30.000 parmi lesquels, comme le remarque
M. de Boisandré, il y a « plusieurs milliers d'im-
béciles et d'abrutis conduits par quelques centaines
d'ambitieux. »

Les seuls religieux sont plus nombreux que les
francs-maçons, et quand ils refusent d'être mis
hors la loi par cette bande, on s'effraye et on les
engage à payer !

Sus à la Maçonnerie de Satan, et confiance au
Christ.

(Extrait de La Croix de Paris, 4 mars)

TRENTE-CINQ ANNÉES

DU

GRAND ORIENT DE FRANCE

(1860-1894)

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

Nous rappelons ce que nous avons dit dans le numéro où nous avons commencé la publication de ces listes de chefs d'ateliers. Il ne s'agit pas ici de démasquer des palladistes, et nous ne nous préoccupons pas non plus de savoir si telle ou telle loge possède ou non une annexe androgyne. Nous reproduisons l'extrait fidèle des annuaires officiels du Grand Orient de France. Nous plaçons cette divulgation *uniquement et exclusivement sur le terrain politique* : étant donné que c'est dans les ateliers maçonniques qu'ont été élaborées toutes les lois impies, toutes les mesures de persécution contre l'Eglise, les Vénérables, les Très-Sages, les Grands-Maîtres ont tous leur part de responsabilité dans l'œuvre mauvaise, irréligieuse, néfaste, qui a été accomplie par les Chambres; ce sont donc purement et simplement des politiciens plus ou moins ignorés que nous présentons au public.

Avis. — Nous ne donnons l'indication des jours de réunion ou tenues que pour les loges existant encore actuellement.

DEUXIÈME PARTIE

Les Chapitres ET LEURS TRÈS-SAGES

SEINE Paris

(Suite)

LES AMIS TRIOMPHANTS

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Grain, chef de bureau aux chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée, 40, rue Gabrielle, Charenton; Rose-Croix. — (1861) le même, suspendu. — (1862) le même,

agent principal du service des combustibles au chemin de fer de Lyon. — (1863) Sabatier, négociant, 32, quai de Bercy; Chevalier Kadosch. — (1864) Thelmier, propriétaire, 5, rue Mazagran-Plaisance; Chevalier Kadosch. — (1865 et 1866) le même. — (1867) Denise, orfèvre, 419, rue Turenne; Rose-Croix. — (1868) le même; Chevalier Kadosch. — (1869) le même. — (1870) Rolland, homme de lettres, 46, rue Dauphine; Chevalier Kadosch. — (1871) Denise, comme ci-dessus. — (1872) Tombé en sommeil.

L'AMITIÉ

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Dupa, comptable, 81, boulevard Mazas; Rose-Croix. — (1861-1863) le même, 439, rue de Charenton. — (1864) le même, 60, rue de Paris, à Charenton. — (1865) le même, 5, rue Crozatier. — (1866) aucun nom dans l'Annuaire. — (1867) Tombé en sommeil.

L'AVENIR (Originellement : ISIS-MONTYON)

Chapitre constitué le 25 mars 1809; réveillé le 8 décembre 1890; souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1891) Francolin, Gustave, professeur, 174, rue du Faubourg-Saint-Denis; Trens-Troisième. — (1892) le même. — (1893) Bourceret, Auguste, publiciste, 50, rue Fabert; Rose-Croix. — (1894) le même.

Tenues : — Le 1^{er} vendredi des mois impairs.

LA CLÉMENTE AMITIÉ

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES. — (1860) Lézeret, ■, ✱, avocat, ancien chef du bureau des hospices à la préfecture de police, 8, place Saint-Michel; Trente-Troisième. — (1861) le même, — (1862) le même, 60, rue Monsieur-le-Prince. — (1863-1869) le même, Lézeret de Lamaurinie, propriétaire, avocat. — (1870) Galibert père, négociant, 29, rue Réaumur; Trente-Troisième. — (1871) le même, ■. — (1872-1874) aucun nom dans l'annuaire. — (1875) Galibert père, propriétaire, membre du Conseil municipal de Levallois-Perret (Seine), 29, rue Réaumur, à Paris; Trente-Troisième. — (1876) le même. — (1877) Du Hamel, avocat à la Cour de Paris, membre du Conseil général du Pas-de-Calais, 41, rue des Martyrs; Trente-Troisième. — (1878) le même. — (1879) Thorin Jules, comptable, 1, passage du Jeu-des-Boules; Chevalier Kadosch. — (1880 et 1881) le même, 26, rue des Trois-Bornes. — (1882) le même, 18, rue des Trois-Bornes. — (1883) le même, 8, avenue Quibou, à Saint-Mandé, Seine. — (1884) le même. — (1885) Amiable, Louis, docteur en droit, publiciste, 79 boulevard Saint-Michel; Trente-Troisième. — (1886 et 1887) le même. — (1888) Boucheron, Henri, ✱, professeur à l'Ecole Centrale, adjoint au maire du VII^e arrondissement, 99, quai d'Orsay; Trente-Troisième. — (1889) le même. — (1890) Bordier Charles-François-Edgar, ✱, avocat à la Cour d'appel, 21, rue du Vieux-Colombier; Trente-Troisième. — (1891 et 1894) le même.

Tenues : — Le 3^e lundi des mois impairs.

LES COEURS-UNIS

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES. — (1860) Lysias de Momigny, ancien officier de cavalerie, 48, rue du Faubourg Poissennière; Chevalier Kadosch. — (1861) Tombé en sommeil.

LES DISCIPLES DE MEMPHIS (rite de Memphis)

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES. — (1864) Galibert père, ■, négociant 323, rue Saint-Martin; Chevalier Kadosch. — (1865) le même, Trente-Troisième. — (1866) Tombé en sommeil.

LES FRÈRES UNIS INSÉPARABLES

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Heullant, propriétaire, 4, rue Blanche; Trente-Troisième. — (1861 et 1862) le même. — (1863) le même, ✱, 43, rue de Clichy. — (1864) le même. Pour la correspon-

dance : Berr, 44, rue de Clichy. — (1865) le même. Pour la correspondance : Berr, 66, rue de Bondy. — (1866) Bécourt, ✱, docteur médecin, 38, rue Notre-Dame-des-Victoires; Chevalier Kadosch. — (1867-1870) le même. — (1871) le même, 2, rue de Rocroy. — (1872) Berr, négociant, 66, rue de Bondy; Chevalier Kadosch. — (1873) le même. — (1874) Fabien, chef de bureau d'assurances, 66, rue de Condorcet; Chevalier Kadosch. — (1875) le même, 62, rue Condorcet. — (1876) Ferdeuil, avocat à la Cour d'appel, ancien vice-président du conseil de préfecture du Loir-et-Cher, ancien sous-préfet, 34, rue du Mont-Thabor; Trente-Troisième. — (1877) le même, 11, rue des Saints-Pères. — (1878) le même. — (1879 et 1880) Massé, Léon, avoué près le Tribunal civil de première instance de la Seine, membre du Conseil municipal de Paris, 14, rue Gaillon; Chevalier Kadosch. — (1881-1883) le même, 12, rue Gaillon. — (1884) Hubner, Edouard-Albert, négociant, 35, boulevard du Temple; Chevalier Kadosch. — (1885) le même. — (1886) le même, ancien notable commerçant, 56, rue de Bondy. — (1887) Tombé en sommeil.

ISIS-MONTYON

Chapitre souché en 1864 sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Josias, docteur médecin, 6, Grande-Rue, à Charenton Saint-Maurice; Rose-Croix. — (1861) le même, 12, Grande-Rue, à Charenton Saint-Maurice; Chevalier Kadosch (suspendu). — (1862 et 1863) le même. — (1864) Langeron, avoué près le Tribunal civil de première instance, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs; Rose-Croix. — (1865) le même. — (1866) Cuvillier, fabricant de plaqué, 45, rue du faubourg du Temple; Chevalier Kadosch. — (1867) Fouché, comptable, 41, rue Saint-Maur Saint-Germain; Chevalier Kadosch. — (1868 et 1869) le même, 41, rue des Missions. — (1870) le même, rentier, Maison des vieillards, à Ivry (Seine). — (1871-1873) Fouché, Pierre, le même. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Hubert, ancien conseiller de préfecture, rédacteur en chef de la *Chaîne d'Union de Paris*, 9, rue de la Vieille-Estrapade; Trente-Troisième. — (1876-1878) le même. — (1879) Lechaut, secrétaire général de la Compagnie l'Alliance, 16, rue de Grammont; Chevalier Kadosch. — (1880) De Loucelles, capitaine au 114^e de ligne; Chevalier Kadosch. — (1881 et 1882) Lemaire, propriétaire, 60, avenue de Breteuil; Chevalier Kadosch. — (1883) Francolin, Gustave; publiciste, 24, rue de Chabrol; Chevalier Kadosch. — (1884) le même, 174, faubourg Saint-Denis. — (1885) le même; Trente-Troisième. — (1886-1889) le même. — (1890) Tombé en sommeil.

JÉRUSALEM DES VALLÉES ÉGYPTIENNES

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Brevière, graveur, 22, rue des Boulangers; Trente-Troisième. — (1861) le même. — (1862) Hubert, ancien conseiller de préfecture, 9, rue de la Vieille-Estrapade; Trente-Troisième. — (1863 et 1864) le même. — (1865) Roy, 63, rue de Rambuteau; Chevalier Kadosch. — (1866) le même, administrateur, 1, rue d'Anjou Saint-Honoré. (1867-1868) le même, 20, rue Saint-Martin. — (1869-1872) le même, ✱. — (1873) le même, 3, avenue de Quibou, Saint-Mandé (Seine). — (1874) le même, gérant de la maison F. Durand, fabricant de pains de gluten et de pâtes alimentaires, 24, rue des Grands-Augustins. — (1875) Platel, ✱, propriétaire, membre du Conseil municipal de Boulogne-sur-Seine, 7, rue des Longs-Prés; Chevalier Kadosch. — (1876) Hugonis, imprimeur-typographe, 19, passage Verdeau; Chevalier Kadosch. — (1877) Tombé en sommeil.

ARRAS

Chapitre fondé le 17 juin 1769, souché sur la Loge *Mars et les Arts* depuis le 15 février 1837.

TRÈS-SAGES : — (1860) Tardif, professeur de musique, 6, rue de la Faisanderie; Rose-Croix. — (1861) le même; employé, 10, rue de l'Hôtel-de-Ville, Batignolles. — (1862) le même; Chevalier Kadosch. — (1863) le même, 16, rue des Moines, Batignolles. — (1864 et 1865) le même, limonadier, 48, rue de Paris, Belleville. — (1866) Bugnot, architecte, 161, rue Saint-Dominique; Trente-Troisième. — (1867) Tombé en sommeil.

LA ROSE DU PARFAIT SILENCE

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Demaris, commis, 15, rue des Noyers; Rose-Croix. — (1861) le même, commis-négociant. — (1862) le même; Chevalier Kadosch. — (1863) le même. — (1864) Lambert, imprimeur lithographe, 45, rue de Grenelle Saint-Honoré; Chevalier Kadosch. — (1865) Prat, docteur-médecin, 122, rue Montmartre; Rose-Croix. — (1866) Tombé en sommeil.

SAINT-PIERRE DES VRAIS AMIS

Chapitre souché sur la Loge du même titre

TRÈS-SAGES : — (1860) Lomillet, graveur typographe, 11, rue du Jardinot; Chevalier Kadosch. — (1861 et 1862) le même, propriétaire. — (1863) le même, ✱. — (1864 et 1865) le même, graveur de l'imprimerie impériale. — (1866) Eyguière, pharmacien, 44, chaussée du Mainé; Chevalier Kadosch. — (1867) Eyguière Debelleyne, pharmacien, 3, rue

de Vannes; Chevalier Kadosch. — (1868-1870) le même. — (1861) Tombé en sommeil.

LES VRAIS AMIS (Originellement : LES ZÉLÉS PHILANTHROPIQUES)

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1891) Bonnel, Hippolyte, marchand tailleur, 60, rue du Commerce; Chevalier Kadosch. — (1892) le même, 49, rue du Commerce. — (1893) le même. — (1894) Marty, Gaspard, comptable, rue Baudin, à Bondy, Seine; Rose-Croix.

Tenues : — Le 4^e mardi des mois pairs.

LES ZÉLÉS PHILANTHROPIQUES

Chapitre souché sur la Loge du même titre le 17 mars 1884.

TRÈS-SAGES : — (1884) Décembre-Alonnier, publiciste et imprimeur, membre de la Société des Gens de Lettres et de diverses Sociétés savantes, 326, rue de Vaugirard; Chevalier Kadosch. — (1885 et 1886) le même. — (1887) le même; Trente-Troisième. — (1888) le même. — (1889) Bonnel, Hippolyte, négociant, 60, rue du Commerce; Chevalier Kadosch. — (1890) le même, marchand-tailleur. — (1891) Tombé en sommeil.

Temple : — 154, rue Croix-Nivert (1884-1887). — Au Grand Orient, 16, rue Cadet (1888-1891).

Paris (Batignolles)

L'ÉTOILE POLAIRE

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Faure, propriétaire, 15, rue Moncey; Rose-Croix. — (1861) Saint-Ange Laplanche, architecte, 34, rue d'Orléans-Batignolles; Trente-Troisième. — (1862-1865) le même. — (1866) le même, 36, rue Legendre. — (1867 et 1868) le même. — (1869) Hurel, négociant, 7, rue des Carrières; Chevalier Kadosch. — (1870 et 1871) le même. — (1872) Leveriano de Hérédia, propriétaire, 147, boulevard Pereire; Rose-Croix. — (1873) Hurel, comme ci-dessus; Trente-Troisième. — (1874) le même. — (1875) le même, — (1876) le même, rue Cannerant, Batignolles. — (1877) Guétet, commerçant, 54, rue des Martyrs; Chevalier Kadosch. — (1878 et 1879) le même. — (1880) Clément, Joseph, comptable, 7, rue de Paris, à Asnières, Seine; Chevalier Kadosch. — (1881) le même, 2, avenue Péreire, à Asnières, Seine. — (1882-1884) le même. — (1885) Vignier, Paul, publiciste, membre du Conseil municipal, 17, quai Voltaire; Chevalier Kadosch. — (1886) le même, 9, avenue Carnot; Trente-Troisième. — (1887) Barbe, Paul, — ingénieur, membre de la Chambre des députés, 8, rue d'Aumale; Chevalier Kadosch.

— (1888) Prévost, comptable, 8, rue de la Folie, à Vaucresson, Seine-et-Oise; Rose-Croix. — (1889) le même. Pour la correspondance, 17, rue d'Aumale. — (1890) Guérin, Louis-Charles, loueur de voitures, 70, avenue de Saint-Ouen; Rose-Croix. — (1891) Viguié, Paul-Louis, président du Conseil général de la Seine, 9, avenue Carnot; Trente-Troisième. — (1892) le même, conseiller municipal et conseiller général. — (1893 et 1894) le même.

Temple : — 77 bis, rue de la Paix (1869). — 71 bis, rue de la Condamine (1870-1894).

Tenues : — le 2^e vendredi des mois pairs, non fériés.

Paris (Vincennes)

LE GLOBE

Chapitre souché le 7 janvier 1889 sur la Loge du même titre.

Très-Sages : — (1889) Serin, Edouard, fabricant d'horlogerie, 8, rue Pastourelle; Rose-Croix. — (1890) Coblenz, Léonce, artiste peintre, 52, rue Laffite; Rose-Croix. — (1891 et 1892) le même. — (1893) Blavier, Henri-Lucien-Alfred, ancien avocat, 16, avenue de la Gare, à Nogent-sur-Marne, Seine; Chevalier Kadosch. — (1894) le même.

Temple : — 12, avenue des Charmes (1889-1894).

Tenues : — Le 4^e lundi du mois.

SEINE-ET-MARNE

Melun

LES ENFANTS D'HIRAM

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

Très-Sages : — (1868) Petit, propriétaire, 7, rue de Bourgogne; Rose-Croix. — (1869) Bertifort, receveur des contributions indirectes à Guignes; Seine-et-Marne; Rose-Croix. — (1870 et 1871) Lambert, agent-voyer en retraite; Rose-Croix. Pour la correspondance : Petit, 7, rue de Bourgogne. — (1872) Tombé en sommeil.

Temple : — 7, rue du Château (1871).

SEINE-ET-OISE

Versailles

LES AMIS PHILANTHROPIES ET DISCRETS RÉUNIS

Chapitre souché sur la Loge du même titre le 11 mars 1894.

Très-Sages : — (1894) Muller, Claude-Edouard, rentier, 28, rue de l'Orangerie; Rose-Croix.

Temple : — 2, rue Saint-François.

Saint-Germain-en-Laye

LA BONNE FOI

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

Très Sages : — (1860) Moeisséron, maire de Marly-le-Roi; Chevalier Kadosch. — (1861 et 1862) le même. — (1863) Perrot, ✕, commissaire de surveillance au chemin de fer, 13, rue des Ecuyers; Rose-Croix. — (1864 et 1865) Tellier, entrepreneur de charpente, 143, rue de Pologne; Chevalier Kadosch. — (1866) Lecoq, propriétaire; Rose-Croix. — (1867) Perrot, comme ci-dessus, commandant de place retraité. — (1868) Choret, architecte, 7, rue de la Verrerie; Chevalier Kadosch. — (1869) Mayer, Frédéric, photographe de S. M., l'empereur, 40, rue de Mantes; Chevalier Kadosch. — (1870) Mayer, Gabriel, entrepreneur de menuiserie, 27, rue au Pain; Chevalier Kadosch. — (1871) Tellier, Rose-Croix. Pour la correspondance : Laurent, 10, rue Grande-Fontaine. — (1872) Tombé en sommeil.

Seine-Inférieure

Rouen

LA PERSÉVÉRANCE COURONNÉE

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

Très Sages : — (1860 et 1861) Dieutre, propriétaire, 51 bis, place de l'Hôtel-de-Ville; Chevalier Kadosch. — (1862-1865) Baudry, propriétaire, 20, rue des Carmes; Rose-Croix. — Bloemman, ancien notaire, 60, rue Beauvoisine; Rose-Croix. — (1866-1868) Mulot, huissier près le Tribunal civil de première instance, 67, rue Saint-Vivien; Rose-Croix. — (1869) Coudy, négociant en papiers peints, 93-95, rue des Carmes; Rose-Croix. — (1870 et 1871) le même, 5, place du Champ-de-Mars. — (1872 et 1873) Baudry, gérant du comptoir des Warrants, 1, place de la République; Rose-Croix. — (1874) aucun nom dans l'annuaire. — (1875) Viénot, agréé près le Tribunal de commerce, 37, rue de la Vicomté; Trente-Troisième. — (1876) Tombé en sommeil.

LA PARFAITE ÉGALITÉ

Chapitre souché sur la Loge du même titre,

Très Sages : — (1860) Durécu, entrepreneur de factage du chemin de fer de l'Ouest, 7, rue du Champ des Oiseaux; Rose-Croix. — (1861) le même. — (1862) Tombé en sommeil.

LES ARTS RÉUNIS

Chapitre souché sur la Loge du même titre

TRÈS SAGES : — (1860) Aubin, fondateur en cuivre, 68, rue Saint-Hilaire ; Chevalier Kadosch. — (1861) Croizé, propriétaire, 1, impasse des Pomiers-Mallet ; Rose-Croix. — (1862) le même. — (1863-1865) Dumas, propriétaire, 19, quai de la Bourse ; Rose-Croix. — (1866 et 1867) Dehors, directeur d'assurances, 15, rue de la Croix-de-Fer ; Rose-Croix. — (1868) le même, 22, rue Saint-Nicolas. — (1869) Hédiard, propriétaire, 31, rue Chasselièvre ; Chevalier Kadosch. — (1870 et 1871) le même. — (1872) Godefroy, Jules, propriétaire, 79, rue Saint-Maur ; Chevalier Kadosch. — (1873) le même. — (1874) aucun nom dans l'annuaire. — (1875) Lorond, 146, rue des Charrettes ; Chevalier Kadosch. — (1876 et 1877) le même, représentant de commerce. — (1878-1884) Godefroy, Jules, comme ci-dessus, — (1885 et 1886) Delamare, Jacques-Eugène, rentier, 138, rue Beauvoisine ; Chevalier Kadosch. — (1887-1889) le même ; Trente-Troisième. — (1890) Milsan, Vital-Antoine-Ludovic, constructeur-mécanicien, 3, rue Centrale, île Lacroix ; Trente-Troisième. — (1891-1893) le même. — (1894) le même, adjoint au maire.

Temple : — 20, rue des Carmes, (1870-1894).

Tenues : — Le 4^e mardi du mois.

Le Havre

L'AMÉNITÉ

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860 et 1861) Derome, docteur-médecin, 8, rue Saint-Jacques ; Rose-Croix. — (1862) le même, 9, rue Saint-Julien. — (1863) Dally, armateur, 4, Grand Quai ; Rose-Croix. — (1864) aucun nom dans l'Annuaire. — (1865) Dally, comme ci-dessus. — (1866) Bielefeld, négociant, 15, quai de l'île ; Chevalier Kadosch. — (1867) le même, 15, rue des Pénitents. — (1868) Santallier, homme de lettres, 9, allée Robert ; Rose-Croix. — (1869) Guillot, négociant, 59, rue Louis-Philippe ; Rose-Croix. — (1870) Rispal, professeur de mathématiques, 65, rue du Champ-de-Foire ; Chevalier Kadosch. — (1871) aucun nom dans l'Annuaire. — (1872) Rispal, comme ci-dessus, 12, rue de Neustrie. — (1873) tombé en sommeil.

Temple : — 44, rue du Débarcadère (1874-1873).

LES TROIS H

Chapitre souché sur la Loge du même titre

TRÈS-SAGES : — (1860) Roubeau, négociant, 7, rue de la Chaussée ; Chevalier Kadosch. — (1861)

Alleaume, négociant ; Rose-Croix. — (1862) le même, 47, quai d'Orléans. — (1863) Woutters, 51, quai d'Orléans ; Chevalier Kadosch. — (1864-1866) Marie, rentier, 24, rue Trigauville ; Chevalier Kadosch. — (1867) Peulevey, avocat ; Rose-Croix. — (1868) le même, 1, boulevard Sainte-Adresse. — (1869) Lainé, capitaine au long cours, 28, rue Louis-Philippe ; Rose-Croix. — (1870) le même, 7, rue de Bourgogne. — (1871) le même. — (1872 et 1873) Fleury, courtier en marchandises, 11, rue Caroline ; Chevalier Kadosch. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Reinhardt, négociant, 19, rue Corneille ; Chevalier Kadosch. — (1876-1882) le même. — (1883) Tombé en sommeil.

Temple : — 44, rue du Débarcadère (1874-1879). — 10, rue Caroline (1880-1883).

SOMME

Amiens

LA RÉNOVATION

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1867) Poulle, avoué ; Trente-Troisième. — (1868) Pourcelle, agent principal d'assurances, 78, rue des Jacobins ; Rose-Croix. — (1869) Poulle, comme ci-dessus. — (1870) Garot, architecte, 2, rue Saint-Jean ; Rose-Croix. — (1871) Poulle, comme ci-dessus, 9, rue du Cloître de la Barge. — (1872 et 1873) Kauffmann, confectioneer, 33 et 35, rue des Trois Cailloux ; Rose-Croix. — (1874) Tombé en sommeil.

Temple : — 49, rue Boucher de Perthes (1871). — 53, même rue (1872). — 6, rue Sire-Firmin-le-Roux (1873).

Abbeville

LA PARFAITE HARMONIE

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1865) Labitte, propriétaire ; Chevalier Kadosch. — (1866 et 1867) le même. — (1868) Prévost, avocat ; Rose-Croix. — (1869-1873) Bellart, propriétaire ; Rose-Croix. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875 et 1876) le même, 1, place du Sépulcre. — (1877) Tombé en sommeil.

Temple : — 3, rue de l'Abbesse (1865-1877).

TARN-ET-GARONNE**Montauban****LA PARFAITE UNION**

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1862-1864) Nicolas, professeur à la Faculté de théologie protestante : Chevalier Kadosch. — (1865) Bergis, négociant, place Impériale; Rose-Croix. — (1866 et 1867) Pellet, avoué; Rose-Croix. — (1868 et 1869) Garrisson, Gustave, propriétaire; Rose-Croix. — (1870 et 1871) le même, 19, rue des Augustins. — (1872) Tombé en sommeil.

VAR**Toulon****LA RÉUNION**

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS SAGES : — (1860-1862) Rebuffat, Hyacinthe, fournisseur à la Marine; Prince du Royal Secret. — (1863) Duthoit, architecte-statuaire : Chevalier Kadosch. — (1864 et 1865) Guérin, négociant; Prince du Royal Secret. — (1866) Chédanne, secrétaire de la sous-préfecture, 35, rue Glacière; Chevalier Kadosch. — (1867) Heyriès, vérificateur des poids et mesures, 24, rue de la Comédie; Rose-Croix. — (1868 et 1869) Duthoit, comme ci-dessus. — (1870) Simian, marchand-cordonnier, 8, rue Sainte-Croix; aucun grade dans l'Annuaire. — (1871-1873) Barthélemy, principal clerc de notaire, 4, rue d'Alger; Chevalier Kadosch. — (1874-1877) Duthoit, comme ci-dessus, 68, rue Nationale; Prince du Royal Secret. — (1878) Audé, Louis ✱, capitaine en retraite, capitaine-major de l'armée territoriale; Chevalier Kadosch. — (1879 et 1880) Duthoit, comme ci-dessus. — (1881 et 1882) Pelissier-Tanon ✱, capitaine de frégate; Chevalier Kadosch. — (1883) Doué ✱, docteur en médecine, médecin principal de la marine, maison Suchet; Trente-Troisième. — (1884) Canal, capitaine au 61^e de ligne; Rose-Croix. — (1885-1887) Maurin, Vincent, négociant, 77, rue Lafayette; Chevalier Kadosch. — (1888 et 1889) Layet, Pierre-Marcellin, surveillant général de la marine, 47, rue Nationale; Rose-Croix; (1890-1892) Matheron, Barthélemy, négociant, 35 bis, rue Neuve; Chevalier Kadosch. — (1893) Janet, Armand, ingénieur; Chevalier Kadosch. — (1894) le même, ancien ingénieur de la marine.

Temple : — 24, rue de la Comédie (1860-1871). — Avenue Vauban (1872-1887). — 33 bis, rue Picot (1888). — 45, rue de la République (1889). — 44, rue Neuve (1890). — 9, rue Revel (1891-1894).

Tenues : — le 1^{er} vendredi du mois.

VAUCLUSE**Avignon****LES VRAIS AMIS RÉUNIS**

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1864) Eparvier, horloger; Chevalier Kadosch. — (1865-1868) le même. — (1869-1872) Selen, propriétaire, capitaine commandant la compagnie des sapeurs pompiers, 13, rue Saint-Bernard; Rose-Croix. — (1873) aucun nom dans l'Annuaire (1874-1882) Chesnon, commissionnaire-expéditeur, 20, rue Sainte-Catherine; Chevalier Kadosch. — (1883) Muscat, Henri, directeur d'assurances; Rose-Croix. — (1884-1887) le même, négociant, rue Bancasse. — 1888-1890) le même, 44, rue Sainte-Catherine. — (1891) Pasquier, Nicolas-Ernest, capitaine au 58^e de ligne, traverse de la violette, villa Péroline; Chevalier Kadosch. — (1892 et 1894) le même.

Temple : — 22, rue Bancasse (1882-1884). — 26 rue Portail-Matheron (1885-1890). — 2, rue de l'Hôpital, Portail Matheron (1891-1893). — Café de France, place de l'Horloge (1894).

Tenues : — Le dernier dimanche du mois.

VIENNE**Poitiers****LES AMIS RÉUNIS**

Chapitre souché sur la Loge du même titre le 6 mai 1887.

TRÈS-SAGES : — (1888) Poulle, Louis-Auguste-César, ✱, président de Chambre à la Cour d'appel de Poitiers, 48 bis, rue de la Tranchée; Trente-Troisième. — (1889-1891) le même, ✱. — (1892 et 1893) le même, 39, rue de la Tranchée. — (1894) aucun nom dans l'Annuaire.

Temple : — 22, rue du Trottoir, près la place du Pilon (1888-1893).

Tenues : — le 2^e samedi des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

YONNE**Sens****LA CONCORDE**

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Deligand, avocat, maire de Sens; Rose-Croix. — (1861) le même. — (1862) Tombé en sommeil.

(A suivre).

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES MUSULMANES DANS L'AFRIQUE DU NORD

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE III.

Djazoulya-Aïssaoua.

Nous allons parler de cette secte qui était peut-être la seule dont la plupart de nos lecteurs connussent le nom. La renommée des Aïssaoua, en effet, a traversé la Méditerranée, et même, lors de la grande exposition de 1867, ils ont donné, au milieu de Paris, une séance, comment dirons-nous, de diabolisme. Nous avouons que nous sommes un peu embarrassés pour juger cette secte; les auteurs qui en ont parlé ne sont pas d'accord; de plus, c'est un ordre qui garde avec le plus grand soin ses rituels, et ne laisse voir que ce qu'il veut. Dans les manuscrits, en effet, qui peuvent tomber entre les mains des profanes, on laisse des espaces en blanc; de plus, si le grand-maître de l'ordre condamne tous ceux qui profitent de la célébrité des Aïssaoua pour tromper les naïfs par leurs prestidigitations, il ne nie pas que les affiliés ne se livrent aux danses et autres opérations où évidemment il faut reconnaître la main de Satan. Nous tâcherons de faire connaître cet ordre le mieux que nous pourrons. Certes, personne ne condamne plus que nous les auteurs qui voudraient voir le diable partout, mais cependant, comme ce sera ici le cas, il faudrait être ou un naïf ou un sot pour ne pas comprendre avec les documents, tronqués il est vrai que nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs, que nous sommes en présence de Satan. Nos lecteurs intelligents qui nous ont suivi à travers le dédale de l'extase, et ont compris les moyens employés, croient-ils qu'il soit possible d'y arriver par les seules forces de la nature. Notre imagination pourra nous donner des fantômes, mais nous fera-t-elle voir des caractères et des lettres comme ceux que traçait la main invisible que voyait Chadeli? Evidemment non; nous avons dit que dans l'extase dont sont favorisés les Khouan, il y a beaucoup de naturel, et nous doutons que personne soit plus large que nous sur ce point. De même, nous dirons que les Aïssaoua font des choses qui nous paraissent surhumaines

et qui cependant peuvent s'expliquer par l'hystérie et le magnétisme. Ne croyons pas, en effet, que sous le rapport de diabolisme les Musulmans soient en retard; ils nous ont devancé de beaucoup, comme les francs-maçons nous ont devancés dans l'étude des microbes. Ici nous devrions placer une étude sur l'hystérie et les maladies nerveuses; nous renvoyons nos lecteurs à la magnifique étude faite sur ce sujet par le docteur Bataille dans sa publication : *Le Diable au XIX^e Siècle*. Nous ne pourrions mieux que lui déterminer les limites du naturel et du surnaturel, et, nous le répétons encore, quand on veut juger les Aïssaoua, il faut toujours avoir ces notions devant les yeux.

Si Snoussi, dans son livre où il cite, pour prouver l'orthoxie de son ordre, les principales sociétés musulmanes, ne parle pas des Aïssaoua, nous allons en donner deux motifs : d'abord Snoussi ne voulait pas, pour appui de son ordre, une société de saltimbanques et d'individus courant de ville en ville pour donner des représentations; en second lieu, les ennemis des Aïssaoua disent que ce n'est pas un ordre véritable, car il n'a pas de chaîne mystique, et a été fondé sur une révélation venue d'El-Khadir : invoquer cet ordre n'était pas une preuve, car il aurait fallu prouver l'orthodoxie des Aïssaoua; mais il invoque les Djazoulya, dont les Aïssaoua ne seront que les continuateurs. Cet ordre, en effet, avait été fondé par Mohammed ben Abou-Beka, Sliman-El-Djazouli, né aux environs de Sousse, et aïeul de Mahmed-ben-Aïssa, fondateur des Aïssaoua. Nous avons conservé ce nom de Djazoulya, afin de montrer la véritable orthodoxie des Aïssaoua, et aussi comme expression historique.

Comme tous les fondateurs d'ordre ou Moqaddem célèbres, Ben-Aïssa à l'apogée de sa gloire, fut en butte à la persécution : comme Chadeli il a fui devant ses ennemis, mais il rentra triomphant, après avoir opéré des miracles sans nombre. Né à Méquenez, vers 1470 (il mourut vers 1525) d'une famille cherfienne se rattachant à la famille des Idrisiabes, Mahmed ben-Aïssa étudia à la Zaouia de sa ville natale, puis à Fèz se fit initier aux Chadelya-Djazoulya par Ahmed El-Haristi, disciple direct de son grand-père à La Mecque, il se mit en relations avec les principaux ordres orientaux, surtout les Haïdiri (1) et les Saadya. Après avoir été initié aux secrets des

(1) Nous ferons remarquer, au sujet de cet ordre, que son fondateur passe pour avoir découvert les propriétés narcotiques de la graine de chanvre et du hatchich. Il s'appelait Haïdad, et était un soufi indo-persan. Il employait ces plantes pour produire les extases et les hallucinations. Ben-Aïssa s'en souviendra.

sociétés orientales qui, plus rapprochées de l'Inde, avaient pu aussi conserver avec plus de pureté la saine doctrine, il rentra dans son pays, précédé par sa réputation de sainteté et d'habile thaumaturge. Les moindres actions excitaient l'admiration de ses concitoyens. En Orient, il avait étudié quelque peu l'agriculture ; de retour dans son pays, il appliqua les théories qu'il avait apprises, et ses efforts furent couronnés de succès : les oliviers donnèrent des fruits admirables en grosseur et en saveur. C'en fut assez pour ces gens avides de merveilleux pour lui décerner le titre et les mérites d'un grand saint. A l'aide d'habiles prestidigitations, il entretenait auprès du peuple de telles idées et se faisait passer pour un homme inspiré d'en haut. Il y avait cependant autre chose que de beaux tours, et Ben-Aïssa était autre chose qu'un saltimbanque. Si vraiment il n'avait opéré dès prodiges, le peuple ne lui aurait jamais voué une aussi grande vénération : nécessairement un homme, qui fait un métier d'amuser ses semblables par des tours et des escroqueries, tombe tôt ou tard sous le mépris public. La réputation de Ben-Aïssa ne fit qu'augmenter, et quand l'empereur de Méquinez, jaloux de l'influence prise par le saint de Dieu, voulut le chasser de sa ville, la plus grande partie des habitants qui s'étaient faits ses disciples le suivirent dans son exil.

Cet ordre fut marqué par de nombreux prodiges, et fut l'occasion pour le saint de montrer sa sainteté. Dans ce désert qu'ils devaient traverser il n'y avait ni eau ni vivres ; réduits à la dernière extrémité ils allaient mourir de faim ; mais le saint pour lequel ils avaient tout abandonné se mit en prières, et se relevant il leur dit de manger les pierres, les scorpions et les serpents venimeux qui abondaient ; tous en mangèrent, et ces animaux, qui devaient leur faire du mal et même leur procurer la mort, furent pour eux une excellente nourriture. C'est en souvenir d'un tel prodige que les confrères avalent toute espèce de choses plus ou moins indigestes qui cependant ne leur font point de mal.

Mouley-Ismaïl, le sultan de Méquinez, dut s'incliner devant la toute-puissance du grand marabout ; tout le monde avait fui sa capitale, et les immenses chantiers de construction n'avaient plus de bras pour achever les magnifiques palais que voulait bâtir le monarque. Il dut donc s'incliner et rappeler de son exil le marabout. Celui-ci, profitant de sa toute-puissance, exigea du sultan que désormais tous ses affiliés seraient exempts de corvées et d'impôts. Les Arabes, amoureux de merveilles et de miracles,

racontent tous les prodiges que le saint accomplit dans sa lutte contre l'autorité. Il est curieux de constater que, dans ces luttes inégales entre un homme faible appuyé seulement sur une force morale, sa sainteté, et l'homme tout-puissant disposant de grandes forces, le peuple prend toujours parti pour le saint. A quoi faut-il attribuer ce fait ? C'est que le peuple voyait en ces élus les vrais représentants de la nationalité ; le souverain transigeait avec la loi musulmane, mais le marabout ne se laissait pas influencer par tous ces motifs de politique et de gouvernement. De plus, le marabout résistait à la puissance tyrannique d'un sultan, et le peuple qui subit sans se plaindre la cruauté de son souverain applaudit celui qui, sorti de ses rangs, ose résister en face à l'oppresseur. Voilà les causes qui ont assuré aux chefs d'ordre le succès de leur entreprise, en général c'étaient des hommes peu ordinaires : Abd-el-Kader et Chadeli sont deux grands philosophes, et Ben-Aïssa, aux yeux des Musulmans, quoique moins savant et moins saint que le grand saint de Bagdad, la colonne de l'Islam, est cependant encore un gouts et, comme tel, a une sainteté peu commune. Même sa vertu est si grande qu'il a mérité de Dieu la faveur de guérir tous les malades qui l'approchaient à un jour de l'année, bienfait qui n'a été accordé qu'à lui, et faveur encore plus précieuse, il a obtenu de Dieu que ce don fût transmis aux quarante saints qui vivent dans la solitude dans la zaouia mère et qui forment le conseil du grand maître.

Grâce à ses miracles et prodiges innombrables, Ben-Aïssa avait acquis une immense réputation et un grand ascendant sur tout le peuple ; ses disciples lui étaient dévoués corps et âme et étaient prêts à se faire hacher pour son service. Il voulait, à l'exemple d'autres Cheikh, éprouver leur fidélité et leur amour. Un jour, qu'il avait prié longuement dans la zaouia, il sortit et se présenta à la foule compacte qui entourait sa demeure ; comme toujours, il fut l'objet d'une grande ovation. Quand les cris du peuple eurent cessé : « Aujourd'hui, dit-il, Dieu m'a favorisé d'une vision : le Prophète m'est apparu, il m'a ordonné d'offrir un sacrifice à Dieu. J'ai juré de lui immoler ce que j'avais de plus cher. Que celui d'entre mes disciples, dit-il en articulant lentement ces paroles, qui m'est le plus dévoué et est le plus attaché à ma personne entre dans ma maison, afin que je l'immole au Seigneur. » Un sourd murmure accueillit ces paroles, mais un de ses ardents disciples s'avança ; ils entrèrent ensemble et fermèrent la porte ;

on entendit un gémissement et le sang coula avec abondance de la maison du saint; il sortit et en demanda un second : il fit de même, on n'entendit qu'un gémissement, et des flots de sang coulèrent; quarante fois il sortit pour demander une nouvelle victime, quarante fois un de ses disciples s'offrit, on n'entendait chaque fois qu'un gémissement et on ne voyait que des flots de sang qui coulaient. Il va sans dire que la foule était plus compacte au commencement qu'à la fin. Quel était donc ce mystère? Les disciples avaient-ils été vraiment immolés? C'était une ruse qu'employait le Cheikh afin de pouvoir choisir parmi ses plus fervents disciples ceux aux mains desquels il voulait confier le gouvernement de son ordre. Chaque fois qu'il était venu demander quelqu'un pour l'immoler, il avait immolé à sa place un mouton. Ces quarante moutons furent rôtis et distribués aux pauvres. Les quarante disciples qui avaient prouvé, au mépris de leur vie, combien ils lui étaient dévoués, formèrent le chapitre ordinaire de l'ordre. C'est à eux que le fondateur, avant de mourir, transmit tous ses pouvoirs, sa baraka, ou pouvoir d'obtenir de Dieu tout ce qu'on lui demande et les dons des miracles. Parmi ces dons, il faut énumérer surtout celui de pouvoir guérir une fois par an ceux qui les approchent à cette occasion. Pendant toute l'année ces saints de l'ordre restent enfermés au tombeau du saint fondateur et n'en sortent que le jour de la fête du Miloud, qui correspond à la fête de Noël; ils célèbrent ce jour-là l'anniversaire de la naissance du Prophète. Tous les malades ou infirmes qui, ce jour-là, ont la faveur de pouvoir approcher de ces quarante individus, sont guéris de toutes leurs souffrances, selon le degré de foi qu'ils ont dans leur cœur; de la sorte on ne peut les accuser de ne pas avoir le don de guérir, puisqu'ils font retomber la non réussite sur le manque de foi du malade. Mais, toujours, le malade obtient un petit soulagement s'il n'obtient pas guérison complète par manque de foi. Cette faveur de guérir les maladies rappelle celle qu'avaient les rois de France de guérir les écrouelles.

Jusqu'à quel point une guérison peut-elle être naturelle? Y a-t-il eu des individus qui vraiment aient éprouvé cette faveur, et aient obtenu des guérisons subites? Nous le croyons. Et voici comment nous expliquerions ces guérisons. Nous ne parlerons pas des maladies nerveuses qui, tout le monde l'avoue, peuvent être soulagées subitement, sans qu'il y ait pour cela rien de diabolique; mais un homme atteint d'une maladie

organique peut-il être guéri subitement? Dans le cas de l'affirmatif, à qui faudrait-il attribuer la guérison, à Dieu ou au démon? Nous ne pouvons traiter à fond cette question; car elle nous demanderait trop de temps et nous entraînerait trop loin de notre sujet; mais nous répondrons dans le cas présent. Les individus malades qui vont rendre visite à l'un de ces quarante favoris de Lucifer dans ce jour du miloud, ont une foi vive dans l'efficacité des prières de ces hommes : leur imagination peut donc les guérir ou même les soulager seulement dans les maladies qui dépendent du système nerveux; mais il n'y a pas là quelque chose surpassant les forces de la nature, et nos médecins de la Salpêtrière en font autant. Que faut-il penser de la guérison soudaine d'une maladie chronique, par exemple les accès de fièvre dont Léon Roche se plaignait et qui subitement l'ont abandonné, grâce aux soins donnés par Abd-el-Kader. Nous répondons à cela que le démon nous semble capable de pouvoir opérer un tel prodige soit par lui soit par des hommes auxquels il aura donné ce pouvoir : mieux que nous en effet, il connaît les forces de la nature, et il sait le remède à opposer au mal. Qu'on n'oublie pas que Lucifer est, après Marie, la plus belle des créatures sorties des mains de Dieu, que son intelligence égale sa beauté, et que sa chute épouvantable, en viciant sa volonté, lui a laissé intactes les forces de son esprit. Jusqu'à ce point, par conséquent, nous ne voyons pas de difficultés à ce que vraiment les quarante individus composant le Conseil des Aïssaoua, aient la faveur de guérir des maladies de cette nature.

Ces hommes, ou plutôt le démon, pourraient-ils guérir des maladies dont les organes seraient atteints, par exemple un poitrinaire? Nous croyons que nous pouvons encore répondre oui, mais nous nous expliquons de suite. Rendre la santé à un individu *subitement* et de manière à laisser croire que ses organes n'ont jamais été malades, ceci est évidemment un miracle, et il n'existe pas, que nous sachions, un médecin qui se vante de guérir *subitement* et sans convalescence soit un poitrinaire, soit tout individu couvert de plaies. Mais si la science se reconnaît impuissante à faire de tels prodiges, que certes jamais elle ne pourra accomplir, car il faudrait avoir la puissance de Dieu, l'homme qui connaîtrait parfaitement les forces de la nature, et saurait les employer comme il faut, ferait des merveilles. Or, c'est là le cas : si le démon ne peut pas faire des miracles, il peut faire des prodiges; mettant à profit toute sa science, il peut la mettre à la disposition

de ceux qui se sont donnés à lui afin de gagner par leur moyen beaucoup d'adeptes; s'il ne peut pas instantanément guérir une plaie, il peut cependant lui apporter un grand soulagement et aider puissamment la nature. Telle maladie que nos faibles moyens nous représentent comme incurable peut cependant se guérir avec un remède que nous ne connaissons pas. Dieu guérit subitement et sans convalescence; les chairs renaissent comme par enchantement, on dirait une nouvelle création : le diable, singe de Dieu, ne peut agir avec cette puissance, mais il soulage le malade, aide la nature, et guérit à la longue une maladie qui nous paraissait incurable.

Aussi le lecteur admirera la justesse des paroles employées pour dire la manière dont le prodige s'opère. Ne croyons pas que ces paroles : Si le malade n'est pas guéri tout à fait, il éprouvera un grand soulagement; ne croyons pas, dis-je, que ces paroles soient mises par mode de remplissage. Sans doute, ce sera toujours un échappatoire, car le Khouan pourra dire que le fidèle n'avait pas la foi suffisante, mais aussi ces paroles nous font comprendre comment agit le démon : l'ange des ténèbres ne peut pas, comme Dieu, soulager tout à coup; mais, afin de s'attribuer un tel pouvoir, il met tout en œuvre. Il agit peu à peu sur notre nature; voilà comment il opère des prodiges, voilà comment il se fait passer pour Dieu auprès de ses adorateurs.

Ce don que possèdent les grands chefs de l'ordre des Aïssaoua n'a pas peu contribué à leur célébrité; le vulgaire l'attribue aussi à tous les affiliés, convaincu que parmi les gens qui se torturent, qui se font mille entailles dans le corps, il doit y avoir au moins un gouls, ils veulent les amener dans la maison où se trouve un malade. C'est un envoûtement d'une nouvelle espèce, où celui qui doit se charger de la maladie est celui qui vient faire les conjurations. Quel bruit et quel vacarme, grand Dieu! Aussitôt qu'on a décrété qu'il fallait faire venir un Aïssaoui pour délivrer le malade et se charger impunément de ses souffrances, on prépare tout pour la séance. Au milieu du vacarme le plus épouvantable, le mauvais génie qui est censé occasionner le mal du fidèle croyant est adjuré de passer dans le corps du Khouan invulnérable sur lequel la maladie n'aura aucun effet. Evidemment, le pauvre diable continue à souffrir de sa maladie, et, de fait, sa mort est même causée par ces bruits; on ne se figure que difficilement en Europe ce que sont ces bruits discordants, lamentables, qui vous entraînent malgré vous. On

souffre cruellement, et on aimerait mieux voir à cinq cents lieues de l'endroit ces personnages qui, sous prétexte de vous guérir, viennent faire à vos oreilles un vacarme d'enfer. Telle est la croyance des Musulmans que, malgré les insuccès, ils ne veulent pas se désister de cette coutume, et un fils aime mieux faire mourir son père, plutôt que de ne pas faire venir un des Khouan.

Quelle est donc l'opinion des Arabes sur cette secte? Les uns regardent les affiliés comme des saints remplis de l'esprit de Dieu, favorisés du don de faire des miracles et de délivrer des maladies, invulnérables aux poisons, grâce à la protection de leur grand saint patron Mahmed-ben-Aïssa. D'autres, au contraire, croient que ce ne sont que d'habiles prestidigitateurs, exploitant à leur profit la bêtise humaine. Dans ces deux opinions, il y a du vrai et il y a du faux; ou plutôt elles se complètent l'une l'autre. Il faut, en effet, distinguer les vrais initiés de ceux qui, s'affublant du nom d'Aïssaoua, veulent à leur profit exploiter leurs compatriotes et satisfaire leur soif d'amasser des richesses. Dans ce nombre, il faut placer tous ceux qui, en public, veulent, comme de vulgaires charlatans, faire voir aux naïfs le soleil pendant la nuit. Tels ceux qui ne craignent pas d'enrouler autour de leur cou des serpents et des vipères, de déposer sous leur chéchia, après avoir rasé les cheveux de leur tête, des scorpions et autres insectes venimeux; ils oublient seulement de dire une chose au public des naïfs, c'est qu'ils leur ont enlevé le venin, et que ce sont des animaux tout à fait inoffensifs.

Un jour, dans une ville de Tunisie, où j'étais venu passer quelques jours de repos (je ne la citerai pas, car mes amis pourraient m'y reconnaître), un de ces charlatans se faisait passer pour invulnérable. Il montrait sa tête fraîchement rasée, plaçait quelques scorpions dans sa chéchia, faisait une courte prière à Ben-Aïssa, et, fier de cette protection, il mettait la chéchia sur la tête; sa meilleure protection et son meilleur garant c'était d'avoir enlevé le piquant à la queue du scorpion, devenu dès lors aussi inoffensif qu'un ver de terre ou un vulgaire khenfous (nom arabe du coléoptère). Malheureusement pour le pauvre charlatan, quelqu'un voulut éprouver les scorpions, et on s'aperçut de la supercherie. Poussé à bout, dans son orgueil, il dit qu'il ferait l'expérience avec n'importe quel scorpion qu'on lui présenterait; l'infortuné venait de signer son arrêt de mort. On n'eut qu'à soulever quelques pierres de ces nombreuses ruines antiques ou modernes qui couvrent le sol

de la Tunisie pour y trouver quelques-uns de ces animaux. Confiant sans doute dans la protection de son saint, il plaça la chéchia sur sa tête après y avoir déposé les scorpions. Mais ceux-ci piquaient. On sait quelle est la rage de cet animal quand il se voit pris, et on raconte que, pour échapper aux souffrances, il se pique lui-même et se donne la mort quand il n'a plus d'espoir de se sauver. La tête du malheureux Arabe fut labourée : il mit fin le plus tôt possible à la séance ; mais le poison avait pénétré dans son sang : la tête enfla démesurément, et il mourut bientôt dans d'horribles convulsions.

C'est un fait que nous choisissons entre mille de même nature. Si le malheureux qui joue un tel rôle ne succombe pas toujours sur le coup, il en rapporte presque toujours le principe d'une maladie : que de Khouan, à la sortie de ces soirées où, en compagnie de leurs frères, ils se sont livrés aux danses et autres œuvres prescrites par les rituels, ont été atteints ou de surdité ou de paralysie, mais tous d'hébétément ! La cause en est dans la surexcitation *extraordinaire* de leur imagination.

Ce ne sont pas ces naïfs charlatans qui s'amusent à des pratiques diaboliques. Ils nous rappellent malgré nous les pseudo-spirites, ou encore ces spirites de salon qui s'amusent à faire tourner les tables et n'en voient pas le danger. Ces gens-là ne sont pas encore en relation avec le diable, mais ils sont sur la route qui y mène. Pour la plupart des Musulmans, le rôle des Aïssaoua s'arrête-là. Pour combien de chrétiens aussi, tout ce qu'ils savaient du spiritisme, c'était qu'on y faisait tourner très innocemment quelques tables, que quelques spirites plus habiles, et dont le fluide était plus abondant, savaient les faire parler, pas toujours élégamment ni correctement, mais peu importe : on disait bien, il est vrai, que quelquefois la table était entrée en furie et avait renversé tout ce qui se trouvait devant elle ; qu'un signe de croix avait troublé tous ces beaux amusements, mais c'étaient là des contes de vieilles femmes. Voilà à peu près ce que pensent les Musulmans des Aïssaoua. Aux yeux du peuple crédule, ce sont des thaumaturges ayant surtout le don de guérir des maladies ; aux yeux de tous, ce sont d'habiles charlatans.

Le supérieur général, dans une lettre par laquelle il accrédite un Tripolitain en Algérie, et prie le Moqaddem de lui accorder l'hospitalité, engage ses subordonnés à ne pas trop prendre au sérieux tous ces charlatans ou magiciens qui usurpent le nom de leur secte pour obtenir l'hos-

pitalité. Voici le passage de cette lettre que cite Rinn (page 330), où il se plaint de cette usurpation : « Après notre salut sur tous les Fokara (fakirs adoptés)... sachez... que nous avons appris que des individus, habiles dans la magie (le sens paraît être ici des imposteurs) vont vous voir se prétendant issus du Cheikh, et que vous leur faites du bien. A partir d'aujourd'hui, si quelqu'un vient vous visiter, ne lui accordez aucune confiance. »

Quelle est donc la vraie doctrine de cet ordre ? Quelles sont les cérémonies que prescrit son rituel ? Cette lettre du Cheikh laisse soupçonner bien des choses et donne libre cours à des hypothèses. Et nous allons voir qu'en nous appuyant sur les quelques parties du rituel qu'ils veulent bien laisser voir aux profanes, nous acquerrons la certitude que cette secte a, comme celle de Chadeli, une doctrine ésotérique qu'elle doit cacher avec grand soin, car elle doit bien se ressentir de l'influence de Satan, encore plus que celle de Chadeli. Nous suivrons toujours la marche que nous avons suivie jusqu'ici : nous verrons, en premier lieu, les moyens employés pour atteindre les deux fins que se proposent les ordres religieux, et, enfin, la doctrine spéciale professée par cet ordre. Dès à présent, nous pouvons affirmer qu'il n'y a pas un ordre musulman qui ait, comme les Aïssaoua, autant de moyens pour abrutir ses affiliés et leur procurer les douceurs de l'extase. Au surplus, comme nous voulons faire le lecteur juge lui-même de cet ordre, nous citerons tout au long des passages importants afin de résumer de notre mieux et par des textes la doctrine de cet ordre.

« En premier lieu, on doit réciter sept fois la formule par laquelle on se réfugie auprès de Dieu, pour éviter les embûches du démon le lapidé.

« Réciter sept fois : Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

« Réciter cent fois : Au nom de Dieu.

« On dira ensuite la louange de Dieu Très-Haut et on le remerciera de sa bonté, puis on ajoutera :

« O toi, souverain gardien qui vois tout, qui es notre secours, garde-moi ! O toi, qui es doux et compatissant, qui es bienfaisant, c'est en toi que je mets mon appui, ô Dieu ! ô Dieu ! ô Dieu ! On dira de nouveau la formule par laquelle on se réfugie auprès de Dieu, et celle de : Au nom de Dieu, et l'on ajoutera : O mon Dieu, j'implore ton pardon pour toutes mes fautes vénielles et mortelles, contre mes péchés d'oubli,

de pensée, contre les omissions dont je me suis rendu coupable.

« Après cela, on louange Dieu, et on lui rend grâce, puis on ajoutera :

« O toi, le gardien qui vois tout, etc... (comme il a été dit plus haut). Cette formule sera répétée au commencement de chaque centaine. On récitera de nouveau la formule du refuge auprès de Dieu, et celle-ci : Au nom de Dieu. Puis on dira :

« O mon Dieu, répands tes grâces et tes bénédictions sur notre seigneur Mohammed, ton envoyé et le guide de la voie, grâces et bénédictions à la faveur desquelles je serai élevé dans les hauteurs de la pureté et obtiendrai tes récompenses particulières. Daigne accorder à ton prophète un salut aussi étendu que la science, aussi infini que les mystères de ton Livre. »

Désormais, le fidèle croyant, qui est venu demander à Ben-Aïssa sa complète éducation, pourra assister aux hadra, et sera considéré comme affilié ; mais avant de lui livrer les secrets de l'ordre, il sera éprouvé ; et ce n'est que lorsqu'on se sera aperçu que son esprit est assez fort pour supporter la saine doctrine que celle-ci lui sera révélée. Tout ce que nous avons dit plus haut sur les précautions qu'on prenait trouve ici sa place : il n'est pas d'ordre où on éprouve autant les individus qui se présentent ; c'est dans cet ordre surtout que l'instruction est progressive et qu'on laisse de côté ceux sur qui on ne peut compter ; ceux-là se contentent de réciter le diker et de payer les ziara.

Les Aïssaoua sont les Khouan qui, à notre avis, ont le plus grand nombre de prières à réciter ; à côté de leur diker, celui des autres ordres n'est rien. Et cela, on le comprend : les Aïssaoua doivent être favorisés d'extases et de visions : il faut, pour atteindre ce but, prendre des moyens, et abrutir le plus qu'on peut les affiliés. Voici donc ce diker, donné par le manuscrit dont nous avons parlé, composé par le petit-fils du fondateur.

Pour la prière du matin :

« Cent fois : Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

« Cent fois : Il n'y a de divinité que Allah.

« Cent fois : Que Dieu me pardonne.

« Cent fois : Que Dieu soit loué sans cesse ; que Dieu me pardonne mes péchés.

« Cent fois : Je demande pardon à Dieu, et je proclame la louange de mon maître.

« Cent fois : Il n'y a de divinité que Allah ! le terrible, le fort, l'invincible.

« O Dieu, verse sur notre seigneur Mohammed des bénédictions aussi nombreuses que les êtres de la création, aussi grandes que le poids de ton trône, aussi abondantes que l'encre dont on se sert pour transcrire ta parole, aussi immenses que ta science et tes miracles. »

Diker du Doha (vers 8 heures du matin) :

« Cent fois : Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

« Mille fois : Il n'y a de divinité que Allah.

« Mille fois, dis : Il est le Dieu unique.

« Mille fois : O Dieu, verse tes nombreuses bénédictions sur notre seigneur Mohammed, sur sa famille, ses compagnons, et accorde-leur à tous le salut. »

Diker du Dohos (après midi) :

« Mille fois : Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

« Mille fois : Dieu seul le grand et le sublime a force et puissance.

« Mille fois : O mon Dieu, verse tes nombreuses bénédictions, etc. »

Diker de l'Aïssa (milieu entre le midi et le coucher du soleil) :

« Mille fois : Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

« Mille fois : Il n'y a de divinité que Allah, l'Être digne de nos adorations, le saint, le souverain des anges et de l'âme.

« Mille fois : Dieu seul le grand et le sublime a force et puissance.

« Mille fois : O Dieu, verse tes nombreuses bénédictions, etc. »

Diker du Magohle (coucher du soleil) :

« Mille fois : Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

« Mille fois : La Sourate et Fatiha.

« Mille fois, la Sourate commençant ainsi, dis : Il est le Dieu unique.

« Mille fois : O Dieu, verse tes nombreuses bénédictions, etc... »

Diker de l'Acha (soir) :

« Mille fois : Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

Ad. Ricoux.

(A suivre.)

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

L'Incrédulité Philosophique

Sous ce titre : *Le merveilleux exotique*, paraissait dernièrement dans les colonnes de la *Gazette de France*, un article signé Jean Lacoste, titulaire d'une de ces chaires de philosophie, qui ne sont, à peu d'exceptions près, que des chaires d'incrédulité et de pur naturalisme. L'auteur cependant, et nous nous plaisons à le constater, fait profession d'admettre le surnaturel, et ne songe pas, dit-il, « à nier les œuvres du Mauvais. » C'est même au nom de la *théologie* qu'il a pris la plume pour flétrir, comme ils le méritent, « certains bas-fonds catholiques », où il est de mode, dit-il, « de parler du diable à tout propos et surtout hors de propos... C'est une grande tristesse, ajoutait-il, pour un écrivain qui sait les efforts qu'il faut pour ouvrir les intelligences, pour chasser de la religion les sottises superstitions, pour conserver le surnaturel sans admettre les papotages de vieilles femmes, que de voir toutes les règles prudentes édictées par la théologie, méprisées et foulées aux pieds uniquement pour satisfaire des tendances malades de l'esprit. »

A lire ces lignes, on s'imaginerait que l'auteur prend à la lettre l'adage, que la philosophie est *l'ancilla*, l'humble servante de la théologie. Mais malheureusement le bout de l'oreille perce bientôt, et quand on a lu tout l'article, on s'aperçoit que cette prétendue *ancilla* n'est qu'une *servante maîtresse*, qui prétend faire la leçon et dicter des lois à la divine Maîtresse, devant laquelle elle a l'air de s'incliner respectueusement. Ces insidieux hommages, rendus à la sagesse et à la prudence des enseignements théologiques, ne sont là que pour la forme, et pour faire croire aux catholiques qui les liront qu'on peut être orthodoxe, en n'acceptant de la doctrine de l'Eglise que ce qu'on veut bien en admettre, sauf à traiter de

« sottises superstitions, de papotages de vieilles femmes », tout ce qui, dans cette doctrine, contrarie les théories naturalistes ou sceptiques de la philosophie, et à reléguer dans ce qu'on appelle les *bas-fonds catholiques* tous les théologiens qui se permettent de ne pas respecter les limites étroites, si généreusement laissées à l'action du surnaturel divin ou diabolique par les oracles d'un rationalisme incrédule.

A ces bas-fonds appartiennent non seulement les évêques, prêtres et missionnaires de notre temps, qui en si grand nombre ont reconnu la réalité des faits extraordinaires, divins ou diaboliques, qui révoltent et attristent l'âme religieuse de M. Jean Lacoste, mais encore tous les théologiens des siècles passés; tous les Pères de l'Eglise depuis les apôtres; que dis-je? le fondateur lui-même du christianisme, Jésus-Christ, qui s'est permis non seulement de chasser les légions démoniaques du corps des possédés, mais de laisser l'esprit mauvais tenter contre sa propre personne ses plus merveilleux et plus puissants assauts. On peut se consoler de faire partie des bas-fonds catholiques en pareille compagnie.

M. Lacoste s'attaque en particulier à l'excellent livre récemment paru de M. Paul Verdun, *le Diable dans les Missions*, dont nous avons donné un compte-rendu dans notre précédent numéro.

« Ne le lisez pas, crie-t-il à ses lecteurs, si vous êtes superstitieux ou peureux, si vous avez des frayeurs la nuit et si les histoires de diables ou de revenants vous trouvent l'âme sensible. Surtout ne le laissez pas lire aux personnes de votre entourage que vous pouvez soupçonner de débilité d'esprit. »

Il est évident que M. Lacoste, bien qu'il se fasse le champion ému et attristé de la théologie catholique, bien qu'il proteste en faveur des règles édictées par elle, est peu au courant de la littérature théologique. Il pourrait donner

le même conseil à l'endroit d'une foule de livres, je ne dirai pas des démonologues ou des hagiographes catholiques, (il doit les condamner en bloc au tribunal de sa conscience attristée), mais des Pères de l'Eglise et des grands orateurs de la chaire catholique. Pour n'en citer que quelques-uns, saint Augustin, saint Grégoire de Tours, et, plus près de nous, le grand Bossuet; que de pages à expurger, à éliminer de ces grands interprètes de la tradition, sous prétexte qu'elles peuvent être funestes aux superstitieux ou aux peureux, aux personnes qu'on peut soupçonner de débilite d'esprit! A ce compte, c'est-à-dire au compte des philosophes qui doivent surveiller les tendances superstitieuses de leur entourage, rayons de l'Evangile et des Ecritures tout ce qui peut terrifier les âmes sensibles, et scandaliser les esprits forts.

Puisque M. Lacoste est si soucieux du salut des âmes faibles et superstitieuses, il aurait dû au moins nous dire dans quelle limite il admet les faits surnaturels et diaboliques, et établir, d'après les règles de la prudence théologique qu'il possède si bien, une ligne de démarcation bien nette entre les prodiges authentiques et acceptables et ceux qu'il qualifie de contes niais et d'histoires à dormir debout. Je crains fort que ce mot de *sottes superstitions* n'englobe à ses yeux tous les faits surnaturels, quels qu'ils soient, et quelle qu'en soit la source, pour cette seule raison qu'ils sont surnaturels, c'est-à-dire inexplicables par les forces connues ou inconnues de la nature.

Faut-il prendre pour un *criterium* certain et définitif celui qu'il indique à propos du livre de M. Verdun : *Une critique minutieuse des témoignages*? Il va sans dire qu'on ne saurait accepter sans examen sérieux préalable toute espèce de faits merveilleux, et qu'ici, comme dans toutes les questions de fait, la critique a ses droits. Mais, à coup sûr, la critique minutieuse des témoignages que réclame M. Lacoste va bien au-delà de ses droits légitimes : « De tous les faits que j'ai lus, dit-il, dans les six cents pages de M. Paul Verdun, il n'y a en pas un seul qui ait un gage testimonial suffisant, pour satisfaire le moins exigeant des historiens. »

Ainsi, voilà récusé d'un seul trait de plume, comme insuffisant, comme nul, le témoignage d'innombrables missionnaires, évêques et prêtres, ayant sacrifié leur vie à la propagation de la vérité, s'accordant avec une singulière unanimité, non seulement pour constater les mêmes faits ou des faits analogues, mais pour reconnaître que ces faits ne peuvent avoir d'autre explication que l'intervention d'une puissance diabolique. Si l'on n'admet pas la valeur probante d'un pareil témoignage, il

faut supposer que ces innombrables témoins, hommes graves et prêtres consciencieux, se sont donné le mot pour mystifier leurs lecteurs et pour terrifier ou amuser le public.

Disons-le, sans crainte de nous tromper : ce qui déplaît à M. Lacoste et à ses pareils dans le livre de M. Verdun, comme dans le *Diable au XIX^e siècle*, ce sont moins les faits eux-mêmes, dont il est si facile de se débarrasser en les traitant de contes de nourrice, que l'explication qui les interprète en un sens surnaturel : « Son langage, dit-il, est tout imprégné de diabolisme; on dirait que Satan l'a mis dans ses confidences, et l'hypnose la plus simple, que lui-même déclare naturelle, il en parle, comme si le diable la produisait. »

Oui, voilà le grand mot lâché : *son langage est tout imprégné de diabolisme*; lisez : de surnaturalisme. Si M. Lacoste reconnaît que « le satanisme a son rôle dans l'histoire religieuse de l'univers », c'est à condition qu'on ne prendra pas ce rôle au sérieux, mais qu'on le considérera d'un œil philosophique, c'est-à-dire, comme un rôle purement imaginaire, créé de toutes pièces par la superstition et le mensonge. Ce qui revient à dire qu'il faut reléguer le diable au rang de ces créations purement fantastiques, qui doivent se dissiper aux rayons de la science comme une brume au soleil de midi.

M. Paul Verdun et le Dr Bataille ne sont pas de cet avis; ils ont la faiblesse de croire, avec les centaines de missionnaires dont ils invoquent l'authentique témoignage, avec l'enseignement théologique de l'Eglise tout entière, qu'il faut rapporter à une cause surnaturelle, divine ou diabolique, tous les faits dont la science est impuissante à rendre compte à l'aide des causes naturelles; — ils *combattent le mauvais combat*, s'écrie notre philosophe, en opposant aux vaines hypothèses de la science, aux absurdes théories de la philosophie incrédule, les données et les enseignements de la foi catholique. Voilà leur véritable crime.

Et si M. Paul Verdun, si le Dr Bataille, en apportant le secours de leurs révélations à l'appui de la croyance orthodoxe traditionnelle, combattent le mauvais combat, que faut-il en conclure? C'est évidemment que le *bon combat* est celui que livrent à l'Eglise les esprits forts, les incrédules, les philosophes naturalistes, les francs-maçons, les Palladistes, tous ceux en un mot qui semblent se conjurer pour détrôner dans les esprits et dans les cœurs la foi catholique, et y faire régner son éternel ennemi, ce Mauvais dont on ne nie les œuvres que pour assurer plus complètement son triomphe.

Heureusement, l'Eglise veille, pour démasquer cette tactique infernale; et quoi qu'en

dise M. Lacoste, sous l'inspiration du Pontife suprême qui dirige et encourage leurs efforts, évêques, prêtres et théologiens puisent dans leur foi et leur charité assez de courage pour combattre le bon combat, pour tenir haut et ferme le drapeau du surnaturel, et empêcher les âmes de tomber dans les bas-fonds du matérialisme et du naturalisme où voudraient les entraîner une fausse science et une philosophie décevante.

Parmi les nombreux témoignages qui n'ont cessé de rendre justice à l'orthodoxie et à la véracité du Dr Bataille — témoignages qui ont sans doute échappé à M. Jean Lacoste — nous nous contenterons de citer quelques lignes de l'article que le R. P. A. Delaporte — une autorité qui, en théologie, vaut bien celle d'un philosophe incrédule — lui consacrait l'année dernière, peu de temps avant de mourir :

« Ce témoin unique apportait au public les récits les plus extraordinaires, quelle était la garantie de sa véracité?... »

« Cette garantie ne devait pas tarder à apparaître. Le docteur Bataille n'est pas longtemps resté seul. Il a eu bientôt des amis dont l'estime le couvrait vis-à-vis du public. Nous nous contenterons de noter le R. P. Monsabré, le docte abbé Mostel, directeur de la *Revue catholique de Contances*, M. de la Rive, le R. P. Sanna Solaro, de Turin, M. Domenico Margiotta...

« Les faits les plus étranges que l'on trouve dans sa publication sont relatifs aux temples secrets du démon en Chine et dans l'Inde. Ils n'étonnent nullement les missionnaires de ces pays qui, sans avoir été témoins, en savent à peu près aussi long que le hardi docteur.

« L'étrangeté des faits ne peut être une fin de non-recevoir pour qui a seulement une légère teinture de l'histoire de la société païenne et de celle de la société chrétienne...

« Une conclusion se dégage nettement. Si Satan marche avec tant de confiance à la conquête définitive des sociétés qui ont renié ou du moins oublié Jésus-Christ, il n'est donc que temps, pour les peuples qui ne veulent pas être esclaves, de se tourner en toute hâte vers le divin Libérateur. Dans la crise que traverse le monde, qui ne dresse pas le drapeau sauveur de Jésus-Christ est ou un traître ou un fou. »

Nous ne ferons pas à M. Jean Lacoste l'injure de le compter dans l'une ou l'autre de ces deux catégories, puisqu'il semble faire profession de catholicisme.

Mais c'est pour nous un devoir de mettre nos lecteurs en garde contre ce prétendu catholicisme philosophique, qui ressemble beaucoup à l'incrédulité, puisqu'il n'accepte de l'enseignement théologique de l'Eglise que ce qui ne blesse pas les fausses délicatesses d'une raison

qui s'inspire de Voltaire et de Renan bien plus que de l'Evangile.

Juvénal Moquiram.

LA FRANC-MAÇONNERIE

Jugée par un Evêque

Grenoble, le 16 mars 1896.

A Monsieur Eugène Veuillot, rédacteur en chef de l'Univers.

Monsieur le rédacteur en chef,

Votre journal, que je lis depuis bientôt un demi-siècle, analysait naguère une étude que j'ai commencée sur le *Convent maçonnique*, tenu en France en septembre 1895 : je vous remercie de ce bon article que vous m'avez consacré, ou plutôt du service que vous avez rendu à la vérité.

N'est-ce pas la vérité, à qui chacun de nous doit s'attacher d'esprit et de cœur, afin de lui rendre témoignage, en la faisant resplendir, à l'encontre de l'erreur ?

L'erreur envahit aujourd'hui une certaine classe de la société, sous le couvert et par l'action de la *Franc-Maçonnerie*. Jusqu'ici elle se cachait, et il était de bon ton de ne pas prononcer son nom, tandis qu'elle se montre hardiment de nos jours. C'est pourquoi nous n'hésitons pas à la suivre partout où elle va ; à la peindre telle qu'elle est ; à la combattre comme une erreur que l'Eglise catholique condamne depuis longtemps et ne cesse de condamner, dans tout l'univers où elle se répand.

Il est reconnu aujourd'hui que la franc-maçonnerie est d'origine socinienne. Lélius Socin, disciple du *Libre-Examen* de Luther, arriva à tirer la dernière conséquence de ce système — comme l'a remarqué Bossuet — en niant la divinité de Jésus-Christ, base de l'édifice chrétien ; et Fauste Socin, son neveu, réfugié en Pologne, a voulu relever le temple de la religion naturelle. Dans ce but, il a créé la *Franc-Maçonnerie*, ainsi que nous l'a enseigné l'abbé Lefranc, supérieur des Eudistes de Caen, tombé sous la hache des assassins à Paris, le 2 septembre 1792. Cet auteur, qui a payé de sa

vie l'honneur de combattre l'erreur, nous dit comment, après avoir perverti la noblesse polonaise, Fauste Socin vécut, et mourut, et fut enterré à Luclavie, d'où les Polonais, irrités du mal qu'il leur avait fait, arrachèrent ses ossements pour en bourrer un canon, qu'ils tirèrent sur la petite Tartarie.

On a bien vu que le fond de l'erreur maçonnique est l'erreur socinienne, par le sort que font au crucifix et au Christ lui-même les francs-maçons. Leur bonheur est de briser les crucifix et de profaner les hosties consacrées, qu'ils volent ou font voler dans les églises.

La tactique de la secte maçonnique est d'empêcher la jeunesse de s'instruire du catéchisme, et d'en faire une génération athée.

Elle se définit elle-même : *La négation de toute religion.*

Elle appelle sa morale : l'*attenisme*, nom barbare qui est la parodie de la charité chrétienne, vertu surnaturelle qui nous unit à Dieu notre Créateur et notre Père, et à nos semblables qui sont nos frères et nos sœurs.

L'idéal de la franc-maçonnerie est un monde sans Dieu, sans religion, sans autel autre que le triangle ; sans symbole de doctrine, sans code de morale, sans trône, sans autorité, sans propriété, sans patrie. En résumé, la maçonnerie, ainsi que l'enseigne Léon XIII dans son Encyclique : *Humanum genus*, en est arrivée au pur, ou mieux à l'impur *naturalisme*.

Et dire, monsieur, que les francs-maçons prétendent gouverner la France et le monde, d'après leur négation et leurs rêves ambitieux, n'est-ce pas de la folie ? Ils ne connaissent ni théologie, ni philosophie ; ils se moquent de l'expérience, comptent pour rien le bon sens, regardent le passé comme n'existant pas, et, nous le prouverons, leur convent en main, ils rêvent de *liquider* notre vieille société, parce qu'elle est chrétienne, pour tout refaire à leur idée et à leur image.

Il est temps, cher monsieur, que tous les amis de la vérité catholique, de l'ordre, de la patrie, de la propriété, sans laquelle une société civile n'est point possible ; oui, il est temps que nous prenions en main le glaive de la parole. La parole, a dit le maître par excellence, Jésus-Christ, est une semence qui produit selon sa nature bonne ou mauvaise. Il ne

faut pas laisser le monopole de cette *semence* des temps modernes qu'on appelle le *journal* et que nos pères nommaient la *feuille* aux semeurs d'ivraie. A nous de jeter à pleines mains le froment de l'Evangile dans les âmes et les peuples, sous la direction de l'Eglise, dont le Pape est le Chef visible, l'Esprit-Saint l'âme, et le Christ, le Chef invisible.

Ils sont tous du *libre examen* ; tous la main levée, comme autrefois Ismaël, ils protestent contre le peuple de Dieu ; ils sont tous plus ou moins *protestants*. Ils détruisent et n'édifient rien : la haine est stérile, seule la charité est féconde.

Que veulent-ils donc ?

Ils veulent ressembler à Machiavel, « cet homme, dit César Cantu, qui avait pris pour modèle de sa civilisation nouvelle la civilisation païenne des Grecs et des Romains, en mettant sous le boisseau le Christ et l'Evangile. D'après lui, la nature créa les hommes avec la faculté de désirer tout et l'impuissance de tout obtenir ; si bien qu'en portant leurs désirs sur les mêmes objets, ils se trouvent condamnés à se détester les uns les autres. Pour s'arracher à cette guerre de tous contre tous, tout est permis, et on peut violer tous les droits et tous les devoirs : aussi la société a-t-elle été établie pour comprimer l'anarchie au moyen de la force organisée. En résumé, la doctrine de Machiavel est la doctrine de l'Etat athée, qui ne craint point d'aller en enfer, et est à lui-même sa fin et sa loi... » N'est-ce pas là, je vous le demande, monsieur, le gouvernement que veulent nous donner les francs-maçons, en attendant qu'ils puissent réaliser le projet voluptueux d'Adam Weishaupt, chef de l'illuminisme allemand, qui conseillait de brûler villes et villages, et de vivre comme les sauvages, dans les savanes, à l'état de nature !

Ce que veulent les francs-maçons dont les chefs sont maintenant à Rome, écoutez-les, voici ce qu'ils vous diront. Nous traduisons leur pensée : « Il n'y a que nous, maçons italiens, pour guider la Révolution. Les Anglais sont trop froids, les Allemands trop nébuleux, les Français trop bavards. Mais si nous seuls pouvons concevoir les plans de la Révolution et les conduire, seuls les Français peuvent les exécuter. »

Est-ce que la maçonnerie italienne n'a point écrit : « La franc-maçonnerie italienne, sur laquelle le monde entier a les yeux fixés dans l'attente du mot d'ordre de l'avenir, ne doit pas faillir et doit se montrer digne de la sainte et sublime mission dont elle est chargée par tous les francs-maçons de la terre, réunis en une merveilleuse et homogène unité. » (Rapport officiel du 16 janvier 1883, *Rivista*, XVI, p. 6).

« La franc-maçonnerie italienne a deux grandes missions à remplir; elle doit donner l'unité nationale à l'Italie, l'unité morale au monde entier. » (*Rivista*, XVI, 133.) C'est clair.

« La franc-maçonnerie italienne doit être l'objet du plus immense amour pour tous ceux qui aiment et défendent avant tout le pays et la civilisation. » Déclaration du grand-maître Lemmi du 25 janvier 1890. — *Rivista*, XX, 259.) S'il a cessé d'être grand maître à Rome, il reste pape des maçons.

Voilà, cher monsieur, l'objet de notre attention. Nous combattons *pro aris et focis*.

Tout à vous et aux vôtres.

— Amand-Joseph,
Evêque de Grenoble.

M. DE ROCHAS

ET

L'EXTÉRIORISATION DE LA SENSIBILITÉ

(Suite)

Nous avons vu dans un précédent article par quelles expériences M. de Rochas essaie d'appuyer son grand principe de l'*Extériorisation de la sensibilité* chez certains sujets spéciaux et spécialement dressés *ad hoc*. Non content de ses propres expériences, le savant colonel invoque à l'appui de sa thèse des expériences étrangères, et qui nous semblent encore plus suspectes que les siennes. M. Durville, le grand magnétiseur, a obtenu les mêmes effets que M. de Rochas sur des sujets parfaitement éveillés; s'il faut en croire celui-ci, « l'ombre du sujet projetée sur un mur par une lampe devient sensible, de telle façon qu'en piquant cette ombre sur le mur, le sujet éprouve l'impression de la piqûre au point correspondant. » Un autre, M. Demarest, fixe la sensibilité du sujet, également à l'état de veille, dans un verre d'eau (à l'insu de celui-ci); il y plonge

un flacon d'eau de laurier cerise, puis un flacon de teinture de valériane. L'eau de laurier-cerise détermine l'extase chez le sujet, et la valériane lui fait imiter les accents du chat!!!!... Et ces sornettes se débitent gravement en pleine *Société magnétique* de France (26 novembre 1892).

Ce même Demarest, au dire de M. de Rochas, reproduit exactement les phénomènes de l'envoûtement par la figure de cire. Voici entre autres une expérience d'un tragique bien amusant; je cite textuellement M. de Rochas :

« Pendant l'une de ces expériences, on avait confié à une tierce personne la poupée de cire; le sujet la veut reprendre et dans la lutte la figurine se décapite. Tableau! Le sujet tombe par terre *presque* mort — en tout cas sans mouvement. Il fallut un très long temps pour le faire revenir à l'existence. Mais ce n'est pas tout. Pendant plus de huit jours *le sujet garda autour de son cou une ligne rouge*, comparable à celle que les membres de la noblesse de 1795 et 1796 se faisaient pour assister au bal des guillotinés. C'était comme si on lui avait coupé le cou, puis remis ensuite la tête. » Vous frémissez, lecteur! Mais l'histoire eût été encore plus saisissante et plus tragique, si tout à coup, au moment de la décapitation de la poupée de cire, la tête du sujet avait roulé sur le plancher. C'est une expérience à recommencer! Les sorciers du moyen-âge ne se contentaient pas de *presque* et d'*à peu près*; la vertu de l'envoûtement satanique allait jusqu'à produire la mort du sujet envoûté. De plus ils opéraient à une distance quelconque du sujet et non pas, comme M. de Rochas, à une distance de 5 ou 6 mètres au plus.

Nous ne pouvons que mettre au nombre de ces expériences fantastiques et nullement concluantes, celles que M. de Rochas expose longuement dans son nouveau livre touchant l'envoûtement par le moyen d'une plaque ou cliché photographique, le sujet photographié, M^{me} Lux, ressentant l'effet de toutes les manipulations ou lésions qu'on fait subir à son image. Ce sont là des inventions qu'il faut laisser aux romanciers, à Balzac ou à Lermine. L'imagination de M. de Rochas dépasse encore la leur : il va jusqu'à affirmer que la plaque de gélatino-bromure émet aussi, comme l'original, dont elle porte l'image, des effluves « avec du maxima et du minima de sensibilité alternés ». C'est bien le cas d'appliquer l'axiome de la logique vulgaire : « qui prouve trop ne prouve rien. » Que dites-vous de M^{me} O, par exemple, ressentant la sensation de la fraîcheur de l'eau quand on a mis la plaque dans la cuvette pour la développer? Je recommande à mes lectrices ce genre de bain économique. Seulement il faudra bien recommander au photographe de veiller attentivement à ce

que, dans le cours de l'opération, il n'arrive aucun accident à la plaque gélatinée. Ainsi M^{me} O., étant restée endormie sur sa chaise pendant que l'opérateur se rendait dans le laboratoire, fit tout à coup des contorsions comme si elle ressentait des douleurs à l'estomac ; « on constata qu'à ce moment l'opérateur cassait par accident la plaque en la mettant dans le bain ! » Autre précaution : l'opérateur devra bien se garder d'agiter l'eau de la cuvette, cette agitation produisant chez le sujet des maux de cœur « analogues, dit M. de Rochas, à ceux qu'éprouvent certaines dames, même en leur état normal, lorsqu'on remise, à peu de distance d'elles, les eaux qui viennent de servir à leur toilette. »

Mais voici encore quelque chose de plus fort. M. de Rochas fait prendre une photographie de la paume de sa main droite à peu près de grandeur naturelle ; cette photographie est placée sur celle du sujet, les deux couches de gélatine appliquées l'une sur l'autre, et voici ce qui arrive. « J'avais supposé, dit le très ingénieux expérimentateur, que, puisque j'endormais M^{me} O., simplement en présentant à distance la paume de ma main droite devant son front, ma main rayonnait, et que ce rayonnement pourrait être emmagasiné dans une plaque de gélatine comme le rayonnement du sujet lui-même quand il était extériorisé. Cette image de ma main, rendant à son tour par rayonnement l'agent dont elle s'était chargée, devait communiquer les vibrations productrices de l'hypnose à l'image de M^{me} O., qui, servant simplement de relai, les transmettrait à M^{me} O. elle-même, si elle se trouvait assez près... Ce que j'avais prévu arriva ; au moment où l'opérateur, caché par le paravent, plaçait les deux plaques en regard, M^{me} O. cessait de parler et s'endormait presque instantanément. Je passai alors moi-même derrière le paravent, et je réveillai le sujet en soufflant sur son image. »

Avant de quitter le sujet de l'envoûtement, j'ai encore une importante recommandation à faire à mes lecteurs. Gardez-vous bien aussi, leur dirai-je, de boire jamais de l'eau que vous pouvez soupçonner magnétisée, c'est-à-dire, où la sensibilité d'un sujet quelconque s'est extériorisée ; vous pourriez, en l'avalant, commettre, sans vous en douter, un véritable meurtre, en buvant la vie du sujet avec le contenu du flacon. Si vous êtes incrédule à ce sujet, écoutez le récit de l'expérience suivante, extrait de *La Force Vitale* du Dr Baraduc, cité par M. de Rochas :

« Le sujet étant mis à l'état de rapport, je voulus transporter du sujet 1 à un sujet 2 également mis à l'état de rapport, la vitalité psychique du centre frontal 1 au centre frontal 2 ; du centre épigastrique 1 au centre épigas-

trique 2 ; du centre génital 1 au centre génital 2 — en dehors de tout phénomène de suggestion provenant de moi-même, les sujets étant séparés dans des pièces différentes. Le moyen de transport consistait en trois flacons remplis d'eau, avec lesquels j'ai opéré dans les conditions suivantes :

« Léontine, mise à l'état de rapport, je place sur son épigastre et entre ses mains un flacon contenant de l'eau simple ; deux passes condensantes sur cette eau. Mon domestique, sujet extériorisable, reçoit le flacon, et sur mon ordre, avale le liquide. Léontine tombe comme une masse à la renverse et je mets quelque temps à la faire revenir en posant une main gauche sur le creux épigastrique et la rappelant à elle... Jean est éloigné, et, sans le sortir de cette phase, j'examine l'état qu'il présente. L'eau a une odeur épouvantable de boue, lui serre la gorge au pharynx ; elle détermine chez lui un éréthisme stomacal tel qu'il se précipite sur une côtelette crue avec le besoin instinctif de manger de la viande saignante, grasse, chair, tout y passe ; et s'il ne mange pas les os, c'est qu'ils sont trop durs pour ses dents... L'extériorisation de l'*anima gastrique* de Léontine, condensée dans le liquide bu par Jean, a produit chez lui un besoin organique qui l'a poussé à manger la chair crue avec délices. Le goût et la constriction de la gorge lui sont restés le lendemain jusque dans l'après-midi, heure à laquelle une suggestion de M. de R. (de Rochas) a enlevé cette sensation que je lui laissais pour en voir la durée. »

La seconde expérience, plus gaie, ne réussit qu'à moitié. Mais voici la troisième, toujours avec le concours de M. de Rochas :

« La troisième expérience a trait au foyer génital. Pendant quelques instants, un flacon est mis sur le bas-ventre de Léontine, et au bout d'un instant, je prends le flacon et le porte au front de Jean qui n'éprouve rien ; mis sous la nuque, il détermine un malaise qui se traduit pas des mouvements de gêne, une sorte d'énervement, tandis que dans l'autre pièce, Léontine, toujours à l'état de rapport, est énervée, excitée et maintenue par M. de Rochas. Porté sur le creux épigastrique de Jean, il produit une commotion ; descendu à la région pubienne, le flacon est renversé. Immédiatement Léontine, dans l'autre pièce, tombe, les jambes refermées, dans un spasme général caractéristique, d'où M. de R. la tire en la plongeant, par une pression sur le milieu du front, dans une extase religieuse où elle voit des formes blanches qui la ravissent. »

Ceci se passe de commentaire, n'est-ce pas ? Et comme l'extase religieuse vient à point pour atténuer le caractère diabolique de l'expérience !

Mais passons aux autres applications que M. de Rochas fait de son principe de l'extériorisation de la sensibilité.

S'il peut donner lieu aux terribles conséquences physiques et morales que nous venons d'exposer, et qui, d'après M. de Rochas, expliquent parfaitement tous les faits passés d'envoûtement et de sortilège; s'il est, en un mot, un principe de mal, il est aussi un principe de bien, en ce sens qu'avec son secours on peut opérer, en dépit de la médecine, les cures les plus merveilleuses. C'est ce que la tradition entend par *remèdes sympathiques*; la sympathie dont parlent les anciens, n'est que l'effet de l'extériorisation de la sensibilité.

Telle est en particulier la fameuse *poudre de sympathie*, importée en France par le chevalier anglais Digby, que M^{me} de Sévigné appelait la *divine sympathie*, et qui fut fort en vogue jusqu'à la fin du xvii^e siècle. Les dédains de la médecine furent plus forts que la mode, et la poudre de sympathie tomba dans l'oubli, « comme une de ces folies qui ne résistent pas au plus léger examen ». Mais M. de Rochas n'est pas homme à se contenter d'un arrêt de la science; il vit dans la *poudre de sympathie* du chevalier Digby, une application frappante de son grand principe de l'extériorisation de la sensibilité, et aussitôt il se mit à l'œuvre pour en montrer l'analogie. On sait que la poudre de sympathie, n'est autre chose que la poudre de vitriol calciné qu'il suffit de répandre sur du sang fraîchement extrait d'une blessure quelconque pour la guérir, même à distance.

Ici M^{me} Lux servit de sujet d'expérience. Une fois endormie et extériorisée, M. de Rochas la piqua au pouce et recueillit sur un mouchoir quelques gouttes de son sang. Ce mouchoir trempé aussitôt dans une solution de sulfate de cuivre procura à M^{me} Lux une sensation de fraîcheur très agréable. Un autre jour, M^{me} Lux s'étant coupé le doigt, et l'ayant enveloppé dans une bande de linge, M. de Rochas lui demanda cette bande tachée de sang, et de retour chez lui, la fit tremper dans une dissolution de sulfate de cuivre. Le lendemain, M^{me} Lux lui montrait la petite coupure cicatrisée en lui disant qu'elle ne l'avait pas fait souffrir depuis la veille.

Il faut avouer, et M. de Rochas le reconnaît du reste lui-même, que ce sont là des expériences assez insignifiantes et qui laissent entière la question de la guérison des plaies par l'usage de la poudre de sympathie. Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce chapitre, c'est l'extrait d'une lettre, où se trouve énoncée sur ce sujet l'opinion d'un savant prêtre de Maëstricht :

« Voilà longtemps, dit ce prêtre, que saint Alphonse de Liguori s'est occupé de questions analogues. Consulté au sujet de la licéité de

l'emploi de la poudre sympathique agissant à distance, il opinait que les théologiens répondraient en général négativement parce qu'il semblait incompréhensible que les qualités de cette poudre pussent agir à distance.

« Le théologien Elbel néanmoins est d'avis que cette pratique peut être tolérée dans des cas urgents, et pourvu que le blessé ne soit pas trop éloigné, par exemple à une distance de trois cents pas, et qu'on prenne la précaution de faire des restrictions contre l'action démoniaque. »

Le même prêtre racontait le fait suivant :

« Un étudiant du collège (dont il était le recteur) s'était fait des blessures affreuses en tombant à travers une vitre. Le poulx était coupé, et en retirant brusquement le bras, le malheureux s'était fait une profonde entaille dans les chairs du bras qui mettait à nu le radius... Le cas semblait désespéré. Une des blessures continuant à saigner, le tétanos était à redouter. Les médecins étaient à bout de ressources. C'est alors qu'un des compatriotes de l'enfant suggéra l'emploi d'un remède étrange. Il connaissait un homme du peuple qui, par certains procédés, faisait non seulement cesser toute hémorragie, mais calmait incessamment les douleurs; il suffisait de lui remettre un linge imbibé du sang de la blessure. Il portait ce linge sur le corps afin de le maintenir au degré de la chaleur naturelle, et tant que le linge était maintenu en cet état, l'hémorragie et la douleur cessaient; mais si le sang du linge se refroidissait, le patient retombait dans son état précédent.

« On n'avait pas le choix, et quoique parfaitement incrédule, on envoya immédiatement le linge imbibé de sang. Dès que l'homme l'eut en sa possession, l'hémorragie et la douleur cessèrent comme par enchantement... Il faut croire que le possesseur du *Pint* (c'est ainsi qu'on nomme le pouvoir de cet homme) porta soigneusement le linge extériorisateur, car la guérison fut prompte et parfaite. »

Enfin, une dernière application que fait M. de Rochas de son principe de l'extériorisation de la sensibilité, a trait à la guérison magnétique des plaies par la transplantation de la maladie dans un autre corps, bête ou plante, possédant la propriété d'absorber le fluide malsain.

Ce merveilleux arcane médicinal n'a guère trouvé foi dans les xvi^e et xvii^e siècles que chez des esprits chimériques, quand ils ne sont pas directement sous l'inspiration démoniaque, comme Paracelse ou Robert Fludd; il me semble difficile de ne pas le ranger au nombre des recettes véritablement sataniques.

Ici, M. de Rochas est enchanté de s'appuyer de l'autorité d'un théologien. La principale source à laquelle il emprunte les matériaux de

ce chapitre est la *Physique occulte* de M. de Vallemont, prêtre et docteur en théologie, qui, en plein xvi^e siècle, ne veut voir dans les phénomènes que M. de Rochas fait dériver aujourd'hui de l'extériorisation de la sensibilité, qu'un effet de forces et de facultés naturelles analogues. C'est ainsi qu'il explique les prodiges de la baguette divinatrice, les effets de la poudre de sympathie, etc...

Malheureusement, (ce que ne dit pas M. de Rochas) la doctrine de l'abbé de Vallemont parut assez peu orthodoxe, pour que son livre fût condamné par un décret de l'Inquisition, du 26 octobre 1701. Il est difficile, en effet, d'expliquer d'une façon naturelle certains faits rapportés par M. de Rochas d'après la *Physique occulte* de l'abbé de Vallemont, tels que celui-ci, par exemple, primitivement allégué par Fludd dans sa *Philosophica Moysaica* (1638) (1) :

« Un docteur en médecine, nommé Joannes Rumelius Pharamundus, guérissait inmanquablement de la goutte. Il prenait des ongles des pieds et du poil des jambes des gouteux et les mettait en un trou qu'il perceait dans le tronc d'un chêne jusqu'à la moelle; et, ayant bouché ce trou avec une cheville faite du même bois, il couvrait le dessus avec du fumier de vache. Si la maladie ne revenait pas dans l'espace de trois mois, il concluait que le chêne avait assez de force pour attirer à lui tout le mal. »

M. de Rochas arrête ici, avec l'abbé de Vallemont, la citation de Fludd; le reste, cependant, vaut la peine d'être cité :

« Si, continue Fludd, la goutte revient dans ce même espace de temps, alors c'est une preuve de l'insuffisance de la vertu magnétique du chêne. C'est pourquoi il procède d'autre façon : il perce un autre trou dans un autre chêne, il rassemble les débris résultant de cette perforation, les broie, les coud dans un petit sac de toile, applique ce sac à la partie souffrante, pendant les trois jours qui précèdent la nouvelle lune; au moment de la nouvelle lune, il enlève le sac, en extrait les parcelles de bois, et les dépose dans le trou qu'il referme solidement. Si, cependant, après trois mois, le malade n'est pas parfaitement guéri, alors il a recours à sa troisième opération qui consiste en ceci : il prend des poils et des ongles du patient, et les attache au dos d'une langouste ou écrevisse fluviale et rejette l'animal dans le fleuve, après quoi le malade sera guéri. Le docteur affirme qu'il a guéri radicalement, par l'une ou l'autre de ces méthodes, un grand nombre de gouteux désespérés. »

Je m'étonne que M. de Rochas n'ait pas

invoqué, à l'appui de sa doctrine, un passage bien curieux de Fludd, qui précède celui-ci. Le voici en substance :

Partant de ce principe d'Hermès que « toutes les âmes sont une émanation de l'âme universelle du monde », participant plus ou moins de l'irradiation de cette âme universelle, il en conclut que l'âme humaine peut, comme d'un clin d'œil rayonner naturellement partout, à quelque distance que ce soit, sans qu'aucune sphère puisse mettre des bornes à ce rayonnement; et que, par conséquent, toutes ses opérations occultes ne doivent pas être attribuées au pouvoir diabolique, mais à l'esprit universel dont elle n'est qu'une émanation. Puis il émet sa conclusion de l'expérience suivante :

« Ce que j'avance, dit-il, se trouve confirmé par certaines opérations de l'âme exercées sur des minéraux microscopiques, opérations par lesquelles elle éjacule ses rayons à une distance non déterminée. Par exemple, il est prouvé par l'expérience, et cela par de purs moyens naturels, sans accompagnement d'aucune illusion ou supercherie diabolique, que si l'urine d'un homme atteint de la jaunisse est apportée à un médecin ou à une autre personne, même éloignée du malade de plusieurs milles, si ce médecin ou cette autre personne compose une pâte avec cette urine et des cendres de frêne, la divise ensuite en 3 ou 5 parties (1), en forme de boule, puis ayant fait un petit trou en haut de chaque boule, remplit ce trou d'urine et d'un grain de safran, ayant bien soin, l'opération faite, de mettre ces boules dans un vase bien en sûreté, le malade sera infailliblement guéri. » Ce procédé, dont Fludd attribue l'invention à un noble comte anglais, de Mulgrave, il en garantit l'efficacité d'après sa propre expérience. « L'an 1630, dit-il, la femme d'un chirurgien de Londres, gravement atteinte de la jaunisse, après plusieurs consultations de médecins inutiles, me fit appeler. Malgré tous mes efforts, le mal persistait. M'entendant alors parler des cures opérées par le comte, elle me pria de lui écrire à son sujet. La lettre fut accompagnée de l'urine de la malade, qui fut reçue en ma considération. Mais aussitôt que le serviteur, porteur de l'urine, eut quitté sa maîtresse, elle fut en butte aux récriminations et aux reproches de bavardes superstitieuses, qui lui persuadèrent que les guérisons ainsi obtenues ne pouvaient être que l'effet d'une magie diabolique. La voyant ainsi tourmentée et incrédule, je cessai de la visiter, et j'écrivis au comte de suspendre l'opéra-

(1) L'abbé de Vallemont, que M. de Rochas cite, sans avoir pris la peine de comparer ses extraits à l'original, s'écarte ici du texte de Fludd; d'après lui, ces parties doivent être au nombre de 3, 7 ou 9.

(1) Sect. II, lib. II membrum 1, chap. V, p. 420.

tion et de détruire les globules. Le comte me répondit qu'il le ferait bien volontiers, mais qu'il était trop tard, et que, malgré lui, l'effet serait atteint. En effet, la femme commença tout à coup à entrer en convalescence, attribuant sans doute sa guérison à quelque autre médicament, complètement inefficace. »

D'après Fludd, cette espèce de transplantation de la maladie se fait très naturellement à de grandes distances. (le comte de Mulgrave opérait à cent milles de distance), par l'effusion d'une substance magnétique qu'il appelle la *Mumia Spiritualis*, ou des esprits qui résident dans le sang et qu'on peut faire passer dans un animal ou un végétal.

L'auteur de la *Physique occulte*, non seulement ne veut voir dans ces sortes de guérisons, aucune intervention surnaturelle; mais encore il est de l'avis du docteur danois Frommann, qui en trouve des exemples dans l'Ecriture sainte : « Moïse pratiquait quelque chose de semblable, et même le Fils de Dieu, quand il fit passer le démon du corps d'un possédé dans les pourceaux. »

On comprend maintenant pourquoi le livre de l'abbé de Vallemont est si cher à M. de Rochas, et pourquoi il lui a fait de si copieux emprunts. Ce que nous venons d'en dire était nécessaire pour mettre en garde contre les tendances rationalistes et incrédules de l'auteur ceux que l'autorité de son titre de prêtre et de théologien aurait pu induire en erreur.

La théorie de l'abbé de Vallemont, aussi vague, aussi obscure que celle de Fludd, à qui elle est empruntée, se recommandait aux sympathies de M. de Rochas au même titre que celle du Dr Maxwell, dans son *De Medicina magnetica* (1729), à laquelle il consacre tout un chapitre de son ouvrage. Cette dernière théorie ne diffère guère des précédentes; elle s'en distingue cependant par la complaisance avec laquelle le docteur Ecossais s'applique à réhabiliter scientifiquement les excréments des corps des animaux, comme retenant, aussi bien que le sang lui-même, une portion considérable de l'esprit vital, et possédant une vie propre, provenant de l'âme même. Tant que cette vitalité subsiste, c'est-à-dire tant que les excréments ne sont pas changés en autre chose par le moyen du feu, par exemple (à ce point de vue, le docteur est grand partisan de la crémation); elles peuvent devenir entre les mains des initiés une source de terribles maléfices.

C'est là ce qu'on peut appeler la preuve *stercoraire* de l'extériorisation de la sensibilité. On ne peut s'empêcher, en face de cette dernière application du grand principe de M. de Rochas, de se rappeler le rôle important que jouent les excréments et les ordures dans la fantasmagorie diabolique, dans les sabbats en

particulier : le nom du prince des démons, Béalzéboub, ne signifie autre chose que le seigneur de l'ordure, et les excréments du Dr Maxwell, si elles ont la vertu qu'il leur prête, méritent le nom que la médecine a donné à certain remède... de *stercus diaboli*.

Tel est, fidèlement résumé, le dernier livre de M. de Rochas. Curieux surtout par les diverses citations empruntées aux systèmes anti-surnaturels anciens et modernes, il ne peut amener le lecteur judicieux qu'à conclure combien sont vaines et illusoire toutes les tentatives prétendues scientifiques, tendant à éliminer de la scène du monde la seule cause qui puisse rendre compte des phénomènes qu'elles prétendent expliquer : l'action surnaturelle de Dieu ou du démon, dans la mesure qui lui est accordée par Dieu.

De plus, comme tous les livres de ce genre, il est profondément empreint de l'esprit le plus catégoriquement matérialiste. M. de Rochas ne désespère pas de voir, dans quelque temps, si l'on poursuit ses propres expériences sur « la radiation cérébrale », obtenir, au moyen d'une lentille, l'enregistrement de la pensée dans une image photographique sur une plaque convenablement sensibilisée; enregistrement « qui serait peut-être, dit-il, en état d'éveiller, à une époque postérieure, dans le cerveau d'une personne qui se soumettrait à son influence, des pensées identiques à celles qui auraient été photographiées. »

M. de Rochas a tort, par excès de modestie, de renvoyer cette découverte à un avenir problématique. L'extériorisation de la pensée, de fait, serait déjà réalisée par celle de la mémoire, telle que le démontre, dans le *Cosmos* du 27 avril 1892, M. Reverchon. On ne saurait douter, dit-il, qu'il y ait extériorisation de la mémoire en tel ou tel point de l'espace. La preuve en est que le passage au point d'extériorisation ramène la réintégration de la mémoire extériorisée. Ainsi, par exemple, vous montez au cinquième étage d'une maison; au quatrième, vous vous apercevez que vous ne vous souvenez plus de ce que vous alliez faire à ce cinquième étage; vous redescendez l'escalier, et au troisième ou au deuxième, à une partie quelconque du chemin parcouru, vous vous remémorez ce que vous aviez oublié. Votre mémoire avait tout simplement quitté votre cerveau pour prendre ses ébats dans l'espace; vous n'avez qu'à vous féliciter d'avoir rencontré la vagabonde.

Quand on songe que de pareilles billevesées s'évalent dans un journal scientifique tel que le *Cosmos*, il y a vraiment de quoi désespérer de la science humaine.

Gilbert Jonas.

LA SŒUR DE LA NATIVITÉ

(Suite)

Les révélations de la Sœur de la Nativité, rédigées et publiées par l'abbé Genet (mort en 1817, quinze ans après son retour d'Angleterre) furent complétées en 1849 par la publication de deux cahiers dictés par la sainte religieuse, et conservés dans les papiers du défunt. L'authenticité de ces cahiers a été confirmée par une seconde copie, exactement conforme à la première, venant de la supérieure, M^{me} de Sainte-Madeleine, l'une des confidentes de la Sœur de la Nativité. De plus, voici en quels termes celle-ci, quelques jours avant sa mort, qui eut lieu en 1798, au sein de la famille de M. Binet, exprimait ses dernières volontés touchant ces cahiers supplémentaires :

« Le Seigneur, dit-elle, m'a fait connaître sa volonté sur ces derniers cahiers non rédigés. Sa volonté est qu'ils soient remis à M. Genet, ou, à son défaut, à tout autre ministre du Seigneur, rempli du même esprit, afin qu'il les rédige et qu'il y retranscrive tout ce qu'il trouvera de défectueux, soit dans les termes, soit dans les expressions, que je n'entends souvent pas, soit enfin dans la langue française, que je n'ai jamais apprise.

« A l'Eglise seule, c'est-à-dire à ses ministres, ils doivent être remis. La volonté du Seigneur est qu'ils ne paraissent pas tels qu'ils sont, mais qu'ils soient rédigés dans le même esprit que l'ouvrage. Comme je n'ai point d'autre volonté que celle de Dieu, et que je veux mourir fille soumise de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, telles sont donc mes volontés dernières, que je prie en grâce de transmettre à l'Eglise, ne voulant point qu'il paraisse rien de moi (ou plutôt de Dieu, qui ne se sert d'un instrument si faible que pour en tirer sa gloire) qui ne soit approuvé par cette Eglise sainte. »

Selon les désirs de la Sœur, ces cahiers furent soumis, par le nouvel éditeur, à l'examen de plusieurs ecclésiastiques distingués par leurs vertus, leurs talents et leur science théologique. Ils furent d'avis que le contenu en fût publié sans lui faire subir aucune rédaction ou retouche étrangère; il serait, d'une part, plus conforme à la vérité, et, de l'autre, plus agréable au lecteur de laisser parler la Sœur elle-même. En conséquence, on se borna à corriger les fautes d'orthographe, quelques expressions ou quelques constructions trop choquantes contre la langue, et de réunir sous certains titres méthodiques les matières éparses dans les cahiers.

Ainsi donc, dans les extraits que nous allons en faire, on entendra la Sœur de la Nativité

parler sans interprète et sans truchement; elle se révélera telle qu'elle est, dans toute la candeur et la naïveté d'un style « innocent et diffus (tel que doit l'être celui d'une pauvre villageoise de Bretagne, qui avoue qu'elle n'a jamais appris la langue française), mais qui plaira au lecteur, tant par sa vivacité, sa naïveté et sa simplicité, que par sa force, son énergie et même sa sublimité, surtout lorsque la Sœur essaie de dévoiler ce qu'elle découvrait dans la lumière de Dieu. »

Nos extraits, pour rester dans les limites de cet article, doivent se borner aux passages qui ont trait à l'histoire de l'Eglise depuis la Révolution jusqu'aux temps de l'Antechrist.

..

Vision et description d'un arbre prodigieux à quatre grosses racines, figure de l'impiété qui menace d'opprimer l'Eglise. — Efforts des enfants de l'Eglise pour abattre et déraciner cet arbre.

« Voici ce que le Seigneur m'a fait connaître au sujet de la Révolution : l'esprit du Seigneur m'a fait voir un arbre prodigieusement élevé et fort gros; il tenait à la terre, à laquelle il était enraciné par quatre racines aussi grosses que des tonneaux; trois de ces racines paraissaient sur la terre et formaient comme un trépied, ou trois jambes de force pour appuyer ce grand arbre; la quatrième racine était dans le cœur de l'arbre, et si profondément entrée dans les entrailles de la terre avec les trois autres racines, qu'on eût dit qu'elles tiraient leur force et leur vigueur de la malice diabolique de l'enfer, ainsi que me l'a dit l'esprit du Seigneur.

« Cet arbre n'avait ni feuille ni verdure; son écorce ressemblait au métal d'un canon, et était aussi dure. Il me fut dit que cela signifiait que son esprit serait toujours guerrier. Ce gros arbre était si haut, que je n'en pouvais voir la *coupelle* (la cime); il était penché d'un côté, de sorte que, par sa grosseur prodigieuse, il présentait comme un grand chemin, par lequel on pouvait marcher sur cet arbre. Il y avait sous le penchant de cet arbre une grande et belle église; cet arbre se courbait sur elle comme pour l'écraser et la détruire. L'esprit du Seigneur me dit qu'il n'en serait rien, qu'il conserverait son Eglise, et qu'il la soutiendrait jusqu'à la fin des siècles; qu'on pouvait bien l'opprimer, mais que, malgré les persécutions, elle n'en deviendrait que plus florissante.

« Cet arbre avait les branches coupées; mais on avait laissé deux ou trois pieds de branches, de sorte qu'elle n'étaient pas coupées au ras de l'arbre; elles n'étaient pas, non plus, toutes coupées de la même manière. Celles qui

étaient sur le haut du penchant étaient coupées ras, ce qui formait le passage sur cet arbre. J'ai vu plusieurs personnes de piété, et même quelques-unes de ma connaissance, qui montaient et descendaient de cet arbre. Je voyais encore des ouvriers autour, avec des pics, des haches et plusieurs autres outils, comme dans la disposition de le déraciner et de l'abattre.

« Voici ce que le Seigneur m'a dit : ces branches coupées figuraient cette guerre qu'il avait permise dans l'intérieur de la France, comme pour se venger, dans sa justice, dont cet arbre est l'image et la représentation. J'ai vu en Dieu que, par cette guerre intestine, jointe à celle des couronnes étrangères, je ne sais combien d'âmes des plus orgueilleuses et des plus cruelles en malice ont été précipitées dans l'abîme de l'enfer. Voilà, me dit le Seigneur, comme je me joue de l'impie; j'en tire ma gloire par ma justice même.

« Je demandai à Notre-Seigneur ce que voulaient dire ces personnes qui montaient et descendaient de cet arbre; il me répondit : « Ils montent pour disposer et arranger de gros câbles qui sont attachés à la coupelle de cet arbre, afin de l'attirer hors de l'endroit où il penche sur l'Eglise. » Ensuite, Notre-Seigneur me fit connaître d'une manière plus claire tout ce qui regardait cet arbre, en me disant : « Toute l'Eglise est en action pour abattre cet arbre; on voudrait le déraciner, mais je ne le veux pas. Les fidèles me sollicitent par leurs prières et par leurs gémissements qui me touchent le cœur; leurs larmes seront écoutées. J'avancerai le temps d'abattre cet arbre; mais c'est ma volonté, il ne sera coupé qu'à ras de terre... » Ce fut alors que je connus en Dieu que tout cela aurait une fin. Mais, quand? Je ne le sais pas du tout. Dieu abrégera le temps en faveur des prières de la sainte Eglise; mais je ne sais point encore si cela est proche ou éloigné.

« Je vois en Dieu qu'il viendra un temps où ce grand arbre sera abattu. Quand l'heure du Seigneur sera venue, il arrêtera dans un moment ce fort armé de Satan, il renversera ce grand arbre par terre, plus vite que le petit David ne renversa le grand géant Goliath. Alors, on s'écriera : Réjoignons-nous, les ouvriers d'iniquité sont vaincus par la force du bras tout-puissant du Seigneur. Je vois en Dieu que notre Mère la sainte Eglise s'étendra en plusieurs royaumes, même en des endroits où il y aura plusieurs siècles qu'elle n'existait plus. Elle produira des fruits en abondance, comme pour se venger des outrages qu'elle aura soufferts par l'oppression de l'impiété et par la persécution de ses ennemis.

« Je vois dans la lumière du Seigneur que la foi et la sainte religion s'affaiblissaient

presque dans tous les royaumes chrétiens. Dieu a permis qu'ils aient reçu des coups de verge de l'impie pour les réveiller de leur assoupissement; et après que Dieu aura satisfait sa justice, il versera des grâces en abondance sur son Eglise; il étendra la foi, il ranimera la discipline de l'Eglise dans toutes les contrées où elle était devenue tiède et lâche... L'Eglise deviendra, par sa foi et son amour, plus fervente et plus florissante que jamais. Cette bonne Mère verra plusieurs choses éclatantes, même de la part de ses persécuteurs, qui viendront se jeter à ses pieds, la reconnaître et demander pardon à Dieu et à elle de tous les forfaits et de tous les outrages qu'ils lui ont faits... Elle ne les regardera plus comme ses ennemis, mais elle les mettra au nombre de ses enfants.

« Je vois en Dieu que l'Eglise jouira d'une profonde paix pendant quelque temps. La trêve sera plus longue cette fois-ci qu'elle ne le sera d'ici au jugement général dans les intervalles des révolutions. Plus on approchera du jugement général, plus les révolutions contre l'Eglise seront abrégées; et la paix qui se fera ensuite sera aussi plus courte, parce qu'on avancera vers la fin du temps, où il ne restera presque plus de temps à employer, soit pour le juste à faire le bien, soit pour l'impie à opérer le mal...

..

Vision d'un bel arbre qui représente l'Eglise, et de quatre gros arbres sortis des quatre racines du premier arbre, figure de l'impiété. L'Eglise les fait scier par le pied. (1)

« L'esprit du Seigneur me conduisit sur une haute montagne, où je vis un grand arbre bien garni de branches, et chargé de fleurs et de fruits de plusieurs espèces. Sa belle verdure, sa grande vigueur et la beauté variée de ses fruits présentaient à la vue un coup d'œil admirable. A quinze ou vingt pieds de ce bel arbre, je vis sortir de terre quatre jets vis-à-vis les uns des autres, en carré, et distants l'un de l'autre de quatre ou cinq pieds. Dans un instant ils grandirent tous les quatre également, en poussant leur coupelle jusqu'au dessus de ce bel arbre chargé de fruits, et devinrent gros comme la cuisse, bien verts et droits comme des flèches. Incontinent, j'entendis parler plusieurs personnes qui étaient dans l'arbre et qui dirent : voilà des sauvageons qui vont offusquer votre arbre; il ne faut pas les épargner, parce qu'ils sont mauvais et que leurs fruits sont très amers. Dans le moment même il parut des ouvriers qui les scièrent à ras de terre.

« Il me fut fait connaître que ce grand et

(1) Cette vision, antérieure de 30 ans à la date à laquelle la Sœur la fait écrire (1798) a eu lieu vers l'année 1768.

bel arbre représentait l'Eglise, et que ces quatre jets que j'avais vus croître et aussitôt détruire étaient les ennemis de l'Eglise qui, après avoir formé dans le secret leurs projets et leurs complots, se hâteraient d'arriver en toute diligence pour attaquer notre mère la sainte Eglise, figurée par le bel arbre. Je vois encore en Dieu que les quatre racines de cet arbre sont la figure qui représente la *nation* (1).

« Voici encore ce que je vois dans la lumière de Dieu sur les temps à venir, c'est-à-dire dans l'écoulement des siècles, d'ici au jugement général. L'Eglise aura encore beaucoup à souffrir. Le premier assaut qu'elle aura à soutenir après celui qu'elle souffre actuellement (celui de la Révolution), viendra de l'esprit de Satan qui suscitera contre elle des liguees et des assemblées. Il y en aura même qui se cacheront dans des lieux souterrains pour former leurs projets diaboliques. Ils se serviront même des diables, de l'art de la magie et des enchantements, et tout cela dans leur fureur et leur malice, pour attaquer l'Eglise et pour abolir et détruire la religion... Ils se montreront dans un appareil qui charmera les esprits curieux et les hommes de peu de religion. Par leurs stratagèmes, ils s'efforceront de s'insinuer dans les esprits et de montrer à tous que leurs voies sont droites et raisonnables pour tout esprit humain. Ceci est figuré par les quatre jets que j'ai vus et qui devinrent quatre jeunes arbres de si belle apparence, droits, bien alignés et d'une belle verdure. Ils auront tous l'apparence de réussir à bien tromper, et ils croiront faire de grands progrès par leur malice. Mais que peut l'esprit de Satan contre Dieu, quand il veut le renverser !... »

« Malheureusement, il y aura quantité de personnes, de l'un et de l'autre sexe, qui se laisseront tromper par leurs enchantements.

« Je vois en Dieu que les satellites de Satan qui seront les chefs de toute cette mauvaise *nation* dont je viens de parler, établiront une fausse loi qu'ils appelleront *inviolable* ; ils instruiront et gouverneront comme législateurs de Satan. Ce seront de véritables loups enragés et affamés prêts à dévorer les âmes. Oh ! que je plains la sainte Eglise ! Oh ! qu'elle aura à souffrir de la part de ses ennemis ! Elle sera entreprise et attaquée de tous les côtés par les étrangers, les idolâtres et même

(1) La Sœur distingue ici clairement deux choses : 1° les quatre jets sortis des quatre racines, qui représentent les ennemis de l'Eglise ou les chefs des impies ; 2° les quatre racines cachées sous terre, qui désignent la multitude, le peuple (ou ce qu'elle appelle la *nation*, suivant le terme usité de son temps), qui se laisse séduire ou tromper par les impies.

(Note des éditeurs).

par ses propres enfants, qui, comme des vipères, déchireront ses entrailles, et se rangeront du côté de ses ennemis pour la combattre... Cet ouvrage d'iniquité ira toujours en croissant, et durera jusqu'à la fin du monde, toujours en persécutant notre mère la sainte Eglise.

« Je vois encore en Dieu que les personnes les plus sujettes à être trompées par les artifices du démon ou par les ruses des impies, seront celles qui, chancelant dans la foi, n'auront dans leur cœur qu'une foi morte, c'est-à-dire, sans vigueur et sans activité, et qui d'ailleurs se laisseront aller aux sentiments de la nature corrompue, à un esprit de curiosité, à une démangeaison et comme à une certaine inquiétude de convoitise naturelle de savoir ou d'apprendre tout ce qui se passe dans ces belles nouveautés de religion. Comme, ainsi que je l'ai déjà dit, d'ici au jugement, on n'aura jamais vu tant de tromperies sous couleur de religion, tant de dévotion et de sainteté en apparence et en réputation, comme aussi je vois ces hypocrites dont j'ai parlé, montés sur la superbe, et remplis de l'orgueil et de l'ostentation de Lucifer, faire de beaux discours, ils attireront à eux toutes les âmes vaines, qui ne portent presque que le nom de chrétien. Je vois en Dieu qu'elles courront à toutes ces nouveautés et qu'elles se laisseront prendre plus facilement et d'une manière plus forte que les pécheurs ne prennent les poissons dans leurs bâches. »

Beaucoup de ceux qui liront les pages qui précèdent seront sans doute de notre avis, qu'il est difficile de mieux peindre et plus fidèlement, ce qui se passe sous nos yeux dans cette seconde moitié du XIX^e siècle. Pour peu qu'on soit au courant (et comment ne pas l'être ?) des machinations incessantes tramées contre l'Eglise et Dieu par la secte infernale que la Sœur appelle la *nation* mauvaise et impie, des moyens employés par les ennemis du catholicisme pour corrompre et séduire les âmes en les entraînant dans de nouvelles religions aboutissant au culte même de Satan, on est obligé de reconnaître que le mal dont nous souffrons actuellement n'a jamais été plus nettement et plus vigoureusement décrit par aucun de nos contemporains que par la Sœur de la Nativité, presque un siècle avant l'événement.

Cette netteté d'une vision réalisée dans les faits s'accroît encore, lorsque la Sœur, après avoir indiqué comment tous les efforts de la secte tendent « à abolir entièrement notre sainte religion », nous montre les sectaires (les francs-maçons) allant chercher leur mot d'ordre auprès des chefs supérieurs dans la *plus fameuse ville* (Rome), et plusieurs d'entre eux, non les moindres, se séparant de la secte

pour en révéler toutes les turpitudes. (Conversion de Margiotta, de miss Diana Vaughan, de Doinel, etc.)

« Ils iront trouver leurs maîtres et leurs chefs, qui seront cachés dans la plus fameuse ville. Là, ils trouveront un grand nombre de leurs associés qui se seront rendus auprès de leurs chefs pour le même sujet. Chacun d'eux racontera les nouvelles de son pays, et fera part de son affliction au sujet des entraves que la sainte Eglise aura mises à leur projet. Je vois en Dieu que les différents rapports qu'ils feront aux chefs les troubleront et les effraieront. Ils ne sauront plus les uns et les autres ce qu'ils se diront et ce qu'ils se demanderont. Dieu permettra qu'ils aient une crainte terrible de notre mère la sainte Eglise. Ils la redouteront et se diront : qu'allons-nous faire ? Nous voilà découverts (Découverte des mystères du Palladisme maçonnique.)

« La grâce qui, par la miséricorde de Dieu, veille toujours même sur les plus grands pécheurs, cherchera alors si elle ne pourrait pas trouver entrée dans leur conscience troublée et alarmée. Ce que je vois en Dieu, c'est qu'il y en aura plusieurs, dans cette troupe de satellites, qui parleront par un effet de la sainte grâce, qui opèrera en eux sans qu'ils la connaissent. Voici le langage qu'ils tiendront dans cette malheureuse assemblée, où tous parleront sans rien résoudre. Les sujets, aussi bien que les chefs, seront divisés dans leurs sentiments diaboliques. Il se formera divers partis, selon les divers sentiments. On fera de petites cabales, en présence même des chefs, qui parfois ne voudront ni écouter ni répondre aux demandes. C'est ce point que la grâce saisira pour triompher, en mettant dans la bouche de plusieurs ce langage : que ferons-nous ? Nous allons être l'opprobre de l'Eglise, si nous ne nous rendons pas d'un cœur sincère... Ceux qui auront le bonheur d'avoir ces sentiments par l'effet de la grâce se chercheront et feront bande à part. Ils s'encourageront entre eux en disant : Ne perdons point de temps, partons tout à l'heure et n'écoutons plus ceux-ci ; n'ayons pas d'inquiétude de ce qu'ils deviendront, ni des moyens qu'ils prendront...

« Je vois en Dieu que sa grâce produit des effets admirables, quand elle trouve moyen d'entrer dans le cœur d'un pécheur. (Quoi de plus merveilleux en effet que les conversions auxquelles nous venons de faire allusion !) Je vois que dans cette troupe dans laquelle la grâce commence à triompher, il y aura plusieurs des *chefs*, plusieurs sorciers et plusieurs magiciens, qui, au même instant, sortiront de cette malheureuse assemblée. Cette divine grâce leur inspirera déjà un si grand courage qu'elle leur fera dire en sortant un éternel adieu aux impies ; et, comme s'ils n'avaient plus rien à

craindre, ils leur diront hautement : faites comme il vous plaira ; pour nous, nous ne sommes plus des vôtres, et nous allons de ce pas, avec un cœur sincère et pénitent, à l'Eglise. Alors ils s'enfuiront avec une grande vitesse, de peur d'être arrêtés par les satellites.

« Je vois en Dieu que cette heureuse troupe si fort unie par la grâce et en si peu de temps (La première de ces éclatantes conversions, celle de Margiotta date en effet de l'année 1894) ira droit où la grâce la conduira. Je vois même qu'elle n'aura pas de peine à être reconnue de la sainte Eglise pour être véritablement pénitente, parce que le Saint-Esprit éclairera les ministres du Seigneur. Lorsque les pécheurs convertis se seront ainsi séparés de cette bande diabolique, et qu'ils se seront retirés de leurs lieux souterrains, ces pauvres pénitents éviteront avec soin la rencontre de leurs complices, dans la crainte et dans la frayeur qu'ils ne les reprennent. (On sait de quelles précautions doit s'entourer miss Diana Vaughan pour échapper à la vengeance de ses anciens frères en Lucifer.)

*
**

« Je continue d'écrire ce qui arrivera dans les temps futurs, et je reviens à ce que fera la bande des satellites, lorsque les saints pénitents dont j'ai parlé auront quitté leur assemblée : ces ministres d'iniquité seront interdits, désespérés et hors d'eux-mêmes. Je vois en Dieu qu'ils seront incapables d'entreprendre d'exécuter leurs projets diaboliques par eux-mêmes. C'est pourquoi, ne sachant quel chemin prendre, ils diront : Ayons recours à Satan ; aussi bien c'est lui-même qui est le maître de nos entreprises, et qui nous fait réussir partout. Ils emploieront la magie, et feront venir les diables avec eux. Je vois en Dieu que les démons s'entre-dévoreront, et éprouveront un trouble infernal au sujet des nouveaux convertis. Ils sentiront tellement la protection de Dieu sur eux, qu'ils n'auront pas la puissance de les tenter comme ils le voudraient. Ils seront même empêchés de se présenter dans l'assemblée de leurs satellites, tandis que les nouveaux convertis (ceux en qui la grâce commence à opérer) y seront. Dieu ne voudra pas que les démons viennent lancer leurs traits envenimés contre des cœurs dans lesquels la grâce ne fera que de naître.

« Ainsi les démons, pleins de colère et de fureur contre leurs sujets, viendront fondre dans leurs cavernes comme un coup de foudre ; les impies, n'ayant pas coutume d'être abordés de la sorte par les démons, seront frappés de terreur. Les démons leur feront sentir tout le poids de leur colère et leur diront : Est-ce ainsi, lâches et insolents, que vous êtes occupés à soutenir les affaires de votre patrie ? Les

grands magiciens répondront : Que ne veniez-vous vous-mêmes ? Les démons leur répliqueront : Si nous avions pu venir, nous n'aurions pas tant perdu de nos sujets ; tout est presque perdu parmi les nôtres ; et il ne se passe pas de jour, ni même d'heure, qu'il ne nous échappe quelqu'un par la réputation et par la sollicitation de ces apostats...

« Alors Satan dira à cette assemblée :

« Ne perdons point de temps, c'est à ce coup que je veux vous faire triompher. Je veux ruiner de fond en comble toutes les nations qui nous seront contraires ; je veux vous rendre maîtres de toute la terre. Vous serez adorés comme des dieux ; vous serez riches en or et en argent, vous l'aurez à commandement et en aussi grande quantité que le sable de la mer ; c'est moi qui me charge de vous le fournir. Je vous donnerai un chef qui sera puissant en œuvres et en paroles, et qui possèdera éminemment toutes les sciences ; ce sera moi-même qui serai son maître. Je l'inspirerai et le prendrai sous ma conduite dès son enfance ; il n'aura pas dix ans qu'il sera plus puissant, plus savant que vous tous, et que, par son grand esprit et par ses actions éclatantes, il montrera plus de valeur que vous n'en avez tous ensemble. Dès ce même âge de dix ans, je le promènerai par les airs, je lui ferai voir tous les royaumes et tous les empires de la terre ; je le ferai maître de tout le monde et je lui donnerai tout cela en sa possession. Il sera savant parfait dans l'art de la guerre ; j'en ferai un brave guerrier et un grand conquérant, qui partout remportera des victoires. Enfin, j'en ferai un dieu qui sera adoré comme le messie attendu.

« Il n'agira dans toute sa pleine puissance qu'à l'âge de trente ans ; mais avant ce temps-là il fera valoir ses talents dans le secret. Je vous le ferai connaître à vous autres, qui êtes mes sujets. Dès son enfance, vous viendrez le reconnaître pour votre roi, et l'adorer comme votre dieu et votre messie... »

« Le démon ajoutera alors :

« Que chacun vienne mettre son seing au contrat et prêter le serment de m'être fidèle jusqu'à la mort. » Je vois en Dieu que ces pauvres malheureux, transportés de joie et enchantés par les promesses des démons, iront, de leur propre volonté et de grand cœur, signer le contrat et faire le serment de fidélité au démon pour toute leur vie. Ils diront même à cet enchanteur : Si nous avions mille vies, nous vous les sacrifierions. Le démon leur répondra :

« Vous n'avez point mille vies, comme vous le souhaitez, je les mériterais bien ; mais à la place, je veux et j'exige de vous [encore que vous m'aimiez et que vous haïssiez absolument le Christ que vous nommez le Fils du Très-

Haut ; que vous renonciez à toutes les maximes qu'il a établies dans son Eglise ; que ceux d'entre vous qui auront été baptisés renoncent absolument à leur baptême et à tous les engagements qu'ils ont contractés par serment ; que tous ceux qui n'ont point été baptisés renferment dans ce serment de fidélité qu'ils vont me prêter qu'ils ne le seront jamais. Je veux et je prétends absolument que vous haïssiez autant que moi ce prétendu Dieu qui nous fait la guerre et qui nous fait tant souffrir, même par les siens. Il faut, comme moi, l'avoir en haine et en horreur, ainsi que tout ce qui vient de lui ; de sorte que vous ne prétendiez plus rien attendre de sa part, et que vous reconnaissiez que c'est moi qui suis votre roi et votre Dieu ; et je prétends que vous me rendiez à l'avenir, et même dès à présent, le culte d'adoration et d'amour qu'il exige pour lui. Je le mérite plus et à plus juste titre que lui.

« Voyez mes sujets, quelle différence il y a entre mes sujets et les siens ! Il impose aux siens une loi dure aux sens et à la nature ; il les met dans une gêne continuelle, et pour récompense, il les accable de maladies de corps et d'esprit et leur fait endurer toutes sortes de souffrances ; et moi, vous voyez comment je vous traite. Vous ne pouvez pas dire que je sois un maître dur et rigoureux à la nature. Je vous console et je vous soutiens dans vos faiblesses. Je ne vous laisse point dans la pauvreté, ni dans l'humiliation de la disette, comme il laisse les siens ; au contraire, je vous donne et je vous donnerai tout en abondance. »

« Dans ce moment, le démon, par ses discours et par les traits enflammés qu'il lancera dans leur cœur, fera si bien qu'ils concevront une haine implacable contre Dieu et que, dans leur fureur et leur rage, ils seront prêts à détruire et à anéantir Dieu et les siens s'ils le pouvaient. Enfin, leurs cœurs et leurs esprits deviendront semblables à ceux des démons... »

..

Ces prédictions, présentées par la Sœur de la Nativité sous de si vives images, ont déjà commencé à s'accomplir, et s'éclairent d'une merveilleuse lumière, si on les rapproche des révélations récentes qui nous ont fait pénétrer dans les *cavernes* des satellites de Satan, ou adeptes du Palladisme. On ne saurait exposer plus nettement la religion du *Dieu bon* opposée par eux à celle d'Adonai ou du *Dieu mauvais*, et la condition suprême imposée par Satan à ses sujets de substituer son propre culte à celui du Très-Haut.

D'autre part, miss Diana Vaughan n'aura pas de peine à se reconnaître elle-même sous les traits de ces courageux pénitents dont la conversion a jeté l'enfer en si grand désarroi,

et chez qui, comme le dit si bien la Sœur de la Nativité « la foi vive, comme une grâce victorieuse, se fait jour et porte la clarté partout où elle passe, je veux dire dans tout l'intérieur de l'âme et dans ses parties supérieures, et en chasse les démons avec les ténèbres; elle donne la paix, éclaire l'esprit et élève l'entendement à la connaissance de Dieu. Par cette connaissance, elle touche le cœur et y établit son siège avec l'espérance et la charité. »

Le Lecteur.

(A suivre.)

En vente chez tous nos dépositaires :

Lucifer Démasqué

Par Jean KOSTKA

Un volume in-12 de 394 pages. — 3 fr. 50

OUVRAGE TRÈS RECOMMANDÉ

Approuvé par S. E. le Cardinal PAROCCHI

TRIBUNE DES ABONNÉS

Afin que nos lecteurs aient sous les yeux tous les documents qui peuvent les aider à se faire une conviction fondée et définitive sur le Miracle de la Salette, nous nous faisons un devoir de publier l'important travail que M. le chanoine Ronbaud a bien voulu nous envoyer au sujet de la polémique soulevée dans les articles de notre *Tribune*, à l'occasion du 50^e anniversaire de Notre-Dame de la Salette. L'entière compétence de l'auteur en cette matière, qu'il a si scrupuleusement étudiée, donne à ses paroles une autorité que personne ne voudra leur refuser.

Le miracle de la Salette

INTRODUCTION

I. *Invocation.* — Reine du ciel, dont l'incomparable bonté s'est manifestée dans votre descente douloureuse sur la Sainte Montagne de la Salette, daignez éclairer mon intelligence, guider ma plume et soutenir mes forces pour mener à bonne fin ce travail entrepris pour votre gloire à l'occasion des Noces d'or de votre apparition qui, par le but qu'elle poursuit, a et aura la primauté sur toutes les autres.

II. *Quelques particularités ou coïncidences.* — Dans les conseils divins tout se tient, tout s'enchaîne. L'apparition de la Très Sainte Vierge à la Salette se produit un 19, le millésime de l'année (1846) donne aussi 19, nombre fatidique qui marquera la plupart de nos désastres. C'est un samedi des Quatre-Temps

pour rappeler les lois de l'Eglise. Ce jour-là tous les prêtres de l'Eglise catholique, par la lecture de l'Evangile (fête de saint Janvier) venaient de demander à Dieu : quelle sera l'époque de la fin des temps ? Et la Vierge vient leur répondre par son Apocalypse jetant le plus grand jour sur celui de Saint-Jean. Et pour confondre l'orgueil humain, elle ne s'adressera pas aux Grands, ni aux Pontifes de l'Eglise de son divin Fils, mais bien à de pauvres petits bergers. Et à cet effet, elle les choisira de façon à ce que leur caractère, leur nom même réponde à la nature du secret particulier confié à chacun d'eux. — Maximin, dont le prénom signifie très grand, est appelé de Dieu avec son caractère enjoué à être le dépositaire du secret relatif au triomphe de l'Eglise, triomphe très grand par sa soudaineté imprévue, par son étendue physique sur les divers pays de la terre, mais très court quant à la durée. Il n'est qu'une trêve en attendant les grandes luttes. C'est le triomphe des Rameaux pour Jésus-Christ s'étendant à son Eglise. 24 heures pour Jésus-Christ, 25 ans pour son Eglise ; car l'histoire de l'Eglise doit conserver ses proportions.

Le prénom de Mélanie dérive du grec et signifie *noir*. Choisie pour sa grande mission, Dieu a voulu que son caractère naturel fût conforme à la nature du secret confié à sa garde, et dont elle a toujours été comme Maximin la fidèle gardienne et l'intrépide défenseur. Aussi le secret de Mélanie est-il noir de châtiments, noir de tempêtes physiques et morales, non seulement pour les temps qui doivent précéder le court triomphe de l'Eglise ; mais surtout pour ceux qui doivent suivre jusqu'au foudroiement de l'Antéchrist et au 2^e avènement du Sauveur venant juger les vivants et les morts.

III. Les reproches que renferme le discours s'adressent particulièrement au peuple et ceux contenus dans le secret confié à Mélanie s'adressent au clergé et aux communautés religieuses ; mais seulement, dans l'un et l'autre cas, aux membres coupables. La Mère du Souverain Juge n'a-t-elle pas le droit d'adresser ces reproches, de faire, pour le salut de tous cette manifestation des consciences coupables pour les convertir en les humiliant. Quel est le chrétien assez arrogant pour lui dénier ce droit, assez peu charitable pour arracher des mains de Marie cet instrument de miséricorde ? La Sainte Vierge ne devait-elle pas encore agir ainsi pour justifier son divin Fils sur le point de frapper les têtes coupables et montrer la vérité de cette parole prophétique :

Sic populus, sic sacerdos.

Il ne peut en être autrement ; car le pasteur est la forme du troupeau.

IV. Un peu de perspicacité aurait dû faire

comprendre que les secrets des enfants ne sont qu'une prophétie, mais une prophétie certaine, une histoire anticipée de l'avenir. Au calvaire la Vierge était debout. A la Salette, elle est assise, la tête soutenue dans ses mains ; son attitude est celle de la plus grande désolation. Elle se dresse, pourtant. Entendez et comprenez sa première parole :

« Avancez, mes enfants, n'ayez pas peur, je suis ici pour vous annoncer une *Grande Nouvelle*. » Ne semble-t-il pas entendre ici le *non terreamini* de l'Evangile aux temps qui précéderont et accompagneront ceux de l'Antéchrist ? Et à moins de vouloir soutenir que la Sainte Vierge ne sait pas parler le français, ce qui serait sinon blasphématoire au moins puéril, ne voit-on pas que les menaces et promesses conditionnelles renfermées dans le discours ne sauraient être appelées une *nouvelle*, encore moins une *grande nouvelle*. Il était donc rigoureux de conclure que les secrets confiés aux bergers étaient une annonce certaine des événements de l'avenir. Et si l'Evangile est par l'étymologie de ce mot la *bonne nouvelle*, de la Rédemption ; la *grande nouvelle* que peut-elle être sinon la *grande nouvelle* de la fin des fins, la fin des temps actuels par le foudroiement de l'Antéchrist et le deuxième avènement du Sauveur venant parfaire la Rédemption ? Mais des hommes aveuglés par leurs péchés pouvaient-ils être doués de perspicacité et comprendre ces choses ?

V. On a demandé pourquoi la Sainte Vierge avait imposé le secret, au moins pour un temps, sur une partie de ses paroles. Pourquoi ? mais quelle audace avons-nous de demander à Dieu raison de ses actes ? Cependant deux raisons sautent aux yeux :

1^o Dieu ayant laissé la liberté à l'homme ne veut pas entraver le jeu de cette liberté, pas plus dans ses actes que dans sa foi, et il est écrit : « *Rationabile obsequium fides vestra* », et qui ne voit que la connaissance anticipée des fléaux qui devaient fondre sur nous aurait pu gêner cette liberté ?

2^o Dieu fait tout avec force mais aussi avec prudence. Saint Bernard ne nous dit-il pas que pour nous donner une leçon de prudence, Dieu cacha à Satan l'Incarnation du Verbe par l'opération du Saint-Esprit, en donnant saint Joseph pour époux à Marie ? Si, en effet, Satan eût été certain de la divinité de Jésus-Christ, peut-on supposer qu'il eût poussé les Juifs à commettre le crime-déicide et opérer ainsi la grande œuvre de la Rédemption ? Eh bien ! que serait-il arrivé si les reproches renfermés dans le secret eussent été connus dès 1846 ? Les attaques violentes contre le secret, surtout depuis 1880, sont une réponse péremptoire. On aurait

circonvenu le Saint-Père, on aurait empêché la publication du jugement doctrinal sur la vérité de cette grande apparition, et d'un seul coup l'Eglise se voyait, à la fin de son existence,

privée d'une grande lumière.

VI. D'autres, poursuivant contre Dieu leur blâme insensé, ont prétendu qu'au moins par respect pour les deux grands corps du clergé et des communautés religieuses, il aurait fallu ensevelir dans un éternel oubli les reproches qui leur sont adressés. Mais le Saint-Esprit n'a pas la charité mondaine, il juge des choses autrement que le monde, et quand il voit que l'orgueil pharisaïque de ses ministres est monté à son comble, il vient à leur secours en humiliant cet orgueil jusqu'à la confusion.

Ceux qui ont tenu un pareil langage ne connaissent pas nos Saintes Ecritures, ni les reproches violents qui y sont adressés au clergé hébreu et par conséquent au nôtre, comme nous l'enseigne saint Paul. Ezéchiel reçoit ordre de dévoiler ces turpitudes (ch. viii) et les anges de Dieu chargés d'infliger un châtiment épouvantable reçoivent l'ordre de commencer par le sanctuaire : « *a sanctuario meo incipite* » (Ezéch. ix.).

VII. On sait qu'avant la publication du jugement doctrinal sur la divinité de l'apparition de la Sainte Vierge à la Salette, et par suite du prétendu démenti de Maximin à Ars, ce qui, soit dit en passant, n'ébranla nullement la foi du curé d'Ars en l'apparition de Notre-Dame de la Salette, les secrets furent portés à Rome en juillet 1851. Maximin donna le sien tout entier ; il était court. On en est certain, puisqu'il disait à qui voulait l'entendre : « Je n'ai plus de secret. Qu'on aille voir le Pape, il dira s'il veut. »

Mélanie au contraire ne donna à cette époque à Pie IX qu'une partie de son secret ; elle ne l'a donné en totalité qu'à Léon XIII en 1878. Le fait est certain, puisqu'elle mit dix minutes pour se le réciter tout entier à elle-même, tandis qu'il ne faut guère que quatre minutes à la lecture pour les quatre pages qu'elle envoya à Pie IX en 1851. Mais dans cette sélection, elle ne put être guidée que par Celle que l'Eglise appelle le Siège de la Sagesse. Si elle eût été livrée à elle-même, il est probable qu'elle l'eût donné tout entier pour en être débarrassée. Mais hâtons-nous de dire que le premier alinéa relatif à la révélation des péchés du clergé s'y trouvait ; car Pie IX en fut bouleversé, et tenta peu après à Rome une réforme qui échoua. Cet échec explique encore comment Pie IX, malgré les instances de Garcia Moreno, ne voulait pas essayer d'opérer la réforme du clergé de la République de l'Equateur.

CHAPITRE I

Histoire vraie de la Salette jusqu'à la fin de l'épiscopat de Monseigneur de Bruillard, en 1853. (1)

I. — Le plus ancien et le plus haut des opposants au miracle de la Salette, a été Son Eminence le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, métropolitain de Grenoble et primat des Gaules. Dans les premiers jours d'octobre 1846, il apprit le nouveau prodige, en montant en voiture pour aller à Millau (Aveyron), lieu de sa naissance. Aussitôt il devint opposant, en donnant sur le champ des motifs qui, en l'état, ne pouvaient être ni bien réfléchis, ni bien sérieux.

Le Cardinal était très dévoué à la Sainte Vierge, mais principalement et avant tout, à Notre-Dame-de-Fourvière. Il avait résolu de reconstruire son sanctuaire, réuni quelques fonds qui en attendaient de beaucoup plus considérables, car la dépense devait être forte. Il comptait sur la générosité de son vaste et riche diocèse (deux départements, le Rhône et la Loire). En apprenant le fait du 19 septembre, il craignit que les dons des fidèles ne prissent une autre direction. Cette crainte l'indisposa beaucoup, non dans son intérêt personnel, mais parce qu'il serait peut-être empêché de réaliser son projet, et il devint opposant au nouveau miracle de la Sainte Vierge, par l'amour même qu'il avait pour la Sainte Vierge.

On ne se défie pas, au premier abord, de ces répulsions naissant de la contrariété que l'on éprouve, et non d'un examen fonceur, indépendant et libre. Ces craintes, ces contrariétés, presque instinctives, font naturellement (et non surnaturellement), pencher l'esprit d'un côté ; et lorsque ce penchant est établi, il est fort difficile à la pauvre nature humaine de le détruire.

Il y a des esprits fatals qui, lorsqu'ils ont pris une mauvaise route, en croyant qu'elle était la bonne, ne peuvent et ne savent pas revenir sur leurs pas pour prendre la bonne route. L'humanité est toujours et partout la même ; tous ceux qui ne sont pas infailibles peuvent se tromper.

Le Cardinal, par suite de sa haute dignité et du voisinage du diocèse de Grenoble, devint donc, tout naturellement, le chef de l'opposition. Il poussa son hostilité aussi loin que possible, croyant bien faire, car il s'était persuadé de très bonne foi que ce prodige était une invention humaine, ou diabolique, à l'effet

d'empêcher la reconstruction de Fourvière. Tous ceux qui étaient aussi opposants devenaient ses amis, quels que fussent leurs antécédents et leur état présent. Voici des faits à l'appui.

II. — En 1848, M. l'abbé Déléon était curé titulaire de Villeurbanne (diocèse de Grenoble), situé à 2 kilomètres seulement de Lyon. Son Eminence le dénonça à Mgr de Bruillard comme tenant une conduite peu régulière ; ce dernier ne pouvait y croire ; dans le but de surveiller ce curé et de s'assurer de la vérité, il l'appela à Grenoble, lui donna une occupation qui pouvait le faire vivre ; cet état de surveillance dura plus de trois ans. On se convainquit que la dénonciation du Cardinal était fondée, que les relations reprochées continuaient toujours, et le curé, qui n'avait été jusque là qu'éloigné de sa paroisse, fut interdit le 30 janvier 1852.

Ce prêtre n'avait jamais fait d'opposition au nouveau prodige ; il faisait même travailler pour lui, comme il l'écrivait le 11 mai 1855 dans une lettre (dont nous avons copie) à M. le vicaire général Rousselot, son maître, ami et protecteur. Dès que l'interdit fut lancé, et parce que ce prêtre avait des talents et de la valeur, les opposants anciens le recherchèrent, le recueillirent, le lancèrent contre la Salette, pensant que, pour se venger et même se réhabiliter, il ferait une charge à fond contre le miracle.

Dès que l'ex-curé fut ainsi devenu opposant, Son Eminence changea tout à fait à son égard. Elle l'avait mésestimé jusqu'alors, puisqu'elle l'avait dénoncé pour le faire frapper d'interdiction, elle revint à l'estimer ; elle eut des rapports avec lui, le reçut à l'archevêché et examina ses ouvrages. Un deuxième interdit, du 30 septembre 1854, ayant été prononcé pour les mêmes causes, par Mgr Ginoulhiac (qui, en 1853, avait levé le premier), les relations établies entre ces deux personnages ne furent pas rompues ; leur correspondance continua comme auparavant, à tel point que fut lue devant la Cour de Grenoble, dans le procès Lamerlière, à l'audience du 30 avril 1857, une lettre du Cardinal adressée à ce prêtre dont nous extrayons ce qui suit :

« Lyon, 4 août 1856. — J'ai reçu, Monsieur l'abbé, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec votre nouvel ouvrage *La conscience d'un Prêtre et le pouvoir d'un Evêque*. « Ma manière de voir sur la Salette est toujours la même. Mais la tournure de votre écrit ne lui enlèvera pas des partisans. Un peu plus de gravité, quelque chose de plus ecclésiastique n'aurait pas nui à votre cause. « Veuillez agréer, monsieur l'abbé, l'assurance de ma considération distinguée. » — H.

(1) Ce chapitre et le suivant sont empruntés à l'opuscule publié en 1881, par M. Amédée Nicolas, avocat à Marseille, aujourd'hui défunt : *Défense et explication du secret de Mélanie*, publié en novembre 1879.

J.-M. Cardinal de BONALD, archevêque de Lyon. (1)

Nous pourrions prouver que, si malgré les causes les plus légitimes de répulsion, on devenait ami du Cardinal, parce qu'on s'était fait opposant à la Salette, il tenait pour ennemis tous ceux qui croyaient au miracle, et surtout ceux qui le défendaient par la parole et par la plume. Nous pourrions citer des faits de 1856, 1858, 1863 ; nous aurions le droit de publier ces faits, car les morts, surtout quand ils ont été haut placés, appartiennent à l'histoire, et n'ont droit qu'à la vérité. Mais comme il nous sont personnels, nous les passerons sous silence ; reprenons donc et suivons Son Eminence dans ses rapports avec la Salette.

III. — Le 24 septembre 1850. Maximin eut, dans la même journée, deux entretiens avec le saint curé d'Ars, à Ars ; le bon curé n'était pas très éclairé dans les moments où la sagesse divine le laissait à ses propres lumières humaines. Il ne comprit pas le jeune Berger ; il prit pour un démenti bien caractérisé quelques-unes de ses paroles. Le vicaire, M. l'abbé Raymond, hostile au miracle *ab initio*, avait dit, la veille au soir, à l'enfant : « Je ne te crois pas, tu es un menteur, et lorsque tu seras devant le saint curé, qui lit dans les consciences, tu ne pourras plus soutenir ton mensonge. » Le jeune homme se dit en lui-même : « On assure que le curé lit dans les consciences. Eh bien ! voyons s'il lira dans la mienne. » En effet, le lendemain (24 septembre), lors d'un deuxième entretien, qui eut lieu derrière l'autel, dans un confessionnal, sans que l'enfant se confessât, le saint curé lui dit : « Mon enfant, tu as reçu une grande grâce de la Sainte Vierge, il faut y correspondre ». L'enfant répondit incontinent : « Moi ! une grande grâce de la Sainte Vierge ; je n'ai jamais dit que j'avais vu la Sainte Vierge ; je n'ai jamais parlé que d'une Belle-Dame. » Mais alors, répartit le curé, « il faut rétracter. » « Non, reprit le jeune homme, c'est inutile, c'est trop vieux, puis cela fait du bien à la religion. » M. le curé insiste pour arriver à une rétractation, parce que le mensonge au lieu de faire du bien à la religion lui nuit toujours, tôt ou tard. L'enfant persiste à la refuser ; les deux interlocuteurs se séparent, le curé, mécontent, disant tout haut : « Le petit malheureux ! il avoue qu'il a menti et il ne veut pas se rétracter ! L'enfant au contraire, très heureux, se disant en lui-même : « On affirmait hier soir que le curé lisait dans les consciences. Eh bien ! je suis certain qu'il n'a pas lu dans la mienne, et, pour ce motif, je ne le consulterai pas sur ma vocation, dont la détermination était le motif de

« mon voyage. » Voilà toute l'affaire du prétendu démenti d'Ars. Les opposants en ont fait un grand bruit. Le Cardinal a vu, avec bonheur, lui arriver cette précieuse recrue. Depuis lors il ne parla plus de ses motifs primitifs de répulsion, et ne fit plus argument que de l'incroyance du curé d'Ars, d'après le rapport que lui avait adressé le dit abbé Raymond, le 14 novembre 1850 (bien que la commune d'Ars, dépendit de l'évêché de Belley, et non du diocèse de Lyon), parce que l'archevêché de Lyon était le quartier général des ennemis de la Salette.

IV. — Peu après la réception de ce rapport de l'abbé Raymond, S. Em. le cardinal Gousset passait par Lyon, allant à Rome. Mgr de Bonald, mis en goût par le prétendu démenti d'Ars, qui ne serait provenu, s'il eût été vrai, que d'un seul des deux témoins, voulut profiter de cette circonstance pour enterrer définitivement le miracle, au moyen des secrets. Il chargea le cardinal Gousset de demander au Saint-Père s'il ne désirerait pas connaître les secrets, et ne le chargerait pas, lui, archevêque de Lyon, de les recevoir et de les faire passer à Sa Sainteté.

Il n'y a rien eu d'écrit à ce sujet ; tout a été oral, soit dans la commission donnée par Mgr de Bonald à Mgr Gousset, soit dans la demande de ce dernier au Pape, soit dans la réponse du Saint-Père, soit dans la transmission de cette réponse par le cardinal Gousset à son confrère de Bonald. Ce qui s'est passé l'indique suffisamment.

Le 20 mars 1854, le cardinal de Bonald écrivit à Mgr de Bruillard, pour le prévenir que le Saint Père a exprimé le désir de connaître les secrets et l'a chargé, lui, de Bonald, de les recueillir et de les lui faire tenir. Il ajoute qu'il viendra bientôt à Grenoble pour cela, à l'occasion d'un voyage à la Grande-Chartreuse.

Bien que cette lettre provint d'un personnage notoirement hostile au miracle et qu'elle ne citât aucune pièce qui donnât un pareil pouvoir, Mgr de Bruillard, dès les 23 et 26 mars, avertit les enfants, qui étaient séparés l'un de l'autre, sans pouvoir se voir et se concerter entre eux (1), de l'obligation où ils étaient de faire tenir leurs secrets au Pape, par la voie indiquée dans la lettre du Cardinal. Les enfants reçurent pour cela la visite de Messieurs Auvergne et Rousselot. Ils répondirent qu'ils ne livreraient leurs secrets qu'au Pape, et s'il les demandait. Mélanie déclara de plus qu'elle ne confierait son secret, renfermé par elle dans un pli cacheté, qu'à Mgr de Bruillard ou à M. Rousselot, et qu'elle ne le remettrait pas au cardinal de Lyon,

(1) Affaire de la Salette, recueillie et publiée par le sténographe Sabatier.

(1) Maximin était au petit séminaire du Rondeau — route de Vizille, — Mélanie était à Corenc, maison-mère des religieuses de la Providence, sur la route de Chambéry, vallée du Grésivaudan.

parce qu'il était hostile à la Salette, et qu'il décachèterait le pli le contenant pour en prendre lui-même connaissance. La réponse des bergers fut transmise au Cardinal par l'évêque de Grenoble.

Mgr de Bonald ne se hâta pas de venir remplir la mission papale qu'il disait avoir reçue, sans en donner d'autre preuve que son affirmation. En cet état, Mgr de Bruillard, étonné du mutisme de l'archevêché de Lyon, et ne sachant plus que penser de tout cela, écrivit lui-même au pape, le 4 juin 1851, pour savoir ce qu'il y avait à faire. En même temps qu'arrivait une lettre de Mgr de Bonald, avertissant l'Evêque qu'il se trouverait à Grenoble le 12 juillet 1851, en revenant de la Grande-Chartreuse, et déclarant qu'il entendait recevoir les secrets à découvert, c'est-à-dire non cachetés, en venait une autre de Rome, par laquelle le Pape, fatigué de cet *imbroglio*, ordonnait par écrit, à Mgr de Bruillard, de recevoir lui-même les secrets et de les lui faire passer. Le Cardinal vint, en effet, à Grenoble le 12 juillet; mais les secrets étaient partis depuis six jours avec MM. Gerin et Rousselot. Malgré cela, le Cardinal voulut voir les enfants. Ceux-ci furent amenés à l'hôtel où il était descendu; il leur demanda leurs secrets, non pour le Pape, mais pour lui, cardinal de Bonald, puisque les secrets destinés au Pape étaient déjà à Rome. Maximin lui dit qu'il avait fait passer le sien au Saint-Père, qu'il avait mieux aimé avoir affaire au capitaine qu'au lieutenant. Mélanie lui demanda de donner la preuve écrite de la mission qu'il disait avoir reçue; et comme Son Eminence n'avait aucune pièce qui la constituât légat du Pape quant à ce, elle prit de l'humeur et s'en alla très fâchée.

V. — Le Cardinal, dans son ardeur anti-Salettiste, n'avait pas réfléchi sur ce qu'avait de peu convenable et de peu conforme aux règles de l'Eglise, sa prétention de se saisir des secrets pour les transmettre (ou non) au Saint-Père. Si l'évêque de Grenoble se fût déjà prononcé sur le miracle, on aurait pu dire qu'il avait déjà pris parti, craindre qu'il ne fût trop porté en faveur des secrets qui se liaient à l'apparition. Mais il n'avait encore rien décidé sur le fait de l'apparition, car il ne l'a fait que bien plus tard, en novembre 1851. Il était donc encore en pleine liberté, bien plus libre que le Cardinal, qui s'était déclaré dès le principe contre le miracle et contre les secrets. En cet état, il n'existait à l'égard de Mgr Bruillard aucun prétexte de suspicion, tandis qu'il en existait contre le Cardinal. C'était à lui, évêque diocésain, sur lequel le métropolitain n'avait pas de pouvoir en cette matière, à correspondre et à s'entendre avec le Saint-Siège, à raison d'un fait qui s'était passé dans son diocèse. L'écarter de ce qui était en même temps son devoir et

son droit, c'était méconnaître, violer ce droit, jeter sur lui un soupçon peu honorable, le faire passer pour ce qu'il n'était pas; c'était presque une insulte (1).

En fait, et nous le savons de source certaine, Mgr de Bonald ne tendait qu'à faire crouler le miracle, et il se servait de tout pour arriver à ce but; ce n'était pas pour faire tenir les secrets au pape qu'il les demandait, puisqu'il voulait qu'on les lui remît, alors qu'ils étaient déjà arrivés à Rome. Il voulait les recevoir à découvert, non pour que le pape les jugeât, mais pour les apprécier lui-même tout le premier. Si, à ce point de vue, il les eût trouvés ridicules (et vu ses dispositions invétérées, il les aurait tout naturellement jugés tels), il les aurait jetés dans la corbeille des vieux chiffons; il aurait écrit au pape qu'il les avait trouvés trop indignes de lui, pour se décider à les lui faire tenir. Par là, il aurait violé les canons du Saint Concile de Latran, qui attribuent au pape seul le jugement des révélations, ou bien, s'il les eût fait partir pour Rome, il les aurait accompagnés de tant d'imputations, de réflexions et de défigurations, qu'on n'aurait pas pu combattre, parce qu'on ne les aurait pas connues, qu'elles auraient amené, presque forcément, le rejet des secrets au Vatican, sans une intervention divine; et si les secrets eussent ainsi disparu, ils auraient entraîné dans leur ruine le miracle lui-même en son entier.

(A suivre.)

* *

Un Précurseur de l'Antéchrist

OU

L'Américain aux mille prodiges

1. — *Prodiges qui doivent arriver vers l'époque de l'Antéchrist*

On raconte des choses si extraordinaires sur le compte d'un Américain, nommé Schlatter, que beaucoup de personnes les nient *a priori*, sous prétexte qu'elles sont absolument impossibles. Eh bien, nous allons d'abord exposer les principaux prodiges qui sont annoncés pour un temps comme le nôtre, et spécialement pour le règne de l'Antéchrist; et, quand nous les aurons comparés avec ceux de « l'homme aux miracles », on verra qu'il n'y a pas lieu, comme il semble, de crier à l'absurdité et au fabuleux.

Voici d'abord ce que Jésus-Christ disait à ses apôtres, au sujet de la consommation *du siècle*

(1) Son Eminence ne le comprit pas. Nous n'accusons pas ses intentions, mais son intelligence qui n'était pas suréminente. Lorsqu'il s'agit de la liturgie, en décembre 1863, il agit, à Rome, d'une manière si extraordinaire qu'il eut le talent d'indisposer tout à la fois et le souverain Pontife et le clergé de son diocèse.

(Mat. XXIV) : « Beaucoup viendront en mon nom, disant : Je suis le Christ, et beaucoup seront séduits par eux... Alors, si quelqu'un vous dit : Voici le Christ, ici, ou là, ne le croyez pas. Car il s'élèvera de *faux Christs* et de faux prophètes ; et ils feront de *grands* signes et des prodiges, en sorte que soient induits en erreur (s'il peut se faire) même les élus. *Voilà que je vous l'ai prédit...* Il s'élèvera beaucoup de faux prophètes, et beaucoup seront séduits par eux. Et parce que *l'iniquité aura abondé, la charité d'un grand nombre se refroidira*. Mais celui qui persévéra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. *Et cet Evangile du royaume sera prêché dans le monde entier*, en témoignage à toutes les nations ; et alors viendra la fin. »

Sommes-nous, oui ou non, à l'époque de la prédication de l'Evangile dans toute la terre et de l'apostasie des nations chrétiennes, c'est-à-dire d'une substitution générale de l'iniquité à l'amour de Dieu ? Comme l'histoire contemporaine répond : « Certainement oui », la logique nous fait un devoir rigoureux d'attendre les *grands prodiges trompeurs*, — qui nous ont été prédits par le divin Maître, tout exprès pour que nous ne soyons pas victimes de la surprise et de la séduction générales.

D'un autre côté, saint Paul nous annonce que l'Antéchrist « viendra par l'opération de Satan, au milieu de toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges menteurs, et avec toute séduction d'iniquité pour ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu *l'amour de la vérité* afin d'être sauvés. » (II Thes. II. 9). Or, si nous interrogeons l'Apocalypse, nous y verrons qu'au nombre des prodiges opérés par l'Antéchrist doivent se trouver des guérisons tellement merveilleuses qu'elles seront presque équivalentes à des résurrections : « Je vis une de ses têtes *comme blessée à mort ; mais cette plaie mortelle fut guérie. Aussi toute la terre émerveillée suivit la bête*. Ils adorèrent le dragon qui avait donné puissance à la bête, et ils adorèrent la bête, disant : Qui est semblable à la bête, et qui pourra combattre contre elle?... Je vis une autre bête montant de la terre ; *elle avait deux cornes semblables à celles de l'Agneau, et elle parlait comme le dragon*. Elle exerçait toute la puissance de la première bête en sa présence, et elle fit que la terre et ceux qui l'habitent adorèrent la première bête dont la *plaie mortelle* avait été guérie... qui avait reçu une blessure du glaive et qui avait conservé la vie. »

Donc l'Antéchrist sera frappé d'un coup mortel, c'est-à-dire d'un coup d'épée devant causer la mort d'après les lois de la nature. Or, cette blessure sera guérie d'une façon si prodigieuse que presque tous les hommes en seront émerveillés jusqu'à adorer l'Antéchrist

comme un véritable Dieu. Celui-ci opérera certainement beaucoup d'autres choses extraordinaires et surnaturelles, en compagnie de son faux prophète. Car ils feront « descendre le feu du ciel sur la terre en présence des hommes » ; il leur sera même donné « d'animer l'image de la bête et de faire parler l'image de la bête. » Mais aucun de ces prodiges n'approchera de la guérison miraculeuse de l'Antéchrist, puisque ce sera principalement à cause de celle-ci qu'il sera *suivi et adoré de toute la terre émerveillée*.

Par conséquent, cette guérison devra se faire sans le secours du temps et sans aucun remède. Ce sera une gresse instantanée qui sera produite dans une partie du corps essentielle à la vie, comme le cœur ou la tête.

Voilà donc ce que pourra faire l'Antéchrist, grâce « à la puissance qu'il aura reçu du dragon », c'est-à-dire du démon. Il aura la faculté de guérir instantanément et sans remède des blessures incurables pour la médecine, comme celle d'une tête entièrement partagée par le milieu. Cela prouve que le démon est assez fort en lui-même pour guérir en un instant et sans remède des maladies tout à fait incurables pour les meilleurs médecins, même avec le secours du temps et de toutes sortes de médicaments.

Eh bien, cela établi, nous pouvons maintenant examiner si les guérisons attribuées par la rumeur publique à l'Américain Schlatter sont réellement impossibles, comme l'a écrit le correspondant de *La Vérité de Québec*, cité par la *Revue mensuelle* de janvier dernier (p. 36). « Je dis, répond celui-ci, qu'il n'y a pas eu de guérisons réelles — à moins d'appeler telles les impressions momentanées éprouvées dans le cas de légers rhumatismes... Jamais les quelques journaux de Denver qui ont agité la question n'ont eu, après tant de verbiage, l'audace de citer un seul cas de guérison vraie opérée par l'imposteur ou pour mieux dire par le maniaque. Tout le Colorado *ne prouvera jamais* un miracle de Francis Schlatter. » Voilà des affirmations bien catégoriques, Nous allons voir ce qu'il faut en penser.

II. — Quels sont les prodiges attribués à Schlatter

La *Revue des revues* du 1^{er} mars 1896 porte un article signé de son directeur, M. Jean Finot, intitulé : « Schlatter, l'homme aux miracles ». Or, M. Jean Finot est un homme des plus intelligents qu'il y ait, comme le démontre le succès énorme de la revue qu'il vient de créer. C'est en outre un pur rationaliste et un adversaire de tout miracle, ainsi qu'il l'a prouvé par une foule d'articles et en particulier par celui où il parle de Schlatter. Voici, en effet, comment il raisonne (p. 433) :

« Et ses miracles ? *sans avoir la prétention de les expliquer*, constatons qu'ils ne diffèrent pas de ceux accomplis par voie de suggestion... Ce qui me frappe dans les guérisons de Schlatter, c'est qu'elles se rapportent aux cas de paralysie... La paralysie est *souvent, sinon toujours*, une simple amnésie, simple *oubli de se servir d'un certain membre*, que la suggestion s'efforce de réparer. Schlatter, avec sa puissance suggestive incontestable, a bien pu accomplir des... *miracles, qui ne sont en somme que des phénomènes incompréhensibles ou inexplicables.* »

Il est bien clair, n'est-ce pas, d'après cette dernière phrase, que M. Jean Finot, nie purement et simplement la possibilité de tout miracle ou prodige proprement dit, c'est-à-dire de tout phénomène vraiment surnaturel. Pour lui, comme pour les rationalistes ou incrédules, toutes les guérisons extraordinaires de Jésus-Christ, des apôtres, des saints, de Notre-Dame-de-Lourdes, etc., ne sont que des phénomènes de suggestion ; et ces phénomènes consistent simplement à réparer l'oubli de se servir d'un certain membre : car on ne guérit guère que des *paralysies*, et ordinairement on n'est paralysé que par *l'oubli de faire usage d'un membre*.

Eh bien, voici ce que cet adversaire résolu du miracle raconte de François Schlatter, en citant diverses autorités :

« ...Et le saint homme continuait à faire des miracles. Les aveugles voyaient, les sourds entendaient et les culs de jatte marchaient. La foi s'allumait dans le Nouveau Mexique et jetait ses rayons célestes sur toute l'Amérique. Le charme infini qui se dégageait de la personne de François Schlatter descendait comme une suggestion grandiose sur les consciences les plus incrédules. L'écho de ses exploits arriva même en Europe et *certaines journaux* *an lais* racontaient des cures de Schlatter tellement invraisemblables que le Nouveau Mexique a failli devenir le refuge de tous les incurables de l'univers.

« Le général E. F. Test a publié, dans *l'Omaha World Herald*, un long article où il est dit entre autres : « Tous ceux qui l'approchent sont soulagés dans leurs souffrances. (Voilà ce qui n'a pas lieu à Lourdes, quoique tous les pèlerins malades y cherchent leur guérison.) Le Dr Keithhey a été guéri de la surdité... Je me suis servi de lunettes pendant nombre d'années... Un geste de sa main a suffi pour que je n'en eusse plus besoin. »

« Un des hauts fonctionnaires de *l'Union Pacific*, M. Sutherland, fortement éprouvé par un accident de chemin de fer, ne pouvait ni marcher ni mouvoir ses membres. On l'a transporté à Denver et il en est revenu complètement guéri. Non seulement il a recouvré la faculté

de marcher, mais sourd depuis une quinzaine d'années, il s'est débarrassé par la même occasion de sa maladie et a regagné la faculté de l'ouïe.

« M. Stewart, sourd depuis vingt ans, a été complètement guéri par le saint de Denver (*Rocky Mountain Daily News*, 12 novembre.) Rien ne peut résister à la grâce et à la puissance miraculeuse de Schlatter. *La cécité, la diphtérie, la phtisie* s'évanouissent devant sa main et surtout devant ses gants, comme de simples migraines sous l'influence de l'antipyrine.

« M^{me} V. V. Snook (North Denver) était atteinte d'un cancer depuis de longs mois. Épuisée de souffrances, elle envoie chez le saint homme demander un de ses gants. Ce « Fils du Père » lui en envoya deux, en disant qu'elle sera guérie, et elle était guérie... (Et l'explication ? Est-ce qu'un cancer est une paralysie, causée par l'oubli de faire usage d'un membre ?). Il en fut de même de John Davidson, du colonel Powers de Georgetown, et d'une douzaine d'autres, tous atteints depuis de longues années de maladies plus ou moins incurables.

« L'ingénieur Norris (Albuquerque), souffrant de la cataracte, fut guéri en un clin d'œil. Un bûcheron complètement aveugle distingue les couleurs après avoir été touché par la grâce de Schlatter. M^{me} Holmes de Havelock, Nebraska, souffrait de tumeurs au dessous des yeux. Elle y a posé le gant que lui a donné Schlatter et les tumeurs disparurent. (*Denver News*, 12 nov. 1895).

« Des montagnes de gants, qui arrivaient de toutes parts, gisaient sur le sol de la maison où habitait Schlatter. Le thaumaturge les touchait de sa main et les distribuait à la foule. La *foi* étant la seule raison des guérisons, « il est inutile, disait Schlatter, de toucher les malades de sa main. » C'est ce qui nous explique comment Schlatter a pu soigner de 3 à 5.000 personnes par jour. Adossé contre un pupitre, il étendait ses mains sur la foule, qui s'en allait la paix dans l'âme.

« M. Fox, échevin de Denver, complètement sourd, était allé voir un jour, à Omaha, Schlatter, qui ne fit que lui tendre la main et sa surdité disparut. Plein de reconnaissance, il offrit une somme assez forte à Schlatter, mais celui-ci refusa. Il lui offrit alors l'hospitalité de sa maison à Denver. Schlatter accepta et s'y rendit (vers le 15 sept. 1895). Pendant deux mois (jusqu'au 14 nov.), la ville de Denver, la délicieuse perle du Colorado, était en fête. Des centaines de milliers de pèlerins y accouraient de tous les coins de l'Amérique... Le 13 novembre, le saint avait soigné ou plutôt il avait béni, comme d'habitude, les 4.000 pèlerins venus un peu de partout. Il paraissait aussi paisible et doux que d'habitude et rien ne faisait prévoir sa désertion... Mais le 14 no-

vembre, lorsque M. Fox fut entré dans la chambre de son hôte, son lit était vide. Tel qu'il était venu dans son costume unique, Schlatter avait disparu. Et pour toute trace de son séjour, il ne laissait que ces quelques mots : « M. Fox, ma mission est finie et le Père me rappelle. Je vous salue. Francis Schlatter, 13 novembre. » Et ce fut tout ! Depuis on cherche Schlatter et on se désespère. »

Voilà ce que raconte M. Jean Finot, négateur obstiné de la possibilité du miracle, en s'appuyant sur le biographe de Schlatter, le publiciste américain Fitz Mac, qui ne quittait pas son héros un seul instant, — et sur les journaux du Colorado. Comment expliquer après cela que le correspondant de *La Vérité de Québec* ait pu écrire que « jamais les quelques journaux de Denver n'ont eu l'audace de citer un seul cas de guérison vraie opérée par l'imposteur ? » Nous avons vu au contraire qu'il y en a eu en particulier deux du 12 novembre qui ont raconté la guérison complète de M. Stewart, pour une surdité de vingt ans, et de M^{me} Holmes, pour des tumeurs au-dessous des yeux. Donc l'affirmation de ce correspondant est sans aucune valeur, puisqu'elle est absolument contredite par les faits.

En réalité, ces guérisons extraordinaires doivent être vraies dans leur ensemble ; car elles sont affirmées par une foule de témoignages compétents et désintéressés, puisque le thaumaturge n'acceptait aucune récompense. En voici une autre preuve. « Un jour, dit M. Finot, la direction de l'*Union Pacific Railway* fit placarder dans le pays un avis disant que tous ceux parmi ses employés de même que leurs familles, qui désireraient consulter Schlatter, recevraient leur permis et leur congé régulier. Le *Omaha World Herald* raconte à cette occasion le spectacle grandiose des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants appartenant à tous les degrés de l'administration du chemin de fer, qui allaient demander le pardon de leurs péchés et la guérison de leurs maladies au saint homme de Denver. » Si en France, la compagnie du Midi en faisait autant pour ses employés au sujet de Lourdes, ne serait-ce pas une preuve que cette compagnie croit aux guérisons attribuées à ce sanctuaire ? Est-ce que les grands et nombreux pèlerinages de Lourdes, — et en particulier le pèlerinage national avec ses mille malades venus de partout, — seraient réellement possibles s'il n'y avait jamais aux roches de Massabielle des guérisons extraordinaires et plus ou moins miraculeuses ? Or, le pèlerinage de Denver a acquis presque subitement une telle vogue ; qu'il a conduit auprès de Schlatter de 3 à 5.000 personnes par jour, et par conséquent beaucoup plus que Notre-Dame de Lourdes, après

vingt ans de réputation. Donc il doit s'y être opéré plus de guérisons extraordinaires et surnaturelles.

Voilà les faits. Maintenant il s'agit de les expliquer, un peu mieux que ne le fait M. Jean Finot.

III. — *Explication des prodiges de Schlatter, dans l'hypothèse de leur caractère diabolique.*

Nous avons déjà vu, par les prophéties de Jésus-Christ, de saint Paul et de l'Apocalypse, qu'à notre époque et surtout sous le règne de l'Antéchrist, il doit s'élever de faux Christs et de faux prophètes qui feront, « par l'opération de Satan, toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges menteurs. » Nous savons même que l'Antéchrist doit être guéri subitement et sans remèdes d'une grande blessure mortelle. Or, toutes les guérisons attribuées à Schlatter sont beaucoup moins extraordinaires que celle-là. Donc le démon est capable de les accomplir à plus forte raison, si Dieu veut bien le lui permettre.

Mais comment l'esprit malin peut-il ainsi réaliser des guérisons qui ont toutes les apparences de vrais miracles, et qui, en tout cas, tiennent vraiment du prodige ? La question est aussi intéressante que difficile ; car il ne s'agit de rien moins que de savoir jusqu'où va la puissance de Satan.

Saint Thomas se demande (S. th. I, q. cxiv, a. 4), « si les démons peuvent séduire les hommes par des miracles », et voici sa réponse :

« Saint Augustin dit que par la magie on fait souvent des miracles semblables à ceux qui sont accomplis par les serviteurs de Dieu. Si le miracle est pris au sens rigoureux, les démons ne peuvent pas opérer des miracles, ni aucune autre créature ; cela n'est possible que pour Dieu, parce que le miracle proprement dit est celui qui est fait en dehors de l'ordre de toute la nature, et par conséquent de toute force créée. Cependant on prend quelquefois le miracle dans le sens large, pour ce qui surpasse la force et la conception de l'homme ; et ainsi les démons peuvent faire des miracles, c'est-à-dire des choses que les hommes admirent, parce qu'elles dépassent leur force et leur conception... Mais les transmutations corporelles qui ne peuvent pas être réalisées par la force de la nature, ne peuvent aucunement être exécutées d'une manière réelle par l'opération des démons. Il leur est donc impossible de changer le corps d'un homme en un corps de bête et de ressusciter le corps d'un homme. Que si quelque chose de ce genre paraît être accompli par les démons, il y a là, non pas une réalité, mais une pure apparence. Et cela peut arriver de deux manières, par l'intérieur

et par l'extérieur. D'un côté, en effet, le démon peut impressionner l'imagination de l'homme, et même ses sens corporels, de manière qu'une chose paraisse autrement qu'elle n'est. D'autre part, il peut façonner lui-même avec des vapeurs un corps d'une forme quelconque, afin qu'en le revêtant il apparaisse d'une manière visible; et, par le même moyen, il peut envelopper quoi que ce soit d'une forme corporelle quelconque, pour lui donner l'apparence de n'importe quoi. »

Et comment se fait-il que de purs esprits aient le pouvoir d'agir ainsi sur la matière? Tous les Pères de l'Eglise et tous les théologiens l'expliquent par la force motrice dont ils sont doués. Ainsi, saint Thomas dit qu'il est « dans la nature des corps d'être mus immédiatement d'un lieu à un autre par les esprits ». Dans son dixième *Opuscule*, il écrit ceci : « Il est certain que par sa force naturelle un esprit pur peut mouvoir une matière d'un certain poids; mais il nous est impossible de déterminer jusqu'où va cette force. » Le docteur angélique la suppose variable avec chaque substance spirituelle, comme les autres facultés. Mais tout ce que nous savons par l'Ecriture sainte et par l'histoire nous incline à penser que la force motrice du plus faible des anges et des démons est de beaucoup supérieure à celle du plus vigoureux des hommes. Et cette force est secondée par une agilité presque infinie, et par le pouvoir de se rendre visible ou invisible à volonté. Aussi, nous lisons au livre IV des *Rois* (ch. xix, 35) que « dans une seule nuit l'ange du Seigneur vint et tua dans le camp des Assyriens cent quatre-vingt-cinq mille hommes. »

Or, si, au lieu d'éteindre des hommes, le démon se met à exterminer les microbes qui sont la cause de presque toutes nos maladies, il est évident qu'il peut, en un clin d'œil, guérir sans remèdes visibles une multitude de malades. Saint Thomas dit, il est vrai, que « Dieu fait des choses impossibles pour les anges, en ressuscitant des morts et en donnant la vue aux aveugles. » (S. Th., I, q. XCI, a. 2.)

Mais cela n'est pas tout à fait exact. Que le démon ne puisse pas fabriquer de toutes pièces un organe visuel, vivant et voyant, comme l'œil sain de l'homme, c'est éminemment probable; car s'il pouvait produire sans germe un organe vivant de cette nature, il pourrait aussi façonner tous les autres pour la même raison, et, par conséquent, donner l'existence à un homme complet. Or, rien ne prouve que sa puissance aille jusque-là, et tout fait supposer que la production de la vie sans germe lui est impossible.

Mais si quelqu'un possède l'organe visuel et ne se trouve privé de la vue que par un obstacle

quelconque à sa mise en exercice, le démon n'aura qu'à enlever cet obstacle pour guérir la cécité. C'est là ce que font tous les jours les médecins et les chirurgiens, en guérissant des aveugles, des sourds, des boiteux et toutes sortes d'autres malades. Or, le démon a cent fois plus de facilité que les hommes pour connaître et pour guérir une maladie quelconque, parce qu'il peut voir et opérer sans le moindre obstacle dans toutes les parties du corps humain, sans nuire aucunement aux parties voisines. Il est donc certain que le diable possède en lui-même la faculté de guérir, non seulement toutes les maladies guérissables par la médecine et la chirurgie, mais encore une foule d'autres, impossibles à atteindre pour les hommes de l'art.

On objectera peut-être que si cela était, le démon aurait, depuis longtemps, rendu la santé à toutes sortes de malades, afin d'imiter Jésus-Christ et de s'attirer par là une multitude innombrable d'adorateurs. Mais, nous rappellerons qu'une créature quelconque ne peut faire rien autre chose que ce que Dieu lui permet spécialement d'exécuter. Sans cela, les puissances infernales, au lieu de guérir les hommes, les aurait tous exterminés depuis des milliers d'années. Si donc les malins esprits n'ont guère accompli de guérisons surnaturelles dans les siècles passés, cela prouve uniquement que le Créateur les en a empêchés, afin qu'ils ne puissent pas employer ce moyen extraordinaire de tenter et de séduire les hommes.

Or, nous sommes à cette période critique de la vie du genre humain, où il doit s'élever « de faux Christs et de faux prophètes réalisant des prodiges tellement grands que les élus eux-mêmes, si c'était possible, en seraient séduits ». Il faut donc s'attendre à ce que le démon reçoive, par une permission spéciale de la Providence, la faculté d'user de tous ses moyens naturels pour tromper les hommes qui, selon l'expression de saint Paul, « n'ont pas reçu l'amour de la vérité, afin d'être sauvés ». Du moment qu'il possède en lui-même le pouvoir de guérir des malades, il est inévitable qu'il s'en serve pour perdre les âmes, ce qui est le seul but de toutes ses actions. Or, nous allons voir que les prodiges de Schlatter sont excessivement efficaces pour faire abandonner la vraie religion et gagner des multitudes au culte de Satan. Il est donc tout naturel que le diable profite de sa puissance pour les produire.

IV. — Nature diabolique des prodiges de Schlatter.

Schlatter présente tous les caractères d'une caricature de Jésus-Christ.

Comme le prouve son portrait, « il a quel-

que ressemblance avec les tableaux qui représentent la Sainte Face. Les traits, l'impression de la figure sont d'une beauté et d'une douceur angélique ». Voilà ce que dit le journal du Canada, cité par la *Revue mensuelle* de novembre; et voici les détails biographiques qui nous sont fournis par M. Jean Finot :

« Schlatter était un bon Français avant de devenir thaumaturge officiel du Colorado. Né en Alsace en 1855, Schlatter arriva un jour en Amérique, y fit tous les métiers et se réveilla un beau matin saint homme. Tête découverte, pieds nus, il parcourait les vastes Etats américains et se disait envoyé du ciel. Il prêchait l'amour de Dieu et la paix des âmes. On le met en prison, où il continue à prêcher. Les prisonniers le raillent d'abord et finissent par être troublés. Francis Schlatter n'a qu'à mettre la main sur la tête des malades pour les guérir. Sorti de la prison, il s'en va au Texas. Son costume extravagant, ses pieds nus, ses cheveux longs qui encadraient d'une façon étrange son visage rayonnant de véritable illuminé, attirent des foules autour de lui. Les exaltés le tiennent pour un Elie ressuscité... Son désintéressement était au-dessus de tout soupçon, et le mépris qu'il professait pour le « roi dollar » remplissait d'étonnement et d'admiration ses fidèles... Un jour, *il déclara être Christ descendu des cieux pour sauver ses contemporains.*

« Schlatter a procédé à son jeûne de quarante jours. Il annonça donc, du coup, son intention à tous ses fidèles; et grands et petits, précédés des reporters, accoururent pour voir s'opérer le miracle... Lorsque après avoir passé ainsi quarante jours et quarante nuits, Schlatter se mit à table pour réparer ses forces affaiblies, l'enthousiasme de l'entourage éclata en des paroles pleines de foi dans sa mission céleste. Mais le thaumaturge affamé se jeta sur les mets avec une avidité qui n'avait rien de divin. Son biographe nous conte l'inquiétude qui s'empara alors de l'assistance... Mais Schlatter se mit à dire : Ayez la foi. Le Père qui m'a permis de me passer de nourriture pendant quarante jours, ne cesse de veiller sur son Fils !

« Schlatter, le « saint taciturne », comme l'appelaient les foules, ne devenait éloquent que dans l'intimité des envoyés des journaux... Ce n'est, en somme, que grâce à eux que son « évangile » si simple parvint jusqu'à nous. « Je ne suis rien, leur disait-il, mais c'est mon Père qui est tout. Ayez foi en lui et tout ira bien. » Ou « Mon Père remplace aussi aisément une paire de poumons malades, qu'il nous guérit des rhumatismes et de l'enrouement. »

Voilà bien tous les caractères d'un faux Christ : l'hypocrisie orgueilleuse, l'équivoque de la doctrine, l'imitation des vertus et des

miracles dans la mesure où le démon peut reproduire les œuvres de Dieu.

Schlatter dit expressément qu'il n'est rien, afin de donner une grande idée de son humilité. Mais toutes ses paroles et tous ses actes ont pour but de faire croire à tout le monde qu'il est le fils unique de Dieu. S'il jeûne quarante jours sans rien manger, ce n'est pas précisément pour faire pénitence, comme Jésus-Christ dans le désert; c'est uniquement pour prouver à ses disciples qu'il a assez de vertu et de pouvoir surnaturel pour reproduire exactement le jeûne miraculeux du divin Sauveur. Voilà pourquoi il a soin d'être toujours entouré de témoins, afin de donner à tout l'univers une preuve certaine de ses vertus surnaturelles et divines.

Il se garde bien de dire s'il est catholique, protestant ou chrétien. Il se contente de recommander à tout le monde de croire fermement à son Père, et par conséquent à lui-même; il n'explique jamais si son Père est le Dieu des chrétiens, ou s'il est Lucifer. Et malgré cela, il se fait une foule de disciples « pleins de foi dans sa mission céleste ». Où mènerait-il ses nombreux fidèles? Ce ne sera certainement pas à la religion chrétienne. Sera-ce explicitement au culte de Satan? C'est très probable, mais non pas certain. En tout cas, il fait déjà un mal énorme, et tout annonce qu'il en produira bien davantage encore, si Dieu lui permet de mettre en œuvre toutes les facultés du démon qui l'anime.

Et en effet, pourquoi ne se mettrait-il pas à simuler des résurrections, de manière à tromper tous ceux qui n'auront pas un « amour de la vérité » à toute épreuve?

On a vu dans *Le Diable au XIX^e Siècle*, de M. le Dr Bataille, que le père de la luciférienne Sophia Walder étant mort, son cadavre s'est mis plusieurs fois à marcher, à parler, à manger et à boire comme s'il était vivant, quoiqu'il restât évidemment à l'état de cadavre. Mais le démon peut faire beaucoup mieux que cela, si Dieu le lui permet. Il n'a qu'à transporter secrètement le corps d'un défunt dans un endroit introuvable, ce qui est un jeu pour lui, et à se former pour lui-même un corps qui ait toutes les apparences de ce défunt avant la mort et même la maladie.

C'est là une opération des plus faciles pour l'esprit infernal, et une opération qu'il exécute à peu près tous les jours, d'une certaine manière, depuis un demi-siècle, dans des séances de spiritisme. Dans ces occasions, il parle et agit, il se laisse voir et parfois toucher, comme s'il était la personne même d'un défunt, de manière que les spirites croient pour la plupart être en présence du défunt lui-même. Eh bien, il n'a qu'à prolonger cette illusion d'une manière indéfinie, en agissant exactement

comme le ferait un tel ou un tel — dont le cadavre a disparu — s'il était ressuscité; et une multitude de personnes croiront à la réalité d'une résurrection. Mais ce qui est possible pour le démon l'est indirectement pour un homme qui dispose de sa puissance. Par conséquent, il peut très bien arriver que Schlatter reproduise un jour tous les prodiges de Jésus-Christ, tantôt en réalité, comme pour les simples guérisons, et tantôt avec toutes les apparences de la réalité, comme pour les résurrections. Et on peut assurer, en s'appuyant sur les prophéties de Jésus-Christ, de saint Paul et de l'Apocalypse, que si Schlatter n'arrive pas à de tels excès de séduction, d'autres faux Christs et faux prophètes y parviendront après lui.

Quelles sont les conséquences qui découlent de pareils faits et de pareilles possibilités? C'est ce que nous allons voir, pour conclure cette courte étude.

V. — *Conséquences des grands prodiges diaboliques.*

La réalité des guérisons surnaturelles de Schlatter et la possibilité de prodiges sataniques plus merveilleux encore, — devant s'accomplir à coup sûr, parce qu'ils sont divinement annoncés, — doit nécessairement causer une véritable révolution dans l'apologétique chrétienne.

Jusqu'ici, les défenseurs de la foi avaient généralement suivi une méthode très simple pour prouver la divinité du christianisme. Ils disaient en effet : « Le miracle est possible et démontrable. Puisqu'il ne peut être produit que par la puissance divine, la religion en faveur de laquelle ont été accomplis de vrais miracles est nécessairement divine. Or, il est certain que Jésus-Christ, l'auteur du christianisme, a réalisé toutes sortes de miracles. Donc... »

Les apologistes avaient bien raison de procéder de la sorte, parce que jusqu'ici presque tous leurs adversaires avoués leur accordaient très bien que si Jésus-Christ avait réellement accompli des guérisons surnaturelles et surtout des résurrections, il était vraiment Dieu et l'auteur d'une religion divine. Seulement, ils niaient la réalité de ces miracles, et *a priori*, en les déclarant impossibles, et *a posteriori*, en prétendant que leur existence n'était pas historiquement démontrée. »

Mais, depuis quelque temps, les phénomènes surnaturels de spiritisme se sont tellement multipliés et mis à la portée de quiconque veut en être témoin, qu'une foule de savants irréligieux et positivistes ont publiquement reconnu leur existence. On peut citer entre autres MM. Charles Richet et Paul Gâbler en France, William Crookes en Angleterre, Carl du Prel en Allemagne, Lombroso, Sciaparelli,

De Amicis, Tamburini, Vizioli, Chiaia, etc., en Italie. Ce sont là des savants dont la plupart ont une grande réputation et ont commencé par professer le matérialisme, avant d'être convertis au spiritisme par l'évidence des faits. Aussi, il faut prévoir qu'il s'opérera prochainement une grande volte-face dans l'attitude des incrédules par rapport à l'existence du surnaturel. De même que les savants de profession ont, d'un commun accord, nié la possibilité des chutes de bolides jusqu'au commencement de notre siècle, mais se sont tous entendus depuis pour admettre ce phénomène, parce qu'il leur a en quelque sorte crevé les yeux, — de même ils finiront bientôt par accorder tous qu'il se produit chaque jour à notre époque des faits surnaturels et qu'il suffit de le vouloir pour les constater de ses propres yeux.

S'ensuit-il qu'on doive se réjouir à l'avance d'une si grande métamorphose dans les idées? C'est ce que font déjà certains apologistes, qui savent prévoir. Mais, hélas! ils seront bien déçus, quand ils seront en présence de la réalité.

Quand la mode sera venue d'admettre le surnaturel, — autant et plus qu'il a été de mode de le nier pendant deux siècles, on dira aux apologistes : « Vous voulez nous faire croire la divinité du christianisme à cause des miracles de Jésus-Christ ou de la Sainte Vierge? Quelle plaisanterie! Mais des miracles, tout le monde en accomplit aujourd'hui. Vous avez une foule de spirites qui se font un jeu de ressusciter les morts. Il y a tel cordonnier de Denver qui guérit des centaines de malades tous les jours par son simple regard, ou le seul contact de ses gants. Et tout annonce que nous sommes appelés à voir des phénomènes plus extraordinaires encore! Oh! oui, on peut bien dire de notre époque ce que disait le poète au sujet d'une autre :

« Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles? » Mais si les miracles prouvent quelque chose, c'est que le christianisme est une fausse religion; car les miracles opérés contre lui, sous nos propres yeux, sont beaucoup plus certains, plus nombreux et même plus merveilleux que ceux que vous attribuez à Jésus-Christ. »

Voilà comment raisonneront bientôt une foule d'incrédulés, qui aujourd'hui encore nient résolument toute possibilité du miracle; et il est évident que les apologistes devront et pourront les réfuter : car les hommes qui, selon l'expression de saint Paul, auront « l'amour de la vérité », c'est-à-dire voudront fermement faire passer la vérité avant leurs passions, pourront toujours éviter d'être séduits, — quoique le grand nombre doive succomber à la tentation, parce que le grand

nombre entend que son plaisir passe avant tout. Mais à de nouvelles objections, il faudra nécessairement de nouvelles réponses. C'est en quelque sorte toute une apologétique nouvelle qu'il faut créer à l'avance, pour ne pas être pris à l'improviste. Mais ce n'est maintenant ni le temps ni le lieu d'en indiquer les lignes principales : nous espérons le faire plus tard, soit ici, soit ailleurs.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Evangile bien lu procurera toujours la sensation que les faiseurs de miracles opposés à Jésus-Christ n'arriveront jamais qu'à être de pures caricatures; en comparaison de ce modèle où tout absolument est divin. Mais, pour que la lecture des Livres saints pénètre bien l'âme et le cœur de cette vérité capitale, il faut qu'elle soit fécondée par un grand désir du bien, une profonde abnégation et de ferventes prières.

L'Abbé J. B. Bigou
Curé de Sommac, Aude.

Chronique du Merveilleux

La visionnaire de la rue Paradis

Comme il arrive aujourd'hui en pareil cas, l'apparition d'une voyante, d'une prophétesse en chambre a ému la presse; tous les reporters des journaux se sont mis en quête, et le phénomène, ainsi exploité par la curiosité publique, a bientôt perdu de son ombre et de son mystère, pour devenir un de ces faits vulgaires dont on ne parlera plus demain, quand une autre merveille aura fait oublier la Sybille de la rue Paradis. En tout cas, c'est un fait à ajouter à ceux qui ont été signalés dans ces derniers temps, comme preuves de la réalisation de la prophétie qui concerne l'Antechrist et la multitude de faux prophètes qui surgiront de toutes parts avant sa venue. Or, on sait que ces prophètes ne peuvent être inspirés que par Satan, et que toutes les merveilles qu'ils opéreront ne peuvent être que l'œuvre de l'enfer, quand elles ne sont pas, comme ce pourrait bien être ici le cas, une pure comédie, du pur charlatanisme.

C'est en effet la conclusion la plus sûre que l'on puisse tirer des différents récits des interviews dont M^{lle} Couédon a été l'objet, — conclusion que formule ainsi la *Croix de Paris* dans son numéro du 23 mars :

« On nous presse de dire s'il y a une voyante rue Paradis, à Paris, qui prédise et promette des châtements.

« La personne attire, en effet, du public comme toujours en pareil cas. Nous y avons envoyé, dès la première heure, et elle nous a promis prospérité pour *La Croix* et de longues années; mais si nos confrères de la presse n'avaient point parlé d'elle, nous n'aurions jamais eu la pensée d'en entretenir nos lecteurs.

« La personne et les siens sont évidemment de

bonne foi; mais la prétendue Jeanne d'Arc n'a aucun caractère du surnaturel divin et ne ressemble en rien à celle de Domrémy. »

Deux récits nous semblent particulièrement propres à faire partager à nos lecteurs cette conclusion : le premier a été publié par la *Libre Parole* le 14 mars, et le second par le *Monde*, le 20 mars.

UNE VISIONNAIRE

Plusieurs de mes confrères ont été, avant moi, témoins de ce que j'ai vu et entendu hier. Aucun n'a osé en parler, crainte du ridicule sans doute. En notre temps de blague et de scepticisme, on a si vite fait de tourner en dérision ceux qui croient, ou même seulement semblent s'intéresser, une fois en passant, aux choses mystiques! Eh bien! dussé-je être pris pour un jobard, je braverai les quolibets. Et j'avouerai, à mes lecteurs, qu'il est quelque part, dans Paris, une jeune fille qui, visitée, dit-elle, par un envoyé céleste, annonce l'avenir à qui veut l'entendre — et que cette prophétesse m'a parlé, et que je suis sorti de chez elle, sinon convaincu de sa mission divine, du moins très frappé de l'étrange véracité de certains de ses dires...

C'est la mère qui vient vous ouvrir. Elle vous introduit dans un petit salon modeste, dont les meubles sont couverts de housses, et que décorent quelques statuettes et quelques images pieuses. On se sent dans un milieu discret, gris, familial, je dirai presque : lointain.

La jeune fille vient à vous et, sans embarras, simplement, sur un ton enjoué, vous raconte comment, à la suite d'une vision, pendant laquelle elle a entendu des voix, elle a compris qu'elle avait été choisie par Dieu pour avertir ses contemporains des grands événements qui se préparent. Des prêtres, des médecins, des savants, voire des occultistes comme Papus, sont venus l'interroger. Les uns ont dit qu'elle était une détraquée. Les autres ont affirmé que c'était le diable qui parlait par sa bouche. Elle ne s'est pas émue de ces appréciations. L'Ange les lui avait prédites. Il lui a prédit aussi qu'elle serait persécutée, honnie, vilipendée, et qu'elle aurait surtout contre elle l'Archevêché de Paris.

— Quand l'Ange parle par ma bouche, ajoute-t-elle, je n'entends pas. Je n'entends pas davantage les questions qu'on lui pose et auxquelles il répond. Je suis un instrument, pas plus. A ces moments-là, ma personnalité disparaît. C'est par ma mère, par les autres témoins que j'ai appris les diverses prophéties dont j'ai été le truchement, et dont beaucoup déjà se sont réalisées.

Et la jeune visionnaire me cite une foule d'événements récents que longtemps à l'avance elle avait annoncés.

Puis, tout d'un coup, ses paupières s'abaissent à demi, ne laissant voir que le blanc de l'œil, comme s'il s'était retourné pour lire en dedans d'elle-même ; et elle parle — ou plutôt elle psalmodie des phrases rythmées, qui s'assonnent, et dont quelques-unes reviennent comme des refrains. Ce ne sont pas des vers, ce n'est pas de la prose non plus, c'est quelque chose d'intermédiaire et d'insaisissable et cela se dévide sans fin, avec une sorte de mélancolie et de monotonie aussi, les mêmes assonances revenant presque invariablement.

Après avoir entendu cette sorte de mélodie, je n'en gardais que le souvenir vague des paroles qu'on a entendues en rêve. La voix alors précisa. Et, entre autres choses, elle me prédit que dans des temps prochains, la France serait châtiée. Une guerre épouvantable, ajoutait-elle, est sur le point d'éclater. Au préalable, il y aura des entrevues de souverains, et Félix Faure démissionnera...

J'avoue que ces prophéties me parurent tout d'abord un peu enfantines. Je demandai des preuves. La voix me pria de la questionner.

J'eus l'idée irrévérencieuse qu'on se moquait de moi. Et je glissai un regard en coulisse vers les portes... Et puis, rassuré, écartant tout respect humain, j'interrogeai. Je croyais être très malin, en ne parlant que de faits de moi seul connus, ou, du moins, inconnus sûrement de la mystérieuse jeune personne. La voix me répondit d'une façon tellement nette, que j'en reste encore abasourdi.

Elle me dit comment, en telles circonstances toutes privées, je m'étais comporté, me cita des détails précis. Elle m'apprit certains actes de diverses personnes, ignorés de moi hier, et que j'ai vérifiés depuis. C'était tout à fait surprenant.

Dans ces conditions, que voulez-vous que je vous dise ? Faut-il croire ? Faut-il ne pas croire ? A toutes les époques troublées, il s'est trouvé ainsi des visionnaires pour annoncer les imminentes catastrophes. Qui ne connaît la fameuse prédiction de Cazotte, rapportée par la Harpe, décrivant, en 1788, les principaux événements de la Révolution ? C'est de l'histoire cela, quoi qu'on en ait dit. La jeune fille qui, depuis sept mois, prophétise quotidiennement devant des milliers de curieux ou d'indifférents, est-elle réellement le truchement de la parole divine ? Est-elle seulement douée de double vue ? Est-elle une simple diseuse de bonne aventure ? Je laisse à d'autres le soin de répondre à ces questions. Tout ce que je sais, quant à moi, c'est que ses propos, en doux langage scandé, vous donnent une impression de mystère qui, bien plus qu'un sourire, incite à la réflexion.

Gaston Méry.

LA VOYANTE DE LA RUE PARADIS

Et moi aussi, je l'ai vue, la célèbre sybille de la rue Paradis. Avant de l'aborder, j'avais dépêché auprès d'elle un ami pour la prier de me fixer elle-même le moment de l'entrevue.

Venez à neuf heures ! répondit la duègne de la pythonisse à mon complaisant messenger.

— A neuf heures du matin ? scanda celui-ci fort intrigué.

— A neuf heures du soir ! corrigea la dame avec son sourire le plus engageant.

Diavolo ! Que signifiait ce tardif rendez-vous ? A pareille heure la rue Paradis est-elle très sûre ? Mais il fallait bien en passer par là. Quelques minutes avant neuf heures, j'enfilais donc le faubourg Poissonnière, puis obliquant à droite, je suivais la rue Paradis jusqu'au 40. Inutile de questionner le concierge. Tout Paris sait aujourd'hui que M^{lle} Couédon loge au quatrième. Juste au moment où j'allais sonner, une porte s'ouvre, et je suis introduit dans un élégant salon où trois dames âgées et deux ecclésiastiques attendent sans doute leur tour. Les ecclésiastiques se montrent naturellement fort discrets : c'est la première fois qu'ils font le siège du nouveau temple de Delphes. Mais, en revanche, les dames me dédommagent largement de cette réserve. L'une, la mère de la « voyante », ne tarit point sur les facultés divinatoires de sa fille ; l'autre, une actrice bien connue d'un théâtre du Boulevard, renchérit encore. Sans me faire connaître, je me livre aux douceurs d'une perfide interview. Comment M^{lle} Couédon a-t-elle acquis le singulier don qui la met ainsi en relief ? Les réponses m'arrivent aussitôt, extrêmement copieuses. C'est le 5 août 1895 que la chose arriva. Soudain, au milieu de la journée, « la jeune personne — M^{lle} Couédon n'a que vingt-cinq ans — ferme les yeux, et, de ses lèvres roses, jaillit un flot d'oracles. La famille, émerveillée, raconta l'histoire aux voisins, et ceux-ci firent part du prodige à leurs amis et connaissances. Bientôt, M^{lle} Couédon dut se mettre à la disposition du public, et donner des consultations à tous ceux qui désiraient l'entendre.

Mais ici je m'arrête ; quand je parle de M^{lle} Couédon, je commets un abus de langage. M^{me} Couédon mère me fait observer que sa fille est exclusivement l'interprète de l'archange Gabriel. Ainsi le veut d'ailleurs la tradition sybilline. Sous le premier Empire, la célèbre M^{lle} Lenormand, de la rue de Tournon, ne déclarait-elle pas que l'ange Ariel parlait par sa bouche ? Au nom d'Ariel M^{lle} Lenormand prédit, on le sait, à Joséphine de Beauharnais la brillante fortune que la Providence destinait à la femme du général Bonaparte. Eh bien ! L'archange Gabriel a chargé M^{lle} Couédon

d'une mission plus importante. Ecoutez bien ce qui suit :

Au delà des Alpes demeure un prince de la race capétienne, qui non seulement ignore son origine, mais qui ne soupçonne même pas les mystérieux desseins que Dieu a sur lui. C'est la lecture d'un journal, qui lui révélera l'existence de M^{lle} Couédon. En proie aussitôt à un sentiment d'inexprimable angoisse, le futur Libérateur traversera les monts et se dirigera tout droit vers Paris. La fatigue de ce long trajet conseillerait à un voyageur vulgaire de gagner l'hôtel et de se reposer d'abord. Il n'en sera pas de même pour l'arrière-petit-fils anonyme de Hugues-Capet. Un char numéroté — en attendant le carrosse du sacre — le transportera directement de la gare de Lyon au numéro 40 de la rue Paradis. A peine introduit dans le salon, un signe révélera l'arrivée de l'inconnu à l'entourage de la pythonisse.

— Quel signe ? fais-je, non sans commettre une grave indiscretion peut-être.

— Un signe connu de moi seul, me répond brusquement d'un ton hautain et les sourcils froncés un nouveau visiteur qui vient de se faufiler au milieu de nous. Je considère mon interlocuteur : c'est un commerçant à l'allure épaisse et au tempérament sanguin. Sa physionomie, ses manières et ses paroles trahissent l'homme sûr de lui-même.

— Oui, continue-t-il, je saurai sur le champ à quoi m'en tenir. Le « prince » porte sur son front une marque que « l'ange » a fait connaître à « ma fille », et que « ma fille » m'a désignée à son tour. Dès que j'aurai dévisagé et reconnu le prince, ma fille le prendra à part et lui dira au nom de l'Ange, de quelle haute mission Dieu l'investit. Ma fille sera la Jeanne d'Arc de ce nouveau Dauphin de France...

Complètement abasourdi par ce langage, je n'étais pas encore remis de ma stupeur quand une jeune fille vêtue d'une robe bleu céleste, survint. C'était la « Voyante ».

Douée d'une figure agréable, M^{lle} Couédon semble jouir d'une excellente santé. Les couleurs du visage sont vives et fraîches et les yeux rayonnent d'intelligence. La jeune pythonisse paraît très gaie ; les paroles lui coulent de source et son rire argentin les souligne. Cet extérieur ne rappelle guère les macabres somnambules qu'il m'a été donné de rencontrer jusqu'ici. C'est une joyeuse et honnête sybille.

Mon tour est venu, paraît-il, de recevoir les confidences de la Voyante. Je suis M^{lle} Couédon et je pénètre sans trop d'ennui dans l'ancre où la prophétesse formule ses oracles. Cet ancre est une modeste chambre de jeune fille, éclairée par la faible lumière d'une bougie. M^{lle} Couédon prend place sur un fauteuil et me désigne une chaise. En attendant que l'extase se produise, la conversation s'engage pendant quel-

ques minutes sur les faits auxquels je viens d'être initié ; conversation banale et qui ne m'apprend rien de nouveau, sinon que l'archange Gabriel, en sa qualité de membre d'une hiérarchie supérieure à la nôtre, tutoie, par la bouche de M^{lle} Couédon, la vile plèbe humaine. Mais, tout à coup, au milieu d'une phrase, voici que la prophétesse s'interrompt :

— Chut ! me dit-elle. Je sens que je vais m'endormir et que l'Ange va prendre la parole !

Quelques secondes d'un silence plein d'anxiété s'écoulaient. Cependant, la physionomie de la Voyante s'altère peu à peu, les pommettes des joues flamboient, les yeux se ferment, puis les lèvres scandent lentement une espèce de cantilène octosyllabique dont toutes les assonances finissent en *é*. J'ai retenu les vers... décadents que voici :

.....
Tu as charité et bonté
Mais tu manques d'aménité

.....
T'es enn'mis t'ont voulu frapper
Tu sauras encor' les dompter.

.....
La Franc' courra de grav's dangers
Mais toi tu en s'ras retiré.

Etc., etc.

Ainsi que mes lecteurs le voient, ces vaticinations, — sauf le tutoiement, toutefois, — offrent une frappante analogie avec les horoscopes d'Epinal, qu'en échange d'une légère aumône, les aveugles vous mettent dans la main pour désarmer l'impitoyable sergent de ville toujours prêt à traîner au poste le pauvre monde. Après avoir récité sa mélodie, M^{lle} Couédon s'arrête, puis, fixant sur votre serviteur ses yeux hermétiquement clos, elle m'interpelle :

Et maintenant que j'ai parlé,
A ton tour de m'interroger.

J'obéis. Comme la situation politique intrigue aujourd'hui bien des gens, j'adresse quelques questions à la pythonisse sur M. Félix Faure et sur le Parlement. Que va-t-il arriver ? Qu'allons-nous voir ? Voici la réponse :

L'président va démissionner
Et puis les Chambr's vont s'en aller

Mais à quelle époque ?

Le temps, je ne puis le fixer
Mais pour sûr, il est rapproché.

Et quel sera le caractère des événements ?

A Paris, dans les grand's cités,
Tu verras à flots l'sang couler.

J'insiste :

— Il me semble que le bien qui s'accomplit

pourrait bien arrêter le bras de la divine justice ?

Protestation indignée de l'Archange.

Pour que le monde soit sauvé
Il faut que tout soit gangrené.

Cette théorie me défrise un peu. Mais comme on ne peut pas toujours planer sur les hauteurs des sommets de la Métaphysique, je redescends dans le borborygme parlementaire. Qu'est-ce que l'Ange pense de l'impôt sur le revenu ? Cet impôt prévaudra-t-il ? ou bien sera-t-il repoussé ?

Oyez ceci :

Des impôts, il en faut voter
La Franc' ne saurait s'en passer.

Voilà, certes, qui est clair. Mais je réclame des explications plus complètes : quel sort est réservé au ministère Bourgeois ?

Le ministère peut s'en aller
Mais il n faut pas en triompher...

Je suis désormais suffisamment édifié.

— Je n'ai plus de questions à poser, dis-je à Mlle Couédon, en prenant congé de la gracieuse pythonisse. Veuillez remercier, de ma part, je vous prie, « l'ange » de sa bienveillance et de l'extrême netteté de ses oracles.

A peine ai-je prononcé les premières paroles que Mlle Couédon, ouvrant les yeux, se lève, esquisse un sourire, et m'accompagne jusqu'à la porte avec les mots les plus aimables.

« Vous êtes le soixante-troisième visiteur de la journée », me dit la Voyante en me souhaitant le bonsoir. Le soixante-troisième visiteur ! Ainsi, dans un seul jour, Mlle Couédon a eu soixante-trois extases, et l'archange Gabriel s'est dérangé soixante-trois fois pour réciter à d'humbles mortels comme le signataire de cette chronique une cantilène rimée dans le goût des ballades de l'inclyte poète Jean Moréas !! Bouffi d'orgueil, quand je me trouve sur le trottoir de la rue, c'est avec hauteur que je regarde les vulgaires passants qui ne recueilleront jamais, eux, de la bouche d'un séraphin en robe bleu céleste, ce distique enchanteur :

Le ministère peut s'en aller
Mais il n faut pas en triompher.

Oscar [Havard.

Depuis ces interviews, la question de la Voyante de la rue Paradis (qui sera bientôt la Voyante d'une autre rue, son propriétaire lui ayant donné congé comme à une simple bourgeoise) est restée stationnaire, c'est-à-dire livrée à toutes les conjectures des curieux, les uns, tels que le Mage Papyrus, la prenant au sérieux, les autres la traitant de folle ou de farceuse.

L'épisode le plus important de son histoire, au

moment où nous mettons sous presse, est l'examen qu'elle a subi devant une Société de sciences psychiques, récemment fondée par M. le Chanoine Brettes, et composée de 25 prêtres et de 25 médecins, ayant pour but de chercher à établir scientifiquement la limite entre le naturel et le surnaturel dans les phénomènes de ce genre. Un rapport sur le cas de la Voyante de la rue Paradis devait y être déposé et discuté le mercredi 15 avril. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce que ladite Société aura décidé.

En attendant, dans la même rue Paradis, se présente un autre cas, non moins curieux, dont la Société du Chanoine Brettes doit s'occuper aussi, celui d'une stigmatisée, d'une nouvelle Louise Lateau sur laquelle le *Soleil* vient de donner les renseignements suivants :

Dans sa prochaine séance, qui sera tenue mercredi prochain, la Société des études psychiques aura à s'occuper d'une jeune fille qui, semblable à saint François d'Assise, porte, à certains jours, les stigmates de la Passion du Christ.

Chaque vendredi, M^{lle} X..., nous tairons son nom jusqu'à nouvel ordre, voit apparaître sur ses mains et ses pieds les traces des clous et sur sa poitrine, au côté gauche, le coup de lance qui percèrent le Sauveur. Le premier vendredi du mois, les stigmates se compliquent de l'empreinte sous cutanée, sur le bras, de quatorze croix sanglantes (nombre des stations du chemin de la croix), et d'inscriptions parfaitement lisibles. On devine si ce cas va soulever d'ardentes polémiques au sein même de la Société des études psychiques, qui est composée par moitié de prêtres et de médecins dont beaucoup sont loin d'être des croyants.

Afin d'avoir quelques renseignements sur la nature des plaies périodiques de M^{lle} X..., nous sommes allés voir M. le docteur Tison, médecin en chef de l'hôpital Saint-Joseph, et l'un des membres actifs de la Société d'études psychiques. Avec une amabilité remarquable, l'éminent praticien se met à notre disposition : « Je dois vous dire que je n'ai pas encore vu le sujet dont nous me parlez. Je n'en ai eu connaissance que par un petit communiqué de notre président, M. le chanoine Brettes, qui a mis cette question à l'ordre du jour de notre séance de mercredi prochain. Revenez me voir et je me ferai un plaisir de vous faire part de mon impression. Mais je peux vous dire d'une façon générale que les stigmatisés, pour être rares, ont existé de tout temps. Sans remonter à François d'Assise, que l'Eglise vénère comme un saint, permettez-moi de vous rappeler le cas de Louise Lateau, cette jeune Belge originaire du Hainaut, qui mit en révolution, il y a quelque vingt ans, le monde médical. Cette jeune personne, dès 1868, alors qu'elle n'était âgée que de dix-huit ans, commença à avoir des

extases et des visions mystiques, à la suite desquelles ses mains et ses pieds portaient la marque sanglante de clous, et son côté une plaie contuse sanguinolente, telles que ces blessures diverses se rencontraient chez Jésus crucifié. Je n'ai pas vu personnellement Louise Lateau, mais je compte, parmi mes confrères, plusieurs amis qui firent le voyage de Bois-d'Haisne et me rapportèrent des mouchoirs tachés du sang qui s'échappait des plaies de la stigmatisée. Chose curieuse, Louise Lateau mourut à trente-trois ans, âge de Jésus-Christ.

« C'est exactement le cas, sauf la mort, de M^{lle} X..., que nous aurons à examiner mercredi. Vous jugez si nous y prêterons toute notre attention et tous nos soins. Quant aux causes de ces faits ultra-curieux, elles sont assez difficiles à définir. Les uns relèvent de la médecine pure. N'ai-je pas guéri des paralytiques par la seule suggestion ? Les autres... contentons-nous d'imiter la réserve de l'Eglise, qui, sauf certains cas bien définis, ne se prononce pas. »

Après avoir remercié le docteur Tison de son amabilité, nous avons pris congé de lui, nous promettant de revenir sur cette question fort curieuse, avec des documents nouveaux. Il faut s'attendre, en effet, à voir s'engager de véritables polémiques autour de M^{lle} X..., la nouvelle stigmatisée, presque une thaumaturge.

H. Grenet.

Médecin guéri miraculeusement à Lourdes

(Extrait de la *Semaine de Saint-Claude*.)

Nous donnons ici, d'après le miraculé lui-même, le récit d'une guérison vraiment extraordinaire due à Notre-Dame de Lourdes. C'est un médecin qui a été l'objet de cette faveur; son témoignage n'a que plus de poids; en le lisant, on se trouve en présence de toutes les circonstances les plus capables de faire ressortir le caractère miraculeux de la guérison.

Le 2 août, les médecins étaient réunis au *Bureau des constatations*, à Lourdes, interrogeant les malades, étudiant les symptômes qui permettaient de bien définir les maladies et d'apprécier l'importance des résultats obtenus. La plupart de ces faits réclamaient une enquête plus complète et laissaient encore des doutes dans l'esprit.

Or, parmi les docteurs, se trouvait un médecin de première classe de la marine. Quand l'observation des cas soumis ce jour-là à leur examen fut terminée, celui-ci, se tournant vers

ses confrères : « Eh bien ! messieurs, leur dit-il, je connais une guérison plus concluante que toutes celles que je vois ici en ce moment; et cette guérison, c'est la mienne. Oui, j'ai été guéri après avoir invoqué Notre-Dame de Lourdes, guéri à trois mille lieues de mon pays, dans des conditions absolument désespérées. Et si vous le permettez, je vais vous résumer les principaux détails de ma guérison. »

Entendre un médecin faire lui-même le récit de sa guérison, c'est une bonne fortune, surtout pour d'autres médecins. Evidemment, il allait noter d'abord, jour par jour, heure par heure, le progrès de sa maladie, et démontrer ensuite que l'arrêt brusque, instantané, dans la marche d'un mal incurable comme le sien, ne pouvait être expliqué par aucune loi physiologique, étant au-dessus des forces de la nature. C'était un régal en perspective. Aussi les collègues de M. G^{***} acceptèrent-ils avec empressement, et furent-ils vite tout yeux et tout oreilles.

« Je suis âgé de 34 ans, leur dit le docteur G^{***}. Mon père est un ancien professeur agrégé d'une Faculté de médecine : j'ai suivi les traditions de ma famille en embrassant la carrière médicale. En ma qualité de médecin de la marine et des colonies, j'avais déjà fait de longs séjours dans les pays chauds; je suis resté quatre ans consécutifs en Cochinchine, puis, sans transition ni repos, j'ai été envoyé au Tonkin; c'est là que l'année dernière, à la suite d'une dysenterie très grave, je ressentis les premiers symptômes d'un abcès du foie. Cet abcès, très volumineux, faisait saillie sur les côtes, et fut ouvert, au mois d'août 1894, par le docteur Avray, médecin principal attaché à l'hôpital d'Hàiphong, où j'avais été transporté.

« Un second abcès, plus profond, suivit bientôt le premier. Il fallut, dans le courant de septembre, faire une large ouverture pour arriver jusqu'à lui et conduire le bistouri au milieu des organes les plus importants. C'est une opération très délicate et très grave.

« Malgré ce traitement énergique, le travail de décomposition, qui atteignait tout le foie, continuait ses ravages. Les plaies extérieures se cicatrisaient, mais la suppuration, se creusant une issue au travers du diaphragme, pénétra dans la plèvre, perfora le poumon et vint sortir par la bouche. Chaque jour, pendant trois mois, je vomissais des quantités considérables de pus, et je rendais parfois des morceaux de poumon gangrenés. Les organes les plus essentiels étaient altérés; je m'empoisonnais à vue d'œil. Mon teint était livide, ma physionomie décomposée; une fièvre hectique me minait rapidement. On me nourrissait avec du champagne et quelques biscuits. J'avais perdu

soixante livres de mon poids; de cent quarante, j'étais descendu à quatre-vingt livres.

« Non seulement je rendais en vingt-quatre heures une cuvette de pus, mais encore, tous les huit jours, j'étais pris de vomissements; en une seule fois, je remplissais ma cuvette. Ma situation était manifestement sans ressources. Je comprenais la gravité de mon mal, et mes collègues ne pouvaient me dissimuler toutes leurs alarmes. Les bonnes Sœurs de l'hôpital, Religieuses de Chartres, me firent faire une neuvaine à Notre-Dame de Chartres; mais je ne constatai, à la fin de la neuvaine, aucune amélioration dans mon état.

« C'est alors que ma pensée se tourna spontanément vers Lourdes: c'était la France aussi, c'était plus encore: c'était pour moi presque le foyer, la famille! C'était là que se rattachaient mes souvenirs les plus intimes et les plus chers; ce mot résonnait à mon oreille d'une façon merveilleuse et réveillait les sentiments d'une indicible espérance. Quand on se trouve perdu loin de tout ce qu'on aime, couché sur un lit d'hôpital, disputant à la mort, en pleine jeunesse, les dernières énergies d'une vie qui s'éteint, ah! l'esprit et le cœur perçoivent alors, avec une acuité que vous ne pouvez concevoir, toute lueur qui vient éclairer notre horizon; et ce fut une lueur bien douce que celle qui, partant de la grotte, vint jusqu'à moi pour me rendre le courage, en attendant qu'elle me rendit la vie.

« Les Religieuses avaient de l'eau de la Grotte. Avec elles, je commençai des neuvaines ininterrompues. Ma mère, que j'avais prévenue de la gravité de mon état, faisait prier de son côté et demandait partout des neuvaines dans les mêmes intentions. Dès ce jour, l'espoir vint soutenir mon âme. Cependant, pouvais-je guérir autrement que par un miracle, et un miracle éclatant? Il était impossible, au point de vue médical, de résister à cette décomposition générale, de réparer les organes détruits, de combler ces cavités, qui pouvaient contenir plusieurs litres de pus. Si la guérison instantanée d'une égratignure est chose impossible, si la cicatrisation superficielle demande du temps et des soins, quel temps et quels efforts de la nature ne devait pas demander la guérison de ces plaies profondes, inaccessibles à tout remède? Comment refaire ou cicatriser ce poumon gangrené?

« Il fallait un miracle! Avec l'eau de la Grotte, avec des neuvaines répétées, j'ai obtenu ce miracle. Il s'est fait chez moi non pas un retour graduel des forces, mais une transformation complète et instantanée: du jour au lendemain, toute suppuration a été tarie. Je n'ai plus rendu une goutte de pus par la bouche. Mes forces sont revenues. Je ne prenais

aucune nourriture, j'ai pu m'aliter, manger d'une façon suffisante. Au grand étonnement des médecins qui me soignaient, des Religieuses même, je me suis relevé, ressaisissant en quelques heures ma vie prête à s'échapper. Quelques mois après, je m'embarquais pour la France. Ma santé ne laissait rien à désirer; j'avais regagné vingt-deux livres de mon poids.

« En France, on me croyait perdu, on m'avait proposé pour la réforme. J'ai refusé la réforme; j'ai demandé un congé, et je me propose de reprendre mon service et de repartir pour les colonies à la fin de ce congé. »

Comme les médecins qui avaient entendu ce récit demandaient à l'officier quelle avait été l'attitude de ses collègues de la marine en présence de sa guérison:

« Si vous pouviez, répondit le docteur G^{***}, demander à tous mes confrères, à tous les chefs de service de l'hôpital d'Haïphong, ce qu'ils pensent de ma guérison, ils vous diraient qu'ils ont été renversés par ce dénouement imprévu, mais personne n'a mis en doute son caractère, on du moins n'a cherché à l'expliquer d'une façon naturelle.

« Ma reconnaissance est sans limites. Chaque jour, je remercie Notre-Dame de Lourdes. Mon plus vif désir est de la faire connaître et de la faire aimer davantage. J'ai envoyé en Cochinchine des statues et de l'eau de Lourdes, et partout où je passerai, je veux établir le culte de la Vierge et de la Grotte. »

A L'INTRÉPIDE AUTEUR

du « *Diable au XIX^e Siècle* »

(Après avoir fermé son livre)

Puisque le Christ en croix à terre nous prosterne,
Satan veut à son tour un encens effronté.

Le monstre à ses dévots jure d'un air paterne
Que lui seul est la Vie et la Félicité.

Des troupeaux égarés vont boire à sa citerne,
Se glissant dans la nuit et fuyant la clarté,
Il les compte aux lueurs de sa fauve lanterne
Et les parque d'avance en son Eternité!
Hélas! tu peux remplir l'Univers de ta bave;
Posant ton pied de boue sur l'Homme, ton esclave,
O maudit, tu peux faire à jamais son tourment;

Vil singe du Sauveur, noir serpent, bête immonde,
Tu peux être en effet le Prince de ce monde,
Mais Dieu, toi!... tu n'en es que le vomissement.

SALUT A DIANA VAUGHAN

Admirons les desseins du Maître de ce monde :
Un auteur intrépide et d'une foi profonde

— Que le Christ entraîna —

Nous avait dénoncé le Temple satanique
Et, de garde aux abords de l'infâme portique,
La belle Diana.

Quand l'Univers entier fixe les yeux sur elle,
— Attentif et muet — soudain la sentinelle,
Piétinant le maudit,
Montre, en le démasquant, sa repoussante face !
Agenoux, ô chrétiens : auprès de nous Dieu passe
Visible, et resplendit !

C^{te} A. de Sparre.

Un document maçonnique

(Extrait de la *Croix de Seine-et-Oise*, 15 mars).

Nous disions dans notre dernier numéro, en nous appuyant sur le témoignage du *Temps*, organe républicain et protestant, que les franc-maçons peuplaient le parlement, le gouvernement, l'administration, et qu'ainsi ils exerçaient la plus odieuse tyrannie.

Aujourd'hui, nous pouvons placer sous les yeux de nos lecteurs un document inédit, qui corrobore toutes les révélations sur l'ingérence de ces sectaires dans la politique française et montre, une fois de plus, qu'ils n'ont d'autre but que de déchristianiser notre pays.

Ce document, dont l'importance n'échappera à personne, émane d'une des principales loges de la capitale, la *Clémentine Amitié*, à laquelle sont affiliées de nombreuses loges de l'étranger, de Paris et de la province ; parmi ces dernières : le *Triangle Sacré*, de Corbeil ; l'*Amitié Discrète*, de Rambouillet ; la *Bonne Foi*, de Saint-Germain en Laye.

Il met en scène un personnage sur les bons offices duquel le F. . Bourgeois compte évidemment, puisqu'il l'a réintégré dans l'administration. Le nom de ce fonctionnaire ? Edgar Monteil, qui vient d'être nommé « contrôleur général des services extérieurs du ministère de l'intérieur » ; Edgar Monteil, qui mena naguère, dans la *Lanterne*, contre les congrégations religieuses, l'abominable campagne qu'on se rappelle ; Edgar Monteil, l'auteur du *Manuel d'instruction laïque*, œuvre impie, et de l'*Histoire d'un Frère ignorantin*, œuvre diffamatoire pour laquelle il fut condamné ; Edgar Monteil, l'ancien préfet de la République, révoqué par

Constans ; Edgar Monteil, l'ancien secrétaire de Delescluzes, sous la Commune !

On va voir quel est l'esprit de ce nouvel agent du gouvernement, et ce qu'on peut attendre de l'administration épurée, rêvée par les radicaux.

Voici le document :

LIBERTÉ. . . ÉGALITÉ. . . FRATERNITÉ. . .

A. . . N. . . E. . . S. . . L. . . A. . . D. . . G. . . O. . . D. . . F. . .

LOGE FRANÇAISE ET ÉCOSSAISE

Chap. . . et Aréop. . .

LA CLÉMENTINE AMITIÉ

Fondée à l'Or. . . de Paris, le 18 Nivôse, an 13
(1805 E. . . V. . .)

Homo sum : 'humani nihil a me
alienum puto (Térence)
Les peuples sont pour nous des
frères, et les tyrans des enne-
mis.

(Chant patriotique)

Tout homme oisif est un fripon
(J.-J. Rousseau).
Ecrasons l'infâme (Voltaire).
Bien penser et bien dire ce n'est
rien sans bien faire.
(Vieille devise maç. . .)

TEN. . . SOL. . .

de l'At. . . , Temple n° 2

Le Mercredi 5 Février an 104 de la République
(E. . . M. . . 5896 — E. . . V. . . 4896)

T. . . C. . . F. . .

Nous avons l'honneur de vous inviter à venir partager vos trav. . . et à nous apporter les lum. . . et tous les renseignements qui peuvent contribuer à développer la liberté et l'émancipation des hommes.

Salut et fraternité.

Le Vénérable,
Edgar MONTEIL.

— TRAVAUX A L'ORDRE DU JOUR —

5. Renseignements sur la situation politique et sur le mouvement des loges. — 6. Batterie de D. . . en mémoire du F. . . Ch. Floquet, membre d'honneur de la L. . . — 7. Proposition contre la loi sur les associations. — 8. Adresse au Conseil de l'Or. . . relative au personnel administratif républicain.

11. Première discussion sur : L'EXPULSION DES JÉSUITES...

Toutes les communications concernant la Loge doivent être adressées au F. . . Edgar Monteil, 40, rue du Luxembourg.

TEN. . . DU 15 JANVIER

Remise d'une médaille d'or offerte par les FF. . . de la Loge, au F. . . Drecq, vén. . . sortant. Inst. . . des offi. . . pour l'an. . . courante.

Le Vén. prononce l'allocution suivante :

Mes FF. :

Lorsque pour la première fois, vous m'élevâtes à la plus haute dignité de votre R. A. je venais d'être destitué de mes fonctions de Préfet.

Depuis la chute du Cabinet Floquet, la politique cessait d'être républicaine et je devais subir tous les écœurements que peut avoir un républicain depuis trente ans dans la bataille, sans jamais s'être écarté de la ligne droite qu'il s'est tracée.

Voyant par suite de mes fonctions la politique par ses dessous, je fus profondément étonné d'apprendre du successeur de Floquet ce que l'on pouvait demander à un fonctionnaire. Je m'entendis reprocher de ne pas avoir rendu visite aux réactionnaires de la Creuse et de ne pas les inviter à la Préfecture, de ne point être allé voir l'Evêque, d'avoir simplement déposé la carte de Préfet de la Creuse chez le curé de Guéret sans entrer chez lui. J'entendis même que s'il était admissible que le Préfet n'assistât pas à la messe, il n'était pas inutile que sa femme se montrât aux offices.

Je ne vis pas une fois le Ministre de l'Intérieur sans essayer des observations de ce genre.

Il fallait comprendre le langage de mon chef immédiat : Voyons, Monteil, nous sommes de vieilles connaissances, agissez donc autrement et vous resterez Préfet. Vous êtes populaire dans votre département, vous avez les paysans pour vous. Qu'est-ce que ça me fait ? Si vous êtes bien avec les gens riches, ceux-ci viennent à Paris, ils fréquentent les salons, ils proclament qu'ils ont un bon Préfet et moi, à la suite, je répète que j'ai un bon préfet. Si les paysans en disent autant dans leur chaumière, est-ce que ça me revient aux oreilles ? Rendez-vous donc compte de votre situation. C'est l'argent, c'est la position dans le monde qui a une influence. Il y a une organisation sociale à laquelle correspond l'organisation administrative. Composez avec le clergé, soyez coulant, c'est une grosse force... Vous avez trop ces gens-là contre vous... trop contre vous...

J'abrège. Le Ministre de l'Intérieur me parlait dans le même sens que le Président Carnot, lorsque celui-ci me disait textuellement ces paroles que j'ai déjà publiées ailleurs :

« Monsieur le Préfet, je sais, je suis sûr, j'ai des garanties que le clergé accepte la République et que les curés sont républicains. Hé bien, qu'est-ce que c'est que la grosse masse électorale, que les habitants des campagnes ? Des ignorants incapables de se conduire, n'ayant aucune idée de la politique. Il n'y a dans un village qu'un homme éclairé, c'est le curé. Si le curé devient loyalement républicain, et je vous répète que cela est, c'est lui qui instruira les électeurs de ce qu'ils doivent faire, c'est lui qui les mènera au scrutin et vous voyez quelle France nous aurons. »

C'était la politique des ralliés, cette politique qui, commencée avec Carnot, poursuivie avec habileté par Constans, devait atteindre son apogée avec Dupuy (l'un et l'autre sont francs-maçons !), et ce dernier révoquait, comme j'avais été révoqué moi-même par Constans, un autre Préfet appartenant à notre atelier, not. F., Joliet, qui avait refusé de soutenir Bourlon de Rouvre, le député réactionnaire, contre le candidat républicain.

Il est bon, il est nécessaire que ces choses se sachent ; et je le demande aux F. Maç. : un républicain véritable pouvait-il obéir à cette politique ?

Vous m'aviez su gré, mes FF., d'avoir sacrifié ma haute situation à mes idées, à nos idées communes, et ma première élection était la marque évidente de votre estime. Pendant quatre années, vous avez maintenu dans mes mains le premier maillet de not. L., et pendant ces quatre années nous avons mené la campagne opposée à celle du Gouvernement, nous n'avons cessé de crier : Sus aux cléricaux ! parce que là, et là seulement est le danger qui menace la République.

Peut-être n'avons-nous pas toujours trouvé dans ce temps-là, auprès du Conseil de l'Or., l'appui que nous en devons attendre. La politique du Gouvernement influençait sans doute des esprits étroits ou timorés, ou bien l'on oubliait, pour de vaines satisfactions personnelles, que la Maç. ne peut exister qu'en étant une force intrinsèque, qu'elle peut rompre, mais ne plie pas.

La position prise par la *Clémentine Amitié* dans son indépendance d'at. sous la loi commune, *sub lege libertas*, devait donc être maintenue. Par elle-même puissante, elle n'avait ni à prendre des avis en dehors d'elle, ni à se dissimuler dans des collectivités. Placée, pour ainsi dire, sur un rocher au milieu de l'Océan, sur ce rocher elle doit rester, ayant sa douce plage pour les navires amis et son granit pour les noirs vaisseaux conduits par la tempête.

Telle a été la pensée maîtresse des FF. qui sont venus me demander de reprendre la direction de cet at. ; mais de même que vous aviez voulu, mes ch. FF., et jamais je ne vous montrerai assez ma reconnaissance, de même que vous aviez voulu me donner un témoignage de confiance pour ma fermeté dans ma foi républicaine, lorsque j'ai été sacrifié comme Préfet à la politique des ralliés, de même quelques-uns d'entre vous ont pensé à protester contre des faits odieux dont j'étais de nouveau victime de la part des hommes noirs, de ceux qui m'avaient fait condamner jadis à trois ans de prison et treize mille francs d'amende.

Ici le F. Monteil raconte longuement qu'il a été dépouillé de l'héritage d'une tante, — dont, plus discrets que lui, nous faisons le nom — qui « a été entourée, obsédée par les curés et par toute une bande noire » ; qu'on a mené cette tante chez un notaire et qu'on « lui a fait signer la donation de son bien à une espèce de petit vieux rabougri et difforme ». On ne comprend pas quel intérêt les curés auraient eu à faire faire une donation au profit d'un laïque, quand ils pouvaient tout aussi bien la faire faire en leur faveur ; on ne comprend pas davantage pourquoi, s'il y a eu captation, le F. Monteil n'en a pas poursuivi les auteurs. Mais passons.

Il ajoute :

Et vous, mes FF., qui connaissez cette histoire, vous êtes venus me donner une nouvelle preuve de votre amitié au moment où je subis, une fois de plus, le contre-coup de la lutte contre le cléricisme que pas une minute dans ma vie déjà

longue, que, depuis mon enfance, je n'ai pas abandonnée un seul instant. Oui, vous savez que je suis ferme dans mes convictions et dans mes principes, que pas une persécution ne m'en a fait dévier, et j'ai été persécuté. Que dis-je, vous le voyez, on ne m'oublie pas. Les cléricaux n'oublient jamais.

Aujourd'hui on m'enlève un héritage, et je sens, dans ma lutte, courir les mensonges et les calomnies, ce que don Bazile sème, mais dont je me moque, moi, parce que je sais que je suis honnête, que je suis droit et que la mort seule arrêtera ma parole et ma plume dans leur expression pour le triomphe des idées de la F. : Mag. :

C'est ainsi que vous m'acceptez, c'est pour cela que vous m'avez élu. Mon élection, je l'ai portée moi-même sur le terrain politique, c'est une élection politique que vous avez faite. En avant donc la *Clémentine Amitié*.

L'heure est venue d'agir plus vigoureusement que jamais, et tout nous y convie. Nous avons à la tête de la Fr. : Mag. : un de mes vieux collègues du Conseil municipal de Paris (1), auquel me lie une attache encore plus puissante, car nous étions côte à côte dans les prisons, lorsque les cléricaux de Versailles eurent mis Paris à sac. Nous avons au gouvernement plusieurs des nôtres, nos amis à nous tous, des hommes avec lesquels nous sommes habitués à penser, et nous pouvons bien, au moins, espérer regagner tout le terrain perdu par la République depuis la chute du Président Grévy.

Je suis certain, mes ch. : FF. : , d'avoir votre approbation unanime en envoyant à l'heure où je prends la présidence de cette R. : L. : , le salut de la *Clémentine Amitié*, et particulièrement de ses nouveaux dignitaires, à notre Président Lucipia et au Conseil de not. : Ord. : , ainsi qu'à nos TT. : CC. : FF. : Bourgeois, Lockroy, Doumer, Mesureur, Cavaignac, Combes, Viger et Guieyresse, ministres de la République.

Hier, dans une importante ten. : des *Inséparables du Progrès*, présidée par not. : Ch. : F. : Gerville-Réache, député, notre Ch. : F. : Marmonnier a fait adopter une proposition tendant à l'épuration du personnel et à la protection des véritables républicains, proposition qui doit être transmise au Gouvernement par le Président du Conseil de l'Ord. : . Nous ne pouvons, je le crois, qu'appuyer énergiquement cette proposition, car nous devons attirer l'attention du Gouvernement sur les élèves des jésuites, des dominicains, de Stanislas, etc., etc., dont on peuple nos administrations. Une épuration complète du personnel, une surveillance effective dans l'armée et dans la marine s'impose au Gouvernement. Il ne faillira certainement pas à sa tâche. Qu'il marche. S'il montre qu'il marche, on le suivra, le peuple sera derrière lui, la Fr. : Mag. : aussi, mais nous voulons des actes républicains dans un organisme républicain.

Notre confiance en lui est entière, nous lui en faisons encore crédit. Il ne l'amointrira certainement pas, il la détruira moins encore, et nous-mêmes, nous lui montrerons que nous voulons l'aider de tout notre pouvoir. Nous, nous marcherons. Il y a quelques jours nous avons demandé au Conseil de l'Ord. : de provoquer un grand congrès de tous les rites mag. : , sans distinction, et sans

exclusion, des FF. : -Mag. : de tous les pays. Je vous demande la permission de mettre sous le maillet, à partir de notre prochaine tenue, une question que j'ai posée hier à la réunion des *Inséparables du Progrès* : l'Expulsion des jésuites. Au moment où les jésuites mènent de tous côtés une campagne de diffamation contre tout ce qui est républicain et où ils attaquent ignoblement jusqu'au Président de la République, il semble que l'heure sonne de l'observation des justes lois.

La L. : la *Clémentine Amitié* va donc demain plus qu'hier, se montrer militante ; mais nous ne devons pas oublier les efforts et le dévouement de nos anciens officiers pour la gloire et la splendeur de not. : At. : , et, en particulier, je remercie le F. : Drecq, mon Vén. : prédécesseur, de sa présidence de la L. : . En remettant le maillet en d'autres mains, les FF. : de cet atelier présents sous les colonnes se sont cotisés pour lui offrir une médaille d'or. Cette médaille lui rappellera longtemps l'attachement que nous lui portons et lui dira que nous comptons toujours sur son zèle pour aider notre L. : à aller vers ses destinées.

J'espère que ces destinées seront grandes, que chacun de nous y aidera, notamment en nous amenant des recrues, que nous renverserons la barrière noire qui s'oppose à la solution des problèmes sociaux que comporte le mot de République, la barrière noire qui maintient encore l'esclavage de l'homme, et, pour ma part, je vous promets de m'y employer de toutes mes forces. Car c'est le soulagement de mes épreuves, cette confiance que vous avez en moi, et votre amitié est le baume versé sur les blessures que je reçois en menant le bon combat. Encore une fois, merci, mes FF. : , et maintenant, tous unis, nous pouvons crier :

En avant, la Fr. : -Mag. : , pour la République et la Libre Pensée !

Ainsi, voilà ce qui se débite dans les Loges...

On n'y fait jamais de politique, affirmaient les FF. : . — On n'y fait jamais de politique, répétaient en chœur quelques bons bourgeois. Les uns étaient des imposteurs et les autres des gobeurs. Les premiers sont démasqués, maintenant, et les seconds complètement éclairés. Et comme, suivant le proverbe, un bon averti en vaut deux, nous espérons bien que tous ceux qui auront lu le document ci-dessus sauront prendre leurs précautions contre la secte maudite.

On sait quel est le but des francs-maçons : « renverser la barrière noire », détruire la religion catholique en France. On connaît leur cri de guerre : « *Ecrasons l'infâme !* » On connaît leurs relations avec les ministres. On sait qu'ils préparent dans leurs repaires « l'épuration du personnel » et que leur chef « **TRANSMET LEURS PROPOSITIONS AU GOUVERNEMENT** ». On connaît leur patriotisme, qui consiste à demander au Conseil de leur Ordre « de provoquer un grand congrès des FF. : de TOUS les pays », à vouloir marcher par conséquent, la main dans la main, même avec les

(1) Le F. : Lucipia, ancien membre de la Commune.

Italiens, même avec les Allemands, même avec nos ennemis !

En attendant ce congrès *international*, un congrès régional se prépare en Seine-et-Oise. C'est au déjeuner radical du 3 courant, paraît-il, que l'idée de réunir toutes les Loges de notre département a été lancée, pour répondre aux « provocations cléricales » (!)

Et ces assemblées politiques sont annoncées à l'heure même où le Conseil des ministres, par une note officielle communiquée à la presse, menace de ses foudres les évêques de France qui se proposent d'aller célébrer à Reims le quatorzième centenaire du baptême de Clovis.

Le temps n'est-il pas venu, pour tous les honnêtes gens, pour tous les vrais patriotes, « d'agir plus vigoureusement que jamais », comme dit le F. . Monteil ? Comment ? En profitant des prochaines élections municipales et autres pour chasser successivement du Parlement et des divers conseils du pays tous les francs-maçons, et provoquer ainsi « l'épuration », dans le bon sens du mot, du personnel gouvernemental et administratif.

ELECTEURS, LA PATRIE EST EN DANGER.

Un sermon sur le diable

Nous empruntons au *Bulletin de Notre-Dame de Pellevoisin* l'extrait suivant de l'éloquent discours prononcé par le R. P. Schaufler, à l'occasion du grand pèlerinage fait dernièrement à ce sanctuaire où notre Seigneur a laissé à sa divine Mère le soin de chasser elle-même le diable quatre fois.

Après tant de défaites, Satan n'a-t-il pas abandonné la lutte ? Tant de coups terribles ne l'ont-ils pas réduit à l'impuissance ? Sa tête si souvent écrasée par le talon virginal, essayera-t-elle encore de se redresser pour mordre ? Jetez les yeux autour de vous, regardez bien ; prêtez l'oreille aux bruits qui vous arrivent, écoutez bien. Le voyez-vous, Satan, se multipliant, se centuplant dans notre siècle, afin d'être partout à la fois ? Entendez-vous ces cris de haine et de mort qu'il profère contre Dieu et son Christ, et tout ce qui est à Dieu et à son Christ ? Ne sommes-nous pas nous-mêmes, mes frères, en même temps les témoins, les acteurs et, trop souvent hélas ! les victimes de cette lutte effroyable ? Satan semble avoir repris le sceptre du monde. Son but est toujours le même ; sa tactique n'a pas changé ; il ne s'est pas mis en peine de rien inventer de nouveau, il s'est contenté d'adapter ses moyens au tempérament de notre époque, les employant toutefois avec une crudescence de fureur et de rage. On dirait

qu'il veut tenter un dernier et plus formidable assaut parce qu'il sent prochaine sa défaite dernière.

Satan, il est dans cette législation impie qui prétend asservir les consciences chrétiennes. Elle est son œuvre. C'est de lui qu'ont pris leur mot d'ordre ceux que le peuple avait constitués les gardiens et les défenseurs de ses droits et de son bonheur. Avec Satan, ils ont médité de perfides attaques contre l'Eglise qu'ils ont dépouillée de ses libertés séculaires, au mépris de droits imprescriptibles ; contre les associations religieuses qu'ils veulent faire mourir à petit feu ou disparaître honteusement ; contre la famille qu'ils ont désorganisée et flétrie ; contre l'enfance à qui ils ont ravi la foi et l'innocence.

Regardons la montagne ; l'aurore illumine son sommet ; l'arc-en-ciel brille dans les nuées orageuses, c'est le secours qui nous vient, c'est le salut, c'est Marie, l'immortelle ennemie, la glorieuse triomphatrice de Satan. Elle nous a vus aux prises avec lui, elle descend dans la lice, elle va combattre pour nous.

MAÇONNERIE ET PATRIOTISME

Les révélations de Bismarck ont donné un regain d'actualité à la présence des Allemands dans les Loges maçonniques.

Pendant la guerre de 1870, un Allemand franc-maçon avait des chances d'échapper à l'arrestation qui menaçait tout suspect. Nous lisons, en effet, dans les *Souvenirs d'un prisonnier de guerre allemand en 1870*, le récit suivant fait par le journaliste allemand lui-même, Fontane. Il venait d'être arrêté par les habitants du village natal de Jeanne d'Arc et conduit à l'auberge, d'où on devait l'emmener à Neufchâteau,

« Au moment, écrit-il, où j'allais franchir le seuil de l'auberge, un homme de mine agréable, aux cheveux d'un blond roux, me posa la main sur l'épaule et me dit à voix basse : « Monsieur, encore un moment. » En me disant ces mots, il montrait une arrière-chambre, vers laquelle il se dirigea. Je le suivis. Aussitôt que nous fûmes seuls, il me montra un papier en tête duquel j'aperçus un triangle entouré de rayons, et dans le triangle, autant que j'en pus juger, des caractères hébraïques. « Connaissez-vous cela ? me dit-il. » Je pensais que c'était des signes franc-maçonniques. Je répondis : Non, mais je devine cependant ce que cela veut dire. — Ah ! c'est bon », répliqua-t-il. Il replia le papier et me congédia ».

Si M. Fontane avait été *filz de la veuve*, il eût été certainement relâché ; ou on aurait

facilité sa fuite. Il ne l'était pas et resta prisonnier.

En 1878, le 7 janvier, dans une tenue de la Loge n° 107 de l'obédience du suprême Conseil du Rite écossais, le F. Bassan a abordé une question très délicate, dit la *Chaîne d'Union*, et qui a reçu des solutions opposées dans différentes Loges : l'initiation des Allemands dans les Loges de France.

Le conférencier, ajoute le compte rendu de la séance, s'en est tiré d'une manière parfaite en faisant ressortir qu'il fallait envisager le cas au point de vue purement maçonnique, c'est-à-dire que le patriotisme est un sentiment qui n'a cours que dans le pays natal, tandis que la fraternité maçonnique n'a pas de frontières, et que les règlements maçonniques de tous les rites sont complètement muets sur les questions de nation, de religion, de couleur, etc. etc. ; donc, quel que soit le sentiment qui guide le maçon dans une décision tendant à rejeter les Allemands du sein des ateliers de France, et malgré le patriotisme inhérent à tout citoyen vraiment maçon, il est en contradiction avec l'esprit maçonnique.

Le F. Hubert, directeur de la *Chaîne d'Union*, ajoutait : « La question exposée par le F. Bassan est des plus délicates : je crois qu'il est mieux, pour l'heure présente, de ne pas l'agiter. Laissons à chaque Loge, le cas échéant, d'examiner ce qu'elle a à décider. » (*Chaîne d'Union*, 1878, p. 48).

L'occasion ne tarda pas de connaître l'opinion du Conseil de l'Ordre du Grand Orient. Le 20 mai de la même année, le vénérable de la Loge la Sincérité, Orient de Bordeaux, lui écrivait au sujet de la proposition d'initiative du profane *** sujet allemand, dans cet Atelier.

« Malgré une protestation isolée, mais énergique, nous avons voté la prise en considération de cette demande, car la Constitution et les devoirs que nous avons contractés dictent notre conduite.

(Extrait de la *Croix de Marseille*.)

LE DIABLE ET LA REVOLUTION

Par Léo TAXIL

Un fort volume in-8. Prix 5fr. franco.

- I. Le Diable Philosophe. — II. Le Diable Janséniste. — III. Les Prophétesses du Diable. — IV. Le Diable Constituant. — V. Le Diable Terroriste. — Le Culte de Satan

ÇA ET LA

CHEZ

LES FRANCS-MAÇONS

(Revue des Journaux)

Le nouveau baccalauréat du F. Combes et l'escamotage de la liberté de l'enseignement.

La réforme du baccalauréat, proposée par M. Combes, fait partie du programme antireligieux dont la Franc-Maçonnerie gouvernementale poursuit la réalisation. Il importe de signaler les véritables tendances de ce projet de loi maçonnique, nettement indiquées dans les articles suivants, de provenances fort diverses :

Voici le projet de loi que M. Combes, en trois mois de méditations, a laborieusement préparé pour étouffer l'enseignement secondaire libre :

ARTICLE PREMIER. — Le baccalauréat, considéré comme épreuve terminale des études secondaires (enseignement classique et enseignement moderne) est supprimé.

ART. 2. — Il est remplacé par un examen de fin d'études divisé en deux parties : l'une portant sur les matières de la rhétorique ou de la seconde moderne ; l'autre sur les matières de la philosophie ou de la classe de mathématiques élémentaires, ou de la première-lettres ou de la première-sciences.

A la suite de ces examens, il est délivré, s'il y a lieu, un certificat d'études secondaires (enseignement classique ou enseignement moderne — lettres ou sciences).

ART. 3. — Les élèves des établissements de l'Etat subissent l'examen de fin d'études dans les établissements auxquels ils appartiennent devant un jury propre à chacun de ces établissements.

Pour les élèves de l'enseignement secondaire libre, pour ceux qui auront fait leur éducation secondaire dans la famille ou dans les établissements de l'Etat dans lesquels un jury propre à un établissement ne pourrait être organisé, il sera institué un jury d'Etat dont les pouvoirs s'étendront à toute l'Académie.

ART. 4. — Le tarif des droits à percevoir sera fixé dans les formes déterminées par l'article 8 de la loi du 27 février 1880.

ART. 5. — Seuls les élèves munis du certificat d'études secondaires seront admis à prendre des inscriptions dans les établissements d'enseignement supérieur, sur la présentation de leur diplôme.

ART. 6. — Des règlements d'administration publique rendus en Conseil d'Etat, après avis du Conseil supérieur de l'instruction publique, détermineront les mesures d'exécutions nécessaires pour assurer l'application de la présente loi, notamment l'organisation et les attributions des jurys d'examens.

Le ministre n'ose pas supprimer carrément la liberté d'enseignement ; il prend le moyen hypocrite si cher aux sectaires, il mettra seulement les établissements libres dans l'impossibilité de résister à la concurrence des lycées et collèges en les plaçant dans ce que M. Combes appelait lui-même une *position un peu défavorable*. Que M. Combes rétablisse donc le monopole, ce sera plus franc.

(*La Croix de Paris*, 14 et 15 février.)

Mais deux difficultés surgissent, une difficulté d'ordre scolaire et une difficulté d'ordre social.

Il est à craindre, tout d'abord, que ces diplômes

soient distribués avec une facilité déplorable.

Le professeur a un intérêt de métier à ce que sa classe paraisse bien faite, à ce que ses élèves paraissent instruits. Son mérite pédagogique se mesurera au nombre de ses élèves qui obtiendront le certificat d'examen.

S'il délivre lui-même ce certificat, il sera porté à le prodiguer. Si ce certificat est délivré par ses collègues, il sera porté à insister auprès d'eux pour qu'ils le prodiguent, à charge de revanche.

L'intérêt professoral ouvrira donc une brèche par où passeront tous les cancre. Et ce n'est rien encore.

Le proviseur est intéressé à ce que son lycée fournisse le plus grand nombre possible d'élèves munis d'un signe quelconque établissant qu'ils ont reçu une bonne éducation. Le proviseur pèsera donc sur ses professeurs pour qu'ils soient indulgents.

Enfin, et voici la difficulté d'un ordre social, comment s'y prendra-t-on avec l'enseignement libre? Nous n'espérons pas qu'on accorde aux professeurs libres le droit de munir eux-mêmes leurs élèves d'un certificat équivalent au diplôme de bachelier délivré par les Facultés de l'Etat. Ce serait trop beau. Ce serait le couronnement de la fameuse loi de 1850, la loi Falloux.

Nous espérons qu'on reculera devant cette iniquité d'obliger leurs élèves à passer leurs examens devant les professeurs des lycées, car ce serait tuer l'enseignement libre.

(Extrait d'un article de M. Cornely, dans *le Gaulois*.)

Les élèves de l'enseignement libre porteront comme une tare indélébile, au gré de certain parti, la marque de leur lieu d'origine. Un bachelier actuel est un bachelier, rien de plus. Quand il s'inscrit à l'Ecole de droit, à l'Ecole de médecine, nul ne sait d'où il vient. Un élève de l'enseignement libre sera demain, en vertu de ce projet, un suspect devant les administrateurs radicaux, jusqu'à ce que, grâce à un tour de roue de la fortune, il redevienne un privilégié devant un gouvernement réactionnaire. On ne reconnaît plus là l'esprit de la Révolution française, l'esprit hostile aux distinctions de classes, l'esprit largement et droitement égalitaire, dont l'avènement est l'honneur du monde moderne.

(Extrait du *Temps*.)

*
**

Haine et vengeances maçonniques

On nous écrit de Rome le fait suivant, qui est un exemple typique des actes criminels et vraiment inspirés par un délire sectaire que la vue d'un crucifix peut provoquer chez les fanatiques de Satan.

Dernièrement, la Société catholique ouvrière de Monte Rotondo célébrait sa fête annuelle, et, bannière en tête, défilait dans la rue. Cette bannière, de couleur blanche, est ornée d'une croix, avec ces mots en exergue : Foi, Espérance, Charité.

Un des fils de la Veuve, exaspéré par la vue de la Croix, saisit un fusil et tira en visant la bannière, au risque de blesser ceux qui l'entouraient.

L'étendard fut atteint, et la déchirure faite par la balle, comme une blessure d'honneur, sera pieusement respectée. Le trop irascible maçon est poursuivi correctionnellement. Mais Crispi et Lemmi lui octroieront une batterie d'honneur.

(*La Croix* de Paris, 12 février.)

On se rappelle la conversion de M. Doinel, le savant archiviste d'Orléans, qui a abandonné les rêveries des gnostiques et la franc-maçonnerie pour rentrer dans le sein de l'Eglise.

Pour se venger, les sectaires lui avaient d'abord interdit de continuer ses conférences publiques à Orléans, et voici qu'à la suite d'articles haineux du *Républicain orléanais*, M. Doinel est renvoyé en disgrâce, archiviste à Carcassonne. C'est ainsi que les francs-maçons appliquent l'article de leur règlement :

« Nul ne sera inquiété, même pour ses opinions religieuses. »

Lâches hypocrites!

(*La Croix* de Paris, 19 février.)

Le Comité antimaçonnique de Colombes avait organisé une conférence où M. Paul Nourrisson, avocat à la Cour d'appel de Paris, devait parler de la Franc-Maçonnerie, ennemie du peuple. A cet effet, le Comité avait loué la salle de la bibliothèque, attenante à la mairie, qui est la salle habituelle des conférences les plus variées.

Mais, au dernier moment, sur l'injonction du Conseil municipal, le maire a retiré l'autorisation, parce que, a-t-il dit, on allait mal parler de la Franc-Maçonnerie. Voilà qui montre bien la peur que cause aux sectaires le mouvement de l'opinion publique qui se dessine contre eux.

(*La Croix* de Paris.)

On lit dans le *Monitor Populaire* de Guyaquil la nouvelle suivante :

D'après des nouvelles tout récemment reçues, les Frères de la Doctrine chrétienne se sont vus obligés de sortir de la capitale. Le motif qui aurait déterminé une pareille exécution serait que les Frères se sont refusés à faire chanter leurs élèves « en l'honneur du Chef Suprême de la République. »

*
**

Le ministère Bourgeois et la Franc-Maçonnerie

En recevant, le 23 février, la « très nombreuse délégation des loges maçonniques de Châlons et de Reims venue pour présenter au président du Conseil l'assurance du dévouement de la Franc-Maçonnerie aux institutions républicaines », M. Bourgeois a déclaré — disent les journaux — « qu'il portait hautement le drapeau de la Franc-Maçonnerie, qui est celui de la fraternité humaine ».

Pour quiconque n'est pas encore totalement abruti, ce pompeux jargon signifie tout simplement que M. Bourgeois se souvient qu'il est redevable de sa haute situation politique à la Franc-Maçonnerie, et qu'il est toujours aux ordres de la secte, à laquelle il doit tout. Notre président du Conseil n'est point un ingrat, comme certains autres, et, comme il est de plus un ambitieux et un habile, il ne veut pas s'exposer à ce que quelque

F. intransigeant, comme le F. Colin-Roudier, lui fasse rappeler que le « drapeau maçonnique » est surtout un tablier, emblème de domesticité que doivent porter, jusqu'à la mort, tous les agents sans exception de la Maçonnerie, même les chefs de gouvernements.

Les paroles citées plus haut de M. Bourgeois ne sont donc point la réponse banale d'un ministre à une délégation quelconque, mais bel et bien un public hommage de reconnaissance pour le passé, un acte solennel de soumission et de vasselage pour l'avenir.

Tout cela n'a, d'ailleurs, rien de nouveau ni de surprenant pour nous. Il faut se laisser endormir comme une simple alouette au miroir des contingences et des banalités de la politique courante pour ne point apercevoir que le ministère actuel — comme à peu près tous ceux qui l'ont précédé, mais d'une façon plus nette peut-être et plus évidente encore — ne représente au fond, sous le verbiage illusoire de ses déclarations et le clinquant de ses attitudes, rien autre chose que des coteries et des sectes.

La fausse austérité du parti huguenot y est affichée par MM. Cavaignac et Ricard, qui parlent sans cesse d'épurer le Parlement et la République, mais qui ne sont encore jusqu'à présent que des épurateurs d'intention.

Quant à la Franc-Maçonnerie, elle y a plus spécialement ses hommes-liges et ses serviteurs les plus qualifiés en la personne de M. Bourgeois et de M. Doumer, ministre des finances.

L'extraordinaire fortune de ce dernier n'est-elle pas la plus étonnante preuve de la toute-puissance des Loges en matière politique ?

Sur l'actif passé maçonnique de ce réformateur financier, je retrouve quelques lignes bien curieuses, publiées dans l'*Echo Soissonnais* du 24 mars 1895, par M. Léon Ringuier.

Notre confrère raconte qu'en 1885 ou 1886, il eut l'occasion de déjeuner avec M. Doumer, qui était l'invité de son parent, Ernest Ringuier, député de Soissons, mort en 1888. Puis il ajoute :

« Doumer, dont l'éducation n'a pas été faite par Madeleine Brohan et qui est loin d'être un convive aussi intéressant que Dumas père, n'a pendant tout le déjeuner parlé que de lui.

« Et je me souviens parfaitement que Doumer a surtout fait étalage de la fonction de *rapporteur du budget des Loges*, qui venait de lui être confiée.

« Il nous a dit que son rapport sur le budget des Loges maçonniques était un travail considérable et qu'il allait s'installer huit jours à Paris pour l'exécuter.

« Il est donc avéré que les Loges maçonniques, qui ont un budget important à établir, possèdent des sommes importantes.

« Et pas un de ces 150 malheureux droitiers ne savait cela, tandis que les 300 Francs-Maçons qui ont entendu Doumer affirmer avec aplomb que les Loges ne possèdent rien, ont dû mentalement se dire :

« Quel blagueur ! »

Depuis cette époque, M. Doumer a obtenu de l'avancement.

Il a abandonné à d'autres le soin de rapporter le

budget des Loges pour s'occuper d'équilibrer le budget de la France.

Mais son prurit de réformes ne l'empêche point de se rappeler qu'il porte le « tablier maçonnique », et l'un de ses derniers actes d'épuration a été de remplacer à la direction de l'Enregistrement, par son ami personnel et collaborateur M. Fernand Faure, M. Liotard-Vogt, qui se montrait, paraît-il, trop conciliant dans l'application de la loi d'abonnement.

M. Liotard-Vogt est, d'ailleurs, un vieil opportuniste protestant, aussi peu sympathique que possible ; mais il paraît que l'âge lui avait enlevé une partie de son ancienne vigueur, et ce serait en raison de sa modération relative vis-à-vis des congrégations qu'on l'aurait prié de céder la place à M. Faure, en lui donnant, cela va sans dire, une grasse compensation...

Ces petits incidents, qui passent inaperçus dans le tohu-bohu de la parade parlementaire, jettent une curieuse lumière sur les tendances secrètes d'un gouvernement qui vante quotidiennement son amour de la justice et sa passion de l'égalité.

Ils expliquent à merveille que M. Bourgeois, président du Conseil, n'hésite pas à proclamer devant les délégués des Loges de Châlons et de Reims qu'il est fier de porter le drapeau de la Franc-Maçonnerie, société secrète, tandis que, il y a quelques semaines, la Ligue antisémitique du commerce poitevin n'a pu arriver à se faire recevoir par M. Mesureur, ministre du commerce, sous prétexte que cette association de commerçants n'est pas autorisée, ni même, prétendait le Préfet, autorisable !

A. de Boisandré.

(Libre Parole, 25 février.)

Les F. M. Ardennais

Un journal maçon le *Petit Ardennais*, imprimait le 17 février les lignes suivantes, qui se passent de commentaire :

La loge maçonnique de Charleville tenait sa réunion mensuelle dimanche dernier, à l'heure même où les rares cléricaux de notre ville dormaient tranquillement à l'église pendant que se chantaient les vêpres.

Après la réunion, alors que tous les francs-maçons, au nombre d'une soixantaine, se trouvaient dans la salle des banquets, un des membres de la Loge communiqua à tous les frères une dépêche télégraphique ainsi conçue :

« Paris, 16 février, 2 h. 25.

« La situation n'a pas changé depuis hier soir.

« Le conflit entre les ministres et le Sénat continue.

« Les ministres, dans leur réunion de ce matin, ont décidé de ne pas se retirer.

« Ils se présenteront jeudi devant la Chambre. »

Cette dépêche, lue après la séance, fut accueillie par une triple salve d'applaudissements.

Immédiatement, un frère propose d'envoyer une adresse à M. Léon Bourgeois, président du Conseil des ministres.

Cette motion reçut l'approbation générale et une lettre de félicitations signée par tous les maçons fut adressée au ministre de l'intérieur. La

Loge tout entière engagea le ministère à tenir haut et ferme le drapeau des revendications démocratiques et sociales, etc.

En effet, les sénateurs en confirmant leur vote du 14 février, montrent leur ferme volonté d'entrer en lutte avec les élus du suffrage universel et partant avec la démocratie républicaine et socialiste.

Ces imprudents vieillards rendent à la République un signalé service. Ce conflit nous l'attendions, nous le souhaitions depuis longtemps.

Messieurs les sénateurs, bravo et merci ! Quant à nos ministres, qu'ils conservent leurs portefeuilles, qu'ils marchent en avant et nous criions avec les francs-maçons ardennais : Vive la République démocratique et sociale ! Jack.

*
**

La soutane de M. Combes

Après les plaisantes indications fournies l'autre jour à la tribune par M. de Bernis, qui fut jadis puni par M. l'abbé Combes pour n'avoir pas assez bien fait sa prière, il n'est plus permis d'ignorer que le ministre actuel des cultes s'honora jadis de porter la soutane.

C'est sous le costume ecclésiastique qu'il suivit les cours de la célèbre école des Carmes quand il vint à Paris pour se préparer à la licence.

Puis les idées de M. Combes tournèrent. Sans abandonner encore la religion et ses pratiques, il se crut engagé dans une voie qui n'était pas faite pour son esprit ambicieux et, afin de marquer son premier pas dans une voie nouvelle, il déposa la soutane.

Deux ans, d'aucun disent même trois, s'étaient écoulés depuis cette laïcisation de costume quand M. Combes s'avisade soutenir sa thèse de doctorat, dont l'examen devait se faire à l'Académie de Caen.

Que se passa-t-il alors ? La légende qui pourrait être de l'histoire, raconte qu'un ami, très sérieux (qu'eût-il fait s'il eût été facétieux ?) crut lui rendre service en exprimant le regret que, pour la circonstance, il ne fût plus abbé.

— Pourquoi cela ? fit M. Combes intrigué.

— Mais parce que les candidats au doctorat en lettres étant rares parmi les ecclésiastiques, ceux qui se présentent sont généralement traités avec une faveur marquée par les examinateurs.

— Vraiment ?

— Oui. Il y a sans doute en leur faveur un préjugé de bonne préparation qui leur est des plus utiles !

— Eh bien ! mais qu'à cela ne tienne !

— Tu dis ?

— Je dis : qu'à cela ne tienne, je redeviendrai l'abbé Combes pour un jour.

Et de fait, M. Combes reprit sa soutane pour le jour des examens, qui lui furent d'ailleurs favorables. On dit même que sur la couverture de la thèse s'étalait pompeusement le nom de M. l'abbé Combes ! (Extrait de *la Vérité*).

*
**

Une fête solsticielle au Grand-Orient

Nous revenons sur cet événement maçonnique, dont il a déjà été question dans notre précédent numéro. Toute la

presse s'en est émue, et les commentaires qu'il a suscités méritent d'être signalés, comme l'éloquente expression de la juste indignation que doivent éveiller dans les âmes chrétiennes d'aussi impudentes manifestations.

On lit dans le *Temps*, à la date du 2 mars le récit suivant :

Hier soir a eu lieu au Grand-Orient de France, la fête solsticielle d'hiver de la loge la Justice. Après un concert, un banquet a réuni 250 frères et profanes. La présidence de cette solennité qui, les années précédentes, était réservée à M. Charles Floquet, avait été offerte, cette année, au colonel Sever, député du Nord.

A la table d'honneur avaient pris place autour de lui, M. Rocher, vénérable de la loge, tous les anciens vénérables, MM. Opportun, conseiller municipal ; Berger, secrétaire général du Grand-Orient ; Edgard Monteil, Leconte, députés ; Delpech, sénateur ; Tinière, président de l'orphelinat maçonnique ; Nicolas, chef de cabinet adjoint du ministre des finances.

Au dessert, le secrétaire excuse le frère Léon Bourgeois, président du Conseil, qui accompagne le frère Félix Faure en voyage, et tous les ministres ainsi que le frère Lucipia, président du Conseil général, parti en Belgique pour célébrer à Mons le 175^e anniversaire de la loge de cette ville, fondée par le Grand-Orient.

Puis le colonel Sever prend la parole et conseille à tous les républicains de s'unir pour soutenir le ministère.

« Nous assistons, dit l'orateur, à ce spectacle « que droitiers et modérés sont unis pour renverser le ministère républicain. Mais vous vous rappelez toutes les adresses de félicitations qu'il a reçues. Ces témoignages parlent plus haut que toutes les manifestations de commissions du budget quelconques. »

« Le colonel Sever termine en demandant l'institution d'un parlement maçonnique siégeant en permanence à côté de l'autre parlement et prêt à parer à tous les dangers.

« Après lui, M. Tinière, membre du conseil de l'Ordre, déclare que, « si le conseil de l'Ordre venait à disparaître, il pourrait être remplacé par le conseil des ministres ». Il ajoute :

« En un mot, la situation est exceptionnelle pour les maçons. On pourrait fonder une loge à l'Elysée, le nombre des maîtres serait suffisant ; le vénérable serait tout indiqué. »

« L'orateur conclut en disant que le conseil de l'Ordre doit soutenir le ministère et qu'il n'y faillira pas.

« Un bal a terminé la soirée. »

Le Monde, citant ce récit, le fait suivre des réflexions suivantes, auxquelles nous nous associons pleinement :

Nous avons noté récemment et à différentes reprises, les témoignages irrécusables que la Maçonnerie nous livre elle-même et qui montrent à quel point elle domine aujourd'hui le gouvernement de la France. Mais le court récit que l'on vient de lire et qui a tous les caractères d'une exactitude impartiale, ajoute encore des clartés nouvelles aux démonstrations déjà faites.

Ils sont étranges en effet les discours dont on vient de lire une brève analyse ; ils font entrevoir

les vraies raisons, les vrais motifs de cet accompagnement de M. Bourgeois imposé au Président.

N'est-il pas manifeste que M. Félix Faure, qui au fond n'inspire aux « Frères » qu'une confiance du second degré, est tenu en tutelle et surveillé étroitement par son ministère ? Si les journaux radicaux et socialistes le ménagent maintenant, il est pareillement évident que c'est en vertu d'un mot d'ordre. Enfin, n'est-il pas aujourd'hui clair comme le jour que M. Félix Faure ne sera maintenu à la présidence que juste le temps nécessaire pour préparer l'élection d'un candidat qui soit pour la Secte un candidat tout à fait sûr et de tout repos ? « Surveillance et candidature » voilà l'explication du co-voyage de M. Bourgeois et le secret de ces vivats spontanés qu'un art ingénieux a égrenés le long de la route, et qui saluent le président du conseil quelque peu au détriment du président de la République.

Mais que doit-on penser de cet ancien colonel, aujourd'hui député, franc-maçon émérite qui, sans souci de la Constitution et des lois, propose ainsi qu'une chose toute naturelle l'institution d'un parlement maçonnique permanent, ayant pour mission de surveiller les deux Chambres et d'aviser en temps opportun ? Comme cela vous a un parfum de jacobinisme, de révolution et de coups d'Etat ! Ce n'est encore qu'une proposition, qu'un vœu, dira-t-on, oui, mais quelle révélation sur l'état d'esprit des loges ! Et de quelle lumière ce simple vœu éclaire la situation politique présente de notre malheureux pays !

L'ensemble de tous ces faits et de tous ces témoignages constitue un avertissement, et cet avertissement doit être pris au sérieux avant qu'il soit trop tard.

Aujourd'hui, il est démontré que le Grand-Orient, avec les loges de son obéissance réparties sur tout le territoire, s'appête à jouer le rôle de l'ancienne société des Jacobins. Si l'on veut revoir les temps dont ce nom évoque la vision, la chose est facile : il n'y a qu'à laisser faire et qu'à laisser passer, car dès à présent, nous sommes en révolution.

F. LEVÉ.

De son côté M. A. de Boisandré commente ainsi dans la *Libre Parole*, avec sa verve spirituelle accoutumée, le récit du *Temps* :

Mgr Gouthé-Soulard a été traîné dans la boue par toutes les feuilles plus ou moins dévouées au Grand-Orient, pour avoir dit que la France était, non en république, mais en Franc-Maçonnerie. Si lesdites feuilles ont une faible idée de ce qu'on appelle vulgairement la bonne foi, je suppose qu'après ce qui s'est passé dimanche soir à la fête solsticiale d'hiver de la Loge la Justice, elles tiendront à honneur d'adresser au prélat leurs plus plates excuses.

Le simple compte-rendu de cette cérémonie est à lui seul plus éloquent et plus significatif que dix volumes sur la question.

Après un toast porté au président de la République par le vénérable Rocher qui profite de l'occasion pour rappeler en même temps le souvenir du F. Floquet, M. Nicolas, chef adjoint du

cabinet du ministre des finances, se lève et prend la parole :

Je vous prie, dit-il, d'excuser M. Doumer qui croyait pouvoir, ce soir, vous parler dans une réunion, autrefois présidée par son ami et son maître, M. Charles Floquet ; mais vous connaissez les exigences du pouvoir.

M. Doumer est retenu au ministère de l'intérieur par des travaux profanes. Quand je dis *profanes*, je me trompe, CAR CE SONT PRESQUE DES TRAVAUX MAÇONNIQUES.

Vous savez que M. Bourgeois accompagne le président de la République dans son voyage et qu'il a confié le ministère de l'intérieur à M. Doumer. C'est seulement à cause de cela que le ministre des finances n'est pas auprès de vous ce soir, car il est obligé de se tenir en permanence au ministère de l'intérieur ; mais il m'a chargé de vous dire combien il était de cœur avec vous et que tout son dévouement était acquis à votre cause.

« M. Gadaud disait un jour que la République était la Franc-Maçonnerie découverte, et la Franc-Maçonnerie la République couverte. Je crois que cette formule n'a jamais été plus vraie qu'en ce moment ; il suffit, pour s'en convaincre, de lire la liste des ministres et de se rappeler que l'on a vu affichée, sur tous les murs de France, une déclaration ministérielle qui contenait les premiers articles de notre programme maçonnique. »

A peine le beau Nicolas a-t-il terminé son laïus, que M. Tinière, directeur de l'Orphelinat maçonnique, y va d'un petit speech non moins suggestif que le précédent :

« La situation est exceptionnelle pour les Maçons », dit-il, et, finement, il ajoute :

« ON POURRAIT FONDER UNE LOGE A L'ÉLYSÉE ; LE NOMBRE DES MAÎTRES SERAIT SUFFISANT, LE VÉNÉRABLE SERAIT TOUT INDICQUÉ. »

Enfin, c'est le tour du président, le colonel Sever, qui entonne le cantique obligatoire en l'honneur du ministère épurateur porté par la Franc-Maçonnerie au pouvoir.

Naturellement, personne ne lui répond que le ministère épurateur n'a encore rien épuré du tout, et que, d'ailleurs, ce ministère, pour absolument maçonnique qu'il soit, ne l'est ni plus ni moins que les ministères Ribot ou Dupuy, par exemple, qui connaissaient également l'acacia.

Personne ne riposte que l'enthousiasme des fils de la Veuve pour le ministère actuel vient uniquement de ce que les délégués du G. O. au Pouvoir sont peut-être des agents plus actifs et plus résolus que leurs prédécesseurs, et aussi de ce que la Franc-Maçonnerie a toujours eu pour habitude de lécher les bottes des gouvernants, quels qu'ils soient.

Le F. Sever — qu'il ne faut point confondre avec le F. Terrible — est, au contraire, applaudi par de triples batteries retentissantes et il en abuse pour stigmatiser en terminant « les forces de la réaction coalisées pour donner un dernier assaut à la République et à notre Ordre, qu'elles confondent dans la même haine. »

— « Il est urgent, s'écrie-t-il, d'instituer un Parlement maçonnique siégeant à côté de l'autre Parlement et prêt à parer à tous les dangers. »

Beaucoup de FF. ont, paraît-il, été d'avis que le F. Sever allait un peu loin, et qu'un Parlement maçonnique à côté du Parlement politique risquerait de faire double emploi...

Quant à nous, aux déclarations ci-dessus reproduites, nous ne voulons ajouter que cette simple réflexion :

Les hommes qui proclamaient ainsi dimanche, *inter pocula* (ne pas composer : Cocula) le triomphe complet de leur coterie, que représentent-ils, au juste, comme puissance réelle, comme force numérique ?

Vingt mille individus environ, parmi lesquels quelques centaines d'ambitieux plus ou moins habiles, et des milliers d'imbéciles et d'abrutis comme on en chercherait vainement autre part !

Et c'est par ça que les millions de catholiques français se laissent traiter comme les planteurs n'auraient pas osé traiter leurs nègres !

A. de Boisandré.

Les découvertes du « Figaro »

Il n'est pas jusqu'au *Figaro* qui ne commence à s'apercevoir que les Francs-Maçons deviennent encombrants et indiscrets.

Ils ne perdent, depuis longtemps, dit-il, aucune occasion de se présenter comme une puissance de l'Etat, comme un corps non seulement constitué régulièrement, ayant des droits et des pouvoirs d'un ordre particulier, mais privilégié. Dans des cérémonies publiques, l'usage s'est établi de donner aux francs-maçons une place et un rang à part que ni le décret de Messidor, évangile de l'étiquette républicaine, ni le protocole n'avaient prévus.

On pourrait croire jusqu'à présent que ces manifestations n'avaient d'autre objet que de vexer les catholiques, les protestants et les israélites, d'élever autel contre autel et d'opposer aux religions reconnues une sorte de culte nouveau. Envisagées de la sorte, elles apparaissent comme un peu naïves et comme tout à fait inoffensives. Mais voici que les prétentions maçonniques prennent un tout autre caractère. Elles tendent visiblement, non seulement à asservir les pouvoirs publics à l'influence de la secte, mais à superposer au gouvernement légal une sorte de gouvernement occulte.

Dans une réunion fort solennelle tenue avant-hier au Grand-Orient et à laquelle deux ou trois de nos ministres, dont le président du Conseil, se sont excusés de ne point assister, un initié, pourvu d'ailleurs d'un siège à la Chambre, a émis la pensée d'instituer un Parlement maçonnique siégeant à côté de l'autre Parlement afin de le surveiller. Il ne faut pas trop rire de cette audace. Ce sont toujours les minorités entreprenantes qui fondent les tyrannies. D'ailleurs, nos hommes publics font preuve d'une telle docilité à l'égard des Francs-Maçons, qu'ils les encouragent à tout oser. M. Félix Faure a accepté publiquement à Lyon un bijou maçonnique que la Loge lui offrait. Si l'archevêque lui eût offert une médaille bénite, il l'aurait certainement repoussée.

Ce sont les esprits libres qui doivent réagir contre cet entraînement du servilisme. Le jour où

quelques citoyens courageux auront le courage de siffler les francs-maçons, l'influence de la secte s'évanouira dans le ridicule. Il ne nous déplairait pas de commencer.

Depuis le *Figaro* a fait une autre découverte importante ; il écrit le 22 mars :

« Une curieuse nouvelle arrive jusqu'à nous ; il paraît que le gouvernement, qui ne recule devant aucun sacrifice, a imploré le concours officiel des Loges maçonniques en faveur de l'impôt sur le revenu.

« Les loges ne pouvaient moins faire pour M. Doumer, qui est un des grands-maîtres de l'ordre, et déjà un certain nombre de députés ont reçu de tous les grands et petits-Orients, dont ils peuvent dépendre comme francs-maçons, l'ordre formel d'avoir à prêter main-forte au F. Doumer dans l'embarras...

« C'est la première fois, ajoute *Figaro* cependant, qu'avec un si bel ensemble toutes les Loges tirent le cordon en faveur d'un ministère, et le fait méritait d'être signalé, autant pour faire ressortir le zèle des très chers FF. que pour mettre en évidence la faiblesse d'un gouvernement réduit à de tels expédients. »

Erreur, *Figaro*, lui dirons-nous avec *la Croix*, ce n'est pas la première fois que les Loges viennent sauver le ministère et que M. Brisson pousse le cri de détresse. Voilà vingt ans bientôt que pareil fait se produit.

Nous sommes en Franc-Maçonnerie, c'est certain.

Les aveux de la secte

Vendredi soir (écrit *la Croix* le 5 février), c'était distribution de prix au Gr. Or. de France, 17, rue Cadet, sous la présidence du F. Lucipia, président du Conseil de l'Ordre.

Les FF. Mesureur et Guieysse, ministres, étaient présents.

Or, dans son discours de bienvenue, le F. Desmons a dit à leur adresse :

« Jusque-là, les FF. élevés au pouvoir grâce à la Franc-Maçonnerie, s'empressaient, sitôt arrivés, d'oublier les engagements qu'ils avaient pris dans son sein.

« Aujourd'hui nous avons la satisfaction de constater que **les ministres au pouvoir lui sont fidèles**, ainsi que l'atteste la présence ici de deux de leurs membres.

« — Oui, oui, a répondu le F. Mesureur, en renchérissant encore, **nous sommes décidés à tenir nos serments.** »

Ces paroles, dont nous garantissons le sens, sinon le texte, ont été échangées, répétons-le, vendredi soir au G. O. de France.

Une preuve de plus que nous sommes, suivant le mot de Mgr d'Aix, non pas en République, mais en Franc-Maçonnerie.

Conférence maçonnique à Bergerac

En une conférence maçonnique à Bergerac, dimanche dernier, à laquelle assistaient le sous-préfet et le maire, le F. Grobel, a dit que la

Franc-Maçonnerie n'est pas ennemie du catholicisme, mais seulement du cléricalisme.

Cependant le F. Courdavaux, professeur à la Faculté de Lille, avait dit avant lui à la loge l'*Etoile du Nord*, le 8 mai 1890 :

« La distinction entre le catholicisme et le cléricalisme est purement officielle, subtile, pour les besoins de la tribune.

« Mais ici, en Loge, disons-le hautement pour la vérité : **Le catholicisme et le cléricalisme ne font qu'un.** »

Nous laissons au F. Grobel et au F. Courdavaux, le soin de se mettre d'accord.

Une loge de la Ciotat tombée en sommeil

- Triste! triste! trois fois triste!!!
- Quoi donc?
- Vous ne savez pas?
- Non, je ne sais rien.
- Eh! bien la Loge va fermer.
- Quelle Loge? celle des *nourrigouns*?
- Pas précisément, celle des Francs-Maçons; la Loge du boulevard Guérin. Plus le sou en caisse, paraît-il. Pas moyen de correspondre avec les F. et amis du dehors: personne ne veut avoir de rapport avec eux. Sur les 18 membres qui composaient la Loge, 8 n'assistaient jamais aux séances.

Et l'infortunée Loge va disparaître, en argot maçonnique: elle va *tomber en sommeil*. Qu'elle reste dans sa léthargie: ce n'est pas nous qui la pleurerons. Tout de même, Misraïm, que doit-il en penser! Et Memphis doit être dans la désolation. Le Grand Maître de l'Ordre, le Maître d'armes napolitain Pessina, quand il apprendra cela, sera sûrement navré!

On dit que la *Libre-Pensée*, parti anti-clérical, dont nous donnerons quelque jour la liste, et qui siège ordinairement dans le sous-sol du *Parti ouvrier*, va occuper le local devenu vacant.

Cette Société compte 42 membres sur lesquels 4 seulement sont de La Ciotat, tous les autres sont des étrangers.

Au premier rang notons: *Pincette*, l'éminent orateur des enterrements de chiens, et l'*Esquinas émancipé* qui fait fonction de trésorier.

Pour faire partie de cette société, il faut auparavant faire un testament déclarant que l'on veut être enterré civilement, comme une brute.

Mais ces sectaires-là n'auront pas plus heureuse fin que leurs devanciers: le peuple commence à voir clair dans leur jeu et il les juge à leur juste valeur.

(Extrait de *La Croix de Marseille*, 13 mars.)

Moralité maçonnique

La Croix d'Avignon a signalé au commissaire de police ainsi qu'au procureur de la République d'Avignon, l'étalage indécent de gravures obscènes à une vitrine.

Elle leur a rappelé la loi:

Art. 24 de la loi du 24 juillet 1881. — L'outrage aux bonnes mœurs commis par l'un des moyens énoncés en l'article 23 sera puni d'un emprison-

nement d'un mois à deux ans et d'une amende de 16 francs à 2.000 francs. Les mêmes peines seront applicables à la mise en vente, à la distribution ou à l'exposition des dessins, gravures, peintures, emblèmes ou images obscènes. Les exemplaires de ces dessins, gravures, peintures... exposés aux regards du public, mis en vente... seront saisis...

Une loi postérieure a porté le maximum de l'amende de 2.000 à 3.000 francs contre quiconque aura commis le délit d'outrage aux bonnes mœurs par la mise en vente, l'offre, l'exposition, l'affichage... sur la voie publique ou dans les lieux publics... de gravures, peintures, emblèmes ou images obscènes. (Art. 1^{er} de la loi du 2 août).

Rien n'y a fait; les deux magistrats n'ont pas bougé!.....

La vitrine est celle d'une librairie.... maçonnique.

(*La Croix*, 26 février.)

Est-ce une manœuvre maç.?

On écrit à *la Croix de Paris* d'une ville de l'Ouest:

« Un photographe est passé dans nos contrées, tirant les enfants des écoles; il se disait chargé de cette mission par le gouvernement. Vingt autres photographes feraient la même chose dans d'autres parties de la France, pour rapporter au centre (maçonnique) la collection complète des écoles françaises.

« Des religieuses d'une école non encore laïcisée me montraient, émerveillées, sur une carte, leurs enfants, et sur une autre, ceux de l'instituteur.

« Seulement voici ce que j'ai remarqué:

« Dans chaque groupe on avait fait tenir par un enfant une ardoise où était inscrit en lettres très visibles, à la craie, le nom de la commune.

« Dans le groupe des enfants de l'instituteur, ce nom était *seul*; dans le groupe des enfants des Sœurs, il était accompagné d'un S, d'une croix et d'une fleur de lys.

« Ne serait-ce pas une espèce d'enquête?... »

— De la part d'un gouvernement maçonnique rien ne doit nous étonner.

Un baptême civil

Pour la deuxième fois, la ville de Montataire (Oise), vient d'avoir le spectacle d'une scène bouffonne qui aurait fait le bonheur de Molière.

C'était un baptême, ou plutôt, ce mot ayant un son clérical qui offusque certaines oreilles, une *adoption* civile et laïque. Un innocent enfant de 10 mois était baptisé, adopté civilement: adoptant ou parrain, le maire de l'endroit; adoptante ou marraine, Mlle D., fille d'un conseiller municipal de Creil; baptistère, la salle de la mairie, neutre en temps ordinaire, mais qui se départit volontiers de ce caractère, quand il s'agit de cérémonies maçonniques. Assistants, nombre de maires, adjoints, conseillers municipaux, que c'était... comme un bouquet de fleurs!

Le père de l'adoptante, président de la fédération maçonnique de Creil et de la fédération des sociétés de libre-pensée du département de l'Oise a fait un discours où, sous prétexte d'histoire, de

philosophie, de théologie et de morale, un discours où les perles abondaient. Résultat : une quête qui a produit, au profit des écoles laïques, l'énorme somme de 27 francs ; le *Journal de l'Oise*, émerveillé, demande ce que chacun des nombreux et notables invités a bien pu donner et conclut que francs-maçons et libres-penseurs délient plus facilement leur langue que les cordons de leur bourse.

Un banquet et un bal ont terminé la fête.
Pauvres gens !

(*La Croix*, 26 mars.)

Le devoir des Francs-Maçons

D'APRÈS

le « Bulletin du Grand Orient »

D'après le *Bulletin officiel du Grand Orient de France* (mars 1893), voici quels sont les devoirs stricts de tout bon franc-maçon, membre du Conseil municipal, du Conseil général ou du Parlement :

S'il est membre du Conseil municipal, de réclamer et de voter la suppression de toute allocation aux curés, vicaires ou desservants ; de surveiller la gestion des biens de Fabrique, d'église et les biens curiaux ; de favoriser uniquement l'enseignement laïque et d'interdire les manifestations extérieures du culte.

S'il est membre du Conseil général, de s'opposer à toute allocation en faveur de l'évêque, de la mense épiscopale, des séminaires ou autres établissements congréganistes et de proposer à chaque session un vœu pour la séparation des Eglises et de l'Etat et la suppression des Congrégations religieuses.

S'il est membre du Parlement, de voter la suppression du budget des cultes et des dépenses afférentes aux cultes inscrites aux chapitres des différents ministères ; de voter la suppression de l'ambassade auprès du Vatican ; de se prononcer en toutes circonstances pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat sans abandonner les droits de la police de l'Etat sur les Eglises ; d'agir vigoureusement pour amener la suppression des établissements congréganistes reconnus ou non et la liquidation de leurs biens ; de s'opposer à ce que la loi militaire soit violée au bénéfice des séculiers ou congréganistes par le ministère des affaires étrangères ; enfin de réclamer l'exclusion des élèves des Congrégations ou des établissements ecclésiastiques des écoles spéciales militaires, des grades dans l'armée et des emplois dans l'administration civile. »

« On ne saurait trop répéter les instructions précédentes, écrit *la Croix de Paris* (20 février) ; car elles sont faites pour détourner de la Franc-Maçonnerie les honnêtes gens assez crédules pour croire à la soi-disant société de secours mutuels et de bienfaisance. Ne sont-elles pas bien faites aussi pour nous dicter, à nous catholiques, notre devoir ? »

Action Anti-Maçonnique

Sous cette rubrique nous signalerons tout ce qui touche à l'opposition active du Catholicisme contre la Franc-Maçonnerie, articles de journaux, discours, écrits, congrès, associations, etc., ayant un caractère militant.

Nous prions nos abonnés et tous ceux qui s'intéressent à cette Revue de vouloir bien nous envoyer tous les renseignements intéressants à ce point de vue qu'ils pourront se procurer.

* *

Grande-Œuvre

Nous nous associons de grand cœur à ce que *la Croix* du 2 mars dernier appelait avec tant de raison

LA GRANDE ŒUVRE

et au chaleureux appel qu'elle adressait aux catholiques en ces termes :

Nos lecteurs sont incontestablement pénétrés de l'importance de cette œuvre des œuvres. Je veux dire celle qui consiste à procurer des prêtres à l'Eglise. Quelques-uns ne la comprennent pas ; ils ont grand tort et ce serait une grande joie pour moi si je parvenais à les convaincre, à les convertir. Oui, leur dirai-je, chers amis, donnez-nous des prêtres, beaucoup de prêtres, et surtout des prêtres apostoliques !

« De toutes les œuvres divines, écrivait saint Denis l'Aréopagite, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes. » Mais la manière la plus efficace de coopérer au salut des âmes, c'est de leur ménager des apôtres et des sauveurs.

* *

Ils ont compris cela ces prêtres zélés, qui ont établi dans leur maison d'habitation des écoles presbytérales, et qui, au prix des plus grands sacrifices, élèvent des jeunes générations de novices !

Ils ont compris cela, ces zélés supérieurs de petits séminaires qui dans leurs maisons ont su déterminer un sérieux mouvement de piété afin d'augmenter le rendement annuel des vocations !

Ils ont compris cela, ces religieux, ces Frères qui dans les écoles primaires s'efforcent de discerner les vocations ecclésiastiques et de les cultiver de bonne heure !

Ils ont compris cela, ces pères de famille qui n'hésitent pas à donner généreusement leur fils à l'Eglise lorsqu'ils se trouvent en face d'une vocation manifeste !

Ils ont compris cela ceux qui s'occupent des vocations tardives, et qui jusque dans les rangs du monde vont démêler et faciliter les appels du Seigneur !

Mais entre toutes les œuvres qui s'occupent des vocations ecclésiastiques, une des plus belles me paraît être celle de Notre-Dame des Vocations. Ce sera un des grands honneurs du R. P. d'Alzon et de sa Congrégation d'avoir bien connu et bien compris les maux de la fin de ce siècle et d'avoir énergiquement tenté d'y porter remède.

A la pénurie effrayante de prêtres qui menaçait

d'être un des grands maux du temps, on a opposé l'œuvre de Notre-Dame des Vocations.

Elle est exclusivement destinée à élever et à instruire les enfants qui ont le désir bien arrêté de devenir prêtres, et dont les parents sont trop pauvres pour faire les frais de leur éducation ecclésiastique.

Cette œuvre s'inspire, comme on le voit, de l'esprit même du saint concile de Trente qui, sans exclure les fils riches, voulut qu'on prît de préférence dans les écoles spéciales dont il ordonnait la fondation, les enfants pauvres, parce que la classe des pauvres est la plus nombreuse dans la société. Dans les chaumières, sous le toit des ouvriers, les belles natures existent en foule, mais la rouille de la pauvreté cache tous ces trésors. Que de saints et savants prêtres, que de docteurs sublimes, quelle légion de grands évêques et de papes illustres sont venus du milieu du peuple !

*
**

L'œuvre de Notre-Dame des Vocations, dirigée par les RR. PP. de l'Assomption, a été fondée en 1871. Elle s'est développée peu à peu et a déjà donné à l'Eglise 300 prêtres. Elle compte actuellement seize maisons et subvient aux nécessités temporelles et spirituelles de 560 aspirants au sacerdoce. C'est beaucoup, si l'on considère le peu de ressources dont on dispose. Depuis leur fondation, les seuls alumnats ont donné à près d'un millier d'enfants la nourriture matérielle et intellectuelle. Tous n'ont pas persévéré, c'est inévitable, et même, comme le dit saint Ignace, c'est un bien ; mais combien d'excellentes vocations menées à bon terme !

On sait qu'à l'Assomption, il n'y a pas beaucoup d'engouement pour l'*Alma mater*, ni pour les méthodes païennes et rationalistes de l'Université. On se garde bien, dans les alumnats, d'essayer de former des prêtres en suivant cette voie. Ce serait s'exposer à un déchet beaucoup plus considérable dans les vocations. Bien au contraire, les règles des alumnats sont conformes à l'esprit des *anciennes écoles épiscopales et monastiques*, aux *décisions du Concile de Trente et de Benoît XIV*, et aux recommandations de Pie IX, dans sa lettre encyclique du 8 décembre 1849. La formation religieuse des élèves s'obtient par une étude quotidienne de la Sainte Ecriture, de la vie des Saints, des faits saillants de l'histoire ecclésiastique, commentés par le supérieur, de l'alumnat, du plain-chant, des cérémonies et de la Liturgie romaine. On ajoute chaque jour la récitation ou le chant d'une partie de l'Office divin.

Les principales d'entre les règles sont les suivantes : Observation stricte des conditions d'admission ; n'admettre d'abord qu'à l'essai ; n'admettre définitivement qu'après de sévères épreuves ; nombre très limité d'élèves dans chaque maison pour conserver l'esprit de famille ; grande sévérité dans la surveillance ; vie simple, pauvre et austère ; quelques travaux manuels ; pas de vacances dans la famille.

*
**

Grâce à cette forte et vigoureuse discipline, on a obtenu les résultats les plus consolants. Prenons, par exemple, l'alumnat de *Clairmarais* : Les

alumnats sont divisés en alumnats de grammaire et alumnats d'humanités ; celui-ci est un alumnat d'humanités. Je lis dans un compte rendu publié le 9 juin 1894, qu'à cette époque, depuis dix-sept ans, cette maison avait reçu 276 élèves. Elle en possédait alors une quarantaine. Or, cet alumnat a donné : au ciel, 7 de ses meilleurs enfants ; à la sainte Eglise, 89 prêtres. 16 diacres et sous-diacres, 73 novices et séminaristes.

Cinquante-trois ont quitté la maison c'est-à-dire un sur six, ce qui est très peu si on compare ces insuccès à ceux des séminaires.

A la fin de 1874, il existait 4 alumnats ; aujourd'hui, il y en a 7 en France, 1 en Belgique, 3 en Turquie et 1 au Chili, car on a également fondé des alumnats en pays de missions.

L'admirable alumnat de Miribel-les-Echelles (Isère), édite une revue des plus intéressantes : *Le petit alumniste*, à laquelle j'engage fort nos lecteurs à s'abonner. (S'adresser au R. P. Directeur de cette maison.)

*

On est fondateur de l'œuvre quand on verse un capital de 6.000 francs. Le revenu, environ 300 fr. par an, sert à élever indéfiniment des jeunes gens pour le sacerdoce. D'autres personnes préfèrent verser la somme de 300 francs chaque année. Enfin on est bienfaiteur quand on souscrit une somme de 30 francs par an.

*

Dossier à constituer

Le Grand-Orient communique aux loges l'avis suivant :

Le Conseil vous prie, mes T. C. F. de dire à vos commettants, combien nous serions heureux de voir centraliser au G. O. les diverses infractions qui sur le territoire de la République, peuvent être faites à nos lois scolaires ; un dossier serait constitué, et soyez persuadés qu'au moment voulu, votre Conseil saurait utiliser, dans l'intérêt suprême de la République, les renseignements que vous lui auriez fournis.

Ce qu'il vous dit de la loi scolaire est aussi vrai pour la loi militaire.

Nous faisons la même recommandation à nos correspondants. Nous les prions de nous signaler les attentats commis contre la liberté, contre la religion par les francs-maçons. Un dossier sera constitué et au moment voulu, nous saurons, nous aussi, l'utiliser, dans l'intérêt suprême de la défense sociale et religieuse.

Prière de nous adresser les renseignements sous plis recommandés.

(Croix du Nivernais, 8 février.)

*

La défense de la liberté religieuse

Bien loin de se ralentir, la guerre redouble contre l'assistance et l'enseignement chrétiens et contre les congrégations religieuses qui se dévouent à ce double service. Aussi le Comité général de souscription pour la défense de la liberté religieuse, n'hésite-t-il pas à faire un nouvel appel au concours des catholiques pour soutenir cette grande cause en péril.

En 1895, le produit des souscriptions s'est élevé à 34.614 fr. 60.

Les dépenses ont été de 33.531 fr. 30.

Cette somme qu'il faudrait décupler, a été consacrée :

1° A soutenir et à multiplier les écoles libres qui devraient partout assurer l'éducation chrétienne de la jeunesse.

2° A continuer les travaux de notre comité de juristes qui défend les intérêts menacés des congrégations religieuses et des Fabriques.

3° A organiser des conférences à Paris et dans les départements, à imprimer et à répandre de nombreuses brochures d'actualité et à envoyer une correspondance hebdomadaire à nos amis et à la presse de province.

En présence du mal qui mine la société jusque dans ses fondements, nous engageons vivement nos lecteurs à seconder les efforts de ce comité.

Les souscriptions ou les dons peuvent être adressés à M. Ferdinand Riant, 35, rue de Grenelle, et avenue d'Antin, 22.

(Peuple Français, 8 février.)

Les Francs-Maçons

D'APRÈS

le R. P. Le Doré

Dans un des derniers discours où le R. P. Le Doré appelait les Congrégations à la résistance à l'occasion de l'échéance de mars, il caractérisait ainsi le rôle politique de la Franc-Maçonnerie en face du flot toujours montant de la révolution démocratique.

Actuellement, personne ne l'ignore, personne ne cherche à le dissimuler. La Franc-Maçonnerie n'est plus une Société secrète ; surtout depuis quelques mois, elle s'affiche parmi nous avec un cynisme éhonté ; elle est admise officiellement partout. Elle agit comme une puissance dans l'Etat ; elle-même ose affirmer qu'elle est déjà tout l'Etat. A côté des Chambres où l'on continue de pérorer pour abuser et amuser le public, il y a en permanence un parlement de Frères-Trois Points, et c'est dans les Loges que s'élaborent les lois. La secte a tellement pénétré tout l'organisme du pouvoir, qu'elle accepterait aujourd'hui, dit-elle, pour Conseil de l'Ordre, le Cabinet de nos ministres. Franc-Maçonnerie et gouvernement, c'est tout un ; on n'essaye pas de le nier.

C'est donc en face de la Maçonnerie que se trouve l'Eglise de France ; c'est avec elle que les Congrégations religieuses vont avoir affaire à l'échéance prochaine. De la part de Satan qui l'inspire et de la bande de sectaires qui la compose, que pouvons-nous augurer de bon ?

Qu'on nous permette une dernière observation. La Franc-Maçonnerie est éminemment bourgeoise dans ses membres et dans son esprit : le peuple n'entre guère dans les loges ; la démocratie grandit en dehors de la secte. Or, l'avenir, et même l'avenir prochain semble réservé à ce qu'on appelle le quatrième Etat. Les francs-maçons ne doivent pas, sans effroi, voir monter autour d'eux ce flot de travailleurs qui menace de les emporter avec la bourgeoisie capitaliste. Ne vont-ils pas essayer de créer une diversion en persécutant l'Eglise ? Dans leur rage de voir bientôt le peuple leur arracher le pouvoir, ne vont-ils pas essayer de

se cramponner aux situations où ils sont parvenus, en s'efforçant de détourner contre nous les coups qu'ils redoutent pour eux-mêmes ?

Qui l'emportera ? l'homme ou le sectaire, la sagesse de l'intérêt ou les serments de la haine, le gouvernement ou la loge ?

C'est là le secret de la Providence !

Tout au moins ces considérations ne nous permettront guère d'espérer que nous pourrions continuer longtemps en paix à nous dépenser pour la cause de Jésus-Christ et de son Eglise. Les violences de la persécution sont à prévoir ; il est de notre devoir de nous y préparer.

ANGE LE DORÉ,
supérieur des Eudistes.

L'ACTION ANTI-MAÇONNIQUE DANS LE NORD

Une Conférence sur la Franc-Maçonnerie

La journal *L'Express du Nord et du Pas de Calais* résume dans son numéro du 18 mars une intéressante conférence faite le mois dernier à la cathédrale de Boulogne-sur-Mer par le R. P. George. Nous y joignons le commentaire qui l'accompagne dans *L'Express* sous le titre de :

LA FRANCE DU NORD ET LA FRANC-MAÇONNERIE, par un Maléach.

Cet article et ceux qui le suivent montrent jusqu'à quel point les catholiques du Nord prennent à cœur les intérêts de la croisade anti-maçonistique.

*
**

Le conférencier ne s'inspirera que de l'encyclique « *Humanum genus* » sur la franc-maçonnerie ; il entreprend de montrer au point de vue religieux les dangers de cette association ténébreuse.

Il faut déchirer les masques, faire voir aux fidèles ce qu'elle est.

Le Pape nous en a fait une injonction ; il a dit : « Pour vaincre la franc-maçonnerie, il faut la démasquer. »

Le conférencier ne connaît pas les sentiments de tous les membres de cette assemblée ; il les ignore ; mais, dans ce qu'il veut dire, il ne s'inspire que des encycliques des papes et de la doctrine de l'Eglise. Dans cette conférence, il restera dans le domaine religieux et ne descendra pas dans les mesquineries des luttes quotidiennes.

Il ne réclame que l'indépendance de la parole apostolique. Pour les personnes, pour les hommes affiliés à la secte, il ne professe qu'une profonde compassion ; il ne parlera d'eux qu'avec la charité la plus grande ; mais, en ce qui concerne les principes, il réclame la liberté et la vérité de la chaire chrétienne. Il prétend montrer les dangers de faire partie de cette institution pour quiconque veut rester chrétien.

Il examinera donc : 1° l'organisation de cette société ; 2° son but ; 3° ses moyens d'action.

Il ne s'étonne nullement qu'ailleurs on use de la liberté de parler de l'Eglise, de son organisation, de son but. Pourquoi n'userait-il pas du même droit en ce qui concerne la franc-maçonnerie ?

Son organisation. — Il développe cette pensée que la Société est secrète, tandis que l'Eglise catholique, au contraire, est établie au grand jour.

Il y en a qui prétendent que la franc-maçonnerie

est une simple association de bienfaisance, d'assistance mutuelle, de plaisir, qu'elle s'occupe d'art, de science, qu'elle recherche le progrès et le développement de tout ce qui contribue au bien-être de l'humanité.

D'autres la définissent : la religion nouvelle de la fraternité universelle.

« Non, dit un illustre franc-maçon belge, nous ne sommes pas une société de plaisir ou de bienfaisance, mais un vaste laboratoire où se préparent les idées modernes afin qu'on puisse de là les jeter dans le monde sous une forme pratique.

La vérité, c'est que ceux qui entrent dans cette société secrète prononcent des serments exécrables et renoncent à Dieu et à l'Eglise.

Nous n'avons pas d'autre but, dit-on aux néophytes, que de combattre la superstition et le fanatisme.

Mais on sait ce qu'il faut entendre par ces mots.

Il y a dans la maçonnerie deux sortes d'hommes : il y a la galerie, les naïfs, la clientèle banale, qui en restent aux bagatelles de la porte. Ce *vulgum pecus* ne connaît pas les secrets, les mystères, la fin.

Il y a ensuite la maçonnerie occulte dans laquelle les initiés des hauts grades seuls connaissent la lumière complète : ceux du 33^e degré par exemple.

Il y a encore les arrière-loges, puis la maçonnerie mystérieuse, avec ses directoires et ses grades supérieurs, dits administratifs.

Cette association est organisée sur le plan de l'Eglise catholique qu'elle singe ; elle a sa hiérarchie, ses fidèles, ses prêtres, ses évêques, son pape maçonniques.

Cette société, dit Pie IX, dans son encyclique, est inspirée par Satan lui-même ! Elle a pour but de substituer au culte de Dieu celui de Satan.

Léon XIII la qualifie de « secte abominable, de synagogue de Satan. »

De même que Notre-Seigneur Jésus-Christ est le chef invisible de l'Eglise, Satan est le chef invisible de la franc-maçonnerie.

De même que Notre-Seigneur a daigné se montrer sur la terre, de même Satan fait des apparitions à certains hommes qui se donnent à lui. Le démon, d'après des preuves historiques, apparaît dans certaines arrière-loges. Le prédicateur cite un fait d'apparition qui lui a été rapporté par un officier qui en fut témoin (1).

Il rapporte un autre fait d'une femme possédée du démon, avec lequel, parlant par la bouche de cette femme, il s'est entretenu pendant deux heures des sujets de théologie les plus abstraits.

Le conférencier parle ensuite d'une autre jeune fille de 26 ans, qui avait grade de maîtresse-tempière dans les loges lucifériennes à Paris. Cette femme, qui voulait se convertir, étant venue à son confessionnal, en fut brusquement rejetée à plus

de trois mètres par la puissance de Satan, sous le joug duquel elle se trouvait encore.

Beaucoup de francs-maçons naïfs, innocents, ne savent pas de quoi il s'agit quand il entrent dans cette Société ; ils n'en connaissent ni les secrets ni la fin.

On leur parle d'un temple de Salomon à bâtir, de venger le fils de la veuve, de punir le meurtrier d'Hiram et d'autres fariboles semblables.

La franc-maçonnerie a-t-elle un but humanitaire, charitable ? Mais alors, pourquoi est-elle l'ennemie acharnée de l'Eglise, qui est la charité même ?

La franc-maçonnerie se dit philanthropique ; elle rappelle ces sauvages, ces cannibales, qui, eux aussi, aiment les hommes..., au point de les manger.

Non, la franc-maçonnerie n'aime pas les pauvres. Un des siens l'a dit crûment : les pauvres sont la lèpre de l'humanité ; elle les écarte le plus qu'elle peut.

Quel est donc son but ?

Notre but, dit-elle, c'est celui du franc-maçon Voltaire, dont le mot d'ordre était : ECRASONS L'INFAME !

L'infâme, c'était l'Eglise du Christ !

Le conférencier s'excuse de prononcer en chaire cette parole blasphématoire.

Le but des francs-maçons est bien cela ! C'est d'anéantir la religion du Christ et de rétablir sur ses bases une religion païenne, pire que l'ancien paganisme ! C'est de détruire l'idée même de Dieu. On sait qu'une partie de la franc-maçonnerie a interdit la croyance à l'Être Suprême.

Son but, c'est de faire de Satan, de Lucifer le Dieu du monde, et de le substituer au Dieu bon.

Le conférencier cite, à titre d'exemple, la réception d'une sœur maçon. On demande à l'initiée quelle est la devise d'une maîtresse-tempière ?

Elle répond : Maudit soit Adonaï ! c'est-à-dire Dieu.

— Quel est le Dieu que tu adores ?

— Le Dieu bon.

— Pourrais-tu dire son nom ?

— Oui, c'est Lucifer !

— Quel est le devoir d'une maîtresse-tempière ?

— C'est d'exécuter Jésus, de maudire Adonaï et d'adorer Lucifer.

Un des rites de la réception consiste pour la récipiendaire à percer à coups de poignard une hostie consacrée — qui a été volée — en prononçant cet horrible blasphème : maudit soit Adonaï et son Christ (1) !

Comme on le voit, le but final de la franc-maçonnerie est de faire de nous des idolâtres, des adorateurs de Satan.

Je comprends, dès lors, les guerres acharnées faites par la secte à l'Eglise, au clergé, aux congrégations.

J'ai vu moi-même des possédés du démon, j'ai

(1) Les nombreux auteurs qui ont écrit sur la franc-maçonnerie, le docteur Bataille dans son ouvrage « le Diable au XIX^e Siècle » ; Léo Taxil dans la « Franc-Maçonnerie dévoilée » ; Mgr Mourin dans la « Franc-Maçonnerie, Synagogue de Satan », rapportent avec preuves à l'appui un grand nombre de faits de ce genre, authentiques. Voir aussi la « Mystique » de Goërre, le célèbre écrivain allemand.

(1) Nous avons contrôlé ces faits, qui paraissent incroyables, dans l'ouvrage du Dr Bataille, sur le *Diable au XIX^e siècle*. Voir aussi les ouvrages spéciaux sur les Lucifériens, les Occultistes et les Palladistes ; on peut consulter également les romans de Huysmans sur les abominations de la messe noire. Il existe sur cette question toute une bibliothèque et de nombreux documents.

entendu leurs rugissements, j'ai causé avec eux : leurs blasphèmes étaient effrayants.

Qu'on remarque que Satan ne s'attaque qu'à une religion, la religion catholique ; il laisse tranquilles juifs, protestants, mahométans : il n'y a que la doctrine de la vérité qui le gêne.

La franc-maçonnerie, en s'attaquant à Dieu, s'attaque à l'âme de la patrie ; elle s'attaque à ce quelque chose qui nous réunit et qui nous permet à tous de dire : « Notre Père qui êtes aux Cieux. »

La franc-maçonnerie désorganise la famille ; elle pousse l'homme à désertir le foyer domestique (2).

Le conférencier examine ensuite ses moyens d'action : comment elle procède à l'enrôlement de ses victimes.

Elle s'insinue avec des allures hypocrites ; elle se donne comme une Société innocente : nous vous aiderons dans votre commerce ! dit-elle ; nous vous soutiendrons ! Aux riches ambitieux, aux esprits inquiets, blessés, elle promet des places, favorise leur ambition.

Elle attire ses victimes par l'attrait du mystère, du secret. Le postulant devient bientôt un esclave ; on le soumet à des épreuves grotesques ; puis on le terrorise par les serments exécrationnels qu'on lui fait prêter sans lui dire nettement à quoi il s'engage.

Les francs-maçons parlent souvent des religieux qui doivent obéir *ac cadaver*, comme un cadavre ; mais c'est chez eux qu'on trouve les véritables esclaves, obéissant aveuglément.

Le religieux sait à quoi il s'engage, et jamais on n'obtiendra de lui qu'il fasse quelque chose contre sa conscience : c'est son domaine réservé, où il reste maître.

Arrivons au mode d'action de la franc-maçonnerie.

Pour exercer une influence considérable, ils n'ont pas besoin de beaucoup de monde ; ils sont remuants et savent se multiplier ; enfin, ils bâillonnent leurs adversaires. Ils me diront : Tais-toi ! tu fais de la politique !

Comment ! quand je leur dis : vous n'avez pas le droit d'insulter Dieu, son Eglise, de voler les âmes des enfants, d'égarer les fidèles, je fais de la politique ! Non, je fais mon devoir !

Et tant qu'il y aura des âmes sacerdotales, il y aura lutte à mort, car il est impossible qu'il y ait conciliation entre les deux principes.

Fidèles, quel est votre devoir ? C'est de ne jamais vous laisser enrôler dans cette société ténébreuse, si vous ne voulez pas perdre la foi et votre âme !

Mais s'il en est parmi vous qui soient francs-maçons, qu'ils sachent qu'ils sont excommuniés par l'Eglise.

Qu'ils sachent aussi qu'ils peuvent revenir à Dieu et profiter de sa mission !

Le conférencier termine en racontant la touchante conversion d'un fonctionnaire franc-maçon qui se convertit pendant une mission au risque de perdre sa place et son pain. Sa femme et ses enfants préférèrent la misère au danger de voir leur mari et leur père risquer son âme.

(2) Nous avons sur ce point de nombreux aveux de francs-maçons.

Il termine en disant qu'il ne faut cesser de faire la guerre à cette secte infâme, qui constitue un péril social, et qu'il faut employer tous les moyens pour lui ôter le pouvoir de nuire. Pour ce, il y a la prière et l'apostolat, et ensuite une action constante et organisée.

MUTINOT.

*
**

La réclame de l'*Express* avait eu le don d'attirer dimanche soir, à la cathédrale, pour entendre la conférence du R. P. George sur la franc-maçonnerie, non seulement le ban et l'arrière-ban des écoles des Frères, comme le dit un journal de la localité, mais encore une foule de gens très honorables de notre ville, dont la barbe et les cheveux n'étaient pas de couleur à faire croire qu'ils usassent leurs culottes sur les bancs de l'école, celle des Frères, si vous le voulez.

Nombre de frères trois points de notre ville s'y étaient donné rendez-vous et vraiment ils étaient bien logés, les disciples d'Hiram : juste au pied de la chaire ; nul doute que les révélations sur les « Enfants de la Veuve » et ses agissements ne les aient tourmentés ; aussi, craignant sans doute pour leur chère association, avaient-ils décidé de venir ouïr la parole d'un profane, tout prêts à protester si un mot trop osé était sorti de la bouche du prédicateur qui, s'il n'est pas orateur consommé (comme on le trouve), rendrait encore des points à plusieurs frères orateurs des loges.

Peut-être le commissaire central, qui était au pied de la chaire, avait-il mission de s'y trouver. Espérons qu'il y est venu en bon chrétien, ainsi que quelques policiers connus, disséminés dans la foule.

Certes, nous ne sommes pas disciples des « Enfants de la Veuve », mais nous en connaissons à fond les agissements et les rituels et nous ne trouvons pas que le P. George ait été trop loin, au contraire.

Oui, certes ; si, sous des dehors pompeux, on parle de but humanitaire, c'est faux, sauf cependant si on le prend dans certain sens des rituels où le Phallus joue un grand rôle et où la rose représente un tout autre emblème que celui qu'on lui attribue en général. Mais ceci est en dehors de la question traitée.

Oui, c'est une religion opposée en tout à celle du Christ, où tout est contrefait, et qui a ses prêtres, ses évêques, ses cardinaux, son pape, un Italien, pour l'heure actuelle, Italien dont le casier judiciaire est loin d'être d'une pureté virgine. Cet homme commande à toute cette religion antichrétienne et, croyez-le, patrie et dévouement sont pour lui absolument inconnus.

Oui, dans les arrière-loges, on transperce les hosties consacrées à coups de poignards, et la preuve en est que le Frère Tixier, qui a pour spécialité commerciale de fournir les loges et arrière-loges, et qui habite à Paris, rue J.-J. Rousseau, a, dans son catalogue, les prix de petits poignards pour loges d'adoption.

Or, à quoi pourraient-ils bien servir, ces poignards ? De plus, on peut voir sur les diplômes des francs-maçons palladistes, entre autres motifs décoratifs, une hostie transpercée d'un poignard sur un calice. De plus encore, à chaque instant, dans

le rituel, voyons-nous tous les assistants, dans les loges palladiques, tourner leur poignard vers le ciel et crier : *nekam Adonai nekam* ! ce qui veut dire : Vengeance contre toi, Adonai, maudis sois-du !

Mais, demande-t-on, où trouve-t-on des hosties consacrées ? Certes, c'est bien simple ; contentons-nous de dire que des femmes et des hommes, mais des femmes surtout, sont embrigadés pour aller dans les églises communier, et au moyen d'un liquide quelconque elles peuvent garder la Sainte-Hostie quelques minutes dans la bouche, puis la mettre dans un récipient et la porter en loge. Ces personnes, en général, sont, détail horrible, payées aux pièces et, pour être certain qu'elles ne trichent pas et ne falsifient pas la marchandise vendue, elles sont surveillées par un tiers appelé « garant d'amitié ». Les vols d'hosties consacrées, dont on a tant parlé il y a deux ans et accomplis à Notre-Dame de Paris, la semaine sainte, étaient l'œuvre de palladistes. Nous pourrions en dire plus, mais ce n'est pas le moment ! Voilà un des principaux moyens employés pour se pourvoir d'hosties.

Certes, les possessions sont fréquentes, et, sans retourner si loin en arrière, aux Urbain Grandier et autres, voyons l'époque actuelle : Sophia-Sapho, alias Sophie Walter, se fluidifiant au travers d'un mur blindé d'accès, et ce, moyennant cinq mille francs, bien entendu, versés d'avance à la caisse du triangle ; voyons encore la Ingersal, de Saint-Louis, en Amérique, et dernièrement Philéas Walder, mort maintenant, mais qui avait le don d'ubiquité et qui, après sa mort, a encore donné des signes de possession dans une séance particulière à Charlestown.

Certes, ce n'est pas par leurs propres moyens qu'ils en arrivent à ces résultats surprenants.

Encore une fois, arrêtons-nous et constatons que, certes, si le P. George n'en a pas dit plus, c'est que, devant un auditoire où femmes et enfants se pressaient, il n'y avait pas moyen de dire tout ce que l'on voudrait ; il ne faut pas non plus aiguïser les appétits de ceux qui veulent en savoir plus qu'ils ne le doivent.

La naïveté a ses limites, dit-on ; certes oui, mais il me semble que ce sont surtout eux, les malheureux qui entrent dans cette secte sans en connaître les bas-fonds, qui sont bien naïfs, et ce qu'on pourrait souhaiter, ce serait une suite de conférences semblables à celle de dimanche, et où l'on prendrait pour texte l'encyclique de Léon XIII arrachant le masque de la Franc-Maçonnerie.

Un Maléach.

Action Electorale Catholique

Sommes-nous mûrs en France pour une action catholique ?

Le monde était-il mûr pour l'action catholique, quand Jésus-Christ est venu en donner l'exemple sur les places publiques et dans les synagogues ?

L'était-il quand Jésus-Christ envoya les apôtres la pratiquer : « Allez, prêchez à toutes les créatures, enseignez-les, baptisez-les ? »

On sait ce qu'était la société païenne...

Le Maître leur dit pourtant : « Allez, déjà les moissons jaunissent », elles sont mûres.

Etaient-ils mûrs pour l'action catholique, ces Allemands, dont le « catholicisme semblait à son déclin plutôt qu'à son aurore ? »

Ils étaient perdus au milieu de protestants, et quels catholiques ils étaient ! A peine si cette terre germanique saturée de protestantisme, connaissait les grandes œuvres catholiques. L'apostasie des professeurs des Universités de Munich et de Bonn est célèbre. Il n'y avait que quelques feuilles catholiques. Les meilleures familles ne lisaient en général, que des journaux libéraux ou incolores.

Et pourtant Savigny, Mallinckrodt, Ketteler, Reichensperger, etc..., n'hésitèrent pas. Ils élaborèrent un programme net, franc. Le peuple catholique saisit la nécessité et la portée de cette initiative. Le Centre était fondé. Dès le 3 mars 1871, il envoya 77 représentants à la Chambre. Tous les catholiques allèrent aux urnes comme un seul homme, et en 1889 il se produisit en Allemagne ce phénomène étrange que la proportion des députés catholiques était supérieure à celle de la population catholique.

Voilà qui répond à ceux qui annoncent en prophètes les insuccès du terrain catholique. Les commentaires sont inutiles.

Les Belges étaient-ils mûrs pour l'action catholique quand les libéraux étaient au pouvoir, quand ils se sentaient assez forts pour voter « la loi de malheur », quand ils signaient le passe-port du nonce ?

Le cardinal Dechamp et les évêques se placèrent sur le terrain catholique avec une unanimité et une énergie que le monde admira. Le diable en frémit, mais Dieu fut vainqueur.

Et la France ne serait pas mûre pour le terrain catholique ?

La vérité est celle-ci :

« Nous disons : dans les dispositions d'esprit où sont les hommes, il serait insensé de les aborder. Ils sont incapables d'accueillir cette doctrine, de porter le joug de cette loi.

« Et là-dessus on s'abstient.

« À ne considérer que l'élément naturel, ces calculs et ces appréciations sont le plus souvent justes. Mais dans l'œuvre de Dieu tout est surnaturel. »

On omet Dieu dans les choses de Dieu. (Monseigneur Isoard.)

Conclusion :

Ambroise Paré disait : « Je l'opérai, Dieu le guérit. »

Disons de même : *Je parlerai, Dieu les éclairera !*
(*Croix du Nord*)

Funeste Illusion

Sous ce titre la *Croix* de Paris publiait, le 19 mars, le remarquable manifeste suivant qui lui était adressé au nom d'un groupe de prêtres du Nord :

Au risque de faire des mécontents, nous public-

rons sur les toits ce que nous pensons depuis longtemps dans le secret de notre cœur.

Nous sommes convaincus que les catholiques ont fait et font encore fausse route en dépensant leurs ressources et leur activité à des œuvres *très importantes, sans doute*, mais relativement *secondaires*, alors qu'il eût fallu tout concentrer vers le point le plus nécessaire.

L'Eglise catholique est depuis un certain temps dans la situation d'une ville assiégée par des ennemis qui ont juré de la détruire.

Or, qu'arrivait-il si, au lieu de courir au rempart, d'organiser la défense, de préparer les armes et les munitions, de s'unir comme un seul homme pour repousser l'ennemi, les habitants s'occupaient à se barricader, isolément dans leurs maisons et à s'y établir le plus commodément possible?

N'est-il pas évident que si on laisse pénétrer l'ennemi dans la place, il aura vite fait de s'emparer des maisons et d'en expulser les habitants?

Telle a été depuis bon nombre d'années, telle est encore aujourd'hui l'illusion de beaucoup de catholiques. Ils sacrifient leur temps, ils déploient leur zèle, ils dépensent leur argent pour fonder des écoles, établir des cercles et des patronages, bâtir ou orner des églises, etc., etc.

... Mais, hélas! ils négligent *d'assurer l'avenir* de leurs œuvres en s'organisant pour lutter contre l'ennemi qui veut les détruire...

Certes, nous le reconnaissons, c'est une chose *excellente en soi* que de fonder des écoles catholiques pour arracher l'âme des enfants à l'influence néfaste des écoles neutres, c'est-à-dire athées... Mais à quoi serviront nos écoles, si l'ennemi, que nous avons négligé de combattre ouvertement peut les fermer par un simple décret?

C'est une chose excellente encore que d'établir des patronages et des cercles pour préserver la jeunesse des dangers du monde et lui inculquer des principes chrétiens... Mais à quoi aboutiront nos efforts si, en rentrant chez eux, nos enfants y trouvent le livre et le journal impies, qui peuvent en un instant détruire la foi dans leurs âmes?

Nous sommes loin de blâmer les constructions et même les embellissements d'églises. Il est certain que rien n'est trop beau pour la Majesté divine et que c'est faire un noble emploi des richesses que de les consacrer à la splendeur du culte... Mais à quoi serviront ces églises si elles viennent à être désaffectées par un gouvernement impie, ou volontairement désertées par les fidèles?

Il semble donc évident *qu'avant tout* il fallait faire face à l'ennemi pour le vaincre définitivement, ou tout au moins pour le refouler loin de nous et le mettre hors d'état de nous nuire. Car si nous laissons grandir et s'avancer l'armée dévastatrice, elle ruinera et anéantira en un instant tout ce que nous aurons fait depuis des années et au prix des plus grands sacrifices.

Lutter contre l'ennemi, c'était donc le point essentiel. Mais pour lutter avec avantage, il fallait tout d'abord étudier le plan des adversaires, connaître leur tactique et leurs armes.

Puisqu'on semait dans le peuple des idées anti-chrétiennes, il fallait semer des idées chrétiennes.

Puisqu'on trompait effrontément le peuple par

le mensonge et la calomnie, il fallait répandre la vérité par tous les moyens possibles.

Puisqu'on voulait ravir à l'Eglise, pièce par pièce, sa liberté et ses droits, il fallait défendre toutes ces libertés, garder intacts tous ces droits sans en sacrifier la moindre parcelle.

Puisque nos ennemis se servaient de la presse pour saper la religion, la famille, la propriété, il fallait organiser et propager partout la bonne presse.

En un mot, il fallait lutter à armes égales pied à pied, et se résigner à souffrir et à mourir plutôt que de reculer d'un pas.

Il fallait laisser pour un temps l'embellissement des églises, le développement des patronages, voire même la fondation des écoles pour marcher au combat avec vaillance et *arrêter l'invasion* de l'armée maçonnique. Il fallait consacrer notre argent, notre temps, notre zèle à propager partout les bons journaux, les bons livres, les conférences populaires, en un mot, tout ce qui peut neutraliser la propagande organisée par les impies.

Grâce à Dieu, on commence à le faire, mais combien de temps n'a-t-on pas perdu, et combien n'y a-t-il pas encore de trainards qui restent en arrière?

On nous dit quelquefois : *il faut prier*. C'est très juste : sans la prière on ne peut rien faire. Mais la prière ne suffit pas : il faut l'*action* et le *sacrifice*. Moïse aurait eu beau prier sur la montagne, si ses soldats n'avaient point combattu dans la plaine, les ennemis d'Israël auraient eu beau jeu.

Sus donc à l'ennemi!... Il faut vaincre ou mourir. Luttons à armes égales par la parole, par la presse, par le sacrifice... en un mot, soyons de fidèles et vaillants soldats du Christ, et n'oublions jamais *que nous sommes de l'Eglise militante, non pour capituler et battre en retraite, mais pour défendre énergiquement les droits de Dieu*.

Au nom d'un groupe de prêtres du Nord,

J. B. W.

Appel à la Bretagne catholique

La *Semaine religieuse de Saint-Brieuc* est une des plus ardentes à prêcher la sainte Croix de catholique. Elle voudrait que toutes les provinces de France suivissent l'exemple si courageusement donné naguère par le Congrès de Lille; sa voix mérite d'être entendue, et la Bretagne ne peut manquer d'y répondre.

Avons-nous vu dans notre province un Congrès comme celui qui vient d'avoir lieu à Lille?

Plus de 200 catholiques, appartenant à toutes les classes de la Société, confondus dans une fraternelle union, ont discuté en commun cette grave question de la Presse catholique. En lisant la liste j'y ai lu des séries de noms ecclésiastiques. De fait pourquoi les prêtres qui sont des citoyens ne s'affirmeraient-ils pas ouvertement et au grand jour dans les luttes publiques?

Autant un pasteur ou un fidèle catholique sont bons et miséricordieux pour les personnes, autant ils se montrent ardents et militants pour défendre la vérité et la propager. Le prêtre se fera des adversaires, dira-t-on? Tant mieux, car s'il n'en avait pas, il pourrait être justement soupçonné d'avoir voilé la doctrine évangélique et la

croix du Sauveur Jésus qui est un signe de contradiction. Les adversaires ne sont pas toujours des ennemis, quand la charité domine l'apostolat et bannit de la guerre nécessaire la haine, la colère, la malveillance, les soupçons et les jugements téméraires, tout ce qu'il y a d'humain dans tout combat.

Est-il vrai, cependant, que la vieille théorie gallicane du prêtre à la sacristie et du catholique mouton ait laissé des traces dans nos esprits ou au moins dans nos mœurs ?

Non, car nous voyons des villes nous donner l'exemple : à Lorient, une importante réunion a eu lieu il y a quelques semaines. Les catholiques se sont groupés autour de leur curé pour étudier les moyens de répandre les journaux catholiques et d'empêcher le poison des mauvaises doctrines de parvenir jusqu'aux âmes. Il était beau de voir ce pasteur, à l'âme ardente et généreuse, appeler à une sainte croisade tous les chrétiens, comme saint Dominique convoquait à la lutte sans merci contre les Albigeois dont les francs-maçons sont les héritiers directs.

C'est une préparation à quelque chose d'analogue à ce qui se passe à Lille où sur 200 congressistes 103 étaient des prêtres ou des religieux. Oh ! vieilles maximes gallicanes de quelques esprits bizarres, ô sacrés principes de la douce inaction, où êtes-vous ?

Remarquez que chez nous nous serions facilement 200, 300 le jour où une organisation serait faite, car avec M. Delahaye, l'ardent polémiste, nous nous rappelons que ce sont les curés de campagne qui ont suscité les Vendéens, ce peuple de géants, ces vengeurs du droit méconnu et de la justice foulée aux pieds. Napoléon n'eut pas rendu la paix à l'Eglise, s'il n'avait senti frissonner nos provinces de l'Ouest à qui nos prédécesseurs, prêtres héroïques, rappelaient sans cesse par la parole et par l'exemple les sublimes maximes d'abnégation et de renoncement qui font les martyrs.

Maintenant encore qui retient dans les saines doctrines les populations qui ne se sont pas laissées entraîner vers la révolution et qui ne donnent leurs suffrages qu'à des catholiques, sinon ces humbles prêtres qui, dans nos campagnes bretonnes, sont le dernier rempart de la vérité, de la morale et des fortes convictions ?

Il y a toutefois cette différence entre le Nord et la Bretagne, c'est que là-bas on prend conscience de sa force, en se serrant les coudes, tandis qu'éparpillés nous ressemblons à ces êtres robustes que la main d'un enfant dirige et qui pourraient l'écraser d'un seul mouvement.

A l'heure actuelle, la politique est mise au second plan. La partie qui s'engage va se livrer entre croyants et impies.

Nous disions l'autre jour que la guerre était déclarée entre le catholicisme et les trois religions ennemies : le judaïsme, le protestantisme, et la franc-maçonnerie. Ce n'est donc pas une guerre politique mais religieuse. Si les chefs ne prennent pas la tête du mouvement, l'armée catholique marchera à la débandade ; s'ils agissent ouvertement, la victoire reviendra sous nos drapeaux.

*
**

Jeanne d'Arc et les Francs-Maçons

On n'a pas idée de cela !

Vous imaginez-vous que les horribles tabous entreprennent en province une véritable tournée, décidée dans la haute région des Loges, pour salir la Pucelle et bavarder sur son héroïque et sainte mémoire.

C'est ainsi que le pontifiant et fastidieux Delpech, sénateur de l'Ariège, s'est rendu ce samedi dans la chrétienne petite ville de Vitry-le-François. Il y a loué le théâtre, convoqué le ban et l'arrière-ban des troupes maçonniques et s'est efforcé de travestir odieusement le rôle de la glorieuse enfant de Lorraine.

*
**

Catholiques, il y a là une injure, une insulte intolérable que vous ne pouvez pas souffrir ! Si vous laissez ces impurs toucher à cette illustre et douce mémoire, vous n'auriez pas de cœur !

En quelque endroit que ce Delpech de mon cœur, ou tout autre, se permettra de venir annoncer sur Jeanne d'Arc, levez-vous, vicaires, curés, ouvriers, bourgeois, jeunes gens, venez en une phalange compacte, arrondissez vos mains autour de votre bouche et clamez ferme : Vive Jeanne d'Arc ! A bas les francs-Maçons ! Conspuez les Loges ! Conspuez !

Si vous avez une attitude virile, si vous êtes des mâles, si vous savez au besoin acheter au bazar du coin deux ou trois cents sifflets et demander à vos enfants l'art de s'en servir, je vous assure, foi de Parisien, que les francs-maçons y regarderont deux fois avant de revenir à la charge.

Holà ! les amis ! on attend autre chose de vous que de vaines protestations et d'inutiles paroles, maintenant !

*
**

C'est Jeanne d'Arc elle-même qui vous appelle à sa défense, à la défense de la religion et de la patrie menacée. Levez-vous, et dites avec une suprême énergie :

« Halte-là ! les cléricaux sont là ! Non, tabous ! nous ne vous permettrons pas d'insulter notre Jeanne ! »

LE PARISIEN.

(Extrait de la Croix de Paris).

Le Diable dans les Missions

par

PAUL VERDUN

Deux volumes très complets de 360 pages.

Prix : 6 francs.

POÉSIES

Pour faire diversion aux choses si sérieuses qui remplissent cette Revue, nous avons plaisir à publier deux courtes poésies qui nous sont adressées par une de nos jeunes lectrices, et qui respirent en effet toute la grâce et la fraîcheur de la jeunesse.

VOIX D'ENFANT

J'entendis comme un long murmure
De brise, passant sur les fleurs,
Comme un souffle dans la ramure,
Comme un rire au travers des pleurs;
J'eus une vision céleste
Des concerts qu'on entend là-Haut,
Et je m'abaissais, très modeste,
Devant ce petit bruit, si beau!

Pourtant, l'hiver blessa la brise
Qui ne visite plus nos bois :
Aucun souffle où la fleur s'irise,
Et les buissons restent sans voix...
Quelle est donc la divine flamme
Qui naît, quand pâlit l'aubépin ?
Hélas ! trop impure est mon âme
Pour écouter un séraphin.

Mais la voix s'élève, plus tendre,
Comme en un rêve triomphant;
Ah ! je comprends, je viens d'entendre
La chanson d'un petit enfant :
Echo joyeux et sans mélange
Qui me parvient depuis longtemps,
Serait-ce un remords du printemps
Ou le lointain soupir d'un ange ?

LE RÉVEIL DU BOCAGE

(Chanson du Printemps)

Des senteurs embaumées
Gagnent tous les buissons ;
Aux branches animées
Se bercent les pinsons ;
Rossignols et fauvettes,
Chantez, chantez longtemps,
Voici venir les fêtes
De Monsieur le Printemps.
Sous la feuillée
Encor mouillée
Des baisers de l'aurore en pleurs,
Perçant la mousse,
Votre voix douce
Est venue éveiller les fleurs.

Pour chanter ses louanges
Et remercier Dieu,
Sans doute, avec les anges
Cachés dans le ciel bleu,
Vous apprîtes, sans peine,
Des hymnes pleins d'amour
Que l'écho de la plaine
Répète nuit et jour.

Sous la feuillée
Encor mouillée
Des baisers de l'aurore en pleurs,
Perçant la mousse,
Votre voix douce
Est venue éveiller les fleurs.

L'astre aux brûlantes flammes
Vient de s'enfuir encor,
Et des anges, les âmes
Brillent en perles d'or ;
Dormez, belles fauvettes,
Dormez, gentils pinsons ;
Rossignols, alouettes,
Dormez sous vos buissons.

Sous la feuillée
Toute baignée
De clartés aux pâles couleurs,
Votre voix douce
Berce la mousse
Où se vont endormir les fleurs.

TRENTE-CINQ ANNÉES

DU

GRAND ORIENT DE FRANCE

(1860-1894)

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

Nous rappelons ce que nous avons dit dans le numéro où nous avons commencé la publication de ces listes de chefs d'ateliers. Il ne s'agit pas ici de démasquer des palladistes, et nous ne nous préoccupons pas non plus de savoir si telle ou telle loge possède ou non une amexe androgyne. Nous reproduisons l'extrait fidèle des annuaires officiels du Grand Orient de France. Nous plaçons cette divulgation *uniquement et exclusivement sur le terrain politique* : étant donné que c'est dans les ateliers maçonniques qu'ont été élaborées toutes les lois impies, toutes les mesures de persécution contre l'Eglise, les Vénérables, les Très-Sages, les Grands-Maitres ont tous leur part de responsabilité dans l'œuvre mauvaise, irréligieuse, néfaste, qui a été accomplie par les Chambres; ce sont donc purement et simplement des politiciens plus ou moins ignorés que nous présentons au public.

Avis. — Nous ne donnons l'indication des jours de réunion ou tenues que pour les loges existant encore actuellement.

DEUXIÈME PARTIE

Les Chapitres ET LEURS TRÈS-SAGES

COLONIES

AFRIQUE

Algérie

Alger

BÉLISAIRE

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS SAGES : — (1860) Jobert, homme de loi, 1, rue Bugeaud; Chevalier Kadosch. — (1861) le

même). — (1862) Rougé ✱, chef de bureau de première classe à la préfecture, 3, rue Sainte; Chevalier Kadosch. — (1863-1865) le même, ancien chef..., comme ci-dessus. — (1866) Courcière, ancien notaire, 14, rue Bal-el-Oued; Chevalier Kadosch. — (1867-1869) le même — (1870) Tombé en sommeil. — Réveillé le 20 juillet 1892. — (1894) Ebert Philippe, magistrat en retraite, avocat à la Cour d'appel, 7, rue de Strasbourg; Chevalier Kadosch.

Temple : — 22, rampe Magenta (1894).

Tenues : — Le 1^{er} lundi du mois.

Bône

HIPPONE

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS SAGES : — (1860) Vallée, bijoutier, place d'Armes; Rose-Croix. — (1861 et 1862) le même. — (1863) Brouillard, capitaine de génie; Chevalier Kadosch. — (1864) Pichon ✱, capitaine de cavalerie en retraite; Rose-Croix. — (1865-1867) le même. — (1868) Pinaud, Denis, père, arbitre de commerce; Chevalier Kadosch. — (1869 et 1870) le même. — (1871) Rondot, officier d'administration de l'Intendance militaire; Rose-Croix. — (1872) le même. — (1873) Pinaud, comme ci-dessus. — (1874) aucun nom dans l'annuaire. — (1875-1893) le même. — (1894) Meslier de Rocan, Georges-Léon, courtier maritime, 7, place du Commerce; Rose-Croix.

Temple : — rue Trézel (1875-1894).

Tenues : — Chaque trimestre.

Constantine**SAINT-VINCENT-DE-PAUL**

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS SAGES : — (1860) Perier, courtier de commerce et agréé près le Tribunal de Commerce, 51, rue Damrémont ; Rose-Croix. — (1861) le même, propriétaire. — (1862) Coen, courtier de commerce ; Rose-Croix. — (1863) Bermont ✱, capitaine trésorier au 3^e spahis ; Rose-Croix. — (1864) le même. — (1865 et 1866) Halton ✱, sous-lieutenant à la 3^e compagnie de cavaliers de remonte d'Afrique — (1867 et 1868) Perier comme ci-dessus. — (1869) Rascouaille, sous-chef de bureau à la préfecture ; Rose-Croix. — (1870) Bourcier, directeur du service des lits militaires ; Rose-Croix. — (1871-1873) Rondot, officier d'administration de l'Intendance militaire ; Rose-Croix. — (1874) Tombé en sommeil.

Temple : — place des Galettes (1872 et 1873).

Mostaganem**LES TRINOSOPHES AFRICAINS**

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS SAGES : — (1864) Bétous, entrepreneur ; Rose-Croix. — (1865) le même. — (1866) Tombé en sommeil. — Réveillé le 16 novembre 1891. — (1894) Thireau, Louis-Aimé-Fortuné ✱, notaire, conseiller général, délégué au Conseil supérieur ; Rose-Croix.

Temple : — rue de l'Alma (1894).

Tenues : — le 1^{er} dimanche de juin, septembre, décembre et mars.

Oran**L'UNION AFRICAINE**

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860-1863) Jacques, Rémy, avocat défenseur ; Chevalier Kadosch. — (1864) aucun nom dans l'annuaire. — (1865-1867) Deloupy, négociant ; Chevalier Kadosch. — (1868-1872) Bartibas, maître bottier au 2^e zouaves ; Rose-Croix. — (1873) Meuriot, entrepreneur de travaux publics ; Chevalier Kadosch. — (1874) aucun nom dans l'annuaire. — (1875 et 1876) le même, adjoint au maire. — (1877-1884) Maître, entrepreneur de travaux publics, rue de la Préfecture ; Chevalier Kadosch. — (1885-1888), Bouty, Joseph-Alphonse, garde principal du service des mines, rue du Vieux-Château ; Chevalier Kadosch. — (1889) Sandras, Gustave, docteur-médecin ; Chevalier Kadosch. — (1890-1894) le même, ✱.

Temple : — 30, rue d'Austerlitz (1860-1887) — 5, rue d'Austerlitz (1888-1894).

Tenues : — Le 1^{er} lundi du mois.

Philippeville**LES ENFANTS DE MARS**

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS SAGES : — (1860) Darthuy, capitaine d'habillements au 42^e régiment d'infanterie ; Rose-Croix. — (1861) Chapot, avocat défenseur ; Rose-Croix. — (1862 et 1863) Deloupy, négociant ; Rose-Croix. — (1864) Tombé en sommeil.

Ile de la Réunion**Saint-Denis****L'AMITIÉ**

Chapitre souché sur la loge du même titre.

TRÈS SAGES : — (1860) Courtaux, commerçant : Chevalier Kadosch. — (1861-1863) le même. — (1864) Siner, docteur en médecine, directeur de l'hôpital, adjoint au maire ; Prince de Royal Secret. — (1865-1867) Delval, professeur au Lycée impérial ; Rose-Croix. — (1868) Neurton, commerçant ; Rose-Croix. — (1869-1870) Le Siner, docteur-médecin, adjoint au maire, conseiller général ; Prince de Royal Secret. — (1871-1874) aucun nom dans l'annuaire. — (1875) Volcy Hingray, propriétaire ; Rose-Croix. — (1876) le même, premier commis du trésor ; Chevalier Kadosch. — (1877-1885) le même. — (1886) aucun nom dans l'annuaire. — (1887 et 1888) le même. — (1889) Tombé en sommeil.

Temple : — 97, rue du Barrachois (1872-1887) — 113, rue du Barrachois, (1888).

Saint-Pierre**LA BIENFAISANCE**

Chapitre souché en 1863 sur la loge fondée le 27 octobre 1862.

TRÈS SAGES : — (1864) Frappier, maire ; Rose-Croix. — (1865 et 1866) le même. — (1867-1869) Frappier de Mont Benoit, Félix, maire ; Rose-Croix. — (1870-1873) le même ✱. — (1874) Tombé en sommeil.

AMÉRIQUE**Guadeloupe****La Pointe-à-Pitre****LES DISCIPLES D'HIRAM**

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860-1864) Magloire Mondésir, greffier en chef du Tribunal civil de première instance ; Rose-Croix. — (1865) le même, membre du Conseil général de la Guadeloupe, greffier en chef du Tribunal civil. — (1867 et 1868) Lemac, négociant, propriétaire ; Rose-Croix. — (1869-1882)

Daguin, commerçant : Rose-Croix. — (1883 et 1884) Bloncourt, Octave, ancien négociant : Rose-Croix. — (1885-1887) Boricaud-Ismard. Narcisse, commerçant, propriétaire : Rose-Croix. — (1888) le même, conseiller général, maire de la commune des Abymes. Pour la correspondance : Nicolas, conseiller général à la Pointe-à-Pitre. — (1889) Nicolas, Célestin, conseiller général de la Guadeloupe ; Rose-Croix. — (1890-1892) le même, *, propriétaire ; Chevalier Kadosch. — (1893) le même, ferblantier, propriétaire. — (1894) Marie, Justin, trésorier particulier ; Rose-Croix.

Temple : — Habitation La Poterie (1880-1894).

Tenues : — Le 1^{er} dimanche du mois.

LA PAIX

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860-1862) Ferret, Joseph, propriétaire, 18, à Bellevue, extra-muros ; Chevalier Kadosch. — (1863 et 1864) aucun nom dans l'Annuaire. — (1865 et 1866) Ferret, comme ci-dessus. — (1867 et 1868) Ferret, Napoléon, négociant ; Chevalier Kadosch. — (1869 et 1870) D'Espaulx Ader, employé à la Banque : Rose-Croix. — (1871-1873) le même, caissier de la Banque de la Guadeloupe. — (1874) Ferret, négociant : Rose-Croix. — (1875-1878) le même, *. — (1879-1882) aucun nom dans l'Annuaire. — (1883) Ferret, Napoléon, *, négociant ; Rose-Croix. — (1884 et 1885) le même, ancien négociant. — (1886-1888) le même, employé au Crédit foncier colonial. — (1889-1893) le même ; Chevalier Kadosch. — (1894) Fournier, Auguste, agent de la Compagnie transatlantique ; Chevalier Kadosch. Pour la correspondance : Zaepfel, percepteur à la Pointe-à-Pitre.

Temple : — Paxilla, Morne des Francs-Maçons (1868-1894)

Tenues : — A jours mobiles.

OCÉANIE

Nouvelle-Calédonie

Nouméa

LES ÉLUS DE L'UNION CALÉDONIENNE

Chapitre souché sur la Loge *L'Union Calédonienne* le 30 janvier 1891.

TRÈS-SAGES : — (1892) Bascons, Jean-François-Maximin, *, capitaine d'infanterie de marine en retraite, conseiller général ; Chevalier Kadosch. Pour la correspondance : Courché, arbitre de commerce. — (1893) Dupuy, Gaston-Louis-Denis-Joseph, sous-chef de bureau de l'administration pénitentiaire ; Chevalier Kadosch. — (1894) le même, décédé.

TAITI

Papéïté

L'OCÉANIE FRANÇAISE

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Ewald, négociant ; Rose-Croix. — (1861) le même. — (1862) Tombé en sommeil.

PAYS ÉTRANGERS

EUROPE

Espagne

Barcelone

LA SAGESSE

Chapitre souché sur la loge du même titre le 4 janvier 1876.

TRÈS-SAGES : — (1876-1883) Llabour, Jean, négociant, 10, rue de l'Union : Rose-Croix. — (1884-1886) le même ; Chevalier Kadosch. — (1887) aucun nom dans l'Annuaire. — (1888 et 1889) Bau, Joseph, dentiste, 49, rue des Escudillers ; Chevalier Kadosch. — (1890) Thomas, Dominique, tailleur, 52, rue Gignas ; Rose-Croix. — (1891) le même, 7, rue San-Severo. — (1892 et 1894) aucun nom dans l'Annuaire.

Temple : — 41, calle Mina (1876 et 1877). — 2, calle Serra (1878-1883). — 30, calle de Basca (1884).

Grèce

Corfou (Iles-Ioniennes)

LE PHÉNIX

Chapitre souché sur la Loge du même titre le 14 janvier 1885.

TRÈS-SAGES : — (1884-1894) Zavizianos, Georges, pharmacien et professeur de sciences naturelles ; Rose-Croix.

Temple : — Rue Aristote (1884).

Tenues : — Le 1^{er} samedi du mois.

Italie

Gênes

TRIUNFO LIGURE

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1861 et 1862) : François Cepolina, négociant, 418, Via Orefici ; Prince de Royal Secret. — (1863) Tombé en sommeil.

Livourne

AMICI VERI DEI VIRTUOSI

Chapitre souché en 1861 sur la Loge fondée
le 5 novembre 1860.

TRÈS-SAGES : — (1862-1864) Israël Costa, maître de langues; Rose-Croix. — (1865) Alvarenga, négociant; Chevalier Kadosch. (pour la correspondance : Varnagela, poste restante. — (1866) Gabriel de Paz, chancelier de l'Université israélite; Chevalier Kadosch. — (1867) Alvarenga, Angiolo, négociant; Chevalier Kadosch. — (1868) Bianco, ingénieur civil; Chevalier Kadosch. — (1869) Mangini, avocat; Rose-Croix. — (1870) Anselmo Carpi, propriétaire; Chevalier Kadosch. — (1871) le même. — (1872-1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Fortunato Piperno, employé; Chevalier Kadosch. — (1876-1878) le même, négociant, 3, via Magenta. — (1879 et 1880) Broglio, Alessandro, négociant, via Borra; Chevalier Kadosch. — (1881) Mirandoli Ernesto, docteur en médecine; Chevalier Kadosch. — (1882) Tombé en sommeil.

Temple : — 14, via della Pace (1862-1874). — 3, Scale delle farine (1875). — Via del Porticciolo (1876-1878). — 1, Via della Venezia (1879-1882).

Moldavie

Galatz

LES DISCIPLES DE PYTHAGORE

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1868) Rodocanachi, négociant, 34, rue Mihail Bravul; Trente Troisième. — (1869-1871) Cossitz, Charles, négociant; Rose-Croix. — (1872) Marinovich, agent de la Compagnie des bateaux à vapeur du Lloyd autrichien; Rose-Croix. — (1873) Rodocanachi, François, comme ci-dessus. — (1874) Rottenberg, Sigmund, banquier; Rose-Croix. — (1875) le même. Pour la correspondance: Jean Vlachoutzi, ancien fonctionnaire à Galatz. — (1876-1879) le même. — (1880) le même. Pour la correspondance : Maurice Brociner. — (1881) Marinovich, Antoine, comme ci-dessus; Prince de Royal Secret. Pour la correspondance : Samuel Reischer, représentant de commerce. — (1882-1884) le même. — (1885 et 1886) Liéberis, Alexandre, docteur médecin; Prince de Royal Secret. Pour la correspondance : Alexandre Braun, professeur. — (1887-1890) Brociner, Joseph, négociant; Chevalier Kadosch. — (1891) De Bonacchi, Mihail-Gregoriady, avocat; Chevalier Kadosch. Pour la correspondance : Joseph Brociner, négociant. (1892) le même; Prince de Royal Secret. —

(1893). Warlan, Coslin, avocat; Prince de Royal Secret, même adresse. — (1894) Brociner, Joseph-Bernard, négociant; Prince de Royal Secret.

Temple : — Grande-Rue, (1877-1880), rue Saint-Nicolas, (1881 et 1882). — Strada Mare, cassa Prassinis, (1883-1885). — rue Mavromol, (1886). — 11, rue Foti, (1887).

Tenues : — le 2^e mercredi du mois.

Jassy

L'ÉTOILE DE ROUMANIE

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1868 et 1869) Soutzo, Georges-Michel, propriétaire; Chevalier Kadosch. — (1879) Tombé en sommeil.

Suisse

Genève

LA FRATERNITÉ

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860 et 1861) Légeret, horloger; Trente-Troisième. Pour la correspondance : 50, rue Rousseau. — (1862) Fleutet, Gaspard. Pour la correspondance : Mermin, quartier de la Cluse, Plainpalais. — (1863-1865) Mermin, entrepreneur de travaux d'art, Clos Mont-Choisi, aux Eaux-Vives; Rose-Croix. — (1866-1867) aucun nom dans l'Annuaire. — (1868) Simond, propriétaire, 11, rue Beauregard; Rose-Croix. — (1869-1872) le même, 9, chemin des Terrassiers, Plainpalais. — (1873) Tombé en sommeil.

Turquie

Constantinople

L'UNION D'ORIENT

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1868) Schinas, docteur-médecin; Chevalier Kadosch. — (1869) le même. Pour la correspondance : Amiable, avocat, 12, rue des Postes, Pera. — (1870) le même, 217, Grande-Rue. — (1871) le même, 16, rue Venedik. — (1872 et 1873) Amiable, docteur en droit, avocat, 19, rue Tehinar, Galata; Rose-Croix. (1874) le même, 31, rue Perchembé-Bazâr. — A partir de 1875, il prend le titre de *Chapitre de la Vallée de Constantinople*. — (1875) Amiable, docteur en droit, avocat, 31, rue Perchembé-Bazar; Rose-Croix. — (1876-1878) Cleanthi Scalieri, banquier, 16, rue Hadji-Zadé, Pera; Chevalier Kadosch. — (1879) Tombé en sommeil. — Réveillé le 6 mai 1884. — (1886) Noradounghian, Artin, rentier, Han Noradounghian, Galata; Rose-Croix. — (1887-1894) Yous-

souffian, Dieron, conseiller à la Cour d'appel; Rose-Croix. Pour la correspondance : Noradoughian, Khan, Galata.

Temple : — rue Yajidji, impasse Camondo, Pera, (1875). — 15, rue Tzitzek, près Kalioundjou-Koulouk, Pera, (1876-1879). — passage Dandria, en face le palais de Hollande, Pera, (1886-1894).

Tenues : — Le 1^{er} vendredi du mois.

AFRIQUE

Egypte

Alexandrie

LES PYRAMIDES

Chapitre souché sur la Loge du même titre

TRÈS-SAGES : — (1865) Custot, Henri, négociant; Rose-Croix. — (1866 - 1867) Nicoulaud, avocat; Chevalier Kadosch. — (1868 et 1869) Guyenet, négociant; Chevalier Kadosch. — (1870) Tombé en sommeil.

Iles-Maurice

Port-Louis

LA PAIX

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Orphée Laval, fils, agent de change et courtier juré, rue de la Reine; Prince de Royal Secret. — (1861) le même, rue Royale. — (1862 et 1863) aucun nom dans l'Annuaire. — (1864) Icery, Jules, agent d'affaires, 8, rue de la Pompe; Prince de Royal-Secret. — (1865) aucun nom dans l'Annuaire. — (1866-1868) Berger, Constantin, propriétaire; Rose-Croix. — (1869 et 1870) aucun nom dans l'Annuaire. — (1871) Cassidy, Thomas, surveillant au Collège-Royal, rue de Courcy; Prince de Royal Secret. — (1872) Dorcy-Amel huissier de la Cour suprême de l'Île Maurice; Rose Croix. — (1873) le même, rue du Gouvernement. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875 et 1876) Dorcy-Amel, comme ci-dessus, 95, rue Royale. — (1877-1879) Elinor Grangé, commis-négociant, 62, rue des Limites; Rose-Croix. — (1880 et 1881) Avice, Charles-Arthur, professeur, 5, rue du Collège; Rose-Croix. — (1882) Tombé en sommeil.

Temple : — 20, rue du Gouvernement (1870-1880). — rues Desforges, Petite-Montagne et Tourraine (1881).

LA TRIPLE ESPÉRANCE

Chapitre souché sur la Loge du même titre

TRÈS-SAGES. — (1860-1865) E. Chipault-Bérichon, négociant et propriétaire, rue Labourdonnais; Prince de Royal Secret. — (1866) Pastor, avoué;

Rose-Croix. — (1867-1869) Sériés, comptable; Rose-Croix. — (1870 et 1871) le même, comptable à la Banque commerciale. — (1872-1874) Pastor, avoué et propriétaire, rue de la Corderie; Rose-Croix. — (1875 et 1876) O' Brien, lieutenant-colonel, inspecteur général de police; Rose-Croix. — (1877) Bourguignon, négociant; Prince de Royal Secret. — (1878 et 1879) Courtaux, Mathias-Frédéric), commerçant; Chevalier Kadosch. — (1880) Edgard Edward Mayer, commissaire-priseur, rue de l'Eglise; Prince de Royal-Secret. — (1881 et 1882) Kyshe (John-Benjamin) chef de l'Etat-civil; Rose-Croix. — (1883-1885) Myles-Brown, Richard, avocat, au quartier des Plaines Wilhems; Prince de Royal Secret. Pour la correspondance : de Caila, 11, rue du Prince-Régent. — (1886) Schmidt, Louis-Edouard, magasinier général; Chevalier Kadosch. — (1887 et 1888) Amel, Louis-Dorcy, huissier audiencier de la Cour suprême, rue de l'Eglise; Rose-Croix. Pour la correspondance : de Caila, 11, rue du Prince-Régent. — (1889) de Caila, Marie-Charles-Horace, courtier juré et agent de change, à Beau-Bassin, Ile-Maurice; Prince de Royal-Secret. — (1890-1892) le même, négociant, 10, rue de l'Eglise, à Port-Louis. — (1893 et 1894) le même, courtier juré, agent de change, 13, rue du Rempart.

Temple : — 31, rue du Gouvernement (1866-1870). — 51, rue de la Corderie (1871-1894).

Tenues : — Tous les vendredis.

AMÉRIQUE

Chili

Valparaíso

L'ÉTOILE DU PACIFIQUE

Chapitre souché en 1861 sur les Loges l'Etoile du Pacifique et l'Union fraternelle réunies.

TRÈS-SAGES : — (1862-1864) Antide Martin, négociant; Chevalier Kadosch. Pour la correspondance : Poisson, négociant. — (1865-1867) Poisson, négociant; Chevalier Kadosch. — (1868) Tombé en sommeil.

Mexique

Mexico

PATRIE-HUMANITÉ

Chapitre souché sur la Loge du même titre le 20 juillet 1889.

TRÈS-SAGES : — (1890) Masseron, Ferdinand, 27, calle del Sapo; Rose-Croix. — (1891) Potier,

Alphonse, comptable, 21, Puente Solano; Rose-Croix. — (1892-1894) le même.

Temple : — 5 1/2, rue Saint-Jean-de-Latran (1890) — au local maçonnique de la Grande Diète symbolique des Etats-Unis mexicains (1891) — 8, Bellemistas (1892-1894).

Tenues : — Chaque trimestre sur convocation.

Provinces Unies de Rio-de-la-Plata

Buenos-Ayres

L'AMIE DES NAUFRAGÉS

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1862 et 1863) Deberle, entrepreneur; Rose-Croix. — (1864-1867) Gourbeyre, confiseur; Rose-Croix. — (1868) Guérin, Henri, négociant, place du 11 septembre; Rose-Croix. — (1869-1873) Deberle, Charles, entrepreneur, calle Belgrano, 204, Rose-Croix. — (1874) Tombé en sommeil.

Uruguay

Montévidéo

LES AMIS DE LA PATRIE

Chapitre souché sur la Loge du même titre.

TRÈS-SAGES : — (1860) Pernin, Jean, négociant; Inquisiteur Inspecteur Commandeur. — (1861 et 1862) B. Villars, marchand tailleur; Chevalier Kadosch. — (1863 et 1864) Maricot, négociant, 207, rue du 25 mai; Chevalier Kadosch. — (1865) Masquelez, capitaine au long cours, négociant; Rose-Croix. — (1866) le même; Chevalier Kadosch. — (1867) Jaureguiberry, négociant; Chevalier Kadosch. — (1868) Ramelot, horloger, 372, rue du 25 mai; Rose-Croix. — (1869) Thévenet, négociant, 50, rue du Yi; Chevalier Kadosch. — (1870) Ramelot, comme ci-dessus; Chevalier Kadosch. — (1871) le même, calle Soriano. — (1872-1874) le même, calle 25 de Mayo, 372. — (1875) le même, 101, calle Huzaingo. — (1876 et 1877) Goffre, agent de change, 182, calle 25 de Mayo; Chevalier Kadosch. — (1878) Rappaz, Victor, docteur en médecine et en chirurgie, 191, calle Ciudadela; Chevalier Kadosch. — (1879-1882) le même, 282, calle Andes. — (1883-1886) Thevenet, Antoine, propriétaire; Chevalier Kadosch. — (1887) Barnino, Antoine, propriétaire; Chevalier Kadosch. — (1888 et 1889) aucun nom dans l'annuaire. — (1890) Moiriat, Jean-Baptiste, rentier, 151, rue Ejido; Rose-Croix. — (1891) le même,

cafetier, 219, rue Buenos-Ayres; Chevalier Kadosch. — (1892-1894) le même.

Temple : — 19, calle Soriano (1875-1878). — 33, calle Soriano (1879-1888). — 46, calle Maldonado 1889-1894).

Tenues : — Le 3^e mercredi du mois.

TROISIÈME PARTIE

Les Aréopages

Et leurs Grands-Maîtres Présidents

ALPES MARITIMES

Nice

LA FRANCE DÉMOCRATIQUE

Conseil souché sur la Loge et le Chapitre du même titre le 4 novembre 1889.

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1890) Fricero, Paul, marchand-tailleur, 3, place Masséna; Chevalier Kadosch. — (1891) Amiable, Louis, homme de lettres, quartier Saint-Maurice, villa Latif; Trente-Troisième. Pour la correspondance : Gustave Gaffié, 5, rue Paradis. — (1892) le même, ✱, docteur en droit, quartier de Brancolar, villa Latif; même adresse. — (1893) le même, conseiller à la Cour d'appel d'Aix, Bouches-du-Rhône, 32, rue du Roi-René, à Aix, et quartier de Brancolar, villa Latif, à Nice; même adresse. — (1894) le même, 32, boulevard du Roi-René.

Temple : — 4, rue Adélaïde, et 2 rue de Russie, galeries vitrées (1890-1894).

Tenues : — Le 1^{er} lundi des mois de mai, août, novembre et février.

BOUCHES DU RHONE

Marseille

LA RÉUNION DES AMIS CHOISIS

Conseil souché sur la Loge et le Chapitre du même titre.

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1861) Pierson, docteur-médecin, 23, rue Thubanneau; Vingt-Troisième. — (1862) le même; Chevalier Kadosch. — (1863) Saunier, maître de forges, 7, rue de la Croix; Chevalier Kadosch. — (1864) Dazy, rentier, 11, rue Saint-François-de-Paule; Chevalier Kadosch. — (1865) le même. — (1866) Brémont, avocat; Chevalier Kadosch. — (1869) le même. Pour la correspondance : Benoît, 21, rue Haxo. — (1868) le même. — (1869) Gibon, entrepreneur de travaux publics, 80, rue Nau; Chevalier Kadosch. — (1870) Brémont,

comme ci-dessus, 5, rue de l'Officiel, à Aix-en-Provence. — (1871) le même. — (1872 et 1873) le même, ancien sous-préfet, 5, place de la Bourse. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875) Brémond, comme ci-dessus. — (1876) le même, 14, place de la Bourse : Trente-Troisième. — (1877 et 1878) aucun nom dans l'Annuaire. — (1879) Saunier, Pons, propriétaire, 2, rue Bernex : Chevalier Kadosch. — (1880-1882) le même. — (1883-1885) Balanger, Alphonse, clerc de notaire, 50, rue Paradis : Chevalier Kadosch. — (1886-1894) Brémond, Ernest, avocat, ancien sous-préfet, conseiller général, 37, rue Méry : Trente-Troisième.

Temple : — 24, rue Piscatoris (1871-1894).

Tenues : — Tous les deux mois.

GIRONDE

Bordeaux

LA CANDEUR

Conseil souché sur la Loge et le Chapitre du même titre.

GRANDS MAÎTRES PRÉSIDENTS. — (1860) Voisin, propriétaire, 111, rue de la Trésorerie : Prince du Royal-Secret. — (1861) Bras-Lafitte, avocat, 137, rue Sainte-Catherine : Trente-Troisième. — (1862-1866) le même, avocat près la cour impériale. — (1867-1869) le même, 26, place Dauphine. — (1870) Dubosq, avocat agréé au Tribunal de commerce : Chevalier Kadosch. — (1871 et 1872) le même, 20, cours du Chapeau-Rouge. — (1873) Hermitte, avocat à la cour d'appel, 66, cours de Tourny : Trente-Troisième. — (1874-1875) aucun nom dans l'Annuaire. — (1878-1884) Lanusse, rentier, 13, rue du Temple : Chevalier Kadosch. — (1886 et 1887) le même, ancien négociant. — (1888-1890) Roques, Barthélemy, propriétaire, conseiller municipal, 2, rue des Douves : Chevalier Kadosch. — (1891) le même, 8. — (1892) le même : Trente-Troisième. — (1893 et 1894) le même, adjoint au maire.

Temple : — 8, rue Nauville (1868-1871). — 22, rue Mouneyra (1872-1875). — 8, rue Neuville (1876-1886). — 8, rue Ségulier (1887-1894).

Tenues : — le 2^e mercredi des mois pairs.

HAUTE-GARONNE

Toulouse

L'ENCYCLOPÉDIQUE

Conseil souché sur la Loge et le Chapitre du même titre, le 31 mai 1892.

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS. — (1893 et 1894

Pech, Charles, négociant, 46, rue Denfert-Rochereau : Chevalier Kadosch.

Temple : — 3, rue de l'Orient (1893-1894).

Tenues : — le 1^{er} vendredi du mois.

LOIRE-INFÉRIEURE

Nantes

PAIX ET UNION

Conseil souché sur le Chapitre du même titre,

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS. — (1860-1865) Paquette, ✱, garde d'artillerie de 1^{re} classe en retraite : Chevalier Kadosch. — (1866 et 1870) Mancourt, notaire : Chevalier Kadosch. — (1871) Bayon, G.-Paul, quincaillier : Chevalier Kadosch. — (1872 et 1873) le même, 13, rue d'Orléans. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875-1882) le même. — (1883 et 1884) aucun nom dans l'Annuaire. — (1885-1886) Moulin-Neuf, Eugène, comptable : Chevalier Kadosch. — (1887) Thouvenin, Jules, négociant, 7, quai des Tanneurs : Chevalier Kadosch. — (1888-1890) le même, négociant en métaux. — (1891 et 1892) le même, Pour la correspondance : Bourgeois, distillerie moderne, 1, rue Beau-Séjour. — (1893) Salières François, directeur du journal *le Populaire*, rue du Calvaire : Chevalier Kadosch. — (1894) le même, Pour la correspondance : Thouvenin, négociant, 7, quai des Tanneurs.

Temple : — 1, petite rue de la Bourse (1860-1865). — 23, place de la Bourse (1866-1894).

Tenues : — le 3^e vendredi des mois de mars, juin, octobre, décembre et janvier.

MAINE-ET-LOIRE

Angers

TRAVAIL ET PERFECTION

Chapitre souché sur la Loge du même titre le 6 mai 1886.

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1876 et 1887) Lafargue, Jean, capitaine en retraite, 3, rue Proust : Chevalier Kadosch. — (1888-1893) le même, Trente-Troisième. — (1894) Canit, Jean-François, droguiste : Chevalier Kadosch.

Temple : — 4, rue Cordelle, près de la place du Ballierment, (1886). — 12, rue de la Parcheminerie, (1887-1894).

Tenues : — Trimestrielles.

(A suivre).

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES MUSULMANES DANS L'AFRIQUE DU NORD

DEUXIÈME PARTIE

« Mille fois : Que tout le monde te loue : tu es Dieu, que tout le monde chante ta grandeur et ta louange. Tu es Dieu, l'Être infini : que tout le monde te loue, tu es Dieu. »

« Mille fois : O Dieu, verse tes nombreuses bénédictions, etc. »

Pour ne pas embrouiller les comptes, et aussi pour aider les ignorants dont beaucoup ne savent pas compter jusqu'à mille, on a ajouté cette prière que chacun devra dire après chaque centaine :

« Protecteur, toi qui vois tout, qui es notre protection, protège-moi, toi le clément, le miséricordieux, le bienfaisant, tu es mon appui : ia Allah ! ia Allah ! ia Allah ! »

Après chaque diker, il faut encore réciter une bien longue prière, dont nous ne citerons que quelques extraits pour en donner une idée à nos lecteurs. Nous donnons la traduction de Rinn :

« O Maître, inspire-moi le bien, et aide-moi à l'accomplir. — O Maître, place-moi dans le séjour de tes amis ; au jour de la rencontre dans le tombeau, annonce-moi que je serai du nombre des bienheureux. — O Maître, agréé complètement mon repentir, de façon à ce qu'il ne reste plus trace de mes péchés... » Et, sur ce ton et sur ce mode rythmée, la prière se continue, longue, très longue pour des gens qui ont déjà dû réciter environ la valeur de cent quarante pages imprimées, en supposant trente-cinq lignes par page, et il faudra dire ces longues prières six fois par jour ; et chaque fois la longueur, loin d'être moindre, sera au contraire plus considérable. Et cependant, après avoir récité tout cela, il faudra y joindre cette prière, dont nous avons donné le spécimen supra cité. Elle ressemble à un psaume, ayant comme lui une pause au milieu des versets, et chaque verset a un sens complet. On compte de 27 à 28 versets, plus longs les uns que les autres. Nous ne voulons pas citer ce long psaume : il y a cependant quelques versets qui sont assez curieux et que nous voudrions faire apprécier au lecteur : « O mon maître, purifie mon cœur en lui enlevant le doute, le penchant à l'associer

à d'autres dieux, accorde-moi la certitude, l'unité de foi et de pensée avec toi. O mon maître, fais que je possède mon esprit afin qu'il ne me commande pas, car tu es le seul souverain, le seul élu actif. »

Ces prières si longues et qui détourneraient les hommes de Dieu, si jamais il en ordonnait de pareilles, attirent, au contraire, au démon, de nombreux adeptes : telle est la bêtise de l'homme, nous sommes certains que des Européens admireront ces doctrines, et demanderont pour leurs adeptes une liberté qu'ils refuseront au christianisme. C'est que de pareilles doctrines ne gênent guère, et on n'a nul intérêt à les poursuivre. Ne croyons pas, cependant, que ces prières suffisent : ce diker est ce que nous appellerons avec certains auteurs le petit diker : le grand diker, c'est tout autre chose : il se compose à peu près des mêmes prières ; mais, au lieu de dire seulement mille fois une formule ou un verset du Coran, il faut les dire deux, trois, quatre et jusqu'à dix mille fois ; la sourate et fatiha ne doit pas être jalouse de l'honneur fait aux autres versets du Coran, elle y figure plusieurs fois, et les Aïssaoua ont une telle dévotion pour ces versets du Coran qu'ils les récitent continuellement, car il nous semble que quand il faut réciter cette sourate deux ou trois mille fois dans un jour, on ne doit pas avoir beaucoup de temps de reste.

Nos lecteurs pourront déjà comprendre la vérité de ces paroles que rapporte Rinn et que lui disait un Musulman : « Ce qui caractérise les Aïssaoua, disait-il, c'est, en matière religieuse, l'expansion continue vers la Divinité, la sobriété, l'abstinence, l'absorption en Dieu poussée à un tel degré que les souffrances corporelles et les mortifications physiques ne peuvent plus affecter les sens endurcis à la douleur. »

« En matière morale, ne rien craindre, ne reconnaître que l'autorité de Dieu et des saints, et n'obéir qu'à ceux qui laissent pratiquer les principes du Livre sacré. »

Les Aïssaoua ne sont pas une société de jongleurs allant de ville en ville pour amuser les naïfs, comme les charlatans dans nos foires et il faut bien distinguer les vrais des faux. Les vrais Aïssaoua, ceux qui ont été affiliés et pratiquant toutes les obligations imposées par l'ouerd, ceux-là forment une société régulière dont les affiliés sont favorisés, plus que dans aucune autre confrérie, d'extases et de visions. Nous allons faire connaître les moyens employés pour obtenir cet effet.

C'est surtout dans les hadra ou réunions des

affiliés que ceux-ci sont favorisés d'extases. Ils se réunissent en groupe, forment un cercle, faisant en sorte de ne pas laisser d'interruption, et chacun des assistants commence alors à chanter sur un ton plus ou moins nasillard, soit son *diker*, soit cette prose rythmée qui finit toutes les prières des Aïssaoua. Les instruments de musique accompagnent cette cérémonie. Se figure-t-on quarante, cinquante, cent, deux cents individus, et quelquefois même plus, se tenant par la main et faisant participer aussi leurs sœurs à leurs travaux, car les Aïssaoua admettent l'élément féminin dans leurs rangs (il fallait s'y attendre) et les laissent prendre part à leurs divertissements joyeux et innocents. D'abord, tous commencent en chœur sur un ton lent et grave comme pour disposer leur imagination et la détacher des choses de la terre; peu à peu, ce mode s'accroît jusqu'à ce qu'il vienne le plus précipité possible; la musique des tambours amène vite l'exaltation, et les paroles elles-mêmes, disposées en psaumes, comme nous l'avons montré, ne contribuent pas peu à faire perdre toute sensibilité aux Khouan. Quand ils ont fini de chanter leur *diker*, ils continuent sur le mode de litanies en invoquant tous les saints de l'Islam, depuis El-Kadir jusqu'à leur vénéré fondateur Mahmed-ben-Aïssa : tous les saints, tous les anges du ciel, Gabriel, Michel, Asrafil, Azraïl et les autres, habitant les sept cieux et les sept terres. Et quand toutes ces invocations sont finies, quand déjà tous les assistants sont envahis par... comment dirons-nous... est-ce l'hystérie? est-ce la possession? le lecteur jugera lui-même et mettra le mot qu'il jugera le plus convenable et le mieux répondant à son idée; nous, nous croyons pouvoir y mettre le mot : diabolisme, et nous pensons que nous pourrions bientôt en justifier l'emploi; quand donc le souffle impur de Satan est passé dans chacun de ces hommes, ils continuent encore toujours à invoquer leur Dieu :

« Que les bénédictions de vos saints, ia Allahi (ô mon Dieu!) se répandent parmi nous, ia Allahi !

« Dans toutes nos assemblées, ia allahi; dans cette assemblée, ia allahi.

« Que mon Cheikh me soit toujours présent à l'esprit pour diriger mes actions, ia allahi; que j'entende le cri de mon Seigneur, ia allahi.

« Conduis-moi par la main, ia allahi. Conduis-moi à ton amour, ia allahi.

« Remplis mon cœur, ia allahi ! Que toujours je te sois soumis, ia allahi...

« Pardonne-moi mes péchés, ia allahi. Inspire-moi le respect que je te dois, ia allahi. »

Les lecteurs qui n'ont jamais entendu des Musulmans chanter sur le ton mineur, nasillard, ne peuvent se faire une idée de l'impression que leur chant produit sur l'imagination. Je suis passionné pour la musique; j'ai entendu jouer des morceaux des maîtres de l'art; j'en ai admiré la beauté, mais je dois avouer que jamais musique ne m'a touché ni bouleversé comme cette musique que j'appellerai infernale. Je ne me charge pas de définir le genre dans lequel on doit la classer; mais j'avoue que jamais je n'ai senti ce que j'ai éprouvé un jour dans la plaine de la Mitidja où je rencontrai une bande d'Arabes venant de visiter un marabout et marchant bannières déployées, chantant leur sempiternel la *ala illa allah*. « Voilà, me disais-je tristement et tout ému par cette musique, voilà l'étendard de l'erreur et de l'islamisme flotter librement sur une terre désormais française; et nous, fils de France, nous devons renfermer, dans nos étroites églises, les beautés de notre culte; le drapeau de la patrie, le drapeau aux trois couleurs, le drapeau de la liberté protège les ennemis de la France et persécute ses enfants. » Une seule musique nous a semblé pouvoir balancer cette musique infernale : c'est la musique céleste de l'Eglise; c'est le chant de la Préface, le chant du *Pater noster*, écouté religieusement et pieusement derrière un des piliers noircis de la sombre cathédrale d'Alger, convertie de mosquée en église catholique. Peut-être ces réflexions feront sourire les artistes qui n'ont jamais eu assez de piété pour goûter les beautés de ces mélodies sublimes dont nos pères faisaient leurs délices. Mais nous, qui avons entendu les deux religions différentes chanter leurs prières, nous ne pouvons nous empêcher de constater cette différence. Souvent, en entendant la voix du prêtre, nous avons été ému; jamais la voix du marabout ne nous a touchés, elle nous a bouleversés; le ton mineur n'est pas, en effet, le son perpétuel de l'homme; et quand nous avons eu entendu ces hommes faisant sortir de leur poitrine où leur cœur impur est brûlé des feux de la concupiscence, et où Satan règne en maître, nous n'avons pu nous empêcher de remercier Dieu de nous avoir fait naître dans une religion où l'on apprend au jeune homme à maîtriser ses passions, et à conserver toute fraîche la voix qui ne doit être employée qu'à louer Dieu. Malgré nous, ces chœurs musulmans nous rappelaient le chœur des démons vociférant contre Dieu et blasphémant contre Dieu. Nous avouons comme une faiblesse de notre part de nous être plu à écouter

ces chants ; car, nous l'avons déjà dit plus haut, quand on entend ces sons, ces notes, ces coups de tamtam, dominant de temps en temps ces voix nasillardes, lentes, puis tout à coup précipitées, on se sent malgré soi envahi par l'esprit de rêverie, et on se laisserait aller à cet état qui tient le milieu entre le sommeil et la veille, où l'imagination est la maîtresse du logis, où tous les sens se révoltent pour se satisfaire. Quand on veut ne pas se laisser entraîner par ce courant, par ce fluide, pour parler comme les pseudo-spirites, on souffre cruellement, et on dirait que le démon veut se venger du peu de docilité et d'attention qu'on prête à cette musique dont il est l'auteur. Nous comprenons maintenant, depuis cette soirée dont nous avons raconté les impressions que nous avons éprouvées en entendant les Arabes chanter leurs prières, comment il est possible de tomber si facilement en extase ; nous avouons que nous avons dû faire les plus grands efforts pour ne pas nous laisser envahir et dominer par cette lugubre musique ; qu'il y a loin de ces chants qui ne touchent que nos sens pour les mettre en révolte contre l'esprit, à cette mélodie suave de nos cantiques, images fidèles de la doctrine du christianisme et de son action sur nos âmes ; jamais nos sens n'ont éprouvé tant de douceur et de contentement, et cependant rien ne les provoque à la révolte ; la chair reste soumise tout en éprouvant d'agréables sensations, et quand on sort de ces offices où la voix du prêtre s'est fait entendre et à laquelle a répondu soit la voix angélique de l'enfant, soit celle plus grave de l'homme et du vieillard, on sent que la pratique du bien nous devient plus facile, car si nos sens sont satisfaits, ils n'ont pas été surexcités, et ils sont toujours dominés par l'intelligence et la partie noble de nous-mêmes.

Voilà la marque caractéristique que, dans un tel culte, se trouve la main de Dieu ; peut-on croire, en effet, qu'une société mettant en ébullition l'imagination de l'homme, ayant pour but avoué de lui procurer des extases, prenant, pour cette fin, des moyens tout à fait aptes ; en un mot, une société affaiblissant la liberté et l'intelligence au profit des sens, afin de lui rendre plus difficile la pratique du bien, peut-on croire, dis-je, que cette société vienne, nous ne dirons pas de Dieu, mais de l'homme ? Peut-on croire que Satan y est absolument étranger ? A ceux qui soutiendraient une pareille théorie, nous leur demanderions qui apparaît dans ces extases : ou c'est Dieu ou c'est le démon qui apparaît vraiment, ou sous la forme d'un mort qu'on

invoque, car l'évocation des morts est connue de ces Khouan ; or, on ne peut admettre que ce soit Dieu qui apparaisse, car aucun homme n'a vu Dieu, pendant sa vie mortelle : ce n'est pas non plus généralement un mort ; car nous savons que la pierre du sépulcre ne laisse pas sortir, sans une permission de Dieu, ceux sur lesquels elle s'est refermée ; ce ne peut donc être que l'esprit du mal, Satan le lapidé.

On aurait remarqué, sans doute, combien souvent on recommande aux affiliés de bien se représenter l'image du Cheikh, de faire tout en présence du Cheikh, et autres formules que nous avons citées. Nos lecteurs n'auront pas, sans doute compris le vrai sens de ces paroles, et auront cru qu'il s'agissait d'une simple représentation imaginaire, comme les directeurs et maîtres de la vie spirituelle recommandent d'agir en présence de Dieu, sous le regard de Dieu qui nous voit ; évidemment, ils ne veulent pas dire que cette présence de Dieu sera réelle, physique, mais bien intellectuelle. Cette présence ne suffit pas pour le vrai initié, et il veut jouir de la présence sensible de son Cheikh. Pourquoi, en effet, ne pas jouir de cette faveur, pendant qu'on est en plein dans le mysticisme diabolique, et qu'on jouit de la visite du diable. Que vraiment le Cheikh mort apparaisse à ceux qui l'invoquent, nous ne pouvons en douter. Rinn nous en cite un exemple (p. 333), et il se fait l'écho de la rumeur publique, d'après laquelle le Khalifa des Aïssaoua, en Algérie, Si-el-A reuch ben-Mohammed passait « pour être en communication constante avec l'âme de Sidi-Aïssa », le fondateur de l'ordre. Nous nous appuierons sur les notions que nous avons données sur l'extase pour prouver que, en vérité, les Khouan connaissent et pratiquent l'évocation.

On se souvient de la distinction que nous avons établie du Khouan Mohammedi et du Khouan Touhidi, le premier serait, d'après les définitions des auteurs, l'affilié favorisé de l'apparition de Mohammed (le faux prophète) ; tandis que le second, comme l'indique la signification du mot Touhidi, serait l'adepte parvenu au dernier degré de l'extase, et dont l'individualité se confondrait dans l'essence divine : la traduction mot à mot du mot Touhidi serait : *unitif*. Avant de montrer que vraiment ces affiliés se livrent à l'évocation des morts, nous ferons remarquer qu'il y a entre leurs évocations et celles des autres sociétés secrètes une grande différence : les autres sociétés ne veulent pas faire goûter à leurs adeptes les douceurs de l'état extatique ; dans le Palladisme, par exemple, on évoque les

démons, mais ce n'est pas, comme le Musulman, pour jouir de son agréable présence; on a des formules magiques spéciales, composées sous l'inspiration de Satan, et qui produisent un effet moralement sûr. Le Musulman lui aussi a ses formules, mais le démon n'apparaît pas subitement à son appel; ce sera dans une extase que l'ange des ténèbres viendra se dévoiler à lui et lui indiquera ses volontés, et tracera sa ligne de conduite.

Mais ce n'est pas seulement l'âme de Mahomet qui apparaît quelquefois aux Khouan qui l'évoquent selon les rites, c'est l'âme de tous les Cheikhs. Dans la franc-maçonnerie, on n'évoque que les âmes de ceux qui ont dignement précédé cette institution, ou qui, dans son sein, ont acquis un droit spécial à leur reconnaissance. Il en sera de même des sociétés secrètes musulmanes : les Seddikya, qui étaient le premier des ordres, selon l'ordre chronologique, ne pouvaient invoquer que le prophète; déjà les Aouïssya évoquent l'âme de leur fondateur : les Djenidya venus au III^e siècle de l'hégire, auront un champ plus vaste : aussi ils invoqueront les âmes des Cheikhs. Nous allons encore citer Snoussi et la traduction de M. Colas, donnée par Rinn (page 170) :

« L'ordre des Djenidya est basé tant sur la stricte observance des préceptes édictés par la Sonna de Mohammed que sur le choix des allégories qu'il présente. Il repose également sur la préférence que l'on doit accorder à l'état lucide sur l'état de torpeur et d'hallucination, tout en s'astreignant aux modifications de la vie ascétique spirituelle dans la profondeur des entretiens secrets avec Dieu.

Le fondateur de cet ordre a imposé huit obligations différentes, qui sont :

« 2^e La solitude prolongée. Il convient ici de rappeler, qu'en s'y renfermant, on doit observer le même recueillement que si l'on entrait dans une mosquée, et dire : « Au nom de Dieu. » ON ÉVOQUERA ENSUITE AVEC FERVEUR LES ÂMES DE SES CHEIKHS pour leur demander de convertir cette solitude en une sorte de tombeau, dans lequel on puisse s'ensevelir pour aller vers le Dieu Très-Haut, en dehors duquel il n'y a point d'autre Dieu. CETTE ÉVOCATION doit être faite avec les jambes croisées, comme pour les prières ordinaires, si non, elle reste sans efficacité. Il est obligatoire d'observer un repos d'esprit absolu, qui ne soit même pas troublé par les élans du cœur, et qui rende insensible aux perceptions physiques. Dans cette position, il faut être tourné dans la direction de La Mecque, ne

faire porter le corps et la tête sur aucun appui par respect pour la Divinité, et enfin tenir les yeux fermés, en signe de soumission envers ces paroles de Dieu, recueillies dans les haddîs, El-Hadsi : « Je suis assis avec ceux qui me prient. » Il faut encore placer l'image de son Cheikh dans sa pensée, occuper son cœur à prier, dans toute la limite de ses forces, en demandant à Dieu, dans cette position, de vous accorder ses faveurs. Le cœur doit être toujours en harmonie avec la langue pendant les prières suivantes; on dit « Dieu » (1), en baissant la tête au-dessus du nombril; puis, en la relevant lentement, on ajoute : « Il n'y a de Dieu que Allah. » C'est dans cette posture que l'haleine peut se soutenir le plus longtemps. On prolonge le son de chacune de ces articulations et on reprend gravement : « Il n'y a de Dieu que Allah. » On dirige la face vers l'épaule droite, toujours dans l'attitude du recueillement et en se pénétrant de l'infinité de la creature devant la grandeur du Créateur; ensuite on la tourne vers l'épaule gauche, etc....

« 3^e La longue pratique des invocations qui viennent d'être décrites. »

Après des passages aussi catégoriques, nous ne croyons pas qu'on puisse douter de la pratique de l'évocation dans les ordres musulmans. Nous le répétons, nous n'avons rien à leur apprendre; ils connaissaient bien avant nous la pratique du magnétisme, comme le prouve le fait que nous avons cité plus haut d'Abd-el-Kader. Et il n'y a pas que le Khalifa des Aïssaoua qui se livre à cette infernale pratique; ce sont tous ces ordres : car tous sont dirigés plus ou moins par Satan. Peut-être encore se trouvera-t-il quelqu'un qui haussera les épaules de pitié et nous regardera comme un naïf, nous accusant de voir le diable partout : nous le mettons au défi de nier l'authenticité des documents que nous lui avons mis sous les yeux : d'autres avant nous, qui n'avaient pas notre foi, les ont admis comme nous et leur ont donné le même sens que nous. Mais revenons aux Aïssaoua, dont le Khalifa qui est en relation avec l'âme du fondateur de l'ordre nous a fourni l'occasion de faire cette incursion dans les ordres religieux et de constater une fois de plus la main de Satan; car il n'y a pas de milieu entre le bien et le mal, l'existence et le néant, Dieu et le diable; là où n'est pas Dieu, là est le diable.

(1) Le mot Allah (Dieu) se prête bien plus que notre mot à ces aspirations et à ces mouvements du cœur vers l'Être suprême; pour s'en convaincre, il suffit de le prononcer en accentuant beaucoup la première syllabe, ou, plutôt, en supposant qu'il y a cinq ou six l, et en laissant traîner sur la dernière toute sa respiration. (Note de l'auteur.)

Quel est celui qui oserait soutenir que c'est Dieu qui a inspiré Mahomet, qui lui a permis de prendre seize ou dix-huit femmes, et de commettre toutes les monstruosité dont il s'est rendu coupable ? Qui osera soutenir que c'est Dieu qui a inspiré Abel-el-Kader et Djilani, Chadeli Ben-Aïssa ? Si ce n'est pas Dieu, c'est donc le diable, il n'y a pas de milieu, et l'indifférence ne peut exister que dans notre esprit qui y trouve un moyen de faire le mal sans remords.

Quand nous avons dit que le Khouan devait se mettre toujours en la présence de son Cheikh et que cette présence du Cheikh n'était pas seulement imaginaire mais réelle, nous nous appuyions sur la distinction que font eux-mêmes les fondateurs d'ordres. Ils distinguent très bien les deux cas. Le lecteur se souvient, sans doute, du passage que nous avons cité de Si-Chadeli où sont tracées les conditions qui doivent précéder, accompagner et suivre le diker. Or, parmi les douze conditions conséquentes à la récitation de la prière, nous trouvons énumérée celle-ci : placer devant les yeux l'image *fictive* du Cheikh. Qu'on remarque combien ce mot a été mis à propos : Nous disons, en effet, que l'esprit du Cheikh ou celui de Mohammed ne se montre à l'affilié que dans l'extase, et nous avons assez prouvé, pensons-nous, que l'extase n'est que le produit des efforts surhumains que fait le Khouan pour bien réciter son diker : par conséquent, l'extase n'est que la conséquence du diker ; ce n'est donc qu'à ce moment-là que l'esprit du Cheikh pourra pénétrer dans cet esprit qui n'a maintenant plus de forces pour se diriger lui-même, qui souffre dans cette vaste solitude que le diker a opérée en lui et qui sera remplie par l'esprit soit de Mohammed soit du Cheikh. Ce n'est donc pas en vain que nous trouvons sans cesse sur les livres des Moqaddem ou bien dans les rituels des paroles comme celles-ci : il faut continuellement tenir son cœur enchaîné à son Cheikh : il faut, dans la solitude, abandonner ses idées propres, rejeter tout jugement et raisonnement, même serait-il bon, pour se laisser gouverner par l'esprit du Cheikh.

Toute cette théorie de l'évocation des âmes des Cheikh se trouve admirablement bien développée dans les rituels de l'ordre des Seddikya et des Djenidya : comme ce sont des ordres à peu près étrangers à l'Afrique du Nord et que nous n'avons pas eu occasion d'analyser leurs doctrines et aussi comme ce sera le moyen de bien connaître la nécromancie pratiquée par tous les ordres ou à peu près, en particulier par les Aïssaoua, ainsi que nous l'avons montré par

l'exemple de Si-el-Atreuch, nous nous y arrêtons quelques instants, ce sera le moyen de connaître ces sociétés sous un jour différent. Ce sera toujours au manuscrit de Si-Snoussi que nous emprunterons ces détails, et nous suivrons pas à pas la traduction donnée par M. Rinn, afin qu'on ne puisse nous accuser de donner aux textes une interprétation favorable à notre thèse.

L'ordre des Seddikya a été fondé par Abou-Beker-es-Seddik, qui fut beau-père du Prophète et le premier Khalife. Son ordre est donc l'ordre le plus saint et le plus parfait : c'est aussi l'ordre le plus orthodoxe, et presque tous se réclament de sa protection. Les doctrines et pratiques de cette société ont, par conséquent, une réelle importance et sont autrement concluants en faveur de notre thèse que toutes les théories des Seherourdya, des Khelouahya et autres mystiques à la cervelle plus ou moins déséquilibrée dont nous avons cité quelques passages quand nous avons parlé de l'extase.

« Les principes fondamentaux de cet ordre, dit Snoussi (Cité par Rinn, page 159), sont l'absorption dans la contemplation du prophète (Que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !) d'une manière *fermente et ostensible en paroles et en actions*. L'affilié ne doit faire usage de sa langue que pour l'implorer et se faire de cette obligation un devoir impérieux dans presque tous les instants de sa vie, qu'il soit dans l'isolement ou en public, jusqu'à ce qu'il ait gagné son cœur et fortifié son âme par sa glorification. Arrivé à ce degré d'illumination, il sera protégé par le retentissement de ses louanges, son cœur sera vivifié par sa présence, et l'exemple de ses vertus sera toujours devant ses yeux pour le diriger. Parvenu à ce point de perfection, le Prophète répandra sur lui ses bienfaits spirituels et corporels : *il lui apparaîtra* dans presque tous les états où il se trouvera, pendant son sommeil surtout, puis *pendant ses moments difficiles*, alors qu'il se serait laissé surprendre, et, enfin, *pendant ses heures d'extase*. Cette jouissance ne peut être comprise qu'en la goûtant.... Ce sont ces pratiques, parfaitement réglées, dont le but est la glorification de l'Étre Suprême (pourrions-nous lui demander si c'est Allah ou Eblis ?) qui doivent être scrupuleusement observées, et que nous recommandons à la ferveur générale. »

Là, plus qu'ailleurs, il fallait une initiation progressive ; aussi, à deux ou trois reprises, Snoussi parle-t-il des gens d'une nature vulgaire, qu'il convient de n'initier « aux préceptes que progressivement ». Abou-Beker avait, d'ailleurs, tout déter-

miné et réglé, afin d'arriver à la fin proposée d'une manière certaine. Nous les avons rapportés plus haut, quand nous avons dit les moyens que devait employer le Khouan pour arriver à ce degré de l'extase : « Ces pratiques sont continuées par les gens pieux, sans interruption, jusqu'à ce que l'âme de Mohammed (Que les grâces et le salut soient sur lui!) leur apparaisse pendant le sommeil et *pendant qu'ils veillent*. Cette âme sainte les nourrit, les dirige et les conduit vers les degrés les plus élevés du spiritualisme. »

Qu'on ne soit pas étonné de voir Abou-Beker parler seulement de l'évocation du prophète. A cette époque, en effet, c'était la seule âme de l'Islam, qui, après avoir, sur la terre, joui d'une grande réputation de sainteté, était allée dans l'enfer brûler avec Eblis, dont il avait fait l'œuvre bien sciemment. Cet homme, que nos Tribunaux auraient condamné et qu'en aurait pu traduire, pour ses mauvaises mœurs, en police correctionnelle, crachait la luxure comme le diable crache les ordures et les blasphèmes contre Dieu; et cet homme impudique se prévalait de la permission de Dieu, ou plutôt de Satan, pour satisfaire ses passions. Parmi les quinze ou seize femmes qui satisfirent ses immondes plaisirs, une seule avait été vierge, avant son mariage avec le prophète : c'était la belle Aïcha, fille de Abd-Allah, qui, à partir de ce moment, prit le titre de Abou-Beker (le père de la vierge). Dès lors, entre le gendre et le beau-père, s'établirent des relations que la mort ne devait pas interrompre, car le père de la vierge put se mettre en relation avec le prophète, grâce à l'évocation. Nous ne voulons pas nous arrêter davantage devant cet immonde personnage qu'on appelle Mahomet : nous voulons cependant, avant de le quitter, demander à nos lecteurs si vraiment cet homme n'était pas inspiré de Satan. Nous comprenons un homme qui, par faiblesse, tombe une fois, plusieurs fois; mais se prévaloir de la permission de Dieu, l'Être infiniment saint, infini, ennemi de tout péché : dire que c'est Dieu qui lui a ordonné de prendre cette femme, et, pour prouver cette assertion, supposer une apparition de Gabriel apportant du ciel un passage du livre, écrit par Dieu de toute éternité, et dont, peu à peu, chaque page est révélée à Mahomet, est-ce là vraiment une invention humaine? Allons donc, le diable ne pouvait pas être étranger à la fondation de cette religion dont il allait tirer tant de profit.

Omar, le deuxième Khalife, observa constamment, avec beaucoup de ferveur et de zèle, les prescriptions du Soufisme; il n'eut jamais de

palais et porta toute sa vie le même burnous rapiécé. Ce fut sous ce règne que surgit un illuminé, Aouïs-ben-Karani, fondateur des Aouïssya. Un jour, disait-il, Gabriel lui avait apparu et lui avait ordonné de continuer cette vie de pénitence et de redoubler ses mortifications. Quand il eut acquis une grande sainteté, alors il se mit en relations avec l'âme du prophète, et la tradition raconte qu'il éprouva tant de joie de pouvoir ainsi converser avec lui, qu'il se cassa toutes les dents, afin d'imiter davantage le prophète de Dieu qui en avait perdu deux dans un combat. Là aussi, dans cet ordre, les initiations sont progressives, et, nous dit Snoussi, les adeptes *recevraient l'initiation DE L'ÂME MÊME de Sid-Aouïs*. Tout l'intérêt que peut nous offrir cet ordre oriental est dans cette dernière phrase : Si Aouïs était en relation avec l'âme de Mohammed le prophète, comme El-Atreuch avec celle de Ben-Aïssa, fondateur des Aïssaoua, si Aouïs lui-même confère l'ouerd, il faut admettre nécessairement que l'évocation des morts est connue des Sociétés secrètes mulsumanes.

Déjà, on voit que cet ordre des Aïssaoua est plus méchant et plus pervers que les autres, plus en rapport avec Satan que les autres; il suffit, pour s'en convaincre, d'avoir bien suivi notre marche, d'avoir bien compris le but des ordres musulmans. Jusqu'ici, nous n'avons vu aucun ordre employer des moyens aussi sûrs pour arriver à l'extase, ou plutôt pour abrutir les affiliés; cet abrutissement de l'homme, cette dégradation qui veut anéantir les forces de l'intelligence, est-ce là une œuvre de Dieu? Les évocations, est-ce là encore une œuvre de Dieu? Répondez, sceptiques, par un oui ou par un non. C'est là que nous vous attendons; répondez aussi, vous qui pénétrez dans le sanctuaire du vrai Dieu, et en qui nous, simples laïques, devrions trouver, non des protecteurs et des défenseurs, mais des devanciers, et qui cependant haussez les épaules de pitié et d'indifférence. Heureusement, ils ne sont pas nombreux; mais il y en a, et nous en connaissons; pourquoi faut-il dire que ces gens jugent une chose qu'ils ne connaissent pas, et *a priori* refusent de lire les ouvrages qui traitent de ces questions parce qu'ils disent que c'est faux, que c'est impossible, que c'était bon au moyen âge. Nous les acculons tous au pied du mur, laïques ou prêtres incrédules, et nous leur disons de nous répondre par un oui ou par un non si l'œuvre des ordres musulmans est l'œuvre de Satan ou de Dieu.

(A suivre.)

Ad. Ricoux.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

M^{lle} COUÉDON Devant la Science Médicale

Nous avons promis à nos lecteurs de les mettre au courant des nouvelles phases que suivrait la question de la Voyante de la rue de Paradis. Les rapports annoncés à la suite de la séance tenue le 25 mars par la Société des sciences psychiques ont été présentés par leurs auteurs. Un des plus impatiemment attendus était celui du Dr Hacks.

Nous avons pu assister à la séance où il a été déposé et discuté et l'avons sténographié. Le Dr Hacks ne peut nous en vouloir de ce que nous avons fait. Il nous avait refusé son texte, et nous savons qu'il s'est énergiquement refusé à le donner à nombre de personnes, éditeurs et journalistes, qui le lui ont demandé. Mais la séance était publique; tout le monde aurait pu faire comme nous; nous ne faisons qu'user de notre droit en le reproduisant *in extenso*.

Comme on le remarquera, il ne s'agit ici que d'un rapport purement médical, répondant à la première enquête faite par la Société, enquête purement *médicale*, précédant les deux autres enquêtes : l'enquête *psychique* et l'enquête *théologique*. Un second rapport médical, celui de l'enquête psychique, a été présenté par le Dr Le Menant des Chesnay; il conclut que les faits de clairvoyance attribués à la Voyante de la rue Paradis ne sauraient, selon les données actuelles de la science et en dehors d'une supercherie qui lui semble impossible, être expliqués par aucun moyen naturel.

A l'enquête théologique de faire la lumière sur la véritable source de l'inspiration de M^{lle} Couédon. Une troisième commission, composée de six médecins, de six prêtres et de deux journalistes a été nommée à cet effet.

RAPPORT DE M. LE DOCTEUR HACKS

Messieurs,

Un cas curieux d'illuminisme. — M^{lle} Henriette. — Présentation du sujet. — Expériences.

— *Discussion.* — Tel était le libellé de l'ordre du jour de la séance du 25 mars dernier à laquelle nous étions convoqués.

Il n'en a pas fallu davantage, tant l'attrait du merveilleux est grand, pour emplir cette salle d'un public d'esprits d'élite cultivés, impatients de voir, de savoir surtout.

Ceux d'entre vous qui ont assisté à cette réunion se rappellent la déception éprouvée.

Soigneusement cultivée depuis quelque temps en serre chaude par un certain nombre d'amateurs, lesquels en avaient raconté merveille, la jeune fleur qui nous a été présentée perdit un peu, beaucoup, passionnément de son charme merveilleux, exposée brusquement qu'elle était au grand jour froid, à la lumière crue de la science. Vous la voyez encore, n'est-ce pas, entrer ici, émue, troublée, le rouge aux pommettes et s'asseoir elle, petite pensionnaire à peine échappée du couvent, à l'imagination vive, aux illusions jeunes, s'asseoir, dis-je, à cette même place où je suis, sur cette dangereuse sellette, exposée aux regards de tous, aux yeux d'un aréopage de gens désillusionnés d'avance, par maturité d'âge, par profession.

Tout de suite elle se sentit ou plutôt se crut discutée *systématiquement*. On la toucha, on la piqua, on la fit loucher, on lui posa des questions qui durent lui paraître énormes, saugrenues; sans le vouloir, on la brutalisa intellectuellement. Que vouliez-vous qu'elle fit? Après des réponses évasives, incertaines, coupées, après nous avoir chanté sa petite chanson monorimée, que personne ne voulait comprendre, elle s'enfuit!

Le cas cependant, malgré les incertitudes et la petite déception éprouvée, vous parut curieux, messieurs, à étudier de plus près. Il tombait bien. Il n'est pas ordinaire en effet de voir une jeune fille se prétendre inspirée, soutenir envers et contre tous cette prétention et se mettre, les uns disent à prophé-

tiser, d'autres, plus irrévérencieusement, à.... divaguer.

Divagations ou prophéties? Tel est en effet le dilemme, et différentes opinions peuvent être émises et soutenues à cet égard.

Pour les gens religieux, les catholiques, Henriette Couédon peut être vraiment inspirée, possédée, d'en haut ou d'en bas.

Pour ceux non religieux, mais croyant aux influences spirituelles extérieures, elle peut être aimantée (je crois que le mot a été dit) de volontés ou d'actions extra humaines ou même humaines.

Pour les médecins enfin elle peut être une malade ou une simulatrice, une malade et une simulatrice à la fois.

C'est afin d'élucider ces différentes hypothèses que vous avez, messieurs, nommé une commission chargée de vous présenter un ou des rapports. Cette commission s'est divisée en : *théologiens, psychistes, médecins*, chacune de ces spécialités ayant à soutenir devant vous ses conclusions.

En ce qui me concerne, c'est le rapport médical, exclusivement médical, l'observation clinique du sujet que j'ai l'honneur de vous exposer ici.

Pour arriver à poser un diagnostic, car c'est en définitive un diagnostic que l'on nous demande, nous avons eu le devoir de nous livrer à un examen scientifique aussi complet que possible, auquel nous avons procédé avec la discrétion de rigueur, puisqu'il s'agit d'une jeune fille qu'il serait cruel et coupable de tourmenter, mais cependant avec une insistance suffisante pour nous permettre d'arriver à des constatations précises, comme vous allez le voir.

Nous avons d'abord examiné le sujet physique que nous avons Bertilloné autant qu'elle nous a permis de le faire ; nous l'avons photographié. Ayant ainsi son dossier anthropologique, général tout au moins, nous avons procédé à la collection du dossier médical. Nous nous sommes enquis de ses antécédents hygides ou morbides héréditaires, ancestraux ou personnels, des états malades antérieurs. Passant à l'état actuel, nous avons interrogé la peau, le tissu cellulaire sous cutané, les muscles, la circulation sanguine cœur et vaisseaux, les organes divers, puis, comme elle pouvait être, en définitive, une mentale, une cérébrale, nous avons plus particulièrement étudié son fonctionnement intellectuel et pénétré jusque dans son cerveau par les fenêtres ouvertes, demandant au nerf optique par l'ophtalmoscope de nous dire quelque chose de l'anatomie pathologique de la substance cérébrale ou médullaire et de sa circulation. Enfin, admettant toutes les hypothèses médi-

cales possibles, nous les avons toutes discutées pour procéder ensuite par élimination. Nous avons dressé le tableau de ce qu'elle peut avoir pour rejeter ou admettre suivant ce que l'examen nous fournirait comme symptomatologie pathologique ou non.

Nous nous sommes dit : Henriette Couédon peut être *une tarée, une dégénérée*, elle peut être *hystérique, épileptique, somnambule, lypémaniacque ou monomaniacque* ou *CANDIDATE à la paralysie générale*, toutes affections dans lesquelles il est possible de rencontrer peu ou prou quelques-uns des traits de son expression phénoménale.

Ce peut être une *simple simulatrice*, une petite pensionnaire écervelée imaginative, glorieuse, à son insu même, qui s'est fabriqué une petite histoire, récite une leçon apprise, ou joue un rôle religieux composé par elle-même, mais qu'elle joue mal, parce que si elle sait quelque chose de la religion, elle ne sait rien de la médecine, et que la religion comme la médecine vont surprendre tout à l'heure en flagrant délit de mensonge, de supercherie. Ce peut être enfin une simulatrice et une malade à la fois. Et comme tout diagnostic suppose un pronostic, nous avons essayé aussi de le faire, en tâchant de déchiffrer ce que l'avenir réserve à Henriette Couédon. Peut-être discuterons-nous aussi la question d'un traitement, s'il y a lieu.

La consultation médicale que vous nous avez demandée sera ainsi complète, messieurs, vous le voyez.

Examinons d'abord Henriette Couédon au point de vue anthropologique général, peut-être en tirerons-nous quelques indications. Voici les caractéristiques générales, les seules que nous ayons pu en l'espèce contrôler. Taille petite, cheveux noirs droits un peu ondes, implantation droite, à contour frontal anguleux. Dentition dont l'évolution a été normale. Denture défectueuse, oblique, prognathisme supérieur simple et complet, présence d'un os incisif. Arcade en upsilon, nez busqué, n° 5 de Broca, à saillie forte, à grosse racine, à point sous-nasal accentué, lobule petit, ailes pincées, insertion à sillon marqué, enfin leptorhinien, c'est-à-dire étroit par rapport à sa longueur. Yeux dissymétriques, grands et légèrement obliques, un peu de dyssymétrie plutôt que d'assymétrie faciale au préjudice du côté droit. Oreilles normales, pas d'hématome auriculaire.

Tels sont les caractères anthropométriques apparents que nous avons relevés, car le sujet s'est absolument refusé à des mensurations permettant de nous donner des indices MATHÉMATIQUES. Quoi qu'il en soit, si nous prenons la taille, la denture, l'os incisif, le prognathisme supérieur, l'arcade en upsilon, la leptorhinie,

les dissymétries diverses que nous rencontrons, nous pouvons déjà en conclure, sans cependant y insister ni imposer notre opinion, que, puisque nous sommes en présence d'une anatomie externe défectueuse, elle peut correspondre à une anatomie interne défectueuse aussi, partant à un fonctionnement, cérébral surtout, sinon précaire et anormal, tout au moins instable ou indifférent. Mais, je le répète, ce sont là des assertions reposant sur des données anthropologiques tout à fait générales prises à l'œil, sans mensurations précises qui pourront faire un léger appoint, mais c'est tout dans la balance du total de tout à l'heure, sans leur accorder pour cela un crédit qu'elles ne réclament d'ailleurs pas.

Examinons maintenant Henriette Couédon au point de vue maladif. La famille nie avec persistance toute ancestration morbide paternelle ou maternelle. Ni rhumatisme, ni goutte, ni tuberculose, ni maladie des tics, ni vésanie, ni bizarreries intellectuelles, ni folie, ni hystérie, pas la moindre tare familiale. On meurt de vieillesse ou de maladies aiguës, pneumonie, généralement, ou accidents. Le père et la mère, actuellement vivants, sont d'apparence saine; quoique le père au point de vue mental..... mais passons, ce n'est pas lui que nous avons à examiner.

Personnellement, Henriette Couédon n'accuse aucune tare nerveuse, ni maladies du premier âge, sauf une rougeole bénigne. La menstruation s'est établie normalement et a toujours suivi son cours régulier. Pas d'ovaires; fonctions abdominales, rénales, stomacales intègres; rien au foie ni à la rate. Poux sains. Rien au cœur ni dans les carotides, un peu d'éclat seulement du 2^e bruit à droite du sternum, indice d'une très légère dilatation.

Nous connaissons la couleur de la peau. Celle des extrémités supérieures est par intervalles moite, puis froide, par évaporation de la perspiration cutanée.

Donc, état général satisfaisant : Bon pour le service, comme on dirait au régiment.

Si, maintenant, on examine l'habitus extérieur de la jeune fille, on y remarque certaines caractéristiques. L'œil est brillant, le regard est mobile, fuyant par intervalles, les paupières battent fréquemment, après une sorte de nystagmus momentané, une manière d'incoordination motrice subite de l'œil; les mains vont, viennent, serrent un mouchoir; il y a des gestes brusques de tête, une extrême mobilité générale (tout au moins c'est ce que nous avons observé pendant que nous étions là). Puis, de l'inattention, de la distraction, des regards jetés tout autour d'elle sur d'autres personnes que celle qui l'interroge, comme pour se rendre compte d'un effet produit ou

non produit, des oreilles prêtées aux bruits du dehors, de l'escalier, de la cuisine, de la rue. Une agitation, en un mot, anormale, telle celle d'une jeune fille en proie à une crise émotive; des rougeurs fugaces des pommettes, puis des plaques rouges, violacées, ou cramoisies persistantes des joues, la raie méningitique très lente à se produire, plus lente encore à disparaître, l'ensemble, en un mot, dénotant des réflexes vaso-moteurs intenses, des paralysies successives, puis des tétanies des tuniques musculaires lisses des vaisseaux cutanés. La température au toucher paraît normale. Le pouls donne de légères variations, de 80 à 100 pulsations, la parole est volubile extrêmement, les réflexes rotuliens exagérés, mais pas de trépidation épileptoïde de la jambe ou du bras, pas de phénomènes d'épilepsie spinale.

De cet ensemble de signes, de ce tableau séméiologique, on peut conclure qu'il y a chez Henriette Couédon un état de neurasthénie intermittent, une émotivité par intervalles, auxquels succèdent des phases d'interrepos relatif. La jeune fille n'est pas une tarée à proprement parler, mais elle est d'une intelligence peu développée, et, quoique saine de corps, en proie, actuellement, à un état de surexcitation anormal, intermittent, un surmenage nerveux qui, peut-être, a déjà produit et sûrement, en tout cas, pourra produire, s'il continue, pour l'avenir, des conséquences pathologiques graves. S'il n'est pas lui-même le symptôme premier, la phase prodromique d'une maladie, grave elle-même, qui éclatera plus rapidement.

Nous avons examiné le sujet physique; voyons-le maintenant TRAVAILLER DE SON ÉTAT.

Voilà Henriette Couédon qui vous a reçu : après le petit manège prémonitoire que je viens de vous signaler, observez bien ce qui va se passer. La conversation s'engage, banale et terre à terre (car il est impossible, vu son peu d'intelligence et son manque d'instruction (nous l'avons essayé à plusieurs reprises sans succès), il est impossible, dis-je, de la sortir des lieux communs concernant sa santé et sa voyance : Ça lui a pris comme ça, comme au joueur de galoubet de Numa Roumestan, à déjeuner, le 5 août, elle s'est endormie, mais sans parler; ce n'est que plus tard qu'elle a commencé à discourir. Vous connaissez l'histoire, Messieurs, elle est banale; la jeune fille vous la répète à satiété comme une leçon *sue* maintenant, au cours de laquelle les parents interviennent, le père surtout : « Mais dis donc à Monsieur comment..... Tu oublies de dire que..... etc., etc. »

Un peu impatienté de ce verbiage que vous savez aussi bien qu'elle, l'ayant lu, ressassé dans tous les journaux, vous coupez court, pressé

d'en arriver au fait physique, de constater médicalement ce qui se passe lorsque l'ange est là, et vous lui demandez : « Dites-moi, Mademoiselle, croyez-vous que l'ange me fasse la faveur de me parler ? — Je ne sais pas, répond-elle, vous comprenez qu'il n'est ni à ma disposition ni à la vôtre ? — Rien de plus juste », répliquez-vous avec une modestie consciente, mais sans lâcher le sujet de l'œil. Elle non plus, d'ailleurs, ne vous a pas perdu de vue de son petit regard fuyant. Tout à coup, paf, ça y est ! Suivez bien le mouvement, Messieurs : les yeux, après un léger nystagmus, se convulsent, regardent en haut ; les paupières supérieures s'abaissent légèrement de manière à ne montrer que la sclérotique légèrement bleutée ; elle fait ce qu'on appelle vulgairement *l'œil blanc*. Elle est alors en extase. Depuis quelque temps, elle a ajouté à sa petite mimique un geste d'inspirée, le ou les bras en l'air. C'est ainsi que ses dernières photographies la reproduisent ; mais vous vous rappelez qu'il n'en a pas été ainsi lors de sa séance parmi nous, pas davantage devant la commission. Ce geste, je le répète, est tout récent.

Notez que sa perte de connaissance ne s'accompagne *ni de larmes, ni de bâillements, ni d'aucun phénomène nerveux concomitant*, comme cela se passe dans certains états somatiques. Puis elle vaticine, d'aucuns disent des choses sublimes, d'autres prétendent moins que des incohérences ; c'est affaire de goût, vous le voyez. Dans ses vaticinations une seule chose nous intéresse, nous médecins : c'est la phonétisation é qui revient à satiété ; toutes ses phrases, ses mots mêmes, se terminent en é. Mais ceci, disons-le tout de suite, *n'a aucun caractère pathologique* ; ce n'est pas de l'écholalie, comme on a voulu le dire ; il n'y a chez elle aucun caractère de troubles de la circonvolution de Broca ; pas d'aphasie, de transmission de réception de conductibilité, rien qui dénote une altération quelconque des centres gris ou des conducteurs blancs de la parole. Il n'y a pas, ou peut-être n'y a-t-il *pas encore* les troubles de la parole d'origine paralytique générale qui apparaîtront peut-être plus tard. Pas d'anônement, pas de mussitation, pas d'allitération, rien de ce que les Allemands appellent la maladresse syllabaire, mais seulement une certaine rapidité du débit *et un tremblement très net de la lèvre inférieure et de la langue*. En résumé, dans cette première partie du travail auquel la voyante se livre, nous ne remarquons rien d'anormal, rien de pathologique, sauf peut-être le tremblement labial et un peu de nystagmus.

Mais voilà que tout à coup la vaticination cesse, et le réveil ou le retour à la connaissance

a lieu. C'est la fin de l'extase. Ce retour s'effectue aussi simplement. Elle ouvre les yeux et se remet à la conversation générale, aussi tranquillement qu'elle l'avait quittée. Pas de fatigue, pas d'obnubilation, pas d'étonnement après. Une deuxième séance peut tout de suite recommencer.

Notez que nous n'avons encore ni touché, ni examiné la voyante pendant cette extase, nous ne lui avons même pas parlé pour essayer de l'interrompre.

Ainsi donc : quelques tares physiologiques et anatomiques ; mais superficielles ; une intelligence restreinte ; un état d'émotivité intermittent, subcontinu, puis des discours en é, débités rapidement après une perte de conscience vraie ou simulée, tels sont les premiers résultats de notre examen. Rien, je le répète, de sérieusement pathologique jusqu'à présent, si ce n'est le tremblement labial et le nystagmus.

Mais poussons notre examen plus à fond, et faisons un diagnostic éliminatoire en serrant les questions de plus près.

Nous avons dit que Henriette Couédon pourrait être une hystérique. Voyons ce qu'il en est :

Vous savez qu'on entend, par hystérie, ce dérèglement particulier du système nerveux donnant lieu à une expression phénoménale composite, étrange ; caractérisée essentiellement par l'exagération ou l'arrêt de fonctions physiologiques normales, et par des simulations.

La symptomatologie de l'hystérie se compose de crises à formes spéciales, de douleurs, de phénomènes inhibitoires, enfin, d'une grande facilité aux états somatiques : Catalepsie, somnambulisme, etc., etc. Interrogée à cet égard, M^{lle} Couédon nie absolument les crises, les douleurs, les états somatiques ; nous savons qu'elle n'a ni ovaries, ni zones hystérogènes. Mais nous n'avons même pas besoin d'elle ni de ses affirmations ou négations. L'examen de l'œil, en nous montrant l'absence de l'un des principaux stigmates de l'hystérie, c'est-à-dire *le rétrécissement concentrique du champ visuel des couleurs*, va nous montrer très nettement qu'elle n'est pas atteinte de la névrose.

Voici les résultats de cette examen auquel notre très distingué collègue, M. le Dr Bull, a bien voulu se livrer. La malade n'a jamais eu de migraine ophtalmique.

Apparence des yeux normale, pas de lésions externes.

Pupilles : diamètre, 4 millimètres des deux côtés.

Réaction pupillaire normale à la lumière et à l'accommodation.

Milieux de l'œil transparents.

Rétine et nerf optique normaux, vaisseaux calibre normal, papille normale.

Pas de strabisme.

Pas d'insuffisance musculaire.

Pas de diplopie monoculaire.

Vision = 1 de chaque œil.

Accommodation de chaque œil = 7 dioptries.

La vision des couleurs est normale, pas de rétrécissement ni de superposition.

Cet examen physique de l'œil nous suffit, messieurs, il corrobore les négations de la jeune fille. Le principal stigmat manque à l'appel, les autres sont niés et avec quelque apparence de raison, donc nous pouvons annoncer, avec une probabilité approchant de la certitude, que M^{lle} Couédon n'est pas une hystérique, *en ce moment tout au moins*.

Est-ce une épileptique ? Ici nous pouvons être aussi affirmatifs que pour l'hystérie, avec un léger point d'interrogation cependant.

Vous savez, Messieurs, qu'il n'y a pas une épilepsie, mais des épilepsies, l'épilepsie jacksonienne, pour n'en citer qu'une des plus typiques. Mais il y a aussi des états épileptiques, manifestations larvées ou frustes du mal comitial. C'est à Trousseau que revient l'honneur d'avoir le premier, non seulement appelé l'attention sur ces formes curieuses, mais encore de les avoir décrites dans des pages cliniques magistrales ; surtout la forme connue aujourd'hui sous le nom d'*absences comitiales, mal comitial ambulatoire*.

Je laisse de côté, Messieurs, ce que l'on appelle la grande attaque épileptique, caractérisée, vous le savez, par une *aura*, sensitive, motrice, vaso-motrice, sensorielle ou psychique, à laquelle ou auxquelles succèdent instantanément les principaux phénomènes en question dans l'ordre suivant : Perte de connaissance, relâchement des sphincters, coma, abolition des sensations et des réflexes, tonicité de tout le corps, puis période des convulsions cloniques, enfin stertor, ronflement et réveil après un sommeil de plusieurs heures. Si vous ajoutez à ce tableau les sugillations de la peau devenue livide, cyanosée, la convulsion des yeux, l'écume de la bouche, la morsure de la langue, vous avez le tableau à peu près complet de la grande attaque. Ce n'est évidemment pas le cas de Henriette Couédon. Mais à côté de cette grande manifestation de la névrose corticale, il y en a d'autres qui dépendent de la même maladie et que notre jeune fille pourrait avoir : telles *l'absence, le vertige, l'automatisme ambulatoire*.

Un mot sur chacune de ces manifestations.

L'absence épileptique est en général très courte, elle dure quelques secondes, rarement plus d'une minute. Sans prodrome aucun, au milieu d'un acte quelconque, en mangeant, en travaillant ou en marchant, le sujet laisse

tomber l'objet qu'il tient à la main. Son regard devient fixe, il cesse de parler, ou s'arrête dans la rue, le plus souvent sans tomber, à cause de la brièveté de l'accès. Quelquefois il continue ses actes automatiques : il marche, joue du piano. D'autrefois il perd l'équilibre et tombe. Dans certains cas on peut se faire entendre du sujet pendant l'absence et même lui faire manifester quelques lueurs d'intelligence ; mais en général, après l'absence, l'intelligence reste engourdie, dans un profond état de vague. La mémoire est souvent confuse. Voisin a vu, sous ces influences, se développer des sensations fausses et devenant tout à fait des illusions.

Voilà, messieurs, ce qu'est *l'absence épileptique*. Eh bien, rappelez-vous ce que fait M^{lle} Couédon. Elle s'arrête, n'est-ce pas, brusquement au milieu d'une phrase commencée, d'un acte, sa main retombe, elle reste immobile un instant, puis ses yeux se convulsent et elle prononce des mots incohérents ! Il y a là, vous l'avouerez, un diagnostic différentiel un peu délicat à établir, et, n'était que chez elle *le retour de l'absence est subit, sans engourdissement intellectuel postérieur, peut-être pourrait-on s'y méprendre*.

Mais voyons le *vertige épileptique*.

Le vertige est un degré de plus que l'absence, c'est une attaque réduite. Il y a toujours perte de connaissance et le malade s'affaisse, mais sans se blesser, il tombe moins lourdement. La face est pâle et le regard fixe. Il y a souvent émission involontaire d'urine. Voisin ajoute que très souvent l'épileptique prononce quelques mots, toujours les mêmes comme : *c'est fini, ce n'est rien*. De plus, pendant les vertiges, les épileptiques, et c'est là surtout la caractéristique de cette forme du mal comitial, se livrent en général à des actes divers les plus étranges. Tel ce président d'assises qui, au milieu même d'une séance en plein public, se lève de son siège, va dans un coin, soulève sa robe rouge, déboutonne son pantalon, pisse contre le gendarme stupéfait, et gravement, une fois soulagé, remonte sur son siège présidentiel, reprend connaissance et ne se doute même pas de l'acte qu'il vient de commettre ; tel encore ce prédicateur de la cour qui, après un sermon des plus remarquables, se livra publiquement et devant leurs Majestés, en pleine église s. v. p., au même exercice. Et remarquons en passant, puisque l'occasion s'en présente, que les névroses portent en général sur la vessie volontiers. L'attaque d'hystérie se terminant fréquemment par une crise urinaire, l'attaque d'épilepsie, vous le voyez, aussi. Ces phénomènes sont en grand ce qu'est en petit l'examinite antérieure, bien connue des candidats aux examens et concours ; qui se traduit par des envies fréquentes d'uriner avec ténésme vésical. Tout cela est dû évidemment à l'aug

mentation de pression sanguine, résultant de l'activité de la circulation par émotion. En définitive réflexes vaso-moteurs.

Mais revenons au vertige. Il y a rarement du délire à la suite; on note quelquefois une incohérence transitoire dans les idées, une susceptibilité exagérée, de l'agitation, de la gaieté ou de la tristesse poussée à l'excès. A la suite des vertiges et des absences, Grasset de Montpellier signale en outre quelquefois une sorte de somnambulisme, aussi souvent diurne que nocturne, pouvant durer une heure, pendant lequel les malades exécutent des actes assez compliqués, toujours les mêmes, répètent les mêmes phrases comme des échos.

Mais messieurs, vertiges et absences sont deux termes extrêmes d'une série; passez-moi l'expression, de carambolages épileptiques, et entre eux nous avons tous les intermédiaires dans lesquels tels ou tels symptômes sont effacés, les plus graves surtout. Il nous reste alors, en ce qui concerne ces formes frustes, exactement l'expression phénoménale que nous présente Henriette Couédon : c'est-à-dire, des absences subites sans prodromes, des incohérences, des répétitions, un pseudo-somnambulisme.

Vous le voyez, messieurs, le diagnostic différentiel est en médecine une chose délicate. Donc Henriette Couédon n'est pas une épileptique et cependant qui osera dire qu'elle ne l'est pas? Qui vous dit que demain une belle attaque classique ne viendra pas détruire toute votre argumentation? Tenez-vous donc à carreau de ce côté possible et posez un point d'interrogation, si léger qu'il soit, mais posez-le, car vous n'avez pas encore pour l'épilepsie ce que vous avez pour l'hystérie : des stigmates pathognomoniques vous permettant d'affirmer ou de nier carrément.

Peut-être, cependant, y en a-t-il un, et c'est ce qui me rassure un peu à l'égard de notre jeune fille. Vous avez pu remarquer que lorsqu'elle s'endort, prenons ce mot pour le moment, lorsqu'elle s'endort, dis-je le passage de la veille au sommeil est instantané; aussi le réveil. Henriette Couédon revient à elle tout de suite et reprend pied dans la conversation *sans obnubilation intellectuelle*, on dirait qu'elle n'en est pas sortie un instant. *Retenez bien ceci, messieurs, c'est caractéristique chez elle*, et éloigne encore l'idée de somatisme hystérique ou épileptique. L'hystérique en effet revient à elle étonnée, obnubilée quelques secondes, comme quelqu'un qui passe des ténèbres à la lumière; elle frotte machinalement la main sur son front, fait un geste quelconque, témoigne par son allure qu'elle a conscience vague d'un fait anormal qui vient de se passer. Le réveil de l'hystérique est typique, il peut se caracté-

riser d'un mot : c'est l'étonnement, avec un peu de fatigue cérébrale et corporelle accusé par l'allure. *Mais cela passe tout de suite presque et rien n'en reste.*

Chez l'épileptique il y a une caractéristique typique dans le réveil : *il est abruti*. En l'hystérique un phénomène léger est intervenu, elle a respiré quelque chose de volatil qui l'a endormie délicatement et réveillée de même, le cerveau n'a pas été fortement touché, il n'y a eu que trouble fonctionnel. Chez l'épileptique il en va différemment. On sent chez lui une maladie grave du système nerveux, tout est lourd, épais; les caractéristiques sont le stertor, le coma, le carus, l'apoplexie. A peine réveillé l'épileptique se rendort, ronfle, un coup de canon ne le réveillerait pas. C'est l'ivrogne du système nerveux. Il ne revient à lui que plusieurs heures après la crise, brisé, moulu, éreinté, rompu, abruti.

Vous le voyez, ce n'est pas le cas d'Henriette et son réveil, si réveil il y a, n'est ni hystérique ni épileptique.

Cependant une question se pose maintenant avant de conclure à la non épilepsie. Notre jeune fille ne serait-elle pas, par hasard, atteinte de cette forme encore plus curieuse de l'état de mal épileptique que Charcot a proposé d'appeler *Automatisme ambulatoire épileptique*? Tenez, voilà un cas qu'il examine dans une des cliniques du mardi de la Salpêtrière; laissez-moi vous le dire, il est des plus curieux et des plus intéressants.

CAS D'AUTOMATISME COMITIAL AMBULATOIRE (1)

MESSIEURS,

Vous avez devant vous un malade nommé Men...s, que quelques-uns connaissent fort bien déjà. Je vous l'ai présenté ici même, il y a un an environ, à l'occasion d'accidents nerveux analogues à celui qui nous le ramène aujourd'hui. Il est sujet à des accès consistant en ce que tout à coup, au milieu de ses occupations habituelles, sans prodromes bien marqués, il perd la conscience de ses actes, se met en marche résolument sans savoir cependant où il va, à la manière d'un automate et ne reprend sa lucidité qu'au bout d'une période de temps dont la durée peut varier de quelques heures à quelques jours. Le dernier accès qu'il a éprouvé, et à propos duquel il vient nous consulter à nouveau, n'a pas duré moins de dix jours.

I

Men...s va tout à l'heure nous raconter lui-même ce qu'il sait de ses *fugues*; au préalable, je crois utile de vous rappeler qu'il est âgé de 37 ans, marié, père de deux enfants bien portants et qu'il est fort rangé, de mœurs douces, absolument étranger aux excès alcooliques ou autres; que jamais il n'avait été malade jusqu'à l'époque où, il

(1) Polyclinique du mardi 21 février 1889. — Quatorzième leçon.

y a deux ans, commencèrent à paraître, sans cause appréciable, les crises nerveuses dont la description va nous occuper, et qu'enfin, l'étude de ses antécédents de famille poussée aussi loin que possible ne nous a rien appris qui mérite d'être signalé. D'ailleurs sa physionomie est, comme vous le voyez, parfaitement calme, absolument dénuée de traits accentués, neutre si vous voulez, exprimant toutefois plutôt l'intelligence.

Il exerce la profession de *Livreur de marchandises à domicile*, pour le compte d'une des grandes maisons de fabrication de bronze d'art de la rue Amelot, à Paris. Pendant dix-neuf ans, il est resté chez le même patron, M. X... qui, retiré des affaires depuis peu de temps seulement, accompagne aujourd'hui son ancien employé auquel il porte le plus vif intérêt, pour témoigner, au besoin, à la fois de sa moralité et de sa véracité.

S'adressant au malade. — Voulez-vous me dire, je vous prie, comment vous avez employé votre journée du vendredi 18 janvier ? Ses occupations, je le répète, messieurs, consistent essentiellement à porter, dans la voiture de la maison où il est employé, des commandes telles que : objets de bronze d'art, candélabres, etc., qu'il livre aux clients et dont il touche les factures.

LE MALADE. — Ce jour-là, je suis parti de bonne heure de la maison, ayant à faire de nombreuses courses : il me fallait aller d'abord boulevard Saint-Germain, puis faubourg Saint-Honoré ; de là rue des Abbesses à Montmartre, après cela rue de Châteaudun, et en dernier lieu rue de Mazagran. Je suis monté chez le client de la rue de Mazagran et j'avais reçu son argent. Il devait être à peu près sept heures du soir lorsque je redescendis dans la rue : à partir de ce moment-là je ne me rappelle plus rien, absolument rien.

Toujours est-il que je ne suis pas remonté dans la voiture qui m'attendait longtemps : le cocher, ne me voyant pas revenir, prit le parti de rentrer à la maison, où il fit connaître qu'il ne savait pas ce que j'étais devenu.

M. CHARCOT. — Ainsi, à partir du 18 janvier, 8 heures du soir, la nuit complète se fait dans son esprit. — *Au malade.* — Quand vous êtes-vous réveillé ?

LE MALADE. — Le 26 janvier ; il était deux heures de l'après-midi.

M. CHARCOT. — Cela fait donc huit jours moins cinq heures, soit cent quatre-vingt-neuf heures. Où étiez-vous quand vous avez repris connaissance ? ConteZ-nous cela, je vous prie, dans tous les détails.

LE MALADE. — Je me suis trouvé sur un pont suspendu, au milieu d'une ville que je ne connaissais pas ; en ce moment-là, passait un régiment avec la musique militaire en tête ; c'est peut-être cela qui m'a réveillé. Alors je me dis : que vais-je faire ? Si je demande le nom de la ville où je suis on va me prendre pour un fou ; alors il me vint à l'esprit de demander le chemin de la gare ; on me répondit : prenez la rue de Siam, passez le pont-levis et allez toujours tout droit. J'arrive à la gare et j'apprends là que j'étais à Brest.

M. CHARCOT. — Ainsi, messieurs, parti de la rue Mazagran à Paris, vers sept heures du soir, le 18 janvier, le voilà huit jours après, au milieu

d'une ville, qu'il ne connaît pas, où il n'a pas de relations, et dont il n'a jamais beaucoup entendu parler, sans savoir comment il y est venu. — *Au malade.* — Etiez-vous sale, vos souliers étaient-ils usés ?

LE MALADE. — Non, monsieur, mes habits étaient propres, et mes souliers aussi. Ils n'étaient pas usés comme dans quelques-unes de mes autres crises.

M. CHARCOT. — Remarquez bien ce détail : ses habits sont propres, ses souliers ne sont pas usés ; cela ne démontre-t-il pas qu'il n'a pas fait la route à pied ; qu'il a dû prendre, par conséquent, un billet de chemin de fer à destination de Brest, l'exhiber plusieurs fois pendant le trajet et le remettre enfin à l'employé, lors de l'arrivée ; qu'il n'a pas couché à la belle étoile et qu'il a dû, vraisemblablement, entrer dans un hôtel, où il a été logé et nourri pour son argent... Je ne vois guère qu'on puisse, si l'on considère les choses d'un peu près, échapper à la nécessité d'admettre, comme parfaitement fondées, les suppositions que je viens d'émettre, et j'ajouterai que, dans l'accomplissement de tous ces actes si complexes, il a dû fatalement, quoique inconscient ou pour le moins subconscient, se conduire à la manière d'un homme éveillé, tranquille, sain d'esprit, agissant de propos délibéré, et, en un mot, ne commettre aucune action et ne présenter rien dans ses allures ou dans sa physionomie qui pût le faire considérer comme un malade, comme un aliéné.

Au malade. — Vous aviez, m'avez-vous dit, de l'argent dans votre poche ?

LE MALADE. — Oui, monsieur ; c'est la première chose à laquelle j'ai pensé quand je me suis réveillé. Arrivé à la gare, j'ai compté mon argent. J'avais touché 900 francs dans la journée du 18 pour le compte de mon patron. Il me restait 700 francs dans mon portefeuille ; j'avais donc dépensé 200 francs, je ne sais comment. Je n'étais pas très étonné de tout cela, parce que pareille chose m'était déjà arrivée, plusieurs fois, comme vous savez, en petit. Mais je craignais que ma maladie ne me reprit, et ne m'obligeât à recommencer les voyages involontaires et à dépenser ce qui me restait de l'argent du patron. J'aurais bien désiré retourner immédiatement à Paris et me mettre ainsi à l'abri, mais le train était parti depuis deux heures. J'étais donc forcé de rester ; j'avais une faim atroce et une soif terrible : je me rendis dans un restaurant du voisinage, où je déjeunai de grand appétit...

M. CHARCOT. — La soif ardente est un symptôme qu'il a remarqué à la fin de presque toutes ses crises.

Au malade. — Allons, continuez ; racontez-moi bien toutes vos mésaventures.

LE MALADE. — Pendant que je déjeunais, je me demandai ce qu'il y avait à faire pour me tirer d'embarras. Je pensai que mon nouveau patron devait être bien inquiet et qu'il fallait lui envoyer une dépêche ; mais j'étais surtout tourmenté par l'idée que je pouvais repartir malgré moi, aller je ne sais où et dépenser encore de l'argent. En me rendant à la gare pour écrire la dépêche, je rencontrai un gendarme qui se promenait de long en large ; alors, l'idée me vint de lui raconter mon affaire et de me mettre sous sa protection.

M. CHARCOT. — Mal lui en prit, messieurs, vous allez le voir. Que lui avez-vous dit, au gendarme?

LE MALADE. — Je lui ai conté tout ce qui m'était arrivé; je lui ai montré mes papiers, ma carte d'électeur. Je lui ai expliqué que j'avais de l'argent sur moi, et je lui en ai dit le chiffre en même temps que la provenance; je lui ai présenté aussi l'ordonnance que voici et que vous m'avez dit de porter toujours avec moi, pour la montrer en cas de besoin.

M. CHARCOT. — Ah oui! L'ordonnance que je vous ai donnée le 27 août de l'an dernier; veuillez me la remettre. Elle porte en tête le diagnostic : « *Crises comitiales ambulatoires* », puis vient la prescription de bromure; et, en bas, ma signature; tout cela écrit en grosses et lisibles lettres. Qu'a dit le gendarme après l'avoir lue? j'imagine que pour lui c'était un grimoire. Mais il aurait pu comprendre, pour le moins, qu'il s'agissait là de médecine, et un médecin consulté lui aurait expliqué ce que tout cela voulait dire.

LE MALADE. — Monsieur, après avoir lu le papier, il me l'a rendu en me disant : « C'est bien, je connais ça, » et il m'a conduit au poste. Là, il m'a pris mon portefeuille et il l'a déchiré pour voir s'il ne contenait pas quelque compartiment secret; puis il a fouillé toutes mes poches assez brutalement. Alors, je lui ai dit : « Je vois que vous me prenez pour un voleur, vous avez tort; c'est moi qui ai été vous trouver et qui vous ai dit que j'avais de l'argent sur moi; envoyez une dépêche à mon patron, il vous renseignera et vous reviendrez de votre erreur... — C'est bien, je connais tout ça, répondit-il; nous verrons bien! » et il s'en alla, me laissant dans une espèce de casemate percée de meurtrières sans vitres et où il n'y avait pas même de paille pour se coucher; c'est là que j'ai passé la nuit.

M. CHARCOT. — Une dépêche avait été envoyée au patron par le gendarme; hélas! la réponse qui arriva le lendemain matin vers 9 heures n'était pas faite pour améliorer la situation de notre pauvre client; elle était conçue à peu près comme il suit : « Maintenez l'arrestation; l'argent qu'il porte est à moi. »

LE MALADE. — Oui, monsieur, c'est cela. Le patron est nouveau, il ne me connaît pas depuis longtemps. Il n'a pas de raison de s'intéresser à moi, comme monsieur qui m'accompagne, chez qui j'ai été employé pendant près de vingt ans; je ne lui en veux pas, mais il aurait dû se renseigner avant de répondre, cela m'eût évité bien des désagréments. Quand le gendarme m'a montré la dépêche, il était tout fier : « Vous voyez bien, m'a-t-il dit; je connais ces affaires-là. » Alors, il m'a mis les menottes et m'a conduit, à pied, à travers la ville, au Palais de Justice. Mais le procureur n'était pas là; alors, on m'a conduit au fort de X... Là, on a pris mon signalement, puis on m'a fait déshabiller pour s'assurer que je n'avais rien gardé sur moi; après quoi, on m'a fait entrer dans un quartier où il y avait des prévenus de bien mauvaise mine. Le lendemain, j'ai été conduit, en voiture cellulaire, devant le procureur qui, cette fois, était là. Je lui ai expliqué que je n'avais pas été arrêté par le gendarme, mais que j'étais allé vers u en lui racontant mon affaire et en lui déclarant la somme d'argent que j'avais sur moi; que tout cela

s'était passé parce que je suis malade, et j'ai montré de nouveau votre ordonnance. Le magistrat l'a à peine regardée, et il me l'a rendue en disant : « C'est bien, c'est bien; nous verrons. »

M. CHARCOT. — Absolument comme le gendarme! vous le voyez, ces messieurs, c'est triste à avouer, ne sont pas fort impressionnés par l'appréciation des médecins; c'était, cependant, si je ne me trompe, le cas, ou jamais, de réclamer l'avis d'un expert. Certes, il n'en eût pas manqué à Brest où existe une école bien connue dans laquelle enseignent des professeurs fort distingués. Mais bah! on préfère, sans doute, juger les choses en s'éclairant des seules lumières de la « raison pure ». — *Au malade* : Combien de temps, en somme, êtes-vous resté en prison, comment en êtes-vous sorti? — Laissons-lui conter, messieurs, tous les détails de sa triste aventure; ils ne sont pas étrangers à la cause, tant s'en faut. Ils serviront, pour le moins, à mettre bien en relief qu'en un cas du même genre, une procédure plus équitable et mieux éclairée épargnerait à l'infortuné prévenu mille tribulations imméritées.

LE MALADE. — Monsieur, je suis resté en prison six jours pleins. On m'a mis en liberté le septième jour, après avoir reçu une nouvelle dépêche de mon patron qui disait : « J'apprends que mon employé est malade, ayez pour lui des égards. » Alors on m'a donné 41 fr. 55 pour prendre le train et c'est ainsi que je suis revenu à Paris.

M. CHARCOT. — Telle est la fin de l'histoire; mais ce n'est pas le cas de dire : « Tout est bien qui finit bien. » Il serait plus approprié à la situation de rappeler l'adage : « Un malheur ne vient jamais seul. » En effet, dès son retour, notre pauvre homme a été « remercié » par son nouveau patron, qui ne veut pas, cela se comprend du reste, courir par son fait de nouveaux risques; et, de plus, s'adressant à une Société de secours mutuels dont il est membre pour obtenir un subside, il lui a été répondu par un refus formel, sous le prétexte que la maladie dont il souffre aurait été causée par « l'intempérance ». Nous, qui savons péremptoirement ce qu'il en est à cet égard, nous ne pouvons accepter cette fin de non recevoir, et nous délivrerons à notre client un certificat en règle constatant que « l'intempérance » n'est pour rien dans le développement de la maladie en question. Nous lui délivrerons en outre un deuxième certificat, qu'il devra toujours porter sur lui, expliquant dans tous ses détails les caractères de l'affection, et cette fois ce certificat portera le cachet de l'administration de l'Assistance publique de Paris.

Ce nouveau document aux allures officielles lui sera-t-il plus utile, le cas échéant, que ne l'a été le précédent?... peut-être!

Vous savez, messieurs, quel est le diagnostic auquel nous nous sommes arrêtés à propos de ce cas; nous l'avons formulé il y a un an déjà : Il s'agit là, suivant nous, d'*automatisme comitial ambulatoire*; c'est-à-dire d'une « forme », ou, comme on dit encore, d'un « équivalent épileptique » marqué par l'accomplissement inconscient d'actes de la vie ordinaire, plus ou moins compliqués, avec impulsion à marcher, à se déplacer, à voyager.

Vous voyez, messieurs, jusqu'où peuvent aller les maladies nerveuses dans leur symptomatologie bizarre, leur expression phénoménale incohérente en apparence tout au moins; voilà un malade lequel, en proie à un état absolument anormal, vit dans le monde, agit, parle, mange, boit, se promène... et dort. Cependant les derniers mots de l'observation de Charcot tendraient à nous prouver que notre jeune fille ne rentre pas dans ce cas, puisqu'elle n'a pas la caractéristique de l'automatisme ambulatorio : *l'impulsion irrésistible à marcher, à se déplacer*.

En résumé, de cette première partie de notre examen médical il résulte : qu'Henriette Couédon n'est pas une tarée, dans le sens propre du mot, qu'elle n'est ni hystérique, ni épileptique, avec peut-être cependant un léger, très léger point d'interrogation à ce dernier propos réservant l'avenir, étant données les curieuses métamorphoses de l'épilepsie et dans le cas présent les dyssimétries craniennes que nous avons, vous vous le rappelez, relevées au début de notre étude chez notre sujet et qui ont été signalées par Lasègue le premier, comme un des stigmates physiques de dégénérescence dont les épileptiques sont si largement pourvus.

Avant d'aborder l'examen médical de l'état mental de M^{lle} H. Couédon, il nous faudrait, et ce serait ici le lieu de dire un mot de cette forme de somnambulisme spontané à accès considérablement prolongés dans laquelle, à propos d'une observation devenue célèbre, M. Azam est parvenu à démontrer l'existence aujourd'hui reconnue de tous, de ce qu'il a appelé la DOUBLE PERSONNALITÉ; mais nous croyons que ce sera là le sujet de l'étude des PSYCHISTES et nous nous bornons à la signaler en passant comme devant figurer sur l'arrière plan dans le tableau clinique que nous avons, nous médecins, à placer sous vos yeux.

La voyante de la rue Paradis est-elle une aliénée proprement dite? voilà ce qu'il nous reste à étudier cliniquement.

Tout d'abord, et pour servir de trait d'union, nous savons qu'il y a un état d'aliénation mentale épileptique. Mais nous allons voir que notre sujet n'en est pas atteint.

Le caractère essentiel de l'état mental des épileptiques est la brutalité, la colère, leur irritabilité est excessive, ils ont des sensations trop vives qui faussent leurs jugements et les empêchent d'apprécier sainement leurs actes et leurs paroles. Ils sont insupportables pour leur famille et la société. D'ailleurs, tôt ou tard, tôt en général, ils deviennent aliénés, passent des idées aux actes; l'aliéné épileptique est alors morose, triste, rêveur, nonchalant, iras-

cible, impérieux et devient très rapidement un criminel impulsif.

Inutile d'aller plus loin dans cette exposition pour voir que, si M^{lle} Couédon a été jadis irritable et impérieuse de son aveu et de celui des siens, ces phénomènes se sont au contraire amendés depuis, alors qu'ils auraient dû augmenter avec l'état de maladie. Notre point d'interrogation épileptique ne va donc pas jusque-là.

Arrivons tout de suite à la folie possible. Messieurs, je ne veux pas discuter ici différemment tous les genres de folies, il faut pour cela du temps, ce serait la pathologie mentale entière qu'il nous faudrait passer en revue. J'aime mieux, car il s'agit d'être précis, vous montrer, ce sera plus typique en l'espèce, comment on devient, comment on peut devenir fou.

Pour beaucoup de gens, messieurs, pour la plupart même, le fou est un monsieur qui se livre à des propos ou à des actes incohérents. Pour être fou, il faut déparler, briser, casser, crier, répandre autour de soi la terreur et finir dans une camisole de force sous la douche. C'est là une grossière erreur. Ce genre de fou bruyant est au contraire une infime minorité, et c'est à peine si quelques paralytiques généraux, au moment de leurs crises, présentent ces phénomènes d'agitation. Le délirant général est rare; ce qui est fréquent au contraire, c'est le fou calme, raisonné, intelligent, *le monomane*; c'est le fou avec lequel vous pouvez causer des heures entières, des journées, stupéfaits de la netteté de son esprit; c'est que pendant tout ce temps vous ne l'avez pas mis ou il ne s'est pas mis à cheval sur sa monomanie. Il a raisonné juste en tout et sur tout. Mais tout à coup, une simple feuille de rose et le vase a débordé; voilà l'intelligence nette partie et le train cérébral engagé à fond dans la fausse voie.

Le monomane vient de se révéler sous l'homme raisonnable. Le monomane est le fou le plus nombreux qui existe. Nous sommes tous un peu monomanes par le temps qui court, à notre époque de combustions intellectuelles vives, de vie cérébrale outrancière, les idées fixes, les impulsions irrésistibles, nous hantent tous plus ou moins au milieu d'une intelligence saine sur le plus grand nombre de points du raisonnement. Nos bizarreries de caractères, nos tics, nos chagrins pour rien, nos joies pour pas grand chose, nos colères pour du vent, tout cela sont des monomanies en puissance qui ne demandent qu'à éclore, qu'à se transformer. Tel est un monomane religieux, tel un monomane athée, tel un monomane politique, tel un monomane scientifique, puisque tous nous sommes plus

ou moins lypémaniques, c'est-à-dire chagrins et contempteurs de nous-mêmes, puis du prochain.

Que maintenant une grande douleur, ou une grande misère, des déceptions répétées fondent sur nous, nous ne résistons pas et la monomanie éclate souvent. Elle éclatera toujours pour peu qu'une intoxication, l'alcoolisme, par exemple, ou l'hérédité, aient préparé, enfumé le terrain d'évolution.

Et la monomanie développera le germe le plus ensemencé. Celui-ci, porté aux idées tristes, deviendra un lypémanique pur, un peu de plus il sera atteint de la manie des persécutions et tuera ou se suicidera pour échapper à ses persécuteurs; celui-là sera atteint de folie religieuse et se transformera en Dieu; cet autre enfin deviendra l'inventeur éternel de choses impraticables; tous seront des fous, raisonnables sur tout, sauf sur un point spécial: des monomanes en un mot. Les centres cérébraux idéatifs, préparés par l'hérédité ou la culture ou la lésion pathologique, seront seuls pris tout d'abord; tout se passera en concepts plus délirants; mais les centres moteurs ne tarderont pas à se prendre à leur tour; les cellules pyramidales gigantesques de la substance grise seront atteintes par le processus, trouble fonctionnel ou altération anatomique, qui modifieront leurs fonctions ou leur constitution. La période des hallucinations sera ouverte. L'ouïe verra, l'oreille entendra, le nez sentira, la peau et les viscères éprouveront des sensations non d'origine externe, mais d'origine interne. Ces sensations, accumulées sous forme de mémoire antécédente dans des cellules grises spéciales de l'écorce, éclateront pour ainsi dire par des décharges incohérentes, inattendues, coïncidant à des hallucinations d'ordre divers, et comme toute la substance grise agissante est atteinte, que c'est elle qui est la substance motrice, les actes suivront au fur et à mesure.

Ainsi donc cellule plus développée héréditairement ou par culture, phénomènes d'idéation d'abord, puis hallucination, enfin actes, telle est la succession des phénomènes qui conduit du simple tic de l'idée fixe à l'acte fou. On peut faire un fou, messieurs, on en fait tous les jours. L'éducation surtout fait les fous.

C'est à ceux de nos collègues chargés de cette partie de l'enquête, à nous apporter au sujet d'Henriette Couédon les faits pour ou contre l'idée médicale générale que j'émetts ici.

Pour nous, médecins, nous poserons comme pour l'épilepsie un point d'interrogation. L'expression phénoménale actuelle du sujet n'est pas celle d'une hystérique, elle n'est pas celle d'une épileptique, elle n'est pas, ou pas encore, celle d'une paralytique générale, d'une

lypémanique, d'une monomane. Mais l'éducation, l'entraînement, l'entourage, peuvent l'y amener, vite ou doucement, c'est affaire de temps.

Mais, Messieurs, si la voyante de la rue Paradis n'est pas une tarée proprement dite, si elle n'est pas hystérique assurément, pas épileptique probablement, si enfin elle n'est pas folle dans l'acception nette du mot, nous voilà donc médicalement et par élimination acculés à la simulation.

La question se pose: Henriette Couédon est-elle une simulatrice? A cela, nous médecins, après examen, nous répondons carrément et sans hésitation aucune: oui. Henriette Couédon est aujourd'hui une menteuse, une simulatrice, et nous allons tout de suite la surprendre la main dans le sac.

Voyez la s'asseoir après ce petit manège que je vous ai indiqué au début, coups d'œil furtifs à droite et à gauche pour constater l'effet produit. Tout de suite son attitude est celle de la défense, car elle sent bien qu'elle ment et que des gens vont la surprendre et la convaincre, gens scientifiquement armés pour lutter contre elle et auxquels elle ne pourra répondre que par une obstinée affirmation de sa possession angélique, obstinée affirmation caractéristique de son peu d'intelligence visible au premier aspect et qui se confirme, nous le savons, à l'interrogatoire auquel on la soumet.

Mais voilà l'ange qui va parler et Henriette perd connaissance. Comment perd-elle connaissance? hystériquement ou épileptiquement? Oh que non, elle a une façon à elle pour cela et que nous connaissons bien. Instantanément elle passe de l'état de conscience à celui d'incoscience sans inhibition préalable, sans bâillement, sans pleurs comme dans l'hystérie, sans aura comme dans l'épilepsie, et surtout, notez-le bien, sans perte de connaissance. Vous lui avez d'abord demandé: Mademoiselle, me permettez-vous de vous toucher pendant que l'ange sera en vous? Mais elle aussitôt se méfiant, de vous répondre: « *Il ne faut pas la toucher, cela n'a pas d'utilité.* » Vous voilà prévenu. Mais attirez son attention d'un autre côté et surnoisement, pendant une seconde angélisation, préparez votre épingle et essayez de la piquer pour voir si, comme elle le prétend, l'affirme obstinément et le soutient avec entêtement, elle est extraterralisée, si ses sensations sont abolies. Vous la verrez instantanément revenir à elle, se rebiffer et sa famille avec elle. C'est qu'elle sait très bien qu'elle ment, que son extase n'est qu'une feinte, qu'elle ne pourrait supporter la piqure, la piqûre ou la brûlure prouvant ainsi sa supercherie.

Que devient alors l'extase, cette élévation

sur la pointe des pieds dont on nous parle, ces torrents de lumière qui l'inondent, ces gens hyperboliques qu'elle voit défiler, cet avant goût du ciel qu'elle ressent? Une petite épingle suffit à crever le ballon. Elle sent, elle sent très bien, elle dort en gendarme un œil ouvert, son extase n'est ni hystérique, ni épileptique, c'est une extase de pacotille qui ne résisterait pas au plus léger attouchement et à la plus légère douleur, qui s'écroulerait devant l'examen.

Le refus absolu, invincible de se laisser examiner médicalement pendant sa prétendue possession angélique, est un indice non équivoque de supercherie, équivalent à un aveu.

Mais cet aveu, elle va d'ailleurs nous le faire sans s'en douter. Il s'est entendu, n'est-ce pas? que quand l'ange parle par sa bouche, elle est absente, elle ne sait pas ce qu'il dit, elle ne se le rappelle plus au soi-disant réveil ou à la soi-disante reprise de possession d'elle-même. Cela, elle vous l'affirme, et très catégoriquement, d'un air pincé même, si vous paraissez en douter. Comment se fait-il alors que quelques instants après elle vous affirme aussi catégoriquement que l'ange lui prédit à elle tout ce qui doit lui arriver? Elle a été prévenue, par exemple, que vous deviez venir, que vous l'interrogeriez, etc., etc. Cela, elle se le rappelle donc, elle n'est donc pas inconsciente. Alors? Un de nos éminents maîtres, le Dr Dumontpallier, membre de l'Académie de médecine, l'a tout de suite pincée en flagrant délit à ce point de vue au cours de la séance où elle nous était présentée. Il lui a simplement posé la question suivante :

— Vous nous avez dit que l'ange Gabriel annonçait les plus grands cataclysmes. Pouvez-vous me dire pour quelle époque ils sont prédits? Cette question si simple en apparence et qui vous a peut-être échappé, messieurs, était pourtant le coup droit, précis en l'espèce : La réponse de la jeune fille allait la condamner elle-même irrémédiablement.

L'ange Gabriel ne me l'a pas dit, répond M^{lle} Henriette.

Il était inutile d'aller plus loin, messieurs. Nous étions fixés sur le cas. Le propre de l'hystérie, de l'épilepsie, comme de l'état somnambulique second, est que le retour à la connaissance ou à l'état premier ou normal se manifeste par ceci qu'on oublie tout sur le champ, tout ce qui s'est passé pendant l'état second. Or la voyante se rappelle très bien, elle, puisqu'elle répond et non seulement elle répond, mais elle précise. Cette fois, au lieu de se tenir prudemment dans les généralités vaticinales, suivant son habitude, elle affirme. Au lieu de répondre : je ne sais pas, je ne puis dire, c'est possible, ce qui laisserait un doute, elle articule très nettement : L'ange ne me l'a pas dit.

C'est sa condamnation : Elle n'est pas en état d'hypnotisme, c'est certain, elle n'est probablement et très probablement pas en état d'absence épileptique, ni en état de somnambulisme second pendant ses extases. Qu'est-elle alors...? une farceuse évidemment.

Jusqu'à quel point l'est-elle consciemment? Jusqu'où va sa responsabilité morale? c'est ce qu'il nous reste maintenant à examiner rapidement pour terminer d'asseoir notre diagnostic.

Il y a encore un autre signe qu'il faut que je relève cependant auparavant et qui dépose contre elle. Vous avez pu remarquer qu'il n'y a pas chez notre sujet la moindre trace de fatigue nerveuse depuis des mois et des mois qu'elle se livre à ce travail d'extases à jet continu. Prenez une nerveuse véritable ou même n'importe quelle femme saine, soumettez-la à une série de séances d'hypnotisme, de somnambulisme, et vous verrez le résultat. Chez Henriette Couédon rien ne se produit, ni surmenage, ni fatigue nerveuse, malgré l'énormité de travail effectué. Cette absence de symptômes est un symptôme, un symptôme de carence, cela veut dire que là les crises simulées n'existent pas et que même l'émotivité très réelle, que nous avons constatée chez elle au début, est en partie au moins factice.

Donc Henriette Couédon, la voyante de la rue Paradis, est une farceuse, une menteuse, une simulatrice. Mais jusqu'où va sa responsabilité? N'y a-t-il pas chez elle un degré maladif qui l'atténue?

Ici encore notre réponse sera affirmative et très catégoriquement : oui, il y a chez elle un état qui diminue sa responsabilité, mais engage fortement celle d'autrui.

Vous avez vu tout à l'heure, messieurs, comment on faisait une folle. Eh bien on est en train de le faire pour Henriette Couédon.

Petite pensionnaire peu intelligente, mais d'imagination vive comme toutes les jeunes filles, un peu glorieuse, aimant ce qui luit et ce qui bruit, désireuse de sortir du terre à terre de la vie ordinaire, de l'horizon borné de son paradis familial, qui sait comment ce cerveau jeune s'est développé, quelles premières sensations transformées en idées ses cellules idéatives ont enmagasiné? Tout de suite elle a été en rapport avec une voyante dont elle a pris la suite d'affaires. Et seule, ou aidée, elle s'est forgé son petit roman. Lorsqu'il a été prêt, elle a tâté le terrain prudemment, elle a eu sa première crise, *muette*, notez-le bien, n'avouant pas encore nettement qu'elle était l'Ange Gabriel. L'essai lui a réussi, un père et une mère pétrifiés se sont inclinés, bien plus l'ont

excitée. Puis l'entourage a grossi, de fumistes et de gobe-mouches, ces derniers en plus grand nombre. Elle s'est vue prendre au sérieux, la chose réussissait. Avec la réussite l'aplomb est venu, la connaissance de la médecine lui a malheureusement fait défaut. Elle ne savait pas qu'il y a des choses qu'on ne peut simuler sans que la supercherie sorte et crève les yeux.

Aujourd'hui sa leçon est sue, son cerveau en est pétri, imbibé. Hésitant d'abord et incertain, son cérébrisme a fait un pas en avant. Elle croit maintenant, elle est intérieurement convaincue de sa mission, de son angélisation. Elle sait encore un peu qu'elle ment, mais elle le sait moins, sa responsabilité diminue avec la conscience de son véritable état.

Demain elle ne saura plus du tout qu'elle ment. Son éducation cellulaire cérébrale sera parfaite et adaptée à son nouvel état. Ses idées seront en rapport avec l'état de ses cellules, tout son être cérébral convergera là. Une incertaine sera devenue une monomaniacque. La folie qu'elle côtoie aujourd'hui la prendra tout à fait demain.

Et alors celle-ci se manifestera avec tel ou tel ordre de symptômes.

Une crise d'hystéro-épilepsie ouvrira peut-être la marche, à laquelle ne tardera pas à succéder la paralysie générale, l'affection terrible qui ne pardonne pas. Son tremblement labial et son nystagmus en sont peut-être déjà les symptômes avant-coureurs.

Je me résume, messieurs, Henriette Couédon, la voyante de la rue Paradis, que vous nous avez donnée à examiner au point de vue médical, n'est pas une tarée, n'est pas une hystérique, n'est pas une épileptique, n'est pas une somnambule, n'est pas une paralytique générale, pour le moment tout au moins. Mais elle est en état d'équilibre cérébral et fonctionnel incertain précaire. C'est une candidate à la folie. Aux mains, je ne crains pas de le dire, et de le dire haut ici afin qu'on l'entende, aux mains d'une famille imbécile, pour ne pas dire criminelle, d'un entourage plus imbécile et plus criminel encore, la comédie actuelle risque bien de finir en drame cérébral, en drame plus grave peut-être encore.

Vous le savez, à l'idéation succède l'acte, et comme l'idéation est mauvaise, l'acte sera fatalement mauvais aussi, c'est à craindre. Nous voulons espérer cependant que non, et que sa folie aujourd'hui faite se continuera douce et inoffensive comme elle l'est en ce moment. Quoi qu'il en soit, des gens honnêtes et sains eux-mêmes eussent à tout prix réagi vigoureusement par l'isolement immédiat, étouffant ainsi dans le nid cet œuf fou qui peut éclore demain. Et nous n'eussions pas assisté à ce spectacle lamentable et profondément triste,

d'un père et d'une mère dévoyant leur enfant unique, poussant lentement et sûrement, de propos délibéré, leur fille sur un chemin qui aboutit à Sainte-Anne ou à Charenton.

A Gibraltar

Parmi les communications qui nous sont adressées au sujet de l'ouvrage du Dr Bataille : *Le Diable au XVI^e Siècle*, les unes, et c'est le plus grand nombre, nous apportent des faits et des observations qui ne font que corroborer ses assertions et ses récits (1). D'autres, en fort petit nombre, expriment quelques doutes à l'endroit de certains faits, dont l'auteur a été témoin oculaire, et dont l'étrangeté semble friser l'invraisemblance.

Pour ceux qui ont lu attentivement le livre du Dr Bataille, animés des mêmes sentiments chrétiens qui l'ont dicté, l'autorité du docteur en ces matières est d'un si grand poids, qu'ils ne voudraient pas qu'on pût sérieusement le prendre sur le moindre point en défaut de véracité ou de bonne foi : et en cela, ils ont parfaitement raison ; car, si l'on pouvait soupçonner ou convaincre de mensonge le moindre des faits qu'il atteste avoir vus de ses propres yeux, c'en serait fait de la confiance qu'on pourrait lui accorder sur tout le reste. Aussi avons-nous à cœur de dissiper, autant qu'il est en nous, ces doutes inspirés non par un esprit d'incrédulité religieuse, mais par le désir très légitime de dégager de toute ombre de soupçon une œuvre reconnue comme venant providentiellement à son temps pour ruiner les nouveaux efforts de Satan contre le Christ et son Eglise.

Nous ne nous arrêterons pas à la question du plus ou moins d'invraisemblance dont certains de ces faits peuvent être taxés : s'il est certain que « le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, » cet axiome doit s'appliquer surtout à tout ce qui touche au merveilleux surnaturel, divin ou diabolique ; et l'on serait mal venu à nier, par exemple, la réalité des faits miraculeux que racontent les Saintes Ecritures, sous prétexte qu'ils sont *invraisemblables*, c'est-à-dire dépassant les faibles lumières de notre pauvre raison humaine.

Mais venons aux faits. Parmi les épisodes racontés par le Dr Bataille à titre de témoin oculaire, un de ceux qui semblent le plus intriguer le lecteur est celui qui remplit une partie du Chapitre XVII de son ouvrage, sous ce titre : *Les ateliers et le laboratoire secret de Gibraltar*.

Ces ateliers existent-ils, tels que le docteur les a décrits dans le chapitre susdit ? Quelques personnes, prétend-on, bien renseignées, protestent contre ce fait, assurant qu'à leur connaissance, il

(1) On trouvera plus loin, dans ce numéro, une communication de ce genre.

n'existe et ne peut exister à Gibraltar rien de semblable.

Il nous suffirait, pour répondre à cette objection, de récuser au bloc un témoignage qui ne s'appuie que sur une *connaissance* imparfaite du théâtre où se passent les faits racontés par le docteur. A ces personnes qui se prétendent bien renseignées nous pourrions dire : avant d'opposer à ses assertions votre ignorance du fait, avez-vous pris les moyens qu'il vous indique dans ce même chapitre, de vous assurer de sa réalité ? Avez-vous suivi l'itinéraire si détaillé et circonstancié qu'il y trace, de manière à guider infailliblement quiconque voudrait après lui tenter l'aventure ? Si vous ne l'avez pas fait, votre témoignage se réduit à dire que vous ne connaissez du rocher de Gibraltar que ce qu'en connaissent les touristes ordinaires, que ce qu'on en connaissait généralement, avant qu'armé de moyens exceptionnels, il ait osé pénétrer dans cette succursale de l'enfer et traduire à la lumière du jour les mystères sataniques qui jusqu'alors avaient pu s'y dérober à tous les yeux.

Relisons ensemble, s'il vous plaît, le chapitre du Dr Bataille.

Après avoir décrit les matériaux qui entrent dans la fabrication des principaux objets consacrés au culte luciférien, l'auteur nous conduit et nous introduit avec lui dans les grands ateliers souterrains où s'opère cette fabrication secrète. Mais, avant de l'y suivre, le lecteur n'a pu parcourir, sans se sentir frappé de hautes et étonnantes pensées, les pages grandioses où il évoque, en face du Gibraltar d'aujourd'hui, le monde à jamais disparu dont le rocher actuel n'est plus que le témoin muet laissé là par la Providence pour dire aux hommes : inclinez-vous devant les impénétrables desseins de ce Dieu dont un souffle a suffi à pulvériser un grand continent, pour n'en plus laisser debout sur les bords de l'abîme que ce gigantesque rocher destiné à perpétuer le souvenir de la terrible leçon donnée à l'humanité par ce grand cataclysme. Puis vient en raccourci, brossé de main de maître, le tableau de l'histoire terrible dont ce rocher a été le théâtre, une légende de batailles et de sang écrite sur chacune de ses anfractuosités ; et dans l'intérieur de ses cavernes, tous les cultes impies et diaboliques se succédant, depuis le culte de Baal-Zéboub, de Bélial et de Moloch, depuis le culte rendu par les Phéniciens et les Carthaginois au feu éternel, jusqu'aux rites infâmes des sociétés secrètes musulmanes et aux rites plus diaboliques encore des triangles lucifériens.

Ajoutons à ce tableau un détail frappant. En face de ce rocher, devenu forteresse anglaise après avoir servi pendant des siècles de repaire aux Musulmans, véritable Babel de races et de langues, dont les indigènes s'appellent les *scorpions du roc* (Rock scorpions) ; en face de ce promontoire que le docteur appelle si bien le phare, le belvédère et l'observatoire du diable, s'élève sur la côte d'Afrique, au dessus de Ceuta, l'ancienne Abyla, le

Montagne de Dieu, comme pour nous offrir l'image de la guerre incessante déclarée à Dieu par les puissances infernales.

Quand on a lu les pages que nous venons d'analyser, il ne saurait venir à la pensée de personne que celui qui les a écrites est un vulgaire romancier qui va nous transporter dans des régions fantastiques de son invention, peuplées de prodiges mystificateurs. Avant de l'en soupçonner, il faudrait avoir, comme lui, étudié le terrain pied à pied, et scruté dans ses plus secrètes profondeurs, « cette gigantesque éponge de pierres, ruche d'abeilles humaines, percée de part en part, de haut en bas, de tous côtés, de trous, de cavités, de grottes, de gouffres, et tout cela communiquant par un labyrinthe échevelé d'inextricables corridors. »

Mais venons aux faits objectés. Comment, dit-on, les ateliers infernaux, tels que nous les dépeint le docteur, pourraient-ils trouver place dans un rocher qui n'a que deux milles de largeur ? — Précisons encore davantage ; oui, le rocher de Gibraltar n'a que 1.245 mètres de largeur ; mais on oublie qu'il a quatre kilomètres et demi de longueur et 489 mètres de hauteur. On oublie surtout que d'après le récit du docteur, les grottes qui servent d'ateliers diaboliques s'ouvrent à la base même de la montagne et s'enfoncent à une grande profondeur dans le sol, bien au dessous des deux étages supérieurs qui constituent : les casemates du fort, hérissées de batteries, et au-dessous ce qu'on appelle les *Galeries du Rocher* (Rock Galleries), taillées de main d'homme, commencées il y a plus d'un siècle pendant le Grand Siège, galeries superposées les unes aux autres et aboutissant après deux milles de trajet, en grande partie souterrain, à un large espace appelé la Salle de Saint Georges. Il ne faut pas confondre, comme on le fait volontiers, ces galeries, qui n'occupent que le côté nord du roc et qui sont accessibles dans tout leur parcours, avec les grottes véritablement souterraines qui s'ouvrent à la base de la muraille méditerranéenne, et conduisant à la grande grotte San Miguel, vestibule des ateliers, où s'arrêtent et pour des causes nettement indiquées par le docteur, la curiosité des touristes ordinaires et l'obséquiosité des guides.

Rien de plus nettement tracé que la ligne de l'extrême limite que peuvent atteindre les simples curieux. Peut-être ceux à qui nous répondons sont-ils allés jusque-là ? Mais ont-ils franchi cette limite ? Se sont-ils seulement doutés qu'on pouvait aller plus loin ? Et dès lors comment peuvent-ils affirmer qu'il n'y a rien au-delà, et que le flanc de la montagne ne peut receler les ateliers dont parle le Dr Bataille ? S'ils n'ont pas franchi cette limite, leur témoignage est nul et non avvenu.

Du reste, nous avons à leur opposer un fait récent bien décisif et qui jette une vive lumière sur le récit du Dr Bataille.

M. De la Rive, dans une conférence faite à Paris, le 6 mai, salle de la Société de Géographie, sous

les auspices de la Ligue du Labarum, ayant parlé du récent voyage d'un de ses amis, à Gibraltar, dans l'intention de contrôler sur les lieux les assertions du Docteur, nous lui demandâmes de mettre par écrit les détails de cette excursion : il a bien voulu le faire dans l'article qu'on va lire.

Nous avons écrit aussi à Miss Vaughan, pour la prier de nous dire ce qu'elle savait de Gibraltar, et de nous donner, si elle l'a, la situation maçonnique de cette localité. Nous n'avons pas encore reçu sa réponse.

Léo Tazil.

Confirmation de l'œuvre du Dr Bataille

Les temples lucifériens de Charleston et Rome. — Fonctionnement de la Franc-Maçonnerie Universelle. — Les ateliers de Gibraltar.

Les Chapitres XV (*Albert Pike et son œuvre*) et XVII (*Les ateliers et le laboratoire de Gibraltar*) du DIABLE AU XIX^e SIÈCLE sont certainement ceux qui ont rencontré le plus d'incrédulité parmi les lecteurs de l'œuvre vaillante et si méritante du Docteur Bataille et ceux qui sont encore les plus discutés à l'heure présente. Nous sommes heureux d'être à même d'apporter de nouvelles pierres à l'édifice de consolidation de l'œuvre de notre ami commun.

Pendant notre séjour récent à Rome, nous avons dirigé l'une de nos enquêtes sur l'existence, au palais Borghèse, depuis le Souverain Pontificat de l'injuste et escroc Lemmi d'un temple satanique, assez semblable à celui de Lucifer à Charleston. Nous sommes aujourd'hui fondé à déclarer que les agents du prince Borghèse ont bien pénétré, malgré les FF., dans un antre de ce genre, lorsqu'ils ont été chargés de visiter inopinément toutes les salles du palais, louées à la Franc-Maçonnerie Universelle. Et les pièces que nous possédons sont telles que nous mettons toute la Haute Secte au défi de nous apporter une dénégation quelconque.

Le Dr Bataille a été l'un des premiers à révéler le fonctionnement secret de la Franc-Maçonnerie Universelle. Ouvrons LA RENAISSANCE SYMBOLIQUE, *Revue Mensuelle de la Franc-Maçonnerie philosophique, initiation, gnose, kabbale, sciences occultes*, première année, nos 7 et 8, 25 juillet 1892, pages 12-14, et nous lisons :

La Franc-Maçonnerie Universelle

« Il est un fonctionnement que beaucoup de Francs-Maçons ne connaissent pas ; c'est pourtant ce fonctionnement qui assure la pérennité de notre institution.

« L'Ordre Franc-Maçonique savamment combiné, possède une organisation supérieure dont les degrés garantissent son existence, son activité ; ces degrés ordinaires lui permettent l'établissement de relations extérieures et internationales, afin d'obtenir l'unité d'action sans laquelle ses efforts s'exerceraient en pure perte.

(Suit la nomenclature des Conseils ou Grands-Orients confédérés.

« A. — Le Suprême Conseil de Charleston, premier Suprême Conseil du Globe, créé le 1^{er} mai 1804 sur le 33^e degré de latitude nord.

« Ainsi, le Suprême Conseil de Charleston a engendré lui-même ou fait engendrer par les Suprêmes Conseils, ses fils ou petits-fils, 26 Suprêmes Conseils dont 3 ne sont pas rattachés à lui ; l'union des 23 autres Suprêmes Conseils constitue sur le Globe la Confédération souveraine de la Franc-Maçonnerie du Rite Ecossais ancien et accepté, pratiqué et répandu dans la majeure partie des territoires et nations des deux mondes. — Ces 23 Suprêmes Conseils reçoivent la même direction en vue de l'entente commune du mouvement franc-maçonique AFIN D'ARRIVER A L'ANÉANTISSEMENT DE L'ENNEMI (c'est-à-dire du catholicisme).

« En outre de ces Suprêmes Conseils, des Grands Orient et des Grandes Loges Symboliques sont répartis sur tous les points du globe, et ces divers groupements de tous les rites entretiennent d'étroites relations d'amitié fraternelle avec la Confédération des Suprêmes Conseils.

« Ce sont POUR L'EUROPE :

« 1^o Le Grand-Orient de France (c'est-à-dire son Grand Collège des rites du 33^e degré) à Paris (16, rue Cadet), 328 Loges, 57 chapitres et conseils ;

« 2^o La Grande Loge Symbolique de Paris (5, rue Payenne) ;

« 3^o Le Souverain Conseil Général du Rite de Misraïm à Paris (42, rue Rochechouart).

Le Suprême Conseil du 33^e degré du Rite Ecossais Ancien et Accepté pour la France et ses dépendances figure ailleurs parmi les Suprêmes Conseils de cette Obédience et comme fils du Suprême Conseil de Charleston.

« Ainsi se trouve formée la grande Confédération de la Franc-Maçonnerie universelle : 26 Suprêmes Conseils et 100 Grands Orient, ou Grandes Loges Symboliques de divers rites rayonnant sur tous les points du globe, répandant chaque jour la *Vraie Lumière* sur l'Europe, l'Amérique, l'Afrique, l'Océanie et indirectement en Asie, par les ateliers francs-maçoniques détachés dans leurs colonies, par les puissances maçonniques nationales.

« La Franc-Maçonnerie Universelle a complété son organisation internationale par un Directoire Suprême, dont les membres au nombre de sept sont pris à tour de rôle dans les Suprêmes Conseils, Grands Orient et Grandes Loges des divers pays. Le fonctionnement a lieu par un roulement particulièrement réglementé.

« Quatre chefs des grands Centres directoriaux sont installés en permanence et *ad vitam* ; ils relèvent du Directoire Suprême, et centralisent, pour les lui transmettre, toutes les communications importantes.

« Les quatre grands Centres Directeurs sont : à Naples pour l'Europe ; à Calcutta pour l'Asie et l'Afrique ; à Washington pour l'Amérique du Nord ; à Montevideo pour l'Amérique du Sud.

« En dehors de ces quatre grands Centres directeurs, il existe deux organisations d'un ordre spécial. L'une de ces organisations réside à Charleston sous la direction d'un Grand Maître, dépositaire des

Rites et de la Doctrine secrète. Souverain P. : (Pontife) du R. : S. : (Rite Suprême), chargé de gouverner avec sagesse les Suprêmes Conseils de la Confédération franc-maçonnique universelle.

« La seconde organisation est chargée de l'action politique. Le siège de cette organisation est à Rome sous la direction du F. : Adriano Lemmi, Très Puissant Souverain Commandeur Grand Maître du Suprême Conseil d'Italie. »

La *Renaissance Symbolique*, rédigée par le Fr. : Bertrand, nos lecteurs sont priés de ne pas l'oublier, publiait en même temps ce document capital :

L'année suivante, par son élection frauduleuse du 20 septembre, l'enjuivé et escroc Adriano Lemmi devenait Grand Maître dépositaire des Rites et de la Doctrine Luciférienne, Souverain Pontife du Rite Suprême et, en conséquence de cette élection, le Directoire Dogmatique était transféré de Charleston à Rome, au palais Borghèse, en face du Vatican !!!

A la page 546, tome 1^{er}, du *Diable au XIX^e siècle*, le Dr Bataille, après avoir décrit les grottes San-Miguel, à Gibraltar, mentionnées sur la plupart des guides de poche vendus aux touristes, et après avoir raconté comment il y pénétra et les visita, ajoutait :

« Si cette excursion tente quelqu'un de nos lecteurs, il lui sera facile de la faire. Je recommande avant tout la prudence : ne pas flâner en ville, ne pas s'y faire remarquer ; se mettre immédiatement en rapport avec un guide et demander à visiter les grottes San-Miguel que tous connaissent : une fois dans les grottes, bien se conformer à mon itinéraire, qui est d'une exactitude absolue ; se munir d'une canne à rallonge, pourvue d'un crochet, pour faire tomber l'échelle de corde qui est au bord de la niche, entrée du couloir secret ; éteindre sa torche, quand on sera à la porte de fer, et ne pas la rallumer, bien entendu, une fois la porte refermée ; se glisser lentement et à plat ventre dans le couloir, dès que l'on apercevra le feu des forges ; on pourra arriver ainsi jusqu'à la plate-forme, et de là on distinguera très bien les premiers ateliers et leurs ouvriers au travail ; mais il ne faudra pas songer à aller plus loin, même en étant armé de plusieurs revolvers chargés. »

Depuis les révélations du Dr Bataille l'accès des grottes (mentionnées aussi à la page 728, tome 1^{er}, de la *Nouvelle Géographie Universelle* d'Elisée Reclus, Hachette, Paris, 1875) l'accès des grottes San-Miguel est formellement interdit. Il est défendu du côté de la Tour du Diable et du côté de la maison du Gouverneur de Gibraltar par de fortes palissades au pied desquelles des factionnaires anglais montent jour et nuit la garde, sous prétexte que ces cavités font partie maintenant du terrain militaire !!! La Reine Victoria a un ambassadeur francophobe à Paris, lord Dufferin, nous le mettons dans l'impossibilité de nous démentir et nous déclarons que cette partie de la presqu'île ne peut plus être visitée par les... touristes.

A peine avions-nous achevé la série de conférences anti-maçonniques dont nous avons eu l'honneur d'être chargé en Italie, que notre compagnon de route, Président de l'une des Sections de province de l'Union anti-maçonnique de France, nous quittait brusquement à Rome, sous prétexte de se rendre en Algérie, *via* Marseille. Ce cher ami nourrissait en son cœur un projet qu'il voulait exécuter en dépit de tous les obstacles ; il tenait à passer de la côte africaine à la péninsule hispanique et à gagner Gibraltar. C'est ce qu'il fit.

Dès son arrivée sur cette portion du territoire britannique, il accomplit les formalités auxquelles sont soumis tous les étrangers et sollicita de l'autorité militaire l'autorisation nécessaire pour avoir la liberté *relative* de ses mouvements. Il se présenta donc, en compagnie d'un jeune anglais de Manchester, G. S. Lancashire, à l'officier chargé de la délivrance du permis de circulation. Sir Lancashire traduisit, du français en anglais et réciproquement, les demandes et réponses échangées.

L'officier s'empressa de déférer au désir formulé par les deux visiteurs et apposa sa griffe sur une autorisation générale. Le dialogue suivant s'établit alors :

— Nous pouvons, avec cette pièce, visiter les galeries ?

— Parfaitement.

— Et les grottes ?

— Les grottes !!!

— Oui ! les grottes San-Miguel !!

— Grottes San-Miguel !!! Connais pas ! (*I do not know.*)

— Il y a quatre ans que monsieur (notre ami, qui plaidait le faux pour savoir le vrai) a pu les parcourir !

— Ah !... (Après un instant de réflexion) je suis ici depuis trois ans seulement et n'ai jamais eu de permission à octroyer à leur sujet.

Sir Lancashire, qui feuilletait son *vade-mecum*, montra à son interlocuteur que les grottes San-Miguel figurent bien au nombre des curiosités indiquées dans l'ouvrage. Pas de réponse.

Pour en finir, l'officier remet la permission signée précédemment, en accompagnant ce mouvement d'un geste indiquant qu'il fallait prendre congé.

A peine sorti du bureau, notre ami interroge le vieux guide en chair et en os, qu'il avait choisi pour l'accompagner, et lui dit :

— Vous devez connaître les grottes de San-Miguel ?

— Oui ! oui ! J'y ai conduit autrefois des touristes comme vous. *Aujourd'hui, c'est défendu !*... Elles ne renferment, du reste, rien de bien curieux...

Ce guide aurait-il eu un mot d'ordre ? ou a-t-il cru prudent de se taire comme ceux de ses semblables dont parle le Dr Bataille à la page 522, tome 1^{er} ?

En désespoir de cause, notre ami, avec son compagnon et le guide, entra sur le terrain militaire après avoir été soumis au corps de garde à quelques formalités. Selon la consigne, on leur donna un artilleur pour les accompagner, les surveiller pendant la visite du rocher, leur interdire certains passages, toujours sous prétexte de fortification, leur défendre de photographier, dessiner, faire le moindre croquis. *Jumelles, appareils d'optique, etc.*, sont consignés au corps de garde. (Ainsi, l'on consigne même les *lunettes d'approche* ! Elles ne peuvent, pourtant, pas servir à prendre des photographies.)

On grimpa par des chemins creux taillés dans le roc, conduisant à la première galerie, garnie de pièces d'artillerie. Avant d'arriver au bout de ce couloir, on aperçoit, à droite, un boyau montant, c'est celui qui mène à la deuxième galerie, que l'artilleur montra aux touristes lorsqu'ils furent parvenus à l'embrasure du dernier canon du premier étage.

En revenant sur ses pas, et pendant que sir Lancashire et le guide causaient avec l'artilleur, notre ami feignit de se tromper, tourna à gauche et s'engagea dans le boyau qui eût dû lui donner accès à la deuxième galerie et aussi au plateau. A cinquante mètres de l'entrée, il aperçut, en effet, le jour; mais il vint se heurter contre une solide palissade, construite par le génie et faite de solides madras goudronnés. Pas de porte!! Et cependant, depuis Gibraltar, on aperçoit, sur le plateau, masqué maintenant en partie à l'aide de travaux de maçonnerie, des factionnaires anglais montant la garde avec des fusils!!

Peut-être pourrait-on essayer de pénétrer encore dans les grottes San-Miguel par le bord de la mer. Il faudrait contourner le rocher à pic ou les barrières à l'aide d'embarcation louée aux pêcheurs qui demeurent vers la plage Garrabo; mais une expédition de ce genre nécessiterait la présence de plusieurs personnes bien déterminées.

D'après les suppositions de notre ami, les ateliers lucifériens occuperaient, dans le rocher de Gibraltar, un espace correspondant en largeur au plateau supérieur, régnant de haut en bas, depuis le *Pain de sucre* jusqu'aux grottes inférieures et regardant du côté de la Méditerranée.

Donc, des changements notables et significatifs ont eu lieu à Gibraltar depuis l'apparition du *Diable au XIX^e siècle*, et l'Angleterre cache avec un soin encore plus jaloux et minutieux que jamais, aux regards des profanes, ces antres maudits où a été fabriquée, par exemple, la célèbre flèche de fer qui sert de plume au triangle de Malte.

A. de la Rive.

TRIBUNE DES ABONNÉS

Afin que nos lecteurs aient sous les yeux tous les documents qui peuvent les aider à se faire une conviction fondée et définitive sur le Miracle de la Salette, nous nous faisons un devoir de publier l'important travail que M. le chanoine Roubaud a bien voulu nous envoyer au sujet de la polémique soulevée dans les articles de notre *Tribune*, à l'occasion du 50^e anniversaire de Notre-Dame de la Salette. L'entière compétence de l'auteur en cette matière, qu'il a si scrupuleusement étudiée, donne à ses paroles une autorité que personne ne voudra leur refuser.

Le Miracle de la Salette

(Suite)

VI. — Lorsque le pape eut connu les secrets, qu'il eut permis à l'évêque de Grenoble de prononcer son jugement sur l'apparition et d'établir un sanctuaire sur la montagne, Mgr de Bruillard dressa le projet de son mandement doctrinal et l'envoya à Rome, afin de le faire approuver ou corriger. Ce projet lui revint légèrement amendé en quelques points. Il le publia ainsi rectifié, en novembre 1851, quatre mois après la réception des secrets par le souverain pontife, en lui donnant pour date le 19 septembre de la même année.

VII. — Le cardinal de Bonald fut vivement contrarié d'avoir échoué dans toutes ses tentatives contre le miracle et d'avoir même contribué, sans le vouloir et sans s'en douter, à son triomphe. De là vint la circulaire archiépiscopale du 6 août 1852, qu'il adressa au clergé de son diocèse, et que l'ex-curé de Villeurbanne, deux fois interdit, devenu l'ami du cardinal de Bonald, à l'instigation duquel il avait été frappé une première fois, publia en tête de sa première partie de la *Salette-Fallavaux*, de *Donnadieu* (*Don à Dieu*, tandis qu'elle ne constituait qu'un *don au Diable*).

Cette circulaire était, d'un bout à l'autre, la critique de la conduite qu'avait tenue, et même n'avait pas tenue Mgr de Bruillard dans l'affaire de la Salette. Cette critique faite sans droit, contre le droit, peu convenable, écrite sur le ton de la moquerie et du persillage, apparaissait à plusieurs comme une représaille de la déconvenue du cardinal au sujet des secrets. Nous n'allons pas jusque-là, mais nous ne pouvons nous empêcher de dire qu'elle a été extrêmement regrettable, et que, si Mgr de Bonald eût tant soi peu réfléchi, il se serait bien gardé de la commettre.

Cette circulaire débute de la manière suivante :

« Dans les temps de perturbation sociale, « des esprits, religieux du reste (on accorde à

« Mgr de Bruillard d'être religieux), mais
 « impatients, voudraient en quelque sorte
 « forcer Dieu à intervenir d'une manière vi-
 « sible. La Providence est trop lente, à leur
 « gré, à se manifester. Ils veulent la devancer;
 « ils entendent des voix de l'Orient, des voix
 « de l'Occident. (Dites donc qu'ils sont fous).
 « L'effet produit par une cause naturelle qu'ils
 « ne comprennent pas (1), ils le transforment
 « en prodige; et sans plus d'examen, sans
 « avoir recours à la sagesse des sages, ils pro-
 « clament, et veulent qu'on proclame avec eux
 » la vérité d'un miracle fort contesté.

« Instruisez avec soin vos paroissiens...
 « Dites-leur que la superstition est un des
 « vices les plus grossiers opposés à cette vertu
 « (celle de religion)...

« Mais aujourd'hui, on trouve ces règles
 « tracées par les conciles trop gênantes. On ne
 « peut renfermer si longtemps dans son cœur
 « une inspiration que l'on croit avoir reçue
 « d'en haut. On est pressé de la manifester
 « pour remplir ce qu'on croit être une mis-
 « sion. La sage circonspection des canons, la
 « prudente lenteur des formes ecclésiastiques,
 « sont autant d'entraves dont on croit devoir
 « se débarrasser, sans réfléchir que cette pré-
 « cipitation (2) à publier les rêves de son cer-
 « veau (dites encore une fois que Mgr de
 « Bruillard avait perdu la tête), tourne au dé-
 « triment de la religion, et fournit des armes
 « à l'impiété. »

Après ces paroles, d'une rare inconvenance,
 qui auraient pu motiver un appel devant les tri-
 bunaux laïques, suivant l'avis de deux juricons-
 ultes, au nombre desquels étaient l'illustre
Berryer, la circulaire tire la conclusion des pré-
 mises qu'elle a posées, en disant : « Nous dé-
 « fendons de publier en chaire, sans notre per-
 « mission, le récit d'un fait miraculeux, quand
 « bien même l'authenticité en serait attestée par
 « un évêque étranger. Cette autorisation, nous
 « ne la donnerons qu'après avoir consulté le
 « Saint-Père et avoir reçu de lui un rescrit qui
 « sera pour nous une garantie de la vérité du
 « miracle, etc. »

Puis, l'auteur de la circulaire termine sa
 philippique contre le mandement doctrinal de
 Mgr de Bruillard et contre Mgr de Bruillard
 lui-même, en faisant entendre que la procla-

mation du miracle de la Salette est une crimi-
 nelle spéculation, et il invite son clergé à
 mettre en garde les fidèles contre ces publica-
 tions journalières de miracles, de prophéties...
 qui peuvent être, pour des marchands cupides,
 une source assurée de profits illicites, mais qui
 sont, pour la religion, un sujet de douleurs et
 de craintes.

VIII. — Nous avons transcrit quelques pas-
 sages de cette circulaire pour en faire con-
 naître le caractère vrai et les tendances. Elle
 s'attaque au mandement doctrinal du 19 sep-
 tembre 1851, concernant le miracle de la Sa-
 lette, et à Mgr de Bruillard qui a fait ce man-
 dement; et elle ne pouvait s'attaquer, en 1852,
 à rien autre, à personne autre, car depuis
 l'affaire de la *Médaille miraculeuse*, donnée par
 la Sainte Vierge en 1830, suivie, en 1835,
 d'un mandement doctrinal de Mgr l'Archevêque
 de Paris, aucun mandement épiscopal n'avait
 reconnu de miracles en France. Il ne sert de
 rien de ne pas donner le nom des personnes et
 de ne pas désigner expressément les choses,
 pour décrier et diffamer quelqu'un, sans rien
 craindre des rigueurs de la loi. Il suffit que les
 choses et les personnes soient suffisamment
 indiquées et qu'on n'y puisse reconnaître
 qu'elles (4).

Cette même circulaire contient quelques
 parties un peu sérieuses que nous n'avons pas
 transcrites, mais qui seront suffisamment
 connues par les trois réponses que nous allons
 faire :

1^o La circulaire reconnaît que l'évêque dio-
 césain a seul droit et compétence pour juger.
 Elle dit, conformément au Concile de Trente,
 que l'évêque-juge doit s'entourer d'hommes
 versés dans la science sacrée (tout comme un
 tribunal s'adjoint des experts). Puis elle ajoute
 que, « s'il reste quelque doute sur l'authen-
 « ticité de ces faits miraculeux (*quod si aliquis*
 « *dubius*), le Concile provincial doit être saisi
 « de l'examen de la cause; mais que, dans tous
 « les cas, rien ne doit être résolu sans avoir
 « consulté la chaire apostolique ».

Tout ce qui était utile, nécessaire, exigé, dans
 l'affaire de la Salette, a été fait. Mgr de Bruil-
 lard a nommé une commission de 16 mem-

(1) Pourquoi Son Eminence, qui comprend, paraît-il,
 cette cause naturelle, puisqu'elle accuse Mgr de Grenoble de
 ne pas la comprendre, ne fait-elle pas connaître cette même
 cause? Elle a vécu encore douze ans, depuis le retour du
 curé d'Ars à sa croyance primitive. C'était le moment de
 nous révéler cette cause naturelle! Mais elle n'en a rien fait,
 et pour cause! Elle n'en connaissait pas!

(2) Il faut être aveuglé par une bien grosse poutre dans
 les yeux pour accuser de précipitation un prélat, qui a mis
 plus de cinq ans à examiner et n'a prononcé qu'après ce
 temps!

(4) En avril dernier, une feuille diocésaine a publié un
 article des plus épicés, un vrai modèle du genre, contre la
 brochure de Mélanie, dont elle avait cité en entier le titre,
 sans prononcer le nom de l'auteur, inscrivait cependant en tête
 et à la fin de la publication. Cet article était injurieux au
 dernier point, et le bon directeur de cette feuille s'imaginait
 qu'en ne donnant que le titre, et en taisant le nom, il ne
 s'exposait pas à des poursuites pour injures et diffamation
 par la voie de la presse. Il est heureux pour elle qu'aucun
 autre feuille de cette qualité n'ait reproduit ces excès, que
 son article ait été réduit à l'état de *telum imbellis sine ictu*.
 Sa solitude, au milieu de 84 *Semaines religieuses*, doit être
 pour elle une leçon.

bres (1), dont la grande majorité (12 au moins contre 4) s'est prononcée constamment en faveur du caractère miraculeux du fait. La révélation contenue dans les secrets, et qui influait sur l'apparition elle-même, a été remise au Saint-Père, le 18 juillet 1851, quatre mois avant tout jugement épiscopal. Ce jugement a été autorisé par le Saint-Siège, qui en a reçu le projet et l'a retouché en certains points. Tout donc a été fait après avoir consulté le Pontife romain.

2° S'il y avait doute, dit la circulaire, il fallait porter l'affaire au Concile métropolitain. Mais elle n'avait pas le droit d'alléguer un doute qui n'a pas existé; ce doute serait uniquement celui de l'évêque-juge, qui ne doutait nullement, et non celui des hommes pieux appelés à son aide, et qui sont semblables aux experts dont les tribunaux se servent. Ces experts forment un seul avis, à la majorité des voix; quelques-uns peuvent ne pas être du sentiment des autres, mais il n'y a qu'un seul sentiment exprimé, celui du plus grand nombre. S'il en était autrement, un seul de ces conseillers, purs accessoires, qui n'ont que voix consultative, n'aurait qu'à tenir bon, à ne pas démordre, et jamais aucun évêque, dans ces conditions, ne pourrait proclamer un miracle sans recourir au Concile provincial. Il en serait comme dans le jury anglo-américain, où, si sur 12 jurés, un seul tient pour l'acquiescement de l'accusé, ce dernier est forcément acquitté, parce que la loi exige l'unanimité pour la condamnation (2).

Le cardinal regrette, en 1852, que le miracle n'ait pas été déféré au Concile métropolitain; qui a été tenu au mois de juin 1850. Mais à qui la faute, si faute il y a? à lui seul: archevêque de Lyon: Mgr Parisi, évêque de Langres et suffragant de Lyon, voulait y poser la question de la Salette; les deux représentants de Mgr de Bruillard avaient les instructions et les pouvoirs nécessaires pour la discuter; Son Eminence, le Cardinal métropolitain, président du Concile, maître de l'ordre du jour, empêcha que le Concile ne s'en occupât, peut-être parce qu'il craignait une décision favorable au prodige; et celui qui n'a pas voulu de la référence au Concile en 1850, vient, deux ans deux mois

après, reprocher à Mgr de Bruillard de n'avoir pas déféré la Salette au Concile. Jamais, dans notre longue carrière, nous n'avons rencontré une si étrange conduite!

3° Le Cardinal écrit qu'il n'autorisera la publication en chaire d'un miracle proclamé ailleurs qu'après avoir consulté le Saint-Père, et avoir reçu de lui un rescrit favorable.

Mais, pour avoir un rescrit et l'avis du pape, il faut le lui demander. Au 6 août 1852, date de la circulaire, il y avait près d'un an que cette demande pouvait et devait être faite, si l'on voulait sérieusement et sincèrement s'éclairer. En parlant de ce rescrit, en 1852, Son Eminence s'est mise elle-même en demeure de le solliciter auprès du souverain Pontife. Pourquoi donc ne l'a-t-elle pas fait? Pourquoi est-elle demeurée dans le silence et l'inaction complète, et dans une hostilité cependant constante jusqu'à sa mort, arrivée 18 ans après, en 1870? Les faits prouvent donc que le Cardinal n'a jamais voulu s'éclairer, puisqu'il n'a jamais fait la démarche qu'il indiquait lui-même, craignant peut-être de se voir obligé à reconnaître le caractère miraculeux du fait.

IX. — Cette guerre constante, que le Cardinal faisait au prodige arrivé dans un diocèse contigu au sien, fit, au dehors, de bien fâcheuses impressions; elle mit la révolte et l'anarchie dans le diocèse de Grenoble, surtout dans le clergé; elle créa une division bien marquée entre les évêques de France, les uns se prononçant en faveur du mandement doctrinal, les autres se posant contre lui; les fidèles étaient partout divisés comme le clergé. Divers prélats du Nord, du Midi et de l'Ouest, que nous pourrions nommer, en vinrent à manifester leur opposition d'une manière qui aurait pu être plus convenable.

Le couronnement de Notre-Dame du Laus eut lieu le 23 mai 1855. Au nombre des prélats présents était Mgr Ginoulhiac, évêque de Grenoble, auteur de la fameuse instruction pastorale du 4 novembre 1854. L'un des autres Evêques ou Archevêques énuméra, dans une allocution publique, tous les sanctuaires consacrés à Marie dans notre France, et passa sous silence celui de la Salette. Mgr l'évêque de Grenoble, juge comme Mgr de Bruillard, lui fit remarquer l'omission qu'il avait commise. L'orateur aurait pu mettre cela sur le compte de l'oubli du moment, ce qui n'aurait froissé personne, mais il répondit qu'il avait fait cette omission avec intention; cette réponse ne nous étonne pas. On ne peut reconnaître des miracles arrivés dans d'autres diocèses, quand on ne veut pas en reconnaître ni même en entendre parler dans le sien. Peut-être « aussi l'Evêque-orateur pensait-il, comme le cardinal de Bonald », « qu'il faut repousser les miracles

(1) Cette commission, présidée par l'évêque, était composée de deux vicaires généraux titulaires, des huit chanoines de la cathédrale, du supérieur du grand séminaire et des curés des cinq paroisses de la ville épiscopale. Elle tint huit séances, les 8, 15, 16, 17, 22 et 29 novembre, 9 et 13 décembre 1847.

(2) Canonici qui capitula legitimè funta componunt, quique ecclesiarum senatum constituunt non alia, cum in concilium adhibentur, ferre possunt suffragia quam tantum, ut appellant, consultativa, quemadmodum duobus conciliis provincialibus Burdigalensibus, firmat Benedictus 14. Episcopi neque inherere eorum judiciis neque assentiri adstringuntur. Pius VI, in brevi quod aliquantum.

« parce qu'ils diminuent les mérites de la foi », et que, « moins l'homme fait, « plus Dieu « fait ».

X. — Le cardinal de Bonald fut donc, jusqu'à sa mort, l'ennemi déclaré de la Salette. En vain les sœurs de Saint-Vincent de Paul ne le soignèrent-elles, dans quatre grandes maladies dont il releva, qu'avec l'eau de la source miraculeuse; il l'apprit, s'estima heureux d'avoir recouvré la santé, et ne vint pas, pour cela, à la croyance, et, chose remarquable, où l'on voit bien le doigt de la Divine Providence, il fut remplacé, sur le siège de Lyon, par l'Evêque de la Salette, Mgr Ginoulhiac, et parce que ce prélat avait présidé à la construction du sanctuaire de la montagne, la Sainte Vierge le choisit pour commencer celle du sanctuaire de la colline de Fourvière, dont le projet conçu avait rendu le Cardinal opposant au nouveau miracle. Mgr Ginoulhiac à Lyon, c'était Notre-Dame de la Salette prenant enfin possession des départements du Rhône et de la Loire. *Et nunc erudimini qui judicatis terram.* (Ps. II, v. 10).

XI. — Quant au saint curé d'Ars, qui avait cru à l'apparition pendant quatre ans, jusqu'au 24 septembre 1850; qui avait réellement cessé d'y croire, quoi qu'on dise, à partir du prétendu démenti de Maximin, il revint à sa croyance primitive, le 22 septembre 1858, après trois longs mois de discussion et de résistance, avec beaucoup de souffrances, et à la suite de l'obtention de deux grâces qu'il avait demandées en preuve de la vérité de l'apparition. S. E. le Cardinal, qui avait affirmé, le 21 juin 1858, qu'elle n'avait plus, pour motifs d'incrédulité personnelle, que celle du curé d'Ars, et avait déclaré qu'elle croirait si le curé d'Ars revenait à croire, ne tint pas sa parole; et le Cardinal est mort incroyant obstiné, comme il avait vécu, aimant beaucoup la Sainte Vierge à Fourvière, mais lui faisant ailleurs une guerre acharnée.

(A suivre).

Deuxième réponse à M. l'abbé Bigou

Breseauval, 1^{er} mai 1896.

Monsieur le Directeur,

Je vous remercie du bon accueil que vous avez fait, dans le champ ouvert de votre *Tribune des Abonnés*, à ma première réponse à M. l'abbé Bigou, adversaire déclaré du secret de la Salette, quoiqu'il reconnaisse la vérité de l'apparition, et je vous prie de vouloir bien accorder le même bon accueil à ce second article sur le même sujet, répondant aux nouvelles allégations de M. le curé de Sonnac.

La lumière sur ce secret me paraît d'autant plus nécessaire que M. le curé de Sonnac cherche davantage à l'obscurcir, parce que (du moins peut-on le croire), la Très Sainte Vierge, en venant pleurer sur la fille aînée de l'Eglise et lui donner de salutaires avertissements, semble contrarier ce qu'il appelle *son millénarisme*, dont il plaide la cause avec un amour tout paternel; mais je ne le suivrai pas sur ce terrain. Je me contenterai de réfuter tous les sophismes, dont il s'arme, contre ce qu'il appelle « le prétendu secret de la Salette ».

Je m'efforcerai d'abord, par des extraits de documents qui me paraissent très respectables, de montrer Mélanie sous un jour tout différent que celui dans lequel la voit M. le curé de Sonnac, qui en fait une menteuse et une calomniatrice.

Je commence par de nouveaux extraits de la lettre du 24 mai 1880 de Sa Grandeur Mgr Sauveur Louis, évêque de Lecce :

« Mélanie n'a pas envoyé à Sa Sainteté Pie IX tout le secret qu'elle a publié dernièrement, mais seulement tout ce que la Sainte Vierge lui inspira sur l'heure d'écrire de cet important document et, en outre, bien des choses qui pouvaient concerner Pie IX personnellement. Toutefois, par suite d'informations, que je vous donne comme très précises, je sais que *les reproches adressés au clergé et aux communautés religieuses étaient contenus identiquement dans la partie du secret donné à Sa Sainteté Pie IX.*

« En 1860, à Marseille, un des directeurs de Mélanie obtint un manuscrit du secret; il me fut remis à moi-même en 1869, lorsque j'étais le directeur spirituel de Mélanie, par ordre de Mgr Pétagna, évêque de Castellamare di Stabia. Le 30 janvier 1870, Mélanie livra, entre les mains de M. l'abbé Félicien Bliard, ce même document avec sa déclaration d'authenticité et sa signature, mais avec de petites réticences indiquées par des points et par des etc., remplaçant ainsi les parties du secret qu'elle ne jugeait pas devoir encore dévoiler. La partie concernant les prêtres et les religieux, presque entière, y était à sa place. M. l'abbé Bliard en adressa de Nice une copie, le 24 février 1870, certifiée conforme, au R. P. Séménenko, consultant de l'Index à Rome et supérieur du séminaire polonais. Il fit de même pour plusieurs dignitaires de l'Eglise. Cependant le secret de la Bergère de la Salette s'était répandue déjà partout, surtout dans les communautés religieuses et parmi le clergé.

« En 1873, M. l'abbé Bliard publia ce document, tel qu'il l'avait reçu de Mélanie en 1870, avec ses savants commentaires, dans une brochure intitulée « *Lettres à un ami sur le secret de la Salette* ». Cette brochure parut à

Naples avec l'approbation, donnée le 30 avril 1873, par la curie de son E. le cardinal Xyste-Riario-Sforza, archevêque de Naples.

« M. C. R. Girard, savant directeur de la *Terre Sainte* à Grenoble, tenant de M. F. Bliard le secret de Mélanie, le publia en 1872 dans son livre intitulé : *Les Secrets de la Salette et leur importance*. Cette brochure n'était que le premier de cinq bien importants opuscules qui ont paru plus tard et qui sont destinés, par le même auteur, à justifier et à confirmer les révélations de la Salette, ainsi qu'à les défendre des attaques de ses ennemis. *Ces ouvrages de M. Girard ont été honorés de l'agrément et de la bénédiction de S. S. Pie IX*, et des encouragements de plusieurs théologiens et évêques catholiques.

« Je vous dirai encore que, pendant plusieurs années, étant abbé des chanoines réguliers de Latran à Sainte-Marie de Piedigrotta à Naples, en ma qualité de supérieur de cet ordre, j'ai eu occasion d'entretenir des relations avec de très respectables prélats et princes de l'Eglise romaine. Ils étaient assez bien informés à l'égard de Mélanie et de son secret; ils avaient reçu presque tous ce document. Eh bien! tous, pas un seul excepté, portèrent un jugement tout à fait favorable à cette divine révélation et à l'authenticité du secret. Je me borne à vous citer : Mgr Pétagna, évêque de Castellamare di Stabia, qui tenait sous sa tutelle la bonne Bergère de la Salette; Mgr Mariano Ricciardi, archevêque de Sorrento; son E. le cardinal Guidi, son E. le cardinal Xyste Riario-Sforza, archevêque de Naples... Ces saints et vénérables pasteurs m'ont parlé toujours de façon à me confirmer profondément dans ma croyance, devenue désormais inébranlable, à la divinité des révélations renfermées dans le secret de la Salette. Je tiens aussi de source certaine que notre Saint Père Léon XIII a également reçu ce même secret tout entier.

« Nous nous réjouissons d'ailleurs en voyant dans le sein de l'Eglise des pasteurs et des ministres resplendissants par l'éclat de la science et de la sainteté : que de belles âmes, que d'âmes vraiment nobles, généreuses, pleines de charité, avides de dévouement et de sacrifices n'y trouve-t-on pas? Monsieur le Curé, vous qui voyez fleurir autour de vous tant de fervents ministres de Dieu, vous aurez peine à comprendre les révélations si humiliantes et les paroles menaçantes et terribles adressées par l'auguste mère de Dieu à la phalange sacerdotale! s'il en était de même partout! mais n'oublions pas, Monsieur, que la Divine Mère embrasse de son regard l'univers tout entier, et que son œil si pur peut être attristé par bien des choses que nous ne pouvons ni connaître ni même soupçonner, quelque possible et humiliant qu'il puisse être pour nous d'entendre les révélations qui tombent des lèvres virginales de cette bonne mère; prions-la d'obtenir de Dieu pour nous la grâce de les recevoir avec reconnaissance et avec fruit. Rien, si ce n'est notre docilité, ne pourra diminuer la rigueur des châtements qui nous sont réservés et hâter l'avènement du règne de la justice et de la paix.

Quant au secret imprimé à Lecce, je vous assure qu'il est identique à celui qui me fut donné par Mélanie en 1869; elle a comblé seulement dans ce dernier ces lacunes, ces petites réticences qui, du reste, étaient loin de rien ajouter ou de rien ôter à la substance de ce document. Je l'ai moi-même fait examiner par ma curie épiscopale, suivant les règles de l'Eglise, et mon vicaire général n'ayant trouvé aucune raison qui pût s'opposer à la publication du secret, a délivré sa licence d'imprimer en ces termes « *nihil obstat, imprimatur* » à la personne qui voulait le publier à ses frais et selon ses pieuses intentions. Cette brochure a été écrite réellement et entièrement par Mélanie Calvat, bergère de la Salette. Il n'est pas possible d'élever des doutes sur son authenticité.

« Notre Saint Père Léon XIII, en 1879, a daigné honorer Mélanie d'une audience privée et la charger aussi de la compilation des règles du nouvel ordre préconisé et réclamé par Notre-Dame de la Salette, et intitulé : « *les apôtres des derniers temps* ». Pour achever une telle rédaction, l'ex-bergère demeura pendant cinq mois dans le couvent des Salésianes, à Rome; pendant ce temps, elle a été encore mieux connue et plus estimée, surtout par ces bonnes religieuses, qui ont donné de très favorables attestations sur le compte de cette heureuse bergère de la Salette.

« Je sais enfin, par mes informations, que M. Nicolas, avocat à Marseille, étant à Rome le Samedi-Saint 1880, a été chargé de rédiger une brochure explicative du secret tout entier, afin que le public le comprenne bien.

« Recevez.....

« Signé : -j- SAUVEUR LOUIS,
évêque de Lecce. »

Voici un exemple du style prophétique dont parle Mgr Zola, dans la partie de sa lettre extraite dans ma première réponse. J'ai pris cet exemple dans la première leçon de la cérémonie du Jeudi-Saint; c'est le quatrième paragraphe des lamentations du prophète Jérémie : « Les rues de Sion pleurent leur solitude, parce qu'il n'y a personne qui vienne à ses solennités, etc... »

Cet exemple prouve que, contrairement aux assertions de M. l'abbé Bigou, ce style ne s'applique pas exclusivement à l'avenir.

Des lettres de M. Girard ayant appris à Mgr Pétagna « qu'on avait osé faire parvenir le mensonge et la calomnie sur la conduite de Mélanie, jusqu'à Notre Saint-Père qui, hélas ! a bien assez de ses douleurs trop amères et réelles, » (extrait d'une lettre de Mgr Zola dans la nouvelle défense par M. Nicolas, page 148), Mgr Pétagna pria le P. abbé Zola, confesseur de la Bergère, de le remplacer près de Sa Grandeur Mgr Bailler, ancien évêque de Luçon, puis il écrivit lui-même à ce même prélat. (Voir le même opuscule de M. Nicolas, page 149.)

« A Sa Grandeur Monseigneur l'ancien évêque de Luçon.

« J. M. J., le 5 mars 1872.

« Monseigneur,

« Ayant su les calomnies qu'on a répandues sur la conduite de la Bergère de la Salette, et qu'on a porté ces calomnies jusqu'à Sa Sainteté Pie IX, j'en fus grandement affligé. Comme la maladie m'empêchait de vous écrire, je chargeai le T. R. P. Zola, abbé des chanoines réguliers de Latran, son confesseur, de me remplacer et de vous prier de faire tout votre possible pour que la vérité triomphe du mensonge. Aujourd'hui, je ne puis que vous affirmer ce que vous a écrit le R. abbé Zola : c'est-à-dire que la pieuse Bergère est très édifiante dans sa conduite, que depuis environ 5 ans je l'ai sous ma tutelle, qu'elle n'a jamais quitté ces lieux, et qu'elle n'amasse pas d'argent comme on le soutient, car c'est moi qui pourvois à tous ses besoins, et qu'elle n'est pas désobéissante à ses supérieurs. Je vous prie, Monseigneur, de faire connaître la vérité au Saint-Père, aussitôt que vous le jugerez convenable, afin de le délivrer de la peine que lui causent ces calomnies.

« Agréé, Monseigneur, etc.

« Nous avons la joie d'annoncer que S. S. Pie IX, instruit de cette dernière machination des opposants, a cessé d'être en proie à la douleur que ces rapports lui avaient si injustement causée. » (extrait des opuscules de feu M. Girard sur les secrets de la Salette et des deux Bergers.)

Ayant déjà cité, dans ma première réponse, ce que Mgr Zola pense de l'humble Bergère, à la date du 24 mai 1880, époque bien postérieure à l'incident dont il est ici question, et, pour ne pas allonger le débat, je me suis contenté de citer la lettre de Mgr Pétagna qui confirme si bien l'opinion de Mgr Zola sur Mélanie.

Mon contradicteur ne répond pas sur le fond des argumentations qui lui ont été présentées. Il se contente de jouer sur les mots et d'arguer de son innocence et de celle de ses confrères pour s'indigner, nier le secret et vouloir que ce

secret soit une invention de toute pièce de la Messagère de la Salette.

Pour répondre aux allégations de mon contradicteur qui ne sont pas nouvelles, mais renouvelées des anciens opposants, je me vois obligé de reprendre le débat à son origine, sans toutefois renouveler les citations déjà faites dans ma première réponse et auxquelles je prie les lecteurs de la *Revue* de vouloir bien se reporter, pour compléter ma défense.

(Voir Réponse de M. Amédée Nicolas aux opposants et aux journaux, du 19 octobre 1880) page 1 : « La première levée de boucliers contre le secret publié par la Bergère de la Salette a eu lieu à Marseille, dans les premiers mois de la présente année (1880). De là, elle s'est répandue ailleurs, *mais en France seulement.*

« Un second sentiment est survenu, il s'est révélé par un bon certificat qu'on se donnait à soi-même, en soutenant que la Sainte Vierge n'avait pas pu prononcer ces paroles, qu'elle ne les avait pas prononcées et que le secret était faux en ce point. » N'est-ce pas le cas présent ? « Cet argument n'était ni pertinent, ni concluant, ni admissible, aucun tribunal au monde ne l'aurait pris au sérieux.

« Dans cette position on proposa aux réclameurs de s'éclaircir en comparant le secret publié avec celui qui avait été remis au Pape le 18 juillet 1851, à l'effet de savoir s'il y avait conformité entre les deux pièces. Ce moyen *était le seul raisonnable*, mais il fut unanimement repoussé. Pour cette cause, celui qui l'avait proposé se transporta lui-même à Rome et à Castellamare di Stabia. Il reçut la confirmation des deux écrits, et la fit connaître à son retour. »

Mon contradicteur ne connaissait peut-être pas ce détail ; et puisqu'il admet volontiers ce qui a été publié de suite, c'est-à-dire, sans doute, ce qui a été envoyé au Pape le 18 juillet 1851, qu'il n'oublie pas que la partie du secret relative au clergé et aux communautés religieuses était comprise dans l'envoi fait au Saint Père en 1851, ainsi que l'affirme Mgr Zola dans l'extrait de sa lettre reproduit au commencement du présent article.

« Rejeter le secret publié par celle qui l'a seule reçu, serait à mes yeux et à ceux des esprits logiques et raisonnables, rejeter le miracle tout entier et le renverser complètement. Ce renversement entraînerait celui du mandement doctrinal du 19 septembre 1851, des 10 brefs, indults et rescrits, donnés par le Pape Pie IX (qui, comme je l'ai dit tout à l'heure, connaissait les reproches du secret) en faveur de la Salette, des mandements des 4 novembre 1854 et 19 septembre 1857 ; de l'érection en basilique mineure du sanc-

tuair de la montagne et du couronnement du 21 août 1879.

« III. Les secrets ont-ils été donnés aux enfants à l'effet de les garder toujours pour eux sans jamais les faire connaître ? Cela ne peut être nullement admis, parce que ç'aurait été sans objet, sans résultat pour le peuple chrétien.

« La sainte Vierge ne fait rien de *puéril et d'inutile* ; donc ces secrets devaient être connus un jour. La Belle Dame le prouve d'ailleurs, en ordonnant de les faire passer à tout son peuple.

« En cet état, il était nécessaire, tant aux fidèles qu'au clergé, de leur en maintenir la mémoire exacte et complète, afin qu'ils pussent un jour remplir la mission dont ils étaient chargés ; nécessaire (qu'on le remarque bien et qu'on en tienne compte) de les mettre dans l'impossibilité de dire autre chose que ce que la Sainte Vierge leur avait confié. »

Nous verrons plus loin, par les lettres de Mélanie, le moyen surnaturel que prit la sainte Vierge pour imprimer ses paroles dans le cerveau de la bergère, en lui donnant l'intelligence, d'une manière surnaturelle.

« Si la belle Dame n'eut pas fait cela, elle aurait agi d'une manière inconsidérée, en laissant sa propre parole, la parole du ciel, à la disposition des plus pauvres cervelles humaines. »

Voici les lettres dont je viens de parler et que j'emprunte à la brochure de M. l'abbé Bliard, ayant pour titre : « Lettres à un ami sur le secret de la Bergère de la Salette, 1873. »

Page 34 et suivantes : « La sainte Vierge prononçait toutes les paroles, soit des secrets, soit des règles ; seulement j'aurais pu deviner ou pénétrer le reste de ce qu'elle disait en paroles ; un grand voile était levé, les événements se déroulaient à mes yeux et à mon imagination à mesure qu'elle prononçait toutes les paroles, et un grand espace se déroulait devant moi ; je voyais les événements, les changements d'opération de la terre, et Dieu, immuable dans sa gloire, regardait la Vierge qui s'abaissait à parler à deux points. » (*extrait d'une lettre de Mélanie, du 26 décembre 1870*).

« Il y a des personnes qui voudraient que la Sainte Vierge n'eut pas tant parlé. C'est dommage qu'elles soient si avares envers une pauvre bergère qui désirerait de tout son cœur que le monde entier eût vu et entendu tout ce qu'elle a vu et entendu pendant une demi-heure, parce que tout le monde se serait converti... Et ces personnes qui disent que la Sainte Vierge ne parle pas autant, auraient bien compris, mieux compris que ce qu'enseignent les livres, s'il y en a qui l'enseignent,

que les paroles du Ciel ne sont pas des paroles, c'est-à-dire que la personne qui écoute ne s'arrête pas à la lettre, à la parole ; mais chaque parole se développe, et l'action future a lieu dans le moment et l'on voit mille et mille fois plus de choses que ce que les oreilles entendent. On s'élève à une hauteur qui n'est pas le ciel... ; mais on voit et on entend tout..., et, sans le vouloir, on entre dans l'esprit des tableaux qui sont exposés : c'est-à-dire que si c'est un tableau triste, on est triste ; si c'est joyeux, on en ressent la joie. On voit des complots qui se font, on voit les rois de la terre, lesquels ont chacun plusieurs anges gardiens ; on les voit s'agiter, faire, défaire ; on voit la jalousie des uns, l'ambition des autres, etc., etc., et tout cela dans une seule parole, qui s'échappe des lèvres de celle qui fait trembler l'enfer, la Vierge Marie, etc., etc. Le langage d'en haut est un mouvement de l'âme, des souhaits de l'âme, des élans de l'âme et les yeux vifs de l'âme se comprennent.

« Donc, je crois que si ici-bas nous voulions expliquer cela, nous n'y arriverions pas. Et, moi surtout, pauvre vile poussière, je suis encore à naître pour parler de ces choses-là, Aimons le bon Dieu de tout notre cœur. Voilà notre science et notre richesse. Oh ! il faut être fou pour ne pas être fou d'amour de celui qui a été le premier fou d'amour pour nous. »

Les illusions diaboliques produisent-elles d'aussi édifiants sentiments d'amour de Dieu ?

Au bas d'une des pages suivantes, dans la brochure de l'abbé Bliard, il y a une autre lettre de Mélanie, complétant celle-ci ; mais je suis obligé d'abréger. Ceux qui voudront la lire la trouveront à la page 36 de ladite brochure *qu'on trouve chez M. Peladan, 40, rue de la Vierge, à Nîmes, ainsi que les brochures de M. Nicolas, et aussi celle de l'abbé Bliard*.

Voici l'opinion de M. l'abbé Bliard dont parle Mgr Zola dans l'extrait de Lettre que j'ai reproduit en tête du présent article ; au point de vue de l'illusion diabolique chez la bergère :

« Mais n'y aurait-il pas à craindre l'illusion, l'imposture dans la Bergère ? Je ne le pense pas. Et voici quelques-unes des raisons qui me paraissent assez décisives contre toute crainte d'illusion dans l'affaire du secret.

« D'abord le secret est étroitement lié avec le fait de l'apparition, dont il est le point le plus saillant et la fin immédiate principale, si bien que si l'on admettait l'illusion touchant le secret, cette illusion semblerait rejaillir sur le fait même de l'apparition ; or, cette apparition est aujourd'hui si solidement établie qu'on ne peut raisonnablement la révoquer en doute.

« Depuis l'apparition, la Bergère a toujours conservé une vue claire et distincte de toutes les parties du secret, bien qu'il soit d'une

grande étendue et fort complexe; elle a gardé le souvenir fidèle de toutes les paroles de la Très sainte Vierge, et l'intelligence de tout ce qu'elle a entendu. En même temps que la Vierge parlait à la petite Bergère, son esprit était élevé à une des plus sublimes visions dans laquelle elle voyait clairement tout ce qui lui était dit... Dans les longs entretiens que j'ai eus avec elle, j'ai été frappé de la lucidité, de la précision, de la fermeté inébranlable de ses idées. En la ramenant sur le même sujet, je la trouvais toujours semblable à elle-même, sans ombre d'hésitations. Du reste, elle est sobre de paroles et je l'ai trouvée admirable de simplicité, de candeur et de prudence. Lorsque dans nos conférences je touchais à des points qu'elle ne doit pas encore découvrir, j'avais lieu d'admirer son silence ou l'adresse avec laquelle elle savait éluder toute réponse.

« Une autre raison qui ne me permet pas de soupçonner l'illusion, c'est que cette partie de son secret, elle ne l'a pas tirée tout à coup de sa mémoire pour me la transmettre, elle l'avait autrefois consignée par écrit dans le calme et la solitude. Ce secret était là, dormant dans un manuscrit depuis près de dix ans, attendant le moment providentiel d'être mis au jour. Et maintenant que les circonstances la mettent en demeure de s'exprimer sur l'origine de ce qu'elle a consigné jadis dans ce manuscrit, elle affirme, avec cette simplicité et cette candeur d'une âme qui jouit en paix de la certitude que ce manuscrit ne renferme rien autre chose, sinon les paroles qu'elle a recueillies de la bouche de la Reine du Ciel, paroles qui ont été gravées en son âme en caractères lumineux, et dont elle a gardé jusqu'ici un souvenir inaltérable.

« Je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher ami, que si je crois et vous transmets ce Message sans crainte d'illusion, à plus forte raison je le recois et vous le transmets sans crainte d'imposture. Est-ce ainsi que l'on trompe? Est-ce qu'une pauvre bergère aurait pu inventer de telles choses? Et n'est-ce pas ici le cas d'appliquer ces paroles de Bossuet: « Si c'était des hommes célèbres, des pharisiens ou des docteurs de la loi qui racontassent ces merveilles, le monde croirait aisément qu'ils voudraient se faire un nom par leurs sublimes visions. Mais, qui songe à contredire de simples bergers dans leur récit naïf et sincère? Leur discours est sans artifices (élévation XI, les bergers à la crèche de J.-C.)? » D'ailleurs, quel intérêt aurait-elle à mentir? Que pourrait-elle attendre de son mensonge pour la vie future? Quel fruit pourrait-elle en espérer pour la vie présente? Humainement parlant, qu'a-t-elle recueilli jusqu'ici du témoignage qu'elle a rendu à la vérité de l'apparition,

aux avertissements et aux menaces que la divine Mère est venue nous adresser en pleurant? Qu'est-ce que cela lui a valu, sinon des épreuves et des tribulations à faire frémir la nature la plus courageuse et la plus intrépide? Vous en savez quelque chose; mais ce que vous en savez n'est rien auprès de ce que je pourrais vous dire. »

M. l'abbé Bigou veut absolument qu'il y ait eu condamnation du secret par l'Inquisition. Voici ce que je trouve sur ce sujet dans la nouvelle défense du secret de la Bergère des Alpes, par M. Amédée Nicolas, dont Mgr Zola parle dans sa lettre. La mission qu'il a reçue de Rome donne un grand poids à sa défense. Cette brochure nouvelle fut publiée en 1884.

« Page 60, XXXIII. — Voici un argument nouveau, venu le 15 décembre 1882, et qui prouve, contrairement aux dires des douze semaines religieuses (42 sur 80) insurgées contre le secret, que ce même secret n'a pas été condamné.

« *L'Echo de Notre-Dame de la Garde*, nouvelle semaine de Marseille, du 21 janvier 1884 (page 159), relate un décret de la sacrée Congrégation de l'Index, qui condamne les livres suivants : ... 4^e et enfin l'instruction civique de l'Ecole, du vivisecteur de chien Paul Bert.

« Il est dit dans ce décret : « En conséquence, que personne, de quelque grade et condition qu'il soit, n'ait l'audace de lire ou de garder les ouvrages précités en quelque lieu et langue que ce soit; mais que chacun soit tenu de les livrer à l'ordinaire de lieux ou aux inquisiteurs de la perversité hérétique, sous les peines édictées par l'Index des livres défendus. »

« Cette sentence avait « besoin d'être approuvée par le souverain Pontife pour avoir une existence légale et obliger ». Pour cette cause, le décret ajoute : « Tous ces faits ayant été rapportés à notre S. P. le Pape Léon XIII, par moi soussigné, secrétaire de la Congrégation de l'Index, Sa Sainteté a approuvé le décret et ordonné de le promulguer. En foi de quoi, etc., etc. Donné à Rome, le 15 décembre 1882, signé : Thomas Marie, cardinal Martinelli, préfet; Jérôme Pie Zaccheri, de l'ordre des Frères Prêcheurs, secrétaire de la sacrée Congrégation de l'Index (lieu du sceau). »

« Le 20 décembre 1882, moi soussigné, maître des curseurs apostoliques, j'atteste que le décret susdit a été affiché et publié dans la ville de Rome. Signé : Vincent Bénaglia. »

« Lorsque nous avons défendu, en l'expliquant, le secret de la Bergère, nous ignorions la forme des décrets des Congrégations romaines et ce qui devait être fait pour qu'ils

portassent une condamnation, aussi n'avons-nous répondu que par des moyens de fond aux détracteurs de cette pièce, notamment aux douze *semaines*, affirmant que l'Inquisition avait réellement frappé le secret, bien qu'elles sus-sent et dussent savoir « que la condamnation « existante n'existait pas! »

« Eh bien ! Le décret du 15 décembre 1882 prouve, d'une manière irréfutable, que ces douze *semaines* prenaient leurs désirs pour des réalités; qu'elles avaient, en pleine connaissance de cause, « affirmé comme vrai ce qu'elles « savaient faux ».

« Dans cette affaire de la publication seulement partielle de la lettre du cardinal Caterini, il y a quelque chose qui ressemble terriblement à une intrigue. Est-ce que cette lettre, adressée au seul évêque de Troyes (et non à d'autres), confidentielle pour lui et ne ressemblant, par conséquent, en rien à un décret de condamnation, pouvait être publiée par lui, ou pour lui et avant lui, par un personnage auquel elle n'était pas adressée? Est-ce que l'expression d'un simple *déplaisir*, qui paraît une légère concession faite à une sorte d'affolement vrai ou faux pouvait être présentée au public comme une condamnation de l'écrit lui-même? Est-ce qu'il y aurait jugement de la part d'un tribunal qui se réduirait à exprimer un désir ou un déplaisir? Est-ce que ce jugement, si c'en était un, a été approuvé par le souverain Pontife, sans lequel aucun jugement ne peut exister légalement? Est-ce que la Congrégation défend à qui que ce soit de garder, s'il le veut, cette pièce? Ordonne-t-elle de la remettre à l'ordinaire ou aux inquisiteurs de la perversité hérétique? Est-ce que les curseurs apostoliques l'ont, par ordre du Pape, promulguée, et, pour cela, affichée à Rome, suivant les règles canoniques? Non, mille fois non.

« Page 63. — Les faussetés n'ont qu'un temps. *La Semaine de Nîmes* a été ce qu'on peut appeler une étourdie, en indiquant par des points ... qu'elle célébrait quelque chose. Par là elle a attiré l'attention publique sur les paroles supprimées, et le public a fini par comprendre que ces dernières paroles, que l'on passait sous silence, devaient être celles-ci : « Quant aux ecclésiastiques, il faut maintenir entre leurs mains le secret, afin qu'ils en profitent. »

« (Cela a déjà été imprimé et publié, il y a plusieurs mois, et n'a été nié ou contesté par personne.)

« XXXV. — D'autre part, bien des événements prédits par le secret donné en 1846 se sont réalisés jusqu'à présent, tout comme l'avènement au pouvoir et à l'empire de Louis-Napoléon, alors prisonnier pour toute sa vie. »

M. Nicolas explique ensuite la réalisation de plusieurs autres points du décret : la chute de Napoléon, les guerres, le spiritisme, etc.

« On connaît l'histoire du monde et de la France dans notre siècle. Toutes ces prédictions se sont réalisées ; la seule, qui ne le soit pas encore, peut se réaliser d'un moment à l'autre ; et l'on voudrait que la pauvre et ignorante Bergère les ait inventées après coup ! il y avait, comme nous l'avons dit ailleurs, un moyen simple et infaillible de s'éclairer sur ce point, savoir, de comparer le secret publié en 1879 avec celui que Mélanie avait donné au Pape le 15 juillet 1851 (alors que, à cause de son extrême jeunesse, et de son ignorance, elle ne pouvait rien inventer de pareil), et de savoir par là, d'une manière certaine, s'il y avait ou non, conformité entre ces deux pièces en ce qui concerne le clergé et les communautés. C'était la seule voie dont l'acceptation aurait indiqué quelque bonne foi dans l'esprit des négateurs. On ne l'a pas voulu, vraisemblablement, parce qu'on a craint d'y trouver la conformité accusatrice! »

M. l'abbé X n'est autre que M. l'abbé Combe, curé de Diou (Allier). Il a fait un remarquable travail comparatif des prédictions canoniques avec le secret de la Salette, lequel travail n'a pas le don de plaire à M. le curé de Sonnac, parce que M. le curé de Diou est croyant du miracle et du *secret*. Son ouvrage est intitulé : « Le Grand Coup. »

M. l'abbé Bigou, prenant pour des aveux des déclarations de principes trouvées dans la brochure de M. l'abbé Combe en tire de singulières conclusions :

Faut-il conclure que, de ce qu'il semble impossible de fournir une preuve absolue de l'authenticité d'une prophétie privée, on doive les rejeter toutes et n'en tenir aucun compte ? Poser la question, c'est la résoudre.

On bien, peut-on en prendre ce qui nous convient et rejeter ce qui nous blesse ou nous gêne ? — Je crois qu'on peut se contenter de faire la même réponse qu'à la question précédente.

De ce que, dans les prophéties privées les voyantes sont exposées à l'illusion diabolique, et que, si la manifestation étant divine, il peut encore, par après, se glisser dans la rédaction quelque erreur par l'action du démon ou par l'ignorance humaine, devons-nous conclure que cela doit arriver nécessairement dans toute prophétie privée ?

En résumé, faut-il conclure que, de ce qu'une chose est possible, elle doit être ?

Ces principes très sages, émis par M. l'abbé Combe, excellents pour nous prémunir contre l'erreur et contre les pièges tendus sans cesse par le démon, nous laisseraient dans une per-

plexité désolante avec la logique de M. le curé de Sonnac. On ne pourrait être sûr de rien, même après approbation de l'Eglise, du moment que celle-ci ne nous fait pas obligation de croire sous peine d'hérésie et que, pour M. l'abbé Bigou, poser ces principes, c'est avouer les conséquences les plus désastreuses, du moment qu'on reconnaît qu'elles sont possibles. Heureusement, nous ne sommes pas obligés de suivre cette logique désespérante.

Nous aimons mieux croire que, si l'Eglise, après enquête, ne nous oblige pas à croire, sous peine d'hérésie, à la divinité d'une prophétie qu'elle reconnaît, elle n'hésite pas non plus, en raison de sa paternelle prudence, à condamner celles qui lui paraissent diaboliques ou dangereuses pour la masse des fidèles, ainsi que cela a eu lieu pour la fausse voyante de Patay (Diocèse de Chartres). Remarquons encore, qu'ici ce ne sont point les annonces prophétiques qui ont été condamnées, mais seulement la voyante et ses adhérents, pour désobéissance au Pasteur et au Pape.

D'un autre côté, quand l'Eglise n'a pas condamné une voyante ou une manifestation surnaturelle, elle nous laisse toute liberté vis-à-vis de cette voyante ou de cette manifestation surnaturelle, et c'est en raison de cette liberté qu'existe le présent débat, quoique l'Eglise se soit prononcée bien catégoriquement en faveur de la manifestation divine, par le mandement de l'évêque compétent et par toutes les faveurs accordées au sanctuaire par deux papes, dont un a connu le secret partiel dès 1851, portion dans laquelle se trouvaient les reproches au clergé et aux communautés religieuses, et l'autre qui a connu le secret tout entier avant de se prononcer pour le couronnement et qui tout récemment vient d'accorder le titre de Familier du Pape, à Mgr Rigaud, déjà chanoine d'honneur de la sancta casa, pour le récompenser de son dévouement désintéressé à la cause du secret de la Salette qu'il défend avec tant de vigueur, depuis que, jeune encore, une sœur bien aimée fut guérie miraculeusement par Notre-Dame de la Salette. C'est une juste récompense de sa fidélité à l'accomplissement de son vœu d'alors, de se dévouer, le reste de son existence, au service de Notre-Dame de la Salette dont il a défendu le miracle et le secret, depuis nombre d'années, avec un zèle qu'aucun obstacle, qu'aucune épine semée sur son chemin n'ont pu refroidir. C'est un argument de plus en faveur de ma thèse.

Serait-il vraiment logique d'admettre que la Très-Sainte Vierge n'ait pris aucune précaution pour que son ennemi, dont elle a l'habitude et la puissance d'écraser la tête, pût intervenir près de la Bergère de façon à l'illu-

sionner et à intercaler du sien dans un message que Notre bonne Mère du ciel a ordonné de faire passer à tout son peuple. Où serait la puissance de la Reine des Anges, puisque le démon pourrait ainsi se moquer d'elle ? — Non ! non ! cela n'est pas possible ! J'aime trop la Très-Sainte Vierge et je la vénère trop pour que, croyant à son apparition à la Salette, je ne croie pas, avec M. le curé de Diou, au secret tout entier, tel que nous l'a donné l'humble messagère choisie par la mère de Dieu.

L'édition du secret de 1882 porte en sus de celui de 1881.

Mgr E. Ribault, camérier d'honneur de Sa Sainteté, nous écrivait, à la date du 7 septembre 1881 :

« J'ai dans les mains une lettre très intéressante de M. A. Nicolas, au sujet du secret de Mélanie. D'après les renseignements donnés par Mgr F. et transmis à M. Nicolas par le supérieur des Jésuites de G. l'affaire *du secret de sœur Marie de la Croix a été examinée à Rome, par une commission de Cardinaux et jugée favorablement*, ce qui est de nature à faire tomber les préventions qui ont cours en France.

« Signé : A. P. (Adrien Péladan.) »

Cela ne fait que confirmer l'opinion de l'Inquisition qui, elle aussi, a trouvé le secret irréprochable quant à la substance, puisqu'elle ne l'a pas condamné, ainsi que l'a si bien prouvé M. Amédée Nicolas.

Les *singularités* dont parle M. Nicolas et qu'a révélées M. l'abbé Bigou ne peuvent être prises dans le sens malveillant que leur donne M. le Curé de Sonnac.

Ces singularités de la vie de Mélanie ne sont-elles pas dues plutôt aux persécutions dont elle a été constamment l'objet et qui ne lui ont pas permis d'avoir une existence ordinaire ?

Je m'en rapporte, du reste, aux certificats si concluants, donnés par Mgr Zola, son ancien directeur, et Mgr Pétagna, sous la tutelle duquel elle a été plusieurs années. Je les ai reproduits dans mes réponses.

Miss Diana Vaughan n'était pas convertie, à l'époque où M. l'abbé Bigou dit qu'elle repoussa le secret avec indignation, à cause des reproches, en reportant toute son indignation contre la Très Sainte Vierge.

Remarquons qu'à cette époque elle n'avait pas pour la Très Sainte Vierge l'amour et la vénération qu'elle a depuis sa conversion, et surtout qu'alors elle considérait le Dieu des chrétiens, comme le Dieu mauvais et le Vicaire de Jésus-Christ, comme le chef de la superstition.

Je ne doute pas que l'amour qu'elle a manifesté depuis envers l'Eglise et le vicaire de Jésus-Christ, envers la Mère du Sauveur et

notre bonne Mère du Ciel, lui fasse envisager le secret de la Salette d'une tout autre façon, d'autant que, si nos souverains Pontifes n'ont pas fait de ces révélations une obligation de foi, ils n'en ont pas moins montré par leurs actes leur entière conviction en faveur de ces révélations vénérées par eux, comme des avertissements, méritant tout leur respect.

La Très Sainte Vierge, comme notre Sauveur, se plaît à choisir comme messagers de sa divine parole les instruments les plus humbles pour confondre notre orgueil, et faire ressortir davantage la puissance de Dieu : sainte Geneviève, la libératrice de Paris, était une bergère, la vénérable Jeanne d'Arc, libératrice de la France, alors presque entièrement au pouvoir des Anglais, était une bergère, est-il étonnant que la Très Sainte Vierge ait aussi choisi des bergers pour nous transmettre son message d'avertissements alors que le Roi des enfers devait être déchaîné avec un grand nombre des siens et parcourir le monde, en le séduisant par tant de prestiges et de mensonges. Il semble près de réussir dans son infernal dessein de détruire la religion catholique, dessein qu'il a toujours caressé dans sa haine, et pour lequel il trouve tant de complices dans tous les royaumes de la terre, en particulier dans notre Patrie. C'est par l'orgueil qu'il règne ; c'est par l'humilité qu'il sera terrassé. Voilà l'explication du choix fait par notre divine Mère. L'amour que nous portons à cette tendre Mère ne nous oblige-t-il pas à respecter ceux qu'elle s'est plu à choisir ?

Enfin, que prendrai-je, pour le soutien de ma thèse dans tout ce qu'a publié Mgr E. Rigaud, Familier du Pape, chanoine honoraire de la sancta casa de Lorette, sur le secret de la Salette, qui, comme nous l'avons dit plus haut vient d'être récompensé par sa Sainteté Léon XIII pour son zèle persévérant envers l'apparition de la Salette et le vénéré secret. Cette récompense n'est-elle pas une confirmation des thèses contenues dans ses écrits ?

Je ne crois pas offrir au lecteur un meilleur travail que celui que Mgr Rigaud a cru devoir adresser à tous les princes de l'Eglise et qu'il a intitulé : « Appel à l'Episcopat catholique des deux mondes ». Ce travail résume toute la thèse et, pour en donner une idée, j'y puiserai seulement le chapitre III, engageant tous ceux qui veulent s'éclairer sur Notre-Dame de la Salette à se procurer ce précieux opuscule qu'ils trouveront chez l'auteur, 49, boulevard du Collège, Limoges. (Prix 0.60.)

« Chap. III. — Mission de Mélanie, consacrée par Dieu.

« 1^o Mélanie avait-elle raison lorsque, pendant 20 ans, elle ne cessait de dénoncer à l'indignation de tous *le traître ! le fourbe ! l'hypo-*

crite ! le monstre ! qui, disait-elle, ferait le plus grand mal à la France et au Pape, et cela, même quand ceux qui occupent les sommets, étaient dans les plus étranges ténèbres ! chantaient sa gloire ! et le proclamaient comme le premier défenseur du Pape et le sauveur de la France ? — Ah ! il était beau le sauveur de la France, lorsque, par sa politique tortueuse, il nous conduisait tout droit à Sedan !

« 2^o Mélanie avait-elle raison, lorsque, avant nos malheurs, elle poussait des cris d'alarmes vers son infortunée Patrie, et annonçait les horreurs dont Paris allait être le théâtre ?

« 3^o Avait-elle raison lorsque en septembre 1873, alors que tous en Europe, regardaient l'avènement du roi comme très certain et très prochain, et que la France préparait ses drapeaux blancs et ses arcs de triomphe, seule encore contre tous, elle nous écrivait : « *Le Roi est plus loin qu'on ne le croit, et quand il viendra, on en saura le prix !* »

« 4^o Avait-elle raison lorsque, pendant que partout on s'efforçait de faire dire aux voix prophétiques que le grand Pie IX verrait le triomphe de l'Eglise, toujours seule contre tous, elle disait que l'immolation de la victime serait consommée et que ni lui, ni son successeur, ne verraient le triomphe ?

« 5^o Avait-elle raison, lorsqu'elle annonçait le déluge des mauvais livres qui envahit, aujourd'hui, jusqu'aux derniers de nos hameaux ?

« 6^o Et l'intervention extraordinaire des esprits infernaux à la faveur du spirilisme et des sciences occultes, qui, à l'heure présente, menacent la foi de notre pauvre société, d'un naufrage universel ?

« 7^o Et la chute si vertigineuse de Napoléon III ?

« 8^o Et l'hostilité des gouvernements contre l'Eglise, qui est si tenace ? si opiniâtre et à la fois si astucieuse et si hypocrite ?

« 9^o Et l'expulsion des religieux, en attendant bien pire ? etc... etc... etc... ?

« 10^o Avait-elle raison, lorsqu'elle disait qu'en 1864 Satan serait déchaîné sur la terre ?

« 1864 ! date fatidique... juste l'année où a été fondée l'*Internationale*, cette société sinistre qui, six ans après sa fondation, enfantait la Commune, mettait Paris à feu et à sang, et qui, à l'heure actuelle, fait trembler tous les rois, tous les souverains de la terre ?

« Enfin, assez de raisonnements ! et coupons court aux citations !...

« Mais nous le demandons à tout catholique sincère ; Dieu pouvait-il sanctionner, d'une manière plus formelle et plus expresse, la mission de Mélanie ?

« Et pour douter encore de cette mission, ne faut-il pas avoir éteint dans son âme, toutes

les lumières qui viennent de la raison, du Pape et de Dieu ?

CONCLUSION

Est-ce bien sérieux, Monsieur le Curé, ce que vous osez dire de Mgr Zola à qui vous trouvez un défaut de bon sens et que vous ne craignez pas de comparer au trop célèbre évêque de Beauvais qui fit brûler la vénérable Jeanne d'Arc, et cela parce qu'il a commis le crime, non seulement de ne pas penser comme vous, mais d'autoriser l'impression du secret et d'avoir manifesté une conviction inébranlable dans la divine origine du secret ?

Tenez-vous donc, Monsieur le curé, à justifier, par ces violences de langage de (La Salette devant la Raison et le devoir d'un catholique, par M. Amédée Nicolas, 2^{me} édition, page 195, 1857) ; quand il s'agit de combattre ce prodige, tout est permis, tout se voit, tout se fait ; c'est le *Delenda Carthago* de Satan. On ne raisonne pas, on est aveuglé, emporté, fou, furieux. En cet état on frappe ; mais malheureusement on frappe sur soi-même. »

En effet, puisque vous parlez de logique à M. le curé de Dion, la mettez-vous ici en pratique jusqu'au bout ? Parmi les nombreux prélats qui servent d'escorte à Mgr Zola dans la même conviction, je n'en chercherai pas le nombre ; ils sont légion : mais je distingue deux successeurs de Saint Pierre : Pie IX et Léon XIII qui, par leurs actes, se sont montrés aussi convaincus que Mgr Zola. Leur appliquerez-vous le même jugement qu'à Mgr de Lecce ?

Que vous aimiez d'un amour de père, votre millénarisme que je ne discute pas, on le conçoit, puisque c'est le produit de vos veilles ; mais que cet amour ne vous aveugle pas contre le secret ; car votre travail est un commentaire des Saintes Ecritures, c'est un travail humain, toujours sujet à l'erreur, si bien que de nombreux travaux ont été faits pour rechercher, d'après les *Ecritures*, la date de la fin du monde et que je n'en connais pas deux qui se soient trouvés d'accord sur ce sujet, Dieu s'en étant réservé la connaissance du jour et de l'heure.

Ce qui vient de la Sainte Vierge n'a pas les mêmes motifs de caducité, maintenant surtout qu'elle trône près de l'Eternel, comme Reine du ciel.

Remercions-la donc de tout notre cœur, de ses avertissements charitables et profitons-en tous, comme le dit Mgr Zola et

Vive Notre-Dame de la Salette et son secret tout entier !

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments dévoués.

1^{er} Mai 1896.

Ernest de Poulpiquet,

Chevalier de St-Grégoire et du St-Sépulcre.

Le cas de Mlle Couédon

Jugé par un théologien

Si l'on examine attentivement le cas de Mlle Couédon, il est difficile, à mon humble avis, de ne pas reconnaître que la visionnaire

de la rue Paradis est véritablement possédée, et cela pour huit raisons :

1^o D'après la théologie mystique, l'état du sujet est inexplicable autrement que par une possession diabolique.

J'ai souligné à dessein le mot *état*, car il ne s'agit point ici d'une faveur *extraordinaire transitoire*, accordée à une âme, soit sainte, que le Seigneur veut récompenser, soit *pécheresse*, que la grâce veut terrasser, mais d'un commerce *continu et immérité* avec un être surnaturel-divin ou prétendu tel.

Or, personne n'ignore qu'une telle faveur n'est jamais accordée de but en blanc à une âme ordinaire (je parle au point de vue du mérite), comme était d'après son propre aveu Mlle Couédon, avant la manifestation de l'ange en elle : « J'étais (dit-elle) auparavant, *entêtée et capricieuse*. »

L'entêtement, fils de l'orgueil et le caprice enfant de l'égoïsme et de l'immortification, ne sauraient attirer la moindre faveur céleste.

Il est vrai que le sujet se déclarant maintenant « *beaucoup changé* », on pourrait voir en cet amendement, peut-être plus apparent que réel, une preuve de sa mission divine, mais malheureusement d'autres objections surgissent.

2^o Comme l'a très bien fait remarquer le vénérable ecclésiastique auteur de la consultation produite par la *Vérité* : « Ni les écritures sacrées, ni l'histoire ecclésiastique ne nous révèlent un fait analogue à celui de la Voyante, qu'il faille rattacher à une origine divine. »

Quand, en outre, la théologie nous parle des relations d'ange à homme, elle n'attribue jamais qu'au *seul démon*, l'acte de la possession. Ce serait donc la première fois qu'une créature humaine serait possédée par un esprit bon ; fait qui jusqu'à présent avait toujours semblé indigne d'une céleste intelligence. N'y a-t-il pas pour cela même motif à se défier?...

3^o Mais comment parle cet ange?... Ah, d'une manière bien étrange!... Comme un vulgaire chansonnier du Pont-Neuf, il vous débite durant de longues heures de la poésie à un sou, dont un vrai versificateur n'accepterait point la paternité!

« Par moments (dit M. Gaston Mery), même en y apportant une attention intense, il est difficile de saisir, à travers le vague du langage, la pensée de l'ange. »

Et ce serait là un messenger du Dieu, dont selon l'Ecriture, la parole arrive directement à l'intelligence ? *Quia rectum est verbum Domini* (ps. 32, v. 4).

C'est le propre du Verbe divin d'être bref et intelligible non seulement à la partie supérieure de l'âme, comme parlent les mystiques, mais à la plus vulgaire raison, selon que l'af-

firme le prophète royal : « *Lucerna pedibus meis verbum tuum* (ps. 118, v. 105), « O mon Dieu, votre parole est une lumière pour mes pieds ! »

Le même auteur sacré rend à Dieu ce témoignage, que le sens de ses paroles est intelligible même pour de jeunes enfants, dont l'esprit ne fait que de s'entr'ouvrir : « *Declaratio sermonum tuorum illuminat, et intellectum dat parvulis.* » (Ps. 118, v. 130).

Que nous sommes donc loin de ces phrases vagues et diffuses, dont il est difficile de trouver le sens même en apportant *pour les écouter une attention intense*, alors que l'on est aussi richement doué que M. Méry, ce qui, soit dit en passant, n'est pas le fait de beaucoup !

« De demi-heure en demi-heure (continue le sympathique écrivain), la voix reprenait les prédictions déjà émises, en les formulant en d'autres termes, en les précisant peu à peu. »

Notons bien qu'ici le mot prédiction doit vraisemblablement être pris *in lato sensu* ; il signifie remémoration de choses passées et révélation de faits actuels, mais distants ou cachés (voire même les deux), aussi bien qu'annonce d'événements futurs ; car ce qui a porté M. Méry à croire aux vaticinations du pseudo-Gabriel, c'a été « *de s'entendre rappeler des faits de lui seul connus.* »

Or, il est aisé de s'expliquer la manière d'opérer de l'esprit : il sonde d'abord ça et là le terrain, tout en observant son interlocuteur avec une sagacité et une pénétration dont nous ne nous formons que grossièrement l'idée, et selon qu'il acquiert de données nouvelles, il passe de la conjecture à la probabilité, de la probabilité à la certitude morale, et il affirme avec l'aplomb d'un audacieux chiromancien.

Pas besoin d'être un diable pour en arriver là, les simples enfants en font autant en jouant à *qui brûle*, ou en se posant les trois questions : Où l'aimez-vous?... Comment l'aimez-vous?... Et pourquoi l'aimez-vous?... Seulement un démon peut jouer incomparablement plus serré.

4° Ces considérations m'amènent à dire pourquoi M. le docteur de Châteaubourg après être « *sorti* (une première fois) *fort peu édifié sur la mission de l'ange* » le 20 mars, fut par contre émerveillé de ce que celui-ci lui raconta les 24 et 30 mars et le 1^{er} avril.

A ces différentes époques l'esprit avait eu le temps de se renseigner soit par lui-même, soit auprès de ses pareils plus au courant des affaires du digne docteur, dont probablement le caractère est plus fermé et la nature plus difficilement déchiffrable que celle de beaucoup d'autres.

Voici un fait analogue, dont le récit ayant pour auteur un certain Alexandre Henri, pri-

sonnier des Peaux-Rouges en 1757, a été reproduit par M. Eugène Nus : « Sir William Johnson ayant adressé un message aux Indiens, pour inviter leurs chefs installés au Saut-Sainte-Marie, à venir conclure la paix au fort de Niagara, on évoqua *La Grande-Tortue*. »

« Les questions furent adressées par le chef du village. »
« il pria le prêtre de demander si les Anglais se préparaient, oui ou non, à faire la guerre aux Indiens, et s'il y avait au fort du Niagara une grande quantité d'habits rouges. »

« Un cri terrible annonça que la *Grande-Tortue* venait de partir. Un quart d'heure s'écoula en silence, et j'étais impatient de voir quel serait le nouvel incident de cette scène »
« il consista dans le retour de l'esprit. »

« L'esprit, comme nous en informa le prêtre, avait pendant son absence franchi le lac Huron, était allé au fort du Niagara, etc. »

Voilà ce qu'a fait l'ange de Mlle Couédon, entre les 20 et 24 mars.

Or, s'il eût parlé de la part de Dieu, il ne lui eût pas fallu tant de temps pour se renseigner.

5° Et voilà pourquoi M. le docteur Encausse, dit *Papus*, sur lequel le cher M. Méry aime tant à s'appuyer, se montre au moins neutre, en attendant de paraître favorable :

« Il ne faut pas se moquer *à priori* (dit-il) de ce qui va se produire... ce qui *froisserait* le sujet et *empêcherait toute communication.* »

Assurément le démon, essentiellement orgueilleux, ne peut supporter la contradiction, et ça n'est pas lui qui à la place de Notre-Dame de Lourdes aurait si gracieusement salué en souriant l'ingénue Bernadette, lui jetant de l'eau bénite !

Aussi, voyez avec quelle désinvolture et irrévérence il dévoile pour se venger, les faiblesses des prêtres qui refusent de le croire, comme si la juste et prudente défiance de l'humilité était capable d'offenser Dieu !

Soyez persuadé qu'un bon ange ne ferait pas ainsi rougir un prêtre en présence d'un laïc !...

Mais en revanche, comme il reçoit poliment *Papus*, cet autre démon dont M. Encausse est possédé à l'état latent.

Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : *Si autem et Satan in seipsum divisus est, quomodo stabit regnum ejus?* » Satan ne saurait contredire Satan !

Ah ! si Gabriel était vraiment présent en Mlle Couédon, j'aurais voulu assister à son entrevue avec le diable *Papus*.

Quelle frayeur en celui-ci ! Quelle sublime indignation en celui-là !

Peut-être même Papus, imitant la conduite de l'esprit Pythion cité dans les *Actes*, lequel possédant une jeune fille, criait après saint Paul et ses compagnons : « Ces hommes sont des serviteurs du Très-Haut, qui vous annoncent la voie du salut. » « *Hæc, subsecuta Paulum et nos, clamabat dicens : « Isti homines servi Dei Excelsi sunt qui annuntiant viam salutis. »* (Act. 16. — 16). Peut-être Papus eût-il rendu hommage à Gabriel, mais ce dernier agissant comme saint Paul lui eût répondu : « Au nom du Christ Jésus, sors de cette créature que tu possèdes. » « *Præcipio tibi, in nomine Jesu Christi, exire ab eâ !* » Et le docteur Encausse, au lieu de rester possédé comme devant, eût été délivré. « *Et exiit eadem hora.* » (Act. 16. — 18).

Mais il n'en a point été ainsi, et selon les termes du *Gil-Blas*, cité par M. Méry : « Tous les occultes en ce moment, » *Papus en tête*, prédisent les plus redoutables « événements. »

Ceci concorde avec les récentes révélations de Diana Vaughan, touchant l'apparition menteuse de Philaléthès, son ancêtre.

6° Admirez à présent que le prétendu Gabriel ose dire : « Je lis au fond de vos cœurs ! »

Quel mensonge grossier, réfuté à l'avance par l'Écriture, les Saints Pères et la raison théologique !

Et d'abord l'Écriture : « Vous seul ô Dieu, » disent les Paralipomènes, connaissez les « cœurs des fils des hommes. » « *Tu solus nosti « corda filiorum hominum.* » (2 Par. vi. — 30). « Le cœur de tous est pervers et insondable ; » « qui le connaîtra?... Moi le Seigneur, qui » « scrute le cœur et sonde les reins : » « *Præ- « vum est cor omnium et inscrutabile : Quis « cognoscat illud?... Ego Dominus, scrutans « cor et probans renes.* » (Jer. xvii. — 9.)

Ecoutez à présent saint Jean-Chrysostôme commentant ces textes en sa vingt-deuxième homélie sur saint Matthieu : « Donc, en cette » « occasion, le Christ manifeste avec éclat sa » « divinité et son égalité avec le Père. Les juifs » « alléguaient que Dieu seul pouvait remettre » « les péchés, et voilà que non seulement il » « remet les péchés, mais qu'il fait encore, en » « révélant le secret des cœurs, une chose qui » « n'appartient qu'à Dieu. En effet, les scribes » « se gardaient bien d'exprimer leurs pensées. » « Quelques-uns d'entre eux, lisons-nous dans » « l'Évangile, dirent en eux-mêmes, celui-ci » « blasphème. » Et Jésus ayant vu leur pensée » « dit : Pourquoi pensez-vous le mal dans vos » « cœurs ? Cependant Dieu seul pénétre le se- » « cret des cœurs, selon ces paroles du prophète : » « Vous seul sondez les reins et les cœurs. »

Saint Jérôme pense de même sur ce point.

En troisième lieu, la raison théologique dément l'esprit imposteur qui possède Mlle Couédon.

La raison dit : La créature intelligente, à cause de sa dignité et de sa propre excellence, exige naturellement, et a le droit que ses pensées et ses volontés, n'apparaissent point à autrui sans son propre consentement. En conséquence et conformément à cette exigence, Dieu refuse à un ange de lui donner la *claire connaissance* des pensées d'un autre ange ou d'un homme, aussi longtemps que ce dernier ne veut point manifester ses opérations et actes antérieurs au premier.

On dit : *claire connaissance*, parce que indirectement, les anges connaissent les pensées des hommes en conjecturant par des indices, signes et commotions extérieurs. (S. Th. 1, 9, 57^e et 4^e.)

Après cela, que le diable de Mlle Couédon se vante de *sonder les cœurs*, et le vénérable ecclésiastique de la Vérité aura beau jeu pour dire : « Ce que domine surtout ce fatras de paroles, c'est l'esprit divinatoire et conjectural. »

7° Ne soyons donc pas surpris que le pseudo-Gabriel, faisant de l'histoire et de la prophétie à sa façon, nous annonce un roi, dont les ancêtres en ligne ascendante ont été dépossédés du trône depuis des siècles, par leurs collatéraux, ce qui contredit la légitimité monarchique de Louis XIV, d'après M. Méry.

Malheureusement pour lui, le faux Gabriel se trouve démenti depuis longtemps par de saints et illustres personnages.

M. l'abbé Postel, dans son ouvrage sur les apparitions de la Très Sainte Vierge à travers les âges, a écrit les lignes suivantes : « A » « l'église des Petits-Pères, à Paris (aujourd'hui » « Notre-Dame-des-Victoires), vivait au xvii^e siècle le Frère Fiacre, d'une sainteté reconnue » « et célèbre surtout par sa dévotion à la Vierge » « des sept douleurs. Plein de reconnaissance » « pour les bienfaits du roi Louis XIII envers » « sa communauté, il ne cessait de prier en » « faveur de la famille royale et pour que Dieu » « accordât un fils au monarque, qui, uni depuis » « 22 ans à Anne d'Autriche, se voyait privé de » « postérité. Le 9 novembre 1637, il était en » « oraison, lorsque Marie lui apparut tenant un » « enfant dans ses bras. Elle était vêtue d'une » « robe bleue semée d'étoiles ; ses cheveux » « flottaient sur ses épaules ; elle était assise, » « et sur ses cheveux étaient posées trois cou- » « ronnées. »

« Elle lui dit : « Mon fils, ne t'effraie pas ; je » « suis la Mère de Dieu. » Le religieux se » « prosterna pour adorer l'enfant, pensant que » « c'était Notre-Seigneur, mais la Vierge reprit : » « Ce n'est pas mon Fils, c'est l'enfant que Dieu » « veut donner à la France. » La vision s'ef-

« face après avoir duré un quart d'heure. Le
 « Frère se lève pour s'assurer qu'il n'y a point
 « d'illusion, et cherche si quelque tableau,
 « quelque bruit extérieur n'a pu s'emparer de
 « son imagination. Il n'aperçut rien de ce
 « genre. Alors, pour le confirmer davantage,
 « Marie se montre de nouveau à lui, cette fois
 « accompagnée de Jésus couvert des plaies de
 « la flagellation. Elle ne disait rien, mais se
 « tint devant lui pendant un autre quart d'heu-
 « re. Il doutait encore. Une troisième fois la
 « Vierge lui apparut quelques heures après,
 « portant entre ses bras le même enfant, et à
 « côté d'elle Jésus était dans l'éclat de sa
 « gloire. Fiacre doutait encore. Une quatrième
 « fois, le lendemain matin, jour de Saint-
 « Charles Borromée, Marie se fait voir, toujours
 « avec l'enfant : « Ne doutez plus, mon fils,
 « lui dit-elle : que la reine fasse trois neuvaines,
 « et elle sera exaucée. »

« Le bon Frère, examiné par ses supérieurs,
 « affirma qu'il n'y avait pas eu d'illusion ni d'er-
 « reur de sa part. Son éminente vertu plaidait
 « d'ailleurs pour lui ; Anne d'Autriche reçut
 « l'avis de cette révélation, accomplit les neu-
 « vaines, et moins d'un an après, celui qui
 « devait être Louis XIV naquit à Saint-Germain-
 « en-Laye, le 5 septembre 1638. Nous avons dit,
 « au sujet du pèlerinage de Lorette, comment
 « la reine exprima sa reconnaissance : elle fit
 « don au sanctuaire vénéré d'une statue d'ange
 « en or massif, tenant sur ses bras un enfant
 « en or, du poids de Louis XIV naissant, et
 « l'offrant à la divine Mère. »

Ne peut-on pas trouver dans ce témoignage surnaturel en faveur du roi soleil le contre-pied de l'assertion précitée ?

Il est, en outre, raconté dans la biographie du Vénérable M. Ollier, si je ne me trompe, que lui aussi avait beaucoup gémi pour obtenir ce prince à la France, et qu'un jour, passant près du Louvre, comme il rencontrait le jeune monarque encore enfant, il lui dit en riant : « Vous m'avez coûté plus d'un coup de discipline ! »

Une autre âme privilégiée, la Vénérable Jeanne de Matel, fondatrice des religieuses du Verbe Incarné, qui ont eu de son temps un couvent à Paris, dans la rue de Sèvres, sur l'emplacement aujourd'hui occupé par les Sœurs de Saint-Thomas-de-Villeneuve, ayant beaucoup prié pour obtenir un dauphin à la France, apprit par révélation que Louis XIV avait été accordé à ses supplications.

Et voilà celui que le pseudo-Gabriel voudrait faire passer pour un usurpateur, au profit d'un mythique prétendant ?

Son but est multiple évidemment ; mais on ne saurait se dissimuler qu'en parlant ainsi il se propose : 1° d'enlever à Louis XVI la couronne

du martyr (car, selon lui, il n'a été que martyrisé) ; 2° d'augmenter le trouble et la confusion parmi les légitimistes ; 3° de rendre odieux au gouvernement existant les catholiques, en faisant croire aux dépositaires de l'autorité que les fidèles nourrissent des espérances monarchiques ; 4° d'empêcher l'union des forces catholiques sur le terrain constitutionnel, en faisant miroiter aux yeux des monarchistes obstinés une espérance fallacieuse de restauration.

8° Est-ce à dire que l'on doive tenir pour entièrement mensongères les prophéties du prétendu Gabriel ? Je n'en sais rien ; peut-être oui, peut-être non. Cependant, il me semble que tout l'enfer ne serait pas unanime à nous annoncer des malheurs publics, s'il n'en devait point arriver, à moins que les démons ne se proposent de discréditer par ce moyen les vraies prédictions, et, par suite, la Sainte Religion.

Mais si, comme cela est assez probable, l'événement justifie la vaticination, faudra-t-il conclure au surnaturel divin de son origine ? Pas le moins du monde, attendu que, depuis longtemps, nombre d'hommes sérieux et intelligents ne voient point l'horizon couleur de rose.

Du reste, la prévision de tels cataclysmes physiques et sociaux surpassât-elle la prévision humaine, le diable, connaissant incomparablement mieux que le savant le plus distingué, tous les rouages de la nature, et ayant ses entrées parfaitement libres dans les conseils secrets des princes, peut, à l'aide de ces données, faire des déductions autrement sûres que les nôtres.

Conclusion : laissons tomber dans l'oubli M^{lle} Couédon et son démon familial, et gardons-nous surtout, nous catholiques, de l'aller consulter.

A. A.
Prêtre.

Les prédictions diaboliques

Les prophéties sont à l'ordre du jour.

On lit, en effet, dans un journal des plus répandus (*Annales politiques et littéraires* du 5 avril) : « M^{lle} Couédon continue de surexciter la curiosité publique. Ses prophéties sont colportées, commentées. Elle nous annonce la guerre étrangère et la guerre civile pour le prochain mois de septembre. Et de bons bourgeois commencent à vendre leurs rentes en prévision de ces affreux événements... — C'est dégoûtant, nous répond le concierge ; c'est une inondation, quinze cents lettres au moins à chaque courrier ; on la demande la nuit ; j'ai renvoyé depuis ce matin plusieurs centaines

de personnes... Un registre spécial est placé dans la loge ; près de mille noms y figurent. »

La Croix du Midi du 5 avril dit aussi : « Le public, avide du merveilleux, se porte en masse vers la voyante, qui déclare être l'archange Gabriel ; on l'interroge, obtenant sur des faits extérieurs des renseignements étonnants et surtout beaucoup de réponses évasives. La foule, comme pour Mesmer au siècle dernier, s'enthousiasme au point qu'il a fallu hier mercredi l'intervention de la police pour faire circuler... Il faut absolument écarter toute pensée d'intervention surnaturelle divine ; c'est une sorte de somnambulisme, car nous avons peine à y voir une action diabolique. »

Pour nous, au contraire, il est moralement certain que M^{lle} Couédon est possédée — à son insu — par un véritable démon, se donnant pour l'archange Gabriel. C'est, en effet, la seule hypothèse qui explique son énorme succès auprès des foules et des reporters de journaux, ainsi que sa médiocrité devant une grande réunion de médecins et de théologiens et son refus de reparaitre au milieu d'elle. Car si le diable ne craint guère les ignorants et les journalistes, il ne tient pas du tout à montrer sa vraie nature, en déployant tous ses moyens, devant des savants et des exorcistes.

M^{lle} Couédon a déclaré au Dr Dumontpallier que l'ange Gabriel ne lui a pas dit à quelle époque auront lieu les grands cataclysmes. Mais Miss Diana Vaughan nous apprend dans le numéro 9 de ses *Mémoires* que, d'après le démon se donnant pour son aïeul Thomas ou Philalèthe, une foule d'événements extraordinaires, relatifs à la France, à l'Europe et à toute l'Eglise, doivent se réaliser dans les deux ou trois premières années du siècle prochain.

Il serait donc très intéressant de savoir ce qu'il faut penser de pareilles prédictions. Est-il raisonnable de les prendre au sérieux, ou faut-il, au contraire, les mépriser comme étant dépourvues de toute valeur et probabilité ?

Avant de répondre directement à ces questions, aussi difficiles qu'intéressantes, nous croyons qu'il est très utile de consulter d'abord à ce propos le Prince des théologiens, appelé l'Ange de l'Ecole à cause de sa compétence exceptionnelle sur la nature des esprits.

Saint Thomas se demande, dans la *Somme théologique* (p. II-II, q. 172, 5), « si les démons peuvent faire des prophéties ». Voici sa réponse : « La prophétie implique une certaine connaissance bien supérieure à celle de l'homme. Il est évident qu'une intelligence d'ordre supérieur peut savoir des choses cachées à un esprit de nature inférieure. Or, au-dessus de l'intelligence de l'homme, il y a, non seulement celle de Dieu, mais encore celle des anges bons et mauvais, d'après l'ordre

de la nature. Voilà pourquoi les démons connaissent, même par la seule force de leur esprit, des choses cachées à l'intelligence humaine, qu'ils peuvent révéler aux hommes. Mais il n'y a d'absolument secret que ce que Dieu est seul à connaître. Aussi, la prophétie proprement et simplement dite ne peut se faire que par révélation divine. Mais la révélation même qui provient des démons peut être appelée prophétie sous un rapport. Voilà pourquoi ceux qui reçoivent des révélations du démon sont appelés par l'Ecriture, non pas simplement des prophètes, mais des prophètes d'une certaine espèce, par exemple de faux prophètes, des prophètes d'idoles. »

Le Prince des théologiens examine encore, au même endroit, « si les prophètes des démons disent quelquefois la vérité », et il s'objecte lui-même cette parole de l'Evangile (Jean, viii, 44) : « Le diable est menteur et père du mensonge. »

« Mais, répond-il, une Glose de l'Ecriture dit que Balaam était un devin, c'est-à-dire qu'il connaissait quelquefois l'avenir par le moyen des démons et de la magie. Cependant, il annonça beaucoup de choses vraies, comme quand il dit : « Une Etoile sortira de Jacob et un rejeton s'élèvera d'Israël » (*Nombres*, xxiv, 17). Donc les prophètes des démons annoncent aussi des choses vraies. Et, en effet, l'enseignement même donné par les démons à leurs prophètes contient quelques vérités qui le rendent acceptable. Car c'est ainsi que l'intelligence est amenée à l'erreur par l'apparence de la vérité, de même que la volonté est portée au mal par l'apparence du bien. C'est pourquoi saint Chrysostôme s'exprime ainsi : « Le diable a reçu le pouvoir de dire quelquefois ce qui est vrai, afin de recommander ses mensonges par de rares vérités. » Il faut donc répondre que les prophètes des démons *ne parlent pas toujours d'après une révélation diabolique, mais quelquefois par inspiration divine, comme c'est arrivé évidemment pour Balaam* ; car l'Ecriture dit que le Seigneur lui parla, quoiqu'il fût un prophète des démons. C'est que Dieu se sert même des méchants pour l'utilité des bons. »

Eh bien, examinons maintenant si les révélations faites par le démon, caché sous le spectre de Philalèthe, à miss Diana Vaughan, ne ressemblent pas d'une manière étrange aux prophéties de Balaam.

« Verrai-je le triomphe de notre religion sainte ? — Non. L'humanité n'est pas encore prête à recevoir la vraie lumière... Tu verras décroître la puissance d'Adonai et son vicaire prisonnier de la franc-maçonnerie, après l'avoir été du gouvernement italien. — Est-ce le Pape actuel qui tombera au pouvoir de nos chefs ?

— Non. Ce sera son successeur. — Pouvez-vous me dire qui succèdera à Léon XIII ? — Non... Si tu apprends son nom, ce ne sera pas par moi ; mais *je sais* que tu le verras lui-même et qu'il te recevra à Rome, dans sa maison d'habitation, quelque temps avant son élévation au pontificat exécré par nous. *Cela, je suis obligé de te le dire, et j'en ai grande contrariété, je ne sais pourquoi.* »

C'est ainsi que Balaam, ministre de Baal ou Belzébuth, faisait des efforts surhumains pour maudire le peuple de Dieu, afin de gagner les présents magnifiques de Balac ; mais Dieu le forçait, au contraire, à bénir trois fois les Israélites, en faisant des prophéties très réelles.

Avant ce dialogue avec miss Diana, le prétendu Philalèthe lui avait débité une foule de mensonges au sujet de son enlèvement au ciel de Lucifer sans passer par la mort. Mais il est très facile de comprendre pourquoi il l'avait trompée impudemment sur ce point-là. C'est qu'il n'avait rien à y perdre, puisque la luciférienne ne devait constater son erreur qu'une fois tombée pour toujours dans l'enfer et devenue incapable de se reprendre ; et, d'autre part, il y trouvait un grand profit, parce que tous ses mensonges étaient de nature à l'enflammer d'ardeur et de courage pour le service de Satan. De même, quand Lucifer déclarait dans son Apocalypse du nom d'*Apudno*, qu'après le règne de l'Antéchrist « la terre serait à jamais délivrée du joug d'Adonaï », il savait très bien qu'il disait le contraire de la vérité ; car il a dû comprendre cent fois de reste, par de nombreuses prophéties bibliques, qu'après le règne de l'Antéchrist tous les démons seront enchaînés dans l'enfer pour des milliers d'années, tandis que la terre entière deviendra d'une manière réelle et effective le royaume du Christ et de son Eglise. Mais il était très intéressé à mentir de la sorte, parce que l'espoir d'un triomphe complet et définitif encouragerait fortement ses disciples à la lutte, et que ceux-ci ne seraient détrompés par les événements qu'à l'heure où la défaite serait inévitable quand même.

Mais quand le démon annonçait à miss Vaughan, en 1889, une foule d'événements extraordinaires devant se réaliser dans une douzaine d'années, il est impossible de comprendre pourquoi il le faisait s'il n'y était pas vraiment forcé par Dieu, de la même manière que Balaam, bénissant le peuple qu'il s'efforçait de maudire. Et, en effet, il n'avait rien à gagner et il avait beaucoup à perdre en lançant de pareilles prédictions sans être sûr de dire la vérité ; car il prédisait à la cause luciférienne beaucoup plus de revers que de succès. D'ailleurs, il avouait lui-même qu'il était obligé

par une force supérieure à dire des choses qui le contrariaient beaucoup, sans savoir pourquoi. C'est qu'il sentait confusément que la visite de miss Diana à un cardinal impliquait la conversion de l'ardente palladiste au catholicisme.

Mais considérons bien quelle est la suite du dialogue prophétique.

« Quelle est l'année où la Franc-Maçonnerie obtiendra ses plus importants succès ? — *La première année du prochain siècle.* Alors, l'adonisme sera traité avec juste rigueur en Autriche, en France et au Canada. *L'année suivante*, notre cause semblera toucher presque au triomphe en Espagne. — Quels événements arrêteront donc notre triomphe ? — Une colonne de noire fumée s'élèvera du pays belge et obscurcira le ciel. Il y aura de terribles combats entre les maléakhs et nous. Le pape de la superstition sera délivré par une expédition partie d'une petite ville helvétique.

La France subira une crise de feu et de sang ; Paris sera bouleversé par une horde de fous, qui compromettront l'œuvre sage de nos adeptes. En cette deuxième année du prochain siècle, Lilith parlera à Lourdes, apparaissant à des milliers de pèlerins, au milieu de son sanctuaire que les hommes de raison abominent. *Ce miracle adonaïte frappera les esprits et nous causera grand tort.* Un évêque du Dieu-Mauvais oindra un guerrier français revenant de lointaines contrées, et tous les adonaïtes de ce pays se lèveront en masse. *Les nôtres seront alors vaincus en France.* L'Espagne régénérée entrera en guerre avec la France superstitieuse. Hélas ! c'est la France, *longtemps perdue pour nous*, qui imposera ses lois. Le Dieu-Bon sera dans une profonde tristesse ; l'Autriche et le Canada seuls le consoleront. Les defections seront nombreuses au royaume britannique. Un temple élevé en Italie à Notre-Seigneur Lucifer sera abattu par la foule adonaïte, qui acclamera, d'un bout de la péninsule à l'autre, le vicairé du Dieu-Mauvais.

Il nous semble que de pareilles prédictions sont beaucoup plus encourageantes pour des catholiques que pour des amis de Satan ; car, d'après elles, les succès de la franc-maçonnerie seront de très courte durée, au moins en France, en Italie et en Espagne ; tandis que les triomphes de la vraie religion seront à la fois très grands et très durables. Nous ne voyons donc pas du tout quel intérêt pouvait avoir le démon à mentir en faisant des prédictions si extraordinaires. Mais il est, au contraire, très facile de comprendre qu'il lui importait beaucoup de ne pas parler de la sorte sans être sûr de dire la vérité.

Et, en effet, si ce n'était pas le vrai Dieu qui le forçait à s'exprimer ainsi pour l'avantage

des chrétiens, à cause de la future conversion de miss Vaughan, — quand arriverait l'époque des événements annoncés, il y en aurait, sans aucun doute, une très grande partie qui ne se réaliserait pas. Dès lors, le grand Philalèthe serait convaincu par le fait même de n'être qu'un grand imposteur, et miss Diana, l'ardente apôtre du luciférianisme, furieuse d'avoir été si indignement mystifiée, ne pourrait que brûler ce qu'elle avait adoré et adorer ce qu'elle avait brûlé. Est-ce qu'un esprit aussi intelligent que le démon aurait été capable de commettre une pareille bétise sans rime ni raison, sans y avoir rien à gagner et pour le seul plaisir de tromper la plus dévouée de ses servantes ? Si c'est possible à la rigueur, ce n'est assurément pas vraisemblable.

D'ailleurs, la plupart de ces prédictions diaboliques se trouvent très conformes à d'autres prophéties émises par de saints personnages, et offrant des garanties sérieuses d'inspiration divine.

En voici quelques-unes.

Le vénérable curé d'Ars a fait les déclarations suivantes :

« Paris sera changé et aussi deux ou trois autres villes. Paris sera démoli et brûlé tout de bon ; pas tout entier cependant... *On croira que tout est perdu et le bon Dieu sauvera tout.* »

L'abbé Souffrant, mort en 1828, et célèbre pour ses prédictions, s'est exprimé de la sorte : « Le sang coulera par torrents dans le Nord et dans le Midi. Je vois couler le sang dans certains endroits, comme la pluie par nos jours d'orage. Paris sera détruit par une guerre d'extermination que se feront deux mauvais partis. L'Ouest sera épargné à cause de sa foi. Il viendra un moment où l'on croira tout perdu ; *c'est alors que tout sera sauvé.* »

Mêmes idées et, à peu près, mêmes expressions chez la sœur Marianne, de Blois, morte en 1804 : « *Quand tout semblera perdu, tout sera sauvé...* C'est alors que régnera le Prince qu'on ira chercher et sur lequel on ne comptait pas. Le triomphe de la religion après le grand combat sera tel que l'on n'aura jamais rien vu de semblable. »

D'après la vénérable mère du Bourg, morte en 1862, « il y aura dans notre France un renversement effroyable ; cependant Dieu élèvera sur le trône un roi modèle, un roi chrétien ; la religion consolée refleurira. »

Tout cela concorde parfaitement avec la prophétie de Philalèthe, et à coup sûr le démon n'y est pour rien.

Et maintenant, citerons-nous encore, à ce propos, quelques extraits du *Secret de la Salette* ? Il est vrai que nous avons assez malmené dans d'autres articles ce fameux Secret et son auteur Mélanie. Mais c'est une raison de

plus pour en dire quelque bien, dans le but de faire plaisir à ses amis et de montrer notre impartialité.

Il est très probable et même à peu près certain que la Sainte Vierge apparaissant à la Salette a réellement confié un secret à Maximin et un autre à Mélanie. Ce secret, nous croyons que Mélanie l'a dénaturé de plusieurs manières, surtout en l'amplifiant outre mesure et en y mêlant un certain nombre de faussetés. C'est ce qu'elle a fait, en particulier, en prêtant à la Sainte Vierge des calomnies évidentes contre le clergé et les communautés religieuses, et en disant que « le successeur de Pie IX ne régnerait pas longtemps » ; car Léon XIII a déjà dépassé très notablement la moyenne des règnes pontificaux.

Mais voici une page du Secret qui s'accorde étrangement avec toutes les prédictions que nous venons de citer :

« La France, l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre seront en guerre. Le sang coulera dans les rues. Le Français se battra avec le Français, l'Italien avec l'Italien ; ensuite, il y aura une guerre générale qui sera épouvantable... Paris sera brûlé et Marseille engloutie. Plusieurs grandes villes seront ébranlées et englouties par des tremblements de terre.

On croira que tout est perdu ; on ne verra qu'homicides, on n'entendra que bruit d'armes et que blasphèmes. Les justes souffriront beaucoup. Leurs prières, leurs pénitences et leurs larmes monteront jusqu'au ciel, et tout le peuple de Dieu demandera pardon et miséricorde, demandera mon aide et mon intercession. Alors Jésus-Christ, par un acte de sa justice et de sa grande miséricorde pour les justes, commandera à ses anges que tous ses ennemis soient mis à mort. Tout à coup, les persécuteurs de l'Eglise de Jésus-Christ et *tous les hommes adonnés au péché périront*, et la terre deviendra comme un désert. Alors se fera la paix, la réconciliation de Dieu avec les hommes. Jésus-Christ sera servi, adoré et glorifié : la charité fleurira partout, les nouveaux rois seront le bras droit de la sainte Eglise... Cette paix parmi les hommes ne sera pas longue. *Vingt-cinq ans* d'abondantes récoltes leur feront oublier que les péchés des hommes sont la cause de toutes les peines qui arrivent sur la terre. Un avant-coureur de l'Antéchrist, avec ses troupes de plusieurs nations, combattrait contre le vrai Christ, le seul sauveur du monde... »

Il y a certainement des erreurs ou de très grandes exagérations dans ce passage ; car Mélanie prête à un avenir prochain des cataclysmes universels et destructifs du genre humain, qui se réaliseront seulement sur la fin du règne de l'Antéchrist. Mais, enfin, il y a

là des coïncidences frappantes avec les autres prédictions que nous avons citées plus haut. Cependant, nous croyons que la Sainte Vierge nous pardonnera l'audace de dire que nous avons beaucoup plus de confiance dans les prédictions faites par un démon à miss Vaughan, — en vertu d'une contrainte supérieure et en dépit de tous ses intérêts dans l'hypothèse du mensonge que dans les révélations attribuées à la reine du ciel par une fille ignorante, passionnée et plus ou moins déraisonnable.

D'ailleurs, presque tous les événements annoncés par le prétendu Philalèthe sont tellement conformes à la nature des choses, que la simple raison éclairée suffirait plus ou moins à les prévoir.

Et, en effet, qu'y a-t-il de plus vraisemblable *a priori* que de grands succès de la cause maçonnique dans toute l'Europe pour les années les plus prochaines ? C'est une simple continuation de ce que nous voyons depuis longtemps. Est-ce que tout n'annonce pas en outre la réalisation d'une seconde Commune, beaucoup plus formidable que la première ? Mais nous y marchons à grands pas depuis longtemps ; et c'est aujourd'hui le gouvernement lui-même qui y conduit la France, en violant la Constitution, par sa guerre ouverte contre le Sénat. Qu'un jour ou l'autre le pouvoir exécutif vienne à défaillir soit par assassinat, soit par démission, soit par discorde, soit par trahison : Paris sera aussitôt à feu et à sang, et les principales villes de France ne manqueront pas de l'imiter.

Mais des excès trop révoltants du parlementarisme et de l'anarchie appellent nécessairement un dictateur. Nous l'avons vu deux fois dans notre siècle avec les deux Napoléons, et nous avons été deux fois à la veille de le revoir encore dans ce dernier quart de siècle ; car Henri V serait devenu le roi absolu de la France sans son entêtement inexplicable pour le drapeau blanc exclusif ; et un simple général se serait emparé de la dictature s'il avait été un homme au lieu d'être une femmelette. Il est donc bien à prévoir que les catholiques seront bientôt tellement excédés par la persécution et la guerre civile qu'ils finiront par se lever comme un seul homme, et par imposer à la France un vrai général chrétien, qui gouvernera en maître unique et absolu comme l'empereur de Russie. Et si cela se réalise, un tel souverain ne manquera pas d'arracher le pape, l'Italie et l'Espagne à la franc-maçonnerie, et de faire prospérer l'Eglise dans les principales nations catholiques.

Cependant, il ne faut pas croire qu'il suffira d'un bon général pour changer la fin du monde, et amener le genre humain à la pratique de la vraie religion. Pendant son règne,

le démon continuera son œuvre dans tous les pays aussi bien qu'auparavant ; et après sa disparition, la franc-maçonnerie redeviendra sans doute de plus en plus puissante, jusqu'au règne de l'Antéchrist où elle sera maîtresse du monde entier.

Voilà, ce nous semble, quelles sont les prévisions les plus probables que l'on peut former sur le vingtième siècle, en combinant différentes prophéties avec les calculs de la raison. Mais, en matière de révélations privées et de prévisions rationnelles, il faut avoir toujours une certaine crainte de se tromper, car il est impossible d'arriver à la certitude. Il est déjà bien difficile de savoir si l'on possède un texte des prédictions tout à fait exact. Ainsi, miss Diana Vaughan n'a pas même pris la peine de nous déclarer si elle avait eu soin d'écrire mot à mot toute sa conversation avec le prétendu Philalèthe dès qu'elle fut sortie de la séance, et de la reproduire textuellement dans ses *Mémoires*. C'est qu'elle lui prête aujourd'hui beaucoup moins d'importance que nous, parce qu'elle a été cent fois mystifiée par les démons et qu'elle n'a pas médité longuement sur l'histoire de Balaam et les articles de Saint-Thomas. Mais il est probable que certains cardinaux seront tellement frappés par les divers caractères de ces prédictions diaboliques, qu'ils l'appelleront à Rome exprès pour recevoir de sa propre bouche l'assurance de leur parfaite authenticité.

L'abbé J.-B. Bigou.

*
* *

Expériences diaboliques d'un Abbé

Nous recevons d'un de nos abonnés de Bastia l'intéressante lettre suivante :

Monsieur le Directeur de la *Revue Mensuelle*,

Je crois intéressant de porter à la connaissance de vos lecteurs les faits suivants qui leur paraîtront, je l'espère, revêtus d'un indiscutable caractère d'authenticité, grâce aux circonstances dans lesquelles ils se sont produits et aux situations des personnages qui en ont été témoins.

Dans les derniers jours du mois de mai de l'année 1895, le croiseur Français, le « Roland » mouillait sur rade de la « Basse-Terre » (île de la Guadeloupe, Antilles Françaises) et un aspirant de ce bâtiment, légèrement indisposé, était envoyé à l'hôpital militaire, situé au camp « Jacob », sur les hauteurs qui dominent la ville.

Un prêtre s'y trouvait, curé d'un des îlots voisins, qui lia rapidement société avec le jeune officier — on sait que nos hôpitaux colo-

niaux reçoivent indistinctement les militaires, les fonctionnaires, les personnages revêtus d'un caractère officiel quelconque et même les civils, moyennant finance. — Or, un soir que ce prêtre lisait un ouvrage d'occultisme, une formule d'évocation tomba sous ses yeux : elle permettait, disait l'auteur, d'interroger un esprit et d'en obtenir réponse par le moyen d'une plume non humainement mue.

Poussé par une curiosité malsaine, l'abbé fit l'évocation et sur sa main droite placée horizontalement la paume en dessus, le dos à plat sur une feuille de papier, les doigts allongés et joints, posa un porte-plume (posa simplement, sans l'assujettir par une pression quelconque). A peine ces dispositions prises, le porte-plume se mit à se mouvoir et à écrire sans aucune action du prêtre. Celui-ci, saisi d'effroi, bondit hors de sa chambre et se rendit incontinent chez l'aumônier qui reçut sa confession et sa promesse de ne plus recommencer.

Mais l'attrait du fruit défendu fut tel que le lendemain et les jours suivants le prêtre fit de nouveau l'évocation en présence de l'aspirant. L'expérience, plusieurs fois répétée dès lors, eut toujours le même succès ; elle se caractérisait par une écriture grande et élancée ne ressemblant en rien à celle de l'expérimentateur ; chose curieuse, quand l'aspirant se rapprochait plus près de lui, l'écriture obtenue devenait plus maigre et finalement tournait aux pattes de mouches indéchiffrables.

Les réponses faites aux nombreuses questions posées furent très souvent étranges et d'une inexplicable justesse, souvent aussi, fausses.

Une fois, l'esprit qui animait le porte plume déclara se nommer Lucie, personne que le prêtre avait jadis connue en France. Une autre fois, il déclara que l'aspirant était protestant, ce qui était vrai, et ignoré du médium et encore qu'il était né à L^{***}, rue ^{***}, n° ^{***}, chose que la mémoire dudit officier avait à peine retenue ; mais aussi des choses fausses telles que : X^{***}, aspirant de marine, passera enseigne de vaisseau en 1897. Or, l'officier en question a obtenu ce grade au commencement de 1896.

Un jour, pendant une de ces coupables expériences, une religieuse vint à entrer dans la salle où elles se faisaient ; **or, immédiatement la plume se brisa.**

Finalement le prêtre poursuivi par le remords, retourna se confesser et cessa de se livrer à ces criminelles pratiques. Depuis il est mort, croit-on.

Ces faits sont bien connus des autres aspirants du « Roland » qui montaient fréquemment au camp Jacob pour rendre visite à leur camarade souffrant et qui arrivaient parfois

pendant les expériences ; venus par hasard à ma connaissance, je les déclare, en la personne qui m'en a fait le récit, absolument authentiques.

Le deuxième fait que je désire porter à la connaissance de vos lecteurs, m'a été rapporté, il y a une dizaine d'années, par M. D^{***}, savant chimiste, très connu et tout aussi remarquable, bien que moins remarqué à cause de sa modestie, que le très répandu M. Berthelot. Ce savant, que ses traditions de famille attachent à la religion protestante et qui, je le crois, du moins, est un incrédule au sens habituel du mot, m'a fait ce récit au cours d'une conversation ayant trait aux phénomènes spirites :

« Alors, m'a-t-il dit, que j'étais encore à l'Ecole Normale, il se trouva que par manière de passe temps, plusieurs de mes camarades faisaient tourner des tables. Or, un jour que j'assistais à l'une de ces expériences, l'un d'entre nous, qui devait plus tard entrer dans les ordres, apporta un flacon d'eau bénite et pendant les manifestations de l'esprit jeta brusquement sur la table quelques gouttes de ce liquide. Or, **instantanément la table se brisa!!**

Ce fait, je le répète, m'a été conté par un savant renommé que nul ne saurait accuser de superstition ou de bigotisme, savant que ses traditions de famille attachent à la religion protestante et qui par suite n'avait aucune raison scientifique, puisque chimiste, ou de croyance puisqu'incrédule, pour attribuer semblable puissance à quelques gouttes d'eau pure bénies par un prêtre.

Je terminerai cette note par une remarque relative à un article paru dans le N° 25 de la *Revue Mensuelle* (Janvier 1896) sous la signature de M. le très docte abbé Bigou, article dont je ne saurais admettre les conclusions.

Car il me paraît peu compatible avec la hauteur de vues du saint prophète de Patmos, d'attribuer au mystérieux nombre 666 la signification reçue par M. l'abbé Bigou.

Saint Jean qu'il est bon de citer de nouveau :

« ¹⁶ Et elle fera que tous, petits et grands et « riches et pauvres ; et libres et esclaves, aient « la marque [de la Bête] dans leur main droite « ou sur leurs fronts ¹⁷ et que nul ne puisse « acheter ou vendre à moins qu'il n'ait la « marque ou le nom de la bête, ou le nombre « de son nom. ¹⁸ C'est ici [que doit apparaître] « la sagesse. Que celui qui a l'intelligence calcule le nombre de la bête, car c'est un « nombre d'homme est son nombre est 666. »

Saint Jean, donc, n'aurait pas insisté de cette façon sur ce nombre mystérieux s'il avait eu la simple signification que lui attribue M. l'abbé Bigou d'après le récit fait par miss J. Diana Vaughan, en la page 185 de ses mémoires. Et

pour comprendre qu'en se recourbant les tronçons d'un serpent forment autant de 6, point ne seraient nécessaires la sagesse et l'intelligence demandée par Saint Jean.

D'ailleurs l'évangéliste dit positivement qu'il s'agit d'une sorte de cryptographie « le nom de la bête, ou le *nombre de son nom... calculer le nombre de la bête* » et les pères de l'Eglise l'ont toujours entendu ainsi.

J'imagine plutôt qu'il y a dans ce passage un fait compréhensible pour les seuls contemporains des événements prédits, quelque chose qui, par une voie secrète de la Providence, découlera de la suite des faits futurs et qui jettera une éclatante lumière sur le rôle néfaste de l'Antechrist dans ces temps de trouble et de doute où beaucoup ne sauront de quel côté chercher la vérité.

Satan qui est toujours le *Simius Dei* et qui soupçonne peut-être les desseins de la Providence ne voudrait-il pas créer un dérivatif à cette action divine en préparant plusieurs explications capables de détourner l'attention de ceux qu'il aura séduits? Cette pluralité d'explications : grattage connu dans la main droite, chiffre d'Apollonius Zabab dans l'alphabet magique, nombre 666 imprimé sur la poitrine, tronçons recourbés du serpent coupé en trois... etc..., prouve surabondamment que l'esprit du mal ignore aussi bien que nous la vraie signification du chiffre mystérieux.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Lieutenant LEGS.

MARIE-ANTOINETTE et la Franc-Maçonnerie

La Société d'histoire contemporaine va faire paraître le second volume du recueil des lettres de la reine Marie-Antoinette, publié par MM. de La Rocheterie et de Beaucourt. Dans une lettre du 17 août 1790, adressée par la reine à son frère l'empereur Léopold II, on trouve ce curieux passage, qui mérite d'être reproduit et sur lequel nous appelons toute l'attention de nos lecteurs :

« Prenez bien garde là-bas à toute association de francs-maçons. On doit déjà vous avoir averti : C'EST PAR CETTE VOIE QUE TOUS LES MONSTRES D'ICI COMPTENT D'ARRIVER DANS TOUS LES PAYS AU MÊME BUT. Oh! Dieu garde ma patrie et vous de pareils malheurs! »

(Extrait de *La Croix de Seine-et-Oise*, 10 mai).

LA SŒUR DE LA NATIVITÉ

(Suite et fin.)

Une fois le contrat diabolique écrit et signé par les chefs du Luciférianisme, une fois les serments prononcés devant l'infâme idole du Baphomet, le diable poursuit son exhortation et dicte à ses fidèles le sommaire de la loi qui devra concentrer et guider leur action dans cette suprême croisade diabolique.

« C'est à présent, mes amis, continue Satan, c'est à présent qu'il faut tous agir de concert. Montrez-moi votre loi qu'il faut joindre au contrat que nous venons de faire; et qui doit être placé à la tête de cette loi, afin qu'elle soit la première observée et mise en pratique. Je vois en Dieu que cette loi sera apportée par les chefs de l'assemblée. Les démons mettront eux-mêmes ce contrat à la tête de leur loi, et ils ajouteront à cette loi tout ce qui leur plaira, selon leur esprit diabolique.

« Voici ce que je vois en Dieu : Dans cette maudite loi, le Messie tant désiré sera annoncé et il sera dit qu'il est celui-là seul en qui il faut croire et qu'il faut adorer. Il sera annoncé par des prophètes et par des anges quelques années (je vois en Dieu que ce sera comme deux ou trois ans) avant sa naissance. Je ne puis marquer ici tout ce qu'on dira sur sa personne, sur sa beauté et sur ses richesses. Il sera comme entouré d'une clarté divine plus brillante que les rayons du soleil. Il paraîtra accompagné d'une cour céleste d'anges, qui l'adoreront comme le vrai Dieu tout puissant, et le Messie tant désiré et attendu depuis le commencement du monde. Mais dans tout cela je ne vois en Dieu qu'erreurs abominables et impostures exécrables. Ce seront autant de démons qui, sous la figure des anges de lumière, prophétiseront la venue de cet homme d'iniquité; comme aussi ce seront des légions de démons qui viendront lui faire leur cour et l'adorer comme le Messie.

« Ce qui me fait le plus de peine, c'est que je vois en Dieu que cette maudite loi contiendra bien des blasphèmes et imprécations contre notre adorable Sauveur. Si je ne craignais pas d'offenser Dieu, je ne penserais jamais à faire mettre par écrit de telles abominations. Les scélérats se feront connaître par leur langage impie et déplorable. Voici ce qu'ils diront par rapport au Verbe incarné. Ils prétendront que c'est un faux Messie et un enchanteur, qui a été possédé du démon; que c'est un assassin qu'on a condamné à mort pour ses forfaits et pour sa fausse loi, que plusieurs personnes n'ont pas voulu le reconnaître pour le Messie; que c'est pour cela qu'elles l'ont jugé et con-

damné à mort et fait mourir entre deux brigands par les mains du bourreau : que c'est ce criminel-là qu'on appelle le vrai Messie attendu ; que de là plusieurs personnes, sous le titre de chrétiens, ont fait profession d'observer cette dure loi, qui ne semble établie que pour détruire l'homme, plutôt que pour le faire vivre ; qu'un nombre considérable de ces chrétiens ont été assez aveugles et assez insensés pour croire en lui et à tout ce qu'il a prescrit dans la mauvaise loi ; que de générations en générations ils se sont soutenus dans cette fausse et vaine croyance, qu'ils ont mieux aimé souffrir la mort et répandre leur sang pour la défense de leur fausse croyance et de leur faux Messie... Détruisons, se diront-ils entre eux, toute cette prétendue Eglise, et qu'il ne soit plus parlé dans le monde de ce faux Messie.

« Je vois en Dieu qu'après avoir prêché le peuple avec une apparence de douceur (comme Renan, dans sa *Vie de Jésus*), ils feront afficher des exemplaires de leur fausse loi, dans les carrefours et aux poteaux des villes, et qu'il les feront lire publiquement tant dans les villes que dans les campagnes ; ensuite ils décrieront et annuleront tous les mystères de notre sainte religion, particulièrement celui de l'incarnation du Verbe ; ils ridiculiseront les cérémonies de la sainte Eglise et la tourneront en dérision (parodies sacrilèges des sacrements chez les francs-maçons) ; ils traiteront de fables les saints mystères et tous les sacrements ; ensuite ils publieront tous les genres de supplices qu'on fera subir à ceux qui s'obstineront à suivre la loi de Jésus-Christ et qui refuseront d'obéir à leur commandement.

« Mais avant que d'employer la rigueur, les démons paraîtront sous la figure d'anges de lumière, pour annoncer leur vrai messie promis ; ils exhorteront les peuples à croire en lui, et à renoncer à ce faux prophète qui se nomme Jésus. Tous leurs artifices et leurs stratagèmes dureront plusieurs années, avant qu'ils usent de rigueur avec leurs troupes diaboliques de soldats... »

On le voit, nous n'en sommes encore qu'à la première période de l'accomplissement du plan diabolique, celle où les démons se transforment en anges de lumière, et où les sectaires essaient par la parole et par la plume de ruiner dans les âmes des croyants la foi dans le divin Sauveur. Mais ce qui se passe sous nos yeux est si fidèlement retracé dans les révélations de la sainte religieuse, qu'il est difficile de ne pas croire que ce qu'elle annonce de la période de persécutions violentes qui doit suivre se réalise à son tour.

Ici, la Sœur interrompt son récit, en renvoyant le lecteur à ce qu'elle a dit précédem-

ment sur la persécution de l'antechrist : « Il y est marqué plus distinctement, dit-elle, comment, depuis la venue de l'antechrist dans l'Eglise, cette sainte Eglise durera jusqu'au jour du jugement dernier, malgré toutes les fureurs de l'enfer et de tous ses satellites. A mesure que l'enfer en furie s'élèvera contre l'Eglise, Notre-Seigneur l'assistera et la protégera ; il n'y aura que le nombre de martyrs que le Seigneur aura ordonné, pas un seul de plus ou de moins. Si l'enfer a de faux prophètes, le Seigneur aura ses véritables prophètes qui annonceront les vérités divines et qui, par le divin flambeau de la foi, les imprimeront dans le cœur des véritables fidèles. Ce sera alors que Dieu n'épargnera pas les miracles même pour faire vivre et subsister les enfants de son Eglise qui seront dans une grande disette. »

Parmi ces miracles, le plus éclatant sera la chute terrible de l'Antechrist et de ses complices.

« Lorsque l'Antechrist, triomphant de ses victoires dans la guerre qu'il déclarera à l'Eglise, s'armera pour l'écraser et l'abolir, à ce qu'il croira, Dieu enverra le grand archange saint Michel à la tête de son Eglise, avec des troupes d'anges qui l'environneront ; et dans les jours où l'Eglise aura eu plus de martyrs, Notre-Seigneur apparaîtra lui-même à son Eglise ; il renforcera les fidèles d'une double foi, et leur dira : « Courage, mes chers enfants ; voilà que vous avez bien combattu ; un grand nombre de martyrs sont aujourd'hui couronnés dans le ciel ; il y en aura encore une quantité prodigieuse marquée dans mes décrets éternels, que j'attends encore ; et quand tous les martyrs que je me suis destinés seront venus à moi, je vous rendrai invisibles à tous vos tyrans ; ma puissante main vous cachera dans des retraites secrètes, où vous subsisterez jusqu'à la fin du monde, tandis que je précipiterai et que j'écraserai cet homme de péché et cette race maudite de Satan jusqu'au fond des abîmes de l'enfer.

« En conséquence, je vois en Dieu que les démons n'auront plus de pouvoir sur la terre ; ils seront précipités dans les enfers avec tous leurs sorciers, leurs grands magiciens, et tous les chefs de cette maudite loi. Oui, ils seront tous précipités presque de la hauteur des nues, sur lesquelles ils croiront monter au ciel comme des dieux, avec leur chef qu'ils croiront plus puissant que tous les autres dieux.

« Notre-Seigneur fera entendre sa voix par le souffle de l'archange saint Michel, et il dira : Allez, maudits, descendez au plus profond des abîmes de l'enfer. A l'instant la terre s'ouvrira, et présentera un gouffre effroyable de feu et de flammes, où tombera pêle-mêle

cette cohorte innombrable, ainsi que sa mauvaise loi, qu'elle portera avec elle, et tous iront jusqu'au fond de l'abîme de l'enfer.

« Ce Dieu, plein de bonté et de miséricorde, jusque dans sa justice même, cherche à faire grâce aux pécheurs. Il y en aura qui ne seront pas aussi criminels que ceux dont j'ai parlé et qui auront fait la maudite loi. Ce divin Sauveur les délivrera, et permettra qu'ils tombent à côté du gouffre, et même sans se faire aucun mal ; ce qui ne pourra arriver sans miracle.

« Aussitôt que les autres malheureux seront tombés dans le gouffre, Dieu fera éclater sa justice par les flammes, qui s'élèveront aussi haut que les satellites de Satan se seront élevés. Dieu marquera par là qu'il voudra purifier l'air des sales immondices dont il aura été infecté par les crimes de ces scélérats, et en même temps épouvanter ceux qui seront tombés à côté du gouffre, et les disposer aux desseins de grâce et de miséricorde que ce Dieu de bonté aura sur eux. Quand les flammes auront voltigé quelques minutes, elles s'engloutiront de nouveau dans le fond de l'abîme, et la terre se refermera. Mais cette terre deviendra un lieu horrible ; elle sera toujours couverte d'affreuses ténèbres, dans lesquelles viendront se réfugier des spectres affreux, des serpents, des aspics, enfin tout ce qu'il y a de plus hideux dans la nature.

« Les pauvres chrétiens qui se seront laissés surprendre, soit par la crainte, soit par les illusions du démon, qui auront signé cette maudite loi et renoncé à Jésus-Christ, pour s'engager au service des démons, seront dans la consternation. Ils courront épouvantés, les uns d'un côté et les autres de l'autre. Dans cet affreux désastre, la grâce du Seigneur viendra chercher ceux qui voudront la recevoir ; elle ira trouver ceux qui seront tombés à côté du gouffre, et dont le nombre pourra s'élever à un tiers. Les deux autres tiers seront tombés dans les enfers. Plus de la moitié du tiers qui sera resté se convertira au Seigneur, et les autres refuseront sa grâce. Quelques jours après, ils se rassembleront comme des misérables. Ils mangeront, boiront, feront bonne chère, et ne penseront qu'à dépenser l'or et l'argent qu'ils auront en abondance. Dans leur ivresse, ils diront : Il est vrai que nous avons perdu notre chef ; mais qu'importe ? Nous n'avons pas péri, nous autres, et nous faisons bonne chère. Que peut-il nous en arriver ?... »

Cette dernière partie des révélations de la Sœur de la Nativité se termine par la description de l'état de l'Eglise et du Monde après la chute de l'antechrist. Il s'écoulera un certain nombre d'années entre cette chute et le jugement dernier.

« La sainte Eglise languira dans cette

attente ; mais nul homme ne peut savoir et ne saura jamais l'année ni le jour où le fils de l'homme viendra juger les vivants et les morts. Je vois en Dieu qu'il pourra encore s'écouler plusieurs années avant que le fils de l'homme vienne ; mais je ne vois pas combien il y aura d'années.

« Les scélérats que le Seigneur aura laissés pour leur conversion, au lieu de se convertir, s'assembleront tous dans une grande ville ; ils lèveront encore des troupes pour persécuter l'Eglise. Mais voici ce que me dit le Seigneur : « Ceux qui s'élèveront contre mon Eglise, je les écraserai dans ma justice, et je ne les épargnerai pas plus que le feu n'épargne la paille. » Ainsi, ces malheureux périront dans leur obstination, et la sainte église subsistera sur la terre dans une grande paix et dans une profonde tranquillité...

« Elle verra alors des pénitents accourir de tous côtés vers elle pour rentrer dans son giron. On n'entendra de toutes parts que pleurs et gémissements de la plus amère pénitence, tant de la part des nouveaux convertis que de la part des fidèles de l'Eglise qui s'offriront à Dieu pour faire pénitence pour les pauvres pécheurs, qui seront alors si contrits qu'il y en aura plusieurs qui mourront de douleur. Ils seront tous des saints, et l'assemblée des fidèles retentira des actions de grâces, des louanges et des bénédictions qu'ils donneront au Seigneur. »

Nous ne saurions négliger de rapporter ici une circonstance importante du règne de l'antechrist oubliée par la Sœur, et qu'elle donne en appendice.

« Voici, dit-elle, une circonstance que j'ai manqué de rapporter en temps et lieu. Je vois en Dieu que, lorsque les complices de l'Antechrist commenceront à faire la guerre, ils se placeront auprès de Rome, où ils triompheront par leurs victoires de tous les empires et de tous les royaumes qui seront autour de cette ville. Il y a en cela une chose dont je ne suis pas certaine. Ce que je sais, c'est que *Rome périra entièrement, que le Saint-Père le Pape souffrira le martyre et que son siège sera préparé pour l'antechrist*. Mais je ne sais pas encore si cela sera fait un peu avant l'antechrist par ses complices ou bien par l'antechrist lui-même, au moment où il entrera dans le cours de ses victoires... »

Quelque amère que soit cette perspective, plus probable hélas ! que celle que font briller à nos yeux quelques optimistes de la politique, d'un Pape prochainement à la tête non seulement des Républiques d'Italie, mais des Etats-Unis de l'Europe, les Papes, que ce soit Léon XIII ou quelqu'un de ses successeurs, l'envisageront avec le calme et la grandeur d'âme qu'ils

puisent dans la conscience de leur divine mission et l'infailibilité des promesses faites à l'Eglise du Christ. Avec leur divin Maître au jardin des oliviers, ils sont prêts à dire à Dieu : « Père, si vous voulez, éloignez ce calice de moi ; néanmoins que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse ; mais la vôtre. »

Le Lecteur.

LE DIABLE A HAITI

(Suite)(1)

Les deux intéressants articles qui suivent sont traduits de deux journaux américains *The Morning News* de Savannah, et *The World* (8 mars) qu'une main amie a bien voulu nous faire parvenir. Nous l'en remercions bien cordialement.

* *

LES LOUPS-GAROUS ET LE FOND-AU-DIABLE

A cinq milles de Port-au-Prince, à une élévation de 4.200 pieds au-dessus de la mer, s'étend le joli village de la Coupe, fameux par les eaux de son étang naturel, entretenu par les sources qui jaillissent de terre sous les grands arbres du Tropique. Port-au-Prince est si chaud, si sec, que j'éprouvais le besoin de chercher une fraîche retraite dans ce lieu, favorisé en outre d'une vue splendide sur la mer et les montagnes. Je m'y promettais une semaine de repos et de plaisir.

Mais, dès le second jour après mon arrivée, une singulière aventure vint, non seulement changer complètement mes plans, mais transformer à mes yeux cet aimable séjour en un lieu d'abominations.

J'avais fait connaissance avec un jeune noir appartenant à l'une des premières familles de la capitale ; nous visitâmes ensemble tout ce qui pouvait nous intéresser dans les environs de la Coupe. Montés sur de petits poneys du pays faciles à la main, nous pénétrâmes, assez tard dans l'après-midi, dans une profonde vallée connue sous le nom de *Fond au Diable* ou de *l'Abîme du Diable*. De hautes montagnes s'élèvent de chaque côté, arrêtant les rayons du soleil et étendant leur ombre profonde sur l'obscur vallée. Au fond roule, en grondant, un torrent rapide et, sur ses bords escarpés, sont perchées les petites huttes des planteurs du pays, qui y cultivent le café, le bananier et quelques rares cannes à sucre. A un certain endroit, une agglomération de ces huttes forme une espèce de petit hameau, composé d'une douzaine d'habitations et, à quelque distance, séparé de ce hameau par un brusque pli de terrain, s'étend autour de l'éperon d'une colline une langue de terre entourée de palissades et servant de cimetière.

(1) Voir le n° 27.

C'était, au milieu des attractions d'une pure nature tropicale, l'endroit le plus désolé que j'aie jamais vu. Tout autour croissaient le palmier de montagne, élancé et frêle, le capricieux bananier avec ses coupes rouges et jaunes et les fougères géantes étendant sur le tout leur gracieuse dentelle, comme une bénédiction de beauté. Mais l'enclos était si morne avec ses barricades disjointes, ses croix noires et vermoulues, ses tombes défoncées, que nous ne pûmes réprimer un frisson d'horreur.

Nous allions tourner bride pour le retour, quand mon compagnon saisit tout à coup la bride de mon cheval et le força de faire halte.

— « Là ! là ! regardez ! murmura-t-il, là, sous cette fougère ! Mon Dieu ! c'est un loup-garou ! »

Je regardai dans la direction de son doigt tremblant, et je vis une forme d'homme rampant et se glissant furtivement à travers les broussailles, avec un large paquet dans les bras. Notre approche n'avait pas été remarquée, l'homme ne nous aperçut qu'au moment où mon compagnon me le montrait du doigt. Il se tapit alors et s'apprêtait à disparaître dans l'épaisseur de la forêt ; quand, sous l'impulsion du moment, je tirai mon revolver et lui criai, en patois haytien, de s'arrêter. Je n'oublierai jamais l'expression de sa face mauvaise, le trait de feu que lancèrent ses yeux sinistres en nous regardant de côté par dessus son épaule. Il vit mon revolver, hésita un instant, puis, jetant son fardeau, il sauta dans l'ombre et disparut aussi complètement que si la terre entr'ouverte l'avait englouti.

Nous quittâmes alors nos montures et suivîmes sa trace à travers les bruyères ; nous nous arrêtâmes lorsque nous fûmes arrivés au paquet dont il s'était déchargé sans aller plus loin. Car, dans cet informe paquet, une fois défait, nous découvrîmes le corps en apparence sans vie d'un petit enfant.

Je regardai mon compagnon, atterré ; il se contenta de hausser les épaules et de me montrer des taches sur le drap blanc de l'enfant. Nous retournâmes au cimetière, où je distinguai dans l'ombre qui commençait à s'étendre une tombe ouverte.

— « Venez, me dit-il en un rauque chuchotement, ne perdons pas de temps, car le loup-garou va revenir et en ramener d'autres avec lui. »

Ce disant, il chargea l'enfant sur son épaule. Nous remontâmes sur nos poneys, et, l'enfant attaché à la selle de mon compagnon, nous regagnâmes le hameau. A la première hutte que nous rencontrâmes, mon ami s'informa si quelqu'un des habitants du village, n'avait pas perdu tout récemment un petit enfant, et en même temps il déploya le funèbre paquet. On ne lui répondit que par un froncement de

sourcils menaçant ; et nous allions poursuivre notre chemin, quand une jeune femme accourut, attirée par la présence inaccoutumée d'étrangers. Elle n'eut pas plus tôt aperçu le drap blanc qu'elle donna les marques du plus violent chagrin, arracha l'enfant des bras du jeune homme et tomba avec lui sur le sol.

Nous n'avions pas besoin d'autre explication : c'était la mère ; deux jours seulement auparavant, elle avait confié à la tombe son cher trésor, convaincue qu'il était mort de la fièvre de montagne.

Les voisins s'amassèrent, regardant cette pauvre mère désolée dans un stupide silence, sans lui offrir ni aide ni consolation. Nous descendîmes alors de nos montures, pour assister tout haletants aux efforts que faisait la mère pour ramener son enfant à la vie. Enfin un faible afflux de sang sembla apparaître sur sa joue, puis, un instant après, un mouvement de paupière ; et tout à coup, après un frémissement convulsif du petit corps, les yeux s'ouvrirent.

Nous ne respirions plus, en contemplant le prodigieux retour d'un mort à la vie, en voyant cette enfant tout d'abord éblouie par cette soudaine rentrée dans le monde qu'elle venait de quitter, regarder et reconnaître sa mère. Il y eut alors un grand cri poussé par la mère, suivi d'un long murmure de reconnaissance, alors que l'enfant jeta ses bras autour de son cou et se serra plus étroitement sur son sein où elle s'endormit.

Nous accompagnâmes la mère et l'enfant à sa hutte où nous rencontrâmes le père qui rentrait en ce moment de son travail.

Il se peut qu'il fût reconnaissant, mais il ne le témoigna pas, et reçut les explications de sa femme dans un silence glacé.

Nous reprîmes nos montures. Il faisait alors nuit noire, et l'instinct seul de nos bêtes nous guidait dans l'obscurité. D'abord nous chevauchâmes en silence, puis je me hasardai à demander à mon compagnon la signification de cette aventure, dont je n'avais encore qu'une vague idée, et sur laquelle je devinais qu'il n'était pas pressé de parler.

Nous avions alors atteint le sommet d'une colline, où j'apercevais, se détachant en ombre sur le ciel, les ruines d'une ancienne maison de plantations abandonnée par des Français il y a une centaine d'années, — « Entrons-y, me dit mon compagnon, je n'ose pas aller plus loin jusqu'à ce que la lune se lève ; car assurément ce loup-garou désappointé nous suit. Là, nous pourrons nous appuyer contre un mur, et n'aurons plus rien à redouter de lui ».

Alors il me dit ce que j'avais déjà à moitié soupçonné : que la scène dont nous venions d'être témoins n'était pas rare à Haïti, bien

que le dénouement n'en soit pas souvent si heureux.

La figure qui se dérobait aux regards dans le cimetière était ce que les habitants de l'île appellent un loup-garou ou un loup humain, un cannibale pourvoyeur des prêtres et des prêtresses du Voodoo.

Beaucoup d'haïtiens, spécialement de ceux qui habitent les montagnes et les forêts éloignées, étaient voués à la superstition africaine du Voodoo (Vaudoux) ou au culte de l'ancien serpent. Cette superstition régnait dans l'île entière ; mais il n'y avait relativement qu'un petit nombre qui se livraient au cannibalisme, une superfétation de l'art. Cependant depuis le massacre des planteurs français et de leurs familles, ces abominables tigres, après avoir une fois goûté du sang humain, en ressentaient une soif inextinguible et usaient de tous les moyens en leur pouvoir pour s'en procurer. Ils employaient les plus ignobles espèces de sorcières à rôder autour des habitations, à la recherche des victimes humaines pour leurs sacrifices, préférant les petits enfants blancs ou de couleur, à tous les autres. C'est ainsi qu'aucune mère, dans tout Haïti, ne pouvait jamais être en sûreté, mais devait toujours avoir au cœur, jour et nuit, la frayeur de la chasse de ces loups humains. Ce qui augmentait encore la terreur, c'est qu'on avait découvert qu'il n'était pas rare que des nourrices fussent de connivence avec les cannibales, pour leur livrer leurs nourrissons.

— « Mais comment, demandai-je à mon compagnon, se fait-il que l'enfant que nous avons sauvé ait pu tomber entre les griffes d'un loup-garou, lorsqu'il avait été donné comme mort et encore enseveli ?

— « Ah, c'est là, me dit mon ami, un des traits les plus affreux de cette abominable pratique. L'enfant avait été médicamenté par une nourrice du pays qui lui avait donné un narcotique. Ce narcotique l'avait plongé dans un profond sommeil ressemblant si exactement à la mort que ses parents s'y étaient trompés. Les nègres de ces montagnes sont parfaitement familiarisés avec les propriétés des plantes inconnues même à la médecine des blancs, et ils peuvent mettre en œuvre de prodigieux enchantements ; non seulement ils peuvent guérir, mais rappeler à la vie des morts apparents. Ils peuvent calculer le temps de la résurrection avec une rigoureuse exactitude. Ce loup-garou avait surveillé la tombe, d'intelligence avec la nourrice qui avait administré le narcotique, et le moment venu, il avait simplement déterré l'enfant et était en train de l'emporter à son repaire diabolique dans la forêt que nous longions.

— « Puis alors ?

— « Alors, reprit mon compagnon, la victime eut été réservée jusqu'au moment fixé pour une fête cannibalesque, grassement nourrie et offerte en sacrifice au serpent-dieu, par le grand prêtre et la grande prêtresse, appelés le Papa-loi et la Mama-loi, dont les commandements sont aveuglément suivis par les adeptes. La victime est appelée le *bouc sans corne*, en souvenir de ce fait, que primitivement l'offrande ordinaire était un chevreau blanc sans tache.

— « Et, demandai-je, mangent-ils réellement la chair de ces victimes ?

— « Sans aucun doute ; et vous pouvez vérifier mes assertions sur les rapports des cours, à Port-au-Prince, où, dans les procès intentés à quelques uns de ces monstres, leur crime a été clairement prouvé. »

(à suivre)

LE TRADUCTEUR.

COPIE DU JUGEMENT

Rendu par le Tribunal civil de première instance du département de la Seine dans l'affaire Lucie Claraz.

République Française. Au nom du peuple français. Le Tribunal civil de première instance du département de la Seine, séant au Palais de Justice à Paris, a rendu en l'audience publique de police correctionnelle de la neuvième chambre, le jugement dont la teneur suit, audience publique du quinze janvier 1896. Pour la demoiselle Lucie Claraz, sans profession, demeurant à Fribourg (Suisse), ayant élu domicile à Paris, rue Sainte-Anne, n° 34, en l'étude de M^e Henry Mutel, avoué. Demanderesse représentée à l'audience jour des conclusions signées dudit M^e Mutel avoué. D'une part. Contre le nommé Peyre Pierre, 42 ans, gérant du journal *La Revue mensuelle*, complément de la publication *Le Diable au XIX^e siècle*, né le vingt-cinq janvier 1853 à Saint-Etienne (Loire), de Jean-Antoine et de Marie Jacquemond, demeurant à Saint-Etienne (Loire), rue de l'Eternité n° 49, et à Paris, rue de Rennes, n° 83, chez les sieurs Delhomme et Briguët, éditeurs. Défendeurs comparant à l'audience en personne, d'autre part. Prévenu de diffamation ; délit prévu et puni par les articles 29 et 32 de la loi du vingt-neuf juillet 1881, civilement responsables ; les sieurs Delhomme et Briguët, libraires-éditeurs, demeurant à Paris, rue de Rennes, n° 83, comparants à l'audience en personne aussi d'autre part ;

En présence de Monsieur le Procureur de la République, intervenant pour la vindicte publique,

comparant à l'audience par M. Le Cherbonnier, l'un de ses substituts ; encore d'autre part. Après l'appel de la cause à l'audience de ce jourd'hui mercredi quinze janvier 1896, où elle venait en ordre utile, et après avoir rempli les formalités prescrites par la loi, M. le Président a prononcé le jugement dont la teneur suit : « Le Tribunal, après avoir délibéré conformément à la loi ; attendu que la Revue mensuelle, *Le Diable au XIX^e Siècle*, dont Peyre est gérant, ladite revue mise en vente et vendue à Paris, a publié dans son n° de juin 1894 un article intitulé « Petites Nouvelles », commençant par ces mots : « L'un des plus autorisés et des plus savants rédacteurs... et finissant par ceux-ci : au cas où l'on irait trop loin dans la voie des négociations » ; que dans cet article, le rédacteur a désigné mademoiselle Lucie Claraz comme faisant partie à Fribourg de la loge maçonnique « La Régénérée » qu'il qualifie la loge secrète, vouée aux sacrilèges, composée de Lucifériens se livrant à des impiétés mystérieuses et pratiquant des messes noires ; qu'il n'est pas permis de mettre en doute les intentions de l'auteur dudit article à l'égard de la plaignante, lorsqu'on lit le paragraphe suivant : « Quant à M^{lle} Lucie Claraz, qui nie tout très carrément, elle est dans son rôle ; mais elle oublie ce qu'elle a raconté elle-même à tort et à travers, alors qu'elle sollicitait les bonnes espèces sonnantes des catholiques français, elle, la belle-sœur du vénérable Diabolisant, l'avocat Stocklin, elle qui vivait à son foyer » ; attendu que dans ces conditions, la demoiselle Claraz se trouve à juste titre atteinte dans son honneur et sa considération, et comme femme et comme catholique, alors que la Revue du *Diable au XIX^e Siècle* qui combat les doctrines lucifériennes et sataniques, la traite de grande maîtresse de la loge « La Régénérée », et veut la faire passer aux yeux de ses lecteurs comme ayant appartenu et appartenant encore à une secte impie, dont elle réproouve les actes abominables qui ont été décrits dans les articles précédant celui poursuivi ;

Attendu que la demoiselle Claraz a été ainsi diffamée par le journal *La Revue mensuelle*, complément de la publication *Le Diable au XIX^e siècle* ; Que ce délit est prévu et puni par les articles 29 et 32 de la loi du vingt-neuf juillet 1881 ; Attendu qu'aux termes de l'article 42 de la même loi ; Peyre, en sa qualité de gérant dudit journal, doit être réputé l'auteur de ce délit de diffamation, Faisant application des articles précités, dont lecture a été donnée pour le Président et qui sont ainsi conçus : vingt-neuf ; « Toute allégation ou imputation d'un fait qui porte atteinte à l'honneur ou à la considé-

ration de la personne ou du corps auquel le fait est imputé, est une diffamation. »

Toute expression outrageante, terme de mépris ou invective qui ne renferme l'imputation d'aucun fait est une injure « trente-deux ». La diffamation commise envers les particuliers pour l'un des moyens énoncés en l'article 23 et en l'article 28, sera punie d'un emprisonnement de cinq jours à six mois et d'une amende de 25 à 2.000 fr., ou de l'une de ces deux peines seulement. « 42 » seront passibles comme auteurs principaux, des peines qui constituent la répression des crimes ou délits commis par la voie de la presse dans l'ordre ci-après, savoir : prévus, les gérants ou éditeurs, quelles que soient leurs professions ou leurs dénominations ; 2° à leur défaut les auteurs ; 3° à défaut des auteurs, des imprimeurs, les vendeurs, distributeurs ou afficheurs.

Condamne Peyre à cent francs d'amende, statuant sur les conclusions de la partie civile ; attendu que le délit de diffamation qui vient d'être réprimé, a causé à la plaignante un préjudice dont il lui est dû réparation ; que le Tribunal a les éléments nécessaires pour en apprécier l'importance ; condamne Peyre pour toutes voies de droit et même par corps, à payer à la demoiselle Claraz la somme de cent francs à titre de dommages-intérêts ; ordonne que le présent jugement sera lorsqu'il aura acquis l'autorité de la chose jugée, inséré dans le journal la *Revue Mensuelle, Le Diable au XIX^e siècle* ; condamne en outre Peyre aux dépens, lesquels avancés pour la civile sont liquidés à cinquante-neuf francs 45 centimes. Et attendu qu'aux termes de l'article 44 de la loi du 28 juillet 1881, les propriétaires des journaux ou écrits périodiques sont responsables des condamnations pécuniaires prononcées contre les gérants au profit des tiers ; déclare Delhomme et Briguet, éditeurs propriétaires de la *Revue Mensuelle, « Le Diable au XIX^e siècle »*, civilement responsables des condamnations pécuniaires ci-dessus prononcées contre leur gérant au profit de la demoiselle Claraz.

Fixe au minimum la durée de la contrainte par corps, s'il y a lieu de l'exercer pour le recouvrement de l'amende, des dommages-intérêts, et des dépens. Fait et jugé par MM. Bidault de l'Isle, président, Puget et Ratz juges, en présence de M. Le Cherbonnier, substitut, assistés de M^e Weydert, greffier. Le quinze janvier. 1896. En conséquence, le Président de la République française, mande et ordonne à tous huissiers sur ce requis, de mettre le présent jugement à exécution, aux Procureurs généraux et aux Procureurs de la République près les Tribunaux de première instance

d'y tenir la main, à tous commandants et officiers de la force publique d'y prêter main-forte lorsqu'ils en seront légalement requis.

En foi de quoi la minute du présent jugement a été signée par MM. les Président, juges et greffier. En marge de ladite minute du présent jugement se trouve la mention d'enregistrement dont la teneur a été littéralement reproduite ci-après ; Enregistré à Paris le cinq février 1896 par 50 case 24 Debet 3.0/0, trois francs en sus, trois francs décime un franc 50 centimes, soit au total sept francs 50 centimes. Le receveur de l'Enregistrement signé Dopfeld. Et reçu 7 fr. 50 pour enregistrement le seize avril 1896 (souche 1888), le percepteur par procuration signé Boussuge. Pour expédition conforme délivrée par nous greffier soussigné, le vingt-deux avril 1896 y ayant appel pour Peyre. Signé : Pierre.

Pour copie en cinq rôles :

Henri MUTEL.

SIGNIFICATION A DOMICILE

L'an mil huit cent quatre-vingt seize le douze mai,

A la requête de Mademoiselle Lucie Claraz, sans profession, demeurant à Fribourg (Suisse),

Pour qui domicile est élu à Paris, rue Sainte Anne, n° 34, en l'Etude de M. Henry Mutel, avoué près le Tribunal civil de la Seine,

J'ai, M. Eugène Hyver, huissier près le Tribunal Civil de la Seine, audiencier à la Cour d'Appel, demeurant à Paris, 20, rue du Pont Neuf, soussigné, signifié et en tête des présentes laissé copie à M. Peyre (Pierre), gérant du Journal la *Revue Mensuelle*, complément de la Publication le Diable au XIX^e siècle, demeurant à Paris, rue de Rennes, 83, chez MM. Delhomme et Briguet, éditeurs, ou étant et parlant à la concierge de la maison.

De la grosse dûment en forme exécutoire en cinq rôles, d'un jugement rendu contradictoirement entre les parties y dénommées par la neuvième chambre du Tribunal civil de la Seine, le quinze Janvier mil huit cent quatre-vingt seize, enregistré, sous toutes réserves,

A ce qu'il n'en ignore ; Et je lui ai, étant et parlant comme dessus laissé cette copie,

Coût : Cinq francs 50 cent me concernant sauf autres sus y compris trois feuilles de Ts à 4 fr. 20 l'une : 3 fr. 60.

E. HYVER

LA LITTÉRATURE MAÇONNIQUE

« A leurs fruits vous les reconnaîtrez », a dit Notre-Sauveur. A leurs œuvres vous reconnaîtrez les ouvriers du mal, les organes de Satan. Mais les paroles sont des œuvres, et souvent les plus efficaces pour la propagation de l'erreur et du mensonge. La parole humaine s'imprime, malgré tous les efforts de l'art pour en déguiser le sens et la portée, des véritables sentiments qui animent le cœur de ceux qui la profèrent. Chaque erreur, chaque système impie ou sectaire revêt, dans son expression, certains caractères particuliers qui en trahissent l'origine et l'esprit; les prophètes du mensonge ont un langage spécial qui se reconnaît sans difficulté, à travers les hypocrisies de la forme. C'est ainsi qu'il suffit d'entendre deux phrases sorties de la bouche d'un franc-maçon ou de lire dix lignes de son écriture pour savoir, sans l'ombre de doute, à qui on a affaire. Il y a donc une littérature maçonnique, c'est-à-dire : une sorte d'éloquence et une sorte de poésie toute spéciale aux Fils de la Veuve, et dont la tradition se perpétue depuis l'origine de la Maçonnerie, avec une fidélité, une uniformité scrupuleuse dont on trouverait ailleurs peu d'exemples.

Cette littérature, qui a presque deux siècles d'existence, fournirait le catalogue d'une immense bibliothèque; c'est par milliers que se comptent les élucubrations variées de la secte, depuis les harangues familières débitées dans les Loges, jusqu'aux grands ouvrages d'histoire ou aux savantes revues qui s'appliquent à faire la synthèse scientifique et philosophique des doctrines de l'Ordre.

Eloquence, histoire, théologie, philosophie, critique, art, poésie, rien n'est étranger à la faconde maçonnique, et partout s'étalent avec une singulière complaisance les qualités maîtresses qui la distinguent, je veux dire : une parfaite insouciance de la vérité pour le fond, et pour la forme une rhétorique plus mensongère encore, une collection de formules creuses et vides, dont l'enflure seule égale la plate insignifiance. J'allais oublier l'art, unique en son genre, avec lequel le franc-maçon, orateur ou écrivain, sait déguiser sous le verbiage convenu les secrètes pensées et le véritable enseignement de la secte.

Naguère le Rédacteur en chef de la *Libre Parole*, traçant le portrait du F. : Bourgeois, caractérisait ainsi cette éloquence maçonnique dont il trouvait dans l'ex-président du Conseil la plus parfaite expression :

« C'est le Maçon par excellence, non point peut-être, parce qu'il a le secret des arrières Loges,

mais parce qu'il représente à merveille le je ne sais quoi d'incolore, de vide, de creux et de spécieux cependant, qui est le fort de la phrasologie maçonnique.

« Avez-vous lu des discours d'orateurs de Loges ? Il y a là des improvisateurs de tonias plus extraordinaires que Spuller.

« Ces discours se ressemblent tous : les mots y sont à leur place ; les idées semblent s'enchaîner dans un certain ordre, et, quand vous essayez de tirer quelque chose de ces colonnes de phrases qui se succèdent, vous êtes stupéfaits de ne trouver ni un mot qui vous frappe, ni une idée qui vous arrête, ni un trait d'esprit ni une belle vision, ni même un blasphème original. Tout cela roule dans un flot de verborités inutiles, dans un courant de banalités ternes et grises.

« Cette littérature donne l'impression de ces viandes que l'on mange dans certains restaurants à la mode où l'on réussit à m'entraîner tous les six mois : viandes molasses, exsangues, bien présentées parfois et bien servies, mais qui ont l'air d'avoir déjà été mangées une fois. »

C'est de cet art littéraire maçonnique que nous nous proposons de donner à nos lecteurs quelques spécimens caractéristiques. Nous n'avons ici que l'embarras du choix. Dans les extraits que nous publierons, nous suivrons l'ordre suivant :

- 1° *Eloquence.*
- 2° *Poésie.*
- 3° *Histoire.*
- 4° *Théologie et philosophie.*

Il va sans dire que nous n'emprunterons rien qu'aux sources les plus authentiques, et que nous nous bornerons aux chefs-d'œuvre du genre.

I.

ÉLOQUENCE MAÇONNIQUE

Parmi les nombreux recueils de discours publiés par les Francs-Maçons eux-mêmes, brille au premier rang celui du F. : Vuillaume, grand orateur de la Secte, connu sous le nom de F. : *Théologue* et l'un des écrivains maçons qui font autorité. Son *Manuel Maçonnique, ou Traité des divers Rites de Maçonnerie pratiqués en France*, publié en 1820 et 1830, est un livre classique, qui a servi de base aux écrits du F. : Ragou sur le même sujet. Il publia en 1823 sous le nom d'*Un Vétéran de la Maçonnerie : l'Orateur Franc-Maçon*, un choix de discours prononcés à l'occasion des solennités de la Maçonnerie, relatifs aux dogmes, à l'histoire de l'ordre et à la morale enseignée dans ses ateliers. Des extraits de ce volume, fort instructif, suffiront pour nous donner une idée de l'éloquence maçonnique depuis ses origines au 18^e siècle jusqu'à l'époque de la publication du F. : Vuillaume. Il est bien entendu que celui-ci n'a fait entrer dans son recueil que des spécimens irréprochables à ses yeux, au point

de vue du dogme et de la morale maçonniques, et les plus distingués sous le rapport de la forme et du style.

Cette éloquence maçonnique, pour être mise dans tout son jour, et produire tout son effet voulu, a besoin d'être présentée dans le cadre pittoresque où elle se donne ordinairement carrière, je veux dire, dans les diverses solennités d'inauguration de Loges, d'installation d'Officiers, d'initiations, de fêtes d'adoption ou de fêtes funèbres, etc., qu'elle rehausse de son éclat et qui lui impriment à leur tour un caractère tout particulier de pitrerie et de charlatanisme grotesque.

A ce titre se recommande spécialement l'extrait suivant par où débute l'*Orateur Franc-Maçon* du F. : Vuillaume. Il s'agit de la cérémonie d'inauguration de la fameuse Loge *La Candeur*, dont M. De la Rive a retracé l'histoire dans son livre si instructif : *La femme et l'enfant dans la Maçonnerie universelle*. Il est inutile d'insister auprès de nos lecteurs, pour y faire ressortir le ridicule des cérémonies, l'enslure vide des Orateurs, la plate servilité du Maçon de cette époque devant les princes et les grands de la terre. Un point seulement mérite d'être relevé : le caractère prétendu philosophique de ces harangues hypocrites, où il n'est question que de *vertu* et d'*égalité*, alors que la secte est à plat ventre devant les hauts dignitaires qu'elle va chercher à côté du trône. On sent que les sophismes de Jean-Jacques ont pris possession de toutes ces têtes, que derrière ces oripeaux de vertu se cachent toutes les passions seditieuses qui vont amener la révolution, et que c'est du *briquet* où s'allume le feu nouveau des Francs-Maçons qu'est sorti l'incendie révolutionnaire qui dévora les institutions de la France catholique. Au nom de la *vertu* maçonnique se commettront tous les forfaits de la Terreur.

EXTRAIT de la Planche à tracer de la cérémonie de l'inauguration de la R. : L. : de Saint-Jean, sous le titre distinctif de LA CANDEUR, à l'Orient de Paris — 3775.

Tout étant préparé, et le jour fixé, la Loge régulièrement convoquée se réunit dans la salle des visiteurs, dans laquelle les travaux furent ouverts. Là, on reçut les visiteurs qui se présentèrent avec les précautions d'usage, et l'on nomma une députation de neuf membres, pour rendre les hommages au Sérénissime Grand-Maître. Ensuite le F. : Orateur et le F. : Terrible furent envoyés dans l'intérieur de la Loge, pour veiller à sa sûreté ; ils en fermèrent après eux la porte, et le F. : Orateur en retira les clefs, qu'il remit à la garde du F. : Terrible. Le trône, l'autel, et tous les emblèmes maçonniques dans l'intérieur du Temple étaient voilés.

Le T. : R. : F. : duc de Luxembourg, administrateur général de l'Ordre, fut annoncé et introduit, reçu avec les honneurs dûs, le maillet de la présidence lui fut offert, et il l'accepta.

Bientôt le Sérén. : F. : duc de Chartres, Grand-Maître de l'Ordre, fut annoncé, introduit avec les grands honneurs, et placé dans le siège du Président, qui lui remit le premier maillet. Après avoir pris place, le S. : G. : M. : nomma, pour ses adjoints, dans la cérémonie de l'inauguration, le T. : Ill. : F. : duc de Luxembourg, et le R. : F. : Marquis de Seignelay, Grand-Secrétaire d'honneur du G. : O. : de France ; et pour remplir les fonctions de *Grand Héraut d'armes* et de *Porte-Glaive de l'Ordre* et du S. : G. : M. : , le V. : F. : Baron de Toussaint, Officier honoraire du G. : O. : de France.

Le signal donné, le premier Maître des cérémonies a ouvert la marche, et a été suivi de l'harmonie, jouant la marche de l'Ordre. Les Frères de la Loge (sans distinction de dignité) suivaient trois à trois ; ils étaient suivis des deux autres Maîtres des cérémonies, des Officiers dignitaires de la Loge, marchant deux à deux, portant tous le glaive en main ; des Surveillants et du Vénérable, portant chacun un coussin d'azur, chargé d'un maillet.

Le Sérénissime Grand-Maître fermait la marche, précédé de ses deux Grands-Officiers adjoints, du Héraut d'armes, et suivi des deux Experts de la Loge, éclairés dans cette marche, par sept FF. : Servants, chargés chacun d'un groupe de trois étoiles.

Le Vénérable et les deux Surveillants ont frappé alternativement à la porte de la Loge, chacun un coup de maillet, auquel on n'a pas répondu ; ils ont réitéré plus fort ; le F. : Comte de Gouy, Orateur, qui était à l'intérieur, a demandé sans ouvrir : « *Qui frappe ?* Le Vénérable a répondu : *Ce sont les officiers et les membres de la Loge de la Candeur qui demandent l'entrée de leur asile.*

Personne n'ayant répondu, le Vénérable et les Surveillants ont frappé pour la troisième fois ; l'Orateur a fait la même question que ci-devant, et le Vénérable a dit : *C'est un Sage qui vient allumer dans nos cœurs le feu des vertus de notre Ordre, et leur consacrer notre édifice.*

L'Orateur a ouvert les portes ; mais le F. : Terrible (1), s'apercevant qu'il y avait beaucoup de monde, s'est mis en devoir de s'opposer à l'entrée de la Loge. Dans ce moment, le F. : Orateur, la tête couverte, l'a

(1) Le rôle du F. : Terrible était de veiller à la sûreté de la Loge. Il était chargé de la garantir de l'œil curieux des Profanes et empêcher le trouble que leur présence apporterait à ses mystères. Il devait donc examiner et tuer scrupuleusement tous ceux qui demandaient l'entrée du Temple, même les membres de l'Atelier.

engagé à ne faire violence à personne, et lui a parlé en ces termes :

« Arrêtez, mon Frère, suspendez le glaive : le règne de la violence est passé, quand celui de la vertu commence. Un sage vient allumer dans nos cœurs le feu des vertus de notre Ordre ; il veut leur consacrer cet édifice. Que toutes les barrières se brisent devant lui ! Nous les avons élevées contre le vice ; les engagements que le Vénérable prend avec nous les fait tomber, les réduit en poudre ; puisse-t-il seulement se souvenir sans cesse que sa parole est ma caution ! Je la reçois en lui remettant les clefs de la Loge qui m'avait été confiées ; elle m'est un gage assuré de notre bonheur. Eloignez-vous, Frère Terrible, je vous en conjure ! Que les portes s'ouvrent ! Joignons-nous au Sage qui paraît, aux Frères zélés qui l'accompagnent ; nos cœurs volaient déjà au devant d'eux ; empressons-nous de les aider dans leurs travaux. »

Le F. Orateur et le F. Terrible ayant ouvert le passage, le Vénérable et les Frères de la Loge se sont rangés sur deux colonnes, et le Sérénissime *Grand-Maître* est entré. Il s'est assis en face de l'Orient, dans le fauteuil qui lui était destiné.

Le Vénérable, après avoir présenté un vase à laver les mains au Sérénissime *Grand-Maître*, et les deux Surveillants en ayant fait de même envers ses Grands Officiers, ils ont eu la faveur de leur remettre à chacun les maillets et les gants d'usage ; après quoi l'Orateur a prononcé le discours suivant :

« Le voilà donc enfin arrivé, ce jour heureux, ce jour que nous désirions avec tant d'ardeur ! Les ténèbres qui nous enveloppaient vont se dissiper ; le voile va se déchirer, et la vraie lumière va paraître dans tout son éclat aux yeux des bons Maçons qui la cherchaient avec tant d'empressement. J'en ai quelquefois été le témoin, mes Frères, depuis que vos bontés ont daigné m'associer de la manière la plus flatteuse aux travaux que vous avez entrepris ; j'ai vu, j'ai admiré tout le zèle avec lequel vous cherchiez à découvrir, dans l'ombre de la nuit, des étincelles de ce feu pur et brillant qui va bientôt s'allumer pour nous ; mais les ténèbres étaient trop épaisses ; nul de vous n'eût pu en percer la profondeur.

« Il était réservé à un Prince que les Profanes respectent, que les Maçons chérissent, de briser les liens qui nous attachaient à des travaux utiles, de venir illuminer nos âmes, leur donner ce degré d'élevation qui les rapprochera de la sienne, et du but sublime de la *Maçonnerie*. Il consent à se rendre à nos vœux, et la nuée lumineuse semble déjà marcher devant nous ! il paraît !... Nous entrevoyons l'aurore d'un beau jour !... Arrêtons, mes

Frères !... jouissons de ce spectacle magnifique ! Savourons-en toute la douceur ! Il n'en sera jamais de plus brillant à nos yeux, de plus touchant pour nos cœurs ! Que notre attention soit uniquement attachée sur la personne de notre Sérénissime *Grand-Maître* ! Que notre silence, le silence le plus exact, symbole de notre respect pour le chef de la *Maçonnerie* française, semble prêter, s'il est possible, un degré de majesté à la cérémonie imposante qui va rendre ce jour à jamais mémorable, et digne d'être consacré dans nos fastes !

« Vous avez daigné me confier l'usage de la parole ; je sens, mes Frères, toute l'étendue de cette faveur ; je sens toute l'immensité des devoirs qu'elle m'impose, et je vous fais avec vérité l'aveu de mon insuffisance.

« Pardonnez-moi, si j'ose interrompre quelquefois le cours de cette auguste cérémonie ; vous m'en avez fait une loi, en me chargeant de vous développer les symboles maçonniques, et d'être l'organe de la vérité. Heureux si elle ne s'affaiblit point en passant par ma bouche ! et mille fois heureux, si elle vous persuade ! »

Le discours du Frère Orateur étant fini, le premier Maître des cérémonies a fait couvrir la Loge aux sept Frères Servants, qui portaient les vingt et une étoiles ; ensuite, il s'est servi d'un briquet pour faire du feu nouveau, dont le Sérénissime *Grand-Maître* a allumé une étoile vierge, qui lui a été présentée par le Frère Orateur.

Le Très Illustre *Administrateur général*, ayant pris les ordres du Sérénissime *Grand-Maître*, accompagné du T. R. F. Marquis de Seignelay et du Vén. F. baron de Toussein, précédés du Maître des cérémonies, se sont rendus, à l'aide de cette étoile, à la table triangulaire du second Surveillant, dont un des Maîtres de cérémonies a enlevé la gaze qui la couvrait.

Le Frère Orateur a présenté le cordon de second Surveillant et le bracelet au T. Ill. Administrateur général, qui en a décoré le F. Marquis de Turpin de Crissé ; ensuite, il a brûlé des parfums, après quoi le F. Orateur lui a adressé le discours suivant :

« Vous venez d'être revêtu, mon Frère, d'un cordon ; le bijou qu'il porte est le symbole de la droiture ; n'oubliez jamais les devoirs qu'il vous retrace ; nous sommes convaincus que vous les remplirez tous avec zèle et succès, et nous nous applaudirons du choix que nous avons fait d'un F. aussi vigilant, pour le mettre à la tête de la colonne du Nord. »

Le T. Ill. Administrateur général a remis ensuite au Frère Marquis de Turpin le troisième maillet, en lui disant :

« Mon Frère, au nom du Sérénissime *Grand-Maître*, je vous installe dans les fonctions de

second Surveillant de la Loge de la Candeur, et en vous, tous vos successeurs. »

Les mêmes Frères se sont rendus dans le même ordre à la table triangulaire du premier Surveillant. Le Très Illustre Administrateur a remis le cordon de premier Surveillant et le bracelet au F. Comte de Saisseval, et a fait brûler des parfums. Le F. Orateur lui a dit :

« Mon Frère, vous connaissez mieux que personne les devoirs que vous impose votre dignité. Frère d'un Vénérable éclairé, vous recevez de la première main la lumière; songez que vous devez la réfléchir aussitôt sur votre colonne, et en faire passer les rayons dans les cœurs de vos Frères. Pratiquez austèrement cette vérité nécessaire pour relever leurs fautes et entretenir sans cesse parmi eux l'ordre, le silence et cette aimable égalité dont vous portez le symbole. »

Le Très Illustre Administrateur général a remis au F. Comte de Saisseval le second maillet, et l'a installé dans les fonctions de son office, dans les mêmes termes que le deuxième Surveillant.

L'installation des deux Surveillants étant faite, le Sérénissime Grand-Maître, précédé du Maître des cérémonies, des Experts, du Vénérable, du Héraut d'armes et des Grands-Officiers de l'Ordre, a été conduit à l'Orient, et s'est assis dans le fauteuil qui y était placé.

Le T. Ill. Administrateur général et un Officier adjoint se sont rendus à la place du F. Secrétaire, pour procéder à son installation.

Les Maîtres des cérémonies ayant enlevé la gaze qui couvrait la table du F. Secrétaire, sur laquelle étaient les registres et les règlements de la Loge, le Très Illustre Administrateur général a revêtu le Frère Tissot du cordon de la dignité de Secrétaire, l'a décoré du bracelet et a fait brûler des parfums; ensuite, le Frère Orateur lui a dit :

« Ce serait en vain, mon Frère, que je voudrais vous tracer ici toute l'étendue de vos devoirs : votre zèle ne laisse plus rien à faire au mien. Organe de mes Frères et de la vérité, je vais changer les exhortations en éloges, vous remercier en leur nom de ce zèle que vous leur avez témoigné jusqu'ici, et vous prier de ne le laisser jamais refroidir. »

Ensuite, le Très Illustre Administrateur a remis au F. Tissot la planche à tracer, et lui a dit :

« Mon Frère, au nom du Sérénissime Grand-Maître, je vous installe dans les fonctions de Secrétaire de la Loge de la Candeur, et en vous, tous vos successeurs dans cet office. »

Les Grands-Officiers se sont ensuite rendus au dépôt du F. Trésorier; le Très Illustre

Administrateur général a décoré le F. Vicomte d'Espinchal du cordon et du bracelet de sa dignité, et lui a remis les clefs du trésor. Le F. Orateur lui a adressé le discours suivant :

« On vous confie, mon F., les clefs de la colonne où nous renfermons nos offrandes. Ce métal est vil par lui-même; nous l'ennoblissons par l'usage que nous en faisons, en nous en dépouillant sans cesse pour le soulagement des malheureux. C'est à vous de les indiquer à nos cœurs; cette charge exige des soins, de l'activité, des détails pénibles; mais qui la mérite mieux que vous? Vous êtes bon Maçon, cet éloge renferme tous les autres. »

Enfin, le Très Illustre Administrateur général a installé le F. Trésorier avec les mêmes cérémonies que le F. Secrétaire.

Les Officiers dignitaires de la Loge étant décorés de leurs bijoux et installés, le Très Illustre Administrateur général et les Officiers adjoints dirigeant leurs pas par la colonne du Midi, du côté de l'Occident, ont passé aux statues hiéroglyphiques de la Loge, dont le F. Orateur a donné l'explication.

Les Maîtres des cérémonies ont enlevé les draperies qui cachaient les figures, et successivement ont allumé les étoiles destinées à les éclairer.

A LA STATUE DU SILENCE

« Profitons, mes Frères, de la leçon que nous donne ici le Sérénissime Grand-Maître. La première vertu qu'il nous indique est la discrétion; elle doit, parmi les maçons, précéder toutes les autres, et les suivre. Que ce silence, si nécessaire à nos travaux, nous accompagne hors du Temple, et que jamais nos murs ne répètent aux Profanes les mystères qui se seront passés dans leur enceinte! »

A LA STATUE DE L'ÉGALITÉ

« Que cette aimable égalité, que son image douce et riante soit l'emblème de nos âmes! Montons-les toutes à l'unisson, mes Frères; nous sommes tous Maçons, tous frères. »

EN DÉCOUVRANT LA STATUE DE MOÏSE, LE F. O. A DIT :

« Nous voyons devant nous, mes Frères, un grand prophète, un grand philosophe. Que ceux d'entre vous qui le connaissent marchent sur ses traces! Que ceux qui l'ignorent travaillent! ils parviendront à le connaître. »

A LA STATUE DE LA CHARITÉ, LE F. ORATEUR A DIT :

« Rappelons-nous nos engagements, mes Frères, et tombons aux pieds de cette statue. Nous avons promis de lui élever des autels dans nos âmes. Il ne saurait nous en coûter pour renouveler cette obligation. Cimentons-la en présence du Sérénissime Grand-Maître qui

daigne nous montrer aujourd'hui toute l'étendue que son cœur donne à l'amitié fraternelle, et promettons-lui de nous aimer, de nous secourir toujours.

« Amitié, doux sentiment,
Nos loges, ton unique asile,
Unissent d'un lien facile,
Le grand, le riche, l'indigent.
L'amour nous fait ce que nous sommes ;
En vrais frères nous nous aimons ;
Enfin l'Ordre des vrais Maçons
Est l'arche qui sauva les hommes. »

A LA STATUE DE LA SAGESSE LE F. ORATEUR A DIT :

« C'est après avoir acquis, mes Frères, toutes les vertus que le Sérénissime Grand Maître vient de nous découvrir, que nous parviendrons à la vraie sagesse. Que rien ne nous arrête ! avançons dans ses voies.

« Il faut vous taire le bonheur,
Qui pour vous encore est mystère ;
Mais on promet à votre ardeur.
De voir par degrés la lumière.
Un voile vous la cache encore,
Et peut vous la cacher toujours ;
Méritez... vous verrez le jour
Dont vous entrevoyez l'aurore. »

Arrivé à la statue de la *Candeur* (symbole de la Loge), le Très-Illustre Administrateur général en a touché le voile qui, en se relevant, a formé une décoration autour de son autel ; cet illustre chef a allumé le chandelier d'or à sept branches, et a brûlé des parfums. Le F. Orateur a dit :

« Un Maçon doit avoir toutes les vertus. Une loge doit être leur sanctuaire ; mais elle peut en affectionner une par-dessus les autres. C'est sous les drapeaux de la Candeur que nous allons marcher, mes Frères ; déjà nous portons ses couleurs ; mais il faut que notre conduite, que nos moindres actions y répondent.

Rigides avec tolérance
Et vertueux sans vanité,
Nous nous permettrons la gaité
Soumise aux lois de la décence.
Scrupuleux sans austerité,
Et réformateurs d'Épicure,
Nous admettons la volupté.
Sans trop donner à la nature.

La Candeur formera nos plus tendres désirs :
L'honnêteté, nos caractères ;
Voir, obliger nos Frères
Seront nos devoirs, nos plaisirs. »

Cette cérémonie finie, les Grands-Officiers, précédés du Héraut d'Armes et des Frères Experts, se sont rendus auprès du Sérénissime Grand-Maître. Le Très-Illustre Administrateur général lui a rendu compte de ses opérations.

Les Maîtres des cérémonies s'étant approchés du Sérénissime Grand-Maître, ont posé sur ses genoux un coussin azuré, richement décoré, et chargé d'une équerre que le Sérénissime Grand-

Maître a couvert du glaive de l'Ordre.

Le Très-Illustre administrateur général a conduit le Vénérable frère Marquis de Saisseval auprès du Sérénissime Grand-Maître, aux pieds duquel il s'est mis à genoux, la main droite sur le glaive de l'Ordre. Le Respectable F. Marquis de Saignelay a présenté au Vénérable la formule de l'obligation des Vénérables des Loges, qu'il a prononcée à haute voix ; tous les Frères de la Loge de la Candeur et les Frères visiteurs avaient alors le glaive en main.

Le Sérénissime Grand-Maître a donné l'accolade au Vénérable, et l'a fait suivre du baiser de paix, qui a été répété par les deux Grands-Officiers.

Le Sérénissime Grand-Maître a fait asseoir à sa place le Vénérable frère Marquis de Saisseval ; et, pendant qu'on a allumé les quatre-vingt-une étoiles, une harmonie douce et agréable s'est fait entendre.

Ensuite, le Sérénissime Grand-Maître, accompagné du Très-Illustre Administrateur général, du respectable frère Marquis de Saignelay et du Héraut d'armes, est entré dans le sanctuaire. Y étant arrivé, le Très-Illustre Administrateur général a frappé un coup de maillet répété successivement par les deux Surveillants. Les Maîtres des cérémonies ont conduit les Vénérables aux pieds des degrés du trône, sur lesquels il a frappé trois coups. Le Héraut d'armes ayant pris les ordres du Sérénissime Grand-Maître, a été chargé d'y introduire le Vénérable.

Le Sérénissime Grand-Maître ayant déconvert l'autel, a fait mettre la main du Vénérable sur chacune des pièces qui y étaient déposées, lui a fait prêter les obligations particulières qu'exigeait chacune de ces pièces, lui a ceint le glaive, l'a revêtu des ornements de Vénérable, de ses habits maçonniques, à l'exception du triangle, et l'a muni du bracelet et des autres symboles de la Candeur, pareils à ceux dont les Frères de la Loge sont revêtus dans leurs travaux ; ensuite on lui a donné le secret et le mot de Vénérable de Loge.

Pendant cette opération, le Héraut d'armes est sorti du sanctuaire, s'est placé à l'entrée, il a annoncé à tous les frères de la Loge et aux frères Visiteurs, qui étaient debout, à l'ordre et le glaive à la main, que la cérémonie de l'inauguration serait bientôt achevée, et que le temple de la Candeur, consacré en ce jour à la vertu, allait voir son chef installé.

Dans ce moment, le signal donné, l'harmonie s'est jointe à l'acclamation qui s'est faite en même temps que le rideau du sanctuaire s'est élevé.

On a vu le Très-Vénérable Marquis de Saisseval assis sur le trône, ayant à sa droite le

Sérénissime Grand-Maître et le Très-Illustre Administrateur général ; à sa gauche, le Respectable Frère Marquis de Saignelay. Le Héraut d'armes, armé du glaive de l'Ordre était sur le quatrième degré du sanctuaire.

On a ouvert ensuite les portes du Temple, pour laisser jouir de ce spectacle le peuple maçonnique, qui était représenté par une foule de Frères Servants.

Le Sérénissime Grand-Maître ayant frappé un coup de maillet répété successivement par les deux Frères Surveillants, a dit à la Loge :

« Mes Frères, voilà votre chef ; voilà celui qui doit vous conduire dans les sentiers de la vertu. Ecoutez-le, imitez-le, suivez son exemple. »

Les applaudissements de la Loge se sont mêlés aux sons éclatants de la musique. Le Sérénissime Grand-Maître et ses Grands-Officiers ont embrassé le Vénérable F. . Marquis de Saisseval ; ce qui a été imité par tous les Frères de la Loge, qui se sont rendus deux à deux en cérémonie au Trône.

A mesure que le Vénérable recevait d'eux le baiser de paix, il les a couronnés de fleurs. Après cette cérémonie le frère Orateur a dit :

« Sérénissime Grand-Maître, Très-Illustre Frère Administrateur général, Très-Vén. . F. . Grand-Conservateur, Respectables Frères, Grands-Officiers d'honneur, Très-Vénérables Frères en exercice du Grand Orient de France, frères Visiteurs, en tous vos grades, frères Officiers dignitaires de cette Loge :

« Mes Frères, nous venons d'assister à la plus auguste des cérémonies, et nos cœurs doivent être pénétrés du respect qu'elle a dû imprimer dans nos âmes. Pendant qu'elle a duré, une faible voix a été l'organe des lumières, pour vous développer les différents symboles qui nous entourent, Permettez-lui, mes Frères, d'être encore l'organe de nos cœurs ; laissez-les parler par ma bouche. Réunissons nos accents, mes Frères ; que la voûte de ce Temple en résonne. Osons les porter, avec nos respectueux hommages, aux pieds du Sérénissime Grand-Maître.

« Les faveurs dont il vient de nous combler par sa présence nous sont un sûr garant qu'il daignera en accepter l'offrande.

« Que d'actions de grâces ne lui devons-nous pas ? Nous favoriser de son auguste présence, inaugurer lui-même notre Temple, installer un Vénérable que nos suffrages avaient désigné ! Oh ! mes Frères, l'excès de la reconnaissance m'ôte la voix !... Ma bouche ne peut exprimer tout ce que sent mon cœur ; j'ose en appeler à celui du Sérénissime Grand-Maître, le conjurer de descendre dans les nôtres, il y verra nos dettes acquittées.

« Et vous, Très-Illustres, très Respectables

Frères Grands Adjoints qui avez participé d'une manière si efficace à nos travaux, que ne vous devons-nous pas aussi ! Vous étiez les émanations de la vraie lumière que vous avez fait passer jusqu'à nous. Daignez agréer les témoignages de la plus sincère gratitude de la part des Frères qui vont se regarder comme vos enfants ! Très-Vénérable, vous serez désormais la première lumière de cet Orient. Ce titre est magnifique ; le grade qui vient de vous être confié est sublime ; vous ne perdrez jamais de vue les obligations qu'il vous impose, tous les devoirs qu'il exige.

« La vigilance, la prudence, la sagesse, la prévenance, la douceur et la fermeté, toutes ensembles vont entourer votre trône, comme elles habitent en votre cœur.

« Vous éloignerez les mauvais Maçons ; vous préviendrez les désordres qu'ils feraient naître ; vous serez notre ami, comme vous serez notre chef ; vous serez adoré de vos Frères ; c'est le sort qui vous attend, Très-Vénérable. Le mien sera d'admirer vos succès, de citer sans cesse pour exemple à mes Frères notre Sérénissime Grand-Maître, notre Très-Illustre Administrateur général, notre Grand Conservateur, notre Vénérable ; de leur répéter les obligations que nous leur avons de prier le G. . A. . D. . l'U. . de leur accorder joie, salut et prospérité, de répandre sur eux les lumières connues des seuls vrais Maçons, et de favoriser de ses divines influences le Temple de la Candeur, qui ne cessera de travailler sous leurs auspices. »

Après avoir applaudi au discours du F. . Orateur, le Très Vénérable Marquis de Saisseval a dit :

« Très-cher, Très-Illustre et Très-Sérénissime Grand-Maître.

« Vous voyez ici rassemblés des Maçons qui se sont rendus avec empressement pour être témoins de la faveur que vous daignez nous faire aujourd'hui. Ceux de nos Frères qui maçonnent aux extrémités les plus reculées du royaume seraient accourus en foule pour recevoir quelques rayons de la lumière éclatante que répand en tout lieu la présence du Sérénissime Grand-Maître, si nous avions été instruits assez tôt de notre bonheur pour leur en faire part.

« Pour nous, membres de cette Loge, nous n'avons jamais senti de joie si vive et si pure que celle que nous éprouvons dans ce moment en vous voyant partager nos travaux. C'est un bonheur trop grand pour que nous puissions espérer qu'il se répète souvent ; mais, au moins, Très-Sérénissime Grand-Maître, nous osons vous prier de nous donner l'espérance qu'il se renouvellera quelquefois.

« Vous ne trouverez point dans notre

Temple les plaisirs vifs qui doivent naître partout sous vos pas, nous vous offrons la jouissance de la vertu que vous aimez, et dont nous suivrons bien plus sûrement les lois, si nous avons quelquefois sous les yeux un si grand modèle.

« Nous vous y offrirons les plaisirs de l'égalité, dont vous vous trouvez sans cesse éloigné par le rang où la nature et les lois vous ont placé, mais dont vos qualités personnelles vous rendent digne à tant de titres, aussi bien que des Grandeurs. Cette égalité a ses plaisirs, et nous connaissons votre cœur; nous savons trop à quel degré il possède la connaissance de l'homme pour n'être pas persuadés que vous savez les goûter.

« Jusqu'à présent, je n'ai été que l'organe de mes Frères; je n'en ai pas moins senti, Sérénissime Grand-Maître, la faveur personnelle que vous avez bien voulu me faire, en m'installant Vénérable, et en acquiesçant à cet égard au vœu d'une Loge, dont les suffrages se sont réunis pour me confier des fonctions si éminentes, tout indigne que je suis de les remplir.

« L'époque de cette cérémonie mémorable sera consacrée à jamais dans les fastes de Notre Orient; mais ce souvenir précieux sera gravé en caractères bien plus ineffaçables dans le fond de mon cœur. »

L'harmonie et les applaudissements d'usage ont terminé la cérémonie de l'inauguration de la Loge de la Candeur, dont le Sérénissime Grand-Maître a signé les constitutions.

Avis important

En réponse aux nombreuses demandes de renseignements qui nous sont adressées touchant les titres ou la situation maçonnique de telle ou telle personne soupçonnée d'appartenir à la Maçonnerie, ou touchant l'état actuel de la secte, dans telle ou telle localité, nous prévenons nos lecteurs que tous ces renseignements se centralisent au siège de l'Union antimaçonnique de France, et que par conséquent on n'a, pour les obtenir, qu'à s'adresser à :

M. GABRIEL SOULACROIX,

Secrétaire du Comité central de l'Union antimaçonnique de France, 7, rue d'A-boukir.

ÇA ET LA

CHEZ

LES FRANCS-MAÇONS

(Revue des Journaux)

Il est inutile de revenir sur les hauts faits du ministère maçonnique Bourgeois et Cie; ses derniers exploits en fait de nominations administratives scandaleuses, de faveurs imméritées accordées aux Frères, de suspensions de traitements des pauvres curés, etc. sont assez connus. Le nouveau ministère aura fort à faire, s'il veut, je ne dirai pas réparer, mais atténuer les tristes effets de cette dictature néfaste. Nous voudrions pouvoir au moins compter sur son esprit de modération présumé pour espérer que des jours moins sombres succéderont à cette orgie de pouvoir sectaire. Il nous serait pénible de partager les appréhensions que conçoivent quelques-uns de nos confrères, et que *la Croix* exprime dans l'article suivant :

L'Acacia dans le nouveau ministère

Faut-il dire : « Plus ça change et plus c'est la même chose ! » Nous perdons (?) le ministère Bourgeois qui comprend au moins huit dévots de l'Acacia et nous retrouvons le ministère Méline qui fait encore large part à la secte.

Le président du Conseil, *M. Méline*, est franc-maçon; on lit son nom dans une circulaire de la Loge *Le Travail* en 1880. A ceux qui voudraient douter encore de cette affiliation, nous dédions le passage suivant qui vient de paraître dans le numéro d'avril de *La Revue maçonnique* : « Notre F. Méline, dans *la République française*, fait entendre de fort judicieuses réflexions au sujet du rôle discret qu'extérieurement doit jouer la Franc-Maçonnerie, si elle ne veut pas déterminer des mouvements d'impatience de l'opinion contre elle et se rendre suspecte à ceux qui ne la connaissent pas et même à ceux de ses adeptes qui ont la responsabilité du pouvoir (p. 78) » Espérons que depuis 1880 M. Méline se sera mis en sommeil, dans tous les cas, voilà nos lecteurs prévenus. Ils ne s'étonneront pas outre mesure si le Cabinet Méline ne leur procure pas les satisfactions qu'ils ont peut-être la naïveté d'attendre.

Nous avons déjà signalé le F. Lebon, nouveau ministre des Colonies. *La Revue maçonnique* a raconté, l'année dernière, ses voyages en province comme ministre sans doute, mais aussi comme franc-maçon.

Le F. Boucher, ministre du Commerce, ne peut pas non plus cacher sa qualité de franc-maçon. On trouve son nom dans l'Annuaire du Grand-Orient, année 1887.

M. Darlan, ministre de la Justice, possède à son actif les votes les plus hostiles à la religion. Son nom a été donné parmi ceux des francs-maçons dans la brochure : *la Franc-Maçonnerie et le Panama*, mais nous n'avons pas entre les mains de preuve indéniable.

Il en est de même de M. Turrel, ministre des Travaux publics, dont le nom a été publié dans les listes maçonniques de la *France Maçonnique*, du journal le *XIX^e Siècle*, de *La Libre Parole*, sans avoir jamais amené de protestation de sa part.

LE CHERCHEUR.

EN ITALIE

Défections maçonniques

Le 18 avril dernier, l'ingénieur piémontais bien connu du public, Solutore Avventore Zola, Grand Maître, Grand Hiérophante, Grand Commandeur Souverain de la Maçonnerie égyptienne du rite écossais, de Misraïm, de Memphis, etc... faisait son abjuration, après trente ans de vie maçonnique, entre les mains de Mgr Sallua, commissaire général du Saint-Office. Voici l'édifiant récit de sa conversion, publié par *la Croix*, tel que l'abbé Daurelle l'a recueilli des lèvres mêmes du converti :

Solutore Zola avait acheté depuis cinq ans, et habitait presque toujours une propriété, aux environs de Rome, tout près de la Madone du Divin Amour, si vénérée de tout le peuple. Mais il n'avait jamais visité ce sanctuaire. Il voulut y aller, le 27 octobre dernier, pour voir un peu ce que pouvaient y faire tant de dévots qui s'y rendent ce jour-là ; et il en souriait de pitié.

L'auguste Mère de Dieu ne tarda pas à transformer ce sourire moqueur en un autre plein de joie et de respectueuse reconnaissance envers elle.

Pour cela, elle fit signe à la douleur d'approcher. Le soir même, Solutore Zola faisait une chute et se brisait le pied gauche en trois endroits. Les médecins, si difficiles à obtenir à la campagne, se présentèrent trop tard. Le pied était enflé, et ils ne purent opérer la réduction des fractures. Et l'enflure, au lieu de diminuer sous l'action des traitements, prit des proportions énormes. La peau était devenue d'un noir foncé de très vilain aspect.

Les souffrances du blessé étaient atroces et, par moments, intolérables. De longs jours s'écoulèrent dans cette situation terrible, qui souvent exaspérait le patient jusqu'au désespoir.

Il vécut ainsi jusqu'à la veille de Noël. Ce jour-là, son beau-frère et d'autres parents, venus de Rome pour faire le réveillon avec lui, voulurent absolument qu'il y participât. Il se lève donc pour leur complaire, se traîne à table avec leur appui ; mais, vaincu par la douleur, il est forcé de se remettre au lit. Le sommeil le gagne, et il fait un songe.

Des amis lui avaient amené une calèche très commode, l'y avaient mollement installé comme malgré lui sur des coussins et l'avaient conduit avec eux vers la chapelle du Divin-Amour. Il avait conscience d'y être déjà venu une autre fois. Et comme il regardait en curieux de côté et d'autre, avec ses compagnons, eux sur leurs jambes, lui sur ses béquilles, une grande et belle Dame, majestueuse, mais simple, vêtue d'une robe rouge sous un manteau bleu, avec un Enfant au bras, lui apparaît sur un des murs latéraux qui étaient devant lui. Il croit d'abord que la belle Dame est fixée sur ce mur, mais voilà qu'elle s'en détache, glisse légèrement le long de ce mur jusqu'à l'autel et de là elle lui dit :

« Tu étais déjà venu me voir, seulement, tu ne m'avais pas priée. Tu l'étais même moqué de moi. Prie-moi aujourd'hui. N'as-tu rien à me demander ? Tu te plains d'un pied : Ce n'est rien. Jette tes béquilles et marche. »

Il obéit et marche sans difficulté. Cependant, il se disait en lui-même, avec cette sorte de sentiment réflexe que l'on éprouve parfois dans le songe : « Oui, ici, ça va bien, mais dehors. »

L'apparition ne l'impressionnait pas du tout. Il y sentait une Mère. C'était donc pour lui tout naturel. Il veut cependant la remercier de sa bonté et cherche dans ses souvenirs une prière ; mais il n'y trouve plus aucune formule de piété. Il lui dit alors : *Dominus vobiscum !*

Tout finit là, et il continue à dormir jusqu'au matin, où sa femme lui demande ce qu'il avait eu dans la nuit, avec qui il parlait, lui répétant qu'elle l'avait entendu dire : *Dominus vobiscum*, comme s'il saluait quelqu'un.

Cette parole le remet en présence de son rêve déjà oublié, et l'attendrit. Il répond à sa femme : « *Allume un cierge devant la Madone* » ; car Mme Zola est très pieuse ; elle a toujours gardé au pied de son lit une image de la Sainte Vierge que son mari a toujours respectée :

C'était la première marque de foi qu'il montrait depuis plus de 40 ans. Le bienfait pressenti de sa Mère du ciel venait de l'arracher à son cœur. Un fourmillement insolite du pied malade semblait l'avertir qu'il était guéri au sortir du songe et que la guérison était complète. Ce pressentiment ne le trompait pas.

Il se lève alors, s'appuie sans douleur sur le pied brisé, et lui donne impunément à porter sa part du poids de tout le corps. Tremblant d'émotion, il regarde alors de près ce membre dont il a tant souffert : toute trace du mal avait disparu !!!

Force lui est bien de se rendre à l'évidence. Mais alors il ne tergiversa point. Il crut et se convertit.

Tel est le miracle qui a ramené Solutore Zola au sein de l'Eglise. Il est reconnu et affirmé par le témoignage des médecins qui ont donné leurs soins au malade, par celui de tous les voisins qui connaissaient bien son état, et par ses parents qui l'avaient constaté la veille encore.

Le curé de la chapelle du Divin-Amour — car cette chapelle est un sanctuaire paroissial — informé l'un des premiers de l'événement, désira en avoir la relation écrite, M. Zola s'empressa de satisfaire à ce désir.

Il écrivit son récit et le lui remit signé de son nom, et sous le sceau de sa dignité maçonnique, le seul qu'il eut alors à sa disposition.

Voici la traduction littérale du texte italien de l'abjuration de l'ex Grand-Maître Zola :

« Moi soussigné Solutore Avventore Zola, ex-Grand-Maître, ex-Grand Hiérophante et ex-Souverain Grand Commandeur de l'Ordre maçonnique en Egypte et dans ses dépendances, je déclare avoir appartenu, pendant environ trente ans, à la secte maçonnique, et que, durant les douze années pendant lesquelles j'ai dirigé l'Ordre, comme Souverain absolu, j'ai pu à loisir étudier son origine et le but qu'il se propose dans ses lois et ses doctrines.

La Maçonnerie se proclame une institution purement philanthropique, philosophique, progressiste, ayant pour objet la recherche de la vérité, l'étude de la morale universelle, des sciences, des arts, et l'exercice de la bienfaisance ; elle se professe respectueuse de la foi religieuse de chacun de ses

membres ; elle affirme interdire formellement à ses assemblées toute discussion en matière religieuse et politique ; elle dit qu'elle n'est une institution ni politique, ni religieuse, mais qu'elle est le temple de la justice, de l'humanité, de la charité, etc., etc. Eh bien, j'affirme que tout ce que la Maçonnerie affirme être, elle ne l'est pas.

« Dans tout ce qu'elle insère de bien dans ses lois et ses rituels, il n'y a pas un mot de vrai. Ce ne sont que mensonges et ignominieux mensonges, la prétendue justice, la prétendue humanité, philanthropie et charité ; elles n'ont pas cours dans le Temple de la Maçonnerie, ni dans le cœur des Maçons, parce que, sauf de rares exceptions, ils ne connaissent ni ne pratiquent de telles vertus. La vérité n'habite pas dans la Maçonnerie, et les Maçons ne la connaissent pas. Dans l'Ordre maçonnique règnent en souverains le mensonge, la tromperie et la perfidie, déguisés sous le manteau de la vérité pour séduire les gens de bonne foi.

« Je dis en toute vérité que la Maçonnerie est une institution religieuse, qui a pour but d'abattre et de détruire toutes les religions, en commençant par la religion Catholique, pour s'y substituer elle-même et faire rétrograder le genre humain aux temps primitifs, au paganisme,

« Aujourd'hui que je suis vraiment convaincu d'avoir été pendant trente ans dans l'erreur, en professant et prêchant les doctrines de la Maçonnerie, en les faisant professer à beaucoup d'autres, et en entraînant un grand nombre de personnes à me suivre dans la voie de l'erreur, je m'en repens.

« Eclairé de Dieu, j'ai reconnu le mal opéré par moi ; c'est pourquoi j'ai donné mes démissions de la Maçonnerie, et me suis pour toujours retiré d'elle, en abjurant devant l'Eglise toutes mes erreurs passées.

« Je demande pardon à Dieu du scandale que j'ai donné pendant tout le temps que j'ai appartenu à la secte, j'en demande pardon à l'Auguste Pontife Notre Saint-Père Léon XIII, et à tous ceux pour qui j'ai pu être une pierre de scandale.

« Rome, le 18 avril 1896.

« Signé : S. A. ZOLA. »

Nous ne pouvons que nous associer de tout cœur à la déclaration dont l'*Unione Antimassonica* d'Italie a fait suivre cet acte d'abjuration, en le notifiant à la presse catholique :

« Le très édifiant exemple donné, dans cette abjuration, par l'ex-grand-maître Zola, et les déclarations formelles par lesquelles il reconnaît loyalement l'impiété de la secte maçonnique, parviendront, nous l'espérons, à détromper tant et tant de *Frères* qui restent inconsciemment retenus dans les lacets de la secte, et à les convaincre de cette vérité que l'Eglise proclame depuis si longtemps, et que l'ex-maçon Zola vient d'attester si solennellement : que « la Maçonnerie est une Institution religieuse, qui a pour but la destruction de toutes les religions. »

Résumons en quelques mots la biographie du nouveau converti.

Solutore Avventore Zola est né à Mombello (de Turin) le 20 novembre 1840. Après avoir fait de solides études mathématiques à Turin, il s'enrôla en 1860 dans la seconde expédition Médici, et suivit Garibaldi dans les campagnes de Sicile, de Calabre et de Capoue, comme officier d'artillerie. En 1861, il dut émigrer en France, d'où il partit en 1862, rejoindre Garibaldi en Calabre. Après Aspromonte, travesti en prêtre et sous le nom de Don Ardissonne, il se réfugia à Malte et de là en Egypte, où le vice-roi Saïd Pacha le nomma capitaine instructeur de cavalerie. Licencié à la mort du prince, en 1863, il alla en Pologne combattre pour l'indépendance de ce peuple. De retour en Egypte, en 1864, d'éminents services rendus au nouveau souverain lui valurent sa confiance et son amitié.

C'est alors qu'il fut initié à la Maçonnerie, dans la Loge *les Pyramides* d'Alexandrie, qui dépendait du Grand-Orient de France ; en 1871, il était 33^e, et commençait à diriger les grands travaux publics entrepris par les Kédives qui se succédèrent, Ismaël et Tanfik. En 1875, il était nommé Grand Maître du Sanctuaire des Patriarches du Rite de Memphis, et en 1872, il fondait le Suprême Conseil des 33^{es} pour l'Egypte et ses dépendances (Rite Ecossais Ancien et Accepté), dont il devenait le Souverain Grand-Commandeur. En 1874 il transportait en Egypte le rite oriental de Memphis, avec le titre de Grand Hiérophante, et le 8 octobre 1876, il fondait la Grande Loge Symbolique Nationale d'Egypte, dont il était élu le premier Grand Maître. Peu après, il réunissait en fédération, sous le nom de Grand Orient Egyptien, les trois corps maçonniques fondés par lui, et prenait la Grande Maîtrise de l'Ordre. Il serait aujourd'hui, s'il était resté en charge, le doyen des Souverains Grands Commandeurs des 33^{es} de tout l'univers. Il fut en relations intimes avec le Grand-Pontife Luciférien Albert Pike, dont il possède plusieurs lettres et autographes.

Les Francs-Maçons ne pourront pas dire cette fois qu'ils ne connaissent pas celui dont la défection, sans aucun doute, jette dans l'Ordre le plus grand désarroi ; ils se contenteront de gémir en silence.

Une autre conversion vient de jeter les Maçons de Mantoue dans la consternation, celle de Dario Bonetti.

Voici la lettre que celui-ci écrivait dernièrement au Grand-Orient de Rome :

Mantoue, le 25 avril 1896.

« Très Illustre Signore,

« Après l'immense désillusion que j'ai éprouvée dans le sein de l'Association Maçonnique, où je suis entré il y a des années avec toute la ferveur d'un néophyte voulant travailler avec vous et pour toujours au bien de l'Humanité, dégoûté aujourd'hui jusqu'à la nausée de toutes les menées qui s'y pratiquent, n'ayant pour bases que les calomnies les vengeances et les parjures, je me suis complètement et définitivement séparé de l'impie secte

maçonnique, pour retourner, l'âme sincèrement contrite, dans le sein de la Sainte Mère l'Eglise catholique, dans laquelle je suis né, abjurant les erreurs que j'ai professées pendant de si nombreuses années.

« La Sainte Religion Catholique me donnera une parole de paix, d'amour et de reconfort, tandis que la secte perverse, ne vivant que d'imposture et d'iniquité, me déchirait l'âme.

« En conséquence, je me fais un devoir de vous restituer les diplômes. etc.

« DARIO BONETTI

« ex-maçon, »

Cette abjuration a reçu sa sanction solennelle dans une réunion des comités et associations catholiques de Mantoue tenue à Saint-Barnabé sous la présidence de l'évêque de Carvia, Mgr Federico Foschi. *

Les fureurs du grand poète satanique et crispinien

Dernièrement, un journal de Bologne publiait un numéro entier en l'honneur de l'irréconciliable Mazzinien Aurelio Saffi. Entre autres articles, il contenait celui de Guglielmo Ferrero, où celui-ci, rappelant les différents discours prononcés aux funérailles du farouche révolutionnaire, disait de l'un des orateurs, de Carducci :

« Le troisième orateur, et le plus fort de tous, s'est fait le paladin du plus grand misérable (ribaldo) qui ait gouverné l'Italie en ce siècle; le champion du plus malhonnête, du plus scélérat, du plus insensé gouvernement qui se soit vu pendant ces cinquante dernières années en Europe. »

Notez que c'est un Italien, et un Italien libéral qui parle ainsi.

Il faut entendre la réponse de Carducci, défendant son idole Crispi avec le même zèle, le même enthousiasme qu'il a défendu la cause de Satan :

« Je ne me fais le paladin de personne; j'ai été, je suis et je serai jusqu'à la mort dévoué à Francesco Crispi, parce que cet homme d'Etat s'est fait la plus haute et la plus forte idée de l'Unité italienne, qui est l'amour, la foi, la religion de ma vie. Puisque les années ont manqué à Cavour pour l'asseoir plus solidement, je fais des vœux pour que les jours de Crispi se prolongent afin de la défendre... de la défendre contre les embûches et les offenses toujours croissantes des polymorphes et des amorphes, que mon Dieu confonde !

« Dans ce sentiment, je rougis de penser que les insensées et impudiques injures de Guglielmo Ferrero soient écrites en italien. »

On le voit, le chantre de Satan persiste dans son satanisme; à côté de l'autel du grand révolté, il a élevé celui de l'Unité de l'Italie, avec la statue de Crispi dans le tabernacle. Satan et Crispi font la paire.

L'abondance des matières nous force de renvoyer au prochain numéro le premier article d'un important travail de l'abbé C. T. F. sur la **Démonologie** des Pères de l'Eglise.

Action Anti-Maçonnique

Sous cette rubrique nous signalerons tout ce qui touche à l'opposition active du Catholicisme contre la Franc-Maçonnerie, articles de journaux, discours, écrits, congrès, associations, etc., ayant un caractère militant.

Nous prions nos abonnés et tous ceux qui s'intéressent à cette Revue de vouloir bien nous envoyer tous les renseignements intéressants à ce point de vue qu'ils pourront se procurer.

Allocution anti-maçonnique du Cardinal Parocchi

Nous venons bien tard pour parler des conférences anti-maçonniques données à Rome par l'intrépide adversaire de la secte diabolique, M. de la Rive, conférences si heureusement illustrées, comme on l'a vu dernièrement à Paris dans la dernière séance du Labarum, par les projections photographiques qui les accompagnent.

La belle et chaleureuse improvisation dont S. Em. le cardinal Parocchi a appuyé et confirmé les éloquentes démonstrations de l'orateur a fait le tour de la presse catholique. Nous ne pouvons cependant en priver complètement nos abonnés, et nous en extraierons le passage suivant, qui sera toujours d'actualité, tant qu'il y aura des Francs-Maçons et des simples pour être dupes de leurs semblants d'humanité et de vertu.

Il est encore certains catholiques qui sont portés à douter que la franc-maçonnerie soit véritablement une secte politique et religieuse; ils en font volontiers une société de bienfaisance, de philanthropie, qui a pour but d'exercer le bien avec une plus grande liberté. Pour tout esprit attentif, ce préjugé tombe bien vite; d'ailleurs, les démonstrations de M. de la Rive sont capables de nous convaincre jusqu'à l'évidence.

Mais il existe beaucoup d'autres arguments établissant que la franc-maçonnerie n'est pas seulement une secte philanthrope à sa manière ou politique, mais surtout une secte essentiellement religieuse, faisant servir la politique elle-même à son but religieux.

Les projections de M. de la Rive ont été préparées et expliquées il y a dix-sept siècles par un écrivain français, saint Irénée, dans son ouvrage : *Adversus hæreses*.

Saint Irénée y expose, dans tous ses détails, et y combat victorieusement la franc-maçonnerie telle qu'elle existe de nos jours. Ce livre est plein d'actualité, et, chose extraordinaire, il est peut-être plus moderne que les livres modernes eux-mêmes, plus actuel encore, s'il est possible, que les livres parus en mars 1896.

Je ne veux certes pas rabaisser la valeur de ces derniers, ni diminuer l'estime qu'on doit à leurs

auteurs, que je tiens à assurer ici de tout mon dévouement.

Mais lisez attentivement le traité dont je vous parle ; vous comprendrez alors que la franc-maçonnerie est la reproduction exacte du manichéisme, la révolte et la réhabilitation de la nature contre la grâce, de la chair contre l'esprit.

Elle est donc bien plus ancienne que ne l'imaginent certains auteurs. Elle a pu varier dans quelques-unes de ses formes extérieures ; mais, en substance, elle est la même qu'aux premiers siècles de l'Eglise. Elle remonte à Manès, aux Gnostiques, et peut-être bien plus haut encore ; car lorsque les Juifs se sont écriés : *Sanguis Ejus super nos et super filios nostros*, ils ont renoncé à Jésus-Christ, à Moïse, aux prophètes, et ils ont préparé la franc-maçonnerie.

Aimez les œuvres, messieurs, favorisez partout et toujours le développement de la vie catholique sous toutes ses formes, étendez votre action jusque dans la vie sociale.

Ceux qui ont des préjugés contre les cercles, contre les congrès, contre les associations catholiques, méritent bien que l'on mette en doute leur fidélité dans la pratique.

Il ne faut pas rougir de l'Evangile. Les francs-maçons affirment avec audace leurs doctrines épouvantables ; ils les étalent au grand jour, et ne cachent plus à personne qu'ils veulent détruire le catholicisme et chasser Jésus-Christ.

Marchez d'un pas ferme contre les ennemis de l'Eglise. Soyez hardis ; organisez la défense logique et sociale de notre foi contre les envahissements de la franc-maçonnerie.

Les francs-maçons disent : il faut que Satan règne, *Opportet illum regnare*. Nous, catholiques, disons : *Opportet Christum regnare*, Il faut que le Christ règne. Ne donnons pas de trêve à nos armes et à nos combats jusqu'à ce que Jésus-Christ soit vainqueur de l'enfer.

Le Salut de la France

Tel est le titre d'une éloquente conférence faite à Bordeaux sous le patronage de l'Association de Notre-Dame-du-Salut, par M. André de Lustrac. Le rôle satanique de la Franc-Maçonnerie s'y trouve très exactement décrit d'après les plus récentes révélations sur la secte, depuis les publications de Léo Taxil, jusqu'à celles de Jean Kostka et de miss Diana Vaughan. Voici ce que l'orateur dit de l'intrépide ex-Palladiste :

Voici maintenant qu'une américaine, élevée dans le luciférianisme dès son enfance et créée prêtresse par Lucifer lui-même, se convertit de la façon la plus miraculeuse. Elle écrit ses mémoires,

elle complète encore les récits de ceux qui avaient été ses sympathiques compagnons dans l'erreur, et qui sont aujourd'hui ses plus fidèles amis. Miss DIANA VAUGHAN, affirme que les femmes sont admises dans la Franc-maçonnerie ; qu'elles peuvent y atteindre les plus hauts grades. On a toujours nié dans les loges la présence des femmes ; or, voulez-vous un autre aveu officiel pris en dehors des affirmations des convertis : Je lis, c'est un extrait du Bulletin officiel du suprême conseil de Belgique. Le Frère 697 a écrit : *La Sœur Américaine 141* (c'est-à-dire Diana Vaughan) *en communiquant sa démission à un de nos ennemis* (il s'agissait du Dr Bataille) *a foulé aux pieds ses serments les plus sacrés et elle ne mérite aucune pitié*. D'où je conclus, entre autres choses : 1° Qu'il y a des femmes maçonnées ; 2° qu'une sœur américaine a démissionné ; 3° qu'elle a communiqué sa démission à un ennemi de la maçonnerie ; 4° qu'elle ne mérite aucune pitié, c'est-à-dire, qu'on cherchera à se venger d'elle par tous les moyens possibles. Le Bulletin du Suprême conseil de Belgique dit à ce sujet que le F. M. démissionnaire, reste justiciable de la loge à laquelle il appartenait au moment de sa démission ; et 5° enfin, je conclus que la Franc-Maçonnerie est universelle.

Par conséquent, lorsque Diana Vaughan nous dit, bien avant la publication de cette lettre, qu'elle a été luciférienne, qu'elle s'est convertie et qu'elle publie ses mémoires, nous devons la croire. Lorsqu'elle nous affirme que ses écrits, tout extraordinaire qu'ils soient, sont une œuvre de bonne foi, nous devons la croire. Et comme elle vient corroborer les révélations précédentes, qu'elle en parle et qu'elle les complète, nous devons estimer que les ouvrages auxquels elle fait allusion, nous révèlent la vérité sur le but, l'organisation et les actes de la Franc-maçonnerie. Je vais les résumer suffisamment pour que vous n'ayez pas besoin de lire de pareilles horreurs.

Après avoir esquissé les principaux traits qui caractérisent la religion de la secte, c'est-à-dire, le Luciférianisme, l'orateur montre, par des citations empruntées aux Francs-Maçons eux-mêmes, comment ils entendent appliquer et s'efforcent en réalité d'appliquer à la société actuelle leurs principes sataniques.

Tout ce que je pourrais ajouter dans cette étude sur la religion de Satan n'apporterait rien de plus net. Je vais pourtant donner la parole aux F. eux-mêmes. Ils ne se cachent plus autant, ils sont arrivés au pouvoir, ils commandent en maîtres. Voici quelques documents :

Le rôle de la Franc-maçonnerie est de faire disparaître les croyances et les superstitions, pour supprimer ainsi la puissance du Prêtre. *Monde maçonnique*, 1883, p. 392.

Je demande, par conséquent, que nous nous réunissions tous, et que nous engagions la lutte commune contre l'esprit du cléricalisme, contre le Vatican ; voilà l'ennemi, il n'y en a point d'autres. *Journal officiel de la F. M. française*, 31 octobre 1885, p. 741 du F. Colfavru.

Nous devons éliminer de la Société Française l'influence religieuse, sous quelque forme qu'elle se présente. 31 oct. 1885, Discours d'un député de la Gironde, à ce moment Vénérable de la loge des neufs sœurs, rue Ségulier, à Bordeaux.

Il faut déchristianiser la France par tous les moyens, mais surtout en étranglant le catholicisme peu à peu par de nouvelles lois... Arriver enfin à la fermeture des Eglises. *Résolutions prises à l'Assemblée plénière des loges le 21 juin 1879.*

On veut tarir la source du sacerdoce en imposant le service militaire aux séminaristes et et aux prêtres, tout en cherchant à laïciser complètement l'armée. C'est du moins ce qu'assure BOURGOINT-LAGRANGE, membre de la Société des gens de lettre, à la page 32 de son ouvrage : « Grâce à cette loi, nous comptons que dans vingt ans, il n'y aura plus une seule ordination et dans cinquante ans plus de pape. »

Tout cela finira-t-il enfin, par détruire le catholicisme ? Nos ennemis prévoient que ce résultat sera bien difficile à atteindre. Ecoutez ce cri de rage : Enfin, si malgré ces mesures (suppression des ordres religieux et dénonciation du Concordat) d'une part, et malgré la laïcisation générale des écoles et de tous les établissements publics d'autre part, le cléricisme conservait encore quelques racines dans le pays, on pourrait au nom du droit commun, les extirper à jamais en rendant impossible l'exercice de la religion par l'application HABILE de quelques articles du Code pénal. Ainsi, en déclarant que la confession corrompt la jeunesse, on empêcherait les derniers prêtres de remplir les plus importantes fonctions de leur sacerdoce (art. 334 du C. P.). De même on les priverait de toutes ressources en leur interdisant de recevoir des derniers fidèles aucune somme quelconque pour messes, baptêmes ou autres cérémonies, attendu qu'il suffirait pour cela d'assimiler ADROITEMENT ces faits aux délits de tromperie et d'escroquerie (art. 405 et 423 du C. P.). C'est pourquoi, tout en demandant simplement la séparation de l'Eglise et de l'Etat (formule excellente en ce sens qu'elle sera plus facilement acceptée) nous devons en réalité poursuivre la réalisation du but définitif plus efficace : La suppression de l'Eglise dans l'Etat.

Jeanne d'Arc à Notre-Dame de Paris

Nous regrettons de ne pouvoir donner, au moment de mettre sous presse, que quelques lignes à cette belle solennité qui attirait, dimanche dernier 10 mai, à l'église Notre-Dame, le concours de tout un peuple empressé de prendre part à cette fête de Jeanne d'Arc, comme à la véritable fête nationale de la France.

L'éloquence du P. Monsabré, chargé du panégyrique de la sainte héroïne, a été, comme on pouvait s'y attendre, à la hauteur de la tâche. Nous ne pouvons aujourd'hui, bien à regret, que donner le résumé fait par *la Croix*, des principaux passages de son discours ayant trait à la Franc-Maçonnerie.

Le P. Monsabré, dans la première partie de son discours, après avoir dit dans son éloquente exorde ce qu'est la patrie, a raconté l'héroïque odyssée de Jeanne et montré son souverain patriotisme.

« Or, puisque Jeanne est le modèle le plus pur du patriotisme, elle mérite bien que cette vertu, que certaines sectes voudraient voir disparaître, soit placée en quelque sorte sous son patronage. »

Il rappelle ses dernières paroles : « Mes voix étaient bien de Dieu. » Elle a voulu élever cette affirmation suprême contre les calomnies de ses juges, puis dans un dernier cri, qui nous donne le secret de son héroïsme et de son dévouement : « Jésus ».

« Voilà celle qui a tant aimé sa chère France, celle qui a tant fait pour sa chère France. *Inspice, et fac secundum exemplum.*

« Jeanne d'Arc, modèle accompli du patriotisme chrétien, semble prédestinée de Dieu pour en être la céleste patronne. »

C'est la seconde partie du discours, dans laquelle l'éloquent Dominicain flétrit de main de maître la Franc-Maçonnerie, « dont les chefs « n'ont d'autre but que d'arriver, par l'exploitation en règle de l'imbécillité humaine, à supprimer les frontières pour établir leur universelle « domination. »

C'est cet internationalisme maçonnique qui s'est opposé au vote, par la Chambre, d'une fête nationale en l'honneur de Jeanne, et l'orateur rappelle la « diabolique intervention du gallophobe « de Rome, qui ne craignit pas, dans une « Enquête « clique » adressée à tous les « triangles » de « l'univers, d'opposer Voltaire à la grande Française et d'ordonner aux F. M. de mettre tout en « œuvre pour empêcher la glorification civile de « la libératrice. »

« Vive Dieu ! s'écrie le P. Monsabré, cette « odieuse et ridicule levée de maillets n'arrêtera « pas le magnifique mouvement populaire que « nous voyons s'accroître depuis plusieurs années « en faveur de Jeanne d'Arc. »

Et, dans une superbe péroraison, le Père montre tous les Français réconciliés dans le culte de Jeanne d'Arc, l'adjuvant, par une commune prière, de leur inspirer un amour de la patrie assez fort pour permettre à la France de reprendre le cours de ses glorieuses destinées.

Vous la priez aussi, chefs de l'Etat ! Oui, il faudra en venir là, quand vous verrez la France divisée, appauvrie par les mécréants qui détruisent ses traditions, qui corrompent son âme, par les aventuriers politiques, par les accapareurs du pouvoir et de l'argent.

Vous la priez, chefs des armées, vous lui demanderez la science militaire, le courage, la bravoure, la forte discipline...

Vous la priez, vous, enfants du peuple. Elle fut des vôtres. Elle fut votre sœur par l'origine, par l'éducation, par la simplicité du cœur, par le dévouement. Vous la priez, vous l'aimerez et vous l'imiterez, et si la patrie vous demande un jour votre sang, votre vie, dans l'appel du tambour et du clairon, vous entendrez éclater son cri de guerre : « Place au vouloir de Dieu ! En avant, en avant ! l'ennemi est à nous ! »

TRENTE-CINQ ANNÉES

DU

GRAND ORIENT DE FRANCE

(1860-1894)

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

Nous rappelons ce que nous avons dit dans le numéro où nous avons commencé la publication de ces listes de chefs d'ateliers. Il ne s'agit pas ici de démasquer des palladistes, et nous ne nous préoccupons pas non plus de savoir si telle ou telle loge possède ou non une annexe androgyne. Nous reproduisons l'extrait fidèle des annuaires officiels du Grand Orient de France. Nous plaçons cette divulgation *uniquement et exclusivement sur le terrain politique* : étant donné que c'est dans les ateliers maçonniques qu'ont été élaborées toutes les lois impies, toutes les mesures de persécution contre l'Eglise, les Vénérables, les Très-Sages, les Grands-Maîtres ont tous leur part de responsabilité dans l'œuvre mauvaise, irréligieuse, néfaste, qui a été accomplie par les Chambres; ce sont donc purement et simplement des politiciens plus ou moins ignorés que nous présentons au public.

Avis. — Nous ne donnons l'indication des jours de réunion ou tenues que pour les loges existant encore actuellement.

TROISIÈME PARTIE

Les Aréopages Et leurs Grands-Maîtres Présidents

MEURTHE-ET-MOSELLE

Nancy

CONSEIL PHILOSOPHIQUE DE NANCY

Souché sur le Chapitre de la Vallée de Nancy, et la Loge Saint-Jean de Jérusalem, le 11 septembre 1893.

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1894) Thiault, François-Michel, avocat; Trente-Troisième.

Temple : — 5 bis, rue Drouin, (1894).

Tenues : — le 3^e mercredi de janvier, avril, juillet et octobre, à 8 heures 1/2 du soir.

RHONE

Lyon

LE PARFAIT SILENCE

Chapitre fondé le 7 avril 1830, souché sur la Loge et le Chapitre du même titre.

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1860-1863) H. Bugéy, commissionnaire, 4, quai de Charité; Chevalier Kadosch. — (1864-1866) Leroyer, avocat, à la Cour impériale; Chevalier Kadosch. — (1867) Bergier, rentier; Chevalier Kadosch. — (1868) prend le titre de *Conseil philosophique de la Vallée de Lyon*. — (1868) Bergier, rentier, Chevalier Kadosch. — (1869) le même. — (1870 et 1871) Rollet, comptable; Chevalier Kadosch. — (1872-1881) Montanet, rentier, 20, rue d'Algérie; Chevalier Kadosch. — (1882) Philibert Montanet, rentier, 15, cours d'Herbouville; Chevalier Kadosch. — (1883-1886) Auguste Bouvel, rentier, 11, rue Gentil; Chevalier Kadosch. — (1887-1893) le même, administrateur de l'école de La Martinière. — (1894) Louis-Séraphin Maynard, expert-teneur de livres, 37, quai Saint-Antoine; Trente-Troisième.

Temples : — rue Sainte-Elisabeth, Brotteaux, (1868-1871). — 45, rue Garibaldi (1872-1894).

Tenues actuelles : — Mercredi.

SEINE

Paris

L'AVENIR

Conseil constitué le 10 novembre 1818; réveillé le 13 janvier 1894. Souché sur la Loge et le Chapitre du même titre.

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1891 et 1892) Francolin, Gustave, professeur, 174, rue du Faubourg Saint-Denis ; Trente-Troisième. — (1893) Philippe, Edouard, *, 7, rue Saint-Lazare ; Chevalier Kadosch. — (1894) le même, à Vaux, par Méry-sur-Oise, Seine-et-Oise : Inquisiteur, inspecteur, commandeur. Pour la correspondance : Véron, 54, rue Fondary.

Tenues : — Le 1^{er} vendredi des mois pairs.

LA CLÉMENTE AMITIÉ

Conseil souché sur la Loge et le Chapitre du même titre

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1860 et 1861) Desanlis, avocat à la cour impériale, 46, rue de la Victoire ; Trente-Troisième. — (1862) Alfred Blanche, *, 7, Trente-Troisième. — (1863-1865) le même, conseiller d'Etat, 97, rue de la Pépinière. — (1866 et 1867) le même, secrétaire général de la préfecture de la Seine. Pour la correspondance : Chotard, 190, rue Saint-Dominique-Saint-Germain. — (1868-1870) Sabatier, commissionnaire en vins et spiritueux, membre de la Commission supérieure de l'Orphelinat du Prince Impérial ; 26, quai de Bercy ; Chevalier Kadosch. — (1871) Sabatier, commissionnaire en vins et spiritueux. — (1872-1875) le même, délégué cantonal pour l'enseignement primaire. — (1876 et 1879) Du Hamel, avocat à la Cour de Paris, membre du Conseil général du Pas-de-Calais, 41, rue des Martyrs ; Prince du Royal-Secrét. — (1880-1882) le même, chef du Cabinet du Président de la République. — (1883 et 1884) le même, ancien avocat à la Cour de Paris, ancien chef du Cabinet du Président de la République, conseiller général du Pas-de-Calais ; Trente-Troisième. — (1885) Fontainas, avocat, 10, rue de la victoire ; Trente-Troisième. — (1886) Clément, Joseph, comptable, 2, avenue Péreire, à Asnières, Seine ; Chevalier Kadosch. — (1887) le même, comptable au chemin de fer de l'Ouest ; Trente-Troisième. — (1888) le même. — (1889-1893) le même, 4, rue Nouvelle, à Asnières, Seine. — (1894) le même, 30, rue de Bretagne, à Asnières.

Tenues : — Le 3^e lundi de février, avril, juin, octobre et décembre.

LE CONSEIL DES GAULES

Conseil souché sur le chapitre et la loge *les Cœurs Unis* le 19 février 1823.

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1860) Amyot, médecin-dentiste, 37, rue Croix-des-Petits-Champs ; Chevalier Kadosch. — (1861) Boitard, 33, rue de Rambuteau ; Chevalier Kadosch. — (1862) Aucun nom dans l'Annuaire. — (1863) Delacour, architecte, 49, rue de Seine ; Chevalier Kadosch. — (1864-1866) le même, *. — (1867 et 1868) le

même, 78, rue Amelot. — (1869-1871) Conrad De la Cour, le même. — (1872) Tombé en sommeil.

LES FRÈRES UNIS INSÉPARABLES

Conseil souché sur la Loge du même titre.

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1860-1862) Heul-lant, propriétaire, 4, rue Blanche. Trente-Troisième. — (1863-1865) le même, 43, rue de Clichy. — (1866) Cammas, propriétaire, 18, rue Papillon : Trente Troisième. — (1867) Fabien, employé, 4, rue de Laval prolongée ; Chevalier Kadosch. — (1868) le même, chef de bureau, (assurances sur la vie). — (1869 et 1870) le même, chef de bureau à la Caisse des assurances, 66, rue Condorcet. — (1871-1873) Brimont, comptable, 85, rue d'Aboukir ; Chevalier Kadosch. — (1874) aucun nom dans l'annuaire. — (1875) Brimont, comptable, 85, rue d'Aboukir ; Chevalier Kadosch. — (1876-1878) Colin, Victor, receveur des rentes, 19, rue des Lions Saint-Paul ; Chevalier Kadosch. — (1879-1885) Ferdeuil, avocat à la Cour d'appel, ancien vice-président du Conseil de préfecture du Loir-et-Cher, ancien sous-préfet, n° 11, rue des Saints-Pères ; Trente Troisième. — (1886) Hubner, Edouard Albert, ancien notable commerçant, 52, rue de Bondy ; Chevalier Kadosch. — (1887) Tombé en sommeil.

ISIS-MONTYON

Conseil constitué le 10 novembre 1818 ; institué le 18 janvier 1820. Souché sur la Loge et le chapitre du même titre.

GRANDS MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1860) Cauzard, fabricant bijoutier, 18, rue de Beauce ; Chevalier Kadosch. — (1861) Cavillier, fabricant de plaques, 2 et 4, rue Ferdinand ; Chevalier Kadosch. — (1862) le même, 84, faubourg du Temple. — (1863 et 1864) Josias, docteur-médecin, 12, Grande Rue à Charenton Saint-Maurice ; Chevalier Kadosch. — (1865-1867) Hue, négociant, 22, rue Coquillière ; Chevalier Kadosch. — (1868) Mis en sommeil le 16 novembre. Réveillé le 10 février 1885. — (1885-1889) Francolin, Gustave Henri Auguste, publiciste, 174, rue du faubourg Saint-Denis ; Trente-Troisième. — (1890) Tombé en sommeil. — (1891, se fond avec l'Aréopage l'*Avenir*.

SEINE-ET-OISE

Saint-Germain-en-Laye

LA BONNE FOI

Conseil souché sur la Loge et le chapitre du même titre.

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1860) Jomard, *, colonel de cavalerie, en retraite ; Chevalier Kadosch. — (1861) Lasne, propriétaire, 74, rue des

Chantiers, à Versailles; Chevalier Kadosch. — (1862-1868) le même; (pour la correspondance: Napoléon Laurent, 10, rue Grande-Fontaine). — (1869) Choret, architecte, 7, rue de la Verrerie; Chevalier Kadosch. — (1870) Mayer, Frédéric, propriétaire, 40, rue de Mantes; Chevalier Kadosch. — (1871) Tombé en sommeil.

SEINE-INFÉRIEURE

Rouen

LES ARTS RÉUNIS

Conseil souché sur la Loge et le chapitre du même titre.

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1868 et 1869) Viénot, avocat, agréé près le Tribunal de commerce, 37, rue de la Vicomté; Trente-Troisième. — (1870-1874) Dieutre, propriétaire, 51 bis, place de l'Hôtel-de-Ville; Chevalier Kadosch. — (1875) Tinel, docteur en médecine; Chevalier Kadosch, décédé. — (1876-1883) Viénot, comme ci-dessus. — (1884-1886) Dieutre, François-Frédéric, *, comme ci-dessus. — (1887) Milsan, Vital-Antoine-Ludovic, constructeur-mécanicien, 3, rue Centrale, île Lacroix; Chevalier Kadosch. — (1888 et 1889) le même, adjoint au maire; Trente-Troisième. — (1890-1893) Duputel, Pierre-Maurice, docteur en médecine, 43, rue de la Vicomté; Chevalier Kadosch. — (1894) le même; Trente-Troisième.

Temple : — 20, rue des Carmes, (1870-1894).

Tenues : — Tous les deux mois à partir de février, le 1^{er} jeudi.

Le Havre

LES TROIS H

Conseil souché sur la Loge et le chapitre du même titre.

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1861-1865) Roubeau, négociant, 7, rue de la Chaussée; Chevalier Kadosch. — (1866) Bielefeld, 15, quai de l'Île; Chevalier Kadosch. — (1867-1869) le même, négociant, 15, rue des Pénitents. — (1870) Wouters, négociant, 51, quai d'Orléans; Chevalier Kadosch. — (1871) le même, 2, rue Peuvry. — (1872) le même, ancien négociant. — (1873-1877) le même, rentier. — (1878) aucun nom dans l'Annuaire; pour la correspondance: Fleury, 2, rue du Débarcadère. — (1879) Tombé en sommeil.

Temple : — 44, rue du Débarcadère. (1871-1878).

VAR

Toulon

LA RÉUNION

Conseil souché sur la Loge et le chapitre du même titre.

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS. — (1860-1862) Rebuffat, Hyacinthe, fournisseur de la marine; Prince du

Royal secret. — (1863) le même; Trente Troisième. — (1864 et 1865) le même, *. — (1866) Duthoit, architecte, 68, rue Royale; Chevalier Kadosch. — (1867-1869) Chédanne, chef des bureaux de la sous-préfecture, 35, rue de la Glacière; Chevalier Kadosch. — (1870) Malet, premier maître mécanicien de la marine impériale; Maître, — (1871-1883) Laurent, Charles, libraire-relieur, 3 bis, quai du Port; Chevalier Kadosch. — (1884) le même, propriétaire. — (1885) le même, rue des Marchands. — (1886 et 1887) le même, rentier. — (1888 et 1889) Barthélemy, Marius-Constant-Gonzagues, ancien notaire, 31, rue d'Alger; Chevalier Kadosch. — (1890) le même, 64, rue de la République; Prince du Royal Secret. — (1891 et 1892) Maurin, Vincent, propriétaire, 14, rue Traverse-Cathédrale; Prince du Royal Secret. — (1893) le même; Trente-Troisième. — (1894) le même, 2, rue Molière.

Temple : — 21, rue de la Comédie (1860-1871) — Avenue Vauban, (1872-1892). — 9, rue Revel (1893 et 1894).

Tenues : — Le 1^{er} vendredi du mois.

COLONIES

ALGÉRIE

Alger

BÉLISAIRE

Conseil souché sur la Loge et le chapitre du même titre.

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1860 et 1861) Rougé, chef de bureau de 1^{re} classe à la préfecture d'Alger, 3, rue Sainte; Chevalier Kadosch. — (1862) le même, *. — (1863-1865) le même, ancien chef de bureau, comme ci-dessus. — (1866-1869) Garreau de Loubresse, arbitre de commerce, 21, rue Duquesne; Chevalier Kadosch. — (1870) Tombé en sommeil.

Oran

L'UNION AFRICAINE

Conseil souché sur la Loge du même titre.

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1871) Deloupy, propriétaire; Chevalier Kadosch. — (1872 et 1873) le même, à Saint-Denis-du-Sig. — (1874) aucun nom dans l'Annuaire. — (1875-1882) Barlibas, maître-bottier au 2^e régiment de zouaves; Chevalier Kadosch. — (1883-1885) aucun nom dans l'Annuaire. — (1886 et 1887) Mathieu, Floréal, pharmacien, place Kléber; Chevalier Kadosch. — (1888 et 1889) le même, maire. — (1890-1893) le même, conseiller général. — (1894) Sandras

Gaston, docteur en médecine, rue de la Paix ; Chevalier Kadosch.

Temple : — 30, rue d'Austerlitz (1871-1887) — 5, rue d'Austerlitz (1888-1894).

Tenues : — Le dernier samedi de mars, juillet et novembre.

AFRIQUE

Ile de la Réunion

Saint-Denis

L'AMITIÉ

Conseil souché sur la Loge et le chapitre du même titre.

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1876) Descombes, Martial, ingénieur civil ; Inquisiteur Inspecteur Commandeur. — (1877-1883) Dérieul de Roland, agent des distillateurs ; Chevalier Kadosch. — (1884) Tombé en sommeil.

Temple : — 97, rue du Barrachois (1876-1884).

AMÉRIQUE

La Pointe-à-Pitre

LA PAIX ET LES DISCIPLES D'HIRAM

Conseil constitué le 20 août 1885.

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1888-1893) Ferret, Napoléon, *, employé au Crédit foncier colonial ; Chevalier Kadosch. — (1894) Robin, Charles-Magne, commerçant ; Chevalier Kadosch.

Temple : — Paxilla, Morne des Francs-Maçons (1888-1894)

ROUMANIE

Galatz

LES DISCIPLES DE PYTHAGORE

Conseil souché sur la Loge et le Chapitre du même titre.

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS. — (1887) Lieberis, Alexandre, docteur-médecin ; Trente-Troisième. — (1888-1890) le même ; pour la correspondance : Braun, Alexandre, professeur. — (1891) Brociner, Joseph-Bernard, négociant ; Chevalier Kadosch. — (1892 et 1893) le même, Prince du Royal-Secret. — (1894) Warlan, Constantin, avocat ; Prince du Royal Secret ; pour la correspondance : Alexandrescu, avocat.

Temple : 41, rue Fetti (1887-1894).

Tenues : — Le dernier mercredi du mois.

PAYS ÉTRANGERS

Italie

Livourne

AMICI VERI DEI VIRTUOSI

Conseil souché en 1863 sur la Loge et le Chapitre du même titre

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1864) Israël Costa, maître de langues ; Chevalier Kadosch ; pour la correspondance : Anselme Carpi, 14, via della Pace 2° piano. — (1865) Alvarenga, négociant ; Chevalier Kadosch ; pour la correspondance : Varnagela, poste restante. — (1866 et 1867) Martinetti, docteur-médecin ; Chevalier Kadosch. (1868) le même, professeur. — (1869) Tombé en sommeil. Réveillé en (1876). — (1876-1878) Pimperno, Fortunato, négociant, 3, via Magenta ; Chevalier Kadosch. — (1879) aucun nom dans l'Annuaire. — (1880 et 1881) Broglio, Alessandro, négociant, via Borra ; Chevalier Kadosch. — (1882) Tombé en sommeil.

Temple : — 44, via della Pace (1862-1868). — Via del Porticciolo (1876-1878). — 1, Via della Venezia (1879-1882).

AFRIQUE

Alexandrie

Egypte

LES PYRAMIDES

Conseil souché sur la Loge et le Chapitre du même titre.

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1867-1869) Nicoullaud, avocat ; Chevalier Kadosch. — (1870) Tombé en sommeil.

Port-Louis

Iles-Maurice

LA PAIX

Conseil souché sur la Loge et le Chapitre du même titre.

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1860 et 1861) Icery, Jules, agent d'affaires, rue de la Pompe ; Prince de Royal Secret. — (1862-1868) aucun nom dans l'Annuaire. — (1869) Rigollé, propriétaire ; Chevalier Kadosch. — (1870) Cassidy, Thomas, surveillant au Collège Royal, rue de Courcy ; Prince du Royal-Secret. — (1871-1873) Nagle, directeur adjoint de la Compagnie du gaz ; Prince du Royal Secret. — (1874) Tombé en sommeil.

Temple : — 20, rue du Gouvernement (1870-1874). —

LA TRIPLE ESPÉRANCE

Conseil souché sur la Loge et le Chapitre du même titre

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1860-1868) sir William Barclay, baronet, membre du Conseil législatif de la Colonie ; Trente-Troisième. — (1869) Icery, Jules, agent d'affaires ; Prince du Royal Secret. — (1870) le même, 14, rue du Hasard. — (1871-1877) Augustin Hugues, agent de change, et courtier juré, 75, rue de l'Eglise ; Prince de Royal Secret. — (1878-1880) Finniss, John-Henry, conservateur des hypothèques ; Prince du Royal Secret. — (1881 et 1882) Courtaux, Frédéric, commerçant, rue de l'Eglise ; Chevalier Kadosch. — (1883-1889) Pochard, Ernest, pharmacien ; Prince du Royal Secret ; pour la correspondance : Virieux, 51, rue de la Corderie. — (1890-1894) Virieux, Marie-Philippe-Edouard, courtier juré, 10, rue de l'Eglise ; Prince du Royal Secret.

Temple : — 31, rue du Gouvernement (1866-1870). — 51, rue de la Corderie (1871-1894).

Tenues : — Tous les samedis.

LA TRIPLE ESPÉRANCE

Consistoire du 32^e degré, souché sur la Loge et le Chapitre du même titre.

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1860-1867) Vigoureux de Ker-Morvant, notaire ; Prince du Royal Secret ; pour la correspondance : 41, rue de Labourdonnais. — (1868 et 1869) le même, notaire honoraire. — (1870) le même, 47, rues Saint-Louis et de Labourdonnais. — (1871) Icery, Jules, agent d'affaires, 14, rue du Hasard ; Prince du Royal Secret. — (1872 et 1880) Sériès, Emile, comptable à la Banque coloniale ; Prince du Royal Secret. — (1881 et 1882) Icery, Jules, comme ci-dessus, 26, rue du Rempart ; Trente-Troisième. — (1883-1885) Mayer, Edgard-Edward, commissaire-priseur ; Prince du Royal Secret ; pour la correspondance : Virieux, 51, rue de la Corderie. — (1886) Tombé en sommeil.

Temple : — 31, rue du Gouvernement (1866-1870). — 51, rue de la Corderie (1871-1886).

AMÉRIQUE

Valparaiso

Chili

L'ÉTOILE DU PACIFIQUE

Conseil souché sur la Loge et le chapitre du même titre.

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1862-1864) Antide Martin, négociant ; Chevalier Kadosch. Pour la correspondance : Poisson, négociant. — (1865) Tombé en sommeil.

Montevideo

République orientale de l'Uruguay

LES AMIS DE LA PATRIE

Conseil souché sur la Loge et le chapitre du même titre.

GRANDS-MAÎTRES PRÉSIDENTS : — (1860-1863) Perin, Jean, négociant ; Inquisiteur Inspecteur Commandeur. — (1864 et 1865) Maricot, négociant, 207, rue du 25 mai ; Chevalier Kadosch. — (1866-1868) Villars, maître tailleur, 219, rue du 25 mai ; Chevalier Kadosch. — (1869) Jaureguiberry, négociant, 49, rue du 18 juillet ; Chevalier Kadosch. — (1870-1873) Villars, marchand tailleur, comme ci-dessus. — (1874) Mouliaa, négociant, 240, calle 25 de Mayo ; Chevalier Kadosch. — (1875-1877) Thévenet, employé, 52, rue del Yi ; Chevalier Kadosch. — (1878-1880) Ramelot, Théophile, horloger, 80, calle Zarala ; Chevalier Kadosch. — (1881 et 1882) Rappaz, Victor, docteur en médecine et en chirurgie, 282, calle Andes ; Chevalier Kadosch. — (1883-1886) Bardino, Antoine, négociant ; Chevalier Kadosch. — (1887-1891) Honoré, Charles-Henri, ingénieur ; Chevalier Kadosch. — (1892-1894) Lacassagne, Achille, tailleur, 46, rue Maldonado ; Chevalier Kadosch.

Temple : — 49, calle Soriano (1875-1878). — 33, calle Soriano (1879-1888). — 46, calle Maldonado (1889-1894).

Tenues : — Tous les trimestres, le 1^{er} mercredi.

LE DIABLE ET LA REVOLUTION

Par Léo TAXIL

Un fort volume in-8. Prix 5fr. franco.

- I. Le Diable Philosophe. — II. Le Diable Janséniste. — III. Les Prophétesses du Diable. — IV. Le Diable Constituant. — V. Le Diable Terroriste. — Le Culte de Satan.

En vente chez tous nos dépositaires :

Lucifer Démasqué

Par Jean KOSTKA

Un volume in-12 de 394 pages. — 3 fr. 50

OUVRAGE TRÈS RECOMMANDÉ

Approuvé par S. E. le Cardinal PAROCCHI

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES MUSULMANES DANS L'AFRIQUE DU NORD DEUXIÈME PARTIE

Par conséquent, aucune créature ne peut se prévaloir d'une supériorité quelconque, car tous sont égaux sous cette omnipotence. Dites moi, en effet, je vous prie, quel est le supérieur : du marbre ou de l'or que je jette. Donc, la créature raisonnable n'aime pas de responsabilité : Dieu agit en nous jusqu'à nos moindres actions : ce n'est pas nous qui faisons le mal, c'est Dieu qui le fait, et pour tout dire, suivant la théorie de la création musulmane, Dieu fait chaque homme soit pour l'enfer soit pour le ciel, sans éprouver la moindre émotion. Et le malheureux qui aura succombé dans les plus terribles chutes et aura commis les plus grands crimes, pourra, du fond de son néant, prendre une poignée de boue dans laquelle il est tombé, et la jeter à la face d'Allah en lui disant : « Mektoub, c'était écrit, tyran, c'est toi qui as fait le mal en te servant de moi ; pourquoi me punis-tu ? »

Toute monstrueuse qu'elle soit, voilà cependant dépouillée de tous ses ornements, la doctrine de l'Islam. On y reconnaît toujours l'éternelle question du bien et du mal, cette question qui a fait tomber tant d'hommes dans l'erreur, et que Mahomet a résolue en faisant Dieu auteur du bien et du mal. Il admet donc deux principes éternels dans une même essence : le principe du bien et celui du mal. Quelle différence voyez-vous entre cette doctrine et celle du manichéisme : il y a celle-ci : c'est que Mahomet, à mon avis, est encore inférieur à Manès : celui-ci au moins admettait un Dieu bon, et un Dieu mauvais ; au moins, il y avait un Dieu bon ; dans Mahomet, Dieu est un assemblage de bonté et de méchanceté, de douceur et de tyrannie, et pour dire le fond de notre pensée, ce Dieu, à notre avis, ressemble beaucoup à ces hommes pervers qui ont sans doute encore gardé quelque bon sentiment, mais chez lesquels le vice contrebalance ou plutôt étouffe ce qu'il y a de bon. N'est-ce pas un principe émis par tout le monde, que le mal corrompt le bien partout où ils se trouvent en contact, et qu'il faut couper un membre gangrené si on veut sauver un malade ?

Quand, quelques pages plus haut, nous avons dit que les Aïssaoua reconnaissaient deux dieux,

que c'était la raison pour laquelle ils avaient supprimé les passages laissés en blanc, nous avons dû surprendre plus d'un lecteur, et nous savons aussi que ce court résumé de la doctrine de l'Islam en surprendra plus d'un ; mais que les adversaires se consolent ; nous avons dit brièvement notre pensée ; nous y reviendrons ; car, à notre avis, tout le mal qui est maintenant répandu en Europe a sa source dans la philosophie indienne, et le Coran n'en est qu'un faible écho : il a fait un mélange de doctrines catholiques, empruntant à l'Evangile l'action d'un Dieu unique de doctrines manichéennes, empruntant à Manès la théorie du bien et du mal ; enfin, de doctrines indiennes, empruntant aux Indiens la théorie de l'extase et du doux farniente.

Toujours occupés de Dieu, toujours poussant vers lui de sublimes aspirations, les Aïssaouas ont une doctrine qui, à mon avis, n'est pas loin du manichéisme : nous venons de dire que le Dieu de Mahomet renferme en lui seul les deux dieux de Manès. Or, voici ce que dit Ben-Aïssa..... « Dieu se manifeste et se réunit à l'âme. L'épouvante cesse par le jeûne ; le cœur se calme par la faim ; la vue s'éclaircit à la clarté de la lumière intérieure ; l'oreille se ferme aux bruits extérieurs ; l'âme se repaît de sa souffrance et se réjouit de sa douleur ; la solitude plaît ; L'EXISTENCE ET LE NÉANT SE CONFONDENT, (Cité par RINN, page 39.)

Analysons bien ces mots que nous avons soulignés et nous y trouverons la même doctrine que dans le Coran, avec cette différence que le peuple ignore toutes ces distinctions, et ne croit qu'à un seul Dieu, tandis que les Aïssaoua comprennent très bien cette doctrine, au moins ceux qui ont été affiliés. Si nous prenons, en effet, un manuel de philosophie, nous verrons que l'être et le bien se confondent : que tout être, par le fait qu'il est, est bon, que le néant et le mal se confondent ; que le mal n'a pas une existence par lui-même, mais existe dans le bien ; par conséquent, Dieu ne pourra jamais être que la bonté que l'être par excellence ; qu'on l'appelle l'être, qu'on l'appelle le bon, tout le monde comprendra et l'idée sera juste, mais jamais, au grand jamais, l'Être suprême ne pourra se confondre avec le mal, car le mal est contingent, fini, existant seulement dans le temps ; pour que l'existence et le néant se confondent, il faudrait que le néant, c'est-à-dire le mal, fût éternel ; or, nous savons que le néant n'a jamais existé, que, avant la création des êtres, ceux-ci étaient de toute éternité en Dieu, où, suivant les docteurs catholiques, ils avaient une existence préférable à celle périssable.

sable qu'ils ont à présent. Donc, mettre le néant sur le même rang que l'existence, c'est dire que le premier égale le second, que le mal peut être mis avec Dieu, l'Être suprême, l'existant par excellence, dans une même balance, et que les plateaux de cette balance auront le même poids : en un mot, Ben-Aïssa a exprimé philosophiquement ce que Mahomet avait dit : le philosophe et fondateur d'ordre dit que l'existence et le néant se confondent dans un seul et même être qui serait Dieu, Mahomet dit que Dieu est l'auteur du bien et du mal, de l'être et du néant. Qu'on ne croit pas que Ben-Aïssa ne connût pas toutes ces distinctions. Déjà, quand nous avons parlé de Chadeli, nous avons dit que nous regrettions de ne pouvoir faire connaître ses doctrines philosophiques ; nous surprendrions plus d'un professeur de philosophie si nous leur mettions sous les yeux cette page de Ben-Aïssa où il définit la certitude, la contingence, l'essence, la substance et les autres notions philosophiques ; il connaissait donc parfaitement le sens des mots qu'il employait. Quelques lignes plus bas, même page de Rinn, il y a un autre passage dont nous voudrions tirer tout le parti possible : « L'amour secret consiste à se renfermer en Dieu, à s'abîmer dans sa louange, par l'étude de soi-même, à s'anéantir dans la contemplation de l'essence de Dieu, de façon à se laisser entièrement absorber dans l'Être divin, à concentrer toutes ses facultés dans la vue de son amour en faisant abstraction de l'amour que l'on a pour soi. Lorsque l'amour secret est arrivé en communication avec l'amour intérieur de Dieu, la prière fait alors jonction avec la prière et LA DUALITÉ DEVIENT UNITÉ, on voit alors des esprits lumineux, on éprouve des joies spirituelles, des visions délicieuses nées du rapprochement avec l'objet aimé ». Quelle est donc cette dualité qui devient unité ? c'est toujours l'existence et le néant qui se confondent. Le mot dualité ici ne peut représenter que deux choses : ou le Dieu bon et le Dieu mauvais devenant un seul et même Dieu selon la théorie du Coran que nous avons expliquée plus haut : ou bien Dieu et l'homme s'unissant par l'extase, de manière à ne former qu'un seul et même être. Or, il suffira d'un petit raisonnement pour savoir que les deux cas sont semblables et ne peuvent qu'avoir le même résultat. Nous avons parlé suffisamment du premier, parlons du second. Vouloir que l'Être infini s'unisse avec l'être fini, l'absolu avec le contingent qui, pour nous servir des termes mêmes de Ben-Aïssa, a pour caractère « de ne pas durer deux instants et qui n'existe

pas de soi-même, c'est dire que l'existence et le néant se confondent. Que sommes-nous, en effet, vis-à-vis de Dieu, rien du tout : nous sommes le néant : si donc nous unissons l'infini avec le néant, nous aurons au total un être monstrueux comme le Dieu inventé par Mahomet. Ces monstruosités sont l'indice certain que nous nous trouvons en présence de Satan ; voyez la beauté des Anges, quand pour nous transmettre les ordres d'en haut ils sont obligés de prendre une apparence humaine : admirez la beauté de chacun des êtres de la création, l'admirable proportion de toutes ses parties, jamais vous ne trouverez rien de discordant, rien de choquant, rien de monstrueux ; chacune des créatures porte sur elle-même le signe que Dieu a opéré, que Dieu les a faites. Si de l'ordre physique nous passons dans l'ordre intellectuel et moral, nous devons y admirer les mêmes proportions, la même beauté, les mêmes grâces. Au contraire, quand Satan et ses satellites veulent nous apparaître, voyez les étranges formes qu'ils revêtent : nous renvoyons le lecteur aux illustrations dont le Dr Bataille a orné son ouvrage ; il donne la forme sous laquelle les démons apparaissent le plus souvent ; nous résumerons toutes nos impressions dans un seul mot : c'est un assemblage monstrueux des éléments les plus divers. Eh bien ! le Dieu de Mahomet et de Ben-Aïssa le dispute aux démons les plus extravagants, en grotesque, en ridicule, en absurde, en monstrueux. Est-ce Dieu, nous le demandons encore, qui a pu donner une telle idée ? Est-ce Dieu qui a pu faire de lui une telle image, ou ne faut-il pas, au contraire, y reconnaître son ennemi qui a voulu le travestir et le faire à son image : Est-ce Dieu qui a pu dire de lui qu'il était l'auteur du mal, que dans son être le bien et le mal se confondent, que l'existence et le néant s'unissent en lui pour faire un seul et même être ? Nous pourrions y ajouter, comme nouvelle puissance, la phrase que nous avons rapportée page 131 : « O Dieu, tu es le seul souverain, le seul être actif. »

Voilà, à notre avis, la doctrine secrète des Aïssaoua, c'est-à-dire qu'ils rétablissent dans toute sa pureté la doctrine du Coran, que les Musulmans ignorants et de bas étage ne soupçonnent même pas. Voilà comment nous pouvons expliquer l'étonnante facilité avec laquelle le soufisme a pu pénétrer dans l'Islam et lui apporter ses doctrines panthéistiques : voilà comment nous pouvons expliquer pourquoi les chefs de l'Islam, comme Abou-Beker et Omar, ont été de grands Soufi et ont su allier les deux doctrines que le peuple regarde cependant comme si

contraires, et qui le paraissent de prime abord. Ne croyons pas, au surplus, que ce que nous avons dit soit propre aux Aïssaoua. Nous avons dit plus haut que Ben-Aïssa, pendant son pèlerinage à La Mecque, se lia d'amitié avec le Cheikh des Haidarya, et se fit affilier à cet ordre ainsi qu'à celui des Saadya. Nous pensons qu'il ne fit qu'apporter dans le Maghreb les doctrines et les pratiques sataniques de ces ordres orientaux. Bien avant lui, le fondateur des Besthamya, Abou-Azid-el-Besthami, avait dit : « Quand les hommes croient adorer Dieu, c'est Dieu qui s'adore lui-même. » Deux siècles avant lui, el-Hadi Bektach-Knorassani avait dit : « Chaque âme humaine est une portion de la divinité, et la divinité ne réside que dans l'homme. L'âme éternelle, servie par des organes périssables, change constamment de demeure mais sans quitter la terre... Toute la morale consiste à jouir des biens du monde sans nuire à autrui ; et tout ce qui ne fait de mal à personne est licite et indifférent. Le sage est celui qui règle ses jouissances, car le plaisir est une science qui a ses degrés, un mystère, qui, peu à peu, se découvre à l'œil des initiés. De toutes ces jouissances, la plus vive est la contemplation qui devient la rêverie et la vision céleste. » (Cité par RINN, page 36.) Ne croirait-on pas entendre, en vérité, nos bons maçons se livrant avec leurs sœurs aux travaux de la construction du temple ; car, pour l'édification de nos lecteurs, nous devons ajouter que dans l'ordre des Aïssaoua, les sœurs sont admises sans elles pourrait-il y avoir du plaisir ?

De même que Ben-Aïssa a emprunté à ces ordres orientaux ses doctrines, il leur a emprunté ses pratiques dont nous allons parler, et où évidemment il faut admettre l'intervention de Satan, où nous n'y entendons plus rien. Ben-Aïssa semble avoir voulu réunir en un seul ordre trois ou quatre ordres orientaux, et ses véritables initiés se livrent aux mêmes diableries que ces fakirs de l'Orient. Les Rafaya, les Haidarya, les Saadya et les Bektachya sont ses précurseurs.

Les Rafaya ont été fondés au VI^e siècle de l'Hégire (vers 1200 de J.-C.) par Abou-Abbas Ahmed-er-Rafai, grand docteur musulman qui forma l'un des maîtres du grand Chadeli. Aussi répandus en Orient que les Aïssaoua en Occident, ils se livrent à toutes les pratiques sataniques. Dans leurs réunions, ils allument de grands feux, dansent au milieu, des flammes, avalent des charbons ardents, et se roulant sur la braise, leurs corps dépouillés de tout vêtement, ils éteignent ainsi le feu qu'ils avaient allumé. D'autres prennent des serpents, des scorpions, des pierres,

et même des morceaux de verre, et les avalent sans éprouver aucun mal ; qu'on ne croie pas qu'ils usent de fraude ou de supercherie. Pas plus que la vieille Nahmah, dont parle le docteur Bataille, et qui semblait reprendre une vie nouvelle au milieu des flammes, les Rafaya ne craignent le feu, sûrs qu'il ne leur nuira pas.

Les Haidarya ne se livrent pas à toutes ces pratiques, mais ils ne le cèdent en rien au mysticisme des Aïssaoua. Nous avons dit que ce fut leur fondateur qui reconnut les propriétés narcotiques des graines du chanvre, qu'il faisait fumer à ses disciples pour leur procurer les extases et les visions. Cet ordre est peut être le seul de son espèce ; ils feraient le vœu de chasteté ; comme signe extérieur, afin de se reconnaître, ils portent des anneaux aux mains, aux pieds, au cou, et même aux parties génitales. Au XIV^e siècle de notre ère, ils auraient été très répandus dans l'Inde, et Ibn-Batout a rapporté qu'il les rencontra aux environs de Delhi se livrant à des danses au milieu des flammes.

Les Saadya sont répandus en Egypte, mais leur centre de direction semble être dans le Yémen. Ces fakirs ont une cérémonie appelée « doleh » : leur Cheikh, monté sur un cheval, passe sur les corps des Khouan qui lui servent comme de tapis et ne reçoivent aucun dommage.

Les Aïssaoua, dans le Maghreb, imitent toutes ces pratiques. En souvenir de ce que firent les premiers compagnons de leur fondateur dans l'exode, à travers le désert, à la suite du décret d'expulsion du sultan de Méquinez, ils avalent les matières les plus indigestes et les plus malsaines sans qu'elles leur fassent le moindre mal. Ils se promènent sur des charbons ardents, dansent au milieu des flammes, avalent des charbons enflammés sans ressentir la moindre brûlure : nous sommes loin du naïf Aïssaoui, de ce charlatan dont nous avons parlé, qui mourut victime de sa crédulité dans la protection du grand saint de Méquinez. A notre avis, de telles choses ne peuvent être naturelles : de plus, elles ne peuvent pas être attribuées à l'hystérie ni à une surexcitation nerveuse : l'hystérique sera bien insensible à la brûlure, et on pourra lui mettre la main dans un brasier sans qu'elle ressente la moindre douleur : mais cette insensibilité n'empêchera pas la chair de se carboniser. Si nous nous trouvons en présence d'un tel prodige, il faut recourir à une protection surnaturelle ; sera-ce l'œuvre de Dieu ? Évidemment non : il faudra donc admettre que c'est l'œuvre du diable. Lui seul, en effet, peut aider ses fidèles dans l'accomplissement de ces prodiges, lui seul

peut leur faire trouver délicieuses de fraîcheur ces flammes qui les brûlent depuis si longtemps et brûleront éternellement ceux qui les suivent.

Si on pouvait pénétrer les mystères qui couvrent cette secte, que nous apprendrions des choses extraordinaires que nous ne connaissons que par la rumeur publique. Dans ces réunions secrètes, les chefs ne se contenteraient pas d'avaler du verre, de prendre des scorpions entiers et de s'enrouler le cou de serpents : ils s'ouvriraient le ventre, mettraient leurs entrailles dehors, et puis, les remettant en place, tout rentrerait dans l'ordre, et le Khouan n'en éprouverait nul mal. Ils se couperaient, se feraient de larges blessures sur n'importe quelle partie du corps, et le sang ne coulerait pas, et ils ne courraient aucun danger de perdre leur vie. Voilà, dit-on, ce qui aurait lieu dans leurs zaouia, dans leurs réunions : ces pratiques sataniques ne différeraient pas de celles pratiquées par le Dalaï Lama, et nous confirmeraient dans l'idée où nous sommes que l'Inde est le pays par excellence de Satan, c'est le pays où son culte est le plus répandu, le plus enraciné. Les Aïssaoua n'ont pas trouvé seuls ces pratiques : leur fondateur était initié aux secrets de Rafaya, des Saadya et de toutes ces sociétés orientales qui semblent n'avoir qu'un but : adorer et glorifier Satan. Abd-el-Qader et Chadeli ont été plutôt de grands philosophes ; ils ont introduit dans l'Islam un autre élément, l'élément indien qui, extérieurement, lui a donné un peu de couleur, un peu de vernis. Ils ont voulu surtout faire au catholicisme une guerre de philosophie et d'idées. Sans doute, comme nous l'avons montré, Satan n'y a pas été étranger, et il ne pouvait pas s'en désintéresser ; mais ces philosophes, versés dans toutes les connaissances de l'École d'Aristote, étaient plutôt faits pour discuter sur les idées que se livrer à de pareilles pratiques. Ben-Aïssa, au contraire, est le type du fondateur, peu lui importent les doctrines des philosophes, peu lui importent les doctrines indiennes : il les adopte parce qu'elles répondent à ses besoins ; mais l'Islamisme bien compris lui fournit tous les matériaux qui lui sont nécessaires, et de la formule nécessaire il n'y a pas de divinité que Allah, il saura faire sortir, sans torture le moins du monde, les mots ; il en fera sortir les plus monstrueuses doctrines, il se fait de la sorte le digne successeur des gnostiques. C'est encore une question que nous voudrions étudier : voir les rapports qu'il y a entre l'islamisme et le gnosticisme, entre le gnosticisme et les sociétés secrètes musulmanes. Rien de nouveau sous le

soleil, et ce que le démon fait aujourd'hui dans nos loges il l'a toujours fait par les gnostiques, par l'islamisme.

J'avais à peine douze ans quand je fus témoin, pour la première fois, d'une scène que je n'oublierai jamais, et dont je ne compris pas alors toute la portée. C'était au mois d'août. J'avais été placé au collège et nous rentrions dans la ville avec quelques camarades par la route de Constantine, quand, avant d'arriver au boulevard de la République, nous fûmes témoin d'une scène étrange. Une vieille femme, dont la figure était le portrait tout à fait ressemblant des vieilles sorcières dont on avait amusé mon enfance, était entourée d'une nombreuse troupe d'hommes, de femmes et d'enfants. Je n'avais encore rien vu de pareil, je dois l'avouer, et je me demandais ce que voulaient faire tous ces gens : la belle dame à la figure de sorcière, car elle était très bien habillée, conduisait un bouc. A cette époque, je ne me souciais guère de m'informer des coutumes arabes, encore moins de m'enquérir des pratiques des ordres religieux. Depuis, j'ai été convaincu qu'à ce moment je me trouvais en face d'une pratique des Aïssaoua, dont je vais emprunter le récit à Soleillet, car j'avoue qu'à cet époque je préférerais les jeux et les amusements avec mes camarades. Pourquoi ce bouc ? Pourquoi tout cet attroupement ? M. Soleillet va nous le dire :

« Au mois de septembre 1872, je fus témoin, à Djelfa, d'une fête religieuse, célébrée par des nègres avec des rites tellement curieux que je ne puis la passer sous silence.

« En descendant de la voiture, qui s'arrête quelques heures à Djelfa, mon oreille est frappée par le bruit des castagnettes de fer et des gros tambours qui forment la musique des noirs. Je vois bientôt arriver une cinquantaine de ceux-ci : hommes et femmes jouant de leurs barbares instruments et chantant des refrains dans une langue inconnue. Ils avaient au milieu d'eux un jeune bouc noir, que deux femmes, l'une vieille et l'autre jeune, menaient en le tirant par les cornes, qui, ainsi que les sabots, étaient grossièrement dorées. Comprenant qu'il allait se passer quelque chose d'insolite, je me joins à la foule.....

« Un vieux nègre, à la barbe blanche et au placide regard, vient se placer à côté de moi, et tout en marchant, il m'explique que l'on va sacrifier le bouc. « C'est avec peine, me dit-il, qu'on a pu se le procurer, car il faut qu'il soit noir, sans tache et vieux », et il ajouta que tous ceux qui assisteront à la cérémonie auront de grands bonheurs,

que ce que l'on va faire est une prière de son pays, du pays des noirs, bled-el-soudan.

« Nous marchons pressés comme un troupeau de moutons, et nous parcourons ainsi toute la grande rue de Djelfa; arrivés à son extrémité sud, nous tournons à gauche et nous nous installons au milieu d'un terrain vague. Là, il y a un grand espace sans arbre, sans maison, tout ensoleillé et rempli de poussière et de mouches. Les musiciens se groupent en masse, un ou deux nègres font former le rond aux spectateurs. Je joue des coudes et je me mets au premier rang. La jeune négresse qui tient le bouc, et qui est vêtue de draperies blanches et rouges, s'accroupit au milieu, maintenant la victime par les cornes.

« La bestiole est fort jolie, elle a de longs poils noirs, fins et brillants comme de la soie; elle bêle tristement en nous regardant de son bel œil noir l'un après l'autre: on dirait qu'elle comprend le sort qui lui est réservé et qu'elle cherche à implorer notre secours. A côté de la jeune négresse vient se placer la vieille femme qui l'aidait à conduire la victime: elle est toute décrépitée et toute déguenillée: une vraie sorcière noire. Elle tient dans la main un réchaud dans lequel brûle de l'encens, auquel on mélange du chanvre. Un grand nègre, tout jeune, et qui n'a pour vêtements qu'un foutha jaune et bleu autour des reins, entre aussi dans le rond.

« A ce moment, la musique et les chanteurs recommencent leur tapage: le bouc, mené par les deux femmes précédées du noir au foutha, fait une dizaine de fois le tour du rond: tous reviennent au centre, et la vieille se met avec sa cassolette à parfumer le bouc en tout sens: le nègre commence à chanter et à sauter, non sans venir de temps à autre respirer le mélange enivrant de Kif (chanvre) et de Bekous (encens) qui brûle dans le réchaud.

« Voici maintenant que la jeune femme, qui est assise par terre, tenant le bouc dans son giron, SE MET A LE BAISER AU DERRIÈRE: son exemple est imité par le thuriféraire, le danseur, les musiciens, les chanteurs et un nombre assez considérable d'hommes et de femmes de couleur répandus dans la foule: le bouc toujours tenu par la négresse aux draperies rouges et blanches, a le cou tranché par la vieille. Dès que la bête est ainsi frappée, le noir danseur vient sucer le sang chaud qui sort de la blessure béante pendant que la victime est encore agitée des dernières convulsions de l'agonie: les fem-

mes arrachent le nègre de dessus le cou et lui mettent la tête sur le ventre; il déchire à belles dents la peau, mange les entrailles, et sa tête tout entière disparaît dans le cadavre fumant.

« La jeune négresse trempe sa main dans le sang du bouc, et suivie de la noire thuriféraire, elle se met à faire le tour de l'assemblée: l'une vous touche de sa main ensanglantée, au front et à l'épaule, l'autre vous fait respirer les parfums de son fourneau.

« De tous les points de l'horizon accourent des malades de toutes espèces, des mères portant leurs enfants sur les bras, et des vieillards péniblement appuyés sur leurs béquilles: les uns viennent demander à ces étranges cérémonies une guérison: les autres du bonheur pour leur progéniture; les troisièmes le prolongement d'une vie qui doit être bien misérable, à en juger par leurs haillons, leurs faces décharnées et leurs membres ankylosés.

« Lorsqu'elles ont fini de distribuer des bénédictions sous la forme de sang de chevreau et de vapeurs d'encens et de chanvre, et que le nègre a terminé son immonde festin, les deux négresses lui tirent la tête du ventre de l'animal et lui présentent le réchaud, dont il aspire bruyamment les âcres senteurs: la musique recommence son vacarme, et lui se met à danser une sarabande échevelée.

« Je n'ai jamais rien vu qui eût un aspect plus démoniaque que ce grand nègre se trémoussant infernalement au milieu de cette lumière blanche et crue du Sahara: la laine de sa tête est remplie des débris rouges et fumants de la victime qu'il vient de dévorer; le sang, qui a ruisselé sur tout son corps, y forme de larges raies pourpres qui tranchent sur sa peau luisante et noire. Il saute et se démène jusqu'au moment où, épuisé, il tombe comme une masse inerte sur le sol. »

Ceci, ajoute M. Soleillet, n'est pas une scène d'Aïssaoua. Nous ne voulons pas contredire l'illustre voyageur; mais, après informations prises auprès de gens affiliés aux Aïssaoua, nous croyons que ceux qui, à Djelfa, se livraient à cette scène étaient des affiliés, ou bien que les Aïssaoua leur ont emprunté cette cérémonie.

(A suivre.)

Ad. Ricoux.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

La Mort de Gambetta

On sait quelle récente polémique réveillée par une page des *Mémoires* de Rochefort s'est engagée dans la presse sur cette mort encore enveloppée de mystère, bien que les plus intéressés à l'honneur immaculé du grand *leader* opportuniste aient essayé, aussitôt après l'événement, de la présenter, au nom de la science médicale, comme le fait le plus vulgaire et le plus naturel des accidents. Il fallait, à tout prix, à cette époque, où le demi-dieu mourait comme un simple mortel d'un coup de pistolet, couper court aux bruits fâcheux qui se répandirent aussitôt dans le public, que ce coup de pistolet venait de la main d'une femme, d'une maîtresse, que le grand tribun mourait victime d'une vengeance féminine.

On fit mentir l'agence Havas avec impudence :

« M. Gambetta, disait la note officielle le 28 novembre 1882, en maniant ce matin un revolver, s'est légèrement blessé à la main. La balle n'a fait que traverser les chairs et la blessure ne présente aucune gravité. »

Le récit de l'accident fait par Gambetta lui-même à ses intimes et publié le 2 décembre dans la *République Française* vint confirmer le mensonge de l'agence Havas :

« M. Gambetta, disait celle-ci, s'est blessé lui-même; il tenait dans sa main gauche un revolver dans lequel était restée une cartouche; il en avait fait basculer le canon et pour le remettre en place il appuyait la paume de la main droite sur l'extrémité de l'arme. A ce moment, la cartouche n'étant qu'en partie engagée dans le cylindre, s'opposait au redressement du canon. Aussitôt que la pression fut assez forte, la capsule de fulminate partit, et M. Gambetta reçut le projectile dans la paume de la main droite. Le trajet de la balle a suivi le sens de l'avant-bras et le projectile est ressorti. »

Telle est la fable qu'adoptèrent sans broncher, pour la galerie, les intimes de Gambetta, et que s'appliqua à confirmer la relation de l'autopsie de l'illustre cadavre, rédigée avec tous les enjolivements du grimoire technique par les docteurs Lannelongue et Cornil, et approuvée de confiance par les docteurs Charcot, Verneuil, Trélat, Brouardel et Siredey : la périlite suppurée, dont mourut Gambetta, n'a pas eu pour cause une balle dans l'abdomen; c'était une simple affection chronique, arrivée à sa suprême crise.

Or, il fut démontré, par la critique que firent de ce rapport les médecins les plus compétents, que, malgré toute sa bonne volonté, il ne rendait aucunement compte de l'accident tel qu'on prétendait qu'il était arrivé, et qu'il était fait uniquement pour les besoins de la cause. Cependant, l'autopsie ne put s'empêcher de constater dans le cœcum deux perforations bien singulières, puisqu'on prétendait qu'il n'y avait sur la surface extérieure du corps ni trou ni trace de violence. Il fallut démontrer, toujours pour les besoins de la cause (p. 38 du Rapport), que c'était là aussi le résultat d'une simple affection chronique remontant à l'âge de 11 ans — à peu près l'histoire du fragment de sabre resté dans la blessure de cet officier de cavalerie, à qui le major demande si ce sabre n'est pas héréditaire et si son père n'avait pas reçu lui aussi un sabre dans le ventre.

Et c'est uniquement sur l'autorité de ce rapport et des noms dont il est signé que s'appuient aujourd'hui les fidèles de Gambetta pour taxer de fable et de mensonge la version de l'assassinat du tribun, qui eut cours au lendemain du décès et que Rochefort vient de remettre sur le tapis avec un renfort de preuves qui ne laissent aucun doute sur sa vérité.

La *Libre Parole*, par la plume de M. A. de Boisandré, a parfaitement résumé les nouveaux débats soutenus à ce sujet :

« Eh quoi, s'écrient triomphalement MM. Ranc

Reinach et consorts, lorsque de tels hommes, savants illustres pour la plupart, affirment que Gambetta est mort de mort naturelle, comment ose-t-on revenir à l'absurde légende du coup de revolver?

« Pas si absurde que cela, la légende ! Et tout d'abord, il ne faut pas crier si haut que le procès-verbal des médecins est un document définitif, contre lequel l'histoire elle-même n'a pas le droit de s'inscrire en faux. Les médecins sont des hommes et comme hommes sujets à des erreurs ou à des... complaisances.

« Il n'y a pas si longtemps que deux Princes de la science traversèrent la Manche, chargés par le gouvernement d'examiner l'état de santé d'un diabétique illustre, grand-officier de la Légion d'honneur. Les deux Princes de la science revinrent en disant : « Ce malheureux est perdu, il n'en a plus « que pour quelques jours, peut-être quelques heures « à vivre. » Et ils signèrent un rapport en ce sens. Or, le diabétique illustre vit toujours !

« Comment s'appelaient les deux Princes de la science ?

« Ils s'appelaient Brouardel et Chârcot, et vous voudrez bien remarquer que leurs deux noms figurent côte à côte au bas du procès-verbal d'autopsie de Gambetta.

« Moralité :

« Tout ce que déclarent les médecins n'est pas article de foi...

« Si unanimes qu'ils soient, d'ailleurs, à répéter encore aujourd'hui que Gambetta est mort d'une péritiphylite, les médecins survivants ne peuvent nier qu'il y ait eu également blessure d'arme à feu. Ils avouent la balle de revolver, mais une seule balle et non deux ; mais une balle dans la paume de la main droite, et non une balle à l'abdomen ; mais une balle reçue par accident, en maniant un revolver, non une balle tirée par une femme jalouse et avide de vengeance, — comme le veut la version rappelée par Rochefort en ses Mémoires. Cette blessure, ajoutent-ils, était d'ailleurs insignifiante ; elle était même complètement cicatrisée, lorsque se déclarèrent les premières atteintes de la maladie qui devait emporter le tribun.

« Le cocher Louis Roblin, qui fut au service de Gambetta depuis 1874, affirme également qu'il n'y eut qu'une blessure à la main purement accidentelle.

« Rochefort n'en maintient pas moins ses dires, et il les appuie de nouveaux témoignages, notamment de la lettre suivante :

Le soir même du jour où Gambetta fut blessé, M. Joseph Reinach, qui était alors secrétaire de la rédaction d'une revue imprimée chez Quantin (7, rue Saint-Benoît), se rendit à l'imprimerie.

La nouvelle était connue et l'on en causait dans les ateliers. M. P..., metteur en pages de ladite revue, apercevant M. Reinach, lui dit :

« — Est-il vrai qu'on ait voulu assassiner Gambetta ? Nous ne croyons pas un mot de l'accident. »

A ce moment, l'entourage de Gambetta ne devait pas être très fixé sur la conduite à tenir. Il devait croire tout au moins que le secret ne tarderait pas à transpirer, car M. Reinach répondit simplement à M. P... :

« — Oui, c'est une femme qui lui a tiré dessus. Du reste, cela devait arriver. Heureusement, la blessure n'est pas « grave. »

Ce propos a été entendu par plusieurs typographes, et je le tiens de la bouche même de M. P..., le metteur en pages,

qui était alors et qui est encore un de mes bons amis, et qui ne me démentira certainement pas.

DESORMES.

Un soir, d'après une autre version, il eut, dans son cabinet, une discussion des plus vives avec Mme X... ; celle-ci, arrivée au paroxysme de la fureur, s'empara de l'arme et la dirigea vers sa poitrine avec l'intention évidente de se suicider.

Gambetta, affolé, se leva et saisit le revolver de la main gauche ; il y eut une courte lutte et, soudain, une détonation retentit ; on accourut et l'on constata que Gambetta était blessé à la main droite.

« Ce récit ne contient pas toute la vérité, ajoute l'*Intransigeant* ; mais il s'en approche singulièrement. »

« Toute la vérité » serait donc que le père de l'opportunisme fut bel et bien tué d'une balle de revolver tirée par une femme jalouse et peu disposée à se laisser sacrifier.

« Cette version est celle qui nous paraît à nous-même la plus plausible, pour plusieurs bonnes raisons et pour celle-ci notamment, conclut M. de Boisandré.

« Au lendemain même de la mort de Gambetta et avant la publication du fameux procès-verbal d'autopsie que les opportunistes finirent par rendre obligatoire et sacré comme un article de la Constitution, le commissaire spécial de la gare Saint-Lazare procéda par ordre à une enquête minutieuse, à Ville-d'Avray, sur les circonstances qui avaient occasionné la mort de l'ancien président du conseil. Le mot *assassinat* était déjà couramment prononcé, quand l'enquêteur se mit en campagne. Les résultats des recherches furent communiqués à la direction de la Sûreté générale dans un mémoire daté du 4 janvier 1883, déposé aux archives du ministère de l'Intérieur.

« Il était écrit dans ce rapport, émanant d'un officier de police judiciaire, ayant par conséquent tous les sacrements légaux de l'authenticité :

1^o Que Gambetta avait reçu un coup de revolver ;

2^o Que le projectile l'avait blessé à la main et au ventre ;

3^o ENFIN, QUE L'AUTEUR DE LA BLESSURE ÉTAIT UNE FEMME DE QUI GAMBETTA AVAIT UN ENFANT (1).

« Plusieurs personnages politiques de l'époque eurent connaissance de ce document.

« Les intimes n'ignorèrent point non plus les détails du drame ; mais, sur les instances de Gambetta, rien ne fut ébruité. »

D'après le récit de Rochefort, qui affirme le tenir « d'une personne fort au courant du mystère de la vie de Gambetta », le tribun, dans ses ennuis d'argent, se serait amouraché d'une jeune veuve, fille d'un journaliste, anoblie et enrichie par un mariage à millions (2), et avait entretenu avec elle un flirtage qu'il es-

(1) C'est, du moins, ce que l'on disait alors à Ville-d'Avray ; mais la femme, dont Gambetta eut un enfant (aujourd'hui décédé, à Montreuil-sur-Mer) est la personne dévouée qui soigna le tribun pendant sa maladie, et non la dame au revolver.

(2) La marquise Arconati-Visconti, fille du sénateur républicain Peyrat, ami de Gambetta.

pérait voir aboutir à une de ces unions américaines où le mari apporte le nom et la femme la fortune. La veuve se prêta d'abord à ce manège ; mais bientôt, ne pouvant surmonter la répugnance que lui inspirait le manque total d'éducation du prétendant, elle sembla abandonner tout projet de mariage et partit tout à coup pour de lointaines propriétés.

Or, parmi ses autres attaches, Gambetta en avait une qui remontait à sa jeunesse. La femme qui en était l'objet, quoique partie de très bas, était une espèce de virago ambitieuse, qui « avait réussi à devenir le pivot des intrigues et des manœuvres de l'entourage de Gambetta ».

« ... On m'assure, ajoute Rochefort, qu'une sorte de contrat avait été passé entre elle et ses courtisans. — « Vous pousserez de toutes vos forces Gambetta à m'épouser, et je m'engage, lorsqu'il sera président de la République ou président du Conseil, à faire attribuer les ministères à ceux d'entre vous qui m'auront utilement servie. » Cette femme, on le conçoit, épiait jalousement toutes les relations de Gambetta qui pouvaient aboutir à compromettre d'aussi belles espérances.

Cependant, pour se consoler des dédains de la noble veuve, qui l'avait éconduit, Gambetta s'était attiré les bonnes grâces d'une jolie comtesse, avec laquelle il se rencontrait régulièrement dans sa petite maison des Jardies.

L'amoureuse en question, trompée sur l'identité de la personne, s'imagina que les relations avaient été renouées, en vue d'un mariage prochain, avec la marquise aux millions, et résolut de ne pas se laisser souffler le grand homme sur l'avenir duquel elle échafaudait un si brillant avenir.

« L'Ariane, dit Rochefort, qui consentait à être trompée, non à être à jamais abandonnée pour une autre, partit pour les Jardies où elle arriva pour le moment psychologique, visa de son revolver la femme, non Gambetta, qui, très généreusement, se jeta entre ses deux maîtresses et reçut deux balles, l'une qui lui déchira les muscles du bras, l'autre qui lui perfora le sternum. »

On le voit, la nouvelle version de Rochefort n'est au fond que l'ancienne, réchauffée et agrémentée de circonstances romanesques : une histoire de femme, un drame de jalousie. Ce fut bien cela en apparence, même pour la victime. Mais il y a dans la relation de Rochefort un point important, et qui met sur la voie de la vraie solution : *c'est le contrat passé entre cette femme et ceux que Rochefort appelle les courtisans de Gambetta*. Ces courtisans étaient pour la plupart des francs-maçons de la plus belle eau ; et en somme l'explication du drame donnée par Rochefort ne fait que confirmer celle que nous en avons donnée nous-même,

en rendant la Maçonnerie responsable au premier chef de l'assassinat des Jardies.

La conduite des conjurés, une fois l'attentat accompli, ne laisse subsister aucun doute sur ce point. Qu'on se reporte à ce que nous en avons dit à la page 254 des *Assassinats maçonniques*, et l'on verra que nos conclusions concordent parfaitement avec celles que Rochefort insinue dans les lignes suivantes ; il suffira de mettre à la place des « chefs de l'opportunisme, des politiciens et financiers de la meute » les Francs-Maçons, — et l'on aura toute la vérité.

« Il eût été impossible d'arrêter l'assassin sans compromettre tout le monde, y compris l'assassiné et presque tous les chefs de l'opportunisme dont les sales manœuvres et les dénonciations avaient eu pour dénouement la mort de leur général. Et comme, sous la troisième République, l'égalité devant la loi est exactement aussi respectée que sous Louis XV, les gambettistes, en invoquant la raison d'Etat, n'eurent aucune peine à arrêter toute instruction judiciaire et toute poursuite.

« Les politiciens et financiers de la meute allèrent plus loin encore dans la voie du cynisme et de l'ingratitude. Loin de chercher à venger la mémoire de leur grand homme, ils n'eurent d'autre préoccupation que celle de soustraire à la justice la mégère que leur prétendu dévouement à sa victime les obligeait à poursuivre jusqu'au fond des enfers. Ils se réunirent au contraire pour collaborer ensemble à une fable destinée à innocenter la coupable, dont ils paraissaient par-dessus tout redouter les révélations.

« Ils firent plus : comme elle restait sans ressources et avec son revolver pour tout capital, ils se cotisèrent pour lui assurer une petite rente qui lui permit d'aller au loin cuver son crime et que, m'assure-t-on, ils lui servent encore.

« Et, après avoir dissimulé l'attentat, ils s'empressèrent de nier la gravité des blessures, comme si leurs mensonges en eussent dû amener la guérison. A tous nos renseignements, ils opposaient des dénégations qui ne contribuèrent pas peu à aggraver le mal.

« En effet, dans la férocité de leur égoïsme, ils obligèrent presque les médecins à arrêter avant l'heure la suppuration des plaies, afin d'être en mesure d'affirmer que Gambetta était rétabli, et cette cicatrisation prématurée amena un épanchement interne dont les ravages ne s'arrêtèrent plus.

« Ils forcèrent le malade à prendre une nourriture excessive et dont il n'avait aucune envie. Son sang depuis longtemps vicié ne le prédisposait que trop à une inflammation purulente qui se déclara et finit par l'envahir tout entier.

« Et les conjurés n'hésitaient pas, pour ce qu'ils croyaient être la satisfaction de leurs honteux intérêts, à torturer ce moribond qu'ils voulaient contraindre à mourir debout, alors qu'il ne demandait qu'à rester couché.

« Les douleurs d'entrailles, que les aigrefins du parti — le plus hideux qui eût jamais déshonoré une nation — attribuaient à une immobilité prolongée,

avaient pour cause unique la perforation du sternum, produite par la seconde balle dont il avait été convenu qu'on ne parlerait pas.

« Et quand il leur fut impossible de nier la rechute, ils imaginèrent le retour d'une prétendue fièvre intermittente dont il aurait été atteint autrefois. Ces bourdes étaient d'autant plus niaises et inadmissibles que, si la santé du blessé eût été à ce point satisfaisante, les docteurs qui le soignaient l'eussent fait transporter à Paris au lieu de le laisser en plein hiver dans une maison glaciale, située au milieu des bois, loin de tout secours.

« Jusqu'au dernier jour, presque jusqu'à la dernière minute, ils se jouèrent ainsi de la crédulité publique au point que pour retarder, fut-ce de quelques heures, le *démembrement de l'empire opportuniste dont Gambetta était l'Alexandre*, ils n'eurent pas honte d'empaqueter l'agonisant et, malgré l'intensité du froid, de le promener en voiture dans les rues de Ville-d'Avray, afin de pouvoir raconter le lendemain qu'il avait opéré sa première sortie.

« Ce fut aussi la dernière avant celle d'où on ne revient pas. Il expira dans la nuit du 31 décembre 1882, c'est-à-dire, en réalité, à l'instant même où naissait l'année 1883. *Le parti frelaté auquel il avait donné son nom l'avait exploité sans vergogne jusqu'à la porte même du tombeau. Et de tous les intimes qui, réunis dans la chambre mortuaire, recueillirent son dernier soupir, on n'en trouverait pas dix qui n'aient été, à peu d'années de là, mêlés à des concussions ou à des tripotages sur lesquels les juges d'instruction ont eu à se prononcer.* »

Il faut ajouter à cela l'exagération des regrets, les hyperboles de l'apothéose dont Gambetta mort fut l'objet de la part de ceux qui avaient armé le bras de celle qui l'a frappé.

La victime immolée, les assassins l'ont couverte de fleurs.

Le monument de la place du Carrousel et les témoignages de regrets et de larmes qui ne cessent de s'y étaler encore aujourd'hui, ne sont que d'hypocrites démonstrations qui n'ont d'autre but que de faire oublier le crime du 27 novembre 1882.

Léo Taxil.

Avis important

En réponse aux nombreuses demandes de renseignements qui nous sont adressées touchant les titres ou la situation maçonnique de telle ou telle personne soupçonnée d'appartenir à la Maçonnerie, ou touchant l'état actuel de la secte, dans telle ou telle localité, nous prévenons nos lecteurs que tous ces renseignements se centralisent au siège de l'Union antimaçonnique de France, et que par conséquent on n'a, pour les obtenir, qu'à s'adresser à :

M. GABRIEL SOULACROIX,
Rédacteur de la **FRANC-MAÇONNERIE**
DEMASQUÉE, organe de ce comité, 8, rue
François 1^{er}, à Paris.

ACADÉMIE SAINT-JEAN

STATUTS GÉNÉRAUX

ARTICLE PREMIER. — Il est fondé à Paris, sous le titre de : **Académie Saint-Jean**, une Société d'Etudes et de Propagande, ayant pour but de combattre, particulièrement en France, la secte maçonnique et de venir en aide à toutes Sociétés Catholiques militantes qui tendent au même résultat.

ART. 2. — L'Académie Saint-Jean n'admet dans son sein que des catholiques éprouvés, ayant une connaissance suffisante de la question maçonnique. Le questionnaire d'examen se compose des quatre questions ci-après, auxquelles les candidats doivent répondre sommairement, en même temps qu'ils fournissent leurs références. Le bureau de l'Académie, après vérification des références et selon la valeur des réponses au questionnaire d'examen, prononce l'admission définitive.

Questionnaire d'examen. — I. Montrer comment la Franc-Maçonnerie est l'erreur propre des temps présents, et en quoi elle se distingue des autres erreurs des trois derniers siècles. — II. Quel est son but véritable? quels sont les moyens qu'elle emploie pour l'atteindre? — III. Quelle est la vraie raison de l'influence qu'elle exerce sur la vie religieuse, politique et sociale des nations contemporaines et, en particulier, de la France? — IV. Quels sont, à votre avis, les moyens les plus efficaces pour la combattre et paralyser son action? (L'ensemble des réponses ne doit pas dépasser la valeur de 40 pages d'un volume in-octavo.)

ART. 3. — Tout catholique français peut être reçu membre de l'Académie à l'un des deux titres suivants : *Membre Résident*, s'il habite Paris ou les environs ; *Membre Correspondant*, s'il habite la province, les colonies ou l'étranger.

ART. 4. — Les Membres Résidents forment le groupe unique et permanent, dans lequel est élu le Bureau de l'Académie.

ART. 5. — Les élections ont lieu tous les trois ans. Les membres du Bureau sont rééligibles.

ART. 6. — Les Membres Correspondants, qui seraient présents à Paris, au moment du renouvellement du Bureau, peuvent prendre part à la discussion des candidatures et aux scrutins, au même titre que les Membres Résidents.

ART. 7. — La Permanence de l'Académie se divise en quatre Sections, selon les aptitudes spéciales ou le libre choix des Membres Résidents, auxiliaires du Bureau. Ces quatre Sections correspondent aux points principaux du programme d'études et d'action de l'Académie.

1^{re} Section : Conférences. — L'Académie Saint-Jean se propose de grouper un noyau de conférenciers, pris indistinctement dans les diverses Sociétés Catholiques militantes ou même n'appar-

tenant à aucune, et capables de faire partout la lumière sur les doctrines et les manœuvres de la secte maçonnique.

2^e Section : Œuvre des Bibliothèques. — L'Académie Saint-Jean signalera au public catholique tous les ouvrages de combat contre la secte. En outre, elle emploiera ses efforts à faire admettre dans les Bibliothèques Paroissiales ceux de ces ouvrages anti-maçonniques que la Section aura jugé de nature à pouvoir être mis entre toutes les mains; et enfin elle provoquera, parmi les comités et groupes catholiques militants, la création de bibliothèques circulantes affectées spécialement à faire connaître aux classes laborieuses les manœuvres de toute espèce dont elles sont victimes de la part de la secte des francs-maçons.

3^e Section : Concours Annuel. — L'Académie Saint-Jean organisera, chaque année, un concours avec distribution de prix le 27 décembre. Un sujet, choisi par le Bureau, sera mis au concours, pour être traité d'une manière profitable à la propagande anti-maçonnique; une limite pour le nombre de pages sera fixée. Les conditions particulières du concours seront indiquées chaque fois par la voie de la presse catholique. Un prix unique (médaille d'or de grand module) sera décerné au meilleur traité; l'auteur couronné abandonnera son œuvre à l'Académie, qui la mettra en brochure populaire et la vendra au prix de revient; cette brochure pourra même être distribuée gratuitement, si les dons faits à l'Académie dans le courant de l'année le permettent. Les concurrents qui auront obtenu une mention honorable pourront éditer leur œuvre, à leur bénéfice (s'ils le désirent), mais à leurs frais, sous le patronage de l'Académie Saint-Jean. Le jury se compose des membres du Bureau de l'Académie, lesquels ne pourront pas prendre part au concours.

4^e Section : Statistique. — L'Académie Saint-Jean se propose de suivre de près le mouvement des Loges maçonniques, en lui opposant celui des œuvres catholiques de combat contre la secte. Un rapport public de cette 4^e Section sera lu, chaque année, à l'assemblée patronale du 27 décembre, avant le rapport sur le concours; le dit rapport de la Section de la Statistique contiendra, d'une façon sommaire, les résultats obtenus dans l'année par les 1^{re} et 2^e Sections.

ART. 8. — Le Bureau de l'Académie se compose de quatorze membres, remplissant les fonctions suivantes :

Le Président de l'Académie Saint-Jean;
Un Vice-Président, rapporteur général de la section des Conférences; — un Vice-Président, rapporteur général de la section de l'Œuvre des

Bibliothèques; — un Vice-Président, rapporteur général de la section du Concours Annuel; — un Vice-Président, rapporteur général de la section de la Statistique;

Un Secrétaire de la Correspondance générale; — un Secrétaire-Adjoint;

Un Secrétaire de la Publicité; — un Secrétaire-Adjoint;

Un Secrétaire-Archiviste de la section des Conférences; — un Secrétaire-Archiviste de la section de l'Œuvre des Bibliothèques; — un Secrétaire-Archiviste de la section du Concours Annuel; — un Secrétaire-Archiviste de la section de la Statistique;

Un Trésorier Général.

ART. 9. — L'Académie se réunit une fois par mois, le deuxième mercredi, à cinq heures du soir. Les travaux se préparent dans les Sections, chacune d'elles fixant à son gré les jours de ses réunions particulières.

ART. 10. — Le Bureau peut décerner le titre de Membre d'Honneur à ceux des Membres Correspondants que leur haute compétence a mis hors de pair; ce titre donne droit d'entrée à toutes séances, avec voix délibérative.

ART. 11. — Afin d'assurer le fonctionnement de l'Académie Saint-Jean, il est établi, pour tous les membres indistinctement, un droit d'entrée, fixé à dix francs, et une cotisation annuelle, de deux francs.

ART. 12. — Reçoivent le titre de Bienfaiteur ou Bienfaitrice toutes personnes qui, sans être membres de l'Académie, lui font un don de cent francs et au-dessus; et le titre de Fondateur ou Fondatrice, toutes personnes qui lui font un don de mille francs et au-dessus.

Par suite d'un accord entre les directeurs et rédacteurs en chef des quatre publications parisiennes qui ont pour programme spécial la lutte contre la secte maçonnique, les communications officielles, d'un ordre général, seront publiées régulièrement dans lesdites publications.

Ces quatre publications sont, par ordre d'ancienneté : 1^o *La Franc-Maçonnerie Démasquée*, 8, rue François I^{er}; 2^o *la France Chrétienne*, 33, rue du Cherche-Midi; 3^o *la Revue Mensuelle*, 83, rue de Rennes; 4^o *l'Anti-Maçon*, 37, rue Etienne Marcel.

—o—

PREMIER CONCOURS ANNUEL

Le premier sujet mis au concours par l'Académie Saint-Jean, pour la distribution de prix du 27 décembre 1896, est celui-ci :

La Franc-Maçonnerie ennemie de l'Ouvrier

Dans notre prochain numéro, nous ferons connaître les conditions particulières pour concourir,

ainsi que le délai qui sera fixé pour l'envoi des manuscrits.

Les personnes qui sont dans l'intention de postuler pour être reçues membres de l'Académie Saint-Jean peuvent, dès à présent, envoyer leurs réponses au questionnaire d'examen, accompagnées de leurs références catholiques.

Ecrire à cette adresse : M. ALBERT GOUSTARD, 33, rue du Cherche-Midi, à Paris (*sans autre indication*).

Le premier échec de Lemmi

Dans son numéro paru le mardi 2 juin, la *Lanterne* publiait, à la fin de son « Bulletin maçonnique », la dépêche que voici :

Rome, 1^{er} juin. — Les représentants des Loges maçonniques ont procédé cette après-midi à l'élection du grand-maître de la Maçonnerie.

M. Nathan, républicain, conseiller communal, a été élu par 70 voix contre M. Adrien Lemmi, crispinien militant, qui n'a recueilli que quelques suffrages.

Il ne faut pas être bien malin pour comprendre la comédie qui s'est jouée. Miss Diana Vaughan l'explique dans le 10^e fascicule de ses *Mémoires*, qui vient de paraître avec un grand retard ; et l'ex-grande-maîtresse a eu mille fois raison de mettre les choses au point, puisque tant de personnes sont encore ignorantes des roueries de la secte. On a voulu, en effet, donner le change au public.

L'article de Miss Vaughan mérite d'être reproduit en entier. Le voici :

Les journaux viennent d'enregistrer la nouvelle de la non-réélection de Lemmi comme grand-maître du grand Orient d'Italie.

La vigoureuse campagne que j'avais conduite contre l'enjuivé Adriano-Simon dès le lendemain du Convent Souverain du 20 septembre 1893, a porté ses fruits. On ne me contestera pas, je présume, l'honneur d'avoir, la première dans la Maçonnerie, levé l'étendard de la révolte et déchiré, même devant le public, et par la production des documents authentiques, les voiles qui recouvraient la honte du grand-maître escroc.

Lorsque j'entrepris cette campagne, Lemmi était tout-puissant. Pour lui faire échec, il ne fallait pas songer à s'adresser néanmoins aux Loges italiennes ; leurs chefs étaient alors dans la main de l'enjuivé de Stamboul et n'auraient pas laissé passer une « planche » s'adressant aux F.F. de l'imparfaite initiation. Il était nécessaire de faire ce que je fis : saisir l'opinion publique, faire apparaître devant le monde entier l'ignominie de l'homme que les scrutins frauduleux du Convent secret venaient de placer à la direction suprême de la Maçonnerie universelle. Alors, les imparfaits initiés apprendraient, en même temps que les profanes, la condamnation infâmante d'Adriano Lemmi. Tel fut mon plan.

On sait comment je le réalisai. D'Oxford-street, à Londres, partit le cri de guerre. Et je me multipliai, montrant à qui voulut le voir le dossier authentique, officiel, du passé judiciaire de Lemmi, en laissant prendre des copies ; et je reçus même des profanes, à Genève, à l'hôtel de la Balance, et à Paris, à l'hôtel Mirabeau. Tout par la publicité ! voilà quel fut mon programme ; la lumière ne saurait être trop éclatante, quand on veut vaincre les complots des ténèbres.

Dans le camp catholique, mes meilleurs auxiliaires furent : M. le chanoine Mustel, M. Léo Taxil, M. le docteur Bataille, M. de la Rive, M. le commandeur Lautier. Ils ont le droit de se féliciter avec moi d'avoir amené le premier résultat d'aujourd'hui ; car, sans la publicité à outrance qui a été notre œuvre commune, jamais les membres des simples Loges n'auraient su quel triste sire est Lemmi.

Cependant il ne faut pas exagérer la gravité de l'échec du 2 juin 1896. Il convient de ne pas perdre de vue que c'est un simple convent de Loges italiennes qui vient de voter. Si je suis heureuse de ma conversion, c'est une joie qui m'est personnelle ; je souhaite aussi qu'elle serve à la sainte cause de l'Eglise de Jésus-Christ. Mais il est bon de comprendre que, de son côté, Lemmi en a tiré parti pour amener à composition la Fédération des Triangles indépendants, en m'accusant de trahison, et ma condamnation à mort a été votée même par plusieurs de mes anciens Frères du Palladium Régénéré et Libre : bien rares sont les irréductibles qui, sans se convertir encore, ont démissionné et se sont voués à l'isolement.

Donc : le mouvement que j'ai créé contre Lemmi a eu son résultat auprès des F.F. imparfaits initiés, et encore Lemmi, obligé de subir la honte d'un échec par les Loges, a réussi néanmoins à leur glisser un de ses compères. Dans mon volume *le 33^e : Crispi*, je publie la composition du Conseil de l'Ordre au Grand Orient d'Italie, qui a été formé par l'influence de Lemmi ; on verra que le F.F. Ernesto Nathan, qui vient d'être élu grand-maître italien, est une de ses créatures.

Les journaux donnent ainsi le scrutin : Ernesto Nathan, 79 voix ; Bovio, 33 voix ; Achille Ballori, 29 voix ; quelques bulletins perdus sur le nom d'Adriano Lemmi, qui n'était pas candidat.

Quel qu'eût été le vainqueur de ce scrutin, c'était un palladiste. Lemmi est humilié, mais non à bas. Pour le déposer du siège suprême, il faut un Convent Souverain des Triangles ; ne l'oublions pas. Lemmi est obligé de rester tout à fait dans la coulisse, voilà la vérité.

N'importe, un premier bon résultat est acquis, et tous ceux qui ont été mes collaborateurs secrets en 1893-1894, — je les autorise maintenant à le dire, — sont des vrais ouvriers de bien, puisque, grâce à eux, la discorde est dans les Loges italiennes ; les imparfaits initiés n'ont plus voulu le joug de Lemmi, ils démoliront Nathan plus tard. En somme, le Palladisme n'est pas mort ; mais il est blessé.

D. V.

Nous sommes heureux que Miss Diana Vaughan rende hommage au zèle que ses amis catholiques

ont mis à la seconder dans sa lutte contre Lemmi, même au temps où elle était encore dans l'erreur. Nous nous sommes, en effet, employés de toutes nos forces à faire connaître *urbi et orbi* le casier judiciaire du chevalier de Marseille; mais nous n'aurions pas pu faire grand chose, si notre alliée ne nous avait pas donné des armes formidables.

Nous devons dire aussi que, grâce à notre ami De la Rive, nous sommes en état de confirmer par la reproduction d'un document, ce que Miss Vaughan vient de dire au sujet du F. : Ernesto Nathan.

Voici les noms qui sont donnés, dans le *Cosmopolitan Masonic Calendar* de 1895, page 122.

Grand Orient d'Italie

Grand-maître : Adriano Lemmi.

Grand-maître adjoint : Achille Ballori.

Grand secrétaire : Ettore Ferrari.

Membres du Conseil du grand-maître :

Barzilai, Salvatore. — Bergolli, Niccolo. — Bosco-grande, G.-B. — Bovio, Giovanni. — Camera, Giovanni. — Contreras, Teodoro. — Crispi, Francesco. — Dalmedico, Umberto. — De Cristoforis, Malachia. — Fortis, Alessandro. — Gianmarioli, Felice. — Gattorno, Federico. — Lemmi, Silvano. — Luzzatto, Riccardo. — Massano, Felice. — Morpurgo, Luciano. — Muller, Francesco. — Nathan, Ernesto. — Panizza, Mario. — Panunzi, Cosma. — Papale, Ferdinando. — Prada, Demetrio. — Ricciardi, Leonardo. — Roseo, Rinaldo. — Robesso, Federico. — Engel, Adolfo. — Cassuto, Dario. — Dini, Luigi. — Elia, Augusto. — Fabbri, Federico. — Ferrari, Luigi. — Gemmellaro, Giorgi-Gaëtano. — Finiocchiaro-Aprile, Camillo. — Lacava, Pietro. — Pagliani, Luigi. — Pandoli, Beniamino. — Paterno di Sessa, Emanuele. — Pastore, Cesare. — Sani, Giacomo.

Il n'y a donc aucune erreur : trois des candidats sur trois, c'est-à-dire les F. : Achille Ballori, Bovio et Ernesto Nathan, faisaient partie en 1895 de l'entourage immédiat de Lemmi pour le gouvernement des Loges Symboliques.

La politique crispinienne étant en baisse, le F. : Ernesto Nathan a mis un faux nez d'adversaire de cette politique, et les imparfaits initiés, en vrais gogos qu'ils sont dans tous les pays, ont voté avec enthousiasme pour Nathan, bon juif, sans se douter qu'il est comme les autres un pantin dont Adriano tient les ficelles.

Mais ce n'est pas tout; il y a mieux encore! Nous venons de dire la situation que le F. : Ernesto Nathan occupait, dans la Maçonnerie officielle. Voyons un peu quel est son poste dans la Haute-Maçonnerie occulte.

Dans la *Revue Catholique de Coutances* (n° du 5 juin), notre vénérable ami M. le chanoine Mustel rappelle que, dès le 17 janvier dernier, se fondant sur des renseignements que lui avait fournis miss Diana Vaughan (voir la même *Revue Catholique*, page 132 des *Deux Cités*), il avait indiqué le F. : Ernesto Nathan comme ayant le plus de chances

d'être choisi pour principal acteur apparent, dans la comédie qui se préparait.

Voici ce qu'écrivait M. le chanoine Mustel, il y a cinq mois :

« A la suite de la conversion de Miss Diana Vaughan, les Palladistes insurgés contre Lemmi ont fait leur soumission; il n'y a plus d'indépendants. Le Convent qui devait se tenir à Alexandrie par les membres du *Palladisme régénéré et libre*, au mois de janvier, n'aura pas lieu, n'a plus de raison d'être. Les francs-maçons italiens dissidents ne sont plus qu'une poignée, et Lemmi commande à peu près sans conteste à la Maçonnerie universelle, dont il va rester le *Souverain Pontife*.

« Mais le *Grand Orient de France*, qui lui obéit docilement et servilement, a cependant demandé et obtenu une apparente satisfaction. Lemmi dont on connaît la haine violente contre la France, renonce à la Grande-Maîtrise italienne; il ne régnera plus et ne comptera plus qu'aux yeux des *Parfaits initiés*, inconnus au vulgaire. Il aura, non pour le remplacer, mais pour masquer son action au Grand-Orient d'Italie, l'une de ses créatures : ERNESTO NATHAN, membre du Conseil du Grand-Orient de Rome, Très-Illustre-Grand-Hazid et Ministre Patriarcal des Loges juives de la province triangulaire 56 (Piémont, Lombardie, Ligurie, Vénétie, Parme, Modène, Savoie, Haute-Savoie, Alpes-Maritimes et Corse), ou bien encore le colonel Cececoni, ou Ballori, ou Ettore Ferrari, ou enfin Bovio, actuellement président du Directoire central de Naples, dont la juridiction palladique, s'étend à toute l'Europe. Que ce soit l'un ou l'autre de ces cinq noms sur lequel se portent les suffrages, Lemmi restera derrière le rideau et tiendra les ficelles.

« Tout ceci est *pure comédie* pour berner les profanes et les imparfaits initiés, les maçons gobe-mouches. »

Aujourd'hui, M. le chanoine Mustel, qui peut avec raison se féliciter d'avoir été bon prophète, publie ces excellentes conclusions :

« Les choses se sont passées exactement suivant ce programme. Quelques voix seulement d'*imparfaits initiés* se sont portées sur Lemmi. Toutes les autres, obéissant au mot-d'ordre que Lemmi leur avait donné, ont voté pour son candidat, le juif Ernesto Nathan, aussi gallophobe que lui et spécialement chargé de préparer le retour à l'Italie des provinces qui, d'après l'*irrédentisme*, sont injustement détenues par la France.

« Rappelons que c'est le F. : Amiable, le *vizir* du Grand-Orient de France, selon l'expression du F. : Hubert, qui a traité cette affaire avec Lemmi.

« Il est fâcheux que des journaux catholiques, comme l'*Univers* (jeudi 4 juin) ou antimaçonniques, comme la *Libre Parole*, se soient laissés prendre à cette comédie.

« Ni Lemmi ni Crispi ne sont atteints par la récente élection. Tout s'est fait comme ils l'avaient réglé.

« On dit que Nathan est républicain, tandis que Lemmi est crispinien et par conséquent monarchiste. Mais cette appréciation est fondée sur une grosse erreur.

« La Franc-Maçonnerie universelle, dont Crispi est le valet servile, poursuit comme but politique la *République Universelle*. Mazzini a cependant consenti à tolérer en Italie pendant quelque temps la monarchie de Savoie; mais le rôle parfaitement défini et très bien rempli par Crispi est de préparer la chute de cette royauté. Il doit en être le *fossoyeur*..

« Le F. . Humbert, 33^e et Mage Elu (suprême degré du Palladisme), mourra sur le trône. Il n'est pas sûr que son fils l'y remplace. L'élection de Nathan est peut-être un pas en avant dans une marche dont les étapes sont réglées, une évolution prévue dans l'attitude de la Maçonnerie; elle n'est pas du tout une révolution. »

Enfin, nous sommes priés de poser une question, dont nos amis de Rome feront sans doute bien de se préoccuper et dont nous insérerions volontiers la réponse :

Le F. . Ernesto Nathan ne serait il pas, par hasard, le fils naturel de Mazzini?

On nous fait savoir, en effet, que Mazzini avait pour concubine une juive nommée Sarah Nathan, prêtresse du Satanisme, morte à Rome, il y a quelques années, et à qui Lemmi fit faire des funérailles maçonniques, dont on parla quelque peu à l'époque. On l'enterra au cimetière de Saint-Laurent-hors-les-murs, cimetière qui a dû être « déconsacré », à cause des scandales incessants des sectaires; ceux-ci l'avaient choisi pour le lieu préféré de leurs profanations.

Si Ernesto Nathan est fils de la palladiste Sarah Nathan, il est sans aucun doute ce fils naturel de Mazzini dont il est question.

L'enquête mérite d'être faite.

Juvénal Moquiram.

La Lutte contre la Secte

Il est hors de toute contestation que les catholiques commencent enfin à comprendre la réalité de la situation. On s'inquiète, à présent, des menées ténébreuses de la secte maçonnique, tandis qu'on souriait, il y a quelques années à peine, lorsqu'un prêtre clairvoyant donnait à entendre que c'est dans les Loges que se trament tous les complots contre l'Eglise de Jésus-Christ.

Le mouvement s'est produit; nous sommes en marche; les sociétés de résistance à la Franc-Maçonnerie s'organisent tous les jours. Cela est du plus heureux augure, et, pour notre part, nous nous en réjouissons, nous en éprouvons une légitime fierté; car, malgré tout ce qui a été fait pour paralyser notre œuvre, nous avons sonné sans trêve le clairon du réveil. Rien ne nous a découragé; le breuvage des amertumes nous a même fortifié. C'est pourquoi, nous qui avions à réparer, plus que tout autre, nous sommes heureux de constater que nos peines n'ont pas été inutiles.

Ceux qui n'ont jamais failli à leur foi ne se rendent pas bien compte des douloureuses épreuves d'un converti. Combien de fois avons-nous dévoré, sans protester, les affronts les plus sanglants qu'un homme puisse recevoir! Un de ceux auxquels nous étions particulièrement sensible est celui qui résulte de cette accusation inepte: « Il écrit contre la secte des francs-maçons? soit, mais c'est une affaire de commerce, c'est pour gagner de l'argent! » Pour dire cela, il faut ignorer que l'écrivain qui est purement et simplement un mercenaire, qui n'a aucune conviction, a mille fois plus à gagner, dans ce siècle d'impiété et de naturalisme, à écrire des romans selon le goût dépravé de la multitude, qu'à publier des livres de combat contre les maîtres du jour. Or donc, si, étant écrivain par profession, on travaille contre son intérêt pécuniaire, c'est que l'on a quelque peu souci de son âme, c'est que l'on songe aux comptes que l'on aura à rendre à Dieu à l'heure du terrible jugement.

Comment fermer la bouche à ceux qui accusent ainsi sans réflexion?... On se demande cela, le cœur gros; un jour, enfin, l'on se dit: « Eh bien, tandis que je continuerai à demander à ma plume le pain quotidien sans la vendre au plus fort enchérisseur, sans la livrer aux entrepreneurs de blasphèmes et de grivoiseries à la mode, je créerai une œuvre, une de ces œuvres d'action où les hommes qui s'y dévouent ont à sacrifier à la fois temps, argent et peine; et si cette œuvre se fonde solidement, si elle me survit en rendant quelque service à la cause de la religion, on sera bien obligé de dire sur ma tombe: « Oui, c'était un converti sincère; il s'était vraiment dévoué à l'Eglise; son œuvre est là pour le rachat de son détestable passé, pour l'expiation de ses hontes de jeune homme dévoyé. »

Il fallait donc une œuvre militante, une œuvre durable, une œuvre d'avenir.

Nos lecteurs se rappellent cette Ligue du Labarum Anti-Maçonnique, dont nous leur avons exposé le programme il y a six mois, au moment de sa fondation. Depuis lors, nous ne leur en avons guère plus parlé. La raison de notre silence était la part principale que nous avions prise à cette création; nous ne voulions pas les obséder de nos articles sur ce sujet trop particulier. Nous nous bornâmes à faire connaître la naissance de la Ligue, et nous attendîmes patiemment l'instant favorable pour pouvoir dire à nos fidèles abonnés: « Voici où nous en sommes. »

Nous allons donc jeter un coup d'œil en arrière et dire ce que nous avons fait, avec le concours de quelques vaillants catholiques, qui ont bien voulu être en ceci nos auxiliaires dévoués.

Une grande joie que nous a donnée la Providence a été celle de la rencontre d'un autre converti, dont la situation particulière nous oblige à taire le nom, un homme plein de cœur et d'un

talent hors ligne, qui revenait, lui aussi, de bien loin.

Six chrétiens d'un zèle ardent, parmi lesquels deux ecclésiastiques, se sont consacrés avec nous, à Montmartre, le 19 novembre 1895, au Sacré-Cœur de Jésus, pour combattre l'infamale secte maçonnique, en organisant en France, sous les auspices de saint Michel et de Jeanne d'Arc, une véritable Contre-Maçonnerie.

Dire que nous avons été compris tout de suite serait plus que téméraire. Nous avons eu, au contraire, à subir les lazzis de nos meilleurs amis. En écrivant ces lignes, nous songeons, entr'autres, à notre éditeur lui-même, qui, loin de nous encourager, nous prédisait un fiasco complet, avec un rire général de la galerie.

On a ri, en effet, à nos débuts. J'en sais même qui haussaient les épaules et nous trouvaient tout simplement grotesques. Cela avait-il le sens commun, je vous le demande, de vouloir créer des Compagnies du Labarum, de faire des initiations anti-maçonniques en trois degrés, de donner des grand'gardes en plein Paris ? On nous a répété le propos d'un catholique qui demeura longtemps sans croire à la sincérité de notre conversion : « J'avoue, dit-il, que j'avais pris jusqu'à présent Taxil pour un fumiste (*sic*) ; je l'ai vu, à une grand'garde du Labarum. Eh bien, maintenant, je suis convaincu qu'il est sincère ; mais il est à enfermer à Charenton ! » Lorsque nous eûmes connaissance de cette nouvelle appréciation, nous en éprouvâmes une grande joie ; passer pour fou est doux au cœur, quand on a la folie de la Croix.

« Laissons dire et laissons rire », telle fut notre devise. « Voulez-vous servir le Christ en affrontant non seulement les insultes, mais encore les sarcasmes ? » avions-nous dit à nos collègues de la fondation, aux six qui nous accompagnèrent à Montmartre. Ils avaient répondu : « Oui ! » Ils avaient compris l'œuvre nouvelle.

Dans le monde ecclésiastique, on se tint d'abord sur une grande réserve, à notre égard. Qu'allait-il sortir de cette Ligue, qui paraissait si étrange ? Plusieurs disaient : « On viendra voir une fois par curiosité ces écervelés du Labarum ; après quoi, la Ligue disparaîtra dans l'indifférence générale ; elle n'en a pas pour deux mois à vivre. »

Ah ! mes amis de Montmartre, combien nous devons remercier aujourd'hui le bon Dieu qui a si bien calmé les rires et fait mentir les prophéties des railleurs !

Les grands'gardes du Labarum ont eu un succès dépassant toute espérance. Dès la seconde de ces réunions de propagande, la vaste salle de la Société de Géographie ne pouvait plus suffire à contenir la foule de catholiques recueillis qui venaient prier avec nous et entendre nos conférenciers anti-maçons ; on a dû plusieurs fois, faute de place, refuser l'entrée à sept cents, huit cents, mille per-

sonnes ; car nous ne pouvions pas émigrer dans une autre salle, ayant loué celle-là pour un an.

Et non seulement tout le Paris catholique venait s'unir à la lutte des Frères et des Sœurs du Labarum ; mais on venait de villes très éloignées ; nous avons eu souvent, à la sortie, l'agréable surprise d'entendre des visiteurs nous dire, en nous serrant les mains et en nous félicitant : « J'ai fait deux cents, trois cents, quatre cents kilomètres pour venir me rendre compte de votre œuvre. »

Maintenant, voici la saison des vacances ; les grand'gardes du Labarum vont être interrompues jusqu'en septembre, à Paris, la capitale étant désertée par le plus grand nombre ; mais les grand'gardes commencent en province.

Allons, les fondateurs de la Ligue sont, d'ores et déjà, récompensés bien au-delà de leurs mérites.

A cette heure, neuf Compagnies du Labarum sont constituées en France, et plus de vingt sont en voie de formation.

A cette heure, la secte s'émue de cette prise d'armes, de cette levée de boucliers.

La fameuse Loge *la Clémentine Amitié*, qui est toujours à l'avant-garde pour combattre l'Eglise, a consacré une de ses séances tout entière, le 18 mars, à déverser la bile de ses orateurs sur notre cher Labarum. Ils sont inquiets ; ils voient derrière nous les jésuites (vieux cliché) ; ils ont le toupet de crier « à la société secrète », contre nous qui publions nos statuts, nos règlements, nos rituels, contre nous qui admettons à nos grand'gardes, et par centaines, les catholiques étrangers à la Ligue.

Et le Vénérable de la *Clémentine Amitié*, le F. Edgar Monteil, le patriarche maçon émérite nommé par Lemmi pour son premier représentant en France, — le F. Edgar Monteil, qui s'y connaît, s'est écrié : « *La Ligue du Labarum est la plus formidable machine de guerre imaginée contre la Franc-Maçonnerie !* »

Puisse-t-il avoir raison, ce prince de la Synagogue de Satan !

La *Lanterne*, dans son numéro du jeudi 18 juin (daté du lendemain) insérait ces lignes sous la rubrique *Bulletin Maçonnique*.

L. : *Union des peuples*, n° 144, O. : de Paris, rue Rochecouart, 44. — Ce soir, à 8 heures et demie, ten. : solennelle. — Travaux divers. — Une affiliation et une initiation. Conférence : *Une manœuvre cléricale : Le Labarum*.

D'autre part, la confiance vient, chez les catholiques ; on ne rit plus de nous ; on comprend que l'œuvre se fortifie chaque jour ; les portes s'ouvrent, là où l'on nous boudait.

Par la voix de l'Eminentissime Cardinal Parocchi, Rome a dit qu'il fallait encourager toutes les œuvres d'action contre la secte, dès l'instant qu'elles sont basées sur la foi.

L'avenir s'ouvre donc, tout rempli d'espérances. Au jour de la Pentecôte, à notre grand'garde parisienne, la salle acclamait avec enthousiasme

notre éloquent conférencier Kostka de Borgia, traitant la question : *les Francs-Maçons et la Liberté*. Elle croulait sous les bravos, quand nous lûmes, en notre qualité de secrétaire général, l'ordre du jour de la séance ;

« L'assemblée de Catholiques militants, au nombre de sept cents personnes, réunies aujourd'hui dimanche 24 mai dans la grande salle de la Société de Géographie, à Paris, sur la convocation de la Ligue du Labarum, conformément au désir exprimé par la Commission Centrale romaine organisatrice du Congrès Anti-Maçonnique International :

« Acclame le Saint-Père Léon XIII, l'immortel auteur de l'Encyclique *Humanum Genus*, dénonçant au monde les graves périls dans lesquels se trouve la société par l'effet de la conspiration permanente de la Franc-Maçonnerie contre l'Eglise ;

« Forme des vœux pour la grande réussite du 1^{er} Congrès Anti-Maçonnique International, qui doit se tenir cette année, du 29 septembre au 4 octobre ;

« Et adresse, tout particulièrement, l'hommage de sa respectueuse admiration à l'Eminentissime Cardinal Parocchi, vicaire de Sa Sainteté, en le remerciant d'avoir de nouveau donné l'élan aux Catholiques contre la secte et de s'être fait l'ardent champion de la cause de la Vénérable Jeanne d'Arc, pour laquelle battent à l'unisson les cœurs de tous les vrais Français. »

Notre Labarum est-à la fois chrétien et patriotique ; voilà le secret de son succès, aujourd'hui indiscutable. Il exalte l'âme catholique ; il parle au cœur du Français, qui ne veut pas voir plus longtemps son pays sous le joug d'une secte infâme !

C'est dans ce sentiment que nos Compagnies se forment ; c'est ainsi que l'on peut voir, comme exemple à citer, notre *Compagnie Saint-Georges du Labarum* qui a déjà près de deux cents membres actifs, habitant Paris, rallier encore les adhésions d'environ cent membres correspondants en province. L'admirable présidente de la garde d'élite de cette Compagnie a fondé, aux Batignolles, un dispensaire où se dévouent avec elle, pour soigner les pauvres, trente Sœurs de Jeanne d'Arc, affiliées au Labarum ; c'est là l'œuvre de bienfaisance, particulière à la *Compagnie Saint-Georges*.

En effet, nous voulons qu'il y ait une émulation pour le bien, entre toutes nos Compagnies ; il faut que de chaque Compagnie naisse une œuvre, à la plus grande gloire de Dieu.

La *Compagnie Saint-Jean du Labarum*, celle dont nous sommes actuellement le promoteur, a conçu le projet et donné l'essor à l'Académie Saint-Jean ; nous en avons publié plus haut les Statuts Généraux. Ici, la Compagnie crée, et ensuite s'efface.

On aura remarqué que le nom du *Labarum* n'est pas prononcé, quand il s'agit de l'Académie. Ce n'est pas que nous rougissions de notre drapeau ;

on se tromperait grandement, si l'on supposait cela. Mais l'Académie ne doit pas se confondre avec la Compagnie.

A la *Compagnie Saint-Jean du Labarum*, nous appelons tous les catholiques de bonne volonté, sans leur demander autre chose que ce bon vouloir et quelque attestation constatant qu'ils sont catholiques pratiquants ; nous les enrôlons comme membres actifs, s'ils habitent Paris ou les environs, ou comme membres correspondants, s'ils habitent la province, les colonies ou l'étranger. Nous comptons sur le nombre ; car nous voulons faire masse contre la secte. C'est pour cela que la cotisation demandée aux membres correspondants est si modique, malgré tous les frais qui incombent à notre œuvre : *un franc par an* ! On ne nous accusera pas d'exploitation, n'est-ce pas ?... Et la Compagnie devient ainsi l'auxiliaire de l'Académie, pour les menus travaux matériels. L'adhérent à la Compagnie devient ligueur du Labarum.

A l'Académie, d'autre part, appel est fait aux catholiques éprouvés, ayant une connaissance suffisante de la question maçonnique, sans qu'il leur soit demandé aucunement d'adhérer à la Ligue du Labarum. Le seul lien entre la Compagnie et l'Académie n'est pas matériel ; c'est celui du Patron qui a été choisi pour veiller, du haut du ciel, sur les deux œuvres. L'Académie Saint-Jean est ainsi un terrain de rencontre où tous les principaux membres des divers comités et groupes catholiques militants, et avec eux les anti-maçons érudits, isolés, peuvent s'unir, *dans une union intellectuelle*, pour l'intérêt général de la cause et au profit de chaque comité ou groupe en particulier. De cette façon, l'Académie Saint-Jean est appelée à faire disparaître toutes les rivalités, et cela, nous l'espérons, dans un avenir prochain ; en même temps, elle sera l'arsenal où chacun pourra venir chercher des armes contre l'ennemi.

Notre œuvre est la multiplication des œuvres anti-maçonniques, bien distinctes les unes des autres, chacune opérant dans sa sphère d'action, mais toutes se prêtant un mutuel appui. Il faut que nous décuplions, que nous centuplions nos forces, et que nous fassions cette multiplication des œuvres *dans une union parfaite*.

La Compagnie doit engendrer d'autres Compagnies, jusqu'à ce que nous ayons une Compagnie du Labarum en face de chaque Loge maçonnique.

Comment arriverons-nous à ce résultat ? Rien n'est plus simple.

Prenons, par exemple, la *Compagnie Saint-Jean*. Elle est née de la *Compagnie Saint-Georges*. Sa naissance est du 6 mai 1896. Déjà elle a réuni une trentaine de ligueurs parisiens. En outre, elle fait appel aux catholiques de province qui veulent être ses membres correspondants ; elle les pousse, aussitôt inscrits, à grouper d'autres amis ; elle leur donne toutes les instructions nécessaires ; elle leur apprend le fonctionnement ; puis, dès que quelques

uns d'une même ville sont en nombre et bien instruits, elle les détache, et voilà une nouvelle Compagnie créée. C'est ainsi qu'avant la fin de ce mois sera constituée à Elbeuf la *Compagnie Saint-Etienne du Labarum*, sortie des flancs de la *Compagnie Saint-Jean*; puis, seront constituées, peu longtemps après, deux autres Compagnies dans les environs de Paris; car nous avons aussi parmi nous des éléments pour recruter et instruire aux environs de la capitale. Et ainsi de suite; après ces trois premières que nous allons fonder incessamment, nous en fonderons d'autres. Avec la grâce de Dieu, nous ferons boule de neige.

Quant à l'Académie Saint-Jean, elle ne crée pas des académies; son but est de créer des œuvres spéciales. On a lu son programme: groupement de conférenciers; œuvre des bibliothèques anti-maçonniques; concours annuel; comité de statistique. Dès à présent, nous créons une première bibliothèque anti-maçonnique; elle sera ouverte sous peu: un éminent ecclésiastique a fait don à l'Académie d'une superbe collection d'ouvrages authentiques de la secte; nous invitons tous nos amis à envoyer les ouvrages maçonniques ou anti-maçonniques qui leur sont inutiles ou qu'ils ont en double exemplaire. Il n'est pas besoin d'insister sur l'importance de cette fondation.

Bénédissons Dieu, dirons-nous encore, qui nous a inspiré le plan de cette organisation si profitable à la sainte cause de son Eglise.

Venez à nous, dirons-nous à tous nos amis, à ceux qui nous suivent depuis onze années dans la lutte, dans notre œuvre de réparation par le dévouement et l'énergie à défendre la religion de notre enfance. Oui, venez à nous; l'heure est bonne; Jeanne d'Arc a poussé le cri de ralliement. Que les francs-maçons se convertissent! et, s'ils s'obstinent à repousser la lumière, boutons-les dehors!

Unissez vos efforts aux nôtres pour affranchir la Patrie, pour la délivrer des sectaires.

Vous le voyez, nous ne nous bornons pas à écrire des livres, des articles; nous avons créé une œuvre. Cette œuvre a déjà pour elle six mois d'une existence bien remplie; elle a déjà fait du bien, beaucoup de bien; elle en fera davantage encore, si vous nous apportez votre concours et vos prières.

Faites comme nous: ne vous bornez pas à lire nos articles; mais associez-vous à notre *Compagnie Saint-Jean du Labarum*. Vous deviendrez, à votre tour, les fondateurs d'autres Compagnies de la vaillante Ligue Anti-Maçonnique.

Nous étions sept à Montmartre; nous sommes mille aujourd'hui; nous serons cent mille dans un an, si vous le voulez!

Léo Taxil

Pour envoyer les adhésions à la *Compagnie Saint-Jean du Labarum*, écrire au domicile du promoteur, c'est-à-dire à cette adresse: *M. Léo Taxil, 137, rue d'Alésia, à Paris.*

Pour les renseignements verbaux, M. Léo Taxil reçoit tous les lundis, de 4 heures à 6 heures.

NOTA. — Les feuilles d'adhésion, donnant les premiers renseignements, sont envoyées gratuitement et sous enveloppe fermée; joindre à la demande un timbre-poste de quinze centimes pour l'affranchissement de l'envoi.

La *Compagnie Saint-Jean du Labarum* délivre franco, sous enveloppe fermée, au prix de vingt-cinq centimes (prix de revient, affranchissement compris), à ses Membres Actifs et à ses Membres Correspondants, des cartes d'identité qui leur servent de lettre de présentation auprès des présidents de Compagnies du Labarum, dans toutes les villes de France où il en existe déjà et où il en sera établi par la suite.

La *Revue Mensuelle* tiendra ses lecteurs au courant des œuvres de l'Académie Saint-Jean et des actes de propagande entrepris par la *Compagnie Saint-Jean du Labarum*.

M^{lle} COUÉDON

DEVANT

La Société des sciences psychiques

On connaît déjà par les journaux les résultats des enquêtes faites par la Société des sciences psychiques sur le cas de M^{lle} Couédon. Nous n'avons qu'à les enregistrer ici, pour que le lecteur ait sous les yeux tous les éléments du débat.

Après le rapport du docteur Hacks que nous avons donné *in extenso* dans notre précédent numéro, est venu celui du Dr Le Menant des Chesnais, présenté à la Société au nom de la Commission psychique, dans la séance du 6 mai, présidée par M. le chanoine Brettes, assisté du R. P. Bulliot et du Dr Tison. Nous regrettons de ne pouvoir publier le texte entier de ce rapport, les statuts de la Société s'y opposant; force nous est de nous contenter de l'excellente analyse qu'en a faite M. Gaston Méry:

La question posée à la deuxième Commission était celle-ci: Y a-t-il dans le cas de M^{lle} Couédon des faits qui sont inexplicables pour la science actuelle?

Le premier soin de la Commission devait donc être de réunir sur la clairvoyance attribuée à M^{lle} Couédon le plus possible de témoignages sérieux.

Et, de fait, elle en a recueilli un très grand nombre, qu'elle a scrupuleusement contrôlés.

Ces témoignages peuvent être répartis en trois catégories:

1° Les témoignages indifférents à la question de l'inspiration.

2° Les témoignages défavorables.

3° Les témoignages favorables.

Les témoignages « indifférents » sont ceux qui se réfèrent à l'état psychique de M^{lle} Couédon, aux origines de cet état, à l'influence du milieu, au langage rythmé.

Pour le rapporteur, il n'est pas douteux que l'influence de M^{me} Orsat n'a pas été étrangère à la mentalité actuelle de la Voyante.

C'est chez M^{me} Orsat que M^{lle} Couédon a eu sa première extase.

M^{lle} Couédon assistait fréquemment aux séances de M^{me} Orsat. Elle s'y intéressait d'autant plus que, parmi les prédictions de M^{me} Orsat, beaucoup la concernaient.

Rendez-vous compte, dit le Dr Le Menant des Chesnais, du trouble qu'une pareille fréquentation devait apporter dans le fonctionnement cérébral d'une jeune fille, impressionnable à l'excès.

Ajoutez à cela l'influence de l'entourage et de l'éducation. M^{me} Couédon, paraît-il, répétait souvent jadis à ses amis : « Priez bien pour que ma fille devienne un jour comme M^{me} Orsat ! »

Mais, en dehors de ces influences extérieures, le caractère propre du sujet en faisait, à lui seul, un terrain suffisamment préparé à la contagion.

Un grand nombre de témoins ont confirmé le grand rôle que le *moi* semble jouer dans la vie psychique de M^{lle} Couédon.

Il ne faudrait cependant pas croire que les phénomènes qui ont si vivement surexcité la curiosité publique proviennent de simples accidents nerveux. L'état mental particulier où se trouvait M^{lle} Couédon explique peut-être que ces phénomènes se soient produits chez elle plutôt que chez une autre. Il a pu être l'occasion de ces phénomènes. Il n'en a sûrement pas été la cause.

Quant au langage rythmé de « l'Ange » pendant les vaticinations, langage dont il se sert sans désenchanter pendant des heures entières, et qui est si rapide qu'aucun sténographe n'est parvenu à l'enregistrer intégralement, le rapporteur estime, avec la Commission, qu'il constitue un phénomène presque impossible à reproduire, même avec un long entraînement.

Toutefois, il n'en fait pas un argument positif et il propose de l'écarter de la discussion, ainsi que les faits précédemment exposés, comme ne pouvant apporter aucun élément de preuve pour ou contre l'hypothèse de l'inspiration.

Les témoignages défavorables ne manquent pas. Il est, tout d'abord, démontré qu'à maintes reprises M^{lle} Couédon a été impuissante à répondre exactement aux questions qu'on lui posait.

Mais il faut distinguer.

Elle se trompe toujours quand on cherche à l'égarer. Des personnes l'ont interrogée sur leurs enfants. Elle leur a répondu sans hésitation. Or, ces enfants n'existaient pas.

Elle se trompe souvent quand on lui pose des questions sincères. Nombre de personnes en ont témoigné.

Enfin, quelquefois elle se contredit.

— Que dois-je penser d'une personne que je vois en ce moment ?

— Elle n'a pas la vérité.

— Et de cette autre ?

— Elle a la vérité.

— Et de cette troisième ?

— Elle est mal entourée, il faut t'en défier.

— Et de cette quatrième ?

— Tu peux la fréquenter. Elle te porte de l'amitié.

Or, en posant ces quatre-questions, c'était à la même personne que le témoin pensait.

Mais on aurait tort de prendre texte de ces erreurs fréquentes et de ces contradictions pour porter un jugement prématuré.

Car voici un tout autre ordre de faits.

Le Dr Le Menant les subdivise ainsi :

a) Lecture de pensée.

b) Vue du passé.

c) Connaissance du présent même à distance.

d) Révélation simultanée et, pour le même cas, du présent, du passé et de l'avenir.

e) Prédications réalisées.

f) Maladies dévoilées.

g) Guérison obtenue.

Les témoignages réunis sur ces différents points par la Commission sont innombrables. Les témoins ont déposé par écrit ou sont venus eux-mêmes renseigner la Commission. Pourtant, la Commission a fait un tri. Elle n'a voulu retenir que les faits absolument prouvés, indéniables.

Ces faits, le Dr Le Menant des Chesnais les énumère.

Lecture de pensée. Les faits de lecture de pensée sont les plus communs. Ils ont été étudiés spécialement par le Dr Dariex dans le dernier numéro des *Annales des sciences psychiques*. Je vous y renvoie.

Vue du passé. Les exemples en sont très fréquents également. A M. le chanoine Brettes, M^{lle} Couédon a raconté plusieurs événements intimes connus de lui seul. A M. Fricbet, rédacteur à la *Revue Mame*, elle a révélé sur des personnes mortes, une foule de particularités exactes. A M. Moutran, elle a tracé le portrait de son frère décédé. A M. l'abbé X..., elle a fait le récit de toutes les épreuves que sa famille avait endurées. A un rédacteur du *Temps*, elle a dévoilé une foule d'incidents de sa vie privée, etc., etc.

Connaissance du présent même à distance.

M. l'abbé Sabatier demande à la Voyante :

— Ma mère est-elle vivante ?

— Elle était très malade depuis deux années, mais elle va mieux depuis telle date.

C'était exact.

A M. Moutran, sans même avoir été interrogé, « l'Ange » parle d'une personne, dont il fait un portrait très précis, puis de sa mère qui habite la Syrie.

Un autre témoin a déclaré :

« Tu as un deuil dans ta famille, m'a dit M^{lle} Couédon. — Non. — Tu as un deuil dans ta famille, me répète-t-elle. — Non. — Je t'affirme que tu as un deuil dans ta famille.... — Rentré chez moi, je trouvai, en effet, un télégramme m'informant de la mort d'un proche parent. »

A citer aussi, dans cet ordre de faits, la curieuse lettre du Dr de Châteaubourg, que j'ai reproduite dans le premier fascicule.

Mais le témoignage le plus déconcertant est celui de M. le comte de Poulpiquet.

Le voici dans sa teneur exacte :

UN FAIT CURIEUX A RELATER CONCERNANT LA VOYANTE
DE LA RUE DE PARADIS

Il y a environ trois ans, mourait à Paris un homme auquel on connaissait une fortune d'environ 60.000 livres de rentes qu'il avait réalisée complètement en titres et valeurs en portefeuille.

Après sa mort, on ne trouva dans son appartement qu'une somme de 2.000 francs, mais nulle trace des valeurs en papier. Craignant que ces valeurs ne fussent déposées chez des banquiers ou des agents de change, on s'adressa à eux mais absolument sans résultat.

La veuve de M. X..., qui avait une santé assez chancelante ne s'inquiéta pas davantage de la recherche de cette fortune de son mari, et se retira dans les environs de Paris pour y vivre à l'abri des tracasseries et des bruits de la ville.

M. X... avait trois neveux, que cette perte de la fortune de leur oncle avait naturellement désolés.

Dernièrement un d'entre eux, officier en garnison dans la ville de X. lisant dans les journaux les bruits qui se faisaient autour de la Voyante de la rue de Paradis, eut l'idée d'aller l'interroger.

Et voici ce que M^{lle} Couédon lui dit en substance :

« M. X..., dans les dernières années de sa vie, était devenu original et un peu détraqué et il fit un jour séparer dans le mur de sa chambre un placard en deux parties par une cloison de briques, il y déposa tous ses papiers et ses valeurs, puis colla du papier sur cette armoire murée pour en masquer l'emplacement.

« Je vois avec les papiers une pièce d'or. »

Cette dernière indication éveilla l'attention du jeune officier, qui se rappela que M. X... possédait une pièce de cent francs qu'il tenait souvent à la main quand il causait et qu'il gardait sur lui en guise d'amulette.

Cette coïncidence l'amena à supposer que le dire de la Voyante pouvait avoir un semblant de vérité et il fut trouver M^{me} X... pour lui raconter le résultat de son entrevue avec la Voyante.

M^{me} X... désirant ne pas être à nouveau troublée par une perquisition chez elle, refusa de consentir aux recherches que lui demandait son neveu qui, peu de jours après, sans en instruire M^{me} X..., vint, accompagné d'un architecte, faire lui-même des recherches.

Les murs furent sondés et on ne tarda pas à découvrir la cachette révélée.

Tous les papiers furent retrouvés en totalité, et sur le tout la fameuse pièce d'or en question.

Révélation simultanée et pour le même cas du passé, du présent et de l'avenir.

Les exemples n'en ont pas été rares. Le plus remarquable est celui qui se rapporte à la famille X..., depuis trente ans. Il y a eu dans cette famille toutes sortes d'événements compliqués, mariages, divorces, remariages, enfants du premier lit, du second, parents disparus et retrouvés, successions embrouillées, procès. Les intéressés eux-mêmes finissent parfois par ne plus s'y reconnaître. Or, « l'Ange » a fait, avec une précision parfaite, minutieuse, le récit des moindres incidents de l'histoire de cette famille, dans leur ordre chronologique, sans une erreur. Il a aussi prédit son avenir. Et c'est la seule chose qui reste à contrôler.

Maladies dévoilées.

A M^{me} de H..., M^{lle} Couédon a parlé de sa santé, des différentes maladies qu'elle a eues, sans en oublier une, et de celle dont elle souffre encore. A M^{me} de M..., habitant Autun, elle a fait des révélations analogues, les accompagnant de conseils, tout à fait conformes aux ordonnances des médecins.

Les témoignages sur ce genre de révélations sont arrivés en foule à la Commission. J'en ai cités déjà pour ma part un certain nombre. Le lecteur peut s'y reporter.

Prédictions réalisées.

Il y a celles qui concernent les particuliers, et celles qui concernent les événements publics. Le rapport de M. Le Menant des Chesnais est très documenté sur les premières.

Parmi les secondes, il ne cite que la prédiction de la chute du ministère Bourgeois pour le 21 avril, enregistrée par Chincholle dans le *Figaro* du 14 avril, et survenue effectivement à la date indiquée.

Il y en a plusieurs autres, celles qui se rapportent, par exemple, à tous les incidents auxquels a donné lieu, depuis le 14 mars dernier, le bruit fait autour de M^{lle} Couédon. Celles, également, qui se rapportent aux massacres d'Arménie, à la guerre d'Abyssinie, à la catastrophe de Lille. D'autres encore.

Guérisons obtenues.

Il y a eu un certain nombre de cas. Le rapporteur cite notamment celui de la guérison de l'enfant de M. Ryder, certifié par le père et par le médecin de la famille. Je n'insiste pas. J'ai déjà longuement parlé de cette guérison miraculeuse.

Après avoir énuméré tous ces faits, et beaucoup d'autres authentifiés par les témoignages retenus par la Commission, le rapporteur conclut :

« Ce n'est pas la première fois que des gens « reçoivent de somnambules des réponses qui les « frappent d'étonnement par leur précision.

« Mais ces femmes d'ordinaire vous font de « nombreuses questions, auxquelles il faut ré- « pondre. Certaines sont de véritables artistes par « l'adresse avec laquelle elles obtiennent de vous- « même sans que vous vous en aperceviez les « premiers renseignements nécessaires pour le « petit boniment qu'elles vont vous raconter.

« Chez M^{lle} Couédon, les choses ne se passent « pas ainsi. Il semble au contraire, d'après le récit « des témoins, que, plus vous restez calme et si- « lencieux, la laissant parler à sa guise, plus elle « précise les faits qui vous concernent.

» Il semble également que cette clairvoyance se « manifeste plus ou moins facilement suivant les « individus auxquels elle s'adresse.

« Tels sont les faits, et les opinions des témoins « qu'il nous a paru utile de vous rapporter.

« Doit-on, faute de pouvoir expliquer ces faits, « ne voir en eux qu'une supercherie de la part de « cette nerveuse ?

« Doit-on regarder ces faits comme de simples « coïncidences ?

« Il ne serait pas étonnant en effet que, dans le « jet continu des paroles qui s'échappent de ses « lèvres et au milieu des erreurs dont les témoi- « gnages abondent, il se trouvât des coïncidences « donnant à certaines de ses phrases les appa- « rences d'une révélation. C'est ce que nous pen- « sions trouver dans tous les faits, mais comment « soutenir une pareille thèse devant ceux que « nous venons de vous rapporter ?

« Etant donnée l'honorabilité des témoins qui « ont paru devant votre Commission, et dont plu-

« sieurs même en étaient membres, étant donnée
« la précision de quelques-uns de ces faits en particulier, peut-on nier, au nom de la science,
« l'existence d'une certaine clairvoyance qui se
« montre par instant chez M^{lle} Couédon, au milieu
« d'erreurs et de divagations?

« Et cette constatation devons-nous craindre de
« la faire? Messieurs, si nous agissions ainsi, nous
« ne serions pas des hommes de science,

« Souvenons-nous de ce qui se passa à l'Académie de médecine en 1825 à la suite du rapport
« du D^r Husson, sur le magnétisme animal, rapport
« si consciencieux et si digne d'attention. On lui
« en refusa même l'impression dans la crainte que
« la divulgation de tels faits ne portât le trouble dans
« les connaissances physiologiques de l'époque.

« Et l'article du D^r Dechambre, qui cependant était
« un grand esprit et un érudit, article sur le *Mesmérisme* publié en 1874, ne prouve-t-il pas où en
« était encore l'Académie de médecine sur cette
« question, grâce à son parti pris, alors que depuis dix ans déjà, avaient paru des travaux d'une
« valeur aujourd'hui incontestée?

« C'est en effet en 1866 que le D^r Liébaut de
« Nancy, ce praticien aussi modeste que grand
« observateur, publia son livre sur le sommeil
« provoqué et l'action du moral sur le physique.

« Mais l'attitude de l'Académie avait tellement
« influencé les esprits que le D^r Liébaut fut considéré par ses confrères comme un rêveur ou un
« charlatan.

« Il a fallu la conviction profonde de M. Charles
« Richet, l'autorité de M. Charcot, l'indépendance
« de MM. les professeurs Bernheim à Nancy et
« Dumontpallier à Paris pour que les études du
« magnétisme fussent enfin reprises sérieusement.

« C'est à ce moment seulement, c'est-à-dire il y
« une quinzaine d'années à peine, que l'on a rendu
« hommage à toute la vérité contenue dans les
« conclusions du D^r Husson. Je ne parlerai pas
« ici des luttes de M. Pasteur contre la génération
« spontanée à laquelle croit encore M. Berthelot,
« mais l'exemple de ces pionniers de la science,
« bravant les préventions académiques, doit nous
« encourager, Messieurs, à rechercher partout la
« vérité, même dans un milieu comme celui de
« M^{lle} Couédon, où elle peut être enveloppée de
« mille supercheries, et nous croyons ne pas dépasser les limites de la prudence scientifique en
« vous proposant la conclusion suivante au sujet
« de la clairvoyance de cette jeune fille.

« Malgré tous les motifs de défiance que nous inspire le cas de M^{lle} Couédon, nous reconnaissons
« qu'en plusieurs circonstances, elle a fait preuve
« d'une clairvoyance qui, en dehors d'une supercherie dont le mécanisme nous échappe complètement, ne peut être, avec les données actuelles de
« la science, expliquée par aucun moyen naturel. »

La conclusion du D^r Le Menant des Chesnais a été approuvée à l'unanimité.

Parmi les nombreuses contradictions qui se sont produites au cours des révélations de M^{lle} Couédon, il faut relever celles-ci qui ne sont pas des moins curieuses et des moins défavorables à la lucidité de la Voyante :

Un visiteur l'interroge sur le futur roi de France.

— Comment doit-il s'appeler?

— Henri.

— L'ange vous a dit son nom?

— Pas positivement. Il m'a dit qu'il s'appelait comme moi. Or, je m'appelle Henriette.

— Vous avez tracé le portrait de ce roi. Est-ce l'ange qui vous l'a révélé?

— L'ange m'a dit seulement qu'il me ressemblait...

Plus tard, M^{lle} Couédon, qui est plutôt brune, dira que le futur roi est admirablement fait de sa personne et blond...

En conséquence de ces merveilleuses prédictions, les prétendants n'ont pas manqué d'assiéger le trépied de la sybille de la rue de Paradis. Tout ce qu'on sait de l'entrevue qu'il eut avec elle le prince Henri d'Orléans, c'est, au dire du *Gaulois*, que le prince est sorti de chez la Voyante tellement impressionné qu'il s'est refusé à rien répéter de ce qu'elle lui avait révélé.

« Un autre prétendant, dit M. G. Méry, n'a pas craint d'affronter seul la prophétesse. C'est un Naundorff, celui que l'on connaît sous le nom de Louis de Bourbon. M^{lle} Couédon lui a affirmé qu'il ne régnerait pas. Elle lui a affirmé également que le prince Henri de Bourbon, son frère, ne régnerait pas davantage. Cela a mis en émoi M. de Bourbonne, un des plus enragés Naundorffistes de la terre.

— Pourquoi, me disait-il, le prince Henri de Bourbon, ne serait-il pas le roi Henri dont M^{lle} Couédon annonce l'avènement? Il est à l'étranger, lieutenant d'infanterie au service de la Hollande. Il répond en tous points au portrait qu'a laissé entrevoir « l'archange Gabriel.

Et, pour prouver son hypothèse, M. de Bourbonne ajoutait :

— Ce n'est pas pour la première fois qu'un messager de Dieu est intervenu dans cette grave question de Louis XVII. Déjà, en avril 1816, l'archange Raphaël avait parlé fortement à Louis XVIII et même avait fait pâlir et pleurer le monarque, auquel il s'adressait par la bouche d'un simple paysan, Martin, du village de Gallardon. Et Dieu sait, ou savait, si Louis XVIII était sceptique et voltairien!...

« Après cette entrevue terrifiante, Louis XVIII décommanda son sacre, ainsi que Martin le lui avait ordonné, et il lui resta la seule consolation d'être un jour enterré à Saint-Denis, comme Martin le lui avait promis.

« Je pourrais citer encore les autres voyantes actuelles de Lyon, de la Nièvre et même de Loigny, qui, depuis des années, ne cessent de faire retentir des noms de Louis XVII et de ses descendants les échos de leur monastère.

« Vous voyez donc bien... »

En rapprochant M^{lle} Couédon des Visionnaires de Loigny, M. de Bourbonne rend un mauvais service à l'inspirée de l'archange Ga-

briel. Comme on le verra plus loin, les Sybilles de Loigny râlent sous les anathèmes du Saint-Siège.

Après l'adoption du rapport du Dr Le Menant des Chesnais, la Société des Sciences psychiques a nommé une troisième Commission, ayant pour but de déterminer la nature de l'influence extra-naturelle à laquelle obéit M^{lle} Couédon. Six ecclésiastiques faisaient partie de cette Commission : le Père Bulliot, le Père Tournebise, le Père Rouvre, le Père Tével, l'abbé Lecerieux et l'abbé Gayraud. Ce dernier est l'auteur d'une très savante étude sur la *Suggestion mentale* et la *télépathie*, où il démontre, d'après saint Thomas d'Aquin et saint Grégoire, qu'il est parfaitement possible de prévoir l'avenir, en vertu d'une clairvoyance purement naturelle.

Le rapport de cette Commission a été rédigé par l'éminent président de la Société, M. le chanoine Brettes.

M. Gaston Méry analyse ainsi ce remarquable rapport dans la *Libre Parole* :

La question posée était quadruple :

La clairvoyance de M^{lle} Couédon provient-elle d'une hyperexcitation naturelle d'une faculté encore inconnue à la science ? D'une inspiration divine ? D'une inspiration diabolique ? Et enfin, M^{lle} Couédon a-t-elle, oui ou non, une mission ?

C'est M. le chanoine Brettes, président de la Société, qui s'était chargé de rédiger le rapport de la commission chargée de répondre à ce questionnaire.

La lecture de ce rapport, très ingénieux, très spirituel, très élevé aussi, a tenu l'assistance sous le charme. En voici la substance.

Sur la première question, la commission ne doute pas que la science n'arrive à expliquer, d'une façon toute naturelle, un grand nombre des exemples de clairvoyance de M^{lle} Couédon, mais elle croit, par contre que la science ne les expliquera pas tous. M. le chanoine Brettes cite quelques-uns de ces exemples : ce sont des faits en contradiction avec des lois physiques dès maintenant connues.

Sur la seconde question, la commission est tout à fait affirmative. « Non, dit-elle, l'esprit qui anime M^{lle} Couédon n'est pas un esprit céleste. Ce n'est pas l'archange Gabriel. »

Très longuement, M. le chanoine Brettes déduit les arguments qui l'ont amené à cette conclusion. Est-il vraisemblable que l'ange Gabriel, qui n'est apparu qu'une seule fois à la vierge Marie, soit, jour et nuit, depuis des mois, à la disposition de M^{lle} Couédon ? Qu'il se laisse rouler par le premier venu, lui posant une question insidieuse ? Qu'il parle avec une désinvolture, qui frise l'irrespect, de Mgr Richard, du Pape, même ? Etc., etc.

Et le rapporteur arrive à la troisième question : Y a-t-il inspiration diabolique ? La commission n'ose dire carrément : oui. Elle prend un détour. Elle dit : « Si l'hypothèse de l'inspiration diabolique était admise, elle s'accorderait avec les vrai-

semblances, et elle expliquerait tous les phénomènes produits. »

Diabolique, en effet, ce transfert du don de M^{me} Orsat à M^{lle} Couédon : diabolique, cette exigence du *cousoiement*, imposée aux auditeurs que « l'Ange », lui, tutoie : diaboliques les réponses de ce goût :

— Que pensez-vous du *Labarum* ?

— C'est une œuvre qui n'a pas de durée... Il ne faut pas s'en occuper.

Diabolique encore, le fait de ne pas formellement désapprouver le duel.

Diabolique enfin, le fait de recommander les sacrements, sans jamais parler de la contrition.

Et si vous admettez, continue le rapporteur, que M^{lle} Couédon est inspirée par l'esprit des ténèbres, quoi de plus facile à expliquer que ses prophéties, tantôt justes, tantôt fausses, que ses lectures de pensées, que sa divination du présent ou du passé. Le démon, en effet, connaît les lois de l'univers que nous ne connaissons pas encore. Etant données telles causes, il peut presque à coup sûr, en déduire les effets — sauf, cependant lorsqu'ils dépendent, dans une certaine mesure, du libre arbitre humain. Et encore, dans ce cas-là, tant d'hommes obéissent à leurs passions, que le démon peut souvent prévoir nombre de leurs actes...

M^{lle} Couédon a-t-elle une mission ?

Avant de répondre à cette question, M. le chanoine Brettes prend des précautions oratoires. Il distingue dans M^{lle} Couédon, la jeune fille et la Voyante. Il n'a que des éloges pour la jeune fille. Quant à la Voyante, il dit :

« Rappelez-vous ce passage du *Dies iræ* : ... *Teste David cum sybilla*.

« C'est l'Eglise qui chante cela ! C'est l'Eglise qui prend ainsi à témoin la sybille, la prophétesse païenne !... Dieu, en effet, a voulu dans sa miséricorde, que ceux qui le nient, fussent prévenus parfois des événements futurs, pour qu'ils pussent user, en connaissance de cause, de leur liberté. Mais les païens ne peuvent être prévenus par les prophètes de Dieu, puisqu'ils ne s'adressent pas à eux. Et Dieu a permis qu'ils le fussent par leurs oracles. C'est ainsi que la venue du Christ a été annoncée à tous les peuples. M^{lle} Couédon joue dans le monde païen d'aujourd'hui le rôle des sybilles dans le monde païen d'autrefois... C'est Lucifer qui parle par sa bouche, mais c'est Dieu qui l'a voulu ainsi, parce que Lucifer pouvait seul être entendu de ceux qui ne reconnaissent pas la loi du Christ... »

Toutefois, M. le chanoine Brettes ne veut pas conclure trop formellement, et propose à la Société cette formule :

« S'il y a, en M^{lle} Couédon, intervention d'un esprit étranger, il n'est pas divin.

Cette conclusion a été adoptée par l'assemblée. Tous ceux qui ont entendu le rapport de M. le chanoine Brettes sont unanimes à y reconnaître une science étendue, beaucoup de précision, de logique et d'esprit, ainsi qu'une remarquable impartialité.

Il est vrai qu'une telle conclusion, si prudemment et si mûrement formulée, contrarie

nombre d'esprits, qui de peur d'être obligés de voir le diable partout, ne veulent le voir nulle part. A ceux-là M. Eugène Tavernier répond parfaitement dans l'*Univers* :

M^{lle} Couédon peut se croire sincèrement inspirée, mais son inspiration est suspecte.

Au sein de la société des sciences psychiques et dans la presse, diverses personnes se sont étonnées que M. le chanoine Brettes ait envisagé en détail l'hypothèse de l'inspiration diabolique. Elles n'admettent pas que l'on recoure à ce moyen.

Sont-elles donc convaincues que M^{lle} Couédon est en communication avec un ange, non pas une force plus ou moins naturelle, mais un ange pour de bon? Croient-elles positivement à l'existence et à l'influence de ces êtres? Elles ne veulent pas du diable, mais veulent-elles vraiment des esprits tels que M^{lle} Couédon les dépeint?

Cette considération essentielle est souvent négligée. S'il y a des anges autour de nous, il peut y en avoir de mauvais; et alors M. le chanoine Brettes a bien raison d'étudier le rôle qu'ils remplissent.

Si l'on n'admet pas les anges d'aucune sorte, le cas de la voyante se complique de charlatanisme. Car enfin, elle s'identifie presque continuellement avec son ange Gabriel. Et si elle se trompe à ce point sur elle-même, tout son rôle mérite la suspicion.

Le diable, le diable... Hé, M. Clémenceau, qui n'est ni un timide, ni un songeur, en est bien arrivé à admettre qu'au-delà de l'humanité règnent des esprits supérieurs, qu'il appelle *des dieux*. Il ne les aime pas; il les accuse même d'être malfaisants... Si un homme aussi peu porté à la magie que ce libre-penseur résolu, se trouve forcé d'accepter de pareilles conclusions, c'est qu'il n'y a guère d'échappatoire. Certainement, on a abusé du diable, mais un autre excès consiste à le nier. La chose n'est pas du tout si simple qu'on se l'imagine d'abord; et l'exemple de M. Clémenceau a sans doute une valeur, au moins significative.

Si nous interrogeons sur ce point le maître écrivain qui a fait une étude si approfondie de la Magie et du Satanisme, M. J. K. Huysmans, il nous répondra comme M. le chanoine Brettes :

La voyante de la rue Paradis ne nous apprend donc rien de neuf; ce qu'elle révèle traîne depuis trente ans dans les livres; son originalité consiste à harnacher ces lieux-communs d'assonances et de bouts rimés; et cela seul suffit pour permettre d'établir que l'inspiration divine n'a rien à voir dans son affaire. Le Gabriel, auquel sa voix sert de truchement, ne paraît remplir aucune des qualités que l'on serait peut-être en droit d'exiger d'un ange.

Restent donc deux hypothèses — car j'écarte celle d'une supercherie facile, puisque les journaux sont d'accord pour représenter M^{lle} Couédon comme une personne désintéressée, de bonne foi, et appartenant à une famille très honnête — ou cette demoiselle est une victime de l'auto-suggestion, ou elle est une démoniaque.

La première hypothèse est soutenable. Cependant, si les détails donnés sont véridiques, son cas

semble relever surtout du spiritisme. Elle présente, en somme, une singulière analogie avec les médiums qui, mis en transe, se dédoublent et deviennent de vrais réceptacles, de vrais foyers de larves. Il paraît y avoir, en effet, chez elle, substitution provisoire de personne et possession; auquel cas, nous entrons dans le domaine des illusions et des prestiges diaboliques. La bêtise même de ce merveilleux est une marque à peu près sûre du satanisme.

Aussi, n'éprouverai-je aucune surprise si l'Eglise, venant à s'occuper de cette affaire, concluait dans ce sens.

Tout n'est pas rose dans le métier de voyante diabolique.

L'*Intransigeant* racontait dernièrement qu'un israélite, musicien dans un grand théâtre parisien, s'étant converti, le prêtre qui devait le baptiser s'y était refusé au dernier moment, quand il avait appris que la marraine était M^{lle} Couédon. On a fait maintes gorges chaudes dans la presse sur le mariage prétendu de la voyante; et sur le procès intenté par elle devant la neuvième chambre à un journal qui avait osé la tourner en ridicule.

Du reste, M^{lle} Couédon s'expose de gaité de cœur à ces tribulations et à ces déboires; elle ne se contente pas de prophétiser en chambre, au gré du premier venu qui l'interroge; mais elle porte en ville ses inspirations; elle donne des auditions de l'archange Gabriel dans les salons du faubourg Saint-Germain. Il ne lui manque plus que de porter sur la scène la grande attraction d'une séance surnaturelle.

On voit d'ici le succès qu'auraient devant les habitués des spectacles du boulevard des révélations comme celle-ci sur l'Eglise :

« L'Eglise s'est trompée.
Je vois la religion réformée.
Un sauveur est annoncé. »

Ou cette autre sur le Pape :

« Celui qui, dans l'Eglise, est le plus haut placé
Ne fait que radoter.
Celui qui doit lui succéder
Marchera nu-pieds. »

En face de ces idiots blasphèmes, on ne peut que répéter avec le chanoine Brettes : « Si le diable parlait, tiendrait-il un autre langage? »

LE LECTEUR.

LA DÉMONOLOGIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

Indiquer d'une façon précise, par de nombreuses citations empruntées aux Pères de l'Eglise, quelle a été la tradition constante de l'Eglise catholique sur les mauvais Esprits, et leur influence sur les hommes et les choses de ce monde, tel est le principal objet de ces

études. Nous nous appliquerons particulièrement à distinguer, dans cet enseignement traditionnel, les opinions et vues personnelles, de ce qui est strictement de foi et fait partie de l'enseignement dogmatique de la théologie.

Il ne peut être indifférent à l'étude de l'esprit humain de savoir ce qu'ont pensé sur ce mystérieux sujet des intelligences telles que celle d'un Origène ou d'un saint Augustin. Aujourd'hui surtout, où la passion du merveilleux préoccupe souverainement les esprits, et peut dévoyer une foule d'intelligences mal équilibrées, il nous semble d'une importance majeure de leur offrir dans cette recherche des choses du monde surnaturel des guides autorisés et sûrs, qui leur indiquent nettement les limites que la curiosité humaine ne saurait franchir sans s'exposer à tomber dans les pièges de l'ennemi et à favoriser la réalisation de ses desseins.

Bien que l'Eglise ne se soit point dogmatiquement prononcée sur beaucoup de questions de détail attenant à la démonologie, et par conséquent laisse sur ces questions le champ libre aux discussions philosophiques, il y a assez de points clairement définis par la foi, pour que, les yeux fixés sur ces points, comme sur les rayons d'un phare lumineux, nous puissions nous aventurer, sans crainte de nous égarer et de nous perdre, au milieu des opinions des grands esprits qui vont passer successivement sous nos yeux, depuis les disciples immédiats des apôtres, jusqu'aux apologistes modernes du christianisme. Dans cette longue suite de témoins de la foi catholique, il n'y a pas, sur les questions fondamentales, un seul dissentiment, et le langage de Bossuet n'est pas autre que celui de saint Justin ou de saint Augustin. Les opinions personnelles des Pères sur tel ou tel point particulier laissées dans l'ombre par l'enseignement de la foi, forment comme les variations de ce thème unique qu'elles rappellent constamment à notre attention, et qu'il faut toujours avoir présent à l'esprit, quand on entre dans le champ des mystères du monde surnaturel.

*
* *

LE PASTEUR D'HERMAS

1^{er} siècle de l'Ere chrétienne

Parmi les premiers livres chrétiens, écrits pour être populaires, et qui firent autorité dans l'Eglise presque à l'égal des écrits des Apôtres, il faut mettre au premier rang le *Pasteur d'Hermas*.

Le savant auteur de l'*Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, que nous citerons souvent au cours de ces études, le Bénédictin Dom Ceillier, établit sur des témoignages irrécusables l'autorité de ce livre dans les premiers temps du Christianisme, surtout

dans l'Eglise grecque, où on le lisait publiquement dans les églises et où il était dans toutes les mains. Saint Athanase, qui le cite souvent, tout en l'excluant du canon des Ecritures, admet qu'il est de ceux qui doivent être lus aux néophytes qui entrent dans le christianisme et veulent être instruits des maximes de la piété. Si le pape Gélase l'a rangé au nombre des livres apocryphes, ce jugement ne va qu'à conclure qu'il ne doit pas faire partie du canon des Ecritures inspirées, ni par conséquent invoqué comme une règle infaillible dans les jugements doctrinaux portés par l'Eglise.

La plupart des critiques (Origène, Eusèbe et saint Jérôme sont de ce nombre) s'accordent à reconnaître dans l'auteur de ce livre l'Hermas, disciple de saint Paul, que celui-ci (*Rom.*, XVI, 14) prie les Romains de saluer de sa part. Grec d'origine, il faisait son séjour ordinaire en Italie et à Rome. On ne connaît guère les détails de sa vie que par les allusions (si tant est qu'elles soient historiques) qu'il y fait dans plusieurs endroits de son livre ; c'est ainsi que nous savons qu'il était marié, père de famille, et que sa faiblesse à réprimer la langue de sa femme et les désordres de ses enfants avait attiré sur lui le châtiment du Très-Haut ; mais que, dans sa miséricorde, Dieu l'avait remis entre les mains de l'Ange de la Pénitence pour tout le reste de sa vie, afin d'être présenté par lui à Jésus-Christ, lorsque le temps en serait venu. Cet ange lui était apparu sous un costume de pasteur, vêtu d'un manteau blanc, portant une pannetière sur ses épaules et un bâton dans sa main. C'est cet ange qui lui communiqua les instructions renfermées dans son livre, qui prit de là le nom de *Livre du Pasteur*.

Ecrit sous forme de *Visions*, de *Préceptes* et de *Similitudes*, le *Pasteur d'Hermas* est pénétré d'un bout à l'autre de la foi la plus profonde en cette vérité fondamentale au point de vue de la morale et de la mystique chrétiennes : que l'homme ici-bas se trouve placé entre deux influences surnaturelles, à l'une ou à l'autre desquelles il peut librement céder pour son salut ou sa damnation éternelle : celle de l'Esprit ou Ange de vérité et de bien, le bon Ange, et celle de l'Esprit de mensonge et de mal, le mauvais Ange, le démon. Les caractères de ces deux Esprits et la nature de leurs influences contraires y sont dépeints en traits saillants, qui seront fidèlement reproduits par la tradition, et cités avec complaisance par un grand nombre de Pères.

En maint endroit de son livre Hermas revient sur cette doctrine qui formait une des bases de l'enseignement moral apostolique ; mais il la développe plus spécialement dans les passages suivants du second livre (Préceptes VI-XII) :

« Ecoute ce que je vais te dire d'abord touchant la foi. Il y a dans l'homme deux Esprits (*Anges*, dans le fragment cité par Antiochus, *Genii*, dans la version latine) (1) : un Esprit d'équité, et un d'iniquité — Et je lui dis : Seigneur, comment pourrai-je distinguer dans l'homme ces deux Esprits ? — Ecoute, dit-il, et comprends. L'Esprit d'équité est bienfaisant, doux, modeste, pacifique et tranquille. Quand il a pris possession de ton cœur, aussitôt il te parle de justice, de pudeur, de chasteté, de bonté, de clémence, de charité et de piété. Lorsque tu sentiras l'impression de toutes ces choses en toi, sache que l'Esprit d'équité est avec toi ; attache-toi à lui et à ses œuvres.

Voici maintenant les œuvres de l'Esprit d'iniquité : il est amer, colère et insensé ; ses œuvres sont pernicieuses et conduisent les serviteurs de Dieu à leur perte. — Et comment, Seigneur, reconnaitrai-je que c'est l'Esprit d'iniquité ? — Ecoute et comprends : quand tu te sentiras animé de colère ou d'aigreur, sois sûr que cet Esprit est en toi : bientôt tu verras naître dans ton cœur le désir des richesses, l'amour de la bonne chère et du vin ; puis l'envie de dépouiller les autres, l'orgueil, l'excès dans les paroles, l'ambition, et mille autres passions semblables... Quand tout cela montera dans ton cœur, comprends que l'Esprit d'iniquité est avec toi...

« Puis l'ange me fit voir des hommes assis sur des bancs, et un autre assis dans une chaire. Puis il me dit : Tu vois ces hommes assis sur des bancs ? — Oui, Seigneur, lui répondis-je. — Ce sont des fidèles, ajouta-t-il. Quant à celui qui est assis dans la chaire, c'est un Esprit de la terre. Car il ne vient point dans l'assemblée des Saints, mais il la fuit ; il s'attache à ceux dont la foi est stérile et chancelante ; *il leur rend ses oracles dans des coins et dans des lieux écartés, et les charme, en ne leur parlant que selon les désirs de leur cœur.* Car ce qu'on met dans des vases vides s'y conserve sans se répandre. Mais lorsqu'il vient dans l'assemblée des hommes justes qui sont pleins de l'Esprit de Dieu, et répandent leurs prières devant le Seigneur, ce faux prophète est anéanti ; parce que cet Esprit terrestre s'est retiré de lui, et il est réduit au silence. Voilà le caractère de ces deux genres de prophètes ; juge par la vie et par les œuvres tout homme qui se dit animé de l'Esprit saint. N'ajoute foi qu'à celui qui vient de Dieu, et qui a en lui une vertu divine ; quant à l'Esprit terrestre et vide, qui vient du Diable, en qui la foi n'habite pas ni la vertu, n'y crois pas. Ecoute une similitude dont je vais me servir :

(1) On sait que le livre du *Pasteur* a été primitivement écrit en grec ; cette version primitive a disparu ; il n'en reste que quelques fragments cités par les Pères grecs.

Prends une pierre et jette-la en l'air, ou bien un siphon plein d'eau, et le lançant contre le ciel, vois si tu pourrais y atteindre. — Seigneur, dis-je, comment cela pourrait-il se faire ? ces deux choses sont également impossibles. — Eh bien, il en est de même de cet Esprit terrestre qui est sans force et sans effet. Ecoute cette autre similitude touchant la vertu qui vient d'en haut : La grêle n'est qu'un petit grain, et si elle vient à tomber sur la tête d'un homme, quelle douleur ne lui cause-t-elle point ? Considère encore une goutte d'eau qui tombe du haut d'un toit et vient à bout de creuser la pierre. C'est ainsi que les plus petites choses qui tombent d'en haut sur la terre produisent de grands effets. Attache-toi donc à cet Esprit dont la vertu est si grande, et éloigne-toi de cet autre qui est entièrement vide.

« Voici les caractères de cet esprit terrestre, vide et insensé. Il cherche à s'élever et à avoir les premières places ; il est sans probité et fécond en paroles, vivant dans les délices et dans toutes sortes de voluptés, et faisant trafic de sa divination. Sans salaire, point d'oracle. Est-ce donc en vue d'un salaire que l'Esprit de Dieu prophétise ? Un prophète de Dieu est bien éloigné d'une telle conduite... Toutes ces cupidités viennent du Diable ; et quiconque s'y assujettira, n'en doit attendre qu'une mort éternelle. Revêts-toi donc du désir de la justice ; et, armé de la crainte de Dieu, résiste à la cupidité mauvaise.

« Convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, renoncez au Diable et à ses plaisirs ; car ils sont mauvais, amers et immondes ; ne craignez point le Diable, parce qu'il n'a pas de pouvoir sur vous. Car je suis avec vous, l'Ange de la Pénitence, et le tiens sous ma domination. Le Diable peut bien répandre la terreur, mais cette terreur est vaine. Ne le craignez pas, et il s'éloignera de vous. »

Et comme Hermas insiste sur ce point de la puissance du démon et de sa rage contre les serviteurs de Dieu : « *Il ne peut, continue l'Ange, régner sur les serviteurs de Dieu, qui croient au Seigneur de tout leur cœur. Il peut bien leur livrer des assauts ; mais il ne peut les vaincre, et si vous avez le courage de lui résister, il se retirera plein de confusion. Ceux que la foi ne remplit pas craignent le Diable, comme capable de leur nuire. Le Diable, en effet, attaque de ses tentations les serviteurs de Dieu, et s'il les trouve vides il les extermine. De même qu'un homme, après avoir rempli des amphores de bon vin, parmi lesquelles il en a laissé quelques-unes à moitié pleines ; lorsqu'il vient les visiter et les goûter, il ne touche pas à celles qui sont pleines, parce qu'il sait qu'elles*

sont
moit
aigre
vin s
le Di
Dieu
foi l
de c
trou
et co
fait
ses :

«
ne e
cunc
vert
Crai
perc
den

C
cha
cell
que
ce
ont
l'au
hor

«
Cei
une
hor
me
sie

ent
et
cha
dar
de
ch.
l'E

ten
pei
cor
du

(
cel
d'I
no
su
vo

qu
an
na
tu
la
su
la

ar
he

sont bonnes ; mais il goûte les amphores à moitié pleines, pour voir si elles ne sont point aigres ; car dans les vaisseaux à demi pleins le vin s'aigrit et perd de sa saveur. C'est ainsi que le Diable se conduit à l'égard des serviteurs de Dieu, pour les tenter. Ceux qui sont pleins de foi lui résistent courageusement, et il se retire de ceux en qui il ne peut entrer. Alors il va trouver ceux qui ne sont pas remplis de foi, et comme il y trouve de la place, il y entre ; il fait d'eux tout ce qu'il veut, et ils deviennent ses serviteurs.

« Je vous le dis, moi, l'Ange de la Pénitence, ne craignez pas le Diable ; ne redoutez en aucune façon ses menaces ; car elles sont sans vertu, comme les nerfs d'un homme mort. Craignez le Dieu tout puissant, qui peut vous perdre ou vous sauver ; et gardez ses commandements, afin de vivre en lui. »

Cette doctrine du dualisme angélique dont chaque homme serait le théâtre, a été une de celles qui ont fait accuser par plusieurs critiques modernes le *Pasteur* d'hérésie ; c'est de ce livre, dit Bellarmin, qu'Origène et Cassien ont tiré cette erreur de deux anges, l'un bon, l'autre mauvais, attachés par Dieu à chaque homme.

« C'est à tort, répond à cette objection Dom Ceillier, qu'on accuse Hermas d'avoir introduit une erreur dangereuse, en donnant à chaque homme un bon et un mauvais ange ; ce sentiment ne lui est point particulier, puisque plusieurs Pères l'ont embrassé après lui. C'est, entre autres, celui d'Origène, *hom.* 23 sur Josué et *hom.* 1 sur Ezéchiel ; de saint Bazile sur le chapitre III d'Isaïe ; de saint Grégoire de Nysse, dans son livre de la *Vie de Moïse*, t. I, p. 194 ; de saint Maxime, *centurie* 3, de la Charité, ch. 91 ; de saint Chrysostôme, *hom.* 3, sur l'Épître aux Colossiens ; du Maître des Sentences, liv. II, dist. 11, n. 1 ; de sorte qu'on peut au moins le regarder comme probable, comme dit Estius, en expliquant cet endroit du Maître des Sentences. »

Cassien, il est vrai, invoque en faveur de cette opinion (*Collatio* VIII, cap. 17) l'autorité d'Hermas ; mais, comme tous les Pères que nous venons de citer, il l'appuie avant tout, sur l'autorité même des Écritures. Nous pouvons ajouter à cette liste le nom de saint Jérôme qui dit en propres termes : « *Magna dignitas animarum est, ut unaquæque habeat ab ortu nativitatis in custodiam suum angelum delegatum.* » Le Maître des Sentences, qui professe la même doctrine que le *Pasteur*, se livre à ce sujet à un calcul, dont on peut lui laisser toute la responsabilité :

« On demande ordinairement, dit-il, si un ange en particulier est député pour chaque homme, ou si un seul ange est préposé à la

garde ou à l'exercice de plusieurs hommes ? Mais comme il y a autant d'élus que de bons anges, il est évident que la somme des hommes bons et méchants l'emporte en nombre sur celle des bons anges. Comme il y a autant d'élus que de bons anges, et que les bons anges sont plus nombreux que les mauvais, comme d'ailleurs les hommes mauvais sont plus nombreux que les bons, on ne saurait douter que les hommes bons sont plus nombreux que les mauvais anges, et que les hommes mauvais sont plus nombreux que les mauvais anges ou les bons anges. D'où il faut conclure qu'un seul et même ange, bon ou mauvais, est député auprès de plusieurs hommes, soit dans le même temps, soit dans des temps différents. » (1).

De tout temps, le diable s'est incarné spécialement dans certains hommes affectant des airs d'oracle et se donnant pour prophètes. Ces faux prophètes pullulaient aux premiers temps du christianisme ; et c'est une des plus vives sollicitudes des Apôtres et de leurs successeurs de mettre en garde les fidèles contre ce charlatanisme infernal. Nous avons déjà entendu plus haut Hermas dénoncer énergiquement à son disciple ces organes de l'esprit de mensonge : il y revient avec complaisance à plusieurs reprises, en particulier dans le *Précepte* X :

« Il y a des prophètes de mensonge qui pervertissent les serviteurs de Dieu, s'ils ne sont assez fermes dans la foi. Ces chrétiens chancelants vont à eux, comme à un Esprit divin, et l'interrogent sur ce qui doit leur arriver. Et le prophète menteur, qui n'a pas en lui la vertu de l'Esprit divin, leur répond dans le même esprit qu'ils l'interrogent, et remplit leurs âmes de promesses, selon qu'ils le désirent. Mais ce prophète est vain, et ne donne à ces hommes vains que des réponses vaines. Il lui échappe cependant quelques vérités « *Quædam autem verba vera loquitur* ». »

« Car le diable le remplit de son esprit, afin d'abattre quelques-uns des justes. Ceux qui sont fermes dans la foi et fortement attachés à la vérité, ne se joignent pas à de tels esprits, mais s'en éloignent ; il n'y a que ceux dont la foi est incertaine qui les consultent à l'imitation des Payens, se rendant ainsi coupables d'un crime énorme, en tombant dans l'idolâtrie. Tout Esprit qui vient de Dieu n'attend point qu'on l'interroge ; mais, comme il a un principe divin qui vient d'en haut, il dit tout de lui-même ; au lieu que celui qui attend pour parler qu'on l'interroge, parle selon les désirs de ceux qui le consultent et ne rend ses oracles que sur les affaires du siècle présent. »

(1) On peut voir à ce sujet la *Mystique divine* de l'abbé J. Ribet, tome III, p. 204, où l'auteur traite cette question : Un même démon peut posséder plusieurs sujets successivement, et peut-être simultanément.

Voilà donc nettement définis les caractères principaux qui distinguent les inspirations mensongères des prophètes de Satan de celles qui viennent de l'Esprit divin de vérité; et si les préceptes du *Pasteur d'Hermas* avaient encore cours dans le monde, nous ne verrions pas une foule de curieux, des chrétiens même, incertains et chancelants dans leur foi, assiéger le trépied d'une Couédon. A ceux qui ont encore le scrupule d'interroger l'Eglise sur la portée religieuse et morale de semblables consultations, l'Eglise répond avec le *Pasteur d'Hermas* : « Tout esprit qui vient de Dieu n'attend point qu'on l'interroge... Celui qui, pour parler, attend qu'on l'interroge, parle selon les désirs de ceux qui le consultent et ne rend ses oracles que sur les affaires du siècle présent. Le diable le remplit de son esprit, et parle par sa bouche, afin de triompher de quelques-uns des justes. »

Une considération nous frappe en terminant ce court exposé des doctrines démonologiques du *Pasteur d'Hermas*; nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'en ce temps où de prétendus voyants et de prétendues visions surgissent de toutes parts, où toutes les fantasmagories diaboliques se donnent librement carrière dans la presse, le livre d'Hermas, publié et popularisé dans le monde chrétien, serait un excellent antidote à opposer à cette infernale contagion; les saintes visions, les pieuses allégories du *Pasteur*, si goûtées des premiers chrétiens, pourraient encore aujourd'hui confirmer plus d'un croyant dans la foi et leur inspirer une religieuse horreur de ces faux prophètes, de ce merveilleux apocryphe et menteur, sorti de l'enfer, si bien décrits par le disciple de saint Paul.

Deux observations de détail qui compléteront cette analyse. Dans sa 8^{me} *Similitude*, le *Pasteur* rappelle que saint Michel a sur le peuple chrétien un privilège de pouvoir et de gouvernement : « *Nuntius autem ille Michael est, qui populi hujus habet potestatem et gubernat.* » On le voit, la dévotion particulière de l'Eglise pour saint Michel, comme l'adversaire par excellence de Satan, remonte à la plus haute origine.

Dans un autre endroit du livre I, *vision* IV, Hermas parle d'un autre ange qui a spécialement l'empire sur les bêtes de la terre. Il s'agit d'une vision, interprétée par les Pères de l'Eglise, et en particulier par saint Clément d'Alexandrie, comme la vue anticipée des persécutions qui arrivèrent bientôt après, sous Domitien, en l'an de J.-C. 93. Hermas vit une bête énorme de cent pieds de longueur, de la grosseur d'une baleine, dont la gueule gigantesque vomissait des sauterelles de feu. A l'approche d'Hermas, cette bête s'étendit par

terre et resta immobile, en se contentant de tirer la langue. A quelque distance de là, il rencontra l'Eglise, sous la figure d'une jeune fille, toute vêtue de blanc, portant sur la tête une mître d'où s'échappaient de longs cheveux éblouissants qui lui servaient de vêtement : « Tu as bien fait de mettre en Dieu toute ta confiance, lui dit-elle; c'est pour cela que le Seigneur a envoyé celui de ses anges qui a l'empire sur les bêtes de la terre et qui a nom *Hégrin* (du grec *agrion*, sauvage); et il a fermé la gueule de ce monstre, de peur qu'il ne te dévorât : va donc, dis aux élus de Dieu que cette bête est la figure des tribulations qui leur doivent arriver... »

D'après une version donnée par un manuscrit de la bibliothèque de Colbert, le nom d'*Agrion* traduit par *Hégrin* serait le nom de la bête (sauvage) et non celui de l'ange. Cette interprétation nous semble la plus acceptable. Mais le point important qu'il faut signaler dans ce passage, c'est celui de l'ange préposé aux bêtes de la terre. Cette opinion a passé dans la théologie de saint Thomas qui dit en propres termes : « *Unaqueque res visibilis in hoc mundo habet potestatem angelicam sibi prepositam.* » Chacune des choses visibles en ce monde a une puissance angélique qui lui est préposée.

.*.*

LES CLÉMENTINES

(2^e siècle après Jésus-Christ, vers l'an 160)

Bien que nous devions exclure de cette revue toutes les sources ou réputées comme certainement apocryphes, ou dont l'authenticité est incertaine, nous ne pouvons passer sous silence un document généralement reconnu comme tel et de plus entaché d'un grand nombre d'erreurs et se rattachant à une des premières branches de la grande hérésie gnostique, celle des Ebionites. Je veux parler des *Clémentines*, ou Homélies faussement attribuées au pape Clément, troisième successeur de saint Pierre sur le siège de Rome (92-100).

On sait qu'une des principales roueries des hérétiques, à l'origine même du Christianisme, consistait à inventer de prétendus livres qu'ils attribuaient aux apôtres mêmes ou à leurs disciples les plus immédiats, pour autoriser de ces noms respectés leurs propres erreurs. Dans les *Clémentines*, le nom du pape Clément et celui de l'apôtre Pierre sont exploités à la fois. Dans cet outrage attribué à saint Clément, Pierre expose ses prétendues doctrines et les défend contre les philosophes païens ou contre les docteurs hérétiques, en particulier contre Simon le Magicien, qui y est représenté comme le père et la source de toutes les hérésies. On voit de suite, par l'exposé de ce plan, ce qui,

dans un tel ouvrage, peut se trouver de vérité constamment mêlé à l'erreur, et de quelle utilité il peut être comme témoin des erreurs du temps, et des tendances hérétiques qui commençaient à se manifester au sein même de la communauté chrétienne. L'enseignement de l'apôtre Pierre, interprété par Clément n'est autre chose que l'enseignement judéo-chrétien ou ébionite, mis en opposition avec le prétendu système de Paul, représenté par Simon le Magicien, qui se fait tour à tour l'organe des doctrines de Basilidès ou de Marcion. Ce judéo-christianisme est lui-même saturé d'éléments gnostiques, un mélange incohérent de panthéisme et de dualisme. De Dieu émane le mal comme le bien ; il a créé la vérité dans Adam, l'erreur et le péché dans Eve. L'homme réunit en son être les principes contraires du bien et du mal, de la vérité et de l'erreur, primitivement séparés dans Adam et Eve. La morale du système est la morale de l'ascétisme et de l'abstinence Essénienne.

La démonologie tient dans ces Homélies une assez grande place, et la singularité des opinions qui y sont exposées sur ce sujet nous explique comment l'attention des Pères de l'Eglise fut de très bonne heure attirée de ce côté, en vue de prévenir les fidèles contre les erreurs funestes dont la démonologie pouvait être la source. La doctrine du prétendu saint Pierre est sur ce point, comme sur tous les autres, un mélange de vérités et d'erreurs, de doctrine orthodoxe et d'imaginaires fausses et bizarres qui sautent du premier coup aux yeux de quiconque est tant soit peu versé en ces matières.

Pour n'en donner qu'un exemple, on sait que c'est une opinion reçue dans l'Eglise et accréditée de tout temps par la pratique des âmes saintes, que l'abstinence met en fuite le démon ou tout au moins garantit sûrement l'âme de ses tentations et de ses attaques. Or voici ce que, sous l'influence de la morale gnostique dont nous avons parlé plus haut, devient cette maxime véritablement apostolique.

Partant de cette idée parfaitement orthodoxe, que le culte idolâtrique n'est que le culte du démon sous diverses formes et que la religion du Christ est venue donner à l'homme le moyen de se soustraire à l'empire du diable, et de le mettre en fuite, l'auteur des *Homélies Clémentines* (Homélie ix, 9 et suiv.) insiste sur la puissance accordée au démon sur le corps humain, qu'il peut accabler des plus atroces maladies. Au moyen du corps, il peut s'emparer de l'âme même. Et voici comment : psychologie et physiologie mêlées.

« Les démons, par le pouvoir qu'ils reçoivent au moyen de la nourriture qui leur est livrée, sont introduits par vos propres mains

dans vos corps. Quand ils y ont séjourné quelque temps, ils se mêlent aussi avec l'âme (1). Et grâce à la négligence de ceux qui ne songent pas à se garder eux-mêmes, ou ne le veulent pas, leur âme, unie au démon, lorsqu'elle est séparée du corps, est nécessairement transportée par lui là où il veut. Et ce qu'il y a de plus grave, c'est que, lorsqu'à la consommation de toutes choses le démon aura été livré tout d'abord au feu de l'expiation, il est nécessaire que l'âme qui lui est unie soit tourmentée d'une épouvantable façon à la grande joie du diable. L'âme, qui vient de la lumière, ne pouvant supporter le contact du feu extérieur, subit tous les tourments ; pendant que le démon, qui est dans son propre élément, en ressent une grande joie, le lien qui retient attachée à lui l'âme qu'il a dévorée ne pouvant se rompre.

« Or voici, la cause pour laquelle les démons aspirent à entrer dans les corps des hommes. Comme ils sont esprits, et néanmoins désirent manger, boire et goûter la volupté, comme d'autre part ils ne peuvent se procurer d'eux-mêmes ces plaisirs, puisqu'ils manquent des organes nécessaires à leur usage, ils entrent dans le corps des hommes, où ils trouvent des membres dont ils se servent, comme d'instruments pour se procurer ce qu'ils désirent ; des mets, au moyen des dents de l'homme ; la volupté de la luxure, au moyen de ses organes génitaux. Il suit de là que pour mettre en fuite les démons, l'abstinence, le jeûne et la mortification sont les secours les plus efficaces. En effet, s'ils entrent dans le corps humain pour éprouver des jouissances, il est évident que la mortification les mettra en fuite. Cependant, comme il y en a qui, plus importuns, persistent à rester dans un corps mortifié, voilà pourquoi il faut recourir à Dieu par la prière et l'oraison, en s'abstenant de toute occasion impure, afin que la main de Dieu puisse s'appliquer à sa guérison, l'âme étant restée pure et fidèle. »

On comprend combien cette hypothèse favorisait les tendances d'ascétisme exagéré qui caractérise à leur naissance la plupart des sectes gnostiques, en poussant le chrétien à ne voir dans les actions les plus naturelles et les plus nécessaires à la vie qu'un moyen d'introduire en soi le démon et de lui livrer son âme.

L'auteur des pseudo-Clémentines signale

(1) L'auteur appelle cette possession, une *possession à l'état latent* (« *latentes in eorum animabus demones.* ») Ceux qui sont ainsi possédés s'imaginent qu'ils ne sont pas tourmentés par le démon, mais par des maladies venant du corps, de la bile, de la pituite, de l'excès de sang, de l'inflammation du cerveau, etc... « Ailleurs, il semble confondre les démons avec l'âme universelle et terrestre, qui, dit-il, pénètre avec la nourriture, s'unit à l'âme ; tandis que ce qu'il y a d'épais dans la nourriture, s'unissant au corps, y laisse un funeste poison. » — Il est généralement reconnu que la présence du démon est circonscrite dans le corps du possédé, et que s'il fatigue l'âme, c'est par l'obsession. (Ribet. l. l. t. III, p. 206.)

encore d'autres moyens dont se sert le démon pour prendre possession des âmes et détourner les fidèles des voies de Dieu, et il entre à ce sujet dans des considérations assez curieuses sur le rôle du diable dans les oracles du paganisme.

« Mais voici d'autres embûches des démons. Souvent ils ne se manifestent en aucune façon, de peur d'attirer l'attention; mais, profitant des occasions que leur fournissent la colère, l'amour ou les autres passions de l'homme, ils pénètrent dans le corps soit par l'épée, le lacet, le précipice (le suicide), et entraînent l'âme dans le feu expiatoire. D'autres fois, ils effraient l'homme, en lui apparaissant sous la forme qu'il leur plaît de prendre; l'homme alors, croyant pouvoir apaiser le démon par des sacrifices, s'éloigne de l'Eglise et la poursuit de sa haine. Quelquefois ils prescrivent des remèdes aux malades et se font ainsi passer pour Dieu.... Nous connaissons tous leurs mystères; nous savons pourquoi ils effraient en songe ceux qu'ils tiennent en leur pouvoir, leur dictant des oracles et leur demandant des sacrifices, leur ordonnant de se nourrir avec eux, afin de pouvoir dévorer leurs âmes....

« De même que les serpents attirent les passereaux par leur haleine, de même les démons entraînent à leur volonté ceux qui ont participé à leur table (aux sacrifices offerts aux idoles), en se transformant en simulacres et en idoles, pour augmenter leur terreur. Ils peuvent apparaître en songe ou pendant la veille sous la figure humaine; mais ces apparitions ne sont que des fantômes diaboliques ou de vaines ombres enfantées par la passion ou la crainte. Quand même ces simulacres auraient des apparences de vie, ils ne sont que l'œuvre prestigieuse du démon : « *Dæmonis digito id effici potest.* »....

« Mais alors, dira-t-on, comment rendent-ils des oracles? annoncent-ils l'avenir? Cela est faux, et quand même ce serait vrai, il ne s'en suivrait pas que c'est Dieu qui parle; toute prédiction n'annonce pas l'action de Dieu. Il est certain que les Pythons prophétisent; mais ce ne sont que des démons que nous déracinons et mettons en fuite. — « Ils donnent des remèdes », dira-t-on encore. C'est faux, et quand cela serait vrai, il ne s'en suit pas qu'ils soient Dieu. Les médecins guérissent aussi et ne sont pas des dieux. Mais poursuit-on, les médecins ne guérissent pas tous leurs malades; tandis que les oracles les guérissent tous. Mais les démons savent quels sont les remèdes aptes à guérir chaque maladie; d'autre part étant devins, et sachant à quel moment chaque maladie se guérira d'elle-même, ils donnent des remèdes en conséquence, de manière à se faire attribuer la guérison. Autrement, pourquoi promettaient-ils la guérison pour une époque

reculée? Pourquoi ne rendent-ils pas tout de suite la santé? Pourquoi commandent-ils à quelques-uns des remèdes, et à d'autres souvent leurs plus familiers, ne donnent-ils aucune réponse? Quand la santé doit se rétablir d'elle-même, ils promettent pour s'en faire attribuer la guérison. Les uns guéris par hasard après les prières qu'ils leur ont adressées les invoquent et leur offrent des ex-voto. Mais ceux qui sont morts après le vœu, ne reviennent pas leur dédier leur infortune. »

Nous retrouvons dans plusieurs Pères de l'Eglise des échos de cette argumentation contre les oracles ou les démons guérisseurs du paganisme. En somme, si l'on fait soigneusement la part de l'erreur ébionite ou gnostique dans ces curieuses Homélies, on y retrouve en substance la doctrine démonologique des premiers temps du christianisme, telle qu'elle le maintiendra dans l'enseignement de la théologie mystique. Si l'auteur est surtout préoccupé de l'action démoniaque qui, selon lui, atteint essentiellement l'âme même, de manière à l'identifier à Satan, il n'en reconnaît pas moins avec le *Pasteur d'Hermas*, que le démon n'a aucun pouvoir sur nous, à moins que nous ne nous livrions spontanément à lui comme ses esclaves; et qu'il ne lui est pas donné de séjourner dans ceux qui vivent dans la perfection de la foi et de la sainteté : « L'âme, dit-il énergiquement à ce sujet, contractant dans la foi en Dieu comme la nature de l'eau, éteint le diable, comme une simple étincelle de feu. »

Enfin il reconnaît que le pouvoir exercé par Jésus-Christ de chasser les démons du corps des possédés, s'est transmis à ses disciples et à son Eglise : « *A nobis dæmones torquentur, quandoquidem in aliquem ingressi, ut tardius egrediantur rogant nos.* » Nous retrouverons dans les Pères de l'Eglise qui vont suivre la même affirmation formelle du fait de la possession diabolique et en même temps celui du pouvoir donné à l'Eglise d'en délivrer les malheureuses victimes. Saint Cyprien, au siècle suivant, invoquera aussi en faveur de l'Evangile les aveux mêmes du démon, et développera ainsi les paroles que nous venons de citer :

« Que ne venez-vous, dit-il au proconsul Démétrien, les voir et les entendre, lorsque nous les adjurons et tourmentons par nos fouets spirituels, que sous l'aiguillon des paroles sacrées ils sortent des corps qu'ils obsèdent, et que gémissant, pleurant de rage, mais ne pouvant tenir sous les coups et la flagellation invisible que la puissance divine leur inflige, ils sont contraints de confesser le jugement à venir. Vous les verriez, ceux que vous priez, nous prier nous-mêmes; ceux que vous adorez en tremblant, trembler devant nous; vous les verriez enchaînés et frémissants de crainte à

nos pieds, ces esclaves que vous regardez et vénerez comme vos maîtres. »

(A suivre.)

L'Abbé C. T. F.

TRIBUNE DES ABONNÉS

Le Miracle de la Salette

(Suite)

CHAPITRE II

HISTOIRE VRAIE DE LA SALETTE, DE MAI 1853 A 1870

I. — Lorsque Dieu, qui est seul créateur, qui donne des enfants aux uns et en refuse à d'autres, qui fait naître ici des garçons, là des filles, sans que les pères et les mères y puissent rien changer, fait naître un prince en l'Etat d'une constitution humaine qui l'appelle au trône, il lui confère par là le droit de régner sur un peuple déterminé, en sorte que le pouvoir qu'il exerce, à son tour, naît de la volonté divine en même temps que de la constitution humaine, ce qui revient à ces paroles de la théologie catholique : « *Voluntas Dei mediante homine* » ; et par là le droit de ce prince est un droit divin, que les hommes, ses sujets, doivent respecter.

Ce droit divin n'est pas un article de foi, comme l'est le droit direct de Dieu. Mais son respect est un précepte de morale religieuse, auquel les sujets doivent se conformer sous peine de péché, bien que celui qui le viole ne devienne pas, par là même, un hérétique. Lorsqu'on vole une somme ou un objet à quelqu'un, on ne vole pas à Dieu lui-même ; on ne nie pas son droit, on n'est pas dans l'hérésie, mais néanmoins on pèche grièvement contre Dieu, qui défend et punit la violation de la propriété d'autrui comme un crime contre lui-même. Celui donc qui renverse un souverain légitime pour se mettre à sa place, ou qui détruit une république légitime, comme celle des Etats-Unis par exemple, pour devenir maître unique et absolu, commet un crime contre Dieu. La langue et la conscience humaines flétrissent également ceux qui feraient ces choses ; elles les appellent usurpateurs sous une monarchie, tyrans sous une république. La famille Royale Française, étant toujours la même depuis bientôt quinze siècles, et ne se distinguant que par ses branches successives, on peut dire que Louis-Philippe a été un usurpateur, et que Napoléon a été, à la fois, tyran et usurpateur ; tyran, parce qu'il a profité du pouvoir restreint qui lui avait été confié pour se rendre dictateur, maître absolu ; et usurpateur, parce qu'il savait quel était celui qui avait, seul, le droit de régner en France ; qu'il devait lui rendre le trône, et qu'il péchait en ne le lui rendant pas, d'après ce commandement de Dieu qui porte : « Le bien d'autrui tu ne prendras, ni retiendras en le sachant ».

La violation ou la méconnaissance des droits du pouvoir légitime étant un crime contre Dieu, les pouvoirs de fait que nous avons le malheur de subir depuis cinquante ans, n'ont pas de droit, surtout de droit divin, car ils ne sauraient avoir le droit de Dieu contre le droit de Dieu ; et leur existence seule a, pour les peuples, les plus pernicieuses conséquences.

Ces pouvoirs illégitimes sont de vrais criminels ; ils le savent très bien. Nés du crime et voulant se maintenir, ils sont, forcément, par les exigences de leur situation, les fléaux, les corrupteurs des nations, les ennemis de l'Eglise de Jésus-Christ, qui consacre tous les droits, et qui, au nom de Dieu, le Roi des Rois, impose des devoirs. La religion est pour eux une ennemie, parce qu'elle est un perpétuel reproche. Pour ce motif il veulent la détruire ou la perdre dans l'esprit des peuples. Dans ce but, ils s'entourent de gens criminels comme eux, ils font enseigner aux sujets l'erreur et le mensonge ; ils les corrompent par tous les moyens que Satan leur suggère ; ils imposent silence à la vérité et au bien, et ils sont amenés à ruiner, chasser et supprimer l'Eglise Romaine, source et centre de la vérité.

II. — En cet état on peut être certain que toutes les fois que le Ciel fera une manifestation à la terre pour l'amener à la conversion, ces pouvoirs ennemis lui seront nécessairement contraires, et s'efforceront d'étouffer la voix de Dieu, car, si les peuples venaient un jour à écouter cette voix, ils chasseraient ces intrus avec mépris et indignation.

Ces principes étant posés, en conformité de la théologie catholique et de toutes les Encycliques des Souverains-Pontifes édictées depuis cinquante ans, voyons quelle a été la conduite des divers gouvernements qu'a subis la France depuis un demi-siècle.

Dès que le roi des barricades connut le miracle de la Salette, il craignit pour son trône usurpé ; il voulut le réduire à une pure supercherie humaine (ou diabolique). Dans ce but, il provoqua des poursuites, dont le premier acte fut l'interrogatoire des enfants, ordonné par M. Laborie, procureur général près la Cour d'appel de Grenoble. Cet interrogatoire fut fait par M. le juge de paix de Corps, délégué à cet effet, le 22 mars 1847. Mais avant qu'on eût construit un système d'accusation un peu sortable, l'usurpateur fut chassé de son trône, M. le procureur général perdit sa place, le tout par ce qu'on appelle la révolution du mépris, celle du 24 février 1848. Ce premier ennemi disparut donc, mais il en survint quelque temps après un autre bien plus dangereux que le premier.

III. — Louis-Napoléon, devenu président le 10 décembre 1848, avait juré fidélité à la cons-

titution républicaine du 10 novembre. C'était là une hypocrisie nouvelle jointe à toutes celles dont il s'était déjà rendu coupable, car il tendait uniquement à tordre le cou à cette pauvre république, à devenir souverain, comme celui dont il ne portait que le nom, et dès les mois de juillet et août 1850, lui, simple pékin, comme on dit vulgairement, passait à cheval des revues de troupes, s'affublait du costume de général et se faisait acclamer par l'armée au cri de Vive l'Empereur !

Napoléon, tout comme Louis-Philippe, voyait avec une vive peine le miracle de la Salette. Il redoutait beaucoup ce *bloc enfariné*, comme dit le bon Lafontaine ; il résolut donc de le réduire à néant, et de saisir toutes les occasions pour arriver à ce résultat.

Mgr de Bruillard, évêque de Grenoble, qui avait proclamé le miracle un peu avant que Louis-Bonaparte se fût rendu maître absolu par le coup d'Etat du 2 décembre, demanda à Napoléon, en novembre 1852, de lui donner un coadjuteur, non pas à cause de son grand âge (87 ans) car il vécut encore plus de huit ans, mais et surtout à cause d'une névralgie faciale qui suspendait de temps en temps son travail. Mais M. le président décennal, dictateur, refusa le coadjuteur, et exigea la démission pure et simple, afin de pouvoir placer sur le siège de Grenoble un prélat qui ne crût pas à la Salette, et d'enterrer le miracle par son moyen.

IV. — Ce successeur choisi fut M. l'abbé Ginoulhiac, de Montpellier, ancien professeur de théologie, auteur de l'*Histoire du dogme catholique*, attaché, en ce moment, comme vicaire général, à l'archevêché d'Aix, qui ne s'était jamais enquis ou occupé de la Salette. En décembre 1852, on apprit avec surprise, dans le diocèse, que Mgr de Bruillard s'était démis, que Mgr Ginoulhiac était désigné pour le remplacer. M. Déléon, dans la *Salette devant le Pape* (ch. xvi, p. 277), prouve ce que nous venons d'énoncer, lorsqu'il dit : « La « démission inattendue de Mgr de Bruillard « paraît au *Moniteur* avec la désignation de « son successeur. »

V. — Bien des croyants s'alarmèrent en apprenant quel était le nouvel évêque. Mais la Sainte Vierge avait choisi un prélat qui, doué de beaucoup d'adresse, de perspicacité et de prudence, connaissant le discours public, ignorant les secrets, qui étaient la terreur de Napoléon, pouvait le mieux conserver la dévotion et le sanctuaire, en rassurant le chef de l'Etat, en lui affirmant, autant qu'il le pouvait, et en toute bonne foi, qu'il ne s'agissait, dans les parties cachées, ni de lui ni de son trône. La Providence ne prodigue pas les miracles. Le plus souvent elle se sert, pour arriver à ses fins, des hommes, de leur caractère, de leur

manière d'être, de leurs qualités, même de leurs défauts. Nous croyons, nous, que sans l'élévation sur le siège de Grenoble de Mgr Ginoulhiac, qui était d'autre part gallican, et plaisait aussi à l'empire par ce côté, et sans une intervention divine, la Salette aurait été persécutée et pourchassée par l'Empereur. Ce choix a bien eu des inconvénients ; il en est résulté, pour les deux témoins, beaucoup de peines et de souffrances imméritées, cela est vrai ; mais il a sauvé le principal, c'est-à-dire la dévotion, le pèlerinage, le sanctuaire et la montagne.

VI. — Le nouvel évêque fit son entrée dans le diocèse en mai 1853, après la publication, par Donnadiou, de la seconde partie de la *Salette-Fallavaux ou la vallée du mensonge*. Il se posa d'abord comme pacificateur. D'un côté il maintenait la dévotion et le sanctuaire, et continuait les constructions commencées par Mgr de Bruillard ; de l'autre, il faisait l'accueil le plus bienveillant aux prêtres opposants du diocèse ; il levait l'interdit prononcé, le 30 janvier 1852, contre l'ex-curé de Villeurbanne, sous diverses conditions, notamment le retrait et la remise à l'évêché des deux parties de la *Salette-Fallavaux* et la cessation d'une certaine cohabitation.

VII. — L'opposition pensa qu'en présence de ces dispositions conciliatrices, qui lui paraissaient faire bon marché du miracle, pourvu que le sanctuaire fût conservé, c'est-à-dire, en ne tenant pas compte de l'arbre et en ne s'intéressant qu'à son fruit, elle aurait bientôt raison et de l'arbre lui-même et de son fruit. Elle se prépara donc à une attaque générale et d'autant plus forte, qu'elle pensait devoir la rendre victorieuse ; et elle la réalisa, l'année suivante, par la *Salette devant le Pape*, de M. Déléon, l'ex-curé de Villeurbanne, interdit le 30 janvier 1852, sur la dénonciation du cardinal de Bonald, auteur des deux parties de la *Salette-Fallavaux*, ainsi que par le *Mémoire au Pape* de M. Cartellier, curé de Saint-Joseph, à Grenoble, qui était réellement le général en chef de l'opposition, et pour lequel Mgr de Bonald n'était qu'un appui et un moyen.

VIII. — Ces deux ouvrages furent publiés, en 1854, dans un même volume, sous une seule pagination. Celui de M. l'abbé Déléon fut condamné par Mgr Ginoulhiac dans le mandement du 30 septembre 1854. L'auteur fut interdit une deuxième fois à cette date. Le *Mémoire au Pape* de M. Cartellier fut frappé par l'instruction pastorale du 4 novembre 1854 ; mais celui qui l'avait composé ne fut atteint d'aucune peine, parce qu'il sacrifia M. Déléon qui n'était que son second, se posa comme ayant été trompé par lui, et le poursuivit même devant les tribunaux pour avoir abusé de sa

confiance. C'est par ce moyen étrange et manquant de vérité qu'il put conserver sa position et échapper à une interdiction.

IX. — A l'égard du gouvernement de fait que nous avons le malheur de posséder depuis le coup d'Etat du 2 décembre, Mgr Ginoulhiac était dans la position la plus délicate et la plus difficile. Reconnaissant tout naturellement envers l'empereur, qui l'avait élevé à l'Episcopat, il désirait certainement que les secrets ne continssent rien contre lui; mais, ne connaissant pas leur contenu, il craignait beaucoup qu'il n'en fût autrement. Pour sortir de ce doute, de cette crainte, il voulut connaître ces secrets, afin de régler sa conduite d'après ce qu'ils contiendraient. Il s'adressa donc à Maximin en juillet 1853, lui demanda son secret, disant qu'en qualité d'évêque de Grenoble, il avait le droit de l'exiger. Le jeune homme répondit qu'il avait remis son secret au pape en 1851, que ce secret appartenait depuis lors au Saint-Père, et que c'était à Sa Sainteté qu'il devait s'adresser pour le connaître. Sur ce refus, l'évêque fit la même demande à Mélanie, qui était novice à Corenc, dans la maison des Dames de la Providence. Il donna à la bergère les mêmes motifs qu'à Maximin, savoir son droit d'Evêque. Pour la décider plus facilement, il employa même la flatterie, disant qu'elle était beaucoup plus raisonnable que Maximin, mais il ne réussit pas davantage; il reçut la même réponse et le même renvoi au Saint-Siège.

Ce double refus indisposa beaucoup Mgr Ginoulhiac, car il ne savait quel parti prendre, et comment agir envers le gouvernement. Son embarras et ses appréhensions étaient même augmentés par la double démarche inutile qu'il avait faite. Il ne réfléchit pas que les secrets constituant, comme nous l'avons dit, des révélations, étaient de la seule compétence du Saint-Père, que personne n'avait le droit de les transmettre à un autre, avant que le pape les eût jugés. Il n'avait certainement pas l'intention de méconnaître et de violer les règles de l'Eglise, mais il craignait d'autre part que Napoléon ne remplacât les missionnaires par les gendarmes sur la montagne. Il n'osait pas s'adresser au Pape en lui faisant connaître les motifs secrets de sa demande; il ne voulait pas s'exposer à un troisième refus, venant du vicaire de Jésus-Christ; en cet état, il n'avait aucun moyen de rassurer Napoléon, d'empêcher la réalisation des craintes qu'il avait de son côté. Il savait, d'autre part, que les deux bergers n'aimaient guère l'empereur, et en parlaient d'une manière désavantageuse; puis il pouvait penser, comme faisait quelquefois Mgr de Bruillard lui-même, en voyant le nouveau souverain se montrer au début, favorable

à la religion, que le Napoléon nommé dans les secrets était, non le Napoléon actuel, mais le Napoléon à venir, le prince Jérôme, qui succéderait à son cousin, bien connu par son impiété; et il tenta de sortir de cette terrible impasse.

1° En rassurant l'empereur, tout comme s'il savait, de source certaine, que les secrets ne contenaient rien sur son compte;

2° En disant publiquement que la mission des enfants était finie depuis qu'ils avaient remis leurs secrets au Pape; qu'ils pouvaient aller où ils voudraient, parler à leur fantaisie; que rien de ce qu'ils feraient et diraient ne pourrait se relier au miracle lui-même, et être pris en considération;

3° En se débarrassant des deux enfants eux-mêmes.

X. — Il commença donc par rassurer l'empereur, et il le prouve lui-même dans son instruction pastorale du 4 novembre 1854, lorsqu'il y écrit: « C'est une autre insinuation plus « périlleuse sans doute pour l'existence de la « dévotion à Notre-Dame de la Salette que « celle où, sous prétexte de s'indigner contre « la conduite de l'un des enfants (Maximin), « on répète en détail des prétendues prophéties « qui seraient relatives à la personne du chef « de l'Etat, et aux destinées de la France et de « l'Eglise, quoiqu'on ne puisse ignorer, comme « nous l'avons dit assez haut, après nous en « être assuré, que ces prédictions ne se liaient « nullement au fait de la Salette, qu'elles « n'avaient été mises dans l'esprit du jeune « berger et n'avaient passé dans ses discours « que plusieurs années après le 19 septembre « 1846; mais heureusement nous vivons sous « un gouvernement qui est assez sûr de lui-même pour ne pas trembler devant de prétendues confidences prophétiques faites à un enfant, assez éclairé pour apercevoir l'inanité de ces prédictions dans le ridicule qui les accompagne; les avis qu'on semble lui donner à ce sujet arrivent un peu tard. Nous n'avons pas attendu que l'événement montrât la fausseté de ces oracles pour l'en informer; et il sait bien que, si l'autorité diocésaine veille d'un côté pour ne laisser introduire aucune superstition dans une dévotion respectable, elle veille aussi de l'autre, pour ne pas permettre qu'à l'ombre de cette dévotion, se forme ou s'abrite aucune intrigue de parti ».

Ces paroles, du 4 novembre 1854, témoignent des craintes et de l'extrême embarras de Mgr Ginoulhiac; c'est pourquoi il qualifiait l'insinuation contenue dans le mémoire au Pape, de M. Cartellier, comme la plus périlleuse pour l'existence de la dévotion de Notre-Dame de la Salette. Mais d'un côté, il ne rassura pas complètement le tyran-usurpateur, comme

on le verra tantôt; et de l'autre, en lisant, vers 1861, les *Secrets des Bergers*, déposés dans un pli cacheté et placés derrière une glace qu'il faisait déposer, il se convainquit que l'empereur et l'empire étaient réellement condamnés par les secrets; il comprit qu'il avait, en toute bonne foi, sans croire mentir, trompé Napoléon, et il s'estima heureux de ne pas avoir eu plus tôt connaissance de ces secrets.

XI. — Toutefois, ce dernier n'était pas rassuré complètement; il n'avait pas une confiance entière dans les assurances que lui donnait le prélat. Lors du procès Lamerlière, dont le début remonte au mois de décembre 1854, il usa de toutes les influences que possède un gouvernement établi, pour faire rendre, en première instance, le 2 mai 1855, un jugement qui violait toutes les lois de la matière, qui refusait à cette personne l'enquête qu'elle demandait pour prouver son alibi, et qui considérait comme moralement sérieuses les attestations de prétendus témoins cités par MM. Déléon et Cartellier, dont aucun ne paraissait et ne déposait devant la justice, et qui déclaraient, par des écrits signés d'eux seuls ou par des compères, qu'ils avaient entendu Jacques dire qu'il avait reçu de Pierre, qui l'avait lui-même reçu de Paul, que M^{lle} de Lamerlière était bien la Belle Dame de la montagne, qu'elle l'avouait, et même s'en vantait.

Ce jugement étant ainsi rendu, Napoléon revint à son idée de placer les gendarmes sur la montagne et d'en chasser les missionnaires.

XII. — Mgr Ginoulhiac chercha à parer le coup. En conséquence, le 19 septembre 1855, nous présent et écoutant, il prit la seconde mesure; il affirma, dans le discours qu'il prononça sur la montagne, que la mission des enfants était finie par la remise de leurs secrets au Pape, que rien ne les rattachait plus au miracle; que leurs actes et leurs paroles, depuis le 18 juillet 1854, étaient complètement indifférents; qu'ils pouvaient s'éloigner, se disperser par le monde, devenir infidèles à une grande grâce reçue, sans que le fait de l'apparition en fût ébranlé. Et quelques jours après avoir prononcé ces paroles, qui ne visaient qu'à prévenir un danger, il envoya auprès de l'empereur le R. P. Burnoud, supérieur des missionnaires, pour le rassurer de nouveau. Le R. P. Burnoud fit tout ce qu'il put pour seconder les intentions de son évêque. Voyant qu'il ne réussissait pas, il fit remarquer que le jugement du 2 mai 1855 avait été frappé d'appel, que M^e Jules Favre soutiendrait la demande de M^{lle} de Lamerlière; et il lui fut alors répondu: « Eh bien! nous attendrons l'arrêt qui sera rendu. »

Le jugement du 2 mai 1855 fut confirmé par

la Cour, le 6 mai 1857, quant au dommages-intérêts que demandait M^{lle} de Lamerlière, et qui lui furent refusés de nouveau, contre tout droit. Mais il fut si bien établi et reconnu que cette personne n'était pas la Belle Dame de la montagne, que le 19 septembre 1846, elle était à Saint-Marcellin, distant de la Salette de 120 kilomètres; que, si cette personne perdit son procès, la Salette gagna le sien.

XIII. — Malgré cela, Napoléon ne persistait pas moins à vouloir remplacer les missionnaires par ses chers gendarmes. Mais, M^e Jules Favre, avocat et député, ayant manifesté l'intention de porter la chose devant le Corps législatif par une interpellation, le gouvernement napoléonien, qui craignait beaucoup ce membre du Corps législatif, se décida à laisser la Salette tranquille, et, chose remarquable, ce fut dans le même temps que Mgr Ginoulhiac connut les secrets d'une manière toute fortuite, le danger étant passé (1).

C'est ainsi que le sanctuaire fut conservé, et que les fidèles purent s'y rendre en pèlerinage jusqu'à la chute de Napoléon, et après cette chute.

(à suivre)

Le Secret de la Salette et l'auteur du Grand Coup

(Dernière réponse à M. l'abbé Bigou) (2)

Monsieur le Directeur,

Grâce à votre « tribune ouverte », votre excellente *Revue* est bien comme la lance d'Achille qui guérissait les blessures qu'elle avait faites. Vos deux derniers numéros nous ont donné une véritable étude sur le miracle de la Salette. Voilà une parole calme, logique, pondérée; elle a fait plaisir, j'en suis sûr, à la majorité de vos lecteurs, et a réparé le mauvais effet du malheureux article de M. Bigou au numéro précédent. Permettez-moi pourtant d'y revenir, pour des questions de détail. M. Bigou aime les questions de détail, à peu près comme les grands capitaines qui n'aiment pas la guerre de buissons. Cela ne l'empêche pas de lancer, quand il lui plaît, des coups

(1) Mais Mgr Ginoulhiac a toujours ignoré que Mélanie n'avait donné à Pie IX qu'une partie de son secret, savoir celle qu'il a trouvée derrière la glace.

(2) Il nous semble que la querelle soulevée par l'article inséré dans notre numéro 26 est terminée, et le sujet du Secret de la Salette épuisé. Nous craignons que de nouvelles discussions ne finissent par fatiguer nos lecteurs; nous prions donc ceux de nos abonnés qui seraient tentés d'entrer encore dans la lice de vouloir bien s'en abstenir; nous n'insérerons plus sur ce sujet d'article ayant un caractère marqué de polémique.

droits, mais alors il vise mal ou bien le coup ne part pas.

Voici un de ses coups droits : « Le secret a été condamné par l'inquisition. » Que l'auteur du *Grand Coup* se relève de celui-là ! se dit M. Bigou.

— Quel est donc, M. Bigou, cet auteur que vous venez de tuer ?

— Il se nommait l'abbé X, mais *je ne veux pas vous dire son nom de peur de lui faire de la réclame.*

— Pour l'utilité de vos lecteurs, M. Bigou, dites-le quand même, ce nom. Dites que c'est l'abbé Combe, curé de Diou (Allier) ; qu'on n'a qu'à lui demander son livre et à se reporter à la page 103 où il est question de cette prétendue condamnation : « *Jamais cette brochure (de Mélanie) ne fut condamnée par Rome.* Une phrase d'une lettre *privée* du cardinal Catérini, phrase *tronquée* par un faussaire, a seule accrédité *cette calomnie*, etc. »

Cette lettre était adressée à l'évêque de Troyes qui, s'étant pourvu auprès de l'Index, avait été renvoyé à l'Inquisition, et *qui avait menacé Rome du retrait du denier de Saint-Pierre si on ne faisait pas quelque chose en sa faveur.* A la réception de la lettre du cardinal Catérini, l'évêque de Troyes fut atterré, car après avoir dit de retirer l'opuscule des mains des fidèles, si, comme prétendait l'évêque, le secret causait du trouble en France, le cardinal ajoutait : « mais, maintenez-le entre les mains du clergé pour qu'il en profite ». Cette ligne à elle seule prouvait la divinité du secret ; car on ne maintient pas, même pour le bien, entre les mains des prêtres, un opuscule qui ne serait qu'un pamphlet. N'osant donc publier cette lettre, il l'envoie à son collègue de Nîmes, Mgr Besson. La *Semaine religieuse* de Nîmes supprime la ligne, y met un pointillé et publie la première un document qui n'était pas à son adresse.

Merci, M. Bigou, de m'avoir fourni l'occasion de compléter par cette petite explication la page 103 de l'abbé X. Vous tendiez un piège à vos lecteurs.

Mais était-ce une raison pour prétendre que l'abbé X se faisait appeler logicien et théologien par un anonyme ? — Les tirailleurs ne craignent pas de gaspiller leur poudre. Je vous demande un peu ce que cet anonyme avait fait à l'abbé Bigou ? Il avait tout bonnement adressé à l'abbé Combe son appréciation : des éloges, sans doute, et sous sa plume ils étaient sincères ; mais quelques critiques aussi, que les lecteurs ont pu juger. L'abbé Combe a eu la franchise d'imprimer les unes et les autres. Il avait omis la signature, dans la vague pensée, sans doute, que pour donner du poids à une appréciation, tous les substantifs n'avaient pas

la même force que le substantif Bigou. Cette pensée est-elle blâmable ?

Mais voyez la malchance du tirailleur : pendant qu'il tirait de bonne foi sur son anonyme, il se trouvait que depuis deux mois, dans les exemplaires du 6^e mille, le nom de l'ancien anonyme était imprimé en toutes lettres au bas de la page.

Ce n'est pas en vain qu'on travaille dans le champ prophétique : on y devient un peu prophète. Il faut croire que l'abbé Combe avait prévu que l'anonyme en question choquerait un monsieur Bigou, et il avait ordonné à son imprimeur de mettre la signature. Un coup de fusil perdu, tirailleur Bigou !

Il ne nous reste plus qu'à nous fâcher contre la double épithète de logicien et théologien attribuée par l'ex-anonyme à notre abbé X. Mais franchement, ces épithètes nous sont-elles tellement personnelles et exclusives qu'on ne puisse les appliquer à d'autres ?

Car vous en avez vous aussi, une certaine logique et une certaine théologie. Ne vous en cachez pas par modestie ! N'êtes-vous pas logicien quand vous dites : « C'est un cercle vicieux de prouver les affirmations de Mélanie par son infailibilité, et son infailibilité par ses affirmations » ? — Notons que le mot *infaillibilité* a un sens théologique rigoureux qui n'a rien à faire dans une question où tous les défenseurs du secret, et M. Combe avec plus d'insistance que personne, ont fait les distinctions nécessaires. L'argument tombe déjà, puisqu'on dénature les termes dont s'est servi l'auteur qu'on prétend réfuter. — Maintenant demandons à M. Bigou si les théologiens tournent dans un cercle vicieux quand ils prouvent les affirmations de l'Eglise par son infailibilité, et son infailibilité par ses affirmations ?

Les explications que donnera M. Bigou (et un si grand logicien et théologien ne sera pas embarrassé d'en trouver) ces mêmes explications et distinctions, qu'il y prenne garde, seront excellentes pour réfuter son argumentation ci-dessus.

A présent nous pourrions finir et dire en corrigeant légèrement le vers de Lafontaine :

« Laissons dire Bigou : le savoir a son prix ! »

Mais il nous reste un reproche sérieux à lui adresser. Pourquoi M. Bigou s'oublie-t-il au point de traiter comme il le fait un saint et savant évêque, celui qui a donné l'*Imprimatur* au secret ? Cet *Imprimatur*, M. Bigou qui est théologien le sait, est le seul que l'on puisse exiger. Tous les évêques du monde catholique non obligés à juger un écrit déjà approuvé, et dont l'auteur est étranger à leur juridiction, garderont toujours un silence respectueux.

— Les Congrégations romaines seules ont l'autorité pour redresser des erreurs épisco-

pales de ce genre. Elles ne l'ont pas fait. L'Index laisse circuler cette brochure. Cette répression regarde-t-elle M. Bigou ?

Terrible homme, attaquez-le donc à loisir, l'évêque de Lecce. Il n'en saura rien. Pour ne pas laisser endormir votre ardeur belliqueuse, je vais même vous dire une petite nouvelle que vous ne saviez pas. Imaginez que Mgr Zola vient d'écrire une belle lettre au Directeur Général des Prêtres adorateurs pour l'Allemagne, l'Autriche et la Suisse (1). Savez-vous ce qu'il dit en finissant à ce très respectable prêtre ? Il lui conseille de se procurer l'opuscule de M. l'abbé Combes. Qu'en dites-vous M. Bigou ? Est-elle forte, celle-là ?

Quand un évêque s'en permet de pareilles, il ne faut plus parler de partir en tirailleurs !

S. Bardet,
Curé de Vaumas (Allier).

LETTRE RÉCENTE ET INÉDITE

DE

Mgr ZOLA

Au R. P. Jean KÜNZLÉ, Directeur Général des Prêtres Adorateurs de la Suisse, de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, à Feldkirch (Autriche).

ÉVÊCHÉ DE LECCE

Lecce, le 5 Mars 1896.

Très Révérend Monsieur le Directeur,

Mes souffrances physiques s'étant un peu calmées, je viens répondre à vos deux lettres relatives au Secret de la Salette, contre lequel on dirait que Satan le maudit veut renouveler ses attaques avec une violence encore plus grande, attendu qu'il sait fort bien qu'il lui reste peu de temps « quia modicum tempus habet. » Mon intention n'est pas de vous faire une démonstration ni de vous exposer une défense du secret et de la bergère de la Salette qui nous l'a transmis. Cette tâche je l'ai considérée comme une obligation de conscience à laquelle j'ai satisfait pendant les 16 dernières années qui viennent de s'écouler. Ces démonstrations, cette défense se trouvent renfermées dans plusieurs lettres que j'ai écrites à diverses personnes de France, lettres qui ont été la

plupart livrées à la publicité, souvent sans mon consentement ni une permission donnée à l'avance. J'avoue cependant que toutes ces lettres ont été fidèlement publiées, et en ce moment, je ne rétracterai aucune des paroles que j'ai écrites à ce sujet à ces diverses époques. Je me bornerai donc simplement aujourd'hui à vous affirmer les faits tels qu'ils se sont passés en réalité, vous laissant le soin de trouver dans cette lettre les réponses à vos questions et d'y puiser les motifs pour la sûreté de votre conscience.

En 1868, Mgr Pétagna, d'heureuse et regrettée mémoire, alors saint et savant Evêque de Castellamare de Stabia, confiait à ma direction spirituelle Mélanie Calvat, aujourd'hui Sœur Marie de la Croix, qui demeurait à cette époque dans cette ville, et avait pour compagne une religieuse de la Compassion de Marseille. Elles étaient l'une et l'autre sous la tutelle de ce saint Evêque. Je fus chargé de cette direction de Mélanie jusqu'en février 1873, époque à laquelle il plut au Seigneur de m'appeler, malgré ma très grande indignité (je le dis Coram Domino) au siège épiscopal de Ugento, d'où, quatre ans après, je fus transféré à celui de Lecce. Pendant tout le temps que j'ai été chargé de la direction de Mélanie, je puis affirmer sous la foi du serment d'avoir toujours été édifié de la conduite vertueuse et exemplaire de cette bonne fille, comme l'avaient déjà été avant moi Mgr Pétagna lui-même et d'autres très dignes Prélats qui avaient eu l'occasion de conférer avec elle. Elle n'a jamais donné la plus légère occasion de pouvoir la considérer comme une illusionnée, une orgueilleuse, une intéressée, ou un être pire encore ! comme l'ont dit ou écrit ses adversaires ou plutôt les adversaires de la Salette en France.

Ce fut en 1869 (au mois de Mai je crois), que Mélanie elle-même me remit une copie du secret que la Sainte Vierge lui avait confié. J'en avais déjà appris quelque chose par sa compagne passionniste. Ce secret, bien que communiqué plusieurs années auparavant par Mélanie à son confesseur en France était jusqu'alors demeuré secret et inconnu de tous. Mais après qu'elle me l'eût remis et qu'elle en eût donné des extraits à M. l'abbé Bliard par l'intermédiaire de cet abbé il fut dévoilé en

(1) On trouvera à la suite du présent article cette lettre de Mgr. Zola, traduite de l'italien par M. l'Abbé Roubaud.

France, et connu d'une certaine manière à Rome; car M. l'abbé Bliard en envoya une copie manuscrite au T. R. P. Père Séménenco, consultant de la Congrégation de l'Index et directeur du Séminaire polonais, ainsi qu'à d'autres dignitaires. Mais en 1872, pour la première fois, il fut édité par les soins de M. Girard de Grenoble, rédacteur du journal *La Terre Sainte*. Puis en 1873, avec l'approbation archiépiscopale de Naples, il fut réédité dans cette ville, et accompagné d'une savante lettre explicative de M. l'abbé Bliard à son sujet, enfin en 1879, il fut réédité à Lecce avec l'approbation de mon vicaire général, qui dans cet opuscule de Mélanie ne trouva rien de contraire à la foi et aux bonnes mœurs.

Mais avant de passer à autre chose, je dois vous affirmer que tous les prélats et autres dignitaires ecclésiastiques de ma connaissance qui ont connu le secret, tous, sans exception, ont porté un jugement entièrement favorable audit secret, soit par rapport à son authenticité, soit au point de vue de son origine divine passée au crible des Saintes Ecritures, ce qui imprime au secret un caractère de vérité qui en est désormais inséparable. Parmi ces Prélats, qu'il me suffise de vous nommer le cardinal Consolini, le cardinal Guidi, le cardinal Riario Sforza, archevêque de Naples, Mgr Ricciardi, archevêque de Sorrento, Mgr Pélagna, évêque de Castellamare et d'autres illustres prélats dont le nom ne revient pas en ce moment à ma mémoire.

La guerre et l'opposition au secret ainsi qu'à sa vérité commencèrent dès qu'il fut livré à la publicité; on en repoussait surtout la première partie relative aux reproches adressés au clergé. Au début cette guerre fut très circonscrite; lorsque l'opuscule fut imprimé à Lecce avec l'approbation de ma curie, la guerre devint alors acharnée et sans trêve, car elle était soutenue par plusieurs évêques de France. J'eus à cette occasion bien des ennuis et des contrariétés à subir, et à plusieurs lettres qui m'arrivaient de France et d'ailleurs je fus obligé de répondre pour défendre le secret, la bonne Mélanie et aussi mon approbation de l'opuscule. Le prétexte de cette guerre fut toujours le même: « Si la véracité du secret est acceptée, disait-on, c'est un discrédit qui pèse sur le clergé, déjà si persécuté par les

sectaires, ce que la Sainte Vierge ne peut pas vouloir. »

Entre temps on agit puissamment auprès du Saint-Siège pour que l'opuscule de Mélanie fut mis à l'Index. Plusieurs ont dit qu'en cette circonstance quelques cardinaux se réunirent pour examiner le secret et porter sur lui un jugement; quant à ce fait je l'ignore absolument; mais je puis affirmer avec certitude et même officiellement que tous les efforts pour obtenir la prohibition formelle de l'opuscule furent vains. Seulement, à la fin, pour calmer un peu les prélats français qui continuaient à faire la guerre au secret, le cardinal Catérini, secrétaire du Saint-Office, écrivit une lettre, dans laquelle il disait que le Saint-Siège avait vu avec déplaisir la publication du secret (faisant surtout allusion à la partie concernant le clergé) et, ne jugeant pas qu'il fut à propos de le laisser entre les mains des fidèles, cette lettre disait de retirer autant que possible ces exemplaires des mains des fidèles. Voilà tout ce qu'on put obtenir de Rome. Mais les journaux, mensongers comme de coutume, publièrent que le Saint-Office venait de lancer une absolue prohibition de l'opuscule, d'où surgit bientôt dans les âmes faibles un doute portant sur la réalité même de l'apparition de Notre-Dame de la Salette. En réalité l'opuscule de Mélanie n'a pas été mis à l'Index: on manifesta seulement la volonté de ne pas le voir entre les mains des fidèles, précisément à cause de la partie concernant le clergé; mais il n'y eut dans cette lettre pas un mot qui pût infirmer l'authenticité de ce même secret ni la valeur des prédictions qu'il renfermait (1). Alors considérant comme terminée la mission qu'il avait plu à Dieu de me confier, à savoir: de certifier et de défendre la véracité, l'authenticité et la divinité du céleste Message, jusqu'à ce jour je n'ai plus voulu répondre aux lettres qui m'arrivaient spécialement de France et qui m'interrogeaient et sur le secret et sur les œuvres auxquelles il fait allusion, en particulier sur la fondation de l'ordre des Apôtres

(1) Notons que cette lettre du cardinal Catérini ne relatait pas du tout la date de la réunion du Saint-Office, ce qui est de rigueur pour tous les actes officiels; car c'était une lettre privée, d'un sous-secrétaire, signée par le cardinal. Le sous-secrétaire s'excusa même à Mgr Zola, lui disant qu'il avait eu la main forcée par Mgr de Troyes et autres évêques de France.
(Note du traducteur.)

des derniers temps ainsi que sur les Règles données par la Reine du ciel à Mélanie, à la fin du secret, règles qui d'ailleurs, ne font pas partie intégrante du secret. Ce silence que j'ai rigoureusement gardé a pu faire croire à plusieurs que mon opinion et mon jugement sur l'authenticité et la valeur intrinsèque du secret avaient changé, et qu'au fond je rétractais tout ce que j'avais dit et écrit en sa faveur. Il n'en est rien. Et c'est précisément pour anéantir ces suppositions que je me suis décidé cette fois à rompre mon silence et à vous écrire cette lettre. De cette manière tout malentendu, toutes les fausses suppositions tomberont d'elles-mêmes et feront place à la vérité. Mon jugement devant le Seigneur sur l'opuscule, sur le secret et tout le reste, est le même qu'auparavant. Il est même plus inébranlable, attendu que depuis lors, plusieurs des prédictions qu'il renferme se sont réalisées.

Promu à l'épiscopat, il me devenait impossible de continuer à être le directeur de Mélanie. L'impossibilité devint encore plus grande lorsqu'elle quitta sa résidence de Castellamare pour aller assister en France sa vieille mère. Elle y demeura jusqu'à ses deux dernières années. Elle est alors revenue pour demeurer en Italie, mais nos relations depuis cette époque ont été pour ainsi dire nulles. Néanmoins je puis affirmer en toute sincérité qu'elle mène une vie complètement solitaire et édifiante...

Je viens de vous exposer tout ce qui concerne la Salette. Vous pouvez, comme je vous l'ai déjà dit, en tirer en toute sécurité les réponses à vos questions et soumettre le tout avec confiance au jugement plein de sagesse de vos supérieurs. Je ne leur écrirai cependant pas directement, bien que vous m'en exprimiez le désir, attendu que, le dirai-je, je ne tiens plus à entrer en polémique à ce sujet. — Je vais rentrer dans mon silence, attendant que les événements parlent d'eux-mêmes, comme d'ailleurs ils ont déjà depuis quelque temps commencé à parler éloquentement par la réalisation d'une partie des prophéties contenues dans le Secret, objet de tant de luttes. Je vous serai cependant reconnaissant si vous voulez bien me tenir au courant de l'effet produit par cette lettre, de quelque nature qu'il soit.

Si vous désirez à ce sujet des éclaircissements plus détaillés, vous pouvez vous pro-

curer un intéressant opuscule : « *Le Grand Coup avec sa date probable* » publié récemment par le curé de Diou (Allier), M. l'abbé Combe. — A la fin de cet opuscule vous trouverez divers extraits d'une de mes lettres écrites à un curé français en 1880. Ils ont été fidèlement reproduits et sont exacts en ce qui concerne la Salette.

En preuve d'une plus grande authenticité j'appose ci-contre mon sceau.

Votre très humble serviteur en Jésus.

-i- **Sauveur Louis,**
Evêque de Lecce.

*
* *

Le nouveau millénarisme et l'« Ami du Clergé »

ou réfutation des critiques de M. Perriot
contre le millénarisme orthodoxe

L'*Ami du Clergé* s'est enfin décidé à parler du nouveau millénarisme, dans le numéro du 14 mai.

Nous disons *enfin*, parce qu'il a refusé pendant plusieurs années de faire mention de notre volume intitulé : *Prochaine conversion du monde entier par une apparition foudroyante de Jésus-Christ à tout le genre humain*.

Et pourquoi ce refus ? Dans le préambule de son article, le rédacteur en chef, M. l'abbé Perriot, allègue pour raison que ce livre lui semblait « insuffisant pour former son jugement ». Mais si tel avait été le vrai motif, il nous paraît, à nous, qu'au lieu de « garder de Conrart le silence prudent », il aurait tout simplement demandé les deux volumes qui lui manquaient, comme il l'a fait dernièrement.

Le motif réel, il le donne à comprendre quand il dit : « Nous avons reçu une certaine quantité de lettres nous demandant notre avis sur le millénarisme de M. l'abbé Bigou... Ne pouvant reproduire toutes les lettres qui nous sont arrivées au sujet du millénarisme de M. l'abbé Bigou, nous allons répondre aux préoccupations de nos abonnés en leur donnant d'abord une idée aussi exacte que possible de son système, et ensuite *notre avis sur sa thèse*. »

Pour répondre sur d'autres livres que les nôtres, il suffit à l'*Ami du clergé* d'y être sollicité par un seul de ses abonnés. Mais pour parler du nouveau millénarisme, il a fallu qu'il fût harcelé par une telle quantité de lettres qu'il lui est impossible de les reproduire.

Vient-on savoir tout à fait pourquoi ? Nous

l'avons expliqué d'avance au cher et vénéré confrère qui nous priait d'envoyer nos volumes à la revue. Nous lui écrivions en effet : « Vous aurez grand peine à obtenir une critique du nouveau millénarisme, parce que les théologiens de profession *ne veulent pas en dire du bien*, par esprit de routine, et *n'osent pas en dire du mal*, de peur de s'attirer une bonne réfutation ». Or, M. l'abbé Perriot a pleinement confirmé par son article la vérité de toutes nos assertions.

Et d'abord, il a bien montré combien il lui en coûtait d'aborder ce sujet, en avouant qu'il lui a fallu de nombreuses sollicitations pour l'y décider. Puis, il a prouvé sa volonté de ne pas *dire du bien*, en en disant aussi peu que possible.

Il est vrai que vers la fin de son article il laisse échapper un mot en faveur de nos livres. Mais ce pauvre mot, comme il a soin de le dire vite et de l'encadrer entre deux phrases de blâme, de telle sorte qu'on ne puisse pas l'en détacher et le citer à part ! Citons-le tout de suite, pour que vous puissiez en juger :

« Sous ce rapport, dit notre critique, les publications de M. Bigou sont de beaucoup inférieures aux thèses de M. le chanoine Chabauty ; leur sont-elles *supérieures pour le fond* ? *Peut-être ; nous le pensons du moins...* Mais son système est-il plus vrai ? Nous en doutons. »

Vous avez vu passer l'éloge ? Si vous l'avez vu, c'est que vous étiez averti et que nous avons en soin de souligner. M. Perriot *a soin...* d'éviter toutes ces précautions, et nous sommes sûr que la plupart de ses lecteurs ne se seront pas doutés de ce témoignage favorable.

Aussi, l'ami qui nous a fait envoyer nos livres à la revue, nous présente ainsi ses compliments de condoléance : « Comparez la critique de votre livre avec celle du livre de Mgr Isoard, et vous vous demanderez d'où vient cette différence : d'un côté, on excuse tout avec force éloges ; de l'autre, critique sèche, presque acerbe, où on ne trouve pas grand grand chose à louer, pas même le travail paisible que le curé de Sonnac s'est donné pour découvrir un coin de l'avenir. Ah ! que c'est triste d'être petit. ».

Mais si M. l'abbé Perriot est aussi bref que possible sur l'article de l'éloge, il l'est, en revanche, beaucoup moins sur celui de la critique ; et sur ce point encore il ne fait que confirmer notre prédiction, tout en ayant l'air de la contredire.

1. — *Les critiques de l'« Ami du clergé » sur le millénarisme*

Nous avons dit : « Les théologiens de profession n'osent pas dire du mal de notre système, de peur de s'attirer une bonne réfutation. » En toute réalité, M. l'abbé Perriot n'a pas osé

dire un seul mot contre la moindre de nos thèses.

On nous demandera peut-être comment il a pu faire alors pour donner son avis sur notre système, comme il le promet à la fin du préambule de son article, pour « répondre aux préoccupations de ses abonnés. » Eh bien, nous promettons un merle blanc — et toutes les autres récompenses qu'on pourra désirer par-dessus le marché — à celui qui nous dira quel est l'avis de notre critique sur nos thèses millénaires ; car nous avons eu beau le chercher à maintes reprises dans tous les coins de son article, nous ne l'avons trouvé nulle part. Mais en revanche, nous avons découvert à la dernière phrase que M. l'abbé Perriot « réserve son jugement. »

Comment ? direz-vous peut-être. Mais ce n'est pas possible ; cela ressemble trop à une fumisterie. Annoncer aux abonnés de la *Revue* qu'on va « donner son avis sur le nouveau millénarisme, pour répondre à leurs préoccupations », et conclure son article en disant *qu'on n'a aucun avis à donner*, parce qu'on « réserve son jugement ? » Mais ce serait vraiment abuser des lecteurs et se moquer d'eux.

Que voulez-vous que nous y fassions ? Ce n'est certainement pas notre faute. Mais le fait est là, patent et indéniable, puisqu'il est formellement avoué. M. le rédacteur en chef de l'*Ami du clergé*, qui est l'oracle de six mille prêtres, ses abonnés, et qui se laisse dire dans presque tous les numéros qu'il sait tout, qu'il est vraiment universel, M. le rédacteur en chef de l'*Ami du clergé* a justement la mauvaise chance de ne rien savoir et de n'avoir rien à dire sur les grandes et nombreuses questions qui sont l'objet du nouveau millénarisme. Il ne sait pas même si quelque-une de nos thèses est probable ou improbable, orthodoxe ou hérétique, soutenable ou insoutenable.

Mais aussi, pourquoi donc est-on assez indiscret pour lui demander ce qu'il pense d'un glorieux avènement de Jésus-Christ antérieur au jugement dernier ; d'un enchaînement de tous les démons dans l'enfer pendant des milliers d'années ; d'un règne paisible de l'Eglise sur toute la terre pendant ce même temps ; de la venue prochaine de l'Antéchrist ; de la translation prochaine et définitive du Saint-Siège à Jérusalem ; de la conversion en masse et de la restauration politique du peuple juif ; de la résurrection des élus longtemps avant la fin de l'univers ; de l'enlèvement dans le ciel d'un grand nombre de saints, exemptés de la mort ; des quatre grands empires prédits par Daniel comme les précurseurs de l'Antéchrist, etc., Est-ce qu'il n'y a pas vraiment trop de tintamarre là-dedans, selon l'expression de M. Jourdain ?

Si encore on avait eu l'adresse de consulter M. l'abbé Perriot, sur ces divers problèmes quand il ignorait l'existence de nos livres et du nouveau millénarisme, on aurait vu qu'alors c'était l'homme le mieux renseigné du monde sur ces grandes questions d'Écriture Sainte et de théologie. Alors il eût été réellement l'homme qui sait tout. Et d'ailleurs, comme il a composé un gros cours de théologie et rédigé l'énorme collection de *l'Ami du clergé*, quelqu'un qui voudrait s'en donner la peine y trouverait sans nul doute des réponses plus ou moins claires et nettes sur tous les problèmes dont nous parlons.

Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, il publiait dans *l'Ami* du 3 octobre 1895, un article sur la prophétie des papes, attribuée à saint Malachie, dont la conclusion était celle-ci : « Nous croyons donc qu'on peut accorder à ce document extraordinaire, en outre d'une authenticité très sûre, le caractère d'une véritable prophétie. » Or, selon toutes les apparences et d'après ses interprètes, cette prétendue prophétie veut dire qu'il y aura à peine dix papes d'ici à la fin de l'univers. Si cela était, — et M. Perriot voulait sans doute le faire croire à ses six mille abonnés, — toutes les questions agitées par le millénarisme seraient par le fait même résolues, et résolues dans le sens de la négation.

Mais ne croyez pas pour cela que notre critique consente à s'expliquer sur l'opposition qu'il y a entre toutes les négations implicites de l'article du 3 octobre et tous les doutes renfermés dans celui du 14 mai. Cela le forcerait à émettre un avis sur notre réfutation de la thèse favorable à la prédiction malachique. Or, il a d'excellents motifs pour n'en rien dire. Et en effet, à quoi bon avouer qu'il lui est impossible de repousser nos attaques ? Un célèbre assassin avait coutume de dire à ses confrères : « Mes amis, n'avouez jamais ; n'avouez jamais, mes amis ; cela nuit toujours d'avouer. » Eh bien, M. Perriot goûte beaucoup cette maxime. Au lieu de reconnaître publiquement après notre démonstration que la prophétie des papes n'a aucun caractère d'authenticité et qu'il y a toute sorte de raisons pour qu'elle soit apocryphe, il trouve bien plus commode et surtout plus habile de dire simplement : « Nous avons lu l'article par lequel il attaque une exposition de la prophétie attribuée à saint Malachie, par un de nos collaborateurs ; mais il nous a paru assez inutile de nous y arrêter. »

Le rédacteur en chef de *l'Ami du clergé* connaît bien la foule de ses abonnés. Il sait de reste qu'il est pour eux un homme invincible, un véritable géant de la science religieuse. Or, quelle apparence y a-t-il qu'un Goliath soit terrassé par un petit berger ? Sans doute, cela

s'est vu quelquefois ; mais arrive-t-il de pareils phénomènes dans un temps comme le nôtre ? Par conséquent, presque tous les lecteurs de *l'Ami*, ignorant la teneur de notre article ou l'ayant plus ou moins oubliée, ne manqueront pas de conclure que pour M. Perriot notre réfutation ne vaut pas même la peine d'être appréciée, et à plus forte raison discutée en détail. Et c'est bien là ce que veut l'auteur de cette réponse si sommaire et si hautaine : « Il nous a paru assez inutile de nous y arrêter. » Est-ce que le renard de la fable ne disait pas la même chose des beaux raisins auxquels il ne pouvait atteindre ? — « Inutile de nous y arrêter ! »

Mais laissons là la prophétie des papes, impliquant la négation de toutes nos thèses millénaristes, pour nous occuper de nouveau de la grande timidité et de la réserve excessive, témoignée par notre critique au sujet de ces thèses, depuis qu'il a lu nos livres.

Nous disions donc que M. l'abbé Perriot, ayant commencé son article par la promesse de donner son avis sur notre système, le finit de la manière la plus imprévue en disant qu'il n'a aucun avis à donner et qu'il « réserve son jugement. » Cela prouve que nos livres lui ont fait perdre toute sa confiance dans les idées qu'il avait depuis longtemps sur une foule de questions. Il y a ainsi dans le monde des ouvrages qui ont la singulière propriété de rendre leurs lecteurs ignorants sur bien des choses qu'ils savaient... ou croyaient savoir.

Mais, dira-t-on sans doute, si le rédacteur en chef de « *l'Ami du clergé* » ne veut parler ni en bien ni en mal du nouveau millénarisme, avec quoi donc peut-il composer un article sur ce système, — et un article ayant l'air de quelque chose, au moins pour l'étendue, puisqu'il remplit trois colonnes et demie ?

Eh bien, voici... comment il faut s'y prendre pour avoir l'air de dire beaucoup quand on n'a presque rien à dire en réalité.

M. Perriot commence par consacrer une colonne et demie à l'exposition de notre millénarisme et à sa distinction de celui des anciens et de celui de M. Chabauty. Puis il compose un très long paragraphe avec une foule de préteritions, c'est-à-dire avec l'énoncé des nombreuses thèses qu'il y a lieu de laisser de côté, pour conformité avec la doctrine commune, — ou dont « il n'y a pas à s'occuper, parce que ce sont des points particuliers ne touchant pas à la question. » Cette série de préteritions a pour notre critique deux grands avantages : d'abord celui de remplir à peu près une demi-colonne, et puis celui de faire croire au lecteur naïf que les deux premiers tiers du livre de *l'Avenir* ne valent pas même la peine d'être lus, puisqu'il n'y a pas lieu de

s'occuper de thèses conformes à la doctrine commune, ou étrangères à *la question*. C'est une manière comme une autre de déprécier très gravement un ouvrage, tout en affirmant qu'on n'en dit rien et ayant parfaitement l'air de n'en rien dire.

Mais d'abord, si les parties de notre livre, conformes à la doctrine commune, sont, par le fait même, dénuées de toute valeur et de tout intérêt, comment se fait-il que « l'Ami du clergé » publie dans chaque numéro de véritables dithyrambes en faveur d'une foule d'ouvrages, dont les quatre-vingt-dix-neuf centièmes ne contiennent pas une seule idée propre à leur auteur? C'est ainsi que « l'Ami » a recommandé comme des ouvrages de *tout premier ordre* les deux volumes de M. l'abbé Lesêtre sur Jésus-Christ et les Apôtres; et comme un éloge si modeste est très insuffisant, la revue annonce encore, dans le numéro du 14 mai, qu'elle « doit prochainement présenter à ses lecteurs ce *très remarquable* travail (la Sainte Eglise au siècle des Apôtres). » Nous étant laissé prendre — une fois n'est pas coutume — au premier éloge si enthousiaste, nous nous sommes mis à chercher ce qui avait pu le motiver. Mais nous avons eu beau feuilleter dans tous les sens, nous n'avons rien trouvé que nous n'eussions vu dans une foule d'autres livres; et l'écrivain lui-même le donne assez à comprendre quand il dit dans la préface des « Apôtres » : « Nous avons mis à profit les travaux des auteurs contemporains... Nous nous sommes efforcé de suivre les traces de ces pieux et savants écrivains. »

Eh bien, nous n'avons pas pu en faire autant quand nous avons entrepris, après dix mille autres, de trouver la véritable explication de la partie prophétique de l'Apocalypse, chose généralement réputée tout aussi facile que l'invention de la pierre philosophale et la quadrature du cercle. Après de longues méditations, nous nous sommes convaincu que le plus grand obstacle à l'intelligence de ce livre consistait dans les explications contradictoires données jusqu'ici par les commentateurs; qu'il fallait donc en faire complètement table rase; et que la prophétie apocalyptique n'avait d'autre objet que l'histoire détaillée du règne de l'Antéchrist — et une esquisse très sommaire des milliers d'années qui le suivront, malgré l'opinion presque unanime des interprètes. Nous avons donc tracé une histoire de l'Antéchrist aussi complète, aussi claire, aussi logique que nous avons pu le faire avec de simples textes de l'Ecriture sainte; nous avons donné une explication scientifique des fléaux de ce règne, exprimés en un style réputé indéchiffrable; nous avons montré la nature, les causes et les effets du grand combat qui doit

avoir lieu dans le ciel entre Satan et saint Michel, entre les démons et les anges; nous avons évité toutes les contradictions, incohérences et impossibilités qui sont communes à la foule des commentateurs de l'Apocalypse; nous avons, en un mot, si bien triomphé des principales difficultés de ce livre fameux que M. l'abbé Perriot, malgré tout son désir de dénigrer nos écrits, n'a pas trouvé une seule objection sérieuse à nous opposer.

Eh bien, tout cela n'est absolument rien à ses yeux et ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe, soit parce que c'est conforme à la doctrine commune, — quoique les commentaires classiques de l'Apocalypse soient l'idéal des tours de Babel et n'aient guère que des contradictions à mettre en commun, — soit parce que cela ne touche pas au fond de *la question*. »

Quelle est donc cette question unique qui a le don d'effacer toutes les autres aux yeux de M. Perriot?

Pour lui, « le point capital à prouver, c'est la distinction entre deux avènements futurs de Notre-Seigneur ». Tout le reste ne compte pour rien; et le reste du nouveau millénarisme, ce n'est rien moins que l'enchaînement de tous les démons dans l'enfer pour des milliers d'années, le règne pacifique de Jésus-Christ et de l'Eglise sur le monde entier pendant une foule de siècles, la translation de la papauté à Jérusalem, la conversion générale et la restauration politique du peuple juif, etc., etc. C'est, en un mot, ce que M. l'abbé Perriot a résumé dans une colonne et demie, sans compter les nombreuses questions qu'il a laissées de côté. De cette manière, notre critique supprime plus des trois quarts de notre système et les condamne par prétériton, comme tout à fait secondaires, et comme indignes de provoquer l'attention des hommes sérieux. N'admirez-vous donc pas comme le rédacteur en chef de « l'Ami du clergé » s'entend à nuire profondément à trois livres et à un grand système doctrinal, comme le nouveau millénarisme, — sans s'exposer à une réfutation en règle de ses dires, puisqu'il a précisément l'art de ne rien dire, tout en insinuant les idées les plus hostiles qu'il y ait?

Cependant, il faut bien qu'il arrive enfin à formuler quelques critiques positives, puisqu'on ne peut pas faire un article tout entier avec de simples prétéritons. Comment donc s'y prendra-t-il pour dire du mal... en s'exposant le moins possible à notre réfutation? Cela semble bien facile *a priori*; car on a dit avec raison : « Donnez-moi deux mots d'un homme, et je me charge de le faire pendre. » S'il suffit de deux mots pour trouver matière à accusation quand on veut accuser à tout prix, à combien plus forte raison n'en découvrira-t-

on pas dans plusieurs volumes, traitant les sujets les plus extraordinaires — et les plus délicats au point de vue de la foi catholique ? Eh bien, chose presque incroyable, M. l'abbé Perriot, qui possède entre ses mains trois de nos volumes, et même quatre en comptant : « Le Mal et les perfections divines », M. l'abbé Perriot, disons-nous, n'a pas pu y découvrir un seul défaut véritable. On nous permettra peut-être de dire en passant, à cause de cela : « Nous avons pensé jusqu'ici que nos livres étaient relativement forts ; mais nous n'aurions jamais cru qu'ils le fussent à ce point-là. »

Il est vrai que si l'on admettait les affirmations de notre critique sans le moindre contrôle, on trouverait avec lui dans nos ouvrages jusqu'à trois défauts.

Rien que trois, direz-vous peut-être ? Ce n'est vraiment pas beaucoup, — pour trois volumes. Nous connaissons beaucoup de livres portés jusqu'aux nues par l'enthousiasme de « l'Ami du clergé », qui ont beaucoup plus de défauts que cela.

Eh bien, oui, il n'y en a que trois... selon M. Perriot. Et comme nous allons démontrer par A plus B que ces trois défauts n'existent que dans l'imagination de notre critique, il restera prouvé — pour lui — et par lui — que nos livres n'ont pas en réalité même la plus petite imperfection.

Voici donc textuellement les grands reproches qui nous sont adressés :

« Un premier défaut de l'exposition de M. Bigou, c'est de n'être pas constante avec elle-même. Dans la première résurrection qui doit suivre l'extermination de l'Antéchrist, il affirme d'abord que des élus seuls ressusciteront (p. 133) ; et bientôt après, il fait ressusciter aussi l'Antéchrist et son prophète. »

Eh bien, si M. Perriot avait lu avec un peu plus d'attention la page 133 de l'Avenir, il se serait aperçu qu'il n'y a pas du tout l'affirmation signalée par lui. Voici notre texte. Après avoir cité les deux évangiles disant que « les anges rassembleront les élus des quatre vents de la terre, nous ajoutons ceci : « Il est bien évident que les deux évangélistes n'annoncent à la lettre qu'une résurrection partielle, puisqu'ils ne la font porter que sur des élus. » Est-ce là affirmer en notre nom que « des élus seuls ressusciteront ? » Assurément non, puisque nous nous bornons à observer que les apôtres ne mentionnent que les élus, au sujet d'une résurrection partielle. Nous ne sommes donc en contradiction ni avec eux ni avec nous-même, quand nous disons plus loin que, d'après Daniel et l'Apocalypse, il faut ajouter l'Antéchrist et son prophète au nombre des ressuscités de cette époque.

Notre critique dit encore : « Il affirme à plusieurs reprises que le règne de Jésus-Christ et des élus ramenés à la vie par la première résurrection aura son siège sur la terre ; mais dans sa justification du nouveau millénarisme, il les fait régner au ciel. »

En voyant l'assurance avec laquelle M. Perriot dit que « nous affirmons à plusieurs reprises que le règne de Jésus-Christ et des élus aura son siège sur la terre », on croirait bien, n'est-ce pas, qu'il a lu cette affirmation dans nos livres, au moins une fois, sinon plusieurs. Eh bien, non ; il ne l'a trouvée absolument nulle part, et nous le défions bien de nous citer la page et la phrase où cette proposition est exprimée. Nous n'avons jamais dit cela, et nous avons plusieurs fois dit le contraire. Nous nous exprimons ainsi dans la *Justification* (p. 9) : « Voici ce que nous lisons dans l'Avenir (pages 136 et 210) : A part les millénaires dont plusieurs étaient hérétiques, et qui étaient tous dans l'erreur en ce qu'ils plaçaient ces mille ans de règne des martyrs sur la terre, et non pas dans le ciel... Il y aura alors des millions d'hommes morts et ensevelis depuis plusieurs années qui se lèveront tout à coup de leur sépulcre, et qui monteront dans le ciel en compagnie des anges et du Fils de Dieu. » Est-ce que notre critique n'est pas inexcusable de nous attribuer tout le contraire, sans pouvoir citer la moindre preuve de son affirmation ?

Pourquoi donc s'est-il trompé d'une manière si grossière ? Serait-ce parce que nous avons dit que Jésus-Christ régnerait sur la terre après la défaite de l'Antéchrist ? Mais régner sur un pays est tout autre chose qu'avoir le siège de son règne dans ce pays. Est-ce que la reine de l'Angleterre ne règne pas sur les Indes, dont elle est l'impératrice ? Cependant tout le monde sait que le siège de son règne n'est qu'en Angleterre. Comment donc notre adversaire peut-il confondre des choses si distinctes ? N'est-ce pas véritablement prendre le Pirée pour un homme ? C'est donc son exposition, et non la nôtre, qui a le grand défaut de n'être pas constante avec elle-même ; car les contradictions qu'il nous reproche à nous, c'est lui seul qui en est coupable ; c'est lui seul qui les a fabriquées dans son imagination.

Mais voyons si notre second défaut sera beaucoup plus réel que le premier.

« Un autre défaut, c'est d'élargir ou de restreindre à son gré les termes des prophéties qu'il cite à l'appui de sa thèse. Le texte capital concernant la durée du règne de Notre-Seigneur et des élus ressuscités est celui de l'Apocalypse qui attribue à ce règne une durée de mille ans. Pour accorder avec ce texte celui de Daniel dont il veut aussi s'autoriser, et où il

est dit que « la puissance du Fils de l'homme est une puissance éternelle, et son royaume un royaume qui ne sera jamais détruit », il sort à la fois des termes de ses deux autorités. »

« Ici encore M. l'abbé Perriot commet une erreur matérielle tout à fait inexcusable, et c'est la troisième fois que cela lui arrive — alors qu'il en est à son troisième reproche. Nous n'avons jamais identifié les mille ans de l'Apocalypse avec l'éternité de puissance que Daniel attribue à Jésus-Christ. La phrase de Daniel que nous avons assimilée aux mille ans de saint Jean exprime une durée finie, et non pas une éternité; car c'est en réalité celle-ci : « Les saints du Très-Haut recevront la royauté, et ils règneront *jusqu'à un siècle et un siècle de siècles*, » Mais, dira-t-on peut-être, mille ans ne peuvent pas s'identifier avec dix mille cent ans. — Pardon; il faut distinguer. Si on prend ces deux nombres dans leur sens propre et rigoureux, comme on le fait dans un calcul mathématique, il est bien certain que ces deux chiffres auront toujours une valeur très différente. Mais presque tous les interprètes de l'Écriture s'accordent à dire que ces expressions employées par des prophètes doivent s'entendre au figuré, et que chacune d'elles veut dire simplement : *un temps très long et indéfini*. Or, si tel est leur sens, il est bien évident qu'il est permis de les appliquer à une seule et même durée.

On nous objectera peut-être l'éternité de la puissance et du règne de Jésus-Christ. Mais nous répondrons que dans cette phrase, Daniel parle du règne et de la puissance de Jésus-Christ d'une manière générale, en ce sens que le Fils de Dieu ne cessera jamais d'être un roi puissant, de quelque manière qu'il exerce ses droits et sa puissance. Il ne s'agit pas dans ce verset de ce règne spécial, effectif et paisible, que le Sauveur doit posséder sur la terre après la mort de l'Antéchrist. D'ailleurs, ce n'est pas du tout là-dessus que porte le reproche formulé par M. l'abbé Perriot, dont la troisième objection n'est qu'une troisième méprise.

Or, c'est avec cette troisième méprise que finissent tous les reproches précis et saisissables qu'il a su formuler contre nous.

En dehors de cela, il n'y a plus que des accusations tellement vagues qu'il nous est tout à fait impossible de les réfuter directement, parce qu'elles ne s'appliquent à rien en particulier. Et c'est bien là ce que voulait notre adversaire : dire le plus de mal possible de nos livres en donnant le moins de prise possible à la réfutation. Mais ses ruses ne lui serviront pas de grand chose, et son espoir sera bien déçu; il ne réussira pas à nous échapper. Faute d'une réfutation directe, il en subira

plusieurs d'indirectes, et nos lecteurs y gagneront bien plus qu'ils n'y perdront, parce qu'ils auront, grâce à lui, une double démonstration positive de notre thèse principale.

Voici donc quel est notre troisième défaut... c'est-à-dire le premier et le dernier; car comme nous venons de le voir, les autres ne sont rien autre chose que des méprises matérielles de notre critique.

« Un troisième défaut, c'est de prendre ça et là les textes qui paraissent dire ce qu'il affirme sans s'inquiéter aucunement de l'ensemble dont il les détache, sans établir qu'ils se rapportent bien au sujet qu'il traite, sans établir autrement que par ses propres affirmations le sens qu'il leur trouve... Son exposé est un *enchaînement de postulats*, lesquels admis, son système peut paraître une hypothèse plausible. Mais *la preuve* que ce soit la vérité *n'est pas faite*. Les textes qu'il apporte à l'appui de son système peuvent s'appliquer tout aussi bien à d'autres hypothèses... L'argumentation de M. Bigou n'a rien de ce qui constitue la thèse proprement dite dans laquelle des propositions claires, nettement formulées, sont appuyées d'arguments *ad hoc*, bien bâtis et concluant régulièrement. C'est une exposition continue dans laquelle apparaissent successivement des textes qui ont l'air de rendre son idée, mais dans lesquels on est vite dérouteré quand on veut ou bien en voir l'enchaînement, ou bien trouver la preuve qu'ils se rapportent au sujet et qu'ils ont bien le sens et la portée que M. Bigou leur attribue... Le point capital à prouver, c'est la distinction entre deux avènements futurs de Notre-Seigneur... C'est ce point capital qui ne nous semble pas suffisamment établi. »

Eh bien, puisque c'est là le point capital, ce qui est vrai en un sens, nous allons donner deux démonstrations distinctes de cette thèse; et alors nos lecteurs pourront juger par eux-mêmes si elle est vraiment prouvée ou si elle ne l'est pas. Mais auparavant nous devons faire quelques remarques.

Nous prions d'abord nos lecteurs d'observer que M. l'abbé Perriot nous reproche avec une grande insistance la faiblesse de nos arguments; mais que lui-même tombe bien plus que nous dans ce défaut, puisque toutes ses critiques générales sont absolument gratuites et ne sont appuyées sur aucune espèce de preuve; ni forte ni faible, ni suffisante ni insuffisante. Du reste, voici quelle est sa conclusion : « En attendant, nous réservons notre jugement et nous nous en tenons à l'opinion commune, qui n'attend plus qu'un seul avènement de Notre-Seigneur, venant sur les nuées du ciel pour juger les vivants et les morts. »

Comment peut-on à la fois « réserver son

jugement et s'en tenir à l'opinion commune », qui est très affirmative sur la question d'un seul avènement de Jésus-Christ? Pour nous, cela revient à dire ceci : « En théorie, l'avènement du Sauveur avant la fin de l'univers peut être faux, puisqu'il est contraire à l'opinion commune ; et il peut être vrai, parce qu'il est appuyé sur des preuves assez graves et nombreuses pour contre-balancer la force de l'opinion commune. Mais comme nous sommes habitué à l'idée d'un seul avènement de Jésus-Christ, que nous l'avons enseignée pendant de longues années, et qu'il est très difficile de changer ses habitudes dans un âge avancé, nous allons continuer, en pratique, à croire la même chose. »

Ce n'est donc pas pour convaincre M. Perriot, mais uniquement pour montrer l'injustice de ses critiques et la force de nos démonstrations, que nous allons présenter ici quelques preuves de la venue du divin Sauveur avant le jugement dernier. Nos lecteurs verront par là que nos thèses principales sont démontrées, aussi rigoureusement que les thèses théologiques les plus incontestées.

J.-B. Bigou,
Curé de Sommac (Aude).

(A suivre.)

On lira avec intérêt la communication suivante qui nous est envoyée par un de nos abonnés sous ce titre :

Notes sur le compagnonnage.

Dans la *Revue mensuelle* d'avril 1895, un abonné raconte (p. 221) comment un jour il vit sortir de l'église Saint-Jacques du Haut-Pas un enterrement compagnonnique, qu'il prit, aux insignes que portaient les assistants, pour une sépulture maçonnique-religieuse. Un des assistants lui ayant affirmé que le défunt n'était pas franc-maçon, et que les insignes suspects n'étaient autres que ceux de la corporation des charpentiers, l'abonné A. P. posa ces deux questions : 1° à quels signes distinctifs reconnaît-on une écharpe maçonnique, d'une écharpe de compagnonnage ; 2° quels sont les signes des C. charpentiers, et d'où vient qu'ils ont emprunté aux francs-maçons certains de leurs attributs ?

J'ai recueilli, par hasard, quelques renseignements sur les compagnonnages, et je vous les livre d'autant plus volontiers qu'il est temps de faire cesser cette fable que les compagnonnages n'ont rien à voir avec la franc-maçonnerie, et qu'ils sont très recommandables. Ils sont rares les compagnons qui connaissent le dessous des cartes, mais raison de plus pour lever le voile.

Pour moi, il est un fait certain, c'est que la secte a créé l'Union Compagnonnique pour s'emparer de tous les ouvriers dispersés dans les différentes sociétés compagnonniques, et que ces sociétés ont reçu elles-mêmes autrefois leurs symboles de la franc-maçonnerie. Le Compagnon avec qui je me suis entretenu en sait long, c'est un des rédacteurs du journal *l'Union Compagn.* ; mais c'est un malin ; j'ai beau, vis à vis de lui, faire l'âne pour avoir du son, il ne m'est pas facile de lui tirer les vers du nez. J'ai cependant entre les mains en ce moment le compte rendu du IV^e Congrès Comp. tenu à Paris en 1889, les projets des travaux du V^e congrès tenu à Nantes en 1894, un compte rendu des réponses faites par les divers corps compagn. aux questions de ces projets, deux circulaires de la direction centrale aux CC., une autre circulaire donnant la reconnaissance pour 1892, le règlement de l'Union comp., diverses invitations ou cartes d'entrée pour fêtes, et autres papiers de ce genre. Bien entendu, on dit aux comp. que compas et équerre signifient science et précision — balance = justice ; lion = force ; — l'œil = marche droit sans faiblir ; — l'étoile montre le chemin de l'homme ; — rameaux d'olivier = paix et concorde entre les frères ; — pierre brute veut dire qu'on peut par le travail en faire quelque chose, etc. ; M. mutualité, S. solidarité, etc...

Mes notes sont très incomplètes, surtout en ce qui regarde l'histoire du compagnonnage, mais elles mettront peut-être la question sur le tapis et provoqueront de nouvelles recherches.

Comme les francs-maçons, les Compagnons se créent une origine fabuleuse. On lit dans la notice qui précède le compte rendu du Congrès de Paris 1889 : « Les Egyptiens, qui étaient « gens pratiques, avaient compris que les ouvriers avaient besoin de s'unir entre eux « pour discuter, et s'occuper de leurs intérêts ; « ils formèrent une association mystique qui « leur était utile pour se perfectionner dans « les arts. » Et à la fin du paragraphe, la notice appelle cette association un Compagnonnage. Mais, soit dit en passant, quel besoin les ouvriers pouvaient-ils avoir de mystères pour se perfectionner dans les arts ? Le compagnonnage a en effet son enseignement caché et il faut bien de temps en temps le faire comprendre à l'ouvrier.

Mais voici qui est plus clair encore : « Salomon approuva les bases de l'institution « qu'Hiram lui présenta et à laquelle il donna « sa haute protection, institution que Jacques « de Molay et Soubise (moine franciscain) réformèrent au XIII^e siècle. » Salomon, Jacques et Soubise sont regardés en effet comme les

trois fondateurs des trois *rites* compagnonniques. Il serait intéressant de mettre la main sur les anciens rituels des CC. : pour y étudier ces rites et y lire la légende d'Hiram. Je sais qu'elle s'y trouve. L'origine maçonnique de tout cela est trop évidente pour ceux qui connaissent un peu la secte. Pour cacher cette origine aux CC. : , on leur raconte que les compagnons des anciennes corporations ont formé entre eux les compagnonnages pour se soutenir les uns les autres, et s'établir sans arriver au grade de maître, qu'ils ne pouvaient pas toujours atteindre. Aussi dans le compagnonnage la suppression des maîtrises par la Révolution a-t-elle été regardée comme une mesure on ne peut plus heureuse pour le bonheur et la liberté de l'ouvrier : « Depuis la suppression des maîtrises, ce qui donna la liberté du travail, que nous sommes loin de regretter... » Lucien Blanc, C. : . Bourrelrier Harnacheur, « président du congrès de Paris 1889. »

A quelle époque cette légende de l'origine Solomoniennne du Comp. : a-t-elle été introduite ? De plus érudits le diront sans doute.

Diana Vaughan (Mémoires, janv. 1896) nous prouve que le véritable auteur de la légende d'Hiram n'est autre que son ancêtre Thomas Vaughan, fondateur ou plutôt organisateur de la franc-maçonnerie. Or, elle nous dit aussi (Mémoires, déc. 1895) que Thomas Vaughan, avant de jeter les yeux sur les maçons libres d'Angleterre, avait d'abord essayé de commencer la franc-maçonnerie par les compagnonnages de Reims. Il composa un rituel pour les charpentiers et cordonniers, compagnons du Devoir, d'après lequel le récipiendaire, après avoir juré le secret sur l'Evangile de saint Jean, recevait le *baptême du feu*. (Je crois que le baptême du feu est supprimé dans le nouveau rituel de l'Union. : Comp. : , mais je connais des CC. : qui l'ont reçu) D'où l'on est en droit de conclure que c'est Thomas Vaughan qui a introduit dans les compagnonnages la légende d'Hiram, la participation de Salomon, de Soubise et de Jacques à la création des trois rites, et tous les signes et attributs maçonniques du compagnonnage.

Il faudrait bien connaître l'histoire des compagnonnages, pour dire quel degré d'influence la franc-maçonnerie exerça sur eux, et quels services elle put en recevoir. Il est possible que pour la plupart des sociétés compagnonniques cette ingérence de la secte se borna à l'imposition de ses légendes et de ses symboles. Cependant pourquoi la Révolution, qui interdisait les corporations sous peine de mort, respectait-elle les compagnonnages ? Est-ce parce qu'ils portaient le signe de la Bête ? Aujourd'hui encore l'Union comp. : est absolument illégale, puisque la loi de 1884 n'autorise que les

associations entre gens de même métier ; et l'Union réunit dans son sein des ouvriers de toutes les professions. C'est pour cela sans doute, que le 8 sept. 1895, M. Georges Leygues, ministre de l'intérieur, présidait la fête compagnonnique de Villeneuve-sur-Lot, avec le Sous-Préfet et le Maire. Voilà qui est encore bien significatif.

Cependant il paraît que la secte ne recevait pas des CC. : tout ce qu'elle se croyait en droit d'en attendre. Les diverses sociétés comp. : gardaient bien par tradition les rituels, les symboles et le jargon francs-maçons ; les pays. : (compagnons) se reconnaissaient sur une route à la canne, aux couleurs, au taupage (cri de ralliement), à des signes plus ou moins francs-maçons ; mais en somme tous étaient assez jaloux de leur indépendance ; et puis comment exercer une influence réelle sur des sociétés aussi divisées ? Aussi la secte avait-elle essayé à plusieurs reprises, notamment en 1840, de fondre tous les corps compagnonniques en un seul, pour avoir tout ce monde là dans la main. Ses efforts sont restés stériles jusqu'en 1874 ; mais depuis ils n'ont que trop réussi, et les ouvriers compagnons ne savent certainement pas qui les mène.

Les sectaires comprirent que le seul moyen d'amener les CC. : à l'Union était de les réunir en Congrès, sous prétexte de travailler en commun au relèvement des compagnonnages et à la prospérité du monde ouvrier. Or, pour réussir, il faut être forts, pour être forts, il faut être unis, chers compagnons ! Voilà le sophisme qui vous a été répété cent fois pendant les cinq congrès. Mais pour faire comprendre à tous ce qu'il a de faux dans l'espèce, il faudrait traiter une question économique qui n'a pas ici sa place. L'union professionnelle est bonne, excellente ; mais non la concentration de citoyens de toutes les professions. Passons. Le véritable but des congrès n'a pas été celui-là. Lucien Blanc C. : . B. : . H. : ., président du congrès de Paris, le dit assez : « Ces congrès ont pour but de réorganiser le compagnonnage sur les bases que ses trois fondateurs (Salomon, Soubise, Jacques) ont voulu lui donner. » On sait quelle est la pensée maçonnique qui se cache sous ces trois noms de prétendus fondateurs, « pensée, dit le même, qui jusqu'à ce jour a été méconnue par les disciples et les enfants de ces trois grands maîtres ». Ainsi, jusqu'ici, en travaillant à leur bien-être, les compagnons avaient méconnu la pensée de leurs fondateurs ; il s'agit maintenant d'y voir plus clair, et de mieux comprendre ce que Salomon et C^{ie} a voulu dire.

Mais il fallait aller doucement pour ne pas tout perdre. Le 1^{er} novembre 1874, un premier congrès eut lieu à Lyon. Y assistèrent les délé-

gués de quinze sociétés d'anciens compagnons. On y ébaucha une première constitution d'une Fédération compagnonnique de tous les devoirs réunis. C'était un premier pas.

Un second congrès fut tenu, à Lyon, le 25 septembre 1879. Y assistèrent les délégués de trente-quatre sociétés actives et de vingt-six sociétés d'anciens compagnons. Le congrès révisa la constitution de 1874, et resserra les liens de la Fédération en établissant une *reconnaissance* générale pour tous les enfants des trois fondateurs, et en créant un journal dit la *Fédération Compagnonnique*, qui était destiné à disposer adroitement tous les esprits à une fusion plus complète.

Troisième congrès, à Bordeaux (?), en 1882. Cette année commença à fonctionner une caisse de retraite pour tous les fédérés. (Je n'ai pas le compte-rendu du congrès.)

Quatrième congrès, le plus important, à Paris, du 3 au 7 septembre 1889 (salle de l'Elysée-Ménilmontant, rue Julien-Lacroix, 6, 8 et 10). Vingt-cinq sociétés C. y furent représentées. La Fédération fut remplacée par l'Union compagnonnique qui eut pour base (circulaire préparatoire au Congrès de Nantes, 21 juin 1893, p. 14) les règles les plus étendues de la *bienfaisance*, de la *solidarité* réciproque entre tous ses membres et la *fraternité* la plus large. Elle eut pour but la réorganisation du compagnonnage et de son *unité*, par l'établissement de liens indissolubles entre les enfants des trois fondateurs. Les rituels furent modifiés; on simplifia certaines pratiques par trop significatives, comme le baptême du feu, qui, en un temps de révélation comme le nôtre, n'auraient pas manqué d'éveiller les soupçons. L'article 6 du règlement, tout en respectant les règlements intérieurs de chaque corps et rite, leur enleva le droit de recevoir eux-mêmes séparément de nouveaux compagnons, et confia l'initiative de ceux-ci aux représentants de l'Union Compag. ., sous les auspices des trois fondateurs, et sur la présentation de trois compagnons et d'un chef-d'œuvre. (Ainsi disparut pratiquement la différence des rites auxquels les ouvriers tenaient, l'autonomie et l'existence même des divers corps condamnés à perdre peu à peu leur esprit propre par une réception unique.)

Pour cacher cet escamotage et attacher les CC. à l'Union, on rendit la caisse de retraite obligatoire, on établit une mutualité pour la maladie, le chômage, le secours de route, etc...

Ces modifications ne se firent pas cependant sans opposition. La plupart des CC., sans méfiance avalèrent la pilule, mais quelques-uns résistèrent.

Des vingt-cinq corps compagnonniques re-

présentés au congrès, seize adhèrent à l'Union purement et simplement, cinq firent des réserves et trois ne crurent pas avoir mandat pour se prononcer sur une question aussi grave, qui n'avait pas été posée clairement à leurs mandants. Les CC. de Bordeaux refusèrent, après le congrès, d'adhérer à l'Union, et protestèrent contre l'unité de réception, que leurs délégués n'étaient pas autorisés à voter. Enfin, les Corporations des Maréchaux et des Charpentiers, suffisamment riches, ne se laissèrent pas prendre à ces ruses, et gardèrent leur indépendance. Depuis lors, il est probable que beaucoup de ces résistances ont cessé, car la campagne a continué, toujours menée avec beaucoup d'adresse, dans le but de prouver qu'on ne touchait nullement à l'indépendance des diverses sociétés, mais qu'on s'unissait uniquement pour grossir les caisses et les secours, etc... A ce titre, les premières paroles du discours de clôture du C. Gaboriau sont à citer : « Si le congrès n'a pas donné tous les « résultats que nous étions en droit d'espérer, « il a été employé du moins à introduire dans « notre compagnonnage les améliorations les « plus pressantes... Il semblait d'abord que « cette grave question de fusion générale, qui « agite le compagnonnage depuis cinq ans, « devait être le plus important objet de nos « travaux; mais vous avez compris que d'au- « tres questions aussi utiles avaient besoin « d'être mises à l'ordre du jour... mutualité, « caisses, etc... » Et pour ceux qui ne veulent pas voir dans ces institutions utilitaires un appât pour les ouvriers et un paravent destiné à cacher le but final et véritable, voici le texte du règlement de l'Union établi dans ce congrès :

« En dehors des doctrines symboliques, l'Union fonde des institutions..., etc. »

L'Union a donc pour but non seulement de fonder des institutions utilitaires, mais aussi d'enseigner des doctrines cachées sous des symboles. Qui peut nier cela? Nous verrons tout à l'heure quels symboles et, par conséquent, quelles doctrines.

Pour soutenir l'Union, un journal fut créé. « Le journal la *Fédération*, dit le président, « avait été créé pour faire l'Union; cette Union « étant faite, la *Fédération* n'a plus de raison « d'être. » Et le titre d'*Union Compagnon- nique* fut donné au nouveau journal. (Il se publie à Lyon, rue Gentil, 4, deux fois par mois. Rédacteur, Lucien Blanc, président du congrès, ancien C. B. A.).

Quatre ans après, en juin 1893, l'Union était un fait accompli. L'Union était pratiquée par vingt-trois corporations appartenant aux trois rites, et établie dans trente villes.

Le 3 septembre 1894 se réunit, à Nantes, l'

cinquième congrès comp., pour établir une constitution générale, discuter les réformes et les améliorations à faire dans le compagnonnage, afin de lui donner une plus grande extension, d'établir plus d'accord entre tous ses membres, et, par une organisation plus homogène, permettre à cette antique association de reprendre le rang qu'elle a perdu (circulaire du 1^{er} avril 1894).

Il y a peut-être en France 10.000 compagnons, parmi lesquels 2.500 environ sont entrés dans l'Union compagnonnique. Si on ne déchire par le masque, c'est-à-dire si on ne montre pas aux ouvriers où on veut les conduire, beaucoup suivront le mouvement pour jouir des faveurs du gouvernement et profiter des avantages qu'on fait miroiter à leurs yeux. La caisse de retraite possédait, en août 1895, la somme de 158.765 fr. 30.

Il me reste à faire quelques remarques sur l'esprit et les symboles du compagnonnage.

Pour ne pas paraître sectaire, le comp. laisse les ouvriers assister même en corps à des fêtes corporatives religieuses; mais cela a au moins l'avantage de faire croire que l'institution n'est pas hostile.

Dans la circulaire du 8 janvier 1892, le président du comité directeur consultait chaque société afin de savoir s'il y avait lieu d'établir des cérémonies funèbres uniformes pour l'Union C., ce qui donnerait plus d'ensemble et produirait très bon effet aux yeux du public qui, malgré tout, aime les *mystères* (et ce qui permettrait un jour d'imposer l'enfouissement).

L'Union Comp. croit détourner d'elle l'accusation d'irréligion en se proclamant neutre. « L'U. C., disent les statuts, voulant respecter toutes les opinions, comme toutes les croyances, interdit, de la manière la plus absolue, la discussion des questions politiques et religieuses. » C'est absolument le langage de la franc-maçonnerie. Mais on sait ce que vaut cette prétendue neutralité. Est-ce pour respecter les croyances des compagnons catholiques que l'U. leur fait porter les insignes maçonniques? Est-ce pour les respecter qu'elle a fait l'article 51? « Tous les membres sont tenus d'assister à l'inhumation d'un C., sous peine d'un franc d'amende. »

D'où il suit que le C. catholique est forcé, sous peine d'amende, d'assister aux enterrements civils, qui sont des actes d'apostasie.

Du reste, quand le C. Lucien Blanc prit la présidence du congrès de Paris, il rappela aux assistants que cette année 1889 était l'anniversaire de celle qui vit proclamer les *droits de l'homme* et fit la grandeur de la France. Voilà bien les doctrines maçonniques.

Quand vint en discussion dans le même

congrès la question de l'Union, le C. Larra, chapelier, donna connaissance du projet de sa corporation, dans lequel il est dit que le fanatisme, l'orgueil et les principes religieux de nos vieilles traditions sont des éléments qui ne sont plus en rapport avec la marche progressive de notre siècle... Sur quoi « le C. Ray » se déclare satisfait et heureux de voir les « anciens corps animés de sentiments si dignes » de « vrais et bons compagnons, qui font à la grande cause de grandes concessions, pour arriver à une entente commune. Il déclare, en outre, qu'eux, enfants de Salomon, ils ne se croient séparés avec les autres rites que par une question de principes religieux, qu'ils abandonneront facilement, ainsi que les autres enfants de Salomon qui sont prêts à marcher avec eux à l'Union Compagnonnique, car ils sont tous animés des sentiments les plus généreux, dictés par la cause la plus humanitaire... » Ce n'est pas très français, mais c'est clair. Voilà la prétendue neutralité du compagnonnage.

Il ne faut donc pas s'étonner de voir l'Union Comp. conserver les signes, les symboles, le jargon et toutes les marques de la fabrique franc-maçonne.

L'Union est dirigée par une *Direction* générale, composée d'un délégué de chaque corporation adhérente; mais le pouvoir est entre les mains d'un comité nommé par ces délégués, et composé de *neuf* membres. C'est ce comité qui choisit les *mots de passe*, les *attouchements*, les *reconnaisances* pour chaque année, les *mots de semestre*.

Pour créer une société compagnonnique, il faut au moins *sept* compagnons, appartenant à *trois* métiers différents. Recevoir un compagnon, cela s'appelle lui *donner la lumière* de la foi maçonnique. On ne reçoit pas moins de *trois* candidats à la fois, et on exige que tous les compagnons présents soient en tenue et parés de leurs insignes. Chaque réception est suivie d'une instruction compagnonnique quand il se trouve là un C. compétent; à son défaut, le président lit une allocution de circonstance préparée d'avance. Le récipiendaire mis devant un autel *prête serment*, sur le Christ, l'Evangile et le livre de la constitution, de secourir ses *frères*, et de garder le *secret* devant les *profanes*.

Les couleurs de l'Union sont celles de la franc-maçonnerie : écharpe *bleu, blanc, rouge*. Il y a de plus les couleurs honorifiques destinées aux plus zélés compagnons, et les couleurs corporatives. Je crois que les CC. qui ne sont pas de l'Union portent la couleur au chapeau.

L'Union a supprimé la canne légendaire, qui n'avait d'ailleurs rien de maçonnique.

Quand une société se réunit, elle *tient ses*

travaux; quand elle se dissout, elle tombe en sommeil.

On lit dans le compte-rendu du congrès de Paris : « Il faudrait chercher le moyen, par « des souscriptions, emprunts, actions ou « autre mode, de créer des *temples compa-* « gnonniques; cela faciliterait les assemblées « nombreuses; les réceptions seraient faites « avec plus de solennité; on pourrait aussi y « donner des fêtes et des conférences.

Dans l'Union, on retrouve les mots si chers à la franc-maçonnerie : *humanité, philanthropie, solidarité, bienfaisance, fraternité*, etc.

On y aime beaucoup les trois points, le triangle et tous les ustensiles qui servent à la secte. L'alphabet des mages n'est pas oublié, un peu différent de celui du palladium, mais composé sur le même principe. Je crois que l'Union l'a supprimé.

Le compagnonnage est donc entièrement sous la férule de la secte, et depuis quelques années les transformations qu'il subit en font une véritable société maçonnique ouvrière, d'autant plus dangereuse qu'elle proteste hautement de son indifférence vis à vis de la religion, trompe l'ouvrier sans défiance par de belles paroles et l'attire par des avantages matériels.

Ad Summam Gloriam Stella Splendoris!

Le Monument Anti-Maçonnique

LA BEAUTÉ SUPRÊME

OU

NOTRE-DAME DE SPLENDEUR

TRIOMPHANTE DE GLOIRE

SUR LA CÔTE D'Émeraude

Il y a deux siècles environ, un homme extraordinaire, poussé par l'Esprit de Dieu, le *Bienheureux Grignon de Montfort*, parcourait l'Ouest de la France, en prophétisant le futur règne glorieux de la Très Sainte Vierge ici-bas, comme prélude du règne social du Sacré-Cœur de Jésus.

Les temps prédits par le plus grand des Apôtres de Marie sont arrivés.

Le culte de la Vierge Incomparable a pris dans notre siècle des proportions immenses, proportions nécessaires à la réalisation du *Plan Divin* dans le monde.

D'autre part la Franc-Maçonnerie règne aujourd'hui en Souveraine dans l'univers entier. Dans son orgueil insensé, elle se croit à l'apogée de sa gloire.

Le moment est donc venu d'élever le monument symbolique de l'Apogée de la Gloire terrestre de la Très-Sainte Vierge et de son éclatante victoire sur la Révolution infernale.

Ce monument se composera d'une statue colossale de la Mère de Dieu qui, sous le vocable de NOTRE-DAME DE SPLENDEUR, sera érigée sur la Côte d'Émeraude à Saint-Servan, à l'embouchure de la Rance aux bords enchanteurs, en face de la Protestante Angleterre, pays d'origine de la Franc-Maçonnerie Luciférienne.

Par la splendeur de sa *Virginale Etoile*, qui rayonne au front de la statue, Marie doit éclipser l'infâme *Etoile Luciférienne*, au centre de laquelle étincellent le *Triangle*, pointe en bas, emblème de la *Volupté triomphante* et le *G mystérieux* (première lettre du mot anglais GOD — Dieu) symbole de l'orgueil de Satan.

Le serpent, écrasé par le pied virginal de la Reine de Splendeur, portera sur la tête les insignes lucifériens du Palladisme.

La Gloire Incomparable dont jouit aujourd'hui la Mère de Dieu, étant la récompense de sa *Suprême Douleur*, le Cœur de Marie sera transpercée d'un glaive.

Ainsi la statue monumentale de Notre-Dame de Splendeur deviendra le symbole du principe fondamental du christianisme :

« *Per Crucem ad Lucem* »

opposé au principe fondamental de la Franc-Maçonnerie :

« *Per Voluptatem ad Lucem* »

La statue colossale de *La Liberté* à New-York, qui n'est que le monument de la Franc-Maçonnerie triomphante et une insulte permanente à la vraie liberté du christianisme, fut, hélas ! érigée par les abondantes souscriptions de la France. Les catholiques français, indignement trompés, tiendront à honneur de réparer leur faute en coopérant très généreusement à l'érection du monument anti-maçonnique.

La statue de Notre-Dame de Splendeur sera exécutée par M. Martin Pierson, artiste célèbre de Vaucouleurs, auteur de la statue colossale de N.-D. de Sion.

Emile de Marie.

N.-B. — Les souscriptions pour le monument anti-maçonnique sont reçues chez M. l'Abbé J.-N. Rebourgeard, directeur de l'œuvre de la Statue Monumentale de Notre-Dame de Splendeur, à Saint-Ganton, par Lipriac (Ille-et-Vilaine.)

Un nouveau livre de M. de Rochas

On nous annonce un nouveau livre de M. de Rochas devant paraître prochainement.

Après avoir réussi, nous savons comment, à extérioriser la sensibilité, il serait parvenu à extérioriser la motricité. Son nouvel ouvrage relatara ses expériences sur ce sujet. Il y établira « la mise en mouvement, à distance, sans contact, d'objets inertes, à l'aide de la seule volonté. ». Les médiums spirites n'ont qu'à bien se tenir. Nous rendrons compte à nos lecteurs des nouvelles révélations de M. de Rochas, aussitôt qu'elles auront paru.

LES APPARITIONS de Tilly-sur-Seulles

Beaucoup de journaux, même des plus mondains, se sont occupés de ces apparitions; le surnaturel s'impose de plus en plus à la curiosité publique. Parmi les nombreux récits dont elles ont déjà été l'objet, celui de M. Gaston Méry, dans la *Libre Parole*, que l'on va lire, nous a paru offrir le plus grand intérêt. Le Doyen de Tilly, interrogé par un reporter du *Figaro*, aurait fait à ce sujet la profession de foi suivante :

« Dès aujourd'hui mon opinion est faite. J'aurais admis l'hallucination chez deux, trois, vingt personnes; mais comment admettre que ma paroisse tout entière soit en proie à ce *delirium* psychique? J'ai actuellement reçu plus de 400 dépositions de gens de tous les âges, de toutes les conditions, de toutes les éducations, qui affirment avoir vu la Sainte Vierge apparaître, sous des formes diverses, au plateau de Tilly... »

Sommes-nous, comme l'a prédit la Voyante de la rue de Paradis, à la veille des plus épouvantables calamités? Sommes-nous, suivant l'expression de M. le chanoine Brettes, à l'avant-dernière heure des temps?

Jamais, en tout cas, on n'a vu se prolonger une série plus inquiétante de prodiges avertisseurs. Le surnaturel nous enveloppe. Il éclate de toutes parts. Et la persistance de ses manifestations est telle, que les mécréants eux-mêmes finissent par avouer qu'ils en sont troublés.

Les apparitions de Tilly, par exemple, ne sont-elles pas faites pour déconcerter le scepticisme le plus invétéré? La plupart des journaux les ont décrites, plus ou moins exactement, mais plutôt moins. Seule, *La Libre Parole* s'est tenue jusqu'à ce jour, sur une réserve qu'elle sait toujours garder en présence de pareils sujets. Ce sont de ces questions, en effet, qu'il convient de traiter avec des témoignages et des documents sûrs, et non avec des documents superficiels ou de seconde main. Avant de dire son mot, elle a voulu procéder sur place à une enquête minutieuse, et voilà pourquoi je viens de passer trois jours pleins à Tilly-sur-Seulles, interrogeant tout le village, contrôlant les dépositions des uns par les dépositions des autres, réunissant un dossier compact de notes, d'interviews en quelque sorte sténographiées, de témoignages signés, de croquis, et d'impressions rédigées toutes chaudes...

Le cadre d'un article de journal ne me permet pas d'étaler ici ce dossier volumineux — il trouvera sa place ailleurs; — mais je veux, du moins, en extraire la substance. Et il faudrait que je fusse bien maladroit pour que le lecteur n'y trouvât point quelque intérêt.

L'arbre miraculeux

Le plus simple pour se rendre à Tilly, c'est de prendre le train à la gare Saint-Lazare, et de descendre à la station d'Audrieu, à quelques lieues de Caen. Là, vous trouvez la guimbarde de l'obligeant M. Morel, patron de l'auberge Saint-François, qui en une demi-heure vous conduit à destination. Le trajet, en voiture, par cette saison, est une véritable promenade en Paradis. La route est bordée de jardins et de haies en fleurs. Il flotte dans les airs je ne sais quelle odeur sucrée et fraîche. Avec cela, un paysage exquis, gras, vert, où les champs de céréales alternent avec les pâturages et où partout neigent les pommiers.

Vous traversez la Seulles au bord de laquelle s'agitent des lavandières, et vous atteignez le bourg. Le père Morel vous débarrasse de votre valise, vous indique votre chambre — et, libre, vous faites immédiatement comme tous les pèlerins : Vous courez au *Champ*.

Le *Champ*, c'est un vaste carré d'avoine, situé sur un plateau qui domine tous les environs. Vous y arrivez par des chemins ombreux, bordés d'aubépine. Déjà deux ou trois baraques en toile y sont installées; on y vend des photographies, des statuettes de la Vierge, des cierges.

Le champ a peut-être cent cinquante mètres de large sur trois cents mètres de long. A l'entrée, sur un poteau, on lit : *On ne blasphème pas ici*. Là-bas, dans le fond, vous apercevez un arbre ébranché, long, penché, qui émerge de la haie. C'est l'orme miraculeux, l'orme autour duquel ont lieu les apparitions. Sur un large espace, le terrain est battu, durci. Avancez, vous apercevez quelques hommes en blouses, chapeau bas, quelques femmes, en bonnet plat, agenouillées. Avancez encore, et notez bien tous les détails touchants du décor que vous avez sous les yeux.

Au pied de l'orme, une statue de la Vierge étend les bras. A droite et à gauche deux tableaux naïfs, dans des cadres de bois.

Cela forme comme un autel rustique qui a pour fond le ciel bleu.

Devant cet autel improvisé, on a creusé un fossé. Aux parois sont accrochés des bouquets, des ex-voto, des chapelets, des images.

Des cierges plantés en terre, brûlent...

Une barrière, faite de planches, de fils de fer, de poteaux reliés tant bien que mal, protège l'arbre contre la pieuse avidité des visiteurs qui l'ont déjà dépouillé de son écorce jusqu'à mi-hauteur.

C'est là que, depuis deux mois, des milliers et des milliers de pèlerins se sont prosternés — là que la Vierge est apparue, quelquefois à des foules, plus souvent à de rares privilégiés...

M. Yon

La nuit vient. Je retourne au village. Des cloches sonnent l'Angelus. Je rencontre, chemin faisant, des paysans hâlés qui me saluent comme si j'étais du pays. Tous ont les yeux bleus, la mine franche. On les sent heureux de vivre, et simples. Nulle part, d'ailleurs, on n'aperçoit dans le bourg trace de misère. Les maisons sont blanches, avec des toits en ardoise. Tout est clair autour de moi, les murs, les visages, et même la nuit...

En attendant le dîner, je fais la connaissance d'un voisin de l'auberge, un quinquaiier, M. Yon. C'est un homme de trente-cinq ans, robuste, d'un grand bon sens et très considéré dans le village.

Je lui demande s'il a vu l'apparition, et voici ce qu'il me conte :

— J'étais le plus incrédule des hommes et je plaisantais tous ceux qui prétendaient avoir vu. Or, un soir, le 9 avril dernier, vers neuf heures, je me rendis au Champ, pour accompagner quelques amis. Arrivé près du poteau, je me suis arrêté pour achever le cigare que j'étais en train de fumer. Mes amis continuèrent leur chemin et je les vis de loin s'agenouiller pour dire leur chapelet. Quelques instants plus tard j'allais les rejoindre — quand j'entendis dire qu'une personne voyait la Vierge. Je m'approchai d'elle. Je restai à ses côtés plus d'une heure — et je me disposais à m'éloigner, persuadé que cette personne était comme moi et ne voyait rien, quand (il était dix heures et demie environ), me retournant du côté de la haie, il me sembla qu'un petit arbre, voisin de l'ormeau, un frêne, que je distinguais très bien quelques instants auparavant, disparaissait derrière un nuage. Croyant à une hallucination, je m'approchai de la haie. Je revis le frêne. Le nuage avait disparu, mais à mon retour, à la place que je venais de quitter, le nuage m'apparut de nouveau. Il était d'un blanc bleuté. Il avait l'aspect montonnant de la fumée qui sort d'une cheminée de locomotive. Au centre, une forme se dessina bientôt, vague d'abord et de face. Quand les contours en devinrent nets, elle se retourna brusquement, et je vis alors de trois quarts, une statue de la Vierge, tenant sur le bras gauche un enfant, et portant sur la tête un diadème dont l'un des fleurons était brisé. Cette statue semblait de pierre blanche, dite de Caen, et elle était, dans certaines parties, noirâtre et comme terreuse... Une grosse émotion, je ne vous le cache pas, s'empara de moi, j'enlevai mon chapeau, je tombai à genoux... Je revins chez moi sans parler, avec une grande envie de pleurer, mais pas de chagrin... Je ne dormis pas de la nuit. Depuis ce jour je ne ris plus des apparitions.

— Et vous fûtes seul à apercevoir cette statue de la Vierge ?

— A apercevoir la statue, oui. Mes compagnons ne virent que le nuage, très lumineux dans la nuit.

La nuit au Champ

C'est le soir surtout que les habitants de Tilly et des villages environnants vont au Champ. Qui dira la poésie pénétrante de ces pèlerinages ? Le parfum des arbres en fleurs est devenu plus enivrant. Les gazons qui bordent les sentiers étincellent de vers luisants. Un silence, une paix, une douceur enveloppe tout le paysage. Les pèlerins parlent bas, et la nature elle-même semble se recueillir...

Je suis le chemin derrière un groupe de paysannes. Bientôt, à travers les interstices de la haie, j'aperçois au loin une lueur. Serait-ce l'apparition ?...

Non, ce n'est pas l'apparition ; mais le spectacle n'en est pas moins inoubliable.

Au bout du champ j'aperçois comme un mur d'ombre, plus noir que la nuit, et dentelé capricieusement. Au centre, dans de la clarté — celle des cierges — se détache l'ormeau. Et, dans cette clarté, des centaines de silhouettes d'hommes et de femmes, les unes debout, les autres prosternées. Le vent est froid. Les hommes ont enfoncé leurs casquettes jusqu'aux oreilles, les femmes se sont enmitoullé la tête d'épais fichus...

Je m'avance. Une clameur douce et rythmée m'arrive par bouffées. J'avance encore et me voici parmi la foule ; tous les yeux sont fixés sur l'arbre, et toutes les bouches chantent :

Vierge, notre espérance,
Etends sur nous ton bras.
Sauve, sauve la France,
Ne l'abandonne pas.

Huysmans qui, dans *En route !* a décrit, d'une façon si parfaite, la profonde poésie des chants d'église, pourrait seul dire le charme intense et émouvant de ces voix d'enfants, d'hommes de la terre, de femmes, de fillettes, de vieillards, s'élevant dans le plein air, dans la pleine nuit — et à qui la ferveur donne des accents que l'art, jamais, ne saurait atteindre...

L'hymne s'achève en murmure. Alors, un autre chant recommence, plus fervent encore, où il semble que toutes les âmes jaillissent d'un même élan vers le ciel :

Laudate, laudate, laudate, Maria !

Et le *Laudate* achevé, c'est une voix de fillette qui récite les litanies. Et l'on entend, comme une brise roulant sur les moissons vertes, le murmure ininterrompu des *Priez pour nous ! Priez pour nous ! Priez pour nous !*

Evoquez cette scène, je vous en prie. Je me sens incapable de la décrire. Imaginez le décor de ce champ immense, de ces cierges, de ces arbres, de ce ciel étoilé, du grand silence enveloppant...

Marie, Martel

Entre deux cantiques, je viens d'apercevoir, près d'une petite vieille, une jeune fille, blonde, vingt ans peut-être. On me dit : « C'est Marie Martel, en ce moment elle voit... »

Je l'examine. Une demi-heure durant, je ne la quitte pas des yeux. Elle est debout, la tête haute, le regard dirigé vers le faite de l'arbre, les lèvres entr'ouvertes. Ses mains sont jointes, elle ne bouge pas.

Ses traits semblent figés. Ses paupières ne s'abaissent jamais. Une étrange expression de béatitude rayonne sur son visage, qui se crispe cependant au coin gauche de la bouche.

Elle me semble en catalepsie. Je m'approche d'elle. Je soulève un de ses bras. Le bras cède, sans trop de résistance. Mais je pince le poignet fortement. Aucun mouvement. Je pince plus fortement encore. Même insensibilité...

Je n'ose prolonger l'expérience. On me prend sans doute pour un mauvais plaisant.

Plusieurs femmes, d'ailleurs, entourent la visionnaire, l'interrogent. Elle ne répond pas. Au bout de trois quarts d'heure seulement d'extase, elle parle...

— Vous voyez ?

— Oui.

— Depuis quand ?

— Quasiment depuis que je suis arrivée.

— Comment est la Vierge ?

— Elle est en blanc, avec une ceinture bleue. Ses bras sont étendus. Elle tient des rayons dans ses mains. Elle sourit.

Cela est dit d'une voix voilée, un peu plaintive, d'une douceur infinie.

Une femme murmure :

— Dites-lui qu'elle nous bénisse.

Et Marie Martel, toujours extasiée :

— Ma bonne mère bénissez la foule qui vous aime.

Une autre femme demande :

— Demandez à la Vierge qu'elle guérisse mon enfant.

Et la jeune fille blonde répète :

— Ma bonne mère, guérissez l'enfant pour lequel je vous implore.

La voix est de plus en plus douce, comme la voix d'une âme en-allée, d'une âme ravie en l'au-delà...

Soudain, elle dit :

— Notre bonne mère s'en va...

— De quel côté ? interroge un laboureur.

— Elle monte... Elle monte... Elle atteint la cime de l'arbre... Elle disparaît...

Alors les chants recommencent. On entend sonner minuit, à l'horloge de l'église prochaine... Quelques-uns des pèlerins s'en vont, mais le plus grand nombre reste... A deux heures du matin, dans le champ tout noir maintenant, car les cierges se sont consumés, on prie encore...

Je vois sourire les sceptiques. « Votre M. Yon, me diront-ils, a eu une hallucination tout simplement. Quant à Marie Martel, c'est une hystérique qui s'autosuggestionne. Tout en cela, débarrassé du décor, dégagé de la mise en scène, est, au fond, très banal. Vous voudriez nous en faire accroire, si vous nous affirmiez qu'il y a du surnaturel là-dedans ! »

Eh ! bien, je n'en fais pas mystère. Tout impressionné que je fusse par la grande poésie du spectacle auquel je venais d'assister, je me faisais des réflexions analogues en rentrant à l'auberge du brave M. Morel. Et si j'étais reparti incontinent pour Paris, il est probable que je n'eusse gardé de mon séjour à Tilly, que le souvenir, purement artiste, d'une scène touchante dans un décor merveilleux.

Mais ce que je vis et ce que j'appris par la suite modifia complètement cette impression première.

Ce sont les fillettes de l'école des Sœurs, et les Sœurs elles-mêmes qui, les premières, ont vu l'apparition.

C'est aux Sœurs que je ferai donc ma première visite.

A la sortie du village, sur la route de Bayeux, au fond d'une cour sablée, un petit bâtiment, flanqué de deux ailes...

Dans l'aile de gauche, la classe des grandes. Dans l'aile de droite, la classe des petites. Par les grandes baies ouvertes, m'arrivent des voix enfantines. On récite les leçons.

Me voici près de la porte. Je veux sonner. Il n'y a pas de sonnette. Une chaîne cadénassée maintient les deux battants. Je frappe. J'appelle. Enfin, on vient.

— Ma Sœur, ne pourrais-je obtenir d'être reçu par vous quelques minutes ?

— Monsieur, on nous a défendu...

— Eh ! bien là, à travers le grillage de la porte, ne pourriez-vous me conter comment la Sainte Vierge vous est apparue ?

— Monsieur, je voudrais bien... Mais, je vous dis, on nous a défendu..., et on ne peut pas aller contre l'obéissance !

Je me retire, sans insister. Mais un habitant du bourg qui a assisté de loin au dialogue m'accoste, et s'offre à me donner tous les renseignements que je puis désirer. Bien entendu, j'accepte. L'obligeant villageois ne me trompa

point. Le curé que je vis un peu plus tard me certifia son récit scrupuleusement exact. Le voici :

Les premières apparitions

— Le 18 mars dernier, la supérieure faisait réciter la prière aux enfants. « C'est demain, leur disait-elle, la fête de Saint-Joseph. Si vous êtes bien sages, la bonne Vierge vous en récompensera. » « La bonne Vierge, fit une des fillettes qui était tournée vers la fenêtre, regardez là-bas, je la vois ! » Toutes les enfants regardent dans la direction que leur indique leur petite camarade et toutes s'écrient : « Je la vois ». La religieuse, incrédule, veut rétablir l'ordre. Mais les fillettes continuent à se bousculer pour voir.

La religieuse s'approche de la fenêtre. Et à son tour, elle voit — elle voit, là-bas, à plus d'un kilomètre dans les champs, à côté d'un grand arbre, une image de la Vierge Immaculée, mains étendues, vêtue de blanc, au milieu d'une grande clarté et d'un ovale bleu que les nuages semblent respecter.

On appelle les enfants de la classe voisine. Elles arrivent avec les deux autres religieuses. Et toutes voient — soit : soixante personnes environ.

On récite un chapelet. Plus on prie, plus l'apparition est radieuse. Elle avait commencé à 4 heures 1/4, elle ne disparut qu'à 5 heures 1/2.

Les Sœurs, ne pouvant croire encore à une apparition divine, ou craignant qu'on ne se moquât d'elles, recommandèrent aux écolières de garder le secret sur ce qu'elles avaient vu.

Mais comment obtenir le silence de soixante fillettes ! D'ailleurs, le 24 mars, veille de l'Annonciation, à la même heure que la première fois, le champ de l'apparition s'éclaira de nouveau. La vision dura jusqu'à six heures. Le lendemain de la fête, même apparition, mais si brillante que les fenêtres de la classe semblent illuminées.

Soudain, d'une seule voix, toutes les fillettes s'écrient :

— Notre bonne mère joint les mains.

Et, instinctivement, toutes joignent les mains.

Le jeudi, jour de congé, pas d'apparition, malgré le chapelet récité par les pensionnaires et les maîtresses.

Le vendredi, jour de la Compassion, après le 1^{er} chapelet, rien encore. Mais, au commencement du second, une des sœurs qui, tout en voyant, ne voulait pas croire à la présence réelle de la Vierge, fut, par une force invincible, obligée de se tourner du côté de l'apparition. Elle jeta un cri : « La voilà ! » Au même moment, les enfants s'exclamèrent : « La Sainte Vierge a du sang sur le côté

gauche ». C'était vrai pour toutes. Une tache rouge était très distincte sur le vêtement blanc, à la place du cœur.

Le samedi, l'apparition dura pendant toute la classe de l'après-midi.

Ce jour-là, les Sœurs — un peu émues des commentaires qu'on faisait sur leur compte — voulurent faire constater par plusieurs habitants du bourg, que ni elles, ni les enfants ne rêvaient. Sept personnes furent admises dans la classe. Elles prièrent avec les enfants et virent l'apparition pendant la récitation de tout le chapelet. A un certain moment, la Vierge joignit les mains, comme les autres jours. Tous les assistants le remarquèrent. Parmi ces assistants, il y avait M^{me} Le Jamtel, la femme du maire.

Le dimanche des Rameaux, M^{me} Duclos et sa nièce, M^{lle} Hélène Regnier, virent l'apparition. Il était neuf heures du matin. De l'école, à la même heure, on la vit également.

Tous les jours suivants le même spectacle se renouvela jusqu'au Jeudi-Saint.

Le mardi, 31 mars, l'apparition fut plus brillante que jamais. Et, ce jour-là, à l'école, l'émotion fut telle, que tout le monde pleura.

Et tout en me faisant ce récit, mon interlocuteur me montre, de l'autre côté de la Seilles, là-bas, tout là-bas, par dessus les pâturages, par dessus le village, par dessus les côteaux, dans une échancrure que font les frondaisons moutonnantes, une grêle silhouette d'arbre, à peine distincte, dans laquelle je reconnais l'ormeau miraculeux.

Louise Polinière

Du 18 mars au 31 mars, comme on vient de le voir, l'apparition ne fut visible qu'à une grande distance.

Mais, à partir du 1^{er} avril, les choses changent. Ce jour-là, Louise Polinière, une petite servante de ferme, âgée de treize ans, employée chez M^{me} Travers, fut comme poussée vers le champ, où une force inconnue la fit tomber à genoux.... Mais j'ai tenu à avoir d'elle-même le récit de sa vision.

J'ai trouvé la petite servante, assise dans un coin de la salle commune de la ferme, en train de repriser des bas. C'est une pauvre enfant, dont le père est, m'a-t-on dit, mort au bagne, et que M^{me} Travers, a recueillie un peu par charité. Elle est d'une naïveté déconcertante, mais point sottie cependant. Ses yeux, honnêtes et vifs, sont couleur d'écorce d'arbre, comme ceux des bêtes qui vivent dans les bois. La peau de ses joues est tannée par le vent. Ses cheveux raides sont peignés à la chinoise. Elle est vêtue de loques rapiécées. Elle a aux pieds de gros souliers ferrés. Jamais je n'ai vu un être humain aussi près de l'état de nature que cette enfant.

Tout d'abord, elle a refusé de me répondre.

— Ceux qui sont venus m'interroger ne m'ont fait dire que des menteries dans leurs journaux.

— Tu sais donc lire ?

— Ah ! mais non... on me les a lus.

J'insistai ; elle me dit :

— C'était le Mercredi saint... Il était quatre heures et demie. J'allais au champ, je ne sais pas pourquoi... Tout d'un coup, au milieu, je me suis arrêtée... J'étais plus *bougi*... J'tombais à genoux... C'était plus fort que moi... Alors, je dis un chapelet. Pendant que j'récitais la deuxième dizaine, la bonne Vierge m'a apparu, dans un nuage... Ah ! mais non... Voilà : comme les premières communions, mais avec une ceinture bleue et un diadème d'or... Elle avait sa petite Bernadette à côté d'elle, à genoux.

— A quel endroit était la Vierge ?

— Je l'ai vue au pied de l'arbre, donc, avec sa Bernadette itou.

— Était-elle jolie ?

— J'connais personne d'aussi gentil que la bonne Vierge... Ah mais non.

— Et tu l'as vue souvent ?

— Que oui !

— Comment apparaît-elle chaque fois ?

— Elle semble sortir de terre... puis quand elle s'en va, elle s'élève le long de l'arbre, puis plus haut, plus haut, jusqu'au ciel...

Tu ne lui as jamais parlé ?

Non ça ne m'intimide pas ; mais j'ai pas la hardiesse.

— Et la Vierge, elle, n'a pas parlé ?

— Ah ! mais non...

— On dit qu'elle l'a déclaré qu'elle voudrait qu'une chapelle lui fût élevée dans le pays.

— Ah ! mais non... Elle n'a pas dit ça... Elle n'a jamais parlé.

Tout en me répondant, Louise Polinière continue de repriser son bas. De temps en temps, elle me jette un regard défiant. Pourtant je persiste à interroger.

— La Vierge est-elle apparue toujours dans la même attitude ?

— Des fois je l'ai vue, comme je vous dis ! avec sa petite Bernadette, d'autres fois avec l'enfant Jésus dans ses bras, une fois au milieu d'une grille en fer peinte en rouge... Il y avait un homme à côté d'elle... Il avait de la barbe... C'était peut-être Saint Joseph... Une fois aussi, je l'ai vue avec un ruban déroulé sous les pieds... Sur le ruban, il y avait ces mots en lettres d'or : « Immaculée Conception. »

— Je croyais que tu ne savais pas lire ?

— J'sais lire, tout de même, les grosses lettres.

— Et les autres fois ?

— Une fois, elle avait une corbeille de

fleurs... Une fois encore, elle avait une colombe sur le bras gauche... Le jour de l'Ascension, j'ai vu, à côté d'elle, un calvaire.

— Les apparitions durent combien de temps ?

Louise Polinière fait la moue. Mes questions commencent à l'impatisser.

Et, comme pressée d'en finir :

— Je l'ai vue quatre fois le jour de Pâques. Le lundi de Pâques, je l'ai vue pendant trois quarts d'heure.

— Entends-tu et vois-tu pendant ces visions, ce qui se dit ou ce qui se passe autour de toi ?

— Bien sûr... On me parle... Je réponds... même que je dis : « Priez donc... la bonne Vierge veut qu'on prie... » Et même, moi je dis mon chapelet tout haut.

Il y a de plus en plus d'impatience dans le ton de la petite servante. Aussi, pour conclure l'entretien, je demande :

— Ça te ferait peut-être plaisir de pouvoir offrir un bouquet ou un beau cierge à la bonne Vierge ?

Elle a compris sans doute que c'est là un moyen détourné de lui offrir de l'argent. Elle rougit, me regarde avec des yeux de petit animal irrité :

— Apportez-le vous-même, votre bouquet, moi, j'veux pas d'argent... Ah ! mais non... y aurait des gens qui diraient !... Y en a déjà bien assez qui *m'hébètent* ?...

Une légion de visionnaires

A partir du 4^{er} avril, les apparitions se multiplièrent. La veille de Pâques, un marchand, M. Gabriel, eut une vision. Le mardi de Pâques, de la cour de M^{me} Travers, MM. Robert père et Robert fils, avec douze personnes, aperçurent la Vierge, alors que ni l'un ni l'autre ne pensaient à elle, et en furent émus jusqu'aux larmes. Le lendemain, à sept heures du matin, vingt-cinq personnes l'aperçurent à leur tour. L'apparition, cette fois était nuageuse. On distingua cependant très bien l'enfant Jésus sur le bras gauche. Le même jour, Arcade Noël, de Fontenay-le-Pesnel, étant à la charrue, tombe à genoux et voit... Le mercredi, M. Damoiseau, un coiffeur de Caen, voit de même, au cours d'une promenade en vélocipède... Le jeudi, M. L..., le notaire, et plusieurs de ses amis avec lui, voient aussi... Combien d'autres !

La place me manque pour parler des visions de M. Boisard, de M. Thérond, de Jeanne Belanger, de M. Boulon, de M. Jean Richard, de M^{lle} Dubreuil, de M^{me} Aubry, d'Alphonse Creuzier, de M. Delarbre, conseiller d'arrondissement, de M. Bouet, de M. Blouet, de M. Eugène Le Masle, de deux enfants Lecaudey et Bellenger, de la petite Delaunay, d'Eugénie Jame, de M^{me} Gourdier, de M. Hamet, de M. Hettier, de M. Clément, de M. Guérard,

greffier du tribunal de Saint-Lô, de M. Henri Gautier, peintre à Granville, de M. Pierre Desobaux, de M^{lle} Fauvarque, de M. Le Van, de M^{me} Dupré, de Françoise Le Vieux, etc., etc.,

Toutes ces personnes ont témoigné par écrit ou verbalement devant le curé de Tilly, qui a recueilli leurs dépositions.

*
* *

La bonne foi des personnes dont j'ai cité les témoignages — je n'ai retenu que les plus sûrs — ne peut être mise en doute. Toutes sont persuadées qu'elles ont vu.

Mais une question se pose :

Les apparitions sont-elles imaginaires ou réelles? Sont-elles, pour employer deux affreux mots très à la mode, *subjectives* ou *objectives*?

Ma conviction est que les « subjectives » sont en minorité. Je citerai, parmi celles-ci, les visions de Marie Martel, par exemple, qui m'ont paru présenter tous les caractères de pures hallucinations. L'anesthésie du sujet, son état de quasi-cataplexie pendant l'extase, permettent, du moins, de supposer avec quelque vraisemblance que ces visions peuvent se ramener à de simples phénomènes de somnambulisme. Il est, d'autre part, certain que la suggestion joue un grand rôle dans le cas d'un bon nombre des autres voyants.

Mais si large qu'on fasse la part de la contagion, il est impossible d'admettre que tout un village, qu'une foule de plus de quinze cents personnes — car à l'heure actuelle plus de quinze cents personnes ont vu — ne soit composé que d'hallucinés.

La petite Polinière a été examinée par cinq médecins. Ils l'ont trouvée absolument indemne de toute tare physiologique. Pas d'hystérie, pas d'épilepsie, rien. J'ai décrit assez longuement son attitude pendant les apparitions, justement pour qu'on pût la comparer à celle de Marie Martel. Il n'est pas douteux, pour tous ceux qui l'ont examinée, que lorsqu'elle voit, Louise Polinière voit réellement quelque chose d'extérieur à elle.

La vision du notaire

On peut en dire autant de la vision qu'a eue M. L..., le notaire de Tilly. Voici en quels termes il me l'a contée :

« Je me trouvais, le 9 avril, vers six heures du soir, avec plusieurs personnes, dans la cour de Mme Travers. Tout à coup, Louise Polinière, qui était en train de traire une vache dans un herbager voisin, lâche sa bête et, comme poussée par une force irrésistible, court au champ, en hâte, sans même gagner le chemin, en se faufilant par les brèches des haies. A ce moment, au-dessus de la cime de l'orme, nous

vîmes très distinctement l'image de la Vierge. Les ondulations du voile étaient très nettes. La tête était inclinée à droite. A un certain moment, elle se retourna à gauche. Je ne pouvais en croire mes yeux. J'avais des jumelles sur moi. Je les pris, les ajustai, les dirigeai dans la direction de l'apparition. Je ne vis plus rien. Je les remis dans ma poche. Et alors, je revis l'apparition aussi distinctement qu'auparavant. Cela dura un très long moment. J'eus tout le temps d'analyser mes sensations. Je n'étais, certes pas halluciné. Je peux même vous en donner une preuve. J'avais dans une main ma canne et dans l'autre un bouquet de verdure. Je portai le tout sur une brouette, à quinze pas de là. J'enlevai mon chapeau. Je revins à l'endroit d'où j'avais aperçu l'apparition. Je la revis comme auparavant. Mes amis qui m'entouraient la virent comme moi. Nous nous communiquons nos impressions. L'image était la même pour nous tous. »

Rappelez-vous, maintenant, ce que je vous ai dit des apparitions de l'école des Sœurs. Soixante enfants criant d'une même voix, au même moment : « Notre bonne mère joint les mains ! » et les joignant, immédiatement, comme elle.

Tout cela prouve bien qu'il faut écarter l'hypothèse de simples hallucinations. Faut-il croire à des hallucinations collectives? Cela paraît bien difficile encore. — puisque, à plusieurs reprises, des personnes, éloignées les unes des autres de plus de quinze cents mètres, virent au même instant, la même chose au même endroit.

Le Ciel et l'Enfer

Mais si les apparitions, comme personne n'en doute dans le pays, sont objectives, à quelle cause les attribuer?

On a parlé de la réverbération des fours à chaux, qui se trouvent à sept ou huit cents mètres du Champ. L'hypothèse ne tient pas debout. Si elle était solide, en effet, chaque fois, tous les assistants auraient vu. D'ailleurs, j'ai pu le constater *de visu*, il n'y a aucune réverbération produite par les flammes des fours à chaux.

Il faut donc croire à des phénomènes extra-naturels? J'ose répondre franchement : oui. Qu'on se moque, si l'on veut! Mais s'agit-il réellement d'apparition de la Vierge? Sur ce point, vous me dispenserez de donner mon opinion. Elle serait, d'ailleurs sans autorité.

Aussi bien, je m'en vais vous en donner une infiniment plus respectable.

Ce ne sera pas, je vous en préviens, l'opinion personnelle de M. le curé doyen de Tilly, avec qui j'ai longuement causé, mais qui m'a fait promettre de ne rien rapporter de notre con-

versation — du moins en ce qui concerne l'explication des faits. C'est l'opinion générale des ecclésiastiques du diocèse qui ont étudié la question.

Pour eux, abstraction faite des visions dues à la contagion ou à des états pathologiques spéciaux, il faut distinguer parmi les apparitions, celles qui sont d'essence divine, et les autres.

Ce n'est pas, en effet, la Vierge seulement qu'on a aperçue près de l'ormeau miraculeux. Le jour de l'Ascension, par exemple, une personne de Fontenay a vu une tête sanglante. Un autre jour, le 3 mai, à onze heures du soir, quatorze personnes ont vu, dans l'herbage en pente qui se trouve de l'autre côté de la haie du Champ, trois boules de feu. La plus grosse semblait traîner les deux autres, et toutes trois montaient en roulant à terre dans la direction de l'ormeau. Quand elles furent près de l'atteindre, la Vierge soudain apparut, et les trois globes de feu s'éteignirent subitement, en laissant échapper trois petits nuages de fumée.

— On eût dit, me déclara l'un des prêtres que j'ai interrogés, qu'il y avait ce jour-là comme une lutte entre les deux puissances céleste et infernale.

Et cette phrase résume, au fond, l'impression du clergé local.

Il y a, à Tilly, une sorte de duel engagé entre le surnaturel divin et le surnaturel diabolique.

Mais cette opinion du clergé local n'a rien d'officiel encore, car la commission chargée par l'évêque de Bayeux d'étudier les phénomènes enregistrés et de contrôler les témoignages recueillis, n'a pas encore fait connaître la conclusion de son enquête.

Le seul fait que les prêtres ne craignent pas actuellement d'affirmer bien haut — et d'ailleurs tout le monde le constate avec eux — c'est que, quelles que soient la cause et la nature des apparitions, elles ont produit une grande recrudescence de foi dans le pays.

Gaston Méry.

Nouvelle Conférence de M. de la RIVE

Mardi soir, 16 courant, 500 personnes se pressaient dans la salle du Cercle catholique de Putaux, autour de M. de la Rive, qui poursuit avec persévérance sa mission antimacronique.

Le succès a été grand. Dans sa conférence, qui a duré plus de deux heures, ont défilé, grâce à de puissantes projections, sous les yeux des spectateurs haletants d'attention, la plupart des mystères de la Franc-Maçonnerie : leurs temples, leurs insignes, leurs différentes réceptions, les personnages influents de la secte, soit en France soit à l'étranger, enfin, les scènes de profanation horrible, d'adoration satanique, qui ont jeté l'auditoire dans la surprise et l'indignation.

LE DIABLE A HAÏTI

(Suite)

LE CULTE DE L'OBÉAH (1)

La masse des nègres à Haïti est aussi complètement sauvage qu'en Afrique. Le christianisme les a incidemment touchés sans exercer sur eux une réelle influence. Ils n'ont fait qu'ajouter de nouveaux fétiches aux anciens, tout en réservant une plus entière confiance en ceux qui leur sont depuis plus longtemps familiers. Ils appartiennent à une race non encore développée, et trop peu avancée mentalement pour saisir nos distinctions dans les questions morales. Ils n'ont d'autre guide et d'autre contrôle de leurs actions que les perceptions purement sensibles. Leurs passions dominantes sont la gloutonnerie, l'indolence et la luxure, purs instincts égoïstes qui tendent à l'isolation de l'individu et dont les résultats naturels sont : la cruauté à l'égard du faible et une lâche terreur des forts. De là le fétichisme, qui est leur seule religion, la seule qu'ils puissent comprendre. L'ongle de fer, la coquille d'œuf, la plume de coq ou la griffe d'animal qu'il porte à son cou, sont autant de fétiches habités par quelque esprit qu'il s'imagine capable de le servir ou de lui faire du mal, s'il les offense. Aussi fait-il tous ses efforts pour se les rendre propices.

Secrets des prêtres de l'Obéah. — Le grand Fétiche n'habite que les ténébreuses solitudes des forêts, loin des demeures des hommes. C'est là que se rendent ses croyants pour y célébrer leurs incantations et leurs orgies, les rites nocturnes de l'Obéah, et on affirme qu'il y assiste en propre personne, visible à tous, prenant part à leurs exercices.

Il est très difficile à un blanc d'être témoin de ces orgies. Elles sont défendues par la loi ; mais la crainte de violer la loi n'est pas la cause principale du strict secret donné à ces réunions : mais je suis sûr, d'après de graves autorités, que les personnages officiels les plus éminents y assistent fréquemment et occupent un haut rang parmi les prêtres de l'Obéah. On croit que le grand fétiche serait fort irrité, si une autre personne qu'un croyant y était présent, et les fanatiques sauvages qui le servent n'hésiteraient pas à tuer l'intrus. Un jeune

(1) Ce récit, qui confirme si bien le précédent (voir le numéro de mai), est dû à la plume d'un illustre ethnologue suédois, C. G. Anderssen, célèbre depuis quelques années par ses études sur le *Shamanisme* en Sibérie. Il a voulu donner un complément à ses études par ses observations sur le fétichisme à Haïti, et il est en ce moment retenu par les mêmes recherches dans les îles de la mer du Sud et à Alaska, d'où il compte être de retour dans l'automne de 97.

Français qui y réussit et fut surpris, fut tué, après avoir été cruellement torturé.

En dépit de cette leçon, je voulus à tout hasard être témoin d'une orgie Obéah. Vy parvins en achetant un noir avec une centaine de gourdes (monnaie d'argent de la valeur de 96 1/2 centimes de la monnaie américaine), à condition que j'en sortirais sain et sauf.

Quand je me fus soigneusement noirci la face, le cou et les mains, il me conduisit un jour à un endroit entièrement retiré, à une distance d'une demi-journée de Port-au-Prince, et là, à la tombée de la nuit, il me fit grimper avec lui sur un gros arbre, d'où l'on pouvait apercevoir une toute petite vallée à environ cent yards, et fort enfoncée. Les collines qui l'entouraient étaient hautes et escarpées. Les ténèbres y étaient intenses.

Après une heure d'attente, je vis deux hommes nus portant des torches, marchant lentement à travers la forêt. Ils passèrent à une distance de dix yards de moi, puis se penchèrent bien bas en murmurant je ne sais quoi. Ils traçaient le cercle magique. En même temps une petite flamme voleta, au milieu de l'espace ouvert au-dessous, entretenue par un autre homme. Bientôt d'autres apparurent, figures d'hommes et de femmes. Les flammes s'élevèrent en grandissant à mesure qu'ils jetaient du bois sur le feu. À l'aide de mes lunettes je pouvais les voir parfaitement. Une large chaudière de fer fut transportée d'un haut trépied sur le feu et certaines matières y furent jetées. Mon guide m'informa le lendemain que les matériaux solides de l'étuvée que j'avais vu faire, étaient la chair d'une chèvre, un serpent, une poule et un enfant; mais il professait en même temps son incapacité à me dire pourquoi ces matériaux étaient employés de préférence à d'autres. Des bouteilles de liqueur passèrent de main en main et furent rapidement vidées. Un chant étrangement magique s'éleva, grossissant de plus en plus, accompagné du mugissement de deux tambours magiques, larges tympanes battus à force de mains et marquant le mesure.

Scène d'horreur. — Alors, deux par deux, puis par douzaines, hommes et femmes se levèrent et dansèrent autour du feu avec de violentes contorsions, des hurlements frénétiques, des bonds et des gestes sauvages. À mesure que leur excitation grandissait, le battement des tambours devenait plus fort, le chant plus étourdissant et la danse plus vertigineuse. Les vêtements furent rejetés; beaucoup ne gardèrent plus qu'une parure, et un grand nombre furent complètement nus. Autour des danseurs se tenaient d'autres hommes portant desalebasses et des bouteilles, que les danseurs de temps en temps saisissaient et vidaient... Sou-

dain, la danse s'arrêta. Quelques-uns s'étendirent sur le sol pour se reposer; d'autres enlevèrent la chaudière de dessus le feu et en vidèrent le contenu dans desalebasses. Tous mangèrent de l'étuvée...

Il était près de minuit. La danse, le chant, le battement des tambours recommencèrent, mais ne durèrent que peu de temps, lorsqu'un prêtre obéah, portant un grand serpent vert pâle, s'élança sur le terrain laissé vide par les danseurs autour de lui.

Le serpent était enlacé autour de ses épaules, de son cou et de son bras droit, sa tête appuyée sur sa main droite levée. Il s'agenouilla sur un genou, chantant d'une voix sonore, dans une langue qui ne ressemblait en rien aux langues africaines que j'avais entendues; il semblait invoquer le tronc large et aux branches basses d'un arbre mort qui s'élevait devant lui, le séjour du Grand Fétiche. De temps en temps, les autres se joignirent à lui, en murmurant certaines syllabes, comme un refrain, d'une voix basse et sur un mode mineur, qui produisait un singulier frissonnement même à la distance où j'étais, et bien que je ne compris pas un mot, ni même le but dans lequel ce refrain était chanté, il me causa une impression d'horreur indéfinissable.

Après un assez long temps, un des tambours commença un sourd et lugubre roulement. L'homme qui avait battu de l'autre tambour le déposa par terre et se leva en poussant un cri de commandement. C'était bien le plus hideux bossu que j'aie jamais vu. Deux noirs s'élançèrent dans l'espace laissé par le feu, portant une jeune fille. Elle était svelte, plus légère en couleur qu'aucun de ceux de l'assistance, et, peut-être par le contraste qu'elle faisait avec ceux qui l'entouraient, elle semblait belle. Ses mains étaient attachées derrière elle, et elle avait pour seul vêtement une courte jupe autour des reins. Elle semblait paralysée par la terreur. Le bossu mit une de ses énormes mains sur son épaule et chanta d'une voix rauque, fixant instinctivement son regard sur ses yeux. Je crois qu'il l'hypnotisait. Tout-à-coup, il s'élança sur elle et lui coupa la gorge. Son sang inonda sa poitrine pendant que le bossu élevait son cadavre dans ses bras et le portait à la racine de l'arbre mort, où il l'étendit en sacrifice au Grand Fétiche.

Le grand Fétiche apparaît. — Maintenant, que ce soit une illusion de mes nerfs bouleversés ou l'effet de mon horreur, vous croirez ce que vous voudrez; mais j'affirme positivement que j'ai vu assis sur la large fourche inférieure de l'arbre mort, à deux mètres au-dessus de la jeune fille assassinée, quelque chose qui ressemblait à une ombre et cependant parfaitement distincte, la figure d'un énorme

et affreux nègre. Le chant frénétique recommença, un chœur, auquel se joignirent tous les adeptes ; la danse devint plus folle et plus sauvage. Un peu après, je perdis de vue le corps de la jeune fille, les danseurs m'ayant empêché de voir quand et comment il avait été pris. On chargea le feu. Les danseurs vacillaient. Quelques-uns tombèrent. Pendant que l'orgie était à son comble, la chaudière fut remise sur le feu, et une heure au plus après, lorsque l'épuisement physique sembla tempérer la folie générale, le contenu en fut servi et mangé. Après quoi il n'y eut plus de danse. Peu à peu la foule diminua, et ce ne fut qu'aux premiers rayons du jour que la dernière figure noire s'évanouit dans les ombres de la forêt. Ils avaient tous disparu sans bruit. A quel moment la géante ombre noire, assise sur le tronc de l'arbre, disparut-elle ? Je ne sais, mon guide ne me permit pas de descendre de ma cachette avant qu'il fut grand jour. J'étais si éreinté que je pouvais à peine marcher. En retournant à la ville, je lui demandai :

— « Qu'a-t-on fait du corps de cette pauvre fille ? »

— « C'était la seconde chaudière », me répondit-il.

Quand, après un jour et demi, je repassai tout cela dans ma mémoire, il me vint cette idée à la Don Quichotte, que mon devoir était d'en informer les autorités. Cette idée dans ma tête, j'allai trouver certain personnage officiel, que je supposais, d'après le titre de son office, être le seul à qui je dusse m'adresser directement. Mais je crus reconnaître en lui le porteur du serpent ; et son secrétaire particulier, assis près de lui à un bureau, était, j'en suis certain, le hideux bossu. En accents mielleux et dans un excellent français, il me demanda l'objet de ma visite, et j'eus le bon sens de lui répondre :

— « Je voulais seulement vous offrir mes respects avant de quitter Haïti. »

LE TRADUCTEUR.

Une Luciférienne à l'Equateur

La *Revista Catolica* de Lima publiait dernièrement la nouvelle suivante :

« Les habitants de Manabé ont été fort étonnés de voir apparaître parmi eux une femme étrangère, qui se propose de convertir les Equatoriens au *Luciférianisme*, dont elle est une des prêtresses. Tout le monde sait que la Maçonnerie a établi le culte de Lucifer dans tous les grands centres de l'Europe. Rien d'étonnant qu'il vienne jusque dans nos contrées des apôtres du Prince des ténèbres. »

LA PSEUDO-COMMUNAUTE

ET

LES ANNALES DE LOIGNY

Le trop fameux scandale de Loigny, une des œuvres les plus évidemment sataniques dirigées contre l'Eglise catholique et contre Rome, a la rigueur. Les *Annales de Loigny*, cet ignoble ramassis de tout ce que peut inventer l'esprit infernal, pour salir la robe immaculée de l'Eglise du Christ, en est à son 85^e numéro. On dirait que les condamnations et les anathèmes qui pleuvent sur elles ne font qu'exciter leur délire et leur rage.

Nous empruntons à la *Voix de N.-D. de Chartres* la dernière condamnation dont ces Annales et la sacrilège société d'où elles émanent, ont été l'objet :

M. l'abbé Legué, vicaire capitulaire de Chartres, vient de recevoir de S. Em. le cardinal Parocchi les documents suivants :

« Rome, du S. O., 29 avril 1896.

« ILLUSTRISSE ET RÉVÉRENDISSE
SEIGNEUR,

« En même temps que cette lettre, je transmets à Votre Grandeur des exemplaires imprimés du dernier Décret porté le mercredi 15 du courant mois par cette suprême Congrégation (de l'Inquisition), relativement aux extravagances (*circà deliramenta*) du pseudo-convent (*pseudocommunitatis*) de Loigny, dans votre diocèse. Je vous prie de faire répandre ce Décret au plus tôt et de la manière que vous jugerez la plus opportune.

« Je forme les meilleurs souhaits pour vous devant Dieu.

« A l'Ill. et Rév. Seigneur, Ordinaire de Chartres,

« Salutations fraternelles

« L. M. Card. PAROCCHI. »

Décret de la S. Rom. et Univ. Inquisition

« Férie IV, le 15 avril 1896

« A tant d'autres énormités de cette coterie déjà condamnée, qui, depuis plusieurs années, sur la paroisse de Loigny, diocèse de Chartres, ne cesse, sans aucun égard pour la vérité et le respect dû à la hiérarchie ecclésiastique, de publier et de soutenir, avec une extrême effronterie, comme visions privées, révélations et prophéties, des délires d'esprit malade, est venu récemment s'ajouter un délit si audacieux qu'il serait incroyable, s'il n'était contenu dans le n° 85 du périodique intitulé : *les Annales de Loigny*.

« Dans ce numéro sont insérés des actes absolument inventés et faux, attribués aux Con-sistoires pontificaux des 29 novembre et 2 décembre 1895. On veut, par là, faire accroire que le Souverain Pontife, par un oracle de vive voix, a approuvé le susdit périodique et la

société établie à Loigny sous le nom d'*Epouses du Sacré-Cœur de Jésus Pénitent*, ainsi que les œuvres de cette société; qu'il a levé l'interdit fulminé, par l'Ordinaire de Chartres, contre Mathilde Marchat, soi-disant Marie-Geneviève: que partant celle-ci, à titre de justice, a été réadmise aux sacrements et que ses prétendues visions ont été reconnues divines.

« Quoique déjà, soit par les actes de l'Ordinaire de Chartres approuvés et confirmés par cette Suprême Congrégation, soit encore et surtout par le décret du 27 juin 1894, condamnant la série de ces libelles mensongers ou *Annales de Loigny*, il ait été pourvu à ce que les fidèles ne soient pas déçus par tous ces mensonges; néanmoins il a paru opportun de notifier, par une nouvelle déclaration, le nouveau piège tendu à la crédulité des imprudents.

« C'est pourquoi cette Suprême Congrégation instituée contre la perversité hérétique, sur ordre Exprès du Souverain Pontife N. T. S. Père le Pape Léon XIII, déclare et notifie, à tous et à chacun des fidèles en Jésus-Christ, que les actes du Consistoire pontifical, insérés dans le susdit libelle, sont totalement inventés et faux, et ordonne qu'ils soient tenus pour faux et trompeurs.

« A cette fin, la Suprême Congrégation déclare :

« Que, demeurant ferme la condamnation antérieure des susdites *Annales de Loigny*, le n° 85 de ces Annales a été et reste proscrit comme contenant des actes falsifiés des Consistoires et autres choses indignes ;

« Que tous les décrets émanés, soit de l'Ordinaire de Chartres, soit du Saint Siège, contre la pseudo-communauté de Loigny, sont ratifiés et confirmés ;

« Que la femme susnommée reste sous l'interdit des sacrements, et le pouvoir de l'absoudre, en cas de résipiscence, réservé au Souverain Pontife, sauf uniquement à l'article de la mort ;

« Que les visions, les révélations et les prophéties de Loigny sont complètement fausses et doivent être regardées comme telles par tous les fidèles ;

« Que les fauteurs de cette œuvre de mensonge, quel que soit leur sexe, leur état ou dignité, les connivents, les adhérents, tous ceux en un mot qui, sous forme quelconque, ont prêté à ladite œuvre aide et appui, sont incapables d'absolution et de réception des sacrements, jusqu'à ce qu'ils viennent à résipiscence.

« Et toutes ces déclarations, la Suprême Congrégation a commandé de les publier en la forme prescrite.

« JOS. MANCINI,

« Notaire de la S. Rom. et Univ. Inquisition.

« L. -j- S. »

NÉCROLOGIE

M. Edmond Lhuillier

La *Revue Mensuelle* s'associe de tout cœur aux regrets exprimés par la *Croix des Ardennes* au sujet de la mort de son bien aimé Directeur, le commandant Edmond Lhuillier. Nous ne pouvons oublier que le défunt si justement regretté était un de nos plus fidèles et de nos plus dévoués amis.

C'est sous l'étreinte d'une poignante douleur, auprès de la dépouille à peine refroidie de notre ami et notre rédacteur en chef, que nous écrivons ces lignes. Le lecteur nous pardonnera si parfois l'émotion fait trembler notre plume, rend notre langage moins correct ou nos souvenirs incomplets.

Monsieur Louis-Marie-Edmond Lhuillier naquit le 23 septembre 1846, à Melun, où son père exerçait les fonctions de notaire. La mort prématurée de celui-ci ramena bientôt à Charleville, près de l'aïeul maternel, la famille composée de la mère et de trois enfants.

En 1854, le jeune Edmond fut placé chez M. Rossat pour y faire ses études. Il se montra un des plus brillants élèves de cet établissement alors fort en renom, et en sortit avec le grade de bachelier ès-sciences et un fonds sérieux d'études littéraires qu'il complètera plus tard. Reconnaisant des services que lui avaient rendus ses premiers maîtres, monsieur Lhuillier en évoquait volontiers le souvenir. Pendant une fête donnée à l'Institution Saint-Remy, il prit la parole pour porter un toast plein d'à propos et de tact, rattachant le présent au passé, associant les vœux pour la prospérité de la maison nouvelle à la gratitude émue envers les maîtres anciens.

En 1864, le jeune Lhuillier entra à l'école de la rue des Postes pour y suivre le cours de mathématiques spéciales. Ce foyer de sciences, de virilité morale et chrétienne, était en pleine floraison. Les Pères Jésuites qui le dirigeaient apprécièrent vite le trésor que leur envoyait la Providence. En cultivant l'intelligence du jeune homme, ils s'appliquèrent à asseoir ses convictions, à tremper son caractère, à orienter sa vie. Le résultat complet de leurs efforts et la fidélité d'attachement de leur élève furent leur plus belle récompense.

En 1866, Edmond Lhuillier entra à l'école Polytechnique avec le numéro 15 et les galons de sergent. Les débuts répondirent aux espérances données par un classement si heureux. Mais bientôt le commencement de cette surdité, qui fut la dure épreuve de sa vie, lui fit perdre bien des détails des démonstrations enseignées; son rang baissa; il sortit dans l'artillerie. Il saisit joyeusement cette carrière; d'ailleurs n'était-il pas là mieux dans sa vocation?

Il y avait en effet, dans sa nature, plus du soldat que de l'ingénieur, plus de l'action militante que du calcul scientifique. Entré à l'école d'application de Metz, il en sortait au commencement de juillet 1870, avec le grade de lieutenant au 2^e régiment d'artillerie.

A cette date la guerre éclatait. Le jeune lieutenant fit partie de la division du général Guyot de Lespare, dans le 5^e corps d'armée commandé par de Failly. Il assista à une partie de la bataille de Frœschwiller, fut enveloppé dans le désastre de Beaumont, refoulé sur Sedan, où sa batterie vint s'établir sur les hauteurs de la Garenne. Là, dans la matinée du 1^{er} septembre, on tint ferme jusqu'à la dernière heure. La batterie fut fortement endommagée, presque tous les hommes tués ou blessés. Debout et intrépide, le lieutenant mêlait aux appels du patriotisme quelques éclairs de sa foi religieuse. Enfin il dut, sur l'ordre de ses chefs, abandonner le terrain et se replier sur Sedan. Il fut quelques jours retenu prisonnier dans cette presqu'île d'Ige, nommée alors le camp de la misère, puis interné à Cologne jusqu'au printemps suivant. Pendant ces douloureux loisirs de la captivité, le jeune lieutenant suivait avec angoisse les péripéties des combats, étudiait la langue et les habitudes du pays où il était détenu, et utilisait pour l'avenir ces heures de pénible isolement.

Au mois de mai 1871, le lieutenant Lhuillier rejoignit le deuxième régiment d'artillerie à Grenoble où il resta deux ans, puis il alla à Clermont-Ferrand, à Montauban, où il fut nommé capitaine en 1874, à Toulouse. Il fut alors appelé à faire partie de l'état-major de l'école d'application d'artillerie et du génie à Fontainebleau.

La vigilance exacte sur tous les points de la discipline militaire, l'association de l'autorité et de la bonté, le sentiment de l'équité qui lui inspirait la défense des inférieurs en face des supérieurs quand les premiers lui paraissaient avoir raison, la maturité du caractère, la force de la volonté, des études approfondies sur les poudres, les projectiles, les fortifications, l'art de la défense, avaient attiré sur lui les regards des plus hautes autorités militaires. Le général Berge disait : « Si Lhuillier n'avait pas sa douloureuse infirmité, il arriverait prochainement à un rang fort élevé dans l'armée ». Le jeune officier avait d'ailleurs l'allure et le caractère d'un soldat d'élite. Son profil et ses traits rappelaient d'une manière frappante le type bien connu de Bonaparte à l'armée d'Italie. Son coup d'œil était sûr, sa décision prompte et hardie, son entrain joyeux, son caractère chevaleresque, ouvert et aimable.

Il avait de plus élargi ses horizons. Non content de ses études techniques, il avait

exercé sa pensée dans le domaine de l'histoire et de la littérature; relu, la plume à la main, Thiers, Guizot, Augustin Thierry, Taine, Ozanam; pris le courant des œuvres contemporaines qu'il connaissait et appréciait sagement. Il avait complété ses études d'apologétique religieuse: médité de Maistre, Nicolas, Freppel, Montsabré; s'était fait un fonds de théologie très sûr avec les ouvrages du cardinal Gousset qu'il possédait fort bien et dont il exposait clairement les données et les discussions.

En même temps il était frappé de l'importance de la question sociale, douloureusement ému de cette situation du peuple qui souffre, qui peine; et qui est perpétuellement trompé par des exploiters et des politiciens sans entrailles. Il avait étudié la question du capital et du travail, des sources du revenu, de la condition ouvrière, des anciennes corporations; utilisé les études de Le Play, Périn, Léon Gautier, Harmel. Il s'était associé de cœur et d'action au mouvement si fructueusement lancé par MM. de Mun, de La Tour du Pin, de Marolles, etc., etc., puissants apôtres dont M. Lhuillier était le confident et l'ami.

Une autre question éveillait son attention: le rôle de la Franc-Maçonnerie dans la société contemporaine. Par ses relations et ses études, M. Lhuillier était arrivé à se faire de la secte et de ses influences néfastes une idée fort juste.

Il pénétrait le caractère métaphysique et le côté pratique de cette société internationale. La connaissance de ses chefs, de son esprit, de ses agissements, lui donnaient une force d'induction, une science presque divinatoire parfois, qui étonnait, et dont il était impossible de contester les conclusions. Le dévouement au bien du peuple, l'ardeur à repousser le joug maçonnique furent, avec la foi et le patriotisme, les grandes et fortes passions de sa vie. Toutefois il savait associer la lutte pour les principes avec la plus parfaite charité envers les personnes, la défense de la vérité et du droit avec les procédés de la plus chevaleresque courtoisie. Il n'était assurément pas de ceux qui veulent avant tout tenir compte de l'infirmité des yeux malades, pour ne leur distribuer que le faible degré de lumière proportionné à leur débilité; il n'était pas l'homme des expédients, des compromis et des vains replâtrages. Il croyait que la société ne peut être guérie que par la plénitude de la vérité et de la lumière. Il les jetait à pleines mains aux yeux éblouis de ses amis et parfois des ennemis de ses croyances. On y répondait d'abord par une bruyante protestation; mais l'aimable et intelligent causeur, dirigeant habilement la charge, mêlait une fine ironie à d'intelligentes questions, faisait les concessions pratiques conciliables avec les

principes, amenait doucement le contradicteur à ses conclusions ; puis terminait le débat par un franc éclat de rire et par la plus cordiale poignée de main.

L'emploi si sérieux et si élevé des années de sa jeunesse méritait au jeune officier les bénédictions du foyer domestique. Le 28 septembre 1878, il épousait à Sedan M^{lle} Cornélie Piot, digne sous tous rapports d'associer sa vie à une aussi noble existence. Ensemble ils habitèrent Laon, puis Reims dès 1883. Les berceaux des nouveaux-nés multipliaient la lumière et la joie au foyer si chrétien du capitaine. Il était décoré de la Légion d'honneur le 14 juillet 1886.

Mais ce bonheur devait être éphémère. Le vaillant serviteur du Christ était destiné à participer largement aux souffrances du calvaire ; le 26 septembre il perdait la fidèle compagne de sa vie, la mère de ses tout petits enfants. Quelques semaines après, il vit également s'éteindre sa sœur bien aimée dont l'âme si semblable à la sienne avait toujours été sa confidente et son soutien. Quelque temps brisé par ces terribles adversités, il se releva bientôt avec toute l'énergie de sa foi surnaturelle ; il reprit la direction de sa petite famille avec l'aide et le concours de sa mère, cette ferme et vaillante chrétienne si fréquemment éprouvée et si digne d'avoir été la mère d'un tel fils. En décembre 1888, M. Lhuillier était nommé chef d'escadron.

Toutefois, les horizons de la vie avaient pris une teinte bien austère ; la surdité s'était aggravée ; le Commandant sollicita et obtint sa retraite en octobre 1891, et peu après vint se fixer à Charleville. Il y apparaissait comme un auxiliaire trop précieux pour que l'on ne songeât pas à utiliser son concours. Invité à prendre part à la rédaction de la *Croix des Ardennes*, il y occupe bien vite le premier rang. Dès le début, son talent se révèle avec un caractère vraiment magistral. Aucun apprêt, aucun art. C'était le soldat qui, sans transition, quittait l'épée pour la plume. Mais la clarté des idées, la chaleur du sentiment, la vivacité et la finesse de la réplique lui firent atteindre du premier bond un idéal fort élevé. Plusieurs de ses articles de fond sont des modèles de doctrine, de justesse et d'entrain. A la fois ardent et pondéré, il se défie des tentatives hasardeuses, tient sa route entre les extrêmes, et dans la brûlante question du capital et du travail, il est toujours pour l'union étroite entre le patron et l'ouvrier.

Sans trêve il se dévoue à l'œuvre entreprise avec une générosité souvent excessive. Au travail de la rédaction, il joint celui de l'administration, de la correspondance, de la propagande. Non seulement il s'acquitte de ces charges multiples avec un désintéressement

parfait, sans accepter jamais la moindre rétribution, mais il y met largement de sa bourse, emploie ses journées, parfois une partie de ses nuits, encourage, exhorte, ne se lasse jamais. Ni les échecs, ni les mécomptes, ni les basses injures ne le déconcertent. Que lui importe ! Il lutte pour la vérité et pour la Foi.

Il puise dans ses pratiques religieuses cet indomptable courage. Chaque année, il va à Lourdes, s'y fait, pendant plusieurs jours, le plus actif et le plus humble des brancardiers, servant les malades avec une touchante sollicitude, se rendant compte des miracles avec ce sangfroid, cet esprit de loyale observation qui lui étaient habituels. Il demande sa guérison à la sainte Vierge, non pas tant pour lui-même, dit-il, que pour le bien de quelques amis incrédules, lesquels lui ont promis de revenir complètement à Dieu s'il trouve, à Lourdes, la guérison de son infirmité. Il y trouve mieux que cela : l'héroïsme de la patience et du sacrifice. A son dernier voyage, il y fut sérieusement indisposé. C'était, disait-il, un maternel avertissement de la sainte Vierge. Sa vie depuis fut, s'il se peut, encore plus recueillie, plus fervente et plus mortifiée.

Mais comme cette piété et cette austérité s'allient à l'amabilité la plus gracieuse ! Dans les réunions de famille et de société, on était émerveillé de voir avec quelle facilité, triomphant de son infirmité, il prenait sa large part dans la conversation, causait, discutait, semait les anecdotes piquantes, les histoires les plus variées, les traits heureux, surtout les témoignages d'affectueuse bonté. La moindre marque d'intérêt éveillait de sa part une gratitude qui ne s'effaçait plus. Singulièrement fidèle dans ses amitiés, il devinait toutes les nuances, toutes les délicatesses du sentiment, consolait tendrement, dissipait les tristesses, prévenait tous les découragements. Ayant beaucoup souffert, il avait don et grâce pour consoler autrui. Au contact de ce cœur d'apôtre et de soldat, on sentait renaître et grandir sa force morale ; on se reprenait toujours à espérer et à marcher en avant, avec pleine confiance en Dieu. C'était à cette dernière pensée que nous ramenait, avec une étonnante spontanéité, cette âme vraiment supérieure. Il aimait à répéter le mot de Jeanne d'Arc : « Les hommes batailleront ; Dieu seul donnera la victoire. » Aussi il ne comptait sur le succès de rien sans la prière et la foi : tout effort purement naturel lui semblait une agitation vaine et purement stérile. Dans le journal *La Croix*, il voyait avant tout une œuvre surnaturelle qui ne peut prospérer que par la prière et la bénédiction de Dieu.

Cependant l'époque des élections municipales approchait. A Charleville, en présence de la coalition des radicaux francs-maçons

avec les socialistes, il se fit une union de tous les honnêtes gens respectueux de la liberté religieuse et de la tranquillité de chacun, et désireux de conjurer le péril commun. Cette union de tous les esprits modérés était le terrain de combat que souhaitait depuis longtemps M. Lhuillier. Il multiplia les efforts pour y grouper ses amis, et signala à tous, avec une franchise entière, rude peut-être, mais admirablement patriotique, le péril de la Franc-Maçonnerie unie au Socialisme. La loge en fut troublée, car elle concentra toutes ses colères contre *La Croix*. Son dernier cri fut un appel violent aux haines antireligieuses contre les *Protégés de La Croix*. *La Croix*, c'était, sous le signe du Christ, le rédacteur en chef, M. Lhuillier. En réalité, il ne se posait en protecteur de personne. Il faisait ses réserves, gardait toute l'indépendance de sa pensée; mais il tendait loyalement la main à tous les hommes sages contre le péril social. En tout cas, protection pour protection, celle du vaillant et intègre commandant valait bien certaines protections toutes différentes. D'autres lui furent associés dans le torrent d'injures qui tomba sur son drapeau. Ils ont été trop fiers de l'honneur de cette compagnie pour songer à séparer leur cause de la sienne.

Mais les derniers bruits de la bataille n'arrivèrent pas à son oreille. Déjà se levait pour lui l'aube de l'éternité. Un développement inattendu de la maladie de foie dont il souffrait depuis longtemps, une complication de péritonite, mirent promptement sa vie en péril. Le lundi matin, 11 mai, une crise subite fit craindre au malade un dénouement immédiat. Vite, il manda le prêtre, fit rapidement ses adieux aux siens, et attirant auprès de lui son plus jeune fils, le seul de ses enfants qui fût, en ce moment, présent : « Mon cher enfant, » lui dit-il, tu vas me jurer en ton nom, au nom de ta sœur et de tes frères, sur le crucifix qui est ici, que vous resterez bien fidèles, toujours, à l'éducation chrétienne que je vous ai donnée. »

Cependant, les médecins arrivèrent et purent ajourner le danger. Mais le lendemain, le malade ne garda plus d'illusion. Il demanda les sacrements de l'Eglise qu'il reçut avec une piété touchante, répondant lui-même à toutes les prières de la liturgie.

Il fallait voir ce juste se frapper la poitrine, s'humilier et demander pardon. Il y eut pourtant dans l'âme de ce bon serviteur de Dieu, comme dans celle des plus grands saints, à cette heure solennelle, un moment d'angoisse et de religieuse frayeur. Mais elle se dissipa bien vite, pour faire place à la plus douce confiance. Saisissant son crucifix, pour ce dernier combat, comme il eût saisi une épée en un

jour de bataille, il le considérait, le baisait affectueusement et lui murmurait ses dernières confidences. A l'exhortation qui lui était adressée d'être soumis à la volonté de Dieu : « Oui, » répondait-il, je fais mon sacrifice, si pénible soit-il, je le fais complètement... sans restriction... au pied de la croix, pour mon salut... pour ma famille... pour l'Eglise... pour la France. — Courage et confiance, lui répondait-on, vous les avez vaillamment servis. — Ne dites pas cela, reprit-il; je n'ai presque rien fait. Demandez beaucoup de prières pour moi. Mais pas de fleurs sur mon cercueil, pas de couronnes, pas de soldats ». Puis, un moment après, avec un paisible sourire : « Ce soir, je vais voir le bon Dieu. *Magnificat anima mea Dominum* ».

L'intelligence du moribond avait une admirable et sereine lucidité; son ouïe avait retrouvé une perception étonnante. « *In te, Domini speravi*; Seigneur, j'ai espéré en vous, » lui disait le prêtre. Et le malade d'achever : « *Non confundar in æternum*; je ne serai pas confondu dans l'éternité. » — « *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi*; je me suis réjoui à la parole qui m'a été dite » — Et le malade, achevant lui-même le verset : « *In domum Domini ibimus*; nous irons dans la maison du Seigneur ». Puis récitant les paroles du *Salve Regina*, il en savourait doucement les derniers mots : « *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria*, » — Ses regards attendris à la vue des siens, se reportaient avec une expression de calme surnaturel et héroïque sur le Crucifix. Dans les étreintes de la souffrance, il redisait le mot de saint Paul : « *Quis me liberabit a corpore mortis hujus?* » « Qui me délivrera de ce corps de mort? » Et le prêtre lui suggérant la parole de l'apôtre : « *Cupio dissolvi*, je désire mourir », il achevait : « *et esse cum Christo*, pour être avec le Christ ». Ensuite il demanda à sa famille de se mettre en prière. Tandis que l'on récitait le chapelet, il releva encore la tête, envoya à sa mère un doux et bon sourire, se recueillit de nouveau, puis dans un souffle à peine perceptible, il rendit à Dieu son âme vaillante.

Cher et sympathique commandant, longtemps encore nous vous verrons avec cette physionomie fine et distinguée, cette expression sérieuse et réfléchie, sur laquelle les épreuves de la vie et le vif sentiment des malheurs de la Patrie et de l'Eglise répandaient parfois un voile d'austère mélancolie; avec ce regard vif et intelligent, ce bon et gracieux sourire qui épanouissait vos traits. Longtemps encore nous entendrons l'accent de cette parole si nette et si française, si expressive, si juste et si facilement émue. Nous surtout, qui avons eu la consolation d'assister à vos derniers instants,

nous vous reverrons avec ce visage transfiguré par la lumière du Christ, dans cette attitude simple mais héroïquement chrétienne de votre dernier sacrifice.

En confiant votre dépouille à la terre, au lendemain de l'anniversaire glorieux de l'Ascension du Sauveur, nous vous saluons dans la gloire et le repos du Paradis. De là, vous serez le protecteur d'une famille en deuil, dont vous fûtes l'honneur, le conseiller toujours écouté et le centre le plus tendrement aimé. Vous serez le consolateur de votre mère, vous serez l'ange gardien des chers petits enfants que vous laissez orphelins. Vous serez le défenseur de nos efforts et de nos œuvres, la providence de cette *Croix des Ardennes*, dont vous étiez le vaillant et incomparable soutien.

Messes de réparations

L'Union Antimaçonnique de France communique à la *Revue Mensuelle* la note suivante, que nous nous faisons un devoir d'insérer :

Préoccupé de la situation actuelle et comprenant chaque jour davantage qu'à l'action il faut joindre la prière, le *Conseil central de l'Union antimaçonnique* de France fait appel aux catholiques et particulièrement aux prêtres pour l'établissement d'une Messe quotidienne, en réparation des sacrilèges maçonniques et en vue d'obtenir la conversion des Francs-Maçons.

L'importance de ce double objet n'est pas à démontrer. Les révélations les plus récentes et les plus authentiques ont ému les âmes chrétiennes à la pensée des profanations de toutes sortes dont la Franc-Maçonnerie est l'inspiratrice. La conversion des Francs-Maçons mérite également notre sollicitude. Le Conseil central de l'*Union antimaçonnique* propose seulement une organisation spéciale de la prière à ces deux intentions.

Il suffit pour arriver au résultat désiré, d'assurer une trentaine de Messes par mois. Nous pensons qu'un certain nombre de prêtres et de personnes pieuses répondront à notre appel. Afin que chacun puisse s'unir par la prière ou la communion à l'offrande du Saint Sacrifice, nous demandons aux personnes qui auraient cette pensée d'envoyer avant le 20 de chaque mois, à M. l'abbé de Bessonies à Notre-Dame des Victoires, Paris, l'indication pour un jour du mois suivant, soit de la localité, soit de la paroisse s'il s'agit d'une ville, où le Saint Sacrifice sera offert à ces intentions.

Chaque mois la *Franc-Maçonnerie démasquée* indiquera pour les jours du mois suivant l'endroit où la Messe sera célébrée. Il pourra sans doute se trouver des jours où elle le sera plusieurs fois et d'autres où elle ne le sera pas, mais nous espérons arriver bientôt à réaliser

la Messe vraiment quotidienne. Parfois peut-être, et particulièrement là où existent des Sections de l'*Union antimaçonnique*, les fidèles pourront se réunir pour assister à la Sainte Messe offerte ainsi en esprit de réparation et de demande. Puissent ces prières multipliées apaiser la colère de Dieu et attirer sa miséricorde !

Le Conseil central de l'Union antimaçonnique prie instamment les *Semaines religieuses* et les journaux catholiques de reproduire cet appel.

JEANNE D'ARC A REIMS

Nous empruntons aux *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur* l'ode suivante, vibrante d'enthousiasme chrétien et patriotique, œuvre d'un jeune prêtre originaire du beau pays de Savoie, en nous associant au vœu des *Annales* : que les espérances du poète trouvent bientôt aux pieds de sainte Jeanne de Domrémy leur entière et splendide réalisation !

Céleste vision ! — Reims ! — le matin du Sacre !
Après les jours sanglants de honte et de massacre
Où le fer disputait aux dents du Léopard
Des lambeaux de pays fouillés de part en part,
Après tant de labeurs, de luttas, de souffrance
Endurés vaillamment pour la « très douce France »,
Jeanne, modeste, est là, debout, près de l'autel,
Le front irradié d'un reflet immortel !
Une main enlacée aux plis de sa bannière,
L'autre montre son cœur sous l'armure guerrière
Ballant son plein pour Dieu, la Patrie et son Roi,
Le pauvre Charles VII hier au désarroi,
Aujourd'hui triomphant sous l'or du diadème
Dans ce temple où Clovis reçut l'eau du baptême !
Reims !... le matin du Sacre ! — ô blanche Vision !
Jeanne, « Fille de Dieu », toute à la mission
Qu'elle reçut des voix de ses Saintes aimées
Rend grâces dans son cœur au Seigneur des armées,
Grâces pour saint Michel consolant ses douleurs
Aux champs de Domrémy, grâces pour Vaucouleurs,
Pour Bourges, où trois mois, sous la voûte ogivale,
Naïve, elle invoqua la Vierge triomphale,
Pour Mehun où, jadis, au soleil du Berri,
A manier le fer son bras s'est aguerri,
Grâces pour le salut d'Orléans, pour les villes
Qu'elle arracha de force à leurs destins serviles !
Le glaive de Fierbois se balance à ses flancs,
Sur sa cotte de maille aux légers filets blancs ;
A ses pieds délicats chaussés de fer, le heaume
Dont la vue expulsa l'ennemi du royaume,
Casque dont Dieu lui-même arma son jeune front,
Repose sur le sol, vierge de tout affront !...

Et sublime à l'autel comme aux champs de bataille,
C'est un ange vêtu d'une armure à sa taille,
Un ange porte-glaive autour du Roi des cieux,
Tant le céleste brille au profond de ses yeux !
Telle dût apparaître au camp de Béthulie
La vaillante Judith de bravoure ennoblie...
Holopherne n'est plus qu'un cadavre amputé,
Et l'Anglais, comme lui, s'est vu décapité !

Sonnez, cloches de Reims, sonnez la délivrance !

O cœur de Jeanne d'Arc, sois le cœur de la France,
Cœur ardent et loyal entre les cœurs français,
Intrépide à la lutte, humble dans le succès !

— O Peuple ! acclame-la ta vaillante Pucelle !
Jette-lui ces vivats que ton âme recèle
Depuis tantôt vingt ans de défaite et de deuil !
— Soldats, applaudissez celle qui d'un coup d'œil
Tant de fois dans vos mains électrisa le glaive !
Et vous ! Fils des croisés ! que votre voix s'élève,
Plus vibrante qu'aux jours des périlleux combats,
Jusqu'à cette humble enfant qui dirigea vos pas !

— O Roi que le Pontife a marqué du Saint-Chrême,
Acclame Jeanne à qui tu dois ton diadème,
Jeanne dont la valeur te frayant le chemin
Jusqu'au couronnement l'a conduit par la main !

— France ! toi que le bras de la noble héroïne
« De par le Roy du ciel » sauva de la ruine,
Entonne à sa louange un hymne triomphant.
Car ta gloire est liée au sort de cette enfant !

Hélas ! plus que jadis, ô France, ma patrie !
Tu gémis sous le joug de tes bourreaux, meurtrie
Dans ta foi, dans ton culte et dans ta liberté !
L'avenir se fait sombre et le ciel irrité
Est sillonné d'éclairs précurseurs de l'orage...
... Plus de chef obéi... presque plus de courage...
Et l'athéisme impur, à la face des cieux,
Arrache aux cœurs français le Credo des aïeux,
Cependant qu'aux bas-fonds, ainsi que d'un cratère,
La révolte s'agite et fait trembler la terre !

O martyrs d'Arménie, affrontez le trépas !
Votre appel jusqu'à nous, hélas ! n'arrive pas !

O France, qu'as-tu fait de ta vaillante épée ?
As-tu donc renié ton antique épopée,
Sublime d'héroïsme, écrite avec le sang
De tes preux, — sur le sol où règne le croissant ?

Debout ! par Jeanne d'Arc, debout, France chré-
[tienne !]

Et que son âme ardente électrise la tienne !
Prends son glaive en ta main et dans ton cœur sa foi,
Puis, vers ta destinée, alors va sans effroi !
Va, renouant le fil de ta vaillante histoire

Lutter pour Dieu ! — Son cœur t'assure la victoire !
Loin de ce Cœur divin trop faibles sont nos bras
Et Dieu même l'a dit : « Par ce Cœur tu vaincras ! »

Oui, va, sous l'étendard qui défit l'Angleterre,
Va retremper ton âme aux eaux du baptistère,
A Reims, où Jeanne d'Arc debout près de l'autel
T'invite à ressaisir ton destin immortel,
Beau destin qui faisant de toi la Fille aînée
De l'Eglise du Christ, ô France prosternée
Sous le sceptre de Pierre au trône incontesté,
Fut, des siècles, ta gloire et ta prospérité !
Et nous, ô Vénérable ! ô vaillante guerrière !
Nous inclinons nos fronts sous ta blanche bannière
Qui renferme en ses plis deux noms victorieux !
Guide nos pas, ô Jeanne, au sentier glorieux
Où tu marchas toi-même aux dépens de la vie,
Et si de l'auréole, un jour, Dieu glorifie
Ton front brillant encore de tes seules vertus,
Ce jour, nous chanterons, Jeanne : Gloire à Jésus !

UN TÉMOIN DE LA FÊTE.

Action Anti-Maçonnique

Sous ce titre, la *Rivista antimassonica* de Rome publiait dans son numéro du 15 mai le remarquable article que nous nous empressons de traduire pour nos lecteurs. On verra que si l'Italie a été lente à secouer le joug maçonnique, elle ne le cède aujourd'hui à aucune nation catholique dans l'ardeur et l'enthousiasme, que doit inspirer à toute âme véritablement chrétienne le saint désir de détruire par tous les moyens la secte infernale.

Nous étions au temps où les plus misérables charlatans, se donnant pour les paladins du peuple, agitaient convulsivement le drapeau de la Révolution et de la discorde, proclamant une ère nouvelle sous le masque du plus louche patriotisme ; l'hydre maçonnique était au comble de la joie !

Le fanatisme religioso-politique faisait un grand nombre de prosélytes, pendant que, taupes sinistres, la plus criminelle et la plus lâche secte qu'ait enfantée l'enfer, se frayait son chemin en conspirant dans les souterrains et les méandres obscurs de la société, inconnus de la tourbe inconsciente des profanes.

Cette taupe, ce monstre ami des ténèbres et de l'ombre, comme la chrysalide du ver à soie, se transformait tout à coup en un oiseau de proie, voltigeant sur les sanctuaires des familles, et ululant lugubrement sur les cadavres mutilés de la mère patrie, humant avec volupté l'odeur du sang encore chaud !

Triste époque !

On vit renaître l'esclavage de l'antiquité païenne,

et les sectaires, nouveaux Méphistophélès, éclatèrent de rire à la vue des peuples écrasés sous le joug pesant et ignominieux de la maçonnerie ; de nouveaux Nérons chantèrent sur la lyre la démolition de la moralité publique et privée, la dérision des hautes vertus de la foi, la ruine du plus sacré patrimoine de nos illustres ancêtres !

Personne n'osa élever la voix, emboucher la trompette de la résistance, personne ne s'émua devant les *plaies mortelles* de notre malheureuse patrie, si lyriquement et si sublimement montrées à l'amour filial des Italiens par l'infortuné Leopardi ; personne ne voulut regarder en face cette bête infernale, qui déchirait cyniquement tous ceux qui cherchaient à lui barrer le chemin ; seul, la plus grande, la plus illustre victime de la tyrannie maçonnique, l'immortel Pie IX, déchira l'épais nuage du mystère, et jeta un peu de vive lumière sur ces affreuses cavernes, où se réfugiaient les ennemis de l'ordre social, de la foi et de la patrie.

Plus tard, un illustre champion de l'Eglise, le Père Bresciani, jeta dans le public ses irréfutables romans, fit pâlir les bourreaux et les sicaires des Loges, secoua le corps social refroidi, narcotisé par les charlatans et les baladins de la secte, par les alchimistes du patriotisme à bon marché.

Plus tard encore, quelques-uns commencèrent à ouvrir les yeux, à jeter au feu les tabliers et les statuts de la secte scélérate ; d'autres encore plus hardis et plus courageux fouettèrent jusqu'au sang les adorateurs de Satan, en révélant au moyen de la presse toutes les corruptions et les turpitudes des sectaires, dont ils avaient été complices ou témoins.

La bête féroce, sous le fer rouge, hurla en maudissant, en se tordant dans les spasmes de la douleur ; mais, comme le lion de la fable, dut se résigner à recevoir le coup de pied de l'âne.

L'infâme secte cosmopolite commençait à descendre la parabole !

* *

Le sang des victimes et des martyrs tombés sous les coups des sicaires maçonniques n'avait pas été répandu en vain ; après les bacchanales du 20 septembre 1870, la secte vit s'écrire sur les murs de Rome sa sentence de mort ; son horreur accrut sa témérité !

Elle rassembla tous ses efforts ; mais aujourd'hui, grâce à Dieu, elle reconnaît son impuissance, en voyant se dresser devant elle rangés en bataille, non seulement l'armée entière des catholiques militants sous l'éclatante bannière du Pape, mais un escadron compact de libéraux de toute

nuance, décidés à la combattre sans trêve et jusqu'à la mort.

Aujourd'hui, du haut des tribunes parlementaires, des hommes, qui ne sont rien moins que tendres pour le cléricalisme, n'hésitent pas à accuser hardiment la secte de tous les fléaux qui ont épuisé et ruiné notre Italie ; aujourd'hui, dans les colonnes des journaux les plus enragés de progrès et de libéralisme, a disparu la rubrique agressive contre les *ennemis de la patrie* et les odieux *Obscurantistes*, pour faire place aux plus sévères reproches, aux plus écrasantes accusations, aux plus hostiles sarcasmes contre cette secte qui, culbutée du piédestal où l'avaient élevée les événements politiques, rampant dans la poussière, essaie, mais en vain, de ronger petit à petit les bases granitiques de l'Eglise.

Quel changement !

Il fut un jour où le mot de *franc-maçon* était le meilleur passeport, le meilleur titre pour un homme à *idées nouvelles* ; aujourd'hui être appelé *franc-maçon* par la presse équivalait à une offense, à une calomnie, justiciable même devant les tribunaux.

Il fut un temps où l'on ignorait ce qui se cachait sous la peau de l'agneau, quels scandales et quelles fourberies s'abritaient sous le manteau de la liberté, du patriotisme et de l'unité ; aujourd'hui tout le monde sait que dans le laboratoire maçonnique seul se confectionnent tous ces oripeaux grossiers, qui ont rendu à jamais célèbres les aventures du Kentucky, de la Banque romaine, des dernières fournitures militaires, et des deux Sénateurs aujourd'hui poursuivis.

Il fut un temps où la myopie des passions politiques ne nous permettait pas de distinguer la marque caractéristique de la bande maçonnique ; aujourd'hui il suffit de voir dans un personnage haut placé les mains sales, le ventre arrondi et sur les lèvres gonflées les douces paroles de philanthropie et de patrie, pour reconnaître *a priori* le F., le Vénérable., et le 33^e de la Haute-Maçonnerie.

Il fut un temps où la secte put ériger dans le sang de ses frères italiens sa colonne d'infamie ; aujourd'hui, c'est au milieu des scandales, des escroqueries et des ordures de ses satellites qu'elle a planté le trophée de sa gloire !

Il fut un temps où la secte put, à force d'absolutisme et de terreur, fermer la bouche à toute la presse nationale ; il y a dix ans, aucun journal libéral n'osait proférer contre la Maçonnerie la moindre parole désagréable ; aujourd'hui, les journaux les plus dévoués au libéralisme et les plus autorisés, tels que l'*Opinione*, la *Gazzetta di Ve-*

nezia, le *Corriere della sera*, la *Gazzetta di Parma*, la *Sera*, la *Gazzetta Piemontese*, le *Corriere dell'Isola*, la *Stampa*, et tant d'autres, non seulement savent à l'occasion mettre les points sur les i ; mais, plus compétents dans la matière, savent offrir au public quelque primeure, quelque petite chapelle d'un nouveau genre.

Comme on le voit, la secte a beaucoup perdu, et la cause catholique en revanche a beaucoup gagné. Quelle satisfaction pour ceux qui ont contribué à ce triomphe ! Quelle honte au contraire pour ceux qui au premier assaut ont tourné les épaules et fait défection !

Il y a beaucoup de fait, sans doute ; mais il reste encore plus à faire ; unissons-nous dans une sainte croisade, et disciplinons-nous de plus en plus, prêts à passer au premier signal le Rubicon !

Et pour en venir à notre modeste œuvre de l'*Union Antimaçonnique*, quelle reconnaissance ne devons-nous pas au Seigneur de tout le progrès qu'il nous a donné de faire, au profit de ses enfants et à sa propre gloire !

Notre *Union*, munie de peu d'éléments, mais d'éléments courageux, n'eut pour organe à sa naissance qu'un petit journal de petit format *Fede e Patria*. Saluée avec joie par un petit nombre d'hommes qui dans les petites choses entrevoient le germe des grandes entreprises avec l'aide du Ciel ; accueillie avec un sentiment d'indifférence et de pessimisme par certains catholiques à l'eau de rose, elle put présager son triomphe, sa marche victorieuse, quand, à peine née, elle eut à souffrir affronts et persécutions de la part du Gouvernement judaico-maçonnique. Sans se laisser effrayer, elle poursuivit son œuvre avec ardeur et abnégation, et aujourd'hui elle peut marcher, légitimement fière d'avoir considérablement élargi la carrière antimaçonnique, d'entretenir une *Revue* importante, et de compter dans son sein les meilleurs et les plus généreux de ceux qui, voyant dans la secte la cause de tout mal et de toute ruine, s'appuyant sur l'ancienne devise : *pro fide et pro patria libertas*, ont juré de lutter jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Et que dire de l'initiative du premier Congrès Antimaçonnique International ? Elle suffirait pour nous mériter la sympathie de tous les catholiques et de tous les honnêtes gens de tous les partis. En disant cela, nous ne songeons pas à caresser notre amour propre ; si nous le rappelons, ce n'est que pour adresser à nos collègues de la presse catholique une chaude et instante prière : qu'ils veuillent bien faire connaître de plus en plus notre

sainte œuvre, et coopérer avec nous à cette féconde et chrétienne mission.

A tous les catholiques qui nous lisent, ou qui font partie des sections antimaçonniques nous adressons cette autre prière : qu'ils nous aident, en se faisant les apôtres de notre union. Que quiconque tient une plume l'emploie à notre propagande ; que ceux qui ont reçu du Seigneur les biens de la fortune, y apportent généreusement leur obole ; que chacun fasse connaître à ses amis et connaissances l'esprit de notre Ligue, les invite à s'y associer, provoque des conférences et des discours, s'emploie à répandre le plus possible la presse antimaçonnique, à fonder là où il n'y en a pas encore, quelque section nouvelle, à aggréger à l'Union quelque cercle catholique...

Il faut agir, combattre, ainsi que nous l'enseigne notre Chef du Vatican, avec les mêmes armes que celles de nos adversaires, sans manquer à notre consigne, sans jamais reculer, sans nous retrancher jamais dans la coquille de notre *moi*.

Unis dans la foi et dans un idéal commun, n'étouffons pas, de grâce, l'impérieuse voix de la conscience et du devoir, mais pleins d'ardeur et de hardiesse imperturbable, descendons dans l'arène, où, s'il ne nous est pas donné de cueillir la glorieuse palme du martyr et d'écrire avec notre sang le *credo* du martyr saint Pierre, nous trouverons au moins la grande satisfaction d'avoir arraché des mains des sectaires le noir et sinistre étendard des légions infernales, pour enrichir d'un nouveau laurier les trophées de l'Eglise.

Ne nous montrons pas inférieurs aux libéraux dans ce combat contre la Maçonnerie ; mais profitons de ce vent favorable pour prendre plus d'haleine et accélérer le jour du triomphe final.

Les païens de l'antiquité établirent les Vestales pour alimenter le feu matériel ; Dieu, dans son infinie sagesse, a voulu faire naître à Rome, dans la ville des hauts destins, une Ligue de catholiques courageux appelés à alimenter et à répandre le feu moral de l'action antimaçonnique.

Eh bien, secondons ses desseins, appuyons-les de toutes nos jeunes forces, et quand nous le croirons opportun, ou plutôt quand il plaira au Seigneur, nous nous présenterons résolument en face de la Maçonnerie, et, comme le Varus de la Rome Antique, nous lui crierons : rends-nous nos légions, rends-nous nos fils, que tu as su enchaîner dans tes filets ! Retourne à l'enfer, d'où tu es sortie : Dieu le veut !

L'appel du Saint Père : *Abattons la Maçonnerie* ; l'appel de tout l'épiscopat : *chassons*

Satan de la Société, l'appel des peuples : à bas la Maçonnerie, s'adressent à tous, et personne se vantant d'être catholique ne peut le décliner.

Que la parole de nos Chefs ne tombe pas en vain, et pour ne pas démentir l'héroïsme des chrétiens, prenons nos armes, et courons occuper les positions les plus difficiles.

Centuplons nos efforts, éclairons les aveugles, encourageons les timides de la parole, de la plume, de l'exemple, du sacrifice ; de mille façons imprimons une activité plus énergique à la campagne contre la secte de Lucifer : *motus est vita !*

Que tout ordre, tout exemple partant de Rome soit accueilli avec obéissance et dans l'unité d'action marchons toujours en avant, nous appliquant à démanteler la partie la plus faible de la citadelle Maçonnique, ses abominables mystères.

Une fois mise à nu, la Maçonnerie n'aura plus de raison d'être, et sur ses ruines nous pourrons faire monter vers le Ciel le plus bel hymne de victoire qui soit sorti de nos poitrines dans ce dernier siècle de l'esclavage Maçonnique.

Une fois qu'on aura montré la Maçonnerie telle qu'elle est réellement, on verra tomber par enchantement le léger enduit qui couvre encore ses turpitudes, nous laissant assez de vide pour inscrire son épigraphe.

Ce n'est point ici le produit de quelque fantaisie délirante ou de quelque envolée pindarique, mais la reproduction fidèle des gestes glorieux de l'Eglise, qui pendant dix-neuf siècles a vu abattus à ses pieds les plus redoutables ennemis, et qui dans sa lutte triomphale n'a jamais eu une tente pour se reposer, mais toujours des armes et des gens armés pour se défendre.

Le moment est solennel, ô mes frères : luttons et prions !

Retrouvons le sublime élan des anciens croisés, renouvelons la sublime fraternité des premiers chrétiens, soyons, comme nos martyrs, prêts au sacrifice. Ayons pour cri, pour unique mot d'ordre : Mort à la Maçonnerie ! Dieu le veut !

Jésus-Christ est mort pour nous sur une potence ignominieuse, qui refusera aujourd'hui d'offrir son bras pour la défense de son épouse mystique, l'Eglise ?

Paolo Scrimali.

L'abondance des matières nous force à remettre au prochain numéro la suite de l'article : *Trente-cinq années du Grand-Orient de France.*

Petite correspondance

Réponse à M. F. A. a. n.

1° Les démons qui apparaissent dans les loges ou ailleurs sont vapeurs ou autre matière, à leur gré, ou plutôt en revêtent l'apparence.

2° Les Francs-Maçons ne sont pas tenus d'être logiques ni sincères dans leurs prétentions dogmatiques.

3° Il suffit aux démons d'exercer sur la terre leur funeste ministère ; ils se gardent bien de révéler les éternelles justices de Dieu sur eux.

4° Que les personnes dont vous parlez appartiennent ou non à la Franc-maçonnerie, il y a toujours danger à fréquenter des athées endurcis.

5° Il est défendu par l'Eglise de consulter des guérisseurs qui peuvent être raisonnablement soupçonnés de sorcellerie.

6° D'après les coïncidences singulières que vous signalez, il ne peut qu'être bon et utile de faire bénir la métairie et la maison.

7° Le cas de la personne en question n'est pas rare dans les annales de la vie des saints ; ce peut être une vue de Dieu sur elle pour éprouver sa foi et rendre sa victoire plus complète.

Caillou Talisman

Sous ce titre, M. Félicien Pascal raconte sur M. de Morès, l'héroïque pionnier africain, dont la mort vient de jeter une si vive émotion dans la presse, l'anecdote suivante :

Son souverain mépris du danger n'avait pas tellement annihilé toute prudence en lui qu'il ne réunit, avant de courir l'aventure, toutes les précautions qui en pourraient assurer le succès. Il a employé deux ans à préparer son expédition.

Je dinais un soir, avec lui, en tête-à-tête, en son hôtel du boulevard Suchet. Il me confia l'économie de ce projet et me dit les relations qu'il avait nouées déjà avec les principaux chefs des tribus du désert. Il alla même prendre, dans un meuble, un caillou blanc de la grosseur d'un œuf de pigeon, sur lequel il me fit voir des caractères arabes gravés.

— Ce caillou, me dit-il, m'a été envoyé par le chef arabe dont l'autorité s'étend sur tout le désert. Je n'aurai qu'à le montrer pour que partout on me livre passage.

Morès a-t-il perdu ce signe qui devait le rendre inviolable ? Ou ce talisman ne lui avait-il été transmis que pour l'attirer plus sûrement dans la guet-apens où il vient de trouver la mort ? Tout demeure mystérieux en cette aventure romanesque où ce vaillant homme semble s'être engagé sous l'influence d'une fatalité qui donne à sa mort une si belle allure d'héroïsme.

(La Croix de Paris, 20 juin.)

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES MUSULMANES

DANS L'AFRIQUE DU NORD

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE III

Djazouia-Aïssaouâ (suite)

Je demandais un jour, en effet, à un Aïssaoua des environs de Tunis, si rien de semblable n'était pratiqué dans leur secte. Je vis bien, à sa figure, que cette question le gênait un peu, « mais il m'avoua que vraiment les affiliés de Tunis, quand ils vont chaque année faire leur pèlerinage à Sid-Bou-Saïd, immolent non pas un bouc mais un mouton ; à part cette différence, la scène est la même, et l'animal est dépecé et mangé cru par les assistants au milieu d'un délire frénétique. Mais, ajoutai-je, il y a des pays où à la place du mouton (Kebbeh), on immole un bouc (Atrouch), appuyant bien sur ces deux mots pour lui faire sentir la différence et voir s'il me comprenait. Oui, me répondit-il, j'ai aussi entendu dire qu'il y avait des pays où cela se faisait : mais à Tunis je ne l'ai pas vu faire. » C'est ce même individu qui m'affirmait avoir vu des affiliés manger du verre, des serpents et scorpions : mais à un, mal lui en prit : il eut une indigestion d'un scorpion : et il en mourut : jamais mon interlocuteur ne voulut convenir qu'il fût mort empoisonné par le venin de cet animal : à son avis, il était mort d'une indigestion de viande crue de mouton : il est à croire que, comme le nègre qui éventra le bouc à belles dents et mangeait tout, l'Arabe avala la laine, la peau et la viande : malgré l'élasticité de son estomac et la force de sa pepsine, il ne put digérer le morceau.

Grande a toujours été la vénération que les adeptes de Satan ont eu pour cet animal immonde que nous appelons le bouc ; et nous savons que l'ange des ténèbres apparaît souvent sous cette forme. Il est curieux de retrouver en Afrique, avec la vénération dont l'entourent les peuples adonnés au satanisme, le baisement sur l'endroit spécifique : comment expliquer cette rencontre, est-ce le hasard ou faut-il y voir de préférence la main de Satan ? Nous ne voulons pas, dans de vaines considérations, il nous semble, que le même esprit dirige des hommes qui ont les mêmes pratiques : que ce soient des hommes du grand monde, fréquentant les premiers salons de la capitale, s'abaissant jusqu'à baiser le derrière d'un bouc, ou un pauvre Musulman ignorant et à moitié stupide, à notre avis les deux

individus agissent sous la même impulsion, sous l'impulsion de démon, et tous les deux lui rendent un culte plus ou moins avoué. L'homme le plus ignorant du monde sait bien qu'en tuant un animal, il ne peut pas naturellement obtenir la guérison de ses maux : s'il obtient cette faveur. Il devra admettre l'intervention d'une puissance surnaturelle.

Le bouc, pour les lucifériens, est encore le symbole de la visibilité, le mariage est une obligation pour tout homme, et la chasteté est un crime envers l'humanité. La plus grande gloire pour un homme c'est d'engendrer un être semblable à lui, par lequel il se survivra : c'est par ce moyen que l'humanité résiste au Dieu mauvais qui a ordonné à ses Prêtres de garder la chasteté. On dirait que cette théorie développée tout au long par les rituels de la franc-maçonnerie féminine divulgués par Léo Taxil, n'est qu'un écho ou a trouvé son écho dans les ordres religieux musulmans. La plus grande injure, en effet, que vous pussiez dire d'un Arabe, c'est de l'appeler bégel, mulet ; le mulet est hybride et ne peut engendrer ; il est aux yeux des Arabes le symbole de la stérilité et de l'impuissance, à leurs yeux, l'acte suprême, c'est l'union de l'homme et de la femme, et beaucoup seraient tentés de dire que l'acte sexuel est l'acte le plus agréable à la divinité : maudit celui qui est incapable d'engendrer : maudite la maison qui reste toujours vide d'enfants : c'est ce qui nous explique pourquoi la polygamie est en honneur chez eux : pourquoi la naissance d'un garçon est une joie pour la famille, tandis que la fille, en venant au monde, non seulement n'aura pas un sourire de son père, mais heureuse sera-t-elle s'il ne la maudit pas, et s'il ne bat pas sa femme.

Quand on viendra maintenant nous parler des belles théories de Ben-Aïssa sur l'amour mystique, nous saurons ce que nous devons en penser. Toutes ces belles paroles me font le même effet que lorsque je lis, dans les auteurs francs-maçons, leurs beaux discours sur la femme, ou sur la fraternité. On sait ce qu'il faut en penser. Nous regretterions cependant de ne pas mettre sous les yeux de nos lecteurs la théorie de l'amour qu'on pourra ranger à côté des cantiques cités par De la Rive, composés par les frères pour se distraire dans leurs travaux avec leurs sœurs.

« Prier et jeûner dans la solitude et n'avoir aucune compassion dans le cœur, cela s'appelle dans la bonne voie, de l'hypocrisie. » Mettez à côté de ces paroles telles autres citées par De la Rive, et faites la comparaison : car il ne faut pas

que nos lecteurs oublient que les femmes peuvent entrer dans cette société. Partout où il y a le diable, ne faut-il pas aussi que la femme paraisse.

« L'amour est le degré le plus complet de la perfection. Il y a quatre sortes d'amour : l'amour par l'intelligence, l'amour par le cœur, l'amour par l'âme, l'amour mystérieux. L'amour par l'intelligence s'appelle l'amour spirituel, l'amour par le cœur s'appelle passion, l'amour par l'âme s'appelle désir de concomitance, l'amour secret s'appelle identification avec l'objet. L'amour par l'intelligence ou amour spirituel c'est l'amour perpétuel de Dieu, l'amour qui remplit l'être intérieurement et extérieurement, il donne naissance au désir de se confondre avec l'objet aimé, de le posséder, de le prier. Le désir de posséder l'objet aimé amène les frissons de la chair, les palpitations du cœur, les larmes, les soupirs... L'amour par le cœur qui s'appelle passion se montre lorsqu'il arrive à la face extérieure du cœur. Il se traduit alors par de la langueur, des regrets, des lamentations, l'oubli du monde, le désir de Dieu, la compassion, le mystère et ses inquiétudes, les larmes, la faim, la patience, la solitude et le penchant à la soumission à Dieu. L'amour par l'âme se traduit par l'embarras, l'étonnement, le regret, les sanglots, la soif, la frénésie, l'anéantissement de soi-même en Dieu, la suspension de ses facultés, la présence de Dieu sans trêve, l'amour de l'obéissance, l'abandon à Dieu et à son Envoyé, la renonciation au libre arbitre, l'abaissement en Dieu, la pauvreté. De toutes ces vertus naît une lumière blanche, résultant de la prière et de l'amour, et qui s'échappe du trône divin.

« A l'apparition de cette lumière, le cœur s'ouvre aux fureurs de l'amour. Une lumière jaune lui succède, elle sort du trône de Dieu lui-même. Le cœur, en le recevant, est enveloppé de feu : sa frénésie augmente avec ses soupirs et son émotion. Dieu se manifeste alors et se réunit à l'âme. L'épouvante cesse par le jeûne : le cœur se calme par la faim ; la vue s'éclaircit à la clarté de la lumière intérieure, l'oreille se ferme aux bruits extérieurs ; l'âme se repaît de sa souffrance et se réjouit de sa douleur ; la solitude plaît ; l'existence et le néant se confondent. » (Cité par RINN, pages 318-319.)

Nous avons analysé seulement la dernière phrase, et nous y avons trouvé une doctrine monstrueuse ; nous avons vu que le vrai Dieu de l'Islam et des Aïssaoua est un être réunissant en lui seul les deux dieux de Manès. Tout ce qui précède est un mélange d'aspirations ardentes

vers le ciel, de soupirs vers une beauté qu'il ne peut atteindre, en même temps qu'on y reconnaît l'influence de la philosophie indienne ; a-t-on remarqué ces mots : « l'âme se repaît de sa souffrance et se réjouit de sa douleur ; la solitude plaît. » On se croirait transporté dans le temple de Mac-Benac ou de la pourriture ; on croirait, d'après ces paroles, que, dans leurs pratiques sataniques, les Aïssaoua souffrent en se mutilant : enfermés dans ces solitudes ou plutôt ces tombeaux où ils doivent évoquer les âmes de leurs Cheikh et passer dans les jeûnes et les prières de longues semaines et de longs mois, il nous semble que ces hommes doivent souffrir des supplices atroces qu'ils s'imposent pour se rendre leur dieu propice, l'âme d'un damné se repaît de sa souffrance et se réjouit de sa douleur comme le chrétien se repaît de la joie et se réjouit de son bonheur. On ne pouvait, à notre avis, exprimer d'une manière plus catégorique l'état de ces âmes ; car nous sommes persuadé que si, un jour, on pouvait pénétrer dans ces demeures du satanisme musulman, on trouverait des choses aussi extraordinaires que dans l'Inde. Nous avons montré plus haut que les Aïssaoua ne sont qu'une branche des Haidarya, des Saadya, etc. ; que, comme ces fakirs orientaux, ils se roulent dans le feu, et ont autant de pratiques diaboliques. Pourquoi ne les suivaient-ils pas jusqu'à la fin ? Satan veille sur son œuvre, et l'Islamisme est, à notre avis, le dernier refuge où Satan se retirerait s'il venait à être vaincu partout ailleurs.

Malgré tout le respect que nous portons à nos lecteurs, et même à cause de ce respect nous devons tout expliquer : si les femmes sont admises dans cet ordre, évidemment ce n'est pas pour leur laisser à la porte du lieu de réunion. Il suffit de constater leur présence dans ces scènes de diabolisme pour que nos lecteurs intelligents, qui auront lu les auteurs francs-maçons et auront deviné le sens de certains mots, de certaines phrases que nous avons citées de la théorie de l'amour, sachent le but que l'on se propose en l'admettant. Puisque Ben-Aïssa a su si bien comprendre la vraie notion de Dieu d'après Mahomet il a dû aussi savoir que la femme n'était qu'un instrument de plaisir.

Nous nous sommes arrêté bien longtemps sur cet ordre, qui, à notre avis, n'est pas à redouter pour notre influence autant que les Rahmany et surtout les Snoussya ; mais c'est l'ordre satanique par excellence, et nous espérons bien que ce chapitre ne sera qu'une sorte d'introduction à une étude plus sérieuse que nous ferons de c

ordre. Il sera curieux d'observer l'influence de l'Inde sur l'Europe sous le rapport du mal, de suivre la marche du mal et du satanisme se répandant progressivement des bords du Gange et de l'Indus jusqu'au Nil et à l'Atlantique. Ce que nous avons dit suffit déjà pour montrer quelle différence il y a entre cet ordre et les deux dont nous avons parlé précédemment ; celui-ci, à notre avis, est essentiellement satanique ; sa notion de la divinité, l'évocation des morts, les pratiques en usage parmi les affiliés ne peuvent être l'œuvre de Dieu.

Si ce n'est pas parmi les Aïssaoua que nous rencontrerons peut-être le plus de résistance politique, il ne faudrait pas croire non plus que nous pourrions nous en faire ses alliés. Ils sont aussi ennemis que n'importe quel Musulman, de tout progrès et de toute civilisation. S'ils laissent les Français assister aux séances qu'ils donnent dans nos villes d'Algérie et de Tunisie, il ne faudrait pas croire que ce soit par sympathie, c'est plutôt pour nous tromper, pour nous montrer que nous ne devons pas les craindre. Mais ils sont d'autant plus à craindre que leurs pratiques sataniques, leurs rapports avérés avec les esprits leur attirent l'admiration et l'enthousiasme des musulmans. Il suffirait d'un de ces illuminés pour mettre le pays à feu et à sang.

On compte, en Algérie, cinq à six mille affiliés. Nous avons déjà dit ce qu'il fallait penser de ces chiffres, ils sont faux. Chaque Arabe, ou peu s'en faut en effet, appartient à une confrérie, et si l'on s'en tenait aux chiffres officiels, 250.000 Musulmans algériens, sur plus de 3.000.000 seraient affiliés aux sectes.

CHAPITRE IV.

Les Ouled-sidi-Cheikh, ou Cheikhya.

Tout homme qui a suivi avec un peu d'attention les progrès de notre colonisation en Afrique a remarqué combien souvent nous avons dû combattre une tribu du désert appelée les Ouled-sidi-Cheikh. Nous voudrions dire quelques mots de cette tribu, qui forme une société musulmane. Elle est loin, sans doute, d'avoir l'importance des trois ordres dont nous avons parlé dans cette étude, mais elle a joué dans la conquête de l'Algérie un rôle aussi actif que les Qadrya, et bien plus actif que les Chadelya et les Aïssaoua. Nous ne parlerons pas de leurs doctrines : elles sont les mêmes que celles de Chadelya : nous ne voulons faire mention de ces Khouan que pour faire comprendre à nos lecteurs le sens qu'il faut donner à ces belles protestations de désintéres-

sement et de fuite des grandeurs humaines, dont font parade les fondateurs, et qu'ils prescrivent à leurs disciples. De plus, comme en écrivant cette étude nous avons voulu travailler pour notre patrie, nous ne pouvons omettre de parler de cette confrérie qui nous a fait tant de mal, et qui peut-être, à la prochaine insurrection, sera celle qui entraînera par son influence les tribus indifférentes ou même favorables à notre cause.

Sur un espace égalant presque le quart de la superficie de la France, à l'entrée du désert dont ils semblent vouloir garder les portes, les Ouled-sidi-Cheikh promènent leurs tentes et leurs troupeaux. Des frontières du Maroc à la province de Constantine, du Touat au Mzab, leur autorité s'exerce sans conteste, et une grande partie des tribus leur paient une sorte de redevance pour reconnaître leur autorité ; deux fois ils ont mis notre domination en Algérie à deux doigts de sa perte, et ils sont plutôt domptés que soumis ; à la première occasion, ils se lèveront en masse et nous rejeteront dans le Tell et le Sahel, avec l'aide des autres congrégations.

Leur origine remonte jusqu'à Abou-Beker, le premier Khalife, et leurs ancêtres s'appelaient Ouled-bou-Beker, ou encore, Bou-Bekkerga, en souvenir de cette illustre descendance. Chassés de La Mecque à la suite de discussions religieuses, ils vinrent chercher, dans l'Occident, le respect et la considération que leur refusaient leurs compatriotes ; établis d'abord dans le sud Tunisien, traités avec beaucoup d'honneur par les souverains de Tunis, ils émigrèrent encore plus à l'ouest, entraînant avec eux quelques tribus qui s'étaient faites leurs vassales, et vinrent s'établir dans le grand Atlas par le 33° de latitude et le 2° de longitude ouest ; c'est là, entre le Djebel Chegga au sud, et le Djebel Guerdjouma au nord, qu'ils placèrent le berceau de cette famille qui devait un jour être la plus puissante du sud Algérien. Ce fut Maâmer-ben-Sliman-el-Alia qui les conduisit des bords de la Méditerranée dans le désert Algérien ; et sa Koumba, la première qui fut élevée à un membre de cette famille, en Algérie, fut construite à El-Arba-et-Tahtani, au commencement du IX^e siècle de l'hégire : vers 1400 de notre ère. Ce fut autour de cette tombe que s'élèveront bientôt les mausolées de Aïssa-Bou-Lala, Bel-Haïa, ses fils. Sliman, son arrière-petit-fils, mourut à Figuig, tandis que son père était mort en Egypte. Ce fut ce Sliman-ben-bou-Smargha, qui fut le père de Sidi-Mohammed, père du grand Sidi Cheikh.

Le grand Sidi Cheikh naquit en 950 de l'hégire (1544 de l'ère chrétienne). Il se fit un grand renom

de sainteté, et toute sa vie se passa dans la paix et la solitude, remplissant avec zèle, piété et ferveur, les fonctions que lui imposait son titre de Moqaddem des Chadelya. Par ce moyen, sans jamais recourir aux armes, il devint le roi de la contrée, et exerçait sur ses concitoyens une autorité incontestée. Son prestige était immense, et sa réputation de justice et de sainteté le firent le *grand justicier du Sahara* : tous les différends entre tribus étaient apportés à son tribunal, et jamais il ne donna tort à quelqu'un injustement. Il se fit le protecteur des faibles et des opprimés, et jamais les écumeurs du désert n'osèrent franchir le seuil du refuge qu'il avait accordé aux malheureux. Il exerçait sans conteste une autorité vraiment royale, et tous les nomades, dans un rayon de plus de 80 lieues, reconnaissaient son pouvoir. Il arriva alors ce qui est toujours arrivé dans de pareilles circonstances, les pauvres et les malheureux ne veulent plus abandonner celui qui leur a sauvé la vie, et Sidi Cheikh Abd-el-Kader se trouva chef de nombreux partisans sans avoir jamais désiré autre chose que vivre en paix dans la solitude, observant de son mieux les obligations que lui imposait la règle des Chadelya et sanctifiant son âme.

Ce fut alors qu'il créa à El-Abiod, le premier des Ksours, celui qui s'appelle Ksar G'erbi (1) ou Ksar Sid-el-Hadj Abd-el-Kerim. Ce fut, avec la réputation de ses vertus et de sa sainteté, tout ce qu'il laissa à ses successeurs. Ce ne fut donc pas, à proprement parler, un fondateur d'ordre, et rien dans sa vie ne semble indiquer qu'il eût voulu établir une nouvelle branche greffée sur le tronc des Chadelya. Aussi, en mourant, il recommanda à ses enfants de ne rien changer aux pratiques de l'ordre dont il avait toujours été le fidèle affilié et le Moqaddem zélé, et de dire seulement comme diker spécial, en plus des cinq prières obligatoires, trois fois la fatiha. Et il s'éteignit à l'âge de 84 ans.

Après sa mort, la paix ne dura pas longtemps dans cette famille, et bientôt ce ne furent que guerres et escarmouches entre deux partis. Le motif est le même que celui qui a scindé de nos jours les lucifériens : le désir de posséder les revenus de l'ordre et de les administrer, afin de pouvoir ne pas être dans la nécessité. Sidi Cheikh, en mourant, désigna pour lui succéder le

(1) Nous écrivons ainsi G'erbi et non R'erbi, parce que nous croyons qu'il est plus facile de rendre par le g dur le ع (aïn) de l'alphabet arabe. Nous avons écrit Gouts et non R'onts pour la même raison. D'ailleurs, il nous semble que cette transcription est déjà un usage assez répandu ; ainsi nous écrivons Mostaganem et non Mostarianem ; Boghar et non Boz'ar. Pour bien prononcer cette lettre, il suffit de grassayer comme le font les Parisiens.

troisième de ses fils (il en avait eu dix-huit) El-Hadj-bou-Hafs, celui-ci mourut en 1070 de l'hégire (1660 de J.-C.) ; et comme il ne laissait que neuf enfants en bas âge, il confia la charge de supérieur général à son frère, quatrième fils du grand Sidi Cheikh Si-el-Hadj Abd-el-Hakem, qui transmit l'héritage à son fils. Les enfants de Bou-Hafs avaient grandi, et ils étaient capables de diriger la zaouia, et d'administrer l'ordre ; ils réclamèrent leur part : alors commença cette guerre fratricide, dont cette lutte ne fut que le prélude, pour ainsi dire pacifique, car le grand maître donna sa démission en faveur de son cousin et partit pour l'Orient, où il mourut ; la grande maîtrise rentra donc dans la famille de Bou-Hafs par son fils El-Hadj-ed-din : ses enfants n'en furent pas longtemps paisibles possesseurs ; la guerre commença, une guerre de razzia sous le gouvernement de El-Oubi, petit-fils de El-Hadj-ed-din.

Nous avons dit de quelle grande réputation avait joui pendant sa vie le grand Sidi Cheikh. Après sa mort, sa gloire s'accrut encore, et bientôt toutes sortes de présents et de richesses affluèrent sur son tombeau. Parmi les fils du diable, la charité n'existe pas, et El-Arbi prenait pour lui et pour les siens tous les revenus de la zaouia. Les descendants de Abd-el-Hakem, alléguant le passage momentané de leurs ancêtres au souverain pouvoir, disant que la grande maîtrise n'était sortie de leurs mains que par ce que le fils de Abd-el-Hakem avait consenti à leur céder la place, réclamaient une partie des revenus. Pour appuyer ses prétentions, Sliman-ben-Kado'our, chef de la branche opposée, prit les armes, malgré sa jeunesse (il avait à peine dix-neuf ans), et après avoir gagné sa cause sur les Hamyan, il razzia les troupeaux des Ouled-El-Hadj-bou-Hafs. Appuyant ses droits à la grande maîtrise des mêmes arguments, El-Arbi opéra une excursion sur le territoire de ses parents devenus ses ennemis et usa de représailles. Après une longue série de combats entre les deux maisons rivales, la victoire resta aux R'eraba ou partisans de Sliman-ben-Kaddour, et le grand maître de l'ordre dut consentir au partage des revenus du tombeau de leur ancêtre. Ben-Kaddour fonda alors une zaouia sous le vocable de son ancêtre Sid-el-Hadj-Abd-el-Hakem et la paix fut rétablie pour un moment entre les deux grandes fractions.

Elle fut de courte durée : les partisans de El-Arbi se crurent lésés dans leurs droits, surtout par la construction de cette zaouia ; ils en construisirent une autre dédiée à El-Hadj-bou-Hafs, et la guerre recommença. Nouvelles razzia, nouveaux

combats : cette fois, cependant, les Cheraga ou partisans des Ouled-bou-Hafs semblèrent l'emporter. Quand on voulut faire la paix, on convint que les revenus seraient partagés en trois parts égales : une part pour chaque zaouia ; en somme, les Cheraga eurent deux parts. Depuis cette époque, ces deux branches des Ouled-Sidi-Cheikh sont restées les familles principales ayant sous leur autorité les descendants du grand Cheikh ; entre eux, ça n'a été qu'une longue suite de guerres intestines, qui n'ont cessé que lorsque leur haine contre les chrétiens les a poussés à s'opposer à nos progrès en Algérie. Les Cheikkya, en effet, sont l'un des ordres que nous avons eu le plus à combattre ; nous retracerons bientôt les longues campagnes que nous avons dû diriger contre eux dans leur désert.

Grâce à la réputation de sainteté de leur aïeul, leur prestige est immense dans le Sud Oranais et Algérien ; malgré les rivalités de famille, ils restent toujours, aux yeux des Arabes, les fils du grand justicier, du marabout fidèle, qui, mettant en pratique toutes les prescriptions du Coran, sut, par son équité, mériter l'estime de leurs ancêtres ; du Moqaddem, fidèle aux prescriptions des Chadelya, qui passa sa vie dans la retraite et la solitude, uniquement occupé de la sanctification de son âme, et de lui procurer le doux bonheur de l'extase. A leurs yeux, les Cheikkya sont toujours les descendants d'Abou-Beker, le premier Khalife, celui qui, après le prophète, occupa la place d'imam, et fut le premier vicaire de Dieu sur la terre. Leur influence est immense, non à cause de leurs propres mérites, mais à cause de leurs aïeux. Quelques familles qui ont voulu abandonner le lieu où leur père avait planté ses tentes, pour finir les luttes fratricides dont nous venons de parler, et se sont retirées vers le Tell, ces familles, disons-nous, pratiquent par nécessité, la pauvreté qu'ils devaient pratiquer par vertu. Ils n'ont, pour toute subsistance, que les quelques aumônes ou ziara que leur font quelques Khouan qu'ils sont parvenus à affilier. Ces Moqaddem passent pour avoir surtout le don de satisfaire tous les vœux que peuvent former leurs affiliés. Quand un de ceux-ci, se trouvant sans enfant mâle, veut cependant se procurer un héritier, il va trouver son chef spirituel, apportant, cela va sans dire, quelques présents. Quand il les a offerts à son Cheikh, il lui expose l'objet de sa requête : celui-ci lui fait alors réciter le diker des Chadelya, puis lui fait demander lui-même ce qu'il désire obtenir : « O Dieu, donnez-moi un enfant mâle !...

ô Dieu, donnez-moi une bonne récolte ? etc. Aussitôt, le Cheikh, reprenant chacun de ces vœux, prononce les mêmes paroles : « O mon Dieu, donnez-lui, etc., » et, grâce à la baraka que le grand Sidi Cheikh a transmise à tous ses Moqaddem, l'affilié est sûr d'être exaucé.

Les Cheikkya ne forment pas un ordre distinct, tout au plus pourrait-on dire qu'ils forment une branche des Chadelya, et encore, à notre avis, ce serait s'avancer beaucoup. La preuve n'est pas dans ce que même les chefs se font affiliés à d'autres ordres ; ainsi Sliman-ben-Kaddour, l'ancien agha de Geryville (Sud Oranais) qui était le chef des R'eraba, c'est-à-dire de la famille rivale de celle qui possède la grande maîtrise, était affilié aux Taibya, et comme tel était dépendant du grand maître d'Ouezzan. Il est ordinaire, en effet, qu'un chef se fasse affilier à plusieurs ordres, et nous verrons que Snoussi était affilié à presque tous les ordres, de même que Ben-Aïssa était affilié aux Haidarya. Tout en s'affiliant ainsi à plusieurs congrégations, ils demeurent cependant les vrais Khouan de l'ordre qui les a adoptés, dont ils suivent les prescriptions, récitent le diker et auquel ils paient la ziara. Les Cheikkya n'ont, qu'une chose pour laquelle ils pourraient se faire regarder comme un ordre religieux : ils perçoivent la ziara : mais nous avons déjà vu que les Moqaddem gadrya percevaient les dons des affiliés, sans que pour cela ils formassent un ordre ou même une branche à part. Il y a loin de cet ordre aux Derqaoua ou aux Madanya qui, comme nous l'avons dit, ne forment qu'une branche des Chadelya : ils ont un diker spécial, et même un but spécial ; tandis que les Ouled-Sidi-Cheikh ont le diker-Chadelien et suivent toutes les prescriptions de cet ordre. C'est donc plutôt une tribu, un ordre politique qu'un ordre religieux ; tous les actes d'ailleurs de ses chefs tendent à le montrer.

Notre but n'est pas de raconter les diverses expéditions que l'armée d'Algérie a dû diriger contre les Cheikkya ; mais comme nous nous sommes proposé, en écrivant cette étude, de faire voir les dangers que court dans le Nord de l'Afrique notre domination, nous n'avons pu omettre de parler de cette branche des Chadelya, et nous voulons montrer, par quelques exemples, combien nous les devons craindre. Le plus terrible ennemi, en effet, que nous ayons à combattre, ce ne sont pas les Ouled-Sidi-Cheikh, ce sont les fatigues sans nombre d'une campagne dans le désert : la soif, nous allons le voir, par l'insurrection qui eut lieu de 1865 à 1869.

Déjà un complot contre les Roumis avait été tramé à Djelfa, plusieurs avaient succombé. Quand Mgr Pavy, évêque d'Alger, entra dans la ville, en tournée pastorale, il ne rencontra pour lui rendre leurs hommages qu'un sacristain, le bras fracassé par un coup de fusil, et un jeune enfant de chœur dont la tête était entourée d'un mouchoir qui cachait une horrible blessure faite avec un yatagan. Heureusement, de Sonis éteignit les premières étincelles de cet incendie qui devait mettre le feu à toute la colonie, et, arrivant inopinément, il se saisit de cinq ou six des conjurés et les fit exécuter. Il fallait s'y attendre, la presse juive et franc-maçonne d'Algérie blâma sévèrement une telle conduite, fut indignée de ce qu'un officier français eût à ce point méconnu les lois de l'humanité, eût montré une telle sévérité et n'eût pas eu pour ces révoltés une plus grande indulgence. Inutile de dire que cette même presse applaudira aux persécutions mesquines dont les catholiques seront l'objet dans la colonie. Si entre les Musulmans et les francs-maçons il n'y a pas union de doctrines, il y a, on le voit, une grande propension entre les deux Sociétés, preuve que Satan n'y est pas étranger.

Ce coup de main hardi stupéfia les Khouan et ils attendirent encore quatorze à dix-huit mois. Alors éclata la grande insurrection de 1864 qui ne devait finir qu'en 1869 pour recommencer, hélas ! presque aussitôt. C'est alors qu'eurent lieu les massacres d'Aiouinet, de Mekhabet et d'El-Menya, qui étaient, nous pouvons le dire, le digne pendant de ceux que les Druses venaient d'accomplir, il y avait quatre ans, sur les pauvres chrétiens du Liban. Pressés de toutes parts par Youssouf, poursuivis partout, ils se réfugièrent dans le désert, bien loin de nos postes.

Alors, les Ouled-sidi-Cheikh lèvent le masque et soulèvent tout le désert jusqu'à Aïn-Madhi, sous la conduite de Si-Lalla. Ce fut dans cette campagne que de Sonis se révéla tel qu'il était : cavalier intrépide, poursuivant sans relâche un ennemi toujours invisible grâce à la vitesse de ses méhari, le harcelant sans cesse par des marches et des contremarches et le repoussant de partout. Toujours il se montra le brillant cavalier qui avait excité l'enthousiasme des Arabes, et ce n'est pas peu dire. Rien ne peut l'arrêter ; poursuivant, avec les goums restés fidèles à notre cause, les révoltés, il leur donne la chasse jusqu'au cœur du désert, s'empare de Metlili qui doit reconnaître notre autorité et payer une forte amende. Là, il suspendit sa marche, mais Si-Lalla n'était pas soumis. Ce fut l'affaire d'une se-

conde expédition, où la colonne tout entière faillit périr de soif au milieu du désert. Traqué de toutes parts comme une bête fauve, poursuivi sans cesse par deux colonnes volantes, Si-Lalla échappait toujours. Fatigué de cette lutte où tout l'avantage devait nous rester grâce à la supériorité de notre armement et de notre tactique, voyant aussi que l'appui des ordres lui manquait, Si-Lalla fit sa soumission, mais à la manière d'Abd-el-Qader. Il fit la paix pour mieux faire la guerre qu'il allait préparer, et, cette fois, avec le concours des Tidjanya.

En 1869, tout fut prêt pour l'extermination des Français. Après avoir ravagé le sud oranais, certain de l'appui du grand maître des Tidjanya, Si Lalla alla camper à quelques lieues de Laghouat, la ville d'Aïn-Madhi, la forteresse du Sahara, dont nous parlerons dans le chapitre suivant, lui avait été livrée par le grand maître de l'ordre ; sûr de ce point d'appui qui devait servir de base à ses opérations, appuyé par une armée de plus de 15.000 hommes, il se croit sûr du succès : qu'il triomphe, et demain Laghouat est pris, et nous devons reculer jusque dans le Tell. Heureusement que le colonel de Sonis les arrêta, et leur infligea sous les murs d'Aïn Madhi une terrible leçon. Mais leur prestige ne diminua pas, et, quelques années après, nous les voyons de nouveau s'armer contre nous. Ils ont été mêlés à toutes les insurrections du sud oranais ; mais, comme nous n'écrivons pas l'histoire de l'Algérie, et que nous ne voulons que montrer l'influence des ordres religieux et les entraves qu'ils apportent sans cesse à nos progrès, nous ne nous arrêterons pas à raconter ces expéditions. En 1881, le colonel Négrier, pour réprimer l'insurrection, détruisit le tombeau d'El-Abiad, et transporta les os du saint à Geryville. Depuis ce moment, les Ouled-sidi-Cheikh ont vécu avec nous dans une paix plus ou moins parfaite. Nous ne nous serions même pas arrêté à l'expédition d'Aïn-Madhi si nous n'avions voulu montrer combien les ordres les plus divers et les plus opposés sont cependant toujours unis quand il faut combattre le Chrétien.

(A suivre.)

Ad. Ricoux.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

L'ENCYCLIQUE

DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

SUR

L'UNITÉ DE L'ÉGLISE

Cette admirable encyclique, qui a, depuis le commencement du mois, fait le tour du monde catholique, est assurément connue de nos lecteurs. Cependant nous nous reprocherions de n'en pas faire mention dans nos colonnes, ne fût-ce que pour l'analyser succinctement, et en faire ressortir, autant qu'il est en nous, l'opportunité et la grandeur.

Aucun moment, en effet, ne pouvait être mieux choisi par le chef de l'Eglise pour développer *ex cathedra* le plan divin de la constitution de la société chrétienne, que celui où d'un côté l'enfer redouble d'efforts pour enfanter de nouvelles hérésies et de nouveaux schismes, et où de l'autre, les divers membres séparés de la tête et du centre catholique, semblent aspirer à revenir au bercail commun et à s'incliner devant l'unique pasteur établi par Jésus-Christ dans la personne de Pierre et de ses successeurs. Si les démarches particulières tentées jusqu'ici par le Saint-Siège, pour ramener à l'unité catholique l'Eglise russe et l'Eglise anglicane, ont déjà obtenu le retour d'un grand nombre de dissidents et pour beaucoup écarté les obstacles qui s'opposaient à leur union, nous ne doutons pas que cette grande parole tombée du siège de Pierre, comme une confirmation infaillible d'un enseignement traditionnel qui remonte à Jésus-Christ, ne jette dans les âmes dévoyées qui s'en pénétreront le désir ardent et sincère de sortir de l'anarchie et de la division pour retrouver dans le sein de l'unité catholique le calme et la paix de la conscience qu'elle seule peut don-

ner; et le jour viendra, peut-être bientôt (plus tôt qu'on ne le pense), où les barrières politiques obstinément maintenues par l'égoïsme national et les préjugés du pouvoir civil tomberont d'elles-mêmes devant ces aspirations des âmes et leur élan irrésistible vers l'unité religieuse.

En tout cas, moins que jamais après l'Encyclique « *Satis cognitum* », pourra-t-on se prétendre chrétien, en contestant ce grand principe de l'unité, si solidement établi par Léon XIII, comme le principal fondement de l'édifice bâti par Jésus-Christ et destiné, selon la prophétie d'Isaïe, à abriter toutes les nations de l'univers (1).

Et quelle plus puissante réfutation à opposer à ces deux erreurs capitales à l'aide desquelles les schismatiques essaient de pallier à leurs propres yeux leurs hérésies et leur schisme :

« Façonnant l'Eglise au gré de leur fantaisie, dit Léon XIII, les uns se l'imaginent comme cachée et nullement visible; les autres la regardent comme une institution humaine, munie d'une organisation, d'une discipline, de rites extérieurs; mais sans aucune communication permanente des dons de la grâce divine, sans rien qui atteste, par une manifestation quotidienne et évidente, la vie surnaturelle puisée en Dieu. L'une et l'autre de ces deux conceptions est tout aussi incompatible avec l'Eglise de Jésus-Christ que le corps seul ou l'âme seule est incapable de constituer l'homme. » Toute la question consiste à savoir quelle espèce d'unité le fondateur de l'Eglise, celui à qui prétendent se rattacher toutes les communions qui se disent chrétiennes, a voulu lui donner.

Toute l'Encyclique *Satis cognitum* est une réponse à cette question, le développement par l'Ecriture et les Pères, de cette thèse essentielle :

(1) « Et erit in novissimis diebus preparatus mons domus Domini in vertice montium. Et fluent ad eam omnes gentes, et dicent : Venite et ascendamus ad montem Domini et ad domum Dei Jacob, et docebit nos vias suas, et ambulabimus in semitis ejus. » Isaïas, II, 2, 3.)

« Si nous examinons les faits, nous constaterons que Jésus-Christ n'a point conçu ni institué une Eglise formée de plusieurs communautés qui se ressembleraient par certains traits généraux, mais seraient distinctes les unes des autres, et non rattachées entre elles par ces liens qui seuls peuvent donner à l'Eglise l'individualité et l'unité dont nous faisons profession dans le symbole de foi : « Je crois à l'Eglise... une. »

La démonstration si lumineuse et si complète de cette vérité sous la plume inspirée du Souverain Pontife ne laisse plus aucun refuge, aucune échappatoire aux subtilités et aux sophismes de l'hérésie. Les membres séparés du chef ont beau dire qu'ils vivent d'une vie qui leur est propre; cette prétendue vie n'est qu'à la surface; l'organisme tout extérieur qui semble les animer n'est qu'un simulacre qui recouvre la mort.

« Pour mieux montrer l'unité de son Eglise, dit Léon XIII, Dieu nous la présente sous l'image d'un corps animé, dont les membres ne peuvent vivre qu'à la condition d'être unis avec la tête et d'emprunter sans cesse à la tête elle-même leur force vitale; séparés, il faut qu'ils meurent. »

Cette mort intérieure, de l'Eglise anglicane en particulier, mille symptômes la révèlent; mais nous avons, pour la constater, l'aveu même de ses théologiens les plus éminents. Dès 1844, le cardinal Wiseman, alors simple évêque de Mèlipotamus, enregistrait ces accablants témoignages dans une *Lettre sur l'Unité catholique* adressée au comte de Shrewsbury, qu'on peut lire en entier dans le n° 22 d'une Revue nouvelle (1) qui semble s'être donné la tâche spéciale de coopérer à la grande œuvre de Léon XIII, l'unification des communions dissidentes.

« On n'élève pas, dit le grand cardinal anglais, résumant les mécontentements et les plaintes qui de toutes parts s'élèvent du sein même de l'Eglise anglicane, on n'élève pas une objection ou un blâme contre tel ou tel article; on ne découvre pas seulement dans telle pratique une tache, dans telle autre un défaut de catholicisme ou une excroissance protestante, mais on éprouve des nausées à l'égard du tout. C'est la lassitude d'un homme qui porte un fardeau. Il ne se plaint pas à cause de telle ou telle bûche; c'est le fagot tout entier qui le fatigue et le tourmente. »

« Non! s'écrie d'autre part un des membres les plus distingués de l'Eglise anglicane, non! ceux qui ont, au sujet de la corruption et de la dégradation de notre Eglise, les idées les plus arrêtées, quelle que soit la peine qu'ils causent

à d'autres en faisant cet aveu, quelle que soit leur peine à eux d'entendre les louanges décernées à cette Eglise, en particulier de l'entendre appeler clairement et distinctement « pure et apostolique », du moins, ils jouissent plus que d'autres d'une consolation — je veux dire : « l'amour et la sympathie de ceux du dehors. » Plus nous nous lamentons au sujet de notre état intérieur, plus nous confessons humblement que les signes qui démontrent que nous appartenons au royaume du Christ sont obscurcis et faiblement marqués dans l'Eglise anglicane, mieux nous sommes en mesure d'excuser plus complètement ceux qui ne l'ont pas comprise. »

Sans parler ici de la honteuse servitude de l'Eglise anglicane à l'égard de l'Etat, on sait qu'une des plaies principales de toutes les communions issues de la Réforme est cette liberté d'examen et d'interprétation des divines Ecritures, qui, laissant chacun libre d'y trouver tout ce qu'il lui plaît, est le plus grand obstacle à l'unité de la foi que Jésus-Christ a si formellement imposée à son Eglise. Le Saint Père ne pouvait se dispenser de s'étendre longuement sur ce point capital de l'enseignement du Christ. Aussi, après avoir montré que toutes les hérésies n'ont pas d'autre origine qu'une fausse et perverse interprétation de la parole divine, établit-il, avec un luxe de preuves capable d'éclairer les plus récalcitrants, que Dieu n'a pu vouloir l'unité de la foi, sans pourvoir d'une façon positive à la conservation de cette unité, en fondant dans la personne de ses apôtres et de leurs légitimes successeurs une autorité dogmatique toujours présente et toujours infaillible, chargée de conserver intact le dépôt de son enseignement : « un magistère vivant, authentique, comme le dit l'Encyclique, et de plus perpétuel, qu'il a investi de sa propre autorité; revêtu de l'esprit de vérité, confirmé par des miracles, voulant et ordonnant que les enseignements doctrinaux de ce magistère fussent reçus comme les siens propres. »

D'où il suit évidemment que « toutes les fois que la parole de ce magistère déclare que telle ou telle vérité fait partie de l'ensemble de la doctrine divinement révélée, chacun doit croire avec certitude que cela est vrai; car, si cela pouvait en quelque manière être faux, il s'ensuivrait, ce qui est évidemment absurde, que Dieu lui-même serait l'auteur de l'erreur des hommes. Tout motif de doute étant ainsi écarté, peut-il être permis à qui que ce soit de repousser quelque-une de ces vérités, sans se précipiter ouvertement dans l'hérésie, sans se séparer de l'Eglise et sans répudier en bloc toute la doctrine chrétienne? »

Et le Docteur suprême adresse aux hérétiques

(1) Voir plus loin l'article intitulé : *Nouvelles Revues catholiques*.

ques et aux schismatiques de notre temps cet éloquent appel de saint Augustin :

Puisque nous voyons là un si grand secours de Dieu, tant de profit et d'utilité, hésiterons-nous à nous jeter dans le sein de cette Eglise, qui, de l'aveu du genre humain tout entier, tient du Siège apostolique et a gardé, par la succession de ses évêques, l'autorité suprême, en dépit des clameurs des hérétiques qui l'assiègent, et qui ont été condamnés soit par le jugement du peuple, soit par les solennelles décisions des Conciles, soit par la majesté des miracles? Ne pas vouloir lui donner la première place, c'est assurément le fait ou d'une souveraine impiété, ou d'une arrogance désespérée. Et si toute science, même la plus humble et la plus facile, exige, pour être acquise, le secours d'un docteur ou d'un maître, peut-on imaginer un plus téméraire orgueil, lorsqu'il s'agit des livres des divins mystères, que de refuser d'en recevoir la connaissance de la bouche de leurs interprètes, et, sans les connaître, de vouloir les condamner.

Mais l'Eglise, instituée par Jésus-Christ pour continuer après lui l'œuvre de sanctification et de salut des hommes, n'a pas pour unique devoir de conserver et de propager la doctrine chrétienne dans toute son intégrité et sa pureté. La foi seule ne suffit pas à réaliser ce grand dessein; il faut y ajouter le culte rendu à Dieu en esprit de justice et de piété, et qui comprend surtout le sacrifice divin et la participation des Sacraments; puis encore la sainteté des lois morales et de la discipline. Or, c'est à un certain nombre d'hommes choisis qu'a été donnée par Dieu la faculté d'accomplir et d'administrer les divins mystères, ainsi que le pouvoir de commander et de gouverner : c'est-à-dire aux Apôtres et à leurs légitimes successeurs.

De même que l'Eglise, pour être une en tant qu'elle est la *réunion des fidèles*, requiert nécessairement l'unité de foi, ainsi pour être une, en tant qu'elle est une société divinement constituée, elle requiert de droit divin l'unité de gouvernement, à l'ordre, comme dit saint Thomas, qui relie tous les membres de l'Eglise à un seul chef. » D'où il suit que les hommes ne se séparent pas moins de l'unité de l'Eglise par le schisme que par l'hérésie.

C'est donc pour assurer à jamais dans son Eglise cette unité de direction et de gouvernement que Jésus-Christ a donné Pierre à l'Eglise pour souverain chef, et qu'il a établi que cette puissance, instituée jusqu'à la fin des temps pour le salut de tous, passerait par héritage aux successeurs de Pierre, dans lesquels Pierre lui-même se survivrait perpétuellement par son autorité. Cette primauté non seulement

d'honneur, mais de juridiction et de souveraineté, donnée à Pierre par Jésus-Christ, est formellement établie par ces paroles de l'Ecriture : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ». Le commentaire donné à ce passage par Léon XIII lève toutes les difficultés et dissipe toutes les obscurités dont les schismatiques se sont plu à l'entourer.

Qu'est-ce à dire, contre elle? Est-ce contre la pierre sur laquelle le Christ bâtit l'Eglise? Est-ce contre l'Eglise? La phrase reste ambiguë; serait-ce pour signifier que la pierre et l'Eglise ne sont qu'une seule et même chose? Oui, c'est là, je crois, la vérité : car les portes de l'enfer ne prévaudront ni contre la pierre sur laquelle le Christ bâtit l'Eglise, ni contre l'Eglise elle-même (1). » Voici la portée de cette divine parole : L'Eglise, appuyée sur Pierre, quelle que soit la violence, quelle que soit l'habileté que déploient ses ennemis visibles et invisibles, ne pourra jamais succomber ni défaillir en quoi que ce soit. « L'Eglise étant l'édifice du Christ, lequel a sagement bâti « sa maison sur la pierre » ne peut être soumise aux portes de l'enfer; celles-ci peuvent prévaloir contre quiconque se trouvera en dehors de la pierre, en dehors de l'Eglise, mais elles sont impuissantes contre elle (2). » Si Dieu a confié son Eglise à Pierre, c'est donc afin que ce soutien invisible la conservât toujours dans toute son intégrité. Il l'a donc investi de l'autorité nécessaire; car, pour soutenir réellement et efficacement une Société humaine, le droit de commander est indispensable à celui qui la soutient.

Comment, de cette primauté accordée à Pierre, découlent toutes les divines prérogatives qui font du chef de l'Eglise un pouvoir souverain et indépendant des puissances de la terre, à la fois législateur et juge infailible de tout ce qui concerne la foi et le salut des âmes qui lui sont confiées, le prêtre suprême faisant les prêtres, le pasteur unique des agneaux et des brebis, appelé à régir tous ceux qui sont régis par le Christ; — comment, d'autre part, ces prérogatives passent de droit divin aux Pontifes, légitimes successeurs de Pierre dans l'épiscopat romain; de telle sorte que dès l'origine, le moyen le plus certain de reconnaître si un homme est catholique, c'est de savoir s'il est en communion avec la chaire de Pierre, et que du jour où les évêques se sépareraient sciemment de la chaire de Pierre, ils perdraient le droit et le pouvoir de gouverner

(1) Origen. *Com. in Matth.*, tome XII, n. 44.

(2) Ibidem.

— tous ces dogmes fondamentaux de la divine constitution de l'Eglise rayonnent, dans les développements que leur a donnés Léon XIII, d'une lumière incomparable, parce que cette lumière réunit en un seul faisceau les plus éclatants témoignages de la tradition tout entière, et n'est que la résultante de la constante foi de tous les siècles chrétiens.

Mais à côté du Docteur suprême, formulant avec une autorité suprême l'enseignement de la foi, il y a de plus dans Léon XIII, le Père aimant, enflammé de la charité de Jésus-Christ pour les âmes dévoyées, pour les brebis errantes, égarées loin des divins pâturages de l'Eglise apostolique. C'est à celles-là surtout, esclaves de l'esprit de mensonge, ou aveuglées par la passion sectaire, que s'adresse l'appel de son cœur, dans une péroraison qu'il faut citer tout entière, parce qu'on ne saurait trop la relire en ces temps troublés, où tant d'âmes découragées et meurtries aspirent avec angoisse à se reposer dans l'unité de la vérité et de la foi.

Ces paroles que Jésus-Christ disait de lui-même, Nous nous les approprions, non sans raison : « J'ai d'autres brebis qui ne sont point de ce bercail ; il faut aussi que je les amène, et elles entendront ma voix (1) ». Qu'ils ne refusent donc point de Nous écouter et de se montrer dociles à Notre amour paternel, tous ceux qui détestent l'impiété aujourd'hui si répandue, qui reconnaissent Jésus-Christ, qui le confessent Fils de Dieu et Sauveur du genre humain, mais qui pourtant vivent errants et éloignés de son Epouse. Ceux qui prennent le Christ, il faut qu'ils le prennent tout entier. « Le Christ tout entier, c'est une tête et un corps : la tête, c'est le Fils unique de Dieu ; le corps, c'est son Eglise : c'est l'époux et l'épouse, deux en une seule chair. Tous ceux qui ont à l'égard de la tête un sentiment différent de celui des Ecritures saintes ont beau se trouver dans tous les lieux où est établie l'Eglise, ils ne sont point dans l'Eglise. Et de même, tous ceux qui pensent comme l'Ecriture sainte au sujet de la tête, mais qui ne vivent point en communion avec l'unité de l'Eglise, ils ne sont point dans l'Eglise (2) ».

Et c'est aussi avec une égale ardeur que Notre cœur s'élance vers ceux que le souffle contagieux de l'impiété n'a point encore entièrement empoisonnés, et qui ont au moins le désir d'avoir pour père le Dieu véritable, créateur de la terre et du ciel. Qu'ils réfléchissent et qu'ils comprennent bien qu'ils ne peuvent en aucune façon être au nombre des enfants de Dieu, s'ils n'en viennent à reconnaître pour frère Jésus-Christ, et pour mère l'Eglise.

(1) Joann. x, 46.

(2) S. August. *De Unitate Ecclesiae*, c. iv, n. 7.

C'est donc à tous que Nous adressons, avec un grand amour, ces paroles que nous empruntons à saint Augustin : « Aimons le Seigneur notre Dieu, aimons son Eglise : lui comme un père, elle comme une mère. Que personne ne dise : *Oui, je vais encore aux idoles ; je consulte les possédés et les sorciers, mais cependant je ne quitte pas l'Eglise de Dieu : je suis catholique.* Vous restez attaché à la mère, mais vous offensez le père. Un autre dit pareillement : *A Dieu ne plaise ; je ne consulte point les sorciers, je n'interroge point les possédés, je ne pratique point de divinations sacrilèges, je ne vais point adorer les démons, je ne sers point des dieux de pierre, mais je suis du parti de Donat.* Que vous sert de ne point offenser le père, qui vengera, lui, la mère que vous offensez ? Que vous sert de confesser le Seigneur, d'honorer Dieu, de le louer, de reconnaître son Fils, de proclamer qu'il est assis à la droite du Père, si vous blasphémez son Eglise ? Si vous aviez un protecteur, auquel vous rendiez tous les jours vos devoirs, et si vous veniez à outrager son épouse par une accusation grave, oseriez-vous entrer dans la maison de cet homme ? Tenez-vous donc, mes bien-aimés, tenez vous tous unanimement attachés à Dieu votre père et à votre mère l'Eglise (1). »

L'ASSASSINAT DU COMTE LUIGI FERRARI (2)

J'aurais voulu consacrer, dans le 33^e. *Crispi*, quelques pages à cet horrible crime. Le défaut de place et de temps m'a empêchée de donner suite à ce projet.

Ceux qui liront le volume comprendront quel travail a été nécessaire : la réunion des documents, leur triage, leur classement ; puis, la composition de l'ouvrage, d'une nature telle, qu'il fallait constamment ajouter ; et alors je me suis trouvée en présence d'un manuscrit au moins double de celui qui est représenté par l'imprimé. Une œuvre historique a besoin d'être remise cent fois sur le métier ; car il faut savoir se borner. Parmi les éliminations obligatoires, pour pouvoir faire entrer l'indispensable, il en est peu qui m'aient coûté autant que celle de ces pages sur le comte Luigi Ferrari ; jusqu'au dernier moment, j'ai mis tous mes efforts à ne point les sacrifier. Ainsi, l'his-

(1) *Enarr.* in *Psalm.* 88 ; serm. II, n. 14.

(2) La reproduction, même intégrale de cet article, est autorisée pour tous les journaux catholiques.

toire de la guerre d'Afrique comportait plus de cinquante feuillets sur le manuscrit primitif ; impossible de les réduire à moins de neuf pages, et j'étais au bout.

Enfin, je me suis résignée, parce que, à peu d'exceptions près, les lecteurs du 33^e. *Crispi* seront sans doute les mêmes que ceux de la *Revue Mensuelle*. Ils verront ici ce qu'ils n'auront pas trouvé là. On m'en aurait voulu, d'autre part, si j'avais retardé encore l'apparition de ce volume, pour en faire une troisième révision générale.

Donc, rappelons les faits ; jetons une nouvelle lumière sur le crime de Rimini.

J'ai dit, — et ceci n'a pas été contesté, ni rien, d'ailleurs, de ce que j'ai déjà publié au sujet du comte Ferrari, — j'ai dit que, sans être palladiste, il avait été un des membres les plus actifs de la Maçonnerie italienne. Il était inscrit à la Loge de sa ville natale, la L. *Giovanni Venerucci*, qui ne figure plus sur les annuaires.

Il faisait partie du Conseil de l'Ordre au Grand Orient d'Italie. La preuve se trouve, notamment, dans le *Cosmopolitan Masonic Calendar*, édité par les soins de la Grande Loge d'Angleterre, sous le couvert du F. George Kenning, 33^e. Dans l'annuaire imprimé immédiatement après l'installation de Lemmi au palais Borghèse, c'est-à-dire dans celui pour l'année 1894, on lit à la page 120 :

GRAND ORIENT D'ITALIE

(Fondé en 1861 ; reconstitué en 1872)

Palais Borghèse, Rome.

Grand-maître honoraire ad vitam : Giorgio Tamajo.

Grands-maîtres-adjoints honoraires ad vitam : Michele Barabino ; Pirro Aporti ; Giuseppe Mussi ; Francesco Curzio.

Grand-maître : Adriano Lemmi.

Grand-maître-adjoint : Achille Ballori.

Grand-secrétaire : Ettore Ferrari.

Chef du secrétariat : Ulisse Bacci.

Membres du Conseil : Salvatore Barzilai ; Niccolò Bergolli ; Giambattista Boscogrande ; Giovanni Bovio ; Giovanni Camera ; Teodoro Contreras ; Francesco Crispi ; Umberto Dal Medico ; Malachia De Cristoforis ; Alessandro Fortis ; Felice Giammaroli ; Federico Gattorno ; Silvano Lemmi ; Riccardo Luzzatto ; Felice Massano ; Luciano Morpurgo ; Francesco Muller ; Ernesto Nathan ; Mario Panizza ; Cosma Panunzi ; Ferdinando Papale ; Demetrio Prada ; Leonardo Ricciardi ; Rinaldo Roseo ; Federico Rebessi ; Adolpho Engel ; Dario Cassuto ; Luigi Dini ; Augusto Elia ; Federico Fabri ; **Luigi Ferrari** ; Giorgio-Gaetano Gemmellaro ; Camillo Finocchiaro-Aprile ; Pietro Lacava ; Luigi Pagliani ; Beniamino Pandolfi ; Emanuele Paterno Di Sessa ; Cesare Pastore ; Giacomo Sani.

Ainsi, voilà qui est bien acquis : après l'installation au palais Borghèse, le comte Luigi

Ferrari était, avec Crispi et quarante autres maçons italiens, membre du Conseil qui avait Adriano Lemmi pour grand-maître effectif. Il figurait encore, au même titre et dans la même compagnie, dans l'annuaire pour 1895. Sa qualité de F. de haute importance dans la Maçonnerie officielle avouée ne peut donc être niée.

A l'époque où la loge *Giovanni Venerucci* fonctionnait activement à l'orient de Rimini, le comte Luigi Ferrari était un sectaire des plus zélés ; c'est lui qui présida en 1886, le Comice anticlérical de Rimini ; il constitua aussi, avec les éléments de sa Loge, l'impie Comité dit de la Croix-Verte, dont ses frères maçons l'éluèrent également président. Il était, on le voit, un adversaire déterminé de l'Eglise, comme je le fus moi-même.

Toutefois, son aveuglement le laissa intègre, au point de vue des mœurs et de la probité ; sans doute, quelques pieuses âmes de sa famille priaient pour lui. Dans la vie privée et publique, il se montra toujours d'une grande bonté ; sa bourse était largement ouverte aux indigents ; il obligeait volontiers les gens de son parti et même ceux qui le combattaient pendant les périodes électorales.

Mais, je le répète, il n'était pas dans les secrets de la Haute-Maçonnerie. C'est pourquoi il fut, notamment, au nombre de ceux qui, ne comprenant rien à l'absurde politique africaine de Crispi, essayèrent, par la persuasion amicale, de détourner le ministre lemmiste de sa fatale entreprise. Ainsi, dans les premiers temps du dernier ministère Crispi (1894), il fit une démarche auprès de son collègue du Conseil de l'Ordre ; Ferdinando Martini et Luchino Dal Verme qui l'accompagnèrent, peuvent en témoigner. Il venait d'apprendre que Crispi avait décidé d'envoyer à Ménélik le colonel Piano, avec une lettre du comte Antonelli, le rédacteur du perfide traité d'Ucciali. Luigi Ferrari parla à Crispi dans les termes que voici : « Mon cher ami, je suis convaincu que l'envoi du colonel Piano dans ces conditions serait une faute très grave. Vous affirmez vouloir la paix ; nous vous croyons. Mais vous n'ignorez pas que Ménélik ne veut à aucun prix entendre parler d'Antonelli, qu'il accuse de mauvaise foi à son égard. Par conséquent, si vous envoyez au Négus le colonel Piano comme accrédité auprès de lui par Antonelli, vous ne le disposerez pas à la conciliation ; Ménélik se considérera même comme offensé, et la paix ne se fera pas. Pour avoir la paix, il est nécessaire de s'y prendre tout autrement ». Crispi fit la sourde oreille et envoya quand même le colonel Piano, porteur de la lettre d'Antonelli. Ce que Luigi Ferrari avait prévu arriva : le colonel fut reçu par Ménélik comme un chien dans un jeu de quilles ; ce fut là le

commencement des provocations qui aliénèrent contre l'Italie Ménélik et Mangascia.

Dès lors, la conduite de Crispi parut louche au comte Ferrari. Lorsque ma première démission maçonnique eut le retentissement que l'on sait, elle ouvrit à plusieurs imparfaits initiés les yeux sur l'existence d'une organisation supérieure tenue dans le secret. Si la masse des maçons gogos acceptèrent comme vraies les dénégations des intéressés, — n'oublions pas la phrase à jamais célèbre de Goblet d'Alviella : « Il faut s'entendre partout pour nier carrément » (lettre du 30 juin 1894), — par contre, quelques-uns des F.F. non-palladistes ne se laissèrent pas convaincre si aisément, comprirent qu'on se servait d'eux, et dès lors observèrent avec grande attention.

Luigi Ferrari fut au nombre de ces derniers. Il eut une explication avec Crispi, qui nia ; on sait que peu d'hommes ont un aplomb pareil au sien. Luigi Ferrari se piqua au jeu ; il lui répugnait d'être trompé ; il voulut en avoir le cœur net. On se rappelle que la Voûte de Protestation des délégués américains, refusant de reconnaître les frauduleux scrutins du 20 septembre 1893, fut publiée, quoiqu'elle ne s'adressât qu'aux Triangles ; et je ne fus pas l'auteur de cette publication, malgré ce qu'on a pu croire et dire. Je n'en ai jamais communiqué qu'un fragment, insignifiant, vu l'ensemble, et se rapportant exclusivement à ce qui n'était pas maçonnique dans le cas de Lemmi ; alors je croyais n'avoir pas le droit de révéler autre chose. Néanmoins, on réussit à se procurer, en dehors de moi, le texte complet du F.F. Palacios, et la presse profane le publia dans le monde entier avec empressement.

Or, la voûte se terminait ainsi : « Les adhésions (il s'agissait des palladistes qui voudraient faire acte d'indépendance) devront être envoyées au Comité de Permanence, siégeant au local de la Loge-Mère *le Lotus d'Angleterre*, temple secret d'Oxford-Street ».

Cette adresse n'apprenait rien aux profanes ni aux imparfaits initiés ; mais quelques-uns de ces derniers surent tirer parti des lignes finales, c'est-à-dire des trois signatures :

Le Comité de Permanence de la Protestation

ALEX. GRAVESON, Mage Elu, grand-maître du Parfait Triangle *God's Love*, délégué provincial de Philadelphie.

VINCENTE-FELIZ PALACIOS, Mage Elu, grand-maître du Parfait Triangle *Fiat Lux*, délégué provincial de Mexico.

DIANA VAUGHAN, Maîtresse Templière Souveraine, grande-maîtresse du Parfait Triangle *Phébé-la-Rose*, déléguée provinciale de New-York et Brooklyn.

Le comte Luigi Ferrari, imparfait initié,

ignorait l'adresse du temple secret d'Oxford-Street ; mais il se tint un raisonnement. La voûte lui apprenait qu'une seule des délégations provinciales du Royaume Britannique, celle de Birmingham, avait voté contre Lemmi. Or, comme la Permanence de la Protestation s'était fixée à Londres, il en conclut que Graveson, Palacios et moi, nous avions certainement des sympathies parmi les hauts-maçons du Warwickshire, dont le chef-lieu est Birmingham, et que, selon toute probabilité, une lettre envoyée par cet intermédiaire parviendrait à l'un de nous trois. Il ne lui fut pas difficile de se procurer l'adresse exacte du grand secrétaire provincial de la Royale-Arche en Warwickshire ; les Chapitres de la Royale-Arche, quoique Ateliers supérieurs, c'est-à-dire Arrière-Loges, appartiennent encore à la Maçonnerie officielle avouée. Il écrivit donc au F.F. Swinden, grand secrétaire provincial de la Royale-Arche en Warwickshire, Temple-Street, n° 27, à Birmingham, et dans sa lettre à ce F.F. haut-gradé s'en trouvait une autre qu'il pria de faire parvenir au F.F. Graveson, dont il ignorait l'adresse exacte à Londres.

Son inspiration avait été heureuse ; car le F.F. Swinden faisait alors cause commune avec nous contre Lemmi, et il transmit immédiatement le pli à Graveson. Au surplus, Luigi Ferrari n'avait pas écrit une lettre compromettante : il demandait simplement si cette voûte de protestation publiée par la presse profane n'était pas une mystification. Il lui fut répondu que le Comité protestataire était absolument innocent de cette publication, mais que la voûte n'en était pas moins très authentique.

La correspondance étant établie avec Graveson, le comte Luigi Ferrari, qui, au fond, méprisait souverainement Lemmi, surtout depuis la révélation de son passé judiciaire, nous offrit d'être un de nos auxiliaires auprès des Loges italiennes. Il ne sollicita en aucune façon l'affiliation palladiste ; il voulait seulement agir parmi les imparfaits initiés. Nous lui recommandâmes la plus grande prudence et, surtout de brûler toutes nos lettres, après les avoir lues.

Je suis loin de connaître toute sa correspondance avec le F.F. Graveson ; mais je sais qu'il fut un auxiliaire des plus précieux pour le Comité protestataire de Londres.

Puis, survint le compromis Findel. On sait que le plus grand nombre des nôtres s'inclinèrent. Je donnai alors, pour la seconde fois ma démission, qui eut plus de retentissement encore que la première et qui provoqua la fameuse lettre de Goblet d'Alviella, rappelée plus haut. On sait que je pensais bien m'être retirée définitivement de la Maçonnerie à cette époque, quoique convertie.

Lorsque, plus tard, la Fédération des Palladistes indépendants se constitua et fit appel à mon zèle, en prenant encore Londres pour siège central, tout en fixant à Paris le centre de propagande, on renoua des relations avec le comte Luigi Ferrari.

Dans l'intervalle, il avait effectué des recherches, agissant en homme parfaitement discret, et il s'était documenté sur Crispi. Alors, ses relations furent des plus étroites avec le Comité central du Palladium Régénéré et Libre; il nous était vraiment acquis.

Dans ma mission en Italie avec le F. Sc..., je pris, pour voyager, le nom d'une Sœur écossaise, palladiste indépendante, qui m'avait prêté son passeport; car, si Lemmi avait soupçonné ma présence dans la péninsule, j'aurais été promptement découverte et assassinée.

J'avais passé par l'Allemagne et j'étais venue en Italie par l'Autriche. J'étais à Vienne vers le milieu de novembre (1894). Je me trouvais à Venise, où je rejoignis le F. Sc... à la fin de ce même mois; j'en partis le 2 décembre. Dans le projet primitif, nous devions traverser rapidement le nord de l'Italie, donner des instructions à Milan et à Gènes, et nous embarquer aussitôt pour l'Espagne. Je comptais si bien aller en Espagne, que de Venise, je donnai l'ordre de diriger sur Madrid toute correspondance pour moi. Un incident, que je raconterai un jour, me contraignit à changer mon itinéraire. Je ne pus aller à Milan ni à Gènes, et le F. Sc... seul s'y rendit. De Venise, j'allai à Ancône, par Ferrare et Rimini, et d'Ancône je me dirigeai sur Naples, mais en traversant la péninsule par l'Ombrie; car il m'était indispensable de m'arrêter un jour à Rome, quel que fût le danger. C'est alors que je vis, pour la seule et unique fois, le comte Luigi Ferrari, et il ne sut pas qui j'étais. Il me prit pour la Sœur écossaise, dont j'avais emprunté le passeport et me chargea de présenter ses respects « à Diana Vaughan ».

Il me dit quel effet avait produit le livre de M. Margiotta, publiant le fac-simile photographique du jugement de Lemmi. Il me fit part de quelques-unes de ses découvertes personnelles. Il avait réussi à se procurer la photographie du document Bitru-Walder, où se trouve la signature de Crispi; document qui établit authentiquement le palladisme de Serafino-Francesco, sans négation possible. Il tenait d'un ancien secrétaire de Crispi, une copie exacte des Mille de Garibaldi, liste dressée et annotée par Serafino-Francesco; cette copie était de provenance moins récente, mais pourtant postérieure à l'époque où Crispi lui avait nié sa participation à l'occultisme luciférien.

Je lui dis : « Je suis sûre que la Sœur Diana Vaughan serait très heureuse d'avoir le docu-

ment Bitru-Walder et la copie des Mille ». Il me répondit : « Qu'à cela ne tienne; quand vous serez de retour en Angleterre, dites à notre chère Sœur qu'elle les recevra. Je lui enverrai aussi des notes qui l'intéresseront au plus haut point, si elle le désire ». Je répliquai : « Je ferai votre commission; la Sœur Diana Vaughan vous enverra une adresse sûre, afin que vous n'ayez pas à expédier votre correspondance vous-même; ce qui est dangereux. Je dois voir, à Rome même, quelqu'un à qui elle a rendu des services, dont on lui est reconnaissant, et cette personne pourra vous servir d'intermédiaire ».

Il regrettait vivement de ne pouvoir lutter à découvert contre Lemmi et Crispi. Ainsi que je l'ai dit précédemment, sa situation politique dépendait de sa présence au Conseil du Grand Orient d'Italie, et il ne se sentait pas l'abnégation nécessaire pour la mettre sous pied; il en était fier pour sa famille.

Aux élections législatives, où les socialistes révolutionnaires lui opposèrent la candidature ultra-radical de Barbato, il fut donc le candidat agréable au gouvernement. On sait qu'il fut réélu. Toutefois, quand des Loges de Milan et de Gènes, travaillées par des amis de Sonzogno, répudièrent Lemmi et Crispi (seconde quinzaine de mai 1895), Luigi Ferrari, sans laisser soupçonner au public ni aux imparfaits initiés qu'il était de cœur avec le Comité indépendant de Londres, lui écrivit deux ou trois lettres pour nous tenir au courant du mouvement antilemmiste.

Depuis notre entrevue, je n'avais pas eu la possibilité de lui écrire autrement que par une lettre confiée à la poste, et il ignorait ainsi à quelle adresse il devait remettre à Rome, ce qu'il me destinait. Dans presque toute l'Europe, surtout en Italie, le cabinet noir est en pleine activité. J'avais donc simplement envoyé au comte Luigi Ferrari un billet banal, lui disant que la dame-touriste avec qui il avait causé tel jour avait fait sa commission, et que la personne dont on avait parlé le remerciait et le priait d'attendre de ses nouvelles par quelqu'un qui le verrait; en outre, le billet, non signé n'était pas de mon écriture. Le comte Ferrari seul pouvait comprendre ce dont il s'agissait.

Le 25 mai, je fus bien surprise en recevant, sous un pli recommandé, adressé au nom que j'avais inséré dans le n° 4 du *Palladium Régénéré et Libre*, — nom qui est celui d'une de mes amies, — la copie des Mille et le document Bitru-Walder (1). « Quelle impru-

(1) La liste authentique des Mille de Garibaldi, dressée et annotée par Crispi, et le fac-simile photogravé du procès-verbal signé par Bitru et Sophie Walder, et contre-signé par Lemmi, Crispi et autres importants francs-maçons palladistes d'Italie, sont au nombre des documents reproduits dans le

dence! » ne pus-je m'empêcher de m'écrier, lorsque mon amie m'apporta la lettre qu'elle venait de retirer au bureau de poste où la correspondance lui était dirigée. L'imprudence n'était pas à mon détriment; car mes précautions étaient bien prises pour que le nom de mon amie ne me fit point découvrir. Mais il est certain que, ce nom ayant été publié, toutes les lettres portant ce nom sur l'enveloppe sont lues par les cabinets noirs.

Luigi Ferrari n'avait pas signé sa lettre accompagnant l'envoi; il disait simplement : « Ne recevant pas de nouvelles, je tiens à ne pas retarder plus longtemps l'accomplissement de ma promesse. Sous ce pli, vous trouverez le document Bitru-Walder et la copie des Mille. Prière de me donner de vos nouvelles. Je serai bientôt à Rome et j'ai quelque chose de très grave à vous communiquer sur le suicide de R. D. Z. ». La lettre était en italien, d'une écriture contrefaite. Le nom de l'expéditeur n'était pas celui du comte mais un nom de fantaisie sans doute; Luigi Ferrari avait pensé dépister ainsi la curiosité de la police crispinienne.

Frémissant à la pensée qu'une nouvelle imprudence pouvait être commise, je fis partir immédiatement, le jour même, coûte que coûte, un messenger sûr, un de nos Frères palladistes indépendants; c'était un samedi. Par la voie Paris-Turin-Plaisance-Bologne, avec un seul arrêt à Turin l'après-midi du dimanche, mon envoyé, homme habitué aux voyages rapides, avait rejoint le comte Luigi Ferrari le lundi 27 mai. Alors, il lui donna l'adresse de Rome. « J'y serai bientôt », dit le député de Rimini; et il montra un grand portefeuille, bourré de documents. Mon messenger lui expliqua qu'il n'aurait qu'à remettre à la personne habitant Rome les papiers qu'il me destinait, et que cette personne, les révisant au besoin, m'en transmettrait copie et lui rendrait la sienne. Un service, pour le Palladisme indépendant, était établi à cette époque entre Rome et Paris-Londres. « De cette façon, fut-il dit au comte, rien ne passerait par la poste, et son écriture ne circulerait même pas. » Trois jours après, mon messenger me rendait compte de sa mission.

Mais nous étions tout à fait en fin mai, et c'est précisément que j'eus à ce moment mes grosses difficultés avec le Comité de Londres. On sait l'émotion causée au Comité par mon n° 3 du *Palladium Régénéré et Libre*, paru dans les premiers jours de juin, quoique daté du 20 mai; on connaît la missive londonienne du 19 payni, qui m'apporta la délibération

du 6 juin; j'ai dit ce qui m'était survenu en ce même jour, et l'on comprend que, depuis le 1^{er} juin, je n'eus plus la tête qu'à mon différend avec mes amis de Londres et aux merveilleux événements qui se précipitèrent aussitôt, coup sur coup, m'absorbant tout entière. Et pendant ma première retraite qui suivit ma démission définitive, j'ignorais même ce qui s'était passé à Rimini, dans la nuit du 2 au 3 juin.

Ce qui s'était passé, le voici :

Le comte Luigi Ferrari, qui devait se rendre le lendemain à Rome, avait passé une partie de la soirée chez le marquis Diotallevi. Pendant ce temps, dans un cabaret du faubourg San-Giuliano, un groupe d'hommes du bas-peuple, réunis autour d'un individu en habit, qui est demeuré inconnu, buvaient à fortes rasades. Il y avait là un nommé Salvator Gattei, cordonnier, enragé anarchiste. Tout en buvant, on causait, et l'inconnu s'appliquait à exciter Gattei contre le comte Ferrari. Vers onze heures, le groupe se dispersa en partie; quelques-uns, dont Gattei et l'homme en habit, quittèrent le faubourg, traversèrent le pont et s'engagèrent dans le Corso d'Auguste jusqu'à la piazza Giulio Cesare; là, l'inconnu laissa Gattei et les autres; ceux-ci se postèrent à gauche de l'arc Magnani, tandis que l'homme en habit alla se placer sur le trottoir, à quelque distance du café della Speranza.

Lorsque le comte Luigi Ferrari sortit de chez le marquis Diotallevi, il s'était fait accompagner par un de ses amis, le professeur Lodovico Vincini; ils avaient, dans leur chemin, à traverser la piazza Giulio Cesare. Il était près de minuit, quand ils y arrivèrent.

Du groupe s'échappa cette phrase :

— Cet homme qui passe est un lâche, il faut le brûler !

Le comte demanda à son compagnon s'il avait entendu cette insolente apostrophe; celui-ci répondit que non.

Et voici une nouvelle preuve du caractère imprudent de Luigi Ferrari : au lieu de sentir le guet-apens et de poursuivre son chemin en haussant les épaules, comme il aurait dû le faire, il dit à Vincini :

— Voyons un peu ce que sont ces gens-là.

A peine venait-il de faire quelques pas pour revenir en arrière, que du groupe partit ce cri :

— A bas les *polizai* !

Mais la plupart de ces individus enfilèrent aussitôt la rue Magnani, comme pour battre en retraite, au grand mécontentement de Gattei, qui tenta de les rallier, tandis que le comte et le professeur se dirigeaient vers les hurleurs pour les accoster et leur démontrer qu'ils n'étaient nullement des agents de police, mais bien leur député et un de ses amis.

Gattei s'écarta alors et se tint silencieux, adossé au mur à l'opposé de l'endroit où le groupe s'était reformé.

— Ce n'est pas à vous que nous avons à faire, dit un de ces hommes s'adressant à Vincini. Nous savons que vous êtes un galant homme ; mais nous en voulons à celui-là.

Et il indiquait Luigi Ferrari.

— Eh bien, fit le comte, sachez que je n'ai pas peur. Allons, parlez, que voulez-vous ? Je suis votre député, le comte Luigi Ferrari.

A ce moment, Gattei, qui était resté à l'écart et n'avait pas dit un mot durant ce colloque, s'approcha vivement, sortit un pistolet, le mit sous le visage du comte, et fit feu.

Luigi Ferrari, atteint au coin inférieur de la mâchoire gauche, s'écria :

— Je suis assassiné !

Il y eut alors une bagarre. Des passants étaient accourus. Les assaillants s'enfuyaient. Le professeur Vincini veut s'élancer sur l'assassin ; mais Ferrari, que des passants soutiennent, répète :

— Mon ami, ils m'ont assassiné !... Viens, viens, embrasse-moi.

Dans la bagarre, on ne sait plus qui entendre. Quelques-uns se prennent au collet, s'accusant mutuellement du crime, et bientôt se reconnaissent simples passants, attirés par le coup de feu. C'est alors qu'il fut facile de soustraire quelque chose à Luigi Ferrari, en le soutenant, sous prétexte de lui venir en aide.

On verra plus loin comment cette affaire a été embrouillée, au point de devenir inextricable. Ainsi, la réunion des gens qui insultèrent la victime a été reconnue, et, selon quelques-uns, elle avait eu lieu avant le crime au café du Risorgimento ; et ce serait devant l'osteria Zambianchi que l'excitateur demeuré inconnu aurait donné d'abord rendez-vous à Gattei. Un témoin déposera qu'il a vu le groupe arriver de la piazza Maggiore et s'apposter près de l'arc Magnani. Quant au comte Ferrari, il déboucha de la rue Sant' Apollonia, avec Vincini, et il devait forcément passer par la piazza Giulio Cesare pour se rendre à son domicile. Ceci est donc indiscutable : quelqu'un avait prévenu ces misérables dont on se servit, que la victime était chez le marquis Diottalevi ; les allées et venues de Luigi Ferrari dans la journée avaient été épiées par l'inspirateur secret du crime et ses mystérieux affidés ; et, quand l'on fut sûr que le coup pouvait se faire le soir même, on fit boire Gattei, ivrogne fiéffé, et on lui réunit d'autres gens de rien, individus grossiers, faciles à exciter.

Le comte Ferrari, transporté à l'hôpital, y mourut au bout de sept jours.

La victime était un personnage politique, important dans son pays. Eh bien ! l'attitude

de la presse sectaire a été d'une singularité inouïe, et pourtant l'assassiné était franc-maçon et membre du Conseil du Grand Orient d'Italie. Les journaux à rédaction crispienne ont, sur le premier moment, annoncé le crime, à la suite des dépêches parties de Rimini ; mais, après quelques premières larmes versées sur l'horrible fin de Luigi Ferrari, tout à coup le silence le plus rigoureux s'est fait ; il n'a plus été question de cet assassinat, pourtant sensationnel, jusqu'au jour où le procès est venu aux assises. Alors, il a bien fallu le mentionner. Ne pouvant faire moins, on lui a consacré à peine quelques lignes, et cependant les audiences ont tenu du 16 au 30 novembre, quinze jours ! Tout le temps qu'a duré l'instruction, on n'en a rien fait connaître ; rien n'en a transpiré, presque ; on a pratiqué à tel point l'étouffement, que les journaux étrangers n'ont à peu près rien su. Pourtant, l'on a vu maintes fois les agences Stefani et autres prodiguer leurs dépêches pour des affaires bien moins importantes que celle-là.

Le plus significatif : le palais Borghèse n'a pas pris le deuil ; non, pas le moindre étendard arboré avec un voile de crêpe ; le Grand Orient d'Italie ne s'est pas fait représenter aux obsèques de ce député qui était membre de son Conseil.

Feu Luigi Ferrari, assassiné, était donc renié par Lemmi et Crispi.

Quelle peut être la cause de cette abstention systématique, de ce mot d'ordre commandant le silence le plus absolu ?...

Pour le public, on a travesti le crime en complot anarchiste. Mais Crispi combattait les anarchistes ; officiellement, Luigi Ferrari appartenait à la majorité gouvernementale. Si l'assassinat était vraiment l'œuvre des anarchistes, Crispi n'aurait-il pas fait grand bruit, formidable éclat ? les funérailles n'auraient-elles pas été pompeuses, avec délégations maçonniques ?

Voyons ce qu'imprimait, peu après la mort du comte, un journal indépendant, le *Ravennate*, de Ravenne, reproduit le 1^{er} juillet 1895 par la *Rivista Antimassonica*, de Rome :

« Parmi les surprises, — et elles pourraient être graves pour quelques gros bonnets — il y a le pli de l'honorable comte Ferrari.

« Dans sa correspondance qu'il avait conservée sont de nombreuses lettres écrites par des personnes en vue de changer d'opinion ; et ces lettres sont de républicains, de socialistes, de radicaux, qui sollicitaient de Ferrari telle et telle chose, et qui promettaient à leur tour...

« Ferrari, âme bonne, donnait son appui, sans s'informer en rien ; il allait même au devant, jusqu'à se sacrifier pour cette espèce, qui, au jour des élections, lui a témoigné sa

reconnaissance en le combattant avec un acharnement féroce, en insultant, menaçant du bâton ses électeurs, et en excitant contre lui-même les plus malsaines et les plus haineuses passions.

« Le fils est en voyage, mais il va venir à Rimini. Par lui sera consigné tout le gros bagage, suffisamment grave, curieux, singulier pour certaine espèce de gens, et il n'est pas improbable que soit publié ce pli de l'honorable Ferrari, à base de documents vrais, parlant sans avoir besoin d'être illustrés. »

Cette publication n'a pas été faite. Mais voici ce qu'ajoutait le *Ravennate*, et c'est ceci qui a la plus grande importance :

« Outre cela, ensuite, il est su que le pauvre Ferrari devait partir pour Rome le matin même après la nuit dans laquelle il fut mortellement frappé ; il est su qu'il avait dans sa poche un portefeuille contenant une forte quantité d'importants documents en réserve. Mais il est su aussi que ce portefeuille n'a jamais été retrouvé. »

Le journal de Ravenne croyait à l'assassinat pur et simple, commis par des socialistes-révolutionnaires, par des électeurs de Barbato, le concurrent ultra-radical du comte Ferrari ; c'était, en effet, l'opinion générale, le sentiment habilement entretenu dans le public par les sectaires francs-maçons. Il faut reconnaître que les apparences permettaient de juger ainsi, de prime abord ; mais, quand l'instruction voulut étayer quelque chose de solide sur ces apparences, il lui fut impossible d'aboutir, nous allons le voir par les résultats. Le journal de Ravenne est donc très précieux en raison de son impartialité ; car, tout en commettant une erreur dans son opinion, ce qui importe peu, il constate un fait capital, la disparition du portefeuille bourré de documents en réserve, ce qui importe beaucoup, ce qui importe d'autant plus que cette disparition a été la conséquence du crime et que le crime a empêché le départ pour Rome. Or, Luigi Ferrari devait se rendre à Rome le lendemain matin ; autre constatation d'une extrême importance, que nous devons à l'impartialité du *Ravennate*.

La marche à suivre était toute indiquée, si les magistrats italiens avaient voulu avoir la vérité et la mettre en plein jour. Il fallait se préoccuper de ce que pouvait être ce portefeuille dérobé à l'assassiné dans la bagarre. Les papiers dont ce portefeuille était bourré étaient-ils des valeurs financières ? Non. Il n'y a eu vol d'argent en aucune façon ; l'instruction le proclame, la famille n'a élevé aucune réclamation dans cet ordre d'idées. Alors, quelqu'un avait donc intérêt à mettre la main sur les papiers du portefeuille ? Oui, ceci est l'évidence même.

Eh bien ! ces papiers étaient-ils la correspondance des électeurs plus ou moins ingrats qui sollicitaient les bons offices de l'obligeant Luigi Ferrari ? Non, puisque cette correspondance est celle que le comte avait laissée chez lui, celle dont on a craint la publication par les soins de son fils. D'ailleurs, s'il s'était agi de reprendre, au prix d'un crime, cette correspondance qui devait être des plus considérables, il y aurait eu non pas un inspirateur du crime, mais toute une association d'excitateurs ; et un seul excitateur des Gattei et consorts, demeuré inconnu, est en cause.

Cet excitateur, l'instruction ne s'en préoccupe pas plus que s'il n'existait pas. Quant au portefeuille, il ne faut à aucun prix qu'il en soit question, quand l'affaire viendra aux assises. Le juge demande à deux des témoins : « Savez-vous si le comte Ferrari avait sur lui un portefeuille contenant des papiers secrets en réserve ? » Il est clair que, si Luigi Ferrari agissait secrètement contre Crispi, il n'en a fait la confidence ni au marquis Diotallevi ni à Piselli, membre du comité de la candidature gouvernementale, ni à aucun des politiciens alors partisans de Crispi. Le fait se sait, parce que l'assassin, cinq minutes après son crime, prenait tranquillement son café et remettait un gros portefeuille à un « monsieur en habit », assis à côté de lui, et qui s'en est allé aussitôt. Mais le juge n'a des oreilles que pour entendre les témoins qui ne savent rien de cela ; il inscrit les déclarations de ceux qui forcément ne peuvent qu'ignorer le fait ; et voilà enterrée l'ennuyeuse question du portefeuille, il n'y sera plus fait aucune allusion désormais.

En revanche, puisqu'il est anarchiste, le misérable qui a été l'instrument d'un inspirateur inconnu, puisqu'il a été reconnu, lui, par différents témoins et qu'il a dû avouer, il faut à toute force que l'instruction établisse un complot anarchiste, et préparé de longue main.

On arrête à tort et à travers. On essaie de compromettre le comte Guerrieri, l'avocat Pugliesi et tous ceux qui, comme Sapignoli encore, ont combattu la candidature Ferrari dans les réunions publiques, à l'époque des élections. On va même jusqu'à employer un co-détenu, plus ou moins policier, qui ne se contente pas de recueillir les aveux de Gattei et de Semprini, mais qui glisse à celui-ci des conseils perfides.

Semprini est un *bracciante*, un manouvrier ; c'est lui qui a interpellé Vincini pour lui dire qu'on le savait galant homme ; il est le plus compromis, après Gattei. Il a subi l'influence du mystérieux excitateur. D'ailleurs, il était assez pris de boisson, quand on l'a placé avec Gattei auprès de l'arc Magnani. Il avait passé

toute sa journée en bicyclette et, le soir, il allait de cabaret en cabaret, chantant avec un autre manouvrier, Montali, et c'est ainsi qu'ils rencontrèrent dans une osteria Gattei, que l'un des deux, Montali, ne connaissait même pas; et ils furent bien contents de trouver quelqu'un qui leur paya à boire, leur bourse étant à sec à ce moment.

Donc, Semprini a avoué au prisonnier Domenico Rossi qu'il est de ceux qui ont été, ce soir-là, excités contre le comte Ferrari; mais il n'a pas compris grand'chose à tout cela. Gattei, seul, était réellement influencé; cependant, aucun de ses compagnons fortuits ne lui savait un pistolet en poche. Et, en effet, de la part d'un cordonnier, on eut compris un coup de tranchet. De qui Gattei tenait-il ce pistolet? Encore un point qui n'a pu être éclairci. Quoiqu'il en soit, Semprini a dit à Rossi ce qu'il savait; mais il s'est rebiffé, lorsque le louche prisonnier Rossi lui a conseillé de déclarer au juge que le coup était organisé depuis longtemps par les anarchistes et que le comte Ferrari devait être assassiné le dimanche précédent, mais que, n'ayant pu le trouver, on avait remis le crime au 2 juin.

De là : un vif incident d'audience, complètement omis par les journaux de Crispi.

Ce Domenico Rossi, qui n'était pas impliqué dans l'affaire, avait été cité comme témoin par le ministère public. Il devait charger Gattei et Semprini; mais, ce dernier ayant raconté quels étonnants conseils il avait reçus du détenu intermittent Rossi, plus de Rossi! Le président annonce que le témoin Domenico Rossi est devenu introuvable (*sic*). Les avocats ayant protesté, force a été aux magistrats de le retrouver et de le produire à une des audiences ultérieures, où son rôle, trop facile à deviner, de policier de bas étage, lui a valu les huées de la salle.

Cet incident donne un aperçu de la façon dont l'instruction fut conduite. Les jurés en avaient des nausées, tant il apparaissait évident à tout le monde que la vérité n'était pas dans un complot anarchiste. Et l'instruction avait mis plus de trois mois pour dresser cet échafaudage de fables, destiné à un écroulement ridicule! elle ne fut close que le 14 septembre. Et l'on traîna encore deux mois, pour trouver, s'il était possible, quelque nouveau conte bleu, afin de dérouter l'opinion publique! les débats commencèrent seulement le 16 novembre.

En vain, le chevalier Carlo Stuart, organe du ministère public, s'obstine à dire que « l'attentat n'est que l'exécution d'un dessein formé à l'avance, et depuis longtemps, par les anarchistes », tout démontre le contraire. Les amis de la victime eux-mêmes n'y croient pas et

viennent le déclarer les uns après les autres à la barre : le marquis Dotallevi, Piselli, membre du comité Ferrari, le docteur Lazzarini, l'avocat Bianchi, le docteur Pedrizzi, M. Grassi-Ferruccio, le comte Castracane, le comte Ugolini, etc. Le sous préfet Prandi reconnaît « qu'il n'a pu établir que le crime ait été prémédité. »

Sur la question du pistolet, Gattei déclare qu'il est à lui et qu'il lui a été donné par le frère d'une fruitière, la dame Lucia Berlini. Celle-ci, citée comme témoin, donne à Gattei un démenti formel. L'origine du pistolet ne peut être expliquée, finalement. Rien de plus extraordinaire que le mode de défense adopté par Gattei; on sent une entente entre le ministère public et lui, sur certains points que le président s'efforce de maintenir dans l'ombre. Il ne peut nier être l'assassin, et le procureur général met tout en œuvre pour sauver sa tête! C'est le malheureux Semprini, le manouvrier chanteur et bicycliste, qui est voué par lui aux plus terribles sévérités; à l'en croire, Gattei n'a été que le bras de Semprini, celui-ci dirigeant tout sous l'inspiration des chefs anarchistes.

Le professeur Vincini dépose en pleurant. Il ne sait que penser au sujet de la cause secrète du crime; il a des tendances à l'attribuer à la surexcitation des partisans de Barbatto, mais il ne saurait rien affirmer là-dessus. Il apprend aux jurés, stupéfaits de cette révélation, qu'il a reçu, dix jours avant l'ouverture des débats, « une lettre anonyme le menaçant de mort s'il s'avisait de parler trop ». Son émotion est telle, qu'on est obligé de suspendre l'audience.

La déposition de la fruitière Berlini présente un grand intérêt. Cette femme se trouvait sur la place Giulio Cesare, dans la nuit du crime, ayant à choisir sa place pour le marché du lendemain; mais on ne peut se mettre d'accord sur l'heure exacte à laquelle elle est venue. Sa fille et le fiancé de sa fille déclarent que, s'il est vrai qu'elle est sortie dans la soirée, elle est rentrée vers les dix heures et demie et n'est ressortie qu'à minuit et dix minutes; elle n'a donc pas pu voir grand'chose. Dès lors, son témoignage sur les circonstances mêmes du crime perd beaucoup de son importance. La dame Berlini persiste néanmoins à affirmer qu'elle a entendu Semprini dire à Gattei, en lui montrant le comte et son ami qui venaient : « Je ne suis pas un lâche, je ferai ce que je dois ! »

Enfin, l'effondrement de l'accusation, en ce qui concerne un complot anarchiste, provient de ce que l'alibi de la majorité des inculpés est victorieusement démontré. On comprend que, s'il y a eu un complot, si Gattei a eu la main armée par un inspirateur, ce n'est pas chez ses

compagnons révolutionnaires qu'il fallait le chercher. Un des accusés, Luigi Grossi, charretier, a été englobé dans la poursuite comme partisan acharné de la candidature Barbato ; il prouve qu'il n'a pas mis les pieds dans une seule réunion électorale ; il n'est pas même électeur ! Les jurés se demandent quelle est cette comédie que le parquet joue, pourquoi on leur donne à juger des gens qui étaient absents du lieu du crime et qui ne connaissaient pas Gattei. Sous les témoignages attestant les alibis, l'accusation de complot anarchiste s'écroule ; c'est piteux.

Aussi, quand le jury rapporte un verdict acquittant tous les accusés, sauf Gattei, la salle éclate en applaudissements. Gattei est condamné à dix-sept ans, six mois et vingt-six jours de réclusion, et à trois années de surveillance.

Et voilà ce procès sur lequel ont fait le silence les agences de dépêches télégraphiques, toujours à l'affût des nouvelles à sensation, et les correspondants judiciaires, d'ordinaire si prodigues de comptes-rendus.

Certes, je ne puis exprimer qu'une opinion personnelle, et, devant les us et coutumes de la jurisprudence, elle n'a, je le sais, aucune valeur. Néanmoins, j'ai le droit de dire que ma conviction est faite. Libre à ceux qui ignorent les crimes maçonniques, de rejeter mon opinion ; libre à eux de dire même que je suis folle. Par contre, ceux qui savent avec quel art la secte opère pour se débarrasser de quiconque, pour une raison ou une autre, lui est vraiment dangereux, ceux-là, j'en suis sûre, partageront ma conviction.

A mon sentiment, en mon âme et ma conscience, le comte Luigi Ferrari a été assassiné par la Franc-Maçonnerie. Quelque agent sectaire, faisant partie des postes, soit en Italie, soit en France, et appartenant au cabinet noir, a lu le billet contenu dans le pli fermé et recommandé qui m'est parvenu le 25 mai, a copié ce billet, a envoyé cette copie au Grand Orient de Rome. Qui saura jamais même si le billet qui se trouvait dans le pli n'était pas de l'écriture du comte Ferrari ? car, imprudent, il a fort bien pu commettre cette suprême imprudence. Le billet que j'ai reçu était, je l'ai dit, d'une écriture contrefaite : l'agent maçonnique a pu transmettre l'original au chef romain et lui substituer, pour moi, une copie ; toute supposition est admissible, en pareil cas. La promptitude avec laquelle le crime a été décrété et accompli me porte à croire que la violation de correspondance a été exécutée dans les ambulants italiens plutôt que dans les ambulants français. Mais, si Lemmi et Crispi ont eu seulement une copie du billet par leur agent du cabinet noir, sans doute la partie du

texte, qui était peu compréhensible pour moi, a été très claire pour eux.

Voici mon raisonnement ; en l'absence d'autre lumière, je le donne seulement comme hypothétique :

Peut-être on avait pu constater, au Grand Orient, ou tout au moins soupçonner, depuis quelque temps, que Luigi Ferrari faisait secrètement cause commune avec les imparfaits initiés qui aspiraient à secouer le joug de Lemmi. Dès lors, il a dû être surveillé. D'autre part, il est certain que la correspondance qui m'est adressée par la poste, quel que soit le nom mis sur l'enveloppe, est lue au cabinet noir, dès l'instant que le nom inscrit dans l'adresse a été imprimé ; — et cela est aussi vrai aujourd'hui qu'au temps du *Palladium Régénéré et Libre* ; — j'en ai eu plus de cent preuves.

Je profite de l'occasion pour prier que l'on m'écrive le moins possible par la poste. Moins on m'écrira, mieux cela vaudra. Les lettres qu'on m'écrit ne risquent aucunement de faire découvrir ma retraite ; mais toutes ces lettres-là étant lues en route, malgré les meilleurs procédés de cachetage, les noms de mes correspondants sont, sans aucun doute, relevés par l'ennemi. Je préviens bien, afin que nul ne me fasse des confidences. Quant à moi, avec l'aide de Dieu, il est impossible de m'atteindre, et l'ennemi en enrage. Mon éditeur lui-même ne sait pas où je suis. Une personne sûre, absolument insoupçonnable, est intermédiaire, d'une façon que je n'ai pas à expliquer ; et alors les lettres pour moi, *remises chez mon éditeur* — c'est le meilleur mode d'envoi — ou parvenues chez lui par voie postale, me sont transmises, après un triage indispensable (vu l'abondance), de telle façon que, lorsqu'elles sont remises en poste sous nouvelle enveloppe, ni leur origine ni leur vraie destination ne peuvent être soupçonnées par les agents des cabinets noirs. Et leur terme de voyage n'est pas où je suis ; et la personne qui les reçoit en dernier lieu, pour me les apporter, n'a même pas à paraître, ayant donné procuration qui lui permet de se faire réexpédier son courrier n'importe où. Donc : que l'on n'ait aucune inquiétude à mon sujet ; je recommande que l'on soit prudent pour soi, non pour moi.

Je reprends. — A mon sentiment, Luigi Ferrari ayant été mis en surveillance par ordre de Lemmi et son imprudent envoi à un nom suspect aux satanistes du palais Borghèse ayant fatalement attiré l'attention, il est facile de comprendre quel a dû être l'émoi au Grand Orient d'Italie, lorsqu'on a appris que je venais de recevoir une photographie du document Bitru-Walder et une copie de la liste authentique des Mille, dressée et annotée par Crispi.

La dernière phrase du billet reçu le 25 mai était : « Je serai bientôt à Rome, et j'ai quelque chose de très grave à vous communiquer sur le suicide de R. D. Z. »

Je comprenais : « Je serai bientôt à Rome ». Cela signifiait pour moi : « Je vous rappelle que je compte toujours recevoir de vous l'adresse de quelqu'un de sûr, habitant Rome, à qui je remettrai ce que j'aurai à vous communiquer ». La phrase suivante ne m'apprenait rien de net, mais me faisait comprendre qu'au sujet d'un suicide ou prétendu suicide le comte avait à me transmettre quelque chose de plus important encore que ce qu'il m'envoyait ce jour-là, sans croire commettre une imprudence.

Où Luigi Ferrari s'imaginait par erreur m'avoir déjà parlé d'un suicide R.D.Z.; ou bien une précédente lettre de lui, non recommandée, en avait dit un mot et avait été soustraite en route. Tout est possible. Le fait est que ce suicide R.D.Z. ne me donnait rien de clair à comprendre, alors, il me sembla que je n'avais qu'à attendre, après la mission du messenger.

Et, en effet, j'étais encore à attendre, lorsque, quelque temps après ma première retraite qui suivit ma conversion, j'appris l'assassinat du comte.

Depuis lors, j'ai bien essayé de deviner quel suicide était en cause. Nous sommes toujours dans l'hypothèse; mais quel autre fil que celui des déductions logiques pourrait nous guider à travers ce dédale mystérieux?

Je m'arrête à ce soupçon : « R.D.Z. ne signifierait-il pas *Rocco di Zerbi*, qui, en effet, s'est suicidé? »

Rocco di Zerbi est un des députés compromis dans l'affaire de la Banque Romaine. Lemmi, Crispi, Carducci et plus de cent autres avaient tripoté; on sait quel chantage effréné dut subir Tanlongo, gouverneur de cette banque. Quand le scandale éclata, en décembre 1892, le cabinet italien crut apaiser l'opinion publique en arrêtant le commandeur Monzilli, chef de bureau du ministère du commerce, le baron Michele Lazzaroni et un député, ce dernier devant servir de bouc émissaire pour les péchés du parlement. On n'arrêta pas Carducci, ami de Crispi et de Lemmi; il avait, pourtant, touché quatre millions. On arrêta Rocco di Zerbi, qui, du 28 janvier 1888 à août 1891, avait touché 528.000 fr. à la Banque Romaine.

Satisfaction pour l'opinion publique? Un peu, oui. Mais, pour Crispi, grande satisfaction surtout; car Rocco di Zerbi s'était montré, en maintes circonstances, son ennemi personnel. Crispi, roi des concussionnaires, voyait découvrir par l'enquête qu'un de ses adversaires avait trafiqué de son mandat de député? Vite,

vite en prison, celui-là! avait dit le compère Giolitti.

Or, peu après son incarcération, Rocco di Zerbi se donna la mort, imprimèrent les journaux. « Il n'avait pas voulu survivre à son déshonneur! » publia-t-on à la ronde.

L'accusation qui se présente à mon esprit est tellement grave, que c'est après bien des hésitations que, dans mon volume *le 33^e*. Crispi, j'ai émis un léger doute au sujet de ce suicide (page 408); je me réservais pour le chapitre projeté, concernant Luigi Ferrari. Car on ne doit pas accuser de crime, à la légère. Rocco di Zerbi s'est-il suicidé, ou a-t-il été suicidé? La même question a été posée pour Laluyé, en France. Leur histoire est la même.

Jules Favre étant monté au pouvoir, un journal révéla au public que ce ministre était passible des travaux forcés, pour avoir commis un faux en écritures d'état-civil à l'occasion de son mariage. Plus tard, l'homme qui avait fourni les preuves du faux au journal révélateur, l'avoué Laluyé, eut à subir une condamnation de presse à six mois de prison. Un matin, les gardiens le trouvèrent pendu dans sa cellule. Laluyé, ennemi personnel de Jules Favre, s'était suicidé!

En Italie, la première fois que Crispi fut appelé au gouvernement, il n'eut qu'un bien court règne : soixante-dix jours. Que s'était-il passé? Le *Piccolo*, journal de Naples, avait découvert que le nouveau ministre était coupable de bigamie, et il avait étalé sous les yeux du public l'acte de mariage de Malte. Crispi s'était marié dans cette ville avec Rosalie Montmasson, alors que sa première femme, Felicità Valle, abandonnée, était encore vivante. Les roueries de la procédure de magistrats serviles annulèrent l'acte de mariage de Malte, si bien que Crispi ne put être condamné, et ce fut son troisième mariage qui devint légal; mais le scandale avait été tel, qu'il fut obligé de descendre du pouvoir et qu'il resta longtemps avant d'avoir possibilité d'y remonter. Or, l'auteur de la terrible révélation était Rocco di Zerbi, rédacteur du *Piccolo*, qui devint plus tard député. Et Rocco di Zerbi, mis en prison pour l'affaire de la Banque Romaine, Rocco di Zerbi, ennemi personnel de Crispi, s'est suicidé!

Et j'ajoute : « Le mystère n'est pas près d'être élucidé, si le suicide de R. D. Z., au sujet duquel Luigi Ferrari avait à me faire une grave communication, signifie par hasard le suicide de Rocco di Zerbi. »

Mais en voilà assez sur l'obscur mort du député napolitain. Le député de Rimini, lui, a été assassiné; le mensonge du complot anarchiste a été démontré devant la Cour d'assises de Forli. S'il y a eu complot, les catholiques comprendront qui a inspiré l'assassin. Dans sa

miséricorde, Dieu a donné à Luigi Ferrari le temps de se repentir; il a fait appeler un prêtre, il est mort chrétiennement; que Dieu soit béni!

Dans l'encyclique *Humanum Genus*, S. S. Léon XIII a écrit ces lignes : « Ceux qui sont « affiliés à la Franc-Maçonnerie doivent pro- « mettre d'obéir aveuglement et sans discus- « sion aux injonctions des chefs; de se tenir « toujours prêts, sur la moindre notification, « sur le plus léger signe, à exécuter les ordres « donnés, se vouant d'avance, en cas contraire, « aux traitements les plus rigoureux, même à « la mort. De fait, il n'est pas rare que la peine « du dernier supplice soit infligée à ceux « d'entre eux qui sont convaincus, soit d'avoir « livré la discipline secrète de la société, soit « d'avoir résisté aux ordres des chefs; et cela « se pratique avec une telle dextérité que, la « plupart du temps, l'exécuteur de ces sen- « tences de mort échappe à la justice, établie « pour veiller sur les crimes et pour en tirer « vengeance. Or, vivre dans la dissimulation « et vouloir être enveloppé de ténèbres; en- « chaîner à soi par les liens les plus étroits, et « sans leur avoir fait connaître à quoi ils s'en- « gagent, des hommes réduits ainsi à l'état « d'esclaves; employer à toutes sortes d'attén- « tats ces instruments passifs d'une volonté « étrangère; armer pour le meurtre des mains « à l'aide desquelles on assure l'impunité au « crime: ce sont là de monstrueuses pratiques « condamnées par la nature elle-même. »

Ces lignes du Vicaire de Jésus-Christ sont à méditer.

Maintenant, en se rappelant que Caïn est glorifié dans les Loges, en se rappelant que le nom même de *Caïn* est un des mots sacrés de la secte, et en songeant à l'assassinat du F. Luigi Ferrari, aux circonstances qui ont entouré ce crime, les catholiques diront à Francesco Crispi :

— Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?

Diana Vaughan.

LE 33^È CRISPI

L'important ouvrage de Miss Diana Vaughan, si impatiemment attendu, a pu enfin paraître le 26 juin, dernier vendredi du mois du Sacré-Cœur.

Au fur et à mesure du tirage, les bonnes feuilles ont été communiquées à un certain nombre de personnes. Nous ne voulons, pour aujourd'hui, citer que l'opinion de M. le chanoine Mustel.

« L'ouvrage de Miss Vaughan, disait-il dans la *Revue Catholique de Coutances* (n° du 12 juin), est un monument historique de premier ordre et qui fera époque. »

Et dans son numéro du 26 juin :

« Si vous voulez savoir ce que Satan fait des hommes et des peuples qu'il domine, lisez le livre de Diana Vaughan, qui paraîtra demain. Toute l'histoire contemporaine est là, condensée, expliquée, éclairée dans ses profondeurs les plus mystérieuses. Je l'ai dit, déjà, je voudrais pouvoir le redire d'une voix assez puissante pour que tous les esprits ouverts aux graves questions de notre époque alassent chercher là des renseignements précis, abondants, entassés avec un art et un soin dont la prose flasque des publications contemporaines nous a déshabitués. Les *Annales* de Tacite ne sont pas plus pleines ni concises, et Tacite était moins bien informé. Le portrait de Humbert et de Crispi peut soutenir la comparaison avec ceux de Tibère et de Séjan; mais l'historien romain peignait de souvenir, ou d'après des esquisses sommaires : Miss Diana Vaughan photographie, comme on le peut faire depuis quelque mois, en ajoutant aux traits les couleurs aussi vives et aussi naturelles que si l'on voyait les personnages se mouvoir sur la scène du monde. »

En effet, ce n'est pas seulement l'histoire de Crispi que Miss Vaughan expose; c'est l'histoire même de tout le complot actuel de la secte contre la Papauté. Et quelle abondance de documents! quelle indication précise de toutes les sources! Voilà un ouvrage dont on ne pourra pas dire qu'il est une œuvre d'imagination. D'autre part, il n'est nullement aride : chaque document vient à sa place et est commenté et expliqué de la façon la plus saisissante.

Nous ne croyons pas qu'aucun livre de révélations, parmi tous ceux parus jusqu'à ce jour, ait rendu un aussi grand service à la cause de l'Eglise. Tout en montrant l'esclavage de Crispi, « valet de S. M. Adriano Lemmi », notre éminente collaboratrice accumule contre le roi franc-maçon Humbert les témoignages les plus écrasants; quand on referme ce volume, qui dévoile toutes les conspirations antipapales jusqu'au Quirinal même où se tient la loge secrète *Savoia Illuminata*, on ne peut s'empêcher de s'écrier : « Si par impossible ce roi n'est pas un aveugle, c'est un traître à la monarchie, et tous les souverains d'Europe doivent dès aujourd'hui séparer leur cause de la sienne; car, s'il n'est pas fou, Humbert 1^{er} agit en révolutionnaire de la pire espèce. »

Telle était l'opinion exprimée devant nous par un homme, d'un grand bon sens, qui a appartenu assez longtemps à la diplomatie, et qui ajoutait : « Le livre de Miss Vaughan produira une profonde impression à la cour d'Autriche surtout; il n'y a qu'un mot pour qualifier ce livre : il est *formidable*. »

Laissant de côté la partie documentaire de l'ouvrage, nous donnerons seulement à nos lecteurs la préface et la conclusion.

Voici l'épisode qui sert d'avant-propos et dont le reste du volume fournit la justification, avec abondance de preuves :

Le nombre trois joue un certain rôle dans la vie de M. Crispi. Il est trigame. Il est, en Italie, l'homme de la Triple-Alliance. En outre, il est déjà mort deux fois, et, par conséquent, il mourra inévitablement une troisième fois.

Sa première mort, qui date de l'année 1862, est un des grands secrets de la Haute-Maçonnerie. Sa deuxième mort, toute récente, trépas politique définitif, a été décrétée lors de la première, par les chefs de la secte, mais toutefois sans que la date ait été fixée dès cette époque. En d'autres termes, depuis 1862 jusqu'à ces derniers temps, M. Crispi a été un cadavre : il semblait vivre, mais sa vie apparente était entre les mains de Mazzini d'abord, puis d'Adriano Lemmi.

En 1862, il est mort politiquement et physiquement et il a été ressuscité politiquement et physiquement. Et maintenant que son décès politique a eu lieu, sans nouvelle résurrection possible, il lui reste à mourir comme individu, c'est-à-dire pour la troisième et dernière fois.

Tout le mystère de la vie politique de M. Crispi, tout ce qui, de lui, déconcerte l'observateur, cesse d'être un problème pour qui connaît l'étrange histoire de sa première mort, histoire absolument vraie, — et sans métaphore, comme on va le voir.

Alors, M. Crispi était dans sa quarante-troisième année. Le premier parlement du royaume d'Italie le comptait au nombre de ses députés; il venait de réaliser son premier rêve, il siégeait dans une Chambre; et il rêvait encore la conquête du pouvoir, il s'était juré de devenir ministre.

Mais comment devenir ministre?... Notre homme était mazzinien et garibaldien : il avait conspiré sous les ordres de Mazzini; il avait été un des Mille de Garibaldi. Deux ans auparavant, les représentants officiels du gouvernement piémontais dans le royaume volé aux Bourbons, l'avaient expulsé comme incorrigible factieux, et, aux élections du premier parlement italien, sa candidature avait été fortement combattue par le gouvernement de Victor-Emmanuel : battu à Palerme, il n'avait réussi qu'à grand-peine à se faire élire par les citoyens de Castelvetro, obscure ville sicilienne, dans la province de Trapani; avec ses amis, anciens exilés, il avait pris place à l'extrême-gauche, où il occupait le fauteuil

Comment le Roi aurait-il donc pu l'agréer?...

A Gênes, sous l'action de la Franc-Maçonnerie, s'était formé un Comité dit de l'*Association Émancipatrice*, dont le but était d'entretenir l'agitation révolutionnaire et qui inspirait toutes les sociétés démocratiques; le Comité directeur, républicain radical, très hostile à la monarchie, avait pour président secret Mazzini, pour président titulaire Garibaldi, et ceux-ci s'étaient adjoint le F. Crispi comme vice-président. Notre homme était ainsi tout le contraire d'un « ministrable »; et pourtant il caressait ce doux rêve : devenir un jour, le plus tôt possible, ministre de la royauté.

Ici, il me faut rappeler une anecdote; quoique connue, elle a sa place en ce récit, pour faire mieux comprendre ce qui se passa.

On sait avec quelle aisance Mazzini se jouait de toutes les polices gouvernementales. Au temps où sir James Hudson était ambassadeur à Turin, il demanda un jour audience à Cavour pour un gentilhomme anglais. Cavour s'entretint longuement avec le protégé de S. Exc. l'ambassadeur; le visiteur, parfait gentleman, l'émerveilla par son exposé d'un plan politique très complet. Une seule chose gênait Cavour : il avait quelque difficulté à saisir le langage britannique; c'est pourquoi il demanda à son interlocuteur s'il ne connaîtrait pas le français, le priant dans ce cas de s'exprimer en cette langue qui lui était plus familière. Alors, l'anglais, de reprendre la conversation, non en français, mais dans le meilleur dialecte italien. Cavour fut bien étonné d'apprendre plus tard, par sir Hudson, qu'il avait causé avec Mazzini, sous le coup d'une condamnation à mort par contumace.

Or, en 1862, ainsi que du vivant de Cavour, Mazzini avait de bonnes raisons pour garder l'incognito, quand il venait en Italie.

C'était l'époque où le poison maçonnique était en usage fréquent; c'était la période de temps qui s'ouvre par l'empoisonnement du comte de Syracuse, à Pise, le 4 décembre 1860, et qui se clôt par l'empoisonnement du prince de Capoue, à Turin, le 21 avril 1862; les deux oncles du Roi de Naples avaient été condamnés par la secte, qui pourtant s'était fort servie de l'un d'eux.

Dans l'intervalle, — je ne parle ici que de l'Italie, — un autre personnage politique avait été supprimé du nombre des vivants : le comte de Cavour lui-même.

On avait pardonné au ministre de Victor-Emmanuel son hostilité envers les révolution-

naires très accentués. Après les scènes orageuses qui se produisirent dans les premières séances du nouveau parlement, en 1861, la paix avait été faite ; les généraux garibaldiens, membres de l'assemblée, les Bixio, Medici, Cozenz, Türr, Sirtori, Sacchi, s'étaient vu confirmer leurs grades. Mais, lorsque Ricciardi, député mazzinien élu à Naples, demanda, dans la séance du 18 mai, la confiscation de tous les biens du clergé, et que Cavour fit rejeter cette proposition, l'arrêt de mort du ministre fut signé, cette fois, irrévocable. Mazzini le condamna le 28 mai ; Cavour, alors plein de santé, tomba malade le surlendemain ; le 6 juin, il rendait le dernier soupir.

Revenons au F. Crispi. Quelques jours avant que la session parlementaire de 1862 fut interrompue pour six semaines, à l'occasion du voyage de Victor-Emmanuel à Naples et à Messine, c'est-à-dire au commencement de la seconde quinzaine d'avril, Crispi dina en compagnie de ses amis de l'*Association Emancipatrice* ; c'était à Turin, et le banquet était maçonnique.

Tout à coup, le député de Castelvetro se trouva mal ; un feu intérieur le brûlait ; les douleurs étaient atroces.

Au lieu de le secourir, les autres se mirent à ricaner ; puis, l'un d'eux, se levant, lui parla en ces termes, avec sévérité :

— Francesco, tu es allé rendre visite au Roi, sans nous en rien dire, et tu lui as offert tes secrets services ; tu lui as fait connaître que tu étais prêt à transiger, à la première occasion, avec tes opinions, jusqu'alors républicaines. Eh bien, c'est là une trahison. Nous t'avons condamné. Maintenant, tu t'es incorporé le poison ; tu es un homme mort.

Le poison lui avait été administré dans le pain. Parmi les organisateurs du banquet, se trouvait le boulanger Dolfi, qui avait tant contribué naguère à l'expulsion du grand-duc de Toscane et qui était devenu l'un des membres du Comité directeur radical. Remettant la main à la pâte, en cette circonstance, Dolfi avait eu une délicate attention pour ses amis : les convives avaient eu leur place marquée à table par un coquet petit pain, en forme de brioche, portant le nom de chacun, tracé sur la croûte dorée au moyen d'un liseré de pâte blanchâtre ; tous, agréablement surpris, avaient félicité leur collègue le boulanger. Et c'est le pain sur lequel se lisait *Crispi*, qui, pétri à part, avait été empoisonné.

Crispi comprit bien qu'il était perdu sans

ressource. Il ne pouvait échapper à ses bourreaux, toutes les issues de la salle du festin étant closes ; d'ailleurs, il n'avait pas la force de tenter une lutte. En proie aux plus cruelles souffrances, ne récriminant pas, il s'était jeté sur un fauteuil, où il se tordait, gémissant, trouvant la mort trop lente à venir.

Les autres, silencieux à présent, faisaient cercle autour de lui, et le regardaient avec mépris.

Tout à coup, une porte s'ouvre ; un rideau est soulevé ; un homme paraît et lentement s'avance. C'est Mazzini.

— Malheureux ! dit-il à l'agonisant. J'ai pitié de toi !...

A ces mots, Crispi soulève la tête, une flamme semble passer dans ses yeux à demi éteints, et sa voix répond dans un faible murmure :

— Oui, l'ambition m'a fait trahir... Il est vrai, j'allais me vendre... Mais je me meurs... N'insultez pas à mon agonie... Ne vous moquez pas... Je souffre trop !...

— Je ne te parle point en raillerie, reprend le grand-maître. Francesco Crispi, je te fais grâce... Bois ceci, et tu es sauvé ; tu vas renaître.

En même temps, il approchait une petite fiole des lèvres du moribond ; il lui desserrait les dents, et dans sa gorge sèche il versait le contrepoison.

Tous avaient les yeux fixés sur cet homme qui, depuis quelques instants, semblait un cadavre ; après ses dernières paroles, il était retombé comme foudroyé... De longues minutes se passèrent ; vivait-il encore?... Peu à peu, une sueur perla sur son visage, sur ses mains ; sa face livide reprit des couleurs... Mais cela dura longtemps.

Longtemps, il parut assoupi. Puis, ses paupières s'entr'ouvrirent ; il regarda autour de lui, n'ayant pas l'air de comprendre, hébété.

— Où suis-je ? demanda-t-il.

— Tu reviens du pays de la mort, prononça Mazzini, avec gravité.

— Ah ! oui, je me souviens maintenant... Grâce ! grâce ! ajouta-t-il vivement, ayant repris sentiment de la réalité et se cramponnant à l'existence... Je vis donc ? Maître, n'est-ce point un rêve ?...

— Tu revis, oui, Francesco ; mais désormais tu es plus esclave que le dernier des nègres, pour l'affranchissement desquels on se bat là-bas, en Amérique... Tu revis, et ton ambition sera satisfaite... Tu seras ministre,

ministre de la Monarchie ; tu tiendras dans tes mains les rênes du gouvernement, et sans nous trahir, sans te vendre !... Tu te sépareras de nous, non pas en secret, mais publiquement... Nous te renierons, et, tout en te reniant, nous te pousserons au pouvoir... C'est la Monarchie que tu trahiras en exécutant nos ordres, quand nous t'aurons fait ministre de la Monarchie... Et tu obéiras en tout, dussions-nous te donner successivement les ordres les plus contradictoires, dusses-tu aux yeux de l'Europe passer pour un fou !... Oui, Francesco Crispi, tu nous appartiens bien ; car tu n'oublieras jamais, ignorant quel poison est le nôtre, tu n'oublieras jamais que, si tu nous mettais dans la nécessité de couper court à ton existence une seconde fois, aucune puissance au monde ne t'arracherait alors à l'horrible mort dont tu as connu aujourd'hui les souffrances... Revis donc pour la Maçonnerie et contre la Royauté aussi bien que contre l'Eglise... Cette Maison de Savoie, à laquelle tu voulais te vendre, tu en seras le fossoyeur ; car elle n'est qu'un instrument pour nous, et nous l'avons condamnée à disparaître, quand nous nous en serons servi...

La conclusion du volume se fait sur la guerre d'Afrique. Après avoir éclairé des plus vives lumières toute la politique incohérente de l'ancien conspirateur et fabricant de bombes devenu monarchiste et ministre, Miss Diana Vaughan en arrive, pour terminer, à cette guerre africaine à la direction de laquelle Crispi, sur l'ordre de Lemmi, a eu soin de placer l'incapable Baratieri, autre 33^e... son ancien compagnon aux Mille de Garibaldi. Toute la trame maçonnique, relative à cette triste campagne, est dévoilée, et rien alors n'est plus saisissant que le spectacle de l'aveuglement du Roi. L'auteur montre comment tout a été combiné, comment les plus terribles défaites ont été voulues, même le grand désastre d'Adoua.

Mais laissons parler Miss Vaughan. Voici la fin de son livre :

Serafino convoque les Chambres pour le 5 mars, et Lemmi l'oblige à se jeter tête baissée dans sa ruine politique, irrémédiable, en lui ordonnant de repousser de nouvelles propositions de paix du Négus et d'exciter plus que jamais l'inepte Baratieri. Celui-ci reçut, en effet, de Crispi cet incroyable télégramme : « *Cotesta non è guerra, è tisi militare* ». Ce n'est pas une guerre que tu fais, mais c'est de la phtisie militaire. » Une aussi outrageante censure, venant de cette source, ne pouvait qu'exaspérer la fibre sensible du général et le pousser à un coup de tête, qui seul put sembler lui offrir, pour son honneur et pour lui-

même, une chance de salut. En conséquence, quoique à bout de forces, et avec des troupes sans vivres, perdues dans le désert, démoralisées, il n'hésita pas à pousser en avant encore, à engager une bataille décisive ; et Rome, dans la nuit du 2 mars, apprenait la terrible nouvelle du grand désastre d'Adoua : dix mille hommes tués, blessés ou prisonniers sur 17.000 qui avaient combattu, 3 généraux et près de 200 officiers restés sur le champ de bataille, toute l'artillerie et les munitions entre les mains des Choans.

Il n'y eut alors qu'un cri dans toute l'Italie, tant il paraissait évident que la responsabilité de cette effroyable hécatombe devait retomber sur l'homme néfaste qui l'avait voulue : *A bas Crispi ! A bas le dictateur !* Et ce cri fut si unanime, si tragiquement mêlé aux sanglots et aux larmes des mères, que, sans attendre l'avis du Parlement, le ministère Crispi dut donner sa démission. Crispi sombrait dans le sang de ses victimes et sous la malédiction de tout un peuple ; et la Monarchie, qui avait autorisé de tels crimes, était blessée à mort. Maintenant, la propagande républicaine aurait beau jeu.

De quelle oreille, le 5 mars, à l'ouverture de la Chambre, Crispi dut-il entendre les applaudissements frénétiques qui, de toutes les tribunes, accueillirent sa déclaration de la démission du ministère ! La rage au cœur, mais ne pouvant dire le secret de son invraisemblable conduite, sous peine de voir promptement sa troisième et dernière mort, il brava seulement par quelques gestes incohérents le formidable tumulte, pour se donner une contenance, et, pâle, défait, il quitta la salle, poursuivi par les clameurs vengeresses qui exaltaient et bénissaient sa chute. Une fois dehors, sans doute, il se félicita d'en être quitte pour si peu, et de n'être pendu qu'en effigie (1). Peu lui importaient les douleurs des veuves ou des mères, les malédictions de ceux qui avaient quelque victime à pleurer, les anathèmes et les exécutions de toute l'Italie, les défections même de ses propres amis ; il vivait, il respirait encore, pour assister aux suites désastreuses de sa dictature, à l'agonie de cette Royauté qui, grâce à lui, ne tient plus qu'à un fil et peut, du jour au lendemain, s'effondrer dans le mépris et la honte.

Quant à Baratieri, au moment où je mets la

(1) Il fut en effet pendu en effigie par les étudiants de l'Université de Pavie.

dernière main à ce livre, on vient de l'acquitter. C'était prévu : même pour ceux qui ignorent les secrets de la secte, il est de toute évidence qu'il ne fut qu'un pitoyable instrument.

Et Lemmi, maintenant, plus plongé que jamais dans les ténèbres de la direction occulte, Lemmi, fortifié même par son apparente retraite, prépare la République Ausonienne, décrétée par Albert Pike et Mazzini.

La République Ausonienne!... C'est le vieux nom depuis longtemps murmuré dans l'ombre. C'est le nom qui fut cher aux carbonari, conspirant au sein des mystérieuses Ventes. C'est le nom qu'a proclamé Satan par la bouche de Lidia Nemo, en cette nuit mémorable où, pour la première fois, elle fut investie de la puissance diabolique, à l'antique tombeau de Cecilia Metella, sous les yeux stupéfaits de Carducci, qui a rapporté l'événement. C'est le nom, enfin, qu'ont adopté tous les Triangles italiens.

Italie, ils te veulent Ausonie. République, ils te veulent Ausonienne. Italiens, ils vous veulent Ausones. Triple folie! retour aux temps barbares, où les premiers habitants de la péninsule adoraient le démon!

Et ce nom, on ne doit l'inaugurer publiquement, devant la nation, que du haut de la tribune de la première Constituante, assemblée dès le lendemain de la mort d'Humbert. Mais le voilà dès à présent révélé.

République Ausonienne, cela ne veut pas dire seulement : glorification de la race primitive qui a peuplé ce territoire. Cela veut dire aussi et surtout : République du Diable, République qui aura aboli l'Eglise de Jésus-Christ, République dont les temples seront consacrés à Satan, où Satan aura sa statue d'or massif sous la coupole de Saint-Pierre; le Baphomet de Charleston est réservé à la basilique de Saint-Jean de Latran.

Toi, Humbert, ils consentent à ne pas te détrôner et à te laisser vivre. Tu les as bien servis; tu es le digne descendant direct de l'antipape Amédée de Savoie; tu n'as donc pas à craindre leur poison.

Ton fils?... Infortuné jeune prince! ils ont discuté deux fois sur le sort qui lui est réservé, quand tu seras au tombeau. Les extraits des procès-verbaux de ces deux séances sont au Sanctum Regnum; mais ces discussions sont antérieures à l'élection de Lemmi comme chef suprême, et leurs procès-verbaux furent

de simples exposés, sans conclusion, puisque Lemmi en ce temps-là n'avait pas qualité pour décider en une aussi grave question... Depuis lors, le suprême grand-maître Adriano, pontife et souverain, a-t-il conclu? ou bien se réserve-t-il encore de conclure plus tard?... Je l'ignore.

Roi Humbert, à la *Savoia Illuminata* on ne te dit pas tout. Mais je puis t'apprendre une partie de ce qui t'est caché.

Or, voici sur quels points a roulé, à Rome, au *Lotus des Victoires*, du temps d'Albert Pike, la discussion au sujet du sort réservé à ton fils : — A la mort du F. Humbert, la République Ausonienne étant proclamée, Victor-Emmanuel, aujourd'hui prince de Naples, recevra-t-il du nouveau gouvernement une pension viagère, en reconnaissance des services rendus par son père et son aïeul? D'autre part, n'y a-t-il pas lieu de prévoir dès à présent le cas, où n'acceptant pas loyalement cette situation inférieure, il vivrait dans l'espoir de rétablir à son profit le trône; et alors ne conviendrait-il pas, sans attendre la mort de son père, de lui administrer un poison lent, paralysant ses forces intellectuelles, ruinant sa santé et faisant de lui un être maladif, sans ressort ni physique ni moral? Les avis furent partagés.

A l'heure actuelle, Roi Humbert, Crispi et Lemmi peuvent te dire si, oui ou non, ton fils unique est empoisonné.

Quoi qu'il en soit, la proclamation de la République en Italie suivra immédiatement la mort du souverain dont le père ne sut pas se contenter d'être roi de Piémont. Cela est arrêté, par décrets irrévocables.

Arrêtée aussi, l'expulsion du Pape qui occupera alors la Chaire de Pierre; l'expulsion sera hypocrite, si le peuple n'est pas encore mûr pour la violence, ou s'il y a lieu de craindre une intervention des puissances catholiques, en force pour s'opposer au dernier affront médité contre le Saint-Siège.

Et voici la solution hypocrite :

La Constituante adoptera une loi soumettant tous les Evêques du pays à une réélection populaire, supprimant les Cardinaux, — du moins quant à leur résidence sur le territoire de la République Ausonienne, — et transformant le Pape en Primat d'Ausonie. On sait qu'aucun Souverain Pontife n'accepterait cela. Alors : loi de déchéance du Pape ayant refusé de se soumettre; élection du Primat par les

prêtres ambitieux qui auraient accepté de devenir Evêques élus du peuple, aux lieu et place des vrais Evêques. Schisme.

Tel est le plan secret de la secte.

S'accomplira-t-il? — Dieu seul le sait. Mais ce que nous savons en toute certitude, c'est que si ce grand malheur arrive, la République Ausonienne ne durera pas; si le Vicaire du Christ est expulsé de Rome et de l'Italie, il y reviendra, le Pape expulsé ou son successeur; si le Vatican est un jour envahi par la populace, sous l'excitation de la secte, si le sang le plus pur et le plus précieux dans l'humanité est versé, si le Souverain Pontife est lâchement assassiné par la Révolution déchaînée et en délire, c'est ce sang même qui donnera la victoire à l'Eglise.

Oui, nous savons cela. Car les paroles du Christ ne sont point vaines, et Jésus-Christ a dit : « Tu es Pierre, et sur cette Pierre j'établirai mon Eglise, et contre elle les portes de l'enfer ne prévaudront point. »

Done : la Papauté triomphera. A elle la victoire définitive. Cela est écrit, et ce que la main de Dieu a écrit ne peut être effacé.

Je te salue, Pape futur qui seras le Président de la République Italienne. Les crimes de Satan se retourneront contre lui-même. Je fête en mon cœur, dès ce jour, la résurrection du Pouvoir Temporel, dont je vois l'aurore poindre, derrière les noirs nuages de malheurs amoncés par les puissances infernales.

L'unité italienne n'est qu'un mensonge. Ce peuple, si divers en ses multiples capitales si disparates, ce peuple dans un avenir peut-être moins éloigné qu'on ne suppose, n'aura abattu tous les trônes politiques de son territoire que pour aboutir à une République fédérative; c'est là la solution en rapport avec le tempérament national.

La République Ausonienne, unitaire, disparaîtra dans un ouragan, pour faire place à la République Italienne, fédérative. Les Etats Pontificaux, reconstitués, seront l'Etat central de la Fédération, dans l'Italie fécondée par le sang des martyrs, dans l'Italie s'étant ressaisie et redevenue forte par la vraie liberté, par la dignité et la foi.

Salut au Pape-Roi, Président de la République Italienne!

Satan aura travaillé pour Dieu.

L'ouvrage le 33^e .: *Crispi*, forme un volume in-octavo de 512 pages, illustré. Prix : 5 francs. On le trouve à la librairie Delhomme et Briguët, 83, rue

de Rennes, à Paris; et avenue de l'Archevêché, 3, à Lyon. Pour le recevoir franco par la poste, le prix est de six francs.

Miss Vaughan & M. Margiotta

Nos lecteurs ont certainement remarqué que, depuis assez longtemps, nous avons fait le silence sur M. Margiotta; notre abstention a pu paraître surprenante à quelques-uns, mais aujourd'hui chacun comprendra combien nous avons eu raison d'adopter cette ligne de conduite. Nous savions, en effet, quelle singulière attitude M. Margiotta avait prise depuis la conversion de Miss Diana Vaughan; nous savions à quels honteux dénigrement il se livrait à l'égard de celle qu'il avait portée aux nues auparavant. C'est pourquoi, la prudence nous ordonnait de rester dans l'expectative.

Ce qui vient d'arriver était fatal : après avoir patienté pendant toute une année, la vaillante convertie a jugé que son honneur lui commandait de mettre un terme à ces misérables calomnies, colportées sous le manteau et qui visaient son œuvre anti-maçonnique au travers de sa personnalité.

Sous le titre : *La grande manœuvre*, Miss Diana Vaughan a donc publié, dans le fascicule n° 10 de ses *Mémoires*, paru en juin, un article devenu nécessaire; nous nous faisons un devoir de le reproduire in-extenso.

Dans l'annexe du 4^e fascicule des *Mémoires*, j'ai cité cinq manœuvres contre la manifestation de la vérité. Trois d'entre elles me visaient directement. Les deux premières, d'origine différente, tendaient à me faire passer pour folle ou hallucinée tout au moins : j'excuse M. Le Chartier, catholique qui ne me connaît point et me combattait par un faux raisonnement que j'ai réfuté; je n'ai pas excusé le F.^r Eugène Mayer, qui savait à quoi s'en tenir sur l'entière mauvaise foi du rédacteur dont il publiait l'article injurieux, au moment même de ma conversion. Quant à la farce de Moïse Lid-Nazareth, elle ne prêtait qu'au rire.

Une des deux autres manœuvres a été criminelle : elle a coûté la vie au comte Luigi Ferrari; elle prouve quel sort m'est réservé, si je me laissais découvrir par les limiers de la secte.

Le crime de Rimini a été ordonné par le palais Borghèse; cela ne fait pour moi aucun doute, et l'assassin, instrument peut-être inconscient, a servi la vengeance maçonnique. Je l'établirai dans mon volume sur *Crispi*; les lecteurs, j'en suis sûre, partageront ma conviction.

Faut-il voir au palais Borghèse, aussi, l'inspiration de l'abominable trame qui m'a été récemment dénoncée, et qui est, certainement, la plus odieuse manœuvre directe contre moi ? — Je ne le crois point, quoique d'autres l'aient pensé. Je ne manque pas d'expérience ; j'ai été en mesure d'étudier les caractères ; chrétienne, je veux être indulgente à qui m'afflige. Non, la manœuvre que je démasquerai n'a pas Lemmi pour inspirateur. C'est le démon du dépit qui l'a suggérée au malheureux homme qui s'en est rendu coupable.

Il s'agit d'une accusation épouvantable ; la gravité du cas est extrême. C'est avec un indicible serrement de cœur que je me suis décidée à parler, attaquée, par une sourde calomnie, chuchotée des uns aux autres, dans ce que j'ai de plus cher au monde, après ma foi.

Poignante fut ma douleur, quand me parvint le premier écho du raconter indigne. Ce n'était pas le lâche on-dit, toujours insaisissable, parce que vague et anonyme ; ce n'était plus l'insolente goujaterie du Fréchette, de Montréal, à qui j'ai dédaigné de répondre : c'était l'affirmation nette d'un fait précis, hardiment émise par un homme connu.

On n'imprimait pas la chose, certes. Ces choses-là se colportent, s'écrivent dans des lettres plus ou moins confidentielles : les fanfarons qui inventent de telles accusations ne leur donnent pas le jour de la publicité ; il leur faut la pénombre d'une mise en circulation suffisamment discrète et indiscrete tout à la fois.

L'homme qui répand autour de lui cette bave venimeuse ? le chevalier qui essaie de salir une femme ?.. Oh ! je ne crains pas de le nommer, parce que sa délirante vantardise est injustifiable et ne repose sur rien, absolument rien ; parce que je défie quiconque, même dans le camp de Lucifer, d'apporter contre moi le témoignage de la moindre incorrection, du plus léger laisser-aller prêtant à l'équivoque.

Ce chevalier de l'outrage à l'honneur féminin, c'est un ex-haut-maçon, c'est M. Domenico Margiotta.

Quand j'ai su quelle honte m'était attribuée, je n'ai point senti la colère m'envahir ; c'était trop même pour une immédiate révolte. Mais mon cœur a eu un déchirement atroce ; j'ai été consternée, anéantie, et j'ai pleuré... Oh ! mon Dieu, la voilà donc, cette cruelle épreuve, mille fois méritée par ma folle haine d'autrefois ! Que votre sainte volonté soit faite ; car mes blasphèmes de palladiste firent couler les larmes de vos virginales épouses. Me voilà donc assimilée aux plus infâmes créatures ; il est terrible, le châtement ; mais, ô mon Dieu, que votre nom soit béni !...

Puis, le coup reçu, il m'a semblé que mon devoir était de panser la blessure... Et encore : était-ce bien possible qu'une telle calomnie eût osé se produire ?... Oh ! que d'hésitations avant de demander à des amis confirmation du navrant écho ! quelle difficulté morale pour la demande ! Vingt fois, j'ai

laissé la plume... Mais ne pas être fixée d'une façon certaine, c'était prolonger et augmenter ma torture. On ne raisonne plus, quand un doute de cette espèce vous tenaille ; on perd la tête. J'écrivis, suppliante, réclamant la vérité, toute la vérité... Hélas ! l'écho n'avait été que trop fidèle... Les propos me déshonorant se tenaient, se répétaient, et l'auteur de l'affreuse calomnie se pavanait dans l'impunité, multipliant les anecdotes où, Juvénal vengeur, il me faisait jouer le rôle d'une ménade ; et comment ne pas croire, puisqu'il affirmait avec d'audace « *savoir par lui-même, et mieux que personne, à quoi s'en tenir !...* »

Et les témoins auriculaires de tels propos étaient personnages dont la parole fait autorité : un des plus estimés représentants de la vieille noblesse de France, et le révérend supérieur d'une maison d'un des plus importants ordres religieux, sans compter d'autres, très honorables aussi, mais qui avaient eu le raconter de seconde main.

Alors, je perdis complètement la tête. Un moment, j'envisageai la situation, à la mode américaine : les preuves de la calomnie étant entre mes mains, j'allais intenter une action judiciaire pour obtenir réparation ; mes amis me retinrent, en m'assurant qu'en France ces choses-là sont traitées à la légère, et que le succès d'un procès semblable n'effacerait pas les doutes injurieux.

Je n'avais plus qu'à dévorer l'outrage dans le silence.

La chrétienne reprit le dessus. Ah ! que j'ai souffert !...

Mais voici que la calomnie, continuant son chemin dans l'ombre, a pris une nouvelle forme ; et, cette fois, mieux informée encore qu'au début de cette douloureuse enquête, je sais que le mensonge est présenté avec une perfidie telle que, sauf un petit nombre d'amis, ceux qui reçoivent la confiance en sont tout déconcertés.

La manœuvre n'atteint pas seulement mon honneur de femme ; c'est mon œuvre de réparation elle-même qu'elle tend à détruire, ce sont mes révélations mêmes qu'elle veut ruiner de fond en comble. La question change donc d'aspect. Je ne puis tolérer cela ; et quoiqu'il m'en coûte, me taire plus longtemps serait manquer à tous mes devoirs.

Je vais droit à l'abominable accusation. Voici la thèse imaginée par M. Domenico Margiotta :

« La Diana Vaughan que j'ai connue en 1889, à Naples, et pour laquelle il n'y eut jamais aucune exception à la règle du Pastos, est toujours chez les palladistes ; l'histoire de sa conversion n'est qu'une mystification pour leurrer les catholiques. La Diana Vaughan qui écrit les *Mémoires d'une Ex-Palladiste*, la *Neuvaine Eucharistique*, etc., et qui annonce le 33^e Crispi, est une fausse Diana Vaughan. Je la mets au défi de se montrer ; car ceux qui se servent du nom de la grande maîtresse de New-York ne pourraient exhiber qu'une aventu-

rière, et immédiatement je la convaincrais d'imposture. Quant à la vraie Diana Vaughan, il lui est indifférent que cette comédie se joue ; elle est la première en à rire. Elle diabolise plus que jamais dans les Triangles. Elle a fait sa paix avec Lemmi. »

J'avoue que je ne me serais jamais attendue à une manœuvre aussi machiavélique. L'homme qui a imaginé cette machine de guerre, pour empêcher mes révélations de porter, n'est pas le premier venu. Il est certain que l'assertion est tellement audacieuse, que ceux devant qui elle est émise ne savent plus que penser.

Mais j'estime aussi que mettre à découvert un engin de cette espèce est le seul moyen de le rendre inoffensif.

Pourquoi donc M. Margiotta a-t-il recours contre moi à des procédés indignes d'un galant homme ? pourquoi me scinde-t-il en deux personnes, l'une qu'il couvre de boue, l'autre qu'il transforme en mystificatrice ! pourquoi cette campagne à coups de calomnies souterraines, qui a tout le caractère d'une haine personnelle, ayant brusquement éclaté ?...

Me garde-t-il rancune des lignes que je lui ai consacrées dans le *Palladium*, alors que, plongée encore dans l'erreur, je lui montraï quelque dureté de langage ? Les ecclésiastiques, qui possèdent les numéros du *Palladium*, reconnaîtront que je ne blâmai pas le converti, mais le manque de franchise dont il usa à mon égard au moment de sa conversion. Mon blâme était celui d'une ancienne amie, sévère peut-être, mais toujours courtoise, répugnant à la constatation d'un acte de duplicité.

Non, ce n'est point de mon article que M. Margiotta m'en a voulu. Il y a autre chose.

D'abord, la vérité sur mes relations avec M. Margiotta. Il m'est pénible d'être obligée de descendre à de telles explications ; mais une calomnie, de la nature de celle que ce malheureux égaré ose répandre, a besoin d'être broyée sous letalon. Se dérober en présence d'une vipère peut convenir aux trembleurs ; ce n'est pas mon fait : la vipère continuerait à me poursuivre ; j'aime mieux lui faire face et lui écraser la tête.

Mes relations avec M. Margiotta, je ne les nie point. On va voir à quoi elles se réduisent. Une entrevue d'une heure et demie, tout au plus ; je ne dis pas un tête-à-tête. Une correspondance, assez longtemps échangée ; oh ! bien simple, et sans la moindre pensée répréhensible. Entre l'entrevue et la correspondance, plus de quatre ans écoulés.

L'entrevue date de 1889, lors de la mission qu'Albert Pike me confia en Europe. Après Paris et la France, je passai en Italie ; je poussai jusqu'à Naples, pour me rendre ensuite à Malte ; ce voyage est déjà bien connu. Or, à Naples, je ne visitai aucun triangle ; je voulais demeurer touriste. Bovio et Cosma Panunzi tinrent absolument à me présenter plusieurs Frères, qui, ayant appris mon passage, désiraient à toute force me voir. Je me

plaignis un peu de ce que le secret de mon inconnu n'avait pas été mieux gardé ; enfin, j'accédai à ce désir qui m'honorait. Les Frères étant nombreux, j'accordai deux réceptions, à l'hôtel ; un thé et une assez longue causerie, chaque fois ; bonjour, bonsoir, échange de politesses. M. Margiotta me rappela plus tard qu'il était un des Frères italiens qui m'avaient été présentés par Bovio et Panunzi ; peut-être lui ai-je donné une poignée de main. Il a mieux eu mon souvenir que moi le sien ; car, lorsque je vis sa photographie dans les *Ricordi di un Trentatré* (1895), elle ne me donna pas l'impression d'une physionomie connue. C'est dire si la connaissance avait été faite de façon vague, six ans auparavant ! Donc : le F. Domenico Margiotta n'a jamais assisté à une tenue triangulaire où se trouvait la S. Diana Vaughan ; à l'hôtel, le premier soir ou le second, M. Margiotta m'a fait, avec d'autres personnes, le plaisir d'accepter une tasse de thé. C'est tout.

Après l'élection frauduleuse de Lemmi, M. Margiotta m'a écrit à Londres, et ailleurs aussi, si j'ai bonne mémoire. Il a été un de mes correspondants, pendant la rébellion contre les scrutins du palais Borghèse. Il appartenait à la Fédération des Suprêmes Conseils écossais dissidents. Tout notre échange de lettres n'a trait qu'à la lutte contre Lemmi. Il m'a transmis la délibération du Suprême Conseil de Palerme, qui me nommait grande-maitresse d'honneur de la Fédération dissidente. Je crois qu'il est un de ceux (lui ou Paolo Figlia) à qui j'envoyai alors, de Florence, l'avis de ma démission, à la suite de l'acceptation du compromis Findel. Voilà nos premières correspondances.

Quand il prépara son volume *Adriano Lemmi*, un de nos amis communs, que je connaissais plus particulièrement, me sollicita pour lui obtenir la communication de quelques documents ; cet ami en avait déjà recueilli plusieurs, et non les moins importants. C'est en parcourant les épreuves, qu'on me fit tenir, que j'appris la conversion de M. Margiotta. Le manuscrit des passages me concernant me fut soumis, toujours par intermédiaires ; car déjà une grande prudence était de première nécessité. Je fis des observations sur l'exagération de certains éloges qui me déplaisaient ; je raturai et annotai en divers endroits le manuscrit de M. Margiotta ; mais alors il était pris d'un bel enthousiasme non seulement pour mon caractère, mais aussi pour ma personne ; des passages, que je biffai, étaient de véritables déclarations. Une vieille dame, protestante, de mes amies, en lisant cette prose enflammée, me dit : « Petite, il souhaite ta conversion, afin de te demander en mariage. » Tout ceci me fit assez rire.

Le volume parut. Goblet d'Alviella partit en guerre contre M. Margiotta et nia, avec un aplomb superbe, le Palladisme, dont il est grand-maitre provincial et l'un des membres du Sérénissime

Grand Collège. C'est alors que M. Margiotta lui porta, à mon instigation, le fameux triple défi, sanctionné par l'offre d'un dépôt de 30.000 francs. Un jury d'honneur devait examiner les preuves pour ou contre à produire de part et d'autre. Je fis savoir à M. Margiotta que les 30.000 francs représentant son enjeu seraient immédiatement à sa disposition, si Goblet d'Alviella acceptait l'épreuve, et je lui promis d'être avec lui à Bruxelles pour confondre l'audacieux négateur. Goblet, me sentant derrière M. Margiotta, recula.

A l'époque des tremblements de terre de Calabre, je vins en Italie. Tout en agissant prudemment, je fis mon devoir, selon la latitude de mes ressources. J'étais à Naples, lorsque je reçus une lettre de M. Margiotta; il me racontait, entre autres choses, qu'un palais qu'il possédait à Palmi, le palais de ses ancêtres, s'était écroulé, et il me priait de lui en payer la reconstruction, ou, tout au moins, de lui servir la bagatelle d'une centaine de mille francs. Le palais, informations prises, était une maisonnette quelconque, avec un pharmacien pour seul locataire, et la maison n'était pas endommagée outre mesure. Je trouvai la demande... indiscrette, et je le fis comprendre. *Indè iræ*. Nos relations en restèrent là.

J'ai dit la vérité, dans toute sa simplicité. Je crois que la grande manœuvre, imaginée par le démon du dépit, avortera ainsi. Maintenant, si quelques-uns préfèrent croire M. Margiotta, ma foi n'en sera pas troublée, mon zèle de néophyte n'en sera pas ralenti, ma prudence n'en sera pas diminuée; au contraire!

« Aime Dieu, et va ton chemin », selon la devise de mes vaillants amis, les catholiques du Canada.

Diana Vaughan.

4 juin 1896.

Cet article ne pouvait manquer de produire un effet considérable; il a été reproduit par quelques-uns de nos confrères de la presse catholique. Personne, dans le public, ne s'attendait à un pareil éclat.

Un des journaux romains les mieux qualifiés dans la presse catholique italienne, *la Vera Roma*, a apprécié l'incident en ces termes :

« Une très grave révélation vient de paraître dans le fascicule n° 10 des *Mémoires d'une Ex-Palladiste*, aux pages 314 et suivantes, sous le titre « La grande manœuvre ». Miss Vaughan dénonce le Commandeur Margiotta comme auteur et propagateur, pour la France spécialement, de cette nouvelle : à savoir, que la Miss Vaughan, grande-maîtresse, parfaite initiée dans le Palladisme indépendant, ne fut jamais dispensée de la loi maçonnique du Pastos, et que l'histoire de sa conversion ne serait qu'une mystification pour

se faire un jeu des catholiques. En conséquence, tant les *Mémoires d'une Ex-Palladiste*, publiés en ce moment par la convertie, et ses autres ouvrages déjà parus, que le 33^e *Crispi, un palladiste homme d'état démasqué*, en cours de tirage, seraient l'œuvre d'une FAUSSE DIANA VAUGHAN.

« La grande écrivain qualifie cette nouvelle d'impudente calomnie, dont elle a la preuve en main, et donne l'histoire de ses relations épistolaires avec M. Margiotta, dans laquelle elle indique la raison qui aurait poussé le susdit Margiotta à cette vilaine action. La raison résiderait dans le dépit conçu contre elle par Margiotta pour ne pas avoir répondu à certaine idée à lui et pour lui avoir refusé cent mille francs qu'il lui demandait afin de reconstruire sa maisonnette de Palmi, endommagée par les tremblements de terre de Calabre.

« La révélation est très grave, parce que M. Margiotta, en répandant un tel bruit d'une fausse Diana Vaughan auteur des susdits ouvrages, non seulement fait injure à la vraie Vaughan, mais bien plus en vient à rendre le plus grand service à la Maçonnerie Palladique et à Francesco Crispi, dont la convertie, à la lumière de tous les secrets de la secte, est en train de publier une histoire à faire frémir. Par le fait, ainsi qu'elle l'écrit, si elle est une fausse Vaughan, toute l'importance de ses révélations s'écroule.

« Avant de penser que M. Margiotta, si bien accueilli des catholiques, depuis sa conversion, a pu subir les influences maçonniques dans cette affaire, mettons-nous en garde; attendons quelle réponse il fera à la franche dénonciation et protestation de Miss Vaughan et à la pas-belle raison (*non bella ragione*) qu'elle assigne à cet incident vraiment inattendu, qui ne peut manquer d'avoir des conséquences. » (*La Vera Roma*, n° du 14 juin 1896.)

Notre avis est que M. Margiotta aurait sagement agi en reconnaissant ses torts, qui sont incontestables, et en demandant humblement pardon à celle qu'il a calomniée de la façon la plus odieuse et la plus indigne.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, à notre connaissance, qu'il s'est vanté d'avoir eu avec Miss Diana Vaughan des relations autres que celles d'une simple soirée passée en compagnie de plusieurs personnes et d'une correspondance de pure politique maçonnique. Quand il vint à Paris, l'an dernier, vers l'époque du grand pèlerinage national à Lourdes, nous lui répétâmes les propos qui lui étaient prêtés et dont nous avons eu nous-mêmes l'écho, à la rédaction de la *Revue Mensuelle*. M. Margiotta se montra alors violemment courroucé contre ceux qui, disait-il, mettaient dans sa bouche des propos qu'il n'avait jamais

tenus; il nous déclara que ces accusations, visant l'honneur d'une personne pour laquelle il avait le plus grand respect, étaient un artifice abominable pour lui nuire, à lui, en même temps qu'à elle; il nous réitéra l'affirmation qu'à Naples, lorsqu'il connut Miss Vaughan, tous les hauts-maçons italiens et lui-même la savaient dans des conditions exceptionnelles et gardaient vis-à-vis d'elle la réserve toute naturelle qui d'ailleurs s'imposait à eux. Enfin, pour mieux nous convaincre, et alors que nous ne lui demandions rien autre que sa parole d'honnête homme, M. Margiotta nous jura, « par tout ce qu'il avait de plus sacré », etc., etc., que jamais il n'avait dit ce qu'on nous avait répété.

A quelque temps de là, nous apprenions que M. Margiotta continuait de plus belle, aussi souvent qu'il en avait l'occasion, à essayer de salir la réputation de Miss Diana Vaughan. Un de nos amis, ecclésiastique du diocèse de Paris, nous mit sous les yeux une lettre qu'il avait reçue d'un ecclésiastique du diocèse de Grenoble; ce vénérable prêtre faisait part d'une conversation qu'il avait eue avec M. Margiotta au sujet de Miss Vaughan et témoignait sa profonde surprise en ayant entendu celui-ci lui affirmer, comme un homme sachant à quoi s'en tenir par lui-même, que la célèbre convertie était loin d'être pure, comme on le croyait. Un autre de nos amis, témoin auriculaire direct, nous rapporta un propos de la dernière grossièreté et constituant le plus violent outrage qui pût être fait à une femme, même de mœurs légères. Un troisième nous rapporta la conversation suivante : M. Margiotta, mis en demeure d'expliquer pourquoi ses dires étaient sur ce point en contradiction avec ses écrits, avait répondu : « Que voulez-vous ? c'est la mode d'en faire une vertu ! J'ai célébré, comme tous les autres, sa pureté ; ça fait plaisir aux catholiques ! Mais tous les hauts-maçons de Naples, moi compris, nous savons qu'elle est une hystérique insatiable. »

Bien que ces outrages ne puissent atteindre Miss Vaughan, nous la prions néanmoins de nous excuser si nous en donnons un aperçu. Dans un de ses derniers volumes, M. Margiotta a osé prendre à partie la *Revue Mensuelle*, en l'accusant de ne plus annoncer ses nouveaux ouvrages, par intérêt de boutique (1); il était indispensable que nous fas-

sions connaître à nos lecteurs la raison de notre silence, et ceci sera comprendre à tous combien cette raison était majeure. Au surplus, une lettre que M. Margiotta a eu l'audace de nous adresser, que nous nous sommes fait un devoir de communiquer à la vaillante convertie et dont on va lire quelques extraits, prouvera qu'il était nécessaire d'en venir à des explications publiques, et d'en finir en une seule et bonne fois. Miss Vaughan, méprisant absolument ces injures, nous a fait savoir que son avis était aussi qu'il importait d'aller jusqu'au bout, et que, quant à elle, ne revenant pas sur ce qu'elle a écrit au sujet de cette question pénible, elle répondrait dans nos colonnes, à la lettre dont il s'agit, mais principalement sur le fait de savoir s'il n'y a qu'une Diana Vaughan ou s'il y en a deux, ainsi que M. Margiotta le soutient.

Tout d'abord, nous reproduisons une circulaire que M. Margiotta a envoyée à un grand nombre de journaux et dont nous avons reçu un exemplaire. C'est la réponse publique de l'ex-haut-maçon italien à l'article de Miss Vaughan et à celui de la *Vera Roma*; cela est intitulé *A propos d'une polémique (?)*.

Voici intégralement cette réponse :

« Les insinuations malveillantes de la *Vera Roma* et des *Mémoires* ne réussiront pas à me faire sortir du calme, ni de la ligne de conduite que m'a dictés Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Grenoble, avec cette sagesse qui est la caractéristique de ses conseils. *Je relève uniquement de ma conscience et ne dois compte de mes actes ou de mes aspirations qu'à Dieu qui me voit et me juge.* C'est pourquoi je ne prête qu'une médiocre attention aux phrases que la *Vera Roma* me dédie, dans le goût de celle-ci : « En attendant, mettons-nous en garde. » La signification de ces quelques mots est assez peu voilée pour trahir de prime abord à quel parti pris contre moi leur auteur a obéi en les écrivant et de combien de mauvaise foi il a dû s'inspirer pour essayer de faire naître à mon encontre le doute dans les esprits de ses lecteurs.

« Je les retourne, ces insinuations, pour ce qu'elles valent, à ceux qui en ont eu la paternité.

soit devenue une misérable coterie, une toute petite église, exclusivement destinée à abriter les élucubrations de l'éditeur, et des deux ou trois rédacteurs qui l'exploitent ? N'y a-t-il au monde d'autres œuvres, dignes d'être signalées, que celles qui sont faites avec l'assentiment ou la collaboration de l'un de ses rédacteurs ou qui sortent de l'officine de son éditeur ? La question de boutique, le coup du juif doivent-ils donc devenir la seule explication de certaines campagnes de presse ? Mon Dieu ! je ne demande pas qu'on ne dise que du bien de mes ouvrages ; mais qu'on dise ce qu'on en pense, loyalement. » (*Le Culte de la Nature*, par Domenico Margiotta, page 264.)

(1) « Comment se fait-il que telle grande Revue, qui fut fondée dans un but de large propagande anti-maçonnique,

Qu'il leur suffise de savoir, en deux mots, que je ne suis pas homme à double face, que revenu à Dieu je reste à Dieu et que, au lendemain des combats que j'ai livrés à la secte diabolique des Francs-Maçons, combats que je soutiendrai encore sans trêve ni merci, comme sans peur et sans reproche, je ne me sens, grâce au ciel, pas la moindre affection à subir les influences des Nathan, des Bovio, des Lemmi, des Crispi et d'autres gens *ejusdem farinae* que je déteste cordialement, non point en tant qu'hommes, mais parce qu'ils sont les ennemis du bien, du beau et de la vérité dont le Vatican est le véritable foyer. Que la *Vera Roma* calme ses craintes et descende donc de faction : **Je ne capitulerai jamais devant les apôtres du Luciférianisme !**

« Du reste, à la suite de ces petites taquineries qui trouveraient mieux leur place ailleurs que dans les estimables feuilles que j'ai citées, j'ai par une lettre recommandée ouvert mon cœur à l'Éminentissime Cardinal Parocchi, Vicaire Général de Sa Sainteté : que la *Vera Roma* se le dise !

« Qu'on veuille bien remarquer que je parle ici sans amertume et que je ne veux pas même (ce serait pourtant — humainement — mon droit) faire au journal de Rome non plus qu'aux *Mémoires* un grief des soupçons qu'ils ont osé formuler contre la sincérité de l'auteur d'*Adriano Lemmi*, des *Ricordi di un Trentatré*, du *Palladisme*, du *Culte de la Nature*, du *Francesco Crispi et son œuvre néfaste* et de l'*Armée de Satan*. La pusillanimité n'a rien à voir dans mon extrême réserve d'aujourd'hui : je n'obéis qu'au louable désir de ne pas faire le jeu de la Franc-Maçonnerie, qui ne demanderait pas mieux que de voir les antimaçons s'entre-dévorer.

« Quant à l'honorable auteur des *Mémoires*, qu'il soit assez aimable pour se rappeler qu'en pays civilisés un homme ne rompt pas des lances avec une femme et que, si ma religion pouvait me permettre quelque mépris à l'égard d'autrui, je le réserverais tout entier pour les braves qui se tiennent prudemment cachés derrière elle.

« J'ai dit et brisé ma plume pour ne répondre désormais que par un silence dédaigneux aux insinuations de la malveillance ou de la jalousie.

« Grenoble, le 5 juillet 1896.

« LE CHEVALIER DOMENICO MARGIOTTA. »

Il va sans dire que nous sommes au nombre des « braves » dont il est question dans l'avant-dernier alinéa qu'on vient de lire.

Miss Vaughan pourrait, cependant, attester que ce n'est pas par nous, le premier, qu'elle a appris les outrageants propos tenus par M. Margiotta contre son honneur ; mais lorsqu'elle nous a interrogé sur ce que nous savions, nous n'avons pas cru devoir lui cacher la triste vérité. On verra tout à l'heure

si ce qui arrive aujourd'hui fait « le jeu de la Franc-Maçonnerie ».

Jusqu'au moment où nous n'avons plus eu aucun doute sur l'odieuse campagne de dénigrement entreprise contre une femme, respectée par tous, même au temps de son erreur, nous avons vu en M. Margiotta un ami, et nous l'avons traité en ami. Il écrit qu'il gardera désormais le silence, dans ce qu'il appelle une polémique ; ce silence sera sage. En effet, il lui serait impossible d'établir que nous ne nous sommes pas comporté vis-à-vis de lui comme le meilleur des confrères, de toutes les façons, à tous les points de vue. Nous avons été bien récompensé ! Avant les insultes d'aujourd'hui, nous avons eu le dénigrement, nous aussi ; M. Margiotta (*tout finit par se savoir*) n'a rien négligé pour nous nuire auprès des personnes mêmes à qui nous l'avions recommandé.

Toutefois, nous ne voulons pas nous mettre en cause dans cette grave affaire, si ce n'est pour prendre la responsabilité de tout ce qui s'imprime dans ce numéro à ce sujet. Mais que M. Margiotta se tienne bien ceci pour dit, et qu'il comprenne que nous pesons tous nos mots et qu'aujourd'hui nous savons tout, absolument tout ce qu'il a entrepris dans l'ombre contre nous-même. Nous lui disons donc : « Puisqu'après l'article de Miss Diana Vaughan, vous n'avez pas senti que vous ne deviez vous en prendre qu'à vous-même de ce qui vous arrivait, puisqu'après cet article si modéré et si digne, en égard à vos inqualifiables outrages, vous n'avez pas eu le sentiment de la situation que vos abominables calomnies vous ont créée, situation qui vous commandait d'implorer votre pardon en toute humilité et de vous faire oublier pendant quelque temps, aujourd'hui il est trop tard. Votre insolente lettre du 15 juin, que vous avez eu soin de distribuer en plusieurs copies, sera votre condamnation. Vous nous avez mis dans la nécessité de la communiquer à notre respectable amie. Il en résultera, non une joie pour la Franc-Maçonnerie, mais un nouveau service que Miss Diana Vaughan va rendre à l'Eglise ; car, pour la guerre à la secte, il ne faut pas des gens à double face, et maintenant vous n'avez plus qu'à disparaître dans une Trappe et y faire pénitence, selon le conseil charitable que vous donne celle que vous avez traînée dans la boue. »

Léo Taxil.

Nous passons la plume à notre éminente collaboratrice, et, loin de nous abriter derrière elle, nous déclarons la couvrir de notre entière responsabilité, pour le cas où M. Margiotta prétendrait que ce qui va être révélé est du domaine de la vie privée.

Nous soutenons qu'il s'agit d'une question d'intérêt public; que tout ce qui suit a trait à la position publique prise par M. Margiotta. Néanmoins, nous acceptons toutes les responsabilités, nous le répétons.

L. T.

Monsieur le directeur de la *Revue Mensuelle*,

M. Margiotta dit dans sa lettre du 15 juin à M. Léo Taxil :

« Je ne reviens pas de mon étonnement en lisant l'article superlativement stupide, méchant, hypocrite et plein de faussetés que votre amie Diana Vaughan vient de me consacrer dans le n° 10 de ses *Mémoires*. J'aurais voulu mettre tout de suite le feu aux poudres; mais le plus saint, le plus savant, le plus vénérable des ecclésiastiques que je connais, a bien voulu me conseiller le calme. En homme de paix, il a voulu aussi que j'adressasse, à celle qui m'a attaqué d'une manière si canaille, une lettre aimable. Pour ne pas faire de la peine à ce saint homme que je vénère, j'ai obéi. Mais que la Diana Vaughan et tous ceux qui la poussent contre moi, dans des buts intéressés et par jalousie, sachent que je suis prêt à tout! »

Voici la lettre *aimable*, reniée par son auteur, cinq jours après l'avoir écrite :

« Grenoble, le 10 juin 1896.

« Mademoiselle Diana Vaughan,

« Tout le monde sait que Dieu vous a arrachée à Satan et envoyée sur la terre de France, pour servir la cause de l'Eglise catholique.

« Dans sa bonté, le Seigneur en a agi de même envers moi. Il m'a fait voir l'erreur où j'étais, m'a ramené à son service; et voici que je combats en France pour le Christ et son Eglise.

« Croyez-moi, Miss : faisons l'œuvre qui nous est confiée, et n'écoutons pas ceux qui divisent, en cherchant leurs propres intérêts (1).

« Si Dieu vous a fait la grâce de conserver un trésor que la plupart de vos compagnes ont perdu, gardez-le humblement, ce trésor, et abritez-le dans un cloître.

« Réparons le passé par un travail d'apôtre : prenons garde aux embûches du démon, et

(1) Ceux qui divisent sont-ils ceux qui se défendent contre la calomnie, ou bien ceux qui inventent et propagent cette calomnie ?

(Note de la Rédaction).

méfions-nous de tous ceux qui sèment la discorde par ses inspirations perfides (2)

« Je vous salue in Christo.

« DOMENICO MARGIOTTA. »

J'ai souligné une phrase de dix-neuf mots. Elle n'était pas soulignée dans la lettre *aimable*. La lettre *aimable* n'aurait pas, sans doute, été écrite avec cette tournure de phrase, si M. Margiotta ne s'était pas trouvé lié par d'antérieures confidences calomnieuses, vis-à-vis du saint ecclésiastique devant qui il écrivait. Mais, passons.

Je reviens à la lettre du 15 juin, celle où M. Margiotta écrit sans contrainte, celle qui est sa vraie lettre.

M. Margiotta écrit là :

« Provoqué lâchement par la presse (1), je suis en état de légitime défense; et je me défendrai par la presse, non en nigaud, mais en produisant des documents authentiques. Tant-pis si toute la baraque s'écroulera! tant-pis si tout le travail de plusieurs années sera réduit en poussière! tant-pis s'il arrivera des scandales épouvantables, qui mettront en émoi toutes les classes de la société! Ce ne sera pas ma faute! ce n'est pas moi qui les aurai provoqué par la presse. »

Brrrou! voilà qui donne le frisson...

Remettons-nous un peu, cependant, et disons que : 1° j'ai gardé le silence, tant que mon honneur de femme a été l'objet des outrages de M. Margiotta; 2° la principale cause déterminante de mon article a été un doute public, émis sur mon identité par un journal catholique *de Grenoble*; je n'ai pu qu'y voir un écho des bruits semés par M. Margiotta sur l'existence de deux Diana Vaughan, la Diana convertie étant la fausse.

Notons que M. Margiotta se dit *provoqué*!...

Suivent : de longues et diffuses attaques contre un écrivain catholique, très hautement estimé et à bon droit. C'est M. de la Rive. Il a les injures de M. Margiotta; toutes mes félicitations.

« Mais revenons à Diana Vaughan, écrit le futur démolisseur de baraques.

« Dans l'article que votre amie Diana a fait contre moi, elle s'est trahie. Il suffit de le lire, pour avoir la conviction que votre Diana Vaughan

(2) Est-ce Miss Vaughan qui a semé la discorde en écoutant les inspirations perfides du démon? (Note de la rédaction)

(1) M. Margiotta oublie ce qu'il a publié dans son *Culte de la Nature* contre notre Revue et contre d'autres confrères catholiques. (Note de la rédaction).

n'a pas l'esprit de Dieu avec elle : dans chaque ligne, dans chaque mot, c'est l'esprit de l'orgueil, l'esprit de mensonge, l'esprit de vanité qui domine; ce ne sont pas des vertus chrétiennes. Elle et son éditeur sont furieux contre moi, parce que je les ai devancés dans la publication de mon *Francesco Crispi*; elle veut faire de la réclame à son *le 33^e Crispi* en traînant dans la boue publiquement l'auteur de *Francesco Crispi et son œuvre néfaste*. »

Bien terre-à-terre ceci. M. Margiotta sait, pourtant, que je n'ai jamais recueilli un centime d'un seul de mes écrits, et que je n'ai jamais fait argent d'un document quelconque. Au surplus, tous mes éditeurs, y compris les éditeurs amis de M. Margiotta, peuvent le certifier : mes droits d'auteur sont entièrement, intégralement abandonnés aux bonnes œuvres auxquelles je m'intéresse.

Laissons. Voici qui est plein de promesses :

« Oh ! elle se trompe, la pauvre fille ! La boue n'arrive pas jusqu'à moi. Si j'ouvrais la bouche, si je publiais les petits papiers qui sont dans mon tiroir, on verrait bien quelles personnes seraient vouées au mépris public. »

Je n'ai point gardé copie de toutes mes lettres à M. Margiotta ; mais il peut publier mes petits papiers. Qu'il ne se gêne pas, si le cœur lui en dit. Qu'un seul mot *incorrect*, écrit par moi, soit reproduit ; j'en défie quiconque.

Ensuite, M. Margiotta déclare impossible la production d'une preuve authentique de ses odieux propos contre mon honneur.

Si le saint et vénérable ecclésiastique, devant qui M. Margiotta a écrit sa lettre aimable du 10 juin, en manifeste le désir, je lui enverrai les preuves *les plus authentiques* que ces abominables propos ont été tenus ; ces preuves émanent des hommes les plus respectables, et ces témoins sont connus tout particulièrement du vénérable et saint ecclésiastique à qui M. Margiotta en a imposé par trop longtemps, sur la recommandation d'un de mes bons amis, trompé lui-même.

Je passe un alinéa qu'il est inutile de reproduire ici. Il s'agit d'un manuscrit de M. Margiotta qu'un de mes amis lui a rendu et sur lequel se trouvent certaines phrases grotesques, que j'ai biffées. M. Margiotta nie. La chose a peu d'importance. Toutefois, il est bon que M. Margiotta sache que j'ai entre les mains une attestation de propos identiques

à ces phrases. En outre, je lui rappelle que, si la composition du feu grégeois est perdue, il n'en est pas de même de l'art de la photographie.

Ne voulant pas abuser de l'hospitalité de la *Revue Mensuelle*, je suis obligée de laisser bon nombre de perles, qui mériteraient d'être enchassées d'un joyeux commentaire. M. Margiotta va jusqu'à me menacer de *la cour d'assises* !...

Il y a de tout, dans cette lettre du 13 juin. Mais il faut me borner.

Citons, cependant, ceci :

« Elle dit qu'elle écrase la tête du reptile, en parlant de moi ! Belles paroles d'une convertie au catholicisme romain, adressées à celui qui a ceint son front d'une auréole d'idéalisme !... Mais ce n'est pas ma tête qu'écrasera la bonne Diana : elle sait bien que je ne suis pas un homme à avoir peur ni de ses bravades, ni d'aucuns de ses inspirateurs qui se cachent lâchement derrière son dos. Je ne crains que Dieu, qui lit dans les profondeurs de mon âme ; quant aux hommes, ça ne me fait pas peur !... »

Et ceci encore :

« Nous tous, tant que nous sommes, nous pouvons faire gober aux badauds certaines choses ; mais pas entre nous, qui savons au juste où la vérité finit et où la mystification commence. »

Tout commentaire affaiblirait la reproduction de cette phrase. Et c'est signé, cela ! c'est signé *Domenico Margiotta*.

Patience ! nous allons montrer dans quel genre de mystification excelle l'aimable Commandeur :

Nous voici au gros morceau, l'histoire des deux Diana Vaughan ; notre homme y tient. A toute force, il veut me couper en deux. Cette insistance tourne au comique :

« Oui, monsieur Taxil, je soutiens que votre amie Diana Vaughan, dont on a publié les portraits, ne ressemble aucunement à la Diana Vaughan que j'ai connue à Naples. C'est vous, et quelque autre personne de Paris, qui avez vu à l'hôtel Mirabeau une femme qui se faisait appeler Diana Vaughan et qui vous a reçus princièrement, et que sais-je ? Moi, je ne l'ai pas vue depuis des années ! Mais la première femme venue peut se présenter sous un nom d'emprunt ; c'est la mode des horizontales de haute marque ; les Luciennes et les Yvonnees foisonnent dans la capitale. Et que la Diana Vaughan que j'ai connue à Naples sache que je ne suis pas du tout flatté d'avoir été son ami ! »

J'avoue que, depuis 1889, je puis avoir un

peu changé, et que, dans la soirée napolitaine où M. Margiotta prit part à mon thé d'amis, le costume de voyage peut avoir laissé je ne sais quelle impression dans l'esprit de ce malheureux homme. Mais baser une négation aussi audacieuse sur une plus ou moins sincère absence de souvenir, en une question de physionomie, c'est aller un peu loin !... J'ajouterai : pour quiconque pèsera les nombreuses contradictions de cette lettre, il sera évident que M. Margiotta s'est empêtré dans sa sottise histoire des deux miss Diana Vaughan, et qu'il ne sait plus comment s'en tirer (1).

Tout ceci est maladroit. Par contre, ce qui peut paraître une habileté : M. Margiotta demande à voir un acte légal. Pour lui citer le plus récent, il y a celui que mon mandataire à Paris a fait enregistrer le 14 juillet courant direction centrale de l'enregistrement et du timbre, bureau des actes synallagmatiques ; folio 64, n° 574). Est-il possible de supposer, après cela, qu'il y a une autre Diana Vaughan que moi ?

Mais j'ai honte de m'abaisser à discuter ces choses. — M. Margiotta est tout à fait sans gêne en matière de propriété littéraire ; il l'a prouvé par ses derniers ouvrages. Eh bien, qu'il essaie donc à mon encontre : je réponds que ce ne sera pas mon éditeur qui poursuivra pour son compte, mais mon mandataire qui poursuivra en mon nom et pour moi, en personne. M. Margiotta verra alors s'il existe deux Diana Vaughan ou une seule. Allons, qu'il tente l'expérience ; il n'y a pas à se gêner vis-à-vis d'un mythe. Et qu'il ne repousse pas ce défi, en prétendant que c'est, de ma part, affaire de gros sous. L'indemnité de la contrefaçon sera versée par moi, comme tous mes droits d'auteur, à une œuvre catholique.

Reprenons les citations de cette interminable lettre. Celles-ci seront les dernières.

(1) A notre tour, nous nous permettrons d'ajouter un argument sans réplique, auquel notre éminente collaboratrice ne pouvait songer, ignorant le fait que nous allons citer : en 1894, M. Margiotta a eu entre les mains le volume de M. de la Rive, *la Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie*, qui donne le portrait de Miss Vaughan en toilette de soirée ; il a eu aussi, devant nous, la photographie qui la représente en costume d'Inspectrice Générale du Palladium. Or, M. Margiotta a dit alors à nous-mêmes et à tous nos amis que la ressemblance était frappante. Mais, à cette époque, il ne songeait pas à lui nuire. D'ailleurs, s'il avait eu le moindre doute sur l'identité de la personne, ne nous aurait-il pas mis en garde ? ne nous aurait-il pas dit : « Méfiez-vous ; vous êtes sans doute le jouet d'une aventurière ; cette femme n'est pas la Diana Vaughan que je connais. »

(Note de la Rédaction.)

Suite des contradictions : la Diana Vaughan, la fausse, qui reçoit ses amis catholiques à l'hôtel Mirabeau, est tout de même une invisible.

« Oui, la conversion de votre invisible Diana Vaughan laisse tout le monde perplexe ; car ce n'est pas elle qui a quitté la Franc-Maçonnerie par dégoût, mais c'est la secte qui l'a flanquée à la porte, et elle, pour bien pouvoir se venger, s'est jetée dans les rangs des catholiques. »

Il faudrait pourtant s'entendre. Si la femme qui écrit ces lignes est une aventurière quelconque, une mystificatrice, une fausse Diana Vaughan, pourquoi venir dire que la vraie a été « flanquée à la porte des Triangles. »

Bon Dieu ! quel basouillage !...

« Pour le moment, j'ai dit. Je n'ai qu'à ajouter une chose : je ne m'occupe pas des faux anti-maçons de Paris ; qu'on me laisse la paix ; qu'on désorganise les lâches complots qui ne me font pas peur, et que chacun travaille à sa manière pour le bien. »

« Que la vraie ou la fausse Diana Vaughan publie la lettre que je lui ai adressée, d'ordre supérieur, et qu'elle profite de cette occasion pour m'adresser des excuses honorables. »

Délicieux ! c'est moi qui dois des excuses à M. Margiotta.

Que je sois la vraie ou la fausse Diana Vaughan, j'ai le devoir de lui présenter mes humbles regrets d'avoir eu, après une année tout entière d'endurance silencieuse, une révolte contre ses basses calomnies, visant mon œuvre de réparation.

Et là-dessus, Polichinelle renforce la voix et joue au Croquemitaine. Trente lignes de nouvelles menaces aux rédacteurs de la *Revue Mensuelle* et à leurs amis. « J'irai jusqu'au bout, s'écrie-t-il, je le jure sur la Très-Sainte Hostie et sur la Très-Sainte Vierge ! »

Attends encore un peu, lecteur catholique, tu vas être bientôt fixé sur la valeur de ces serments.

La fin de la lettre, vaut à elle seule, un long poème.

« Recevez, Monsieur, mes civilités empressées. Sans réponse ! »

« Je vous annonce, Monsieur, que copie de cette lettre je l'ai adressée à d'autres personnes, afin qu'on ne puisse pas dire que Margiotta est devenu un lapin devant les attaques vauhaniennes. J'en ai fait sept copies. »

« DOMENICO MARGIOTTA. »

A présent, résumons le débat.

M. Margiotta, — qui n'est pas un lapin, — a imaginé une thèse assez bizarre, mais bien faite pour jeter le doute dans les esprits. Je dis que l'unique but de cette manœuvre est de nuire à mon œuvre de réparation, en la discréditant.

Selon M. Margiotta, il y a : 1° une vraie Diana Vaughan, « dont il n'est pas du tout flatté d'avoir été l'ami », qui est celle qu'il a connue en 1889 à Naples, avec laquelle il a correspondu alors qu'elle était dans l'erreur luciférienne et qu'ils combattaient ensemble Lemmi, elle, en s'appuyant sur les Palladistes américains indépendants et quelques hauts-maçons indépendants d'Europe, lui, en faisant cause commune avec la Fédération indépendante des Suprêmes Conseils écossais de Naples et de Palerme; cette Diana Vaughan est celle « dont il a ceint le front d'une auréole d'idéalisme », tout en la méprisant quelque peu dans son for intérieur; mais, s'il l'a ainsi auréolée, quoique pas flatté de l'avoir connue, c'est à titre d'ancienne camarade de lutte contre le fripon du palais Borghèse. Et 2° il y a une fausse Diana Vaughan, une aventurière quelconque, qui s'est fait passer pour la vraie, sans avoir même aucune ressemblance avec elle, qui a tout-à-coup publié le *Palladium Régénéré et Libre* (mars-avril-mai 1895), afin de jouer bientôt la comédie d'une conversion et de mystifier ainsi les catholiques. Pour obtenir quel résultat, cette mystification? M. Margiotta n'en a cure; il lui suffit de répandre ce bruit, d'une mystification par une fausse Diana Vaughan. — Je dis que M. Margiotta est de mauvaise foi; cet homme, qui se coupe à tout instant dans sa lettre, sait bien qu'il n'existe pas deux Diana Vaughan, mais une seule, qui est vraiment celle qu'il a prise en haine, dont la conversion sincère est venue brusquement gêner les plans de sa conversion simulée, et qu'il lui faut, par conséquent, réduire au silence, s'il le peut, par n'importe quels moyens.

Comment donc confondre M. Margiotta? comment prouver irréfutablement que la Vaughan convertie en 1895 est bien la Vaughan qu'il a connue à Naples en 1889 et avec laquelle il a fait campagne en 1894 contre Lemmi?

Par production de photographies? — J'y avais pensé, d'abord. Pour la ressemblance, les dessins sont en général assez vagues;

même, les procédés actuels de photogravure ne donnent pas toujours la ressemblance parfaite. On pourrait donc soumettre à quelques-unes des personnes que j'ai reçues, alors qu'il n'y avait pas encore danger absolu pour moi, non pas une reproduction, mais quelques photographies, parmi les meilleures; faire attester que le portrait est bien le mien; puis, obliger M. Margiotta à se prononcer. — Mais ceci ne se pourrait que s'il était de bonne foi. Or, à quoi tenter cette expérience? Me reconnaîtrait-il parfaitement, M. Margiotta dirait pour les photographies les meilleures ce qu'il a écrit pour les dessins: qu'il ne me reconnaît pas, qu'on lui présente les portraits de toute autre personne que son ancienne camarade de lutte contre Lemmi.

Eh bien, il y a mieux à faire, et plus simple.

Si je suis une fausse Diana Vaughan, certainement je ne suis pas en possession des papiers de la vraie Diana Vaughan. Si la Diana Vaughan du *Palladium* de 1895, la Vaughan convertie, n'est pas la même que la Diana Vaughan de 1889 et de 1894, n'est pas celle que M. Margiotta connaît et avec qui il a combattu Lemmi, il est de matérielle impossibilité qu'elle ait entre les mains la correspondance de M. Margiotta avec la vraie Diana Vaughan.

Dans sa lettre du 15 juin, M. Margiotta ne s'oppose pas à ce qu'on reproduise des lettres de lui, antérieures à l'époque de ma conversion; il semble même porter un défi à ce sujet. Pas de lettres falsifiées, ou gare à la cour d'assises!...

La voilà donc, la preuve irréfutable. Les lettres; ce qui est écrit par M. Margiotta; ce que M. Margiotta a signé.

Lorsque je mis M. Margiotta en mesure de publier le premier le jugement de condamnation de Lemmi, c'est-à-dire le fac-simile de la copie authentique délivrée par le greffe correctionnel de Marseille pour le dossier que le chevalier Constantin Nigra avait demandé à Napoléon III, la reproduction photogravée de ce document a fait disparaître tout doute, a ruiné les négations de Lemmi, et chacun s'est écrié: Oui, ce jugement est vrai! Oui, Lemmi a été réellement condamné pour vol! — Quelle énorme responsabilité auraient encourue les éditeurs Delhomme et Briguët et l'auteur Margiotta, si un tel document avait été un faux!...

Procédons de même, et mettons sous les yeux du public quelques-unes des lettres de M. Margiotta à la vraie Diana Vaughan, puisqu'il faut en venir là pour confondre son audace.

Je négligerai les petites questions personnelles, le terre-à-terre, ce qui est d'ordre essentiellement privé. Je me bornerai à extraire de cette correspondance ce qui est relatif à la situation publique prise par M. Margiotta. En prouvant ainsi, qu'il n'y a pas deux Diana Vaughan, mais une seule, je montrerai en même temps le Margiotta vrai, le Margiotta-Janus. Tant-pis pour lui !

De cette correspondance il ressortira, sans contestation possible :

1° Que, pendant une longue période de temps, postérieure à son abjuration, M. Domenico Margiotta a continué à pratiquer le luciférianisme et à faire partie du Suprême Conseil de Palerme ;

2° Que, même après la publication de son volume *Adriano Lemmi*, il trompait les catholiques et donnait des gages au Suprême Conseil de Palerme, se faisant reconnaître par les membres de ce Suprême Conseil comme n'ayant jamais cessé d'être bon haut-maçon, c'est-à-dire luciférien, de cœur et d'âme ;

3° Que, s'il a été finalement radié de la Maçonnerie italienne indépendante, en janvier 1895, c'est parce que, écœurée d'une telle duplicité, j'ai fait enfin comprendre au Suprême Conseil de Palerme qu'il n'était pas digne, d'une Maçonnerie se disant loyale, de conserver des relations avec un homme, s'affirmant à elle excellent luciférien et se couvrant, devant le public, d'un masque de zélé catholicisme.

De façon incidente, je dois dire d'abord que les catholiques ont manqué de perspicacité. M. Margiotta, — qui m'accuse d'orgueil, — se pare du titre de Chevalier et même de celui de Commandeur. Dans son volume *Le Culte de la Nature*, à la première page s'étale une magnifique gravure hors texte, donnant son portrait, avec cette légende : « Le Commandeur D. Margiotta de Palmi, en tenue de Chevalier de l'Ordre pontifical du Saint-Sépulcre de Jérusalem. »

J'ignore de quel ordre M. Margiotta est commandeur ; il néglige de l'indiquer. Si ce titre est d'origine maçonnique, le porter aujourd'hui publiquement serait par trop violent, de la part d'un converti. Au cas où Lemmi viendrait à se convertir, — tout est

possible, avec la grâce de Dieu, — il me semble que dès lors il ne se ferait plus appeler le Commandeur Lemmi. Pour éviter tout quiproquo, M. Margiotta sera donc mieux avisé de mettre, à sa prochaine édition, son titre au complet. Laissons.

Le plus étrange, c'est le titre de Chevalier du Saint-Sépulcre, et c'est précisément celui qui lui a été conféré. Or, j'ai lu, il y a quelque temps, que M. Margiotta fut créé Chevalier du Saint-Sépulcre fort auparavant sa conversion, à l'époque même où il était franc-maçon, mais où les catholiques l'ignoraient. Il est donc d'absolue certitude que M. Margiotta trompa une première fois les catholiques, lorsque, se cachant d'être franc-maçon, dissimulant ses hauts grades dans la secte, il se fit conférer un ordre pontifical. Impossible de nier : voilà une décoration catholique obtenue par fraude, par inqualifiable fraude !

Admettons un instant la conversion sincère : M. Margiotta n'aurait-il pas honte d'avoir trompé à ce point le vénéré Patriarche de Jérusalem et les chrétiens confiants qui lui servirent de parrains pour le faire agréer dans l'ordre pontifical ? est-ce que son repentir et son humilité ne lui commanderaient pas de faire ce titre décroché dans la honte d'une hypocrisie vraiment extraordinaire ?

Je ne vois pas d'autre mot pour souligner tout cela... Fi ! que cela est honteux !

Quant à moi, j'ignorais ; j'ai ignoré jusqu'au jour où tombèrent sous mes yeux les lignes du journal catholique relatant le fait, sans y insister, sans s'en indigner ; à peine un léger regret, marqué à demi-mot.

Et des catholiques prêtent l'oreille aux propos de M. Margiotta, leur racontant cette sottise histoire de deux Diana Vaughan, une vraie et une fausse ! Et des catholiques savaient que cet homme, étant franc-maçon, s'était joué du vénéré Patriarche de Jérusalem, et ils ne se sont pas défiés !... Je comprends qu'un chrétien pardonne, qu'il pardonne tout ; mais il me semble que la défiance s'impose d'elle-même vis-à-vis de quelqu'un qu'on sait être à deux faces ; l'hypocrisie est dans le caractère. Pour ma part, c'est lorsque j'ai été certaine que M. Margiotta jouait double jeu, que j'ai cessé toutes relations avec lui ; ce fut au même moment où il me racontait l'écroulement de ses immeubles (hôtel et villa). J'ai eu la charité de ne parler

FAC-SIMILE D'UNE LETTRE DE M. MARGIOTTA

Ecrit le 11 Avril 1894

(Cinq semaines après son abjuration à Rome!)

A.: L.: P.: D.: G.: A.: D.: S.: U.:
L.: U.: F.:

Or.: de Palmi (Italie-Calabres)
le XI^e jour du II^e mois
A.: U.: L.: 000,894

V.: C.: S.: Diana Vaughan

Maîtresse Templicière Lousvaine, Grande Maîtresse du
Parfait Triangle "Théla Rose", Déléguée Provinciale de
New York et Brooklyn, Membre d'H.: Protecteur du Supr.:
Cons.: Grand-Orient de Sicile, à l'Or.: de
Londres

J'ai la faveur de Vous envoyer, V.: C.: S.:, par ordre supé-
rieur, le Décret qui Vous nomme, M.: d'H.: Protect.: du
Supr.: Cons.: Gr.: Or.: de Sicile, ainsi que la Palatse d'accom-
pagnement ci-jointe.

Aidez-m'en à assurer réception, à fin que je puisse an-
noncer au Supr.: Cons.: Gen.: que l'agréable mission,
qui'il m'a confiée, a été accomplie.

Veuillez bien, V.: C.: S.:, prendre en considération l'ar-
dent désir du Gr.: Or.: de Sicile, lequel espère en Votre
Grand Cœur de Parfaite Amitié.

Je suis très heureux, V.: Vaillante S.: Diana, d'avoir
été choisi par le Supr.: Cons.: Gen.: de Palerme, de faire
les démarches auprès de Vous et du légitime Successeur de
notre regretté T.: le Puiss.: Général Albert Pike, résident
au Sanctum Regnum de Charleston, à fin que la Fé-
dération Maçonnique Italienne soit reconnue com:

L. M. V. P.

me Puissance Maçon.: régulière pour la juridiction d'Italie et de ses colonies.

Cet acte rendrait furieux l'intérieur du Palais Borghese, l'usurpateur du Souverain Pontificat de la Franc-Maçonnerie Universelle, que nous tous travaillons pour démolir, car il ne mérite pas d'occuper le Saint-Siège de notre Dieu de Lumière.

Je suis en train de faire un volume contre Simon, contre l'indigne qui a divinisé le vol, en imposant aux grands triangles le nom d'un voleur : Barabbas; et je prie chaleureusement, V.: C.: P.:, votre bon cœur, de vouloir bien m'envoyer quelques renseignements si fin que mon volume soit bien documenté.

Dans l'attente d'un mot de Vous, V.: C.: et Gracieuse S.: , je suis, par les serments qui nous unissent,

V.: C.: S.: Diana,

Votre affectionné Frère

D. Margiotta 33.: 90.: 95.:



que de cela dans le fascicule n° 10 de mes *Mémoires*; mais, puisque mon calomniateur s'obstine dans sa calomnie, il m'oblige à dire quel autre sentiment fut plus fort encore pour me faire rompre : le dégoût de sa duplicité, l'aspect de ses deux visages, l'un catholique, l'autre luciférien.

Non, les Janus ne furent jamais mes amis.

Or, M. Margiotta n'a jamais cessé d'avoir deux faces.

Le 7 mars 1894, M. Domenico Margiotta abjurait, à Rome, devant le Saint-Office, la franc-maçonnerie et le luciférianisme. Le 11 avril 1894, plus d'un mois après, le même homme, demeuré en réalité le F.: Domenico Margiotta, appartenant encore au Suprême Conseil de Palerme, négociait le rattachement direct de ce Suprême Conseil au Sanctum Regnum de Charleston, pour le faire reconnaître comme Grand Orient de Sicile,

indépendant du Grand Orient d'Italie de Lemmi. Je dis bien : le 11 avril. En effet, le calendrier maçonnique part de mars, et avril est donc le II^e mois.

Voici la lettre que M. Margiotta écrivait le 11 avril 1894 à la vraie Diana Vaughan. Je la reproduis, d'autre part, en fac-simile photographé, afin de réprimer d'avance toute négation.

A LA GLOIRE DU GRAND ARCHITECTE DE L'UNIVERS.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ (*uguaglianza*), FRATERNITÉ

Orient de Palmi (Italie-Calabres)
Le XI^e jour du II^e mois
An de la Vraie Lumière 000894

Très Chère Sœur Diana Vaughan,

Maîtresse Templière Souveraine, grande maîtresse du Parfait Triangle *Phébé-la-Rose*, déléguée provinciale de New-York et

Brooklyn, Membre d'Honneur Protecteur
du Suprême Conseil Grand Orient de Sicile,
à l'orient de Londres.

J'ai la faveur de Vous envoyer, Très Chère Sœur, par ordre supérieur, le Décret qui Vous nomme Membre d'Honneur Protecteur du Suprême Conseil Grand Orient de Sicile, ainsi que la balustre d'accompagnement ci-jointe.

Daignez m'en accuser réception, afin que je puisse annoncer au Suprême Conseil Général que l'agréable mission, qu'il m'a confiée, a été accomplie.

Veuillez bien, Très Chère Sœur, prendre en considération l'ardent désir du Grand Orient de Sicile, lequel espère en Votre Grand Cœur de Parfaite Initiée.

Je suis très heureux, Très Vaillante Sœur Diana, d'avoir été choisi par le Suprême Conseil Général de Palerme, de faire les démarches auprès de Vous et du légitime Successeur de notre regretté Frère le Puissant Général Albert Pike, résidant au Sanctum Regnum de Charleston, afin que la Fédération Maçonnique Italienne soit reconnue comme Puissance Maçonnique régulière pour la juridiction d'Italie et de ses Colonies.

Cet acte rendrait furieux l'intrus du Palais Borghèse, l'usurpateur du Souverain Pontificat de la Franc-Maçonnerie Universelle que nous tous travaillons pour démolir; car il ne mérite pas d'occuper le Saint-Siège de notre Dieu de Lumière.

Je suis en train de faire un volume contre Simon, contre l'indigne qui a divinisé le vol, en imposant aux grands-triangles le nom d'un voleur : *Barabas*; et je prie chaleureusement, Très Chère Sœur, votre bon cœur de vouloir bien m'envoyer quelques renseignements afin que mon volume soit bien documenté.

Dans l'attente d'un mot de Vous, Très Chère et Gracieuse Sœur, je suis, par les serments qui nous unissent,

Très Chère Sœur Diana,
Votre affectionné Frère

D. MARGIOTTA, 33. 90. 95.

Voilà du très clair; voilà du parfait style luciférien. L'homme qui écrivait cette lettre, avait abjuré plus d'un mois auparavant. Il ne signait pas en simple maçon, par les trois points formant triangle à pointe en haut (· · ·); il signait en haut-maçon palladiste, en Hiérarque, 2^e degré, par les trois points formant triangle à pointe en bas (· · ·).

Il trompait les catholiques, puisqu'il demeurait dans la secte, même après son abjuration. Et il me trompait, puisque, me sachant dans l'erreur luciférienne, il me cachait son acte accompli à Rome et me témoignait des sentiments de palladiste orthodoxe.

Dans quel camp était-il, en réalité? — Le lecteur sera juge.

Pourquoi me tromper? M'étais-je jamais montrée hostile à la personne d'un catholique? — Mais, en 1893, pour ne pas remonter plus haut et ne parler que de vivants, j'ai reçu des catholiques, sans en faire mystère; j'ai correspondu avec des prêtres; conversations et correspondances roulèrent sur Lemmi et son indignité. M. Margiotta ne l'ignorait pas, puisque c'est cela même que les partisans de Lemmi me reprochaient avec colère, au sein de la Maçonnerie.

On comprendrait M. Margiotta venant à moi en parfaite loyauté et m'écrivant: « Vos idées sur la divinité ne sont plus les miennes; j'ai retrouvé la foi de mon enfance; voici un mois que je ne suis plus maçon luciférien, ni même maçon d'une façon quelconque; je suis redevenu catholique romain. Voulez-vous, néanmoins, me documenter sur l'indignité de Lemmi? Puisque vous avez le dossier obtenu par Nigra, voulez-vous me donner une photographie des documents authentiques? Je les reproduirais en fac-simile dans un volume que je prépare, et j'établirais ainsi publiquement que l'intrus du palais Borghèse est un fripon. »

J'aurais agi vis-à-vis de M. Margiotta, redevenu catholique, exactement comme j'ai agi à l'égard des catholiques avec qui j'étais en relations; tout au plus lui aurais-je écrit que je regrettais que la Maçonnerie indépendante eût perdu en lui un de ses membres actifs. M. Margiotta n'aurait pas été le premier maçon converti avec qui j'ai eu bonnes relations d'amitié, même au temps de mon erreur.

Converti, je ne l'aurais pas documenté sur les secrets du Sanctum Regnum, cela est certain; mais non converti, pas davantage. M. Margiotta sait qu'en maçonnerie tout membre d'un degré quelconque se tait, là-dessus, devant un Frère d'un degré inférieur au sien. D'ailleurs, sa demande d'informations, de renseignements pour un ouvrage destiné à la publicité, ne pouvait être considérée que s'appliquant aux faits d'indignité de Lemmi; et je ne pris pas sa demande autrement.

En vain, M. Margiotta soutiendrait-il qu'il agissait vis-à-vis de moi avec une ruse, excusable, trop zélé peut-être, et voulant rendre un service aux catholiques en me trompant à leur profit. Non, non; car alors, pourquoi se serait-il entremis, au nom du Suprême Con-

seil de Palerme, comme son négociateur pour le rattachement direct à Charleston? — Voilà ce qui condamne M. Margiotta. En réalité, il était demeuré membre du Suprême Conseil de Palerme, et c'est le Saint-Office qu'il avait trompé. A moins de dire : il trompait tout le monde ; ce qui est encore possible.

Le livre de M. Margiotta se fit en juillet et août. L'éditeur exigea que le manuscrit, défectueux, fût revu par un rédacteur de la *Revue Mensuelle* ; cela se trouvait à merveille ; dans la rédaction de la *Revue Mensuelle*, je n'ai toujours eu que des bons amis. On me communiqua, aux derniers jours de composition, des épreuves et le manuscrit du dernier chapitre. Alors, je vis que M. Margiotta s'était converti. Je crus la conversion toute récente ; on ne jugea pas utile de m'en dire la date, on me laissa dans mon erreur. Je ne blâme pas ; on ne me mentit point, on s'abstint de me renseigner sur la date réelle de l'abjuration.

Cette erreur m'empêcha de mésestimer M. Margiotta à ce moment-là. Jamais je n'aurais pu soupçonner une duplicité telle que celle du 11 avril!... Je me bornai à montrer un peu de mauvaise humeur : il me semblait que M. Margiotta aurait bien pu, ne fût-ce que par convenance, me faire tenir un mot, m'informant de son changement de front. J'avais annoncé, à tous mes amis du Palladisme indépendant, un volume contre Lemmi, dans un sens ; tout à coup, je recevais les épreuves d'un volume catholique. Que l'on veuille bien faire la part de l'état d'âme dans lequel je me trouvais : je fus froissée. Je m'en plaignis, et sans doute, afin de ne pas m'irriter davantage, on se garda bien de m'apprendre que M. Margiotta m'avait trompée dès le début.

Cependant, quelques réfractaires à la domination de Lemmi commençaient à se grouper ; on m'adjurait de revenir sur ma détermination de rester luciférienne isolée. La Fédération des Triangles du Palladium Régénéré et Libre se préparait, se constituait peu à peu.

En ce temps-là, M. Margiotta me fit passer quelques lettres, par l'intermédiaire que je lui avais désigné. Puisqu'il était catholique, il ne pouvait se plaindre d'être en relation avec moi par un ami commun, catholique ; on comprendra, d'autre part, que je ne pouvais, jouant alors gros jeu contre Lemmi, multiplier mes intermédiaires, donner mon adresse

à l'un et à l'autre, surtout à M. Margiotta qui n'avait pas été franc avec moi.

Cette obligation de correspondre, en remettant sa lettre à un autre qui me l'expédiait fidèlement, l'irritait fort. L'intermédiaire remettait les lettres chez une dame de mes amies, habitant Paris. C'était l'adresse où se centralisait toute ma correspondance ; mais je ne demeurais point là. Or, M. Margiotta, tout en me faisant l'éloge de l'ami commun catholique, voulait absolument avoir l'autre adresse. En premier lieu, je ne vis dans son insistance que le désir de gagner du temps dans la transmission des lettres. Oh ! comme je me trompais !...

Au fond, M. Margiotta ne s'offensait pas de ce qu'une ou plusieurs personnes fussent interposées entre lui et moi ; mais il tenait, à tout prix, à ce qu'il n'y eût pas d'intermédiaire catholique.

Son obstination s'était accrue, avec une certaine acuité de mécontentement ; aumoient où j'entrepris mon voyage en Italie, venant de Vienne, dont j'ai parlé dans mon article sur Luigi Ferrari.

Je me refusai à lui donner l'adresse de la personne chez qui se centralisait ma correspondance, cela va sans dire ; et je tranchai la difficulté en l'autorisant à m'écrire directement, sans aucun intermédiaire. Pour cela, je lui fis connaître le nom de la Sœur écossaise qui m'avait prêté ses papiers, nom sous lequel je voyageais.

C'était peut-être imprudent ; mais je brûlais les étapes, et puis, M. Margiotta m'obsédait, en me répétant sur tous les tons qu'il avait besoin de m'écrire sans que ses lettres passassent par les mains de l'ami commun catholique.

Ayant presque toujours un copie-lettres de voyage, je puis publier, ici, quelques échantillons de notre correspondance.

Le 10 novembre 1894, entre autres, M. Margiotta m'avait écrit : « Vous êtes injuste d'être fâchée contre moi, ma chère amie. Lorsque j'aurai l'honneur de vous revoir ou de vous écrire directement, avec ordre d'éviter les intermédiaires, vous me remercerez de vous avoir mise au courant de la question, et vous serez contente de comprendre tout. »

J'étais à mille lieues de me douter de ce que M. Margiotta avait à m'apprendre. Il s'était expliqué avec ses amis du Suprême Conseil de Palerme, au sujet de la note catho-

EXTRAITS PHOTOGRAPHIÉS DE LA LETTRE DE M. DOMENICO MARGIOTTA

Du 4 Décembre 1894

Je vous parle en ami très affectueux et très dévoué, et je vous sers mon cœur comme à une sœur et à une amie sûre, pour laquelle j'ai eu toujours la plus haute estime et une vive admiration.

Je vous remercie bien sincèrement de m'avoir écrit. Le dernier alinéa de votre aimable lettre me fait de la peine. vous n'avez pas saisi ma pensée Mais

pour cela je vous écrirai longuement, aussitôt que mon esprit sera un peu calme. Je dois vous dire des choses très intéressantes, même graves.

Et quand vous aurez Tout appris, vous ne m'en donnerez raison, et vous ne me ferez plus de reproches à moi, reproches qui ne sont pas mérités.

lique donnée à son volume contre Lemmi. Selon lui, c'était le reviseur de son manuscrit qui, abusant de cette sorte de collaboration demandée par les éditeurs, l'avait fait parler contre sa pensée intime. Il aurait voulu publier un ouvrage sans couleur religieuse, uniquement consacré à dévoiler l'indignité personnelle de Lemmi; mais on l'avait poussé, et, finalement, il n'avait pu résister à cette pression.

M. Margiotta ne me raconta pas tout; car j'eus un haut-le-cœur, dès sa seconde lettre directe, et je brisai là.

A Palerme, on avait eu la naïveté de le

croire, ou, peut-être, avait-il donné des gages. Le F. : Militello, secrétaire général du Grand Orient de Sicile, avait consenti à se porter son garant et l'avait fait réintégrer membre du Suprême Conseil. La thèse de M. Margiotta avait été celle-ci : voyant l'impuissance des maçons italiens indépendants de Palerme et de Naples, il avait fait acte d'habileté, dans l'intérêt de leur cause, en simulant une conversion au catholicisme; cette pseudo-conversion avait permis que son volume contre Lemmi reçût un retentissement considérable et mît les pièces sous les yeux de tout le public, et par conséquent sous les yeux

EXTRAITS PHOTOGRAPHIÉS

DE LA LETTRE DE M. DOMENICO MARGIOTTA

Du 23 Décembre 1894

*Nous me dites que vous desirerez savoir avec qui
vous marchez. Je vous répond en deux mots.
vous marchez toujours avec l'ancien et
loyal ami. Militello est au courant de
tout.*

*Si j'avais des moyens ; je les aurais
entièrement sacrifiés : nos amis
manquent d'énergie : ils ont
peur. Je ne vous ai pas trompé. Je ne pou-
vais pas vous dire toute ma pensée par des
lettres. Je vous salue bien cordiale-
ment la main*

Le D^r D'Amico
D. Margiotta

*P. S. Personne ne doit savoir le contenu
de cette lettre. J'engage votre parole d'honneur.*

des maçons italiens qui doutaient encore. Sans doute, il aurait préféré publier un volume incolore au point de vue religieux ; mais dès l'instant que, par ruse de guerre, il était entré dans le camp des catholiques, ses éditeurs et le reviseur de manuscrit qui lui fut adjoint lui avaient forcé la main. Il s'en était donc excusé ; il avait juré, — la lettre est au Suprême Conseil de Palerme, — qu'il n'avait jamais varié dans ses sentiments de haut-maçon adorateur du vrai Dieu de Lumière, et il certifiait qu'en ayant l'air d'être catholique il rendrait de bien plus grands services à la Maçonnerie indé-

pendante, que s'il était demeuré dans une fédération ayant peur de Lemmi et frappée d'une impuissance notoire. Le F. . Militello, lié par une vieille amitié avec M. Margiotta, avait plaidé sa cause auprès de ses collègues du Suprême Conseil. Quelques-uns s'imaginèrent qu'en effet il leur était bon d'avoir un des leurs dans le camp du catholicisme romain. D'autres trouvaient insuffisant le gage de simples explications. Il fut réinscrit, néanmoins ; mais on avait décidé d'attendre mieux.

Les choses en étaient là, lorsque, sur le point de partir de Venise et devant traverser

le nord de l'Italie et m'embarquer à Gênes pour l'Espagne, j'écrivis à M. Margiotta. J'étais dans la complète ignorance des pourparlers de réintégration entre Militello et lui. J'avais eu seulement connaissance de la première impression produite à Naples et à Palerme par la nouvelle de sa conversion ; ne correspondant pas personnellement avec ces petits Suprêmes Conseils, d'importance discutée et, somme toute, fort anémiques, je croyais que Paolo Figlia, Militello et autres étaient demeurés fâchés contre M. Margiotta, converti.

Le 2 décembre, je fus obligée de renoncer à me rendre à Madrid, et j'allai à Ancône, puis à Rome et à Naples. Le F. . . qui devait m'accompagner en Espagne, s'y dirigea seul. Mais, dans ma lettre écrite avant le changement d'itinéraire, je disais à M. Margiotta :

Venise, 1^{er} décembre 1894

« ... Vous vous plaignez, mon cher ami, d'avoir à m'écrire par intermédiaires. La mesure est générale, et je l'ai prise avec de bonnes raisons. Je ne veux pas avoir, par pays, plus d'un correspondant catholique ; en outre, le correspondant catholique, que j'ai choisi en France ou dans tout autre pays, doit remettre sa lettre à telle personne que je lui désigne et dont je suis sûre. J'ai des motifs graves pour que ma nouvelle résidence et mes déplacements demeurent inconnus.

« Par exception cependant, *mais pour une seule fois*, je vous autorise à m'écrire directement dans huit jours après aujourd'hui, si vous avez quelque chose de vraiment important à me faire savoir. »

Je devais, en effet, dans le projet primitif, être à Madrid les 9 et 10 décembre. Dans ma lettre, je mis une enveloppe, où j'avais écrit le nom sous lequel je voyageais et l'adresse de l'hôtel où je comptais descendre, à mon arrivée dans la capitale de l'Espagne.

Je frémis aujourd'hui, en songeant à l'imprudence que je commis là. N'est-ce point la Providence qui me contraignit à changer de route ?

J'avais ajouté dans ma lettre de Venise :

« ... Votre lettre me parviendra très exactement ; je vous en accuserai réception, mais non point pour entretenir correspondance.

« Nous en resterons là, nullement par défiance personnelle à votre égard ; je vous le maintiens, la mesure est générale et ma décision bien arrêtée. »

Je demande pardon pour la reproduction des lignes qui suivent. Alors, j'étais dans

l'erreur, et je ne saurais trop me reprocher d'avoir écrit ce qu'on va lire. Si confuse que j'en sois, je dois, néanmoins, pour la pleine clarté de cette correspondance, reproduire encore ce dernier alinéa de ma lettre à M. Margiotta :

« Vous avez eu grand tort de passer dans le camp catholique ; car vous aviez de bons amis à Naples et à Palerme. Ils regrettent vivement votre défection. Cette conversion n'était pas nécessaire pour écraser Lemmi ; au contraire ! Les catholiques se serviront de vous et ensuite vous rejeteront ; c'est le parti de l'égoïsme et de l'ingratitude. Enfin, c'est votre affaire ; mais tant-pis pour vous !

« Votre amie très refroidie.

« D. VAUGHAN »

M. Margiotta me répondit de Paris, le 4 décembre, une longue lettre dont j'extrais seulement les passages relatifs à ce que je veux prouver :

« ... Je vous parle en ami très affectionné et très dévoué, et je vous ouvre mon cœur comme à une sœur et à une amie sincère, *pour laquelle j'ai toujours eu la plus haute estime* et une vive admiration. »

Voilà ce que M. Margiotta écrivait à la vraie Diana Vaughan, dont aujourd'hui « il n'est pas flatté du tout d'avoir été l'ami ». Laissons.

« ... Je vous remercie bien sincèrement de m'avoir écrit. Le dernier alinéa de votre aimable lettre me fait de la peine : *vous n'avez pas saisi ma pensée*. Mais pour cela je vous écrirai longuement, aussitôt que mon esprit sera un peu calme. Je dois vous dire des choses très intéressantes, même graves ; mais vous ne devez pas me forcer à passer par l'intermédiaire de Monsieur J. Je veux bien passer par l'intermédiaire de votre amie L., mais d'elle seulement. Je vous supplie donc de m'accorder comme grâce spéciale de me donner l'adresse de Mademoiselle L. et de l'autoriser à recevoir directement mes lettres à vous destinées. J'ai des motifs très sérieux pour ne pas vouloir d'autre intermédiaire entre moi et vous. Et *quand vous aurez tout appris*, vous me donnerez raison, et vous ne me ferez plus de reproches à moi, reproches qui ne sont pas mérités.

« Aussi je vous enverrai toute ma correspondance avec une personne, et vous verrez alors à qui vos reproches doivent s'adresser. Je vous expliquerai tout et vous jugerez.

« Je dois vous dire encore que c'est un peu vous la cause de ce qui vient de se passer. A qui m'avez-vous adressé ? C'est justement lui qui a arrangé le tout à sa façon.

« En attendant, je vous serre bien affectueuse-

ment la main, et vous prie de me considérer toujours pour votre meilleur ami.

« D. MARGIOTTA. »

Cette lettre me parvint à Naples, réexpédiée de Madrid; c'était la première, reçue directement, sans aucun de ces intermédiaires qui agaçaient si fort M. Margiotta.

A Naples, siège du Grand Directoire Central pour l'Europe, présidé par Bovio, qui est entièrement dévoué à Lemmi, rien ne pouvait être exagération dans mes mesures de prudence. Je ne vis personne autre que deux Frères du Triangle *Santa-Rosalba*, qui est souché sur les Loges *Anglia* et *I Figli di Garibaldi*, où se trouvaient alors des éléments bons à recruter pour le Palladisme Indépendant. Je ne parlai de M. Margiotta ni à l'un ni à l'autre.

Ma mission remplie, je n'avais plus rien à faire en Italie, et il m'était nécessaire de me rendre assez promptement à Berlin; toutefois, je me proposai deux ou trois courts arrêts, dont un à Milan, pour me rendre compte des résultats des négociations entamées par le F. : dont je m'étais séparée à Venise.

Une surprise m'attendait à Milan: c'est là que j'eus un écho de la récente réintégration de M. Margiotta au Suprême Conseil de Palerme.

L'ignorant encore à Naples, mais voulant en finir une bonne fois avec cette prétendue nécessité de me confier de graves secrets, je lui avais donné de nouveau le moyen de correspondre par exception sans intermédiaire; je lui avais écrit cette lettre, qui fut la dernière, en quittant la cité du Vésuve :

« Naples, 16 décembre 94.

« Mon cher ami,

« Votre lettre m'est transmise à Naples, où je suis venue d'abord... Maintenant, je suis obligée de renoncer à me rendre en Espagne; je retourne à ma résidence. Vous pouvez m'envoyer à l'adresse ci-jointe votre lettre d'explications; mais finissons-en, car vous ne pourrez plus m'en adresser d'autres. Après le 25, j'aurai quitté Berlin sans donner à personne aucun nouveau nom ni aucune adresse pour faire suivre.

« Je ne comprends pas votre insistance à vouloir que je vous mette en rapports avec L.-B. C'est déjà trop peut-être que L.-B. ait eu à se faire connaître d'un catholique. Le 1^{er} décembre, je vous ai donné, ainsi qu'aujourd'hui, le moyen de m'écrire directement, sans intermédiaire; c'est plus que suffisant. Le secret de L.-B. ne m'appartient pas, et, à vous le dire franchement, je trouve

étrange que vous teniez tant à le posséder, puisque vous n'en avez pas besoin pour m'écrire.

« Au lieu de m'annoncer par deux fois que vous avez à m'apprendre des choses intéressantes, même graves, dites ce que vous voulez me dire; en voilà assez. Vous me proposez la communication de toute une correspondance; je n'en ai nul besoin. Mieux vaut que vous disiez simplement et loyalement ce qui, selon vous, doit justifier votre conduite.

« Je vous ai indiqué Monsieur J., parce que vous m'avez témoigné le désir de certains renseignements pour documenter votre livre, et parce que son intermédiaire excellent et sûr évitait de dévoiler d'autres personnes. Je me fie à Monsieur J., dont j'ai apprécié la parfaite discrétion; jusqu'à présent, il ne me paraît pas avoir démerité de ma confiance. Sous le rapport de la documentation de votre livre, vous ne devez pas, je suppose! regretter de l'avoir connu.

« Votre tort, à mes yeux, est dans votre conversion, qui m'est incompréhensible; vous n'avez même pas l'excuse d'une vengeance à satisfaire, puisque des groupes italiens indépendants étaient de tout cœur avec vous. Quand vous m'avez fait part de votre projet de livre, vous m'avez caché dans quel sens vous vouliez le faire; je ne l'ai vu que par les épreuves. Néanmoins, je n'ai pas voulu suspendre mes communications; l'ouvrage était alors trop avancé; d'ailleurs, je n'ai qu'une parole; mais je n'ai pas pu moins faire que de comprendre que vous m'aviez trompée.

« J'aime toujours savoir avec qui je marche. Il m'a importé peu de m'allier contre Lemmi avec des catholiques, qui ne me cachaient pas leurs sentiments, eux. Mais croire faire campagne avec un frère de même opinion, et comprendre ensuite qu'il était catholique de cœur, c'est pénible, pour rien dire de plus.

« Agréez, je vous prie, mes civilités.

« D. VAUGHAN. »

Done, à Milan, — Milan, où les Loges Symboliques, travaillées par les amis de Sonzogno et de Cavallotti, aspiraient à secouer le joug de Lemmi, — j'eus occasion de parler du livre de M. Margiotta. « Il paraîtrait, me dit-on, que le F. : Margiotta, tentant un grand coup, se sert des catholiques: c'est le bruit qui vient de Palerme, où il a échangé de nombreuses lettres explicatives avec le F. : Militello. Il aurait même si bien démontré sa réelle invariabilité maçonnique, malgré les apparences de son volume, que le Suprême Conseil de Palerme l'a réinscrit au nombre de ses membres, au moins provisoirement. »

Cette nouvelle me fit bondir. Je n'y pou-

vais croire. Ce n'était pas l'explication que j'attendais, certes. En mon aveuglement d'alors et me croyant dans la vérité, je tenais pour impossible la conversion de quiconque avait eu la foi luciférienne. Je supposais que M. Margiotta aurait à me narrer quelque histoire de vengeance contre Pessina, triste sire qu'il détestait à outrance; voilà quelles étaient, en ma pensée, les seules circonstances atténuantes possibles.

Eh! quoi! c'était donc sa correspondance avec le F.: Militello qu'il voulait me communiquer, pour sa justification!

Allons, ce que j'apprenais, ce que le Janus de Palmi allait bientôt me confirmer lui-même, me répugnait. Et je plaignais tout à la fois et les catholiques et les maçons de Palerme! et ces derniers plus encore que les catholiques, cependant, à vrai dire. Enfin, adviene ce pourra, me disais-je. Puisqu'il trompe soit les uns, soit les autres, peut-être le Dieu-Bon a-t-il voulu que l'incident se produise à ma connaissance, afin que je mette un terme à une telle duperie.

Voici la lettre de M. Margiotta, que je reçus à Berlin, non datée à l'intérieur, mais partie de Paris le 23 décembre 1894, d'après le timbre de la poste marquant l'enveloppe :

« Ma chère amie,

«...Vous me dites que vous désirez savoir avec qui vous marchez. Je vous réponds en deux mots : *vous marchez toujours avec l'ancien et loyal ami.* MILITELLO EST AU COURANT DE TOUT,

« Vous avez eu tort de ne pas m'autoriser à vous écrire après vos démissions. Je vous aurais demandé des conseils. J'avais plein le dos de Lemmi-le-coquin et de ceux qui manquent d'énergie : j'ai cassé les vitres, et j'ai fait tout le bruit que vous savez, afin que l'attention de tout le monde se tournât vers Lemmi et l'écrasât. Ce qui est arrivé.

«...Je n'ai pas du tout intérêt à savoir l'adresse de votre amie L... Si je désirais la savoir, c'est au seul but de vous écrire par son intermédiaire, *sans passer par d'autres intermédiaires...* Je ne puis pas ni ne veux pas vous écrire par des tiers personnes dont je ne suis pas sûr tant que cela ! Trouvez un autre moyen pour que je puisse vous écrire *et vous demander conseil à l'occasion* ; sans cela, à l'avenir, les choses pourraient se passer comme par le passé ; tandis que, en marchant d'accord *dans le plus profond secret*, tout pourra arriver autrement.

« ... Je fais la campagne contre Lemmi en Italie en ce moment. Vous avez pu lire l'*Italia Reale* du 18 décembre.

« C'était le moment d'aller en Italie donner le

coup de grâce à Lemmi, par une campagne très active à mener sur les lieux. L'affaire de la Banque Romaine l'a anéanti avec son compère Crispi.

« Si j'avais des moyens, je les aurais entièrement anéantis : nos amis manquent d'énergie : ils ont peur.

« Je ne vous ai pas trompé. Je ne pouvais pas vous dire toute ma pensée par des tiers. (*Ces deux phrases ont été ajoutées après coup dans la lettre.*)

« Je vous serre bien cordialement la main.

« Votre ami.

(*Signature illisible, sauf l'initiale D.*)

« P.-S. Personne ne doit savoir le contenu de cette lettre. J'engage votre parole d'honneur. »

Ce post-scriptum et le gribouillage voulu de la signature montrent que M. Margiotta avait pleine conscience de la gravité de cette lettre.

Une remarque, pourtant, avait jailli en mon observation : mon homme, pensant que j'allais être tout heureuse d'apprendre qu'il n'avait jamais cessé d'être haut-maçon de cœur, me donnait pour garant le F.: Militello, 33^e, secrétaire grand chancelier du Suprême Conseil Général de Palerme; mais il ne me disait pas tout ce que j'avais appris à Milan.

De deux choses, l'une : ou M. Margiotta ignorait encore que le F.: Militello venait de lui obtenir sa réintégration, encore toute récente, à titre secret; ou bien, ce qui était plus probable, sa crainte d'égarement postal ou autre de sa lettre l'avait retenu, et il préférait que j'apprisse cette réinscription, en me renseignant directement à Palerme, comme il m'y conviait.

Quoiqu'il en pût être, je n'hésitai point. Je pris ma plus belle plume, et j'écrivis au F.: Paolo Figlia, député au Parlement italien, souverain commandeur grand-maître du Suprême Conseil Général de Palerme, Grand Orient de Sicile :

« Or.: de Berlin, 25^e jour, X^e mois, 000894.

« Très Cher et Très Puissant F.: P. Figlia,

« J'ai appris, il y a quelques jours à peine, que M. Domenico Margiotta, quoique ayant publiquement quitté la Maçonnerie pour le Catholicisme Romain, vient d'être réinscrit, à titre secret, dans votre Suprême Conseil, dont vous m'avez nommée Membre d'Honneur Protecteur, par décret du 8 avril dernier (ère vulgaire).

« Je ne pus accepter cet honneur, ayant donné ma démission pure et simple de toute Maçonnerie, quand me parvint ledit décret. Je n'ai donc pas voix au Conseil.

« Aujourd'hui, sollicitée de rentrer en activité, je vais participer à la création d'une Fédération des Triangles Indépendants, dont le siège central sera établi à Londres. Si votre Suprême Conseil maintient sa demande, du 11 avril (ère vulgaire), de reconnaissance officielle par la Haute-Maçonnerie Universelle du Palladium Régénéré et Libre, je pose une condition *sine quâ non* :

« Vous allez rayer définitivement, pour toujours, M. Domenico Margiotta.

« Il est inadmissible que, dans une Maçonnerie honnête, on ait des gens à double face.

« M. Margiotta trompe : ou vous ; ou les catholiques.

« Si du Catholicisme Romain il n'a que le masque, eh bien, qu'il le garde ; mais laissons cet homme aux ministres de la superstition. A aucun prix, sa duplicité ne doit avoir chez nous son emploi.

« Daignez agréer, Très Cher et Très Puissant Frère, et avec vous tous les hauts-maçons indépendants résidant en votre Vallée, ma frat. salutation et l'assurance de mon dévouement, dans la Justice, la Loyauté et la Vérité.

« D. VAUGHAN. »

Je ne veux pas en dire davantage ; mais je certifie que M. Margiotta n'a jamais plus reçu une lettre d'un seul haut-maçon de Palerme.

Voilà donc de notables extraits de la correspondance échangée entre M. Margiotta et la vraie Diana Vaughan, celle dont il fait aujourd'hui une personne distincte de la convertie de juin 1895. Voilà donc établi, sur le dos de M. Margiotta lui-même, que les deux ne font qu'une.

Bien que je ne me sois jamais engagée à garder le secret sur ces lettres, il ne me serait pas venu en l'esprit la pensée de m'en servir, sans les dernières provocations du Janus italien. Mon abstention n'aurait pas eu pour cause la dernière phrase du post-scriptum du 23 décembre : « J'engage votre parole d'honneur », phrase qui amène le sourire ; car on peut demander à quelqu'un sa parole et la recevoir, mais on ne peut imposer la discrétion à une personne au nom d'une parole qu'elle n'a pas donnée. Luciférienne, je n'eus que du mépris pour cet homme, dès l'instant où je connus sa duplicité ; chrétienne, ce mépris se changea en une sorte de pitié.

Et même, aujourd'hui que cet audacieux calomniateur a entraîné dans toutes les boues ma réputation d'honnête femme, aujourd'hui

qu'il a eu recours à la plus perfide des manœuvres pour empêcher mon œuvre de réparation de porter ses fruits, aujourd'hui qu'il m'a mise dans l'obligation d'arracher son masque de faux-converti, c'est encore la pitié qui l'emporte, malgré tout.

Oui, cet homme est un grand coupable. Oui, c'est le fourbe par excellence, et il incarne tant et si bien l'astuce qu'à ces titres de Chevalier et de Commandeur dont il se pare, on peut ajouter celui-ci, qui lui siérait le mieux : Son Excellence la Fourberie. Mais le pardon se doit toujours aux coupables repentants, quelle que soit l'énormité de leurs fautes et fussent-ils retombés cent fois, mille fois dans le même péché ; car le seul criminel impardonnable est le démon, inspirateur de tout péché, et l'homme, nature faible, porte en lui l'excuse de son origine, la déchéance de nos premiers parents, et sur lui, pour laver la faute dont il est contrit, tombe le sang divin qui fut versé sur le Calvaire par le Rédempteur crucifié, Jésus amour infini, Jésus adorable Sauveur.

M. Margiotta trompa les catholiques, quand, franc-maçon, il se fit frauduleusement décorer d'un ordre pontifical. Il les trompa encore, quand, plus d'un mois après son abjuration, il négociait le rattachement à Charleston du Suprême Conseil de Palerme, dont il était resté membre. Il les trompait encore et toujours, quand, même après son volume *Adriano Lemmi*, il offrait ses services secrets aux hauts-maçons italiens indépendants et les faisait accepter. Et si, depuis janvier 1895, il n'a pu utiliser sa fourberie au profit de ses amis maçons de Palerme et de Naples, c'est parce son masque de catholicisme lui a été laissé pour compte, comme une marchandise sans valeur et méprisée.

Ce malheureux, qui dit savoir si bien où la vérité finit et où la mystification commence, a voulu mystifier les catholiques, et il y a réussi jusqu'à ce jour ; mais, en ce jour, sa mystification retombe sur lui et l'accable. Le voici, par terre, entre deux selles.

Eh bien, catholiques, ayez encore pitié de lui.

Pour le ramasser et le remettre en selle ?

— Non. Ce serait nouvelle imprudence. En lui, la déchéance originelle s'est caractérisée par la fourberie ; la duplicité lui étant comme une seconde nature, il est sage de se tenir plus que jamais en garde. Peut-être succomberait-il de nouveau.

Pitié pour l'homme, et pitié surtout en rendant vains les efforts du Tentateur.

Parmi les ordres religieux, il en est un qui me semble tout indiqué pour purifier l'âme de ce grand pécheur et le tenir hors d'état de nuire. Qu'une Trappe vous reçoive pour votre salut, Monsieur Margiotta. Oui, au lieu de lever le poing et de grincer des dents, descendez en votre conscience, épouvantez-vous de sa noirceur, et pleurez. Les prières de celle que vous avez outragée et qui vous pardonne vous suivront dans votre retraite. Que le repentir nettoie votre pauvre âme; que la paix de Dieu descende en elle; que la pénitence et la foi vivace et ferme, non plus une foi flottante, fassent de vous un saint, comme il advint du traître, plus coupable encore que vous, que l'Eglise honore sous le nom de saint Théophile.

Ainsi conclut votre Sœur en erreur, qui sera heureuse de connaître votre repentir, et qui vous demandera alors, Monsieur Margiotta, d'unir vos prières aux siennes.

Je prie l'ami directeur de la *Revue Mensuelle* d'excuser la longueur de cette lettre et de croire à mes meilleurs sentiments.

Diana Vaughan.

Cet article, suivi de quelques notes importantes, va être mis immédiatement en brochure. Le tout formera une brochure in-octavo, de 64 pages. Prix : 50 centimes.

TRIBUNE DES ABONNÉS ⁽¹⁾

Le nouveau millénarisme et l'« Ami du Clergé »

ou réfutation des critiques de M. Pierrot
contre le millénarisme orthodoxe.

(Suite)

II. — *Le glorieux avènement de Jésus-Christ avant la fin de l'univers prouvé par la prophétie de Daniel.*

Voici d'abord le texte de Daniel (ch. VII) :

« Je regardais attentivement, à cause du bruit des grandes paroles que cette corne prononçait; et je vis que la bête avait été tuée, que son corps avait été détruit et qu'il avait été livré au feu pour être brûlé. Je vis aussi que la puissance des autres bêtes leur avait été ôtée, et que la durée de leur vie leur avait été marquée jusqu'à un temps et un temps. Je considérais ces choses dans une vision de la nuit, et je vis comme le Fils de l'homme qui venait avec les nuées du ciel et qui s'avança jusqu'à l'Ancien des jours; et on le présenta devant lui, et il lui donna la puissance, l'honneur et la royauté, et tous les peuples, toutes les tribus et toutes les langues le serviront. »

M. l'abbé Perriot prétend que notre exposé est un *enchaînement de postulats*. Mais nous le défions bien de prouver une pareille accusation. Sans doute, toutes nos démonstrations, tirées de l'Ecriture sainte, reposent sur ce postulat : vérité de l'Ecriture sainte. C'est là le seul absolument dont nous faisons usage. Or, notre critique se couvrirait de ridicule, s'il osait nous le reprocher; et il se gardera bien de nous le reprocher ouvertement. Et en effet, nous avons déclaré dès la première page de *l'Avenir*, que nous n'écrivions ce livre que pour de « vrais chrétiens, c'est-à-dire pour ceux qui croient fermement à l'infailibilité de Dieu, des Livres saints et de l'Eglise ». Ne serait-il pas absurde d'écrire des volumes entiers, comme il le faudrait pour démontrer cette infailibilité, quand le seul but à atteindre est de prouver à des chrétiens convaincus quel est le vrai sens de certaines prophéties, bien reconnues par eux comme divines? Est-ce que M. Perriot, est-ce que les autres écrivains ecclésiastiques vont se lancer dans une démon-

(1) L'abondance des matières nous force de remettre au prochain numéro le *Miracle de la Salette* et plusieurs autres articles en cours de publication.

tration complète du christianisme à propos de chaque thèse particulière fondée sur l'autorité de l'Eglise ou de la Sainte Ecriture? Non, personne ne le fait, parce qu'il serait absurde et ridicule de le faire.

Nous sommes donc en plein droit de prendre pour accordée la vérité certaine de la prophétie de Daniel, puisque nous écrivons uniquement pour des chrétiens, et qu'on ne peut pas être tout à fait chrétien sans admettre cette vérité.

Or, nous soutenons que cette prophétie démontre *absolument* qu'il y aura vers l'époque de l'Antéchrist une venue très réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que cette venue sera bien distincte de celle du jugement dernier, parce qu'elle aura lieu longtemps auparavant.

Pour prouver ces différentes propositions, il nous suffit certainement de faire voir : 1° que la venue dont parle Daniel est une venue de Jésus-Christ; 2° que cette venue doit avoir lieu vers l'époque de l'Antéchrist; 3° que cette venue doit être très réelle et non pas purement métaphorique; 4° que cette venue doit avoir lieu longtemps avant le jugement dernier.

1° Le P. Knabenbaner, le commentateur le plus récent et le plus complet des livres prophétiques, s'exprime ainsi sur la première question, dans son volume sur Daniel (p. 196) : « On ne peut douter qu'il ne s'agisse ici du Messie, d'après ce que les autres prophètes ont dit avant Daniel. Car c'est à lui seul, à part Jéhovah, que les nations sont données en héritage; c'est à lui seul qu'est attribuée la royauté et la puissance sur tout l'univers. Ici, il nous est présenté comme le Fils de l'homme, il est vu avec la nature humaine qu'il devait prendre plus tard. Ce nom est pris de ce que le Christ se nomme tant de fois lui-même le Fils de l'homme dans l'Evangile; d'où il suit que telle est la désignation du Messie. »

Voilà donc une première vérité démontrée, et, d'ailleurs, accordée par tous les commentateurs de l'Ecriture : « On ne peut pas douter » que « le Fils de l'homme venant avec les nuées du ciel et s'avancant jusqu'à l'Ancien des jours » ne soit vraiment le Messie ou Notre-Seigneur Jésus-Christ.

2° Cette venue du divin Sauveur doit suivre d'après Daniel celle de l'Antéchrist, car elle doit se réaliser après le quatrième empire et après l'apparition de cette bête « prononçant de grandes paroles, qui fut ensuite tuée, et dont le corps fut détruit et livré au feu pour être brûlé. » Or, dit le P. Knabenbaner (p. 192), « il est tout à fait hors de doute qu'il s'agit ici de l'Antéchrist : *Dubium non est quin de Antichristo sermo inferatur.* » Le même auteur écrit à la page 193 : « Donc aussitôt après le quatrième empire, le prophète a la vision de l'Antéchrist. » Il dit, en outre, à la page 200 :

« Comme je l'ai dit plus haut, il est facile de comprendre qu'il s'agit ici de l'Antéchrist, d'après ce qui lui est attribué dans le texte, si l'on considère ces données dans leurs rapports avec les enseignements de saint Paul. » C'est d'ailleurs une vérité bien reconnue par l'unanimité morale des interprètes. C'est certainement de l'Antéchrist que parle Daniel, aussitôt avant de décrire la venue du Fils de l'homme.

3° Or, il est absolument démontré par un texte formel de saint Paul que du temps de l'Antéchrist il doit y avoir un avènement très réel de Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisque, d'après l'expression même de l'Apôtre, l'Antéchrist « doit être détruit par l'éclat de cet avènement ».

Ceci encore est très bien admis par la généralité des interprètes. Cependant, c'est nié par le P. Gallois, dominicain, qui, dans la *Revue biblique*, a reconnu après nous la vérité de ces trois grandes thèses millénaristes : 1° proximité du règne de l'Antéchrist; 2° translation de la papauté à Jérusalem; 3° très longue domination de l'Eglise sur toute la terre. D'après ce Père, « cette expression : « Il le détruira par l'éclat de son avènement » ne signifie pas que Jésus-Christ en personne apparaîtra glorieux sur les nuées pour le juger, lui et tous les hommes; mais qu'il le détruira, lui et son empire, par l'éclat de son avènement, c'est-à-dire *par le triomphe de son Evangile sur toutes les hérésies, et par l'établissement de son Eglise sur toutes les nations.* »

Mais une pareille exégèse dépasse vraiment toutes les bornes de la fantaisie. Elle est absolument inadmissible pour trois raisons, sans compter les autres : d'abord, parce que le triomphe de l'Evangile et de l'Eglise ne peut pas s'appeler une venue éclatante de Jésus-Christ; puis, parce que l'Antéchrist sera précisément et par essence le grand destructeur de l'Evangile et de l'Eglise dans l'univers entier; et puis encore, parce que le triomphe de l'Evangile et de l'Eglise pût-il arriver de son vivant, malgré l'essence des choses, ce triomphe ne suffirait jamais à tuer et à détruire par lui-même le monarque le plus puissant de la terre et le vainqueur de dix rois.

Voici, d'ailleurs, comment le P. Piffard a réfuté cette explication à l'aide de ces deux versets de saint Paul : « V. 1. Or, nous vous conjurons, mes frères, par l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ et *par notre réunion avec lui*... — V. 8. Et alors apparaîtra cet impie que le Seigneur Jésus tuera par le souffle de sa bouche et qu'il détruira par l'éclat de son avènement. » — « L'enseignement de saint Paul, dit le P. Piffard, nous empêche d'admettre un intervalle de quelque durée entre la défaite de l'Antéchrist et le second avènement (de Jésus-

Christ). Le même terme également déterminé par l'article, la *parousia*, *avènement du Seigneur*, ne peut désigner au verset 1^{er} et au verset 8 deux avènements différents. Comment l'Apôtre, instruisant ses néophytes au sujet du *glorieux avènement qui réunira tous les élus à Jésus-Christ*, désignerait-il *par les mêmes mots* un autre fait tout différent de celui dont l'idée domine ce passage et doit se présenter nécessairement à l'esprit du lecteur? De plus, le mot: *epiphaneia*, *illustratio*, employé au verset 8, exclut toute idée d'avènement invisible, et ne peut se rapporter qu'à l'apparition éclatante du Fils de l'homme sur les nuées du ciel... L'étude du problème eschatologique aboutit donc à ce dilemme: ou renoncer à l'espérance d'un règne glorieux de l'Eglise sur terre, ou le placer après le second avènement...

C'est qu'en effet tout se tient dans les prophéties de l'Ecriture et dans notre millénarisme.

Nous avons prouvé la proximité du règne de l'Antéchrist de beaucoup de manières, et surtout en montrant la réalisation, de plus en plus grande, de ces deux signes infaillibles prédits par Jésus-Christ: l'apostasie des nations chrétiennes et la prédication de l'Evangile dans toute la terre. Le P. Piffard, tout jésuite qu'il est, trouve cette vérité tellement démontrée, qu'il n'en fait pas même une question, et que, d'après lui, il faut ou renoncer au règne glorieux de l'Eglise sur la terre, ou le placer après le règne de l'Antéchrist et la seconde venue du divin Sauveur. Or, il y a une vingtaine de textes de l'Ecriture qui affirment aussi expressément que possible la future réalisation de ce règne paisible sur le monde entier. Et tous ces textes prouvent indirectement la réalité d'une éclatante apparition de Jésus-Christ dans ce monde, parce qu'il est impossible d'expliquer sans cela la conversion en masse de tout le genre humain. Il est vrai que M. l'abbé Perriot ne dit rien de tout cela, puisqu'il lui a plu de ne voir dans tout notre millénarisme qu'une seule question: l'avènement de Jésus-Christ avant le jugement dernier.

Eh bien, quoiqu'il dise que « ce point capital ne lui semble pas suffisamment établi », nous prétendons le démontrer ici d'une manière aussi rigoureuse qu'il peut l'avoir fait lui-même pour ses meilleures thèses théologiques. Pour y parvenir, nous n'avons plus qu'à prouver notre quatrième proposition, c'est-à-dire que la venue très réelle de Jésus-Christ, devant se réaliser d'après Daniel et saint Paul à l'époque de l'Antéchrist, arrivera longtemps avant la fin de l'univers et le dernier jugement.

4^e Ici nous ne pouvons plus dire que presque tous les interprètes soient avec nous. Mais

nous allons prouver que c'est tant pis pour eux, parce que faute d'admettre notre proposition, ils sont forcés de se mettre quatre fois pour une, et contre Daniel, et contre la raison elle-même.

Voici, en effet, ce que dit le prophète: « Je vis comme le Fils de l'homme qui venait avec les nuées du ciel et qui s'avança jusqu'à l'Ancien des jours; et on le présenta devant lui, et il lui donna la puissance, l'honneur et la royauté, et tous les peuples, toutes les tribus et toutes les langues le serviront. »

Le P. Knabenbaner dit à ce sujet: « Le Christ a déjà sans doute tout pouvoir, et il règne même avant que tous ses ennemis lui soient soumis; mais, comme le remarque Maldonat, il est dit que le Père lui donne alors la puissance et la royauté... parce que nous disons que quelqu'un commence de régner lorsque ayant vaincu tous ses ennemis il parvient enfin à jouir en paix de son trône, quoique auparavant il fût réellement roi. »

Par conséquent, après la venue dont il s'agit, le divin Sauveur doit jouir d'une puissance et d'une royauté nouvelles, non pas en droit, puisque son droit existera depuis longtemps, mais simplement en fait. Or, nous soutenons absolument que cette royauté nouvelle de fait ne peut pas commencer pour Jésus-Christ après le jugement dernier, et cela pour bien des raisons.

En effet, il est certain qu'après la fin de l'univers, il n'y aura rien de changé à la royauté céleste de Jésus-Christ; car, depuis son Ascension, l'Homme-Dieu règne dans le ciel, et en fait en droit, aussi parfaitement que l'on puisse régner. Or, son règne sur les enfers est encore aussi effectif qu'il puisse l'être. Par conséquent, c'est uniquement par rapport à la terre que sa royauté peut changer, en devenant partout effective, ce qu'elle n'a jamais été, et en étant reconnue enfin « de tous les peuples, de toutes les tribus, de toutes les langues. »

Mais d'ailleurs, ce n'est pas dans le ciel que Jésus-Christ pourra être « servi par tous les peuples, toutes les tribus et toutes les langues; car tout d'abord il est impossible que les habitants du ciel soient partagés et distingués en peuples, en tribus et en langues, puisque tous les élus ne formeront qu'une seule famille et ne parleront qu'une seule et même langue. Et puis, le ciel ne possédera jamais toutes les tribus et toutes les langues, parce qu'il y en aura beaucoup, dans toutes les contrées de l'univers qui se sont éteintes avant de recevoir un seul missionnaire qui leur portât l'Evangile et le salut.

Il s'ensuit donc que cette royauté nouvelle, dont Jésus-Christ doit être investi après son glorieux avènement, sera nécessairement ter-

restre et par conséquent devra précéder et non pas suivre le jugement dernier.

Mais, voici une autre preuve de la même vérité.

Le prophète dit : « Ces quatre grandes bêtes sont quatre royaumes qui s'élèveront [de la terre. Mais ensuite ce seront les saints du Dieu très haut qui recevront la royauté, et ils règneront jusqu'à un siècle et un siècle de siècles. » Le P. Knabenbaner commente ainsi ce passage (p. 198) : « Dans la vision, c'est le Fils de l'homme qui reçoit la royauté ; dans l'explication, ce sont les saints du Très-Haut, c'est-à-dire le peuple saint de Dieu, le peuple du Messie... C'est à celui-ci que Dieu donne la royauté, et c'est par lui et de lui que les saints reçoivent la royauté, c'est-à-dire la gloire et la béatitude (célestes). »

Mais non, cette royauté ne peut pas consister dans la béatitude éternelle. Car le prophète dit formellement que les saints ne doivent régner que « jusqu'à un siècle et un siècle de siècles ». Or, dix mille cent ans sont tout autre chose qu'une éternité. Sans doute nous admettons très bien que ce nombre fini soit employé pour désigner une durée indéfinie, parce que cela est très conforme aux règles du langage prophétique. Mais, qu'un prophète, dont la tendance est toujours du côté de l'hyperbole, dise « dix mille ans » pour faire entendre l'éternité, c'est une invraisemblance trop grande pour que nous puissions l'admettre.

Et d'ailleurs, la royauté dont les saints doivent alors être investis est une royauté qui doit succéder aux « quatre grands empires qui s'élèveront de la terre ». Si, après ces quatre grands empires dont le dernier sera celui de l'Antéchrist, d'après Daniel, c'est l'Eglise elle-même qui doit régner sur toute la terre, rien de plus logique qu'une pareille prophétie : il doit y avoir d'abord quatre grands Etats plus ou moins hostiles à la vraie religion ; mais ils disparaîtront à la mort de l'Antéchrist, et seront remplacés par un Etat parfaitement religieux, c'est-à-dire par une domination universelle de l'Eglise. Traduisez au contraire avec les commentateurs : « Après la fin de ces quatre grands empires, les saints iront régner dans le ciel » ; alors la prédiction n'a plus de sens. Et en effet, est-ce que ce sera seulement *alors* que les saints mourront et iront au ciel ? Mais, c'est une chose qui arrive absolument tous les jours depuis l'Ascension. Il n'y avait donc aucune raison pour annoncer que cet événement succéderait aux quatre grands empires s'élevant de la terre, et par conséquent, ce ne peut pas être cela qu'a voulu dire Daniel : d'autant plus qu'au lieu de parler d'un règne éternel comme

celui du ciel, il donne à ce règne une durée tout à fait limitée : dix mille cent ans.

Mais d'ailleurs nous allons voir les plus grands commentateurs, forcés par l'évidence du texte, de reconnaître qu'il s'agit bien d'une royauté terrestre, et non pas céleste ; et nous allons fournir ainsi de nouvelles preuves de notre thèse.

Le prophète dit encore : « Mais le jugement se tiendra ensuite, afin que la puissance lui soit enlevée (à l'Antéchrist), qu'elle soit entièrement détruite, et qu'elle périsse pour jamais, et que la royauté, la puissance et l'étendue de l'empire de tout ce qui est *sous le ciel*, soit donnée au peuple des saints du Très-Haut ; car sa royauté est une royauté perpétuelle, et tous les rois le serviront et lui obéiront. »

Remarquons d'abord qu'après le règne de l'Antéchrist il doit encore y avoir de nombreux rois qui tous obéiront au vrai Dieu et se feront ses fidèles serviteurs. Est-il possible qu'il s'agisse de rois habitant dans le ciel ? Mais ce serait absurde ! Comment Daniel pourrait-il dire qu'après le règne de l'Antéchrist « tous les rois serviront Dieu dans le ciel ? » Mais d'abord, il faudrait pour cela que tous les rois fussent au ciel, et il y en a une foule qui n'y seront jamais. Est-ce que peut-être cela signifierait qu'après la mort de l'Antéchrist « tous les rois qui seront au ciel serviront Jésus-Christ ? » Mais c'est un véritable truisme ; on ne prend pas la peine de dire des choses si évidentes, surtout quand il n'y a pas une ombre de raison pour les dire ; car, dans le ciel, les rois ne sont rien de plus que les autres saints, et sont entièrement confondus dans leurs rangs ; et d'ailleurs, ils ne pourront pas être plus soumis à Dieu après la mort de l'Antéchrist qu'auparavant. C'est donc une absurdité de supposer qu'il s'agit ici de rois habitant le ciel. Or, si ces rois doivent régner sur la terre après la mort de l'Antéchrist, il faudra bien qu'il y ait un grand intervalle entre la venue du Sauveur qui détruira l'Antéchrist et la fin de l'univers ou le dernier jugement.

Mais, parlons maintenant de la royauté qui doit être « donnée au peuple des saints du Très-Haut sur l'étendue de tout ce qui est *sous le ciel* ». Est-ce que ce qui est *sous le ciel* peut être le ciel lui-même ? Evidemment non. Par conséquent, le prophète dit aussi clairement qu'on puisse le dire qu'il s'agit d'une royauté terrestre. Et cela est tellement certain, que cela est formellement reconnu par les principaux commentateurs, quoique cet aveu les jette dans des difficultés et des contradictions dont ils ne peuvent plus se dépêtrer.

Voici en effet, ce que dit le P. Knabenbaner (p. 202) : « Le texte est celui-ci : La grandeur des royaumes qui sont *sous tout le ciel* sera

donnée ; cela veut dire — ce qui est exprimé aussi par le dernier membre — tous les royaumes et tous les Etats seront soumis à ce royaume que Dieu lui-même a fondé. Quand l'adversaire le plus puissant du royaume de Dieu (c'est-à-dire l'Antéchrist) aura subi sa défaite, ce royaume prendra de l'accroissement (sur la terre), car ce séducteur sera reconnu pour tel par les survivants.

Aussi, même les rois qui, auparavant, faisaient la guerre contre Dieu sous ses étendards, se soumettront à Dieu une fois vainqueur. Car, comme l'observe avec raison Cornélius à Lapide, « une fois que l'empire de l'Antéchrist aura été renversé, l'Eglise *régnera dans toute la terre*, et c'est alors que les juifs et les gentils formeront un seul troupeau, soumis à un seul pasteur. »

Enfin ! Ce n'était pas trop tôt de se laisser vaincre par l'évidence ! Vous finissez donc par avouer, ô maîtres de l'exégèse, que « la royauté reçue par les saints du Très-Haut après la mort de l'Antéchrist sera une royauté *terrestre*, une royauté s'étendant sur tout ce qui est *sous le ciel* ! »

Mais alors, pourquoi avez-vous dit plus haut que cette royauté reçue par ces mêmes saints et à la même époque serait purement céleste, et ne consisterait que dans la béatitude du ciel ? Vous ne dites pas pourquoi vous commettez cette contradiction énorme, et absolument honteuse pour des savants comme vous ; mais il est bien facile de le comprendre. C'est que vous abusez des postulats, quoique M. l'abbé Perriot ne songe nullement à vous le reprocher, et qu'il préfère n'en accuser que nous-même, malgré notre complète innocence sur ce chapitre-là. C'est que, pour vous, il est absolument certain qu'il ne doit y avoir qu'un seul avènement de Jésus-Christ, parce que les millénaires ont été les seuls à reconnaître deux avènements, et que le millénarisme est considéré par tous les auteurs classiques comme mort et enterré, depuis saint Jérôme et saint Augustin.

Cependant, si l'on savait y regarder de près, on verrait bien que les plus terribles pourfendeurs du millénarisme n'ont jamais réfuté ce système au point de vue du double avènement glorieux de Jésus-Christ ; car cette question-là, en particulier, n'a pas même été discutée d'une manière sérieuse. Eh bien, malgré cela, tous les scripturistes classiques regardent comme absolument certain et démontré qu'il ne doit y avoir qu'un seul avènement glorieux du divin Sauveur ; et ils se croient tenus de conformer toutes leurs explications à ce fameux postulat, regardé comme une vérité fondamentale, quand c'est la plus complète des erreurs. Aussi, ils préféreraient se contredire cent fois,

que de se demander un instant s'ils sont bien certains de la donnée qu'ils prennent pour base.

Ils admettent forcément que l'Antéchrist doit être « tué par le souffle de Jésus et détruit par l'éclat de son avènement ». Ils reconnaissent encore, malgré eux, qu'après l'Antéchrist, l'Eglise doit régner sur la terre et qu'alors tous les rois seront de fidèles serviteurs pour le vrai Dieu.

Eh bien, cependant, ils persistent à déclarer que Jésus-Christ ne doit venir que pour le jugement dernier. Comment peuvent-ils concilier de pareilles affirmations ? Par de véritables escamotages et de flagrantes contradictions. Ainsi, ils diront que ce règne terrestre de l'Eglise qui doit suivre la mort de l'Antéchrist ne durera pas longtemps, et qu'alors la venue de Jésus-Christ contre l'Antéchrist et celle du jugement dernier sont considérées comme une seule et même venue, ou bien que, la première sera une simple annonce ou une simple apparence. Mais il est facile de comprendre que tous ces subterfuges et escamotages ne les satisfont pas entièrement. Car, en réalité, il répugne que le règne de l'Eglise, postérieur à celui de l'Antéchrist, ait très peu de durée et, par conséquent, très peu d'importance. alors qu'il y a au moins cinquante prophéties de l'Ecriture qui l'annoncent comme le plus grand événement qui puisse se réaliser pour le genre humain — et comme le *seul vrai règne messianique*, en comparaison duquel le passé de l'Eglise ne compte pour rien.

Et d'ailleurs, quand même ce règne de l'Eglise serait court, cela ne fera jamais qu'on puisse identifier deux venues de Jésus-Christ entre lesquelles doit se réaliser un pareil règne, parce qu'il faut bien de toute nécessité qu'il dure un certain nombre d'années. Mais, ce qui est absolument accablant pour les scripturistes classiques, c'est que d'après Daniel ce règne doit durer « jusqu'à un siècle et un siècle de siècles, c'est-à-dire plus de dix mille ans ; par conséquent, on ne peut le dire très court qu'en se mettant en pleine contradiction avec le prophète.

Mais, du reste, de pareilles contradictions ne sont qu'un jeu familier pour les plus grands scripturistes classiques. Nous en voyons des preuves vraiment curieuses dans le commentaire du P. Knabenbaner sur ce même passage de Daniel.

Il s'agit d'expliquer ces deux versets du prophète : « V. 23. Bestia quarta regnum quartum erit in terra, quod majus erit omnibus regnis et devorabit universam terram, et concubabit et comminuet eam. — V. 24. Porro cornua decem ipsius regni decem reges erunt, et alius consurget, post eos, et potentior erit

prioribus et tres reges humiliabit. » Carrières traduit tout naturellement : « Ces dix cornes de ce même royaume sont dix rois qui règneront », et il semble bien impossible de traduire autrement. Eh bien, voici la traduction, c'est-à-dire la *trahison* du P. Knabenbaner : « Au verset 23, c'est l'empire romain qui est décrit. Mais au verset 24, selon la manière des prophètes, on passe sans transition à un temps éloigné, c'est-à-dire au temps de l'Antéchrist. »

Le prophète dit formellement qu'il s'agit d'un seul et même royaume, c'est-à-dire de ce quatrième royaume dont il vient de parler. Mais le grave et savant exégète répond sans sourciller que cela n'est pas vrai, et qu'il n'est plus question du quatrième royaume dans le second verset, qui parle des dix cornes ou dix rois de cette puissance. Il est vrai que Daniel dit encore au v. 7 : « Je vis une quatrième bête terrible, merveilleuse et excessivement forte, et elle (cette quatrième bête) avait dix cornes : *et habebat cornua decem*. » Comment traduit, ou trahit notre auteur ? « Les dix cornes sont dix royaumes qui s'élèveront après la quatrième bête », c'est-à-dire qui lui succéderont. Et voici comment il prétend légitimer son exégèse : « Au verset 24, selon la manière des prophètes, on passe sans transition à un temps éloigné, c'est-à-dire au temps de l'Antéchrist. Car c'est lui qui s'élève comme une corne entre dix autres ; par conséquent, l'époque des dix rois est son époque à lui, et cela d'autant plus qu'il abaissera trois de ces rois, qu'il les dépouillera de leur royaume. »

Voilà qui est bien raisonné. Il est très certain que ces dix rois, appartenant (comme auxiliaires forcés) à la quatrième puissance, seront des contemporains de l'Antéchrist, puisque trois d'entre eux seront vaincus par lui. Mais que s'ensuit-il évidemment ? C'est que l'empire romain étant mort et enterré depuis longtemps, et l'Antéchrist n'ayant pas encore paru, le quatrième empire de Daniel ne peut absolument pas être l'empire romain ; car des contemporains de l'Antéchrist ne pourront jamais servir de cornes à un animal mort et enterré depuis des siècles, comme l'empire romain. Voilà, une chose qui semblera sans doute bien évidente à tous nos lecteurs.

Eh bien, c'est le contraire qui est vrai pour les exégètes classiques de l'Écriture, parce qu'ils prennent pour base indiscutable de tous leurs raisonnements sur cette prophétie de Daniel, ce postulat, — autrefois vraisemblable ou du moins possible, mais aujourd'hui devenu absurde, — que le quatrième empire, dont doivent sortir l'Antéchrist et les dix rois de son temps, n'est autre que l'empire romain. Voilà, jusqu'à quel excès d'aveuglement on peut pousser la routine. Parce que les inter-

prètes de l'Écriture se sont toujours fait passer l'un à l'autre cette explication du prophète, tant qu'elle a été possible, il faut que nos contemporains eux-mêmes la donnent comme indiscutable, alors même que les faits les plus patents en ont démontré l'absolue impossibilité.

Eh bien, M. l'abbé Perriot préfère de beaucoup ces absurdités auxquelles il est habitué, comme tous les scripturistes et théologiens, à l'explication très naturelle et très logique donnée par nous dans l'*Avenir*. Il dit en effet : « Il y aurait bien, si la chose en valait la peine, à examiner certaines vues particulières de M. Bigou, par exemple, son interprétation des quatre bêtes du prophète Daniel... Il n'y a pas à s'en occuper, parce que ces points particuliers ne touchent pas au fond de la question. » Ainsi, il importe fort peu que nous ayons remplacé une explication classique d'une prédiction fameuse, — rendue évidemment impossible par les faits les plus éclatants, — par une interprétation à laquelle aucun de nos adversaires n'a pu opposer la plus légère objection. Tout cela n'est rien, tout cela ne compte pour rien, « parce que ce point particulier ne touche pas au fond de la question. » Cela rappelle Omar faisant incendier la grande bibliothèque d'Alexandrie, « parce que le Coran rendait tous les autres livres inutiles. » Mais si toutes les questions s'effacent, d'après M. Perriot, devant celle du double avènement glorieux de Jésus-Christ, pourquoi fait-il tant d'éloges d'une infinité de livres qui ne s'en sont jamais occupés, et pourquoi s'aveugle-t-elle si volontiers de tout, excepté précisément de ce problème-là ? Mystère... et parti pris de la routine.

Nous avons fini notre démonstration d'une venue réelle du divin Sauveur longtemps avant le jugement dernier ; et nous sommes en mesure d'en fournir une douzaine de pareilles, comme on peut le voir, en abrégé, dans notre volume sur « la prochaine conversion du monde entier par une apparition foudroyante de Jésus-Christ à tout le genre humain ». Mais avant d'en présenter une autre, nous prions nos lecteurs de chercher à voir comment ils pourraient faire pour appliquer à celle-ci quel qu'un des nombreux reproches que M. l'abbé Perriot applique à toutes nos thèses en général, et particulièrement à celle du glorieux avènement, qui « ne lui semble pas suffisamment établie. » Est-ce qu'on n'y a pas trouvé « des propositions claires, nettement formulées, appuyées d'arguments *ad hoc*, bien bâtis et concluant régulièrement ? » Est-ce que notre exposé est « un enchaînement de postulats... dont la preuve n'est pas faite ? » N'avons-nous pas établi « autrement que par nos propres

affirmations le sens que nous trouvons aux textes de l'Ecriture et leur véritable relation à notre sujet? »

Nos lecteurs diront, peut-être, que ce n'est pas à eux à découvrir ces défauts, parce que ce ne sont pas eux qui nous les reprochent; mais que c'est absolument le devoir de M. Perriot de les prouver par l'application à notre thèse, puisque c'est lui qui en est l'auteur: sans quoi il démontrera par le fait même que tous ces défauts allégués contre nous sont les siens et non pas les nôtres. Mais, à moins d'un miracle de l'ordre moral, notre critique se gardera bien de publier une discussion régulière et sérieuse de notre thèse. Selon toutes les probabilités, ou il ne répondra pas un seul mot, ou il dira, comme pour notre article sur « la prophétie des papes », qu'il lui a » paru *assez inutile* de s'arrêter à cela ». Et la plupart de ses lecteurs, ignorant notre réfutation, seront assez naïfs pour le croire sur parole. Mais il dira à ses intimes: « Quel guépier, mes amis, que ce millénarisme de M. Bigou! Me voilà absolument abîmé pour m'y être laissé jeter une seule fois... et on voudrait encore m'y plonger une seconde, et peut-être une troisième! Ah! bien, oui! Je n'ai aucune envie de me faire assassiner tout à fait. Allez-y, vous autres, si vous en avez envie. Je vous accompagnerai certainement de tous mes vœux. » Il est vrai qu'on pourrait à la rigueur terminer la querelle en avouant qu'on s'est trompé, et que ce serait la seule solution qui fût réellement juste et loyale. Mais il y a cent à parier contre un que notre adversaire n'en aura pas même l'idée, — toujours à cause de cette maxime d'un célèbre assassin: « N'avouez jamais, mes amis, n'avouez jamais ».

Nous ne voulons pas cependant nous contenter de donner ici une preuve unique de notre thèse principale: les deux avènements glorieux de Jésus-Christ. Nous tenons beaucoup à développer encore pour les lecteurs de la « Revue mensuelle » celle que nous avons empruntée au prophète Zacharie; et l'on comprendra par là quelle serait la force toute puissante de notre démonstration, si nous faisons un pareil travail sur les dix autres arguments que nous avons donnés en abrégé dans « La prochaine conversion du monde entier ».

(A suivre.)

J. B. Bigou

Curé de Sonnac (Aude)

A MONSIEUR JEAN FINOT

Directeur de la *Revue des revues*

LETTRE OUVERTE

SUR LA

Possibilité du Surnaturel

Monsieur,

Le 1^{er} janvier de cette année, vous disiez dans la *Correspondance* de votre recueil: « La *Revue* accueille avec plaisir toute réfutation des théories ou idées émises dans ses colonnes. »

Je crois bien que vous avez été très sincère dans votre affirmation, et cependant je me défie un peu de sa mise en pratique; car on a toujours un faible pour ses idées propres et pour celles des autres qu'on a adoptées; et, par le fait même, on est très porté à trouver toute sorte de défauts à ce qui les contrarie. Voilà pourquoi, désirant m'entretenir un peu avec vous sur « la possibilité du surnaturel », j'ai cru plus prudent de vous écrire par l'intermédiaire de la *Revue mensuelle*, amie du surnaturel, que de m'adresser directement à la *Revue des revues*, qui lui est hostile.

Depuis quelques mois, vous vous occupez beaucoup des phénomènes surnaturels, mais vous le faites toujours en homme qui regarde le surnaturel comme impossible.

Ainsi, le 1^{er} mars, vous avez publié et signé un article très intéressant sur « Schlatter, l'homme aux miracles »; mais vous n'avez pas manqué d'y montrer plusieurs fois votre incrédulité pour toute sorte de miracles.

Le 1^{er} et le 15 avril, nouveaux articles de vous, intitulés: « La photographie transcendante (Les esprits graves et les esprits trompeurs) », mais aussi, nouvelle affirmation de votre scepticisme. Vous dites, en effet (p. 138): « Tout en appartenant au camp des *incrédulés*, pour la simple raison que je n'ai pu obtenir personnellement, ni à l'aide d'un médium quelconque, qu'une partie insignifiante des phénomènes signalés plus haut... »

Dans le numéro du 15 avril, vous vous occupez encore des « Guérisons par la prière », toujours en vous montrant sceptique à leur égard; et à cette occasion, vous parlez de « la voyante de la rue Paradis, M^{lle} Couédon, l'ange Gabriel, qui a fait tourner la tête à une ville comme Paris. » Mais c'est toujours en déplorant la crédulité générale de notre temps. Vous écrivez, en effet: « Un paroxysme de foi ardente et démesurée est descendu sur terre et fait des victimes dans tous les mondes... Ce malaise de foi est général. L'humanité, sans distinction de race, de religion et de classes sociales devient sa proie. Après l'Amérique, l'Angleterre et la France, ajoutons aux exemples de la vie slave que j'ai étudiés ici même dans une série d'articles sur les saints et les pos-

sédés, le fait si curieux d'une guérison par la prière qui remplit de ses échos le vaste empire russe. »

Vous venez encore de publier, le 1^{er} et le 15 juin, les « Aventures extraordinaires d'un magicien », et vous les faites précéder de ces réflexions : « Jamais la *magie noire*, science des effets obtenus et restant à obtenir par l'intervention des esprits surnaturels, ne brilla avec autant d'éclat que de nos jours... Le récit de ces aventures est un morceau d'autobiographie la plus folle et la plus invraisemblable que nous ayons jamais lue. M. Stead, qui a entrepris la tâche de le présenter au public, ne voulant pas se porter garant de ce qui suit, nous répond cependant du sérieux de l'homme et de ses facultés mentales intactes. On en avait franchement grand besoin. »

Eh bien, Monsieur, au risque de vous faire douter de ma propre raison, laissez-moi vous dire qu'après avoir lu l'autobiographie très intéressante de M. Tautriadelta, au lieu d'y voir comme vous un pendant des contes d'Hoffmann, je trouve tout cela très vraisemblable : tellement vraisemblable que je le crois réel, sans avoir la moindre garantie extrinsèque de la véracité de l'auteur.

Pour vous expliquer ma manière de voir, je vais commencer l'examen de ce récit par la fin, c'est-à-dire par les prodiges de Subé, la femme Obeeyah du Cameroon.

« Je n'oublierai jamais, dit M. Tautriadelta, l'échantillon qu'elle me donna de son pouvoir la première fois. Elle m'avait commandé de fermer les yeux, et quand, sur son ordre, je les rouvris, elle était debout sur ma main grande ouverte, sans que je sentisse le moindre poids. Elle me dit alors de refermer les yeux et de les rouvrir instantanément. Quand je lui obéis, elle avait disparu. Comme je la cherchais du regard, une pierre tomba près de moi et je l'aperçus assise tranquillement au sommet d'une falaise haute de près de cinq cents pieds... Pourtant aucun de ses miracles n'était, à proprement parler, surnaturel. Elle pouvait commander aux lois naturelles, en suspendre même l'exécution : elle ne pouvait pas les violer. »

Ceci est une singulière manière d'entendre le surnaturel. Il est vrai que pour les théologiens catholiques il y a deux sortes de surnaturels, l'absolu et le relatif ; que le premier surpasse la puissance de toute créature, visible ou invisible, et appartient, par conséquent, à l'ordre divin ; et que l'autre ne surpasse que les forces visibles ou corporelles et est le propre des esprits purs, bons ou mauvais. Mais les écrivains profanes négligent ordinairement cette distinction, et appellent surnaturel tout ce qui est au-dessus du monde visible, et, par conséquent, tout ce qui appartient à l'ordre des esprits purs.

Cela étant posé, nous dirons à M. Tautriadelta que sans doute aucun des prodiges de Subé n'était un vrai miracle, — ni un acte absolument surna-

turel ou divin, — mais que ces prodiges étaient vraiment surnaturels dans le sens ordinaire des écrivains profanes, c'est-à-dire relativement surnaturels, d'après le langage des théologiens. Et en effet, ce n'était par aucune force physique ou naturelle qu'une femme pouvait se tenir debout sur la main d'un homme sans lui peser, puis disparaître en un instant, et se transporter en un clin d'œil à cinq cents pieds de haut. Ceci est évident pour tout homme qui connaît un peu les forces de la nature. Mais tout cela lui était parfaitement possible si elle avait à sa disposition les forces du démon, qui sont en réalité beaucoup plus grandes que celles de l'homme. Or, le narrateur a eu soin de noter que les femmes d'Obeeyah « offrent des sacrifices humains, dans les conditions les plus effroyables, à *Satan lui-même*, — qu'elles supposent habiter le corps d'une araignée mangeuse d'hommes, — et qu'elles évoquent les esprits du mal. » D'un autre côté, nous savons par la théologie et par une foule d'histoires, — très authentiques, quoi qu'en disent les incrédules, — que le démon prête souvent son pouvoir à ceux qui l'invoquent et se vouent à son culte.

Mais, continuons l'examen de ce récit extraordinaire.

« Elle pouvait abattre un bras d'un coup de son sabre, le rapprocher de la plaie, murmurer quelques paroles, et, d'un seul attouchement de son tube, rendre l'adhésion complète au point qu'on ne pouvait même pas apercevoir de cicatrice. »

Nous ne voyons là rien d'impossible. Et en effet, d'un côté, nous savons par l'Apocalypse que l'Antéchrist, homme jouissant de tout le pouvoir du démon, « recevra une blessure mortelle d'un coup de glaive, et s'en guérira parfaitement d'une manière instantanée. » Or, la coupure d'un bras n'est pas une blessure mortelle. D'autre part, nos chirurgiens font aujourd'hui des greffes de chair, qu'on aurait bien crues impossible autrefois et qui réussissent très bien. Il n'y a donc entre leur pouvoir et celui du démon qu'une différence du moins au plus, et cela s'explique bien facilement.

Le narrateur continue ainsi : « Mais quand je lui demandai de faire revivre l'avant-bras que notre contre-maitre avait perdu dans un combat, plusieurs années auparavant, elle déclara franchement que cela lui était impossible. « Je ne peux pas, dit-elle, il est mort ! » De même, elle pouvait changer un crapaud en un serpent polonga ; mais elle ne pouvait pas changer une pierre en un dollar. Et sa réponse était la même : « C'est une chose morte »... Je lui demandai de produire une graine d'orange avec une graine de mongue ou du plantain avec du maïs, mais cela excédait son pouvoir. Avec une graine, une feuille, une portion quelconque de la plante demandée, elle produisait cette plante. De même, avec un œuf, elle développait en quelques minutes un poulet à sa pleine

croissance, mais elle ne pouvait pas changer un oiseau en singe, ni un poisson en lynx. »

Voilà des données extrêmement précieuses; et dont je prends note avec le plus grand soin. J'y trouve d'abord une excellente preuve de la véracité de M. Tautriadelta, et puis des expériences très importantes pour le grand problème de transformisme.

C'est qu'en effet le narrateur expose ici une foule de faits qui vont tous jusqu'à l'extrême limite de la puissance démoniaque, mais il s'arrête toujours net à cette limite, sans jamais tomber dans l'impossible. Or, s'il avait pour but d'intéresser et d'émerveiller le lecteur aux dépens de la vérité, — comme les imposteurs ou les auteurs de contes fantastiques, — il n'aurait pas pu s'empêcher de glisser au moins quelquefois dans le fossé de l'impossible, à force de marcher sur le bord extrême, sans savoir *a priori* ce qui est possible et ce qui ne l'est pas.

Et d'abord il est certain que le démon ne peut pas *produire la vie*; et voilà pourquoi il ne peut pas faire un bras vivant. Mais, à ce propos, il nous semble très intéressant de constater l'accord parfait qu'il y a sur des questions aussi extraordinaires et surnaturelles entre M. Tautriadelta et la négresse du Cameroun, d'un côté, — et saint Augustin, saint Thomas et tous les théologiens catholiques, d'autre part. Il n'y a que la vérité, prouvée par les faits les plus réels et les mieux constatés, qui puisse engendrer de si étranges coïncidences.

Voici donc ce que dit saint Thomas dans sa *Somme théologique*, 1^{re} partie, question 144, article 4 :

« La matière corporelle n'obéit pas aux esprits bons ou mauvais *ad nutum*, de manière que les démons puissent par leur propre force changer une substance en une autre. » — Voilà bien pourquoi Subé ne pouvait pas transformer une pierre en un dollar. — « Mais ils peuvent employer certains germes qui se trouvent dans les éléments du monde, pour obtenir des effets de ce genre, comme le dit saint Augustin. Il faut donc dire que toutes les transmutations corporelles qui sont possibles pour les forces de la nature, dont font partie les germes susdits, peuvent être accomplies par l'opération des démons, à condition qu'ils emploient ces germes... Mais les transmutations corporelles qui ne peuvent se faire par la force de la nature, ne peuvent nullement être réalisées par l'opération des démons d'une manière réelle; ainsi, il leur est impossible de changer un corps d'homme en un corps de bête, ou de faire revivre un corps d'homme une fois mort. »

Voilà donc, un accord parfait entre le prince des théologiens et la vieille sorcière du Cameroun, sur les bornes exactes de la puissance démoniaque. Faire de l'or? Impossible. Ressusciter un bras mort? Impossible. Produire une graine d'orange avec une graine de mangue ou du plantain avec du maïs,

changer un oiseau en singe ou un poisson en lynx? Impossible. La nature ne fait pas cela, quoiqu'en disent en un sens les transformistes absolus. Mais, obtenir un poulet avec un œuf, une plante avec sa graine ou une portion de sa substance, et un serpent avec un crapaud, tout cela est possible à la rigueur, parce que le serpent et le crapaud appartiennent à des familles voisines.

Mais, si le démon ne peut pas *produire sans germe*, — ce qui est une preuve de plus contre la génération spontanée, — il lui est très facile de tuer n'importe quoi, de faire maigrir subitement un homme, et même de lui donner toutes les apparences d'une femme; car la nature elle-même semble produire parfois de *faux sexes*. Voilà pourquoi Subé n'avait qu'à vouloir pour obtenir ces divers effets à l'aide de son petit tube, c'est-à-dire, à l'aide du démon caché dans ce tube. C'est que, selon M. Tautriadelta, « l'essence même de l'Obeeyahnisme est l'adoration du diable, c'est-à-dire l'emploi de rites, de cérémonies, d'adjurations adressées à des esprits du mal, dont on se concilie la faveur au moyen d'orgies, *effroyables d'horreur, de blasphème, et d'obscénité*, uniques dans l'histoire du monde. » Voilà, un supplément très instructif pour le grand ouvrage de M. le Dr Bataille sur *Le Diable au XIX^e Siècle*. »

Revenons cependant à St Thomas, pour trouver l'explication de tous les autres prodiges racontés par M. Tautriadelta.

Après avoir dit que le démon ne peut ni ressusciter un homme ni le changer en bête, le grand théologien continue ainsi : « Si parfois quelque chose de ce genre *paraît* se réaliser par l'opération du diable, cela arrive, non pas en toute réalité, mais seulement en apparence. Et cela peut s'accomplir de deux manières, par l'intérieur et par l'extérieur. D'un côté, en effet, le démon peut impressionner l'imagination de l'homme, et même ses sens corporels, de manière qu'une chose lui paraisse autrement qu'elle n'est. D'autre part, il peut façonner lui-même avec des vapeurs un corps d'une forme quelconque, afin qu'en le revêtant il apparaisse d'une manière visible; et par le même moyen, il peut envelopper quoiqu'il soit de toute sorte de formes, pour lui donner l'apparence de n'importe quoi. »

Voilà, la véritable et seule explication de tous les phénomènes du spiritisme et des merveilles exposées par notre magicien.

D'après M. Tautriadelta, deux magiciens de l'Hinterland du Cameroun ont réussi à faire tomber une pluie diluvienne en un temps de sécheresse terrible. Or, de telles pluies ne dépassent nullement les forces de la nature, ni par conséquent celles du démon, qui est doué d'une grande puissance motrice. D'un autre côté, cette même puissance explique très bien la promenade aérienne de l'un de ces magiciens. Mais, quand ces deux hommes ont fait semblant de se taillader le corps et de

répandre leur sang en abondance; quand ils ont fait paraître un anglais nu et de nombreux serpents au milieu de leur feu; et lorsqu'ils ont exhibé de leurs gorges des reptiles venimeux de trois pieds de long, ils étaient très loin, assurément, d'opérer des effets réels: car le démon ne peut pas produire la vie sans germe. Mais, comme le dit St Thomas, « il peut façonner avec des vapeurs un corps d'une forme quelconque... et lui donner l'apparence de n'importe quoi. » Nous sommes donc ici en présence de véritables escamotages, de réelles prestidigitations d'une espèce surnaturelle. Ce sont bien des illusions, mais des illusions objectives, c'est-à-dire, des illusions fondées sur des apparences trompeuses.

Telle est la véritable explication de toutes les merveilles contemplées par M. Tautriadelta chez les fakirs de l'Inde, c'est-à-dire, de la ménagerie qu'ils paraissent créer, de la canne produisant des raisins mûrs en dix minutes, du yatagan traversant une poitrine de part en part sans laisser aucune trace de son passage, de la charge de Balaklava, des transports instantanés, etc. Tout cela n'était qu'illusion objective, causée par des vapeurs aux apparences trompeuses, c'est-à-dire, de la pure fumisterie. Cependant il est très possible qu'un fakir soit réellement monté dans les airs, — en grimpant par une corde dont le bout y était tenu par le démon, — qu'il soit resté assis dans le vide et qu'il ait ensuite disparu. Le diable est bien assez fort pour porter un homme et le faire disparaître.

C'est encore par l'illusion objective qu'il faut expliquer le prétendu dédoublement de la personnalité, les échanges de corps et tout ce qui s'ensuit, la fille de quatre ans hachée sous un panier, etc. Mais la sorcière italienne foudroyant son ennemi d'un coup d'œil, c'est-à-dire, par la puissance de son démon, peut très bien être une réalité.

Voilà donc, Monsieur Jean Finot, comment la théologie catholique a expliqué, de nombreux siècles à l'avance, des phénomènes qui vous paraissent étranges et invraisemblables jusqu'à une sorte de folie. Vous, au contraire, vous faites appel à une science nouvelle pour rendre compte de ces merveilles et de celles du spiritisme; car vous dites, dans une phrase dont je ne comprends pas la construction (p. 446): « Ces affirmations et ces théories ne sont, sans doute, que les précurseurs d'une science nouvelle et triomphante qui, comme l'astronomie, a marché derrière l'astrologie, la chimie derrière l'alchimie, et la science naturelle derrière la magie primitive; cette science nouvelle éblouit, crée des illuminés avant de nous offrir des interprètes! »

Eh bien, non, ce n'est pas une science nouvelle que celle du surnaturel. C'est, au contraire, la plus vieille de toutes; car elle a précédé de plusieurs

milliers d'années la connaissance réelle de la nature.

Déjà, du temps de Moïse, les magiciens de Pharaon accomplissaient toutes les merveilles de la sorcière actuelle du Cameroon. Alors déjà, et même avant le déluge, au témoignage de la Genèse, divers peuples adoraient le démon sous la forme d'un bouc, comme dans l'Afrique centrale on l'adore sous la forme d'une araignée. Sous les premiers rois d'Israël, la pythonisse d'Endor évoquait le prophète Samuel, comme les spirites de nos jours évoquent n'importe quel défunt. Toutes les nations de l'antiquité ont pratiqué plus ou moins le culte des esprits et ont eu leurs magiciens, leurs oracles, leurs prophètes, qui ont accompli exactement tout ce qui est attribué aux magiciens et aux spirites de nos jours, dans toutes les contrées de la terre. C'est ce qui est attesté par les historiens des différents peuples qui nous racontent au même titre les événements les plus naturels. Dans le moyen âge, et même dans les temps modernes, on a cru partout aux esprits autant que dans l'antiquité; on a partout pratiqué la magie et on en a toujours réalisé les effets merveilleux.

Mais, voilà qu'au dix-huitième siècle, il s'est rencontré une pléiade de soi-disant philosophes et savants qui ne possédaient pas au fond pour deux sous de véritable science et de réelle philosophie; et parce qu'il a plu à ces hommes-là de se moquer du surnaturel, c'est-à-dire de tout ce que le monde avait le mieux affirmé jusqu'à eux, la négation du surnaturel est devenue à la mode dans tous les pays civilisés. Voilà la grande et à peu près l'unique raison pour laquelle la négation du surnaturel, c'est-à-dire des esprits purs, bons ou méchants, est encore à la mode aujourd'hui.

Vous dites dans votre revue du 1^{er} octobre 1895, page 99, au sujet d'un *de nos savants les plus brillants*: « Ses confrères le boudent depuis le moment, où il a déclaré qu'il faut étudier certains phénomènes mystérieux, au lieu de les traiter avec un mépris ignorant. Cette déclaration et les études qui en ont résulté ne cessent, du reste, d'irriter notre Faculté de médecine, qui boude toujours un de ses membres les plus distingués ». Parlez-vous pour M. Ch. Richet ou pour M. le docteur Gibier, je n'en sais rien. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que vous voyez là « un fait bien fâcheux pour notre tolérance intellectuelle. »

Or, êtes-vous bien sûr d'être tout à fait exempt vous-même de cette intolérance des Académies? Il est vrai que, sous bien des rapports, vous savez montrer une grande largeur d'esprit, et que depuis quelque temps vous consacrez de nombreux articles aux questions d'occultisme, — un peu parce que vous vous y intéressez vous-même, et beaucoup parce que vos nombreux abonnés s'en déclarent très friands.

Mais si vous êtes assez disposé à admettre à peu

près la possibilité et même la réalité des faits, il en est tout autrement au sujet de leur caractère surnaturel. Ici, vous niez *a priori*, autant que l'Académie de médecine. Vous répétez à satiété qu'il ne faut croire ni aux miracles, ni au surnaturel, ni à l'intervention terrestre des esprits. Vous répondez le 1^{er} mai à un prêtre de Marseille : « C'est impie de s'élever contre les miracles ? Allons donc ! Que faites-vous de saint Marc (pour saint Matthieu, ch. 24, v. 24) : « Il s'élèvera des faux christes et des faux prophètes, qui feront des prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire des élus mêmes ! » Voilà un sophisme qui n'est pas mal : prouver qu'il est permis de nier tout miracle, parce que Jésus-Christ a annoncé qu'à l'époque même où nous sommes, c'est-à-dire au temps de l'apostasie générale des nations et de l'évangélisation universelle, on ferait beaucoup de miracles trompeurs ! Cela revient à dire qu'il ne peut pas y avoir de monnaie véritable, puisqu'il y en a de fausse. Mais passons, parce que ce n'est pas sur le miracle que je veux discuter aujourd'hui ; c'est simplement au sujet du surnaturel.

Vous dites, le 15 avril, page 144 : « Qui sait ce que nous réserve le lendemain de la science spirite ? Il est probable qu'il dissipera ses illusions, mais il se pourra aussi que de ses expériences et théories nébuleuses se dégage une *force insoupçonnée ou une science nouvelle*. »

Eh bien, je crois pouvoir vous assurer que le spiritisme ne révélera jamais ni force, ni science qui soit nouvelle en soi. Le seul effet qu'il aura, avec l'extension extraordinaire qu'il prend de plus en plus, ce sera de faire connaître aux savants ce que les ignorants de tous les pays de l'univers savent depuis des milliers d'années, depuis dix ou douze mille ans : c'est-à-dire l'existence et l'action terrestre des démons.

C'est une chose assez drôle, n'est-ce pas, qu'il faille encore plusieurs années et de nombreuses expériences pour apprendre aux savants ce qui est connu des ignorants depuis un temps presque infini. On en a cependant d'autres exemples ; car les savants ont nié jusqu'à notre siècle la possibilité de la chute de pierres célestes, que tous les paysans affirmaient, par expérience, depuis l'antiquité la plus reculée. Mais ces phénomènes paraissaient impossibles, inexplicables, surnaturels, superstitieux, absolument comme l'intervention des esprits ; et, voilà pourquoi, les savants se seraient crus déshonorés, s'ils avaient partagé sur ce point l'opinion des ignorants. Cependant, quand la chute des bolides leur a en quelque sorte crevé les yeux, ils ont fini par trouver le phénomène tout simple, tout naturel et tout aussi explicable que n'importe quoi.

« Mais enfin, me direz-vous peut-être, vous êtes très affirmatif sur la réalité du surnaturel, et cepen-

dant vous ne donnez pas des preuves de votre thèse. »

Je vous répondrai tout d'abord que, quand même il en serait ainsi, je n'aurais en cela que le tort de vous imiter, car je ne vous vois jamais donner la moindre raison pour appuyer vos négations du miracle et du surnaturel. Mais, en réalité, je vous ai déjà fourni une excellente preuve en faveur de ma proposition : c'est le consentement unanime des peuples, motivé, non pas par de simples idées théoriques, mais par une expérience universelle des faits magiques et surnaturels, que vous regardez à peu près comme impossibles. Contre cette affirmation expérimentale de tous les peuples de l'univers il n'y a que les négations gratuites et les ricanements d'une poignée de soi-disant philosophes, dont l'autorité est absolument nulle sur cette question. Et, cependant, si vous et la plupart des savants de notre siècle, vous niez *a priori* la possibilité du surnaturel, vous ne le faites que parce que telle est la mode, et parce que vous êtes les échos inconscients et irréfléchis d'hommes de lettres, qui n'avaient pas même, en général, le mérite d'être sérieux.

Mais, vous êtes tellement habitué, comme les autres incrédules, à ne faire aucun cas de l'histoire ancienne, et même moderne, dès qu'il s'agit de phénomènes surnaturels, que je croirais inutile de vous en parler, si l'histoire contemporaine ne venait pas, de votre propre aveu, apporter à ce sujet la plus puissante des confirmations.

Et, en effet, vous avez beau dire que vous appartenez au camp des incrédules, parce que vous n'avez pas pu être vous-même acteur ou témoin par rapport aux merveilles du spiritisme, vous écrivez cependant ces phrases d'une grande portée : « Tout en rendant justice aux efforts tendant à démasquer les mystificateurs, n'oublions point qu'il y a à côté de ces derniers des intelligences de premier ordre, des hommes de bonne foi incontestable, des chimistes, des physiciens, des savants, comme Crookes, Wagner, Wullace, Zoelner, Oliver, Lodge, Barret, de Morgan, Boutleroff, etc., etc. Il serait impossible d'admettre que tous ces hommes aient eu recours à des supercheries, pour obtenir en échange le succès de ridicule qui a déjà tué maintes gloires spirites. Il serait également difficile de croire à une naïveté de la part des savants, dont la prudence extrême dans le domaine de l'expérimentation scientifique a été toujours reconnue. »

Vous avouez donc qu'il est moralement impossible que de tels savants soient ou trompés ou trompeurs au sujet des phénomènes spirites. Or, vous savez ce qui est raconté par Crookes et par le Dr Gibier, qui ont toute votre confiance.

Le Dr Gibier dit dans sa « Physiologie transcendante », page 240 : « Dans les séances à matérialisation, notons bien ceci, chacun peut voir une

personne, morte depuis un temps plus ou moins long, lui apparaît et *lui parler*... Elle vous *entretient* de choses parfaitement privées et connues de vous seul... Vous pouvez prendre sa photographie. Elle vous laisse l'empreinte ou plutôt le moulage en creux de sa main et même de sa tête... Tous ces objets, photographies et moulages, vous restent comme une preuve inaltérable que vous n'avez point rêvé. »

M. Crookes dit aussi dans son livre sur « la Force psychique » : « Oui, j'ai constaté que le pouvoir qui produisait ces phénomènes n'était pas simplement une force aveugle, mais qu'une intelligence le dirigeait ou du moins lui était associée. » Comment le prouve-t-il ? En montrant que cette force parle, répond aux questions, écrit d'elle-même et exécute les mouvements les plus divers qu'on lui demande.

Voilà donc qui est très certain. Il s'agit bien d'une force intelligente, au moins aussi intelligente que l'homme. Cette force est impalpable et invisible par elle-même et dans son état ordinaire. Ce n'est que par exception qu'elle se rend palpable et visible, sous la forme d'un homme ou d'une femme qui n'est plus en vie. C'est donc un véritable esprit, plus ou moins puissant et intelligent. Or, dans la nature proprement dite, il n'y a aucun être intelligent en dehors de l'homme et de l'animal, en vertu de la définition qui a été donnée jusqu'ici de la nature. Il faut donc reconnaître dans l'agent du spiritisme un esprit vraiment surnaturel et extranaturel, comme vous le voudrez. Par conséquent, M. Aksakoff a raison de conclure que les spirites se trouvent « en présence d'un agent d'existence supraterrrestre ».

Mais ce savant a grandement tort d'ajouter que cet agent est « d'une espèce inconnue » ; et vous n'avez pas moins tort que lui quand vous dites ironiquement : « Contentons-nous du reste de l'explication du révérend Stainton Moses... qui, en généralisant également les faits, trouve que, puisque *tous* les esprits matérialisés prétendent avoir vécu sur terre, ils ne sont ni *anges* ni *démons* ! »

En voilà des arguments logiques ! Ces esprits ne sont pas des démons ; puisque ce sont eux qui le disent. Mais précisément le démon est par définition ; et en quelque sorte par essence, un *esprit trompeur* ; et les spirites savent bien par expérience qu'ils ont très souvent affaire à des esprits trompeurs ; car vous-même M. Finot, vous intitulez votre article : « La photographie transcendante (Les esprits graves et les *esprits trompeurs*) ». Si vous adoptez un tel titre, quoique dans votre étude vous ne disiez pas un mot sur cette distinction, c'est que vous copiez simplement le langage des spirites. Mais si ces derniers avaient un peu de logique, ils comprendraient qu'on peut être un esprit trompeur tout en affichant la plus parfaite gravité, et même

que le meilleur moyen de tromper c'est de parler aussi gravement que possible.

Cependant, je m'aperçois que je dépasse mon but, en entreprenant de vous faire voir que l'agent du spiritisme n'est rien autre chose que le mauvais esprit, c'est-à-dire le démon, et par conséquent l'être le plus anciennement connu qu'il y ait au monde.

La seule chose que je voulais vous démontrer *cette fois-ci*, c'est qu'il faut admettre la réalité d'*esprits plus ou moins intelligents et puissants*, en dehors de l'homme proprement dit, ou de l'homme naturel.

Seriez-vous assez bon pour me répondre oui ou non sur cette question précise, et pour *motiver* votre réponse ?

Seconde question — peut-être plus indiscrete. Si je vous avais demandé de publier ma présente lettre dans votre revue, l'auriez-vous fait réellement, pour vous conformer à cette affirmation écrite par vous : « La revue accueille avec plaisir toute réfutation des théories ou idées émises dans ses colonnes ? »

Et, dans le cas où vous diriez *oui*, vous engageriez-vous à publier quelque autre lettre de même genre, si je me permettais de vous l'adresser directement pour cela, — ou au moins à me renvoyer mon manuscrit affranchi et *recommandé*, à peu près dans le délai d'une quinzaine ?

Je vous demande mille fois pardon pour ma liberté et mon indiscrétion excessives, et je vous prie de vouloir bien agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

J.-B. Bigou,

curé de Sonnac (Aude)

Sonnac, 17 juin 1896.

Avis important

En réponse aux nombreuses demandes de renseignements qui nous sont adressées touchant les titres ou la situation maçonnique de telle ou telle personne soupçonnée d'appartenir à la Maçonnerie, ou touchant l'état actuel de la secte, dans telle ou telle localité, nous prévenons nos lecteurs que tous ces renseignements se centralisent au siège de l'Union antimaçonnique de France, et que par conséquent on n'a, pour les obtenir, qu'à s'adresser à :

M. GABRIEL SOULACROIX,

Rédacteur de la FRANC-MACONNERIE DEMASQUÉE, organe de ce comité, 8, rue François 1^{er}, à Paris.

CHRONIQUE DU MERVEILLEUX

La Maison hantée de Valence-en-Brie

Sur la fin du mois dernier, la curiosité publique a été vivement intriguée par des phénomènes fort extraordinaires, dont le petit village de Valence-en-Brie, à dix kilomètres de Montereau, était le théâtre.

On se rappelle la maison hantée de la rue du Couëdic, à Paris, visitée tour à tour par les ingénieurs et les plus fins limiers de la police, sans que les recherches les plus minutieuses aient pu découvrir la moindre cause naturelle des phénomènes troublants dont les locataires étaient victimes.

Ce sont des phénomènes analogues qui se sont produits à Valence-en-Brie, dans la maison de M. Lebègue, un intendant de M. Obédine, sujet russe et Parisien très connu.

Un collaborateur du *Journal*, M. Daniel d'Aigre, envoyé sur les lieux pour se rendre compte de l'authenticité des bruits qui circulaient à ce sujet, a fait de sa visite très consciencieuse le récit suivant :

Maison à grande porte cochère ; un étage, quatre fenêtres en façade sur la rue. Derrière, un grand jardin. Sous le vestibule, au rez-de-chaussée ; à gauche, la cuisine ; à droite, un salon précédé d'une petite pièce ; à gauche, la cave.

Au premier, de plain-pied, la salle à manger, donnant sur le jardin. À droite, la chambre à coucher de M^{me} Lebègue. Le long du couloir, à droite et à gauche, diverses pièces, dont la chambre du fils de la maison.

Nous sommes reçu par la mère de M^{me} Lebègue, qui nous raconte les tracasseries dont elle et les siens sont victimes.

Elle nous montre les carreaux brisés et le salon qui fut bouleversé, il y a quelques jours, par la force malfaisante qui semble avoir pris possession de la maison.

Nous montons au premier.

M^{me} Lebègue, quoique fort malade et alitée depuis six mois, nous fait un très aimable accueil.

— Je ne crois pas au « revenant », ni au diable, nous dit-elle, et je ne m'explique pas les tortures que des ennemis inconnus m'infligent, non plus que l'acharnement qu'ils mettent à me martyriser.

On a fouillé partout, du haut en bas de la maison. On n'a rien trouvé.

Ce matin, outre les menaces habituelles, des projectiles ont été lancés dans ma chambre, des cailloux, deux pièces de monnaie de dix centimes, un morceau de sucre : les voici sur ma cheminée.

Nous constatons la présence des cailloux et des sous, et, comme nous demandons de quel côté s'opère l'arrivée :

— Du côté du jardin ; il faut donc traverser

d'abord la salle à manger et tourner un peu à droite, ainsi que vous pouvez en juger vous-même. Sur la rue, les volets sont fermés. Depuis quinze jours, on ne m'a pas laissé une minute de repos. A toute heure, ce sont des bruits, des clameurs, des injures, des menaces.

Pendant six mois, m'a déclaré la « voix », on a travaillé les caves et le but à atteindre est ma mort.

« — Vous faites là un vilain métier, ai-je dit un jour, je suis plus riche que ceux qui vous commandent, combien désirez-vous ? »

« — Rien, rien que la mort ; j'ai juré de ne pas partir avant d'avoir obtenu ce résultat. Ce que je fais est vil et misérable, je le sais, mais j'ai juré. »

Vous avouerez qu'il n'est pas gai de vivre avec un « revenant » aux idées tant subversives et qui ne parle de rien moins que de faire sauter l'immeuble et ses habitants « à la Ravachol ».

De fait, il s'y occupe le plus qu'il peut. Toutes les vitres sont brisées, mais d'une façon spéciale ; on pourrait dire plus exactement qu'elles sont trouées, comme traversées par une balle de revolver de gros calibre ou de fusil.

Le « revenant » s'est livré à ce genre de tir original en plein jour, de 2 à 7 heures.

Le plus curieux, à mon avis, est ceci :

Dans la chambre de M. Lebègue fils, une immense glace a été perforée du dedans en dehors ; le cercle ne présente aucune barure ; seul, l'étain est entré sur un rayon de deux centimètres, mais, — et c'est ici la particularité tout à fait étrange, — *le bois qui garnit le fond de la glace n'est pas même écorché.*

Plus heureux que notre confrère du *Petit Journal*, nous avons pu voir et entendre.

Il y avait une heure environ que nous causions avec M^{me} Lebègue, quand la jeune bonne, Isabelle, montait, effarée, annonçant que tout était sens dessus dessous dans le salon, qu'on voulait entrer pour ouvrir les rideaux ; elle avait buté et s'était blessée au pied.

Nous nous précipitons à sa suite. En effet, les candélabres, la pendule, les vases gisent sur le tapis ; les meubles sont renversés ; un bouton de la porte est enlevé.

Au moment où nous rentrons vers M^{me} Lebègue, nous entendons une voix caverneuse prononcer ces mots qui semblent partir de la tête du lit : « Hein ! j'ai fait du beau travail, je suis content de moi. »

Il n'est pas difficile, le « revenant », mais cela devient intéressant. Remarquez qu'il ne casse que les carreaux et respecte les autres objets, se contentant de les jeter à terre.

M. Lebègue lui a même offert de le prendre à son service comme domestique en raison de son adresse, à condition toutefois qu'il apporte un peu plus d'ordre ; mais ses offres n'ont pas été acceptées.

A partir de ce moment, — il est midi environ, — M^{me} Lebègue mère, son petit-fils et sa petite-fille sont à table ; je suis près de la malade ; la bonne et la « mère Pruneau », comme on l'appelle dans le pays, sont près de moi, sur un canapé, et j'entends des meuglements très profonds,

l'épiphonème scatologique de Cambronne prononcé à haute voix et coup sur coup.

Quelques instants après, la « mère Pruneau » descend à la cuisine et j'entends encore ceci : « Qu'est-ce qu'il veut ce « vacher-là ? »

Le colloque se poursuit et, quand je m'apprête à descendre, sur la pointe des pieds, pour écouter encore, un bruit me fait rétrograder : c'est une pierre qui vient de tomber près du lit. Je m'en empare pour notre Salle des Dépêches.

En bas, la discussion continue.

Le « revenant » s'oppose à ce que la « mère Pruneau » mange de la salade, et, à mon arrivée, il la salue gracieusement de l'épithète de « vieille p... ». Je ne suis pas plus heureux, du reste : il me traite de p... lumassier (la rime y est).

Puis, plus rien : il est deux heures. Je présente mes salutations et me retire, non sans interroger la jeune bonne Isabelle, qui fut témoin de la première manifestation.

— Il m'a dit se nommer de Vlinski, être prince, très riche et très beau (en tout cas, bien mal embouché pour un prince), et m'a promis le mariage si je voulais accepter ses rendez-vous. Bien entendu, j'ai ri, pas tout de suite cependant, car j'ai eu peur au premier moment.

La plus brave est Mademoiselle; elle lui tient tête, et, l'autre jour, j'ai dû descendre la chercher à la cave, où elle poursuivait « l'assassin qui veut tuer sa mère ».

Nous nous étonnons de cette bravoure bien précoce chez une fillette de huit ans ; mais M^{lle} Sophie nous rassure en répondant, très crâne : « Pourquoi avoir peur d'un misérable ? »

En somme, tout le monde en a pris son parti dans la maison : on n'a plus peur. N'empêche qu'il est au moins gênant de se trouver à la merci du fantaisiste « de Vlinski » qui est allé jusqu'à s'opposer au dépouillement d'un lapin et à la cuisson de malheureux oignons !

Dehors, à Valence, à Montereau, à Moret, à Fontainebleau, on ne parle que du « diable ».

On raconte, dans les auberges, des anecdotes que la plus élémentaire décence nous oblige à passer sous silence.

Nul ne doute de la bonne foi de la famille Lebègue, dont chacun parle dans les meilleurs termes. D'ailleurs, il faudrait admettre la complicité d'une bonne douzaine de personnes, ce qui est inadmissible.

Et, enfin, le maire, l'instituteur, le docteur Paté, chacun a entendu. Alors, comment douter ?

Le docteur Paté soigne M^{me} Lebègue et n'est nullement épargné par le « revenant », qui lui décoche des quolibets du plus haut goût, souligne ses phrases, à telle enseigne que le brave docteur a pris la résolution de ne plus parler et se borne à écrire ses ordonnances, pour avoir la paix... relativement.

Que conclure ?

Le parquet a fouillé, il n'a rien trouvé ; les gendarmes ont veillé, il n'ont rien vu.

Magistrature et maréchaussée ont reçu des bordées d'injures en comptant les carreaux cassés !

N'y a-t-il, dans cette histoire, qu'une sinistre farce, une lugubre mystification ?

Se trouve-t-on, au contraire, en présence d'un

phénomène authentique, semblable à ceux que relatent MM. Crookes, de Rochas, Gibier et tant d'autres ?

C'est ce qu'il ne nous appartient pas de décider ; mais nous souhaitons que lumière se fasse au plus vite.

Comme pour la maison hantée de la rue du Couëdic, toutes les recherches ont été vaines. Les locataires, les voisins, le curé, le médecin, les gendarmes ont fouillé la maison de fond en comble, et en ont été pour leurs peines. Il semble donc, ici encore, qu'on est en face d'un de ces phénomènes qu'aucune cause naturelle ne saurait expliquer, et qu'il faut par conséquent rapporter à une cause surhumaine ; d'autre part, le caractère des phénomènes constatés ne saurait laisser le moindre doute sur la nature de cette cause, et les bonnes gens qui, à Valence, à Montereau, à Moret, à Fontainebleau, « ne parlent que du diable », comme le dit M. Daniel d'Aigre, pourraient bien avoir raison.

Le bon sens populaire en sait plus long à ce sujet que les docteurs en occultisme auxquels M. Lebègue a eu recours, en les priant de venir à son aide et de profiter de l'occasion pour prouver l'authenticité de leurs théories hermétiques.

Que répondent, en effet, les magiciens consultés ? Le grand Papus (docteur Encausse) l'oracle de l'occultisme contemporain, ne voit rien d'étonnant dans ce phénomène : « Il y a sûrement dans la maison, dit-il, un médium inconscient » ; et ce médium pourrait bien être la fillette de huit ans qui tient tête à l'apparition et l'écarte par le geste de *la main tendue*, opérant ainsi comme une *initiée* ; dans ce cas, l'apparition ne serait qu'une *larve*, dont il aura facilement raison, le jour où il ira lui-même visiter la maison hantée, pour préserver les malheureux habitants de ces malignes influences, et en même temps, selon le désir de M. Lebègue, « appliquer la science moderne et voir ses résultats concurremment avec ceux de la Kabbale : c'est-à-dire, ajoute-t-il en propres termes, que *je me servirai simultanément de cercles magiques, de cercles de métal influencé et de cercles électriques*. »

Dans une autre entrevue avec M. Gaston Méry, le même Papus établit ainsi la Genèse du phénomène :

« Une volonté mauvaise venant du peuple (domestique renvoyé, paysan froissé) a cherché à agir sur M. Lebègue pour se venger. M. Lebègue est le meilleur homme du monde et ne se connaît aucun ennemi. Mais il a eu des jaloux, des envieux, si le fait est analogue à ceux de Cideville.

« Mais cela ne suffit pas, à mon avis. Il faut prendre une force quelque part. Cette force, on la suture à une pauvre femme malade et à un jeune homme nerveux. Dès lors, le contact est complet, la volonté mauvaise sert de *transmetteur*, la force psychique de *conducteur* et les meubles et les vitres de *récepteurs*. »

Risum teneatis, amici? Et quel bon billet a ce pauvre M. Lebègue! Si, comme nous le croyons, le diable est en jeu, il ne se moque pas mal de toutes les simagrées du charlatan Papus; il a plus peur d'une goutte d'eau bénite que de tous les cercles magiques ou électriques et de toute la science kabbalistique du Dr Encausse.

Un autre docteur, directeur de la *Revue de l'hypnotisme*, le Dr Bérillon, qui naturellement ne croit pas au surnaturel, « n'admet rien, comme il le dit lui-même, en dehors des strictes règles de la nature », et explique tous les phénomènes par l'hypnotisme, ne veut voir dans le cas présent « qu'un fumiste obstiné qui connaît admirablement les êtres du logis et pourrait être doublé d'un compère ventriloque. »

A la bonne heure! Avec les docteurs de la trempe du Dr Bérillon, on sait à quoi s'en tenir. Là où l'hypnotisme n'est pas de mise, il ne peut y avoir que fumisterie, dût le diable se manifester en personne! L'hypnotisme ou la ventriloquie! Tout est dit. Avec quelle profonde pitié, ô grand, ô profond, ô mystérieux Papus, devez-vous considérer de pareilles théories! Avec quel dédain de la science médicale devez-vous vous réfugier dans votre sacro-sainte Kabbale!

Car, entre nous, je doute fort que, malgré vos excellentes intentions, vous puissiez jamais concilier les grimoires de votre magie avec les négations et l'incrédulité de la science.

Nous venions d'écrire ces lignes, lorsque le *Journal*, dans son numéro du 1^{er} juillet, nous apprit que toute manifestation occulte avait cessé comme par enchantement à Valence-en-Brie et que la guérison des malades n'était plus qu'une affaire de temps. Comment s'est opéré ce prodige?

La lettre suivante de M. l'abbé A. Schnebelin au *Journal* va nous l'apprendre :

Paris, 43, rue du Rocher,
30 juin 1896.

Mon cher Monsieur Nau,

Je reviens de Valence-en-Brie, où à la prière de M. Lebègue je suis allé passer trois jours, dans l'unique but d'y faire cesser les étranges phénomènes qui s'y passaient depuis le 10 juin et qui ont bouleversé tout le pays, les agents de la justice compris. Ce qu'en a raconté dans le numéro du *Journal* du 27 juin votre collaborateur M. Daniel d'Aigre est, certainement, très exact. Quant aux véritables causes du phénomène, tout le monde a un peu erré, excepté cependant M. le docteur Encausse (Papus) que j'ai eu l'honneur et le plaisir de voir hier et ce matin, et qui a quitté Valence peu de temps avant moi. Dans une interview, Papus a fait pressentir que ce pouvait être un vivant faisant usage de forces occultes opérant à distance dans l'infernal dessein de nuire à toute une famille et d'amener la mort d'une personne détestée que depuis des années déjà il persécutait.

C'est de Paris même, après une entrevue avec M. Lebègue, que je commençai dès lundi à briser

ces forces. Le soir de ce jour, en effet, à 10 heures de relevée, l'étrange voix perçue par M. d'Aigre prenait son congé définitif par un « bonsoir, je m'en vais pour toujours ». Il eut cependant une velléité de retour samedi, à 10 heures 1/2, à l'instant même où je vous téléphonais que c'était fini, à Valence, jusqu'à une heure, au moment où M. Lebègue vint tout désolé m'apporter une pierre lancée par le mystérieux sorcier. Je mesurai aussitôt au biomètre son énergie fluïdique, que j'ai constatée se trouver de 100 degrés au moins inférieure à la mienne. De cet instant, l'occulte et sinistre mystificateur était mon prisonnier.

Il ne me restait qu'à le briser : ce que j'ai fait aussitôt; de sorte que, arrivé avec M. Lebègue à Valence-en-Brie, je n'ai eu qu'à constater avoir pleinement réussi. Toute manifestation occulte a cessé, et la guérison des malades n'est qu'une affaire de jours.

Je déclare en toute sincérité qu'il n'y a, dans ces étranges phénomènes, absolument rien de surnaturel; il n'y a dans ces faits que la mise en œuvre de fluides spiriques qui ont, avec les fluides électriques, une apparence de parenté. Ces fluides spiriques sont comme le véhicule par lequel la volonté humaine extériorise, c'est-à-dire, envoie au loin sa force motrice, comme dit le savant russe Aksakof, sa sensibilité, sa parole, sa vue, son ouïe, et même son fantôme.

J'ajouterai encore que ces exercices d'extériorisation sont excessivement dangereux pour leur auteur. Il y a pour lui danger de mort, s'il rencontre sur sa route un fluide contraire. Je crains fort, qu'en l'occurrence tel n'ait été le sort du malheureux paysan qui a pensé pouvoir impunément exercer ainsi ses talents de société! Avant peu, nous serons fixés.

Nos savants patentés de l'Institut craignent tellement de rencontrer sur leur chemin le surnaturel, qu'ils n'osent jeter un regard curieux sur des faits qui crèvent les yeux de leurs contemporains. « Ils ont, comme le dit très justement Georges Montorgueil, la science couarde! »

Il y a là, cependant, les éléments de découvertes autrement stupéfiantes que celles du téléphone et du phonographe.

Veuillez agréer l'assurance de ma respectueuse considération.

L'Abbé A. SCHNEBELIN.

Rien, en effet, il faut l'avouer, de plus stupéfiant que cette lettre; on se demande, après l'avoir lue, si l'on n'a pas rêvé. Loin de moi la pensée irrévérentieuse d'élever le moindre soupçon sur la bonne foi de l'abbé Schnebelin, ou de douter « de la vieille expérience des faits extra-naturels » dont il se vante; mais je suis bien tenté de croire qu'en l'occurrence il s'est mis le doigt dans l'œil et est lui-même victime de la plus singulière illusion que puisse produire la passion, l'engouement de l'occultisme. Evidemment, d'après les termes de cette lettre, qu'il est bien difficile de faire concorder avec le langage que lui fait tenir M. Gaston Méry, M. l'abbé Schnebelin est un adepte convaincu de Papus, de M. de Rochas et du russe Aksakoff. Il

croit fermement que nous sommes plus ou moins doués de fluides *spiriques*, ayant une certaine analogie avec les fluides électriques, et que ces fluides sont un *véhicule* à l'aide duquel la volonté humaine *extériorise*, c'est-à-dire, *envoie au loin sa force motrice, sa sensibilité, sa parole, sa vue, son ouïe et même son fantôme*. Ainsi, dans le cas présent, le fluide spirique du prétendu sorcier, auteur des phénomènes « très exactement décrits » par M. Daniel d'Aigre, aurait véhiculé (M. l'abbé ne nous dit pas à quelle distance) non seulement, ses paroles, sa vue et son ouïe, mais encore des cailloux, des pierres, des pièces de monnaie ; de plus, ce véhicule folâtre et incongru se serait amusé à briser les vitres, à trouser les glaces, à empêcher les gens de manger de la salade ou de dépouiller un lapin. Evidemment, tout cela ne peut s'expliquer naturellement que par la présence de ce que certains psychiques appellent le *double*, le Sosie invisible de la personne malfaisante, se livrant à distance à tous les exercices que pourrait exécuter cette personne elle-même. M. l'abbé Schnebelin aurait dû nous dire si c'était de cette façon qu'il expliquait le phénomène. Mais ce qu'il y a de certain, ce dont nous ne pouvons douter, sur le témoignage de l'abbé lui-même, c'est que, grâce à lui, (Papus doit être joliment jaloux) c'est-à-dire, grâce à son propre fluide spirique, dont l'énergie, mesurée au *biomètre*, se trouve de 100 degrés au moins supérieure à celle du sorcier, le fluide de celui-ci, vaincu, prisonnier, brisé, a dû céder la place et se retirer devant son vainqueur. Il faut noter que ce terrible fluide de l'abbé a agi à une assez respectable distance, puisque c'est de Paris même qu'il a commencé à briser les forces du fluide ennemi, et qu'arrivé avec M. Lebègue à Valence-en-Brie, il n'eut qu'à constater qu'il avait complètement réussi ! Ce ne fut, sans doute, que par excès de précaution qu'il prit soin, comme il l'avoua à M. G. Méry, de brûler, mêlés à de la cire, certains objets qu'il croyait imbibés du fluide malfaisant.

A la pensée de ce succès, M. l'abbé Schnebelin se sent assailli d'une crainte assez naturelle touchant le résultat final de son opération. Il sait de science certaine qu'il y a danger de mort pour le sorcier, s'il vient à rencontrer sur sa route un fluide contraire. Or, le sorcier de Valence-en-Brie en a rencontré un, et quel fluide, grand Dieu ! Un fluide d'une énergie supérieure de 100 degrés au sien. Il est fort à craindre que le pauvre sorcier n'en sorte bien malade, s'il s'en tire ! « Avant peu, nous serons fixés », nous dit l'abbé.

Encore une fois, je crois à la sincérité de M. l'abbé Schnebelin, quand il nous affirme qu'il n'y a, dans ces étranges phénomènes, absolument rien de surnaturel ; mais, ce que je crois aussi, c'est qu'il pourrait bien, en se prêtant à venir ainsi confirmer de son autorité de prêtre des doctrines aussi suspectes que celles de Papus ou d'Aksakoff (1),

être lui-même la dupe d'un plus malin que lui, et faire le jeu du diable, enchanté de voir un abbé donner dans son panneau en attribuant à des causes naturelles, purement imaginaires, des phénomènes que jusqu'ici la science renonçait à expliquer naturellement.

A examiner de près l'affaire, on dirait qu'elle a été arrangée tout exprès pour donner au Dr Papus et C^{ie} l'occasion de faire triompher, par une expérience décisive, le système de ces messieurs, et enfoncer à jamais, toute explication surnaturelle de semblables phénomènes.

Cette fois, voilà M. de Rochas bien dépassé ; et ses nouvelles expériences viendront trop tard pour démontrer l'extériorisation de la *motricité* ! Le fluide de l'abbé Schnebelin, d'un seul coup, a tranché la question.

Mais nous ne sommes pas au bout. Nous avons bien raison de dire tout à l'heure que le magicien Papus devait être jaloux de se voir couper l'herbe sous le pied par son confrère en magie, le possesseur du terrible fluide dont nous avons vu la puissance.

En effet, voilà que, dans le *Journal* du 2 juillet, se trouve une relation de l'enquête faite par le Dr Encausse, « parti, lui aussi, à Valence-en-Brie, pour délivrer la maison de sa hantise ». Par malheur, cette relation ne concorde guère avec celle de l'abbé Schnebelin, bien qu'il reconnaisse avec lui qu'il s'agit d'une *extériorisation* parfaitement caractérisée :

« On a transporté, dit-il, M^{me} Lebègue dans une maison voisine ; son lit fut soulevé de terre et renversé. Instruite par l'abbé Schnebelin, elle se servit d'un couteau pointu, et frappa violemment dans le vide ; la voix — cette voix que vous connaissez — lui dit alors : « Tu te défends trop ; tu as fait venir des tas de gens avec lesquels je ne serais pas le plus fort. Bonsoir, je m'en vais. » (Nous serions curieux de savoir si le Dr Encausse a entendu ces paroles de ses propres oreilles.)

« Une autre fois encore, les bruits se reproduisirent ; le fils Lebègue tira successivement trois coups de carabine dans leur direction ; on entendit des gémissements (un cri selon l'abbé Schnebelin, comme le cri d'une bête blessée), et depuis plus rien ; le calme est revenu et la malade dort, ce qui ne lui était pas arrivé de longtemps. »

Mais alors, si le fluide ou le double du sorcier n'a cédé que devant le couteau pointu de M^{me} Lebègue, ou les coups de carabine du fils Lebègue, dont Papus, généreusement, laisse tout l'honneur à l'abbé Schnebelin, que penser de l'affirmation de ce dernier, lorsqu'il nous dit que lorsqu'il était arrivé à Valence-en-Brie, les forces du fluide ennemi étaient déjà brisées et qu'il n'eut qu'à constater qu'il avait pleinement réussi à distance ?

Mais Papus est un habile metteur en scène, et le dénouement aurait manqué de tragique, sans la

(1) Voir ce que nous avons dit du système de MM. de Rochas et Aksakoff aux numéros 27 et 28 de cette Revue.

pointe du couteau et les décharges de la carabine et les *gémissements* du pauvre fluide atteint, sans doute, en plein cœur. D'après Papus, le sorcier doit être blessé, sinon tué, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que, d'ici à quelques jours, « on connût la clef du mystère et les organisateurs du complot qui devait amener la mort de M^{me} Lebègue et l'abandon de la maison. »

Il tient, en outre, à préciser certains points que l'enquête de l'abbé a laissés dans l'ombre. C'est ainsi qu'il a découvert, en vertu de sa science kabbalistique, que l'*envoûteur* doit se trouver à douze kilomètres de la maison hantée, et que *trois personnes*, ni plus ni moins, se sont associées pour cette mauvaise action. De plus, il a fait relever sur certains des carreaux brisés des *schémas* qui seront photographiés et à l'aide desquels on arrivera, sans doute, à savoir d'où est parti le coup (1). Quel terrible *détective* que le Dr Papus !

Ces dernières indications laisseraient supposer qu'au fond il ne croit qu'à un complot habilement mené par plusieurs compères ; en tout cas, il ne nous dit pas s'il a, comme il nous l'avait promis, *employé simultanément les cercles magiques, les cercles de métal influencé et les cercles électriques*. Mais, comme le dit M. Daniel d'Aigre, à qui cette relation est adressée, il est probable que « le docteur Encausse ne nous a pas vidé tout son sac ! »

En résumé, il y a ici deux choses en présence : des phénomènes fort extraordinaires, qui déconcertent toute la prudence humaine, et de l'autre, l'application (assez romanesque d'ailleurs) d'une théorie tendant à expliquer ces phénomènes par un autre phénomène plus extraordinaire et plus inexplicable encore : l'action de prétendues forces *spiriques* ou *psychiques* agissant naturellement à distance du sujet avec la même précision, la même puissance que le sujet lui-même. Tant que l'existence de ces forces mystérieuses ne nous sera pas mieux démontrée que par de pures affirmations du Dr Encausse, doublées même de celles de l'abbé Schnebelin, nous serons en droit de repousser l'hypothèse, et de nous en tenir à la vieille doctrine de l'Eglise : tout ce qui, dans le domaine du merveilleux, dépasse évidemment les forces humaines et ne peut s'expliquer par les lois de la nature, doit être attribué à une force et à une action surnaturelle, celle de Dieu ou de son singe, le Diable.

Gilbert Jonas.

P. S. — Pour être complet, il faut donner la dernière lettre adressée au *Journal* par M. l'abbé Schnebelin le 10 juillet.

(1) M. l'abbé Schnebelin est encore plus affirmatif. Il a vu dans ces brisures des taches ressemblant à des figures humaines et qui lui ont révélé la physionomie du sorcier : « C'est un vieillard à barbe blanche, la figure rougeaude, les cheveux ébouriffés. Je le reconnaitrais, a-t-il dit, si je le rencontrais dans la rue. Il a deux complices. »

Valence-en-Brie, le 10 juillet 1896.

Mon cher Monsieur Xau,

C'est de la soi-disant maison hantée que je vous envoie ces lignes, pour vous apprendre l'heureuse nouvelle de la guérison de M^{me} Lebègue qui, hier, pour la première fois depuis huit longs mois, a pu se lever et passer plusieurs heures à l'une des fenêtres donnant sur le jardin et sur la campagne. C'est dans une lettre rectificative adressée le 2 juillet à *l'Eclair*, que j'avais annoncé (pour dans huit jours) la guérison de M^{me} Lebègue. Nous étions hier au 9 juillet : comptez, il y a huit jours.

La guérison de la malade est la meilleure preuve de l'efficacité de notre intervention, de M. le docteur et de M^{me} Encausse, et de moi, qui, depuis mon retour ici, ai disputé pour ainsi dire, pied à pied, la maison de M. Lebègue à la hantise d'un paysan plus ou moins sorcier. Sur ce point, comme sur tous les autres, la théorie que j'avais l'honneur de vous exposer dans ma lettre du 30 juin, se trouve confirmée : la mise en œuvre d'un fluide spirique, plus subtil que l'électricité mais qui se comporte de même, et que la volonté humaine manie à son gré et dirige où elle veut. C'est l'od du chevalier de Reichenbach, manipulé par M. le colonel de Rochas, photographié par M. le docteur Baradus.

C'est le 25 juin que, de Paris, sans avoir encore vu ce pays, j'obtins un premier résultat : l'arrêt des phénomènes qui reprennent pendant quelques heures deux jours après, puis cessent tout à fait pendant ma présence ici jusqu'au 2 juillet. Ils reprennent encore avec moins d'intensité cependant qu'au début, toute la nuit du 3 au 4 juillet. Le 4 au soir, je reviens ici avec M. et M^{me} Encausse. On n'entend presque plus rien, du moins moi. Le lundi 6, à huit heures du matin, nous quittons Valence, et de huit heures et demie jusqu'à mon retour au soir, c'est un boucan infernal : table renversée sur les enfants, bris de carafes, projectiles de toute sorte jusqu'à un couperet, sont lancés, sans cependant blesser personne. Cette fois, c'est à moi qu'il s'en prend, et la scène devient presque comique ; des invectives mutuelles qui durent des heures entières. Je vois des morceaux de briques, des pierres, des morceaux de bois tomber devant moi ; de la pointe de mon épée aimantée jaillissent parfois de véritables éclairs. lorsque le phénomène est touché.

Bref, hier, vers une heure, c'était fini, et peu après, la malade, qui n'avait pas quitté le lit depuis le 2 novembre 95, a demandé à se lever ; la guérison venait au jour prédit. D'autres conséquences, non moins curieuses seront constatées. Je me réserve d'en parler ailleurs. Malgré l'étrangeté de ces phénomènes, je le répète, je n'y vois rien de surnaturel. Nous en approchons, mais ce n'est pas encore cela. Je ne me suis donc nullement trompé dans mes pronostications, comme certains auraient désiré le faire croire.

Veuillez agréer, mon cher monsieur Xau, l'assurance de ma respectueuse considération.

L'abbé A. SCHNEBELIN.

On le voit, M. l'abbé Schnebelin est de plus en plus formel dans ses affirmations ; il n'a

pas le moindre doute sur l'efficacité de la pointe de son épée aimantée « d'où jaillissent de véritables éclairs, lorsque le phénomène est touché » ; il tient à ce que le public qui s'intéresse à sa magie soit parfaitement convaincu comme lui *qu'il n'y a dans tout cela rien de surnaturel*, et que « l'od du chevalier de Reichenbach, manipulé par M. le colonel de Rochas, photographié par M. le docteur Baradus » suffit à tout expliquer. Mais alors qu'est-ce qui empêchera d'expliquer par le même *od* du même chevalier, etc., tous les faits du même genre, non seulement dans le présent, mais encore dans le passé, et de réduire les miracles les mieux avérés à quelque application d'un principe analogue non encore entrevu, mais réservé aux Rochas et aux Papus de l'avenir ? Sur ce terrain, la pente est glissante, et il ne faut pas se lasser de le répéter, la croyance au surnaturel une fois ébranlée, tout l'édifice religieux s'écroule. G. J.

* *

Les Apparitions de Tilly devant la Société psychique

La Société des sciences psychiques s'est occupée des apparitions de Tilly-sur-Seulles.

Dans une première séance, M. l'abbé Leroy, du diocèse de Bayeux, a fait l'historique et la description des faits que connaissent en grande partie nos lecteurs. Ces faits, a-t-il dit, il est impossible de les nier, comme il est difficile aussi de ne pas y reconnaître une intervention surnaturelle. Cependant quelques doutes sur l'authenticité de certaines apparitions se sont élevés, assez graves, pour que l'évêque de Bayeux, Mgr Hugonin, recommandât à son clergé de s'abstenir de paraître autant que possible sur le théâtre des apparitions.

Les apparitions de Tilly, duement constatées, sont-elles des apparitions divines ou de simples prestiges diaboliques ? M. l'abbé Leroy a examiné avec impartialité le pour et le contre, et sans se prononcer, il a laissé la solution de cette question à la discrétion de la Société.

Dans une seconde séance, tenue le 2 juillet, et qui est la dernière de cette année, la Société a entendu le rapport de son président, M. le chanoine Brettes, rapport rédigé après une sérieuse enquête de trois jours faite sur les lieux. A côté des faits déjà connus, le rapporteur en a présenté quelques autres qui jettent sur les manifestations de Tilly une couleur démoniaque assez prononcée. M. l'abbé Brettes a rencontré au champ des apparitions une personne singulière, venue de Paris, et connue à Tilly sous le nom de la *dame noire*. Celle-ci a bien l'air d'une Luciférienne endurcie, ou tout au moins d'une possédée bien caractérisée.

On raconte que la première fois qu'elle est allée au pied de l'orme mystérieux, elle a interpellé une

autre dame qui implorait la Vierge en faveur de sa fille malade : « Malheureuse, lui crie-t-elle, que venez-vous faire ici ? Partez vite. Votre fille ne guérira pas. » Douze cierges brûlaient en ce moment à une petite distance de l'orme, dont cinq placés par la dame ainsi interpellée. A peine la dame noire avait-elle fini de parler, qu'un gros papillon aux ailes noires se mit à voleter au-dessus des cierges et en éteignit cinq, précisément les cinq cierges de M^{me} X. On essaya de les rallumer. Mais le gros papillon reparut aussitôt et les éteignit de nouveau à mesure qu'on les rallumait. On ne put obtenir de la dame noire aucune explication.

« Quand je la rencontrai, dit le chanoine Brettes, elle faisait pitié, tant elle paraissait souffrir. D'énormes gouttes de sueur perlaient sur son front. Ses yeux étaient rougis par les larmes, agrandis, semblait-il, par l'horreur de je ne sais quelle extase diabolique, ses traits convulsés. »

Interrogée par lui, elle finit par lui avouer, à voix basse qu'elle voyait « Légion ». On sait que « Légion » est le nom que s'attribue, dans l'Evangile, le démon.

Et, tout en faisant au chanoine cette mystérieuse confidence, elle le suppliait de le démasquer.

Autre fait signalé par M. le chanoine Brettes : Une personne qui ne sait pas lire a vu des lettres sur la robe de la Sainte Vierge ; on lui présenta un alphabet en lui demandant de désigner les lettres qu'elle avait vues ; elle désigna U. S. P. Q. Le chanoine, à son retour de Tilly, trouva une lettre de Caen, dans laquelle on lui racontait qu'un enfant, qui ne sait pas le latin, avait révélé que ces quatre lettres signifiaient : *Unum Sacellum Pium Queso* ; je demande une chapelle.

Voici les conclusions auxquelles l'examen attentif de toutes les circonstances des apparitions de Tilly a amené M. le chanoine Brettes :

1^o Le surnaturel, tel qu'il se manifeste à Tilly, est d'une évidence qui défie le matérialisme.

2^o Certains faits — il ne s'agit que de ceux qui sont bien démontrés — paraissent avoir une origine divine ; d'autres trahissent une origine diabolique.

3^o C'est pourquoi il faut admettre que Tilly est le champ d'une sorte de lutte entre le surnaturel divin et le surnaturel diabolique, ou bien que tous les phénomènes dont nous avons parlé sont le résultat de l'influence démoniaque. En effet, s'il arrive quelquefois que l'ange des ténèbres prend, pour tromper les hommes, les apparences d'un ange de lumière, la réciproque n'est pas vraie.

4^o Enfin, conclusion pratique : il est nécessaire de faire des fouilles à l'endroit où ont eu lieu les apparitions, les fouilles devant peut-être apporter quelques éléments précieux d'information.

On a remarqué, en effet, que la plupart des formes diverses que revêtent les apparitions semblent sortir de dessous terre, enveloppées d'un

nuage qui se dissipe peu à peu ; ce qui laisserait soupçonner que ces apparitions pourraient bien n'être que des illusions produites par l'Esprit des ténèbres.

D'autre part, la plus grande partie des prodiges relatés ont un caractère de désordre troublant qui semblerait indiquer une action diabolique bien plutôt qu'une intervention divine. En voici un dernier exemple cité par l'*Eclaireur* de Caen :

C'était, il y a une dizaine de jours, un samedi, que M^{lle} Troplong aperçut l'image pour la première fois. Le même jour, elle vit *huit fois* !!!

Un de nos correspondants, dans lequel on doit avoir la plus grande confiance, nous rapporte à ce sujet ce qui suit :

« Il y a eu lundi huit jours, j'arrivai avec un de mes amis, à 11 heures du soir, sur le lieu de l'apparition. M^{lle} Troplong y était en prières. Je viens de voir la Vierge, nous dit-elle, mais elle est partie à votre arrivée. — Lui aurions-nous fait peur ? Nous aurait-elle pris pour le diable en personne ? — Oh ! non, soyez sans inquiétude, car je crois bien qu'elle va revenir.

De fait, quelques instants après, la vision se présentait à trois reprises différentes.

L'état de la jeune fille nous faisait peine à voir. De temps à autre, on l'entendait qui criait : « O que je souffre, mon Dieu ! que je souffre ! » Et elle voyait toujours !!!

Très émus, les prêtres présents récitèrent le chapelet.

— Si véritablement c'est la Vierge que tu vois, dirent-ils à la jeune fille, dis-lui qu'elle fasse un miracle et nous attesterons sa présence !

On attend encore le miracle.

Cette souffrance subie par plusieurs personnes qui ont vu, trahit, à notre avis, une intervention diabolique ; et pourrait bien être l'effet d'une véritable obsession.

Faut-il enregistrer, ici, l'opinion du Dr Papus, appelé à la donner comme membre de la Société des sciences psychiques ? N'ayant pu faire intervenir ici les lumières de sa science kabbalistique, il est réduit, comme médecin adversaire de toute manifestation surnaturelle, à invoquer le fameux système de l'hallucination ou de la suggestion collective ; d'après lui, « toutes ces apparitions n'étant que celles de statues existantes, elles pourraient bien n'être que le résultat d'une *force dynamique locale*, agissant sur tout ou partie des assistants. En un mot, les voyants agiraient sous l'influence d'une vaste et commune suggestion. »

Une telle solution ne fait que déplacer la question. Il reste toujours à savoir d'où vient *cette vaste et commune suggestion* ? Elle est elle-même un prodige que la science médicale, avec toutes ses hypothèses, n'est pas encore parvenue et ne parviendra pas, nous le croyons, à expliquer naturellement.

Les apparitions de Saint-Urbain en Vendée

La Chronique vendéenne de l'*Espérance du Peuple* de Nantes publiait, le mois dernier, un extrait du *Publicateur*, relatif à la treizième apparition de la Sainte Vierge à une petite fille de Saint-Urbain. Ces apparitions auraient été suivies de plusieurs cas de guérisons miraculeuses, parmi lesquelles on cite celles-ci :

Un homme de Quirouard près de Préfailles, a été guéri d'un cancer à la lèvre ; un enfant de Barbâtre (île de Noirmoutier), âgé de six ans, qui n'avait jamais pu marcher, s'est levé à la suite des précédentes apparitions et continue depuis à pouvoir faire usage de ses jambes.

Des ablutions pratiquées avec de l'eau ayant touché aux fleurs qui se trouvent sur le lieu de l'apparition auraient débarrassé de scrofules purulents une petite fille de sept à huit mois.

Voici l'extrait du *Publicateur* :

« Pour la treizième fois, la petite Eléonore Charrier, de Saint-Gervais — ou plutôt de Saint-Urbain — prétend avoir eu, jeudi 16 avril, une apparition de la Sainte Vierge.

« Un de nos dévoués collaborateurs nous adresse à ce propos, les notes suivantes :

» L'apparition, annoncée depuis longtemps, avait amené à Saint-Gervais une foule de trois à quatre mille pèlerins, qui, de bonne heure avaient assiégé les splendides avenues de la Bonnetière et la demeure voisine de la petite « voyante ». Elle n'en est toutefois sortie qu'à onze heures — l'heure officielle — et, soutenue par son père et son oncle, elle s'est frayé à grand peine un passage à travers la foule pour se diriger vers le champ du Brandois, sur la marge duquel s'élève un modeste reposoir fait de quelques images pieuses et de vases de fleurs.

« Arrivée là, la fillette s'est jetée à genoux, tandis que la foule entonnait de pieux cantiques. Tout à coup, le silence se fait, et alors commence entre « l'apparition » et la voyante (et trop souvent avec son entourage) un assez long colloque que la foule suit avidement, mais qui ne nous apprend pas grand-chose de nouveau, à part la guérison d'un malade et la délivrance de deux âmes en souffrance.

« La foule n'en est pas moins très émue. On se jette sur la fillette pour l'embrasser, on se partage les fleurs qu'elle avait dans les mains, et en un clin d'œil le pauvre petit oratoire champêtre est dévalisé par les pèlerins, qui s'en voudraient de partir sans emporter un témoin matériel de l'apparition.

« Mais le plus grand nombre ne quitte pas le château de la Bonnetière, attendant impatiemment l'heure à laquelle la petite Charrier est autorisée à répéter le « secret » à elle confié par la Sainte Vierge, il y a neuf mois, jour pour jour, heure pour heure.

« Cinq heures sonnent. Les avenues sont noires

de monde. La maison de la « voyante » est plus assiégée que jamais, et la maréchaussée venue du bourg voisin, à peine à la protéger contre l'envahissement populaire.

« Enfin, la fillette paraît. On la hisse sur un mur pour qu'elle domine mieux la foule et aussi pour s'en faire mieux entendre, et alors, au milieu d'un profond silence, elle révèle le fameux secret.

« — La Sainte Vierge, dit-elle, désire qu'on lui élève une chapelle dans le champ de l'apparition et qu'un pèlerinage y ait lieu chaque année.

« Le premier pèlerinage aura lieu le 15 août 1897; une source jaillira dans deux ans, à dater du vendredi-saint dernier; la chapelle sera construite en 1900, et le 15 août prochain des miracles seront opérés sur le lieu même de l'apparition. »

Le talisman de M. de Morès

Dans notre précédent numéro, nous avons signalé l'usage, fort inutile d'ailleurs, qu'aurait fait M. de Morès, dans son héroïque et fatale expédition, d'un prétendu talisman qu'il aurait reçu du moghadem de Gabès, El-Hadj-Ali — talisman qui devait le garantir de toute tentative des snoussistes contre ses jours, et qui ne lui avait été accordé que sur l'autorisation expresse de Mohamed-el-Madhi, le grand chef religieux des Snoussis.

L'*Événement* qui a pu voir un second exemplaire de ce talisman entre les mains d'un Tripolitain habitant Paris, en fait la description suivante :

C'était un caillou de calcaire blanc, très dur, ayant la dimension et la forme d'un gros œuf de pigeon et légèrement aplati; sur une des faces, on voyait à la partie supérieure un croissant, entre les cornes relevées duquel était gravée une étoile rayonnante : par-dessus une équerre dont les deux branches ressortaient sous le croissant.

Au-dessous, dans un cercle, un dessin ou une lettre ressemblant à la *tourah* du calife de Constantinople, mais avec trois boucles au lieu de deux. Plus bas, un cartouche en arc de cercle contenait des caractères arabes : c'était la signature du chef religieux des snoussis : *Mohamed-el-Madhi-ben-El-Hadj-Snoussi*.

A droite de la vignette un petit cercle, à gauche le chiffre arabe. Enfin, à l'envers du caillou, la signature de El-Hadj-Ali, surmontée du numéro d'ordre de la circonscription placée sous sa domination régionale.

Les gravures étaient profondes et très nettes.

Lors de son dernier voyage en France, Morès avait déjà cet objet et le montra à plusieurs de ses amis.

Il était si convaincu de l'efficacité de ce passeport sacré, qu'il aurait dit lui-même avant son départ :

« Si l'on veut entraver mes projets, je renverrai mon escorte, et je disparaîtrai, continuant ma route, plus en sûreté qu'avec elle. »

Il ne savait pas que les superstitions diaboliques

des Arabes ne le mettaient pas à l'abri des perfidies politiques et du fanatisme musulman; sa mort ne doit surprendre aucun de ceux qui ont lu les curieuses révélations de notre savant collaborateur, M. Ad. Ricoux, sur les *Sociétés secrètes Musulmanes* dans l'Afrique du Nord.

D'autre part, la description du talisman, qu'on vient de lire, prouve jusqu'à quel point, ainsi que nous le fait remarquer un de nos abonnés correspondants, les hiéroglyphes musulmans se rapprochent des hiéroglyphes maçonniques. Le langage du diable est à peu près le même au pays du Croissant qu'en terre chrétienne.

G. J.

La Lucidité de la Voyante

M^{lle} Couédon, la prétendue voyante de la rue de Paradis, cherche, en ce moment, à se faire oublier. Elle ne peut y parvenir; car, chaque jour, on apprend qu'elle n'est pas plus lucide que la plupart des somnambules qui débitent des tas d'inepties dans nos fêtes foraines.

On a beaucoup parlé d'une entrevue qu'elle eut avec M. l'abbé Valadier, l'aumônier de la Roquette; mais on n'a pas dit comment s'était passée cette entrevue.

C'était le 17 mars dernier, racontent divers journaux. L'abbé Valadier demanda à M^{lle} Couédon s'il pouvait être, — ne fût-ce qu'un instant, — mis en communication avec l'ange Gabriel.

La voyante fit quelques pas plus ou moins fantaisistes, et dit à l'abbé Valadier :

— L'ange consent à avoir une conversation avec vous.

M. l'abbé Valadier se mit alors à parler en latin.

Mais aussitôt, la voyante l'interrompit : « Inutile de continuer, l'ange ne sait pas le latin, il ne comprend que le français. »

— C'est bien, ajouta le prêtre, mais je voudrais bien savoir ce qu'il y a dans cette custode, qui renferme d'ordinaire le Saint-Sacrement. S'il s'y trouve une hostie consacrée, que fera l'ange ?

— Il se mettra à genoux.

— Eh bien, dit le prêtre en se levant, l'ange doit savoir si oui ou non je porte la Sainte Hostie.

M^{lle} Couédon se jeta alors à genoux; des larmes coulèrent le long de ses joues. L'ange parlait par sa bouche. Il savait que le prêtre portait la Sainte Hostie, il affirmait l'apercevoir et priait avec ferveur.

Les prières terminées, l'abbé Valadier s'approcha de M^{lle} Couédon :

— Vous n'êtes pas voyante, vous n'êtes pas inspirée, vous venez de le prouver. Cette custode ne renferme pas d'hostie.

La leçon était dure. M^{lle} Couédon fondit en larmes, se confondit en excuses.

L'abbé l'admonesta sévèrement et partit.

Si les faits se sont réellement passés ainsi, voilà qui donnerait singulièrement raison aux conclusions de M. le docteur Hacks.

* *

M. Gaston Méry, dans son premier fascicule sur la Voyante de la rue Paradis, relatant les prophéties de l'ange Gabriel touchant l'avènement à époque indéterminée d'un futur roi de France, insinuait à propos de ces mots de l'oracle : « *C'est son frère puîné qui a régné* » l'interprétation suivante : « *Ne s'agirait-il pas du Masque de Fer ?* »

Cette insinuation fort discrète a mis en émoi les *naundorffistes* et l'un d'eux qui signe VERAX, dans la *Légitimité*, organe de la survivance du roi-martyr, vient de rompre une lance contre l'audacieux historien de la Voyante. A l'hypothèse du descendant du frère aîné de Louis XIV, il oppose, comme beaucoup plus vraisemblable et conforme à l'histoire, celle d'un descendant du duc de Bourgogne, fils aîné du dauphin, fils de Louis XV et père de Louis XVI.

Quoi qu'il en dise, on sent que l'auteur de cette critique en veut à M^{lle} Couédon de n'avoir pas fait parler l'ange Gabriel en faveur du descendant de Naundorff.

D'abord, qu'il s'agisse de n'importe qui, cela nous est fort indifférent, puisque (cela est certain), Dieu et l'archange Gabriel ne sont pour rien dans le cas de M^{lle} Couédon.

Quant au Masque de Fer, il nous paraît probable qu'il était le frère jumeau de Louis XIV, né le second et par conséquent l'aîné. Mais ce n'est pas une vérité acquise à l'histoire et hors de discussion. Il faudrait d'abord élucider la question avant d'en faire le point de départ d'une cause quelconque.

Puis, il faudrait prouver que le Masque de Fer a pu se marier et qu'il a eu une descendance légitime. Or, jusqu'à ce jour, personne n'a démontré l'avoir pour ancêtre. M^{lle} Couédon elle-même n'a vu que par révélation ce roi de trente ans, grand, au nez busqué, aux yeux enfoncés. Cette révélation pourra bien faire naître un prétendant; mais, jusqu'à présent, rien n'indique que ce prétendant existe hors du cerveau de la voyante.

Ajoutons ceci : si ce prétendant existait et prouvait sa filiation, nous n'en resterions pas moins les fidèles de la Survivance de Louis XVI; car, enfin, de 1643 à 1792, Louis XIV, Louis XV et Louis XVI ont bien eu le temps d'acquiescer le bénéfice de la prescription. Nous mettrions donc « Henri V » au même rang que M. de Bourbon-Busset.

Du reste, la voyante n'a pas interprété ses propres oracles : c'est M. Gaston Méry, son prophète, qui s'en est chargé. Et comme il n'a pas l'avantage d'être inspiré, il a donné la seule interprétation que pouvait lui suggérer sa compétence technique incomplète. Mieux renseigné, il aurait su que jadis un aventurier s'est prétendu le vrai Louis XVI. Je m'explique. On sait que le Dauphin, fils de Louis XV, a eu cinq fils : le duc de Bourgogne, le duc d'Aquitaine, le duc de Berry, le comte de Provence et le comte d'Artois. Les trois derniers

furent notre Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. Le duc d'Aquitaine, né le 8 septembre 1753, mourut le 22 février 1754. Le duc de Bourgogne vécut plus longtemps. Né le 13 septembre 1751, il mourut le 22 mars 1761. C'était un enfant de précocité vertu : on citait souvent à Louis XVII enfant l'exemple de son petit oncle de Bourgogne. Or, en 1809, un Belge, le sieur d'Aché, publia, en six volumes in-8°, le *Tableau historique des malheurs de la substitution*, se prétendant Louis-Joseph-Xavier, duc de Bourgogne : par conséquent et en droit, Louis XVI. La police impériale mit au pilon toute l'édition. Il n'en reste, paraît-il, que cinq exemplaires connus... pas de nous, malheureusement. Je gage que M. Gaston Méry, mieux renseigné maintenant, va nous dire bientôt que le roi au nez busqué et aux yeux enfoncés — aurait-il fait un peu la noce? — est le petit-fils de d'Aché. Sa glose des oracles de sa sibylle sera ainsi plus rationnelle. Elle n'en aura pas plus d'autorité, puisque le Ciel n'est pour rien dans les vers mirli-tonesques de M^{lle} Couédon. Que ces vers lui soient dictés par le délire de son cerveau ou par l'Esprit de mensonge, je ne m'en serais pas autrement occupé, si la pythonisse n'avait pas touché incidemment à la cause que nous défendons ici.

Plus heureux que Vérax, nous avons pu parcourir à la Bibliothèque Nationale (Réserve) un des rares exemplaires de ce très curieux ouvrage, qui devait avoir 8 volumes et qui n'en a que 6, grâce à la police impériale qui fit mettre au pilon l'édition tout entière et vendre les presses de l'imprimerie clandestine d'où sortait ce chef-d'œuvre de douce folie. Voici comment le sieur d'Aché, longtemps séquestré dans un couvent par décret du Conseil de Brabant, explique l'origine de la substitution dont il se plaint d'avoir été la victime :

« Ma pieuse mère, (la duchesse de Bourgogne), aussi religieuse que la mère de Samuel, avait promis au Seigneur qu'elle lui consacrerait son premier enfant mâle pour tous les jours de sa vie. C'est à moi que ces honneurs échurent. Pour l'acquiescer au tribunal de sa conscience et ne point l'assommer du coup, il fallait m'enlever à sa tendresse le moment le plus commode, celui de l'accouchement. Pour n'avoir à rendre compte à personne de ma disparition, il fallait lui substituer un autre enfant mâle et le faire passer pour son fils. Pour me faire exécuter son vœu, il fallait m'éliminer, me jeter dans quelque pays étranger, où l'on respectât assez la bonne œuvre, pour me faire passer par les saintes souffrances attachées à ma destinée. L'événement justifia ces dispositions..... »

Et les six volumes sont écrits dans ce style, y compris le mariage dudit sieur d'Aché avec Caroline de Berry, sa nièce, fille de Louis XVI, le 7 août 1787!

G. J.

RECTIFICATION

Nous nous faisons un devoir de communiquer à nos lecteurs la rectification suivante qui nous est adressée, par M. le Vicaire général de l'Evêché du Cap Haïtien, au sujet du récit de la guérison de l'abbé Dumas, publié dans le n° 27 de la *Revue Mensuelle*, p. 166. Cette rectification est le résultat d'une enquête faite par les ordres de Mgr l'Evêque du Cap-Haïtien.

EVÊCHÉ
DU
CAP-HAÏTIEN

Cap-Haïtien, 9 juin 1896.

Monsieur le rédacteur,

D'après les renseignements recueillis par le curé actuel de la paroisse du Terrier-Rouge, le récit fait par l'abbé Dumas au Dr Boissarie est de pure fantaisie, en ce sens qu'il est le résultat du travail de son imagination pendant une longue maladie, qui lui avait fait perdre la mémoire. Les paroles suivantes de l'éminent docteur de la Grotte expliquent parfaitement comment ce pauvre prêtre a pu forger de très bonne foi une pareille histoire : « L'intelligence (de l'abbé Dumas), était profondément atteinte. Il avait de la confusion mentale, une perte de la mémoire très prononcée partout, surtout sur les faits récents. » J'ai eu occasion de constater que, nonobstant la guérison manifeste de son étrange paralysie, les troubles cérébraux ont persisté chez lui dans une certaine mesure, en sorte qu'il peut et doit être encore convaincu aujourd'hui de la parfaite exactitude de son récit. Ceci soit dit, pour dégager son entière bonne foi dont je ne doute nullement.

Il se peut fort bien que sa maladie soit due à un empoisonnement par un magicien ou *bocor*, ces sortes de crimes n'étant pas rares en ce pays, et je l'avais cru volontiers tout d'abord ainsi que le médecin, mais j'ai maintenant la certitude que les faits qu'il a racontés sont une invention de son imagination, et je crois qu'il importe, pour l'honneur de la vérité, de vous demander une rectification dans votre estimable Revue.

Voici donc le résultat de l'enquête faite par le curé de la paroisse du Terrier-Rouge :

1° Un homme ayant les cheveux très longs et les allures d'un *bocor* ou magicien s'étant présenté pour être le parrain d'un enfant, l'abbé Dumas se mit à plaisanter avec lui disant qu'il ne pouvait accepter un *bocor* pour parrain. Cet homme répondit qu'il n'était pas *bocor* et qu'il gardait ses cheveux longs pour cause de maladie. A la fin, l'abbé Dumas l'accepta pour parrain et fit le baptême. Cet homme n'a fait aucune menace, d'après les témoins du baptême, et n'avait pas à en faire, puisqu'il fut agréé comme parrain.

2° D'après tous les témoignages recueillis, l'abbé Dumas était déjà malade avec des vomissements avant ce baptême et avant d'avoir mangé de la fameuse poule.

3° La poule en question n'a pas été achetée du prétendu *bocor* ni de personne. C'était un cadeau

fait au prêtre par une personne fréquentant les sacrements et morte depuis.

4° Le petit domestique du prêtre a mangé de la poule, mais il n'a pas été malade.

5° Le sacristain qui en a aussi mangé n'en a éprouvé aucun mauvais effet.

6° Quant à la chienne, elle est encore bien vivante au presbytère et elle n'avait pas à ce moment de petits chiens.

Vous voyez, Monsieur le Rédacteur, que le récit du bon abbé Dumas a été inventé de toutes pièces. Son imagination a travaillé, pendant sa maladie, sur le *bocor* qu'il avait cru reconnaître, sur la poule qu'il avait mangée et les histoires d'empoisonnement qu'il avait entendu raconter. Sa guérison merveilleuse à Lourdes n'en reste pas moins certaine, quelque soit la cause de sa maladie.

Il est inexact aussi qu'un évêque soit mort empoisonné ainsi que six prêtres dans la même année. En fait d'empoisonnement de prêtres, je n'en connais qu'un certain et deux probables depuis 32 ans que je suis dans la mission.

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de ma respectueuse considération.

E. RIBAUT, *Protonotaire apostolique,
Vicaire Général.*

L'auteur de cette lettre nous promettait de nous faire parvenir, sur le Vaudoux et le Satanisme à Haïti, des renseignements exacts, contrôlés par Mgr l'Evêque lui-même. L'envoi a suivi de près la promesse ; nous en remercions bien cordialement M. l'abbé Ribault ; nous serons heureux de mettre à profit ces curieux documents dans notre prochain numéro.

LIGUE DU LABARUM

Compagnie Saint-Jean

Une messe mensuelle pour la conversion des franc-maçons est instituée par cette Compagnie parisienne de la Ligue du Labarum antimaçonnique ; elle sera dite le premier dimanche du mois, à 8 heures 1/2 du matin, 5, rue de Tournon, dans la chapelle privée annexée au local où l'Académie Saint-Jean tient ses séances et va installer la première Bibliothèque Anti-Maçonnique de Paris.

Immédiatement après cette messe, la Compagnie tiendra sa garde mensuelle ; elle limite, d'autre part, ses grand'gardes à quatre par an, dont une sera consacrée à la fête patronale.

Au 15 juillet, les inscriptions à la *Compagnie Saint-Jean* s'élèvent au nombre de 51, auquel il faut ajouter 8 adhérents qui n'ont pas encore choisi leur nom de ligueur. Les 51 membres définitivement inscrits se répartissent ainsi : 29 Chevaliers du Sacré-Cœur ; 10 Soldats de Saint-Michel ; 1 Légionnaire de Constantin ; 11 Sœurs de Jeanne d'Arc.

La Compagnie a formé, parmi ses membres correspondants, une section lorraine, composée actuellement de 13 lorrains annexés, ayant à leur tête le vénérable curé d'une paroisse aux environs de Metz ; ce vaillant petit groupe, ayant établi son union de prières avec les ligueurs de France, donne l'espoir d'un bon développement, mais en demeurant seulement à l'état de section lorraine de la *Compagnie Saint-Jean*.

Les personnes qui désirent assister à la messe mensuelle de la Compagnie sont priées de demander une lettre d'entrée au promoteur : M. Léo Taxil, 137, rue d'Alésia, à Paris. C'est à cette même adresse que doivent écrire ceux de nos abonnés qui veulent bien adhérer à la Ligue du Labarum Anti-Maçonnique. Pour tous renseignements, M. Léo Taxil reçoit chez lui le lundi, l'après-midi, de 4 heures à 6 heures.

ÇA ET LA

CHEZ

LES FRANCS-MAÇONS

(Revue des Journaux).

EN ITALIE

La vendetta maçonnique

La Maçonnerie italienne a lancé contre le fondateur de la Maçonnerie égyptienne, Solutore Zola, nouvellement converti, un arrêt de condamnation à mort, dans toutes les formes du rituel ultionniste. On sait que la secte considère comme un acte de justice imprescriptible l'assassinat d'un Frère qui ose rompre ses liens avec elle. Il suffit, pour le signaler à la vendetta maçonnique, de faire circuler parmi les Frères un avertissement où le nom du traître se trouve marqué en rouge : la plume n'est que le symbole du poignard qui doit se rougir du sang du cœur de l'infortuné ; au lieu de dire qu'il a été assassiné, on dira : *son nom a été écrit en rouge*. M. Solutore Zola a reçu officiellement l'avis de cette condamnation. C'est un papier sur lequel est écrit :

Oh ! che orrôre !
Traditore.

Si legge nel *Phare d'Alexandrie* del 6 Maggio corrente, n° 127, 3^a pagina, 3^a colonna :

On s'occupe beaucoup de l'Abjuration de M. Solutore Zola, ingénieur ex-grand-maître de l'ordre maçonnique en Egypte.

Cette abjuration a été accomplie devant Mgr Sallua, Commissaire du Saint-Office

Bravo !

Les cinq mots de ce document, que nous avons fait ressortir, sont écrits dans l'original en caractères de couleur rouge-sang et soulignés d'un trait de même couleur, indiquant ainsi que cinq sicaires sont chargés d'exécuter l'arrêt maçonnique. Les traits qui soulignent ces cinq mots signifient que lesdits sicaires devront accomplir leur mission par cinq voies diverses, mais parallèles.

L'enveloppe qui renferme cette missive n'a rien d'extraordinaire pour les yeux du vulgaire ; mais pour les initiés elle trahit une provenance évidemment maçonnique. Selon les prescriptions du rituel elle est de trois couleurs : le fond verdâtre est le symbole de l'espérance maçonnique ; il s'efface insensiblement sous de petites fleurs de couleur blanche, qui symbolisent la fraternité maçonnique ; et au milieu de ces fleurs, s'en détache une de couleur jaune, symbole de la mort.

La *Rivista antimassonica*, à qui nous empruntons ces détails, les fait suivre des réflexions suivantes, adressées aux francs-maçons :

« Il y a quelques années, il vous était possible d'accomplir de pareilles *vendette* ; mais aujourd'hui il faut y renoncer, non parce que les moyens vous manquent (vos assassins sont passés maîtres dans ce métier) ; mais, parce que si vous réussissiez, le crime ne pourrait rester inconnu, et que tout le monde civilisé avec nous vous en demanderait compte, et saurait vous faire rendre justice. »

Nous ne partageons pas tout à fait la confiance de la *Rivista antimassonica* ; nous nous rappelons que plusieurs faits de ce genre récents sont restés dans l'ombre du mystère et impunis ; qu'il nous suffise de rappeler en France la mort de Gambetta, et en Italie celle de Luigi Ferrari.

La Franc-Maçonnerie à la Chambre italienne

Depuis quelque temps, il s'agit à la Chambre des députés italiens, de présenter un projet de loi qui oblige toutes les Associations, y compris les Associations secrètes, à soumettre au préfet de la province où elles siègent leurs statuts et la liste des Associés.

Dernièrement, le député Cerutti a demandé au gouvernement s'il se proposait de présenter ce projet impatientement attendu. Le sous-secrétaire d'Etat pour l'intérieur, M. Sineo, prenant la parole pour son chef, a répondu en faisant observer que le Gouvernement avait en main toutes les données nécessaires pour améliorer le service de vigilance et de sécurité publique ; et que, par conséquent, il ne sentait pas le besoin de présenter un projet de loi qui limiterait la liberté des citoyens.

Pour expliquer ce refus d'une proposition si légitime, il suffit de savoir que dans la pensée de ceux qui en font la notion, elle vise surtout les associations maçonniques. Ils pensaient que, sous un gouvernement dirigé par M. Di Rudini, le règne de la Franc-Maçonnerie était passé, et qu'il suffirait, pour obtenir cette mesure, de rappeler au premier ministre italien quelles opinions il avait semblé jusqu'ici professer à l'endroit de la Franc-Maçonnerie. Aussi M. Cerutti, sur la réponse de M. Sineo, qui renvoyait aux Kalendes grecques le projet en question, n'hésita pas à rappeler que sans doute le Président du Conseil, s'il avait daigné entendre sa demande, lui aurait fait une tout autre réponse ; et il concluait ainsi : « La liberté veut la lumière ; il y a donc lieu de s'étonner qu'on tolère des sociétés secrètes qui obligent leurs membres en secret et sous serment, et qui, telles que la maçonnerie, sont fondées sur le ridicule ou sur le crime. »

Ces paroles, comme le fait remarquer la *Rivista antimassonica*, ont été prononcées en pleine chambre italienne, sous la présidence du haut Franc-Maçon Finocchiaro-Aprile !

M. Di Rudini, qui aujourd'hui ménage et courtise les Francs-Maçons toujours tout puissants à Monte Citorio, avait une excellente raison de se dérober devant l'interrogation Cerutti ; il ya de lui certaine lettre qu'il adressait comme député à ses électeurs de Carcamo en 1895 et qu'il lui eût été assez désagréable de se voir mettre sous le nez, aujourd'hui que, premier ministre, il serait en mesure de mettre en pratique ses convictions de la veille.

Dans cette lettre, il exprimait nettement la nécessité qui s'impose de forcer à l'aide de pénalités conformes toutes les Associations constituées à présenter à l'autorité leurs statuts et la liste de leurs membres. Il ajoutait que cette mesure n'attentait en aucune façon au droit essentiel de la liberté : « Au contraire, concluait-il, elle ne pourra que porter atteinte à ces sociétés secrètes, unies par le serment, à ces sectes, en un mot, dont Massimo d'Azeglio regardait la dissolution comme nécessaire, si l'on voulait constituer l'Italie... S'il y a des associations qui se cachent, la loi ne doit pas les protéger. *La liberté réclame la lumière*, le secret et la liberté sont deux choses incompatibles. Toute association, dont le but est d'accord avec la loi, n'a aucun motif de cacher ses statuts et le nom de ses membres. Ceux-là seuls ont besoin du secret, qui caressent des desseins illicites, et ont besoin de fortifier la foi de leurs adeptes en un pouvoir occulte qui s'impose à tous ; ceux-là enfin, qui, avec des méthodes inavouables s'aident et se soutiennent pour obtenir des privilèges ou des faveurs auxquels ils ne pourraient légitimement aspirer. Je ne sais pas, je ne veux ni ne dois savoir s'il existe chez nous des sectes ou associations secrètes. Mais ce que je sais, c'est que, s'il y en a, elle ont dû certainement contribuer à pervertir le sens politique et moral du peuple italien... Je ne vois donc aucun inconvénient à la présentation des statuts, etc.. La sécurité publique en sera mieux garantie ; les libertés publiques n'en recevront aucune atteinte... »

En se soustrayant lâchement à la question Cerutti, et en autorisant son sous-secrétaire d'Etat à faire pour lui la réponse que nous avons vue, celui qui hier écrivait cette lettre n'a pu vouloir que donner aux francs-maçons de la Chambre et du pays des gages de sympathie et de servile obséquiosité à leur égard ; et en outre, il a prouvé sans réplique quel cas l'Italie devait faire des opinions et des professions de foi de son premier ministre. Jusqu'à preuve du contraire, nous tiendrons comme prouvé que M. di Rudini est, comme son pré-

décesseur Crispi, l'esclave soumis et obéissant de la secte.

L'*Osservatore Cattolico* de Milan, nous apporte une preuve assez catégorique de l'influence profonde que la secte continue d'exercer sur la Chambre italienne depuis la chute de Crispi. Elle accuse Cavalotti lui-même de trembler devant la Maçonnerie ; c'est ainsi que dernièrement, par peur de la secte, il aurait renoncé à demander la publication du rapport Astengo sur les exploits de la Direction générale de Santé, que, paraît-il, un gros bonnet... Pagliani, aurait convertie en une agence de placement pour les francs-maçons.

De son côté, la *Rivista antimassonica* cite un exemple assez curieux de la peur que la Franc-Maçonnerie inspire aux hôtes de Monte Citorio.

« Il y a quelques années, dit la *Rivista*, on discutait au Parlement un projet de loi fort hostile à l'Eglise. Naturellement, le Grand Orient adressa à tous les députés et sénateurs une circulaire, leur enjoignant d'approuver la loi. Elle le fut en effet. Le fait m'a été raconté par un député de la gauche, qui n'était pas maçon ; il me montra la circulaire, au bas de laquelle il avait écrit : « Moi aussi, j'ai reçu cette circulaire que je conserve dans mes papiers ; mais je déclare que je n'ai jamais appartenu à la Maçonnerie, afin qu'après ma mort, mes enfants ne croient pas que j'aie jamais été un sectaire. » Je lui demandai la permission de prendre une copie de cette circulaire.

— Pour la publier ?

— Certainement.

— Je suis désolé de vous le refuser, la publication de ce document pourrait m'attirer de la part de la Maçonnerie des ennuis que je veux m'épargner.

— Mais je vous donne ma parole d'honneur que jamais votre nom ne sortira de ma bouche.

— J'en suis sûr. Mais il y a à la Chambre trop peu de députés non-maçons ; il serait trop facile, par conséquent, à la secte de venir à savoir qui aurait communiqué cette circulaire.

Et il fallut me résigner à m'en passer. Ces deux faits suffisent pour prouver que la maçonnerie est surtout forte de la peur des autres. »

LES

VÊPRES TUNISIENNES

L'assassinat du marquis de Morès, dont les instigateurs semblent être les fameux Arbib, spéculateurs italiens établis à Livourne et à Tunis, et francs-maçons notoires, est un des plus graves événements qui aient rappelé l'attention sur notre situation en Tunisie, où nous exerçons un protectorat que la secte n'a jamais accepté.

A ce sujet, le précieux volume de miss Diana Vaughan, paru quelques jours avant le crime des

Touaregs, contient des indications, d'une précision effrayante, sur les dangers qui menacent les Français établis dans ce pays.

Nous croyons que la presse française tout entière devrait reproduire principalement les lignes suivantes qui forment une des plus importantes notes du 33^e *Crispi* (pages 305-306-307) :

Le jour où Lemmi donnera l'ordre d'un massacre en Tunisie, le carnage s'effectuera avec la plus grande facilité, si l'on ne prend pas des mesures dès à présent.

Au Convent du 26 décembre 1861, la Maçonnerie Italienne comptait déjà un Atelier à Tunis ; la Loge *I Figli scelti di Cartagine ed Utica*. Eh bien, on va juger des progrès faits en vingt ans par l'émigration italienne et ses Loges en Tunisie.

En 1881, la population de la Tunisie s'élevait à 2.400.000 habitants, dont 45.000 israélites (juifs du pays), et 25.000 européens. Ces derniers se subdivisaient ainsi : à peu près un millier de grecs, 500 maltais et 300 anglais, presque tous francs-maçons, environ 1.800 français et plus de 20.000 italiens ; le reste, allemands, espagnols, portugais, etc., en très petit nombre. Les indigènes, vrais tunisiens, comptés pour 700.000, assez indifférents au régime établi. Le surplus, c'est-à-dire plus de 1.300.000 habitants, représenté par les tribus nomades, qui se désintéresseraient complètement d'un conflit pouvant survenir entre italiens et français.

Je viens de dire que les 500 maltais et les 300 anglais étaient presque tous francs-maçons. En effet, pour ces 800 membres de la colonie européenne, il n'y a pas moins de 11 Ateliers maçonniques, ayant leur temple : 9 à Tunis (rue Si-Aly-Azuz), et 2 à la Goulette. Ces 11 ateliers dépendent de la Haute-Maçonnerie anglaise et font partie du district dont le chef-lieu est à Malte ; mais il est important de savoir que ces Ateliers ne se sont installés que longtemps après les Loges italiennes. Le premier Atelier anglais-maltaï, Loge *Ancient Carthage*, a été fondé en 1877, et son chapitre de Royal-Arche est de 1878.

Au contraire, de 1860 à 1880, les maçons italiens se multiplièrent à un tel point, que, le 11 mai 1880, Lemmi jugea nécessaire de créer un Suprême Conseil de Tunisie, lequel gouverne 37 Ateliers, y compris les Chapitres de Rose-Croix et les Aréopages de Kadosch. Mais voici ce qui est significatif : le Suprême Conseil de Tunisie n'a pas été déclaré autonome ; il est sous la dépendance immédiate et directe du Suprême Conseil d'Italie, ayant son siège à Rome. En d'autres termes, par cette situation exceptionnelle, la Maçonnerie du Rite Ecossais, entièrement approuvée par le Suprême Directoire, affirme et maintient les prétentions de l'Italie sur la Tunisie.

On voit par là que la Maçonnerie Française n'a été pour rien dans les événements qui ont amené en 1881 l'établissement du protectorat de la France ; on comprend aussi combien la Maçon-

nerie italienne, surprise de ce coup imprévu, fut et est demeurée furieuse. Lemmi et Crispi ne pardonneront jamais à la France d'avoir exécuté ce qu'ils méditaient eux-mêmes pour l'Italie.

Depuis 1881, l'émigration italienne en Tunisie a pris les plus vastes proportions, en vertu du mot d'ordre : à Tunis, les colons italiens ont doublé ; ils sont 40.000 contre 10.000 colons français. Sur tout le territoire tunisien, il y a actuellement plus de 110.000 italiens, et l'on ne compte que 16.000 français au maximum, en y comprenant les troupes françaises, c'est-à-dire trois régiments d'infanterie, deux régiments de cavalerie et deux batteries d'artillerie en tout.

Lemmi a refusé d'autoriser l'établissement de plus d'une Loge française : la seule Loge est dite *la Nouvelle Carthage*, fondée le 27 avril 1885 à Tunis (rue Koutab-el-Ouazir), et il lui est interdit de créer dans son sein un Chapitre ; les maçons français ayant un grade supérieur à celui de Maître sont obligés d'aller dans les Ateliers italiens. Le Grand Orient de France a dû s'incliner.

Quant au Suprême Conseil de France, il a formellement reconnu les prétentions de l'Italie sur la Tunisie : non seulement il n'a pas établi en Tunisie une seule Loge depuis le protectorat ; mais encore, ce qui est une honte, il a constitué un garant d'amitié auprès du Suprême Conseil de Tunisie, qui est maintenu dans la dépendance immédiate et directe de Lemmi, et le Suprême Conseil de Tunisie a constitué, pour son représentant auprès du Suprême Conseil de France ainsi avili... on ne devinera pas qui a pu accepter un tel rôle... un officier de l'armée française ! Je ne le nommerai pas ; je dirai seulement que son numéro matricule sur le registre du Suprême Conseil de Paris est le numéro 20.979. Mais si l'on osait nier, je donnerais le nom en toutes lettres.

Les loges placées sous la juridiction du Suprême Conseil de Tunis entretiennent en Tunisie, dans la colonie italienne, la haine de la France. Les sujets d'Humbert qui habitent Tunis sont organisés par sections, obéissant à des chefs désignés. Il est convenu qu'en cas de guerre européenne éclatant tout à coup, ces soldats, secrètement enrégimentés, iraient immédiatement arrêter à domicile les officiers supérieurs qui logent en ville ; la Kasbah, privée de ses chefs, serait ainsi désemparée. Les dernières instructions de Lemmi sont celles-ci : modification du costume dans toutes les sociétés de gymnastique italo-tunisiennes ; le nouveau costume est celui d'officier italien ; le but est d'habituer les indigènes à cet uniforme. Ce sont ces sociétés qui se mettront à la tête des sujets d'Humbert le jour où le Suprême Directoire de Rome décrètera les Vêpres Tunisiennes.

Maintenant, j'ai accompli mon devoir : j'ai dit ce que j'avais à dire.

Diana Vaughan.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

BREF DE S. S. LÉON XIII

approuvant et bénissant

Le Congrès anti-maçonnique de Trente

Afin de témoigner hautement l'intérêt qu'il porte à l'œuvre des Congrès anti-maçonniques internationaux, Notre Saint-Père le Pape vient d'adresser le Bref suivant au président du Comité central organisateur :

A Notre cher Guillaume Alliata, président du Conseil directif de l'association anti-maçonnique pour l'organisation du premier Congrès international,

LÉON XIII, PAPE.

Cher fils, salut et bénédiction apostolique.

Il Nous est toujours fort agréable de voir les catholiques se réunir en Congrès, sous les auspices des Evêques, afin de défendre et de promouvoir les intérêts de la religion.

Dieu, dans sa grande miséricorde, ayant daigné bénir Nos vœux, ces assemblées, convoquées pour des buts divers, se sont tellement développées de nos jours, qu'il n'est aucune question, qui, dans ces réunions catholiques, n'ait été agitée et dont l'Eglise n'ait éprouvé de très grands avantages.

Naguère encore, bien cher Fils, vous Nous avez fait connaître que les efforts de votre association avaient pour but de réunir à Trente des hommes choisis parmi toutes les nations, pour y délibérer en commun sur les menées de la secte maçonnique, dont l'audace s'affirme insolamment de jour en jour, et afin de puiser eux-mêmes une plus grande énergie, pour lui résister, la combattre et pour l'inspirer aux autres. Sans parler d'autres motifs de cette réunion, le projet, à lui seul, mérite un puissant encouragement.

En fait, l'intime persuasion pénètre de plus en plus les peuples que les plus grands périls sont préparés par les Sociétés secrètes à la société et ne peuvent que suivre leurs agissements.

Pour Nous, saisissant toutes les occasions favorables de signaler les dangers déjà réalisés ou à craindre, Nous avons plusieurs fois traité ces graves questions, notamment dans Notre Encyclique *Humanum genus*, et dans Nos Lettres adressées spécialement aux Italiens en 1890 et encore en 1892. Et, en vérité, l'heureux résultat obtenu n'a pas trompé Nos efforts, et Nous regardons comme l'un d'entre eux le projet que vous avez de réunir un Congrès de ce genre. D'après le nombre et le mérite de ceux qui y prendront part, Nous ne doutons pas que cette réunion n'obtienne le succès que présage l'importance des questions qui y seront traitées et l'utilité qu'on est en droit d'espérer.

Toutefois, afin que les résultats désirés correspondent pleinement aux espérances conçues, il importe que ceux qui prendront part à cette assemblée mettent la main à la racine du mal pour l'extirper, qu'ils recherchent soigneusement les moyens par lesquels on peut plus efficacement tenir tête aux efforts grandissants des sectes.

Dans Nos Lettres encycliques, citées plus haut, Nous avons abondamment signalé ces moyens qui peuvent se résumer en un seul : c'est que vos efforts se coalisent et se concentrent sur le terrain même où le combat est tout engagé par les francs-maçons.

Il importe donc souverainement que les documents pontificaux et la direction qu'ils ont donnée soient gardés et retenus comme édictant les règles et les prescriptions formelles auxquelles il faut se conformer avec respect vous-même d'abord, et, plus tard, ceux qui, dans la suite, appliqueront leur zèle et leur collaboration à la délibération de ces moyens.

Assurément, comme Nous l'avons proclamé

ailleurs, les doctrines audacieuses, perverses de cette secte et les moyens pernicioeux qu'elle emploie pour réussir, causeraient moins de maux et s'affaibliraient même peu à peu, si les catholiques s'inquiétaient d'opposer aux francs-maçons une résistance plus ferme et une stratégie plus habile. Ceux-ci, en effet, mettent leur confiance dans le mensonge et les manœuvres ténébreuses ; c'est pourquoi, si l'on parvient à leur arracher le masque dont ils se couvrent, il est hors de doute que tous les honnêtes gens se refuseront à participer à leur détestable perversité et la réprouveront.

En conséquence, pressés par la charité du Christ et l'amour des âmes, Nous adressons Nos félicitations à votre entreprise et Nous supplions la Bonté divine de la favoriser. Nous avons la pleine confiance que votre Congrès deviendra pour les catholiques un nouvel encouragement, afin que, pardonnant aux âmes séduites par l'erreur, ils n'épargnent pas l'erreur elle-même et ne permettent pas que les biens très précieux apportés aux hommes par Jésus-Christ soient annihilés. Et afin, très cher Fils, que vos souhaits se réalisent, Nous vous accordons, avec amour, à vous-même, ainsi qu'à tous ceux qui prendront part à ce Congrès, la Bénédiction Apostolique, afin qu'elle soit le gage des biens célestes et un témoignage assuré de Notre particulière bienveillance.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 2 septembre 1896.

LÉON XIII, PAPE.

DERNIER AVIS POUR LE CONGRÈS

Le Comité français du Congrès antimacronique de Trente nous prie d'insérer la communication suivante :

« Les cartes permettant l'assistance à toutes les séances du Congrès doivent être réclamées à M. Gabriel Soulaçroix, 7, rue d'Aboukir, Paris. La demande doit être accompagnée d'un mandat de 40 francs pour les personnes qui ne les ont pas encore versés, et d'une lettre de référence du curé de la paroisse, si l'on n'est pas personnellement connu d'un des membres du Comité français. Cette condition est absolument obligatoire. »

D'autre part, nous croyons utile de compléter les explications que nous avons données dans notre précédent numéro, au sujet du billet circulaire permettant de faire de la façon la plus avantageuse et la plus commode le voyage de Trente.

Ce billet est celui du voyage 62 combiné avec la série F-1 des voyages italiens. Il coûte, au total, 193 fr. 75 en première classe et 140 fr. 70 en seconde ; il est valable soixante jours.

Le voyage peut se faire en suivant, au choix, l'un des trois itinéraires que voici :

1^o **PARIS**, Dijon, Mâcon, Bourg, Ambérieu, Culoz, Aix-les-Bains, Chambéry, Modane, Turin,

Milan, Vérone, **TRENTE**, Innsbruck, Feldkirch, Zurich (ou Constance), Bâle, Délémont (ou Mulhouse), Belfort, Vesoul, Chaumont, Troyes. **PARIS**; — et *vice-versa*.

2^o **PARIS**, Nevers, Moulins, Roanne, Lyon, Ambérieu, Culoz, etc. (ou Grenoble et Montmélian), Modane, Turin, Milan, Vérone, **TRENTE**, avec retour à Paris comme ci-dessus : — et *vice-versa*.

3^o **PARIS**, Nevers, Moulins, Clermont-Ferrand, Le Puy, Saint-Etienne, Lyon, Ambérieu, Culoz, etc. (ou Grenoble et Montmélian), Modane, Turin, Milan, Vérone, **TRENTE**, avec retour à Paris comme ci-dessus : — et *vice-versa*.

Pour obtenir ce billet, il faut le demander à l'une quelconque des gares qui viennent d'être énumérées ; on peut partir non seulement de n'importe laquelle de ces gares, mais même de n'importe quelle gare située sur le parcours. Ainsi, par exemple, une personne habitant Vichy n'aura qu'à se rendre à Saint-Germain-des-Fossés qui se trouve sur les itinéraires 2 et 3 ci-dessus : un habitant de Genève n'a qu'à se rendre à Culoz, etc.

Enfin, nous rappelons que les congressistes qui disposent de peu de temps et veulent se rendre à Trente directement, peuvent bénéficier d'un billet d'aller-retour, valable vingt jours (prix : 197 fr. 65 en première, et 140 fr. 45 en seconde) ; mais ce billet est seulement à la disposition des personnes partant de Paris ou se rendant à Paris. C'est le billet d'aller-retour Paris-Innsbruck-Trente, avec arrêts facultatifs aux principales gares du parcours ; il se délivre exclusivement à Paris, à la direction de la Compagnie de l'Est, rue d'Alsace, 21.

Dernière heure. — Une note officielle du Comité Central organisateur, que nous venons de lire dans plusieurs journaux catholiques d'Italie, invite les associations catholiques à envoyer leurs bannières à Trente, pour le pavoisement de la salle du Congrès.

HORAIRE DU CONGRÈS

Samedi 26. — Matin : à 8 h., messe basse dans la Cathédrale, communion générale ; 10 h., séance d'inauguration. — Soir : 3 h. 1/2, séances des sections.

Dimanche 27. — Matin : à 10 h., messe pontificale de S. G. le Prince-Évêque de Trente. — Soir : 3 h., procession solennelle du Très-Saint Sacrement ; 6 h., séances des sections.

Lundi 28. — Matin : 8 h., messe à Sainte-Marie-Majeure ; 10 h., séance générale. — Soir : 3 h. 1/2, séances des sections.

Mardi 29. — Matin : 8 h., messe à Saint-Pierre-Saint-Paul ; 10 h., séance générale. — Soir : 3 h. 1/2, séances des sections.

Mercredi 30. — Matin : 8 h., messe à la Cathédrale ; 9 h., séances des sections. — Soir : 3 h., séance générale ; 5 h. 1/2, *Te Deum* solennel à la Cathédrale. Clôture du Congrès.

L'Action Anti-Maçonnique EN FRANCE

Au moment où le premier Congrès Anti-Maçonnique International va se réunir à Trênte, il est utile de jeter un coup d'œil d'ensemble sur le mouvement de résistance à la secte, en ce qui concerne la France.

A proprement parler, ce mouvement date d'une année à peine. Il a été provoqué par la secte elle-même, dont les excès ont secoué la torpeur des catholiques ; la Franc-Maçonnerie, orgueilleuse de ses triomphes, s'est crue certaine de l'anéantissement de l'Eglise, et elle a voulu accélérer son œuvre de destruction avec une telle hâte et avec de tels cris de victoire, que les honnêtes gens ont enfin compris le danger. Disons le mot, on s'est vu au bord de l'abîme.

Toutefois, il convient de rendre justice à un homme qui a aidé puissamment, et plus que tout autre, à éclairer la situation de la plus éclatante lumière. Ce qui a contribué, par dessus tout, à préparer les esprits au mouvement qui se manifeste aujourd'hui, ce qui a attiré l'attention même des plus indifférents sur le travail souterrain de la secte des francs-maçons, ce sont les révélations providentielles du docteur Bataille. On peut dire de notre ami qu'il est bien venu à son heure, et, quelles que soient les critiques dont son ouvrage a été l'objet, — aucune œuvre humaine n'est parfaite, — il n'en reste pas moins le révélateur qui a montré, au monde entier étonné, stupéfait, mais obligé de constater la vérité, le caractère diabolique et essentiellement anti-patriotique de la Franc-Maçonnerie.

Nier que les révélations de Bataille aient été une des causes de la révolte des catholiques contre la secte dominatrice, serait une pure folie. Il suffit, d'ailleurs, de voir quels sont à cette heure les anti-maçons militants, quels sont ceux qui partent en guerre à la voix du Pape, quels sont ceux qui depuis un an organisent la résistance et créent des groupes d'action spécialement affectés à combattre les Loges ; ce sont tous des lecteurs, des partisans enthousiastes, des disciples du docteur Bataille.

Celui-ci est le plus modeste des hommes ; son œuvre accomplie, il est rentré dans le silence. Il n'a jamais voulu être un chef ; il s'est dérobé aux ovations ; on le désole, on l'ennuie, on l'irrite presque, quand on réussit à forcer le seuil de son domicile pour venir le féliciter. Néanmoins, il était de notre devoir de lui rendre cet hommage.

Les sceptiques eux-mêmes, ceux qui se refusent à voir que la Maçonnerie est réellement inspirée et conduite par le diable, ceux-là même ont été obligés, tant les preuves ont été accumulées par le Docteur, de reconnaître la main d'une haute direction internationale. C'est lui qui a établi l'au-

thenticité de ce fait capital : les Chapitres de Rose-Croix et les Aréopages de Kadosch, que l'on savait gouvernant secrètement les Loges, sont à leur tour gouvernés, à l'insu du plus grand nombre des adeptes, par les Triangles du Palladisme, formant une suprême fédération occulte. Quand, après avoir dévoilé le pontificat satanique d'Albert Pike et de son successeur, l'indolent Georges Mackey, il a démasqué le troisième anti-pape Adriano Lemmi, quand les découvertes de sa courageuse enquête ont été confirmées par les révélations postérieures et surtout par les événements que la secte n'a pu totalement cacher, alors, dans le monde entier, mais principalement en France, un cri de mépris et de dégoût s'est élevé de toutes parts ; partout, on a frémi d'horreur, à la pensée que toutes les persécutions et tous les crimes de la politique anti-chrétienne pratiquée par divers gouvernements sont l'exécution pure et simple d'un plan infernal confié à un scélérat tel que cet Adriano Lemmi. On ne saurait nier l'importance formidable de ces révélations ; car elles ont eu un résultat, auquel la campagne de Miss Diana Vaughan n'a pas été étrangère non plus : la Franc-Maçonnerie, se voyant dès lors discréditée dans l'opinion publique, s'est trouvée réduite à essayer de donner le change ; elle a feint de répudier son chef Lemmi, et elle l'a remplacé, au Grand Orient d'Italie, par le F. Ernesto Nathan, fils naturel de Mazzini.

Pour en revenir à ce qui concerne particulièrement la France, le mouvement d'organisation des forces anti-maçonniques date d'une année à peine.

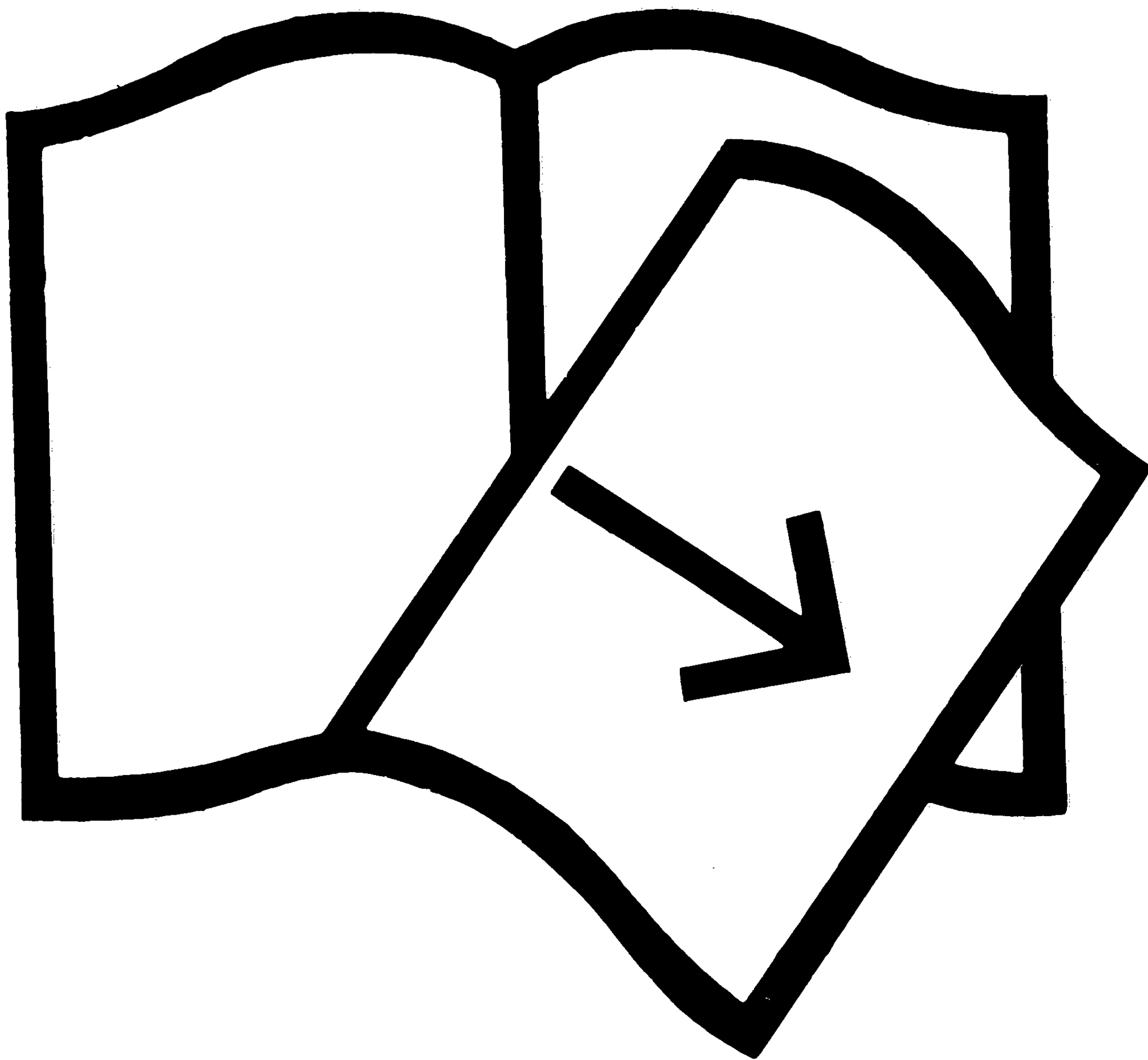
La *Chronique des Œuvres anti-maçonniques*, que nous donnons ci-après, et que nous continuerons, permet de se rendre un compte assez exact de la situation.

En somme, deux groupements se sont créés : l'Union Anti-Maçonnique de France et le Labarum. De chacun d'eux est déjà sortie une œuvre permettant une action générale, sur des terrains où toutes les bonnes volontés peuvent se rencontrer.

Le comité parisien de l'Union Anti-Maçonnique a fondé l'œuvre des Messes de réparation ; c'est le champ commun de l'action spirituelle. Il est aisé de prévoir que cette œuvre prendra de jour en jour une plus grande extension, et il est indiscutable qu'elle ne pourra qu'attirer d'abondantes grâces aux combattants de la lutte anti-maçonnique.

D'autre part, l'une des Compagnies du Labarum a pris l'initiative de l'Académie Saint-Jean, pour s'effacer aussitôt derrière elle ; c'est le champ commun de l'action matérielle. Il suffit de lire les statuts de cette institution pour comprendre quels services immenses elle est appelée à rendre à la bonne cause.

Ces deux œuvres ont l'avantage inappréciable de ne pouvoir porter ombrage à aucun groupement quelconque d'anti-maçons militants. Bien mieux,



Documents manquants (pages, cahiers...)

NF Z 43-120-13

elles contribueront à donner de la vie à tous en général et à chacun en particulier; elles formeront un lien moral entre toutes les sociétés anti-maçonniques, quelle que soit la fédération à laquelle elles appartiennent; elles stimuleront partout le zèle, et, sans avoir à intervenir directement, sans s'ingérer dans l'administration des groupes, elles feront naître partout une généreuse émulation.

Sections de l'Union Anti-Maçonnique ou Compagnies du Labarum, on le conçoit sans peine, n'abdiquent aucune parcelle de leur autonomie, lorsqu'elles font précéder leur séance d'une Messe pour la réparation des blasphèmes et sacrilèges maçonniques et pour la conversion des francs-maçons. De même, lorsqu'elles fonderont une bibliothèque anti-maçonnique ou lorsqu'elles distribueront des brochures de propagande, dont l'Académie Saint-Jean les approvisionnera, lorsque leurs membres les plus érudits prendront part au concours annuel, lorsqu'elles communiqueront documents et renseignements sur les menées de la secte, elles ne porteront atteinte à aucun de leurs droits d'existence; mais, au contraire, elles seront fortifiées dans leur lutte par cet appui extérieur, donné fraternellement, sans aucune immixtion dans leur fonctionnement intérieur.

Nous citerons comme dernier exemple le cas des conférences, puisqu'il y a une section dite des conférences dans l'Académie Saint-Jean. Le but de cette œuvre n'est pas d'organiser elle-même des conférences: ce soin est laissé aux groupes militants: mais l'Académie fait appel aux conférenciers anti-maçons, en tient une liste permanente, et tout groupe pourra dès lors s'adresser à l'œuvre pour avoir un orateur convenablement au courant de la question maçonnique.

Arrivons aux groupes eux-mêmes. Deux fédérations se sont constituées et agissent d'une façon parallèle, sans que la propagande de l'une puisse diminuer la propagande de l'autre; car leur mode d'action n'est pas identique.

Toute la force de l'Union Anti-Maçonnique réside dans ses comités; une Section de l'Union est, en réalité, un comité; la Section agit comme comité. C'est le comité qui est fondé d'abord, par le Conseil Central de France, lui-même constitué et investi par un Conseil Directif universel; le comité local reçoit donc, avant tout, une délégation de pouvoirs.

Dans le Labarum, c'est l'inverse qui se produit. Des anti-maçons, de bonne volonté, se réunissent, sans aucun autre mandat que leur initiative personnelle. Ils forment ainsi une Compagnie; chacun recrute ses amis; alors, ils se font reconnaître. Là, la force n'est pas dans le comité, mais dans la masse des adhérents. Au Labarum, le nombre est la première condition matérielle du succès.

L'Union Anti-Maçonnique de France est une branche de l'Union Anti-Maçonnique universelle. Le Labarum, au contraire, est une fédération

essentiellement française; si dans d'autres pays des groupements se constituent, en adoptant le mode de fonctionnement du Labarum de France, chacun gardera son autonomie nationale.

Nous profiterons de ce que nous exposons ces différences, pour démentir un faux bruit qui a été mis en circulation au sujet du Labarum. On a dit que cette fédération visait à se soustraire à la direction des autorités diocésaines; c'est une erreur qu'on ne saurait repousser avec trop d'énergie. Les personnes qui répandent ce faux bruit n'ont pas lu les articles 48, 49 et 50 du projet des Grandes Constitutions; or, ces trois articles sont précisément ceux qui, dans la Ligue, ne soulèvent aucune contestation. Si des modifications peuvent et doivent être apportées sur d'autres points, par contre, le fait du contrôle de l'autorité diocésaine n'a été l'objet d'aucune critique.

Ce que l'on a voulu dans la création du Labarum, c'est mettre l'autorité diocésaine en mesure d'exercer, si elle le désire, son action le plus discrètement possible, et en même temps permettre à des Compagnies de se constituer et d'agir, si l'Evêque préfère n'intervenir en aucune façon; mais si un Evêque déclarait s'opposer à l'établissement d'une Compagnie du Labarum dans son diocèse et si un groupe voulait se constituer malgré cette opposition, il ne serait reconnu par aucune autre Compagnie.

Citons encore une des différences qui existent dans le fonctionnement des deux fédérations.

A l'Union Anti-Maçonnique, le Conseil Central Exécutif représente l'autorité supérieure gouvernant les Sections. Au Labarum, au contraire, le Conseil Central n'est pas le gouvernement des Compagnies, attendu que le principe de l'autonomie des Compagnies est absolu, sous le seul contrôle de l'autorité diocésaine; le Conseil Central du Labarum a pour mission de provoquer la création des Compagnies, de les déclarer constituées lorsque les organisateurs locaux sont en nombre suffisant, et de les relier entre elles, tel est son principal rôle.

Le Conseil Central de l'Union Anti-Maçonnique de France agit sous l'autorité du Conseil Central Directif de l'Union Anti-Maçonnique Universelle. Le Conseil Central du Labarum, au contraire, lorsque la Ligue aura un développement suffisant, sera l'exécuteur des décisions prises par le congrès annuel des Compagnies, dit Grande Consulte: en d'autres termes, chaque Compagnie, respectueusement soumise au contrôle de l'autorité diocésaine, c'est-à-dire approuvée soit publiquement, soit tacitement, enverra, une fois par an, un délégué dans une ville choisie d'un commun accord; les vœux exprimés et votés par l'assemblée de ces délégués feront loi pour la Ligue, après que le Conseil Central du Labarum les aura soumis, par l'intermédiaire de son Cardinal-Protecteur, à la haute approbation du Saint-Siège; dès lors, le Conseil Central n'aura à faire acte d'autorité que

si quelque Compagnie s'écartait de ces résolutions prises par l'ensemble de la Ligue et approuvées comme il vient d'être dit. Par la force des choses, le Conseil Central du Labarum deviendra un comité d'administration générale, une délégation permanente des Compagnies, renouvelable annuellement par fraction.

Bien entendu, étant donné qu'il s'agit de deux fédérations ayant à peine un an d'existence et dont le mode de fonctionnement pourra être modifié par l'expérience, il va sans dire que nous exprimons ici une opinion personnelle. Nous avons étudié l'idée fondamentale qui a présidé à la création de l'Union Anti-Maçonnique de France et à celle du Labarum, et nous disons comment dans notre pensée ces deux fédérations pourront co-exister sans aucune rivalité et avoir une action parallèle des plus efficaces, exactement comme nous voyons, dans la Maçonnerie en France, les Loges du Rite Ecossais et celles du Grand Orient de France fonctionner parallèlement, ces deux systèmes maçonniques répondant chacun à une conception différente d'organisme et à une nécessité inéluctable produite par les différences de tempérament.

La diversité du système est très caractérisée, par exemple, dans ce qui a lieu au sujet de l'inscription des adhérents. Les deux fédérations anti-maçonniques françaises ont reconnu l'utilité, au moins provisoire, d'un certain secret sur les noms. Dans l'Union Anti-Maçonnique, on prend un pseudonyme au moment de l'admission (voir l'art. 10 du Règlement que nous publions ci-après); dans le Labarum, on prend un nom de ligueur (voir les art. 18, 19 et 20 des Grandes Constitutions, projet imprimé en brochure dans la *Bibliothèque Anti-Maçonnique*).

Sur ce point, les deux fédérations agissent de même; mais la similitude s'arrête là. En effet, à l'Union Anti-Maçonnique, chaque Section doit communiquer au Conseil Central les noms d'état-civil de tous ses membres actifs, tandis qu'au Labarum l'expérience a fait renoncer à cet usage: ici, la nouvelle Compagnie en voie de formation fait connaître les noms de ses membres fondateurs, avec les références établissant leur bon catholicisme; après quoi, la responsabilité des admissions est entièrement laissée à la nouvelle Compagnie, une fois constituée; de la sorte, les Compagnies ne communiquent plus que les noms de ligueurs, sauf pour les membres du Comité de Compagnie et pour les adhérents jugés dignes d'avoir droit d'entrée dans toutes les Compagnies. On le voit par cela encore, le mode de fonctionnement est tout à fait différent dans les deux fédérations.

Enfin, le Labarum admet les dames et possède une sorte d'initiation (peu compliquée), dont le principe, posé dans les articles 9 à 13 des Grandes Constitutions, sera l'objet d'une réglementation

qui n'est pas encore terminée, mais qui sera aussi simple que possible; cette initiation comporte trois degrés, roulant sur le caractère de la guerre déclarée à l'Eglise par la Franc-Maçonnerie et donnant l'enseignement de la défense religieuse, patriotique et sociale contre la secte. Dans l'Union Anti-Maçonnique, au contraire, le règlement n'impose aucune filière aux adhérents, et tous les membres actifs de l'Union le sont au même titre, quelque soit leur degré de connaissance des choses et des personnes de la Franc-Maçonnerie.

Nous croyons avoir exposé, dans un résumé assez clair, les traits les plus caractéristiques qui distinguent les deux fédérations, toutes deux foncièrement catholiques et patriotes, dont la récente fondation marquera, dans notre pays, le point de départ d'une action énergique contre la secte des francs-maçons. Il nous faut donc conclure.

Le réveil des catholiques est un fait indéniable. Il a été long à se produire, il est juste de le constater; mais il est non moins certain que le mouvement commence avec un réel enthousiasme.

Bien coupables seraient maintenant ceux qui persisteraient à ne pas entendre la voix du Souverain Pontife, et qui, après le Congrès de Trente, refuseraient leur concours à l'une ou l'autre de ces œuvres d'action anti-maçonnique, qui, avec la grâce de Dieu, promettent de si beaux fruits. Les œuvres vont se multiplier, sans aucun doute; les bonnes volontés n'auront que l'embarras du choix. Bien coupables aussi seraient ceux qui, se cantonnant d'une façon exclusive dans leur manière de voir, voudraient qu'aucune association de combat ne pût exister à côté de la leur, et qui, en se montrant d'esprit étroit, au lieu de fournir à tous les vrais catholiques les moyens de prendre part à la nouvelle croisade, paralyseraient l'élan et refroidiraient l'ardeur des soldats de Jésus-Christ. Bien coupables enfin seraient ceux qui essaieraient de se dérober à la direction ou au contrôle des Evêques, pour créer des corps francs indisciplinés, qui n'aboutiraient qu'à jeter le trouble dans l'armée.

Un seul général en chef: le Pape!

Aucune évolution qui ne soit exécutée sous l'œil sage des Evêques!

Union large et fraternelle de toutes les bonnes volontés! encouragement à toutes les loyales et généreuses initiatives!

Grande confiance dans les moyens surnaturels! Et nous remporterons la victoire.

Léo Taxil.

EN VENTE

chez tous nos dépositaires :

MISS D. VAGHAN & M. MARGIOTTA

DÉFENSE DE L'EX-GRANDE-MÂTRESSE PALLADISTE

Grande brochure in-octavo de 64 pages. — Prix : 50 centimes

Franco par la poste : 60 centimes.

CHRONIQUE DES ŒUVRES

ANTI-MAÇONNIQUES

UNION ANTI-MAÇONNIQUE

Cette œuvre prend chaque jour de l'extension. Des Sections se forment dans plusieurs départements, notamment dans l'Eure, la Saône-et-Loire, le Pas-de-Calais et le Gers. La dernière Section constituée est à Berck-sur-Mer, et elle a pris pour nom : *Section Notre-Dame des Sables*.

Nous sommes heureux de donner ici les règlements particuliers d'une Section qui fonctionne déjà avec une grande activité ; il y a là un modèle qui peut servir à toutes.

ARTICLE PREMIER. — Un Comité est fondé dans le but de seconder au point de vue local l'œuvre de l'Union anti-maçonnique de France. Il prend le nom de Section Saint.....

ART. 2. — Les moyens dont la Section se propose de disposer sont :

Les moyens surnaturels, la prière ;

Les conférences publiques ou privées ;

Les bibliothèques circulantes, la diffusion des bons livres et journaux anti-maçonniques ;

L'appui à donner sous quelque forme que ce soit aux divers Comités de défense religieuse et sociale.

ART. 3. — L'activité de la section doit s'exercer des trois manières suivantes : par les *travaux intérieurs*, qui consistent dans la connaissance des choses et des personnes de la Franc-Maçonnerie ; ses membres s'efforceront tout d'abord d'acquérir des notions générales par la lecture des livres et brochures sur ce sujet. *La Franc-Maçonnerie démasquée*, organe officiel de l'Union, a publié dans son numéro de décembre 1895, un catalogue raisonné des ouvrages utiles. Ils doivent également acquérir la connaissance des choses locales de la Maçonnerie, en recueillant avec soin les listes, diplômes, documents, insignes etc., etc., qu'ils pourront dénombrer, et en faisant un dossier aussi complet que possible des actes officiels de la Franc-Maçonnerie locale et des articles de journaux la visant. Pour la connaissance des personnes, le Comité délèguera quelques membres laïques qui connaissent les personnes de la ville pour surveiller les abords des temples les jours de tenue. Il sera formé ainsi une liste maçonnique du pays qui devra être tenue rigoureusement au courant. *Par les travaux extérieurs*, on doit tendre d'abord à une action générale de diffusion des connaissances sur la Maçonnerie et d'impulsion pour la lutte contre elle. On s'occupera donc de la presse, lui signalant les articles, faits et noms pouvant être utilisés ; réunions, conférences, diffusion des affiches, démarches près des particuliers, recrutement des adhérents. Par les *rapports avec le Conseil central exécutif*, on tiendra celui-ci et tous les Comités intéressés au courant des travaux par l'envoi des procès-verbaux des séances de la Section, des actes officiels de la Franc-Maçonnerie locale, des noms des FF. qui résident dans la ville, appartiennent à d'autres

Loges ; le renseigner sur chaque départ en lui transmettant aussitôt copie du dossier complet du FF. ; noter et suivre tous les fonctionnaires au point de vue de leur affiliation possible dans la secte ; enfin, poursuivre avec zèle et prudence les enquêtes que le Comité jugera nécessaires ou qui seront confiées par le Conseil central exécutif.

ART. 4. — Le nombre des membres de la Section n'est pas fixé ; mais pour le Comité, il ne saurait excéder vingt personnes.

ART. 5. — Le Bureau du Comité se compose d'un président, de deux vice-présidents, d'un secrétaire-archiviste et d'un secrétaire-trésorier.

Le président établit l'ordre du jour de chaque réunion, dirige les délibérations et représente d'une façon effective le Comité partout où besoin est.

Le premier vice-président est l'ecclésiastique délégué par l'autorité archiépiscopale : il supplée le président en cas d'empêchement et est chargé des relations avec l'Ordinaire.

Le second vice-président, qui est toujours un laïque, remplace le premier vice-président lorsque le caractère sacerdotal de celui-ci serait une gêne ou un obstacle à une mission temporaire.

Le secrétaire-archiviste établit le compte-rendu des séances, correspond sous le nom convenu avec le Conseil central exécutif et avec les membres adhérents. Il est détenteur des lettres, dossiers, enquêtes, etc... C'est lui qui convoque les membres du Comité pour le jour indiqué par le président.

Le secrétaire-trésorier supplée le secrétaire-archiviste en cas d'absence à une réunion. Il est chargé de l'encaissement des cotisations et dons, ainsi que du règlement des factures et prestations. Il doit en établir un bilan annuel, qui sera remis à la première séance de l'année au premier secrétaire, pour être annexé aux archives.

ART. 6. — Toute demande faite pour l'inscription à titre de membre actif au Comité sera soumise au vote de la réunion suivante. La Section a toujours le droit d'ajourner le postulant dans le cas où elle juge utile de recourir à une information complémentaire.

Le vote d'admission peut être fait au scrutin secret sur la demande de trois membres du Comité ; dans ce cas, l'admission du postulant ne sera prononcée que s'il réunit en sa faveur les deux tiers des voix des membres présents.

En cas de refus d'un postulant, le Comité doit sans délai en aviser le Conseil central exécutif.

Pour l'inscription comme membre adhérent, il suffit d'être présenté par l'un des membres et accepté par le Comité.

ART. 7. — En outre des membres actifs, la Section comprend des *membres d'honneur* qui, nommés par le vote unanime des premiers, peuvent assister à toutes les séances de la Section et y ont voix délibérative, et des *membres adhérents*, lesquels s'engagent à renseigner le Comité sur toute question pouvant l'intéresser, et qui, en échange de leur souscription annuelle, reçoivent une carte leur donnant droit à une place réservée aux conférences et réunions organisées sous les auspices de la Section. Les membres adhérents ne peuvent assister à aucune séance du Comité.

ART. 8. — Toute personne n'habitant pas la ville et n'y étant pas *électeur* ne peut faire partie du Comité.

ART. 9. — Le Comité tient séance au moins une fois par mois, et plus s'il y a urgence. *Les réunions* sont toujours ouvertes à l'heure précise indiquée par la convocation, sans qu'aucune réclamation puisse être admise pour retard ou absence.

Les votes sont acquis à la majorité des membres présents et sont irrévocables.

ART. 10. — *Les noms des membres* actifs de la section doivent demeurer secrets et n'être connus que du Conseil central exécutif et de l'autorité archiépiscopale.

Toutefois, chacun des membres peut révéler à qui lui plaira qu'il fait partie du Comité : mais il ne doit, en aucun cas, donner le nom de ses collègues.

Pour la rédaction des procès-verbaux des séances et pour leur correspondance antimacconique, les membres du Comité font usage d'un pseudonyme choisi par eux au moment de leur admission.

ART. 11. — Tout membre actif qui aurait une *question* importante à faire discuter en séance doit, au préalable, en faire part au président ou par lettre adressée au secrétaire pour la faire inscrire à l'ordre du jour de la réunion.

ART. 12. — Les conférences étant le moyen le plus pratique pour dévoiler au public les agissements de la secte, il est formé au sein de la section deux Sous-Comités :

Le Sous-Comité des conférences, présidé par le second vice-président, chargé de l'organisation matérielle des conférences, des invitations et de la statistique des présents :

Le Sous-Comité de la presse, présidé par le premier vice-président, chargé des rapports avec les journaux pour les annonces et comptes-rendus des conférences antimacconiques.

ART. 13. — *Les cotisations* sont fixées ainsi qu'il suit :

Pour les membres actifs, un droit d'entrée de 2 francs et une cotisation annuelle de 0 fr. 50 par mois.

Sur ces sommes, le trésorier envoie au Conseil central 1 franc par chaque entrée de membre actif et 1 franc sur chaque souscription annuelle dudit membre actif.

Pour les membres adhérents, le montant de la cotisation annuelle est facultatif, mais ne saurait être inférieur à 1 franc. Les membres d'honneur ne sont astreints à aucune cotisation.

ART. 14. — La section doit veiller à la concorde parfaite de tous ses membres. Tous auront sans cesse présent à l'esprit que l'union et la discipline font la force, et que c'est en semant la discorde que l'ennemi peut nous affaiblir.

En conséquence, quiconque aura à porter une accusation contre un membre devra le faire d'une façon précise et motivée et à visage découvert, et la section sera juge de l'accusation ainsi portée.

Par contre, quiconque sera surpris à colporter contre un membre une accusation grave, dont il ne pourra fournir la preuve, sera réputé agent de discorde et impitoyablement exclu.

Les jugements pour l'exclusion d'un membre ne devront avoir lieu qu'à raison de causes d'une extrême gravité. Aucune entrave ne devra être mise à la défense de l'incriminé. Le jugement sera toujours précédé d'une enquête pour laquelle sera nommée une Commission de trois membres, dont un ecclésiastique. Le rapport de cette Commission sera lu à l'ouverture de la séance du jugement, le membre incriminé étant présent, ayant été convoqué par lettre recommandée. S'il ne se présentait pas, la séance du jugement serait renvoyée à quinzaine, avec même convocation ; cette fois, en cas de nouvelle absence du membre incriminé, il serait passé outre aux débats sur son cas. L'exclusion d'un membre ne peut être prononcée que si les trois quarts des membres présents votent dans ce sens.

Le vote a lieu au scrutin secret par oui ou non ; tous les bulletins ayant été écrits par le secrétaire et distribués à chaque assistant avec un bulletin blanc pour les abstentions.

Le jugement d'exclusion ayant été signifié dès le lendemain à l'intéressé par lettre copiée et recommandée, le membre exclu a un mois pour faire appel auprès du Conseil central exécutif. Ledit Conseil désigne une des Sections de Paris pour juger à nouveau l'affaire, mais dans les mêmes formes. Dans le cas où le second jugement a un résultat contraire au premier, le membre en cause n'est réintégré dans sa Section que si celle-ci y consent ; sinon il est réintégré dans l'Union à titre de membre actif isolé, versant désormais ses cotisations à la caisse centrale.

ART. 15. — Tout membre actif dont la démission aura été acceptée devra s'engager sur l'honneur à conserver le secret le plus absolu sur les noms de ses anciens collègues, ainsi que sur les délibérations ou enquêtes auxquelles il aurait pu prendre part.

Académie Saint-Jean

Nous rappelons que, parmi les œuvres dont cette association a pris l'initiative, figure celle qui est dite du *Concours Annuel*. Au jour du 27 décembre, l'Académie décernera un prix à l'auteur de la meilleure brochure de propagande sur un sujet fixé : *La Franc-Maçonnerie ennemie de l'Ouvrier*. Les manuscrits doivent être envoyés avant le 31 octobre, à cette adresse : « M. Albert Goustard, 33, rue du Cherche-Midi, à Paris. »

Il n'est pas nécessaire d'être membre de l'Académie, ni d'habiter la France, ni même d'être Français, pour concourir ; mais tous les manuscrits soumis au jury doivent être rédigés en langue française. Le jury se compose des membres du Bureau de l'Académie, lesquels ne peuvent pas prendre part au concours.

Le manuscrit ne devra pas dépasser la valeur d'une brochure d'une quarantaine de pages, format in-12 ; il s'agit, en effet, d'établir une brochure populaire, se prêtant le mieux possible à la propagande.

Chaque manuscrit devra porter dans son en-tête une devise, et cette devise devra être reproduite sur une enveloppe cachetée contenant l'indication

du nom et de l'adresse de l'auteur du manuscrit. Les enveloppes ne seront ouvertes que le 27 décembre, à la séance de la proclamation du manuscrit primé.

Un prix unique (médaille d'or de grand module) et des mentions honorables seront décernés au meilleur traité; l'auteur couronné abandonnera son œuvre à l'Académie Saint-Jean, qui la mettra en brochure populaire et la vendra au prix de revient; cette brochure pourra même être distribuée gratuitement, si les dons faits à l'Académie dans le courant de l'année le permettent. Les concurrents qui auront obtenu une mention honorable pourront éditer leur œuvre à leur bénéfice (s'ils le désirent), mais à leurs frais, sous le patronage de l'Académie Saint-Jean; toutefois ils devront donner à leur brochure ainsi publiée un autre titre, attendu que le titre *la Franc-Maçonnerie ennemie de l'Ouvrier* est exclusivement réservé au traité qui aura obtenu la médaille d'or.

L'exécution de cette médaille a été confiée à un artiste de talent, M. Louis Tricart, second prix de Rome. Une somme de mille francs sera nécessaire en tout pour établir cette médaille; mais aussi l'Académie aura une médaille faite spécialement pour elle et d'une réelle valeur artistique.

Nous espérons pouvoir en publier la photographie dans notre prochain numéro.

Les œuvres de l'Académie Saint-Jean ont eu l'avantage d'attirer tout particulièrement l'attention et la sympathie de notre éminente collaboratrice, Miss Diana Vaughan. En effet, elle s'exprime à ce sujet dans le dernier fascicule de ses *Mémoires d'une Ex-Palladiste* :

« Ayant examiné avec le plus grand soin les œuvres de propagande anti-maçonnique qui sont en voie d'organisation, j'estime que l'Académie Saint-Jean est celle dont les résultats seront les plus immédiats, sans méconnaître l'utilité des autres œuvres. La division des travaux y est admirablement réglée; le mécanisme du fonctionnement y est d'une extrême simplicité. Ne pouvant me consacrer à toutes, je me voue à cette œuvre, pour le temps que j'ai à passer en lutte encore, avant de m'ensevelir dans l'oubli.

« Création de bibliothèques anti-maçonniques; groupement de conférenciers anti-maçons, mis à la disposition de toutes les sociétés catholiques militantes; statistique tenue à jour des faits et gestes de l'ennemi; concours annuel pour couronner la meilleure brochure de propagande contre la secte: voilà le programme de l'Académie Saint-Jean. Il est magnifique, et il est merveilleusement pratique.

« Je recommande donc, de toutes mes forces, cette œuvre à mes amis. Il faut la soutenir avec des prières et avec la bourse: les prières, afin d'attirer les bénédictions de Dieu sur les efforts des zélés; la bourse, afin que leurs efforts puissent se multiplier en abondants résultats. »

Là-dessus, Miss Diana Vaughan a ouvert une souscription parmi les lecteurs de ses *Mémoires* et annonce qu'elle publiera les sommes reçues, en les versant au fur et à mesure au trésorier de l'Académie. « Je m'inscris, écrit-elle, pour six cents francs (premier versement). Qui aime Jeanne d'Arc s'unisse à moi pour le succès de l'œuvre nouvelle! »

Dans son numéro d'août, la *Franc-Maçonnerie Démasquée* mentionnait la réception de ces premiers six cents francs, versés par Miss Diana Vaughan. Nous nous ferons un devoir, à notre tour, de reproduire cette liste de souscription.

Messes de réparation

L'œuvre des Messes en réparation des sacrilèges maçonniques et pour la conversion des francs-maçons, fondée par l'Union anti-maçonnique, continue à se répandre et reçoit partout le meilleur accueil. Soixante-dix messes ont été célébrées à ces intentions pendant le mois d'août; quatre-vingt-huit ont été promises pour le mois de septembre.

D'autre part, des journées de réparation ont été demandées à des communautés religieuses. A Montpellier, tous les jours du mois sont déjà promis en vue de cette pieuse pratique; on s'occupe à Paris d'obtenir le même résultat.

Enfin, le Souverain Pontife a daigné enrichir d'une indulgence de trois cents jours la prière de l'Union anti-maçonnique de France, prière qui avait été déjà approuvée par le cardinal Richard et que nous recommandons vivement à tous nos lecteurs.

Les Messes de réparation étant quotidiennes, on pourra s'unir ainsi chaque jour dans cette croisade de piété, d'un bout à l'autre de la France.

Voici les messes du mois de septembre :

1^{er} septembre. — Bayonne; Dreux.

2. — Le Mans; Beaumont-les-Autels, Eure-et-Loire; Liencourt, Somme.

3. — Bordeaux; Montpellier.

4. — Montpellier (3 messes); Mayenne; Paris, Sœurs de Jeanne d'Arc, de la Compagnie Saint-Georges du Labarum; Notre-Dame d'Esparron, Isère; Carthans, Allemagne; Angers (2 messes); Laval; Aymargues, Gard; Servas, Gard.

5. — Paris (2 messes, Saint-Jacques du Haut-Pas et Saint-Nicolas des Champs).

6. — Paris (2 messes, Saint-Eustache et Compagnie Saint-Jean du Labarum); Saint-Germain-en-Laye; Laval; Neuville; Saint-Remy, Nord.

7. — Bétharram, Hautes-Pyrénées; Paris (Saint-Nicolas-des-Champs).

8. — Paris (Saint-Roch); Avignon; Montpellier; Montréal, Canada; Nisko, Galicie.

9. — Paris; Roche, Nièvre; Berrias, Ardèche; Saint-Didier, Ardèche.

10. — Montpellier; Longeville, Haute-Marne; Berrias, Ardèche; Aubenas, Ardèche.

11. — Puteaux, Seine; Mayenne; Notre-Dame d'Esparron, Isère; Berrias, Ardèche.

12. — Paris (St-François-Xavier); Beauquesne, Somme; Berrias, Ardèche.

13. — Laval; Brive; Berrias, Ardèche.

14. — Paris (Sainte-Clotilde); Montpellier.

15. — Corte, Corse; Berrias, Ardèche.

16. — Paris (Saint-Sulpice); Chamboulive, Corrèze.

17. — Montpellier; Paris.

48. — Mayenne; Messon, Aube; Toulon; Montpellier; Notre-Dame d'Esparron, Isère.

49. — Paris (Notre-Dame des Victoires); Sanctuaire de Notre-Dame de la Salette (cinquantième anniversaire de l'Apparition); Montpellier.

20. — Verneuil, Eure; Paris (Saint-Roch); Laval; Montpellier.

21. — Saint-Bonnet de Bellac, Haute-Vienne.

22. — Paris (Saint-Germain des Prés).

23. — Paris (Saint-Thomas d'Aquin).

24. — Montpellier; Puteaux, Seine.

25. — Mayenne; Le Kremlin, Seine; Bicêtre, Seine; Notre-Dame-d'Esparron, Isère.

26. — Paris (Saint-Eustache); Pont-Audemer.

27. — Lisieux; Laval.

28. — Conand, Ain; Trente, Tyrol.

29. — Rolleville, Seine-Inférieure; Montpellier.

30. — Montmorency, Seine-et-Oise.

L'indication du jour choisi doit être envoyée, avant le 20 de chaque mois, à M. l'abbé de Bessonies, chapelain, à Notre-Dame des Victoires, Paris.

Des messes sont promises jusqu'à la fin de l'année pour tous les dimanches, lundis, jeudis et vendredis, le 1^{er}, le 8, le 13, le 15, le 20, le 26 et le 27 de chaque mois.

En outre, une Messe de réparation sera dite chaque mois à Notre-Dame des Victoires, à Notre-Dame de la Salette, à Notre-Dame d'Esparron, et aux grottes de Saint-Antoine de Padoue, à Brive.

On recommande spécialement la conversion de Sophia Walder et d'une autre luciférienne.

Voici maintenant le texte de la prière dont il vient d'être parlé ci-dessus :

« O Jésus, Verbe incarné, réellement présent dans la sainte Eucharistie, je proteste contre tous les outrages que vous y recevez. Vous saviez, en instituant ce divin Sacrement, combien il serait blasphémé, méprisé, profané; mais vous vouliez vous donner à nous et rien n'a pu arrêter votre amour. Divin Sauveur, je suis à vos pieds pour vous adorer, vous louer et vous consoler; je voudrais réparer tant d'insultes, je voudrais vous donner mille fois plus d'amour que le démon et ses suppôts ne vous portent de haine. Pour suppléer à mon impuissance, daignez recevoir les sentiments du Cœur de Marie, votre auguste Mère, les hommages de tous vos Saints de la terre et du ciel.

« Laissez-moi aussi, très doux Jésus, vous implorer pour toutes ces âmes égarées qui vous blasphèment et vous outragent. Pour elles vous êtes mort sur la croix; pour elles vous vous offrez chaque jour à la sainte Messe. O Jésus, ayez pitié d'elles, convertissez-les, sauvez-les. Je vous le demande au nom de votre amour, au nom de votre miséricorde.

« Ainsi soit-il. »

Nous invitons tout particulièrement les lecteurs de la *Revue Mensuelle* à s'unir à la Compagnie Saint-Jean du Labarum et à réciter cette prière, le dimanche 11 octobre à 8 h. 1/2 du matin, moment où elle sera dite à la Messe de la Compagnie.

Ligue du Labarum

COMPAGNIE SAINT-JEAN

La garde mensuelle de la 4^e Compagnie (camp de Paris) a été tenue le dimanche matin 6 septembre, à la suite de la Messe pour la réparation des blasphèmes et profanations sectaires et pour la conversion des Francs-Maçons. Les FF.-i- Louis d'Alcantara, Maurice de Gonzague et Aquilin d'Evreux, membres du Conseil Central, ont fait à la Compagnie l'honneur d'assister à sa séance.

Après un échange de quelques observations au sujet du Congrès de Trente, auquel un membre de la Compagnie assistera, on s'est occupé de l'organisation du service de la Bibliothèque Anti-Maçonnique qui sera ouverte au mois d'octobre. Tout membre actif de la *Compagnie Saint-Jean* s'engagera à consacrer une de ses soirées par mois au service de la Bibliothèque; le service sera ainsi assuré par la présence de deux ligueurs chaque soir. En attendant que la Compagnie soit assez nombreuse pour faire face à cette obligation d'intérêt général, on fera appel au zèle des ligueurs des autres Compagnies parisiennes.

Les ligueurs présents à la réunion, membres de la Compagnie et Chevaliers visiteurs, se sont ensuite réparti cent cinquante exemplaires de la *Nouvelle Croisade* pour les distribuer et faire connaître l'œuvre du Congrès Anti-Maçonnique.

A cause du Congrès de Trente, la prochaine garde Saint-Jean aura lieu, exceptionnellement, le deuxième dimanche du mois, c'est-à-dire le 11 octobre.

La *Compagnie Saint-Jean* vient de faire imprimer ses cartes spéciales pour ses membres correspondants. Elles sont, au recto, à peu de chose près, semblables aux cartes des membres actifs. Le verso porte les mentions suivantes :

« COMPAGNIE SAINT-JEAN DU LABARUM. — Obligations générales. Les membres de la Compagnie sont les auxiliaires modestes, mais dévoués de l'Académie Saint-Jean, Société Française d'Études et de Propagande anti-maçonnique. Dans la lutte ordonnée par le Saint-Siège contre la secte infernale qui se meut et conspire au sein des ténèbres, ils contribueront au triomphe de l'Eglise en mettant leur zèle au service de toute œuvre ayant pour but de faire la lumière; il appartient à chacun de voir dans quelle sphère d'action il peut se rendre le plus utile : les Statuts du Labarum et ceux de l'Académie Saint-Jean indiquent à tous les divers terrains sur lesquels on livrera bataille à la secte, pour l'arrêter dans son invasion destructive et pour la vaincre. Chacun s'inspirera, tout particulièrement, de l'Encyclique *Humanum Genus*.

« Obligations spéciales des Membres correspondants. — Le premier dimanche de chaque mois, à 8 h. 1/2 du matin, se mettre en union de prières avec les Membres Actifs de la Compagnie, qui entendent à ce moment la Messe dite pour la réparation des blasphèmes et profanations sectaires et pour la conversion des francs-maçons. Dire notamment la prière de l'Union Anti-Maçonnique; cette prière, approuvée par S. Em. le Cardinal Richard, archevêque de Paris, a été enrichie de 300 jours d'indulgence par S. S. le Pape Léon XIII. — Envoyer au Comité qui en fait transmission à l'Académie

Saint-Jean, tous les renseignements et documents qu'on pourra recueillir concernant les menées de la secte. — Aider, autant qu'il sera possible, à l'extension de la Ligue du Labarum. Une médaille d'argent est décernée à tout Membre Correspondant qui devient principal fondateur d'une nouvelle Compagnie.

« La cotisation des Membres Correspondants, UN FRANC PAR AN, n'est pas obligatoire dans la *Compagnie Saint-Jean du Labarum*. — Etant de passage à Paris, le titulaire de cette carte a droit d'entrée permanente à la BIBLIOTHÈQUE ANTI-MAÇONNIQUE, 5, rue de Tournon, aux heures réglementaires. »

COMPAGNIE SAINT-PAUL

Par les soins de la Compagnie n° 6 (camp de Lyon), une conférence anti-maçonnique avait lieu le jeudi 13 août, 5, rue de la Platière. C'était une réunion intime : cent personnes y assistaient. Le bureau fut nommé par l'assistance sur la proposition d'un membre de la Ligue du Labarum, et aussitôt le conférencier prit la parole. Après avoir montré le but auquel aspire la secte maçonnique, l'orateur démontra l'utilité d'une organisation efficace pour lutter contre les suppôts de Satan : il nomma notre institution, expliqua ses règles et réfuta les objections soulevées contre elle par les personnes qui n'ont examiné notre œuvre que superficiellement. Enfin, après avoir fait appel à la contradiction et résolu à la satisfaction générale les questions qui lui furent posées, le président, en termes chaleureux, remercia la *Compagnie Saint-Paul* de son zèle pour la cause, noble, mais aride, de l'assainissement de la France. La réunion se termina par la prière et par une quête en faveur du Sou Anti-Maçonnique ; puis, on se sépara, chacun promettant de revenir bientôt à nos réunions toujours plus intéressantes.

Le jeudi 3 septembre, la *Compagnie Saint-Paul* donnait de nouveau une conférence, 48, cours Morand, cette fois avec une tombola dont les lots étaient des ouvrages anti-maçonniques. Deux cents personnes étaient présentes. Un labariste lyonnais ouvrit la séance et fit élire le bureau par l'assemblée. Lecture fut donnée ensuite du rapport de la Compagnie, dont voici quelques extraits :

« Mesdames et Messieurs,

« Nous avons le plaisir de vous informer que, pour répondre aux nombreuses demandes qui nous ont été faites, nous organiserons très prochainement plusieurs conférences avec projections à la lumière oxydrique. L'une des premières vous sera faite par un membre de la *Compagnie Saint-Jean*, du Labarum de Paris. Ainsi, vous le voyez, nous agissons par la propagande. De même que la Franc-maçonnerie travaille sans répit à son œuvre maudite, dont le but est de renverser le catholicisme et de détruire la foi, de même la Ligue du Labarum, fidèle aux enseignements du Pape qui veut que l'on combatte la secte sur son propre terrain, emploie toute son activité à la démasquer pour en inspirer l'horreur, et c'est sans relâche qu'elle travaillera à détruire cette secte infernale. Peu à peu la *Compagnie Saint-*

Paul organisera des conférences avec tombola dans tous les quartiers de Lyon...

«... Nous voulons montrer à tous quels sont les dangers dont nous sommes menacés par la Franc-Maçonnerie ; car, nous en sommes convaincus, en nous consacrant à cette œuvre de salut religieux et social, nous ferons jaillir du cœur noble et toujours franc des habitants de cette patriotique cité ce cri de guerre qui est notre devise : *La Franc-Maçonnerie, voilà l'ennemi!*... »

«... Mesdames et Messieurs, nous avons besoin d'hommes ; il nous faut des volontés fermes et inébranlables ; il nous faut des caractères, en un mot, résolus à ne déposer les armes que lorsque la secte sera vaincue. Mais, pour mener à ses fins notre œuvre, les hommes ne suffisent pas ; il faut aussi que les femmes chrétiennes s'associent au Labarum, pour former parmi nous un comité distinct, indépendant, et pour se faire auprès des familles les propagatrices ardentes de l'action anti-maçonnique.

« En un mot, il nous faut des âmes fortement trempées. Aussi faisons-nous appel à votre vif désir de combattre avec nous sous l'étendard du Labarum anti-maçonnique et la Croix rayonnante du Sacré-Cœur...

«... Tous à la tâche ! il y a assez d'ouvrage pour chacun. En avant, donc ! Dieu le veut ! »

Aussitôt après ce rapport longuement applaudi, le conférencier prit la parole et expliqua minutieusement la vérité de notre devise : *la Franc-Maçonnerie, voilà l'ennemi!* Il montra la secte ennemie de Dieu, de la patrie, de la morale, de la liberté, de la famille, de la société, et enfin il montra la Franc-Maçonnerie ennemie de la France, en particulier.

Fréquemment interrompu par les applaudissements, il termina en répétant encore le cri de guerre et de défi lancé contre les Loges et les Arrière-Loges : *la Franc-Maçonnerie, voilà l'ennemi!* et ce cri fut poussé après lui avec enthousiasme par toute l'assistance.

Quand enfin les bravos s'arrêtèrent, on procéda au tirage de la tombola ; l'assemblée fut très agréablement surprise d'apprendre qu'au lieu de sept lots annoncés il y en avait quinze à tirer. En outre, chacune des personnes qui étaient venues assister à cette belle soirée reçut un exemplaire de l'organe officiel de la Ligue et un exemplaire de la *Nouvelle Croisade*.

Après la quête pour l'œuvre du Sou Anti-Maçonnique, chacun se retira pleinement satisfait.

A la suite de cette conférence, plusieurs personnes ont sollicité leur admission dans la *Compagnie Saint-Paul*.

N. B. — Le Comité de la Compagnie remercie affectueusement les personnes qui ont bien voulu rendre plus intéressante la tombola du 3 septembre. Les ouvrages qui ont été ainsi offerts seront pour les gagnants un précieux souvenir, et, d'autre part, la Compagnie de Lyon les considère comme le gage de la sympathie et de l'intérêt qu'on lui porte ; aussi assure-t-elle ces personnes de son entier dévouement.

Avis. — Les catholiques qui désirent avoir des renseignements sur l'organisation et le fonction-

nement de la *Compagnie Saint-Paul* doivent s'adresser par écrit au secrétaire de la Compagnie, 6, place Bellecour; on leur remettra des feuilles d'adhésion et on leur fournira toutes les explications utiles.

(Une lettre qui nous parvient à la dernière heure nous apprend que Miss Diana Vaughan, ayant été l'objet d'une malveillante insinuation de la part d'un journal lyonnais, à propos du Labarum, a répondu immédiatement en offrant à la *Compagnie Saint-Paul* son étendard.)

Ensemble des Compagnies

A la date du 15 septembre, les Compagnies françaises du Labarum sont au nombre de quatorze. Les voici, dans leur ordre de constitution :

Compagnie Saint-Georges, n° 1, Paris. — Compagnie Saint-André, n° 2, Bordeaux. — Compagnie Saint-Galien, n° 3, Tours. — Compagnie Saint-Jean, n° 4, Paris. — Compagnie Saint-Maurice, n° 5, Paris (Batignolles). — Compagnie Saint-Paul, n° 6, Lyon. — Compagnie Saint-Yves, n° 7, Libourne (Gironde). — Compagnie Saint-Sébastien, n° 8, Narbonne (Aude). — Compagnie Saint-François-Xavier, n° 9, Lesparre (Gironde). — Compagnie Saint-Etienne, n° 10, Elbeuf (Seine-Inférieure). — Compagnie Saint-Pierre, n° 11, Moulins. — Compagnie Saint-Jean-de-Dieu, n° 12, Paris. — Compagnie Saint-Martin, n° 13, Tourcoing (Nord). — Compagnie Saint-François de Sales, n° 14, Thonon (Haute-Savoie).

En outre, des Compagnies sont en voie de formation au Havre, à Besançon, à Grenoble, à Dijon, à Villemomble (Seine), dans la Savoie, la Mayenne, la Haute-Marne, l'Ille-et-Vilaine et le Gers; ce qui permet d'espérer encore dix Compagnies, au minimum, avant la fin de l'année.

Une sous-fédération régionale se forme pour le cercle du Sud-Est, avec centre à Lyon, grâce à la vaillante initiative de la *Compagnie Saint-Paul*, qui a su se créer un grand nombre de correspondants et qui est énergiquement secondée surtout par les ligueurs de l'Isère et de la Haute-Savoie. S'étant assuré environ trois cents dépôts, qui seront desservis par les zéloteurs de l'œuvre, les Compagnies du Sud-Est vont avoir incessamment leur organe spécial qui paraîtra à Lyon sous le titre *le Réveil Anti-Maçonnique*. Un numéro-spécimen est en vente au prix de 10 centimes, daté du 20 septembre.

Le programme de la sous-fédération régionale du Sud-Est comporte les institutions que voici, à faire adopter par toute nouvelle Compagnie se constituant dans le Cercle d'exercice :

1° Messe mensuelle de réparation, suivie d'une instruction aux ligueurs ;

2° Œuvre du Sou Anti-Maçonnique ;

3° Ecole de conférenciers anti-maçons, qui iront dans le Sud-Est faire des conférences et qui, à cet effet, apprendront l'art de parler au peuple ;

4° Bureau de placement, vestiaire, et secours aux malheureux, sous les auspices du Labarum.

VOLTAIRE

EXPLOITÉ PAR LES FRANCS-MAÇONS

Si le nom de Voltaire est toujours d'actualité, il le doit en grande partie aux Francs-Maçons, qui l'ont, pour ainsi dire, accaparé et ne laissent passer aucune occasion de le revendiquer pour une de leurs plus grandes gloires. Voltaire est, après Satan, le Dieu de la Maçonnerie.

Tout récemment encore paraissait, dans la Revue : *La Révolution* (dirigée par le professeur qui occupe à la Sorbonne la chaire maçonnique de l'histoire de la Révolution, M. Aulard), une longue étude où un franc-maçon bien connu, le F. Louis Amiable, exposait tous les titres de Voltaire à ce glorieux nom de Franc-Maçon, sans lequel il ne serait, après tout, qu'un poète libre-penseur, un polygraphe estimable; mais sans lequel il lui eût manqué la véritable estampille de génie. Ce qui a mis le sceau à sa réputation de penseur et d'écrivain, ce qui l'a fait en réalité le grand, le sublime, l'incomparable Voltaire, le Voltaire que l'on connaît, c'est son initiation maçonnique. Telle est, en deux mots, la thèse du F. Amiable. Pour la soutenir, il a réuni, dans le plus grand détail, tout ce que la Maçonnerie a fait du vivant de Voltaire et depuis sa mort pour consacrer sa gloire et fonder son apothéose.

La thèse n'est pas nouvelle; elle a déjà été maintes fois soutenue par la secte, et en particulier par un Franc-Maçon, médiocre élève de l'auteur de *la Pucelle*, Nicolas Bricaire de La Dixmerie, dont le plus grand titre littéraire est précisément un *Eloge de Voltaire*, que nous retrouverons plus loin. Dans un Mémoire rédigé en 1779 pour la justification de la Loge des Neuf-Sœurs dont il était un des principaux ornements, voici comment le F. de La Dixmerie s'exprime au sujet de l'initiation maçonnique du patriarche de l'incrédulité et de l'impiété sataniques :

Quelle époque dans les annales de la Maçonnerie! Quelle gloire, quel triomphe pour la Loge des Neuf-Sœurs! Ce fut à l'âge de 84 ans que le Nestor du Parnasse français, ce vieillard, l'étonnement et l'admiration de l'Europe; lui, dont les écrits, les actions, la personne même étaient pour elle un spectacle toujours varié, toujours intéressant, toujours nouveau, ce fut à cet âge que cet homme unique vint puiser dans la Loge des Neuf-Sœurs un genre d'instruction que plus de 60 ans d'étude n'avaient pu lui procurer. Nos mystères lui furent développés d'une manière digne d'eux et de lui.

Il aima, il admira la sublime simplicité de notre morale. Il vit que l'homme de bien était maçon sans le savoir. Il vit que la Loge des Neuf-Sœurs

joignait, à tout ce qu'elle a de commun avec les autres sociétés du même genre, un point de morale négligé presque partout ailleurs, celui d'exciter l'émulation et de proscrire la rivalité. d'unir ceux que des intérêts personnels, un même but, les mêmes prétentions pouvaient diviser, de rendre l'émule utile à son émule, de confondre même ce dernier dans les noms plus doux de Frère et d'ami. Il parut ému, pénétré de ce qu'il estimait peut-être moins lorsqu'il ne le connaissait pas. De notre côté, nous crûmes être tout à coup rappelés à ces temps célèbres où Orphée, Homère, Solon, allaient modestement se faire initier aux mystères d'Héliopolis.

Plus tard, en 1836, le F. Melchior Potier, dans un précis historique de la Loge des Neuf-Sœurs, exprimait ainsi la même pensée :

Il semblait que ce génie sublime, dont le vol s'était élevé si haut, n'attendait que la consécration maçonnique pour remonter à la source de la lumière et de la vérité.

La vraie lumière ne s'est révélée aux yeux de Voltaire que le jour où il fut jugé digne de revêtir le tablier maçonnique.

En cette mémorable année 1778, où Voltaire couronna si glorieusement sa carrière en s'affiliant solennellement à la Franc-Maçonnerie, il était dans sa 84^{me} année, et à la veille de l'heure où il devait paraître devant le tribunal de ce Dieu qu'il n'avait fait semblant de reconnaître que pour mieux l'outrager : Voltaire ne fut maçon que cinquante-quatre jours. Un peu plus il échappait à la secte ; sans la vanité suprême qui l'amena à Paris, pour s'y faire couronner sur la scène comme le Sophocle français, son nom manquait aux Archives de la Loge des Neuf-Sœurs.

L'occasion s'offre trop belle pour que les Francs-Maçons la laissent échapper : que dirait la France, que dirait l'Europe, que dirait l'avenir, si Voltaire mourait sans être officiellement et ostensiblement un des leurs ? Il fallait à tout prix arracher au vieillard infatué d'orgueil cette dernière faiblesse, lui faire rétracter par une adhésion positive et solennelle les sentiments peu honorables pour la secte qu'il avait exprimés dans plusieurs de ses écrits, alors que, comme le dit le F. de La Dixmerie, *il l'estimait peut-être moins, parce qu'il ne la connaissait pas.*

On ne sait pas assez, en effet, ce que Voltaire pensait au fond de la Maçonnerie avant cette année 1778, et, ajouterons-nous sans crainte de nous tromper, alors même que, par vanité, il se prêtait à la comédie de l'initiation de 1778. Il est bon de remettre sous les yeux du lecteur les divers passages, où Voltaire a témoigné en quel parfait mépris il tenait la Franc-Maçonnerie.

Voici d'abord comment dans l'*Essai sur les*

Mœurs (chap. LXXXII) il expose son origine, en la rattachant à l'histoire des Confréries du Moyen-Age, dont il s'applique à faire ressortir le côté burlesque, et en particulier à la Fête de l'Âne :

Il y avait en Normandie, qu'on appelle le pays de sapience, un abbé des Conards, qu'on promenait dans plusieurs villes sur un char à quatre chevaux, la mitre en tête, la crosse à la main, donnant des bénédictions et des mandements. Un roi des ribauds était établi à la cour par lettres patentes. C'était, dans son origine, un chef, un juge d'une petite garde du palais, et ce fut ensuite un fou de cour qui prenait un droit sur les filous et sur les filles publiques. Point de villes qui n'eût des confréries d'artisans, de bourgeois, de femmes ; les plus extravagantes cérémonies y étaient érigées en mystères sacrés, et c'est de là que vient la société des francs-maçons, échappée au temps qui a détruit toutes les autres. La plus méprisable de toutes ces confréries fut celle des flagellants, etc., etc...

Ailleurs, dans son *Dictionnaire philosophique*, au mot *Initiation*, il revient sur cette origine de la Franc-Maçonnerie avec le même sentiment de dédain que lui inspiraient toutes les congrégations et associations ayant un caractère religieux, même les mystères de l'antiquité païenne, « dont les secrets sacrés, disait-il avec un mépris qui doit faire bondir d'indignation tout vrai franc-maçon, ne méritaient pas au fond plus de curiosité que l'intérieur des couvents de carmes ou de capucins » ;

L'origine des anciens mystères ne serait-elle pas dans cette même faiblesse qui fait parmi nous les confréries et qui établissait des congrégations sous la direction des jésuites ? N'est-ce pas ce besoin d'association qui forma tant d'assemblées secrètes d'artisans, dont il ne nous reste plus que celle des francs-maçons ? Il n'y avait pas jusqu'aux gueux, qui n'eussent leurs confréries, leurs mystères, leur jargon particulier, etc...

Le secret dont s'enveloppent les francs-maçons ne lui paraît pas plus respectable que celui dont s'entouraient les initiés des mystères d'Eleusis ou de Samothrace : « Ce secret, sans doute, dit-il, ne méritait pas d'être connu, puisque l'assemblée n'était pas une société de philosophes, mais d'ignorants, dirigés par un hiérophante. On faisait serment de se taire, et tout serment fut toujours un lien sacré. Aujourd'hui même encore, *nos pauvres francs-maçons* jurent de ne point parler de leurs mystères. *Ces mystères sont bien plats* ; mais on ne se parjure presque jamais. »

Voltaire est de l'avis d'Alexandre, » qui ne faisait pas grand cas de ces *facéties* révérees ;

elles sont fort sujettes à être méprisées par les héros. » (1)

Tous les mystères (2), y compris ceux de ces *pauvres* francs-maçons, sont pour lui autant de parades grotesques, une espèce d'opéra en pantomimes, « tels que nous en avons vu, dit-il, de très amusants, où l'on représentait toutes les diableries du docteur Faustus, la naissance du monde et celle d'Arlequin, qui sortaient tous deux d'un gros œuf aux rayons du soleil. »

Voilà ce que pensait Voltaire des Francs-Maçons et de leurs mystères avant le 10 février 1778, jour où, arrivant à Paris, il acceptait l'hospitalité d'un franc-maçon pur sang, le F. . marquis de Villette, qu'il venait de marier avec M^{lle} de Varicour, une orpheline recueillie par lui, et baptisée par lui du nom de Belle et Bonne.

Entre autres prétentions, ce marquis de Villette affichait celle d'être le fils de M. de Voltaire; en tout cas, il était, à n'en pas douter, son fils spirituel et, quoique maçon, ne se piquait pas d'austérité. Ses mœurs étaient plus que suspectes, et M^{me} Necker, l'amie des philosophes, qui s'intéressait au sort de M^{lle} de Varicour, se montra très scandalisée que Voltaire ait livré Belle et Bonne à ce maçon sybarite. Voltaire lui-même ne répudiait pas sa paternité, au moins spirituelle, à l'endroit du marquis. Un jour, M. de Villette se trouvant en visite à Ferney, quelqu'un demanda à Voltaire : « Qu'est venu faire ici M. de Villette ? — Il dit, répondit Voltaire, qu'il est venu se purifier chez moi ; mais je crains bien qu'il n'ait fait comme Gribouille, qui se mettait dans l'eau de peur de la pluie. »

Il est fort probable qu'avant cette époque déjà, profitant de ses relations avec Voltaire, le marquis de Villette, dévoué comme il l'était à la secte, et particulièrement à la Loge des Neuf-Sœurs dont il faisait partie, l'ait engagé à s'affilier à une Loge, qui affectait, au risque d'exciter la jalousie des Loges rivales, d'être au moins aussi philosophique et littéraire que maçonnique. Ce qu'il y a de certain, c'est que son voyage à Ferney, en 1777, n'avait pas d'autre but que de déterminer le vieillard à venir à Paris ; une fois dans la capitale, la secte l'envelopperait de telles cajoleries, de

telles séductions, qu'il ne pourrait lui échapper.

Le marquis s'acquitta de sa mission avec le plus grand zèle ; il ne manqua pas de mettre dans ses intérêts la nièce bien-aimée de Voltaire, M^{me} Denis, et sa nouvelle épouse, Belle et Bonne. Ce n'était pas assez des influences domestiques ; les maçons de la capitale manœuvrèrent habilement de leur côté. De Versailles et de Paris arrivèrent à Ferney de *prétendues* lettres à M. de Villette, que l'on montrait à Voltaire, remplies des choses les plus flatteuses pour M. de Voltaire de la part du Roi, de la Reine, de Monsieur, de Monseigneur le comte d'Artois, de toute la cour, assurant qu'on avait la plus grande envie de le voir à Paris.

Voltaire achevait alors sa tragédie d'*Irène* et l'envoyait aux comédiens de Paris, par M. le comte d'Argental, son agent dramatique. On le prit par son faible (1).

MM. de Villette et de Villevieille, dit Wagnière, le secrétaire de Voltaire (2), M^{me} Denis et M^{me} de Villette, firent tout ce qu'ils purent pour persuader à ce vieillard que sa tragédie tomberait, s'il n'allait pas lui-même à Paris pour la faire jouer et conduire les acteurs ; que c'était l'occasion du monde la plus favorable, puisque la cour, suivant les lettres qu'on lui montrait, était si bien disposée à son égard ; que ce voyage convenait à sa gloire, et pour dissuader les trois quarts de l'Europe, qui pensaient qu'il ne lui était pas permis de retourner dans le lieu de sa naissance ; qu'il consulterait à Paris M. Tronchin sur sa santé ; qu'étant presque obligé d'aller à Dijon pour un procès, il n'aurait plus qu'autant de chemin à faire, etc., etc. Toutes ces raisons, toutes ces sollicitations et ces manœuvres déterminèrent enfin ce vieillard à entreprendre ce voyage funeste.

Le marquis de Villette l'avait précédé, impatient de porter aux Frères la bonne nouvelle. On le tenait enfin ; il allait être le jouet de ces *pauvres* francs-maçons, qu'il avait traités comme de simples capucins. Le marquis de Villette répondait de la soumission de son hôte (3).

Aussitôt après son arrivée, le siège en règle du vieux malade commença. L'un des plus qualifiés des membres de la Loge des Neuf-Sœurs, le F. . de

(1) En écrivant ces lignes, Voltaire ne songeait pas à son héros de prédilection, Frédéric II, l'un des fondateurs de la maçonnerie allemande. Les francs-maçons ne manqueront pas de lui rappeler ce grand exemple. Le jour de son initiation, la loge des Neuf-Sœurs sera décorée du buste de celui que Voltaire comparait à Orphée.

(2) Notons en passant que Voltaire englobe ici dans son mépris les mystères des sectes hérétiques des premiers temps du christianisme, ébionites, gnostiques, stratiotistes, carpo-cratiens, etc. . . qu'il affecte de confondre avec les véritables communautés chrétiennes de l'Eglise naissante.

(1) « C'est, il faut l'avouer, dit La Harpe, dans l'éloge de son maître, cette ambition d'occuper encore le théâtre qui, peut-être, a précipité ses derniers moments, et qui a fait que le favori de la gloire a fini par en être la victime. »

(2) Relation du voyage de M. de Voltaire à Paris en 1778, et de sa mort.

(3) « C'est dans l'hôtel de M. le marquis de Villette, dit Grimm, que Voltaire est descendu avec M^{me} Denis, pour ne point se séparer de Belle et Bonne, qu'il chérissait avec une tendresse extrême. Il y occupe un cabinet qui ressemble plus au boudoir de la volupté qu'au sanctuaire des Muses. »

La Dixmerie, qui cumulait les offices de poète et d'orateur, lui adressa, à titre d'enfant de chœur desservant l'autel du dieu Voltaire, la pièce de vers suivante :

Toujours aux dieux nous devons quelque offrande;
 Mais dans le temple du Seigneur
 Je suis un simple enfant de chœur,
 Et j'attache à l'autel ma chétive guirlande.
 En vain j'essayai quelquefois
 De joindre ma débile voix
 A celles qui pour vous entonnaient des cantiques;
 Dans ce nombreux concours dans ce bruyant concert,
 Mon faible fausset fut couvert
 Par des accents plus énergiques.
 Ne sait-on pas aussi que du docte Pigal (1)
 Pour vous le ciseau s'évertue?
 Que déjà sur son piédestal
 On couronne votre statue?
 Mais d'un ciseau divin les efforts triomphants
 Le font bien moins que vos ouvrages :
 Vous êtes l'émule du Temps.
 Vous survivez à vos images.
 Vous faites mieux encor, vous revoyez ces lieux
 De vous avoir vu naître à jamais orgueilleux :
 Ces lieux qu'ont illustrés vos chants et votre gloire;
 Ces lieux qui sont pour vous le champ de la victoire.
 Vous revoyez ce peuple affable et médisant,
 Si perfide, si caressant,
 Qui, sans raison, prodigue et reprend son suffrage;
 Mais à qui, toutefois, vos sublimes talents
 Ravissent, depuis soixante ans,
 Le doux plaisir d'être volage.
 O Voltaire! venez recueillir son encens!
 C'est à vos pieds qu'il doit fumer sans cesse :
 Vous nous donnez, pour de froids compliments,
 Pour de vains applaudissements,
 Esprit, goût, génie et sagesse.
 Vous soutenez encor les frères fondements
 De notre Parnasse débile.
 Ah! vivez pour nous être utile!
 Nous n'existons qu'à vos dépens.

Voltaire répondit au fausset de l'enfant de chœur, le 19 février, par un billet que la modestie du F.^r de La Dixmerie l'a empêché de joindre à sa pièce de vers, quand il la publia:

Si on pouvait rajeunir, le vieillard que M. de La Dixmerie honore d'une épître si flatteuse rajeunirait à cette lecture. Il est arrivé extrêmement malade. M. Tronchin lui défend d'écrire, mais il ne lui défend pas de sentir avec la plus extrême reconnaissance les bontés que M. de La Dixmerie lui témoigne avec tant d'esprit.

(1) Pigale lui-même étant venu annoncer à Voltaire qu'il était chargé de sa statue, ainsi que de celle du maréchal de Saxe, Voltaire lui adressa les six vers suivants :

Le roi sait que votre talent
 Dans le petit et dans le grand
 Ne fit jamais qu'œuvre parfaite.
 Aujourd'hui, contraste nouveau!
 Il veut que votre heureux ciseau
 Du héros descende au trompette.

Après La Dixmerie, ce fut le tour de Roucher, l'auteur du poème oublié : *Les Mois*. La triste mort de ce jeune poète sous le couperet révolutionnaire a attiré sur son nom ce touchant intérêt de la pitié qui s'attache à toutes les victimes de la Terreur. Cette pitié cependant ne doit pas nous aveugler sur le caractère et les erreurs de l'homme. On ne saurait oublier que non seulement Roucher fut un libre-penseur, de l'école de Voltaire et des Encyclopédistes, mais qu'il était franc-maçon, et considéré par la secte comme un des plus hardis précurseurs de la Révolution. C'est à ce titre que le F.^r Amiable le recommande chaudement au respect et à l'admiration de la postérité (1). « Son œuvre des *Mois*, dit-il, fut comme le prélude de la Révolution, le morceau d'orchestre joué avant le drame. »

Il prit une part active au drame lui-même. Avec André Chénier, ce poète païen égaré dans la politique, il fit partie de la *Société de 1789*, dont Condorcet était l'âme, et d'où sortirent les Jacobins. Tout l'esprit révolutionnaire de la Maçonnerie du XVIII^e siècle respire dans Roucher, et c'est à la Maçonnerie que selon le F.^r Amiable, il faut renvoyer tout l'honneur de son poème révolutionnaire. Conçu d'abord dans le genre purement descriptif, il le refit en lui donnant un tout autre caractère. « Voilà pourquoi, dit le F.^r Amiable, on y retrouve les idées et les aspirations que dès lors enseignait et propageait la franc-maçonnerie. Voilà d'où vinrent à Roucher les conseils, les encouragements et l'appui qui l'aidèrent à mener à bien son œuvre, à la faire connaître et à la répandre sous la forme du livre. »

Toute la doctrine révolutionnaire de Roucher se trouve dans ces lignes de lui : « Nous habitons une maison délabrée et tombant de vétusté (monarchie et catholicisme) ; des circonstances impérieuses l'ont renversée. Le moment présent doit être employé tout entier à la reconstruire sur un nouveau plan ; c'est l'œuvre de la philosophie. » Comme les philosophes, ses amis ou ses maîtres, comme André Chénier et Condorcet, Roucher fut écrasé sous les débris de cette maison, sous laquelle ils avaient pratiqué la mine philosophique et maçonnique qui devait si bien la faire sauter.

Du reste, Roucher est plus franchement matérialiste et athée que Voltaire lui-même. Son Dieu n'est autre que celui de Lucrèce :

O Nature! s'écrie-t-il dans son poème,
 O puissance éternelle, infinie,
 De l'être et de la mort invincible génie!.....
 Rien ne s'anéantit, non rien; et la matière
 Comme un fleuve éternel roule toujours entière,
 Je mourrai; cependant les germes de mon être

(1) Un poème révolutionnaire en 1779, article du F.^r Amiable dans la *Révolution*, tome XXIX, août 1895.

D'une éternelle nuit ne seront point frappés ;
Non : de la tombe un jour mes esprits échappés,
Soutiens d'un autre corps, y nourriront la vie.....
Mais ce qu'on cèle à l'homme et ce qu'il doit con-

naître
C'est qu'il faut se résoudre à voir finir son être,
Sans chercher, dans la nuit d'un douteux avenir,
Un glaive impitoyable affamé de punir ;
Sans refuser son cœur à la douce allégresse,
Sans craindre du plaisir la consolante ivresse ;
Comme on attend la fin d'un jour pur et vermeil,
Pour tomber doucement dans les bras du sommeil.

Voilà la note générale de la philosophie du poème : du Lucrèce et de l'Horace mêlés, sans le prestige de l'imagination poétique.

C'est dans le même langage incolore et plat, où la rime seule fait toute la poésie, qu'il attaque tour à tour la Religion « cette barbare ennemie de la science » :

O nuit des préjugés, où la France égarée
Voisine du tombeau, languit déshonorée,
Quand te verrai-je enfin, cédant à la raison,
Du bonheur de la terre agrandir l'horizon !

— le tyran, « paré du nom sacré de roi » ;
— les nobles, s'engraissant des biens
qu'un peuple infortuné leur apporte à la
voix d'un peuple couronné ; »

— l'adroit fanatisme « Pour régner avec
lui, flattant le despotisme. »

Telles sont les inspirations que Roucher puisa à la source de la Lumière maçonnique, et qui lui valent d'être aujourd'hui tiré de l'oubli et apothéosé par les sectaires, héritiers de ses doctrines et de son matérialisme :

« Il fut, dit le F. Amiable élevant aux nues son poème insipide, une œuvre de combat contre le préjugé, l'ignorance et l'erreur, contre les puissances malfaisantes qui opprimaient la société française. Roucher a sonné la charge. Nous devons lui être reconnaissants d'avoir, dix ans avant 89, sonné le tocsin des destructions nécessaires. »

Il était bon qu'un franc-maçon, d'aussi bon teint que le F. Amiable, nous montrât dans la Franc-Maçonnerie l'arsenal véritable où se forgeaient les armes, que la Révolution devait tourner contre toutes les institutions religieuses et sociales de la France. Nous savons, par lui, dans quelle mesure la Loge des Neuf-Sœurs a collaboré au poème précurseur du F. Roucher ; Garat et Court de Gébelin, deux membres de ladite Loge, lui furent d'un grand secours ; Garat lui fournit ses idées sur le Divorce. La Franc-Maçonnerie eut assez d'influence pour désarmer la censure ; Roucher trouva, dans Pidansart de Mairobert, un censeur plus que complaisant ; celui-ci ferma les yeux sur l'esprit antireligieux et révolutionnaire du poème ; il se contenta d'en éliminer certaine tirade sur Voltaire, que nous retrouverons tout à l'heure.

Le poète des *Mois*, si bien soutenu et éduqué par la Franc-Maçonnerie, ne pouvait pas ne pas prêter sa voix au concert de flatteries, qui devait attirer Voltaire dans l'autre des Neuf-Sœurs. Il composa, en son honneur, un chant de triomphe, qu'il vint lire, au lendemain de la représentation d'*Irène* (1), à la Loge des Neuf-Sœurs.

L'épigraphe, empruntée à Lucrèce, indiquait assez à quelle platitude d'adulation Roucher allait descendre :

..... Nonne docebit
Ilunc hominem numero Divum dignari esse ?

Mais, pour être digne d'être mis au nombre des dieux, Voltaire devait s'incliner devant la majesté des nouveaux mystères d'Eleusis. Le poète débutait ainsi :

Sur un char lumineux, quand Cérès triomphante
Du temple d'Eleusis visitait les autels :

« Profanes, loin d'ici, » criait l'hiérophante,

« Loin d'ici, profanes mortels ! »

Le tonnerre, à ces mots, brisant la voûte sainte,
L'homicide, l'impie et l'ingrat palissaient :

Tous, en foule du temple abandonnaient l'enceinte
Et les mystères commençaient.

Repoussez l'envieux : chassez le fanatique ;

Que tout soit digne ici de la divinité !

Moi, je vais entonner sous ce sacré portique

Le chant de l'immortalité.

Roucher continuait en opposant à la gloire des farouches conquérants celle, plus sereine et plus pure, du philosophe, du savant, de l'historien, du poète, réunis en Voltaire :

Mais arrive le temps qui juge la victoire,

Le temps qui dans leurs noms les condamne à mourir.

Le sien, contre la mort retranché dans l'histoire,

Chaque jour s'en va refleurir.

Le compas à la main, vainement Uranie

Fuyait, avec Newton, par delà tous les cieux ;

Voltaire la poursuit : soumise à son génie,

Il la ramène sous nos yeux.

Toi qu'un essaim d'amours et de jeux environne,

Toi, dont Anacréon a porté les couleurs,

Dis-nous, Muse légère, à qui de ta couronne

Tu dois les plus brillantes fleurs.

Qu'un effronté Zoïle en rimes frénétiques

De ce jour de victoire insulte la splendeur !

On plutôt que, vendue à l'or du fanatique,

Sa bouche mente sans pudeur !

Voltaire est loin de lui ; les clameurs de l'impie
N'atteindront pas Voltaire en ce jour solennel,

Et par de longs respects un peuple entier expie
L'attentat d'un seul criminel.

(1) Au milieu de ce triomphe sans égal de la représentation d'*Irène*, une des plus grandes joies de Voltaire fut de voir applaudir particulièrement par le public les tirades contre le clergé.

Modérons toutefois nos transports d'allégresse ;
Epargnons un vieillard, hélas ! prêt à périr ;
Il s'écrie, affaibli par un excès d'ivresse :
« Ils veulent me faire mourir ! » (1)

Mais non, non ! Radieux, il sort du Capitole,
Et d'un plus doux triomphe il obtient la faveur,
Au-devant de son char tout un peuple qui vole
Des Calas chante le sauveur.

Maintenant, que Voltaire, après cette victoire,
Aille enfin dépouiller la frêle humanité !
Le destin s'essayait, par ce grand jour de gloire
Au grand jour de l'Eternité.

Dans l'intervalle qui sépare ces deux effusions dithyrambiques de la Loge des Neuf-Sœurs, il s'était passé un événement capable, ce semble, de refroidir le zèle des Francs-Maçons à l'égard de Voltaire. L'auteur du *Dictionnaire philosophique*, le chantre de la Pucelle, pris d'un dangereux crachement de sang, s'était confessé. Cet acte religieux *in extremis* eût pu laisser croire que Voltaire avait rétracté toutes ses impiétés passées, et était peu disposé à se faire initier aux diaboliques mystères des Neuf-Sœurs. Mais les Francs-Maçons (2) savaient à quoi s'en tenir sur cette comédie de la confession, que l'illustre malade jouait au moins pour la troisième fois. On en faisait des gorges chaudes dans les cercles maçonniques où se colportaient les propos tenus à ce sujet entre le docteur mécréant Lorry et son malade. Voltaire apprenant à son médecin qu'il s'était confessé, celui-ci, refusant de le croire, s'était mis à sourire de pitié. « Vous me croyez donc bien impie ? » lui dit alors Voltaire. A quoi Lorry répliqua par cette heureuse citation d'un vers de Voltaire lui-même :

« Vous craignez qu'on l'ignore, et vous en faites gloire. »

— « Au reste, reprit le malade, je ne veux pas qu'on jette mon corps à la voirie. Tout cela me déplaît fort, cette prêtraille m'assomme ; mais me voilà entre ses mains, il faut bien que je m'en tire. Dès que je pourrai être transporté, je m'en vais. J'espère que leur zèle ne me poursuivra pas jusqu'à Ferney. Si j'y avais été, cela ne se serait pas passé ainsi. »

On se communiquait aussi ce bon mot de l'incorrigible vieillard, répondant à un de ses amis qui lui disait : « Vous vous êtes donc

confessé ? » — « Pardieu ! vous savez tout ce qui se passe dans ce pays ; il faut bien un peu hurler avec les loups, et si j'étais sur les bords du Gange, je voudrais expirer une queue de vache à la main. »

Cette comédie de la confession de Voltaire n'avait donc rien qui pût alarmer les Francs-Maçons sur le succès de leur dessein. Tout ce qu'ils pouvaient craindre, c'est qu'une nouvelle rechute n'emportât le précieux malade, ou ne le déterminât à suivre le conseil du petit nombre d'amis qui le pressaient de quitter Paris pour aller retrouver à Ferney le repos et la santé.

Aussi ne négligèrent-ils rien pour empêcher Voltaire de céder à cet amical conseil. Il faut lire dans la *Relation* de Wagnière, que nous avons citée plus haut, toutes les manœuvres, tous les stratagèmes mis en œuvre autour de Voltaire pour le détourner de quitter la capitale (1). Il est vrai de dire, qu'avec toute son envie de retourner dans sa solitude de Ferney, Voltaire était retenu à Paris par la plus éloquente des conseillères, la vanité ; et c'est sur elle surtout que comptaient les francs-maçons pour venir en aide à leurs machinations.

Aussitôt que le poète fut remis de son crachement de sang (2), et qu'on put espérer de le voir vivre assez longtemps pour l'amener où

(1) On chercha surtout à écarter du lit du malade le docteur Tronchin, qui opinait pour le départ pour Ferney, en lui substituant le Dr Lorry, mécréant et probablement franc-maçon.

(2) On lit dans les *Mémoires* de Bachaumont, à la date du 9 mars : « Dès le vendredi soir, M. de Voltaire a soupe avec des œufs brouillés, et le lendemain il s'est mis à table avec tout le monde... La tête est revenue ; il a repris sa fermeté... » Ces œufs étaient apportés par une jeune paysanne de la vallée de Montmorency à l'hôtel de M. de Villette. Un jour, cette paysanne présenta à Voltaire, avec ses œufs, la pièce de vers suivante, composée sans doute par M. de Villette lui-même :

Je n'ai pour tout bien qu'une poule.
Un assez beau coq, son voisin,
Tous les matins lui jette en moule
Un œuf, dont je fais le larcin.
La pauvrette se laisse faire.
Si cette poule, mon trésor,
Conserve les jours de Voltaire,
Ce se sera la poule aux œufs d'or.

Voici des vers tout à fait authentiques, adressés par le F. de Villette à Voltaire, au moment de sa convalescence :

Le dernier souffle de la vie
Était prêt à vous échapper ;
Mais, respectant votre génie,
La mort a craint de vous frapper.
Quatre-vingts ans ont vu l'histoire
Compter vos jours par vos succès ;
Vous vivrez encore pour la gloire
Et pour l'honneur du nom français.
Vous avez, dès votre jeune âge,
Conquis le sceptre des talents,
Et vous y joindrez l'avantage
De le garder jusqu'à cent ans.

(1) Ce sont les propres paroles prononcées par Voltaire, à la représentation d'*Irène*, au moment où l'on couronnait sa tête.

(2) Personne ne put se tromper sur la sincérité de cette conversion. Les *Mémoires* de Bachaumont observaient, aussitôt après, « que l'empressement que Voltaire avait montré, dès qu'il en avait été le maître, pour faire jouer sa tragédie, prouvait que sa conversion, si elle avait été sincère dans le moment, n'avait pas été longue. »

l'on voulait, la loge des Neuf-Sœurs songea sérieusement à entamer les négociations. Un banquet solennel y fut donné le 10 mars en l'honneur de l'illustre ressuscité. On but bruyamment à sa santé ; des couplets furent chantés à sa gloire, et on décida de lui envoyer une députation.

Les francs-maçons, dit Bachaumont, remis en vigueur depuis quelques années, et surtout illustrés par la persécution de Naples (1), jouent aujourd'hui un rôle considérable en France, et se sont signalés dans les divers événements patriotiques (lisez : révolutionnaires). Entre les loges de cette capitale, celle des Neuf-Sœurs tient un rang distingué. Comme elle est surtout composée de gens de lettres, que M. le marquis de Villette est franc-maçon, et que M. de Voltaire l'est aussi, dans une assemblée tenue le 10 de ce mois, un des membres, M. de La Dixmerie, a proposé de boire à la santé du vieux malade, et a chanté des couplets de sa composition en son honneur. Ensuite il a été arrêté de lui faire une députation pour le féliciter sur son retour à Paris, et lui témoigner l'intérêt que la loge prenait à sa conservation. Jusqu'à présent le philosophe n'avait pu l'admettre. Enfin le jour est pris pour aujourd'hui 21 ; et comme ce n'est qu'une tournure afin de voir et de contempler à l'aise cet homme extraordinaire, la députation doit être de trente frères.

Nous savons quel était le véritable but de la députation, et la meilleure preuve de notre assertion est que ce fut précisément dans le cours de cette entrevue que fut décidée l'initiation de Voltaire.

Quant à l'affirmation de Bachaumont, que nous avons soulignée, que Voltaire était déjà franc-maçon, nous avons à lui opposer la négation positive de Wagnière dans son Examen des *Mémoires* de Bachaumont : « M. de Voltaire n'était point franc-maçon. Le reste est vrai. » On ne voit pas quel intérêt le secrétaire de Voltaire, maçon lui-même, eût eu à vouloir cacher la vérité sur ce point. Mais cette négation ne fait pas l'affaire de nos francs-maçons. Non contents de l'initiation *in extremis* de leur divinité, ils veulent à toute force que Voltaire ait été maçon dès sa jeunesse, dès l'époque de son voyage en Angleterre. Il faut entendre le F. Amiable sur ce point :

On ne pourrait s'étonner, dit-il en substance, que comme Montesquieu, il ait été initié en Angleterre. Il n'est pas étonnant alors que le souvenir des signes de reconnaissance entre frères maçons, qu'il n'avait pas eu l'occasion de pratiquer depuis, se soient effacés de sa mémoire. Peut-être aussi, voulut-il, par flatterie pour la Loge, considérer comme non avenue une initiation faite hors de

(1) En 1775, Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles, avait défendu l'exercice de la Franc-Maçonnerie, et déclaré les francs-maçons « perturbateurs du repos public et violateurs des droits de la souveraineté. »

France (1). Du reste, il fut traité le 7 avril (jour de son initiation) comme ayant déjà reçu la lumière symbolique, puisqu'on ne jugea pas nécessaire de la lui donner. Du reste, s'il n'était pas franc-maçon du dedans, il était franc-maçon du dehors. Nul, plus que lui, n'était animé de l'esprit maçonnique ; nul n'avait professé avec plus d'éclat les principes que propage la franc-maçonnerie, et n'y avait mieux conformé sa conduite... Il allait se sentir chez lui dans le temple symbolique, y retrouver ses idées et ses aspirations, partagées par d'anciens compagnons de lutte et par de nouveaux coopérateurs.

Il ne manque au plaidoyer du F. Amiable qu'une chose : c'est d'expliquer comment, étant initié aux sublimes mystères de la Maçonnerie, Voltaire a pu nourrir et exprimer à son endroit les sentiments de mépris que nous connaissons. Quant à ce qu'il dit du Voltaire « maçon du dehors », nous sommes tout-à-fait de son avis. Personne, en fait d'idées, de principes et de conduite, n'était plus réellement maçon que lui, et dans ce sens on peut accorder qu'il fut maçon dès le berceau. Si la loge des Neuf-Sœurs ne jugea pas à propos, comme dit le F. Amiable, de lui donner la lumière symbolique (et encore, comme nous le verrons, cela n'est pas tout-à-fait exact) c'est précisément parce que Voltaire avait assez prouvé qu'il avait en lui cette Lumière infuse, et que de pauvres lumignons, comme les La Dixmerie et Cie eussent été plus que ridicules de vouloir en remonter au soleil.

Reprenons le fil des événements.

Cé fut donc le 21 mars que Voltaire reçut la députation de la Loge des Neuf-Sœurs, qui de trente membres, nombre fixé d'abord, s'était élevée à quarante. Elle était présidée par le Vénérable de la Loge, le F. Lalande dont le nom est synonyme du matérialisme et de l'athéisme le plus effréné : « Ces Messieurs, dit plus loin Bachaumont, sont tombés dans une veine heureuse : le vieillard était frais, gaillard ; le grand air l'avait fortifié. Il a paru très aimable à l'assemblée. Ne se ressouvenant plus des formules, il a affecté de n'avoir jamais été frère, et il a été inscrit de nouveau ; il a signé sur le champ les Constitutions et a promis d'aller en Loge. M. de Lalande lui ayant nommé successivement les frères qui pouvaient être connus de lui, il a dit à chacun des choses obligeantes, relatives aux actions ou aux ouvrages propres à les caractériser. »

(1) « Si nous pouvons supposer avec quelque motif, dit le F. Juge dans son discours historique sur l'initiation de Voltaire (40 décembre 1836), que Frédéric dut lui parler quelquefois de notre ordre, s'il y a quelque probabilité qu'il put l'engager à s'y faire agréer, du moins est-il certain que Voltaire sut, en résistant aux sollicitations de ce philosophe, réserver à sa patrie le triomphe de son initiation, et que la loge des Neuf-Sœurs eut seule la faveur inappréciable que lui envient toutes ses sœurs, d'inscrire sur ses colonnes le nom de l'immortel auteur de la *Henriade*. »

Le 30 mars, avait lieu la brillante réception faite à Voltaire par l'Académie, en l'absence des évêques ; et le soir, au milieu des convulsions de joie du parterre, il était couronné à la Comédie comme le Sophocle français. (1)

Les Francs-Maçons ne voulurent pas rester en arrière dans ces manifestations de l'enthousiasme public ; ils avaient à cœur de lutter d'adulation avec l'Académie et le théâtre. Le lendemain, 31 mars, la Loge des Neuf-Sœurs tenait une séance solennelle, où le poète Roucher prononçait l'Ode triomphale que nous avons citée plus haut. La cérémonie de l'initiation fut fixée pour le mardi 7 avril.

Mardi matin, dit Bachaumont, M. de Voltaire s'est rendu à la Loge des Neuf-Sœurs, suivant la promesse qu'il en avait faite aux députés. La joie des frères leur a fait commettre quelques indiscretions, en sorte que, malgré le mystère de ces sortes de cérémonies, beaucoup de circonstances de la réception de ce vieillard ont transpiré. On ne lui a point bandé les yeux, mais on avait élevé deux rideaux à travers lesquels le Vénérable l'a interrogé et, après diverses questions, sur ce qu'il a fini par lui demander s'il promettait de garder le secret (ce fameux secret dont Voltaire s'est tant moqué) sur tout ce qu'il verrait, il a répondu qu'il le jurait, en assurant qu'il ne pouvait plus tenir à son état d'anxiété. Ayant demandé qu'on lui fit voir la lumière (2), les deux rideaux se sont entrouverts tout à coup, et cet homme de génie est resté comme étourdi des pompeuses niaiseries de ce spectacle (3) ; tant l'homme est susceptible de

(1) Ce jour-là, son carrosse était couleur d'azur, parsemé d'étoiles d'or ; ce qui fit dire à un plaisant que c'était le char de l'Empyrée : « Dès que sa voiture unique a paru, dit Bachaumont, on s'est écrié : *Le Voilà !* Les savoyards, les marchands de pommes, toute la canaille du quartier, s'étaient rendus là, et les acclamations : *Vive Voltaire !* ont retenti pour ne plus finir. »

(2) C'est ce détail qui m'a fait dire plus haut que l'assertion du F. Amiable n'était pas tout à fait exacte, quand il prétend que la Loge des Neuf-Sœurs ne jugea pas à propos de lui donner la lumière symbolique : « La réception à la Loge des Neuf-Sœurs, dit Wagnière, confirme que M. de Voltaire, jusque-là, n'était pas franc-maçon. »

(3) « Le rideau noir, brusquement écarté, nous dit le F. Amiable, lui laissa voir l'Orient brillamment illuminé par les hommes illustres qui y siégeaient. » Ces hommes illustres étaient le Vénérable de Lalande, le comte de Strogonow, chambellan de l'impératrice de Russie, le lieutenant-général de Laroche, Le Changeux, orateur, et Court de Génie, secrétaire.

« Parmi les visiteurs, dit le F. Juge, qui au nombre de plus de deux cent cinquante décoraient les colonnes du Temple, se remarquaient le comte d'Ossun, le marquis d'Arcambal, Savallette-Delanges, le comte de Noé, le savant abbé Pingré, le docteur Guignol, le respectable et vertueux baron de Pansey, l'élite des maçons de ce temps, et parmi ceux qui plus tard devaient se faire aussi affilier à notre Loge, les frères prince Emmanuel de Salm-Salm, comte de Thy, de Milly, d'Ussieux, le poète Roucher, le comte de Tarpin-Crissé, le prince Camille de Rohan, le chevalier Baron de la Chevalerie, et l'immortel Benjamin Franklin. Parmi les députations des loges étaient celles surtout de la loge de *Thalie*, notre bonne affiliée, ayant à sa tête le frère de Coron, celle de la loge *la Candeur*, guidée par le frère marquis de Saisseval, son Vénérable, et les frères comte de Sausaisons et comte de Jony, ses orateurs. »

s'en laisser imposer par la surprise de ses sens ! On a remarqué même que cette première stupeur avait frappé le philosophe au point de lui ôter pendant toute la séance cette pétulance de conversation qui le caractérise, ces saillies, ces éclairs qui partent si rapidement quand il est dans son assiette ordinaire.

Au banquet, il n'a mangé que quelques cuillerées d'une purée de fèves, à laquelle il s'est mis pour son crachement de sang, et que lui a indiquée M^{me} Hébert, l'intendante des menus.

Il s'est retiré de bonne heure ; il s'est montré dans l'après-dîner sur son balcon au peuple assemblé ; il était entre M. le comte d'Argental et le marquis de Thibouville...

17 avril. — On est occupé actuellement à imprimer une relation de la séance de ce grand homme à la loge des Neuf-Sœurs, et l'on doit y joindre tous les vers qu'ont enfantés sur cet événement les poètes aimables dont abonde cette Loge. Ils se flattent que leur nouveau confrère y joindra du sien ; il est convenu que c'était la seule manière dont il pouvait leur témoigner sa reconnaissance et son zèle. Jusque-là ces messieurs sont fort discrets et ne veulent pas faire part de leurs productions ; voici cependant un couplet qu'on a retenu comme le plus brillant d'une chanson qu'on attribue au frère Ladixmerie :

Au seul nom de l'illustre frère,
Tout maçon triomphe aujourd'hui ;
S'il reçoit de nous la lumière,
Le monde la reçoit de lui.

La relation dont parle Bachaumont, comme étant sous presse le 17 avril, fut sans doute supprimée par ordre royal, afin de ne point envenimer encore le conflit suscité par la mort du grand impie, qui suivit de si près son initiation maçonnique. Tout ce qui nous en reste est un extrait publié, en décembre, dans la Correspondance de Grimm (1). Nous le donnerons *in extenso*, afin que les lecteurs aient sous les yeux tous les documents essentiels à l'histoire de cet épisode maçonnique, sur lequel il est bon, une fois pour toutes, de faire un jour définitif.

EXTRAIT de la Planche à tracer de la respectable Loge des Neuf-Sœurs, à l'Orient de Paris, le septième jour du quatrième mois de l'an de la vraie lumière 5778 (4).

Le frère abbé Cordier de Saint-Firmin a annoncé

(1) Grimm s'était contenté, à l'époque de l'initiation, d'écrire ces quelques lignes facétieuses :

« M. de Voltaire, après s'être purifié par sa confession au père Gauthier, a jugé que pour achever son instruction, il ne lui restait plus qu'à se faire initier dans les mystères de la franc-maçonnerie. Il a été reçu en particulier par M. le comte de Strogonow ; il l'a été dans la loge des Neuf-Sœurs par M. de Lalande ; l'on a fait en sa faveur une réception dans les formes ; l'on a lu beaucoup de mauvais vers ; on lui a fait faire ensuite un plus mauvais dîner. »

(4) Le F. Amiable relève ici une erreur du *Nouvelliste*, qui a cru faire une rectification en mettant le 4^e mois au lieu du 2^e, l'année maçonnique se comptant à partir du 1^{er} mars. Cette erreur a induit un certain nombre d'historiens à faire initier Voltaire le 7 juin 1778 au lieu du 7 mars, alors qu'il était mort le 30 mai.

à la loge qu'il avait la faveur de présenter, pour être un apprenti maçon, M. de Voltaire. Il a dit qu'une assemblée aussi littéraire que maçonnique devait être flattée du désir que témoignait l'homme le plus célèbre de la France, et qu'elle aurait infailliblement égard, dans cette réception, au grand âge et à la faible santé de cet illustre néophyte.

Le vénérable frère de Lalande a recueilli les avis du très respectable frère Bacon de la Chevalerie, grand orateur du Grand Orient, et celui de tous les frères de la loge, lesquels avis ont été conformés à la demande faite par le frère abbé Cordier. Il a choisi le très respectable frère comte de Strogonoff, les frères Cailhava, le président Meslay, Mercier, le marquis de Lort, Brinon (1), l'abbé Remy, Fabrony et Dufresne, pour aller recevoir et préparer le candidat. Celui-ci a été introduit par le frère Chevalier de Villars, maître des cérémonies de la loge; et l'instant où il venait de prêter l'obligation a été annoncé par les frères des colonnes d'Euterpe, de Terpsichore et d'Erato, qui ont exécuté le premier morceau de la troisième symphonie à grand orchestre de Guenin. Le frère Capperon menait l'orchestre; le frère Chic, premier violon de l'électeur de Mayence, était à la tête des seconds violons; les frères Salantin, Caravoglio, Olivet, Balza, Lurschmidt, etc., se sont empressés d'exprimer l'allégresse générale de la loge en déployant leurs talents si connus dans le public, et particulièrement dans la respectable loge des Neuf-Sœurs.

Après avoir reçu les signes, paroles et attouchements, le frère de Voltaire a été placé à l'Orient, à côté du vénérable. Un des frères de la colonne de Melpomène lui a mis sur la tête une couronne de laurier qu'il s'est hâté de déposer. Le vénérable lui a ceint le tablier du frère Helvétius, que la veuve de cet illustre philosophe a fait passer à la loge des Neuf-Sœurs, ainsi que les bijoux maçonniques dont il faisait usage en loge, et le frère de Voltaire a voulu baiser ce tablier avant de le recevoir. En recevant les gants de femme, il a dit au frère marquis de Villette: « Puisqu'ils supposent un attachement honnête, tendre et mérité, je vous prie de les présenter à Belle et Bonne. »

Alors, le V. V. de Lalande a pris la parole, et a dit:

« Très cher Frère, l'époque la plus flatteuse pour cette loge sera désormais marquée par le jour de votre adoption. Il fallait un Apollon à la loge des Neuf-Sœurs, elle le trouve dans un ami de l'humanité, qui réunit tous les titres de gloire qu'elle pouvait désirer pour l'ornement de la maçonnerie.

« Un roi, dont vous êtes l'ami depuis longtemps, et qui s'est fait connaître pour le plus illustre protecteur de notre ordre, avait dû vous inspirer le goût d'y entrer; mais c'était à votre patrie que vous réserviez la satisfaction de vous initier à nos mystères. Après avoir entendu les applaudissements et les alarmes de la nation, après avoir vu son enthousiasme et son ivresse, vous venez recevoir, dans le temple de l'amitié, de la vertu et des lettres, une couronne moins brillante, mais également flatteuse et pour le cœur et pour l'esprit.

(1) A la place de Brinon, il faut lire l'abbé Bignon.

« L'émulation, que votre présence doit y répandre, en donnant un nouvel éclat et une nouvelle activité à notre loge, tournera au profit des pauvres qu'elle soulage, des études qu'elle encourage, et de tout le bien qu'elle ne cesse de faire.

« Quel citoyen a mieux que vous servi la patrie en l'éclairant sur ses devoirs et sur ses véritables intérêts, en rendant le fanatisme odieux et la superstition ridicule, en rappelant le goût à ses véritables règles, l'histoire à son véritable but, les lois à leur première intégrité? Nous promettons de venir au secours de nos frères, et vous avez été le créateur d'une peuplade entière, qui vous adore, et qui ne retentit que de vos bienfaits: vous avez élevé un temple à l'Eternel; mais, ce qui valait mieux encore, on a vu près de ce temple un asile pour des hommes proscrits, mais utiles, qu'un zèle aveugle aurait peut-être repoussés. Ainsi, très cher Frère, vous étiez franc-maçon avant même que d'en recevoir le caractère, et vous en avez rempli les devoirs avant que d'en avoir contracté l'obligation entre nos mains. L'équerre, que nous portons comme le symbole de la rectitude de nos actions; le tablier, qui représente la vie laborieuse et l'activité utile; les gants blancs, qui expriment la candeur, l'innocence et la pureté de nos actions; la truelle, qui sert à cacher les défauts de nos frères, tout se rapporte à la bienfaisance et à l'amour de l'humanité, et par conséquent n'exprime que les qualités qui vous distinguent; nous ne pouvions y joindre, en vous recevant parmi nous, que le tribut de notre admiration et de notre reconnaissance. »

Les frères de La Dixmerie, Garnier, Grouvelle, Echard, etc., ont demandé la parole, et ont lu des pièces de vers qu'il serait trop long de rapporter ici.

Le frère nouvellement reçu a témoigné à la R. V. loge qu'il n'avait jamais rien éprouvé qui fût plus capable de lui inspirer les sentiments de l'amour-propre, et qu'il n'avait jamais senti plus vivement celui de la reconnaissance. Le frère Court de Gébelin a présenté à la loge un nouveau volume de son grand ouvrage, intitulé *le Monde primitif*, et l'on y a lu une partie de ce qui concerne les anciens mystères d'Eleusis, objet très analogue aux mystères de l'art royal.

Pendant le cours de ces lectures, le F. V. Monet, peintre du roi, a dessiné le portrait du frère de Voltaire, qui s'est trouvé plus ressemblant qu'aucun de ceux qui ont été gravés, et que toute la loge a vu avec une extrême satisfaction.

Après que les diverses lectures ont été terminées, les frères se sont transportés dans la salle du banquet, tandis que l'orchestre exécutait la suite de la symphonie dont nous avons parlé. On a porté les premières santés. Le cher frère de Voltaire, à qui son état ne permettait pas d'assister à tout le reste de la cérémonie, a demandé la permission de se retirer. Il a été reconduit par un grand nombre de frères, et ensuite par une multitude de profanes, au bruit des acclamations dont la ville retentit toutes les fois qu'il paraît en public....

On aura remarqué qu'il n'est pas question dans cette relation de l'interrogatoire adressé par le Vénérable au nouvel initié, comme si en

effet les francs-maçons de la Loge des Neuf-Sœurs eussent craint de s'exposer au ridicule en s'érigeant en juges des principes et des sentiments de leur maître à tous. Cependant il y eut entre Voltaire et le Vénérable, au moins pour la forme, un entretien philosophique, où, comme le dit le F. de La Dixmerie, Voltaire put admirer la *sublime simplicité* de la morale maçonnique et *s'instruire de ce que plus de 60 ans d'études n'avaient pu lui apprendre* (1). D'après le F. Juge, « quelques questions de philosophie et de morale lui ayant été adressées par le Vénérable, les membres de la loge et les frères visiteurs ne purent, à plusieurs reprises, se défendre de manifester hautement toute leur admiration pour les réponses qu'il en reçut. Après qu'elles furent terminées, le Vénérable fit donner la lumière accoutumée et le fit conduire à l'autel, où il prêta son obligation, fut constitué apprenti maçon, et reçut les signes, paroles et attouchements du grade (2). »

Quant à l'impression véritablement produite sur l'âme du philosophe par les pompeuses niaiseries offertes à ses yeux, Voltaire était trop homme de cour et trop habitué à jouer la comédie pour ne pas simuler un enthousiasme, un étonnement, qui, s'il faut en croire Bachaumont, alla jusqu'à la stupeur, à l'étourdissement. On conçoit, du reste, qu'il ait pu se trouver comme aburi en face de cette étrange et bruyante parade, et que fatigué, assommé de toutes les fades louanges, de tous les mauvais vers, de toute la grande musique qui retentirent à ses oreilles, il ait perdu, comme le dit le même Bachaumont, la pétulance de conversation, les vives saillies qui le caractérisaient quand il était dans son assiette ordinaire.

Ce qui dut, à notre avis, faire le plus d'impression sérieuse sur son âme philosophique, c'est cette circonstance singulière que son initiation à la secte salanique se faisait dans un lieu longtemps consacré par le séjour d'un ordre religieux, qu'il avait, pour sa bonne part, contribué à faire proscrire de France. Le local où se tenaient les séances de la Loge des Neuf-Sœurs et d'un certain nombre d'autres loges n'était autre que l'ancien noviciat, des Jésuites, occupé par le Grand Orient depuis 1774. Toutes les ignobles facéties qu'il avait

(1) Le F. Amiable a senti le besoin de corriger ce que ces paroles de La Dixmerie avaient de trop présomptueusement naïf : « les interrogants, dit-il, s'instruisaient plutôt qu'ils n'enseignaient. On n'avait pas besoin de connaître Voltaire; soixante ans de vertus et de génie l'avaient assez révélé. »

(2) Le F. Juge ajoute ce détail qui ne se trouve pas ailleurs : « L'un des frères de la colonne de Melpomène, le frère Larive, de la Comédie-Française, posa sur la tête du nouvel initié une couronne de laurier, que celui-ci s'empressa d'enlever aussitôt. »

publiées contre les enfants de Loyola lui revinrent en mémoire, et il triompha délicieusement de cette vengeance posthume exercée sur ces immortels ennemis qu'il eut voulu lapider avec les pierres de Port-Royal. Nous serions bien étonné s'il n'en avait pas fait quelques gorges chaudes avec les maçons, ses élèves, qui l'entouraient. Je retrouve l'écho, fort déclamatoire dans la forme, mais assez fidèle pour le fond, de ce que dut penser Voltaire ce jour-là, dans une page d'un de ceux mêmes qui assistèrent à son initiation, le F. Mercier, le fameux auteur du *Tableau de Paris* :

O changement! s'écrie-t-il. O instabilité des choses humaines! Qui l'eût dit, que des loges de francs-maçons s'établiraient rue Pot-de-fer, au noviciat des Jésuites; dans les mêmes salles où ils argumentaient en théologie; que le Grand-Orient succéderait à la Compagnie de Jésus; que la loge philosophique des Neuf-Sœurs occuperait la chambre de méditation des enfants de Loyola; que M. de Voltaire y serait reçu franc-maçon en 1778 et que M. de La Dixmerie lui adresserait ces vers heureux : « Qu'au seul nom de l'illustre frère, etc... »; que son éloge funèbre et son apo-théose enfin se célébreraient avec la plus grande pompe dans le même endroit où l'on invoquait Saint François-Xavier?

O renversement! le Vénérable assis à la place du P. Griffet, les mystères maçonniques remplaçant... Je n'ose achever. Quand je suis sous ces voûtes inaccessibles aux grossiers rayons du soleil, ceint de l'auguste tablier, je crois voir errer toutes ces ombres jésuitiques, qui me lancent des regards furieux et désespérés. Et là, j'ai vu entrer frère Voltaire, au son des instruments, dans la même salle où on l'avait tant de fois maudit théologiquement. Ainsi le voulut le grand Architecte de l'Univers. Il fut loué d'avoir combattu pendant soixante années le fanatisme et la superstition : car c'est lui qui a frappé à mort le monstre que d'autres avaient blessé. Le monstre porte la flèche dans ses flancs; il pourra tourner sur lui-même encore quelque temps, exhiler les derniers efforts de sa rage impuissante, mais il faut qu'il tombe enfin et qu'il satisfasse à l'Univers.

O Jésuites! auriez-vous deviné tout cela, quand votre P. de la Chaise enveloppait son auguste pénitent dans ses mensonges les plus dangereux et que d'autres, de la même robe, lui inspiraient leur barbare intolérance, leurs idées basses, rétrécies, attentatoires à la liberté et à la dignité de l'homme? Vous avez été les ennemis obstinés de la lumière bienfaisante de la philosophie; et les philosophes se réjouissent, dans vos foyers, de votre chute rapide! Les francs-maçons, appuyés sur la base de la charité, de la tolérance, de la bienveillance universelle, subsisteront encore, lorsque vos noms ne réveilleront plus que l'idée d'un égoïsme persécuteur.

Le F. Amiable ne pouvait manquer de citer ces lignes emphatiques en y applaudissant de tout son cœur de maçon, fidèle héritier de la pensée de Voltaire et de Mercier; et, tant

qu'il y aura des maçons pour faire l'éloge du satanique Arouet, on entendra répéter cette allusion au local de la rue du Pot-de-fer. Triste ressource pour l'éloquence qu'un lieu commun qui consiste à se glorifier d'occuper la maison de ceux qu'on a assassinés!

Nous verrons, dans un second article, comment les francs-maçons ont continué, après sa mort et depuis, à exploiter Voltaire, comme ils l'avaient fait de son vivant.

(A suivre.)

Gilbert JONAS.

LA DÉMONOLOGIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

SAINT JUSTIN ET TATIEN

(II^e siècle de l'ère chrétienne)

(Suite)

L'existence de Satan et des mauvais anges ou démons une fois indubitablement établie sur le témoignage des Écritures, saint Justin aborde le problème de la chute, qui transforma les bons anges en démons.

Il est muet sur la grande lutte engagée dans le ciel entre les anges révoltés et les anges fidèles, telle qu'elle nous est révélée par l'*Apocalypse* xii, 7, 9. Pour lui, la chute des anges préposés par Dieu à la garde de l'humanité se rattache à l'histoire même du genre humain, à la tentation de nos premiers parents dans l'Éden. Comment pouvait-il croire que cette tentation d'Eve par le serpent ne supposait pas dans le tentateur un Esprit déjà prévaricateur et déchu? c'est ce qu'il ne dit nulle part, et ce que nous ne saurions nous expliquer. Mais les textes sont si formels qu'il est impossible de se faire illusion sur sa véritable pensée à ce sujet : la prévarication des bons anges et leur chute est contemporaine de la chute originelle de nos premiers parents.

Dans son *Dialogue avec Tryphon* (CXXIV), après avoir rappelé la prophétie de David touchant le jugement dernier (Ps. 81), alors que Dieu dira aux méchants : « Vous êtes des dieux, vous êtes tous les fils du Très-Haut; mais voici que vous mourrez comme des hommes et que vous tombez comme un des rois », il remarque que par ces paroles, le prophète a voulu rappeler la désobéissance de l'homme, c'est-à-dire d'Adam et d'Eve, et la chute de l'un des princes (des anges), de celui qui est appelé serpent, et qui fit la chute la plus profonde pour avoir trompé Eve. »

Mais ce n'est pas tout. Les bons anges trouvèrent dans l'humanité une autre occasion de chutes nouvelles qui grossirent le nombre des légions infernales ou de l'armée de Satan. Un certain nombre d'entre eux tombèrent victimes des séductions exercées sur eux par les filles des hommes, et de ce commerce impur naquirent des démons. Ce sont ces démons, fruits de ces unions abominables, qui pervertirent le genre humain et le réduisirent en servitude au moyen des prestiges et des terreurs de la magie. (*Apologie II*, 92.)

Quiconque est un peu au courant de la littérature des premiers âges du christianisme reconnaîtra dans ce simple exposé l'influence d'un livre apocryphe, qui jouit d'une singulière estime auprès des chrétiens des premiers siècles, l'*Apocalypse d'Enoch*. L'apôtre saint Jude (*Épître catholique*, 15) le cite à propos du jugement qui doit être prononcé par le Seigneur sur les impies; et Tertullien, rappelant ce passage de l'apôtre, dit que le livre d'où il a été tiré était pur et sans mélange avant le déluge, mais que dans la suite il a été corrompu par les hérétiques et a passé pour apocryphe. Sans doute le passage cité par saint Jude faisait partie de l'ancienne version authentique. On ne connaissait ce livre que par les fragments qu'en citent les pères de l'Eglise ou qui se trouvent dans la *Chronographia* de George Syncelle, quand, en 1773, on en découvrit en Abyssinie une traduction Ethio-pienne, qui passa bientôt dans toutes les langues de l'Europe.

Parmi les prétendues révélations faites à Enoch et à Noë que renferment les cinq parties de ce livre, se trouve (1^{re} partie, 1-36) un récit de la chute des anges, inspiré par une fausse interprétation de ces versets de la Genèse (VI, 1-4) : « Après que les hommes eurent commencé à se multiplier sur la terre, et qu'ils eurent engendré des filles, les enfants de Dieu, voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour leurs femmes celles d'entre elles qui leur avaient plu. Et Dieu dit : mon Esprit ne demeurera plus à jamais avec l'homme, parce qu'il est chair; et les hommes ne vivront plus que cent vingt ans. Or, il y avait en ce temps-là des géants sur la terre. Et depuis, les enfants de Dieu ayant épousé les filles des hommes, ils engendraient pour eux-mêmes, et ces enfants furent des hommes puissants et fameux dans le siècle. »

Il faut lire l'interprétation de ce passage dans saint Augustin (*Cité de Dieu* I: XV, 23), interprétation acceptée par l'Eglise, et qui ne voit dans les *enfants* ou les *anges* de Dieu dont parle la Genèse que les enfants de Seth épousant les filles de Caïn. Quant à la fable du faux Enoch acceptée par saint Justin, la chute des

anges et leur transformation en démons par suite de leur commerce avec les filles des hommes, elle n'est qu'une création légendaire, qui, selon l'opinion d'un savant historien, M. Michel Nicolas, (*Des doctrines religieuses des Juifs*, p. 282), avait pris naissance dans une secte ascétique pharisaïque de l'Égypte, n'ayant aucun rapport avec le judaïsme alexandrin.

On peut donc conclure en toute assurance avec saint Augustin :

« Les saints anges n'ont pu tomber dans le crime qu'on leur attribue. Les anges dont il est parlé dans saint Pierre « que Dieu n'a pas épargnés et qu'il a précipités dans les ténébreuses prisons de l'enfer » ne sont autres que ceux qui se sont révoltés au commencement contre lui et qui sont tombés du ciel avec le diable leur prince.

« Laissons les fables de ces écritures qu'on nomme apocryphes, parce que l'origine en a été inconnue à nos pères, qui nous ont transmis les véritables par une succession très certaine et très connue. Bien qu'il se trouve quelque vérité dans ces écritures apocryphes, elles n'ont aucune autorité canonique à cause des nombreuses faussetés qu'elles contiennent.

...Il est certain, selon les écritures canoniques, tant hébraïques que chrétiennes, qu'il y a eu avant le déluge beaucoup de géants citoyens de la cité de la terre, et que les enfants de Seth, qui étaient enfants de Dieu par la grâce, s'écartèrent de la justice en s'associant avec eux... »

La démonologie de saint Justin, roule en grande partie sur la question de l'origine de l'idolâtrie, qu'il n'hésite pas à attribuer à l'action diabolique. Cette démonstration tient une grande place dans ses *Apologies* et son *Dialogue avec Tryphon*.

« De vains simulacres, sans âme et sans vie, ne peuvent être l'image du vrai Dieu, mais plutôt celle de ces démons qui parurent autrefois, et dont ils portent les noms...

« Autrefois apparurent de mauvais démons sous des formes trompeuses ; ils corrompirent les femmes et les enfants. Ils effrayèrent les hommes eux-mêmes ; ceux-ci, frappés de terreur et d'une sorte de vertige, ne jugèrent plus d'après la raison de ce qu'ils avaient vu ; ils ignoraient d'ailleurs l'existence de ces mauvais démons, et dans leur ignorance, ils en firent des dieux, les désignant par les noms que chacun d'eux avait pris (1). Socrate seul écouta le langage d'une raison saine ; il essaya de démasquer l'imposture et de détourner les hommes de ce culte affreux. Mais les démons, à la faveur

de la corruption qu'ils avaient semée dans les cœurs, parvinrent à le faire mettre à mort, comme impie et athée, l'accusant lui-même d'avoir donné cours à la croyance de nouveaux démons... Aujourd'hui, ils tentent les mêmes efforts contre nous ; et voilà pourquoi, on nous appelle athées... » (*Apologie I*, 5, 6.)

« Quand le Dieu qui créa le monde eut soumis la terre à l'homme et disposé les astres, qu'il fit évidemment pour lui, de manière à rendre la terre féconde et ramener le retour des saisons, il commanda à ses anges de veiller sur l'homme et sur tout ce qui respire sous les cieux. Tel est le noble emploi qui leur fut confié. Mais plusieurs d'entre eux se corrompirent et furent appelés démons ; ils placèrent le genre humain sous leur joug, se firent rendre un culte, dresser des autels, immoler des victimes, et avec tous les crimes enfantèrent tous les maux. Vos poètes en ont fait des dieux, et les ont désignés sous les noms que chacun de ces anges déchus avait pris. » (*Apologie II*, 5.)

D'après saint Justin, les démons seuls sont capables des infamies prêtées aux dieux du paganisme, et en particulier au Dieu suprême, à Jupiter : « Persuadez-vous à un homme de bon sens que ce Jupiter n'ait été qu'un parricide, fils d'un père comme lui parricide, ravisseur d'un jeune Ganymède, qu'il faisait servir à d'infâmes amours, corrupteur de tant de femmes qui lui donnèrent une multitude d'enfants, dignes imitateurs de ses turpitudes ? » (*Apologie I*, 21.)

Mais, non seulement les dieux adorés par les païens ne sont que des démons ; les hommes mêmes qui osent se donner pour des dieux, ne sont que des envoyés et des instruments du diable : « tel ce Simon le Magicien, Juif samaritain, qui fit, à l'aide du démon, au milieu de Rome, sous l'empereur Claude, des prodiges étonnants, et que vous avez honoré d'une statue entre deux ponts dans une île du Tibre, portant cette inscription latine : *Simoni, deo sancto*... Tel ce Ménandre, du bourg de Capparetas, disciple de Simon, et comme lui inspiré du démon, qui étonna aussi par ses prodiges opérés à l'aide de la magie, au point de faire illusion à presque tous les habitants d'Antioche, et de persuader à ses disciples que la mort n'aurait sur eux aucun empire... Tel ce Marcion de la province du Pont, qui vit encore et enseigne publiquement qu'il existe un Dieu supérieur à celui qui a fait ce monde. L'impression qu'il fit sur les esprits à la faveur du démon fut telle, qu'il les porta aux plus horribles blasphèmes... » (*Apologie I*, 26.)

Une théorie fort ingénieuse et particulière à saint Justin, c'est que la plupart des fables du paganisme, ne sont que des parodies imaginées

(1) C'est entre Babel et Abraham, vers l'an 2247 avant Jésus-Christ, que semble devoir être placée la première apparition de l'idolâtrie.

par les démons pour empêcher les hommes de croire à la mission du Christ :

« Ils savaient par les prophéties que le Christ devait venir, que les méchants seraient livrés au supplice d'un feu éternel. D'après cette connaissance, ils firent croire à l'existence d'un grand nombre d'enfants de Jupiter. Ils espéraient par là que les hommes regarderaient ce qui fut prédit du Christ comme autant de fictions ridicules, et n'en feraient pas plus de cas que des fables forgées par les poètes. Ils répandirent celles-ci principalement chez les Grecs et en général chez les gentils, où ils savaient par les prophètes que le Christ devait surtout trouver des adorateurs. » (*Apologie I*, 54).

C'est ainsi que saint Justin voit tour à tour : dans la fable de Persée, la naissance et l'assomption de la Vierge ; dans Hercule, le héros invincible qui parcourut toute la terre, l'image de celui dont Isaïe a dit : « Il s'élance dans la carrière fort comme un géant » ; dans Esculape, la parodie du Christ guérissant les malades et ressuscitant les morts ; dans Minerve, la parodie de la Vierge ; dans les diverses ablutions pratiquées par les rites païens, l'imitation diabolique du baptême chrétien ; dans les mystères de Mithra celle de la divine Eucharistie.

Parmi les nombreuses applications que saint Justin fait de cette théorie aux fables du paganisme, quelques-unes pourront paraître trop curieusement cherchées et peut-être un peu forcées. Tel nous semble en particulier ce passage de la 1^{re} *Apologie* (ch. 54).

« Moïse, le plus ancien des écrivains connus, avait annoncé en ces termes la venue du Christ : « le sceptre ne sortira point de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que vienne celui à qui appartient le sceptre et qui est l'attente des nations. *Il liera son ânon à la rigne, il lacerera sa robe dans le sang du raisin.* » (*Genèse XLIX*, 10). — Qu'imaginèrent les démons ? Ils supposèrent un dieu Bacchus, qu'ils firent passer pour un fils de Jupiter, pour l'inventeur de la vigne. Aussi emploient-ils le vin dans la célébration de ses mystères, et racontent-ils qu'il fut cruellement déchiré et remonta au ciel.

« Moïse ne disant pas explicitement si celui qui doit venir est le fils de Dieu, s'il doit rester sur la terre ou remonter au ciel, et si le mot *pullus* désigne plutôt un ânon qu'un jeune cheval, les démons restaient à cet égard dans la plus grande incertitude ; pour se tirer d'embarras, ils inventèrent la fable de Bellérophon, né de l'homme et porté au ciel sur Pégase. »

On comprend combien ces rapprochements si curieux pouvaient avoir de force aux yeux des païens pour lesquels ils étaient faits. La concordance des mythes païens avec les pro-

phéties falsifiées et défigurées ne pouvait être que l'œuvre du père du mensonge, de Satan.

*
**

Nous avons vu comment saint Justin ne bornait pas l'action du démon aux temps qui précédèrent la venue du Christ, et comment il suit son histoire après cette venue, nous montrant en lui l'auteur des hérésies et des prestiges magiques opérés par ses suppôts pour ruiner la foi nouvelle. Il fait aussi des démons les auteurs de cette loi qui condamnait à la peine de mort ceux qui lisaient les livres d'Hystaspes, de la sybille ou des prophètes ; les instigateurs des persécutions, des calomnies contre les chrétiens, les auteurs des mauvaises lois, les inspireurs et possesseurs des magistrats iniques ; en un mot, les adversaires acharnés dont l'unique soin est de détourner les hommes de Dieu et du Christ, pour faire d'eux leurs esclaves et leurs ministres.

« Je dois vous prévenir, crie-t-il aux païens (*Apologie I*, 14) que vous avez à vous tenir en garde contre un terrible ennemi, l'esprit des ténèbres que nous avons vaincu, et qui ne cherche qu'à vous séduire, qu'à vous détourner de l'étude et de l'intelligence des vérités dont nous voulons vous instruire. Il ne néglige rien pour vous retenir sous son joug, dans un bon- teux esclavage, et vous faire servir d'instruments à ses desseins. Prestiges, songes, fantômes, il met tout en œuvre : c'est par là qu'il prend dans ses pièges ceux qui s'inquiètent peu de l'avenir. Il ne veut pas que vous lui échappiez comme nous lui avons échappé nous-mêmes ; car nous étions aussi ses esclaves. Mais nous avons su rompre nos liens, dès que nous avons connu le Verbe... »

Suit alors ce magnifique développement si souvent cité, où saint Justin met en regard des souillures et des prévarications païennes, la vie chaste et pure des disciples de Jésus-Christ.

Le point fondamental de la démonologie tout apologétique de saint Justin est l'origine satanique de l'idolâtrie et du paganisme, qui ne sont en somme que le culte du diable. Cette doctrine a paru à ses historiens tellement caractéristique de son enseignement, qu'ils sont tentés de retrancher du nombre de ses œuvres authentiques le *Discours aux Grecs*, où se trouve sur ce point une théorie qui leur semble différer de celle que nous avons exposée d'après les *Apologies*. D'après cet ouvrage (XXI), la croyance à la multiplicité des dieux aurait sa source, non pas dans l'action positive et directe du démon imposant son culte à l'homme, mais dans une tradition humaine mal interprétée du dialogue d'Eve avec le serpent, et en particulier de cette

assertion du serpent : « Si vous m'écoutez en transgressant l'ordre de Dieu, vous deviendrez semblables à des dieux. » En conséquence, lorsque Dieu cessa de dire aux hommes qu'il n'y avait pas d'autres dieux que lui, ils se souvinrent que le démon leur avait parlé de plusieurs autres dieux, et purent transmettre à leur postérité l'idée et le nom de ces dieux chimériques (1).

Nous avouons que nous ne voyons pas entre cette théorie et celle que nous avons exposée plus haut une contradiction suffisante pour refuser à saint Justin la paternité du *Discours aux Grecs*. Les deux théories se complètent au contraire l'une par l'autre; le diable, en instituant le culte païen, ne fait que continuer l'œuvre commencée par lui au paradis terrestre.

Il nous reste à faire mention d'une opinion particulière de saint Justin sur l'état actuel des démons.

D'après lui, les démons ne sont pas encore livrés au châtement éternel de l'enfer.

« Le Christ, dit-il (Apologie I, 28), nous a annoncé qu'avec Satan et son armée tous ceux qui l'auront adoré ici-bas seront précipités dans des étangs de feu pour y subir des supplices sans fin. S'il diffère, s'il suspend l'arrêt prononcé, c'est à cause de l'homme. Il prévoit que plusieurs peuvent se repentir, qu'un grand nombre sont encore à naître. Il a créé l'homme raisonnable, libre et dès lors capable de se déclarer pour la vérité et d'embrasser la vertu, de sorte qu'aucun de nous ne peut s'en prendre à Dieu, s'il vient à se perdre. »

Au témoignage de saint Irénée, le saint martyr disait qu'avant la venue de Jésus-Christ, Satan n'avait pas osé blasphémer contre Dieu, parce qu'il n'était pas encore assuré de sa propre condamnation. (2)

(1) Il faut mentionner ici une opinion qui fait naître l'idolâtrie d'une autre tradition biblique défigurée par une fausse interprétation, en inférant de cette donnée des livres saints : la création du premier homme à l'image de Dieu, l'assimilation complète de Dieu à l'homme : de là l'anthropomorphisme, ou la supposition d'après laquelle Dieu serait en tout semblable à ses vivantes images, et devrait avoir, comme elles, un corps, des organes et des sexes différents. La plupart des dieux des cultes idolâtriques sont en effet androgynes ou hermaphrodites : Bacchus, Hermès, Éros, Priape, Vénus, Brahma, etc...

(2) Cette opinion de saint Justin se trouve plus développée dans un fragment tiré de son livre contre Marcion (Joannes Antiochenus patriarcha : *Delectus capitum collectorum ex variis libris*) : « Avant l'avènement du Seigneur, le diable ne connaissait pas clairement le mode de sa condamnation, parce que les prophètes en avaient parlé avec quelque obscurité, Isaïe par exemple, qui dévoila tragiquement toute la condamnation du diable sous le personnage de l'Assyrien. Mais après l'avènement du Seigneur, dès qu'il comprit nettement que le feu éternel lui était réservé à lui et à ses anges, il ne cessa de tendre des embûches aux fidèles afin d'avoir de nombreux compagnons de son apostasie, et de ne pas subir seul l'ignominie de la damnation, se complaisant ainsi dans cette froide et envieuse consolation. »

En conséquence, le châtement des démons, d'après saint Justin, serait remis à l'époque du jugement dernier. Il semble même, dans certains passages, étendre cette opinion aux damnés eux-mêmes, dont il ne sépare pas la cause d'avec celle des démons. Mais ailleurs, aussi bien dans le *Discours aux Grecs* que dans ses *Apologies*, il déclare nettement que les damnés subissent leur châtement aussitôt après leur mort : « Quand nous disons que c'est Dieu qui a fait le monde, dit-il (Apologie I, 20), (1) qu'il l'a embelli, nous parlons comme Platon; que tout sera dévoré par le feu, nous sommes d'accord avec les stoïciens; que les âmes des méchants restent après leur mort douées de sentiment et subissent leur châtement, tandis que celles des justes, désormais affranchies de la souffrance demeurent éternellement heureuses, nous tenons le langage de vos poètes et de vos philosophes... » S'il dit ailleurs que les damnés seront, après le jugement dernier, jetés avec les démons dans le feu éternel, il s'agit, dans sa pensée, d'un autre état, où non seulement l'âme, mais le corps sera tourmenté avec l'âme en compagnie des démons.

Quant à l'opinion qui remet après le jugement dernier le châtement définitif des démons par le feu, sans toutefois les exempter jusqu'à la peine due à leur péché, plusieurs Pères de l'Eglise l'ont adoptée après saint Justin, en particulier saint Hilaire (*In psalm. CXLIII et Contra Constantium*, n° 8). Le Père Pétavius, dans son traité *De Angelis*, cap. IV, fait à ce sujet cette observation : « Bien que l'ancienne opinion (celle de saint Justin) ne soit plus acceptée aujourd'hui, parce que presque tous les théologiens sont d'accord que les démons subissent actuellement toutes les peines essentielles de la damnation, cependant on ne saurait accuser d'erreur et encore moins d'hérésie celui qui prétendrait que le diable et ses anges ne sont pas encore livrés au dernier supplice, qui doit consommer leur damnation ». L'opinion commune sur ce point est celle de saint Thomas : « Un double lieu de châtement, dit-il, (Quæst. LXIV, art. IV.) est dû aux démons : un, l'enfer, en raison de leur faute; et l'autre, l'air, en raison de l'exercice de la vertu humaine et du salut du genre humain. Or, ajoute-t-il, l'épreuve du salut humain s'étend jusqu'au jour du jugement; en conséquence, le ministère des anges et celui des démons doit durer jusqu'à cette époque ». (2)

(1) *Discours aux Grecs*, 35; *Apologie I*, 12.

(2) Unde et usque tunc et boni angeli ad nos huc mittuntur, et daemones in hoc aere caliginoso sunt ad nostrum exercitium : licet eorum aliqui etiam nunc in inferno sint, ad torquendum eos quos ad malum induxerunt, sicut et

Nous croyons avoir indiqué d'une façon assez précise les points de la démonologie de saint Justin qui peuvent paraître, en face du dogme établi ou des opinions généralement reçues par la théologie, s'écarter de la vérité. Rappelons encore que s'il a erré, ce n'est que sur des questions accessoires qu'il n'a touchées qu'en passant, et que son enseignement sur les questions fondamentales de l'existence des mauvais esprits, et leur rôle dans le monde avant et après la venue du Christ, est irréprochable. Aujourd'hui surtout que nous assistons à la résurrection du paganisme avec toutes ses absurdités et ses turpitudes, les Apologies de saint Justin sont à l'ordre du jour, et sa démonstration de l'origine satanique du polythéisme n'a rien perdu de son à propos et de sa valeur.

*
* *

Nous en dirons autant du *Discours contre les Grecs*, de son disciple Tatien, écrit alors que celui-ci n'était pas encore tombé dans les erreurs des Valentiniens et n'avait pas encore fondé la secte des encratites. (1) Comme son maître, Tatien, d'origine assyrienne, connaissait à fond le polythéisme; il nous apprend qu'il avait été témoin des infamies payennes, qu'il avait participé aux mystères sacrés, et scruté les diverses doctrines religieuses grecques et romaines. C'est alors que, rencontrant par hasard « quelques livres barbares, trop anciens et trop divins pour qu'on puisse les comparer avec les doctrines et les erreurs du paganisme, » il se fit le disciple de saint Justin, et l'aida d'abord activement dans sa mission de démasquer les mensonges et les turpitudes du polythéisme, en leur opposant les dogmes et les préceptes de Jésus-Christ. Pour lui, comme pour saint Justin, le paganisme est une création du diable, et dans sa démonologie, il ne fait guère que suivre les traces de son maître. Nous l'avons vu, plus haut, s'en écarter sur la question de l'évocation des âmes des morts. Il ne fait non plus, du moins dans ce qui nous reste de lui, aucune mention de la légende tirée du livre d'Enoch. Voici sa doctrine sur la chute des anges, qu'il rattache avec saint Justin, à la chute de l'homme (VII).

« Lorsque les hommes eurent suivi un certain (Esprit) plus astucieux que les autres, parce qu'il était le premier né des créatures, et qu'ils l'eurent regardé comme Dieu, bien qu'il fût en révolte contre Dieu, alors le Verbe n'eut
aliqui boni angeli sunt cum animabus sanctis in celo. — Sed post diem iudicii omnes mali, tam homines quam angeli, in inferno erunt; boni vero in celo ».

(1) Le *Discours contre les Grecs* est le seul des nombreux ouvrages de Tatien qui nous ait été conservé; le plus fameux de ses ouvrages écrits après sa chute est le *Diatessaron*, espèce de Concordance des quatre évangiles, nommé aussi *l'Evangile de Tatien* ou des encratites.

plus rien de commun avec le chef de cette criminelle rébellion, ni avec ceux qui s'étaient attachés à lui. Dès ce moment, l'homme créé à l'image de Dieu fut abandonné de l'Esprit plus puissant (l'Esprit Saint) et sujet à la mort; mais le premier-né, pour avoir transgressé la loi de Dieu, devint alors un démon; ceux qui imitèrent son orgueil insensé et se laissèrent prendre à ses illusions formèrent des légions de démons et furent abandonnés à leur folie, parce qu'ils avaient abusé de leur libre arbitre. »

Tatien nous montre ensuite les démons à l'œuvre, réalisant leur plan de perversion de l'humanité, en y introduisant d'abord le culte du destin; (1) « car, leur ayant montré les astres disposés dans les cieux comme des dés sur une table, ils introduisirent le destin qui répugne à toute idée de justice. » Puis vint le culte de la nature et des animaux: « Ils enseignèrent d'abord que des animaux avaient leur demeure dans le ciel, et firent rendre des honneurs divins aux divers animaux avec lesquels ils vivaient depuis qu'ils avaient été chassés des régions supérieures (2), les quadrupèdes qui habitent les montagnes, ils avaient pour but de se faire regarder eux-mêmes comme des habitants des cieux, et de persuader aux hommes qu'une conduite déraisonnable sur la terre peut devenir raisonnable par la position des astres... »

Le culte du destin amena le culte des dieux qui en sont les arbitres. Il est difficile de ridiculiser, avec plus d'esprit et de science que l'a fait Tatien, les folles puérités de l'astrologie et les fables ineptes de la mythologie païenne; tout cela est l'œuvre des démons, « qui, dit-il, après avoir tiré leur esprit de la matière dont ils avaient été formés, se livrèrent à la débauche et à l'intempérance, se tournant, les uns vers une matière plus pure, les autres vers une matière plus vile, qu'ils imitaient dans leur manière de vivre. Voilà ceux que vous adorez, ô Grecs! des créatures nées de la matière, et toutes désordonnées; car, dans leur orgueil insensé, ils secouèrent le joug et se firent les voleurs de la divinité. Mais le Seigneur de toutes choses les a laissés s'égarer, jusqu'à ce que le monde, arrivé à sa fin, soit anéanti, et que le juge arrive, et que tous ceux qui, malgré les attaques du démon, auront désiré

(1) C'est la fortune, le hasard ou le destin, que les Arabes adoraient sous le nom de *Cad* à l'époque des prophètes. Les devins de profession apparaissent pour la première fois à l'époque de Joseph, appelés pour interpréter le songe de Pharaon.

(2) Ces paroles laisseraient croire que Tatien admettait une chute des Esprits angéliques, antérieure au péché originel. — Dans les anciennes traditions américaines, où se trouvent des traces évidentes de la chute des anges (*Devatas*), les anges repentants sont admis à expier leurs fautes en passant par toute la série des formes animales.

de connaître le Dieu de toute perfection, reçoivent, au jour du jugement, à raison de leurs combats, un témoignage plus éclatant. » (XII).

On voit reparaître ici l'opinion de saint Justin sur l'époque à laquelle est remis le châtimement final des démons : Tatien la développe plus amplement encore au ch. XIV : « Le privilège que les démons ont maintenant de ne point mourir comme les hommes tournera contre eux quand ils seront livrés aux supplices ; car, alors, au lieu de participer à la vie éternelle, ils trouveront pour ainsi dire la mort dans l'immortalité. »

D'après ce même passage, il est évident que Tatien n'avait pas sur la nature des démons des idées bien nettes et bien définies ; on ne saurait dire, après l'avoir lu, s'il a cru qu'elle fût purement spirituelle, ou un composé d'esprit et de matière. Les expressions que nous avons soulignées pourraient venir jusqu'à un certain point à l'appui des critiques qui ont prétendu trouver dans ce discours la croyance à la matérialité et à la mortalité de l'âme. Cependant Tatien s'en explique plus clairement dans le chapitre suivant où, montrant en quoi consiste réellement dans une créature l'image et la ressemblance de Dieu, il ajoute à propos des démons : « Les démons n'ont point de chair, mais ils sont un composé *tout spirituel* d'air et de feu ; leurs corps ne sont visibles qu'à ceux qui sont remplis de l'esprit de Dieu, et jamais aux autres, c'est-à-dire à ceux dont la vie est toute animale ; car l'être inférieur ne peut comprendre celui qui est au-dessus de lui. C'est pourquoi les démons ne peuvent faire pénitence, parce qu'ils sont pour ainsi dire les splendeurs de la matière et de l'iniquité... »

Touchant les caractères et l'étendue de l'action du démon sur les hommes, la doctrine de Tatien est plus orthodoxe :

« Les démons qui commandent aux hommes ne sont pas les âmes des hommes. Comment, en effet, pourraient-elles agir après la mort?... Les démons, en exerçant sur les hommes toute leur malice, les courbent vers la terre, et les trompent par toute sorte d'artifices, afin de les empêcher de s'élever vers les cieux. Ce qui arrive dans ce monde ne nous est pas caché, et nous pouvons facilement comprendre les choses d'en haut, si la vertu divine s'unit à nous. *L'homme animal voit aussi les démons* (1), et ceux-ci quelquefois se montrent aux hommes, soit pour les convaincre de leur existence, soit pour leur nuire comme à des ennemis, soit encore pour engager ceux qui leur ressemblent à les adorer ; car, s'ils le pouvaient, ils renverseraient le ciel même avec toutes les créatures ; ils le tentent vainement, ils ne le peu-

vent pas ; seulement, ils attaquent avec une matière inférieure, une matière qui leur est semblable... Notre corps éprouve des maladies et de certains désordres, dont les démons se disent eux-mêmes les auteurs, parce qu'ils surviennent en même temps que la maladie. Quelquefois leur malice, semblable à une tempête, ébranle toute la constitution de notre corps ; mais, frappés par une seule parole de l'Esprit Saint, ils s'éloignent avec frayeur, et le malade est guéri.

« ...L'admirable saint Justin a dit avec raison que les démons étaient semblables aux voleurs ; de même, en effet, que ces derniers prennent quelquefois des hommes vivants pour les rendre ensuite à leur famille au moyen d'une rançon, ainsi les démons, après s'être insinués dans des corps humains et les avoir avertis en songe de leur présence, leur ordonnent ensuite de paraître en public, et à la vue de tous les spectateurs, abandonnant les corps malades dont ils avaient pris possession, ils détruisent ainsi les maladies dont ils étaient les auteurs, et rendent à l'homme sa première santé. »

Ces courts aperçus de Tatien, où çà et là brillent de véritables traits d'éloquence, nous font regretter la perte d'un traité spécial qu'il avait écrit avant ce Discours, et où il s'étendait fort au long sur la nature des démons. Peut-être y trouverait-on l'explication des opinions singulières que nous avons rencontrées dans le *Discours contre les Grecs*, et sans doute un écho fidèle de la démonologie de son admirable maître.

L'abbé C. T. F.

Les apparitions de Tilly

Les apparitions de Tilly sont toujours à l'ordre du jour. Voici quel est en ce moment l'état de la question.

M. Gaston Méry, qu'il faut citer en première ligne quand il s'agit de Tilly, accusé par la rumeur du Calvados d'avoir vu lui-même les apparitions et d'en avoir été ému au point d'en pleurer, se justifie de cet excès d'émotion, et réduit à leur véritable valeur les visions personnelles dont il a été favorisé.

Voici, dit-il, les faits dans leurs strictes proportions :

Jendredi dernier, grâce à la protection de M. Lardur, un peintre qui a un joli brin de plume au bout de son pinceau, ainsi qu'en peuvent juger les lecteurs de *La Vérité*, j'avais été admis au couvent des sœurs, faveur insigne comme vous savez...

Marie Martel, l'une des voyantes, et quelques personnes seulement priaient dans la salle, d'où vingt-huit fois déjà les écolières et les religieuses ont aperçu la vision. Je me place derrière elles

(1) Ceci semble en complète contradiction avec ce qui précède.

On récite le chapelet. A la troisième dizaine, il me semble voir une sorte de nuage blanc venir se placer derrière l'une des crêtes de la haie où se trouve l'orme miraculeux. La forme du nuage épouse exactement le contour de la crête. On dirait le haut du voile d'une statue gigantesque de la Vierge Immaculée. Tout à coup ce voile semble monter, et je crois que le reste du costume va m'apparaître. J'ai, je l'avoue, à ce moment, un coup au cœur. Hélas ! j'en suis pour mon émotion. La vision, au lieu de se compléter, disparaît totalement, au moment précis où Marie Martel entre en extase.

Quelques instants plus tard et à différentes reprises, je revois le même spectacle, mais moins distinctement que la première fois. Le voile paraît seulement plus petit que précédemment. Suis-je le jouet d'une hallucination ? A droite et à gauche, sur les autres crêtes de la haie, je ne remarque rien de semblable.

L'extase de Marie Martel cesse. Je raconte ce que j'ai vu. Chacun se remet à prier, persuadé que la vision va m'apparaître entière maintenant. De fait, je revois, mais de moins en moins distinct, l'ourlet blanc, qui encore paraît et disparaît. Puis, soudain, il ne reparait plus, et ce sont des formes géométriques que j'aperçois, très nettes, représentant l'extrême faite d'un édifice.

Ce quelque chose semble fait de briques émaillées, brillantes, d'une teinte qui tient le milieu entre le violet et le rose. Pour bien me prouver à moi-même que je ne suis pas la dupe d'une illusion, je cesse de regarder dans la direction de la haie ; je me frotte les yeux. Je regarde de nouveau, je revois. Cela dure quelques secondes seulement. Et je ne revois plus rien.

Tels sont les faits. Je me les suis expliqués ainsi. Ce que je prenais pour le voile de la Vierge, c'était l'irisement de la crête de feuillage, produit par les rayons du soleil, irisement qui s'évanouissait chaque fois qu'un nuage, passant devant l'astre, assombrissait l'atmosphère. J'ai pu suivre avec des jumelles, un peu plus tard, ces jeux de lumière. Mais d'où vient que cet irisement ne se produisait que sur l'une des crêtes de la haie ?

Quant à l'embryon de monument que j'ai aperçu, je n'ai rien découvert qui pût m'en expliquer la provenance. Je l'ai vu parfaitement, c'est tout ce que je puis dire.

Et voilà à quoi se résume ma vision. Un brave homme du pays m'a dit ceci :

— La Vierge a voulu, par ces visions partielles, vous prouver seulement que les Apparitions étaient réelles ; elle n'a pas voulu vous donner la joie de les constater dans leur ensemble, peut-être parce que vous n'en êtes pas digne.

Le brave homme avait sans doute raison, en supposant que la Vierge soit vraiment pour quelque chose dans ces phénomènes merveilleux, ce dont, je le confesse, je doute un peu...

Quoi qu'il en soit — j'expliquerai par ailleurs mes réserves — il n'en a pas fallu davantage pour qu'on me classe, dans les journaux locaux, parmi les voyants de première catégorie. C'est bien de l'honneur qu'on me fait. Je ne le mérite pas. Et j'espère que mes excellents, mais trop crédules confrères du Calvados, ne m'en voudront pas

d'avoir, par ces quelques lignes, remis au point leurs informations d'une fantaisie bien échelonnée....

On le voit, les révélations personnelles de M. Gaston Méry se réduisent à fort peu de chose, et il est difficile de le classer parmi les voyants, même de seconde ou troisième catégorie.

Une brochure de M. l'abbé Gombault, curé de Montlivault, en faveur du surnaturalisme divin des apparitions, est venue, dans l'interval, leur donner un nouveau regain d'attraction et de curiosité.

Depuis quinze jours, dit la *Croix du Calvados* du 2 août, les faits mystérieux se renouvellent presque journellement, tels qu'ils ont déjà été décrits maintes fois et sans grande variété.

Il y a encore des visions de bustes, de têtes grimaçantes, d'objets qui épouvantent. De leur côté, Louise Polinière et Marie Martel viennent régulièrement au champ et continuent d'avoir leurs extases profondes.

Voici, par exemple, le récit d'une soirée de la semaine dernière, tel qu'il est fait par un de nos bons correspondants :

Malgré une pluie fine mais pénétrante et une nuit d'une effrayante obscurité, une centaine de personnes se trouvaient toujours là au pied de l'arbre. J'étais là, parmi la foule qui priait dans le recueillement à la lueur blafarde de trois cierges mourant sous les rafales du vent. Vers dix heures un quart, Louise Polinière arrive et commence son chapelet : c'en est fait, un instant suffit, elle tombe en extase ; son oeil se fixe sur un objet qui pour elle seule va demeurer visible, son corps semble vaciller comme un roseau au gré du vent, ses pieds ne plus toucher terre, parfois elle se renverse comme pour mieux suivre des yeux sa vision qui remonte au ciel et parfois aussi elle s'élance les bras tendus comme si elle voulait parvenir à la toucher. Son extase dure la première fois vingt-cinq minutes : Louise raconte qu'elle a vu la Vierge, mais n'ajoute rien à ses récits précédents. L'intervalle entre cette première extase et la seconde dure d'ailleurs très peu de temps, car à peine a-t-on pu lui faire quelques questions qu'elle revient tout doucement à cet état mystérieux qui lui permet de voir ce quelque chose qui déconcerte si facilement les données de notre science moderne. Louise voit pendant trois quarts d'heure sa vision. Pendant quelques minutes de grosses larmes roulent de ses yeux : mais, dans ses traits, dans les quelques mouvements de son corps, rien de convulsif, rien d'effrayant, tout respire le calme, je dirai même que son visage prend parfois une expression de bonheur. Quelques expériences sont faites ; on lui brûle du magnésium devant les yeux, on la touche, on la pince, on lui fait toucher mainte relique : rien n'ébranle son impassibilité et c'est avec le plus grand calme qu'elle revient à elle au départ de sa vision. Interrogée de nouveau, elle raconte qu'elle a vu la Vierge Immaculée avec de beaux rayons d'or dans les mains et, sous ses pieds, une superbe banderole portant en lettres

d'or cette inscription : « Je suis l'Immaculée Conception. » La Vierge, dit-elle, lui a parlé très longtemps, mais pour elle seule, et elle lui a promis un bonheur qu'elle ne veut pas révéler. L'apparition souriait à la voyante et son visage respirait la plus vive allégresse pendant le chant du *Magnificat*.

Ces réponses étaient d'une simplicité qui prouverait en faveur de cette âme naïve et sincère.

Louise Polinière peut être le jouet du démon, comme le sous-entend l'abbé Gombault; en tous cas, elle est de bonne foi et j'assure que, à mon avis, tous les caractères des visions de Marie Martel, tels que les décrit l'abbé Gombault dans son livre, peuvent s'appliquer trait pour trait aux visions de Louise Polinière jeudi dernier.

Les étrangers se succèdent : Polonais, Irlandais, habitants du Gabon, avec un jeune nègre, etc., etc.

Parmi les visiteurs de marque, nous avons eu la bonne fortune de rencontrer M. l'abbé Desroches, curé de Sainte-Catherine de Fierbois, dont le presbytère abrita quelque temps Jeanne d'Arc.

On évalue à deux ou trois cents le nombre des étrangers qui font la sainte communion dans l'église de Tilly chaque semaine.

Voilà les faits.

J'ai dit, et je répète, que dans l'opinion publique Louise Polinière tient une plus grande place que Marie Martel. Un bruit qui s'en va se répandant un peu partout, et qui dit que Marie Martel *fait de bonnes affaires*, et ramasse, par ci, par là, plus d'une centaine de francs par semaine, au lieu que Louise Polinière n'a jamais reçu un sou, est-il pour quelque chose dans cette formation de l'opinion? Je ne sais. Les savants apprécieront.

23 août. — Un de nos correspondants nous écrit :

La fête de l'Assomption avait été le jour choisi par M. le Doyen pour la bénédiction solennelle de la statue placée au champ de M. Lepetit, statue offerte, comme on sait, par la famille d'une prétendue miraculée (1). La journée devait, c'était l'espoir des trois mille pèlerins présents ainsi que celui des habitants de Tilly, abonder en événements extraordinaires. L'espoir n'a été déçu en rien. Aucune journée ne fut peut-être plus fertile en apparitions. Toutes les voyantes ont pu contempler les traits de leur vision presque à tous les instants de leur présence dans l'enceinte privilégiée. La Vierge, ont-elles dit, était radieuse alors

(1) *La Semaine religieuse* de Paris, 23 août, et *La Semaine religieuse* de Bayeux, 30 août, reproduisent le communiqué suivant :

« On a fait quelque bruit à propos de l'érection d'une statue de la Très Sainte Vierge, à Tilly-sur-Seules. Un journal local a même insinué que cette cérémonie impliquait, de la part de l'autorité ecclésiastique, une certaine reconnaissance des faits extraordinaires qu'on a signalés, depuis plusieurs mois, à Tilly.

« En réalité, une personne pieuse a fait don de la statue, pour être érigée en ce lieu, et l'autorité ecclésiastique a estimé que, puisqu'on y priait déjà, il ne pouvait être mauvais qu'au lieu de prier devant des arbres, on priât au pied d'une image de la Très Sainte Vierge.

« Mais il suffit de constater le silence de *La Semaine religieuse* de Bayeux, pour apercevoir que, jusqu'ici, l'autorité ecclésiastique ne s'est prononcée, en aucune façon, sur ce qui se passe à Tilly. »

qu'on bénissait la statue; elle a béni la foule à plusieurs reprises et paraissait heureuse en contemplant les fidèles en procession, qui chantaient ses louanges. Un mot de la statue : elle est vêtue de blanc avec une ceinture bleue; c'est la Vierge de Lourde étendant les bras dans l'attitude de la Madone de la Médaille miraculeuse; quelques roses sont à ses pieds. Les voyantes s'entendent toutes pour dire qu'elle est très conforme à l'objet de leurs visions et de fait, c'est une statue d'une grande beauté d'expression. Elle est abritée par une petite chapelle provisoire placée au pied même de l'ormeau miraculeux.

Voici maintenant, toujours d'après la *Croix du Calvados*, les principales opinions émises sur l'origine de ces apparitions.

2 août. — Nous avons eu l'occasion cette semaine, à la *Croix*, de voir un prêtre qui, depuis de longues années, s'est fait une spécialité des études sur les faits d'hystérie, spiritisme et autres du même ordre. D'après lui, il n'y aurait encore à Tilly rien de prouvé certainement quant à l'existence du surnaturel divin. Il nous a même affirmé que rien pour lui ne paraissait, jusque-là, certainement en dehors des forces purement naturelles.

Si nous sommes bien renseignés, Mgr Mérieu, après la lecture des faits, aurait émis une opinion absolument semblable.

En outre, ce pieux et savant prêtre nous a fait observer qu'il ne fallait point accepter sans contrôle tous les dires de M. l'abbé Gombault.

Par exemple, il semblerait que certains détails lui racontés par les religieuses seraient un peu différents du récit que les mêmes religieuses auraient fait des mêmes faits, il y a trois mois.

En outre, dans sa discussion des faits, il y aurait de quelques rectifications à apporter.

Par exemple, est-il bien sûr que le fait de ne plus rien voir les yeux fermés prouve suffisamment que l'apparition n'est pas diabolique?

Il affirme que les hystériques voient toujours la vision à la même place, et qu'elles cessent de la voir dès qu'elles portent leur regard à un autre endroit. Cette affirmation est-elle bien conforme aux affirmations des doctes expérimentateurs de la Salpêtrière ou de l'école de Nancy?

Quoi qu'il en soit, nous trouvons que M. l'abbé Gombault, dans son livre, donne beaucoup à Marie Martel au détriment de Louise Polinière.

L'avenir dira s'il a raison.

Pour l'heure, nous ne voulons qu'enregistrer les critiques et les faits.

16 août. — Dans le clergé, je tiens à ne pas le dissimuler, il y a encore à l'heure présente un bon nombre de prêtres, et non des moindres, qui doutent, à fond, de la réalité du surnaturel à Tilly.

Et la *Croix du Calvados* cite, à l'appui de son dire, une longue lettre d'un curé, qui ne voit dans ces apparitions qu'un moyen ingénieux d'arriver à bâtir une église à Tilly, une concurrence aux pèlerinages de Pontmain et de Lourdes!

La brochure de M. l'abbé Gombault, qui a

ris, depuis son apparition, les proportions d'un volume, est devenue l'objet d'une vive polémique entre catholiques. Prise sévèrement en partie par l'auteur, la *Croix du Calvados* se défend d'avoir jamais eu le dessein qu'il lui impute d'expliquer naturellement la vision des ours et des enfants de l'école.

Au contraire, dit-elle (23 août), au moment même où nous citons, à titre de document, l'opinion d'un prêtre savant qui ne croyait pas à l'existence du préternaturel à Tilly, nous affirmions à nouveau notre dessein de n'avoir d'autre volonté, en citant cette opinion, que d'enregistrer les critiques avec les faits.

Quand M. l'abbé Gombault aura relu cet article, il s'apercevra peut-être que ses épithètes se sont rompées d'adresse.

Nous n'en voulons pas autrement à ce bon docteur. Notre désir, qu'il le sache bien, est que les apparitions de Tilly soient discutées, entre gens compétents s'entend.

Que M. l'abbé Gombault ne s'y trompe point, il n'y a dans le diocèse de Bayeux, même en dehors du Mgr Méric et du prêtre que je citais l'autre jour, un assez bon nombre de savants consciencieux qui sont de taille à discuter à froid ses raisons.

Dans notre seule ville de Caen, des gens comme les abbés Lepleux et Cosson pourraient peut-être lui fournir d'utiles réflexions.

Je regrette que M. Gombault n'ait peut-être pas assez pensé à cela, et qu'il ait cru pouvoir oser parler si vite, sans prendre l'avis des docteurs en Israël, non point de ceux qui venaient des sciences psychiques pour passer une heure à Tilly, mais de ceux qui, de Caen ou de Bayeux, assistant à tout depuis quatre mois, pesant tout, réfléchissant à tout, déponillant à nouveau les livres spéciaux, n'ont pas encore dit leur mot, attendant sans doute que ceux-là qui parlent les premiers se soient emballés à fond.

De son côté, la *Croix de Paris*, qui a semblé au curé de Montlivaud prendre trop peu chaudement la cause du surnaturel dans la question de Tilly, a reçu de lui par huissier, une lettre où l'auteur d'un certain article intitulé : « Les Vierges de Tilly » est accusé de n'avoir rien compris au livre de l'abbé Gombault et de s'être contenté d'en faire une lecture indigeste. Il n'est pas agréable en effet à un homme d'une conviction aussi arrêtée et aussi scientifiquement raisonnée de s'entendre traiter de « naïf, et d'homme d'un parti-pris inqualifiable. »

Une étude plus approfondie des phénomènes de Tilly n'a fait que confirmer M. le chanoine Brettes dans sa première opinion, tendant à voir dans ces apparitions l'œuvre du diable.

Voici ce qu'écrivait à ce sujet la *Croix de l'Orne* :

On a beaucoup parlé depuis deux mois de M. le

chanoine Brettes. A l'occasion de sa venue dans le diocèse, il y a quinze jours, pour les fêtes de la Délivrande, quelques-uns de nos amis ont cru devoir l'interroger touchant ses opinions précises sur les visions de Tilly.

Nous croyons ne pas être trop indiscrets en les résumant ici pour nos lecteurs.

J'avais cru d'abord, a dit le chanoine Brettes, qu'en dehors de ces faits d'imagination et d'hallucination pure qui sont nombreux, et desquels personne de sérieux ne tient compte, il y avait, à Tilly, du divin et du diabolique. A l'examen des faits, je crois maintenant, très fortement, qu'en fait de préternaturel, il n'y a, à Tilly, que du diabolique.

1^o On se souvient que j'ai demandé des fouilles. Je ne dissimulerai pas, aujourd'hui, quelle était mon intention à cet égard.

L'arbre au pied et autour duquel ont lieu les apparitions est tout simplement, pour moi, depuis longtemps, un *arbre hanté*. Je suis convaincu que, l'arbre enlevé, toute apparition cesserait immédiatement. Il m'a paru difficile de demander nettement la disparition de l'arbre; mais j'espérais que par des fouilles, on serait amené à le déraciner, et finalement à le mettre bas.

2^o Une des choses qui me frappent le plus dans le cas de Tilly, c'est que quiconque un peu théologien a interrogé les *voyants* et les *voyantes* sur leurs apparitions, a dû voir qu'aucun récit n'était pleinement satisfaisant, et qu'au contraire, chacune de ces visions laissait voir ce que les spécialistes appellent un *défectus* quelconque.

Un tel vous dira que la Vierge était merveilleuse et bonne, qu'elle était vêtue de blanc, avec une ceinture bleue, des roses rouges sous ses pieds et un diadème éblouissant sur sa tête, mais il ajoutera qu'un *fleuron était brisé*.

Pour un autre, la Vierge apparaissait sous forme de statue miraculeuse, mais sa face était terne et comme souillée par la boue.

Pour un autre, ce sont des rébus qu'on lit au bas de la statue, ou des inscriptions qu'on ne peut déchiffrer qu'en partie.

Autre exemple : Pour beaucoup, l'apparition vient d'en bas, sort de terre et finit en s'évanouissant dans l'air.

A toutes ces marques, je crois reconnaître l'œuvre du diable contrefaisant la Vierge, et essayant de jeter le discrédit sur toutes les apparitions, y compris celle de Lourdes.

Nous sommes tout à fait de l'avis de M. le chanoine Brettes.

LE DIABLE DANS LES MISSIONS

Par PAUL VERDUN

Deux forts volumes in-12. — Prix : 6 francs

LA CORRUPTION MAÇONNIQUE

LE NÉO-MALTHUSIANISME

C'est avec une profonde perspicacité que le Père Deschamps (*Les Sociétés Secrètes et la Société*, édition de 1882, tome 1^{er}, pages 184 et 185) écrivait déjà :

« C'est par degrés seulement que la secte peut corrompre la famille.

« Le mariage conduit au divorce ; le divorce et les pratiques malthusiennes à l'amour libre... »

Il citait ensuite Weishaupt présentant, d'après Jean-Jacques Rousseau, la dégradation de quelques peuples sauvages comme l'état de nature.

« Le premier âge du genre humain est celui de la nature sauvage et grossière. La famille à l'état nomade est la seule société. La faim, la soif faciles à contenter, un abri contre l'injure des saisons, une femme (quelconque, sous un abri quelconque) — et, après la fatigue, le repos, sont les seuls besoins de cette période. En cet état, l'homme jouissait des deux biens les plus estimables : l'égalité et la liberté — (donc point de mariage, homme libre, femme libre). — Il en jouissait dans toute leur plénitude, il en aurait joui toujours, s'il avait voulu suivre la route que lui indiquait la nature (WEISHAUP, *Ecrits originaux*, t. II, part. 2, *grade d'Epopee*. — Comparez Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur les origines de l'inégalité parmi les hommes*, première et deuxième parties sur les femmes communes.)

Le Père Deschamps faisait ensuite observer que le Saint-Simonisme était parfaitement logique, quand, développant l'enseignement des loges, il demandait « que le mariage, législation de l'adultère, fit place à la souveraineté des penchants et à l'émancipation du plaisir. » Il en était de même du Fourriérisme, du Perfectionnisme de Noyes, qui érigeaient l'amour libre et la pantagamie en principe.

Dès 1830, le juif Piccolo Tigre recommandait d'insinuer aux futurs francs-maçons le dégoût de la famille et de la religion, et il ajoutait : « Puisque nous ne pouvons supprimer la femme, CORROMPONS-LA. Le but est assez beau pour tenter des hommes tels que nous. »

Depuis plus d'un siècle, la Franc-maçonnerie a mis cette théorie en pratique et l'a expérimentée par l'organisation des loges féminines ou d'adoption.

Depuis plus d'un siècle, la Franc-Maçonnerie préconise ces épouvantables doctrines.

Nous voyons dans le *Rituel de 1775* (imité par les auteurs des *Rituels de 1817* et de 1860,)

que le Vénérable, à l'Instruction des Compagnoannes, dit :

D. Etes-vous Compagnoanne ?

R. Donnez-moi une pomme et vous en jugerez.

Pour cent de nos lecteurs qui n'ont jamais eu ces Manuels à leurs dispositions, nous affirmons que lorsque la Sœur a prêté son obligation de Compagnoanne, « l'Inspecteur lui présente une pomme, il la fait mordre dedans en lui disant de ne point avaler ni mordre le pépin. (*Rituels de 1775, 1817 et 1860*). »

C'est du malthusianisme en symbole, pas autre chose.

On retrouve ces expressions maçonniques sous la plume de certains journalistes pornographiques actuels donnant ainsi en langage couvert des conseils à leurs lectrices.

Enfin, nous ne devons pas oublier que dans ses sataniques *Instructions* du 14 juillet 1889, le trop célèbre Albert Pike, Souverain Pontife de la Maçonnerie Universelle, ravalant déjà la Sœur Maçonne au degré des prostituées du plus bas étage, disait, en parlant du franc-maçon à surveiller au début de sa carrière :

« NOUS RECOMMANDONS TRÈS INSTAMMENT DE MULTIPLIER LES LOGES D'ADOPTION. Elles sont indispensables pour former des Maçons bien maîtres d'eux-mêmes... Le vrai Maçon arrive à la perfection, c'est-à-dire à se dominer, en employant son zèle, dans les Loges d'Adoption, à se soumettre aux épreuves naturelles. LE COMMERCE AVEC LA FEMME COMMUNE A TOUS SES FRÈRES LUI FAIT UNE CUIRASSE CONTRE LES PASSIONS QUI ÉGARENT LE CŒUR.... Nous vous demandons de l'observer avec le plus grand soin pendant son Apprentissage, d'abord, et de faire ensuite de la loge d'Adoption, où il pénétrera quand il sera Compagnon, votre criterium, votre instrument de contrôle infailible.... Vous verrez si ses préjugés tombent. S'il reste esclave de ses passions, s'il s'ATTACHE EXCLUSIVEMENT A UNE FEMME, NE VOUS PRÉOCCUPEZ PLUS DE LUI, VOUS PERDRIEZ VOTRE TEMPS. Il ne saurait être un adepte ; car le mot « adepte » signifie celui qui est parvenu par sa volonté et par ses œuvres, qui méprise les préjugés et qui triomphe de ses passions. »

Au point de vue du « papillonnage » des Francs-Maçons, Albert Pike n'avait rien innové, puisque la *Loge des FF.*, édition de 1830, pages 206-207, renferme un *Cantique d'Adoption* dont voici le troisième couplet :

Parcourant ces rians climats
On peut voir le plus sage
Quand les sotes ont tant d'appâts
S'égarer au voyage ;
Sans crainte pourtant,
Puisqu'en voyageant
Jeunesse se façonne,
Un maçon pourra
Se former, s'il va
De maçonne en maçonne.

Génération, pas création, disent les *Rituels*

crets et les Rituels ont certainement inspiré l'ex-porcher de Cempuis, le F. Paul Robin, secrétaire-trésorier de la prétendue *Ligue pour l'amélioration de la race humaine*. Les documents ci-dessous, dont nous avons pu nous procurer des exemplaires authentiques, vont prouver à nos lecteurs que nous n'exagérons rien ; le F. Paul Robin est bien le digne continuateur de l'œuvre de M^{me} Annie Besant, des F. Charles Bradlaugh, Yves Guyot (ancien ministre de la R. F.) Talandier, ancien député, etc.

RÉGÉNÉRATION

igue pour l'amélioration de la Race humaine.

SÉLECTION SCIENTIFIQUE

ÉDUCATION INTÉGRALE

Laissant de côté toute condition imposée aux satisfactions sexuelles dans les divers pays, par les lois et les coutumes, nous posons en principe :

Que, dans tous les pays, la femme soit maîtresse de son corps ; que nul ne puisse lui imposer l'union avec qui que ce soit ; que nul ne puisse lui interdire l'union avec un adulte consentant.

Qu'elle soit sous ce rapport parfaitement libre, sans encourir ni châtement légal, ni blâme de l'opinion.

Remarquons au contraire que l'utilité de la création d'un nouvel humain est une question très complexe, contenant des considérations de lieux, de temps, d'institutions, de personnes.

Qu'autant il est désirable, aux points de vue familial et social d'avoir un nombre suffisant d'individus sains de corps, forts, intelligents, adroits, bons, autant il l'est peu d'avoir un grand nombre d'enfants dégénérés, destinés la plupart à mourir prématurément, tous à souffrir beaucoup par eux-mêmes, à imposer des souffrances à leur entourage, à peser lourdement sur leurs ressources toujours insuffisantes des assistances publiques et des charités privées, aux dépens d'enfants de meilleure qualité.

Nous considérons comme une grande faute familiale et sociale de mettre au monde des enfants dont la subsistance et l'éducation ne seront pas suffisamment assurés dans le milieu où ils naissent actuellement.

Nous ne contestons pas que certaines réformes ou améliorations permettent à la terre de nourrir plus tard un plus grand nombre d'habitants, mais, nous affirmons qu'il est indispensable, avant de vouloir augmenter le nombre de naissances, d'attendre que ces réformes aient été exécutées ou aient produit leur effet.

La Ligue a pour but :

1. De donner aux femmes l'instruction physiologique leur permettant d'user de leur liberté.

2. De répandre les notions exactes de science physiologique et sociale permettant aux parents d'apprécier les cas où ils devront se montrer prudents quant au nombre de leurs rejetons.

3. De lutter contre toute fâcheuse interprétation légale ou administrative de sa propagande humanitaire.

4. Enfin, en général, de faire tout ce qui est nécessaire pour que les lois de l'accroissement de la population soient bien connues de tous les humains, ainsi que les conséquences pratiques, afin de rendre l'humanité heureuse et par suite meilleure.

POUR LE COMITÉ PROVISOIRE :

Le Secrétaire-Trésorier,

PAUL ROBIN.

En attendant la constitution régulière de la Ligue, adresser toute communication, envoi de fonds, adhésion, avec ou sans permission de publier le nom, au secrétaire-trésorier,

6, rue Haxo, à Paris.

Corbeil, imp. DREVET.

Régénération de la race humaine

SOMMAIRE DES CONFÉRENCES DE PAUL ROBIN

SUR LE NÉO-MALTHUSIANISME

1. — Malthus a établi :

1^o Que la population, si aucun obstacle ne l'en empêche, croît indéfiniment en progression géométrique ;

2^o Que la quantité de subsistances que peut fournir un sol limité est nécessairement limitée ;

Donc : *Que la population a une tendance constante à s'accroître au-delà des moyens de subsistance.*

2. — Les obstacles naturels à l'accroissement de la population sont tous douloureux, répressifs : morts de faim, de misère, de maladie, guerres, meurtres.

3. — Les moyens fournis par la science physiologique ne causent aucune douleur, sont préventifs : ils empêchent les naissances, les conceptions non désirées.

4. — Il y a intérêt pour tous, individus, familles, groupes sociaux plus ou moins étendus, humanité entière, à ce que les enfants naissent de la meilleure qualité possible.

5. — Cette vérité est admise pour toutes les espèces vivantes utiles à la nôtre, aussi bien végétales qu'animales, et la pratique des cultivateurs et des éleveurs est parfaitement conforme à la théorie de la sélection artificielle scientifique.

6. — Pour notre race, la solution de ce problème, le plus grave de tous, est laissée au hasard, et on le complique follement par la sélection à l'envers, la destruction des meilleurs, la conservation, la reproduction des plus mauvais.

7. — La morale positive ne peut être autrement définie que la science et l'art du bonheur de tout ce qui vit et sent et avant tout de notre race.

Nous avons tous intérêt à connaître cette science, à pratiquer l'art qui en est la conséquence.

8. — Pour arriver au bonheur de tous, il faut :

1° Une bonne organisation de la société humaine. Celle-ci n'a pu être réalisée par les individus, en très grande majorité, presque sauvages des temps passés et présents. Elle le sera par les générations prochaines ayant reçu :

2° Une bonne éducation. De celle-ci, seuls auront tiré tout le profit possible, pour eux et pour leurs semblables, ceux qui seront de :

3° Bonne naissance.

9. — Le problème du bonheur humain a donc trois parties à résoudre dans cet ordre et dans cet ordre seul.

1° Bonne naissance ; 2° Bonne éducation ; 3° Bonne organisation sociale.

Les efforts, pour résoudre une partie du problème, sont vains tant que les précédentes sont mal résolues.

10. — C'est aux mères à résoudre la première. Toutes savent que c'est un grand malheur, une grande faute de mettre au monde des enfants qui ont des chances d'être mal doués, ou de ne pouvoir, dans les conditions actuelles, recevoir la satisfaction entière de leurs besoins matériels et moraux.

Cette vérité est la plus importante de toutes.

11. — Les femmes doivent savoir que la science leur fournit les moyens efficaces et non douloureux de ne mettre au monde d'enfants que quand elles le veulent, et elles ne le voudront certainement alors que dans des conditions telles que leurs enfants aient toutes les chances d'être sains, vigoureux, intelligents et bons. Que toutes l'apprennent, les inférieures aussi bien que les supérieures. De la sagesse, de la prudence, de la volonté raisonnée de celles-ci, et de l'heureuse abstention de celles-là, dépend d'abord leur propre satisfaction, puis la première, la plus importante condition du bonheur de l'humanité.

Que le nombre d'hommes diminue provisoirement ou définitivement, peu importe. Mais que la qualité de tous marche résolument vers l'idéale perfection.

12. — Les gens bien nés, bien élevés, n'auront aucune peine à s'entendre pour créer les organisations sociales basées sur la réelle liberté de chacun, assurant à tous l'abondance de tous les biens produits par la nature et l'industrie, et la félicité générale résultant de la bonté de tous envers tous.

PAUL ROBIN . .

6, rue Haxo, Paris.

NOTA. — Le conférencier accepte d'aller soutenir sa thèse dans les milieux sérieux. Il sollicite les adresses des personnes s'intéressant à la question de l'amélioration humaine, pour avoir des communications.

12.725. — Corbeil, Imprimerie DREVET.

Voilà jusqu'où va la corruption maçonnique !

Nous prions nos lecteurs de nous excuser, mais nous avons cru qu'il était de notre strict devoir de livrer ces pièces à la plus grande publicité, afin de mettre en garde contre ces nouvelles manœuvres et ces Conférences qui n'auront d'écho que dans les lycées et les collèges de filles, où la Franc-Maçonnerie prépare la « femme de l'avenir, la femme sans préjugés, la néo-malthusienne, la sœur maçonne parfaite. »

A. DE LA RIVE.

TRIBUNE DES ABONNÉS

Le Miracle de la Salette

(Suite)

CHAPITRE III

L'APPARITION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE SUR LA MONTAGNE DE LA SALETTE, LE 19 SEPTEMBRE 1846.

« Eh bien ! mes enfants, vous le ferez
« passer à tout mon peuple. »

Je soumets cette publication au jugement du Saint-Siège Apostolique, et je déclare condamner et rétracter à l'avance tout ce qu'il y trouverait de contraire à la doctrine catholique.

MÉLANIE, Bergère de la Salette.

I

Le 18 septembre, veille de la Sainte Apparition de la Sainte Vierge, j'étais seule comme à mon ordinaire à garder les quatre vaches de mes maîtres. Vers les 11 heures du matin, je vis venir auprès de moi un petit garçon. A cette vue, je m'effrayai, parce qu'il me semblait que tout le monde devait savoir que je fuyais toutes sortes de compagnies. Cet enfant s'approcha de moi et me dit : « Petite, je viens avec toi, je suis aussi de Corps. » A ces paroles, mon mauvais naturel se fit bientôt voir, et, faisant quelques pas en arrière, je lui dis : « Je ne veux personne, je veux rester seule. » Puis je m'éloignais, mais cet enfant me suivait en me disant : « Va, laisse-moi avec toi, mon maître m'a dit de venir garder mes vaches avec les tiennes ; je suis de Corps. » Moi, je m'éloignai de lui, en lui faisant signe que je ne voulais personne, et, après m'être éloignée, je m'assis sur le gazon. Là, je faisais ma conversation avec les petites fleurs du bon Dieu. Un moment après, je regarde derrière moi, et je trouve Maximin assis tout près de moi. Il me

dit aussitôt : « Garde-moi, je serai bien sage. » Mais mon mauvais naturel n'entendit pas raison. Je me relève avec précipitation, et je m'enfuis un peu plus loin sans rien lui dire, et je me remis à jouer avec les fleurs du bon Dieu. Un instant après, Maximin était encore là à me dire qu'il serait bien sage, qu'il ne parlerait pas, qu'il s'ennuyerait d'être tout seul, et que son maître l'envoyait auprès de moi, etc... Cette fois, j'en eus pitié, je lui fis signe de s'asseoir, et moi, je continuai avec les petites fleurs du bon Dieu. Maximin ne tarda pas à rompre le silence, il se mit à rire (je crois qu'il se moquait de moi); je le regarde, et il me dit : « Amusons-nous, faisons un jeu. » Je ne lui répondis rien, car j'étais si ignorante, que je ne comprenais rien au jeu avec une autre personne, ayant toujours été seule. Je m'amusais avec les fleurs, et Maximin, s'approchant tout à fait de moi, ne faisait que rire en me disant que les fleurs n'avaient pas d'oreilles pour m'entendre, et que nous devions jouer ensemble. Mais je n'avais aucune inclination pour le jeu qu'il me disait de faire. Cependant, je me mis à lui parler, et il me dit que les dix jours qu'il devait passer avec son maître allaient bientôt finir, et qu'ensuite il s'en irait à Corps, chez son père, etc... Tandis qu'il me parlait, la cloche de la Salette se fit entendre, c'était l'*Angelus*; je fis signe à Maximin d'élever son âme à Dieu. Il se découvrit la tête et garda un moment le silence. Ensuite, je lui dis : « Veux-tu dîner? — Oui, me dit-il. Allons. » Nous nous assîmes; je sortis de mon sac les provisions que m'avaient données mes maîtres, et, selon mon habitude, avant d'entamer mon petit pain rond, avec la pointe de mon couteau, je fis une croix sur mon pain, et au milieu un tout petit trou, en disant : « Si le diable y est, qu'il en sorte, et si le bon Dieu y est, qu'il y reste, » et, vite, vite, je recouvris le petit trou. Maximin partit d'un grand éclat de rire, et donna un coup de pied à mon pain, qui s'échappa de mes mains, roula jusqu'au bas de la montagne et se perdit. J'avais un autre morceau de pain, nous le mangeâmes ensemble; ensuite, nous fîmes un jeu; puis comprenant que Maximin devait avoir besoin de manger, je lui indiquai un endroit de la montagne couvert de petits fruits. Je l'engageai à aller en manger, ce qu'il fit aussitôt; il en mangea et en rapporta plein son chapeau. Le soir, nous descendîmes ensemble la Montagne, et nous nous promîmes de revenir garder nos vaches ensemble.

Le lendemain, 19 septembre, je me retrouve en chemin avec Maximin; nous gravissons ensemble la montagne. Je trouvais que Maximin était très bon, très simple, et que volontiers il parlait de ce dont je voulais parler; il était

aussi très souple, ne tenant pas à son sentiment; il était seulement un peu curieux, car quand je m'éloignais de lui, dès qu'il me voyait arrêtée, il accourait vite pour voir ce que je faisais, et entendre ce que je disais avec les fleurs du bon Dieu; et s'il n'arrivait pas à temps, il me demandait ce que j'avais dit. Maximin me dit de lui apprendre un jeu. La matinée était déjà avancée; je lui dis de ramasser des fleurs pour faire le Paradis. Nous nous mîmes tous les deux à l'ouvrage; nous eûmes bientôt une quantité de fleurs de diverses couleurs. L'*Angelus* du village se fit entendre, car le ciel était beau, il n'y avait pas de nuages. Après avoir dit au bon Dieu ce que nous savions, je dis à Maximin que nous devions conduire nos vaches sur un petit plateau près du petit ravin, où il y aurait des pierres pour bâtir le Paradis. Nous conduisîmes nos vaches au lieu désigné, et ensuite nous prîmes notre petit repas; puis, nous nous mîmes à porter des pierres et à construire notre petite maison qui consistait en un rez-de-chaussée, qui, soi-disant était notre habitation, puis un étage au-dessus qui était, selon nous, le Paradis. Cet étage était tout garni de fleurs de différentes couleurs, avec des couronnes suspendues par des tiges de fleurs. Ce Paradis était couvert par une seule et large pierre que nous avions recouverte de fleurs. Le Paradis terminé, nous le regardions; le sommeil nous vint; nous nous éloignâmes de là à environ deux pas, et nous nous endormîmes sur le gazon.

La Belle Dame s'assied sur notre Paradis, sans le faire crouler.

II

M'étant réveillée et ne voyant pas nos vaches, j'appelai Maximin et je gravis le petit monticule. De là, ayant vu que nos vaches étaient couchées tranquillement, je redescendais et Maximin montait, quand tout à coup je vis une belle lumière, plus brillante que le soleil, et à peine ai-je pu dire ces paroles : « Maximin, vois-tu là-bas? Ah! mon Dieu! » En même temps, je laisse tomber le bâton que j'avais en main. Je ne sais ce qui se passait en moi de délicieux dans ce moment, mais je me sentais attirée, je me sentais un grand respect plein d'amour, et mon cœur aurait voulu courir plus vite que moi.

Je regardais bien fortement cette lumière qui était immobile, et comme si elle se fût ouverte, j'aperçus une autre lumière bien plus brillante et qui était en mouvement, et dans cette lumière une très belle Dame assise sur notre Paradis, ayant la tête dans ses mains. Cette Belle Dame s'est levée, elle a croisé médiocrement ses bras en nous regardant et nous a dit : « Avancez, mes enfants, n'ayez pas peur; je

suis ici pour vous annoncer une grande nouvelle. » Ces douces et suaves paroles me firent voler jusqu'à elle, et mon cœur aurait voulu se coller à elle pour toujours. Arrivée bien près de la Belle Dame, devant elle, à sa droite, elle commence le discours et des larmes commencent aussi à couler de ses beaux yeux.

« Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller la main de mon Fils. Elle est si lourde et si pesante, que je ne puis la retenir.

« Depuis le temps que je souffre pour vous autres ! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse. Et pour vous autres, vous n'en faites pas cas. Vous aurez beau prier, beau faire, jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous autres.

« Je vous ai donné six jours pour travailler, « je me suis réservé le septième, et on ne veut pas me l'accorder. C'est ce qui appesantit tant le bras de mon Fils.

« Ceux qui conduisent les charrettes ne savent pas parler sans y mettre le nom de mon Fils au milieu. Ce sont les deux choses qui appesantissent tant le bras de mon Fils.

« Si la récolte se gâte, ce n'est qu'à cause de vous autres.

« Je vous l'ai fait voir l'année passée par les pommes de terre; vous n'en avez pas fait cas; c'est au contraire, quand vous en trouviez de gâtées, vous juriez, et vous y mettiez le nom de mon Fils. Elles vont continuer de se gâter; à la Noël, il n'y en aura plus. »

Ici, je cherchais à interpréter la parole : *pommes de terre*; je croyais comprendre que cela signifiait : pommes. La belle et bonne Dame, devinant ma pensée, reprit ainsi :

« Vous ne comprenez pas, mes enfants ? Je vais vous le dire autrement. »

La traduction en français est celle-ci :

« Si la récolte se gâte, ce n'est rien que pour vous autres; je vous l'ai fait voir l'année passée par les pommes de terre, et vous n'en avez pas fait cas; c'était au contraire, quand vous en trouviez de gâtées, vous juriez, et vous y mettiez le nom de mon Fils. Elles vont continuer à se gâter, et à la Noël il n'y en aura plus.

« Si vous avez du blé, il ne faut pas le semer.

« Tout ce que vous sèmerez, les bêtes le mangeront : et ce qui viendra tombera tout en poussière quand vous le battrez. Il viendra une grande famine. Avant que la famine vienne, les petits enfants au-dessous de sept ans prendront un tremblement et mourront entre les mains des personnes qui les tiendront; les autres feront pénitence par la faim. Les noix

deviendront mauvaises; les raisins pourriront. »

Ici, la belle Dame qui me ravissait resta un moment sans se faire entendre; je voyais cependant qu'elle continuait, comme si elle parlait, de remuer gracieusement ses aimables lèvres. Maximin recevait alors son secret. Puis, s'adressant à moi, la très Sainte Vierge me parla et me donna un secret en français. Ce secret, le voici tout entier et tel qu'elle me l'a donné :

III

« Mélanie, ce que je vais vous dire maintenant ne sera pas toujours secret; vous pourrez le publier en 1858.

« Les prêtres, ministres de mon Fils, les prêtres, par leur mauvaise vie, par leurs irrévérences et leur impiété à célébrer les saints mystères, par l'amour de l'argent, l'amour de l'honneur et des plaisirs, les prêtres sont devenus des cloaques d'impureté. Oui, les prêtres demandent vengeance, et la vengeance est suspendue sur leurs têtes. Malheur aux prêtres et aux personnes consacrées à Dieu, lesquelles, par leurs infidélités et leur mauvaise vie, crucifient de nouveau mon Fils ! Les péchés des personnes consacrées à Dieu crient vers le ciel et appellent la vengeance, et voilà que la vengeance est à leurs portes, car il ne se trouve plus personne pour implorer miséricorde et pardon pour le peuple; il n'y a plus d'âmes généreuses, il n'y a plus personne digne d'offrir la Victime sans tache à l'Eternel en faveur du monde.

« Dieu va frapper d'une manière sans exemple.

« Malheur aux habitants de la terre ! Dieu va épuiser sa colère, et personne ne pourra se soustraire à tant de maux réunis.

« Les chefs, les conducteurs du peuple de Dieu ont négligé la prière et la pénitence, et le démon a obscurci leurs intelligences; ils sont devenus ces étoiles errantes que le vieux diable traînera avec sa queue pour les faire périr. Dieu permettra au vieux serpent de mettre des divisions parmi les régnants, dans toutes les sociétés et dans toutes les familles; on souffrira des peines physiques et morales; Dieu abandonnera les hommes à eux-mêmes, et enverra des châtiments qui se succéderont pendant plus de trente-cinq ans.

« La société est à la veille des fléaux les plus terribles et des plus grands événements; on doit s'attendre à être gouvernés par une verge de fer et à boire le calice de la colère de Dieu.

« Que le Vicaire de mon Fils, le Souverain Pontife Pie IX, ne sorte plus de Rome après l'année 1859; mais qu'il soit ferme et généreux, »

qu'il combatte avec les armes de la foi et de l'amour ; je serai avec lui.

« Qu'il se méfie de Napoléon ; son cœur est double, et quand il voudra être à la fois pape et empereur, bientôt Dieu se retirera de lui : il est cet aigle qui, voulant toujours s'élever, tombera sur l'épée dont il voulait se servir pour obliger les peuples à le faire élever.

« L'Italie sera punie de son ambition en voulant secouer le joug du Seigneur des Seigneurs ; aussi elle sera livrée à la guerre ; le sang coulera de tous côtés ; les Eglises seront fermées ou profanées, les prêtres, les religieux seront chassés ; on les fera mourir, et mourir d'une mort cruelle. Plusieurs abandonneront la foi, et le nombre des prêtres et des religieux qui se sépareront de la vraie religion sera grand ; parmi ces personnes, il se trouvera même des Evêques.

« Que le Pape se tienne en garde contre les faiseurs de miracles ; car le temps est venu que les prodiges les plus étonnants auront lieu sur la terre et dans les airs.

« En l'année 1864, Lucifer avec un grand nombre de démons seront détachés de l'enfer : ils aboliront la foi peu à peu, et même dans les personnes consacrées à Dieu ; ils les aveugleront d'une telle manière que, à moins d'une grâce particulière, ces personnes prendront l'esprit de ces mauvais anges.

« Plusieurs maisons religieuses perdront entièrement la foi et perdront beaucoup d'âmes.

« Les mauvais livres abonderont sur la terre, et les esprits de ténèbres répandront partout un relâchement universel pour tout ce qui regarde le service de Dieu ; ils auront un très grand pouvoir sur la nature : il y aura des églises pour servir ces esprits.

« Des personnes seront transportées d'un lieu à un autre par ces esprits mauvais, et même des prêtres, parce qu'ils ne se seront pas conduits par le bon esprit de l'Evangile, qui est un esprit d'humilité, de charité, et de zèle pour la gloire de Dieu.

« On fera ressusciter des morts et des justes, c'est-à-dire que ces morts prendront la figure des âmes justes qui avaient vécu sur la terre, afin de mieux séduire les hommes : ces soi-disant morts ressuscités, qui ne seront autre chose que le démon sous ces figures, prêcheront un autre Evangile contraire à celui du vrai Christ-Jésus, niant l'existence du Ciel, soit encore les âmes des damnés. Toutes ces âmes paraîtront comme unies à leurs corps. Il y aura en tous lieux des prodiges extraordinaires, parce que la vraie foi s'est éteinte et que la fausse lumière éclaire le monde.

« Malheur aux princes de l'Eglise qui ne seront occupés qu'à entasser richesses sur ri-

chesses, qu'à sauvegarder leur autorité et à dominer avec orgueil !

« Le Vicaire de mon Fils aura beaucoup à souffrir, parce que, pour un temps, l'Eglise sera livrée à de grandes persécutions ; ce sera le temps des ténèbres ; l'Eglise aura une crise affreuse.

« La sainte foi de Dieu étant oubliée, chaque individu voudra se guider par lui-même et être supérieur à ses semblables. On abolira les pouvoirs civils et ecclésiastiques ; l'ordre et toute justice seront foulés aux pieds : on ne verra qu'homicides, haine, jalousie, mensonge et discorde, sans amour pour la patrie ni pour la famille.

« Le Saint-Père souffrira beaucoup. Je serai avec lui jusqu'à la fin pour recevoir son sacrifice.

« Les méchants attenteront plusieurs fois à sa vie sans pouvoir nuire à ses jours ; mais ni lui, ni son successeur... ne verront le triomphe de l'Eglise de Dieu.

« Les gouvernants civils auront tous un même dessein qui sera d'abolir et de faire disparaître tout principe religieux, pour faire place au matérialisme, à l'athéisme, au spiritualisme et à toutes sortes de vices.

« Dans l'année 1865, on verra l'abomination dans les lieux saints ; dans les couvents, les fleurs de l'Eglise seront putréfiées, et le démon se rendra comme le roi des cœurs.

« Que ceux qui sont à la tête des communautés religieuses se tiennent en garde pour les personnes qu'ils doivent recevoir, parce que le démon usera de toute sa malice pour introduire dans les ordres religieux des personnes adonnées au péché, car les désordres et l'amour des plaisirs charnels seront répandus par toute la terre.

« La France, l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre seront en guerre ; le sang coulera dans les rues ; le Français se battra avec le Français, l'Italien avec l'Italien ; ensuite il y aura une guerre générale qui sera épouvantable. Pour un temps, Dieu ne se souviendra plus de la France ni de l'Italie, parce que l'Evangile de Jésus-Christ n'est plus connu. Les méchants déploieront toute leur malice, on se tuera, on se massacrera mutuellement jusque dans les maisons.

« Au premier coup de son épée foudroyante, les montagnes et la nature entière trembleront d'épouvante, parce que les désordres et les crimes des hommes percent la voûte des cieux. Paris sera brûlé et Marseille englouti ; plusieurs grandes villes seront ébranlées et englouties par des tremblements de terre : on croira que tout est perdu : on ne verra qu'homicides, on n'entendra que bruit d'armes et que blasphèmes. Les justes souffriront beau-

coup ; leurs prières, leur pénitence et leurs larmes monteront jusqu'au ciel, et tout le peuple de Dieu demandera pardon et miséricorde, et demandera mon aide et mon intercession. Alors Jésus-Christ, par un acte de sa justice et de sa grande miséricorde pour les justes, commandera à ses anges que tous ses ennemis soient mis à mort. Tout à coup, les persécuteurs de l'Eglise de Jésus-Christ et tous les hommes adonnés au péché périront, et la terre deviendra comme un désert. Alors se fera la paix, la réconciliation de Dieu avec les hommes ; Jésus-Christ sera servi, adoré et glorifié ; la charité fleurira partout. Les nouveaux rois seront le bras droit de la sainte Eglise, qui sera forte, humble, pieuse, pauvre, zélée et imitatrice des vertus de Jésus-Christ. L'Evangile sera prêché partout, et les hommes feront de grands progrès dans la foi, parce qu'il y aura unité parmi les ouvriers de Jésus-Christ, et que les hommes vivront dans la crainte de Dieu.

« Cette paix parmi les hommes ne sera pas longue : vingt-cinq ans d'abondantes récoltes leur feront oublier que les péchés des hommes sont cause de toutes les peines qui arrivent sur la terre.

« Un avant-coureur de l'antechrist, avec ses troupes de plusieurs nations, combattra contre le vrai Christ, le seul Sauveur du monde ; il répandra beaucoup de sang, et voudra anéantir le culte de Dieu pour se faire regarder comme un Dieu.

« La terre sera frappée de toutes sortes de plaies (outre la peste et la famine qui seront générales) ; il y aura des guerres jusqu'à la dernière guerre, qui sera alors faite par les dix rois de l'antechrist, lesquels rois auront tous un même dessein et seront les seuls qui gouverneront le monde. Avant que ceci arrive, il y aura une espèce de fausse paix dans le monde ; on ne pensera qu'à se divertir, les méchants se livreront à toutes sortes de péchés, mais les enfants de la sainte Eglise, les enfants de la foi, mes vrais imitateurs, croîtront dans l'amour de Dieu et dans les vertus qui me sont les plus chères. Heureuses les âmes humbles conduites par l'Esprit-Saint ! Je combattrai avec elles jusqu'à ce qu'elles arrivent à la plénitude de l'âge.

« La nature demande vengeance pour les hommes, et elle frémit d'effroi dans l'attente de ce qui doit arriver à la terre souillée de crimes.

« Tremblez, terre, et vous qui faites profession de servir Jésus-Christ, et qui, au dedans, vous adorez vous-mêmes, tremblez ! car Dieu va vous livrer à son ennemi, parce que les lieux saints sont dans la corruption ; beaucoup de couvents ne sont plus les maisons de Dieu, mais les pâturages d'Asmodée et des siens.

« Ce sera pendant ce temps que naîtra l'antechrist, d'une religieuse hébraïque, une fausse Vierge qui aura communication avec le vieux serpent, le maître de l'impureté ; son père sera Ev. ; en naissant, il vomira des blasphèmes, il aura des dents ; en un mot, ce sera le diable incarné ; il poussera des cris effrayants, il fera des prodiges, il ne se nourrira que d'impuretés. Il aura des frères qui, quoiqu'ils ne soient pas comme lui des démons incarnés, seront des enfants de mal ; à douze ans, ils se feront remarquer par les vaillantes victoires qu'ils remporteront ; bientôt, ils seront chacun à la tête des armées, assistés par des légions de l'enfer.

« Les saisons seront changées, la terre n'produira que de mauvais fruits, les astres perdront leurs mouvements réguliers, la lune n'réflètera qu'une lumière rougeâtre ; l'eau et le feu donneront au globe de la terre des mouvements convulsifs et d'horribles tremblements de terre qui feront engloutir des montagnes, des villes, etc.

« Rome perdra la foi et deviendra le siège de l'antechrist.

« Les démons de l'air avec l'antechrist feront de grands prodiges sur la terre et dans les airs, et les hommes se pervertiront de plus en plus. Dieu aura soin de ses fidèles serviteurs et des hommes de bonne volonté ; l'Evangile sera prêché partout, tous les peuples et toutes les nations auront connaissance de la vérité !

« J'adresse un pressant appel à la terre ; j'appelle les vrais disciples du Dieu vivant et régnant dans les cieux ; j'appelle les vrais imitateurs du Christ fait homme, le seul et vrai Sauveur des hommes ; j'appelle mes enfants, mes vrais dévots, ceux qui se sont donnés à moi pour que je les conduise à mon divin Fils, ceux que je porte pour ainsi dire dans mes bras, ceux qui ont vécu de mon esprit ; enfin, j'appelle les apôtres des derniers temps, les fidèles disciples de Jésus-Christ, qui ont vécu dans un mépris du monde et d'eux-mêmes, dans la pauvreté et dans l'humilité, dans le mépris et dans le silence, dans l'oraison et dans la mortification, dans la chasteté et dans l'union avec Dieu, dans la souffrance et inconnus du monde. Il est temps qu'ils sortent et viennent éclairer la terre. Allez, et montrez-vous comme mes enfants chéris ; je suis avec vous et en vous, pourvu que votre foi soit la lumière qui vous éclaire en ces jours de malheurs. Que votre zèle vous rende comme des affamés pour la gloire et l'honneur de Jésus-Christ. Combattez, enfants de lumière, vous, petit nombre qui y voyez ; car voici le temps des temps, la fin des fins.

« L'Eglise sera éclipsée, le monde sera dans la consternation. Mais voilà Enoch et Elie remplis de l'Esprit de Dieu ; ils prêcheront avec la force de Dieu, et les hommes de bonne vo-

lonté croiront en Dieu, et beaucoup d'âmes seront consolées; ils feront de grands progrès par la vertu du Saint-Esprit et condamneront les erreurs diaboliques de l'antechrist.

« Malheur aux habitants de la terre ! Il y aura des guerres sanglantes et des famines, des pestes et des maladies contagieuses; il y aura des pluies d'une grêle effroyable d'animaux, des tonnerres qui ébranleront des villes, des tremblements de terre qui engloutiront des pays; on entendra des voix dans les airs, les hommes se battront la tête contre les murailles; ils appelleront la mort, et d'un autre côté la mort fera leur supplice: le sang coulera de tous côtés. Qui pourra vaincre, si Dieu ne diminue le temps de l'épreuve? Par le sang, les larmes et les prières des justes, Dieu se laissera fléchir. Enoch et Elie seront mis à mort, Rome païenne disparaîtra; le feu du ciel tombera et consumera trois villes; tout l'univers sera frappé de terreur, et beaucoup se laisseront séduire, parce qu'ils n'ont pas adoré le Christ vivant parmi eux. Il est temps; le soleil s'obscurcit; la foi seule vivra.

« Voici le temps, l'abîme s'ouvre. Voici le roi des rois des ténèbres. Voici la bête avec ses sujets, se disant le sauveur du monde. Il s'élèvera avec orgueil dans les airs pour aller jusqu'au ciel; il sera étouffé par le souffle de saint Michel, archange. Il tombera, et la terre, qui depuis trois jours sera en de continuelles évolutions, ouvrira son sein plein de feu; il sera plongé pour jamais avec tous les siens dans les gouffres éternels de l'enfer. Alors l'eau et le feu purifieront la terre et consumeront toutes les œuvres de l'orgueil des hommes, et tout sera renouvelé; Dieu sera servi et glorifié.

IV

Ensuite la Sainte Vierge me donna, aussi en français, la règle d'un nouvel ordre religieux.

Après m'avoir donné la règle de ce nouvel ordre religieux, la Sainte Vierge reprit ainsi la suite du discours:

« S'ils se convertissent, les pierres et les rochers se changeront en blé, et les pommes de terre se trouveront ensemencées par les terres.

« Faites-vous bien votre prière, mes enfants? »

Nous répondîmes tous les deux:

« Oh! non, Madame, pas beaucoup.

« Ah! mes enfants, il faut bien la faire, soir et matin. Quand vous ne pourrez pas mieux faire, dites un *Pater* et un *Ave Maria*: et quand vous aurez le temps et que vous pourrez mieux faire, vous en direz davantage.

« Il ne va que quelques femmes un peu âgées à la messe; les autres travaillent tout l'été le dimanche, et l'hiver, quand ils ne

savent que faire, ils ne vont à la messe que pour se moquer de la religion. Le carême, ils vont à la boucherie comme les chiens.

« N'avez-vous pas vu du blé gâté, mes enfants? »

Tous les deux nous avons répondu: « Oh! non, Madame ».

La Sainte Vierge s'adressant à Maximin: « Mais toi, mon enfant, tu dois bien en avoir vu une fois vers le Coin, avec ton père. L'homme de la pièce dit à ton père: Venez voir comme mon blé se gâte. Vous y allâtes. Ton père prit deux ou trois épis dans sa main, il les frotta, et ils tombèrent en poussière. Puis, en vous retournant, quand vous n'étiez plus qu'à une demi-heure de Corps, ton père te donna un morceau de pain en disant: Tiens, mon enfant, mange cette année, car je ne sais pas qui mangera l'année prochaine, si le blé se gâte comme cela. »

Maximin répondit: « C'est bien vrai, Madame, je ne me le rappelais pas. »

La très Sainte Vierge a terminé son discours en français:

« Eh bien, mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple. »

La très belle Dame traversa le ruisseau, et à deux pas du ruisseau, sans se retourner vers nous qui la suivions (parce qu'elle attirait à elle par son éclat, et plus encore par sa bonté qui m'enivrait, qui semblait me faire fondre le cœur), elle nous a dit encore:

« Eh bien, mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple. »

Puis elle a continué de marcher jusqu'à l'endroit où j'étais montée pour regarder où étaient nos vaches. Ses pieds ne touchaient que le bout de l'herbe sans la faire plier. Arrivée sur la petite hauteur, la belle Dame s'arrêta, et vite je me plaçai devant elle pour bien, bien la regarder et tâcher de savoir quel chemin elle inclinait le plus à prendre; car c'était fait de moi, j'avais oublié mes vaches et les maîtres chez lesquels j'étais en service; je m'étais attachée pour toujours et sans conditions à *Ma Dame*; oui, je ne voulais plus jamais, jamais la quitter, je la suivais sans arrière-pensée et dans la disposition de la servir tant que je vivrai. Avec *Ma Dame* je croyais avoir oublié le Paradis, je n'avais plus que la pensée de bien la servir en tout, et je croyais que j'aurais pu faire tout ce qu'Elle m'aurait dit de faire, car il me semblait qu'Elle avait beaucoup de pouvoir. Elle me regardait avec une tendre bonté qui m'attirait à elle, j'aurais voulu avec les yeux fermés m'élancer dans ses bras, elle ne m'a pas donné le temps de le faire. Elle s'est élevée insensiblement de terre à une hauteur d'environ un mètre et plus; et restant ainsi suspendue en l'air un tout petit instant, *Ma belle Dame*

regarda le ciel, puis la terre et à droite et à gauche, puis Elle me regarda avec des yeux si doux, si aimables, et si bons, que je croyais qu'Elle m'attirait dans son intérieur, et il me semblait que mon cœur s'ouvrait au sien. Et tandis que mon cœur se fondait en une douce dilatation, la belle figure de ma bonne Dame disparaissait peu à peu; il me semblait que la lumière en mouvement se multipliait ou bien se condensait autour de la très Sainte Vierge, pour m'empêcher de la voir plus longtemps. Ainsi la lumière prenait la place des parties du corps qui disparaissaient à mes yeux; ou bien il semblait que le corps de Ma Dame se changeait en se fondant. Ainsi la lumière en forme de globe s'élevait doucement en direction droite.

Je ne puis pas dire si le volume de lumière diminuait à mesure qu'elle s'élevait, ou bien si c'était l'éloignement qui faisait que je voyais diminuer la lumière à mesure qu'elle s'élevait; ce que je sais, c'est que je suis restée la tête levée et les yeux fixés sur la lumière, même après que cette lumière, qui allait toujours s'éloignant et diminuant de volume, eut fini par disparaître.

Mes yeux se détachent du firmament, je regarde autour de moi, je vois Maximin qui me regardait, et je lui dis : « Ménin, cela doit être le bon Dieu de mon père, ou la sainte Vierge, ou quelque grande sainte. » Et Maximin lançant la main en l'air, dit : « Ah! si je l'avais su! »

Chanoine ROUBAUD

(A suivre.)

Nouvelles notes sur le Compagnonnage.

Nous prions nos lecteurs de se reporter à la page 221 de notre numéro d'avril 1895, où un de nos abonnés, A. P. demandait quelques explications au sujet des divers points de contact, qui pouvaient exister entre le Compagnonnage et la Franc-Maçonnerie. Un de nos correspondants, avait déjà répondu à ces questions dans un article inséré dans le numéro de juin 1896. De nouveaux éclaircissements, qui nous arrivent aujourd'hui sur ce même sujet, aideront à élucider la question. Un abonné Landais nous écrit :

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les « Notes sur le Compagnonnage... » publiées dans la *Revue mensuelle* (juin 96, pp. 356 à 358).

Cet article m'a remis en mémoire la lettre de l'abonné A. P. que vous avez publiée dans le numéro d'avril 95 (p. 221, 222).

A cette époque (avril 95), je n'avais pas encore l'ouvrage de Perdiguier (dont je vous parle ci-dessous). — Un des extraits (complets) que je vous copie affirme et complète la rencontre de M. A. P., lequel aurait dû (à mon avis, pour compléter sa curiosité éveillée par la vue

des écharpes C...) suivre (si possible) cet enterrement *jusque dans* le cimetière. — Là il aurait été complètement édifié. — Mais il aurait été bon de savoir (peut-être, M. A. P. voudra-t-il le dire) si le clergé suivait le cortège. — Il ne nous dit pas non plus ce qu'il y avait sur le cercueil.

Voici le titre complet de l'ouvrage de Perdiguier : « *Le Livre du Compagnonnage*, par Agricol Perdiguier dit Avignonnais la Vertu, Compagnon menuisier.

3^e Edition, Paris, Perdiguier 1857 (2 volumes) (ornés du portrait de l'auteur et de 17 lithographies).

Ces lithographies représentent les C... en tenue avec leurs insignes,

Dans la planche qui représente « le 1^{er} Compagnon des menuisiers du devoir de liberté » celui-ci porte une écharpe (de droite à gauche), ornée sur la poitrine d'une équerre et d'un compas (dorés) entrelacés (ceux-ci entourés de deux branches d'acacias ??? le bois est doré et les feuilles bleues). L'écharpe est ornée à ses extrémités inférieures de franges en or.

Voici la Table *générale* des matières de l'ouvrage en question, Tome I. Introduction. Lettres de Châteaubriand, Béranger, Lamartine, Lamennais. — Notice sur le Compagnonnage. — Rencontre de deux Frères. — Notes. — Chansons et notes. — Chansons de tous les devoirs. — Géométrie, architecture et trait. — Chronologie des Progrès.

Le Tome II n'a pas un intérêt si documentaire (ou plutôt si spécial) que le premier. Il contient des notes, des chansons, des lettres à l'auteur et les réponses à l'auteur etc.

A la fin du Tome II se trouve la « liste des Compagnons, des affiliés, des personnes de bonne volonté qui ont souscrit, en 1857, à la 3^e édition du livre du Compagnonnage. » Voici trois noms que je vous copie (parmi les souscripteurs) à cause des signes... qui les suivent :

« Orléans (Loiret) = Amand dit Guépin
Cœur d'Amour, C... S... = Venet Blois la
droiture, C... T... = Rémond, dijonnais l'Obli-
geant, C... B... »

Maintenant, je me permets de répondre aussi clairement que possible aux deux questions posées dans sa lettre par l'abonné A. P.

1^o Parmi les gravures représentant les Compagnons en tenue, il n'y en a qu'une (ayant des insignes maçonniques...) qui représente un C. ayant une Echarpe. = 1^o Le 1^{er} Compagnon des menuisiers du devoir de liberté (les deux parties de l'écharpe = ... = rattachées sur le côté gauche par un gros nœud bleu avec au milieu un bouton en or).

N. B. Les serruriers et les tonneliers ont les mêmes insignes (rubans bleus et blancs

frangés d'or qu'ils attachent à la boutonnière de l'habit et qu'ils font flotter au côté gauche) mais le PREMIER Compagnon SEUL porte l'écharpe.

= La 2^e figure (ayant des insignes maç. . .) représente le « Compagnon charpentier du devoir de la liberté ». — Celui-ci a, attaché à sa boutonnière et flottant du côté gauche, trois longs rubans, attachés l'un derrière l'autre, blanc, vert et rouge, tous trois frangés d'or). — Celui qui est dessus (le blanc) porte (brodés en or) les emblèmes. . . suivants = une équerre et un compas entrelacés, le temple avec ses deux colonnes, l'étoile flamboyante, plus 3 lettres (suivies des 3 points), que je ne puis lire. — Entre l'équerre et le temple se trouve un emblème dont je ne puis deviner la nature à cause de l'or qui le recouvre.

I : Réponse à la 1^{re} Question. — L'Echarpe Maç. . . et l'Echarpe Comp. . . se ressemblent tout à fait, sauf que la seconde est frangée d'or, mais cette seconde a toujours des emblèmes maç. . .

II : Réponse à la 2^e Question. — 1^o Les individus écharpés de blanc sont des Chers Compagnons Charpentiers et non pas des C. Charpentiers.

2^o Les Compagnons ayant une origine maç. . . ne pouvaient et ne peuvent avoir que leurs attributs.

Voici enfin quelques courts extraits du livre de Perdiguier qui m'ont paru compléter les indications données et demandées par l'abonné A.P.

ENTERREMENTS

Soit qu'un Compagnon meure dans une maison privée ou dans un hospice, sa Société se charge presque toujours de son enterrement, et de tous les frais qu'il peut occasionner.

« Le défunt est porté dans un corbillard, ou par quatre ou six Compagnons qu'on relève de temps en temps. Le cercueil est paré de cannes en croix, d'une équerre et d'un compas entrelacés, et des couleurs de la Société. Chaque Compagnon a un crêpe noir attaché au bras gauche, un autre à sa canne, et de plus, quand les autorités le permettent, il se décore des couleurs, insigne de son Compagnonnage. Les Compagnons sont placés sur deux rangs, marchent dans un grand recueillement et vont ainsi à l'église, puis au cimetière. Arrivés à ce dernier lieu, ils déposent le cercueil sur le bord de la fosse, et l'entourent par le cercle vivant qu'ils forment. Si les Compagnons en cérémonie sont des menuisiers soumis au devoir de Salomon, l'un d'eux prend la parole, rappelle à haute voix les qualités, les vertus, les talents de celui qui a cessé de vivre, et tout ce qu'on a fait pour le conserver à la vie. Il pose enfin un

genou en terre, tous ses frères l'imitent, et adresse à l'Etre suprême une courte prière en faveur du Compagnon qui n'est plus; il recommande son âme à sa miséricorde et à sa douce justice. Après le prononcé de cette prière toujours si éloquente, on descend le cercueil dans la fosse, et l'on place aussitôt, près de la tombe, sur le terrain le plus uni, deux cannes en croix; deux Compagnons, en cet endroit, près l'un de l'autre, le côté gauche en avant, se fixent, font demi-tour sur le pied gauche, portent le droit en avant, de sorte que les quatre pieds puissent occuper les quatre angles formés par le croisement des cannes; ils se donnent la main droite, se parlent à l'oreille et s'embrassent. Chacun passe, tour à tour, par cette accolade, pour aller de là prier à genoux sur le bord de la fosse, puis jeter trois pelletées de terre sur le cercueil. Quand la fosse est comblée, les Compagnons se retirent en bon ordre.

« La cérémonie funèbre des menuisiers du devoir de maître Jacques diffère peu de celle que je viens de décrire.

« Dans beaucoup de corps d'états, on remplace le discours par des cris lamentables auxquels le public ne peut rien comprendre. Quand on a descendu le cercueil dans la fosse, un Compagnon descend se placer à son côté; on pose aussitôt, à fleur de terre, un drap qui dérobe à tous les yeux le vivant et le mort; des lamentations partent de dessous terre, lamentations auxquelles les Compagnons qui entourent la tombe répondent par d'autres lamentations. Si cette cérémonie a lieu pour un charpentier de Soubise, il se passe à ce moment quelque chose dont je dois ne point parler (1).

« Il est rare que les Compagnons fassent un enterrement sans aller, en sortant du cimetière, choquer le verre ensemble... »

(Le Livre du Compagnonnage par Agricola Perdiguier. Tome I. Pages 56 et 67)

RUBANS OU COULEURS

« Les couvreurs, les charpentiers et les tailleurs de pierre, passants ont des rubans fleuris et variés en couleurs. Ils les portent au chapeau. Les couvreurs les font flotter derrière le dos; les charpentiers les font tomber par devant l'épaule gauche; les tailleurs de pierre aussi, mais un peu moins bas. D'après leur manière de voir, ceux qui travaillent au faite des maisons doivent porter les couleurs au faite des chapeaux, les tailleurs de pierre étrangers ont des rubans fleuris et de toutes couleurs qu'ils portent attachés au cou, tombant sur la poitrine. On remarque de l'or chez ceux qui occupent de hauts emplois. Les menuisiers, les

(1) Quel est ce terrible secret ??? (Note du Copiste)

serruriers du devoir de liberté les portent bleus vulgaires les règles de son art. En Allemagne et blancs, attachés au côté gauche.

« Les chefs sont décorés de l'écharpe bleue ou blanche et très ornée.

« Les menuisiers, les serruriers du devoir, et presque tous les autres dévotants ont le rouge, le vert, le bleu, le blanc pour couleurs premières; puis, en voyageant, ils en cueillent d'autres. Ils les portent tous au côté gauche, et attachées à une boutonnière plus ou moins élevée. Outre les rubans, les teinturiers portent des ceintures écarlates. Les Compagnons qui portent les rubans au chapeau ou au cou en portent au côté aussi.

« Arracher les couleurs à un Compagnon, c'est le plus grand outrage qu'on puisse lui faire. Il faut considérer les couleurs d'une Société comme le drapeau d'une nation. » (*Le Livre du Compagnonnage*, par Agricol Perdiguer, dit Avignonnais la Vertu, Compagnon menuisier. Tome I. Page 63.)

LE COMPAGNONNAGE

« Les ouvriers allemands qui bâtirent les cathédrales de Cologne et de Strasbourg dans le courant du XII^e siècle étaient associés; ils se nommaient francs-maçons ou maçons francs, ou maçons libres; car tous ces noms signifiaient la même chose; les statuts de leur association, dite franc-maçonnerie, étaient secrets; elle admettait successivement aux grades d'apprenti, de Compagnon et de maître, grades qui répondaient à ceux des Compagnons français. Elle avait des fêtes, des cérémonies, des signes, des attouchements et des mots particuliers pour se reconnaître. Son but était de former, en excitant l'émulation, des artistes habiles, et de donner du bien-être à tous les associés; le Compagnonnage, en France, avait encore le même but. Cette association de francs-maçons allemands qui taillaient la pierre et élevaient les cathédrales n'existe plus, mais elle a donné naissance à la franc-maçonnerie des symboles, répandue de nos jours sur tous les points du monde. Pour prouver que, pour appuyer de folles prétentions, je n'invente pas des fables à plaisir, j'emprunte à l'histoire d'Allemagne, par M. Lebas, et publiée dans la plus belle collection historique que l'on puisse voir, l'*Univers Pittoresque*, les détails suivants :

« Lorsque au XI^e et au XII^e siècles l'art fut déplacé et passa des mains des moines dans celles des laïques, ces derniers, à l'exemple de leurs devanciers, liés entre eux dans tous les pays par une confraternité qui leur assurait aide et secours, ou bien encore, à l'imitation des artistes byzantins et arabes, qui avaient continué les corporations romaines, s'unirent entre eux, formèrent une confrérie qui se reconnaissait à certains signes et cachaient au

cette association, déjà commencée par les architectes de la cathédrale de Cologne, ne se répandit généralement que du temps d'Envin de Steinbach, à la fin du XIII^e siècle. Les membres qui la composaient se divisaient en maîtres et en Compagnons, et se donnaient le nom de francs-maçons, à cause de certains privilèges dont jouissait le métier de maçon. Cette association se divisait à son tour en associations particulières qui portaient le titre de loges, du nom donné à l'habitation de l'architecte près de chaque édifice en construction. Les statuts de la franc-maçonnerie étaient tenus secrets; avant d'être reçus, les frères s'engageaient sous serment à l'obéissance et à garder un silence absolu sur tout ce qui concernait leur union. Les maximes de l'art ne devaient jamais être écrites; elles étaient exprimées par des figures symboliques empruntées à la géométrie ou bien aux instruments d'architecture et de maçonnerie, et la connaissance de ces symboles n'était communiquée qu'aux seuls initiés. Cette absence de toute leçon écrite avait le double avantage de conserver l'art, comme une chose sacrée, au-dessus de la portée du vulgaire, qui l'eût profanée et affaiblie, et de forcer à l'apprentissage pratique tous ceux qui voulaient devenir artistes. On n'était reçu franc-maçon qu'après avoir fait des preuves de maîtrise dans un examen d'autant plus sévère et d'autant plus scrupuleux, que la confrérie répondait du talent de ses membres, désignant souvent les maîtres, les conducteurs, les Compagnons qui devaient entreprendre un édifice, les encourageant, les réprimandant et les punissant selon le mérite de leur ouvrage. L'esprit mathématique des architectes du moyen-âge, ne voyant le bien et le beau de l'ensemble que dans la symétrie, l'ordre et l'harmonie des parties, avisa de soumettre à des règles inviolables non seulement la conduite de l'artiste, mais encore la conduite morale des francs-maçons. La vie de chacun devait être religieuse, honnête et tranquille. Un règlement maçonnique fait à Torgan, en 1462, par les maîtres de Magdebourg, d'Halberstadt, d'Hildesheim, etc.; conservé de nos jours à Rochlitz, est resté comme un curieux monument des statuts de l'association. Les rapports les plus importants comme les plus insignifiants en apparence des architectes et des ouvriers y sont strictement réglés, sous menace incessante de punition; et cette punition était rien moins, en plusieurs cas, que de se voir expulser de la confrérie, comme mauvais sujet, ou déclaré sans honneur. Le mensonge, la calomnie, l'envie, une vie débauchée étaient, chez les Compagnons, punis par le renvoi, et tout porte à croire qu'une pareille condamnation les privait de leur métier. Chez les maîtres,

ces mêmes fautes amenaient le même résultat : ils étaient aussi déclarés sans honneur. La moindre négligence dans le travail, et jusque dans l'entretien des instruments et des outils, était également punie de peines déterminées. Deux tribunaux, l'un supérieur et l'autre inférieur, connaissaient des délits et jugeaient tous les différends. Le premier de ces tribunaux siégeait tous les trois ans dans le chef-lieu de chaque confrérie particulière; le second se tenait dans la loge de l'architecte, qualifiée de lieu sacré; enfin la grande loge de Strasbourg prononçait en dernier ressort sur toutes les causes. Les maximes symboliques ne servaient pas seulement à exprimer les maximes de l'art en général, elles étaient encore employées comme signature par les maîtres et les ouvriers, qui devaient signer de leur marque particulière chaque pièce d'ouvrage, afin d'en faire connaître l'auteur. Ces mêmes signes, variés à l'infini, servaient de clef à l'explication de l'édifice.

« Du reste, si, comme tout porte à le croire, une croyance plus élevée que celle du vulgaire avait été admise par la franc-maçonnerie du moyen-âge, elle seule a survécu à l'objet principal et primitif de l'association et s'est continué jusqu'à nos jours dans l'institution uniquement morale de la franc-maçonnerie moderne.

« L'association franc-maconnique comptait quatre loges principales : la loge de Strasbourg, la loge de Cologne, la loge de Vienne et celle de Zurich. La première avait vingt-deux loges du midi de l'Allemagne sous sa dépendance; la seconde, toutes les loges du pays du Rhin; la troisième, celles d'Autriche, de Bohême et de Hongrie; enfin la quatrième, les loges de la Suisse. La loge de Strasbourg avait en même temps la suprématie générale sur toutes les autres, et l'architecte en chef de la cathédrale était toujours le grand-maître des francs-maçons d'Allemagne. Mais, au ^{xvii}^e siècle, l'esprit qui avait animé la confrérie s'était peu à peu retiré d'elle avec la science qu'elle avait été amenée à négliger tant par sa propre faute que par suite des événements politiques. Le style de la renaissance qui vint s'opposer au style gothique alors dans sa période décroissante, et qui fut favorablement accueilli en Allemagne, fit bientôt regarder les préceptes de l'art du moyen âge et de la franc-maçonnerie comme ruinés et usés; et quand, à la fin du ^{xviii}^e siècle, une décision de la diète impériale rompit les relations des loges d'Allemagne avec la loge de Strasbourg, parce que cette ville était devenue française, l'association se trouva sans chef et ne se hâta pas d'en choisir un autre. Enfin, en 1731, une autre décision de la diète ayant défendu de tenir les règles de

l'art secrètes comme par le passé, la franc-maçonnerie se trouva dissoute de fait, puisqu'elle n'avait plus de but, et elle disparut entièrement en tant qu'institution ayant l'art pour objet. »

« Voilà comment s'expliquent, dans des ouvrages très estimés, des écrivains pleins de sagesse et de profondeur.

« J'ajouterai que les plus haut placés d'entre les anciens associés, ayant acquis des richesses, se sentirent de l'ambition au cœur; l'architecture ne fut plus l'objet de toutes leurs pensées : ils aimèrent à fréquenter des gens étrangers à leur art, d'une condition quelquefois élevée, qu'ils attirèrent insensiblement dans leur association mystérieuse; et quand, en 1731, l'association industrielle fut dissoute, l'association philosophique (1) ayant déjà un commencement d'existence, se constitua définitivement, s'étendit à l'infini, et passa du simple au figuré. Oui, ici tout fut symbolisé : le tablier de peau de l'ouvrier devint l'emblème du travail, le compas celui de la justice, l'équerre celui de la droiture, le niveau celui de l'égalité, le maillet celui de la puissance; Dieu fut appelé le grand architecte; les discours en prose et en vers relatifs à l'association prirent le nom de pièces d'architecture. En général, dans les banquets, on appela les aliments des matériaux. Le pain fut la pierre, le sel et le poivre furent le sable; la fourchette fut la pioche; la cuiller fut la truelle, et les assiettes furent des tuiles. On ne peut le méconnaître, voilà bien la parodie des mots que la même association employait tout naturellement dans son état primitif. Malgré cette démonstration, beaucoup de francs-maçons, beaucoup de membres de cette association des symboles, qui couvrent en ce moment le monde, auraient bien de la peine à se persuader qu'ils sont issus d'une association d'ouvriers. Cela est vrai pourtant, comme il est vrai que les charbonniers des environs de Naples furent les initiateurs des Carbonari de l'Italie et de la France, dont le but unique était le renversement de toute royauté, comme il est vrai que les Compagnons fendeurs, paisibles bûcherons, obscurs habitants des forêts, furent la souche d'une association toute poli-

(1) Cette association transformée ainsi, ne répondant plus aux besoins des ouvriers, ceux-ci fondèrent une société nouvelle, dite des Compagnons maçons étrangers. Cette société d'ouvriers, éludant l'ordonnance impériale de 1731, s'étendit dans l'ombre et le silence. Elle finit enfin par se montrer au grand jour, par trouver une sorte de liberté et conquérir son droit de cité. Les villes de Brême, Lübeck, Hambourg, Rostock, Berlin, Lunébourg, Brunswick, Sigeberg, Dantzick, Leipzig, Copenhague, etc. connaissent les Compagnons maçons Etrangers. Mais, dans ces derniers temps, en l'année 1839 et en l'année 1840, des contestations s'étant élevées entre les Compagnons et les Maîtres, l'autorité est intervenue, les Compagnons ont été condamnés à des peines sévères, et la dissolution de leur société a été prononcée.

tique, à la tête de laquelle marchèrent, dit-on, des généraux et des magistrats.

« Au reste, comment les membres d'une association dont les travaux sont tout spirituels et moraux auraient-ils pris le nom de maçons, qui n'était donné primitivement qu'à ceux qui taillaient la pierre, en se servant d'une mace (1) en fer ou en bois avec laquelle ils frappaient sur un ciseau en fer et acier ? De mace vint le mot maçon. Les maçons des pays où la pierre était moins dure inventèrent une sorte de marteau taillant, avec lequel ils taillaient la pierre, et le nom de tailleur de pierre remplaça peu à peu celui de maçon, que cependant ils portent encore dans certaines contrées. »

(*Le Livre du Compagnonnage*, par Agricola Perdiguer, dit Avignonnais la Vertu, Compagnon menuisier.

(Tome II. Pages 245 à 251.)

Un abonné landais.

Prédictions catholiques

Monsieur le Rédacteur,

Après avoir lu l'article du mois de mai de la *Revue mensuelle*, intitulé *Prédictions diaboliques*, il m'est venu l'idée de coordonner celles que je vous envoie et qui pourront offrir, par la comparaison, quelque intérêt à vos lecteurs.

« Les Turcs feront un cadeau au Pape en signe d'obéissance et se convertiront ensuite » (2)...

(ROSA COLUMBA)

« Malheur à toi, grande ville ! Voici des rois armés par le Seigneur ; mais déjà le feu t'a égalee à la terre. »

(P. OLIVARIUS. *Oréal*).

« Lorsque vingt ans après, les pères se promèneront avec leurs enfants dans les ruines, ceux-ci demanderont ce que c'est que cet endroit, et ils répondront : « Mon fils, il y avait là une grande ville que Dieu a détruite à cause de ses crimes ». Ce bouleversement sera général et non pour la France seulement.

« On sera près de cet événement lorsque l'Angleterre commencera à s'ébranler et on (3) le saura à ce signe, comme on sait que l'été approche, quand les feuilles du figuier commencent à verdier. »

(1) Mace ; c'est ainsi qu'on écrivait anciennement le mot masse. Voyez le dictionnaire de Borel et celui de Trévoux.

(2) Que l'on se rappelle le cadeau fait à Léon XIII lors de son jubilé par le Sultan ; et d'autre part, que l'on regarde tout ce que fait le même Léon XIII pour le retour au bercail de l'Orient.

(3) Le P. Neckton entend dire sans doute : « Ebranlée dans sa foi hérétique. »

« L'Angleterre éprouvera, à son tour, une révolution plus affreuse que la première révolution française, et cette révolution donnera à la France le temps de se rasseoir. »

(NECKTON)

« Et la Gaule vue comme délabrée va se rejoindre : Dieu aime la paix : venez, jeune prince, quittez l'île de la captivité... Oyez... Joignez le lion à la fleur blanche... Venez. »

(ROSS)

« Il y aura une grande stupeur, quand on saura qu'il y a dans Paris un Roi reconnu, et qui demeure au milieu du peuple, et qu'on verra placé sur le trône un premier janvier, le dernier de cette époque. » (1)

G. R.

« Le premier courrier qui viendra en Italie apportera cette joyeuse nouvelle et le Roi surnommé sera le défenseur du Saint-Siège. »

(PEGCHI)

« Le sixième âge de l'Eglise commencera avec le monarque puissant et le Pontife saint, et durera jusqu'à l'apparition de l'Anti-christ. »

(HOLZHAUSER)

« Lors, un seul pasteur sera vu dans la Celta-Gaule. »

« L'homme puissant par Dieu s'asseyera bien, moult sages règlements appelleront la paix. Dieu sera cru d'avec lui, tant prudent et sage sera le rejeton de la Cap. »

(OLIVARIUS. *Oréal*)

« Car bien que dans le cinquième âge nous ne voyons partout que les calamités les plus déplorables ; tandis que tout est dévasté par la guerre ; que les catholiques sont opprimés par les hérétiques et les mauvais chrétiens, que l'Eglise et ses ministres sont rendus tributaires ; que les principautés sont bouleversées, que les monarques sont tués, que les sujets sont rejetés et que tous les hommes conspirent à ériger des républiques, il se fait un changement par la main du Dieu tout-puissant, tel que personne ne peut se l'imaginer. Car ce monarque puissant, qui viendra comme envoyé de Dieu, détruira les républiques de fond en comble ; il soumettra tout à son pouvoir et emploiera son zèle pour la vraie Eglise du Christ... »

« Toutes les hérésies seront reléguées en enfer. »

(HOLZHAUSER)

« Moult brebis égarées s'en viendront boire au ruisseau vif : trois princes et rois mettront bas le manteau de l'erreur. »

« En ce temps-là, un grand peuple et la mer

(1) C'est-à-dire : le premier janvier 1899. (??)

rependra la vraie croyance en deux tierces parts. » (1)

(OLIVARIUS)

« Et le Saint-Père réintégré dans tous ses droits, chantera le *Nunc Dimittis*. »

(PECCHI)

« L'empire des Turcs sera brisé et le monarque puissant régnera en Orient et en Occident. »

(ROSA COLUMBA)

« La guerre cessera au moment d'éclater, on n'en verra pas les massacres, elle finira par la victoire de l'Empereur ; on connaîtra alors tout ce qu'il a fait en faveur du Saint-Siège. »

(PECCHI)

Et qui ne serait pas frappé d'une telle concordance, d'une telle précision !

G. Ramackers

L'anti-jéhovisme des premiers gnostiques

Les premiers gnostiques ont exposé à leurs disciples un syncrétisme confus, qui s'inspire à la fois du judaïsme, du christianisme et des vieilles croyances de l'Égypte ou de la Perse, lesquelles elles-mêmes, avec le temps, avaient dégénéré en un panthéisme idolâtrique.

Le gnostique Saturnilus disait que sept anges créateurs administraient le Ciel, la Terre, le Soleil, la Lune, l'air et l'eau. L'un d'eux était le Dieu des Juifs. L'homme, création de ces anges, était d'abord un être grossièrement formé, qui rampait comme un ver de terre. Le Père inconnu daigna lui envoyer l'étincelle de vie pour l'animer.

Le lecteur pourra comparer ce récit de la création avec l'histoire hideusement grotesque inventée par les Lucifériens : le Dieu mauvais (Jéhovah) formant un homme, misérable créature qui se vautrait dans la boue, et à qui le Dieu bon (Lucifer) donna un sexe en le saisissant, etc... (2). Albert Pike paraît avoir pillé les gnostiques.

Il est vrai que ce Saturnilus, après avoir affirmé que le Sauveur est venu détruire la puissance du dieu méchant des Juifs, enseigne que Satan est un ange du mauvais principe (3). Il ne paraît pas avoir dit que Satan est Lucifer, ni que Lucifer est le Dieu bon. Toutefois le

luciférianisme peut être tiré de son système, car il s'y trouve en germe.

Basilide dit que le grand *Archôn*, Dieu des Juifs, est une émanation inférieure de la Divinité, qu'il ignore le Dieu suprême, et que son arrogance a causé toutes les guerres des Juifs contre les nations. Il enseigne aussi que les Anges créateurs des hommes les maltraitent et les tyrannisent. Si l'homme, selon lui, est enclin à l'erreur et au péché, c'est qu'il émane d'un Dieu ignorant et orgueilleux.

Carpocrate a tiré de ce système une conséquence logique, en affirmant qu'il faut mépriser les lois des Juifs et toutes les lois humaines, inspirées par les Anges créateurs et tyrans de l'humanité. Son fils Epiphane a prêché le communisme, fait l'éloge du crime, et enseigné que l'âme, après la mort, est conduite par un *Diabolos* au pied du prince du monde, qui la renvoie animer un corps jusqu'à ce qu'elle se soit affranchie des lois des Anges en commettant sur terre tous les crimes. Cette hideuse doctrine mérite les applaudissements des satanistes modernes.

Le système de Valentin ne paraît pas, au premier coup d'œil, être immoral comme le précédent. Toutefois, Valentin dit que l'éon Sophia, émanation divine, voulut, par orgueil, créer d'elle-même, sans l'aide du Dieu suprême, et ne produisit qu'un avorton (principe du monde). Les trois types de la création sont Demiurge, prince de l'essence psychique, Diabolos, prince de l'essence matérielle, Bézélzébub, prince de l'essence spirituelle. Demiurge, sot et faible d'esprit, se figura créer tous les êtres, tandis que Sophia les créait à sa place. Son orgueil lui fit dire : « Il n'y a pas d'autre dieu que moi. » L'école italique valentinienne a développé ces théories en les modifiant : c'est ce que M. Bataille n'a point montré.

On saisit ici le principe d'un dualisme, d'ailleurs absurde pour tout philosophe, que Manès emprunta plus tard aux doctrines corrompues de la Perse, qui fut enseigné chez les Bulgares et inspira des hérétiques italiens ainsi que les Albigeois du XII^e siècle. Des tribus slaves, au début de notre moyen-âge, reconnaissaient une divinité blanche, source de tout bien, une divinité noire, source de tout mal, et n'élevaient des temples qu'à la seconde (1). Les Yézidis actuels sont soupçonnés, sans preuves positives, de rendre à Satan un culte de crainte (2). En approfondissant ces recherches, on trouvera très probablement qu'en Europe comme en Asie, le dualisme s'est transmis sans interruption jusqu'à nos jours depuis de longs siècles (3).

(1) Amédée Thierry. *Histoire d'Attila*, p. 289.

(2) *Les Yézidis*, par Ménant Leroux, 28, rue Bonaparte.

(3) V. Cantu. *Hist. univ.*, XL, 161 : *Satanisme chez les Frisons au XI^e siècle*.

(1) L'Angleterre évidemment. « Et la mer » indique cette puissance maritime et ses îles coloniales. « Deux tierces parts » : Écosse et Angleterre proprement dite. L'Irlande (3^e tiers) étant catholique depuis toujours.

(2) *Le Diable au XIX^e Siècle*, II.

(3) Le gnosticisme n'a jamais expliqué comment le Dieu des Juifs, émanation du Dieu bon, est un être stupide et orgueilleux.

Cet article n'est qu'une analyse de l'ouvrage orthodoxe de M. Amélineau : *Essai sur le gnosticisme égyptien*, publié dans les *Annales du Musée Guimet* par l'éditeur Leroux, en 1887.

Louis GAYET.

Confirmation d'un récit du D^r Bataille

Lyon, 27 avril 1896.

Monsieur le Rédacteur,

Dans le *Diable au XIX^e Siècle*, le docteur Bataille parle d'une apparente résurrection de Philéas Walder.

Le démon a-t-il pris simplement l'apparence du défunt, ou a-t-il ranimé son cadavre par un prestige ?

On peut appuyer d'un précédent la seconde explication.

Dans le *Recueil des dissertations sur les Apparitions*, etc., de Lenglet-Dufresnoy, tome I, 2^{me} partie, l'auteur rapporte un fait, que nous donnons en résumé, la décence nous interdisant d'entrer dans les détails.

Il s'agit d'un gentilhomme qui, rentrant chez lui, trouva à sa porte une jeune dame de bonne tournure qui semblait toute inquiète. La nuit était venue, il pleuvait, et le carrosse qu'elle attendait n'arrivait pas. Après quelques propos polis, le gentilhomme lui offrit l'hospitalité — et le carrosse n'arriva pas.

Le lendemain, le gentilhomme sortit de bonne heure. De retour chez lui, il se rendit à la chambre de la dame, qui était au lit. Elle était morte.

« Alors on fit venir la justice et les médecins, lesquels tout d'un accord dirent que c'était le corps d'une femme, laquelle depuis quelque temps avait été pendue, et que c'était un diable, qui s'était revêtu de son corps, pour décevoir ce pauvre gentilhomme.

« Ils n'eurent pas proféré ces paroles, qu'à la vue de tous, il s'élève une grosse et obscure fumée dans le lit, qui dura environ l'espace d'un *Pater*, et avec une puanteur extrême ; elle leur offusqua les sens de telle sorte, qu'ils perdirent de vue, sans savoir comment elle était échappée, celle qui était dans le lit. »

Un abonné.

L'Angleterre en Algérie

Roma, via Melazzo, 43.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai lu avec intérêt et émotion l'article de votre Revue, intitulé : *Le mystère de la Franc-maçonnerie*. L'auteur a traité la question de

main de maître, je n'ai donc rien à ajouter à ce qu'il a écrit. Je veux seulement confirmer ce qu'il a dit des sourdes menées de l'hypocrite Angleterre contre notre action colonisatrice en Algérie.

Un prêtre de mes amis du diocèse de Versailles est allé en Angleterre pendant le mois de juillet de l'année 1894. A son retour, il aperçut sur le bateau un groupe de personnes qui s'adonnaient publiquement à des manifestations religieuses. Il reconnut promptement en eux, une secte fanatique protestante désignée communément sous le nom « d'Armée du Salut ». Intrigué par leur présence sur le bateau, il voulut connaître le but de leur voyage. Il pria un ouvrier français très intelligent, avec lequel il s'entretenait, de lui converser avec une personne de ce groupe. Ce dernier s'adressa à une femme qui lui dit être originaire de Bordeaux. Ils parlèrent de religion, puis l'ouvrier français lui demanda ouvertement où elle allait.

« Nous allons en Algérie » — Qu'allez-vous y faire ? — « Nous allons enseigner nos doctrines ». « Ah ! Mais les frais du voyage, est-ce vous qui les payez ? Ils doivent être très élevés, car vous voyagez en première classe. Est-ce la caisse de votre secte qui les couvre ? »

« Oh ! Mais non, répondit-elle ; nous ne débours pas un seul sou. Ce sont les gouvernements anglais et allemand qui payent notre voyage, car nous sommes envoyés par eux pour combattre l'influence française en Algérie. Nous ne sommes pas les seuls qui doivent y aller ; d'autres bandes partiront après nous. »

Deux mois plus tard, les journaux français constataient l'arrivée en nombre dans l'Algérie, de protestants appartenant à l'Armée du Salut. Ils voyaient là-dedans un fait de propagande religieuse et soupçonnaient un dessous politique. Le témoignage que je viens de vous apporter, et qui est certain et authentique, ne permet plus d'en douter.

C. M.

Rectification touchant le D^r baron Antoine Despine

Nous nous empressons d'insérer la rectification suivante au sujet d'un homme, dont nous avons rapproché trop formellement le nom de ceux de Mesmer et de Cahagnet ; nous remercions son petit-fils, M. Antoine Despine, des détails intéressants qu'il a bien voulu ajouter à sa rectification.

Monsieur le Rédacteur,

On lit dans la Revue *Le Diable au XIX^e siècle*, n° de mai 1894, page 152, sous le titre *Le Somnambulisme nécromancien (Cahagnet)*, les lignes suivantes :

« La nécromancie spirite, vaguement ébauchée jusque-là par quelques disciples avancés de Mesmer, Puységur, Despine, Billot, l'abbé Loubert, Delaage, etc., avait trouvé

« dans Cahagnet son premier initiateur populaire. »

L'effet de ces lignes est d'assimiler à Mesmer et à Cahagnet les personnages que notre collaborateur cite de l'un à l'autre.

Petit-fils de l'un d'eux, feu le Docteur baron Antoine Despine, permettez-moi de réclamer en ce qui le concerne et au nom de notre famille, contre ce que cette assimilation aurait d'excessif, je veux dire en étant comprise au point de vue de la nécromancie spirite, soit de la faiblesse d'esprit ou de l'impiété que celle-ci comporte généralement, ou encore du charlatanisme dont Mesmer a pu user.

Si en effet, comme Mesmer et Cahagnet, le baron Antoine Despine étudia et pratiqua le *magnétisme animal* devenu l'*hypnotisme* depuis son entrée ultérieure dans la science officielle, ce fut en dehors de tout charlatanisme et sans être le moins du monde impie ni faible d'esprit, puisqu'au contraire, Despine fit du magnétisme exclusivement dans l'intérêt de ses malades et de la science. Ces malades furent principalement ceux confiés à ses soins comme Inspecteur-Directeur de l'établissement thermal d'Aix-les-Bains, qu'entre son père Joseph, médecin du Roi, et son fils feu le baron Constant, qui remplirent aussi les mêmes fonctions, il créa et amena à sa perfection et à sa vogue actuelles. Dans la science, Antoine Despine s'est illustré notamment par ses travaux mêmes sur le magnétisme, effectués bien antérieurement à son acceptation officielle, et par la priorité de l'idée-mère de deux découvertes reprises récemment, savoir : 1° la métallothérapie (lettre de M. Burq dans la *Gazette médicale* du 29 septembre 1877, rappelant le n° du 30 juin), et 2° le rapport des maxima de l'électricité terrestre avec les grandes perturbations du globe telles que les tremblements de terre (Revue scientifique du 2 juillet 1887, et plus complètement dans Revue Savoisienne, à Annecy, octobre même année). Ces deux découvertes sont consignées dans le seul ouvrage que Despine ait publié à part, ses *Observations de médecine pratique*, Annecy, Burdet, 1838, la métallothérapie, dès page 124, et l'autre découverte page 296, note 16 annoncée, mais dont il n'a publié que le sommaire.

Cet ouvrage sera par conséquent aussi le seul sur lequel nous établirons la présente rectification, sans rechercher les nombreux articles que notre auteur a dû publier dans les divers journaux de magnétisme, ni sans recourir à ses travaux restés manuscrits, dont l'appréciation et même l'analyse dépasseraient notre compétence.

* *

Sur la réalité scientifique du magnétisme ou hypnotisme, vous-même, Monsieur, poursui-

vant l'atténuation que déjà le Dr Bataille dans son ouvrage apportait à ses négations premières, vous semblez tout au moins reconnaître suffisamment l'importance des faits qu'on rapporte à cet agent en annonçant avec appréciations compétentes des ouvrages tels que ceux de MM. les abbés Schnéider (l'*Hypnotisme*, dans vos n°s de décembre 1893) et Gombault (l'*Avenir de l'Hypnose*, de septembre 1894).

Mais, en admettant le magnétisme comme naturel quoique anormal, il reste certain que les états qui le constituent sont les plus commodes à Satan pour se servir des sujets (1) comme médiums. Que l'hypnotisme confine au spiritisme, c'est, sinon l'opinion qui doit prévaloir, du moins celle de nombre de bons esprits, et même des hypnotistes. Seulement, ce que ceux-ci ne peuvent accorder, c'est que l'hypnotisme ne soit pas, en lui-même, distinct du spiritisme.

Or, en ce qui concerne mon grand-père, est-il exact, qu'en faisant du magnétisme il soit allé jusqu'au spiritisme ?

D'abord, et à supposer qu'il ait fait du spiritisme effectivement, il résulte de son livre même qu'il n'a cru, ni à plus forte raison qu'il n'a jamais voulu en faire, puisqu'il nie absolument que le magnétisme ait rien de diabolique (page 208 et 209), et que cependant, il l'a assez étudié à ce point de vue pour rédiger une note (sommaire n° 24, page 297) sur les opinions des ecclésiastiques, relativement à cette matière, note dont la conclusion semble celle-ci que « entre l'exagération pour ou contre, la vérité est au juste-milieu. » De plus, son ouvrage, outre qu'il porte le visa du censeur ecclésiastique (page 299), témoigne en maints passages de sa qualité d'excellent catholique, qui du reste, après 50 ans, pourrait encore s'établir par la notoriété publique.

Mais, par contre, serait-il arrivé à Despine de faire du spiritisme sans le vouloir ni le savoir ? — Alors qu'il arrive au plus grand saint, sans merveilleux, de rencontrer dans la tentation le Darné 7 fois par jour, il peut bien arriver de le rencontrer à ceux qui, par devoir professionnel, fréquentent ces mystérieux confins de l'âme et du corps, qui, dans le monde entier livré à l'action de Satan, constituent pour moitié le champ de ses manœuvres. — Qu'en a-t-il été pour Despine ? On ne pourra s'en rendre compte qu'en lisant son ouvrage. Voici toutefois, Monsieur le Rédacteur, pour contribuer, s'il y a lieu, à votre œuvre si utile, les faits les plus intéressants qui m'ont paru devoir être relevés à ce point de vue dans le livre de mon grand-père. Je les diviserai en 2 catégories : 1° les faits *principaux*, c'est-à-dire qui paraissent présenter

(1) Le *sujet* est la personne observée.

es éléments suffisants pour que l'Eglise pût déterminer s'ils sont naturels ou non ; et 2° des faits *accessoires* ne semblant pas présenter par eux-mêmes ces éléments, et dont par conséquent la détermination, comme surnaturels ou non, est liée à celle des premiers, faite sujet par sujet. Je ferai suivre chacun de ces faits accessoires de la signification spirite qu'ils paraissent pouvoir présenter, à supposer qu'ils fussent reconnus spirites.

I. FAITS PRINCIPAUX

1° Dans des cas de Despine, sur une vingtaine qui ont présenté les phénomènes les plus merveilleux du magnétisme, tels que la transposition des sens, et tous chez des femmes (page 277), la lucidité des magnétisés (qui s'étend parfois jusqu'à la pensée, à la distance et à l'avenir, mais qui plus ordinairement se restreint au traitement du sujet lui-même), s'exerce par l'intermédiaire de *génies tutélaires* qui sont, suivant les sujets, des anges à la forme féminine (pages 35 et 104 et suivantes), une amie morte (page 238), et Azael (p. 254).

2° Cette lucidité s'exerce aussi quelquefois par l'apparition de *signes emblématiques* tantôt faciles à interpréter, et tantôt qui ne peuvent l'être que par le génie et à une deuxième séance. — Despine paraît rapporter aussi à ces signes un langage particulier, qu'il a observé entre magnétisés. (Page 299), sommaire note 29 ; pages 232 et 238).

II. FAITS ACCESSOIRES

1° Le sujet d'Azael prend le nom d'Azaela (page 261). — Aujourd'hui, chaque démon donne son nom à la grande maîtresse luciférienne qu'il adopte. — Il serait intéressant de savoir s'il y a un ange ou un diable du nom d'Azael, et quel est ce diable.

2° La magnétisée Estelle, qui a pour génies des anges, et qui exerçait sa lucidité pour son traitement, tantôt par ces génies, tantôt directement elle-même lors de leur absence ou de leur silence, explique, bien qu'un peu confusément, que dans ce dernier cas elle est conduite par l'impression que lui causent quelques *places vides dans l'apparition d'un grand festin* (pages 162). — Y aurait-il là un essai d'invitation par Satan à la contrefaçon du ciel sous laquelle il voile l'enfer ?

Si vous jugiez bon, Monsieur le Rédacteur, de citer ces faits à vos lecteurs, nous n'y voyons, pour la mémoire de mon grand-père, non-seulement aucun inconvénient, mais encore un avantage : aucun inconvénient au cas où ces faits seraient reconnus spirites puisque, comme nous le disions, le plus grand saint rencontre le diable sept fois par jour ; et l'avantage, quelle que soit la nature des faits, de bien

montrer que, par la présente réclamation, loin de finir la discussion, nous n'avons pas craint de l'aborder. — Mais que du moins on veuille bien conclure, d'ores et déjà, sur les preuves que nous venons de donner, que le baron Antoine Despine, bien différent en cela de Mesmer et de Cabagnet, ne voulut ni ne crut avoir affaire au Diable, étant pour cela trop bon catholique et trop exclusivement passionné comme savant. C'est sur quoi nous vous serons bien reconnaissants, Monsieur le Rédacteur, de dissiper la possibilité même de toute équivoque.

Veillez agréer, Monsieur, l'hommage de ma considération très respectueuse.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DESPINE Antoine.

Annecy, août 1896.

Le Vaudoux et le Bocor à Haïti

(Suite)

Voici encore quelques faits signalés par la *Croix du Cap Haïtien* au sujet du fétichisme exploité par les Bocors.

Il y a quelque six mois, le brigand Dérose, condamné à mort, était exécuté dans les environs de Dessalines, sur le théâtre même de ses forfaits. Aujourd'hui, c'est le fameux Bombazine, *bocor* émérite, qui paraît sur la scène. Il a été dénoncé par une enfant de douze ans. Cette enfant, passant devant la porte du citoyen en question (près du *Gros Morne de Saint Marc*) se vit tout à coup arrêtée par deux femmes et un homme qui la traînèrent dans l'*antre du bocor*, malgré ses cris. Le *bocor* l'interrogea sur sa famille, et ayant appris le nom de son père, il se hâta de la mettre en liberté.

Le fait est bientôt parvenu au chef du parquet, qui a fait interroger l'enfant. Sur les renseignements précis de celle-ci, M. le commissaire du Gouvernement a chargé immédiatement son Substitut, le Commandant de la Place avec un détachement de soldats, et le Juge de Paix de se rendre à la *Caverne* du dit *bocor*. Le *Grand Bombazine* est saisi ; des perquisitions ont fait découvrir, dans une chambrette de sa cour, une petite fosse où l'on a trouvé enfermé dans une caisse à savon un enfant qu'un homme et une femme habitant la cour ont dit être leur. La justice a saisi, dans une chambre affectée aux cérémonies macabres de ces misérables, leurs éléments et ustensiles de culte. elle a fait mettre sous cordes le vampire Bombazine et huit coréligionnaires, dont cinq femmes et trois hommes. Dans l'après-midi, on

a conduit cette meute de *Papas-bocors* au son aigu du clairon, au milieu d'une foule nombreuse, qui se serait ruée sur ces bandits sans l'intervention de la garde. Ils sont en prison, et le citoyen Bombazine est au cachot, en attendant que la justice le passe par les voies légales.

Une roche qu'on adore

Il y a au pied du Morne Grammont, sur la rive gauche de la Quinte, un bloc de pierre qui semble avoir été détaché de la montagne par un éboulement. Cette pierre est une divinité pour les habitants de l'endroit, qui, à des époques déterminées, font en son honneur des sacrifices d'animaux qui servent ensuite à de monstrueux festins.

Ces cérémonies lucifériennes se terminent toujours par une danse de vaudoux.

Cette pierre, selon leur croyance, s'appelle *Pierre du Papa Legba*. Pauvre peuple, quand donc pourra-t-on vous civiliser?

Le Bocor en ville

On se tromperait grandement, et l'on ferait preuve d'une connaissance bien imparfaite de nos mœurs, si l'on s'imaginait que le *Bocor* travaille toujours seul : bien souvent, il est l'*associé du Médecin*. Le Médecin ne sait pas, bien entendu, qu'il a un aide. Je voudrais faire ressortir combien peu de loyauté montrent les pères de famille en appelant le magicien auprès de leurs malades en même temps que le médecin, et à l'insu de celui-ci, et en même temps à quel malheur ils s'exposent.

Pour le *Bocor*, est-il la peine de qualifier sa conduite? Dans le cas que j'examine, il est plus odieux, plus criminel, mais il l'est toujours à tel point que je ne vois pas l'utilité de rechercher chez lui le plus ni le moins. Du reste, ce n'est pas pour les *Bocors* que j'écris, c'est pour la société, que je voudrais mettre plus en garde contre ses pires ennemis.

1. Le chef de famille qui appelle ou laisse entrer auprès de ses parents malades le magicien après qu'il les a confiés à un médecin, ou qui appelle le médecin à les soigner alors qu'il continue à leur appliquer les remèdes du magicien, est digne de tout blâme. Son procédé manque de l'honnêteté la plus élémentaire.

En effet, il est clair qu'il n'avertit pas le Docteur qu'il lui adjoint le *Bocor*; celui-ci sait très bien qu'il vient un docteur, mais le docteur croit traiter seul, il croit que son traitement est appliqué consciencieusement. Or, très souvent, le malade ne prend rien des remèdes qu'il a prescrits. Le mal, qui devait céder aux premiers efforts, s'aggrave de jour en jour. Cependant, c'est un genre de maladie

où le diagnostic peut à peine tromper; le remède prescrit est bien celui que prescrit l'art... et le mal augmente... force est au Docteur de croire à une maladie similaire, de recourir à d'autres remèdes, qui n'agissent pas davantage, parce que le patient ne les voit même pas!

Pendant ce temps, le *Bocor* lave le malade, le frotte de ses feuilles, fait sur lui ses évocations, jusqu'à ce qu'il expire, au grand désespoir du médecin.

Cependant, qui accusera-t-on? Le médecin? Il ne sait rien, c'est lui qui a tué le malade; le public en est informé; c'est inutile d'appeler les médecins: ils n'entendent rien aux maladies de notre pays; ce sont des blancs étrangers; ou, s'ils sont haïtiens, ils ont étudié les maladies des autres pays, dans des livres étrangers... Le Docteur envoie sa note. C'est un voleur! On marchande... on ne le payera pas.

Je me sens secoué d'indignation en écrivant ces choses. Ai-je forcé les couleurs? Je le souhaite pour l'honneur de mon pays. Mais, hélas! la peinture que je viens de faire n'est guère qu'une copie. Où est le mot pour qualifier les gens qui traitent de cette manière, ou d'une manière approchante, un honnête médecin qu'ils ont appelé eux-mêmes, et avec le dessein bien arrêté d'agir vis-à-vis de lui comme ils l'ont fait? Une seule chose n'était pas dans le programme, c'est la mort. C'est précisément ce qui eût été évité, si le traitement du médecin avait été suivi.

II. J'avoue que ce n'est pas toujours comme je viens de dire, alors même que *Bocor* et médecin sont appelés auprès du même malade : on n'exclut pas toujours entièrement les potions du Docteur. Hélas! c'est encore pis. Dans ce cas, il peut arriver, et il arrive nécessairement quelquefois que l'on empoisonne les malades, en leur faisant prendre des substances dont le mélange constitue un poison. Voilà le malheur effroyable auquel un chef de famille expose ses parents, en pactisant avec nos vieilles superstitions! Pour ne pas contrarier une vieille sorcière, esclave du fétichisme, on ferme les yeux, on laisse approcher son malade par des gens inconnus (ou trop fameux), on supporte (sans y croire évidemment) qu'ils fassent leurs simagrées, qu'ils fassent avaler leurs tisanes : quand on se noie, on s'accroche à toutes les branches... Le Docteur arrive : il trouve un moribond, quand quelques heures plus tôt il a laissé un malade en bon état : c'est un empoisonnement!

Dieu veuille que le Médecin n'en soit pas chargé!

Le coupable, ici, c'est le chef de famille. Puisque le *Bocor* rôde autour de nos corps presque à l'égal du diable autour de nos âmes,

faisons bonne garde. Arrière les sorcières et les commères des sorciers, parentes ou étrangères. Défendons nos malades; ne les confions qu'à des *gardes* sûres; veillons à ce que le traitement du docteur soit suivi, et seul suivi. C'est une question d'honneur et de conscience.

Et puis, travaillons à faire tomber le métier des *Bocors*: on le voit, notre honneur, notre sécurité, notre intérêt, tout nous le commande.

Le gouvernement Haïtien ne pouvait se désintéresser d'une question qui soulevait d'aussi justes réclamations. Aussi, le 29 mai dernier, le ministre de l'intérieur adressait aux commandants des arrondissements de la République la circulaire suivante:

Port-au-Prince, le 29 mai 1896, an 93^e
de l'Indépendance.

Général,

La danse de vaudoux, que nos divers Gouvernements, depuis le Concordat, se sont évertués à abolir, secondés dans cette œuvre de moralisation par l'action bienfaisante du clergé, a reparu avec une recrudescence inaccoutumée au milieu de nos centres ruraux, et même au sein de nos villes.

Cette réapparition est due, croyons-nous, aux derniers événements politiques dont l'effet a été, en tournant les esprits vers d'autres préoccupations, d'amener un certain relâchement dans l'exécution des mesures de répressions ordonnées à l'endroit de cette pratique réprouvée.

Le Gouvernement voulant réagir contre cette mauvaise tendance, qui porte atteinte à la morale publique et aux saines doctrines de la Religion, je vous invite, Général, à passer à vos subordonnés, tant dans les villes que dans les campagnes, les instructions les plus formelles, afin que les délinquants soient livrés à la justice et punis conformément à la loi.

Accusez-moi réception de la présente circulaire, et recevez, en même temps, Général, l'assurance de ma considération distinguée,

BUTEAU.

La Croix du Cap Haïtien faisait suivre le texte de cette circulaire des réflexions suivantes, qui laissent espérer que le gouvernement Haïtien est disposé à la faire respecter, et à abolir autant que possible les dernières traces de cet infâme diabolisme.

Nous n'avons pu que donner, dans notre dernier numéro le texte de la circulaire de M. le Ministre de l'Intérieur aux *Commandants des arrondissements de la République*, prescrivant une application sévère des lois contre le vaudoux.

Avec quelle anxiété était attendu cet acte de

l'autorité supérieure! Comme l'on a souffert dans son amour-propre d'Haïtiens! Car, comme la circulaire ministérielle le dit bien, *le vaudoux a reparu avec une recrudescence inaccoutumée au milieu de nos centres ruraux, et même au sein de nos villes.*

Aussi quel soulagement on a éprouvé en lisant au *Moniteur officiel* la circulaire de M. Buteau! Je m'exprime mal: ce n'est pas un Ministre qu'il faut voir: c'est le Gouvernement tout entier, et je ne doute pas que le Président n'ait eu une part principale dans la mesure arrêtée. Qui ne sait l'horreur que le général T. S. Sam a toujours professée pour le fétichisme?

Les quelques lignes de M. Buteau disent tout ce qu'il fallait dire, et elles le disent bien. On est reconnaissant au Ministre d'avoir affirmé les efforts de *tous les Gouvernements, depuis le Concordat, pour abolir la danse du vaudoux*; chacun exprime, en lisant, l'exception, et fait les restrictions voulues: mais on aime à voir un Gouvernement traiter ses prédécesseurs avec ménagements.

L'action bienfaisante du clergé est nettement reconnue: ce mot suffit; nos prêtres ne sont pas exigeants; ils sont vengés de certaines accusations dictées par la malveillance et la mauvaise foi; c'est assez. La vérité est que le clergé a lutté seul bien souvent et bien longtemps, mais on le sait.

Le Gouvernement professe son souci de la morale publique et des saines doctrines de la Religion. Très bien! Faire sonner les principes et le respect de la foi religieuse, c'est de la bonne politique. Les lecteurs de *La Croix* applaudiront à ce beau langage: ils n'en attendaient pas tant.

A l'appui de ces déclarations, il faut des actes: le Ministre les demande; il invite les *Commandants d'arrondissements à passer à leurs subordonnés, tant dans les villes que dans les campagnes, les instructions les plus formelles, afin que les délinquants soient livrés à la justice, et punis conformément à la loi.*

Voilà ce que *La Croix* réclamait, avec tout le pays honnête et patriote.

Le Gouvernement sera-t-il obéi?

On n'en saurait douter; l'autorité supérieure saura se faire obéir. Du reste, des chefs militaires, qui ne se soumettraient pas aux ordres si formels que l'on vient de lire, montreraient à la face du pays, qu'ils ne sont pas à leur place.

Essaiera-t-on (on l'a déjà fait) de persuader au Gouvernement qu'il est nécessaire de procéder avec modération, qu'il ne faut pas heurter de front les tendances de la grande masse du peuple, que nos populations sont

attachées de cœur à leurs vieilles idoles et à leurs danses de vaudoux !...

Ceux qui tiendraient un pareil langage offenseraient gravement la vérité ; j'affirme que c'est le contraire qui est vrai. Je le prouve. J'ai causé tout dernièrement avec deux commandants de communes rurales, qui ont toujours fait respecter les lois contre le fétichisme. Comme je leur demandais, si le pays est bien attaché au vaudoux : non, m'ont-ils répondu l'un et l'autre, ceux qui tiennent aux orgies du vaudoux, ce sont les *Bocors*, qui en vivent et y trouvent quelque prestige, et une foule de *viccurs*, qui en profitent pour boire et manger sans travailler ; les *Bocors* mêmes ne croient pas à leurs farces.

Rien donc de plus facile que de supprimer les danses et toutes les pratiques du vaudoux. La preuve ? Elle est dans les faits, éclatante.

Au Cap, on dansait, au chef-lieu de l'arrondissement, on dansait ; — mais à Milot, une petite commune de l'arrondissement du Cap, on ne dansait pas.

A la Grande-Rivière, on dansait, pas autant qu'au Cap, mais beaucoup ; — tandis qu'au Dondon, petite commune de l'arrondissement de la Grande-Rivière, on ne dansait pas.

A Saint-Michel de l'Atalaye, où réside le commandant de l'arrondissement de la Marmelade, on dansait ; et à la Marmelade, où il n'y a qu'un simple commandant de commune, on ne dansait pas.

La conclusion est facile à tirer.

★

De toutes parts, on nous annonce que les commandants d'arrondissement ont transmis à leurs subalternes les ordres du Ministre de l'Intérieur, quelques-uns, comme celui de la Grande-Rivière, en les soulignant des menaces les plus sévères.

A la bonne heure !

On écrit de Plaisance le 15 juin.

« Hier, bénédiction de l'arsenal. — 36 *bocors* prisonniers ont assisté au brûlement de leurs tambours, drapeaux, etc., etc. Le Général d'arrondissement a fait un discours ; puis, au commandement de mettre le feu, le curé a fait carillonner. — Grande fête. »

Honneur aux autorités de Plaisance !

Di Rudini portraituré par Crispi

Crispi, interrogé par un journaliste sur ce qu'il pensait de son successeur au gouvernement, a tracé de son adversaire politique le portrait suivant :

C'est le type le plus parfait du faux bonhomme. Faux en tout dans sa belle et patriotique indigna-

tion contre moi comme dans sa pitié pour moi. Faux dans son libéralisme qui a recours aux pires expédients, aux décrets royaux, pour créer de nouveaux impôts ou faire un vice-roi. Faux même dans ses rares moments de franchise, car c'est pour tromper mieux son monde. Ses larmes sur nos prisonniers d'Afrique, ses éloges du pape, ses caresses à l'extrême gauche, fausseté, comme sa politique africaine, comme sa politique intérieure. Il prend des airs de dévot, celui qui, un jour, parlait à la Chambre de cette chose qu'on appelle Dieu.

Il prend des allures pacifiques, l'homme qui ne veut pas de la paix qu'on lui offre. Il pose au libéral, celui qui a fait tuer à Parme et a permis à la police des excès que je n'ai pas tolérés dans les moments d'insurrection. Il devrait mettre dans ses armes une vague et un encensoir. La vague, parce qu'il est ondoyant et perfide comme elle ; l'encensoir, pour le casser sur le nez du Pape ou de Giordano Bruno.

Comme conclusion, Crispi ajoute :

— Tout est faux chez lui, même et surtout son vernis et son renom d'honnêteté.

Il arrive quelquefois au menteur de dire la vérité. Pour faire mentir Crispi dans ce portrait tracé par son ennemi, M. di Rudini n'a qu'un moyen, bien simple, à prendre : faire exécuter la loi italienne contre les sociétés secrètes et la Maçonnerie en particulier, et faire rendre à Serafino la justice méritée par ses forfaits.

ÇA ET LA

CHEZ

LES FRANCS-MAÇONS

La Philanthropie maçonnique

Voici quelques faits récents révélés par la *Rivista Antimassonica*, à ajouter à tous ceux qui prouvent que tout ce que racontent les organes maçonniques de la prétendue *philanthropie* de la secte n'est que pur mensonge et pure hypocrisie.

L'année 1885, à Turin, M. X. mourait en moins de vingt-quatre heures, laissant une pauvre femme avec six petits enfants, dont le plus âgé comptait à peine douze ans. Le lendemain de cette mort, le philanthrope Cav. A... a... i Luigi alla trouver la veuve, et lui dit de se procurer une feuille de papier timbré, sur laquelle elle écrirait une supplique qu'il se chargeait de présenter dans une certaine assemblée, pour en obtenir un secours. La veuve accueillit volontiers la proposition.

La supplique rédigée fut présentée et lue dans une réunion générale de la Société... des ouvriers de Turin et, séance tenante, une quête fut faite en faveur de la suppliante, quête qui produisit 85 francs.

Par hasard, à cette réunion, assistait un oncle de la veuve, qui le lendemain jugea à propos d'aller

prévenir sa nièce de la généreuse offrande recueillie pour elle parmi les ouvriers.

Cependant quinze jours se passèrent, sans que la veuve reçût aucune nouvelle officielle de sa requête. Elle alla trouver M. A. . . i, qui fit la seconde oreille; il s'excusa en disant que peut-être sa supplique avait été oubliée, et la renvoya au *Sig.* Giuseppe Podio, un autre philanthrope de sa trempe et franc-maçon comme lui. Le sieur Podio raconta à la veuve la même histoire, et la renvoya au Cav. Luigi Chapelle, un troisième philanthrope. . . Celui-ci la renvoya à son tour au *Sig.* Ghio Gabriele, qui répéta les mêmes excuses, lui dit qu'il interrogerait, qu'il verrait, etc., etc.

En attendant, les 85 francs extorqués aux pauvres ouvriers, ne lui sont pas encore arrivés; elle attend depuis douze ans!

Et cependant la somme a été réellement payée par le Caissier de la Société philanthropique. En voici la preuve :

En 1886, on conseilla à la veuve de faire une autre supplique à la même société. Présentée par d'autres intermédiaires que ceux nommés plus haut, elle produisit une quête de 25 francs. Cette fois la veuve fut informée et toucha elle-même la somme. En lui donnant son argent, le trésorier dit :

« Vous devez être bien reconnaissante à notre Société de sa grande générosité à votre égard. L'année dernière vous avez déjà touché 85 francs.

— « 85 francs? dit la veuve, je ne les ai pas reçus.

— « Et cependant, répondit le trésorier, les voici enregistrés à votre nom, à telle date... »

La veuve, qui, entre parenthèses, avait deux de ses enfants à l'asile, dans la crainte de les voir chassés ou maltraités, si elle osait, en insistant, compromettre les *Philanthropes*, se tut par prudence, et empochant les 25 francs, se retira.

Des 85 francs, on n'a plus jamais rien su.

Autre fait encore à Turin. Une dame ayant son mari infirme, ne peut parvenir à payer la redevance mensuelle pour ses deux petites filles qu'elle envoie à l'asile de la Barrière de Milan, dirigé par les Frères. . . Les petites filles sont impitoyablement chassées. Et cependant l'asile reçoit 500 francs par an de la commune.

Nous avons du reste, au sujet de cette prétendue *Philanthropie*, des aveux bien précieux de la Maçonnerie elle-même. On sait quel bruit elle a essayé de faire autour de son fameux Orphelinat, de quelles apologies attendries l'éloquence maçonnique a étayé cette charitable fondation.

Une de ces apologies ayant paru récemment dans un journal maçonnique de Toulon, la *Croix du Var* n'eut, pour lui répondre et mettre à néant ces prétentions philanthropiques, qu'à lui opposer un article du *Monde maçonnique*, l'organe le plus autorisé de la secte, où il est clairement démontré par les Francs-Maçons eux-mêmes que l'Orphelinat maçonnique n'existe que sur le papier, et que cette prétendue philanthropie n'est qu'un masque habile derrière lequel se cache leur action philosophique et politique.

« La Franc-Maçonnerie française n'est pas assez

riche pour assurer, dans les conditions normales de prospérité et de développement, l'existence d'un orphelinat; à l'encontre des Francs-Maçonneries anglo-saxonnes, nous sommes ESSENTIELLEMENT une Franc-Maçonnerie philosophique (*sic*). La bienfaisance, nous la pratiquons individuellement; nous la préconisons dans nos lois et notre enseignement : mais nous ne voyons en elle qu'un moyen FORT INFÉRIEUR, FORT DOUTEUX d'arriver au soulagement des souffrances et de la misère! C'est en propageant des idées d'ordre, de prévoyance et de solidarité que nous exerçons une action sur les esprits et sur la situation morale et matérielle de notre temps. »

« Toutes les fois, ajoute le *Monde maçonnique*, que nous voulons entrer dans le domaine de la création d'établissements de bienfaisance et de secours, nous échouons pitoyablement. L'orphelinat maçonnique en fournit une preuve de plus.

« Si nos adversaires pouvaient mesurer l'infinité de nos efforts dans la voie de la bienfaisance pratique, ils trouveraient un beau thème à nous couvrir de ridicule. En comparant la situation du SEUL établissement créé par nous, à la foule d'institutions au moyen desquelles l'Eglise distribue à un peuple de clients les secours de toute nature, nos ennemis pourraient véritablement nous prendre en pitié. »

Se peut-il un plus complet avou d'impuissance, et en même temps de dédain pour ces œuvres de la bienfaisance que d'autre part on fait sonner avec tant d'éclat? La Maçonnerie a bien autre chose à faire qu'à nourrir des malheureux, à secourir les misères humaines; c'est bon pour l'Eglise et la racaille des profanes. Quant à elle, devenue puissance d'état, elle a la mission de faire triompher dans le gouvernement de la France ses principes philosophiques et ses dogmes sataniques! Avis au public!

Banquet maçonnique présidé par un ministre

Le dimanche, 6 septembre, a eu lieu, au Grand Orient, 16, rue Cadet, un banquet solennel de l'Union Compagnonnique de tous les corps et de tous les rites du Tour de France, dont le siège principal est à Lyon; c'est la septième grande fête annuelle de cette Union. Le banquet, qui devait d'abord être présidé par M. Boucher, ministre du Commerce, l'a été par M. André Lebon, ministre des Colonies. On voit que nos ministres se disputent l'honneur, d'afficher, en toute occasion, leurs sentiments maçonniques.

Ce banquet, en l'honneur de l'Union Compagnonnique, mérite d'autant plus l'attention qu'il a été célébré au lendemain de la radiation de l'Union française des ouvriers peintres catholiques de la liste des admissibilités de la ville de Paris. Rien ne prouve mieux qu'aux yeux des Francs-Maçons les ouvriers catholiques n'ont pas le droit de vivre.

D'autre part, la question, aujourd'hui encore discutée dans nos colonnes, de savoir si réellement

le Compagnonnage n'est qu'une annexe de la Franc-Maçonnerie, se trouve ainsi nettement tranchée.

La Maçonnerie en Croatie.

La *Rivista antimassonica* donnait dernièrement sur l'état actuel de la Franc-Maçonnerie en Croatie les détails intéressants que l'on va lire :

Bien que la Croatie ait sa législation particulière, son parlement et pouvoir exécutif particuliers, liée qu'elle est par les liens de la fédération à la Hongrie, surtout sous son président actuel qui est une créature des Magyars, elle subit l'influence de Buda-Pesth, où fleurit la maçonnerie, protégée par les lois, qui compte beaucoup d'adeptes au parlement et dans le gouvernement, et qui a réussi naguère à introduire le mariage civil dans la loi, essayant d'effacer le caractère chrétien du Royaume de Saint-Étienne.

C'est sous cette influence que s'est ouverte, il y a quelques mois, une loge maçonnique à Zagabria, capitale de la Croatie, à la tête de laquelle est le professeur Brusina, dalmate d'origine, savant naturaliste. Une autre a été ouverte à Semlino, donnant la main à la loge serbe de Belgrade, dont Semlino n'est séparée que par un bras du fleuve. Une troisième loge existe, depuis 1872, à Sézek, ville commerçante à une heure et demie du chemin de fer de Zagabria. Là, comme partout ailleurs, la secte est la fidèle alliée du judaïsme et fait tous ses efforts pour s'introduire dans les charges publiques. Elle a déjà réussi à expurger l'Université de Zagabria de ses éléments catholiques, en mettant à la retraite, sans raison plausible aucune, les deux professeurs catholiques militants, An. Vojnovic et D^r de Brezenski, honorés de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand par S. S. Léon XIII.

C'est grâce au zèle de S. Em. Mgr. Strossmayer, vigoureux adversaire de la secte judaïco-maçonnique, si la secte n'a pas fait plus de progrès en Croatie. Il est secondé dans cette croisade par le D^r Alexandre de Brezenski, auteur d'un remarquable opuscule anti-maçonnique intitulé : *Vogliamo farci framassoni ?* publié en articles dans le *Katoliki List*, journal anti-maçonnique de Zagabria.

Une nouvelle Grande Loge à Berlin.

La même Revue annonçait en même temps qu'il venait de se former récemment à Berlin un centre maçonnique indépendant de la Grande Loge de Prusse, qui a constitué une Grande Loge sous le titre : *La Fidélité sociale*, ou *Grande Loge Empereur Frédéric*. Cette Grande Loge se propose de devenir le centre de l'anticléricalisme allemand.

Action antimaçonnique

Congrès ecclésiastique de Reims et autres Congrès catholiques

Parmi les moyens les plus efficaces de maintenir dans le peuple de France la foi catholique, les six cents prêtres français, réunis dernièrement à Reims, sous le haut patronage du cardinal Langénieux, ne pouvaient oublier la lutte contre l'action toujours croissante de la Franc-Maçonnerie. Dès le début des séances, le chanoine Dehon, du diocèse de Soissons, développait cette parole du Sauveur : « *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur !* »

Il rappela avec une chaleureuse éloquence à quel prix Jésus-Christ a apporté au monde ce feu céleste de la charité, de quelles peines il châtie ceux qui laissent éteindre le feu qu'ils sont chargés d'entretenir ; quelles magnifiques récompenses, au contraire, sa miséricorde réserve à ceux qui l'aident à embraser le monde du feu de la charité divine. Il cita à l'appui les succès des catholiques allemands, qui ont forcé l'auteur du Kulturkampf à reculer ; ceux des catholiques belges, qui ont conquis et conservé le pouvoir dans dix scrutins nationaux et provinciaux ; ceux des catholiques italiens, qui, s'étant réveillés et réunis, ont enlevé de nombreuses municipalités, même dans les plus grandes villes, à leurs adversaires.

« De même, dit-il, en serait-il des catholiques français, s'ils étaient unis. Malheureusement, leurs divisions les laissent en proie au juif qui les ruine, au franc-maçon qui les asservit. N'est-il pas temps de secouer tous ces jougs ? C'est ce que nous venons apprendre à faire dans la cité de Clovis et de Jeanne d'Arc.

« Sans doute, ce n'est pas l'œuvre de trois jours. Mais il restait encore à faire au peuple franc converti après le baptême de Reims, pour expulser les Ariens du territoire ; il restait encore à faire à Charles VII, après qu'il avait été conduit à Reims par Jeanne d'Arc. Et Jeanne d'Arc devait payer de sa captivité et de sa mort la libération du sol français.

« Ainsi, nous ne devons pas nous imaginer que nous aurons sauvé la France en trois jours à Reims. Mais nous aurons accompli une grande œuvre, si nous en emportons la résolution de travailler avec persévérance dans le sacrifice et l'union, à rendre au Cœur sacré de Jésus-Christ, comme nous le lui avons promis par le Vœu national, une France pénitente et dévouée. »

Cet appel à l'action contre les ennemis jurés de l'Eglise a eu de nombreux échos dans les discours des divers orateurs qui ont pris la parole.

« Vous êtes un groupe de prêtres français, s'est écrié Mgr Péchenard, président du Congrès, représentant la foi du clergé français, son zèle, son labeur et plus encore ses espérances. Vous faites un pèlerinage au baptistère pour vous retremper dans la foi et la charité et rechercher les moyens de sauver le peuple qui vous est confié. Lorsque la France, répondant à l'appel du cardinal de Reims, vient au baptistère de Clovis, se renouveler dans

le souvenir de ses glorieuses traditions, il était juste, il était raisonnable que le sacerdoce français, considéré comme tel, vint à son tour pour ranimer son zèle et donner un grand exemple. »

Citons encore, du discours de l'abbé Gibier, curé de Saint-Paterne, à Orléans, ces belles paroles, bien propres à repousser l'objection qu'on se fait ordinairement à soi-même pour se dispenser de toute initiative : « Pourquoi nous donner tant de mal ? Il n'y a rien à faire. »

« Parole décourageante, dit l'orateur, qui engendre et justifie toutes les lâchetés. »

Puis il rappela le mot de Montluc, disant à François I^{er}, au moment où son conseil lui conseillait la retraite, à la veille de la bataille de Cérizoles : « J'entends qu'on examine toutes les chances de la défaite, et ses conséquences fâcheuses, mais je ne vois personne qui examine les chances de la victoire et ses heureux résultats. » Nous de même :

« Avant d'oser dire : « Il n'y a rien à faire ! » il faudrait avoir tout tenté, premièrement, en employant les anciens moyens d'évangélisation à l'égard de tous, enfants, jeunes gens, malades, pauvres, etc., secondement, en essayant les formes nouvelles de l'apostolat, associations syndicales, œuvre de la presse, etc.

« Puis Dieu, après tout, ne nous demande pas de vaincre, mais de combattre.

« Mgr Péchenard disait tout à l'heure : *Laboremus !* »

Ce mot fait souvenir l'orateur orléanais de la devise inscrite sur la maison de la libératrice d'Orléans : « Vive labeur ! » et il nous laisse pour conclusion le mot si courageux et si chrétien de Jeanne d'Arc : « Les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire. »

Les six cents prêtres du Congrès de Reims ont dû quitter la ville sainte en se disant qu'ils sont, eux aussi, « des hommes d'armes » appelés de Dieu pour *batailler* contre l'armée de l'enfer et chasser Satan du royaume de France, comme la Pucelle en chassa les Anglais.

Parmi les Congrès catholiques qui de toutes parts témoignent de la vitalité de l'Eglise, il faut signaler le Congrès de Salzbourg (quatrième Congrès catholique autrichien), présidé par le prince de Clary, et qui vient de se terminer par un Salut solennel donné par les RR. PP. Jésuites au sanctuaire de Maria-Plain, célèbre pèlerinage, situé à une lieue de Salzbourg.

A la réunion plénière publique, Mgr Schindler a prononcé un discours sur la solution de la question sociale et le rôle que l'Eglise devait y jouer, et Mgr Panhelzer a parlé de l'école neutre et l'a démontrée comme étant un des principaux facteurs de la Loge maçonnique dans la déchristianisation des Etats.

Le meilleur moyen de réagir contre l'enseignement maçonnique, qui tend de plus en plus à envahir toutes les écoles de l'Etat, c'est, à coup sûr, de propager et de fortifier l'enseignement dans les Universités et les écoles catholiques. C'est ce qu'a parfaitement compris le Congrès pé-

dagogique, qui vient de se clore à Versailles, où deux cents représentants de nos maisons d'éducation chrétienne, venus de tous les points de la France, ont agité les principales questions pratiques qui intéressent l'avenir de l'instruction et de l'éducation catholiques. A la réunion plénière, Mgr d'Hulst s'est fait l'interprète de toutes les Facultés catholiques de France. Il a exposé, avec l'élévation de pensée et la distinction de parole qui lui sont habituelles, les services que l'enseignement secondaire libre pouvait rendre aux universités catholiques, spécialement au point de vue du recrutement, et ceux que les universités catholiques peuvent rendre à nos collèges secondaires, au point de vue de la formation des professeurs.

C'est là de l'utile et efficace besogne.

Le Congrès antimaçonnique béni par l'Archevêque d'Aix

Mgr l'Archevêque d'Aix vient d'adresser aux organisateurs du Congrès antimaçonnique de Trente une lettre chaleureuse, accompagnée de sa bénédiction ; en voici quelques fragments :

Ils sont vingt à vingt-cinq mille chez nous, et nous, catholiques et honnêtes gens, qui sommes trente-sept millions, nous sommes leur proie et leurs serviteurs. Ils nous oppriment, ils nous piétinent, et nous ne nous défendons pas. Si vous apprenez seulement aux braves gens à se compter et à oser, vous aurez rendu les plus éminents services à la cause de Dieu et à notre chère patrie, que la secte infernale conduit aux abîmes.

J'ai dit que les francs-maçons, chez nous, étaient au nombre de 20 à 25.000, j'entends *sur le papier* ; en réalité, ils sont quelques centaines qui envahissent les grosses places et les riches sinécures : ils n'en veulent qu'aux écus pour mener joyeuse vie, et si un roi leur assurait plus d'argent que la République, ils ne se feraient pas prier longtemps pour crier : *Vive le Roi !* Le reste, vrais moutons de Panurge, fait la courte échelle aux menteurs, aux exploiters, aux voleurs ; il faut appeler les choses par leur nom, sous peine de n'être pas compris.....

Vous attaquez l'ennemi social au cœur. Plus que jamais, nous ne sommes pas en République, mais en Franc-Maçonnerie. Nos gouvernants ne se cachent plus pour le dire.

Pour ne parler que de notre France, la Franc-Maçonnerie est partout où il y a de l'argent à voler et du mal à faire. *Voilà l'ennemi*, répétez-le sur tous les toits.

Faites donc la lumière ; le diable, dont *ils sont les fils*, comme dit Jésus-Christ, ne craint que la lumière, il opère dans les ténèbres.

Toutes mes plus cordiales bénédictions aux vaillants congressistes.

† XAVIER, archevêque d'Aix.

BIBLIOGRAPHIE

La Restauration du Paganisme, par Miss DIANA VAUGHAN. (Paris, Librairie anti-maçonnique, 37, rue Etienne Marcel.)

Ce nouvel opuscule de l'infatigable ex-palladiste nous semble mériter toute l'attention de Messieurs les Ecclésiastiques, auxquels il est « exclusivement réservé ».

L'œil vigilement ouvert sur tous les artifices que la secte diabolique peut inventer pour entraîner dans ses filets les pauvres âmes en quête d'un idéal autre que l'idéal divin que leur offre la religion du Christ, elle signale aujourd'hui aux pasteurs de l'Eglise une nouvelle menée des sectateurs du diable, qui viserait à préparer le culte définitif de Satan-Lucifer par celui des infâmes divinités, sous le nom desquelles il a si longtemps régné, en un mot, à instituer un NÉO-PAGANISME en rapport avec les tendances païennes modernes.

On sait que cette idée a été tout récemment lancée dans le public par un audacieux journal, dont miss Diana Vaughan, dans sa préface, cite des passages assez significatifs pour ne laisser aucun doute sur le caractère et le but de cette tentative. Mais cette tentative n'est pas isolée, et, ainsi que nous l'apprend l'auteur, elle se rattache étroitement au grand complot tramé par la Haute Maçonnerie. Elle ne serait que la mise en œuvre au sein de la Ville-Lumière de la transition décrétée par le *Sanctum Regnum* en vue de préparer l'établissement du culte public de Lucifer.

Cette transition fut inspirée à Albert Pike, le souverain pontife du Palladisme, par ses démêlés avec le Grand Orient de France, le jour où, celui-ci décrétant l'abolition du Grand Architecte de l'Univers, il jugea que le Grand Orient, en favorisant l'athéisme dans ses Loges, s'insurgeait contre le mot d'ordre suprême, « et ne préparait pas les voies au culte de Lucifer Dieu-Bon. »

Pendant que les Franes-Maçons de France ne songeaient qu'à multiplier les sociétés de libre pensée pour les tenir dans leur main en vue de ruiner la foi catholique, Albert Pike, qui savait bien que, pour en venir à cette fin, il fallait opposer religion à religion, culte à culte, imagina un moyen terme, que du reste le Grand Orient était tout prêt à accepter de sa main pour se réconcilier avec lui, et se relever de l'excommunication majeure dont il avait été frappé. Ce moyen terme, n'était autre chose que la restauration du Paganisme, l'antique religion du diable, dont il fallait répandre l'idée dans les masses, pendant que les Triangles continueraient à pratiquer le Luciférianisme dans toute sa pureté. C'était cet amour du Paganisme qui lui avait à lui-même ouvert les yeux, et préparé son âme à la pleine illumi-

nation du Palladisme. Dès lors, il n'avait cessé de caresser cette idée de Néo-Paganisme, et en vue de son institution il avait composé un Rituel et des Hymnes pour le nouveau culte.

Ce sont ces *Hymnes* que Miss Diana Vaughan donne aujourd'hui au public; elle en a accompagné le texte anglais d'une traduction scrupuleusement littérale, afin que le texte original perdît, pour le lecteur français, le moins possible de sa saveur primitive. Mais elle a eu bien soin de faire remarquer que ces hymnes « ne sont pas de simples poésies » inspirées par la pure fantaisie, mais que chacun d'eux contient un appel formel, pressant, au dieu ou à la déesse invoqués, une instante prière de se montrer, d'apparaître; qu'en réalité, chaque hymne est une évocation. »

Quant au Rituel, Albert Pike ne fit que l'ébaucher, nous dit Miss Diana; mais en revanche, elle nous en donne un autre, plus complet, composé sous la même inspiration et attribué par les Palladistes à deux Lucifériens français, dont les noms sont prononcés dans les Triangles parisiens : le député Douville-Maillefeu et l'ex-chanoine Junqua.

On remarquera, en parcourant ce Rituel, avec quelle insigne et criminelle perfidie les auteurs ont eu soin, en note, de faire sortir des plus infâmes mythes païens les points les plus vénérables de la foi catholique.

Du reste, comme l'indique Miss Diana Vaughan, en citant à l'appui des exemples frappants, le Néo-Paganisme n'aura, pour enrichir son Rituel, que l'embarras du choix entre les poésies inspirées par le Paganisme aux plus célèbres écrivains de notre temps.

Comme dans tous ses autres écrits, à côté de la sainte colère contre le mal et son éternel instigateur, Satan perce, en accents touchants, la tendre compassion de la fervente chrétienne pour les malheureuses victimes de l'erreur diabolique :

« Voilà, dit-elle, après avoir cité quelques passages du poète satanique, Swinburne, ce que l'on entendra dans les temples que nos nouveaux païens se proposent d'élever à Bacchus, à Jupiter, à Vénus; digne prologue des saturnales impures que présidera l'ange des ténèbres à la face du ciel.

« O Dieu, retiens ton bras prêt à frapper; n'accorde pas à ces malheureux la faveur qu'ils invoquent, de brûler éternellement des mêmes flammes qui consomment de leur vivant leurs os et leur chair! Que le sang qui a découlé de tes pieds sacrés tombe sur eux pour les guérir, les purifier, et éteindre la soif éternelle qui les dévore!

« Ouvre leurs yeux, comme tu as ouvert ceux de Saint Justin, comme tu as ouvert les miens. Que la lumière de ton Verbe refoule

encore dans les ténèbres de l'enfer ces hideux spectres évoqués par Satan, comme les ombres de la nuit se dissipent au premier rayon du soleil! »

*
*
*

Le Tiers-Ordre de Saint-François et la Franc-Maçonnerie, par un Frère Mineur Capucin (1).

Sous ce titre, vient de paraître une brochure, spécialement destinée aux Tertiaires, mais qui s'adresse aussi bien à tous les fidèles désireux de combattre le grand ennemi de l'Eglise et du Christ, puisqu'elle indique les moyens principaux à employer pour triompher dans cette lutte, c'est-à-dire : l'action, la prière, la réparation. Cette brochure ne fait que répondre au vœu exprimé par le Congrès franciscain de Limoges, en 1895, et en même temps à un des désirs les plus ardents de S. S. Léon XIII, qui, dans plusieurs de ses encycliques et en particulier dans son Encyclique *Humanum genus*, oppose directement le Tiers-Ordre à la Franc-Maçonnerie :

« Nous profitons à dessein, dit-il dans cette dernière, de la nouvelle occasion qui Nous est offerte d'insister sur la recommandation déjà faite par Nous, en faveur du Tiers-Ordre, à la discipline duquel Nous avons apporté de sages tempéraments. Il faut mettre un grand zèle à le propager et à l'affermir. Tel, en effet, qu'il a été établi par son auteur, il consiste tout entier en ceci : attirer les hommes à l'amour de Jésus-Christ, à l'Eglise, à la pratique des vertus chrétiennes. *Il peut donc rendre de grands services pour aider à vaincre la contagion de ces sectes détestables.* Que cette sainte association fasse, tous les jours, le nouveaux progrès. Elle est une véritable école de liberté, de fraternité et d'égalité, non de l'absurde façon dont les francs-maçons entendent ces choses, mais telles que Jésus-Christ a voulu en enrichir le genre humain, et que saint François les a mises en pratique. »

Rien, en effet, de plus opposé à la Franc-Maçonnerie que le Tiers-Ordre franciscain, « qui a toujours montré autant de piété que de courage à défendre la religion catholique » (1).

— « Le Tiers-Ordre, dit très bien Mgr de Ségur, est à l'Eglise ce que la Franc-Maçonnerie est à la Révolution. La Révolution propage, tant qu'elle peut, son *Tiers-Ordre* impie et ténébreux. Que la Sainte Eglise ait la joie de voir sa belle et pure *Franc-Maçonnerie* se propager de toute part, et ranimer partout la foi, le zèle et la charité. »

Voici sur quels points surtout, d'après l'auteur de la brochure, doit porter l'action anti-

maçonnique; aussi bien pour les catholiques en général que pour les Tertiaires en particulier :

« Tout d'abord, aussi souvent que l'occasion s'en présente, ils doivent se montrer les adversaires résolus de la Franc-Maçonnerie; combattre par la parole et, s'ils le peuvent, par la plume, ses principes qui tendent à détruire l'ordre religieux et social; combattre, par conséquent, les institutions qui sont patronnées par elle, telles que le militarisme des clercs, la laïcisation à tous ses degrés, et même certaines sociétés secondaires de bienfaisance (???), d'art ou de plaisir, qui sont autant de machines de guerre dirigées contre la religion chrétienne et son influence salutaire.

« Par dessus tout, les Tertiaires doivent combattre de tout leur pouvoir la presse maçonnique et antireligieuse. Non seulement, ils ne doivent pas permettre à un seul mauvais journal de franchir le seuil de leur maison, mais c'est encore un devoir pour eux de propager les bons journaux et de les substituer aux mauvais.

« Ici, nous ne saurions mieux faire que de citer l'exemple de M. Bertrand, Tertiaire à Angers, et ancien Zouave pontifical. Ce digne fils de Saint-François, par une propagande intelligente et active, a trouvé le moyen de faire remplacer *La Lanterne* et autres journaux maçonniques et impies, par 42.000 numéros de bons journaux.

« Les Tertiaires, principalement les plus instruits, feraient bien aussi de s'abonner à quelque revue antimaçonnique, pour se mettre au courant des agissements de la secte, et mieux connaître les moyens à prendre pour la combattre. Nous recommandons spécialement : *La Franc-Maçonnerie démasquée*; *La Revue Mensuelle*, faisant suite au *Diable au XIX^e siècle*. *L'Anti-Maçon*, revue spéciale du mouvement antimaçonnique. Les Sœurs du Tiers-Ordre qui sont instruites peuvent très utilement s'abonner à cette revue qui est aussi bien pour les femmes que pour les hommes. Elles se verront d'ailleurs en bonne compagnie avec les *Sœurs de Jeanne d'Arc*.

Nous recommandons encore, d'une manière spéciale, aux Tertiaires, les *Mémoires d'une ex-Palladiste*, de Diana Vaughan, la grande Luciférienne convertie. Cet ouvrage qui est de la plus haute importance, et dont l'auteur a reçu les félicitations du Cardinal-Vicaire, fait connaître la Franc-Maçonnerie jusque dans ses bas-fonds les plus ténébreux.

« Si, malheureusement, la Franc-Maçonnerie n'est pas assez combattue par les catholiques, en général, et par les Tertiaires, en particulier, c'est qu'elle n'est pas assez connue.

« Un autre devoir des Tertiaires, (comme de

(1) Imprimerie des Orphelins, 70, quai de l'Est, à Calais (Pas-de-Calais).

(1) Paroles de Léon XIII dans son encyclique *Auspicato*.

tous les catholiques) trop peu compris et trop négligé, c'est d'entrer en lutte ouverte contre les francs-maçons ou leurs protégés, sur le théâtre des élections. Le Souverain Pontife Léon XIII l'a demandé expressément à tous les vrais catholiques. Les Tertiaires, en fils soumis du Père commun des fidèles, doivent être les premiers à donner l'exemple. Qu'ils ne craignent donc pas d'entrer en lice, non seulement pour combattre, par tous les moyens légitimes, les candidatures maçonniques, mais encore pour se mettre eux-mêmes sur les rangs, si l'occasion favorable se présente. C'est grâce à la timidité et à l'inertie des bons, que les francs-maçons, pourtant les moins nombreux, tiennent la tête et nous gouvernent, ou pour mieux dire, nous mènent à l'abîme. Pourquoi donc les Tertiaires, qui sont les ennemis-nés de la Franc-Maçonnerie, ne se trouveraient-ils pas partout où il y a des combats à livrer? La France serait sauvée si les catholiques, si les Tertiaires en particulier étaient ce qu'ils doivent être : les défenseurs intrépides de l'Eglise et de la Société.

« Les Tertiaires remarqueront avec satisfaction que saint François d'Assise, précisément parce qu'il est le fondateur du Tiers-Ordre, a été choisi avec saint Michel, comme un des patrons de l'*Union antimaçonnique*. Ceux qui le peuvent se feront donc un devoir d'assister au prochain et premier *Congrès antimaçonnique international*, qui doit se tenir à Trente, à la fin de septembre, ainsi qu'aux autres Congrès du même genre, qui auront lieu dans la suite; l'intérêt du Tiers-Ordre lui-même le demande. »

* *

Une nouvelle Revue catholique

Il vient de se fonder à Rio de Janeiro (Brésil) une Revue bi-mensuelle, intitulée *Revista Catholica*, (1) uniquement consacrée aux intérêts du catholicisme dans ce pays. Nous avons sous les yeux les quatre premiers fascicules, dont le premier est daté du 1^{er} juillet 1896. Il va sans dire qu'en fait de dogme et de foi, cette Revue très orthodoxe professe la plus entière obéissance au Chef suprême et aux pasteurs de l'Eglise.

C'est une nouvelle recrue pour la lutte contre la Franc-Maçonnerie; dès le premier fascicule, le combat est engagé, et la valeureuse Revue rompt une lance contre le F. . . Macedo Soares, grand maître de la maçonnerie brésilienne. Dans chacun des trois autres fascicules, la maçonnerie et le satanisme ont leur part; voici les titres des articles écrits sur ce sujet :

A propos du divorce. — Conversion de S. Zola. — Maçonnisme et Satanisme. — Le surnaturel.

(1) Toute correspondance doit être adressée au Dr José Agostinho dos Reis : Rua da Alfandega, n° 278, Rio de Janeiro.

— *Une infamie de Bovio. — La ligue du Laborum. — La circulaire du nouveau Grand Maître de la Maçonnerie italienne.*

Nous souhaitons de tout cœur la bienvenue à ce nouveau champion de la sainte cause.

APHORISMES MAÇONNIQUES

La République est dans la Maçonnerie.

CRÉMIEUX

Membre du gouvernement provisoire de 1871.
Réponse à l'allocution d'une délégation du Grand-Orient de France, chargée d'exprimer sa satisfaction, à ce franc-maçon, de la Proclamation de la République.

Socialisme, communisme, républicanisme sont synonymes.

GARIBALDI

La République a les deux pouvoirs, les deux glaives. Le Peuple est Souverain spirituel, comme il est Souverain temporel. Plus de Tiare ni de couronne : le peuple est Pape comme il est Roi.

FÉLIX PYAT

Ce qui est vrai, c'est que les hommes importants de la démocratie française ont fait en majorité leur éducation dans les Loges.

Ce qui est vrai encore, c'est que c'est nous qui avons combattu à travers les siècles la « Superstition » — la religion catholique — et le « Despotisme » — la monarchie chrétienne — c'est que c'est nous qui avons FAIT la Révolution française.

Monde maçonnique, avril 1883.

« Nous voulons, nous, maçons français, après avoir donné à notre pays le régime républicain et démocratique, en faire un instrument supérieur qui puisse nous permettre de réaliser le progrès que nous poursuivons.

FÉLIX FAURE

Député. Le 31 octobre 1885.

« Ce projet est contraire à la liberté absolue, mais nous, francs-maçons, sommes-nous des libertaires?... Non, nous sommes des sectaires, « mais des sectaires qui veulent avant tout le « salut de la République; quels que soient les « moyens que nous emploierons pour la sauver, « cette République, nous les trouverons bons ».

Petite correspondance

Au Directeur de la Revue internationale *La Juventud*, à Barcelone. — Nous n'avons pas d'autres documents à vous donner, sur la question que vous nous adressez, que ceux qui ont paru dans le *Diable au XIX^e siècle*, et dans le n° 29 de la *Revue Mensuelle* (mai 1896.)

TRENTE-CINQ ANNÉES

DU

GRAND ORIENT DE FRANCE

(1860-1894)

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

TROISIÈME PARTIE

—o—

Conseil de l'Ordre

(Suite)

1868

GRAND MAÎTRE : — Le général Mellinet, comme les années précédentes (1865-1867).

GRAND MAÎTRE ADJOINT : — Blanche (Alfred), comme les années précédentes (1864-1867).

GRANDS DIGNITAIRES DE L'ORDRE : — Doumet, de Sauley, comme les années précédentes (1865-1867). — Razy, comme en 1867.

OFFICIERS D'HONNEUR : Boubée, Branicki, Bugnot, Marnier, comme les années précédentes (1865-1867).

PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'ORDRE : — De Saint-Jean, comme les années précédentes (1864-1867).

VICE-PRÉSIDENT : — Drouet, comme les années précédentes (1864-1867).

CHEF DU SECRÉTARIAT : — Thévenot.

MEMBRES DU CONSEIL : — Aronssohn, propriétaire, 37, rue Saint-Roch; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1866.)

Babaud-Larivière, avocat, propriétaire, à Villechaise (Charente); Maître. (Elu en 1868.)

Battaille, *, professeur au Conservatoire impérial de Musique, 23, rue d'Hauteville; Trente-Troisième. (Réélu en 1866.)

Bécourt, *, docteur-médecin, 38, rue Notre-Dame-des-Victoires; Chevalier Kadosch. (Elu en 1868.)

Béringer, comptable, 41, boulevard Bonne-Nouvelle; Maître. (Réélu en 1866.)

Blanche Alfred, conseiller d'Etat, secrétaire général de la préfecture de la Seine, 75, boulevard Malesherbes; Trente-Troisième. (Réélu en 1867.)

Blanœuil, notaire, président de la Chambre des notaires de l'arrondissement de Barbezieux, à Baignes (Charente); Chevalier Kadosch. (Réélu en 1868.)

Brémont, avocat, 5, rue de l'Officiel, à Aix (Bouches-du-Rhône); Chevalier Kadosch. (Réélu en 1867.)

Cammas *, homme de lettres, propriétaire, 86, rue Saint-Lazare; Trente-Troisième. (Réélu en 1868.)

Cauchois, avocat, 183, rue Saint-Antoine; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1867.)

De Saint-Jean, *, docteur-médecin, 22, rue de la Banque; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1866.)

Drouet, propriétaire, adjoint au maire de Meudon, 4, avenue du Château, à Bellevue (Seine-et-Oise); Trente-Troisième. (Réélu en 1868.)

Galibert père, *, négociant, 323, rue Saint-Martin, Trente-Troisième. (Réélu en 1866.)

Gautier-Lamotte, ancien avoué, 20, rue Chaligny; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1867.)

Garrisson Gustave, propriétaire, à Montauban; Rose-Croix. (Elu en 1867.)

Grain, administrateur de la Caisse d'épargne, inspecteur du service des combustibles au chemin de fer de Paris à Lyon, 10, rue Gabrielle, à Charenton (Seine); Rose-Croix. (Réélu en 1868.)

Hermitte, avocat près la Cour impériale, 66, cours de Tourny, à Bordeaux; Trente-Troisième. (Réélu en 1867.)

Josias, *, docteur-médecin, 37, rue de Paris, à Charenton (Seine); Chevalier Kadosch. (Réélu en 1867.)

Jouaust, avocat à la Cour impériale, 3, rue d'Orléans, à Rennes; Rose-Croix. (Réélu en 1868.)

Lézeret de Lamaurinie, *, *, avocat, propriétaire, 10, rue Monsieur-le-Prince; Trente-Troisième. (Réélu en 1867.)

Lostanges (de), ancien commandant de cavalerie, 7, rue du Regard; Chevalier Kadosch. (Elu en 1868, pour un an.)

Marchal, docteur-médecin, 23, rue Saint-Michel, à Nancy; Rose-Croix. (Réélu en 1868.)

Massol, homme de lettres, 14, boulevard Poissonnière; Maître. (Réélu en 1868.)

Oppert, professeur à la bibliothèque impériale, grand lauréat de l'Institut, 65, rue de Grenelle, Saint-Germain; Rose-Croix. (Réélu en 1867.)

Pernot, rentier, 2, rue Mairat, à Besançon; Rose-Croix. (Réélu en 1866.)

Portallier, négociant, 3, rue de la Source, Auteuil; Trente-Troisième. (Réélu en 1866.)

Poulle, avoué à Amiens; Trente-Troisième. (Réélu en 1866.)

Ratier, avocat à Lorient; Trente-Troisième. (Réélu en 1868.)

Renaud, entrepreneur, 3, rue du Talus-du-Cours, à Saint-Mandé; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1866.)

Roche, pharmacien, 17, rue des Fonderies, à Rochefort (Charente); Rose-Croix. (Réélu en 1867.)

Saint-Ange Laplanche, architecte, 36, rue Legendre; Trente-Troisième. (Réélu en 1866.)

Tordeux, *, capitaine d'état-major, 18, rue du Champ-de-Mars; Trente-Troisième. (Elu en 1867.)

Viénot, avocat agréé, 37, rue de la Vicomté, à Rouen; Trente-Troisième. (Réélu en 1868.)

1869

GRAND-MAÎTRE : — Le général Mellinet, comme les années précédentes (1865-1868).

GRAND-MAÎTRE ADJOINT : — Blanche (Alfred), comme les années précédentes (1864-1868).

GRANDS DIGNITAIRES DE L'ORDRE : — de Sauley, comme les années précédentes (1865-1868). — Razy, comme en 1867 et 1868.

OFFICIERS D'HONNEUR : — Boubée, Branicki, Bugnot, Marnier, comme les années précédentes (1865-1868).

PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'ORDRE : — De Saint-Jean, comme les années précédentes (1864-1868).

VICE-PRÉSIDENT : — Drouet comme les années précédentes (1864-1868).

CHEF DU SECRÉTARIAT : — Thévenot.

MEMBRES DU CONSEIL : — Aronssohn, propriétaire, 40, rue Paradis-Poissonnière; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1869.)

Babaud-Larivière, avocat, propriétaire, à Villechaise (Charente); Maître. (Elu en 1868.)

Bataille, *, professeur au Conservatoire impérial de musique, 23, rue d'Hautefeuille; Trente-Troisième. (Réélu en 1869.)

Bécourt, *, docteur-médecin, 38, rue Notre-Dame-des-Victoires; Chevalier Kadosch. (Elu en 1868.)

Blanche Alfred, *, *, conseiller d'Etat, secrétaire général de la Préfecture de la Seine, 75, boulevard Malherbes; Trente-Troisième. (Réélu en 1867.)

Blançail, notaire, président de la Chambre des notaires de l'arrondissement de Barbezieux, à Baignes (Charente); Chevalier Kadosch. (Réélu en 1868.)

Brémond, avocat, 5, rue de l'Officiel, à Aix (Bouches-du-Rhône); Chevalier Kadosch. (Réélu en 1867.)

Cammaz, *, homme de lettres, propriétaire, 74, rue Saint-Lazare; Trente-Troisième. (Réélu en 1868.)

Caubet, rédacteur gérant du journal *la Morale indépendante*, 58, rue Tiquetonne; Maître. (Elu en 1869.)

Cauchois, avocat, 183, rue Saint-Antoine; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1867.)

Collavru, avocat, 5, rue Christine; Maître. (Elu en 1869.)

De Saint-Jean, *, docteur-médecin, 22, rue de la Banque; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1869.)

Drouet, propriétaire, adjoint au maire de Meudon, 4, avenue du Château, à Bellevue (Seine-et-Oise); Trente-Troisième. (Réélu en 1868.)

Galibert père, *, négociant, 322, rue Saint-Martin; Trente-Troisième. (Réélu en 1869.)

Garrisson (Gustave), propriétaire à Montauban; Rose-Croix. (Elu en 1867.)

Grain, administrateur de la caisse d'épargne, inspecteur du service des combustibles au chemin de fer de Paris à Lyon, 10 rue Gabrielle à Charenton (Seine); Rose-Croix. (Réélu en 1868.)

Guépin, docteur-médecin, conseiller municipal, membre du Conseil général de la Loire-Inférieure, à Nantes; Maître. (Elu en 1869.)

Hermitte, avocat près la Cour impériale, 66, cours de Tourny, à Bordeaux; Trente-Troisième. (Réélu en 1867.)

Josias, *, docteur-médecin, 37, rue de Paris, à Charenton (Seine); Chevalier Kadosch. (Réélu en 1867.)

Jouaust, avoué à Saint-Malo; Rose-Croix. (Réélu en 1868.)

Lézeret de Lamaurinie, *, *, propriétaire, 60, rue Monsieur-le-Prince; Trente-Troisième. (Réélu en 1867.)

Marchal, docteur-médecin, 23, rue Saint-Michel, à Nancy; Rose-Croix. (Réélu en 1868.)

Massol, homme de lettres, 14, boulevard Poissonnière ; Maître. (Réélu en 1868.)

Meyer, *, docteur-médecin, 17, boulevard de la Madeleine ; Rose-Croix. (Elu en 1869.)

Oppert, *, *, professeur à la Bibliothèque impériale, grand lauréat de l'Institut, 65, rue de Grenelle-Saint-Germain ; Rose-Croix. (Réélu en 1867.)

Pernot, rentier, 2, rue Mairat, à Besançon ; Rose-Croix. (Réélu en 1869.)

Portallier, négociant, 3, rue de la Source (Auteuil) ; Trente-Troisième. (Réélu en 1869 pour un an.)

Pouille, avoué, à Amiens ; Trente-Troisième. (Réélu en 1869.)

Rattier, avocat à Lorient ; Trente-Troisième. (Réélu en 1869.)

Renaut, entrepreneur, 3, rue du Talus-du-Cours, à Saint-Mandé ; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1869.)

Roche, pharmacien, 117, rue des Fonderies, à Rochefort (Charente) ; Rose-Croix. (Réélu en 1867.)

Tordeux, *, capitaine d'état-major, 34, avenue Bosquet ; Trente-Troisième. (Elu en 1867.)

Viénot, avocat agréé, 37, rue de la Vicomté, à Rouen ; Trente-Troisième. (Réélu en 1868.)

1870

GRAND-MAÎTRE : — Babaud-Larivière, avocat, ancien représentant du peuple, rédacteur en chef des *Lettres Charentaises*, à Villechaise, par Confolens (Charente) ; Maître.

PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'ORDRE : — De Saint-Jean, comme les années précédentes (1864-1869).

VICE-PRÉSIDENT : — Drouet, comme les années précédentes (1864-1869).

CHIEF DU SECRÉTARIAT : — Thevenot.

MEMBRES DU CONSEIL DE L'ORDRE : — Aronssohn, propriétaire, 40, rue Paradis-Poissonnière ; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1869.)

Bataille, *, professeur au Conservatoire impérial de Musique, 23, rue d'Hauteville ; Trente-Troisième. (Réélu en 1869.)

Bécourt, *, docteur-médecin, 38, rue Notre-Dame-des-Victoires ; Chevalier Kadosch. (Elu en 1868.)

Blanche Alfred, *, *, conseiller d'Etat, secrétaire général de la préfecture de la Seine, 75, rue Malesherbes ; Trente-Troisième. (Réélu en 1870.)

Blancœuil, notaire, président de la Chambre des notaires de l'arrondissement de Barbezieux, à Baignes (Charente) ; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1868.)

Brémont, avocat, 5, rue de l'Official, à Aix (Bouches-du-Rhône) ; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1870.)

Cammas, *, homme de lettres, propriétaire, 59, rue Caumartin ; Trente-Troisième. (Réélu en 1868.)

Caubet, rédacteur gérant du journal *la Morale Indépendante*, 58, rue Tiquetonne ; Maître. (Réélu en 1869.)

Cauchois, avocat, 183, rue Saint-Antoine ; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1870.)

De Saint-Jean, *, docteur-médecin, 22, rue de la Banque ; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1869.)

Drouet, propriétaire, adjoint au maire de Meudon, 4, avenue du Château, à Bellevue (Seine-et-Oise) ; Trente-Troisième. (Réélu en 1868.)

Galibert, père, *, propriétaire, 50, rue Turbigo ; Trente-Troisième. (Réélu en 1869.)

Garrisson Gustave, propriétaire, 19, rue des Augustins, à Montauban ; Rose-Croix. (Réélu en 1870.)

Grain, administrateur de la Caisse d'épargne, inspecteur du service des combustibles au chemin de fer de Paris à Lyon, 15, rue Gabrielle, à Charenton (Seine) ; Rose-Croix. (Réélu en 1868.)

Guépin, docteur-médecin, conseiller municipal, membre du Conseil général de la Loire-Inférieure, à Nantes ; Maître. (Elu en 1869.)

Hermite, avocat près la Cour impériale, 66, cours de Tourny, à Bordeaux ; Trente-Troisième. (Réélu en 1870.)

Josias, *, docteur-médecin, 37, rue de Paris, à Charenton (Seine) ; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1870.)

Jouaust, avoué, à Saint-Malo ; Rose-Croix. (Réélu en 1868.)

Lagache, avocat, 42, rue Siblequin, à Boulogne-sur-Mer ; Maître. (Elu en 1870, pour un an.)

Marchal, docteur-médecin, 23, rue Saint-Michel, à Nancy ; Rose-Croix. (Réélu en 1868.)

Massol, homme de lettres, 14, boulevard Poissonnière ; Maître. (Réélu en 1868.)

Meyer, *, docteur-médecin, 17, boulevard de la Madeleine ; Rose-Croix. (Elu en 1869.)

Montanier, docteur-médecin, 83, rue Saint-Honoré ; Maître. (Elu en 1870.)

Oppert, *, *, professeur près le collège de France, grand lauréat impérial de l'Institut, 19, rue Mazarine ; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1870.)

Pernot, rentier, 2, rue Mairat, à Besançon ; Rose-Croix. (Réélu en 1869.)

Portallier, négociant, 3, rue de la Source, Auteuil ; Trente-Troisième. (Réélu en 1870.)

Pouille, avoué, à Amiens ; Trente-Troisième. (Réélu en 1869.)

Rattier, avocat, à Lorient ; Trente-Troisième. (Réélu en 1868.)

Renaud, entrepreneur, 3, rue du Talus-du-Cours, à Saint-Mandé; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1869.)

Roche, pharmacien, 117, rue des Fonderies, à Rochefort (Charente); Rose-Croix. (Réélu en 1870.)

Rolland, homme de lettres, 16, rue Dauphine; Chevalier Kadosch. (Elu en 1870 pour deux ans.)

Tordeux, *, capitaine d'état-major, 6, avenue Lamothe-Piquet; Trente-Troisième. (Réélu en 1870.)

Viénot, avocat agréé, 37, rue de la Vicomté, à Rouen; Trente-Troisième. (Réélu en 1868.)

1871

L'assemblée générale du Grand Orient de France, dans sa séance du 6 septembre 1871, a supprimé les fonctions de la Grande Maîtrise dont les pouvoirs ont passé au Conseil de l'Ordre.

PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'ORDRE : — Babaud-Larivière, ancien Grand-Maître de l'Ordre, avocat, ancien représentant du peuple, ancien préfet de la Charente, à Villechaise, par Confolens (Charente); Maître.

VICE-PRÉSIDENTS : — De Saint-Jean, *, docteur en médecine, 22, rue de la Banque; Chevalier Kadosch.

Bataille, *, ancien sous-préfet, professeur au Conservatoire national de Musique, 23, rue d'Hauteville; Trente-Troisième.

CHEF DU SECRÉTARIAT : Thévenot.

MEMBRES DU CONSEIL DE L'ORDRE : Babaud-Larivière (élu en 1871), comme ci-dessus.

Barré, docteur en médecine, 34, rue de Seine; Maître. (Elu en 1871.)

Bataille, comme ci-dessus. (Réélu en 1871.)

Récourt, *, docteur-médecin, 2, rue de Rocroy; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1871.)

Blanloeuil, notaire, ancien président des notaires de l'arrondissement de Barbezieux, à Baignes (Charente); Chevalier Kadosch. (Réélu en 1871.)

Breitmayer, ingénieur civil à Mulhouse (Alsace); Rose-Croix.

Brémond, avocat, 5, rue de l'Official à Aix (Bouches-du-Rhône); Chevalier Kadosch. (Réélu en 1871.)

Cammas, *, homme de lettres, maire de Maisons-Laffitte (Seine-et-Oise); Trente-Troisième. (Réélu en 1871.)

Caubet, homme de lettres, 33, rue de Buci; Maître. (Réélu en 1871.)

Colfavru, *, avocat, ancien juge de paix du XVII^e arrondissement, 53, quai des Grands-Augustins; Maître. (Elu en 1871.)

Décembre-Alonnier, homme de lettres, 3, rue Thibouméry; Maître. (Elu en 1871.)

De Saint-Jean, comme ci-dessus. (Réélu en 1871.)

Ducarre, manufacturier, député, 41, quai d'Orléans, à Lyon; Trente-Troisième. (Elu en 1871.)

Du Hamel, avocat à la Cour de Paris, conseiller général du Pas-de-Calais, 41, rue des Martyrs; Chevalier Kadosch. (Elu en 1871.)

Perdeuil, avocat, ancien sous-préfet, 35, rue Godot-de-Mauroy; Chevalier Kadosch. (Elu en 1871.)

Galibert père, *, propriétaire, 29, rue Réaumur; Trente-Troisième. (Réélu en 1871.)

Garrisson (Gustave), propriétaire, 19, rue des Augustins, à Montauban; Rose-Croix. (Réélu en 1871.)

Grain, *, administrateur de la caisse d'épargne, inspecteur du service des combustibles au chemin de fer de Paris à Lyon, 15, rue Gabrielle, à Charenton, Seine; Rose-Croix. (Réélu en 1871.)

Guépin, docteur-médecin, ex-professeur à l'Ecole de Médecine, et ancien chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Nantes, conseiller municipal, conseiller général de la Loire-Inférieure, ancien préfet; Maître. (Réélu en 1871.)

Hérisson, avocat à la Cour de cassation, 34, rue de Madame; Maître. (Elu en 1871.)

Herpin, docteur en médecine, à Metz (Lorraine); Maître. (Elu en 1871.)

Lagache, avocat, ancien sous-préfet, 11, rue des Vieillards, à Boulogne-sur-mer; Maître. (Réélu en 1871.)

Le Chevalier, avocat à la Cour d'appel, ancien préfet, 7, rue de Valois; Maître. (Elu en 1871.)

Massol, homme de lettres, 44, boulevard Poissonnière; Maître. (Réélu en 1871.)

Montanier, docteur-médecin, ancien préfet, 83, rue Saint-Honoré; Maître. (Réélu en 1871.)

Moreaux, propriétaire, ancien maire, conseiller municipal à Saint-Denis, Seine, 8, rue Guimeyard; Maître. (Elu en 1871.)

Pouille, avoué, 9, rue du Cloître-de-la-Berge, à Amiens; Trente-Troisième. (Réélu en 1871.)

Ratier, avocat, ancien préfet, à Lorient; Trente-Troisième. (Réélu en 1871.)

Roche, pharmacien, 117, rue des Fonderies, à Rochefort (Charente); Rose-Croix. (Réélu en 1871.)

Rousselle André, avocat, 4, rue Hautefeuille; Maître. (Elu en 1871.)

Thiault, avocat à Belfort, Haut-Rhin; Rose-Croix. (Elu en 1871.)

Viénot, avocat agréé, 37, rue de la Vicomté, à Rouen; Trente-Troisième. (Réélu en 1871.)

1872

PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'ORDRE : De Saint-Jean, *, docteur en médecine, 22, rue de la Banque ; Trente-Troisième.

VICE-PRÉSIDENTS : — Galibert père, *, propriétaire, 29, rue Réaumur ; Trente-Troisième.

Viénot, avocat agréé, près le tribunal de commerce de Rouen, 37, rue de la Vicomté, à Rouen ; Trente-Troisième.

CHEF DU SECRÉTARIAT : Thévenot.

MEMBRES DU CONSEIL DE L'ORDRE : — Babaud-Larivière, ancien Grand-Maître de l'Ordre, avocat, ancien représentant du peuple, préfet des Pyrénées-Orientales, à Perpignan ; Maître. (Élu en 1871.)

Barré, docteur en médecine, 34, rue de Seine ; Maître. (Élu en 1871.)

Bécourt, *, docteur en médecine, 2, rue de Rocroy ; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1871.)

Blanloeuil, notaire, ancien président de la Chambre des notaires de l'arrondissement de Barbézieux, à Baignes, Charente ; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1871.)

Breitmayer, ingénieur civil à l'usine à gaz de Mulhouse (Alsace) ; Rose-Croix. (Élu en 1871.)

Brémond, avocat, ancien sous-préfet, 5, place de la Bourse, à Marseille ; Trente-Troisième. (Réélu en 1872.)

Cammas, *, homme de lettres, maire de Maisons-sur-Seine ; Trente-Troisième. (Réélu en 1871.)

Canbel, secrétaire du Conseil de l'Ordre, homme de lettres, 16, rue de Seine ; Maître. (Réélu en 1871.)

Colfavru, *, avocat, 53, quai des Grands-Augustins ; Maître.

Coulon, négociant en vins, directeur d'assurances, conseiller municipal, 36, rue des Incurables, à Bordeaux ; Rose-Croix. (Élu en 1872, pour deux ans.)

Cousin, *, inspecteur principal au chemin de fer du Nord, 20, rue de Dunkerque ; Maître. (Élu en 1872, pour deux ans.)

Décembre-Alonnier, homme de lettres, 2, rue Thibouméry ; Maître. (Réélu en 1872.)

De Saint-Jean, *, docteur en médecine, 22, rue de la Banque ; Trente-Troisième. (Réélu en 1871.)

Doué, *, médecin-major de la marine, maison Suchet, à Toulon ; aucun titre dans l'Annuaire. (Élu en 1872.)

Ducarre, manufacturier, député, 44, quai d'Orléans, à Lyon ; Trente-Troisième. (Élu en 1871.)

Du Hamel, avocat, conseiller général du Pas-de-Calais, 44, rue des Martyrs ; Trente-Troisième. (Réélu en 1872.)

Ferdeuil, avocat, ancien sous-préfet, 35, rue Godot-de-Mauroy ; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1872). Galibert père, comme ci-dessus.

Garrisson (Gustave), propriétaire, 49, rue des Augustins, à Montauban ; Rose-Croix. (Réélu en 1871.)

Grain, *, administrateur de la caisse d'épargne, inspecteur du service des combustibles au chemin de fer de Paris à Lyon, 15, rue Gabrielle, à Charenton (Seine) ; Rose-Croix. (Réélu en 1872).

Herpin, docteur en médecine, 3, rue Neuve-Saint-Bénigne, à Dijon ; Maître. (Élu en 1871.)

Lagache, avocat, ancien sous-préfet, 44, rue des Vieillards, à Boulogne-sur-mer ; Maître. (Réélu en 1872).

Le Chevalier, avocat à la Cour d'appel, ancien préfet, 7, rue de Valois ; Maître. (Élu en 1871).

Massol, homme de lettres, 14, boulevard Poissonnière ; Maître. (Réélu en 1871).

Moreaux, propriétaire, ancien maire, conseiller municipal à Saint-Denis, Seine, 8, rue Guiménard ; Maître. (Réélu en 1872 pour deux ans).

Pouille, avoué, 9, rue du Cloître-de-la-Barge, à Amiens ; Trente-Troisième. (Réélu en 1872).

Puthod, avocat, 53, rue de Rivoli ; Maître. (Élu en 1872).

Ratier, avocat, ancien préfet, conseiller général du Morbihan, 42, rue de l'Hôpital, à Lorient ; Trente-Troisième. (Réélu en 1871).

Renaud, entrepreneur, adjoint au maire, 3, rue du Talus-du-Cours, à Saint-Mandé ; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1871).

Roche, pharmacien, 447, rue des Fonderies, à Rochefort (Charente) ; Rose-Croix. (Réélu en 1872).

Rousselle (André), avocat, 4, rue Hautefeuille ; Maître. (Élu en 1871).

Thiault, avocat à Belfort (Haut-Rhin) ; Rose-Croix. (Élu en 1871).

Viénot, avocat agréé près le tribunal de commerce, 37, rue de la Vicomté, à Rouen ; Trente-Troisième. (Réélu en 1871).

(A suivre)

Les Amis de l'Allemagne

G. O. de France

Toutes les Loges maçonniques françaises, à l'exception de six, ont approuvé, il y a quelques années, le vote émis par la Loge de Vincennes, portant que « dans l'intérêt de la Maçonnerie, l'Alsace-Lorraine doit rester allemande ».

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

MUSULMANES

DANS L'AFRIQUE DU NORD

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE V.

Les Tidjanya.

(Suite)

« Elle forme avec son mari le contraste le plus curieux ; lui est très grand, très gros, presque noir (sa mère était une négresse), fortement marqué par la petite vérole : il porte le costume arabe dans toute sa splendeur drapé dans ses burnous blancs ; il a la tête ceinte d'une immense corde en poil de chameau qui en fait des centaines de fois le tour, retenant son haïk et formant un énorme turban composé des losanges les plus réguliers ; assis dans un grand fauteuil et le chapelet à la main, il a bien la physionomie voulue. Sa femme est toute mignonne, vêtue en toilette de bal, couverte de bijoux : elle porte généralement sur la tête une sorte de diadème : elle a pris sur son mari un très grand empire : elle est fort aimée de tous les serviteurs et de tous les clients qui composent la maison du Marabout ; elle la dirige complètement, elle sait commander et elle commande. Seule, elle prend soin d'un fils que son mari avait d'une de ses femmes, et cet enfant ne veut plus quitter *la Dame*. »

Son frère Sidel-Bécher était avec lui. Les deux frères étaient en ce moment réunis ; successivement ils ont habité Laghouat et Aïn-Madhi. Ils n'ont laissé passer aucune occasion d'affirmer leur origine et de faire croire à l'autorité que grâce à leur nom ils exercent sur leurs affiliés. Ainsi, en 1881, l'aîné écrivit une lettre aux révoltés pour les faire rentrer dans l'obéissance ; mais il n'avait pu dissiper encore les préventions que le gouvernement français avait conçues contre lui, et le gouverneur général Albert Grévy le fit garder à vue à Alger.

Jusqu'ici, nous n'avons entretenu nos lecteurs que d'Aïn-Madhi, et nous ne leur avons dit que peu de choses de Temacinn. Actuellement, Temacinn est le centre de direction de l'ordre, depuis que le successeur de Mohammed Sr'ir s'y retira pour laisser à Aïn-Madhi Ryan et les fils du grand maître décédé : nous voudrions maintenant faire connaître à nos lecteurs Temacinn et ceux qui l'habitent, comme nous l'avons fait pour

Aïn-Madhi. Voici la description que nous fait Brosselard de la zaouïa de Tamelhalt ; car, ainsi que nous l'avons dit, le chef-lieu de l'ordre n'est pas à Temacinn même, mais à la zaouïa située à quelques kilomètres sud de la ville.

« Si-Maammar nous invite à visiter avec lui la Kouba principale de Temacinn, où repose le corps de son père, le vénéré fondateur de la secte des Tidjani (1).

Nous entrons à sa suite dans le sanctuaire. Respectueux observateurs des usages orientaux, le colonel, qui nous précédait, s'était mis en devoir d'ôter ses bottes, mais Si-Maammar le remercia de sa bonne volonté, et nous dispensa de nous conformer à cette règle, peu gênante pour l'Arabe, qui vient à la Mosquée traînant aux pieds des sandales, mais assez désagréable pour qui se présente chaussé de dottes fortes.

« La grande Kouba de Temacinn est une construction d'une réelle élégance. La forme quadrangulaire, surmontée d'un dôme léger, a une hauteur de septante-huit mètres, elle n'a rien à l'extérieur qui la distingue des autres Koubas du voisinage, si ce n'est des proportions plus vastes, mais à l'intérieur elle est d'une richesse incomparable. Les verres de couleurs vives, disposés au sommet de la coupole, éclairent d'un jour mystérieux le sépulcre du Marabout, qui se dresse au centre du monument ; tout autour, les murs disparaissent sous les ciselures et les arabesques, qui font ressembler la pierre à une véritable dentelle multicolore ; aux parois, sont suspendus des trophées de tout genre, étendards des prophètes, *ex-voto* de toute provenance, tentures merveilleuses que nous sommes surpris de rencontrer là.

« Notre visite terminée, Si-Maammar nous reconduit dans sa demeure et nous introduit dans la salle du banquet. Cette salle, située au premier étage de la maison, est de dimensions majestueuses et surmontée d'un toit en forme de dôme. Le long du mur, à hauteur d'homme, règne une corniche, où sont conservés pieusement, depuis les temps les plus reculés, les présents dont les voyageurs ont récompensé l'hospitalité des chefs de la zaouïa. Parmi tous les bibelots bizarres qui composent la collection de Si-Maammar, on remarque une curieuse série de pendules, horloges et coucous de tous les

(1) Il y a ici évidemment une erreur. Le père de Si-Maammar et du grand maître de cette époque était Mohammed-el-Aïd, fils de Hadj-Al, le même qui avait été chargé par le fondateur de l'ordre de diriger les affaires et de veiller à l'éducation des deux fils : Mohammed-el-Kebir, et Mohammed Sr'ir que nous avons vu défendre sa ville contre l'émir et accepter notre domination.

âges et de tous les modèles, des vases de toutes formes et de tous usages, objets de l'admiration et du respect de leur propriétaire. » (*Voyage de la mission Flatter's*, page 20-21.)

En suivant pas à pas leur histoire, nous avons vus les chefs Tidjanya se mêler aussi aux affaires publiques et prendre part aux insurrections, soit en notre faveur, soit contre nous. Nous n'avons pas eu souvent à nous plaindre d'eux, et si nous nous contentions des faits, nous pourrions croire que nous avons dans cet ordre un allié fidèle : nous croyons que nous devons les redouter autant que n'importe quel ordre; le lecteur lui-même jugera quand nous lui aurons fait connaître les doctrines et l'esprit de cet ordre.

Nous n'avons rien à ajouter, à ce que nous avons dit sur l'initiation, de particulier à cet ordre. Quiconque veut être initié va trouver le Moqaddem de l'endroit qui l'admet avec les cérémonies décrites plus haut. Nous avons déjà dit que Tidjani était plutôt un éclectique qu'un véritable fondateur d'ordre tirant tout de lui-même.

Leur diker est relativement court. Comme dans l'ordre des Aïssaoua, il y a deux diker, l'un petit et l'autre grand; ce dernier, que doivent réciter les lettrés, se compose ainsi qu'il suit :

100 fois, la formule : O Dieu clément.

100 fois : Que Dieu me pardonne.

100 fois : Il n'y a de divinité que Allah.

100 fois : O Dieu, répands tes nombreuses bénédictions sur notre Seigneur Mohammed qui a ouvert ce qui était fermé, qui a fermé la liste des prophètes qui ont précédé, et fait triompher la vérité par la vérité; répands aussi tes bénédictions sur sa famille suivant son mérite et la mesure immense qui lui est due.

12 fois : « O Dieu, répands tes grâces et donne le salut : à la source de miséricorde divine, brillante comme le diamant, certaine dans sa vérité, environnant le centre des intelligences et des pensées; — à la lumière des existences qui a formé l'homme; à celui qui possède la vérité divine; à l'éclair immense traversant les nuages précurseurs de la pluie bienfaisante des miséricordes divines et qui illumine le cœur de tous ceux dont la science a la profondeur de la mer et recherche l'union de Dieu, à la lumière brillante remplissant ton Être qui renferme tous les lieux. O Dieu, répands tes grâces et accorde le salut : à la source de la vérité qui pénètre les tabernacles des réalités; à la source des connaissances; au plus droit, au plus complet, au seul véritable des sentiers. O Dieu, répands tes grâces et accorde le salut : à la connaissance de la vérité

par la vérité; au trésor le plus sublime; la largesse provient de toi et retourne à toi; au cercle de la lumière sans couleur; que Dieu répande ses grâces sur lui et sur sa famille, grâces par lesquelles, ô Dieu, tu nous les feras connaître. » Nous donnons la traduction de Rinn, page 442. Le lecteur a compris que toute cette longue énumération de titres se rapporte au prophète, à Mohammed.

C'est là le grand diker : mais les illettrés, au lieu de réciter cette longue prière, peuvent se contenter de répéter douze fois le verset suivant du Coran :

« Dieu est unique et éternel, il n'a pas enfanté et n'a pas été enfanté; il n'a pas eu d'égal en quoi que ce soit. »

Trois fois par jour : au lever de l'aurore, vers trois ou quatre heures du soir, au moment appelé par les Arabes *aceur* et, enfin, au coucher du soleil, l'affilié doit réciter ces prières. Il nous semble que vraiment leur nombre et leur longueur sont bien modérées, comparées à celles ordonnées par Ben-Aïssa. Ces prières donnent à peu près la valeur de deux mille lignes : en supposant trente lignes à la page, on a un total de soixante à soixante-dix pages. C'est cependant encore un peu plus long que le bréviaire. En le récitant, il faut prononcer distinctement les paroles *de manière à s'entendre*, sans que toutefois il soit nécessaire de prononcer à haute voix. C'est une nouvelle fatigue, nos prêtres ne sont pas, en effet, obligés de s'entendre, bien qu'ils doivent prononcer tous les mots.

Dans une des nombreuses apparitions dont Tidjani fut favorisé de la part du Prophète pendant son séjour à Fez, il lui fut ordonné une fois de mettre par écrit et ses révélations et les explications que, dans sa science, il faisait du livre du Prophète. Le titre *Min Koul Nach*, dont on a fait *Koussache*, signifie le meilleur de tout ce qu'on a pu prendre. *Nach* signifie en arabe prendre, saisir. Ce fut, nous l'avons dit, sur un ordre du Prophète qu'il abandonna les voies qu'il avait suivies jusque-là, et par cette vision il vit confirmer ce que lui avait dit le Moqaddem du Caire. Ce fut encore sur l'ordre du Prophète qu'il écrivit ce livre. Nous insistons à dessein sur cela pour bien faire comprendre que réellement Satan ou un de ses subalternes apparaît quelquefois à ces hommes plus intelligents et plus instruits que le commun des Musulmans, afin que, par leur intermédiaire, il puisse perdre encore plus facilement un plus grand nombre d'âmes.

Ce livre est divisé en six chapitres ou parties, excepté la préface, consacrée tout entière à

étude du soufisme; il n'y est question tout le temps que du grand Tidjani: on y vante son caractère, ses vertus, sa science incomparable; enfin, dans un dernier chapitre, ses nombreux miracles. Nous n'en citerons que quelques passages relatifs à l'ordre, en les abrégant le plus que nous pourrons.

Il faut que le Cheikh permette de donner le diker, c'est-à-dire de donner l'initiation. C'est là une première particularité relative à cet ordre. Nous avons vu, en effet, que, d'une manière générale, ce sont les Khouan qui choisissent et élisent leur Mogaddem dont ils demandent la confirmation au Cheikh qui ne refuse jamais. Chez les Tidjanya, au contraire, ce sont les Cheikh qui élisent et nomment les Mogaddem et les imposent aux affiliés.

A cette particularité, nous devons en ajouter une autre non moins caractéristique, qui est tout à fait l'opposé des Snoussya; on ne peut être que Tidjani; on ne peut pas à la fois être Tidjani et Qadry: tout Mogaddem qui initierait à la pratique de l'un ou l'autre Qadry qui auparavant n'aurait pas renoncé à la congrégation dont il faisait partie, serait aussitôt destitué. C'est là la règle à laquelle le fondateur ne veut pas qu'on renonce; quelle en est la raison? Personne ne le sait, pas plus le fondateur qu'un autre, et à notre avis c'est une grande faute dans laquelle ne tombera pas Snoussi.

Hoc volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.

Ce n'est pas, en effet, dit le fondateur, que notre ordre soit plus saint qu'un autre, que notre diker produise des effets meilleurs que le diker d'un autre ordre; non, tous les ordres, toutes les diverses congrégations conduisent au salut, mais c'est là le règlement que j'ai établi, et je veux qu'on s'y conforme. — Mais, lui dirons-nous, si celui qui embrasse une règle autre que la vôtre peut se sauver, celui qui vous abandonne pour entrer dans un autre ordre le pourra-t-il? — Oui, nous répondra-t-il. Le Habib (1) qui abandonne mon ordre n'a rien à craindre ni de son ancien Cheikh, ni du Prophète, ni de Dieu.

La vraie raison de cette règle qui fait de cet ordre un ordre tout à fait à part, c'est la volonté du Cheikh. Nous le répétons, c'est une faute. Snoussi, loin de prêcher un ordre exclusif, comprendra mieux son but, en réunissant sous une même règle les affiliés des divers ordres, tout en leur permettant de rester dans leur ordre; ainsi un Qadry pourra être Snoussy sans quitter

(1) Le mot Habib signifie mot à mot ami, compagnon: les Tidjanya préfèrent ce mot à celui de Khouan, il dérive de la racine hébraïque *hebb*, aimer.

l'ordre d'Abd-el-Kader-el-Djilani, tandis qu'on ne peut pas en même temps être Snoussy et Tidjani.

Quant au supérieur général, nous avons vu comment on procédait à son élection, nous avons vu combien furent déçus dans leurs espérances Si Ahmed et Si-El-Bachir, quand ils virent un descendant de Hadj-Ali occuper encore la grande maîtrise. A notre avis, ce fut un bonheur pour l'ordre, et par ce fait nous pouvons juger déjà comment les Mogaddem savent préférer les intérêts de la congrégation à ceux d'une famille: avant tout, ils veillent à sauvegarder ceux de l'ordre, et ils écartent avec soin tout personnage qui pourrait porter préjudice à l'ordre. Sid Ahmed ne se tint pas pour battu, et, s'installant à Aïn-Madhi, il y dirigea plus ou moins bien une partie de la congrégation. Nous citerons bientôt une lettre de lui où il se fait passer pour grand-maître, ou tout au moins en usurpe les droits. Il est certain qu'actuellement la division règne dans l'ordre, et si de droit il n'y a qu'un seul Cheikh, de fait il y en a deux: l'un à Tamelhalt, l'autre à Aïn-Madhi.

Nous ne savons à qui nous pourrions comparer l'autocrate grand-maître des Tidjani. Nous ne croyons pas qu'il y ait sur la terre un homme aussi puissant que lui, exerçant une telle autorité sur ses confrères, excepté le souverain grand-maître de la franc-maçonnerie universelle, le grand-maître des sociétés chinoises ou celui des Snoussya. Nos lecteurs croiront-ils ce que nous allons leur dire? C'est cependant un témoin oculaire, qui certes n'avait aucun intérêt à nous tromper: c'est Brosselard, dans son récit de la mission Flatters:

« La secte des Tidjani est une des plus puissantes de ces vastes associations religieuses qui se partagent la population arabe, véritables francs-maçonneries qu'un fanatisme aveuglé peut à l'occasion rendre redoutables. Les Tidjani se distinguent comme les plus nombreux et les plus envahissants de ces sectaires: les règles de l'ordre inspirent à ses adeptes des sentiments de superstition et un esprit d'abnégation qui les amènent à *se dépouiller de tous leurs biens* au PROFIT DE LA COMMUNAUTÉ représentée par ses Marabouts, et à *faire au besoin sans efforts et sans regrets le sacrifice de leur vie*. Aussi cette secte a-t-elle poussé dans tout le Sahara algérien des ramifications nombreuses; récemment dans une des oasis les plus reculées du Sud-Oranais, j'ai été moi-même surpris de trouver toute-puissante l'influence des Tidjani. Là, tout leur a été abandonné, tout leur appartient, l'eau, le sol, les mai-

sons, les palmiers, les oiseaux eux-mêmes. Je voulus un jour y tuer des pigeons, mais j'en fus empêché par les habitants de l'oasis, qui me représentèrent que ces heureux volatiles, appartenant aux Tidjani, étaient inviolables et sacrés, et que, les tuer, c'était attirer sur moi la colère céleste. Il fallut bien me rendre à ces irréfutables considérations. » (Page 25)

Voilà donc jusqu'à quel point va s'exercer leur toute-puissance: tout leur appartient, et les pauvres Khouan ont dû entre leurs mains céder tous leurs droits de propriété. Remarquons bien que ceci est pour les Khouan habitant loin de tout centre, loin de toute zaouia. Que sera-ce de ceux qui habitent avec le grand-maître. C'est avec peine que nous nous résolvons à l'écrire, mais nous le ferons pour demander si vraiment nos indifférents à ces questions, qui nous accusent de voir le diable partout, diront que c'est là l'œuvre de Dieu. Eh bien, les femmes elles-mêmes sont la propriété du grand-maître; c'est lui qui doit les fournir aux affiliés qui vivent à côté de lui. Peut-on pousser plus loin l'omnipotence, ou plutôt ne faudrait-il y voir qu'une imitation de ce qui se passe dans les divertissements entre frères et sœurs dans la franc-maçonnerie?

Nous ne nous arrêterons pas à faire connaître leur doctrine contenue dans le Kounache; nous avons dit que Tidjani n'était qu'un philosophe éclectique, sa philosophie s'en ressent: le panthéisme indien s'y trouve mêlé à la théorie de l'unité absolue de Dieu, principe du bien et du mal, comme nous l'avons exposé plus haut, ou plutôt, par une inconséquence que nous ne pouvons comprendre, le mal n'existerait pas au dire de Tidjani. « Chaque atome des êtres est une émanation du Très-Saint, lequel est absolument pur... Admettre une souillure dans un atome, serait supposer l'existence d'une impureté dans les attributs divins, qui sont parfaits et purs de toute imperfection; ce serait détruire la divinité qui comprend tous les atomes. En effet, la divinité est ce degré de Dieu qui embrasse tous les êtres. Rien n'existe qui ne soit soumis à la divinité et tenu de lui rendre hommage par l'abaissement, l'humiliation, l'adoration, la proclamation de ses louanges, la prosternation. Si l'atome était souillé, il ne lui serait pas permis d'adorer Dieu, de se prosterner devant lui, de le prier. L'atome est donc pur, puisqu'il est entouré par la divinité, qu'il est une émanation de son nom très saint. » (Trad. de M. l'interprète Arnaud, cité par RINN, page 147.)

Ce passage est clair et précis, du moins cela nous semble ainsi. C'est une doctrine mons-

trueuse, c'est le panthéisme le plus pur. Comment sur un tel dogme bâtir un système de morale? puisqu'il n'y a pas de mal dans l'atome, toutes nos actions sont bonnes, toutes sont dignes de Dieu. Nous ferons remarquer que, dans cet ouvrage, Tidjani parle beaucoup des rapports de la créature avec la divinité; il n'a pas compris la théorie des idées en Dieu, et a appliqué à l'être concrétisé les qualités qui lui conviennent seulement dans l'intelligence divine. Quelquefois, au milieu de telles monstruosité, on rencontre des passages vraiment beaux et touchants. Tel est le récit de la mort de Karoun.

Karoun s'était révolté contre Moïse, qui demanda à Dieu de le châtier: « J'ai mis la terre sous ta puissance, répondit Allah, fais-y ce que tu voudras. » Moïse, dans sa colère, ordonna à la terre d'engloutir le révolté. Assis sur son trône d'or, Karoun sentit la terre s'écrouler sous ses pieds. Soixante-dix fois le malheureux pria Moïse de lui pardonner, et soixante-dix fois Moïse ordonna à la terre de l'engloutir. Quand le malheureux fut descendu dans le sein de la terre: « Comment, dit Allah, Karoun l'a appelé soixante-dix fois à son aide, et tu n'as pas eu pitié de lui! S'il m'avait, moi, invoqué une seule fois, je l'eusse secouru. Sais-tu, ajouta Dieu, pourquoi tu n'as pas eu pitié de lui? Parce que tu ne l'as pas créé, car si tu l'avais créé, tu aurais eu de la compassion pour lui. Je le jure par ma puissance et ma grandeur, jamais après toi il ne m'arrivera de confier à quelqu'un le commandement de la terre. »

Que peut-on reprocher à ces dernières lignes? Elle est belle cette réponse de Dieu à Moïse. Et ces paroles: tu n'as pas eu pitié de lui, parce que tu ne l'as pas créé? Pourquoi faut-il que de telles paroles se trouvent dans un tel fumer?

Notre but n'est pas d'analyser les doctrines philosophiques de ces fondateurs d'ordre; nous n'en parlons que pour faire connaître davantage l'ordre et faire sentir les ressemblances qu'il y a entre ces doctrines et celles de la franc-maçonnerie. Il n'y a pas, à notre avis du moins, une différence sensible quant au fond: Ce Dieu, unique cause du bien et du mal, cet Allah, seule cause et du bien et du mal, sous l'autocratie duquel toutes les autres créatures ne sont que des automates irresponsables, pareils à un bâton avec lequel j'assomme mon voisin, ce Dieu unique, souverainement bon et souverainement méchant, diffère-t-il beaucoup du Lucifer du Paladisme?

(A suivre.)

Ad. Ricoux.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

LE CONGRÈS DE TRENTE

Le Congrès Antimaçonnique International de Trente a eu tout le succès qu'on pouvait attendre d'une Assemblée hautement patronnée et plusieurs fois bénie par Sa Sainteté Léon XIII, composée des représentants les plus autorisés du monde catholique, inspirée par l'idée la plus élevée et la plus sainte, celle d'opposer une forte digue aux empiètements toujours croissants de l'impiété maçonnique, et de délivrer l'Eglise et la société de leurs plus mortels ennemis.

Sa voix, partie du lieu prédestiné d'où furent lancés les anathèmes qui écrasèrent le protestantisme naissant, a été entendue de tout l'univers, et de tous les coins de la catholicité a retenti l'écho du cri de guerre sainte déclarée au nom de Dieu et de son Vicaire à la secte infernale.

Un rugissement de terreur et de colère a répondu, du fond des antres ténébreux où Satan est adoré, à cet appel généreux de la religion et de la foi : Dieu le veut : *Quis ut Deus?*

Définir le but et l'esprit de cette nouvelle croisade, faire connaître les forces et les desseins de l'ennemi à combattre, démasquer ses fourberies et ses embûches, délimiter le champ de la lutte, indiquer les moyens les plus efficaces, les armes les plus sûres pour faire reculer le monstre et remporter la victoire finale, telle a été l'œuvre du Congrès de Trente ; soit que, dans les assemblées générales, par la voix d'illustres et éloquents orateurs, il ait exposé les principes fondamentaux qui doivent présider à la lutte et inspirer aux combattants une ardeur digne du grand but qu'ils poursuivent ; soit que, dans les travaux des diverses sections

qui se sont partagé la besogne, il ait nettement établi les bases de l'organisation universelle antimaçonnique et tracé les règles à suivre pour donner aux œuvres des sociétés militantes toute leur efficacité et leur fruit.

A ce dernier point de vue, les résolutions prises et arrêtées par la IV^e section, celle de l'action, ont une importance majeure. Aussi bien est-ce de ce côté que s'est principalement portée l'attention des Congressistes.

Nous nous proposons de donner à nos lecteurs, dans ce numéro d'octobre, un compte-rendu détaillé des opérations du Congrès ; nous sommes obligés de le remettre à plus tard. Probablement, nous en ferons un numéro spécial.

Nos lecteurs connaissent la cause de ce renvoi, et ils nous le pardonneront, ainsi que le retard apporté à la publication du présent numéro.

Au Congrès de Trente, une question subsidiaire fut posée au sein de la IV^e Section par quatre congressistes allemands, dont le plus ardent, le docteur Kraztfeld, était venu de Cologne, animé des sentiments les plus hostiles contre toutes les révélations quelconques au sujet de la Haute Maçonnerie et du Rite Palladique Réformé Nouveau. Allant plus loin que M. Margiotta et s'appuyant sur de récentes négations maçonniques, publiées à Leipsig, le docteur Kraztfeld déclara que Miss Diana Vaughan n'existait pas et que ceux qui affirmaient son existence devaient en donner publiquement toutes les preuves. Les négateurs allemands obtinrent ainsi la tenue d'une grande réunion à laquelle assistèrent tous les congressistes et les représentants de la presse.

On sait quel en fut le résultat : d'une part, les explications données par les amis de Miss Vaughan satisfirent les congressistes de tous les pays, sauf quelques obstinés Allemands, à

peine une vingtaine sur huit cents congressistes; d'autre part, une formidable campagne de presse fut entreprise par la *Koelnische Volkszeitung*, gazette de Cologne, nous diffamant de la façon la plus odieuse, sans apporter aucune preuve de ses assertions, et triomphant d'une lettre de M. le docteur Hacks, passé à l'ennemi.

De l'Allemagne, la rage de certains journalistes s'est communiquée à la France. Aujourd'hui, c'est à qui cherche à nous accabler : les contes les plus absurdes sont inventés de toutes pièces pour nous perdre de réputation; le parti-pris est tel, que les meneurs de la campagne se refusent systématiquement à étudier la question qu'ils traitent et ne tiennent aucun compte des voix amies qui s'élèvent en notre faveur.

C'est une épreuve bien dure que nous traversons; elle est le châtimement des graves fautes que nous avons commises, alors que nous combattions l'Eglise. Nous pensions que onze années de réparation devaient nous préserver d'un tel déchaînement. La question, que l'on prend pour prétexte des plus violents outrages, a été réservée à une Commission spéciale, dont l'*Univers* lui-même a parlé en ces termes :

« Cette Commission (constituée à Rome au sein du Conseil directif général de l'Union antimaçonnique universelle) a entrepris l'examen de la question au point de vue des preuves objectives dont elle poursuit la recherche par une enquête à fond. Les personnages qui en sont chargés présentent toutes les garanties voulues d'honorabilité et de compétence, et ils sont on ne peut mieux placés pour requérir et vérifier aux sources les plus sûres les renseignements voulus. » (*Univers*, n° du 8 novembre.)

Il semble qu'en présence d'une telle déclaration on devrait s'en rapporter à ce que décidera cette Commission, que le Congrès de Trente a proclamée seule compétente. Il n'en est rien; chaque jour nous apporte une nouvelle attaque, une nouvelle calomnie.

Nous avons, d'abord, répondu aux lettres les plus pressantes; car plusieurs avaient besoin d'une réponse immédiate. Quant à répondre directement aux journaux, cela devient matériellement impossible; au surplus, la mauvaise foi des adversaires leur fait retrancher tout ce qui pourrait servir à notre défense.

Nous attendons donc la fin de la tempête, dans cette revue qui nous a valu de nombreux amis. A ces amis, qui nous envoient leurs encouragements et qui nous écrivent : « Tenez bon ! » nous répondrons que nous ne sommes pas de ceux qui trahissent une cause, qui se vendent. Nous sommes trop heureux d'avoir

retrouvé la foi, et nous offrons à Dieu les douleurs que nous éprouvons dans cette terrible épreuve.

Fort de notre innocence devant les accusations aveugles des malheureux confrères qui ne se rendent pas compte de la joie de la secte à cette heure, nous resterons debout ici pour nous défendre, et pour cette défense nous brûlerons jusqu'à notre dernière cartouche.

Léo Taxil.

Première Explication

Après le Congrès de Trente, M. l'avocat Scala, directeur de l'*Italia Reale*, de Turin, qui fut le rapporteur général de la IV^e section au Congrès de Trente, fit avec moi un échange de portraits en souvenir du Congrès. Il écrivait sur sa photographie cette dédicace, datée du 26 octobre : « A M. Léo Taxil, souvenir fraternel in *Corde Jesu*. Le jour de saint Raphaël, 1896. *Sursum corda* ! »

Je lui envoyai aussitôt la lettre suivante :

Paris, le 28 octobre 1896.

Cher et très honoré confrère,

Sursum corda ! m'écrivez-vous. En effet, la bataille est chaude, et plus que jamais il est de circonstance de nous dire les uns aux autres : Haut les cœurs !

Il faut, en vérité, que le Congrès de Trente ait sérieusement inquiété les adversaires, pour qu'ils aient eu recours à la tactique la plus déloyale et n'aient pas hésité dans l'emploi des armes les plus odieuses; mais ce qui est inouï, c'est qu'il y ait encore des catholiques qui ne comprennent pas qu'ils sont tombés dans un piège.

Rien n'est plus clair, cependant !

Mardi dernier, 21 octobre, le F. Sapor, orateur de la Loge *l'Avant-garde maçonnique*, faisait, à l'hôtel du Grand Orient, rue Cadet, le compte-rendu du Congrès de Trente, en racontant joyeusement qu'il avait réussi à s'y faire introduire. La secte savait, à l'avance, qu'on allait soulever la question Diana Vaughan, non pas sous la forme de questions discrètes, posées à l'amiable et en tête-à-tête dans un bureau, de façon à ce que ceux qui doutaient prissent des renseignements auprès de ceux qui étaient au courant, mais tout au contraire, sous la forme d'interpellations publiques dans la IV^e section, afin de provoquer la grande séance où les amis de Miss Vaughan seraient forcément tenus à des réserves, qu'on exploiterait ensuite avec le plus de fracas possible.

Les francs-maçons se vantent aujourd'hui d'avoir jeté la discorde dans notre camp, et ils s'imaginent triompher dès à présent. Leur orgueil suppose que toute constatation, qui

sera faite désormais concernant les crimes, les sacrilèges et les infamies commises dans les Arrière-Loges, sera considérée, par le public, comme une mystification. Avec l'aide de Dieu, nos adversaires connaîtront bientôt, une fois de plus, que saint Michel est toujours vainqueur.

Le coup a été bien monté. Il faut le reconnaître; mais les hommes intelligents voient aisément quel a été l'ouvrier, quand ils examinent de près une œuvre.

La *Rivista Antimassonica* avait prévenu les congressistes en termes très formels, dans son numéro du 15 septembre; elle espérait que les négations des journaux allemands ne trouveraient aucun écho dans le Congrès. Malgré ces sages avis, un congressiste de Cologne, qui s'était inscrit à la IV^e section, — précisément celle où s'était glissé le F. . . délégué du Grand Orient de France, — a réclamé, à plusieurs reprises, une séance pour ces débats, et cette séance lui a été accordée, à la grande joie de ceux qui savaient comment on l'exploiterait après le Congrès.

Aujourd'hui, nous possédons à Paris les preuves du complot.

La séance du 29 septembre était nécessaire pour justifier aux yeux du public tout le tapage qu'on entendait faire en se servant de la *Kölnische Volkszeitung*. Le grand article du docteur Cardauns (n° du 13 octobre), et la réponse que le docteur Hacks devait y faire (n° du 16 octobre), **étaient une affaire convenue et arrêtée avant le Congrès.**

Cet article du docteur Cardauns contient des mensonges des plus perfides, qu'il est impossible au public de contrôler.

Il y est dit que le déjeuner que Miss Diana Vaughan offrit, le 21 décembre 1893, au Grand Hôtel Mirabeau, à Paris, à des journalistes venus pour l'interviewer et à un dessinateur envoyé pour faire son portrait, était une comédie; loin d'être présentée comme une voyageuse habitant l'hôtel, la personne qui retint ses visiteurs à déjeuner est qualifiée « *femme de chambre* », afin de laisser croire que les directeurs de cet hôtel facilitèrent la prétendue comédie.

Or, il est établi maintenant, par une constatation faite sur les livres de l'hôtel, sur les registres de décembre 1893, que Miss Diana Vaughan a très réellement habité l'hôtel Mirabeau une dizaine de jours à cette époque, qu'elle y a séjourné sous son nom, qu'elle venait de Londres et qu'elle repartit pour Londres. Plusieurs lettres chargées lui furent envoyées au Grand Hôtel Mirabeau durant son séjour, et d'autres lettres également recommandées qui y arrivèrent pour elle après son départ, furent réexpédiées à Londres, à l'adresse qu'elle avait indiquée.

Ce mensonge flagrant suffit pour faire juger la valeur de l'article du journal de Cologne. Et c'est nous, les amis de Miss Diana Vaughan, que les feuilles allemandes ont osé traiter d'imposteurs!

Ne voulant pas abuser de votre patience, je ne relèverai pas les autres mensonges du journal de Cologne. Je me bornerai seulement à appeler votre attention sur la ridicule fable, par laquelle on fait intervenir ma femme dans cette affaire. Selon le docteur Cardauns, la photographie de Miss Diana Vaughan en costume masculin serait une autre supercherie: c'est moi, Léo Taxil, qui aurais posé chez le photographe, avec un cordon maçonnique; après quoi l'on aurait collé sur l'épreuve la tête de M^{me} Taxil; cette épreuve, arrangée ainsi, aurait été re-photographiée, et voilà comment le tour aurait été joué!

Le journal de Cologne peut tromper la masse du public en insinuant que la photographie maçonnique de Miss Vaughan représente M^{me} Léo Taxil; ses lecteurs et ceux des journaux qui reproduisent ces insinuations ne peuvent pas vérifier le fait. Toutefois, il est bon de dire que j'ai envoyé à Rome la photographie de M^{me} Taxil, dont l'identité pourra être attestée par un ecclésiastique des plus vénérables, qui la connaît bien, et voilà encore un point sur lequel la lumière se fera facilement devant la Commission d'enquête. Quand plusieurs mensonges flagrants auront été constatés, je me demande quel cas la Commission pourra faire des négations audacieuses, dans lesquelles il est trop facile de voir un parti-pris extraordinaire.

En ce qui concerne le docteur Charles Hacks, le journal de Cologne s'appuie sur un livre dont il est l'auteur et qui contient un chapitre réellement déplorable; mais le docteur Cardauns se garde bien de dire que, dans sa publication *Le Diable au XIX^e Siècle* (1^{er} volume, dernière page), M. Hacks avait confessé avoir eu, hélas! des défaillances dans sa foi et s'en accusait, en faisant allusion à ce malheureux écrit.

« Mais, pour combattre avec efficacité les stratagèmes de l'enfer, il faut être un saint. Le croyant, qui est aussi, hélas! un grand pécheur, ne peut pas grand'chose contre les puissances diaboliques; mais, si ce chrétien indigne a su du moins conserver sa foi, s'il sait la retrouver après les tristes heures de défaillance, s'il est, en outre, un observateur doublé d'un médecin, et s'il est ou a été en mesure d'assister à des phénomènes étranges et troublants, il les note, les étudie, les rapporte, et, dans la mesure de ses faibles forces, il en tire argument et travaille en ceci pour la cause de Dieu: c'est là son seul mérite, et il est bien petit. »

Nous croyons que ce passage n'est pas le seul où le docteur Bataille a fait allusion à ces tristes heures de défaillance ; elles furent passagères et nullement répétées. Les lecteurs du *Diabole au XIX^e Siècle* trouveront certainement d'autres pages où l'écrivain fit son « mea culpa ». S'il ne cita pas l'ouvrage dont il était contrit, c'est qu'on était alors en pleine polémique ; le mauvais livre était ignoré, et l'auteur, qui se le reprochait, désirait éviter tout scandale. C'est Notre-Seigneur lui-même qui l'a dit : « Malheur à celui par qui le scandale arrive ! » La *Koelnische Volkszeitung* n'a pas lieu, vraiment, d'être fière d'avoir entrepris cette scandaleuse campagne et remis au jour des pages que chacun des vrais amis du docteur déploierait avec lui et couvrirait d'un miséricordieux oubli.

Le fait d'être l'auteur de ce livre et le fait d'avoir visité les Triangles palladiques sont tout à fait distincts ; l'un n'empêche pas l'autre. D'ailleurs, l'*Univers*, dans son numéro de samedi 24 octobre, reconnaît que « ce livre paraît avoir été retiré du commerce et qu'il a été impossible de s'en procurer un exemplaire ; pour le lire, il a fallu aller à la Bibliothèque Nationale. »

Ce qui est grave, c'est que le journal de Cologne donne le docteur Hacks comme ayant été, de tout temps, un libre-penseur militant, un homme connu sous son vrai nom pour auteur de nombreux livres d'anticléricalisme. Ceci est absolument faux. D'abord, le mauvais livre de M. Hacks, *le Geste*, n'est nullement une œuvre de combat ; c'est une fantaisie d'artiste boulevardier, dans laquelle, à côté de pages fâcheuses, on trouve de magnifiques éloges de nos grands orateurs chrétiens, notamment M. de Mun et Windthorst. Ensuite, en dehors du *Geste*, le docteur Charles Hacks a écrit *A bord du Courrier de Chine*, qui est un livre technique, destiné aux passagers des grands paquebots qui vont jusqu'à Yokohama, et je défie bien qu'on signale dans ce volume une seule ligne à désapprouver. Le journal de Cologne a cité uniquement le *Geste*, parce qu'il ne pouvait citer rien autre.

Elevé très chrétiennement, le docteur Hacks a commis une faute, un chapitre sceptique dans une œuvre de fantaisie ; il a regretté cette faute ; il a vécu en bon chrétien, et mille personnes peuvent l'attester. A sa clinique de la rue Madame, à Paris, il soignait gratuitement les pauvres, les ecclésiastiques, les religieux et les religieuses. *Tout Paris sait cela*, et le journal de Cologne aura de la peine à démontrer que cet homme fut un mauvais catholique.

Je n'ai pas à le défendre, pourtant, puis qu'il vient de faire une chute lamentable. Il

n'a pas écrit que ses récits personnels étaient une mystification (1), comme on cherche à le faire croire ; mais dans sa lettre au journal de Cologne, *parlant d'aujourd'hui*, il dit que ses opinions sont celles exprimées dans ce chapitre du *Geste*, qui fut sa seule faute. Eh bien, j'en appelle à toutes les personnes de bonne foi, n'est-ce pas là la véritable chute de ce malheureux ? Il est plus coupable aujourd'hui que lorsqu'il écrivit ce chapitre ; il efface, d'un trait de plume, les regrets qu'il avait formulés.

Quel a été le mobile de cet acte si coupable ? S'est-il jeté de lui-même dans l'abîme, ou bien y a-t-il été entraîné ? *L'avenir le dira, un avenir prochain.*

En attendant, voici ce qui est connu maintenant, grâce à une enquête faite après le Congrès de Trente :

1^o La secte, ne pouvant atteindre miss Diana Vaughan dont les mesures de sécurité sont bien prises et, d'autre part, ne pouvant nier l'authenticité des documents publiés par la vaillante convertie, cherchait comment il lui serait possible de frapper de discrédit ses précieuses révélations ; en outre, l'organisation des forces anti-maçonniques l'inquiétait, et en particulier la convocation définitive du premier Congrès international à Trente l'avait mise en fureur ;

2^o Le Grand Orient d'Italie, qui avait sacrifié Lemmi aux réclamations du Grand Orient de France, demanda à celui-ci de faire les frais d'une manœuvre, de nature à jeter le désarroi dans le camp catholique ; la manœuvre proposée fut d'obtenir la trahison **publique** d'un des anti-maçons qui avaient contribué à faire la lumière sur l'organisation occulte de la haute maçonnerie universelle ;

3^o A cet effet, des négociations ont été entamées avec le docteur Hacks, pendant que le F. F. Findel, de Leipsig, qui n'avait jamais protesté contre les révélations faites sur son compte, depuis plus de trois ans, se mettait tout à coup à nier l'existence de la haute maçonnerie ; les preuves surabondent sur les relations brusquement établies entre le docteur Hacks et les principaux chefs du Grand Orient de France ; son amour-propre ayant été froissé de ce que la Société des sciences psychiques (Société catholique dont il était vice-président) n'avait pas adopté son rapport dans l'affaire Couédon ou *la Voyante de la rue*

(1) Depuis lors, le docteur Hacks a aggravé son cas ; dans des lettres d'une impiété frénétique, qu'il s'est plu à prodiguer, il s'est déclaré mystificateur, en traitant publiquement « d'imbéciles » les catholiques qui ont eu confiance en lui. Nous-même, il nous qualifie de « ramolli ». Mais ce jeu ne peut tromper que ceux qui veulent quand même fermer les yeux. Un saint prêtre, qui a connu le docteur Hacks bon et pieux, nous écrivait récemment : « Il parle et écrit comme un véritable possédé. »

Paradis, il donna sa démission de cette société et se livra dès lors aux francs-maçons qui l'adulèrent (voir les articles de la *Lanterne*) ;

4° Le Directoire Suprême de la haute maçonnerie universelle émit l'avis, adressé au F. Findel et au Grand Orient de France, qu'il fallait « faire tromper les catholiques par des catholiques eux-mêmes trompés » ; la *Kölnische Volkszeitung* fut désignée, et le docteur Hacks se rendit à Cologne ; la présence du docteur Hacks à Cologne quelque temps avant le Congrès de Trente est un fait acquis, indéniable ;

5° L'article du docteur Cardauns dans la *Kölnische Volkszeitung* du 13 octobre est le résultat d'une entente préalable, bien antérieure au Congrès de Trente ; les faux renseignements, qui ont amené le journal de Cologne à émettre des mensonges flagrants dans cet article, proviennent du F. Findel ; la réponse, *trop prompte*, du docteur Hacks, prouve qu'elle avait été promise, sinon rédigée d'avance, pour donner au journal de Cologne un air de triomphe ; en effet, cette réponse de M. Hacks, habitant Paris, a été insérée le 16 octobre, accompagnée de dessins clichés, dont l'exécution démontre jusqu'à l'évidence que ladite réponse était certaine ;

6° Le Grand Orient de France, payant les frais de la trahison, exigea qu'un de ses délégués serait introduit au Congrès de Trente, afin de surveiller, dans la IV^e section, si tout s'exécutait conformément aux conventions, c'est-à-dire si rien ne serait négligé pour provoquer une grande séance qui permettrait de publier à grands fracas l'article destiné à discréditer toutes les révélations sur la haute maçonnerie, article auquel devait répondre la lettre du docteur Hacks ; le délégué désigné fut le F. orateur de la Loge *l'Avant-Garde maçonnique* ; il partit de Paris le mercredi 23 octobre par le train de 8 heures 35 du soir.

Il est pénible d'avoir à constater une trahison aussi noire. Pour ma part, je ne l'ai pas apprise sans un gros serrement de cœur. Mais qu'importent les hommes ! Dans le cas du docteur Hacks, c'est un compagnon d'armes qui disparaît par une triste défection : son témoignage ne demeure pas moins, malgré lui-même. Il ne nie et ne peut nier ni l'existence de miss Diana Vaughan, ni la sincérité de sa conversion, *et ceci frappera tout esprit attentif*. Il a déposé les armes et passe à l'ennemi. Tant pis pour lui ! Les déclarations du Chef de l'Eglise sur le caractère satanique de la Franc-Maçonnerie, les éclaircissements apportés par Mgr Meurin, les documents maçonniques que l'on découvre chaque jour, tout cela subsiste et est inattaquable.

Et quel catholique pourrait croire que cet

incident est de nature à justifier les francs-maçons des crimes que l'histoire leur reproche ?

Est-ce que les vols d'hosties consacrées ne sont pas des faits notoires ? Est-ce que le poignard et le poison, maniés par la secte, n'ont pas trop souvent fait leur œuvre criminelle ?

Bien mieux, les querelles engagées sur le nom de Miss Vaughan n'ont réussi qu'à provoquer l'examen de la question maçonnique et à raviver les souvenirs. Tout récemment, un curé italien apportait son témoignage à l'enquête qui est ouverte : il déclarait s'être trouvé, il y a plusieurs années, au cours d'un voyage, assez longtemps avec une jeune femme qui dissimulait mal son sexe sous le costume masculin ; ce voyageur étrange venait d'Amérique, il portait le nom de *Monsieur Vaughan*, il s'occupait d'affaires politiques de Rome, le timbre féminin de sa voix trahissait son déguisement ; et quand ce digne ecclésiastique eut entre les mains la photographie de Miss Diana Vaughan, il a reconnu, sans hésiter, son compagnon de voyage. Ce nouveau témoignage a été recueilli par M. le chanoine Mustel depuis le Congrès de Trente.

Plusieurs journaux qui avaient nié d'abord, d'une façon absolue l'existence même de Miss Vaughan, reconnaissent déjà que le fait de l'existence ne paraît plus discutable ; ils se retranchent maintenant derrière cette double question : « Est-elle sincère ? Les révélations sont-elles bien fondées ? »

La partie est donc gagnée, puisque nous en sommes là en si peu de temps. Une fois l'existence admise, la vérité des documents produits apparaît de la façon la plus lumineuse, puisque la secte n'a fait nier l'existence de la personne que parce qu'elle se sentait écrasée par les documents. Quant à la sincérité de Miss Vaughan, elle crève les yeux.

Il faut ne pas avoir lu une seule page de la *Neuvaine Eucharistique* pour ne pas comprendre que cette âme est débordante de foi. Une aventurière pourrait-elle se pénétrer si ardemment et si tendrement des splendeurs de l'Eucharistie ? (1)

Tous les amis de la vaillante convertie attendent avec une entière confiance le verdict que rendra la Commission de Rome ; ils sont convaincus qu'elle se prononcera avec sagesse, mais aussi avec fermeté, et que sa décision ne compromettra en rien la sécurité de Miss Vaughan.

Quant à moi, j'aurai traversé dans cette

(1) La sincérité de miss Diana Vaughan éclate encore dans son désintéressement ; nous pourrions en citer des preuves nombreuses à la Commission d'enquête de Rome ; et, d'ailleurs, les noms des divers éditeurs de la vaillante convertie permettront aux membres de la Commission de s'édifier complètement.

circonstance une douloureuse épreuve. Après onze années, pendant lesquelles je ne crois pas qu'un catholique ait quelque chose à me reprocher, j'étais loin de m'attendre aux attaques dont j'ai été assailli. J'ai offert à Dieu ces peines, et je demande les prières des uns et des autres. La défection du docteur Hacks me fait frémir : des centaines de prêtres ont vu cet homme si bon, si simple dans l'accomplissement du devoir chrétien ; ce serait à croire qu'il est devenu fou, si l'on n'avait pas les preuves de son épouvantable chute.

J'avais donc bien raison de dire aux congressistes trop enthousiastes qui m'acclamaient à Trente : « Pour faire honneur à un converti, attendez qu'il soit mort ». Il est juste que celui qui a failli gravement durant de longues années soit humilié sans cesse, plutôt qu'applaudi. Il doit effacer son passé à force de dévouement à la cause de l'Eglise.

Veuillez agréer, cher et très honoré confrère, l'expression de mes sentiments respectueux dans le divin Cœur de Jésus.

Léo Taxil

— * —
Au sujet du *Diable au XIX^e Siècle*, voici ce que nous avons écrit à plusieurs journaux, et notamment à l'*Univers* :

« Le Dr Hacks déclare n'avoir écrit qu'une partie du *Diable au XIX^e Siècle* et dit qu'il y a eu pour cet ouvrage plusieurs collaborateurs ; mais il ne nie pas avoir été l'auteur de ce qui, dans cette publication, constitue les « récits d'un témoin » à proprement parler. Il ne dit nulle part dans sa lettre au journal de Cologne qu'il a mystifié le public en racontant des aventures qui ne lui sont pas arrivées. Les personnes qui possèdent cette publication ont pu constater, en effet, qu'à côté des récits personnels du docteur, il y a de nombreuses pages consacrées à des épisodes que l'auteur principal ne présente pas en témoin oculaire. Les premiers fascicules de la publication ayant soulevé des polémiques violentes, les éditeurs jugèrent qu'il était utile d'augmenter l'ouvrage de tout ce qui pourrait venir à l'appui des récits personnels du docteur ; ainsi, tout ce qui est relatif aux faits antérieurs n'est pas du Dr Hacks. Un grand nombre de faits merveilleux ont été communiqués et attestés par des abonnés, tous vénérables ecclésiastiques. L'ouvrage ne trompe aucunement le lecteur ; car chacun peut faire aisément le triage de ces innombrables épisodes et se rendre compte très exactement de ce qui est l'œuvre personnelle du docteur. L'ouvrage subsiste, par conséquent, dans son ensemble et dans ses détails, et d'ailleurs il ne faut pas oublier que des faits racontés personnellement par le Dr Hacks ont été confirmés par des missionnaires.

« Le Dr Hacks rompt avec ses amis catholiques ; voilà uniquement ce qui ressort, sans contestation possible, des déclarations tout à fait inattendues et d'une impiété outrée, qu'il se plaît à multiplier, à la grande joie des Nathan, Findel et *tutti quanti*.

« Mes pensées véritables sur la religion sont dans le *Geste*, et en particuliers sur la religion catholique, que j'accable de mon plus profond mépris », voilà ce que ce malheureux a osé écrire dans sa lettre à la *Kölnische Volkszeitung*, lui que des centaines de prêtres ont connu excellent chrétien. Oui, Monsieur, contradictoirement à ce que vous avez écrit au sujet de la clinique Saint-Sulpice, des centaines d'ecclésiastiques, de religieux et de religieuses peuvent attester que le Dr Hacks donnait gratuitement ses consultations ; les médicaments mêmes étaient gratuits.

« Voilà pour la lettre au journal de Cologne. Depuis lors, le Dr Hacks en est arrivé, d'un jour à l'autre, à forcer tellement la note, que ses anciens amis, ceux qu'aujourd'hui il déclare avoir mystifiés, se sont demandé s'il n'était pas devenu subitement fou ; car, en examinant les choses froidement, il est impossible de trouver toute naturelle une telle conduite. Vous pouvez dire que je ne suis pas assez naïf pour m'être laissé duper ; je vous affirme que, quelque temps après ma conversion, le Dr Hacks, mon ancien camarade d'enfance, s'étant rendu à Paris, est venu chez moi me féliciter chaleureusement de mon retour aux sentiments religieux. Vous dites que le Dr Hacks a été un des collaborateurs de la Librairie Anti-Cléricale ; je vous donne ma parole d'honneur que vous avez été mal renseigné : le Dr Hacks n'a pas écrit une ligne, une seule ligne, dans un volume, dans une brochure, dans un journal ou une publication quelconque de cette librairie. En vain, cherchera-t-il maintenant à se faire plus noir qu'il n'est ; les catholiques qui l'ont connu garderont de lui le meilleur souvenir, malgré l'horreur de sa chute actuelle. Il est impossible qu'il les ait trompés alors, et surtout pendant si longtemps. Tous ceux qui ont été ses amis, ses vrais amis, sont désolés de ce qui arrive ; car c'est un homme d'une extrême bonté qu'ils ont connu et qu'ils ont vu à l'œuvre.

« Sans doute, il vaudrait cent fois mieux pour lui que nous nous trouvions en présence d'un cas de folie ; mais sa dernière lettre à la *Libre Parole* n'est pas l'acte d'un fou, c'est l'acte d'un homme qui délibérément veut détruire ce qu'il a fait et qui s'est donné à l'ennemi pour jeter la division parmi les défenseurs de l'Eglise, essayer d'enrayer le mouvement antimacornique, au moment où le Congrès de Trente vient de jeter les bases de l'organisation générale de la résistance à la secte, et empêcher toute dénonciation nouvelle contre elle. D'ailleurs, sa trahison n'est que trop certaine et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle est connue ; c'est à cela que je faisais allusion dans ma précédente lettre. »

Depuis que nous avons envoyé cette lettre à l'*Univers*, on nous a rapporté des propos tenus par le docteur Hacks, qui nous ont plongé dans la plus complète stupéfaction.

Le R. P. Octave, directeur de la *Franc-Maçonnerie démasquée*, a recueilli le témoignage suivant :

Un de nos consuls en Egypte, étant venu à Paris, rendit tout récemment visite à notre

malheureux ami, dont il ignorait le nouvel état mental. Comme il le félicitait au sujet du *Diabole au XIX^e Siècle*, le docteur Hacks lui répondit le plus gravement du monde :

« — *Le Diabole au XIX^e Siècle*?... Mais je n'en suis pas l'auteur!... Je n'en ai pas écrit une ligne... C'est le chanoine Mustel qui a tout écrit, depuis le commencement jusqu'à la fin. »

! ? ! ? ! ? ! ? ! ? ! ? ! ? ! ? ! ? ! ? ! ?

Le visiteur se retira, avec la pensée que le docteur était devenu fou. Mais cette énormité ne serait-elle pas au fond une ruse vraiment satanique? Le témoignage de M. le chanoine Mustel étant d'un très grand poids, le docteur Hacks ne chercherait-il pas à le détruire, en tentant de le faire passer pour intéressé comme principal auteur de l'œuvre, en son lieu et place?

On nous a écrit que le docteur Hacks, après sa trahison, s'était fait recevoir Mage Elu à la Mère-Loge de Cologne.

Traître et possédé, quelle triste fin pour ce malheureux!

En attendant la lumière

Quelques-uns des journaux qui font campagne contre les révélations de Miss Diana Vaughan ont dit que la lettre adressée en décembre 1895 par Son Em. le Cardinal Parocchi à la vaillante convertie était une lettre banale, un simple accusé de réception d'un volume, et qu'elle n'avait pas la portée qui lui a été attribuée. Il convient donc de rappeler cette lettre. Miss Vaughan prie, en outre, ses amis de reproduire une autre lettre qu'elle a reçue récemment de Mgr Villard, secrétaire du Cardinal-Vicaire; celle-ci, datée de Rome, le 19 octobre, a été écrite, par conséquent, six jours après la publication du numéro de la *Kölnische Volkszeitung* (n° du 13 octobre), qui contenait le fameux article, le plus malveillant et le plus violent de tous dans la déplorable campagne entreprise depuis un mois.

Lettre de S. Em. le Cardinal Parocchi

Rome, 16 décembre 1895.

Mademoiselle et chère Fille en N.-S.,

C'est avec une vive mais bien douce émotion que j'ai reçu votre bonne lettre du 29 novembre, accompagnée de l'exemplaire de la *Neuwaine Eucharistique*.

Sa Sainteté m'a chargé de vous remercier et de vous envoyer, de sa part, une bénédiction toute spéciale.

Depuis longtemps, mes sympathies vous sont acquises. Votre conversion est l'un des

plus magnifiques triomphes de la grâce que je connaisse. Je lis, en ce moment, vos *Mémoires*, qui sont d'un intérêt palpitant.

Croyez que je ne vous oublierai pas dans mes prières, au Saint-Sacrifice principalement. De votre côté, ne cessez pas de remercier Notre-Seigneur Jésus-Christ de la grande miséricorde dont Il a usé envers vous et du témoignage éclatant d'amour qu'Il vous a donné.

Maintenant, agréez ma bénédiction et me croyez

Tout vôtre dans le Cœur de Jésus,

(Ainsi signé :) L.-M., CARD.-VICAIRE.

LETTRE DE Mgr VILLARD

Secrétaire de Son Em. le Cardinal Parocchi

Rome, le 19 octobre 1896.

Mademoiselle,

Depuis longtemps, j'avais l'intention de vous écrire personnellement; mais j'en ai toujours été retenu par la crainte de me trouver importun et par le désir que vous avez si souvent manifesté dans vos *Mémoires* qu'on ne vous envoyât pas tant de lettres. Aujourd'hui, je me sens poussé cependant à venir rompre la consigne.

Une personne pieuse, etc. (*Ceci est une communication d'ordre privé, qui n'a pas à être reproduite.*)

Mais ce que je désirais avant tout, c'était de vous adresser mes humbles encouragements au milieu des souffrances morales dont votre noble cœur est assailli en ce moment. Vous n'ignorez pas qu'une guerre acharnée est déclarée contre vous. Non seulement on révoque en doute l'authenticité de vos révélations précieuses sur la Maçonnerie, mais on révoque en doute votre existence même. Les bruits les plus contradictoires circulent sur votre compte et les échos s'en sont répercutés en haut lieu.

J'avais des preuves matérielles et psychologiques non seulement de votre existence, mais de la sincérité de votre conversion. Grâce à elles, j'ai eu l'occasion et je dirai le bonheur de vous défendre énergiquement dans plus d'une circonstance. Je ne vois, dans cette guerre qui vous est déclarée, qu'une manœuvre infâme de celui que, plus que tout autre, vous connaissez pour être le Père du mensonge.

Je ne suis pas tout à fait un inconnu pour vous. Secrétaire du Cardinal Parocchi, j'ai eu la joie de vous écrire en son nom, il y a bientôt un an, pour vous consoler et vous encourager dans votre œuvre sublime, qui est de révéler à la face du monde le véritable but de la Maçon-

nerie, celui que j'avais toujours soupçonné, le culte de Satan.

Pour vous venir en aide, je ne puis vous apporter que le concours de mes faibles prières, mais de mes plus chaudes sympathies.

Continuez, Mademoiselle, par votre plume et par votre piété, à fournir des armes pour terrasser l'ennemi du genre humain. Tous les saints ont vu leurs œuvres combattues; il n'est donc pas étonnant que la vôtre ne soit pas épargnée.

La communauté des Sœurs Carmélites de l'Adoration Réparatrice, établie à Rome, dans la maison habitée autrefois par sainte Brigitte de Suède, et dont je suis le père spirituel, a déjà beaucoup prié pour vous, et elle me charge de vous assurer qu'elle le fera plus que jamais.

Veuillez, Mademoiselle, me pardonner mon indiscretion et agréer mes plus vifs sentiments d'admiration et de respect.

(Ainsi signé :) A. VILLARD,
Prélat de la Maison de Sa Sainteté,
Secrétaire de S. E. le Cardinal Parocchi.

Nous appelons tout particulièrement l'attention de nos lecteurs sur le numéro spécial que vient de faire paraître la *Franc-Maçonnerie démasquée*. On le trouvera dans les principales librairies catholiques. Prix : 50 centimes.

Sous le titre général : LA QUESTION DIANA VAUGHAN, ce numéro contient le rapport de M. l'abbé de Bessonies, lu au Congrès de Trente sur la question de l'existence, contestée par quatre congressistes allemands; cet important rapport est suivi d'un compte-rendu de la séance du 29 septembre et d'un grand nombre de documents.

Ce numéro spécial est édité par la Maison de la Bonne Presse, 8, rue François 1^{er}, à Paris. On peut aussi adresser les demandes chez nous.

Nous engageons tous nos amis à lire et à faire lire cette brochure; la répandre est une œuvre de bien, dans les circonstances actuelles.

Comment on nous combat

L'*Univers*, qui nous est devenu hostile depuis sa fusion avec le *Monde*, a reproduit du *Nouvelliste de Lyon* l'infamie suivante :

Le *Nouvelliste de Lyon* publie les curieux renseignements qu'on va lire :

« On discute fort depuis quelque temps et bien

inutilement, croyons-nous, sur l'existence de Miss Diana Vaughan, cette mystérieuse création de deux fumistes qui se font des rentes en exploitant la badauderie de leurs contemporains.

« Nous n'avons pas grand mérite au *Nouvelliste*, à n'avoir jamais été dupes des élucubrations de cet être imaginaire. Connaissant l'esprit mercantile de ceux qui la patronnaient, nous nous étions fait ce raisonnement très humain que si Diana Vaughan avait existé, ses barnums n'eussent pas manqué une occasion de la montrer avec accompagnement de grosse caisse et de gros sous.

« Nous en connaissons cependant dont l'incredulité ne s'est pas trouvée satisfaite de cet argument, et qui ont demandé à Léo Taxil et à son compère anonyme, le docteur Bataille, à voir la prêtresse du Palladisme. Il leur fut répondu qu'ils la verraient.

« La première scène de cette comédie burlesque s'est jouée à Paris, la seconde à Villefranche (Rhône), il y a de cela trois mois, et c'est par où elle nous intéresse.

« Donc, deux personnalités, que nous ne qualifierons pas autrement, et dont quelques confrères de la presse catholique de Paris pourraient donner les noms, manifestèrent le désir de voir Diana Vaughan.

« — Parfaitement, leur dit Léo Taxil; seulement, elle n'habite pas la capitale et vous serez obligés de faire un petit voyage pour la rencontrer.

« — N'importe, répondirent les curieux; le phénomène vaut un voyage ».

« Rendez-vous leur fut donc donné avec date et heure précises à Villefranche. Pourquoi Villefranche? Ceux qui connaissent le passé de Léo Taxil n'auront pas de peine à répondre à cette question.

« Donc, au jour et à l'heure indiqués, dans une chambre d'hôtel de Villefranche, les deux incrédules attendaient la venue de la mystérieuse luciférienne. La porte s'ouvrit et deux femmes fort bien mises entrèrent. L'une était jeune, jolie, d'une beauté étrangère; l'autre, d'un âge mûr, chaperonnait sa compagne.

« Après les présentations, on causa de maçonnerie, de palladisme, bien entendu. Tout marcha d'abord à souhait. Sans être d'une clarté absolue, les explications de celle qui s'appelait Diana Vaughan concordaient avec les révélations des brochures à dix centimes la livraison. Mais peu à peu la conversation dérailla, les mots prirent une allure étrange, et l'accent, d'anglais qu'il était, devint faubourien, en même temps que, fatiguée sans doute de la leçon qu'elle avait apprise et du rôle qu'on lui faisait jouer, la fausse palladiste se jeta dans des digressions, qui, pour être lucifériennes, ne correspondaient plus au caractère dont les inventeurs de Diana Vaughan avaient revêtu leur héroïne.

« Les deux personnages étaient fixés et dupés. Le premier train qui passa les ramena à Paris complètement édifiés.

« Quant... aux deux femmes, elles reprirent le chemin des trottoirs de Lyon, d'où elles étaient venues.

« Nous n'en dirons pas plus long, ne voulant pas

déflorer les renseignements très suggestifs que possède un de nos confrères de Paris sur l'étonnante mystification des Taxil et consorts, et qu'il a sans doute l'intention de rendre publics pour l'édification des âmes trop crédules. »

Voici quelle a été notre réponse à l'*Univers-Monde*:

Paris, le 4 novembre 1896.

Monsieur Eugène Veuillot,

L'*Univers* continue à m'accabler avec un acharnement inouï et n'insère pas ma réponse. Je ne me plains pas; j'ai mérité, par mon passé, d'être abreuvé des pires humiliations. Néanmoins, j'ai au moins le droit de constater que l'*Univers*, qui accuse, met la main sur la bouche de l'accusé, pour l'empêcher de se défendre devant vos lecteurs.

Comme il faut que vous vous croyiez sûr de ma culpabilité pour agir ainsi!... Je dois vous faire, je le sens, une profonde répulsion; sans cela, vous n'oublieriez pas ainsi, à mon encontre, les règles les plus élémentaires de la justice. Vous êtes d'ordinaire bon et juste, tout le monde le sait.

Vous êtes si bien convaincu que ce n'est même pas la peine que vos lecteurs m'entendent, que non seulement vous n'insérez pas mes explications, pourtant si claires, mais encore vous publiez une nouvelle accusation, et celle-ci la plus grave de toutes; je veux parler de la reproduction que vous avez faite hier au soir d'une anecdote publiée en premier lieu par le *Nouvelliste de Lyon*, sous le titre: « Diana Vaughan à Villefranche. »

Enfin, voici un fait précis que vous mettez à ma charge: il y a trois mois, j'aurais envoyé à Villefranche deux personnes pour les y faire rencontrer avec miss Vaughan; dans une chambre d'un hôtel désigné d'avance, deux filles de trottoir, venues de Lyon, et ayant appris un rôle (probablement, la leçon leur ayant été faite par un complice que je dois avoir à Lyon), se sont données aux deux voyageurs, arrivés de Paris, l'une pour miss Diana Vaughan, l'autre pour sa compagne; malheureusement, la comédie n'aurait pas été bien jouée jusqu'au bout, et la fausse Diana Vaughan aurait fini par laisser comprendre ce qu'elle était; certains d'avoir été mystifiés, les deux voyageurs congédièrent les deux filles et reprirent vivement l'express de Paris; quelques confrères de la presse catholique de Paris pourraient donner les noms des deux personnages à qui cette aventure serait arrivée, et l'un de ces confrères posséderait même des renseignements très suggestifs sur l'incident. C'est bien cela, n'est-ce pas?

Si le fait est vrai, il est désormais certain que je suis le dernier des misérables; la cause est entendue.

Vous avez pris la responsabilité de ce qui se publie dans l'*Univers* au cours de la campagne actuelle. Je m'adresse donc directement à vous; je fais appel à votre loyauté.

Voici ce que je demande, et je vous prie d'ap-puyer ma requête:

Je demande, par la présente lettre, dont je réclame l'insertion, je demande à S. Em. le Cardinal Richard, archevêque de Paris, de vouloir bien

désigner trois ou cinq ecclésiastiques, qui exigent du *Nouvelliste de Lyon*, confidentiellement si l'on veut (cela m'est tout à fait indifférent), les noms des deux personnages à qui cette aventure serait arrivée, ou, à leur défaut, l'indication des confrères catholiques de Paris qu'on dit être en mesure de nommer ces deux personnages. Une confrontation avec les deux narrateurs de l'anecdote est indispensable, ainsi qu'une enquête rigoureuse et poussée à fond, si ces individus-là persistent dans leurs dires.

Pensez de moi tout ce que vous voudrez jusqu'à la solution de cet incident, *très suggestif*; mais je vous annonce la découverte qui se fera par une enquête sérieuse et vivement menée: c'est que les deux individus en question sont deux frères troi-points, que ce sont eux qui auront joué une comédie (s'il est vrai qu'ils soient allés à Villefranche), et que cet incident n'est qu'un épisode du complot maçonnique ourdi depuis trois mois. Le *Nouvelliste de Lyon* est un journal trop foncièrement catholique pour avoir inventé cette histoire-là.

J'espère bien que vous publierez cette fois ma lettre, et, en attendant avec confiance le jour où vous me rendrez justice, je vous présente, monsieur, mes très humbles salutations.

LÉO TAXIL.

La réplique de M. Eugène Veuillot (*Univers* du 7 novembre) est prodigieuse:

« Nous serions surpris, écrit-il, que le *Nouvelliste de Lyon* eût parlé à la légère. Du reste, que l'amusante (sic) historiette soit vraie ou fausse, la chose est sans importance (sic) au point de vue de la question que nous voulons résoudre: Diana Vaughan existe-t-elle? et que valent les écrits publiés sous son nom? »

M. Eugène Veuillot se trompe. Le coup de la fausse Diana Vaughan, à Villefranche, est d'une importance capitale: en élucidant cette affaire, on trouvera l'une des mains maçonniques qui ont tramé le complot actuel. Nous irons jusqu'au bout, nous pouvons en assurer M. Eugène Veuillot.

L. T.

Les Amis de l'Allemagne

G.: O.: de France

Toutes les Loges maçonniques françaises, à l'exception de six, ont approuvé, il y a quelques années, le vote émis par la Loge de Vincennes, portant que « dans l'intérêt de la Maçonnerie, l'Alsace-Lorraine doit rester allemande ».

CIRCULAIRE

Du Grand-Maître de la Maçonnerie italienne

ERNEST NATHAN

La meilleure preuve de l'opportunité et de l'importance du Congrès antimaçonnique de Trente est la colère qu'il a excitée dans le monde maçonnique. Jusqu'à quel point est montée cette colère, la circulaire suivante du Grand-Maître de la Maçonnerie italienne, Ernest Nathan, suffira pour le montrer. On remarquera avec quelle mauvaise foi le successeur de Lemmi essaie d'identifier la cause de la Maçonnerie avec celle de l'unité italienne; il n'a rien trouvé de mieux à opposer à cette formidable manifestation du monde catholique que la fête essentiellement maçonnique du 20 septembre.

L'*Osservatore Romano* commente ainsi dans le même sens la circulaire du F. Nathan :

« Si nous avions jamais pu douter de l'utilité des Congrès catholiques, nous en serions convaincus en lisant les innombrables articles écrits contre eux, que nous avons lus ces derniers jours dans la presse libérale; si nous avions pu douter de l'utilité du Congrès antimaçonnique de Trente, elle nous serait révélée par le cri d'alarme parti du palais Borghèse. La circulaire du Grand-Maître n'est, en effet, qu'un cri d'alarme. Ebranlée dans ses fondements, démasquée dans son hypocrisie par les Encycliques de Léon XIII, la Maçonnerie sent que désormais le monde se révolte contre sa tyrannie et appelle les Frères à la rescousse, pour livrer le combat suprême. Elle voit dans le Congrès antimaçonnique de Trente une grande bataille qui se prépare et, à l'imitation des sectaires de Mahomet, alors qu'ils se préparent à combattre les fidèles du Christ, elle déclare la guerre sainte. Oui, c'est une guerre sainte que celle que les catholiques déclarent à la Franc-Maçonnerie. Et, pour s'y préparer, rien de meilleur que le Congrès de Trente, le camp de l'union où, avec la bénédiction de Dieu et du Pape, nous compterons nos forces, nous prendrons les dernières mesures, et d'où nous nous élancerons pour nous répandre dans le monde, afin de combattre partout cette ennemie de Dieu et des hommes. »

A. : G. : D. : G. : A. : D. : U. :

Maçonnerie universelle. — Union italienne

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

GRAND ORIENT D'ITALIE

Circulaire n° 32

A TOUTES LES LOGES MAÇONNIQUES DE LA
COMMUNION ITALIENNE,

Très chers Frères,

La colère malfaisante est arrivée au paroxysme! Des princes et prélats de l'Eglise au dernier plumitif, des Congrès eucharistiques

au dernier petit Bulletin, le cléricalisme, qui prend la religion pour enseigne, mais convoile les biens terrestres en même temps que la destruction de l'unité de la patrie, concentre tout son pouvoir contre la Maçonnerie. Le Pontife lui-même se mêle à ce concert et excite ses prosélytes en répétant contre nous des accusations que rejette maintenant toute conscience impartiale et honnête. Chargé d'années et de pensées, porte-étendard de la charité et de la mansuétude chrétienne, il descend de son siège élevé et, oublieux des préceptes de l'Evangile, il nous injurie et prêche l'extermination d'hommes qui, le front haut et la conscience en paix, poursuivent une œuvre de bien public. Les attaques éparses, la guerre d'embuscade, les invectives des papetiers (*sic*) et des rhéteurs, se condensent et se résument en un Congrès international antimaçonnique tenu à Trente, du 26 au 30 septembre, loué, encouragé et béni solennellement par le Pape.

Là, se réuniront les réactionnaires de tous les pays, et les assauts, jusqu'ici dirigés contre notre ordre en Italie, s'élargiront et s'étendront à toute la Maçonnerie universelle.

Nous pouvons déplorer la conduite d'hommes qui, drapés dans les plus solennels vêtements de la religion, ne se refusent pas, dans un but de parti, à une guerre deshonnête et déloyale; mais nous devons accueillir et enregistrer le fait avec une profonde joie, avec le sentiment d'une haute et grave responsabilité. L'appréciant à la lumière de sa grave situation. Désormais, devant une telle attitude, nul doute ne peut rester dans notre esprit : nous sommes calomniés, guettés, attaqués, parce que, au moment où elles s'apprêtaient à jouter d'un triomphe longuement recherché et qu'elle espérait prochain, la réaction sent et voit dans notre ordre une solide barrière, un rempart formidable contre la complaisante restauration de son pouvoir sur les corps et sur les âmes.

A vous Frères, pas n'est besoin d'excitation; lisez dans ce livre qui s'ouvre si clairement devant vos yeux, lisez le péril pour la patrie, pour le progrès civil, pour l'éducation et pour la conscience des Italiens, pour leur bien moral et matériel : lisez vos devoirs; attaqués, ramassés, tranquilles, mais prompts à tout sacrifice, le gant du défi.

Et que cet enseignement ne soit pas pour nous seuls. Désormais, il apparaît clairement à tous : D'un côté, le retour au passé; de l'autre, le progrès indéfini et continu; d'un côté, les conspirations ourdies dans le mystère avec les garanties de l'Etat, fortifiées par le secret de la confession et par le lien de corporation opérant dans le monde, dans l'ombre, avec l'immunité de la soutane; de l'autre côté, le

secret maçonnique, ce secret maçonnique si abhorré, conservé pour protéger des lâches alliés, des sottes défiances, nos Frères qui travaillent pour les idéalités pures de la patrie et de l'humanité; d'un côté, ceux qui invoquent le ciel pour dépouiller la terre; de l'autre, ceux qui, dans l'intégrité de la conscience et dans la foi qui anime et élève, s'occupent, sur la terre, de la grande famille humaine, en resserrent les liens fraternels et travaillent à la perfectionner, à l'apurer et à l'améliorer.

Donc, qu'ils prennent position les hommes d'esprit et de cœur; qu'ils décident, tous ceux qui aiment leur pays sérieusement et honnêtement, de quel côté ils doivent se ranger; qu'ils pensent; qu'ils pensent, les patriotes, ce qu'est l'Italie d'aujourd'hui et ce qu'elle pourrait être demain; qu'ils pensent, les braves, aux guerres d'indépendance entreprises et à celles qu'il faudra entreprendre; qu'ils jugent, les citoyens libres, si les clés de leur conscience doivent être gardées dans le Vatican; qu'ils réfléchissent, les déliants et les indifférents, à ce que fut et à ce que serait le règne des Papes; qu'ils voient, qu'ils s'unissent dans la sincérité de leurs intelligences, au travail d'une institution qui ne reconnaît ni secte ni école, qui, nationale et humaine, respectueuse de toute foi, de toutes convictions honnêtes, s'élève au-dessus de tous et réunit tous les hommes dans un but de rédemption morale et civile de la nation, et, par elle, de l'humanité.

Au Congrès international antimaçonnique de Trente, nous, Frères, en union avec tous ceux qui ont des sentiments italiens, nous opposerons notre fête nationale du 20 septembre: ce jour solennel dans l'histoire des peuples, où la réunion de Rome à l'Italie scellait dans le monde les rapports entre la conscience individuelle et le devoir social. Et, dans cette fête des nations, l'écho de l'honnête réjouissance pour la conquête humaine, que la loi éternelle assigna à notre Italie, résonnera par delà les monts, par delà les mers. Or, chers Frères, tandis que vous célébrez la fête nationale, que votre pensée vole auprès de ceux qui luttent pour la liberté et pour leur nationalité, que votre affection se dirige vers ces peuples et ces chrétiens héroïques qui, tandis que leur Suprême pasteur reste muet, combattent pour sauver leur conscience, de l'oppression islamique; leur patrie, de la tyrannie étrangère, et leurs familles, de la honte.

Si les chefs de religions se taisent, si les Etats plus puissants dans la triste impuissance de leur stérile jalousie restent inertes, l'arme aux pieds, la Maçonnerie sent et reconnaît les liens qui l'unissent avec les opprimés contre les oppresseurs, et elle ne manquera pas à son devoir.

Salut, lutteurs intrépides, salut à vous pionniers du progrès qui invoquez la lumière, la résurrection nationale et qui offrez votre vie pour la liberté et pour la civilisation. Vainqueurs ou vaincus, notre cœur reste avec vous.

Recevez, très chers Frères, son salut fraternel.

Donné dans la vallée du Tibre, à l'Orient de Rome le 15... du 7... au 5... L... 000896 et de l'ère vulgaire le 15 septembre 1896.

Le grand-maître,

ERNEST NATHAN 33...

Le Satanisme Palladique ET Miss Diana Vaughan

Sous ce titre, la *Rivista antimassonica* de Rome publiait, dans son numéro du 15 septembre dernier, un intéressant article dû à la plume « d'un illustre écrivain, profond connaisseur des choses maçonniques ». Cet article répond victorieusement aux singulières négations qui ont paru dernièrement dans plusieurs journaux allemands, négations évidemment inspirées par la Franc-Maçonnerie, enchantée de trouver des dupes jusque dans certains organes catholiques.

Il me tombe sous les yeux la phrase suivante d'un journal allemand: « Les révélations de Margiotta et de Miss Diana Vaughan — le Palladisme et son action prédominante dans la fédération maçonnique — la direction centrale dans la Maçonnerie — la papauté maçonnique — le culte satanique de Pike et de Lemmi avec invocations diaboliques et profanations d'hosties consacrées dans les loges maçonniques, il faut qualifier une bonne fois tout cela, comme il l'est en réalité, d'imposture. » (*Kölnische Volkszeitung*.)

Si nous avons rencontré une telle affirmation dans la *Rivista della Massoneria Italiana* ou dans la *Bauhütte*, ou dans quelque *Franc-Maçon* de Londres ou d'Amérique, nous l'aurions passé sous silence comme un stratagème, aujourd'hui employé par les FF... zélés, pour essayer d'entraver l'œuvre du Congrès antimaçonnique international; les maçons espérant que chaque congressiste devra se dire: A quoi bon nous échauffer contre un ennemi qui n'existe pas, ou qui du moins ne menace pas sérieusement la religion et la morale.

Rien de plus naturel qu'une pareille affirmation de la part des journaux maçonniques. Mais le merveilleux, tristement merveilleux, c'est de voir un journal certainement catholique, et d'excellente renommée, mettre sa plume au service de la Maçonnerie. Je lui renvoie l'honneur qu'il fait aux autres journaux catholiques, en déclarant qu'ils sont tombés

dans l'erreur « de bonne foi et dans les meilleures intentions ».

Mais de quel côté est l'erreur ?

Peut-être quelques-uns, j'en conviens, exagèrent la papauté de Lemmi ; mais la vérité est que le Rite Palladique, c'est-à-dire, son chef suprême, exerce une influence sinon juridique, mais morale, volontairement acceptée de tous les autres Rites de la Maçonnerie ; il a une prépondérance spéciale sur le Rite Ecossais divisé dans le monde en vingt-cinq puissances nationales ; sur les soixante-dix-sept provinces du Palladisme, il a un pouvoir direct et souverain. Le premier Grand-Maître et Fondateur de ce Rite, Albert Pike, s'attribuait et recevait de toutes les Maçonneries le titre de *Souverain Pontife de la Maçonnerie Universelle*. Adriano Lemmi en a fait autant.

Nier l'existence du Rite Palladique luciférien, c'est fermer les yeux à la lumière du soleil. Moi-même, j'ai vu la bannière de la Maçonnerie au balcon du palais Borghèse, alors que le Convent Palladique universel s'y tenait pour l'élection du nouveau Pontife ; et, comme moi, Rome tout entière l'a vue ; tout le monde a vu les gardes nombreuses qui veillaient à la sûreté des délégués. Tous les journaux en ont parlé.

On apprit, aussitôt après, les divisions qui éclatèrent, la fondation de la Fédération des Palladistes dissidents, faite à Londres et dont Miss Diana était l'âme.

Ceux-ci publièrent un long et courageux acte de protestation contre Lemmi, l'accusant de fraude dans le scrutin et d'hérésie, crime intolérable chez un Souverain Pontife. Du reste, l'hérésie était fort innocente ; il autorisait les Palladistes à invoquer pour leur Dieu Lucifer ou Satan, à volonté, pendant que les Palladistes puritains admettaient le premier et rejetaient le second. Lemmi confirma depuis son hérésie par un solennel décret. Tous ces faits ont fait le tour de la presse et sont connus de tous ceux qui ont voulu les lire dans les journaux.

Le culte du démon sous le nom de Lucifer, Dieu bon, est formellement et solennellement prêché par le *Pontife* Pike, dans une *Voûte* où il établit le dogme, la politique et la morale du rite Palladique. En fait de vertu morale, il recommande la fornication, qu'il élève à la dignité de sacrement. Cette bulle s'adresse à tous les maçons des hauts grades dispersés dans les deux hémisphères. Léo Taxil l'a reproduite dans son livre : *Y a-t-il des femmes dans la Franc-Maçonnerie ?* p. 442 et suiv. ; et plus amplement encore Ricoux dans son ouvrage : *Existence des loges de femmes*, p. 67 et suiv. Tous deux défient la Maçonnerie de les démentir, et la Maçonnerie se tait.

Les Palladistes célèbrent en l'honneur de

leur Dieu bon, différentes messes ; ils ont des prières solennelles et des exécutions diaboliques contre le Dieu des chrétiens qu'ils appellent Adonai, contre Jésus-Christ, la Vierge et les Saints. Ces prières sacrilèges forment un *Récueil officiel des principales prières lucifériennes*, etc., etc., publié par ordre du Comité fédéral du Palladium Régénéré et libre, Paris, Pierret, 1895.

La *Civiltà Cattolica* a récemment écrit un article sur les différentes messes diaboliques ; la Messe Palladique est avouée par la Grande-Maitresse Souveraine Sofia Walder, dans une lettre polémique au chanoine Mustel, directeur de la *Revue de Coutances*. C'est chose très connue.

La profanation des hosties consacrées est un acte obligatoire prescrit par le Rituel palladique (*Taxil*, livre cité, p. 270). Adrien Lemmi, dans une Voûte ou Bulle pontificale, précisément celle du 7^e jour du 2^e mois de juillet 1894 « la première année de notre Souverain Pontificat », où il défend d'honorer Jeanne d'Arc, dit qu'il l'a signée du *Calamus transfigens*, c'est-à-dire avec une plume qui a servi à transpercer une hostie consacrée avant d'écrire son nom. C'est ce que rapporte le *Palladium Régénéré et libre*, 20 avril 1895, p. 44, alors écrit dans un but de propagande au nom des Palladistes dissidents, par Miss Diana Vaughan, à cette époque ardente luciférienne. Que veut-on de plus ? Dans le Diplôme de fondation des groupes Palladistes indépendants, est clairement gravé un Sacré-Cœur de Jésus avec ce mot : *Cor execrandum*, et pour ornement un calice renversé et une hostie traversée d'un poignard.

Ce sont là, du reste, choses désormais parfaitement connues, par suite des cas innombrables qui se présentent en ce genre et dont je puis témoigner de science personnelle.

Mais Miss Diana Vaughan ? C'est un mythe, dit-on. En vérité, il me faut tout le respect que je professe pour mes collègues distingués d'Allemagne, pour ne pas répondre par un éclat de rire. Mais raisonnons. Comment est-il possible qu'elle n'existe pas, celle qui remplit le monde de ses écrits, de ses livres, de ses journaux ? celle qui, hier encore, publiait une terrible réfutation de pareilles sornettes dans la *Revue mensuelle* (juillet 1896), et la réimprime aujourd'hui à part avec des additions ?

Rien de plus simple, dites-vous, c'est un autre qui écrit sous le nom de Miss Diana.

Vous ne réfléchissez pas que c'est là chose encore plus impossible ? En France se publient la *Revue mensuelle*, l'*Anti-Maçon* (et ce dernier avec un article de Diana Vaughan dans son numéro d'août 1896), la *Revue Catholique de Coutances*, la *Franc-Maçonnerie démas-*

quée, journaux antimaçonniques de profession, et quinze ou vingt autres journaux ouverts à toutes les communications antimaçonniques.

Les rédacteurs de ces journaux se montrent évidemment des hommes, savants, honnêtes, très perspicaces. Est-il possible que, connaissant eux-mêmes personnellement la véritable et authentique Diana, ils se laissent aussi stupidement tromper par une charlatane qui feindrait d'être la véritable Diana Vaughan?

Il serait absurde et ridicule de le croire. Il est encore plus absurde qu'une élite d'écrivains catholiques s'accordent pour divulguer un vil mensonge, digne des plus vils imposteurs. Pour moi, et aussi, je crois, pour la *Gazette de Cologne*, pour la *Germania* et les autres, l'invraisemblance de la fable des deux Diana est démontrée jusqu'à l'évidence.

Miss Diana suppose que l'invention des deux Diana est de Margiotta, irrité contre elle, parce que celui-ci, en effet, a écrit quelque chose dans ce sens. C'est un stratagème maçonnique, mis en œuvre pour discréditer les formidables révélations de miss Vaughan. Et, chose curieuse, ce même stratagème fut employé contre Margiotta lui-même quand, abjurant la Maçonnerie, il la menaça d'une guerre redoutable avec son *Adriano Lemmi, Chef suprême*, en 1894. Voici ce qu'écrivait le journal maçonnique le plus important de la Suisse, l'*Alpina*, dans son numéro du 15 novembre 1895, p. 155 : « Miss Diana Vaughan et Margiotta, dont on invoque à chaque instant le témoignage, sont évidemment des mythes ou des comparses de Léo Taxil. On affirme même que la première est, sous son véritable nom, la femme de l'adroit mystificateur... »

Et voilà qu'aujourd'hui des journaux catholiques allemands reprennent de seconde main la thèse du journal maçonnique l'*Alpina*, sans s'apercevoir qu'en cela ils font le jeu de la Maçonnerie, qui est évidemment de fausser les idées des Congressistes de Trente et de les diviser. Eux et nous, nous voilà bien avertis.

La *Rivista antimassonica* fait suivre ce remarquable article des considérations suivantes, qui ont aussi leur poids :

Nous ne croyons pas que les affirmations sans fondement de la *Gazette de Cologne* puissent préoccuper les Congressistes de Trente, parce que nous les tenons assez sérieux pour les croire incapables de donner quelque poids et quelque importance à des affirmations qui, par elles-mêmes, prouvent qu'elles viennent de personnes tout à fait ignorantes du sujet sur lequel elles veulent prononcer un jugement que leur ignorance dans la matière devrait les empêcher de prononcer.

Il nous en coûte de nous exprimer aussi rudement; mais notre confrère d'au-delà des Alpes doit comprendre que, si tout les premiers, nous aimons la discussion logique soutenue par des preuves et des faits, nous n'aimons pas entendre proclamer, sans fondement et sans aucune preuve qui justifie une pareille affirmation, proclamer, disons-nous, comme *impostures* des vérités désormais reconnues par l'autorité ecclésiastique elle-même et prouvées par des documents et des preuves irréfragables.

Disons d'abord que nous, et tous les antimaçons avec nous, nous n'avons pas attendu les révélations de Domenico Margiotta ou de Diana Vaughan pour combattre la maçonnerie. Une bien autre voix nous a poussés à la lutte, et cette voix, la *Gazette de Cologne* ne pourrait l'ignorer, si elle avait lu au moins une des nombreuses encycliques que Léon XIII a écrites sur la Maçonnerie. Cette voix est celle du Chef de l'Eglise, du Maître infaillible de la Vérité, du Pape.

Dans les Encycliques de Léon XIII, le caractère *antichrétien*, et par là même *satanique* de la secte, est lumineusement affirmé; la maçonnerie y apparaît clairement telle que l'a définie l'illustre Monseigneur Meurin (celui-là, certes, n'était pas un imposteur), c'est-à-dire, la Synagogue de Satan.

C'est ce qu'a proclamé Léon XIII bien avant que Margiotta et Diana Vaughan soient venus avec leurs révélations confirmer la parole pontificale.

C'est uniquement dans le Chef auguste de l'Eglise que s'inspire l'Union antimaçonnique; et c'est uniquement dans les documents Pontificaux que, selon les désirs exprimés par Lui dans le vénéré bref récemment adressé au Président du Comité Central exécutif, que s'inspireront les Congressistes de Trente.

Voilà pourquoi, et aussi parce que, comme nous l'avons dit, nous tenons les Congressistes assez sérieux pour les croire incapables de s'occuper d'affirmations illogiques, que rien ne justifie, et contraires à la parole du Pape, nous sommes assurés que les paroles de la *Gazette de Cologne* ne trouveront aucun écho dans le prochain Congrès (1).

Du reste, pour réfuter l'affirmation du journal allemand quant à ce qui regarde l'existence du Palladisme, des Triangles, des Mères loges, etc., et pour démontrer le satanisme de Lemmi, rien ne nous semble plus opportun que de publier dans nos colonnes un document maçonnique de la plus grande importance, inséré en fac-simile à la page 317 du volume

(1) Comme on l'a vu plus haut, la *Rivista antimassonica* a été très bon prophète.

Le 33^e Crispi, qui vient d'être publié par Miss Diana Vaughan.

Ce document est rédigé sur le papier officiel du Grand Orient d'Italie et muni du timbre authentique du même Grand Orient et du *Lotus des Victoires*, ainsi que des signatures du Démon Bitru et de quinze maçons palladistes, parmi lesquels : Adriano Lemmi, Giuseppe Petroni, Francesco Crispi, Ettore Ferrari, etc., etc.

Suit le document traduit du texte original latin en italien.

LA

Question de Miss Diana Vaughan AU CONGRÈS DE TRENTE

Lettre adressée au directeur de la « Croix de Paris »

Monsieur le directeur,

Les agences télégraphiques et les correspondants de journaux protestants ont si mal rendu la physionomie de la séance du Congrès, dans laquelle fut traitée la question de Miss Diana Vaughan, qu'il nous semble indispensable de rédiger un compte-rendu exact destiné à éclairer l'opinion sur cette importante question. Nous espérons de votre bienveillance l'insertion de ce résumé.

A plusieurs reprises, dans les séances des sections, la question de l'existence et de la véracité de miss Vaughan avait été soulevée, et chaque fois, on avait répondu qu'une discussion spéciale serait ouverte à ce sujet. En présence de l'intérêt attaché par tous à la question, il fut décidé par le Bureau de la présidence, que le mardi 29 septembre, la 4^e section tiendrait sa réunion dans la salle des séances générales pour donner à tous la facilité d'assister à la discussion. A l'heure convenue, quatre cents congressistes étaient réunis dans la salle et plusieurs de NN. SS. les évêques daignaient s'y trouver.

Après une discussion sur un autre sujet, la parole fut donnée à M. l'abbé de Bessonies. Dans le rapport qu'il présenta et qui sera publié, furent nommés les francs-maçons qui ont reconnu formellement l'existence de Miss Vaughan, et les catholiques qui ont vu la célèbre convertie; d'autres preuves, tirées de ses écrits et de ses lettres, furent aussi apportées; nous n'avons pas à en donner ici le détail, et voulons nous abstenir de plaider une cause en laquelle nous avons la plus absolue confiance.

Après ce rapport, un ecclésiastique alle-

mand, Monsignor Baumgarten, croyons-nous, demanda comme historien, l'extrait de naissance de la convertie et le certificat du prêtre qui avait reçu son abjuration et lui avait fait faire sa première Communion, mais il n'attaqua aucun des arguments présentés. On lui répondit que l'extrait de naissance ne pouvait être donné, vu l'état des actes civils dans certaines parties de l'Amérique, et que d'ailleurs cela importait peu à la cause; quant au certificat demandé, il serait imprudent de le produire puisque, dans ce même couvent, la convertie, condamnée à mort par les arrières-loges, doit entrer l'année prochaine. Nous devons ajouter que, revenu à sa place, Monsignor Baumgarten déclarait à l'un de nous qu'il ne niait pas l'existence de Miss Vaughan, n'avait pas lu ses écrits et ne s'occupait aucunement des questions maçonniques.

M. Léo Taxil monta ensuite à la tribune et montra que la tactique des francs-maçons était souvent de jeter des doutes sur l'existence des convertis qui les attaquent. Il reprit une partie des preuves déjà exposées, fit voir l'absurdité de certaines hypothèses et termina en affirmant, par serment, avoir vu, à plusieurs reprises, chez lui et ailleurs, l'illustre convertie.

M. Koller, rédacteur au *Faterland*, ancien franc-maçon, prit ensuite la parole en allemand, nous ne pûmes saisir le sens de son allocution, mais le prince de Löwenstein, président du Congrès, répliqua lui-même énergiquement.

Voyant qu'on ne pourrait aboutir à une conclusion positive, acceptée de toute l'assemblée, le prince de Löwenstein présenta alors une proposition demandant de nouveaux renseignements; M. Respini, représentant du Tessin, et l'un des orateurs les plus écoutés du Congrès, après avoir déclaré que sa conviction juridique était faite sur l'existence de miss Diana Vaughan, exprima la pensée que le Congrès n'avait pas à se prononcer sur cette question secondaire en somme et devait passer à l'ordre du jour : M. Paganuzzi, président de l'œuvre des Congrès en Italie, désirait que l'ordre du jour indiquât que le Congrès penchait pour l'affirmative et trouvait plus sûr d'admettre l'existence de miss Vaughan. En dernier lieu, l'ordre du jour suivant fut adopté : La 4^e section remercie chaleureusement les orateurs qui ont parlé en sens divers sur miss Diana Vaughan et sur la déclaration du commandant Alliata, qu'il existe dans le Comité de Rome une Commission spéciale pour cette question, passé à l'ordre du jour. »

Qu'il nous soit permis d'ajouter que, reçus tous deux la veille chez Son Altesse le prince évêque de Trente, nous avons eu la satisfac-

tion de faire partager notre conviction sur ce sujet à Son Em. le cardinal Haller, au prince-évêque et à un autre de NN. SS. les évêques. Recevez, Monsieur le Directeur, etc.

G. DE BESSONIES,
un des vice-présidents du Congrès.

L. M. MUSTEL,
président de la 1^{re} section.

P.-S. — Le lendemain soir, le P. Sanna Solaro, de Turin, qui connaît Miss Vaughan, M. Léo Taxil et moi avons fourni à Mgr le prince-évêque et à S. A. le prince de Löwenstein, des renseignements et des explications qui complétaient ou éclairaient les premiers fournis par M. de Bessonies. Je crois pouvoir affirmer que nous n'avons laissé aucun doute dans l'esprit de ces juges compétents.

L. M. MUSTEL.

Lettre de Diana Vaughan

Au Révérend Père Directeur de La Croix

Quelqu'un qui a perdu la plus belle occasion de se faire, c'est l'inspirateur de la note qu'on dit « officieuse », publiée dans le *Journal des Débats*, en réponse à *La Croix* et à *La Politique coloniale*, au sujet de la Maçonnerie italienne en Tunisie.

Rappelons cette note :

« L'information disant que 37 Loges maçonniques italiennes prêchent la haine de la France en Tunisie ne repose sur rien. Les francs-maçons italiens avaient une seule Loge à Tunis; elle n'existe plus depuis plusieurs années. »

On m'engage à répliquer. Alors, réplique bien claire : le rédacteur de la note publiée dans le *Journal des Débats* se moque du public profane. Ne serait-ce point le F. Y. Yves Guyot?

Dans mon volume *Le 33^e Crispi*, je n'ai pas employé le terme « Loge », qui désigne exclusivement l'Atelier le plus inférieur, j'ai écrit (p. 306) : « De 1860 à 1880, les maçons italiens se multiplièrent à un tel point que, le 11 mai 1880, Lemmi jugea nécessaire de créer un Suprême Conseil de Tunisie, lequel gouverne 37 Ateliers, y compris les Chapitres de Rose-Croix et les Aréopages de Kadosch. Mais voici ce qui est significatif : le Suprême Conseil de Tunisie n'a pas été déclaré autonome; il est sous la dépendance immédiate et directe du Suprême Conseil d'Italie, ayant son siège à Rome. En d'autres termes, par cette situation exceptionnelle, la Maçonnerie du Rite Ecossais, entièrement approuvée par la Suprême direction, affirme et maintient les prétentions de l'Italie sur la Tunisie. »

Et plus loin (p. 307) : « Quant au Suprême Conseil de France, il a formellement reconnu les prétentions de l'Italie sur la Tunisie : non seulement il n'a pas établi en Tunisie une seule Loge depuis le Protectorat, mais encore, ce qui est une honte, il a constitué un garant d'amitié auprès du Suprême Conseil de Tunisie, qui est maintenu dans la dépendance immédiate et directe de Lemmi, et le Suprême Conseil de Tunisie a constitué, pour son représentant auprès du Suprême Conseil de France ainsi avili..... on ne devinera pas qui a pu accepter un tel rôle..... un officier de l'armée française! je ne le nommerai pas; je dirai seulement que son numéro matricule sur le registre du Suprême Conseil de Paris est le numéro 20.979. Mais si l'on osait nier, je donnerais le nom en toutes lettres. »

Donc, on a osé nier! Donc, j'ai menti!

J'ai menti : j'ai inventé l'existence d'un Suprême Conseil de Tunisie, italien, gouverné directement par le Suprême Conseil d'Italie, c'est-à-dire par Lemmi, il n'y a même pas, affirment-ils, une seule Loge italienne à Tunis! J'avoue que je ne m'attendais pas à tant d'audace. O Goblet d'Aviella, ton mot sublime fait loi : *Il faut s'entendre partout pour nier carrément.*

Eh bien! nous allons préciser davantage.

Le F. Gustave Desmons, qui était, en 1880, vénérable de la Loge *La Fidélité*, de Lille — cette célèbre *Fidélité* sur laquelle se souchèrent le Chapitre *La Fidélité sub Rosa*, l'Aréopage *La Fidélité ad Superum* et le Triangle *Les 33^{es}*, arrière-Loges, dont l'illustrissime F. Lepercq-Saint-Léger fut la plus brillante lumière, — le F. Gustave Desmons se rendit, en 1881, en Tunisie, créé 33^e, et là, en sa qualité de membre actif du Suprême Conseil de France, il signa l'acte par lequel la Haute-Maçonnerie française reconnaissait le Suprême Conseil italien de Tunis, gouverné directement par Lemmi.

Qu'est-il, ce F. Gustave Desmons?... Médecin-major du 45^e de ligne, à Laon, à son retour de Tunisie; puis, faisant partie du Corps expéditionnaire du Tonkin, en 1885; ensuite, à son retour du Tonkin, médecin-major du 5^e cuirassiers, en garnison à Cambrai; après, en 1889, médecin-major du 118^e de ligne, à Quimper; enfin, à Dunkerque, en dernier lieu, toujours au même titre.

Voilà qui a signé l'acte d'aplatissement de la Maçonnerie française; voilà à qui je défends, moi, son ex-sœur en Lucifer Grand Architecte, de nier l'existence du Suprême Conseil italien de Tunisie; voilà, en toutes lettres, le nom du haut maçon secrètement inscrit sous le numéro 20.979.

Ah ! l'on ose faire dire par le F. : Yves Guyot que j'ai menti !... Eh bien voici encore :

M. de la Rive a publié, récemment, ce fait très grave : A la Bibliothèque nationale de Paris, des vols maçonniques s'accomplissent par l'ordre de Lemmi ; dans les collections de journaux maçonniques sont soustraits les numéros où un haut frère trop zélé a laissé échapper quelque document, quelque simple phrase même, attestant l'existence du Rite Suprême, c'est-à-dire du Palladisme de la Haute-Maçonnerie.

La presse quotidienne n'a pas fait écho. Si l'on avait pris la peine de vérifier l'information de M. de la Rive, on en aurait reconnu l'absolue exactitude. La Maçonnerie nie avec audace, parce qu'elle fait disparaître les preuves, déjà peu nombreuses, que le public pouvait constater jusqu'à présent.

Parmi les organes français de la secte, *La Renaissance symbolique*, qui porte en sous-titre : « Revue mensuelle de la Franc-Maçonnerie philosophique », a laissé passer quelquefois, dans son zèle, des documents devenus compromettants aujourd'hui. Or, à la Bibliothèque nationale de Paris, on a supprimé tous les numéros de cette Revue maçonnique à partir de juin 1892 ; un de nos amis s'en est assuré ; chez l'éditeur maçon occultiste, on répond aux profanes et aux imparfaits initiés que *La Renaissance symbolique* n'a eu que six numéros — on n'avoue que les six premiers — et que la collection est épuisée. Pourtant on en continue l'annonce (voir l'*Annuaire de la Presse française*, 1896), afin que les hauts maçons puissent prendre abonnement. L'édition est secrète, sans dépôt légal, voilà tout ; comme en Italie l'édition bleue de *Lucifero*, d'Ancône.

Heureusement, le Comité antimaçonnique de Paris a réussi à se procurer quelques-uns de ces numéros tenus secrets ; par des extraits donnés dans *La Franc-Maçonnerie démasquée*, je vois que le Comité possède, notamment, les numéros de juillet et de novembre 1892, très précieux.

Ouvrez les numéros de juillet ; vous lirez ceci dans le tableau officiel de la généalogie des Suprêmes Conseils :

« A. — Le Suprême Conseil de Charleston, premier Suprême Conseil du Globe, créé le 31 mai 1801, sous le 33° degré de latitude nord, dans la Caroline du Sud, aux Etats-Unis d'Amérique, a engendré : 1° le 22 septembre 1804, le Suprême Conseil de France, siégeant à Paris ; 2° le 5 mars 1805, le Suprême Conseil d'Italie, siégeant à Rome, etc. »

« J. — Le Suprême Conseil d'Italie, fils du Suprême Conseil de Charleston, a engendré : 1° le 25 janvier 1878, le Suprême Conseil

d'Egypte, siégeant au Caire ; 2° le 11 mai 1880, le Suprême Conseil de Tunis, siégeant à Tunis ; mais ces deux Suprêmes Conseils demeurent sous la dépendance immédiate et directe du Suprême Conseil d'Italie ne se rattachant qu'indirectement au Suprême Conseil de Charleston par la pratique du Rite écossais ancien et accepté. »

Donc : confirmation de ce que j'ai écrit dans *Le 33° Crispi*. Et le F. : Yves Guyot, bon palladiste, a osé dire que les francs-maçons italiens n'ont jamais eu qu'une seule loge en Tunisie ! Essayera-t-on maintenant de faire croire qu'un Suprême Conseil tunisien a été créé pour gouverner une unique Loge, ayant son temple à Tunis ? Ce serait aller un peu trop loin dans le mépris de l'intelligence profane.

Les trente-sept Ateliers, gouvernés par le Suprême Conseil de Tunisie, se répartissent ainsi :

Tunis, 6 Loges, 2 Chapitres, 2 Aéropages. 1 Souverain Tribunal du 31° degré, 1 Consistoire du Royal-Secrét. — Bizerte, 1 Loge, 1 Chambre d'élus. — Gabès, 3 Loges, 1 Chapitre, 1 Aréopage. — Houmt-Souk (île Djerba), 1 Loge en sommeil depuis 1894. — Kairouan, 2 Loges, 1 Chapitre. — La Goulette, 1 Loge. — Mahdiya, 1 Loge, 1 Chambre d'élus. — Manostir, 2 Loges, 1 Chapitre. — Sfax, 3 Loges, 1 Chapitre, 1 Aréopage. — Sousse, 2 Loges, 1 Chapitre.

Inutile de donner les noms de chacun de ces Ateliers ; mais l'agent diplomatique d'Italie à Tunis, M. Macchiavelli, nierait-il l'existence de l'Aéropage Bou-Sada ? traduisez : « le lieu du bonheur ».

Pour se tirer d'embarras, le rédacteur de la note du *Journal des Débats* est capable de riposter que la Maçonnerie française n'a eu, sans doute, aucune connaissance de cette constitution d'un Suprême Conseil italien en Tunisie, c'est-à-dire que tout ceci a été opéré par Lemmi, à l'insu du Suprême Conseil de France.

Empêchons d'avance cette réplique.

D'abord : au nom du F. : Gustave Desmons, cité plus haut, je puis ajouter celui du F. : Bouju, négociant à Alexandrie, où il a présidé la Loge *L'Ecossaise*, chevalier Kadosch, en 1880, représentant du Suprême Conseil de France pour l'Egypte. Il vint à l'inauguration du Suprême Conseil de Tunisie.

Ensuite : ce Suprême Conseil n'a pu être créé sans l'approbation de la majorité des Suprêmes Conseils confédérés. La loi maçonnique est formelle.

Ouvrez le compte rendu officiel des travaux du Convent de Lausanne (1875). Ce document a été imprimé ; il n'est pas introuvable. A la

septième séance, 16 septembre, vous trouverez le traité d'union, d'alliance et de confédération des Suprêmes Conseils du rite écossais ancien accepté. Entre autres signatures figurent au bas de ce traité celles des FF. : Isaac-Adolphe Crémieux et Georges Guiffrey pour la France, et Timoteo Riboli et Davide Levi pour l'Italie.

L'article 5 est ainsi conçu :

« Aucun des Suprêmes Conseils confédérés ne créera ni ne permettra à l'un de ses Souverains Grands Inspecteurs Généraux, de créer un nouveau Suprême Conseil en quelque pays que ce soit, sans avoir, au préalable, pris l'avis de tous les autres membres de la Confédération et sans avoir obtenu l'assentiment de la majorité. »

« Ces conditions ayant été remplies, le nouveau Suprême Conseil, créé et installé, se trouvera immédiatement en relation d'amitié et de correspondance avec tous les membres de la Confédération dont il fera partie de droit. »

Enfin : la note du *Journal des Débats* a eu l'audace d'affirmer que, si la Maçonnerie italienne a possédé en tout une Loge, une simple Loge d'apprentis, compagnons et maîtres, en Tunisie, cette seule et unique Loge n'existe plus depuis plusieurs années. Comment le F. : Yves Guyot a-t-il pu laisser sa plume écrire une contre-vérité aussi monumentale ?

Mais l'*Annuaire* du Suprême Conseil de France détruit ce faux témoignage. — Allez consulter à la Bibliothèque nationale, avant de publier ma lettre : après ma lettre publiée, on aurait fait disparaître ce document ! — Dans l'*Annuaire* de 1895, imprimé officiellement par le Suprême Conseil de France, vous aurez la preuve de l'existence du Suprême Conseil de Tunisie, celui-là même qui fut créé par les francs-maçons de la colonie italienne en 1880, à l'instigation de Lemmi.

A la page 29, vous lirez :

« Garant d'amitié du Suprême Conseil de Tunisie auprès du Suprême Conseil de France : le très illustre F. : Desmons, 33^e. »

« Garant d'amitié du Suprême Conseil de France auprès du Suprême Conseil de Tunisie : le très illustre F. : Cassanello, 33^e. »

Ce haut maçon est le Dr Cassanello, médecin bien connu à Tunis.

Je remercie *La Croix* de sa conviction que je ne m'étais pas avancée à la légère. On pourrait en dire plus long, mais ce serait abuser ; en outre, j'avoue que je n'aurais pas écrit cette lettre, s'il n'avait été nécessaire de donner une réponse aux effrontés négateurs. Désormais, je ne répondrai plus à la mauvaise foi ; c'est temps perdu.

Daignez agréer, Révérend Père Directeur, l'hommage de mes respectueux sentiments.

DIANA VAUGHAN.

Les anges et les temps présents

Nous avons la bonne fortune de présenter à nos lecteurs les prémices d'un ouvrage remarquable, actuellement sous presse, dû à la plume d'un savant religieux de l'abbaye de Notre-Dame de Lérins. Les pages que nous publions forment le 3^e chapitre du livre III de la seconde partie :

LES ANGES ET LES CORPS

LES ANGES N'ONT PAS DE CORPS, ILS EN EMPRUNTENT POUR SE MANIFESTER A NOUS

§ 1^{er}. — *L'antique corporéité des anges.*

Du principe qu'il faut être corporel pour agir sur les corps, saint Thomas et les anciens Pères ont tiré une conclusion différente ; la conclusion de saint Thomas est le caractère médiat de l'intervention des anges ; la conclusion des anciens Pères, tels qu'Origène, Tertullien, saint Méthode, saint Augustin, saint Clément et saint Cyrille d'Alexandrie, était la corporéité des anges. Plusieurs textes de l'Ecriture devaient les ébranler ; un verset du Ps. 103 leur donnait l'idée de corps ignés et aériens : « *Qui facis angelos tuos spiritus et ministros tuos ignem urentem.* » Ils avaient un autre texte qui a mis les commentateurs aux prises ; Moïse écrit : « *Les enfants de Dieu voyant la beauté des filles des hommes les prirent pour épouses et donnèrent naissance aux géants.* » (Gen. vi). Les mots *Bné-aleim, filii Dei*, sont traduits par *Anges de Dieu* dans les Septante ; il s'agirait d'amour et de commerce charnel entre anges et hommes. Thomas Moore a pris de là le thème de son livre poétique les *Amours des Anges*, dont la portée morale est la même que l'allégorie d'Eros et de Psyché.

Tertullien n'a pas l'excuse du poète irlandais : de la meilleure foi du monde, il suppose les anges précipités dans l'abîme pour avoir préféré, suivant l'expression de Clément d'Alexandrie, à la beauté de Dieu, la beauté humaine de nos femmes « *quæ flaccissit* » et avoir révélé à ces dernières l'art de la coquetterie, fards, bijoux et parures. La recommandation de saint Paul aux femmes d'être voilées à l'église à cause des anges le confirme dans sa thèse et lui fait dire : « C'est une obligation pour les femmes de voiler ce visage, dont les charmes périlleux sont allés déranger jusqu'aux citoyens du ciel. »

A quel point les préjugés troublent les plus grands esprits ! Nous comprenons à peine aujourd'hui une semblable illusion, illusion par excès sur la beauté humaine, illusion par défaut sur la beauté des anges.

Des commentateurs, prenant les termes *filii*

Dei dans leur sens propre, y voient une allusion à ces alliances entre la race de Seth et la race de Caïn, qui furent si funestes au culte du vrai Dieu. Le savant P. Kircher nous ramène au sens des Septante par une observation qui a sa justesse : « *On discute sur cette expression, dit-il, mais il ne s'agit pas d'une expression, il s'agit de tout l'ensemble des traditions hébraïques et païennes ; toute la mythologie ne reposait pas sur autre chose* ». les relations incubiques des démons avec les hommes. Jusqu'au IV^e siècle, les Pères lisaient ces relations dans le texte de Moïse ; ils avaient sous les yeux des faits si nombreux et des témoignages si graves que « *l'impudence seule, disait saint Augustin, aurait pu les contredire* ». La corporéité de tous les anges ressortait naturellement de ces constatations et cette conséquence ne semblait répugner à aucun des récits bibliques d'apparitions d'anges. « *Partout, dit l'abbé de Vence, l'Écriture nous représente les anges comme corporels.* » Comment douter de la réalité corporelle de ces trois voyageurs qui font honneur au repas d'Abraham, sous le chêne de Mambré, et de celle surtout de cet Azarias que Tobie eut loisir de contrôler par tous ses sens, pendant plusieurs semaines d'existence côte à côte ? Ces apparitions s'expliquent, sans doute, avec la corporéité d'emprunt, mais bien plus facilement, suivant l'observation de Dom Calmet, avec la corporéité adhérente.

C'est sur de telles raisons que les Pères ont soutenu, jusqu'au IV^e siècle, la corporéité des anges ; le sentiment contraire a, depuis lors, prévalu définitivement dans l'Église ; et nous avons, au commencement du livre, reconnu l'existence de substances incorporelles, dont l'attribut essentiel, l'intelligence, exclut toute propriété de la matière.

Les anges n'ont donc pas de corps, mais ils en prennent pour se montrer à nous ; ce sont les lois de ces manifestations que nous allons étudier.

§ II. — *Les anges prennent des corps visibles pour nous apparaître soit en leur propre nom, soit au nom des autres êtres surnaturels et même au nom des saints vivants sur la terre.*

Une apparition peut se produire de trois manières :

Sous les yeux du corps ; c'est l'apparition *corporelle* ;

À l'égard de l'intelligence ; l'apparition est alors *intellectuelle*, si elle a lieu sans aucune image, et *imaginaire*, si elle se produit sous une forme sensible. L'étoile des Mages est une vision *corporelle* ; l'intelligence qui leur est donnée de ce signe est une vision *intellec-*

tuelle ; l'avis, reçu en songe, de retourner dans leur pays, par un autre chemin, est une vision *imaginaire*. C'est la vérité, qui se présente immédiatement à l'esprit dans la vision intellectuelle ; les visions imaginaires sont généralement reconnues pour l'œuvre des anges ; dans les visions corporelles, qui nous occuperont surtout, leur intervention est plus fréquente que celle des personnes mêmes qui apparaissent. (RIBET. *Mystique*, n^o p. 1^o Les visions.)

Les personnes qui peuvent apparaître sont : Dieu et les personnes divines, Jésus-Christ et Marie, qui ont leur corps, les anges et les âmes séparées, qu'elles habitent le ciel, le purgatoire ou l'enfer.

Sous le nom d'apparitions de la divinité, on entend surtout celles qui eurent lieu dans l'Ancien Testament et pendant la vie du Sauveur. On se demande si c'est Dieu lui-même ou un ange qui se montrent dans ces occasions. Les quatre premiers siècles de l'Église inclinaient pour l'apparition de la divinité en personne. La plupart des théologiens et des exégètes scholastiques, dit l'abbé Vigouroux, sont d'avis que c'est un ange qui apparaît à la place de Dieu, parce que l'Écriture affirme, d'un côté, que dans l'Ancien Testament, Dieu s'est toujours servi de leur ministère ; et de l'autre, que nul n'a jamais vu la divinité.

Une observation à l'appui de ce dernier sentiment. Dieu ne peut tomber sous les sens qu'à l'aide d'une forme sensible ; or, avant l'Incarnation, Dieu n'ayant pas de forme sensible propre doit en emprunter une, et il est plus digne de sa Majesté de choisir la forme qui rappelle l'être le plus excellent de la création, la forme conventionnelle de l'ange, et plus digne encore d'être représentée par une forme accompagnée de sa personnalité que par une forme vide ; de même qu'un roi est plus dignement représenté par un ambassadeur que par un pavillon. C'est ainsi que Dieu se manifeste sous la forme humaine adaptée à l'ange, et il est dans la vérité de la situation que l'ange se comporte et agisse tantôt en son nom propre, tantôt au nom de celui qu'il représente.

Le Sauveur et sa mère apparaissent-ils avec les corps qu'ils ont dans le ciel ? Même en leur accordant la bilocation, toute difficulté n'est pas écartée. Comment les corps glorieux se manifesteraient-ils à nous tels qu'ils sont ? Quel œil humain pourrait soutenir cette vue ? C'est l'observation de la Vierge Marie à sainte Brigitte. Quelle que soit sa beauté à la Salette, à Lourdes, à Pontmain, qui oserait dire que Marie n'ait pas besoin d'en cacher cent fois plus qu'elle n'en trahit ? Si donc il lui faut par égard pour la faiblesse de notre vue voiler sa gloire sous le sac du Psalmiste, n'est-ce pas un

le moindre miracle (il faut en être sobre), n'est-ce pas plus simple et plus digne de laisser à la main de l'ange le soin de réaliser une image de toutes pièces? Et c'est ce que Marie fait précisément, et en preuve, elle daigne parfois nous faire assister à l'ébauche et à l'exécution des anges artistes, comme à Pontmain et à Tilly-sur-Seule. La chose la plus remarquable de l'apparition de Pontmain, c'est ce caractère pictural qui se manifeste non seulement dans les accessoires du tableau, bougies, encadrement bleu, rideau qui tombe et le dérobe, mais dans le personnage même dont la taille grandit un instant jusqu'à dépasser trois mètres. Aujourd'hui encore, tel de nos lecteurs se scandalise à Tilly d'une particularité semblable : « Ce sont des images ! » Qu'importe, cher lecteur, pourvu que Marie s'y trouve? Telle est la théologie et la raison. De quoi vous plaindre? Si Marie votre mère est trop belle pour vos yeux, tant mieux pour vous.

Pour les âmes séparées, admettons aussi la palette angélique distribuant à nos yeux les couleurs de l'arc-en-ciel. C'est, du moins, le sentiment des Pères et des théologiens qui ont abordé ce sujet.

Le chanoine Ribet, appuyé du P. Tirée pour ce qui concerne les âmes du purgatoire et du cardinal Bona pour ce qui regarde les autres âmes, refuse d'entrer dans le concert : « Pourquoi, dit-il, attribuer aux anges un office que la Vierge Marie et les âmes séparées peuvent remplir mieux ou aussi bien que les anges? Au fond, ne sont-elles pas dans les mêmes conditions physiques relativement à ces apparitions? »

Suarez répond : La formation de ces corps rentre dans les attributions officielles des anges, sur lesquelles les âmes ont garde d'empiéter. La Vierge Marie et les séraphins sont plus capables que tous autres de garder nos personnes et de gouverner le monde matériel, et pourtant Dieu a confié aux simples anges l'honneur de ce ministère.

Les anges, qui devraient naturellement, en leur qualité d'esprits purs, affectionner les visions intellectuelles, nous apparaissent le plus souvent sous des formes corporelles. Ils veulent s'accommoder à notre nature pour nous donner une idée de la société spirituelle qu'ils ont avec nous ici-bas, et un gage de celle qui nous est promise avec eux dans le ciel.

A un autre point de vue plus élevé, celui de saint Thomas, les apparitions angéliques sont ordonnées à l'apparition du Verbe dans sa chair : les anges prennent des corps, avant l'Incarnation; pour figurer ce mystère et nous donner un avant-goût des biens dont il est la source; après l'Incarnation, pour nous en perpétuer le souvenir et nous en continuer les

bienfaits. Avant l'Incarnation, ils s'essayaient sous le costume et le regard du roi futur à exercer son ministère de salut; sous la loi de grâce, ils ne trouvent rien de plus honorable que de revêtir les livrées du Rédempteur.

La vision corporelle peut être objective ou subjective; les anges peuvent mettre le corps réellement sous nos yeux, ou produire sur la rétine l'impression que produirait ce corps; on s'accorde à écarter des apparitions de bons anges, ce dernier procédé plus propre à l'esprit d'illusion et de mensonge.

Ce n'est pas à dire cependant que les bons anges poussent leur amour de la vérité jusqu'à réaliser des corps organisés et palpables; « *organisés, non, ce serait, dit Suarez, un trop grand miracle qui n'aurait pas sa raison d'être; palpables, rarement, comment pourraient-ils en un instant s'évanouir? Ils sont donc formés de fluides.* » Nous l'accordons, en contestant la raison de l'auteur : fluides ou palpables, les corps ne diffèrent que de densité; la force qui condense les fluides jusqu'à la consistance du brouillard peut aller sans grands frais jusqu'au solide, et par le seul fait qu'elle cesse d'agir, ramener à l'état de gaz le solide et la vapeur.

Si d'aventure le corps est palpable, on peut s'en assurer à l'aide du toucher, pourvu que l'apparition s'y prête. Quant à l'apparition aérienne, si elle frappe la vue de plusieurs personnes à la fois, elle se distingue par là des apparitions subjectives et imaginaires qui se consomment tout entières dans l'esprit.

L'union des anges avec le corps emprunté n'est pas celle de l'âme avec notre corps, la cessation d'une telle union serait un effet violent, une destruction; et, du reste, l'essence de l'ange, complète en soi, n'est pas ordonnée à la matière. Cette union est celle du moteur au mobile, dit saint Thomas; mieux que cela, dit Suarez, le rôle de l'ange n'est pas seulement celui du moteur extrinsèque, mais *celui du principe intrinsèque d'opération*. Cette puissance est naturelle à l'ange, il l'a reçue avec l'être : le démon s'en sert pour fournir à la perversité humaine des instruments de crime, comment admettre que Dieu la lui communique à l'heure même?

Nous devons croire, dit le P. Tirée, à la présence de la personne qui apparaît, quel que soit le rôle que jouent les anges dans le phénomène; mais le problème n'est pas ce qu'il semble.

Dans l'apparition de Dieu, il n'y a pas de difficulté; Dieu est partout, et à plus forte raison sur les points de l'espace où il se fait signaler.

Quant à la présence de Jésus-Christ, de Marie, des âmes séparées et des anges, s'il y a pour eux un inconvénient à sortir des lieux

qu'ils habitent, elle peut encore s'expliquer sans recourir à la bilocation, qui est un miracle.

Il y a d'abord la translation, non pas celle dont le diacre Philippe, les prophètes Elie et Habacuc sont l'objet dans l'Ecriture, mais la translation successive qui fait paraître les esprits sous nos yeux par un effet de rapidité analogue à celui du disque rotatif ou du mouvement circulaire exécuté avec une braise, suivant l'idée de Mirville. Ce déplacement rapide ne serait pas incompatible avec la dignité des saints dans le monde des êtres spiritualisés, comme dans l'état actuel.

Il y a une autre hypothèse applicable aux élus seulement.

Si du Havre à Marseille je pouvais vous voir, vous parler, vous entendre comme je le fais déjà imparfaitement, grâce au téléphote, au télégraphe, au téléphone, il vous serait impossible de nier que je ne vous fusse présent à cette distance. Dieu est le lieu des esprits; les bienheureux, par le moyen du Verbe, sont présents à chacun de nous quand il leur plaît, et spécialement quand ils nous font donner des marques sensibles de sympathie.

L'apparition miraculeuse des saints vivant sur la terre appelle aussi l'intervention des anges. (RIBET, *Myst.* n° p. ch. xiii.)

Il s'agit des saints qui se montrent en deux endroits, en même temps.

Il y a pour expliquer ce miracle plusieurs hypothèses qui toutes supposent les anges : ce sont la translation, la bilocation et le dédoublement.

Le mouvement vertigineux de la translation, dont nous avons parlé, ne sied pas, semble-t-il, au caractère des actes prêtés aux saints.

La bilocation répugne aux tenants des doctrines aristotéliennes, cependant Bellarmin et Suarez l'acceptent, forts de la multiplication eucharistique; les saints vivants peuvent bien se trouver en plusieurs lieux, puisque le corps du Christ est dans tous les tabernacles de l'univers.

Ribet ne trouve pas que la bilocation soit un miracle plus grand et d'un autre ordre que la translation instantanée. L'assertion est peu conciliable avec les révélations satanistes. Le démon opère la translation instantanée en faveur d'A. Pike, comme en faveur du sorcier africain. Quant à la bilocation, ce qu'on donne pour tel, le privilège par exemple, qu'a lady Sandhurst d'émettre cinq ou six doubles d'elle-même, ce n'est qu'une multiplication de fantômes, et ce qui le prouve, c'est qu'Asmodée, mis en demeure de faire apparaître Diana Vaughan éloignée, ne recourt pas à la bilocation, n'essaye même pas le transport instantané si facile à tous les esprits, pourvu que

Dieu le permette; il trouve plus commode une simple formation de fantôme.

On croyait pouvoir dans les triangles, moyennant un cérémonial et une condition de temps, onze heures du soir, évoquer à toute distance la jeune maîtresse en personne. Témoin un soir de l'expérience, le Docteur Bataille essaya très posément de toucher l'apparition du bout de sa canne; la canne traversa le fantôme et s'arrêta au dossier du fauteuil où elle s'enflamma soudain; l'apparition s'évanouit. La supercherie diabolique était mise à jour.

Abbé P.

Grand-Clément.

(A suivre).

APPEL

aux érudits catholiques de province

Un de nos correspondants nous écrivait dernièrement :

« La monographie du Diable est inépuisable. Une notable partie de son histoire a été écrite en ce siècle, surtout depuis quelques années; la *Revue Mensuelle* n'a pas peu contribué, pour sa part, à la faire connaître. Il y a cependant un champ assez vaste encore inexploré à son sujet: je veux parler de son *Histoire dans les diverses provinces de France*. Il y aurait là un sujet neuf, capable de tenter quelques plumes érudites de la province (et il n'en manque pas dans le clergé et chez les laïques croyants).

« Je vous soumets cette idée dont il me semble que votre *Revue* pourrait profiter, en offrant à ces écrivains de bonne volonté une publicité de bon aloi.

« Comme tout prédicateur doit prêcher d'exemple, je me permets de vous adresser sur l'*Histoire du Diable en Bretagne* quelques notes dont vous tirerez le parti que vous jugerez à propos. Assurément, je n'ai pas la prétention d'avoir épuisé le sujet. Je n'ai à ma disposition qu'une bibliothèque assez restreinte; d'autres pourront creuser cette mine plus à fond, et fouiller mieux que je n'ai pu le faire les archives de l'histoire provinciale; je n'ai voulu que donner le branle et indiquer la voie..... »

L'idée de notre correspondant nous a paru excellente. Non seulement nous accueillons avec empressement son essai; mais il nous a semblé que l'appel qu'il vient de formuler trouverait un facile écho parmi les catholiques de province, désireux d'employer leur plume à défendre le surnaturel si universellement et si âprement attaqué de nos jours, en combattant sur ce terrain les sectaires... qui, sur le mot d'ordre de Satan, ont juré d'abolir et de déraciner ce qui reste de foi chrétienne dans les âmes.

Nous accueillerons donc avec reconnaissance tous les travaux sérieux qui nous seront adressés sur ce sujet, ainsi que tous ceux qui pourront nous venir en aide dans notre œuvre de propagande anti-maçonnique.

Les manuscrits devront être envoyés à cette adresse :

MM. DELHOMME et BRIGUET, éditeurs

(pour la *Revue Mensuelle*)

83, rue de Rennes, Paris.

LA DÉMONOLOGIE

DES
PÈRES DE L'ÉGLISE

ATHÉNAGORE

(II^e siècle)

Voici encore un philosophe grec du deuxième siècle, converti au christianisme et devenu un de ses plus zélés apologistes. Athénien, disciple de Platon, profondément imbu des enseignements religieux du paganisme, très versé dans l'intelligence des cosmogonies antiques, Athénagore s'appliqua à tirer des scories païennes toutes les parcelles d'or qu'elles pouvaient recéler, pour les faire servir à la démonstration ou à l'ornement de sa nouvelle foi. Etant encore dans l'erreur, il avait songé, avant Celse, à écrire contre les Chrétiens; c'est en étudiant les divines Ecritures, dans le dessein de les réfuter, qu'il fut frappé de la céleste lumière et que, touché de la grâce, il adora ce qu'il voulait brûler et se fit l'apologiste de ce qu'il se proposait d'anéantir. On a même prétendu, mais sur des fondements trop peu solides, qu'il fut le fondateur de l'école catéchétique d'Alexandrie, et le maître de Clément d'Alexandrie.

De ses nombreux écrits, il ne nous reste que le traité de *la Résurrection* et une Apologie intitulée : *Athenagoræ Atheniensis philosophi christiani Legatio pro Christianis (presbeia)*, adressée aux Empereurs Marc-Aurèle, et L. Aurélius Commode, Arméniens, Sarmates, et avant tout, philosophes, (vers l'an 176 ou 177).

Cette apologie a pour but principal de répondre aux accusations d'athéisme, d'inceste et de cannibalisme, dont le christianisme était alors l'objet, et de prouver la supériorité de la morale chrétienne sur la morale du paganisme. Supérieur à saint Justin, son maître et son modèle, pour l'élégance du style, il n'a ni sa simplicité, ni son onction. Il s'attache surtout aux démonstrations rationnelles, et on ne retrouve pas chez lui cette source toujours ouverte des Saintes Ecritures, qui coule si abondamment dans saint Justin. Il est resté plus encore que ce dernier, comme philosophe, le fidèle disciple de Platon, dont on retrouve chez lui les idées touchant l'essence de l'esprit et de la matière, la nature des anges, la contemplation de Dieu comme fin de l'être humain, le rôle du Verbe (*Logos*) dans la Création, et jusqu'à la doctrine de la réminiscence. Mais il faut se hâter de dire que ces doctrines académiques apparaissent, dans Athénagore, sensiblement modifiées par l'enseignement chrétien et que, s'il accorde aux philosophes païens d'avoir participé en quelque mesure à

la divine lumière, il reconnaît qu'ils sont incapables de conduire l'esprit à la véritable connaissance de Dieu, que seule peut donner la révélation.

La démonologie d'Athénagore ne diffère guère de celle de saint Justin. Comme lui, il s'attache surtout à convaincre le culte païen de mensonge, en démontrant, contre les assertions de ses défenseurs, l'origine purement humaine ou diabolique de ses dieux, démons ou héros. Il professe aussi la même opinion que saint Justin sur la chute des Anges. Voici la traduction intégrale des passages de l'*Apologie* qui renferment cette solide et originale démonstration (1) :

XXII. — *Opinion de Thalès et de Platon sur les démons.* — Vous me demanderez sans doute pourquoi ces simulacres, s'ils ne sont pas dieux, opèrent-ils certains prodiges ? Car il n'est pas vraisemblable que des statues sans mouvement et sans vie puissent rien faire par elles-mêmes, sans un moteur quelconque. Certaines personnes racontent en effet que dans tel endroit, dans telle ville, chez telle nation, certains prodiges ont été opérés sous le nom de ces simulacres ; nous ne le nions pas. Cependant, comme les uns en ont reçu du secours et que d'autres s'en sont mal trouvés, appellerons-nous dieux ceux qui ont opéré de deux façons si différentes ? Nous avons donc examiné avec soin d'où vient cette vertu qu'on accorde à ces images, et quels sont les êtres qui agissent en elles, en se couvrant de leurs noms. Mais avant de vous faire connaître ces derniers, et pourquoi ils ne sont pas des dieux, il est nécessaire de vous citer quelques autorités tirées des philosophes eux-mêmes.

Thalès, le premier, comme le rapportent ceux qui ont le mieux approfondi sa doctrine, admet cette division : Dieu, des démons et des héros. Il pense que Dieu est l'âme du monde, que les démons sont des essences purement spirituelles et les héros, des âmes humaines, bons ou mauvais, selon la qualité de leurs âmes. Platon admet un Dieu incréé, des astres fixes ou errants, créés par l'incréé pour l'ornement du ciel, et des démons. Il ne s'explique pas sur ces derniers, il renvoie à ceux qui en ont déjà parlé : « Parler des démons, dit-il, faire connaître leur origine, c'est une œuvre au-dessus de mes forces. Il faut s'en rapporter à ceux qui nous en ont entretenus les premiers, aux descendants des dieux, comme ils se sont qualifiés eux-mêmes, qui devaient connaître leurs ancêtres. On ne peut refuser de croire les enfants des dieux, quand même ils ne donneraient pas de preuves satisfaisantes et infaillibles de ce qu'ils avancent, puisqu'ils racontent des choses de famille, et que la loi ordonne de les croire. Pensons donc comme eux et parlons comme eux de la génération des dieux : de la Terre et du Ciel naquirent l'Océan et Téthys ; de

(1) Il ne faut pas oublier, en lisant ces pages, qu'Athénagore, comme saint Justin, parle à des païens qu'il veut convertir, et qu'à cette fin, il emprunte à la philosophie grecque tous les arguments *ad hominem*, qui sont de nature à les convaincre.

ceux-ci, Phorcis, Saturne et Rhéa ; de ces derniers, Jupiter et Junon et tous les frères qu'on leur donne, et ainsi des autres.

Or, je vous le demande, pouvez-vous penser que Platon, qui contempla l'esprit éternel et le Dieu qui est connu de la raison, qui avait expliqué ses véritables attributs, à savoir qu'il est l'être qui ne change pas, l'être source de tout bien et de toute vérité : lui qui avait dit de la souveraine puissance « que toutes choses sont autour du Roi, comment tout est à cause de lui, comment il est lui-même la cause de tout » ; pouvez-vous penser, dis-je, que ce philosophe ait jugé au-dessus de ses forces de découvrir la vérité sur ces dieux nés d'êtres qui tombent sous les sens, tels que le ciel et la terre ? Non, sans doute ; mais il comprenait fort bien que les dieux ne peuvent ni engendrer ni être engendrés, puisque les choses engendrées ont nécessairement une fin. Il savait aussi combien il est difficile de détruire les préjugés du vulgaire une fois qu'il a adopté sans réflexion des fables absurdes. Voilà pourquoi il a dit qu'il était au-dessus de ses forces de raisonner sur la génération des démons, puisqu'il ne pouvait ni dire ni penser que les dieux fussent engendrés.

Ces autres paroles de Platon : « Le grand Roi du ciel, Jupiter, poussant un char agile, s'avance le premier, disposant et gouvernant toutes choses, tandis qu'une armée de dieux et de démons vient après lui », ne doivent pas s'entendre de Jupiter, fils de Saturne. Jupiter désigne le créateur de toutes choses. N'ayant pas d'autre nom pour qualifier l'Être souverain, Platon se servit du nom de Jupiter, non comme étant le nom propre de Dieu, mais le plus intelligible, vu la difficulté de se faire comprendre de tous quand on parle de Dieu ; et il employa l'épithète de Grand pour distinguer le vrai Jupiter céleste du Jupiter terrestre, l'incréé de celui qui est engendré et postérieur au ciel et à la terre, postérieur aux Crétois eux-mêmes, qui l'empêchèrent d'être tué par son père.

XXIV. — Mais qu'est-il besoin de vous citer les sentiments des poètes et les autres opinions ? quand je puis dire en deux mots : Si les philosophes et les poètes ne reconnaissaient point un seul Dieu, ils n'aviliraient pas les autres dieux jusqu'à dire qu'ils sont ou des démons, ou la matière, ou des hommes ; et vous auriez alors un motif de nous persécuter, nous qui mettons une grande différence entre Dieu et la matière, entre la nature de l'un et la nature de l'autre. Car si nous disons que Dieu, son Fils et le Saint-Esprit ne sont, en raison de la vertu qui les unit, qu'un seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, parce que le Fils est la pensée, le verbe et la sagesse du Père, et que le Saint-Esprit n'est qu'un écoulement de l'un et de l'autre, comme la lumière vient du feu ; nous savons aussi qu'il existe d'autres puissances qui exercent leur empire autour de la matière et à l'aide de la matière ; qu'une de ces puissances est ennemie de Dieu ; non pas en ce sens qu'elle soit contraire à Dieu, comme la discorde l'est à l'amitié, selon Empédocle, ou la nuit au jour, ainsi que nous le voyons de nos yeux, (car tout ce qui s'opposerait directement à Dieu cesserait à l'instant d'être, réduit au

néant par la vertu et la toute-puissance de Dieu même) ; mais nous voulons dire que cette force s'oppose au bien, qui est de l'essence de Dieu et ne fait qu'un avec lui, comme la couleur avec le corps, (non qu'il soit une partie de lui-même, mais une propriété nécessairement consistante avec Dieu, essentielle et inhérente, comme le rouge est inhérent au feu et l'azur à l'éther). C'est en ce sens, dis-je, qu'il est contraire au bien de Dieu, cet esprit répandu autour de la matière et créé de Dieu, comme les autres anges, pour gouverner la matière et ses différentes espèces. C'est à cette fin, en effet, que Dieu a créé les anges, pourvoyant ainsi au gouvernement des choses créées par lui, sa Providence embrassant l'ensemble et l'universalité des êtres, pendant que les anges s'occupaient de chacune des parties qui leur était assignée.

Les hommes jouissent du libre arbitre pour embrasser le vice ou la vertu ; ainsi en fut-il des anges. Les uns usèrent bien de leur liberté et ne s'écartèrent point des devoirs qui leur avaient été prescrits et pour lesquels ils avaient été créés ; les autres, au contraire, abusèrent de cette même liberté, qui tenait à leur nature, et de l'emploi que Dieu leur avait confié ; c'est-à-dire : celui qui avait été préposé à tout le monde matériel, et ceux des anges qui devaient l'aider dans cet emploi ; (vous le savez, nous n'avancons rien sans autorités, nous ne faisons qu'exposer ce qu'ont publié les prophètes). Ces anges prévaricateurs, vaincus par l'attrait de la chair, se laissèrent entraîner à l'amour des femmes, tandis que leur chef se montra négligent et pervers dans l'administration qui lui était confiée. De ces amours des anges pour les femmes naquirent les géants, dont les poètes ont aussi parlé. Il ne faut pas nous en étonner, en nous rappelant que la sagesse divine diffère autant de la sagesse du monde, que la vérité diffère de la simple probabilité. Ainsi s'exprime le prince de la matière :

« Nous avons l'art de proférer des mensonges très souvent vraisemblables (1) ».

XXV. — Ces anges qui, tombés du ciel, sont répandus autour de l'air et de la terre, sans pouvoir désormais s'élever jusqu'au ciel, de concert avec les âmes des géants, démons errants autour du monde, excitent, les uns, c'est-à-dire les démons, des mouvements conformes à leur nature et à leur constitution ; les autres, c'est-à-dire, les anges, les mêmes passions qu'ils éprouvèrent. Quant au prince du monde matériel, il exerce un empire qui s'oppose à la bonté de Dieu.

« Une cruelle incertitude agite mon âme, dit Euripide ; est-ce le hasard, est-ce un dieu qui gouverne le monde ? Contre toute espérance, contre tout droit, je vois les uns sans foyers, dépouillés de tout, tandis que les autres jouissent d'un bonheur constant. »

Ce bonheur et ces infortunes, qui arrivent contre

(1) Saint Théophile, évêque d'Antioche, (année 168 de Jésus-Christ) remarque dans ses lettres *ad Antiochum* (II, 8) « que les démons chassés des corps des possédés par l'exorcisme se reconnaissaient les auteurs de ce que les poètes païens avaient dit dans leurs écrits. » Comme saint Justin, il admet l'autorité des Sibylles.

toute attente et toute justice, avaient jeté Euripide dans une telle perplexité qu'il ne savait plus à qui attribuer le gouvernement des choses de la terre. C'est ce qui faisait dire à un autre poète :

« A cette vue, comment peut-on dire qu'il existe des dieux, ou obéir aux lois ? (1) »

Aussi Aristote, de son côté, ne craignit pas d'avancer que Dieu ne s'occupait point des choses qui se passent sous le ciel. Et cependant la Providence éternelle de Dieu s'occupe indistinctement de chacun de nous :

« Qu'elle le veuille ou ne le veuille pas, la terre est forcée de produire les plantes et de nourrir mon troupeau. (2) »

Oui, cette Providence veille sur chaque homme, elle rend à chacun selon ses œuvres ; ce n'est pas là une opinion, mais une vérité : chaque chose, selon sa nature, suit les lois de l'éternelle raison. Mais parce que les démons, rivalisant d'efforts pour s'opposer à la sagesse de Dieu, excitent dans le monde ce trouble et ce désordre dont nous avons parlé, agitent les hommes de différentes manières, soit séparément ou tous ensemble, en particulier et en public, au dedans et au dehors, selon les rapports qui les unissent avec la matière et avec Dieu, quelques philosophes, dont l'autorité n'est point à dédaigner, ont pensé qu'aucun ordre ne présidait à cet univers, mais qu'il obéissait aux caprices d'un hasard aveugle. En cela, ils n'ont point vu qu'il n'est rien de désordonné ou d'abandonné au hasard dans l'administration du monde, mais qu'au contraire tout est conduit avec sagesse, et que rien ne s'écarte de l'ordre établi.

L'homme lui-même, si nous le considérons par rapport à son auteur, ne peut sortir de l'ordre que Dieu a prescrit pour la reproduction : la loi est une, et la même à l'égard de tous, soit pour la disposition des membres et la conformation du corps ; soit pour le terme de la vie ; il est commun à tous les hommes, il leur faut tous mourir. Sous le rapport de la raison, il en est autrement : nous avons tous la faculté de raisonner, il est vrai ; mais le prince du monde matériel et les démons, ses suppôts, agissent sur cette faculté en mille manières différentes.

XXVI. — Ceux qui entraînent les hommes aux idoles, ce sont les démons dont nous avons parlé, ils sont altérés du sang des victimes et s'en repaissent. Ces dieux eux-mêmes, si agréables à la multitude, que furent-ils autre chose que de simples mortels, comme le prouve leur histoire ? ou plutôt ne peut-on pas prouver par leurs œuvres que ce sont réellement des démons qui ont emprunté des noms d'hommes ? Les uns commandent la mutilation, comme Rhéa ; d'autres frappent et blessent, comme Diane ; la Diane Taurique va jusqu'à égorger ses hôtes. Je ne parle pas de ceux qui se déchirent eux-mêmes avec des fouets ou des couteaux, et des différentes espèces de démons ; ce n'est point Dieu qui pousse à des actes contre nature.

« Si le démon, a dit un poète, prépare aux mor-

tels quelque chose de funeste, il commence par altérer la raison. »

Dieu, qui est souverainement bon, est toujours bienfaisant ; autres sont les êtres qui agissent par ces statues ; autres ceux à qui on les élève. Troie et Parium (1) vous en offrent une preuve incontestable ; l'une possède les statues de Neryllinus, qui a vécu de notre temps, et l'autre conserve celles d'Alexandre (Paris) et de Protée. Le tombeau et l'effigie d'Alexandre sont encore sur la place publique ; quant aux statues de Neryllinus (2), elles ne servent que d'ornement (si c'est là toutefois un ornement pour une ville). Il en est une cependant à laquelle on attribue la vertu de rendre des oracles et de guérir les malades ; aussi voit-on les habitants du lieu lui offrir des sacrifices, la couvrir d'or et la couronner de fleurs. Quant à ce qui concerne les statues d'Alexandre et de Protée, ce dernier, ainsi que vous le savez, s'élança lui-même dans les flammes, près d'Olympie (en 165) : On dit que sa statue rend encore des oracles. Quant à celles d'Alexandre, dont un poète a dit : « Malheureux Paris, d'une beauté si rare et d'une fureur si effrénée pour les femmes », on leur consacre des jours de fête, on leur offre des sacrifices dont l'Etat fait les frais. Or, je vous le demande, est-ce donc Neryllinus, Protée et Alexandre qui agissent dans ces statues, ou bien est-ce un effet naturel de la matière dont elles sont faites ? Mais la matière n'est autre chose que de l'airain. Or, que peut par lui-même un vil métal auquel il est si facile de faire prendre une autre forme, comme fit Amasis, qui, selon Hérodote, convertit un Dieu en un bassin ? Et que peuvent faire de mieux pour les malades et Neryllinus, et Protée, et Alexandre ? Chose particulière, la statue de Neryllinus opérait de son vivant et, lorsqu'il était malade, les guérissions qu'elle opère aujourd'hui ; que ne le guérissait-elle lui-même ?

XXVII. — Dès lors, que faut-il penser des effets attribués aux statues ? L'âme, transportée hors d'elle-même par je ne sais quels mouvements irrationnels et fantastiques, se crée des images qui viennent en partie des objets sensibles et en partie d'elle-même. Elle est surtout la dupe de ces folles imaginations lorsqu'elle s'unit et s'identifie avec le prince de la matière ; elle oublie les choses célestes et leur auteur pour s'arrêter aux choses d'en bas, et devient chair et sang, au lieu de rester ce qu'elle est, un pur esprit. Ces mouvements fantastiques et désordonnés, une fois imprimés à l'âme, enfantent des visions qui ressemblent à toutes ces folies qu'on nous raconte sur les idoles.

Et lorsqu'une âme tendre et flexible, sans expérience, privée de l'aliment d'une doctrine forte, et dès lors inhabile à contempler la vérité, le Dieu père et créateur de toutes choses, est une fois imbuë de fausses opinions, que fait le démon qui règne sur le monde matériel, qui aime l'odeur et le sang des victimes et séduit les hommes à la

(1) Ces vers sont aussi attribués à Euripide.

(2) Vers d'Euripide dans le *Cyclope*.

(1) Parium, ville de l'Hellespont, que la traduction de M. de Genoude a confondue avec Paros.

(2) Aucun autre historien n'a parlé de ce Neryllinus.

faveur de ces mouvements, dont l'impression égare l'esprit du vulgaire? Il le subjugué au point de lui faire croire que ces visions viennent des statues et des simulacres; et si l'âme par elle-même, puisqu'elle est immortelle, fait des actes raisonnables, soit en prédisant l'avenir, soit en opérant quelque guérison, les démons revendiquent cette gloire.

Le lecteur sera frappé, comme nous, de la profondeur de la théorie, par laquelle Athénagore essaie d'expliquer l'action du démon sur l'âme humaine, action qui se réduit à une véritable hallucination produite par lui à l'aide d'images « *venant en partie des objets sensibles et en partie de l'âme elle-même.* » Toute la théorie moderne de l'hallucination se trouve résumée dans ces lignes; seulement, à côté de l'hallucination naturelle, seule reconnue par la prétendue science moderne, Athénagore, du point de vue moral et surnaturel, auquel le christianisme l'a élevé, aperçoit clairement l'hallucination extra-naturelle, dont celui qu'il appelle le *prince de la matière* joue avec tant d'art pour entraîner l'âme humaine dans les régions inférieures de la matière, de la chair et du sang; toute cette fantasmagorie diabolique, dont sont si facilement victimes les âmes trop peu pénétrées de la forte doctrine du Christ, est décrite par lui avec une précision psychologique, qui rappelle les analyses les plus délicates et les plus lumineuses de son maître Platon.

Le plus sérieux reproche, que la critique ait fait à la doctrine d'Athénagore, c'est d'être entachée des erreurs des Montanistes: « Je ne sais, dit Tillemont, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique* (t. II, p. 323) si l'expression dont il se sert touchant les prophètes, en un temps où les extases de Montan commençaient à troubler l'Eglise, ne peut point donner lieu de craindre qu'il n'ait été engagé dans ce parti, aussi bien que la manière dont il parle des secondes nocés. »

Il est facile de justifier Athénagore sur les deux points qui servent de fondement à l'insinuation de Tillemont, tant répétée depuis.

Il dit bien, dans son Apologie (33): « A vos yeux les secondes nocés ne sont qu'un honnête adultère »; mais qui ne sait que c'était là, dans les premiers siècles du christianisme, une manière de voir très commune, surtout chez les Pères de l'Eglise grecque qui, pour partager le rigorisme d'Athénagore, n'ont jamais été suspects de Montanisme? Il est bien établi que les Pères de l'Eglise, qui parlaient si durement des secondes nocés, ne les ont pas condamnées absolument, mais n'ont voulu que censurer l'esprit d'incontinence qui pousse ordinairement à cette infraction au conseil évangélique.

Quant au second point, qui rentre plus spécialement dans notre sujet, l'opinion d'Athé-

nagore sur le Prophétisme, toute l'accusation repose sur ce passage de l'Apologie (IX): « Vous êtes trop instruits, dit-il aux empereurs, pour ignorer que nous avons eu un grand nombre de prophètes, tels que Moïse, Isaïe, Jérémie, qui, *ravis hors d'eux-mêmes*, obéissaient au mouvement de l'Esprit-Saint et répétaient ses inspirations; *car il se servait d'eux comme le jouer de flûte se sert d'une flûte, d'où il tire les sons qu'il lui plaît.* »

En effet, ces paroles ont une grande analogie avec celles-ci, attribuées à Montan par saint Epiphane: « *Le prophète est une lyre; l'Esprit en est l'archet.* »

Mais cette manière de parler, comme le remarque dom Ceillier, se retrouve dans les auteurs ecclésiastiques les plus orthodoxes, et ne va pas jusqu'à refuser aux prophètes vraiment inspirés de Dieu la conscience de soi-même et la liberté. Athénagore et ceux des Pères qui l'ont suivi sur ce point pouvaient l'avoir empruntée des prophètes eux-mêmes chez qui se rencontrent des phrases comme celle-ci (*Psal. XXX, v. 28*): « J'ai dit, dans le transport de mon esprit, dans mon extase, *in extasi mea* ». Ce ravissement surnaturel, qui transfigurait les prophètes lorsque le Seigneur leur découvrait les choses cachées, est bien différent des *extases* de Montan qui étaient plutôt celles d'un fanatique ou d'un furieux que d'un prophète: « Son enthousiasme, disent Eusèbe et saint Epiphane, paraissait comme un accès de fureur et lui ôtait la liberté de la raison. » Tertullien partageait déjà l'erreur de Montan, quand il disait que la prophétie venait d'une violence spirituelle, qu'il appelle une folie et une démence. Aussi l'Eglise n'hésita pas à reconnaître à ces signes évidents, dans Montan et ses folles prophétesses Priscilla et Maximilla, de vrais possédés, de vrais démoniaques.

L'entreprise de Montan et de ses disciples eut cet heureux résultat qu'elle mit en garde les chefs de l'Eglise contre le stratagème diabolique qui tendait, dès les premiers temps du christianisme, à discréditer les véritables prophéties par des imitations, des parodies ridicules, et à entraîner la foi chrétienne dans les plus dangereuses erreurs. Dès lors, la question, qui s'agite aujourd'hui encore avec tant d'éclat, était nettement posée. Ces phénomènes de prétendus prophètes et prophétesses, annonçant avec tant de fracas des choses merveilleuses, viennent-ils de Dieu ou de Satan? Au second et au troisième siècle, la question, déjà agitée, comme nous l'avons vu, par le *Pasteur d'Hermas*, entre dans l'ère de la controverse théologique; une foule d'apologues et d'écrivains ecclésiastiques s'appliquent à rechercher et à établir les caractères du véri-

table prophétisme. Par malheur, ces écrits ne nous sont pas parvenus. Nous avons à regretter la perte des traités spéciaux écrits sur ce sujet par Melito, Miltiades, un Anonyme, adversaire primitif du Montanisme, dont Eusèbe a cité quelques fragments; Appolone, adversaire aussi des Montanistes, dont Tertullien, devenu disciple de Montan, a essayé de réfuter les doctrines dans ses livres, perdus aussi, sur l'*Extase*.

Nous retrouverons cette question, quand nous exposerons la Démonologie d'Eusèbe et de saint Epiphane.

L'abbé C. T. F.

VOLTAIRE

EXPLOITÉ PAR LES FRANCS-MAÇONS
(Suite)

Voltaire mort, les Francs-Maçons ne négligèrent aucune occasion d'exploiter sa mémoire et d'accaparer à leur profit tous les hommages rendus par la France voltairienne à leur héros, à leur dieu. Voltaire est désormais leur propriété inaliénable et incommunicable, et, comme nous le disions en commençant, si le Séide de Frédéric II est encore aujourd'hui une actualité, il le doit à leur propagande constante, infatigable. Nous allons le démontrer.

Nous savons déjà comment la mort de Voltaire fut bâchée par sa résistance aux sages conseils des rares amis qui le pressaient de quitter Paris, résistance due principalement aux intrigues des Francs-Maçons qui voulaient à toute force ne pas lâcher leur proie. Comme ils avaient exploité les derniers moments du vieillard vaniteux, ils ne manquèrent pas d'exploiter sa mort. Sa tombe devint un autel, sur lequel les Frères brûlèrent à l'envi l'encens des flatteries les plus idolâtriques. Aussitôt que la défense faite à la presse de parler de la mort de Voltaire fut levée, et qu'il fut permis de rendre au patriarche de l'impiété des hommages publics (1), les Francs-Maçons se préparèrent à chanter dignement l'éloge funèbre de celui qu'ils venaient d'initier à leurs sublimes mystères.

Grimm, dans sa *Correspondance littéraire*, nous a laissé un récit détaillé de cette mirifique cérémonie, célébrée en l'honneur des Mânes de Voltaire, le 28 novembre 1778. Nous le donnons en entier, en le faisant suivre d'une analyse du grand discours prononcé par la

(1) Dès le 20 juin 1778 (Voltaire était mort le 30 mai) on joua *Nanine* à la Comédie française; les 22 et 28, on représenta *Tancrède*.

Dixmerie en cette occasion, dans la Loge des Neufs-Sœurs.

L'avantage qu'avait eu la loge des Neuf-Sœurs de recevoir le F. de Voltaire ne pouvait manquer de l'intéresser spécialement à sa gloire, et, ayant eu le malheur de le perdre, elle résolut de rendre hommage à sa mémoire en faisant prononcer son éloge. Le F. de la Dixmerie, l'un de ses orateurs, se chargea de cet emploi. Le F. abbé Cordier de Saint-Firmin, instituteur de la loge qui avait déjà présenté le F. de Voltaire, dont le zèle dévorant pour l'accroissement et la gloire de cette société se manifeste dans toutes les occasions, se chargea de préparer un local convenable à la cérémonie et de disposer toute l'ordonnance de la fête; et les FF. les plus célèbres dans cette capitale par leur réputation ou leur naissance s'empressèrent à seconder le désir de la loge par le concours le plus flatteur.

Les travaux ayant été ouverts dès le matin, la loge accorda l'affiliation à plusieurs frères distingués, le F. prince Emmanuel de Salm-Salm le F. comte de Turpin-Crissé, le F. comte de Milly, de l'Académie des sciences, le F. d'Ussieux, le F. Roucher, le F. de Chaligny, habile astronome de la principauté de Salm.

M. Greuze, peintre du roi, fut reçu maçon, suivant toutes les règles. La loge ayant été fermée, on descendit dans la salle où devait être prononcé l'éloge funèbre. Cette salle, qui a trente-deux pieds de long, était tendue en noir et éclairée par des lampes sépulcrales; la tenture relevée par des guirlandes or et argent qui formaient des arcs de distance en distance; elles étaient séparées par huit transparents suspendus par des nœuds de gaze d'argent, sur lesquels on lisait les devises que le F. abbé Cordier avait tirées des ouvrages du F. de Voltaire, et qui étaient relatives à son apothéose dans la loge.

La première à droite en entrant :

De tous temps... la vérité sacrée
Chez les faibles humains fut d'erreur entourée.

La première à gauche en entrant :

... Qu'il ne soit qu'un parti parmi nous,
Celui du bien public et du salut de tous.

La seconde à droite :

Il faut aimer et servir l'Etre suprême, malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.

La seconde à gauche :

Il faut aimer sa patrie, quelque injustice qu'on y essuie.

La troisième à droite :

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage
Mon séjour est charmant, mais il était sauvage...
La nature y mourait, je lui portai la vie;
J'osai ranimer tout; ma paisible industrie
Rassembla des colons par la misère épars;
J'appelai les métiers qui précèdent les arts.

La troisième à gauche :

Si ton insensible cendre
Chez les morts pouvait entendre
Tous ces cris de notre amour,
Tu dirais dans ta pensée :
Les dieux m'ont récompensé
Quand ils m'ont ôté le jour.

La quatrième à droite :

Nous lisons tes écrits, nous les baignons de larmes.

La quatrième à gauche :

Tout passe, tout périt, hors ta gloire et ton nom,
C'est là le sort heureux des vrais fils d'Apollon.

On entra dans cette salle par une voûte obscure et tendue de noir, au-dessus de laquelle était une tribune pour l'orchestre, composé des plus célèbres musiciens ; le F. . . Piccini dirigeait l'exécution.

Plus loin, et à cinquante-deux pieds de distance, on montait par quatre marches à l'enceinte des grands-officiers, au haut de laquelle était le tombeau surmonté d'une grande pyramide gardée par vingt-sept FF. . ., l'épée nue à la main. Sur le tombeau étaient peintes d'un côté la Poésie ; de l'autre, l'Histoire pleurant la mort de Voltaire, et sur le milieu on lisait ce vers, tiré de la *Mort de César* :

La voix du monde entier parle assez de sa gloire.

En avant étaient trois tronçons de colonnes sur lesquels étaient des vases où brûlaient des parfums ; sur celui du milieu on avait placé les œuvres de Voltaire et des couronnes de laurier.

Les FF. . . de la loge ayant pris leurs places, les visiteurs ont été introduits au son des instruments qui exécutaient la marche des prêtres dans l'opéra d'*Alceste*, ensuite un morceau touchant d'*Ernelinde*.

M^{me} Denis, nièce de M. de Voltaire, accompagnée de M^{me} la marquise de Villette, que ce grand homme avait, pour ainsi dire, adoptée pour sa fille, ayant fait demander de pouvoir entendre l'éloge funèbre qu'on allait prononcer, elles furent introduites, et le V. . . F. . . de Lalande, adressant la parole à M^{me} Denis, lui a dit :

« Madame, si c'est une chose nouvelle pour vous de paraître dans une assemblée de maçons, nos frères ne sont pas moins étonnés de vous voir orner leur sanctuaire. Il n'était rien arrivé de semblable depuis que cette respectable enceinte est devenue l'asile des mystères et des travaux maçonniques ; mais tout devait être extraordinaire aujourd'hui. Nous venons y déplorer une perte telle que les lettres n'en firent jamais de semblable ; nous venons y rappeler la satisfaction que nous goûtâmes lorsque le plus illustre des Français nous combla de faveurs inattendues et répandit sur notre loge une gloire qu'aucune autre ne pourra jamais lui disputer. Il était juste de rendre ce qu'il eut de plus cher témoin de nos hommages, de notre reconnaissance, de nos regrets. Nous ne pouvions les rendre dignes de lui qu'en les partageant avec celle qui sut embellir ses jours par les charmes de l'amitié ; qui les prolongea si longtemps par les plus tendres soins ; qui augmentait ses plaisirs, diminuait ses peines, et qui en était si digne par son esprit et par son cœur. La jeune mais fidèle compagne de vos regrets était bien digne de partager les nôtres ; le nom que lui avait donné ce tendre père en l'adoptant nous apprend assez que sa beauté n'est pas le seul droit qu'elle ait à nos hommages. Je dois le dire pour sa gloire : j'ai vu les fleurs de sa jeunesse se flétrir par sa douleur et par ses larmes à la mort du F. . . de Voltaire...

L'ami le plus digne de ce grand homme (1), celui qui pouvait le mieux calmer notre douleur, le fondateur du Nouveau Monde se joint à nous pour déplorer la perte de son illustre ami. Qui l'eût dit, lorsque nous applaudissions avec transport à leurs embrassements réciproques, au milieu de l'Académie des sciences, lorsque nous étions dans le ravissement de voir les merveilles des deux hémisphères se confondre ainsi sur le nôtre, qu'à peine un mois s'écoulerait de ce moment flatteur jusqu'à celui de notre deuil ? »

Les députés de la loge de Thalie ayant demandé d'être entendus, le F. . . de Coron, portant la parole, prononça un discours très pathétique, relatif aux circonstances (2).

Le F. . . de la Dixmerie lut un éloge circonstancié et complet de la personne, de la vie et des ouvrages du F. . . de Voltaire. Nous n'entrerons point dans le détail de cet ouvrage, qui est actuellement imprimé, qui méritait à tous égards l'empressement du public, et qui réunissait le mérite du sentiment, de l'esprit et de l'érudition.

Après l'exorde, la musique exécuta un morceau touchant de l'opéra de *Castor*, appliqué à des paroles du F. . . Garnier pour Voltaire. Après la première partie du discours, il y eut un morceau pareil de l'opéra de *Roland*.

A la fin de l'éloge, la pyramide sépulcrale disparut, frappée par le tonnerre ; une grande clarté succéda à l'horreur des ténèbres ; une symphonie agréable remplaça les accents lugubres, et l'on vit dans un immense tableau du F. . . Goujet, l'apothéose de Voltaire.

On y voit Apollon accompagné de Corneille, Racine, Molière, qui viennent au-devant de Voltaire, sortant de son tombeau ; il leur est présenté par la Vérité et la Bienfaisance. L'envie s'efforce de le retenir en tirant son linceul, mais elle est terrassée par Minerve. Plus haut, se voit la Renommée, qui publie le triomphe de Voltaire, et sur la banderole de sa trompette on lit ces vers de l'opéra de *Samson* :

Sonnez, trompette, organe de sa gloire,
Sonnez, annoncez sa victoire.

Le V. . . F. . . de Lalande, le F. . . Greuze et M^{me} de Villette ayant couronné l'orateur, le peintre et le F. . . Franklin, tous trois déposèrent leurs couronnes au pied de l'image de Voltaire.

Le F. . . Roucher lut de très beaux vers à la louange de Voltaire, qui feront partie de son poème des *Douze Mois* :

Que dis-je ? O de mon siècle éternelle infamie !
L'hydre du fanatisme, à regret endormie,
Quand Voltaire n'est plus, s'éveille, et lâchement
A des restes sacrés refuse un monument.
Eh ! qui donc réservait cet opprobre à Voltaire ?
Ceux qui, déshonorant leur pieux ministère,
En pompe, hier peut-être, avaient enseveli
Un Calchas, soixante-ans par l'intrigue avili,
Un Séjan, un Verrès qui, dans des jours iniques,
Commandaient froidement des rapines publiques.

(1) Le F. . . Franklin, dont les instances furent d'un grand poids pour décider Voltaire à se soumettre aux momeries qu'il avait si dédaigneusement décriées.

(2) Il y eut aussi un discours du F. . . Le Changeux, l'orateur en fonctions.

Leur règne a fait trente ans douter s'il est un Dieu ;
Et cependant leurs noms, vivants dans le saint lieu,
S'élèvent sur le marbre et, jusqu'au dernier âge,
S'en vont faire au ciel même un magnifique outrage.
Et lui, qui ranima par d'étonnants succès
L'honneur déjà vieilli du cothurne français,
Lui qui nous retira d'une crédule enfance,
Qui des persécutés fit tonner la défense,
Le même, en qui brillaient plus de talents divers
Qu'il n'en faut à cent rois pour régir l'univers,
Voltaire n'aurait point de tombe où ses reliques
Appelleraient le deuil et les larmes publiques !
Et qu'importe après tout à cet homme immortel
Le refus d'un asile à l'ombre de l'autel ?
La cendre de Voltaire, en tout lieu révérée,
Eût fait de tous les lieux une terre sacrée.
Où repose un grand homme, un dieu vient habiter (1).

On fit la quête ordinaire de la Loge pour les pauvres écoliers de l'Université qui se distinguent dans leurs études (2).

Le F. . . abbé Cordier de Saint-Firmin proposa en outre de déposer cinq cents livres chez un notaire pour faire apprendre un métier au premier enfant pauvre qui naîtrait sur la paroisse de Saint-Sulpice après les couches de la reine, et plusieurs FF. . . offrirent d'y contribuer (3).

(1) Ces vers furent déclamés par Roucher au moment où la pyramide sépulcrale disparaissait frappée par le tonnerre. On devine avec quel empressement furent saisies par l'auditoire maçon les diverses allusions du poète : le nom de Calchas cachait celui du cardinal de la Roche-Aymon ; Séjan et Verrès, c'étaient l'abbé Terray et Clugny. — Le poème *Les Mois* parut le 23 février 1780, mais sans le passage que nous citons, supprimé par la censure ; ce morceau ne put paraître dans son intégrité qu'en 1792, dans l'*Almanach des Muses*, où le publia Roucher lui-même. — Comme nous l'avons remarqué dans notre premier article, si la censure eut la pudeur de supprimer ces vers injurieux aux autorités ecclésiastique et civile, les francs-maçons eurent assez d'influence pour fermer ses yeux sur l'esprit antireligieux et révolutionnaire du poème, si justement signalé par l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, comme un essai de renaissance du paganisme, analogue à celui que vient de dénoncer si hautement la courageuse ex-palladiste, Diana Vaughan.

(Voir le précédent numéro de la *Revue Mensuelle*.)

Note de l'auteur.

(2) On lit à ce sujet dans le *Mémoire pour la Loge des Neuf-Sœurs*, déjà cité : « La Loge des Neuf-Sœurs s'imposa, dès le temps de son origine, plusieurs sortes de tributs en faveur de l'indigence. Ils ont été constamment acquittés. Chaque année, cette Société fait remettre au Principal d'un collège de cette Capitale une somme que ce Supérieur distribue à son choix entre les plus pauvres élèves de sa maison. Il est seulement tenu de donner la préférence à ceux qui ont remporté quelqu'un des prix de l'Université. C'est, tout ensemble, un secours utile et un motif d'encouragement. »

(3) C'est cette proposition du F. . . abbé Cordier de Saint-Firmin qui donna lieu à la fondation d'une loge d'adoption annexée à la Loge des Neuf-Sœurs. Voici ce qu'en dit le même *Mémoire* :

« L'heureuse délivrance de la reine suggéra à la Loge des Neuf-Sœurs le projet bienfaisant de doter la plus pauvre des filles née ce jour-là sur la paroisse de Saint-Sulpice. Elle désirait que la somme fût proportionnée à la vivacité de son zèle, à l'importance de cet événement. Elle crut que le moyen d'y parvenir était de rassembler un plus grand concours de bienfaiteurs. Elle jugea surtout qu'une loge d'adoption viendrait efficacement à l'appui de ses vues. De là, le

Les FF. . . passèrent ensuite dans la salle du banquet au nombre de deux cents. On fit l'ouverture de la loge de table, et l'on tira les santés ordinaires, en joignant à la première celle des treize Etats-Unis, représentés à ce banquet par le F. . . Franklin.

Au fond de la salle, on voyait un arc-de-triomphe formé par des guirlandes de fleurs et des nœuds de gaze or et argent, sur lequel parut tout à coup le buste de Voltaire, par M. Houdon, donné à la loge par M^{me} Denis ; la satisfaction de tous les FF. . . fut égale à leur surprise, et ils marquèrent par de nouveaux applaudissements leur admiration et leur reconnaissance.

Le F. . . prince Camille de Rohan ayant demandé d'être affilié à la loge, on s'empressa de nommer des commissaires suivant l'usage.

Le F. . . Roucher lut encore plusieurs morceaux de son poème des *Douze Mois*, et d'autres FF. . . s'empressèrent également de terminer les plaisirs de cette fête par d'autres lectures intéressantes.

Je ne voudrais pas faire partager à mes lecteurs l'ennui que durent éprouver les membres de la loge des Neuf-Sœurs dans cette mémorable solennité, en écoutant la longue et insipide rapsodie que prononça le F. . . de la Dixmerie, et qu'il publia l'année suivante à Genève sous ce titre :

« *Eloge de Voltaire, prononcé dans la L. . . maçonnique des Neuf-Sœurs, dont il avait été membre, 1779, 8^e.* »

Ce panégyrique funèbre dut bien durer deux heures.

Mais, comme l'*Eloge de Voltaire* est un des lieux-communs les plus en vogue dans le champ de l'éloquence maçonnique, il m'a semblé qu'il pouvait y avoir quelque intérêt à saisir cette éloquence à sa source, et à donner une rapide idée de ce chef-d'œuvre du genre, qui inspirera tous les panégyristes maçons de

projet d'en former une ; de là aussi la nombreuse convocation de Dames, la plupart choisies dans le premier ordre.

« Il nous serait difficile d'expliquer pourquoi, l'assemblée ayant été aussi nombreuse que brillante, ce projet, si louable en lui-même, n'eut aucune espèce de succès ; pourquoi, surtout, le discours que le F. . . abbé Cordier prononça à ce sujet ne fut pas écouté, fut même tumultueusement interrompu. Nous sommes certains que si l'objet en avait été connu d'avance, le résultat en aurait été plus heureux. On l'eût écouté, on l'eût accueilli, malgré le trouble que certains individus cherchaient à jeter dans cette assemblée, malgré le projet qu'ils semblaient avoir formé d'empêcher que rien n'y réussit. »

M. de La Rive, dans son excellent livre *La femme et l'enfant dans la Franc-Maçonnerie*, a parlé assez longuement de l'épisode de l'histoire de la Loge des Neuf-Sœurs, qui attira sur elle les foudres du Grand Orient. Nous compléterons son récit en donnant, sous forme d'*Appendice* à la suite de cet article, les discours prononcés au cours de cette séance, discours qui ne laissent rien à désirer sur l'esprit qui animait les fondateurs et directeurs des Loges androgynes. Ces documents, empruntés au *Mémoire pour la Loge des Neuf-Sœurs*, devenus fort rares, sont d'autant plus précieux, qu'ils viennent de la Loge elle-même et sont destinés à la justifier des anathèmes du Grand Orient. (Note de l'auteur).

Voltaire jusqu'au dernier, le F. : Louis Amiable. Voltaire a bien fait de mourir avant de s'entendre louer de la sorte et en pareil style. Quelle que fut sa vanité d'auteur, de quelle oreille se fût-il entendu comparer à Hercule, mettre, sans façon comme poète, au-dessus d'Homère, de Virgile, de Lucain, de Milton ? Veut-on savoir en particulier pourquoi, aux yeux de l'orateur maçon, Virgile est inférieur à Voltaire ? C'est que « l'auteur de l'*Iliade* ne fut que poète et qu'il n'a pas traduit Euclide et commenté Archimède. » Il n'a pas assez d'éloges pour les froides et insipides allégories de la *Henriade* : « L'austère dignité de notre culte, nos saints, nos anges mêmes ne se prêtaient que difficilement aux fictions qui doivent nourrir l'Epopée. » Du reste, il ne fait que répéter Voltaire, en se moquant lourdement des Diabes de Milton, des saints du Camoëns, des démons de la *Louisiade* du Père Le Moine. Si Enée, à ses yeux, est un héros indigne de l'Epopée, c'est qu'il est plus propre, dit-il, « à fonder un couvent de moines qu'un empire. » Après avoir ainsi sacrifié à la *Henriade*, si justement tombée depuis dans l'oubli, tous les poèmes épiques anciens et modernes, l'orateur emprunte à la peinture des comparaisons plus ridicules encore : « Le pinceau de Voltaire dans la *Henriade* est tour à tour celui de Raphaël, de l'Albane et de Michel-Ange. » Passe encore pour l'Albane, mais Raphaël et Michel-Ange ! Il n'y avait qu'un auditoire maçonnique capable d'avalier de pareilles énormités. Il va sans dire que le théâtre de Voltaire l'emporte sur tous les théâtres anciens et modernes : « le seul Racine, dans *Athalie* (1), était parvenu à nous donner quelques exemples de poésies d'un aussi grand caractère. » Mais, aux yeux du panégyriste franc-maçon, les chefs-d'œuvre dramatiques de Voltaire sont, avec *Alzire* et *Zaïre*, le *Mahomet* « qu'on ose qualifier d'attentat contre la religion chrétienne, et dont le pape Benoît XIV accepta la dédicace », et l'*Enfant prodigue* qu'il appelle « un chef-d'œuvre de profondeur. » (2)

Quant à Voltaire auteur de poésies légères, à Voltaire « passant, comme le dit très élégamment l'orateur, de la trompette de Virgile au luth de Chapelle », il n'a pas de rivaux dans l'antiquité et dans les temps modernes : « Cessez de vous faire entendre, s'écrie-t-il, saisi d'un transport frénétique, cessez de vous

faire entendre, ô Chapelle, ô la Fare, ô Chaulieu ! C'est Apollon devenu berger chez Admète. Il a déposé sa lyre et tire de son chalumeau des sons qui pourraient trahir son déguisement... »

L'apostrophe, avec prosopopie, évocation, est la forme favorite de l'éloquence du F. : de la Dixmerie. Il n'y a pas une page de son *Eloge de Voltaire* qui n'en soit émaillée. En voici quelques échantillons :

« O terre fortunée (les ouvrages de Voltaire) pour moissonner les trésors que ton sein prodigue, il faudrait une main presque égale à celle qui les fit éclore. »

« Grands du monde, écoutez un jeune monarque, etc. (Ce jeune monarque est le roi Stanislas de Lorraine, écrivant à Voltaire :

« Je vous respecte et je vous aime. »)

« Rentrez dans le néant, détracteurs odieux, etc..... »

« O Platon ! romanesque Platon ! contemple une création aussi réelle que la République fut chimérique... (Il s'agit du pays de Gex, « ce désert peuplé par Voltaire, Amphion bâtissant la ville de Thèbes au son de sa lyre. »)

« O sublime Corneille, si la grande ombre, etc... »

« O sublime penchant de toute âme sublime ! Tendre bienfaisance, etc..... »

Rappelant la défense entreprise par Voltaire des Calas et des Sirven, l'orateur ne trouve rien de mieux pour attendrir son auditoire, que d'emprunter aux *Plaideurs* de Racine la fameuse apostrophe de l'Intimé présentant à Dandin les petits chiens orphelins :

« Venez, familles désolées, etc..... »

Plus d'un auditeur dut achever mentalement la citation : « Tirez, tirez, tirez... »

Il était difficile au F. : de la Dixmerie d'omettre, parmi les œuvres poétiques de Voltaire, cette infâme *Pucelle*, si chère à la secte, et l'éternel opprobre de celui qui osa souiller de cette boue la plus pure figure dont s'honorèrent les annales de la France. Mais ici, il faut citer textuellement :

Alors parut.... le dirai-je ?.... alors parut ce poème, rival de celui d'Arioste, et que l'Arioste n'hésiterait pas de préférer au sien. Que de richesses d'invention dans les faits, dans les détails ! Quelle heureuse opposition dans les caractères ! Quelle étonnante variété dans les événements ! Que d'esprit ! Que de génie ! Comme l'auteur y change de pinceau, et comme ses couleurs sont tour à tour énergiques, brillantes, légères, faites pour les objets qu'il veut peindre !... Ce poème, dira-t-on, sort quelquefois des bornes posées par la décence. Mais, répondrai-je, vous n'attribuerez point, sans doute, à l'auteur ces tableaux licencieux qu'il a désavoués, rejetés avec indignation. Vous ne serez pas plus sévères pour lui que l'Italie ne le fut pour l'Arioste, dont les

(1) Le F. : de la Dixmerie n'osa pas donner un démenti à Voltaire qui avait écrit que l'*Athalie* de Racine « était l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui soit jamais sorti de la main des hommes. »

(2) Cette comédie, illisible aujourd'hui, Voltaire n'osa pas la donner sous son nom ; il fit courir le bruit qu'elle était de Gresset ; celui-ci en fut fort irrité.

beautés et le mérite du poème firent excuser les licences..... Dois-je arracher du recueil, où Voltaire a consigné son génie et sa gloire, ce poème qui en fait un des plus riches ornements ? Ah ! si je l'osais, vos avides regards se porteraient encore sur ces lambeaux voltigeants ; vos mains recueilleraient ce que les miennes viendraient de sacrifier, en supposant que mes regrets leur en eussent même laissé la force. »

Ce passage dut sans doute être un de ceux qui furent le plus chaleureusement applaudis par l'auditoire des Neuf-Sœurs. Pas un des Frères qui ne répondit dans le secret de son cœur : oui, dans l'héritage que nous a laissé Voltaire, ce qu'il y a de plus précieux, de plus sacré pour nous, c'est cette adorable *Pucelle*, « destinée à donner des leçons de raison et de sagesse, sous le voile de la volupté et de la folie » ; ce poème unique, où l'on ne sait qu'admirer le plus, l'absence totale de pudeur, ou de patriotisme.

Quant au soin que prend le F... de la Dixmerie de dégager la *Pucelle* authentique de Voltaire de toutes les additions licencieuses que Voltaire a désavouées, nous savons ce qu'il faut penser des désaveux de l'auteur de la *Pucelle* (1). Les éditions de 1755 et années suivantes, qu'il a désavouées, n'offrent que des variantes insignifiantes des éditions de 1762 et de 1774, publiées par lui. Quoi qu'il en dise, le poème avait été en partie imprimé dès 1737 ; et en 1745, Frédéric II était parvenu à s'en procurer six chants, qui se trouvèrent dans les équipages que les Autrichiens prirent au roi le 30 septembre de cette année, après la bataille de Sohr.

La seule addition considérable faite à la *Pucelle* de Voltaire sous son nom est un poème obscène, intitulé : « *Suite de la Pucelle d'Orléans, en sept chants : poème héroï-comique, par M. Voltaire, trouvée à la Bastille, le 14 juillet 1789.* Berlin et Paris 1791, in-8. — Et quel est l'auteur de cette *Suite* ? un Franc-Maçon bien connu, le F... François-Félix

(1) Le passage suivant d'une lettre de Voltaire au comte d'Argental (15 octobre 1754) peut donner une idée de l'impudence avec laquelle il dénonçait les éditions prétendues subreptives de ce poème :

« Chacun pille mon bien, comme s'il était confisqué, et le dénature pour le vendre. L'un mutile l'*Histoire générale*, l'autre estropie *Pandore* et, pour comble d'horreur, il y a grande apparence que la *Pucelle* va paraître. Un je ne sais quel Chevrier se vante d'avoir eu ses faveurs, de l'avoir tenue dans ses vilaines mains, et prétend qu'elle sera bientôt prostituée au public. Il en est parlé dans les *malsemains* de ce coquin de Fréron. Il est bon de prendre des précautions contre ce dépucelage cruel, qui ne peut manquer d'arriver tôt ou tard. Mon cher ange, cela est horrible ; c'est un piège que j'ai tendu, et où je serai pris dans ma vieillesse. Ah ! maudite Jeanne ! Ah, monsieur saint Denis, ayez pitié de moi ! Comment songer à *Idamé*, à *Gengis*, quand on a une *Pucelle* en tête ? Le monde est bien méchant..... » Au moment où Voltaire écrivait ces lignes, il y avait à Paris des exemplaires de la *Pucelle*, qu'on vendait quatre louis.

Nogaret, qui s'est surnommé l'*Aristénète français*, auteur d'une foule d'opuscules maçonniques, entre autres de contes licencieux en vers, mis à l'index par la censure de Vienne (1).

Tout ce que l'on peut dire au sujet de cet infâme poème, c'est qu'il s'est trouvé un franc-maçon pour ajouter encore aux ordures de la *Pucelle* de Voltaire, et profiter de la liberté donnée à la presse par la Révolution pour déverser sur la sainte martyre toutes les platitudes de sa plume obscène.

Le F... de la Dixmerie voudrait bien s'étendre davantage sur la partie des œuvres de Voltaire particulièrement chères à la secte maçonnique, et qu'il désigne discrètement sous cet euphémisme : « *ses écrits réprouvés par l'orthodoxie* ». Malheureusement, une volonté supérieure lui ferme la bouche à ce sujet : « Une voix plus imposante arrive jusqu'à moi, dit-il. Elle m'annonce que parmi tant de sublimes travaux, Voltaire paraît s'en être permis d'autres... Je respecte et cet avertissement et le zèle qui a pu le dieter. Mais, ajoute-t-il hypocritement, s'il était vrai qu'il en soit échappé de ce genre à la plume de ce grand homme, au moins n'en avoua-t-il jamais aucun. Je n'ai point le droit de lui attribuer ce qu'il désavoue (2). Je condamne hautement tout écrit dont la Religion peut recevoir quelque atteinte. Nous les condamnons tous. C'est une de nos premières lois. »

Il est inutile de faire ressortir l'impudence

(1) Nous donnerons prochainement la biographie de cet écrivain, l'une des gloires de la secte. Voici, à défaut des vers qui n'ont pas même pour excuse le moindre talent, et dont une plume qui se respecte ne saurait transcrire le moindre échantillon, l'*Avertissement* de l'éditeur ou plutôt de l'auteur :

« Ennemi du despotisme ministériel, dont j'ai souvent été la victime, je n'ai pas manqué de me porter avec empressement à l'attaque de la Bastille. Me trouvant dans le lieu qui renfermait ses archives... je sentis à mes pieds un assez gros paquet cacheté ; je le mis promptement dans ma poche et me hâtai de regagner ma demeure... Rentré chez moi, je ne crus point avoir fait une mauvaise trouvaille, lorsque je vis qu'il m'était tombé entre les mains une *Suite de la Pucelle*, inconnue jusqu'à ce jour au public et qui reprend après le 18^e chant. Je pense que les amateurs me sauront gré de les mettre à même de compléter un ouvrage qu'ils avaient vu avec peine gâté par son propre auteur dans les éditions châtrées et augmentées de plusieurs Chants, qu'il a publiées lui-même. Nous pouvons maintenant penser et écrire en toute liberté ; hâtons-nous de jouir de ce droit précieux de l'homme.

« J'ignore quel est le véritable auteur de ce nouveau poème ; c'est au lecteur à juger si l'on peut l'attribuer à Voltaire.

« Il paraît qu'on avait enfeiné à la Bastille le possesseur du manuscrit que je mets au jour. Je n'ai pu déchiffrer que ces mots écrits sur la feuille de papier qui lui servait d'enveloppe : *Seconde pièce de l'interrogatoire du sieur Lecuyer, colporteur, 1777.* Le reste était absolument effacé. »

(2) On sait que Voltaire avait l'habitude de publier sous des noms de guerre et de désavouer comme siens les ouvrages les plus impies ou les plus orduriers sortis de sa plume.

d'un tel mensonge arraché à l'orateur par la volonté ministérielle. Du reste, afin que le lecteur n'en soit pas dupe, le F. : de la Dixmerie a bien soin, dans l'avertissement qui précède son *Eloge*, de le prévenir ainsi :

« L'orateur s'est adressé à des auditeurs capables d'apprécier à la fois et ce qu'on leur dit *et ce qu'on ne leur dit pas*; ce qu'on a pu se permettre, *et ce qu'il a fallu se refuser*; en un mot, à des auditeurs qui, dans certains *défilés épineux*, où l'orateur intimidé ne marche qu'en hésitant, lui tendent pour ainsi dire la main, et par la vivacité de leur intelligence l'aident à franchir les précipices qui l'environnent. »

Viendra un temps, où les panégyristes maçons de Voltaire n'auront plus de *précipices* et de *défilés épineux* à redouter, et où ils pourront revendiquer tout à leur aise le Voltaire impie et licencieux qu'ils reconnaissent pour leur maître.

Dans ce même avertissement, le F. : de la Dixmerie se rend ce singulier témoignage : « On ne trouvera dans cet *Eloge* nulle espèce d'exagération, nulle fausse louange, aucune de ces hyperboles de commande, qui composent le manuel de presque tous les panégyristes. »

Nous savons déjà, par les citations précédentes, ce qu'il faut penser de cette promesse de l'auteur. Mais, afin qu'on puisse juger, par un morceau de plus longue haleine, de la sobriété de langage de l'orateur, citons la péroraison de son discours.

J'arrive, Messieurs, à cette époque si consolante et si flatteuse pour nous, qui doit être à jamais mémorable dans les annales de cette Société, et qui doit imposer un éternel silence à ces Frondeurs aveugles, qui osent médire de ce qu'ils ignorent, qui condamnent ce qu'ils sont hors d'état d'apprécier. Rougisiez de vos puérils sarcasmes, Détracteurs ignorants et si dignes d'être ignorés! Voltaire vient rendre hommage à ce qui fait l'objet de votre injuste censure. Il vient promettre, il vient jurer de secourir l'humanité souffrante et de chérir la douce égalité, la concorde, l'union, qui sont la base de notre morale, qui font le charme de notre dévouement à la suivre. Il retrouve dans cette morale, si simple, une partie de celle qu'il a lui-même enseignée avec tant d'éloquence, qu'il a lui-même pratiquée avec tant de grandeur. Il compare ce qu'il a déjà fait avec ce qu'on exige de lui, et ne découvre dans ses nouveaux devoirs qu'une parfaite conformité avec ses plus doux penchants.

Hélas! pourquoi la nature semble-t-elle si souvent contrarier ses propres desseins? Pourquoi, en prodiguant à un seul homme les talents qui pouvaient en illustrer tant d'autres, pourquoi, en lui donnant un génie destiné à ne point vieillir, ne doua-t-elle point ses organes de la même faculté? Pourquoi ne recula-t-elle point les limites de ses jours? J'ouvre les annales de la vie humaine, et je vois quelques malheureux, courbés vers la terre

qui les appelle en vain, franchir les bornes d'un siècle et menacer l'autre de le rendre encore longtemps témoin de leur inutile existence. Mais l'arbre de Minerve est prompt à se dessécher, l'orme stérile échappe aux outrages du temps.

C'en est fait, le coup fatal est porté; et pour cette fois, l'impitoyable mort n'aura pas frappé en vain. Je dis pour cette fois, parce qu'elle avait déjà paru s'essayer contre Voltaire à plus d'une reprise. On eût dit que cette grande Victime en imposait à la fermeté barbare... C'en est fait!... Cette âme lumineuse est éclipsée. Un voile épais, le voile de la mort, absorbe ses rayons. Voltaire, cependant, existe encore, ou plutôt, il n'a pas entièrement cessé d'exister. Mais, il regarde et ne discerne plus rien. Il veut parler, et ne peut se faire entendre. On l'écoute, et l'on gémit... Je m'arrête. Ni mes forces, ni mon courage ne me permettraient d'achever ce funeste tableau. Il m'en reste à peine assez pour articuler, d'une voix oppressée et presque éteinte, ce peu de mots si désastreux, si déchirants :

Voltaire n'est plus!

O grand Homme! le nombre et l'importance des travaux du fils d'Alemène a fait douter si la Grèce n'avait pas produit plus d'un Hercule : qui sait si, à l'aspect des tiens, on ne croira pas un jour que la France fut illustrée par plus d'un Voltaire?

Hélas! il eut encore une parfaite conformité avec ce Héros, il fut souvent persécuté comme lui : il trouva plus d'un jaloux Euristhée à satisfaire, plus d'une Hydre naissante à combattre. L'apothéose ne l'attendait qu'au bout de sa carrière. L'Envie ne lui pardonna sa gloire que lorsqu'elle n'eut plus à lui pardonner son existence : tel, qui feignait de ne respecter ni son nom, ni sa personne, respecte aujourd'hui sa mémoire : sa Tombe devient un Autel, où l'on prodigue à la fois et les Couronnes qu'on lui refusait auparavant, et l'encens qui ne peut plus arriver jusqu'à lui. Il ne faut à la jalousie humaine que des Divinités invisibles. La mort d'un grand Homme est le dernier pas qui lui reste à faire pour jouir de son immortalité.

S'il faut en croire l'auteur du *Mémoire pour la Loge des Neuf-Sœurs*, dont l'auteur est ce même La Dixmerie, ce fut en partie à cette mémorable séance en l'honneur de Voltaire, que cette Loge dut la disgrâce, dont bientôt après elle fut frappée par le Grand Orient. L'exposé des griefs qui lui méritèrent un décret lui interdisant le local dont le Grand Orient lui-même l'avait mise en possession, et ordonnant même la dispersion de ses membres, manque de netteté et de précision. Le défenseur de la Loge semble accuser le Grand Orient de jalousie à son endroit, et de lui imputer à crime les tendances spécialement littéraires et scientifiques qu'elle affectait de manifester, dans le but de se soustraire au joug et à l'influence purement maçonniques.

« On sait que la Loge des Neuf-Sœurs, dit le *Mémoire*, perdit l'année dernière un F. : illustre

par ses talents et par son génie. Elle crut devoir, dans ce triste moment, rendre à sa mémoire l'hommage qu'elle ne pouvait plus rendre à sa personne ; plusieurs Sociétés littéraires, un grand Roi lui-même ont imité, ou plutôt renouvelé cet exemple ; l'Europe entière leur en a su gré. Qu'en arriva-t-il à la L. des Neuf-Sœurs ? Les amis des arts, des lettres et de l'équité applaudirent à notre zèle ; le G. O. nous 'en fit un crime. Il nous interdit le local où nous avions coutume de nous assembler, celui qu'une convention spéciale nous rendait propre, au moins pour un temps, et dont nous ne pouvions être au plus expulsés qu'après ce temps révolu. Le dernier des citoyens eût été maintenu dans cette possession par tous les tribunaux juridiques. Cent cinquante citoyens de la Démocratie maçonnique en furent dépouillés subitement. Leurs droits furent moins respectés, dans une association libre, que ceux du plus faible individu ne le seraient dans un gouvernement asiatique. »

Il serait difficile aujourd'hui et de peu d'intérêt, d'ailleurs, de décider du litige élevé alors entre le Grand Orient et la Loge des Neuf-Sœurs ; un point cependant reste établi : l'autocratie tyrannique qu'exerçait dès lors le Grand Orient sur toutes les Loges de son obédience, et la prétention qu'il s'arrogeait de les soumettre en tous points à son contrôle et à sa direction suprême. Le grand crime de la Loge des Neuf-Sœurs était de se montrer trop dégagée, trop libre dans ses allures, et de se rallier, grâce à cette liberté, les esprits les plus indépendants du siècle.

Mais si Voltaire fut une pierre d'achoppement entre Francs-Maçons, ce ne fut qu'un malentendu momentané ; le petit schisme, dont il fut l'occasion, ne dura pas ; la Loge des Neuf-Sœurs, à force de patience et de docilité maçonniques, rentra dans les bonnes grâces du Grand Orient, et elle put, sans craindre d'exciter la jalousie de l'illustre Sénat, se glorifier de compter l'auteur de la *Pucelle* parmi ses membres. Malheureusement, par suite des vicissitudes qu'elle dut subir, elle perdit toutes les (1) précieuses reliques qu'elle conservait avec tant de soin. Ses archives disparurent dans la tourmente de 93 ; elle perdit le buste de Voltaire, œuvre et présent du F. Houdon ; elle perdit jusqu'au tablier d'Helvétius.

(A suivre)

Gilbert Jonas

(1) Elle disparut pendant la Révolution, fut réouverte en 1806, puis fermée en 1830 et réveillée en 1836. Tout ce qui lui restait de Voltaire à cette époque, c'était sa signature sur le livre des Constitutions, à côté de celle de Lalande et de Franklin.

APPENDICE

I

DISCOURS

Prononcé par le Frère abbé Cordier de Saint-Firmin, le 9 mars 1779, dans la Loge d'Adoption des Neuf-Sœurs.

Il est sans doute glorieux pour les Frères de la Loge des Neuf-Sœurs de savoir qu'on ne compte ses fêtes que par les actes de bienfaisance qui les ont signalées. Que vous devez avoir coulé de jours sereins toutes les fois que vous vous êtes représenté ces respectables vieillards et cette précieuse jeunesse qui venaient recevoir les fruits qui naissent de nos plaisirs. Vous serez privés de voir aujourd'hui l'infortunée pour laquelle vous avez consacré l'offrande que chacun de vous apporte à cette solennité. Hélas ! c'est une victime encore au berceau que vous arrachez à la misère. Empressons-nous d'essuyer les larmes des auteurs de ses jours. Ces vertueux époux déplorent peut-être l'heure où ils lui ont donné la vie. A quel excès peut porter le désespoir ! Volons leur annoncer qu'ils n'auront que des actions de grâces à rendre au Grand Architecte de l'Univers de s'être acquittés de leur devoir envers la société. Que j'aime à me les peindre les yeux fixés sur l'objet de leur amour, afin de saisir l'instant où sa langue se déliera pour lui apprendre à bénir sans cesse ses bienfaiteurs ! Ciel, veille sur cette tendre fleur ! Puisse-t-elle, n'être jamais flétrie par aucun souffle impur ! Comme l'humble violette, quoique son destin n'ait pas été de naître pour servir d'ornement à nos parterres, qu'elle sera bien dédommée de n'avoir pas eu le sort de la rose, si elle conserve toujours son éclat. Quels doivent être ses vœux pour les Lys ! puisqu'elle est redevable de son bonheur à sa destinée d'être éclos le même jour qu'il en est sorti le rejeton qui fait l'espoir des Français !

II

DISCOURS

Prononcé dans la Loge d'Adoption des Neuf-Sœurs, le 9 mars 1779. (C'est un ministre de l'amour qui parle au nom de cette divinité.)

Le plus puissant de tous les dieux, l'Amour, dont je suis le ministre, me charge de vous adresser la parole. Sa Majesté, douce et terrible, repose au fond de ce sanctuaire : il vous désire, il vous appelle à lui ; je me flatte que vous vous laisserez conquérir. On peut rejeter les offres de l'ambition ; mais on ne résiste point à celles de l'amour. (1)

N'attendez pas que je vous fasse une énumération savante de toutes les victimes de l'insensibilité : chaque siècle m'offrirait des milliers d'exemples ; je vous citerais les Stoïciens, les disciples d'Elée, (2) d'Antisthène, de Cratès, etc., je vous ferais

(1) Un discours en vers mis dans la bouche de l'Ambition venait d'être prononcé par le F. Garnier.

(2) C'est-à-dire de Xénophane de Colopleon, fondateur de l'école d'Elée ; l'auteur a pris Elée pour le nom d'un philosophe, comme le singe de la fable prenait le Pyrée pour un homme.

voir ces hommes toujours en guerre avec leurs sens, passer leur vie à remporter des victoires dont ils ont mille fois gémi; je vous les montrerais pleurant sous des cheveux blanchis la perte de leur jeunesse, et n'ayant pas même pour se consoler le dédommagement des souvenirs (1). Ces exemples vous ébranleraient sans doute; mais c'est par le sentiment, et non par les faits, qu'il faut convaincre une âme sensible. Supposons un moment ce qui ne peut pas être, une femme qui n'aime rien : l'infortunée ! jamais elle n'entendra sortir d'aucune bouche le nom sacré de mère; jamais elle ne verra de petits bras tendus vers elle pour l'embrasser; jamais elle ne pressera sur son sein le fils qu'elle aura fait naître; jamais elle ne sentira son cœur palpiter contre le sien.

Dans l'absence du Bien-Aimé, elle ne se rendra point au rivage de la mer, et, debout sur la cime d'un rocher, l'œil fixé, le cou avancé, les mains étendues en avant, elle ne s'écriera point à l'aspect du premier vaisseau qu'elle verra paraître : Vents qui enfantez les naufrages, fiers Aquilons ! retenez votre haleine, rentrez dans vos cachots; et vous, précurseurs du calme, vents alisés, soufflez sur l'humide Empire, je vois s'avancer le vaisseau qui porte mon amant. Elle ne descendra point de sa roche entourée d'abîmes; elle n'en franchira point les précipices, portée sur les ailes d'un dieu; elle ne volera point sur le tillac; elle ne demandera point à chaque matelot si son amant respire encore; il n'apparaîtra point tout à coup à ses yeux; et, plongée, abîmée dans ses bras, après avoir goûté les peines si délicieuses de l'attente, elle ne se livrera point aux transports du retour; tous ces plaisirs lui seront interdits, elle vivra seule au milieu des Êtres, semblable à la fleur stérile qu'aucune onde n'arrose, elle séchera tristement sur sa tige; et quand la mort viendra couper la trame de sa vie, solitaire sur son lit de mort, elle ne trouvera pas même une main qui veuille lui fermer les yeux; elle mourra tout entière; personne ne recueillera sa cendre et personne n'ira pleurer sur sa tombe.

Qu'il est différent de ce sort affreux, celui de la femme sensible qui ouvre son âme aux douces impressions de l'amour ! Sa vie est un cercle de jouissances et de plaisirs; c'est pour elle que la nature étale tous ses charmes, c'est pour elle surtout qu'il y a un printemps. En voyant le soleil se lever, elle dit : ce même astre éclaire mon amant, et elle le trouve plus beau; en voyant un gazon foulé nouvellement, elle dit : mon amant s'est assis ici, et elle s'y assied. Aperçoit-elle de loin un ruisseau, elle s'en approche : cette onde, dit-elle, m'a doublé le visage que j'aime; elle plonge dans cette onde un regard avide, n'y retrouve point ce visage chéri et, quoique sûre de ne pas l'y retrouver, elle a du plaisir à la regarder encore. Elle entre dans son lit solitaire; bientôt l'image de son amant vient l'habiter, cette image lui parle, l'entretien pendant son sommeil, et quand la foule des mortels est en proie à de bizarres mensonges,

(1) Si l'auteur du Discours jugeait ainsi ce qu'il y a de plus respectable dans les doctrines philosophiques de l'antiquité païenne, que devait-il penser du christianisme ? C'est la sainte doctrine du Christ qui était réellement visée sous ces anathèmes lancés contre la morale stoïcienne.

elle a presque les jouissances de la réalité. Je ne vous parle point de ces dernières, ce serait les affaiblir que de les peindre; l'homme est fait pour les sentir, un dieu seul peut les décrire; mais rassemblez par la pensée toutes les espèces de bonheur qu'une femme peut goûter, supposez-la maîtresse d'un empire aussi vaste que l'Asie entière; donnez-lui des palais aussi beaux que ceux d'Armide, des jardins aussi délicieux que ceux d'Alcinoüs, autant de richesses qu'en avait le roi si opulent de Lydie, supposez-la adorée de ses peuples et même de ses voisins; supposez-la en paix avec toute la terre et surtout avec sa conscience : eh bien ! si elle n'aime point, tout lui paraîtra insipide; ses jardins n'auront point de fleurs, ses plaisirs point de miracles, le calme même de son cœur sera pour elle un supplice, elle sera dévorée par un désir vague du bonheur au milieu du bonheur même; elle se dira : je possède tout, et cependant il me manque quelque chose. Supposez-la pauvre et habitant une cabane, rien ne lui manquera si elle aime. Que dis-je ? L'Amour en fera un Être à part, un Être privilégié que n'atteindront point les maux de l'humanité. L'Être qui aime est impassible, il est invulnérable et différent d'Achille en un seul point, il n'a pas même un endroit faible où l'on puisse le blesser. Il supporte sans murmurer le joug de l'esclavage; plongé dans un cachot, chargé de chaînes, il se croit enlacé de guirlandes; il brave les feux du soleil et les chaleurs du midi; le Verseau a beau répandre sur lui ses frimas, son cœur est un foyer ardent que n'éteignent point les glaces de l'hiver; c'est là, c'est dans ce sanctuaire que repose l'inextinguible feu de Vesta. Vous parlerez-vous de ces femmes grecques et romaines, qui furent des prodiges de valeur ? Non, je ne veux que vous citer l'amante de Pétus; vous vous la rappelez sans doute : eh bien ! n'est-ce point l'amour qui lui a fait dire, en tirant de son sein le poignard dont elle s'était percée, ce mot si touchant et si sublime : Tiens, Pétus, il ne fait point de mal !

III

DISCOURS

De l'Orateur de la Sagesse à la Récipiendaire (1)

MADAME,

Vous venez de parcourir une carrière bien glissante. L'Ambition d'une part, l'Amour de l'autre, l'avaient parsemée de leurs pièges séducteurs. De tout temps ces pièges dangereux produisirent bien des faux pas, et vous n'en avez fait aucun. Votre marche s'est fièrement dirigée vers le Trône de la Sagesse. Bien d'autres, il faut le dire, bien d'autres formèrent le même projet et l'oublèrent chemin faisant. Si dans ces jeux que l'antiquité nous vante, la Sagesse eût posé sa couronne au bout de la carrière, et que l'Amour eût déposé la sienne au milieu de cette fameuse Lyce, je doute qu'on eût marqué tant d'ardeur pour la franchir.

On vient d'épuiser auprès de vous le langage

(1) Comme il faut que chacun réponde de ce qu'il a fait dans cette circonstance, le rédacteur du *Mémoire* (de la Dixmerie) n'hésite point d'avouer qu'il est aussi l'auteur de ce petit morceau.

brillant de la séduction. La vérité est celui de la Sagesse, et je ne sais quel hasard m'en fait aujourd'hui l'organe. Rôle pénible, épineux, j'ai presque dit ingrat. Que l'orateur des plaisirs et de la vanité se fasse entendre; il est sûr d'être applaudi. L'orateur de la Sagesse n'est pas même sûr d'être écouté.

Cependant, gardez-vous de regretter ce qui n'a pu vous séduire. Et d'abord : qu'est-ce que l'ambition ? Un tourment de l'âme, que rien ne peut apaiser, qui s'irrite par le succès, qui n'obtient que pour désirer encore et qui n'estime que ce qu'il ne peut obtenir. L'ambition sert quelquefois la vanité; mais la vanité, l'ambition nuisent perpétuellement au bonheur.

J'hésiterai davantage à demander : qu'est-ce que l'Amour ? Ce nom si doux ne se prononce guère sans péril. C'est la lyre d'Orphée : on ne pouvait la toucher tant soit peu sans qu'elle rendit des sons, et ces sons arrivaient jusqu'à l'âme. N'importe, risquons le mot en dévoilant la chose. L'Amour, comme certain oracle le peignit à Psyché, l'Amour est quelquefois un monstre. Il se plaît à répandre autour de lui le trouble, les alarmes; il ne s'empare d'une âme que pour la déchirer; que pour y porter les regrets, la jalousie, la crainte, le désespoir; son flambeau, si brillant et si doux au premier aspect, n'est plus que le noir flambeau des Furies.

Tel est l'Amour livré à lui-même. *Approche-t-il du Temple de la Sagesse ? Le monstre redevient un Dieu.* Il ne se présente, il est vrai, dans cet auguste asile, qu'en tenant par la main certain Compagnon, muni comme lui d'un flambeau et qu'il feint de méconnaître ailleurs. Ce séjour les réconcilie. Ils vous verront, Madame, et tout annonce que vous contribuerez à rendre leur union durable. Vous pourrez, enfin, retrouver dans ce Temple de la Sagesse tout ce que vous avez dédaigné pour y parvenir; et vous direz un jour, avec cette franchise qu'inspire le bonheur : la Sagesse donne plus qu'elle ne promet; elle semblait ne me préparer que des Conseils, et elle y joint la *Félicité* (1).

Francs-Maçons en Espagne

Madrid, 25 août. — Le gouvernement serait, dit-on, résolu à mettre un terme à l'existence des Loges maçonniques, parce qu'on les accuse de faire de la politique révolutionnaire et surtout antireligieuse et de seconder les agitations séparatistes aux Antilles et aux Philippines.

(1) Autrement dit, en langage vulgaire, le Temple de la Sagesse (la loge androgyne) réserve à la Récipiendaire toutes les jouissances de l'Amour, purifiées, sanctifiées par l'initiation maçonnique. Ce morceau du F. de la Dixmerie n'est que l'écho des stances chantées au banquet de la Loge des Neuf-Sœurs, après la réception de Voltaire :

« Sages que l'univers contemple, etc... »

Et ce flambeau de la sagesse

Nous conduit à la volupté. »

(Le Globe, I, p. 364.)

ENCORE UN MOT

SUR

La Voyante de la rue de Paradis

Impressions personnelles du Dr TISON

Nous empruntons au *Rosier de Marie* (26 septembre), ce récit du Dr Tison, qui confirmera les conclusions du rapport du Dr Haks, publié *in extenso* dans la *Revue mensuelle* (numéro de mai 1896.)

Après avoir vu M^{lle} Couédon à la Société des sciences psychiques, je me suis présenté rue Paradis, où j'ai été très bien accueilli par son père et quelques instants après par elle-même. Quelques phrases étaient à peine échangées : « Je crois que l'ange va parler, me dit-elle. » Aussitôt elle prend une pose spéciale dans laquelle les paupières sont aux trois quarts fermées, ne laissant voir qu'une partie de la sclérotique sous forme de bande blanche, car le globe oculaire est convulsé en haut comme pendant le sommeil. M. Zola, qui, lui aussi, est allé chez la Voyante, dit à ce sujet : « Les yeux sont à demi-clos, de façon à laisser voir une ligne blanche de la cornée. » Cette phrase, qui pêche par une ignorance rare de l'anatomie, a donné l'occasion à M. le Dr Vialle d'administrer une nouvelle volée de bois vert à ce romancier qui, dans ses ouvrages, a touché aux métiers les plus variés, aux professions les plus diverses. Il ne se contente pas de les décrire, il émet la prétention de les connaître mieux que ceux qui les exercent. C'est l'homme universel, le Pic de la Mirandole moderne, et sa devise pourrait être également : *de omni se scibili et de quibusdam aliis* (Voir l'*Actualité médicale*, 45 mai 1896).

Si tous ceux qui connaissent les professions dont M. Zola a parlé avec des détails et une précision qui font pâlir les *Manuels Roret* faisaient comme le Dr Vialle, on aurait une critique autrement intéressante de cet écrivain qui se plaît à décrire le laid, le vilain, l'ignoble, le sale, le puant, ne nous épargnant aucune ordure, ni un crachat, ni un vomissement, etc. C'est à croire qu'il voyage avec un appareil photographique dressé à reproduire tout ce qu'il y a de plus répugnant, d'horriblement dégoûtant, et avec un phonographe chargé d'inscrire tout ce qui se dit de malpropre, de gras, de sordide. N'est-ce pas écœurant ?

Mais revenons à M^{lle} Couédon. Dans cette situation, elle parle en bouts rimés se terminant presque toujours en *é*. J'avoue franchement qu'elle ne m'a dit que des banalités, et en sortant de là je comparais son allocution à ce qu'on lit dans les papiers de diverses couleurs que débitent les marchands de bonne aventure.

Pour voir si, dans cet état, la Voyante gardait sa sensibilité normale, je grattais très légèrement avec l'ongle le dos de sa main. Elle ne parut pas s'en apercevoir.

A quelques jours de là, je me présentais de nouveau chez M^{lle} Couédon, où je fus très bien accueilli et introduit aussitôt dans le salon où elle se trouvait en conversation avec son père et les docteurs Goix et Buhl. L'entretien a été fort long, et c'est ainsi que j'ai connu les antécédents de la Voyante, les occupations de son père, les tracasseries du propriétaire, les offres avantageuses des personnes désireuses de donner l'hospitalité à l'ange Gabriel, etc.

M. le Dr Goix, à ma prière, pour ne pas perdre trop de temps, passa dans le bureau avec M^{lle} Couédon, pour qu'il pût se faire une idée de l'ange Gabriel.

Quand il fut parti, j'entrai à mon tour et demandai à M^{lle} Couédon l'autorisation de constater sa sensibilité à l'aide d'une épingle quand elle serait endormie. « L'ange n'aime pas cela, dit-elle. » Ce n'était pas une défense absolue. Bientôt après la parole sacramentelle : l'ange va parler.

Les yeux se ferment aux trois quarts comme la première fois, je remarque un léger mouvement de déglutition et la tête reste immobile, les mains sont placées sur les cuisses. Après quelques généralités, vient la seconde phrase sacramentelle : « Tu peux m'interroger. » Je fais des questions, et bientôt je remarque avec stupéfaction que l'ange me dit tantôt *tu*, tantôt *vous*. Entre temps, avec une épingle, je gratte le dos de la main que je pique légèrement. L'ange ne bronche pas.

Au réveil, je continue la conversation et je demande comment il se fait que tantôt l'ange m'a tutoyé, tantôt m'a vouvoyé. C'est, dit M^{lle} Couédon, que l'ange vous a tutoyé quand il parlait à vous seulement, et qu'il disait vous quand il s'adressait à la Société des sciences psychiques.

C'était un aveu, ou mieux une preuve que parfois, sinon toujours, M^{lle} Couédon, qui prétend ne rien savoir de ce que dit l'ange Gabriel, s'en souvient parfaitement. J'en ai eu une nouvelle preuve depuis.

Je rentre alors dans le salon pour prendre congé de M. Couédon et je trouve avec lui un de mes amis venu pour voir la Voyante et en parler dans son journal. Je le présente au père et à M^{lle} Couédon, puis me retire.

Depuis, cet ami m'a raconté que M^{lle} Couédon s'était plainte à lui de ce que je ne croyais pas à l'ange et de ce que je l'avais piquée, et qu'elle n'aimait pas ça.

Toutefois, j'avais grande envie de me faire une idée de l'état particulier dans lequel entre M^{lle} Couédon, quand elle se dit le truchement

de l'ange Gabriel. Cet état n'est pas le somnambulisme, ce n'est pas davantage la double personnalité. Quel est-il? Afin de m'éclairer j'ai prié un de mes confrères, qui s'occupe beaucoup de spiritisme et de polarité humaine, etc. de m'accompagner à ma prochaine visite. Il vint avec un peintre de ses amis, qui est médium et qui possède, m'a-t-il dit, la singulière faculté, dans certaines circonstances, de faire le portrait de la personne morte ou vivante à laquelle on pense.

Mais M^{lle} Couédon veillait. Quand je me présentai rue Paradis, elle me dit que ni sa fille ni son mari ne pouvaient nous recevoir. Deux fois j'ai eu le même refus. Voilà pourquoi j'ai n'ai pas revu M^{lle} Couédon et ne puis dire quel est l'état dans lequel elle se trouve quand elle prophétise, à moins que ce ne soit tout simplement de la folie.

Docteur Tison.

TRIBUNE DES ABONNÉS

Le Miracle de la Salette

(Suite et fin)

CHAPITRE III

V

Le soir du 19 septembre, nous nous retirâmes un peu plus tôt qu'à l'ordinaire. Arrivés chez mes maîtres, je m'occupais à attacher mes vaches et à mettre tout en ordre dans l'écurie. Je n'avais pas terminé que ma maîtresse vint à moi en pleurant et me dit : « Pourquoi, mon enfant, ne venez-vous pas me dire ce qui vous est arrivé sur la montagne? » (Maximin n'ayant pas trouvé ses maîtres qui ne s'étaient pas encore retirés de leurs travaux, était venu chez les miens, et avait raconté tout ce qu'il avait vu et entendu.) Je lui répondis : « Je voulais bien vous le dire, mais je voulais finir mon ouvrage auparavant. » Un moment après, je me rendis dans la maison et ma maîtresse me dit : « Racontez ce que vous avez vu ; le berger de Bruite (c'était le surnom de Pierre Selme, maître de Maximin) m'a tout raconté. » Je commence, et vers la moitié du récit, mes maîtres arrivèrent de leurs champs ; ma maîtresse qui pleurait en entendant les plaintes et les menaces de notre tendre Mère, dit : « Ah ! vous vouliez aller ramasser le blé demain ; gardez-vous en bien, venez entendre ce qui est arrivé aujourd'hui à cette enfant et au berger de Selme ». Et se tournant vers moi, elle dit : « Recommencez tout ce que vous m'avez dit. » Je recommence ; et lorsque j'eus terminé, mon maître dit : « C'est la Sainte Vierge, ou bien

une grande Sainte, qui est venue de la part du bon Dieu ; mais c'est comme si le bon Dieu était venu lui-même : il faut faire tout ce que cette Sainte a dit. Comment allez-vous faire pour dire cela à tout son peuple ! » Je lui répondis : « Vous me direz comment je dois faire et je le ferai. » Ensuite il ajouta en regardant sa mère, sa femme et son frère : « il faut y penser ». Puis chacun se retira à ses affaires.

C'était après le souper, Maximin et ses maîtres vinrent chez les miens pour raconter ce que Maximin leur avait dit, et pour savoir ce qu'il y aurait à faire : « Car, dirent-ils, il nous semble que c'est la Sainte Vierge qui a été envoyée par le bon Dieu ; les paroles qu'Elle a dites le font croire. Et Elle leur a dit de le faire passer à tout son peuple ; il faudra peut-être que ces enfants parcourent le monde entier pour faire connaître que tout le monde observe les commandements du bon Dieu, sinon de grands malheurs vont arriver sur nous. » Après un moment de silence, mon maître dit, en s'adressant à Maximin et à moi : « Savez-vous ce que vous devez faire, mes enfants ? Demain, levez-vous le bon matin, allez tous les deux à Monsieur le curé et racontez-lui tout ce que vous avez vu et entendu, dites-lui bien comment la chose s'est passée ; il vous dira ce que vous avez à faire. »

Le 20 septembre, lendemain de l'apparition, nous partîmes de bonne heure avec Maximin. Arrivé à la Cure, je frappe à la porte. La domestique du Monsieur le curé vint ouvrir et demanda ce que nous voulions. Je lui dis (en français, moi qui ne l'avais jamais parlé) : « Nous voudrions parler à Monsieur le curé. » — « Et que voulez-vous lui dire ? » — « Nous voulons lui dire, Mademoiselle, qu'hier nous sommes allés garder nos vaches sur la montagne des baisses, et après avoir diné, etc., etc. » Nous lui racontâmes une bonne partie du discours de la très Sainte Vierge. Alors la cloche de l'église sonna ; c'était le dernier coup de la messe. Monsieur l'abbé Perrin, curé de la Salette, qui nous avait entendus, ouvrit sa porte avec fracas ; il pleurait ; il se frappait la poitrine ; il nous dit : « Mes enfants, nous sommes perdus, le bon Dieu va nous punir. Ah ! bon Dieu, c'est la Sainte Vierge qui vous est apparue ! » Et il partit pour dire la sainte messe. Nous nous regardâmes avec Maximin et la domestique ; puis Maximin me dit : « Moi, j'en vais chez mon père à Corps. » Et nous nous séparâmes.

N'ayant pas reçu l'ordre de mes maîtres de ne retirer aussitôt après avoir parlé à Monsieur le curé, je crus ne pas faire mal en assistant à la Messe. Je fus donc à l'église. La Messe commence, et, après le premier Evangile,

Monsieur le curé se tourne vers le peuple, et essaie de raconter à ses paroissiens l'apparition qui venait d'avoir lieu la veille sur une de leurs montagnes, et les exhorte à ne plus travailler le dimanche, sa voix était entrecoupée par des sanglots, et tout le peuple était ému. Après la sainte Messe, je me retirai chez mes maîtres. Monsieur Peytard, qui est encore aujourd'hui maire de la Salette, y vint m'interroger sur le fait de l'apparition ; et après s'être assuré de la vérité de ce que je lui disais, il se retira convaincu.

Je continuai de rester au service de mes maîtres jusqu'à la fête de la Toussaint. Ensuite je fus mise comme pensionnaire chez les religieuses de la Providence dans mon pays, à Corps.

VI

La très Sainte Vierge était très grande et bien proportionnée ; elle paraissait être si légère qu'avec un souffle on l'aurait fait remuer, cependant elle était immobile et bien posée. Sa physionomie était majestueuse, imposante, mais non imposante comme le sont les seigneurs d'ici-bas. Elle imposait une crainte respectueuse. En même temps que Sa majesté imposait du respect mêlé d'amour, elle attirait à elle. Son regard était doux et pénétrant ; ses yeux semblaient parler avec les miens, mais la conversation venait d'un profond et vif sentiment d'amour envers cette beauté ravissante qui me liquéfiait. La douceur de son regard, son air de bonté incompréhensible faisaient comprendre et sentir qu'elle attirait à elle et voulait se donner ; c'était une expression d'amour qui ne peut pas s'exprimer avec la langue de chair, ni avec les lettres de l'alphabet.

Le vêtement de la très Sainte Vierge était blanc argenté, et tout brillant ; il n'avait rien de matériel ; il était composé de lumière et de gloire, variant et scintillant. Sur la terre, il n'y a pas d'expression ni de comparaison à donner.

La Sainte Vierge était toute belle et toute formée d'amour : en la regardant je languissais de me fondre en elle. Dans ses atours, comme dans sa personne, tout respirait la majesté, la splendeur, la magnificence d'une Reine incomparable. Elle paraissait belle, blanche, immaculée, cristallisée, éblouissante, céleste, fraîche, neuve comme une vierge ; il semblait que la parole, *Amour*, s'échappait de ses lèvres argentées et toutes pures. Elle me paraissait comme une bonne Mère, pleine de bonté, d'amabilité, d'amour pour nous, de compassion, de miséricorde.

La couronne de roses qu'elle avait sur la tête était si belle, si brillante, qu'on ne peut pas s'en faire une idée ; les roses de diverses

couleurs n'étaient pas de la terre; c'était une réunion de fleurs qui entouraient la tête de la très Sainte Vierge en forme de couronne; mais les roses se changeaient ou se remplaçaient; puis du cœur de chaque rose il sortait une si belle lumière, qu'elle ravissait et rendait les roses d'une beauté éclatante. De la couronne de roses s'élevaient comme des branches d'or et une quantité d'autres petites fleurs mêlées avec des brillants.

Le tout formait un très beau diadème, qui brillait tout seul plus que notre soleil de la terre.

La Sainte Vierge avait une très jolie Croix suspendue à son cou. Cette Croix paraissait être dorée, je dis *dorée* pour ne pas dire une plaque d'or; car j'ai vu quelquesfois des objets dorés avec diverses nuances d'or, ce qui faisait à mes yeux un bien plus bel effet qu'une simple plaque d'or. Sur cette belle Croix toute brillante de lumière, était un Christ. C'était Notre-Seigneur, les bras étendus sur la Croix. Presque aux deux extrémités de la Croix, d'un côté il y avait un marteau, de l'autre une tenaille. Le Christ était couleur de chair naturelle; mais il brillait d'un grand éclat, et la lumière qui sortait de tout son corps paraissait comme des dards très brillants qui me fendaient le cœur du désir de me fondre en lui. Quelquefois le Christ paraissait être mort, il avait la tête penchée, et le corps était comme affaissé, comme pour tomber, s'il n'avait pas été retenu par les clous qui le retenaient à la croix.

J'en avais une si vive compassion, et j'aurais voulu redire au monde entier son amour inconnu, et infiltrer dans les âmes des mortels l'amour le plus senti et la reconnaissance la plus vive envers un Dieu qui n'avait nullement besoin de nous être ce qu'il est, ce qu'il était, ce qu'il sera toujours; et pourtant, ô amour incompréhensible à l'homme! il s'est fait homme, et il a voulu mourir, oui mourir, pour mieux écrire dans nos âmes et dans notre mémoire l'amour Fou qu'il a pour nous! Oh! que je suis malheureuse de me trouver si pauvre en expression pour redire l'amour, oui, l'amour de notre bon Sauveur pour nous! mais d'un autre côté, que nous sommes heureux de pouvoir sentir mieux ce que nous ne pouvons exprimer!

D'autre fois, le Christ semblait vivant; il avait la tête droite, les yeux ouverts, et paraissait être sur la Croix par sa propre volonté. Quelquefois aussi il paraissait parler, il semblait vouloir montrer qu'il était en Croix pour nous, par amour pour nous, pour nous attirer à son amour, qu'il a toujours un amour nouveau pour nous, que son amour du commen-

cement et de l'année 33 est celui d'aujourd'hui et qu'il sera toujours.

La Sainte Vierge pleurait presque tout le temps qu'Elle me parla. Ses larmes coulaient une à une, lentement, jusque vers ses genoux puis comme des étincelles de lumière, elles disparaissaient. Elles étaient brillantes et pleines d'amour. J'aurais voulu la consoler, et qu'Elle ne pleurât plus. Mais il me semblait qu'Elle avait besoin de montrer ses larmes pour mieux montrer son amour oublié par les hommes. J'aurais voulu me jeter dans ses bras et lui dire: « Ma bonne Mère, ne pleurez pas, je veux vous aimer pour tous les hommes de la terre. » Mais il me semblait qu'elle me disait: « Il y en a tant qui ne me connaissent pas! »

J'étais entre la mort et la vie en voyant d'un côté, tant d'amour, tant de désir d'être aimé et d'un autre côté, tant de froideur, tant d'indifférence... Oh! ma Mère, Mère toute belle et tout aimable, mon amour, cœur de mon cœur!

Les larmes de notre tendre Mère, loin d'amoindrir son air de Majesté, de Reine et de Maîtresse, semblaient au contraire l'embellir, la rendre plus aimable, plus belle, plus puissante, plus remplie d'amour, plus maternelle, plus ravissante; et j'aurais mangé ses larmes qui faisaient sauter mon cœur de compassion et d'amour. Voir pleurer une Mère, et une telle Mère, sans prendre tous les moyens imaginables pour la consoler, pour changer ses douleurs en joies, cela se comprend-il! O Mère, plus que bonne! Vous avez été formée de toutes les prérogatives dont Dieu est capable, vous avez comme épuisé la puissance de Dieu, vous êtes bonne et puis bonne de la bonté de Dieu même; Dieu s'est agrandi en vous formant son chef-d'œuvre terrestre et céleste.

La très Sainte Vierge avait un tablier jaune. Que dis-je, jaune? Elle avait un tablier plus brillant que plusieurs soleils ensemble. Ce n'était pas une étoffe matérielle, c'était un composé de gloire scintillante et d'une beauté ravissante. Tout en la très Sainte Vierge me portait *fortement*, et me faisait comme glisser à adorer et à aimer mon Jésus dans tous les états de sa vie mortelle.

La très Sainte Vierge avait deux chaînes l'une un peu plus large que l'autre. A la plus étroite était suspendue la Croix dont j'ai fait mention plus haut. Ces chaînes (puisqu'il faut donner le nom de chaînes) étaient comme des rayons de gloire d'un grand éclat variant et scintillant.

Les souliers (puisque souliers il faut dire) étaient blancs, mais d'un blanc argenté brillant; il y avait des roses autour. Ces roses étaient d'une beauté éblouissante, et du cœur

le chaque rose sortait une flamme de lumière très belle et très agréable à voir. Sur les souliers il y avait une boucle en or, non en or de la terre, mais bien de l'or du paradis.

La vue de la très Sainte Vierge était elle-même un paradis accompli ; Elle avait en Elle tout ce qui pouvait satisfaire, car la terre était oubliée.

La Sainte Vierge était entourée de deux lumières. La première lumière, plus près de la très Sainte Vierge, arrivait jusqu'à nous ; elle brillait d'un éclat très beau et scintillant. La seconde lumière s'étendait un peu plus autour de la Belle Dame, et nous nous trouvions dans celle-là : elle était immobile (c'est-à-dire qu'elle ne scintillait pas), mais bien plus brillante que notre pauvre soleil de la terre. Toutes ces lumières ne faisaient pas mal aux yeux, et ne fatiguaient nullement la vue.

Outre toutes ces lumières, toute cette splendeur, il sortait encore des groupes ou faisceaux de lumières ou des rayons de lumière, du corps de la Sainte Vierge, de ses habits et de son parolout.

La voix de la Belle Dame était douce ; elle enchantait, ravissait, faisait du bien au cœur ; elle rassasiait, aplanissait tous les obstacles, calmait, adoucissait. Il me semblait que j'aurais toujours voulu manger de sa belle voix et que mon cœur semblait danser ou vouloir aller à sa rencontre pour se liquéfier en elle.

Les yeux de la très Sainte Vierge, notre tendre Mère, ne peuvent pas se décrire par une langue humaine. Pour en parler, il faudrait un séraphin ; il faudrait plus, il faudrait le langage de Dieu même, de ce Dieu qui a formé la Vierge immaculée, chef-d'œuvre de sa toute-puissance.

Les yeux de l'auguste Marie paraissaient mille et mille fois plus beaux que les brillants, les diamants et les pierres précieuses les plus recherchées ; ils brillaient comme deux soleils ; ils étaient doux comme la douceur même, clairs comme un miroir. Dans ses yeux on voyait le paradis ; ils attiraient à Elle ; il semblait qu'Elle voulait se donner et attirer. Plus je la regardais, plus je la voulais voir ; plus je la voyais, plus je l'aimais, et je l'aimais de toutes mes forces.

Les yeux de la belle Immaculée étaient comme la porte de Dieu, d'où l'on voyait tout ce qui peut enivrer l'âme. Quand mes yeux se rencontraient avec ceux de la Mère de Dieu et la mienne, j'éprouvais au dedans de moi-même une heureuse révolution d'amour et de protestation de l'aimer et de me fondre d'amour.

En nous regardant, nos yeux parlaient à leur mode, et je l'aimais tant que j'aurais voulu l'embrasser dans le milieu de ses yeux

qui attendrissaient mon âme, et semblaient l'attirer et la faire fondre avec la sienne. Ses yeux me plantèrent un doux tremblement de tout mon être, et je craignais de faire le moindre mouvement qui pût être désagréable tant soit peu.

Cette seule vue des yeux de la plus pure des vierges aurait suffi pour être le Ciel d'un bienheureux, aurait suffi pour faire entrer une âme dans la plénitude des volontés du Très-Haut, parmi tous les événements qui arrivent dans le cours de la vie mortelle ; aurait suffi pour faire faire à cette âme de continuels actes de louanges, de remerciement, de réparation et d'expiation. Cette seule vue concentre l'âme en Dieu et la rend comme une mort-vivante, ne regardant toutes les choses de la terre, même les choses qui paraissent les plus sérieuses, que comme des amusements d'enfants ; elle ne voudrait entendre parler que de Dieu et de ce qui touche à sa Gloire.

Le péché est le seul mal qu'Elle voit sur la terre, Elle en mourrait de douleur si Dieu ne la soutenait. Amen.

Castellemare, le 21 novembre 1878.

MARIE DE LA CROIX, *Victime de Jésus,*
née MÉLANIE CALVAT, *bergère de la Salette.*

Nihil obstat : imprimatur.

Datum Lycii ex Curia Epli, die 15 nov. 1879.

Vicarius Generalis

CARMELES Arch^{us} COSMA.

Ici, devait entrer la lettre adressée, le 24 mai 1880, à l'auteur par Mgr Zola, évêque de Lecce, en faveur de Mélanie et en témoignage de la divinité de son secret. M. le chanoine Roubaud, aujourd'hui en retraite à Saint-Tropez, était alors curé de Vins (Var). Cette lettre ayant déjà été publiée en majeure partie dans notre numéro de mai, p. 275 et 276, nous n'en donnons ici que les passages omis, qui la complètent.

Monsieur le Curé,

Je déplore vivement l'opposition que la France fait maintenant au céleste Message de la Salette. Nous sommes déjà à la veille des châtiments terribles dont nous a menacés la Mère de Dieu, à cause de nos prévarications, et cependant nous préférons repousser les avertissements d'une Mère si tendre et si miséricordieuse, plutôt que de profiter de ses leçons, seul acte de notre part qui pourrait diminuer l'intensité des fléaux, dont nous menace la colère divine. Je reconnais en cela l'œuvre de notre vieil ennemi, qui a le plus grand intérêt à exploiter tout moyen, surtout auprès des ministres de Dieu, *ut videntes non videant et intelligentes non intelligent.*

Votre pieuse croyance et votre dévotion filiale à Notre-Dame de la Salette vous engagent à me

demander beaucoup de choses et de renseignements, au sujet du secret de Mélanie : aussi, me vois-je dans l'embarras en voulant vous satisfaire par une simple lettre.

Toutefois, je m'efforcerai de me conformer à vos désirs, autant qu'il me sera possible.

Ce ne fut que le 3 juillet 1851, que Mélanie écrivit elle-même son secret, pour la première fois, au couvent de la Providence, à Corenc, par ordre de Mgr de Bruillard, évêque de Grenoble, et en présence de M. Dausse, ingénieur en chef des ponts et chaussées et de M. Taxis, chanoine de la cathédrale de Grenoble. Mélanie remplit trois grandes pages d'un seul trait, sans rien dire, sans rien demander. Elle signe sans relire, plie son secret et le met dans une enveloppe. Elle met ainsi l'adresse :

« A Sa Sainteté Pie IX, à Rome. »

Le lendemain, 4 juillet, le secret est recopié par Mélanie elle-même, à l'évêché de Grenoble, dans le but de bien distinguer deux dates des événements qui ne doivent pas arriver à la même époque. Mélanie, n'ayant mis la première fois qu'une seule date, craignait que, pour ce motif, le pape ne comprit pas bien et qu'il y eût, par conséquent, équivoque.

Le 18 juillet, M. Gérin, curé de la cathédrale de Grenoble et M. Rousselot, vicaire-général honoraire, deux saints prêtres d'un âge avancé et très respectables, à tous égards, remettaient à Sa Sainteté Pie IX les lettres de Mgr de Grenoble et celles de Maximin et de Mélanie, renfermant leurs secrets.

Mélanie n'a pas envoyé à Sa Sainteté Pie IX tout le secret qu'elle a publié dernièrement, mais seulement tout ce que la Sainte Vierge lui inspira sur l'heure d'écrire de cet important document et en outre bien des choses qui pouvaient concerner Pie IX personnellement. Toutefois, par suite d'informations que je vous donne *comme très précises*, je sais que les reproches adressés au clergé et aux communautés religieuses étaient contenus *identiquement* dans la partie du secret, donnée à Sa Sainteté Pie IX.

L'heureuse bergère de la Salette communiqua plus tard à diverses personnes quelques autres parties du secret, lorsqu'elle jugeait que le moment opportun pour les publier était arrivé. Mais la publication du secret tout entier n'a été faite que dans la brochure écrite par Mélanie elle-même et imprimée à Lecce en 1879, sur la demande et aux frais d'une pieuse personne.

Je n'oublie pas, mon cher Monsieur le Curé, que le secret contient des vérités bien dures à l'adresse du clergé et des communautés religieuses. On se sent le cœur oppressé et l'âme toute terrifiée, quand on arbore de semblables révélations. Si je l'osais, je demanderais à Notre-Dame pourquoi elle n'a pas enjoint de les ensevelir dans un éternel silence. Mais posons-nous des questions à Celle qui est appelée le trône de la sagesse ? Profiter de ses leçons, voilà toute notre tâche.

Cependant, les plaintes de notre très miséricordieuse Mère et les reproches adressés aux pasteurs et aux ministres de l'autel ne sont pas sans raison ; et ce n'est pas la première fois que le Ciel adresse au clergé de semblables reproches des-

tinés à devenir publics. Nous en trouvons dans les psaumes, dans Jérémie, dans Ezéchiel, dans Isaïe, dans Michée, etc., dans les œuvres des Pères et des docteurs de l'Eglise, dans les sermons des évêques et des auteurs sacrés, dans plusieurs révélations qui ont été faites en ces derniers temps à des saints et à des saintes, dans les lettres de sainte Catherine de Sienne, dans les écrits de sainte Hildegarde, de sainte Brigitte, de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, de sœur Nativité, de l'extatique de Niederbronn, Elisabeth Eppinger, de sœur Marie Lataste, de la servante de Dieu, Elisabeth Canori Mora, etc. Je passe sous silence les révélations de sainte Thérèse, de Catherine Emmerich, de la vénérable Anna-Maria Taigi et de plusieurs autres.

Il est toutefois certain qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre les termes généraux concernant les reproches adressés au clergé et aux communautés religieuses : car il existe un langage qui est propre au style prophétique. Aussi, les termes du secret, pas plus que les termes prophétiques de nos saints livres, ne peuvent-ils nous inspirer du mépris ou de la défiance pour ceux qui auront toujours droit à notre respect, à notre estime et à notre confiance.

Voici, maintenant, ce qui concerne la personne de Mélanie. Cette pieuse fille, cette âme vertueuse et privilégiée, que la haine des méchants et des incrédules a cherché à avilir, en la faisant l'objet de ses détestables et grossières calomnies et de son orgueilleux dédain, je puis attester devant Dieu qu'elle n'est ni fourbe, ni folle, ni illusionnée, ni orgueilleuse, ni intéressée. J'ai eu, au contraire, l'occasion d'admirer les vertus de son âme, ainsi que les qualités de son esprit, pendant toute cette période de temps que je l'eus sous ma direction spirituelle, c'est-à-dire de 1868 jusqu'en 1874. A cette dernière époque, à la suite de ma promotion de supérieur des chanoines réguliers à l'évêché de Ugento, ne pouvant désormais m'occuper de sa direction, j'ai voulu toutefois continuer avec elle des relations écrites. Je puis affirmer que, jusqu'à ce moment, sa vie édifiante, ses vertus, ses écrits, ont gravé profondément dans mon cœur des sentiments de respect et d'admiration que je dois garder bien justement à son égard.

Notre Saint Père Léon XIII, en 1879, a daigné honorer Mélanie d'une audience privée et la charger aussi de la compilation des règles du nouvel ordre, préconisé et réclamé par Notre-Dame de la Salette, et intitulé : *Les apôtres des derniers temps*. Pour achever une telle rédaction, l'ex-bergère demeura pendant cinq mois dans le couvent des Salésianes, à Rome. Pendant ce temps, elle a été encore mieux connue et plus estimée, surtout par ces bonnes religieuses, qui ont donné de très favorables attestations sur le compte de cette heureuse bergère de la Salette.

Je sais, par mes informations, que M. Nicolas, avocat à Marseille, étant à Rome, le Samedi-Saint 1880, a été chargé, par Sa Sainteté Léon XIII, de rédiger une brochure explicative du secret tout entier, afin que le public le comprenne bien.

Ces renseignements suffiront, je crois, pour vous

confirmer dans votre croyance. J'aurais beaucoup à vous dire encore, mais je ne veux pas vous entretenir plus longtemps dans une lettre d'une question qui ne pourrait être dignement et complètement traitée que dans un livre.

Recevez, mon cher monsieur le Curé, les sentiments de ma considération respectueuse et distinguée.

Votre très humble serviteur en Notre-Seigneur,
Signé : † SAUVEUR LOUIS, évêque de Lecce.

CHAPITRE IV

NOTRE INTERVENTION PERSONNELLE ET TOUTE PROVIDENTIELLE DANS LA LUTTE EN FAVEUR DU SECRET.

Récit abrégé. Nous étions donc curé à Vins (Var) en 1880, lorsque vers le commencement de l'année, étant en méditation dans l'église paroissiale devant le Très Saint-Sacrement, nous fûmes subitement, fortement et intérieurement poussé d'écrire à Mélanie, dont nous ne connaissions pas même l'adresse. Ayant appris vaguement qu'elle se trouvait à Castellamare, nous risquâmes une lettre. C'était la première. Nous nous y faisons connaître comme dévoué à Notre-Dame de la Salette dès l'âge de dix ans, l'année même de l'apparition en 1846, et nous lui demandions s'il n'y aurait pas de l'indiscrétion, dans les conditions de dévouement où nous étions et, de plus, ayant charge d'âmes, à apprendre pour notre propre sanctification quelque chose, quelque miette du secret, dont nous ne connaissions encore pas un seul mot.

Quelle ne fut pas notre stupéfaction lorsque nous reçûmes, par le retour du courrier, la réponse *très concise* de Mélanie, nous disant : Le secret n'est plus secret. Je viens de le publier à la fin de 1879, après l'avoir remis intégralement au Saint-Père fin 1878, et après l'avoir fait revêtir de l'Imprimatur de Mgr l'évêque de Lecce.

Avec cette lettre, par le même courrier, je reçois d'elle douze exemplaires de ladite brochure renfermant le secret. Naturellement, d'un bond, j'ouvre un exemplaire et je cours au secret. Mon âme, à la lecture du premier alinéa, est bouleversée, mais non étonnée, et la même voix intérieure que j'avais si bien sentie devant le Saint-Sacrement me dit encore : Il faut que ce secret parvienne à tous les prêtres du diocèse de Fréjus.

La difficulté était dans l'exécution de cet ordre. Bien que, par le texte même du secret et la lettre de Mélanie, je ne doutasse nullement de la sainteté du secret, toutefois, je demande à Dieu un signe, un vrai miracle que l'on connaîtra au jour du jugement dernier et qui me fut instantanément accordé. Dès lors, plus d'hésitation, je demande à Mélanie des exemplaires. Elle me répond qu'elle n'en a

plus ; qu'ils ont tous été répandus en France et en Italie. J'écris de nouveau pour lui demander, s'il n'y a pas en France ou en Italie quelque dépositaire de sa brochure. Elle m'adresse à un chanoine de France. Quelle garantie pour ma conscience ! Je me mets immédiatement en rapport avec ce chanoine qui, sur ma demande, m'expédie trois cent cinquante exemplaires de la brochure de Mélanie.

Ces exemplaires arrivent enfin, par mes soins, entre les mains de tous les prêtres de ce diocèse, le 1^{er} mai 1880.

Cette date mémorable, qui depuis a été marquée chaque année par des manifestations socialistes, fut cette année-là dans notre diocèse l'année de la profanation du secret. Nous ne voulons point entrer dans le détail des profanations affreuses dont il fut victime ; mais ce qu'on peut affirmer, c'est que ses ennemis les plus acharnés étaient notoirement les prêtres les plus tarés du diocèse.

Cependant, pour faire face à la tempête qui allait surgir, je crus devoir écrire à Mgr Zola pour m'assurer de l'authenticité de son Imprimatur. Ce saint prélat daigna me répondre par une longue et magistrale lettre, en date du 24 mai 1880.

J'en fis immédiatement une copie exacte que je signai de mon nom comme copie conforme et je l'envoyai à mon Evêque. — Silence. — Mais autour de moi, quel écourement ! Inutile d'entrer dans des détails qui montreraient jusqu'où peut aller le cynisme de la négation en présence de l'avenglement et de l'enlèvement, malgré toutes les preuves les plus écrasantes.

Par l'intervention de mon ami, M. Adrien Péladan, je livre cette lettre à l'impression et j'en adresse un exemplaire à tous les curés doyens de ce diocèse, avec une lettre à chacun d'eux, faisant connaître que l'autographe de cette lettre épiscopale est entre mes mains. — Silence.

Cependant, dans le courant de l'année, arrive la lettre extorquée au cardinal Catérini par l'évêque de Troyes, publiée préalablement par celui de Nîmes, Mgr Besson, qui avait eu le soin de la mutiler, en remplaçant par un pointillé cette ligne de la fin :

« Conservez-la entre les mains du clergé pour qu'ils en profitent. ».

Ici, nous le demandons à tout homme de bonne foi, Rome pourrait-elle dire à tout le clergé de conserver religieusement un pamphlet pour qu'il devint un sujet de méditation ?

Cette lettre du cardinal Catérini nous fut triomphalement envoyée par un vicaire général. Il ne nous fut pas difficile de répondre qu'il n'y avait dans cette lettre aucune condamnation. Elle n'était qu'un os à ronger qu'on

avait envoyé à l'évêque de Troyes qui déjà, à ce sujet, avait éprouvé un double échec à l'Index et à l'Inquisition.

Les choses en restèrent là, lorsqu'ayant quitté Vins en 1881, à la suite de ma lutte acharnée contre la morale civique de Compayré et étant rentré chez moi, je publiai en 1882 la brochure ou lettre suivante contre la *Semaine Religieuse* d'Amiens qui avait attaqué de nouveau violemment le secret ou la grande Révélation de la Salette.

CONCLUSION

NOTRE RÉPONSE A LA « SEMAINE RELIGIEUSE » D'AMIENS

Nota. — La première édition de cette brochure fut envoyée à tous les cardinaux de la sainte Eglise, à tous les évêques de France et à tous les chanoines et curés-doyens du diocèse d'Amiens. Mgr Guilbert, après l'avoir lue, s'écria : *Il n'y a rien à répondre*, tant elle était écrasante.

Saint-Tropez (Var), 18 juillet 1882.

« Monsieur le Rédacteur de la *Semaine Religieuse* d'Amiens,

« C'est sans doute sur vos instances que votre communiqué du 25 juin contre le secret de la Salette a été reproduit par le *Monde*, le journal des villes et des campagnes, etc.... sachant d'une part, que les écrits de M. A. Nicolas, avocat à Marseille, établissent, à ce sujet, la vérité des faits, et d'autre part, qu'une brochure va paraître incessamment dans le but de protester contre ce nouvel acte agressif de l'opposition, j'eusse peut-être gardé le silence; mais voilà qu'aujourd'hui un haut personnage de la Sarthe me fait l'honneur de me transmettre la *Semaine du Fidèle* du 15 juillet qui, elle aussi, reproduit votre communiqué.

« C'est trop fort; voilà pourquoi je redescends dans l'arène.

« Je ne récriminerai pas; si je ne connaissais vos intentions, monsieur, je serais plutôt tenté de vous remercier de ce que, par vos attaques répétées et passionnées, vous faites connaître au loin le secret de la Salette qui, aujourd'hui, est notre arche de salut, et qui sera demain le guide des générations à venir. Zacharie l'avait chanté :

« *Salutem ex inimicis nostris.* »

« Je vous laisse ignorer, Monsieur, par quelles voies mystérieuses Notre-Dame de la Salette m'a appelé à défendre, dans un certain rayon, sa grande révélation contre ceux qui l'attaqueraient. Je vous dirai toutefois que, par ce faible instrument, Notre-Dame a fait

parvenir le secret à trois cent cinquante prêtres de ce diocèse.

« Tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines, tant qu'un tronçon de plume sera dans mes faibles mains, on me verra sur la brèche pour défendre le céleste message contre les libéraux qui, sans le savoir, s'unissent aux Francs-Maçons pour attirer sur nous les catastrophes qui se préparent.

« Votre communiqué anonyme, Monsieur, commence par des *insultes*, se termine par une *injure* et un *mensonge* enveloppé dans une affirmation *sans preuves*.

« Je passe sous silence l'alinéa qui s'insurge *audacieusement* contre ce passage de saint Paul : « *Prophetias nolite spernere; omnia autem probate; quod bonum est tenete.* »

« Il y a des temps, dit le comte de Maistre dans ses *soirées de Saint-Petersbourg*, où l'esprit prophétique semble s'agiter dans l'univers; ce sont ceux qui précèdent les grands événements; car, comme le dit Ciceron, et après lui tous les grands philosophes, *jamais il n'y a eu dans le monde de grands événements qui n'aient été prédits de quelque manière.* » Oseriez-vous contredire un si grand philosophe chrétien?

« J'ai dit que le communiqué du 25 juin renferme des insultes :

« *Inepties, mensonges, extravagances.* »

« Est-ce assez fort? Mais quand on se sert, Monsieur, de telles armes, c'est prouver qu'on est dans l'impossibilité d'anéantir une vérité qui écrase de tout son poids.

« Eh quoi! vous qui n'avez rien vu, rien entendu à la Salette, vous osez vous poser en face de celle qui a tout vu, tout entendu, en face de celle dans l'intelligence de laquelle Marie a gravé d'une façon miraculeuse et le discours et le secret; vous vous posez, dis-je, en face de cet *ange de piété, de modestie* pour lui dire : « *Vous mentez.* »

« Mais si vous insultiez ainsi un homme du monde par la voie de la presse, croyez-vous que vous en seriez quitte si bon marché? Ah! vous savez bien que Mélanie ne se défendra pas. Voilà pourquoi vous croyez pouvoir l'attaquer impunément. Délrompez-vous, Monsieur, son vengeur est au ciel. C'est le Fils redoutable de Celle qui est venue à la Salette pleurer sur les fautes du clergé et du peuple. Déjà la voix du canon se fait entendre. Bientôt celle des événements les plus formidables, que le secret annonce, couvrira la voix des opposants qui, saisis d'épouvante, fuiront alors la face du Seigneur irrité.

« Cependant, Monsieur, veuillez vous expliquer. Niez-vous le fait même de la Salette?

« Si *oui*, vous vous insurgez contre trente-six ans de miracles, contre les mandements

épiscopaux, contre les Brefs du Saint-Siège et enfin contre le couronnement ordonné par Sa Sainteté Léon XIII, *c'est très grave.*

« Si non, alors, laissez-moi vous le dire, vous tombez dans l'inconséquence.

« Personne n'ignore, en effet, que les enfants privilégiés étaient, chacun, dépositaires d'un secret qui fut remis, le 18 juillet 1851, à Sa Sainteté Pie IX. On sait encore que la Sainte Vierge a dit aux enfants à la fin du Message intégral :

« Vous LE ferez passer à tout mon peuple. » (*Discours et secret*).

« Eh bien ! je le déclare, Mélanie eût-elle prévariqué (elle en est loin), *il ne lui eût pas été possible d'altérer un seul mot de son secret* ; ou bien, il faudrait taxer la Sainte Vierge d'inconsidération, parce qu'Elle n'aurait point choisi des instruments capables de faire parvenir sans altération, au peuple, le Message intégral. Dès lors, Elle ne serait plus le siège de la sagesse. Repoussant cette parole blasphématoire, nous n'aurions plus qu'à tirer cette conclusion que Marie n'aurait pas apparu à la Salette, et l'apparition croule, emportant dans cette catastrophe les trente-six ans de miracles, les actes épiscopaux et ceux du Saint-Siège. Mais voici que la logique nous entraîne dans des conséquences injurieuses à l'Eglise ! Arrêtons-nous.

Croyez-moi, Monsieur, nous ferions mieux, vous et moi, de fouler aux pieds notre orgueil et recevoir les avertissements bien mérités que Marie nous a donnés par son faible instrument.

« Nieriez-vous l'authenticité du secret publié à Lecce ? Je me lève, alors, avec assurance et je vous dis : Je l'ai reçu *directement* de Mélanie dont je possède une vingtaine de lettres, toutes marquées au coin de la plus haute sagesse et de la plus grande piété. Ces lettres auraient pu me suffire pour connaître l'esprit de Mélanie. Pourtant, je n'ai pas voulu me fier à mes propres lumières. J'ai consulté, en 1880, un saint et illustre évêque, dont j'ai l'honneur de posséder plusieurs lettres. Je parle de Mgr. Zola, le grand évêque de Lecce, ancien directeur de Mélanie.

« Une de ces mémorables lettres me fut adressée le 24 mai 1880, lorsque j'étais encore curé de Vins. Elle était tellement faite pour éclairer les esprits non prévenus, que je l'ai livrée à la publicité ; on l'a imprimée à Nîmes et à Louvain, à plusieurs milliers d'exemplaires. Si vous ne l'avez lue, Monsieur, et que vous désiriez vous éclairer, vous n'avez qu'à me la demander.

« Je passe maintenant, Monsieur, à votre affirmation *sans preuves.*

Vous savez, dites-vous, de *source certaine* que l'opuscule a été condamné à Rome.

« Quand et pourquoi ? je vous prie.

« Pour moi, je commence par vous répondre avec humilité et fermeté :

« NON JAMAIS, la Très Sainte Vierge ne permettra que l'Eglise de son divin Fils condamne ses propres paroles.

« Quelques rares opposants désiraient cette condamnation. L'*Index* s'y refusa.

L'Inquisition fut saisie de l'affaire, parce qu'il s'agissait d'une *Révélation*.

« Celui qui connaît, Monsieur, le droit canonique, sait fort bien que, pour qu'une condamnation soit prononcée à Rome, il faut un jugement ; que pour qu'un jugement fût porté sur la matière dont je parle, les procédures auraient été si longues, qu'il eût peut-être fallu un travail de quatre années pour arriver à une solution. De plus, quand un jugement est rendu, on fait connaître les considérants, les dates des séances ; on lit au bas du jugement la signature du Préfet, qui, dans le tribunal de l'Inquisition, n'est autre que S. S. Léon XIII. Le Cardinal Catérini, en effet, en qualité de doyen d'âge, n'était que le secrétaire honoraire de l'Inquisition.

« Le Saint-Siège étant le plus scrupuleux observateur des règles du Droit, et aucune de ses règles n'ayant été suivie, relativement au secret dévoilé par Mélanie, il en résulte, pour tout esprit impartial, qu'il n'y a pas en, à ce sujet, de jugement, ni, par conséquent, de condamnation.

« La vérité, la voici : L'Inquisition, connaissant la pensée de S. S. Léon XIII, et jugeant que le moment n'était pas venu pour élever la voix en faveur du secret, n'a pas voulu s'occuper de cette grande Révélation, qui se divise en deux parties inégales et distinctes :

« La première concerne la *Révélation des consciences* ; et vous savez que : « *Ecclesia de internis non judicat* ». En vérité, si ce que dit de nous le secret n'était pas vrai, notre siècle serait une singulière exception ; car le sacerdoce est « *forma gregis* » et les troupeaux ressemblent généralement aux pasteurs. Au reste, pourquoi le saint Concile du Vatican parle-t-il dans son programme de réforme du clergé ? C'est que nous avons grandement besoin de cette réforme.

La seconde partie du secret n'est autre chose que la *révélation des grands événements qui doivent s'accomplir jusqu'à la fin du monde actuel*. Dieu se charge de la commenter par les éclats de sa foudre.

« Voilà ce qu'aura pensé l'Inquisition.

« Il fallait bien pourtant contenter l'opposition, lui donner un os à ronger. Voilà pourquoi

la lettre du cardinal Catérini, secrétaire de l'Inquisition, vit le jour. Elle est du 14 août 1880.

« Cette lettre ne renfermait aucun ordre de la livrer à la publicité ; c'était une lettre privée. Pourtant, on la publia. Nous n'en eûmes jamais que la traduction, nous n'en vîmes point le texte original (le texte latin), ni partiel, ni complet. N'importe ! Nous sommes de bonne composition, nous qui marchons sous la protection de Notre-Dame de la Salette, nous nous contenterons de cette traduction.

« Eh bien ! Monsieur, si je supposais un instant que vous puissiez voir dans cette lettre du Cardinal une *condamnation*, je croirais vous faire une injure ; car, à celui qui oserait soutenir une pareille absurdité, on n'aurait qu'un mot à répondre : « *Retournez à l'école et apprenez-y à comprendre la langue française.* »

Cette lettre n'exprime, en effet, que le *déplaisir* du Saint-Siège. Il devait être grand ce déplaisir du Saint-Siège, et Léon XIII dut profondément gémir lorsqu'il vit cette publication précieuse soulever dans nos rangs une effroyable tempête, lorsqu'il la vit attaquée violemment par ceux-là mêmes qui auraient dû s'en constituer les défenseurs.

« Vous me direz peut-être, Monsieur : Si le Saint-Siège croyait au secret publié par Mélanie, le cardinal Catérini n'aurait pas exprimé le désir de voir retirer l'opuscule *des mains des fidèles*.

« Je réponds :

« 1^o S. Em. le cardinal Catérini ajouta : « *Si la chose est possible.* »

« Ce n'est pas ainsi que s'expriment les Congrégations romaines, quand il s'agit de mauvais livres.

« 2^o Nous sommes donc déjà bien loin d'une condamnation.

« 3^o Enfin, je rétorque l'argument : Si le Saint-Siège ne croyait pas au secret, il aurait ordonné de retirer la brochure *des mains des prêtres* (les prêtres ne sont pas les fidèles) ; il aurait ordonné la *destruction totale du secret*. S. S. Léon XIII surtout aurait élevé la voix dans le but de prévenir l'Univers catholique de la non conformité du secret, publié par Mélanie à Lecce avec celui donné par elle, en 1854, à S. S. Pie IX. Léon XIII, enfin, aurait forcé Mélanie à une rétractation. *Il en avait le droit et la puissance, qu'avait-il à craindre de Mélanie et surtout du clergé ?*

« Au lieu d'en agir de la sorte, S. S. Léon XIII garda le silence. Que dis-je ? il se tait ! *non* par ses actes, *il parle*. A la fin de 1878, en effet, le Saint Père honore Mélanie d'une audience privée, reçoit d'elle le secret tout entier, lui permet de rester, pendant cinq mois, au couvent des Visitandines de Rome, afin d'y écrire les

Constitutions de l'Ordre nouveau que la Sainte Vierge a demandé à la Salette et dont Elle a donné Elle-même les Règles. Les Constitutions écrites sont, enfin, remises au Saint-Père par Mélanie, et *c'est le 8 mai, après l'audience accordée à la pieuse bergère, que Notre-Dame de la Salette est solennellement couronnée, le 20 août 1879, au nom de S. S. Léon XIII.*

« Donc, le Saint-Père croit au secret.

C'est la *véracité* et la *Mission de Mélanie* consacrées.

« Dès lors, Monsieur, où est l'opposant qui oserait blasphémer contre le secret ?

« Donc, encore, les dernières lignes de la lettre du cardinal Catérini n'avaient pour but que de calmer la *panique des opposants*.

« Croyez-le bien, Monsieur, ce n'est pas dans le *secret de Mélanie* que nos persécuteurs iront chercher les *couteaux du massacre*, mais bien dans le *secret des Loges*. Si nous étions humiliés sous les mains miséricordieuses de notre tendre Mère, cette tour inexpugnable de David nous aurait protégés.

« Nos ennemis eussent été certainement, par Elle, frappés d'impuissance.

Maintenant, il est trop tard !

« Je vous laisse, Monsieur le Rédacteur, en pleurant et gémissant auprès du Cœur de Marie, percé de sept glaives pour notre amour, et aux pieds de Notre-Dame de la Salette, qui a tant pleuré à cause de notre révolte contre l'acte le plus considérable de sa miséricorde.

« Dans ces sentiments, j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble serviteur.

E. ROUBAUD,

prêtre et enfant de N. D. S.

Le Diable dans la Vie des Saints

Extraits des *Petits Bollandistes*

SAINT PIERRE CELESTIN, Pape.

(1221 à 1296)

La lumière de la grâce croissant de jour en jour dans son âme, il résolut de renoncer au monde, et se retira dans une caverne. Il observa dans ce lieu un jeûne perpétuel de trois ans et y soutint des tentations terribles de la part du démon. Ce dernier, tantôt lui représentait qu'il serait homicide de lui-même en traitant son corps avec tant de rigueur ; tantôt, il se faisait voir à lui sous des formes humaines qui le sollicitaient au mal ; tantôt il excitait en lui des mouvements sensuels ; mais d'un autre côté, le saint était fortifié par de fréquentes visites des anges. Il fonda ensuite

un couvent et les esprits malins ne négligèrent rien pour arrêter les progrès de cette communauté naissante; ils y excitaient des embrasements fantastiques et apparaissaient sous des formes horribles; ils jetaient des cris épouvantables et maltraitaient les religieux qui auraient été contraints de fuir, si le secours du Ciel ne les eut soutenus.

BIENHEUREUX CRISPINO DE VITERBE

1750

Il vécut au couvent de Paranzana et tomba mortellement malade à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Le démon essaya de troubler ses derniers moments et se présenta devant lui sous la forme d'une bête hideuse, mais l'eau bénite suffit à le mettre en fuite.

SAINT GERMAIN, *Evêque de Paris.*

496 à 576

Le démon, ne souffrant qu'avec dépit les heureux progrès dans la vertu de ce saint, fit ce qu'il put pour les arrêter, en troublant la tranquillité de sa dévotion; en effet, il le tenta de toutes manières, soit en l'effrayant durant son oraison, soit en lui apparaissant sous des formes horribles, soit enfin en le maltraitant et en le ballant. L'humilité et la constance du saint le rendirent victorieux de tous ces assauts.

SAINTE RESTITUTE, *Vierge et martyre.*

III^e SIÈCLE

D'une rare beauté et d'une vertu plus rare encore, cette vierge fut souvent tentée par le démon. Ce dernier lui apparut un jour sous une forme horrible, au milieu d'épaisses ténèbres, et lui dit d'un ton menaçant : « D'où viens donc, Restitute, que tu reposes si doucement et si agréablement. Tu te réjouis sans doute de la protection de Dieu, mais j'emploierai toutes mes forces pour te faire une guerre acharnée. Je vais armer tous ceux qui me servent, afin que si tu triomphes, ta victoire, du moins, ne soit pas comme tu le penses, sans effusion de sang. Je sais que tu médites ma propre ruine et celle de mes divinités; mais les mensonges de mes anciennes ruses ne me feront pas défaut pour anéantir tes projets. » Et, en disant ces dernières paroles, il fit luire au milieu des ténèbres une épée flamboyante, dont il la menaça en disant : « Je vais confier ce glaive à quelqu'un des miens, qui s'en servira pour t'égorger et abattre cette tête qui m'est si rebelle; et alors ta langue, qui m'est pareillement si contraire, se séchera silencieuse dans cette tête séparée du tronc. » La vierge du Christ, un peu effrayée de ces menaces, arme

son front du bouclier de la Croix; puis s'en signant tout entière elle dit : « Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dispersés, et que ceux qui le haïssent fuient de devant sa face. » A ces paroles du psaume, le fantôme prit la fuite.

SAINTE ANGÈLE DE MERICI, *Vierge.*

1540

Sainte Angèle visitait les pauvres et les malades et en convertissait beaucoup par ces seuls mots : « Dieu est ici. » Le démon, irrité de se voir arracher sa proie, lutta, mais en vain, avec toutes les puissances de l'enfer, contre son ennemie : un jour il imagina de lui apparaître dans sa cellule, sous la forme d'un ange de lumière, espérant, par ce piège adroit, la distraire dans ses prières ou lui inspirer des sentiments de vaine gloire.

L'humble Angèle pénétra bientôt ce dessein infernal et continuant de lever les mains au ciel : « Retire-toi, s'écria-t-elle, ne crois pas pouvoir ici m'en imposer : je sais qui tu es et je ne sais que trop que je suis devant Dieu. Tu n'es qu'un esprit de mensonge, tu usurpes ici une gloire que tu as perdue par ton orgueil; c'est toi qui, par ta malice, te fais une gloire cruelle de tourmenter et de pervertir les chrétiens; pour moi, je ne suis qu'une malheureuse pécheresse, qu'un vil instrument que la grâce de Jésus-Christ fait servir à sa gloire, et je ne mériterai jamais d'être visitée par les célestes intelligences; encore une fois, retire-toi, monstre que j'abhorre, et retourne dans les abîmes annoncer ta défaite et le triomphe de mon Dieu. » A ces paroles, le fantôme disparut.

BIENHEUREUX JEAN GRANDÉ

(1600)

Le démon ne voyait pas sans envie la conduite du serviteur de Dieu qui secourait les pauvres. Il prit un jour la figure d'un mendiant, et quand le saint passe, il lui reproche son hypocrisie; le saint l'écoute tranquillement, puis se penchant à son oreille, il lui dit quelques mots qui lui font pousser des cris affreux et le mettent en fuite. Une autre fois, il prend la figure d'un ouvrier et, s'introduisant dans la maison de notre saint, il excite tellement par ses mensonges un religieux, que celui-ci prend la résolution de tuer le bienheureux. Le démon lui fournit un poignard. Jean Grandé, sachant tout par révélation, vient au-devant du religieux, lui raconte tout ce que le prétendu ouvrier vient de lui dire, lui parle de son dessein à lui et lui reproche de n'avoir pas su reconnaître le démon. Le coupable, couvert de honte, se jette aux pieds du bienheureux qui lui pardonne.

SAINT ANTOINE DE PADOUE

(1231)

Une fois, à Padoue, la Reine des Anges apparut à Antoine et le sauva d'un péril imminent. Le démon, furieux d'être toujours vaincu dans les luttes qu'il tentait contre le glorieux serviteur de Dieu, le saisit à la gorge, et le serrait si violemment qu'Antoine allait mourir, si un secours surnaturel ne venait le délivrer. Il songea à Marie, et au plus fort de l'étreinte, il râla plutôt qu'il ne dit ces paroles de l'hymne : *O gloriosa Domina, excelsa super sidera.* « O glorieuse Reine, plus élevée que les astres. » Aussitôt le démon lâcha prise et s'enfuit, et Antoine, ouvrant les yeux, aperçut la Sainte Vierge toute resplendissante de lumière, debout au milieu de sa cellule.

Léger Vauban.

(Fin des six premiers volumes des *Bollandistes* que j'avais promis d'analyser.)

Le Fils Crispi

Bon chien, dit le proverbe, chasse de race. En voici un exemple frappant.

Le jeune Luigi Crispi, qui a vingt-six ans, est bien du sang de l'ami si cher à Humbert. Né hors mariage, il a été reconnu par son illustre père.

Or, ce digne rejeton de Don Serafino, que celui-ci a dû expédier à Buenos-Ayres, tant il lui faisait honneur, est impliqué dans un procès qui fait en ce moment grand bruit en Italie.

Voici ce qu'on écrivait de Rome à la *Lanterne*, le 15 septembre :

Il s'agit d'un vol commis dans la nuit du 7 au 8 avril 1895 au préjudice de la comtesse Cellere, qui accuse de ce vol l'avocat Luigi-Crispi, fils de l'ancien président du Conseil. Celui-ci, pendant la nuit du vol, était resté chez la comtesse jusqu'au moment où le vol s'est accompli. Le jeune avocat avait les clefs de la maison de la comtesse pour des raisons intimes. Le procureur du roi mit immédiatement le fils du président du Conseil hors de cause et la comtesse faillit être poursuivie pour simulation de vol.

Hier, la comtesse fut entendue chez elle et répéta qu'elle soupçonne toujours M. Luigi Crispi; elle a raconté qu'elle reçut la visite du député Laurenzana, ami de la famille Crispi, peu de temps après le vol, et que celui-ci lui demanda si elle consentait à accepter, en argent, l'équivalent des bijoux volés, c'est-à-dire 30.000 francs, ajoutant que le jeune Crispi était kleptomane. La comtesse refusa.

On dit que la comtesse viendra déposer à l'audience.

La comtesse a été entendue en effet par les magistrats, devant lesquels elle a fait cette déposition :

— Le 6 avril dernier, j'avais montré à Luigi Crispi des bijoux que je désirais vendre. Ils étaient au complet.

Le lendemain, qui était un dimanche, j'allai déjeuner à Frascati avec Crispi. Le soir, j'avais à dîner, à mon retour, le chevalier Murolo. Crispi vint vers dix heures et demie. Peu après son arrivée, Murolo se retira.

Vers minuit et demie, je laissai Crispi dans la pièce d'entrée, et j'allai dans le salon prendre un livre, puis j'entrai dans ma chambre.

Pendant ce temps, Crispi, feignant de craindre les voleurs, faisait le tour de l'appartement. Il revint me dire dans ma chambre : « Ce soir, tu peux dormir tranquille. Il n'y a personne ! »

Quand il fut parti, je pris la lampe et entrai dans mon cabinet de toilette, voisin de la salle de bains, pour me déshabiller. Deux minutes ne s'étaient pas écoulées que j'entendis du bruit. Je crus que c'était la femme de chambre qui cherchait la porte dans l'obscurité. J'appelai. Pas de réponse. Comme le bruit continuait, je courus dans la chambre à coucher et je pris mon revolver.

Je me dirigeai du côté du bruit et, à mesure que je m'avançais, les portes se refermaient successivement. En rentrant dans ma chambre, je pensai aux bijoux. Je courus vérifier. Ils avaient disparu. Je me souviens que le soir du vol, pendant que le chevalier Murolo jouait encore avec moi, Crispi est allé prendre des papiers oubliés par lui, le matin, dans ma salle de bains.

Quelques jours après, il vint chez moi très agité, m'accusant d'avoir simulé un vol et de chercher à le faire chanter. Or, loin de lui demander de l'argent, je refusai celui qui me fut offert pour me désister de ma plainte.

Le marquis de Laurenzana m'offrit en effet de me faire rendre la valeur des bijoux si je consentais à laisser étouffer l'affaire.

D'après les renseignements donnés par *Le Temps*, le fils Crispi aurait échappé une première fois au jugement du tribunal; voici comment :

Cependant l'instruction, dit *Le Temps*, suivait son cours. Les insinuations de Luigi Crispi avaient été écartées. La comtesse de Cellere, c'était prouvé, avait été réellement volée et la police italienne faisait de louables efforts pour mettre le grappin sur les malfaiteurs. L'autre jour, enfin, le tribunal pénal de Rome était appelé à juger trois inculpés : Tito et Luigi Malpieri et Filippo Manuel, accusés d'avoir participé au vol fameux de la rue Boncompagni.

Les résultats matériels du procès ont été minces. Tito Malpieri et Filippo Manuel ont été absous. Luigi Malpieri, seul, a été condamné à un an et trois mois de réclusion pour recel d'objets volés. Il résultait, en effet, clairement, des interrogatoires qu'aucun des trois inculpés n'avait commis le délit dont ils étaient accusés. Leur complicité même dans le délit paraissait douteuse. Evidemment, on

ne se trouvait pas en face de chevaliers sans peur et sans reproche, mais ni les uns, ni les autres n'étaient de taille à perpétrer un vol aussi habilement organisé.

On comprend qu'un tel résultat ait médiocrement satisfait l'opinion publique; aussi le tribunal s'est-il vu forcé de revenir sur cette affaire et de se mettre sur la véritable piste.

Le véritable coupable, ajoute *le Temps*, et ses complices — s'il en a eu — vont-ils donc échapper à la justice humaine? Le réquisitoire du ministère public semble indiquer que la magistrature italienne saura prendre *cette fois* des mesures énergiques contre celui qui semble avoir été réellement la *pars magna* du forfait et dont la fuite, à défaut d'autres preuves, est déjà un aveu de culpabilité.

Nous verrons si le deux fois mort Crispi est encore assez puissant pour soustraire son digne fils à la justice de son pays.

Sociétés Secrètes

La *Maçonnerie démasquée*, d'après *La Vérité*, de Québec (Canada), donne, dans son numéro de septembre, une liste de Sociétés secrètes défendues par l'Eglise. Cette liste a été dressée par l'abbé P. Rosen, de Madison, diocèse de Saint-Paul. L'abbé Rosen a consacré beaucoup de temps et de soins à la rédaction de cette liste; il a consulté nombre de documents officiels et a eu des communications avec plusieurs archevêques, évêques et prêtres des Etats-Unis et du Canada. Les Sociétés nommées plus bas ont toutes un service religieux propre, et sont par là condamnées par l'Eglise. Voici cette liste avec une traduction littérale des noms anglais entre parenthèses :

1. Knights of Pythias (Chevaliers de Pythias)
2. Odd fellows (1)
3. Good Templars (Bons Templiers)
4. Sons of Temperance (Fils de la Tempérance)
5. Ancient order of United workmen (Ancien ordre des ouvriers unis)
6. Modern Woodmen of America (Charbonniers modernes de l'Amérique)
7. Scottish Clans (Clans écossais)
8. Woods men of the World (Charbonniers du monde)
9. Knights of the Maccabees (Chevaliers des Machabées)
10. Royal Arcanum (Arcane Royal)
11. Knights of Honor (Chevaliers de l'honneur)
12. Knights of the Golden Rule (Chevaliers de la Règle d'Or)
13. Knights of St John of Malta (Chevaliers de Saint-Jean de Malte)
14. Select Knights of Canada (Chevaliers choisis du Canada)
15. Knights

(1) On traduit généralement : Compagnons singuliers. *Odd* signifie *singulier*, *excentrique*, mais il signifie également *impair* en parlant des nombres : *An odd number*, un nombre impair. C'est peut-être là qu'il faut chercher la véritable signification du mot. On le sait, dans certaines Sociétés secrètes, il faut que les adeptes soient au nombre de onze — nombre impair — pour pouvoir se livrer aux exercices de leur culte satanique.

- of the Golden Eagle (Chevaliers de l'Aigle d'Or)
16. Knights of Industry (Chevaliers de l'Industrie)
17. Templars of Liberty (Templiers de la Liberté)
18. Fraternal Mystyc Circle (Cercle mystique fraternel)
19. The National Fraternity (La Fraternité nationale)
20. National Provident Union (Union nationale de Prévoyance)
21. International Fraternal Alliance (Alliance fraternelle internationale)
22. New England Order of Protection (L'Ordre de la Protection de la Nouvelle Angleterre)
23. Order of the World (L'Ordre du monde)
24. American order of Druids (L'Ordre américain des Druides)
25. Ancient order of Foresters (L'Ancien Ordre des Forestiers)
26. Improved order of Red Men (L'Ordre amélioré des Hommes Rouges)
27. United order of the Golden Cross (L'Ordre uni de la Croix d'Or)
28. Order of Pente (1)
29. Improved Order of Heptasophs (L'Ordre amélioré des Sept Sages)
30. Order of the Golden Chain (L'Ordre de la chaîne d'or)
31. Royal Society of Good Felows (Société Royale des joyeux Compagnons)
32. Order of United Friends (L'Ordre des Amis unis)
33. Home Circle (Le Cercle domestique)
34. Canadian Home Circle (Le Cercle domestique canadien)
35. United Fellowship (Les Compagnons unis)
36. Royal League (La Ligne royale)
37. Addition to Benefit Association (2)
38. Order of Royal Templars (L'Ordre des Templiers royaux)
39. Sons of St George (Les Fils de Saint-George)
40. Grand Fraternity (La Grande Confrérie)
41. Order of Chosen Friends (L'Ordre des Amis choisis)
42. American Legion of Honor (La Légion d'Honneur de l'Amérique)
43. Order of Asis (3)
44. Independant order of Foresters (L'Ordre indépendant des Forestiers)
45. Ancient order of Good Compagnons (L'Ordre ancien des Bons Compagnons)
46. Ancient Order of American Star (L'Ordre ancien de l'Etoile de l'Amérique)
47. American Star order (L'Ordre de l'Etoile de l'Amérique)
48. Ancient Order of Foresters of America (L'Ordre Ancien des Forestiers de l'Amérique)
49. Benevolent Order of Buffaloes (L'Ordre bienfaisant des *Buffaloes*)
50. College of Ancients (Le Collège des Anciens)
51. Order of United workmen (L'Ordre des ouvriers unis)
52. Iron Hall (La Salle de fer)
- (4) 53. National Union (L'Union Nationale)
54. Order of Elks (L'ordre des Elans)
55. Society of Select Guardians (Société des Gardiens choisis)
56. Sons of Malta (Les Fils de Malte)
57. Sons of Liberty (Les Fils de la Liberté)
- 58.

(1) Nous ignorons la signification de ce mot, à moins que ce ne soit le mot grec *penté*, cinq.

(2) A peu près intraduisible. Mot pour mot : L'Association de l'addition aux bénéfices — des bénéfices accumulés, peut-être.

(3) Peut-être Isis.

(4) *Hall* a plusieurs significations : corridor, grande salle publique, habitation d'une famille noble, etc.

Bohemian Society of the C. S. P. S. (1) 59. Clan na Gael (2) 60. Legion of Justice (La Légion de la Justice) 61. United Sons of Industrie (Les Fils unis de l'Industrie) 62. Princes of the Hut (Les Princes de la Chaumière).

La Vérité fait suivre cette liste de ce commentaire :

Voilà, certes, une terrible et sinistre floraison !

Soyons assurés que c'est au moyen de ces nombreuses Sociétés secrètes secondaires que le maçonisme s'infiltré peu à peu dans tout le corps social.

On a vu que bon nombre de ces organisations occultes s'introduisent dans notre pays. Nous avons publié une liste de ces Sociétés qui demandent l'existence légale ici. Le danger n'est donc pas seulement à nos portes ; il est déjà au milieu de nous.

Nous disons le danger. En vérité, pour nos populations catholiques du Canada, le grand danger, le péril imminent est dans ces Sociétés secrètes secondaires, plutôt que dans la Franc-Maçonnerie proprement dite.

En effet, beaucoup de catholiques qui ne voudraient, pour rien au monde, s'affilier directement à la Franc-Maçonnerie, ne se font aucun scrupule d'entrer dans ces associations secondaires, lesquelles, sous prétexte de bienfaisance, ne sont rien autre chose que des succursales de la Franc-Maçonnerie. C'est la Franc-Maçonnerie qui les organise, qui les dirige, qui les inspire. Les prières et les exercices religieux qui s'y font sont maçonniques et non point chrétiens. Les rituels de ces Sociétés sont l'œuvre de l'Eglise de Satan. Souvent, sans aucun doute, le chef suprême de ces organisations, comme c'est le cas pour les Forestiers indépendants, est un franc-maçon haut gradé.

Nous conjurons donc nos lecteurs d'être en garde, plus que jamais, contre toutes ces Sociétés aux noms baroques, qui, sous prétexte de bienfaisance, d'assurance et de secours mutuels, se répandent jusque dans nos campagnes les plus reculées.

(1) Nous ignorons entièrement ce que représentent ces quatre lettres.

(2) Mots irlandais.

EN VENTE

chez tous nos dépositaires :

MISS D. VAGHAN & M. MARGIOTTA

DÉFENSE DE L'EX-GRANDE-MAÎTRESSE PALLADISTE

Grande brochure in-octavo de 64 pages. — Prix : 50 centimes

Franco par la poste : 60 centimes.

Un exploit du 33^e Crispi

Il s'agit d'une nouvelle anecdote à ajouter au dossier de Don Serafino policier.

Cette anecdote remonte au séjour de Crispi à Paris, lors de l'attentat d'Orsini ; tout en favorisant de tout son pouvoir la conspiration de Mazzini contre Napoléon III, le bon apôtre, pour dépister la police française, ne craignait pas de dénoncer comme un des conspirateurs le banquier qui l'avait recueilli sur la recommandation de Mazzini, et qui fut arrêté de ce chef.

C'est le banquier lui-même qui fait ainsi à *La Libre Parole* la confidence de cette exquise gentillesse de son ex-secrétaire :

« Depuis plusieurs mois, sur la recommandation expresse de Mazzini, j'avais pris comme secrétaire un jeune italien, aux appointements de 200 francs par mois.

« Or, la veille de mon arrestation, j'avais écrit à Mazzini, sous une adresse de convention, une longue lettre, que j'avais chargé mon secrétaire de porter à la poste.

« Ce secrétaire, protégé de Mazzini, sans doute dans l'espoir d'augmenter son traitement de 200 francs sur les fonds de la préfecture de police, avait porté ma lettre aux bureaux de la rue de Jérusalem !

« Ce secrétaire, depuis, a fait son chemin en Italie : c'est le chevalier de l'Annonciade Crispi, ancien ministre du roi Humbert. »

Un tel acte de délicatesse se passe de tout commentaire.

ÇA ET LA CHEZ

LES FRANCS-MAÇONS

Le Convent maçonnique au Grand-Orient de France

Ces jours derniers se tenait au Grand Orient de France l'assemblée franc-maçonnique annuelle, où trois cents représentants des Loges étaient réunis.

Voici les noms des membres du bureau :

Président, M. Dequaire-Grobel, conférencier bien connu dans le monde de la franc-maçonnerie et de la libre-pensée ; premier surveillant, M. Edgard Monteil, ancien contrôleur général au ministère de l'intérieur, nommé par M. Bourgeois et mis en disponibilité vendredi dernier, pour raisons politiques, par M. Barthou ; second surveillant, M. Rollet ; orateur, M. Lemaître, rédacteur en chef de l'*Indépendant* de Boulogne-sur-Mer ; orateur-adjoint, M. Tavé, maire de Tulle ; secrétaire, M. Renaudy ; grand-expert, M. Croissant.

Ayant à élire les membres du Conseil de l'Ordre, le Convent a naturellement choisi les personnalités de l'anticléricalisme le plus intransigeant.

Le Conseil de l'ordre du Grand Orient de France se compose de trente-trois membres élus pour trois ans et renouvelables par tiers.

Cette année, les décès avaient porté le nombre des membres à élire à treize au lieu de onze.

Ont été élus :

Les F. : Audibert, Croissant, Damuzeau, Dequaire, Grivaud, de Lannessan, Lemaître, Edgard Monteil, Paillard, Rabier, Ranson, Tavé, Tranier.

Cette élection a revêtu un caractère très net de politique radicale et tous les élus sont décidés à la lutte contre tout ce qui est clérical.

Le bureau du Conseil de l'ordre pour 1896-1897, a été ainsi constitué :

Le F. Desmons, sénateur, président ; les F. Sinholle et Albert Pétrot, député, vice-présidents ; les F. Bourceret et Croissant, secrétaires.

Nous empruntons à l'*Univers* les détails suivants :

Un banquet a eu lieu. Le président était M. Lucipia, condamné jadis pour participation au massacre des Dominicains d'Arcueil, qui s'est plaint de ce que « le droit au travail et le « droit à l'existence » ne sont encore que des utopies « dans notre société démocratique ».

M. Dequaire-Grobel a tracé « un éloquent « parallèle entre l'égoïsme révoltant de la « société bourgeoise et l'altruisme reconfor- « tant que doivent pratiquer les vrais républi- « cains. » A ce résumé, on juge tout de suite que l'orateur n'est pas satisfait de son sort. En effet, malgré des efforts acharnés, M. Dequaire-Grobel n'a pas réussi encore à se faire prendre au sérieux comme homme politique. Vers 1883, jeune professeur de philosophie au lycée de Lons-le-Saunier, il se mettait à cour- tiser le suffrage universel. Conseil général et députation, il a essayé de cela et d'autre chose encore, sans jamais réussir. Après chaque in- succès, on le déplaçait, naturellement. De ly- cée en lycée, M. Dequaire a fait son petit tour de France. Le voilà au pinacle de la maçon- nerie, mais ce n'est pas encore ce qu'il avait rêvé. A-t-il la guigne ? ou bien ses FF... qui se servent de lui, pour leurs exhibitions, se défont-ils de sa désinvolture et de son appé- tit ?

Le sénateur Desmons a dénoncé les « ca- lomnies des cléricaux » à l'égard de la ma- çonnerie ! Ce titre de sénateur accolé à la per- sonnalité du F. Desmons, doit agacer forte- ment le F. Dequaire, lequel n'est pas bête et reste à la porte du monde politique, tandis que le F. Desmons...

M. Bourgeois a expédié un télégramme où il dit :

Je suis de tout cœur avec mes frères réunis pour effectuer une énergique manifestation démocratique. Comptez sur mon fraternel dévouement.

Ce zèle démocratique et cette ardeur socia- liste et cette fraternité se valent. Pourtant, le F. Lucipia est tout à fait remarquable dans sa posture : un monsieur qui a canardé les Dominicains comme du gibier en plaine et qui s'irrite parce que « le droit à l'existence » n'est pas suffisamment assuré !

On pouvait s'attendre, après le Congrès anti- maçonnique de Trente, aux grandes colères et aux manifestations les plus menaçantes de la secte. La lutte suprême est engagée ; aux Catholiques d'as- surer le succès de la sainte cause, par leur entente unanime dans l'action et la résistance.

Les Profanations maçonniques de la Sainte-Eucharistie

A toutes les révélations déjà enregistrées dans nos colonnes sur ce lamentable sujet, il faut ajouter les suivantes. On lit dans la *Croix de Chartres*, du 30 août dernier :

Il y a des choses qu'il faut voir pour les croire. Nous avons vu, il y a quelques jours, une jeune personne de vingt-huit ans frapper à la porte de l'une de nos maisons hospitalières de Chartres et demander, les larmes aux yeux, qu'on voulût bien la recevoir et la cacher.

Cette fille venait de S..., petite ville de Bretagne, où elle était domestique dans une famille hono- rable. Un jour une étrangère bien vêtue, se disant habiter Paris, et en fait, de passage à S..., l'aborda, la questionna, reçut la confiance de ses décep- tions, peut-être l'aveu même de ses légèretés. Elle fit si bien, par ses perfides conseils et ses pro- messes, que la jeune domestique abandonna sa place et se joignit à elle pour aller à Paris, où elle devait « vivre d'une vie tranquille avec plusieurs compagnes, n'ayant rien à faire... »

On se dirigea vers la capitale, en allant de ville en ville, de village en village, presque de ferme en ferme, tantôt à pied et tantôt en chemin de fer. On comprend que, pour cette affreuse mégère, le but de ce voyage à petites journées était de racoler d'autres recrues. Mais la chance n'avait pas été pour elle, car, en arrivant à Chartres, la pauvre petite Bretonne formait tout son contingent.

Une particularité du voyage avait donné à l'ex- domestique quelques soupçons. Quand on arrivait dans une ville, la dame allait droit à la mairie, exhibait aux employés une sorte de plaque métal- lique d'une forme particulière, portant inscrip- tions et symboles. En certains lieux, les employés, à la seule présentation de ce signe, délivraient des secours ; ailleurs, ils regardaient la plaque sans comprendre et refusaient.

La domestique commença à se douter que sa conductrice était affiliée à quelque Société secrète et faisait un vilain métier.

Ces soupçons devinrent, à Chartres, une affreuse certitude. « Nous approchons de Paris, lui avait dit sa nouvelle maîtresse. Quand nous y serons, vous irez dans les églises avec vos compagnes, et vous rapporterez des hosties. »

Ce fut pour la malheureuse enfant comme si un voile tombait de devant ses yeux.

Pour chercher seule des recrues dans Chartres et faire plus facilement son abominable métier, la pourvoyeuse avait eu l'idée de conduire sa vic- time à la cathédrale. La faisant asseoir là où d'au- tres étaient assises, devant Notre-Dame du Pilier, elle lui dit d'attendre jusqu'à ce qu'elle vint la chercher.

A genoux devant la Madone, la pauvre fille pleu- rait, inquiète et troublée, quand soudain, par la bonté de la Sainte Vierge, une résolution envahit son âme : s'enfuir....

Brusquement, elle se leva, regarda autour d'elle, sortit et se mit à errer en ville, demandant un asile.

Elle le trouva enfin ; elle était sauvée.

Après deux jours de réclusion volontaire, bien sûre que la mégère ne la guettait plus, elle prit un train de nuit et regagna sa Bretagne, où elle proclame aujourd'hui la miséricorde de Notre-Dame de Chartres.

On se demande quelquefois si ce qu'on publie des horribles forfaits de la Franc-Maçonnerie palladiste n'est pas un rêve.

Non, hélas ! ce n'est pas un rêve. En voilà la preuve.

Lecteurs, une prière pour réparer tant d'outrages. Une prière aussi pour les pauvres filles devenues des victimes de l'infamale secte.

JEAN.

L'Anti-maçon du 1^{er} septembre contient, sous la signature de K. de Borgia, ce récit émouvant :

Je vais raconter aujourd'hui une simple et touchante histoire et je suis sûr qu'elle fera couler plus d'une larme des yeux de mes lectrices et de mes lecteurs catholiques. Cette histoire a trait au vol des Divines Espèces qui se pratique en grand dans le Satanisme contemporain, héritier, on pourrait le croire, de la haine juive du moyen âge contre l'adorable Hypostase. L'héroïne de cette histoire est morte en 1875. Elle se nommait Jeanne D... Elle était servante de restaurant à Charenton.

Je connaissais Jeanne D... Une circonstance pénible m'avait mis en rapport avec elle. C'était une enfant droite et bonne, sans grande instruction religieuse, une pauvre petite pécheresse à qui la misère avait été fatale et que la grâce de Dieu a visitée sur son lit d'agonie. Un an avant sa mort, elle avait été recueillie dans un hôpital desservi par les Sœurs Angustines. La bonne religieuse qui l'avait soignée lui avait remis un chapelet et Jeanne l'avait accepté avec reconnaissance et conservé avec un pieux respect. Elle l'avait mis dans le meilleur tiroir du pauvre meuble où elle serrait ses effets, et souvent elle le récitait, en suppliant la Sainte Vierge de lui obtenir le pardon de Dieu.

Un dimanche du mois de juillet 186..., j'allai voir Jeanne et je la trouvai inquiète et bouleversée. Elle avait une peur étrange et me paraissait si triste que je ne pus m'empêcher de lui demander la cause de ce trouble qui confinait à l'effroi. Jeanne éclata en sanglots et refusa de me répondre. De temps à autre, elle tournait un œil inquiet vers sa petite commode. Elle me supplia de quitter la chambre, et nous sortîmes du côté du Luxembourg. Je vois encore le banc où je la menai s'asseoir, au fond du jardin, près de la pépinière, aujourd'hui disparue, je crois, ou tout au moins bien amoindrie.

Après quelques minutes de silence et sur ma prière, elle me raconta ce qui suit :

« Le 2 juillet, au matin, je n'avais plus un sou et je n'avais pas diné la veille. Je suis descendue. J'ai été rue des Ecoles, à la crémierie où je mange quelquefois, et j'ai demandé à déjeuner à crédit. On a bien voulu me servir et je me suis assise. Il y avait en face de moi un monsieur qui avait l'air tout singulier. Quand je me suis levée pour sortir, il s'est levé aussi, a payé mon déjeuner et le sien

et m'a demandé la permission de marcher quelques instants avec moi. Il m'a d'abord parlé de choses et d'autres. Mais, arrivé près de Sainte Geneviève-du-Mont (elle voulait dire Saint-Etienne), il m'a montré la foule qui entrait à l'église. « Vous êtes pauvre, Mademoiselle, m'a-t-il dit. Vous n'avez sans doute pas de quoi dîner. Voulez-vous gagner un napoléon d'or ? »

« J'ai répondu que oui, que j'étais très ennuyée. Et je lui ai demandé ce qu'il fallait faire. Il était, à ce moment-là, 8 heures du matin.

« Eh bien ! m'a dit ce monsieur qui avait un mauvais regard, entrez dans cette église. Communiez et apportez-moi l'Hostie, je vous attendrai dans une demi-heure, au coin de la rue Thouin. Vous me remettrez la chose, et je vous donnerai 20 francs. » Et, sans me laisser le temps de répondre, il me quitta.

« Je demeurai un instant « toute gourde », mon cœur se serrait. Je vis l'homme partir et il me semblait qu'en partant il m'avait jeté un sort. Je demeurai bien cinq longues minutes, dans cet état, sans bouger. J'eus comme une vision rapide de ma Première Communion, là-bas, à Luzy. Je me voyais tout en blanc au milieu de mes compagnes. Nous approchions de l'autel en longues files silencieuses et recueillies. On chantait à la tribune, et ma pauvre maman pleurait, à son banc, près du chœur. Un sanglot m'étreignit la gorge. Puis, comme machinalement j'entrai dans l'église. Je songeais alors à ma pauvreté. Plus un centime.... La faim.... Je ne trouvais pas de place... J'avais été abandonnée. Je me jetai à genoux dans un coin, près de la tombe de sainte Geneviève et la tête dans les mains, je me mis à pleurer.

« Un prêtre venait de monter à l'autel de la Sainte Vierge. Il commençait la messe. J'ai été bien malheureuse pendant toute cette messe. Il se livrait des combats dans mon cœur. A la communion, je fus prise de désespoir. On se levait autour de moi pour aller à la Sainte Table. Je me levai comme si j'avais été mue par un ressort. Je voyais toujours les yeux noirs de l'homme, qui brûlaient devant moi comme deux torches. Je suivis les communiantes. Ah ! malheureuse ! Je m'agenouilai, comme dans un rêve. Je tremblais bien. Je disais un acte de contrition. J'avais dans la main un petit mouchoir blanc garni de dentelles. Il était tout blanc, je l'avais mis dans un petit coffret où il y avait de la racine d'iris. Il sentait bon. Il me semble que je le sens encore maintenant.

« Le prêtre était devant moi. Il éleva l'Hostie. Il dit : *Corpus Domini Nostri Jesus Christi*. Je sentis l'Hostie sur ma langue. Ma gorge était sèche et contractée. Je n'aurais pas pu avaler le bon Dieu. Je revins à ma place en chancelant. Je m'appuyai contre le tombeau de la sainte et je reçus l'Hostie dans mon petit mouchoir blanc. Je ne sais pas ce qui est arrivé ensuite. Je crois bien que je suis sortie au bout de quelques minutes. J'ai remonté vers le Panthéon. Je tenais respectueusement le petit mouchoir blanc contre ma poitrine. De loin, j'ai vu l'homme. Il se dirigeait de mon côté. J'ai eu peur. Je me suis mise à courir. Je me retournai. Il me faisait signe. Je voyais le napoléon d'or qui luisait dans sa main qu'il élevait de mon côté. Je crois même qu'il a crié : « Petite ! Petite !

Et la chose ! As-tu la chose ? » J'ai couru plus fort encore, très vite, très vite. On aurait dit qu'un ange me poussait en avant.

« Je me suis retrouvée dans ma chambre. J'ai pleuré beaucoup ; mes larmes coulaient, coulaient comme un fleuve. J'ai allumé ma bougie, j'ai mis l'Hostie, qui était toujours dans le petit mouchoir blanc, sur un foulard de soie tout neuf, et j'ai mis la bougie devant. Et je me suis jetée par terre en pleurant, pleurant, pleurant comme une Madeleine. »

Jeanne s'arrêta. J'étais bouleversé. Je lui saisis la main. « Et l'Hostie ? » lui dis-je. « L'Hostie ! Elle est dans le tiroir, enveloppée dans la soie. — Pauvre Jeanne ! m'écriai-je, allons chercher un prêtre ! » Nous nous dirigeâmes chez un jeune prêtre que je connaissais, l'abbé Arthur B... En chemin, je demandai à Jeanne comment elle avait vécu depuis le 2 juillet.

« Ah ! dit-elle, je n'ai pas fait mal. Comment aurais-je fait mal devant le bon Dieu ! J'ai jeûné à midi, le 2. Le soir, j'ai été prier le bon Dieu à Notre-Dame des Victoires. Comme je pleurais, une dame s'est approchée de moi et m'a glissé cinq francs dans la main. On aurait dit qu'elle comprenait. J'ai vécu avec les cinq francs. »

Nous étions vers le 10 ou le 11 juillet. Elle avait vécu huit jours avec ces cinq francs.

Cependant l'abbé Arthur B... nous reçut. Il fut très ému du récit que Jeanne B... fit de son aventure ! Il la gronda doucement, l'engagea à s'approcher du sacrement de Pénitence, lui parla de son enfance, de ses souvenirs pieux. La pauvre fille pleurait à chaudes larmes. Il remit vingt francs à Jeanne en la suppliant de songer au salut de son âme, aux dangers de la vie qu'elle menait et promit de s'occuper d'elle et de lui chercher une place. Jeanne s'engagea à revenir. Je ne sais si elle a tenu sa promesse. Elle avait un caractère très faible, une volonté vacillante, des habitudes déjà invétérées.

Ce fut un spectacle touchant que celui de la découverte de la Sainte Hostie. Je servis d'acolyte à l'abbé Arthur. Il avait revêtu un surplis et une étole ; j'avais acheté deux petits cierges à Saint-Sulpice. L'Hôte divin fut retiré de son asile profane. Je vois encore la blanche Hostie étinceler sur le fond soyeux du foulard crème qui l'enveloppait. Nous étions à genoux et l'abbé Arthur chantait à mi-voix le *Tantum ergo*. Il éleva l'Hostie au-dessus de nos fronts et nous bénit avec la divine présence. On eût dit qu'un parfum céleste emplissait la chambre. Jeanne m'a toujours affirmé qu'elle avait senti une odeur délicieuse et que la chambre en avait été imprégnée pendant tout le reste de cette mémorable journée. J'accompagnai l'Encharistie jusqu'au bas de l'escalier de la maison avec un cierge allumé. L'abbé avait retiré ses ornements. Quand il s'avança dans la rue, il avait l'aspect d'un ange. Il allait devant nous. Jeanne et moi nous le suivions et nous ne le quittâmes qu'à la porte de l'église. J'avais le chapeau à la main. Et c'était un étrange spectacle que celui qu'offrait aux regards indifférents des passants affairés ce petit groupe transportant l'Hostie préservée, à travers la mouvante et bruyante Babylone.

Les vols d'Hosties datent de plus haut. En 1816,

à Orléans, un soldat de la garnison jeta un ciboire plein d'Hosties consacrées dans la Loire. C'est une forme raffinée de profanation que de noyer les divines Espèces, de les livrer aux poissons.

Vers la même époque, en Italie, un juif, qui s'était glissé dans une maison religieuse, perçait les Hosties avec une épingle et les fixait sur une pelote. Le fait m'a été raconté à Lons-le-Saunier, en 1858.

J'ai connu, en 1865, une femme satanique qui se faisait une joie abominable d'aller communier après avoir péché gravement, et qui mâchait la Sainte Hostie. Elle avait toujours soin de prendre un repas copieux avant de commettre son sacrilège.

Les journaux religieux sont souvent remplis du récit de ces épouvantables profanations du corps de Jésus-Christ. Il y a recrudescence depuis dix années : le Palladisme est arrivé, en ce crime, à la perfection de la haine.

Horrible sacrilège

On écrit de Lucerne à l'*Osservatore Cattolico* :

Dans l'église paroissiale de Botterens, localité voisine de Fribourg, vient d'être commis, dans la nuit du 29 au 30 septembre, un sacrilège inouï. Les coupables, jusqu'ici inconnus, ont forcé le tabernacle, enlevé toutes les hosties consacrées, puis ils ont détruit une partie de l'autel, brisé plusieurs ustensiles sacrés, sans épargner les archives de l'église, qu'ils ont souillées d'une inqualifiable façon.

Circonstance à noter, aucun objet de valeur matérielle n'a été volé.

La *Gazette de Fribourg* prétend savoir qu'il s'agit d'une vengeance maçonnique : mais je ne répète cette grave accusation qu'en toute réserve, bien que l'on doive reconnaître qu'elle est très vraisemblable. Les Loges sont partout dans la plus grande fureur, depuis le Congrès de Trente, qu'elles considèrent comme un délit et une déclaration de guerre. Il serait donc fort possible que ce sacrilège soit une œuvre maçonnique.

Giordano Bruno à Lucques

On écrivait de Lucques à l'*Unità Cattolica*, le 20 septembre 1896 :

Cette nuit, à Lucques, le diable a fait une grande consommation de charbon. Dans toutes les rues de la ville et sur tous les murs, presque à chaque pas, le diable a fait ainsi l'éloge de sa propre personne : Vive Satan ! Vive l'Enfer ! Mort au Pape ! Mort aux Prêtres ! Vive Giordano Bruno ! Vive Ugo Bassi ! A bas la municipalité ! A bas le pèlerinage ! A bas le Saint Office ! etc...

La seule chose que les habitants de Lucques peuvent regretter dans ce débordement de bile satanique, c'est que le charbon devra certainement augmenter de prix, après l'effrayante consommation qu'en ont faite les partisans de Satan.

Et savez-vous pourquoi tout ce tapage ? Hier il y a eu Conseil à la municipalité. Parmi les de-

mandes adressées au Conseil, il y en avait une ayant pour objet d'obtenir un local pour ériger un monument à Giordano Bruno. Le Conseil municipal, après avoir pris connaissance de cette demande, passa tout bonnement à l'ordre du jour, et d'un vote unanime la repoussa. De là les fureurs de Satan. Cette fois, Satan s'était mis le doigt dans l'œil. Il avait pris Lucques pour un nid d'hérétiques et les Lucquois pour un troupeau de cochons, ou au moins pour une troupe d'imbéciles, qui auraient consenti à le satisfaire en laissant élever dans leur commune un monument à son apostat, hérétique, obscène et stupide ami.

Mais, vive Dieu! la population lucquoise est honnête, chrétienne, sincèrement catholique. Et quand même, par impossible, le Conseil aurait commis l'acte inqualifiable de souscrire à la demande des *Brunistes*, elle se serait soulevée comme un seul homme pour ne pas laisser salir ses rues et ses places, sa ville et sa campagne par une turpitude dont elle a horreur jusqu'au fond de l'âme.

Jeanne d'Arc et les Francs-Maçons

(Extrait de la *Croix de Marseille*, 27 sept. 1896.)

Nous avons publié en son temps la voûte-encyclique du chef suprême de la Franc-Maçonnerie, le voleur Adriano Lemmi, et dans laquelle il vilipendait, de la plus odieuse façon, la glorieuse bergère de Domrémy.

Nous trouvons aujourd'hui le récit, fait par un témoin, de ce qui se passa, il y a peu de temps dans une solennelle fête de l'Ordre, au sein de l'une des loges les plus importantes du Grand-Orient de France. La fête était présidée par un très haut dignitaire du Conseil de l'Ordre, un homme politique, ancien député et maire d'une ville de province qui n'est pas de dernier ordre. Une fête solsticielle se compose de plusieurs parties. Il y a d'abord la *tenue* officielle de la Loge, *tenue* qui comporte le compte-rendu des travaux de l'année et les discours doctrinaires des représentants de l'Ordre. Il y a ensuite, le soir, le banquet.

C'est au banquet qu'on porte les toasts dans lesquels il est d'usage de développer un des motifs favoris de la secte. Cette fois, le haut dignitaire avait choisi un sujet que rendait actuel le regain de vénération et de gloire que l'introduction du procès de la Vénérable en cour de Rome procurait à cette question si chère aux cœurs des catholiques et des Français.

Eh bien! il faut s'attendre à tout, quand un franc-maçon sectaire parle de la Pucelle. Mais on ne se serait jamais attendu aux paroles que la bouche de l'orateur allait proférer. Certes, ces paroles ne prenaient pas l'aspect d'un outrage, le ton était relativement calme, la phraséologie quasi-respectueuse, mais l'idée que voilaient les mots, l'idée foncière autour de laquelle tout s'enroulait et vers laquelle tout convergeait, était anti patriotique et anti chrétienne, tout à la fois. On pourra voir, par l'exposition de cette idée, quelle est la

pensée des arrière-loges sur Jeanne d'Arc et quel danger international elle laisse soupçonner à tout esprit droit et juste.

Le F... orateur développait la monstrueuse théorie suivante :

JEANNE D'ARC EST UNE HÉROÏNE, SANS DOUTE, MAIS CETTE HÉROÏNE ÉTAIT UNE HALLUCINÉE; ET CETTE HALLUCINÉE A ÉTÉ FATALE A LA FRANCE. Cette incroyable thèse fut développée pendant une bonne demi-heure, avec grand renfort de déclamations, mais sans l'ombre d'apparence d'histoire. On sentait passer dans la filandreuse harangue la haine de Jeanne d'Arc et de sa mission divine. Il prétendait que si l'Angleterre avait triomphé, la France aurait été non pas absorbée par elle, mais l'aurait absorbée, que la grandeur de la France se serait accrue de celle de l'Angleterre et que la civilisation en aurait profité. Il ajoutait que la superstition romaine n'aurait pas enchaîné pendant d'aussi longs siècles la conscience de la nation et ajoutait, avec une ignorance effroyable, que nous aurions été *protestants* comme l'Anglais et par conséquent plus près de la libre-pensée. Il semblait ne pas savoir que les Anglais ne sont hérétiques que depuis Henri VIII, plus de cent années après la mort de Jeanne d'Arc. Enfin, il achevait par la rengaine ordinaire des Loges et soutenait que ce n'était pas l'Anglais, mais le prêtre qui avait brûlé Jeanne d'Arc. De nombreux applaudissements accueillirent cette misérable rapsodie.

C'est ainsi que la Franc-Maçonnerie célèbre la Pucelle. Et le secret de sa haine, c'est qu'elle se rend bien compte que la mémoire de Jeanne est inséparable de la sainte Eglise. Elle hait Jeanne, parce qu'elle hait l'Eglise.

Hiram.

Saint Benoît et une loge de Lyon

Il y a quelque temps les Dominicains de Lyon (rue de la Tête-d'Or, je crois) jouèrent un bon tour aux Trois-Points.

Fort ennuyés, sans doute, de la bonne odeur de diable qui devait sortir de la loge voisine, ils imaginèrent de mettre une médaille de saint Benoît dans la porte à Cerbère et d'en jeter une poignée à l'intérieur par une fenêtre ouverte. Or, voilà que le Vénérable est pris de l'envie de faire une promenade en bateau avec sa femme et ses enfants; ils partent, chavirent et sont encore au fond de l'eau. Il était défroqué et sectaire de la première classe. Les maçons se réunissent pour choisir un autre Vénérable; mais saint Benoît fait si bien pousser la zizanie, qu'ils ne peuvent s'entendre, mettent leur boîte en sommeil et vont se faire pendre ailleurs.

Le même truc fut employé autrefois à Laval par un P. Jésuite et avec le même succès.

Joyusetés de M. Chion-Ducollet

On écrit de Grenoble à *La Croix*, le 2 octobre :

M. Chion-Ducollet, maire de La Mure, vient de faire assigner M. l'archiprêtre Morel et le Fr. Papi-

nien, directeur de l'Ecole des frères, à comparaître lundi devant le tribunal de simple police de Grenoble, pour avoir donné dans l'enceinte de l'école, une réunion antimaçonnique, sans avoir fait leur déclaration.

Il s'agit de la conférence antimaçonnique donnée le 13 septembre par M. de la Rive, rédacteur à la *Franc-Maçonnerie démasquée*. Cette conférence était essentiellement privée et l'on n'y était admis que sur la présentation d'une carte d'invitation, ainsi que le constate une dépêche au *Matin* et, d'autre part, le Fr. Papinien, était absent de La Mure.

Ce qui est absent également, c'est la raison du cerveau des tyranneaux Chion et C^{ie}.

★

Au tribunal de simple police, on a appelé l'affaire de M. l'abbé Villard et de ceux de nos amis qui ont fait à Grenoble et à Voiron une ovation aux victimes de Chion-Ducollet.

Le ministère public (commissaire central) a demandé le renvoi à quinzaine. Un supplément d'enquête lui paraît nécessaire, car, dit-il, « les prévenus pourraient mentir. »

Cet outrage grossier a soulevé les murmures de l'auditoire. F. G.

★

Une secte à supprimer

Le *Gaulois*, à propos de la lettre du grand-maître de la Franc-Maçonnerie, le juif Nathan, aux Loges, que l'on a lue plus haut, fait les réflexions suivantes sous la signature de M. Desmoulin:

Le grand-maître de la Franc-Maçonnerie vient d'adresser à ses sujets un manifeste, où se traduisent en langue vulgaire, les sentiments qui ont toujours animé les frères trois-points contre les chrétiens de toutes confessions.

Assurément, ce n'est une révélation pour personne, et nous savons de longue date que le Grand-Orient voit dans l'Eglise le plus sûr obstacle à la réalisation de ses plans révolutionnaires.

« Ramassons, dit le F. Nathan, le gant du défi.

« Désormais, le devoir apparaît clairement à tous. D'un côté, le retour au passé, les conspirations ourdies dans le mystère, avec la garantie de l'Etat; de l'autre côté, le secret maçonnique. . . .

« Qu'ils pensent, les braves, aux guerres d'indépendance entreprises, à celles qu'il faudra entreprendre; etc... »

Bref, le grand-maître met l'Europe en demeure de choisir entre le christianisme et la Franc-Maçonnerie, d'opter entre lui, Ernest Nathan et le Pape Léon XIII.

On pourrait en rire, si le plus grand nombre de ceux qui nous gouvernaient hier, et vraisemblablement nous gouverneront demain, n'étaient les disciples de cet Ernest Nathan, et ne se tenaient prêts à suivre en toutes circonstances sa direction suprême.

Les relations de l'Eglise et de l'Etat sont réglées, en France, par le Concordat qui limite l'intervention du Pape dans nos affaires ecclésiastiques.

Mais la Franc-Maçonnerie demeure absolument indépendante du pouvoir civil, et l'on est en droit de tout appréhender lorsqu'on sait que nos frères trois-points de France peuvent être contraints d'obéir aux inspirations d'un chef italien.

Cette Société secrète, que le gouvernement protège dans un pays où la loi interdit les Sociétés secrètes; cette Congrégation non autorisée qui domine dans notre France, où la loi condamne les Congrégations non autorisées; cette internationale révolutionnaire, qui fleurit sous un régime qui poursuit et traque l'internationale des travailleurs, constitue non seulement une menace pour la paix publique, mais encore un péril pour notre indépendance nationale.

Si le gouvernement, se conformant au droit, la supprimait, tous les honnêtes gens l'acclameraient.

Action antimaçonnique

CONGRÈS NATIONAL CATHOLIQUE

(20-25 octobre)

Le Congrès national catholique de Reims, béni par le Souverain Pontife, encouragé par un grand nombre d'évêques, organisé avec la bienveillante protection du cardinal-archevêque et soutenu par la sympathie ou le concours des hommes les plus dévoués à la patrie et à l'Eglise, s'ouvrira le 20 octobre à 8 heures du soir, à la cathédrale.

Pendant cinq jours, les cérémonies religieuses et la parole d'orateurs éminents succéderont aux débats sur les questions les plus intéressantes par leur nature et leur actualité. Le dimanche, une grande réunion privée aura lieu dans un vaste local. Les idées, les vues et les résolutions du Congrès y seront exposées et recevront certainement une consécration qui en assurera la fécondité.

Nota. — S'adresser pour tous les renseignements au secrétariat du Congrès, à l'archevêché, à Reims.

PROGRAMME

SECTION HORS CADRE

Œuvres de foi et de prière

I. Le surnaturel et sa puissance pour le relèvement de la France. — *Œuvres eucharistiques*.

II. Formation chrétienne des hommes par les retraites.

III. Mouvement religieux et social résultant des pèlerinages.

IV. Les Tiers-Ordres. — Action sociale du Tiers-Ordre de saint François.

PREMIÈRE SECTION

**Rapports de l'Eglise
et de la société civile**

- I. Quels doivent être en France les rapports de l'Eglise et de l'Etat, d'après le Concordat ?
- II. Budget du culte catholique; son origine, sa légitimité.
- III. Liberté du culte et de ses manifestations extérieures.

2^e SECTION**Des associations**

- I. Du droit naturel d'association et des bienfaits de l'association.
- II. Les associations à l'étranger et leur législation.
- III. Caisses rurales et ouvrières et associations paroissiales.
- IV. Examen particulier de la mainmorte dans le passé, le présent et l'avenir.

3^e SECTION**Enseignement**

- I. Droit imprescriptible des parents en matière d'éducation de leurs enfants.
- II. Examen des lois scolaires actuelles, leur but et leur application.
- III. Liberté d'enseignement à tous les degrés et sous toutes les formes.

4^e SECTION**Economie sociale et charitable**

- I. Dangers de la charité légale.
- II. Liberté de la charité privée.
- III. Assurance contre la maladie et la vieillesse.
- IV. Questions diverses.

*
**

Nous empruntons à *La Croix de Paris* l'excellent article suivant :

LES IDÉES PRATIQUES AU CONGRÈS DE TRENTE

Au mot satanique de Gambetta, le Congrès de Trente, comme le dit le *Peuple de Padoue*, répond par ce mot historiquement vrai : *La Maçonnerie, voilà l'ennemi*. C'est désormais le cri de guerre, et cette guerre est déclarée ouvertement.

« Rien ne manque aux catholiques : ni la force d'en haut, ni le nombre qui augmente chaque jour, ni les moyens indiqués par le Pape; il suffit d'une volonté de fer ». Malheur à nous si nous nous endormons dans l'inertie, et si les armes se rouillent dans nos mains.

Il nous faut l'action, mais une action concordante, continue, que soutienne sans cesse ce cri : « Chassons la Maçonnerie et toutes ses filiations. »

I. Les acclamations enthousiastes du Congrès à la presse catholique ont été pour elle comme un second baptême aux heures de cette première veillée d'armes avant le combat. En retour, elle se fait un devoir d'accepter pleinement, sans hésitation, sans calcul, sans restriction, les principes catholiques et les idées pratiques émises dans ce premier Congrès international.

II. Le modérantisme soporifique qui nous a paralysés depuis plus de vingt ans sous ce prétexte peu français, encore moins chrétien, « qu'il ne faut pas casser les vitres », a été stigmatisé aux applaudissements effrénés du Congrès par M. Respini.

Faisant comprendre qu'il fallait désormais une armée de vaillants, pleins de respect pour les intentions bénévoles des modérés qui se disent nos amis, il n'hésita pas à prononcer cette parole : « Ils prétendent nous aider ! qu'ils nous aident en dehors du camp, mais qu'il ne s'en trouve jamais dans nos rangs ! »

Appuyé sur l'histoire, il ajoutait : « Leur vertu n'est-elle pas problématique ? Ils sont avec nous la veille, mais le jour du combat, ils ont disparu. »

Les derniers événements donnent à une autre parole de l'éminent orateur une grande portée : *Dieu donne la victoire quand elle doit nous être le plus favorable*. Prier, agir et attendre l'heure de Dieu qui récompense toujours les efforts sincères et généreux.

III. Remarquons que durant tout le Congrès ce fut la 4^e section (de l'action antimaçonnique, qui fut la plus suivie. Dès le début, la salle de cette section devint trop petite, il fallut en choisir une autre. Tant il est vrai qu'on voulait la lutte, la lutte à outrance, et qu'un mot d'ordre clair, public, énergique, devait répondre à toutes les aspirations.

La 3^e section (de la prière contre la secte) eut ce caractère que toutes les grandes œuvres de réparation et d'adoration, du culte du Saint-Sacrement et du crucifix, de la milice du Saint-Esprit s'y donnèrent rendez-vous, pour s'unir dans une même prière et s'appliquer à mériter du ciel la grâce de l'action pour les uns et de la miséricorde pour les autres.

IV. Nous demandons à nos lecteurs quel moyen pratique ils comptent désormais employer. La prière s'organise de plus en plus, l'action, par les Comités, les conférences et la presse, est assurée. Ces derniers moyens ne sont pas le dernier mot de l'action antimaçonnique. Arrivons à détruire le respect rendu aux francs-maçons, le recours à leur influence, la confiance dans leurs promesses et leur protection. On doit pouvoir aller plus loin encore : les surprendre en flagrant délit de trahison et d'envahissement.

UN LACHE

Aux yeux des Francs-Maçons

Sur le pont du *Ving-Long*, par quarante degrés de chaleur, tandis que le transport fendait de sa carène blanche les flots des mers équatoriales, un groupe d'officiers charmait en devisant l'ennui de l'interminable après-dîner.

On avait épuisé la discussion du récent *Annuaire*. Maintenant, les récits de campagnes formaient le fond de l'entretien, et, par une pente naturelle, on était arrivé à dissenter du courage. Ils se trouvaient là une dizaine, moustaches grises, blondes ou noires, venus de tous les points de l'horizon et qui, tous, pouvaient émettre sur la matière un avis compétent.

Celui-ci portait aussi fièrement que sa rosette d'officier la longue cicatrice dont un coupe-coupe tonkinois lui avait zébré le front.

Celui là, par les temps humides, sentait se réveiller à son flanc la piqure des flèches touaregs.

Des souvenirs analogues restaient aux autres de Madagascar, du Dahomey ou du Soudan. Les plus vieux conservaient dans leur chair des traces de plomb allemand.

A de tels hommes, sur un tel sujet, les anecdotes ne couraient risque de manquer. Chacun avait déjà narré quelque épique aventure, lorsque le colonel de Vries fit à son tour, entendre sa voix de brave homme :

« Quelqu'un de vous, Messieurs, se souvient-il du capitaine Bernier ? »

Un vieux commandant du 1^{er} étranger s'en souvenait parfaitement.

« Bernier ! un grand diable, long, sec, à la peau tannée, au nez de vantour ! Il était à Lang-Son, à Dogha, à Tombouctou. Il a disparu depuis. »

— Il a disparu, en effet, reprit M. de Vries. Voulez-vous savoir dans quelles circonstances ? Pour moi, je ne les oublierai de ma vie. »

Hierarchiquement, on fit cercle autour du colonel.

Il poursuivit :

« Puisque vous avez connu Bernier, mon cher commandant, vous savez quelle admirable nature de soldat fut la sienne. L'union d'une âme intrépide et d'un corps d'acier réalisait en lui un exemplaire accompli du chevalier. Brave don Quichotte, il avait eu le bonheur de se frotter à d'autres ennemis que les moulins-à-vent ; et depuis sa sortie de l'école, aucune aventure coloniale n'était venue compromettre la peau de nos hommes dans laquelle Bernier n'eût laissé quelques gouttes de sang. »

« Cet homme était né pour la guerre, il ne respirait à son aise qu'une atmosphère saturée

de poudre. Se battre lui paraissait à tel point une nécessité que, durant ses rares séjours en France, il ne passait guère une année sans jouer un rôle actif en un retentissant duel. Non qu'il fût méchant, hargneux ou déloyal camarade. Il agissait sans haine ; il obéissait simplement à son instinct.

« Je le connus lorsque je pris, à Toulon, le commandement du 2^e marsouins. Par un hasard inexplicable, six mois écoulés depuis son retour de Bandigara, nulle aventure ne l'avait encore conduit sur le pré. »

« Ses autres habitudes ne présentaient pas un moindre changement. On ne le voyait plus dans les cafés où jadis il aimait à boire sec, car, en tout, il était reître. Sa vie privée était exempte de tout reproche.

« Il vivait renfermé, ne sortant guère que pour les besoins du service et pour visiter son ami l'abbé Bernard, un dur à cuire, aumônier de la flotte qui l'avait soigné lors de sa récente blessure. Les langues s'étaient d'abord donné carrière sur un changement aussi radical. Mais, comme malgré son humeur belliqueuse, le capitaine comptait au régiment beaucoup d'amis, on avait fini par le laisser libre et tranquille en son étrange retraite.

« Un seul officier, un certain d'Ozenne, tout frais arrivé au corps, ne partageait pas cette réserve. A la suite de je ne sais quelle distribution de croix, où Bernier lui avait été préféré, d'Ozenne, nature envieuse et vindicative, lui avait voué une haine d'Apache. On était fort surpris qu'une querelle n'eût pas encore éclaté entre les deux hommes. On la sentait dans l'air ; elle creva un beau soir de réception, au mess. »

« Ce soir-là, les deux capitaines, suivant l'ordre d'ancienneté, se trouvaient debout, côte à côte, devant les verres alignés où fumait un punch et pétillait la classique *marquise* ; à un moment donné, un faux mouvement de Bernier renversa sur d'Ozenne une carafe. La maladresse était visiblement involontaire et nul le déçut. Il fallait que d'Ozenne fût décidé à chercher une affaire à tout prix, car, à la stupéfaction générale, proférant une grossière injure, il leva la main, et, de tout son poids, la laissa retomber sur la face de Bernier ! »

« On se précipita, Bernier ne bougeait non plus qu'un marbre. Sur sa figure, devenue soudain affreuse de lividité, l'outrage se dessinait en un violacé et brûlant stigmat. Ses dents claquaient comme pendant un grand froid.

« Un silence angoissant s'étendit. Alors, l'on vit le capitaine Bernier lever le bras ; lentement, sans mot dire, avec un regard inoubliable, il traça un grand signe de croix ; puis, spectacle poignant, le héros de Lang-Son, de Dogha, de Tombouctou, se tordit les bras et l'on vit deux larmes descendre le long de son visage ! »

— Tonnerre..., etc., jura le vieux commandant, en voilà, du courage!

— Tout le monde ne pense pas comme vous, reprit le Colonel de Vries.

L'affaire avait fait du bruit. Le lendemain le journal franc-maçon de l'endroit publiait un article sensationnel sous ce titre : *Un officier lâche et calotin*. Le surlendemain d'autres journaux reproduisaient cet air de bravoure. Trois jours après, un ordre ministériel mettait le capitaine Bernier en demeure d'opter entre le duel et la démission. Il n'hésita pas une minute. Il quitta l'armée! Il disparut.

Sait-on ce qu'il est devenu? interrogea une voix.

— On ne l'a jamais su, Messieurs. Le mois dernier seulement, j'ai lu, dans une feuille anglaise, le récit des supplices infligés par ordre du roi Mtésa à un missionnaire catholique, un ancien officier dont le journal taisait le nom. Les bourreaux nègres ont déployé tout leur art pour le faire durer le plus longtemps possible dans les tourments. Ils sont parvenus à lui donner une agonie de trois jours!... J'ai pensé que ce Père Blanc pouvait bien être le lâche du journal franc-maçon.

Louis-N.-Baragnon

(Extrait du *Rosier de Marie*.)

Le Diable au Gabon et en Chine

Un missionnaire du Gabon adressait dernièrement à la *Croix* de Paris le récit suivant, qui prouve jusqu'à quel point le fétichisme diabolique règne encore dans ce malheureux pays.

.....Je ne saurais oublier un trait, qui vous montrera combien le diable règne encore par ici. Le jour où nous étions en route, le féticheur annonça publiquement notre itinéraire, notre marche vers le village, notre nombre, notre arrivée prochaine. Pendant la nuit, il annonça également l'endroit où nous étions couchés et notre traversée de la rivière.

Cet homme, vendu au démon, a tué jadis sa mère et sa première femme pour faire avec leurs os et leur sang des offrandes aux âmes des morts.

Quand il voulait consulter l'esprit, obtenir des richesses, il se rendait dans une petite case, assez loin du village, blanchie à la chaux, barbouillée de rouge et semée de crânes.

Aujourd'hui, il se meurt, empoisonné, je crois, par un ennemi auquel il aura fait trop de mal. — Du reste, il en est ainsi de presque tous les féticheurs; très rarement, ils se convertissent, bien que souvent ils connaissent parfaitement notre religion.

J'en ai connu un qui haïssait sa femme, laquelle du reste le lui rendait bien. La malheureuse était à l'extrémité. Je voulus aller l'instruire, la baptiser, si c'était possible.

Attends, me dit-il, si elle meurt maintenant, elle ira brûler en enfer, n'est-ce pas?

— Oui, mais ce n'est pas sûr.

— Attends, si en mourant elle m'en veut à mort, elle ira en enfer pour toujours, n'est-ce pas?

— C'est probable.

— Bien; et maintenant, va-t'en.

Pendant plus d'une heure, j'employai tout pour le fléchir: promesses, prières, menaces, rien n'y fit. Il me chassa, ferma la porte, puis se tint à côté de la mourante, l'accablant d'insultes, de moqueries, poussant la cruauté jusqu'à lui mettre dans la main au dernier moment un couteau dont elle ne pouvait plus se servir. La malheureuse expira dans un transport de haine, en essayant de frapper son bourreau.

Une heure après, celui-ci venait me trouver:

— Elle est morte, me dit-il, morte de colère et en mourant, elle a voulu me tuer, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour qu'elle aille en enfer. Je crois y avoir réussi, je suis content!

D'autre part, un missionnaire écrit de Canton à un de nos correspondants:

Impossible en France de se faire une idée du règne du diable dans ces pauvres contrées, les sacrifices qui lui sont offerts sont nombreux, et à chaque instant nous entendons des bruits de fête en son honneur, et la fumée de l'encens qui brûle pour lui entre chez nous par toutes nos fenêtres. Cela fait mal au cœur et à l'âme, et une tristesse profonde s'empare de nous en face d'un aveuglement si grand. C'est ici la mission de la patience. Quand nous avons un peu d'espérance sur nos enfants, ils nous glissent des mains et tout est à recommencer. Combien de temps faudra-t-il attendre encore, pour que la lumière de la foi puisse pénétrer des ténèbres accumulées par un orgueil qui n'a pas de nom?

Les nièces du Grand-Maître Ernest Nathan

Une dépêche d'Italie nous annonce que trois nièces d'Ernest Nathan, que les Italiens viennent d'élire grand-maître de la Franc-Maçonnerie, et qui est un juif militant, viennent de se convertir au catholicisme. Depuis quelque temps, désireuses de sortir du judaïsme, elles se faisaient donner des explications religieuses simultanément par un ministre protestant et un prêtre catholique.

TRENTE-CINQ ANNÉES

DU

GRAND ORIENT DE FRANCE

(1860-1894)

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

1873

PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'ORDRE : — De Saint-Jean, *, docteur en médecine, 22, rue de la Banque; Trente-Troisième.

VICE-PRÉSIDENTS : — Galibert père, *, propriétaire, 29, rue Réaumur; Trente-Troisième.

Viénot, avocat agréé, 37, rue de la Vicomté, à Rouen; Trente-Troisième.

CHEF DU SECRÉTARIAT : — Thévenot.

MEMBRES DU CONSEIL DE L'ORDRE : — Babaud-Larivière, avocat, ancien représentant du peuple, préfet des Pyrénées-Orientales, à Perpignan; Maître. (Elu en 1871).

Barré, docteur en médecine, 34, rue de Seine; Maître. (Elu en 1871).

Bécourt, *, docteur en médecine, 2, rue de Rocroy; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1871).

Blancquill, notaire, ancien président de la Chambre des notaires de l'arrondissement de Barbézieux, à Baignes (Charente); Chevalier Kadosch. (Réélu en 1871).

Breitmayer, ingénieur civil à l'usine à gaz, à Mulhouse (Alsace); Rose-Croix. (Elu en 1871).

Brémond, avocat, ancien sous-préfet, 5, place de la Bourse, à Marseille; Trente-Troisième. (Réélu en 1872).

Cammas, *, homme de lettres, maire de Maisons-sur-Seine; Trente-Troisième. (Réélu en 1871).

Caubet, homme de lettres, secrétaire du Conseil de l'Ordre, 16, rue de Seine; Maître. (Réélu en 1871).

Colfavru, *, avocat, à Alexandrie (Egypte); Maître.

Coulon, négociant en vins, directeur d'assurances, conseiller municipal, 36, rue des Incurables, à Bordeaux; Rose-Croix. (Elu en 1872 pour deux ans).

Cousin, *, inspecteur principal au chemin de fer du Nord, 20, rue de Dunkerque; Maître. (Elu en 1872 pour deux ans).

Décembre-Alonnier, homme de lettres, 3, rue Thiérouméry; Maître. (Réélu en 1872).

De Saint-Jean, comme ci-dessus. (Réélu en 1871).

Doué, *, médecin-major de la marine, maison Suchet, à Toulon, Trente-Troisième. (Elu en 1872).

Ducarre, manufacturier, député, 11, quai d'Orléans, à Lyon; Trente-Troisième. (Elu en 1871).

Du Hamel, avocat, conseiller général du Pas-de-Calais, 41, rue des Martyrs; Trente-Troisième. (Réélu en 1872).

Ferdeuil, avocat, ancien vice-président du Conseil de préfecture du Loir-et-Cher, ancien sous-préfet, 35, rue Godot-de Mauroy; Trente-Troisième. (Réélu en 1872).

Galibert père, comme ci-dessus (Réélu en 1872).

Garrisson (Gustave), propriétaire, 19, rue des Augustins, à Montauban; Rose-Croix. (Réélu en 1871.)

Grain, administrateur de la caisse d'épargne, inspecteur du service des combustibles au chemin de fer de Paris à Lyon, 15, rue Gabrielle, à Charenton (Seine); Rose-Croix. (Réélu en 1872.)

Herpin, docteur en médecine, 3, rue Neuve-Saint-Bénigne, à Dijon; Maître. (Elu en 1871.)

Lagache, avocat, ancien sous-préfet, 11, rue des Vieillards, à Boulogne-sur-Mer; Maître. (Réélu en 1872.)

Le Chevalier, avocat à la Cour d'appel, ancien préfet, 7, rue de Valois; Maître. (Elu en 1871.)

Massol, homme de lettres, 14, boulevard Poissonnière; Maître. (Réélu en 1871.)

Moreaux, propriétaire, maire, 8, rue Guiménard, à Saint-Denis (Seine); Maître. (Réélu en 1872 pour deux ans.)

Poulle, avoué, 9, rue du Cloître-de-la-Barge, à Amiens; Trente-Troisième. (Réélu en 1872.)

Puthod, avocat, 53, rue de Rivoli; Maître. (Elu en 1872.)

Ratier, avocat, ancien préfet, conseiller général du Morbihan, 12, rue de l'Hôpital, à Lorient; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1871.)

Renaud, entrepreneur, adjoint au maire, 3, rue du Talus-du-Cours, à Saint-Mandé; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1871.)

Roche, pharmacien, 117, rue des Fonderies, à Rochefort (Charente); Rose-Croix. (Réélu en 1872.)

Rousselle André, avocat, 1, rue Hautefeuille; Maître. (Elu en 1871.)

Thiault, avocat à Belfort (Haut-Rhin); Rose-Croix. (Elu en 1871.)

Viénot, comme ci-dessus. (Réélu en 1871.)

1874

PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'ORDRE : — De Saint-Jean, *, docteur en médecine, 22, rue de la Banque; Trente-Troisième.

VICE-PRÉSIDENT : — Massol, homme de lettres, 14, boulevard Poissonnière; Maître.

CHEF DU SECRÉTARIAT : Thévenot.

MEMBRES DU CONSEIL DE L'ORDRE : — Armand, banquier, 38, boulevard Saint-Germain; Maître. (Elu en 1873.)

Barré, docteur en médecine, 34, rue de Seine; Maître. (Elu en 1871.)

Bécourt, *, docteur en médecine, 2, rue de Rocroy; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1871.)

Bertholon (César), ancien représentant du peuple, ancien préfet, rédacteur en chef du journal *l'Eclair*, 41, rue Saint-Louis, à Saint-Etienne (Loire); Maître. (Elu en 1873.)

Brémont, avocat, ancien sous-préfet, 5, place de la Bourse, à Marseille; Trente-Troisième. (Réélu en 1872.)

Cammas, *, homme de lettres, maire de Maisons-sur-Seine; Trente-Troisième. (Réélu en 1871.)

Caubet, homme de lettres, secrétaire du Conseil de l'Ordre, 16, rue de Seine; Maître. (Réélu en 1871.)

Coulon, négociant en vins, directeur d'assurances, conseiller municipal, 36, rue des Incurables, à Bordeaux; Rose-Croix. (Réélu en 1873.)

Cousin, comme ci-dessus. (Elu en 1872, pour deux ans.)

Dalsace, négociant en passementeries, 12, rue du Mail; Rose-Croix. (Elu en 1873.)

Décembre-Alonnier, homme de lettres, 3, rue Thibouméry; Maître. (Réélu en 1873.)

De Saint-Jean, comme ci-dessus. (Réélu en 1873.)

Desmons, pasteur de l'Eglise réformée, à Saint-Geniès de Malgoires (Gard); Maître. (Elu en 1873.)

Doué, *, médecin-major de la marine, maison Suchet, à Toulon; Trente-Troisième. (Elu en 1872.)

Du Hamel, avocat, conseiller général du Pas-de-Calais, 41, rue des Martyrs; Trente-Troisième. (Réélu en 1872.)

Ferdeuil, avocat, ancien vice-président du Conseil de préfecture de Loir-et-Cher, ancien sous-préfet, 34, rue du Mont-Thabor; Trente-Troisième. (Réélu en 1872.)

Foussier, négociant en vins, 16, rue de Ponthieu; Maître. (Elu en 1873.)

Galibert père, *, propriétaire, conseiller municipal de Levallois-Perret (Seine), 29, rue Réaumur; Trente-Troisième. (Réélu en 1872.)

Garrisson Gustave, propriétaire, 19, rue des Augustins, à Montauban; Rose-Croix. (Réélu en 1871.)

Grain, *, administrateur de la caisse d'épargne, inspecteur du service des combustibles au chemin de fer de Paris à Lyon, 15, rue Gabrielle, à Charenton (Seine); Rose-Croix. (Réélu en 1872.)

Herpin, docteur en médecine, à Livry (Seine-et-Oise); Maître. (Réélu en 1873.)

Lagache, avocat, ancien sous-préfet, 11, rue des Vieillards, à Boulogne-sur-Mer; Maître. (Réélu en 1872.)

Le Chevalier, avocat à la Cour d'appel, ancien préfet, 7, rue de Valois; Maître. (Elu en 1871.)

Massol, comme ci-dessus. (Réélu en 1871.)

Moreaux, propriétaire, conseiller municipal, 8, rue Guiménard, à Saint-Denis (Seine); Maître. (Réélu en 1873.)

Poulle, avoué, 9, rue du Cloître-de-la-Barge, à Amiens, secrétaire du Conseil de l'Ordre; Trente-Troisième. (Réélu en 1872.)

Puthod, avocat, 53, rue de Rivoli; Maître. (Elu en 1872.)

Ratier, avocat, ancien préfet, conseiller général du Morbihan, 12, rue de l'Hôpital, à Lorient; Trente-Troisième. (Réélu en 1873.)

Renaud, entrepreneur, adjoint au maire, 3, rue du Talus-du-Cours, à Saint-Mandé (Seine); Chevalier Kadosch. (Réélu en 1871.)

Roche, pharmacien, 117, rue des Fonderies, à Rochefort (Charente); Rose-Croix. (Réélu en 1872.)

Rousselle (André), avocat, 1, rue Hautefeuille; Maître. (Elu en 1871.)

Thiault, avocat à Belfort (Haut-Rhin); Rose-Croix. (Réélu en 1873.)

Viénot, avocat agréé près le Tribunal de commerce de Rouen, 37, rue de la Vicomté, à Rouen; Trente-Troisième. (Réélu en 1874.)

1875

PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'ORDRE : — De Saint-Jean, *, docteur en médecine, 22, rue de la Banque; Trente-Troisième.

VICE-PRÉSIDENT : — Massol, homme de lettres, membre du Conseil municipal de Paris; Maître. (Décédé.)

Cousin, *, inspecteur principal au chemin de fer du Nord, 20, rue de Dunkerque; Maître.

MEMBRES DU CONSEIL DE L'ORDRE : — Armand, banquier, 38, boulevard Saint-Germain; Maître. (Elu en 1873.)

Barré, docteur en médecine, 34, rue de Seine; Maître. (Réélu en 1874.)

Baudouin, rentier, ancien avoué, 51, rue Lemercier; Maître. (Elu en 1874.)

Bertholon (César), ancien représentant du peuple, ancien préfet, rédacteur en chef du journal *l'Eclair*, 44, rue Saint-Louis, Saint-Etienne (Loire); Maître. (Elu en 1873.)

Brémond, avocat, ancien sous-préfet, 5, place de la Bourse, à Marseille; Trente-Troisième. (Réélu en 1872.)

Cammas, homme de lettres, propriétaire, maire, à Maisons-sur-Seine; Trente-Troisième. (Réélu en 1874.)

Caubet, homme de lettres, secrétaire du Conseil 16, rue de Seine; Maître. (Réélu en 1874.)

Coulon, négociant en vins, conseiller municipal, 36, rue des Incurables, à Bordeaux; Rose-Croix. (Réélu en 1873.)

Cousin, comme ci-dessus. (Réélu en 1874.)

Dalsace, négociant en passementeries, 35, rue du Mail; Rose-Croix. (Elu en 1873.)

De Saint-Jean, comme ci-dessus. (Réélu en 1873.)

Desmons, pasteur de l'Eglise réformée, à Saint-Geniès-de-Malgoires (Gard); Maître. (Elu en 1873.)

Doué, *, médecin-major de la marine, maison Suchet, à Toulon; Trente-Troisième. (Elu en 1872.)

Ducarre, manufacturier, député, 11, quai de la Pêcherie, à Lyon; Trente-Troisième. (Elu en 1874.)

— Démissionnaire.

Duhamel, avocat, conseiller général du Pas-de-Calais, 41, rue des Martyrs; Trente-Troisième. (Réélu en 1872.)

Ferdeuil, avocat, ancien vice-président du Conseil de préfecture du Loir-et-Cher, ancien sous-préfet, 34, rue du Mont-Thabor; Trente-Troisième. (Réélu en 1872.)

Foussier, négociant en vins, 178, rue du Faubourg-Saint-Honoré; Maître. (Elu en 1873.)

Galibert père, *, propriétaire, conseiller municipal de Levallois-Perret, Seine, 29, rue Réaumur, Trente-Troisième. (Réélu en 1872.)

Grain, *, administrateur de la Caisse d'épargne; inspecteur du service des combustibles au chemin de fer de Paris à Lyon, 15, rue Gabrielle, à Charenton (Seine); Rose-Croix. (Réélu en 1872.)

Herpin, docteur en médecine, à Livry (Seine-et-Oise); Maître. (Réélu en 1873.)

Joly Albert, conseiller municipal de Versailles, 4, impasse des Réservoirs Montbauron, à Versailles; Maître. (Elu en 1874.)

Lagache, avocat, ancien sous-préfet, 11, rue des Vieillards, à Boulogne-sur-Mer; Maître. (Réélu en 1872.)

Loubatières fils, négociant en vins, 152, rue de la Croix-de-Seguey, à Bordeaux; Maître. (Elu en 1874, pour deux ans.)

Massol, comme ci-dessus. (Réélu en 1874.)

Moreaux, propriétaire, conseiller général de la Seine, ancien maire de Saint-Denis, 3, rue d'Argenteuil, à Sannois (Seine-et-Oise); Maître. (Réélu en 1873.)

Neumark, négociant, 2, rue Talleyrand, à Reims (Marne); Maître. (Elu en 1874.)

Poulle, avoué, conseiller municipal d'Amiens, 9, rue du Cloître-de-la-Barge, à Amiens; Trente-Troisième. (Réélu en 1872.)

Puthod, avocat, ancien préfet, 19, rue de la Monnaie; Maître. (Elu en 1872.)

Ratier, avocat, ancien préfet, conseiller général du Morbihan, 12, rue de l'Hôpital, à Lorient; Trente-Troisième. (Réélu en 1872.)

Roche, pharmacien, membre du Conseil d'arrondissement et du Conseil municipal, 117, rue des Fonderies, à Rochefort-sur-Mer (Charente); Rose-Croix. (Réélu en 1872.)

Thiault, avocat à Belfort (Haut-Rhin); Rose-Croix. (Réélu en 1873.)

Valentin, *, député, ancien préfet du Bas-Rhin et du Rhône, 14, rue de la Pompe, à Versailles; Maître. (Elu en 1874.)

Viénot, avocat agréé près le tribunal de commerce de Rouen, 37, rue de la Vicomté, à Rouen; Trente-Troisième. (Réélu en 1874.)

1876

PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'ORDRE : — De Saint-Jean, *, docteur en médecine, 22, rue de la Banque; Trente-Troisième.

VICE-PRÉSIDENTS : — Cousin, *, inspecteur principal au chemin de fer du Nord, 20, rue de Dunkerque; Maître.

Armand, banquier, 24, quai de Bercy; Maître.

CHEF DU SECRÉTARIAT : — Thévenot.

MEMBRES DU CONSEIL DE L'ORDRE : — Andrieux, avocat, député, conseiller municipal de Lyon, 28, rue de Bourbon, à Lyon; Rose-Croix. (Elu en 1875.)

Armand, comme ci-dessus. (Elu en 1873.)

Barré, docteur en médecine, 34, rue de Seine; Maître. (Réélu en 1874.)

Baudouin, rentier, ancien avoué, 51, rue Lemer-
cier; Maître. (Elu en 1874.) — Démissionnaire.

Bertholon (César), député, ancien représentant du
peuple, ancien préfet, rédacteur en chef du
journal *l'Eclaireur*, 41, rue Saint-Louis, à Saint-
Etienne (Loire); Maître. (Elu en 1873.)

Blanchon, propriétaire de bains, 4, rue Pierre-
Levée; Chevalier Kadosch. (Elu en 1875 pour
deux ans.)

Brémond, avocat, ancien sous-préfet, 14, place
de la Bourse, à Marseille; Trente-Troisième.
(Réélu en 1875.)

Bruand, négociant, juge au tribunal de commerce,
conseiller municipal, 58, Grande Rue, à Besan-
çon (Doubs); Rose-Croix. (Elu en 1875.)

Canmas, *, homme de lettres, propriétaire,
maire, à Maisons-sur-Seine; Trente-Troisième.
(Réélu en 1874.)

Caubet, homme de lettres, secrétaire du Conseil
de l'Ordre, 16, rue de Seine; Maître. (Réélu en
1874.)

Coulon, négociant en vins, conseiller municipal,
36, rue des Incurables, à Bordeaux; Rose-Croix.
(Réélu en 1873.)

Cousin, comme ci-dessus. (Réélu en 1874.)

Dalsace, négociant en passementeries, 35, rue du
Mail; Rose-Croix. (Elu en 1873.)

De Saint-Jean, comme ci-dessus. (Réélu en 1873.)

Desmons, pasteur de l'Eglise réformée, à Saint-
Geniès-de-Malgoires (Gard); Maître. (Elu en
1873.)

Doué, *, docteur-médecin, major de la marine,
maison Suchet, à Toulon; Trente-Troisième.
(Réélu en 1875.)

Du Hamel, avocat, conseiller général du Pas-de-
Calais, 41, rue des Martyrs; Trente-Troisième,
(Réélu en 1875.)

Foussier, négociant en vins, 178, rue du Faubourg
Saint-Honoré; Maître. (Elu en 1873.)

De Hérédia, propriétaire rentier, conseiller muni-
cipal, 147, boulevard Péreire; Rose-Croix. (Elu
en 1875.)

Herpin, docteur en médecine, 24, rue Saint-Claude,
à Livry (Seine-et-Oise); Maître. (Réélu en 1873.)

Joly Albert, avocat, député, conseiller municipal

de Versailles, 4, impasse des Réservoirs-Mont-
bauron, à Versailles; Maître. (Elu en 1874.)

Lagache, avocat, ancien sous-préfet, 11, rue des
Vieillards, à Boulogne-sur-Mer; Maître. (Réélu
en 1875.)

Loubatières fils, négociant en vins, 152, rue de la
Croix-de-Séguey, à Bordeaux; Maître. (Réélu en
1875.)

Marchal Eugène, docteur en médecine, 23, rue
Saint-Michel, à Nancy; Rose-Croix. (Elu en 1873
pour deux ans.)

Moreaux, propriétaire, conseiller général de la
Seine, ancien maire de Saint-Denis (Seine), 3,
rue d'Argenteuil, à Sannois (Seine-et-Oise); ma-
ître. (Réélu en 1873.)

Neumark, négociant, 2, rue Talleyrand, à Reims, me-
(Marne); Maître. (Elu en 1874.)

Poulle, avoué, conseiller municipal d'Amiens, 9, quai
rue du Cloître-de-la-Barge, à Amiens. Trente et
Troisième. (Réélu en 1875.)

Ratier, avocat, député, ancien préfet, conseiller sa-
néral du Morbihan, 12, rue de l'Hôpital, à Lorient; Trente-Troisième. (Réélu en 1873.)

Roche, pharmacien, conseiller d'arrondissement
et conseiller municipal, 117, rue des Fonderies, tri-
à Rochefort-sur-Mer (Charente); Rose-Croix. co-
(Réélu en 1875.)

Rousselle (André), avocat, conseiller général de l'ir-
l'Oise, 4, rue Hautefeuille; Maître. (Elu en 1875.)

Thiault, avocat, à Belfort (Haut-Rhin); Rose-Croix sa-
(Réélu en 1873.)

Valentin, *, sénateur, ancien député, ancien pré-
fet du Bas-Rhin et du Rhône, 14, rue de la ri-
Pompe, à Versailles; Maître. (Elu en 1874.)

Viénot, avocat agréé près le tribunal de commerce vi-
de Rouen, 37, rue de la Vicomté, à Rouen; au-
Trente-Troisième. (Réélu en 1874.)

APHORISMES MAÇONNIQUES

« Il faut que, comme l'a si éloquemment
demandé le F. Blatin, comme député et ora-
teur du grand convent du Grand-Orient de
France en 1883, il faut que *dans ses édifices*
élevés de toutes parts depuis des siècles aux
superstitions religieuses et aux suprématies
sacerdotales, *la Franc-Maçonnerie soit appelée*
à prêcher ses doctrines et que ce soient les
maillots, les batteries et les exclamations ma-
çonniques qui fassent retentir les larges voûtes
et les vastes piliers, au lieu des psalmodies
cléricales qui y résonnent encore. »

MASSON,

Délégué de la Loge les Amis de l'Indépendance,
le 24 février 1884.

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

MUSULMANES

DANS L'AFRIQUE DU NORD

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE V.

Les Tidjanya.

(Suite)

Le coupable est celui qui est la cause du mal; or, c'est Dieu qui fait par nous le mal; nous ne faisons aucune action, nous sommes simplement passifs, ou plutôt, selon Tidjani, la solution est encore plus facile, il n'y a pas de mal; pour-quoi, parce que l'atome est une partie de Dieu, et que le mal ne pourrait pas être en Dieu; de la sorte, on peut commettre les plus grands crimes sans remords, la théorie de Tidjani étant aussi consolante que celle du Prophète et de Ben-Aïssa, le fondateur des Aïssaoua.

Ce qui nous occupe surtout, ce sont les doctrines politiques de cet ordre. Pouvons-nous compter sur leur dévouement et leur amitié, ou devons-nous nous en défier comme d'un ennemi irréconciliable?

Les chefs, qui ont dirigé cet ordre depuis sa fondation jusqu'au jour où la France fit flotter son drapeau sur la zaouia de Aïn-Madhi, n'avaient jamais voulu reconnaître aucune autorité musulmane. Ils avaient voué aux Turcs une haine mortelle. Dans une de ses nombreuses visions, Tidjani posa au Prophète une question au sujet du paiement de la zekkat: « Est-ce que la zekkat, que perçoivent de force les émirs et tyrans musulmans, affranchit les croyants de cette obligation (l'aumône envers les pauvres)? »

— Ai-je donc, me répondit le Prophète, ordonné aux Musulmans d'obéir à ces princes peu scrupuleux?

— Mais que dites-vous, lui répliquai-je, du Musulman qui verse la zekkat entre les mains des princes dont il n'a rien à redouter?

— Que la malédiction de Dieu soit sur lui.

A nos yeux, ce passage a trop d'importance pour que nous ne nous y arrêtions pas quelques moments.

Il y a deux parties bien distinctes, et la solution a deux questions. La première: Doit-on payer la zekkat à un tyran, fût-il musulman? Et la deuxième: Doit-on la payer à un prince musulman fidèle, et non tyran?

A la première question, le Prophète de Dieu

répond d'une manière négative: il s'indigne contre ces petits tyranneaux qui s'élèvent des quatre coins de l'Islam pour pressurer les élus de Dieu, ceux qui sont entrés dans la voie droite, et qui mettent les fidèles dans l'impossibilité de faire l'aumône en les accablant d'impôt. Ces petits roitelets, méconnaissant la loi de Dieu, pensent d'abord à leur trône et à leurs intérêts, mais laissent les sectateurs du Prophète sous le joug des chrétiens, et n'emploient leurs forces qu'à torturer leurs sujets. Aussi, le cœur du Prophète est ému de compassion, et il n'ose pas faire un crime à ses fidèles croyants de se soumettre. Il le faut bien, sinon le sabre les ferait agir.

Mais le Prophète ne peut retenir son indignation contre les Musulmans qui paient la zekkat aussi facilement, sans y être forcés par la crainte que leur inspire leur souverain: Qu'il soit maudit, dit-il, celui qui se soumet à cette obligation et qui ne fait pas l'aumône, et cette malédiction de Dieu est la plus terrible des menaces que puisse faire le Prophète.

Tout Musulman n'est donc pas obligé de payer la zekkat. De plus, il importe de remarquer les mots dont s'est servi le Prophète: il n'a pas dit: Ai-je donc ordonné de payer ce tribut; mais ai-je donc ordonné d'obéir: le sens de la réponse est beaucoup plus large: on ne doit jamais obéir à un tyran, quelque chose qu'il nous commande: la révolte est non seulement permise dans ce cas, mais elle est obligatoire pour tout bon Musulman. Une pareille théorie n'est point faite pour la sécurité des États, et cependant nous ne croyons pas avoir dépassé les limites: n'est-ce pas là le sens de cette réponse du Prophète?

Evidemment, au moment où cette révélation était faite à Tidjani, et elle fut faite pour l'occasion, elle était dirigée contre le gouvernement des Turcs, qui rançonnaient les pauvres populations berbères. Tidjani leur voua une haine mortelle, comme Abd-el-Rahman, le fondateur des Rahmánya. Le Turc et l'Arabe sont deux races ennemies, et il suffit de connaître l'histoire de la domination turque en Algérie pour voir à quelles injustices, à quelles cruautés les tyrans d'Alger se sont livrés vis-à-vis des populations berbères ou arabes. De nos jours encore, le mot Turc est une injure dans la bouche de l'Arabe. Celui-ci, sans secours et sans protecteur, souffrait sans se plaindre les vexations de l'ennemi de sa race. Il payait non pas volontairement, mais forcé par les fusils et les canons turcs, tous les impôts qui lui étaient exigés. Mais aussi, de temps en temps, un homme supérieur sortait de

cette race méprisée que le vainqueur foulait aux pieds. Entouré de l'auréole de la sainteté et de la science, opérant à la vue de ses coreligionnaires des prodiges étonnants, il faisait renaître l'espérance dans leur cœur. Sortant de sa retraite et de sa solitude, où il avait passé de longs jours dans le jeûne et les veilles, il venait au nom de Dieu et du Prophète relever les faibles, consoler les malheureux, et raviver dans les cœurs de ses compatriotes ces sentiments que nous gardons toujours au fond de notre cœur, de voir notre pays se relever du joug qui l'accable. Ben-Aïssa prédit qu'un jour les Turcs seraient chassés par les chrétiens, et qu'après eux les Arabes seraient maîtres chez eux. Abd-el-Kader exploita habilement ce désir que ressentaient ses compatriotes de posséder eux-mêmes cette terre que leurs ancêtres avaient conquise de leur sang. Aussi, tous ces hommes extraordinaires, qui ont paru pour consoler le peuple arabe vaincu, ont été en butte aux vexations du pouvoir du jour. Tidjani vit les Turcs amener contre sa ville leurs janissaires; il les vainquit: le bey de Tittery essaya encore: vains efforts. Ah! c'est que Tidjani avait touché la fibre du cœur de l'Arabe; il avait gagné à sa cause de nombreux partisans.

Il est certain, en effet, que ce fut autant par la haine qu'il portait aux Turcs que par ses talents et sa réputation, qu'il vit son ordre se répandre avec une telle rapidité qu'il vit lui-même ses missionnaires pénétrer jusque dans le Sénégal et le Soudan. Il ne prêchait pas cependant ouvertement la rébellion, et, ainsi que nous l'avons dit, il avait rejeté le principe de Chadeli: obéis à ton Cheikh avant d'obéir au souverain temporel. Aussi fut-il accueilli avec empressement par le sultan de Fez, Mouley-Sliman, quand il dut abandonner sa patrie pour fuir devant les Tedjedjena. Cet empereur, en effet, voulait réparer les maux causés par les guerres civiles qui avaient fondu sur son empire; il compta sur ce nouvel élément et se l'attacha, comme il avait fait des Taibya.

Cependant il ne nous semble pas que Tidjani ait eu plus de respect qu'un autre fondateur d'ordre pour l'autorité légitime. Le fait que nous venons de citer en est la preuve, et les actes en font foi: Pourquoi n'a-t-il pas obéi au gouvernement légitime de la Sublime-Porte, exercé depuis près de deux siècles en Algérie quand il jeta les fondements de son ordre. C'est que Tidjani est Arabe, et que le gouvernement est turc: la vision qu'il a eue est une de ces visions qui viennent juste à point pour satisfaire la

conscience et la décharger des derniers scrupules qu'elle pourrait avoir. Il en a été de cet homme comme de tous les grands maîtres de n'importe quel ordre musulman: ils ont agi diversément selon les circonstances. Ces mêmes Tidjanya, qui avaient été si insolents envers les Turcs et si arrogants, se sont faits humbles et petits envers nous qui avions à notre disposition des fusils et des canons. Quand Mohammed Sr'ir répondait si insolemment à l'émir, c'est qu'il se croyait invulnérable derrière ses murailles qui avaient arrêté les beys d'Alger, d'Oran et de Tittery; peut-être croyait-il pouvoir, après avoir vaincu l'émir, se mettre lui-même à la tête de ses Khouan et prêcher le Djihad.

Ce qui caractérise les grands-maîtres des Tidjanya c'est la ruse, la politique, et la clairvoyance: jamais nous n'avons eu à combattre l'ordre entier, parce que Mohammed Sr'ir avait vu que l'émir serait vaincu dans sa lutte contre nous. Il savait bien que les Arabes n'étaient pas prêts pour engager avec nous un duel à mort, et reconstituer le royaume arabe. Il transmit cette politique à ses successeurs. Mais ne croyons jamais que cette conduite lui ait été dictée par son amour pour la France, nous serions dans une erreur très grave.

Quand le derqaoui El-Hadj-Moussa voulut soulever la population de Laghouat et l'appeler à la guerre, le Moqaddem des Tidjanya, Amedh-ben-Salem, auquel il avait demandé son appui auprès de ses Khouan, lui répondit ces mots: « Nous sommes Tidjanya: mon père m'a appelé de ce nom, et j'ai avalé dès ma naissance les dattes machées par Tidjani comme faisait le prophète Mohammed (que Dieu répande sur lui ses bénédictions) aux enfants de Médin. Puisque tu prêches la guerre sainte, je veux te traiter avec bienveillance, et je n'empêcherai aucun de ceux qui suivent la voie de Tidjani, de te suivre dans la guerre contre les Infidèles. » Cette réponse déconcerta le derqaoui; il croyait obtenir un secours efficace, et voilà que le chef lui répondait poliment par un refus. Il recruta cependant quelques Tidjanya, et s'avança vers le Tell.

Cette réponse du Moqaddem de Laghouat nous semble résumer parfaitement l'esprit de cet ordre, c'est comme s'il lui avait dit: « Dans cette entreprise, tu auras bien probablement le dessous, je ne puis m'engager avec toi dans cette aventure, les intérêts de mon ordre me l'ordonnent. Cependant, je ne puis t'empêcher de recruter des individus pour faire la guerre sainte. Combats les infidèles, et que Dieu te soit en aide; compte sur nous si tu es vainqueur. » Avec une

telle réponse, quelle sécurité peut-on avoir vis-à-vis de cet ordre. Il ne veut pas engager la guerre sainte et lever l'étendard contre nous. Le danger est, à notre avis, dans une telle conduite; ils semblent avoir pour but de nous bercer de leurs intentions pacifiques et de nous faire croire que nous trouverons en eux, sinon des alliés, au moins des indifférents qui accepteront notre autorité parce que Dieu a voulu que nous nous implantions en Algérie. Croit-on, en effet, que ce soit par amour pour nous, que Si-Mohammed-Sr'ir obtint la célèbre fetoua dont nous avons parlé? Nullement, deux motifs le dirigèrent : sa haine contre l'émir, et le désir de se venger, et enfin sa politique, cette politique astucieuse qui fait sacrifier les principes aux circonstances. Comment, en effet, expliquer qu'un grand-maître de cet ordre dont le fondateur avait tant parlé contre la dîme perçue par un gouvernement musulman, avait même fait intervenir dans cette affaire le prophète Mohammed, consente à recevoir dans ses murs des Français, et à payer un tribut? Nous ne pouvons l'expliquer autrement que par cette politique cauteleuse qui varie, selon les circonstances, ses moyens d'attaque et de défense.

Supposons pour un moment que, au lieu de Mohammed-el-Aïd, le grand-maître de l'ordre eût été en 1869 soit Ryan, soit Si-Ahmed : supposons que son autorité se fût étendue non seulement sur les affiliés d'Aïn-Madhi et des environs, mais sur l'ordre tout entier, et qu'au lieu des cinq cents fusils fournis par les Tidjanya aux Cheikkya nous eussions eu à combattre toute la multitude des affiliés; qu'auraient pu faire ces quelques braves que commandait de Sonis: « Demain, lui disaient les goum restés fidèles, comme pour l'encourager et lui montrer tout leur attachement, demain nous mourrons à côté de toi » Et cependant de Sonis n'avait à combattre que les Cheikkya. Aux yeux donc des Arabes eux-mêmes, la défaite était certaine, et notre limite reculait, du coup, de plus de 80 lieues, jusqu'à Djelfa ou bien Boghar.

Ce qu'il y a aussi de certain, c'est que c'est l'un des ordres que nous avons eu le moins à combattre et qui nous a fait le moins de mal. A nos yeux, cet ordre est plutôt commerçant : au lieu de vouloir diriger depuis 1830 l'opinion musulmane contre nous, comme il l'avait fait contre les Turcs, il s'est tourné vers les spéculations lucratives et le négoce. De nombreuses caravanes, partant d'Aïn-Madhi et de Temacinn, se dirigeaient vers le Soudan, et en retour des bienfaits qu'apportaient aux Soudanais les missionnaires

de l'ordre, ceux-ci rapportaient dans le sud de l'Algérie de nombreuses richesses. Nous ne croyons pas qu'il y ait une seule loge dans le monde entier qui rapporte autant que la zaouia de Temacinn. D'après nos derniers renseignements, elle rapporterait à son propriétaire une valeur de plus de 450.000 francs (quatre cent cinquante mille) par an. On voit que le budget dont dispose la franc-maçonnerie, 40.000.000 de francs par an environ, est, à notre avis, dépassé par le budget des sociétés secrètes musulmanes.

Cette attitude vis-à-vis de nous, ce trafic auquel se sont livrés les chefs pour s'enrichir ont déprécié cet ordre, et il est bien tombé de son ancienne prospérité. La cause de sa décadence montre bien l'état d'esprit dans lequel se trouvent les Musulmans algériens. Aussi longtemps que les Tidjanya ont combattu les pouvoirs publics, aussi longtemps leur ordre a été prospère; mais, du jour où ils n'ont pas voulu user de leur influence et de leurs forces pour combattre l'Infidèle, les Musulmans ont peu à peu déserté leur ordre et se sont fait affilier aux Snoussya. Il est, en effet, digne de remarque que tous les voyageurs qui, depuis Dervevri, ont voulu pénétrer dans le Sahara en se recommandant de l'autorité du marabout de Temacinn et d'Aïn-Madhi, ont presque tous échoué, et n'ont pas pu parvenir au but de leur voyage, quand ils ont pu en revenir en vie.

Pendant longtemps, en effet, les Tidjanya ont été tout-puissants dans le Sahara. Les Touaregs, les maîtres du désert, ceux qui ont massacré la colonne Flatters et nos missionnaires, étaient en grande partie, au dire de Largeau, affiliés à cette secte. Un de leurs chefs, El-Hadj-Othmann, « a fondé au pied du plateau de Tassili, une petite zaouia qu'il a nommée Temacininn ou Temassaninn, c'est-à-dire Petite Temacinn ». De nos jours encore, cet ordre compte de nombreux adhérents surtout chez les Saïd-Alba et les Chaamba-Oulad-Smaïk, les premiers fréquentent dans leur parcours Aïn-Madhi, les seconds s'affilient à Temacinn et à El-Alia. Nous ne voulons pas dire, certes, que leur influence en ce moment est nulle dans le Sahara, et que les Snoussya les ont supplantés partout : mais elle est bien déchuë et le grand-maître actuel est loin de jouir de la grande influence de Mohammed Sr'i. Quand le colonel Borgnis Debordes voulut se rendre à Ségou et au Fouta, il se fit octroyer par M. Tirman, alors gouverneur général, une lettre de recommandation dont nous extrairons quelques lignes capables d'intéresser et d'instruire

nos lecteurs. Voici d'abord celle du grand-maître de Temacinn :

« Louange au Dieu unique ! Que Dieu répande ses grâces sur notre Seigneur et notre maître Mohammed ; sur sa famille et sur ses compagnons, et qu'il leur accorde le salut !

« Cachets (1) de Mohammed-es-Sr'ir-ben-el-Hadj-Ali-et-Tidjani et de Maammar-ben-el-Hadj-Ali-et-Tidjani.

« Louange à Dieu ! que sa majesté soit célébrée, que ses noms et ses attributs soient sanctifiés. »

Cette lettre est adressée à nos généreux amis, à leurs Illustres Seigneuries, le très considérable et l'excellent Sultan du Fouta et ceux qui l'entourent. (Il demande des nouvelles de sa santé.)

« Nous vous informons, et c'est là un avis sincère, que la personne qui vous remettra cette lettre, l'illustre et très élevé lieutenant-colonel Borgnis Desbordes, se rend dans vos parages poussé par le désir de connaître vos contrées et de s'occuper de ce qui a trait aux choses de votre royaume. Peut-être vous servira-t-il d'intermédiaire, dans l'avenir, pour créer des relations commerciales au sujet d'articles importants que vous ne connaissiez pas auparavant, d'objets précieux, vêtements et autres marchandises que vous obtiendrez à bas prix, contrairement à ce qui a lieu maintenant dans vos transactions avec ceux qui vous fréquentent et commercent avec vous. Nous ne vous écrivons qu'après avoir attentivement étudié tout ce qui le concerne, et nous être enquis du but qu'il poursuit. Nous avons la certitude que celui qui le protégera lui indiquera la voie à suivre et s'emploiera à lui faciliter sa tâche, sera récompensé dans ce monde et dans l'autre, aura droit à la reconnaissance des hommes éclairés et se créera auprès d'eux des titres de gloire.

« Vous n'ignorez pas, illustres seigneurs, que les affaires commerciales sont désirées et recherchées, que les lois divines et humaines les permettent entre tous les peuples, aussi bien dans les régions orientales de la terre que dans l'Occident et entre les sectateurs de toutes les doctrines.

« Vous ne vous laisserez pas abuser par ces détracteurs aveugles, ces perturbateurs supposés

du démon, qui emploient la calomnie, cette arme que réprouvent toutes les religions, et viendront vous dire : ces gens veulent ceci, désirent cela, ou vous tiendront des propos auxquels ne sauraient ajouter foi que des faibles d'esprit ou des créatures dénuées d'intelligence.

« Les personnages qui se rendent auprès de vous y vont sur l'ordre des principaux de leur pays et entreprennent leur voyage pour obéir à leurs chefs.

« Vous savez que leur peuple est l'un des plus grands qui aient existé au cours des siècles et l'une des plus considérables puissances connues ; que toutes les fois qu'ils ont entrepris quelque chose ils l'ont fait ostensiblement et de manière que chacun en pût être témoin, agissant avec courage, disposant de grandes richesses et d'une armée puissante et redoutable. Vous nous comprenez, et des personnes de votre sagacité pénétrant le sens de nos paroles. Si les choses se passent comme nous l'espérons, vous n'en retirerez que repos et tranquillité.

« Nous n'avons eu en vue en vous écrivant que de vous donner de bons conseils et de vous rendre la situation plus facile : d'ouvrir des débouchés à votre commerce, et de vous mettre à même de vous procurer des choses précieuses que vous n'auriez jamais vues et dont vous êtes encore à ignorer l'existence. Ce 27 Moharem 1300 (8 décembre 1882). »

Deux fois, dans cette lettre, le grand-maître revient sur la question du commerce : nous les avons soulignées à dessein. Loin de nous la pensée de prétendre que cet ordre est uniquement fondé pour ce but, et il n'a rien de comparable, soit à la Compagnie des Indes, soit à la Compagnie que viennent de fonder, il y a quelques années, les Anglais dans le Bas-Niger. Les chefs d'ordre voudraient accaparer le commerce du Sahara, et ils entassent, dans leur zaouia de Temacinn, trésors sur trésors. A quoi servira, un jour, cet argent ? Ce ne sera pas, nous pouvons en être convaincus, pour la bonne cause ; et, peut-être, sera-ce avec cet or que les Khouan nous combattront.

Il sera curieux de comparer la lettre que donna à ce même colonel, et dans le même but, Sid-Ahmed. Nous la trouvons encore dans Rinn, et nous en donnerons quelques lignes qui nous feront bien voir le personnage :

« Louange au Dieu unique ! que Dieu répande ses grâces sur notre seigneur Mohammed et sur sa famille ! (Ce cachet de Sid-Ahmed : le serviteur de Dieu, Ahmed, fils de notre Maître, Mohammed-el-Tidjani.) O toi qui connais les secrets, souverain dispensateur des

(1) Il ne faudrait pas croire que la place du cachet dans une lettre soit de peu d'importance aux yeux des Arabes : mettre son cachet en tête de la lettre, c'est dire que notre correspondant nous est inférieur ; au contraire, le placer au bas de la lettre, c'est dire qu'on est inférieur à son correspondant ; enfin, le placer au verso de la feuille, c'est la marque du plus profond respect et d'une inaltérable amitié. Aussi, quand le grand-maître de l'ordre écrit à ses Moqaddem ou à ses affiliés, fussent-ils souverains comme c'est ici le cas, il met le cachet en tête de la lettre.

biens, de qui viennent tous les dons, pardonne-nous nos péchés. De la part de notre seigneur, de notre intermédiaire auprès de Dieu, Sid-Ahmed-ben-Mohammed-el-Tidjani, cheikh de la confrérie des Tidjanya, sanctuaire de la science, protecteur suprême, soutien des hommes de foi, guide de ceux qui savent.

« A tous nos amis, à ceux qui font partie de nous-mêmes ou qui se rattachent à notre personne, soit à nos amis qui habitent le territoire du Fouta, le salut !

« Je parle à tous ceux qui, grands ou petits, sans excepter personne, appartiennent à la Confrérie des Tidjanya..... Si vous voulez bien vous informer de ce qui nous concerne, nous vous dirons que sous le gouvernement français nous jouissons de toutes les félicités d'une paix entière et durable. Nous en rendons grâces à Dieu.

« Nous n'avons à vous entretenir que de bien.

« L'un des principaux personnages de la France se rend avec sa suite dans votre pays. Son intention est seulement de parcourir votre contrée dans le but de nouer des relations commerciales avec vous.

« Jedésire que vous facilitiez l'accomplissement de ses désirs, que vous ne l'entraviez en rien, que vous l'accompagniez en quelque lieu de votre pays qu'il dirige ses pas, et, enfin, que vous lui prêtiez votre concours en toute circonstance, sans jamais chercher à lui nuire en quoi que ce soit.

« Veuillez écouter nos paroles et vous conformer à nos recommandations.

« En effet, le gouvernement français nous a fait beaucoup de bien, et cela doit suffire pour que vous dirigiez votre conduite dans le sens que nous indiquons. »

Il est curieux de voir cet homme, que le gouvernement a par deux fois éloigné de sa patrie, vanter les bienfaits de ce gouvernement envers lui et son ordre. Deux fois, en effet, le gouvernement lui avait fourni gratis le loger et le couvert. Il avait au moins de la reconnaissance, pour un Arabe. — A nos yeux, cette lettre a une grande importance. Ahmed veut arriver à la grande maîtrise ; supplanté une fois, il voudrait, pour arriver à cette haute fonction, gagner les bonnes grâces du gouvernement.

Cependant, de nos jours, l'ordre est loin d'avoir gardé son importance ; il a été supplanté presque dans tout le Sahara par les Snoussya : nous n'en voulons pour preuve que les deux échecs qu'a subis le colonel Flatters. La première fois qu'il s'était aventuré dans le désert, le colonel avait

emmené avec lui un Moqaddem des Tidjanya. Si nous en croyons Brosselard, qui faisait partie de cette expédition, quand le colonel donna l'ordre du retour, il agit avec la plus grande prudence. Vingt-quatre heures encore et la colonne subissait le désastre que lui infligèrent la seconde fois les Touareg. Tout le long de leur route, ils avaient été l'objet d'une étroite surveillance.

« La veille, dit Brosselard (page 127), nous avons trouvé, dans le voisinage du camp, deux méharis complètement harnachés, qui paissaient en liberté, sans entraves et sans gardiens. Cette circonstance, assez singulière, ne pouvait que nous confirmer dans une pensée que nous avions conçue et que la connaissance du caractère arabe rendait très admissible : que, sans nous en apercevoir, sans en avoir la preuve, sans qu'aucune trace vint éveiller notre attention et justifier nos soupçons, nous devions être, de la part des Touareg, l'objet d'une surveillance étroite et perpétuelle : nous nous sentions épiés et suivis sans qu'aucune circonstance eût encore trahi le secret de l'espionnage dont nous étions l'objet. »

Pour comprendre toutes les difficultés que le colonel dut vaincre, il faut lire le récit de ses deux expéditions dont la seconde fut suivie d'un des plus épouvantables drames que nous connaissions et qui, dans notre siècle, ne peut être comparé qu'au naufrage du banc d'Arguin. Les chefs des Touareg ne répondaient pas aux lettres que le colonel envoyait : Hadj-Ikhenoukhen, seul véritable chef des Azdjer, semblait ne pas exister et faisait attendre le colonel : « Pourquoi ne répondait-il pas ? D'où venait son hésitation ? Quelle était la cause de ses retards ? Hadj-Ikhenoukhen obéissait évidemment à d'autres préoccupations que les chefs inférieurs auxquels jusqu'alors nous avions eu affaire. » (BROSSELDARD, page 164.)

A notre avis, la vraie cause du retard était que Hadj-Ikhenoukhen n'avait pas encore reçu des ordres des chefs des sociétés secrètes, probablement de Djegboub. La rapidité vraiment étonnante, comme le fait remarquer Brosselard, avec laquelle le colonel avait dirigé son expédition et avait franchi la distance de Touggourt au lac Menghough, les avait surpris et ne leur avait pas permis de prendre un parti. Les Chambaa eux-mêmes, dont beaucoup sont initiés aux Tidjanya, « commençaient à dire très haut, que tout était perdu et que nous allions devenir la proie des Touareg, et, dans l'attente d'une catastrophe, cherchaient déjà, en politiques habiles mais peu scrupuleux, à faire

alliance avec nos futurs vainqueurs. Je ne puis affirmer qu'ils en étaient arrivés à traiter de leur trahison, et à marchander le prix de leur défection, mais il est certain qu'ils prenaient leurs précautions pour être appelés au partage de nos dépouilles ». (*Id.*, page 168.)

Et que faisait, pendant ce temps, Abd-el-Kader-ben-Mrad, Moqaddem des Tidjanya, qui avait accompagné l'expédition? De quelle utilité lui fut-il? « L'accueil que nous avons reçu du chef des Tidjani, l'appui qu'il nous offrait, les marques de considération et de sympathie dont il nous avait entouré, parurent à tous le présage d'un heureux voyage.

« C'est qu'en effet l'assistance de Si-Moammar (1) n'était point à dédaigner. Du fond de la zaouia, les Marabouts de Temacinn exercent, grâce au caractère sacré dont ils sont revêtus, une influence immense, propagée et consolidée chaque jour par les émissaires qui parcourent le Sahara et le Soudan, et qui ont su, du moins c'était l'opinion du colonel Flatters, affilier à la secte des Tidjani jusqu'aux peuplades riveraines du Niger. » (Oages 23-24.)

Il nous semble que ceux qui ont voulu explorer le Sahara n'ont pas compté assez avec les sociétés secrètes. Largeau, Soleillet, Flatters, etc., n'ont demandé que l'appui du Marabout de Tamelhalt ou d'Aïn-Madhi, alors que Duveyrier lui-même, dès 1860, constatait la profonde déchéance de cet ordre, au profit des Snoussya. Le colonel Flatters devait en faire une terrible expérience. Nous ne voulons pas ici raconter tout au long la deuxième expédition suivie du massacre de Flatters et de quelques-uns de ses compagnons. Nous ne voulons pas apprécier sa conduite, ni l'accuser soit d'imprévoyance, soit d'une trop grande confiance, quand il abandonna sa colonne et se dirigea seul avec trois ou quatre compagnons, vers le puits, malgré les supplications de ses guides lui assurant qu'il était trahi. Ce fut son guide principal, Sr'ir-ben Cheikh, qui le fit tomber dans cet odieux guet-apens. C'est ce même Sr'ir qui avait été chargé de porter les lettres du colonel au Hadj-Ikharkharen, dans la première expédition. Heureux ceux qui succombèrent aux environs du puits! Ils ne connurent rien des horreurs du

retour. Toute la responsabilité incombait au lieutenant de Dianous. Après des fatigues inouïes, sentant combien sa responsabilité était grande, souffrant de la faim et de la soif, il perdit la raison, et on fut obligé de le désarmer. Ce fut lui qui envoya en parlementaire Abd-el-Kader-ben-Amida, Moqaddem des Tidjanya; les Touareg, qui en grand nombre avaient reçu le diker des Tidjanya, eussent dû respecter ce malheureux qui était leur chef spirituel: ils le massacrèrent traîtreusement, car l'influence des Tidjanya était presque nulle chez eux et avait été remplacée par celle des Snoussya: en vain le malheureux se recommanda de la protection du saint d'Aïn-Madhi: ce fut une raison de plus pour les sbires de Djegboub.

Nous est-il permis maintenant de nous demander quelle fut la cause d'un si épouvantable désastre. Quelques-uns ont pensé que le massacre était décidé avant même le départ de la colonne d'Ouargla: cependant il semble, aujourd'hui, certain que le plan fut prémédité chez les Hoggar, justement par ceux mêmes chez lesquels le colonel voulait passer pour aller au Soudan, ne voulant pas cette fois s'exposer à un refus de la part des Azdjer: ce serait le chef des Hoggar lui-même qui aurait conçu le plan, et ce qu'il y a de plus barbare dans tout cela c'est de voir ce même chef répondre favorablement à la lettre envoyée par le colonel, et lui offrant le libre passage sur son pays. Quel avait été le mobile de ce crime? était-ce la cupidité? Il paraît presque certain aujourd'hui « que ce complot n'avait pas eu pour mobile la cupidité; mais que le fanatisme religieux (et nous ajoutons l'intolérance des sociétés musulmanes) et la crainte assez fondée, il faut bien le reconnaître, que les projets dont l'envoi de la mission était l'indice ne dussent s'accomplir au dépens de leur indépendance, avaient déterminé les Touareg à attirer dans un piège le colonel Flatters et ses compagnons et à les exterminer. » (BROSSELDARD, pages 217-218.)

Certes, cette catastrophe servira à l'instruction des futurs explorateurs; mais nous, nous en tirerons cette conclusion; c'est que l'influence des Tidjanya a bien déchu et doit être à peu près nulle, puisque cette expédition qui allait sous son patronage n'a pas pu arriver à ses fins, puisque surtout un Moqaddem de cet ordre est mis à mort par les Touareg, malgré son caractère sacré. Elle a bien grandi, au contraire, l'influence des Snoussya!

(A suivre.)

Ad. Ricoux.

(1) Nous craignons toujours que nos lecteurs ne s'embrassent au milieu de tous ces noms: Si-Moammar n'était pas le grand maître des Tidjanya, il était frère du grand maître Mohammed-es-Sr'is-ben-el-Hadj-Ali. Celui-ci avait la direction générale de l'ordre, tandis qu'il avait laissé à son frère Si-Moammar la direction de la principale zaouia de l'ordre. Nous verrons les deux fils du grand Snoussi agir de même. Dans l'Eglise catholique, nous ne trouvons qu'un fait qui puisse faire comprendre cette situation à nos lecteurs: Léon XIII, Pape de tous les catholiques, a cependant, pour gouverner l'Eglise de Rome, le cardinal Parocchi; il en est de même dans le cas présent.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

Ma "fuite" de Trente

J'ai promis de me défendre avec énergie contre les mensonges inouïs sous lesquels, depuis deux mois, on essaie de m'écraser. Je sais que la lutte n'est pas égale; car il est matériellement impossible que je réponde à tous les journaux qui m'attaquent. A l'exception de la *Croix*, il y a un mot d'ordre, entre journalistes, dans la presse catholique quotidienne de Paris, pour insérer toutes les infamies possibles et impossibles sur mon compte, d'où qu'elles viennent, et pour les faire reproduire par les journaux de province. C'est une véritable meute qui est déchaînée.

Ce n'est pas la première fois, dans ma vie, que j'ai à faire face à un assaut de ce genre. Il y a bientôt douze ans, ce fut la presse maçonnique qui sonna l'hallali; mais, Dieu merci, je n'en mourus pas. J'espère bien qu'il en sera de même, cette fois-ci encore, et l'on peut être certain que je rendrai coup pour coup.

J'ai montré assez de patience jusqu'à présent; cependant, la patience a des limites.

Pour commencer, prenons l'audacieuse invention de ma « fuite » de Trente, et faisons-en justice.

Dans la première quinzaine de novembre, tous les adversaires ont publié, avec un ensemble remarquable, tout en variant les termes, une correspondance de Rome, datée du 5, dont je ferai connaître tout à l'heure l'inspirateur.

Je reproduis celle qui a paru dans la *Vérité*, de Paris, sous le titre « la Fugue de M. Taxil. »

Un grave personnage nous écrit de Rome :

« Rome, le 5 novembre.

« Je tiens directement de M^{***}, présent à Trente où fut agitée la question de Miss Diana Vaughan, le fait suivant :

« Le dernier jour du Congrès, un personnage qui y avait pris une part importante proposa à M. Léo Taxil de choisir parmi les évêques présents au Congrès un prélat qui, sous le sceau du secret, recevrait communication des renseignements pouvant établir l'existence de Miss Vaughan et la véracité de ses dires.

« On offrit à Léo Taxil la garantie que le secret ne serait révélé qu'au Saint-Office, ou même, s'il l'exigeait, au seul Souverain Pontife.

« Acculé ainsi et poussé jusque dans ses derniers retranchements, Léo Taxil accepta.

« L'évêque devant recevoir communication du secret, et accepté de part et d'autre, était Mgr^{***}.

« Le rendez-vous avait été fixé pour le dernier jour du Congrès, à trois heures de l'après-midi. Au jour et à l'heure convenus, M. Léo Taxil ne se présenta pas. Il avait disparu; et l'on croit qu'il avait déjà quitté la ville.

« La connaissance d'un tel fait pourra peut-être vous servir. Toutefois, il ne faut pas imprimer dans la *Vérité* les noms de Mgr^{***} et de M^{***} sans leur autorisation. Ce dernier m'a dit qu'il était tout prêt à signer de son nom le fait que je viens de vous raconter. Mettez-vous en communication, si vous désirez publier la nouvelle sous l'autorité de son nom.

« Triste époque, à coup sûr, que celle où la vérité a tant de peine à se faire jour et où l'imposture obtient si rapidement un tel crédit ! »

M. Auguste Roussel faisait suivre cette communication des lignes que voici :

« D'après les indications de notre correspondant que nous remercions vivement, nous nous sommes mis en relation avec la personne qu'il nous désigne, pour en obtenir l'autorisation de publier son nom et celui du prélat dont il est question dans sa lettre, et nous espérons que cette autorisation nous sera donnée.

« Alors, on verra mieux encore jusqu'où va l'audace de ceux qui affirment si haut les choses les plus extravagantes, mais qui se dérobent quand on leur offre les seuls moyens sérieux de fournir la preuve qu'ils prétendent en pouvoir donner. »

Cet article a paru dans la *Vérité* du 9 novembre. La veille, l'*Univers* avait publié une correspondance de Rome, émettant le même mensonge; néanmoins, on y plaçait, au 29 septembre au soir, c'est-à-dire au cours de la fameuse séance consacrée à la question Vaughan, mon entente au sujet de la communication confidentielle, et l'on nommait l'évêque.

« L'évêque désigné pour recevoir ces confidences fut Mgr Lazzareschi. »

On dit également que je pris la fuite.

« Léo Taxil ne parut point, et on ne l'a plus revu! On ne le reverra pas davantage devant la commission romaine qui a été nommée depuis et à laquelle il affecte maintenant d'en appeler. »

En premier lieu, il est bon de dire que, loin d'avoir été mis au pied du mur, c'est au contraire moi qui ai fait une offre, en vertu d'instructions que j'avais; ce que j'ai fort bien expliqué. L'attitude qu'on me prête est tout le contraire de la vérité, et l'ordre du jour du 29 septembre en fait foi; cet ordre du jour dit: « La 4^e section remercie chaleureusement les orateurs qui ont parlé en sens divers sur Miss Diana Vaughan. » Voir le compte-rendu de cette séance, par M. l'abbé de Bessonies et M. le chanoine Mustel, dans le dernier numéro de la *Revue Mensuelle*, page 590.

D'autre part, il devient nécessaire de déclarer en quoi consistait mon offre. Quand je partis pour Trente, je ne connaissais qu'un fait précis qui avait été formellement affirmé: plusieurs personnes, et notamment un ecclésiastique très connu, avaient répandu le bruit que la photographie de Miss Vaughan donnait tout bonnement le portrait de M^{me} Taxil, et l'on ajoutait même que la ressemblance était frappante. Il fut facile de réduire à néant ce mensonge par la production de diverses photographies. Cependant, Miss Diana Vaughan s'attendait à quelque incident, car elle m'avait fait dire par une personne qui correspond avec elle: « Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que quelque haut maçon réussît à s'introduire au Congrès par une habile fraude. Si quelque incident est soulevé à mon sujet, faites-vous donner les noms de ceux qui exciteront contre moi, et, si les choses prenaient une certaine gravité, vous pourrez communiquer verbalement *tel nom* à un ecclésiastique sûr, se rendant à Rome, afin que ce nom soit donné au Saint-Père, mais à lui seul. Ce nom est celui d'un évêque que le Saint-Père pourra faire appeler alors à Rome, et qui, dans un entretien seul à seul avec Léon XIII, don-

nera les preuves d'une nature toute confidentielle qu'il possède, non seulement au sujet de mon existence, mais encore de ma conversion. »

A la suite de la séance du 29 septembre, je fis donc la proposition dans ces termes mêmes, et c'est, en effet, Mgr Lazzareschi qui s'offrit pour porter verbalement au Souverain Pontife le nom de l'évêque dont il s'agit. La proposition venait si bien de moi, que je ne la fis que contre la communication des noms des divers négateurs qui avaient attaqué Miss Vaughan dans la IV^e Section, pendant que j'étais à la Commission de l'organisation antimaçonnique universelle.

Il est vrai que le rendez-vous avait été pris pour le 30 septembre l'après-midi; mais l'inventeur de l'histoire de ma « fuite » omet de dire qu'il fut ensuite changé et remis au soir chez S. A. le prince-évêque de Trente. Et d'ailleurs, voici la preuve indéniable que je ne m'enfuis de Trente, ni le 29 au soir, ni le 30, et que j'y demeurai au vu et au su de tout le monde jusqu'au jeudi soir 1^{er} octobre:

Le 30 septembre, il y eut deux assemblées générales dans la grande salle, et la clôture du Congrès eut lieu ensuite à la cathédrale. A la séance du matin, j'étais si bien présent, que mon entrée fut saluée par les acclamations des congressistes; je n'en fais pas une question de vanité, mais je rappelle ce fait, qui est un fait public et qui prouve que je n'eus, le 29, en aucune façon, l'attitude pitoyable, inventée par l'inspirateur des correspondants romains de l'*Univers* et de la *Vérité*; ce fait a été constaté par la presse italienne; plusieurs journaux illustrés publièrent spontanément mon portrait, avec cette légende: « M. Léo Taxil, qui vient d'être solennellement acclamé au Congrès de Trente. » A l'assemblée générale de l'après-midi, je remis à M. Rodolfo Verzichi, secrétaire général du Conseil central antimaçonnique de Rome, les lettres d'adhésion des diverses Sociétés françaises du Labarum, qui m'étaient parvenues. A la cathédrale, j'avais été placé dans le chœur, en face de Don Carlos. Chez S. A. le prince-évêque de Trente, je fus fidèle au rendez-vous, mon habitude n'étant pas de me dérober, comme on veut le faire croire.

Le 1^{er} octobre, j'étais encore à Trente; ce jour-là, je fis bénir l'étendard de la *Compagnie Saint-Jean du Labarum*; la cérémonie eut lieu dans la chapelle du Noviciat des Sœurs de charité; c'est Mgr Schiro, patriarche grec, l'un des plus éloquents orateurs du Congrès, qui bénit cette bannière. Le même jour, don Carlos ayant manifesté la curiosité de voir une des photographies de Miss Vaughan, j'eus l'honneur d'être reçu par S. A. R. le duc de Madrid; je fus accompagné dans cette visite par le R. P.

Girard, membre du Conseil directif général de l'Union antimaçonnique. Un rédacteur de la *Vérité*, de Paris, M. Fromm, était présent, et la *Vérité*, dans laquelle M. Fromm, habitant Paris, écrit presque tous les jours, a inséré l'histoire de ma fuite ! Qu'on juge, par ce menu détail, de la bonne foi des « chers confrères ».

Au surplus, veut-on un témoignage?... Voici celui de M. le chanoine Mustel, extrait de la *Revue Catholique* de Coutances, numéro du 13 novembre :

« Le correspondant romain de l'*Univers* lui écrit qu'à Trente M. Léo Taxil avait promis de donner des renseignements précis à un petit nombre de congressistes choisis, dont deux ou trois prélats, à trois heures de l'après-midi, le 30 septembre, dernier jour du Congrès.

« Or, à l'heure dite, il manqua au rendez-vous et on ne l'a pas aperçu, d'où ledit correspondant infère qu'il se dérobera également devant la commission romaine. Ajoutons qu'il invoque, à l'appui de ce récit, le témoignage de plusieurs membres de la commission romaine, présents à Trente, — ceux mêmes devant lesquels M. Léo Taxil aurait refusé de s'expliquer. Je vais rétablir les faits. J'étais présent, je suis témoin.

« Dès la matinée du mercredi 30, nous fûmes convoqués, M. Léo Taxil, le R. P. Sanno Solara et moi, à nous trouver, le soir, à neuf heures, avec Mgr le Prince de Löwenstein, au palais épiscopal, pour donner les renseignements qu'il eût été imprudent de produire en public. J'arrivai le dernier. M. Léo Taxil avait déjà fourni quelques explications et, pendant deux heures, — jusqu'à onze heures du soir, il répondit à toutes les questions qui lui furent posées. De plus, M. Léo Taxil avait offert publiquement de faire, à un évêque, une communication confidentielle, dont il avait été chargé en cas de certaine contestation prévue. L'entrevue, entre M. Léo Taxil et cet évêque, eut lieu, comme il avait été convenu avec lui le 30 au matin, non pas à trois heures de l'après-midi, heure de la réunion générale, mais au soir, entre neuf heures et onze heures. Pendant ce temps-là, le R. P. Sanna Solaro et moi, nous restâmes avec le Prince-Evêque et le Prince de Löwenstein. L'absence de M. Taxil et, par conséquent, l'entrevue dont il s'agit ne furent pas longues.

« M. Léo Taxil ne quitta Trente que le jeudi soir. »

La direction de l'*Univers* reçoit la *Revue Catholique* de Coutances. Croit-on que M. Eugène Vuillot a fait une rectification, à la suite de ce témoignage formel?... Pas le moins du monde; l'*Univers* a continué à dire de plus belle que je me suis enfui de Trente !

Voilà à quelles iniquités en est arrivée la polémique de mes adversaires.

Maintenant, qui a semé ce faux bruit ? Quel est ce M. Trois-Etoiles, habitant Rome, que le correspondant de la *Vérité* disait prêt à signer de son nom tous ces beaux renseignements ?

C'est M. le commandeur Pacelli. On m'a

même assuré qu'il venait d'entrer dans la commission d'enquête; son nom figure, en effet, dans la liste donnée par l'*Univers*, et il ne se trouvait pas dans la liste publiée auparavant par la *Croix*.

Je ne crois pas exagérer en disant, que si une récusation s'impose, c'est celle de M. le commandant Pacelli, pris en flagrant délit de mensonge, et qui a, d'ailleurs, trop ouvertement manifesté son hostilité pour pouvoir être un juge impartial. Lorsqu'au printemps dernier, M. De la Rive alla faire en Italie ses conférences, dont nous avons rendu compte, M. le commandeur Pacelli, quoique vice-président de l'Union anti-maçonnique, refusa d'assister aux conférences de Rome, même à celle présidée par S. E. le cardinal Parocchi, en donnant cette belle raison : « M. De la Rive est un ami de M. Léo Taxil. »

Aujourd'hui, la question Diana Vaughan a été transformée en question Taxil. S'il est vrai que M. le commandeur Pacelli fasse partie de la Commission, il serait donc à la fois juge et partie; autant vaudrait être jugé par le docteur Gratzfeld, de Cologne, qui a imaginé que la Diana Vaughan du 21 décembre 1893 était une femme de chambre de l'hôtel Mirabeau.

Sur ce point, n'oublions pas qu'il est parfaitement établi, par les registres mêmes de cet hôtel, que la voyageuse d'il y a trois ans se nommait bien Miss Diana Vaughan et séjourna neuf jours, habitant Londres et repartie pour Londres, où le gérant de l'établissement lui transmit plusieurs lettres recommandées parvenues à son adresse après son départ.

On aura beau faire et beau dire, et la Maçonnerie perd son temps à faire nier : Miss Diana Vaughan existe bel et bien, en chair et en os. Je l'ai vue en cinq circonstances différentes; je ne suis ni mystificateur ni mystifié. S'il m'arrivait le malheur de dire jamais le contraire, c'est que je serais devenu complètement fou, et il ne resterait qu'à me faire entrer à Charenton.

Léo Taxil.

Nous nous proposons de répondre, dans notre prochain numéro, aux attaques du *Peuple Français*. Miss Diana Vaughan, à qui nous avons fait part de cette intention en lui communiquant les épreuves de ce premier article; nous a prié de lui réserver le soin de répondre à M. l'abbé Garnier et à son journal.

Cette réponse se trouvera dans le N° 16 de ses *Mémoires*, et nous nous ferons un devoir de la reproduire.

Les N°s 14 et 15 des *Mémoires d'une Ex-Palladiste* viennent de paraître. Sous le titre LA SUPRÊME MANOEUVRE, ils sont entièrement consacrés à la polémique actuelle et à l'exposé des preuves de son inspiration maçonnique. Le N° 15 contient, en fac-simile, deux nouvelles lettres de M. Margiotta.

Le cas de M. Laurent Billiet

M. Laurent Billiet est un des treize congressistes français qui vinrent à Trente; il représentait au Congrès le journal *La France Libre* de Lyon, qui, depuis lors, a été l'un des plus ardents contre nous. Dès les premières attaques, M. Billiet tint à se séparer de son journal, et dans ce but il écrivit à M. le chanoine Mustel la lettre suivante, que celui-ci a reproduite dans *La Revue Catholique* de Coutances :

Lyon, le 16 octobre 1896.

Monsieur le chanoine Mustel,

Permettez-moi de vous adresser un respectueux bonjour par l'entremise de M. l'abbé de Bessonies. Je le prie de vous faire tenir ces lignes et de me recommander à vos bonnes prières, comme je me recommande aux siennes. — Je tiens à vous dire que j'ai été très heureux que vous ayez donné à la *Croix* la note qu'elle a insérée, il y a quelques jours, dans laquelle vous offriez de donner des preuves de l'existence de Diana Vaughan. *Je tiens à vous déclarer aussi que la note parue aujourd'hui dans le même journal, sous votre signature et celle de l'abbé de Bessonies, note dans laquelle vous relatez les incidents du congrès, relatifs à cette question, est absolument et rigoureusement exacte* (1). On ne peut mieux relater cette partie des opérations de la quatrième section, dans laquelle j'ai fait fonction de secrétaire pendant plusieurs jours et dans laquelle on me demandait constamment des traductions du français en italien.

De retour à Lyon, j'ai dit à mes amis, qui tous ont voulu m'interroger sur ce point, que l'on pouvait évaluer à quatre-vingts pour cent le nombre des congressistes qui se sont déclarés satisfaits de vos explications et que, parmi ces congressistes, il fallait compter les hommes éminents qui se sont mêlés au débat et qui se nomment le prince de Löwenstein, Paganuzzi et Respini, tous trois de grandes valeurs et de grandes figures, qui illustrent le parti antimaçonnique international.

Mais, comme beaucoup de Français croient encore pouvoir douter, permettez-moi de vous supplier, dans l'intérêt général de cette cause, de vouloir bien publier les preuves que vous détenez; vous ferez cesser une période pénible pour tous.

N'ayant jamais attaché à toutes les révélations l'intérêt que d'autres y apportent, parce que, ayant voyagé à l'étranger pendant trente-cinq ans (j'ai quitté la France à quinze ans), j'ai vu les monstruosités maçonniques et, les ayant vues, je les connais à fond, je suis resté un peu en dehors de cette discussion Vaughan.

Mais d'autres, qui n'ont pas vu comme moi (et dès 1863, j'avais déjà vu beaucoup), ont tenu à s'instruire. Parmi ces derniers, j'en connais de bonne foi, de très érudits, de très sages et de très prudents, lecteurs et chercheurs infatigables, qui croient à l'existence de Diana Vaughan, par l'effet

(1) Il s'agit du compte-rendu de la séance du 29 septembre que nous avons reproduit dans notre dernier numéro.

de leurs recherches personnelles. L'un d'eux me donnait hier *une démonstration mathématique*, si je puis m'exprimer ainsi, de cette existence.

J'ajouterai que : un prélat éminent, un de nos archevêques les plus prudents, les plus sages, les plus saints, me rencontrant dimanche dernier, me disait ces mots : « *Je viens de la Grande-Chartreuse et je puis vous dire que, là-haut, on ne met pas un instant en doute l'existence de Diana Vaughan; les RR. PP. Chartreux sont certains de son existence.* »

Veillez, cher Monsieur et collaborateur, vous et M. l'abbé de Bessonies, croire à mon respectueux dévouement en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

BILLIET.

P. S. — J'avais écrit cette lettre lorsque je lis un article de la *France Libre* qui est la négation absolue de tout ce que j'ai dit, écrit et déclaré à ses rédacteurs sur ce sujet.

Ayant été délégué de la *France Libre* au Congrès, je tiens à ce que l'on sache bien que je proteste, en cette occasion, contre la campagne inutile et énervante de M. Mouthon.

Cordialement à vous en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

BILLIET.

Maintenant, on va voir avec quel sans-gêne parfait M. Laurent Billiet a opéré une volte-face, digne d'un simple Margiotta.

Quinze jours après la lettre qu'on vient de lire, M. Billiet écrivait celle-ci à l'*Univers* qui s'empressait de l'insérer, sans dire un mot de la précédente, bien entendu.

Lyon, 30 octobre.

Monsieur le rédacteur,

Ayant assisté au congrès de Trente et pris une part active à ses travaux, je tiens à vous remercier sincèrement d'avoir pris, comme vous venez de le faire, le taureau par les cornes dans la question Diana Vaughan.

Lorsque nous avons fait voter l'ordre du jour renvoyant cette question fastidieuse de Diana Vaughan devant la commission romaine, on pouvait évaluer à 80 0/0 le nombre des congressistes satisfaits des renseignements fournis par M. le chanoine Mustel et ses amis.

J'étais au bureau du secrétariat. Je voyais et je notais tout. Oui, hélas! un très grand nombre de congressistes ont trouvé suffisantes, parce que respectables, les affirmations apportées à la tribune. Mais il faut se hâter de dire que ce sentiment a été en quelque sorte imposé par le caractère sacerdotal des défenseurs de Diana Vaughan. Il est difficile, en effet, de ne pas être ébranlé par des affirmations publiques *très énergiques*, comme celles que nous avons entendues, répétées par cinq excellents prêtres du bon Dieu.

J'ai failli, pour ma part, m'incliner devant les affirmations de l'un d'eux. Oui, j'ai failli croire, lorsque ces ecclésiastiques ont promis de donner promptement des preuves tangibles.

Quant à Léo Taxil, l'homme aux trois noms et demi, je puis bien dire que son attitude, lors de ce débat, a été suffisante pour détruire l'effet produit sur mon esprit par les défenseurs ecclésiastiques de la mystérieuse convertie. L'attitude de

Gabriel Jogand m'a absolument empêché de croire.

Son emballement, qui lui a valu un rappel à l'ordre, m'a bien semblé l'emballement du marchand qui défend sa boutique, et je suis étonné qu'on l'ait si peu remarqué. Il a dépassé la mesure et me semble s'être vendu quand il a menacé les auditeurs de la cessation, par la Miss offensée, des révélations commencées.

Pour moi, qui n'ai rien lu de tous ces gens-là, j'ai été peu ému par une telle menace ; je l'ai remarquée. Elle en dit bien long !

En attendant que la commission romaine se prononce, je vous remercie, monsieur, pour votre attitude vis-à-vis de cet homme que je ne veux pas croire coupable, mais que je crois aussi inconscient, aussi irresponsable aujourd'hui que jadis. Prions pour lui.

Je viens de le surprendre, donnant, dans son journal *l'Anti-Maçon*, journal des labaristes au milieu desquels il se fait appeler Paul de Régis (3^e nom), un texte complètement faux de l'article 3 du règlement général voté à Trente. Or, il peut d'autant moins ignorer qu'il donne un texte faux, que le rejet de ce texte a motivé sa démission de rapporteur et son départ de la IV^e section ; démission que j'ai reçue comme secrétaire et transmise au président, le commandeur Pacelli, lequel s'est empressé de l'accepter.

Veillez agréer, monsieur, l'assurance de mon profond respect et de mon sincère dévouement en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

BILLIET.

M. le chanoine Mustel a relevé les contradictions de M. Laurent Billiet, dans son numéro du 13 novembre :

« M. Billiet, dont nous avons publié une lettre du 16 octobre, la semaine dernière, vient d'en écrire une autre, toute contraire, à *l'Univers*. Il a été sur le point de croire à Diana Vaughan, mais il en est bien revenu. Ce qui l'a... éclairé, c'est une phrase du discours de M. Léo Taxil, dans sa réponse à Mgr Baumgarten, à Trente !!! — On voit que si M. Billiet a des opinions successives, elles demandent du temps pour mûrir. C'est le 29 septembre qu'il a entendu le mot révélateur de M. Léo Taxil. Cependant, le 16 octobre, il pensait encore comme nous ; mais, depuis, il a médité ce qu'il avait entendu, et il a enfin compris ; et il croit avoir eu dès le commencement la même conviction. Mais qu'a-t-il compris, et quelle est donc cette phrase dont la lumière a enfin pénétré et éclairé son esprit ? M. Léo Taxil dit qu'il craignait que Miss Diana Vaughan, offensée (c'est le mot de M. Laurent Billiet, ce n'est pas celui de M. Taxil) des soupçons et des attaques dont elle est l'objet, ne cessât ses révélations. Et, là-dessus, M. Eugène Vuillot, saisissant au bond cette balle lancée au hasard, avec une légèreté qui n'est ni de son âge ni de son caractère, conclut que Miss Vaughan va cesser ses publications. Cela simplifiera la question, et ce sera le résultat de l'enquête actuelle. Voilà. »

A ces observations de M. le chanoine Mustel, je crois devoir ajouter quelques constatations de faits.

J'ignore pour quels motifs M. Laurent Billiet a si prestement changé d'attitude ; mais, dans

sa deuxième lettre, il accumule les contre vérités.

Il est certain que, le 29 septembre, ayant appris quelle avait été, au sein de la IV^e section, l'ardeur des négateurs allemands à pousser à la tenue d'une séance spéciale, avec admission de la presse, je n'ai pu m'empêcher de dire que ces débats, quasi-publics, seraient fatalement exploités par la secte contre le Congrès lui-même, et je fis allusion à la présence possible de quelque sectaire parmi nous, en ajoutant que, seule, la franc-maçonnerie avait intérêt à provoquer un scandale. La suite de l'événement ne m'a que trop donné raison ; la présence d'un délégué de la rue Cadet au Congrès de Trente ne peut plus être niée. Le mot « scandale » ayant été mal compris par le président, qui était M. Pacelli, italien, celui-ci m'interrompit pour m'inviter à modérer mes expressions, et je répondis que, par « scandale », je qualifiais ce qui ne manquerait pas de se passer en dehors du Congrès, et nullement les débats de ce jour-là ; ce que le président avait cru que je voulais dire, et ce qui était très loin de ma pensée. Il n'y eut rien de plus que cette interruption de M. Pacelli et mon explication.

Il est possible, à la rigueur, que M. Laurent Billiet ait pris l'interruption du président pour un rappel à l'ordre ; mais ce qui est certain, c'est que les nombreux journaux italiens, français, autrichiens qui ont rendu immédiatement compte de cette séance si mouvementée, ont dit purement et simplement qu'à un moment donné j'avais été vif (et il y avait de quoi !), et d'autre part, j'ai été remercié, aussi bien que les autres orateurs, par l'ordre du jour voté par l'assemblée.

Il est faux que *l'Anti-Maçon* soit mon journal ; j'y ai écrit, dans les premiers numéros, de décembre 1895 à mars 1896, quelques articles sur le Labarum, signés de mon nom de ligueur, « Paul de Régis ». Dans cette ligue anti-maçonnique, et, dans d'autres aussi, on prend des noms, comme dans les tiers-ordres, d'ailleurs ; cela n'a rien d'extraordinaire. Les plaisanteries de M. Billiet à ce sujet sont donc absolument déplacées, et ce genre d'esprit est usé depuis longtemps.

Quant aux intérêts de « boutique », la commission romaine pourra les apprécier quand elle voudra ; ce n'est pas moi qui redoute qu'elle s'informe auprès des éditeurs de Miss Vaughan ; l'examen de l'emploi des droits d'auteur de cette généreuse femme ne peut tourner qu'à la confusion de ceux qui la calomnient.

Enfin, M. Laurent Billiet ment avec une rare audace quand il dit que le texte de l'article 3 du règlement général de l'organisation anti-maçonnique universelle, voté à Trente, a

été falsifié dans les colonnes de l'*Anti-Maçon*, et que j'ai donné ma démission de rapporteur de la Commission parce que tel texte avait été rejeté.

J'ai donné ma démission de rapporteur avant le vote de cet article 3, et le texte de la Commission a été bel et bien maintenu en ce qui concerne la France.

La preuve du mensonge de M. Billiet est éclatante, aujourd'hui. La voici :

« ART. 3. — Les Sociétés ou Comités agissant isolément, reconnus comme il vient d'être dit, ainsi que les Conseils Centraux des Lignes ou Fédérations, devront se tenir en rapports suivis avec le Comité National de l'Union Anti-Maçonnique existant dans leur pays. » (N° 24 de l'*Anti-Maçon*, 16 octobre 1896, page 4, 2^e colonne).

Tel est le texte que M. Laurent Billiet déclare avoir été falsifié par moi.

Or, le Conseil directif général de l'Union Anti-Maçonnique universelle, siégeant à Rome, vient de publier pour la France, sous forme de brochure, en langue française, les *Résolutions du 1^{er} Congrès Anti-Maçonnique International, tenu à Trente, du 26 au 30 septembre 1896*. Le statut fondamental de l'organisation anti-maçonnique universelle figure dans cette brochure officielle aux pages 41 et 42 (Rome, imprimerie de la Paix, Philippe Cuggiani, place della Pace, 35). L'article 3 se trouve en tête de la page 42 ; il est absolument identique au texte publié par l'*Anti-Maçon*, mot pour mot.

M. Laurent Billiet a donc menti comme un vulgaire arracheur de dents ; il est pris la main dans le sac.

Quant à l'*Univers*, il y a gros à parier qu'il ne publiera pas cette preuve palpable de l'audacieux mensonge de son correspondant,

L. T.

Je tiens à remercier ici le F. Hilaire de Saint-Helme, congressiste de Trente, qui a bien voulu prendre ma défense dans une conférence du Labarum, donné récemment à la Société de Géographie, à Paris.

Bon nombre de journalistes, appartenant aux journaux qui m'attaquent, assistait à cette conférence, paraît-il.

Nos lecteurs ne seront pas étonnés d'apprendre qu'ils se sont bien gardés d'en rendre compte.

Mgr Lazzareschi, président de la Commission d'enquête de Rome, m'a écrit que, si je le désirais, un délégué de cette Commission serait nommé à Paris, à l'effet de m'entendre.

Je n'ai pas besoin de dire que non seulement j'ai accepté cette offre avec empressement, mais encore que j'ai demandé de nouveau, à cette occasion, à être confronté avec mes accusateurs, afin que la lumière se fasse de la façon la plus complète.

L. T.

Mgr FAVA et Miss VAUGHAN

Au milieu des écorchantes attaques qui se sont multipliées depuis deux mois, nous ne saurions trop faire ressortir la courageuse et calme attitude de Mgr Fava, évêque de Grenoble.

Le 29 octobre, l'éminent prélat faisait insérer la note suivante dans la *Semaine Religieuse* de son diocèse :

Monsieur le Directeur de la *Semaine*,

J'ai recours à votre *Semaine* pour parler à vos lecteurs de Diana Vaughan.

MISS DIANA VAUGHAN

Miss Diana Vaughan nous écrivit, en octobre 1894, une lettre, alors qu'elle rendait encore un culte satanique à Satan, qu'elle nommait le *Dieu-Bon*. Nous avons fait imprimer cette lettre dans notre ouvrage : *la Religion catholique d'après le Symbole des Apôtres*, page 447.

Dans cette lettre, la Palladiste nous disait que nous voulions l'attirer à Canossa, mais qu'elle n'y viendrait pas ; que, quand « elle viendrait en France, elle tâcherait de trouver le temps de venir jusqu'à Grenoble ».

Elle terminait sa missive par ces mots : « Point n'ai failli, point ne faillirai à ma foi. »

« Veuillez agréer, Monseigneur, l'expression de ma gratitude pour votre parfaite courtoisie envers une adversaire. »

Signé : « Diana Vaughan. »

Elle ajoutait : « Je compte sur votre honneur pour ne faire connaître à quiconque la localité d'où vous vient cette lettre. »

Pour nous, nous prenions congé de Miss Diana Vaughan en disant : « Elle ouvrira les yeux à la vérité ; nous le demandons à l'Esprit-Saint avec instance. »

Diverses circonstances se sont produites, qui ont jeté des doutes sur l'existence même de Miss Diana Vaughan. On nous a écrit de divers côtés, et toujours nous avons répondu : *Elle existe ; elle est convertie ; elle a été baptisée ; elle a fait sa première communion ; elle écrit contre la Franc-Maçonnerie et le règne de Satan.*

Aujourd'hui, nous pourrions ajouter : Elle nous a envoyé son ouvrage : *Crispi*, en tête duquel elle a écrit *de sa main* :

« A Monseigneur Fava, évêque de Grenoble, hommage et remerciements.

« Diana Vaughan. — 31 août 1896. »

Si l'on veut bien lire avec attention cette note, on comprendra sans peine que Mgr Fava, qui sait peser ses mots, parle comme quelqu'un sûr de son fait. Ce n'est pas à cette heure que le vaillant

évêque affirmerait avec tant d'énergie, s'il avait l'ombre d'un doute.

Il est possible que la conversion de Miss Diana Vaughan n'ait pas eu lieu dans le diocèse de Grenoble, — et, d'ailleurs, si le couvent où l'abjuration a été écrite se trouvait dans ce diocèse, ce serait une raison majeure pour que Mgr Fava s'abstînt d'intervenir publiquement; mais on peut savoir à quoi s'en tenir sur un fait sans y avoir été mêlé d'une façon directe. L'attitude de l'éminent prélat devrait donner à réfléchir aux négateurs obstinés.

En outre, dans le numéro du 26 novembre de la *Semaine Religieuse* de Grenoble, Mgr Fava faisait insérer plusieurs extraits importants du 16^e fascicule des *Mémoires d'une Ex-Palladiste*, recommandait vivement la lecture des preuves du complot maçonnique actuel, et concluait en s'adressant directement à Miss Vaughan en ces termes :

« MADemoisELLE,

« Oui, vous dites la vérité : Satan est le roi de ceux qui ne veulent pas de Jésus-Christ comme Roi. Votre père vous l'a enseigné : les Francs-Maçons sont d'origine Socinienne, hérésie protestante qui nie la divinité du Christ Jésus.

« Or, ce divin Maître l'a dit : *Ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi*. Vous étiez naguère des leurs, et ils vous flattaient; aujourd'hui, vous avez abandonné leurs loges et leurs triangles, avec leurs dieux, et ils vous poursuivent. Vous êtes obligée de vous cacher, et Dieu vous protège contre leurs recherches et celles de leurs dieux. Ne craignez rien, Mademoiselle, *ce que Dieu garde est bien gardé*.

« Quel tapage ils ont fait autour de vous ! Ils ont mis toute leur presse en émoi, et leurs bataillons ont frémi d'horreur. La terre et l'enfer tressaillent de colère; vous troublez leur empire. Une enfant du Christ suffit à les vaincre.

« Ils tiennent l'Italie sous leurs ordres et n'attendent que la mort de Léon XIII pour s'essayer à extirper la Papauté, ce chancre qui ravage, disent-ils, le monde.

« Ils enchaînent la France, qu'ils veulent déchristianiser par tous moyens, en entravant l'action du Clergé français; en ruinant les congrégations religieuses; en leur ôtant la liberté d'action, aux grands et aux petits.

« Ils détruisent l'Espagne par la guerre de Cuba et la révolte des Philippines, qu'ils attisent avec toutes leurs forces réunies.

« Ils font de l'Angleterre et de l'Amérique le foyer de l'incendie satanique.

« Ils propagent dans toutes les nations l'erreur et le vice, au gré de Satan, leur inspirateur et leur idole, comme vous le dites; mais vous les troublez, parce que Dieu vous a choisie pour vous opposer à eux, comme autrefois Jeanne aux Anglais. La pucelle d'Orléans les a bontés dehors : *le Seigneur fait ce qu'il*

veut, et il délivrera la France catholique quand il le voudra.

« Sachons, Mademoiselle, prier, travailler et combattre : mourir, s'il le faut, sur un gibet. La victoire est à ce prix, peut-être. Laissons agir l'esprit de Dieu. Il est chargé de glorifier Jésus, Roi éternel; il ne saurait faillir à sa mission, et Satan sera con ondu.

« AMAND-JOSÉPH, *Evêque de Grenoble*. »

Une lettre de M. Tardivel

Dans la *Vérité*, de Québec, du 7 novembre, nous trouvons une lettre très intéressante de M. Tardivel, son directeur. On n'a pas oublié que l'éminent publiciste canadien était président de la II^e Section (Etude de l'action maçonnique) au Congrès de Trente; sa haute compétence avait guidé le choix du Comité central organisateur, qui le nomma à ces importantes fonctions.

En quittant Trente, M. Tardivel fit un voyage en Italie, puis en France; nous l'avons vu à Paris, à son retour de Rome. Cette lettre, que nous reproduisons, et qui est datée de Rome le 17 octobre, est d'un très grand poids, ainsi qu'on va en juger :

A PROPOS DE M^{lle} VAUGHAN

Un personnage très haut placé à Rome me faisait naguère les observations suivantes, à propos de M^{lle} Vaughan :

On dit qu'aucune personne de ce nom n'existe. Examinons un peu cette question.

Une personne se disant Diana Vaughan a écrit au cardinal Parocchi, lui a envoyé des livres. Le cardinal a répondu à cette personne, au nom du Saint-Père, dont il lui a envoyé la bénédiction. A la rigueur, il pourrait y avoir là une mystification.

Mais voici autre chose. Ce n'est que depuis sa conversion que M^{lle} Vaughan n'existe pas. Avant cette époque, il existait certainement une personne de ce nom. C'est là un fait historique parfaitement établi. Il y a des personnes dignes de foi et parfaitement connues qui l'ont vue, qui ont bu et mangé avec elle. Plusieurs journaux ont parlé d'elle sans jamais soulever le moindre doute sur la réalité de son existence. On a de nombreuses lettres écrites par elle, notamment à M. de la Rive, qui en possède, qui lui sont arrivées de toutes les principales villes de l'Europe. Avant le mois de juin 1895, il n'est jamais venu à l'idée de qui que ce soit de dire que M^{lle} Vaughan était un mythe; M. Margiotta lui-même, qui l'a attaquée récemment, ne nie pas son existence. Au contraire, il affirme qu'elle existe, puisqu'il prétend que la *vraie* M^{lle} Vaughan est encore palladiste.

Si elle n'existe plus aujourd'hui, c'est qu'elle est morte. Quand, où et comment est-elle

morte? Que ceux qui nient l'existence de Diana Vaughan produisent un bout de preuve établissant que Diana Vaughan est morte. C'est sur ceux qui nient, non point sur ceux qui affirment l'existence de cette personne, que retombe tout l'*onus probandi*.

Autre observation de ce même personnage haut placé :

Que les catholiques, qui aident à répandre le bruit que M^{lle} Vaughan n'est qu'un mythe, réfléchissent bien à ceci :

Les francs-maçons se sont dit : de deux choses l'une : ou bien, à force de dire et de répéter, sur tous les tons et en toutes les occasions, que M^{lle} Vaughan n'existe pas, nous finirons par faire accepter cette opinion par la masse des catholiques, et alors ses révélations ne produiront aucun effet ; ou bien, à force de nier son existence, nous contraindrons M^{lle} Vaughan à sortir de sa retraite pour prouver qu'elle existe, et alors nous la *supprimerons*.

Certains catholiques, ajoutait le personnage en question, ne semblent pas comprendre qu'ils font l'affaire de la franc-maçonnerie.

Mais pourquoi, me dira-t-on peut-être, M^{lle} Vaughan est-elle plus exposée que les autres antimaçons — Margiotta et Taxil, par exemple — qui, eux, se montrent?

C'est un autre personnage important de Rome, moins haut placé que le premier, mais parfaitement au courant de la question maçonnique, qui a répondu à cette objection :

M^{lle} Vaughan est allée beaucoup plus loin dans la voie des révélations que tous les autres ; de plus, elle était beaucoup plus haut placée, dans la franc-maçonnerie palladique, que Margiotta ou Bataille. Quant à Léo Taxil, il n'a été que dans les grades inférieurs de la franc-maçonnerie symbolique. Personne n'a encore arraché le masque à la franc-maçonnerie comme l'a fait M^{lle} Vaughan ; personne n'a autant qu'elle foulé aux pieds les serments impies de la secte. Elle est donc infiniment plus exposée aux vengeances des Lucifériens que n'importe quel autre écrivain antimac.

La secte hait Diana Vaughan d'une haine indicible. Il suffit de lire le livre de Waite, *The Devil Worship in France* (le Culte du Diable en France), pour s'en convaincre. Waite parle de Margiotta, de Bataille, de Taxil, de Jean Kostka sur un ton badin ; tandis que sa rage éclate, malgré lui, quand il trouve le nom de Miss Vaughan sous sa plume. Lui, ne conteste pas son existence ! Il déclare, au contraire, qu'elle est couverte d'une « honte indélébile aux yeux du monde civilisé » (page 287). On ne se laisse pas aller à de telles fureurs

contre un mythe, et de « pures inventions » ne soulèvent pas de telles clameurs.

J.-P. TARDIVEL.

Rome, samedi, le 17 octobre 1896.

LA DÉFENSE D'UN AMI

Dans le n° 14 des *Mémoires d'une Ex-Palladiste*, miss Diana Vaughan rappelle que M. le chanoine Mustel ne s'est pas borné à la défendre, mais « qu'il a aussi, avec le courage d'un grand cœur, défendu l'homme le plus attaqué en cette circonstance, celui à qui la secte ne pardonne pas onze années de combats sans trêve et que ses confrères aveugles ont accablé avec une furie de sauvages. J'avoue que je n'aurais jamais cru à tant de haine chez des catholiques. Je ne suis pas encore revenue de ma surprise. Mais les épreuves de cette sorte ont du bon ; passée la bourrasque, on sait, au moins, combien l'on compte de vrais amis. »

Sous le titre « M. LÉO TAXIL », la *Revue catholique de Coutances* a publié, en effet, cet article dans le numéro du 13 novembre :

Nous voulons dire un mot sur cet homme, qui est actuellement l'objet de tant d'attaques violentes, de tant d'outrages sans mesure, de tant de suspicions purement gratuites.

M. Léo Taxil, élevé religieusement, fut, pendant un certain nombre d'années, l'un des plus violents ennemis, l'un des insulteurs les plus odieux de la religion, de l'Eglise, de Dieu lui-même. Président de la « Libre-Pensée », il faisait étalage de l'athéisme le plus complet et le plus zélé. Il avait le zèle étrange, illogique, mais très facile à comprendre, de détruire chez les autres les croyances qu'il avait abjurées. C'est l'histoire de tous les ennemis de la vraie religion, de chacun desquels on peut redire, comme de Mathan :

..... Son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.

A cette œuvre de ruine, M. Taxil apportait toute la fougue, tout l'entrain — qui était bien alors un entrain endiablé, — de son tempérament méridional, avec l'ardeur naturelle qui fait, pour lui, du prosélytisme un besoin et une passion.

Il y a bientôt douze ans, tout d'un coup, cet athée qui, comme Saul le persécuteur, dévastait, par tous les moyens en son pouvoir, l'Eglise de Dieu, ne respirant que la menace et la haine, ne vomissant qu'outrages et blasphèmes, vit tomber de ses yeux les écailles qui les couvraient et, tombant à genoux, put redire, avec la Pauline de Corneille :

Je crois, je sais, je vois, je suis *dé-abusé*.

Si la conversion ne voue pas au martyre, il est rare qu'elle n'impose pas de rudes et coûteux sacrifices, non pas seulement des sacrifices

d'argent et de position, mais d'autres plus intimes et plus déchirants.

M. Léo Taxil but à cet amer mais fortifiant calice de la douleur. A Dieu comme au monde, mais surtout à celui qui brise avec le monde pour revenir à Dieu, il faut l'épreuve, sans laquelle on ne peut se connaître soi-même.

Le converti avait besoin de se ressaisir et de se retremper quelque temps dans la retraite. Il s'y réfugia, jusqu'à ce que ceux qui avaient le droit et le devoir de le diriger et de lui indiquer sa voie lui dirent : Sortez et rentrez dans la lice. Il faut expier, sans doute, mais ce n'est pas tout; il faut réparer.

C'est l'exhortation commune aux baptisés et aux pénitents : « Brûle ce que tu adorais, adore ce que tu brûlais. »

Adeptes, pendant peu de temps, victime bientôt écourée et indignée de la Franc-Maçonnerie, M. Léo Taxil avait jugé tout le mal que fait cette secte, qui a discipliné, qui dirige et mène à l'assaut les ennemis de l'Eglise et de Dieu. Il vit que c'était là qu'il fallait frapper.

Il était armé, il connaissait les secrets, les armes, les manœuvres de l'armée infernale. Sa mission serait de les dévoiler.

On sait ce qu'il a fait dans ce but. Je me trompe, on ne le sait qu'en partie.

Son action cachée, dans les réunions privées, dans les groupes dont plusieurs se formaient par son initiative, le concours de renseignements, de conseils, d'entraînante ardeur qu'il apportait à tous ceux qui, réunis ou dispersés, s'efforçaient de combattre « l'ennemi », toute cette activité dans laquelle il n'a cessé de dépenser la meilleure partie de ses forces a produit plus d'effet, porté plus de fruit que ses livres et ses publications diverses. Je sais avec quel dévouement et quel désintéressement il sait se prodiguer en toutes circonstances, et je ne suis pas le seul.

Il n'ignore pas les défiances qu'il inspire, d'autant plus incurables qu'elles sont plus aveugles et que ceux qui les éprouvent, s'y complaisant, n'en veulent pas être guéris. Il en souffre certainement, mais sans se plaindre. C'est l'expiation, cela, ou du moins c'en est une part très dure. Mais son zèle n'en est pas ralenti; il n'en est qu'épuré. Ce qu'il fait ne lui attire guère, personnellement, que des blâmes ou des injures, même et peut-être surtout quand il en résulte un plus grand bien. Ceux-là seuls qui, dans un commerce intime, ont vu jusqu'au fond cette âme sincère et transparente en connaissent la valeur; et elle leur paraît d'autant plus estimable, elle leur devient d'autant plus chère qu'ils aperçoivent en elle ces défauts humains que l'on voit en tout ami qui ne se voile d'aucune hypocrisie.

Que de reproches, cependant, n'a-t-on pas fait à l'anti-maçon militant ! Relevons, pour

y répondre brièvement, les principaux, ceux qui ont été le plus répétés et ont trouvé le plus d'écho.

1° Après sa conversion, M. Léo Taxil aurait dû vivre loin du monde, dans la retraite et le silence perpétuel. Au contraire, à peine converti, — s'il l'est, — il fait des livres, et des livres de combat; on le voit, on l'entend partout, tant il aime à paraître et à faire du bruit !

Nous répondrons d'abord que beaucoup de catholiques se mêlent, sans avoir ni les lumières, ni la mission, ni la grâce requises, de la direction des consciences. Nous croyons que M. Taxil a reçu, de ceux qui avaient pour lui donner des conseils tout ce qui manque à ces critiques, des avis différents, auxquels il a pu, en toute sûreté de conscience, et il a dû, en droite raison et en justice, se conformer, plutôt qu'aux objurgations de ses censeurs.

M. Léo Taxil est chef de famille; ce qui lui crée des obligations graves, auxquelles il ne lui était pas permis de se soustraire.

Il est écrivain de don et de profession. Il avait sur la Franc-Maçonnerie des renseignements et des documents que peu de catholiques pouvaient se procurer, qu'un plus petit nombre peut-être eût osé produire. Et le Pape venait de nous faire un devoir à tous de *démasquer* la secte. Y avait-il un meilleur moyen pour un converti de réparer les fautes commises et les dommages causés aux âmes ?

Depuis quand donc, s'il vous plaît, est-ce un devoir pour les *convertis* de disparaître et de se taire ? Je vois Madeleine, dès le lendemain du jour où le divin Maître lui eut remis ses péchés, suivre le Sauveur, au premier rang, par son dévouement, des saintes femmes qui pourvoient à ses besoins. Et c'est elle que Jésus ressuscité envoie prévenir Pierre et les autres apôtres. Les Pharisiens auraient dit encore : Etait-ce à cette pécheresse qu'il convenait de confier une telle mission ?

Hier, Saul courait à bride abattue, ivre de colère et de sang, pour saisir, jeter en prison et faire périr dans les supplices et les outrages les disciples du Christ. Le lendemain, — trois jours après, pour être plus précis, — il prêche, il exhorte, il commence sa mission de Grand Apôtre.

Et que de noms je pourrais ajouter, depuis Augustin, qui, avant même d'être baptisé, écrit des pages admirables de foi, de reconnaissance et d'amour, et commence à combattre les hérétiques, spécialement ceux dont il avait partagé les erreurs, jusqu'aux plus célèbres apologistes de nos jours, qui ont été presque tous des convertis : Veuillot, Lacordaire, Hermann, Ratisbonne, et tant d'autres.

Ne peut-on pas même dire, avec les réserves nécessaires, que les serviteurs de Dieu les plus

actifs pour étendre son règne et combattre ses ennemis ont été ceux qu'animait à la lutte le souvenir et le regret de leurs fautes passées? Ce sont, au contraire, plutôt des âmes innocentes qui sont appelées à goûter l'intimité divine dans le silence et la solitude.

Pourquoi donc les catholiques montrent-ils envers ceux qui reviennent de loin à Dieu les sentiments du frère aîné de la parabole envers l'enfant prodigue? Est-ce pour justifier, d'une manière éclatante, ce mot du divin Maître : *Nemo bonus, nisi Deus*? Mais il faudrait s'inspirer de cette bonté.

2° M. Léo Taxil a fait des livres pornographiques. C'est le grand reproche, et quand on l'a lancé, tout est dit. Examinons le grief :

On admettra bien que sur cette grave question : Est-il permis, est-il bon de dévoiler les turpitudes des sectes antireligieuses, au risque de troubler et d'induire en tentation certaines imaginations, il y ait divergence entre les moralistes. Nous n'avons pas besoin de trancher la question pour répondre.

A Trente, cette question s'est posée très nettement, très vivement, et à deux reprises, dans la première section, dont j'avais été nommé président, mais où je n'ai pu paraître qu'une fois. Le samedi, M. le professeur Longo lisait un travail très savant, plein de recherches et appuyé de documents sur la doctrine maçonnique, dont il faisait ressortir l'immoralité systématique. Le représentant de l'*Osservatore cattolico* de Milan protesta contre les détails donnés dans une réunion, à laquelle assistaient beaucoup de jeunes gens. Le lundi, en ma présence, et au moment où Mgr le Prince-évêque de Trente présidait, ayant près de lui un autre évêque, le même débat se renouvela, et le savant rapporteur répondit avec une grande énergie qu'il était là pour *tout dire* ; il affirma qu'il obéissait ainsi à la plus haute autorité que reconnaissent et vénèrent les catholiques, et il continua.

M. Léo Taxil est couvert, lui aussi, par des autorités éminemment respectables. Il a été encouragé à dévoiler le mal dans toute son horreur ; il a été félicité de l'avoir fait ; ceux qui lui ont dit : c'est bien, sont des *maîtres en Israël*, des Princes de l'Eglise, chez lesquels la plus haute dignité est encore rehaussée par la vénération qu'inspirent leurs vertus. Quand même mon sentiment personnel serait différent, je trouverais injuste et malséant de blâmer ce que ces saints et doctes personnages ont approuvé.

L.-M. MUSTEL.

Le n° de novembre de la *Franc-Maçonnerie démasquée* vient de paraître ; nous recommandons tout particulièrement l'article *la Haute-Maçonnerie*, où l'auteur prouve le luciférianisme des Triangles, en s'appuyant uniquement sur documents officiels de la secte.

Renseignements et raisonnements allemands... et autres

Les journaux catholiques allemands qui s'occupent beaucoup de miss Vaughan et, par là-même, du docteur Hacks, de Léo Taxil, etc., etc., sont curieux à lire.

Ils s'alimentent, il est vrai, presque exclusivement des articles des journaux français, ou bien ils resservent à leurs lecteurs, sous des formes peu nouvelles, les deux fameux articles tapageurs de la *Kölnische Volkzeitung*. Mais ils y mêlent aussi leurs informations particulières et leurs propres déductions. C'est ainsi que les lecteurs de la *Germania* savent maintenant ou peuvent savoir que l'abbé Mustel a près de quatre-vingts ans, ce qui explique bien qu'il radote un peu. L'aimable confrère de la *Germania* ne manque pas de l'insinuer, dans un but charitable, dont nous lui sommes reconnaissant, et avec une pointe d'esprit d'une finesse, d'une légèreté toute tudesque.

Et maintenant, voici comme il argumente : Il pose en principe, comme un point acquis, incontestable, que toutes les révélations de Hacks, Taxil, Diana Vaughan, Margiotta, — la *Kölnische Volkzeitung* ajoute M. Doinel, — sont des fables inventées par des mystificateurs plus ou moins habiles. Ceci posé, — sans preuves d'aucune sorte, mais par une affirmation magistrale, indiscutable, à l'avis de l'auteur, — notre gracieux confrère se répand en étonnement et en commisération sur l'aveuglement de ce pauvre vieux chanoine Mustel ! Comment ! il avait dit lui-même que Léo Taxil collaborait au *Diable au XIX^e Siècle* ! Bien plus, Léo Taxil osait bien en convenir ou, si l'on veut, s'en vanter ! Et le chanoine Mustel ne comprenait pas qu'il était le jouet d'habiles charlatans !

Voilà et c'est tout.

Le fameux article de la *Kölnische Volkzeitung* du 13 octobre, long, diffus et brumeux comme toutes les dissertations d'un docteur allemand qui se respecte, n'est ni moins étonné, ni moins compatissant. Cependant, son étonnement s'atténue par cette observation que les victimes de cette grossière supercherie sont des Français. Les Français sont si frivoles ; ils réfléchissent si peu ; ils observent si mal ! Et par conséquent ils sont si faciles à tromper !

Ce n'est pas un Allemand qui serait tombé dans ce panneau et se serait laissé jouer de cette façon misérable ! Car, enfin, tous ces récits sur le culte du Diable sont des contes à dormir debout ! C'est de la superstition, et de la plus grossière, de la plus dangereuse, de la plus condamnable superstition.

Et ce thème se gonfle, se boursoufle, s'étend, sans limites, sur les pages de la *Volkzeitung*, comme un brouillard d'automne sur une vallée que ne traverse aucun souffle purifiant. Ne rappelez pas au théologien de la *Kölnische* les faits de l'Ecriture et de la Vie des Saints, dans lesquels se manifestent à la fois le pouvoir malfaisant du démon et l'habitude qu'il a de joindre, dans ses rapports avec l'humanité, le grotesque au sinistre.

C'était bon pour un nigaud comme Bossuet de

croire à tout cela ! Aussi le XVII^e siècle a-t-il laissé dans l'histoire, précisément sur ce point, le souvenir d'une nuit épaisse, peuplée de fantômes, d'un long et répugnant délire dont la science allemande seule pouvait tirer l'humanité. Encore y a-t-il des Français attardés qui croient aux luttes du curé d'Ars contre le *Grappin* et qui n'ont pas même songé à débroussailler l'Evangile, par des explications transcendantes et tranchantes, comme on les trouve si facilement sur les bords de l'Elbe et de l'Oder, de ces récits... fantastiques, dans lesquels les démons aussi apparaissent sous des formes inacceptables, par exemple, quand ils jettent un malheureux dans le feu et lui font faire des contorsions hideuses, et surtout quand ils entrent dans le corps des pourceaux, qui courent droit au lac pour s'y noyer.

La *Kölnische Volkzeitung* devrait bien nous dire ce qu'elle pense de cette page évangélique avant de repousser, tout simplement, parce qu'ils lui paraissent invraisemblables, les récits de Miss Diana Vaughan.

Est-ce que la vraisemblance est la même quand il s'agit de faits purement humains, et quand intervient une puissance qui hait l'humanité et la méprise ; et qui, par conséquent, veut à la fois la perdre, l'effrayer et la tourner en dérision ?

Si la *Volkzeitung* eût existé aux temps apostoliques et que les pages qui contiennent de telles invraisemblances fussent arrivées de Jérusalem, de Rome ou d'Alexandrie jusqu'à *Colonia Agrippina*, comme elle aurait eu vite fait de rappeler ces pauvres pêcheurs de Galilée et ce Publicain depuis si peu de temps converti et par conséquent légitimement suspect, qui se nommait Mathieu, ou encore ce *pauvre vieillard* qui à Pathmos racontait de si étranges visions, au respect de leurs lecteurs et de la raison publique !

C'est que, sans qu'ils le veuillent et s'en aperçoivent sans doute, c'est le naturalisme sceptique qui a inspiré les rédacteurs de la *Germania* et de la *Kölnische Volkzeitung*. En dehors de cette défiance railleuse et de cette répulsion violente que leur inspire l'intervention réelle et apparente des démons dans les choses humaines, leurs articles sont absolument vides de tout argument sérieux, de toute forme même de raisonnement ; ils ne sont remplis que de beaux dédains et de méprisante pitié pour ceux qui croient à de pareilles billevesées.

En France, sous une autre forme, nos adversaires ne sont pas plus sérieux. Nous avons déjà fait observer qu'ils nous opposent presque exclusivement leurs impressions, leurs sentiments et les jugements purement *subjectifs* qu'ils portent sur tel ou tel individu. L'*Univers*, qui est encore le plus sérieux, n'a cité qu'un document d'une vraie valeur, la lettre de Mgr l'archevêque d'Edimbourg. Nous discuterons cette pièce, qui ne nous gêne aucunement. — A défaut de documents, on ramasse n'importe où, on accepte sans le moindre contrôle les anecdotes les plus fantaisistes, les plus incroyables, dès qu'elles sont contraires à l'honneur d'un adversaire ; et si celui-ci proteste, on coupe, pour la jeter au panier, la partie la plus sérieuse de sa protestation, celle qui pouvait jeter le plus de lumière sur la question discutée ; ou

bien on refuse de se prêter à une enquête réclamée, comme si l'on craignait de ménager à un catholique vilipendé le moyen de se justifier et de prendre la Franc-Maçonnerie en flagrant délit de manœuvres frauduleuses ! Nous l'avons remarqué encore, M. Eug. Tavernier semble n'avoir même pas lu les œuvres qu'il condamne, et, en tout cas, — nous le savons, — il refuse de consulter les pièces du procès, quand on les met à sa disposition.

A la *Vérité*, c'est mieux encore. M. Georges Bois, qui en avait disparu depuis quelque temps, y rentre en triomphe, et M. Auguste Roussel lui tresse une couronne, — que nous nous réservons de chiffonner un peu, quand le moment sera venu.

Or, veut-on juger de la sûreté des renseignements qu'il donne et sur lesquels il appuie ses conclusions. En voici des exemples pris dans les deux articles qu'il a publiés récemment.

Dans le numéro de la *Vérité* du 13 novembre, M. G. Bois écrivait :

« ... C'est à Charleston que Diana fit une veillée devant le diable, qui se montre et parle tous les vendredis, ainsi que le docteur Bataille s'en est rendu compte en personne, et l'a dit avec force détails. »

J'étais sûr que M. G. Bois se trompait ; j'ai vérifié, et voici ce que j'ai lu à la page 424 du premier volume du *Diable au XIX^e Siècle*. L'auteur vient de décrire le Baphomet. Il continue :

« Cette idole hideuse, voilà le Palladium de la « Franc-Maçonnerie universelle. C'est devant elle, « — ainsi l'attestent les membres du Sérénissime « Grand Collège, — que le Dieu-Bon se manifeste « en personne, régulièrement une fois par « semaine. »

« Cette apparition fait partie de celles dont je « n'ai pas été témoin ; à ce sujet, je ne fais donc « que répéter ce qui m'a été déclaré. »

Qu'on veuille bien remarquer qu'il n'est nullement question ici du docteur Bataille ni du *Diable au XIX^e Siècle*. La seule question est celle de la créance due aux assertions de M. Georges Bois.

Quatre jours après, celui-ci publie un nouvel article. Voici ce que je veux y cueillir... aujourd'hui :

« Le docteur rapporte... en se moquant de « ceux qui l'ont crue... l'histoire du serpent qui, « du bout de sa queue, écrivait des prophéties « sur le dos de Diana. »

Vous avez bien lu : « *Sur le dos de Diana.* » — Or, cette histoire, narrée, non pas à l'époque indiquée par M. Georges Bois, mais huit mois auparavant (pages 40, 41 et 42 du premier volume), a pour héroïne, non pas Diana, mais Sophie Walder. Et d'un.

A la fin de l'article, je lis encore : « Ceux qui « ont lu l'histoire de Diana avant la conversion « savent que les « Inspectrices du Palladisme » « changeaient de nom périodiquement. Et le dernier que prit Diana fut justement celui de « Vernon. »

C'est à M. de la Rive (*La femme et l'enfant dans la Franc-Maçonnerie*) que M. G. Bois emprunte ce renseignement. On va voir avec quelle exactitude. Nous venons de citer le texte de M. G. Bois. Voici

celui de M. de la Rive (p. 691, en note au bas de la page) : « Il est bon d'expliquer, à ce propos, que, pour leur correspondance secrète, les Inspecteurs généraux et Inspectrices générales de la Haute-Maçonnerie changent de nom chaque trimestre. Voici, par exemple, les noms trimestriels de *Sophie Walder*, pendant l'année maçonnique courante : Du 1^{er} mars au 31 mai 1893 : M^{me} Stéphan ; — du 1^{er} juin au 31 août 1893 : M^{me} Donnal ; — du 1^{er} septembre au 30 novembre 1893 : M^{me} Bloncourt ; — du 1^{er} décembre au 28 février 1894 : M^{me} Ver-non. »

Ce sont là de petites erreurs, dira-t-on. Le R. P. Gratry, dans sa belle réponse au trop fameux livre de M. Renan, disait, avec une grande justesse : Si vous présentez votre main à un homme, tous les doigts, ou quelques-uns seulement, ouverts, et que cet homme, interrogé sur le nombre de doigts que vous lui présentez, réponde trois quand il y en a cinq, ou cinq quand il y en a trois seulement, vous pouvez dire : sa vue est mauvaise. Lorsque, dans une discussion, un publiciste fait à chaque paragraphe une citation fautive, il est jugé. On ne peut le croire ni le prendre au sérieux.

Nous admettons, cependant, — sans pouvoir vérifier, en ce moment, — que M. G. Bois ne fait pas erreur quand il invoque le *Bulletin du Grand-Orient* comme abondant en son sens.

Oui, les feuilles maçonniques, à la suite de Findel, de Lemmi, de Monteuvis, etc., battent en brèche et essaient de tourner en ridicule les ouvrages de Miss Diana Vaughan ; ils s'efforcent aussi, n'ayant pu la supprimer, de persuader au public qu'elle n'existe pas.

Et ce sont les francs-maçons, c'est le Dr Hacks, depuis qu'il se renie et se démolit lui-même, c'est Margiotta, depuis qu'il entasse, contre ses propres affirmations, contradictions et incohérences sur incohérences et contradictions, ce sont ces ennemis et ces gredins avérés par lesquels jurent les publicistes catholiques. Ils n'entendent, ils ne veulent écouter qu'eux. A peine s'ils ont mentionné le dernier numéro de la *Franc-Maçonnerie démasquée*. Quant à l'*Antimaçon*, à la *France chrétienne*, dans les derniers numéros de laquelle M. de la Rive a montré, comme toujours, un soin si sévère de vérifier les faits et une critique si sûre, quant à la *Croix de Marseille*, bien placée pour connaître les faits et les personnes, on les ignore, de parti-pris. On écarte tout ce qui ferait obstacle au plan qu'on s'est tracé.

(Revue Catholique, du 20 novembre.)

L.-M. Mustel.

EN VENTE

chez tous nos dépositaires :

MISS D. VAGHAN & M. MARGIOTTA

DÉFENSE DE L'EX-GRANDE-MAÎTRESSE PALLADISTE

Grande brochure in-octavo de 64 pages. — Prix : 50 centimes

Franco par la poste : 60 centimes.

Le 33^e. Crispi

Il est plus opportun que jamais de parler de ce remarquable ouvrage qui a eu le don de déchaîner contre son auteur toutes les colères de la secte. C'est, en effet, à la suite de la publication de ce volume, littéralement bourré de documents, que la franc-maçonnerie, ne pouvant nier les documents eux-mêmes, dont les sources sont minutieusement indiquées, a pris le parti de nier et de faire nier l'existence même de Miss Diana Vaughan.

Parmi les comptes-rendus qui ont été publiés par des écrivains catholiques au courant de la question, nous en reproduisons deux.

Voici d'abord ce que M. Albert Desplagnes, ancien magistrat, écrivait dans le numéro d'octobre de la *Revue Catholique des Institutions et du Droit* :

« J'ai eu récemment deux bonnes fortunes littéraires. Au moment où je venais de lire le bel ouvrage de M. Pierre de la Gorce sur le second Empire, j'ai reçu le livre de Diana Vaughan sur Crispi, qui a complété pour moi, — je dirai comment, — une notable partie du précédent, c'est-à-dire tout ce qui concerne l'histoire de la question romaine et de la révolution d'Italie.

« Diana Vaughan n'annonce, par le titre de son livre, qu'une biographie de Crispi. Elle donne beaucoup plus. Outre que la biographie du politicien palladiste est complète, l'auteur présente, en réalité, une histoire détaillée et documentée de toute la révolution italienne, à laquelle Crispi a toujours été mêlé depuis cinquante ans. Et cette histoire, que M. de la Gorce raconte au point de vue officiel, ne montrant guère que ce qu'avouerait un historiographe de Victor-Emmanuel et d'Humert, Diana Vaughan nous en montre les coulisses, c'est-à-dire la part qu'y a prise la Haute-Maçonnerie.

« Je n'hésite pas à dire que cet ouvrage est remarquable et des plus précieux. Parmi tant de révélations des actes de la secte, je n'en connais pas que je puisse lui comparer. C'est un prodigieux recueil de faits ignorés ou mal connus, presque tous graves ; un ensemble de documents inédits jetant un jour éclatant et vrai sur tous les Francs-Maçons d'Italie qui ont joué un rôle quelconque dans la politique depuis un demi-siècle. Tous ces documents sont coordonnés et forment la première histoire vraie de la révolution italienne. Les autres sont superficielles en ne montrant pas les causes vraies et les agents réels de cette révolution. Le livre actuel va *al fundo*. Il montre que le peuple, la nation sont restés étrangers à tout, et que ce qui s'est fait est l'œuvre de quelques centaines de Maçons commandés, comme de vrais esclaves, par une douzaine d'individus, soumis eux-mêmes, *perinde ac cadaver*, à Mazzini, aujourd'hui à Lemmi et Nathan.

« Je ne puis avoir la pensée de résumer le prodigieux travail de Diana Vaughan, ni même de parler de quelques-unes de ses révélations, fût-ce l'empoisonnement de Cavour, les trahisons de tout l'entourage du roi François II, la sincérité des hauts-maçons à l'égard les uns des autres, etc. De même des documents. Tout le livre est à lire, et il est plein d'intérêt à chaque page. Il est plutôt encore bon à consulter à propos de tout

homme, de tout acte de la révolution. Je recommanderai particulièrement les révélations que Diana Vaughan fait relativement à la Tunisie, et qu'elle a complétées récemment dans *la Croix*, sur des dénégations que lui opposait la secte gouvernementale. Il y a telle personnalité sectaire marquée au fer rouge par la vaillante convertie, qui ferait bien de disparaître, lors même que tout le cabinet Méline, suivi des plus hauts Maçons, tenterait de lui refaire une virginité.

« J'avais, dans la chronique de mai 1896, mentionné le doute où l'on pouvait être de l'existence ou de l'identité de Diana Vaughan. Elle a démontré, par des preuves matérielles irrécusables, son existence et la parfaite identité de Diana convertie avec l'ex-palladiste. Je suis heureux de pouvoir le dire en rassurant les personnes qui craignaient une mystification. Je suis heureux surtout de la publication d'un livre aussi important que celui de *Crispi*.

« On a voulu contester la réalité des faits révélés, ou du moins on a demandé quelles preuves pouvait en donner l'auteur. La question me paraît mal posée, et elle pourrait être faite à tous les auteurs de mémoires historiques. Ici, Diana raconte ce qu'elle sait d'après les documents maçonniques et les Francs-Maçons qu'elle a connus et vus à l'œuvre. Or, depuis plus de trois mois que son livre est publié, on n'a vu aucune dénégation, aucune protestation contre des accusations qui sont, certes ! assez graves, puisqu'il s'agit d'ordinaire de crimes ou d'infamies des plus variés. On connaît ce travail en Italie comme en France. Or, les accusés se taisent, si puissants qu'ils soient, Crispi comme tous les autres. L'auteur ne peut être tenu de donner la preuve matérielle de tout ce qu'il fait connaître. Quand les accusés répondront, on pourra lui demander la réplique ; c'est tout, le bon sens l'indique.

« On doit être prudent, mais il ne faut pas nier ce qui est prouvé, et l'on ne peut sortir, avec un historien, des règles communes relatives à la certitude. J'estime que les récits et les révélations de Diana Vaughan sur la vie de Crispi et sur toute la révolution d'Italie sont précieux à recueillir, qu'ils constituent une arme sérieuse contre les sectaires, et que, jusqu'à preuve contraire, on doit considérer ce livre comme une histoire des mieux documentées, des plus complètes et des plus accablantes que nous ayons sur les actes de cette bande de malfaiteurs et d'assassins qu'on appelle la Haute-Maçonnerie européenne.

« N'oublions jamais que, derrière beaucoup de gouvernements actuels, c'est cette bande criminelle qui gouverne ; nous serions insensés et ingrats si nous repoussions quelqu'un qui, ayant connu et vu à l'œuvre ces bandits, vient nous apporter, avec preuves et documents, son témoignage sur les crimes qu'ils ont commis ou qu'ils méditent contre l'Eglise et la France. »

A la même époque, les *Etudes religieuses*, revue bibliographique des RR. PP. de la Compagnie de Jésus, ont publié un article très favorable dû à la plume de Mgr A. Battandier, qui habite Rome et connaît bien les dessous de la politique italienne.

Voici cet article :

« Tout le monde savait que Crispi était franc-

maçon ; mais beaucoup ignoraient qu'il était obligé, de par son initiation palladiste (il vaudrait mieux mettre démoniaque, c'est plus clair), de s'asseoir en loge sur une peau de chien (p. 244). On savait que Crispi avait un haut grade dans la maçonnerie, le 33^e ; mais on se demandait s'il avait franchi le pas qui sépare les loges ordinaires des triangles palladistes. Il a réussi à se faire recevoir Mage Élu le 16 août 1876 (p. 244). Miss Diana était alors bien à même de le savoir, et la planche palladiste, dont elle donne (p. 316) le fac-similé (document qui fut remis par M. Luigi Ferrari de Rimini, assassiné peu après), en est une preuve convaincante. Il y a dans cette planche, outre la signature du démon Bitru, celle de tous les palladistes participant à la réunion, non d'après leur surnom de guerre, mais en clair.

« On savait bien que Lemmi, et Crispi sous ses ordres, dirigeaient la politique italienne, au moins dans ce qu'elle avait de contraire à l'Eglise ; mais il faudrait citer tout le volume pour voir cette influence commencer par Mazzini (voir page 175, sur la brouille officielle de Mazzini et Crispi), se continuer par Lemmi, s'étendre non seulement à la lutte contre l'Eglise, mais aux moindres détails de la vie politique, dans ce pays dont le vrai roi serait le démon gouvernant par les palladistes. Tous ceux qui s'occupent des choses italiennes estiment que, à la mort d'Humbert, la république sera proclamée en Italie ; ce qu'on sait moins, c'est la façon traîtreusement habile dont s'y est prise la maçonnerie, avec Crispi comme instrument, pour arriver petit à petit à ce résultat.

« La façon dont Miss Diana explique l'expédition d'Abyssinie est non seulement vraisemblable, mais encore nombre de personnes, en Italie, qui suivent d'un œil inquiet la marche du gouvernement, ont deviné le jeu secret de l'ancien premier ministre et ont vu en lui, comme disait Mazzini, le fossoyeur de la monarchie. Le pacte a été conclu ; la maçonnerie, après avoir fait avec Victor-Emmanuel l'unité italienne, laissera régner son fils, mais, ce temps passé, c'en est fait de la dynastie de Savoie. Les loges, guidées par les Triangles palladistes, veulent la république, parce que seule elle pourra faire sortir le Pape de Rome, but suprême que l'on veut atteindre, pensant que l'Eglise n'y résistera pas.

« On ne savait de l'Italie que ce que disent les journaux, les livres officiels ; on en voit, dans l'ouvrage de Miss Diana, la trame secrète et, grâce à ce fil conducteur, on peut se rendre compte de contradictions, d'inconséquences qui sont inexplicables et deviennent parfaitement claires.

« Le titre de l'ouvrage renferme une obscurité qu'il faut éclaircir. Il parle de la *deuxième* mort de Crispi. Crispi (pp. ix et 124) avait voulu trahir Mazzini ; celui-ci le fait empoisonner dans un banquet d'initiés et, au moment où le poison commençait à agir, le sauve avec un contre-poison qu'il lui offre, à condition que dorénavant il sera corps et âme à la secte. S'il essayait de s'échapper, le même poison lui serait servi à nouveau et, cette fois, sans contre-poison. Voilà quelle était la première mort de Crispi ; sa seconde a eu lieu politiquement cette année. A quand la troisième ?

« Par les quelques mots qui précèdent, on a pu

s'apercevoir de quel intérêt est la publication de miss Diana. Il faut ajouter qu'elle est constamment appuyée sur des documents et des citations. Parmi ces documents, nous citerons la liste des Mille combattants de Marsala (pp. 125 et suiv.), avec des annotations de la main de Crispi; et comme appendice (p. 165), la preuve que M. Lockroy n'a jamais fait partie des Mille. Il est arrivé à Palerme le 10 juin, six jours après la reddition de la ville et la cessation des hostilités.

« Les documents maçonniques abondent, et outre celui que nous avons mentionné, on y verra des circulaires secrètes de la Maçonnerie, un tableau complet de la secte en Italie (province du *Lotus d'Italie*), etc. De nombreux portraits forment l'illustration, mais ils sont en général de facture défectueuse. Ce sont d'anciennes gravures que l'on a reproduites et qui sont loin d'être des modèles. Signalons deux inutilités : le tombeau de Cecilia Metella et le temple de la Sybille; de même, une petite erreur a fait mettre l'abbé Migne (p. 245) comme un démonologue. Il a bien imprimé un dictionnaire des sciences occultes, mais cela ne suffit pas pour lui mériter ce qualificatif.

« La dernière partie du volume est écourtée, trop à notre avis, et pour l'équilibre nécessaire de l'ouvrage et pour l'importance du sujet. Cela oblige miss Diana à passer sur nombre de choses intéressantes. Elle se tait sur une circonstance, cependant typique. Parlant de l'inauguration d'une colonne à la brèche de Porta Pia, elle dit qu'elle fut entourée des drapeaux de tous les régiments qui avaient pris part à l'expédition. Elle oublie d'ajouter que dans la procession qui eut lieu, sur l'ordre formel de Crispi, les drapeaux de la Maçonnerie passèrent avant ceux de l'armée, et Humbert dut s'y résoudre. Elle n'insiste pas assez sur l'influence de la Maçonnerie dans la guerre d'Afrique, et cependant nous savons par des lettres privées (mais cependant publiées) d'officiers supérieurs qu'elle a puissamment agi et a été une des causes du désastre.

« Ce volume de la nouvelle convertie, apportant dans le camp dont elle est devenue soldat les armes des adversaires, justifie son titre. Il serait trop long de dresser la liste de tous les passages intéressants ou curieux. Contentons-nous d'en ajouter deux à ceux déjà cités, l'un sur l'entrée d'Humbert dans la franc-maçonnerie (p. 303), l'autre sur la part qu'y a prise et qu'y prend encore le clergé italien (p. 267), ainsi que l'ensemble des précautions adoptées pour qu'on ne devine pas les noms des dignitaires ecclésiastiques et qu'on ne puisse pas, comme on dit en style de police, les brûler. ».

Les NÉGATIONS de M. MARGIOTTA

Dans le numéro 14 de ses *Mémoires*, Miss Vaughan s'occupe, en quelques lignes, de la nouvelle et fantaisiste pirouette du sire Margiotta, qui soutenait, il y a quatre mois, l'existence de deux Diana, une vraie et une fausse, et qui aujourd'hui, voulant renchérir sur le docteur Hacks, vient dire qu'il n'en existe aucune.

La réponse de Miss Vaughan mérite d'être reproduite en entier :

A la question : « Miss Diana Vaughan existe-

t-elle ? » le docteur Bataille n'a pas répondu « Non. » Sa navrante trahison ne va pas jusque-là, et ceci donne espoir à ceux qui prient pour lui, se rappelant combien il fut bon.

M. Margiotta, lui, revient à la charge depuis quelques jours : il a donc offert de nouveau ses services à la secte, et cette fois, selon toute probabilité, ils ont été acceptés. A son tour, il se proclame fauxté-moin. Qui ne voit pas que tout ceci est le résultat d'un mot d'ordre à les yeux volontairement fermés.

Mais la secte va trop loin ; elle a fait un pas de clerc en se servant de M. Margiotta. Le malheureux nie avec une ridicule maladresse : il est vrai que plus maladroits et plus ridicules encore sont les journaux qui recueillent comme paroles d'Evangile les contes bleus d'un homme disant avec cynisme, avec forfanterie : « Je viens de passer trois années entières à mentir ; j'ai juré que j'avais connu Miss Diana Vaughan en 1889 à Naples ; je me suis donné pour un converti sincère, et je me montrais pieux, me confessant et communiant. Eh bien, je mentais. Je n'avais jamais vu Miss Vaughan, je ne la connaissais en aucune façon. Une dame m'avait dit l'avoir vue ; je n'en avais rien cru, parce que j'avais pris cette dame en flagrant délit de mensonge, au moment même où elle me disait cela : mais j'étais lié par un traité, il me fallait mentir comme les autres, et j'ai menti pendant trois ans, menti à la face du monde. Oui, durant trois années, j'ai été faux-témoin. Maintenant, croyez-moi ! c'est à présent que je dis la vérité ! Miss Diana Vaughan n'existe pas, c'est un mythe inventé par M. Léo Taxil, mon complice, que je dénonce à votre indignation ! »

Alors, si M. Margiotta était si peu certain que cela de l'existence de Miss Diana Vaughan, pourquoi lui écrivait-il à l'effet de lui demander quelques billets de mille francs pour reconstruire son superbe hôtel de Palmi, détruit par les tremblements de terre de Calabre ?

Si M. Margiotta tenait Miss Vaughan pour un mythe, pourquoi écrivait-il, — et ceci a été écrit de sa main, — que la seule vue de cette personne « met dans le cœur un sentiment de poésie délicate » (*sic*), compliment d'amoureux transi qui équivaut à une déclaration ?

Si, aux yeux de M. Margiotta, Miss Diana Vaughan n'a jamais existé, pourquoi, sa trop ardente flamme ayant été accueillie par le plus froid dédain, pourquoi a-t-il été irrité de dépit au point de se vanter de l'avoir possédée, cherchant à la ruiner dans l'estime de ses amis, après l'avoir couverte de fleurs ?

Si M. Margiotta n'a attesté l'existence de Miss Diana Vaughan que pour obéir à M. Léo

Taxil, comme il le prétend aujourd'hui, si c'est contre sa propre conviction qu'il écrivait ce qu'il dit lui avoir été dicté par son tyrannique complice, pourquoi, le 15 juin 1896, dans une lettre pleine de menaces et d'injures, écrivait-il à ce même prétendu complice : « Oui, Monsieur Taxil, je soutiens que votre amie Diana Vaughan, dont on a publié les portraits, ne ressemble aucunement à la Diana Vaughan que j'ai connue à Naples ! et que la Diana Vaughan que j'aie connue à Naples sache que je ne suis pas flatté du tout d'avoir été son ami ! » Cette lettre où il traite M. Léo Taxil d'imposteur et de lâche, tout en affirmant par deux fois, avec énergie, connaître une Miss Diana Vaughan, cette lettre d'outrages, M. Margiotta dira-t-il que c'est M. Taxil qui la lui a dictée ?

Et quand, par la production de la correspondance même de M. Margiotta, autographiée, la preuve a été faite publiquement qu'il n'y avait pas deux Diana Vaughan, mais une seule, M. Margiotta, comprenant qu'il s'était porté tort à lui-même en essayant sa peu chrétienne propagation de fables absurdes, faisait des excuses dans une lettre du 14 août 1896, où il écrivait entre autres choses :

« Mademoiselle, ayons Dieu toujours présent, et laissons là les contestations et les plaintes. J'en finis, en reconnaissant mon erreur : *errare humanum est*, et je vois en vous la vraie Diana Vaughan, l'ex-grande-maîtresse luciférienne, l'ex-directrice du *Palladium Régénéré et Libre*. Tout le trouble était arrivé par un portrait peu ressemblant ; je me croyais mystifié... J'ai provoqué la tempête pour avoir le cœur net... Par Jeanne d'Arc que vous aimez tant, oublions réciproquement les injures, et marchons la main dans la main pour accomplir notre sainte mission. Maintenant que je suis rassuré sur votre compte, je vous serre la main comme auparavant, et suis votre frère en Jésus-Christ. »

La lettre portait en post-scriptum :

« Par le même courrier, j'écris à M. Taxil, qui a raison d'être fâché. »

Ces excuses étaient trop incomplètes pour pouvoir être acceptées. Il ne demandait pas pardon, en effet, pour ses calomnies les plus douloureuses à une femme ; sa lettre n'y faisait aucune allusion, et cependant il savait bien que, sur ce point comme sur le reste, il avait menti. Il ne reçut donc pas de réponse.

La trahison du docteur Bataille lui a appris que les portes de la secte pouvaient se rouvrir, pour lui aussi. Et, dans l'espoir de la forte somme, il va plus loin même que le docteur. C'est en cela qu'il est ridicule et maladroit. Qui veut trop prouver ne prouve rien ; qui veut trop nier... confirme !

D. V.

CONGRÈS DE TRENTE

L'une des plus importantes Commissions du Congrès, a été celle qui reçut le mandat de créer, conformément aux vues de S. S. Léon XIII, l'organisation générale des forces antimaçonniques ; elle fut constituée sous le nom de *Commission de l'Organisation antimaçonnique*.

Le samedi 26 septembre 1896, la IV^e Section, dite de l'*Action Anti-Maçonnique*, présidée par M. le Commandeur Pietro Pacelli, et ayant pour rapporteur général M. l'avocat Scala, vota, dès l'ouverture des débats, l'ordre du jour suivant :

« La IV^e Section du premier Congrès Anti-Maçonnique International nomme une Commission de onze membres, chargée d'étudier et d'établir quel est le meilleur mode de centralisation et de direction des forces antimaçonniques catholiques, tout en laissant à chaque société particulière, reconnue ou approuvée par l'autorité diocésaine, l'autonomie de ses règlements particuliers. »

Furent élus membres de cette Commission :

Pour l'Italie : M. le comte Paganuzzi (Venise) ; M. l'avocat Scala (Turin) ; Dom Lorenzo Costa (Ravenne). — Pour la France : M. Léo Taxil (Paris) ; M. l'abbé Vallée (Tours). — Pour la Suisse : M. l'avocat Respini (Lugano). — Pour l'Espagne : M. Alejandro Pons (Barcelone). — Pour l'Autriche : M. Henri de la Porte (Vienne). — Pour la Croatie : le R. P. Segnic (Agram). — Pour les Etats-Unis : le R. P. Durin (New-York). — Pour représenter l'Union Anti-Maçonnique universelle : M. Rodolfo Verzichi, secrétaire général du Comité directif.

Cette Commission, ayant pris place dans une salle à part, se mit immédiatement à l'œuvre.

BUREAU DE LA COMMISSION

Elu dans la séance du samedi soir, 26 septembre.

Président : M. HENRI DE LA PORTE.

Secrétaire : M. ALEJANDRO PONS.

Rapporteur auprès de la IV^e Section : M. LÉO TAXIL.

Trois séances ont été tenues par la Commission :

Samedi soir, 26 septembre ;

Dimanche matin 27, après la messe solennelle ;

Lundi 28, dans la matinée.

Le lundi 28, après-midi, tous les membres de la Commission signaient le projet qui avait été délibéré et adopté, et l'apportaient à la IV^e section.

M. le commandeur Pacelli, président de la section, en donna une première lecture, et M. Léo Taxil, rapporteur de la Commission, expliqua à la section quelle avait été la discussion au sein de la Commission, et soutint le projet, en répondant aux diverses objections.

Projet de la Commission de l'Organisation Anti-Maçonnique

En posant en principe que toute organisation et action antimaçonniques doivent s'inspirer des enseignements et directions des Actes Pontificaux, et notamment de l'Encyclique *Humanum Genus*;

Le premier Congrès Anti-Maçonnique International adopte le Statut fondamental qui suit :

Statut Fondamental de l'Organisation Anti-Maçonnique

ARTICLE PREMIER

Le Conseil directif général de l'Union Anti-Maçonnique Universelle, fondée à Rome le 20 septembre 1893 et approuvée par le Saint-Siège, est constitué, à dater du présent Congrès de Trente, Centre Unique de tous les groupements antimaçonniques catholiques, soit qu'ils soient établis comme sociétés ou comités agissant isolément, soit qu'ils fonctionnent comme ligues ou fédérations.

ARTICLE 2.

Tout groupe antimaçonnique catholique soumettra ses règlements particuliers à l'autorité diocésaine, et acceptera, en toute circonstance, ses avis et ses conseils.

Les sociétés ou comités agissant isolément, ainsi que les ligues ou fédérations, du moment qu'elles auront satisfait aux conditions ci-dessus, seront reconnus par le Conseil directif général de l'Union Anti-Maçonnique Universelle comme participant à l'action commune ordonnée par le Saint-Siège.

ARTICLE 3.

Les sociétés ou comités agissant isolément, reconnus comme il vient d'être dit, ainsi que les conseils centraux de ligues ou fédérations, devront se tenir en rapports suivis avec le comité national de l'Union Anti-Maçonnique existant dans leur pays.

ARTICLE 4.

Dans toute société ou comité agissant isolément, ainsi que dans tout conseil central de ligue ou fédération, le comité national de l'Union Anti-Maçonnique Universelle aura de droit un délégué le représentant.

D'autre part, une société ou ligue reconnue par l'Union Anti-Maçonnique Universelle devra avoir un délégué la représentant au sein du Comité national de l'Union.

ARTICLE 5.

Le Conseil Directif Général de l'Union Anti-Maçonnique Universelle est seul chargé de convoquer les Congrès Anti-Maçonniques Internationaux.

Les sociétés ou comités, les ligues ou fédérations, fonctionnant dans les conditions édictées par le présent statut, prendront de droit part à ces Congrès, en la personne de leurs représentants reçus à titre de membres actifs, en se conformant aux conditions générales fixées par ledit Conseil directif.

Le projet ci-dessus a été intégralement adopté par la réunion générale de la IV^e Section. On a seulement ajouté à l'expression *Comité national* (de l'Union Anti-Maçonnique), un terme s'appliquant spécialement aux divisions de races qui existent dans l'empire austro-hongrois, afin de donner satisfaction aux nationalités appartenant à cet Etat; cette addition ne change rien au texte de la commission pour ce qui concerne la France, où l'Union Anti-Maçonnique Universelle est représentée par un Comité National siégeant à Paris.

Le Statut fondamental de l'organisation Anti-Maçonnique vient d'être définitivement promulgué par le Conseil Directif Général de l'Union Anti-Maçonnique Universelle, dans la brochure officielle, imprimée à Rome, donnant les *Résolutions du Congrès*. C'est le texte officiel lui-même que nous venons de reproduire ci-dessus.

A dater de ce jour, les Sociétés Anti-Maçonniques catholiques, qui désirent faire partie de l'Alliance Universelle, dont le centre a été établi à Rome, doivent soumettre au plus tôt leur règlement particulier au vénéré Pasteur de leur diocèse et justifier immédiatement au Comité National de l'Union Anti-Maçonnique de leur pays qu'ils ont fait cet acte de soumission.

Les portraits de Miss Vaughan

On lit dans l'*Anti-Maçon*, numéro du 5 décembre :

L'histoire des portraits de Miss Vaughan vaut la peine d'être racontée; elle est curieuse à plus d'un titre et est absolument ignorée de certains journalistes, au ton tranchant, qui, sur ce point comme sur les autres, ont négligé d'aller aux sources.

Le premier portrait de Miss Vaughan parut dans le 9^e fascicule du *Diable au XIX^e Siècle* (p. 705). Il fut l'occasion d'une lettre de la luciférienne citée à la fin du second volume parmi les « Réclamations ». Voici le texte du docteur Bataille :

« Miss Vaughan s'était procuré, à Paris, le 9^e fascicule de mon ouvrage. Nous sommes même plusieurs à croire, d'après le rapport qui nous a été fait chez ses éditeurs, qu'elle s'est présentée en personne à leur librairie; car, dans la seconde semaine d'août, une jeune femme, en costume de voyage, vint acheter plusieurs exemplaires de ce 9^e fascicule, et, l'ayant feuilleté, fit précisément, en s'adressant aux employés, des critiques au sujet des portraits de la livraison 89. Quoiqu'il en soit, voici la lettre qui fut adressée par Miss Vaughan chez les éditeurs, peu après cette visite.

Orléans, 16 août 1893.

« Pour faire parvenir au Docteur dit Bataille.

« De passage en France, je viens de lire votre 9^e cahier du *Diabole au XIX^e Siècle*.

« Pas méchant l'article biographique. Merci. Mais pas ressemblant du tout, le portrait. Votre dessinateur rajeunit Juliette et me vieillit, me transforme en caricature; grondez-le.

« La photographie qui a servi a été dérobée. Je le prouve. Elle provient d'un rebut, d'une pose mauvaise; deux épreuves seulement de cette pose furent tirées; j'avais gardé l'une et donné l'autre. Par conséquent je sais chez qui votre spécimen a été subtilisé; pas d'erreur, vous êtes pincé sur le fait. »

Un de nos amis a été vérifier le fait et a interrogé M. J., employé chez M. Delhomme. Cet employé a confirmé le fait devant témoins. Il a raconté qu'il se souvenait parfaitement de cette visite d'une jeune femme portant une toque d'un brun clair qui lui avait demandé la livraison contenant les portraits de Juliette Lamber et de Diana Vaughan. Elle critiqua fort le portrait de cette dernière et ajouta que si le dessin avait été meilleur, elle aurait pris une cinquantaine d'exemplaires, mais qu'il était vraiment trop mal fait, et elle n'en prit qu'une dizaine. M. J., frappé de cette démarche, la raconta au docteur, qui supposa que la visiteuse était miss Vaughan elle-même. D'ailleurs, ces jours derniers, l'employé, ayant vu les portraits de miss Vaughan, a déclaré la reconnaître parfaitement, surtout sur celui de M. Esnault, dont nous allons parler.

Quelque temps après, M. de la Rive, préparant son ouvrage sur *la Femme et l'Enfant dans la Maçonnerie universelle*, écrivit à Miss Vaughan, pour lui annoncer qu'il lui consacrerait quelques pages, et lui demanda d'elle une bonne photographie. Un portrait superbe, en pied et de grand modèle, fut envoyé à M. de la Rive. C'est celui qui la représente en vêtements d'homme et qui a été reproduit dans les *Mémoires d'une ex-palladiste*, page 81. Il a été fait chez Van Bosch. M. de la Rive pria alors Miss Vaughan, de passage à Paris, à l'hôtel Mirabeau où il lui écrivit, par lettre recommandée, de vouloir bien accorder une audience à son dessinateur, M. Esnault, afin qu'il pût donner d'elle un portrait tout à fait ressemblant. Miss Vaughan invita alors M. Esnault à venir la voir à l'hôtel, et c'est ainsi que, prenant part au déjeuner du 21 décembre 1893 avec le docteur Bataille, Léo Taxil et le commandeur Lautier, le dessinateur put étudier à son aise Miss Diana Vaughan et donner d'elle le portrait paru dans *la Femme et l'Enfant dans la Maçonnerie universelle* et plus tard dans la brochure *Miss Diana Vaughan et M. Margiotta*.

« Dès qu'une épreuve fut tirée, écrit M. de la Rive, dans la *France chrétienne* du 18 octobre 1896, nous l'envoyâmes à Miss Vaughan, qui nous écrivit aussitôt de Hambourg, le 31 janvier 1894 : « Mon portrait par M. Esnault me plaît, sous le rapport de la ressemblance, mais il y a une véritable hérésie dans la toilette dont il me pare. » Notre amie considérait alors comme une hérésie

ces énormes manches, fort ridicules, en effet, qui allaient cependant bientôt être à la mode et ont encore une certaine vogue. M. Esnault les avait choisies à dessein, parce qu'il savait qu'elles seraient adoptées par toutes les élégantes, lorsque notre livre ferait son apparition en librairie. De son côté, Miss Vaughan nous mandait de Berlin, le 12 février 1894 : « PORTRAIT D'ESNAULT. Une de mes amies de Paris, qui est ici, vient de m'expliquer que les manches bouffantes se portent même en soirée, mais pas encore au moment où il a fait son dessin. Je l'ignorais. Il doit travailler pour journaux de modes, puisqu'il m'a parée ainsi dès la première heure. Compliments, d'autant mieux que je tenais surtout à la tête. » Ce petit détail de coquetterie féminine a son importance aujourd'hui, dans la question de l'existence de Miss Vaughan. »

Restait une expérience à faire : présenter ces portraits, celui de M. Esnault en particulier déclaré ressemblant par Miss Diana elle-même, à un savant spécialiste ayant fait de la physionomie humaine une étude particulière. Le choix ne pouvait être douteux.

Il fallait s'adresser à M. Ledos, l'auteur du remarquable *Traité de la Physionomie humaine*. C'est ce qui a été fait.

De Miss Diana Vaughan, M. Ledos a déclaré tout ignorer, sinon que certains affirmaient qu'elle avait été une sœur maçonnerie ayant joué un rôle important et qu'elle était maintenant convertie, et que d'autres au contraire prétendaient qu'elle n'avait jamais existé. M. Ledos n'avait lu aucune des publications parues sous le nom de Diana Vaughan. Il allait donc, dit-il, se contenter d'étudier le portrait mis sous ses yeux et de dire ce qu'il y voyait, sans vouloir aucunement prononcer si la personne existait ou non.

Rappelons que le portrait présenté était spécialement celui fait par M. Esnault à la fin de 1893, portrait par conséquent de Miss encore fort loin de sa conversion, à l'époque de sa lutte contre Lemmi. Voici les notes prises presque sous la dictée du sagace observateur et dans l'ordre même où les observations furent exprimées :

« Personnage remarquable, très remarquable; un type curieux et même un type hors ligne; — sectaire convaincu, qui n'accepterait pas de jouer une comédie; pénétré de son rôle, de sa mission; — beaucoup d'orgueil et d'ambition; — enraciné dans ses convictions; — je crois voir quelque chose de démoniaque dans son origine; — persévérance raisonnée, opiniâtreté, ténacité; — mélancolie, profonde mélancolie; aucune satisfaction des choses mondaines; fréquentant le monde, y faisant bonne figure sans en goûter les plaisirs; — chaste par nature et par orgueil, une vestale; coquetterie, non pas la coquetterie vulgaire, mais la coquetterie de la domination; — une véritable idole pour les francs-maçons, maçonnerie elle-même; — aimant le surnaturel et l'attirant à elle; susceptible d'être un support de choses étonnantes; — grandes déceptions; — très aimée, mais n'aimant pas elle-même au point de vue sensuel; amie dévouée, susceptible de tendresse surtout en écrits et en paroles; il ne faudrait pas lui manquer de respect, elle ne le supporterait pas; — compa-

tissante ; — ne pardonne pas les offenses par nature ; — jalousee ; — pas jalouse elle-même, se croyant au-dessus de cela ; — très musicienne, nature d'artiste ; poète : beaucoup d'imagination ; — ne manque pas de courage, de résolution, mais craint la mort ; impressionnée par l'idée de la mort ; la braverait cependant pour sa cause, à laquelle elle sacrifierait sa vie ; — on n'a pas facilement le fond de sa pensée, elle paraît se donner, mais elle ne se livre pas ; — prudente, avisée, diplomate ; — dans ses écrits, elle se laisserait aller à des imprudences par suite de son imagination ; — beaucoup de chance en argent, en affaires, mais ce qui la préoccupe surtout, c'est de dominer, d'être l'idole ; elle tient à être la première et n'accepterait pas un rôle secondaire ; — menacée de mort violente de la main d'une femme et par le poison ; — si elle quitte la franc-maçonnerie, celle-ci fera tout pour la reprendre, menaces, intimidation ; ne se laissera pas intimider, car, quoique très impressionnable, elle reprend vite son sang-froid ; — goût de solitude, pourrait se retirer dans un couvent, malgré sa nature indépendante. — Quand même M. Taxil aurait l'intention de faire mouvoir ce personnage, il en serait incapable, elle ne le laisserait pas faire. — On a donné à la physionomie de cette personne le type, les facultés et les forces indispensables au rôle qu'on lui prête. — Enfin ce type résume admirablement tout ce qui a été dit de Miss Diana Vaughan au point de vue sérieux et dramatique. »

LA PHOTOGRAPHIE DE L'ÂME

Il n'est bruit dans le monde de l'occultisme que de la prétendue découverte récemment faite par le docteur Baraduc, découverte qui ne serait ni plus ni moins que la PHOTOGRAPHIE DE L'ÂME.

Rien que le nom donné à cette découverte suffit pour nous mettre en garde sur le sens et la valeur qu'il faut lui attribuer : qui dit photographie d'un objet dit par là même un objet *photographiable*. Or, un objet ne saurait être photographiable, c'est-à-dire révélé par la lumière qu'autant que ses formes, quelles qu'elles soient, peuvent réfléchir ou émettre des rayons plus ou moins lumineux qu'enregistrent la plaque photographique ; et quelque subtile que soit cette lumière, quelque invisible aux yeux du corps qu'on la suppose, elle n'en viendra pas moins d'un corps plus ou moins lumineux, qui en sera la source. On le voit, au premier abord, à nous en tenir aux données de la psychologie vulgaire, qui fait de l'âme un pur esprit, inaccessible par conséquent aux procédés de la physique ou de la chimie, cette prétendue théorie de l'âme *photographiable* aboutit évidemment à faire de l'âme un corps, une matière quelconque, ayant formes et couleurs ; c'est-à-dire à nier l'âme, pur esprit, fait à l'image du Créateur.

Notre docteur a prévu cette objection, et c'est sans doute pour la réduire à néant qu'il s'est appliqué tout particulièrement à distinguer en nous l'âme de l'esprit, auquel seul il veut bien accorder une nature purement spirituelle. Ceci tient à sa psychologie générale que nous examinerons plus loin. Exposons d'abord le résultat de ses expériences photographiques.

Voici le texte même de la communication faite par le Dr Baraduc au Congrès psychologique de Munich :

La matière de la thèse que je soutiens est l'impression de la plaque photographique par l'homme sans contact, sans lumière solaire, sans électricité, sans objectif, par sa propre vibration personnelle, par ce qu'on peut appeler sa lumière de vie, la lumière de son âme vitale. Je possède deux cents clichés impressionnés par ces vibrations produites dans l'obscurité, comparativement faits avec ou sans électricité.

... J'insiste sur ma découverte à un double point de vue :

1° L'impression de la plaque par une force émanée de nous ou relative à notre propre vitalité, c'est-à-dire par la lumière invisible et intime du mouvement de notre âme vitale, parce que les mots de vie, âme, amour, jour et lumière ont été partout, et de tout temps, synonymes, et que ni la chaleur, ni l'électricité qui a sa graphie propre, n'influencent la plaque d'une façon similaire ; nous nous trouvons bien, par conséquent, en présence de forces extra-mécaniques, spontanées, en dehors des modes connus de l'énergie.

J'ai donc été obligé d'admettre, comme déduction logique, une lumière humaine invisible, différente de ces différents modes de l'énergie et des rayons cathodiques découverts par le professeur Röntgen.

Ces derniers ont leur point de départ dans un centre électrique produit dans le vide, tandis que les manifestations impressives de la plaque que j'apporte, ont leur point de départ dans la vitalité humaine.

Notre âme doit être considérée comme un centre de force lumineuse entretenant son existence par un double mouvement d'attraction et de répulsion de forces spéciales puisées dans le Cosmos invisible.

Les sels d'argent sont donc, non seulement, réduits par la lumière solaire, la fulguration électrique, mais encore par la lueur de l'âme humaine.

Ils nous révèlent les vibrations de notre atmosphère fluide dans laquelle nous puisons et rejetons des forces par une réelle respiration, comme nous aspirons et respirons des gaz, absorbons et rendons des substances matérielles ou liquides empruntées à notre planète.

2° Le deuxième point est le suivant : la démonstration iconographique de la plaque. Autour de nous, lorsque nous vibrons dans la profondeur de notre être, nous induisons, attirons, aspirons des ondes en anse ellipsoïdale tirées du Cosmos, qui sont comme force et finesse en rapport avec ce que nous appelons un état d'âme, épais, obscurci,

ou pur et lumineux, et nous rejetons dans ce même Cosmos des émanations plus ou moins grossières ou subtiles, suivant un état d'âme vibratoire analogue.

Nous avons donc, objectivable, dans certaines conditions produites accidentellement ou créées par entraînement, une zone, une atmosphère fluide avec ce qui n'est pas nous. *Voilà le fait acquis.*

Dans plus de 2.000 expériences, la biométrie me l'avait indiqué pour le moment sans contact à une distance; la plaque vient de me le démontrer pour la lumière enregistrée; elle m'a permis de gratifier la lumière *invisible* du mouvement *visible* constaté par l'appareil, dans cette zone de respiration, d'atmosphère fluide, périphérique à l'homme.

Nous ne sommes donc pas isolés dans le Cosmos, mais en dehors de la lumière solaire, de la chaleur, de l'électricité et des gaz plus ou moins raréfiés, nous sommes entourés par d'autres forces que nous aspirons et expirons comme le fait la respiration pulmonaire.

En résumé, la théorie des faits me porte à admettre une trinité dans l'homme : le corps, l'âme (lumière de vie) et l'esprit.

Les vibrations de cette âme de vie en nous induisent ou projettent dans le Cosmos un mouvement dont la Biométrie enregistre le mouvement et dont la lumière est iconographiée par la plaque, témoin irrécusable et véridique du phénomène qu'il enregistre.

On peut affirmer que l'âme humaine est *mouvement, lumière et création*, et que sa constatation expérimentale rentre dans le domaine positiviste de la science accessible à l'homme.

Cet exposé des expériences du docteur est complété par la petite statistique suivante :

En tout, j'ai employé, ou fait employer chez moi près de 400 plaques.

J'en ai perdu 200 environ d'une façon ou d'une autre, tout en en conservant une grande partie au point de vue de mon éducation personnelle comme technique opératoire; j'ai donc 200 plaques qui m'ont servi aux recherches précitées. Dans ce nombre, j'ai 20 plaques avec *anses ellipsoïdales* de la force vitale; de plus, j'en ai fait faire une dizaine d'autres en dehors des 400 plaques susdites.

Ansés de force vitale cosmique : 30, sur peut-être une soixantaine d'essais, sans que je puisse affirmer ce dernier chiffre.

Je ne crois pas me tromper en accusant 40 plaques voilées *volontairement* à ma connaissance, et j'ai compté 25 images modulées par l'esprit créateur.

Et voilà ce que l'on appelle la photographie de l'âme!

Nous avons beau scruter le texte précité, il nous est difficile d'y découvrir quelque chose qui ressemble à une révélation de l'âme proprement dite; les impressions obtenues par le docteur sur ces 400 plaques ne vont, tout au plus, qu'à nous révéler photographiquement quelque chose de cette atmosphère fluide, si chère aux occultistes, et dont M. de Rochas a

déjà essayé de démontrer l'existence et la sensibilité. Nous n'avons pas besoin des expériences du docteur Baraduc pour savoir que l'âme se manifeste dans le corps humain et à sa surface par mille phénomènes qui révèlent, à l'œil et à la sensibilité externe, sa présence et son action; pour savoir qu'elle est en nous le principe de la vie, du mouvement, et que, selon le terme profond de la scolastique, elle *informe* le corps. A ce point de vue de la psychologie traditionnelle, en photographiant un phénomène quelconque du corps, ou, si l'on veut, de l'atmosphère fluide qui l'enveloppe et qui ne saurait être qu'une dépendance du corps disparaissant avec lui, on photographie en quelque façon l'âme elle-même qui en est le principe et la source invisible et intangible.

Mais de là à photographier l'âme en elle-même, de la photographie de l'effet à la photographie de la cause, il y a un abîme que ne franchiront jamais, à notre avis, les plaques les plus magiques, fussent-elles sensibilisées et manipulées par le docteur Baraduc, doublé de Roentgen et d'Edison.

Sentant ce que sa formule « *la photographie de l'âme* » a de prétentieux et d'équivoque, le docteur nous dit bien qu'il n'a pas d'autre ambition que « d'interpréter sur la plaque sensible les radiations nerveuses que notre corps projette à notre insu, *selon notre état d'âme.* » Accordons que les impressions photographiques obtenues par le docteur traduisent réellement les *radiations nerveuses* projetées, à notre insu, par notre corps; mais que s'ensuit-il de là, par rapport à notre âme? De quel droit logique en infère-t-il que ces impressions sont en rapport direct et réel avec les états d'âme qu'il y suppose représentés? Il n'y a là, évidemment, qu'une pure hypothèse, résultant de l'idée préconçue et de l'intention bien arrêtée chez l'expérimentateur de rapporter à l'âme et à son action les moindres signes qui apparaîtront sur la plaque gélatinée.

Disons d'abord que ces signes sont très obscurs, et qu'avec une imagination aussi inventive que celle du docteur, on peut y lire tout ce qu'on veut. La preuve en est que le docteur lui-même est fort embarrassé pour les décrire et les spécifier : ce sont des anses ellipsoïdes, des nuages, des tourbillons, des pois lumineux ou noirs, des ondes, des tissus avec mailles et nœuds, etc., où il lit, sans hésitation, tous les états que l'âme peut subir, depuis la simple vie animale jusqu'aux états les plus transcendants de la prière, de la contemplation et de l'extase (1). Nous voilà bien loin, il faut l'avouer,

(1) Nous ne donnerons qu'un exemple de la merveilleuse imagination du docteur. Il s'agit d'une plaque ayant vu le soleil, et cependant *réagissant encore sous les rayons photochimiques de l'invisible* : « La forme, nous dit le docteur, représente un souffle supérieur à trois boules blanches sor-

de ce qu'il appelle l'âme sensitive et vitale.

Mais admettons encore une fois que ces images élémentaires, confuses et vagues, représentent en réalité les vibrations de la « *lumière de vie*, de la *lumière de l'âme vitale* » ; ces vibrations ne pourront jamais révéler que les phénomènes vitaux communs à l'humanité, et qui ne sont différenciés dans l'individu que par les conditions particulières de sa propre constitution, de son propre tempérament, ou, comme il le fait entendre lui-même, par l'appropriation ou absorption des substances ou forces extérieures actuellement en contact avec son organisme. Que ces traductions photographiques, *anses ellipsoïdales de la force vitale* ou *anses de force vitale cosmique* obtenues sans contact, sans lumière solaire, sans électricité, soient un curieux phénomène à ajouter à ceux que nous a révélés la photographie, nous ne le nions point ; mais nous ne pouvons y voir qu'un effet de rayonnement matériel du corps humain, effet rentrant entièrement, par conséquent, dans le domaine de la *physiologie*, et n'ayant rien à nous apprendre des *états d'âme* du sujet. Il n'a été donné qu'à certains saints privilégiés, éclairés d'une lumière surnaturelle, de pénétrer jusqu'à l'essence immatérielle de l'âme et de découvrir, par des indices à eux seuls reconnaissables, ces états d'âme que l'on voudrait aujourd'hui nous donner comme accessibles par de simples procédés physiques ou chimiques.

Nous n'aurions pas songé à critiquer les expériences du docteur, s'il s'était borné à nous les présenter comme une preuve de ce qu'il appelle les *radiations nerveuses* du corps humain et une confirmation de l'existence de l'atmosphère plus ou moins lumineuse, qui, prétend-on, l'enveloppe. Mais, comme nous allons le voir, son entreprise a une tout autre portée. Ses expériences photographiques ne sont qu'un point de départ pour bâtir, sur des fondements ayant une apparence scientifique, toute une psychologie nouvelle, empruntée en grande partie aux doctrines de la philosophie occulte, de la Kabbale et de la Théosophie :

tant d'un nez appartenant à quatre figures correspondant aux quatre points cardinaux : une concentrée et soufflante, nord ; une forme grave, sud ; une triste sèche, est ; une forte réjouie, à l'ouest. Le souffle à trois boules blanches, de force réductrice en haut, poussé par le sympleuma des quatre entités, représente la lettre *damed*, nombre 12, l'esprit se dégageant de la matière ; il est terminé en bas par deux points de force subtilisante des sels d'argent. On remarque quatre figures sympleumatiques orientées qui sortent de différentes formes énormes. »

Cette image photographique, ainsi interprétée par le docteur, représente l'état d'âme suivant : « *Invocation à l'esprit de vie* ».

Il faut être diablement clairvoyant pour découvrir toutes ces belles choses dans les taches insignifiantes d'un cliché qui a vu le soleil.

Pour se convaincre que le Dr Baraduc n'est qu'un disciple des doctrines occultes les plus extravagantes sur l'âme depuis Hermès jusqu'à Boehm, Eliphas Lévi, et M^{me} Blavatski, il suffit d'ouvrir son livre intitulé :

L'Âme humaine. — Ses mouvements, ses lumières et l'iconographie de l'invisible fluidique.

« Est-ce l'antique magie, s'écrie-t-il dès le début, qui sort du sanctuaire ténébreux où elle était adorée et vient à son heure s'incliner devant la science humaine et se dévoiler d'elle-même à son tour ?..... Peut-être. — J'ai toutefois trouvé une méthode démontrant l'existence de l'*Invisible fluidique*, qui se graphie sur une plaque sensible, et la création d'images fluidico-vitales par l'*esprit* modulant la force vitale animique..... L'âme se meut et luit, on peut en observer les mouvements et en recueillir la lumière vivante. »

Un peu plus loin, le Dr Baraduc se donne ouvertement comme héritier de la science des grands occultistes d'autrefois, « qui, sans doute pour exprimer par des symboles les formes et les vibrations des forces invisibles possédaient des moyens enregistreurs perdus depuis... L'invisible est attiré par la volonté humaine mise en dispositif d'aspiration pneumique, forçant l'appel et créant le courant attractif des forces ambiantes, appartenant à la vitalité ou à l'intelligence universelle. L'esprit humain pourra de même projeter son propre corps fluidique psychique et la plaque le recueillir. Le tout est de pouvoir créer le courant, il n'est pas besoin de lentille ».

On le voit, l'*esprit* n'est en somme qu'une machine aspirante et respirante, s'assimilant les matériaux cosmiques avec lesquels il est en contact, au moyen de son propre corps fluidique qu'il peut projeter au dehors. Ce corps fluidique ne serait autre chose que l'*âme*, la forme lumineuse de l'esprit, le *Double* des spirites, la *Mumie* de Paracelse.

« L'esprit, dit le docteur, n'a qu'à concevoir avec force et netteté l'image à laquelle il veut donner un corps fluidique, et sous une douce pression de la volonté, cette image s'évacue par la main et vient se graphier sur la plaque avec laquelle elle est en contact dans l'obscurité. Les personnes dont l'imagination et la volonté sont puissantes projettent les images qu'elles créent ou celles des personnes auxquelles elles pensent, sans l'aide de l'électricité. La plaque reçoit et garde l'image produite. »

Le docteur a obtenu ainsi son portrait actuel, son image polarisée et une image renversée. Bien plus cette force de volonté *iconographique* va jusqu'à projeter des images photographiques à une distance indéfinie. L'auteur en donne pour preuve la psychicone obtenue

par télépathie entre M. Istrati et M. Hasden, de Bukarest, directeur de l'enseignement.

Voici textuellement son récit :

« Le Dr Istrati, se rendant à Campana, il est convenu qu'il doit, à date fixe, apparaître à Bukarest sur une plaque du savant roumain, à une distance environ Paris-Calais :

« Le 4 août 93, M. Hasden évoqua l'esprit de son ami en se couchant, un appareil au pied, l'autre à la tête de son lit.

« Après une prière à l'ange protecteur, le Dr Istrati s'endort à Campana, en voulant avec toute sa force de volonté apparaître dans un appareil de M. Hasden. Au réveil, le docteur s'écrie : « Je suis sûr que je suis apparu dans l'appareil de M. Hasden, comme une petite figurine, car je l'ai rêvé très clairement. »

« Il l'écrit au professeur P..., qui va lettre en main et trouve M. Hasden en train de développer.

« Je copie textuellement la lettre de M. Hasden à M. de R... qui me l'a communiquée.

« Sur la plaque A, on voit trois essais, dont l'un, celui que j'ai noté au dos avec une croix, est extrêmement réussi. On y voit le docteur regarder attentivement dans l'obturateur de l'appareil dont l'extrémité en bronze est illuminée par la lumière propre de l'esprit.

« M. Istrati revient à Bukarest et reste tout étonné devant son profil physionomique ; son image fluide est très caractéristique, en ce sens qu'elle l'exprime plus exactement que son profil photographique. La réduction du portrait et sa psychicone télépathique sont très ressemblantes. »

« Nous avons sous les yeux une reproduction photographique des prétendus portraits du Dr Istrati, projetés par celui-ci à près de 300 kilomètres de distance. On y voit en effet une silhouette de tête fort vague, se détacher en blanc sur fond noir.

Mais, nous l'avouons, cette expérience isolée, unique, ne saurait nous satisfaire, et si le résultat a été aussi concluant que le prétend le Dr Baraduc, nous nous demandons pourquoi, en présence d'une telle merveille, les deux amis de Bukarest n'ont pas renouvelé l'expérience et pourquoi le Dr Baraduc lui-même, qui paraît doué de la puissance d'imagination et de volonté qu'il exige de l'expérimentateur, n'a pas ajouté sa propre expérience à celle du Dr Istrati. Il nous donne bien trois prétendus portraits de lui-même obtenus par sa méthode et qu'il met en face d'une photographie ordinaire exécutée par Nadar : 1° l'obographie de son corps fluide ; 2° l'iconographie de son fantôme psychique ; et 3° l'image géométrique de son esprit pur. Or, la plaque n° 1 n'offre qu'un nuage de taches confuses, où il est impossible de distinguer aucune forme ; le n° 2 offre bien une tache noire qu'avec beaucoup de bonne volonté on peut prendre pour la forme vague d'une tête humaine (Nous nous demandons, en passant, pourquoi ces iconographies

ne représentent que la tête, et non pas le corps humain entier ?) et le n° 3 présente, mais très distinctement, se dessinant sur fond noir, une croix blanche à rayons égaux, reliés au point d'intersection par un petit nœud en forme de cercle : ce que le docteur appelle les rayons divins, avec leur mince cercle de manteau odique, et communiquant avec les quatre souffles de l'esprit. Nous laissons au docteur la responsabilité de son interprétation du signe ; mais, ce signe, si nettement tracé en face des autres graphies si confuses et si insignifiantes, nous rend perplexe et, au risque de passer pour incrédule, nous voudrions bien être nous-même témoin de l'opération et de la manipulation.

Ce que nous pouvons affirmer, en connaissance de cause, c'est que tout cet appareil d'expériences photographiques ne tend, comme nous l'avons dit, qu'à échafauder une psychologie qui substitue aux doctrines de la foi sur l'âme les plus bizarres et les plus incohérentes imaginations de l'occultisme ancien et moderne.

A la suite des Kabbalistes et de la théosophie, le Dr Baraduc reconnaît dans l'homme sept principes qui se divisent ainsi hiérarchiquement :

Esprit	{	âme divine, dont le signe est Vau.
		âme spirituelle.
		âme humaine ou âme spiritique.
Âme ou	{	âme animale.
		âme astrale.
Corps astral	{	force vitale.
		Corps matériel.

Comme nous l'avons vu, les expériences du Dr Baraduc, en dépit de la modestie qu'affectent certains passages de son exposition, embrassent toute la série de ces sept principes, depuis la force vitale jusqu'à l'esprit ou l'âme divine. Il est vrai que nous ne connaissons ces principes que par les interprétations données par lui aux signes photographiques obtenus, et qu'il serait par trop ambitieux de sa part de vouloir nous imposer des interprétations qui relèvent uniquement de l'imagination de l'interprète ou des divers systèmes occultes qui ont contribué à sa théorie.

Y aura-t-il plus de vérité dans la partie du système qui s'attache surtout à nous faire connaître l'âme, corps psychique ou fluide de l'esprit ? Nous retrouvons de ce côté les mêmes tendances à justifier par l'expérience scientifique les pires théories de l'occultisme, l'âme ici se confondant entièrement avec la matière et n'étant qu'un *fluide lumineux*, ou un *mouvement lumineux objectivable*, dont la forme animo-psychique est « une boule de lumière dans le noir. »

De même qu'il y a sept principes dans la nature humaine, il y a aussi sept lumières

particulières de l'âme, correspondant à ces sept principes, dont voici le tableau :

1^{re} lumière : *Od*, trame de vie cosmique s'individualisant, en se divisant en pois lumineux ; aspir du Somod, corps fluidique.

2^e lumière : *Somod*, conjonction synthétique des tissu vivant, nuées, animules-vie.

3^e lumière : *Aour*, entité instinctivo-intelligente, âme-germe, unité vivante, espèce.

4^e lumière : *Psych-Aour*, âme humaine, entité spirituelle.

5^e lumière : *Psych-Icone*, image de l'Esprit modulant la forme animique.

6^e lumière : *Ob*, émanation de l'âme humaine, expir du Somod.

7^e lumière : *Psych-Extase*, expansion de l'Esprit se libérant hors la forme.

Il va sans dire que pas une de ces lumières n'a échappé aux plaques du Docteur, qui les a distinguées et classées avec une précision et un scrupule scientifiques qu'on ne saurait trop admirer.

Pour donner une idée de la profondeur d'analyse dont témoignent ces descriptions, il suffira de citer celle de la sixième lumière :

« *Sixième Lumière* : Esprit universel. — Etat d'âme : prière à l'esprit universel psychique du monde. (Si cet esprit universel psychique du monde n'est pas le Dieu du Dr Baraduc, je ne comprends plus rien à son système). La prière a infléchi en ellipse un très beau réseau de fines *lamelles psychiques* ? en tissu lamellaire ; pneuma subtil cosmique, trame universelle de lumière, d'une pureté très remarquable avec formes grandes sous le voile lumineux. On voit aussi des traits de lumière à gauche, en forme de penne de plumes. Ce sont, sans doute, ces projections penniformes que les saints ont vues, quand ils les ont symbolisées sous la forme d'une colombe, du phœnix et de l'oiseau du paradis. »

C'est, on le sait, une des manies de l'occultisme moderne de vouloir ramener aux forces et aux effets naturels qu'il prétend découvrir les miracles opérés par Jésus, ses disciples ou les saints. Dans le chaos de doctrines qui le composent et que l'on retrouve dans le livre qui nous occupe, tout se mêle et se confond, le voile d'Isis, le manteau de Tanith ; l'illumination des Mahatmas, l'auréole des saints et le manteau de gloire des élus ; la Communion des Saints et la Communion avec la Providence d'Eliphas Lévi. Pour le Dr Baraduc, le démon disparaît du monde ; l'obsession et la possession ne sont plus que l'effet d'une névrose, ou plus scientifiquement parlant, du parasitarisme fluidique contracté par la respiration de l'âme du monde animo-fluidique ; une communion fluidique, qui fait que deux âmes, deux personnalités se trouvent dans un seul corps. Le

Docteur a obtenu (nous n'en saurions douter) la signature de ce parasitarisme fluidique avec la forme de la personne accouplée.

On conçoit qu'en face de pareilles découvertes, le Docteur, pendant les deux années qu'il a consacrées à ces recherches, se soit souvent, comme il l'avoue, senti pris de vertige. Une seule chose nous étonne, c'est que sa raison ait pu résister à de pareils assauts, et qu'on n'ait pas à déplorer un cas de folie de plus, une nouvelle victime des audaces et des témérités de la science.

Pour nous, il nous apparaît clair comme le jour qu'il faut mettre ce livre à côté de tous ces essais prétendus scientifiques qui, sous prétexte de ressusciter une science ensevelie dans les arcanes de l'occultisme, tendent à démolir la foi au surnaturel et à obscurcir les idées les plus claires sur l'âme et ses destinées.

Les expériences du Dr Baraduc n'auront pour résultat que de servir de confirmation aux absurdes rêveries du spiritisme et de la théosophie.

Déjà son système est exploité outre-Manche.

Dans le numéro de septembre dernier du *Lucifer*, l'un des organes les plus en vogue du spiritisme anglais, Mrs Besant, l'une des prêtresses accréditées de l'occultisme théosophique, invoquait à l'appui de sa propre théorie de l'âme et de ce qu'elle appelle les *formes de la pensée* (thought-forms), les expériences du Dr Baraduc. L'exposition de son système nous aidera à nous faire une juste idée des tendances et de la valeur psychologique de l'invention du docteur français.

Le Dr Baraduc, de Paris, dit-elle, vient de forcer la barrière ; il est sur la voie qui mène à photographier les images *astro-mentales*, à obtenir des représentations visibles de ce qui (elle le reconnaît) à un point de vue *matérialiste*, serait le résultat des vibrations de la matière grise du cerveau.

Il est depuis longtemps reconnu, pour ceux qui ont étudié attentivement la question, que certaines impressions étaient produites par la réflexion des rayons ultra-violetts venant d'objets invisibles par les rayons du spectre ordinaire.

Le Dr Baraduc a obtenu diverses impressions en pensant fortement à un objet, l'effet produit par la *forme de la pensée* apparaissant sur une plaque sensible. Il a ainsi essayé de projeter le portrait d'une dame morte qu'il avait connue, et a produit l'impression due à sa pensée d'un dessin qu'il a fait de cette dame sur son lit de mort. Il dit, fort justement, que la création d'un objet est le passage extérieur d'une image hors de l'esprit et sa matérialisation subséquente, et il cherche l'effet chimique causé sur les sels d'argent par cette image créée par la pensée. Une illustration frappante de cette assertion, c'est celle qu'il donne dans une image photographique représentant une force rayonnante, la projection d'une fervente prière. Une

autre prière produit des formes ressemblant au feuillage d'une fougère, et une autre des formes rappelant une pluie serrée. Trois personnes, pensant à leur union dans l'affection, projettent une masse oblongue et ridée. Un jeune garçon au désespoir et caressant un oiseau mort apparaît sous la forme d'une masse enveloppée d'un réseau de fils recourbés et enchevêtrés. Un profond sentiment de tristesse se traduit par un violent tourbillon.

Ce sont là, d'après Mrs Besant, des illustrations instructives et suggestives. Mais il est clair, ajoute-t-elle, que ce qui est obtenu, ce n'est pas l'image de la pensée, mais seulement l'effet causé dans la matière éthérée par ses vibrations, et il est nécessaire d'apercevoir clairement la pensée pour comprendre le résultat produit.

Mais le Dr Baraduc n'est qu'un novice, et ses prétendues révélations ne sont qu'un infantilisme en comparaison des lumières que la théosophie nous apporte sur ces *formes de pensée* qui, dans le système de Mrs Besant, sont causées par les vibrations produites dans le *corps mental* par l'activité du Moi, et qui passent du corps mental dans le *corps astral*, où elles revêtent une essence élémentaire.

Ces formes de pensée ont été scrupuleusement observées par les théosophes, qui ont déterminé la couleur spéciale appartenant à chacune d'elles; et voici comment, selon Mrs Besant :

Les représentations des formes de pensée, nous dit-elle, jusqu'ici données, ont été obtenues de la manière suivante : Deux Théosophes clairvoyants ont observé les formes causées par des pensées définies projetées au dehors par l'un d'eux, ainsi que les formes projetées par d'autres personnes sous l'influence de diverses émotions. Ils les ont décrites aussi exactement et aussi complètement qu'ils ont pu le faire à un artiste qui les accompagnait, et celui-ci en a fait des esquisses colorées, jusqu'à ce que la reproduction approche de la réalité.

Avant d'entrer dans le détail de ces images, Mrs Besant pose trois principes généraux : 1° la qualité de la pensée détermine sa couleur; 2° la nature de la pensée détermine sa forme, et 3° la netteté de la pensée détermine la netteté de l'image. Voici donc, d'après les révélations de ces deux théosophistes, dont malheureusement Mrs Besant nous laisse ignorer les noms, les formes et les couleurs des pensées fidèlement traduites, sous leur dictée, par l'artiste, dont les dessins colorés accompagnent le texte du *Lucifer*.

COULEUR DE NOS ÉMOTIONS

Cette couleur dépend du nombre de vibrations accomplies dans l'espace d'une seconde, et cela est aussi vrai dans le monde astral et le monde mental que dans le monde physique. Dans les deux

premiers, les corps vibrent sous l'influence de la dévotion; l'*aura* sera teinte de bleu plus ou moins intense, beau et pur selon la profondeur, l'élévation et la pureté du sentiment.

Dévotion : couleur bleue

Dans une église, on peut voir de telles formes de pensée s'élevant, non pas sous des traits définis, mais par masses roulantes de nuages bleus. Trop souvent, la couleur est obscurcie par un mélange de sentiments égoïstes, le bleu alors se teintant de brun et perdant son pur éclat.

Mais la pensée de dévotion d'un cœur parfaitement désintéressé est d'un éclat aussi pur que le bleu profond d'un ciel d'été. A travers ces nuages bleus brilleront souvent des étoiles d'or excessivement éclatantes et versant comme une pluie d'étincelles.

Colère : couleur rouge

La colère produit le rouge de toutes nuances, depuis le rouge terne de brique jusqu'au plus brillant écarlate. La colère brutale se traduit par des éclairs d'un rouge sombre, tombant de nuages ténébreux; tandis que la colère venant d'une noble indignation donne un vif écarlate, beau à voir; mais cependant produisant un frisson désagréable.

Amour : couleur rose

L'affection, l'amour, produisent des nuages de teinte rose, variant du cramoisi terne, l'amour animal, au rose rouge, mêlé de brun par l'égoïsme.

Jalousie : couleur verte

Du vert terne aux plus délicates nuances de rose, à mesure que l'amour se purifie de ses éléments égoïstes et s'étend de plus en plus dans les vastes cercles d'une tendresse généreuse et impersonnelle et d'une large compassion pour tous ceux qui sont dans le besoin.

Intelligence : couleur jaune.

L'intelligence produit des formes de pensée jaunes. La raison pure tendant à des fins spirituelles donne naissance à un jaune délicat et beau, tandis qu'employée à des fins égoïstes ou ambitieuses, elle ne donne que des formes orangées, d'un orange clair et intense.

FORME DES PENSÉES

La forme des pensées est déterminée par leur nature.

Dévotion : une fleur.

Ces pensées prennent constamment la forme d'une fleur excessivement belle, variant de contours, mais caractérisée par des pétales dirigeant leur pointe en haut et ressemblant à des flammes azurées.

Métaphysique : formes géométriques.

L'étoile à cinq pointes est une pensée dirigée vers le LOGOS, une sainte aspiration à être en harmonie avec la loi cosmique. Les pensées qui prennent les formes géométriques, telles que le cercle, le cube, la pyramide, le triangle, le pentagone, le double triangle, etc., sont des pensées ayant trait à l'ordre cosmique ou des concepts métaphysiques.

Colère : un éclair ou un stylet.

Le livide éclair tombant de nuages sombres, que représente la fig. 4, a été donné par l'aura d'un homme grossier et presque fou furieux de l'East End de Londres, au moment où il levait la main pour frapper une femme; cet éclair causa un frisson d'horreur, comme s'il pouvait tuer. Le stylet effilé (fig. 5) est la pensée d'un violent sentiment et désir de vengeance et de meurtre, entre-tenu, pendant des années, par un homme contre une personne qui lui avait fait une grave offense. La figure 6 (le rayonnement d'une bombe qui éclate) représente la pensée d'une colère explosive, mêlée d'éléments de mentalité, dont le mélange la rend plus dangereuse que si elle était purement passionnelle.

Nous faisons grâce au lecteur du reste de la description.

De pareilles niaiseries pourraient passer à la rigueur, si on nous les donnait comme de pures imaginations à l'usage des *Keepsakes* anglais; mais la théosophie, qui se prend au sérieux, nous les présente comme des résultats scientifiques acquis à l'occultisme; et le *Borderland*, une des Revues occultes les plus répandues en Angleterre, les insère à la suite des expériences du Dr Baraduc, sous le titre pompeux de : *Suggestions for psychic Students*. Suggestions fournies par la science aux étudiants psychiques.

Ce rapprochement nous édifie sur le mérite relatif des deux inventions; et pour nous, nous n'hésitons pas à mettre les révélations du Dr Baraduc et celles de Mrs Besant dans le même sac. Les plaques du docteur valent les illustrations du *Lucifer*; tout cela peut amuser un instant les oisifs, jeter même de la poudre aux yeux des *Etudiants psychiques*; mais ne saurait en rien altérer les convictions des esprits qui examinent toutes ces belles découvertes à la lumière de la foi et de la saine raison.

Peut-être même avons-nous pris trop au sérieux ces amusements prétendus scientifiques. En pareille matière, l'ironie serait plutôt de mise; et pour discréditer les assertions du Dr Baraduc, suffirait-il de rappeler ce qu'on raconte à propos de ses *photographies d'âme* qui n'ont pas réussi: le docteur aurait voulu, dit-on, photographier l'âme de plusieurs personnages politiques considérables. Mais l'essai échoua; la plaque est restée complètement noire.

Pour conclure, nous doutons fort que la *photographie de l'âme* du Dr Baraduc apporte la moindre lumière, même à la science physiologique de l'homme.

En tout cas, nous lui recommandons les lumineuses révélations de son critique d'Outre-Manche; elles pourront le mettre sur la voie d'une découverte bien plus étonnante et bien

plus merveilleuse encore, celle de la *photographie des couleurs de l'âme*. Ce n'est pas assez de la forme des pensées, se résolvant en pluie, en tourbillon, en fougère; nous ne serons pleinement satisfait et convaincu que le jour où nous verrons apparaître sur ses clichés les nuages bleus parsemés d'étoiles d'or de la dévotion ou les roses de l'amour.

Gilbert Jonas.

Les Anges et les temps présents

(suite)

Joignons à ce fait un des nombreux exemples, beaucoup plus concluants, de bilocation des saints. Nous croyons devoir nous guider surtout sur l'observation des faits, et nous nous convaincrions que cette observation ne laisse debout que deux hypothèses, le dédoublement et la substitution angélique. La bilocation rigoureuse n'a pas lieu.

Une députation de sauvages inconnus vint un jour frapper à la porte d'un couvent franciscain, au Nouveau-Mexique: ils demandaient le baptême et des apôtres pour leur nation. Grande fut la surprise des religieux d'apprendre qu'une femme inconnue avait instruit ce peuple des mystères du christianisme et l'avait disposé au baptême. Cette femme, sans autre appui que son zèle, venait par intervalles au milieu d'eux, parlant leur langue et appuyant ses discours par des miracles. Elle s'absentait parfois sans qu'on pût savoir le lieu de sa retraite. Sur la description qu'ils firent de son costume et de ses traits, les franciscains leur montrèrent une image de la mère Louise de Carrion, dont la réputation de sainteté était alors universelle en Espagne. Les Indiens reconnurent le costume en observant que la femme qui les catéchisait était beaucoup plus jeune et d'une grande beauté.

Ce fut bien une autre surprise lorsque les religieux, désignés pour accompagner les Indiens, arrivèrent avec eux dans la région encore inexplorée du Nouveau-Mexique où ils étaient attendus: le royaume entier, la famille royale en tête, étaient préparés à recevoir les sacrements et devint le centre d'une chrétienté importante.

Le gardien du couvent franciscain, le P. Alonso de Benavides, entreprit quelques années après le voyage d'Espagne pour découvrir la sainte religieuse, instrument de toutes ces merveilles. Ce lui fut chose facile, grâce au général de son Ordre, qu'il trouva à Madrid et qui était informé de tout par les Directeurs de Marie d'Agréda. Obligée par l'obéissance à s'ouvrir de son intérieur au P. Alonso, l'humble religieuse lui confirma tout ce qu'il avait appris: était-elle transportée au-delà des mers avec son corps ou sans son

corps ? Elle l'ignorait comme saint Paul ; mais le fait lui était arrivé plus de cinq cents fois, de sorte qu'elle savait les noms des provinces et des royaumes de ces contrées et pouvait les décrire, ainsi que les mœurs et les usages des naturels, aussi bien qu'un missionnaire qui eût vécu parmi eux.

Nous pourrions citer cent exemples semblables, tous, à part quelques rares exceptions, justifiant l'aveu que Ribet laisse tomber au préjudice de sa thèse : « Généralement, tandis que dans l'apparition la personne vivante parle et agit et demeure en pleine possession d'elle-même ; au point de départ, au contraire, elle paraît absorbée par l'extase, ou même dans l'immobilité de la mort. » (1^{re} p., ch. xiii, n. 15.)

Avec un tel aveu, nous avons beau jeu à conclure. Si c'est le même corps qui est simplement visible en deux lieux à la fois, pourquoi ici et là n'est-il pas perçu dans le même état ? Si Marie d'Agréda cathéchise les Indiens en Amérique, elle doit reproduire les mêmes actes dans la cellule de son couvent d'Espagne. Si Agnès de Langeac converse à Saint-Sulpice avec M. Olier, il ne faut pas que dans son couvent les médecins Romeuf et Terrisse discutent devant son corps insensible sur son état de mort ou d'extase.

De la différence d'états dans les deux apparitions, il faut conclure à la non-identité des sujets et partant à l'intervention des anges au moins sur l'un des deux points.

La non-identité des sujets favorise l'hypothèse des divers dédoublements qui soucit à certains auteurs, malgré les difficultés qu'elle présente.

Le dédoublement de l'âme et du corps est une mort violente, suivie de résurrection, choses à peine tolérables.

Le dédoublement de l'âme sensitive et de l'âme intelligente n'est pas plus admissible, parce qu'il détruit l'unité de la substance spirituelle.

Il y a un autre dédoublement, celui du corps, non cette sorte d'exfoliation, à l'aide de laquelle l'abbé de Lignac, oratorien, explique la multiprésence eucharistique, mais celui de certains philosophes qui admettent l'existence d'un corps intermédiaire entre le corps matériel et l'âme, uni à celle-ci même après la mort. Cette hypothèse est celle qui concorde le mieux avec les faits.

Il est certain que dans ces translations, l'âme est tout entière là où elle opère, le corps restant au point de départ dans une inertie relative.

Si avec Ribet nous nous reportons au moyen âge, nous assistons à des exemples de translation donnés publiquement par les sorcières ; sous les frictions répétées de l'onguent ma-

gique, ces femmes tombent dans un sommeil profond, pendant lequel elles éprouvent toutes les émotions d'une réelle présence au sabbat.

D'autre part, le corps est aussi, d'une certaine manière, réellement transporté avec l'âme.

« Pour prouver la réalité du transport extatique, les Lapons, dit J. Scheffer, rapportent ordinairement du pays, où ils se sont rendus pendant que leurs corps restent inanimés sous leurs tentes, tout ce qu'on leur a demandé comme gage de vérité, un couteau, un anneau ou autre chose. » (*Laponie*.)

Sainte Lidwine et Catherine Emmerich, dans leurs nombreux voyages extatiques en Palestine, à Rome et ailleurs, se blessent réellement aux épines ou aux cailloux de la route, et l'ange de Lidwine lui fait remarquer lui-même ce témoignage d'une translation corporelle.

Les formes vaporeuses sous lesquelles le sorcier opère ses méfaits, se comportent comme la doublure corporelle, recevant les coups qui se répercutent sur le corps resté au logis. C'est ce que M. de Mirville a fait ressortir particulièrement à propos des manifestations de Cideville.

Si ce dédoublement vous semble inadmissible, nous n'avons qu'à nous rejeter entre les bras des anges, et à croire, avec Ulrich Molitor, que le saint est transporté par un ange au lieu où il opère et qu'un autre ange représente, au point de départ, le corps insensibilisé par l'extase.

Des témoignages positifs fortifient cette présomption.

La religieuse d'Agréda, racontant l'enlèvement très vraisemblable de Marie au ciel aussitôt après sa naissance, rejette la bilocation qui ne pouvait rendre présente à la Trinité la sainte enfant tout entière, et fait tenir simplement sa place dans le berceau par un ange qui prend sa figure.

Le P. Séraphin cite l'exemple d'une extatique encore vivante au moment où il écrivait (1871), qui aurait le privilège d'apercevoir l'ange chargé de la représenter au point de départ.

Ce sentiment adopté, suivant le même Père, par plusieurs écrivains mystiques italiens, est donc, à la différence de la théorie de Leibnitz, le mieux concordant avec les faits.

§ III. — *Apparitions des démons et des bons anges ; formes propres et signes distinctifs ; les formes enfantines sont les plus communes.*

On peut toujours, sinon toujours facilement, distinguer les apparitions diaboliques de celles des bons anges, en s'éclairant de la loi qui préside à ces manifestations. Cette loi serait, suivant Suarez, une loi d'harmonie entre le corps factice et l'esprit qui en est le moteur ; « aussi ces corps trahissent-ils les misères de l'esprit, » (iv, ch. 36). Cela revient à dire que le moteur

ransforme l'instrument à son image. Comment expliquer alors les contrefaçons de l'ange de lumière?

Deux lois gouvernent le mauvais esprit dans les apparitions : la vérité de Dieu qui lui interdit de nous en imposer et l'oblige à paraître ce qu'il est, c'est-à-dire à manifester extérieurement sa condition de misère et de désordre moral; puis la propre dépravation de cet esprit déchu, qui lui fait trouver une satisfaction amère à renverser, ou du moins à blesser l'ordre et les convenances. On peut observer le germe de cette dépravation dans l'esprit de contradiction et la bizarrerie de certains enfants; ce travers, souvent aimable dans le jeune âge, ne diffère qu'en degré de la révolte de l'ange déchu; la médecine appelle la manie *une forme fruste* de la folie; l'esprit de contradiction est la forme fruste de la révolte diabolique.

Le démon donne aux formes d'animaux la préférence sur la forme humaine pour signifier la dégradation dont il est frappé; par les formes d'animaux nocturnes, il fait entendre qu'il est enfant de la nuit et inspirateur des œuvres de ténèbres; pour signifier la cruauté de ses mœurs et la perversité de ses goûts, il choisira les animaux connus pour leur férocité ou leur caractère immonde : de là les dragons, les lions rugissants, les satyres, les lamies et les onocentaures de la Bible; et les apparitions populaires de tigres, de loups, de chats noirs, de serpents, de pores, de crapauds. Sainte Thérèse raconte que, se livrant un jour à des propos futiles avec une personne mondaine, elle aperçut venant dans leur direction un crapaud, à une heure et dans un lieu où rien ne pouvait justifier la présence de cet animal.

La forme humaine n'est pas interdite au démon, mais il l'allère par un mélange hétéroclite de membres d'animaux, exprimant par cette confusion de traits l'anarchie qui règne dans ses facultés blessées.

Le type de ces manifestations est le Baphomet des loges palladiques, corps de femme terminé par les pieds et la tête du bouc, une tête haut encornée, à la physionomie brutale, solennelle et lamentable. « *Les pieds*, dit saint Augustin, *figurent les actes et les désirs de l'âme* »; les pieds de bouc dénotent donc la dépravation des actes et des affections, et la tête, la dépravation de l'intelligence.

On peut voir à ce sujet les illustrations du *Diable au XIX^e Siècle*, qui reproduisent les traits les plus communs des apparitions diaboliques. Ces représentations sont un peu monotones, faute pour le lecteur de pouvoir se rendre compte du symbolisme qui préside à ce bizarre assemblage de formes, dont l'expression dominante est plutôt l'impuissance et le ridicule que la terreur. C'est le seul reproche qu'elles

méritent, et il renferme, du reste, un indice d'authenticité.

Très souvent, la forme humaine est simplement déshonorée par un ou deux traits moins significatifs et suffisants dans la pensée de la Providence à démasquer le caractère de l'apparition : ce sont les griffes, les cornes, l'appendice caudal, le pied fourchu, signes de la cruauté, de la force brutale et de l'infériorité morale de la bête; le ventre proéminent indique avec moins d'équivoque la prédominance des appétits inférieurs : le Lucifer enfant du Docteur Bataille présente cette difformité, et il n'est pas sans intérêt de remarquer ce même trait relevé dans un récit du *Grand Exorde de Cîteaux*.

Les cornes sont plus invariablement encore le signe caractéristique de l'ange déchu. Sybacco, le génie familier de Lemmi, a des cornes de bélier. Quand les trois démons supérieurs qui se précipitaient sur Diana Vaughan, à genoux devant l'image de Jeanne d'Arc, sont repoussés par la vertu de la sainte, leur beauté s'évanouit soudain, et ils paraissent pourvus des divers appendices révélateurs de leur déchéance, cornes et queue, ce qui imprime l'accent du désespoir à leurs hurlements de rage.

Le front cornu, chose singulière, est attribué partout au démon, même chez les peuples les plus sauvages : « Les anciens Canadiens, comme les Palatons, écrit le comte de Résie, représentent les mauvais esprits avec des fronts cornus et jetant du feu par la bouche et par tous les orifices du corps. » (Ch. 1^{er}.)

Dans le bas Niger, le dieu des honneurs, Ikanka, a des cornes perpendiculaires, ainsi que le dieu des adultes; et ce qui prouve la puissance de la tradition, c'est qu'on en prête même aux génies auxquels on serait naturellement disposé à les refuser, tels que le génie des jeunes garçons et celui des jeunes filles.

Où chercher la raison de cet étonnant accord avec les traditions de l'Occident? Ce n'est pas dans l'imagination du peuple, incapable d'une théologie si profonde, ni dans l'Écriture, qui n'offre rien de semblable, mais dans des apparitions primitives, dont la mémoire a été ravivée d'âge en âge. Aujourd'hui encore, sans s'inquiéter de nos susceptibilités et de notre délicatesse, Bézélzébuth nous parle, à Charleston, de ses cornes! Il fait même de ses cornes ce que les amants font de leurs cheveux, des gages d'affection tendre! Il en a sacrifié une en faveur de ses fidèles, sauf à la laisser repousser ensuite, dit le Docteur Bataille : et chacune des trente-trois mères Loges du Lotus en détient un fragment, la pointe étant à Rome. (22^e fasc.)

Il est des apparitions d'un discernement

plus difficile. Le démon revêt parfois la forme humaine pure, avec les charmes de la jeunesse et de la beauté. Cette illusion a son correctif. Par une attention de la Providence divine, il n'est aucune apparition diabolique qui n'offre quelque circonstance suspecte ou étrange, capable d'inspirer la défiance sinon au visionnaire, du moins à un directeur éclairé, ce qui revient pratiquement au même, puisque la prudence nous défend d'obéir à une vision sans le contrôle du directeur.

Sous les traits d'un bel enfant en robe rouge, le démon joue avec les deux fils du juge de Tedworth. Une circonstance singulière de l'apparition ne saurait passer inaperçue : deux couteaux en forme de croix sont plongés dans le cœur de l'adolescent. Que signifie cette blessure ? La créature frappée à mort dans sa vie la plus haute : « Il n'est pas, dit le Sage, de plaie plus envenimée que la plaie du cœur, *et omnem plagam et non plagam videbit cordis.* » (Eccli., xxv, 18.)

La même remarque se vérifie dans une tradition populaire de l'Allemagne. Les jeunes filles peuvent, dit-on, moyennant un cérémonial très simple, voir leur lutin : un jeune enfant apparaît dans un seau d'eau, nu et les reins traversés de part en part d'un coutelas. Cette légende présente bien les deux caractères des apparitions diaboliques, l'impureté et la détresse, et la jeune germaine ne les imaginerait certainement pas : la nudité de l'enfant choque le sentiment naturel de sa pudeur, et la vue de la blessure la fait tomber en syncope, ce dont le lutin la punit sur-le-champ. Ces deux caractères suffisent, à notre avis, pour faire sortir le fait de l'ordre purement légendaire.

Ces deux manifestations sont claires. Il en est d'autres dont l'auteur ne se trahit que par la violation de quelque convenance. Aussi n'est-il pas surprenant que des âmes droites, et même des saints, subissent cette illusion un temps parfois considérable. Catherine de Bologne fut trompée ainsi, durant trois ans, par de fausses visions du Christ et de la Vierge Marie. Un matin, par exemple, qu'elle entraînait à l'église, le démon s'offrit à elle sous les traits de Jésus crucifié, les bras étendus et la tête penchée, comme pour l'embrasser : « *O infidèle, lui dit-il, tu m'as ravi ton cœur; rends-moi ce que tu m'as volé!* »

Une autre fois, la Sainte Vierge, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, lui adressa d'un ton menaçant ces désolantes paroles : « Puisque tu n'as pas voulu te débarrasser d'une affection coupable, je ne t'accorderai pas l'amour de mon Fils. » Catherine était nayrée et n'échappait au désespoir que par l'héroïsme de l'obéissance.

La note suspecte de ces visions est dans les paroles.

Celles de Marie sont de nature à jeter le trouble dans l'âme, et les saintes apparitions n'inspirent que des sentiments de confiance. Quant aux paroles du Sauveur, elles sont loin de répondre à la dignité d'un être surnaturel tel que lui.

C'est surtout les apparitions contemporaines racontées dans des ouvrages tels que ceux de Diana Vaughan, qu'il est intéressant d'étudier à ce point de vue.

Quels que soient les agréments physiques des jeunes hommes qui se donnent pour Lucifer et les autres chefs de démons, plusieurs indices dans la physionomie et le langage trahissent l'imposture et la contrainte. Si la nudité pleine d'aisance de l'apparition proclame son indépendance des lois de la pudeur, l'indépendance de sa condition est loin de ressortir avec avantage des circonstances qui l'accompagnent. Sans parler des piteux échecs qui jettent parfois le ridicule sur les évocateurs les plus en crédit, les manifestations qui ont lieu sont soumises à des règles bien étroites : à Charleston, par exemple, c'est un jour par semaine, le jour et l'heure de la mort du Christ, et l'entretien ne dépasse pas trente-trois minutes. Celui qui mesure la permission, la retire parfois brutalement, dans une phrase commencée, sans égard pour la compagnie, ce qui ne laisse pas de donner à réfléchir.

Le lecteur m'objectera avec assurance une autre apparition déjà célèbre, celle de Lucifer à Diana Vaughan.

Le dieu a fait prévenir d'avance la jeune fille de la faveur qu'il lui réserve, et elle s'y est préparée par une sorte de jeûne. Introduite dans le sanctuaire, elle médite quelques heures devant l'image grimaçante du Baphomet : bientôt, l'obscurité qui l'environne s'éclaire du rayonnement de mille petites flammes qui jaillissent le long de la muraille et la tapissent ; d'autres flammes s'attachent à ses vêtements, puis sept coups de tonnerre retentissent et le dieu paraît, assis dans sa grâce et sa majesté, à la place du Baphomet disparu.

La jeune fille, qu'une éducation soignée devait rendre difficile, est comblée au-delà de son attente : « Sa mâle beauté, en ce jour inoubliable, est indicible, écrit-elle ; sous ma plume, je ne trouve aucune expression pour faire comprendre cette splendeur imposante et ravissante ; nulle comparaison aussi n'est possible avec les statues célèbres d'Apollon ou autres, les plus parfaites. »

Pas de dissonance, pas de contrainte ; tout est correct, d'autant plus rigoureusement correct que Diana Vaughan est un esprit de pre-

mier ordre, qu'on ne mystifie pas, comme un 33^e, avec l'anneau. Où surprendre le bout de l'oreille?

Où? mais dans les circonstances qui précèdent : une incorrection, cher lecteur, qui vous crève les yeux : précisément le grotesque et infâme Baphomet, devant lequel la jeune initiée a dû se tenir en méditation, malgré les protestations de son sens moral et de son sens esthétique, profondément blessés ; rappelez-vous son monologue ! C'est bien là l'idole du temple : si elle s'effaçait pendant l'apparition, Lucifer apparaît à sa place, ils ont ensemble une solidarité qu'il est impossible de désavouer ; et c'est en la contemplant qu'on se dispose à la faveur de la vision personnelle.

Ce détail n'est rien pour l'observateur superficiel, soit ! il est énorme pour un esprit droit qui se rend compte des choses.

La ligne de démarcation entre les apparitions des bons et des mauvais anges est généralement profondément marquée.

Les bons anges apparaissent quelquefois sous la forme d'êtres inanimés, globes de feu, étoiles, étincelles ; le plus souvent sous la forme d'animaux dont la vue n'éveille que des idées d'innocence, de douceur, de pureté. Agnès de Jésus, dans son couvent, est accompagnée d'un agneau merveilleux qui ne la quitte jamais. Des colombes sont vues sur l'épaule de saints tels que David d'Irlande ; et, par antithèse, les hommes de Satan ont la familiarité d'oiseaux de mauvais augure ou de mauvais renom. Marseille se souvient encore de l'assassin Matraccia et du perroquet mystérieux, qui, perché sur son épaule, le protégeait en prison, devant le tribunal et jusqu'à l'échafaud, où il s'évanouit dans les airs.

Des milliers d'oiseaux inconnus assistent aux funérailles d'Elisabeth de Hongrie. Autour de la maison où expire Vincent Ferrier, les anges se réunissent sous la forme de très petits oiseaux d'une éclatante blancheur.

Ces gracieuses métamorphoses sont d'autant plus recherchées des anges qu'elles ménagent la sensibilité de notre amour-propre et sont proportionnées à notre enfance spirituelle : « Dieu parle aux juifs par une forme humaine, dit un Père, et aux gentils par un être insensible. »

Nous n'ajouterons pas, avec Benoît XIV, que ces formes sont exclusives aux bons anges : le démon se transforme en ange de lumière, il les usurpe donc comme la forme humaine, dans sa beauté, mais avec moins de facilité peut-être, car le symbolisme des animaux purs est d'un sens plus déterminé : une colombe sera toujours l'emblème de la fidélité chaste, tandis qu'un adolescent, avec les grâces de son

âge, peut être, en ce genre, le signe équivoque de choses très opposées.

Les anges prennent la forme humaine dans différents états, en rapport avec les leçons qu'ils veulent nous donner et les secours qu'ils nous présentent.

Un ange se montre à saint Justin sous les traits d'un vieillard, et sous les dehors de la pauvreté à saint Grégoire, pape, à saint Yves et à Maries de Maillies. Mais, le plus souvent, ils veulent nous donner une idée de leur gloire, et les formes choisies expriment à l'envi la grâce, l'agilité, la force, la pureté, l'amour ; leur vêtement corporel est tout ce que nous pouvons imaginer de plus digne d'une immortelle intelligence.

Ils prennent les formes de la virilité, surtout où ils ont à exécuter des œuvres de force et de puissance : tels sont les anges qui paraissent à la tête des armées.

Ordinairement, ils affectent les dehors et les grâces de l'enfance. Il nous faut appuyer sur cette particularité curieuse qui déroute lecteurs et écrivains religieux.

Ainsi, l'abbé Pron, qui a écrit l'histoire de Benoîte du Laus et des fréquentes apparitions angéliques, qui embaumèrent ce lieu sauvage, ne sait comment expliquer l'impression que produit sur l'esprit de Benoîte la petitesse des anges : « *Benoîte était grande de taille, dit-il, de là, sans doute, sa coutume de trouver les anges petits et de le leur dire.* »

L'explication est bien aventurée : les anges paraissent petits, parce que Benoîte est grande ! Si cette différence de taille n'est pas justifiée par une différence proportionnelle d'âge apparent, elle constitue une difformité, les anges sont des nains, ce qui est inadmissible. Jamais récit ne les a présentés, à l'âge d'homme, sous une taille d'enfant ; toujours l'âge répond à l'exiguité de la taille. Ces apparitions d'anges enfants n'en produisaient pas moins sur la naïve bergère une impression légèrement défavorable : « *Mais que vous êtes petits !* » leur disait-elle.

Il faut que les anges aient de graves raisons de s'exposer à froisser ainsi le sentiment que nous avons de leur éminente dignité. Quelles peuvent bien être ces raisons ? Si l'on réfléchit, on ne tardera pas à découvrir que leur première raison est le besoin d'être vrais, de se montrer tels qu'ils sont, dût-il leur en coûter dans notre estime. Les autres sont des leçons à notre adresse.

Au viii^e siècle, raconte Baldrice, archevêque de Dol, un dragon colossal ravageait l'Irlande, gouvernée alors par le roi Elga : les hommes et les animaux étaient la proie du monstre ; son haleine infectait l'air, ses ébats avaient tari à sa source une rivière et changé ainsi en

désert la campagne environnante. Touché des plaintes de son peuple, l'évêque du pays implora le secours du Très-Haut par un jeûne de trois jours, après lesquels il eut l'inspiration de marcher, avec son troupeau contre l'ennemi public.

A la vue du monstre dont le dos ressemblait à une colline, les combattants, un moment stupéfaits, se mirent ensuite à pousser une grande clameur en décochant une grêle de flèches. La bête resta immobile; en s'approchant, on reconnut qu'elle était morte et on trouva près d'elle une épée et un bouclier comme on en peut donner aux enfants, et qui furent, sur l'avis de saint Michel lui-même, portés en témoignage au Mont Tombe (1).

Devant cette épée et ce bouclier minuscules, le lecteur est déconcerté; l'Archange prend-il plaisir à nous mystifier? Si nous avons à représenter le chef des milices célestes, nous figurerions un colosse, dérobé derrière un vaste bouclier et brandissant une de ces épées à deux mains, comme on les portait au moyen âge. C'est notre style; ce n'est pas le bon : là où le bouclier est large, il y a grande surface vulnérable, et ce qu'on demande à la pesanteur de l'épée, c'est la vigueur qui manque au bras.

Le démon a aussi notre style, le style ampoulé; il s'offre à nos yeux sous la figure de dragons monstrueux, d'hommes gigantesques, parce qu'il a besoin de nous en faire accroire : Satan apparut un soir à saint Antoine sous les traits d'un géant, dont la tête touchait au ciel.

Les révélations religieuses humaines n'échappent pas à ce piège grossier de prendre et de présenter l'énorme pour le fort. Le chamelier de la Mecque raconte son voyage au ciel avec la fausseté hyperbolique naïve du sectaire oriental; son récit est fait pour émerveiller le pâtre arabe; comment douter? Le narrateur a vu et mesuré : il décrit les cieux d'abord, puis un de leurs plus nobles habitants, l'archange Gabriel. C'est un géant qui a été toisé, et en preuve le prophète donne une de ses dimensions, c'est l'évaluation en lieues de l'intervalle qui sépare ses deux yeux. A ce trait jugez de la taille, à cette taille jugez de l'excellence.

Voilà bien l'invention de l'esprit humain pour un barbare, l'excellence appréciée à la toise, comme aux yeux du Bavarois la plus belle rue de Munich est la plus longue.

Il n'est pas dans la destinée du Coran d'être, comme la Bible, justifiée par les découvertes de la science. On sait, hors de l'Arabie, les mesures proportionnelles du corps humain, et

il est démontré qu'à une telle largeur du front, l'ange Gabriel était incapable de se tenir debout dans le ciel du prophète.

On n'a ni ces bévues, ni ces naïvetés dans le camp des anges blancs; on n'ignore pas que la grandeur et la complication des instruments accusent la faiblesse de l'agent lui-même : si mon bras était fort, quel besoin aurait-il pour mouvoir ce bloc de ce levier et de ces mouffles? Les bons anges rejettent donc tous ces moyens et trouvent leur force dans ce dénûment qui les appuie sur Dieu.

C'est la leçon qu'ils nous donnent dans les proportions enfantines de leurs corps, qui nous ont fait comprendre déjà leur amour de la pureté. Ils nous forment à la simplicité des enfants; ils nous montrent par cette petitesse ce que sont les dispositions intérieures dans le monde de la grâce, réalisant sous nos yeux la parole du maître : « *Si vous ne devenez semblables à des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.* ». Ce royaume est à eux et pour nous, c'est par l'état d'enfance spirituelle que nous y entrons et qu'ils y restent.

Le seul contact du monde surnaturel nous revêt de cette aimable disposition, comme si elle était la robe nuptiale du festin de l'agneau. Quand sainte Hildegarde et Catherine Emmerich pénètrent dans ce qu'elles appellent la *lumière vivante*, les idées et les sentiments de la vie terrestre tombent par enchantement comme une écorce en vétusté et, malgré les glaces de l'âge, elles ne sentent plus que l'ingénuité de l'enfance.

La piété inaugure dès cette vie ce bienheureux état. Ouvrez la grille d'un de ces cloîtres isolés dans le monde. Si le chef est assez fort pour être père, pour veiller avec une charité égale aux besoins de chaque membre, en dépit des différences d'âge, ils auront dans leurs mœurs, leurs défauts mêmes, les aimables qualités des enfants.

Telle est la disposition des anges : rassasiée de toutes les jouissances, leur aimable foule est pourtant dans un acte perpétuel d'abnégation envers le Créateur : plus d'inquiétudes de leurs actes, plus d'incertitude de leur sort; ils ne vivent, comme les enfants, que par l'amour et la reconnaissance. La crainte filiale du Seigneur est le fondement et le couronnement de la sagesse : en s'initiant péniblement dès ce monde à cette vie délicieuse, le juste mérite de la goûter pleinement dans le ciel. C'est donc avec une haute philosophie que le Sauveur nous présentait les enfants comme des modèles de nos dispositions intérieures, et c'est la leçon de choses qu'il ne cesse de nous répéter dans toutes les visites de ses anges.

(1) Ces armes sont en airain. Le bouclier, ovale, est muni de quatre petites croix; l'épée a la forme d'un poignard. « *J'ai eu l'honneur de voir en 1667... dit le V. Boudon, l'écu et l'épée qu'on garde dans le trésor.* »

ICONOGRAPHIE DES ANGES

Comment l'antiquité a-t-elle représenté les anges et comment l'art chrétien les représentait-il depuis ?

Si nous interrogeons l'art chez les Hébreux, la plus ancienne de leurs représentations angéliques est celle qui couronne l'Arche d'alliance. En quoi consistait cette représentation ? C'était, suivant Josèphe, des animaux ailés qui n'approchaient d'aucune figure connue ; Villalpand y voit, au contraire, avec plus de vraisemblance, des formes humaines pourvues d'ailes, et son opinion est confirmée par les récents progrès de l'archéologie égyptienne. Les deux chérubins de l'Arche ont leurs analogues dans la barque sacrée des Egyptiens, véhicule des dieux et des morts sur le Nil céleste. Si l'Arche d'alliance ne ressemble pas à la barque, les chérubins sont au moins une imitation de ceux qui figurent dans ses ornements : leurs ailes se touchent aussi, celles d'arrière déployées en haut parallèlement au bras, celles de devant inclinées vers le sol.

Il s'agissait, en effet, pour Moïse de mettre en relief les attributs angéliques les plus nécessaires aux Hébreux, la vélocité, l'intelligence, la protection. Le peuple était voyageur, et l'ange se transportait à l'avant ou à l'arrière de l'armée en marche pour faire face à tous les dangers : les emblèmes qui s'offraient naturellement étaient donc la figure humaine et les ailes (1).

Plus tard, quand les Hébreux furent établis dans la terre promise, il devint nécessaire, pour représenter la conquête et la domination des anges nationaux protecteurs, de recourir à un système de formes plus compliqué ; on combina entre elles les formes d'animaux qui symbolisent l'empire sur les différentes espèces vivantes : l'aigle est le roi des oiseaux, le taureau et le lion règnent sur les animaux domestiques et sur les animaux sauvages, l'homme sur la nature entière ; l'être qui réunit ces formes a ainsi « *des ailes pour voler,*

(1) La figure humaine suffit à l'art chrétien pour symboliser l'intelligence. Il y a d'autres signes : nous ne disons rien du miroir et du hibou de Minerve. Nous voulons parler du miroir naturel de l'âme, les yeux. L'Apocalypse nous décrit les animaux symboliques d'Ezéchiel pleins d'yeux sur toute la surface du corps. « *Quatuor animalia plena oculis ante et retro* (iv. 6). » Le signe est énergique, mais dans cet état, peu accessible à l'art. Il est cependant reproduit quelquefois avec une heureuse sobriété : ainsi, les artistes japonais représentent les divinités infernales avec un troisième œil au milieu du front. Et, coïncidence qui n'est pas fortuite, parmi les manifestations diaboliques contemporaines, le génie familier du souverain pontife sataniste Lemmi est décoré dans ses apparitions de cet œil supplémentaire. Ces trois yeux signifient, à ne pas s'y méprendre, la vive pénétration des êtres spirituels ou peut-être l'avantage dont ils se prévalent, d'embrasser dans leur clairvoyance les trois points de la durée : le passé, le présent, l'avenir.

des mains pour saisir et des pieds pour prendre possession du sol. » (VIGOUROUX)

Malgré ces modifications profondes de la forme simple primitive, on continua d'appeler du nom de *chérubins* la représentation de ces anges tutélaires. De là, les sens divers donnés au mot *cherub*, qui signifie d'abord *taureau*, puis métaphoriquement *robuste*, et dont la signification la plus générale est *un assemblage d'animaux hiéroglyphiques*.

De là, ces animaux d'Ezéchiel dont l'énigme a tant exercé les commentateurs, et ceux de l'Apocalypse : leur aspect général est celui d'un être humain ; du côté droit, ils ressemblent au lion, du côté gauche au taureau, et au sommet à l'aigle.

L'historien Darras est le premier qui ait fait observer dans les musées assyriens de Paris et de Londres la réalisation sculpturale des quatre animaux de la vision d'Ezéchiel :

« Quatre de ces taureaux ailés, dans lesquels l'Assyrie avait symbolisé le génie, la stabilité, la force et l'activité de son empire, décoraient aujourd'hui la première salle du musée du Louvre. La tête humaine domine à tel point tout l'ensemble que nous comprenons la parole d'Ezéchiel : « *Et hic aspectus eorum similitudo hominis in eis.* » (1, 5.)

« Les pieds sont droits sur la terre, à l'état de repos, et marquent la prise de possession du sol, *recti*. Il semblait impossible d'allier cette attitude avec un autre détail en apparence contradictoire, la marche en avant. Cette particularité a forcé le statuaire à infléchir sous le poitrail une cinquième jambe correspondant à une jambe de derrière et qui s'avance dans la pose naturelle du bœuf en marche. » (Hist. eccl.)

Ce n'est pas le seul exemple de la communauté de traditions qui, en fait d'art, rapprochait les deux nations : les androcéphales, lions aux ailes d'aigle, si communs dans les sculptures chaldéo-assyriennes, rappellent les lions ailés des visions de Daniel (vii. 4) *British Mus.*

Comment expliquer ce rapprochement ? Ezéchiel a-t-il emprunté aux Assyriens ou les Assyriens ont-ils copié les Hébreux ? Il est plus probable que les deux peuples ont reçu de l'Egypte les traditions de l'art. Saint Clément d'Alexandrie suppose, contre toutes les présomptions historiques, que l'Egypte aurait emprunté aux Hébreux. Outre que l'originalité n'est pas dans le génie juif, personne n'ignore que ce peuple est né en Egypte et qu'à sa sortie de ce pays, il était naturellement imbu de toutes ses traditions : il emporta de plus, avec les objets d'art de ses oppresseurs, mille spécimens qu'il ne manqua pas de prendre pour modèles : les chérubins de l'Arche sont

des réminiscences et le veau d'or n'est pas autre chose que l'idole d'Apis.

« La logique réclame, dit l'abbé Vigouroux, qu'on fasse dériver l'œuvre hébraïque de l'art égyptien. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait recourir à une intervention directe de Dieu, qu'il n'y a pas raison de supposer ici. » (*Dict. Arche.*)

Les Grecs et les Romains avaient le culte et par suite la représentation des esprits ou génies. Ils leur attribuaient, comme aux dieux, la forme humaine. Ces génies étaient représentés de tout âge portant sur la tête une couronne de pavots ou de feuilles de planes, tenant de la main droite une gerbe d'épis ou une corne d'abondance; et de la gauche une grappe de raisin avec ses pampres. « La plupart de ces génies n'ont pas d'ailes, parce que la forme humaine leur est propre, » écrit L. Vaffier, (1) ou, (cette raison est la meilleure) parce que, leurs offices étaient locaux et qu'on tenait singulièrement à les voir sédentaires. C'eût été une faute sans doute de donner des ailes aux génies domestiques que la grande préoccupation des Romains était d'enchaîner au foyer, aussi bien qu'à la statue de la Victoire déjà assez sujette par elle-même à l'inconstance. C'est ce qu'on pouvait observer dans le sanctuaire de cette déesse qu'on admirait au bas de l'acropole d'Athènes.

En vertu du même principe, on accordait des ailes aux génies dont l'office ou la nature supposent un changement de lieu ou de dispositions. Ainsi, en sa qualité de génie des voyages et du trafic, Mercure a deux parties d'ailes. Sur un grand nombre de vases antiques, les génies ont des ailes : par exemple, les destins de deux adversaires sont représentés par les deux plateaux d'une balance recevant deux petits génies ailés. Sur le vase grec, dont parle Gerhard, un génie ailé plane au-dessus d'un autel et répand de l'eau sur les flammes. (*Vigouroux, Balance.*)

Il y a d'autres symboles de déplacement rapide, les quadriges et par abréviation, les roues : le signe des roues est biblique, celui des quadriges attelés est de Phidias. L'artiste grec ne trouve rien de mieux que le sphinx à sculpter sur le casque de Minerve pour représenter l'intelligence de la déesse, la forme humaine ne la distinguant pas assez du commun des mortelles ; et pour indiquer la rapidité de la pensée divine, il plaça au-dessus de la visière huit chevaux blancs de front et lancés au galop. L'emblème semble peu éloquent, mais il a l'avantage de n'altérer en rien la forme humaine aux yeux d'un art qui en était passionnément épris.

Les artistes chrétiens ne durent pas se com-

(1) *Statuaire ant.*

damner à de grands frais d'invention pour représenter les anges. Ils avaient sous les yeux les modèles de l'art païen ; ils commencèrent donc à les reproduire d'abord fidèlement, surtout dans les monuments funèbres.

« On ne peut nier, dit Raoul Rochette, que les anges du christianisme n'aient été figurés sur les monuments funèbres sous les mêmes traits que les génies des sarcophages païens, c'est-à-dire nus et ailés ; c'est ce qu'a reconnu le judicieux Bottari dans l'explication de deux beaux sarcophages extraits du cimetière du Vatican. » (*LAROUSSE, Dict. Anges.*)

L'art chrétien remonte donc aux premiers siècles du christianisme. D'Agincourt rapporte au ^{II}^e siècle l'ange ailé qui conduit Tobie, dans une fresque du cimetière de Priscille.

Ce n'est pas l'avis du chanoine Martigny qui recule jusqu'au ^{IV}^e siècle les essais de l'art chrétien. Oserions-nous dire, pour concilier ces opinions, que, pendant les trois premiers siècles, l'art chrétien adopta les traditions païennes et que ce fut au ^{IV}^e siècle qu'il commença à s'émanciper, retranchant parfois les ailes aux créations du paganisme et prenant soin plus constamment de voiler leur nudité ? Citons les paroles de Martigny.

« Les anges ne paraissent pas avoir été introduits dans la composition des tableaux chrétiens avant le ^{IV}^e siècle. Ils figurent même très rarement avec leurs attributs particuliers dans les divers monuments de Rome souterraine. Nous ne pensons pas en effet qu'on puisse regarder comme des anges ces petits génies ailés qui y paraissent, jouant avec des coqs, ou soutenant soit une coquille, soit une tablette destinée à l'épithaphe.

« Ainsi les anges sont représentés simplement sous la forme humaine dans la fresque du cimetière des saints Thrason et Saturnin (Tobie et Raphaël), et dans l'Annonciation du cimetière de Priscille. (Bottari.)

« Les trois anges d'Abraham sont distingués par le nimbe dans la mosaïque du portique intérieur de Sainte-Marie-Majeure. (^{IV}^e siècle.)

« L'ange qui apparaît à Zacharie et celui de l'Annonciation ont le nimbe et les ailes dans la mosaïque du grand arc de la même basilique. Il en est de même des deux anges que l'Eglise donnait pour escorte au Sauveur après l'apparition de l'arianisme, pour figurer sa foi à la divinité et à la consubstantialité du Verbe, suivant l'explication qu'a donnée Buonarruoti du bas-relief du diptyque de Rambona.

« Dans toutes ces peintures, les anges sont revêtus d'un pallium blanc, d'une tunique blanche et d'une étole bleue pendante de chaque côté. » (*Antiquités chrét.*, p. 33.)

Nous avons dit que l'art chrétien imita, exagéra même la réserve du paganisme au

sujet des ailes, réserve que nous n'avons pas retenue : les ailes sont aujourd'hui le signe distinctif des anges ; ce signe consistait alors dans le nimbe et les attributions. A propos des ailes, l'art religieux eut à se poser dès les premiers temps une question qu'il résolut à souhait. Il s'agissait du choix des ailes : à quel genre d'animaux les emprunter ? Lequel devait avoir la préférence, des ailes à plumes ou des ailes membraneuses ? Si le choix fait mérite la sanction du goût, il n'était pas alors sans difficulté. L'harmonie physiologique et l'harmonie morale ont leurs exigences incompatibles : on pouvait avoir à critiquer la réunion de membres hétérogènes : l'homme est dans la classe des animaux imberbes ou à duvet, comment lui prêter les ailes des animaux à plumes ? L'analogie exigeait les ailes membraneuses, peut-être attribuées autrefois aux bons anges comme l'étymologie du mot *séraphin* nous autorise à le conjecturer. Ce mot vient de *saraph*, brûlé, nom donné à un serpent ailé très commun en Arabie et en Egypte, au dire d'Hérodote. L'Anglais Th. Tenison prétend que la vivacité et l'éclat de ces serpents ailés a servi d'emblème pour exprimer le zèle et la pureté des anges, et que ce qui contribua à tromper Eve, ce fut cette forme de serpent ailé qui lui fit prendre le tentateur pour un bon ange. (*Disc. of Idol.* MIGNE, *Diction.* art. *Séraphin.*)

Si cette sorte d'ailes fut en usage, telle ne dut pas être la tradition artistique la plus accréditée, et l'art chrétien évita cet écueil sur lequel eût pu le pousser une science présomptueuse. Et avec quel bonheur, nous allons le voir : les ailes à plumes sont empruntées aux oiseaux diurnes, les ailes à membranes appartiennent aux oiseaux de nuit ; il était d'une haute convenance de refuser celles-ci aux enfants de la lumière pour en faire le signe distinctif des anges des ténèbres, les démons. La tradition chrétienne a donc très sagement sauvé la convenance essentielle, au prix d'un léger défaut d'harmonie.

L'art eut pourtant sa période de tentation : une certaine époque, il fut troublé par les visions de la littérature et des beaux-arts de la Grèce qu'un orage dispersa en Occident. Nous parlons de la Renaissance.

Les artistes s'égarèrent dans l'adoration trop exclusive de la forme. Le paganisme vaincu par l'Eglise sembla prendre par l'art sa revanche, et jouit d'un triomphe que pensèrent éterniser et les privilèges que l'art ne manque pas de revendiquer, et l'enthousiaste propagande des hommes de génie, et la protection indiscreète non de l'Eglise, mais de la cour romaine. Cet engouement eut un réveil, et l'on protesta.

Nous enregistrons avec ses exagérations une protestation qui résume l'opinion des spiritualistes.

« La Renaissance, dit Mgr Gaume, a fait subir aux anges une double dégradation : elle les a transformés en génies mythologiques et dénudés ; en cela elle a menti deux fois à l'histoire. Afin d'en faire des génies, elle métamorphose les anges en petits enfants, ce qui jure avec leur ministère : on n'envoie pas des enfants de deux ou quatre ans porter des messages.

« Au lieu de figures suaves, délicates et pieuses, elle leur donne des faces rebondies, joufflues, sans expression, si ce n'est celle d'un nourrisson copieusement abreuvé. A la place des longues tuniques gracieusement drapées, dont l'art chrétien les couvrait, la Renaissance les affuble de tuniques grecques fendues jusqu'au-dessus de la cuisse, leur met à découvert les bras, les jambes, quelquefois le corps entier.

« Au lieu de les faire servir exclusivement à des ministères augustes, comme la foi l'exige, la Renaissance les transforme en laquais et en caudataires : sur le tombeau de Marie de Bourgogne et sur celui de Philibert-le-Beau à Brou, les anges portent les écussons des princes. Sur le tombeau du cardinal de Richelieu, un ange porte d'une main les faisceaux consulaires et de l'autre la queue du manteau cardinalice. » (x^e liv., ch. 18.)

La critique ci-dessus articule donc quatre griefs : l'embonpoint donné aux anges, la bassesse de leurs fonctions, puis leur taille enfantine et leur nudité.

Ces reproches ne sont pas tous mérités, ni au même degré, le premier excepté, que nous ratifions pleinement. Les noms des Raphaël, des Pérugin, des Michel-Ange, ne sauraient nous émouvoir ; on ne critiquera jamais assez ces corps rebondis qui semblent appelés, à la suite d'une alimentation intensive, à figurer aux expositions républicaines de nourrissons aux Champs-Élysées. L'art étend-il sa prescription sur les entreprises les plus excentriques ? Quoi de plus opposé à l'idée d'esprits célestes que ces apparences tuméfiées ? Dans quel ordre classer cet étrange produit ? Est-ce une pulpe charnue, une organisation embryonnaire, un simple produit de l'industrie des comestibles préservé par ces ailerons comme entre deux feuilles végétales ?

Les personnes peu familières avec les légendes des saints seraient toutes disposées à accueillir le second grief ; rappelons cependant, s'il est permis de voir, dans ces petits génies porteurs d'insignes, autre chose qu'un gracieux caprice de l'art, qu'il n'y a pour les anges, à l'égard des chrétiens, membres mys-

tiques du Sauveur, aucun service avilissant ; nous les voyons rendre à Lidwine, à Agnès de Langeac, aux pauvres mêmes de l'hôpital de Saint-Jean-de-Dieu, les offices de garde-malades ; et dans deux apparitions de la mère Agnès à l'abbé Olier, un ange soutenait obséquieusement la traîne de sa robe.

Les deux autres reproches sont entachés simplement d'exagération.

Le reproche d'extrême jeunesse donnée aux anges est sujet à une distinction essentielle. La forme d'enfants incapables de marcher, au-dessous de trois ans par exemple, n'est ni dans les apparitions, ni dans la nature des choses : on n'attribue pas la raison à des enfants si jeunes, ce trait ne nous dit donc rien.

Un peu au-dessus de cet âge, c'est une autre question :

Les formes enfantines ont la prédilection des anges dans la plupart des apparitions, on ne saurait en disconvenir. Nous avons expliqué amplement les hautes raisons de ce choix ; c'est donc une donnée que nous ne devons pas négliger, car ce n'est qu'en restant conformes aux leçons de la Providence que nos représentations angéliques produiront tous les fruits que nous pouvons en attendre. Des anges ont apparu sous les traits d'enfants de quatre ans ; les visions les plus ordinaires nous les montrent de sept à treize ans, c'est l'âge le plus heureux pour les représentations angéliques : à cet âge, l'enfant jouit de sa raison, sans avoir atteint la limite de la puberté ; c'est à cet âge qu'il est le plus aimant et le plus aimable, sa vue n'éveillant que des idées de pureté sans le désavantage de l'ignorance inséparable d'un âge plus tendre.

Les artistes modernes ont le bon goût de remplir ces diverses conditions : « Il y a cette justice à leur rendre, écrit Larousse, qu'ils ont su donner une pureté vraiment idéale à la nudité des anges. Le plus souvent, d'ailleurs, ce sont de charmants enfants, qui sont ainsi figurés, comme dans l'Immaculée-Conception de Murillo, et, loin d'éveiller la moindre idée profane, ils ravissent l'imagination par la grâce de leurs attitudes. »

A l'âge de la raison naissante et dans un âge plus tendre, les enfants peuvent donc être nus, pourvu qu'ils soient présentés avec décence et qu'un pampre indiscret ou le bout flottant d'une écharpe ne viennent indiquer à l'attention comme avec une main, les endroits auxquels elle ne doit pas se porter (1).

Les anges revêtent d'ordinaire la forme humaine dans son plein développement, lorsqu'on leur prête une action qui suppose un grand déploiement de force, comme lorsqu'ils

(1) Exemple, l'Enfant Jésus de la Vierge du palais de Bridgewater.

combattent visiblement à la tête des armées de Judas Machabée ou d'Alphonse d'Aragon. Dans la virilité, le vêtement est de rigueur aux anges, et il est préférable dans leur adolescence. Les artistes aiment trop souvent, à cet égard, à faire parade de leur hardiesse : ils s'abusent en supposant que le vêtement leur fait perdre quelque avantage ; une page éloquent d'un livre d'Alphonse Karr est bien faite pour les détromper (1). Remarquons, cependant, que saint Denys est moins exigeant que le goût moderne : « La nudité, en général, dit-il, et en particulier la nudité des pieds fait comprendre que l'activité des anges n'est pas comprimée, qu'ils sont pleinement libres d'entraves extérieures et qu'ils s'efforcent d'imiter la simplicité qui est en Dieu. » (Symbol. I, v, ch. 2, LANDRIOT.)

Ces justifications de l'Aréopagite sont de celles dont on ne manque jamais et qui, pour être de quelque poids, ne doivent pas être en désaccord avec une loi plus essentielle : ne pas créer de dangers pour les mœurs. L'art pouvait être hardi du temps de saint Denys, sans doute, comme il peut l'être impunément chez les peuplades aux mœurs simples, telles que les riverains du Volga ou du Maroni. Ce n'est pas notre cas, nos mœurs sont moins simples et exigent plus de retenue, et l'art contemporain n'a rien de mieux à faire que de se conformer à leur exigence. Il n'y perd pas, comme on peut s'en convaincre par une promenade dans les galeries de la peinture moderne. Quoi de plus ravissant, dans leur parfaite correction, que les anges de sainte Cécile, du tableau de Paul Delaroche, que ceux de Plockhorst dans le *Don du Ciel*, et ceux de Ch. Landelle, notamment dans le tableau si souvent reproduit *So am Himmel!* Allons au ciel !

Quant aux représentations d'anges-enfants, on nous permettra une observation d'une portée un peu générale. Murillo, dans son genre chaud, a excellé, sans doute, à peindre les cortèges de jeunes anges autour des saints, et cependant, il n'a pas échappé mieux que ses rivaux à deux reproches d'une gravité, du reste, très inégale.

Sous la forme enfantine, les anges reçoivent les ailes rudimentaires de volatiles sortant du couvoir ou plutôt de brévipennes, mot qui renferme la critique de ce procédé, véritable contre-sens. Les ailes sont un emblème, dit-on ; mais tout emblème doit rester juste, si les objets devenaient réels ; or, ces ailes peuvent aider à la course, mais ne soutiendraient jamais un vol. Allongées, ne seraient-elles pas beaucoup plus gracieuses ?

L'idée superficielle qu'on a des anges donne

(1) *Les Femmes.*

lieu à un reproche beaucoup plus grave, celui de les employer en encadrements, comme des fleurs ou des arabesques, sans souci que l'image réponde à la vérité de leur être. L'expression de ces anges est moins qu'enfantine, elle est puérile. Les anges qu'on dispose autour de Marie s'élevant au ciel doivent différer beaucoup de ces guirlandes de petits amours qui parent un éventail.

J'ai sous les yeux l'*Assomption* de Guido Reni : l'expression est juste, mais combien elle est décevante chez la plupart des auteurs.

Les anges de l'*Assomption* de Murillo sont des oiseaux, de petites souris : voyez celui-ci qui s'effraye parce que, dans la rapidité du mouvement ascensionnel de la Vierge, un pan du manteau a fouetté l'air ; d'autres, tout entiers au plaisir de s'ébattre et de présenter des raccourcis au spectateur, n'ont pas même les yeux attachés sur l'apparition, et ceux qui la fixent ne trahissent qu'un sentiment unique, la curiosité, comme s'il s'agissait d'un météore nouveau qu'ils savent ne pas devoir leur faire du mal.

Ces contre-sens ont une portée fâcheuse et plus grande qu'on ne pense ; ils nous accoutument à envisager sous une couleur de fantaisie la théologie des anges d'abord, puis le reste du dogme catholique. L'idée exprimée par Heine, et surtout Victor Hugo, devient un peu l'idée de tout le monde :

« Colibri comme Ithuriel
Appartient à la zone bleue :
Les Anges sont de la cité du ciel,
Les oiseaux sont de la banlieue. »

Ne nous faisons pas illusion ; les anges ne sont pas des oiseaux dont le vol est destiné à moucheter le paysage céleste, ni des fleurs pour les cadres de nos sujets religieux, mais des princes. Si nous les prenons pour des êtres de fantaisie, si nous confondons leur histoire dans le monde avec celle des êtres de la mythologie, nous n'aurons d'eux aucune estime, et comment voudrions-nous alors qu'ils nous aidassent ? Ce livre aura beaucoup fait s'il contribue, pour sa part, à rectifier, à ce sujet, des idées trop communes. Si nous n'avons retiré jusque-là, de la notion des anges, que des figures poétiques de langage, c'est que nous n'avons pas su la dégager de ce monde de notre imagination, qui a la propriété d'amoinrir dès qu'il s'agit des êtres surnaturels.

Le *Guide de la Peinture*, ouvrage byzantin, donne aux artistes les renseignements les plus essentiels.

Le vêtement des anges doit être blanc et retenu par une ceinture d'or. En Orient, la couleur bleue a prévalu sur la blanche comme couleur céleste. La Renaissance enveloppait

une taille élevée de draperies flottantes. Au moyen âge, les artistes du nord font grand usage des vêtements sacerdotaux : chapes, dalmatiques, chasubles, étoles, aubes et surplis ; les archanges de sainte Françoise Romaine sont ainsi habillés ; ces vêtements sont, en général, lourds et communs, quand ils ne sortent pas des ateliers célestes.

Les Séraphins ont six ailes et tiennent un *flabellum* sur lequel se lit le mot *Saint* répété trois fois.

Les Chérubins ont deux ailes et portent, au moyen âge, des flammes dans les mains. » Ils devraient céder aux Séraphins cet emblème usurpé, et le remplacer dans leurs mains par le miroir de Minerve.

Les Trônes doivent être représentés par des roues disposées en forme de trônes et couronnées d'ailes parsemées d'yeux. Telle était, du moins, la pratique du moyen âge. Remarquons que les roues ne seraient pas l'emblème propre et distinctif des Trônes, s'il faut s'en rapporter à saint Denys ; elles expriment la gravitation spirituelle des anges autour du Bien infini, figure et réalité, car l'hébreu *galgal*, roue, signifie aussi l'illumination des ordres inférieurs, révolution et révélation. Saint Denys représente les roues ailées, elles ne seraient donc pas synonymes d'ailes.

Ce que nous venons de dire laisse à l'imagination des peintres un champ assez large. Pourquoi ne substitueraient-ils pas à cet emblème, un peu matériel et nullement caractéristique des Trônes, une autre figure, deux aigles par exemple, unis et opposés, les ailes étendues en forme de siège, une tête relevée symbolisant la contemplation, l'autre abaissée, l'illumination ?

La deuxième hiérarchie est caractérisée par des ceintures d'or et des étoles vertes.

A la troisième, on prête des insignes, haches et javelots, quand les fonctions particulières n'y contredisent point.

On peut voir, dans le *Symbolisme* de Mgr Landriot, les raisons, plus ingénieuses que satisfaisantes, alléguées par saint Denys pour expliquer ces emblèmes. L'impression qui résulte de cette lecture est que cette partie de l'art est encore dans les langes :

L'iconographie de saint Michel mérite une place à part.

Les chefs-d'œuvre destinés à faire revivre le type si noble du prince des anges peuvent se rattacher à trois groupes.

Il est envisagé tantôt comme l'ange des batailles contre les mauvais esprits et leur chef, au ciel d'abord, puis sur la terre où il est défenseur de l'église ; tantôt comme conducteur et peseur d'âmes, c'est-à-dire dans le rôle qui lui échoit aux divers points du temps qui mar-

quent pour chacun de nous la fin de la lutte contre les esprits du mal.

On l'a envisagé, enfin, comme prince de la lumière, introducteur de l'âme dans la lumière béatifique, c'est-à-dire dans le résultat final qui couronne la lutte; c'est la parole de la liturgie : « *repræsentet animas in lucem sanctam.* »

Ange gardien du Verbe qui est la splendeur de Dieu, Michel est figuré dans l'ordre des planètes par Mercure, la plus voisine du soleil. Les poètes ont chanté l'aigle qui contemple le soleil et vole sur l'éclair. La Grèce s'est enthousiasmée de son Apollon, le dieu de la lumière, dont les flèches d'or sont entre ses mains; toute sa personne est empreinte d'une noblesse et d'un calme divins sans doute. Le prince angélique de la lumière dépasse toutes ces images; Apollon est de la terre; lui, tient du ciel. Les artistes le représentent le regard élevé vers un foyer lumineux, dont les rayons baignent son visage et ruissellent jusqu'à ses vêtements.

Le moyen-âge a une prédilection pour l'archange peseur d'âmes. C'est surtout dans l'exercice de ces fonctions qu'on le voit sur les tableaux du Jugement dernier qui recouvraient si souvent au xiii^e siècle, dit M. de Caumont, les tympans de nos grandes portes d'églises.

Quant au rôle de l'ange conducteur des âmes, il est en action dans un délicieux tableau de Ploekhorst, *le Don du Ciel*. Il y a toute une oraison à faire devant cette peinture, véritable bouquet de fleurs de joie avec quatre nuances : joie naïve de nouveau-né béatifié opposée à la joie grave de l'ange conducteur pénétré, lui, de la grandeur de ce don, le don du ciel; joie enthousiaste des anges qui viennent au-devant de l'élu, opposée à la joie attendrie de l'ange gardien de la jeune âme. Hélas! qu'allons-nous butiner parmi ces natures mortes, dans ces intérieurs d'office ou de cuisine, quand nous avons des moissons de choses exquises à ramasser dans les œuvres spirituelles de tels maîtres!

Nous venons à l'ange des batailles. Le type de saint Michel a été depuis longtemps présenté aux païens par le démon, sans doute pour établir contre cette noble figure un préjugé défavorable, sinon pour la confisquer. Si l'on avait parlé de saint Michel aux premiers chrétiens de Rome comme dans le moyen âge, sa gloire eût souffert de l'ombre de son type païen, le Mercure, voleur et adultère. La Vierge-Mère avait souffert le même outrage et le providentiel silence qui se fit autour d'elle dans les premiers siècles du christianisme lui épargna un odieux parallèle.

Le rôle de gardien du Verbe incarné, dévolu à Michel, se retrouve en effet dans le Mercure

païen, génie de l'éloquence, interprète et ministre de Jupiter; celui-ci manque cependant de l'attribut d'ange des batailles dont le Mercure persan, Mithra, est en possession :

Il suffit d'étudier un instant la statue de Mithra au Vatican, dit M. de Mirville, pour retrouver, dans sa tête de lion et ses ailes d'aigle, les emblèmes de l'esprit guerrier; dans son caducée, la lance, dans les deux serpents qui l'enlacent, la lutte des bons et des mauvais, et dans ses deux clefs, celles par lesquelles il ouvre ou ferme les cieux. (Tom. iv^e, 159.)

L'ange des batailles, qu'il soit représenté à la tête des armées ou dans son duel avec le dragon, est revêtu d'une cuirasse d'or, l'or étincelle dans son bouclier et dans sa lance ou à la hampe de sa bannière. Dans son duel avec le génie du mal, personnifié par le dragon, l'archange tient de la main gauche le bouclier marqué de la croix, de la droite, il brandit une épée de flammes ou plonge dans les flancs du monstre une lance dont l'autre extrémité est quelquefois une croix; parfois, c'est la mâchoire du vaincu qui est transpercée, en souvenir du texte de Job : « *perforabis maxillam ejus.* »

Peu de sujets religieux ont plus exercé le ciseau, le burin ou le pinceau des artistes. Saint Michel terrassant le démon personnifié et résume la lutte entre le bien et le mal, entre les ténèbres et la lumière, qu'on trouve dans les premières ébauches de l'art chez tous les peuples, depuis les Egyptiens jusqu'au Dahomey où un missionnaire remarquait dernièrement avec intérêt des peintures de ce genre dans le palais désert de Béhanzin.

Parmi les toiles qui reproduisent ce sujet, citons celle de Raphaël qu'on peut admirer dans les galeries du Louvre; celle de Guido Reni qui est son chef-d'œuvre; celle de Clément Belle, dans la cathédrale de Soissons, 1667.

Saint Luc aurait peint, au témoignage des Coptes, le prince des anges aussi bien que la Vierge-Mère; sous quel point de vue? nous l'ignorons; le tableau serait conservé, dit-on, dans l'église de saint Marc à Alexandrie d'Egypte.

Parmi les œuvres du burin ou du ciseau, mentionnons sur le même sujet :

A Paris, le groupe en bronze de Duret, qui surmonte la fontaine de la place Saint-Michel;

Le *saint Michel* d'Auguste Kiss, sculpteur prussien;

L'*archange saint Michel*, groupe colossal en marbre de l'italien Adam Tadolini (1869), cédé au prix de deux cent mille francs à un riche américain.

Une remarquable statue de saint Michel guerrier est celle que les habitants de Lucques,

jadis belliqueux, élevèrent sur le fronton de l'église de San Michele. La statue en bronze a les ailes déployées; mais, afin qu'elles n'offrissent pas une trop grande résistance au vent, l'artiste, par un mécanisme ingénieux, plaça les plumes perpendiculairement, et les rendit mobiles, en sorte qu'elles peuvent s'ouvrir en divers sens et ne compromettent pas l'équilibre de la statue. (SOYER)

Nous devons une mention à la statue en bronze du château Saint-Ange à Rome, bien que saint Michel y soit représenté non pas en génie des batailles, mais comme l'ange des châtiments et le gardien de la ville et de l'Eglise.

C'est de la terrasse sur laquelle elle s'élève, qu'on tire, aux grandes solennités, ces feux d'artifice si populaires, couronnés par un bouquet de neuf mille fusées, la *girandola* : l'effet que produit alors l'archange, apparaissant la nuit au milieu des flammes, est inoubliable.

Laissons le lecteur de l'iconographie de saint Michel sur l'idée de cette apothéose.

LES DRAGONS

Outre les lieux déterminés dont nous avons parlé, il en est d'autres spécialement hantés par les bons ou par les mauvais anges, en vue des grâces dont ils sont appelés à devenir le centre, en suite des crimes qui s'y sont consommés.

Il n'est pas rare d'apercevoir dans les vies des Saints la prédestination de certains lieux à un ermitage, à la fondation d'un monastère ou d'une église. Les anges gardent le lieu et le désignent, au temps marqué, à celui qui doit s'y fixer et y appeler les âmes.

Un ange tire Saint Madelgésile du monastère de Centule et lui indique le lieu où il doit se construire une cellule et un oratoire. Un autre ange désigne à Sainte Sotère l'emplacement où elle doit élever Notre-Dame de Dordrecht, en Hollande. Sainte Berthe voulait fonder un monastère pour s'y retirer avec les âmes que Dieu lui enverrait : elle reçut d'un ange l'indication du lieu et même le plan du bâtiment futur.

L'église de Saint-Nicolas-des-Vignes, à Bologne, fut donnée à saint Dominique pour couvent de frères-prêcheurs. Les cultivateurs de la vigne qui l'entourait y avaient souvent aperçu des lumières. « Le frère Clarin se rappelait, écrit Lacordaire, que, passant un jour près de cette vigne, son père qui l'accompagnait lui dit : « Mon fils, on a souvent entendu dans ce lieu le chant des anges, ce qui est un grand présage pour l'avenir. » Et comme l'enfant faisait remarquer que peut-être était-ce des hommes. — « Mon fils, autre est la voix des hommes, autre

la voix des anges, et on ne saurait les confondre. »

Trente ans avant la naissance de l'archevêque irlandais saint David, son père Sanctus vit en songe un ange qui lui dit : « Demain, vous irez à la chasse, et près du fleuve vous tuerez un cerf. Or, à l'endroit où tombera le cerf, vous rencontrerez un poisson et du miel. Envoyez une part du cerf, du miel et du poisson au monastère prochain, car ces offrandes figureront les grâces dont sera orné le fils que le ciel vous réserve; le miel représente la douceur de sa prédication, le poisson la sobriété de sa vie, et le cerf l'efficacité de son apostolat contre les serpents de l'hérésie et du vice. »

Peu de temps après, saint Patrice, traversant la région de Penbrock, fut charmé de l'aspect d'une vallée et conçut le désir de s'y fixer; mais un ange lui apparut à l'instant pour lui dire : « Non, vous ne servirez pas Dieu dans cette solitude : elle est réservée à un autre qui sera votre fils spirituel; il n'est point encore au monde et ne naîtra que dans trente ans. »

L'enfance de David s'écoula dans la pureté et dans la familiarité de son ange gardien. Devenu prêtre, il reçut de cet ange l'ordre de se livrer à l'apostolat. Il se mit donc à prêcher et à fonder des monastères. Il en avait déjà fondé onze, quand un jour le saint évêque Duisdian lui dit dans un entretien : « L'ange qui m'accompagne m'a adressé dernièrement ces paroles : je t'indiquerai une vallée où tu bâtiras avec David la maison de Dieu, et au dernier jour, du cimetière de cette abbaye, à peine pour cent élus, verra-t-on sortir un damné. »

Peu de jours après, le monastère fut fondé dans cette vallée qui avait charmé saint Patrice. David y vécut de longues années, célèbre par sa sainteté et par les privautés de son ange qui reposait souvent sur son épaule sous la forme d'une colombe : aussi était-il désigné sous le nom de *l'évêque qu'un ange accompagne*.

On a observé aussi, de tous temps, des lieux plus spécialement livrés que les autres au pouvoir des mauvais esprits. Tertullien cite les carrefours « où la triple Hécate était souvent aperçue rôdant avec ses chiens. Les croix qu'on y dresse remplacent son effigie et celle de Mercure » chères aux païens. Cette remarque d'un témoin des premiers siècles du christianisme rectifiera notre jugement si nous avons trouvé banal et sans proportion avec les dépens cet acte de piété qui érige des croix sur nos chemins publics. Saint Michel, ajoute la légende, poste autour de ces croix une escorte d'anges. Ne l'oublions pas. Dans les contrées païennes, la croix est aussi le moyen tout indiqué de faire cesser l'obsession des lieux. Naguère encore, on signalait à un missionnaire, dans le village

d'une ville chinoise, un endroit infesté où tous les païens qui s'aventuraient étaient atteints de frénésie et parcouraient la ville en demandant des victimes. L'érection d'une croix fut la réponse du missionnaire et la disparition du fléau.

Certains crimes auraient pour conséquence de réduire les lieux en la puissance du démon. « Presque tous les lieux où se sont accomplis un assassinat, un suicide, une violation de sépulture, dit M. de Mirville, sont hantés par des spectres. Le palais de Caligula est ainsi hanté jusqu'à son incendie, le palais de Néron jusqu'à sa destruction. Tous les lieux visités par l'empereur Othon montrent le spectre de Galba, sa victime. Toutes les apparitions de *dames blanches* et de spectres du moyen âge se rattachent à des crimes. » Les premières manifestations modernes des esprits frappeurs ont lieu à Hyderville, état de New-York, dans une maison souillée par un meurtre, celui du colporteur Ch. Rayn, ainsi qu'il fut révélé à la famille Fox.

Vingt fois, des témoins très respectables ont affirmé à M. de Mirville qu'en certains lieux et à partir de l'accomplissement d'un crime par mort violente, les bruits, les plaintes, les soupirs n'ont cessé de se faire entendre; qu'aux jours anniversaires ils devenaient intolérables et que, d'année en année, ils allaient s'affaiblissant (t. iv, 359).

Ces génies peuvent faire, des lieux qu'ils envahissent, des foyers de contagion morale, et il n'est pas rare qu'ils s'y livrent à leur rage homicide.

Les constructeurs des bains d'Ephèse, suivant une inspiration satanique dont nous sommes loin, à notre époque, d'être revenus, avaient jeté vivante dans les fondations une jeune fille enceinte, croyant ainsi porter bonheur à l'établissement. Bien au contraire, le démon en prit possession, et trois fois par an il y étouffait un jeune homme ou une jeune fille. Que l'incrédulité ne sourie pas trop de tels faits; ils ont leurs analogues, chez nous, au XIX^e siècle.

En 1854, écrit Mirville, l'équipage d'un petit chasse-marée est terrifié par l'apparition en mer de plusieurs fantômes, suivie à bref délai d'une tempête qu'il essuie en plein calme. Il aborda cependant à Saint-Malo d'où, quelques jours plus tard, il reprit la mer pour sombrer avec tout l'équipage à la hauteur des îles par une mer des plus tranquilles. Les écueils qui s'y trouvent ont une renommée sinistre sous le nom d'écueils des *Casquets*.

Il y a des faits de contagion morale qui sont devenus classiques parmi les étudiants de médecine, tels que ceux de la guérite du camp de Boulogne sous Bonaparte, de la salle de police du fort de Vincennes, et de l'Hôtel des Invalides. Un pensionnaire s'étant pendu à une des portes

intérieures de l'Hôtel, douze autres invalides s'y pendirent également dans l'espace de quinze jours; ce qui força le maréchal Serrurier, alors gouverneur, de suivre l'avis du Dr Sabatier en la faisant murer.

Faut-il, ainsi qu'on l'a prétendu, attribuer ces faits comme celui de Vincennes, à une hallucination obsédante, n'admettant pas que Dieu permette ainsi au démon de frapper des soldats innocents? Quoi donc? Il lui permettait bien d'étouffer des jeunes gens dans les bains d'Ephèse; il permet bien les ravages de l'hallucination et mille catastrophes moins faciles à prévenir que les accidents de Vincennes, auxquels les victimes auraient échappé par un simple acte de religion! Une seule chose nous étonnerait dans ce dernier fait, l'absence de souvenirs criminels dans les traditions locales du fort; or, précisément, le Docteur nous apprend que la salle dont il s'agit se trouvait sur l'emplacement d'une chapelle profanée par des sacrilèges.

Tout enfant, la sœur Emmerich fuyait certains lieux, parce qu'il lui était révélé qu'on y avait commis, autrefois, de grands crimes, et elle se sentait portée à faire pénitence pour les expier. Au contraire, quand elle se trouvait en des lieux sanctifiés par de bonnes œuvres, elle était heureuse et offrait à Dieu des actions de grâce. Ce conseil de fuir des lieux contaminés a des applications particulières, plus pratiques que jamais à notre époque de fréquents changements de domicile. Cette villa acquise, ce appartement d'hôtel éblouissant de luxe et de fraîcheur, qui sait les criminels mystères dont ils ont été les muets témoins? Que de fois les esprits de ténèbres les hantent invisiblement à cause des œuvres de ténèbres qui s'y sont accomplies, et avec quelle facilité ils peuvent vicier les dispositions d'un hôte confiant! Une décoration nouvelle exécutée sous vos yeux vous rassure; l'Eglise a la formule d'une purification spirituelle bien autrement importante!

Le démon ne se contenta pas toujours d'exercer dans l'ombre son action ou son influence pernicieuse. Il eut, au moyen âge, comme les chevaliers pillards, des fiefs qu'il occupait ouvertement sous une forme sensible et caractéristique.

Avec l'homme, l'alliance du démon a produit les géants; avec les animaux, elle a donné naissance aux monstres ou dragons. L'Ecriture ne nous permet pas de douter de l'existence et de l'origine des géants. Nous avons parlé de l'Hermon, repaire des esprits de sortilège; or, du temps de l'historien Josèphe, on y découvrait chaque jour des ossements de cette race humaine que ses mœurs et sa gigantesque stature ont fait regarder comme vouée aux œuvres diaboliques.

Les dragons semblent une manifestation spéciale à l'Europe entamée par le christianisme. Les dragons ! Ont-ils existé ? se demande gravement notre XIX^e siècle qui, hier encore, ne croyait plus au diable du moyen âge. Faisons défiler sous ses yeux les dragons que présente chaque siècle de notre histoire religieuse, nous discuterons après leur existence.

Quatre éléments semblent renfermés dans l'idée de ces êtres extraordinaires : des proportions monstrueuses, la forme de reptile, la férocité et la surintelligence. L'étymologie seule du mot Dragon est une preuve de la surintelligence inséparable de l'idée du monstre : il signifie, en chinois et dans toutes les anciennes langues, un être en qui excelle l'intelligence, un esprit ; le grec *dracôn* veut dire *celui qui voit, qui surveille*, de là le nom de *vigilants* donné aux anges dans le songe de Nabuchodonosor.

Les autres caractères ressortiront des récits.

L'antiquité païenne connaissait les dragons ; il suffit de rappeler Briarée ou Typhon dans l'ancienne Tharse, le dragon de Cadmus qui garde une fontaine, celui qui garde le jardin des Hespérides et le gardien de la toison d'or en Colchidé.

C'est surtout à l'apparition du christianisme en Europe que le démon concentre sa puissance dans ces manifestations à la fois horribles et cruelles.

Au I^{er} siècle de notre ère, saint Front fait mourir, par son commandement, le dragon de Nogétiac, près Soissons, et saint Pavace celui du pays des Cénomans. Madeleine chasse de la Baume le dragon qui y faisait sa retraite : il se réfugie sur les bords du Rhône, dans la forêt de Nerloc, où la prière de Marthe le frappera à mort.

Au IV^e siècle, saint Théodore d'Héraclée transperce de son épée le dragon d'Euchaïte. Aux îles de Lérins, deux monstres battent en retraite sous l'anathème d'Honorat, franchissent le détroit et vont chercher la mort à Draguignan, qui garde éternellement leur souvenir dans son étymologie.

Au V^e siècle, il y a un dragon à Paris : Une femme de qualité meurt impénitente ; à peine est-elle inhumée dans le cimetière commun qu'un affreux serpent, venu du désert qui entoure la ville, creuse la fosse et s'y fait une retraite, dévorant chaque jour une partie du cadavre et mettant en fuite les gens du voisinage par l'infection qu'il répand. Saint Marcel les délivre en ordonnant au monstre d'aller se jeter dans la mer.

Nous arrivons au VI^e siècle. En Bretagne, dit Mgr Gaume, *saint Armel, saint Tugdual, saint Efflam, saint Brieuc, saint Paul de Léon, ont à combattre des dragons en chair et en os*

Saint Paul délivre l'île de Baz du serpent qui en est le fléau : il le traîne avec son étole jusqu'au rivage et lui ordonne de se précipiter dans les flots à l'endroit qui s'appelle encore l'abîme du serpent, *Touil-al-Sarpant*, et où en tout temps la mer fait un bruit étrange.

L'île même tire son nom du bâton du Saint. Le P. Albert, narrateur de sa vie, désigne une famille noble de la paroisse de Cleder, qui tient son nom de celui de ses membres qui osa guider le Saint vers la caverne : elle s'appelle *Ker-gour-na-thock*, qui ne sait pas fuir, et ses membres jouissent de la prérogative d'aller à l'église avec une épée et des éperons dorés, le dimanche après l'octave de saint Pierre et saint Paul. « Il faut convenir, dit Mirville, que si toute cette aventure n'est qu'un symbole, voilà bien des conséquences qui ne lui ressemblent guère. » (II^e vol., t. I, app. G.)

A la même époque, saint Lifard, qui vivait près de la Loire, dans un ermitage occupé aujourd'hui par la ville de Mohun, envoie son disciple planter une baguette en face de l'autel d'un dragon. Le monstre se précipite avec furie sur la baguette, comme pour la mettre en pièces : dans cet effort, il crève ; les démons qui étaient dans ses flancs sortent avec des hurlements, en vociférant le nom du Saint.

Saint Romain, au VII^e siècle, extermine le monstre de Rouen, si populaire sous le nom de *Gargouille*.

Au VIII^e siècle, c'est le dragon d'Irlande ; et parmi les Ecossais du Border, celui dont la paroisse de Linton fut délivrée, grâce à la bravoure du seigneur de Lauriston ; c'est la légende du *Drachenfels*, immortalisée par le III^e chant de *Child-Harold* et qui se résume en deux mots : le dragon vaincu par le crucifix de la jeune fille qui lui est envoyée en pâture.

Le X^e siècle offre le dragon de Rhodes, vaincu au nom du Christ par le chevalier de Saint-Jean, Diédonné de Gozon, plus tard grand maître de l'Ordre, et dont le tombeau porte la mention : *Draconis extirpator*. Il rappelle encore le dragon du mont Joux. Jupiter, successeur du dieu indigène Pennus, avait son temple au mont Joux sur la voie qui conduit par le col de ce nom dans le Valais, à travers les Alpes Pennines. Un magicien, le géant Proclus, adorateur de l'idole, exerçait ses brigandages contre les voyageurs qu'il épouvantait de visions monstrueuses. Saint Bernard de Menthon, escorté de neuf pèlerins français, gravit jusqu'au repaire du magicien : celui-ci se changea en dragon menaçant. Bernard, s'armant de la foi, lui jette au cou son étole, qui se transforme aussitôt en une chaîne de fer : le monstre s'évanouit en fumée et le géant est mis à mort par les pèlerins.

Assez pour le moyen âge. Ce qui va sur-

prendre le lecteur, c'est que le xvii^e et le xviii^e siècles figurent dans notre galerie.

Le savant P. Kircher, ayant à parler des dragons dans son ouvrage, fit appel à quelques-uns de ses nombreux correspondants scientifiques; et l'un d'entre eux, le préfet de Soleure, Christophe Shérer, certifia avoir vu un dragon voler au-dessus du lac de Lucerne. Le même animal fut signalé, quarante ans plus tard, dans une grotte de Flüen, par un chasseur de chamois, qui en fait la même description. (MIRVILLE.)

Mais au xix^e siècle! Chassé par le progrès des lumières, le Dragon, sans doute, ne donne plus signe d'existence? — Pardonnez-moi, cher lecteur, les apparitions continuent, mais elles ont lieu dans nos salons de spirites, comme si, au point de vue de la civilisation, ils différaient peu des cavernes et des tombeaux du moyen âge. Voyez dans le *Diable au xix^e Siècle*, deux apparitions de dragons, à Londres: l'une en 1889, sous la forme d'un crocodile ailé, qui se met au piano et commence à jouer un air étrange, au milieu de l'assistance pétrifiée (ch. xx, 648); l'autre, dans une maison de *Golden-square*, où le démon Zuren fut évoqué et se montra sous la forme d'un dragon métallique à trois têtes, qui grondait et reculait devant un assistant porteur à son insu d'une médaille de saint Benoît; il finit par s'évanouir, comme au moyen âge, en une fumée tellement puante qu'il fallut ouvrir toutes les croisées (ch. xxiii, 754).

Le caractère diabolique des apparitions du moyen âge est frappant dans les circonstances qui les accompagnent, dans les moyens employés pour les combattre et dans l'évidente complicité des prêtres idolâtres.

Gougenot des Mousseaux a fait un chapitre de son livre « *Dieu et les dieux* » pour établir la liaison intime qui existait entre ces monstres et les druides; le chapitre est intitulé: *Serpents druidiques*. — « *Je suis serpent et je suis druide* », s'écriaient les prêtres de nos régions celto-britanniques. C'est ce que confirme le fait de Procus.

Le démon ne se donne pas toujours la peine de dissimuler sa présence dans la formation de ces monstres. Les dragons de l'île de Baz, de l'Irlande et de saint Marcel ont une haleine empestée qui met en fuite ou fait périr les êtres vivants. Ce qu'il y a de plus fort, c'est le feu et la fumée que vomissent quelques-uns, tels que celui du mont Joux, celui de saint Lifard, et celui de Bayonne qui étouffa dans la fumée son vainqueur, un Belsunce.

Les saints étaient donc bien inspirés d'aller au-devant de ces ennemis avec les armes spirituelles, la prière, le crucifix et l'étole, et ils parvenaient en effet à triompher, comme on

vient à bout du démon, par la vertu de Jésus-Christ.

Il est donc très probable que l'esprit mauvais formait ces animaux d'une façon merveilleuse, afin d'offrir à ses adorateurs un objet matériel qui personnifiât sa haine de l'humanité et son antagonisme contre l'Evangile.

Cette opinion de Catherine Emmerich est hautement avouée par MM. des Mousseaux et de Mirville. Le savant naturaliste, Marcel de Serre, range les dragons dans la catégorie des anomalies qui tendent à disparaître depuis l'Incarnation.

Avec la peur du surnaturel, les choses ne sont pas si simples que cela pour nos savants incrédules. Ils ont tourné contre les dragons la machine de guerre dont les mythiques allemands battent en brèche le merveilleux évangélique. Le dragon apparaît dans une région pour l'abandonner ensuite avec la vie à l'apôtre du christianisme: Voici un fait, disons-nous; non, pour eux, c'est un symbole dans lequel l'imagination populaire a figuré l'évangélisation de la contrée. Symbole, c'est bientôt dit; à la réflexion, l'explication si simple prend une singulière invraisemblance.

Les peuples et les chroniqueurs primitifs ne goûtent et ne retiennent que des faits qu'ils recueillent et transmettent avec des embellissements parfois, mais substantiellement intacts. Le symbole, au contraire, est le fruit d'un travail réflexe, personnel, l'œuvre d'une littérature avancée, à préjugés. Pour concilier avec leurs préjugés une tradition imprégnée de merveilleux, que feront les historiens rationalistes? Ils vont biaiser, nier, transformer le fait en symbole, c'est-à-dire, falsifier l'histoire. Et vous prêtez ces raffinements aux âges de foi! Le symbole date de vous, il n'a donc aucune valeur contre les traditions du moyen âge.

Disons-nous avec Mgr Guérin, un peu sous l'empire ici du préjugé régnant, que les monstres marins, qui peuplaient autrefois les côtes bretonnes, devaient donner l'idée de ces allégories? Les indigènes du continent noir sont conteurs; crocodiles et hippopotames abondent dans les eaux: comment ne leur vient-il pas à l'idée, ou aux missionnaires, de mettre des dragons en bataille contre le P. Leroy ou les Pères blancs marchant sur eux avec l'étole et le crucifix? Ces choses ne se font pas, elles sont, et ne se racontent que parce qu'elles sont.

Les lieux occupés par les dragons sont une sorte de fief; il n'est pas rare de voir les reprises exercées au nom du Christ faire tomber la place au pouvoir du chef des anges. Saint Michel paraît régner spécialement dans les îles de Lérins après l'expulsion des deux dragons qui

les infestaient : il annonce à Caprais, compagnon d'Honorat, la fin de son pèlerinage, et transporte son âme au ciel. Il préside, sans doute, ces essaims d'anges qui élèvent dans ces îles le premier temple du vrai Dieu ; et le monument que les solitaires lui bâtirent plus tard sur le rivage du Frioul, était, sans doute, l'action de grâces d'une multitude de faveurs.

Que Michel ait, comme son antagoniste, des lieux de prédilection, nous le voyons par son histoire, et il le déclare lui-même au nom des anges, aux quatre Irlandais députés pour porter au mont Tombe l'épée et le bouclier dont fut frappé le dragon du roi Elga : « Bien que notre habitation soit dans le ciel, nous avons cependant sur la terre des lieux particulièrement affectionnés. Nous aimons à les visiter quand ils sont consacrés à Dieu, et à y consoler ceux qui souffrent, parce que nous ne pouvons délaissier ceux qui se recommandent à nous. »

Abbé PAUL GRAND-CLÉMENT.

Conférence Populaire Sur le Vaudoux

Nous ne saurions mieux clore la série de documents que nous avons publiés sur le Vaudoux et les superstitions diaboliques encore en vigueur à Haïti, que par la savante et éloquente Conférence que Mgr l'Evêque du Cap-Haïtien vient de prononcer à ce sujet.

Mesdames, Messieurs,

L'exorde de mon discours n'est plus à faire : vous l'avez lu dans les journaux. Je viens vous parler du vaudoux. J'entre de plain-pied dans mon sujet.

Ceux d'entre vous qui ont quarante ans ne connaissaient guère, à l'âge de vingt ans, le vaudoux que de nom ; ce mot éveillait en eux l'idée de quelque chose de sauvage, de criminel, de monstrueux : mais en quoi consistait ce mystère d'iniquité, ils l'ignoraient complètement. C'est bien changé. Aujourd'hui les enfants, en allant aux commissions, fredonnent des chansons du vaudoux ! Et qui n'a été témoin des hideuses exhibitions de ce grossier fétichisme ?

Les cœurs patriotes gémissent de ce recul de la moralité et de la civilisation. Cependant, jusqu'à ces derniers temps, on gardait un craintif silence. Enfin des voix s'élèvent, vibrantes d'indignation, demandant grâce pour l'honneur de la nation. Il importe que ces voix se multiplient et que toutes les poitrines haïtiennes répètent leur protestation. Mais ce n'est pas assez de parler, il faut agir. Le but de cette conférence est de provoquer à l'action contre le fléau qui accable Haïti.

Est-ce bien à moi, qui n'ai pas une goutte de sang haïtien dans les veines, à traiter ce sujet ? Ce n'est pas ici une question purement religieuse ; c'est plutôt une question sociale, et des plus délicates : ai-je donc qualité pour en parler ? — A défaut de sang haïtien, j'ai un cœur qui bat d'un ardent amour pour Haïti ; personne n'aime ce pays plus que moi. J'ai dépensé vingt-cinq ans de ma vie pour son salut, et le reste de mes jours lui appartient. Si l'on découvrirait mon cœur, on verrait que, parmi les blessures dont il saigne, une des plus profondes est faite par la douleur qu'il éprouve de voir l'ignoble paganisme d'Afrique envahir ce cher peuple et tenter d'en reprendre possession. Tel est mon titre pour parler, tel est le titre en vertu duquel je réclame toute votre bienveillante attention. Dans tout le cours de cette conférence, je m'identifierai avec vous, et c'est en mon nom comme au vôtre que je vais parler.

Le sujet que j'aborde est vaste ; je veux procéder avec ordre et vous exposer d'abord non pas la nature du mal, je ne la connais pas assez, mais ses principales manifestations ; j'étudierai ensuite avec vous quelle est la gravité du fléau, quelles conséquences il entraîne, par quels remèdes notre société peut en être délivrée, et enfin je vous montrerai, l'histoire à la main, combien sont grandes et solides nos raisons d'espérer.

I

Le peuple haïtien est très superstitieux, comme, du reste, tous les peuples qui sont naturellement religieux et ont le malheur de n'être pas bien instruits de la religion. Chez nous, on désigne généralement sous le nom de superstitions toutes les croyances erronées et toutes les pratiques auxquelles on se livre sous l'empire de ces croyances. C'est là un euphémisme que j'ai le devoir d'écarter dans cette conférence. Les observances du vaudoux sont autre chose que de la superstition, c'est de l'idolâtrie. L'étude que j'ai entreprise est une étude pratique plutôt que savante ; c'est donc d'une façon tout à fait pratique que je veux établir devant vos yeux quelles sont, parmi nous, les observances *superstitieuses* proprement dites, et quelles sont les observances *idolâtriques*.

Au nombre des premières, je range tout ce qu'il y a d'excentrique, d'absurde, quelquefois de rebutant dans certains prétendus honneurs rendus aux saints, aux images, aux reliques ;

J'en dis autant de l'usage des stupides écrits que l'on appelle *oraisons* ; de ces sachets (*mal-diocs, gardes*), que tant de pauvres gens portent au cou comme de puissants talismans ; — de la confiance dans les fers à cheval et des bou-

teilles d'eau de mer à l'entrée des maisons ; — de l'emploi des mille variétés de maléfices (j'entends de ceux qui sont innocents en soi, comme des croix formées de deux chandelles et piquées d'épingles, quelques grains de maïs brûlé, des poules aux plumes retroussées, qu'on appelle *poules rangées*, etc., etc.) ;

Je mettrai également dans cet ordre la malheureuse habitude de jeter dans les carrefours, en allant à la première communion, quelques grains de maïs brûlé, et celle, plus malheureuse encore, d'aller, avant de se convertir, faire une visite, *pour remercier*, dans les *houmforts* ou *baguis*, pourvu qu'il n'y ait pas de sacrifice offert ; car, quoique ces deux derniers usages impliquent *en soi*, le culte de génies malfaisants dont on veut conjurer le courroux, cependant ils ne me paraissent pas dépasser, dans ceux qui les suivent, les limites de la simple superstition ;

Enfin, la consultation des *chapiteurs*, ou interprètes de l'imitation de Jésus-Christ et autres prétendus devins de cette espèce.

Certes, on ne saurait trop flétrir ces vaines et honteuses observances, indignes de gens civilisés, coupables chez des chrétiens. Cette confiance insensée dans des pratiques ou des objets qui n'ont aucune vertu par eux-mêmes et n'en ont pas reçu de Dieu ni de son Eglise, cette puissance exagérée ou ridicule attribuée aux saints, aux images, aux reliques, et invoquée, souvent, pour obtenir l'accomplissement de desseins criminels ; cette prétention enfin de produire des effets surnaturels par des moyens réprouvés par la Religion et le bon sens, ce sont autant d'attentats contre la pureté de la foi, autant d'injures aux saints, autant d'outrages à Dieu lui-même.

Et cependant plutôt à Dieu que nous n'eussions pas de plus graves sujets de gémir ! Mais nous sommes aux prises avec l'idolâtrie. Nombre d'Haïtiens rendent à des dieux imaginaires le culte souverain dû au seul Créateur, et vous savez, M. F., combien ce fléau s'est répandu ces dernières années.

C'est ici notre ennemi principal, celui auquel nous devons faire une guerre sans trêve, une guerre à mort. Regardons-le en face, afin d'en avoir plus d'horreur et de nous rendre plus à même de le combattre avec succès.

J'ai pu me convaincre, par mes observations et mes études, que les observances idolâtriques, dans le pays, se divisent en deux classes, si l'on envisage les obligations qu'elles imposent : elles sont ACCIDENTELLES OU HÉRÉDITAIRES.

Aux premières appartiennent généralement les orgies désignées sous les noms de *prières*, *services*, *gombos*, *noche bello*, etc., où le *papaloi*, le *bocor* pontife, où il y a une part de

nourriture pour les morts ou pour quelque génie, où il y a enfin immolation de victime ;

— Les *neuvaines*, qui se terminent par le *bris du canari*, pour délivrer l'âme d'un défunt ;

— La consultation des *bocors* ou devins pour connaître des secrets ou pour guérir les maladies. L'autorité de l'Ecriture Sainte, et, entre autres, l'exemple du roi d'Israël Ochosias, range ses actes parmi les pratiques idolâtriques ;

— Les honneurs rendus aux anges gardiens des eaux, des arbres et d'autres choses, quand ils n'ont lieu qu'une fois, et par suite de circonstance passagère.

Parmi les observances *héréditaires*, nommons tout d'abord le culte de la couleuvre ;

— Le service des *marassas* ou des *jumeaux*, qui consiste en un devoir périodique, généralement annuel, en l'honneur de je ne sais quelle divinité, parce qu'une ancêtre a mis au monde des jumeaux ; vous voyez que ce prétendu devoir peut s'imposer au moment où l'on y pense le moins ;

— Le culte de certaines pierres, appelées *roches tonnerre*, *baca*, etc., et d'autres cultes du même genre ;

— Enfin le service continu des anges ou génies des fontaines, des rivières, de certains arbres, etc.

Toutes ces pratiques se transmettent de générations en générations, perpétuant le paganisme dans les familles.

Vous voyez sans peine, M. F., combien cette dernière classe d'observances idolâtriques est pernicieuse : une fois pris dans l'engrenage diabolique de ces devoirs, dont l'obligation n'est jamais discutée, ce n'est qu'au prix d'un véritable héroïsme que l'on peut se libérer, à moins que l'on ne mette un autre à sa place sous ce joug de fer. Ne croyez pas, en effet, que la conversion extérieure d'une personne livrée jusque-là à quelque-une de ces observances mette toujours fin à la loi d'esclavage qui pèse sur sa famille ; non, non ! Avant de se décider à se rendre à Dieu, cette malheureuse a travaillé et s'est imposé des privations pendant dix ans, vingt ans peut-être, pour se mettre en état d'offrir un *service* d'actions de grâce au dieu qu'elle a servi jusque-là, et prendre congé de lui en même temps que de ses coreligionnaires. Mais, dans la même cérémonie, où elle a été déliée, une autre a été liée à sa place ; le démon n'a rien perdu, il n'a fait que changer d'esclave.

Voilà quelque idée des pratiques du vaudoux. Combien s'imaginent que le vaudoux consiste en des danses obscènes et en des repas copieux ? Le vaudoux est un vrai culte diabolique ; il a ses sacrifices et ses pontifes ; les danses ne sont

que les dehors grossiers d'un intérieur infernal; pendant que le peuple se livre à ces bacchanales, au fond de l'autre, les vrais initiés accomplissent les plus horribles mystères.

II

Cet ignoble fétichisme a-t-il de profondes racines dans l'âme de la nation?

Oui et non.

— Le vaudoux est un arbre dont les branches, en ces derniers temps, se sont prodigieusement étendues et se sont couvertes d'un abondant feuillage, en sorte qu'il projette au loin son ombre délétère; mais il en est très peu qui aiment cette ombre; la plupart de ceux mêmes qui s'y abritent en ont une secrète horreur. L'Haïtien ne met pas en parallèle Jésus-Christ et le vaudoux; son cœur est tout à Jésus-Christ. Serait-il à lui jusqu'au martyre? Hélas! les faits ne répondent que trop. La crainte, d'autres passions aussi, sans détacher du vrai Dieu, font courir aux idoles. De là ces nombreuses pratiques que j'ai appelées *idolâtries accidentelles*. L'étreinte de la maladie, la curiosité, la soif des richesses, mille et mille prétextes aussi faux les uns que les autres entraînent de déplorables défections, de nombreux actes d'idolâtrie; toutefois ils ne fixent guère les délinquants dans l'amour des idoles; de ce qu'un homme a commis une faute, fût-elle très grave contre la pureté, il ne serait pas juste de l'appeler un impudique; ainsi, de ce qu'un chrétien a commis un acte d'idolâtrie sous l'entraînement d'une passion quelconque, on ne peut pas conclure qu'il est idolâtre dans le cœur.

Bien plus, le peuple sent tout le poids du joug que font peser sur lui les *Bocors*; la terreur le tient toujours soumis à ces hommes néfastes, il se soumet encore à leurs prescriptions intéressées, il n'a pas même cessé jusqu'ici de recourir à eux, surtout dans ses maladies; mais il les regarde désormais comme des oppresseurs; tout son bien, ces vampires le lui absorbent; il en est révolté; toutefois il attend, et il sera heureux le jour où il lui sera possible de s'affranchir de la tyrannie de ces malfaiteurs. Aussi, quand il connaîtra l'œuvre que nous fondons (car c'est une œuvre que nous inaugurons, une œuvre de délivrance et de régénération), il nous bénira comme des sauveurs. Qu'il nous voie unis, décidés, et il se joindra à nous pour achever la conquête de son indépendance.

Qu'y a-t-il à renverser pour atteindre ce résultat? Des croyances fermes et des convictions solidement établies? Non, je viens d'affirmer que la masse du peuple n'est point attachée au vaudoux par conviction. Je vais plus loin: ceux mêmes qui font métier des pratiques du

fétichisme ne croient pas, en général, à leurs jongleries, et quant à la foule de viveurs qui les secondent, ils s'en moquent ouvertement. Non contents de ce qu'ils mangent et boivent avec toute l'assemblée, ils dérobent adroitement la part des morts ou des génies, et s'en gorgent: tout le monde, du reste, est au courant de leurs larcins *sacrilèges*, et personne ne s'en scandalise ni essaie de s'y opposer: preuve sans réplique que la foi manque à tous.

Un trait pour montrer que le Bocor lui-même ne croit pas à ses tours grossiers. Devant la masse il se montre convaincu, il essaie même d'en imposer à l'autorité: l'existence du métier est à ce prix, mais il se rend bientôt devant les arguments *sérieux*. Un commandant de Commune, pourquoi ne le nommerai-je pas? M. le général Catabois, surprend un opérateur fameux, dont je regrette d'avoir oublié le nom, en flagrant délit de cérémonie prohibée; il avait les *anges dans la tête*; sous leur influence, il s'agitait, il bondissait, le tambour faisait rage; déjà les anges commençaient à se répandre dans les têtes de la foule; c'était un délire universel. — Tout à coup un cri retentit: « Voilà le général! » Aussitôt chacun se sent débarrassé *des anges*, joue des jambes au plus vite. Seul, l'homme du métier continue de s'agiter; l'arrivée du terrible général ne paraît avoir fait peur aux esprits qui le possèdent. — Le chef le fait saisir et mener à Milot; là il donne l'ordre de l'enfermer étroitement. Alors l'énergumène éclate en protestations, en menaces; il s'écrie trois fois: *Sauve què mi!* puis, pendant qu'on l'entraîne, il dit au général: « Vous verrez. » Au bout de deux jours, le général n'avait rien vu, mais l'homme aux *anges* demandait grâce, avouant humblement qu'il n'avait plus rien dans la tête.

Voilà la clef, n'en doutez pas, des neuf dixièmes au moins des mystères qu'on nous raconte.

Faut-il conclure de là que le fétichisme n'a rien de sérieux et dès lors n'a aucune importance, qu'il n'y a, par conséquent, rien de mieux que de laisser faire le bon sens public pour le réduire à mourir de sa belle mort?

Gardons-nous bien de le croire: ce serait la plus dangereuse des illusions. Si ce mal n'a pas la racine des convictions religieuses, il en a une autre, et celle-ci est peut-être plus difficile à arracher, car elle s'alimente dans des calculs ignobles, des intérêts sordides que l'on est bien décidé à ne pas sacrifier sans combat. Une immoralité immonde s'est abattue sur Haïti; elle est venue d'en haut. On vit naguère presque autant de comptoirs où se faisait en plein jour le commerce des consciences qu'il y avait d'administrations publiques; le vol

était devenu une institution ; un certain nombre d'hommes se partageaient une bonne partie des revenus du pays, et continuaient d'être respectés ; tandis que l'on traquait et que l'on tuait à coups de bâton les malheureux qui avaient dérobé une poule ou un régime de bananes, ceux qui avaient détourné des centaines de mille gourdes jouissaient de la considération publique, au moins extérieure. Donc deux classes de voleurs, l'une maltraitée, l'autre jouissant en paix de ses rapines. Les hommes de l'espèce dont je parle reçurent de là un trait de lumière : pourquoi n'entreraient-ils pas dans la première classe de voleurs ? Rien ne les distingue de ceux dont elle se compose : pas plus qu'eux ils n'enlèvent rien à la manière des voleurs vulgaires ; chacun leur apporte librement ses dons ; sans doute, ils emploient les moyens d'aider cette libre générosité, mais c'est toujours comme ceux de première classe.

Ce fut sous le coup de cette inspiration que les artisans du fétichisme ranimèrent leur métier, et firent peser sur le pays une exploitation en coupe réglée. Comment amenèrent-ils le peuple à entrer dans leurs vues ? C'était bien simple : le peuple est crédule, et, surtout, abandonné qu'il est si souvent, il est timide devant les audacieux. Le *Papa-Loi* se fit des agents partout, agents pour lui amener des clients, agents pour l'aider à préparer ses oracles. Instruit d'avance de ce qui se passe chez l'homme qui vient le consulter et sur tout ce qui le concerne, le *Papa* lui fait des révélations qui l'étonnent et l'épouvantent ; dès lors il est prêt à tout. Il faut des victimes pour un sacrifice, pour une grande orgie : le pauvre ignorant, terrorisé, livre tout son bien. Cependant tous ne sont pas si faciles à se laisser tondre ; il y en a qui résistent ; on les harcèle ; ils ne trouvent de repos qu'après avoir cédé. Que si quelqu'un pousse l'audace jusqu'à refuser de sacrifier en un jour le fruit des travaux de plusieurs années, de toute une vie peut-être, des malheurs lui arrivent : ses jardins sont ravagés, ses animaux égorgés, sa maison prend feu. Il n'ignore pas d'où partent tous ces coups, mais à qui recourir ? Il n'a pas de preuve, et d'ailleurs jamais il ne trouvera des témoins assez hardis pour déposer.

Ah ! l'on accuse le peuple haïtien d'être arriéré, d'être plongé dans un dégradant paganisme ; il n'est pas si arriéré, il comprend son mal, il en gémit, mais il n'est pas en son pouvoir de briser ses chaînes. Il est exploité d'une façon sauvage par une multitude de scélérats. Le nombre de ces exploiters s'est considérablement augmenté ces derniers temps. Voyant que le métier allait bien, beaucoup de gens s'y sont livrés ; on en trouve partout. On m'a dit qu'à *Joli-Trou*, section qui se trouve entre

la Grande-Rivière et Saint-Raphaël, il y en a trente-deux !

Je crois l'avoir bien établi : ce qu'on appelle vaudoux, c'est surtout une vaste exploitation ; les chefs de cette odieuse institution sont d'abominables malfaiteurs, des ennemis publics qu'il importe de traiter comme tels.

N'y en a-t-il pas de convaincus, de sincères ? Sans doute il y en a ; j'ai laissé supposer que j'en admetts un dixième ; c'est exagéré, il ne doit pas y en avoir autant, mais encore une fois, on ne peut raisonnablement douter qu'il y en ait. Quelque absurde, quelque criminel même que soit un culte, il réunit des adeptes de bonne foi, tant l'esprit humain est facile à égarer.

Il y a donc, n'en doutons pas, et des *papas* et des adeptes qui croient en leur dieu et ont confiance dans leurs observances.

Quelques traits.

A Mirebalais, il y a quelque quinze ans, un fameux opérateur prétendait rendre invulnérable au moyende certaines passes et cérémonies. Un chef militaire de l'endroit voulut s'assurer le bénéfice de l'invulnérabilité ; jugez donc combien c'était avantageux pour un soldat ! Après avoir subi le cérémonial, le brave militaire s'éloigna de vingt pas, et se fit tirer une balle en pleine poitrine. Le tireur ne manqua pas cette cible nouveau genre, et la balle traversa le malheureux de part en part. Nos deux imbéciles, le *papa* et sa victime, étaient jusque-là convaincus. — Tout récemment, à Saint-Marc, vivait aussi un de ces artisans, qui croyait sans doute à son art. Il osa offrir à un prêtre, qui faisait semblant de le prendre au sérieux, de le mettre à l'abri, non seulement de toute lésion du corps, mais même de tout sentiment de douleurs quelques coups qu'il reçut. Même, pour le prêtre, il n'y aurait aucun cérémonial : le *papa* lui donnerait un papier portant des mots cabalistiques, et lui enseignerait un autre mot, à vertu toute puissante, qu'il devait dire et répéter en cas de danger. — Il va de soi, lui dit le prêtre, que vous avez vous-même ce privilège ? — « Oui, oui, répondit l'homme avec fierté. » Alors le prêtre, qui avait quelque vigueur et beaucoup de bonne volonté, saisit le bâton de l'individu, et lui donna une volée de coups, qu'il sentit fort bien : on le voyait à ses cris désespérés.

Voilà pour les chefs. Ils ont quelques fidèles sincères.

A Saint-Raphaël, il n'y a pas encore deux ans, une femme donnait publiquement, malgré l'autorité militaire du lieu, malgré le curé qui la menaçait d'excommunication, un grand service où il était immolé force victimes en l'honneur du maître de l'eau (*maitre a dio*)

Le père de cette malheureuse, abattant des bois sur le bord de la rivière, avait commis le crime irrémissible de ne pas épargner un bosquet de bambous, qui était le séjour du *maitre a dio* : de là l'obligation à perpétuité, pour la descendance de ce profanateur, d'offrir périodiquement des sacrifices au dieu offensé ! Et sa digne fille n'y manque pas.

— Un jour, je fus appelé à voir une poitrine ; la personne qui me conduisait me mit au courant de tout le passé de celle que j'allais visiter. Avant toute autre question, je demandai à la malade où étaient ses *plats de marassas*. — Je n'en ai pas, me répondit-elle, je ne connais pas cela. » J'insiste, je lui déclare que je ne m'occuperai pas d'elle si elle ne me livre ses plats. Elle persiste à tout nier. Alors je me lève, je pousse une porte que l'on m'a indiquée, et que vois-je ? Les fameux plats et une quantité de vaisselle et d'ustensiles de toutes sortes : un véritable autel de fétichisme. Je me hâte de tout briser, puis je reviens à la malade. Elle tremblait de tous ses membres, une sueur abondante l'inondait ; elle était étreinte par la terreur, convaincue qu'elle allait être victime de mon forfait. Il n'en fut rien, comme bien vous pensez.

J'en ai trouvé d'autres, qui étaient sincèrement attachés à leurs observances ; mais le nombre en est restreint, grâce à Dieu et à l'esprit de son saint Evangile qui pénètre partout de plus en plus.

III

Quoi qu'il en soit, le vaudoux fait partout et en toute publicité ses exhibitions sauvages, il a partout ses temples, partout s'immolent des victimes, et grand, bien grand est le nombre de ceux qui y participent. Les chefs du fétichisme exploitent le peuple par la terreur qu'ils lui inspirent, par leurs maléfices, par leur poison. Pratiquement ils tiennent le pays sous leur tyrannie, ils le forcent à l'idolâtrie et à ce qu'elle entraîne à sa suite. De là les conséquences les plus désastreuses pour les individus, pour la société, pour l'honneur national.

I. La mort est le châtimement auquel le Seigneur écondamne les idolâtres, les devins, ceux qui jettent des maléfices. Je sais bien que cette loi, faite surtout pour le peuple juif, n'est plus en vigueur sous l'Evangile, mais les crimes qu'elle punit si sévèrement n'ont pas changé de nature, et Dieu en tire toujours vengeance. Il ouvre à la mort la porte des maisons où l'on a invoqué Satan pour obtenir la guérison : que de personnes, enlevées par des morts mystérieuses, seraient pleines de vies, si l'on n'avait pas eu recours aux devins pour les guérir !

II. Et la société qui tolère ce continuel ou-

trage au Créateur, est-elle exempte de crime ? N'aura-t-elle pas aussi son châtimement ? Oh ! que le peuple haïtien paie cher sa lâcheté à se laisser exploiter par les prêtres païens ! D'abord ces misérables absorbent le fruit des travaux des pauvres laboureurs, — de là le découragement et le dégoût du travail gagnent de plus en plus ; et quoi de plus naturel ? Pourquoi voulez-vous que je me fatigue à produire, puisqu'il faudra dépenser le prix de mes sueurs en des orgies que j'ai en horreur ? — Ce n'est pas tout. Une sentence de mort pèse sur nous à cause de nos idolâtries. Nos luttes fratricides sont les exécuteurs de la justice divine et les vengeurs de sa Majesté outragée : elles semblent inévitables ; nous sommes un malade qui paraît incurable ; l'Haïtien, si pacifique, est pris périodiquement de fureurs qui le poussent à la guerre, au pillage, à l'incendie, à tous les crimes antisociaux. Pour moi, il n'y a qu'une explication de ce mystère, et c'est ma conviction que l'abolition radicale du Vaudoux ferait disparaître une des principales causes de nos révolutions.

III. Que dirai-je de l'atteinte portée à notre honneur national par nos attaches aux vieilles observances africaines ? Il me faut du courage pour répondre à cette question ; ayez-en, je vous en prie, pour m'écouter. Un journal de la Dominicaine disait, en 1892, qu'Haïti était la seule puissance américaine qui eût encore des magiciens et des danses d'Afrique, et concluait qu'Haïti est une petite Guinée transplantée en Amérique, et la honte des Etats américains. Voilà ce qu'on a le droit d'écrire de nous ; et vous savez que l'on dit pis encore. Laissez-moi vous faire part d'un tourment qui a été souvent infligé à mon cœur. Que de fois, au-delà des mers, on m'a posé cette question, qui équivalait pour moi au plus sanglant soufflet : Dansez-vous encore le Vaudoux en Haïti ? Y mange-t-on des enfants ? Telle est notre réputation ? Pardonnez-moi d'avoir fait saigner vos cœurs ; le mien saigne aussi. Mais il fallait bien découvrir notre mal afin de nous en inspirer toute l'horreur nécessaire pour nous décider à y porter remède à n'importe quel prix.

IV

Qui nous délivrera de cette plaie et de cette honte ?

Le Gouvernement, répondent les uns ;

Le clergé, disent les autres.

Le Gouvernement ? assurément on ne saurait contester qu'il n'y ait une part d'action à fournir. Les crimes que je viens de qualifier relèvent, pour la plupart, de la police et de la justice publique. Le Gouvernement a le devoir de protéger les individus et la société contre tous les malfaiteurs ; les *papas-lois*, les *Bocors* et

leurs pareils sont des malfaiteurs de la pire espèce : ils sont coupables d'une foule de crimes de droit commun.

Je suis heureux de profiter de cette occasion pour bénir le Gouvernement du Président Sam de l'effort qu'il a tenté et des succès déjà obtenus contre le Vaudoux. Le pays honnête a applaudi à son acte, nous en avons tous été soulagés. Le Gouvernement, je le sais, ne croit pas avoir terminé sa tâche, et il est résolu de la poursuivre jusqu'au bout. Le culte du Vaudoux étant prohibé, ses temples doivent disparaître ; or ils sont debout ; il ne doit avoir plus de ministres, ils doivent cesser d'exister à ce titre ; or ils exercent jusqu'à présent. Encore une fois, je crois que les hommes qui nous gouvernent sont résolus de ne pas faillir à leur mandat.

Mais aux mesures de police extérieure se borne leur devoir, là aussi s'arrête leur droit : il ne leur est pas permis de descendre dans les consciences.

C'est au clergé qu'il appartient de détacher les cœurs du paganisme, en enseignant et en faisant aimer la loi du vrai Dieu. Je ne m'étendrai pas sur ce point : je ne parle pas à des prêtres : jugez vous-mêmes, du reste, si votre clergé, à ce point de vue comme aux autres, s'est montré à la hauteur de sa vocation.

Le Gouvernement, le clergé : voilà les deux premiers ouvriers du travail d'assainissement que réclame impérieusement l'état du pays ; la grande part de l'œuvre incombe au clergé, le Pouvoir n'est appelé à intervenir que contre les délits extérieurs, il n'a pas à agir sur les consciences.

Le clergé, aidé, en tant que besoin, de la police de l'Etat, nous délivrera-t-il ?

Non, pas sans le concours de la société. Vous devez apporter à l'œuvre un double concours : un concours négatif d'abord, puis un concours positif. Dans une autre circonstance j'ai fait appel à la classe dirigeante, et je lui disais alors que, bon gré mal gré, elle dirige la masse, elle la dirige vers le bien ou vers le mal ; elle fait le peuple bon ou mauvais, imbu d'une vraie civilisation, ou abruti et demi-sauvage. J'allais plus loin, et je disais à la classe dirigeante : Vous avez fait ce peuple tel qu'il est, vous avez l'impérieux devoir de le refaire, car vous l'avez mal formé. Je reprends toutes ces idées, sans en rien retrancher, et, puisque j'ai la bonne fortune de me trouver aujourd'hui au milieu de cette classe dirigeante que j'interpellais alors de loin, je vous répète, M. F. que vous portez toute la responsabilité de l'état dégradé de la nation haïtienne. Le peuple vous regarde, et il vous imite.

Quoi donc ? prétendrais-je que ce sont vos

exemples qui ont entraîné nos masses à ce débordement de fétichisme ?

Supportez-moi, je vous prie, Mesdames, Messieurs ; laissez-moi dire toute ma pensée : Vous me jugerez après, et si je n'ai pas dit la vérité, je veux que vous me condamnerez. Je vais porter (oh ! le plus délicatement possible) une main impitoyable sur une plaie trop commune et trop pernicieuse pour que je la respecte, mais que l'on ne peut avouer sans honte.

Ces orgies qui dégradent nos populations rurales et même les habitants de nos villes, qui en font les frais ? Trop souvent des personnes instruites, ayant une position, essentiellement dirigeantes pour tout l'ensemble de leur condition. — Un *Bocor* traverse nos rues ; on le connaît, chacun l'épie ; où va-t-il ? Dans une maison, chez quelque pauvre qui prétendrait qu'il ne peut pas payer le médecin ni le pharmacien ? Non, il entre dans une maison de superbe apparence, il va opérer sur un père de famille de la première société. — Qui voit-on dans ces repaires où s'accomplissent les plus honteux et les plus criminels mystères du vaudoux ? Messieurs, à vous de répondre. Il y a, tout près d'ici, un de ces repaires, fameux entre tous : que de visites sont faites à *Cam-pèche* par des gens que l'on appelle comme il faut ! Que de maisons de commerce y ont déposé des gages pour obtenir les faveurs du dieu que l'on y adore !

Rien ne parle comme les faits.

Un jour, j'ai surpris un *papa* en pleine opération : il était accroupi auprès d'une jeune femme sans connaissance, poussant dans ses oreilles des cris de vrai sauvage. A quelle famille appartenait cette femme ? A l'une des premières du pays.

Je pourrais citer deux docteurs en médecine qui ne se font traiter, dans leurs maladies, que par le *Papa-loi* !

On a vu un avocat célèbre se rendre annuellement pendant plusieurs années, auprès d'un *papa-loi*, accompagné de tout ce qu'il fallait pour un sacrifice !

Ah ! encore une fois, l'on condamne le peuple ! Comment veut-on qu'il fasse ? Il a moins de retenue, je l'avoue, que ses modèles de la classe dirigeante, mais le plus coupable, ce n'est pas lui.

Je me hâte de revenir à vous, chers auditeurs ; vous n'êtes pas de ceux dont je viens de parler. Ceux-là ont à apporter à notre œuvre de moralisation un concours négatif, en rompant avec leur passé inavouable.

Mais vous-mêmes, n'avez-vous rien à faire ? C'est de votre attitude à vous que dépend notre succès ; car pour cette œuvre d'assainissement, il serait insensé de rien attendre de

sérieux de ceux que je viens de vous montrer si malades.

Dénoncez la superstition : ce ne sera pas trop des voix de tous les honnêtes gens pour faire reculer la bande de malfaiteurs qui s'est ruée sur notre pauvre pays ; démasquez la supercherie de nos *Bocors* et de nos devins ; prêchez vos voisins, profitez de toute occasion pour éclairer les habitants des campagnes. Coalisez-vous contre le *Bocor* ; entendez-vous, trois ou quatre, cinq ou six, dans chaque quartier de la ville pour le livrer à la justice chaque fois qu'il traitera des malades. Faites une guerre toute pleine de charité, mais persévérante à ceux qui ont des attaches au félicisme. Par dessus tout, dénoncez au clergé ceux qui allient la superstition à la fréquentation des sacrements. Gardez-vous bien de croire que je veuille organiser la délation ; rien n'est plus éloigné de ma pensée : je ne vous excite à faire aucun mal à votre prochain, mais au contraire, à lui procurer le plus grand bien. Lorsqu'un homme a un mal secret qu'il n'a pas le courage de révéler au médecin, est-ce que ses parents, ses amis les plus intimes croient le trahir en faisant connaître son état ? Tel est notre cas. Mais il y a plus. Celui qui fait le mal dont nous parlons atteint la société ; la société a le droit, le devoir même de se défendre ; or, les faux chrétiens que j'attaque sont particulièrement nuisibles à notre honneur, chacun le voit ; ils sont particulièrement pernicious, en ce que leur exemple tend à faire croire aux simples que le vaudou non seulement n'est pas criminel, mais s'allie très bien à la Religion.

Défendons-nous.

V

N'y a-t-il pas danger à le faire ?

Je ne veux pas, honorable auditoire, vous faire l'injure de prendre au sérieux cette objection. Eh quoi ! Il s'agit de sauver notre honneur national, de nous réhabiliter aux yeux du monde civilisé, il s'agit de sauver notre existence même gravement compromise par les vampires qui sucent notre fortune, il s'agit, ne l'oublions non plus, de répondre à la question de savoir si un peuple noir peut se civiliser, se gouverner, et, en définitive, former une nation digne de ce nom, et l'on demanderait s'il y a des risques à courir ? Quel est donc le peuple qui a grandi sans travail, sans souffrance, sans sacrifices ? Quelle est la cause belle, grande, noble qui a triomphé sans martyrs ? Vous n'osez parler, avertir, exhorter, redresser par les moyens que nous avons dits ceux que vous voyez continuer de lancer la honte à la face du pays, vous craignez de vous attirer leur haine ? En vérité, je trouve que

vous avez de vos concitoyens une bien triste opinion. On raconte d'un loup qu'ayant été délivré par un homme d'un mal qui le tourmentait, il s'attacha à son bienfaiteur et ne le quitta plus, la reconnaissance l'ayant dépouillé de sa nature féroce. Et vous croyez que des hommes doués de raison vous paieraient de haine pour avoir voulu leur faire du bien ?

Eh bien ! j'admets que vous vous exposiez à la haine, à la vengeance. Vous reculerez quand il s'agit d'intérêts si grands ?

Ce sont peut-être les vengeances des *Bocors* que vous redoutez ?

Rassurez-vous : le scorpion ne pique que les imprudents qui le touchent ; le chien le plus méchant, s'il est enchaîné, ne mord que les étourdis qui l'approchent. Il est vrai, les *Bocors* sont aussi venimeux que des scorpions, aussi méchants que les chiens les plus prompts à se jeter sur les passants. Mais ils sont aussi lâches que méchants ; enchaînés par la crainte, ils n'opèrent pas avec audace, ils n'attaquent pas les places gardées, les maisons où ils n'entrent pas sont à l'abri de leurs méfaits. Il n'y a donc rien à craindre. Mais, je le répète de nouveau, qui oserait reculer, même quand il y aurait à faire les plus grands sacrifices ?

VI

Très bien ! Nous voulons être prêts à tout pour seconder le joug d'opprobre qui nous écrase. Mais avons-nous chance de succès ?

Sans la moindre hésitation, je réponds : rien n'est plus assuré que la victoire, pourvu que nous combattons avec ensemble.

— J'entends l'objection qui est dans des esprits. « Loin d'avancer, nous reculons ; depuis huit ans notre recul a été tel, qu'il a de quoi briser le courage le mieux trempé. L'Haïtien est de race idolâtre ; vous ne changerez pas sa nature ; la grande Religion de Jésus-Christ, qui est celle des peuples civilisés, ne lui suffit pas, car il est trop petit pour elle : il lui faut des idoles de sa taille : la preuve en est faite. »

Eh bien ! Non, la preuve n'en est point faite ; il n'y a pas de race idolâtre ; tous les hommes, créés de Dieu, sont appelés à adorer Dieu, et capables d'adorer Dieu. Ma foi me prouve invinciblement que l'Haïtien, comme tout autre, aidé de la grâce de Dieu, peut rivaliser avec les plus civilisés et les plus vertueux. Mais qu'ai-je besoin que ma foi me démontre cette vérité et me fournisse cette donnée nécessaire pour appuyer mon espérance ? Est-ce que je ne suis pas devant un auditoire composé d'Haïtiens, et qui s'honore d'être indemne du mal que je déplore, qui le déplore autant que moi ? Qu'est-ce qui défend à vos concitoyens l'espérance

d'arriver au degré que vous avez atteint? L'expérience du passé?

Cette expérience ne prouve qu'une chose, c'est que la nation Haïtienne se trouve aux prises avec une épreuve qu'ont traversée tous les peuples aujourd'hui chrétiens et tout à fait civilisés. Etablissons ceci sur de solides exemples.

Si j'ouvre la sainte Bible, au livre des Psaumes, je lis, Ps. xnr, une description de mœurs qui me frappe d'étonnement. Le Roi-Prophète me montre des hommes dont les œuvres nient l'existence de Dieu, quoiqu'ils le confessent de bouche, des hommes corrompus, aux désirs abominables, des masses entières livrées à tous les vices, respirant le sang et le carnage, et pendant ce temps tremblant de terreur, tremblant sans qu'il y ait rien à craindre. Dans leur effroi, à qui recourent ces gens, qui cependant appartiennent au peuple de Dieu? A Dieu? Non, aux idoles. C'est sous ces traits que David peint les tristes époques du peuple juif, les époques où ce peuple eut la lâcheté de tourner le dos à Jéhovah pour se prosterner devant des dieux étrangers. Ne dirait-on pas qu'il parlait d'Haïti en révolution? — Or, ces infidélités, qui furent si fréquentes et si graves, l'histoire nous le dit, empêchèrent-elles le peuple hébreu d'être un grand peuple? L'empêchèrent-elles d'avoir l'honneur unique de donner le jour au Sauveur de tous les peuples?

C'est de l'Ancien Testament. Le nouveau n'est pas moins fécond en leçons propres à nous reconforter.

Saint Grégoire le Thaumaturge avait converti toute la ville de Néocésarée; il n'y restait, à sa mort, que dix-sept païens. Mais quelques années après, la persécution fit retourner tout ce peuple aux idoles, et il commit des lâchetés et des crimes inconnus ailleurs. Cette défection, fruit de la terreur, ne dura pas plus que la tourmente qui l'avait causée; ces idolâtres de la peur revinrent promptement au vrai Dieu et à la vraie civilisation.

Saint Boniface, qui avait eu la consolation de gagner à Jésus-Christ tout le peuple des Frisons, eut aussi la douleur de le voir retomber dans l'idolâtrie; mais il le releva, et en fit un peuple définitivement chrétien.

Un exemple plus frappant encore. Vous me tiendrez compte du supplice auquel je me condamne de vous révéler les humiliations de mon pays, pour vous encourager à relever le vôtre de celles dans lesquelles il est plongé.

Au commencement du xvn^e siècle, à la suite des longues guerres qu'elle venait de traverser, la France était plongée dans un état voisin du paganisme. J'ai, sur la Bretagne en particulier, des détails que l'on refuserait de croire, s'ils n'étaient si précis et puisés aux sources les

plus sûres. « Après les guerres de religion en Bretagne, la Province apparaît comme un désert où campaient quelques sauvages » (1). On y trouve toutes nos superstitions, ou à peu près, et il y en a d'autres que nous ne connaissons pas. Notez que c'est après de longs siècles de christianisme que la France est tombée à ce degré, et voyez qu'après être descendue si bas elle est redevenue promptement cette belle et grande France que vous êtes habitués à admirer, sans songer peut-être que sa gloire a subi des éclipses; remarquez que la Bretagne, que je viens de vous faire voir si humiliée, est aujourd'hui, et depuis longtemps, le pays du monde le plus chrétien et une pépinière d'apôtres qui vont répandre dans tous les pays du globe les principes de la vraie civilisation.

Devant de tels exemples, qui pourrait encore douter et manquer de courage?

Je me résume en deux mots, et je conclus. La Nation haïtienne est malade, profondément malade; elle est atteinte de paganisme; le mal, il est vrai, n'a pas de fortes racines dans l'âme du peuple; néanmoins il le fatigue, il l'ébranle, il mine ses forces, comme ces fièvres lentes qui, sans présenter au début aucune gravité épuisent le malade et finissent par le conduire, au tombeau. Et puis, notre mal est un mal honteux, il nous déshonore plus encore peut-être qu'il ne nous ruine. Tant que le vaudoux existera parmi nous, c'est en vain que nous prétendrions passer pour une nation vraiment civilisée. Il faut donc, coûte que coûte, nous défaire de ce chancre, il faut déclarer une guerre sans merci à cette armée de brigands, appelés *bocors*, dont l'existence, à elle seule, est pour nous un déshonneur. Je ne veux pas sortir de cette enceinte sans vous avoir enrôlés tous pour le combat contre ces ennemis publics. Le vaillant journal *La Croix* nous a convoqués à la croisade et n'a pas craint de vous proposer comme mot de ralliement celui que répétait autrefois l'Europe chrétienne, en s'armant contre le Turc, ennemi de la civilisation: *Dieu le veut!* Emparons-nous de ce mot glorieusement historique. Dieu veut que nous nous affranchissions de tout joug étranger à sa loi, car il a des desseins de miséricorde et d'amour sur Haïti. *Dieu le veut*, Mesdames; plus rien de commun entre vous et la dégradante superstition, élevez-vous au-dessus de toutes ces craintes indignes de cœurs chrétiens. *Dieu le veut*, établissez dans le cœur de vos enfants les fortes convictions qui font les héros; méditez l'exemple de la mère des Macchabées, de sainte Félicité, de ces femmes magnanimes qui ont appris à leurs fils à affronter une mort glorieuse, plutôt que de consentir à traîner une vie déshonorée par

(1) Hist. du V. P. Mounoir, par le R. P. Séjourné.

l'apostasie. *Dieu le veut*, Messieurs ; unissons-nous, non pas pour égorger nos frères, mais pour régénérer ce cher pays ; nous aimerons ces hommes mêmes dont nous sommes résolus de détruire l'inferral métier, mais nous aimerons par dessus tout Haïti ; nous nous emploierons à la purger de la honte qui la souille, à la guérir du chancre qui la dévore ; nous ne nous donnerons de repos qu'après avoir relevé cette chère nation, cicatrisé ses plaies, lavé ses souillures ; nous ne cesserons d'agir qu'après avoir fait disparaître les dernières traces du vaudoux, et montré aux peuples habitués à nous mépriser que désormais c'est à leur estime que nous avons droit.

Après la conférence, l'auditoire a adopté par acclamation les points suivants :

La réunion

I. — Envoie ses respectueux hommages au Président SAM, applaudit à son premier effort et à celui des honorables membres de son Gouvernement contre le vaudoux, et leur dit : très bien ! Nous sommes avec vous.

II. — Elle exprime sa confiance dans la fermeté du Pouvoir à faire exécuter ses ordres.

Elle s'engage :

I. — A combattre, par tous les moyens en son pouvoir, toute pratique superstitieuse, tout commerce avec *bocors*, *chapiteurs*, *devineurs*, etc., etc. ;

II. — A ne jamais hésiter à faire agir la justice contre les *faiseurs de caprelatas* ;

III. — A dénoncer à l'autorité, et au besoin, à l'opinion publique, par la voie des journaux, toute pratique extérieure du vaudoux et l'existence de tout lieu affecté aux réunions du vaudoux.

APPENDICE

Cap-Haïtien, le 3 août 1896.

Monseigneur,

Permettez-moi de vous renouveler mes respectueux et sincères compliments pour la belle Conférence d'hier, écrite avec une clarté qui laisse bien peu à désirer sur tout ce que Votre Grandeur avait voulu dire.

Cependant, il y a un point sur lequel je voudrais être absolument édifié. Plusieurs fois, vous avez parlé des *victimes* sacrifiées dans l'accomplissement du culte du Vaudoux. Sont-ce des victimes humaines ?

Vos fonctions épiscopales, dont la principale attribution est la police des mœurs, vous donnent la faculté d'être mieux renseigné que personne sur l'état moral de vos ouailles, chacune de vos paroles ont, à cet égard, un poids considérable ; et quoique je sois Haïtien, de naissance, de sang et de cœur, il est na-

turel que vous en sachiez beaucoup plus long que moi ; ce que Votre Grandeur a prouvé par une abondance de détails pour lesquels je serais réduit à la plus complète impuissance.

Un renseignement précis, venant de Votre Grandeur, serait chose bien précieuse pour tous ceux qui s'intéressent sincèrement au développement moral du peuple haïtien.

D'autre part, je vous soumettrai humblement l'impression que j'ai reçue des diverses allusions que, — pour illustrer votre thèse, — vous avez faites sur les premières familles du pays, des gens instruits, un grand avocat et deux médecins, ayant donné l'exemple des pratiques superstitieuses qui font, à juste raison, votre grande désolation, comme celle de tous ceux qui ont entendu et respectent votre parole. Il me semble qu'en ne nommant pas les personnes visées par ces allusions, le soupçon doit malheureusement planer sur chacune des premières familles, chacun des gens instruits, avocats ou médecins, appartenant à la société haïtienne, surtout à l'étranger où l'on ignore le vrai état des choses. N'est-ce pas là une contravention au principal engagement pris à la suite de votre brillante Conférence et qui oblige chaque adhérent à dénoncer à l'autorité ou à l'opinion publique tous ceux qui s'adonnent à des pratiques superstitieuses ?

En nommant les individus, Votre Grandeur aurait évité une équivoque qu'elle réproouve certainement ; elle aurait ensuite donné un exemple édifiant de l'exécution des engagements pris par la Réunion, en frappant moralement les coupables, sans que leurs méfaits puissent couvrir tous les Haïtiens, distingués ou non, d'une suspicion aussi humiliante qu'imméritée.

Excusez-moi, Monseigneur, de vous importuner ainsi ; mais je n'ai pas voulu conserver plus longtemps mes impressions sans les soumettre à votre bienveillance chrétienne et je saisis cette nouvelle occasion de me souscrire,

Monseigneur,

Votre très obéissant et dévoué serviteur,
A. FIRMIN.

Cap-Haïtien, le 3 août 1896.

Cher Monsieur Firmin,

Votre bonne lettre datée de ce jour est de celles que l'on aime à recevoir. Je m'empresse de vous répondre.

1° Le mot *victime*, dans ma bouche ne signifie pas sacrifice humain. En existe-t-il dans le pays ? Je n'en ai jamais trouvé de preuves dans l'exercice de mon ministère ; mais il faut dire que les gens qui se livreraient à pareil

crime ne sont pas de ceux qui viennent au prêtre. D'autres sont à même de nous édifier sur ce point : ce sont MM. les Juges. Il y a dans nos prisons des personnes accusées de cannibalisme : que les assises s'entourent à leur sujet de toutes les lumières, et qu'elles prononcent. Il y a une chose que je n'hésite pas à affirmer, c'est que, s'il arrive que des victimes humaines soient immolées, c'est beaucoup plus rarement que ne le prétendent plusieurs auteurs qui ont écrit sur Haïti, avec plus d'intention de faire des livres qui se vendent bien que de souci de la vérité. Que la justice fasse son devoir : on pourra compter alors les crimes dont tous se préoccupent ; je ne doute pas que l'honneur national n'y gagne considérablement. Si, de plus, on traite les coupables comme ils le méritent, le mal aura bientôt disparu.

2^e Je vous prie de remarquer que si j'ai parlé de familles marquantes, des premières familles, de gens instruits, j'ai bien fait entendre qu'ils sont en petit nombre. Un seul exemple venant de haut produit un effet lamentable sur les masses ; qu'il y ait cinq ou six, dix familles dans une ville à sacrifier au Vaudoux, c'est assez pour égarer le bas peuple, et c'est assez, je trouve, pour justifier la responsabilité que j'ai fait peser sur la classe dirigeante, surtout avec le tempérament que j'y ai mis.

3^e Quant au soupçon que je laisserais planer sur chacune des premières familles, chacun des gens instruits, avocats ou médecins, oh ! le croyez-vous ? Croyez-vous, par exemple, qu'il viendra à un seul homme du pays, ou même de l'étranger de soupçonner M^r. A. Firmin ?

Nommer les délinquants, ce serait couper court à tout, mais il me semble que je ne puis être si sévère, surtout du premier coup. Il fallait d'abord avertir ces gens qui s'oublient ; quand il faudra les nommer, ce n'est pas, à mon avis, dans nos Conférences qu'il conviendra de le faire ; nos Réunions perdraient par là leur caractère pacifique, et nous devrions y renoncer, ce que je regarderais comme un malheur.

En espérant que ces explications vous tranquilliseront, et en vous remerciant de les avoir provoquées, je vous prie de croire, cher Monsieur Firmin, à mon respectueux dévouement.

† FRANÇOIS-MARIE,

Evêque du Cap-Haïtien.

L'angéologie hébraïque

On sait comment Ernest Renan s'est appliqué à ruiner l'autorité divine de l'Ancien Testament, en essayant de démontrer qu'il n'était qu'une suite d'emprunts faits par les écrivains sacrés aux théogonies et philosophies antérieures ou contemporaines. La *Revue Anglo-Romaine* vient de démolir, dans une série d'articles critiques, tout cet échafaudage mensonger, qui ne pouvait qu'en imposer aux ignorants.

Voici comment l'auteur de ces savants articles réfute en particulier l'assertion du sophiste éhonté, touchant l'origine de l'angéologie juive, qu'elle est venue de la Perse.

L'ancienne angéologie hébraïque était, nous dit-on, d'une simplicité extrême. Des myriades de fils de Dieu, sans nom, entourent l'Eternel et sont comme l'éclosion sans cesse féconde de sa pensée. L'un d'eux est son envoyé, son courrier en quelque sorte (le *maleak lahvé* ou *maleak Elohim*) ; un autre est un dénigreur qui amuse quelquefois l'Eternel par ses saillies ; c'est le *Satan*, le critique de la création (1). » En réalité, les fils de Dieu qu'on trouve autour de l'Eternel, dans les anciens livres hébreux, ne sont aucunement présentés comme « l'éclosion de sa pensée » ; cette conception est liée à la fausse théorie de notre critique sur l'élohisme primitif. Les fils de Dieu ne sortent pas de lui comme une émanation constante ; ce sont des êtres parfaitement distincts de Dieu et qui forment sa cour. Le *maleak* ou ange de lahvé, dans les plus vieux récits, apparaît plutôt comme une intervention sensible de Dieu lui-même que comme un fils de Dieu. Les Pères de l'Eglise, qui ont pensé trouver dans ces passages les manifestations d'une personne divine, ne s'éloignaient pas beaucoup du sens primitif. En aucun endroit, Satan n'est présenté comme le bouffon de la cour céleste ; c'est un être sur naturel comme les fils de Dieu, mais qui n'est point compté parmi eux. Dans la littérature hébraïque de l'Ancien Testament, il n'est pas clairement signalé comme la personnification du mal et l'adversaire de Dieu ; mais il est en dehors de l'ordre divin, et il semblerait que son hostilité grandit à mesure que l'œuvre du salut approche de son terme. Remarquons, d'ailleurs, que la Bible est loin de contenir toutes les indications qui seraient indispensables pour reconstituer l'histoire des croyances bibliques ; surtout en ce qui regarde les anges, on y trouve plus d'allusions et d'indications fugitives que d'énoncés doctrinaux.

Si le livre de Daniel fournit quelques renseignements sur la hiérarchie angélique, il ne s'ensuit pas que la conception de cette hié-

(1) IV, 164.

rarchie ne se soit formée qu'au moment où le livre fut écrit. L'idée d'un fils de Dieu préposé à chaque nation est plus ancienne que Daniel, si l'on doit lire, avec les Septante, dans le cantique de Moïse (*Deut.*, xxxii, 89) :

Quand le Très-Haut pourvut les nations,
Quand il sépara les fils de l'homme,
Il fixa les frontières des peuples
D'après le nombre des fils de Dieu (1) :
Car la part de Iahvé, c'est son peuple ;
Jacob est sa part d'héritage.

On serait fort en peine de prouver par les textes scripturaires que « toute chose abstraite a son ange (2) » ; car les eaux, les vents, les nations ne sont pas des choses abstraites, et l'ange des eaux n'est pas « l'universel (3) » des mers et des fleuves. On n'explique pas non plus comment, sous le nom de Vigilants, attribué aux anges dans Daniel, « se cache sûrement quelque relation avec les Amschaspands » (4). Renan s'est contenté de renvoyer son lecteur au Daniel de Reuss (p. 245, n° 1), où on lit simplement : « La désignation des anges par le mot de *gardiens*... rappelle le terme persan des Ameshaspands, qu'on a traduit par *les saints qui ne ferment pas l'œil*. » La traduction est un peu libre. *Amesha-Spenta* signifie « les saints immortels » : ainsi tombe le rapport avec les Vigilants. Le nombre de ceux-ci est illimité : il n'y a pas que six Amschaspands, et sept en comptant Abura-Mazda. Les sept Amschaspands ne peuvent donc pas être comparés aux sept anges qui se tiennent devant le trône de Dieu. Le dernier des Amschaspands est un ange femelle, particularité que la tradition biblique ne signale en aucun des sept archanges. Enfin les noms de Gabriel, Michaël, Raphaël, Uriel, ne correspondent pas à ceux des Amschaspands, qui semblent être des attributs divins personnifiés.

Dans l'Avesta, les esprits désignés sous le nom de *Fravashi* (Feroers), se confondent avec les âmes ou les mânes des défunts. Jamais la Bible n'identifie les fils de Dieu ou les anges avec les âmes des morts. De ce que l'angéologie tient plus de place dans les derniers livres de l'Ancien Testament, il ne suit pas

(1) Dans l'hébreu, les « fils d'Israël » remplacent les fils de Dieu. Iahvé a casé les peuples de façon à laisser une place à Israël. Cette idée, assez vulgaire, ne s'adapte pas au contexte. La tradition rabbinique faisait un rapprochement entre les soixante-dix peuples de la table ethnographique (*Gen.*, x) et les soixante-dix membres qui composaient la famille de Jacob à son entrée en Egypte (*Gen.*, xlii, 8-27). C'est bien plutôt ce rapprochement qu'indique la leçon actuelle de l'hébreu, variante exégétique de la leçon, probablement plus ancienne, qui est attestée par les Septante.

(2) IV, 165.

(3) *Ibid.*

(4) IV, 166.

que la croyance aux esprits ait été moins développée dans les temps antérieurs. C'est probablement le contraire qui est vrai. Les anciens Hébreux, comme tous les peuples primitifs, croyaient aux esprits ; ils n'ont pas attendu la domination persane pour avoir l'idée de bons génies et de mauvais démons. La *lilith* dont il est question au livre d'Isaïe (xxxiv, 14), ne vient pas de la Perse, mais de la Chaldée. Si l'on trouve si peu d'allusions aux bons et aux mauvais génies dans les écrits de l'âge prophétique, ce n'est pas que la croyance populaire en fit peu de cas : c'est que les prophètes connaissaient les abus auxquels donnait lieu la foi aux esprits chez les nations idolâtres, et qu'ils voulaient corriger ou prévenir ces abus en Israël. Le peuple ne laissait pas pour cela de craindre les esprits, comme il se risquait parfois à évoquer les morts. Quand le monothéisme est solidement enraciné, la croyance aux esprits entre, pour ainsi parler, dans la théologie officielle ; mais elle y entre en se purifiant, comme la croyance vague à la survivance de l'homme après la mort y est entrée en se précisant et en prenant la haute signification morale qui lui donne sa valeur.

Le nom du démon Asmodée, dans le livre de Tobie, se trouve être le seul emprunt probable que la Bible ait fait à la Perse ; encore la chose pourrait-elle être discutée, puisque le composé *Aeschma-Daeva* ne se trouve pas dans l'Avesta (1). Le démon *Aeschma* est l'adversaire de *Sraoscha*, le dieu qui personnifie la loi rituelle (2) ; il n'est pas signalé comme le démon de la concupiscence. L'emprunt se borne ici à un mot, comme c'est le cas pour Beel-zébul.

Tous ceux qui ont étudié d'un peu près l'histoire des religions seront fort étonnés d'apprendre que les idées sur la possession n'ont commencé « à sévir (3) » qu'au temps de la domination persane. Les vieux rituels babyloniens contiennent des recettes magiques destinées à guérir les maladies en chassant les démons qui les produisent. Toute maladie, en effet, dans la conception des peuples primitifs, est une sorte de possession. La médecine a été d'abord une espèce de magie et une fonction religieuse. L'assertion de Renan : « Cependant on ne voit pas d'exorciste avant Jésus », n'est pas seulement une impertinence, c'est un bloc de naïves erreurs. Jésus n'était pas exorciste, puisqu'il n'employait aucun rite ni formule d'adjuration pour guérir les possédés, et qu'il chassait les démons par un simple comman-

(1) Van den Gheyn, *La Science des religions*. (Amiens, 1889), p. 58.

(2) Chantepie de la Saussaye, *Religions-geschichte*, II, 35.

(3) IV, 168.

dement. Pourtant les exorcismes sont aussi anciens que l'idée de possession. Au point de vue religieux, ils valent ce que vaut le culte qui les emploie. Les exorcismes chaldéens étaient des superstitions idolâtriques. L'exorcisme pratiqué par le jeune Tobie porte encore, dans sa forme et la description de son efficacité, les marques des vieilles croyances et des vieux rites populaires (1). Les exorcismes de l'Eglise sont des formules d'adjuration; l'eau bénite est le seul élément symbolique dont l'usage ait été retenu. Les purifications légales, du moins à l'origine, étaient aussi une sorte d'exorcisme. Mais toutes les pratiques sanctionnées par l'Ecriture et par l'Eglise sont dominées par la foi monothéiste et deviennent des actes religieux dont l'efficacité n'a rien de magique, tandis que les exorcismes païens étaient censés posséder en eux-mêmes une puissance capable de forcer même la volonté des dieux.

Il y a longtemps que l'on compare le prince des démons à Ahriman (Angra-Mainyu), le génie du mal et que l'on veut faire du premier une imitation du second. Bien loin d'être « peu différent d'Ahriman (2), le diable ne lui ressemble pas plus qu'Ahura-Mazda ne ressemble au Dieu des Juifs et des chrétiens. Ahriman est le principe du mal, coéternel au Dieu bon, opposé à lui dès l'origine; il sera vaincu à la fin, et il est moins puissant qu'Ahura-Mazda, puisque son pouvoir ne s'exerce que pour détruire, mais il n'en agit pas moins sans contrôle et dans une véritable indépendance à l'égard du Dieu bon. Ni le Satan de Job, ni le Dragon de l'Apocalypse ne sont dans ce cas. Le prince des démons est une créature déchue, qui a étendu son règne en ce monde par l'infidélité des hommes, dans la mesure où Dieu l'a permis. Parmi les assertions risquées dont fourmille l'*Histoire du peuple d'Israël*, il n'en est guère de plus gratuite que celle qui présente la chute des anges comme « un des mythes juifs de basse époque que la Perse a le plus directement inspirés (3) ». Ahriman et ses satellites ne sont pas des anges déchus; ils sont par nature les ennemis du Dieu créateur et de son œuvre. Ce n'est donc pas la Perse qui a pu suggérer aux Juifs l'idée de la chute des anges. A s'en tenir au point de vue purement historique, l'ancienne croyance populaire aux mauvais esprits, certaines traditions légendaires fort anciennes, comme celle qui concerne Rahab et ses auxiliaires dans le livre de Job (4) (ix, 13; xxvi, 12-13), ont pu fournir l'idée des

(1) La fumigation du cœur et du foie du poisson fait fuir le démon Asmodée. *Tob.*, viii, 2-3, dans le grec.

(2) IV, 169.

(3) IV, 170.

(4) Voir *Livre de Job*, *supr. cit.*, p. 59, 60, 72.

anges rebelles. Le livre d'Hénoch (1) montre que la tradition juive a rattaché au moins partiellement la chute des anges au récit biblique relatif au mariage des fils de Dieu avec les filles de l'homme. La Perse n'a rien à voir en tout cela. Aussi bien Renan lui-même finit-il par nous dire « que presque toutes les croyances communes (?) à l'Iran et à la Judée sont des déductions toutes naturelles de croyances antérieures (2). Il est du moins certain que les croyances dont il s'agit ne se déduisent pas naturellement des doctrines persanes. La religion persane, au temps des rois achéménides, avait beaucoup moins d'affinité avec le monothéisme hébreu qu'on ne le dit maintenant par habitude. Ahura-Mazda était le dieu suprême, le créateur, mais les Perses adoraient aussi la déesse Anahita et le dieu Mithra; entre tous les dieux des religions païennes, Ahura-Mazda est celui qui se rapproche le plus du Dieu unique, il n'est pas Dieu.

Louis XVI fut-il Franc-Maçon ?

Nous empruntons à *La Légitimité* l'article suivant, écrit en réponse à un article du F. Louis Amiable, dans la *Revue de la Révolution française* — Louis XVI, sans aucun doute, ne partageait pas les tristes illusions de Marie-Antoinette sur la Franc-Maçonnerie; et les prétendues preuves du F. Amiable ne prouvent qu'une chose, la main mise par les Francs-Maçons sur la royauté, victime de leurs infernales machinations :

Le 26 février 1781, Marie-Antoinette, écrivant à sa sœur Marie-Christine, la rassure sur l'innocuité des loges maçonniques en France :

« Tout le monde en est, dit-elle; on sait ainsi tout ce qui s'y passe; où donc est le danger ? C'est, en réalité, une Société de bienfaisance et de plaisir. On y mange beaucoup, et l'on y parle, et l'on y chante. Ce n'est nullement une Société d'athées déclarés, puisque, *m'a-t-on dit* (3), Dieu y est dans toutes les bouches. On y fait beaucoup de charités. On élève les enfants des membres pauvres ou décédés; on marie leurs filles. »

Le 20 février 1781, la *mère-Loge écossaise* nomma la princesse de Lamballe en qualité de grande-maîtresse : elle fut installée le même jour. M^{mes} de Soyecourt, de Tolozan, de Monta-

(1) Renan conteste mal à propos (IV, 169), que la première partie du livre éthiopien d'Hénoch soit antérieure à l'ère chrétienne et citée dans *Jud.*, 6. Sur un autre livre d'Hénoch récemment découvert en slave et sa doctrine des anges rebelles, voir Morfill et Charles, *Secrets of Enoch*, 5, 21, 23, et *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, 1896, p. 34, 39.

(2) IV, 170.

(3) On voit que la Reine n'en était pas.

Iembert, d'Hinnisdal, de Bouillé, de Lostanges, de Broc, de Bôynes, de Las Cases, la reçurent en loge.

Le 27 novembre 1781, la Reine écrivait à son amie :

« Dès que vous serez de retour et que vous aurez repris votre charge, nous terminerons tout ce qui se rattache aux actes de bienfaisance qui doivent suivre mes couches. J'ai lu avec intérêt ce qui s'est fait dans les loges francs-maonniques que vous avez présidées au commencement de l'année, et dont vous m'avez tant *amusée*. Je vois qu'on n'y fait pas que de jolies chansons et qu'on y fait aussi du bien. Vos loges ont été sur nos brisées en délivrant des prisonniers et en mariant des filles; cela ne nous empêchera pas de doter les nôtres et de placer les enfants qui sont sur notre liste. Les protégées du bon M. de Penthièvre seront les premières pourvues et je veux être marraine du premier enfant de la petite Antoinette. J'ai été tout attendrie d'une lettre de sa mère, qu'Elisabeth m'a fait voir, car Elisabeth la protège aussi. Je ne crois pas qu'il soit possible d'écrire avec plus de sensibilité et de religion. Il y a dans ces classes-là des vertus cachées, des âmes honnêtes jusqu'à la plus haute vertu chrétienne. Pensons à les savoir distinguer (1). »

Pauvre Reine! Quelles illusions! Il est vrai qu'alors la franc-maçonnerie, toujours *opportuniste*, ne s'était pas démasquée comme aujourd'hui. Il est vrai aussi que les condamnations pontificales n'avaient pas, dans la France janséniste ou gallicane d'alors, le retentissement qu'elles ont de nos jours...

Mais Louis XVI, que pensait-il de la franc-maçonnerie?

On lit à ce sujet, dans le *Mémorial* d'Aix du 1^{er} janvier dernier :

« On aurait maintenant peine à croire que Louis XVI, Louis XVIII et Charles X furent trois francs-maçons de la première heure, de celle où l'aristocratie libérale ne voyait dans la maçonnerie qu'une Société restreinte, à laquelle certain mystère prêtait un attrait de plus.

« Ce fait intéressant n'était pas ignoré, mais il était incomplètement connu. Avec la persistance laborieuse qu'on lui connaît, M. Louis Amiable vient de le prouver et de l'éclaircir de façon à en faire mieux comprendre d'autres. Notre analyse n'aurait pas l'intérêt présenté par ce fragment de son texte, publié tout récemment par la *Revue de la Révolution française*. »

Voyons donc les preuves de M. Amiable et disons d'avance qu'elles ne nous paraissent pas péremptoires. On va en juger :

(1) Louis XVI, *Marie-Antoinette et Madame Elisabeth*, par Feuillet de Conches. H. Plon, Paris 1864, pp. 130-131.

« Le 17 août 1775, le Grand Orient, en sa chambre des Provinces, était saisi d'une demande en constitution par une loge qui venait de se former à l'O. de Versailles et qui se dénommait L. Royale et Militaire des Trois Frères Unis. Le rapport sur cette demande fut confié au F. Lamarque; et l'affaire fut renvoyée à une prochaine assemblée pour y être statuée. — Le 7 septembre, la constitution fut accordée, sur le rapport du F. Lamarque. Seulement, la qualification de « royale » fut écartée comme trop significative; mais, d'autre part, la désignation de Versailles fut remplacée par celle de la « Cour ». Le nouvel atelier fut donc constitué, pour prendre rang du 1^{er} août précédent, sous le titre distinctif de L. Militaire des Trois Frères Unis, à l'O. de la Cour. — Telles sont les constatations consignées dans le registre des procès-verbaux de la chambre des Provinces, qui est conservé aux archives du Grand Orient...

« Il est un fait bien connu de tous ceux qui se sont occupés de l'histoire de la Révolution et popularisé naguère par un tableau de J.-P. Laurens, *la Voûte d'acier*.

« Reportons nous au 17 juillet 1789, troisième jour après la prise de la Bastille. Louis XVI vient à Paris pour se réconcilier avec les Parisiens. A la barrière du Point-du-Jour, le maire Bailly, qui est franc-maçon, lui a présenté les clefs de sa capitale. Le carrosse du roi est précédé par le franc-maçon La Fayette, commandant en chef de la garde nationale, dont le moindre signe est obéi de tous. Arrivé à l'Hôtel de Ville, le roi y entre en passant sous la voûte symbolique, formée par les francs-maçons qui croisent leurs épées au-dessus de sa tête. »

J'avoue que je ne vois pas là de *preuve*. Un historien de la Révolution, fort compétent. Michelet, voit dans cette réception un honneur bizarre, emprunté aux usages maçonniques, qui semblait à double sens et qui pouvait signifier que le Roi passait sous les tourches caudines de la Révolution. Cet accueil n'avait rien d'exclusivement *fraternel*.

Quant à la dénomination de la loge, d'abord « royale », puis simplement « Militaire des Trois Frères Unis à l'Orient de la Cour », elle peut prouver, si l'on veut, que la loge se mettait sous le patronage de ces trois frères; mais c'est tout. J'ajoute même que si la loge a dû renoncer à l'adjectif *royale* qu'elle convoitait, c'est qu'elle n'a pas rencontré chez le Roi l'autorisation désirée, ni *à fortiori* une initiation personnelle.

En vain, M. Amiable veut étayer son système par la concordance des événements. Il dit :

« En 1775, Louis XVI régnait depuis un an, ayant succédé, le 10 mai 1774, à son grand-

père Louis XV, et avait le sage Turgot pour un de ses principaux ministres. Il était âgé de vingt ans, étant né le 23 août 1754.

« En 1775, le Grand Orient de France existait depuis deux ans, s'étant substitué à la Grande Loge de France, en 1773, par une révolution dont le duc de Montmorency-Luxembourg avait pris l'initiative, et qui avait marqué une ère de régénération pour la franc-maçonnerie française. Le Grand Orient avait pour chef nominal et décoratif, sous le titre de grand-maître, un prince de la famille royale, alors âgé de vingt-six ans, Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, duc de Chartres, qui devint un peu plus tard duc d'Orléans, à la mort de son père, et qui mourut sur l'échafaud, en 1793, portant le nom de Philippe-Egalité. Il est permis de croire que les trois augustes frères furent incités par l'exemple et les exhortations de leur cousin à se faire agréger à l'association maçonnique, qui pouvait déjà compter parmi ses adeptes deux têtes couronnées : Frédéric II, roi de Prusse, et l'empereur François, père de la reine Marie-Antoinette. »

Je ne sais pas si le futur Egalité avait sur la famille royale tant d'influence qu'on lui en attribue ici, et je ne le crois guère. Mais, ce que je sais, c'est que ce triste prince ne présida, pour la première fois, le Grand Orient de France que le 3 juillet 1777. Jusque-là, il était seulement grand-maître du Rite écossais, dont le Grand Orient de France est un schisme. Longtemps, les dissidents le sollicitèrent de se mettre à leur tête. Il hésitait. Or, si le Roi eût été avec ces dissidents, il n'eût pas hésité.

Mais, dira-t-on, c'est peut-être au Rite écossais que Louis XVI s'est fait initier. Je réponds non avec certitude. Puisque les papiers de la Loge *Les Trois Frères Réunis* sont aux Archives du Grand Orient, c'est que cette Loge était du Rite français et non du Rite écossais.

Un Franc-Catholique.

Les dangers du spiritisme

Un enfant de quinze ans, Fernand Parisi, dont la mère, veuve depuis deux ans, est gardienne de l'atelier de M. Félix Régamey et occupe un petit pavillon à côté de l'atelier, rue du Cherche-Midi, 21, s'est suicidé ce matin, vers neuf heures, en se tirant un coup de revolver au cœur.

Fernand Parisi avait été placé en apprentissage chez divers patrons, mais il n'avait pu rester nulle part à cause de son caractère insouciant. Sa mère lui adressait de fréquentes admonestations, mais le jeune Fernand n'en tenait aucun compte.

Ce matin, après une nouvelle scène au cours de laquelle M^{me} Parisi avait menacé son fils de le faire enfermer dans une maison de correction, Fernand se réfugia dans sa chambre à coucher et là se logea une balle dans le cœur. Auparavant, il avait écrit un billet adressé à sa mère dans lequel il disait qu'il préférerait se tuer que d'être enfermé dans une maison de correction et demandait à être inhumé avec les vêtements qu'il portait.

La détonation n'avait pas été entendue. Ce n'est qu'une heure plus tard que le fils aîné de M^{me} Parisi, âgé de dix-huit ans, entra dans la chambre et trouva son frère étendu sans vie sur le parquet. La pauvre mère, dont le désespoir fait peine à voir, est allée prévenir M. de Buschère, commissaire de police, qui est venu procéder aux constatations. L'enquête a établi, que Fernand Parisi lisait, depuis quelque temps, des livres de spiritisme; dernièrement, il avait menacé de son revolver son frère et un de ses amis, en leur disant qu'il les tuerait, puisqu'il se suiciderait et irait rejoindre les « esprits ». On n'avait pas attaché d'importance à ce fait, qui explique peut-être en partie la funeste résolution du pauvre enfant.

Cà et là chez les Francs-Maçons

La persécution maçonnique dans la Martinique

Une brutale persécution a été organisée à la Martinique par les francs-maçons du ministère des Colonies.

Le dernier courrier des Antilles apporte de nouveaux détails.

Cette campagne odieuse suscite la plus vive indignation, et les diocésains du vénérable Mgr Carméné lui ont envoyé l'adresse suivante :

A. S. Gr. Mgr l'évêque de la Martinique.

Monseigneur,

Un libellé clandestin est répandu dans votre diocèse. La violence et la perversité s'y associent dans une mesure effrayante, et s'attaquent à votre personne vénérée, à votre autorité, à vos droits, à vos insignes bienfaits qu'elles retournent contre Votre Grandeur. Ce scandale déshonorerait ce diocèse, s'il ne se levait en masse pour protester contre l'attentat.

Atteints autant que vous au plus profond de nos cœurs de chrétiens et de fils spirituels, notre devoir est de couvrir de notre mépris cette œuvre de haine et de dénigrement. Témoins de la vérité, notre silence nous ferait complices de cette criminelle diffamation.

A ces mensonges, à ces outrages, à ces calomnies contre lesquelles protestent vos vingt années d'un glorieux épiscopat, nous répondons par un immense cri d'indignation. Il faut que l'audace du calomniateur disparaisse sous le poids de la réprobation publique.

Cette persécution acharnée, dont votre personne

est l'objet depuis près de trois ans, n'a d'autre but et ne se propose d'autre fin que d'obliger Votre Grandeur, qu'on ne peut faire mourir, à abandonner le troupeau et à déposer le pouvoir que le Saint-Siège vous a confiés.

Père et ami de vos prêtres, vous avez toujours eu pour eux une tendre prédilection. Jaloux de leur honneur et de leur sainteté, vous les avez soutenus, encouragés, protégés et défendus comme la portion précieuse de votre troupeau sur laquelle vous n'avez pas permis qu'on portât la main.

Au jour des grandes calamités, comme ces saints Pontifes que l'histoire nous montre pleurant avec leur peuple sur les ruines de leur cité dévastée par le fer et par le feu, la Martinique vous a vu, après l'incendie et après le cyclone, sanglotant sur vos enfants sans abri et sans pain; et la France a retenu dans son cœur ce cri du père de famille sollicitant pour ses fils en détresse la générosité traditionnelle de la mère-patrie.

Vos œuvres, Monseigneur, racontent qu'arrivé à l'âge où Votre Grandeur pouvait se croire le droit de se reposer dans le respect et l'affection de tous, il s'est trouvé une parole pour vous outrager, une main pour écrire l'outrage.

Ce sera la couronne de votre noble et sainte carrière épiscopale. Comme le divin Maître dont la vie et les sublimes exemples sont toujours devant vous, vous recueillez pour vos bienfaits l'ingratitude, pour vos vertus l'ignominie.

Nous connaissons, à l'avance, la réponse que votre grand cœur fera à cet attentat dont les auteurs ont si bien pris le soin de cacher leur nom et leur honte : « Pardonnez-leur, Seigneur, direz-vous, en priant pour les malheureux, ils ne savent ce qu'ils font ! »

Puisse cette protestation de nos cœurs indignés dédommager notre évêque bien aimé et le consoler de cette triste et impuissante persécution.

D'autre part, la colonie a signé la pétition suivante :

Messieurs les sénateurs,
Messieurs les députés,

Depuis deux ans, les bureaux du ministère des Colonies, trompés sans doute par des hommes qui n'ont en vue que leur intérêt personnel, ont déclaré à notre vénérable évêque une guerre à outrance dont nous sommes tous victimes avec lui et contre laquelle nous protestons de toutes les forces de notre âme.

Son traitement a été arbitrairement supprimé.

Le ministère refuse le recrutement de son clergé.

Contrairement au décret constitutif des évêchés coloniaux, trois prêtres ont été enlevés à leurs paroisses. Deux jeunes créoles, récemment ordonnés à Paris, et destinés par leur origine même au diocèse de la Martinique, ont été envoyés comme surnuméraires à la Guadeloupe.

Les paroisses sont en grande souffrance, par suite de la pénurie de prêtres.

Fort de son droit, Mgr Carméné a protesté. Le ministère refuse de lui donner satisfaction et même de lui fournir les motifs des mesures dont il est frappé.

Nous espérons, Messieurs les sénateurs, Messieurs les députés, que, après avoir eu connaissance des documents qui seront portés à la tribune, vous voudrez bien prendre en considération nos justes doléances.

Daignez agréer, Messieurs les sénateurs, Messieurs les députés, l'hommage de notre profond respect.

*
*

La Franc-Maçonnerie en Orient

On lit dans *l'Eclair* du 4 novembre les curieux renseignements qui suivent, sur le rôle actif de la Maçonnerie introduite en Orient surtout par les Anglais, depuis plus de trente ans : c'est un récit fait à un Français par un Turc libéral, fort bien renseigné.

« Beaucoup de Turcs, lui dit-il, *osmanlis* ou *rayahs*, sont affiliés à la Grande Loge de Constantinople et à d'autres loges du rite écossais ou français.

« L'ex-sultan Mourad s'y était fait recevoir cinq ou six ans avant son avènement. Ce ne fut pas une petite affaire. Etroitement surveillé déjà, comme tous héritiers présomptifs du califat, en son merveilleux palais d'albâtre de Tehéragan, qui se mire dans l'azur du Bosphore, il parvint néanmoins à tromper la surveillance dont il était l'objet. Sous prétexte de quelque aventure galante, il fut initié, la nuit, et, dans sa profession de foi, déclara se faire « compagnon » pour trouver la voie qui mène à la tolérance, à la fraternité, se promettant, si jamais il était appelé au pouvoir, de s'inspirer toujours des principes de la franc-maçonnerie.

— Malheureusement, me dit mon interlocuteur, son règne dura seulement trois mois, un rien; et quand on voulut le délivrer, il refusa de quitter sa prison dorée. De ce côté donc, il n'y a plus rien à espérer.

— Est-ce que Midhat-Pacha, qui fut avec quelques autres convaincu de l'assassinat d'Abdul-Aziz, en 1876, n'était pas aussi franc-maçon?

— Oui, certes! comme Mustapha Fazyl-Pacha, qui donna trois cent mille francs au comité de la Jeune Turquie, car cette association éclairée et patriote, née en 1864, qui compte aujourd'hui tant d'adhérents et veut la réforme du pouvoir suprême, en s'appuyant sur le Coran, ne se doute pour ainsi dire pas que c'est à la maçonnerie qu'elle dut, en 1867, la constitution de sa chancellerie à Londres, à Paris et à Constantinople.

« Il me nomma cinq à six personnages en vue, affiliés aujourd'hui aux loges, comme l'avaient été Kennal-Bey, Khalil-Pacha, ministre des affaires étrangères, Zia-Bey, et bien d'autres.

« J'ai pour loi partout, et surtout en un pays où l'on fait si bon marché des vies, des biens et de la liberté, de ne compromettre personne. Je me suis toujours fait un devoir strict de ne jamais laisser soupçonner à un interlocuteur ce qu'un autre interlocuteur m'avait dit, même sans m'en demander la confidence. Je dois donc, à plus forte raison, taire les noms qu'on m'a donnés; je puis ajouter seulement que si le gouvernement du sultan les connaissait, il ne laisserait pas, j'en suis certain, que d'en éprouver quelque surprise et aussi, peut-être, quelque embarras...

« J'ai appris encore que les Arméniens qui s'agitent ne sont que les agents, conscients ou inconscients, des loges établies en Egypte et où domine de très haut l'influence de la maçonnerie anglaise.

Arabi-Pacha était un « compagnon » actif des loges anglaises et les journaux et les diplomates qui s'occupent des questions d'Orient ne devraient pas ignorer ces choses. Conscient ou non, il n'a été que l'agent de ces loges. »

Quel crédit ajouter à ces propos ? Ils témoignent moins du rôle de la franc-maçonnerie que des Anglais. Ceux-ci mettent en œuvre les moyens d'action que le milieu comporte. De même que les méthodistes et les missionnaires les servent en Extrême-Orient, en Orient la maçonnerie pourrait les servir.

Mais les francs-maçons de France, à ces déclarations, — qui en tant que déclarations sont authentiques, — ne seront probablement pas les moins surpris.

*
* *

Les francs-maçons et le czar

Sous ce titre, la *Croix de Paris* publiait le 20 octobre l'article suivant, signé *Miriam* :

Une guerre au couteau va être menée contre le czar et contre l'alliance franco-russe par tous les journaux et tous les hommes politiques de la secte.

Certes, on n'attaquera pas directement, pour le moment tout au moins, ni le czar ni l'alliance : mais on procèdera par insinuation, on réclamera les termes du traité, on invoquera les droits et la dignité de la Chambre foulés aux pieds, la souveraineté nationale tenue en échec, etc., etc.

Par ailleurs, rien ne sera négligé de tout ce qui pourra blesser la susceptibilité de nos alliés : on suspectera leur loyauté, on dénaturera leurs intentions et l'on tentera de nous les présenter comme de nouveaux maîtres, uniquement préoccupés d'exploiter notre très humble et très naïve amitié.

Toutes les suppositions les plus blessantes, toutes les astuces et toutes les fourberies seront mises en œuvre par les *filis de la Veuve*, en vue de briser les liens qui nous unissent désormais à la Russie.

« Ils sont bien trop habiles, objectez-vous, pour faire campagne contre une alliance qui a soulevé chez nous un si grand enthousiasme. Le peuple envahirait leurs loges et leur ferait peut-être un mauvais parti. s'ils tentaient de détruire l'œuvre patriotique accomplie ces jours derniers. »

Que ceux à qui reste cette illusion veuillent bien observer de près les agissements de la secte ; ils s'apercevront bien vite que pour n'être ni ouverte, ni véhémente encore, l'hostilité des francs-maçons ne manquera ni d'activité, ni d'habileté, ni de souplesse.

La F. . M. ., qui est l'église de Satan, a pour but principal de détruire la religion chrétienne en laïcisant, ou plutôt en paganisant hommes et choses. Or, le czar a déchiré le programme qu'avaient élaboré les ministres-valets de la Loge : il en a arraché l'étiquette maçonnique et y a tracé de sa main une croix. La visite à Notre-Dame, où

nos Maçons n'ont pas osé le laisser aller seul, a été soulignée par le czar des marques d'exceptionnelle considération qu'il a données à Mgr Richard. Il a introduit et mis à la première place dans le programme l'Eglise et le prêtre que les sectaires avaient cyniquement exclus.

Impossible de le nier, la secte a été atteinte au cœur.

Ce soufflet, appliqué sur les joues de la Maçonnerie comme un solennel stigmate, ne sera ni oublié, ni pardonné de la secte. Entre elle et le czar, désormais, c'est la lutte, sourde et dissimulée peut-être, mais sans trêve ni merci. Pour mieux masquer leur manœuvre, les F. . M. . affecteront sans doute, au début, une attitude oublieuse et dégagée.

Par cette attitude nettement hostile à son esprit d'impiété, Nicolas II a signifié à la Franc-Maçonnerie qu'il était venu visiter la France, et traiter avec la France, mais qu'il entendait n'avoir rien de commun avec les tenants d'une Société secrète qui fait la guerre à Dieu, et dont les tendances sont celles-là mêmes des nihilistes russes.

Que les patriotes ne s'y laissent point prendre ; ils ont, dès aujourd'hui, à défendre le traité d'alliance contre la guerre d'Apache que lui vont faire les sauvages des arrière-loges.

Toutefois, les liens noués par le czar devront être plus spécialement gardés par les catholiques, à qui le jeune empereur a donné de si solennels témoignages d'estime et de considération.

Certes, Nicolas II a traité avec les représentants de la République française, mais ses avances à Mgr Richard témoignent hautement qu'il compte avant tous autres sur les catholiques français pour défendre et consolider l'alliance.

Nous voilà donc, de par la Providence, investis d'une glorieuse et patriotique mission. Attendons-nous à rencontrer sur notre route les mêmes sectaires qui ont voulu séparer à jamais la France des *trop chrétiennes* provinces de l'Est. La même haine qui leur fit répudier l'Alsace-Lorraine leur fera répudier la Russie. Ils sont, d'ores et déjà, les irréconciliables adversaires d'un empereur qui visite, malgré eux, les églises, s'honore de l'amitié des évêques français, et pousse le *bigotisme* jusqu'à faire voyager avec lui une image de la Sainte-Face.

Notre devoir de patriotes et de chrétiens est de justifier la noble confiance que le czar nous a témoignée. N'a-t-il pas poussé à notre égard la délicatesse jusqu'à éviter de toucher à Rome, afin de n'avoir pas à visiter le geôlier de notre glorieux et doux Père Léon XIII !

Soyons donc au premier rang pour défendre une alliance qui s'est affirmée comme un gage de sécurité pour la religion et pour la patrie. L'énergie et la loyauté que nous mettrons à sauvegarder l'acte posé par l'empereur de Russie ne pourront que confirmer et accroître les sympathies de Nicolas II pour l'Eglise catholique ; et peut-être serons-nous ainsi l'instrument d'un retour qui changerait la face des affaires religieuses dans le monde entier.

Espérons, prions et agissons plus que jamais. L'heure du salut est proche ; mais nous la pouvons hâter et rendre plus complet le triomphe de l'Eglise, en redoublant de générosité dans le sacrifice et l'immolation.

Une Victime

Il y a des choses qu'il faut voir pour les croire. Nous avons vu, il y a quelques jours, une jeune personne de vingt-huit ans frapper à la porte de l'une de nos maisons hospitalières de Chartres et demander, les larmes aux yeux, qu'on voulût bien la recevoir et la cacher.

Cette fille venait de S..., petite ville de Bretagne, où elle était domestique dans une famille honorable. Un jour, une étrangère bien vêtue, se disant habiter Paris, et en fait, de passage à S..., l'aborda, la questionna, reçut la confiance de ses déceptions, peut-être l'aveu de ses légèretés. Elle fit si bien, par ses perfides conseils et ses promesses, que la jeune domestique abandonna sa place et se joignit à elle pour aller à Paris « où elle devait vivre d'une vie tranquille, avec plusieurs compagnes, n'ayant rien à faire... »

On se dirigea vers la capitale en allant de ville en ville, de village en village, presque de ferme en ferme, tantôt à pied et tantôt en chemin de fer. On comprend que, pour cette affreuse mégère, le but de ce voyage à petites journées était de racoler quelques recrues. Mais la chance n'avait pas été pour elle, car, en arrivant à Chartres, la pauvre petite bretonne formait tout son contingent.

Une particularité du voyage avait donné à l'ex-domestique quelques soupçons. Quand on arrivait dans une ville, la dame allait droit à la mairie, exhibait aux employés une sorte de plaque métallique, d'une forme particulière, portant inscriptions et symboles. En certains lieux, les employés, à la seule présentation de ce signe, délivraient des secours ; ailleurs, ils regardaient la plaque sans comprendre et refusaient.

La domestique commença à se douter que sa conductrice était affiliée à quelque Société secrète et faisait un vilain métier.

Ces soupçons devinrent à Chartres une affreuse certitude : « Nous approchons de Paris, lui avait dit sa nouvelle maîtresse. Quand nous y serons, vous irez dans les églises avec vos compagnes et vous rapporterez des hosties. »

Ce fut, pour la malheureuse enfant, comme si un voile tombait de devant ses yeux.

Pour chercher seule des recrues dans Chartres et faire plus facilement son abominable métier, la pourvoyeuse avait eu l'idée de conduire sa victime à la cathédrale. La faisant asseoir là où d'autres étaient assises, devant Notre-Dame du Pilier, elle lui dit d'attendre jusqu'à ce qu'elle vint la chercher.

A genoux devant la madone, la pauvre fille pleurait, inquiète et troublée, quand soudain, par la bonté de la Sainte Vierge, une résolution envahit son âme : s'enfuir...

Brusquement, elle se leva, regarda autour d'elle sortit et se mit à errer en ville, demandant un asile.

Elle le trouva enfin ; elle était sauvée.

Après deux jours de réclusion volontaire, bien sûre que la mégère ne la guettait plus, elle prit un train de nuit et regagna sa Bretagne où elle proclame aujourd'hui la miséricorde de Notre-Dame de Chartres.

On se demande quelquefois si ce qu'on publie

des horribles forfaits de la Franc-Maçonnerie palladiste n'est pas un rêve.

Non, hélas ! ce n'est pas un rêve. En voilà la preuve.

Lecteurs, une prière pour réparer tant d'outrages. Une prière aussi pour les pauvres filles devenues des victimes de l'infamale secte.

JEAN.

(*Croix de Chartres*, du 30 août 1896.)

Obligations maçonniques à l'égard du clergé

M. Hervé Breton signalait dernièrement ce curieux document, destiné, dit-il, aux Loges maçonniques de la région du Nord :

Nombreux sont les devoirs *imposés* aux membres de la société. (La Franc-Maçonnerie).

« *Il faut* dépouiller la religion de toute allégorie, montrer les abus du fanatisme religieux, dévoiler les fautes commises par les prêtres.

« Tous les frères et sœurs, à quelques professions qu'ils appartiennent, *ont le devoir* de citer les fautes et bévues du clergé, afin de leur enlever l'autorité qu'ils ont accaparée.

« *Il est obligatoire de combattre les moines*, de montrer le droit qui incombe à tout bon citoyen de solliciter le renvoi des religieux, la fermeture des couvents d'hommes et de femmes...

« Les associés sont priés instamment de faire entendre, par quelqu'un de sûr, les sermons faits dans les églises.

« Ils doivent noter textuellement tout ce qui est dit, qui leur paraît mériter attention, *et faire parvenir aux chefs*, en langage chiffré, les passages qui leur paraissent attaquant.

« Il leur est recommandé d'user de l'influence qu'ils exercent pour diminuer de toute manière l'estime que l'on porte aux religieux.

« *Dans les campagnes*, où il est facile d'avoir des rapports avec les prêtres, *il faut employer tous les moyens* pour les amener à commettre quelques imprudences, légèretés, paroles inconsidérées, indécadences. Divulguer ensuite les fautes et envoyer les détails à la Société, qui les fera connaître par les journaux qui lui sont dévoués.

« *Il est utile aussi*, avec prudence et en donnant des marques de sympathie, d'engager les prêtres à attaquer devant témoins le gouvernement ou ses représentants, les institutions, les lois, etc.... Il sera aisé ensuite de tirer parti de tout cela.

« *C'est encore un devoir*, pour les membres de l'association qui le peuvent, de s'introduire, sous un prétexte ou sous un autre, *auprès des célibataires* âgés, des deux sexes, pour les amener doucement et lentement à nos doctrines, c'est-à-dire les persuader que, pendant trop longtemps, le peuple s'est laissé conduire par les prêtres ; quand ils auront acquis sur ces malades sans proches parents, assez d'influence, ils arriveront à obtenir d'eux la donation de leurs biens à l'association (la Franc-Maçonnerie) ou à quelques-uns de ses membres..... »

Avis au clergé, qui ne saurait trop se tenir en garde contre les infâmes menées dont il est chaque jour l'objet de la part de ses irréconciliables ennemis les Francs-Maçons.

Ce que coûte une initiation

M. Maurice Talmeyr, dans un récit fort humoristique, confessait qu'il avait été dernièrement franc-maçon pendant quelques heures, le temps nécessaire pour percer à jour les ridicules formalités qui précèdent l'initiation franc-maçon.

...Je suis allé un soir rue Cadet ; on m'a conduit dans un cabinet noir et j'ai fait là mon testament. Il y avait dans ce cabinet une table, une lampe, une chaise, du papier, tout ce qu'il faut pour écrire, et des squelettes peints sur les murs. Puis on est revenu me chercher, on m'a bandé les yeux, fait tourner sur moi-même, emmené par des escaliers et des corridors, posé des questions, et brûlé sous le nez, finalement, une feuille de papier à cigarette pour « me montrer la lumière ».

J'étais initié !... Ça m'avait coûté quarante francs !

Au bout d'un an seulement, il m'arrivait un jour une lettre dont l'enveloppe suspecte, maculée, en mauvais papier, avec l'adresse mal écrite, sentait la poche sale et la vieille pipe... Je l'ouvre... C'était une lettre des FF., et les FF. m'apprenaient qu'ils avaient des offices, que tout bon F. y venait, qu'on ne m'y voyait pas souvent, et que j'en avais ainsi manqué deux par semaine pendant un an. C'était de ce chef cinquante centimes par office manqué : soit cinquante-deux francs, qu'on me priait d'envoyer aux F. !

Je ne réponds rien... Alors, la semaine suivante, seconde lettre : je ne bouge pas... La semaine d'après, troisième lettre : je ne bouge pas davantage... Les cartes postales ouvertes commencent à pleuvoir, d'abord douces, puis aigres, puis insolentes : je continue toujours à ne pas bouger... Alors je reçois une visite !

Un matin, on me remet une carte. Je regarde, et qu'est-ce que je lis ?... *M. Darlot, président du Conseil municipal de Paris !*

Je ne connaissais pas M. Darlot. Je ne l'avais jamais vu. Que pouvait bien me vouloir M. Darlot ?...

Mais M. Darlot se présente... Il entre souriant, bonhomme, paternel, s'approche, me salue et se met à me chatouiller dans la main en m'appelant : « Mon F. ! »

Tout s'expliquait : M. Darlot voulait les cinquante-deux francs, et me dit, en effet, toujours souriant et me chatouillant le creux de la main :

« Voyons, mon F., quand vous acquitterez-vous de ces cinquante-huit francs ? »

— Comment, de ces cinquante-huit francs ?... Cinquante-deux !

— Pardon, mon F., cinquante-huit !... Il y en avait cinquante-deux voilà six semaines... Avec six semaines de plus, ça nous fait cinquante-huit... Allons !... Quand les donnerez-vous ?

— Jamais !

— Comment, jamais ?... Et comment voulez-vous que nous les liquidions ?

— Par une batterie de deuil, mon cher monsieur Darlot !... Et maintenant voulez-vous me faire un plaisir ?

— Tous les plaisirs, mon F. !

— Ne m'appellez plus : « Mon F., » et ne me chatouillez plus dans la main... J'appartiens,

comme tout bon Français, et sans doute comme vous-même, à la religion catholique... Eh bien ! pas un curé n'a encore eu l'idée de me faire réclamer dix sous chaque fois que je manquais à la messe ! »

M. Talmeyr ne dépeint pas — et c'est fort regrettable — la mine déconfite de son *quémendeur*.

Action antimaçonnique

Lettres et opinions rétrospectives
sur le Congrès antimaçonnique de Trente

*Lettre de M. le Comte de Mun au secrétaire
du Congrès antimaçonnique de Trente.*

Monsieur,

Je regrette beaucoup de ne pouvoir me rendre au Congrès antimaçonnique de Trente. Je serai, à l'époque où il doit avoir lieu, retenu en France par d'impérieuses obligations.

Mais je tiens, du moins, à m'associer d'avance à ses travaux par une adhésion morale et à vous prier d'être, près de ses membres, l'interprète de mes vives sympathies.

La lutte contre la Franc-Maçonnerie, tant de fois recommandée par le Pape Léon XIII et par ses prédécesseurs, s'impose tous les jours avec plus d'évidence, comme une nécessité publique, non seulement aux catholiques, mais à tous les hommes soucieux de préserver, avec les croyances religieuses, les bases de la morale et de l'ordre social.

Aucune illusion ne peut subsister sur ses principes et sur son but dans les esprits, même les plus sceptiques, et, à cet égard, l'audace croissante du langage affiché dans ses Congrès, aura rendu un véritable service.

Il ne saurait plus être question, pour elle, de dissimuler ses desseins politiques et antireligieux derrière l'apparence philanthropique qui, à la fin du siècle dernier, lui a valu tant d'adeptes et a continué, depuis, à faire tant de dupes.

La destruction du catholicisme est, désormais, le programme avoué, dans leurs propres déclarations, par les meneurs de la secte qui savent à merveille utiliser, suivant les circonstances, pour arriver à leurs fins, le concours de tous ceux que la crédulité ou l'intérêt enrôlent dans ses rangs.

Les catholiques ont le devoir d'opposer une résistance énergique à cette guerre, tantôt ouverte et tantôt déguisée.

Pour le faire, ils n'ont pas à fonder une œuvre spéciale, car l'action de la Franc-maçonnerie est universelle et se fait sentir sur tous les terrains, dans l'enseignement sous toutes les formes, dans les institutions de bienfaisance publiques et privées, dans les associations de prévoyance, de mutualité, et jusque dans les Sociétés de délassement ou d'exercices physiques : mais ils ont à multiplier les œuvres analogues, animées de l'esprit chrétien, à soutenir avec dévouement celles qui existent déjà en si grand nombre, à pénétrer

de leur influence les Sociétés neutres dont la Franc-Maçonnerie s'empare trop facilement, à se mettre, en un mot, partout et toujours, avec courage et activité, au service de l'Eglise qui est la véritable Contre-Franc-Maçonnerie, et la seule puissance capable de la combattre, avec succès, dans son ensemble.

Toutefois, afin d'étudier et de connaître exactement les actes de la secte, ses résolutions et ses programmes, de les dénoncer à l'opinion, d'éclairer ainsi les hommes de bonne foi et les catholiques eux-mêmes, il faut une organisation particulière, bien conçue, bien outillée, pourvue des moyens d'information nécessaires pour rassembler des documents authentiques, réunir les faits et leurs preuves, les signaler au dehors en déchirant les voiles, en arrachant les masques dont se couvre ordinairement l'action maçonnique, et en usant ainsi pour le bien des ressources nombreuses qu'offre trop souvent au mal l'immense publicité de notre temps.

Les œuvres antimaçonniques, fondées dans ces dernières années, ont déjà fait beaucoup en ce sens : il est à désirer qu'elles se fortifient et qu'elles s'unissent en un faisceau commun. Le Congrès de Trente leur fournira, certainement, d'utiles exemples et de précieux renseignements.

Il aura, d'ailleurs, une portée plus haute et plus considérable. Ses travaux mettront en lumière le caractère international de la Franc-Maçonnerie et le péril général qu'elle fait courir aux nations chrétiennes, en les acheminant, peu à peu, vers la ruine des croyances et des institutions religieuses et, par là, vers le triomphe des doctrines matérialistes qui ouvrent la porte au socialisme.

La Franc-Maçonnerie lui fraye les voies par le rationalisme et la morale indépendante de toute loi surnaturelle. Elle est aussi le grand danger de la civilisation.

Les hommes d'Etat qu'effraye l'approche de la révolution sociale demeurent cependant indifférents aux progrès de la Société maçonnique, quand ils ne s'en font pas les complices. C'est une étrange et funeste aberration.

Les Papes n'ont cessé d'en avertir les gouvernements et les peuples. Il appartient aux catholiques de répondre les premiers à leur voix en redoublant d'efforts pour combattre la secte condamnée par l'Eglise et faire reculer sa marche rapide. Ils accompliront ainsi l'œuvre sociale par excellence.

Je me serais fait un devoir d'exprimer ces idées au Congrès, si j'avais pu y assister ; je vous prie, Monsieur, de lui en faire part en lui communiquant ma lettre et d'agréer l'assurance de tous mes sentiments les plus cordialement dévoués.

A. DE MUN.

*
* *

Le Conseil central de l'Union antimaçonnique de France a fait imprimer un Appel aux âmes pieuses, qui indique fort bien l'organisation proposée pour les messes de réparation. Nous le reproduisons ci-dessous.

APPEL AUX AMES PIEUSES

Les âmes chrétiennes ont été profondément émuës par les révélations faites, depuis quelque

temps, sur les blasphèmes et les profanations de toutes sortes, dont la Franc-Maçonnerie est l'inspiratrice.

Partout, les cœurs catholiques se sont sentis pressés d'offrir à notre divin Sauveur des hommages de réparation pour tant d'offenses commises envers sa Personne sacrée et spécialement à l'égard du sacrement de son amour. La pensée des pauvres âmes égarées par l'ignorance ou la haine et retenues dans les chaînes de la secte a fait multiplier aussi les prières pour obtenir la conversion des francs-maçons.

Il semble que le moment soit venu d'unir tous ces efforts en leur donnant comme un lien commun, tout en laissant la plus large part à l'initiative privée et aux organisations déjà existantes.

L'Union antimaçonnique de France s'efforce de créer ce lien par les moyens suivants :

PRATIQUES PROPOSÉES

Les personnes pieuses, isolées ou groupées, les communautés, les confréries, les fraternités, les associations catholiques sont invitées aux pratiques suivantes :

1° Faire célébrer de temps en temps, chaque mois s'il se peut, une messe en réparation des blasphèmes et profanations maçonniques et pour la conversion des francs-maçons ;

2° Choisir une journée par mois, dont la communion et les prières, les œuvres de charité et de pénitence auront spécialement ce but ;

3° Réciter souvent, chaque jour autant que possible, et à l'église, l'une ou l'autre des prières composées à ces intentions.

Afin d'établir l'union dans la prière, il est utile de faire des messes de réparations, comme le pivot de toutes ces pratiques. Pour y parvenir, l'Union antimaçonnique demande qu'on veuille bien envoyer, avec le 20 de chaque mois, à M. l'abbé de Bessonnies, à Notre-Dame des Victoires, Paris, l'indication pour un jour du mois suivant, ou pour un jour choisi une fois pour toutes, de la localité ou dans les grandes villes de la paroisse, où la messe sera célébrée à ces intentions.

Chaque mois, la liste complète des messes promises pour le mois suivant paraîtra dans *La Franc-Maçonnerie démasquée* ; elle sera aussi envoyée à toutes les personnes, groupes ou associations qui auront promis une messe pour ce mois. Les journaux catholiques donneront les résultats en abrégé.

Chacun pourra ainsi s'unir par la prière aux messes qui, bientôt, seront dites chaque jour pendant tout le cours de l'année.

TRENTE-CINQ ANNÉES

DU

GRAND ORIENT DE FRANCE

(1860-1894)

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

1877

PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'ORDRE : — De Saint-Jean, *, docteur en médecine, 22, rue de la Banque; Trente-Troisième.

VICE-PRÉSIDENT : — Cousin, *, inspecteur principal au chemin de fer du Nord, 20, rue de Dunkerque; Maître.

CHEF DU SECRÉTARIAT : — Thévenot.

MEMBRES DU CONSEIL DE L'ORDRE : — Andrieux, avocat, député, conseiller municipal de Lyon, 3, rue des Deux-Cousins, à Lyon; Rose-Croix. (Elu en 1875.)

Armand, 2^e vice-président du Conseil de l'Ordre. (Réélu en 1876). Décédé.

Barré, docteur en médecine, 34, rue de Seine; Maître. (Elu en 1874).

Blanchon, chef de division au Comptoir central de Crédit, propriétaire de bains, 4, rue Pierre-Levée; Chevalier Kadosch. (Elu en 1875 pour deux ans.)

Brémond, ancien sous-préfet, conseiller municipal, 14, place de la Bourse, à Marseille; Trente-Troisième. (Réélu en 1875).

Bruand, négociant, juge au tribunal de commerce, conseiller municipal, 58, Grande Rue, à Besançon. (Elu en 1875.)

Cammas, *, homme de lettres, propriétaire à Maisons-sur-Seine (Seine-et-Oise); Trente-Troisième. (Réélu en 1874).

Caubet, homme de lettres, secrétaire du Conseil de l'Ordre, 16, rue de Seine; Maître. (Réélu en 1874).

Coulon, négociant en vins, conseiller municipal, 36, rue des Incurables, à Bordeaux; Rose-Croix. (Réélu en 1875.)

Cousin, comme ci-dessus. (Réélu en 1874.)

Dalsace, négociant en passementeries, 33, rue du Mail; Rose-Croix. (Réélu en 1876.)

De Saint-Jean, comme ci-dessus. (Réélu en 1876.)
Desmons, pasteur de l'Eglise réformée, à Saint-Geniès-de-Malgoires (Gard); Maître. (Réélu en 1876.)

Doué, *, docteur en médecine, médecin-major de la marine, maison Suchet, à Toulon, Trente-Troisième. (Réélu en 1875).

Du Hamel, avocat à la Cour de Paris, conseiller général du Pas-de-Calais, 41, rue des Martyrs; Trente-Troisième. (Réélu en 1872).

Ferdeuil, avocat, ancien vice-président du Conseil de préfecture du Loir-et-Cher, ancien sous-préfet, 11, rue des Saints-Pères; Trente-Troisième. (Réélu en 1876 pour un an).

Foussier, négociant en vins, 47, rue de Bercy; Maître. (Réélu en 1876.)

De Hérédia, propriétaire rentier, conseiller municipal, 147, boulevard Péreire; Rose-Croix. (Elu en 1875.)

Hérpin, docteur en médecine, 24, rue Saint-Claude, à Livry (Seine-et-Oise); Maître. (Réélu en 1876.)

Joly Albert, avocat, député, conseiller municipal de Versailles, 4, impasse des Réservoirs-Montbauron, à Versailles; Maître. (Elu en 1874.)

Lagache, avocat, ancien sous-préfet, 11, rue des Vieillards, à Boulogne-sur-Mer; Maître. (Réélu en 1875.)

Masse, avoué près le tribunal civil de première instance de la Seine, 14, rue Gaillon; Maître. (Elu en 1876.)

Massicault, directeur de la Presse, 17, avenue Trudaine; Maître. (Elu en 1877.)

Marchal Eugène, docteur en médecine, 23, rue Saint-Michel, à Nancy; Rose-Croix. (Elu en 1875 pour deux ans.)

Moreaux, propriétaire, conseiller général de la Seine, ancien maire de Saint-Denis (Seine), 3, rue d'Argenteuil, à Sannois (Seine-et-Oise); Maître. (Réélu en 1876.)

Neumark, négociant, président du Conseil des Prud'hommes, conseiller municipal, 2, rue Talleyrand, à Reims (Marne); Maître. (Elu en 1874.)

Pouille, avoué, conseiller municipal, président du bureau de l'Assistance judiciaire, administrateur de la Caisse d'Epargne, 9, rue du Cloître-de-la-Barge, à Amiens; Trente-Troisième. (Réelu en 1875.)

Roche, pharmacien, conseiller d'arrondissement, conseiller municipal, 117, rue des Fonderies, à Rochefort-sur-Mer (Charente); Rose-Croix. (Réelu en 1875.)

Rousselle André, avocat, conseiller général de l'Oise, 1, rue Hautefeuille; Maître. (Elu en 1875.)

Thiault, avocat, à Belfort (Haut-Rhin); Rose-Croix (Réelu en 1876.)

Valentin, *, sénateur, ancien député, ancien préfet du Bas-Rhin et du Rhône, 14, rue de la Pompe, à Versailles; Maître. (Elu en 1874.)

Viénot, avocat agréé près le tribunal de commerce de Rouen, 37, rue de la Vicomté, à Rouen; Trente-Troisième. (Réelu en 1874.)

Wirouboff, homme de lettres, 9, rue de Lille; Maître. (Elu en 1876.)

1878

PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'ORDRE : — De Saint-Jean, *, docteur en médecine, 22, rue de la Banque; Trente-Troisième.

VICE-PRÉSIDENTS : — Cousin, *, inspecteur principal au chemin de fer du Nord, 20, rue de Dunkerque; Maître.

Caubet, homme de lettres, conseiller municipal de Paris, 16, rue de Seine; Maître.

CHEF DU SECRÉTARIAT : — Thévenot.

MEMBRES DU CONSEIL DE L'ORDRE : — Andrieux, avocat, député, conseiller municipal de Lyon, 3, rue des Deux-Cousins, à Lyon; Chevalier Kadoch. (Elu en 1875.)

Barré, docteur en médecine, 34, rue de Seine; Maître. (Réelu en 1877.)

Blanchon, chef de division au Comptoir central de Crédit, propriétaire de bains, 4, rue Pierre-Levée; Chevalier Kadosch. (Réelu en 1877.)

Brémond, avocat, conseiller municipal de Marseille, ancien sous-préfet, 14, place de la Bourse, à Marseille; Trente-Troisième. (Réelu en 1875.)

Bruand, négociant, juge au tribunal de commerce, conseiller municipal de Besançon, 58, Grande-Rue, à Besançon; Rose-Croix. (Elu en 1877.)

Cammas, *, homme de lettres, propriétaire à Maisons-sur-Seine; Trente-Troisième. (Réelu en 1874.)

Caubet, comme ci-dessus. (Réelu en 1877.)

Collineau, docteur en médecine, 187, rue du Temple; Maître. (Elu en 1877.)

Coulon, négociant en vins, conseiller municipal de Bordeaux, 36, rue des Incurables, à Bordeaux; Rose-Croix. (Réelu en 1876.)

Cousin, comme ci-dessus. (Réelu en 1877.)

Dalsace, négociant en passementeries, 35, rue du Mail; Rose-Croix. (Réelu en 1876.)

De Saint-Jean, comme ci-dessus. (Réelu en 1876.)

Desmons, pasteur de l'Eglise réformée, à Saint-Geniès-de-Malgoires (Gard); Maître. (Réelu en 1876.)

Doué, *, docteur en médecine, médecin-major de la marine, maison Suchet, à Toulon; Trente-Troisième. (Réelu en 1875.)

Du Hamel, avocat, à la Cour de Paris, conseiller général du Pas-de-Calais, 41, rue des Martyrs; Trente-Troisième. (Réelu en 1875.)

Foussier, négociant en vins, 14, rue du Pont-aux-Choux; Maître. (Réelu en 1876.)

De Hérédia, propriétaire-rentier, conseiller municipal de Paris, 147, boulevard Péreire; Rose-Croix. (Elu en 1875.)

Herpin, docteur en médecine, 24, rue Saint-Claude, à Livry (Seine-et-Oise); Maître. (Réelu en 1876.)

Jean, Joseph, manufacturier, juge au Tribunal de commerce, conseiller municipal à Albi (Tarn); aucun titre dans l'annuaire. (Elu en 1877, pour deux ans.)

Joly, Albert, avocat, député, conseiller municipal de Versailles, 8, rue Montbauron, à Versailles; Maître. (Réelu en 1877.)

Lagache Saint-Gest, avocat, ancien sous-préfet, 11, rue des Vieillards, à Boulogne-sur-Mer; Maître. (Réelu en 1875.)

Masse, avoué près le Tribunal civil de 1^{re} instance de la Seine, conseiller municipal de Paris, 14, rue Gaillon; Maître. (Elu en 1876.)

Massicault, préfet de la Haute-Vienne, à Limoges; Maître. (Elu en 1876.)

Martin, Antide, ancien notaire, membre du Conseil municipal de Paris, 129, rue du Faubourg-Poissonnière; Chevalier Kadosch. (Elu en 1877.)

Moreaux, propriétaire, ancien conseiller général de la Seine, ancien maire de Saint-Denis, 3, rue d'Argenteuil, à Sannois (Seine-et-Oise); Maître. (Réelu en 1876.)

Neumark, négociant, président du Conseil des Prudhommes, conseiller municipal de Reims (Marne); Maître. (Réelu en 1877.)

Poulle, secrétaire du Conseil de l'Ordre, conseiller municipal d'Amiens, président de la Chambre des avoués, 9, rue du Cloître-de-la-Barge, à Amiens; Trente-Troisième. (Réélu en 1875.)
 Roche, pharmacien, conseiller d'arrondissement et conseiller municipal, 117, rue des Fonderies, à Rochefort-sur-Mer (Charente); Rose-Croix. (Réélu en 1875.)
 Rousselle, André, avocat, conseiller général de l'Oise, 1, rue Hautefeuille; Maître. (Elu en 1875.)
 Thiault, avocat à Belfort (Haut-Rhin); Rose-Croix. (Réélu en 1876.)
 Valentin, *, sénateur, ancien préfet du Bas-Rhin et du Rhône, 23, boulevard de la Reine, à Versailles; Maître. (Réélu en 1877.)
 Viénot, avocat agréé près le Tribunal de commerce de Rouen, 37, rue de la Vicomté, à Rouen; Trente-Troisième. (Réélu en 1877.)
 Wyruboff, homme de lettres, 9, rue de Lille; Maître. (Elu en 1876.)

1879

PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'ORDRE : — De Saint-Jean, docteur en médecine, 22, rue de la Banque; Trente-Troisième.
 VICE-PRÉSIDENTS : — Cousin, *, inspecteur principal au chemin de fer du Nord, 20, rue de Dunkerque; Maître.
 Caubet, homme de lettres, chef du Cabinet du préfet de police, 16, rue de Seine; Maître.
 CHEF DU SECRÉTARIAT : — Thévenot (Gilbert), *, Trente-Troisième.
 MEMBRES DU CONSEIL DE L'ORDRE : — Andrieux, avocat, député, préfet de police, 19, rue de Rovigo; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1878 pour deux ans.)
 Barré, docteur en médecine, 34, rue de Seine; Maître. (Réélu en 1877.)
 Blanchon, chef de division au Comptoir central de Crédit, 4, rue Pierre-Levée; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1877.)
 Brémont, avocat, ancien sous-préfet, conseiller municipal de Marseille, 37, rue Méry, à Marseille; Trente-Troisième. (Réélu en 1878.)
 Bruand, négociant, conseiller municipal de Besançon, 58, Grande-Rue, à Besançon; Rose-Croix. (Réélu en 1878.)
 Cammas, *, homme de lettres, propriétaire, à Maisons-sur-Seine; Trente-Troisième (Réélu en 1877.)
 Caubet, comme ci-dessus. (Réélu en 1877.)
 Coulon, négociant, conseiller municipal de Bordeaux, 36, rue des Incurables, à Bordeaux; Rose-Croix. (Réélu en 1876.)

Cousin, comme ci-dessus (Réélu en 1877.)
 Dalsace, négociant, 35, rue du Mail; Chevalier Kadosch. (Réélu en 1876.)
 De Saint-Jean, comme ci-dessus. (Réélu en 1876.)
 Desmons, président du Consistoire de Saint-Chaptes, conseiller général du Gard, pasteur de l'Eglise réformée, à Saint-Geniès de Malgoires (Gard); Maître. (Réélu en 1876.)
 Doué, docteur en médecine, médecin principal de la marine, maison Suchet, à Toulon; Trente-Troisième. (Réélu en 1878.)
 Du Hamel, avocat à la Cour de Paris, chef du Cabinet du Président de la République, conseiller général du Pas-de-Calais, 41, rue des Martyrs; Trente-Troisième. (Réélu en 1878.)
 Foussier, négociant, 65, rue de Saintonge; Maître. (Réélu en 1876.)
 De Hérédia, propriétaire, conseiller municipal de Paris, 147, boulevard Péricère; Rose-Croix. (Réélu en 1878.)
 Herpin, docteur en médecine, 24, rue Saint-Claude, à Livry (Seine-et-Oise); Maître. (Réélu en 1876.)
 Jean, Joseph, manufacturier, ancien sous-préfet, juge au tribunal de commerce, conseiller municipal d'Albi, à Albi (Tarn); Maître. (Elu en 1877, pour deux ans.)
 Joly, Albert, avocat, député, conseiller municipal de Versailles, 8, rue Montbauron, à Versailles; Maître. (Réélu en 1877.)
 Lagache Saint-Gest, avocat, ancien sous-préfet, 11, rue Siblequin, à Boulogne-sur-mer; Maître. (Réélu en 1878.)
 Masse, avoué près le tribunal civil de 1^{re} instance de la Seine, conseiller municipal de Paris, 14, rue Gaillon; Chevalier Kadosch. (Elu en 1876.)
 Massicault, préfet de la Haute-Vienne, à Limoges; Maître. (Elu en 1876.)
 Martin, Antide, ancien notaire, conseiller municipal de Paris, 129, rue du Faubourg-Poissonnière; Chevalier Kadosch. (Elu en 1877.)
 Moreaux, propriétaire, ancien conseiller général de la Seine, ancien maire de Saint-Denis, 47, rue de la Tour; Maître. (Réélu en 1876.)
 Neumark, négociant, président du Conseil des Prudhommes, conseiller municipal de Reims, 2, rue Talleyrand, à Reims (Marne); Maître. (Réélu en 1877.)
 Poulle, secrétaire du Conseil de l'Ordre, avoué, président de la Chambre des avoués, conseiller municipal d'Amiens, 9, rue du Cloître-de-la-Barge, à Amiens; Trente-Troisième. (Réélu en 1878.)

(A suivre)

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES MUSULMANES DANS L'AFRIQUE DU NORD DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE V.

Les Tidjanya.

(Suite)

Quel secours pourrait nous fournir un ordre qui ne peut même pas défendre ses affiliés du poignard des Snoussya? Nous regrettons ici encore de devoir nous séparer de Rinn et de le combattre. « Il y avait là, pour nous, si nous l'eussions voulu, le noyau d'une véritable église musulmane, algérienne, dont les membres eussent été, pour notre gouvernement, des auxiliaires aussi dévoués et aussi sûrs que le sont les Taibya pour le gouvernement marocain. Pour arriver à ce résultat, nous n'aurions eu qu'à faire au chef de l'ordre une situation ostensiblement supérieure à celle de nos plus grands Khalifas-et-Bach-Agha. Aux yeux de nos sujets indigènes, comme aux yeux du monde musulman, cela eût été parfait, et nous aurions pu tirer parti du concours et de l'influence du chef d'un grand ordre religieux. Ainsi mis en relief, ce personnage, officiellement reconnu par nous comme le véritable chef de la religion musulmane en Algérie, comme notre « Cheikh El-Islam », aurait pu être opposé avec succès aux Cheikh El-Islam de Stamboul, de La Mecque et des autres pays musulmans.

« Au lieu de cela, dominés par les préjugés de notre passé catholique, ou emportés par les intolérances maladroites (*sic*), de soi-disant librepenseurs, nous nous sommes, le plus souvent, bornés à une bienveillance banale qui n'a eu d'autre effet que de déconsidérer les Tidjanya vis-à-vis des fanatiques. Et, pendant ce temps, grandissaient dans l'ombre les ordres rivaux qui puisent leurs aspirations chez les étrangers, comme les Snoussya, Taibya, Kheloualya, Madanya et autres, sur lesquels notre action ne saurait être efficace. » (Page 450.)

Nous doutons que ce soit M. Rinn qui ait écrit ces quelques lignes, où les sophismes et les contradictions abondent. Qu'il était plus heureux et mieux inspiré le jour où il écrivait qu'une telle protection n'est pas possible et n'est pas digne de la France, et cela dans le même ouvrage, page 518. Et pour montrer la contradiction où il

tombe, prenons, à la page 449, le paragraphe où il parle du développement de cet ordre :

« Cette attitude des Tidjanya vis-à-vis des « émirs et tyrans musulmans » turcs ou arabes, (Rinn venait de citer la vision de Tidjani où Mohammée condamne le paiement de la zekkat, ne contribua pas peu alors à grandir leur popularité dans le nord de l'Afrique, et à leur attirer de nombreux adhérents. Mais, par contre, leur ligne de conduite, toujours si réservée et si correcte vis-à-vis de l'autorité française, semble avoir porté un coup fatal à leur influence et arrêté net le développement de cet ordre. » (page 449.)

Est-ce la même main qui tenait la même plume pour commencer aussitôt le paragraphe dont nous avons donné quelques extraits? Comment? le gouvernement français ne les a pas favorisés, seuls ils ont gardé envers nous une attitude correcte et ont même consenti à nous payer tribut sans aucune opposition, et ils ont perdu leur influence qu'ils auraient conservée et même accrue si nous les avions protégés? Les Musulmans auraient respecté ce Cheikh El-Islam qui aurait reçu de l'argent de l'Infidèle! N'avons-nous pas dit déjà que les Musulmans ne peuvent pas admettre qu'un Marabout reçoive de l'argent pour ses fonctions sacrées! Allons donc. Le jour même où les Tidjanya seraient devenus nos protégés officiels, leur ruine eût été encore plus prompte.

Nous pousserons plus loin la question, et nous demanderons à Rinn s'il était possible de s'attacher les Tidjanya? Evidemment non : il y a et il y aura toujours antipathie entre le Chrétien et le Musulman, et tout homme de sens, qui n'est pas aveuglé par les préjugés de l'impiété doit avouer qu'il n'y a qu'un seul moyen de nous assimiler les Musulmans, c'est de les convertir au catholicisme. Nous y reviendrons dans le dernier chapitre. Malgré leur tolérance, en effet, nous savons ce que nous devons penser de leur respect pour les gouvernements; si leur chef a montré tant d'hostilité et de haine contre les Turcs et Abd-el-Kader qui étaient Musulmans, que sera-ce contre nous? Qu'on se souvienne de la réponse que fit le Mogaddem de Laghouat au Derkaoui el-Hadj Moussa qui voulait recruter parmi les Tidjanya des soldats pour nous combattre.

De l'aveu de tous ceux qui ont voulu étudier la question de près, les *Tidjanya* ont perdu de leur influence parce qu'ils ont voulu ne pas se montrer hostiles à notre gouvernement. Ils ont calculé les chances de la victoire, et ils ont

vu que nous triompherions. Au lieu de s'unir à Abd-el-Kader, Mohammed-Sr'ir, pour se venger des Hachem qui avaient assassiné son frère, les laissa à leurs seules ressources; si encore ils trouvèrent assez de puissants amis pour tramer la perte de l'émir, il n'en est pas moins vrai que les chefs d'ordre, et en particulier les Snoussya, n'eurent plus que du mépris pour eux; nous avons vu qu'à La Mecque, seul Snoussi s'opposa à la fetoua, et ne voulut pas que les Musulmans déposassent les armes. Les Tidjanya triomphèrent, mais ce fut leur dernière victoire; Snoussi allait leur porter des coups plus terribles que ceux de l'émir, et dont ils ne se relèveraient pas.

CHAPITRE VI.

Les Khelouatya et les Rahmanya.

Nous associons ces deux noms parce que les Rahmanya se donnent comme les continuateurs des Khelouatya. Il y a cependant entre les deux ordres une grande différence: le premier, en effet, semble ne devoir s'occuper que de la sanctification des âmes, de les conduire dans les sentiers du mysticisme, d'extase en extase, et de leur faire goûter le bonheur le plus doux. Les Khelouatya, en effet, portent bien leur nom que nous pourrions traduire par *solitaires*; ils font profession de vivre constamment loin du monde, de mépriser les biens de cette terre pour ne rechercher que ceux de l'autre vie. Les seconds, au contraire, semblent être un ordre essentiellement militant; sans doute, nous trouverons dans ces doctrines ces aspirations vers le mysticisme le plus absolu, ce mépris des biens de la terre et tant d'autres choses prêchées par les fondateurs imbus des doctrines du soufisme; mais, dans la pratique ils ne seront pas si détachés des biens de la terre, et nous les verrons sortir de leurs zaouia pour paraître sur le champ de bataille. A notre avis, les Rahmanya qui, eux aussi, veulent se rattacher à la grande famille de Chadeli, sont avec les Snoussya ceux que nous avons le plus à craindre. Ils mettent bien en pratique leurs doctrines, et sont plus conséquents que les Qadrya et les Chadelya purs. Disons seulement quelques mots de l'ordre dont ils se donnent comme les continuateurs; nous avons hâte d'arriver à eux pour faire apprécier l'œuvre néfaste des ordres musulmans et les entraves qu'ils ont apportées à la civilisation.

Ce fut au commencement du ix^e siècle de l'hégire, vers l'an 1400 de J.-C., que furent fondés les Khelouatya. Ce serait l'ascète Ibrahim-ez-

Zahid-el-Kilani, grand savant, grand théologien et grand commentateur qui aurait fondé cet ordre; mais ce fut son disciple Mohammed-el-Khelouati qui, en prenant la direction de l'ordre, lui donna son nom. Enfin, en Turquie, le vrai fondateur est, dit-on, Omar-el-Khelouati qui aurait vécu au ix^e siècle de l'hégire; c'est cette date que nous avons prise pour fixer l'année de la fondation de l'ordre, à la suite de Rinn. Omar passait souvent des semaines entières dans la retraite; là, plongé dans la plus grande contemplation, passant ses jours dans le jeûne le plus rigoureux, et répandant devant Dieu ses plus ferventes et nombreuses prières, il eut une vision. Il avait terminé les longs exercices de sa retraite quand une voix se fit entendre: Omar, Omar. — Me voici, répondit l'ascète. — Pourquoi m'abandonnes-tu pour rentrer dans le monde? consacre tes jours dans la retraite à prier Dieu et à goûter les douces joies de l'extase. A partir de ce jour, il ne voulut plus abandonner cette retraite où il avait été retenu par un ordre du ciel, et, franchissant avec la plus grande facilité et à pieds joints tous les degrés de l'extase, il jouit bientôt des plus grandes faveurs. Désormais cet état n'eut plus de secrets pour lui, et il put tracer d'une manière définitive les moyens à prendre pour y parvenir.

Avec l'ordre persan des Nakechibendya, celui des Khelouatya est l'ordre où l'extase est le plus en honneur; leurs fondateurs ont su la réduire à une œuvre d'art, et dans leur société on devient extatique comme dans nos universités on devient docteur. Toute la difficulté est dans le vouloir; une fois qu'on a pu bien se pénétrer de ce désir, que ce désir est devenu comme l'idée fixe qu'on poursuit, comme le but unique de la vie, alors il n'y a qu'à entrer de plein pied dans le sentier qu'a tracé le maître pour arriver sûrement à atteindre l'objet de tous les désirs. C'est à ces ordres que nous avons emprunté la théorie de l'extase: nos lecteurs ont pu juger avec quelle facilité on peut arriver à être en rapport avec les démons. C'est à eux encore que nous avons emprunté l'interprétation des songes rapportée plus haut. Comme on peut s'en convaincre, cet ordre semble avoir eu pour mission de déterminer les règles de l'extase, d'enseigner les moyens les plus efficaces pour y arriver, et d'établir en code ce que déjà tous les affiliés pratiquaient. Le fondateur pouvait parler d'expérience, ayant passé toute sa vie dans la retraite et le silence, où il avait reçu bien souvent la visite de l'ange des ténèbres. Les Rahmanya ont voulu mettre en

pratique ce que Omar et Khelouati avaient enseigné; nous allons les voir à l'œuvre.

Ce fut sur une terre qui un jour devait devenir française, et dont les habitants ne s'étaient jamais courbés devant l'étranger, que le fondateur des Rahmánya vint au monde. Il est peu de saints qui, en Algérie, aient la réputation de Abd-er-Rahman-bou-Qobrein, et auprès des Arabes d'Alger il est aussi puissant que le grand El-Djilani, tandis que, pour les Kabyles du Djurdjura, l'Islam, que dis-je, l'univers entier n'a jamais produit un homme de la taille de Bou-Qobrein. Pour cette petite tribu des Beni-Ismaïl qui lui a donné le jour, ce n'est pas un homme, ce n'est pas un saint, c'est plus qu'un dieu, et peu s'en est fallu que, dans sa puissance, il n'ait un jour détrôné Allah. Dépouillée des légendes qui entourent sa vie depuis le berceau, jusqu'à la tombe, inclusivement, l'existence d'Abd-er-Rahman n'offre rien que nous n'ayions trouvé dans la vie des autres fondateurs d'ordre.

Il prétendait appartenir à une famille Chérifiennne qui, venue du Maroc, se serait établie dans la Kabylie. Après avoir étudié à Alger, il fit le pèlerinage de La Mecque (1152 de l'hégire 1740 de J.-C.). A son retour, il s'arrêta à cette fameuse zaouïa d'El-Ahzar que nos lecteurs connaissent et où Léon Roche, grâce à l'appui des Moqqadem Tidjanya et aussi grâce à l'appui de quelques métaux, obtint la célèbre fetoua qui fut comme la condamnation d'Abd-el-Kader. Ce fut là qu'il compléta son éducation et acquit la science qui un jour devait le faire passer pour un homme supérieur auprès de ses compatriotes ignorants. Devenu alors l'ami et le disciple de prédilection de Mohammed-ben-Salem-el-Hafnaoui, grand maître des Khelouatya, il se fit affilier à cet ordre : plein de vénération pour ce maître qui le dirigea dans la voie de la perfection, il sut rompre près de lui son cœur et son esprit à la règle qu'il lui imposait, et jamais le Cheikh des Khelouatya n'avait vu un disciple aussi intelligent ni aussi soumis. Prenant à la lettre toutes les recommandations du fondateur, il découvrait à son maître toutes ses pensées, et se plaçait entre ses mains comme le cadavre entre les mains du laveur. Celui-ci, fier d'un tel disciple, appréciant à leur juste valeur toutes ses admirables qualités tant de l'intelligence que de la volonté, admirant surtout son obéissance à la règle établie, et son zèle pour sa sanctification, jugeant qu'il avait enfin acquis le degré de sainteté nécessaire pour être un bon Soufi, le chargea de plusieurs missions importantes dans l'Inde, la

Perse et l'Afrique centrale. Ce fut dans le Soudan qu'il séjourna le plus longtemps et qu'il fit le plus grand nombre de prosélytes.

Depuis plus d'un quart de siècle, Abd-er-Rahman n'avait pas revu sa patrie; il avait répandu des bords de l'Euphrate aux rives du Tchad, la bonne nouvelle : il voulut aussi faire bénéficier de ses lumières sa petite tribu.

La tribu des Aït-Ismaïl (en arabe : Beni-Ismaïl) faisait partie de l'ancienne confédération des Igouchdal. Elle est située sur les premiers contreforts du Djurdjura et son territoire s'étend de la plaine de Boghni jusqu'à celle de Bouira, en traversant le Djurdjura à Tizi-Oujaboub. Sa population est d'environ 3.000 habitants.

Cette tribu, la plus peuplée de la confédération des Igouchdal, était aussi le point de départ et de ralliement de toutes les guerres intestines qui déchiraient la Kabylie avant l'occupation française. Aussi, en 1871, n'avait-elle pas oublié son ancienne influence, et nous la voyons, provoquant l'insurrection dans le cercle de l'administration de Dra-el-Mizan, se mettre à la tête des révoltés.

Avant de faire connaître l'œuvre d'Abd-er-Rahman en Kabylie, qu'on nous permette de donner un petit aperçu historique sur cette tribu au milieu de laquelle se trouve l'un des tombeaux du saint et la zaouïa-mère de l'ordre.

La tribu des Beni-Ismaïl est certainement la plus importante des huit tribus qui formaient l'ancienne confédération des Guechtoulas qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire de la Kabylie. D'après Ibn-Khaldoun, l'historien des Berbères, les Guechtoulas devraient être classés dans les Zouaouas (1) qui à leur tour, ne seraient qu'une branche des Kélamas. Son histoire est remplie de faits remarquables. Ce serait cette confédération qui aurait levé l'étendard de la révolte l'an 17 de J.-C., et aurait suivi Tacfarinas, révolte qui s'étendit jusqu'au mont Ferratus, aujourd'hui montagne des Zouaouas. Nouvelle révolte en 261 et en 297, cette dernière fut réprimée par Maximien Hercule. Plus tard, en 372, à la voix de Firmus, les Zouaouas se révoltèrent et tinrent pendant longtemps les aigles romaines en échec.

(A suivre.)

Ad. Ricoux.

(1) Ce furent, dit-on, des individus de cette confédération guerrière qui formèrent le premier régiment de nos zouaves.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

Le témoignage de M. Tardivel

L'importance de ce témoignage de M. Tardivel, directeur de la *Vérité* de Québec, président de la deuxième section du Congrès antimaçonnique de Trente, dans la question Diana Vaughan, n'échappera à aucun de nos lecteurs (1). Il répond aux journaux catholiques qui, sans vouloir prêter l'oreille aux arguments des avocats de Miss Diana, poursuivent envers et contre tous leur inqualifiable campagne contre l'adversaire providentielle de la secte; il rétablit, à l'encontre de leurs fabuleux récits, la vérité des faits qui se sont passés à son sujet au Congrès de Trente; il met à néant toutes les histoires inventées pour accuser M. Léo Taxil d'une mystification, disons-le mot, d'une imposture tellement grossière, qu'elle ne saurait être imaginée que par des esprits profondément prévenus contre lui et disposés à accepter en sa défaveur tout ce qui peut venir d'une source quelconque, même maçonnique.

Voici, d'abord, ce que M. Tardivel écrit dans la *Vérité* de Québec au sujet du Congrès de Trente, et de la prétendue « Fuite » de M. Léo Taxil; cet exposé des faits ne fera que confirmer ce qu'a déjà si péremptoirement établi M. Léo Taxil lui-même dans le numéro de novembre de la *Revue Mensuelle*.

Diana Vaughan au Congrès de Trente

L'*Univers*, de Paris, ayant publié, et le *Courrier du Canada* ayant reproduit une lettre anonyme, de Rome, où sont très inexactement racontés les incidents qui se sont produits au Congrès de Trente relativement à miss Vaughan, il est nécessaire de rétablir les faits sous leur vrai jour. Le correspondant de l'*Univers* dit :

« Dans cette section (la quatrième) et en pré-

(1) Voir une lettre de M. Tardivel, dans le numéro de novembre de la *Revue Mensuelle*, p. 647.

sence de M. Léo Taxil, Mgr Baumgarten résuma l'objet du débat; Il s'agit tout d'abord, dit-il, d'indiquer quel est le personnage ecclésiastique qui a reçu l'abjuration de la célèbre palladiste, qui l'a baptisée, confirmée, communie, et qui a pu, en somme, garantir la base première de tous les récits échafaudés sur le nom de Diana Vaughan.

« Ainsi mis en demeure, M. Léo Taxil voulut se retrancher derrière les motifs de prudence qui conseillaient, disait-il, de ne pas exposer sa cliente au ressentiment des sectes. On lui fit observer que les indications réclamées ne pouvaient susciter aucun péril, puisqu'on ne demandait pas où Diana Vaughan s'était réfugiée, mais simplement qui est-ce qui pouvait répondre de sa conversion. Comme M. Léo Taxil hésitait encore, le président de la section, M. Pierre Pacelli et d'autres lui proposèrent de confier les indications requises, sous le sceau de la confession, à l'un des évêques présents, afin qu'il pût en référer au Saint-Siège. La proposition était si justifiée, que M. Léo Taxil, ne pouvant plus s'y soustraire, fit mine de l'accepter. L'évêque désigné pour recevoir ses confidences fut Mgr Lazzarreschi. Séance tenante, car c'était le dernier jour du Congrès, rendez-vous fut pris pour l'entrevue secrète que M. Léo Taxil devait avoir à trois heures de l'après-midi avec Mgr Lazzarreschi. Celui-ci, en effet, se trouva prêt à l'heure fixée... mais Léo Taxil ne parut point et on ne l'a plus revu!

« On ne le reverra pas davantage devant la commission romaine qui a été nommée depuis et à laquelle il affecte maintenant d'en appeler. »

A notre connaissance personnelle, ce récit est rempli de faussetés.

1° Le véritable objet du débat était de savoir si une haute-maçonne palladiste, répondant au nom de Diana Vaughan, a existé, et si elle existe encore, mais convertie. M. l'abbé de Bessonies a apporté à l'appui de l'affirmation qu'une telle femme existe des preuves que personne, ni au congrès ni ailleurs, n'a pu entamer, des preuves qui, au dire même de M. Billiet, ont convaincu les 80 pour 100 des congressistes,

les chefs du Congrès, surtout. M. Respini, par exemple, a déclaré du haut de la tribune que, pour lui, homme de loi, l'existence de miss Vaughan était *juridiquement établie*.

On peut dire que, règle générale, les congressistes qui savaient assez bien le français pour suivre parfaitement l'exposé des faits et le raisonnement de l'abbé de Bessonies n'avaient plus de doute sur l'existence de Diana Vaughan. Mgr Baumgarten, qui parle le français à merveille, était une des rares exceptions. Mais cet ecclésiastique n'a pas attaqué un seul des faits exposés par M. de Bessonies, pas un seul de ses arguments. Il s'est contenté de soulever des objections et a demandé le certificat de naissance de Diana ou le nom de son père ou de sa mère, et le nom du prêtre qui l'a communie, etc., etc.

Pour ceux qui ont lu *attentivement* tout ce que M^{lle} Vaughan a publié, ces deux questions étaient très insidieuses et avaient l'air d'être inspirées par la secte, à l'insu, sans doute, de Mgr Baumgarten.

En effet, si l'on avait répondu publiquement même à la première des questions, les francs-maçons auraient connu le nom de la mère de M^{lle} Vaughan, et, connaissant ce nom, auraient pu découvrir le couvent où elle a été baptisée, et où elle se propose de rentrer, sa mission dans le monde terminée, pour y finir ses jours.

Dans le troisième numéro de son *Palladium régénéré et libre*, page 72, elle dit en s'adressant à Mère Marie-Thérèse qui lui avait écrit :

« Viendrai vous voir avant deux mois, mais au moment où vous m'attendrez le moins (nécessité). En outre, pardonnez si je pose certaines conditions : causerie en bonne amitié, sans controverse religieuse, mais sur le doux souvenir commun à votre mère et à la parente tant pleurée par moi que vous me rappelez. »

Il est donc évident que si les francs-maçons connaissaient le nom de la mère de miss Vaughan ils tiendraient le fil qui les conduirait jusqu'au couvent.

Mais comment se fait-il que les francs-maçons ne puissent pas trouver, par eux-mêmes, le nom de la mère de miss Vaughan ?

D'après ce que miss Vaughan dit dans ses écrits publics et particuliers, il y a, dans sa famille, un de ces douloureux secrets dont nos lecteurs peuvent deviner le caractère et sur lequel nous n'avons pas besoin d'insister, secret qui rend impossible la découverte du nom de sa mère par les recherches ordinaires. « Ce nom, dans la secte, dit-elle, mon oncle seul le sait ; mais sur lui, je suis tranquille : non converti, mais antilemmiste, il m'a écrit qu'il emporterait ce secret dans la tombe ; il m'aime trop pour me trahir ». (1)

(1) *Mémoires d'une ex-palladiste*, numéro 14, août-novembre, page 436.

Voilà pourquoi miss Vaughan ne donnera pas au public un acte de naissance. Il lui aurait été facile d'en faire fabriquer un, soit vrai, soit faux, vu la manière fort peu sérieuse dont ces choses-là se font aux États-Unis ; mais un acte *faux*, elle est trop loyale pour y songer, et une déclaration *vraie* mettrait les francs-maçons sur sa piste.

On voit par ce qui précède que les indications demandées au congrès pouvaient, contrairement à ce qu'affirme le correspondant de l'*Univers*, exposer miss Vaughan à un grave péril, puisqu'elles auraient fait connaître le couvent où elle doit rentrer probablement avant un an.

2° La discussion sur miss Vaughan n'a pas eu lieu le dernier jour du congrès, mais le mardi, 29 septembre. Le congrès n'a été clôturé que le mercredi, 30 septembre.

3° Nous étions présent à la séance et nous pouvons affirmer que M. Taxil n'a pas *hésité* du tout. Il a carrément *refusé* de donner les indications demandées devant le public. Du reste, il ignore, comme les autres, le nom de la mère de miss Vaughan. Quant à l'entrevue secrète, il y a consenti volontiers. Nous croyons même que c'est lui qui en a parlé le premier.

4° Il est matériellement impossible que l'heure fixée pour cette entrevue secrète ait été trois heures de l'après-midi ; car il était au moins quatre heures et demie ou cinq heures de l'après-midi quand il fut décidé qu'il y aurait une entrevue secrète ! En effet, la séance avait commencé à deux heures ; — une grande demi-heure avait été perdue en discussions tout à fait étrangères à la question ; la lecture du rapport de M. de Bessonies avait duré au moins une demi-heure ; la discussion entre lui et le Père Octave d'un côté, et Mgr Baumgarten, de l'autre, trois quarts d'heure, peut-être davantage. De sorte qu'il passait *quatre heures* quand M. Taxil monta à la tribune. Et le correspondant de l'*Univers* affirme que le rendez-vous fut fixé pour trois heures !

5° C'est une atroce calomnie de dire que l'on n'a plus revu M. Taxil au Congrès après la fameuse séance. Il y est resté jusqu'à la fin et n'est parti de Trente que le lendemain de la clôture, le jeudi soir !

Nous l'avons vu nous-même après la fameuse séance, il nous a même fait lire la lettre par laquelle il rendait compte de la discussion à miss Vaughan !

Notre compagnon de voyage, M. Hurtubise, était à côté de M. Taxil dans la cathédrale, pendant le chant du *Te Deum*, pour la clôture du Congrès, le mercredi soir, et lui aussi a été édifié par la parfaite tenue de ce calomnié des sectes... et de trop de catholiques.

Voilà les incidents dont nous avons eu connaissance, personnellement. Ils ne s'accordent

pas du tout, on le voit, avec le récit du correspondant anonyme de l'*Univers*.

Maintenant, nous connaissons le nom de l'évêque à qui M. Taxil a communiqué confidentiellement le nom de l'évêque français qui est en état de renseigner Rome sur la conversion de miss Vaughan ; mais ne sachant pas au juste si ce renseignement nous a été donné confidentiellement ou non, nous ne le dirons pas ici, ne voulant commettre aucune indiscretion. Nous ferons seulement observer que si M. Taxil avait réellement refusé de donner ce renseignement, il y a longtemps que ce serait su, non par une lettre anonyme à l'*Univers*, remplie d'inexactitudes et même de faussetés, mais par un communiqué officieux et exact dans un journal de Rome.

Une dernière observation : Le correspondant de l'*Univers*, après avoir affirmé faussement que M. Taxil n'a point paru au rendez-vous, déclare « qu'on ne le reverra pas davantage devant la Commission romaine ». « Nous avons vu, dit M. le chanoine Mustel, ce que vaut la première assertion. Nous affirmons que M. Léo Taxil, si la Commission romaine juge à propos de l'interroger, ne se dérobera pas plus qu'il ne l'a fait à Trente ; pas plus que, dans le même cas, nous ne nous déroberons nous-même » (2).

Ajoutons, à notre tour, que M. Taxil se dérobe si peu qu'à notre dernier passage à Paris nous avons pu prendre communication d'une lettre qu'il a écrite à l'un des prélats de la Commission romaine demandant une enquête *à fond* sur les accusations portées contre lui, notamment sur l'odieuse histoire de Diana Vaughan à Villefranche.

Les francs-maçons et leurs dupes ont réussi, à force de mensonges, à amonceler des nuages très épais autour de cette affaire ; mais, nos lecteurs peuvent en être assurés, la lumière finira par dissiper ces ténèbres de l'enfer, et ceux qui le voudront verront clair.

*
**

M. Tardivel passe ensuite à l'examen du cas de M. Billiet, dont il a été fait ample justice dans notre dernier numéro de la *Revue Mensuelle*, p. 644.

On sait déjà comment, après avoir écrit à M. le chanoine Mustel, la lettre que l'on peut lire à cette page, il eut le triste courage d'en écrire peu de temps après une autre à l'*Univers*, en flagrante contradiction avec la première. La réfutation de cette lettre par M. Tardivel nous apporte quelques faits qu'il est important de connaître pour apprécier la consciencieuse impartialité des journalistes qui ont accueilli avec tant d'empressement la palinodie de M. Laurent Billiet.

(2) *Revue de Coulances*, même date.

Quelques Adversaires

A la tête de ceux qui, parmi les catholiques, mènent la campagne entreprise contre miss Vaughan, se trouve M. Eugène Tavernier, de l'*Univers*. C'est lui qui est le chef de cette vaillante bande de journalistes intelligents qui, par intuition, connaissent infiniment mieux la question maçonnique que les Mustel, les de Bessonies, les Pillet, les Père Octave, les Père Wyndham, les Desplagnes, les Loewenstein, les Sanna Solaro, les Parodi, sans parler des Parocchi et des Fava. Tous ces graves personnages ont étudié la franc-maçonnerie depuis de longues années, mais ils n'y entendent rien. Ce sont quelques journalistes parisiens qui, par la seule force de leur intellect, et sans aucune étude préalable, sont parvenus, d'un seul bond, à la vraie connaissance des choses maçonniques.

M. l'abbé de Bessonies croyait naïvement que ces phénomènes qui écrivent dans les gazettes de Paris éprouvaient le besoin, comme le commun des mortels, de se renseigner sur une question avant d'en parler. Voyant M. Eugène Tavernier s'engager dans la discussion qui se fait autour de M^{lle} Vaughan, il l'invita à passer chez lui afin d'y examiner les preuves de l'existence de celle qu'on prétend être un mythe. Naturellement, M. Tavernier, n'étant pas de ceux qui ont besoin d'étudier une affaire pour la connaître, repoussa poliment l'offre de M. le chapelain de Notre-Dame-des-Victoires. Sa lettre, que nous avons eue entre les mains et dont nous avons pris une copie très exacte, est un vrai monument qui mérite d'être connu. Voici :

L'*Univers* et le *Monde*
47, rue Cassette,
Rédaction.

Paris, 31 oct. 1896.

Monsieur l'abbé, — Je m'empresse de vous remercier de votre aimable proposition. Je l'accepterais volontiers si à ma besogne ordinaire, qui est assez considérable, n'était venu se joindre un surcroît d'occupations dont vous connaissez la cause. J'ai étudié longuement les productions signées Diana Vaughan et beaucoup d'autres annexes. J'en parle suivant un plan que je vous demande la permission de suivre jusqu'au bout afin de résoudre quelques questions capitales. Ensuite je devrai naturellement parler des explications que donnent les partisans de Diana Vaughan, du moins les personnes aussi honorables que vous. Je pourrai alors mettre à profit vos obligeantes communications. Veuillez, monsieur l'abbé, agréer mes excuses pour cet ajournement et croire aux sentiments respectueux de votre humble serviteur.

E. TAVERNIER.

Nous prions nos lecteurs de croire que ceci n'est pas une mystification : la lettre ci-dessus a été réellement écrite, elle existe ; nous l'avons

vue, de nos yeux vue, ce qui s'appelle vue ; c'est nous-même, et pas un autre, qui avons pris une copie.

Nous n'avons pas besoin de nous livrer à de longs commentaires sur cette déclaration de M. Tavernier qui annonce tranquillement qu'il va exécuter d'abord miss Vaughan et entendre les témoins en sa faveur ! Il suffit de mettre la pièce sous les yeux du public.

*
**

Après avoir cité les deux lettres de M. Laurent Billiet que nos lecteurs connaissent, M. Tardivel les fait suivre des réflexions suivantes :

C'est le même M. Billiet qui a écrit ces deux lettres qui se ressemblent comme le jour ressemble à la nuit, le blanc au noir. Le 16, il avait la *démonstration mathématique* de l'existence de M^{lle} Vaughan, il proteste publiquement contre la campagne *énervante* de ceux qui en doutent. Du reste il a VU, lui ! Ce n'est pas la parole plus ou moins exactement rapportée de M. Léo Taxil qui pourra faire douter un homme qui a VU et qui a une *démonstration mathématique* !

Le 30, il se souvient tout à coup de cette parole ; les choses VUES et la *démonstration mathématique* s'évanouissent aussitôt, et M. Billiet félicite l'*Univers* de sa campagne pour le moins aussi *énervante* que celle que menait la *France libre* et contre laquelle il protestait publiquement, quinze jours auparavant !

C'est, encore une fois, le même M. Billiet qui a écrit ces deux lettres ; car il n'y a pas deux Billiet, mais un seul et unique Billiet, charmant et aimable garçon, mais sujet, comme certain homme politique canadien, aux *opinions successives* !

Remarquez bien les dates : L'*Univers* a publié sa lettre de M. Billiet, le 10 novembre ; M. l'abbé Mustel avait publié la sienne, le 6. Or la *Revue de Coutances* étant un journal qu'on lit quand on veut s'occuper sérieusement des questions maçonniques, M. Eugène Veuillot devait nécessairement connaître la première lettre, et, par conséquent, la valeur du témoignage de cet homme sur lequel il s'appuie pour faire des pronostics et... de l'esprit. Voici les commentaires dont le directeur de l'*Univers* fait suivre la communication de M. Billiet, l'homme aux deux lettres :

« M. Billiet a raison de signaler et de souligner cette menace de M. Léo Taxil : *Diana Vaughan offensée cessera de publier ses mémoires*.

« Ce sera là, en effet, pour lui et ses associés, le moyen d'en finir. Ils se retireront dans leur dignité, — une feuille de vigne qui ne les couvrira guère.

« Le roman devait, d'ailleurs, finir par la disparition de Miss Diana. Quel autre dénouement serait

possible ? Quel autre eût pu satisfaire les lecteurs convaincus ?

« Lorsque la palladiste encore luciférienne, mais ayant déjà M. Léo Taxil pour truchement, dénonça les chefs de sa secte, tout en disant : Je reste l'ennemie du catholicisme et je ne me convertirai jamais, nous vîmes là un effet littéraire connu et je ne doutai pas, pour ma part, que bientôt elle se déclarerait convertie. La question était de savoir si on la donnerait pour un personnage de fantaisie voyageant à travers les sectes maçonniques, comme le *jeune Anacharsis avait voyagé en Grèce* ou pour une réalité. Non, on soutint qu'elle existait, qu'elle avait *vécu* ses récits, lesquels étaient, par conséquent, des révélations très sûres, des documents historiques.

« Du moment où on donnait Diana pour vivante, il fallait bien qu'un jour ou l'autre elle parût ou fît une belle sortie. Une conclusion sensationnelle était obligatoire. Serait-elle enlevée par les palladistes et soumise en quelque caverne diabolique à des supplices dont on pourrait s'imaginer l'horreur ? Annoncerait-elle au contraire que, quittant l'aimable monastère connu du seul Taxil, où elle jouit si largement de la liberté d'écrire, elle allait s'ensevelir, sans donner son nom, dans un de ces couvents sévères absolument fermés au monde ?

« L'enquête actuelle semble devoir simplifier la situation : Diana Vaughan *offensée* et se conformant à l'avis de M. Léo Taxil cessera ses publications.

« Eugène VEUILLOT. »

Si M. Eugène Veuillot avait pris la peine de se renseigner auprès de gens sérieux, présents au congrès, il aurait su que les paroles de M. Taxil n'avaient aucunement le caractère d'une menace ; et il ne serait pas aujourd'hui dans la fâcheuse position d'un pronostiqueur qui reçoit des événements un cruel démenti ; car M^{lle} Vaughan qui, d'après M. Veuillot, devait cesser d'écrire, continue la publication de ses *Mémoires*. Nous venons d'en recevoir un fascicule, et un fascicule qui compte ! (1)

Si M. Eugène Veuillot s'était donné la peine de se renseigner, soit par lui-même, soit en s'adressant à des personnes qui ont réellement lu les écrits de M^{lle} Vaughan, tant publics que particuliers, il n'aurait pas commis cette bévue monumentale : « ... quittant l'aimable monastère connu du seul Taxil, où elle jouit si largement de la liberté d'écrire. »

Qui a jamais dit que Diana Vaughan est actuellement dans un monastère ?

Il est certainement permis de ne pas connaître le premier mot de ce qu'on est convenu d'appeler la question Vaughan ; seulement, ceux qui n'en savent rien feraient peut-être mieux de n'en point parler.

*
**

Voilà pour l'*Univers*. Voyons maintenant la *Vérité*, de Paris, que nous regrettons amère-

(1) Voir plus loin dans ce numéro d'amples extraits de ce fascicule.

ment de voir engagée dans cette campagne déplorable.

M. Auguste Roussel est un homme à sens droit et un excellent chrétien ; mais il a le grand tort de se fier, dans les questions maçonniques, à son collaborateur, M. Georges Bois, au lieu de se renseigner par lui-même.

Nous allons montrer à M. Roussel que son collaborateur lui a fait publier un mensonge éhonté. Qu'on ouvre le numéro de la *Vérité*, de Paris, qui porte la date du 13 novembre, et l'on y lira ce qui suit :

« Notre collaborateur, M. Georges Bois, présentement à la campagne, nous écrit :

« A propos des « faits précis », révélés par « Diana, et auxquels la *Croix* persisterait à croire « lors même que Diana n'existerait pas (1) — « attendu qu'ils n'ont jamais été démentis — « qu'on me permette encore un souvenir.

« Lesdits « faits précis », pour n'y plus revenir, « ne seront jamais démentis, attendu que les palladistes imaginaires que concernent ces faits ne « sortiront jamais du monde des chimères pour « venir en celui-ci démentir ce qu'on a dit de « « précis » sur leur compte. »

M. Roussel, nous le savons, n'a pas lu les écrits de Diana Vaughan ; mais nous avons eu l'honneur de l'avertir que ces écrits sont remplis de noms propres, pas du tout imaginaires.

Evidemment, il n'a pas voulu nous croire, et il a imprimé, sans sourciller, le gros mensonge de M. Bois.

Car sous la plume de M. Bois, qui a dû lire les écrits de Diana Vaughan, l'assertion que les palladistes, mis en cause par elle, sont des êtres imaginaires, est un affreux mensonge.

Dans l'*Anti-Maçon* qui porte la date du 1^{er} avril 1896, miss Vaughan a accusé de palladisme le F. : Mesureur, à cette époque ministre du commerce dans le cabinet Bourgeois.

Dans l'*Anti-Maçon* portant la date du 16 avril 1896, miss Vaughan a accusé de palladisme le F. : Albert Pétrot, alors député.

Dans le même article, elle accuse également de palladisme le F. : Maurice Lachâtre et le F. : Hubert, ancien directeur de la *Chaîne d'Union*.

Dans l'*Anti-Maçon* portant la date du 1^{er} mai, miss Vaughan a accusé de palladisme le F. : Cornélius Herz et elle a prédit qu'à cause des influences maçonniques les tribunaux ne le molesteraient pas.

Dans l'*Anti-Maçon* portant la date du 1^{er} juin, miss Vaughan a accusé de palladisme le F. : Edouard Lockroy et a raconté à son sujet un « fait précis » des plus grotesques.

Voyons, M. Roussel, ces noms représentent-ils des êtres imaginaires ou des hommes politiques parfaitement connus en France ?

(1) Nous avons à peine besoin de dire que jamais la *Croix* n'a publié cela. — *Note de la Vérité de Québec.*

Et Goblet d'Alviella, est-ce un être imaginaire ? Et le roi Humbert ? Et Crispi ? Et Lemmi ? Et Bovio ? Et Luigi Pianciani ? Et Carducci, sont-ce des mythes ?

Oui, M. Roussel, votre collaborateur, M. Georges Bois, a bel et bien abusé de votre bonne foi et de votre ignorance complète de la question maçonnique.

Les écrits de M^{lle} Vaughan sont remplis de noms propres qui représentent, non des mythes, mais des hommes publics parfaitement connus et pleins de vie !

..

Enfin, M. Tardivel en vient à cette histoire, aussi odieuse qu'invraisemblable, inventée par le *Nouvelliste* de Lyon, sur la prétendue mystification de Villefranche, et si légèrement reproduite par l'*Univers* et la *Vérité* (1).

Malgré cette invraisemblance, qui saute aux yeux de tout homme que le parti pris n'aveugle pas, des journaux ordinairement sérieux comme l'*Univers* et la *Vérité*, de Paris, ont reproduit cette atroce histoire.

M. Taxil écrivit aussitôt au *Nouvelliste*, de Lyon, la lettre suivante :

« Monsieur le Directeur,

« Je viens de recevoir à l'instant même votre numéro daté du jeudi 29, qui contient un article intitulé : « Diana Vaughan à Villefranche ». Votre bonne foi a été surprise par les personnes qui vous ont narré le conte bleu dont vous vous faites le propagateur.

« Je laisse de côté les aménités de votre article et je ne veux m'occuper que du fait lui-même. Une confrontation avec les deux individus qui prétendent avoir été envoyés à Villefranche pour s'y rencontrer avec miss Diana Vaughan, etc., sera une épreuve décisive ; si vous êtes de bonne foi, vous reconnaîtrez même que cette confrontation est nécessaire.

« Vous dites que ces deux personnages vinrent de Paris à Villefranche et retournèrent à Paris ; vous dites que quelques confrères de la presse catholique de Paris pourraient donner leurs noms. Usant de mon droit de réponse, je vous requiers d'insérer la présente lettre, afin que les confrères auxquels vous faites allusion soient mis en demeure de s'expliquer, et de s'expliquer clairement. J'offre d'être confronté alors avec les deux individus en question, et je demande que la confrontation ait lieu par devant S. Em. le cardinal Richard, archevêque de Paris, ou par devant un dignitaire ecclésiastique que Son Eminence voudrait bien désigner. Vos deux confidents auront à prouver ce qu'ils ont avancé, et l'on verra bien ainsi de quel côté sont les imposteurs.

« J'ai l'honneur, etc...

« LÉO TAXIL. »

(1) Voir la réponse de M. Léo Taxil à l'*Univers*, *Revue Mensuelle*, octobre 1896, p. 584.

Peut-on imaginer une attitude plus nette, plus franche, plus courageuse? M. Taxil, accusé d'avoir commis une fraude abominable, demande à être confronté avec ses accusateurs devant l'autorité diocésaine. Eh bien! que répond, pensez-vous, le *Nouvelliste*, de Lyon, journal chrétien? Voici. C'est incroyable. Il nous a fallu lire cela trois fois pour nous convaincre que nos yeux ne nous trompaient pas :

« On aurait cru que Léo Taxil proposerait comme « épreuve décisive » de montrer devant témoins sa fameuse Diana Vaughan ; pas du tout, il demande qu'on le confronte avec ceux qui ne l'ont point vue.

« Pour tout le monde il s'agit de prouver qu'elle existe, pour lui il s'agit de prouver qu'elle n'existe pas.

« Alors que toute la presse catholique le met en demeure de s'expliquer sur ses étranges inventions, lui prétend mettre les autres en demeure de prouver leurs faussetés qui éclatent aux yeux de tous.

« Comme toupet, celui-là dépasse les autres, mais pour qui connaît le personnage, il n'y a pas lieu de s'étonner.

« On verra la confiance qu'on peut avoir dans son témoignage et de quelle valeur sont les affirmations ou les démentis de l'homme dont toute la vie a été consacrée à duper ses contemporains, etc., etc. »

Il y a toute une colonne sur ce ton abominable.

Le *Nouvelliste* accuse M. Taxil d'une fraude honteuse ; M. Taxil demande qu'on lui fournisse l'occasion de confondre ses accusateurs ; et le *Nouvelliste*, journal catholique, répond en accablant sa victime de nouvelles injures !

Et la *Vérité*, de Paris, numéro du 8 novembre, reproduit cette atrocité du *Nouvelliste* sans un mot de protestation, avec une satisfaction évidente !

Et M. Eugène Veuillot, dans l'*Univers*, numéro du 7 novembre, a le courage d'écrire, en publiant la demande de M. Taxil d'être confronté avec ses accusateurs :

« Sur le fond de cette affaire ou plutôt de cet incident, nous laissons nécessairement la parole au *Nouvelliste de Lyon*. Nous serions surpris qu'il eût parlé à la légère. Du reste, que l'amusante historiette qu'il a contée soit vraie ou fausse, la chose est sans importance au point de vue de la question que nous voulons résoudre : Diana Vaughan existe-t-elle et que valent les écrits publiés sous ce nom ? »

Quel vent pestilentiel a donc soufflé sur l'*Univers* !

Ce journal reproduit, sur le compte de M. Taxil une accusation qui, si elle est fondée, imprime sur le front de cet homme le stigmate d'imposteur ; et lorsque l'accusé demande des

juges, au lieu de l'aider à les obtenir, M. Eugène Veuillot parle d'amusante historiette !

Si cette accusation est une affaire montée par les loges, comme M. Taxil l'affirme, alors elle montre à quels moyens désespérés la secte a recours pour jeter le doute dans l'esprit des catholiques sur l'existence de miss Vaughan. Il est donc de la dernière importance, au point de vue de la question que l'*Univers* prétend vouloir résoudre, d'aller au fond de cet « incident ». Et cependant M. Eugène Veuillot déclare que l'incident est sans importance !

Nous le demandons, encore une fois, quel vent pestilentiel a donc soufflé sur l'*Univers* et la *Vérité*, de Paris !

C'est avec raison que M. l'abbé Mustel, parlant de cette douloureuse campagne, s'écrie, dans sa *Revue* du 13 novembre :

« On ne conçoit pas ce que pourraient faire de pire ces journalistes catholiques s'ils étaient des hommes d'une insigne mauvaise foi. Qu'on juge de sang-froid cette façon de procéder, et l'on sera forcé de convenir qu'elle est exactement semblable à celle des feuilles maçonniques quand elles ont calomnié un ou plusieurs membres du clergé ou quelque communauté religieuse » (1).

Et sait-on sur quoi repose toute cette campagne furibonde que mènent certains journaux contre Diana Vaughan et Léo Taxil ? Quand le calme sera revenu dans les esprits, on sera étonné de constater que l'on n'avait absolument rien pour justifier, de près ou de loin, cette « guerre d'Apaches » comme on l'a si justement appelée.

En effet, pour affirmer que Diana Vaughan n'existe pas et que Léo Taxil est un imposteur, les journalistes catholiques n'ont guère que les négations absolument intéressées d'un Findel, haut maçon allemand, et les fantaisies de la *Revue maçonnique*, de Paris.

De pièce vraiment sérieuse ils n'ont qu'une lettre de Mgr l'évêque d'Edimbourg à laquelle M^{lle} Vaughan a promis de répondre et qui n'embarrasse pas, du reste, ceux qui ont étudié toute la question.

Findel a fait une brochure où il nie tout, et la *Revue maçonnique*, numéro de juin, 1896, page 144, dit :

« En 1895, le Dr Hacks a passé la main, pour continuer ses diableries, à M^{me} Taxil qui opère actuellement sous le pseudonyme de Diana Vaughan à la librairie anti-maçonnique. »

Voilà la source à laquelle des catholiques sont allés puiser leurs renseignements ! Qu'on ne le nie pas. Nous avons vu de nos yeux.

(1) M. Tardivel reproduit en entier, dans son journal, l'article du Chanoine Mustel, auquel sont empruntées ces lignes, et qu'on peut lire dans la *Revue Mensuelle*, novembre 1896, p. 648.

dans le fameux article du 13 octobre de la *Kölnische Volkszeitung* (*Gazette populaire de Cologne*), article qui a été le point de départ de cette campagne des journaux français, nous avons vu de nos yeux, disons-nous, que l'auteur de cet article s'appuyait carrément sur la *Revue maçonnique* pour dire que M^{me} Léo Taxil est Diana Vaughan!

Et qu'on n'invoque pas, pour se justifier, l'incident du Dr Bataille. Nous parlerons de cette affaire au long, la semaine prochaine. Mais, en attendant, nous prions nos lecteurs de vouloir bien remarquer que nulle part, ni dans ses lettres ni dans ses interviews, le Dr Bataille ne conteste l'existence de Diana Vaughan!

Non, les journalistes catholiques qui contestent l'existence ou l'identité de Diana Vaughan et qui font une « guerre d'Apaches » à Léo Taxil, n'ont pour se justifier que les affirmations et les négations de la secte.

Sera-ce une justification suffisante au tribunal de l'histoire, sans parler du tribunal de Dieu?

★

Nous regrettons, plus que nous ne pouvons le dire, de voir les *Etudes religieuses*, de Paris, d'ordinaire si pondérées, si sages, se lancer dans cette campagne à la suite de la *Kölnische Volkszeitung*.

Pourquoi n'ont-elles pu garder la prudente réserve de la *Croix*, de Paris, et de l'*Ami du Clergé*? Pourquoi elles, au moins, n'ont-elles pas écouté l'invitation du comité romain?

★

Une dernière observation de M. Tardivel digne d'attention a trait à un article des résolutions du Congrès anti maçonnique de Trente, formulé par la quatrième section, de l'action anti maçonnique. Cet article est ainsi conçu :

« Que les femmes catholiques fassent de particulières instances auprès du Saint-Siège pour hâter la béatification de cette sainte héroïne (Jeanne d'Arc) dont l'influence a été si grande dans les conversions de Francs-maçons. »

C'est nous qui soulignons, ajoute M. Tardivel.

Qui sont les francs-maçons les plus connus dont la conversion est attribuée à Jeanne d'Arc? Qui, sinon Léo Taxil et Diana Vaughan?

Ces deux personnages affirment avoir été convertis par la grâce de Dieu, sans doute, mais ils ajoutent que c'est Jeanne d'Arc qui leur a obtenu et apporté cette grâce.

Solutoire Zola s'est converti à la suite d'une guérison miraculeuse opérée par la Sainte-Vierge; M. Doinel, (Jean Kostka) a été retiré de l'abîme par Notre-Dame de Lourdes.

Les seuls maçons convertis par Jeanne d'Arc,

du moins les seuls connus jusqu'ici, sont Léo Taxil et Diana Vaughan!

Ce vœu prouve donc que la quatrième section, qui est précisément la section où l'on a commencé l'attaque contre Diana Vaughan, croit à sa conversion et à celle de Taxil; ou bien nous ne savons pas lire.

J. P. TARDIVEL.

LA SUPRÊME MANŒUVRE

Les lecteurs de cette *Revue* sont déjà au courant de quelques-uns des incidents qui ont signalé la prise d'armes menée dans la presse, même catholique, contre Miss Diana Vaughan, sa personne, ses ouvrages et ses révélations anti-maçonniques. Mais il importe d'avoir sous les yeux, depuis l'origine, toute la suite de ces manœuvres déloyales, pour juger, en toute connaissance de cause, de la valeur des attaques et de la légèreté, pour ne pas dire plus, de ceux qui les lancent ou les soutiennent.

Nous ne saurions mieux atteindre ce but qu'en reproduisant ce que la courageuse Ex-Palladiste, légitimement émue d'oppositions venues contre elle d'où elle pouvait le moins les attendre, a répondu pour se défendre et faire éclater aux yeux des esprits non prévenus toute la vérité. Cet exposé des faits est d'autant plus nécessaire que ses adversaires, trop peu consciencieux, se gardent bien d'insérer ses réponses et laissent croire à leur public que leurs attaques sont irréfutables.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que Miss Diana Vaughan, dans les deux derniers fascicules de ses *Mémoires*, a répondu victorieusement à toutes les calomnies, à toutes les inventions, à toutes les fables si généreusement répandues contre elle. Il est impossible, quand on a lu ces pages, où sont exposées, avec tant de lucidité, de calme et d'élévation en même temps, toutes les manœuvres du complot maçonnique, ourdi contre sa personne et ses œuvres, de ne pas se rendre à l'évidence, de ne pas reconnaître qu'inconsciemment ses adversaires catholiques, en s'armant contre elle, en acceptant aveuglément les inventions de ses ennemis, font tout simplement le jeu des sectaires dont, mieux que personne, elle a su dévoiler les infernales machinations.

Voici donc, dans ses points importants, le plaidoyer de Miss Diana Vaughan, qui, pour le lecteur impartial et sans parti-pris, doit mettre à néant les mensonges et les absurdités, accumulés, depuis trois mois, contre celle qu'on pouvait croire providentiellement appelée à ruiner à jamais l'écha-

faudage satanique de la Franc-Maçonnerie. On comprend avec quelle amertume de cœur elle s'est vue dans la nécessité de « batailler, comme elle dit, contre des hommes en qui elle avait rêvé des frères d'armes », et se résigne à voir son œuvre entravée par ce qu'elle appelle si justement, faisant allusion au sort de la Pucelle d'Orléans, « la trahison bourguignonne. »

Un vent de folie souffle depuis trois mois, agitant et convulsant un grand nombre de feuilles catholiques, bise progressivement plus violente en Allemagne d'abord, et ensuite véritable ouragan déchaîné en France.

Quand le calme sera revenu après cette invraisemblable tourmente, on demeurera stupéfait que tant de journalistes, dont plusieurs bien connus graves et sages, aient pu subir un tel entraînement, sans vouloir jeter un regard en arrière, sans se rendre compte que le vertigineux tourbillon qui les emportait et les changeait à les rendre méconnaissables était une infernale tempête dont l'Eole n'est autre que Satan, roi de ce monde, inspirateur et idole de la Franc-Maçonnerie.

J'avais signalé — et j'en avais haussé les épaules — la burlesque fantaisie de Moïse Lid-Nazareth dans la *Revue Maçonnique* du F. . Dumonchel. Je n'avais pas cité, tant cela était absurde. Selon le dire de l'agent de Lemmi, je n'étais pas moi-même; j'étais une autre, et Moïse donnait le nom !

Qui aurait pu jamais croire qu'une farce de cette espèce était susceptible de créance un jour; qu'elle trouverait, hors de la secte, des hommes sérieux pour l'adopter et en faire la base d'un échafaudage de mensonges, en se croyant naïvement dans le vrai !

Au mois de juin, je signalai la manœuvre de M. Margiotta, tendant à faire croire à l'existence de deux Diana Vaughan : l'une, la vraie, demeurée palladiste, ayant fait sa paix avec Lemmi; l'autre, c'est-à-dire moi, la fausse, déclarée énergiquement par lui n'être pas la même que celle qu'il avait connue en 1889 à Naples. Mon article valut à la *Revue Mensuelle* une lettre de M. Margiotta, dans laquelle, avec accompagnement d'injures et de menaces, notre homme soutenait mordicus sa thèse de mon dédoublement. D'où, pour me défendre : la brochure *Miss Diana Vaughan et M. Margiotta*, où le mensonge de cet obstiné fut démontré avec ses lettres mêmes, reproduites en fac-simile par la photogravure. (1)

Cet incident n'avait qu'une importance relative; il n'était pas l'œuvre de la secte; c'était le fait du dépit pur et simple d'un malheureux, sa rancune éclatant en quelques cris de colère,

Voir à ce sujet la *Revue Mensuelle*, juillet 1896, p. 403, et novembre, p. 654.

m'outrageant dans mon honneur, mais impuissant à détruire mon œuvre. En me dédoublant, dans son aveugle fureur, il me rendait témoignage; sa méchanceté retombait sur lui, pour l'accabler.

Mais, si la secte fut étrangère à l'incident Margiotta, elle préparait dans l'ombre une suprême manœuvre.

Le mouvement antimaçonnique venait de prendre enfin une allure guerrière; une organisation complète se préparait à surgir. Ayant à leur tête M. le commandeur Guglielmo Alliata, un des vaillants chefs des œuvres de la jeunesse catholique d'Italie, Mgr Lazzareschi, délégué officiel du Saint-Siège, et M. le commandeur Pietro Pacelli, président des comités électoraux catholiques de Rome, les antimaçons italiens avaient donné le bon exemple, avaient multiplié dans la péninsule les comités de résistance à la secte, et, encouragés par Léon XIII, ils conviaient le monde chrétien tout entier au premier Congrès antimaçonnique international.

Ah ! ce Congrès !... Longtemps les Loges avaient cru qu'il n'aurait pas lieu; quelques renvois d'une époque à une autre avaient laissé au Maudit l'espoir que ce projet, datant de juillet 1895, serait finalement abandonné. « Tout se passera en paroles, croyait-on dans les Suprêmes Conseils; les catholiques ne se décideront jamais à en venir à l'action. »

Or, voici que tout à coup la convocation définitive parut. La ville choisie était Trente, la cité du grand Concile tenu contre l'hérésie des diverses sectes protestantes, et la Maçonnerie est fille du protestantisme socinien !

A Trente ! à Trente ! clamèrent les voix des catholiques, réveillés, secoués de leur torpeur. Et les Loges apprirent ainsi soudain que tout était prêt; que S. A. le Prince Evêque de Trente avait accepté avec joie l'honneur de présider ces grandes assises de la nouvelle Croisade; que la bonne et chrétienne ville du Bas-Tyrol se faisait une fête d'accueillir les congressistes; et que S. M. l'Empereur d'Autriche avait accordé toutes les autorisations nécessaires.

Cette convocation du Congrès de Trente fut un coup de foudre pour la secte. Avant que le F. . Nathan poussât ses hurlements de rage, le F. . Findel, de Leipsig, publia avec éclat sa brochure; car c'est là le premier fait que je prie le lecteur de constater, la brochure Findel a suivi presque immédiatement la convocation définitive du Congrès. Le haut-maçon de Leipsig se levait ainsi brusquement, sortait de son silence de plusieurs années : en apparence, il répondait aux accusations dont il était l'objet depuis plus de trois ans; en réalité, il répondait au cri de guerre des antimaçons de Rome.

C'est à ce moment aussi que je publiai *Le 33^e. Crispi*. Toutes les personnes qui connaissent à fond la question maçonnique ont été unanimes à déclarer que cet ouvrage est le réquisitoire le plus écrasant qui ait jamais paru contre la secte.

A peine le volume était-il parvenu au Vatican, que je recevais de l'un des secrétaires particuliers de Sa Sainteté une lettre dont j'ai cité ce passage :

« Continuez, Mademoiselle, continuez à écrire et à démasquer l'inique secte ! La Providence a permis, pour cela même, que vous lui ayez appartenu pendant si longtemps. »

Faisant allusion aux faux bruits semés sur mon identité par M. Margiotta et à la négation même de mon existence, émise par quelques autres lecteurs des élucubrations de Moïse Lid-Nazareth, mon éminent correspondant continuait ainsi :

« De beaucoup il y a *calomnie* sur votre existence et votre identité. Je crois que c'est là un artifice de la secte, pour ôter du poids à vos écrits. J'ose cependant vous soumettre mon avis, que, dans l'intérêt du bien des âmes, vous veuillez, *de la meilleure manière que vous croirez*, écarter toute ombre de cela. »

La lettre se terminait en ces termes :

« Je me recommande de tout cœur à vos prières, et avec une parfaite estime je me déclare votre tout dévoué. »

On me laissait donc juge du moyen à employer pour réduire à néant les calomnies. Par une autre voie, je reçus l'avis apporté à l'un de mes amis : j'étais autorisée à prendre tout mon temps pour tenir certain engagement, qui n'a pas à être divulgué, et l'on reconnaissait que je ne devais rien faire qui pût compromettre ma sécurité.

Ma résolution fut bientôt prise : *faire triompher la vérité par l'écroulement successif des mensonges*.

Les mensonges mis en circulation n'étaient pas nombreux alors ; leur compte pouvait être réglé assez rapidement. Mon plan consistait à détruire l'une après l'autre chaque invention imaginée pour nuire à mon œuvre, et à montrer à quel mobile avait obéi l'inventeur de chaque mensonge.

Après l'incident Margiotta, un répit me paraissait nécessaire, et d'ailleurs je portai toute mon attention sur le grand événement qui allait s'accomplir à Trente.

Cependant, j'eus des échos du premier tumulte soulevé en Allemagne par la brochure du F. : Findel.

Des journaux catholiques allemands s'étaient laissé troubler, avaient admis comme sincères, véridiques, les dénégations de ce vieil ennemi de l'Eglise.

En parcourant cette brochure, on se demande si l'hésitation était possible ! On se le demande, quand on sait ; puis, en constatant que ce trouble des esprits s'est vraiment produit, on déplore que l'ignorance de la plupart des bons journalistes soit si complète en matière maçonnique. Car elle méritait tout simplement d'être repoussée du pied, cette brochure où la stupéfiante effronterie de Findel a osé écrire que ni Cavour ni Mazzini ne furent jamais francs-maçons, et qu'Albert Pike était un simple grand-maître du Rite Ecossais, l'égal de tous les autres grands-maîtres, le Suprême Conseil de Charleston n'étant supérieur à aucun autre !

Oui, voilà ce que le palladiste Findel a eu le « toupet » d'écrire en toutes lettres, d'imprimer, et des journalistes catholiques se sont inclinés. « *Med Culpâ*, pour avoir cru jusqu'à présent au maçonnisme de Cavour et de Mazzini ! *Med maximâ culpâ*, pour avoir cru à la suprématie souveraine d'Albert Pike ! *Findel dixit !* »

Un religieux partit en campagne à la suite de ces belles déclarations de l'ineffable Findel. Il s'adressa aux journaux allemands qui avaient fait si bon accueil aux contre-révélations du haut-maçon de Leipsig. Ce religieux envoya partout un article, dans lequel il annonçait qu'il allait publier une brochure, lui aussi ; il se proposait de démontrer, mais en se plaçant sur le terrain catholique, que Findel avait raison. Findel avait attaqué l'Eglise, en l'accusant de stipendier de faux révélateurs dans le but de calomnier la digne et toute pure Maçonnerie ; lui, il défendrait l'Eglise, en prouvant qu'en effet la Maçonnerie avait été calomniée, mais en prouvant par surcroît que ces calomnies étaient le fait de francs-maçons déguisés. On n'a pas tardé à reconnaître que ce pauvre religieux ne jouissait pas d'un cerveau bien équilibré ; il avait déjà donné des signes inquiétants ; ses supérieurs le firent taire, sa brochure n'a pas paru. Au Congrès de Trente, il fut déclaré qu'elle ne paraîtrait pas.

* *

Je note pour mémoire un volume qui parut en Angleterre, vers la même époque que le pamphlet de Findel en Allemagne.

Ce volume ne me paraît pas, jusqu'à présent, appartenir à l'ensemble de la suprême manœuvre. Il a tout l'air d'un acte particulier, ordonné par les hauts-chefs de la Rose-Croix socinienne du Royaume Britannique. Dans le n° 8 de mes *Mémoires*, j'ai inséré quelques révélations sur les principaux supérieurs Rosicrucians d'Angleterre et d'Ecosse, dont l'occulte rite en neuf degrés pratique le luciférianisme. Cette importante branche de la Haute-Maçonnerie britannique a vu là une déclaration de guerre directe contre elle, et elle a chargé un de ses membres de produire une négation publique. Le livre,

pour innocenter les Robert Brown et consorts, enregistre leurs affirmations d'innocence, n'oppose aucune preuve contraire à mes révélations, et échafaude le roman qui, depuis le Congrès de Trente, a été mis à la mode et forme le thème favori de la polémique des journaux hostiles.

Oui, voilà à quelle source s'alimente la frénétique campagne de mes adversaires; le F. Findel et le F. Arthur-Edward Waite, sont devenus des oracles.

Les Rosicrucians que j'ai nommés et sur lesquels j'ai donné des indications précises, sont-ils vraiment adeptes et chefs de ce rite d'occultisme? Oui, ils l'avouent; cela ils ne le peuvent nier. Se faisaient-ils connaître du public comme tels? Non; ils cachaient, au contraire, à leurs compatriotes leur qualité de Rosicrucians soci-niens. Je les ai donc démasqués; voilà un premier point acquis; avec la clarté du plein soleil, il ressort du livre même de M. Waite. Ce qu'ils nient, ce sont les œuvres magiques dont j'ai accusé la Rose-Croix d'Angleterre et d'Ecosse, dans ses hauts grades.

Eh bien, si j'ai dit le contraire de la vérité, pourquoi continuez-vous à couvrir de mystère vos rituels d'initiation?

Les publier dans votre livre, voilà ce qu'il fallait faire, M. Waite, au lieu de divaguer autour de deux ou trois incorrections de style, commises par le F. Palacios; car vous savez bien que la voûte anglaise, destinée à une communication internationale, dont vous critiquez quelques mots, a été rédigée par ce haut-maçon mexicain. L'auteur du document a été révélé au public, en même temps que son texte (1). Et vous-même, ne recevez-vous pas tous les jours des lettres qui sont loin d'être impeccables de style, et cela fait-il qu'elles n'aient pas été vraiment écrites? Les planches qui sont publiées parfois dans les organes officiels maçonniques des divers pays ont-elles toujours toute la pureté de la langue nationale? et, si deux ou trois incorrections s'y trouvent, sont-elles transformées pour cela en documents apocryphes?

(1) Voir le volume *Adriano Lemmi, chef suprême des francs-maçons*, page 349, dernière ligne. Je n'étais pas à Londres, quand Palacios y rédigea la voûte, d'accord avec Graveson et avec moi sur tout ce qu'il fallait dire; il était autorisé à faire imprimer nos deux signatures auprès de la sienne, sur le document lithographié qu'il expédia le 15 décembre 1893 à tous les Triangles. Et voici la preuve encore que je ne fus pas la rédactrice de la voûte: tandis que Graveson partit d'Angleterre le 9 pour l'Italie où il réussit assez bien dans sa mission; moi, je quittai Londres le 10 pour venir à Paris, espérant soulever les hauts-maçons français contre Lemmi; je m'arrêtai deux ou trois jours, je ne me rappelle plus au juste, dans une famille amie, demeurant aux environs de Paris; mais je suis certaine que, le 15, jour de l'expédition de la voûte, de Londres, j'étais à Paris, puisque ce jour-là je reçus un délégué du Suprême Conseil de France à l'hôtel Mirabeau, où j'étais descendue depuis la veille ou l'avant-veille, je crois. A mon retour à Londres, je contresignai le document original, destiné à demeurer aux archives de la Mère-Loge le *Lotus d'Angleterre*.

L'authenticité de ces planches incorrectes est établie par leur insertion dans les organes officiels de la secte; l'authenticité de la voûte rédigée par le F. Palacios, que j'ai contresignée, est établie par le mouvement historique de révolte contre Lemmi, mouvement qui a suivi l'envoi de la voûte et que vous ne pouvez nier. Cette voûte a bien existé, puisque des hauts-maçons y ont adhéré et que d'autres l'ont rejetée. C'est officiel, cela, monsieur Waite.

Tout le roman, inséré dans le volume anglais des Rosicrucians, est une diversion qui ne saurait tromper les gens de bonne foi.

On m'accorde que mes révélations sur la qualité des personnes et sur les locaux des temples secrets sont exactes; cela me suffit largement.

On repousse l'accusation d'œuvres magiques. Ah! ça, mais qui êtes-vous donc vous-même, cher monsieur Waite? — Si les renseignements qui m'ont été communiqués sont vrais, vous êtes né catholique, et vous avez apostasié pour passer au protestantisme. Ce n'est pas tout: votre protestantisme s'accorde fort bien de la pratique la plus assidue des sciences occultes. C'est ici que je vous prends la main dans le sac, trop malin Arthur-Edward. Vous êtes un des disciples d'Eliphas Lévi, l'ex-abbé Constant, le prêtre catholique qui apostasia pour devenir l'un des Mages de la sorcellerie moderne. Osez-vous nier cela, monsieur Waite? Non, vous ne le pouvez pas; car un livre a été imprimé, un livre existe, qui est le *Dogme et rituel de la Haute Magie*, traduit d'Eliphas Lévi par un certain Arthur-Edward Waite, à l'usage des Anglais qui désirent se préparer aux grandes lumières de la Rose-Croix luciférienne; et ce certain Arthur-Edward Waite, ce n'est pas un homonyme, c'est vous.

N'essayez pas d'épiloguer. Ne venez pas nous raconter maintenant que votre Lucifer, à vous, est une « entité astrale », que votre Lucifer théosophique est « le Manasaputra », c'est-à-dire « l'ange planétaire, le bon ange qui est venu informer l'homme et le faire tendre à la fusion divine, d'où dérive le salut ». Cette mirifique explication est celle qui est imprimée dans une des plus importantes revues de l'occultisme anglais, le *Lucifer*; cette mauvaise plaisanterie a pour but de justifier le titre de la feuille satanique, aux yeux des pauvres fous que l'on égare et qu'il s'agit d'entraîner graduellement aux dernières œuvres de la magie.

J'ai eu la folie de croire que Lucifer était le Dieu-Bon et que le vrai Satan était Adonaï, la divinité adorée par les catholiques. Vous, monsieur Waite, vous n'avez pas mon excuse, puisque vous avez reçu une éducation chré-

tienne; vous n'ignorez pas, vous ne pouvez pas ignorer que votre Lucifer ne fait qu'un avec Satan, prince des ténèbres, toujours vaincu par le glorieux archange Saint Michel.

Vous montrez le bout de votre oreille d'occultiste, — je devrais dire le bout de votre corne de diabolisant, — quand vous faites remarquer que la fameuse voûte *doctrinaire* d'Albert Pike est fortement teinte des théories d'Eliphas Lévi. Je crois bien ! Albert Pike était un grand admirateur de votre maître en sciences occultes. Vous dites ces théories défigurées; vous auriez dû dire exposées dans leur vrai sens, appropriées au dogme palladique. Vous tirez argument de plusieurs similitudes pour insinuer que le document est, peut-être, faussement attribué à Pike et qu'il se pourrait qu'il eût été fabriqué par quelqu'un connaissant les œuvres d'Eliphas Lévi.

Ici, je vous arrête. Vous n'êtes pas le seul que des similitudes de ce genre aient frappé. Voulez-vous que je vous nomme quelqu'un qui, m'a-t-on assuré, a été, plus que tout autre, étonné de voir la doctrine palladique pétrie de Lévilisme et autres occultismes antérieurs à 1870 ? Voici le nom : M. Solutore Zola, le grand maître d'Égypte récemment converti.

Un de mes amis m'a communiqué le fait et les raisons de cet étonnement de M. Zola; cela vaut la peine d'être relaté. M. Solutore Zola, qui était en grandes relations d'amitié maçonnique avec Albert Pike, fut chargé par celui-ci de lui recueillir tous les travaux de ce genre; c'est lui qui lui envoya les principaux systèmes d'occultisme, Eliphas Lévi, Ragon, et bien d'autres. Naturellement, Albert Pike, ne voulant pas se montrer plagiaire aux yeux de son ami, eut grand soin de ne pas lui faire part de son organisation secrète; c'est pourquoi M. Zola, malgré sa haute situation maçonnique, fut tenu à l'écart de la fédération suprême des Triangles. Aussi, quand les révélations sur le Palladisme commencèrent, M. Solutore Zola les suivit avec intérêt, et il a déclaré avoir reconnu dans divers documents dévoilés bon nombre d'extraits des travaux que lui-même avait envoyés à Albert Pike.

Pour vous tirer de l'embarras où vous mettra cette réplique, monsieur Waite, il ne vous reste qu'à insinuer que M. Solutore Zola n'existe pas ou qu'il est mon complice.

En tout cas, il est une autre façon de confondre votre audace. L'authenticité de la fameuse voûte doctrinaire d'Albert Pike est établie par son insertion dans les organes secrets de la secte.

Oh ! je sais qu'à l'époque même où les FF. Findel et Waite publièrent leurs négations intéressées, Lemmi donna l'ordre de détruire,

partout où cela serait possible, les recueils maçonniques ayant laissé échapper quelque preuve de l'existence du Rite Suprême, surtout dans les bibliothèques publiques; et cet ordre a été exécuté. Mais que les hauts-maçons ne se réjouissent pas trop; ils pourraient avoir un jour quelque surprise.

Enfin, pour en terminer avec les Rose-Croix anglais et leur porte-parole Arthur-Edward Waite, il est incontestable qu'ils n'avaient qu'une façon sérieuse de se laver de mes accusations d'occultisme satanique et qu'ils ont répondu à côté de la question. La façon sérieuse, la seule, l'unique, la voici : il fallait publier dans le livre et, au besoin, dans les journaux, les rituels d'initiation aux trois derniers degrés de votre Rose-Croix. Par là, on eût vu clairement si, oui ou non, vous avez été calomniés. Cette publication, que vous esquivez, nous la ferons, — s'il plaît à Dieu !

Il me faut, à présent, revenir à Findel.

On pense si le rusé compère se réjouissait de voir des journalistes catholiques allemands marcher à sa suite, recueillir avec respect ses dénégations, quoique dénuées de la moindre preuve, et proclamer qu'il avait raison, même contre la réalité des faits historiques.

Findel avait amoncelé les nuages; mais comment faire éclater la tempête ?

Et voici la suprême manœuvre.

Rendons justice aux chefs de la Haute Maçonnerie : ils ont admirablement réussi, — jusqu'à présent.

Le coup n'est pas de Lemmi; Adriano n'est pas d'une telle force. Ce coup extraordinaire marque les débuts de Nathan, combinant son action avec celle du Grand Orient de France, sous le sage conseil du vieux Findel.

Depuis ma campagne de 1893-1894, Lemmi est usé jusqu'à la corde. Que mes négateurs disent ce qu'ils voudront sur mon compte, ils ne peuvent nier ma campagne antilemmiste et ses effets; c'est de l'histoire, cela ! Bon gré mal gré, Lemmi a été mis dans la nécessité de rentrer dans la coulisse.

La Maçonnerie la plus atteinte a été la Maçonnerie française; il ne faut pas se le dissimuler. Lemmi ayant été publiquement dépouillé de ses apparences d'honnête homme, les preuves authentiques de son indignité ayant été étalées au grand jour sous forme d'actes légaux, inattaquables même par le démenti, et sa gallophobie, connue seulement de l'autre côté des Alpes, ayant été mise en relief dans le monde entier, les maçons français souffraient, plus cruellement que tous les autres, des récentes révélations.

De là, les démarches du F. Amiable, envoyé à Rome par le Grand Orient de France;

l'une d'elles a été mentionnée par la *Rivista della Massoneria Italiana*.

Depuis lors, le Grand Orient de France fit comprendre, en multipliant ses doléances auprès du palais Borghèse, qu'il ne suffisait pas de nier la prépondérance actuelle de la Maçonnerie Italienne, mais qu'il devenait nécessaire de profiter de l'échéance des pouvoirs de Lemmi dans la Maçonnerie officielle avouée pour ne pas les lui renouveler, afin d'enlever un argument aux catholiques.

Rien n'était plus désagréable aux maçons français que de s'entendre accuser à tout instant d'obéir à un chef suprême, ennemi mortel de la France et ayant subi une condamnation à un an de prison pour vol.

Lemmi, lui, ne voulut rien entendre, d'abord; qu'importaient, répondait-il, les criaileries des cléricaux? Mais les objurgations devinrent tellement pressantes qu'il dut céder, à la fin. Ces pourparlers, ces tiraillements causèrent le retard de l'élection jusqu'au 4^{er} juin; on sait que ces pouvoirs de neuf ans, les pouvoirs avoués, expiraient le 28 janvier de cette année, l'élection en remplacement des FF ∇ Tamajo et Riboli ayant eu lieu le 28 janvier 1887 au Convent de Florence.

Pour donner satisfaction au Grand Orient de France, il fut convenu qu'Adriano ne se représenterait pas; il demeurerait désormais dans la coulisse, et l'on nierait plus carrément que jamais l'existence d'une Haute Maçonnerie internationale.

Cette retraite a dû être sensible à Lemmi: il aime à parader dans les banquets, se montrer, débiter des discours, dont sa situation à la tête de la Maçonnerie officielle lui fournissait mille prétextes; il n'est pas comme Mazzini, qui savourait au contraire l'effacement, qui trouvait des délices à l'incognito, qui préférait la réalité de la haute direction aux semblants pompeux des titres connus des profanes.

Enfin, Lemmi se résigna. Ah! ce n'est certes pas lui qui me déclare mythe; il sait que c'est bien mon existence qui lui a valu de boire jusqu'à la lie la coupe des humiliations. Il se résigna, mais en exigeant néanmoins une double fiche de consolation: cédant la place officielle à Nathan, qui d'ailleurs lui prendra bientôt l'autre, il se fit décerner, faute de mieux, le titre de grand-maître d'honneur du Grand Orient d'Italie, et... il garda la caisse. Car, voyez-vous, le coffre-fort est plus cher au cœur d'Adriano que tous les titres auxquels il tenait, pourtant. Ainsi le F. V. Silvano Lemmi, fils d'Adriano, fut nommé grand-trésorier du Grand Orient d'Italie.

Nathan, aussitôt élu, tint à se signaler par son zèle. Il a eu des éclats bruyants; on a lu ses retentissantes circulaires. Il ne parle pas

en simple grand-maître de la Maçonnerie Italienne; il affecte déjà de s'adresser aux FF. du monde entier. On sent qu'il pose dès à présent, auprès des Triangles, sa candidature de chef suprême, en cas d'une vacance possible. Adriano n'aura peut-être pas tort de surveiller sa cuisine.

Or, Nathan examina la situation. Par les faits que je vais énumérer tout à l'heure, — et je ne serai pas démentie, — il est facile de distinguer quel raisonnement il se tint.

En premier lieu, le grave danger pour la secte était l'organisation des forces antimaçonniques par le Congrès de Trente. Il fallait donc jeter dans le camp catholique le trouble, la division, le désarroi, si c'était possible.

En second lieu, mon volume sur Crispi nominalement, mais en réalité dévoilant avec preuves le complot contre la Papauté, montrait au public que je suis armée, plus que personne ne le fut jamais, pour combattre et démasquer la Franc-Maçonnerie. Nous vivons dans un siècle sceptique: quand on se borne à parler de l'action du démon, il est aisé aux maçons de répondre par un haussement d'épaules; mais, en dehors des faits surnaturels, toujours discutables tant que l'Eglise ne s'est pas prononcée, si l'on apporte aux débats un formidable dossier de documents authentiques, — tel mon volume sur Crispi, — la question change d'aspect et les sectaires, écrasés par l'évidence, entrent en fureur, ne pouvant plus nier, n'ayant plus la ressource de sourire avec dédain. Comment donc détruire l'effet de ce réquisitoire, étayé de tant de documents, puisqu'on ne pouvait nier les documents eux-mêmes?

En troisième lieu, enfin, les conversions de francs-maçons, se multipliant, constituaient pour la secte un péril qui ne pouvait que s'accroître; car chaque conversion amènerait vraisemblablement un témoignage contre l'Ordre, et par leur groupement toutes ces dépositions seraient une terrible cause de ruine, même les dépositions des adeptes non-palladistes. Il fallait donc aviser à frapper d'avance d'une déconsidération complète, absolue, toutes les révélations, tous les témoignages quelconques des maçons convertis, présents et futurs.

On avait reconnu l'impossibilité de m'atteindre; toutes les recherches n'avaient abouti à rien.....

La Haute Maçonnerie ayant constaté l'inutilité de ses efforts pour me découvrir, le F. V. Nathan jugea que le plus sûr coup de poignard serait l'éclat universel de la négation de mon existence, en lui faisant prendre les proportions d'un scandale prodigieux.

Cela atteindrait le triple but que j'ai exposé tout à l'heure.

Au surplus, l'assassinat brutal a ses inconvénients pour la secte; on n'y aurait pas eu recours contre Luigi Ferrari, si l'on n'avait pu donner à ce crime les couleurs d'un attentat anarchiste. Aujourd'hui, les révélateurs ont plus à craindre le poison lent que le poignard ou le revolver. Elle serait visible pour le monde entier, la véritable main qui frapperait d'un stylet ou d'une balle M. Léo Taxil, par exemple, lui dont l'œuvre de révélations personnelles est terminée. Contre M. Solutore Zola, qui au contraire peut beaucoup dire, l'exaspération a des chances de se produire: on préférera l'empoisonner, sans doute; mais peut-être aussi la fureur sectaire ne raisonnerait pas. Il fera bien de se garder de toutes façons.

Sauf à commettre le crime matériel ensuite, les hauts-maçons ont donc pensé qu'il fallait tenter d'abord le crime de la ruine morale.

Mais comment?...

Pourquoi n'achèterait-on pas un ou deux des derniers révélateurs?

Nathan se souvint du mot célèbre de Philippe de Macédoine. Et dans quel ouvrage donc avait-il été parlé de moi pour la première fois au public?

Le malheureux, qui allait se laisser tenter par l'or maçonnique et dont la trahison me fait pitié plutôt qu'elle ne m'indigne, a eu son nom jeté à tous les échos de la publicité en cette circonstance. Il a repoussé le pseudonyme de « Docteur Bataille » qu'il avait pris pour écrire ce qu'il appela ses « récits d'un témoin » dans la publication *le Diable au XIX^e Siècle*. Cependant, puisque j'ai à m'occuper de lui, c'est sous ce pseudonyme que je le nommerai; plus tard, quand il se repentira, comme je l'espère, il me remerciera de ne pas avoir accolé le mot « traître » à son nom de famille.

Le docteur Bataille avait donc écrit ou signé tout ou partie de l'ouvrage dont il s'agit. Qu'il eut des collaborateurs, un ami qui rédigea les passages relatifs à des faits antérieurs, des abonnés qui envoyèrent de nombreux épisodes à l'appui de ses récits personnels, cela importe peu. On lui accorde volontiers qu'il fut, en tout et pour tout, l'auteur des « récits d'un témoin » proprement dits; je m'en rapporte là-dessus à ce qui a été publié en ces derniers jours, de part et d'autre (1). Voilà la vraie question.

Or, j'avais déjà fait quelques rectifications à ces récits d'un témoin; je me proposais d'en

apporter d'autres, et je l'ai annoncé bien avant ma conversion, soit dans des lettres particulières, soit dans *le Palladium Régénéré et Libre*.

Je suis donc bien à mon aise pour juger l'ouvrage.

Des exagérations, il y en a, elles sont nombreuses; l'auteur se laisse entraîner souvent par son ardeur descriptive; il dépasse le but. Tous les faits sont-ils controuvés? c'est une autre affaire. Quant au fond, l'ouvrage est vrai. Oui, la Haute-Maçonnerie existe; oui, le Rite Suprême dit Palladique est pratiqué dans des arrière-loges nommées Triangles; oui, le Grand Architecte de la Franc-Maçonnerie, tel qu'il est connu des parfaits initiés, n'est autre que Lucifer, c'est-à-dire Satan.

Et voilà la révélation qu'il fallait détruire à tout prix.

Renier cette révélation après l'avoir faite, dire publiquement: « Je me suis moqué des catholiques, tout ce que j'ai écrit n'est qu'une fumisterie », cela est une trahison.

Une trahison de ce genre se paie. Qui paierait? — Evidemment, une forte somme serait nécessaire, vu l'immense scandale qu'on voulait. Or, il n'y avait pas à compter sur Lemmi, trop vexé de l'humiliation qui venait de lui être infligée par les exigences du Grand Orient de France. Donc, le Grand Orient de France ferait les frais, quels qu'ils pussent être; car il y avait lieu de prévoir leur accroissement, en cas de complications.

Survint l'affaire de M^{lle} Coudéon, la « Voyante de la rue de Paradis. » On sait que la Société des Sciences psychiques, dont le docteur était vice-président, examina le cas de M^{lle} Coudéon; qu'une commission médicale fut nommée en premier lieu; que le docteur Bataille fut chargé du rapport; que son rapport fut rejeté à l'unanimité par la société tout entière. Ou le docteur fut froissé de ce rejet, ou bien il était déjà décidé à une rupture avec les catholiques. Quoi qu'il en soit, à partir de ce moment, le docteur Bataille ne fut plus le même pour ceux qui le connaissaient. Les journaux ennemis de l'Eglise le comblèrent de louanges; il suffit de parcourir les collections de la *Lanterne*, du *Radical*, etc., pour le constater. D'autre part, le docteur Bataille a, depuis quelque temps, des intérêts engagés dans un restaurant situé sur les grands boulevards, dans la même maison que celle où il a son cabinet de consultations (boulevard Montmartre); cela, il l'a reconnu publiquement, et par lettres aux journaux, et dans des interviews. Or, il est avéré que deux Loges de la juridiction du Grand Orient de France donnent leurs banquets dans le restaurant du docteur Bataille. On voit que, pour circonvenir le malheureux, les émissaires

(1) Voir en particulier les explications données par M. Léo Taxil dans une lettre adressée à M. Eugène Tavernier, rédacteur à l'*Univers* (*Revue Mensuelle*, octobre 1896, p. 582.)

de la rue Cadet n'eurent pas à déployer beaucoup de diplomatie. Et, depuis la trahison consommée, la clientèle de ce restaurant est de plus en plus maçonnique: ceci est notoire.

Quelle somme le docteur Bataille demandait-il ? A l'époque où des aveux lui échappèrent, il disait que, pour trois cent mille francs, il était disposé à rentrer dans la secte et à la servir. C'est sans doute ce prix qu'il mit en avant, lorsque des propositions lui furent faites; mais on m'a assuré qu'il baissa ses prétentions. L'accord se fit sur la base de cent mille francs.

Il fut donc convenu que le docteur Bataille produirait tout à coup, au moment où personne ne s'y attendrait, une déclaration sensationnelle, de nature à jeter la perturbation la plus profonde parmi les catholiques; qu'il se déclarerait publiquement faux-témoin; qu'il se proclamerait mystificateur, s'étant moqué des hommes de foi, ayant inventé à plaisir tous ses récits personnels; en un mot, que, s'appuyant sur ses exagérations, il manœuvrerait de telle sorte que le public pourrait croire désormais à la non-existence même de la Haute Maçonnerie et du Rite Suprême Palladique.

Mais où et quand faire éclater ce scandale ?

L'insertion de la déclaration du docteur Bataille dans une feuille rédigée par des franc-maçons montrerait trop bien le complot de la secte. Il était nécessaire de se servir d'une gazette catholique.

Il fallait, en outre, discréditer le Congrès de Trente.

Pour s'assurer un immense retentissement, il était indispensable que le coup, ainsi prémédité, ne fût pas soupçonné des congressistes. Quelle meilleure tactique que celle-ci pouvait-on imaginer ? Susciter adroitement, au sein du Congrès, une question qui n'était pas dans le programme, « la question Diana Vaughan »; pousser à une discussion quasi-publique, dans une séance où la presse serait admise; et, quand le Congrès se serait terminé, ayant eu une de ses assemblées laissant cette question ouverte aux commentaires passionnés dans les journaux catholiques du monde entier, jeter brusquement dans le débat la lettre promise par le docteur Bataille.

A aucun prix cette lettre ne devait être publiée d'abord, et cela tombe sous le sens. En effet, si les émissaires secrets chargés de la manœuvre avaient apporté au Congrès la lettre de reniement du docteur Bataille, s'ils l'avaient produite dans la section où l'on devait susciter les premiers troubles pour provoquer une grande réunion spéciale avec admission de la presse, il est indubitable que la Présidence générale du Congrès aurait réfléchi à deux

fois et fait appeler les anciens amis du docteur, afin de leur demander ce qu'ils pensaient de cet incident inattendu; ceux-ci auraient déclaré sans hésiter que le docteur était devenu subitement fou ou s'était vendu à l'ennemi, mais qu'en tout cas le fait de cette volte-face, inexplicable et suspecte au plus haut degré, devait être examiné avant tout. La prudence et la sagesse des Evêques présents auraient immédiatement paré à l'explosion du scandale si habilement combiné pour troubler l'action antimaçonnique. Le Congrès ne serait pas sorti de son programme. Les questionneurs émettant des doutes à mon sujet auraient été appelés dans un bureau et mis en face de mes amis; ceux-ci auraient répondu; des explications discrètes auraient été échangées, et, si après cela les négateurs s'étaient dits non convaincus encore, la Présidence leur aurait fait prendre l'engagement d'attendre dans le silence la décision d'une Commission d'enquête qui avait été nommée à Rome antérieurement au Congrès.

Non, la secte ne pouvait risquer qu'il en advint ainsi.

La première résolution, formellement arrêtée dans les conseils de la Haute Maçonnerie, fut que la lettre publique du docteur Bataille paraîtrait *après le Congrès*, en pleine agitation de la question Diana Vaughan, laquelle serait soulevée au Congrès.

Findel, ayant été consulté, émit l'avis que le pays le plus favorable était l'Allemagne. En effet, la presse catholique allemande avait déjà « avalé » les mensonges de sa brochure: la *Germania*, de Berlin, la *Volkszeitung*, de Cologne, avaient cru sur parole les dénégations intéressées du vieux haut-maçon de Leipzig.

En particulier, la *Volkszeitung* avait imprimé ceci :

« Les révélations de Margiotta et de Miss Diana Vaughan, le Palladium et son action prédominante dans la fédération maçonnique, la direction centrale dans la Maçonnerie, la papauté maçonnique, le culte satanique de Pike et de Lemmi avec invocations diaboliques et profanations d'hosties consacrées, il faut qualifier une bonne fois tout cela d'*impostures*, comme cela l'est en réalité. »

Il semblerait qu'à Rome on avait le pressentiment de quelque maladresse nouvelle de la part des journalistes allemands; car la *Rivista Anti massonica*, organe officiel du Conseil directif général de l'Union Antimaçonnique universelle, publia, dans son numéro du 15 septembre, un magistral article répondant victorieusement aux absurdités du journal de Cologne (1). Et le journal romain faisait suivre cet article d'une importante note de la rédaction

(1) On peut lire la traduction de cet article dans la *Revue Mensuelle* octobre 1896, p. 587.

tion ; cette note disait ceci :

« Nous ne croyons pas que les affirmations sans fondement de la gazette de Cologne puissent préoccuper les congressistes de Trente, parce que nous les tenons assez sérieux pour les croire incapables de donner quelque poids et quelque importance à des affirmations qui, par elles-mêmes, prouvent qu'elles viennent de personnes tout à fait ignorantes du sujet sur lequel elles veulent prononcer un jugement que leur ignorance dans la matière devrait les empêcher de prononcer.

« Il nous en coûte de nous exprimer aussi... durement ; mais notre confrère d'au delà des Alpes doit comprendre que, si tout les premiers nous aimons la discussion logique soutenue par des preuves et des faits, nous n'aimons pas entendre proclamer, sans fondement et sans aucune preuve qui justifie une pareille affirmation, proclamer, disons-nous, comme *impostures* des vérités désormais reconnues par l'autorité ecclésiastique elle-même et prouvées par des documents et des preuves irréfragables. »

On le voit, le meilleur terrain, le mieux préparé, était celui de la presse catholique allemande. La seconde résolution fut donc que l'éclat, après le Congrès, aurait lieu en Allemagne. Le docteur Bataille, d'ailleurs, s'affirmait CERTAIN d'allumer l'incendie, un incendie formidable, s'il s'adressait à la *Volkszeitung*, de Cologne ; la matière était inflammable à merveille, là. Disons mieux : rien ne pouvait être plus à souhait, pour la réussite des desseins de la secte, que les dispositions d'abord étalées précisément par la *Volkszeitung*. Dans un autre journal, cela n'aurait pas fait aussi bien l'affaire.

Je prie de remarquer que je ne me borne pas à des phrases ; je suis précise, du moins autant qu'on peut l'être en traitant un pareil sujet. Et j'affirme expressément ceci : quelque temps avant le Congrès de Trente, le docteur Bataille se rendit à Cologne ; il séjourna à Cologne ; la *Volkszeitung* eut sa promesse d'une lettre où il se proclamerait impie, où il traiterait de mensonges ses propres écrits ; lettre destinée à produire un immense scandale. Et le docteur Cardauns, rédacteur en chef de la *Volkszeitung* ne démentira pas ceci, et ceci est un fait, un fait des plus significatifs.

Et la *Volkszeitung*, dont la direction ne pouvait ignorer la préméditation d'une discussion passionnée à Trente, préférera publier la lettre du docteur Bataille après le Congrès plutôt qu'avant.

Et la *Volkszeitung*, journal catholique, n'a pas dit un mot du séjour du docteur Bataille à Cologne ; et, quand plus tard, elle a publié la lettre promise, elle l'a donnée comme si le docteur Bataille lui était inconnu ! comme s'il avait répondu purement et simplement à l'article sensationnel du 13 octobre, en ayant une connaissance tout à coup et par hasard !

Si la gazette prussienne avait été mue par le seul et pur désir d'éclairer sincèrement les catholiques, est-ce qu'elle aurait joué cette comédie ? est-ce qu'elle n'aurait pas, au contraire, en toute loyauté, déployé ses cartes sur la table et dit franchement : « Le docteur Bataille vient d'arriver à Cologne, et voici la déclaration qu'il nous a faite à l'instant même ! »

La *Volkszeitung* n'a pas agi ainsi, parce qu'il entraînait dans les plans de la Franc-Maçonnerie de provoquer et d'obtenir, avant tout, une séance quasi publique destinée à faire retentir dans le monde entier les négations de Findel, et parce que la *Volkszeitung*, tout au moins en cette circonstance, a été complice de la secte, a été sciemment l'auxiliaire de Findel.

Enfin, n'oublions pas que le Grand Orient de France s'était chargé des frais de la suprême manœuvre. Il avait donc le plus direct intérêt à surveiller de près les opérations. Un de ses délégués, orateur de la Loge *l'Avant-Garde Maçonnique*, fut chargé de se rendre à Trente ; ce n'était pas, évidemment pour passer ses journées à l'hôtel et y lire, dans les journaux de la ville les comptes-rendus du Congrès ; autant eût valu prendre un abonnement à ces journaux au nombre de deux, et les recevoir à Paris pendant cette période. Il fallait voir du plus près possible, c'est-à-dire au sein même du Congrès ce qui s'y passerait. Notons que les congressistes français furent peu nombreux. Les noms m'ont été communiqués : M. le chanoine Mustel, directeur de la *Revue catholique* de Coutances ; M. l'abbé de Bessonies, secrétaire du Comité national français de l'Union Antimaçonnique ; le R. P. Octave, directeur de la *Franc-Maçonnerie démasquée*, de Paris ; le R. P. Lazare, rédacteur de la *Croix* de Paris ; M. le chanoine Pillet, doyen de la faculté de théologie de Lille et correspondant de l'*Univers*, de Paris ; M. Fromm, rédacteur de la *Vérité*, de Paris ; M. l'abbé Joseph, représentant l'*Anti-Maçon*, de Paris ; M. Léo Taxil, représentant la *Revue Mensuelle*, de Paris ; M. Laurent Billiet, représentant la *France Libre*, de Lyon ; M. l'abbé Vallée, prêtre de Tours ; MM. Doal, Douvrain et Gennevoise, trois étudiants de l'Université catholique de Lille, venus avec M. le chanoine Pillet. En tout : treize. Le F. . . orateur de la Loge *l'Avant-Garde Maçonnique* ne s'est donc pas glissé dans le Congrès au moyen d'une carte frauduleuse obtenue du Comité national français de l'Union Antimaçonnique. Ce fait essentiel méritait d'être établi. Or, le délégué du Grand Orient de France a assisté aux séances du Congrès, séances de la IV^e section et assemblées générales, et il en a fait le compte-rendu

à son retour au principal temple de l'hôtel de la rue Cadet. Cet autre fait est acquis, sans contestation possible.

* *

Nous venons de voir comment le coup avait été préparé. Arrivons au Congrès de Trente. Sur ce qui s'est passé, les renseignements abondent : indépendamment d'un rapport complet que j'ai eu, plusieurs congressistes amis, même des amis inconnus, m'ont envoyé des notes personnelles et des coupures de journaux ; j'ai pu contrôler ainsi les relations des uns par celles des autres, et j'ai la confiance que la Commission d'enquête de Rome, en lisant ces pages, n'y trouvera aucune inexactitude.

On sait, par un hasard providentiel, le train même que prit le délégué du Grand Orient de France pour se rendre à Trente. Un congressiste, parti pour Zurich le 23 septembre par l'express de 8 h. 35 du soir (gare de l'Est), apprit d'un voyageur, au cours d'une conversation, qu'un franc-maçon de la rue Cadet se trouvait dans le même train ; ce voyageur avait entendu deux personnes se saluer, à Paris, à l'embarcadère, et l'une dire à l'autre : « Moi, je vais à Trente à l'occasion d'un Congrès antimaçonnique qui va s'y tenir. — Toi ? » lit l'interlocuteur avec surprise ; mais... — Parfaitement, fut-il riposté, *j'y vais pour la rue Cadet.* » Le congressiste pria son compagnon de wagon de lui montrer ce voyageur, s'il se rappelait ses traits, quand on descendrait à Bâle pour le changement de train ; mais ni au buffet, ni sur le quai, le compagnon du congressiste ne put reconnaître son homme. D'ailleurs, il n'attachait pas aux propos entendus la même importance que le congressiste. Quand le lendemain celui-ci arriva à Trente, son premier soin fut d'avertir plusieurs membres du Comité. Un moment, on pensa que le faux-frère avait pu se glisser parmi les représentants de la presse ; mais de ce côté, on fit fausse route : de plus, les représentants de la presse qui n'étaient pas en outre congressistes n'avaient pas accès dans les sections. On ne s'occupa plus de l'incident, dans la pensée qu'une erreur avait été commise par le voyageur qui avait donné l'éveil ; mais ce fait prend une singulière valeur, aujourd'hui qu'on sait qu'un franc-maçon de la rue Cadet s'est vanté d'avoir assisté au Congrès et en a fait le compte-rendu en loge.

C'est à la IV^e Section (section de l'action antimaçonnique) que le feu fut ouvert contre moi. M. le chanoine Mustel présidait la 1^{re} Section ; le R. P. Octave et M. l'abbé de Bessonies étaient à la II^e section, dont le président était M. Tardivel, directeur de la *Vérité*, de Québec (Canada). Quant à M. Léo Taxil, il s'était inscrit à la IV^e Section ; mais dès la

première séance, il fut élu membre de la commission spéciale chargée de jeter les bases de l'organisation antimaçonnique universelle. L'absence de mes principaux amis fut mise à profit par trois congressistes allemands, auxquels un quatrième, allemand aussi, vint se joindre à la fin.

L'attaque était conduite par le docteur Gratzfeld, secrétaire de Mgr l'Archevêque de... Cologne !

Maintenant qu'il est certain que le docteur Bataille se trouvait à Cologne quelques jours avant le Congrès, le rôle que jouait le docteur Gratzfeld au sein de la IV^e Section est aisé à comprendre si l'on ne perd pas de vue que le délégué du Grand Orient de France, payeur de la trahison, était présent et surveillait la manœuvre.

Le docteur Gratzfeld, — tous mes correspondants sont d'accord pour m'écrire qu'il a une physionomie des moins sympathiques, — avait la tactique que voici : sous n'importe quel prétexte, il intervenait dans toute discussion pour attaquer mes *Mémoires* et, plus particulièrement encore, mon volume sur Crispi. Alors même que personne ne parlait ni de moi ni de mes écrits, il parlait à fond de train pour s'écrier qu'il fallait rejeter mes ouvrages de toute action ou propagande antimaçonniques ; car « Findel avait traité d'impostures les allégations quelconques relatives à l'existence d'une Haute Maçonnerie et d'un Rite Suprême Palladique. » Ses trois compères se joignaient à lui et se démenaient comme des enragés, troublant la séance ; plusieurs fois on fut obligé de les calmer. M. l'abbé Joseph, voyant que le docteur Gratzfeld s'entêtait à citer toujours le nom de Findel, lui répondit ; « Votre Findel prétend que Cavour et Mazzini ne furent jamais francs-maçons ; laissez-nous donc tranquilles avec votre Findel ! »

En résumé, tout ce tapage concluait à la demande d'une grande séance consacrée à examiner, devant tous les congressistes et la presse, la question : « Miss Diana Vaughan existe-t-elle, oui ou non ? »

On pense si le délégué du Grand Orient devait rire sous cape et s'applaudir des résultats qui se préparaient.

Pour en finir, la séance tant réclamée fut accordée.

D'autre part, la Présidence générale du Congrès avait demandé à M. l'abbé de Bessonies l'un des vice-présidents, de faire un rapport sur la question. Ce rapport fut lu à une réunion intime de quelques-uns des Evêques présents à Trente, qui désiraient être renseignés ; les Evêques, très satisfaits et se déclarant convaincus, émirent l'avis qu'il serait utile que ce rapport fût communiqué officiel

lement au Congrès, afin de dissiper une bonne fois les doutes semés chez les Allemands par les menteuses dénégations de Findel. En même temps, on venait d'apprendre les incidents de la IV^e section, et l'on prenait la résolution de tenir toute une grande séance pour s'occuper de moi.

Je ne veux critiquer personne ; les membres du bureau présidentiel crurent bien agir en cela. Toutefois, ils perdirent de vue qu'ils créaient un précédent fâcheux. Une assemblée délibérante, convoquée dans le but d'organiser une action universelle aussi grave que celle qui réunissait à Trente les délégués catholiques des deux mondes, a autre chose à faire que s'occuper des questions de personnes. L'amitié qu'on me portait, — et dont je remercie, — m'a valu un trop grand honneur ; le désir de me défendre a empêché de voir le piège. Même si l'on avait eu affaire à des adversaires de bonne foi, il valait mieux réserver l'anéantissement de leurs doutes à une réunion de comité strictement privé, à une réunion intime, comme celle des Evêques. En se renfermant dans les limites de cette règle, on se conformait aux traditions des grands congrès internationaux.

Je ne rappellerai pas, par le détail, cette séance, désormais célèbre, du 29 septembre (1). Divers comptes-rendus en ont été publiés, la presse ayant été admise à la séance, tenue dans la salle des assemblées générales. Les orateurs qui prirent la parole furent : M. l'abbé de Bessonies (lecture de son rapport), Mgr Baumgarten, M. Léo Taxil, le R. P. Octave, M. Kôlher, M. le comte Paganuzzi, M. l'avocat Respini. S. A. le prince Lœwenstein, président général du Congrès, proposa de remercier les différents orateurs, en reconnaissant que le but de chacun avait été de faire la lumière. M. le commandeur Alliata, président du Conseil directif général de l'Union antimacronique universelle, fit une déclaration dans ce sens : « Le Conseil, dont j'ai été élu président et qui a été l'organisateur de ce Congrès, possède dans son sein une Commission spéciale qui s'occupe de tout ce qui a rapport à Miss Diana Vaughan ; on peut s'en rapporter avec con-

fiance à cette Commission, composée d'hommes expérimentés et prudents, et communiquant directement avec le Saint-Siège. » L'ordre du jour, qui fut voté, a été publié avec deux rédactions quelque peu différentes ; je donne les deux textes, en attendant le compte-rendu officiel des actes du Congrès.

« La IV^e Section, reconnaissante envers les orateurs qui ont apporté la lumière dans le cas de la demoiselle Vaughan, et vu la communication faite par le commandeur Alliata, président du Comité central antimacronique qui déjà a dans son sein une commission chargée d'étudier le cas susdit, passe à l'ordre du jour. » (Texte donné par l'*Unità Cattolica*, de Florence, et d'autres journaux italiens.)

« La IV^e Section remercie chaleureusement les orateurs qui ont parlé en sens divers sur Miss Diana Vaughan, et, sur la déclaration du commandeur Alliata qu'il existe dans le Comité de Rome une commission spéciale pour cette question, passe à l'ordre du jour. » (Texte donné par M. l'abbé de Bessonies et M. le chanoine Mustel dans la *Franc-Maçonnerie démasquée*.)

Le docteur Gratzfeld, remarquons-le bien, ne monta pas à la tribune ; c'était lui, pourtant, qui avait le plus poussé à la tenue de cette grande séance. Ce fut Mgr Baumgarten, qui se fit le porte-parole des négateurs allemands ; encore, déclara-t-il qu'il n'entendait nullement préjuger, mais que, s'occupant de travaux historiques, en sa qualité d'archiviste à Rome, il désirait purement et simplement : 1^o que l'on produisît l'acte de naissance légal de Miss Diana Vaughan ; 2^o que l'on nommât au Congrès de Trente le couvent où elle a reçu le baptême et l'Evêque qui a autorisé sa première communion.

Ces deux questions, également insidieuses, tendaient l'une et l'autre au même but, et les lecteurs qui suivent avec attention mes écrits reconnaîtront bien vite que seule la secte avait intérêt à les faire poser en plein Congrès ; car aucun de mes amis congressistes ne pouvait y répondre.

Je n'accuse pas Mgr Baumgarten. Jusqu'à preuve du contraire, je crois qu'il ignorait que la réponse à l'une ou l'autre de ses deux questions mettrait la Franc-Maçonnerie sur tapis. Mgr Baumgarten me paraît n'avoir posé ces questions que parce qu'elles lui avaient été soufflées par le docteur Gratzfeld. D'ailleurs, on m'a écrit qu'il avait regretté d'être intervenu. Une lettre amie m'a été communiquée, où il est dit : « Mgr Lebrun, évêque de Chicoutimi (Canada), qui a assisté au Congrès et à qui j'ai eu l'occasion de parler à Rome, est entièrement avec nous. Il m'a assuré avoir vu Mgr Baumgarten, le soir du 29 septembre, à la suite de la séance ; Mgr Baumgarten lui a dit qu'il regrettait ce qui s'était passé

(1) L'excellente revue française *La Franc-Maçonnerie démasquée* vient de publier un numéro spécial, entièrement consacré à l'exposé des faits me concernant qui sont à la connaissance de mes amis de Paris. Ce numéro, daté d'octobre, porte un titre général : « la Question Diana Vaughan. » Il contient le rapport lu par M. l'abbé de Bessonies au Congrès de Trente, suivi d'un compte-rendu de la séance du 29 septembre et d'un assez grand nombre de pièces justificatives.

On trouve ce numéro spécial dans les principales librairies catholiques. Quarante-huit pages. Prix : 0 fr. 50. Il est édité par la maison de la Bonne Presse, 8, rue François I^{er}, Paris, à qui on peut le demander.

(Note de Diana Vaughan)

et surtout ce qu'il avait dit dans cette séance. Voilà une confession précieuse et surtout significative; vous pouvez publier cela sans crainte, car Mgr l'évêque de Chicoutimi n'est pas un menteur ! »

Sur la question de l'acte de naissance, j'avais déjà répondu à mes amis. Il y a fort peu de temps que les citoyens des Etats-Unis se soucient d'avoir des registres d'état-civil, et encore en un grand nombre d'endroits on n'en est pas là. Du temps de mon père, le Kentucky brillait au premier rang par sa négligence; il savait, par tradition de famille, son lieu et sa date de naissance, voilà tout. Se conformant aux habitudes de son pays, il ne me déclara pas, quand je naquis. Ceci peut paraître extraordinaire, incroyable aux Français; c'est ainsi, pourtant. Pour suppléer aux actes de naissance, quand on en a besoin, l'usage est de se présenter chez un solicitor; on lui déclare qu'on est Un-Tel, né tel jour, en telle ville, enfant d'Un-Tel et d'Une-Telle; on affirme, et la plupart du temps on ne vous demande même pas le serment; on paie au solicitor ses honoraires, il dresse l'acte de déclaration, l'enregistre, le délivre, et c'est cet acte qui fait loi. Voilà ce que j'avais écrit à mes amis, et j'ajoutai : « Vous pouvez vous renseigner chez le consul général des Etats-Unis à Paris; il vous dira que c'est ainsi. » Si j'étais une aventurière, il ne m'en coûterait donc pas de m'être munie non pas d'un, mais de dix certificats de naissance, et chacun différent, si j'en avais eu la fantaisie. Je n'aurais donc rien prouvé, même avec un acte sincère.

Le R. P. Oclave, répondant à Mgr Baumgarten, donna cette explication; elle fit sourire le porte-parole des négateurs allemands.

M. Tardivel, directeur de la *Vérité*, de Québec, et président de la II^e Section du Congrès de Trente, assura que rien n'était plus vrai que ce que j'avais dit. Le bon Dieu vint à mon aide par lui; il est du Kentucky, comme ma famille paternelle. Et voici ce qu'il a publié dans son journal, en relatant cet incident :

« Elle est née à Paris, d'un père américain et d'une mère française. Sa naissance a peut-être été inscrite au consulat américain, peut-être aussi ne l'a-t-elle pas été du tout : car on sait avec quelle négligence ces choses se font ou du moins se faisaient autrefois aux Etats-Unis. Ainsi, à titre d'exemple, je sais, pour ma part, par tradition, que je suis né à Covington, dans l'Etat du Kentucky, le 2 septembre 1851; mais s'il plaisait à quelqu'un de nier mon existence, je ne pourrais pas l'établir par un extrait quelconque des registres soit de l'état-civil, soit de la paroisse catholique de Covington. Des recherches que j'ai fait faire, il y a quelques années n'ont abouti à aucun résultat. Voilà ce qui m'est arrivé, à moi, né de parents catholiques, baptisé dans une paroisse catholique régulièrement constituée. Et parce que Miss Vaughan, née d'un

père américain et luciférien et d'une mère française et protestante, qui probablement n'étaient que de passage à Paris (car la famille paraît avoir vécu surtout près de Louisville, Kentucky), parce que, dis-je, Miss Vaughan, née dans de telles circonstances, ne peut pas produire un acte de naissance en bonne et due forme, on ne voudrait pas admettre son existence? C'est par trop puéril. Je dis *on*; c'est l'abbé allemand (Mgr Baumgarten) que j'aurais dû dire, car il m'a paru seul de son avis. On discute encore l'œuvre de Miss Vaughan; on y attache plus ou moins d'importance, selon qu'on l'a plus ou moins étudiée (en effet, je constate de plus en plus que ceux qui sont contre sont précisément ceux qui n'ont rien lu); mais, après le rapport de M. l'abbé de Bessonies, aucun homme sensé ne voudrait contester l'existence d'une personne appelée Diana Vaughan. Comme l'a dit le Père Jésuite Sanna Solaro, de Turin, présent à la réunion : « Que Miss Vaughan soit née à Paris, à Londres ou dans la lune, qu'est-ce que cela « fait? »

Cela ne peut rien faire au public, en effet; mais cela importe beaucoup à la secte, aujourd'hui. Elle sait que je ne suis pas capable d'avoir jamais fait chez un solicitor une fausse déclaration; ce qu'elle voudrait connaître, par le seul acte d'état-civil qui est possible dans mon cas, c'est le nom de famille de ma mère. Quelques-uns des chefs secrets de la Haute-Maçonnerie ont mieux lu que le public entre les lignes de certaine correspondance du *Palladium Régénéré et Libre* et de certain passage de mes *Mémoires*; mon père ayant laissé échapper autrefois certains mots sur la situation de sa belle-sœur, ces mots sont revenus à la mémoire d'hommes qui sont aujourd'hui mes ennemis mortels; ils ont déchiffré l'énigme, malgré mes précautions de style, et il ne leur manque plus que le nom. Ce nom, dans la secte, mon oncle seul le sait; mais sur lui je suis tranquille; non converti, mais antilemmiste, il m'a écrit qu'il emporterait ce secret dans la tombe; il m'aime trop pour me trahir.

Dire le nom de l'Evêque qui a autorisé ma première communion, laisser circuler dans une lettre le nom de cet Evêque, ce serait donner le fil qui conduirait bientôt au convent où j'ai promis de finir mes jours. Or, elles se tiennent par là, les deux questions que le docteur Graizfeld fit poser à Trente par Mgr Baumgarten. Je ne puis pas en dire plus long. Mais j'ai le droit de ne pas voir un simple hasard dans la position de ces deux questions. M. le chanoine Mustel a eu mille fois raison, quand il a imprimé son appréciation en ces termes : « La plus vulgaire prudence interdisait de répondre aux deux questions de Mgr Baumgarten. » Merci !

L'acte de de naissance, le nom de l'Evêque, cela, tels princes de l'Eglise qui m'ont fait l'honneur de m'écrire ne me le demandent pas.

Et cela, le docteur Gratzfeld l'exige. Pourquoi?...
* *

Enfin! ils étaient parvenus à leur but, les sectaires!... Que leur importait le vote d'un ordre du jour remerciant chaleureusement mes amis! Et les acclamations qui accueillirent le lendemain M. Léo Taxil à son entrée dans la salle des assemblées générales, et les applaudissements qui saluèrent à son tour M. l'abbé de Bessonies lorsqu'il monta à la tribune pour y lire un rapport sur l'action antimacornique en France, interminable salve de bravos avant même qu'il eût ouvert la bouche, ces acclamations et ces applaudissements étaient les enthousiastes remerciements du Congrès, reconnaissant à ceux qui avaient défendu ma cause; ces ovations étaient significatives, mais elles importaient peu à la secte. Elle avait ce qu'il lui fallait : le trouble nécessaire dans la presse catholique allemande, le prétexte indispensable pour entretenir l'agitation, jusqu'au moment où éclaterait comme une bombe la lettre promise par le docteur Bataille.

Et voici les journaux libéraux, dont le libéralisme est en masque qui cache un macornisme honteux, les voici qui entrent en campagne, donnant de la séance du 29 septembre les comptes-rendus les plus mensongers. Et la *Volkszeitung*, de Cologne, s'appuyant triomphalement sur ces mensonges, représente comme un vainqueur son compère le docteur Gratzfeld; il n'avait pas vaincu à Trente, certes! mais il méritait bien ces félicitations.

Alors, la *Volkszeitung* publia le grand article « Miss Diana Vaughan sous sa véritable forme », dans son numéro du 13 octobre; il tient toute la première page, moins les trois quarts de la dernière colonne. Là sont accumulés les plus énormes mensonges, audacieux, mais habiles, bien faits pour impressionner, mais échappant au contrôle du public. Je n'existe pas! et l'on jette au lecteur le nom que l'agent Moïse Lid-Nazareth avait imprimé dans la *Revue macornique* du F. . Dumonchel; et l'on imagine le roman complet d'une comédie, dont le metteur en scène, le *Deus ex machina*, serait M. Léo Taxil. Des phrases, des phrases, des phrases; pas une seule preuve de ce qui est avancé si odieusement (1).

Le docteur Bataille avait commis une faute. Dans un livre tel qu'en écrivent les journalistes boulevardiers, intitulé *le Geste*, il avait introduit un chapitre indigne d'un chrétien : « le Geste hiératique ». J'ignorais ce livre; il est, paraît-il, devenu introuvable, et l'*Univers* a reconnu qu'il semblait avoir été retiré du

commerce; peut-être, simplement, l'édition a été épuisée, et l'éditeur ne l'a plus réimprimé. Un de mes amis a bien voulu aller lire ce livre à la bibliothèque Nationale de Paris, afin de m'envoyer son appréciation. J'avais posé cette question : « Est-ce l'œuvre d'un libre-penseur militant, comme on l'a dit; est-ce un ouvrage de combat contre l'Eglise? » Il m'a été répondu : « C'est une œuvre d'artiste sceptique; le fond est mauvais; le chapitre du Geste hiératique est des plus déplorables; mais ce livre n'a aucun rapport avec ceux que publient les écrivains qui font métier de combattre l'Eglise. C'est l'erreur d'un cerveau troublé, et non l'œuvre d'un libre-penseur militant, ce n'est pas un ouvrage de combat, je le déclare, en mon âme et conscience, et quiconque le lira sans parti-pris jugera de même. » Depuis la publication de ce livre, aujourd'hui devenu introuvable, le docteur Bataille a-t-il reconnu avoir eu « des heures de défaillance »? a-t-il marqué son repentir? On m'a répondu, d'autre part : « Oui, dans la publication *le Diable au XIX^e Siècle*, le docteur s'accuse d'avoir été un grand pécheur, d'être un chrétien indigne, et enfin d'avoir eu le bonheur de retrouver sa foi, après les tristes heures de défaillance. Cela est en toutes lettres dans l'ouvrage. »

Quant à moi, lorsque j'ai eu à faire part de mon appréciation sur le compte du docteur Bataille — n'ayant été interrogée par personne sur ses récits d'un témoin, et m'étant réservé le moment opportun de réduire ses exagérations et de couper les cornes à quelques-uns de ses diables, mais décidée aussi à mettre en lumière le vrai, c'est-à-dire ce qui, dans ce grand ouvrage, est la confirmation de choses et de faits connus des missionnaires et des personnes compétentes ayant étudié à fond la Franc-Macornerie — quant à moi, j'ai maintes fois qualifié familièrement le docteur Bataille ainsi : « le bon toqué ». Bon, parce qu'il était bon; maintenant, il n'est plus lui-même. Toqué, parce que ses exagérations ne me l'ont pas fait paraître imposteur, mais incohérent ramasseur de toutes les légendes en cours dans les Triangles, procédant sans examen approfondi, halluciné peut-être en quelque cas, en quelques autres ne se rendant pas compte du prestige diabolique; ainsi, s'il avait été le jouet de l'esprit du mal dans les circonstances que j'ai racontées au premier chapitre de mes *Mémoires*, il aurait narré qu'il avait été transporté vraiment au paradis terrestre et en Oolys. Oui, un peu toqué, je le répète, et, aujourd'hui même, je crois à sa décharge, qu'un grain de folie est mêlé à sa trahison, malgré les faits qui rendent celle-ci certaine, indiscutable.

Donc : la *Volkszeitung*, de Cologne, publia, le 13 octobre, l'article tapageur, qui, pour la

(1) Voir la réfutation de cet article de la *Volkszeitung*, par le chanoine Mustel, *Revue Mensuelle*, novembre 1896, page 650.

grande joie de la secte, devait faire éclater la bombe Bataille, selon la promesse faite avant le Congrès au Grand Orient de France et confirmée, à Cologne même, le 22 septembre, à un délégué de Findel.

Le journal prussien ne manquait pas de citer le *Geste*, le livre introuvable non réimprimé depuis quatre ans ; il se gardait bien de dire que, depuis cette faute, le docteur Bataille avait été, à Paris, connu de tous excellent chrétien, revenu à la foi après ces heures de trouble déplorées, se prodiguant en bonnes œuvres charitables à sa clinique, vice-président d'une Société des plus catholiques. Cela, il ne fallait pas l'imprimer, il ne fallait pas dire non plus que ce pauvre *Geste* était tout le bagage littéraire condamnable du malheureux. Et voilà le docteur Bataille transformé, par les journaux embellisseurs du premier récit, en auteur de nombreux ouvrages anti-cléricaux, que nul ne cita jamais, et pour cause ! le voilà proclamé libre-penseur militant, forcené, ayant trompé les catholiques, impudent, faux témoin, dénoncé par conséquent, au mépris du monde entier.

J'en appelle à tout homme sensé : un pareil outrage est-il acceptable ? le vraiment faux-témoin, à qui l'on arracherait aussi brutalement son masque, ne se trouverait-il pas bouleversé sur le coup, épouvanté de la situation dans laquelle on met avec lui ceux qu'il a trompés et ceux qu'on lui donne pour complices ? n'irait-il pas demander conseil aux uns, aux autres, avant de prendre une décision ?

Eh bien, les faits sont là ; et, lors même qu'on ne saurait pas aujourd'hui le voyage à Cologne avant le Congrès, l'entrevue du 22 septembre avec l'émissaire de Findel, la leçon faite au docteur Gratzfel, la fréquentation notoire des gens de la rue Cadet au restaurant du boulevard Montmartre, les cent mille francs, les banquets des deux Loges chez le docteur, la présence frauduleuse au Congrès de Trente du délégué du Grand Orient de France, surveillant la bonne exécution de la manœuvre, lors même qu'on ignorerait tout cela, l'évidence crie : Cet homme est un traître, cet homme s'est vendu !

Le numéro de la *Volkszeitung* parut à Cologne le 13 octobre ; le journal prussien ne se trouve en dépôt nulle part à Paris ; notez-le bien. Le numéro du 13 octobre a donc été envoyé tout exprès au docteur Bataille ; car il répondit par retour du courrier, — si même l'article ne lui avait pas été communiqué d'avance ou si la réponse n'était pas déjà à Cologne quand le numéro du 13 s'y imprimait.

Froidement, sans sourciller, de la plume la plus tranquille, cet homme qui, trois mois

auparavant, était le vice-président d'une société catholique (la Société des Sciences psychiques : président, M. l'abbé Brettes, chanoine de Notre-Dame de Paris) ; cet homme, le docteur Bataille, écrivit la stupéfiante lettre que voici :

Paris, le 14 octobre 1896.

Monsieur le rédacteur en chef
de la *Volkszeitung*, à Cologne.

Je ne possède malheureusement pas assez bien la langue allemande pour pouvoir traduire mot à mot l'article de votre journal : « Miss Diana Vaughan sous sa véritable forme », et dans lequel mon nom est cité à différentes reprises. Cependant, je crois avoir compris que vous posez les points suivants :

1° Je serais l'auteur de l'ouvrage *le Diable au XIX^e Siècle*, sur la Franc-Maçonnerie, signé « Docteur Bataille ».

2° Un de mes livres, *le Geste*, aurait paru sous mon nom et donnerait très nettement mes opinions religieuses vraies et mon sentiment à l'égard de la religion catholique, dans un chapitre : « le Geste hiératique », opinions qui seraient diamétralement opposées aux assertions de Bataille dans *le Diable au XIX^e Siècle*.

3° Vous dites que j'ai quitté ma carrière pour ne plus m'occuper que d'histoires du diable, anti-maçonniques, et que j'étais associé avec des gens qui se couvrent de mon nom et de mon argent pour continuer la campagne que j'ai commencée dans *le Diable au XIX^e Siècle*.

Dans des cas pareils, la loi française nous autorise à répondre et contraint le journal incriminé à une insertion comprenant le double de l'espace occupé par l'article accusateur.

Je ne sais s'il en est de même en Allemagne. Je m'adresse donc à votre impartialité.

4° Je ne suis pas l'auteur, mais simple collaborateur du *Diable au XIX^e Siècle*, et je n'ai contribué qu'à une très petite partie du premier volume. Quand j'eus cessé ma collaboration, je ne me suis plus occupé de l'œuvre et ne revendiquai donc aucun droit d'auteur ou autre. Je n'ai jamais écrit une ligne pour la *Revue Mensuelle* ou autres brochures ou journaux, parus depuis. Le pseudonyme « Docteur Bataille » ne m'appartient donc pas.

5° Le volume *le Geste* est bien de moi et renferme mes pensées véritables sur la religion, particulièrement sur la religion catholique, que j'accable de mon plus complet mépris.

6° Comme depuis des années je ne collabore en aucune manière, ni directe ni indirecte, aux histoires diaboliques anti-maçonniques, je pense que vous comprendrez aisément que je ne commande personne et que je ne suis associé avec personne dans un pareil but.

La lettre s'arrête là dans le journal prussien ; son destinataire n'y a inséré ni salutations ni signature. Ce rédacteur en chef et le docteur parisien sont totalement étrangers l'un à l'autre ! ils ne se connaissent pas, ils ne se sont jamais vus !

Cette lettre a été publiée dans le numéro du 16 octobre de la *Volkszeitung*. La gazette de Cologne était à tel point certaine de la recevoir, que des clichés d'illustration, dessinés à nouveau d'après des gravures du *Diable au XIX^e Siècle*, étaient prêts et ont paru tout auprès de la lettre du docteur, pour mieux la mettre en relief.

Voici encore ce qu'il importe de faire remarquer : — La *Volkszeitung* avait imprimé, le 13 octobre, que le docteur Bataille était associé aux éditeurs de mes *Mémoires*, qu'il était bailleur de fonds des librairies de propagande antimaçonnique. Où le journal prussien avait-il pris cette belle histoire-là ? Il ne le dit pas ; je vais le dire. Cette mensongère assertion avait paru dans la *Revue Maçonnique* du F. : Dumonchel, quelques semaines avant les premières négociations du Grand Orient de France avec le docteur Bataille ; alors, peut-être, n'osait-on pas encore espérer que le malheureux se vendrait si facilement. Et peut-être aussi n'aurait-il pas eu cette lamentable chute sans l'incident du rejet unanime de son rapport dans l'affaire Couédon, rejet qui blessa son orgueil. Ne serait-ce pas l'orgueil qui a été la principale cause de la perte de l'infortuné docteur ?... Quoi qu'il en soit, voilà le journal prussien bien convaincu d'avoir puisé, pour nuire, à la source maçonnique. D'autre part, puisque le voyage du docteur Bataille à Cologne ne peut être nié, la *Volkszeitung* n'a pu ignorer que ce fait de l'association avec mes éditeurs n'était pas vrai. On l'a donc inséré, le sachant faux, afin de fournir au docteur un prétexte de plus pour répondre ; on dissimulait mieux la connivence ainsi ; on lui offrait en même temps le moyen de traiter avec mépris ma campagne antimaçonnique, comme si elle était une exploitation commerciale et jusqu'à une escroquerie. Les journaux hostiles, interprétant les déclarations du docteur Bataille au gré de leur haine, ont été jusqu'à dire que les souscriptions ouvertes ici constituaient une escroquerie !

Mais, si une partie de la presse, prenant à son compte et amplifiant encore les mensonges de la *Volkszeitung*, a montré jusqu'à ce jour un acharnement invraisemblable, j'ai eu la joie de douces consolations.

* *

Miss Diana Vaughan reproduit ici une lettre à elle adressée, le 19 octobre, par Mgr Villard, secrétaire de l'Eminentissime Cardinal-vicaire Parocchi, que ses amis, consultés, jugèrent devoir être publiée. On peut la lire dans la *Revue Mensuelle*, octobre 1896, p. 583. Cette lettre lui parut, comme elle le dit elle-même, « un ordre du jour, adressé non à ma personne indigne, mais à la cause elle-même, pour laquelle nous combattons les uns et les autres avec bonheur et saint espoir. »

La secte se croyait alors victorieuse ; la réussite de sa manœuvre l'enivrait et l'enivre. La lettre du docteur Bataille ayant paru, le feu ayant été mis aux poudres, il n'y avait plus à cacher qu'un F. : de la rue Cadet avait réussi à s'introduire au Congrès de Trente. Le délégué du Grand Orient de France fit donc son compte-rendu.

Et voici la planche :

Mercredi 21 octobre 1896.

Tenue solennelle à 8 heures et demie très précises.

GRAND ORIENT DE FRANCE

R. : L. : L'AVANT-GARDE MAÇONNIQUE
(Orient de Paris)

Temple : rue Cadet, 16.

Vénérables : F. : René Renoult, 7, rue de Lille.
Secrétaire : F. : Paul Collignon, 85, rue des Martyrs.
Trésorier : F. : Amouroux, 9, place d'Italie.
Adresse de la Loge : chez le Vénérable.

Ouverture des Travaux.

Compte-rendu du Convent de 1896, par le F. : René Renoult, délégué.

Compte-rendu du Congrès Antimaçonnique de Trente, par le F. : Sapor, Orateur.

Clôture des Travaux.

Ceux qui ne connaissent rien des choses maçonniques s'étonnent de ma prudence et la trouvent excessive ; je suis ridicule, en étant déliante. Et voici un Congrès antimaçonnique, une assemblée qui plus que tout autre devait se garer des francs-maçons ; le règlement disait dans les termes les plus formels qu'on n'y pourrait avoir accès qu'en étant personnellement connu d'un des Comités nationaux de l'Union Antimaçonnique ou en produisant un certificat de bon catholicisme délivré par un Evêque ; on a donc pris toutes les précautions, et pourtant un franc-maçon est entré. Je dis *un*, parce qu'on en connaît un, aujourd'hui, un qui l'a laissé savoir, qui s'en est allègrement vanté.

Oh ! je ne me livre à aucune critique. Je suis convaincue que, dans les Comités, chacun a fait son devoir, et l'intrus me paraît n'avoir pu passer qu'au moyen de la carte d'un congressiste complice, celui-ci n'éveillant pas le soupçon et pouvant franchir l'entrée sans avoir à exhiber sa carte.

Encore ce F. : Sapor n'était-il là que pour surveiller la manœuvre ; mais a-t-on déjà oublié l'histoire ? ignore-t-on que la secte, poussant l'art de la dissimulation au plus haut degré, sait glisser ses affidés partout ? Et je le répète, ce mot : *partout*.

Ce n'est pas de Rome que viennent les sourires moqueurs, au sujet de ma défiance. Là, on

n'a pas oublié le procès Fausti-Venanzi, ce drame d'assassinats et de lâchetés, qui fait pleurer et frémir.

*
**

Miss Diana Vaughan mentionne ici un incident lancé par le *Nouvelliste de Lyon* du 29 octobre et accueilli avec empressement par l'*Univers* « *Diana Vaughan à Villefranche* ». Les lecteurs de cette Revue savent déjà ce qu'il faut penser de cette infâme invention (*Revue Mensuelle*, octobre 1896, p. 584.) Miss Diana fait suivre l'article du *Nouvelliste* des réflexions suivantes :

Ici, le but de la secte ne saurait échapper à personne de sensé. On cite un fait précis; le coup est formidable contre M. Léo Taxil et contre moi-même. Une commission d'enquête fonctionne, recueillant les témoignages des catholiques qui ont pu me connaître avant ma conversion. Avec cette anecdote, on réduit à néant la valeur de leur témoignage : quiconque m'aura vue, m'aura parlé, est une dupe, a été mystifié. « Maintenez-vous votre déposition ? » demandera-t-on, par exemple, à ce curé italien, congressiste de Trente, qui se rappelle s'être rencontré avec moi en voyage, ou bien à ce religieux qui réussit à se glisser dans une réunion où il déclare m'avoir entendu faire une conférence. Si l'interpellé persiste, si des témoignages de ce genre ont pour conséquence une décision favorable de la Commission romaine, la secte, qui garde le silence aujourd'hui, laissant certains journaux catholiques faire son jeu, rééditera alors l'anecdote du *Nouvelliste* et dira : « Les témoins qui ont été entendus, ceux qui ont certifié par écrit, sont peut-être de bonne foi ; mais ce sont des gens qui ont eu affaire à une pseudo-Diana, plus habile que la fausse Diana Vaughan de Villefranche. »

« Il n'y a pas de Haute Maçonnerie, dit la secte ; il n'y a pas de Rite Suprême. C'est M. Léo Taxil qui fait voyager par le monde ces mystérieux inspecteurs et ces mystérieuses inspectrices du Palladium, afin de donner un corps à ce Palladisme, sur lequel il fait de fausses révélations en les signant « Diana Vaughan ». Ainsi la Sophia Walder n'existe pas plus que l'autre : elle est allée à Cherbourg, à Reims, à Nancy ? C'est M. Léo Taxil qui faisait voyager une pseudo-Sophia. En septembre dernier, la présence de Sophia Walder à Jérusalem a été constatée ? c'est M. Léo Taxil qui a payé ce voyage en Palestine à une fille de Lyon, laquelle, à cette heure, doit être retournée à ses trottoirs. Sans doute, tous ces frais sont considérables ; mais les bénéfices de l'opération laissent de belles rentes à M. Taxil. Les *Mémoires d'une ex-palladiste* ont des centaines de milliers d'abonnés ! »

M. Léo Taxil réclame la lumière immédiate

et complète sur l'étrange aventure signalée par le *Nouvelliste de Lyon*. Il demande à S. E. le Cardinal Richard, Archevêque de Paris, de nommer une commission de trois ou cinq ecclésiastiques, à qui le correspondant parisien de ce journal aura à désigner les journalistes catholiques de Paris dont il est question dans l'article reproduit ci-dessus ; ces journalistes connaissent, assure-t-on, les deux personnages que M. Léo Taxil aurait envoyés de Paris à Villefranche ; ils ne peuvent refuser de donner leurs noms à la Commission, et celle-ci ne saurait refuser alors à M. Léo Taxil une confrontation avec ces deux individus et une enquête poussée à fond, si ces derniers avaient l'audace de maintenir leurs dires.

M. Léo Taxil croit que ces deux individus existent, par ce qu'il lui répugne de penser qu'un journal, tel que le *Nouvelliste de Lyon*, ait pu inventer cette odieuse anecdote, et il est convaincu qu'une prompte et énergique enquête sur cette affaire donnera une éclatante preuve du complot maçonnique actuel, attendu, dit-il, que les deux imposteurs se trahiront d'une manière quelconque devant la commission, seront reconnus coupables de faux témoignages et découverts agents de la secte.

Peut-être M. Léo Taxil a-t-il raison. Néanmoins, tout en m'associant à sa demande d'enquête immédiate, je ne partage pas son avis, quant au résultat. Je crois que la commission n'aura pas à aller bien loin pour trouver la main de la secte dans cette affaire. Mon sentiment est que ceci a été inventé par quelque franc-maçon inspirateur du *Nouvelliste de Lyon*, exactement comme les mensonges de la *Volkszeitung* me concernant ont été inventés avec audace par la Haute-Maçonnerie.

En effet, je n'ai pu m'empêcher de faire une remarque : tous ces journaux qui ont publié presque en même temps l'histoire de la fausse Diana Vaughan à Villefranche, *Nouvelliste de Lyon*, *Nouvelliste de Bordeaux*, *Moniteur de l'Aveyron*, *Journal de Roubaix*, etc., indiquent dans leur titre qu'ils ont à Paris un bureau spécial ou une agence particulière, à la même adresse pour tous. Cette adresse est : 26, rue Feydeau. Or, d'autre part l'*Annuaire de la Presse Française*, aux pages 229 et 230, mentionne la présence, au n° 26 de la rue Feydeau, d'une double agence d'informations pour les journaux quotidiens, sous le titre de *Correspondance télégraphique*, service de dépêches, et *Correspondance littéraire parisienne*, service d'articles. Le directeur de ce double service d'informations se nomme M. Chapeau des Varennes. Eh bien, parmi les noms des collaborateurs qui figurent dans l'annonce de cette agence de renseignements, je trouve un nom qui me fait rêver : celui du F. Yves Guyot !

Oh ! oui, M. Léo Taxil a raison de réclamer une immédiate et sérieuse enquête. Il faut, à tout prix, que l'on sache quels sont les inventeurs des abominables contes mis en circulation pour troubler les catholiques. La découverte qui ne peut manquer de se faire montrera la moralité de la campagne endiablée menée à cette heure contre M. Taxil, dans le double but de le perdre de réputation et de ruiner moralement à jamais toutes les révélations qui pourraient être produites par des franc-maçons convertis.

Cet odieux conte de la fausse Diana Vaughan Villefranche prouve, en outre, que me montrer aujourd'hui ne servirait à rien ; et d'ailleurs, le vacarme infernal de ces temps-ci n'ayant pas été suscité par moi, n'ayant été ni alimenté ni favorisé par moi en aucune façon, n'en étant responsable à aucun degré, je n'ai pas à en subir les conséquences. J'ai cru faire mon devoir, et je l'ai accompli tranquillement, modestement ; des voix autorisées m'ont encouragée, cela me suffit.

Parmi les encouragements qui lui sont venus de haut lieu, Miss Vaughan cite ici la lettre significative que lui adressa Mgr Fava, évêque de Grenoble, dans la *Semaine Religieuse* de son diocèse, et qu'on peut lire dans la *Revue Mensuelle*, novembre 1896, p. 646.

Avant d'aller plus loin dans sa défense, elle tient à débayer le terrain des perfidies « imaginées par certains journalistes catholiques en délire d'aveuglement ».

Voici d'abord une falsification d'interview, qui, sans aucun doute, n'est pas une manœuvre maçonnique. Je cueille ceci dans un journal parisien, dont le catholicisme ne saurait être contesté : la *Vérité*, journal de MM. Auguste Roussel et Arthur Loth (1).

Sous le titre : *S. Em. le Cardinal Parocchi et Miss Diana Vaughan*, ce journal a publié, le 14 novembre, une lettre de Rome, signée « Bertrand de Saint-Georges », qui a eu bientôt fait le tour de la presse hostile :

Rome, 14 novembre.

« Dans la discussion sur l'existence de la fameuse Diana Vaughan, il a été question à plusieurs reprises d'une lettre que S. Em. le Cardinal Parocchi a adressée à cette prétendue personne. Voulant éclaircir cette question, je me suis rendu ce matin chez Son Eminence, qui m'a reçu avec la courtoisie et l'amabilité habituelles.

« Dès que j'eus formulé ma demande, le Cardinal me répondit avec un fin sourire :

« — Oui, j'ai écrit une fois à Miss Diana Vaughan, « il y a de cela assez longtemps, et voici en quelles « circonstances. Je trouvai un jour dans mon cour- « rier une lettre renfermant une somme d'argent,

(1) Voir dans la *Revue Mensuelle*, novembre 1890, p. 651, une réponse à un article précédent de la *Vérité*.

« qu'on me priait de remettre à Sa Sainteté pour « le Denier de Saint-Pierre. En même temps, cette « lettre me chargeait d'une commission pour le « Pape et l'on me priait d'obtenir la bénédiction « apostolique. Cette lettre était signée de Miss « Diana Vaughan. Comme de ce temps-là aucun « soupçon ne planait sur cette personnalité, je me « fis un devoir de remettre l'argent au Saint-Père. « et je fis aussi la commission. Je répondis alors « par une lettre courtoise, comme on les écrit dans « ce cas ; mais cette lettre n'est nullement une « reconnaissance ni de la personne ni des écrits « de Diana Vaughan. Je ne pouvais soupçonner « que par cet acte on voulût me tromper. La ré- « ponse fut expédiée à l'adresse indiquée dans la « lettre signée par Diana Vaughan. »

« On voit par là que les mystificateurs ont voulu jouer le Cardinal et obtenir de lui une lettre qu'ils présenteraient au public comme une approbation.

« Le Cardinal a bien voulu ajouter que, depuis longtemps, il avait son opinion faite sur les livres publiés sous le nom de Miss Diana, du D^r Bataille et d'autres ; car il avait lu des ouvrages bien plus sérieux sur la Franc-Maçonnerie et s'était délié des fables absurdes qu'on débitait sous le nom de Diana Vaughan.

« J'ai demandé à Son Eminence l'autorisation de publier ces explications, et elle me l'a donnée sans réserves. »

On va voir, maintenant, qu'il est *matériellement* impossible que l'Eminentissime Cardinal-Vicaire ait pu tenir le langage que lui prête M. Bertrand de Saint-Georges.

On va voir qu'il ne s'agissait pas d'une lettre quelconque, d'une de ces lettres banales comme les cardinaux en reçoivent tant, et auxquelles, forcément, ils ne prêtent qu'une très superficielle attention.

Tout ce que S. E. le Cardinal a dû dire à M. Bertrand de Saint-Georges, c'est le fait de la somme d'argent : tout le reste est fantaisie du reporter ; mais ceci, il ne l'a pu inventer.

Répugnant à me glorifier du peu de bien que je puis faire, j'avais couvert d'un voile ce don qui était l'exécution d'un engagement ; mais aujourd'hui, mes intentions étant perfidement dénaturées par un journaliste hostile, il est nécessaire que j'expose la réalité du fait.

Je publierai donc ma lettre à l'Eminentissime Cardinal-Vicaire, et, — intégralement cette fois, — la réponse dont il m'honora. Je reproduirai ensuite le compte-rendu d'une entrevue d'un autre journaliste catholique avec S. E. le Cardinal Parocchi à mon sujet, et là on trouvera la véritable pensée et les véritables dires du Cardinal.

Mes lecteurs savent que chaque jour de ma *Neuvaine Eucharistique* se termine par une aumône. Quand l'ouvrage parut, il me restait deux engagements à remplir.

C'est pourquoi j'écrivis la lettre suivante :

« A Son Eminence le Cardinal Parocchi,
Cardinal-Vicaire, à Rome.

« Eminence,

« Je vous prie de vouloir bien agréer l'exemplaire de la *Neuvaine Eucharistique* que je vous envoie en même temps que cette lettre. Un autre exemplaire relié est destiné à Votre Eminence ; malheureusement, à cause de la reliure, il n'est pas encore prêt, et je n'ai pas voulu remettre à plus tard ma respectueuse communication de cet opuscule.

« Votre Eminence remarquera que deux jours de cette Neuvaine se terminent par ces offrandes : le septième jour (page 114), application d'une aumône à une œuvre antimacconique : et le neuvième jour (page 142), offrande au Denier de Saint-Pierre.

« En acquit de ces deux promesses, j'ai donc l'honneur de transmettre à Votre Eminence la somme de 500 francs. En effet, j'ai appris par les journaux que Votre Eminence a la présidence de la commission centrale constituée à Rome pour organiser un Congrès antimacconique international qui doit avoir lieu au prochain printemps. Je verse donc, par votre intermédiaire, 250 francs à l'œuvre d'organisation de ce Congrès, et je prie respectueusement Votre Eminence de vouloir bien verser pour moi l'autre moitié de mon envoi au Trésorier du Denier de Saint-Pierre.

« Je me recommande humblement aux bonnes prières de Votre Eminence. Quand le danger sera passé pour moi et alors que je pourrai quitter quelque temps ma retraite, je compte venir à Rome incognito et prier Votre Eminence de me faire l'honneur de me recevoir. Ce jour-là, *une fois rendue à Rome*, je vous ferai tenir une lettre vous demandant audience privée dans le plus grand secret et signée d'un nom d'emprunt pour assurer ma sécurité ; la confrontation des écritures vous donnera alors la preuve de mon identité, nonobstant toutes explications que Votre Eminence pourra me demander au cours de cette audience.

« Daigne Votre Eminence accueillir avec faveur ce petit livre écrit en vue de la réparation de tant de crimes, et ne pas oublier dans ses prières la plus indigne des indignes,

« Qui se dit,

de Votre Eminence,

« la très humble servante en Jésus, Marie, Joseph.

« DIANA VAUGHAN »

29 novembre 1895.

Voici la réponse de l'Eminentissime Cardinal-Vicaire :

« Rome, le 16 décembre 1895.

« Mademoiselle et chère Fille en N.-S.,

« C'est avec une vive mais bien douce émotion que j'ai reçu votre bonne lettre du 29 novembre, avec l'exemplaire de la *Neuvaine Eucharistique*. Tout d'abord, je vous accuse réception de la somme de 500 francs que vous m'avez envoyée, dont 250 seront appliqués, selon vos intentions, à l'œuvre d'organisation du prochain Congrès antimacconique. Je me suis fait un plaisir de remettre l'autre moitié entre les mains de Sa Sainteté, pour

le Denier de Saint-Pierre. Elle m'a chargé de vous en remercier et de vous envoyer, de sa part, une bénédiction toute spéciale.

« De ces deux sommes, je vous envoie ci-joint le reçu relatif à l'Union ; car de l'autre, consignée directement au Saint-Père, on ne donne pas reçu.

« Vous me faites espérer une visite à Rome, lorsque les circonstances vous permettront de quitter votre retraite. Je fais des vœux pour que ces circonstances ne se fassent pas trop attendre. C'est avec le plus grand bonheur que je vous recevrai. Depuis longtemps, mes sympathies vous sont acquises. Votre conversion est un des plus magnifiques triomphes de la grâce que je connaisse. Je lis, en ce moment, vos *Mémoires* qui sont d'un intérêt palpitant. Je serai donc grandement consolé de pouvoir vous bénir et vous encourager dans le chemin de la vérité dans lequel vous venez d'entrer.

« En attendant, croyez que je ne vous oublierai pas dans mes prières, au Saint-Sacrifice spécialement. De votre côté, ne cessez pas de remercier Notre-Seigneur Jésus-Christ de la grande miséricorde dont Il a usé envers vous et du témoignage éclatant d'amour qu'Il vous a donné.

« Maintenant agréez ma bénédiction et me

« croyez tout votre dans le Cœur de Jésus.

« L. M., CARD. VICAIRE. »

A cette lettre était joint le reçu de l'Union Antimacconique, sur papier à en-tête du Comité central Exécutif de Rome :

« Ricevute dalle mani di Sua Eminenza Rma il Sig Cardinale Lucido Mario Parocchi, Vicario Generale di Sua Santità Leone XIII, lire duecentocinquanta, inviate dalla Signorina Diana Vaughan a titolo di offerta al Comitato Centrale Esecutivo del 1° Congresso Antimacconico Internazionale.

« Roma, 9 décembre 1895.

« Il Tesoriere Generale :

« PACIFICO BRATTINI. »

Sans le faux compte-rendu d'interview de M. Bertrand de Saint-Georges, je n'aurais jamais publié ces documents. Je me suis résignée à cette production, parce que je ne puis pas tolérer qu'un journaliste, dans un but des plus méchants, ait osé travestir la vérité comme il l'a fait.

Il résulte de ces documents que je remplissais un devoir de conscience, en toute simplicité, lorsque j'écrivis à S. E. le Cardinal Parocchi ; que je ne sollicitais aucunement la Bénédiction pontificale, non que je n'en fasse pas grand cas, mais parce que je m'en crois indigne, très indigne ; que cette Bénédiction m'a été spontanément envoyée, et j'en fus dans un indicible bonheur ; que cette marque de sympathie du meilleur des Pères est distincte du remerciement d'une offrande, d'ailleurs fort modeste, et le reste de la réponse de l'Eminentissime Cardinal-Vicaire ne laisse pas douter que cette précieuse Bénédiction s'adressait, non à la donatrice, mais à la convertie ;

que je n'étais pas, aux yeux de S. Em. le Cardinal Parocchi, une correspondante de hasard, mais qu'il me suivait depuis longtemps dans mes faits et gestes. Mes *Mémoires*, auxquels le Cardinal prenait grand intérêt, avaient alors cinq fascicules publiés, en dehors des trois fascicules du *Palladium Régénéré et Libre*; et avant le *Palladium*, il n'ignorait pas ma campagne contre Lemmi, — le monde entier l'ayant connue; — et je ne me lasserai pas de répéter, au sujet de cette campagne, qui est un fait *historique*, un événement en divers épisodes ayant duré plusieurs mois: « Si ce n'est pas moi qui ai accompli ces choses, *qui est-ce donc?* »

C'est parce que ma personnalité est *historiquement établie*, que l'Eminentissime Cardinal-Vicaire accueillit avec joie l'offre de ma visite, en voyage secret à Rome, aussitôt que la secte se serait un peu calmée. Mon volume sur Crispi, par sa seule annonce, n'était pas pour assoupir les colères; on le comprit bien ainsi à Rome, et je ne reçus aucun avis me pressant de réaliser cette promesse; au contraire, j'ai toujours été invitée de Rome à la prudence, et, quand je publiai ce que je savais sur l'assassinat du comte Luigi Ferrari, la *Rivista Antimassonica*, organe officiel du Conseil directif général de l'Union Antimaçonnique universelle, reproduisit in-extenso mes révélations, en déclarant qu'elles concordaient avec les renseignements que l'on avait recueillis en dehors de moi.

Mais ce volume sur Crispi était nécessaire, dût-il redoubler les fureurs de la Maçonnerie. Et, après qu'il parut, c'est-à-dire avant le Congrès de Trente, un important religieux de Rome vint à Paris, chargé d'une communication verbale qu'il tenait de la bouche de S. E. le Cardinal Parocchi, et cette communication, destinée à m'être transmise par les voies de sûreté que j'ai adoptées et dont la secte enrage; comprenait de nouveaux conseils de prudence.

« Que Mademoiselle Vaughan laisse les colères sectaires s'apaiser; qu'elle prenne son temps; qu'elle juge elle-même du moment opportun. Le Cardinal-Vicaire la recevra, dans les conditions qu'elle a proposées, et personne, même au Vicariat, ne saura que c'est elle qui a été reçue. »

Voilà ce qui m'a été transmis, et la personne qui a eu cette communication ne m'a jamais trompée. Si la presse hostile contestait ce fait, je publierais les noms et le reste de la communication; car on me recommanda autre chose encore.

Et mon intention était de me rendre à Rome entre la fin de mes *Mémoires* et mon entrée au couvent. Mais voilà un voyage assez compromis par tout le tapage de ces derniers temps. Il est vrai qu'une autre combinaison sera pos-

sible, dès que le calme sera revenu. Je regrette, néanmoins, que M. Bertrand de Saint-Georges m'ait mise dans la nécessité de publier intégralement mon échange de lettres avec l'Eminentissime Cardinal-Vicaire; mais, si j'en avais omis une seule phrase, on n'eût pas manqué de dire que je cachais précisément ce qui ruinait ma démonstration.

Or, non plus, qu'on ne dise pas que je viens de donner purement et simplement l'opinion de S. E. le Cardinal Parocchi avant le Congrès de Trente, et que son opinion, après les incidents du Congrès, est celle que M. Bertrand de Saint-Georges lui a prêtée. La production des lettres qu'on vient de lire est une preuve matérielle de la falsification de l'interview; il suffit de comparer ces lettres et le récit du journaliste pour constater que le Cardinal-Vicaire a eu ses paroles dénaturées.

Mais il y a mieux que cela encore.

Il est intéressant d'opposer la *Vérité*, de Québec, à la *Vérité*, de Paris. M. Tardivel, le vaillant écrivain canadien, que sa compétence, son talent et sa loyauté ont fait nommer président de la II^e section du Congrès antimaçonnique international, et qui a une autre valeur et un autre poids que le reporter Bertrand de Saint-Georges s'est rendu en Italie, après Trente; à Rome, il a eu, avec S. E. le Cardinal Parocchi, deux longues entrevues, au cours desquelles il a été surtout question de moi. Eh bien, dans une lettre adressée de Rome au journal dont il est le directeur, M. Tardivel a fait connaître l'opinion du Cardinal-Vicaire sur mon compte.

On va voir qu'elle est directement opposée à la prétendue opinion inventée par M. Bertrand de Saint-Georges.

Voici les observations de S. E. le Cardinal Parocchi, rapportées par M. Tardivel, c'est-à-dire conformes à la vérité vraie; ce sont les paroles même de S. E. que je reproduis :

« On dit qu'aucune personne de ce nom (Miss Diana Vaughan) n'existe. Examinons un peu cette question.

« Une personne se disant Diana Vaughan a écrit au Cardinal Parocchi, lui a envoyé des livres. Le Cardinal a répondu à cette personne, au nom du Saint-Père, dont il lui a envoyé la bénédiction. A la rigueur, il pourrait y avoir là une mystification.

« Mais voici autre chose. Ce n'est que depuis sa conversion que M^{lle} Vaughan n'existe pas. Avant cette époque, il existait certainement une personne de ce nom; c'est là un fait historique parfaitement établi. Il y a des personnes dignes de foi et parfaitement connues qui l'ont vue, qui ont bu et mangé avec elle. Plusieurs journaux ont parlé d'elle sans jamais soulever le moindre doute sur la réalité de son existence. On a de nombreuses lettres écrites par elle, notamment à M. de la Rive, qui en possède, qui lui sont arrivées de toutes les principales villes de l'Europe. Avant le mois de

juin 1895 (époque de la publication du volume sur Crispi), il n'est jamais venu à l'idée de qui que ce soit de dire que M^{lle} Vaughan était un mythe; M. Margiotta lui-même, qui l'a attaquée récemment, ne nie pas son existence. Au contraire, il affirme qu'elle existe, puisqu'il prétend que la *vraie* M^{lle} Vaughan est encore palladiste.

« Si elle n'existe plus aujourd'hui, c'est qu'elle est morte. Quand, où et comment est-elle morte? Que ceux qui nient l'existence de Diana Vaughan produisent un bout de preuve établissant que Diana Vaughan est morte. C'est sur ceux qui nient, non point sur ceux qui affirment l'existence de cette personne, que retombe tout l'*onus probandi*. »

Retenons cette conclusion de l'Eminentissime Cardinal-Vicaire :

« Que les catholiques, qui aident à répandre le bruit que M^{lle} Vaughan n'est qu'un mythe, réfléchissent bien à ceci.

« Les francs-maçons se sont dit : — « De deux choses l'une : ou bien, à force de dire et de répéter, sur tous les tons et en toutes les occasions, que M^{lle} Vaughan n'existe pas, nous finirons par faire accepter cette opinion par la masse des catholiques, et alors ses révélations ne produiront aucun effet; ou bien, à force de nier son existence, nous contraindrons M^{lle} Vaughan à sortir de sa retraite pour prouver qu'elle existe, et alors nous la *supprimerons*. »

« Certains catholiques ne semblent pas comprendre qu'ils font l'affaire de la Franc-Maçonnerie. » (La *Vérité*, de Québec, n° du 7 novembre.)

Je crois qu'après cela il ne peut rien rester de la prétendue interview, si perfidement dénaturée par M. Bertrand de Saint-Georges.

Entre le récit de ce reporter et celui d'un homme d'honneur, tel que M. Tardivel, aucune hésitation n'est possible.

D'après ce qui précède, rien de plus évident que ce fait : le complot tramé contre Miss Vaughan émane de la secte. Elle se pose ici cette question bien naturelle : est-ce donc pour complaire à la secte que certains journalistes catholiques s'en sont fait les instruments? — Non, répond-elle : pour ces catholiques, d'un parti-pris qui est complète cécité, la *question Diana Vaughan* est devenue la *question Taxil*.

Ceux qui lui ont reproché de ne pas défendre ses *chevaliers*, reconnaîtront qu'ils ont eu bien tort de l'accuser d'ingratitude ou d'indifférence.

C'est là tout le secret de cet acharnement sans exemple; il n'y en a pas d'autre. M. Léo Taxil a le malheur d'être cordialement détesté de la grande majorité de ses confrères.

Il fut un grand coupable. Il appartient à une famille des plus catholiques; il reçut la meilleure éducation chrétienne; il vécut ses premières années en pieux enfant de l'Eglise. Puis, pris tout à coup d'une sorte de frénésie diabolique, à la suite de fréquentations d'athées, il devint non pas un de ces impies

qui ne perdent qu'eux-mêmes, mais un acharné ennemi de la religion, un enragé persécuteur, un fanatique propagandiste du mal, un voleur d'âmes.

Un jour, cependant, il se convertit. Le Pape le reçut et prononça l'absolution. Par une lettre publique, il avait désavoué ses mauvais écrits anticléricaux, et, quoiqu'on en dise, ils ne furent jamais réimprimés. Mais, au bout de quelques années, beaucoup jugèrent que le Pape avait été trop indulgent, et une hostilité sourde se forma contre M. Léo Taxil, comme un feu qui couve sous la cendre, comme une lave qui bouillonne et s'augmente sans cesse au fond du volcan, plus ou moins silencieuse jusqu'au jour de l'éruption.

J'ai recherché quelles pouvaient être les causes de cette hostilité; j'ai étudié, et je crois qu'une des principales causes est la désapprobation publique de la campagne antisémite de M. Drumont. En France, en effet, presque tous les catholiques militants sont antisémites. Il y a, sans doute, d'autres motifs de cette animosité latente, qui ne demandait qu'à éclater; mais ils me paraissent très secondaires. Le jour où M. Léo Taxil se sépara avec éclat de M. Drumont, en réprochant ce qu'il appelait des violences dangereuses, il se mit à dos une immense multitude de catholiques français. Avait-il raison ou tort? Ce n'est point ici ni aujourd'hui qu'il conviendrait de répondre à cette question; d'ailleurs, je ne juge pas, je constate.

Je constate le fait, et je n'hésite pas à dire que cette constatation est une question de chronologie pure et simple.

Jamais, avant cette époque, personne n'avait insinué que M. Léo Taxil était un faux converti et qu'il réimprimait ou faisait réimprimer ses anciens ouvrages impies. On me l'a écrit en me conseillant « de me tenir en garde contre cet homme qui mange à deux rateliers » (*sic*). Je me suis livré à une enquête des plus sérieuses; elle m'a prouvé que c'était là une noire calomnie, ne reposant sur rien, absolument sur rien. Parmi les mauvais livres de M. Taxil, il en est qui eurent un énorme succès; je les ai fait rechercher, non pour les lire, mais pour avoir le cœur net de cette accusation : ce sont précisément ceux-là qui sont introuvables; les autres se rencontrent, m'a-t-on assuré, par-ci par-là, chez les bouquinistes, sur les quais, vieux exemplaires provenant de ventes particulières après décès, ou soldes d'anciens libraires qui furent clients de la librairie dite anticléricale. Et cette librairie, qu'on m'a écrit être gérée à cette heure encore par M^{me} Taxil, n'existe plus depuis octobre 1885. J'ai vérifié très minutieusement; car j'ai horreur des Janus.

Il n'y a pas erreur chez ceux qui colportent ces faux bruits ; il y a complète mauvaise foi. Le quiproquo n'est pas possible. J'ai vu le catalogue de cette librairie anticléricale ; il comporte une soixantaine d'ouvrages, parmi lesquels ceux de M. Léo Taxil, au nombre d'une vingtaine, figurent à part, d'une façon tellement distincte qu'elle ne permet aucune méprise. Eh bien, il est certain que, par le fait de la fermeture de cette librairie, les autres auteurs qui y furent édités et qui ne se convertirent point, reprirent leur droit — je parle dans le sens commercial — et ne se firent pas faute de porter leurs mauvais livres chez d'autres éditeurs. Or, lorsqu'une de ces réimpressions se produit, la malveillance ne manque pas de l'attribuer à M. Taxil, quoique l'auteur soit tout autre que lui. Il y a donc parti pris et mauvaise foi, puisqu'il est impossible de s'y méprendre.

Quand je sus bien exactement à quoi m'en tenir, j'écrivis à M. Léo Taxil à ce sujet. Il me répondit : « Si j'étais tel qu'on me représente, rien ne me serait plus facile que de réimprimer mes anciens ouvrages anticléricaux, tout en paraissant innocent de cette réédition. Une proposition de ce genre m'a été faite. On m'a offert de m'entendre avec un libraire étranger, qui ne mettrait pas son nom sur les couvertures et qui ferait imprimer en Suisse ou en Belgique où le nom de l'imprimeur n'est pas obligatoire. La marchandise serait introduite en France par des colporteurs qui en feraient le placement directement chez les libraires ; l'entrée en douane et la vente seraient régulières, attendu que la couverture porterait : *Édition de Bruxelles*, sans autre indication ; et de cette façon tous mes anciens ouvrages épuisés pourraient se réimprimer et se vendre. Si, en présence de cette avalanche, quelque journal catholique s'indignait, je n'aurais qu'à répondre hypocritement que je n'y puis rien ; car, comment poursuivre chaque petit libraire en particulier ? le total des frais à faire contre chacun serait incalculable et au-dessus de la valeur des exemplaires à saisir, puisque la saisie n'aurait pour objet que de faire mettre cette marchandise au pilon, et les petits libraires détaillants ne seraient guère condamnés qu'à l'abandon de leurs exemplaires à mon profit, puisqu'ils pourraient exciper de leur bonne foi ; en tout cas, dans chaque procès, les honoraires de mon avocat dépasseraient toujours de beaucoup la faible somme allouée, si une indemnité m'était accordée pour le préjudice moral. Voilà la réponse toute trouvée, en déclarant, d'un ton navré, que l'éditeur et l'imprimeur belges ou suisses sont introuvables ; et, tout en simulant un grand désespoir de ne pouvoir empêcher un pareil

scandale, j'encaisserais en secret mes droits d'auteur chez l'éditeur, mon complice. Ceci m'ayant été proposé, voilà ce que je pourrais faire, si j'étais un faux converti, ne croyant ni au ciel ni à l'enfer. »

On voit par là combien ces accusations sont mal fondées. Il est à remarquer que personne ne vient dire : « Voilà un des ouvrages impies de M. Léo Taxil, tout frais réimprimé ; je viens de l'acheter dans telle librairie. » Non ! on se contente de dire, d'un air très entendu, comme si l'on était sûr du fait : « Vous savez ? Taxil, quel misérable hypocrite ! Il fait réimprimer en secret ses livres anticléricaux, et c'est sa femme qui les vend ! »

M. Eugène Tavernier, en lisant ces lignes, est libre de rire aux éclats et de s'écrier : « Venez donc voir la défense de Taxil-Vaughan ! » M. Léo Taxil et moi, nous ne faisons qu'un, selon les négateurs français qui ont pris la suite des négateurs allemands. Peu m'importe ; laissons dire, et rira bien qui rira le dernier.

En attendant, parmi les cent et quelques calomnies qui se publient à cette heure contre M. Léo Taxil, j'ai cité celle-ci, parce qu'elle est une des plus persistantes et l'une de celles qui tuent le plus sûrement un homme. Même si l'on croit que Taxil et Vaughan ne font qu'un, il est abominable de publier des accusations aussi graves que celle-ci, lorsqu'on n'a pas en main des preuves certaines, concluantes, irrécusables.

Car ils en sont arrivés à imprimer cela, et cela donne la mesure de la mauvaise foi de cette polémique.

J'ai cité encore cette calomnie, parce que, comme beaucoup d'autres, d'ailleurs, elle est en dehors de la question Diana Vaughan elle-même. Or, je vois fort bien le but que l'on se propose d'atteindre, et je le dénonce.

La campagne contre l'existence même de Diana Vaughan est uniquement d'inspiration maçonnique ; S. E. le Cardinal Parocchi s'est exprimé avec une merveilleuse sagesse à ce sujet, quand il parla à M. Tardivel. Mais la campagne spéciale contre M. Léo Taxil est surtout une question de violente hostilité de la part de ses confrères catholiques français. La lave bouillonnait depuis longtemps ; les acclamations du Congrès de Trente ont déterminé l'éruption.

Le but, le voici : c'est de tuer moralement cet homme, *quel que soit le verdict que rendra la commission romaine*.

Et que l'on ne vienne pas me dire : « Si la commission déclare que Miss Diana Vaughan n'est pas un mythe, du même coup M. Léo Taxil sera réhabilité aux yeux des catholiques. »

Nullement !...

Ce n'est pas impunément que, depuis deux mois, plus de quatre cents journaux ont publié mille horreurs sur le compte de cet homme ; car, avec les agences de correspondances et de dépêches, la reproduction des calomnies s'est multipliée et étendue aux trois quarts de la presse conservatrice ; sans parler des journaux hors de France, sans compter les inventions par trop odieuses qu'en répète dans les bureaux de rédaction, mais qu'on n'a pas osé imprimer. Et ces horreurs ont été savamment accumulées, lancées à profusion, coup sur coup, partout, de telle façon qu'il était impossible, matériellement, au calomnié, de répondre. Au surplus, à quoi bon ? Quand il a répondu, ceux qui avaient reproduit le mensonge ne reproduisaient pas la réponse. On a rendu la défense absolument impraticable.

Que la commission romaine dise : « Oui, Miss Diana Vaughan existe ; oui, elle s'est convertie ; oui, elle a abjuré en toute sincérité »... Et après ?...

M. Léo Taxil n'en restera pas moins, aux yeux de l'immense majorité des catholiques français, un homme sans scrupules, qui a exploité Miss Diana Vaughan, ainsi qu'on dit qu'il a exploité M. Margiotta ; un misérable hypocrite, « mangeant à deux n faux converti, faisant mouvoir et ailleurs des filles de trottoir la vraie Diana Vaughan qui ne voulait pas se montrer et pour corser l'intérêt du mystère sur lequel il spéculait ; un promoteur de sociétés antimaçonniques, surprenant par ce moyen les secrets des catholiques militants et les livrant à la secte dont il se faisait ainsi l'agent ; bref, le plus indigne personnage qui ait vécu en ce monde, le méprisé de tous, le honni par excellence, le suprême objet d'horreur et de dégoût, bon à jeter par-dessus bord, un infâme dont il faut se débarrasser à tout prix.

Voilà comment je juge la situation qui a été faite à M. Léo Taxil, coupable pour les uns d'avoir eu ma confiance, coupable pour les autres de tous les crimes, que j'existe ou non. En deux mots, on a brisé la plume de cet homme, et cela avec un raffinement de cruauté, avec une sauvagerie sans exemple.

On n'a su qu'inventer. On a répété qu'il pourrait bien être l'instigateur du vol d'hosties de Notre-Dame de Paris, n'hésitant devant aucun forfait dès l'instant qu'un frémissement d'indignation chez les catholiques était de nature à hausser le tirage de son journal. On a écrit, dans des lettres envoyées même à des Evêques, que sa femme est sœur maçonnes, et maçonnes en activité encore ! On a imprimé, et les journaux les plus graves l'ont reproduit, qu'il a organisé une sorte d'agence matrimoniale, visant principalement les officiers et les

magistrats, et que, sous prétexte de correspondance en vue de se connaître entre prétendant et fille à marier, il obtenait des révélations confidentielles et faisait chanter ensuite les officiers et les magistrats tombés dans le panneau : bien entendu, on n'avait aucune victime à citer... Pouah ! quelle honte pour ceux qui publient de telles calomnies ! et c'est dans des journaux catholiques que j'ai lu ça !...

Voyons, la main sur la conscience : est-ce que la proclamation de mon existence et de ma conversion réelle et sincère lavera cet homme de toutes ces boues dont on l'a couvert ?

Et qu'est-ce que cela peut me faire, à moi, en somme, que l'on me dise existante ou qui l'on me croie mythe !

Si je fus douloureusement frappée en ce que me concerne, c'est quand M. Margiotta osa répandre le bruit que j'étais une maçonnes de pastos. Mais, dans les circonstances actuelles, ce n'est pas pour moi que je souffre. Un seul écrivain a ressenti une souffrance semblable à la mienne : c'est M. le chanoine Mustel, qui, seul, absolument seul, a défendu dans la presse, avec un vrai courage, M. Léo Taxil.

Et quelques-uns ont pu supposer que j'abandonnerais cet homme, aujourd'hui accablé à cause de moi ?...

Allons donc !... Mais je ne serais pas qui je suis !... Si je descendais à cela, je commettrais la pire des lâchetés !...

De la question Diana Vaughan on a fait la question Léo Taxil. Eh bien, soit ; les deux causes ne peuvent plus être séparées désormais. J'ai fourni des preuves suffisantes de mon existence comme grande-maître maçonnes et palladiste. La Commission de Rome est en mesure de statuer sur ce point. Reste le fait de ma conversion, dont les impatients voudraient une preuve matérielle immédiate, contrairement à ce qui avait été arrêté avant le Congrès de Trente. Or, la question Léo Taxil peut être réglée en peu de jours, attendu qu'aucune des accusations qui ont été portées ne pourra être prouvée par les accusateurs, toutes étant radicalement calomnieuses. Que l'examen soit suivi aussitôt d'une loyale réhabilitation, complète sur chaque point, imposée aux principaux journaux. Je donnerai alors, immédiatement, satisfaction pleine et entière ; la chose deviendra possible, et elle ne saurait l'être en ce moment.

Diana VAUGHAN.

L'abondance des matières nous force de remettre aux prochains numéros la suite de plusieurs articles en cours de publication.

Témoignage de l'abbé Laugier

Nous empruntons à la *Croix de Marseille* (27 décembre 1896) l'article suivant, où une voie d'outre-tombe vient rendre un témoignage inattendu à la vérité.

Après la campagne insensée qu'une notable partie de la presse — maçonnique et catholique — vient de mener à l'encontre des récentes divulgations antimaçonniques et de leurs auteurs, campagne qui commence à s'apaiser, il convient que l'opinion publique, déroutée et aburie par des affirmations contradictoires et irraisonnées, par des négations intéressées, se ressaisisse et juge la cause avec calme et sang-froid.

Ce qui a le plus contribué à jeter le désarroi dans les esprits, c'est la rétractation de la part du Dr Hacks, des révélations que contient son livre : « *Le Diable au XIX^e Siècle* ».

En notre qualité de concitoyens connaissant bien le Dr Hacks, nous avons peut-être été moins surpris et par suite moins désorientés que d'autres par cette volte-face.

D'ailleurs le Dr Bataille ne dément pas qu'elle ne soit due, ainsi qu'on l'en a accusé, à une somme d'un peu plus de trente deniers reçue à cet effet du Grand-Orient de France.

Aussi, croyons-nous, qu'il ne convient pas, malgré la légitime suspicion que jette sur l'ouvrage la personnalité de l'auteur, d'exclure de notre capital de révélations antimaçonniques les faits exposés dans *Le Diable au XIX^e Siècle*.

Que MM. les franc-maçons veuillent bien d'abord, nous en démontrer la fausseté.

Or, ils n'ont même pas essayé de le faire. Et on ne nous fera pas croire que la Maçonnerie attaquée dans ses œuvres vives, n'eût pas, si elle l'avait pu, immédiatement fait bonne justice de ces imputations, sans attendre trois ans et plus que l'accusateur vint se rétracter.

Quelque imagination que l'on ait, de pareilles choses ne s'inventent pas.

Actuellement nous sommes à même de prouver que les relations du Dr Hacks avec l'abbé Laugier ont existé et qu'elles ont bien été telles que l'indique le chapitre II du « *Diable au XIX^e siècle* », auquel nous donnons sur ce point pleine et entière confirmation.

Dans l'accès furieux de négation qui a agité récemment la Presse, on a été jusqu'à révoquer en doute l'existence de l'abbé Laugier. Cette négation paraîtra un peu hardie à nos concitoyens qui ont connu et approché ce digne prêtre; mais elle montre bien jusqu'où peut aller une polémique irraisonnée, conduite par des gens de parti pris, ne connaissant pas le premier mot de la question qu'ils discutent.

L'abbé Jean-Etienne Laugier n'appartenait pas au diocèse de Marseille par sa naissance, mais il lui a appartenu par toute sa vie sacerdotale. Né en 1823 à Seyne, diocèse de Digne, il vint s'établir dans notre ville en 1846. Il fut fait prêtre en 1854 par Mgr de Mazenod. Longtemps maître d'études, puis professeur au Collège catholique du Sacré-Cœur, il fut nommé successivement vicaire à Saint-Théodore (1864), aumônier des Dames de Saint-Thomas de Villeneuve (1867), aumônier de l'hôpital de la Conception (1869), puis vicaire à

Saint-Jean-Baptiste (1878), enfin à Saint-Victor. C'est là que la mort, le 26 avril 1883, vint lui apporter la récompense d'une vie tout entière de piété et de dévouement.

L'abbé Laugier, pendant les neuf ans qu'il resta à l'hôpital de la Conception, recevait très souvent dans le modeste salon de l'aumônerie et même à sa table les étudiants en médecine internes, chargés du service de malades. Il savait mériter leur confiance et conquérir leur amitié; et il usait de l'influence ainsi acquise pour le bien moral de ces jeunes gens. Chaque soir notamment, les élèves de garde venaient passer la veillée à l'aumônerie: parmi les plus assidus, était le docteur Bataille. Le temps était employé tantôt à une anodine partie de cartes, tantôt à des conversations où les étudiants en médecine pouvaient librement exposer leurs opinions politiques et religieuses.

L'ABBÉ LAUGIER ET LE DR HACKS

Un prêtre nous atteste qu'un soir, lui présent, l'entretien roula sur la question du surnaturel, divin et diabolique et que le docteur Hacks, prenant part à la discussion, en niait la possibilité avec la plus sincère conviction. Pour le convaincre, l'abbé Laugier lui proposa la lecture de l'ouvrage de M. de Mirville en cinq énormes volumes in-8° : « *Les Esprits* ». Bataille rapporta, une dizaine de jours après, cet ouvrage dont la lecture ébranla fortement ses convictions antérieures. C'est de là sans doute que date sa vocation d'occultiste.

L'abbé Laugier était donc dans les meilleurs termes avec Bataille: à tort ou à raison, il estimait et appréciait en lui une nature un peu exubérante mais ouverte et franche: il faisait grand cas de son intelligence, qui est incontestable.

A notre connaissance, il entretenait toujours avec lui les meilleures relations.

PROJETS D'ENQUÊTE

Certainement, l'abbé Laugier a été, dès l'origine, mis au courant par Bataille de ses projets d'exploration de la Franc-Maçonnerie, et sans doute il les a approuvés et encouragés.

Une personne d'une haute respectabilité et honorabilité, qui connaissait intimement l'abbé Laugier, nous atteste lui avoir entendu dire, à l'époque, « qu'un jeune médecin, connu de lui, voyageant beaucoup, allait entreprendre à travers le monde une enquête sur les agissements mystérieux de la Franc-Maçonnerie et des sectes anti-religieuses; qu'il en avait référé à ses supérieurs ecclésiastiques et avait obtenu approbation. »

Il ne cite aucun nom. Mais, lorsque ce témoin lut les premières livraisons du *Diable au XIX^e Siècle*, il comprit, à n'en pas douter, que Bataille était le jeune docteur dont lui avait parlé l'abbé Laugier, d'autant plus qu'il connaissait parfaitement les relations cordiales qui existaient entre eux.

RÉSULTATS DE L'ENQUÊTE

L'abbé Laugier a été non moins certainement au courant, sinon de tous, du moins des premiers et des plus importants résultats de l'enquête du docteur Bataille.

La possibilité et la probabilité qu'il en fut ainsi sont évidentes, puisque l'abbé Laugier ne mourut qu'en 1883, alors que Hacks naviguait comme médecin à bord des paquebots des Messageries Maritimes, notamment sur les lignes de la Chine et de l'Inde, de 1878 à 1881. Sûrement, c'est pendant cette période, comme il l'affirme lui-même, qu'il accomplit la partie la plus importante de ses investigations.

Que l'abbé Laugier ait été tenu au courant de l'enquête poursuivie, cela est démontré par l'attestation suivante, émanant d'un de ses amis, chanoine de notre diocèse.

« Dans les dernières années de son existence, M. l'abbé Laugier paraissait changé, triste, préoccupé et, quand un ami en qui il avait confiance lui en demandait le motif, il répondait : Je suis au courant de complots épouvantables contre l'Eglise tramés par des sectes ténébreuses; on me fait connaître les résultats d'une enquête qui se poursuit actuellement sur la Franc-Maçonnerie; malheureusement, je dois garder le secret et ne puis rien divulguer.

« Et ce secret paraît avoir été pour lui un souci, une préoccupation, un véritable fardeau, dont il ne pouvait se défaire, et trop lourd pour le pauvre prêtre, dont les forces s'étaient déjà usées au service de Dieu.

« Personnellement, je ne serais nullement étonné que ce secret n'ait été accablant pour lui et n'ait abrégé ses jours. »

HORS DU TOMBEAU

L'abbé Laugier eut une première attaque, puis quelques mois après, une seconde qui l'enleva.

Sans doute, il respecta religieusement son secret, de peur que la moindre indiscretion ne fût fatale à celui dont il était le confident. Sans doute, il emporta ce secret dans la tombe.

Mais ne vous semble-t-il pas que l'abbé Laugier se dresse maintenant dans sa tombe? Ne vous semble-t-il pas qu'il se dresse devant vous, docteur Hacks, lui, le bon prêtre qui vous estimait et vous aimait, venant vous demander compte de votre trahison?

Defunctus adhuc loquitur.

Qu'avez-vous à répondre? Répondez-donc, si vous l'osez. Nous vous mettons au défi de le faire, de nier ce que nous affirmons en son nom.

Nous vous adressons ce journal sous pli chargé, docteur Hacks; et nous attendons votre réponse.

Pour le Comité Antimaçonnique de Marseille.

LIX

Miss Diana Vaughan

Et les RR. PP. Jésuites

(Extrait de *La Vérité* de Québec, du 19 décembre 1896)

Il nous est bien pénible d'être obligé de disséquer l'article que le R. P. Portalié, S. J., a consacré, dans les *Etudes Religieuses*, de Paris, livraison de novembre, à la question de

M^{lle} Vaughan. C'est une obligation, cependant, car cet écrit, reproduit au Canada, a grandement contribué au bouleversement des esprits dans le camp antimaçon et a scandaleusement réjoui le camp opposé. Il faut donc montrer ce que vaut cette étude au point de vue de la saine critique.

Et d'abord, comme réponse partielle, au moins, à l'article du Père Portalié, et pour bien montrer qu'en attaquant ce jésuite nous restons étroitement uni à la Compagnie de Jésus, que nous vénérons à bon droit, nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs la conclusion d'une étude très remarquable sur l'éducation des Mopses, c'est-à-dire des femmes enrôlées dans la Franc-Maçonnerie, qui a paru dans le numéro 1110 (livraison du 19 septembre 1896) de la *Civiltà Cattolica*.

La *Civiltà Cattolica*, on le sait, est une revue que rédige un groupe de Pères Jésuites, à Rome. Sans vouloir en aucune façon diminuer la valeur très réelle des *Etudes Religieuses*, de Paris, nous pouvons dire que la revue romaine a certainement plus d'autorité que la revue parisienne, parce que les Jésuites qui rédigent la *Civiltà* travaillent directement sous l'œil du Saint-Père, à qui ils soumettent toujours, si nous sommes bien renseigné, les grandes lignes de leurs études sur les graves questions du jour. La *Civiltà* a donc une autorité toute spéciale, dont ne jouissent pas les *Etudes*.

Voici donc, sans plus de préambule, la conclusion de l'article de la *Civiltà*:

« Nous n'avons pas dit tout ce que nous savions: nous avons même passé sous silence bien des choses; nous avons jeté un voile sur beaucoup d'autres. Nous disons ceci pour les timorés, pour les scrupuleux qui conseillent l'abstention dans cette sorte de questions. Tout confits en charité, mais non selon la science, ni selon le conseil de Léon XIII, qui nous invite à dévoiler les infamies de la Franc-Maçonnerie, ils craignent de scandaliser les âmes innocentes; et, dans leur prudente réserve, ils vont jusqu'à jeter des doutes sur la réalité des turpitudes que nous étalons au grand jour, en les exagérant, selon eux.

« Dans ces craintes, il y a deux erreurs graves, dangereuses pour le peuple chrétien. Nous n'exagérons pas: nous rapportons avec une consciencieuse fidélité ce qui regarde la formation morale des Mopses, et les devoirs qui leur sont imposés. Ces renseignements, nous les puisons dans les Rituels des sectes, lesquels sont tenus pour des codes sacrés par les Francs-Maçons, qui les mettent trop bien en pratique. Nous avons devant nous ceux qui ont été publiés par les sectaires eux-mêmes, et ceux qui émanent de leurs adversaires: ils sont d'accord pour le fond; et jamais les Frères, si intéressés à en nier l'authenticité, n'ont osé souffler mot pour les démentir. Du reste, ils sont maintenant connus de tous ceux qui s'occupent de la Franc-Maçonnerie.

« Il n'y avait plus qu'à pénétrer dans les antres

ténébreux des Arrière-Loges et à mettre en évidence les pratiques ouvertement destinées à faire des Mopses parfaites, de vraies furies de l'enfer. Il faut en convenir, nous les connaissions en Italie, parce que beaucoup de Frères Maçons et encore plus de Sœurs Maçonnes, revenus de leurs errements, avaient dans leurs relations averti le clergé de veiller sur ce danger caché et très funeste pour les fidèles. Mais les documents à produire dans le public étaient peu nombreux. Il n'en est plus ainsi à cette heure. La très sage Encyclique *Humanum Genus*, de Léon XIII, en date du 20 avril 1884, invitait les fidèles à démasquer la Franc-Maçonnerie et à exposer publiquement la perversité de ses doctrines, en même temps que l'infamie de ses actes. La parole du Vicaire de Jésus-Christ est tombée comme une étincelle, en France surtout, où le clergé et une élite d'écrivains s'associèrent pour arracher à la Franc-Maçonnerie le masque dont elle se couvrait. Livres, journaux, études, recherches, argent, tout fut mis au service d'une œuvre qui est un acte de charité pour les Francs-Maçons eux-mêmes, comme pour les fidèles ou profanes. Nous voulons nous donner au moins une fois le plaisir de bénir publiquement les mains de ces valeureux champions, qui sont entrés les premiers dans la glorieuse arène, souvent même au péril de leur vie. Léo Taxil, Adolphe Ricoux, Dr Bataille, A.-C. de la Rive, Jean Kostka, et beaucoup d'autres, parmi lesquels la très notable Miss Diana Vaughan, ont versé à l'envi des torrents de lumière sur la Maçonnerie luciférienne, si répandue de nos jours.

« Par ce salut adressé aux preux qui n'ont pas eu peur de déchirer les voiles de l'hypocrisie, nous avons aussi rassuré les pusillanimes qui craignent le scandale. La raison le crie bien haut : il y a scandale si l'on met une pierre d'achoppement sur la route pour faire tomber quelqu'un ; or, celui qui révèle les perversités de la Franc-Maçonnerie ne met point cette pierre, il l'écarte. Le meilleur service qu'on puisse rendre au voyageur, c'est de l'avertir que les brigands l'attendent à tel angle du chemin. Mais, reprennent les peureux, pourquoi prévenir du danger par des avis qui troublent les âmes ingénues ? Nous répondons que les anciens Pères de l'Eglise marquaient en traits de feu les embûches secrètes du paganisme. Ceux qui ont tant soit peu feuilleté leurs célèbres ouvrages le savent bien. Du reste, les écrivains antimaçonniques n'écrivent pas pour une pension de jeunes filles, mais pour la jeunesse trahie, travaillée par des maîtres qui la corrompent, par des livres d'une obscénité pleine de raffinement, par des théâtres infâmes, par les conversations les plus perfides. Les jeunes filles et les épouses respirent cette atmosphère de réalisme ordurier, envahissant même les demeures où la pudeur est respectée. Elles sont invitées aux horreurs sacrées du satanisme par plus de soixante Triangles qui leur sont ouverts en Italie, et dans lesquels on professe le culte et les mœurs du démon. Il y a peut-être autant de Loges qui, sans faire profession de satanisme, font la même chose et pis encore. La France a déjà plus de six mille Mopses lucifériennes ; la

petite Suisse en a cinq cents ; l'Italie en est remplie : et de braves gens voudraient que nous nous taisions ? Il est temps, il est nécessaire de crier bien haut : Attention ! Attention ! »

L'auteur de l'article a mis, en outre, la note suivante :

« M. Léo Taxil a publié le premier les vrais Rituels de l'Adoption parfaite. A cause de leur lubricité, on les tenait soigneusement cachés. Le F. . . Ragon, l'Auteur sacré de la Franc-Maçonnerie française, les avait publiés en abrégé, et travestis. Les rituels des Mopses lucifériennes étaient gardés avec tant de soin que Léo Taxil a dû payer au poids de l'or le droit de les avoir entre les mains le temps nécessaire pour les copier. Son livre *Y a-t-il des femmes dans la Franc-Maçonnerie ?* publié en 1891, fut une véritable révélation pour l'universalité des profanes et pour beaucoup de francs-maçons vulgaires. C'est à grands frais qu'Adolphe Ricoux put se procurer la Bulle dogmatique du pontife Pike, dans laquelle est exposée sans voile la doctrine diabolique du Palladisme et le système moral des Palladistes de l'un et de l'autre sexe. Le Docteur Bataille, qui a pénétré courageusement dans les loges sataniques, rapporte ce qu'il a vu de ses yeux dans deux gros volumes qui acquièrent, chaque jour, plus de prix et de créance à mesure que la maçonnerie est mieux étudiée et connue. Les livres de De la Rive seront toujours pour ceux qui étudient la Franc-Maçonnerie judaïque, et les Loges de femmes, ces monuments très sérieux dont la base est inébranlable. Jean Kostka, qui fut un salaniste de haut grade, brûle publiquement ce qu'il avait adoré. Miss Diana Vaughan, appelée de la profondeur des ténèbres à la lumière de Dieu, préparée par la Providence divine, armée de la science et de l'expérience personnelle, se tourne vers l'Eglise pour la servir, et paraît inépuisable dans ses précieuses publications, qui n'ont pas leurs pareilles pour l'exactitude et l'utilité. La Franc-Maçonnerie en est consternée ; et, pour échapper aux coups d'une si vaillante joutense, elle nie son existence, elle la traite de mythe. C'est là un bouclier pour les enfants ; mais la Franc-Maçonnerie n'en a pas de meilleur. »

Il y a deux choses dans cet écrit : un admirable exposé des principes qui doivent guider les catholiques dans l'appréciation des ouvrages sur la Franc-Maçonnerie ; une réponse péremptoire à ceux qui formulent à la légère l'accusation de *pornographie* contre les écrivains qui dévoilent les turpitudes de la secte. Les dénonciateurs de Léo Taxil et le R. P. Portalié lui-même peuvent prendre leur bonne part de cette réponse.

Dans cet article, il y a, outre cet exposé de principes généraux, une déclaration claire et nette de la pensée de l'auteur relativement à la valeur des récents ouvrages sur la franc-maçonnerie. Tandis que le Père Portalié voue tout cela aux gémonies, l'écrivain de la *Civiltà* bénit publiquement les mains qui ont écrit ces livres ; tandis que le Père Portalié repousse avec

colère ces révélations comme une *colossale mystification*, la *Civiltà* nous assure que ces révélations ont versé des torrents de lumière sur la maçonnerie luciférienne, que les publications de Diana Vaughan, en particulier, n'ont pas leur pareilles pour l'exactitude et l'utilité !

Nous sommes donc avec la *Civiltà*, avec ce qu'il y a de plus savant et de plus sérieux dans la sainte Compagnie de Jésus ; et avec la *Civiltà* nous resterons.

Si la *Civiltà* déclare qu'elle a été trompée, si elle rétracte cet article du 19 septembre, si elle admet qu'elle a été dupe d'une *colossale mystification*, c'est que la mystification aura été clairement établie. En attendant, nous nous croyons plus en sûreté avec la *Civiltà* de Rome qu'avec les *Etudes* de Paris.

Qu'on ne dise pas que cet article a été écrit avant l'incident de Hacks et que, par conséquent, la situation n'est pas la même aujourd'hui.

Dès le 19 septembre, la *Civiltà* connaissait les négations des maçons au sujet de miss Vaughan, et elle n'en était nullement ébranlée. Depuis lors, il ne s'est produit rien de nouveau si ce n'est la chute lamentable du Dr Hacks qui n'a pas osé, malgré son audace, dire un seul mot contre Diana Vaughan. Il s'est tenu dans des généralités propres à troubler les esprits qui ne réfléchissent point, mais il n'a pas déclaré que tels et tels faits affirmés antérieurement par lui sont faux. Pour les hommes sérieux, la chute du Dr Hacks n'a modifié en rien l'opinion qu'on doit avoir de son ouvrage *Le Diable au XIX^e Siècle*.

*
**

Examinons maintenant l'écrit du Père Portalié.

D'abord, le titre seul est une curiosité : « *Le Congrès antimaçonnique de Trente et la fin d'une mystification.* »

Le Congrès n'a pas mis fin à la prétendue mystification, nous l'avons montré la semaine dernière. Les vrais mystificateurs et les mystifiés de la franc-maçonnerie y ont transporté la discussion de cette brûlante question ; mais le Congrès n'a rien décidé en leur faveur, et l'attitude de l'immense majorité des congressistes, c'est admis, leur était hostile.

Et pourquoi le P. Portalié vient-il trancher une question qui est soumise à l'examen d'une commission romaine ? De quelle autorité déclare-t-il juger une cause qui est encore *sub judice* ?

« Tout, dit-il, est suspect. Il serait inutile de chercher à faire la part du feu dans cette collection, de jeter à l'eau, par exemple, le *Diable au XIX^e Siècle*, pour sauver les *Mémoires* de l'ex-palladiste. Tout se tient : c'est l'auteur du *Diable* qui intro-

duit Diana, raconte son histoire et se porte garant de sa conversion ; ce sont les *Mémoires* de la prétendue Diana qui confirment à chaque instant la véracité du Dr Bataille dans le *Diable au XIX^e Siècle*. »

Tout cela est historiquement inexact.

Il est vrai que l'auteur du *Diable au XIX^e Siècle* a parlé, le premier, au public catholique de miss Diana Vaughan ; mais on oublie trop facilement qu'un autre auteur antimacon, très sérieux, celui-là, on ne peut le nier, M. A. C. de la Rive, lui a aussi consacré plusieurs pages (703-712) de son livre *La femme et l'enfant dans la Franc-maçonnerie*. Il a même publié son portrait (page 705) qui n'est pas celui qu'avait publié le Dr Bataille. Est-il admissible qu'un homme de la trempe de M. de la Rive ait ainsi fait entrer un mythe parmi les personnages très réels qui figurent dans son livre ? Est-il admissible qu'il ait écrit : « Nous savons qu'elle (miss Vaughan) a tout récemment donné de l'argent pour les Petites Sœurs des pauvres » (p. 711), s'il ne le savait pas ? Ce n'est nullement le Dr Bataille qui a annoncé la conversion de miss Vaughan ; c'est M. l'abbé de Bessonies, dans la *Croix*, de Paris. Loin de confirmer, à chaque instant, la véracité du Dr Bataille, miss Vaughan a plus d'une fois contesté l'exactitude de ses récits. Par exemple, à la fin du *Diable au XIX^e Siècle*, page 947, figure une lettre de Diana Vaughan où elle relève plusieurs erreurs que le Dr avait commises en parlant d'elle. Puis, dans la deuxième livraison de son *Palladium régénéré et libre*, page 35, parlant du Dr Bataille qu'elle désigne sous le nom de docteur Aréfaste, elle dit :

« Le docteur Aréfaste est un antimacon à part, d'une espèce jusqu'à présent non classée : c'est le cheval de bois introduit en Illion par la sottise de quelques-uns. Absurdes, à notre avis, les colères actuelles de plusieurs. S'il a été ainsi l'adversaire dénué de tout scrupule, mais habile, plus rusé que l'adversaire, il faut s'en vouloir à soi-même de s'être laissé jouer. Récriminer aujourd'hui ? Trop tard. En petit comité fermé, se casser la tête contre les murs du temple, en s'écriant : Il faudrait répondre, et nous ne pouvons pas répondre ? Folie ridicule. Ah bien ! ils ont raison, les Indépendants ! Et ils le prouvent, en se mettant à l'œuvre. *ils rient des extravagances débitées* ; ils remettront tout au point. Voici l'heure de la lumière : nous couperons les cornes ajoutées par Aréfaste aux prétendus diables qu'il assure avoir vu chez nous. »

Voilà comment miss Vaughan confirme, à chaque instant, le Dr Bataille : en lui disant qu'il a débité des *extravagances* et qu'elle va couper les cornes à ses diables !

« Est-il nécessaire, dit le P. Portalié, de déclarer que nous flétrissons seulement la spéculation ? Quant à plusieurs de ceux qui en ont été les vic-

times, leur erreur ne saurait diminuer la profonde vénération que mérite leur zèle. »

Avant de plaindre les *victimes* ne faudrait-il pas commencer par établir bien clairement et d'une façon absolument péremptoire qu'il y a des victimes à plaindre? Autrement on s'expose à prodiguer de la pitié dont on aurait soi-même un si grand besoin.

Ailleurs le Père Portalié dit :

« Une conclusion reste acquise : toute cette littérature sur laquelle repose la fable de Diana Vaughan est une entreprise exécutée par la librepensée au service d'une spéculation éhontée. Faut-il y voir de plus une manœuvre des Loges pour déconsidérer la campagne antimaçonnique et dépister les catholiques? On l'a cru en Allemagne, mais le mercantilisme suffit à tout expliquer. »

Examinons froidement cette question de *spéculation* et de *mercantilisme*.

La publication le *Diable au XIX^e Siècle*, éditée par Delhomme et Briguet, devait, nécessairement, dans la pensée de ses auteurs, rapporter des profits : le titre, les gravures, le prix, 12 francs par volume de 950 pages, tout indique que l'on voulait faire un « coup de librairie ». Personne ne le conteste. Mais la spéculation était-elle plus éhontée que les entreprises ordinaires des éditeurs, des libraires et des écrivains qui vivent de leur plume et de l'exploitation de leur commerce? Elle le serait, certes, si au désir de faire des profits était venue se joindre la duperie. Mais ce dernier point n'est pas sérieusement établi, quoi qu'on en ait dit, pour ceux qui examinent la situation sans parti-pris. Le Dr Hacks a dit bien des généralités troublantes, il a parlé vaguement de fumisterie, il a traité les catholiques d'imbéciles, il a insulté la religion, etc.; c'est-à-dire qu'il a tenu exactement le langage que tiendrait un traître payé pour jeter le doute dans les esprits; mais il n'a pas démontré que les *révélations d'un témoin* sont fausses; il n'a rien spécifié, ou à peu près; il n'a pas dit que le palladisme est une chimère et que les triangles n'existent pas.

Voyons maintenant la *Revue mensuelle*, faisant suite au *Diable au XIX^e Siècle*. C'est une œuvre sérieuse; pas du tout faite pour attirer les regards des masses. On n'y trouve rien qui annonce la spéculation, surtout la spéculation éhontée. Nous ne croyons pas que les éditeurs fassent plus d'efforts pour la répandre que la maison Victor Retaux n'en fait pour augmenter la circulation des *Etudes*. C'est une entreprise de librairie légitime, et la maison de Delhomme et Briguet jouit, croyons-nous, d'une bonne réputation.

Mais tout cela est réellement à côté de la question. Il s'agit, pour le moment, des pu-

blications qui portent le nom de Diana Vaughan. Elles sont éditées par M. A. Pierret, 37, rue Etienne Marcel. On n'a jamais établi le moindre lien entre la maison Delhomme et Briguet et la maison Pierret. On n'a jamais prouvé que le Dr Hacks-Bataille possède des intérêts dans la librairie Pierret. Hacks ne le dit pas lui-même; il soutient le contraire, et M. Pierret affirme que c'est bien lui et nul autre qui est le propriétaire de la maison de publication qui porte son nom. A-t-on établi que M. Pierret est dupeur? Jamais. Pour ceux qui le connaissent, c'est évidemment un homme sincère.

Maintenant, les publications de Diana Vaughan, éditées par Pierret, ont-elles un caractère qui dénote le désir de faire une *spéculation*, un *coup de librairie*? Si l'on veut être sincère, il faut nécessairement admettre que c'est tout le contraire qui est vrai. Le *33^e Crispi* n'est pas un livre à *sensation*, dans le sens populaire du mot; ce n'est certainement pas un ouvrage que les masses liront jamais : l'apparence est très sobre, et c'est un volume trop bourré de documents pour plaire au gros public. C'est tout juste si une telle publication peut faire ses frais.

Les *Mémoires d'une ex-palladiste* ont absolument le même caractère grave et sérieux. Pas la moindre illustration *sensationnelle*, point de titres flamboyants, point de réclames dans les journaux, rien, enfin, qui indique le moindre désir de faire de l'argent. Le prix, du reste, très élevé, 12 francs pour douze petits fascicules, indique que l'on n'avait pas l'intention d'atteindre les masses, mais un public d'élite seulement. Et une petite enquête de deux ou trois heures aurait suffi pour prouver au P. Portalié que la circulation des *Mémoires* se chiffre par centaines et non par milliers, que cette publication ne peut pas faire ses frais.

Où donc, nous le demandons, se place la *spéculation éhontée*, le *mercantilisme*?

Le mercantilisme, « dit le P. Portalié, suffit à tout expliquer. » - Il est hors de doute cependant, ajoute-t-il, que la franc-maçonnerie en bénéficiera : le doute planera sur des documents authentiques, parce qu'on les a mêlés aux fables stupides d'un faussaire; et depuis quatre ans que d'activité dépensée en pure perte à poursuivre des chimères, tandis que la vraie franc-maçonnerie continuait au grand jour son œuvre satanique. Si les Dr Bataille et Miss Diana Vaughan n'eussent pas existé, a-t-on dit, la secte aurait dû les inventer. Voilà pourquoi nous félicitons le journal de Cologne d'avoir fourni la démonstration de la supercherie. »

La *Volkszeitung*, appuyée sur la *Revue maçonnique*, et félicitée par un père jésuite, voilà qui fait rêver!

« La franc-maçonnerie en bénéficiera, parce

que le doute planera sur des documents authentiques mêlés aux fables stupides d'un faussaire. »

D'abord, il faut *prouver* qu'il y a des faux et un faussaire. Il ne suffit pas de l'affirmer à chaque instant, il faut le prouver. Les écrits signés Diana Vaughan, hérissés de noms d'hommes parfaitement connus, quoi qu'en dise la *Vérité*, de Paris, bourrés de documents, n'ont pas encore reçu de démenti sérieux. Quand on aura *prouvé* que nous sommes en présence de l'œuvre d'un faussaire, il sera temps de se demander si ce faussaire, par le mélange du vrai et du faux, n'a pas fait l'affaire de la secte. Ce sera aussi le temps de faire le triage des documents. Mais, de grâce, commencez à établir qu'il y a *faux*, et ne vous contentez pas, comme la *Volkszeitung*, de l'affirmer, à la suite de Findal, de Waite et de la *Revue maçonnique*.

« Depuis quatre ans, que d'activité dépensée en pure perte à poursuivre des chimères, tandis que la vraie franc-maçonnerie, etc. »

Mais qui sont ceux qui ont préparé et organisé le Congrès de Trente ! Qui sont ceux qui ont créé le mouvement antimaçonnique actuel ? Qui ? sinon ceux, précisément, que le Père Portalié accuse d'avoir dépensé leur activité en pure perte à poursuivre des chimères ! Ce n'est pas l'*Univers*, ce n'est pas la *Vérité*, de Paris, ce ne sont pas les *Etudes religieuses* qui ont été les vrais initiateurs du Congrès de Trente. C'est l'Union antimaçonnique de France, c'est l'abbé Mustel, c'est l'abbé de Bessonies, c'est le Père Octave, c'est Diana Vaughan elle-même dans ses *Mémoires*, c'est la *Franc-Maçonnerie démasquée*, c'est la *France chrétienne*, c'est l'*Anti-Macon*, c'est la *Revue mensuelle*, c'est Léo Taxil, c'est M. de la Rive, par ses conférences ; en Italie, c'est la *Civiltà*, c'est l'Union antimaçonnique de Rome et la *Revista antimassonica*, c'est l'*Eco d'Italia*, et en Allemagne, c'est le prince de Leuvenstein, et non point la *Volkszeitung* ; au Canada, nous pouvons le dire, c'est la *Vérité* avec ses amis ; enfin, partout, ce sont ceux que le P. Portalié plaint d'avoir poursuivi des chimères qui ont créé le mouvement antimaçonnique et rendu possible la tenue du premier Congrès antimaçonnique international, lequel a fait pousser un cri de rage à la secte !

On ne voit donc pas quel *bénéfice* la secte a retiré ou pourra retirer de cette prétendu mystification. Toujours des affirmations sans preuve.

Avant d'aborder la pièce de résistance du Père Portalié, examinons encore quelques points de détail.

Il affirme, page 386, que le rapport que l'abbé de Bessonies a lu au Congrès de Trente

« pour appuyer l'existence de Diana Vaughan » a été « souvent promis à l'impression, mais est encore inédit ». La livraison des *Etudes*, qui contient cette incroyable insertion, porte la date du 14 novembre. Or, le 10 novembre nous étions à Paris et nous avions entre les mains le numéro de la *Franc-Maçonnerie démasquée*, livraison d'octobre, qui contient ce rapport, avec les pièces justificatives à l'appui, 45 pages ; rapport et pièces justificatives qu'on n'a pas même essayé d'entamer. On préfère dire que cela n'a pas encore paru !

Le Père Portalié donne ensuite un résumé de la fameuse séance du 29 septembre. Cela n'est pas aussi inexact que la lettre anonyme adressée à l'*Univers*, mais ne donne pas, non plus, la véritable physionomie de ce mémorable débat.

Par exemple, le Père Portalié prête à M. Taxil ces paroles : « Trois évêques ont vu la convertie, et l'ont entendue en confession, mais il ne peut les nommer ». Nous étions présent à la séance, nous étions bien placé, nous avons entendu tous les discours et parfaitement compris tout ce qui s'est dit en français, et nous n'avons aucun souvenir d'une déclaration de ce genre. Il est absolument invraisemblable, du reste, que M. Taxil ait tenu un propos diamétralement opposé à tout ce que l'on a dit jusqu'ici sur la conversion de Diana Vaughan. De qui le P. Portalié tient-il ses renseignements ? Il ne le dit pas.

Citons encore :

« Rien ne semblait décidé ; mais une fois la question posée, la lumière allait paraître. Humiliée des railleries protestantes à l'adresse des catholiques qui croient encore à la fiancée d'Asmodée et au démon Bitru, la *Kolnische Volkszeitung* poursuivit son enquête et le 13 octobre elle portait le dernier coup à l'abominable supercherie. »

Comment trouvez-vous cette épithète : *abominable supercherie* appliquée à une affaire soumise à l'appréciation d'une commission romaine et non encore jugée ?

De quelle manière la *Volkszeitung* a-t-elle porté le dernier coup à l'*abominable supercherie* ? Le P. Portalié se garde bien de le dire. Il cite quelques extraits de la feuille allemande, mais on y chercherait en vain l'ombre d'une *preuve*. Des affirmations, tant que l'on veut, par exemple, mais rien de plus. Si cet article n'était déjà si long nous donnerions la citation que l'écrivain des *Etudes* fait du fameux écrit de la *Volkszeitung*. Nous la donnerons plus tard si quelqu'un soutient que cet extrait contient la moindre preuve, la moindre argumentation tendant à établir qu'il y a eu une *abominable supercherie*.

Une chose que le P. Portalié a oublié de dire, et qui est pourtant essentielle, c'est que

la fameuse *Volkszeitung* s'est appuyée carrément sur la *Revue maçonnique*, de Paris, pour « porter le dernier coup à l'abominable supercherie » !

Le P. Portalié examine ensuite l'affaire du Dr Hacks et publie sa lettre à la *Volkszeitung*. « Ce cynique aveu d'impiété et en même temps de collaboration au *Diable*, dit-il, tranche définitivement le débat. »

Mais pas le moins du monde ! Si le Dr Hacks, au lieu de tenir le langage d'un traître vendu à la secte avait réellement prouvé que tout ce que le Dr Bataille a dit est faux, la conclusion du Père Portalié serait peut-être logique, puisque c'est le Dr Bataille qui, le premier, a parlé au public catholique de Diana Vaughan. Mais loin de faire une telle preuve, le Dr Hacks ne dit seulement pas, malgré son audace, que tout est fumisterie et mystification dans le *Diable au XIX^e Siècle*. Il fait planer un doute sur le tout, mais il ne spécifie rien. Et c'est là, quand on y réfléchit, exactement la position que prendrait un témoin acheté pour se dire faux témoin. Notamment, le Dr Hacks écarte rigoureusement ce qu'il appelle l'affaire Diana Vaughan. Il n'a rien à faire avec cela, dit-il. Il ne nie pas l'existence de M^{lle} Vaughan, il ne dit en aucune façon que ce qui a été écrit par lui et par d'autres sur cette même personne est faux. Il n'y a rien de tout cela, ni dans sa lettre à la *Volkszeitung*, où il n'est pas même question de M^{lle} Vaughan, ni dans ses autres écrits et déclarations aux journaux. Comment son « cynique aveu d'impiété » peut-il avoir « tranché définitivement le débat » au sujet de miss Vaughan ? Il ne tranche même pas le débat autour du *Diable au XIX^e Siècle*, attendu qu'il n'est pas du tout démontré que le faux témoin soit le Dr Bataille. Tout nous porte à croire, au contraire, que le menteur, le faux témoin, c'est le Dr Hacks d'aujourd'hui.

Citons un autre passage de l'article du P. Portalié :

« Ajoutons que le faussaire des *Mémoires* n'a pas eu même la pudeur de changer son éditeur. Avant la conversion de Diana, M. Pierret publie le *Palladium* impie sous la rubrique *Librairie palladiste* : Diana se convertit, et c'est encore M. Pierret qui édite ses mémoires et reçoit seul sa correspondance (1). Mais il change l'enseigne et vous avez la *Librairie antimaçonnique Pierret*. On ne dit pourtant pas que Jeanne d'Arc lui soit apparue, comme à sa cliente. »

En effet, ce serait là un oubli absolument

(1) Inexactitude notoire pour ceux qui connaissent un peu la question. On peut parfaitement écrire à miss Vaughan et recevoir des lettres d'elle sans passer par M. Pierret. Nous le savons par notre *expérience personnelle*. Nous lui avons fait parvenir, tout dernièrement, une communication, et nous avons reçu la réponse à cette communication, sans le moindre recours à M. Pierret.

inexplicable de la part d'un hardi faussaire, assez habile pour organiser la *colossale mystification* qui dure depuis quatre ans. Mais si les choses se sont faites « tout bonnement », sans calcul, sans arrière-pensée, sans que les intéressés aient même songé qu'on les accuserait un jour d'être des mystificateurs, alors ce « manque de pudeur » peut très bien s'expliquer.

Si le R. P. Portalié, au lieu de se livrer au sarcasme, avait tout simplement ouvert l'*Anti-Macon* du 31 octobre, il aurait pu lire un article signé A. Pierret, qui donne la réponse à son objection. Voici cette réponse :

Eugagé par traité à imprimer le *Palladium régénéré* — et transitoirement à l'éditer — je n'étais pas encore éditeur, j'étais imprimeur seulement — j'ignorais absolument, en engageant ma signature, ce qu'était le *Palladium* et aussi ce que miss Vaughan, que je n'avais jamais vue jusqu'alors, avait l'intention de mettre dans sa publication. Lorsque je vis ce que c'était, et lorsque je vis chez moi les types bizarres, étranges, qui y affluaient, je fis part à plusieurs amis et à la directrice elle-même de mon idée arrêtée de ne pas continuer et de payer le dédit, pourtant considérable. La conversion survint presque aussitôt — le deuxième numéro du *Palladium* était déjà très atténué. — Est-il besoin de dire que j'en fus très heureux. »

Quand on connaît M. Pierret, cette explication est non seulement très plausible, elle est tout à fait satisfaisante. Le P. Portalié a le droit de ne pas l'accepter ; mais avait-il le droit, lui qui se prétend critique impartial, de laisser ignorer à ses lecteurs cette pièce essentielle du débat ? Il dira peut-être qu'il l'ignorait lui-même. Mais alors de quel droit se lance-t-il dans la discussion d'une question dont il ne possède pas tous les éléments ?

Abordons encore un point :

« Dans cette vie (de Sophie Walder), les daemons et les daimones — car on les distingue par une égale insulte au bon sens et à la foi — jouent un rôle plus hideux. »

Pourtant, depuis les temps les plus reculés, les démons, pour tromper et séduire le genre humain, ont établi cette distinction de sexe. L'antique paganisme était fondé sur cette distinction.

Sans doute, cette distinction n'existe pas véritablement, puisque les démons étant, comme les anges, de purs esprits, n'ont pas de corps véritables, ni de sexe, par conséquent. Mais, en apparence, et même très réellement, dans un sens, puisque les prestiges diaboliques sont des choses très réelles, et non point de simples hallucinations, il y a toujours eu des « daemons et des daimones. »

On dirait vraiment que le P. Portalié n'a jamais entendu parler des *incubes* et des *succubes* !

N'insistons pas, le sujet ne se prêtant guère aux développements.

Autre citation :

« Tout cela n'est que stupide : ce qui est répugnant et doit révolter tout sens chrétien, c'est de présenter dans une luciférienne le type de toutes les vertus, une sainte à faire pâlir les Cécile et les Agnès ; c'est de mettre cette virginité immaculée que Diana nous vante en elle-même avec une effronterie dégoûtante, sous la protection... du démon de l'impudicité en personne, d'Asmodée, son amoureux. »

Comment se fait-il que de telles horreurs n'aient pas révolté le sens chrétien des Pères Jésuites de la *Civiltà*? Elles ont échappé à leur attention parce qu'elles ne sont pas dans les écrits de M^{lle} Vaughan, mais dans la seule imagination du P. Portalié.

D'abord, nulle part, M^{lle} Vaughan ne se vante de sa virginité avec une *effronterie dégoûtante* — quel étrange langage sous la plume d'un religieux! — Elle l'a défendue, cette virginité, contre une attaque ignoble, et qui peut l'en blâmer? Dans ses écrits, elle s'humilie sans cesse, même au sujet de cette virginité qu'elle déclare n'avoir conservée par aucun mérite personnel.

Dans ses *Mémoires*, numéro 12, page 370 et suivantes, on trouve un chapitre effrayant mais plein d'aperçus profonds sur la malice du démon : *Le Figuier maudit*. C'est ce chapitre, entre autres, qui exclut, pour nous, la possibilité d'une imposture. Il nous paraît inadmissible que l'hypocrisie puisse trouver de tels accents :

« En moi-même, dans mon erreur, je trouvais trop rigoureux l'arrêt de Lucifer (qui, d'après Asmodée, défendait l'union de Diana avec ce démon), et je me croyais bien malheureuse de ne pouvoir obtenir satisfaction à mon orgueil. Pour être sincère jusqu'au bout, je dois avouer que les séductions répandues sur son visage de faux ange de lumière avaient fait impression sur mon cœur. Hélas! mon cœur pécha, commit ce crime dont aujourd'hui j'ai confusion, honte des hontes : le démon eut mon affection de jeune fille, mon cœur se donnait à lui. Ah! maudits soient les prestiges infernaux! Oh! vous qui me lisez, ne vous adonnez jamais aux œuvres de magie; ne mettez pas votre âme dans le plus grand des périls; que la honte d'une infortunée vous serve d'expérience! Jamais, jamais ne faites appel aux esprits invisibles, même en croyant que de telles œuvres sont jeux innocents. Fuyez jusqu'aux tentations de consulter une table; le diable est là. »

Est-ce là se vanter de sa virginité avec une effronterie dégoûtante?

Ah! Père Portalié, vous n'avez pas lu les *Mémoires* avec un esprit suffisamment débarrassé du parti-pris.

Où avez-vous trouvé que la virginité de Diana a été mise sous la protection du démon

de l'impudicité? Cela n'est ni dit, ni insinué nulle part dans les *Mémoires*. M^{lle} Vaughan dit précisément le contraire. Faisons encore un extrait du terrible chapitre : *Le Figuier maudit*, page 372 :

« Enfin, comme ma répugnance était invincible, je n'hésitai pas, lors de la fondation du Palladium Indépendant, à exiger la suppression du Pastos dans tout Triangle qui se rallierait au Congrès de Londres. Aujourd'hui je me demande comment il se peut qu'Asmodée ne me fit aucune opposition à cette motion; car, en cela, j'échappais quelque peu à sa domination, somme toute. Sans doute, il il espérait reprendre tout son pouvoir sur moi, par l'orgueil. Peut-être Jeanne d'Arc, à qui j'avais voué mon admiration, me protégeait déjà, sans que je pusse le soupçonner; le fait est que, chaque fois qu'il m'arriva de m'arracher à l'examen de la question du *Figuier maudit*, ce fut à la suite d'une pensée reportée sur la pure et sublime héroïne d'Orléans. Est-ce à cette mystérieuse protection, insoupçonnée, que je dois la préservation d'un hymen diabolique? »

Voyons, Père Portalié, la virginité de Diana Vaughan est-elle placée sous la protection d'Asmodée?

Non, il ressort de tout cet étrange récit, quand on sait lire, que Diana Vaughan a été protégée contre Asmodée par les puissances célestes; de même que Sara a été protégée contre ce même démon de l'impudicité qui, selon la Bible, et comme le fait remarquer M. de la Rive, s'est montré tellement jaloux qu'il a étranglé les sept premiers maris de cette femme.

Ce que racontent les *Mémoires* au sujet d'Asmodée, n'est pas plus étrange que les démêlés de la fille de Raguel avec ce même démon.

Nous arrivons à la pièce de résistance du Père Portalié, pièce de résistance où il y a une véritable et grave falsification de texte.

Le Père Portalié pose un singulier principe dans les lignes suivantes :

« Aussi, nous le dirons franchement, c'est pour nous un mystère que les récits extravagants de Diana Vaughan n'aient pas suffi pour démasquer l'imposture. Comment a-t-on pu admettre des contes fantastiques qui dépassent les *Métamorphoses* d'Ovide, des récits tels, on l'a dit avec raison, qu'un enfant de dix ans refuserait d'y croire.

Donc, selon le Père Portalié, les récits de Diana Vaughan portent en eux-mêmes le cachet de l'imposture; on ne doit pas y croire, non parce que l'on a établi qu'ils sont l'œuvre d'un faussaire, mais simplement parce qu'ils « dépassent les *Métamorphoses* d'Ovide. »

Nous avons déjà opposé au Père Portalié les Pères de la *Civiltà*. Opposons-lui une autre autorité non moins grave, l'*Ami du Clergé*, de

Langres. Dans son numéro du 3 novembre, cette revue ecclésiastique publiait un article pour répondre à ceux qui lui demandaient « ce qu'il faut penser de ces fantastiques narrations d'apparitions démoniaques, de sacrilèges lucifériens et palladiques, de prophéties noires etc. » Selon le sage avis de l'*Ami du Clergé*, il ne faut ni repousser *à priori* ces récits, ni les accepter tout bonnement, mais peser tout, examiner tout d'après les lois d'une sainte critique. Voici un passage de cette étude qui répond directement au Père Portalié et nous fait voir ce qu'il faut penser de l'état d'esprit de cet écrivain :

« Il est certain que les faits racontés par le Docteur Bataille, J. Bois, Huysmans, Margiotta, Taxil, A. de la Rive, Diana Vaughan et tant d'autres sont *parfaitement possibles*. Rien de plus théologique et de mieux démontré par l'histoire ancienne et moderne que les communications du démon avec les hommes, depuis la tentation d'Eve et l'affaire des Mages de Pharaon jusqu'aux scandales du cimetière Saint-Médard et aux célèbres tentations du curé d'Ars. *C'est toujours pour un catholique, surtout pour un prêtre, une disposition d'esprit périlleuse « in fide » que celle qui consiste à renvoyer, sans autre forme de procès ou d'étude, au domaine des rêves creux, les prestiges diaboliques, sous prétexte qu'on n'a rien vu soi-même, que la science estriche des phénomènes analogues et de raisons suffisantes pour les expliquer tant bien que mal, en attendant mieux, sous prétexte aussi qu'on a souvent pris en flagrant délit d'illusion ou de mensonge les voyants hallucinés de miracles infernaux. »*

Il nous suffit d'avoir souligné quelques passages de cet article de l'*Ami du Clergé*, et nous pouvons nous dispenser de parler longuement de la façon peu exacte dont le Père Portalié analyse les récits merveilleux qu'il renvoie en bloc « au domaine des rêves creux. »

Disons-en un mot seulement. D'abord, après avoir parlé, comme on l'a vu, des « récits extravagants de Diana Vaughan », il mêle à ces récits des récits tirés du *Diable au XIX^e Siècle*. Ensuite, il ne distingue pas entre ce que l'auteur rapporte comme l'ayant vu lui-même et ce qu'il tient d'un autre. Par exemple, le Père s'amuse beaucoup de ce que l'on lit dans les *Mémoires* au sujet du « F. Minutatin, ainsi nommé parce qu'il se mettait en pièces à volonté ». Il donne la page des *Mémoires* où l'on trouve ce récit, ce qui a l'air très honnête; mais il a oublié de dire qu'ici Diana ne rapporte pas une chose qu'elle prétend avoir vue. Elle traduit et analyse un vieux manuscrit !

De même, l'histoire de la table tournante, changée en hideux crocodile, n'est pas racontée par Bataille en témoin oculaire. Il dit expressément, page 618 du tome I : « Sandeman m'a raconté un incident à la fois bizarre et fantas-

tique. » On dirait, à lire le Père Portalié, que Bataille avait été lui-même témoin de la scène.

Mais ce sont là des inexactitudes secondaires. Passons à des choses plus graves.

Le Père Portalié mêle le badinage au sérieux d'une façon fort agréable, sans doute, mais assez embrouillante. Il dit, page 393 :

Voilà pourtant les drôleries et les turpitudes qu'on nous demandait d'accepter sans preuves ni témoins, car offrir pour preuves une carte de visite de Diana Vaughan ou sa photographie, comme on l'a fait à Trente, ou des lettres signées d'elle, c'est par trop enfantin. »

Nous étions à Trente et nous pouvons dire que le Père Portalié a été induit en erreur.

Pourquoi ne pas dire les choses telles qu'elles sont ?

M. Taxil a montré la photographie de Diana Vaughan et celle de M^{me} Taxil pour établir que ces deux personnes ne sont pas, comme on l'a prétendu, une seule et même individualité.

Il n'a pas été question, à Trente, que nous sachions, d'une carte de visite de Diana Vaughan. Une telle preuve aurait été, en effet, par trop enfantine et n'aurait certainement pas porté la conviction chez les 80 pour cent des congressistes — y compris les chefs du congrès — à moins de dire que le congrès se composait, en très grande majorité, de parfaits imbéciles. C'est là peut-être ce que le Père Portalié veut insinuer; car on ne conçoit pas que l'on ait osé produire devant une réunion de gens intelligents des preuves du genre de celles que l'écrivain des *Etudes* signale au mépris public.

Pourquoi le Père Portalié, au lieu d'affirmer que le rapport de M. l'abbé de Bessonies n'a pas été imprimé, ce qui n'est pas conforme à la vérité historique ne discute-t-il pas ce rapport, et ne montre-t-il pas en quoi pèchent les preuves qui ont été *réellement* produites au congrès de Trente ? Il est certainement plus commode d'imaginer des preuves *enfantines* et d'insulter ainsi à l'intelligence de ceux qui les ont produites et de ceux qui les ont acceptées comme valables. C'est plus commode, certes; mais est-ce un procédé sérieux ?

Le Père Portalié, après avoir ainsi montré en quelle estime il tient la majorité des congressistes, continue ainsi :

« Vous voulez, nous dit-on, la mort de Diana : se montrer pour elle, c'est se vouer à l'assassinat. Nous pourrions répondre que nous voulons au contraire la sauver; c'est le grand inventeur de Diana, le Dr Bataille, qui l'a dit : pour un converti, le seul moyen d'être invulnérable, c'est de s'afficher, parce qu'alors un assassinat maçonnique serait trop évident. »

C'est le même P. Portalié qui nous disait, page 385, que « tout est suspect » (chez le Dr Bataille), « tout doit être contrôlé par

d'autres sources ». Et le voici qui, page 393, nous cite ledit Dr Bataille comme une autorité incontestable !

Remarquons, aussi, qu'il ne donne pas la page où le Dr Bataille aurait fait connaître sa recette infailible contre l'assassinat maçonnique. A la fin du tome II, page 943, l'auteur du *Diable* dit : « Les Gaetano Carbuccia et les Lewis Peck, voilà ceux qui ont des chances d'être assassinés par la franc-maçonnerie, précisément parce qu'ils la craignent. Il faut aller droit au monstre, il faut mettre sabre au clair et l'attaquer avec vigueur. » Dans ce passage il blâme Carbuccia et Peck, non pas tant de se cacher, que de ne pas révéler les secrets de la secte. Il faut attaquer le monstre, dit-il ; mais il n'affirme pas qu'il faille se jeter dans sa gueule.

Du reste, le Dr Bataille peut fort bien se tromper sur ce point. Luigi Ferrari ne s'était pas caché, et cependant il a été assassiné dans des circonstances qui laissent assez clairement voir la main de la franc-maçonnerie. Et l'affaire Morgan ? Le Père Portalié en a entendu parler, sans doute ?

Notre critique mêle de plus en plus le badinage au sérieux. Il poursuit ainsi :

« Mais je préfère montrer que cette fuite est une preuve irréfragable de l'imposture. Comment ! Diana répète sur tous les tons que les diables en personne président tous les triangles et y font les révélations les plus mystérieuses, et puis elle prétend échapper aux palladistes en se dérobant aux regards ! Mais alors tous ces démons et démons, au nombre exact de 44.454.633 (le *Diable* I, 384) tous les légionnaires d'Asmodée, furieux aujourd'hui de la trahison de Diana, sont donc devenus aveugles ou muets ! Ou bien Diana Vaughan ne croit pas un mot des révélations diaboliques, du pouvoir merveilleux de Sophia et des autres ! *Mentita est iniquitas sibi.* »

Heureusement, pour lui, le Père Portalié se livre ici à un badinage, d'assez mauvais goût, si vous voulez, mais à un véritable badinage. Car si ce passage était sérieux et rendait réellement les doctrines de son auteur, il faudrait accuser l'écrivain des *Etudes* d'enseigner implicitement, que dis-je, presque ouvertement, le manichéisme ! En effet, il suffit de presser un peu cette tirade pour en faire sortir la plus pure doctrine manichéenne.

Si les démons peuvent librement faire connaître aux palladistes la retraite de Diana, c'est que, avec leur chef, Lucifer, ils sont indépendants de Dieu et de ses anges ; c'est-à-dire qu'il y a double divinité, deux forces à peu près égales, indépendantes l'une de l'autre, et hostiles. C'est la doctrine manichéenne et luciférienne.

La doctrine catholique, c'est que Lucifer et

ses anges déchus sont entièrement sous la puissance de Dieu et ne peuvent rien faire contre les hommes, absolument rien, sans que Dieu le leur permette.

Par conséquent, d'après la doctrine catholique, Diana Vaughan est parfaitement à l'abri des révélations des démons si Dieu ne leur permet pas de faire connaître la retraite de la convertie aux palladistes lucifériens.

Donc, tout ce passage du Père Portalié n'est que du persiflage, puisqu'on ne peut soupçonner un jésuite de soutenir la doctrine manichéenne. Mais convient-il de se livrer à de telles joyeusetés autour d'une question aussi grave ?

Avant d'aborder enfin la pièce de résistance du Père Portalié, relevons une autre *inexactitude*.

A la page 389, après avoir félicité le journal de Cologne (la fameuse *Volkszeitung* qui s'appuie sur la *Revue maçonnique*) d'avoir « fourni la démonstration de la supercherie », le Père Portalié ajoute :

« A cette preuve (la preuve de la *Volkszeitung* !) nous voulons joindre un autre document où le faussaire, quel qu'il soit, est pris au flagrant délit. Il est inséré dans le dernier ouvrage que s'attribue Diana Vaughan, le 33^e *Crispi*, à la fois compilation, roman et pamphlet, où les coups de théâtre à grand effet, comme l'empoisonnement de Crispi par Mazzini, coudoient d'impudentes calomnies, même contre le Sacré-Collège. Car on y affirme (p. 268) — toujours sans preuves — que certain cardinal, nommé en toutes lettres, était franc-maçon et représentait les intérêts de la secte au conclave qui a élu Léon XIII. »

Il y a eu un traître dans le « Sacré Collège » des Apôtres dont tous les membres avaient été choisis par Notre-Seigneur lui-même. Peut-on repousser *a priori*, comme une « impudente calomnie », l'assertion qu'un franc-maçon s'est glissé dans le Sacré-Collège des cardinaux ? Evidemment on ne le peut pas, si l'on veut se montrer critique sérieux et impartial, puisque la présence d'un traître au sein du Sacré-Collège est tout à fait dans l'ordre des choses possibles.

Nous dirons même que le diable et la franc-maçonnerie doivent faire tout spécialement des efforts pour pousser quelques-uns des leurs dans la sainte hiérarchie. Sans doute, Dieu peut empêcher ces efforts de réussir ; mais aussi, pour l'accomplissement de Ses desseins insondables, Il peut permettre que Son Eglise subisse cette épreuve. Ce n'est donc pas nécessairement une « impudente calomnie » que de dire qu'il y a eu un franc-maçon parmi les cardinaux. Il faut examiner l'affirmation.

Le Père Portalié déclare que l'accusation portée dans le 33^e *Crispi* est sans preuves, *comme toujours*. Hélas ! « comme toujours »,

le Père Portalié se trompe. Cette assertion est appuyée sur une preuve. La voici. Diana Vaughan dit à la page 268 :

« Cet exemple, de pleine actualité, vient d'être cité à l'appui de ce que j'ai à dire au sujet du conclave d'où est sortie l'élection de Léon XIII. Il est certain, absolument certain que, dans le Sacré-Collège de 1878, il y avait un cardinal franc-maçon. Cela est en toutes lettres dans une correspondance adressée par le F. John Mac-Daniel, de Charleston, alors lieutenant d'Albert Pike, au F. Farleigh, demeurant à Hopkinsville (Kentucky), lequel venait de succéder au F. Thomas Pikett, de Paducah, comme grand-maître de la Grande-Loge du Kentucky, ayant son siège à Louisville. Le F. J. R. Mac-Daniel écrivait ceci, et je reproduis textuellement :

« Le temps n'est pas encore venu où nous aurons un Pape franc-maçon qui renoncera loyalement à la chaire de superstition et proclamera avec nous à Malte que le catholicisme romain a cessé de vivre. Ce temps est éloigné ; mais n'y a-t-il pas lieu de nous réjouir, puisque depuis dix ans déjà un cardinal est des nôtres et nous aide à Rome ?... Oui, en vérité, elle date bien de dix ans l'inscription du F. Furio Cameroni, qui fut appuyé auprès du suprême grand-maître par les FF. de Paraty et de Villanova-Ferrari. Bénissez, comme nous le bénissons ici, ce nom de Furio Cameroni ; il doit nous être cher à tous, car il est pour nous le gage de l'avenir. »

« Cette lettre, qui fut écrite pour traiter, d'une façon générale, la question des conclaves, au point de vue de l'intérêt que la secte y attache, est aux archives de la Grande Loge du Kentucky. Le F. Farleigh l'avait transmise au F. John Todd, grand secrétaire, pour qu'il en donnât lecture au Triangle les Onze-Sept, lequel avait été fondé à Louisville par mon père, comme chacun sait. »

Voilà ce que le P. Portalié appelle affirmer sans preuves !

Diana Vaughan publie ce qui paraît être le texte d'une lettre officielle ; elle déclare que cette lettre est aux archives de la Grande Loge du Kentucky ; elle donne les noms de celui qui l'a écrite, de celui qui l'a reçue et de celui qui l'a lue en Triangle. Si cette lettre est apocryphe, elle s'expose à un démenti. Ce démenti n'est pas venu, que nous sachions.

Pourquoi le Père Portalié, au lieu de dire qu'il n'y a pas de preuve à l'appui de l'assertion de Diana Vaughan, tandis que cette assertion est appuyée sur une preuve apparemment très sérieuse, ne discute-t-il pas cette lettre ? Pourquoi ne montre-t-il pas que cette lettre est l'œuvre d'un faussaire ? Pourquoi laisse-t-il même ignorer aux lecteurs des *Etudes* que Diana Vaughan produit, à l'appui de son affirmation, un document qu'elle prétend authentique ?

Est-ce ainsi que l'on procède quand on veut

faire de la saine critique et arriver à la vérité ?

Maintenant, Diana Vaughan n'affirme pas que le cardinal qui se cachait sous le couvert-nom de Furio Cameroni était le cardinal un Tel. Au contraire, elle dit expressément ceci :

« Qui donc se cachait sous le couvert-nom *Furio Cameroni* ? La recherche est ardue, et l'on ne peut hasarder que des hypothèses. J'ai ma conviction ; ce n'est qu'une appréciation personnelle ; mais je crois de mon devoir de la faire connaître. »

Et elle appuie cette appréciation de considérations qui ne manquent pas de force. Le Père Portalié écarte tout cela d'un trait de plume, et laisse ses lecteurs sous l'impression que Diana Vaughan procède par voie d'affirmations purement gratuites.... tout comme la *Volkszeitung*.

Voici enfin le gros morceau :

« Le document à sensation dans ce volume (le 33^e *Crispi*), c'est la grande prophétie par Bitru en personne, le diable bien connu des lecteurs de Diana Vaughan. Bitru révèle solennellement, au Triangle romain, le *Lotus des Victoires*, que Sophie Walder est son épouse bien-aimée, et que, le 29 septembre 1896, d'elle naîtra une fille qui sera la grand-mère de l'Antéchrist. Si vous êtes assez impie pour douter, voici, photographié sur l'original, le texte dicté en latin par Bitru lui-même ; voici, en caractères d'une fantaisie infernale, sa signature, légalisée en italien par Crispi, Lemmi et autres grands personnages du Triangle. Seule la traduction française est de Diana.

« Tout n'est-il pas prévu contre le scepticisme ? Tout, excepté un petit point : on a oublié d'apprendre au diable Bitru son latin et son italien ; les fautes grossières dont il émaille son style prouvent, avec la dernière évidence, que le texte français n'a pu être calqué sur le latin, mais au contraire a servi de thème au latin et à l'italien. Et ce thème a été fait par un ignorant qui, entre autres perles, oublie la règle *Ludovicus rex* et écrit *me Sophia* ; il traduit naîtra par *oriunda est*, au lieu de *oritura*, et en italien, il ne sait pas même distinguer les articles, et il écrit *gli magi* pour *i magi*. Le plus fort, c'est qu'un des signataires, Augustin Bertani, oublie qu'il est italien, et au lieu d'écrire *Agost. Bertani*, il met en français *Aug. Bertani*. « Il était si troublé devant Bitru ! » répond l'auteur avec désinvolture. »

Le Père Portalié, lui, est tellement aveuglé par le parti pris qu'il n'a pas su lire le document qu'il prétend examiner en critique impartial. Car c'est à un véritable aveuglement, et non point au désir de tromper ses lecteurs, qu'il faut, sans doute, attribuer la falsification de texte qui se trouve dans le passage qu'on vient de lire.

Pour convaincre le diable Bitru d'ignorance, pour multiplier les « fautes grossières » dont il aurait émaillé son style, le

Père Portalié invoque la règle *Ludovicus rex* et déclare qu'on lit *me Sophia*. Or, cela est faux, pour appeler les choses par leur vrai nom.

Voici ce qu'on lit dans le document en question dont le fac-simile est reproduit par la photogravure à la page 317 du 33^e *Crispi* :

« Præpotens ille Sanctusque Bitru adstantibus hic infra scriptis FF. . . necnon unoquoque eorum Mago Electo, pronuntiavit *me, Sophia - Sapho nomine*, à Nostro Divino Magistro..... propriété designatam, etc. »

Voilà ce qu'on lit vraiment dans le document. Dans cette phrase, il n'y a pas plus lieu d'appliquer la règle *Ludovicus rex* que la règle *parum vini Sophia-Sapho nomine* est un ablatif, c'est une phrase incidente, détachée par deux virgules de la phrase principale, et le tout ne pèche nullement contre les règles de la grammaire latine.

Le Père Portalié supprime la première virgule et tronque la phrase incidente !

Comme on le voit, il n'est pas absolument nécessaire d'être en présence de Bitru pour être troublé !

« Le plus fort, dit notre critique, c'est qu'un des signataires oublie qu'il est *italien*, et au lieu d'écrire *Agost.* il met *en français Aug.* »

Voyons si c'est bien cela. A la page 318, Diana Vaughan fait l'observation suivante :

« Et voici qui est étrange : Bertani devait être fort troublé, ce soir-là ; car il s'est inscrit *Auguste*, au lieu d'*Augustin*. Quand je vis le document, je fus fort surprise. En effet, Augustin fait *Agostino* en italien, tandis qu'*Auguste* fait *Augusto* ; et Bertani s'appelle vraiment Augustin, donc *Agostino*. Or, il a écrit *Aug.* abréviation d'*Augusto*. Et c'est bien sa signature, rigoureusement authentique, et très caractéristique elle est, à ne pas s'y méprendre. Où le pauvre homme avait-il donc la tête ? »

Comme on le voit, il ne s'agit nullement d'un homme qui oublie qu'il est italien, puisque l'abréviation *Aug.* est aussi italienne qu'*Agost.* Il y a erreur de nom, mais non point erreur de nationalité !

Et puisque le *faussaire* s'est aperçu de cette erreur, pourquoi ne l'a-t-il pas fait disparaître, tout simplement, au lieu de la signaler à l'attention du public ?

Restent *Oriunda est* et *Gli magi*. Nous croyons que ce sont là, en effet, deux fautes. Mais la théologie nous enseigne-t-elle que les démons doivent nécessairement et toujours respecter les règles de la grammaire ? Nous avons posé la question à un théologien éminent, et il a éclaté de rire. Les diables, nous a-t-il dit, ne sont pas des académiciens et ils peuvent très bien commettre des erreurs de langue, comme ils peuvent tomber dans des erreurs de tous genres.

De plus, il ne faut pas oublier que, selon Diana Vaughan, Bitru n'a fait que *dicter* le document. Celui qui tenait la plume était Luigi Revello, couvre-nom d'un prêtre apostat.

Mais à quoi sert cette discussion sur le *style* de cette étrange pièce ?

Est-ce en épluchant le style d'un document, que les tribunaux en établissent l'authenticité ou le caractère apocryphe ?

Si l'on produit un écrit signé devant un juge, celui-ci se met-il à scruter chaque phrase au point de vue de la grammaire ? et s'il y trouve un certain nombre de *chenilles littéraires*, le rejette-t-il comme l'œuvre d'un faussaire ! Jamais cela ne se fait devant aucun tribunal, soit ecclésiastique, soit civil.

Quand on veut établir l'authenticité ou la non authenticité d'un écrit qui porte une signature, c'est de cette signature qu'on s'occupe. Si la signature est reconnue authentique, la pièce est authentique, quelles que soient les fautes de style qu'on pourrait y trouver.

Voilà comment procèdent les hommes sérieux qui discutent sérieusement la valeur d'un document.

Cette prophétie de Bitru a-t-elle été réellement faite dans le Triangle de Rome ? Le document publié par Diana Vaughan est manifestement la photographie d'un original quelconque. Cet original porte les signatures, également photographiées, d'hommes politiques parfaitement connus : Adriano Lemmi, Francesco Crispi, Ettore Ferrari, Petroni, Bertani, Majocchi, Govi, Campanella, Bovio, Benedetto Cairoli, Domenico Basilari, Castellazzo.

Voilà douze hommes, personnages très réels, qui sont censés avoir signé ce document. Plusieurs d'entre eux sont encore en vie.

Si les signatures sont authentiques, alors le document est authentique, quand même on pourrait y trouver vingt-cinq fautes contre la grammaire.

Si les signatures sont l'œuvre d'un faussaire, alors le document est un faux, quand même il serait rédigé en style digne de Virgile et du Tasse.

Le livre de Diana Vaughan, *le 33^e Crispi*, est devant le public depuis cinq ou six mois. Nous avons un exemplaire de cet ouvrage entre les mains avant notre départ pour l'Europe, au mois d'août. Comment se fait-il, si ces signatures sont l'œuvre d'un faussaire, qu'aucune des victimes n'ait réclamé ? Comment se fait-il que M. Pierret, l'éditeur du livre, n'ait été l'objet d'aucune poursuite ?

Voilà ce qu'il faudrait expliquer ; et le Père Portalié n'en dit pas un mot.

Il doit être assez facile de confronter les fac-similé des douze signatures apposées au bas du document diabolique avec les vérita-

bles signatures de ces douze personnages, même de ceux d'entre eux qui sont morts. Ce travail a-t-il été fait ? Nous ne le croyons pas. Dans tous les cas, le Père Portalié n'en fait nulle mention. Pourtant, c'est un travail de ce genre que ceux qui attaquent l'authenticité de cette pièce devraient entreprendre.

Eplucher le style de ce document, y trouver des fautes qui n'existent pas en réalité, c'est, pour nous servir de l'expression du Père Portalié, un procédé par trop enfantin.

Nous sommes de l'avis de l'écrivain de *l'Ami du Clergé* : les révélations de ces quatre dernières années ne doivent être ni rejetées en bloc ni acceptées en bloc. Il faut les faire passer par le creuset d'une sévère mais saine critique. Et avec l'éminent jurisconsulte de la *Revue catholique des Institutions et du droit*, M. Albert Desplagnes, nous dirons qu'il faut être prudent, mais qu'il ne faut pas nier ce qui est prouvé ni sortir des règles communes relatives à la certitude (1).

Ce ne sont ni les écrits inexacts de MM. Tavernier, Veuillot et Bois, ni les calomnies du *Nouvelliste de Lyon*, ni les affirmations sans preuves de la *Volkszeitung*, ni les appréciations partiales du Père Portalié qu'on peut considérer comme une sainte critique de l'œuvre de Diana Vaughan.

J. P. TARDIVEL.

Une dernière Histoire

Une lettre de Rome, en date du 1^{er} décembre, mande que la dernière histoire sur le compte de Diana Vaughan se formule ainsi : elle a existé, mais elle a été tuée après l'apparition du troisième numéro de ses *Mémoires*; et ses ennemis, pour cacher leur crime, ont continué de publier ses *Mémoires* avec les documents qu'elle a laissés.

C'est mieux que la non-existence; mais ça ne vaut pas la vérité pure et simple.

Il suffit de lire le quatrième numéro des *Mémoires* pour se convaincre que cette histoire

(1) C'est dans la *Revue* du mois d'octobre que M. Desplagnes examine le 33^e *Crispi*. Son opinion de ce livre diffère *toto caelo* de l'opinion qu'exprime le Père Portalié. Il déclare que « cet ouvrage est remarquable et des plus précieux ». Cette opinion de M. Desplagnes a d'autant plus de poids que, dans sa chronique du mois de mai, il avait « mentionné, comme il le rappelle lui-même, le doute où l'on pouvait être de l'existence ou de l'identité de Diana Vaughan ». Et il ajoute : « Elle a démontré par des preuves matérielles irrécusables son existence et la parfaite identité de Diana convertie avec l'ex-palladiste. Je suis heureux de pouvoir le dire en rassurant les personnes qui craignaient une mystification. »

Voilà l'avis d'un ancien magistrat, d'un homme habitué à démêler les affaires embrouillées et à peser les témoignages.

n'a guère de vraisemblance. C'est dans ce numéro que Diana dénonce le meurtre de Luigi Ferrari comme un meurtre maçonnique. Est-il admissible que, pour cacher un meurtre, les francs-maçons s'accusent d'un autre meurtre?

Nous croyons donc que ce bruit, en apparence plus favorable à Diana, est une nouvelle manœuvre des loges pour jeter le trouble et le doute dans les esprits que la négation pure et simple de son existence n'a pu ébranler. Soyons sur nos gardes.

(*La Vérité*, de Québec, 19 décembre, 1896.)

TRIBUNE DES ABONNÉS

Maisons-Alfort, le 15 décembre 1896.

Monsieur le directeur de la *Revue Mensuelle*.

Permettez à un de vos lecteurs de la première heure d'apporter à la Tribune des abonnés de la *Revue Mensuelle* un modeste témoignage confirmant quelques-unes des révélations du *Diable au XIX^e Siècle* qu'une certaine presse attaque avec une ardeur digne d'une meilleure cause. Bien que ces renseignements ne portent que sur des points de détail, ils peuvent contribuer à démontrer l'inanité des arguments, invoqués par quelques journalistes, contre les récits du docteur Bataille et de miss Diana Vaughan.

Dans leur manie de voir des mythes partout, ces messieurs en sont venus à douter systématiquement de tous les personnages dont les ouvrages anti-maçonniques, parus ces temps derniers, parlent sans en publier les actes de naissance. C'est ainsi qu'on a pu lire sous la signature de M. Tavernier ces étonnantes assertions que M. Gaston Méry s'est empressé de reproduire dans son insidieuse brochure intitulée « La Vérité sur Diana Vaughan ».

« Il (le Dr Bataille) médita sa *prétendue* « rencontre avec un *prétendu* Carbuccia qui « *prétendait* avoir vu Lucifer et dont le domicile *naturellement* était tenu secret.

« Carbuccia ne s'était pas initié à lui « seul. Il avait été conduit dans les arrières- « loges par le signor Giambattista Pessina, « qui était *ni plus ni moins* Très Illustre « Souverain, Grand Commandeur et Grand « Maître Général, Grand Hiérophante du Sou- « verain Sanctuaire de l'Antique et primitif « rite oriental de Memphis et Misraïm et qui « exerçait le métier peu banal de marchand « de diplômes *archi-maçonniques*.

« Donc, Bataille a un témoin qui s'appelle « Carbuccia. Celui-là *se cache bien entendu*, « mais il offre un répondant nommé Pessina « et qui tient boutique. Où se trouvait-elle

« sa boutique ? Nous le savons : à Naples, dans les environs du numéro 25 de la strada San-Biagio de Librac. Mais s'il avait déménagé ? car enfin cet événement arrive quelquefois sans que Lucifer s'en mêle. Alors il ne resterait d'autre ressource que de s'aboucher avec Carbuccia dont la résidence, il est vrai, reste inconnue. »

On remarquera la perfidie des insinuations du rédacteur de l'*Univers*. Il nie l'existence du F. Carbuccia et voudrait faire croire que le F. Pessina n'a jamais existé. Partant de là, personne n'a introduit le Dr Hacks dans les arrière-loges misraïmites et lucifériennes, et par conséquent ses révélations sur les Triangles du Palladium R. N. sont de pures inventions.

Lors de la publication des premiers fascicules du *Diable au XIX^e Siècle*, je résolus de vérifier la valeur des garanties que l'auteur apportait à l'appui de ses récits. Je voulais savoir si réellement un G. B. Pessina présidait à Naples un Souverain Sanctuaire du Rite de Memphis. Dans ce but, me basant uniquement sur les renseignements parus dans le *Diable au XIX^e Siècle* (dont je voulais juger de l'authenticité, d'après l'effet produit sur le sublime Hiérophante), j'usai d'un stratagème analogue à celui employé par le docteur. Me donnant pour un Rose-Croix écossais, désirant s'affilier au Rite Oriental, j'écrivis au F. Pessina à l'adresse indiquée dans le *Diable au XIX^e Siècle*, tome 1^{er}, page 474, c'est-à-dire : vico dei Carbonari, n° 44, à Forcella (faubourg de Naples). Quelques jours après, je recevais de l'ami de Bessabuc une lettre ainsi conçue :

(L'en-tête, dorée, représente l'aigle éployé bicéphale des hauts grades de la Franc-Maçonnerie, tenant dans ses serres un glaive auquel est suspendue une banderolle sur laquelle on lit la fameuse devise : *Deus meumque jus*. Ledit aigle est surmonté d'un triangle renversé flamboyant renfermant un œil ouvert ; une banderolle étoilée couronne le tout.)

N° 3634

Secret. Gen.

6

Vallée du Sebeto, 30 juin 1893, E. V.

Sage Fr. Edouard Pirmez 48.

Charenton

Le T. P. Souv. Gr. Maître, a reçu votre col. incidée (*sic*) à la date du 24 de ce mois, et il en a attentivement lit (*sic*) son contenu. Il me charge vous communiquer qu'il ne serait pas aliéné (?) de vous conférer un degré de lumière de notre Vénéré Rite qui équivale à ce que vous possédez dans l'E. et A. avec les formes et les prescriptions de la Loi qui guide notre Famille ; mais il désirerait quelque réponse indispensable pour décider.

4^{er}. Puisque cette Supr. Puiss. du Rite se

trouve en officielle et fraternelle relation avec celle de France, résident à Paris et présidée par le T. J. et T. P. F. Jules Osselin, il faut savoir les raisons qui pas vous ont fait diriger à lui et non pas au Chef du Rite de cette nation. Et ça pour n'hurter pas, ou prendre les droits du Supr. Corps de la France.

2^{me}. Dans la demande d'augmentation de lumière, ou d'affiliation à notre Rite est nécessaire unir non pas la copie du Bref du degré que se possède, mais l'original proprement sur lequel est indispensable y mettre le viste ; ensuite de ça on peut relacher (?) notre diplôme.

3^{me}. Et obtenir le degré de Souv. Prince Rose-Croix 18^{me} de notre Rite, comme relèverez de la Gr. Constitution que je vous expédie unis à cette, est nécessaire unir à la demande la taxe d'affiliation et nulle oste en fcs 15, de plus fcs 3 pour le Diplôme, à second les prescriptions du Statut. Pour chaque degré supérieur au 18^{me} puis il doit s'adjoindre fcs 5, du 19^{me} au 25^{me}.

Complaisez-vous faire ça que j'ai eu l'honneur de vous participer et sera provedu, à second le cas (???) vous conférant possiblement ce degré que sera jugé convenable à votre position âge et mérite.

Acceptez mon fraternel salut pour les points du Triangle et croyez-moi toujours.

Le Gr. Secrétaire G. n.

(Signé) :

Lucien PICCINI 33.90.
96.

Adresse profane :

Comm^r J. B. PESSINA,
Via Antonio Villari, 68
già Tagliaferri,
Naples.

Cette lettre, dont le charabia rappelle le style de l'épître adressée à MM. Delhomme et Brignet par le même Pessina, le 27 décembre 1892, prouve péremptoirement :

1^o Que le Fr. Pessina n'est pas un personnage fictif inventé par le Dr Bataille.

2^o Qu'il porte réellement dans la F. M. les titres énumérés dans le *Diable au XIX^e Siècle*.

3^o Qu'il est le chef universel du Rite de Memphis, puisqu'il peut en certain cas accorder des Brefs maçonniques à des FF. habitant hors d'Italie, c'est-à-dire hors de la juridiction ordinaire du Supr. Cons. misraïmite de Naples.

4^o Qu'il est loin de négliger les métaux comme l'affirme avec raison le Dr Bataille.

5^o Que les documents maçonniques publiés dans le *Diable au XIX^e Siècle* sont authentiques, puisque un grand maître investi du 96^{me} degré (saluez) les considère comme tels.

6^o Que tous les Grands Secrétaires des Suprêmes Conseils des deux mondes sont en même temps palladistes (ainsi que l'affirme entre autres miss Vaughan). Le signataire de

la lettre ci-dessus reproduite fait suivre sa signature des trois points lucifériens, la pointe en bas (···).

Voilà ce qu'auraient découvert MM. Tavernier et consorts si, au lieu de nier sottement au hasard, ils avaient pris la peine de se renseigner. Le lecteur de la « Vérité sur Diana Vaughan » eût trouvé dans ce cas beaucoup moins de contresens et de contradictions dans ce pathos qui est incontestablement le chef-d'œuvre du genre.

Agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma haute considération.

EDOUARD PIRMEZ,
74, route de Créteil,
Maisons-Alfort.

LE SURNATUREL

ET LE RELÈVEMENT DE LA FRANCE

La question du Surnaturel est devenue de nos jours la question suprême, tant à cause des préoccupations dont elle est l'objet de la part d'une foule d'esprits mal assis dans leur foi, que des attaques sans nombre des prétendus savants qui voudraient en déraciner la notion dans les âmes, pour lui substituer les chimères d'une science vaine et impie. Ce n'est donc pas sans raison que les apologistes de la religion s'appliquent tout particulièrement à sauver du naufrage des croyances ce dogme fondamental du Christianisme, en opposant aux fallacieuses théories du *Naturalisme* la pure doctrine révélée au monde par le Christ et son Eglise.

Mais, ce qu'on n'avait pas jusqu'ici démontré d'une façon assez positive, c'est la puissante influence que peut avoir la foi au surnaturel, pour ranimer et entretenir la vie, l'âme d'une nation, telle que la France, pour la sauver de toutes les causes d'amoindrissement et de décadence qui germent dans son sein. C'est cette démonstration que vient de faire, avec une rare éloquence, l'auteur des pages que l'on va lire. Les extraits du Rapport du R. P. Edmond Bouvy, qui suivent, suffiront pour faire connaître les points essentiels de sa thèse, et en même temps donner une idée de la pensée vraiment patriotique qui la lui a inspirée.

RAPPORT

Présenté au Congrès national de Reims, le 21 octobre 1896, par le R. P. EDMOND BOUVY, des Augustins de l'Assomption.

MESSIEURS,

Les quelques pensées que je viens exprimer devant vous ne sont pas des idées nouvelles. Depuis vingt-cinq ans, les catholiques de France, dans les réunions et les Congrès, ont étudié ce grand sujet de la puissance du Surnaturel pour le relèvement de la patrie. Les prêtres les plus éminents, les orateurs sacrés, les évêques, ont parlé tour à tour; les Souverains Pontifes Pie IX et Léon XIII ont adressé à la

très noble nation des Français les solennels avis de leur auguste paternité. Enfin, si l'on considère de bonne foi l'histoire de ce dernier quart de siècle, on doit reconnaître que Dieu lui-même a fait entendre, par la série des événements, tantôt consolants et tantôt douloureux, ses intentions, ses volontés, ses desseins sur notre France.

Cette voix de Dieu et toutes ces voix qui parlent au nom de Dieu, nous donnent les mêmes solutions du problème de notre avenir, et ce sont ces réponses venues de toutes parts, de la terre et du ciel, que je vous apporte, Messieurs, après les avoir recueillies, pour ainsi dire, sur les lèvres de l'Eglise et dans le Cœur miséricordieux du Sauveur.

Précisons les termes dont nous devons nous servir; et, d'abord, qu'entendons-nous par la France et par le relèvement de la France?

La France qui est notre France, la France que nous aimons d'un grand et saint amour, c'est la France chrétienne et catholique, la France, fille aînée de l'Eglise, baptisée à Reims et consacrée pour accomplir les gestes de Dieu dans la suite des siècles. Cette France-là, c'est la France vraie et il n'y en a pas d'autre qui mérite ce noble nom.

Or, ce fut la tristesse, le deuil inconsolable de la génération présente, de trouver cette France meurtrie et mutilée par la guerre et surtout blessée au cœur par les secles parricides qui ont juré sa perte, et qui veulent lui substituer une autre France sans foi, sans baptême, sans Christ et sans Dieu.

C'est pourquoi, nous autres catholiques, nous avons juré à notre tour devant les saints autels et nous jurons encore de parler, de travailler, de souffrir, de mourir, s'il le faut, pour relever la France.

Il existe des moyens humains, nous le savons, et nous n'avons pas attendu vingt-cinq ans pour les prendre. Nous avons donné à la patrie de l'or, du travail et du sang. Nous en avons donné autant et plus que les autres, nous en donnerons encore, nous en donnerons toujours, c'est tout ce que peuvent les hommes, et la question redoutable se pose sous cette forme précise :

L'or, le travail, le sang, tous ces moyens humains sont-ils en juste proportion avec le but à atteindre et l'œuvre à accomplir?

Relever la France, Messieurs, ce n'est pas seulement lui rendre sa gloire, l'honneur de son drapeau, ses provinces perdues, le prestige de ses armes et de son nom. Relever la France de cette manière serait déjà une grande œuvre, une œuvre si belle et si merveilleuse, que tous les moyens humains, l'or accumulé, l'infatigable travail, des flots de sang répandus

n'y pourraient suffire, si Dieu n'y mettait sa main toute-puissante.

Mais relever la France, c'est la convertir, c'est lui rendre la foi de son baptême, c'est arracher de son sein le poison qui dévore sa vie, c'est renouveler en elle les mœurs et les habitudes chrétiennes, c'est réveiller dans son cœur le désintéressement, l'héroïsme, l'amour des grandes choses, c'est la ramener à l'Eglise, sa mère ; c'est la replacer, joyeuse et rajeunie, dans la lumière de Dieu.

Pour cette œuvre de résurrection, l'homme ne peut rien, et tous ses efforts resteront stériles si Dieu n'intervient pas.

Mais Dieu intervient, Messieurs, et, lorsqu'il s'agit de la France, il fait plus qu'intervenir par sa Providence ordinaire. Nous n'avons pas seulement pour nous ce secours divin dont parle le proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera, » nous avons une coopération plus sublime et plus féconde. Toutes les ressources, toutes les richesses, toutes les énergies mystérieuses du monde surnaturel nous sont offertes.

Etudions ensemble ces moyens divins mis à la disposition de notre faiblesse, et qui, seuls, sont en exacte proportion avec cette œuvre vraiment divine du relèvement de la France.

..

Dans l'acception commune du mot, le *Surnaturel* consiste en une manifestation de vie, en un déploiement de force physique, intellectuelle ou morale au-dessus de la nature humaine.

Cette notion du Surnaturel n'est pas complètement exacte, et il importe, aujourd'hui plus que jamais, de discerner le Surnaturel véritable de toute contrefaçon étrangère ; car les contrefaçons abondent : fictions et mensonges, évocations et révélations des esprits, prédictions audacieuses, superstitions de toute sorte, les unes puériles, les autres infâmes, transformations multiples des anges de ténèbres en anges de lumière. Jamais l'homme n'a tant éprouvé le besoin du Surnaturel, et jamais l'enfer, depuis la chute du paganisme, ne s'est montré aussi habile dans ses parodies sacrilèges des interventions divines. *Il faut donc que les croyants se gardent d'être crédules, qu'ils s'affermissent tous les jours davantage dans la foi et dans la doctrine, qu'ils évitent les curiosités indiscrettes, les enthousiasmes imprudents, et qu'ils aient bien du Surnaturel l'idée qu'en a l'Eglise.*

Le Surnaturel ne dépasse pas seulement la nature humaine, mais toute nature créée.

Selon la théologie, le Surnaturel absolu et transcendant n'est autre que l'essence même de Dieu ; et dans les créatures, le Surnaturel suppose une véritable participation de la nature

divine, participation qui trouve sa perfection et sa consommation suprême dans la vision glorieuse, mais qui se révèle ici-bas sous les formes variées de la grâce.

Saint Thomas, expliquant la doctrine de saint Paul, distingue deux sortes de grâces : il y a d'abord les grâces qui justifient, qui sanctifient les âmes, qui les rendent agréables à Dieu, comme la grâce de la foi, les vertus infuses, les dons du Saint-Esprit, les caractères sacramentels. Il y a ensuite des grâces plus apparentes, où la puissance divine se trahit davantage aux yeux des hommes, et qui ont pour objet, non pas le profit spirituel d'une âme déterminée, mais le bien commun de la société chrétienne. Cette distinction convient au Surnaturel comme elle convient à la grâce.

Le Surnaturel dans les âmes constitue leur vie unie à la vie de Jésus-Christ. Cette vie, à la fois humaine et divine, est plus ou moins intense au dedans, plus ou moins active au dehors, plus ou moins efficace, rayonnante, fructueuse pour l'utilité des autres. Mais partout où cette vie se manifeste, c'est Dieu qui intervient. Une famille, une cité, un peuple où il reste une âme en état de grâce subit nécessairement, quelquefois sans le savoir et sans le vouloir, la double influence d'une divine lumière et d'une divine chaleur.

La seconde forme du Surnaturel frappe davantage les yeux des multitudes. Elle consiste dans un fait, dans un événement extraordinaire qui s'impose à l'attention : une apparition de la Vierge, une révélation, une prophétie, une guérison subite, et, pour employer le mot le plus général, un miracle. A cette seconde forme de Surnaturel, on peut rapporter certaines missions extraordinaires données par Dieu à des personnages qu'il suscite pour l'accomplissement de ses desseins. Princes, hommes d'Etat, évêques, guerriers, docteurs, simples filles des champs, sont quelquefois saisis par l'Esprit d'en haut. L'histoire les admire, mais l'histoire n'aperçoit pas toujours les causes secrètes de leur grandeur. C'est Dieu qui fait les conquérants, disait Bossuet, c'est Dieu aussi qui fait toutes les grandes âmes, qui leur envoie les décisions rapides et sûres, les intuitions soudaines, les éclairs du génie.

..

Dans le transept de la basilique de Saint Remy, vous avez pu remarquer un bas-relief du moyen âge qui représente les trois grands baptêmes historiques : au milieu, le baptême du Christ : à droite et à gauche, les baptêmes mémorables de Constantin et de Clovis.

Il y a là toute une synthèse de l'histoire.

Le baptême de Jésus par Jean le Précurseur

est l'inauguration de l'Évangile, le point de départ des siècles chrétiens.

Le baptême de Constantin représente la conversion du vieux monde. Rome païenne avait longtemps lutté contre l'Eglise. Enivrée du sang des martyrs, elle semblait condamnée comme Babylone. Saint Jean en avait vu la chute, mais l'Eglise en a relevé les ruines; l'empire romain, battu en brèche sur toutes ses frontières par les invasions barbares, reprit de nouvelles forces dans le baptistère de son empereur, et, devenu chrétien, il retrouva ses jours de gloire : il resta debout pendant onze siècles entre l'Europe et l'Asie, et, maintenant encore, malgré les tristesses du schisme et les humiliations ineffables de la conquête musulmane, la grande ombre de Constantin plane toujours sur les rives du Bosphore et sur les coupoles de Sainte-Sophie pour réclamer le retour de la Croix et préparer à l'Orient chrétien un nouvel avenir. Telle fut l'énergie, la puissance, l'efficacité du baptême sur un vieil empire expirant.

Au contraire, Clovis est le chef d'un peuple ou plutôt d'une peuplade jeune et robuste, sans culture, sans histoire, sans autre loi que le droit du plus fort. Comme Constantin, le Surnaturel le saisit sur un champ de bataille. Victorieux par miracle, il invoque le Dieu de Clotilde, il est catéchisé par saint Waast, baptisé par saint Remy. Il n'est pas seul : ses compagnons d'armes, ses leudes fidèles deviennent chrétiens avec lui.

Ce n'est pas seulement un prince, c'est un peuple qui sort du baptistère, tout rayonnant du saint chrême, et qui prend fièrement sa place au premier rang des peuples pour l'inauguration d'un monde nouveau.

Dans ces origines de la France, tout est surnaturel : les longues prières de Clotilde, la victoire de Tolbiac, le cortège de Saints qui se forme autour du Roi catéchumène, les miracles que la tradition rapporte aux fêtes baptismales, tout témoigne des intentions divines; et, pendant les longs siècles de son histoire, ce caractère de peuple baptisé n'a pas été effacé de son front. Ses premières lois commencent par ce cri qui ressemble au refrain d'un cantique : *Vive le Christ qui aime les Francs !* Les Papes de Rome adoptent la France au nom du Seigneur et lui donnent les glorieux noms de *nation très chrétienne* et de *filles aînée de l'Eglise*. Les rois de France sont sacrés comme les pontifes ; leur majesté n'est pas une majesté profane. Lorsque Charlemagne reçoit des mains de Léon III la couronne impériale, cet empire rétabli, qui s'appelle à bon droit l'empire des Francs, reçoit aussi le nom de Saint-Empire. Le sol même de la France est sanctifié de toutes parts.

On en voit surgir les monastères, les abbayes, les cathédrales, les basiliques : c'est la moisson de Dieu. Les croisades surtout sont les gestes de Dieu par les Francs. Que dire du miracle de Jeanne la Pucelle ? Jamais le peuple n'a été sauvé par de plus éclatants prodiges.

Ainsi, par sa vocation et son histoire comme par son baptême, *la France appartient vraiment au monde de la grâce. Elle est née du Surnaturel, elle en a vécu ; dans l'avenir comme dans le passé, le Surnaturel demeure la condition de sa vie.*

C'est, en effet, de l'avenir qu'il faut nous occuper surtout, Messieurs. Comment pourrions-nous appliquer à l'âme de la France, dans toute leur intensité, les influences surnaturelles que la miséricorde divine lui réserve encore ?

Il faut prier pour la France : on a compris ce devoir à l'heure de nos désastres.

Dans les années qui précédèrent l'année terrible, la patrie semblait florissante, la victoire s'était montrée fidèle à nos drapeaux ; le commerce, l'industrie étaient prospères, Paris devenait de plus en plus la brillante capitale du monde civilisé.

On priait sans doute, car la prière n'est jamais absente des lèvres catholiques. On priait pour la France avec des intentions vagues et indécises, pour le maintien de ce qui existait plutôt que pour le relèvement religieux et moral du pays, pour conjurer je ne sais quels périls dont on n'entrevoyait qu'obscurément la gravité et l'imminence.

Un petit nombre d'esprits clairvoyants, quelques évêques surtout, véritables sentinelles d'Israël, faisaient entendre le cri d'alarme ; mais le peuple, fasciné par un luxe menteur, par le prestige d'un grand nom, se représentait toujours nos armées comme invincibles et la France comme l'arbitre du monde.

La défaite nous frappa comme un coup de foudre, mais en même temps tout l'horizon fut illuminé.

On s'aperçut que le danger était partout, au dedans comme au dehors, au centre et au cœur même de la France, autant et plus encore que sur les frontières. Après les tristesses de la guerre étrangère, on dut subir les horreurs de la guerre civile. La France était meurtrie, mutilée, divisée contre elle-même et baignée dans son sang.

Alors commencèrent les saintes initiatives ; alors furent annoncées, décrétées des prières publiques ; les évêques élevèrent la voix, les fidèles remplirent les églises, et des supplications, comme on n'en avait jamais entendues, montèrent vers le ciel. Après l'invasion funeste, dévastatrice, *le surnaturel, à son tour,*

envahissait la France, du Nord au Midi, des Alpes aux Pyrénées.

Sans doute, l'œuvre du salut ne s'accomplit pas en un jour, mais on continua de prier sans jamais poser d'*ultimatum* à la bonté divine.

Qui racontera les magnifiques expansions de la prière en France depuis vingt-cinq ans ? qui chantera le poème de la prière nationale ? Ce n'est plus seulement un cantique, c'est une épopée, car la prière en France a eu ses combats à soutenir, et, grâce à Dieu, ses combats ont été des triomphes.

Désormais le respect humain est vaincu. Le Français, digne fils des anciens preux, ose maintenant plier le genou devant les autels, chanter le symbole de sa foi, porter sa bannière ou son flambeau dans les cérémonies sacrées. On le verra même prosterné, les bras en croix, comme un autre Christ, pour réclamer avec plus de force le secours divin.

Et comment ne serait-elle pas vaillante, notre prière française ? N'est-ce pas la Vierge forte comme une armée rangée en bataille qui a donné le signal de cette croisade suppliante ? Lorsqu'elle apparaissait à la naïve bergère des Pyrénées, ne tenait-elle pas en main le Rosaire, et, par un geste silencieux, n'a-t-elle pas invité la France à prier avec elle ? L'incomparable *Orante* des catacombes veut conduire elle-même le chœur sacré de nos prières publiques, et les multitudes s'ébranlent pour répondre et s'unir au Rosaire de la Vierge.

Cette prière de Lourdes est devenue comme la prière idéale de la patrie. Car ce n'est pas la prière d'une âme, c'est la prière d'un peuple. Elle ne remplace pas l'oraison tranquille et recueillie des sanctuaires, mais elle prend, dans ses supplications ardentes, dans ses clameurs sublimes, un accent surnaturel tellement pénétrant qu'on en frémit d'émotion chaque fois que, même de loin, on en évoque le souvenir.

Nous continuerons de prier pour la France avec la Vierge du Rosaire. Nous prierons dans nos églises, nous prierons dans les processions et les pèlerinages, nous réclamerons et nous prendrons toutes les saintes libertés de la prière publique, nous ferons de la ligue de l'*Ave Maria* une vraie ligue populaire ; nous accumulerons triduum, neuvaines, adorations du jour et de la nuit. Nous prierons Dieu qui est le Dieu de la France, le Christ qui aime les Francs, le Cœur du Christ qui veut orner, ennoblir, consacrer les étendards, les drapeaux, les pavillons de la France. Nous prierons la Vierge, Reine de la France, nous prierons aussi tous les Saints de France.

On a déjà cité ces deux thèses historiques du grand cardinal Baronius. La première résume le passé : « L'empire des Francs s'est affermi

et dilaté par le culte des Saints. » La seconde regarde l'avenir : « L'empire des Francs durera, vivra aussi longtemps que ses fondements resteront posés sur le culte des Saints. »

L'Histoire prophétise à sa manière, Messieurs, lorsqu'elle est vraiment l'Histoire. Comme elle connaît les causes, elle devine les effets ; comme elle a scruté et pénétré les caractères et les tempéraments des peuples, elle voit leurs besoins, leurs forces intimes et aussi les endroits faibles ou vulnérables de leur puissant organisme. Si Baronius a bien vu, n'avons-nous pas à reconnaître en tremblant que la France s'est trop désintéressée de ses Saints, du culte de leurs reliques, de la religion de leurs tombeaux et du souvenir même de leur nom ? Nous sommes les enfants des Saints : Apôtres des Gaules, fondateurs des Eglises, Martyrs, Pontifes, Docteurs, Prêtres et Moines, Confesseurs et Vierges, Serviteurs et Servantes de Dieu de toutes classes sociales, depuis nos rois et nos reines, jusques à nos ouvriers et nos bergères ; glorieuse litanie qu'un Père de l'Oratoire, aujourd'hui cardinal évêque d'Autun, composait, il y a vingt-cinq ans, au milieu de nos jours de deuil.

Pourquoi n'avons-nous pas, comme d'autres peuples, nos patrons et nos patronnes, saint Michel, saint Martin, saint Remy, sainte Geneviève, saint Bernard, célébrés avec un rite supérieur dans la France entière ? Notre patronne incomparable, la Vierge Immaculée en serait-elle jalouse ? Pourquoi la fête de saint Rémy passe-t-elle inaperçue dans la plupart de nos diocèses ? Comment sainte Clotilde n'a-t-elle obtenu, jusque'à présent, qu'un culte local, dans les provinces du Nord ? Comment n'a-t-on pas conservé à saint Louis les honneurs plus solennels qu'on lui rendait autrefois et qui semblent lui convenir plus qu'à tout autre, sur la terre de France, dans toutes les cathédrales élevées parla piété de son siècle ?

Sur la plus grandiose des places publiques de Paris et du monde, on remarque la statue couverte de fleurs de la ville de Strasbourg. La France, même dans ses fêtes profanes, garde ainsi le douloureux souvenir de ses provinces perdues. Serait-ce une moins belle pensée d'envoyer parfois l'hommage de la prière nationale à sainte Odile d'Alsace, à saint Clément, à saint Livard, à sainte Glossinde de Lorraine ?

Enfin, ne pourrait-on pas faire connaître davantage à la France l'histoire de ses Saints ? Pourquoi ne provoquerait-on pas des pèlerinages circulaires qui parcourraient toute une région, avec des prières et des communions à chaque sanctuaire et un panégyrique auprès de chaque tombeau ?

Parlons du sacrifice, Messieurs. Son nom

même en fait une chose divine. Toutes les nations de l'antiquité en ont reconnu la loi : Israël semble n'avoir vécu qu'à force d'holocaustes, et les peuples chrétiens, qui ont enfin trouvé l'Agneau de Dieu, l'unique et éternelle victime, ne vivent plus que de son sang.

Le Sacrifice de la Messe, mémorial du Sacrifice du Calvaire, donne réellement au monde le pain quotidien, et la communion fréquente au corps et au sang du Christ ne fait pas seulement vivre les âmes, mais elle conserve aussi dans les peuples l'abondance, la richesse, l'opulence de la vie.

Il y a un quart de siècle, à une des heures les plus dures et les plus humiliantes de notre histoire, quand la France se voyait réduite à se racheter au poids de l'or, Dieu n'a-t-il pas inspiré à un grand cœur de Français, de soldat, de marin, la pensée sublime de proposer *la rançon de la France par le Sacrifice de la Messe*. C'était bien rentrer dans la tradition de la patrie. La France a grandi au pied de la Croix et à l'ombre des autels; elle y a appris la beauté, le charme du sacrifice, et, maintenant encore, malgré l'affaiblissement des caractères, la France est restée de tous les peuples celui qui achète le plus noblement ses gloires et ses conquêtes, comme il convient, *au prix du sang*.

Et si le sang de ses enfants lui manque, elle a ses prêtres, et elle peut faire peser dans la balance de ses destinées tout le sang de Jésus-Christ.

Mais le premier sacrifice que Dieu réclame d'une nation pécheresse, c'est un cœur contrit et humilié. La France a fait à la justice divine cette oblation nécessaire : dans sa capitale, sur la colline de ses martyrs, elle a élevé une basilique au Cœur Sacré de son Sauveur. C'est elle-même qui en a écrit au fronton la dédicace et qui a gravé sur la pierre le témoignage de sa pénitence : *Gallia penitens*. Cet acte solennel n'a pas été rétracté; il subsiste, et Dieu a voulu que Paris tout entier, s'agitant sur les deux rives de son grand fleuve, aperçût le monument du repentir. Mais il faut que la pénitence soit vraiment dans nos cœurs, il faut que chacun de nous ait vraiment la contrition de toutes nos infidélités nationales, qu'il les confesse à Dieu tout-puissant avec humilité et franchise, et qu'il prenne sa part généreuse dans les œuvres satisfactrices.

L'expiation pour la France ! cette pensée a déjà séduit bien des âmes, et nous avons tant de moyens d'expier ! Les épreuves de la vie, les souffrances du corps, les fatigues du travail, l'aumône surtout, l'aumône large et abondante pour toutes les œuvres sociales, et, avant toutes les œuvres, pour les écoles, l'aumône qui renonce au luxe et même au superflu, l'aumône qui se prive quelque fois du nécessaire,

voilà une expiation doublement féconde, par le bien direct qui en résulte et par la générosité d'âme qui l'inspire.

Un autre sacrifice agréable au Seigneur sera l'obéissance et l'esprit de discipline. L'obéissance est une grande vertu sociale; elle n'est pas moins nécessaire aux nations que la charité et la justice; et l'obéissance la plus douce, après celle que nous rendons à Dieu, n'est-elle pas cette *obéissance filiale au Père commun des âmes et des peuples*? Quel merveilleux moyen d'unité, quelle force invincible pour entreprendre, pour agir, pour combattre et pour vaincre que d'avoir pour Père le représentant de la paternité divine, lorsque ce Père auguste accepte d'être aussi un chef, un guide, un conseiller ! Et quelle joie de le suivre dans un parfait renoncement à tout esprit propre et à tout intérêt du temps ! Cette obéissance, Messieurs, est plus facile que jamais de nos jours, quand nous voyons resplendir en Léon XIII, avec la majesté du pontificat suprême, l'éclat imposant du génie.

L'obéissance au Pape, aux évêques qui parlent au nom de Dieu devient *l'esprit de discipline*, lorsqu'elle descend aux détails de l'action; lorsqu'elle se soumet, sans s'avilir, aux exigences des hommes et des choses; lorsqu'elle sacrifie les petites glorioles personnelles au bien public; lorsqu'elle marche vers son but, ferme, résolue, inébranlable dans son noble désintéressement, sans autre intention que de glorifier Dieu par le relèvement de la France, soldat de Dieu.

Parmi nos trésors surnaturels, il faut compter aussi les *mortifications volontaires*. Il y a du sang répandu pour la France ailleurs que sur les champs de bataille. Dans le secret des cellules monastiques, et dans beaucoup de maisons chrétiennes, la souffrance n'est pas seulement la bienvenue lorsque Dieu l'envoie, elle est l'amie tous les jours invitée, tous les jours recherchée, provoquée, et tous les jours fidèle. La France en profite sans que personne en sache rien.

On va plus loin encore dans l'immolation : *on donne et on livre sa vie*. Souvent Dieu l'accepte et il cueille avec amour les fruits mûrs pour le ciel qui s'offrent à sa main. Et quel souvenir pour le prêtre qui s'est trouvé l'heureux confident de ces oblations ou le témoin plus heureux encore des joies goûtées par ces nobles victimes à l'approche de la mort !

Si le jeune homme, la jeune fille qui veut sauver la France, considère dans la lumière de la foi et la grâce du Saint-Esprit que les œuvres, le dévouement, la charité, la prière, l'oraison auront aussi leur influence salutaire sur la patrie, avant d'offrir leur mort, ils consacrent leur vie, et combien les vocations de

prêtres, de missionnaires, de cénobites, de vierges sont-elles utiles à la France !

S'il nous reste une supériorité parmi les peuples chrétiens, ce n'est plus celle des armes, ce n'est peut-être pas celle de la science, ni même celle de la foi, *ce sont nos grandes, nos sublimes vocations qui font notre primauté.* Aucun peuple ne fournit à l'Eglise, sur tous les rivages des deux mondes, autant d'apôtres et autant de martyrs. Aucun peuple ne compte autant de Carmélites, de filles de la Charité, de Petites-Sœurs des Pauvres, et, vous entendez bien, Messieurs, toutes les variétés de dévouement et d'esprit de sacrifice que je veux rappeler à votre admiration sous ces noms plus connus. Toutes ces Congrégations, auxquelles la France officielle est si peu hospitalière, sont pourtant une force incomparable au dedans, une gloire et une puissance au dehors, et, devant Dieu, une des grandes raisons d'existence de la patrie.

Tous ces moyens de salut sont vraiment surnaturels ; ils viennent de Dieu comme de leur vraie cause efficiente, de sa grâce, de ses inspirations, de ses secours quotidiens, de son aide miséricordieuse et tendre, mais ils viennent aussi des âmes, de leurs initiatives, de leur généreuse liberté. On les a mis en œuvre depuis longtemps et la France s'en est ressentie.

Dieu lui-même est intervenu plus immédiatement encore par le *surnaturel miraculeux*, car, il faut le dire et le proclamer avec reconnaissance et action de grâces, Dieu fait volontiers des miracles pour la France. Il en fait de nos jours d'aussi grands et d'aussi beaux que dans les âges lointains. Demandons-lui d'en faire encore, par le Cœur Sacré de Jésus, par la Vierge, sa Mère, par les Anges et par les Saints.

Demandons-lui des miracles, non seulement dans le monde physique, mais plus encore dans le monde moral et intellectuel. Demandons-lui de toucher les cœurs et d'éclairer les esprits ; qu'il donne à la France l'intelligence de sa destinée ; qu'il lui ouvre les beaux horizons d'une politique digne d'elle ; qu'il lui montre ce qu'elle pourrait être dans le monde, au Nord et au Midi, à l'Orient et à l'Occident, sur la terre et sur les mers, si elle redevenait la fille aînée de l'Eglise et le sergent de Dieu. *Qu'il lui donne des Saints d'abord, puis quelques grands hommes* dont le génie s'impose, des diplomates clairvoyants, des hommes d'Etat et des hommes de guerre ; que ces hommes regardent et qu'ils voient : ce sera surtout en étudiant l'Eglise qu'ils comprendront la France.

Il y a quelques années, dans un Congrès qui n'était pas comme celui-ci un Congrès

national, un légat du Saint-Siège disait à Jérusalem et près du Cénacle, en s'adressant à l'Orient chrétien : « Je vous apporte le cœur de Léon XIII. » L'Orient entendit, il en tressaille encore, mais la voix qui faisait entendre ce message sacré était la voix de la France ; l'accent à la fois doux et fort était l'accent de la France ; et l'Orient qui se souvient toujours des vieux croisés, l'Orient ne s'y trompait pas. Il savait, il sentait, il disait que sous cette pourpre romaine, avec le cœur d'un grand Pape battait aussi le cœur de la France. C'est ainsi que l'action de l'Eglise et du Chef de l'Eglise, chaque fois que la France est appelée à lui prêter son concours, sa parole et son cœur, contribue par la volonté de Dieu et la logique de l'histoire à l'honneur et au prestige de la France.

En ce XIV^e centenaire du baptême de Clovis, je dirai encore, et ce sera mon dernier mot, que le nombre quatorzième est un nombre joyeux, le nombre des fêtes pascales. Il contient dans ses deux septénaires comme une double promesse de perfection et de plénitude, et, si nous interrogeons nos annales, cette prophétie du nombre symbolique s'est réalisée une première fois : lorsque la France chrétienne eut vécu sept cents ans, elle vit se lever l'aurore de son xiii^e siècle, le plus beau de son histoire. Elle achève aujourd'hui son deuxième septénaire, agenouillée près du baptistère de Saint Rémy. Prions pour que Dieu la regarde avec miséricorde, pour qu'il la convertisse et qu'elle vive, pour qu'il renouvelle avec le peuple franc son antique alliance, afin que le monde, en voyant s'ouvrir pour elle un siècle nouveau, reconnaisse avec admiration que si la France est de toutes les nations la plus vieille d'âge, elle est aussi, par la grâce du Christ, par la force de son baptême, par les énergies surnaturelles de son génie, la plus riche d'espérances et la plus sûre de son avenir.

Un émule de Schlatter à Paris

Schlatter et les *Healers* (guérisseurs) américains ont fait école dans notre monde parisien.

On peut voir tous les jours, dans la rue Doudeauville, à Montmartre, raconte un rédacteur du *Figaro*, M. Dauzats, une foule de béquillards, rhumatisants, culs-de-jattes, bossus, femmes bréhaignées, gamins rachitiques, vieillards podagres et impotents, tous les souffrants du petit peuple de Paris et de la banlieue, les uns sur leurs pattes, les autres sur leurs béquilles ou leurs pivots, ceux-ci dans des fauteuils à roulettes, ceux-là portés par de solides gars, les enfants dans les bras de leurs mères éplorées, se presser par centaines sous la voûte et dans la cour d'un vaste

immeuble, au fond de laquelle, contre une porte vitrée, un écriteau en tôle peinte dresse un index surmonté de ce seul nom : *Jourdain*.

Tous ces pauvres diables vont demander le redressement, la fécondité, un regain de jeunesse, la santé, le droit à la vie, et chacun apporte une livre de sucre !... Cette livre de sucre, qui ne vaut que onze sous avant de pénétrer dans la boutique à l'enseigne de l'index et au nom de *Jourdain*, sera à la sortie la plus précieuse des panacées qui doit rendre ou donner à chacun ce qu'il désire. Ils auront d'ailleurs tout de suite été soulagés de quelque monnaie, ce qui aura majoré plus ou moins le prix de leur livre de sucre qu'ils emportent clopin-clopant, se traînant, geignant et trébuchant, comme un trésor, serrée contre leur poitrine, avec un rayon de joie sur leurs pauvres figures.

L'auteur de cet article a voulu voir lui-même le merveilleux guérisseur et être témoin de ses opérations spirites. Voici ce qu'il a vu :

Une salle entourée de bancs de bois où peuvent s'asseoir une cinquantaine de patients, et qui sont tous occupés. Au milieu, un poêle qui ronfle, et contre ce poêle deux autres bancs accotés sur lesquels ont été déposés des sacs de sucre apportés par les clients. A cheval sur ces bancs et tournant le dos à la porte, un homme, un vieillard, incliné, étale les morceaux de sucre d'un des sacs entr'ouverts et les tripote l'un après l'autre avec ses doigts en marmottant d'abord des phrases inintelligibles au milieu d'un silence respectueux que ne trouble, avec le ronronnement du vieillard, que le ronflement du poêle.

Ce vieillard, c'est le père Jourdain, le théurgite, le magnétiseur, le spirite : une pauvre vieille, à voix basse, nous explique qu'il fait passer du « fluide » dans sa livre de sucre. Elle va l'envoyer à son petit-fils qui a la fièvre à Madagascar, et son petit-fils sera guéri de la fièvre !... Il vaut peut-être mieux ne pas lui arracher son erreur qui est un espoir en somme. Mais, à ce moment, le père Jourdain nous paraît sinistre. Ce n'est qu'une illusion, car sa tête de prophète aux cheveux rejetés en arrière, à la longue barbe grisonnante, aux rides profondes, à l'œil perçant, est fort belle, elle eût tenté Léonard ou Rembrandt.

Le théurgite évoque la Foi par l'Esprit Lamennais, l'Espérance par l'Esprit sainte Victorine, et la Charité par l'Esprit saint Louis, et il continue à tripoter son sucre avec ferveur.

La décoration des murs de la salle est bizarre : des images saintes, des inscriptions, des certificats, des aphorismes pour toutes les religions, pour toutes les croyances, pour toutes les superstitions, pour tous les goûts. On a affiché bien en vue cet oracle rendu par « l'Esprit de vérité » qui sait prendre ses précautions : « Le doute est un sentiment qui chasse toutes vertus de nous. » Il importe chez le père Jourdain d'avoir la foi, une foi aveugle.

Il y a même des gens qui l'ont gardée après avoir assisté pendant six mois à ses tours de passe-passe et à ses grimaces, car un brave homme dont on a mis sous verre et encadré le certificat assure que « sa fille, soignée par les plus grands

chirurgiens de Paris, à Necker, à l'Enfant-Jésus, sans résultat, a été guérie par le père Jourdain, en six mois, d'une *fraîcheur* à la cheville du pied droit ». Un diplôme de la « Société spirite, sous la présidence d'Allan Kardec » est exposé en face d'un crucifix et d'une statuette de la Vierge. A côté, on a écrit, sous la signature de Lamennais, cet impudent mensonge : « La superstition expire », suivi de cette rime bizarre : « Le véritable aspire. »

En somme, nous ne comptons pas plus d'une demi-douzaine de certificats signés par de braves gens qui presque tous souffraient de « la cheville du pied droit » et que le père Jourdain aurait guéris. Est-ce une spécialité ? Une veuve pourtant affirme avoir été guérie d'une « maladie d'estomac *gastrique* et chronique ». Ce certificat, imprimé le plus récent, porte la date du 15 avril 1894.

Mais le théurgite a fini de tripoter son sucre. C'est le tour des patients. Il les palpe, les masse, les embrasse, les questionne, les rassure, leur remet leur sac de sucre « saturé de fluide » et dans une poignée de main reçoit leur offrande. Combien ? Ce que l'on veut, mais il va de soi, n'est-ce pas ? que la guérison sera d'autant mieux « poussée à distance » par le spirite que l'offrande aura plu davantage aux Esprits Lamennais, saint Louis et sainte Victorine.

M. Jourdain a bien voulu nous raconter comment lui avait été révélé le don qu'il possède de « soulager » les hommes.

Il avait ce don depuis sa naissance, comme son homonyme moliéresque avait celui de faire de la prose, et, comme lui, il ne s'en doutait pas. M. Jourdain était laboureur aux environs de Chelles, en Seine-et-Marne. Cela lui est venu de nuit : comme il se promenait sous les arbres, au clair de la lune, il entendit chanter, non le rossignol, mais « des voix intérieures qui lui conseillaient de suivre les traces de Socrate et de Platon (?), en allant à Paris guérir des malades » ! Comment ? Au moyen d'un « je ne sais quoi » qu'il avait en lui et qui ne se peut définir. Le père Jourdain ne se le fit pas dire deux fois ; il boucla sa valise, vint s'établir à Montmartre, « magnétisa » quelques concierges qui devinrent les hérauts de sa renommée.

M. Jourdain n'opère pas toujours lui-même. Il a un neveu que nous avons vu aussi à l'œuvre, un grand gaillard barbu, qui s'est découvert le don à son tour en voyant pratiquer le vieux théurgite. Celui-là n'a peut-être entendu ni le rossignol, ni les voix intérieures, mais il n'a pas été sourd au tintement des pièces de cent sous.

Au reste, la maison a des succursales où va en ouvrir. Une dame à cabas qui assistait à la dernière séance de théurgie tenue par Jourdain le neveu nous a confié qu'elle avait été tout étonnée, la semaine dernière, de voir l'eau dans laquelle elle lavait ses mains se changer en glycérine. Il faut avouer qu'il y avait de quoi. Elle aussi va mettre à profit sa glycérine pour accomplir à La Villette de beaux miracles, dont le plus clair, comme à Montmartre, sera de faire, avec la crédulité des pauvres hères souffreteux, de très bonne monnaie.

On ne saurait en effet trop mettre le public en garde contre toutes les sortes de charlatanisme qu'on exploite aujourd'hui au nom du merveilleux occulte. Il est difficile de ne pas voir dans cette recrudescence de prétendus prodiges dus à une puissance surnaturelle l'effet de l'influence satanique, essayant d'égarer les esprits inquiets et assoiffés de merveilleux, exploitant à son profit la crédulité des simples, pour les attirer à ses dogmes et à son culte. Les guérisseurs charlatans font, dans leur espèce, ce que font les prétendus savants et psychiques, qui prétendent avoir trouvé le secret de guérir tous les maux dans les vibrations de la substance primordiale, l'éther cosmique ou le Corps Astral, dont la connaissance doit rendre l'homme absolument maître du monde matériel et de son propre corps. Entre ces deux sortes de charlatans, nous ne voyons guère de différence.

Chronique du Merveilleux

La protection du scapulaire

On écrivait dernièrement à la *Croix de Paris* :

En 1870, mon régiment, le 42^e de ligne, était en garnison à Viterbe (Etats-Romains).

Un groupe de jeunes soldats — 20 hommes environ, et j'étais de ce nombre — assistaient deux fois par semaine à des conférences religieuses faites par un prêtre de Viterbe.

La guerre avec la Prusse étant déclarée, au moment de notre départ, ce bon prêtre — il était prélat — nous distribua des scapulaires qui avaient été bénits par le Pape Pie IX, et il nous pria de ne point les quitter, de les porter avec nous partout ; il ajoutait qu'ils nous protégeraient sur le champ de bataille.

Les vœux de ce bon prêtre furent presque réalisés. A part un de nous qui mourut des suites de ses blessures et trois qui furent blessés légèrement, le reste de la petite troupe fut intact.

Et si l'on consulte le nombre des blessés et des morts du 42^e de ligne pendant la guerre de 1870-71, on trouve qu'il y en eut 1600 sur un effectif de 2400 hommes au début de la campagne.

Et en établissant une moyenne, force est bien de reconnaître que la petite troupe qui accepta les scapulaires de Viterbe n'a pas été la plus maltraitée.

G. C.

*Ex-sous-officier au 42^e de ligne,
blessé le 30 novembre 1870 à la bataille de Champigny.*

* *

Intercession de la Bienheureuse Marguerite-Marie

On lit dans le *Pèlerin de Paray-le-Monial* du 1^{er} décembre :

On parle beaucoup en ce moment d'une guérison extraordinaire obtenue par l'intercession de notre Bienheureuse, le 19 octobre dernier, au propre jour de sa fête dans le sanctuaire du Rosaire, à Pompéi (Italie).

Il ne nous appartient pas d'apprécier le caractère surnaturel de ce fait. Nous devons seulement le relater très brièvement, car il a produit en Italie et à Rome même, une très grande impression. Il s'agit d'une jeune religieuse nommée Ersilia Cella et faisant partie de l'Institut de Sainte-Dorothee, à Rome. A la suite d'une synovite tuberculeuse, ses deux genoux étaient ankylosés. On la conduisit à Pompéi, aux pieds de la célèbre Madone. Là, le 17 octobre, elle entendit la messe célébrée dans le sanctuaire de la sainte Vierge, à l'autel du Sacré-Cœur et y communia. Durant la messe, elle tenait entre ses mains une relique de la Bienheureuse et l'approchait à plusieurs reprises de ses genoux. Cependant, son action de grâces terminée, elle n'avait encore éprouvé aucune amélioration à son état et l'on se résignait à la relever sur ses béquilles pour lui faire regagner la voiture qui devait la ramener à Naples, lorsqu'elle se sentit envahie par un sentiment de foi d'une extraordinaire vivacité et elle s'écria : *Bienheureuse Marguerite, glorifiez-vous dans ce sanctuaire de Pompéi !* Instantanément, elle se sentit guérie, disant à ses compagnes qui la voulaient soutenir : « Laissez-moi, je suis guérie ! » Et on la vit s'agenouiller, se lever, marcher dans le sanctuaire.

Après une neuvaine d'actions de grâces, elle revint à Rome. Il nous reste à faire des vœux pour que cette guérison si extraordinaire à première vue soit reconnue comme miraculeuse par la Sacrée Congrégation.

Les sacrifices humains au Congo

(Lettre d'un missionnaire.)

Les sacrifices humains sont toujours en usage chez les peuplades sauvages, parmi lesquelles nous habitons. Quand je suis arrivé à Liranga, mes voisins de Nyambé, Boutonnou, Bousnidé, Irebou, se permettaient quelquefois le luxe de deux ou trois sacrifices humains par semaine. Cette cérémonie servait de réjouissance publique. Tous les villages d'alentour y prenaient part. On chantait, on dansait, et d'immensesalebasses de vin de palme circulaient dans la foule en délire. Le ou les patients, solidement amarrés, étaient les témoins d'une joie que leur mort devait porter à son comble. Le moment venu, on délie la victime, on la fait asseoir sur un billot peu élevé, les

bras pendant le long du corps, les mains fixées à terre à l'aide de bois fourchus, dont les deux extrémités, profondément enfoncées dans le sol, rendent tout mouvement impossible. Des fourches semblables fixent de même les jambes allongées par devant tandis que le buste est immobilisé par une sorte de palissade qui monte jusqu'aux épaules. Derrière le patient, que tout cet appareil cloue littéralement au sol, à une distance d'environ 2 mètres, est plantée une longue et solide perche dont l'extrémité flexible vient, à l'aide de lianes, prendre la tête de la victime, faisant ressort pour bien tendre le cou. Soudain, la foule se tait, le féticheur a fait son apparition. Dans sa chevelure crépue, plus de deux cents plumes d'oiseaux de différentes couleurs artistement arrangées, lui font une coiffure énorme : deux traits circulaires en blanc entourent les yeux qui acquièrent ainsi un éclat extraordinaire. Sa mise est riche, quoique sommaire, et très décente pour le pays ; sur son front et ses joues se dessinent des lignes rouges qui ressortent très bien sur le fond noir de la peau ; les bras et les jambes nus laissent voir de grandes lignes jaunes et rouges. Il avance à petits pas en dandinant sa crinière de plumes, tenant dans ses mains nerveuses le terrible couteau d'exécution qui fait sauter les têtes d'un seul coup ; il s'arrête et salue le malheureux qu'il doit faire mourir.

Puis, comme pris de délire, il exécute des contorsions qu'aucune plume ne saurait décrire ; il se démène comme un damné ; il bondit comme un damné ; il bondit comme un acrobate, se replie sur lui-même, avance doucement comme un reptile, sans que l'on puisse saisir le mouvement des pieds. La foule applaudit à ces contorsions ; mais dès que le fatal couteau se lève, le silence se rétablit. Il commence alors par un chant rythmé ; c'est le chant de la mort. La foule y répond en répétant ses paroles sur le même air et en frappant des mains en cadence. Toujours gesticulant et chantant, il s'approche plusieurs fois de sa victime qui assiste affolée à ces préparatifs ; il trace avec de la craie blanche une ligne circulaire autour du cou : c'est là qu'il frappera le moment venu. Puis deux fois brandissant son couteau, il vient l'appliquer à la gorge du condamné. Le chant a pris fin ; d'un bond, le féticheur, qui s'était reculé, se trouve près de la victime ; ses traits deviennent hideux ; deux fois encore son bras fend l'air, en un geste l'essai ; puis le couteau s'abat et, d'un seul coup, tranche la tête que la perche, détendue, envoie rouler au loin, pendant que la foule se précipite en hurlant sur le cadavre. C'est fini. Bientôt les sauvages rentrent joyeux dans leurs huttes.

Sans doute, ces sacrifices avec appareil de-

viennent rares, au moins dans la région connue où le blanc peut se montrer ; mais à Ngombi, j'ai vu le billot, les fourches, la perche du supplice. Sans le savoir, j'ai même retardé, par mon arrivée inattendue, plusieurs de ces boucheries humaines. Les noirs, à qui nous ne dissimulons pas notre façon de penser, se cachent de nous ; mais que se passe-t-il dans l'intérieur des terres ? Là même où l'on subit notre influence, le nombre des victimes ne diminue guère probablement ; la manière de tuer a changé, voilà tout. Je sais qu'aujourd'hui on fait mourir à coups de lance les pauvres esclaves que l'on a bâillonnés pour les empêcher de crier.

À Bonga, tout près de Liranga, voici comment l'on opère : on garrotte la victime et on l'étend par terre ; on lui place un fort morceau de bois sur la gorge, et l'exécuteur s'arc-boutant à l'aide de sa lance, appuie ses pieds sur les deux extrémités du bois et étrangle le malheureux. Quand il a cessé de vivre, on l'enterre et l'on passe au suivant.

Si un chef veut aller à la chasse, il réunit ses amis qui doivent l'accompagner ; on boit, on chante ; mais avant de partir, il faut du sang pour le succès de l'expédition. On fait venir un petit esclave de dix à douze ans amarré la veille dans un coin, et on lui coupe prosaïquement la tête, sans cérémonie, avec un mauvais couteau.

Quelquefois, on répand son sang dans l'eau du fleuve, où l'on jette son corps ; puis l'on part confiant dans l'entreprise.

Les enfants, jusqu'à quinze ou seize ans, sont les victimes ordinaires désignées pour toutes ces horreurs, car ils sont les plus faibles, et, en Afrique, la faiblesse est un crime. La force est le seul droit reconnu. Aussi c'est à leur délivrance que je compte employer toutes les forces que le bon Dieu me donnera pendant le peu de temps qu'il me reste à vivre.

A. ALLAIRE,
missionnaire apostolique.

Une Relique de Jeanne d'Arc!

La *Revue Mensuelle* s'intéresse trop à ce qui touche à la sainte héroïne de Domrémy pour laisser passer, sans l'insérer, l'heureuse nouvelle de la découverte de quelques débris arrachés au bûcher sacrilège de Rouen ! Il s'agit d'un vase, où un patriote français, admirateur de la glorieuse martyre, aurait recueilli sur l'emplacement du bûcher quelques fragments du corps de Jeanne, oubliés par ses bourreaux, lorsqu'ils jetèrent à la Seine ce qui restait de ses cendres :

Voici le récit du *Matin* :

Ce dépôt sacré demeura entre ses mains jusqu'à son dernier jour. Il le transmit à ses

enfants et ceux-ci le transmirent aux leurs, non sans que l'un d'eux eût écrit sur le vase ces mots qui durent éveiller durant des générations et des générations, de bien poignantes émotions :

Restes trouvés

sous le bûcher de Jeanne d'Arc

Pucelle d'Orléans

Au xvii^e siècle, le vase, par accident, fut brisé. Les gens qui le possédaient alors en prirent un autre, de verre, en forme d'urne ou, si l'on veut, de bocal. Ils y placèrent les cinq fragments ramassés sur la place du Vieux-Marché, couvrirent l'orifice d'un parchemin sur lequel ils rétablirent l'inscription primitive et scellèrent le tout avec de la cire rouge.

C'est ce vase qu'on vient de retrouver avec son contenu !

Un honorable archéologue d'Orléans, M. l'abbé Cochard, venait de publier, en 1894, une brochure dont la conclusion était textuellement : « Des cendres de Jeanne d'Arc, il ne reste plus rien. » Cette brochure de 74 pages se répandit dans le public, et aussitôt M. Tourlet, pharmacien à Chinon, écrivit à M. Cochard, le 22 février 1894, qu'il possédait des ossements renfermés dans un bocal de vieux verre, qu'un vieux parchemin fermait le bocal, à l'aide d'un fil ancien entourant le col du vase, qu'une cire rouge empêchait toute ouverture et que sur le parchemin on lisait en vieille écriture la même inscription que nous avons reproduite plus haut.

Le premier mouvement de M. Cochard et de ses amis, vous le devinez, fut de croire qu'ils se trouvaient en présence d'une simple mystification, d'un « truquage » analogue à ceux qui avaient permis à tant de marchands de brie-à-brac déjà d'écouler une infinité de crânes de M. de Voltaire..... Néanmoins, comme on a dans le Loiret, plus que partout ailleurs, le culte de Jeanne d'Arc, une Commission fut constituée sous la présidence de l'évêque d'Orléans, et M. Tourlet fut invité à lui soumettre sa relique.

Cette Commission se composait de MM. les D^s Pilate et Arqué, médecins; Causse, pharmacien-chimiste, Laroche et Agnès, grands vicaires; Jarry, Dumuys, Herluison, Cochard et Desnoyers, membres de la Société archéologique de l'Orléanais; Séjourné, secrétaire de l'évêché, et Fouqueteau, ancien magistrat.

On constata tout d'abord que le verre du récipient et l'écriture du parchemin dataient du xvii^e siècle, que la cire, sans nulle fraude possible, avait été appliquée à la même époque, et que, par conséquent, les restes, s'ils avaient été recueillis, authentiques ou non, en 1431, avaient dû être transvasés deux cents ans plus tard, pour une cause quelconque.

On tira dehors un paquet enveloppé d'une vieille toile de pur chanvre remontant au moins au xv^e siècle, bien avant l'invention des cotonnades ou de tous les tissus composés. Cette enveloppe suffisait seule à établir la bonne foi de M. Tourlet et des détenteurs du précieux dépôt sous Louis XIII ou sous Louis XIV.

L'enveloppe contenait trois os et deux morceaux de bois :

1^o Un fragment d'os long appartenant à un petit quadrupède;

2^o Un petit morceau d'os plat de détermination douteuse, mais n'appartenant pas à un squelette humain;

3^o Une portion de côte ayant fait partie d'un corps humain et couverte d'une substance étrangère qui lui est adhérente.

Telle était la conclusion sommaire des médecins de la Commission.

L'expert-chimiste fut alors chargé d'examiner les morceaux de bois ainsi que la matière étrangère recouvrant le débris de côte.

M. Causse fit les analyses nécessaires et voici comment il en rendit compte :

L'os, dit-il, soumis à l'analyse, offre la composition des os humains, et la calcination par le feu lui a fait perdre, avant qu'il fût recueilli, toute trace d'enveloppe osseuse. Il est recouvert par une épaisse couche protectrice d'un noir brillant, à odeur empyreumatique prononcée. La partie de ce baume en contact avec l'os ne contient aucune trace de membrane, ce qui implique que la calcination avait détruit cette enveloppe osseuse avant que le baume vin et recouvrir l'os... Celui-ci a été certainement plongé dans le baume en fusion... Ce baume est un composé dans lequel domine la poix ou l'un de ses dérivés.

Le même chimiste a examiné les morceaux de bois contenus dans le bocal. L'un d'eux offrait un intérêt particulier. Voici comment on nous le décrit :

C'est une succession de rondelles de chêne réunies et agglomérées par une matière noire et brillante, à cassure conchoïdale, ayant la même odeur et la même composition chimique que l'enduit de l'os. Ces rondelles sont en outre retenues les unes sur les autres par une toile grossière et de pur chanvre qui les enveloppe.

Il n'échappera certainement à aucun de nos lecteurs, et il n'a pas échappé à la Commission orléanaise, que cet appareil ressemble singulièrement à une tête de torche, telle qu'on en fabriquait couramment au xv^e siècle et telle que le bourreau dut en employer pour allumer le bûcher de Jeanne.

Voyons maintenant comment la Commission s'explique sur ces différents points.

Tout d'abord elle admet la possibilité que la

côte humaine ait appartenu à la glorieuse suppliciée de 1431.

RAPPORT DE LA COMMISSION

Elle ajoute dans son rapport :

C'est sans doute le soir, quand les agents du cardinal de Winchester avaient fini leur besogne, quand aucun soldat n'était demeuré sur la place, qu'un Rouennais serait venu fouiller rapidement les débris et aurait emporté au plus vite son précieux trésor, ce qui explique bien la présence dans le bocal d'autres objets qu'un ossement humain (celui d'un petit quadrupède) et d'un fragment de bois imprégné de résine; la récolte a dû être faite précipitamment dans la crainte d'être vu par des Anglais ou des Bourguignons; on a ramassé promptement tout ce que le terrain du marché public a fourni, ce qui se rencontrait sous la main; choisir n'était pas possible, car le temps et la lumière manquaient; notre heureux voleur a donc agi rapidement et est parti au plus vite.

Qu'est-il possible de conclure de l'embaumement certain de l'os? C'est qu'il avait été traité avec une sorte de vénération religieuse; on a voulu le conserver sans altération possible, le garantir contre toute influence destructive, le transmettre à ses futurs possesseurs, avec le signe de sa haute importance. Cet embaumement ne se trouve en aucune façon sur les autres ossements, lui seul le possède, et ce caractère de vénération religieuse est d'autant plus décisif que le tissu accompagnant l'os et analysé par M. Causse, est lui-même imprégné de l'odeur empyreumatique dont l'ossement est saturé. Le patriote a donc voulu donner à son trésor toutes les conditions d'honneur et de respect qu'il pouvait lui accorder. Il est même à penser que l'enlèvement a été fait par un homme du peuple, un obscur Rouennais, car l'enveloppe de la côte est d'un tissu grossier; son fil ainsi que sa maille sont épais; un personnage de haute naissance ou de grande situation financière n'eût pas manqué de prendre une étoffe de soie ou toute autre matière précieuse.

N'est-ce pas, Messieurs, avec quelque attention et un drissement que l'on peut reconstituer la scène de ce simple homme du peuple qui, après avoir pleuré pendant le supplice de Jeanne, car le peuple pleurait, disent les historiens de Jeanne, qu'en vient le soir, au péril de sa liberté, de sa vie peut-être, recueillir furtivement les quelques restes de la martyre de la France, puis leur donnant, dans son obscure demeure, un asile assuré, un honneur privilégié, et, suivant lui, une éternité de conservation? Ah! pourquoi son nom nous est-il inconnu? Les noms odieux de Bedford, de Warwick, de Winchester, de Cauchon, Loiseleur, Estivet, ne nous sont que

trop connus; pourquoi le silence s'est-il fait autour de cet homme au cœur intrépide, à l'amour héroïque de la France? Saluons-le, au moins, Messieurs, avec reconnaissance, et s'il a donné à Jeanne d'Arc un autel dans sa pauvre maison, donnons-lui un profond souvenir dans notre cœur français.

Le Matin fait suivre les commentaires du rapporteur d'observations qui ne manquent pas de justesse. Il lui semble difficile d'admettre que l'heureux auteur de cette trouvaille, quel qu'il fût, simple ouvrier ou bourgeois instruit, ait cru nécessaire d'enduire l'ossement retrouvé d'un baume quelconque pour le protéger contre l'action du temps. Il lui semble infiniment plus probable que cette côte, dépouillée par le feu de toute enveloppe corruptible, est tombée dans la poix ou la résine en fusion, provenant soit des torches, soit des boules incendiaires que les bourreaux mêlaient au bois des bûchers pour en assurer et en activer la combustion. C'est ce que semblerait confirmer l'identité des substances relevées sur l'os avec la matière, reliant les unes aux autres les rondelles de bois de la torche.

Un fait, qui milite en faveur de l'authenticité du fragment supposé avoir appartenu au corps de la vierge matyre, c'est que ce même abbé Cochard dont personne ne met la science en doute, après avoir déclaré, comme on l'a vu plus haut, que « rien ne subsiste des cendres de Jeanne d'Arc », déclare à la fin de son rapport « qu'il y a au moins grande probabilité que l'on possède une côte de Jeanne d'Arc, dérobée par un humble citoyen de Rouen, et parvenue jusqu'à nous à travers des vicissitudes inconnues. »

Depuis, d'intéressantes communications sur ce palpitant sujet ont été faites à *La Croix de Paris*; elles sont dues, dit ce journal, à de savants historiens de la Vénérable. Les voici, textuellement extraites :

Mon Très Révérend Père,

J'ai lu, avec un vrai bonheur, l'article de *La Croix* d'hier, intitulé : *Ce qui reste de Jeanne d'Arc*. Depuis plusieurs années, je connais le fait qu'il expose, et, avec le chanoine Cochard, je crois à l'authenticité probable des restes recueillis sous le bûcher de la Pucelle à Rouen.

Je m'étonne pourtant qu'on n'ait pas relevé jusqu'à présent un détail de l'exécution de Jeanne d'Arc, confirmant encore les indices favorables à l'authenticité.

Le cœur de Jeanne d'Arc ayant été trouvé entier et sanglant dans les cendres du bûcher éteint, par deux fois, pour le détruire, on raviva les flammes en jetant sur les débris du soufre et de la poix. Vaines tentatives, le cœur resta entier et fut jeté à la Seine par les Anglais. Mais après cela était-il possible de retrouver un ossement à demi calciné de la Pucelle, sans que le reste vénéré ne se trouvât enduit et recouvert d'une couche résineuse de poix ?

Raison de plus pour espérer qu'un miracle de la Vénérable Jeanne d'Arc viendra donner enfin une preuve irréfutable de l'authenticité de cette précieuse relique.

Daignez agréer, mon Très Révérend Père, l'hommage de mon profond respect et de tout mon dévouement en Jésus et Marie.

HENRI DEBOCT.

A la suite de la Commission orléanaise, l'on suppose que celui qui recueillit la relique — si relique il y a — immédiatement après le supplice, l'aurait enduite d'une composition, dans laquelle entre de la poix ou quelque matière similaire, et enveloppé le tout d'une toile grossière, imbibée de semblable substance. N'y aurait-il pas une explication tout à la fois plus plausible et plus favorable à l'authenticité. Elle semble résulter de ce que le bourreau déclarait à Isambart de la Pierre, et que celui-ci faisait connaître dans les informations ordonnées par Charles VII, en vue de présenter à Rome la demande de la révision du procès de Ronen.

La déposition du religieux Dominicain, qui, avec son confrère, Martin Ladvenu, eut l'honneur d'assister la martyre dans son supplice, est ainsi libellée :

« Il (Isambart) dit et dépose que, incontinent après l'exécution, le bourreau vint à lui et à compagnon, Martin Ladvenu, frappé et ému d'une merveilleuse repentance et terrible contrition, comme tout désespéré, craignant de ne savoir jamais impêtrer pardon et indulgence envers Dieu, de ce qu'il avait fait à cette sainte femme. Et disait et affirmait le bourreau que, nonobstant l'huile, le soufre et le charbon, qu'il avait appliqués contre les entrailles et le cœur de ladite Jeanne, il n'avait pu aucunement consumer ni rendre en cendres les breuilles (les entrailles) ni le cœur. De quoi il était autant étonné comme d'un miracle évident » ; sauf le rajeunissement de l'orthographe, ce sont les termes mêmes du procès-verbal (Quicherat, t. II, page 7.)

N'y a-t-il pas l'explication de l'enduit que l'expert-chimiste a déclaré être de la poix ou l'un de ses dérivés ? La toile grossière n'aurait-elle pas une explication semblable ? On trouve dans certains auteurs que, avant d'être livré aux flammes, le malheureux supplicié était déshabillé et revêtu d'une chemise goudronnée. Ne serait-ce pas un débris de la toile dont fut recouverte la martyre ?

Le bocal renfermant ce qui, d'après l'étiquette, aurait été recueilli sous le bûcher, contient deux osselets non humains, mais décelant un petit quadrupède. Ne seraient-ce pas des ossements de chat ? Il est très vraisemblable qu'on aura jeté un ou plusieurs chats

dans le bûcher. Le chat qui, sous des dehors séduisants, cache tant de perfides méchancetés, symbolise le démon. A tort ou à raison, on attribuait au chat un grand rôle dans le sabbat des sorciers et des sorcières, et l'on a prétendu que le démon y paraissait sous cette forme. Aussi, dans les feux allumés pour les divertissements publics, dans les feux de la Saint-Jean, par exemple, il arrivait souvent qu'on jetait des chats dans le bûcher. La Pucelle a été brûlée comme sorcière, et quelle sorcière ! L'Université de Paris écrivait à Cauchon qu'elle avait perverti le bercaïl très fidèle de presque tout l'Occident. Qu'un chat ait été jeté dans le bûcher comme symbole de *l'ennemi d'enfer*, selon l'expression du temps, dont on la disait possédée, c'est très vraisemblable.

Les rondelles de chêne réunies par une matière noire et brillante pourraient aussi trouver leur explication dans la construction des bûchers.

Des bourrées de sarment ne le formaient pas en totalité. Pour assurer la solidité de la terrible construction et prévenir l'extinction trop rapide du foyer, on intercalait des assises de bois dur et résistant entre les fagots. C'était surtout nécessaire lorsque l'on voulait réduire totalement en cendres les restes du supplicié. C'était le cas pour la vénérable Pucelle. Les Anglais voulaient les annihiler dans la mesure où il est donné à l'homme de faire rentrer dans le néant.

Une côte de la libératrice serait un trésor pour les amis de la sainte fille.

Une seconde expertise par ce que la science compte de plus élevé serait à désirer. Avant que les hypothèses et les explications un peu fantaisistes du *Matin* aient pris possession des esprits, *La Croix* jugera peut-être que celles qui viennent d'être exposées paraissent plus fondées et seraient une induction meilleure en faveur de l'authenticité.

Un ami de La Croix et de ses œuvres.

EN VENTE

chez tous nos dépositaires :

MISS D. VAGHAN & M. MARGIOTTA

DÉFENSE DE L'EX-GRANDE-MAÎTRESSE PALLADISTE

Grande brochure in-octavo de 64 pages. — Prix : 50 centimes

Franco par la poste : 60 centimes.

ÇA ET LA CHEZ LES FRANCS-MAÇONS

Circulaire maçonnique

On envoyait dernièrement à la Croix de Paris la Circulaire suivante :

AU NOM DE LA G. L. DE FRANCE

R. L. E. LA SOLIDARITÉ, N° 321

Or. de Poitiers, le 30 novembre 1896,

V. M. et T. C. C. F. F.,

Un important sinistre vient de frapper, à côté de nous, toute une population ouvrière. L'usine de Ligugé, à quelques kilomètres de Poitiers, vient d'être la proie des flammes. De ce fait, 500 ouvriers se trouvent sans travail, et par conséquent sans pain, à l'entrée d'un hiver qui s'annonce comme très rigoureux. Malgré la générosité du manufacturier atteint par ce fléau, vous devez penser quelles misères ont en perspective ces malheureux ouvriers dépossédés de leur instrument de travail.

Aussi, venons-nous faire appel à votre solidarité pour soulager ces nombreuses infortunes. La R. L. « La Solidarité » n'a jamais manqué à ce devoir. De notre côté, nous comptons sur votre obole, que nous ferons parvenir à qui de droit.

De cette façon, vous aurez fait œuvre d'humanité et œuvre anticléricale. Nous ne voulons pas vous laisser ignorer, en effet, que dans notre cléricalle ville de Poitiers la gent ensoutanée se prépare activement à exploiter ce malheur à son profit.

Dans l'espoir que vous voudrez bien nous venir en aide dans cette lutte contre la fatalité et contre le cléricalisme, nous vous prions d'agréer, T. C. V. et T. C. C. F. F., l'assurance de notre dévouement frat.

Le Vén.,
LEMOINE,
33^e.

Le 1^{er} Surv.,
EYMARD.

Le 2^e Surv.,
MENANTEAU.

Par mandement :

L'Or.,
PAIX,
48^e.

Le Secr.,
BRETET.

Prière d'adresser les métaux au f. Mathias, négociant, rue des Cordeliers, Poitiers

Un cachet bleu triangulaire porte : Grande Loge de France. — La Solidarité O. de Poitiers. — Rite écossais anc. acc.

On le voit, la charité maçonnique (?) n'a qu'un but : entraver et faire calomnier la charité catholique ; en un mot, faire œuvre d'anticléricalisme. Avis aux bons crédules qui, pour jouer pièce aux catholiques, voudront bien desserrer les cordons de leur bourse!

Autre circulaire maçonnique

Voici quelques fragments d'une circulaire adressée par le Conseil de l'Ordre aux Loges de la Seine et de Seine-et-Oise en 1885, à propos des cours gratuits institués au

Grand-Orient, et en vue de l'organisation de cours analogues dans les départements :

« Nous espérons, T. C. F. V., que votre L. voudra bien se souvenir des services rendus par les Cours gratuits du G. O. ; c'est une œuvre par laquelle le monde maçonnique se fait utilement connaître au monde profane. Vous voudrez bien nous aider à conserver, à améliorer et à développer une des créations les plus importantes de la F. Maç. parisienne...

« Nous avons le ferme espoir que ces cours seront maintenus et continués avec tout le prestige qu'ils ont valu, par leurs brillants résultats, à la Maçonnerie, et que, plus tard, nous verrons doubler les cours commerciaux de cours supérieurs qui seront comme une sorte d'université libre, dont la création sera la réponse de la Franc-Maçonnerie à l'institution des universités catholiques. »

Nous n'avons pas besoin de cette déclaration pour savoir que tous les efforts tentés par la Franc-Maçonnerie sur le terrain de l'enseignement public ne tendaient qu'à ruiner l'enseignement catholique ; mais il est bon d'en recueillir l'aveu de la bouche même des chefs de la secte.

L'enseignement religieux devant le Conseil municipal

L'intolérance anti-religieuse des francs-maçons du Conseil municipal révolte jusqu'aux organes du Protestantisme. On lisait dernièrement dans le journal *Le Temps* :

Une Société qui a pour enseigne : « Ni Dieu ni maître ! » a appris que, dans quelques quartiers de Paris, l'enseignement religieux en vue de la Première Communion était donné par le curé soit le mercredi, soit un autre jour où l'école est ouverte. Aussitôt elle a rédigé une virulente protestation qu'elle a fait parvenir au Conseil municipal « contre la violation de la loi scolaire par les ministres du culte ». Le Conseil, à son tour, s'est ému et a voté un ordre du jour pour rappeler les curés au respect de la loi.

Des aveux singuliers ont été faits durant la discussion. Un conseiller municipal a proposé de rayer les enfants qui manquent la classe pour motif d'instruction religieuse, en faisant valoir ce fait, qu'il y a beaucoup d'expectants à la porte de certaines écoles de quartier, lesquels profiteraient volontiers des vacances qui se produiraient. Il est donc constaté une fois de plus et constaté publiquement que les locaux scolaires de la Ville de Paris sont insuffisants et qu'il est matériellement impossible d'y recevoir les enfants.

Que dire et que penser d'un Conseil municipal si ardent à faire respecter la loi scolaire contre les instituteurs religieux de l'enfance, et qui lui-même la viole si ouvertement depuis des années, en négligeant ou en ajournant les constructions de première nécessité que la clause de l'obligation lui impose ? Notons en outre que la plainte en question ne provient pas des parents, mais des agents d'une Société qui se nomme la « Libre Pensée » et qui cherche précisément à faire expier aux parents le tort qu'ils lui font, en faisant donner une instruction religieuse à leurs enfants.

Un procès maçonnique

(Extrait de la *Semaine religieuse* de Grenoble)

On sait que M. Schwérer, franc-maçon 33^e... , notaire à Grenoble, avait intenté un procès à *La Croix* pour diffamation. La cause a été plaidée le 11 août, jeudi dernier, et le tribunal a purement et simplement acquitté *La Croix*, condamnant le F.^r Schwérer à tous les frais. Voici les réflexions que fait à ce sujet le *Salut Public* de Lyon :

« Schwérer se plaignait de ce que *La Croix* l'eût accusé d'être franc-maçon et de s'occuper de luciférianisme. Il ne niait pas sa qualité de haut-maçon. Seulement il disait à *La Croix* : « Pour vous, un franc-maçon est un voleur, un malfaiteur, un débauché, que sais-je ? Donc, en disant que je suis un franc-maçon et un luciférien, vous dites, par le fait même, que je suis un voleur et un malfaiteur, etc. »

« Et, s'appuyant sur ce raisonnement, Schwérer demandait à *La Croix* la bagatelle de 10.000 francs de dommages-intérêts.

« M^r Eymard, l'avocat de Schwérer, a réclamé la condamnation de *La Croix*.

« M^r de Saint-Auban a pris la parole au nom de notre excellent confrère. Pendant deux heures, sa parole incisive et éloquente a flagellé l'audace et l'impudence des francs-maçons et revendiqué hautement pour la presse le droit de fustiger ces malfaiteurs hypocrites.

« Le tribunal correctionnel a purement et simplement acquitté notre confrère et condamné le franc-maçon Schwérer aux dépens. »

APHORISMES MAÇONNIQUES

Tandis que nous élevons des hôpitaux pour guérir les fous... devons-nous entretenir des églises, pour entretenir la folie, et payer des prêtres dont la seule fonction est de l'exciter et de l'exploiter?

YVES GUYOT.

La Franc-Maçonnerie est la véritable Eglise catholique de l'esprit saint de l'humanité.

FINDEL.

Les principes de la Franc-Maçonnerie, p. 22.

« C'est dans le sein de la Franc-Maçonnerie que s'élaborent la plupart des grandes réformes sociales : l'instruction laïque et obligatoire a été étudiée, préparée et pour ainsi dire décrétée dans les Loges, il y a bien des années, et c'est ce qui a rendu possible qu'elle fût votée par la Chambre. »

LEPELLETIER.

Le *Mot d'ordre*, mai 1885.

« Quant aux mômeries de l'Eglise, celui qui

y croit et les pratique est un sot, et celui qui les pratique et n'y croit pas est un malhonnête homme. »

EMMANUEL ARAGO.

Sénateur et ambassadeur de France en Suisse, le 30 octobre 1876.

« La foi a vécu, et elle disparaîtra à jamais, parce qu'elle est le dogme de la déchéance humaine. »

LE ROYER.

Président du Sénat, aux Loges réunies de Lyon, 2 août 1868.

Le pouvoir, les biens, les personnes deviennent et sont une chose publique et commune *res publica* : voilà le sens attaché par les sectaires au nom de la République. Ce mot renferme donc tout l'ensemble de la théorie, « *tout gouvernement légitime est républicain.* »

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer qu'en France, un grand nombre de ceux qui croient ou se disent républicains ignorent ce sens maçonnique, et sont loin de se douter que, dans la pensée des sectaires, proclamer la République c'est inscrire en tête de la Constitution un article ou plutôt un mot d'où devra sortir un jour le socialisme avec ses conséquences.

La Franc-Maçonnerie,
par D. P. BENOIT.

« Popularisons le vice dans les multitudes ; qu'elles le respirent par les cinq sens, qu'elles le boivent, qu'elles s'en saturent... Faites des cœurs vicieux et vous n'aurez plus de catholiques... *Le catholicisme n'a pas plus peur d'un stylet bien acéré que les monarchies ; mais ces deux bases de l'ordre social peuvent crouler sous la corruption.* Ne nous laissons donc jamais de corrompre... Le meilleur poignard pour frapper l'Eglise au cœur, c'est la corruption. A l'œuvre donc jusqu'à la fin.

Lettre de VINDICE à NUBIYS.

Il suffit d'avoir lu ces citations pour reconnaître que Sa Sainteté Léon XIII, dans sa célèbre Encyclique contre les Sociétés secrètes, n'a rien exagéré, en disant que « *d'aussi pernicieuses doctrines menacent les sociétés des bouleversements les plus épouvantables, et qu'elles doivent nécessairement aboutir à une révolution universelle et à la ruine de toutes les institutions.* »

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES MUSULMANES DANS L'AFRIQUE DU NORD DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE V.

Les Tidjanya.

(Suite)

Depuis cette époque, nous ne les voyons guère prendre les armes; retirés dans leurs montagnes, ils voient passer dans leurs vallées comme un torrent impétueux les Vandales, mais leur influence fut nulle ou à peu près sur ces rudes montagnards. Soumis par les Musulmans ils embrassent plus ou moins volontairement leur religion, et se soumettent au joug que leur impose le vainqueur. Au milieu de l'anarchie qui désola l'Afrique pendant plus de quatre siècles, où les dynasties se succédèrent si rapidement, où les royaumes s'effondrèrent aussi vite qu'ils avaient été fondés, leur alliance fut recherchée des potentats du jour, leur courage était proverbial, et leur fidélité très grande. Ils profitèrent de cette situation pour garder une quasi indépendance, étant plutôt les alliés que les sujets de ces rois éphémères. Rien de bien important ne vint signaler cette époque. Les tribus Berbères, retranchées dans leurs montagnes, conservèrent leurs coutumes et leurs traditions : longtemps encore parmi elles on compte des chrétiens, et nous savons qu'au ^x^e siècle il y avait encore des adorateurs de Jésus-Christ à la cour du roi de Bougie.

Les Turcs vinrent mettre fin à ces troubles, et imposer leur domination : jamais le gouvernement de l'Odjak n'exerça sur ces tribus une autorité bien effective : tout ce qu'il voulait, c'était que les tribus du Djurdjura payassent un impôt chaque année en signe de soumission, moyennant quoi elles pouvaient se gouverner elles-mêmes. Quand une année les tribus refusaient de payer le tribut, les janissaires de l'Odjak partaient l'année d'après, surprenaient ces populations, leur faisaient payer le double, et retournaient dans leurs cantonnements. On montre encore, à Biskra, le fort où venaient s'établir les soldats turcs dans ces circonstances, et d'où ils bombardaient la ville, quand les malheureux habitants ne consentaient pas vite à rentrer dans l'ordre et à payer l'impôt demandé. On fit de même en

Kabylie. Au ^{xviii}^e siècle, les Turcs, voyant que les Guech-Toulas n'avaient plus le dos aussi souple et commençaient à relever la tête, jugèrent prudent de construire un fort dans la plaine de Boghni, pour les tenir en respect et s'y établir quand les Kabyles refuseraient de payer tribut. Ce fort était gardé par une colonie nègre.

A cette époque, un Caïd turc résidant à Bordj-Sebaou, ayant sous son autorité le Caïd de Boghni, administrait, pour le sultan de Stamboul, cette contrée plus ou moins soumise. Quand il fallait percevoir l'impôt, il fallait toujours recourir à la force. Tout propriétaire devait payer un impôt annuel : mais cet impôt, d'une mouzouna par charrue, n'était perçu que sur les Kabyles qui ayant des propriétés dans la plaine devaient abandonner leur nid d'aigle, pour les cultiver et prendre la récolte sous peine de voir tomber entre les mains des Turcs et leur récolte et leurs biens.

Tel était l'état de la Kabylie et en particulier de la confédération des Guech-Toulas quand naquit le grand Marabout dont nous avons déjà dit quelques mots. Il voulait donner à sa tribu la suprématie sur toutes les petites républiques du Djurdjura, et ajouter à l'influence politique l'influence religieuse, qui tient le premier rang dans l'Islam. Aussitôt qu'il fut de retour aux Beni-Ismaïl, il prêcha les doctrines des Khelouatya, avec le plus grand succès. Bientôt tout le monde accourut à lui, et les Marabouts du lieu virent leurs mosquées délaissées. Ce qui les toucha le plus, disons-le, ce n'était pas de voir les habitants les abandonner, mais les aumônes n'étaient plus aussi abondantes, et le moment n'était pas loin où ils seraient réduits à la misère. Le zèle de leur propre maison les enflamma, et ils suscitérent des difficultés au nouveau prophète. Leurs tracasseries ne servirent qu'à accroître sa popularité, et bientôt il se vit à la tête d'un grand nombre d'affiliés qui venaient surtout attirés par la réputation de sa baraka, ou puissance auprès de Dieu.

Quand il eut fait taire les Marabouts jaloux de son influence, et qu'il eut gagné à ses doctrines la presque totalité de ses compatriotes, il chercha un théâtre plus digne de son talent et de sa réputation. Il alla s'établir à Alger, où déjà il était connu par la renommée de ses vertus et de ses miracles. Mais il n'eut pas plus tôt paru dans la chaire où il devait enseigner ses doctrines que les Euléma et Marabouts d'Alger, le muphti en tête, convoquèrent un medjelés afin d'obtenir une fetoua contre lui. Le derviche Kabyle dut venir se justifier devant ses juges qui en même

temps se faisaient ses accusateurs, et il dut prouver devant eux la véracité de ses extases et de ses visions. El-Hadj-Ali-ben-Amine, qui était alors grand muphti d'Alger, présidait lui-même le tribunal. Il comptait moins sur ses connaissances théologiques pour confirmer le brillant professeur Kabyle, et l'accuser d'imposture et d'erreur, que sur l'appui du gouvernement qui devait voir d'un bien mauvais œil les Kabyles du Djurdjura, des bords du Sebaou et de l'Isser se grouper autour d'un seul homme et former un ordre redoutable.

Les Kabyles connurent la triste situation dans laquelle se trouvait leur Marabout vénéré. Ils savaient bien que, être traduit devant un tribunal turc, était l'équivalent d'une condamnation à mort. Aussitôt ils se levèrent tous comme un seul homme et vinrent au secours de leur compatriote. Devant cette levée de boucliers, de crainte de mécontenter les populations kabyles et d'attirer une guerre aux Turcs, le medjelés réuni contre Abel-el-Rahman reconnut son orthodoxie dans une fetoua. C'était un nouvel échec pour l'influence turque, et, certes, non de la moindre importance.

Abd-er-Rahman jugea pourtant que la situation n'était pas sûre pour sa vie ; à d'Alger, il était au milieu de ses ennemis qui pourraient bien le faire disparaître en cachette et obtenir ainsi le résultat qu'ils avaient en vain attendu du medjelés. Il jugea prudent de se retirer dans sa tribu, où il mourut dix mois après son retour, après avoir désigné comme son successeur à la grande maîtrise de l'ordre Sid-Ali-ben-Aïssa-el-Megherbi.

Dieu, qui avait manifesté sa puissance par de nombreux miracles pendant sa vie, opéra un grand prodige après sa mort. Nous allons le rapporter, non pas, certes, que le fait ait eu lieu, évidemment il y a eu supercherie, mais pour montrer quelle est la crédulité des Arabes aux prodiges, et combien peu de foi nous devons ajouter aux prétendus miracles qu'ils nous racontent quand ils ne sont pas affirmés soit par des hommes ayant vu ou entendu ou s'ils ne sont pas témoins oculaires, soit des hommes sérieux et se conduisant plus selon leur raison que selon leur imagination.

Nous avons déjà écrit plusieurs fois le surnom d'Abd-er-Rahman sans l'avoir expliqué : Bou-Qobrein, mots qui signifient littéralement père ou possesseur de deux tombeaux. Il était à peine descendu dans la tombe que son tombeau devint le centre d'un grand pèlerinage. Celui qui pendant sa vie avait porté ombrage aux Turcs, les

offusqua encore de sa gloire après sa mort. Ils craignirent que le tombeau du grand derviche ne devint le centre de l'opposition au gouvernement et un lieu de ralliement pour les ennemis du pouvoir. Ils résolurent donc d'enlever le cadavre et de le porter à Alger même où il serait enterré dans une belle kouba et entouré d'honneurs. Aussitôt que le projet fut conçu, on résolut de le mettre à exécution. Ils choisirent à cet effet quelques Khouan affiliés à son ordre qui, comme nos moines du moyen-âge, crurent faire un acte de piété et s'attirer les bonnes grâces du saint en transportant ses reliques au milieu d'eux. Tandis que quelques-uns d'entre eux amusaient les Kabyles, les autres déterminèrent le cadavre le plus vite qu'ils pouvaient, et remettaient tout en ordre du mieux qu'il leur était possible, afin de ne pas éveiller l'attention des Kabyles et emportaient le précieux fardeau sans être arrêtés. Aussitôt que les voleurs de reliques furent en sûreté au milieu de la capitale, ils publièrent partout comment ils avaient pu accomplir leur pieux larcin. A cette nouvelle, un cri de colère, de rage et de haine parcourut toute la Kabylie, et tout le monde courut aux armes pour reprendre le corps du grand Marabout, du protecteur des tribus du Djurdjura et du Sebaou. La guerre fut solennellement déclarée et chaque Khouan jura par la tête du Prophète et celle d'Abd-er-Rahman qu'il ne déposerait pas les armes avant que le corps du saint par excellence, de ce soutien de l'Islam ne reposât dans son tombeau de Beni-Ismaïl.

Un vieillard, fin matois pour le coup, arrêta cette ardeur juvénile et fit remarquer qu'il ne convenait pas de faire une guerre sans être auparavant bien assuré que vraiment le grand Marabout avait abandonné sa tribu. Il ne pouvait croire, lui, dans sa foi naïve, que celui qui pendant sa vie était venu de l'Égypte pour enseigner la vraie voie à ses concitoyens, qui, poursuivi par la haine des Turcs d'Alger, était venu chercher aide et protection auprès d'eux pendant sa vie, pût après sa mort abandonner ses fidèles amis et consentir à reposer au milieu de ses plus grands ennemis. Il fallait donc auparavant visiter le tombeau et s'assurer si vraiment le cadavre n'y était plus. Tel avait été le langage plein de sens du vieillard, chef à la fois de la Mosquée et de l'école, réunissant sur sa tête vénérable la double fonction de Marabout et d'éducateur.

Aussitôt, sur un si sage avis, on députa des Marabouts pour visiter le tombeau. Quelle ne fut pas la surprise de ces délégués de trouver dans

un état parfait de conservation le corps d'Abd-er-Rahman. Les gens de Beni-Ismaïl traitèrent de fable le récit que faisaient les Algériens de l'enlèvement du Marabout. Mais quand ceux-ci leur eurent prouvé que vraiment ils avaient enlevé leur Marabout, leur joie ne se contint plus. Evidemment, on était en présence d'un miracle, et puisque le corps du saint se trouvait en deux endroits à la fois, que dans ces deux endroits, Alger et Beni-Ismaïl, il avait un tombeau, on lui donna le surnom de Bou-Qobrein : le père de deux tombeaux.

Heureux le peuple qui est assez naïf pour croire à de pareilles supercheries. Nous n'avons pas besoin de dire à nos lecteurs que le corps d'Abd-er-Rahman fut enlevé et porté à Alger; mais que les Marabouts du lieu lui substituèrent un individu qui venait de mourir; c'est en effet disent les Kabyles, le chef de la Mosquée qui leur persuada de visiter le tombeau avant de faire la guerre.

Comme on le pense, cet événement, loin de nuire à la réputation de la tribu, ne fit que l'augmenter. C'était, en effet, une belle preuve d'attachement que le saint lui donnait, puisque au dire des anciens, il refusait d'habiter à Alger au milieu de ses persécuteurs. Plus que jamais la Koumba fut fréquentée, et de nombreuses grâces furent obtenues par l'entremise du grand Marabout, et la réputation du pèlerinage devint telle que les fidèles accoururent de toutes les parties du monde musulman.

Pendant plus de quarante ans, de 1794-1835, Ali-Ben-Aïssa-el-Meghrebi dirigea la zaouïa-mère sans trop de difficultés : sous son habile administration, l'ordre prit de jour en jour une plus grande extension : il fut assez heureux pour tenir dans ses mains vigoureuses le gouvernement des affaires de l'ordre entier, et les Khouan de l'Est, où Abd-er-Rahman avait établi comme son Khalifa Mostapha-ben-Abd-er-Rahman-el-Kouloughli, suivaient encore l'impulsion que leur donnait le supérieur général. Ce fut surtout parmi les Couloughlis que, comme Tidjani, il trouva de nombreux adhérents : ceux-ci avaient comme les Arabes une grande haine contre les Turcs qui les avaient chassés de la ville d'Alger : mus par ce même sentiment, ils firent alliance pour la même cause.

Avec la mort du successeur de Bou-Qobrein, la fortune de l'ordre périclita, et même son existence fut mise à deux doigts de sa perte. Le troisième général de l'ordre, Bel-Kacem ou El-Hafid, venait de mourir empoisonné, dit-on, après avoir dirigé, bien peu de temps, les affaires de

l'ordre. Un marocain fut alors élu : El-Hadj-el-Bechir-el-Mogherbi ; son élection, fut vivement contestée, car tous les Moqaddem n'étaient pas réunis. A notre avis, il ne faut voir là que l'effet de la jalousie de quelques Moqaddem qui voulaient se rendre indépendants et former une branche à part : c'est ce qui arriva en effet quelques années plus tard, mais n'anticipons pas.

Abd-el-Kader, ami intime de El-Bechir, voulut intervenir dans la dispute et crut être utile à son ami : l'émir ne cherchait que ses intérêts. Il croyait qu'après avoir établi le Cheikh-et-Triqa des Rahmánya dans sa zaouïa, et l'avoir fait reconnaître par tous les Moqquadem, celui-ci, dans sa reconnaissance, forcerait ses adeptes à embrasser la cause de l'émir. Il n'en fut rien. Les Kabyles, qui jusqu'à ce moment n'avaient jamais connu d'autre autorité que celle qu'ils s'étaient donnée, refusèrent absolument de reconnaître l'autorité religieuse d'El-Bechir, car, derrière celle-ci, ils voyaient l'autorité politique du nouveau Sultan. Celui-ci ne poussa pas les affaires plus loin. Il connaissait trop, en effet, l'amour que les Kabyles ont pour leur liberté, qu'il n'eût voulu les froisser en rien, de peur de s'en faire des ennemis. Aussi, dans les parties de la Kabyle qu'il avait pu soumettre à ses armes, le voyons-nous recommander à ses gouverneurs de ne pas forcer ces rudes montagnards à payer l'impôt, mais de se contenter de ce qu'ils veulent donner.

Au milieu de ces rivalités et de ces jalousies, l'ordre vit cependant s'accroître le nombre de ses adeptes. Cette prospérité il la dut à une femme, Lalla-Khadidja, veuve de Si-Mahmed-ben-Aïssa. On ne pourra pas nous dire que les sociétés secrètes musulmanes n'admettent pas des femmes; celle-ci, qui pendant près de trois ans occupa la grande maîtrise, rappelle, par son intelligence et la force du commandement, Diana Vaughan. Elles sont rares les femmes musulmanes qu'on pourrait lui comparer; et nous n'hésitons pas à dire qu'elle nous apparaît comme une exception au milieu de cette société corrompue où la femme n'est créée que pour la satisfaction des plaisirs de l'homme.

Elle reconnut cependant qu'elle ne pourrait pas gouverner longtemps cet ordre; elle fit appel alors à l'influence de l'émir, et lui promit de faire accepter par les adeptes celui qui avait été élu auparavant et qui était son ami; elle consentait à le reconnaître, et à lui céder la zaouïa de Beni-Ismaïl où elle était avec ses filles. Abd-el-Kader saisit cette occasion avec empressement : c'était un moyen d'accroître son in-

fluence chez les Kabyles, et il obtenait ainsi sans combat ce que les Turcs n'avaient jamais pu faire, quoique maîtres d'Alger. El-Bechir rentra donc dans sa zaouia et reprit le gouvernement de l'ordre qu'il garda jusqu'en 1842.

Pendant le gouvernement d'El-Bechir, profitant des rivalités entre les Moqqadem, ceux du sud algérien avaient rejeté l'autorité du Marabout de Beni-Ismaïl et s'étaient déclarés indépendants. Nous avons dit que Bou-Qobrein avait établi dans l'est de l'Algérie, comme Khalifa de son ordre, Mustapha Abd-er-Rahman-el-Couloughli. Il eut pour successeur dans sa fonction Sid-Mohammed-ben-Azzouz, originaire du Ziban. Ce fut celui-ci qui abandonna la zaouia d'El-Bordj, fondée par son prédécesseur et se retira à Nefta dans le sud tunisien où il fonda une célèbre zaouia qui joua un très grand rôle lors de la conquête de la Tunisie. Il devint ainsi comme le grand-maître des Rahamnya du sud algérien ou du Sahara.

Avant de quitter son ancienne zaouia, il avait établi cinq nouveaux Moqqadem : Sid-Ali-ben-Amar à la zaouia de Tolga dans le Ziban ; Cheikh-El-Mokhtar-ben-Khalifa ; Sid-Sad-dok-ben-Hadj qui fut le principal instigateur de l'insurrection de 1859, et vit sa zaouia détruite par le général Dervaux ; aujourd'hui elle a été reconstruite à Timermacin et a toujours eu avec nous des rapports tout à fait hostiles ; enfin Sid-Embarek-ben-Kouider et Sid-Abd-el-Hafid. Ceder-nier fut aussi accusé d'avoir trempé dans l'insurrection de 1859, et de s'être fait le complice de Saddok-bel-Hadj ; l'accusation n'a pas pu être prouvée, ni le soupçon élucidé. Ce sont alternativement les deux Moqqadem de Nefta et de Tolga qui prennent la direction des affaires.

Revenons maintenant dans le Nord où nous avons vu Lalla-Khadidja appeler El-Bechir, et, grâce à l'appui d'Abd-el-Kader, le faire reconnaître par les Khouan du Nord. Le succès ne fut pas de longue durée, et il ne put jouir longtemps de son triomphe : il mourut en effet en 1842, laissant la grande maîtrise à une nullité, Mohammed-ben-Belkacem. Grâce à son incapacité, la scission entre les Moqqadem du Nord et ceux du Sud fut complète ; il mourut juste à temps, nous pouvons le dire, pour le bonheur de son ordre. Les Français approchaient, en effet, et il fallait un homme pour défendre avec intelligence et énergie l'indépendance de son pays. Certes, nous ne voulons pas nous faire les apologistes de ces ennemis de notre patrie qui lui ont fait le plus de mal qu'ils ont pu ; cependant, nous nous faisons un devoir de louer le courage partout où nous

le voyons ; de plus, si Cheikh-el-Haddad et son fils peuvent à juste titre être regardés comme des révoltés, dont le courage et les beaux faits d'armes ne peuvent excuser leur crime, à nos yeux El-Hadji-Amar combattit loyalement pour défendre ses montagnes. Mais, avant lui, la Kabylie trouva d'héroïques défenseurs.

Le 20 mai 1849, le colonel Canrobert, à la tête de ses zouaves, emporta la zaouia d'assaut ; la veille, les Kabyles avaient été vaincus dans un combat livré à Boghni.

Repoussés de toutes parts, ils prirent la fuite, et, le 21, le Marabout de la zaouia demanda l'aman ; tandis que les Zouaouas, dont le courage indomptable n'avait pas faibli, se retirèrent devant l'ennemi dans leurs montagnes, ayant en tête Si-El-Hadj-Djoudi, pleins de mépris pour leurs frères qui hier encore les avaient appelés à leur secours et aujourd'hui demandaient l'aman aux chrétiens.

Les Français ne lâchèrent pas pied. Nos généraux expérimentés savaient toutes les difficultés qu'il faudrait vaincre pour établir sûrement notre domination au milieu de ces montagnes parmi ces peuplades pleines de bravoure et dont le fanatisme était excité sans cesse par les prédications de leurs chefs spirituels. Ils avaient cependant livré 11.000 fusils, mais les fonderies étaient nombreuses alors en Kabylie, et ces enfants des montagnes, dont le fusil est le compagnon inséparable, eurent vite remplacé leur vieux par un neuf. Ils n'étaient pas encore prêts pour reprendre la lutte ; mais quelques faits qui s'y passèrent montrèrent que le feu couvait sous la cendre ; aussi nos généraux se tinrent sous leurs gardes.

En juillet 1851, Bou B'arla, chassé de l'Oned Sahal trouve un refuge chez les Guechtoula ; il est battu le 30 octobre de la même année ; les Guechtoula et les Flissas font leur soumission complète. Au mois d'août 1852, le colonel Bourbaki, sur l'ordre de Péliissier, occupe le poste de Dra-el-Mizan.

Les deux partis étaient donc en présence et semblaient se mesurer de l'œil avant d'engager une lutte à mort. Le grand-maître des Rahmanya avait vu avec effroi nos progrès toujours croissants, et notre établissement définitif au milieu de ses montagnes. Il prépara tout pour un duel à mort d'où devait dépendre le sort de sa patrie. En 1856, vers la fin d'août, la guerre commença ; les Guechtoula et les tribus environnantes voulurent ouvrir la campagne par un coup d'éclat, et surprendre le poste de Dra-el-Mizan dont ils se seraient emparés. Un Kabyle trahit le plan de ses compatriotes et informa nos officiers : leurs

efforts échouèrent. Mais ils s'étaient trop aventurés, la guerre était déclarée. Le général Randon avait lui aussi préparé l'expédition, et il ne fut pas surpris par cette brusque attaque; aussitôt il donna l'ordre aux généraux Renault et Yousouf d'aller chacun à la tête de sa division châtier les rebelles.

Dans cette partie de la Kabylie, le point de mire était la Kouba des Aït-Ismaïl; c'était le centre de l'insurrection, le foyer du fanatisme. Ce fut Yousouf qui fut chargé de cette partie de l'expédition. Avec autant de célérité et de vitesse qu'autrefois, quand il poursuivait l'émir dans le désert, le brave général escalada ces montagnes que les Kabyles croyaient inaccessibles à d'autres qu'à eux-mêmes. La zaouia fut prise, les ouvertures de la Kouba minées, et le village rasé. Le reste de la Kabylie se soumit bien vite, grâce à l'habileté du général Randon; ainsi, pour la première fois, l'ennemi commandait au haut du Djurdjura.

Ce fut alors que les vieillards pleurèrent sur leur liberté perdue! Le Marabout vénéré, le Marabout si puissant auprès de Dieu, que leurs pères avaient sauvé des mains des Turcs, n'avait-il plus de puissance auprès d'Allah pour protéger ses fidèles disciples? Ne s'était-il pas montré à quelques-uns, et n'avait-il pas promis certainement la victoire? Dans un mois, disait la révélation, il ne resterait pas un Roumi dans toute l'Algérie, et voilà que l'Infidèle, malgré la puissance de Bouqobrein, avait miné son tombeau, détruit sa zaouia, et son drapeau flottait vainqueur au sommet du Djurdjura!

Du jour où le drapeau tricolore fut hissé sur le minaret de la zaouia, le Cheikh-et-Triqa des Rahmánya ne voulut pas vivre sous le joug de l'Infidèle. En loyal ennemi, il nous avait fait la guerre pour sauver l'indépendance des tribus qui avaient confié leur sort entre ses mains. Il demanda à se retirer loin de notre domination, et il obtint l'autorisation de s'établir à Tunis d'où il continua à diriger son ordre et exerça toujours ses fonctions de grand-maître.

L'expédition de 1857 porta un rude coup à cet ordre; la retraite de son chef le priva de tout centre de direction. Plusieurs Moqaddem briguerent alors la place devenue vacante par le départ d'El-Hadj-Amar pour Tunis, où il conservait, il est vrai, son titre, mais où il était dans l'impossibilité de diriger effectivement son ordre trop éloigné de son centre d'action. Si-Mahmed-el-Djaâdi, de la tribu des Beni-Djaad d'Aumale essaya d'accaparer à son profit l'influence du grand-maître. Quelques Khouan le reconnurent,

mais il n'avait ni l'intelligence ni l'habileté nécessaires pour gouverner cet ordre. Il fallait alors un homme énergique, habile diplomate, et grand guerrier, qui sût au besoin imposer aux affiliés le respect pour les pratiques de l'ouerd et l'obéissance envers les supérieurs. Il y avait alors, à la zaouia de Seddouq, un homme du nom de Mohammed-Amzian-ben-el-Haddad, plus connu sous le nom de Cheikh-el-Haddad. Quoique n'étant pas encore élu à la grande maîtrise, cet homme était considéré comme le Moqaddem le plus influent de la contrée, et la plupart des Rahmánya accouraient à lui; il devint ainsi de fait, sinon de droit, grand-maître de l'ordre dans le Tell et la Kabylie. Nous nous réservons de raconter ses exploits quand nous parlerons du danger permanent qu'apporte à notre domination l'existence de cet ordre, et nous finirons ainsi l'histoire de cette congrégation.

Nous nous arrêterons, pour jeter un coup d'œil en arrière et faire connaître l'ouerd des Rahmánya, leur diker et les principales pratiques, et nous verrons ensuite comment ils ont su mettre en pratique, en 1871, la théorie que leur avait enseigné Si Mahmed-ben-Abd-er-Rahman-bou-Qobrein.

Les compagnons du Marabout d'Aït-Ismaïl ne s'appellent pas entre eux Khouan comme dans la plupart des congrégations, ni hebib comme chez les Tidjanya; en Kabylie, les Khouan d'Abd-er-Rahman sont appelés Ourad, mot qui vient probablement du mot arabe ouerd, rose, ou aussi, comme nous l'avons dit, ordre, règle, manière de se conduire. Comme l'expression: donner l'ouerd signifie initier, les Kabyles auront pris ce mot aux Arabes, et le mot ourad, à notre avis, signifiera initiés, ceux qui suivent le même ouerd, la même règle. Les Ourad nous rappellent malgré nous les rose-croix de la franc-maçonnerie; nous avons dit plus haut ce qu'il fallait en penser: ici cependant ne faudra-t-il y voir qu'une rencontre fortuite de mots?

Quand un Kabyle veut se faire initier à cet ordre, il va trouver le Moqaddem: on distingue dans cette congrégation le noviciat de la profession, tandis que, comme nous l'avons dit dans la plupart des ordres, ces deux cérémonies sont confondues; même chez les Rahmánya, l'initiation du Mourid (aspirant, novice) a lieu quelquefois en même temps que celle du vrai Ourad.

(A suivre.)

Ad. Ricoux.

Table des Matières

(Les abréviations T. A. indiquent que l'article auquel elles sont jointes appartient à la *Tribune des Abonnés*.)

- Acacia (l') dans le nouveau ministère, page 305.
 Académie Saint-Jean, 324.
 Action (l') anti-maçonnique en France, 515.
 Action (l') anti-maçonnique dans le Nord, 237.
 Action anti-maçonnique, 375.
 Affirmations d'un catholique au Parlement, 115.
 Alexandre Aksakof et les récentes élucubrations spirites, 135.
 Allocution du Saint-Père au sujet du V. Curé d'Ars, 456.
 Allocution anti-maçonnique du cardinal Parocchi, 308.
 Angéologie hébraïque, 689.
 Anges (les) et les temps présents, 593, 664.
 Angleterre (l') en Algérie, 556.
 Année passée (l') et l'année prochaine, 22.
 Anti-Jéhovisme (l') des premiers gnostiques, T. A., 555.
 Aphorismes maçonniques, 567, 634, 760.
 Apparitions (les) de Tilly-sur-Seules, 361, 441, 538.
 Appel à la Bretagne catholique, 241.
 Appel aux âmes pieuses, 698.
 Appel aux érudits catholiques de province, 596.
 Assassinat du comte Luigi Ferrarri, 388.
 Aveux (les) de la secte, 233.
 Aveux d'une Luciférienne repentie, 95.
 Banquet maçonnique présidé par un ministre, 562.
 Baptême civil (un), 234.
 Bibliographie : *Le Diable dans les Missions*, 73.
 — *Miss Diana Vaughan et M. Margiotta*, 495. — *La Restauration du Paganisme*, par miss Diana Vaughan, 565. — *Le Tiers-Ordre de Saint-François et la Franc-Maçonnerie*, 566. — Une nouvelle revue catholique, 567.
 Bijou (le) de Félix, 178.
 Bref de S. S. Léon XIII, approuvant et bénissant le Congrès anti-maçonnique de Trente, 513.
 Caillou talisman, 378.
 Cas (le) de M. Laurent Billiet, 644.
 Ce que coûte une initiation, 697.
 Chronique des œuvres anti-maçonniques, 518.
 Chronique du Merveilleux : Singulier cas d'un enfant; une famille spirite en Russie, 173.
 — Chapelle hantée; un franc-maçon sorcier, 174. — La statue de saint Antoine dans une église voisine de Granville, 175. — La visionnaire de la rue Paradis, 218. — Médecin guéri miraculeusement à Lourdes, 222. — La maison hantée de Valence-en-Brie, 436. — Apparitions de saint Urbain en Vendée, 442. — Le talisman de M. de Morès, 443. — La protection du scapulaire, 754.
 Circulaires du nouveau Grand Maître de la Maçonnerie italienne, 453, 586.
 Circulaires maçonniques, 759.
 Combes : Le F. Combes et le Vatican, 48. — Une circulaire du F. Combes, 111. — Le nouveau baccalauréat du F. Combes, 228. — La soutane de M. Combes, 231.
 Comédie (la) de Simon, 1.
 Conférence maçonnique à Bergerac, 233.
 Conférence populaire sur le Vaudoux, 680.
 Confirmation de l'œuvre du Dr Bataille, 270, 556, T. A.
 Congrès anti-maçonnique béni par l'archevêque d'Aix, 564.
 Congrès (le) de Trente, 449, 495, 577, 655.
 Congrès ecclésiastique de Reims et autres Congrès catholiques, 563.
 Congrès maçonnique de La Haye, 494.
 Congrès national catholique de Reims, 627.
 Convent maçonnique (le) au Grand Orient de France, 622.
 Conversion (une) en perspective, 28.
 Copie du jugement rendu dans l'affaire Lucie Claraz, 297.
 Corruption maçonnique (la), 542.
 Couédon (M^{lle}) devant la science médicale, 257. — Le cas de M^{lle} Couédon jugé par un théologien, T. A., 283. — M^{lle} Couédon devant la Société des sciences psychiques, 331. — La lucidité de la voyante, 443. — Encore un mot sur la voyante, 609.
 Crime (le) de Crispi, 490.
 Crispi (le) fils, 620.
 Curiosités diaboliques, T. A., 482.
 Dangers du spiritisme (les), 693.
 De bonne grâce, 112.
 Découvertes (les) du *Figaro*, 233.
 Défense (la) d'un ami, 648.
 Défense (la) de la liberté religieuse, 236.
 Delpech (le F.) en Algérie, 109.
 Démonologie (la) des Pères de l'Eglise, 336, 457, 533, 597.
 Démon (le) s'enfuit, 5.
 Dernier avis pour le Congrès, 514.
 Dernière histoire (une), 745.
 Diable (le) à Haïti, 165, 295, 367.
 Diable (le) au Gabon et en Chine, 630.
 Diable (le) dans les Missions, 73.
 Diable (le) dans la vie des Saints. — Saint Tarèse; B. Sébastien d'Apparition; saint Victor de Plancy; B. Henri Suzo; saint Calupan; saint Virgile; saint Jean de Dieu; sainte Françoise; saint Grégoire-le-Grand : 37 et 38. — Sainte Euphrasie; saint Abraham; saint Cuthbert; saint Ambroise de Sienne; saint Benoît : 101. — Saint Vincent Ferrier; saint Guillaume de Paris : 485. — Sainte Waltrude;

- saint Zénon; saint Benezet; sainte Oppor-
tune; le B. Gilles : 486. — Saint Pierre de
Vérone; sainte Catherine de Sienne; saint
Marcoul; V. Benoîte Rencurel; saint Germain
d'Ecosse; saint Pacôme : 487. — B. Egidius
de Portugal; saint Pascal Baylon : 488. —
Saint Pierre Célestin : 618. — B. Crispino de
Viterbe; saint Germain; sainte Restitute;
sainte Angèle de Merici; B. Jean Grandé :
619. — Saint Antoine de Padoue : 620.
- Diable (le) dans la littérature moderne, 83.
Di Rudini portraituré par Crispi, 561.
Documents maçonniques, 224.
Dossier à constituer, 236.
Doumer (le F.) Rose-Croix, 178.
Dragons (les), 676.
Eloquent manifeste de la *Semaine Religieuse*
Emule (un) de Schlatter à Paris, 752.
de Cambrai, 134.
Enchaîné ou déchaîné? T. A., 152.
Encyclique de S. S. Léon XIII sur l'Unité de
l'Eglise, 385.
Encore Francis Schlader ou Schlatter, 36.
Enseignement religieux (l') devant le conseil
municipal, 759.
Est-ce une manœuvre maçonnique? 234.
Etoile flamboyante (l') et la médaille de la
Sainte Vierge, 489.
Exécution du juif Maurice Schwob, 112.
Expériences diaboliques d'un abbé, T. A., 290.
Exploit (un) du 33^e Crispi, 622.
- Faure (le F. Félix) à Nice, à Marseille, 179.
Fava (Mgr) et Miss Vaughan, 646.
Fête solstiale (une) au Grand Orient, 231.
Fin (la) des temps et les prophéties de la Sœur
de la Nativité, T. A., 89.
Franc-Maçonnerie (la) à la Chambre italienne,
446.
Franc-Maçonnerie (la) au Tonkin, 495.
Franc-Maçonnerie (la) devant le Parlement ita-
lien, 492.
Franc-Maçonnerie (la) et la reine d'Espagne,
491.
Franc-Maçonnerie (la) en Orient, 694.
Franc-Maçonnerie (la) jugée par un évêque, 195.
Francs-Maçons (les) ardennais, 230.
Francs-Maçons (les), d'après le R. P. Le Doré,
237.
Francs-Maçons (les) démasqués par eux-mêmes,
23.
Francs-Maçons (les) du Parlement au Grand
Orient de France, 4.
Francs-Maçons (les) en Espagne, 609.
Francs-Maçons (les) et le czar, 695.
Fusils (les) des soldats de Pie IX, 72.
- Gâchis (le), 110.
Gibraltar (à), 268.
Giordano Bruno à Lucques, 625.
- Grand scandale à Toulouse, 113.
Grande Oeuvre, 235.
Guérison et conversion: Miss Diana Vaughan
et Louise Dansette, 43.
Haine et vengeance maçonniques, 229.
Horrible sacrilège, 625.
- Iconographie des Anges, 670.
Idées pratiques (les) au Congrès de Trente,
628.
Incrédulité philosophique (l'), 193.
Intercession de la bienheureuse Marguerite-
Marie, 754.
Italie (en), 306.
- Jeanne d'Arc à Notre-Dame de Paris, 310.
Jeanne d'Arc à Reims (poésie), 374.
Jeanne d'Arc et les Francs-Maçons, 242, 626.
Jeune martyr (le), 48.
Joyeusetés de M. Chion-Ducollet, 626.
- Lâche (un) aux yeux des Francs-Maçons, 629.
Lemmi : la démission de Lemmi et les jour-
naux italiens, 98. — Le premier échec de
Lemmi, 326.
Lettre à M. le Directeur de la *Revue Mensuelle*,
T. A., 745.
Lettre de S. S. Léon XIII au cardinal arche-
vêque de Reims, 70.
Lettre de Diana Vaughan au R. P. directeur
de *La Croix*, 591.
Lettre (une) de M. Tardivel, 647.
Lettre d'un missionnaire ayant séjourné aux
Etats-Unis, 176.
Lettre ouverte sur la possibilité du Surnatu-
rel, T. A., 430.
Lettre récente et inédite de Mgr Zola, 348.
Lettres et opinions rétrospectives sur le Con-
grès anti-maçonnique de Trente, 697.
Ligue du Labarum, 445, 521.
Loge (une) de La Ciotat tombée en sommeil,
234.
Loge symbolique, 113.
Loi scélérate (une) aux yeux des Francs-
Maçons, 107.
Louis XVI fut-il franc-maçon? 691.
Luciférienne (une) à l'Equateur, 369.
Lutte (la) contre la secte, 328.
Lutte de l'enfer contre le ciel (quatrième et
cinquième conférences de Mgr Meurin), 6.
- Maçonnerie et patriotisme, 227.
Maçonnerie (la) en Croatie, 563.
Ma « fuite » de Trente, 641.
Mage (le) Sédit et les Miroirs magiques, 138.
Mariage maçonnique, 114.
Marie-Antoinette et la Franc-Maçonnerie, 292.
Marques (les) de la Bête ou les signes de
consécration à l'antechrist, T. A., 31.
Médaille de saint Benoît, 490.
Messes de réparation, 374.

- Ministère (le) Bourgeois et la Franc-Maçonnerie, 229.
- Miracle (le) de la Salette, T. A., 207, 272, 343, 467, 544, 610.
- Mômeries maçonniques, 442.
- Monsabré (le R. P.) à Montauban, 445.
- Monument anti-maçonnique (le) 360.
- Moralité maçonnique, 234.
- Mort (la) de Gambetta, 321.
- Mouvement (le) anti-maçonnique : la ligue du Labarum, 65.
- Nécrologie : M. Edmond Lhuillier, 370.
- Négations (les) de M. Margiotta, 654.
- Nièces (les) du Grand Maître Ernest Nathan, 630.
- Nom (le) *Diana*, 402.
- Notes sur le Compagnonnage, T. A., 356, 550.
- Nouveau (le) Millénarisme et l'*Ami du Clergé*, T. A., 350, 424, 473.
- Nouvelle Grande Loge (une) à Berlin, 563.
- Nouvelles abjurations maçonniques, 493.
- Nouvelles Revues catholiques, 496.
- Obligations maçonniques à l'égard du Clergé, 696.
- Où est Lucifer ? 39, T. A., 159.
- Parlement luciférien, 480.
- Persécution (la) en Vendée, 411.
- Persécution maçonnique (la) dans la Martinique, 693.
- Petite correspondance, 378, 567.
- Photographie (la) de l'âme, 658.
- Portraits (les) de Miss Vaughan, 656.
- Précurseur (un) de l'Antéchrist, T. A., 241.
- Prédications (les) diaboliques, 286, T. A., 554.
- Prétendu secret (le) de la Salette, T. A. 161.
- Prince (le) Frédéric-Léopold de Prusse et la Franc-Maçonnerie, 491.
- Projet (le) Goblet jugé par le P. Le Doré, 116.
- Profanations maçonniques (les) de la Sainte Eucharistie, 623.
- Pseudo-communauté (la) et les Annales de Loigny, 369.
- Question (la) de Miss Diana Vaughan au Congrès de Trente, 590.
- Rectifications, 445, 556.
- Relique (une) de Jeanne d'Arc, 755.
- Régime (le) de l'exclusion, 411.
- Renseignements et raisonnements allemands... et autres, 650.
- Réponses à M. l'abbé Bigou, T. A. 91, 92, 275.
- Rochas (M. de) et l'extériorisation de la sensibilité, 429, 497.
- Sacrifices humains (les) au Congo, 754.
- Saint Benoît et une Loge de Lyon, 626.
- Salut (le) de la France, 309.
- Satanisme (le) palladique et Miss Diana Vaughan, 587.
- Séance (une) de magnétisme chez le baron du Potet en 1880, T. A. 33.
- Secret (le) de la Salette et l'auteur du *Grand Coup*, T. A. 346.
- Secte (une) à supprimer, 627.
- Sermon (un) sur le Diable, 227.
- Sociétés secrètes, 621.
- Sociétés secrètes musulmanes dans l'Afrique du Nord, 56, 122, 187, 251, 316, 379, 504, 573, 635, 702, 761.
- Sœur (la) de la Nativité, 144, 202, 292.
- Soeurs Maçonnes (les) en Amérique, 495.
- Statistique des Loges maçonniques en Italie en 1895, 77.
- Suprême manœuvre (la), 741.
- Suraturel (le) et le relèvement de la France, 747.
- Témoignage (le) de M. Tardivel, 705.
- Témoignage (le) de l'abbé Liaugier, 733.
- Temple maçonnique, 144.
- Thaumaturge (un) à Gand en 1681, 35.
- Traître (un), 113.
- Trente-Troisième Crispi (le), 398, 652.
- Trente-cinq années du Grand-Orient de France (1860-1894). Documents pour servir à l'histoire de la politique française, 51, 117, 181, 244, 311, 497, 568, 631, 699.
- Type (un) de femme franc-maçonne, 113.
- Une des principales causes de l'anti-léricalisme maçonnique et officiel en France, 34.
- Vaudoux (le) et le Bocor à Haïti, 482, 558.
- Vaughan (Miss) et M. Margiotta, 403. Miss Diana Vaughan et les RR. PP. Jésuites, 734.
- Vendetta (la) maçonnique, 446.
- Vénérable (un) qui aboie, 471.
- Vêpres (les) lunisiennes, 447.
- Vertu (de la) des noms dans les exorcismes et la magie, 461.
- Victime (une), 696.
- Voltaire exploité par les Francs-Maçons, 523, 601.
- Y a-t-il encore des Druides ? 50.

VIENT DE PARAÎTRE :

HISTOIRE POPULAIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE par A. RASTOUL

Nouvelle édition publiée en un volume grand in-8, avec nombreuses gravures. Prix : 4 francs

Pourquoi une histoire populaire de la Révolution française, alors que déjà il existe tant d'histoires de la Révolution? La réponse sera courte.

En effet, il existe de nombreuses histoires de la Révolution, qui, du reste, n'empêchent pas d'en publier chaque année de nouvelles; mais ces histoires, généralement très étendues, rebutent beaucoup de lecteurs par leur longueur. De plus, trop souvent, ce sont, non des histoires impartiales, mais des apologues. Les uns, à l'exemple de MM. Thiers et Mignet, présentent la Révolution comme une crise fatale, dont personne ne pouvait empêcher les excès, et qui était nécessaire pour les progrès de la France et de l'humanité tout entière; cette théorie, sans glorifier les crimes, excuse au moins les coupables qui ne sont plus que des agents irresponsables et inconscients de la fatalité. Les autres, comme MM. Quinet, Michelet, Louis Blanc, font l'apologie, sinon des hommes, au moins des doctrines de la Révolution. D'autres enfin, plus logiques ou plus hardis, comme M. Esquiros, glorifient hautement et les hommes et les choses de la Révolution. L'immonde Marat lui-même a trouvé des panégyristes, et tout récemment l'anniversaire de la proclamation de la République a servi de prétexte à la glorification de la période de la Révolution comprise entre le 22 septembre 1792 et le 9 thermidor, c'est-à-dire de la Terreur.

A ces dangereuses histoires, nous voulons opposer un simple exposé des faits, présentant impartialement ce qui s'est passé. Sans nous interdire à l'occasion une rapide appréciation, nous laisserons généralement au lecteur le soin de juger, lorsque nous lui aurons mis sous les yeux les pièces du procès. Notre impartialité n'ira pas

cependant jusqu'à tenir la balance égale entre le mal et le bien, entre les assassins et les victimes; ce ne serait pas de l'impartialité, mais une désertion de la cause de la vérité.

Comprenant les inconvénients des histoires trop étendues qui ne s'adressent qu'à la catégorie restreinte des lecteurs ayant du loisir, nous avons cherché à être aussi bref que possible sans cependant omettre rien d'important. Il en résultera peut-être une certaine sécheresse à cause de la multiplicité des faits sur lesquels nous serons obligé de passer rapidement; mais cet inconvénient sera, croyons-nous, compensé par l'avantage de réunir en un seul volume un récit suffisamment complet de la Révolution.

La plupart des historiens de cette période de notre histoire arrêtent leur récit au 18 brumaire; nous n'avons pas cru devoir les imiter, et nous avons consacré quelques pages au consulat. En lui-même, et dégagé des événements qui l'ont suivi, le 18 brumaire n'est qu'une date révolutionnaire, un coup d'Etat après d'autres; pour lui donner sa signification contre-révolutionnaire, peut-être plus apparente que réelle, car le premier consul Bonaparte régularisa la Révolution plutôt qu'il ne la termina, il nous a paru nécessaire de rappeler très sommairement les mesures réparatrices du gouvernement consulaire, et surtout le Concordat qui, dans une certaine mesure, ferma la Révolution, ouverte par la constitution civile du clergé.

En terminant cet avant-propos, nous répéterons cette phrase dont on a beaucoup abusé, mais que nous pouvons redire en toute vérité : Ceci est un livre de bonne foi. (*Avant-Propos*),

DU MÊME AUTEUR

CHRISTOPHE COLOMB

1 beau vol. grand in-8 raisin, orné de nombreuses gravures et d'une carte. 6 fr.

Après un oubli trop long, justice avait été rendue au grand marin par Reberston, Irving, Humboldt; mais ces écrivains n'avaient pas compris le chrétien, le catholique. C'est ce côté de Christophe Colomb que M. Rastoul, sans négliger le marin, s'est efforcé de mettre en lumière. Sans aller jusqu'à proclamer sa sainteté et jusqu'à affirmer le caractère surnaturel de sa mission, ce que seule peut faire l'Eglise, qui ne s'est pas encore prononcée, M. Rastoul fait voir qu'avant tout, dans son aventureuse expédition à travers la mer ténébreuse, Colomb se proposait d'étendre le règne de Jésus-Christ, de porter aux infidèles les lumières de la foi. Il rêvait, en outre, avec les richesses qu'il espérait retirer de ses expéditions, de racheter les Lieux-Saints. C'est donc dans sa foi ardente que Colomb a puisé sa grandeur.

L'ouvrage, qui forme un bel in-octavo de quatre cents pages, imprimé avec luxe, est orné d'une vingtaine de gravures. Rien n'a été négligé pour qu'il plaise à la jeunesse chrétienne pour laquelle il a été surtout écrit.

(Polybiblion).

LE MARÉCHAL DE MAC-MAHON, duc de Magenta.

Un beau volume grand-in-8, avec nombreuses gravures.
Prix. 6 fr.

Le point de vue auquel s'est placé l'écrivain de l'*Univers* est celui de l'histoire générale et politique, et sous ce rapport, nous trouvons à son œuvre une valeur que n'a présentée dans ce genre aucun des travaux publiés sur Mac-Mahon. Bien que le moment ne semble pas venu où l'on puisse envisager avec le calme nécessaire et en pleine connaissance de cause le rôle politique du duc de Magenta, il est permis cependant d'esquisser dès aujourd'hui cette carrière dont on peut dire qu'elle ne fut pas sans faiblesse, mais qui cependant demeura toujours honnête et droite. C'est dans ce sens que la juge M. Rastoul, et la plupart des bons Français se rangeront sans doute à notre appréciation. D'une lecture facile, écrite avec une hauteur de vues très frappante et une grande sûreté d'appréciation, la nouvelle publication de M. Rastoul est de celles que nous pouvons recommander à tous égards. (Polybiblion. — A. DE GANNIERS.)

Histoire de France depuis la Révolution jusqu'à nos jours

1^{er} volume : La Monarchie de Juillet et la deuxième république, in-8. 5 fr.

2^e volume : Le second Empire et la troisième république, in-8. 5 fr.

Pour Paraître le 15 Février :

LES GRANDES ÉPOQUES DE L'HISTOIRE ÉCONOMIQUE

Jusqu'à la fin du XVI^e Siècle

Par Claudio JANNET

Professeur d'économie politique à l'Institut Catholique de Paris

Un fort volume grand in-12. — Prix : 3 fr. 50 — Franco par la poste : 4 fr.

Dernières Publications :

ETUDES THÉOLOGIQUES SUR LES CONSTITUTIONS DU CONCILE DU VATICAN

D'après les actes du Concile

Par Jean-Michel-Alfred VACANT

Docteur en Théologie, Professeur au Grand Séminaire de Nancy

LA CONSTITUTION DEI FILIUS

Deux volumes in-8 formant plus de 1300 pages compactes. Prix : 12 francs

Non content de résoudre la plupart des questions théologiques qui s'agitaient depuis le commencement du siècle, le concile du Vatican a touché à presque toutes celles que l'on discute aujourd'hui. Aussi les volumes de M. l'abbé Vacant offrent-ils un tableau complet et intéressant du mouvement dogmatique à notre époque. Le savant professeur passe en revue les principales erreurs contemporaines. Il étudie à fond la nature et les attributs de Dieu, la création, la nature de l'homme, les rapports de l'âme et du corps, les forces de la raison humaine, la révélation, le canon des Saintes Ecritures, la nature de l'inspiration ; l'autorité

des versions et des interprétations des Livres Saints ; la nature, la liberté, la discernibilité, et la nécessité de la foi ; le magistère ordinaire de l'Eglise ; les mystères de la religion, les rapports de la foi et de la raison, l'immutabilité et le développement du dogme catholique. Cet important ouvrage assure à l'auteur, déjà si avantageusement connu, un rang distingué parmi les théologiens de ce siècle. Ajoutons que les actes authentiques du concile ont été très soigneusement reproduits, en appendices, pour servir de pièces justificatives.

(*Le Monde*, 9 janvier 1896.)

LA VIE INTÉRIEURE SIMPLIFIÉE

ET RAMENÉE A SON FONDEMENT

Ouvrage publié par le R. P. **J. TISSOT**, Supérieur des Missionnaires de Saint François de Sales

Troisième édition. — 1 volume in-12 honoré de plusieurs approbations. PRIX : 3 francs

LETTRE ADRESSÉE AUX ÉDITEURS

« MESSIEURS,

« L'ami au nom duquel je vous ai fait une commande de 500 *Vie Intérieure* du P. TISSOT, venant de mourir, je puis rendre à ce précieux livre le plus beau des témoignages, c'est qu'il a fait de ce jeune homme, la grâce de Dieu aidant, *un véritable saint*. Il y a un an à peine, son âme était travaillée par les doutes les plus cruels et sa foi semblait avoir sombré au milieu des épreuves qui l'assaillirent ; ce livre, il me l'a répété bien des fois, lu et médité, lui a rendu la paix de l'âme et ouvert les voies de la sainteté. Il le savait de mémoire, pour ainsi dire, et comme sa docilité à entendre la parole intérieure de Dieu n'a eu d'égale que sa géné-

rosité à accomplir ce qu'elle demandait de lui, une année lui a suffi pour arriver à un degré de sainteté dont j'aurais des merveilles à dire. S'il avait vécu il aurait encore consacré une bonne somme à répandre ce volume, mais Dieu s'est contenté de son bon désir. Si vous le jugez à propos, je vous autorise à publier ce fait pour la recommandation de l'ouvrage. C'est une réclame permise, car je suis persuadé qu'elle aura pour fruit le plus grand bien des âmes.

« Agréez, Messieurs, mes salutations respectueuses.

« R. SWYNGHEDAUW, *professeur de rhétorique,*
Institution Saint-Esprit, Beauvais. »

Esprit et Vertus de Mgr de Mazenod

Evêque de Marseille

Par le **R. P. BAFFIÉ**, Oblat de Marie-Immaculée

Un fort volume grand in-12. — Prix..... 3 fr. 50

« Par la publication de cet ouvrage, vous avez rendu un très grand service, d'abord à tous les membres de votre famille religieuse, qui trouvent là un précieux héritage, un très riche trésor d'enseignements et d'exemples ; puis encore aux évêques et aux prêtres qui auront le bonheur de lire ces pages substantielles et bienfaisantes où toutes les vertus essentielles du sacerdoce sont mises en relief et démontrées pratiquables, puisque le vénérable évêque et religieux dont vous faites connaître l'âme les a pratiquées en un si haut degré pendant le cours d'une si longue existence ». (*Lettre du cardinal PERRAUD à l'auteur*).

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

Le Mouvement Anti-Maçonnique : *La Ligue du Labarum* : But des fondateurs de la Ligue. Réponse à ces questions : Qu'est-ce que la Franc-Maçonnerie ? Quelles sont les principales ruines déjà causées par elle ? Par quels moyens a-t-elle pu causer tant de ravages ? Quels sont ses projets pour l'avenir ? — Possibilité de la lutte ; moyens à employer ; organisations à faire : œuvre d'action extérieure ; œuvre d'action intérieure.

Lettre de Sa Sainteté Léon XIII au cardinal archevêque de Reims, à l'occasion du 14^e centenaire du baptême de Clovis. Voie que doit suivre la France dans les temps troublés que nous traversons.

Le Diable dans les Missions. Analyse de l'important ouvrage que M. Paul Verdun publie sous ce titre : 1. Missions d'Amérique, d'Afrique et de l'Hindoustan ; 2. Missions d'Asie, de Chine, d'Océanie, etc... Ce livre contient les plus utiles enseignements, non seulement au point de vue religieux, mais aussi au point de vue historique et social.

Statistique des Loges Maçonniques en Italie, en 1895 : Loges symboliques, Loges misraïmites, Loges palladiques, Loges féminines, Loges israélites ; tableau régional des Loges maçonniques en Italie.

Le Diable dans la Littérature moderne : Extrait d'un ouvrage capital du R. P. Albert-Maria Weiss : *Apologie du Christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation*, traduit de l'allemand en français par M. l'abbé Lazare Collin. Très instructives citations empruntées aux plus célèbres écrivains modernes de France, d'Allemagne et d'Italie.

Tribune des abonnés : La fin des temps et les prophéties de la Sœur de la Nativité ; interprétation poétique de la vision de la Sœur de la Nativité sur la fin des temps (J.-B. CELTRI) : — Ré-

ponse à M. l'abbé Bigou sur la prophétie de saint Malachie (LOUIS GAYET). — Autre réponse à M. l'abbé Bigou (ERNEST DE POULPIQUET). — Renseignements intéressants sur plusieurs points traités dans *le Diable au XIX^e siècle*.

La démission de Lemmi et les journaux italiens.

Le Diable dans la vie des Saints : Sainte Euphrasie ou Euphraxie ; saint Abraham, ermite ; saint Guthbert ; saint Ambroise de Sienna ; saint Benoît.

Le nom « Diane ». Extraits de la *Vie de la Bienheureuse Diana d'Andalo*, dont la lecture a levé les derniers scrupules de miss Diana Vaughan touchant son prénom infernal de *Diane*.

Cà et là chez les Francs-Maçons. — Une loi scélérate aux yeux des Francs-Maçons : le défunt 33^e Floquet ; le F. Delpech en Algérie ; le gâchis ; la persécution en Vendée ; le régime de l'exclusion ; une circulaire du F. Combes ; de bonne guerre ; mômeries maçonniques ; exécution du juif Maurice Schwob ; loge symbolique ; un traître ; grand scandale à Toulouse ; un type de maçonne ; mariage et temple maçonniques ; affreux sacrilège ; étrange propagande.

Action anti-maçonnique : Organisation et action ; le R. P. Monsabré à Montauban ; affirmations d'un catholique au Parlement ; le projet Goblet jugé par le P. Le Doré.

Trente-cinq années du Grand Orient de France (documents pour servir à l'histoire de la politique française). Deuxième partie : les Chapitres et leurs Très-Sages, dernière liste d'après les annuaires officiels du Rite Français, depuis 1860 jusqu'à 1894 exclusivement.

Les Sociétés secrètes musulmanes dans l'Afrique du Nord : Deuxième partie ; Chapitre II : Chadelya (fondée 656 de l'hégire, 1258 de J.-C.) (AD. RICOUX.)

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, Editeurs

83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ETRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

Maçonnisme et Catholicisme

Par DON SARDA Y SALVANY

In-12° (136 pages) 1 »

Cet excellent opuscule met dans un relief saisissant la nature, l'esprit, les dangers, les effets du naturalisme maçonnique. C'est une lecture utile à toutes les classes de la société.

POUR QUI VOTERONS-NOUS ?

AVIS OFFERTS A TOUS

Par Monseigneur l'ÉVÊQUE d'Annecy

Brochure in-32° (64 pp.) 0,05; franco..... 0 10

Nous cédonc le présent opuscule pris par nombre aux conditions suivantes :

1 ex.	0 05	franco	0 10
10 —	0 45	—	0 70
25 —	1 10	—	1 65
50 —	2 10	—	2 95
100 —	4 00	—	4 85
500 —	18 75	—	21 70
1000 —	32 50	—	variable suivant les distances.

AUGUSTE NICOLAS d'après ses **Mémoires inédits**, ses **Papiers** et sa **Correspondance**, Précédé d'une lettre de Monseigneur BAUNARD, Recteur des Facultés catholiques de Lille, par Paul LAPEYRE.

Fort vol. in-12° (xvi-640 pp.) 4 fr.; franco... 4 50

Vient de paraître :

JUIFS & CATHOLIQUES

EN AUTRICHE-HONGRIE

Par l'abbé A. KANNENGIESIER.

In-12° 3 50

ZOLA & LOURDES

par l'abbé DUPLESSY, du clergé de Paris

Brochure in-8° 0 50

Un Programme à propos du Budget

par H. GAYRAUD

In-8° 0 60

Vient de paraître :

CALENDRIER

DES PRINCIPALES INDULGENCES PLÉNIÈRES

FACILES A GAGNER

D'après l'ouvrage du P. Beringer : *les indulgences, leur nature, leur usage*, approuvé par la S. C. des Indulgences.

In-12° 0 50

Le système du moins possible et

DEMAIN DANS LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE

Par S. G. Mgr. ISOARD, évêque d'Annecy

In-12° 3 50

Hier & Aujourd'hui dans la Société Chrétienne

Par S. G. Mgr ISOARD, évêque d'Annecy

In-12° 3 »

LA PRÉDICATION

Par le même auteur

In-12° 2 »

LA VIE CHRÉTIENNE

Par le même auteur

In-12° 2 »

Vient de paraître :

52 PRONES SUR LA PRIÈRE

Par M. l'abbé PLAT, Curé-doyen de St-Aignan

Beau volume in-8°, écu 4 »

Du même auteur (précédemment parus)

52 PRONES SUR LES SACREMENTS

In-8°, écu 4 »

52 PRONES SUR LE SYMBOLE DES APOTRES

In-8°, écu 4 »

52 PRONES SUR LE DÉCALOGUE

In-8°, écu 4 »

Vient de paraître :

BIBLE, SCIENCE ET FOI

Par le R. P. ZAHM C. S. C.

Fort volume in-12°, 3 50

Du même auteur (précédemment paru)

Science Catholique et Savants Catholiques

In-12° 3 50

Le P. Zahm, déjà connu du public français par un remarquable ouvrage : *Science catholique et savants catholiques*, œuvre apologétique de première valeur, vient de publier un nouvel ouvrage, qui ne manquera pas d'attirer à l'auteur, par la largeur de ses vues, la contradiction de quelques-uns, bien qu'il se renferme toujours dans les limites d'une parfaite orthodoxie, consacrée par Rome tout récemment encore. Nommé docteur par S. S. Léon XIII, précisément à cause de l'édition anglaise du travail dont nous recommandons aujourd'hui la traduction, le P. Zahm trouvera en France de nombreux lecteurs ; car il a su condenser, en un petit volume de prix abordable, quantité de questions intéressantes, continuellement discutées par les savants, et donner sur toutes ces questions une solution probable qui ne manquera pas d'aider dans leurs études tous ceux qui étudient la Bible. (Univers).

Donner une analyse complète de l'ouvrage est impossible ; l'éditeur envoie gratuitement la table complète de l'ouvrage tirée à part.

PETIT GUIDE DU PRÉDICATEUR

Par le R. P. GALLERANI S. J.

In-18° 1 25

Ouvrage approuvé par le Maître du S. Palais

CONTRESENS BIBLIQUES DES PRÉDICATEURS

Par le R. P. BAINVEL, de la Compagnie de Jésus

Beau volume in-12° 2 »

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

M. de Rochas et l'extériorisation de la sensibilité. Réponse du D^r Bataille aux attaques dirigées par M. de Rochas contre le *Diabte au XIX^e siècle*. — Analyse et critique du dernier livre de M. de Rochas sur l'*Extériorisation de la sensibilité*.

Un éloquent manifeste de la « Semaine Religieuse » de Cambrai aux catholiques de France, suivi d'un extrait d'une lettre pastorale de Mgr l'archevêque Sonnois.

Alexandre Aksakof et les récentes élucubrations spirites. Alexandre Aksakof et le D^r Edouard von Hartmann; la théorie de M. Aksakof repose sur une notion erronée de la personnalité humaine; quelques mots sur le livre de M. Adolphe d'Assier : *Essai sur l'humanité posthume et le spiritisme*.

Le Mage Sédir et les Miroirs magiques. Le plan astral et l'homme astral dans les nouvelles théories occultes; ce que le miroir magique peut nous révéler du plan astral; comment, pour pénétrer dans ces mystères, il faut faire passer *Kundalini* par *Ayneya Chakram*. Les trois grands plans de l'invisible : le terrestre, le lunaire et le solaire. Le bout de l'oreille de Satan se découvre.

La Sœur de la Nativité. Comment les révélations de la Sœur de la Nativité ont été recueillies et rédigées par l'abbé Genet; très nombreuses et très respectables autorités qui garantissent la source surnaturelle de ces révélations; réfutation de l'opinion qui tendrait à les attribuer au démon. — Révélations de la Sœur de la Nativité sur la fin des temps et la venue de l'Antechrist.

Tribune des abonnés. — *Enchaîné ou déchaîné?* Quelle est la vérité sur l'enchaînement du démon? Etat de l'opinion à ce sujet; l'Eglise et l'histoire présentent le démon comme déchaîné; le futur enchaînement de tous les démons, prouvé par l'Ecriture; réponse aux objections (Abbé J.-B. Bigou). — *Où est Lucifer?* Réponse donnée à cette question par le Secret de la Salette;

Lucifer déchaîné depuis 1864; prière révélée par la Très Sainte Vierge à l'abbé Cestac (ERNEST DE POULMIQUET). — *Le prétendu Secret de la Salette*. Réponse de M. l'abbé Bigou aux articles publiés sur ce sujet dans le précédent numéro; Aveux des partisans du Secret; arguments des partisans du secret. (Abbé J.-B. Bigou).

Le Diable à Haïti. Lettre de M. Jules Aymonin, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie; récit du Frère Barnabé Kurtz sur les sorcières d'Haïti; un prêtre d'Haïti empoisonné par les sorciers et miraculeusement guéri à Lourdes (D^r BOISSARIE). — Un Vénérable qui aboie (DIANA VAUGHAN).

Chronique du Merveilleux : Singulier cas d'un enfant; Une famille spirite en Russie; Chapelle hantée; Un Franc-Maçon sorcier; La statue de saint Antoine de Padoue dans une église voisine de Granville.

Lettre d'un missionnaire ayant séjourné aux Etats-Unis. Document reçu des Etats-Unis sur Miss Diana Vaughan.

Cà et là chez les Francs-Maçons : Le F.^r. Doumer Rose-Croix; Une Religion d'Etat; Le Bijou de Félix; le F.^r. Félix Faure à Nice; le F.^r. Faure à Marseille; Parlement luciférien.

Trente-cinq années du Grand Orient de France (documents pour servir à l'histoire de la politique française). Deuxième partie : les Chapitres et leurs Très-Sages, dernière liste d'après les annuaires officiels du Rite Français, depuis 1860 jusqu'à 1894 exclusivement.

Les Sociétés secrètes musulmanes dans l'Afrique du Nord : Deuxième partie; Chapitre II : Chadelya (fondés 656 de l'hégire, 1258 de J.-C.) (Ab. Ricoux.)

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, Editeurs

83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ETRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

Vient de paraître :

VOLTAIRE

ET

LE VOLTAIRIANISME

Par NOURRISSON, Membre de l'Institut

Beau volume in-8° carré (IV-672 pp.)..... 7.50

Après plus d'un siècle écoulé, le moment semble venu d'étudier Voltaire comme un ancien. De là l'ouvrage que nous annonçons. Il n'est ni pour Voltaire, ni contre Voltaire; il est sur Voltaire. L'auteur s'est simplement proposé de montrer d'abord ce que fut Voltaire au milieu des agitations fébriles de sa longue et laborieuse existence; puis de faire connaître les idées tumultueuses qui remplissent ses innombrables écrits. Avant tout, il a tenu à être exact. Aussi, le plus souvent, a-t-il laissé la parole à Voltaire lui-même ou aux contemporains de Voltaire. On n'a d'ailleurs, pour comprendre l'intérêt de cette publication, qu'à en parcourir la table des matières : *Introduction*. — VOLTAIRE : Chapitre I. Les jeunes années. — Ch. II. Cirey. — Ch. III. Potsdam. — Ch. IV. Ferney. — Ch. V. Les rivalités. — Ch. VI. Les travaux. — Ch. VII. La patrie. — Ch. VIII. L'humanité. — Ch. IX. L'intolérance. — Ch. X. La destinée de Voltaire. — LE VOLTAIRIANISME : Ch. I. La philosophie. — Ch. II. Les philosophes. — Ch. III. Les idées. — Ch. IV. L'âme. — Ch. V. La liberté. — Ch. VI. Dieu. — Ch. VII. La morale. — Ch. VIII. La politique. — *Conclusion*.

L'importance d'un tel livre, lequel vient à son heure, au milieu des troubles politiques suscités notamment par les idées fausses de Voltaire et de Rousseau, n'échappera à personne : le nom de l'auteur suffirait à lui seul à recommander cet ouvrage, fruit d'approfondies et consciencieuses études guidées par une critique sûre et impartiale.

REVUE CATHOLIQUE DES REVUES

FRANÇAISES & ÉTRANGÈRES

Paraissant le 5 et 20 de chaque mois

A PARTIR DU 5 JUILLET 1895

ABONNEMENTS :

FRANCE		ÉTRANGER (U. P.)	
Un an.....	14 »	Un an.....	17- »
Six mois.....	8 »	Six mois.....	9 50

Chaque numéro se vend séparément 0,75 cent.

Les abonnements partent des 5 et 20 de chaque mois, mais chaque semestre formant un volume complet en soi, il y a tout intérêt à faire partir l'abonnement du commencement de chaque semestre.

ENVOI FRANCO DE SPÉCIMENS ET PROSPECTUS SUR DEMANDE

Vient de Paraître :

JUIFS

ET

CATHOLIQUES

EN AUTRICHE-HONGRIE

PAR

A. KANNENGIESER

Fort volume in-12..... 3 50

Du même auteur (précédemment parus) :

Catholiques Allemands, in-12.... 3 50
Réveil d'un Peuple, in-12..... 3 50
Les Adversaires du Pouvoir temporel et la Triple Alliance, fort volume in-12..... 3 50
Ketteler et l'organisation sociale en Allemagne, in-12..... 3 50

Le « leitmotiv » de ce livre, c'est la biographie de l'abbé Sébastien Brunner, ce Veuillot autrichien, qui a rempli de sa renommée le milieu de ce siècle et est mort en 1893, à l'âge de quatre-vingts ans, dans un asile de vieillards près de Vienne. Son cortège funèbre a été suivi par ce que l'empire compte de sommités de la pensée et de l'activité humaines, qui rendaient ainsi un suprême hommage à cet infatigable champion de la liberté de l'Eglise.

Il faut lire la pernicieuse influence du « josphisme », qui avait discrédité la religion catholique dans ce pays; on appelait ainsi, il y a vingt ans encore, l'embrigadement officiel des membres du clergé, et leur subordination aux bureaux ministériels dirigés par le vieux conseiller d'Etat Justel. Nous avons peine à croire qu'un évêque — celui de Vienne — ait osé dire à des ordinands : « Messieurs, vous venez de vous consacrer au service de l'Etat et de l'Eglise! » Or, l'absolutisme de l'Etat admettait fort bien une *moyenne* de croyances qui n'offusquât ni les Magyars ni les Bohémiens, ni les Allemands, Tyroliens, Styriens, etc. Calvinistes, grecs, catholiques et juifs devaient vivre dans un atmosphère spirituelle commune.

Or, qu'arriva-t-il? Les juifs s'emparèrent de l'esprit public par la libre-pensée. Le catholicisme, intimement lié à l'absolutisme, fut l'objet de la même haine, et le pangermanisme fut le principe qui devait réunir les ennemis acharnés du catholicisme. C'est ce que Brunner démontra. Il fut patriote, parce que catholique éclairé. Et bien des hommes éminents se joignirent à la fin à ce noble lutteur, qui eut au moins la joie de voir le clergé de l'empire reprendre vie nouvelle, indépendante et honorée.

Mais le sémitisme est encore debout. Par le commerce, l'industrie, l'Administration, la presse, l'Université, il enfonce dans l'âme du peuple ses mille tentacules patientes, et le gouvernement fait le reste. En 1848, les juifs ont fait — ils s'en vantent — les émeutes; cependant la Cour, les ministères, les soutiennent, et pour cause : ils sont les possesseurs de la richesse publique, et l'Etat obéré rampe à leurs pieds qu'entourent des sacs d'or... Les juifs le savent et se rient des malédictions des citoyens restés indépendants : ce qui leur suffit, c'est d'être tolérés comme un mal nécessaire. Et ils sont 120.000 rien qu'à Vienne... autant que dans la France entière!

Contre eux, les antisémites s'organisent, luttent, et leur dernier succès, l'élection Lueger, fera réfléchir le Souverain. Mais, en Hongrie, les juifs triomphent. Emancipés par Tisza, protégés par lui, ils surent habilement baisser l'échine sous la main de Szapary; ils ont relevé la tête grâce à Weckerlé, et, alliés aux calvinistes, ils multiplient leurs conquêtes dans le domaine civil. Je renvoie à ce point de vue, au chapitre : « Les juifs et les luttes autour du mariage civil en Hongrie. »

Ce livre donne une idée exacte et complète de l'esprit politique et religieux en Autriche-Hongrie.

E. P.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

L'Incrédulité philosophique. Réponse à un article de M. Jean Lacoste, intitulé *Le Merveilleux exotique*. Réfutation des attaques dirigées par cet article contre le livre de M. Paul Verduin : *Le Diable dans les Missions*. Dans quelle mesure le philosophisme, prétendu chrétien, accepte les doctrines théologiques de l'Eglise sur l'intervention du Diable dans le monde : l'autorité de M. Jean Lacoste et des philosophes rationalistes peut-elle être mise en balance avec celle des Saintes-Ecritures et des Saints Pères ? JUVÉNAL MOCHIRAM.

La Franc-Maçonnerie jugée par un évêque. Lettre de Mgr l'Evêque de Grenoble à M. Eugène Veuillot, rédacteur en chef de *L'Univers*. Origine socinienne de la Franc-Maçonnerie ; ce que veulent les Francs-Maçons.

M. de Rochas et l'extériorisation de la sensibilité (suite). Expériences fantastiques de M. de Rochas sur l'envoûtement photographique ; résurrection de la *poudre de sympathie* ; la guérison magnétique des plaies par la transplantation, renouvelée de Fludd de la *Physique occulte* de l'abbé de Vallemont, condamnée par un décret de l'Inquisition ; la preuve *stercoraire* de l'extériorisation de la sensibilité. Ce qu'il faut penser de l'extériorisation de la pensée, rêvée par M. de Rochas. GILBERT JONAS.

Un document maçonnique : Allocution du Vén. Edgard Monteil à la Loge : *la Clémentine Amitié*. — Un sermon sur le diable. — Maçonnerie et patriotisme.

Cà et là chez les Francs-Maçons : Le nouveau baccalauréat du F. Combes ; haine et vengeances maçonniques ; le ministre Bourgeois et la Franc-Maçonnerie ; les F. M. Ardennais ; la soutane de M. Combes ; une fête solsticielle au Grand Orient ; les découvertes du *Figaro* ; les aveux de la secte ; conférence maçonnique à Bergerac ; une loge de la Clotat tombée en sommeil ; moralité maçonnique ; est-ce une manœuvre maçonnique ? Un baptême civil ; le devoir des Francs-Maçons d'après le *Bulletin du Grand Orient* ; Jeanne d'Arc et les Francs-Maçons.

Tribune des abonnés : 1. *Le Miracle de la Salette*, Défense

de l'authenticité et de la vérité des révélations confiées à Mélanie : histoire détaillée des différentes phases du Miracle de la Salette et de son secret en particulier, depuis l'époque de l'apparition jusqu'à la fin de l'épiscopat de Mgr Bruillard, en 1853. CHANOINE ROUBAUD. — 2. *Un précurseur de l'Antéchrist ou l'Américain aux mille prodiges*. Examen critique de l'américain Schlatter ; quels sont les prodiges attribués à Schlatter ? leur explication dans l'hypothèse de leur caractère diabolique ; Schlatter caricature de Jésus-Christ, et précurseur de l'Antéchrist. Conséquences à tirer du cas de Schlatter, au sujet de l'apologétique chrétienne. L'ABBÉ BIGOU.

Chronique du Merveilleux : la Visionnaire de la rue Paradis. — Médecin guéri miraculeusement à Lourdes.

Stances poétiques. 1. A l'Intrépide auteur du *Diable au XIX^e Siècle*. 2. Salut à Diana Vaughan.

La Sœur de la Nativité (suite). — La Sœur de la Nativité parle sans interprète et sans truchement. Ses visions touchent l'état de l'Eglise avant la venue de l'Antéchrist. Netteté de ces visions au sujet de la Franc-Maçonnerie, et singulière précision de ses prédictions sur les événements qui se passent sous nos yeux ; le Palladisme, et les conversions des Palladistes parfaitement caractérisés. LE LECTEUR.

Action anti-maçonnique : Grande-Œuvre ; dossier à constituer ; la défense de la liberté religieuse ; les Francs-Maçons d'après le R. P. Le Doré ; l'action anti-maçonnique dans le Nord ; action électorale catholique ; funeste illusion ; appel à la Bretagne catholique.

Poésies.

Trente-cinq années du Grand Orient de France (documents pour servir à l'histoire de la politique française), d'après les Annuaires officiels du Rite Français, depuis 1860 jusqu'à 1894 inclusivement.

Les Sociétés secrètes musulmanes dans l'Afrique du Nord : Deuxième partie : Chapitre III, Djazoulia-Aissaoua (suite). (Av. RICOUX.)

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, Editeurs

83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ETRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

Vient de paraître :

LES GLOIRES SACERDOTALES CONTEMPORAINES

Mgr PAVY SA VIE, SES ÉCRITS, SA DOCTRINE

par l'abbé PAGÈS

Un beau volume in-8, avec portrait. — Prix..... 3 fr.

La biographie de Mgr Pavy fait partie de la collection que publie M. l'abbé Pagès, sous ce titre : Les gloires sacerdotales contemporaines, et que nous avons déjà signalée ; certes, le second évêque d'Alger y avait sa place marquée. Comme professeur à Lyon, comme évêque à Alger, comme apologiste et prédicateur, Mgr Pavy a tenu une grande place que l'on ne connaît peut-être pas assez. Tous ceux qui liront l'excellente biographie que nous signalons, — et nous ne doutons pas qu'ils soient nombreux, — en seront bientôt

convaincus. D'ailleurs, elle est fort intéressante par elle-même comme par les questions qu'elle soulève, la vie de Mgr Pavy. Ce sont les événements de Lyon dans les premières années de la monarchie de juillet, c'est l'histoire de l'Algérie pendant une période mouvementée de dix années. Il y avait là matière à des pages curieuses que nous donne M. l'abbé Pagès. Aussi son nouveau volume ne sera-t-il pas moins bien accueilli que les précédents. (Univers)

Ouvrages du même auteur, précédemment publiés dans la même collection :

Mgr Dupanloup, sa vie, ses écrits, ses doctrines, 1 beau vol. in-8° avec portrait.....	3 francs.
Mgr Freppel, sa vie, ses écrits, sa doctrine, — — — — —	3 —
Le Cardinal Lavigerie, sa vie, ses écrits, sa doctrine, 1 beau vol. in-8° avec portrait.....	3 —
Le Cardinal Pie, sa vie, ses écrits, sa doctrine, — — — — —	3 —
S. S. Pie IX, sa vie, ses écrits, sa doctrine, — — — — —	3 —

Monseigneur de MAZENOD

Evêque de Marseille, fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée
par Mgr RICARD

Un très fort volume grand in-12. — Prix..... 3 fr. 50

« Vous avez bien fait de reproduire pour l'édification de tous cette vie si belle, si sainte, si féconde ! Vous aviez à traiter un magnifique sujet. Vous avez très bien rempli le cadre que vous vous étiez tracé. Votre livre aura un succès assuré. »

« On lira la vie de Mgr de Mazenod, ce sera votre première récompense. »
(Mgr l'Evêque de Nice).

« L'activité, l'ardeur, l'énergie, les intentions élevées, pures, généreuses, surnaturelles du missionnaire, du fondateur et de l'Evêque, apparaissent à chaque page de ce livre. Tous les renseignements qu'il contient répondent admirablement aux besoins et aux luttes de l'heure présente. »

(Mgr Turinaz, évêque de Nancy).

ESPRIT ET VERTUS DE MONSEIGNEUR DE MAZENOD

Par le R. P. Eugène BAFFIE

Un très fort volume in-12. — Prix..... 3 fr. 50

Les Oblats de M. I. ont pieusement recueilli et groupé dans ce volume tous les détails édifiants de la vie de Mgr de Mazenod, leur très pieux fondateur, tous les traits épars de cette radieuse physionomie qui aura désormais sa place parmi les plus beaux modèles de la sainteté épiscopale.

Ben livre à lire pour soi d'abord, car tout prêtre y peut trouver, présentée sous une forme narrative ordinairement attrayante, un précieux aliment à sa piété, des vues profondes, et plus d'un encouragement pour son zèle pastoral dans les temps tristes que nous traversons ; mais très bon

aussi à faire lire en lecture publique pendant les retraites, et même comme lecture spirituelle dans les séminaires. Les traités didactiques d'ascétisme, qu'il faut étudier bien entendu dans un moment ou dans l'autre, n'ont pas l'efficacité pratique de ces narrations toutes simples, très variées, très « vécues » comme on dit aujourd'hui, remplies d'anecdotes historiques attachantes, où l'âme chrétienne subit comme malgré elle l'influence irrésistible du bon exemple de la vertu.
(L'Ami du Clergé).

DON FRANÇOIS-RÉGIS, fondateur et premier Abbé de la trappe de Notre-Dame de Staouéli (Algérie), par M. l'abbé BERSANGE, chanoine honoraire de Périgueux, Supérieur du Petit Séminaire de Bergerac. Deuxième édition. Un volume in-18 Jésus, avec 2 photographures et plusieurs vignettes reproduisant des scènes de la vie des Trappistes. 4 fr.

Ouvrage béni par S. S. LÉON XIII, recommandé et loué par plusieurs prélats

L'éloge de ce livre n'est plus à faire. Dès son apparition, notre éminent et très regretté Armand de Pontmartin lui consacra deux de ses *Samedis*. Les mille voix de la presse firent écho à celle de l'illustre critique ; et le succès a magnifiquement ratifié les flatteuses appréciations des journaux.

Nous venons simplement signaler la publication de la deuxième édition du remarquable et très intéressant ouvrage de M. l'abbé Bersange. A ceux qui ne l'ont pas lu nous en recommandons instamment la lecture, leur promettant qu'après l'avoir ouvert, ils ne le fermeront qu'à la dernière page.

« C'est, à mon avis, la perfection du genre, écrivait naguère à l'auteur Mgr l'Evêque de Périgueux. — Vous avez

le talent de vous faire oublier en donnant à votre style ces qualités si rares de simplicité, de sobriété et de naturelle élégance, qualités d'autant plus précieuses qu'elles charment sans qu'on s'en aperçoive. »

Et encore :

« Peu soupçonnent les relations du R. P. dom François Régis avec les plus hautes célébrités contemporaines, et beaucoup, je l'imagine, seront fort étonnés de rencontrer dans votre livre cette galerie de grands hommes, tous pleins d'estime et de vénération pour le premier abbé du monastère africain, la plupart unis au pauvre moine par les liens de la plus douce et parfois de la plus délicate intimité. »

(Gazette de France).

DU MÊME AUTEUR

MADAME DU BOURG (Mère Marie de Jésus), fondatrice de la Congrégation des Sœurs du Sauveur et de la Sainte-Vierge. Un beau volume in-8, avec un portrait en héliogravure. Nombreuses approbations..... 5 fr.

A notre humble avis, l'œuvre de M. le chanoine honoraire de Périgueux l'emporte sur son aînée ; plus encore que la vie de Dom François Régis, la vie de Mme du Bourg est l'histoire d'une âme. Or, nous ne connaissons rien qui

émeuve, rien qui captive autant que la vue d'une âme embellie des meilleurs dons de la nature et de la grâce.

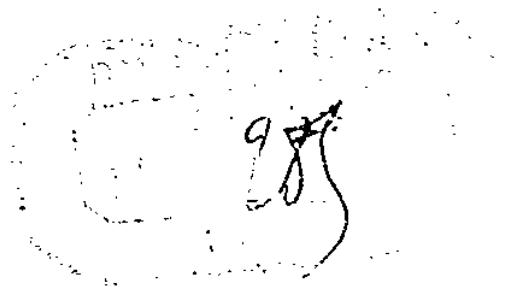
(Bulletin de la Garde d'honneur du Sacré Cœur).

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^È SIÈCLE



Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

M^{lle} Couédon devant la science médicale. — Rapport de M. le docteur Haks : Un cas curieux d'illuminisme ; M^{lle} Henriette ; présentation du sujet ; expériences ; discussion. — Conclusion : Henriette Couédon est une simulatrice, sur la voie qui mène à la folie.

A Gibraltar. — Réponse à ceux qui contestent la vérité du récit fait par le D^r Bataille dans le chapitre XVII du *Diable au XIX^e Siècle* : Les ateliers et le laboratoire secret de Gibraltar. Léo TAxIL. — Confirmation de l'œuvre du D^r Bataille : les temples lucifériens de Charleston et de Rome ; fonctionnement de la Franc-Maçonnerie universelle reconnue par les francs-maçons eux-mêmes. — Excursion récente aux Ateliers de Gibraltar. A. DE LA RIVE.

Tribune des abonnés. — 1. *Le Miracle de la Salette* (suite) CHANOINE ROUBAUD. — 2. Deuxième réponse à M. l'abbé Bigou sur le secret de Mélanie ; témoignages en sa faveur de Mgr l'évêque de Lecce, de M. C. R. Girard, de Mgr Pétagna, de l'abbé Bliard, de Mgr E. Ribault, etc. ERNEST DE POULPIQUET. — 3. Le cas de M^{lle} Couédon jugé par un théologien. A. A., prêtre. — 4. Ses prédictions diaboliques : les prédictions de M^{lle} Couédon ; analogie et ressemblance des révélations faites par le démon à miss Diana Vaughan avec les prophéties de Balaam : comment ces révélations sont encourageantes pour les catholiques. L'ABBÉ J. B. BIGOU.

La Sœur de la Nativité (suite et fin). — Loi diabolique dictée aux Francs-Maçons après leur contrat avec le diable. Per-

sécutions et chute de l'Antechrist. Etat de l'Eglise et du monde après la chute de l'Antechrist. LE LECTEUR.

Le diable à Haïti (suite) : Les loups-garous et le Fond-au-Diable. LE TRADUCTEUR.

Copie du jugement rendu par le tribunal civil de première instance du département de la Seine dans l'affaire Lucie Claraz.

La littérature Maçonnique. — Caractères particuliers de cette littérature. I. Eloquence maçonnique : Extrait de la Planche à tracer de la cérémonie de l'inauguration de la R.[°]. L.[°]. de Saint-Jean, sous le titre distinctif de *la Candeur* à l'Orient de Paris, 3775.

Avis important.

Cà et là chez les Francs-Maçons : L'acacia dans le nouveau ministère en Italie : défections maçonniques ; conversion du Grand-Maître Solutore Zola, et de Dario Bonetti. — Les fureurs du grand poète satanique et crispinien.

Action anti-maçonnique : Allocution du cardinal Parrochi. — Fragments d'une conférence anti-maçonnique de M. de Lustrac à Bordeaux. — Jeanne d'Arc à Notre-Dame de Paris ; son panégyrique par le P. Monsabré.

Trente-cinq années du Grand Orient de France (1860-1894). — Troisième partie : les Aréopages et leurs Grands-Maîtres Présidents.

Les Sociétés secrètes musulmanes dans l'Afrique du Nord : Deuxième partie : Chapitre III, Djazouya-Aissaoua (suite). (AD. RICOUX.)

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, Editeurs

83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ETRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

PRATIQUE DES VERTUS

Méthode pour arriver à la perfection au moyen d'un exercice de vertus chaque jour

Par le **P. Bouchage**, de la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur

Seconde édition, revue et corrigée par l'auteur, Approuvée par plusieurs Cardinaux, Archevêques et Evêques

3 forts in-8° (ensemble 1.800 pages environ). — Prix, franco..... 15 fr.

Sous la rubrique « Questions de science ecclésiastique » l'*Ami du Clergé* accueille la question suivante : La *Pratique des vertus* est-elle réellement un livre de premier ordre ? Il répond oui, rangeant cet ouvrage à côté de Rodriguez et de Scaramelli, « nous dirions presque au-dessus, n'était la particulière vénération qu'inspirent toujours les noms consacrés déjà par l'autorité de plusieurs siècles. » Il ajoute : Bien qu'écrit spécialement pour les religieux et les religieuses de la famille de saint Alphonse, ce livre s'adresse à toutes les âmes qui tendent à la perfection. Un tel ouvrage ne s'analyse pas, ne se résume pas, il faut le méditer, le vivre avec l'auteur. » (AMI DU CLERGÉ n° du 1^{er} août 1895).

Les ETUDES RELIGIEUSES du 30 septembre 1895, après avoir relevé dans cet ouvrage le mérite assez rare d'une doctrine solide, ajoutent : « Toutefois, la qualité et l'abondance de la doctrine ne suffisent pas à assurer le succès aux livres de ce genre. Il faut y joindre la netteté d'exposition, la clarté, l'onction, et, si l'on peut, le mouvement, la chaleur, le coloris, une manière neuve de traiter les sujets rebattus. Le R. P. Bouchage possède à un haut degré ces qualités précieuses et attrayantes. Il possède en outre ce qui distingue le fin et parfait moraliste, l'esprit d'observation et la connaissance de la nature humaine. »

Mgr Broquet, le savant Vicaire général de Genève a consacré une brochure de 16 p. in-8° à la *Pratique des Vertus*. Voici quelques lignes de ce compte-rendu remarquable : Fils et disciple docile de saint Alphonse, profond psychologue et observateur plein de finesse, le P. Bouchage part du plus facile, poursuit son développement à chaque étape et élève ainsi peu à peu son lecteur à la perfection de la vertu. Sa parole vous est une lumière, un encouragement, une force, car ce jaseur est, comme le disait un ancien, *silva rerum et sententiarum* : une forêt de faits et de doctrines. Abandonnez-vous à cet expérimenté directeur. Les douze traités du docte rédemptoriste méritent d'être placés à côté de Rodriguez, saint Jure, Mgr Gay, et je ne crains pas d'ajouter qu'ils ont peut-être sur ces livres si justement réputés, un réel avantage. (Revue de la Suisse catholique, juin 1895).

Mgr l'évêque de Fribourg a écrit à l'auteur :

« Mon Révérend Père,

« J'ai parcouru avec un intérêt toujours croissant la 2^e édition du livre *Pratique des Vertus*, et je ne puis qu'ajouter une entière approbation aux éloges si nombreux et si bien mérités que vous avez reçus. Le prêtre y trouvera un guide sûr dans l'art si difficile de diriger les âmes et de se gouver-

ner soi-même. Tous ceux qui ont à cœur leur perfection y puiseront avec une connaissance claire et approfondie de la vertu, une force nouvelle dans les moments de découragement inséparables de la vie spirituelle. »

« -j- Joseph, évêque de Lausanne et Genève. »

Citons aussi la lettre de Mgr l'archevêque d'Aix :

« Mon très cher Père,

« J'ai lu une bonne partie de votre ouvrage : *Pratique des Vertus*. Voici mon appréciation bien nette. Ce travail c'est notre Symbole des Apôtres, nos commandements de Dieu et de l'Eglise, c'est la perfection évangélique, exposés avec lucidité, ordre, logique d'un bout à l'autre, sans oublier toutes les preuves à l'appui et les réflexions et conditions pratiques.

« Bien à vous mon Révérend Père, avec mes plus abondantes bénédictions.

« -j- Xavier, archevêque d'Aix. »

La *Pratique des Vertus* est appelée par le *Polybiblion* « une étude magistrale où sont exposées les considérations les plus utiles pour faire connaître et aimer la vertu. »

Le directeur de la *Croix du Nord* écrit de ce livre : c'est Rodriguez plus complet, plus méthodique et expurgé de ses hors-d'œuvre. C'est le P. Faber sans sa prolixité poétique parfois fatigante pour les hommes pratiques. C'est Mgr Gay sans cette pointe, nous dirions presque cette recherche philosophique qui en rend la lecture malaisée à certaines personnes peu familiarisées avec les envolées spéculatives.

N° du 21 décembre 1895.

Terminons ces citations par le jugement de S. G. Mgr Jourdan de la Passardière.

« J'ai lu l'ouvrage *Pratique des Vertus* avec une grande attention et, je l'espère, avec un vrai profit pour moi-même. Tout le travail de destruction du vieil homme et de création du nouveau dans la sainteté, est résumé intégralement dans les pratiques des douze vertus.

« Ce programme si net et si vrai, mon Révérend Père, vous l'avez réalisé jusqu'au bout dans votre Ouvrage, avec une précision et une énergie qui ne se démentent pas un instant. Nous avons besoin aujourd'hui de cette nourriture solide du vrai ascétisme et notre société malade ne trouvera que là son salut. »

« -j- F. J. XAVIER JOURDAN DE LA PASSARDIÈRE.
« de la Congrégation de l'Oratoire
« évêque de Roséa »

La VIE INTÉRIEURE SIMPLIFIÉE

ET RAMENÉE A SON FONDEMENT

Ouvrage publié par le R. P. J. TISSOT, supérieur des Missionnaires de Saint-François de Sales

Troisième édition. — 1 volume in-12. Prix..... 3 fr.

LETRE DE S. E. LE CARDINAL BOURRET AU R. P. TISSOT

« Le livre que vous venez de publier sous le titre *la Vie intérieure simplifiée et ramenée à son fondement*, combat un mal qui dénature en beaucoup d'âmes la piété, savoir : la religiosité vague, sentimentaliste, encombrée de pratiques minutieuses.

« Il concentre sur un point, un seul point, l'accomplissement de la volonté de Dieu, tant de lumière qui l'éclaire et l'inonde.

« L'avant-propos dessine déjà nettement son plan. Mais lorsqu'après un commentaire très corsé du principe de saint Ignace, l'auteur s'élève par voie de conséquence, à l'analyse

des divers degrés de la piété, mais surtout quand il parle du bon plaisir divin et de son acceptation, il me semble vraiment neuf, suggestif.

Rempli d'ailleurs de textes sacrés admirablement commentés, de passages des Pères et de saint Thomas, ce livre laisse loin derrière lui tant d'autres petits volumes sans théologie, sans profondeur et sans onction.

Bien médité, il peut retourner et sanctifier une âme élevée, docile aux leçons de la logique et de la Foi.

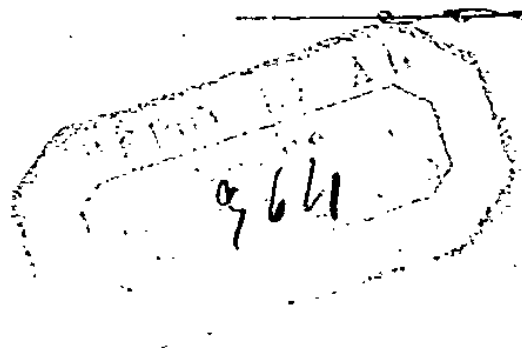
Je crois faire une bonne œuvre en le recommandant.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE



Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

La Mort de Gambetta : La question réveillée par une page des Mémoires de Rochefort. — Nouveaux débats dans la presse à ce sujet. — La nouvelle version de Rochefort ne fait que confirmer notre première conclusion : la Maçonnerie est responsable au premier chef de l'assassinat des Jardiés. Léo TAXIL.

Académie Saint-Jean : Statuts généraux. — Premier concours annuel : *La Franc-Maçonnerie ennemie de l'ouvrier*.

Le premier échec de Lemmi : La comédie de l'élection du grand-maître Nathan expliquée par miss Diana Vaughan, M. de la Rive et M. le chanoine Mustel. — Le F. Ernesto Nathan ne serait-il pas, par hasard, le fils naturel de Mazzini ? JUVENAL MOQUIRAM.

La lutte contre la secte : Les débuts de la Ligue du Labarum anti-maçonique à Paris et en province. — La secte s'émiet de cette prise d'armes. — Séance du 24 mai. — La Compagnie Saint-Jean du Labarum et l'Académie Saint-Jean. — But et esprit de ces fondations. Léo TAXIL.

M^{re} Couédon devant la Société des sciences psychiques. — Rapports du Dr Le Menant des Chesnais et de M. le chanoine Brettes, analysés par M. Gaston Méry. — Opinions de M. Eugène Tavernier et de M. J. K. Huysmans. LE LECTEUR.

La Démonologie des Pères de l'Eglise : Le Pasteur d'Hermas et les Clémentines. L'abbé C. T. F.

Tribune des abonnés. — 1. Le Miracle de la Salette : histoire vraie de la Salette, de mai 1853 à 1870. Chanoine ROUBAUD. —

2. Le Secret de la Salette et l'auteur du *Grand Coup* (Réponse à M. l'abbé Bigou). S. BARBER, curé de Vaumas (Allier). — 3. Lettre récente et inédite de Mgr Zola, évêque de Lecce. — 4. Le nouveau Millénarisme et l'Ami du Clergé, réutation des critiques de M. Perriot contre le millénarisme orthodoxe. J. B. BIGOU. — 5. Notes sur le Compagnonnage : l'Union compagnonnique créée et inspirée par la Franc-Maçonnerie.

Le Monument anti-maçonique : Projet d'un monument symbolique de l'Apogée de la Gloire terrestre de la Très Sainte Vierge et de son éclatante victoire sur la Révolution infernale.

Les Apparitions de Tilly-sur-Seulles : Récits d'un témoin oculaire.

Le Diable à Haïti : Le culte de l'Obéah. LE TRADUCTEUR.

La Pseudo-Communauté et les Annales de Loigny, condamnées par la Congrégation de l'Inquisition.

Nécrologie : M. Edmond Lhuillier.

Messes de Réparation.

Jeanne d'Arc à Reims : Poésie.

Action anti-maçonique : Traduction d'un article de la *Rivista antimassonica* de Rome.

Petite Correspondance : Caillou talisman.

Les Sociétés secrètes musulmanes dans l'Afrique du Nord : Deuxième partie : Chapitre III, Djazouia-Aissaoua, et chapitre IV, les Ouled-Sidi-Cheikh ou Cheikkya. AD. RICOUX.

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, Editeurs

83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ETRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

Vient de paraître :

LES

GRANDES ÉPOQUES DE L'HISTOIRE ÉCONOMIQUE

jusqu'à la fin du XVI^e Siècle

Par (CLAUDIO) JANNET

Un fort volume grand in-18. — Prix : 3 fr. 50; Franco par la Poste : 4 francs

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

I. La société moderne et son unité historique. — II. L'histoire de la civilisation et le régime du travail. — III. Les six périodes de l'histoire du régime du travail au moyen âge. — IV. Unité dans les institutions de l'Europe au milieu de la variété des coutumes locales. — V. Raison de cette unité. Causes économiques générales qui ont agi sur le moyen âge. — VI. Les facteurs de la civilisation au moyen âge. — VII. Influence de l'Eglise. — VIII. Eléments moraux et matériels de l'ordre social. — IX. Réalisation d'un ordre social chrétien au moyen âge. Comment l'Eglise ne s'est solidarisée avec aucun état économique particulier.

CHAPITRE I. — LA RÉFORME PAR LE CHRISTIANISME.

I. Echec de la réforme sociale tentée par Auguste. Insuffisance de la philosophie pour arrêter la décadence du monde antique. — II. Comment l'Eglise n'attaqua pas les institutions civiles existantes. — III. Réforme de la famille : amélioration des mœurs domestiques. — IV. Les empêchements au mariage. — V. Amélioration dans la condition des esclaves. — VI. Les affranchissements chrétiens. — VII. Réhabilitation du travail manuel. — VIII. La suppression des professions parasites et honteuses. — IX. Le repos du dimanche et des fêtes. — X. Notions nouvelles sur le régime et les devoirs de la propriété. — XI. Prédications contre le luxe. Les devoirs de charité. — XII. Moralisation du commerce. Interdiction du prêt à intérêt. — XIII. Les œuvres de charité de l'Eglise. L'assistance des pauvres et des malades. Le rachat des captifs. — XIV. Fondement moral donné à l'obéissance au pouvoir civil. Amélioration des rapports politiques. — XV. Pourquoi le Christianisme n'a pas sauvé l'empire romain. — XVI. Les hérésies des cinq premiers siècles et leurs conséquences sociales. — Appendice.

CHAPITRE II. — L'ÉGLISE ET LA CONSTITUTION SOCIALE AU V^e ET VI^e SIÈCLES.

I. Influence de la constitution et du droit propre de l'Eglise sur la Société civile. — II. L'ordre du clergé : condition civile et état économique des clercs. — III. L'ordre monastique. — IV. Formation du patrimoine des Eglises. — V. Les paroisses. — VI. Condition juridique du patrimoine ecclésiastique et exemption d'impôts au profit des clercs. — VII. Administration des patrimoines ecclésiastiques. — VIII. La condition des personnes et des terres dans les patrimoines de l'Eglise romaine au temps de saint Grégoire le Grand. — IX. La question juive au VI^e siècle. — X. Conservation du droit romain par l'Eglise et formation du droit canonique. — XI. De la juridiction épiscopale et des notaires ecclésiastiques. — XII. Place faite à l'évêque dans la constitution municipale. — Appendice.

CHAPITRE III. — LA FORMATION DE LA SOCIÉTÉ DU VII^e AU IX^e SIÈCLE

I. Les éléments constitutifs de la société au commencement du moyen âge. — II. La vie agricole dans les grands domaines au VIII^e et au IX^e siècles.

CHAPITRE IV. — UNE MUNICIPALITÉ DU MIDI DE LA FRANCE DE L'ÉPOQUE ROMAINE A 1789. SISTERON.

Sisteron. — Développement de l'organisation municipale. — Intervention du pouvoir central dans les affaires municipales. — De la juridiction civile et criminelle. — Système financier et administration générale. — Service militaire. — Police et administration municipale. — Etat matériel et moral de la Société au XV^e siècle et au commencement du XVI^e. — La commune depuis le XVI^e siècle.

CHAPITRE V. — UNE BARONNIE ET UNE MUNICIPALITÉ DU QUERCY AU MOYEN ÂGE ET SOUS L'ANCIEN RÉGIME. MONOGRAPHIE DE CASTELNAU DE MONTRATIER.

I. Les institutions régionales et locales. — II. La formation historique. — III. La baronnie et ses institutions. — IV. La province. — V. Condition civile et économique des populations rurales. — VI. Régime administratif des communautés rurales. — VII. La charte municipale de Castelnau de Montratier. — VIII. Le consulat et le suffrage des chefs de famille. — IX. La noblesse de second ordre. — X. Régime du travail et institutions sociales. — XI. Les institutions monastiques et hospitalières. — XII. Transformation des institutions au XVII^e et au XVIII^e siècles. — XIII. La paix sociale avant 1789.

CHAPITRE VI. — LA CRISE DU XVI^e SIÈCLE.

I. La transformation des conditions économiques en Europe. — II. Etat de la population en France du XIV^e au XVI^e siècle. — III. Histoire de la noblesse de France du XIV^e au XVI^e siècle. — IV. Condition économique et morale des cultivateurs au XV^e et XVI^e siècles. — V. Développement des industries rurales. — Organisation intérieure des villes. — VI. Les corporations de métier. — VII. L'organisation industrielle et les professions commerciales. — VIII. Développement social des républiques italiennes du XIV^e au milieu du XVI^e siècle. — IX. La banque, la finance et la bourse dans les villes italiennes au XV^e et au XVI^e siècles. — X. Le crédit populaire et la question juive aux XV^e et XVI^e siècles. — XI. Politique économique des rois de France et système financier de l'époque. — XII. Causes générales du protestantisme. — XIII. Le protestantisme en Allemagne. — XIV. Difficultés économiques avec lesquelles se trouva aux prises l'Europe Occidentale, au XVI^e siècle. — XV. Résultat de la réforme protestante en Angleterre par rapport à la condition des classes laborieuses. — XVI. La crise monétaire. — XVII. Altération de la condition des ouvriers au XVI^e siècle. — XVIII. Les biens ecclésiastiques et leur emploi. — XIX. Instruction publique et hôpitaux. — XX. Assistance publique et production industrielle. — XXI. Origine des rivalités commerciales entre les nations. — XXII. Changements opérés dans les routes commerciales et leurs conséquences. — XXIII. Ruine économique de l'Espagne, du Portugal et de l'Italie. — XXIV. Les institutions sociales à la fin du XVI^e siècle.

CHAPITRE VII. — LE CRÉDIT POPULAIRE ET LES BANQUES EN ITALIE DU XV^e AU XVI^e SIÈCLE.

NOUVELLE PUBLICATION :

COURS COMPLET D'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX

Destiné aux élèves des maisons d'éducation,
des pensionnats
et des Catéchismes de persévérance

par M. l'abbé TERRASSE

Professeur à l'Ecole de Saint François de Sales de Dijon

Première partie : <i>Le Symbole</i> , in-12, prix.....	0 60
Deuxième partie : <i>La Morale</i> , in-12, prix.....	0 60
Troisième partie : <i>Moyen de Sanctification et liturgie</i> , in-12, prix.....	0 80

Lettre de Monseigneur l'Evêque de Dijon à l'auteur :

Mon cher Ami,

Durant les deux longues années que vous m'avez consacrées en qualité de secrétaire particulier, vous avez souvent fait mon admiration par votre ardeur au travail et votre remarquable activité. Je ne vous voyais pas, en effet, sans étonnement, suffire à de nombreuses fonctions dont une seule eût occupé un prêtre moins zélé. Rédacteur de la *Semaine religieuse*, aumônier des Sœurs de Sainte-Marthe, professeur au Collège Saint-François de Sales, vous faisiez face à tant d'exigences avec une bonne grâce charmante, et vous apportiez à ces multiples labeurs une diligence et une bonne volonté dont je vous garderai toujours un reconnaissant souvenir.

A ce surmenage, mon cher abbé, votre courage eût peut-être résisté; votre santé n'y aurait certainement pas suffi. Je dus donc alléger votre fardeau, mais à dater de cette époque je savais ce que vous étiez, ce que vous valiez, et j'étais sûr que si votre nouvelle situation vous créait des loisirs... relatifs, vous ne manquerez pas d'en tirer bon parti.

Le petit ouvrage que vous soumettez aujourd'hui à mon approbation, prouve à quel point je vous connaissais bien.

Je dis *petit* ouvrage, en raison de l'étendue et non pas de la valeur. J'estime au contraire que votre *Manuel synthétique de la doctrine chrétienne* témoigne de longs et persévérants efforts et renferme tout ce qu'il faut pour rendre de précieux services à ses futurs lecteurs.

Ceux-ci seront de deux sortes, car vous le destinez, d'une part, aux élèves ayant déjà fait leur première communion, et, de l'autre, aux directeurs des catéchismes de persévérance, aux professeurs et aux aumôniers des maisons où l'on a quelque souci de l'enseignement religieux.

Les premiers — je veux dire les élèves — y trouveront un guide assuré pour la rédaction des commentaires, car un simple regard jeté sur ce texte condensé leur rappellera les explications du professeur ou de l'aumônier. Leur jeune intelligence, d'ailleurs, se façonnera vite au jugement, à la discussion, à la précision si nécessaire en pareille matière; et votre abrégé formera mieux ces enfants au travail personnel, que les *Cours* en deux ou trois volumes où tout est dit. Là, précisément parce que tout est dit, le rôle de l'esprit est nul et la mémoire seule est en jeu.

Les seconds — directeurs, aumôniers et professeurs — rencontreront dans vos pages un thème facile à développer, selon le temps dont ils disposent, et selon le degré de science de leurs auditeurs.

Voilà pourquoi, mon cher abbé, vous avez fait une bonne œuvre, que vous tiendrez, tout en y mettant le temps nécessaire, à terminer au plus tôt.

Déjà vous avez achevé les trois premières parties qui comprennent l'ensemble de la *Doctrine chrétienne* : la première traite des *Vérités* à croire; la deuxième, des *Vertus* à pratiquer; la troisième, des *Moyens* pour croire les unes et pour pratiquer les autres.

Assurément le fond n'est pas nouveau, mais la méthode est nouvelle, et c'est en cela que vous méritez nos félicitations. Après une définition toujours précise, toujours complète, sur chaque question, des divisions très saillantes indiquent, au premier coup d'œil, les divers points de vue sous lesquels il importe de l'étudier. Puis chaque paragraphe forme une espèce de tableau synoptique fournissant par un texte, par une phrase, par un simple mot suggestif mis en italiques, les preuves théologiques et rationnelles les plus capables de frapper les esprits ou de toucher les cœurs.

A certaines questions, enfin, très pratiques, vous avez donné de plus amples développements, et vous avez bien fait, car si la brièveté sur beaucoup de points est une qualité, sur certains sujets éminemment pratiques elle deviendrait facilement un défaut. Votre expérience vous en a très heureusement préservé.

Nul doute qu'elle ne vous inspire aussi bien dans les deux dernières parties du programme que vous vous êtes tracé. De même que les élèves de Cinquième, de Quatrième et de Troisième vous doivent un excellent Manuel, de même vous serez le bienfaiteur de leurs aînés de Seconde, de Rhétorique et de Philosophie, en livrant à ceux-ci un *Cours d'apologétique*, et l'*Histoire de l'Eglise* à ceux-là.

J'appelle de tous mes vœux le jour où la publication de ces opuscules couronnera votre œuvre, assuré que je suis de n'avoir qu'à les louer, et je vous envoie, mon cher ami, l'expression de mes affectueux sentiments.

— F. HENRI, év. de Dijon.

LE PANTHÉISME MODERNE

Exposition et réfutation directe et indirecte

PRÉCÉDÉ DE

An ex ordine logico demonstrari possit existentia Dei

Par M. l'abbé COMBE, curé de Diou (Allier)

Un volume in-12 de 148 pages. — Prix franco..... 1 50

Du même Auteur :

Origine, Progrès et Ruine

DES VERTUS NATURELLES & SURNATURELLES INFUSES & ACQUISES

In-12 de 104 pages. — Prix..... 1 »

Ces traités m'ont très vivement intéressé par leur précision et leur clarté. Je les crois appelés à rendre de grands services aux prêtres et aux élèves des grands séminaires. (Th. BOUTRY, Vicaire Général de Moulins).

Au sujet du traité des « *Vertus* » dont le manuscrit lui avait été communiqué, le R. P. Alfred PARENT, de l'Ordre des Carmes, Missionnaire apostolique, écrivait à l'auteur :

Monsieur le Curé,

« J'ai l'honneur de vous retourner votre très précieux manuscrit — quoique à bâtons rompus, je l'ai lu intégralement respectueusement et fructueusement. J'ai été heureux de repasser ainsi ma théologie morale dans un de ses principaux traités « *les Vertus* ». Ce traité que vous avez si heureusement composé, Monsieur le curé, dépasse tout ce que j'ai lu jusqu'ici. Merci du bien que vous m'avez fait.

Votre tout dévoué et reconnaissant confrère et ami en N. S. »

De son côté, le Révérend Père Abbé MARIE SÉBASTIEN, Supérieur Général de l'Ordre des Cisterciens réformés de la Trappe, écrivait à l'auteur :

Cher Monsieur le Curé,

« J'apprends du théologien de Sept-Fonts qu'il a lu et examiné un manuscrit que vous vous proposez de faire imprimer. Il m'affirme que ce livre d'une doctrine irréprochable sera très utile à la sanctification des religieux et même des simples fidèles. Aussi je viens pour vous encourager à le publier vous prier de m'en réserver un bon nombre d'exemplaires »

Veillez agréer, cher Monsieur le curé, etc.,

Histoire Populaire de la Révolution Française

Par A. RASTOUL

Nouvelle édition publiée en format grande in-8°, avec nombreuses gravures. Prix : 4 francs.

Ce n'est pas un livre nouveau que nous signalons aujourd'hui, mais une nouvelle édition revue, corrigée et complétée (ces trois mots ici sont autre chose que de banales et mensongères épithètes) d'un ouvrage qui depuis plusieurs années déjà est connu et apprécié. Cette *histoire populaire de la Révolution française*, est venue après bien d'autres publications relatives à la même époque, et pourtant la place qu'elle a prise restait à prendre, le rôle qu'elle a rempli n'avait pas été rempli jusqu'alors. Nous n'avons nul besoin d'insister ici sur les connaissances historiques, sur la profonde conscience de notre ami et collaborateur M. Rastoul, ni sur la sûreté de sa critique. Nos lecteurs ont pu maintes fois les apprécier. Ils savent d'avance que ses ouvrages ne laissent rien à désirer au point de vue de l'exactitude ; que, mettant en relief les idées générales et cette philosophie de l'histoire qui inspira le *Discours sur l'histoire universelle* ou la *Cité de Dieu*, il descend, d'autre part, aux plus petits détails. Ils savent d'avance que ses ouvrages, comme ses articles, ont pour but suprême de montrer la grande mission de l'Eglise et du catholicisme à travers les âges, et le doigt de Dieu guidant les destinées des peuples. Ils savent enfin que, comme l'auteur aime à le dire dans des préfaces pleines de modestie, ses livres « sont, avant tout, des livres de bonne foi ».

Condenser en un volume complet parce que chaque page est le *substratum* de nombreuses lectures et facile à lire parce qu'il est très clair, toute l'histoire de la Révolution depuis le retour de Necker jusqu'à la signature du Concordat, telle est la tâche que M. Rastoul s'est proposée et qu'il a menée à bien. Une rapide introduction indique les causes qui ont fait naître le mouvement de 1789, assez calme d'abord, mais bientôt devenu tumultueux, qui ont excité cette soif de réformes vite transformée en une soif de sang. L'auteur est ainsi conduit à parler brièvement des fameux « abus de l'ancien régime. » Il ne les méconnaît pas, mais il les ramène à

leurs justes proportions. Et sans dissertations, sans polémiques, par la simple et impartiale exposition des faits, il réfute ces apologistes de la Révolution qui ont exagéré à plaisir les fautes du passé pour excuser, pour glorifier même les crimes de la Terreur, dont nous vîmes naguère célébrer officiellement le sanglant souvenir. Que de légendes établies par Thiers, le fataliste, par le brillant et fantaisiste Michelet, se trouvent détruites dans cette *Histoire populaire* qui met la vérité à la portée de tous ! Telle cette fameuse légende des Girondins qui fut également démolie d'une façon si magistrale par un autre de nos collaborateurs, M. Biré.

Ces prétendus héros furent des lâches et des perfides, tout simplement. Et bien d'autres personnages hissés sur le pavois par des historiens prévenus, en sont renversés par un véridique exposé de leur rôle : ainsi Mirabeau ou Mme Rolland.

Si j'ai insisté sur la brièveté de cette histoire de la Révolution, je tiens à faire remarquer, que dans l'ouvrage de M. Rastoul, cette qualité précieuse n'entraîne nullement la sécheresse. Rien n'est plus émouvant, par exemple, que le tableau des alternatives de courage et de faiblesse de l'infortuné Louis XVI. Il n'y a là nulle déclamation, mais comme on voit bien, et avec quelle tristesse, le roi de France marcher lentement vers la catastrophe finale, descendre un à un les degrés du trône pour s'en aller lentement, monter un à un, après une longue agonie, ceux de l'échafaud. Et qu'il est touchant aussi dans sa simplicité, le récit de cette mort, de ce martyr !

Mais est-il besoin d'un long article pour rappeler à ceux de nos amis qui connaissent cet ouvrage combien ils y ont trouvé plaisir et profit ? Quant à ceux qui ne l'auraient pas encore eu entre les mains, ils goûteront plus de charme et d'intérêt en le lisant qu'en parcourant cette sèche analyse, cette pauvre et pâle esquisse d'un livre si riche d'intérêt, si plein de science et de foi.

(Univers — Joseph LEBLANC.)

L'Abbé Gruget, curé de la Trinité d'Angers : sa paroisse, son diocèse, son temps, 1751-1840, par le chanoine PORTAIS. Un fort volume in-12. Prix : 4 francs.

Ce livre est plus qu'une biographie. Suivant une bonne méthode, M. le chanoine Portais, pour lequel les archives angevines n'ont plus de secret, remet le vénéré confesseur de la foi dans le cadre où l'a placé la Providence, le fait mouvoir au milieu des institutions, des mœurs, des hommes de son temps. En réalité, c'est toute l'histoire religieuse de l'Anjou, depuis le dernier quart du dix-huitième siècle jusqu'en 1840, qu'il retrace avec une grande érudition. « Vous intéresserez toujours, dit Mgr Mathieu écrivant à l'auteur ;

mais votre récit devient surtout dramatique, quand vous racontez la Terreur angevine, les supplices des martyrs, le dévouement des chrétiens fidèles et l'existence de M. Gruget qui, de sa cachette, pouvait voir les condamnés monter à l'échafaud et entendre les chants des cannibales qui insultaient à leur supplice ! Il y a là des pages qui semblent détachées des *Acta Sanctorum* et qui feront verser des larmes. »

(Etudes Religieuses.)

LES VOYANTS

Mademoiselle COUÉDON
et les Catastrophes de demain

Par Michel d'ÉGAUX

Brochure petit in-8° de 140 pages. — Prix : 1 franc ; franco : 1 fr. 25

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. — Chapitre préliminaire.

PREMIÈRE PARTIE. — I. Prophétie de Prémol. — II. Prophétie de Plaisance. — III. Prodige aérien de Vienne en Dauphiné. — IV. Prophétie d'Orval.

DEUXIÈME PARTIE. — I. Destruction de Paris. — II. La guerre civile. — III. Invasion de la France. — IV. Crise finale. — V. Restauration de la Royauté légitime. — VI. Quel sera le Grand Roi ? — VII. La paix universelle et le triomphe de l'Eglise. — VIII. — Quand ces événements arriveront-ils ? — Notes de l'Editeur.

Le gérant J. Charet

Vient de paraître :

La Révérende Mère Françoise de Bermond

ET L'ÉTABLISSEMENT DES URSULINES EN FRANCE

Par une Religieuse du même Ordre

Un beau volume in-8, avec portraits authentiques — Prix, franco..... 5 fr.

L'auteur de cet ouvrage a voulu, non seulement faire revivre la fondatrice des Ursulines de France, mais encore retracer l'histoire de l'établissement dans notre patrie du premier Ordre consacré à l'instruction chrétienne des jeunes filles.

« La vie de Françoise de Bermond n'avait, pour ainsi dire, jamais été écrite. Il y en a bien, dans les Chroniques de son Ordre et dans quelques autres ouvrages, des notices plus ou moins étendues. Mais rien de complet, rien de suffisamment clair. »

(Extrait de la Dédicace).

Quoique vivant dans un cloître, l'auteur a fait faire de nombreuses recherches pour porter la lumière sur certains points, mettre chaque chose à sa place et ne pas laisser de lacunes dans cet ouvrage.

Outre le mérite intrinsèque de ce travail, l'époque où vécut Françoise de Bermond y ajoute un grand intérêt. C'était pendant les dernières années du xvi^e siècle et les premières années du xvii^e, temps où la vraie renaissance et la vraie réforme catholique succèdent à la renaissance païenne et à la prétendue réforme protestante.

De belles et nobles figures rayonnent autour de la fondatrice des Ursulines françaises : Monseigneur Paul Hurault de l'Hôpital et Monseigneur Denis de Marquemont, grands et doctes prélats ; le Père Pecquel, le vénérable César de Bus, le Père Romillon, le Père Coton, Monsieur de Bérulle, prêtres zélés, directeurs émérites ; Monsieur de Brétigny, Monsieur de Marillac, Monsieur Ranquet, hommes d'une foi vive, d'une charité ardente ; Madame de Forbin de la Fare, la bienheureuse Marie de l'Incarnation (Madame Acarie) Madame de Saint-Benve, âmes fortes et généreuses, vraies religieuses

dans le monde ; Catherine et Perrette de Bermond, Catherine de Gaumer, Anne et Françoise Carrelasse, Anne de Beaumont, Désirée d'Antoine, Anne Luynes, Clémence et Catherine Ranquet, Renée Thomas Catherine de Court, dignes filles de Françoise de Bermond, types de la parfaite Ursuline ; Valence de Marillac, Marie de Bains, Marie Coton de Chenevoux, Catherine de Grésolles, pieuses élèves du couvent de Paris, fleurs suaves du cloître. Quels beaux modèles de vertu ! quelle plénitude de vie catholique !...

En lisant ce livre, nous assistons à la naissance et au progrès de cet Ordre admirable de Sainte Ursule, qui, d'après les prévisions et les desirs de sa première fondatrice, sainte Angèle Mérici, va se perfectionnant lui-même. Nous voyons l'exemple de ses phases successives dans la vie de Françoise de Bermond, d'abord Ursuline associée à Avignon, puis Ursuline congrégée à l'Isle-sur-Sorgues, à Aix, à Marseille, à Valence, à Paris, et enfin Ursuline cloîtrée à Lyon, à Mâcon, à Saint-Bonnet-le-Château.

Dans un dernier chapitre, l'auteur jette un regard d'ensemble sur l'œuvre de Françoise de Bermond et ses résultats jusqu'à nos jours. Ces pages ne sont pas les moins intéressantes.

Quant au style de l'ouvrage, il révèle, dit l'examineur, des formes variées mais sans jamais sortir du naturel.

En résumé, ce livre se distingue de beaucoup d'œuvres de ce genre par une physionomie à part. Et c'est avec raison que l'archevêque d'Aix, Mgr Gonthé-Soulard, le recommande non seulement aux communautés religieuses, mais aussi « à toutes les âmes pieuses, qui y trouveront, dit-il, les vrais principes de la vie chrétienne et un grand charme en parcourant ces pages élégamment et pieusement écrites. »

UN GRAND PROPRIÉTAIRE CHRÉTIEN AU XIX^E SIÈCLE

M. Le Vicomte de Bussierre

Par Léonce de la Rallaye

1 beau volume in-8°. — Prix..... 6 fr.

Nous ne croyons pas qu'il y ait un lecteur de l'*Univers* qui ne connaisse pas les *Histoires de Théodore* publiées dans les *Nattes* d'abord, dans *Historiettes et fantaisies*, ensuite, et n'ait pas lu les pages charmantes de *Cà et là* sur la *Vie de Château*. Théodore n'est autre que le vicomte Théodore Renouard de Bussierre, et le château, son château de Reichoffen, un nom maintenant historique. Or, un vétéran de la presse catholique, M. Léonce de la Rallaye, auquel nous devons déjà une vie fort intéressante de M. Eugène Boré, supérieur général des lazaristes et des filles de la charité, nous donne un non moins intéressant travail sur le vicomte Théodore de Bussierre.

Nous n'avons pas l'intention de faire, à l'aide de la consciencieuse monographie de M. de la Rallaye, une étude sur M. le vicomte Théodore de Bussierre ; ce travail sera fait par une plume plus autorisée ; nous voulons simplement aujourd'hui signaler à nos lecteurs un livre qui aura pour eux un intérêt d'autant plus vif qu'ils y rencontreront à bien des pages M. Louis Veuillot, toujours en grandes relations avec « l'ami Théodore » ; ils y trouveront même des lettres inédites de lui.

Du reste, M. Louis Veuillot n'est pas le seul personnage important pour les catholiques qui se trouve en rapport avec le vicomte de Bussierre. Ainsi l'un des amis de celui-ci fut M. Eugène Boré, le savant orientaliste, le futur successeur de saint Vincent de Paul, dont nous parlions tout à l'heure. M. de la Rallaye a eu à sa disposition leur correspondance et il en a tiré des pages d'un vif intérêt en même temps que d'une grande édification.

Que d'autres personnages apparaissent dans ces pages : les La Feronnays, l'abbé Gratry, Mgr Gerbet, l'abbé, depuis cardinal de Bonnechose, le P. Alphonse Ratisbonne. A ce dernier, M. de la Rallaye consacre deux chapitres ; et cela s'explique d'autant mieux que M. Théodore de Bussierre contribua grandement à sa conversion. C'est sur ses instances qu'Alphonse Ratisbonne, juif sceptique, consentit, un peu par bravade, à porter la médaille miraculeuse ; c'est avec Théodore de Bussierre qu'Alphonse Ratisbonne entra dans cette église romaine de Saint-André où eut lieu l'apparition qui le convertit.

Du reste, M. Théodore de Bussierre, converti du protestantisme, était un ardent convertisseur ; ce serait peut-être là, pour nous, sa caractéristique. De fait, elles sont nombreuses, dans les pages de M. de la Rallaye, les conversions auxquelles a travaillé son héros avec un zèle souvent heureux. C'est également le dessein de convertir ses anciens coreligionnaires les protestants qui a mis le plus souvent la plume à la main de M. de Bussierre. Ses ouvrages sont nombreux et divers, mais les principaux constituent, évidemment, une espèce d'apostolat auprès des protestants.

Mais, comme nous l'avons dit, nous ne voulons pas aujourd'hui étudier dans son ensemble la carrière si bien remplie de M. Théodore de Bussierre, notre but est simplement de signaler à nos lecteurs un livre intéressant pour eux ; il nous semble que ce que nous avons dit suffit amplement pour cela.

(Univers. — A. R.)

PUBLICATIONS RÉCENTES :

HUMANITÉ ET HUMANISME

(II^e Partie l'Apologie du Christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation)

Par le R. P. Albert Maria WEISS, de l'ordre des Frères Prêcheurs

Traduits de l'allemand par l'abbé LAZARE COLLIN et M. MIGY. et revus par l'auteur. — 2 forts vol. in-8, prix : 12 fr.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de l'œuvre magistrale du célèbre dominicain, actuellement professeur d'économie politique à la jeune université de Fribourg en Suisse.

C'est le cas d'y revenir à propos de la traduction française de la deuxième partie de cet ouvrage.

Rien de plus suggestif et de plus actuel que ces deux volumes. Sous leur titre qui peut sembler à première vue vague et choisi pour l'effet, se cache l'étude d'un point historico-doctrinal de la plus haute importance : ils nous initient à cette idolâtrie personnelle introduite par la Renaissance et qui, défiant l'homme, faisant de lui le terme unique de ses aspirations et de son activité (Humanisme), lui ferme les yeux à sa vraie destinée et aux obligations correspondantes (Humanité).

Cette étude, le P. Weiss l'a conçue sur un vaste plan. Quatre parties la divisent. La première indique comment l'humanité, telle que Dieu l'avait créée s'est changée en Humanisme ; la seconde est consacrée à la manière de penser et d'agir de l'Humanisme ; la troisième comprend l'histoire de

la civilisation de l'Humanisme ; et la quatrième la manière dont l'Humanisme peut revenir à la véritable Humanité.

Comme on le voit, la part faite à l'étude de l'humanisme est grande. C'est que le savant apologiste a senti qu'il fallait démasquer et abattre complètement cet ennemi plus dangereux peut-être pour le christianisme que ne le fut le paganisme antique. Aussi le poursuit-il jusque dans ses derniers retranchements avec une vigueur de dialectique, une sûreté de doctrine et une variété d'érudition peu communes. Telles conférences comme : *l'histoire des religions preuve de la chute de l'humanité ; Glorification de la saine sensualité, le péché comme génialité, Oéillades à la mort, Ecce Agnus Dei*, ont de plus une pointe d'originalité et une saveur de nouveauté qui les rendent doublement intéressantes.

C'est dire que l'exécution de l'œuvre répond à sa conception, et qu'en dépit de quelques passages çà et là légèrement déclamatoires, ces deux volumes continuent dignement les quatre qui les ont déjà précédés. C'est dire les services qu'ils rendront à la science apologetique en France.

(Univers — Y).

PARTIES DU MÊME OUVRAGE PRÉDECEMMENT PUBLIÉES :

I. L'Homme Complet, 2 v. in-8, prix 12 f. VI. La Question sociale et l'Ordre social ou institutions de sociologie, 2 v. in-8, prix 12 f.

LA CITÉ ANTICHRÉTIENNE AU XIX^e SIÈCLE

Par Dom Paul BENOIT, chanoine régulier de l'Immaculée-Conception, docteur en philosophie et en théologie

Nouvelle édition publiée en 4 volumes in-8. écu

Première partie : *Les erreurs modernes*, 2 v. in-8 écu. Prix, 8 f. | Deuxième partie : *La Franc-Maçonnerie*, 2 v. in-8 écu. Prix, 8 f.

Ouvrage considérable et d'une haute valeur. *La Cité antichrétienne* comprend deux parties : la première, *les Erreurs modernes*, est une somme contre le naturalisme et toutes les erreurs contemporaines qui s'y rattachent (*Polybiblion*, tome L, p. 430) ; la seconde : *La Franc-Maçonnerie*, en est le complément. Ni le christianisme ni l'antichristianisme ne sont chose abstraite, le christianisme vivant et concret, c'est l'Eglise, la franc-maçonnerie est l'antichristianisme organisé, vivant et concret. Ce point de vue, qui frappe dès l'abord par son élévation et par sa justesse, domine toute cette seconde partie et lui donne son caractère particulier. Quel est le temple que la franc-maçonnerie veut élever à la place de l'Eglise du Christ, quels sont les ouvriers, quel est le travail de construction ? Trois questions, trois livres qui indiquent les lignes générales d'une vaste synthèse.

Dans le premier livre, l'auteur, s'appuyant sur les témoignages des écrivains maçonniques anciens et modernes et sur les faits les mieux constatés, montre quel est dans ses trois étapes ou degrés le but poursuivi. Le but final n'est rien moins que l'anéantissement de la société et de la famille, l'établissement de l'état de pure nature et la substitution de l'homme à Dieu. Mais avant d'atteindre cet idéal, il faut faire une grande étape, bâtir un temple intermédiaire qui consiste dans l'organisation de la société sur des bases entièrement nouvelles, en rejetant tout ce qu'elle a reçu de Dieu et de son Christ. Le vestibule ou le temple initial, le but immédiat, c'est de s'emparer par tous les moyens de la puissance publique et de diriger le gouvernement. Il faut avouer que lorsqu'on les considère sous ce jour, les événements de ce siècle et du précédent se comprennent merveilleusement ; tout s'explique : la théorie du contrat social, la révolution, les formules qu'indiquent les revendications diverses contre l'ordre établi, le sens maçonnique de certaines expressions qui font illusion aux masses parce qu'elles signifient en elles-mêmes tout autre chose. Avec le second livre nous entrons dans le labyrinthe des sectes multiples. Notre guide nous présente d'abord les sociétés maçonniques parfaites, c'est-à-dire celles qui ont la double hiérarchie des grades et du gouvernement ; il décrit ces grades, leurs symboles, leurs emblèmes, l'organisation intérieure des instituts maçonniques ; il nous montre la loge et l'arrière-loge, les tenues ou séances, la maçonnerie d'adoption ou les sœurs maçonniques et les novices. Viennent ensuite les sociétés secrètes constituées avec la seule hiérarchie de gouvernement, en tête desquelles apparaît l'Internationale. Dans une troisième classe sont groupées des sociétés qui ont un but étranger, elles ne sont

pas secrètes, mais ou bien elles sont constituées d'après les principes maçonniques, ou bien elles dépendent plus ou moins des loges et en subissent l'influence ; on les nomme sociétés vassales de la franc-maçonnerie. Quant à l'origine, elle est diverse suivant que l'on considère la forme actuelle ou seulement l'essence de la franc-maçonnerie. Il est très curieux de retrouver dans la physionomie et sur les lèvres des maçons d'aujourd'hui les traits et le langage des manichéens et des gnostiques d'autrefois. Il ne reste plus qu'à nous montrer le travail lui-même. Après le travail interne, c'est-à-dire le travail de la maçonnerie pour recruter ses membres, les former et les employer utilement, on nous fait voir le travail externe, qui consiste à agir sur les sociétés pour les transformer. La loi suprême de ce travail, c'est que la fin justifie les moyens ; ces moyens sont la mise en œuvre habile du mensonge, des passions et de la violence. Il est un autre travail qu'on pourrait nommer liturgique et qui substitue au culte que l'Eglise rend à Jésus-Christ le culte de Satan, aux sacrements de Jésus-Christ d'abominables profanations.

Avant de terminer, Dom Benoit rappelle toutes les condamnations dont la franc-maçonnerie a été l'objet de la part du Saint-Siège depuis Clément XII en 1738, jusqu'à Léon XIII. Il voit, dans le texte même de ces condamnations et en particulier dans la récente encyclique *Humanum genus*, la preuve et comme le résumé de ses deux volumes. Ils sont en effet le commentaire très exact, le développement très complet, très méthodique et parfaitement présenté de la célèbre encyclique. Nous les recommandons à tous ceux qui ont pour mission de diriger la jeunesse, à tous ceux qui ont besoin de connaître le temps dans lequel ils vivent et d'être renseignés sur l'ennemi qu'ils ont à combattre, sur les périls qu'ils doivent éviter et sur le terme où aboutissent certaines voies qui s'ouvrent devant eux. En parlant ici même de la première édition, M. Claudio Jannet disait de cet ouvrage (*Polybiblion*, t. XLVII, p. 436) : « qu'il ne fait nullement double emploi avec les autres ouvrages publiés sur la maçonnerie, car il est conçu d'après un plan éminemment philosophique et très propre à faire travailler l'esprit de ses lecteurs. » Nous ajouterons que par la manière dont le plan est rempli, il satisfait pleinement l'esprit des lecteurs, de ceux du moins qui aiment qu'un sujet soit envisagé sous toutes ses faces, que la lumière soit portée jusque dans les recoins les plus cachés et que rien ne soit avancé sans preuves solides.

(Polybiblion — LAMOUREUX).

Le gérant L. Charpentier

Vient de paraître

NOUVELLES CONFÉRENCES DE MGR SEB. KNEIPP

Sténographiées par M^{lle} SCHWEIZER

Traduction française. — Un fort volume in-12 de plus de 400 pages compactes. — Prix... 3 fr. 50

— Les « conférences de Mgr Kneipp, dit le traducteur, ne sont point une œuvre littéraire, mais plutôt une causerie familière avec ses digressions et ses redites ». D'autre part, c'est « d'après un ordre spécial de Mgr Kneipp, au témoignage de Mlle Louise Schweizer qui a sténographié ces conférences, qu'elles ont été livrées à l'impression, en se conformant le plus fidèlement possible au texte sténographique servant d'original ». Les nombreux malades, soignés et souvent guéris par Mgr Kneipp, regrettaient de ne pas avoir, « dans toute leur intégrité, les conférences populaires » de leur docteur, elles les ont maintenant, et c'est le complément

nécessaire des autres œuvres de Mgr Kneipp. Celui-ci, du reste, recommande lui-même cette publication, dont le but est « d'apprendre comment on conserve la santé, comment on la recouvre quand on l'a une fois perdue et comme il faut vivre ». Aussi le recueil traite-t-il : des maladies et de leur traitement, des plantes médicinales et de leur emploi, en même temps qu'il donne des conseils pour les malades comme pour les bien portants.

Voilà qui suffit à faire connaître l'utilité de ce volume, qui donne la seule traduction autorisée des conférences.

(Univers.)

LES SUCCÈS DU TRAITEMENT KNEIPP

Constatés par correspondance

Cent cures remarquables, avec un prologue du Célèbre Curé.

Publiés au profit de l'Asile des Enfants, par l'abbé J. GRUBER

Un volume in-12. — Prix...

1 fr. 50

J'espère que personne ne m'en voudra d'avoir rassemblé et publié ces lettres ; j'ai simplement reproduit le jugement donné à la cure par cent personnes de toutes les classes et de toutes les conditions de la société. La forme épistolaire de ce Recueil est simple et sans ornements ; il ne faut point y chercher de belles phrases, des formes châtiées, des fleurs de

rhétorique. Ce livre n'aura aucun attrait pour les amateurs de littérature, mais nous espérons qu'il plaira aux lecteurs qui aiment la vérité simple et sans déguisement ; plus d'un y puisera un bon conseil, plus d'un encore y trouvera le moyen de refaire ses forces et sa santé.

(Extrait de la préface.)

TRAITEMENT MÉDICAL DE LA PASSION GÉNITALE

Par le Docteur GALLAVARDIN (de Lyon)

Brochure in-12 de 100 pages. — Prix... 2 fr.

Cette publication est adressée exclusivement aux médecins, aux moralistes et aux chefs de famille. Il ne faut pas la mettre entre les mains des adolescents, pas plus et même bien moins que les livres d'anatomie, de physiologie, de pathologie et de thérapeutique, car elle est une œuvre médicale par sa méthode et ses procédés et n'est une œuvre morale que par ses résultats.

Je serai certainement critiqué par les gens qui raisonnent,

alors qu'ils devraient observer et expérimenter, c'est le sort auquel n'échappe aucun novateur dans les sciences expérimentales. Mais, en compensation, beaucoup de pères et mères de famille me sauront gré de leur avoir enseigné un des moyens d'éloigner l'adultère et le divorce de leur foyer et de préserver leurs enfants des habitudes vicieuses et du libertinage.

(Extrait de la préface.)

L'HYPNOTISME

par l'Abbé J.-P.-F. SCHNEIDER

Directeur de l'Ecole Saint-Sigisbert de Nancy

Un beau volume in-12 de 400 pages. — Prix... 3 fr. 50

I. — EXPOSÉ DE L'HYPNOTISME

1. Les hypnotiseurs.
2. Les hypnotisables.
3. L'hypnotisation ; garanties et procédés.
4. Les phénomènes hypnotiques.
- a. QUERELLE NANCY-PARIS.
- b. SUGGESTIONS INTRA - HYPNOTIQUES ;

POSTHYPNOTIQUES ET RÉTROACTIVES.

- c. RÉSISTANCE AUX SUGGESTIONS.
5. Prodiges de l'hypnotisme.
- a. CONSULTATIONS HYPNOTIQUES.
- b. MÉDICAMENT A DISTANCE.
- c. SUGGESTION MENTALE.

- d. VISION TRANSPARENTE.
- e. PRÉDICTIONS HYPNOTIQUES.
- f. INTUITION DES PENSÉES. — TRANSPPOSITION DES SENS.
- g. RÉFLEXIONS.

II. — ANALOGIE AVEC L'HYPNOTISME

1. L'endormi.
2. Le somnambule.
3. L'hystérique.

4. Le fou.
5. L'ivre.
6. Les stigmatisés.

7. Les miraculés (Lourdes).
8. Les possédés.
9. Les sorciers.

III. — L'HYPNOTISME ET LA FOI MORALE

1. Crimes commis.
2. Procédure.

3. Éducation.
4. Est-il permis d'hypnotiser, de se

- laisser hypnotiser ?
5. Représentations publiques.

IV. — EXPLICATION DES PHÉNOMÈNES HYPNOTIQUES

1. Hallucinations positives.
2. Hallucinations négatives.

3. Hallucinations rétroactives.
4. Illusion de la liberté.

5. Dédoublement de la personnalité.

L'AVENIR DE L'HYPNOSE

Réflexions Philosophiques, Théologiques, Physiologiques sur la Nature et les Effets du Sommeil provoqué par M. l'Abbé GOMBULT, docteur en théologie

Un volume in-12, avec vignettes. — Prix... 3 fr. 50

Les phénomènes de magnétisme, hypnotisme, suggestion, etc., sont aussi réels, aussi incontestables que tous les autres faits d'expérience. Ils ne se plient à aucune loi scientifique. Ils ne sont pas sous la main du savant, comme les faits d'expérience dus à des causes naturelles.

Ils se présentent, au contraire, avec l'irrégularité, l'incertitude et les caractères des faits attribués « aux causes préternaturelles dont l'évocation est défendue par la morale chrétienne ». Ce sont les termes de M. l'abbé Gombault (p. 42).

M. l'abbé Gombault fait cette démonstration minutieusement. Il cite les auteurs. Il entre dans les distinctions, dans les détails, dans les expériences. Son livre est le résumé de beaucoup de livres et de beaucoup d'études sévères. Comme tous ceux qui savent les difficultés de leur sujet, il en parle

avec poids, c'est-à-dire avec modération. Sa discussion n'est jamais une polémique injurieuse — indice presque infaillible d'un esprit qui n'a vu qu'une idée, généralement une idée fausse, changée en idée fixe. M. l'abbé Gombault a visité, avec la même patiente investigation, toutes les parties du domaine qu'il entreprenait d'explorer. Il a fait ce voyage en chrétien, en prêtre, en docteur, en écrivain bien armé, car sa plume est d'un esprit sûr de lui. Et, se sentant cette supériorité et ces lumières, son mérite est de n'avoir cédé ni à un jugement prématuré, ni à un mouvement de présomption. Il discute des savants comme Charcot, Richet, Bernheim, Beaunis. Sa foi de chrétien, ses certitudes de théologien et de philosophe lui font prévoir qu'il a raison contre l'affirmation trop exclusive de la science.

(La Vérité. G. Bois.)

Prime aux Abonnés de la REVUE MENSUELLE

DICTIONNAIRE DE LA FAMILLE

Guide pratique de la Vie à la Ville et à la Campagne

par Gaston BONNEFONT.

1 fort volume grand in-8 Jésus, de 1.600 pages. Prix, broché 20 fr. : net pour nos abonnés 15 fr. (franco en gare).
Relié, dos chagrin, plats en toile, 25 fr. : net pour nos abonnés, 20 fr. (franco en gare).

Ce dictionnaire contient toutes les connaissances pratiques nécessaires au père et à la mère de famille. C'est un manuel d'économie domestique, urbaine et rurale, rédigé dans un style concis, exempt de discussions, de théories et de partis pris, — un guide dans toutes les questions qui intéressent directement l'homme social. Il aspire à être l'ami du foyer, — un ami qui rappelle à chacun ses devoirs et ses obligations, donne des renseignements, dissipe les incertitudes.

Le *Dictionnaire de la Famille* tient compte de toutes les modifications, si nombreuses, qui se sont introduites récemment dans nos lois et usages, des progrès de la science, des changements qu'a subie la matière juridique.

Les matières que comprend le *Dictionnaire de la Famille* sont les suivantes : Administration, agriculture, alimentation, animaux domestiques, apiculture, arboriculture, arithmétique pratique, armée, arpentage, art vétérinaire, asiles, assurances, banque, beaux-arts, bourse, caisses d'épargne et de retraite, chasse, chemins de fer, commerce, costume, couture, cuisine, dessin, douanes, droit usuel, eaux minérales, économie domestique, économie rurale, escrime, exercices du corps, géométrie pratique, gymnastique, hôpitaux, horticulture, hygiène, instruction publique, jeux, jurisprudence, législation, marine, médecine usuelle, mesures et monnaies, musique, natation, octrois, pêche, peinture, placements de fonds, postes, prestidigitation, procédure, professions, religion, savoir-vivre, sculpture, sport, télégraphes, téléphones, transports, vélocipédie.

La presse a fait le meilleur accueil à cet ouvrage. Citons au hasard quelques appréciations qui démontrent son utilité :

Voilà une nouvelle et importante publication qui répond à un besoin et sera par conséquent accueillie avec une grande satisfaction. M. Gaston Bonnefont s'est livré à un véritable travail de bénédictin pour doter les familles d'« un guide de tous les jours », leur représentant dans son ensemble la « science de la vie pratique ».

Un point important à noter, c'est que le *Dictionnaire*, s'ouvre par une table systématique où sont indiqués, sous diverses rubriques judicieusement choisies, tous les sujets traités ; cela facilite grandement les recherches ; on n'est pas exposé à feuilleter inutilement le *Dictionnaire* pour trouver tel ou tel article. De plus, des figures ont été ajoutées à certains articles pour compléter le texte, qui, sans cela, garderait quelque obscurité.

Disons, en terminant, que ce livre a été écrit dans un excellent esprit, ce qui n'étonnera pas, puisque le nom des éditeurs est à lui seul une garantie.

(*Le Monde*, 9 décembre 1895.)

L'auteur du *Dictionnaire de la Famille*, dont le rôle a été de « coordonner les matériaux accumulés, » en déclarant qu'il a « accompli une œuvre de patience », exprime le désir d'avoir « accompli en même temps une œuvre utile » nous croyons pouvoir dire que l'œuvre de patience pourra rendre de réels services dans la famille, et c'est pour cela qu'après avoir signalé le *Dictionnaire de la Famille*, lors de la publication des premières livraisons, nous nous faisons un

devoir de le signaler de nouveau, maintenant qu'il est terminé.

(*Univers*).

Le but de l'auteur a été de condenser en un seul volume toute une bibliothèque, de répondre aux questions pour lesquelles, faute de connaissances assez étendues on a recours à l'intervention d'autrui, d'épargner, par conséquent, les démarches qui coûtent du temps et de l'argent, de dissiper les incertitudes, de venir en aide dans les cas qui embarrassent. Le lecteur trouvera dans ce dictionnaire des éléments qui lui permettront de régler lui-même ses affaires, d'établir ses droits et de les défendre, de s'éclairer sur le choix de la carrière la plus convenable à ses enfants, de satisfaire aux exigences de l'hygiène, d'appliquer aux maladies courantes le traitement qu'elles réclament, d'entretenir son champ ou son jardin, de soigner ses animaux et de les guérir au besoin ; il fournira à la lectrice tous les renseignements désirables en matières de travaux domestiques, de cuisine et d'alimentation. On a réservé une place aux récréations et aux exercices du corps ; on a donné les règles relatives aux jeux de l'intérieur et aux jeux de l'extérieur, des principes de gymnastique, de chasse, de pêche, d'équitation, de natation, d'escrime, de danse, de canotage : on a traité dans une forme élémentaire les arts d'agrément ; on a même demandé, pour le bénéfice des soirées inoccupées, quelques-uns de leurs secrets à la prestidigitation, à la physique et à la chimie amusante.

(*Le Petit Havrais*).

LE CHOLÉRA ET SON TRAITEMENT

par le R. P. FIOROVICH, jésuite et missionnaire à Beyrouth.
Broc. grand in-18. 0 fr. 50

J'ai étudié les caractères du choléra : après une expérience suffisante, et, tout en remerciant le Seigneur, auteur de toute lumière, je déclare : *Qu'aucune maladie n'est plus facile à guérir que le choléra, — que le grand secret de la guérison consiste à attaquer le mal dès son début, — que tout homme peut se guérir du choléra sans le secours du médecin.* (L'auteur).

UN PETIT LIVRE D'OR

Recueil de procédés relatifs à la Sténographie (nouvelle Méthode), à l'Autographe, à l'Economie domestique, à la Santé, etc. Brochure in-18. 0 fr. 60

VIENT DE PARAÎTRE

LA GRANDE AMBITIEUSE

par Paul VERDUN

1 vol. in-12, prix broché *franco* 2 fr. 50. — Cartonné richement, 3 fr.

Dans la phalange des écrivains anti-maçonniques, M. Paul Verdun tient une place à part. Les feuilletonistes irréligieux ont, depuis de longues années, battu en brèche tout ce que nous respectons et tout ce que nous aimons, à coups de romans. Notre vaillant confrère et ami a pris la même arme littéraire et rendu aux sectaires antichrétiens et antifrancs coup pour coup. Indépendamment de sa haute portée sociale et catholique, sa *Grande Ambitieuse* est un récit du plus passionnant intérêt se déroulant dans le cadre d'événements vrais.

Une femme d'une singulière énergie, mais égarée par la passion des grandeurs, M^{me} Cliché, ne recule devant aucun obstacle pour satisfaire son ambition ; elle sacrifiera, s'il le faut, sa famille pour tenter de réaliser la chimère de ses rêves ; la pensée même de sa fille, Clotilde, noble et douce figure, ne l'arrêtera pas. Elle ira jusqu'au Brésil jouer un rôle politique dans une révolution dont le souvenir est vivant dans tous les esprits. Puis, fatiguée, désillusionnée, elle retrouvera assez de force pour réparer, par un dévouement suprême, les erreurs de sa folle ambition.

A travers des scènes poignantes se déroulent les multiples péripéties d'un drame dont l'intérêt croît à chaque page. Impossible de quitter avant le dénouement ce livre qui peut être mis entre toutes les mains et produit sur les esprits de profondes et salutaires impressions.

Ce très joli volume de 316 pages est en vente à l'Imprimerie-Librairie de la Chapelle-Montligeon (Orne). A Paris, chez MM. Vic et Amat, rue Cassette.

VIENT DE PARAÎTRE

LE MAÎTRE DE L'AVENIR

par Paul VERDUN

1 volume in-12, prix broché 2 fr. 50. — Cartonné richement, 3 fr.

Ce roman paysan introduit le lecteur au sein d'une vieille famille normande. On y retrouve, mêlés à un drame palpitant, les divers types de la société moderne : Maître Jacques, le riche cultivateur de Janville, normand de vieille souche, avisé, prudent, calme, d'une autorité un peu rude ; Françoise, sa femme, doux visage illuminé par la tendresse maternelle ; Auguste, leur fils, cultivateur intelligent, laborieux, aimant la terre et comprenant la grandeur et la noblesse de sa profession ; l'abbé Victor, la charité incarnée ; Alexis, le jardinier de Vittefleury, âpre au gain, tenace, avare ; le banquier Fouriès, agioteur et tripoteur d'affaires, etc., etc.

Des situations très dramatiques, une analyse saisissante des sentiments et des passions, une connaissance approfondie de la vie à la campagne, l'amour du sol natal, un style alerte et entraînant, un intérêt puissant et qui grandit sans cesse, font du *Maître de l'Avenir* un vrai chef-d'œuvre du genre.

Cet ouvrage devrait se trouver dans toutes les bibliothèques privées et publiques car il n'est pas de louange plus vraie et plus émouvante de la vie champêtre.

Ce très beau volume de 368 pages est en vente à l'Imprimerie-Librairie de la Chapelle-Montligeon (Orne). A Paris, chez MM. Vic et Amat, rue Cassette.

CONTES CELTIQUES

Par J. DIEULEFIT

1 vol. in-8. Prix 5 fr.

Il existait jadis en Bretagne une sorte de tradition aussi gracieuse que respectable dans sa naïveté. Ces simples et braves descendants des Armoriciens étaient persuadés que Jésus, accompagné de sa Mère et de quelques saints, descendait sur la terre, chaque année, le veille de Noël, et ne remontait en paradis que le lendemain soir au son de l'Angelus. Suivant la tradition, Jésus et sa suite se mêlaient aux foules sous l'apparence humaine, mais en conservant le plus strict incognito, éprouvant la foi et la charité de chacun, donnant la paix et la joie aux âmes de bonne volonté, la consolation aux affligés et de justes punitions aux méchants. Telle est la légende qui a servi de thème à M. Dieulefit pour la plus grande partie de son ouvrage. Comme l'auteur le dit dans une préface qui est étonnante à force d'originalité, « un livre vaut moins par ce qu'il dit que par ce qu'il donne à penser ». Or, hâtons-nous de le dire, l'ouvrage dont nous occupons vaut beaucoup quant aux sentiments nobles, purs et saints qu'il excite dans l'âme : la charité à l'égard du prochain et des faibles poussée jusqu'à l'héroïsme, une foi inébranlable aux vérités éternelles, une confiance sans bornes pratiquée envers les saints, et enfin et surtout l'amour pour Jésus et pour sa sainte Mère, mais un amour si tendre et si touchant que le lecteur en est parfois profondément remué. Et cela n'a rien d'étonnant parce que, après tout, ces touchantes fictions ne sont qu'un pâle reflet de la réalité, et qu'elles nous rappellent, d'une manière imaginée, l'infinie miséricorde de Dieu à notre égard, cette miséricorde « qui est effrayante à force d'être infinie », et la tendresse non

moins grande de Marie pour ceux qui se disent ses enfants. Que dire de la mort suave de Jempeigne rendant l'âme entre les bras de Notre-Dame, déguisée en humble paysanne pour laquelle il a donné son sang ; ou de celle du matelot Tanguy qui n'a d'autre souci, au dernier moment, que de garder sur sa poitrine le vêtement de la Vierge ; ou même de la vie de Yan, le pilote qui, pendant plus de 49 ans, sauvait les chrétiens du péril de la mer au nom de la Toute-Sainte, si bien qu'on le nommait le pilote de Notre-Dame.

Dans un excès de modestie, l'auteur dédie son livre aux tout petits, aux humbles et aux ignorants. Nous souhaitons, nous, qu'il soit lu non seulement par ces derniers dont il relèvera la confiance et le courage, mais par les grands, afin qu'ils se souviennent que la porte du paradis est basse et étroite ; par les fervents, afin qu'ils se sentent portés à aimer davantage, et par les tièdes pour les faire sortir de leur engourdissement. Tous y trouveront, en même temps qu'une agréable distraction, le secret de devenir meilleurs.

(Mois Bibliographique — Dom F. J.)

Ils sont charmants, les *Contes Celtiques*. Toute la vieille Bretagne y revit avec sa foi vive, sa piété naïve, son patriotisme ardent et batailleur. Il y a peu de récits de ce genre aussi captivants que le premier de ces contes, le *Pilote*. Depuis Paul Féval, personne n'avait compris et su rendre la Bretagne et les Bretons comme M. Dieulefit, et c'est, sans aucune exagération, un petit chef-d'œuvre du genre.

(Gazette de France.)

AUTOUR DU CLOCHER

COUTUMES ET FÊTES CHRÉTIENNES

par l'abbé Ad. du BARRAL

Un volume in-12, prix..... 2 50 — Edition in-8, prix..... 3 »

M. l'abbé de Barral a su admirablement diviser son sujet, et il l'a traité avec une grâce particulière. Il y a chez cet ecclésiastique autant du poète que du prêtre, et le premier est tel qu'il nous fait aimer davantage le second. La science des choses qui touchent à la religion n'apparaît presque pas, afin sans doute de laisser le champ plus libre à tout ce qui

concerne pratiquement l'église, surtout la modeste église de village, ses tenants et ses aboutissants. Cet ouvrage a le rare mérite de pouvoir être goûté à la fois par les lettrés et par les simples. Nous le recommandons sans réserve aux esprits sérieux de toutes les classes.

(Bulletin des publications populaires.)

Vient de paraître :

HUMANITÉ ET HUMANISME

(II^e PARTIE de l'Apologie du Christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation)

Par le R. P. Albert-Maria **WEISS**, de l'ordre des Frères-Prêcheurs

TRADUITS DE L'ALLEMAND PAR L'ALBÈ LAZARE COLLIN ET M. MIGY, ET REVUS PAR L'AUTEUR
2 forts volumes in-8°, prix..... 12 fr.

« Quand un ouvrage aussi considérable et aussi sérieux qu'est l'Apologie du R. P. Weiss, atteint déjà sa troisième édition, c'est pour lui une recommandation meilleure que tous les comptes rendus les plus favorables, aussi ne prendrons-nous pas la peine de recommander cette œuvre; nous nous contenterons seulement de dire à ceux qui ne la connaissent pas encore : Prenez et lisez. Dans l'intention de guérir les nombreuses plaies intellectuelles et morales

de notre époque, le R. P. Weiss s'était proposé une Défense de la morale chrétienne, établie sur de vastes bases scientifiques. L'entreprise était audacieuse; mais le succès l'a justifiée. L'auteur a atteint son but de la manière la plus parfaite. Il nous a donné une exposition magistrale de la Morale chrétienne et une description brillante de sa beauté et de sa rationalité », (Ehr. Pesch. S. J. Stimmen aus Maria, Laach, 14 sept. 1891.)

Parties du même ouvrage précédemment publiées :

- I. L'HOMME COMPLET, 2 vol. in-8°. — Prix..... 12 fr.
VI. LA QUESTION SOCIALE et L'ORDRE SOCIAL ou Institutions de sociologie.
2 vol. in-8°. — Prix..... 12 fr.

UN GRAND PROPRIÉTAIRE CHRÉTIEN AU XIX^e SIÈCLE

M. LE VICOMTE DE BUSSIERRE

Par Léonce de la Rallaye

1 beau volume in-8°. — Prix..... 6 fr.

Ce qui distingue éminemment M. de Bussierre, c'est la haute idée qu'il se faisait des devoirs de la richesse et le soin scrupuleux qu'il mettait à s'en acquitter. A ses yeux, il avait en quelque sorte charge d'âme à l'égard de tous ceux qui se trouvaient plus ou moins dans sa dépendance. Il s'appliquait non seulement à leur donner l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, mais il prenait les mesures qu'il jugeait les plus promptes à leur inspirer l'amour du bien et à leur faciliter la pratique de la religion, en ravivant leur foi et leur ferveur, par des retraites, missions, pèlerinages, multipliant les exercices pieux dont il faisait les frais. Il présidait de sa personne une conférence de Saint Vincent-de-Paul fondée par lui. Les besoins matériels des pauvres n'étaient pas négligés. Dans les jours de détresse, il prodiguait les actes de sa munificence; il convertissait en abri, pour les plus nécessiteux des dépendances de son propre château et nourrissait des multitudes affamées. Sa sollicitude ne se bornait pas à soulager des souffrances individuelles, elle s'étendait au loin et pourvoyait à tout. Admirablement secondé par son gendre, M. le comte de Leusse, qui demeurait chez lui, il donnait par ses études et ses travaux personnels, une vive impulsion aux progrès de l'agriculture dans toute la contrée.

Au milieu de ses occupations incessantes, il trouvait le temps de remplir avec aisance les devoirs d'une large et noble hospitalité.

Installé au château de Reichshoffen qui domine le village destiné à acquérir une tragique célébrité, M. de Bussierre se plaisait à y recevoir les sommités du clergé et tout ce qui, dans les lettres chrétiennes avait acquis un nom. Les plus illustres se faisaient un honneur et une joie de pouvoir admirer de près tant de simplicité unie à tant de cordialité et de bienveillance. En même temps il entretenait des correspondances épistolaires avec les plus grands personnages du monde politique et religieux, le prince de Metternich; la famille Borghèse, le Père Ratisbonne, Louis Veuillot, l'abbé Gratry, dont on verra plusieurs lettres inédites, et il appréciait avec eux les événements qui se déroulaient sous ses yeux avec une grande sagacité.

M. de Bussierre était loin de se montrer insensible à l'amitié : les sentiments affectueux qu'il étendait à tous les hommes ne l'empêchèrent pas de faire un choix et d'ouvrir son âme tout entière à des privilégiés. C'est à des épanchements de cette nature avec M. Eugène Boré, mort depuis supérieur général des missionnaires Lazaristes et des sœurs de la Charité, que nous devons des confidences précieuses qui feront le principal attrait de ces récits parce qu'elles nous révèlent des vertus poussées jusqu'à l'héroïsme. Une mort toute empreinte de sérénité, qui rappelle celle des saints, couronna dignement une si belle vie.

Le DIABLE dans les MISSIONS

Par Paul VERDUN

2 beaux volumes in-12. — Prix..... 6 fr.

Sous ce titre, M. Paul Verdun publie deux volumes de récits des plus intéressants.

Intéressants par les faits eux-mêmes et par le talent du conteur qui est la note personnelle de M. Paul Verdun.

Ce serait une lecture déjà facile et attachante même si l'objet ne possédait pas lui-même un intérêt de curiosité déjà considérable. Mais les manifestations du surnaturel, tantôt divin, tantôt démoniaque, sont une partie de l'histoire courante des missions catholiques. En Europe, où les conflits de la politique et le choc des intérêts humains engendrent si aisément le positivisme et le scepticisme, il faut aux chrétiens eux-mêmes une sorte d'effort de la foi pour admettre des faits d'ordre surnaturel, moins rares cependant qu'on ne supposerait à première vue. Dans les pays païens, qui sont encore une partie si considérable de la carte du monde, c'est l'inverse qui se produit. Les tristes et cruelles superstitions du paga-

nisme africain, chinois, hindou, océanien heurtées par le christianisme et vaincus par lui, remplissent la vie commune d'événements d'origine surnaturelle. On peut dire que le surnaturel y est, en quelque sorte la plus naturelle des choses.

Les faits d'ordre surnaturel n'ont pas moins besoin, là comme partout, d'être contrôlés et fondés sur des témoignages probants avant d'être affirmés, M. Paul Verdun a eu le souci qu'il prévoyait en son lecteur. Il a indiqué les sources, les dates, les circonstances de personnes et de lieux, les témoignages qui permettraient de reconstituer, en cas de besoin, le dossier de chaque affaire. Sage et prudente méthode, qui donne au lecteur la faculté de s'appuyer sur des preuves directes s'il a besoin de citer un fait. Et de ces faits, un grand nombre peuvent être utilisés pour l'instruction et l'édification.

(La Vérité. — G. B.)

Le gérant : J. Claret

Le Diable au XIX^e siècle, *Récit d'un témoin*, par le docteur BATAILLE. 2 forts vol. in-4^e, avec un grand nombre de dessins inédits. — Prix : 24 francs. — Chaque vol. se vend séparément : 12 francs.

Revue mensuelle, religieuse, politique, scientifique. Complément du *Diable au XIX^e siècle*, publié par fascicules mensuels de 64 pages in-4^e (3^e année). — Prix de l'abonnement (de janvier à décembre) : 6 fr. pour la France; pour l'étranger, 8 fr. — *En vente*, 1^{re} année, composée de 12 fascicules de 32 pages in-4^e, prix : 3 fr. — 2^e année, formant 12 fascicules de 64 pages in-4^e, prix : 6 fr.

Adriano Lemmi, Chef suprême des Francs-Maçons. *Souvenirs d'un 33^e*, par D. MARGIOTTA. Sixième édition. 1 vol. in-8^e. — Prix : 3 fr. 50; *franco*, 4 fr.

La Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie universelle, par A.-C. DE LA RIVE. 1 fort vol. in-8^e orné de nombreuses lettrines symboliques et de portraits. — Prix : 7 fr.; *franco*, 8 fr.

Le Diable et la Révolution, par LÉO TAXIL. 1 fort vol. in-8^e. — Prix : 5 fr.; *franco*, 6 fr.

La Franc-Maçonnerie ennemie de la France, par LOUIS MARTIN. 1 fort vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Lucifer démasqué, par Jean KOSTKA. 1 vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Sous le titre de « LITTÉRATURE ANTIMAÇONNIQUE », la *Revue Bénédictine* (numéro de février) apprécie en ces termes l'œuvre du docteur Bataille et les diverses publications que nous annonçons ci-dessus :

Depuis quelque temps, une vigoureuse et nécessaire campagne est menée, en France, contre la Franc-Maçonnerie. La librairie Delhomme et Briguet s'est fait une spécialité, et s'est créé un mérite tout particulier, en éditant un certain nombre de volumes de valeur inégale et d'intérêt plus ou moins grand, sur ce sujet très à l'ordre du jour. La *Revue Bénédictine* se fait un plaisir et presque un devoir de dire un mot de ces livres. N'est-ce pas une obligation pour des chrétiens de distribuer, tant que faire se peut, des armes contre la Maçonnerie qui, plus que jamais, se montre l'acharnée ennemie de l'Eglise ?

A tout seigneur, tout honneur; voici le livre révélateur de la Haute-Maçonnerie, « *Le Diable au XIX^e siècle* », par le docteur Bataille.

Le sous-titre n'est pas très court, mais il donne le programme de l'ouvrage, en voici une partie : « La Franc-Maçonnerie Luciferienne, révélations complètes sur le Palladisme, la Théurgie, la Goétie et tout le Satanisme moderne. » Dans un coin du frontispice : « Récits d'un témoin. » Au milieu du titre, un grand diable d'enfer, flanqué de deux groupes ébahis, composés de gens de toutes nations et des deux sexes. C'est un peu tapageur, ce titre et cette vignette, mais c'est absolument ce qu'il fallait pour faire lire le livre, ou plutôt pour le faire remarquer et ouvrir. Car, une fois qu'on l'a ouvert, l'impression change. Sans doute, le style reste « batailleur », les gravures sont parfois d'une déconcertante fantaisie, et l'on sent que l'auteur est homme d'imagination; mais, sous tous ces dehors, qui pourraient paraître des défauts, on trouve un fond sérieux, grave, et s'il faut dire tout, effrayant, mais d'une bonne frayeur.

Le docteur X..., qui est bien médecin, et fut médecin de la Compagnie des Messageries maritimes, a un beau jour l'occasion de confesser un échappé de la Haute-Maçonnerie, et les révélations qui lui sont faites, après l'avoir laissé légèrement incrédule, lui paraissent si graves, qu'il a l'envie de les contrôler. Il trouve un chef de rite maçonnique sensible à l'argent — cela peut bien arriver, n'est-ce pas? — il lui paye cinq cents francs pour un bon diplôme authentique, grâce auquel il parvient à se faire initier au grade de « hiérarque du Palladisme, après avoir, du reste, subi de périlleuses épreuves et déboursé une nouvelle somme de mille francs.

Cette dignité, acquise sans prestation de serment, ni acte contraire à l'orthodoxie catholique, ouvre au docteur les portes de presque tous les cénacles maçonniques du monde, et comme il n'a pas peur et qu'il est allé se mettre dans cette galère tout exprès pour voir ce qui s'y passe, il regarde, copie, note, interroge, bref s'instruit à fond.

Sa qualité de médecin de marine le forçant à se promener sous toutes les latitudes, il en profite pour étendre son enquête sur trois parties du monde, l'Europe, l'Asie et l'Amérique.

Il arrive à être l'ami du pontife maçonnique d'alors, Albert Pike, il connaît à peu près tous les hauts maçons de l'univers, et ne se gêne pas pour les citer et les apprécier à leur valeur.

Au bout de onze ans de cette auscultation de son sujet, le docteur est soupçonné d'espionnage, condamné à une mort du reste très lente, sauvé par une maçonne dont le nom se

devine sans peine, mais en tout cas obligé de se retirer de la Franc-Maçonnerie. Il en prend son parti, et ouvrant ses tiroirs de notes, il les publie sous forme de fascicules, puis de deux gros volumes in-4^e, qu'il signe Docteur Bataille, pseudonyme très caractéristique de son tempérament.

Les deux volumes ont chacun à peu près mille pages. On y trouve d'abord les résultats des propres enquêtes du Dr Bataille, puis des faits à lui rapportés par autrui, des actes maçonniques et des fragments de rituels, beaucoup de portraits tant écrits que gravés, la reproduction et l'analyse de plusieurs pièces maçonniques, etc.

De plus, on y trouve un bon nombre de chapitres parfois très longs sur des questions médicospsychiques, psychologiques, sur le miracle, les possessions et les possédés, etc. C'est pour cela qu'il faut avouer que dans *Le Diable au XIX^e siècle* il y a des parties plus et d'autres moins intéressantes. Il faut cependant reconnaître que, l'auteur ayant voulu donner un coup d'œil d'ensemble sur cette question de l'intervention diabolique dans nos affaires, il fallait bien éclairer les tenants et les aboutissants de la cause, ne pas permettre que l'on confonde la possession avec l'hypnose, le vrai spiritisme et sa contrefaçon, et qu'on ne prenne pas des farceurs pour des esprits, et réciproquement. Si le livre du Dr Bataille y a amplement pourvu, ce n'est donc pas sans raison. Quant au fond de ce qu'il nous apprend, ce livre est vraiment une révélation, et une terrible. C'est la preuve, absolument indéniable, de l'existence et de l'action sur le monde d'une secte adoratrice de Lucifer, et inspiratrice de la Franc-Maçonnerie. Il n'entre pas dans notre cadre actuel d'analyser en détail le livre du Dr Bataille : peut-être y reviendrons-nous à notre aise quelque jour, mais nous ne voulons pas nous priver de citer dès maintenant cette parole que nous disait, il y a peu de temps, un éminent prélat et qui résume notre jugement : « Je n'ai jamais éprouvé une telle impression d'horreur qu'en lisant Bataille, mais je n'ai jamais non plus fait mieux mes méditations. »

En effet, cette déchirure d'un voile qui nous cache tant d'infamies est faite pour donner le frisson et pour rapprocher de Dieu.

N'est-ce pas dire que c'est là un livre utile? Nous devons ajouter que nous ne partageons pas toutes les opinions du Dr Bataille en matière scientifique, et que ses documents qu'il apporte au procès, notamment dans le chapitre XXIV du Tome I, pourraient être triés avec plus de souci de la critique historique, ceci du reste n'infirmerait en rien la valeur des révélations personnelles du Docteur. De plus, nous regrettons un bon nombre de ses gravures, qui nous paraissent par trop fantaisistes. Ces réserves faites, il ne nous reste plus à exprimer qu'un regret. C'est que le volume et le prix du « *Diable au XIX^e Siècle* » en entraveront peut-être un peu la diffusion. Car nous voudrions voir cet ouvrage chez tous les prêtres, et dans les mains de la plupart des catholiques. Il serait très bon d'ouvrir une foule d'yeux qui restent doucement clos, tout à côté des choses les plus abominables, et le livre du Dr Bataille y excellerait; il serait très utile de montrer à tous combien le Pape Léon XIII, ce génie si élevé, a raison de redouter et de combattre avant tout « *Satanam aliosque Spiritus malignos* », Satan et les

autres esprits malins qui courent le monde pour perdre les âmes, et le livre du Dr Bataille ne fait pas autre chose.

Nous ne saurions trop recommander aux prêtres, aux hommes de science, aux hommes d'études, et à tous les catholiques, la lecture des deux volumes du *Diable au XIX^e siècle*. Ils y trouveront une inépuisable mine de renseignements sur l'ennemi par excellence de l'Eglise et par le fait même, de la société.

La Revue mensuelle est la queue du *Diable au XIX^e siècle*, s'il est permis de nommer ainsi cette intéressante publication. Elle a pour but de continuer les révélations sur la Franc-Maçonnerie, de publier les documents nouveaux sur la secte ou de la secte. Elle donne des travaux très curieux sur les sectes Musulmanes, une statistique du mouvement des loges françaises depuis 1860, jusqu'en 1894, de nombreux articles sur l'organisation de congrès et de ligues antimaçonniques, etc. En un mot c'est le moniteur des anti-maçons et des anti-satanisants. Cette Revue est fort à recommander et à propager.

Adriano Lemmi, chef suprême des Francs-Maçons, par Domenico Margiotta.

Ceci, c'est un boulet de canon, qui a déjà fait pas mal de bruit. Le commandeur Margiotta était professeur de philosophie à l'université de Florence, et un gros bonnet de la Franc-Maçonnerie italienne. A la suite d'événements que l'on apprendra en lisant son livre, il se convertit et publia en français le volume dont il s'agit. Son style est italien, très coloré et légèrement exagéré : mais les documents qu'il encadre sont d'une netteté et d'une clarté éblouissantes.

Les documents, reproduction de photographies, ne permettent plus d'accorder au triste personnage qu'est Adriano Lemmi autre chose qu'un mépris énergique. On a jugé sévèrement la façon dont M. le commandeur Margiotta s'est procuré ces documents : cela n'est pas notre affaire, ils sont authentiques, ils sont vrais, et il en ressort que Lemmi est un fripon. C'est pour le moment tout ce qu'il fallait démontrer (1).

Outre le démolissage du suprême chef maçon, l'ouvrage du commandeur Margiotta contient toute une série de pièces officielles émanées du comité libre des Palladistes de Londres qui jettent un jour curieux sur les tendances et les visées de la secte au point de vue politique.

Nous y cueillons encore cette perle, déjà enchâssée du reste dans plusieurs journaux et qui vient de notre compatriote Goblet d'Alviella : « Il faut s'entendre partout pour nier carrément. »

C'est bien ce que ces bons frères maçons sont occupés à exécuter, aussi faut-il leur opposer des livres comme celui-ci, irréfutables.

Puisqu'il s'agit de documents : en voici et plus d'un. M. de la Rive est, ce semble, un vivant dépôt d'archives. Ce gros volume in-8^o, de 750 pages, en contient 670 composées uniquement de documents, tous empruntés à la Franc-Maçonnerie elle-même, et tous relatifs exclusivement aux femmes et aux enfants. C'est peut-être le plus formidable arsenal de texte qu'on puisse opposer aux F.-M.

Ce n'est, du reste, pas un livre à lire d'un bloc, comme celui du commandeur Margiotta : c'est un ouvrage à consulter, à étudier, à posséder sur la table de travail. Titre : *La femme et l'enfant dans la Franc-Maçonnerie*.

Tous les textes qu'il contient sont rangés par ordre chronologique : au dessus de chaque page, le millésime de l'année permet de suivre sans difficulté cette chronologie qui part de 1730 et aboutit à 1894. Une quinzaine de portraits, quelques reproductions de quelques gravures maçonniques, illustrent le livre. Des dessins de valeur très inégale (il y en a quelques-uns dont nous ne sommes pas fort enthousiastes) servent de lettrines ou de culs-de-lampe.

(1) Pendant que cet article était sous presse, la nouvelle de la retraite de A. Lemmi de son gouvernement maçonnique, a été annoncée. Nul doute que l'énergique campagne de Miss Vaughan et du comm. Margiotta n'ait eu grande part à cet heureux événement.

Enfin un dernier chapitre, intitulé « Nos enquêtes personnelles » fournit des renseignements complémentaires ou légèrement rectificatifs sur des faits rapportés par Bataille.

M. de la Rive a rendu aux écrivains anti-maçons un inappréciable service en publiant cet ouvrage remarquable. Il a dû consacrer à la recherche, à la collation et à la publication de ses documents, un temps et des soins pour lesquels nous lui devons notre reconnaissance, et il est évident que son travail a été fait avec une conscience et un souci de la vérité au-dessus de toute félicitation.

M. Léo Taxil, qui continue avec plus de verve que jamais la campagne entreprise, il y a 10 ans, contre la Franc-Maçonnerie, nous a donné un volume sur le *Diable et la Révolution*. Il y montre l'influence de l'esprit mauvais sur les actes et les paroles, les sottises et les crimes de la Révolution. Evidemment la Révolution française n'a pas été inspirée par le Saint-Esprit, quant à y voir avec M. Taxil « le troisième et dernier combat du chapitre XX » de l'Apocalypse de Saint-Jean, c'est peut-être aller un peu loin. Quoi qu'il en soit, ce livre qui est fort intéressant contient en foule des renseignements sur les préparatifs et les circonstances de la Révolution, qu'il est très agréable de trouver groupés, qui montrent bien l'extravagance de l'esprit humain la recherche de la meilleure des religions, quand il a perdu la boussole et ne va plus vers *La Vérité*.

A signaler comme très caractéristique le 3^e chapitre, « prophétesses diaboliques » — il s'agit des convulsionnaires — et le 6^e « culte de Satan ».

M. Taxil a fait une bonne action et un bon livre.

M. Louis Martin se met à un autre point de vue pour s'escrimer contre la secte. Son livre est intitulé : *La Franc-Maçonnerie, ennemie de la France*, et divisé en 3 parties : 1^o *Abaissement*, c'est le règne du carbonarisme en Italie et de Napoléon III en France, allant, bras dessus, bras dessous, à l'assaut de la papauté.

2^o *Affaiblissement*, la République franc-maçonne laisse la France se désorganiser, se protestantiser, s'enivrer et se démoraliser.

3^o *Anéantissement* : portrait de la France d'aujourd'hui. Il y a beaucoup de vrai dans ce livre, rien de bien nouveau pourtant, mais d'excellents sentiments du plus pur patriotisme.

Enfin, à un certain point de vue, le plus remarquable de tous ces livres est celui signé Jean Kostka et intitulé *Lucifer démasqué*. C'était un grand chef maçon ce Jean Kostka des plus érudits, des plus lettrés, des plus célèbres, des plus éloquents ; il a beaucoup écrit et beaucoup parlé et il est aisé de comprendre que sa perte (ou plutôt son gain par Dieu,) ait étrangement mortifié ses anciens frères. C'est dans une langue élégante et fine qu'il nous parle de son passé et nous montre l'influence de Lucifer sur la secte qu'il a quittée. Mais il n'a pas perçu de même façon que d'autres, cette influence avilissante du démon. C'était un poète bien éloigné des turpitudes de la secte, vivant dans des régions assez hautes pour ne pas même les apercevoir ; aussi, son analyse de l'influx démoniaque est-elle subtile, et il s'accuse avec raison quelque part — car il se confesse humblement — d'avoir péché par l'esprit, non par la chair, ce qui est, dit-il, bien plus grave. Tout son livre étudie l'esprit luciférien, et nul, mieux que lui, ne montre l'astuce du père du mensonge qui sait prendre chaque homme par ses aptitudes et n'a garde de montrer ses batteries matérielles à ceux qu'il gouverne par l'intelligence. Du reste, Spiritistes, Gnostiques, Martinistes et C^{ie}, sont de deux sortes : les intellectuels et... les autres.

Lucifer démasqué ne sera pas compris par tout le monde, il faut une certaine habitude de la matière pour en saisir toute la portée, mais c'est un beau, bon et haut livre.

Quant à la clef des noms, voir Bataille, second volume. (G.)

Le gérant J. Charpentier

114.32
juillet 1896

Prix : 60 Centimes

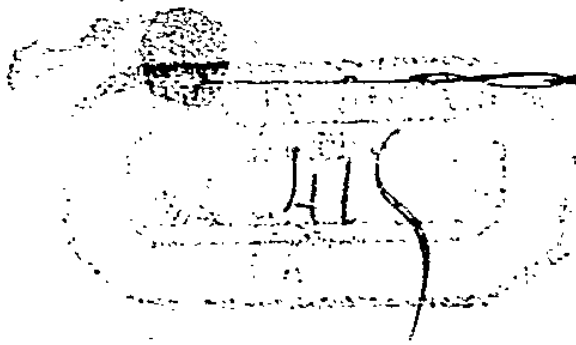
N° 31

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE



Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

L'Encyclique de Sa Sainteté Léon XIII sur l'unité de l'Eglise. Opportunité et grandeur doctrinale de cette Encyclique ; elle répond victorieusement à toutes les erreurs que peuvent invoquer les schismatiques, pour pallier leur séparation d'avec l'Eglise Romaine.

L'assassinat du comte Luigi Ferrari : Ce récit est un chapitre complémentaire de l'ouvrage : *Le 33^e. Crispi.* — Ses relations avec Crispi ; sa situation dans la Franc-Maçonnerie. — Sa correspondance avec Miss Diana Vaughan. — Son assassinat est le fait de la Franc-Maçonnerie ; le mensonge du complot anarchiste est démontré par le procès devant la Cour d'assises de Forlì. DIANA VAUGHAN.

Le 33^e. Crispi : L'ouvrage capital de Miss Diana Vaughan, jugé par M. le chanoine Mustel. Il n'est pas seulement l'histoire de Crispi, mais celle de tout le complot actuel de la Haute-Maçonnerie contre la Papauté. — Documents formidables dont il est plein. — Sa préface et sa conclusion.

Miss Vaughan et M. Margiotta. — Motif du long silence de la *Revue Mensuelle* vis-à-vis de M. Margiotta ; un incident qui était fatal. — L'article révélateur de la grande manœuvre ; observations de la *Vera Roma* ; la réponse publique de M. Margiotta. — Ce qui est connu de nous, dans cette affaire ; une responsabilité assumée volontiers. (Léo TAXIL). — Lettre de M. Margiotta à Miss Vaughan, du 10 juin 1896, reniée cinq jours plus tard par son auteur ; sa lettre du 15 juin à M. Léo Taxil ; remarques et réponses. — Le système de M. Margiotta : existence de deux Diana Vaughan, une vraie et une fausse. Mensonge de ce système, démontré par la publication de la correspondance de M. Margiotta avec la Diana Vaughan qu'il prétend être la vraie. — Le Janus italien : luciférien et catholique ; ses actes de haut-maçon posté-

rieurs à son abjuration du 7 mars 1894 ; comment il a expliqué aux hauts-maçons de Palerme que son entrée chez les catholiques était une ruse de guerre ; « Militello est au courant de tout ». — M. Margiotta définitivement radié du Suprême Conseil de Palerme en janvier 1895. — Convaincu de duplicité, que lui reste-t-il à faire ? On lui conseille d'entrer dans une Trappe et d'y faire pénitence. (MISS DIANA VAUGHAN).

La Démonologie des Pères de l'Eglise : Saint Justin et Tatien : L'abbé C.T.F.

Tribune des abonnés. 1. Le nouveau millénarisme et l'*Ami du Clergé*, réfutation des critiques de M. Perriot contre le millénarisme orthodoxe. J-B Bigou. — 3. A M. Jean Finot, directeur de la *Revue des Revues*, lettre ouverte sur la possibilité du surnaturel : le sorcier Tautriadelta ; singulière coïncidence de ses prodiges avec ceux que saint Augustin et saint Thomas attribuent à l'action diabolique. De l'aveu même des savants, ces phénomènes ne peuvent venir que d'esprits intelligents et puissants, en dehors de l'homme. J.-B. Bigou.

Chronique du Merveilleux : La maison hantée de Valence-en-Brie. Intervention magique du D^r Papus et de M. l'abbé Schnebelin : le sorcier vaincu. — GILBERT JONAS. — Les apparitions de Tilly devant la Société psychique. — Rapports de M. l'abbé Leroy et de M. le chanoine Brettes. — Les Apparitions de Saint-Urbain en Vendée. — Le talisman de M. de Morès. — La lucidité de M^{lle} Couédon. — Le curieux livre du sieur d'Aché. G.J. — Rectification. —

Cà et là chez les Francs-Maçons. — En Italie : La vendetta maçonnique. — La Franc-maçonnerie et la Chambre italienne. **Les Vêpres Tunisiennes :** Extrait important du 33^e *Crispi* de Miss Vaughan.

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, Editeurs

83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ETRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

Vient de paraître :

LA CLEF DE LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE

ÉTUDE

Sur la composition substantielle des Corps d'après les principes de Saint Thomas d'Aquin

Par le P. Ferdinand MILLION

Missionnaire de Saint François de Sales, docteur en Philosophie et en Théologie

1 volume in-12. — Prix..... 2 fr. 50

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.

CHAPITRE I. — *Notions préliminaires.* — I. Corps inorganiques et corps organiques, leurs différences ; corps simples et corps mixtes. — II. Objet de la question de la nature des corps. — III. Son importance. — IV. Appartient-elle à la philosophie ou à la physique ? — V. Méthode à suivre pour arriver à la véritable solution.

CHAPITRE II. — *De la puissance et de l'acte.* — I. Difficulté de la question de la nature des corps. — II. Composition de puissance et d'acte. — III. La puissance et l'acte. Leurs espèces. — IV. Relations de la puissance et de l'acte.

CHAPITRE III. — *Du composé substantiel.* — I. Autre division générale de l'être. — II. La substance et l'accident. — III. Substance complète et substance incomplète. — IV. Substance simple et substance composée. — V. Union substantielle et union accidentelle. — VI. Le continu.

CHAPITRE IV. — *De la diversité spécifique des corps.* — I. Premier fait à expliquer : la diversité spécifique des corps. — II. Opinion des Atomistes et des Dynamistes anciens et modernes. — III. Doctrine des Scolastiques. — Preuve de cette doctrine.

CHAPITRE V. — *Des changements substantiels des corps.* — I. Autre fait à expliquer : les changements substantiels des corps. — Notion du changement ; — ses éléments ; — ses espèces. — II. Réalité de changements substantiels dans la nature. — Explication de ce fait d'après les Atomistes et les Dynamistes ; — d'après les Scolastiques.

CHAPITRE VI. — *De l'Atomisme.* — I. Systèmes divers inventés pour expliquer la nature des corps. — II. L'Atomisme et ses espèces. — III. Examen de ce système : l'appui de l'expérience lui manque ; — la raison le condamne ; — conséquences auxquelles il conduit. — IV. Objection tirée de la porosité des corps.

CHAPITRE VII. — *Du Dynamisme.* — I. Notion du Dynamisme. — II. Critique de ce système ; il nie la divisibilité de la matière à l'indéfini ; — détruit la réalité de l'étendue et l'unité du corps naturel ; — suppose l'action à distance ; — n'explique pas la diversité spécifique des corps et leurs transformations substantielles ; — enfin conduit à des conséquences funestes.

CHAPITRE VIII. — *Du système de la Matière et de la Forme.* — I. Origine historique du système de la Matière et de la Forme. — II. Notion générale de ce système. — III. Difficulté de se faire une idée juste de la Matière et de la Forme ; d'où vient cette difficulté. — Saint Augustin.

CHAPITRE IX. — *De la matière première.* — I. Notion de la matière en général ; — matière première ; — matière seconde. — II. Définition de la matière première par voie d'analogie ; — négativement ; — positivement. — III. En quel sens la matière première est une pure puissance. — VI. Unité de la matière première. — V. Existence de la matière première.

CHAPITRE X. — *De la forme substantielle.* — I. Notion générale de la forme. — II. Ses espèces : forme extrinsèque et intrinsèque ; — forme subsistante et non subsistante ; — forme informante et non informante ; — forme assistante ; — forme accidentelle et forme substantielle. — III. Définition de la forme substantielle et conditions. — IV. Unité de forme substantielle dans chaque composé naturel.

CHAPITRE XI. — *Des relations de la Matière et de la Forme dans le composé naturel.* — I. Relations de la matière et de la forme considérées d'une manière abstraite. — II. Relations de la matière et de la forme considérées dans l'ordre réel, *in facto esse*. — III. Relations de la matière et de la forme considérées par rapport à la production des corps *in fieri*. — IV. En quel sens la forme substantielle est tirée de la puissance de la matière.

CHAPITRE XII. — *Démonstration du système scolastique.* — I. — Preuves tirées de la fausseté des autres systèmes. — II. Preuve tirée de la composition substantielle de l'homme. — III. Preuve tirée des transformations substantielles des corps. — IV. Preuve tirée des propriétés des corps. — V. Preuves *a priori*.

CHAPITRE XIII. — *De la permanence des corps simples dans les corps composés ou mixtes.* — I. Une objection. — II. Remarques préliminaires. — III. Que l'analyse chimique ne démontre pas que les corps simples demeurent *actu* dans les corps mixtes. — IV. Preuve positive de la doctrine scolastique.

CHAPITRE XIV. — *Accord du système scolastique avec les sciences naturelles.* — I. Prétendue opposition entre le système scolastique et la physique et la chimie. — II. Témoignage de S. S. le Pape Léon XIII. — III. Accord du système scolastique avec la physique. — IV. Avec la chimie. — V. A quelle condition un cours de physique et de chimie peut être mis en harmonie avec les principes fondamentaux de la philosophie scolastique.

CHAPITRE XV. — *Des rapports du système de la Matière et de la Forme avec les sciences naturelles et avec le dogme catholique.* — I. Nature de la science. — II. Connexion du système scolastique avec l'ordre logique. — III. Avec l'ordre réel dans les règnes végétal animal et humain. — IV. Avec le dogme catholique.

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

Bref de Sa Sainteté Léon XIII, approuvant et bénissant le Congrès anti-maçonique de Trente. — Dernier avis pour le Congrès.

L'Action anti-maçonique en France. — Puissante initiative du docteur Bataille; mouvement d'organisation des forcés anti-maçoniques; principaux groupements: le comité parisien de l'Union anti-maçonique et le Labarum, formant comme un lien moral entre toutes les sociétés anti-maçoniques. Caractères particuliers de ces deux principaux groupes. **Léo Taxil.**

Chronique des œuvres anti-maçoniques. — Union anti-maçonique: règlements particuliers de la *Section Notre-Dame des Sables*. — Académie Saint-Jean, son concours annuel; sujet du concours de cette année: la Franc-Maçonnerie ennemie de l'ouvrier; souscription ouverte en faveur de cette Académie par miss Diana. Messes de réparation. — Ligue du Labarum: Compagnie Saint-Jean, garde mensuelle de la 4^e Compagnie du dimanche 6 septembre; obligations générales et spéciales de ses membres; Compagnie Saint-Paul: conférences anti-maçoniques du 13 août et du 3 septembre. — Ensemble des Compagnies, déjà formées, et en voie de formation.

Voltaire exploité par les Francs-Maçons. — La récente thèse (qui n'est pas nouvelle) du F.^r Louis Amiable. Ce que Voltaire pensait de la Franc-Maçonnerie avant l'année de son initiation solennelle; détails authentiques de cette initiation; les poètes de la Loge des Neuf Sœurs; la vérité sur Roucher; enthousiasme joué par Voltaire; sa véritable impression. **Gilbert Jonas.**

La Démonologie des Pères de l'Eglise. — Saint Justin et Tatien (suite). — Le problème de la chute des anges, d'après saint Justin; origine et caractère diaboliques de l'idolâtrie; le châtement définitif des démons remis à l'époque du jugement dernier. Opinions de Tatien sur les démons, d'après son *Discours contre les Grecs*. L'Abbé C. T. F.

Les apparitions de Tilly. — Visions personnelles de M. Gaston Méry; la brochure de l'abbé Gombault et la *Croix du Calvaire*; opinion de M. le chanoine Brettes.

La Corruption maçonique. — Le Néo-Malthusianisme. — Régénération de la race humaine; ligue fondée en vue de cette régénération; sommaire des Conférences de Paul Robin sur le Néo-Malthusianisme. **A De la Rive.**

Tribune des Abonnés: 1. Le Miracle de la Salette: Apparition de la Très Sainte Vierge le 19 septembre 1846, récit de Mélanie; les révélations qui lui sont faites par la Très Sainte Vierge. **Chanoine Roubaud.** — 2. Nouvelles notes sur le Compagnonnage: UN ABONNÉ LANDAIS. — 3. Prédications catholiques, **G. Ramackers.** — 4. L'Anti-Jéhovisme des premiers gnostiques, **Louis Gayet.** — 5. L'Angleterre en Algérie, C. M. — 6. Rectification touchant le D^r baron Antoine Despine, **Antoine Despine.**

Le Vaudoux et le Bocor à Haïti (suite).

Di Rudini portraituré par Crispi.

Cà et là chez les Francs-Maçons. — La philanthropie maçonique. Banquet maçonique présidé par un ministre. La Maçonnerie en Croatie. Une nouvelle Grande Loge à Berlin.

Action anti-maçonique. — Congrès ecclésiastique de Reims et autres Congrès catholiques. Le Congrès anti-maçonique de Trente, béni par l'Archevêque d'Aix.

Bibliographie. — La Restauration du paganisme, par miss Diana Vaughan. Le Tiers-Ordre de Saint François et la Franc-Maçonnerie, par un Frère Mineur Capucin. Une nouvelle Revue catholique.

Aphorismes maçoniques. — Petite correspondance.

Trente-cinq années du Grand Orient de France (1860-1894). Troisième partie: Conseil de l'Ordre (suite) années 1868-1872.

Les sociétés secrètes musulmanes dans l'Afrique du Nord. Deuxième partie, chapitre V: Les Tidjanya (Suite). **Ad. Ricoux.**

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, Editeurs

83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ETRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

LE SAINT ROSAIRE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Traduit de l'allemand du R. P. Thomas ESSER, O. P., par Mgr Amédée CURÉ

Beau volume in-8° de 672 pages, Prix 6 fr.

Nous ne pouvons dans une courte note bibliographique étudier une à une toutes les divisions d'un ouvrage qui constitue, sous une forme d'un grand charme littéraire, un travail des plus considérables, des plus consciencieux et des mieux ordonnés.

Les ecclésiastiques qui se vouent à la propagation du saint Rosaire trouveront là tous les éléments qui leur sont nécessaires, utiles, pour encourager leurs pieux travaux dans ce sens, sans qu'ils aient besoin de recourir à d'autres sources pour féconder leurs efforts et leur zèle et réunir aux pieds de l'Immaculée Vierge les groupes si nombreux de ceux qui ont tant besoin de son intercession.

Au surplus ils trouveront encore à la fin du volume le Rituel complet et

régulier de la confrérie et le formulaire exact de toutes les observances qui s'y rattachent.

En somme, le livre intitulé : *le Saint Rosaire de la Sainte Vierge* est à la fois un beau et bon livre, une belle et bonne œuvre, et les deux vénérés collaborateurs ont droit pour le Livre et l'Œuvre à la reconnaissance de tous les serviteurs de Marie.

L'ouvrage est à sa place dans la bibliothèque du prêtre ; il est à sa place sur toutes les tables de famille. En lire quelques pages avant la récitation du Rosaire, dans la maison où on a la louable habitude de la faire en commun, ne peut que guider dans la voie radieuse des espérances d'En-haut ceux qui en font leur but et y cherchent leur fin. (Univers.)

CONSIDÉRATIONS SUR LE ROSAIRE, par le R. P. ASTIER, S. J. XIII^e siècle : *Saint Dominique et les Albigeois*. — XVI^e siècle : *Saint Pie V et les Musulmans*. — XIX^e siècle : *Lourdes et la Franc-Maçonnerie*. Brochure grand in-18. Prix 0 fr. 60

MANUEL DU SAINT ROSAIRE

A L'USAGE DES PERSONNES PIEUSES

2^e édition revue et augmentée. — 1 beau volume grand in-32 jésus. Prix 1 fr. 50

Ce manuel présente cet avantage, qu'il ne sépare pas de la dévotion au saint Rosaire la confrérie à laquelle le Rosaire doit ses principaux avantages, et surtout ses nombreuses indulgences. Il présente aux associés du Rosaire, outre de pieuses considérations sur les mystères, des méditations en rapport avec le saint sacrifice de la messe, avec la préparation à la communion et l'action de grâces, avec la visite au Saint-Sacrement, et c'est bien, suivant le titre, le *Manuel du Saint-Rosaire à l'usage des personnes pieuses*. (Univers.)

LA RÉCITATION DU ROSAIRE facilitée et embellie par le Symbolisme chrétien, par l'abbé Joseph LÉMANN. Élegante brochure in-18. Prix. 0 fr. 75

Ce bijou typographique n'a qu'à peine 40 pages imprimées, sur beau velin blanc mat, en très douce couleur azur.

Mgr l'archevêque de Lyon loue gracieusement cet opuscule en disant à l'auteur :

« Votre cœur sacerdotal a entendu l'expression du désir de notre Mère bien-aimée, et vous avez cueilli dans le parterre de nos livres saints les fleurs les plus délicates. Sous votre plume, comme l'*Ave Maria*, sur les lèvres des enfants de Marie, elles se sont changées en roses et forment la couronne préférée de la divine Vierge. »

Oserons-nous maintenant louer davantage ce délicieux petit livre ? Non certes. Mais nous en dirons la trame. Les mystères joyeux sont des fleurs aux pieds de Marie. Les mystères douloureux sont les fruits et les branches aux pieds de Marie. Les mystères glorieux sont les pierres précieuses aux pieds de Marie.

Prenez et lisez ; méditez et savourez.

(La Croix.)

PROMESSES de la VIERGE MARIE aux ENFANTS de SON ROSAIRE, par l'abbé PROSPER, ancien professeur de théologie. — Grand in-18. Prix. 0 fr. 50

MARIE notre GLOIRE et notre ESPÉRANCE, ou paraphrase des Litanies de la T. S. Vierge, par l'auteur de *ALLONS AU CIEL*. — 1 beau volume in-12. Prix. 3 fr. 50

« Il est à désirer, dit la *Revue Mensuelle du culte de Marie*, après un éloge complet et détaillé des qualités de l'ouvrage, que *Marie, notre gloire et notre espérance*, œuvre aussi sérieuse par l'élévation des pensées qu'attrayante par le charme incomparable du style, trouve sa place dans toutes les bibliothèques pieuses ; car, s'il est un monument glorieux élevé en l'honneur de la Mère de Dieu, il sera aussi pour les fidèles une source d'enseignements, de lumières, de consolations et de joies. »

COURONNE A MARIE-IMMACULÉE, pour tous les samedis de l'année, par l'auteur de *ALLONS AU CIEL*. Un volume grand in-32. Prix. 1 fr. 50

Les enfants de Marie trouveront dans cet ouvrage, pour chaque samedi de l'année, des considérations, des élévations et des prières sagement pensées et suavement écrites sur les grandeurs, les privilèges, la puissance et la maternelle bonté de Marie.

Dans un style simple, élégant et élevé, l'auteur, qui s'appuie toujours sur l'autorité de la sainte Ecriture et des Pères de l'Eglise, fait ressortir tout ce que les titres de gloire décernés par l'Eglise à la Vierge doivent nous inspirer de vénération, d'amour et de confiance.

Les considérations qui forment chaque chapitre sont suivies d'exemples édifiants bien choisis et peu connus.

MANUEL DES CONFRÈRES DU SAINT ROSAIRE

Par le R. P. Anthelme CATHERIN, des frères prêcheurs (64^e mille). Élegante brochure in-18. Prix 0 fr. 25

PETIT MOIS DU SAINT ROSAIRE

Par F.-J. MICHEL (A. M. D. G.).

Élegante brochure grand in-32 jésus. Prix. 0 fr. 30

Ces pages, simples, pieuses, élégantes, contribueront à mettre en honneur une dévotion si salutaire et sanctifiant. (Extrait de l'approbation de Mgr l'évêque de Chartres.)

L'auteur a eu l'heureuse pensée de faire entrer dans le cadre de son travail une messe en l'honneur de la Très Sainte Vierge, qui répond aux exigences de la piété la plus tendre, et le petit office de l'Immaculée Conception, que beaucoup de personnes pieuses se font un devoir de réciter le samedi.

MARIE ET L'ÂME CHRÉTIENNE

Par le P. BADET, de l'Oratoire.

1 beau volume in-12. Prix. 3 francs.

« J'ai tenu à lire et à méditer jusqu'au bout le livre nouveau du P. BADET. Je l'ai fait avec un très grand profit au point de vue spirituel et littéraire. L'auteur a une façon à lui de traiter les questions de piété, façon délicate, élégante, distinguée, qui fait contraste avec la vulgarité ordinaire en ces matières. Aussi recommanderai-je plus chaudement encore aux personnes chrétiennes de ma connaissance la lecture d'ouvrages aussi excellents. »

(Mgr MARICOURT, Recteur des Facultés catholiques d'Angers.)

« Le livre du R. P. BADET justifie son titre ; on y trouve bien Marie avec sa mission providentielle et maternelle, avec ses plus hautes dignités, ses plus insignes privilèges, ses plus belles vertus, les principaux mystères de sa vie, et toujours on l'y trouve concourant de son exemple et de ses œuvres à christianiser les âmes.

« Elle se montre à nous du premier coup comme un reflet humain de la beauté incréée qui exerce sur le monde chrétien une séduction toute-puissante. L'auteur, ensuite, nous donne le plaisir de la contempler en déroulant sous nos yeux les esquisses de ce chef-d'œuvre. Ce plaisir goûté, c'est le chef-d'œuvre lui-même qui nous charme. Marie est son nom, et quel nom plein de sens ! La maternité parée de ses grâces touchantes, voilà celle de ses beautés qui frappe d'abord les yeux. L'auteur nous les fait admirer tout à loisir, sans qu'on songe à l'accuser de longueur. Il nous explique si bien de cette Mère incomparable et les souffrances et le cœur !

« Puis, avec une fraîcheur et une poésie qui est ici tout à fait de convenance, il nous dit comment la foi de nos ancêtres, s'emparant de tout dans la nature, a fait de l'univers le temple de Notre-Dame.

« Après de belles pages sur l'Immaculée-Conception, signalons les pages vraiment éloquentes sur la royauté de Marie, puis les pages vraiment pieuses sur le Rosaire, celles enfin où nous déposons si gracieusement, avec nos vertus, nos fleurs à ses pieds. Le livre du P. BADET sera bien accueilli des dévots de Marie. Ils y trouveront joies et profits. »

(Etudes Religieuses. — H. GRESSIEN, S. J.)

« La grandeur, la vie, les vertus de l'Auguste Mère du Sauveur, mille fois décrites ailleurs, prennent sous la plume, nous dirons volontiers sous le pinceau du P. BADET, des charmes particuliers. En harmonie avec la grâce incomparable de son sujet, il aime les comparaisons tirées de la belle nature, les tableaux captivants, les images aimables. Il ne n'y perd point cependant, il ne s'en sert que comme d'un riche vêtement, et dans ces fleurs se trouve le germe de fruits magnifiques. Beaucoup de chapitres laissent l'âme sous une impression profonde d'admiration et d'amour. La jeunesse chrétienne, pour laquelle on trouve aujourd'hui si difficilement des livres à la fois agréables et sérieux, fera ses délices de celui-ci. (A. COGNON, Prêtre de Saint-Sulpice.)

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

Le Congrès de Trente. — Son but et ses effets. Question subsidiaire posée dans la IV^e section, par quatre congressistes allemands, au sujet de l'existence de la Haute-Maçonnerie, du Rite Palladique et de Miss Diana Vaughan, et renvoyée à l'examen d'une Commission spéciale, constituée à Rome, au sein du Conseil directif général de l'Union antimaçonnique universelle. — Première explication : Lettre de Léo Taxil, à M. l'avocat Scala, directeur de l'*Italia Reale*, de Turin, où se trouve exposé le plan de la conspiration maçonnique, ourdie avec le concours du docteur Hacks. — Lettre de Léo Taxil à l'*Univers*, sur la trahison dudit docteur. — En attendant la lumière : Lettre de S. E. le Cardinal Parocchi ; Lettre de Mgr Villard, secrétaire de S. E. le Cardinal Parocchi. — Comment on nous combat : Réponses à l'*Univers*. **Léo Taxil.**

Circulaire du Grand-Maître de la Maçonnerie italienne, Ernest Nathan.

Le Satanisme palladique et Miss Diana Vaughan. — Article de la *Rivista antimassonica*, répondant aux singulières négations des journaux allemands au sujet du Rite palladique et de Miss Diana Vaughan.

La question de Miss Diana Vaughan au Congrès de Trente. — Lettre adressée au Directeur de la *Croix de Paris*, par M. l'abbé de Bessonies, vice-président du Congrès de Trente, et M. le chanoine Mustel, président de la 1^{re} section.

Lettre de Diana Vaughan au Directeur de LA CROIX de Paris. — La vérité sur la Maçonnerie italienne en Tunisie ; réponse à la note du *Journal des Débats*.

Les Anges et les Temps présents. — L'antique corporéité des anges : les anges n'ont pas de corps, ils peuvent en emprunter pour se manifester à nous, soit en leur propre nom, soit au nom des autres êtres surnaturels et même au nom des saints vivant sur la terre (*à suivre*). **Abbé P. Grand-Clément.**

La Démonologie des Pères de l'Eglise. — **Athénagore** (2^e siècle.) Démonstration de l'origine purement humaine ou diabolique des dieux, démons et héros du

paganisme ; action du démon sur l'âme humaine. Athénagore peut-il être accusé de Montanisme ? **L'Abbé C. T. F. Voltaire exploité par les Francs-Maçons** (suite). — Solennité funèbre célébrée par les Francs-Maçons en l'honneur des Mânes de Voltaire, le 28 novembre 1778. Eloge de Voltaire par le F. de la Dixmerie ; la *Suite de la Pucelle* par le même. Discours prononcés dans la Loge d'Adoption des Neuf-Sœurs le 9 mars 1779. **Gilbert Jonas.**

Encore un mot sur la Voyante de la rue de Paradis. — Impressions personnelles du Dr Tison.

Tribune des Abonnés. — Le Miracle de la Salette (suite et fin.) Intervention personnelle et toute providentielle de l'auteur dans la lutte en faveur du secret et réponse à la *Semaine religieuse d'Amiens*. **Chanoine Roubaud.**

Le Diable dans la vie des Saints. — Saint Pierre Célestin ; bienheureux Crispino de Viterbe ; saint Germain ; sainte Restitute ; sainte Angèle de Merici ; bienheureux Jean Grandé ; saint Antoine de Padoue. **Léger Vauban.**

Le Fils Crispi. — Sociétés secrètes.

Ça et là chez les Francs-Maçons. — Le Convent maçonnique au Grand-Orient de France ; les profanations maçonniques de la Sainte-Eucharistie ; horrible sacrilège ; Giordano Bruno à Lucques ; Jeanne d'Arc et les Francs-Maçons ; saint Benoît et une Loge de Lyon ; Joycusetés de M. Chion-Ducollet ; une secte à supprimer.

Action antimaçonnique. — Le Congrès national catholique de Reims. Les idées pratiques au Congrès antimaçonnique de Trente. Un lâche aux yeux des Francs-Maçons. Le diable au Gabon et en Chine. Les nièces du Grand-Maître Ernest Nathan.

Trente-cinq années du Grand Orient de France (1860-1894). — Documents pour servir à l'histoire de la politique française. Conseil de l'Ordre, 1873-1876.

Les Sociétés secrètes musulmanes dans l'Afrique du Nord. — Deuxième partie, chapitre V, Les Tidjanya (suite) **Ad. Ricoux.**

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, Editeurs

83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ETRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

VIENT DE PARAÎTRE :

L'ACTION SOCIALE DE L'ÉGLISE

ESSAI HISTORIQUE

Par Alfred RASTOUL

1 volume grand in-8, orné de 21 gravures. — Prix 4 fr. — franco..... 5 fr.

L'idée de ce livre nous a été donnée par une haute parole. Dans son Encyclique du 8 décembre 1892 aux évêques d'Italie, le pape Léon XIII leur montre « la foi des aïeux menacée par la secte maçonnique ». Jadis « la foi divine a triomphé du paganisme » et seule sa victoire a pu donner à l'Europe la civilisation dont elle est justement fière. Mais maintenant avec la foi sont mis en danger « et le salut mérité aux hommes par Jésus-Christ et les bienfaits de la civilisation chrétienne ». Dans une lettre de même date aux populations de l'Italie, le Pape rappelle que, « sur les ruines du paganisme et de la barbarie, nos divines croyances ont fait surgir l'admirable édifice de la civilisation chrétienne », mais que devenait cet « admirable édifice » si les croyances divines disparaissaient sapées par « la secte maçonnique ».

Léon XIII s'adresse aux évêques et aux peuples d'Italie, mais toutes les nations peuvent et doivent faire leur profit de ces paroles. Chez tous les peuples chrétiens, « la foi des aïeux est menacée » et « les bienfaits de la civilisation chrétienne » sont mis en péril. Il est donc utile de rappeler ces bienfaits, de montrer comment, « sur les ruines du paganisme et de la barbarie, les divines croyances avaient fait surgir l'admirable édifice de la vraie civilisation ». Tel est le but de ce livre.

Nous présenterons d'abord le tableau de ces civilisations antiques, dont l'éclat trompeur peut dissimuler à l'observa-

leur inattentif les plaies profondes, incurables à l'action seule de l'homme. N'est-il pas nécessaire de montrer à quels abaissements était descendue l'humanité sous l'action du paganisme, lorsque le Fils de Dieu lui a apporté, avec le salut, la vraie civilisation ? Puis nous essayerons d'esquisser dans ses grandes lignes « l'action sociale » de l'Eglise, de présenter les transformations par lesquelles l'humanité a passé du paganisme et de la barbarie à la civilisation chrétienne dont nous suivrons les développements. Nous avons choisi la forme historique parce qu'elle est plus accessible aux jeunes intelligences auxquelles nous nous adressons tout particulièrement et parce que les faits se gravent plus facilement dans la mémoire que les meilleurs raisonnements. Témoins irrécusables, ils s'imposent à l'homme de bonne foi.

Certes, nous n'avons pas la prétention d'avoir présenté, dans ce volume relativement court, un tableau complet de l'action sociale de l'Eglise, des efforts incessants par lesquels, héritière et continuative du Christ, elle a assuré à l'humanité les « bienfaits de la civilisation chrétienne ». La puissance d'analyse et de synthèse d'un Taine éclairé par les lumières de la foi n'y suffirait pas. Mais nous espérons que notre travail, si incomplet et imparfait soit-il, ne sera pas sans utilité. Il pourra contribuer à rappeler de grandes vérités qu'on oublie trop facilement. Nous avons, d'ailleurs, soumis ce travail au jugement d'hommes compétents qui ont bien voulu nous encourager à le publier. (PRÉFACE.)

PETITES HISTOIRES

TRAITS DE MISSION

par le R. P. Marius DEVES des oblats de Marie Immaculée.

1 beau volume in-8, avec nombreuses gravures. Prix..... 4 fr.

La plupart des récits contenus dans ce volume ont déjà paru, sous forme d'articles dans les annales de notre Congrégation. Nous les avons recueillis des lèvres mêmes de nos missionnaires ou dans des lettres particulières qu'ils nous ont adressées, ou encore dans des relations que le public ne connaît pas.

On a bien voulu nous dire qu'on a pris de l'intérêt à lire ces *petites histoires*, et l'on nous a conseillé de les réunir en volume.

Le présent livre répond à cette pensée. Ils s'adresse d'abord

à la jeunesse, friande d'histoires, comme on sait, et non moins friande d'images. Aussi, avons-nous pris soin de joindre au texte de nombreuses illustrations.

Des personnes plus graves trouveront peut-être, dans ces récits courts et variés, une distraction parmi des préoccupations plus absorbantes.

Enfin, nos confrères du clergé, comme aussi les catéchistes, pourront glaner dans ce volume quelques épis pour leur gerbe d'exemples. (PRÉFACE.)

AU PAYS DE L'OURS NOIR

chez les Sauvages
DE LA
COLOMBIE BRITANNIQUE

Récits d'un Missionnaire, par le R. P. MORICE, missionnaire, oblat de Marie Immaculée

1 beau volume grand in-8 enrichi d'une carte, de 5 photogravures et de 26 gravures par l'auteur. Prix 4 fr., franco 5 fr.

Ces pages n'ont guère besoin d'introduction. Ecrites par un missionnaire qui, bien que Français d'origine, est plus habitué à l'idiome de la fière Albion qu'à sa propre langue maternelle, elles n'ont aucune prétention littéraire. Mais ce dont elles peuvent manquer sous le rapport de l'élégance est compensé par une qualité tout aussi solide : je veux dire leur scrupuleuse véracité. Ici, point de récits à effet, de situations exagérées, d'aventures invraisemblables. La vie du missionnaire, dans notre Amérique du Nord, est suffisamment mouvementée. Pas n'est besoin de forcer la note pour éviter la monotonie. Les dangers sont encore son partage, et, dans un pays où le thermomètre descend à 47° centigrade,

où de longues nuits passées dans l'insomnie sont la conséquence de ce froid extrême, et où l'on reste parfois cinq mois sans communication avec le monde civilisé, les privations sont toujours à l'ordre du jour.

J'ai voulu avant tout donner, sans exagération ni réticence une juste idée de nos missions, de nos voyages et surtout de l'ineffable bonté de la divine Providence à l'égard de son envoyé auprès de peuplades, naguère encore plongées dans les ténèbres de la mort. Un tel programme devrait, ce semble, suffire pour intéresser un cœur chrétien. Le lecteur dira si je me suis trompé. (Extrait de la PRÉFACE.)

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

Ma « Fuite » de Trente. — Ce qu'il faut penser de cette audacieuse invention; la vérité des faits attestée par des témoins oculaires. — La bonne foi de la *Vérité* et de l'*Univers*, et la partialité de M. le commandeur Pacelli. **Léo Taxil.**

Le cas de M. Laurent Billiet. — Volte-face et contradictions de M. Laurent Billiet, relevées par le chanoine Mustel. — Un audacieux mensonge. **L. T.**

Mgr Fava et Miss Vaughan. — Notes catégoriques adressées par Mgr Fava à la *Semaine religieuse* de son diocèse touchant Miss Diana Vaughan.

Une lettre de M. Tardivel, à l'adresse des négateurs de l'existence de miss Diana Vaughan.

La Défense d'un ami. — La conversion de Léo Taxil et l'expiation. — Pourquoi il a dû préférer la vie d'écrivain militant à la retraite et au silence. — Ce qu'il faut penser du grief qu'on lui a fait au sujet de prétendues publications pornographiques. **L.-M. Mustel.**

Renseignements et raisonnements allemands... et autres. — Réponse aux dissertations des journaux allemands sur l'influence diabolique; créance due aux assertions de M. Georges Bois dans la *Vérité*. **L.-M. Mustel.**

Le 33^e Crispi. — Compte-rendu extrait de la *Revue Catholique des Institutions et du Droit*. — Le livre de Diana Vaughan va *al fondo*. — Article des *Eludes religieuses* sur le même sujet, par Mgr A. Battandier. — *Le 33^e Crispi* est le dernier mot de la politique maçonnique en Italie.

Le Congrès de Trente. — Projet de la Commission de l'Organisation anti-maçonnique.

Les négations de M. Margiotta. — Réponse de Miss Diana Vaughan, extraite de ses *Mémoires*.

Les portraits de Miss Vaughan. — Véritable histoire de ces portraits; jugement porté sur l'ex-palladiste, d'après un de ces portraits, par M. Ledos, auteur du *Traité de la Physionomie humaine*.

La photographie de l'âme. — Valeur philosophique

de cette prétendue découverte; elle va plus loin qu'elle n'en a l'air; elle n'est qu'un prétexte prétendu scientifique à l'exaltation des rêveries les plus extravagantes de la Kabbale et de la Théosophie sur l'âme et ses destinées. — Succès du système du Dr Baraduc chez les Psychiques et Occultistes d'Outre-Manche. — Le Dr Baraduc n'aura rien fait, tant qu'avec la forme des pensées et des sentiments, il n'aura pas reproduit leurs couleurs sur ses plaques photographiques. **Gilbert Jonas.**

Les Anges et les temps présents. — Les corps des anges, suite. — Apparitions des démons et des bons anges; formes propres et signes distinctifs; les formes enfantines sont les plus communes. — Iconographie des Anges. — Les Dragons. **Abbé P. Grand-Clément.**

Conférence populaire sur le Vaudoux. — Conférence faite à Haïti par Mgr l'Evêque du Cap-Haïtien.

L'Angéologie hébraïque. — Réfutation des erreurs de Renan sur ce point. (Extrait de la *Revue Anglo-Romaine*).

Louis XVI fut-il Franc-Maçon? — Réponse au F. Amiable: non, Louis XVI n'a pas été Franc-Maçon. (Extrait de *La Légimité*).

Les dangers du spiritisme.

Çà et là chez les Francs-Maçons. — 1, La persécution maçonnique dans la Martinique. 2, La Franc-Maçonnerie en Orient. 3, Les Francs-Maçons et le Czar. 4, Une victime. 5, Obligations maçonniques à l'égard du clergé. 6, Ce que coûte une initiation.

Action antimaçonnique. — Lettre de M. le comte de Mun au secrétaire du Congrès antimaçonnique de Trente. — Appel aux âmes pieuses.

Trente-cinq années du Grand Orient de France (1860-1894). Documents pour servir à l'histoire de la politique française. — Conseil de l'Ordre, 1877-1879.

Les Sociétés secrètes Musulmanes dans l'Afrique du Nord. — Deuxième partie, chapitre V; les Tidjanya (suite). — Chapitre VI: les Khelouatya et les Rahmánya. **Ad. Ricoux.**

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, Editeurs

83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ETRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

Etudes Théologiques

SUR LES CONSTITUTIONS DU

CONCILE DU VATICAN

D'après les actes du Concile

Par l'abbé M. A. VACANT

LA CONSTITUTION DEI FILIUS — 2 vol. in-8 formant plus de 1.300 pages compactes : 12 fr.

Voici quelques extraits des appréciations de la presse :

« M. l'abbé Vacant, professeur au Grand Séminaire de Nancy, déjà bien connu par d'autres remarquables travaux, a entrepris « de préciser et de mettre en lumière les enseignements théologiques » des constitutions promulguées par le Concile du Vatican. Dans l'ouvrage que j'ai le plaisir de présenter aux lecteurs de l'*Univers*, il étudie la constitution *Dei Filius*. Son commentaire est non seulement théologique, mais encore historique et documentaire : en sa compagnie, on suit le sort du texte depuis sa proposition à la commission jusqu'à la fixation de la formule de foi en séance plénière ; on assiste, pour ainsi parler, à la formation du dogme en tant qu'il dépend du travail théologique. Et si ces deux volumes renferment une somme d'érudition immense, s'ils sont destinés à être, selon l'expression d'un critique (l'abbé E. Martin, *Revue du Clergé français* du 15 février 1896), « le *Vade mecum* du théologien catholique au *xx^e* siècle », je me hâte d'ajouter que la manière simple et sans apprêts dont ils sont écrits, en rend la lecture très facile ; et, finalement, l'on sera étonné d'avoir, sans presque s'en apercevoir, parcouru, avec l'auteur, tout le cycle de la dogmatique. » (Abbé P. HOURAT, *Univers* du 23 août 1896 : *Courrier des Sciences ecclésiastiques*.)

« Non content de résoudre la plupart des questions théologiques qui s'agitaient depuis le commencement du siècle, le Concile du Vatican a touché à presque toutes celles que l'on discute aujourd'hui. Aussi les volumes de M. l'abbé Vacant offrent-ils un tableau complet et intéressant du mouvement dogmatique à notre époque. Le savant professeur passe en revue les principales erreurs contemporaines. Il étudie à fond la nature et les attributs de Dieu, la création, la nature de l'homme, les rapports de l'âme et du corps, les forces de la raison humaine, la révélation, le canon des saintes Ecritures, la nature de l'inspiration ; l'autorité des versions et des interprétations des livres saints ; la nature, la liberté, la discernibilité et la nécessité de la foi ; le magistère ordinaire de l'Eglise ; les mystères de la religion, les rapports de la foi et de la raison, l'immutabilité et le développement du dogme catholique. Cet important ouvrage assure à l'auteur, déjà si avantageusement connu, un rang distingué parmi les théologiens de ce siècle. Ajoutons que les actes authentiques du Concile ont été très soigneusement reproduits, en appendices, pour servir de pièces justificatives. » (Le Moniteur du 9 janvier 1896.)

« Ample exposé des erreurs contemporaines visées par les chapitres doctrinaux et les canons de foi ; état de l'enseignement dans l'Eglise ; projets de décrets ; controverses, raison d'être des changements apportés au texte avant son adoption définitive, ou des ménagements gardés envers quelques opinions soutenues par les docteurs catholiques ; *schemata* proposés, éclaircissements donnés par les encycliques subséquentes : voilà ce que les théologiens trouveront dans cet important travail. Or, les matières traitées dans les quatre chapitres de la première Constitution sont absolument fondamentales ; il s'agit, on le sait, de Dieu et de la Création, de la Révélation, de l'Ecriture sainte, de son inspiration, de la tradition, de la foi en elle-même et dans ses rapports avec la raison.

« L'érudition de l'auteur, la sûreté de sa doctrine théologique, la patience consciencieuse de ses recherches, la parfaite loyauté de l'exposition et de la critique sont à la hauteur d'un si grand sujet. Aussi son ouvrage est-il déjà un monument remarquable de la science dogmatique ; il est appelé à être le guide des théologiens et à figurer nécessairement dans toutes les bibliothèques ecclésiastiques. »

(S. ADIGARD, S. J., *Etudes religieuses*, 30 septembre 1896.)

« Donner un commentaire à la fois théologique, documentaire et historique des Constitutions du Concile du Vatican était une entreprise considérable, qui eût tenté au moyen âge quelqu'un de ces maîtres, à l'ambition patiente, au labeur de longue haleine, dont nous admirons les intimidants in-folio. Le Maître s'est rencontré au déclin du siècle qui avait vu le Concile. Le modeste et savant professeur de Nancy, l'une des gloires du clergé lorrain, ne m'en voudra pas d'avoir dit le seul mot qui rende l'impression causée sur

moi par son œuvre. — Je vois, grâce à ce livre, d'un caractère simple, beaucoup de prêtres reprendre avec l'attrait du renouveau leurs études théologiques. Car c'est une très grande partie de la théologie que M. Vacant a fait entrer dans ce cadre moderne... L'auteur a heureusement mis au point les doctrines anciennes... Nous sommes donc en présence d'un ouvrage qui a le singulier mérite de souder et de fondre le nouveau et l'ancien de la théologie : *Nova et vetera*... L'œuvre de M. Vacant reste pour le théologien un répertoire consciencieusement travaillé, une précieuse source d'informations que les documents annexés et la table alphabétique rendent plus complète encore et plus maniable. Elle est digne d'un succès sérieux et durable. »

(FR. A. GARDEIL, O. P., *Revue Thomiste*, juillet 1896.)

« Ce qui donne à ces études un caractère très nouveau et fort intéressant, c'est l'abondant usage que l'auteur a su faire des actes du Concile... Ces documents sont reproduits en de nombreux et intéressants appendices, parmi lesquels je signale en particulier la reproduction parallèle des quatre rédactions successives de la Constitution *Dei Filius*... M. Vacant a pleinement réussi à « préciser et mettre en lumière les enseignements théologiques » qui résultent de ce document de premier ordre. Il ne se bat point contre d'anciennes erreurs, contre les hérésies oubliées ; il prend corps à corps l'hérésie contemporaine, le rationalisme, et le combat par les armes que lui fournissent les travaux conciliaires. Ajoutons que cet ouvrage, écrit en français, est accessible à un public moins restreint que les livres techniques de théologie ; le style est simple, pas trop scolastique, et la lecture est aussi facile que profitable. »

(A. BOUDINON, *Le Canoniste contemporain*, octobre 1896.)

« A raison des questions si nombreuses, si vastes, si diversement traitées, auxquelles touche la Constitution *Dei Filius*, ce commentaire prend nécessairement des proportions considérables. Citons, pour en donner un exemple, l'étude du Prologue... Toutes les parties de la Constitution *Dei Filius* sont traitées avec la même méthode et la même ampleur... Quand M. Vacant nous aura donné sur la Constitution *De Ecclesia* le travail qu'il prépare, nous aurons sur les questions dogmatiques dont on s'inquiète à l'heure présente, un ouvrage, qui, à plus d'un titre, rappellera ces sommes théologiques si communes autrefois, si rares, hélas ! aujourd'hui. » (V. ORLET, *Université catholique*, 15 mars 1896.)

« Ces *Etudes théologiques*, dans leur partie strictement dogmatique, sont bien personnelles. On y sent partout un docte professeur de philosophie et de théologie, maître de ce qu'il enseigne, au courant de tous les détails des traités de théodicée, des lieux théologiques et de la Foi. »

(E. M. R. *Le Mois bibliographique*, 1^{er} juin 1896.)

« L'ouvrage du savant professeur se recommande par la sobriété et la clarté de l'exposition, autant que par la vigueur de la doctrine et l'intérêt des questions. L'auteur a voulu étudier en un même ouvrage toutes les matières qui ont été définies, exposées ou simplement touchées dans les deux Constitutions du Concile du Vatican. Il a pensé à bon droit qu'il serait ainsi amené à traiter la plupart des questions qui intéressent nos contemporains ; car les erreurs visées par le Concile sont toujours vivantes, soit à l'état de doctrines, soit à l'état de tendances. » (L'Ami du Clergé, 27 août 1896.)

« C'est un ouvrage d'une grande actualité et qui mérite certainement au plus haut degré l'attention des vrais théologiens. Il renseigne sur l'état de chaque question avec un soin et une compétence qui témoignent d'une connaissance sérieuse et habituellement complète de la littérature du sujet... Dans les matières controversées, il expose avec science, loyauté, clarté et perspicacité le pour et le contre, comme ils se trouvent dans les commentaires du Concile et dans les anciens théologiens ; il y ajoute ses observations et leurs preuves, et met par une marche franche ses conclusions en pleine lumière... Nous souhaitons le succès à ce monument imposant que le docte auteur a élevé à la science théologique. »

(EMIL LINGENS, S. J., *Zeitschrift fuer Katholische Theologie* d'Innsbruck, 1896, p. 529.)

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX^E SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

Le Témoignage de M. Tardivel. — Importance de ce témoignage. Il met à néant toutes les histoires inventées pour taxer de mystification le rôle capital que Miss Diana Vaughan a joué et joue encore aujourd'hui dans la lutte anti-maçonnique, et rétablit, à l'encontre des fabuleux récits, inventés par la mauvaise foi ou la prévention, la vérité des faits qui se sont passés à son sujet au Congrès de Trente, en même temps qu'il justifie M. Léo Taxil des calomnies si odieusement répandues sur son compte par des journaux catholiques. J. P. TARDIVEL.

La suprême manœuvre. — Réponse de Miss Diana Vaughan à ses ennemis et à ses détracteurs, par la simple exposition de la suite des faits qui se sont passés depuis l'origine de l'inqualifiable campagne entreprise contre elle par la Franc-Maçonnerie avec le concours d'une partie de la presse catholique. Réfutation des mensonges et sophismes de Findel, Waite et C^{ie}. Nombreuses révélations sur le complot tramé contre elle et contre Léo Taxil par la secte maçonnique. Réfutation des impostures de la *Germania* de Berlin, de la *Volkszeitung* de Cologne. Agissements de la maçonnerie au Congrès de Trente. Sa lettre au cardinal Parocchi, et la réponse de Son Eminence. Léo Taxil, hautement justifié de toutes les calomnies dont elle a été pour lui l'occasion. Caractère uniquement maçonnique de toute cette campagne. Diana Vaughan.

Témoignage de l'abbé Laugier. — L'abbé Laugier et le Dr Hacks. Projets d'enquête sur la Franc-Maçonnerie. Résultats de l'enquête.

Miss Diana Vaughan et les RR. PP. Jésuites. — Article de la *Civiltà Cattolica* opposé aux assertions

des *Etudes religieuses*. Critique détaillée de l'article du P. Portalié. La Publication *le Diable au XIX^e Siècle*, justifiée de l'accusation de spéculation et de mercantilisme. — Des affirmations, des accusations tant que l'on veut, mais des preuves, jamais. Véritable portée du témoignage du Dr Hacks. Réfutation des attaques singulières portées par un religieux contre la personne de Miss Vaughan. La vérité des faits rétablie sur le rôle prêté par l'auteur à Léo Taxil au Congrès de Trente. — Badinages de mauvais goût auxquels se livre le R. Père. *Le 33^e Crispi* injustement attaqué. Témoignage de l'éminent jurisconsulte Albert Desplagnes. J. P. Tardivel.

Une dernière histoire. — Miss Diana Vaughan a été tuée après l'apparition du 3^e numéro de ses *Mémoires*.

Tribune des abonnés. — Lettre de M. Edouard Pirmez au Directeur de la *Revue Mensuelle*. Inanité des arguments invoqués par quelques journalistes contre les récits du *Diable* et de Miss Diana Vaughan.

Le Surnaturel et le relèvement de la France. — Rapport présenté au Congrès national de Reims, par le R. P. Edmond Bouvy, des Augustins de l'Assomption.

Chronique du merveilleux. — Un émule de Schlatter à Paris. — La protection du scapulaire.

Les sacrifices humains au Congo.

Une relique de Jeanne d'Arc.

Çà et là chez les Francs-Maçons.

Les Sociétés secrètes musulmanes dans l'Afrique du Nord. — Deuxième partie, chapitre VI : les Khelouatya et les Rahmanya (suite). A. Ricoux.

Table des matières de la 3^e année.

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, Editeurs

83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ETRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

Vient de paraître :

LA "RELIGION DE JÉSUS"

(Iaso-ja-kiô)

Ressuscitée au Japon

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle

Par Francisque MARNAS, missionnaire apostolique, vicaire général honoraire du diocèse d'Osaka.

2 forts volumes in-8°, avec de nombreuses héliogravures et une carte du Japon. — Prix : 12 fr.

Ouvrage précédé de lettres de S. E. le cardinal Ledochowski, de N. N. S. S. les archevêques de Lyon et de Tokyo, et de N. N. S. S. les évêques de Nagasaki et de Hakodate.

Extrait des lettres adressées à l'auteur

Je viens d'achever la lecture de votre beau travail sur la Résurrection de l'Eglise du Japon, et je puis vous dire bien sincèrement qu'elle m'a vivement intéressé. Les événements que vous rapportez sont certes bien propres par eux-mêmes à exciter au plus haut point l'intérêt du lecteur. Mais de plus, votre récit si détaillé, plein de naturel, et varié comme le sont les sources auxquelles vous avez puisé les faits, ajoute au charme de cette lecture.

La scrupuleuse exactitude que vous avez tenu à garder, aussi bien dans le récit des persécutions que dans tout le reste, vous a condamné, je le comprends, à faire violence à l'affection que vous partagez avec nous tous pour ce cher pays du Japon. Toutefois, si les mauvais traitements endurés par les confesseurs de la Foi provoquent parfois l'indignation à l'égard des bourreaux, la patience sublime des victimes inspire aux plus indifférents l'admiration et l'amour. D'ailleurs, comme vous le faites très bien remarquer, ces persécutions ont été, hélas ! un déplorable effet de préjugés séculaires et d'un patriotisme mal éclairé.

Aujourd'hui, grâce à Dieu, la lumière s'est faite, et tout est changé sous ce rapport. La dernière partie de votre ouvrage peint aussi parfaitement cette heureuse transformation. Non seulement la liberté religieuse a été officiellement proclamée au Japon, après un certain nombre d'années d'une tolérance déjà très large, mais de fait le Christianisme y jouit maintenant d'une liberté complète.

Je ne doute pas, cher Monsieur l'Abbé, que votre livre ne soit très goûté, et tout particulièrement des personnes qui s'intéressent à l'avenir religieux d'un pays, qui aujourd'hui plus que jamais attire sur lui les regards du monde entier.

(-j- PIERRE MARIE, Archevêque de Tokyo.)

La première partie de votre ouvrage où vous dépeignez avec un intérêt si communicatif les missionnaires montant la garde aux portes du Japon, assiégeant, soldats pacifiques mais infatigables, une citadelle qui semble plus imprenable à mesure qu'on s'en approche davantage, sera pour beaucoup de vos lecteurs une véritable révélation. On ignore trop par quelles voies admirables la Providence a préparé le grand événement de la découverte des chrétiens, dont la nouvelle éclata tout à coup en 1863 et fit tressaillir l'Eglise entière. Je vous remercie, pour ma part, d'avoir dit par quels labeurs prolongés, par quels sacrifices désintéressés la Société des Missions étrangères était à la fin entrée en possession du beau champ, que d'autres avaient défriché et cultivé avec tant de fruits dans les siècles précédents.

Le public religieux qui s'est intéressé si vivement à la renaissance de cette Eglise que l'on croyait ensevelie pour jamais sous ses ruines ; qui s'est ému au spectacle de la persécution qu'elle eut à subir dès le début et d'où, malgré des blessures profondes, elle sortit triomphante ; qui a suivi avec une sympathie toujours croissante les progrès réalisés depuis et s'y est associé largement par ses prières et ses aumônes, vous saura gré d'avoir recueilli les fragments épars d'un tableau que les événements ont fait eux-mêmes, mais dont les parties pour être embrassées et appréciées d'un seul

coup d'œil avaient besoin d'être fondues ensemble et de se donner mutuellement le relief qu'elles comportent.

C'est le but que vous vous êtes proposé en écrivant votre livre et si l'impression que j'ai éprouvée en le lisant, si l'émotion qui m'a souvent gagné pouvaient être de bons juges, je dirais que vous avez pleinement réussi.

Vous aurez du moins le mérite d'avoir élevé un monument historique et fixé la tradition qui, sur plusieurs points, commençait à s'égarer.

On ne pourra rien écrire sur les origines du Catholicisme au Japon pendant ce siècle sans recourir aux documents, que vous avez puisés aux meilleures sources et si judicieusement coordonnés.

Ce livre était à faire et nul mieux que vous n'était en mesure de le bien faire. A plusieurs reprises vous avez séjourné au Japon, vous avez vu de près les chrétiens, les missionnaires et leurs œuvres, vous avez pu contrôler sur place les jugements portés par des voyageurs plus ou moins consciencieux sur ce peuple si intéressant. Sans méconnaître ses défauts, vous savez apprécier ses nombreuses qualités et j'espère qu'après avoir partagé des sympathies que vous ne songez pas à déguiser, vos lecteurs partageront aussi toutes vos espérances au sujet de l'avenir glorieux réservé au Catholicisme dans ce pays et qui fera des Japonais le grand peuple de l'Orient.

(-j- JULES ALPHONSE, évêque de Nagasaki.)

De tous les livres publiés sur le Japon ces dernières années, on peut se demander s'il en existe un seul qui soit aussi varié que le Vôtre et de nature à intéresser un aussi grand nombre de lecteurs. L'historien, le philosophe, l'homme politique y trouvent matière à réflexions profondes sur les mœurs extraordinaires de ce peuple, isolé si longtemps du reste du monde ; sur ses qualités naturelles vraiment remarquables ; sur les vertus nationales et domestiques par lesquelles il a subsisté jusqu'à maintenant ; sur les vices qui lui sont particuliers ; sur le changement rapide, incroyable, opéré dans ses habitudes, dans son mode d'éducation, dans son état matériel et social, depuis qu'il est entré en relation avec les pays étrangers.

Le chrétien y trouvera en outre une source de grande édification. Quoi de plus saisissant, en effet, que ce phénomène unique, d'une population fidèle, abandonnée à elle-même pendant plus de deux siècles, et gardant sa foi au milieu d'une persécution incessante ! Quoi de plus propre à raffermir le zèle de ceux qui n'ont pas encore perdu toute espérance, que de voir comment en trente années un si grand nombre d'œuvres ont pu être accomplies avec de si faibles moyens !

Enfin, un agrément particulier de votre livre, Monsieur l'Abbé, c'est qu'il est écrit avec amour. Vous aimez profondément deux choses : l'Eglise et le peuple japonais. En le faisant connaître sans rien retrancher de ce que vous devez à la vérité, vous faites aimer ce peuple, si ardent à tout, si avide de s'instruire, si prompt à s'assimiler ce qu'il apprend, si singulier en toutes choses qu'on ne saurait guère le comparer qu'avec lui-même.

(-j- ALEXANDRE, évêque de Hakodate.)

DELHOMME et BRIGUET, Editeurs, 83, rue de Rennes, PARIS. — 3, Avenue de l'Archevêché, LYON

VIENT DE PARAÎTRE :

Le Sacrifice et le Beau

(Fragments posthumes)

Par l'abbé Buathier, chanoine honoraire de Belley

Auteur de : « Le Sacrifice dans le dogme catholique et la vie chrétienne »

Brochure in-12 de 72 pages. — Prix..... » 75

L'action Sociale de l'Eglise

Par A. RASTOUL

1 beau volume grand in-8, orné de 21 gravures. — Prix : 4 fr. — Franco : 5 fr.

M. Rastoul est bien connu dans le monde catholique par ses œuvres d'apologétique et d'histoire. Celle-ci augmentera encore la réputation du vaillant champion de l'Eglise. Malgré son modeste sous-titre « essai historique », c'est un des plus vivants et saisissants tableaux qu'on puisse lire de l'action sociale du christianisme dans les sociétés. M. Rastoul est un peintre aussi habile que consciencieux. Il sait ménager les couleurs de sa palette, sans se priver du plaisir d'accentuer, en temps convenable, le coup de pinceau qui doit accuser les grandes lignes du dessin. Ces 400 pages sont en réalité une esquisse abrégée, et à grands traits, de toute l'histoire de l'Eglise, considérée surtout au point de vue de l'influence sociale moralisatrice de ses œuvres.

Voici la distribution générale de tout l'ouvrage en six chapitres :

Le monde à la venue du Messie. — La lutte entre le paganisme et le christianisme. — L'Eglise et l'Empire romain. — L'Eglise et les barbares. — Les papes et la république chrétienne. — L'Eglise dans les temps modernes.

Le volume est illustré de 24 gravures. Une œuvre pareille, à notre avis, pourrait se passer d'illustrations, à moins qu'on n'ait eu l'arrière-pensée de la destiner à la jeunesse comme livre de prix et de bibliothèque paroissiale; et ce serait là certainement une très heureuse inspiration; car, si elle a assez de mérites pour fixer l'attention des lecteurs graves, nous n'en connaissons guère qui soit plus digne d'être mise entre les mains de notre jeunesse catholique et des personnes pieuses en quête de bons livres de lecture.

(L'Ami du Clergé.)

PETITES HISTOIRES

Traits de missions, par le R. P. M. Devès

Oblat de Marie-Immaculée.

Un beau volume in-8, avec de nombreuses gravures. Prix : 3 fr.

Un ouvrage charmant, car l'auteur a mis tout son cœur et la plus tendre piété. Tous les récits qui le composent, il les a recueillis des lèvres mêmes des missionnaires, ou dans des lettres particulières ou encore dans des relations inconnues jusqu'ici du public.

Ce livre fort intéressant, auquel nous ferons des emprunts — l'auteur nous en a très gracieusement donné la permission — s'adresse à tous ceux qui sont friands de jolies histoires et de belles images. Et nous avons expérimenté que les « grands » comme les « petits » aiment toujours qu'on leur raconte des histoires.

Les membres du clergé, les catéchistes, trouveront dans ce volume des « exemples » qui leur permettront de graver plus aisément dans l'esprit de leurs auditeurs de tout rang

et de tout âge les divines leçons de l'Evangile et du catéchisme.

D'autres, émus peut-être au récit des aventures héroïques des missionnaires, songeront à venir en aide par des aumônes à l'apostolat de ces « intrépides » qui vont porter la parole sainte aux quatre coins du monde et « enseigner toutes les nations ».

Nous en avons assez dit pour faire comprendre la valeur du livre du R. P. Devès. Il nous permettra d'en louer l'élégance très distinguée du style, la sagace ordonnance des matières et de lui dire tout le plaisir que nous avons eu à le lire en entier. D'autres feront comme nous... à leur grand profit.

(La Croix.)

LA POLOGNE HÉROÏQUE

Par H. DE BORNAY

Beau volume grand in-8, illustré. — Prix : 4 fr. — Franco : 5 fr.

La Pologne héroïque! Que de fécondes pensées, que de souvenirs touchants, de dévouements admirables, d'épreuves cruelles courageusement supportées ces trois mois ne réveilleraient pas! Grâce au rôle qu'il a joué parmi les nations et dont les récits historiques conservent pieusement le souvenir, ce pays fournira, de longues années encore, des exemples à méditer aux nations qui ont connu comme elle les vicissitudes de la fortune, la joie des triomphes et les amertumes de la défaite.

A ce point de vue, ce beau livre que nous sommes heureux d'annoncer et de recommander, offre aux cœurs français, si cruellement blessés dans leur patriotique affection, depuis la néfaste campagne de 1870, un intérêt particulier, des leçons pleines à la fois d'enseignements et de réconfortantes espérances.

C'est bien là la note dominante de ces pages écrites avec une émotion d'autant plus vraie et d'autant plus communicative que l'auteur, un messin, a été en même temps, durant le siège de sa ville natale et après la capitulation, le témoin et la victime des horreurs de cette guerre sanglante.

Ce livre n'est pas un roman. M. H. de Bornay a voulu nous montrer l'héroïsme patriotique incarné pour ainsi dire dans les chefs éminents dont les noms sont écrits en lettres d'or dans les annales de la Pologne. C'est l'héroïsme en pratique s'offrant à nous avec un puissant relief, et les tableaux que l'auteur a tracés avec une grande habileté de pinceau nous procurent une vive et durable impression.

Ajoutons que ces pages si intéressantes ont été écrites sous notre beau ciel pyrénéen; ces biographies, autant de fleurs épanouies dans notre cité paloise, forment dans leur ensemble un bouquet exhalant un parfum patriotique des plus réconfortants.

C'est assez dire combien nous recommandons, à la jeunesse surtout, la lecture de ce livre. Nous n'en connaissons pas de meilleur pour les cadeaux d'étrennes et récompenses de distribution des prix.

Orné de belles gravures, écrit avec talent, cet ouvrage fera, en même temps, le charme et l'instruction de la jeunesse française.

(Mémorial des Pyrénées.)

DELHOMME et BRIGUE, Editeurs, 83, rue de Rennes, PARIS. — 3, Avenue de l'Archevêché, LYON

VIENT DE PARAÎTRE : La sixième édition, approuvée par un grand nombre de prélats, du

Catéchisme du Concile de Trente

TRADUCTION NOUVELLE AVEC TEXTE EN REGARD

Enrichie de notes considérables, par M. l'abbé GAGEY

2 vol. in-8, franco 10 francs.

Il faut faire passer ce Catéchisme romain dans notre langue pour le rendre à la portée intellectuelle de tous, pour le bien faire connaître et apprécier, et en propager la doctrine, telle est la fin que s'est proposée l'abbé Gagey, en publiant la traduction de ce livre ; traduction fidèle, exacte et surtout bien précise, écrite d'un style simple, clair et pur comme l'original, et, de plus, enrichie d'un grand nombre de notes instructives, intéressantes, et presque toutes

empruntées aux SS. Pères, aux Docteurs, aux théologiens et aux écrivains religieux les plus célèbres. Ces notes ont été ajoutées par l'auteur à la traduction, dans le but de donner à la partie dogmatique les développements que réclament les besoins actuels des esprits, et de la fortifier contre les nouvelles attaques du philosophie moderne.

Monseigneur, d'après ces considérations, j'estime que cet ouvrage mérite l'honneur de votre haute approbation, qui sera en même temps une puissante recommandation d'un livre qui doit être le Manuel du clergé, et figurer dans toutes les bibliothèques ecclésiastiques. (*Extrait du Rapport adressé à Mgr l'Evêque de Nancy et de Toul, par M. le Chanoine Ferry.*)

Dictionnaire Apologétique de la Foi Catholique

Contenant les preuves de la vérité de la Religion et les réponses aux objections tirées des sciences humaines

Par J.-B. JAUGEY, prêtre, docteur en théologie

AVEC LA COLLABORATION D'UN GRAND NOMBRE DE SAVANTS CATHOLIQUES

Seconde édition augmentée d'un supplément

Un vol. grand in-8° jésus de 3.500 colonnes (1750 pages). Prix broché..... 25 fr.
Relié dos en chagrin, plats en toile..... 30 fr.

OUVRAGE HONORÉ D'UN BRIEF DE S. S. LE PAPE LÉON XIII

Entre tant d'ouvrages très bien faits que la défense de la foi a inspirés aux travailleurs de la plume dans l'Eglise de France, durant la période qui va de Frayssinous aux Universités catholiques, où l'on travaille avec tant d'ardeur et de profit, je n'en sais point de plus vraiment utile que celui-là.

« M. le chanoine J.-B. Jaugey, en l'entreprenant, ne s'est peut-être pas rendu compte de tout ce qu'aurait d'aride la tâche immense qu'il assignait à son zèle pour la lutte contre l'impiété et le doute. De précieux concours, modestement énumérés dans sa préface, une rare entente des besoins de l'apologétique contemporaine, une ardeur infatigable au labeur et un amour éclairé du bien des âmes, ont soutenu l'initiative à laquelle nous devons cette encyclopédie d'un nouveau genre, véritable arsenal où toutes les armes s'offrent à la

main qui les cherche avec la manière de s'en servir exposée en style net, clair et précis.

« Les missionnaires, les prédicateurs de stations, les conférenciers, tous ceux qui ont à résoudre les objections, à éclairer des doutes, réfuter des sophismes, dans la classe éclairée où les difficultés sont tirées de la science orgueilleuse, comme dans la classe populaire où l'esprit d'erreur revêt une autre forme, tous trouveront dans le *Dictionnaire apologétique* la réponse qu'il serait si long d'aller chercher dans les ouvrages spéciaux, souvent hors de portée.

« Voilà pourquoi je voudrais voir cet admirable instrument sur la table de travail, dans nos presbytères, nos communautés vouées à l'enseignement de la foi, partout où l'on a à combattre, à instruire, à éclairer. »

(ANT. RICARD, Prélat de la maison de Sa Sainteté.)

Supplément à la première édition du DICTIONNAIRE APOLOGÉTIQUE, 0,60

Sous presse, pour paraître fin février prochain :

NATURE ET SURNATURE

(III^e partie de l'Apologie du Christianisme au point de vue des Mœurs et de la Civilisation.)

Par le R. P. ALBERT-MARIE WEISS, de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Traduite de l'allemand par l'abbé L. COLIN et M. MIGY, et revue par l'auteur

Deux très forts volumes in-8°. Prix..... 12 fr.

Tractatus Canonici de Sanctissima Eucharistia

Auctore PETRO GASPARRI, sacerdot.

Deux volumes in-8°. Prix..... 13 fr.

Les Evangiles des Dimanches et des Principales Fêtes

AU POINT DE VUE HISTORIQUE ET ARCHEOLOGIQUE

Par l'abbé MARTIN

Un très fort volume in-12 de plus de 700 pages avec nombreuses vignettes..... Prix : 4 francs, franco. 4 fr. 50

Saint-Etienne. — Imp. RÉGIS NEYRET, place Villebaud.

Régis Neyret

Vient de paraître :

LE PRÊTRE ET LES PREMIÈRES COMMUNIONS

Retraites préparatoires, Sermons, fleurs et parfums du lendemain.

par l'abbé L. MOUSSARD

Ancien aumônier du Sacré-Cœur, chanoine de la métropole de Besançon.

Un beau volume in-12. — Prix franco..... 3 francs.

M. le chanoine Moussard donne un solennel démenti au préjugé assez généralement répandu qui considère le canonicat comme un poste de repos. Parvenu à cet âge où d'ordinaire l'homme quitte « les longs espoirs et les vastes pensées », et à cette stalle qui semble être plutôt le siège de la vie contemplative, notre infatigable chanoine conserve une ardeur pour le travail et une activité intellectuelle tout à fait remarquables. Le livre que nous annonçons en est une preuve accompagnée de plusieurs autres : au verso de la couverture, vous apprendrez que l'auteur va mettre la dernière main à un ouvrage très considérable sur un sujet très vaste et que cela s'appellera : *Solution des difficultés historiques, dogmatiques, morales et liturgiques soulevées aux différentes époques par l'impiété ou l'hérésie*, 3 volumes in-12.

Pour le moment, M. Moussard, désirant épargner aux prêtres du ministère les longues recherches et les fatigues d'une lente élaboration, veut bien leur offrir quatre séries d'instructions pour la retraite préparatoire, le jour et le lendemain de la première communion. Une plume plus autorisée que la mienne a félicité l'auteur dans une lettre imprimée en tête de l'ouvrage : « Ce nouveau volume, écrit M. le grand vicaire Labeuche, est digne de ses aînés, et, comme eux, il recevra bon accueil. Toutes vos instructions sont substantielles, parfaitement adaptées aux auditoires auxquels vous les destinez. Elles disent quelque chose et le disent bien. MM. les Aumôniers s'aideront très utilement de vos sermons, conférences et avis familiers pour préparer à ce grand acte de la première communion les jeunes filles de nos pensionnats, et les anciennes élèves de nos maisons d'éducation aimeront à y retrouver, avec les chers et doux souvenirs du beau jour, les secrets de la persévérance.

« Je souhaite bon succès à votre petit volume, il le mérite; les quelques défauts de style et de forme qu'une critique inexorable pourrait y relever ne sauraient me faire oublier les solides qualités de fond qui me le recommandent. »

A ces appréciations si flatteuses me sera-t-il permis d'ajouter que, quoique écrites pour de jeunes pensionnaires, ces instructions s'adapteront très facilement aux auditoires ordinaires d'enfants de l'un et de l'autre sexe, et que les curés et vicaires en pourront profiter non moins que les aumôniers.

Un trait encore qui m'a beaucoup frappé, c'est que, d'un bout à l'autre de ce livre, règne un accent de candeur qu'on rencontre assez rarement et qui, selon moi, est loin d'être un défaut. Heureux les hommes qui ont pu ainsi traverser une longue période d'existence sans déflorer le bel idéal qu'ils ont conçu à leur début dans la carrière; qui n'ont connu des réalités de la vie que juste ce qu'il en faut savoir pour donner d'utiles conseils à la jeunesse; dont l'horizon préféré a toujours été celui de leur cabinet de travail, et qui ont recherché passionnément les conversations intimes avec les livres, et avec des livres plutôt anciens, comme ceux que nous recommande M. Moussard, dans son ouvrage sur *le prêtre et la vie d'étude*! Il est fort à craindre que les hommes de cette trempe ne deviennent de plus en plus rares dans l'atmosphère de plus en plus agitée qui est la nôtre. Peut-être n'en trouvera-t-on plus vers le milieu du xx^e siècle. C'est une raison d'insister sur cette caractéristique du talent de M. le chanoine Moussard.

(Semaine Religieuse de Besançon. — E. P.)

LE PANTHÉISME MODERNE

Exposition et réfutation directe et indirecte

Par M. l'abbé COMBE, curé de Diou

1 volume in-12 de 144 pages. — Prix..... 1 fr. 50

Du même auteur : **ORIGINE, PROGRÈS et RUINE des VERTUS NATURELLES et SURNATURELLES INFUSES et ACQUISES.** — Un volume de 104 pages. Prix : 1 franc.

M. Combe a du goût pour la philosophie; il y emploie ses loisirs et invite le public à profiter du fruit de ses méditations. Voilà de quoi il convient tout d'abord de le féliciter. Son *Panthéisme moderne* est une bonne petite étude historique et critique à laquelle nous ne ferons d'autres reproches que d'être écrite peut-être en un style pas assez serré, trop oratoire : ce qui ne gâte rien, d'ailleurs, quant au fond, et ne compromet nullement la solidité substantielle de ses arguments. M. Combe n'a pas la prétention de donner du nouveau en matière si classique et si rebattue : encore est-il qu'il aura eu le mérite de mettre en bon français, à la portée de tout le monde, une réfutation du Panthéisme, qui peut n'être pas sans utilité par le temps qui court.

— C'est encore à une saine pensée de vulgarisation philosophique et théologique que M. Combe a dû obéir en publiant en langue française son petit *Traité des vertus*. La « théorie

des habitudes » est peu connue, bien que nécessaire pourtant, au premier chef, à tout prêtre qui enseigne le catéchisme ou se consacre au ministère de la direction des âmes. Ces cent pages ne disent point tout ce qui peut être dit en pareil sujet, et ne présentent pas partout une précision philosophique de langage à l'abri de toute critique; elles n'en sont pas moins un résumé substantiel des principales thèses classiques sur les habitudes et les vertus.

Que l'auteur suive sa vocation; en serrant de plus près les formules doctrinales des bons auteurs, il nous donnera de nouvelles et bonnes études sur des sujets « théoriques » que le clergé est trop accoutumé à considérer comme dénués d'intérêt pratique et totalement étrangers aux exigences de son ministère.

(L'ami du Clergé.)

La Révolution et le Régime Moderne,

d'après H. TAINÉ, ou Analyse critique des *Origines de la France contemporaine*, accompagnée de considérations sur

les temps actuels et de renseignements divers, par l'abbé BIROT, ancien professeur de philosophie, *Seconde édition*, entièrement refondue et augmentée. 4 fort vol. in-8. — Prix..... 4 fr.

« Cette publication sera fort utile aux lecteurs nombreux qui ne peuvent pas lire le grand ouvrage de M. Taine; l'auteur a su présenter dans leurs grandes lignes les portraits de l'historien, M. Taine lui-même l'avait reconnu en lui adressant ses très vifs remerciements, après avoir pris connaissance de son travail. Si fidèle qu'il soit dans son analyse, l'abbé Birot sait cependant, à l'occasion, rectifier certaines appréciations, combler certaines lacunes, et cela augmente encore l'utilité de son analyse que nous nous faisons un devoir de signaler. (A. RASTOUL. — Univers.)

MIEL ET DARD

Pensées d'une oubliée
Par la Comtesse OLGA
3 francs.

Charmant volume in-16, avec couverture illustrée. — Prix, franco.....

Il est des livres qui s'adressent à tous et que le vulgaire lit avidement comme on boit à grandes lampées les litres de vin bleu sur le comptoir. Il en est d'autres qui ressemblent aux flacons précieux, pleins de rares et suaves liqueurs que peuvent seulement apprécier les palais délicats.

C'est incontestablement dans cette dernière catégorie qu'il convient de placer *Miel et Dard*, par la comtesse Olga (Delhomme et Brigue, éditeurs). *Miel et Dard* est un livre de Pensées, et cela seul serait capable de refroidir plus d'un lecteur, car, de nos jours, la crainte de tout effort intellectuel est devenue telle qu'on n'accepte plus guère la vérité dans sa forme directe et abstraite.

C'est pourquoi les auteurs avisés ont pris l'habitude d'imiter, pour leurs idées et pour leurs thèses, l'exemple des pharmaciens qui s'ingénient, par tous les moyens, à dorer leurs pilules et à adoucir l'amertume de leurs drogues.

Les lecteurs auraient tort, cependant, de redouter l'absorption des Pensées de la comtesse Olga, à l'égal de celle d'une médecine trop forte. De la force, certes, ils y en trouveront, mais aussi de la grâce, de l'esprit, du naturel, des aperçus ingénieux et des façons délicates de dire les choses qui donnent à l'idée comme une valeur nouvelle et un sens qu'on n'y aurait point aperçu.

De courtes citations feront mieux comprendre ce que je veux dire; voici donc, prises au hasard à toutes les pages du volume, quelques-unes des Pensées de la comtesse Olga :

Beaucoup ne croient pas en Dieu, pour éviter de le craindre; et cependant, pour ne pas le craindre, il faut y croire.

×

Toutes les mères doivent être immaculées aux yeux terrestres de leur fils, comme la Mère du Christ est Immaculée à ses yeux divins.

×

La tache que le sang de Marie-Antoinette a faite à la France est comme la tache du sang de Macduff sur la main de Lady Macbeth : rien ne peut l'effacer.

×

Prends garde ! Ton enfant dort dans son berceau, mais il a toujours des ailes.

×

La mère, jalouse de sa fille, c'est la tige jalouse de sa fleur.

×

Pour ses enfants, une femme n'a jamais ni l'âge, ni la figure des autres femmes : c'est leur mère !...

×

La polissonnerie au XVIII^e siècle, c'est Chérubin; au XIX^e siècle, c'est Gavroche; nous n'avons pas gagné comme mœurs et nous avons perdu comme type.

×

L'aumône est une vertu chrétienne, l'usure est une vertu juive; les Chrétiens doivent soulager leurs frères, les Juifs doivent ruiner les Chrétiens; et comme la loi est d'accord avec l'intérêt, ils s'y conforment rigoureusement.

×

Les Juives vengent les Juifs des Chrétiens, en épousant leurs fils.

×

Semez un juif, vous récoltez une tribu.

×

Quand vous dansez chez les Juifs, est-ce autour du Veau d'or ?

×

Le Juif, privé de nationalité, se greffe sur toutes les nationalités, pour les trahir toutes, au profit de son internationalisme.

×

Négocier son trône avec l'or d'un Juif, c'est contracter une dette aux terribles intérêts. Semblable, en effet, au pacte que Satan voulut conclure avec le Christ, quand, lui montrant les royaumes de la terre, il ne lui demandait, en échange, que sa divinité, ce traité engage l'âme d'un roi, son patriotisme, sa loi.

Ne régnerez donc pas, ô princes ! à ce prix.

Nous planterons un lis sur votre tombe : c'est une fleur dont le Juif n'a jamais pu supporter le parfum.

×

Les femmes s'attaquent comme individu et se défendent comme corps.

×

Renan, un renard qui voudrait bien manger le coq du clocher de l'Eglise qu'il a quittée.

×

Si Renan a quelque droit de figurer dans une cathédrale, c'est à l'état de gargouille.

×

Les livres de Renan : les fruits de l'arbre de la science du Bien et du Mal, offerts par le serpent.

Je m'arrête pour ne pas citer tout le volume. Je crois, d'ailleurs, que ces citations seront suffisantes pour que nos lecteurs croient à la sincérité de mes éloges, et suis persuadé, qu'ayant humé le parfum de ces quelques fleurs, ils voudront respirer le bouquet tout entier.

(La Libre Parole.)

A. de BOISANDRÉ.

HONNÊTE AVANT TOUT

M. Ribet estime que pour restaurer la morale évangélique, il faut d'abord lui donner dans les âmes le *substratum* indispensable de « l'honnête ». Il le définit, le loue comme il convient, le venge des outrages dont il est trop souvent victime. Il nous dit ce que deviennent sans lui l'individu, la famille, les dépositaires de l'autorité publique et démasque d'une main vigoureuse tant de prétendus « honnêtes gens », hypocrites vicieux, dont la vie est employée à tendre *per fas et nefas* à la satisfaction d'inavouables passions. Plusieurs chapitres ne seront pas du goût de tout le monde et certains hommes à courtes vues crieront peut-être au scandale. Ils feraient mieux de poursuivre jusqu'au bout la lecture de ces pages vengeresses, sauf à entendre au fond de leur âme le cri de leur conscience trop longtemps faussée. *Tu es ille vir !* dira-t-elle à plus d'un.

Honnête avant tout s'impose aux méditations des penseurs justement effrayés des débordements d'une société qui recule de plus en plus jusqu'aux pires excès du paganisme. Nous souhaitons à cette œuvre courageuse la plus large diffusion.

(Revue catholique de Bordeaux.)

Ce livre est remarquable par la saillie, la concision et l'à-propos. Les affirmations doctrinales y sont formulées avec une netteté qui révèle le professeur accoutumé aux

Par le Chanoine RIBET

Un volume in-12 de 327 pages..... 3 fr.

notions précises. Mais la partie vive, entraînante, originale et véritablement actuelle est dans la description de nos mœurs, tout le long de l'échelle sociale, depuis le secret de la conscience et l'intime de la famille, jusqu'aux plus hautes fonctions de la vie publique.

Ces mœurs, l'auteur dit ce qu'elles devraient être, et aussi, hélas ! ce qu'elles sont. Les injures diverses que subit l'honnêteté sont esquissées et flétries d'une main vigoureuse, qui semble plutôt tenir le fouet que la plume.

(L'Autorité.)

Après avoir clairement établi l'ensemble des devoirs indispensables à ce titre si beau et si peu mérité d'honnête homme, M. Ribet analyse avec beaucoup de pénétration la fonction du magistrat, du journaliste, du maître d'école, du prêtre dans l'ensemble de l'organisme social.

Ce livre contient aussi sur le Riche, sur le Juif, sur le Franc-Maçon, des chapitres tout à fait remarquables qui viennent apporter une force nouvelle aux études de M. Drumont sur ce sujet. Et nos lecteurs seront certainement heureux de lire cette œuvre vaillante d'une âme que la dissolution morale de notre temps a longuement inquiétée.

(La Libre Parole.)

Y. Charpentier

Le Mois des Trépassés

par l'abbé KERNÉ
1 vol. in-32. Prix 0,75

Cet opusculé a été traduit du breton par l'auteur lui-même, qui s'est efforcé de conserver à son nouveau travail la couleur et la simplicité naïve de l'original. En parcourant la traduction, les lecteurs français pourront se faire une idée de la forme toute familière et toute paternelle que revêt en Bretagne l'enseignement religieux. Peu de phrases, beaucoup de doctrine. C'est par cette méthode, empruntée aux Apôtres et aux Pères de l'Eglise, que la foi s'est maintenue si vivace dans la péninsule armoricaine. Puisse-t-elle y croître encore, et se communiquer aussi, par une heureuse contagion, aux autres provinces de la patrie commune ! C'est l'espoir et le vœu du prêtre qui écrit ces lignes.

COURTES RÉFLEXIONS SUR LA VIE FUTURE

Pour le mois de novembre, par F.-I. MICHEL

Elégante brochure in-32 (avec approbation). Prix 0 fr. 30

L'auteur a voulu, non pas disserter éloquemment sur la mort, mais tout simplement fournir aux pieux fidèles un sujet de méditation pour chaque jour du mois de novembre, consacré par l'Eglise à la commémoration des morts. Ces réflexions,

tirées de la doctrine de saint Augustin aideront les fidèles à mieux répondre aux pieux appels de l'Eglise en faveur de ses membres défunts, et, profitables aux morts, seront plus encore utiles aux vivants.

(La Vérité.)

MÉDITATIONS DES ENFANTS DE MARIE

POUR LE SAINT TEMPS DE L'AVENT

Avec une Neuvaine préparatoire à la Fête de l'Immaculée Conception

par le R. P. HUGUET, mariste

Un volume in-32. Prix 0 fr. 60

Consolations.

Souvenirs des Carêmes prêchés à Paris, par le R. P. LEFEBVRE ; 1 magnifique volume in-8 de 520 pages, vélin glacé. 6 fr.

Le même ouvrage, édition ordinaire, un volume in-12, 10^e édition. 3 fr.

Venez à moi, vous tous qui souffrez et je vous soulagerai. Ce mot d'ineffable tendresse, placé en tête de chaque sujet, est merveilleusement commenté par le P. Lefebvre, qui sait l'approprier à toutes les douleurs et en faire jaillir le trait de lumière ou d'espérance qui convient.

« Cet excellent traité des Consolations religieuses s'adresse donc à tous ceux qui pleurent, à tous ceux qui sont dans la peine, et tous y trouveront de la force, de l'espérance et un apaisement aux plus grandes douleurs de la vie. »

(Laurentie.)

Paroles tirées de l'Ecriture Sainte

de Pensées consolantes extraites des écrits des saints et des auteurs ascétiques, publiée par un Père de la Compagnie de Jésus. 1 volume in-32. 1 fr. 25

pour servir de consolation aux personnes qui souffrent. Ouvrage posthume du P. BOURGEOIS. Nouvelle édition augmentée de paroles ascétiques, publiée par un Père de la Compagnie de Jésus.

La Science de bien mourir

ou Manuel de l'Association de la bonne mort, par le P. LEFEBVRE, 1 vol. in-18 raisin, 6^e édition. 2 fr. 50

Cet ouvrage contient, sous le titre de Cours de la bonne mort, le résumé de toutes les instructions que le R. P. Lefebvre a faites sur la mort, pendant quatre années, dans l'Eglise de Jésus, à Paris. Rien ne peut être meilleur et plus

utile pour les retraites que ces excellentes méditations ; la lecture de ce livre a ébranlé les plus sceptiques et décidé les plus étonnantes conversions.

Pensées édifiantes sur la mort,

nouvelle édition revue par le R. P. LIBERCIER. 1 beau volume in-18 raisin, papier teinté, caractères elzéviens. 3 fr.

« Le sujet est grave et important, écrit au nouvel éditeur Mgr Gay, évêque d'Anthédon ; la méditation en est toujours opportune et utile ; on ne s'y applique point sans trouver bientôt qu'elle est douce. La lecture de ces Pensées édifiantes est pour rendre cette méditation facile à tout le monde. La spiritualité en est sûre, nourrie, salubre, fortifiante. On

entend là le vrai langage de l'Evangile interprété et commenté par la grande tradition de l'Eglise. » On ne pouvait mieux féliciter le P. Libercier d'avoir exhumé ce vieux livre, qui vaut plus que mille livres nouveaux et qui nous apprend d'une façon si excellente le moyen de bien vivre pour bien mourir.

(Le Monde.)

Manrèse ou exercices spirituels de saint Ignace

Un volume in-12. 3 fr.

Il serait superflu de rappeler les avantages de cette excellente publication. Plus de trente éditions écoulées en peu de temps prouvent son utilité et son mérite. Disons seulement

mis à la portée de tous dans une exposition neuve et facile. 33^e édition. 3 fr.

que les fidèles trouveront dans ces pages un très grand choix de sujets pour des retraites de 30, de 15 et de 8 jours.

Le Bonheur au Ciel,

d'après saint Thomas, les Docteurs et les Saints, par le R. P. H. FAURE, ouvrage approuvé par plusieurs évêques. 5^e édition. 1 beau volume in-18. 2 fr.

Un excellent ouvrage, plein d'onction, comme un livre de piété, plein de doctrine et de science, comme un traité de théologie, est un livre rare. C'est le livre du R. P. H. Faure.

Qu'est-ce que le bonheur ?... Se trouve-t-il quelque part, sur la terre, ou faut-il le demander à une autre vie ? Qu'est-ce que l'autre vie, et que se passe-t-il après la mort ? L'âme est-elle immortelle et en quoi consistent sa vie et son action, lorsqu'elle est séparée du corps ?... Le dernier jour du monde et la résurrection. Qu'est-ce en réalité que le Ciel ? Qualités et jouissances des corps glorifiés des élus. Le Ciel sera-t-il

l'éternelle réunion et l'amitié sans fin ? On se reconnaîtra et l'on s'aimera en Dieu. La famille et les affections du Ciel. L'éternel bonheur.

Toutes ces questions et bien d'autres encore trop ignorées de nos jours, se trouvent traitées dans tous leurs détails, d'après l'enseignement des Pères, des docteurs et surtout de saint Thomas, le maître incomparable. Le témoignage de la tradition n'est pas négligé et la science vient à propos apporter sa preuve.

(La Croix.)

Les Consolations du Purgatoire,

d'après les Docteurs de l'Eglise et les révélations des Saints, par le R. P. H. FAURE. 1 beau volume in-18. 4^e édition. 2 fr.

Toutes les consolations offertes par la religion à ceux que les coups de la mort ont éprouvés se trouvent réunies dans cet ouvrage, qui renferme en même temps toute la doctrine de l'Eglise sur le Purgatoire. Mgr l'Evêque de Valence l'a approuvé en ces termes : « La solidité de la doctrine, dans cet ouvrage, se trouve jointe à l'agrément de la forme et à

l'expression des sentiments les plus touchants et les plus élevés. Je l'ai lu avec un vif intérêt, et je souhaite à ceux qui pleurent de l'avoir auprès d'eux comme un ami aux jours de l'affliction. Non seulement il adoucira l'amertume de leurs regrets, mais il affermera leur foi et ranimera dans leur cœur l'espérance chrétienne. »

La Douleur consolée,

par l'auteur de « Allons au ciel » nouvelle édition augmentée. 1 vol. in-18. 2 fr.

Il n'est point d'épreuve, point de peine, quelle qu'elle soit, qui ne trouve un adoucissement dans la Douleur consolée. Tel est le sentiment exprimé par Mgr l'Evêque de Coutances au sujet de ce livre. « D'une part, écrit-il, je sais votre foi, votre piété et la connaissance que vous avez de nos saints Livres. De l'autre, je sais également la parfaite expérience que vous avez de la douleur. Quand on a bu, comme vous

« l'avez fait, au calice du divin Maître, quand on en dévore comme vous, l'amertume, on est à même d'indiquer le mal et de signaler efficacement le remède. Puissent tous ceux qui pleurent prier avec vous ! Puissent-ils vous entendre tous ! et ils seront certainement consolés. »

(Univers, 1^{er} décembre.)

GUIDE POUR GAGNER LES INDULGENCES

par le R. P. BERNAD, Oblat de Marie-Immaculée. — Élégant vol. in-18, prix... 0f. 75

L'Eglise nous ouvre à tous le précieux trésor des Indulgences. Y puiser abondamment est un devoir de charité envers soi-même d'abord, et ensuite pour les pauvres âmes du Purgatoire. Si tant de chrétiens, même des plus pieux, le négligent, n'est-ce pas surtout parce qu'ils ne connaissent pas assez les Indulgences, ou qu'ils s'exagèrent la difficulté des conditions à remplir pour les gagner ? De nombreux ouvrages ont été écrits sur ce sujet ; mais outre qu'ils sont généralement trop étendus et, par là même trop coûteux, celui qui veut s'en servir est obligé de s'imposer chaque fois un travail personnel auquel il n'a pas toujours le temps ni la patience de s'astreindre. On désirait un manuel qui supprimât toute recherche, où l'on trouvât indiquées, *jour par jour*, les principales indulgences avec les conditions à rem-

plir. Le *Guide* que nous annonçons à nos lecteurs répond à ce besoin. Dans une première partie, l'auteur traite, d'une manière à la fois succincte et complète, des Indulgences en général ; il fait connaître, dans la deuxième partie, les principales dévotions enrichies d'Indulgences ; enfin, dans la troisième partie il indique pour *chaque jour et pour chaque fête de l'année* des Indulgences qu'on peut acquérir, le titre qui y donne droit, et les conditions requises pour les gagner.

Ce petit volume, approuvé par la Sacrée Congrégation des Indulgences, compte 150 pages à peine, et ne coûte que 0 fr. 75. Il recevra sûrement bon accueil dans nos communautés religieuses d'hommes et de femmes. Puisse-t-il être bientôt entre les mains de toutes les personnes pieuses !

Le Rythme Grégorien est-il Mesuré ?

Par le R. P. FLEURY, S. J.

Brochure grand in-8. — Prix..... 0 fr. 50

Nous signalons cette intéressante et savante brochure d'un écrivain compétent aux personnes nombreuses qui suivent les discussions engagées au sujet du chant grégorien. Le R. P. A. Fleury n'admet pas que le rythme grégorien ne soit pas mesuré et il en donne ses raisons qu'il serait inutile de résumer ici. Mieux vaut renvoyer à sa brochure ceux que la question intéresse. (Univers.)

Lettres à Tiburce

Première série : SIGNES DU TEMPS

Par l'abbé JEAN. 1 volume in-12. Prix... 3 fr.

Dans sa *Sainte Cécile*, dom Guéranger a décrit le noble caractère d'un jeune patricien qui, touché de la résignation de son frère Valérius et de sa virginale épouse Cécile, court au baptême et les devance au martyre. C'est Tiburce, c'est-à-dire le type achevé de la jeunesse pure, enthousiaste, généreuse, chrétienne. Ce type, rare de nos jours, l'auteur a eu le bonheur de le rencontrer, et il lui communique ses pensées en échange des siennes, il lui parle des hommes et des choses du siècle : des écrivains marquants, de l'influence

bonne ou mauvaise de leur littérature, des héros illustrant la patrie, des voyageurs agrandissant nos domaines ou notre influence, des savants étendant le cercle de notre science, des prélats et prêtres défendant ou trahissant leur sublime mission. Et cela est dit dans un esprit de critique sévère et juste, parsemé d'observations ingénieuses et de déductions fortifiantes pour tous les lecteurs chrétiens.

(Autorité.)

Pour paraître le 15 novembre prochain :

La Croyance au Surnaturel

et son influence sur le progrès social

Essai historique et religieux, par Mademoiselle Louise ANZOLETTI

Traduit de l'italien, sur la seconde édition revue et augmentée, par Mme Edmonde VISMARA

1 fort vol. grand in-12. — Prix, 3 fr. 50. — Franco, 4 fr.

« Vous avez voulu montrer que tout ce qu'il y a de bon dans le monde sous le rapport moral, scientifique, politique, artistique, social, nous le devons en grande partie au Surnaturel et qu'y renoncer serait tarir la source de la civilisation. Vous avez réussi. Vous avez solidement posé cette base : le seul Surnaturel est le Surnaturel chrétien, car les autres soi-disant surnaturels ne sont que le produit de la raison humaine et du sentiment religieux inné en tout homme ; sur cette base vous avez dans un livre admirable établi cette vérité : que l'homme et la société finissent par demeurer incomplets si le Surnaturel leur manque, conséquence de cette autre vérité plus éclatante encore que dans la Providence actuelle qui gouverne l'humanité, les deux ordres de la nature et de la grâce, créés par le même dessein de Dieu, ne peuvent être séparés sans détruire le plan divin, et sans rendre la nature elle-même incapable d'atteindre sa fin, nature *manquée*, si on la prive de ce secours qui lui est nécessaire dans l'ordre actuel.

C'est ce qui résulte de la démonstration que vous avez su si bien conduire avec les arguments qui sont à peu près les seuls reçus de nos jours, c'est-à-dire au moyen de faits que vous choisissez dans l'histoire, avant et après Notre-Seigneur Jésus-Christ, et surtout au moyen des différents systèmes de philosophie que vous passez en revue, d'une manière si souvent piquante et toujours avec une grande rectitude de jugement.

Votre bel ouvrage doit être recommandé également à la jeunesse, soit comme livre de prix, soit comme livre de lecture pendant les vacances ; au lieu d'efféminer ces jeunes âmes par toutes les fadaïses que l'on trouve si souvent dans les écrits modernes, il leur procurera, outre le charme de savourer le style d'un écrivain d'élite et renommé, une nourriture vivifiante pleine d'idées viriles et de sentiments élevés.

(Mgr l'Archevêque de Milan.)

Le gérant *L. Charot*

ÉTUDES THÉOLOGIQUES — CONCILE DU VATICAN D'APRÈS LES ACTES DU CONCILE SUR LES CONSTITUTIONS DU Par l'abbé M. A. VACANT

LA CONSTITUTION DEI FILIUS — 2 volumes in-8 formant plus de 1.300 pages compactes. 12 fr.

Non content de résoudre la plupart des questions théologiques qui s'agitaient depuis le commencement du siècle, le concile du Vatican a touché à presque toutes celles que l'on discute aujourd'hui. Aussi les volumes de M. l'abbé Vacant offrent-ils un tableau complet et intéressant du mouvement dogmatique à notre époque. Le savant professeur passe en revue les principales erreurs contemporaines. Il étudie à fond la nature et les attributs de Dieu, la création, la nature de l'homme, les rapports de l'âme et du corps, les forces de la raison humaine, la révélation, le canon des Saintes Écritures, la nature de l'inspiration; l'autorité des versions et des interprétations des Livres Saints; la nature, la liberté, la discernibilité et la nécessité de la foi; le magistère ordinaire de l'Eglise; les mystères de la religion, les rapports de la foi et de la raison, l'immutabilité et le développement du dogme catholique. Cet important ouvrage assure à l'auteur, déjà si avantageusement connu, un rang distingué parmi les théologiens de ce siècle. Ajoutons que les actes authentiques du concile ont été très soigneusement reproduits, en appendices, pour servir de pièces justificatives.

Ce travail a été apprécié et loué par un grand nombre de journaux et revues catholiques. Nous reproduisons ci-après de courts extraits des articles publiés par l'*Univers* et la *Revue Thomiste*:

« M. l'abbé Vacant, professeur au grand séminaire de Nancy, déjà bien connu par d'autres remarquables travaux, a entrepris « de préciser et de mettre en lumière les enseignements théologiques » des Constitutions promulguées par le Concile du Vatican. Dans l'ouvrage que j'ai le plaisir de présenter aux lecteurs de l'*Univers*, il étudie la Constitution *Dei Filius*. Son commentaire est non seulement « théologique », mais encore historique et documentaire; en sa compagnie, on suit le sort du texte depuis sa proposition à la commission jusqu'à la fixation de la formule de foi en

séance plénière; on assiste, pour ainsi parler, à la formation du dogme en tant qu'il dépend du travail théologique. Et si ces deux volumes renferment une somme d'érudition immense, s'ils sont destinés à être, selon l'expression d'un critique, « le *Vade mecum* du théologien catholique au XX^e siècle », je me hâte d'ajouter que la manière simple et sans apprêts dont ils sont écrits en rend la lecture très facile; et finalement, l'on sera étonné d'avoir, sans presque s'en apercevoir, parcouru, avec l'auteur, tout le cycle de la dogmatique. » (*Univers*. — Abbé P. HOURRAT.)

« Donner un commentaire à la fois théologique, documentaire et historique des Constitutions du concile du Vatican était une entreprise considérable, qui eût tenté au moyen âge quelque un de ces maîtres, à l'ambition patiente, au labeur de longue haleine, dont nous admirons les intimidants in-folio. Le Maître s'est rencontré au déclin du siècle qui avait vu le concile. Le modeste et savant professeur de Nancy, l'une des gloires du clergé lorrain, ne m'en voudra pas d'avoir dit le seul mot qui rende l'impression causée sur moi par son œuvre.

« Je vois, grâce à ce livre, d'un caractère simple, beaucoup de prêtres studieux reprendre avec l'attrait du renouveau leurs études théologiques. Car c'est une très grande partie de la théologie que M. Vacant a fait entrer dans ce cadre moderne :

Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques.

« L'auteur a heureusement mis au point les doctrines anciennes. Tous ses développements sont orientés dans le sens du texte de la Constitution. Pas un chapitre qui ne soit informé par elle comme par une âme... au sens thomiste, bien entendu. Nous sommes donc en présence d'un ouvrage original et qui a le singulier mérite de soulever et de fondre le nouveau et l'ancien de la théologie : *Nova et vetera*. » (*Revue Thomiste*.)

LA CLEF DE LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE

Etude sur la composition substantielle des corps, d'après les principes de Saint Thomas-d'Aquin,

par le P. Ferdinand MILLION, docteur en théologie et en philosophie, un volume in-12, prix..... 2 fr. 50

Il se trouvera sans doute des critiques pointilleux pour trouver quelque peu exagérée la première place d'excellence que le P. Million accorde au système « de la Matière et de la Forme » dans la philosophie scolastique. La théorie de « la Puissance et de l'Acte » par exemple, pourrait passer pour une clef plus universelle encore, et sans laquelle on n'entre pas dans les mystères de la composition substantielle des corps. Il n'en reste pas moins vrai que le célèbre système de la *Matière et de la Forme* intéresse de près ou de loin, dans ses principes, dans son langage, dans ses applications, presque toutes les parties de la philosophie.

L'étude que nous en donne le P. Million, sans avoir la prétention

d'être une œuvre métaphysique absolument complète, présente cependant l'histoire, l'exposé, les preuves, la discussion et les conséquences de la fameuse théorie avec une simplicité de langage, une clarté et une exactitude qui la rendront accessible même à ceux qui ne sont pas initiés aux subtilités de la scolastique.

Aussi bien n'est-ce point seulement aux gens du métier que l'auteur s'adresse, mais surtout aux profanes qu'il veut, par cette préparation préliminaire, amener à saisir l'ordonnance d'ensemble de l'édifice scolastique, après leur avoir fait comprendre et admirer la grande théorie qu'il croit en être la clef de voûte, et qui en est à coup sûr une des principales colonnes. (*L'Ami du clergé*.)

GUIDE POUR GAGNER LES INDULGENCES

par le R. P. BERNAD, Oblat de Marie-Immaculée. — 1 vol. in-48, prix..... 0 f. 75

En publiant ce manuel, nous croyons rendre service aux personnes pieuses. Que d'indulgences elles pourraient acquérir et qu'elles perdent faute d'avoir à leur disposition un tableau, une sorte de calendrier spirituel où seraient classées ces indulgences et indiquées les conditions requises pour les gagner! Sous ce rapport, le petit recueil que nous leur offrons aura, nous osons l'espérer, son utilité.

On n'y trouvera pas marquées les indulgences partielles, hormis celles qui sont attachées à quelques prières ou à certains exercices de piété que plusieurs ont coutume de faire chaque jour. Nous

avons tenu à être court et, d'ailleurs, pour gagner la plupart de ces indulgences, il n'y a aucune condition spéciale à remplir; il suffit généralement de former, chaque matin, l'intention d'acquiescer toutes celles qui se rencontreront dans le cours de la journée.

Quant aux indulgences plénières, nous nous bornons à indiquer celles dont sont enrichies les dévotions les plus répandues. Il sera facile à chacun d'intercaler dans nos listes les indulgences attachées à ses pratiques de piété ou aux confréries moins connues dont il peut faire partie. (*AVIS aux lecteurs*.)

Ars artium, LA CONFESSION d'après les grands maîtres

par le P. J. ZELLE, S. J., Missionnaire, ancien professeur de théologie

(Ouvrage dédié aux confesseurs) deuxième édition, 1 beau vol. in-12..... 3 f.

C'est une question fort délicate que celle des interrogations à faire ou à taire *in materia luxuriae*. Nous avons donné plusieurs fois réponse dans l'*Ami* à des consultations sur ce sujet. Mais nous ne saurions trop conseiller à nos abonnés de lire l'ouvrage du P. Zelle, S. J. : *La confession d'après les grands maîtres*. Ce volume est digne en tous points du grand succès qu'il est en train d'obtenir et peut-être modifiera-t-il la pratique « plus paresseuse que prudente » de certains confesseurs. Que les jeunes prêtres surtout le

lisent et le relisent, ils y apprendront des choses d'une extrême importance pour leur manière d'agir au saint tribunal, que nous pouvons à peine effleurer d'un mot au cours d'un article. Tout le livre est à méditer, et nous-mêmes en avons tiré parti largement. Signalons, à l'occasion du prochain carême, le canevas d'une excellente instruction sur la confession (p. 262-284). — (*L'Ami du Clergé*, 20 février 1896).

Le Rythme Grégorien est-il Mesuré ?

Par le R. P. FLEURY, S. J.

Brochure grand in-8 de 62 pages. — Prix... 0 fr. 50

DELHOMME et BRIGUET, Editeurs, 83, rue de Rennes, PARIS. — 3, Avenue de l'Archevêché, LYON

LES GRANDES ÉPOQUES DE L'HISTOIRE ÉCONOMIQUE

Jusqu'à la fin du seizième siècle

Par CLAUDIO JANNET

Un volume grand in-12, prix, 3 fr. 50; franco par la poste..... 4 fr.

Il s'agit ici d'un ouvrage posthume du savant professeur d'économie politique à l'Institut catholique de Paris. M. Claudio Jannet avait d'abord voulu faire une *Histoire du travail*. C'était un travail énorme auquel ses multiples occupations et sa santé l'obligèrent à renoncer; mais il voulait au moins donner ses études historiques et économiques faites en vue de cette histoire. Il en avait fait l'introduction, et il avait préparé les divers chapitres qu'il n'avait pas pu revoir. Son fils a cru qu'il ne devait pas laisser perdre le résultat des longues recherches de son père, il les a donc publiées après les avoir fait revoir, aux quelques amis compétents. On ne peut que l'en féliciter, il aurait été regrettable que les chapitres qu'il nous donne restassent inédits.

Dans la remarquable introduction dont il avait complètement achevé la rédaction, M. Claudio Jannet commence par exposer ses idées sur la Société moderne et son unité historique; puis il expose les grandes divisions de l'histoire du travail au moyen âge; ces divisions sont au nombre de six, depuis la chute de l'empire d'occident jusqu'à la grande crise économique du XVI^e siècle. Mais la partie principale de cette introduction ce sont les pages où M. Claudio Jannet expose l'action de l'Eglise, dans les questions économiques et sociales. Ces pages ont d'autant plus d'importance qu'elles répondent aux préoccupations du moment.

Cette remarquable introduction est suivie de sept chapitres. Dans le premier, M. Claudio Jannet expose la réforme de la société païenne par le christianisme; dans le second, il nous montre

l'action de l'Eglise sur la constitution sociale au V^e et au VI^e siècle; dans le troisième, nous étudions la formation de la société du VII^e au IX^e siècle; dans le sixième, nous trouvons un tableau fouillé de la crise économique et sociale du XVI^e siècle. On remarquera que nous n'avons pas parlé des quatrième et cinquième chapitres; c'est qu'ils sont consacrés à deux monographies: celle d'une municipalité du midi de la France de l'époque romaine à 1769, Sisteron, et celle d'une baronnie et d'une municipalité du Quercy au moyen âge et sous l'ancien régime, Castelnaud de Moutatier. Ce ne sont pas des hors-d'œuvre, car on y voit appliqués les principes posés par l'historien dans les autres chapitres. Un dernier chapitre est consacré au crédit populaire et aux banques en Italie du XV^e au XVI^e siècle; c'est comme un appendice à la crise économique et sociale du XVI^e siècle.

Nous pourrions revenir sur cet ouvrage d'une grande importance économique et sociale; nous n'avons voulu aujourd'hui que le signaler à nos lecteurs; ils y trouveront les qualités bien connues de M. Claudio Jannet, une érudition sûre, un grand dévouement à l'Eglise dont il fait ressortir par les faits l'action bienveillante; si parfois on n'accepte pas telle appréciation de l'auteur, on ne peut cependant que s'incliner devant sa science et sa bonne foi. Aussi terminerons-nous comme nous avons commencé, en félicitant et remerciant le fils de M. Claudio Jannet d'avoir publié cet ouvrage, fruit de longues et consciencieuses recherches.

(Univers.)

NOUVELLES CONFÉRENCES DE MGR. KNEIPP**TRADUITES DE L'ALLEMAND**

Un fort volume in-12, prix, 3 fr. 50; franco..... 4 fr.

Ce nouveau livre, destiné à vulgariser la méthode Kneipp, est bien supérieur aux anciens, et nous ne doutons pas de son succès: c'est le résumé des causeries familières du célèbre curé.

L'hygiène de Mgr Kneipp est excellente, et nous formons des vœux ardents pour que ses nombreux lecteurs en fassent leur profit. Il prêche justement la sobriété! « *Soyez prudents, dit-il, dans le choix des aliments, mangez régulièrement, plutôt peu que beaucoup; trois fois suffisent ordinairement, ne buvez jamais pendant le manger, etc.* » (p. 241.) Le corset, les jarretières, les cols trop serrés sont nettement condamnés (p. 33). Les gants même ne trouvent pas grâce (p. 356), et sur plus d'un point l'hygiène scientifique est moins sévère que celle du bon curé.

(Etudes Religieuses. — Dr SURBLED.)

LES SUCCÈS DU TRAITEMENT KNEIPP constatés par correspondance. — Cent Cures remarquables, avec un prologue du célèbre curé, publié au profit de l'Asile des enfants par l'Abbé J. GRUBER.

Un volume in-12, prix, 1 fr. 50; Par la poste..... 1 fr. 80

Ce livre n'aura aucun attrait pour les amateurs de littérature, mais nous espérons qu'il plaira aux lecteurs qui aiment la vérité simple et sans déguisement: plus d'un y puisera un bon conseil, plus d'un encore y trouvera le moyen de refaire ses forces et sa santé.

Extrait de la préface.

VIENT DE PARAÎTRE :

PETIT ALMANACH DE LA PROPAGATION DE LA FOI (1897). In-16 carré de 128 pages.

Texte inédit, très nombreuses gravures. — Un exemp. 0 fr. 20; franco par poste..... 0 fr. 30

45 exemp., net : 7 fr. 20; franco en gare, net : 7 fr. 80. — 140 exemp., net 20 fr., port en sus.

ALMANACH DES MISSIONS 1897. Publication de luxe. — Petit in-4° de 80 pages. — Texte complètement inédit, richement illustré, gravures en couleurs. — Un exemplaire 0 fr. 50; franco par la poste..... 0 fr. 70

15 exemp., net : 6 fr.; franco en gare, net : 6 fr. 60. — 60 exemp., net : 23 fr., port en sus. — 140 exemp. 50 fr., port en sus.

LE LIVRE DE POCHE DU SOLDAT par l'abbé S. GIRARD. 1 vol. in-32 cart. Franco.... 0 fr. 50

25 exempl. : 10 fr. — 50 exempl. : 17 fr. 50. — 100 exempl. : 32 fr. (Franco gare).

Ce petit livre a aussi été chaudement recommandé dans l'*Univers*, par M. le Marquis de Saur, qui conclut son important article en disant: « C'est donc par CENTAINES et par MILLIERS que d'un bout à l'autre de la France, les familles, les hommes d'œuvres, les prêtres des paroisses devraient distribuer ce petit volume.

« Le plus UTILE CADEAU que l'on puisse faire à un jeune homme, c'est ce précieux petit manuel, qui l'instruit par avance aux habitudes, aux locutions, aux droits et aux devoirs du soldat, et qui sera pour lui comme la préface de la Théorie, le terreau des pleurs, et le préambule de la vie militaire.

« Les conseils d'ORDRE MORAL ET RELIGIEUX qui tiennent une place importante dans le Livre de poche, sont remarquables par leur élévation et leur précision.

« C'est vraiment le CODE DU DEVOIR ET DE L'HONNEUR MILITAIRE.

Dans sa séance du 12 juin 1895, la Commission centrale des Bibliothèques de garnison au ministère de la guerre a décidé que le Livre de poche du soldat serait classé dans la catégorie des ouvrages que chaque officier peut acheter ».

Le gérant J. Charat

Vient de Paraître :

LA RÉVÉRENDE MÈRE FRANÇOISE DE BERMOND

et l'établissement des Ursulines en France

PAR UNE RELIGIEUSE DU MÊME ORDRE

Un volume in-8, avec portraits authentiques — Prix franco..... 5 fr.

Pourrait-on croire qu'au milieu même de notre France, une noble et sainte figure était encore à retracer? Une grande âme pourtant, la seconde fondatrice d'un grand Ordre, et vraiment digne par son œuvre, qui reste, de figurer dans l'admirable pléiade de saints qui ont illustré la dernière partie du XVI^e siècle et la première partie du XVII^e.

Nous voulons parler de Françoise de Bermond, fondatrice des Ursulines en France.

Cette lacune est enfin comblée par l'apparition du livre que nous recommandons. Beaucoup s'étonneront à sa lecture que de tels trésors d'édification et de vertu aient pu rester enfouis jusqu'à nos jours.

Une véritable fille d'Angèle de Mérici et de Françoise de Bermond s'est dévouée, avec un talent déjà très apprécié, à nous faire connaître la seconde fondatrice des Ursulines. Elle a mis au jour bien des documents oubliés ou méconnus.

Le style sans doute est celui d'une admiratrice dévouée, mais il est calme, limpide, facile, dédaignant les procédés d'un talent trop moderne, mais n'ignorant rien de ce qui peut mettre son héroïne en lumière. Il révèle surtout une compétence qui est un véritable charme de l'œuvre.

Nous ne doutons pas que cet ouvrage, d'une incontestable valeur, n'obtienne un grand et bien légitime succès. Il nous montre, avec l'activité et les hautes vertus d'une sainte fondatrice, le véritable esprit des Ursulines, l'influence étonnante, dès leur début, de ces religieuses dont Mme de Maintenon, leur élève, ne cessait de faire l'éloge, à qui elle avait pris plusieurs de leurs usages, pour la fondation de Saint-Cyr. C'est à elles qu'est due la formation de la plupart des jeunes filles de l'ancienne société française.

Quant à l'intérêt du livre, il est puissant à cause des merveilles de conversion que Dieu opère pour établir son œuvre et du grand nombre de personnages remarquables mis en scène.

Ce sont les plus célèbres prédicateurs ou directeurs de conscience de l'époque : le Père Coton, le Père Romillon, César de Bus et les doctrinaires, le Cardinal de Bérulle et les Oratoriens. Puis Mme Acarie, des personnages de la Ligue. Quelques saillies de Henri IV brochant sur le tout ne gâtent rien au récit. Qu'on en juge :

Le Père Gontéry était le confesseur de Mme de Sainte-Beuve, qui fit les frais de la fondation des Ursulines à Paris. Prêchant un jour devant le Roi, il lui dit quelques dures vérités. Quand le sermon fut terminé, Henri IV s'approcha de Mme de Sainte-Beuve et lui mettant doucement la main sur l'épaule : « Sainte-Beuve, lui dit-il, dites à votre confesseur que je le prie de m'aimer et de m'épargner un peu ; et lorsqu'il aura quelques réprimandes à me faire, qu'il vienne me parler à l'oreille. » Henri IV n'en continua pas moins à estimer beaucoup le Père Gontéry : c'était, après le Père Coton, le prédicateur qu'il aimait le mieux.

C'est d'une façon tout à fait inattendue que les Ursulines sont tout à coup fondées en France. Françoise de Bermond avait donné dès l'enfance de grandes marques de sa future sainteté, mais elle fut éprise un certain temps de l'amour du monde, quoique son âme fut restée toujours pure. D'une grande beauté, d'un caractère très aimable, spirituelle, séduisante, elle faisait le charme de la société du Comtat. La direction du Père Pecquet, Jésuite, la ramène à Dieu et dès lors elle fait publiquement profession de piété.

Le monde s'en étonne et des jeunes filles de la noblesse se donnent rendez-vous chez elle. Par un esprit de curiosité, mêlé de malice, elles veulent la voir de près et la juger. Françoise les reçoit avec son amabilité habituelle, leur parle de Dieu, les dégoûte des vanités du monde et les engage à s'unir à elle pour catéchiser les enfants du peuple, à l'exemple des Ursulines d'Italie. Aucune ne lui résiste et ces jeunes filles associées deviennent bientôt l'édification de la ville d'Avignon.

Un exemplaire des règles des Ursulines en possession de Mlle de Mazan, remis par elle au Père Romillon, lui fait lever les mains et les yeux au ciel : « Voilà ce que je cherchais, » dit-il. Et bientôt il fonde à l'Isle-sur-Sorgue la première maison d'Ursulines congrégées de France.

L'entrée de Françoise de Bermond à Aix a son charme. Le Père Romillon qui traitait Françoise en femme forte et éprouvait sa vertu, exigea qu'elle partit de l'Isle, pour Aix,

au milieu du célèbre hiver de 1600, avec sa sœur, à pied, avec un seul homme et deux ânes pour porter leurs effets.

Cette entrée peu triomphale dans la ville noble et parlementaire par excellence, parut devoir produire des effets désastreux. Mme de Forbin de la Fare, qui devait faire les frais de la fondation, en fit des plaintes au Père Romillon. On avait refusé son carrosse et ses litières, elle craignait d'être taxée d'avarice, et que les jeunes filles nobles qui attendaient la fondatrice ne fussent rebutées. « Prétendez-vous, lui dit le Père Romillon, que le monde qui a toujours haï Jésus-Christ, commencera aujourd'hui à approuver ce qui se fait d'après les maximes de l'Évangile. Il ne s'agit pas ici de la dépense d'une collation ni d'un bal. » La grande âme de Mme de la Fare fut bien vite ramenée au point.

Le succès de l'œuvre fut loin d'être compromis. Tout ce que la ville d'Aix renfermait de personnes de qualité se rendit à la maison des Ursules pour se recommander à leurs prières.

On écoutait particulièrement Françoise de Bermond comme un ange envoyé du ciel. « Il faut avouer, dit l'abbé Bourguignon, que c'était une âme capable de grandes choses et que Dieu avait joint aux lumières et à la force de son esprit une piété si tendre et si solide et un entretien si doux qu'il n'y eut personne qui ne reçut quelque grâce de sa conversation. Elle gagnait surtout les cœurs avec tant d'adresse et d'efficacité qu'il était facile de voir que c'était l'esprit de Dieu qui parlait par sa bouche. »

Bientôt Françoise est appelée à Paris.

Le Père Romillon, séparé de César de Bus, a fondé l'Oratoire de Provence, qui s'unit ensuite à celui du Cardinal de Bérulle. Celui-ci, on le sait, établit l'Institut des Carmélites en France, avec Mme Acarie. La future bienheureuse est préoccupée du rétablissement des petites écoles dispersées ou détruites par l'hérésie. Elle confie bientôt à Mme de Bermond, pour en faire des Ursulines, les membres de la Congrégation de Sainte-Geneviève, composée de filles pleines de générosité chrétienne qui ont dû renoncer à entrer au Carmel.

Françoise de Bermond eut à Paris le même succès qu'à Aix. Les personnages les plus distingués voulaient voir « la bonne Provençale dont Aix et Marseille proclamaient à l'envi la sainteté ».

La reine Marie de Médicis entendit parler d'elle à sa cour si avantageusement, qu'elle honora plusieurs fois les Ursulines de sa visite. Elle subit la douce influence de la Mère de Bermond « elle la caressa fort ». Elle voulut même que le Dauphin Louis lui fût amené.

Nous ne pouvons suivre l'auteur dans le détail des nombreuses fondations de l'œuvre des Ursulines. Ce que nous regrettons surtout, c'est de ne pouvoir que mentionner le parfum de piété qui se dégage de l'étude de tant de grandes âmes révélées par cet ouvrage d'un si puissant intérêt.

C'est le bonheur des auteurs qui savent puiser dans les chroniques des monastères de mettre ce parfum dans leurs écrits, surtout si les exercices de la vie religieuse les ont rendus plus aptes à le respirer et à le faire goûter.

Mme de Bermond, après avoir donné l'exemple de toutes les vertus de la vie religieuse pratiquées par les Ursulines associées, congrégées ou cloîtrées, fut attachée par ses vœux solennels à la maison cloîtrée de Lyon et de là envoyée à Saint-Bonnet-le-Château, où elle devait mourir. Elle avait demandé d'y rester toujours, parce que ce monastère était très pauvre, qu'elle y était méprisée, et qu'elle avait plus de temps pour l'oraison. De grandes peines spirituelles l'y attendaient ; unies aux persécutions d'une ville entière animée contre elle et ses filles par la calomnie. Ce fut l'épreuve finale. Sa mort et les prodiges qui la suivirent devaient opérer la plus touchante réaction.

Françoise de Bermond mourut le 19 février 1628. Les couvents d'Ursulines remplissaient la France qu'elles ont régénérée.

Nous pensons qu'un tel livre vient bien à son heure au temps de la folie et de la persécution scolaires. Il est opportun plus que jamais de mettre en lumière les vertus héroïques, l'humilité, l'abnégation de ces grandes âmes qui ont fondé et propagé l'une de ces institutions maternelles et puissantes, par lesquelles l'Église a montré son intelligence et son dévouement pour l'enseignement du peuple comme de toutes les classes de la société. (Semaine Religieuse d'Aix.)

LE DIABLE DANS LES MISSIONS par Paul VERDUN

2 fort volumes in-12. Prix 6 »

Pour bien apprécier ce livre, nous citerons les premières paroles de l'Introduction : « Voici un ouvrage qui contient des faits extraordinaires, merveilleux, surnaturels, pour tout dire en un mot, diaboliques. Ils paraîtront à peine croyables à beaucoup et seront peut-être même traités de fables par certains. Cependant, ces faits, si merveilleux qu'ils soient, n'en sont pas moins fréquents et publics dans les pays de missions. Ils ont été vus, examinés et vérifiés par des millions de témoins. Ils sont aussi authentiques que peuvent être des faits historiques. »

Que le démon exerce un empire extraordinaire dans les pays infidèles, c'est une vérité certaine et d'une rigoureuse orthodoxie. Mais au point de vue de la raison, il est difficile d'expliquer la longue durée de l'idolâtrie sans attribuer à l'esprit de ténèbres une influence continue et générale. Les auteurs anciens racontent des faits surprenants, des oracles qui supposent la vue à distance ou une certaine intuition de l'avenir bien supérieure à celle du génie humain. Supposer, comme on le faisait au XVIII^e siècle, que les prêtres abusaient de la crédulité populaire par le mensonge et l'étalage d'un vain charlatanisme, c'est un moyen par trop facile de résoudre une difficulté sérieuse. Mais on est bien revenu de cette manière de voir. Comme le dit l'auteur, le sourire de l'incrédulité ignorante a fait place aux recherches de la science et aux jugements de la critique. Il n'y a plus que les ignorants pour ricaner quand on parle du démon, de ses ministres et de ses œuvres. Ceux qui possèdent quelque science écoutent les récits, les vérifient et cherchent à découvrir les causes des faits, leurs résultats et leurs conséquences.

L'important, c'est de recueillir un grand nombre de faits, de les soumettre à un examen sévère et judicieux, de contrôler les témoignages et de ne faire appel qu'aux hommes d'un jugement sûr et d'une raison éclairée. C'est ce qu'a essayé l'auteur dans cet ouvrage. Il a choisi, dans les ouvrages les plus autorisés et dans les lettres des missionnaires, les récits les mieux prouvés et qui pouvaient résister plus facilement aux sévérités de la critique. Il ne faut pas croire que ces vaillants apôtres de la vérité aient cru à la légère et cédé aux illusions d'une imagination prévenue ou exaltée. « Quelle prudence extrême ne déploient-ils pas pour ne pas se laisser duper par les fourberies des ministres du diable ! Dès qu'ils se trouvent en présence d'un événement extraordinaire, leur défiance s'éveille. Ils soupçonnent toujours et cherchent la supercherie humaine avant d'admettre l'intervention diabolique. Sans vouloir accepter de confiance tous les détails, ce qui serait peut-être trop exiger du lecteur sérieux, on peut affirmer que l'ensemble est suffisamment justifié et que l'auteur a fait une œuvre réellement impor-

tante.

Ce qui ajoute à l'intérêt de l'ouvrage, c'est que les exemples sont empruntés à tous les pays de mission. « Nous avons, dit-il, recueilli des exemples sur toute la surface de la terre, aussi bien sous les glaces du pôle que sous les feux de l'équateur, dans les forêts des sources de l'Amazone que sur les bords du Brahmapoutre, dans les pagodes des immenses villes chinoises que sous les huttes des sauvages. » Chemin faisant, il nous décrit les mœurs des habitants, nous retrace l'origine de chaque mission, avec un résumé de son histoire. C'est un véritable voyage que nous faisons à travers les peuples les plus divers et les civilisations les plus opposées, voyage fort curieux, fort agréable et fort intéressant.

La division est fort nette et permet de se retrouver au milieu de ce dédale aux mille détours sinueux. Dans le tome premier, nous parcourons les différentes contrées de l'Amérique, et il nous est donné d'entrer en connaissance avec les Mexicains, les Péruviens, les Caraïbes, les nations indiennes du Canada et des Etats-Unis. De là nous passons dans l'Afrique, et alors s'ouvrent à nos regards les mystérieuses contrées du Gabon, du Congo, du Dahomey, de la Sénégambie. L'Ethiopie et l'Egypte nous apparaissent toujours comme l'asile de toutes les superstitions. Le tome second continue la description de l'Asie, qui a commencé à la fin du volume précédent. Les chapitres sur le Tonkin et l'Annam auront pour nous un vif intérêt, à cause de nos colonies. Après viennent la Chine et le Thibet, avec leurs nombreuses sectes et sociétés secrètes qui ressemblent si bien à la franc-maçonnerie. L'ouvrage se termine par une peinture très vive et très détaillée des superstitions qui règnent dans l'Océanie et à Madagascar.

De la lecture de cet ouvrage se dégagent des conclusions générales qui viendront à l'esprit du lecteur attentif. Tous les peuples chez lesquels les missionnaires ont exercé leur apostolat croient à la présence du démon dans les idoles, les pierres, les arbres consacrés à leur culte. Les apparitions, obsessions et possessions diaboliques sont chez eux choses fréquentes. Les énergumènes, quand ils agissent sous l'influence du diable, sont presque toujours inconscients. Sur toute la surface de la terre, il existe des sorciers chez les peuples qui ne sont pas chrétiens. Ce n'est pas là un mince avantage ; c'est la notion du surnaturel qui s'affermir de plus en plus et, par la puissance des faits, sort victorieuse des vains sophismes de l'incrédulité. Souhaitons bonne fortune à ce nouveau venu. Il apporte à la cause du bien une contribution qui n'est pas à dédaigner.

(Moniteur Bibliographique, Ph. GONNET.)

L'AVENIR DE L'HYPNOSE, Réflexions Philosophiques, Théologiques, Physiologiques sur la Nature et les Effets du sommeil provoqué, par M. l'Abbé GOMBAULT, docteur en théologie.

— Beau volume in-12, avec vignettes. — Prix..... 3 »

L'auteur a pour but de nous rendre justement méfiants à l'égard des pratiques de l'hypnose, non pas qu'il soit légitime de nier l'ensemble des faits merveilleux de cette science prétendue nouvelle, mais il est sage et chrétien de s'en tenir éloigné parce que, de l'aveu même des hommes compétents, les étranges résultats que l'on y constate, n'ont pas des causes suffisamment connues. La suggestion, par exemple, les paralysies et contractures hypnotiques, les hallucinations, les perversions, et même les transpositions des sens (par exemple audition par les pieds) surtout l'affaiblissement

caractéristique de la volonté personnelle, tous ces phénomènes ne peuvent, aux yeux de la science sincère, ni ne doivent, au jugement de la foi, être réputés des effets purement naturels. M. l'abbé Gombault montre dans un langage très scientifique, très alerte en même temps, que l'hypnotisme, comme le spiritisme, avec lequel il finira par se confondre, n'est en somme qu'une des manifestations modernes de l'action occulte du démon sur une société devenue faible d'esprit et crédule à force de scepticisme et d'incrédulité.

(Revue du Clergé français.)

LA FRANC-MAÇONNERIE ENNEMIE DE LA FRANCE, par Louis MARTIN. — 1 fort volume in-12 d'environ 400 pages. — Prix..... 3 fr. 50

Pas banale du tout cette petite histoire de la Franc-maçonnerie, spécialement écrite pour l'usage des vrais Français qui aiment la France. Dans les trois grandes et assez originales divisions de son livre, l'auteur marque les trois principales étapes de l'envahissement maçonnique chez nous. Il montre successivement l'abaissement de la France (Unité de l'Italie, Mazzini, Garibaldi, Napoléon III) ; son affaiblissement (Guerre franco-allemande, la Commune, Invasion des I... dans la politique et la finance) ; enfin son anéantissement (destruction de la religion, corruption de l'enfance, destruction de la famille, le Palladisme, et la situation de la maçonnerie aujourd'hui en France).

Ecrit d'un style clair et aisé, ce petit volume plaira à ceux qui aiment les bons résumés, faciles à lire. Les historiens de profession pourraient lui reprocher de n'être pas assez documenté. En somme, livre utile au clergé et plus utile encore, comme ouvrage de propagande et de lecture populaire, pour les bibliothèques paroissiales. Aucun détail qui puisse choquer les plus délicats : ce n'est pas une étude de la franc-maçonnerie considérée en elle-même, mais surtout l'histoire de l'organisation politique, sociale, économique, qu'elle a réussi à donner à la France de nos jours.

(L'Ami du Clergé.)

Le grand L. Martin